# Le « premier » Propos d’après-guerre

0

Puisque ce nom plébéien et dynastique des Berthelot[[1]](#footnote-2) va paraître de nouveau dans les feuilles, éclairé de nouveau à la haute place où il n’a jamais cessé d’être, je veux dessiner au trait une espèce d’étonnant Penseur, auquel Rodin n’a nullement pensé. Car son Penseur, que j’ai si souvent rencontré dans mes chemins, est tout en muscles et en nature ; certes, ces pieds accrochés au roc pensent autant que cette tête ; et ce bras gauchement placé et assurément sans grâce, exprime par l’image la plus vraie la perplexité de l’homme nu qui veut dénouer quelque chose, autour de lui et en lui, et qui commence par serrer le nœud. Beau commencement.

Par contraste, je saisis l’autre penseur, qui est né tout vêtu je pense, comme pour mieux ignorer ce corps importun et maladroit. Celui-là a dénoué par le haut, sans aucune passion, et sans aucun effort contrarié. Mathématicien sans qu’on l’ait su, car cela même est vulgaire et paysan de jouer longtemps avec ces formes parfaites. Physicien, avec une nuance de mépris encore. Chimiste essentiellement ; au cœur de l’être par ce choix ; mais sans égards. La chimie ne respecte pas, mais divisant, pesant, dosant, désarticulant et rompant la nature par le feu, jusqu’aux éléments. Et recomposant par le feu, et dosant le feu. Quel outil et quel forgeron ! Forgeron sans marteau et sans mains, qui ordonne les éléments et qui les regarde faire. C’est de là que le penseur habillé a contemplé le volcan, non sans quelques taches sur son habit, seule marque humaine sur le penseur sans respect.

Les descendants, autant que je sais, n’ont point ces marques de la fournaise primitive ; car le monde doit être créé une fois, et cela suffit. Les fils du créateur, chacun à sa place comme l’agent au carrefour, devinent assez toutes choses au regard, par l’Imitation de leur Seigneur et père. Deux fois habillés, et sans la moindre petite tache ; car le discours maintenant suffit. J’ai la bonne fortune d’en connaître un, et de savoir ouvrir la porte des discours vrais. Ainsi sur tous sujets je peux avoir le dernier mot si j’écoute seulement pendant dix minutes ; soit sur la Grande Pyramide, ou sur les tombeaux chinois, ou sur les mœurs de l’huître perlière. Et sachez que je parle sans aucune ironie ; tout y est, et c’est composé en trois parties.

Cela ne me dispense pas, comme vous pensez bien, de chercher tout de même la route de la main et du pied, à la manière de l’Homme Nu ; mais c’est très agréable de chercher quand on sait ce qu’on trouvera. Au rebours du théologie, qui voulait jeter une âme dans un corps d’enfant, il nous reste à envelopper d’un corps d’enfant cette âme infaillible. Ainsi ont passé, passent et passeront, dans nos affaires troubles, les quatre Grands Instituteurs. Sans poésie aucune. Seulement le père, ayant créé ce monde, le considérait avec quelque indulgence ; au lieu que les fils l’administrent avec un mépris marqué.

ALAIN

*L’œuvre*, 10 janvier 1920

Une image contenant texte, papier, lettre, livre

Description générée automatiquementLe Propos d’Alain tel qu’il parut dans *L’œuvre*, amputé de ses dernières lignes, ici rétablies de la main de Marie-Monique Morre-Lambelin. Cette amputation marqua la fin immédiate de la collaboration d’Alain avec le journal.

# *Libres Propos*, Première Série, Première année, n°1, 9 avril 1921

1

Ce qui me détermina à préférer pendant trois ans de guerre l'esclavage militaire à l'esclavage civil, ce fut, outre la curiosité, le sentiment que j'eus dès les premiers jours que les sots allaient reprendre l'avantage. Dès le premier jour du grand malheur, les moines semblaient sortir d'entre les pavés. Ce n'était encore que demi-mal. Quand nous aurions été ramenés par force à la doctrine des moines, on pouvait encore en tirer parti ; en cette doctrine, qui fut un moment humain, toute pensée humaine peut se faire une prison convenable. Mais nous devions avoir bien pis. Dès que le bien penser fut réglé et surveillé par la police, le bien penser devait descendre au niveau d'un policier moyen ; et comme ce genre subalterne, et d'ailleurs fort utile en tous temps, n'a point coutume de peser les paroles, il ne fut point permis même d'habiller décemment les opinions de circonstance. Les hommes d'État et les gens de lettres se soumirent à cette condition que rien, dans leurs discours, n'eût l'apparence de ce qui demande attention ; car, pour un homme de main qui assure l'ordre, attention et soupçon ne font qu'un. Ce qui abaissa les uns, et releva les autres ; et c'est ce que j'entends comme le règne des sots. Si cette police des opinions était nécessaire, je ne veux pas maintenant l'examiner. Que la formation de guerre entraîne cette conséquence inhumaine parmi tant d'autres, cela ne doit point étonner. Je m'enfuis aux armées, aimant mieux être esclave de corps qu'esclave d'esprit.

Ce mouvement était juste, et je ne l'ai jamais regretté. L'action violente a toujours cela de bon qu'elle ne permet aucun mensonge, ni même aucune erreur de jugement. Sur cette frontière où la force jouait seule, l'hypocrisie expirait. L'objet était tyran, mais le jugement y trouvait sa liberté ; et par un effet naturel, même les pensées de loisir étaient saines. Plus d'un homme ignorant, en ses longues veilles, s'intéressa à la course de la lune, au paysage immobile des étoiles, et même aux promenades des planètes les plus visibles. Les discours, de même, étaient fermes et francs. Si le préjugé s'y montrait, il était de fond et de nature. Je retrouvais la simplicité antique. Diogène revivait, et Thalès.

On sait que la police des civils, accrue et organisée avec le temps, essaya d'étendre le règne des sots jusque sous le feu des canons. Sans grand succès je crois. Le canon faisait mieux cette besogne, détruisant tous ces penseurs à mesure qu'ils s'éveillaient. Toujours est-il que revenant sans transition dans les régions où la Censure était supportée, je ne sus point m'y faire ; et encore aujourd'hui, l'ombre seulement de la Censure me jetterait en des pensées de combat, ce qui est esclavage encore. Voilà pourquoi je m'établis, moi et mes Propos quotidiens, en cette solitude.

27 mars 1921 (SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (I)

*L’Émancipation*, 15 août 1923

1939 *SM1*, I, « L’esclavage militaire »

2

J’ai lu « Le Pauvre sous l'escalier », qui est une pièce du Colombier ; et voilà un beau titre et un beau sujet. Qu'il soit pris de la légende de Saint Alexis, je n'en fais point une objection, parce que les Saints furent des hommes, et que tout ce qui est humain est beau à considérer. Saint Alexis donc, jeune, riche et beau, devint amoureux, se promit à la belle Émilie, et l'épousa. Cette cérémonie marqua le terme de sa vie mondaine et extérieure ; car, au lieu de posséder sa femme, il lui dit adieu et s'en alla errer, en mendiant son pain. Par ordre du ciel. Maintenant, par ordre de son cœur, il revint déjà vieux et méconnaissable au palais d'Émilie toujours fidèle, et fut le Pauvre sous l'escalier, presque reconnu, presque se découvrant, mais toujours retiré à sa pauvre existence comme par une grâce. Et ne fut reconnu qu'après bien des années, quand il fut mort. De cette présence devinée et qui aussitôt s'efface naissent bien des grâces de sentiment, et aussi de nobles contrastes. La pièce mérite d'être lue et vue.

Ce que j'en pense, c'est qu'elle est catholique, c'est-à-dire sans vérité ; non pas fausse ; mais fondée sur des suppositions fantastiques, alors que le vrai de la chose serait bien plus beau sans comparaison. Le peuple ignorant, là autour, devait être frappé, et le fut, d'un si grand sacrifice ; jeunesse, amour, fortune, il laisse tout ; pourquoi ? Parce que l'invisible Seigneur ne veut point partage. Miracle et sainteté. Mais non. Tout fut humain et touchant en cette aventure ; droit à notre niveau ; selon nos idées et selon nos passions ; et la pièce elle-même me le fait voir, quoiqu'elle ne me le dise point. Ce jeune homme vivait selon les grâces de l'enfance ; il suivit le penchant de son cœur et adora la beauté. On doit le supposer pur et ignorant des forces animales jusqu'au moment où les sens parlèrent. Que le confesseur ait expliqué ces choses en son langage, cela n'ajoute rien au drame ; et le passage subit d'une enfance pure aux énergiques mouvements de l'amour sera toujours scandaleux pour celui qui a vécu en cœur et en esprit seulement. L'animal ici nous ramène à la terre, et y rabaisse la femme en même temps. Je dois supposer qu'en ce jeune Alexis le réveil de l'espèce fut brutal, enivrant, voisin de folie. La pudeur féminine, toujours aisément alarmée, dut comprendre aisément ces choses et deviner l'autre Alexis. Bref il peut arriver et il arrive souvent que la violence même du désir détourne de le satisfaire. Notre Alexis s'éloigna donc de sa femme afin de l'aimer comme il voulait.

Le retour s'explique plus aisément. Loin d’elle, en ses rêveries ascétiques, il est pur. Est-il maintenant assez vieux et refroidi pour n'être plus du tout animal devant la belle Émilie ? C'est ce qu'il croit tant qu'il est loin ; c'est ce qu'il croit moins fermement quand il approche ; l'orage corporel s'assemble. Les premiers grondements l'avertissent ; c'est un homme tremblant d'amour qui se retire sous l'escalier. Et de là partent et reviennent entre cette femme qui n'a pas vieilli et cet homme qui n'a pas vieilli, les éclairs du désir avec la moindre parole. Ici est le drame, profond et fort par la fatalité inférieure, qui n'est point vaincue, mais fait voir au contraire sa puissance, et la faiblesse des âmes. Sous les yeux des valets, toujours aveugles à ces choses ; deux fois aveugles ici. Sous les yeux d'une femme vieillie, la mère, autrefois belle, et qui expie le plaisir par le désir. Par ces réflexions je devine comment un Shakespeare aurait pris la chose. Mais lisez la pièce ; c'est un miracle qui nous est conté. Le vrai du drame est caché, on dirait presque à l'auteur même. Comme un secret de confessionnal ; celui qui l’a reçu doit aussitôt l’oublier ; et il y arrive.

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (II)

3

La guerre était finie à peine qu'ils coururent à la Musique[[2]](#footnote-3). Je les vois encore au Trocadéro, visages marqués et ravagés. Ils venaient là pour apprendre de nouveau à vivre ; et moi de même. Ce que fut la vie intérieure, pendant ces années tragiques, nul ne le saura assez. Les émotions étaient trop fortes, et, sans doute, se succédaient d'après la loi de fatigue, qui veut des compensations. Mais chacun, qu'il se livrât à l’anxiété, à la terreur, à la haine, à l'enthousiasme, à la sévérité, chacun s'y jetait tout, sans précaution et sans aucune pudeur à l'égard de soi. De façon qu'aucune pensée n'étant avouable, il régnait sur les visages une uniformité triste.

J'ai observé aux armées ce rebondissement et ces pensées sans mesure, hagardes, folles. On les voyait mieux là, je le suppose, parce que l'action militaire ne reçoit pas l'hypocrisie ; et toujours est-il que, dans le cercle des hommes de troupe, là où je fumais ma pipe, les pensées étaient improvisées, violentes, informes, selon les secousses et les ressources du corps humain. « Qu'on en finisse, et soyons tous Allemands, je m'en moque » ; un peu après : « Qu'on y retourne seulement, en Allemagne ; le revolver au poing, et toutes les filles y passeront ». Ou bien, plus triste encore : « Si j'étais tué, sais-tu, mes parents seraient fiers ». Puis des imprécations contre l'officier, contre le civil. Des projets d'avenir, bien dignes de ce beau présent : « Passe pour cette guerre ; j'y suis j'y reste ; mais pour la prochaine ils ne me prendront pas ». Ou bien, retour d’énergie : « Si l'on attaquait partout à la fois, droit devant soi, on les enfoncerait, qu'est-ce qu'on attend ? » Le même homme disait et pensait ces choses, et bien d'autres. Les pensait-il ? Une convulsion n'a jamais été une pensée. Deux convulsions opposées n'ont jamais fait la plus petite vérité. Violence partout. Dans le misérable corps humain, visé et menacé en toutes ses parties, violence. Les mêmes régiments on les a vus, violents contre l'ennemi, violents contre leurs chefs. Je ne juge pas autrement d'un pauvre homme qui suivait la guerre dans son fauteuil. Violence contenue et lente, toujours sans mesure. Et moi aussi bien, quoique plus défiant, quoiqu'économe de gestes en ce temps-là ; accusant trop, louant trop ; sans mesure aussi.

Ce qu'ils venaient chercher à la Musique de Beethoven ou de Wagner, ils le trouvèrent. Une règle extérieure pour sentir ; une règle inflexible. La colère, l'amour, le pardon ; l'action et le repos ; le nœud et la solution ; le tremblement, les larmes, le repos ; l'adieu, l'absence et le retour. Mais tout cela mesuré et réglé par le génie, selon l'Humanité en équilibre et réconciliée ; selon les forces et selon le courage et selon la faiblesse. De ces mouvements composés une pensée peut naître ; plus d'un pleura enfin et se reconnut. J'ai lu que Beethoven était le plus grand penseur de son temps. Ce jour-là je le compris.

[Je m’aperçois qu’il ne suffit pas de dire que la musique exprime les sentiments. Il faudrait dire qu’elle fait les sentiments. Il est très difficile d’éprouver sans tumulte ; et en particulier les souvenirs du combattant ne peuvent se produire dans la sérénité ; ils s’écartent de la ligne belle et vraie que l’amour suit à grand’ peine. On comprend bien que les douces larmes ne sont pas données sans le secours du poète. Ici le poète, ce fut le musicien. Ce fut donc l’artiste qui sauva l’homme ; l’homme put sentir en homme ; ce jour-là, un Allemand pouvait y venir ; il était homme et cela suffisait. Malheureusement, ces merveilleux moments n’ont point duré. Autrement, quoi de plus simple que de faire la paix avec le plus musicien des peuples peut-être ?][[3]](#footnote-4)

29 mars 1921 (PAE)

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (III)

1939 PAE XXI, « La musique comme pensée »

4

Je lisais dans un journal socialiste que la paix de Riga, entre les Polonais et les Russes, n'est ni juste ni durable. Je laisse les raisons ; nul ne manque jamais de raisons. Je propose seulement aux esprits libres, et qui cherchent un passage, de penser aux choses de ce genre d'après un autre plan.

Lorsque Gœthe écrivait qu'il aimait mieux une injustice qu'un désordre, mot fameux et qui irrite au premier moment, il parlait en homme d'État. Puisque chacun a maintenant pour sa part à porter la politique du Monde, volontairement ou involontairement, il faut que tout citoyen en tout pays, cherche la Sagesse où elle est. Gœthe ne veut point dire qu'il n'aime point la justice ; mais il aperçoit que le désordre multiplie l'injustice. Certes la justice parle haut à l'oreille de tout homme ; tout homme entend cet appel et rassemble aussitôt son courage. Cela est beau. Mais il faut prendre garde aussi que la justice ne nuise à la justice. Il y a une méthode de rétablir la justice qui coûtera la vie à un millier d'innocents ; voilà un millier d'injustices. Vérité amère. Toujours est-il que ce monde des hommes tremble tout et brutalement se tasse par un mouvement inconsidéré. Et c'est l'affaire du Jugement de compter et de prévoir.

Prudence plus clairement nécessaire encore, quand le problème est entre nations. D'abord parce que la justice y est ambiguë toujours. Et là-dessus il faudra considérer de près ce que c'est pour une nation qu'acquérir, posséder, s'enrichir. Immense problème, devant lequel on peut bien dire que les hommes les plus savants sont comme des enfants en bas âge. Car qui aurait prévu que les nations ne souffriraient pas moins par l'abondance de l'or que par l'abondance du papier ? Et les problèmes économiques sont encore simples, relativement aux problèmes politiques. Il serait téméraire, chacun peut le comprendre, de dire que la richesse d'un pays dépend de son étendue en milles carrés. Une province n'est pas une vache à lait. Il est clair que les mots prendre et perdre ont alors un sens métaphorique. Ici l'imagination fait la folle. Soyons prudents et retenus.

Mais quand l'injustice paraîtrait au grand jour, l'Entendement doit compter aussi les injustices qui sont les fruits de la guerre. Le massacre des plus généreux et des plus justes. L'esclavage pour tous. Les pillards enrichis. Les sots applaudis. Désordre partout. Misère et ruine. Les moins réfléchis voient ces choses ; les plus modérés les expliquent comme des conditions inévitables de la violence collective. Regardons là. Plus ce lien de nécessité est fort entre la Guerre et ses aveugles ravages, plus le Jugement est mis en garde contre des appréciations abstraites. La justice par la pire injustice, ce n'est pas la justice. Thème à développer, et facile. Mais il faut s'y mettre. Réfléchissez seulement à ceci, que, dans la Guerre, l'homme juste, j'entends qui appuie de sa personne ses décisions, dès qu'elles sont dangereuses pour d'autres, est nécessairement tué, ou amputé, ou privé de ses yeux. Par sa justice même, sans la moindre erreur, en ce jeu mécanique.

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921

5

Qu'un homme ait à choisir sa Patrie, cela me paraît ridicule et même scandaleux. Je ne puis saisir une telle idée ; même je la repousse ; je la tiens au dehors ; j'en fais le tour ; je n'en suis point à la juger fausse ou bien confuse ; à mes yeux, elle est laide ; c'est tout ce que j'en pense ; et ce n'est que le premier moment de la réflexion. Il en fut de même, je m'en souviens, pour une autre idée que des hommes assurément sincères et même cultivés considéraient comme juste et raisonnable ; c'était la Représentation Proportionnelle ; et j'eus longtemps à débrouiller et démêler, toujours conduit par cet obscur sentiment, jusqu'à ce que j'eusse aperçu, comme à travers les raisons et les preuves, le visage connu de la Violence. Ce que ces hommes sincères voulaient appeler justice, c'était bien la puissance du nombre, enfin reconnue, et le droit, si l'on peut ainsi parler, qu'auraient dix hommes d'en assommer un. De tels comptes ne peuvent décider du droit. Ici, irrésistiblement, je prends parti pour celui qui est seul contre dix ; je prends parti contre ce tyran qui cherche sa pensée hors de lui et sa force hors de lui, qui compte ses troupes et les range en bataille. Quand la cause serait cent fois juste, il me paraît qu'elle devient injuste par ce genre de preuve. à regarder d'un peu plus près, je pressens que cette pensée commune, qui est l'esprit de parti, va descendre au niveau le plus bas. Finalement l'idée la plus juste, en ces difficiles problèmes, est que cette méthode d'être sûr, simplement parce qu'on perçoit un nombre d'hommes autour de soi, déshonore même la pensée la moins cultivée et la plus confuse, en sorte que l'esprit de parti est au-dessous du plus sot. « Pousser ensemble, non penser ensemble », disait Marc-Aurèle.

Me voilà loin du problème que je me proposais. Mais non pas si loin. Nul ne peut délibérer sur ses parents, ni sur la couleur de ses yeux, non plus sur la langue qui lui est naturelle parce qu'il l'a apprise la première. Ce sont des faits. De telles conditions, qui sont sans nombre pour chacun, doivent d'abord être acceptées ; et certainement surmontées ; chacun doit retrouver en lui-même l'homme, non pas abstrait et hors de ces différences, mais, concret, et par ces différences. Plus je suis moi, plus je suis homme. Au contraire chercher son semblable d'après la couleur du poil ou d'après la forme du nez, cela est animal. Et la volonté de vivre en troupeau avec des animaux de même couleur que soi, ce n'est point une volonté. La première pensée, la plus humble pensée, doit couler à fond ce bas instinct ; et ce n'est pas difficile. Aussi voit-on que n'importe quel homme fait amitié, je ne dis pas seulement commerce, avec des hommes qui n'ont point le même nasillement que lui. Et réfléchissez à ceci que c'est insulter l'amour que le mettre en question d'après des différences de ce niveau-là, que l'âge souvent fait paraître. Faire attention seulement à ces différences, c'est proprement inhumain. Le problème humain exige au contraire que l'on reconnaisse, en surmontant les différences. Le droit l'exige impérativement.

Que dire alors de ce choix, qui veut fixer et grossir les différences animales ? Ce qu'il y a de bon dans une Patrie, c'est que, n'étant pas choisie, elle contraint les hommes à surmonter les différences et même les répugnances. C'est par là que l'appel de la Patrie résonne humainement ; c'est par là qu'un espoir aussi est entendu dans ce bruit ambigu des armes ; car cette discipline, par ce côté réveille l'humain dans l'homme, et abaisse l'animal. Servir une patrie que l'on n'a point choisie, c'est une forte préparation à vivre selon l'Humanité. Servir une patrie que l'on a choisie cela ne relève point, mais plutôt abaisse. Et j'ose dire que cela se voit au visage, comme tout mouvement animal.

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (V)

6

Ceux qui savent exécuter décident mal, parce que la connaissance de la chose fait apparaître autant d'objections et de difficultés qu'on en veut. Bref ce qui n'est que possible, et qui semble tout à fait simple à l'ignorant, apparaît comme impossible à celui qui sait. Il n'est donc pas mauvais que celui qui donne l'ordre ignore beaucoup ; ce qu'Auguste Comte exprimait en termes magnifiques : « L'Esprit n'est point destiné à régner, mais à servir ».

Un lycée est plein à craquer ; plein d'élèves et plein de maîtres ; mais ce n'est qu'un entassement. Inorganique. Cette vie est anarchique, par un mauvais usage du savoir. Il y a des cours spéciaux dans tous les coins et le Temps de chaque jour est rempli jusqu'aux bords. De huit heures à onze heures et demie l'enfant reçoit leçon de trois maîtres éminents. De treize heures et demie à seize heures et demie il en entend deux autres, quelquefois trois. Pendant qu'un agrégé conclut, un autre attend à la porte ; ou bien les élèves traînent les pieds d'un étage à l'autre en portant leur petit bagage, comme des fantassins à la relève. Non sans tumulte extérieur, sans compter l'ennui, la confusion d'idées, l'ironie, qui ne se voient pas. Cela est assez connu, et même bien compris par les causes. Mais réunissez ces professeurs afin d'en tirer conseil, sans aucun doute ils découvriront quelque savoir utile, que l'on a oublié, quelque salle qui reste vide pendant une heure, et où l'on pourrait encore enseigner quelque chose, enfin quelque diplôme pour celui qui enseignerait cette chose, droit, espagnol ou cuisine.

Je suppose que je sois Tyran de renseignement secondaire, c'est-à-dire pourvu de sanctions terribles, et impatient autant qu'ignorant. Je dicte à mon sous-officier ceci : « à partir de Lundi prochain à huit heures du matin, la durée des classes est de quatre heures par jour, de huit à dix et de quatorze à seize. Repos le Dimanche et le Jeudi. Un seul professeur par classe jusqu'à l'âge moyen de douze ans ; au-dessus de cet âge, deux professeurs au plus par classe. Aucune réclamation n'est permise ». Les professeurs se réuniraient et délibèreraient, mais cette fois en présence d'une nécessité invincible, ce qui est la condition de toute sagesse. Je ne puis pas savoir ce qu'ils décideraient, mais je suis sûr que ce serait très libre et très bon. Car celui qui a inventé le levier, c'est au moment où la pierre pesait sur son bâton.

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (VI)

7

Il n'est pas utile de dépeindre le choléra sous les plus sombres couleurs ; mais il est utile de savoir ce que c'est. De même pour la guerre. Une grande peur ou une grande horreur n'y remédient nullement ; une exacte connaissance de la chose est seule utile. Et, en vue de diriger les réflexions de chacun, je rédige le présent Sommaire.

La violence n'est nullement la guerre. Un soldat ne ressemble pas du tout à un bandit qui tue pour s'enrichir. L'idée d'acquérir par la guerre est accessoire et de faible importance ; elle n'aurait aucune puissance sur des hommes qui n'ont jamais pensé à tuer pour voler, comme sont la plupart des citoyens soldats.

La guerre n'est nullement la violence. La violence y survient comme épisode ; mais c'est justement ce qui répugne le plus à ceux qui font la guerre. Et l'ensemble de la guerre est ordonné selon l'obéissance, non selon la violence ; sans haine, sans colère, sans esprit de vengeance.

La guerre est de religion, et de cérémonie. C'est la Messe de l'Homme, ou la célébration de ce qui est propre à l'homme ; car les animaux les plus féroces songent d'abord à préserver leur vie. Dès que l'Homme doute du courage de l'Homme, la guerre est attendue. Elle est même espérée naturellement par les plus faibles et par les plus vieux, qui sont naturellement portés à douter de l’Espèce. Ainsi les jeunes et les forts sont mis en demeure de fournir la preuve, qui est bonne pour eux-mêmes aussi.

L'Art Militaire donne quelque sentiment de la Cérémonie véritable par des Cérémonies préparatoires, qui font déjà sentir à l'Homme, par l'action et le spectacle, qu'il est plus courageux qu'il ne croit.

Si quelque peuple doute de son voisin jusqu'à le mépriser en parole et en action, il doit se prêter à l'Épreuve. Plus il est supposé courageux et fort, plus l'Épreuve est bonne. L'Estime pour l'ennemi est le sel de la guerre.

La Victoire termine l'Épreuve ; mais l'épreuve est bonne aussi pour le vaincu, dès que la guerre a été aussi longue et meurtrière qu'on pouvait l'attendre. Les deux adversaires sont réhabilités.

Par ces raisons tous les hommes dignes du nom d'homme[[4]](#footnote-5) courent à la guerre au premier appel, quelle que soit leur opinion sur la Guerre.

L'Art militaire exerce sa contrainte sur tous. Tous la subissent impatiemment, mais viennent toujours à la célébrer comme un bien, lorsqu'ils songent aux vertus étonnantes et aux actions difficiles où la contrainte les a conduits.

L'Honneur est ainsi le véritable ressort des guerres ; ce qui ne laisse qu'un faible espoir aux amis de la Paix. Toutefois, comme les guerres ne se produisent que par la double préparation des Politiques et des Grands Chefs, que l'ambition pousse et que la gloire attire, ce serait un important résultat, et peut-être décisif, si le tribunal d'honneur, qui est composé de l'assemblée des femmes, réservait la louange à ceux qui payent directement de leur personne, et considérait comme avilis et méprisables tous ceux, sans exception, qui ont préparé et conduit une guerre sans se porter de leur propre mouvement au poste le plus pénible et le plus dangereux. Et, puisqu’il est évident qu'un Chef d'État et qu'un Général doivent être ménagers de leur vie, les ambitieux ni les violents ne voudraient plus de ces métiers-là.

2 avril 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°1, 9 avril 1921 (VII)

1926 CCP I, 10, « La Guerre est la Messe de l’Homme »

1939 SM1, II, « Qu’est-ce que la guerre ? »

# *Libres Propos*, Première Série, Première année, n°2, 16 avril 1921

8

Je n'ai jamais conseillé à personne de changer d'opinion. Non plus de changer ses yeux pour d'autres ; mais apprenez à vous en servir. De même pour vos opinions, rendez-les bonnes. Non pas cherchant des opinions étrangères, jusqu'à ce que vous trouviez celle qui est vraie ; car il n'y en a point qui soit vraie. Nul n'a eu, nul n'aura jamais une idée vraie ; mais il y a une manière vraie d'avoir n'importe quelle idée ; et c'est de voir les choses au travers. Nos idées sont nos lunettes. Il est bon d'avoir quelque lunette pour considérer l'apparence de la planète Mars ; mais garder la sagesse dans vos jugements sur la planète Mars, cela ne dépend point de votre lunette. Donc lorsque vous dites : « Je suis socialiste, ou communiste, ou catholique, ou monarchiste », ne ressemblez pas à l'apprenti de botanique qui se dirait : « J'ai acheté un microscope ; me voilà bien savant ».

Si ce que j’écris vous étonne, retournons-le. Examinons par le contraire, comme Aristote aimait à faire. Certainement il y a une sotte manière d'être socialiste ou monarchiste ou n'importe quoi ; il suffit que l'on croie plutôt ce que disent les autres que ce que l'on aperçoit par ses propres moyens ; il suffit que la colère pousse les jugements, ou que la peur les retienne. Et le pire de tout, c'est de se priver d'examiner par peur de changer. Jurez d'abord ; il n'y a point d'esprit ferme sans serment. Jurez d'abord, et puis examinez. Comme un compte, que vous pouvez faire dans le système décimal, ou dans un système dont la base est douze ; mais vous jurez, cela va sans dire, de ne pas changer de système pendant votre compte. L'exemple est simple ; mais il faut d'abord réfléchir sur des exemples simples. Le système décimal est-il vrai ou faux ? Voilà une question ridicule ; car ce n'est qu'un moyen de saisir les quantités dénombrables. Et l'on rirait du physicien qui rapporterait quelque expérience d'après laquelle le système décimal devrait être dit faux. Puisque vous surmontez sans peine cette sottise-là, pensez qu'il y en a sans doute d'autres du même modèle, mais plus enveloppées. Quelque Sorbonnagre me tire ici par la manche, disant : « Il y a des faits de physique d'après lesquels la géométrie d'Euclide est fausse ». Je me méfie, ayant assez éprouvé déjà qu'il n'est pas une de nos conceptions qui soit à la merci d'une expérience ; non pas même le spiritisme ; mais plutôt nos conceptions sont comme des microscopes, qui montrent mieux l'expérience ; seulement il faut savoir s'en servir, ce qui n'arrivera jamais si l'on en change toutes les semaines. Que l'on soit communiste, monarchiste, catholique, ou ce que vous voudrez, on reconnaîtra l'héroïsme vrai en ce jeune homme que l'impatience d'avoir peur pousse à lever la main pour une mission dangereuse. Et chacun, dès qu'il sait se servir de ses lunettes accoutumées, conviendra que l'énergie d'un Maréchal, qui décide qu'une troupe tiendra à tout prix, n’est pas du tout du même genre, et ne mérite pas le même hommage.

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°2, 16 avril 1921 (VIII)

1926 CCP VI, 6, « Comment toutes les opinions sont bonnes »

9

Clemenceau appartient à la légende. On oubliera les fureurs politiques. Le procès Caillaux est une laide chose ; mais dans un temps de massacres, cette intrigue paraîtra petite. Toujours est-il que le rude vieillard, rusé aussi, a laissé à d'autres le ridicule de cette affaire, par cet art d'ignorer, qu'il a porté au plus haut point. Il faut garder les proportions. Les prisons de Caillaux paraîtront de peu à un fantassin qui a perdu une jambe. Il faut que la colère soit indignation, j'entends dirigée.

Je me souviens d'avoir expliqué ces choses à un blessé mal guéri, mais plein de résolution. Je remontais jusqu'à l'Affaire Dreyfus, souvenir pour moi, légende pour lui. Clemenceau portait déjà le chapeau sur l'oreille et sortait du Palais de justice à pied et les mains dans ses poches, à travers une foule disposée à l'assommer. Mais la foule s’ouvrait devant lui ; car le courage plaît. Légende ; mais qui s'accorde avec la vie entière de l'homme. Décidé, imperturbable, toujours payant de sa personne, toujours en pointe d'avant-garde.

« Mais, dit le blessé, je n'aime pas ces casse-cou au pouvoir ; c'est nous qui payons pour eux. » Il est vrai qu'en une de ces affaires marocaines qui furent la suite d'Agadir, il fut intraitable devant les réclamations allemandes, et jusqu'à effrayer ses amis. Mais faisons aussi la part de la chance. Il n'eut pas à signer le décret de mobilisation. Par un secret instinct, dont je pourrais rendre compte, dont je rendrai compte quelque jour, je ne crains pas tant un risque-tout ; je crains plutôt les bavards, les vaniteux et les poltrons.

« Je fais la guerre ». C'est le mot d'un homme qui la trouve engagée, et qui délibère seulement sur les moyens, comme font les généraux, mais aussi qui y va voir, et de près, ce que les généraux ne faisaient pas toujours. C'est pourquoi il ne fut point reçu à coups de pierre, comme il arriva à d'autres. Et, pour la légende, il fait figure de général en veston et petit chapeau. Les détails sont inventés sans doute ; mais la Légende est droite ; et l'homme, par le bien et par le mal, la peut porter. Ces choses sont bonnes à célébrer. Ne craignons point de louer le vrai courage, et même de le grandir selon le mouvement Épique. Celui qui fait la guerre est juste et pacifique par la vertu de son action. L'homme dangereux et funeste c'est celui qui veut la guerre, et ne la fait point, et n'y va point voir de près. Mais il y a pis ; c'est le comédien de guerre, qui n'ose considérer l'horrible chose et toutes ses suites, qui ne le peut même pas ; mais qui voit l'applaudissement, qui cherche l'applaudissement, qui se redresse, qui défie, qui s'agite, qui menace, qui promet, qui insulte, et pour finir, s'enfuit en appelant au secours quand il voit que la maison brûle. Cette puérilité redoutable est en beaucoup, peut-être en tous ; la Légende lui trouvera un corps et un visage, sans chercher loin. Simplifiant aussi par là, et grandissant la Vanité Bavarde comme elle grandit l'Énergie Laconique. Tenons divisées ces deux images, et dessinées en lignes simples et fermes. Le Jugement[[5]](#footnote-6) ouvre les chemins de la Paix.

4 avril 1921 (SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°2, 16 avril 1921 (IX)

1926 CCP V, 3, « Clemenceau et Poincaré »

1939 SM1, III, « Clemenceau et Poincaré »

10

Il n'est pas facile à un homme de savoir ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas. J'ai entendu conter par mon père qu'un étudiant en médecine, au milieu de l'autre siècle, avait parié de coucher dans les draps d'un cholérique mort le jour même. Sans doute voulait-il prouver par là qu'il ne craignait pas la contagion, autrement dit, qu'il n'y croyait pas. Or il mourut du choléra à la suite de cette expérience. Et il faut dire que ses camarades avaient pris soin de nettoyer et purifier tout, gardant seulement aux choses leur sinistre apparence. Mais ces apparences suffirent à tuer le pauvre étudiant. Ou, pour parler mieux, la peur, dont il ne put se défendre assez, réagit sur l'intestin comme elle fait naturellement, et le mit en mauvaise attitude ; dont le microbe profita. Ainsi il ne croyait pas qu'il croyait ; mais son corps croyait ferme. On pourrait bien dire d'après cela que c'est le corps qui nous fait croire, et non point les raisons.

Un homme sur une planche à cent pieds de hauteur, tremble ; il passerait dessus sans y penser si elle était à un mètre du sol. Dès que le corps se prépare à pâtir, nous agissons mal. Le cavalier novice s'attend à tomber ; autant dire qu'il tombe déjà. Il faut appeler croyances ce genre d'opinions tout à fait involontaires et qui résultent d'un certain mouvement que le corps commence sans nous consulter. D'où l'on conclut, mais trop vite, que la Raison humaine est faible et vacillante. Mais il y a mieux à dire encore. Il y a des sottises qui nous sont plus près encore et plus intimes, et presque insurmontables.

Un soldat anglais n'allumera jamais trois cigarettes avec une seule allumette. « Lorsqu'on le fait, le plus jeune des trois meurt dans la journée, ou bien dans la semaine ». De quoi l'esprit se moque ; mais cela ne l'avance pas beaucoup. à la guerre il est trop commun que le plus jeune meure le premier ; c'est même une sorte de loi. Si vous bravez le présage, vous risquez de lui donner force. Plus ; vous annoncez malheur au plus jeune des trois ; car, qu'il y croie ou non, il y pensera. La peur et la tristesse sont des maux certains. Ainsi dès que l’opinion fausse est formulée, elle vous tient ; d'une façon ou d" une autre, puisque finalement vous n’osez pas faire ce qui est de mauvais présage ; ou bien, si vous l'osez, c'est scandale et trouble, autour de vous et aussitôt en vous. Je soupçonne que cette violence contre l’opinion l'imprime encore plus fortement. Autant à dire au sujet des festins où l'on est treize ; et c'est même encore plus évident parce que sur les treize il y a au moins un malade ou un vieillard. Bref dès qu'une superstition est établie il faut la subir comme un fait ; et si l’on se ramasse contre elle, on la subit encore par là. C'est un héros de Kipling, je pense, qui disait : « Je crois à tous les Dieux ».

Ici est la ruse la plus profonde du Jugement, qui redoute de combattre sur ce terrain étranger. Croire à tout est la vraie manière de ne croire à rien. Car le Jugement n'y met ni son honneur ni ses preuves. Mais, comprenant toute croyance par les causes, qui sont petites, il n'est pas plus humilié de croire selon l'usage que de n'avoir point d'ailes. Et le mal des croyances est qu'on y compromet l'Esprit, en inventant un Dieu pour chaque présage et des preuves pour chaque Dieu.

*Libres Propos,* Première Série, n°2, 16 avril 1921 (X)

11

Dès les premiers signes de ce que l'on a appelé la Vie Chère, je me plaisais à dire : « Non, la vie n'est pas plus chère qu'autrefois ; c'est la monnaie qui ne vaut plus rien. Essayez de payer en Camemberts, et vous constaterez que la vie n'est pas plus chère qu'autrefois ». Le fait est qu'un poulet vaut à peu près autant de Camemberts qu'il en valait il y a dix ans. Cette remarque irrite. Chacun se dit : « Croit-il que je n'aie pas pensé à cela ? » Je ne sais s'il y a pensé une fois ; mais je suis assuré qu'il l’oublie dans presque tous ses discours ; il l'oublie, remarquez-le, lorsqu'il s'irrite contre le prix des choses, et contre les marchands qui font de scandaleuses fortunes. Pour moi j'essaie d'évaluer ces bénéfices et ces fortunes en Camemberts, puisque j'ai adopté cette unité. Et je suis prêt à parier que les bénéfices moyens, et même les bénéfices exceptionnels, évalués en rouleaux ou piles de Camemberts, seraient à peu près ce qu'ils étaient avant la guerre. Par cet artifice, le paysage économique se trouve simplifié et en quelque sorte lisible.

« Ce n'est pas si simple », me dit quelqu'un. Je n'en doute pas. Je ne crois pas tenir là un grand secret ; mais plutôt une méthode pour déchiffrer Richesse et Pauvreté, qui me jettent au nez l’une et l'autre des diamants faux et des haillons choisis. Faites attention qu'ici les apparences sont trompeuses encore plus qu'ailleurs, et en deux sens. Car la Vanité montre de fausses richesses, et l'Avarice cache les vraies richesses ; et la Mendicité étale de faux haillons, pendant que la Pudeur cache la pauvreté réelle. Non point par hasard ; puisque nous voyons qu'un marché juste s'établit par une double ruse, de l'un qui surfait et de l'autre qui déprécie. Ce jeu des Richesses et des Pauvretés ressemble aux jeux de l'escamoteur. C'est pourquoi, au lieu de vouloir suivre des yeux la muscade, puisque tout est disposé pour me la cacher, je ferme les yeux et je me répète qu'elle n'est point détruite, et qu'elle n'a jamais cessé d'être quelque part. Pareillement je veux fermer les yeux aussi devant les fantasmagories du budget public et de la bourse privée, et reconstruire en idée quelque machine simple qui sera comme l'élément de la chose. Non point vrai, car aucune idée n'est vraie ; mais non point faux ; instrument, plutôt, comme toute idée.

Il est assez clair que si un peuple double par quelque expédient toute sa monnaie, quand ce serait même de l'or trouvé sans peine, il ne peut pas devenir plus riche par cette opération. Quand il s'agit de papier monnaie, la chose est aussitôt évidente. Il faut donc bien que chaque pièce de monnaie ou chaque billet perde par cela seul la moitié de sa puissance d'achat ; et c'est ce qui arrive dès que la nouvelle monnaie est proposée en paiement à des nations qui n'ont point multiplié leur monnaie de la même manière.

« Mais, dit l'Économiste, le change dépend encore d'autres causes, et notamment du rapport de l'exportation à l’importation ». De mille autres causes, je l'accorde. Mais il me plaît de n'en considérer d'abord qu'une ; et je remarque qu'elle suffit, et que même l'effet réel n'est pas encore celui qu'on pouvait attendre d'après le travail de la planche à billets. Je n'ai donc pas à chercher d'autres causes, pour expliquer la baisse du franc. Ou bien je dois les supposer de petite importance au regard de celle-là, et provisoirement négligeables. Cette victoire n’est pas petite ; car c'est Law que je mets à la porte, Law l’immortel joueur de gobelets.

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°2, 16 avril 1921 (XI)

*L’Émancipation*, 15 septembre 1923

1926 CCP X, 1 « Lois des échanges »

12

Nulle puissance ne peut obtenir que les fromagers laissent un peu de lait pour les nourrissons. Nulle puissance ne peut empêcher que les marchands gagnent autant qu'ils peuvent. Il suffit d'une loi ou d'un décret pour que des hommes s'exposent à la mort ; mais aucun décret ni aucune loi ne peut faire baisser le prix du beurre. Le même paradoxe se retrouve dans le petit royaume borné par notre épiderme, et que notre jugement gouverne aussi par lois et décrets. Un homme peut décider qu'il s'embarquera pour l'Amérique, mais il ne peut décider qu'il n'aura pas le mal de mer. Un homme peut apprendre le violon, mais il n'a aucune puissance directe sur les battements de son cœur. C'est en vertu d'un rapport du même genre que celui-là que le commerce résiste à la loi. Cela ne me déplaît point et ne me décourage point ; bien au contraire cela me rassure et me réconforte. Il faut que je dise pourquoi.

Toute industrie trouve appui dans une nature extérieure qui résiste et qui fait sentir sa loi inflexible. « On ne s'appuie que sur ce qui résiste », a dit je ne sais quel homme d'expérience. Le fer résiste au marteau ; il tiendra bon aussi dans la place où vous le mettrez. On pourrait bien penser, en abstrait, que si la nécessité extérieure suit des lois inflexibles, nous perdons alors tout espoir de la modifier. Sur quoi un professeur, qui ne fait point œuvre de ses mains, discute tristement. Mais le forgeron se moque de cela et tape sur le fer. Et sur toute la planète les hommes creusent, labourent, défrichent, transforment, exploitent. Par de petites ruses et de petits changements ; petits si on les compare à la masse planétaire, au mouvement des glaces, des eaux et du vent. Petits changements mais qui suffisent. L'homme ne change point le vent, mais il tend obliquement sa voile, tient ferme la petite planche qui lui sert de gouvernail, et va à ses fins par l’effet des lois inflexibles.

Il y a des époques où l'on pourrait croire que la nature humaine est flexible à l'homme, et que les lois des sociétés dépendent de la volonté d'un tyran, ou d'un parlement, ou de la masse elle-même des citoyens, autant qu'elle préfère et décide. Et cela donne espoir à ceux qui n'ont pas forgé le fer, ni manié des choses. Au contraire, si je croyais cela, je serais sans espoir ; car je ne puis attendre que les pouvoirs soient sages ; et quand tous y participeraient, ce n'est pas une garantie suffisante contre les passions ; on ne le voit que trop. Si le médecin pouvait beaucoup sur mon corps, je craindrais le médecin ; mais il ne peut guère, et c'est par là qu'il peut.

De même il me plaît de découvrir en ce monde politique où chacun décrète, préfère, choisit, improvise en idée, il me plaît de découvrir une nature économique qui nourrit tout et porte tout suivant des lois inflexibles. Voilà une limite pour le tyran, un appui pour l'action, un fer à forger. Sans métaphore j'y retrouve la terre, si belle à contempler en ses invariables saisons.

*Libres Propos,* Première Série, n°2, 16 avril 1921 (XII)

1926 CCP VIII, 1, « L’État ne peut rien contre l’économie »

13

Cette Paix qui ne donne point de fruits est comme l'épreuve du célèbre chapitre de Jean-Jacques, sur le Droit du plus fort. En cet immense objet où l'attention de tous se trouve portée, on voit jusqu'au détail comment l'obligation née de la force cesse d'agir aussitôt que la force se relâche. On peut observer la même chose à la caserne, où les balais s'arrêtent dès que l'adjudant a tourné le dos. La contrainte délie de la bonne foi. Les écoliers connaissent aussi ce jeu ; car ce qu'ils peuvent faire ou ne pas faire, ils l'essaient toujours ; et comme disait un vieux praticien de discipline, le terrain qu'on leur laisse, ils l'occupent aussitôt. C'est dire que la force qui n'agit point est aussitôt comme nulle. Enfin c'est folie de vouloir obtenir par la contrainte que l'on nous paie volontairement. Celui qui cède à la force est en vérité comme une masse gazeuse sous le piston ; dès que la pression ne s'exerce plus, le piston est ramené à la position initiale. C'est pourquoi le traité est à refaire tous les matins ; on le refait, avec des précautions nouvelles et toujours inutiles ; inutiles si la force joue, car elle joue selon ses lois propres ; inutiles dès que la force ne joue plus.

Que sera pour l'Allemagne la puissance de payer dans dix ans, dans vingt ans ? Problème difficile, mais où l'on s'enfonce afin d'oublier l'autre problème : quelle sera notre puissance de nous faire payer dans dix ans, dans vingt ans ? Il est pourtant clair qu'à mesure que la première puissance augmente, la seconde diminue. Et quand la force obtiendrait maintenant des promesses, c'est toujours la force qui en règlera l'exécution. Il n'y a nul respect dû à la force ; et toute promesse imposée est nulle. Telles sont les lois de la force, et que le plus fort doit subir aussi bien que l'autre.

Ainsi[[6]](#footnote-7) le Droit se retire de ces mélanges. Et cette expérience nous enseigne à la fois la Guerre et la Paix. Frapper est une chose, qui a ses règles. Convenir est une autre chose, qui a ses règles. Lorsque je prends quelque objet, je puis le conserver ; c'est un problème de force ; j'en serai par là le possesseur, mais je n'en serai pas le propriétaire. Je n'en puis avoir la propriété, qui est de droit, que par une convention librement acceptée. Je paye le prix convenu, et l'autre me donne l'objet convenu ; nous voilà tous deux contents. Mais si l'autre est forcé de vendre, personne ne reconnaîtra le prix que j'ai payé comme un exemple du juste prix ; telle est la morale des marchands et la justice des marchands ; et ces lois du Marché, que le Prince essaie vainement de changer, résistent à la manière des lois naturelles. Il faut admirer cette ambiguïté du mot Loi, si bien saisie par Montesquieu. L'état de Paix se développe selon des lois naturelles aussi ; et celui qui les viole se trouve aussitôt rejeté à l'état de guerre, avec ses risques indéfinis et l'instabilité qui lui est propre. Dont témoigne le prix du beurre, la mauvaise foi répondant infailliblement à la contrainte, d'après les rapports vrais de la Force et du Droit, qui nous renvoient au nez nos propres sottises. Or nous voilà à régler par la force une juste indemnité, ce qui est aussi un problème résistant, et par les mêmes causes. Quoi que vous imposiez, c'est la guerre qui continue ; la guerre n'a pas cessé un instant. Et pour ceux qui veulent la guerre, il importe peu qu'ils s'aveuglent ou non là-dessus. Mais pour ceux qui veulent la paix, il importe beaucoup qu'ils réfléchissent sur le Droit et sur la Force, sans quoi ils pousseront en aveugles avec les autres, et par les Traités comme par le canon, feront la guerre pour avoir la paix. Vainement.

8 avril 1921 (SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°2, 16 avril 1921 (XIII)

*L’Émancipation*, 15 octobre 1923

1926 CCP VII, 1, « Le droit se retire de la paix »

1939 SM1, IV, « Les lois de la force »

14

Observez l’ordonnateur des Pompes Funèbres ; c’est un[[7]](#footnote-8) ministre[[8]](#footnote-9) des Signes ; il n'est que cela. Il sait marcher, regarder, baisser les yeux, nommer, selon le cercle humain, selon les parentés et selon les dignités[[9]](#footnote-10). **[**Il reçoit des signes, il renvoie des signes, sans aucune complaisance à sa propre humeur.**][[10]](#footnote-11)**De choses lourdes ou légères, carrées ou rondes, coupantes, piquantes ou glissantes, il n'a point charge et ne s'en soucie guère. Mais des visages et de son propre visage, de l'ordre humain autour de lui et en lui, des signes retenus ou échangés, de ce qui touche par le sens, non par la masse, de l'impondérable enfin. Telle est sa charge. Je dis charge métaphoriquement ; et lui agit[[11]](#footnote-12) métaphoriquement ; car c'est la signification qu'il surveille et dont il a garde, non pas l'être. Or je crois que ce vêtement de signes est bien attaché sur lui et le tient ferme ; cet homme est composé par son métier ; il n'improvisera guère. Et comment ses opinions n'iraient-elles pas avec ses gestes ? Car nos pensées sont réglées sur l'expression. Si j'ai la bouche ouverte, je ne puis penser i[[12]](#footnote-13).

Le marchand de robinets s'avance autrement ; son costume même est comme un programme ; il porte sa boîte d'insolente façon. Parce que son métier n'est point de signes, mais réel ; le plomb et le cuivre ne sont point des êtres que l’on persuade[[13]](#footnote-14). Mais le geste[[14]](#footnote-15) ici est réglé sur la chose, selon qu'elle est dure ou molle, carrée ou ronde, grosse ou petite. **[**D’avance tous ses gestes se règlent sur la chose, comme si le monde des hommes était sans importance. Ses gestes sont déjà des actions, et des actions sans politesse ; tout annonce qu’il se prépare à couper, tordre ou fondre.**][[15]](#footnote-16)** Et dès que le robinet va comme il faut, il se moque du reste, ce qu'il fait savoir à toute la rue par son air de mirliton. Cet air n’est point tout à fait juste ; mais il n’a pas de honte ; au contraire il se moque ; il se plaît à ne point plaire[[16]](#footnote-17). Il est clair que chanter juste c'est déjà politesse. Ainsi d'autres gestes, et en même temps d'autres opinions ; ou bien, peut-être, d'autres manières cl' exprimer les mêmes opinions ; et c'est par la manière surtout que les opinions diffèrent ; Proudhon est révolutionnaire en ses opinions les plus modérées. Mais je reviens au marchand de robinets. Il se moque de l'opinion, mais non pas tout à fait ; car il doit fixer les prix d’après les visages.

Il y a sans doute une habileté manuelle qui dispense tout à fait de politesse. L'horloger qui fabrique ne parle pas à ses semblables comme l'horloger qui vend. J'ai souvenir d’un sculpteur sur bois, fort habile à copier les vieilles choses, qui buvait un peu trop et qui se moquait de tout. Aussi d'un cordonnier inimitable pour la chaussure de femme, et qui[[17]](#footnote-18) s'en allait en vagabond de ville en ville, sans vertu ni apparence de vertu, assuré de trouver du travail dès qu'il se montrait[[18]](#footnote-19). Quand on en est à un certain degré d'impudence, il est sans doute difficile de former des idées, et surtout certaines idées, comme de sentiment, de politique ou de droit. Mais si on les forme, elles seront autres, et selon les gestes qui font, mais non pas selon les gestes qui persuadent.

Ces réflexions me venaient comme je considérais un cocher de noce, assez râpé et même marqué de quelque cynisme, mais qui gardait quelque apparence[[19]](#footnote-20) de bourgeoisie. Son affaire était pourtant de conduire ses chevaux, et non de plaire aux hommes. Et il y avait entre son allure, son visage et son grand chapeau une harmonie non cherchée. J'inventais déjà une biographie et des causes lointaines pendant qu'il se tenait près de ses chevaux ; **[**enfin je cherchais dans un passé imaginaire l’origine de ce reste de bourgeoisie que je lui voyais. Je compris qu’il ne fallait pas chercher si loin**]** quand[[20]](#footnote-21) les chevaux se mirent à se mordre en couchant les oreilles ; mais lui, attentif aux signes, les regarda vivement, mais non[[21]](#footnote-22) sans majesté ; il eut cet air d'autorité que les sculpteurs donnent aux lions ; et les chevaux se disposèrent aussitôt comme des enfants sages. **[**La bourgeoisie n’était point une sorte d’attribut du cocher, mais plutôt une conséquence de la situation de maître et d’esclave dont le cocher tirait tout ce qu’il pouvait ; il se formait selon la bourgeoisie, apprenant ainsi le métier de maître et les signes qu’un maître emploie.**][[22]](#footnote-23)** Assurément ce n'est point par de tels regards[[23]](#footnote-24) que l'on peut fermer un robinet ou faire marcher une montre.

9 avril 1921 (EH2)

*Libres Propos,* Première Série, n°2, 16 avril 1921

1927 EH1 (20), « Un ministre des signes »

1938 EH2, XXXIX, « Un ministre des signes »

# *Libres Propos*, Première Série, Première année, n°3, 23 avril 1921

15

L'imprimé est l'instrument moderne de l'analyse. Les anciens usaient du dialogue, et Platon a laissé le modèle achevé de ces discours rompus. Nos improvisations ne s'enchaînent que trop, et la passion oratoire sait bien créer des apparences persuasives, surtout lorsque l'on parle à soi. Chacun, en ces temps difficiles, s'est harangué lui-même plus d'une fois, toujours violent et emporté, souvent logique, car les deux se tiennent. De tels discours ressemblent à des actions, et sont soumis, dans le fond, aux lois de l'action commune, d'après lesquelles ce qui est déjà fait engage et même précipite. Comme l'avalanche, qui grossit à mesure qu'elle roule. Ces signes impétueux, dès qu'ils sont jetés au dehors, font groupe, église, parti, mais, par la même fureur de s'accorder avec soi, dissidences, divisions, hérésies. Ce genre d'activité, qui faisait toute la vie publique des anciens, domine encore dans la nôtre. Au temps où j’essayais d'agir par discours publics, un auditeur ami me dit, parlant d'une preuve à laquelle les oreilles n'étaient pas accoutumées : « Je ne crois pas que cet argument portera » ; ce mot me fit réfléchir ; car il ne se demandait pas si l'argument était bon.

Il faut toujours penser en compagnie ; l'homme qui pense pour lui seul est un fou. Mais il me semble que penser avec les grands Anciens, comme fit Montaigne, et avec Montaigne, Pascal, Rousseau, Voltaire et tant d'autres Silencieux[[24]](#footnote-25) dont la foule s'accroît de siècle en siècle, est une autre manière de penser en compagnie, qui diffère de n'importe quel troupeau pensant comme, dans l'École, l'Universel diffère du Général, et la Compréhension de l’Extension. Pardonnez ces mots barbares ; quelques-uns peut-être en seront réveillés, qui ne sont pas les pires. Bref il y a une une manière[[25]](#footnote-26) d'écrire pour soi, qui est pour tous ; et une manière d'être d'accord, qui est de ne point chercher du tout à s'accorder. Je devais donc penser devant moi, en quelque sorte, sans me soucier d'autre chose, et régler ce qui reste à faire sur ce qui est fait et le travail sur l'esquisse, comme font le sculpteur et le peintre. Et l'expérience m'a fait voir que l'œuvre imprimée est bien plus œuvre ou bien plus objet que l'œuvre écrite ; car ainsi la pensée est éclairée également et en toutes ses parties ; celui qui imprime tous les jours ressemble à celui qui sculpte le marbre ou la pierre ; il apprend la prudence. [Cette occasion m’étant offerte de nouveau par les soins de l'amitié, on comprend que je ne l'aie pas refusée, non point en vue de régler les pensées d'autrui, mais plutôt en vue de discipliner les miennes propres.

Or, qui voudra s'essayer et s'éprouver de même, il le peut. Le travail attire le travail. Ce n'est pas sans réflexion que la Couverture de ces Libres Propos a été livrée aussi aux imprimeurs. Quel genre d'accueil elle réserve aux faits, aux documents, aux Idées, aux Jugements, quelle liberté et variété, c'est ce que l'expérience montrera. Je ne me soumettrais pas à un programme, ni à une doctrine ; peut-être mes lecteurs penseront-ils que la liberté en acte vaut mieux que toutes les promesses, mais ce sera mieux encore s'ils ont le sentiment que toutes les pensées humaines s'accordent par le dessous bien avant qu'on en puisse faire un système logique. Par ces vues, et par notre patience à attendre, qui est sans limites, nos feuilles de Couverture peuvent s'étendre, et dépasser l'œuvre qu'elles entourent. En attendant, l'œuvre tiendra, autant que l'obstination humaine a de ressources. Comme, dans un atelier vaste et d'abord presque vide, le sculpteur n'attend pas les autres, et travaille d'abord. Non pas pour tracer comme des modèles à ceux qui viendront ; car rien n'est modèle. La Foi seule est modèle.][[26]](#footnote-27)

10 avril 1921 (PAE)

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XV)

1939 PAE XXII, « L’imprimé »

16

Dès que j'aperçus le R. P. Philéas, alerte et prudent autant qu'un vieux loup gris, je devinai qu'il ne voulait point parler de politique. « Eh bien, me dit-il, Monsieur l'incrédule qui croyez à tout, vous croyez donc à la Résurrection Pascale[[27]](#footnote-28) » ?

« Comment, lui dis-je, n'y croirais-je pas quand les oiseaux eux-mêmes la célèbrent. Et j'y croyais déjà cet hiver ; telle est la vraie foi ; car croire au passé seulement, cela est faible ».

« Figures, dit-il, grossières figures ; j'entends mieux la Résurrection[[28]](#footnote-29) ».

« Et moi aussi, lui dis-je, je l'entends mieux ; car il y a un magnifique ensemble, en ce réveil ; et la plante répond au soleil. En voulant appeler divine cette force universelle que tout homme adore en ce temps pascal, je ne fais point une mauvaise métaphore ».

« Toutes les métaphores, dit-il, sont mauvaises. Le fils de Dieu, qui s'est fait homme, a été tué par les pouvoirs Romains[[29]](#footnote-30), et il est ressuscité le troisième jour, comme il l'avait prédit. Cela le croyez-vous ? »

« J'ose dire, lui répondis-je, que je le crois mieux que vous, autant que l'idée dépasse le fait ».

« Mais, dit-il, c'est un fait, et il faut croire le fait ».

« Je crois, lui dis-je, bien plus ; une loi enferme des millions de faits, et plus. Je crois qu'à chaque minute l'Esprit[[30]](#footnote-31) naît sous la forme humaine pour le salut de tous. Et je crois que la force Romaine[[31]](#footnote-32) en armes à chaque instant guette l'Esprit, et tue la forme humaine dès qu'elle parle au nom de l’Esprit. Et, avant de le tuer, l'insulte et le flagelle, et l'expose entre deux voleurs. C'est le thème de vos journaux, mon cher ».

« Métaphores, dit Philéas ; et je sais que vous êtes un homme d'imagination ». ·

« Non point, dis-je ; mais c'est plutôt vous qui êtes œil de chair seulement, si vous croyez que ce drame de l'Esprit contre la Force[[32]](#footnote-33) s'est joué une fois seulement, et qu'il n'y a plus de force Romaine ni de passions ivres, ni de lâche prudence, ni de croix pour ceux qui annoncent la paix de l’Esprit. Vous-même vous renouvelez chaque jour ce sacrifice, en cette cérémonie que vous appelez la Messe ; et il faut pourtant que ces images signifient quelque chose. N'avez-vous pas dit cent fois en vos sermons que la seule pensée de la haine et de la vengeance crucifie le Sauveur encore une fois ? Ne vouliez-vous pas[[33]](#footnote-34) donner à comprendre ? Ne pensez-vous pas qu'il faut aller au-delà de la lettre et même de l'image ? Ou bien seriez-vous semblable à un aveugle qui porterait la lumière » ?

« Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit la Sagesse ; et nous sommes livrés aux passions ».

« Parole profonde en effet, lui dis-je. Et le système Romain, celui-là même qui vous a donné cette croix de guerre, ne promet rien de bon à ceux qui essaient de penser selon la Justice[[34]](#footnote-35). Mais enfin mon salut et le vôtre et celui de tout homme doit être de ce monde. La récompense dans l’autre vie, soit ; mais la tempérance, la justice, toutes les vertus enfin dans celle-ci[[35]](#footnote-36). Quelle laide hypocrisie si, disant que je veux mon salut[[36]](#footnote-37), je pensais en même temps qu'il n'est pas possible par la bonne volonté ».

Le R. P. Philéas me considérait avec étonnement. « Il est incroyable, dit-il, que je vous retrouve, après[[37]](#footnote-38) cette sévère épreuve, toujours le même, toujours dupe de folles espérances, toujours audacieux devant la Nécessité[[38]](#footnote-39), toujours rêveur, toujours gardien d'Utopie[[39]](#footnote-40). Prenez garde, mon cher, que vous êtes en retard de dix ans ; cet esprit est mort ».

« Mais, lui dis-je, il ressuscitera le troisième jour. Je crois entendre déjà des cris d'hirondelle ».

11 avril 1921 (PSR)

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XVI)

1938 PSR XI, « Croyance et foi »

17

Il fut un temps où la Ligue Civique faisait afficher sur tous les murs une sorte de maxime juridique. « On ne discute pas avec des bandits ; on les juge ». J'ai pensé plus d'une fois à compléter cette affiche par une autre, qui aurait rappelé que « Nul n'est juge en sa propre cause ». Je ne l'ai point fait, de peur d'être mis en prison. C'était le temps où les sots gouvernaient par la terreur.

C'est bien la sottise qui m'irritait là ; sottise en quelque sorte voulue, et par des hommes qui, pour la plupart, auraient pensé de façon correcte en d'autres temps. J'ai supporté difficilement ce régime de guerre, où je voyais que les hommes de bon sens passaient les uns après les autres dans le camp des enragés. Et cela jetterait aisément dans la sottise opposée, qui, comme je dis souvent, est la même sottise, une idée et sa négation formant ensemble une seule et même idée, comme le médaillon en relief et le moule en creux représentent la même figure.

Sottise est chose écrite ou parlée, qui ne dit pas ce qu'elle croit dire. C'est pourquoi il est bon d'en juger en grammairien, en rétablissant les mots dans leur sens ordinaire. Nul ne confond la Vengeance, qui est l'acte de la partie lésée, avec le Jugement, qui est l'acte de l'arbitre. S’ils avaient écrit sur les murs simplement ceci ; « N'oublions pas la Vengeance », ils auraient mieux dit ce qu'ils voulaient dire. Et pour moi, qui aime les opinions dès qu'elles ont un sens, j'aurais reconnu dans ce cri la forme humaine, que je prends sans peine comme elle est. Un homme qui part pour se venger, je m'en gare comme d'une pierre lancée. C'est un mal passager. Si vite que la pierre soit lancée, je sais qu'elle retombera. La violence ne va pas loin, parce que le corps humain ne saurait être disposé longtemps de la même manière. L'homme le plus violent finira par dormir, ou par avoir faim. Au pire il tuera ou sera tué. Et si les membres de la Ligue Civique étaient bravement partis pour la guerre à la manière des Collignon et des Bayet, que l'âge n'arrêta point, je n'avais qu'à attendre. La guerre, dès qu'on la fait à portée de fusil, calme les passions à ce point que je me crois capable, d'après les discours, de deviner si un homme a fait la guerre ou non.

Une phrase mal faite est autrement redoutable. Car la bonne volonté commune, qui est notre espérance, risque d'en être étourdie et détournée. Les hommes savent bien qu'il n'y a pas de Paix sans Justice ; et ils se dirigent par là, les yeux toujours fixés vers le Bien, mais trompés par les ombres interposées. Et si, dans ce mot vénérable de Justice, ils croient trouver encore la guerre, s'il leur semble que le Droit exige quelque coup de Force, alors, même sans colère, ils reprennent les armes. C'est pourquoi les faiseurs d'ombres et d'opinions fausses sont les plus redoutables des hommes. C'est la Pensée qui fait la Guerre. Et, après tant de jours passés, cette pauvre maxime, qui n'est plus sur les murs, projette encore son ombre de Pensée en beaucoup d'esprits. Et ceux qui n'y croient pas en ont peur ; autre manière d'y croire.

12 avril 1921 (SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XVII)

1939 SM1, V, « Le règne des sots »

18

Je n'approuve point ceux qui veulent changer la pantoufle de verre, dans *Cendrillon*, disant que ce n'est point du verre, et qu'il n'y eut jamais de pantoufles de verre, chose dure et cassante, mais qu'il s'agit de vair qui est fourrure souple et chaude. Remarquez qu'il y a bien d'autres choses impossibles, dans les autres contes et dans celui-là. Mais l'érudit est assez content d'avoir remis une pantoufle en place ; il attend l'occasion d'expliquer par la même méthode la citrouille qui devient carrosse, ou cette ronde de petites filles, qui, à force de tourner, devient motte de beurre. On peut rire du pédant ; mais il faut quelquefois le prendre au sérieux. C'est la sottise armée.

Je range le Pédant[[40]](#footnote-41) dans la puissante classe des Détourneurs, dans laquelle on trouve aussi des espèces non dépourvues d'élégance. Et la chasse du Détourneur est une chasse aux Idées. Dès qu'une idée s'envole ils la tuent, comme on tue les Idées, en détournant de les chercher. L'Esprit se jette sur quelque pauvre relation bien aisée à saisir et à redresser. Il rit de cette victoire facile, et le Détourneur marque un point.

J'ai dit souvent que tous les contes sont vrais ; mais ce n'est pas assez dire. La profonde sagesse populaire est plus rusée que nos philosophes. Et, au rebours[[41]](#footnote-42) du Détourneur, elle nous met en garde contre cette fausse Raison, qui n'est qu'imagination conforme à la coutume. Et par[[42]](#footnote-43) un piquant moyen, aussi ancien que l'espèce humaine, qui est de nous jeter l'absurde aux yeux, de grossir et de redoubler l'impossible, par quoi l'imagination est définie, en même temps qu'elle est éveillée, et rappelée à son rôle de Folle. À quoi servent aussi ces comparaisons étranges que le génie poétique jette comme un défi. J'admire la grandeur des enfants, qui ne discutent jamais sur la Lettre. Non qu'ils saisissent d'abord l'Esprit ; mais ils savent bien que l'Esprit ne vise pas ce maigre gibier. Ainsi en s'amusant de l'absurde ils ne déshonorent pas l'Esprit, mais au contraire ils l'honorent. Par la croissance qu'il sent à l’œuvre en lui, et qui lui donne espoir et patience, ce bel âge voit grand. Il attend quelque chose de mieux que des fictions cohérentes. Certes il y a[[43]](#footnote-44) de la Majesté à laisser jouer l'imagination en même temps que le corps, et par les mêmes lois. Mais il y a quelque chose d'impérieux aussi à vouloir que l'absurde soit conservé comme il est ; c’est refuser les petites raisons. Shakespeare se moque de ceux qui voudraient comprendre comment Othello ou Hamlet sont passés d’un lieu à l'autre, invitant ainsi énergiquement le spectateur à comprendre d'autres vérités, plus cachées et plus difficiles. Sur l'absurde même l’Esprit rebondit, car il n'y peut rester. Cette apparence ne peut tromper, il faut donc voir au-delà. Ces signes nous délivrent des signes. Au contraire, par des signes de raisonnable apparence, nous venons à penser les signes, et la coutume nous tient. Telle est la vieillesse de l’Esprit. [Telle est aussi la décadence des Religions, qui, à la longue, a formé cet emmêlement dogmatique qui joue la grandeur.

L’erreur est dans ce genre de critique que je viens de décrire et qui vise si régulièrement à côté. Car, à bien regarder, pantoufle de vair n’est pas plus raisonnable que pantoufle de verre. Il ne s’agit ici que de coutume et de commodité. La logique est bien au-dessus, autant que l’entendement est au-dessus de l’imagination. Les contes sont vrais ou faux au regard de la coutume, non au regard de la logique. Ainsi les contes sont vrais, et les religions aussi sont vraies. Cela ne coûte rien à la raison. Telle est la première démarche d’une critique digne de ce nom][[44]](#footnote-45).

13 avril 1921 (PSR)

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XVIII)

1924 *PSC* X, « Des métaphores »

1938 PSR XII, « Des métaphores »

19

J’imagine que le Ministre de l'Instruction Publique, ayant réuni dans l’Amphithéâtre de la Sorbonne, les plus éminents Directeurs, Inspecteurs et Professeurs des trois Enseignements, leur dise ceci : « Messieurs, la Patrie est en danger ; l'argent nous manque. Dans le temps des batailles, vous fûtes parfaits, offrant vos fils, soutenant les courages, donnant enfin le parfait exemple de l'abnégation ; je n'oublie point vos femmes et vos filles, dont le dévouement fut au-dessus des éloges. C'est pourquoi je n'hésite pas à vous demander de nouveaux sacrifices. J'étudie en ce moment les moyens de réduire pour un temps vos traitements. Vos loyers courent, et à cela je ne peux rien ; mais j'estime que, pour le vêtement et la nourriture, nous pouvons gagner beaucoup sur vos dépenses ordinaires par une organisation coopérative. Naturellement vous devrez renoncer à tout ce qui est luxe et fantaisie ; peut-être irons-nous jusqu'à organiser des repas en commun, dans les lycées et même à la Sorbonne, selon la coutume Lacédémonienne. J'entends que l'on murmure ; mais nos soldats, Messieurs n'avaient point de vêtements élégants ni de table de famille ; et c'étaient les moindres de leurs maux. Vous dites que c'était alors nécessaire ; et vous attendez que je vous prouve que ce que je vous demande maintenant est nécessaire. Mais nos soldats ne discutaient point sur ce qui était nécessaire. Et quelques-uns d'entre vous songent peut-être à offrir leurs services à des maîtres plus riches, s'ils en trouvent. Mais nos soldats n'avaient point le droit de changer de maîtres lorsqu'ils étaient mécontents ; vous ne forcerez pas les pouvoirs à décréter que vos services sont obligatoires aussi. Mais je suis assuré que vous courrez à votre devoir, au lieu de vous y laisser traîner, comme nos soldats ont su faire. Le vrai moyen d'honorer nos morts, c'est de les égaler en vertu. Vos fils savaient bien à quoi noblesse oblige ; ils donnaient l'exemple et partaient les premiers. Il faut maintenant que l'exemple de la pauvreté volontaire vienne de vous, parce que vous avez le pouvoir, et parce que vous avez le savoir. Et il ne faut pas qu'on dise que des hommes qui ont pensé si bien ne sont pas ceux qui agissent aussi le mieux ».

Ce discours Lacédémonien n'aurait aucun succès. On peut comprendre par là que la coutume est puissante dans le monde des hommes ; car il n'est point d’usage que l'on prenne la bourse des citoyens sans plus de façon que leur vie. Mieux, on entrevoit que l’art militaire est de bien loin le plus puissant des arts politiques, par un savant mélange des sanctions de force et des sanctions d'opinion, sans compter l'honneur intime, ressort puissant ; et qu'ainsi tenant l'homme par le bas et par le haut, il le tient bien. Le Misanthrope remarquera aussi que le devoir militaire ne touche directement qu'un petit nombre de citoyens, de façon qu'il reste abstrait et en quelque façon théâtral pour presque tous. Mais j’aimerais mieux dire que tout ce qui touche aux échanges et aux salaires échappe, par sa nature, à l'action des pouvoirs, qui sont ici vendeurs et acheteurs comme tout le monde, et nécessairement soumis à la loi des Marchés. La célèbre légende du Meunier sans Souci fait assez entendre que le plus habile peut-être des Meneurs d'hommes ne se trompait point là-dessus.

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XIX)

20

Une école. Le maître explique autant qu'il peut ce que c'est qu'un solide et ce que c'est qu'un liquide. « Un liquide prend la forme du vase qui le contient ; un solide non ». Ce maître chantait la messe. Mais l'inspecteur cessa alors de s'ennuyer, et fit dire aux enfants par méthode Socratique, et d'après cette belle définition du liquide, que le beurre est un liquide, que le blé est un liquide, que le sable est un liquide. Bientôt on en vint à dire que la goutte d'encre sur la table poudreuse, était un solide ; car elle prenait la forme d'une petite boule, sans aucun vase que l'on pût voir ou imaginer.

On vint à la botanique, et à distinguer la plante de l'animal. Et de chercher des définitions, cette fois avec un peu plus de prudence. Exemples bien considérés par imagination seulement et discours, le maître crut pouvoir dire ceci : « Si on coupe un membre d'un animal, par exemple une main ou un pied, ce membre ne repousse point. Si on coupe une branche, elle repousse ». L'inspecteur était tout à fait réveillé. « Pour cette fois, dit-il, je voudrais bien ne pas chicaner. Il est pourtant vrai qu'un lézard ou une écrevisse refont leur patte sur le moignon ; et les enfants peuvent avoir occasion de le remarquer ; admettons pourtant que cela soit exceptionnel. Mais pour les végétaux, je ne connais point d'exception à cette règle qu'une branche coupée jamais ne repousse ». Ce fut l'occasion de dire ce que c'est qu'un bourgeon, et comment une plante repousse après la taille. C'était au premier printemps ; on put montrer aux enfants des rosiers taillés ; ils virent que rien ne pousse sur le moignon. Le maître maudissait les leçons de choses. Mais il aperçut une occasion de se montrer en meilleur jour.

« Je fais, dit-il, de temps en temps, quelque enquête selon la méthode Binet, et à l'imitation de la Société Binet, afin de savoir un peu ce qui se passe dans ces petites têtes et ce qu'elles conservent de nos définitions. Voici une question à laquelle ils ont répondu par écrit ; qu'est-ce qu'une température de cent degrés ? J'ai des réponses étonnantes. L'un me dit que c'est la plus haute température connue, l’autre... »

Mais l'inspecteur l'interrompit, et non sans un peu d'humeur. « Si je pose, dit-il, cette même question à vous et à tous les membres de la Société Binet, je suis prêt à parier que je n'aurai pas une réponse correcte. Pour moi, si cette question m'était posée, je réfléchirais longtemps. Lire, écrire et compter ; n'oubliez pas cet immense programme ».

Cette histoire n'est pas vraie. Il arrive que l'on enseigne d'après des définitions évidemment fausses. Un inspecteur intelligent est une rencontre qui n'est pas impossible. Seulement l'inspecteur n'a rien dit du tout, d'abord parce qu'il a appris des autres qu'on ne doit point critiquer l'enseignement devant les élèves ; aussi parce qu'il a appris de lui-même qu'il est prudent de ne jamais rien dire sur rien.

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XX)

21

Le Non des mineurs anglais veut être examiné. Car il faut bien le faire tenir en quelque système d'harmonie sociale ; et ce n'est pas facile. Chacun admet que le refus de travailler est conforme à un droit reconnu ; mais les hommes qui, par scrupule de conscience, refusèrent de participer à la guerre furent punis de mort, dans ce même pays où nous voyons que les pouvoirs ne sont pas disposés à introduire la contrainte dans les contrats de travail. D'où l'on voit que tout droit, et aussi le droit de ne pas travailler, peut être suspendu si la nation est en péril ; de quoi les pouvoirs sont juges. Et c'est pourtant le droit commun des marchés, de dire non.

Auguste Comte rattache ce refus de concours, comme il l'appelle, au Pouvoir Spirituel, dont toute la fonction est de juger, sans cesser jamais d'obéir. Mais il est clair que le refus de concours marque le passage de la pensée à l'action. C'est par là, par ce refus de coopérer, que le Jugement entre dans le jeu des forces. C'est la suprême ressource de l'esprit. Bon. Mais, les Objecteurs anglais se jugeaient forcés d'en venir là. Et ceux du fameux fort Chabrol, autrefois, de même. Il est assez clair que les pouvoirs, et avec l'approbation du plus grand nombre, viendront toujours à punir le refus de concours, ou bien à forcer l'obéissance. Et de là remontant aux doctrines, aux délibérations, aux discours publics, qui sont réellement en cause, ils viendront à régler aussi nos pensées, autant qu'on peut atteindre la pensée en réglant l'expression, ce qui n'est pas peu.

Pour moi je suivrais volontiers la grande idée de Comte, sans la corrompre par aucun mélange d'action. Car la pensée libre est bien forte, si elle paie honnêtement sa rançon d'obéissance. Appuyé là, l'Esprit est invincible. Mais essayons notre principe. En quoi consiste le droit de grève ? Jusqu'où s'étend-il ?

La liberté des contrats est garantie par la loi. Tout contrat imposé par la force est nul aux yeux de la loi. Quand les patrons mineurs proposent un salaire, ils ont la prétention de le faire reconnaître comme juste par ceux qui l'accepteront ; ils demandent, après discussion, acceptation volontaire. S'ils l'obtiennent, ils diront qu'ils sont justes, et que leurs bénéfices sont selon le droit. Il serait donc absurde de forcer les ouvriers à accepter un certain salaire ; tout notre système juridique serait ruiné par là. C'est pourquoi le refus de concours s'accorde ici avec l'idée du pouvoir spirituel. « Vous ne me demandez pas, dira le mineur, d'extraire du charbon ; vous me demandez d'apprécier librement une convention qui m'est proposée. Vous voulez connaître mon opinion ; je vous la donne. C'est Non. Et comme cette opinion vous la voulez libre, vous ne pouvez la contraindre ».

Vous ne pouvez ordonner que l'ouvrier trouve juste ce salaire, et travaille volontairement selon un tel contrat. Mais vous pouvez ordonner que n'importe quel citoyen fasse la guerre, combatte l'incendie, épuise l'eau et fasse n'importe quelle autre action pour le salut public. Non plus pour un salaire et selon la loi des contrats, mais sans aucun salaire, et contre nourriture, logement, vêtement, comme font les soldats. Le bénéfice d'un tel travail est alors commun à tous ; les patrons n'ont pas plus de droit que les mineurs sur le charbon ainsi extrait par ordre. Le droit de propriété est suspendu, pour les uns comme pour les autres. État violent, d'ailleurs peu favorable à la production ; surcharge pour les pouvoirs eux-mêmes ; juste sujet d'alarme pour tous. Si les pouvoirs abusaient de ce moyen, ils s'affameraient eux-mêmes. L'obéissance ainsi entendue n’altère pas les relations de droit. Au contraire, par opposition, elle en marque le caractère. Ce n'est pas au travail que le mineur dit Non ; c'est à un certain contrat de travail qu'il dit Non.

16 avril 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, n°3, 23 avril 1921 (XXI)

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°4, 30 avril 1921

XXII

Séverine propose la grève aux armées. Il faut dominer les sentiments généreux aussi, et penser juste, autant qu'on pourra. Certes, si nous avions en France quelques milliers de femmes qui ressemblent à celle-là, aucune guerre ne serait possible. Mais enfin les femmes de ce modèle se sont comptées en l'an quatorze ; elles étaient bien trente. L'opinion est si forte, et les passions sont à ce point mêlées, que les femmes pousseraient les hommes à la guerre ; je dis presque toutes. Et quand les femmes se jetteraient au-devant des hommes, les hommes iraient encore, par peur, par colère, par pudeur virile. Tout cela est mêlé et difficile. L'art politique et surtout l'art militaire ont plus d'une ressource, et font réussir le courage de tout, même de la terreur. Je me permets de dire, après suffisante méditation et suffisante expérience, que ces apôtres et prêcheurs, ceux du moins dont j'ai lu les discours, n'ont pas considéré assez attentivement tous les ressorts de la redoutable machine. Je mets Romain Rolland à part, qui, dans sa *Liluli*,éclaire certaines parties de la chose, et même presque toutes ; mais Romain Rolland n'a pas trouvé le remède ; il le cherche seulement ; et je devine qu'il ne le voit pas si simple. Et qui ne voit[[45]](#footnote-46) que si une grève des soldats avait quelque chance de réussir, elle serait alors inutile ?

En l'an quinze, et les pieds dans la boue militaire, je commençai à mettre par écrit toutes les remarques que je croyais capables de changer un peu les opinions communes touchant la guerre et la paix. Une faible connaissance des vraies causes, en ce qui concerne le courage et aussi l'admiration, suffirait, à ce que je crois, pour dissiper la Colossale Apparence. J'en fis un livre qui, après plusieurs années de guerre et de paix, attend encore la bonne volonté des éditeurs ; et il se peut que quelque subtil ressort de l'Art Politique ou de l'Art Militaire agisse aussi par là. Mais vainement, si j'en crois les signes récents ; vaine­ment de toute façon[[46]](#footnote-47), puisqu'ici je reprendrai[[47]](#footnote-48) les mêmes idées, les expliquant de même manière, et encore d'autre[[48]](#footnote-49), ainsi que je l'ai promis aux cadavres et à moi-même.

Cela posé, et qu'il plaise ou non à Messieurs les Politiques, je prends l'occasion de dire encore une fois que cette licence d'écrire est naturellement payée, selon mon opinion, de la résolution d'obéir. Je comprends la vie en Société de cette façon que, s'ils sont tous fous de la même manière à mon estime, ce jugement ne me dispense point du tout d'agir avec eux ; et s'ils se mettent au danger, il n'y a point de raison pour que je n'y sois pas aussi, selon l'âge et les forces. Ce que j'en dis n'est point prudence, ni ruse. C'est doctrine longtemps méditée, et déjà une fois appliquée. Maintenant il m'est bien permis de rire un peu en considérant que cette sagesse, qui me fut plus d'une fois pénible, équivaut à la manœuvre la plus rusée. Ainsi je n'aurai point la gloire d'être en prison ; et vous n'aurez pas, amis, la peine de m'y apporter des oranges. Mais c'est peu d'échapper au Monstre ; je veux le per­suader lui-même, ou tout au moins l'ébranler un peu. Oui, trou­bler même cette moustache militaire que j'ai si longtemps observée, et qui exprime ensemble l'irrésolution et la sécurité.

17 avril 1921 (SM1)

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

1939 SM1, VI, « La ruse nécessaire »

XXIII

Je crois que je me suis fait une idée assez juste des Révolutions en observant comment et quand les chevaux ruent. Tout dépend de la position de leur corps à l'instant immédiatement précédent. Aussi je ne crois pas que les Révolutions se fas­sent jamais au jour dit ; c'est comme si l'on disait qu'un cheval peut ruer quand on lui tient le nez en l'air.

Il est arrivé à tout homme de troupe, je pense, au cours de la guerre, de se promettre des vengeances. Ces amères pensées sont un des fruits de la guerre ; la faute en est à l'institution plu­tôt qu'aux hommes, et le plus juste des chefs est nécessairement amené à considérer l'homme de troupe comme moyen et outil, ce que personne ne souffre sans colère ; ajoutons que communément le chef n'use point de précautions, surtout à l'égard des hommes qu'il ne connaît pas ; ainsi la colère et l'esprit de révolte se tournent naturellement contre l'institution et le costume, et la révolte n'ex­clut pas l'affection ni le dévouement. C'est pourquoi il y a tant à penser sur la guerre, et tant à dire dès qu'on ne se soucie plus de plaire ou de déplaire. Toujours est-il que tout combattant conserve dans les frontières de son corps une ample provision de jugements sévères et de sauvages revendications ; dont la masse obéissante reçut l'écho et l'empreinte pendant ces années de guerre. Le tout mêlé à bien d'autres choses, comme je disais, mais non point perdu. La paix rétablie, l'homme qui a retrouvé famille, métier, inté­rêts, plaisirs n'est pas sans revoir en éclairs les redoutables comptes de la vengeance ; mais il les coule à fond ; ce monde pacifique ne les reçoit point ; les gestes du travail et les signes de la politesse excluent la violence et en même temps l'idée de la violence, qui ne peut vivre que par des gestes qui s'y rapportent. Le cheval a le nez en l'air, il ne peut ruer. Mais ne vous y fiez pas.

Quelque temps après l'armistice, comme j'attendais au tram­way avec beaucoup d'autres, parmi lesquels quelques officiers en tenue, on vit descendre ou plutôt rouler de la gare toute proche un homme de troupe aux cheveux gris, emporté par la plus vive colère. Il ne serait pas convenable de rapporter ici les invectives qu'il faisait entendre contre les officiers, d'une voix puissante et claire. Que lui avait-on fait ? Avait-il trouvé tous passages inter­dits par ordre, ayant lui-même l'ordre de passer ? Quelque « taisez-vous » lui avait-il été jeté à la figure, de cette voix que l'on prend pour parler aux chiens ? Son droit, son espérance et ses raisons avaient-ils été balayés comme on balaie la poussière ? Je ne sais, mais je suis riche de suppositions sur ce sujet-là. Un commissaire de gare à trois ou quatre galons est une sorte de despote oriental pour l'homme porte musette. Et il arrive aussi qu'une petite injus­tice en rappelle d'autres. Par ces causes l'homme mugissait, éloquent, effrayant, semblable au dieu des révolutions.

Il se fit un silence et une attente. Les officiers considéraient la pointe de leurs bottes. Mais, ce que je saisis en regardant eux et les autres, ce fut le regard de tous porté sur eux, menaçant, impitoyable, homicide. Ces regards me font trembler encore quand j'y pense. Trembler de peur, d'attente et de violence contenue. Tout mêlé. Et pareillement les officiers restaient immobiles, les yeux baissés. De peur, ou de sagesse ? On ne peut savoir. Tout mêlé. Je saisis, par sentiment immédiat, que s'ils risquaient un geste vif, ils seraient mis en pièces ; et dans ce sentiment il y avait un petit commencement d'action peut-être ; car la contagion est forte. Il n'arriva rien, et j'en suis bien aise. Mais je crois que c'est par des surprises de ce genre, et des violences non délibérées, que commencent toujours les Révolutions. Violence entraîne vio­lence. Les pouvoirs fuient. Et l'organisation Communiste, qui est propre à la force, est alors la seule possible ; mais il arrive que les Théoriciens de la chose prennent le résultat pour le but. Cela est arrivé à d'autres, et dans des recherches moins difficiles.

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

XXIV

Les récits d'Hérodote sont presque ridicules. Il n'était pas un peuple de Grèce ou d'Asie-Mineure, en ce temps-là, qui, avant de rien entreprendre, ne consultât l'Oracle[[49]](#footnote-50) Delphien. Dont témoignaient des offrandes innombrables et magni­fiques. Et l'historien reconnaît, ce qui est assez clair par son récit, que l'oracle n'était compris de personne et ne se comprenait pas lui-même. Aussi agissaient-ils selon les passions et selon l'occasion. L'oracle les en avertissait, par son inscription préliminaire : « Connais-toi », qui éclaira Socrate et tant d'autres jusqu'à nous. Et cette sagesse s'accorde avec cette folie. Ces histoires ne sont point de sauvages, ni étrangères, mais tout près de nous, et fami­lières ; comme d'une enfance à nous, mais déjà éduquée et poli­tique ; sans grimace, ni contrainte ; chaque détail répond à tout le reste, comme en leurs statues. Quelqu'un me disait un jour : « En cette Antiquité Grecque, tout est composé et complet ; le moindre fragment est l'image de l'ensemble ; c'est le modèle de toute pensée ; et qui dira pourquoi ? » Au sujet des oracles, je comprends à peu près pourquoi.

Un homme qui dort sait tout, dans un sens. Il est au centre des choses et ne perd rien de leurs mouvements. Il les entend toutes et reçoit, par des chocs de l'air et par tant d'autres chocs, le retentissement de tout ce qui est dit et fait sous la voûte du ciel. Nos observatoires divisent et choisissent, mesurant ici le poids de l'air, ailleurs la vitesse du vent, ailleurs l'eau invisible, ailleurs les secousses de la terre, ailleurs les ondes herziennes ; et cette connaissance, si incomplète qu'elle soit, de ce qui est, n'est pas de petite importance si l'on veut conjecturer sur ce qui sera. Mais l'homme qui dort reçoit tout ensemble ; et le moindre mouvement de son corps exprime tout cet univers[[50]](#footnote-51) mêlé aux événements du corps humain lui-même. Il est vraisemblable que les songes, qui sont comme des perceptions naïves et non choisies, expriment autant les bruits et changements alentour, forts ou faibles, que les mouvements et troubles de la vie. Mais qui peut se souvenir d'un songe tel qu’il fut ? Nous appelons songe ce qui est déjà une traduction du songe. Toutefois[[51]](#footnote-52) c'est un sentiment juste que le sentiment universel et assuré qu'il y a quelque chose à deviner dans un songe.

Une Pythie, une Sibylle, un Prophète sont des rêveurs aussi, qui rêvent non point pour eux-mêmes, mais pour nous. Ainsi ils ne traduisent pas, mais expriment directement par la voix, le geste et l'attitude, l'univers indivisible qui retentit dans leur corps ; d'abord l'Univers proche, et de proche en proche l'Univers autour d'eux, au-delà de toute limite assignable, comme un physi­cien le peut comprendre aujourd'hui. Mais quand je dis d'abord, de proche en proche, loin et près, je parle en physicien. En ce corps sensible, tout est ensemble ; rien n'est loin ni près, puisque tout est mouvement en lui et réaction en lui. Et puisque l'avenir dépend du présent, il suffit que la Sibylle parle et s'agite sans aucun choix pour que je sois assuré que ce qui m'intéresse et que j'ignore, est enfermé dans ce tumulte prophétique. Mais comment déchiffrer cela ? Ni la Pythie, ni Socrate, ni personne ne le peut ; plutôt y deviner d'abord ce qui plaît ; y retrouver ensuite la pré­diction après l'événement. D'où ces consultations de Mages, et ces ruses à l'égard de l'Oracle, qui n'altèrent point le respect. **[**Aller à l’oracle, c’est chercher une raison de décider quand on n’en voit pas. Celui qui décide par instinct se livre en quelque sorte à la nature et tente de s’accorder avec elle. Mais il perd en cela la direction de ses pensées. Au contraire s’il interroge le rêveur, s’il l’écoute, il peut encore choisir. Du moins il se donne des raisons qui seront des excuses ensuite, s’il s’est trompé ; il est surtout commode de rejeter la responsabilité sur un personnage divin.**][[52]](#footnote-53)** Ces détours et retours, ce mouvement sinueux, cet entrelacement de naïveté et de prudence, d'absurde et de raisonnable, dessine mieux l'homme réel que ne font ces prédictions des contes, en langage clair, inflexibles, abstraites, sans esprit. Il y a plus de matu­rité et de vraie sagesse déjà en cette crédulité hellénique, que le doute suit aussitôt et toujours comme son ombre. Et le plus profondément vrai en ces oracles est que nul ne sait les lire, non plus que[[53]](#footnote-54) celui qui les rend. Par quoi l'inscription Delphique s'accorde au temple et au trépied. C'est bien le corps d'un homme, et c'en est bien le front.

19 avril 1921 (EH2)

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

1927 EH1 (24), « L’oracle »

1938 EH2, XXI, « L’oracle »

XXV

Il l'a dit, ce mot que je ne veux pas écrire ; ce mot qui est laid par lui-même et qui rend laid celui qui le dit ; l'injure officielle, et en vérité presque imposée, que plus d'un académicien a tenté d'élever jusqu'à lui ; mais le plus bas nous guette toujours et nous saisit promptement, et il est plus vite fait de s'avilir que de se relever. Lecteur, tu m'as deviné, et tu résistes ; tu rassembles ce qui te reste de vertu civique pour prononcer ce mot qui rend laid. On a bien le droit d'être laid, si c'est pour la patrie. Mais attends.

Donc il l'a dit. Et c'est un homme d'âge, impropre à l'action vive, mais de culture passable et de mœurs douces ; consciencieux en son métier, et du reste, autant que j'en puis juger, ayant peur de tout. Il l'a dit ou plutôt il l'a jeté, avec sécurité et décision, comme s'il attendait l'occasion, et c'était une pauvre occasion ; il s'agissait d'une œuvre de langue allemande[[54]](#footnote-55), ancienne et depuis longtemps classique. L'intention d'insulter, et d'insulter toujours, n'en était que plus claire ; et il n'y avait point là d'homme pour recevoir l'injure, et prêt à répondre à coups de poing. Telle est la situation qui me fit monter le rouge au visage ; car je respecte la forme humaine.

Je n'examine pas si l'injure est méritée, et par qui méritée. Je n'en suis pas là. Je suis en présence d'une injure, c'est à dire d'une action de guerre, qui appelle une riposte de guerre. Dès que l'on en vient à rassembler en un seul mot, choisi à cette fin, toutes les raisons de haïr avec le refus d'examiner ou seulement d'attendre, il faut être prêt à se battre. Selon un Jugement Universel, qui va droit à la vérité de la chose, il faut que l'insulte soit aussitôt guerre ; car il n'y a point de droit d'insulter. Et c'est une coutume invariable chez tous les peuples que l'insulteur doit payer de sa personne, dès que l'insulté l'exige. Le duel n'est pas étranger à la raison, en ce sens que, par une logique invincible, la violence devant suivre l'injure, le plus tôt sera le mieux. La profonde sagesse populaire a toujours aperçu que la violence, parce qu'elle n'est pas sans risque, est de toute façon le remède de l'insulte, et que celui qui est jeté de l'insulte à la violence se trouve puni par sa propre volonté, ce qui est la justice la plus profonde sans doute. C'est pourquoi, de ceux qui risquaient leur vie, l'injure ne m'étonnait pas plus qu'un coup de canon. Et encore maintenant, et quoique la paix soit établie, la même in­jure venant d'un homme jeune, avide d'action et de gloire, et qui met d'avance sa vie en jeu, me paraît, il est vrai, imprudente, dangereuse pour tous, mais non pas laide et vile. Mais ce petit vieil­lard n'a certainement pas considéré que d'autres répondent pour lui, et qu'il n'est courageux ici que par procuration, ce qui n'est pas beau. Il y eut, il est vrai, d'illustres exemples ; mais dans un temps de fureur et de folie, où l'exemple de l'action, présent et sensible à ceux qui ne pouvaient agir, devait produire une sorte de convulsion qui se traduisait comme elle pouvait. Mais la gri­mace volontaire est indigne de l'homme.

Que puis-je penser, si l'homme a quelque pouvoir, si, par ses fonctions, il risque d'être pris comme exemple et modèle ? Et quel avenir pouvons-nous espérer si la conscience commune juge sans sévérité, et même avec faveur, l'insulteur qui paie du sang des autres ? On a assez dit qu'il est dangereux pour l'ordre que ceux qui décident de la guerre, par imprudence, vanité ou faiblesse, n'en soient pas les premières victimes. Mais l'on cherche les responsables souvent trop haut ou trop loin. C'est pourquoi, et justement parce que j'honore l'espèce humaine en tous ses visages, j'essaie de piquer ici au bon endroit plus d'un imprudent, et ce vieil homme lui-même, qui certainement a parlé sans penser.

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

1926 CCP I, 3, « Le mot boche »

XXVI

Mon frère de lait était un garçon silencieux, ingénieux, et, autant que je puis savoir affectueux. Je ne me lassais point de sa compagnie ; ensemble nous avons construit des bateaux, fabriqué de la poudre et élevé des vers à soie. Je n'ai point souvenir de l’avoir vu jamais injuste avec moi, ni distin­guant, dans nos jeux et dans nos jouets, le sien et le mien. Tant qu'il restait avec moi sous la domination de mes parents, il était oublieux, aventureux et imprudent comme un enfant ordi­naire ; ni plus ni moins que moi-même ; mais obéissant, poli et convenable en présence du pouvoir, comme j'étais.

Quand nous étions dans sa maison, et sous l'autre dynastie, les choses changeaient. Ce n'étaient que scènes violentes et punitions terribles. Je me souviens que son père brisa l'un après l'autre plus de vingt soldats de plomb pour obtenir que l'enfant dît bon­jour à sa grand-mère ; et il ne le dit point. J'étais en dehors de cette guerre privée, mais très choqué de cette scène, à cause des soldats de plomb. Dès que nous étions seuls, nulle trace d'humeur chez le petit bonhomme, et nous reprenions nos jeux. Mais dès que le pouvoir se montrait, même sous de pacifiques apparences, que ce fût grand-père, grand-mère ou père, je dois dire qu'ils étaient mal reçus, L'enfant terrible attaquait aussitôt, selon les règles de la guerre, faisant ouvertement ce qui était défendu, lançant des cailloux dans les fenêtres, et se servant de mots injurieux qu'il n'employait jamais avec moi. On finissait par l'attacher à une fenêtre, exposé aux regards des passants, avec un bonnet d'âne, ou bien portant au cou un écriteau sur lequel on lisait ; menteur, enfant méchant, sans-coeur et autres choses de ce genre.

Comment avait commencé cette guerre, je ne sais ; mais je comprends maintenant qu'elle durait par ses propres moyens. Le père rêvait aux moyens de corriger son fils, et jugeait néces­saire de le qualifier sans faiblesse ; et le fils, soucieux de cette sorte de gloire, ne manquait pas de se montrer désobéissant, menteur et brutal, selon les jugements paternels. Ces drames furent oubliés, et l'enfant terrible devint un homme semblable aux autres hommes.

J'ai souvent constaté depuis, avec les enfants et avec les hommes aussi, que la nature humaine se façonne aisément d'après les jugements d'autrui, comme on donne la réplique au théâtre, mais peut-être aussi par cette raison plus profonde que l'on a une sorte de droit de mentir à celui qui vous croit men­teur, de frapper celui qui vous juge brutal et ainsi du reste. La contre-épreuve réussit souvent. On ne frappe guère celui qui tient les mains dans ses poches, et l'on n'aime point tromper la confiance vraie. Et je tire de là qu'il ne faut point se hâter de juger les caractères, comme si l'on décrète que l'un est sot et l'autre paresseux pour toujours. Si vous marquez un galérien, vous lui donnez une sorte de droit sauvage. Au fond de tous les vices, il y a sans doute quelque condamnation à laquelle on croit ; et, dans les relations humaines, cela mène fort loin, le jugement appelant sa preuve, et la preuve fortifiant le jugement. J'essaie de ne jamais juger tout haut, ni même tout bas, car les regards et l'attitude parlent toujours trop ; et j'attends le bien après le mal, souvent par les mêmes causes ; en cela je ne me trompe pas souvent ; tout homme est bien riche.

Avec cela je crois pourtant ferme que chaque individu naît, vit et meurt avec sa nature propre, comme le crocodile est croco­dile ; et qu'il ne change guère. Mais cette nature appartient à l'ordre de la vie ; elle est bien au-dessous de nos jugements. C'est un fond d'humeur et comme un régime de vie, qui n'enferme par lui-même ni le bien ni le mal, ni une vertu ni un vice, mais plutôt une manière inimitable et unique d'être franc ou rusé, cruel ou charitable, avare ou généreux. Remarquez qu'il y a bien moins de différence entre un homme courageux dans une rencontre, et le même poltron en une autre, qu'entre deux héros ou deux poltrons.

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

XXVII

L’Église en son admirable tentative d'universelle réconci­liation, se fondait sur cette idée que les hommes, si diffé­rents qu'ils soient par l'aspect, la force, les aptitudes, et encore divisés par les passions et les intérêts, ont en commun l'Es­prit[[55]](#footnote-56), qui est justement ce qu'il y a de plus éminent en chacun d'eux, et qui soutient et porte tout le reste. Cette idée de l'Hu­manité Réelle n'était pas inconnue aux grands Anciens ; elle est impliquée dans Platon, explicite dans Marc-Aurèle. Mais enfin c'est l'Église qui a tenté pour la première fois sur cette Planète d'enseigner la Fraternité selon la Fraternité même, c'est-à-dire à tous, sans considérer la puissance, la richesse ou les aptitudes. Le Catéchisme est le premier essai de l'École universelle. Et quoiqu'elle parlât par figures, la doctrine était émouvante et per­suasive par l'idée qui y était cachée, qui n'est autre que l'idée de l'Esprit Humain. Nos mœurs sont encore, et heureusement, péné­trées[[56]](#footnote-57) et vivifiées de ce puissant système auquel nous devons la dignité de la femme, l'esprit chevaleresque, et l'idée d'un Pou­voir Spirituel au-dessus des rois et des nations.

Mais, comme dit Auguste Comte, ce système, d'inspiration droite, et qui poussa assez loin l'organisation de l'immense famille humaine, a manqué par le haut. Il est bon de sentir en soi la communauté humaine ; mais il faut encore pouvoir l'éprouver par le doute et l'investigation. Faute d'une doctrine démontrable, l'Église était menacée de deux côtés ; d'un côté par tous les genres d'inspirés et d'énergumènes, qui devaient proposer et ont proposé en effet des croyances tout aussi arbitraires et tout aussi peu vraisemblables que les détails du dogme, surtout pris à la lettre. Et, d'un autre côté, l'élite[[57]](#footnote-58) même des penseurs, et des organisateurs[[58]](#footnote-59), des instituteurs, dont l'Église ne pouvait se passer, devait frapper, sonder, éprouver la doctrine, d'après cette recherche de l'Universel[[59]](#footnote-60) qui les portait énergiquement à la recherche des preuves. Ainsi la grande idée de l'Église devait périr faute de contenu.

C'est la Science Positive qui a institué le contenu et la preuve de l'Idée Catholique. Car il est vrai que les hommes s'accordent par le dedans, et en quelque sorte en puissance. Mais c'est[[60]](#footnote-61) la démonstration qui les accorde réellement, par le double moyen de la théorie et de l'expérience. Et il n'est point nécessaire qu'un homme sache tout et comprenne tout ; il suffit qu'il sache et comprenne bien une seule chose pour qu'il se sente en cela le frère et le semblable de tous ceux qui savent et comprennent. Par exemple, pour cette éclipse de l'autre semaine[[61]](#footnote-62), ils peuvent tous suivre, à l'heure fixée, le passage de la lune sur le soleil ; cette prédiction qui s'accomplit, c'est le miracle de l'esprit. Mais, sans pénétrer jusqu'aux détails la théorie de l'éclipse, ils peuvent encore se faire une idée suffisante des raisonnements et calculs qui permettent de prévoir la durée de l'éclipse, l'heure et le lieu où elle sera visible. Qu'ils remarquent seulement le tour de la lune d'Ouest en Est parmi les étoiles ; qu'ils le comparent au tour que fait le Soleil dans le même sens, mais en un an ; ils compren­dront déjà que la lune rattrape et dépasse le soleil, et qu'ainsi l'éclipse commence par l'ouest. Comparant aussi les deux vitesses, qui différent l'une de l'autre en gros comme le mois et l'année, ils calculeront la durée d'une éclipse sans erreur grossière, assez pour éprouver en eux-mêmes et éveiller en eux-mêmes cette puissance de penser qui a déjà effacé de ce monde la terreur, la fureur et les querelles que l'éclipse traînait dans son ombre ; et qui[[62]](#footnote-63) effacera bien d'autres terreurs, fureurs et querelles, à mesure que les hommes prendront le goût de penser. Ainsi je suivais l'Idée, en marchant sur des ombres en forme de faucilles, pendant que les hommes, les uns à travers un verre noirci, les autres dans le reflet des eaux, regardaient l'Image. L'Esprit de Platon était avec nous.

[Quand la coïncidence des esprits se fait dans un moment tragique, où l’épouvante tremble en chacun, c’est alors que la marque humaine se fait profondément dans l’homme ; alors l’homme se sent en autrui, il participe à l’humanité. Ces moments-là sont le vrai baptême][[63]](#footnote-64).

22 avril 1921 (PSR)

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

1924 PSCXXII, « Le catéchisme »

1938 PSR XIII, « Le catéchisme »

XXVIII

L’Art Cinématographique[[64]](#footnote-65) est encore enfant. Chacun par­mi les ambitieux et besogneux le tire à soi, pour en faire beauté, gloire ou profit. Avec cela il est clair que nul ne sait encore ce que c'est. Il est très plaisant à penser qu'un art qui s'offre, qui se jette aux yeux, qui accroche le promeneur à cha­que tournant, ne soit pourtant pas capable de montrer ce qu'il est. À ceux qui cherchent par là je dirais volontiers : « Comparez par les différences, et poussez jusqu'aux oppositions ; les ressemblances ne mènent à rien ».

Voici la fête de Shakespeare. Belle occasion d'imaginer *Hamlet* ou *Othello* sur l'écran, et de comprendre ce que ces drames y perdraient. Je crois qu'ils perdraient tout. Car l'action et le mou­vement ne sont presque rien au théâtre ; on peut en faire voir une-partie ; on peut les simplifier jusqu'à représenter une grande bataille par trois ou quatre personnages, et dans un décor à toute fin. Shakespeare est peut-être l'homme qui a osé le plus contre ce genre de vraisemblance qui concerne le mécanisme de l'action. Homme de métier d'abord, ayant touché en quelque sorte le tragique dans le moment où il est renvoyé de la salle à la scène, et redoublé par cet échange, il a suivi et saisi l'objet véritable, qui est le développement des sentiments et des pensées par les signes. Tant que le signe exprime le sentiment et la pensée, ce n'est point théâtre. Un homme qui me fait comprendre qu'il est jaloux, ce n'est point théâtre ; mais un homme qui devient jaloux par le signe, un homme qui se marque lui-même par le signe, et qui ne peut effacer la marque, voilà le théâtre. J'ai vu autrefois que l'acteur Got, qui était un rusé bonhomme, tirait de grands effets de ce stratagème, qui consiste à lancer le geste avant l'idée, et à réfléchir en quelque façon sur son propre geste, comme s'il y cherchait sa pensée. En cette ruse de comédien est enfermée, peut-être, la formule de l'emportement véritable, qui n'est pas dans un mouvement précipité, mais plutôt dans ce rapport singulier qui subordonne la pensée au signe ; retenue ou non, prudente[[65]](#footnote-66) ou non, il faut qu'elle suive. Le signe c'est l'irréparable.

Tous les peuples ont eu une Magie. Et la Magie est une physique fantastique où les paroles sont des causes. Idée profonde qui fut d'abord, comme il est naturel, étendue à l'Univers des choses, ce qui conduisait au miracle extérieur, apparence émouvante, si on l'attend et si on l'espère, mais froide et presque ridicule à voir, parce qu'elle est sans vérité. Tel est le Merveilleux, roi de l'Opéra classique. Mais le Théâtre représente la Magie dans sa vérité. Les mots y sont causes, et sans remède ; rien ne peut faire que ce qui a été dit n’ait pas été dit. « Tu seras roi ». La taupe che­mine, comme dit Hamlet ; prodigieuse image. Et Othello est creusé de taupes, qui sont paroles. Que les paroles soient échangées entre deux, ou dites de soi à soi, il n’importe pas. Si je parle à moi, la puissance du mot est encore mieux séparée de toute action et rencontre. Et sous ce rapport, la parole est le plus puissant des signes, parce que j’entends ma parole, tandis que je ne vois pas mon geste. Ainsi le Monologue est le moyen le plus naturel du Théâtre et le plus puissant. Un homme seul, qui se parle à lui-même, et par là se change lui-même, cela n’est que pour lui ; et, par cela même, vrai pour tous.

D’après ces remarques et bien d’autres, que Shakespeare vous aidera à suivre, il y aurait une opposition violente, et presque sans ressemblance entre l’art théâtral, immobile et monologuant, et cet autre art encore mal déterminé qu’il faudrait appeler l’Art silencieux et agité. Ces propositions n’épuisent point un sujet vaste ; elles l’effleurent à peine. En continuant par là, peut-être faudrait-il penser avec Comte que la conscience de soi naît en chacun du monologue, par lequel on se perçoit soi-même comme un objet. Et par ces causes nous ne pouvons supposer une conscience en ces personnages de l’écran, malgré les actions qu’ils nous jettent au visage.

23 avril 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos,* Première Série, n°4, 30 avril 1921

1927 EH1 (45), « Du théâtre » (*om EH2*)

1939 PAE XXIII, « De l’art théâtral »

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°5, 7 mai 1921

XXIX

Parmi les récits de l'Évangile, je n'en vois guère qui soit plus réel que cette Tentation sur la Montagne. Mais laissons toute cette pauvre métaphysique d'un Dieu parfait vainement tenté par un Diable, autre absolu, qui sait pourtant bien à qui il s'adresse. Tout cela est absurde comme apparence ; mais hors du fanatisme religieux ou du fanatisme irréligieux, qui s'arrêtera à l'apparence ? La nier ou l'affirmer, c'est la même sottise. Mais considérons le diable, cet oblique Détourneur, déchu lui-même, remarquez-le bien, homme désabusé ou fatigué, homme d'Académie, tournant autour du fils de l'Homme, et se disant : « Il n'est pas bon d'appeler les choses par leur nom ; cet homme naïf va tout gâter. Mais faisons-lui voir royaumes et richesses. S'il cède à l'ambition si peu que ce soit il est perdu, c'est à dire gagné. On dit qu'il est Dieu ; mais moi aussi je fus une sorte de Dieu. Et s'il vient à désirer la puissance, seulement en vue d'en bien user, je le tiens. Il ne coûte rien d'essayer ». Là est l'esprit de ce conte. Oui, même un Dieu, car le pouvoir corrompt tout.

Il n'est point possible de parler selon ce qu'on croit vrai ; je ne conseille même pas de l'essayer. Le visage irrité de l'autre, qui se trouve surpris, ébranlé, honteux peut-être, n'est pas un spectacle supportable. L'amour de la forme humaine nous tient tous trop. En présence de ce trouble, dont je suis cause, il faut que je sois bon ou méchant ; de manière ou d'autre me voilà détourné ; avec lui ou contre lui ; deux erreurs. Il faut que je sois avec lui, mais loin de lui. S'il m'approuve, c'est pire ; car la joie d'être approuvé est enivrante. Que dire de l'orateur ? Que peut-il contre cent visages, qui renvoient et font résonner ce qui plaît seulement, qui submerge alors l'orateur et tous. Et pour l'écrivain il y a l'éloge des feuilles publiques, ou l'injure, qui agissent l'un et l'autre à coup sûr. On vient de toute façon à vouloir plaire, ou bien à se détourner de déplaire ; par humeur quelquefois à vouloir déplaire. Et le diable, Détourneur oblique, vous tient toujours d'une façon ou d'une autre. Et même le lecteur imaginaire, on y pense tou­jours trop. Combien de fois ai-je imité les nourrices, qui font l'enfant autour de l'enfant. Mais il y a une partie de l'enfant qui méprise ceux qui font l'enfant ; et ce n'est pas la pire. Combien de fois ai-je manœuvré pour me mettre au niveau d'un lecteur imaginaire ? C'est à peu près comme si je voulais rendre clair pour les autres ce qui n'est pas bien clair pour moi ; ou faire que les autres comprennent facilement ce que je comprends difficile­ment. La sottise des cercles, qui passe toujours l'attente, vient de cette politesse agréable, agréable pour tous, car il est aisé de de ne pas dire beaucoup. Mais cette sorte de mépris, qui est amitié pour la partie basse, est à peu près la plus grande erreur où l'on puisse tomber. Un jardinier un jour, me fit honte, m'écrivant en son rustique langage le plus beau commentaire d'une pensée aride et assez mal venue. J’écris donc pour l'homme qui a inventé les Religions et les Contes ; homme prodigieux, qui n'a point de nom, que nul n'a rencontré ; réel, innombrable. Ses œuvres en témoignent, qui circonscrivent nos pensées si loin en avant. Mais où le trouver ? Serait-ce cet homme qui va à son bureau, et qui lit son journal tout en marchant ? C'est pourtant bien lui. Beau conseil, d'écrire pour cet homme qui lit en courant. Il n'en courra que mieux. Puisque les Dieux nous gardent main­tenant de cette Apparence, profitons, mes amis, de ce temps où nous n'avons point de lecteurs. Et puisse-t-il durer.

24 avril 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921

XXX

La cause principale qui fait que la Paix est une œuvre diffi­cile, c'est qu'on n'a jamais vu la bonne foi répondre à la défiance. L'homme est ainsi fait qu'il rend en même monnaie, et se croit assez honnête s'il donne justement ce que l'autre attend. C'est par là que des hommes, à l'ordinaire doux et justes, trouvent naturel de nuire à l'ennemi de toutes les manières, dès que l'état de guerre est déclaré. L'ennemi sait très bien à quoi il peut s'atten­dre ; je ne le trompe point. Pareillement la double ruse des marchés est compatible avec la probité stricte. Considérez l'ache­teur et le vendeur autour d'une vache ; le vendeur ne cesse pas de faire croire, par les paroles et l'attitude, qu'il n'est pas pressé de vendre ; et l'acheteur, au contraire, fait entendre, par une comédie parfaitement jouée, qu'il n'a point envie d'acheter, et que cette vache ne lui plaît pas du tout. Ce double mensonge est dans les règles du jeu ; et remarquez que l'on n'a trouvé rien de mieux pour fixer les justes prix. Aussi le prodigue, qui vend et achète sans dissimuler, montrant au contraire naïvement le fond de son désir, est communément méprisé ; ce jugement est humain et sage dans le fond, et certainement inébranlable. Je n'ai jamais observé sans surprise la solennité presque religieuse du marché conclu. Le même homme, qui dissimule si bien, montre soudain son vrai visage lorsque la main de l'autre a frappé dans la sienne. Et le même paysan, qui étale des Apparences sans aucune pudeur, rougirait à la seule pensée des dettes et des protêts que le prodi­gue porte si allègrement. D'où l'on tire, si l'on réfléchit sans pré­caution, cette idée connue que l'honnête dépend de la coutume ; mais ce n'est que le dehors de la chose. L'homme est divers, contraire à soi, souvent incompréhensible en ses actions ; mais constant en ses motifs et en ses règles ; et il faudrait dire plutôt que l'honnête dépend des conventions, dans le plein sens du mot ; ce que traduit le principe juridique : « Le contrat est la loi des parties ».

Vous répétez à l'enfant qu'il est menteur, paresseux, méchant ; gardez qu'il ne prenne ces affirmations comme établissant une sorte de contrat entre vous et lui, d’après lequel vous êtes autorisé à vous défier, à espionner, à punir, mais d’après lequel aussi il est autorisé en quelque manière à vous tromper et à faire ce qui lui plaît, dès qu'il le peut, en tout cas à l'essayer, à ses risques. La menace est comme une permission sous condition. « Si je t'y prends » ; et c'est la guerre. Les Anglais, en cette éducation qui forme le gentleman, tirent grand parti, à ce que l'on raconte, de cette confiance entière qu'ils donnent à la parole de l'écolier. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on ne trompe jamais celui qui jure de croire ; car les passions sont fortes, et surtout l'enfance est légère ; mais je crois ferme qu'aucun homme n'aime à tromper celui qui a confiance ; au lieu qu'à celui qui ne croit jamais et se défie toujours, on ment sans remords, et souvent même avec plaisir.

Ce que j'explique ici n'est pas loin de nos plus pressantes affaires. Je ne trouve pas, dans mon petit bagage d'idées, un moyen assuré de rétablir la bonne foi et le régime humain par-dessus notre frontière orientale. Ce que je sais, ce que je vois clairement, c'est que le soupçon, l'insulte et la menace sont des moyens assurés de développer chez l'autre peuple toute la mauvaise foi possible, jusqu'à corrompre les plus solennelles promesses. Qui se sent forcé attend la force ; et, s'il ne peut lutter, il se laisse déplacer comme une masse inerte. Il croit jouer le jeu. Comme dans le travail militaire, dès que le pouvoir ennemi détourne les yeux, les pioches s'arrêtent. Ainsi la Force porte des fruits aussi amers qu'elle-même.

25 avril 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921

1939 SM1, VII, « Les fruits de la confiance »

XXXI

Après les convulsions de la Grande Guerre, l'intelligence abstraite se retrouva[[66]](#footnote-67) la même ; comme après une grande colère, l'homme est non point chargé de ce souvenir, mais en vérité plutôt délivré, je dirais même purifié, et de nouveau conçoit sa vie selon la Raison[[67]](#footnote-68), oubliant que l'obstacle véritable est dans cette colère même, et de ce qu'elle se trouve trop au-dessous de la Raison abstraite et de ses prises. N'avez-vous pas admiré comme tous les partis sans exception ont accordé leurs principes avec le frénétique mouvement de guerre ? La *Paix par le Droit* aussi bien ; le Socialisme International aussi bien. D'où je ne conclus point que la Raison est sans puissance sur les passions ; mais seulement qu'il y a une Raison abstraite qui est trop loin des passions, qui ne sort point des passions, qui n'y plonge point ses racines ; Raison qui ne demande point assez de peine ; qui n'est point troublée, il est vrai, par le tumulte corporel ; mais qui en revanche ne modifie ni ne retient nullement le tumulte corporel. Paroles sur la tempête. Signes vains d’une perfection séparée. Dont l'algèbre est le modèle en ses discours inhumains, j'entends qui ne gardent rien en eux de la forme humaine ; un tel langage est trop loin du cri ; c'est pourquoi, souverain contre l'erreur, il est sans puissance contre la faute. Et l'esprit vivant reste au travail dans les entrailles, sans secours, réduit au cri, à la convulsion et au désespoir ; ne sachant plus que se punir lui-même par le Combat. Penser trop loin de son corps, c'est faire l'Ange ; et aussitôt la Bête nous tient.

Une statue est un langage bien différent de toute espèce d'algèbre ; langage qui d'abord rappelle et affirme le corps entier, et le rattache en quelque sorte à la tête pensante ; d’où, aussitôt la tête et le visage sont comme vidés et nettoyés de pensée, mais en revanche le corps perd quelque chose et même beaucoup de son apparence animale ; dans ce puissant langage, qui est figuré, la pensée circule en tous les muscles ; l'ordre est partout ; rare et difficile, mais efficace. Et, par imitation et admiration, aussitôt cette puissante discipline dispose le spectateur selon la retenue et la sagesse, sans aucune parole.

La musique de même, et plus intimement encore, parce que, nous invitant à chanter selon la règle, elle pacifie le corps entier par le dedans, faisant ordre et beauté de ce qui est profondément animal, du Cri. Et nous appelons belles ces manières d'exprimer qui nous changent tout entier ; nous n'osons pas dire qu'elles soient Vraies. Trop loin sans doute de l’Algèbre.

Mais le langage commun est intermédiaire, et nous prend plus près du diaphragme ; non pourtant sans défier l'algèbre, comme on voit en Platon, en Marc-Aurèle, en Montaigne, en Descartes. Disposant aussi le corps humain par la vertu des images ; mais faisant de l'image idée, comme Comte se plaît à le faire voir par des mots comme Cœur, Droit, Juste, Sentiment, et tant d'autres, qui portent chacun un grand secret dans leur double ou triple sens. Et ce langage civilise dès qu'on l'élève jusqu'à la Pensée, sans en rien refuser ni rejeter. Au contraire tout genre d'algèbre détourne des vrais problèmes, et civilise la Raison abstraite seulement, qui n'a point besoin d'être civilisée ; qui ne saisit rien ; qui développe sa propre forme sans contenu. Les combattants, de si loin revenus, avaient soif, non de Raison, mais de Musique. Et Musique est raison en acte. Or voici que la Raison abstraite me rappelle au devoir d'apprendre l'Espéranto. Et, à côté, l'imperturbable Ido me rappelle que l’Espéranto est encore une sorte de langue barbare, encore trop près du Cri, encore mêlée et souillée de Nature. Mais n'ai-je pas appris qu'il existe une algèbre universelle, capable de dérouler toutes nos pensées possibles en *x* et en *y* ? Mes amis, je vais relire l'*Iliade*.

26 avril 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921

1939 PAE XXIV, « Vertu du langage »

32

Je n'ai jamais admiré la puissance des machines, parce que je n'y vois point de miracle, mais seulement une transformation et concentration de l'énergie qui ne se fait jamais que par une longue suite de travaux humains. Et même, reconnaissant dans le vol de l'avion jusqu'au travail du mineur, qui tire du sol minerai et charbon, sans compter la prodigieuse somme des coups de marteau et des coups de lime, je n'ai jamais cru que les machines augmentaient, tout compte fait, la puissance de l'homme, mais seulement la ramassent en un même point, et dépensent en quelques minutes des centaines d'heures de travail. On ne voudrait point atteler des hommes à une voiture, peut-être deux ou trois cents hommes, pour conduire un banquier de son château à son bureau ; cela ferait scandale et encombrement ; mais par l'intermédiaire du moteur, voilà nos hommes attelés et dociles ; le cocher n'a même plus de fouet. Rêverie qu'il est bon de suivre.

« Mais, dit l'ingénieur, la nature aussi travaille ; le pétrole, quand il sort de terre, est déjà chargé d'énergie, c'est à dire de travaux qui ne coûtent rien à personne. Et le torrent de même ; cette force est pour rien. Le vent est infatigable et la marée aussi ». Cette autre idée est réconfortante ; seulement il faut lui donner sa juste place. Le torrent travaille il est vrai, jour et nuit ; mais il travaille très mal ; il démolit, il déracine, il noie. Comme on fait au cheval, il faut passer la bride au torrent ; forte bride de béton ; tôles et axes de la turbine ; dynamo, afin de transporter cette énergie dans un lieu où on puisse l'employer. Tout cela n'est pas fait sans un prodigieux nombre de coups de marteau et de coups de pioche. Comptez bien, et comptez tout, depuis la cuisson du ciment, depuis la mine et le haut fourneau, d'où sortent les pioches et les plaques de tôle ; comptez le transport aussi de toutes ces choses. Je conviens que le torrent travaille bien quand il tire ce tramway[[68]](#footnote-69) sur la rampe, avec ronflement et étincelles ; mais il ne travaille pas seul ; une foule d'hommes tire sur la corde ; corde invisible, et hommes invisibles. Par cette brillante apparence, le sentiment est trompé ; et nous croyons de tout notre cœur que le tramway marche seulement par la vertu du soleil, moteur des torrents. Mais le banquier qui voudrait tenir le Grand Livre de l'homme, ne s'y trompera point ; il portera en dépense de traction un bon nombre de journées de travail, qui seront perdues alors, comme il est évident, pour des travaux peut-être plus pressants, comme faire pousser le blé et cuire le pain.

Personne ne tient ce Grand Livre. Personne ne fait les comptes de l'Homme. Chacun invente devant soi, achète et vend, embauche et paie, et prend le tramway pour rentrer chez lui, heureux d'être bien assis et d'aller vite. Personne ne se demande s'il n'y a pas une limite, dans cette transformation, concentration et usure de journées de travail, à partir de laquelle Léviathan, l'être énorme composé de tous les hommes ensemble, ne gagne plus, et risque même de perdre par le frottement, les chocs et les étincelles. J'entends qu'il ne peut plus payer sa propre dépense. Et c'est le paradoxe des Chemins de fer, qui se ruinent à travailler, qui me ramène à l'austère bureau du Banquier et à l'aigre plume du Caissier.

27 Avril 1921 (LP)

Libres Propos, Première année, n°5, 7 mai 1921 (XXXII)

*L’Émancipation*, 15 novembre 1923

33

Il y a longtemps que je suis las d'entendre dire que l'un est intelligent et l'autre non. Je suis· effrayé, comme de la pire sottise, de cette légèreté à juger les esprits. Qu'il y ait des différences dans la facilité, je ne le nie pas ; mais j’en ferais honneur à la mémoire ; faible honneur, car on ne se vante guère d'une bonne mémoire. Quelques heures de plus ou de moins ne comptent pas beaucoup quand tant d'heures sont passées à jouer aux cartes ou à bailler. Et quel est l'homme, aussi médiocre qu'on le juge, qui ne se rendra maître de la géométrie, s'il va par ordre et s'il ne se rebute point ? De la géométrie aux plus hautes recherches et aux plus ardues, le passage est le même que de l'imagination errante à la géométrie ; les difficultés sont les mêmes ; insurmontables pour l'impatient ; nulles pour qui a patience et n'en considère qu'une à la fois. De l'invention en ces sciences, et de ce que l'on nomme le génie, il me suffit de dire qu'on n'en voit les effets qu'après de longs travaux ; et si un homme n'a rien inventé, je ne puis donc savoir si c'est qu'il n'en était pas capable ou si c'est seulement qu'il ne l'a pas voulu. Ce même homme, qui a reculé devant le froid visage de la géométrie, je le retrouve vingt ans après, en un métier qu'il a choisi et suivi, et je le vois assez intelligent en ce qu'il a pratiqué ; et d'autres, qui veulent improviser avant un travail suffisant, disant des sottises quoiqu'ils soient raisonnables et maîtres en d'autres choses. Et tous, je les vois sots surabondamment en des questions de bon sens, parce qu'ils ne veulent point regarder avant de prononcer. D'où m'est venue cette idée que chacun est juste aussi intelligent qu'il veut. Et le langage aurait pu m'en instruire assez ; car imbécile veut exactement dire faible ; ainsi l'instinct populaire me montre en quelque sorte du doigt ce qui fait la différence de l'homme de jugement au sot ; volonté, et j'aimerais encore mieux dire travail, voilà ce qui manque.

Ainsi ai-je pris l'habitude de considérer les hommes, lorsqu'il me plaît de les mesurer, non point au front, mais au menton. Non point la partie qui combine et calcule, car elle suffit toujours ; mais la partie qui happe et ne lâche plus. Ce qui revient à dire avec d'autres mots qu'un bon esprit est un esprit ferme. Et la langue commune dit bien aussi un faible d'esprit pour désigner l'homme qui juge selon la coutume et l'exemple. Descartes, dont la grande ombre nous précède encore de loin, a mis au commencement de son célèbre *Discours* une parole plus souvent citée que comprise : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». Mais il a éclairé plus directement cette idée en disant en ses Méditations que le Jugement est affaire de volonté et non point d'entendement, venant ainsi à nommer Générosité ce que l'on veut communément appeler intelligence.

Certes il n'est pas difficile de définir le héros ; c'est celui qui veut contre la peur ; et l'admiration va droit au héros, comme il est juste. Mais pour apercevoir que les fonctions du commandement, dès qu'elles s'exercent hors du danger immédiat, n'ont rien de commun avec l'héroïsme, et qu'il n'est point juste d'admirer un homme pour les actions d'éclat que d'autres ont faites par son ordre, pour apercevoir cela, chacun a d'assez bons yeux il me semble ; mais il faut le vouloir, et braver l'Académie. On ne l'ose point. Dès qu'on ne veut point voir cela, on se prive de voir aussi beaucoup d'autres choses ; et j’ai souvent remarqué que l'on se prive de comprendre une petite chose, par crainte d'être entraîné à en comprendre aussi une grande, qu'on ne veut pas seulement regarder. Butés ils sont et fermés ; aveugles et sourds par décret ; mais souvent ils risquent un regard, dans le moment qu'on ne cherche plus à les persuader. C'est pourquoi il faut écrire, non parler.

28 avril 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921 (XXXIII)

34

Dans le temps où je m'exerçais à me tenir sur un cheval, j’eus plus d'une difficulté avec les pressoirs et avec les poules. Le pressoir, masse sombre qui occupait la moitié de la route, donnait des craintes au cheval, qui donnait à son tour des craintes au cavalier. Le cheval avait peur de cette masse qu'il ne reconnaissait point ; et moi j'avais peur de tomber ; ces deux craintes mêlées produisaient des effets ridicules. Mais l'action des poules donnait encore une meilleure image des passions. La poule, souffrant d'inquiétude et d'irrésolution, se jetait follement devant notre route, et le saut du cheval retentissait en tous les muscles du cavalier, qui bondissaient chacun pour son compte. Le cheval se trouvait ainsi entre le troupeau des poules et le troupeau des muscles humains ; il frémissait de cette double peur, mais encore plus, je crois, de la peur du cavalier, immédiatement sensible par pressions, déplacements, secousses ; messages incohérents. On dit que le cheval de troupe reconnaît aussitôt à ces signes un cavalier novice et qu'il se plaît à le désarçonner. Le cheval n'a point tant de malice ; il gagne la peur par le contact, comme une maladie d'un moment, et la redouble en l'autre et en lui. Si j'avais suivi ces exercices, je serais arrivé sans doute à ce calme du corps, si visible dans l'attitude, mais bien plus sensible encore au cheval, et qui, aux premiers soubresauts, s'abandonne encore plus et se détend, sans effort, ni signe ni message d'aucune sorte. Et cela même est un message bien clair pour l'aveugle et tremblant compagnon.

Appréciant mieux d'après cela la chute naturelle des jambes et des bras, l'assiette, et enfin le repos du corps sur lui-même dans le cavalier véritable, je compris que l'esprit d'un chef militaire, en ce qu'il a de bon et de mauvais, dépend principalement d'une longue familiarité avec le cheval. Par là je m'étonnai moins de certains jugements cavaliers. On se souvient de ce général qui, en l'année dix-sept, lança contre les plateaux de l'Aisne une attaque gigantesque, que beaucoup jugeaient imprudente et folle, et qui, dans le fait, fut brisée aussitôt. Ce général était un brillant cavalier, à ce qu'on dit. Voilà qui explique tout. Dans un saut difficile, si le cavalier a la moindre peur, le cheval tombe. D'où cette idée, qui est vraie pour les actions ordinaires d'un cavalier, c'est que la peur de tomber est le plus grand danger, et presque toujours le seul danger. On arrive donc, par cet entraînement, à ne plus se permettre de douter de soi ; et c'est ce qui est le mieux pour l'exécution à corps perdu. Mais c'est la source aussi de cet aveuglement militaire, qui dépasse toute vraisemblance et toutes prévisions.

Qui doute, qui avertit, qui se mêle de compter les ponts, les chemins, les obus, les canons, est aussitôt suspect ; et le pouvoir absolu établit bientôt le silence. Au premier signe d'inquiétude de l'immense cheval aux mille têtes, le cavalier, par sa vertu éprouvée, assouplit aussitôt son corps et assure sa confiance. De là des erreurs démesurées. L'imagination à proprement parler lui bouche les yeux ; car l'imagination consiste en ceci que l'homme juge des choses extérieures, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles peuvent, d'après l'état de son propre corps. Ainsi les mitrailleuses, les calibres, les munitions, les pentes, la boue, la pluie, les nuages sont appréciés d'après l'assiette cavalière ; et le corps humain étant remis aussitôt, par longue habitude, en état de souplesse et de sécurité, tout va donc bien. Cet art de se persuader soi-même, par gymnastique, est précieux dans le subalterne, mais nuisible au grand chef. C'est peut-être pour cette raison que les chefs les plus vieux, et qui sans doute avaient oublié l'équitation, se montrèrent les plus habiles. On rapporte que Napoléon était un médiocre cavalier. Et lui-même, en son *Mémorial*, dit qu'aux Tuileries il comptait le sucre.

29 avril 1921 (LP, SM)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921

1939 SM1, VIII, « Chefs cavaliers »

35

Avril, mois trompeur. Le jeu traditionnel du premier Avril[[69]](#footnote-70) nous en avertit assez. Mais tous s'y laissent prendre, aux jeux du Soleil[[70]](#footnote-71) comme aux jeux des hommes. L'habitant des villes relève son col et va à ses affaires. L'usine est encore mieux fermée au monde ; l'homme ici récolte exactement selon ce qu'il fait et souffre selon sa faute ; c'est son marteau qui frappe sur son doigt, et il n'accuse que lui-même[[71]](#footnote-72). Mais le paysan reçoit la grêle ou la gelée, et n'y peut rien. En tout son travail il attend, sans aucune métaphore, l'ordre du ciel, ne pouvant charroyer par la boue ni labourer en terre sèche. Bien plus[[72]](#footnote-73) tous ses soins ne sont que commencement ; c'est nature qui achève ; et je ne retrouve pas ici cette exacte proportion entre le travail et le produit, d'après laquelle l'esprit prolétarien se trouve redressé, qu'il le veuille ou non, selon la justice, sans jamais craindre ni espérer beaucoup que de lui-même. **[**L’idée de justice se dessine en chacun[[73]](#footnote-74) d’après le métier qu’il fait. Le bourgeois, qui vit de plaire, ne peut concevoir salaire égal pour travail égal ; c’est qu’il n’y a point de mesure entre ce genre de travail et le résultat ; l’avocat qui plaide mal est souvent celui qui travaille le plus. Au contraire le prolétaire a banni l’espérance ; ce qu’il gagnera, il le sait d’avance, car ce n’est au plus que le produit de son travail ; chaque coup de marteau a une valeur bien déterminée ; d’où l’ouvrier penche toujours à régler les sorts. C’est le législateur né.**][[74]](#footnote-75)**

Aux champs pousse l'espérance. Par la grâce du soleil, la vigne, le blé, la prairie, l'arbre à fruits feront des miracles. J'ai souvenir d'un petit bourg bien fleuri qui vendit en une matinée, à des ramasseurs étrangers, pour quatre vingt mille francs de prunes. Remarquez que faute de prunes ils ne seraient pas morts ; il se trouve toujours quelque culture qui réussit passablement ; et l'on vit. Ainsi les rêveries du paysan n'ont point pour objet le pain quotidien et le nécessaire, mais plutôt la richesse, qui tombera du ciel comme une manne ; c'est pourquoi ce genre d'attente et cette prière d'avril n'est point d'un pauvre qui demande charité. Il y a une fierté et assurance du paysan, qui a toujours du bois pour son feu et une soupe à cuire. Il est inquiet souvent ; mais toujours regardant plus loin que son existence immédiate. Et toujours formant un bel avenir, sans désespoir vrai, puisqu'il ne peut rien prévoir au-delà de deux jours. Le malheur qui lui est propre est l'espoir trompé, on dirait presque l'ambition trompée. Il est dans les hasards ; mais l'idée d'un destin régulièrement mauvais ne naît point de son expérience ; c'est plutôt la malédiction qu'il imagine, terminée à certains objets et à un certain temps. L'âge champêtre est l'âge des sorciers et des sorts, et des épreuves passagères, qui ne tuent jamais l'espérance. Ce que les contes populaires expriment très bien, par ces enchanteurs à pouvoirs limités, et ces héros du travail, dont l'obstination est sans limites.

L'idée d'un destin invincible est plutôt politique, j’entends propre à ceux qui tirent leur subsistance des hommes, et de plaire, et de persuader. Car il est vrai alors qu'un succès en annonce un autre ; mais il est vrai aussi qu'un premier revers tue la confiance en tous, en ceux qui donnent et en celui qui demande ; ce qu' exprime éloquemment le triste visage du solliciteur. Ici règne la Chance ; et cette Déesse ne mourra point. C'est le Prolétaire qui en rit, assez fort de son outil et de ses bras ; et le Paysan aussi, mais d'une autre manière, parce qu'il croit à d'autres Dieux, et ainsi se gardera toujours d'offenser le dieu du voisin. Prière de poète, ici, non prière de pauvre. Mais l'ouvrier est autre ; il travaille et chante ; et, si les choses vont mal, petites ou grandes, aussitôt vous le voyez avancer la main pour les changer. Forte main, et forte prière. D'où l'on viendrait à comprendre passablement ces réunions d'avocats, de paysans et d'ouvriers desquelles aucune idée commune ne peut se former, parce que les rêveries ou prières, comme on voudra dire, des uns et des autres ne s'accordent point du tout. **[**Quand ils s’accordent, bourgeois, ouvriers et paysans, sur la justice, soyez sûrs que chacun pense la justice d’après son métier. Les paysans voudraient un système de la propriété inaliénable ; les ouvriers, un marché public des produits, et un salaire réglé sur les prix ; les bourgeois, un bénéfice secret et des moyens de jouer à la hausse et à la baisse.**][[75]](#footnote-76)** Car l'homme pense ses rêves et ses dieux, et ne pense rien d'autre.

30 avril 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première année, n°5, 7 mai 1921

1927 EH1 (21), « Métiers »

1938 EH2, XL, « Métiers »

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°6, 14 mai 1921

36

On brûle Jeanne d'Arc à peu près aussi souvent qu'on la célèbre ; et ce sont les mêmes. « Le vice fomente la guerre, disait Vauvenargues, la vertu combat ». Ambition, intrigue, vanité font les jeux. Mais[[76]](#footnote-77) l'énergie n'est pas en ces roitelets. L'énergie est dans la masse pacifique, avec l'illusion. On peut bien dire qu'en Août[[77]](#footnote-78) de l'an Quatorze l'esprit du peuple entendit des voix. Tout ce qui avait montré le poing, tout ce qui avait insulté, tout ce qui avait prophétisé s'enfuit alors ; et, la peur se changeant en colère, la déclamation alla jusqu'au délire. Spectacle hideux ; la peur, la haine et le plaisir ensemble. Mais le peuple rassembla sa force, et trouva une raison de combattre, et qui méritait qu'on mourût pour elle. On fera légende de ce beau moment, où les hommes de cœur visèrent haut, et à parler exactement cherchèrent l'ordre de Dieu ; car aucun évêque n'osera soutenir que Dieu n'est point Fraternité universelle et Paix sur la terre. Et cette grande idée se forma spontanément que le temps était venu de délivrer tous les peuples et de tuer la Guerre. « Adieu, disaient-ils à leurs femmes ; nos enfants connaîtront la paix ». L'idée était invincible ; elle couvrit toute la nation. Les politiques ne dirent point le contraire ; ils suivaient le miracle. On ne sut que bien plus tard ce qu'ils en pensaient.

Ce qu'ils en pensaient ? À peu près ceci. Que c'est une sorte de scandale lorsque le respect dû aux puissances n'explique pas assez l'obéissance. Que l'esprit révolutionnaire, loin d'être brisé par ce coup du sort, prenait force au contraire, et réclamerait ses droits après la victoire. Qu'un monde nouveau allait naître, où les intrigants n'auraient plus place. Que dans le moment où leur fauteuil prenait forme de trône, justement tous les trônes allaient être brûlés au feu des batailles. Que l'Humanité entendrait partout le cri de l'Homme. Que l'Amour armé vaincrait la Haine, comme l'archange tue le monstre ; et qu'enfin ce rude peuple serait indomptable au retour, et dicterait la nouvelle Charte, Humaine. La chose pouvait être ; il n'y fallait qu'une Foi inébranlable, et cette Simplicité inspirée qui passe sur les obstacles sans seulement les voir. Mais que pouvaient-ils faire[[78]](#footnote-79) ? L'âme Prophétique mar­chait devant ; ils suivaient.

On sait quelle frénétique prédication, et qui partait de haut, s'appliqua à rendre toute Paix impossible. Les arguments ne man­quaient pas ; depuis des siècles la Guerre nourrit la Guerre. Et les esprits faibles revinrent dans les chemins de la Fatalité historique. Pour les esprits forts, et qui voulaient servir l'Humanité, il en fut fait un massacre, par cette effrayante loi de la Guerre selon laquelle les meilleurs périssent par leur vertu même, par leur foi même. L'âme Prophétique usait sa puissance pendant que l'âme diabo­lique renforçait la sienne. Mais j'admirai surtout les maximes du Commandement, méthodique, inflexible et retiré, qui réorganisait tout selon une froide discipline. Il y eut des mots profonds. « Les hommes savent leur métier et font leur métier », disait un chef.

Il n'en revint guère, de ces héros qui se promettaient une paix selon leur espérance ; ils ne furent pas écoutés. La grande voix américaine, jeune et forte, et qui avait des droits pourtant, après cette Croisade unique au monde, ne fut pas écoutée non plus. À peine la victoire était-elle assurée que l'ancienne Politique revint, avec une incroyable assurance. J'ai souvenir du jour funeste où le Pouvoir, jetant l'Utopie par terre, mit le pied dessus. « Il faut abandonner, dit-il froidement, l'idée que cette guerre pourrait être la dernière des guerres ». Une politique suivit, pleine de cohérence et de logique, comme tout ce qui retombe à la nécessité. L'appât des marks or resta seul en vue, dont chacun attend part ; tout est réduit là. Un art profond et sûr de lui, qui suit la force des choses et s'en glorifie, nous a attachés là ; et nous tirons sur la laisse. C'est ce que j'appelle brûler Jeanne d'Arc, avec attendus et considérants.

1er mai 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921 (XXXVI)

1925 EDR 24, « Jeanne d’Arc »

37

Au défilé triomphal, les généraux marchent les premiers ; ainsi l'attente, l'impatience, l'admiration, la reconnaissance de la foule viennent déferler sur eux d'abord. Ils sont reconnus et nommés ; ils représentent les héros, morts et vivants. Il est sans doute impossible de surmonter un tel spectacle ; il vaut mieux savoir s'en priver. L'admiration va droit au héros, et ne marchande point. Régulus retournant au supplice, après avoir fait échouer, par son conseil, la négociation dont sa vie dépen­dait, est beau dans ce mouvement simple et sans aucune emphase. Horace, homme léger, mais sensible à la beauté, s'est élevé au grand par cette peinture justement célèbre. Ce qu'il y a de rude, de sauvage, d'inflexible dans cette vertu Romaine ne me détourne point ; l'animal est vaincu ; cela est grand.

Mais il m'arrive de suivre de l’œil quelque homme à éperons dorés et à couronne de chêne. Ce n'est point Régulus. A mettre tout au mieux, c'est un diplomate et un organisateur ; un chef de service méthodique, strict, qui connaît l'homme de troupe et juge promptement le subalterne ; qui connaît l'élan, la fatigue, le ravi­taillement, les ponts, les routes, les canons, les obus, comme d'au­tres connaissent les courants triphasés, l'air liquide ou les moteurs d'avion. C'est un homme qui a travaillé ; un homme qui compte, qui observe, qui juge ; qui connaît le possible et l'impossible ; qui n'est point dupe de l'espérance ; qui se représente selon le vrai les moyens et la fin. Je le compare à un industriel qui entreprend après avoir mesuré et réduit le risque ; à un banquier qui suit la marche des changes et donne des ordres. J'aperçois encore une difficulté qui est propre au métier de chef de guerre ; il faut sur­monter la pitié, et même ce sentiment généreux, plus naturel qu'on ne croit, qui porte l'homme à imiter le héros. Métier austère et triste. L'imagination étant ainsi ramenée, j'interprète mieux cet air dur, ce sourire sans chaleur, ce pli de mépris. Car, dans ce sil­lage d'étonnement, d'admiration, de crainte qui suit le Porte Gloire, tout est injuste ; et il le sait bien. Je devine sous ces bril­lantes apparences une modestie d'état, elle-même admirée. Tout nous trompe ici.

Il faudrait juger ce génie des batailles, science et art mêlés, qui se déguise en stratégie et tactique. Mais qui l'osera. La science militaire déploie des apparences presque invincibles. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de réel dans le savoir du chef ; che­mins de fer, délais, croisements, précautions de marche ; travaux divisés et coordonnés que résume le mot Organisation, napoléo­nien. Un de ces civils qui ont appris la guerre m'a dit ceci, qui mérite attention ; « La stratégie et la tactique prennent ce que l'organisation leur laisse ». Cela veut dire, autant que je puis deviner, que ce qu’il faudrait faire, en un moment critique, est clair pour tous ; le bon sens en juge infailliblement. Mais ce qui est possible, c’est-à-dire ce qui est ordonné et fait, dépend de l’organisation. Les troupes glissent vers le point sensible, aussi vite qu’elles peuvent d’après leur groupement et les voies. Ce n’est donc point en ces actions promptes que se montre une Volonté, mais plutôt dans ces dispositions de prudence qui ont rendu ce mouvement possible, en même temps que beaucoup d’autres, sans décider quel mouvement serait nécessaire. Seulement ces calculs d’horaires et de distances diffèrent trop des mouvements d’un homme qui se bat. Et l’imagination exige ces descriptions métaphoriques où il semble que le général enfonce les lignes ennemies à coups de poing. Devant ce jeu d’apparences, je me dis qu’il est plus vite fait de haïr la guerre que de savoir ce que c’est.

2 mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921

38

Vers le commencement de l'an quinze, quand la guerre parut établie pour l'éternité sur des positions invaria­bles, le nom de Napoléon revenait souvent dans les cercles de guerriers. On se demandait ce qu'il aurait pu trouver de nou­veau ; et presque tous concluaient que son brillant génie se serait enlisé en cette boue militaire. J'étais bien loin de penser comme eux, ayant mis depuis longtemps le *Mémorial* parmi les livres réels, où l'humanité se montre sans hypocrisie. C'était le temps où l'of­ficier d'artillerie faisait éclater très haut en l'air deux ou trois obus et revenait à sa cave en disant : « Voilà un bon réglage ». Le temps où une grosse pièce avait neuf coups à tirer pour soutenir une at­taque ; où une section de soixante-quinze avait deux-cents coups, une demi-heure de feu à petite vitesse, pour s'opposer à des contre-attaques éventuelles. Le temps où celui qui était dans la cave expliquait à celui de l'observatoire, jeune sous-lieutenant ou simple brigadier, ce qu'il devait voir et ne pas voir. Le temps où le jeune officier, qui savait où étaient les batteries ennemies, s'entendait répondre, par un capitaine qui ne sortait pas de son trou : « Je vous dis qu'il n'y a point de batterie là où vous croyez ; et souvenez-vous que vous n'êtes qu'un agent d'exécution ». Le temps où l'on disait, dans le cercle polytechnicien : « Il ne faut pas croire ce que disent les fantassins ; ils ne savent pas observer ». Le temps où une attaque était lancée, dans une boue de plus d'un demi-mètre, par un général établi à plus de dix kilomètres en ar­rière, et qui n'avait jamais vu le terrain. L'ennemi, autant qu'on en pouvait juger, n'était pas moins sot, couvrant d'obus un coin de vigne ordinairement désert, et effrayant les chercheurs de pis­senlit. Quand le plus puissant se croit infaillible et impose ses jugements, on descend très vite à un niveau intellectuel qui est au-dessous de toutes les prévisions.

Napoléon, autant que je puis le deviner d'après ses actions et ses discours, n'avait rien d'un militaire. C'était plutôt une sorte d'ingénieur, qui aurait ramené le tir de notre prodigue canon de campagne à deux coups par minute, et aurait attendu d'avoir mille coups par pièce avant d'entreprendre. Choses que l'on comprit beaucoup plus tard, et que le vrai militaire ne voulut jamais en­tendre. Certes il n'est pas difficile de compter jusqu'à mille ; mais il est sans doute fort difficile d'être franc avec soi-même, et de vouloir des moyens tout à fait inusités dès que la fin que l'on se propose ne peut être réalisée sans cela. « Des milliers d'obus ! Mais[[79]](#footnote-80) il faudrait des voitures, des sections de munitions, des voies ferrées, sans compter les usines ; nous n'avons rien de tout cela ». À quoi l'ingénieur répond qu'il faut donc se mettre à fabriquer et organiser tout cela. Mais l'imagination se moque : « Laissez-moi croire qu'avant que tout cela soit prêt nous aurons repoussé et battu l'ennemi ». Et, par une sorte de loi, il se trouve que l'esprit le plus puéril, le plus faible, le plus crédule, le plus infatué de soi, est aussi celui qui se pousse au commandement et s'y maintient. Ce n'est pas un esprit positif qui sait flatter et qui sait plaire. C'est pourquoi, si des circonstances heureuses amènent jusqu'au pouvoir suprême l'homme qui ne sait point se duper lui-même ni croire ce qui lui plaît, on peut s'attendre à voir du nouveau, et les généraux d'anti­chambre battus contre toutes les règles scolastiques. C'est ce que l'on a vu une fois, par les ordres d'un homme sans vanité, et qui réglait son imagination selon l'entendement. Homme adoré des uns, redouté des autres, mal compris de tous. En ce sens solitaire toujours, aussi bien aux Tuileries qu'à Sainte-Hélène.

3 mai 1921 (LP, SM)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921

1939 SM1, IX, « L’ombre de Napoléon »

39

Je vois partout des enfants en costume de cérémonie, avec un brassard blanc. Je sais à peu près ce que signifie cette fête. Je sais qu'ils se sont exercés au silence et à l'obéissance ; qu'ils ont apaisé pour un temps leurs passions puériles ; que le plaisir de crier et de courir a été surmonté ; bien mieux, qu'ils ont promis respect et pureté, et que la plupart tiendront ces promesses au moins pendant huit jours ; dont ils garderont pendant toute leur vie un souvenir bienfaisant. Et cette première victoire sur soi, par laquelle l'enfant entre dans la communauté humaine, est célébrée par les cloches, les chants et les cortèges. Tout est donc juste, humain et vrai en cette fête.

Pourtant je n'y fais pas sérieusement attention ; je ne forme même point quelque acte d'espérance. Nous avons trop oublié, sans aucun doute, notre destinée humaine ; de quoi nous fûmes sévèrement punis par la guerre, c'est à dire par nous-mêmes. Ne se peut-il que ces nobles enfants, par la promesse qu'ils font en ce temps-ci, solennelle et inoubliable, gardent mieux que nous le commun trésor de justice et de charité ? Mais que vais-je chercher là ? Personne n'a pensé à ces choses. Tous ces puissants symboles, d'homme-dieu[[80]](#footnote-81), de présence réelle, de communion, sont comme les mots d'une langue oubliée. Il reste une fête familiale, réchauffée par les naturelles affections, comme pour un premier bal, ou des fiançailles, ou un anniversaire. Et ce vieux prêtre que j'entrevis entre les deux files de bambins recueillis, ressem­blait assez à un maître de danse. Ce qui pourrait être si grand retombe au convenable, si ce n'est au puéril. L'âme n'est point dans ce tombeau.

D'où vient cela ? Il n'est pas inutile d'y penser. Nos mœurs sont catholiques ; mais nos esprits ne le sont point. Que croient au juste cet enfant, ce père de famille, ce prêtre lui-même ? Je ne sais. Mais je sais qu'il n'est pas difficile de croire n'importe quoi ; il n'y faut qu'une rencontre. Cet homme dont parle Descartes qui tout petit avait été piqué par une épingle, et ne pouvait supporter la vue d'une épingle sans grand malaise, croyait assurément à quelque pouvoir magique des épingles ; et le trouble de son corps en témoignait. Mais aucun homme n'ho­nore beaucoup ses propres croyances. En revanche tous hono­rent leur esprit, en ce sens qu'ils aiment l'explication et la preuve. Tous honorent la Volonté[[81]](#footnote-82) par-dessus tout, et admirent ceux qui se gouvernent, et méprisent ceux qui cèdent à la partie inférieure. Là est l'objet de la vraie Foi[[82]](#footnote-83) ; et la croyance, au contraire est animale [ ; et il est bien sûr que ces enfants n’ont fait que s’exercer à lutter contre les besoins inférieurs, pendant cette préparation si bien nommée la retraite][[83]](#footnote-84). D'où l'on voit que ceux qui pensent qu'en cette pre­mière communion il s'agit de croire, et non de vouloir, renversent l'ordre, et font marcher l'homme tête en bas. Les idées morales, qui ont puissance et beauté pour tous, sont subordonnées à des doctrines métaphysiques qu'on ne peut prouver. Ce qui intéresse tout le monde est mis dans la dépendance de ce qui, au fond, n'intéresse personne. Et bref, comme Socrate disait bien, ce n'est pas parce qu'il plaît à Dieu, que la décence, la justice, la maî­trise de soi sont des vertus. Mais apercevez-vous le danger de donner d'une grande et solide Idée[[84]](#footnote-85) une petite preuve, et bien faible devant la réflexion ? Tout l’esprit en serait ébranlé [ ; il n’apercevrait point de proportion entre les ornements magnifiques et les véritables espérances][[85]](#footnote-86). Aussi, par réflexion,[[86]](#footnote-87) la virilité se sépare de ces cérémonies comme de son enfance même. Et par une justice intérieure, ce qui veut être le premier acte d’homme est dans le fait le dernier acte de l’enfant.

4 mai 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921 (XXXIX)

1938 *PSR* XIV, « Première communion »

40

Si l'on me demande quel livre est bon pour les enfants, je dis Homère, la Bible, les Fables ; et l'on voit aussitôt pourquoi. L'enfance de l'individu ressemble à l'enfance de l'espèce. Si vous voulez connaître l'état premier de nos idées, lisez les livres les plus anciens. Si vous voulez suivre notre Sagesse[[87]](#footnote-88) jusqu'aux racines, vous trouvez les enchanteurs, les prodiges et les Dieux. Et il faut dire avec Comte que ces rapports de l'enfance à la matu­rité ne sont connaissables que dans l'espèce. L'individu, en ce siècle des physiciens, oublierait aussitôt son enfance ainsi qu'un rêve sans forme, et se jetterait dans la méthode expérimentale, dont la Mathématique, remarquez-le, n'est qu'une partie. Tel serait ce Pédant, si l'histoire humaine se trouvait coupée der­rière lui. Il penserait avec sa tête seulement ; ce qui correspond à cette erreur, assez commune chez les physiologistes, de croire que c'est le cerveau qui pense. Autant vaudrait dire que penser c'est combiner et développer selon l'algèbre. Au vrai, ce jeu abstrait produit une espèce de Pédant triste, qui adore son foie et son estomac au lieu d'adorer les dieux de *L'Iliade*. Et chacun a pu remarquer, dans les hommes fort instruits et peu cultivés, que la pensée abstraite est infaillible en ses calculs, pendant que les passions déraisonnent. L'Humanité est ici en deux morceaux. Séparée de sa propre enfance ; ainsi l'esprit mûrit très vite ; mais, en revanche, l'enfance ne mûrit jamais. Aussi le premier miracle les tient ; s'ils entrent chez les spirites, ils n'en sortiront jamais. Par les mêmes causes, la politesse qu'on pourrait appeler moderne, et qui est respect des puissances, les domine tout à fait. Il faut rendre compte de cette mystique qui est propre à ceux qui sont nourris d'idées claires. Je dirais qu'ils ne sont pas familiers avec les prodiges. Comme si un homme qui n'aurait jamais rêvé avait soudainement un terrible rêve ; c'est pourquoi il est bon de rêver beaucoup, et de penser ses rêves, et de servir un peu tous les Dieux.

Un peu de Catholicisme ne nuit pas ; c'est un moment ; c'est un passage ; Képler, Galilée, Descartes en ont fait science et pen­sée. Le protestantisme est bon aussi ; c'est un moment ; c'est un passage ; Calvin en a fait Droit et République. Seulement[[88]](#footnote-89) c'est un pas­sage, n'oubliez pas cela. **[**Ce mouvement fut beau ; il faut toujours que l’on surmonte ce que l’on croit ; mais comment surmonter ce qu’on ne croit point ? C’est penser dans les nuages, et conduire le corps à la caporale.**]**[[89]](#footnote-90) Peut-être comprendrez-vous ce que c’est qu'un protestant qui n'a jamais été catholique ; pensée sans raci­nes ; vérité sans poésie. Mais les dieux païens, aussi, croyez-vous qu'on puisse les mépriser ? Le catholicisme en porte l'empreinte, par ses saints, ses chapelles, et ses miracles ; et c'est le culte qui a porté la théologie, laquelle a porté la Science. Et c'est tout le corps qui porte encore aujourd'hui la tête, et c'est l'erreur qui conduit à la vérité. Selon la même relation, c'est le Paganisme qui porte le Christianisme ; les contes et les fables portent le paganisme. **[**Comme on l’a remarqué souvent, la mythologie grecque marque un bel effort de raison, par cet ordre politique établi dans la multitude des génies et des dieux ; mais il est bien impossible de comprendre le paganisme si l’on n’a réveillé d’abord les fées et les enchanteurs.][[90]](#footnote-91) Encore maintenant, en tout homme qui veut vivre selon sa pensée **[**, il faut que la poésie porte la pensée ; les dieux courant, et l’oegipan derrière l’arbre, premier réveil, et seul réveil][[91]](#footnote-92). Par ce détour, j’aperçois assez bien ce qui man­que à un homme qui sait beaucoup, mais qui n’est point cultivé ; il lui manque l’enfance et la jeunesse ; il les a oubliées ; il vieillit tristement sans elles ; il pense pauvrement sans elles. Cherchant la plante médicinale, il faut que je cherche aussi, le temps d’un éclair, l’invisible nymphe qui tourne autour de l’arbre. Ainsi pen­sait Darwin, en cherchant des plantes. Imagination toujours rame­née ; mais il faut qu’elle bondisse d’abord.

5 mai 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921

1927 EH1 (29), « Tous les dieux » (*om EH2*)

1938 PSR XV, « Enchanteurs, prodiges, dieux »

41

Celui qui s'assied devant le spectacle cinématographique doit être comparé, il me semble, à un homme qui devien­drait subitement sourd. Ainsi il est privé d'une partie de son être, et établi en solitude. Car il faut remarquer que le sourd est bien plus seul que n'est l'aveugle, par cette cause que l'aveugle recherche et entend la société des hommes, en sa plus touchante expression, au lieu que le sourd s'inquiète de tout voisinage, et n'est confiant et rassuré en lui-même que s'il est séparé. C'est donc la solitude qui tombe comme un manteau sur la foule, en ces spectacles où le mouvement est séparé des bruits et de la rumeur. Et, comme ce bruit et cette rumeur nous enveloppent toujours, comme c'est par là que tout événement nous est près et intime, le spectacle se trouve aussi reculé et séparé de nous. Mur de silence entre les choses vues et la foule qui voit ; c'est pour­quoi la rumeur ne passe point dans la foule ; et tous se taisent, comme font les sourds. Voilà donc une assemblée de sourds-muets. Quelles idées y peuvent naître, et de quelle espèce, cela vaut la peine d'examiner. Mais ce n'est point facile. Cet art nouveau se développe par des raisons extérieures et d'ordre purement mer­cantile ; il coûte peu, et prodigue naturellement des richesses qui sont inépuisables en leur apparence ; il fait durer ses artistes ; il les multiplie ; il promène partout ses ombres sans poids et sans volume, **[**qui ne respirent point, qui ne mangent point. L’effort de l’acteur fut fait une fois ; mais cet acteur est peut-être mort ; c’est pour nous comme s’il était mort. Cet effort, ce travail pour nous plaire, refait pour nous, cette sensibilité aux huées, aux applaudissements, cette peur et ce triomphe, soit du tragédien, soit du gymnaste, tout cela est passé ; nous n’en voyons que le fantôme. Et, comme la crainte que le gymnaste tombe est passée et effacée, ainsi en tous ces drames de l’écran, le tragique est passé et effacé ; nous n’avons point cette chance qu’un meilleur geste ou une meilleure intonation ravive soudain les passions ; nous n’y sommes pas intéressés ; nous n’y pouvons participer. Ainsi le spectateur n’est pas moins vidé et desséché de contenu que n’est cet acteur sans poids et sans épaisseur. Art**]** creux[[92]](#footnote-93) et comme vidé de tout contenu, il a besoin de pensée ; mais il n'est même point pensé. Peut-être repousse-t-il la pensée.

Les Sociologues[[93]](#footnote-94) ont donné le nom de Représentations Collecti­ves à ces idées que l'homme ne peut former seul, ni même repro­duire seul, et qui ne sont possibles qu'en une Assemblée, par l'échange, la confirmation et la purification des signes. Et ils veu­lent entendre que toutes les idées sont nées ainsi, non par la pré­sence de la Chose à l'homme, mais par la présence de l'homme à l'homme. Idée elle-même immense, et qui est née seulement au dix-neuvième siècle, pour sa propre vérification, car elle supposait donc aussi une suffisante incubation des autres idées dans le com­mun patrimoine. Toute idée naîtrait donc d'un échange de signes, et grandirait par Cérémonie. Je renonce à mesurer le développe­ment possible de cette conception, dont, par le hasard des temps, nous sommes les ministres.

Toujours est-il que le Spectacle Cinématographique est comme la négation de cette idée même, négation qui vient aussi à point nommé, apportée par la sourde et muette industrie. Négation qui pousse fort loin ses racines, car l'opposition est séculaire entre la pensée qui fait les machines et l'autre pensée qui fit les reli­gions et les mœurs. Et puisqu'il faut appeler poésie cette pensée de foule, où la foule parle à la foule, peut-être devrait-on dire que la mécanique de l'Écran efface toute poésie. J'imagine Goethe là-devant, aussi irrité qu'en présence des hommes à lunettes, qu'il ne supportait point, comme on sait. Et cet amour de l'œil nu en ses reflets, où sans doute il se plaisait à lire la première âme de chacun, est vraisemblablement[[94]](#footnote-95) de même espèce que cet amour de la pre­mière naissance, que Printemps réveille en tous. Au lieu que le cinéma est vieux comme la hache de pierre, et plus ; il n'a point d'âge. Cela fut déjà, autant de fois qu'on a voulu ; sans jeunesse ; usé déjà aux coutures en son neuf. Et si les sourds-muets en pen­sent quelque chose, c'est sans doute ceci : « Oui nous savons ; nous connaissons ; déjà vu ; allez vite ».

6 mai 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921 (XLI)

1927 EH1 (44), « L’art de l’écran » (*om EH2*)

1939 PAE XXV, « L’art de l’écran »

42

Le jeune Victor ayant montré en peu de jours de la colère, de la cruauté et de la paresse, Pécuchet, ayant à sa droite Bouvard et sous la main quelques notes, commença un cours de Morale. Les amis de Flaubert iront retrouver le texte exact, et passeront un bon moment. Mais je crains que la Satire de Flaubert manque le but. Un Académicien disait, parlant de Bouvard et de Pécuchet : « Ces deux imbéciles ne m'intéressent pas ». Mais celui qui ne se sent pas mordu au vif n'a pas bien lu le livre. Pécuchet n'est pas un sot, remarquez-le bien. Quand il résume le système de Spinoza, ce n'est pas mal fait ; et sans doute son cours de morale n'était pas très différent des autres cours de de morale. Ce qui est ridicule, c'est cette idée de parler seul devant un auditoire, en vue de l'instruire. Que celui qui n'a jamais fait de Conférence, comme on dit, ni de leçon se moque de Pécuchet. J'invite les autres à se moquer un peu d'eux-mêmes.

L'Éloquence est destinée à réveiller des idées communes, et à les élever à un degré de force, de brillant et d'efficacité où elles n'atteignent point dans la solitude. Rappeler à un auditoire ce qu'il pense, le lui mettre en forme, l'éclairer des feux de l'enthou­siasme, c'est persuader, ce n'est pas instruire. Mais quand on retient vers soi trente regards d'enfants, et que l'on arrive passa­blement à finir ses phrases, il est dur de reconnaître que l'on perd son temps. L'attention immobile trompera toujours ; elle n'est qu'attente passionnée, comme devant un faiseur de tours. Le périlleux exercice qui consiste à parler sans arrêt ni accident éveille toujours l'étonnement et souvent l'admiration. Je ne crois pourtant pas que l'homme qui parle bien soit jamais capable de suivre réellement une idée en même temps qu'il parle ; les petits problèmes de la syntaxe et de l'élocution l'occupent assez. Il se trouve comme appauvri et vidé de tout contenu ; dans un désert de formes il s'avance. Il a grand besoin de cette attention qu'il cherche sur les visages ; s'il la retient, il n'en est que plus content et ce contentement n'est pas bon. Ce n'est point un riche qui donne ; c'est un pauvre qui tend la main. Un sage, et sans aucun mouvement d'envie, je crois, trouvait à dire, d'un brillant professeur, ceci : « Il parle trop bien ».

Mais je veux considérer l'élève, et former, si je puis, l'idée de ce vide que l'attention immobile et presque anxieuse produit aussitôt dans sa pensée. Chacun a quelque souvenir de cette fausse attention, presque forcenée, et qui noue l'esprit. Cette contrainte sur soi ne vaut rien. L'homme qui serre les dents est maladroit pour agir et déjà fatigué avant d'agir. Ainsi est le Penseur Noué. Il faut de la souplesse pour saisir l'idée ; et ce genre d'attention qui regarde du coin de Ruse et sourire. Déliez. Déliez.

Fort bien. Mais si vous laissez courir l'auditoire, surtout jeune et riche de forces, il n'apprendra rien non plus. Mais j'aperçois une autre méthode de délier, qui est l'action familière. Lire et relire ; réciter ; encore mieux écrire, non point vite, mais au contraire avec la précaution d'un graveur ; tracer de belles marges sur un beau cahier ; copier des formules pleines, équilibrées, belles, voilà le travail heureux, assoupli, qui fait le nid pour l'idée. Il y a une gymnastique de l'écriture, qui est visible dans la forme et le tracé, et qui est un signe de culture ; mais d'abord une condition de culture. Tant que les mots dont vous allez vous servir ne sont pas rendus familiers par la lecture d'abord, et puis par la copie, n'espérez rien de la parole. Et vous-même, beau parleur, écrivez au lieu de dire. Le tableau noir n'est pas bon seulement pour le géomètre. Rude épreuve. Mais je vous vois pressé et enchaîné ; écrivez donc en majuscules, comme si vous graviez une inscription dans le marbre. Ainsi votre Pensée devient objet, pour vous et pour tous. Et l'attitude qu'ils prendront pour copier à leur tour les dispose justement comme il faut pour vous comprendre. En vérité un petit bonhomme qui fait des bâtons commence son œuvre d'homme.

7 mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921 (XLII)

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

XLIII

**T**ous les Turelure, décorés, couronnés ou mitrés, honorèrent Napoléon l'autre jour à Notre Dame. Claudel, s'il y était, a reconnu sa créature ; ou bien peut-être regrette-t-il d'avoir dessiné si juste. *L'Otage* est une œuvre qui porte loin ; sans doute plus loin qu'elle ne vise. J'ai donc pensé à mon Turelure tout cha­marré, et méditant avec terreur sur ce Règne de l'Homme Nu. « Craignez, dit Sygne à Turelure trahissant, que l'Ogre de Corse ne revienne avec ses grandes bottes ». Le fait est qu'il y avait des coups de bottes pour tout le monde ; et l'homme de troupe aper­cevait en cela une sorte de justice. Mais les bureaucrates, qu'ils soient évêque, général ou directeur, ont en haine cette puissance qui n'a point d'égards. Ils voudraient bien un roi ; mais respectueux des pouvoirs, qui ait égard à la fortune, à la parenté, à l'intrigue ; un roi qui pèse le grade au lieu de peser l'avis. Un roi qui dise : **«** Dès que ces messieurs de la marine affirment qu'il n'y a pas assez d'eau dans le chenal, je dois le croire e. On sait que Napoléon n'aimait pas la Marine ; il explique pourquoi, en son *Mémorial*. Il s'agissait, si je me souviens bien, d'abriter la flotte dans la rade d'Alexandrie ; mais impossible, disaient les compétences, le chenal n'a pas assez de profondeur. Lui réplique : « Il faut sonder ». Mais la Marine est un Grand Corps, qui ne reçoit point conseil. Jamais Bonaparte ne put obtenir que l'on fît réellement et sérieusement ce sondage. Il dut penser, je le suppose, à jeter la sonde lui-même ; mais si actif que l'on soit, si vite que l'on jette devant soi ses pas impatients, on ne peut pas tout faire.

Napoléon était seul. Il n'avait que Duroc. Quand Duroc fut tué, quelque part vers Dresde je crois, Napoléon dit adieu à son seul ami : « Le seul homme, dit-il, que j'aie jamais cru ». Alors l'Empe­reur ne donna point d'ordre pour cette tombe ; mais il vint en personne, choisit l'emplacement, et devant un notaire du pays assisté de témoins, selon les lois et l'usage, il acquit le terrain et le paya, fit marché pour le monument et paya d'avance l'architecte et les maçons. Ainsi il mit l'amitié à l'abri des lois civiles et com­merciales, qui ne dépendent point d'un maître, mais de tous ; il fit confiance au genre humain. Si le tombeau existe encore, c'est un monument de grandeur vraie.

Un homme qui voit ainsi à travers les têtes, ce n'est pas un roi ; un roi est roi d'apparences, d'honorables apparences ; et croit ce qu'on dit, et s'en rapporte à d'autres rois ; il n'y va jamais voir. Le manteau royal couvre tous ceux qui ont su plaire, et les garantit. La disgrâce, si elle survient, résulte alors d'intrigue ; il se trouve un homme qui sait mieux respecter. Mais nos Turelure ne craignent point cela ; d'être polis et courtisans, ils s'en chargent. Les passions humai­nes sont leur Océan ; ils y naviguent en vrais loups de mer ; les bour­rasques ce sont rivalités, anecdotes, propos répétés ou déformés. Les manœuvres sont promesses, discours à deux fins, flatteries, sourires, précautions, ballons d'essai, hommes de paille. Cela prend tout le temps. Les choses, qui s'en occupe ? Les choses ne donnent ni succès ni puissance ; et c’est toujours à recommencer ; il se trouve à la fin quelque trou dans les choses où l’on trébuche. Qui joue sur les choses, il perd une fois ou l’autre et perd tout. Qui joue sur les hommes, sur l’importance, sur le respect ; qui couvre les fautes, lie faiblesse à faiblesse, secret à secret, et sait, enfin, préférer le res­pect à l’obéissance, celui-là ne tombera point seul ; ses amis ne le trahiraient point sans se trahir eux-mêmes. Tous ces costumes donc, à l’enterrement de l’Homme Nu, firent un beau spectacle. Il ne manquait que Talleyrand pour dire la messe.

8 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

XLIV

Lorsque l'on retira aux canonniers leur puissant et léger mousqueton pour le donner aux mitrailleurs, ce ne fut qu'une charge de moins. Dans la guerre réelle, on néglige les vains ornements. J'ai vu, aux beaux jours de l'été de l’année quinze[[95]](#footnote-96), un canonnier affairé à sa pièce, et qui n'était pas ordinaire. Un pantalon de coutil blanc ; le gilet civil que tout homme de troupe s'est fait envoyer, à cause des poches, des sabots de bois et un chapeau de paille. Mais cette image du soldat laboureur est trompeuse ; et la guerre périrait sans le costume réglementaire et les obligations de pure forme. L'adjudant pense plus qu'on ne croit. Bref on nous fit parvenir un Remington qui coûtait certainement très cher et ne valait rien ; du bois vert, des vis forcées, des pièces fondues. On cite les hommes courageux qui osèrent tirer la cartouche de guerre dans ce perfide instrument ; au reste, comme ils le firent par curiosité, ils furent punis, ou réputés tels. Tout le monde savait que l'arme ne valait rien ; mais cela n'importait guère, puisque les canonniers n'ont nul besoin d'un fusil. Telle est la logique militaire. On rit d'elle, mais elle joue néanmoins le coup juste, et gagne toujours.

Imaginez les hommes de pièce logés dans un grenier à foin. Vermine, crasse et poussière. Ce n'est plus guerre, c'est cantonne­ment. Ennui et récriminations. Entre beaucoup de revues, la logi­que militaire annonce une revue d'armes. Les bons savent imper­turbablement comment on démonte, on nettoie et on dispose pour une revue d'armes le mousqueton réglementaire. Mais il s'agit du Remington ; nul ne sait par quelle vis commencer ; mais ce n'est pas un obstacle, au contraire ; jamais enfant d'homme n'a refusé son esprit à un problème de mécanique réelle. Les voilà intelligents, ingénieux, et contents. Les pièces une fois séparées, il fallut dérouiller. Ce qui console d'un travail difficile, c'est qu'il est diffi­cile. Des planches servirent de tables ; les pièces luisantes furent disposées sur des mouchoirs étalés, selon le goût ; et ce qui plaisait à l'œil servit de règle. Bref ce fut une belle revue d'armes. On chercha longtemps un officier qui consentît à grimper par l'échelle et à venir considérer ce grenier à foin, qui ressemblait à la bouti­que d'un bijoutier de la rue Royale. On trouva l'officier ; c'était un civil, qui avait des égards.

Là-dessus les récits vont. On conte des histoires de caserne. Il y eut, à ce qu'ils disaient, un terrible capitaine, qui, lorsqu'il passait en revue les hommes de garde, les voulait astiqués et cirés de partout, jusque sous les semelles. Donc à la chambre, on prépa­rait et vernissait les hommes de garde ; le dessous des souliers luisait de clous et de cire jaune ; et on les portait à bras, ces hom­mes[[96]](#footnote-97), jusqu'au lieu de la revue. Ceux qui racontaient cela ne s'in­dignaient point, mais au contraire admiraient ; non point certes les fantaisies du redoutable capitaine, mais bien leur propre courage et savoir-faire. Il y a toujours assez d'or pur en toute vertu, même forcée ; et la position de l'esclave est la meilleure, qui est réduit à se vaincre soi-même. Dont le chef tirera peut-être vanité, mais seu­lement vanité ; car il est facile d'ordonner. Mais le Système[[97]](#footnote-98), de tous ces sentiments mêlés, fait massacre et gloire. C'est là que visait cette ruse militaire, si absurde et ridicule en ses dehors que nul ne la prend au sérieux, disant : « J'irai jusqu'ici seulement et non pas plus loin ». Ces semelles cirées promettaient pourtant quatre ans de guerre et des millions de morts. « Mon fils, écrivait ce diplomate, vous tendez vos filets trop haut ». Mais, vous, ne les tendez pas non plus trop bas. Considérez avec attention ce singulier animal, en ses jeux d'enfance ; et rebuté quelquefois, parce qu’ils sont trop faciles.

9 Mai 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

1939 SM1, X, « Astiquage »

XLV

On se hâte toujours de décider qu'une nature est bonne ou mauvaise, et que l'éducation n'y changera pas grand-chose. Je conviens que l'éducation ne rendra pas brun celui qui est rouge et n'empêchera pas ses cheveux de friser. Et je conviens que de tels signes n'annoncent pas peu. Voici un teint doré, une toison noire, des yeux jaunes, des formes gracieu­ses, une masse musculaire faible ; toute une vie est ici écrite en un sens ; toutes les actions, toutes les passions, toutes les pensées auront cette sombre couleur. Et de même l'autre sera rose, rouge et bleu en tout ce qu'il dira et pensera. Le moindre geste expri­mera la nature de l'un et de l'autre. Mais c'est cela qu'il faut aimer ; c'est cela, blond ou brun, sanguin ou bilieux, c'est cela qui sera humain, puissant et libre ; ou qu'est-ce qui pourrait l'être. Nul homme n'existe ou n'agit par la vertu du voisin. Et je vou­drais bien qu'on me décrive un type d'homme qui, par son humeur et la couleur de ses yeux, soit assuré contre les folies de l'amour, ou contre l'envie, ou contre le désespoir. En n'importe quel corps humain toutes les passions sont possibles, toutes les erreurs sont possibles, et se multiplieront les unes par les autres si l'ignorance, l'occasion et l'exemple y disposent ; toujours, il est vrai, selon la formule de vie inimitable, unique, que chacun a pour lot ; il y a autant de manières d'être méchant et malheureux qu'il y a d'hommes sur la planète. Mais il y a un salut pour chacun aussi, et propre à lui, de la même couleur que lui, du même poil que lui. Il sera courageux, charitable, sage par ses mains à lui, par ses yeux à lui. Non pas par vos mains à vous, ni par vos yeux. Non pas parfait de votre perfection, mais de la sienne. Il n'a que faire de vos vertus ; mais plutôt de ce qui peut être vice et passion en lui il fera vertu en lui. Et ne dit-on pas souvent d'un homme, non sans raison, que ses brillantes qualités justement l'ont perdu, par le mauvais usage qu'il en a fait.

Spinoza, rude maître d'école, dit que l'homme ne peut rien faire de la perfection d'un cheval ; entendez que nul être ne peut se sauver par la perfection d'autrui ; mais c'est de sa propre erreur qu'il doit faire vérité, et de sa colère, indignation, et de son ambition générosité. La même main qui frappe, peut aider ; et le même cœur, qui hait, peut aimer. On entend souvent dire à quelque enfant rebelle ; « Sois donc comme ta sœur, qui est si bonne ». On pourrait aussi bien lui conseiller d'être blonde et grasse comme sa sœur, à elle qui est brune et maigre. J'irais même jusqu'à dire que la beauté est propre à chaque être, et résulte de l'harmonie qui lui est propre ; car il n'y a point une formule de beauté ; et j'ai souvent remarqué que des traits qui seraient beaux d'après la notion commune du beau, sont aisément laids par la peur, l'envie ou la méchanceté. On peut même dire que la laideur se voit mieux sur des traits qui pourraient aisément être beaux ; de même que l'obstination et le préjugé choquent plus en des esprits vigoureux et qu'on dirait bien doués. Mais qu'est-ce qu'un esprit bien doué, s'il cède à la tentation de plaire ou de flatter ? Et qu'est-ce qu'un esprit mal fait, s'il est capable de comprendre la moindre chose ? Qu'il fasse ce mouvement de comprendre, et le voilà juste. Non pas pour demain ; mais où est l'esprit qui soit juste aujourd'hui pour demain ? L'erreur est facile à tous ; plus facile peut-être à celui qui croit savoir beaucoup. C'est par là qu'un esprit lent et obscurci de rêveries va souvent loin. Mais où qu'ils aillent, l'un et l'autre, c'est avec leurs jambes qu'ils iront, non avec celles du voisin.

10 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

XLVI

On cite, comme tout à fait ridicule, cette croyance de certai­nes peuplades, qu'il ne faut point nommer même tout bas, l'animal que l'on chasse, sous peine de manquer la chasse. J'aperçois déjà quelque chose de vrai dans cette opinion ; car il est vrai qu'à la chasse il est bon de parler le moins possible. Et, pour des hommes simples, qui ne pensent pas hors de l'action, l'interdiction de nommer l'animal qu'ils poursuivent est à peu près l'équivalent d'une interdiction de parler de quoi que ce soit. Au reste, les préceptes magiques de ce genre-là sont toujours mieux écoutés que les conseils de la Sagesse ; parce qu'on interprète les uns et non les autres. Mais je veux surtout considérer le genre de preuve que se donnaient à eux-mêmes ces naïfs Sauvages. Si le nom interdit était prononcé par mégarde, aussitôt ils rompaient la poursuite, assurés qu'ils ne prendraient rien. Et ils ne prenaient rien en effet. On dit assez que l'expérience suffit à corriger nos erreurs ; mais on ne pense pas assez qu'il faut chercher l'expé­rience.

J'ai lu dans Kipling un bon récit d'une peuplade de l'Inde que l'imagination tourmente. Ils disent qu'on voit l'ombre d'un mort illustre se promener la nuit montant un énorme tigre ; ils le disent et le croient ; en conséquence ils se cachent dans leurs maisons, et se jetteraient face contre terre plutôt que de s'exposer à voir une chose aussi effrayante. Il est rare que les erreurs d'imagination soient correctement décrites. Presque toujours on y ajoute quelque hallucination, comme si une forte croyance nous faisait voir de nos yeux ce qui n'est point. Mais cette supposition n'est point nécessaire ; on peut en faire l'économie. Ceux qui sont dupes de l'imagination ressemblent toujours à ceux qui se cachent la tête sous leur drap, par crainte de voir le fantôme. L'expérience nous détournerait de croire. Mais c'est croire qui nous détourne de regarder et d'essayer. C'est pourquoi les croyances, par leur force même, se développent contre l'expérience et jusqu'à l'absurde, sans jamais rencontrer d'obstacle.

La peur est déjà une preuve assez forte. Mais quand il s'agit de l'univers humain, la peur fait des preuves réelles, et l'expé­rience donne ce qu'on attend. Si je crois qu'un homme m'est ennemi, il ne se peut pas que je ne le montre, et l'homme devient ennemi, par la vertu des signes ; méchant celui que je crois méchant, par les signes ; perfide celui que je crois perfide. Mais amical et bon de même celui que je crois amical et bon ; juste celui que je crois juste ; toujours par les signes ; et au-delà de toutes limites, vraisemblablement ; car ces généreux essais ne sont point faits souvent ; et quand ils sont faits ils sont mal faits ; un grain de peur y reste toujours, qui gâte l'expérience. Ainsi l'expé­rience humaine est chargée de preuves menteuses, réelles pourtant. La guerre tourne en ce cercle, et creuse la piste, dont on ne sait plus sortir. Nos prophètes de malheur en sont déjà à voir les avions allemands au-dessus de Paris ; cette pensée, d'ailleurs sans issue, va régler toute notre politique, si nous n'y prenons garde ; et la chose sera à la fin, par la peur même. Expérience menteuse. Pour voir le juste, d'un homme ou d'un peuple, il faut oser et vouloir.

11 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

LXVII

Quand je vois une mésange suspendue tête en bas se retour­ner soudain d'un coup d'aile, virer dans l'air comme sur une piste, et disparaître, je cherche, parmi nos moyens méca­niques, celui qui pourrait imiter ce coup de rame mesuré et rapide ; je n'en trouve point ; nous n'approchons nullement de réaliser l'aile ; l'hélice de l'avion n'est rien à côté. Mais ces réflexions ne me con­duiraient nullement à envier l'oiseau. Chacun sait que la vitesse est ruineuse. On ne triche pas sur l'énergie ; il faut alimenter ce pro­digieux moteur ; et je crois bien que cette puissance de l'oiseau s'emploie tout entière à se conserver. La proie conquise suffit juste à l'aile, et l'aile suffit juste à conquérir. Le cercle est fermé. Je dirais, en langage d'économiste, que le travail de l'aile ne laisse point d'excédent. Voilà un prodigue qui ne cesse de travailler et qui risque à chaque instant de mourir de faim. Les naturalistes, remar­quant l'extraordinaire fécondité des mésanges, concluent qu'elles meurent par milliers dès que la saison est difficile, c'est à dire dès que chaque coup d'aile ne conquiert pas une proie. Misère brillante.

L'homme n'en est point là. C'est un animal qui travaille lentement. Jusque dans ses moindres gestes il se méfie de la ruineuse vitesse ; et l'apprenti terrassier l'éprouve bientôt ; car c'est d'abord une explo­sion de cailloux ; mais ces furieuses attaques ne le mènent pas loin ; le vrai terrassier s'arrête, regarde les choses, regarde l'apprenti, sourit, et reprend sa danse composée et lente. L'apprenti est rouge, suant, et bientôt épuisé. La nature biologique le remet au pas. C'est la lenteur qui assure l'excédent du produit sur la dépense. Et c'est par lenteur, qui est épargne, que l'homme a conquis la planète.

Partant de là, on peut arriver à comprendre qu'un certain degré de vitesse, en nos déplacements, doit nous ruiner. La machine, qui est fruit d’épargne et de patience, ne nous avertit point comme fait notre corps ; ou plutôt ceux qu'elle avertit elle les tue. Voilà une sagesse perdue. Ceux qui s'installent dans l'avion avec leur valise, pour aller de Londres à Paris, sont tranquilles en leur corps, jusqu'au moment où ils seront écrasés et brûlés. Il y a un contraste bien frappant entre l'homme qui se sert de la machine et l'homme qui la fait. Le poseur de rails ne se presse point ; mais le train roule à tout casser, emportant des gens qui s'ennuient partout et ne font rien. Il faut sept à huit heures pour mettre en batterie une pièce de canon de moyen calibre ; mais l'obus part bien plus vite que l'oiseau, et cette vitesse, déjà ruineuse, détruit encore au lieu d'être seulement inutile. Et, quoique la masse des hommes mesure encore ses mouvements, il se peut que tout l'excédent du travail tranquille soit dépensé par ces agités qui inventent les machines et les poussent. Augmentez toutes les vitesses de nos déplacements, sans doute nous arriverons à ce point. Nous en som­mes peut-être tout près. Si cela était, nous serions comme les mésanges, à la merci des saisons, et une mauvaise année nous réduirait à mourir de faim. Non pas en dépit de nos puissantes machines, mais par l'effet même de nos puissantes machines.

Je voyais il n'y a pas longtemps, sur les voies latérales d'une grande gare, un troupeau de locomotives déjà rouillées. Symbole, peut-être. Car, selon le prodigue, il n'y a jamais excès de machines, puisqu'elles produisent en roulant. Mais, selon un examen plus sévère, ce qui sert à transporter, et surtout à transporter vite, peut être en excès, et dévorer plus de produits qu'il n'en transporte. Et, dans les machines, je compterais les banques aussi, qui font que les paiements sont commodes et rapides. Cette autre machine reste neuve et brillante ; mais ces dehors nous trompent peut-être. Elle ressemble assez à ces trains rapides d'autrefois qui emportaient à folle vitesse deux députés, un sénateur, trois préfets, dix officiers, et quelquefois un négociant ou deux. C'est perdre en travaillant.

12 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

XLVIII

Comme on ne peut penser i quand on a la bouche ouverte, ainsi on ne peut être en colère lorsque l'on tend sa main lar­gement ouverte, la paume tournée vers le haut ; si la colère n'est pas nettoyée aussitôt, c'est que le geste est mal fait. Les gestes de nos mains traduisent nos humeurs, nos adhésions, nos refus, nos défiances, et jusqu'au détail, comme chacun a pu observer ; en re­vanche qui tourne la main seulement change un peu ses humeurs et ses opinions, et très aisément, si ses opinions ne sont qu'humeur. Amusez-vous à mimer des opinions d'un moment, comme font les avocats ; tendez les deux mains en les ouvrant, comme pour rece­voir ; vous voilà prêt à tout entendre ; que votre adversaire vous instruise s'il peut ; et même vous lui direz merci ; voilà un homme conciliant. Mais tournez vivement la main, la paume vers le public ; c'est un autre homme qui va parler, et qui a son opinion faite ; il ne remettra pas en question ce qui est plus clair que la lumière du jour. Ces gestes sont de gymnastique et presque de danse ; ils modèrent la violence des pensées en même temps qu'ils en chan­gent le cours. Un haussement d'épaules nous remue plus profond, déliant les puissants muscles qui s'attachent au thorax, et délivrant le cœur. Mais songez à ces gestes de tout le corps, dont le specta­teur n'aperçoit que quelques effets. Plus vite que la main ne tourne, pour un bruit, pour l'ombre d'un oiseau, toute la masse musculaire, et presque sans un mouvement, est comme retournée et orientée vers d'autres fins, ou désunie, ou brusquement raidie, ce qui détourne les ondes de sang, chauffe les entrailles, arrête le souf­fle. Sur cet océan de muscles flottent nos opinions, faibles barques.

Je disais un jour à un garçonnet qui s'était montré rebelle et qui venait d'être mis à la raison par de vifs reproches ; « Plus tard tu auras des enfants ; tu verras qu'ils ne sont pas toujours faciles à gou­verner ». Le petit paquet de muscles tourna vers moi des yeux fixes, comme s'il faisait effort pour réfléchir, et dit : « Oh bien, mes enfants, je les battrai ». Ce n'était point du tout une pensée, mais plutôt la réponse de l'humeur irritée. Je ne penserai pas autre chose de ces opinions de guerre, et aussi bien des miennes, qui se suivaient selon les mouvements de l'humeur. Et encore maintenant, autour de ce tison de guerre qui ne veut point s'éteindre, l'humeur improvise, menaçant et maudissant de Berlin à Londres, et même par-dessus l'Atlantique, tantôt sombre, et l'instant d'après gogue­narde ; portée, dans le temps d'un éclair, à agir, à résister et à lais­ser faire ; car le corps humain se tend, se détend et se retourne selon ses lois, redressant une erreur par une autre, ce qui ne conduit à rien. Trop d'humeur ; guerre contre soi.

Ceux qui entendent trop de musique, ou trop nouvelle, sont sou­vent livrés aussi aux improvisations de l'humeur. Il n'est pas facile de juger lorsque l'on a l'esprit tiré à quatre orchestres ; en revanche il est bientôt fait de bondir d'impatience sous cette pluie de sons ; d'où l'on prononce : « Voilà qui n'est rien », ou « Piquant, rustique, vigoureux » ; très savant, mal écrit, sublime, plat, voilà ce que l'on entend dire ; et les gens décident ainsi ou autrement selon qu'ils ont la main tournée, qu'ils sont bien ou mal assis, ou seulement qu'ils sont fatigués d'admirer, ou fatigués de s'ennuyer ; car il faut que le corps humain se repose d'une attitude par une autre. **[**La discipline du geste c’est la politesse même. Ainsi on ne peut former son goût sans la politesse ; on n’a que des impressions. Si seulement on s’impose de se taire, tous les jugements sont médités et l’esprit se pose par le beau, ce qui est la seule manière, que l’on a nommée culture. Hors de culture nous sommes des barbares brûlant un musée, et sauvant une œuvre, puis une autre.**][[98]](#footnote-99)** Un bon musicien, qui ne s'était pas assez défié des musiciens, disait un soir, après le cinquantième concert de la saison : « Je ne sais plus ce qui est beau ni ce qui est laid ; tout vient au gris et à l'ennuyeux ». Dont le remède est connu ; il faut faire une saison de belles œuvres ; seulement de belles œuvres, connues, éprouvées, élevées par la commune admiration ; ce qui délivre de choisir et remet l'homme en humaine attitude. Et de même, contre l'humeur pensante, revenir aux œuvres éprouvées, qui délivrent de choisir et nous laissent penser. Gymnastique contre la vraie guerre, qui est en nous. *L'Iliade* aussi bien.

13 mai 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

1938 EH2 LVIII, « Gestes » (*absent de EH1*)

XLIX

À la guerre, rien de ce qui est dit ou écrit n'est vrai. J'étais neuf dans le métier lorsque je répondis par téléphone au chef lointain qui demandait : « Où sont les officiers », qu'ils étaient à table ; et c'était vrai. Mais le capitaine me dit, du même ton qu'il m'eût expliqué la théorie : « Ne dites jamais cela ; dites toujours qu'ils sont à l'observatoire ». Le plus plaisant est que le chef, qui interrogeait à l'autre bout du fil, ne demandait pas une réponse vraie, mais une réponse convenable ; j'en eus mille preuves dans la suite. Tel est l'effet d'un pouvoir qui est absolu à tous ses degrés. On ne peut pas punir un homme parce qu'il a dit la vérité ; mais il y a mille manières de le déporter, par une décision sans appel, dans la région la plus boueuse et la plus redoutée. Un joyeux garçon exerce son métier de boucher, en arrière même des chevaux, et couche tous les jours dans un lit ; il ne faut qu'une décision de trois lignes pour en faire un guetteur, dans le poste d'observation le plus dangereux. Il s'y fait vite ; en principe c'est le poste qui fait le héros. Il n'en est pas moins vrai que ces sanctions, qui ne sont pas des sanctions, agissent énergiquement sur l'imagination de ceux qui se trouvent à l'abri ; ce genre de peur, qu'on éprouve loin du danger, rend lâche. C'est par là que l'on tombe aussitôt à l'état d'esclave, et que le despotisme oriental produit aussitôt ses fruits accoutumés. Je remarque en passant que ce genre d'esclavage est propre à l'état de guerre. À la caserne, lorsqu'un secrétaire est remis dans le rang, ce n'est pas la mort ; mais à la guerre la mort est au bout de toutes les avenues, ce qui conduit à adorer le bon plaisir toujours plus qu'on ne l'avouera.

Mais peut-être le mensonge est-il essentiel en ces inhumaines opérations, où il est clair que la fin justifie les moyens. La victoire efface toutes les fautes, et chacun comprend pourquoi ; mais la défaite couvre aussi les fautes qui en sont la cause réelle par cet irrésistible balayage qui disperse aussi les preuves. De là une dispo­sition étonnante à rendre compte non selon la vérité, mais pour le mieux. Et le mieux a beaucoup de visages.

Dans un obscur combat, et sans succès, il y eut, selon le jeu éter­nel des sentiments humains, une sorte de trêve, pendant laquelle chaque parti releva ses blessés ; mais sait-on jamais ce qu'il y eut ? Je me souviens d'un compte-rendu qui racontait quelque chose comme cela, avec cette expression qui me frappa par la nouveauté : « Une salve d'honneur marqua la reprise du combat ». La réponse ne se fit pas attendre : « Je ne puis croire, disait le chef, que les choses se soient passées ainsi, contrairement à tous les ordres et aux règlements militaires ; j'exige une enquête plus attentive et un rapport plus conforme aux faits ». Le second rapport, qui ne tarda guère, fut sobre et catégorique : « Une certaine confusion, qui se produisit à un certain moment du combat, a pu donner lieu à un récit qui n'était pas sans apparence, mais qui fut bientôt reconnu comme ne correspondant nullement à la réalité ». Tel est le style militaire. Vous avez souvenir de ces exécutions précipitées, et si peu conformes à la justice qu'après plusieurs années la justice civile en a annulé les effets. Ces monstrueuses erreurs s'expliquent par ceci que les juges militaires recherchent non ce qui est juste et vrai, mais ce qui est utile. « Il fallait des exemples ». Je veux qu'on s'indigne ; mais ces juges n'étaient point pires que vous ou moi ; c'est l'institution qui est détestable ; c'est le régime de guerre, qui est détestable et inhumain en tous ses effets. Au temps de l'affaire Dreyfus, où réellement tout le système militaire fut mis en jugement, un député dit ceci, qui appartient à l'histoire ; « Je n'admets pas qu'on mette en doute la parole d'un officier français ». Cela me parut ridicule, en ce temps-là ; maintenant j'y vois de la profondeur.

14 Mai 1921 (LP, SM)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°7, 21 mai 1921

1939 SM1, XI, « Mensonges militaires »

# *Libres Propos*,Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

L

Un vieil homme de l'Enseignement Primaire est venu à moi tout rajeuni, et m'a dit : « Arrive que pourra ; j'ai refusé de célébrer Jeanne d'Arc en accord avec les prêtres qui l'ont brûlée. C'est nous traiter en vil troupeau nous autres, tant de fois brûlés en effigie par l'évêque et par le curé, de nous dire un beau matin qu'ils avaient raison. Sommes-nous des mulets d'opinions, que l'on charge aussi bien de reliques ? Il y a de l'insolence, en vérité, en cette sorte de confiance que l'on met en nous, pour tout enseigner, tout arranger et tout croire ».

« Insolence, lui répondis-je, le mot n'est pas trop fort. Mais, mon cher Monsieur, il faut savoir aussi se faire respecter. Aller s'enquérir des vérités morales à la Préfecture de Police, c'est une méthode de penser qui n'honore point. Et l'on vous croit l'esprit plié et assoupli à ce point qu'une pirouette de plus ne lui coûtera guère ».

« Allez, dit-il, ne me ménagez pas. Je fus complaisant peut-être, et par des motifs que je crus honorables. Mais le passé ne m'engage point. Je m'arrête. Ils peuvent frapper et piquer ; le mulet a planté ses pieds en terre ; il n'ira pas plus loin. J'ai ouï conter que le maréchal Foch, apportant secours et conseil aux Italiens, leur disait : « Arrêtez-vous ; où vous êtes ; toute position est bonne où l'on s'arrête. Choisissez un général ou un autre ; tous sont bons, s'ils s'arrêtent ». Eh bien ! je m'arrête ici, dirai-je à mon tour. J'en reste à cette formule simple, que Camille Pelletan savait si bien lancer : « On n'hérite point de ceux qu'on a assassinés ».

« Vrai et beau, lui dis-je. Et les subtilités n'y peuvent rien. L'Église fut un beau moment de l'histoire ; j'y trouve encore à comprendre et à conserver ; tout ce qui est humain éclaire un homme raisonnable. Mais cette sublime histoire de Jeanne d'Arc, en sa simplicité légendaire, éclaire immuablement le roi, l'évêque et la Patrie, ainsi que la vraie Foi qui les juge tous, sans pitié, sans pardon, et même sans colère. La part du vrai est faite et l'avenir se montre. Bref la position est bonne, et vous n'en serez point délogé ».

« Aussi, dit-il, je ne mesure point les forces de l'ennemi, mais je rassemble les miennes. Ils ne passeront point la Piave ».

« Mais plutôt, dis-je à mon tour, vous reprendrez tout le terrain perdu. Et heureusement sans pertes. Les pouvoirs dansent sur des œufs. Il ne faut point croire que la France va chanter la messe. Plus d'un, qui se taisait, commence à parler ; les visages n'ont plus cette expression tendue et contrainte, moitié crainte de police, moitié crainte de soi. Il se montre un peu de désordre dans la procession. L'un s'esquive, l'autre s'arrête ; quelques-uns de ceux qui avancent encore ne chantent plus. Il n'y a que les Porte-éten­dards qui ont encore un air de conviction ; cet objet encombrant, en forme de bannière, les tient sages ; ils ne savent où le mettre. Et les surveillants eux-mêmes font sonner mollement leurs claquet­tes ecclésiastiques. Ce sont des bedeaux d'occasion. Toute cette politique, pour parler sans images, n'a point de fond ni de solidité ; ce n'est qu'apparence fragile, comme ces guirlandes de papier qui pendent aux fenêtres. Et à combien de fenêtres ? Pauvre, éphé­mère, puéril. Les gens ne sont pas des sots, chez nous ; et ils com­mencent à s'ennuyer de faire les sots. Ils ne reviendraient point peut-être par la force de la Vérité ; car il faut vouloir pour voir la Vérité, en ce temps-ci et en tous temps. Mais ils reviendront par l'esprit qui ne supporte ni le ridicule ni le laid. J'observe le visage des augures ; j’y vois naître un sourire ; et le tyran lui-même n’y peut tenir ; ses moustaches remuent ».

15 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

LI

« N’arriverez-vous point à sentir, me dit le Politique, à quel point le système Européen est compliqué et fertile en surprises, et que les opinions concernant le bien et le mal sont ici absolument sans action. Regardez ; chacune des puissances presse selon sa force et selon sa structure. La Pologne se sert aussitôt des armes que vous lui avez rendues, et contre l'Allemagne que vous avez désarmée. Et nous voilà liés à la Pologne quand justement l'Angleterre, sollicitée par d'autres intérêts, la rappelle et nous rap­pelle aussi au respect des traités. Ces diverses opinions peuvent être discutées ; les raisons abstraites ne manquent pas ; mais chacune d'elles traduit la nécessité en un langage que tout homme de bon sens doit comprendre. La sagesse consiste ici à prévoir autant qu'on peut et à se préparer ; et cette sagesse elle-même est un fruit de nécessité. Nos troupes sont renforcées ; nos dépenses courent ; pouvait-on faire autrement ? Les hommes ne sont rien. Notre Pre­mier n'aime pas la guerre ; le Premier anglais est un démocrate ; mais leurs actes expriment une situation bien plus puissante qu'eux et que tout homme. Nos pères nommaient Providence ce jeu démesuré où nos faibles opinions sont comme poussières et pailles au vent ; à nos yeux c'est plutôt Déterminisme ou Fatalité. Vous autres raisonneurs, vous me faites penser à ces sorciers des tribus arriérées, qui font des incantations pour appeler la pluie. Nos savants sont bien fiers quand ils annoncent la pluie douze heures avant qu'elle tombe. Et remarquez que ces cyclones humains, ces orages entre les peuples, ces pressions et dépressions qui courent et se propagent par-dessus les frontières, atteignent le plus haut degré de complication concevable. Car les eaux, les vents et les terres y sont, et les intérêts humains et les passions humaines encore en plus. Nous sommes embarqués là-dessus ; le pilote n'a pas le vent qu'il voudrait ; qu'il jure ou sacre, il faut toujours qu'il arrive à s'arranger de celui qu'il a ».

« Mon cher, lui répondis-je, le pilote ne regarde point tous les plis de l'eau. J'ai lu, dans Stevenson, observateur toujours en ses fantaisies, que chacune des vagues, vue de près est faite d'autres vagues qui y dessinent des creux, des chemins en pente, des plateaux, comme sur nos collines, mais d'un moment, sur quoi chemine la barque, au lieu de rouler à l'abîme. Le pilote ne fait point attention à ces petits chemins, ni à ces petits obstacles ; mais seu­lement à la route qu'il tient et à ses moyens, qui sont voile et gouvernail ; à sa puissance, non à son impuissance ; à ce qu'il veut, et non à ce que veut cet océan, qui tout compte fait ne veut rien. En toutes ces forces qui se heurtent, constance, fermeté, courage font leur chemin ».

« Mais, dis-je encore au Politique, il y a mieux à penser ; et laissons ces faibles métaphores. Comte nous a laissé un axiome puissant, que personne n'a jusqu'ici mesuré, c'est que les phéno­mènes sont d'autant plus modifiables qu'ils sont plus complexes. Celui qui a inventé la hache, l'arc, la charrue, le bateau rougirait de nous s'il vous entendait. Car l'Océan humain est bien plus mania­ble que l'autre, par cette variété et inconstance de chaque homme qui fait que, si l'on ose lire, ces masses aux millions de visages ne veulent rien, n'annoncent rien et ne vont nulle part ; dansent sur place sans aucun projet, comme ces vagues et vaguelettes. Et nous ne sommes point dessus, mais, bien mieux, dedans ; vivant, agissant, développant nos pensées et nos pouvoirs au dedans même de la tempête. Tritons pensants en leur élément. Mieux encore ; élé­ments mêmes de l'élément. Ayant mille prises autour de nous par la parole, l'écrit, l'exemple ; et seulement par le visage ; car la moindre humeur court et gagne ; et la moindre sagesse aussi. En cet instable système, où la moindre impulsion change soudain l'équi­libre, c'est être au-dessous de l'âge de pierre que de subir les effets, au lieu de vouloir être cause selon une indomptable volonté. Je vois mille forces, et dansant sur place ; aussi, dans ces ministres des forces, je vois qu'un projet chasse l'autre. Ne raisonnons pas sur ce ciel politique, bien plus changeant encore que le ciel des tempêtes. Mais essayons de voir cette Europe des forces sans aucune pensée ni projet, comme elle est. Forte raison, si nous savons lire, forte raison de vouloir et d'espérer ».

16 Mai 1921

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

LII

De courageux pamphlétaires ont mis au grand jour l'atroce récit, déjà connu de beaucoup, d'un général qui, en punition d'une attaque manquée, donna l'ordre à son artillerie de tirer sur son infanterie ; et autres horreurs. De tels récits ne sont pas utilisables ; et si l'on compte sur eux pour gagner un point dans une lutte difficile, on se trompe. L'excès même du tragique détourne de croire. N'oublions pas que les dehors de la guerre sont pour relever l'âme et la consoler ; tous les lieux communs visent là. Ceux qui ont su voir la guerre en son vrai visage, et non en son masque, ne sont point le nombre. Les autres ont pris parti de voir la chose en beau. L'inhumain, qui est pour les autres une raison de croire, sera pour eux une raison de ne pas croire. C'est sur les ressorts les plus communs de l'institution qu'il faut instruire, et non sur l'événement. Encore plus faut-il se garder de détourner l'indignation en accusant un homme ou un autre. Et c'est un assez fort paradoxe, et qu'il faut conserver en tout son relief, que la guerre réalise des actions inhumaines et féroces par le ministère d'hommes qui ne sont ni cruels ni même méchants. Aussi les détourneurs savent bien louer un général de ce qu'il n'est pas prodigue du sang de ses soldats ; et sans doute jetteraient-ils une tête ou deux à la foule si elle grondait trop. La guerre n'est pas déshonorée par un monstre, ni par un fou.

Mais nous n'en sommes point là. Quand vous éveilleriez la fureur et la pitié jusqu'à obtenir des juges, je dis de vrais juges, vous ver­riez l'anecdote fondre aux débats ; il n'en resterait rien. Comme je disais, tous les documents de guerre sont rédigés selon le conve­nable, non selon le vrai. Un homme que je ne crois point menteur me citait le mot d'un capitaine qui, réglant son tir sur un avion d'après des estimations tout à fait inexactes, et averti de l'erreur, s'écria : « Je tire quand même ». Le mot est assez beau, si on le comprend par les causes, c'est-à-dire par le jeu des passions. Mais on ne peut prouver, par témoignages, que ce capitaine méprisait les observations télémétriques ; en deux minutes l'avion avait effacé l'événement pour toujours.



Je revois une scène d'observatoire, assez plaisante. La vue était arrêtée à cent mètres par un brouillard laiteux. Les batteries étaient arrivées de nuit dans un pays inconnu, en vue d'effectuer un tir de surprise sur un objectif bien déterminé. Il fallait régler et l'on ne pouvait régler. Comme on n'était plus loin de l'heure fixée, il arriva de loin en arrière la question d'usage : « Tout est bien prêt ? Vous êtes sûr de votre réglage ? ». Et l'homme naïf, qui guettait depuis le matin sans voir autre chose qu'une mer de brume, répondit : « Réglage impossible ». « Comment ? dit alors le chef lointain. Tous les autres groupes ont réglé leur tir. À quoi pensez-vous donc ? » Le commandant passa par toutes les couleurs ; son visage exprima la surprise, la stupeur, le doute, le regret. La brume couvrait tout le secteur, et il n'est pas douteux que toutes les pièces tirèrent à l'aveugle, comme firent les nôtres. Mais l'homme qui n'avait point su mentir assez tôt faisait figure d'ignorant. Aucune enquête ne prouvera qu'un brouillard est resté impénétrable depuis le matin jusqu'à quinze heures. Le fait est que la briqueterie que l'on visait apparut la même après le tir, quand le brouillard fut levé ; mais cela arrive aussi quand on y voit clair ; l'artillerie ne touche pas où elle veut, si ce n'est dans les rapports d'artilleurs. De telles anec­dotes, et tant d'autres, plus tragiques, ne font qu'éclairer le possible, si elles conduisent à remarquer quelque trait[[99]](#footnote-100) de la nature humaine, confirmé par les observations de chacun ; mais c'est d'après l'idée que l'on se fait du possible, du commun, de l'humain, qu'on les juge vraies ou fausses. Ce qui étonne n'instruit jamais.

17 mai 1921 (LP, SM)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

1926 CCP II, 1, « Comment l’on voit la guerre en beau »

1939 SM1, XII, « Contradictions de la guerre »

LIII

Quand on m'annonce une Bibliothèque de Culture Géné­rale, je cours aux volumes, croyant bien y trouver de beaux textes, de précieuses traductions, tout le trésor des Poètes, des Politiques, des Moralistes, des Penseurs. Mais point du tout ; ce sont des hommes fort instruits, et vraisemblablement cul­tivés, qui me font part de leur culture. Or la culture ne se transmet point et ne se résume point. Être cultivé c'est, en chaque ordre, remonter à la source et boire dans le creux de sa main, non point dans une coupe empruntée. Toujours prendre l'idée telle que l'inventeur l'a formée ; plutôt l'obscur que le médiocre ; et toujours préférence donnée à ce qui est beau sur ce qui est vrai ; car c'est toujours le goût qui éclaire le jugement. Mais encore mieux, choi­sir le beau le plus ancien, le mieux éprouvé ; car il ne faut point supplicier le Jugement, mais plutôt l'exercer. Le beau étant le signe du vrai, et la première existence du vrai en chacun, c'est donc dans Molière, Shakespeare, Balzac que je connaîtrai l'homme, et non point dans quelque résumé de psychologie. Et je ne veux même point qu'on me mette en dix pages ce que Balzac a pensé des passions ; les vues du génie sont de tout ce monde à demi-obscur qu'il décrit ; dont je ne veux rien séparé ; car ce passage du clair à l'obscur c'est justement par là que j'entre dans la chose. Je n'ai qu'à suivre le mouvement du poète ou du romancier ; mouvement humain, mouvement juste. Toujours donc revenir aux grands Textes ; n'en point vouloir d'extraits ; les extraits ne peuvent servir qu'à nous renvoyer à l'œuvre. Et je dis aussi à l'œuvre sans notes. La note, c'est le médiocre qui s'accroche au beau. L'Humanité secoue cette vermine.

En sciences de même. Je ne veux point des dernières découver­tes ; cela ne cultive point ; cela n'est pas mûr pour la Méditation Humaine. La Culture générale refuse les primeurs et les nouveautés. Je vois que nos amateurs se jettent sur la dernière idée comme sur la plus jeune Symphonie. Votre boussole, mes amis, sera bien­tôt folle. L'homme de métier a trop d'avantages sur moi. Il m'étonne, me trouble et me déplace, par ces bruits singuliers qu'il incorpore à l'orchestre moderne, déjà surchargé ; indiscret déjà. Les jeunes musiciens ressemblent assez aux physiciens de la dernière minute, qui nous lancent des paradoxes sur les temps et les vitesses. Car, disent-ils, le temps n'est pas quelque chose d'unique, ni d'absolu ; c'était vrai pour certaines vitesses ; mais il n'en est plus ainsi quand les vitesses considérées sont de l'ordre de la vitesse de la lumière. C'est ainsi qu'il n'est plus évident que, quand deux points se ren­contrent, la rencontre se fasse en même temps pour les deux points. Tel est le cri du Canard dans une Symphonie Scythe ; cela étonne comme un bruit étranger.

Ainsi les symphonistes de physique voudraient m'étonner ; mais je me bouche les oreilles. C'est le moment de relire les conférences de Tyndall sur la Chaleur, ou les mémoires de Faraday concernant les phénomènes électro-magnétiques. Cela est éprouvé ; cela tient bon. La Bibliothèque dont je parlais devrait nous mettre en main de telles œuvres. Et je vous conseille, si vous voulez être sérieuse­ment physicien pour vous-même, d'ouvrir quelque mémoire de ce genre sur une grande table, et de réaliser, de vos propres mains, les expériences qui y sont décrites. Une après l'autre. Oui ces vieilles expériences dont on dit : « cela est bien connu », justement sans les avoir faites. Travail ingrat, qui ne permet point de briller à quelque dîner de Sorbonnagres. Mais patience. Laissez-moi con­duire pendant dix ans mes rustiques travaux et mes lectures hors de mode, et les Sorbonnagres seront loin derrière.

18 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

LIV

Pour juger ce Lieutenant, dont on peut dire sans crainte de se tromper qu'il n'a pas cherché l'occasion de mourir pour son pays, il faudrait des hommes qui aient librement choisi la condition de combattant, sans subir aucune contrainte. Et encore faudrait-il qu'ils se soient toujours portés et maintenus aux postes les plus dangereux ; à quoi on arrive sans peine, dès qu'on le demande. De tels hommes ne sont pas si communs, même parmi ceux qui ont donné des preuves du plus beau courage. Il y en eut certainement qui refusèrent de servir dans les états-majors, qui revinrent au feu avant même d'être guéris, et contre l'avis des médecins, qui furent aviateurs en fraude, si l'on peut dire, avec un bras paralysé ou un genou ankylosé. Mais je crois que la plu­part des combattants suivaient leur destin, sans rechercher le péril, aussi sans le fuir, et jugeant qu'une permission était bien vite pas­sée. « Quand on revient au front pour la troisième fois, écrivait un jeune héros qui fut tué à son poste, l'enthousiasme n'est pas de rigueur ». Cette franchise annonce toujours une âme ferme, qui ne vit point d'opinion, et qui se gouverne par sa propre volonté. D'autres retiendraient une telle parole, non pas tant pour l'exem­ple que pour leur propre police intérieure, et ne voudraient même point nommer la Peur, ce qui est une manière d'y moins penser. Sont-ils en cela plus forts, ou plus faibles ? On se perdrait en ces nuances. L'homme le plus courageux a connu, je pense, de ces déroutes intimes qui dégoûteraient de vivre, et qui font espérer l'action périlleuse comme remède et délivrance.

Les hommes de troupe, parce qu'ils ont moins de choix et qu'ils doivent moins aux apparences, montrent plus naïvement ces iné­galités étonnantes qui résultent des jeux du repos, de la fatigue, de l'attente et de l'action dans le corps humain, machine compli­quée. Chacun a vu de ces fantassins blessés pour un mois ou deux et qui ne cachaient point leur joie ; je n'ai jamais vu qu'ils fussent blâmés ; mais plutôt on les enviait. Quel artiste dessinera le mouvement de terreur, si prompt, si expressif, et que la mémoire croit garder ; mais ce n'est qu'un geste imitatif, que l’on reproduit en son propre corps ; ces choses échappent au crayon, et presque au discours. Il faut déjà savoir regarder sans préjugé le visage humain pour reconnaître autour des tempes les marques de la peur et du désespoir. Un peintre qui revenait de permission, disait qu'il recon­naissait infailliblement les vrais combattants à ces signes. Le temps, qui les a effacés, n’effacera pas aussi vite la modestie du héros.

Les hommes, autant que j’ai vu, et dans l’épreuve même, trou­vaient naturel que chacun se mît à l'abri, dès qu'il pouvait ; et souvent se livraient au désespoir ; éloquence sauvage. Les mêmes se jetaient au danger l'instant d'après, emportés par l'idée d’une action pressante et qu'ils savaient faire ; et soutenus encore par une puissante idée, indépendante de toute opinion extérieure ; « Où sont bien d'autres hommes, pourquoi ne serais-je pas ? » Un homme qui a trouvé ainsi mille occasions de s’étonner lui-même, par faiblesse et force, n'est pas disposé à se vanter, d’après ce que j’ai observé, mais plutôt à comprendre cet axiome militaire que, si on ne forçait personne, on n'aurait point d'armées.

Ces juges auxquels je pense, et qu’une rude expérience a mis en situation de tout comprendre et de pardonner beaucoup, sont peu nombreux en somme ; d'abord par le nombre des morts ; et aussi parce qu’il faut près de trois millions de guerriers hors du péril pour que le quatrième million puisse se battre. Et, pour ceux- là qui ont fait la guerre près des écuries, des garages et des wagons, depuis le casseur de cailloux jusqu’au général à double couronne, je réponds d’eux ; ils seront sans pitié, parce qu’ils n’ont pas connu les drames secrets de la peur et du courage. Ils jugeront selon le lieu commun, comme font les hommes d’âge et les auxi­liaires, tous ou presque tous, divisant les hommes en deux espèces, ceux qui sont courageux et qui courent au danger, ceux qui sont poltrons et qui se sauvent. Je ne sais pas ce que pensaient les gla­diateurs ; mais ceux des tribunes, qui d’un geste ordonnaient qu’on égorgeât le lâche, je suis assuré qu'ils avaient des sentiments subli­mes et sans nuances, concernant ce qui est permis ou défendu.

19 Mai 1921 (LP, SM)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

1939 SM1, XIII, « Ressorts de la peur et du courage »

LV

Dans l'Histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pen­sées, et par conséquent la Méthode[[100]](#footnote-101) véritable. J’en conviens. L’Esprit Humain se forme. J'aime à le suivre en son déve­loppement ; il me semble qu'il n'y a point d'autre manière de for­mer des idées. Mais il faut aussi que l'enfance de l'idée reste en l’idée, comme un sang et une vie. Comme l'enfant doit se retrouver dans l’homme ; tout entier[[101]](#footnote-102) dans l’homme, aucun des premiers rêves n’étant oublié, ni méprisé ; tous au contraire réalisés, déployés en toute leur richesse. Mais je vois que les petits historiens voudraient prouver justement le contraire, à savoir que l’humanité, de siècle en siècle, reconnaît ses erreurs, et les oublie. Comme si le sys­tème de Ptolémée était effacé par celui de Copernic ; mais il n'est point effacé ; réalisé au contraire. Quand les anciens voulaient que les astres décrivissent des cercles, ils étaient dans le bon chemin ; et nous avec l’ellipse dans un chemin meilleur ; mais c'est le même. Comme ellipse est fille de cercle, ainsi l’observation qui fit voir que le trajet de l’astre n’était pas un cercle ne put se faire que par rapport au cercle supposé ; et la perturbation, aujourd’hui, ne peut être observée, que par rapport à l’ellipse supposée. De la même manière, on ne peut, aujourd’hui encore, s’approcher de l’astro­nomie que si on observe d’abord les apparences, en les rapportant au pôle, à l’équateur, au méridien, à l’horizon, comme firent les premiers astronomes. Qui apprend d’abord le système de Copernic, il ne sait rien ; il n’a pas suivi la route humaine. Il pense le ciel en se plaçant d’emblée dans le Soleil ; et s’il regarde en l’air, de cette terre où son corps est bien attaché, il ne peut débrouiller les apparences, ni éclaircir ses perceptions. Ses idées ne sont que sur le papier. Ce genre de pédant existe.

Deux penseurs, autant que je sais, ont pensé l'histoire affirma­tivement, et non pas négativement. À la même époque, avec des mots différents, et s'ignorant l'un l'autre. Comte chez nous ; Hegel outre Rhin. Immenses tous deux ; et trop peu connus il me semble. Et toutes les fois que par entraînement je viens à préférer l'un, l'autre me ramène à lui, de façon qu'il faut que j'arrive à penser qu'ils disent la même chose ; et chacun d'eux s'évertue à montrer que Ptolémée et Copernic développent la même pensée. Dans le moment où je voudrais croire qu'Hegel a mieux saisi la profon­deur des religions, ou le sens des œuvres d'art, aussitôt l'autre forte tête me fait signe, et, par des chemins plus arides, me conduit à contempler le même paysage d'idées, de peuples et de temples. Car, dit la forte Tête Polytechnique, l'astrolâtrie n'était point fausse. Il est vrai que la destinée humaine est liée au cours des astres ; il est vrai que notre vie à tous dépend strictement de jours et de nuits, de saisons, de marées, de vents et pluies ; et c'est même plus vrai que ne croyaient les anciens astrologues ; mais, observant les astres sous cette puissante idée que tout est lié à tout comme par d'invisibles fils, ils ne pouvaient manquer de découvrir à la fin quelques-unes des liaisons véritables. Ainsi le mouvement de prier vers le ciel, et de chercher secret, lumière, puissance et paix de ce côté-là d'abord, était un mouvement juste. La prière aujourd'hui est seulement mieux formulée ; mais la première idée est intacte. Que dis-je, intacte ? Elle est enrichie, complétée, assurée ; elle trouve son contenu, au-delà de ses ambitieuses espérances. Et l'idée, à mesure qu'elle saisit, devient plus forte pour saisir. Forte nourriture, élaborée par l'espèce, bonne pour l'individu, seule con­venable à son vrai développement. Ces bons esprits qui s'égarent à dire que l'ancienne physique est par terre, et que la géométrie d'Euclide a vécu, je les convie à la table des Dieux. Hydromel et ambroisie.

20 Mai 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

1938 PSRXVI, « Hegel et Comte »

56 (LVI)

Je suppose que Shakespeare était dans son théâtre comme un menuisier dans son atelier, qui cherche dans les bois qu'il a en réserve une planche convenable, qui fabrique des tables, des armoires et des coffres selon le goût du public, et même sur commande, et qui orne librement toutes ces choses selon son génie propre, sans même y penser. Il me plaît de croire que[[102]](#footnote-103), si le bouffon entre en scène, c'est parce qu'il y a dans la troupe un acteur aimé du public, et qui triomphe dans ce genre ; et que, si le bouffon chante, c'est que l'acteur comique avait une bonne voix ; qu'un acteur grand et gros fut comme le modèle de Falstaff, et ainsi du reste. Peut-être ces rôles de portiers, de palefreniers, d'hommes du peuple sont-ils d'abord pour donner emploi à toute la troupe ; et il se peut que le mot soit réglé sur les moyens et la mémoire d'un acteur d'occasion, employé principalement à mou­cher les chandelles. Quant au sujet même de la pièce, il était souvent pris d'un autre auteur ; comme Molière qui fit un don Juan parce que cette fable attirait alors le public. Et ce n'est pas un petit avantage si le public connaît d'avance l'action et les person­nages. Les yeux et les oreilles sont préparés. Un acteur aimé est aussi comme une forme connue, et que chacun dessine d'avance. Et c'est[[103]](#footnote-104) par là que le génie trouve son chemin. Comme un beau bahut ; il ressemble à tous les bahuts, mais il est beau. Où les autres bahuts sont sculptés, il est sculpté, mais par le génie. La ligne est selon la coutume ; mais infléchie ou relevée un peu ; et cela suffit. Il y a très peu de différence entre une belle chose et une chose qui ne mérite même pas attention ; comme on voit souvent un visage qui ressemble à un beau visage, et qui est laid.

« C'est un métier de faire un livre, dit La Bruyère, comme de faire une pendule ». Stendhal copiait dans les vieilles chroniques des anecdotes italiennes ; je ne sais ce qu'il a mis de son cru dans l'histoire des Cenci, et je suis peu curieux de le savoir. C'est en copiant que l'on invente. Et celui qui fait une pendule, je l'envie si on lui donne d'avance la matière, la chose incrustée, les figures et même la forme. Car s'il hésite entre la forme massive et les colonnettes, il ne choisira pas ; je le vois errant et tâtonnant. Et quelle raison de choisir ? Il n'y a pas des formes belles et des for­mes laides, mais il y a une beauté de toute forme. S'il faut inventer à la fois la forme et la belle forme, c'est trop pour un homme. Un peintre qui a un portrait à faire, il n'a plus guère à hésiter ni à choisir ; et si le modèle veut se poser d'une certaine manière, encore mieux ; le portrait est alors fait d'avance, beau ou laid ; il reste à le faire beau ; l'imagination ne flotte plus[[104]](#footnote-105), et le pinceau va.

Tous les bahuts ne sont point beaux ; mais[[105]](#footnote-106) tous sont d'ouvrier. Un acteur, et chef de troupe, c'est-à-dire ayant métier et outils, ne fera pas toujours une belle pièce ; mais il fera une pièce. Et toutes les pièces sont peut-être faites ; non pas toutes belles ; mais[[106]](#footnote-107) il y a une beauté de toutes. Et si ce n'est pas toujours un homme du métier qui la découvre, c'est toujours un homme qui la reçoit du métier, et qui l'exécute selon les plans de l'artisan. Si les moyens aussi sont imposés, ce n'en est que mieux. Si j'ai dans mon orchestre un premier violon à doubles cordes, c'est une occasion de tirer de lui toute son âme ; ou d'un orchestre, que l'on a formé, que l'on connaît bien, toute son âme. Wagner était chef d'orchestre. Il suffirait de regarder une tête d'homme de Michel-Ange pour comprendre que les plus étonnantes inventions sont très près de la chose, et si voisines de l'ordinaire que c'est seulement l'artisan sans génie qui fait voir la différence. Et cela est vrai aussi des grands poètes, qui disent des choses tout à fait communes, avec les mots de tout le monde, et selon l'ordre le plus naturel. Et il[[107]](#footnote-108) n'existe peut-être pas d'exem­ple plus fort de ce que je dis là que le *gruppeto[[108]](#footnote-109)* des musiciens, qui est un ornement de virtuose, connu, prévu, usé comme un carre­four. Mais écoutez les groupes aux violons dans la mort d'Yseult ; voilà l'inimitable, qui ressemble à tout. Quand je vois que nos artistes se tortillent à chercher du nouveau et de l'inouï, je me permets de rire.

21 mai 1921 (PAE)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°8, 28 mai 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 29, « Artisans »

1939 PAE XXVI, « Artisans et artistes »

# *Libres Propos*, Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

57 (LVII)

Quand on explique que l'or n'est pas plus richesse que le papier, et que les choses mêmes n'ont de prix et de valeur que par le travail, qu'ainsi c'est travail et moyens de travail qui sont richesse ; quand on cite une fois de plus l'exemple clas­sique de l'Espagne, appauvrie par la possession de l'or ; quand on veut détourner l'esprit de ce qui n'est que signe et moyen d'échange pour l'amener à considérer toujours les choses échangeables et le travail qui les produit et renouvelle, tout cela fait un abstrait et froid discours, bientôt réfuté par des exemples de belle apparence. Si nous recevons de l'or, nous pourrons acheter des matières, des machines, enfin les moyens de travail qui justement nous manquent. À la vérité il faudrait prouver que celui qui peut acheter se bor­nera à acheter des moyens de travail, et non des produits tout faits. Il faudrait prouver que celui qui a de l'or ou d'autres signes est aussi ingénieux, et même plus, à fabriquer, que celui qui est obligé de faire miracle de ce qu'il a. Il faudrait prouver que la situation de celui qui attend un héritage est meilleure que celle du pauvre qui n'espère qu'en lui-même, s'exerce et se forme ; ou encore que la position du maître, qui n'a qu'à vouloir pour avoir, est plus favorable que celle de l'esclave, qui s'enrichit de vraie richesse en travaillant pour d'autres. Mais le praticien de la chose se moque de ces discussions, qui sont trop en l'air.

Ce qui est admirable en ce temps-ci, c'est que plus d'un praticien heurte de son outil ces antiques vérités, si longtemps méprisées. L'un remarque, sans voir plus loin, qu'une armée de travailleurs étrangers, employée à remettre nos maisons debout, condamnerait au chômage une égale armée de travailleurs et d'entrepreneurs de chez nous. Paradoxe, car des maisons habitables sont pourtant des biens ; et, quand elles sortiraient de terre par un miracle, nous en serions pourtant moins pauvres. Mais un autre, portant plus loin son regard, aperçoit des conséquences encore plus redoutables. Car le peuple esclave, s'il apprend d'une façon ou d'une autre à se nourrir lui-même en travaillant pour nous, sera riche après cela de savoir, de moyens, d'aptitudes, de procédés, assez pour rache­ter, s'il le veut, la ferme qu'il aura cultivée longtemps pour son maître. Ces choses se voient en plus petit, partout où le maître commence à ouvrir les yeux à l'heure où l'esclave a déjà fait le tiers d'une journée. Peut-être le proverbe qui fit souvent rire : « qui paye ses dettes s'enrichit » montre-t-il maintenant un sens plus profond. Il faudrait donc faire la vraie paix, et n'espérer aucune espèce de richesse hors du travail et de l'échange.

Je devine ici dans le jeu une passion plus forte que le désir d'acquérir sans travailler ; c'est la passion de punir. Comme il y a une apparence, qui n'est point vraie, c'est que c'est l'intérêt qui est cause des guerres, il y a une autre apparence, c’est que la paix doit apporter réparation des dommages ; mais non point. Ven­geance plutôt, sous le nom de punition. On sait combien est puis­sante et populaire l'idée d'un peuple barbare, qui a voulu et préparé la guerre, et qui doit expier. Mais cette idée n'est pas seule ; il s'y mêle, comme en toute vengeance, une sorte d'ivresse de force, d'impatience et de colère, qui ne supporte pas l'idée d'une réparation sans souffrance. Un homme qui sait très bien ce qu'il faut dire a trouvé cette formule, qu'il serait immoral en vérité que le vaincu se trouvât riche et le vainqueur ruiné. Ainsi la morale s'est enrichie d'un axiome nouveau et qui étonne. Car, à peser strictement les termes, on voudrait dire justement le con­traire, et que bien acquis par force ne profite jamais.

22 mai 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

*L’Émancipation*, 15 décembre 1923

LVIII

Dans notre vie publique, je ne vois que le problème de la Guerre qui soit vraiment difficile. Les questions ouvrières se résoudraient par le bon sens. Il ne faut pas oublier que l'affaire Dreyfus, qui était secrète, qui concernait un officier, qui mêlait à la justice des querelles de race et de religion, qui rassem­blait tous les tyrans du même côté, où les citoyens devaient perdre si chacun avait considéré ses intérêts, ses protecteurs et sa propre tranquillité d'esprit, fut gagnée néanmoins pour le fond, sous les yeux du monde entier, qui en perdit le sommeil. Et cela se fit le plus simplement du monde, par la vertu du vote secret, contre quoi les tyrans d'opinion ne peuvent rien. Dès que le citoyen voudra examiner, il n'y aura plus de tyrans chez nous. Mais la guerre est une Gorgone, qui pétrifie par son regard.

J'ai bien cherché pourquoi. Ce ne serait pas si caché si l'on considérait impartialement la nature de cet animal, le seul sur la pla­nète dont on puisse dire qu'il est courageux. Et c'est sans doute aussi le seul qui sente la peur d'avance, comme une déroute d'ima­gination. L'animal fuit, et la fuite emporte la peur ; mais l'homme prévoit la peur et la sent venir ; c'est proprement son ennemie. Cet esprit qui veut juger ne peut point du tout se permettre un genre de trouble qui déshonore. À quoi le souci de l'opinion se mêle aussi, mais par de nobles motifs ; car il est vrai que la face de la peur n'est pas belle à voir. De là cette reprise de soi, cet esprit fermé aux raisons, et surtout aux raisons que la peur approuve. Chacun craint d'être au-dessous de l'Épreuve ; chacun prépare un beau témoignage de ce que peut une volonté ferme ; et nul n'écoute plus ce qui l'ébranlerait. À partir de ce moment-là, il n'y a plus de bon sens.

Il faut voir ce drame en beau ; le beau est le premier signe du vrai. À la table de famille, quand le jeune homme va partir, tout est dur et inflexible, et même féroce en un sens, même la mère, même les douces sœurs, même l'aïeul courbé. Et cela ferait un drame inhumain. Mais ce sont des effets indirects. La peur y est bien pour quelque chose ; oui ; mais la peur vaincue. Tout le problème est là, pour tous ces êtres dont aucun ne veut dire sa pensée, parce que, s'il disait sa pensée, la peur le submergerait. L'enfant ne veut pas qu'on le plaigne ; les autres ne veulent pas le plaindre ; et en cela ils le respectent ; ils se respectent eux-­mêmes. Par cette entente, où l'affection la plus vive s'applique à produire les signes de l'insensibilité Spartiate, un Silence s'établit et une Censure. J'ai vu de ces yeux fixes, et non pas seulement à ceux qui partaient.

Réfléchissez attentivement là-dessus. Que ces hommes et ces femmes aient une opinion politique ou une autre, qu'ils aient ou non des amis chez l'ennemi, que leurs idées soient confirmées ou au contraire niées par l'événement, il n'importe guère ; ils ne sont point soucieux de penser, mais au contraire ils sont soucieux[[109]](#footnote-110) de ne pas penser ; et impatients même de l'irréparable, qui effacera jusqu'à la menace d'une délibération intérieure, qui est ce qu'ils craignent. J'ai ren­contré, ce deux août de l'an de malheur, un vrai socialiste, un jeune, qui pleurait sur Jaurès. « Mais, disait-il, ce n'est pas le temps de pleurer. Il faut être un homme ». Et je voyais bien qu'entre tant d'actions dangereuses, il choisissait la pire. Comme tant d'autres ; et par un juste mouvement d'homme. Il renvoyait toute délibération au lendemain du combat. Attention là ; c'est le vrai péril. Et je ne suis pas même sûr que la suppression des armées permanentes nous mettrait à l'abri de ces mouvements redoutables. Quand le *Maine* fut coulé, l'Amérique fut aussitôt en guerre contre l'Espagne ; et chacun ne pensait plus qu'à avoir du courage. Toutes les révolutions ont fait la guerre, et se sont annulées elles-­mêmes par là. Le tout est de ne point se laisser conduire jusqu'à un deux août, de voir venir de loin la chose, et de la dissoudre par un choix attentif et une surveillance continuelle des hommes politi­ques. Et je reviens à l'idée de Comte, qu'il est bien moins impor­tant de remplacer des chefs par d'autres que de réduire et contra­rier sans cesse tous les pouvoirs, et mêmes subalternes, d'après une meilleure appréciation des passions qui leur sont propres, et des nôtres, encore plus redoutables.

23 Mai 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

1925 EDR 130, « L’Esprit de Guerre »

LIX

J'ai trouvé en Hérodote un bon récit de Xerxès après Salamine. Comme le roi vaincu s'enfuyait il s'éleva une tempête qui risquait de noyer son navire et lui-même, d'autant qu'une foule de Perses de basse condition chargeaient le pont supérieur. On les pria donc de sauter à la mer, ce qu'ils firent. Hérodote ne veut point croire que les choses se soient passées ainsi, et la raison qu'il en donne est bien plaisante : « Je ne puis croire, dit-il, que Xerxès ait jeté à la mer deux ou trois cents de ses sujets, quand il était si simple de noyer à leur place deux ou trois cents des rameurs, qui n'étaient que des Phéniciens ». Étrange humanité ; bien loin de nous. Mais attendez.

Pendant la guerre, au Grand Quartier, il y avait un bureau de renseignements ; et le chef de ce bureau était un homme connu dans le monde entier pour un art de deviner qui était hors de I' ordi­naire. Cet homme ne s'occupait point du tout de nos armées ; mais il pensait continuellement les armées ennemies, leur ordre de bataille, leurs effectifs, et les moindres changements. Du moins il le croyait. Remarquez que nous n'avons prévu ni le repli allemand sur la ligne Hindenburg, ni la foudroyante offensive de l'année dix-huit, qui poussa jusqu'à Château-Thierry. Mais quel jeu pas­sionnant, que de suivre les divisions allemandes, de les perdre un moment, de les retrouver ; de raisonner hardiment sur de faibles preuves, et soudain de recevoir deux ou trois renseignements précis et concordants qui vérifient une supposition ingénieuse. On devine les discussions, les doutes, les partis, les paris ; mais de toute façon le jeu était beau ; et le chef du bureau en question le jouait supérieurement.

Il n'y a pas de plus émouvante démarche, dans n'importe quelle recherche, que l'expérience provoquée et décisive. Je suppose qu'un certain régiment, avec sa division, avec l'artillerie qui l'accompagne, est en ligne dans une région bien déterminée. Tous mes renseignements conduisent à la même conclusion ; mais ce n'est encore qu'une pensée. Il faudrait y aller voir. Ainsi fait-on. Un de nos régiments en ligne reçoit l'ordre d'organiser une patrouille pénétrante. L'ordre voyage. La patrouille surprend un poste ennemi, et détruit un abri de mitrailleuse. Sur quoi le Bureau des renseigne­ments cherche sa nourriture, et ne trouve rien. « Quoi ? Pas un seul prisonnier ? Pas même une patte d'épaule ? Tout est à refaire ». Nouvel ordre ; nouvelle patrouille. Prisonnier ou patte d'épaule. L'ingénieux devineur a gagné ou perdu. Et de rire. Car si l'un perd l'autre gagne. Maintenant que nous ayons des blessés ou des tués dans l'affaire, qui donc y pense ?

Le livre de Pierrefeu, qui certes ne dit point tout, mais qui est vrai, semble-t-il, en ce qu'il dit, dessine assez bien ces figures de Grands Joueurs, qui poussent les hommes en avant comme on pousse les pions aux échecs. Je sais aussi que ces Messieurs du Grand Quartier, quand ils retournaient aux unités combattantes, se faisaient très bien tuer. Ils devaient même chercher la mort, il me semble, s'il restait en eux quelque chose d'humain. Mais je juge mal de ces hommes supérieurs ; je ne les comprends point. Je me souviens d'avoir entendu, c'était avant la guerre, et à quel­que déjeuner d'Importances, un homme certainement éminent et même généreux qui disait : « Les soldats sont comme la terre glaise dont le grand homme fait une statue ». J'essayais de lire sur ce visage hautain. Peut-être se plaisait-il seulement à marcher sur nos rêveries pacifiques. Mais ces discours-là, il faut les payer. Le temps de payer étant venu, cet homme partit pour la guerre ; il en est même revenu, avec ses bras, ses jambes, son orgueil et ses opinions.

24 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

LX

La route en lacets qui monte. Belle image du progrès, qui est de Renan, et que Romain Rolland a recueillie. Mais pourtant elle ne me semble pas bonne ; elle date d'un temps où l'intelligence, en beaucoup, avait pris le parti d'attendre, par trop contempler. Ce que je vois de faux, en cette image, c'est cette route tracée d'avance et qui monte toujours ; cela veut dire que l'empire des sots et des violents nous pousse encore vers une plus grande perfection, quelles que soient les apparences ; et en bref l'humanité marche à son destin par tous moyens, et souvent fouettée et humiliée, mais avançant toujours. Le bon et le méchant, le sage et le fou poussent dans le même sens, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non. Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins. Mais grand merci. Je n'aimerais point cette mécanique, si j'y croyais. Tolstoï aime aussi à se connaître lui-même comme un faible atome en de grands tourbillons. Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit bien de tant de maux. Mais moi, je ne puis croire à un Progrès[[110]](#footnote-111) fatal ; je ne m'y fierais point. Je vois l'homme nu et seul sur sa planète voyageuse, et faisant son destin à chaque moment ; mauvais destin s'il s'abandonne ; bon destin aussitôt, dès que l'homme se reprend.

Suivant Comte en cela, je chercherais une meilleure image de nos luttes, de nos fautes et de nos victoires. Si vous avez quelque­fois observé une barque de pêche, quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez assez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne nous veut rien, ni mal ni bien ; il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts, et toute vie éteinte, il s’agiterait encore ; et ce vent de même souffle­rait selon le soleil ; forces impitoyables et irréprochables ; la vague suit le vent et la lune, selon le poids et la mobilité de l'eau ; ce vent mesure le froid et le chaud. Danse et course selon des lois invariables. Et pareillement la planche s'élève et s'abaisse selon la densité, d'après cette invariable loi que chaque goutte d'eau est portée par les autres. Et si je tends une toile au vent, le vent la repousse selon l'angle ; et si je tiens une planche en travers du flot, le flot la pousse aussi, comme le flot s'ouvre au tranchant de la quille et résiste sur son travers. D'après quoi, tout cela observé, l'homme se risque, oriente sa voile par le mât, les vergues et les cordages, appuie son gouvernail au flot courant, gagne un peu de chemin par sa marche oblique, vire et recommence. Avançant contre le vent par la force même du vent.

Quand j'étais petit, et avant que j'eusse vu la mer, je croyais que les barques allaient toujours où le vent les poussait. Aussi lors­que je vis comment l'homme de barre en usait avec les lois inva­riables et bridait le vent, je ne pris point coutume pour raison ; il fallut comprendre. Le vrai dieu m'apparut, et je le nommai Volonté[[111]](#footnote-112). En même temps se montra la puissance et le véritable usage de l'intelligence subordonnée. La rame, le moulin, la pioche, le levier, l'arc, la fronde, tous les outils et toutes les machines me ramenaient là ; je voyais les idées à l’œuvre, et la nature aveugle gouvernée par le Dompteur[[112]](#footnote-113) de chevaux. C'est pourquoi je n'attends rien de ces grandes forces, aussi bien humaines, sur lesquelles danse notre barque. II s'agit premièrement de vouloir contre les forces ; et deuxièmement il faut observer comment elles poussent, et selon quelles invariables lois. Plus je les sens aveugles et sans dessein aucun, mieux je m'y appuie ; fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. Si je vire mal, c'est ma faute. La moindre erreur se paye ; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment ; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable ; je veux seulement lui passer la bride.

25 Mai 1921 (LP, VE)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

1942 VE I, « La ruse de l’homme »

LXI

Quand on me dit que les intérêts sont la cause principale des guerres, ou, en langage plus ambitieux, que ce sont les forces de l'économique qui poussent les peuples les uns contre les autres, je reconnais aisément une idée qui court partout ; c'est comme une monnaie usée par l'échange et que l'on reçoit d'après ce signe seulement. Mais dès que j'examine une telle idée, je la juge faible et sans vérité. Vainement je vois avan­cer des preuves prises de tous les temps et de tous les pays. Je n'y saurais même point répondre ; je suis écrasé par cet immense sujet. Comment prouver que ce n'est pas un développement indus­triel presque démesuré qui a poussé l'Allemagne à la guerre ? Tant de gens parlent et pensent contre mon avis ; et le pire c'est qu'en ce monde humain ce que l'on croit et même ce que l'on dit est partie du fait. Si les gens croient tous ou presque tous que l'expansion économique ne peut se faire que par une guerre heu­reuse, tout se passe alors comme si ce qu'ils croient était vrai. Le lieu commun est cause. Je garde pourtant l'idée qu'il n'est point de l'essence de l'Économique de faire la guerre. Ferme conviction, qui peut conduire à lire les faits autrement ; mais il faut que j'en rende compte.

Je conçois donc, à la manière de Platon, un homme, construit comme nous sommes tous, tête, poitrine et ventre ; et je cherche ce qui, dans cet assemblage, fait naturellement paix, guerre, ou commerce. De la partie dirigeante, qui est la tête, je ne dirai rien aujourd'hui, sinon qu'il me semble qu'elle n'approuve pas la guerre, mais qu'elle s'y laisse entraîner. Personne n'a voulu la guerre, à les entendre ; et je crois qu'ils sont tous sincères en cela. Je cherche donc quelque chose qui soit plus fort que la tête, et qui l'entraîne malgré elle. Or le ventre est exigeant ; ses besoins principaux, qui sont de nutrition, ne souffrent point de délai. II faut acquérir et consommer ; par travail et échange, si l'on peut ; par violence et meurtre si l'on ne peut autrement, Voilà donc la guerre ? Mais point du tout. C'est vol et pillage ; ce n'est point guerre. Je ne puis appeler guerre, en l'individu que je veux considérer, cette chasse sans pitié que la faim, l'avidité, la convoitise, la peur de manquer éperonnent. Un bandit n'est nullement un homme de guerre. Il nuit aux autres en vue de se conserver lui-même. Si l'individu que je considère est mû seulement par le ventre, la tête suivant et conseillant comme il arrive quand les besoins font émeute, ce n'est point là un guerrier. Un guerrier est un homme qui prend parti de se faire tuer plutôt que de reculer. L'animal se risque bien quand il a faim ; mais il ne résiste pas à une force évidemment supérieure. Le ressort de la guerre n'est point là. On le dit souvent, que le ressort de la guerre est dans cette partie animale qui a faim, qui a soif, qui a froid ; mais je ne le crois point du tout.

J'aperçois un meilleur guerrier, le thorax. Là siège la colère, fille de richesse et non de pauvreté. D'autant plus redoutable que l'homme est plus dispos et mieux nourri. Ici commence le tumulte qui vient de force sans emploi ; qui s'augmente de lui-même et s'irrite de son propre commencement. Car c'est une raison de frapper, si r on menace ; et si l’on frappe, c'est une raison de frapper encore plus fort. Jeu, dans le fond. Ambition, prétention, emportement, fureur. Non pas tant signe que quelque chose manque, que signe que quelque chose surabonde, qu'il faut dépenser. Guerrier n'est pas maigre ni affamé ; riche de nourriture et de sang au contraire ; et produisant sa force ; et s'enivrant de sa force. Défi, mépris, impatience, injure ; commencements d'action, signes, poings fermés. Main disposée non pas pour prendre, mais pour frapper. Cherchant victoire, non profit. Surtout emportement, comme d'un cavalier qui fouette son cheval ; mais l'homme guerrier se fouette lui-même. Frapper, détruire. Nuire aux autres et à soi, sans espérance, ni convoitise, ni calcul. à corps perdu. Voilà mon homme sans tête parti pour l'assaut ; non parce qu'il manque de quelque chose, mais parce qu'il a trop. En un combat d'avares, il n'y aurait guère de sang versé.

26 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

62 (LXII)

L’homme n'a guère de jugement ; mais[[113]](#footnote-114) l'Humanité montre un jugement infaillible. Qui va aux Salons, il est perdu ; qui va aux Musées, il est guéri. Rien n'est plus plaisant que l'espèce d'égarement qui saisit les hommes de goût dès qu'ils se font Critiques[[114]](#footnote-115). Car il est vrai que la masse des œuvres consacrées assure l'esprit et le met en possession du Beau ; mais il est vrai aussi que cette masse d'œuvres ne laisse pas voir le plus petit commencement d'une règle pour Juger. Je sais très bien reconnaître le Beau, en Beethoven[[115]](#footnote-116), en Michel-Ange, en Shakespeare ; mais[[116]](#footnote-117) je ne sais point le voir en telle musique neuve, en telle peinture fraîche, en telle pièce d'avant-hier. L'imagination est trop forte ; le jugement est décoché suivant l'humeur, et cette première opi­nion recouvre l'œuvre entière comme d'un voile. Hésitant d'abord et même flottant ; puis[[117]](#footnote-118) soudain ferme et obstiné sur un jugement de hasard, voilà l'esprit humain. Je vois que nos peintres d'Institut sont durement traités par l'ordinaire de la Critique ; sans aucun doute on les a loués en d'autres temps. Et je vois qu'on paye quelquefois très cher des barbouillages dont il est aisé de dire tout le mal possible. Il y a un grain de folie dans tous ces jugements. Aussi pourquoi vouloir juger de premier mouvement et comme d'instinct ? La prévention nous guette et nous tient toujours. Pour­quoi ne pas vouloir être prévenu, mais bien prévenu ?

On me fit entendre un jour une courte composition de Beethoven[[118]](#footnote-119), que je ne connaissais point, copiée à la main et sans nom d'auteur. Je fus prudent, et je ne dis rien d'irréparable ; mais le jugement manquait d'assurance. Il n'y a qu'un moyen de se garder contre de telles surprises, c'est de connaître tout. Mais il vaut mieux reconnaître que les grandes œuvres sont toujours plus puissantes, plus saines à l'esprit dans l'éclairement de la gloire. Qui se défie ne juge qu'à demi, et en quelque façon se refuse. C'est comme si l'on résistait au maître de danse. Raideur n'est point danse. Ou au maître d'équitation. C'est un défaut commun de vouloir inventer en apprenant. Michel-Ange, presque enfant, fut trouvé copiant une sculpture antique ; ainsi il travaillait en amour et grâce, sans résister ni se défendre ; et c'est ainsi que l'on devient fort.

Ce paradoxe est frappant dans les Beaux-Arts ; et peut-être n'y a-t-il que le Beau qui nous humanise. Dans toute recherche, et malgré les apparences, que ce soit Politique, Physique, ou même Géométrie, il faut savoir se mettre à l'école et s'y remettre, et ne point se jeter dans la première objection venue ; mais toujours dans l'humain se chercher soi-même ; enfin se conformer selon la Grandeur. Épicurien si je lis Lucrèce ; Stoïcien avec Marc ­Aurèle, et copiant la physique de Descartes. Les erreurs de Descartes sont bonnes ; elles sont sur le bon chemin. Leibniz n'a pas, à ce qu'ils disent, tout à fait compris ses Infiniment Petits ; c’est juste­ment là que je m'instruirai, imitant ce mouvement humain, juste compromis entre le supérieur et l'inférieur.

**[**L’histoire fait partie de la vérité esthétique ; elle nous permet de suivre le changement et même de le prévoir et de l’attendre ; alors le grand artiste n’est plus pour nous scandaleux comme il fut pour ses contemporains ; l’histoire l’attendait, l’histoire l’annonçait ; on dira que c’est réduire l’histoire et effacer la politique. Oui, mais ce sera peut-être l’effet le plus étonnant des beaux-arts, de nous intéresser aux dynasties du pinceau et de ne pas seulement laisser un peu d’attention pour les rois de force.**][[119]](#footnote-120)** Cette grâce du corps et de l'esprit ensemble, et[[120]](#footnote-121) qui invente avant les preuves, je la conquiers par l'obéissance. Et j’ai trouvé sublime ce mot de Michel­-Ange, presque au terme de sa vie, comme on lui demandait : « Où vas-tu si vite, par cette neige ? » « À l'école, répondit-il, pour essayer d'apprendre quelque chose ».

27 mai 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 6, « L’École du Jugement »

1939 PAE XXVII, « L’école du jugement »

LXIII

Ici et là on voit des trous, des soubassements et des piédestaux, qui annoncent autant de monuments consacrés au Courage et à la Victoire[[121]](#footnote-122). Et pourtant[[122]](#footnote-123), chose remarquable, personne n'attend rien de beau ; le public, autant que l’on peut savoir, se prépare à critiquer non à admirer ; et ceux qui organisent voudraient que la chose fût déjà dressée depuis longtemps, et qu'on n'y pensât plus. Je plains les artistes, qui vivent et travaillent dans ce mauvais air. J'imagine quelque gymnaste, sur le point de se lancer au trapèze pour quelque saut difficile, et la foule assurée qu'il va tomber, et lui aussi. Un timide ne peut bien danser, surtout si les spectateurs se moquent déjà. Au jeu de ballon les équipes sont mieux sou­tenues.

Le défilé de la Victoire fut certainement beau. Mais aussi le public n'avait point de doute ; l'admiration attendait l'œuvre, et bondissait au devant. L'exécutant, grand ou petit, n'avait point l'intention de plaire ; il ne cherchait pas ; il n'inventait pas ; il allait tout droit selon une règle connue ; libre et assuré. Comme dans la danse bretonne, si bien mesurée ; tous beaux, et sans aucune faute. Seulement[[123]](#footnote-124) imaginez, dans un défilé militaire, le moindre essai de mimique hors de la règle, la moindre intention de plaire ; le ridicule passerait aussitôt toute attente. Ou, dans une danse libre, une mimique amoureuse ; ce seraient des grimaces de singe.

En cette perspective des Tuileries, si l'on s'y promène, on voit de tout, du beau et du laid, et le public ne sait point choisir, à ce qu'il semble. Toutefois[[124]](#footnote-125) les deux Arcs plaisent absolument. Non par le détail, les allégories et les anecdotes, qu'on ne voit même pas, mais par une simplicité de formes qui doit très peu à l'imagination et presque tout à l'art de bâtir. Ces voûtes suivent la plus simple des courbes, la plus connue, la plus ancienne ; c'est la forme naturelle du pont et de l'aqueduc. Et il est bon de remarquer que ces antiques constructions plaisent encore, même par des restes mutilés. Forte leçon pour le promeneur. D'après quoi il jugera aisément tout ce peuple de statues, méprisant celles qui veulent plaire, se détournant de celles qui parlent, interrogeant celles qui ne disent rien, comme Ganymède, ou César, ou Hercule, ou les Nymphes chasseresses. Encore mieux cet homme nu, qui n'est rien du tout et ne fait rien, et n'exprime rien. C'est un homme.

On connaît l'homme sans tête de Rodin. C'est un homme qui marche. Et ce qu'on en peut dire de plus simple, c'est que l'artiste n'a point trouvé de tête qui fût ici convenable, et qui sût marcher avec le corps. La simplicité ne peut aller plus loin. Cet homme qui marche ne veut rien exprimer. Je crois pourtant que cette puissante métaphore est entrée dans nos pensées. Je la retrouve en Liluli. Non pas épuisée. Inépuisable. Car les pensées sont vaines, instables et folles quand l'action est en marche. Comme de ceux qui faisaient la guerre ; leurs motifs étaient variés et changeants comme les nuages au ciel ; et cela n'importait guère ; la poitrine et les jambes étaient déjà en route. L'action dévore la pensée. Et, par opposition, considérez le Penseur qui se retient d'agir, bras et jambes noués, corps replié ; non pas une forte tête ; non pas un grand front ; non pas cette sotte mimique, et ridicule, de l'homme qui exprime pour les autres cette pensée de comédie : « Il me vient une idée ». Mais plutôt c’est le corps retenu et comme enchaîné qui fait que cette tête, qui ne signifie rien, exprime pourtant quelque chose. Justement en la place qui lui convient, devant le temple des morts. **[**Juste au péristyle du Panthéon « offert par le peuple de Paris ». Il y a de ces harmonies dans les actions des foules.**][[125]](#footnote-126)** Et l’homme sans tête ne serait pas mal placé non plus, entre les deux Arcs, sur le chemin de la Victoire.

28 mai 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos,* Première Série, Première année, n°9, 4 juin 1921

1939 PAE XXVIII, « L’homme sans tête »

Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

64 (LXIV)

« Il ne faut plus que cela soit ». Cette noble parole du président des États-Unis pourrait être gravée sur tous les monuments qui veulent honorer les morts. Chacun, je pense, y lirait sa propre pensée, enfin mise au jour et comme ressuscitée, après l'épreuve de la mort. Ainsi les guerriers aux bras nus auront servi l'Humanité encore plus qu'ils n'espéraient. Le salut immédiat est quelque chose ; mais la reconnaissance est mise au tombeau avec les morts. Il n'y a que l'Idée qui ressuscite d'entre les morts ; et elle suffit.

Que n'ai-je pas entendu au sujet de ces jeunes armées ? On n'avait rien vu pourtant de plus beau sur la planète, depuis que les Croisés voulurent délivrer le tombeau d'un Dieu. Piété égarée, mais belle. Égarée, car l'esprit n'est point en un lieu ni sous une pierre ; et le souvenir n'est qu'un génie subalterne près de la Volonté. Mais belle ; car oubliant leurs patries d'un moment, les Croisés s'armaient pour le service de l'Homme Divinisé. Humanité voilée. Faible lumière. Grand cœur. Ils n'osaient pas dire : « Nous voulons » ; mais ils disaient ingénument : « Dieu le veut ». C'était le Droit Humain, mais enveloppé. La Charte Humaine, mais illisible.

Les Américains osèrent dire : « L'Humanité veut ». Enveloppement et confusion encore ici. Courage est mirage. C'était éveiller puissance contre puissance. C'était seconder, en même temps que des milliers d'efforts généreux, des intérêts moins nobles qui partout suivent les armées. Et la première apparence couvrit le monde entier d'une ombre froide. Souvenez-vous du temps où le président Wilson fut renié ; avant que le coq chantât. Pis que renié, calomnié ; pis que calomnié, obscurci et brouillé par ce nuage d'encre que les intérêts savent si bien lancer. Mais la vase retombe ; l'eau s'éclaircit. Miracle ; l'idée nous revient plus pure et mieux séparée. L'âme des guerriers aux bras nus est intacte et immortelle.

Notre pensée à tous. N'imaginez pas que je les aie crus un seul moment, ces comédiens au visage tendu. Dans le moment qu'ils me jetaient leurs imprécations folles, et le funeste serment au malheur, avec la fermeté d'hommes qui jugent et savent, je voyais leurs mains trembler convulsivement. Il fallait tourner autour, chercher et attendre l'homme. Je l'ai su quelquefois ; quelquefois non. L'injure vient vite en riposte ; et de toute façon il faudra pardonner beaucoup à ceux qui revenaient de la guerre, et dont les gestes furent longtemps réglés, et les ripostes contenues, sous peine de mort. Ce premier heurt entre ceux qui sortaient d'esclavage et ceux qu'on aurait crus libres fit reculer encore la pensée juste, qui peut-être cherchait occasion de sortir. L'homme est un animal peu maniable, par ces[[126]](#footnote-127) passions qui l'étranglent, qui sont de lui, et dont il demande compte aux autres.

La guerre nettoie, par l'excès de la servitude, par l'instabilité de tout, par l'extrême fatigue, par une fraternité sans parole ; par l'inu­tilité des faux semblants ; par la crudité de tout. Un canonnier, nature épaisse, revenant de voir des prisonniers tout frais, me disait, avec des larmes en ses gros yeux : « Ce sont des hommes comme nous ». Il leur avait donné tout son tabac. L'idée que l'on pouvait vivre en paix et confiance avec les hommes de l'autre tranchée fut familière à tous les combattants, autant que je sais. Ainsi, agissant selon la guerre, ils pensaient selon la paix. Mais c'est ce que les civils ne surent point faire, étranglés de fureur, de chagrin et de peur, et remâ­chant des pensées douloureuses et insupportables ; volontairement douloureuses et insupportables. Quelques-uns n'iront jamais au-delà, refermés à jamais sur leur petite humeur, qu'ils croient sagesse gou­vernante. Je crois le voir à leur visage, où le médiocre s'est refroidi et figé. Âmes perdues ; leur pensée, ce sera pour quelque autre existence, comme disent les bons théosophes. Mais d'autres, après le président Harding, ont osé ; chacun selon son grade. Je les vois reve­nir à la vie ; jusqu'à ce diplomate, qui ouvrant un œil, s'est risqué à dire : « Il faudrait qu'il n'y eût plus de guerre ; mais il en sera comme il plaira à Dieu ». Un peu plus de courage, Excellence. « Dieu le veut » n'est pas le cri de la Nécessité.

29 mai 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

*L’Émancipation*, 15 janvier 1924

1939 SM1, XIV, « La noble pensée américaine »

LXV



Les situations politiques seraient claires et excluraient même l'hésitation si l'on voulait les voir. Mais les hommes communé­ment pensent par humeur, et ne suivent point l'idée. Au cours de la guerre, il arriva qu'un de nos camarades reçut indirectement quel­ques nouvelles de Lille. « Il paraît, nous dit-il, que l'existence va son petit train. L'inspecteur d'Académie est mort ; le proviseur du lycée a été nommé à sa place, et le censeur à la place du proviseur. Tous sont régulièrement payés. Les jeunes gens passent leur baccalauréat devant ces messieurs de l'Université ; on leur donne des diplômes. Le recteur de l'Académie, qui autrefois allait à pied, a maintenant une auto et un chauffeur qui attend ses ordres ». Ces nouvelles, publiées dans notre petit cercle d'hommes de troupe, amenèrent des réactions vives, mais d'un instant. L'un dit : « Voilà comment ils pillent et rançonnent ». — « Mais pourquoi, dit un autre, ces choses-là ne sont-elles pas écrites dans les journaux ? La guerre est déjà un assez grand malheur. Qui donc a intérêt à la faire durer, par des mensonges qui nous mettent en fureur ? » — « Les gros, dit un autre, ont toujours un lit, et les petits couchent par terre, là-bas comme ici ». — « Les pouvoirs, dis-je, sont tous alliés et amis. Si jamais nous tenions Guillaume en prison, cette prison serait un beau château, avec un bon lit, un valet de chambre, un cuisinier, trois bons repas par jour, et un étang pour pêcher à la ligne ». Cela parut trop fort ; et chacun de chercher des supplices, car la mort paraissait trop douce. Ainsi ces hommes naïfs se consolaient de n'avoir point de lit, ni même de l'eau pour se laver.

Mais moi, qui voulais comprendre une chose après l'autre, et les enchaîner le mieux possible, je suivais d'étranges pensées ; elles n'ont point changé de visage. Elles sont les mêmes aujourd'hui qu'en ce temps-là, si ce n'est qu'elles enferment moins d'amertume, parce que je suis sorti d'esclavage et de misère. Car je voudrais bien comprendre pourquoi toute relation d'amitié et de paix avec l'ennemi serait crime pour des soldats ; permise au contraire à d'autres servi­teurs de l'État ; permise et même approuvée. Car on dira, n'en doutons pas, et on a certainement déjà dit que ce recteur, ce pro­viseur, ces professeurs assuraient au mieux, chacun en ce qui les concernait, l'existence commune, et dans des conditions difficiles ; qu'ils surmontaient l'humiliation de collaborer avec l'ennemi ; et que c'était là encore un genre de courage. Peut-être leur a-t-on donné la croix de guerre. Et j'imagine une citation presque vraisemblable : « A assuré, sous la domination de l'ennemi, la marche régulière des services qui lui étaient confiés. S'est assuré l'estime d'un tyran injuste et brutal, par un continuel et strict dévouement à ses fonctions et à son métier ».

Il est scandaleux, j'en conviens, qu'un simple homme de troupe puisse traiter de tels problèmes, qui appartiennent à la Haute Poli­tique. Et j'avoue que la guerre, par sa logique propre, doit tuer la liberté d'écrire. Dans le fait elle ne l'a pas tuée ; et c'est donc la guerre qui doit périr. Car le Système[[127]](#footnote-128) ne se tient pas. Il me semble que le moins qu'on puisse exiger d'une ville occupée par l'ennemi, c'est une soumission hostile, sans aucune complaisance. Il est clair que l'ennemi a intérêt à assurer l'ordre, et à rétablir les conditions ordinaires de l'existence. Mais le devoir est clair pourtant ; il ne faut point faire le jeu de l'ennemi ; il faut le contrarier au contraire. Se maintenir en guerre, autant qu'on le peut faire sans armes ni moyens de résistance. Le soldat doit se faire tuer plutôt que de servir les desseins de l'ennemi de quelque manière que ce soit. La raison qu'il faut instruire les jeunes, et les conduire au baccalauréat est bien faible, quand d'autres donnent leur vie. La crainte d'être emprisonné ou déporté dans un camp de punition est une excuse, mais bien faible, si l'on considère que la défaillance d'un soldat en présence de dangers bien plus redoutables est aussitôt punie de mort. De toute façon, si l'on cède à la menace, on doit donc, il me semble, se punir soi-même en vivant comme un pauvre, en allant à pied et dans la crotte, en refusant toute part de la richesse et de la puissance enne­mies. Mais cette idée ne vient point. C'est le soldat qui fait la guerre, et c'est le Prince qui la conduit. L'homme privé vit selon la paix autant qu'il peut, et sans crime. Mais ne nous dit-on pas que le Prince aujourd'hui c'est nous tous ? Et, de toute façon, un chef de service ne représente-t-il pas le Prince ? Quelle est donc cette comédie ?

30 mai 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

*L’Émancipation*, 15 mars 1924

1939 SM1, XV, « La paix dans la guerre »

LXVI

La Ligue des Droits de l'Homme est pour moi comme un baromètre politique. D'après ce qu'elle ose, je juge de ce que je puis espérer. Les forces sont équilibrées en ce pays-ci de telle manière que, d'un côté, la bourgeoisie pensante ne peut rien sans le prolétariat, qui il est vrai ne lui manque jamais, mais que, d'un autre côté, le prolétariat ne peut rien sans la bourgeoisie pensante, qui, par malheur, lui manque souvent. Et je dis bourgeoisie pen­sante par opposition à la bourgeoisie bêlante ; car le prolétariat pense énergiquement. De ce côté-là je suis tranquille ; il en sortira toujours assez de bon sens et de courage pour sauver l'idéal humain, si la force répond à l'intention. Mais du côté de la bourgeoisie pen­sante, si forte, dès qu'elle veut, par l'écrit et la parole, et bien placée pour orienter et instruire une masse honnête et hésitante, je n'aper­çois pas encore les signes du redressement. Les Détourneurs y ont encore trop de puissance. Allez leur proposer quelque document, ou quelque raisonnement, ou quelque jugement sur les origines de la guerre, et vous vous en apercevrez.

Il faut pourtant que l'on arrive à apprécier en toute liberté d'esprit une politique qui s'affirme, qui continue, et qui nous promet encore des fruits amers. Il faut pourtant choisir. Guerre ou Paix. Je me sou­viens d'avoir dit à des amis, qui assurément ne l'ont point oublié, au lendemain d'une élection présidentielle qui n'était certes pas selon les vœux de la Ligue des Droits de l'Homme ; « Cette fois, c'est la guerre, et nous n'y échapperons pas ». C'était trop dire. Une telle opinion est par elle-même funeste, à soi-même et aux autres. Dans le jeu des opinions, il faut se garder d'annoncer le pire. Et, dans l'ordre politique, tout est variable et modifiable, même par de faibles causes. Bien plus, je suis loin de croire que le parti qui arrivait alors aux affaires apportât quelque projet suivi. Mais enfin importance était rendue, par cette révolution du palais, justement à tous ces conseillers remuants et ambitieux qui, depuis l'affaire Dreyfus, n'arri­vaient plus à se faire entendre. Et les preuves ne manquèrent point. Tout fut remis en ordre, conformément à un mot fameux, comme si l'affaire Dreyfus n'avait pas existé. Il n'est pas possible de soutenir que ce changement intérieur fût favorable à la paix Européenne. Au contraire on pouvait prévoir, sans déraisonner, que l'occasion nous trouverait désormais plus prompts à saisir l'arme. Ce sont des nuances ; les discours, le ton, les maximes des hommes d'état ne se mesurent point comme on mesure les conditions d'une expérience de physique. Quand, après l'événement, et étant déjà aux armées, je lus le Livre Jaune, j'eus l'impression encore que la redoutable crise Balkanique nous avait touchés dans un mauvais moment, déjà en armes, inquiets, impatients, et servis par des hommes qui n'avaient pas su modérer en eux-mêmes les mouvements de l'espérance, de l'ambition et de la colère. Et depuis, dans la mêlée des documents et des arguments qui s'annulent les uns les autres, je n'ai point réformé mon jugement.

Qu'un tel jugement soit discutable ; qu'il aille par préjugé politique au-delà des preuves, qu'il réponde à une manière de concevoir les puissances, les droits et l'idéal humain, c'est ce qui est évident. Je ne suis point miroir, ni personne, pour renvoyer l'exacte copie des évé­nements. Il faut choisir ; les documents ne décideront pas à ma place. Mais qui ne voit que si l'on prétend écarter toute recherche et toute discussion sur ce sujet-là, c'est aussi choisir ? C'est barrer le chemin qui conduit le plus naturellement un homme de bonne foi à méditer utilement sur les véritables causes des guerres et sur les moyens réels de fonder la paix. Je vois présentement les mêmes méthodes en marche, les mêmes secrets, les mêmes imprudences, et les mêmes hommes. Et j'admets qu'on puisse approuver une telle poli­tique, ou qu'on la juge inévitable, fatale, hors de nos prises. Seule­ment, quand je vois que la Ligue, qui fut notre ligue, se montre si prudente, si lente, si paresseuse à examiner, si prompte à couvrir, j’ai le droit de dire que mon baromètre ne remonte pas.

31 Mai 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

LXVII

Je me vante d'être le seul maintenant à représenter le Combisme intégral. De ceux qui ont gagné cette belle partie vers la fin du dernier siècle, les uns sont aujourd'hui communistes, d'autres sont nationalistes. Et le chef lui-même, qui vient de mourir, avait depuis longtemps quitté son propre parti. Pour moi j'y reste attaché, assuré que tous les hommes libres y reviendront. Mais pour les jeunes, qui ne savent pas de quoi je parle, quelques explications sont néces­saires.

Le Combisme n'est autre chose que l'action permanente de l'élec­teur sur l'élu. Et voici comment l'on procède. Tous les citoyens, de quelque parti qu'ils soient, et qui ont fait serment à eux-mêmes de contrarier le jeu des Grands Politiques, envoient à la Chambre un homme plus ou moins modéré, plus ou moins tenu par ses relations et par ses intérêts ; les nuances n'importent pas ici autant qu'on pourrait croire ; en règle générale on peut poser que n'importe quel député, dès qu'il est laissé à lui-même, fait le jeu des Grands Politi­ques. Mais il ne faut que de vigilants comités, et quelques hommes sûrs qui veuillent donner un peu de leur temps. Ces hommes viennent en mission près du député, et lui parlent énergiquement toutes les fois que cela est nécessaire, soit pour signaler les puissances locales, toujours portées à favoriser les protégés des Grands Politiques, soit pour préparer la chute des Grands Politiques eux-mêmes, dès qu'ils deviennent arrogants et secrets. Par ces continuelles manœuvres, les hommes dévoués dont je parle s'exposent à de furieuses attaques, qui peuvent aller jusqu'aux coups de poing. Mais on en trouve qui acceptent ces risques ; et on en trouve d'autres, dans chaque ville, qui, sans l'espoir d'aucune récompense et pour la beauté du jeu, leur font une garde du corps.

Les choses se passent plus simplement qu'on ne croit. Le préfet, dès qu'il est surveillé, administre au lieu d'intriguer avec les Salons, avec les Chefs militaires et avec les Messieurs prêtres. Le député, dès qu'il se sent surveillé, parle au nom de cette opinion réelle et agissante, dont il éprouve continuellement la pression. Le ministre, dès qu'il considère les masses électorales remuantes et décidées, se moque des Académiciens et des Actrices, et gouverne en plébéien, ce qui est aussi amusant que de gouverner en parvenu. Combes fut l'homme qui joua ce jeu spontanément et pour son compte, et qui sut rappeler aux députés ce que les délégués des Comités Politiques leur avaient déjà dit. Quand la politique républicaine, car c'est son nom, est ainsi orientée et vivante, on trouve toujours un Combes. Si vous demandez ce que fera le Combes de l'avenir, je réponds qu'il ne fera rien qu'administrer et empêcher le mal qui s'appelle négocia­tion ambitieuse, traité secret, alliance avec les droites, politique de force, Guerre. Rien n'est plus simple, mais il faut s'y mettre.

Un prêtre pourrait être Combiste. Car il n'est point vrai que cette politique, radicalement républicaine, ait pour fin de contrarier ou de favoriser telle ou telle opinion de l'ordre moral ou religieux. Et le vrai prêtre se sent même plus libre et plus digne, lorsqu'il n'est plus[[128]](#footnote-129) l'allié ni le serf des puissances politiques. Mais les prêtres qui se mêlent de politique ne peuvent pas être Combistes. Un académi­cien ne peut pas être Combiste. Un général ne peut pas être Combiste. Un millionnaire ne peut pas être Combiste. Une actrice ne peut pas être Combiste. Un député cesse d'être Combiste dès qu'il peut. Je fais exception pour quelques caractères de fer, que les inju­res n'ébranlent point, mais au contraire affermissent. Pelletan fut le modèle de ces hommes incorruptibles. Mais l'animateur du régime, ce fut Jaurès.

Tous les tyrans, sans exception, redoutent le Combisme. Tous ceux qui dépendent du jugement de la société oisive et brillante sont secrètement fatigués du Combisme, même quand ils le servent fidè­lement. Il arrive même que les délégués et les comités fléchissent sous l'injure et la menace. Mais l'électeur connaît des plaisirs vifs et sans mélange. Il sent et exerce son pouvoir, évitant par état les pièges de l'ambition et de la vanité. Quel bon petit roi c'était là !

1er juin 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

1925 EDR 90, « Combes »

1926 CCP VI, 9, « Le Combisme, ou l’électeur devant l’État »

68

La commémoration, en ces temps-ci, ramène[[129]](#footnote-130) l'attention uni­verselle sur le visage de Dante, qui exprime si bien la sévérité et le malheur. Réfléchissant à mon tour sur cette Épopée[[130]](#footnote-131) qui nous élève à son ciel ascétique en partant des profondeurs, je voulais comprendre pourquoi, dès les premiers tercets, nous partons d'un pas assuré, comme en une forêt la puissance des arbres annonce le sol ferme et le dos vierge de la terre. Il n'y a plus ici de conven­tion ; nature intacte. Loin de la ville raisonnable et perfide. Ici c'est le courage qui fait la route ; et ce rythme l'annonce assez, qui fait trois pas et regarde. Je suis[[131]](#footnote-132) ce guide sûr, ce mulet aux jambes sèches.

Ce que je vois ? L'humain et moi-même ; le pire et le meilleur, et le passable aussi, de ce monde humain, sans aucun de ces conve­nables arrangements[[132]](#footnote-133), qui font horreur. Mais cet enfer donne espé­rance, par le juste spectacle ; déjà purgatoire, et reflet du ciel des pensées, par le juste spectacle ; ce que ce rythme fort nous promet. Ne t'arrête qu'un moment, dit-il ; ce n'est ici qu'un chemin et pas­sage. Qui se regarde se juge ; qui se juge se sauve. Tout examen de conscience est ici enfermé. Descendre pour remonter. Tout ce qui m'est si près, tout ce qui est moi, en spectacle et comme reculé et séparé. Par le secours du poète. Dante suit Virgile, et je les suis l'un et l'autre, comme la chèvre suit la chanson du chevrier.

Ce monde des enfers et des ombres fut toujours l'image fidèle des pensées humaines, et des passions sans consistance qui semblent d'abord les porter. Ulysse, à ce festin qu'il offre aux âmes, ne voyait accourir que des ombres maigres et affamées. C'était le temps où l'homme passionné se déchargeait un peu de fureur et de crainte par la fiction du dieu extérieur, tantôt loin, tantôt près[[133]](#footnote-134), et voyageant sur les nuages. Immense progrès déjà. Car le peuple enfant et féti­chiste est doux, pieux, dévoué, inhumain, bestial selon l'humeur et l'occasion, sans aucun jugement sur soi ; aussi ne se souvient-il point à proprement parler, mais plutôt il recommence. Au lieu que les dieux d'Homère, aux formes brillantes, étalent assez bien au regard ces apparences sans corps qui sont Jalousie, Vengeance et Gloire. L'ombre d'Achille ainsi considère sa vie comme un vain mélange des éléments. « J'aimerais mieux être un valet de ferme sur la terre, qu'être Achille parmi les ombres[[134]](#footnote-135) ». Telle est la première Éthique, un peu au-dessus du désespoir, quoique sans espérance ; car le vrai désespoir est sans aucune réflexion. Ici la Fatalité règne encore ; elle est du moins jugée.

Quand Virgile descend aux enfers à son tour, tenant en main le rameau d'or, et conduit par la Sybille Italique, les Ombres, passions mortes, sont déjà autrement rangées. Politiquement, à la Romaine. D'après un avenir de conquêtes ; d'après le lien des causes et des effets. Non plus caprice extérieur, selon les intrigues des dieux ; mais inflexible détermination, où l'espérance de chaque être se trouve prise et d'avance écrasée. Quelle revue que celle de ces armées romaines, non encore existantes, et déjà mortes[[135]](#footnote-136). Et ce Marcellus, espoir de l'empire, mort prématurément[[136]](#footnote-137) ; déjà mort en sa fleur, avant même d'être né. « Tu seras Marcellus ; à mains pleines jetez des lis ». C'est le plus haut tragique, à ce moment de la réflexion où, la Fatalité capricieuse étant vaincue, l'inflexible Nécessité se montre. Ainsi Virgile peignait ses fresques immobiles.

La troisième Épopée est de Jugement et de Liberté. Non publique, mais privée. Non de Destin, mais de crime, châtiment, purification et salut. C'est le moment de la faute, du remords et du repentir. Tous les dieux aux enfers, l'humain sur les pentes, la lumière sur les cimes. Lumière, seule justice. Chacun jugé par soi, comme Platon avait osé dire ; mais la foi Platonicienne se jouait[[137]](#footnote-138) ; et Socrate mourant n'était assuré que de lui-même. Le mouvement épique ne tirait pas encore les foules vers cette Justice qui n'est que lumière. L'Épopée Dantes­que nous trouve assis et rêvant sur les marches de quelque temple de Minerve. Trop heureux de ne plus croire à rien. Mais ce mouve­ment humain ne peut pas s'arrêter là. Aussi le premier appel du guide à l'anguleux visage nous met aussitôt debout.

2 juin 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921 (LXVIII)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 33, « Dante et Virgile »

1924 *PSC* XLVI, « Dante et Virgile »

1934 LIT 44

LXIX

Lorsque la sculpture bavarde, je m'en détourne. Lorsque la musique décrit, je m'en détourne. Si l'architecture tend devant mes yeux un décor sans épaisseur, et derrière lequel il n'y a rien, je m'en détourne. D'une peinture qui fait danser ses personnages, je me détourne. Je veux que chacun des arts parle le langage qui lui est propre, au lieu de bégayer dans une langue étrangère. Un homme de bronze me fait entendre qu'il a résolu de mourir pour son pays ; mais un poème ou une page d'éloquence exprimera bien mieux une telle résolution par ses motifs. La sculp­ture, je l'ai remarqué, est d'autant plus ambiguë qu'elle tente d'expli­quer davantage. Dès qu'une statue ouvre la bouche, je ne sais plus ce qu'elle dit. Preuve que la sculpture ne doit point chercher du tout de ce côté-là.

Si je pouvais faire comprendre, en une page ou deux de prose, ce que dit la *Neuvième Symphonie*, il n'y aurait plus de *Neuvième Symphonie*. Quand la musique imite le vent ou la pluie, elle perd son temps ; quand elle décrit les passions tragiques, elle perd son temps. Pour tout dire en peu de mots, je reconnais l'œuvre d'art à ceci, qu'elle n'exprime qu'elle-même, et que ce qu'elle exprime ne peut être traduit en aucun autre langage. De telles formules ne peu­vent nullement être prouvées ; mais l'on a souvent l'occasion de les appliquer. Car il arrive que l'on n'ait rien à dire contre un groupe sculpté, que l'on approuve le sujet, l'intention, le groupement et même les formes, sans que l'œuvre ait pourtant le plus petit commencement de réalité. Je dirais même que si nous commençons par l'approba­tion, ce n'est pas un bon signe que l'œuvre soit réellement une œuvre ; c'est qu'elle nous prend à la tête, non à la ceinture. Comme une femme qui ferait plaider par un avocat qu'elle est aimable et belle. Une cathédrale ne prouve point qu'elle est belle ; mais si vous y entrez, voix, attitude, gestes, tout est changé aussitôt sans que vous y pensiez. Je dirais que le caractère d'une œuvre d'art, c'est réalité et puissance plutôt que beauté. Et c'est une manière de dire que la beauté ne se prouve point.

Où vais-je ? À débrouiller pour moi-même un paradoxe assez fort. Il peut arriver qu'une œuvre dialoguée soit bien composée, rem­plie de nobles pensées, de mouvements vrais, de péripéties émou­vantes, et que je n'en puisse penser autre chose que ceci : « Ce n'est nullement du théâtre ; c'est de l'histoire mise en dialogues ». J’aurais assez souvent l’occasion d’employer cette formule[[138]](#footnote-139)si je m'essayais au difficile métier de critique. Mais je n'aime point trop conseiller, ayant éprouvé par moi-même que ce n'est que l'éloge qui peut ser­vir ; et encore faut-il dire que l'éloge, s'il donne le courage d'entre­prendre, n'en donne nullement les moyens. Je préfère donc, réflé­chissant tout seul à ma mode, rechercher ce que c'est proprement que théâtre, et en quoi consiste ce langage qui n'est point éloquence, ni poésie ni peinture. Et je crois que l'exacte description de cette sorte de maison ou d'enceinte, ouverte du côté du public, et en même temps séparée du public, conduirait directement à compren­dre ce que c'est qu'un personnage tragique, fermé de toutes parts et seul, mais ouvert aussi du côté du public. Cette remarque si simple explique tout le comique ; elle aiderait à comprendre aussi le tragi­que, et d'abord le rôle subordonné qui convient à la Fatalité[[139]](#footnote-140) extérieure. **[**J’ai voulu dire que le théâtre n’est pas moins fermé que les autres arts et c’est une occasion de penser comme il faut à cette sorte de chaire dont les sermons ont une si prodigieuse action, soit pour réformer les mœurs, soit surtout pour conserver le merveilleux langage qui nous propose nos idées.**][[140]](#footnote-141)**

3 juin 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

1939 PAE XXIX, « Du langage propre à chaque art »

LXX

Un jour que je parlais à un homme raisonnable de tous ces documents et raisonnements sur les origines de la guerre, qui voyaient enfin le jour en même temps que la liberté nous était rendue, il prit un air froid et mécontent que je ne lui avais jamais vu. « Je n'aime pas, dit-il, ce genre de procès ; cela détour­nera les Allemands de payer, et nous de les forcer à payer ». Il y a bien deux ans[[141]](#footnote-142) qu'il me fit cette réponse ; j'ignore ce qu'il pense maintenant des affaires ; je soupçonne qu'il n'en pense rien parce qu'il s'interdit de penser plus loin que le mark-or. Et peut-être[[142]](#footnote-143) les hommes de pierre qui siègent à la Ligue des Droits de l'homme sont-ils établis aussi[[143]](#footnote-144) dans cette forte pensée. Je n'en serais pas surpris ; les raisons inférieures sont toujours bien fortes ; et c'est une fade plaisan­terie que de vanter à un marchand qui perd, les mérites de son con­current heureux. Le même homme, auquel je pensais, me disait sagement, c'était avant la guerre : « Nous disputons de tout et nous restons amis parce qu'il n'y a point d'affaires entre nous, ni d'intérêt, ni aucune trace d'argent ».

Il y a un contraste qui est bien frappant, si l'on y songe, entre les pensées[[144]](#footnote-145) que formait un combattant devant la mort, et celles que nous formons devant le cours du franc. Le combattant risquait tout son avenir et tout son univers pour la paix et le salut des autres ; je n'examine pas si cette noble pensée aurait suffi à l'amener où il était, et à l'y maintenir ; mais enfin elle lui paraissait belle et conso­lante. Soyons au moins dix, sur la planète, à retenir la formule sublime : « Nous nous battons pour tuer la Guerre ». Voilà donc un homme, estimé et honoré à juste titre, dessiné en marbre, fleuri et salué en son tombeau, pour avoir soutenu cette idée, que chacun reconnaît digne du plus haut modèle humain, et divine, s'il reste au monde quelque dieu. Je ne comprends pas bien comment, nous étant mis à genoux devant ce tombeau vénérable, nous restons après cela à quatre pattes, cultivant aussitôt en nous tous, comme par revanche, les idées les plus basses et les plus courtes. Oui, cet hymne humain s'achève en grognement animal. Nous craignons d'être pauvres, après n'avoir pas craint de mourir. Et c'est le même homme pourtant. Revanche de l'animal en chacun, peut-être.

Ilfaut dire ces vérités pénibles. Qui donc honore les morts ? On ose bien penser et même dire ceci : « Que nos Morts ne soient pas morts en vain ; que nous recevions au moins le prix du sang. Vingt pièces d'or au moins pour chaque tête ». Mais pensez-vous réelle­ment qu'ils seraient morts pour un milliard ou deux ? Auriez-vous osé leur dire, avant l'assaut : « Courage, mes amis ; nos budgets seront gras ; nous aurons du fer et de l'or ». Ce discours aurait paru ridicule, je ne dis pas même odieux. Non. Il fallait les plus hauts motifs, et l'oubli entier de la partie animale, celle qui souffre. Telle est la gloire du combattant ; il ne faudrait pas la fondre en monnaie ; c'est trahir les morts.

Il n'y a qu'un pardon pour ceux qui ont survécu, c'est qu'avec moins de risques ils élèvent plus haut leur pensée. Je trouve bien plaisant qu'on fasse motifs de misère, de resserrements, de travail ingrat, quand tant d'hommes ont souffert plus que la mort. Et quand nos fonctionnaires seraient réduits à la soupe communiste, qu'est-ce que cela si l'on pense à Verdun, à la Somme, à cette boue sanglante, à cette terreur de jour et de nuit, aux souffrances de l'hôpital, à ces tombes serrées et innombrables. Soyons dix au moins, pour l'honneur de l'espèce, à nous détourner de ces monuments hypocrites, de ces discours hypocrites, et à demander un peu de pudeur seulement. Que les promesses ne soient point violées, car comment se délier d'une promesse aux morts ; que le désir de faire argent de tous ces cadavres ne vienne pas du moins le premier en nos pensées ; mais que la volonté de paix marche la première. Je ne voudrais même pas avoir à dire que vous y gagnerez, quoiqu'il[[145]](#footnote-146) soit vrai pourtant que tout ce que nous obtiendrons par force soit comme rien en regard de ce que coûtera l'autre guerre, à laquelle vous allez, à laquelle il ne manque qu'un adversaire armé ; à cela près nous la voulons et nous la faisons. Mais est-ce le même homme ? Ou ne faut-il point dire qu'en cette guerre toute notre vertu est morte, hélas, pour sauver le reste ?

4 juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°10, 11 juin 1921

*L’Émancipation*, 15 avril 1924

1926 CCP II, 6, « Ce que les survivants ont à se faire pardonner »

1939 SM1, XVI, « Honorer les morts »

Première série, Première année, n°11, 18 juin 1921

LXXI

WALDECK-ROUSSEAU, dans le temps qu'il dirigeait nos affaires, prenait ses vacances en Norvège, dans la sai­son de la pêche, et rencontrait par là un autre enragé de pêche, le Seigneur de la Guerre, comme on l'appelait. Il n'existe point d'hommes qui désirent la guerre, qui cherchent la guerre ; il y **a** seulement des hommes qui se livrent à la colère ou au désespoir. C'est pourquoi un homme timide est sans doute ce qu'il y a de plus redoutable au monde. Notre Waldeck-Rousseau avait de l'assurance et de la tranquillité ; il n'était pas homme à se laisser étonner ni à vouloir étonner. Je ne sais ce que valait l'autre ; toujours est-il qu'en ces entrevues il était séparé de son dangereux cortège et comme dépouillé de ces passions étincelantes et extérieures qui jouent dans les spectacles de force. L'opinion ne lançait point ses signaux intem­pérants. C'étaient deux hommes. De tels entretiens c'est toujours la Paix qui sortira. Comparez cette situation à celle d'un Louis XIV, toujours sur la scène, toujours sous les regards, et lançant par le moindre geste des messages ambigus qui aussitôt lui reviennent. Toute Majesté est gouvernée par les forces extérieures. Ne croyez point que le bon sens manque jamais ; seulement il ne s'exerce que dans une situation libre de frémissements et d'échos humains.

Les propos des femmes en cette guerre m'ont souvent étonné. Extravagance et férocité en apparence ; mais j'ai réfléchi à ces vifs mouvements de l'émotion, dans ces organismes trop dépourvus des masses musculaires sur lesquelles le conseil agit directement. Je ne vois que les mouvements tendres, et surtout le sentiment maternel, qui puissent s'accorder avec cette puissante machine biologique qui porte et nourrit les enfants. La moindre violence y court comme une tem­pête ; et ces improvisations de l'humeur ne peuvent être prévenues ou contenues que par la politesse extérieure et l'empire de la Céré­monie. Or la guerre a ce privilège qu'étant mouvement extérieur de foule rangée, elle lave d'abord de toute honte les convulsions qu'elle excite. Violence est fille d'Opinion et de Faiblesse. Je laisse ce qu'on m'a conté, quoique vraisemblable. Mais j'ai entendu une faible femme qui disait, au sujet de cet armistice que quelques-uns jugeaient prématuré ; « Qu'est-ce que vingt-cinq mille hommes » ? Cette femme ne brillait point par le jugement. Mais la sottise n'est rien de positif. Si elle disait cette chose monstrueuse, inhumaine, ce n'était point parce qu'elle était sotte, mais plutôt parce qu'elle était faible. Ce n'était qu'un passage de violence extérieure en ce corps fragile. Il faudrait observer la violence chez les enfants, avant même qu'ils sachent parler, pour bien comprendre les guerres.

Par ces détours j'arrive à comprendre qu'un homme qui se trouve, par nature, par aventure, et par système, abrité contre l'Opinion, soit précieux par cela seul, en des situations difficiles, s'il se trouve au gouvernail. Comme le rocher assailli par les vagues, et qui donne une frappante image de la fermeté. Le Promontoire a inspiré plus d'un poète. Mais ce n'est pourtant qu'une masse de pierre ; un autre élément. Il n'y a rien de plus merveilleux dans le rocher que dans la vague. De même en l'homme qui sauve le bon sens, si vous regardez, vous ne trouverez point de cette poésie, de cette pitié, de cet enthou­siasme, de ce dévouement, de cette grâce féminine ; mais peut-être une indifférence sans fond. Le bon sens reste ; et il suffit. Car il n'y a point deux opinions présentement concernant la paix Européenne ; mais il y a des milliers de passions délirantes, qui n'ont point plus d'idées et de projets que les vagues de la mer en leur continuelle agitation. L'Impassible, en ce tumulte, est un dieu suffisant.

5 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 Juin 1921

LXXII

Ils me montrent la nécessité, qu'ils appellent Fatalité. « Sur la face de l'Europe, déjà variée en structure et productions, mais du moins stable relativement, voyez comme s'agitent les races, les intérêts, et les passions. Associations de riches ; associations de pauvres. Richesses coulant ici et là, selon la force et selon les pentes. Prodigieuse complication, qui n'est écrite dans l'esprit d'aucun homme. Com­ment agir, comment vouloir, sinon tout près de soi et selon les plus pressants intérêts. Toute pensée hardie est ici sang matière ; tout vaste projet est sans prises ». Il faudrait donc contempler ; belle opinion, ma foi. Mais je n'ai point peur de la nécessité. C'est comme une monture ; forte pour porter, mais qui ne va nulle part si on ne la dirige. Monture, dites-vous, bien plus compliquée qu'un éléphant ou qu'un cheval. Mais c'est cette complication même qui me donne assurance, d'après l'axiome de Comte, qu'il faudrait répéter chaque jour ; « Les phénomènes sont d'autant plus modifiables qu'ils sont plus complexes ».

Une usine électrique ; prodigieuse complication. Mais un tour de manette change tout. Une immense entreprise dépend plus d'une grève qu'un petit atelier. Le machinisme, au point de complication où il est arrivé, s'oriente et s'adapte très vite, comme on l'a vu pendant la guerre, où les obus sortaient de toute usine. Mais encore, dans une usine, tout s'accorde et se tient. En cette usine Européenne où se fait le bonheur et le malheur de nous tous, la complication est inextricable ; ce ne sont que frottements et accrochages. Les intérêts agissent par ricochets et retours imprévisibles. Qui se dégage d'un côté est pris de l'autre. L'alliance polonaise, à peine formée, nous tient de deux côtés, et autrement que nous ne voulions ; nous la retrouvons dans les discours anglais ; mais elle montre en Haute-Silésie un visage ambigu. Précaution de force est aussitôt faiblesse. Ce jeu ne va nulle part ; il s'empêtre lui-même. Un dessein, en cette mêlée, n'est pas plus favorisé qu'un autre. De cette mêlée, si chacun essaie seulement de prévoir au lieu de vouloir, je ne sais ce qui sor­tira. Que ce soit grande guerre, ou petites guerres, ou paix boiteuse et instable, ou paix armée et menaçante, je vois clairement que ce résultat de forces entrelacées et nullement concordantes aurait pu être autre par de faibles causes. Et c'est toujours parmi des conditions antagonistes, et qui n'ont point d'égards, que l'homme courageux trouve son chemin.

L'expérience a été faite. On a pu voir que rien n'est plus flexible, par la complication même, que cette effrayante apparence, et qu'il suffit d'un très faible changement pour que tous les problèmes soient aussitôt modifiés. Pour faire réviser le procès Dreyfus, il fallait changer bien des choses et même tout. Il fallait un renversement des pouvoirs chez nous ; des plus fortement établis. Il fallait compter avec les alliances extérieures, tyranniques. Il fallait compter avec l'ennemi ; la moindre alerte annulait tout, balayait tout ; il fallait une situation éco­nomique maniable, et des masses ouvrières détournées de leurs intérêts immédiats. Il fallait des hommes, et il fallait des idées auxiliaires, d'une prodigieuse variété ; car les motifs sont aussi variés que les hommes. Or tout s'est ordonné à miracle, dès qu'un petit nombre d'hommes ont voulu fermement, sans s'inquiéter d'abord des moyens ; les moyens s’offrirent à mesure, et la face de l’Europe changea juste autant qu’il fallait, par d’imperceptibles mouvements. Car plus les choses, et j’y mets l’ordre humain autant qu’il est chose, prennent laforme mécanique, par le jeu des intérêts et des besoins, plus elles sont à nos ordres ; et plus elles sont étrangères à la volonté, plus elles sont dociles à la volonté. De ce chaos, on peut tout faire.

6 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 Juin 1921

LXXIII

L’hommele plus simple admire le courage ; mais il veut savoir si c'est bien courage, et non point aveugle fureur, ivresse ou témérité folle. Il voudrait être caché dans la conscience même de l'homme courageux, afin de savoir le vrai de ce drame entre la Volonté et la Peur[[146]](#footnote-147). Le même homme admire la prudence ; mais il est ici encore plus défiant à faire sonner l'or de cette vertu, dont le signe est commun et aisément copié. Il ne veut point d'une prudence qui serait lâcheté. Ilvoudrait savoir que cette prudence est encore une victoire sur quelque passion ; il voudrait y retrouver la force d'âme ; car vertu est puissance et force, nullement faiblesse et escla­vage. Mais comment savoir ? Le dehors est trompeur. Ilse peut bien qu'un cheval affolé de peur bouscule les ennemis ; mille chevaux encore mieux. Cet homme est allé mourir dans la tranchée ennemie ; mais je vous dis qu'il s'est égaré et qu'il fuyait, ou bien qu'il courait là-bas pour se rendre. Voilà que vous balancez entre le bonheur d'admirer et la crainte d'être dupe.

Homme généreux. Il a donné mille francs pour les aveugles de guerre. Mais qu'est-ce que mille francs pour lui ? Et pouvait-il faire autrement ? Ila voulu figurer en bonne place parmi des noms illus­tres. Qui fera ici la part de la fraternité vraie, de la reconnaissance vraie ? La pitié elle-même n'est pas sans mauvais alliage. Ce visage défoncé, cette trace des forces mécaniques, qui en supporterait la vue sans se croire déjà lui-même menacé, déchiré, jeté dans la souf­france et dans la nuit ? En aidant l'aveugle, il se console et se délivre lui-même. Vous me citez maintenant un honnête homme. Mais c'est peut-être un maladroit ou un timide, et qui n'a point su voler. J'aimerais mieux un voleur courageux. Oui le courage serait encore de pur métal en un bandit, qui s'exposerait à la mort plutôt que de trahir ses complices. Mais n'est-ce pas une brute obstinée et insen­sible ?

Voici un homme que l'on n'a jamais vu ivre, ni même excité par deux doigts de vin. Mais c'est peut-être un Argan, qui porte son estomac comme un panier d'œufs. Ou, pire, c'est peut-être un fourbe qui craint de se trahir, par cette franchise que le vin conseille. Et cette franchise, en l'homme qui a bu, que vaut-elle ? Est-ce vertu de tout dire, si les confidences coulent de cet homme mal gouverné comme l'eau d'une marmite percée ? J'estime mieux, et bien plus haut, un homme qui sait garder un secret s'il veut le garder. S'il veut. Nous en revenons au même terme. La vertu serait donc le vouloir ? La force du vouloir ?

Pareillement un homme qui sait tout, ou presque tout, ne m'étonne guère si je le vois esclave de l'opinion ; car il n'a fait que subir ses propres désirs, sa propre ambition, et par là toutes les puissances extérieures. Mais l'homme qui ne sait pas beaucoup, et qui s'instruit en ses rares loisirs, avec une peine incroyable, seulement pour hono­rer sa propre pensée, voilà celui qui mériterait le beau nom de Sage. Et j'aime mieux l'erreur de celui-là que la vérité de l'autre.

Ainsi, en tous temps et en tous pays, les hommes cherchèrent la vertu, et surent toujours très bien ce qu'ils cherchaient. Exigeants et défiants là-dessus, comme des peseurs d'or. Assez contents en eux-mêmes du moindre mouvement de courage et de justice pour ne point chercher approbation. Mais occupés d'habiller décemment leurs fautes. Et tous de même. Un romancier a remarqué que le même homme peut se vanter impudemment de services qu'il n'a pas rendus, et se montrer discret sur un service réel et gratuit ; c'est qu'il est payé de sa propre générosité, sans que l'opinion s'en mêle. Ainsi la vertu se cache et l'hypocrisie se montre, ce qui donne vraisemblance à la misanthropie d'estomac. Mais ces faciles déclamations sont sans vérité et sans force. Cet enfer n'est rien ; ce sont des ombres sans consistance, qui ne pouvaient faire mieux. C'est l'amour, au contraire, qui peuple l'enfer, et c'est la lumière du paradis qui fait découvrir des corps réels et un vrai désespoir dans les cercles descendants.

7 juin 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 juin 1921

1927 EH1 (55), « La vertu sans alliage »

LXXIV

Une Infirmière-Major entreprit un jour, dans un de nos hôpitaux, de convertir un blessé italien qui ne voulait point entendre parler de messe ni de confession. Après des escarmouches où il fut clair que l'Italien, quoiqu'il parlât un français sans nuances, avait la prétention de raisonner, elle lui dit : « Ainsi donc vous voulez vivre à la manière des animaux ? » Mais il ne se rendit point. « Comment dites-vous, Madame ? À la manière des animaux ? Comme les chiens ? Tout au contraire ; en ce moment où je vous parle, je me distingue tout à fait d'un chien. Car un chien se couche, fait le beau, aboie au commandement pour avoir seulement un petit morceau de sucre. Au lieu que moi, simple soldat, et blessé au pied, moi qui suis en votre pouvoir et au pouvoir de ces Messieurs infirmiers qui sont prêtres, à ce que j'ai compris, je ne pense pas seulement à dire comme vous de façon à vous plaire ; et, d'après ce que j'entends de mes pauvres camarades ici, je me prive ainsi de beaucoup de petites faveurs, et d'un bon congé de convalescence. Au contraire, il me paraît que je ressemblerais tout à fait à un chien si je sautais et dansais pour le sucre ». La discussion finit là, et l'Italien fut renvoyé promptement à son service de soldat, où il ne put rester, étant mal guéri. C'est ainsi que je le rencontrai dans un petit hôpital d'éclopés ; et le jeu d'échec nous ayant rendus amis, il me conta cette histoire entre deux charges de nos cavaliers de bois. « Quand on a vécu, dit-il pour finir, dans un pays comme le mien, où les opinions religieuses sont libres, on se trouve deux fois étranger en France ».

Je ne répondis rien, et je rangeai de nouveau en bataille mon armée de buis. J'avais déjà éprouvé la puissance des aumôniers à trois galons. J'étais revenu des vaines déclamations jusqu'à la patience d'Ésope et jusqu'à l'esprit de ses fables. Je me souviens qu'en nos luttes sur l'échiquier nous développions toujours avec un plaisir nouveau une plaisanterie à la manière des anciens contes, et qui peut donner une idée de l'esprit simple soldat. Celui qui se voyait gagnant énumé­rait ses forces et ses chances, rappelait ses victoires passées, le génie supérieur de son peuple jaune ou noir, et ce droit d'expansion, de conquête, d'organisation, de colonisation qui est attaché à la force. Mais l'autre, celui qui perdait, faisait entendre un éloquent appel aux neutres de toute la terre : « Peuples justes, disait-il, laisserez-vous périr le droit et la civilisation ? » Il y avait là, sous la capote d'infirmier, un curé tout à fait inoffensif, qui suivait nos parties sans y rien com­prendre, mais qui aurait bien voulu comprendre ces discours plai­sants, qui revenaient trois ou quatre fois par jour. Il n'y parvint jamais.

En ce petit hôpital régnait une heureuse liberté. Deux infirmières s'y reposaient de travaux plus durs. C'étaient deux bonnes filles qui n'étaientinstruites qu’en leur métier, et qui tenaient, par instinct et pitié fraternelle, pour l'homme de troupe contre tous les pouvoirs. Je n'ai pas connu cette espèce sociale que l'on appelle l'Infirmière-Major. Les livres publiés depuis m'ont donné quelque idée de ce pou­voir emporté, qui rappelle, de toute manière, les temps de la célèbre Catherine. Les autres bonnes filles, en leurs propos, en leurs chan­sons, en leur frivolité de commande, ressemblaient plutôt à Liluli vol­tigeant, et à son joyeux turlututu au-dessus de la bataille. Mais en pensant à ces femmes impérieuses, reines d'opinions déjà au temps de la paix, esclaves aussi d'opinions, et menant la manœuvre des Lieux Communs pendant que leur époux menait le régiment, je me fais quelque idée de l'assurance, de l'arrogance, de l'inflexible et capri­cieuse autorité qu'elles firent voir, quand le malheur des temps réunit les deux pouvoirs en leurs mains. Et je devine aussi comment les inquiétudes et les peines, auxquelles elles avaient part, tournaient aussi bien en impatience et colère. Car la passion dominante se grossit de toutes les émotions, comme le fleuve de toutes rivières.

8 Juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 Juin 1921

1939 SM1, XVII, « L’infirmière-Major »

LXXV

Il faut penser à la Politique ; si nous n'y pensons pas assez nous serons cruellement punis. Mais ce genre de pensée est plein de pièges. Il faut former cette idée que les Pouvoirs ne font rien, mais sans tomber dans cette autre idée que nul ne peut rien et ne fait rien et que ces choses marchent toutes seules. Il faut arriver à comprendre que tout ce qui est fait dans un état est l'œuvre d'un esprit diffus, dont chacun détient une parcelle ; ce qui fait que ce grand corps de l'état semble se mouvoir par instinct, comme une abeille. Mais il fallait un exemple pour orienter ces difficiles médi­tations.

Hier un homme juste et raisonnable disait, après tant d'autres ; **«** Si j'étais tyran de France, je ferais une loi ». Il n'acheva pas. Le Juriste riait déjà. « Vous êtes de ceux, dit-il, qui croient qu'on fait les lois. Mais, dans aucun pays, personne ne fait les lois. Elles se font ».

« Comment ? dit l'autre. Les députés ne font point de lois ? Il me semble qu'ils en font souvent de mauvaises ».

« Nous y sommes, dit le Juriste. Toutes les lois qu'ils font sont en effet mauvaises, parce que ce sont des lois faites. Mais mauvaises, c'est trop peu dire. Lois inapplicables. Scandales juridiques. Mais les vraies lois se font, et poussent de la société des hommes comme des rejetons poussent d'un rosier. Non pas où on les voudrait, ni comme on les voudrait. Mais on en prend son parti ; le jardinier n'a plus qu'à leur donner des soins et de l'air, en coupant les branches fatiguées ».

« Fort bien, dit le raisonneur. Mais qui donc les fait » ? — « Tout le monde y travaille, dit le juriste. Chacun pousse l'outil devant soi. Cela commence par le plaideur, qui perd le sommeil, et se retourne dans son lit, et forme une idée de son propre droit ; mal venue. Mais l'avoué à son tour l'examine, la nettoie, la redresse, la présente sous de convenables dehors. L'usine est en marche. Car l'autre plaideur, attaqué en son droit, perd le sommeil aussi, et produit à son avoué quelque défense passionnée et informe, que cet avoué à son tour nettoie et présente. Je n'oublie pas les parents et amis des deux côtés, conseilleurs gratuits, enthousiastes ou prudents, qui apportent chacun un petit brin d'idée, perdu dans une masse incroyable de sottise. L'Esprit commun est maintenant au travail ; et, par l'élabora­tion des deux avoués, la contradiction se produit. Une contradiction annonce toujours quelque chose. Mais remarquez que cette contra­diction ne se produit que par le soutien des lois existantes. Et voilà un procès en train ».

« Et le juge, dis-je, résout la contradiction selon l'équité, ce qui contribue, par la force de la jurisprudence, à changer peu à peu les lois existantes ».

« En gros, c'est bien cela, dit le juriste. Mais le détail ressemble à un mouvement de patte dans l'insecte, bien plus que vous ne croyez. Car le juge dort autant qu'il peut, écoutant les avocats juste assez pour reconnaître en leurs discours les éléments d'un jugement bien rédigé. Ainsi tous ensemble ajustent les lois existantes à ce cas parti­culier qu'elles n'ont pu prévoir. Le jugement est rendu ; il va en appel par le même jeu d'intérêts, de passions et de pensées courtes. Et puis il va faire masse en Dalloz et en Sirey, où les avocats de l'avenir le retrouveront, et le composeront avec d'autres ; d'où naîtront, par d'au­tres procès, de nouveaux jugements. Quand la jurisprudence est fixée, le Législateur lui donne forme de loi. Ainsi le législateur constate, et ne choisit jamais. La loi sur les accidents du travail était déjà faite quand on lui donna entrée dans le Code. Déjà la responsabi­lité du patron d'industrie était présumée dans tous les jugements. Une loi qui n'est pas née ainsi n'est nullement une loi ».

De quoi je conclus, après un long détour de réflexion, que chacun est législateur pour sa part, et en toute matière, par la moindre de ses pensées. La vraie Paix ainsi se fera, si chacun suit tranquil­lement sa propre idée ; mais la Guerre, au contraire si chacun veut accorder sa pensée à celle de son voisin.

9 Juin 1921

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 Juin 1921

LXXVI

« Tout notre avenir dépend de l'éducation ; et l'éducation dépend du dessin. Car rien ne nous fait connaître une nature et un caractère d'enfant mieux que le dessin ; et comment enseigner avec fruit si l'on ne connaît d'abord l'enfant. Voyez. On leur a proposé, à ces petits de l'école, des sujets qui éveillent leur imagina­tion sans la rendre aussitôt esclave ; le marché, l'ascension d'un ballon, le Corbeau et le renard, le cirque, la moisson, et d'autres. Le choix qu'ils font révèle déjà quelque chose de leurs aptitudes naturelles ; mais, dans l'exécution, quelles différences, et quelle variété. Naturel­lement c'est lourd, c'est maladroit ; j'accorde même qu'au point de vue plastique c'est laid ; mais quelle force expressive, quelle sponta­néité dans le sentiment, quelle révélation dans le trait » ! La foi est rare et précieuse. Je ne voudrais pas l'enlever à ceux qui l'ont. Mais ici l'effort me semble si mal dirigé qu'il faut que je contredise.

Je vois bien que ces dessins libres peuvent instruire le maître ; mais l'école a aussi pour fin d'instruire les enfants. Vous dites que pour instruire, il faut connaître ceux qu'on instruit. Je ne sais. Il est peut-être plus important de bien connaître ce qu'on enseigne. Quant à la nature de l'enfant, qui est inscrite toute en ces naïfs dessins par ces traits appuyés, par ces mouvements gauches, par ces gribouillages passionnés, je crois qu'elle défie votre jugement et tout jugement. Je vois même de l'indiscrétion dans ce regard de psychologue, qui cherche quelque chose à deviner, à louer, à blâmer, en cette nature où tout serait mauvais par l'ignorance, la confusion, la timidité, l'enchaînement de soi, la fureur, la tristesse, mais où tout sera bon, oui tout, par science, culture, gymnastique, possession de soi, déli­vrance. Et, comme je suis assuré que les Humanités sont bonnes pour tous, ma foi je les développerais pour tous, et de mon mieux ; et chacun en prendra ce qu'il en peut prendre, et le fera sien. Car j'ai une idée étrange, bien éloignée de tout ce qu'on dit communément là- dessus, idée vérifiée bien des fois, c'est que ce qui est beau pour tous, et humain universellement, est justement ce qui semble avoir été écrit pour chacun ; au lieu que ce qui veut s'adresser à moi, enfant ou homme, et se mettre à ma mesure, est toujours à côté, et souvent au-dessous. Les psychologues se trompent, sur tout et sur eux-mêmes, par cette manie de vouloir connaître au lieu de changer et élever. Connaître ma pensée, c'est la faire ; connaître mon sentiment, c'est l'élever et l'humaniser. Mon vrai portrait est dans Homère, Virgile, Montaigne. Et, encore plus à l'enfant qu'à moi-même, je dois tendre un miroir où il se voie aussitôt grandi et purifié.

Mais l'idée est obscure. Il faut avoir lu et relu les grands livres pour savoir où sont les meilleurs conseillers et les vrais redresseurs. Le dessin nous ramène à la même idée par des chemins plus faciles. Car, quel que soit le modèle, on n'en peut faire un dessin convenable qu'en modérant et tempérant tous ces tumultes du cœur, si sensibles dans le frémissement et le poids de la main. La vulgarité s'exprime seule en ces traits appuyés, qui percent le papier. Ce que j'admire dans les plus beaux dessins est qu'ils laissent le grain du papier intact et visible ; le trait est aérien, sans poids. La ligne témoigne de l'attention et de la fidélité au modèle ; mais c'est peu de chose encore qu'une ligne juste. Le trait juste est le portrait même de celui qui dessine. J'y vois en clair la tempérance et la pureté. D'un homme qui sans doute avait des passions vives. Oui ; mais d'un homme qui, dans le moment qu'il dessinait, se rendait maître de sa main, de tout son corps et de son cœur. Sans y penser. Bon modèle pour tous. à imiter donc ce trait sobre et riche de vraie sagesse, chacun fera sagesse un peu de ce qu'il a. Et sans aucun doute sera mieux lui-même, par la seule attention à copier une belle œuvre. Au lieu qu'à vouloir s'ex­primer lui-même sans secours, il se déforme et grimace. Conduit, non conduisant. Esclave, comme sont et restent tant d'autres, parce qu'ils n'ont point voulu imiter.

10 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 Juin 1921

LXXVII

Quand la Bertha lança sur Paris ses premiers obus, par-dessus cent vingt kilomètres de pays, nos maîtres en artillerie commencèrent par rejeter dédaigneusement cette folle sup­position qu'il existât une pièce de cette puissance, et qu'un obus sorti d'une bouche à feu pût développer une telle trajectoire. Il ne faut pas oublier que notre artilleur tirait péniblement à dix-sept kilomè­tres, et trouvait même cela très beau. Ce n'était pourtant pas une raison de nier avant même d'avoir examiné. Les canons de Water­loo tiraient peut-être à mille mètres. La trajectoire s'était allongée depuis, par une meilleure poudre, par la culasse mobile, par les rayu­res, par la ceinture du projectile ; mais le fait restait le même ; les quantités en étaient seulement changées. Pour celui qui considère froidement l'objet mécanique, et le rapport des conditions aux effets, un simple changement de grandeur ne doit point étonner ; d'après le raisonnement et d'après l'expérience, il doit l'attendre, et nous aper­cevons plutôt les limites de nos ressources que les limites de la puis­sance des machines. L'avion qui traversera l'Atlantique n'étonnera personne ; il ne faut qu'y mettre le prix. De même pour le monstrueux canon, il ne fallait qu'y mettre le prix. Telle devait être la réponse de l'entendement.

Mais admirez le mouvement de l'Infatuation. Ce n'est point la balis­tique avec ses lois qui est en cause ; c'est la majesté de l'artilleur. C'est la compétence qui est visée, c'est le pouvoir qui est visé. C'est cet état heureux de l'homme qui décide sans appel et qui n'écoute jamais les objections. Je vois cet homme gonflé d'importance et qui, en tous ses jugements, s'affirme lui-même. C'est le médecin de Molière, et peut-être mieux encore. Car si le malade, devant Purgon, est à peu près au niveau de l'homme de troupe devant le tout-puissant colonel, Molière n'avait pas conçu une hiérarchie entre les médecins. Huit jours de prison, donc, à qui osera parler de cette impertinente pièce de canon. Voilà le premier mouvement. Ce n'est pas l'enten­dement qui répond, c'est la Vanité offensée. Cela n'est pas, parce qu'il me déplairait que cela fût. Cette entrée de scène annonçait un déve­loppement comique d'ordre supérieur ; mais le trait final dépassa l'attente. Quand on eut cherché vainement des avions dans le ciel, quand on eut recueilli les morceaux du projectile, quand on en connut la forme et quand on vit les rayures de la pièce marquées sur la cein­ture, l'Importance voulut avoir le dernier mot, et l'eut en effet : « Que voulez-vous que je vous dise ! Ce n'est plus de l'artillerie ».

Je n'ai pas encore mesuré ce mot ; il m'étonne beaucoup plus que cette trajectoire de la Bertha, et cette flèche de soixante kilomètres en l'air. On peut prévoir des effets mécaniques ; on n'arrive pas à pré­voir les explosions de la vanité ; ces sottises géantes sont hors de l'hu­manité ; on en rit, et puis l'on s'en détourne. Il faudra pourtant les considérer avec sérieux, par la vue des conséquences, qui ne sont point risibles. Car si les maximes du pouvoir, ses jugements, ses projets se développent selon la logique de l'Importance, alors la sagesse et le bon sens, avec la justice et la paix, sont pour toujours relégués dans la fable Ésopique. Il faut comprendre par quelles causes les petits jugent bien et les grands déraisonnent. Xerxès faisant fouetter la mer est effrayant, et non ridicule. D'après ce mouvement, on juge des autres ; d'après cette belle idée, on juge des autres. Ainsi d'après cette belle idée de l'artillerie, je juge des autres. J'attends tout de l'Importance ; elle a déjà beaucoup donné. Faites la revue, en votre esprit, seulement de ces erreurs de jugement démesurées au cours de la guerre, sur la Russie, sur la Bulgarie, sur la Roumanie, sur la Grèce ; je ne cite pas tout. Et toujours par la même cause ; ce qui ne me plaît pas est faux ; ce qui me plaît et me flatte est vrai. Regar­dons par là, et sans rire.

11 juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°11, 18 juin 1921

1926 CCP III, 2, « La majesté des artilleurs »

1939 SM1, XVIII, « Sottises géantes »

Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

LXXVIII

Dans ces passages de la politique où chacun se dit ; « Qu'en pensent les autres ? », tout va à la guerre par des chemins plus ou moins détournés. On rougirait de comprendre de si grands effets par de petites causes ; mais faites attention aussi que la guerre n'a rien de grand, si ce n'est par cet appareil mécanique qui multiplie la puissance du coup de poing. Mais comme il n'y a rien de grand dans les mécaniques, et qu'elles sont toujours la même chose depuis Archimède, à la dépense près, ainsi la guerre est elle-même sans grandeur, parce qu'elle appartient à l'ordre mécanique. L'homme y est conduit par les signes du voisin, et le voisin de même. Personne ne pense la guerre ; et il est donc rigoureusement vrai de dire que personne ne la veut et que personne ne l'a voulue. Comme un cheval emporté, cela ne veut rien, cela est esclave absolument ; comme dans une panique nul ne veut rien ni ne pense rien ; mais chacun est esclave absolument et la foule de même. Et c’est par un sentiment juste que chacun rejette la faute sur le voisin. J'en ai rencontré plus d'un, qui, cherchant sa propre pensée au sujet de la guerre, écartait même l'horrible, et disait avec force : « C'est surtout absurde ». Il faut tenir, peser, mesurer en ses mains, quelque difficile que ce soit, cette chose vide et dépourvue de sens.

Un homme qui, par coups de poings, par coups de couteau, par coups de revolver, se procure quelque chose qu'il désire, ou se délivre de quelque menace ou rivalité, ce n'est point guerre. Un bandit ne fait nullement la guerre, mais plutôt une sorte de chasse. Et quand on dit que tout est guerre entre les bêtes, on dit quelque chose qui n'a point de sens. Car les bêtes se conservent et se nourrissent comme elles peuvent ; et l'homme lui-même vit aux dépens du monde animal, exerçant sa puissance de destruction, non pas toujours sans regret, mais par cette raison qu'il faut d'abord vivre. On traque un bandit, on l'enferme dans un cercle de forces supérieures ; en cette opération il peut y avoir imprudence, témérité, massacre ; mais il ne s'agit jamais de sacrifier délibérément un policier ; encore moins dix. La fin est de s'emparer d'un animal redoutable ; et chacun pense d'abord à se protéger ; de quoi on ne lui fera point reproche. On ne conçoit même pas un chef de police qui ferait avancer à découvert, contre deux ou trois bandits bien armés, une troupe d'agents bien disciplinés, disant : « Les pertes n'importent point, pourvu que force reste à la loi ». On ne voit point non plus, et l'on ne verra jamais un chef de police tuer sur la place un exécutant qui dirait : « Attendons. Cherchons un autre moyen ; ou bien allez-y vous-même ».

Il y a dans la guerre, au contraire, une sorte de fureur, de désespoir, de folie. Un peuple en guerre ne doit pas être comparé à un homme vigoureux qui est attaqué et qui se défend, qui prévoit les coups, pare et riposte. Non, mais plutôt à un homme ivre ou aveuglé par la colère, qui frappe convulsivement et se détruit lui-même en détruisant. Les médecins ont bien nommé irritation cet état singulier d'un malade qui, par l'exaspération, se jette dans un mal pire. L'enfant qui se fait mal à crier et crie encore plus, l'homme qui se gratte ou qui tousse, offrent de communs et frappants exemples de cette agitation convulsive. C'est à peu près ainsi que je conçois tout un peuple en guerre. Dont la cause est une profonde anarchie, le mouvement venant de partout, et le conseil étant aboli partout. Aussi c'est un très mauvais signe lorsque chacun agit et d'abord pense par imitation ; lorsque règne l'Opinion aux cent bouches, qui n'est que du bruit, sans aucune pensée. Abdication de tous. Il n'y a plus de Souverain. Ni en la nation, ni en aucun homme il n'y a plus de souverain, puisque chacun, et encore plus les chefs, prend pour fin de ne rien dire et même de ne rien penser qui puisse choquer. Mais qui choquer ? En ce vide de pensée il ne reste que les forces mécaniques qui vont faire une sorte de cyclone humain, destructeur jusqu'à épuisement.

12 Juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

1939 SM1, XIX, « Convulsions sans pensées »

LXXIX

Les nuées se dissipent, et l'Opinion rencontre quelque chose qu'elle ne peut vaincre par la menace et le fouet. L'ordre économique résiste à la manière des choses. On fait tout croire à des hommes, dès que l'amitié, la colère et la force s'accordent contre les timides essais du jugement individuel. La pensée libre est toujours difficile, et jette d'abord dans un grand trouble. La modestie est le lot de celui qui débrouille ; la moindre objection le jette à bas ; ses idées fondent sous lui et se dérobent ; l'expression lui manque ou le trahit. Il n'est pas en défense ; détendu au contraire ; il lui faut la confiance ou la solitude. J'ai même observé que l'approbation et l'éloge sont ce qui convient le mieux pour une pensée à sa première naissance. Comme on voit dans Platon les disputeurs patients et pleins d'espérance autour de Socrate, pendant qu'il touche et éprouve l'idée de sa main légère. Toute violence, même de parole, durcit le corps et aussitôt vide l'esprit de tout contenu ; comme on voit chez les enfants, si seulement on élève la voix afin de les rendre attentifs et ingénieux à répondre. Et l'homme qui invente est plus faible en cela, et plus dépendant du milieu humain que l'enfant qui répète. C'est pourquoi le tonnerre de l'Opinion suffit pour balayer les pensées intimes de chacun ; que l'on soit effrayé, irrité, ou seulement étonné, l'effet est le même. Si l'on met à part quelques hommes qui ont réfléchi d'avance et qui savent se parler à eux-mêmes, il faut dire que l'homme de bonne foi, dès qu'il est dans la rumeur publique, n'a plus la peine de cacher sa pensée ; il ne la trouve plus. La rumeur trouve la place, le réduit, le donjon de la pensée, vide et sans défenseurs. C'est pourquoi, dans l'ordre des affirmations invérifiables, l'homme peut tout croire. On l'a vu. On le verra.

Mais les choses s'en moquent. Elles réagissent selon des lois invariables. Et cette remarque, si souvent faite ·dans la pratique des plus humbles métiers, comme de potier, de charpentier, de forgeron, est certainement pour l'homme la source de toute sagesse. La Raison, à ce que je crois, ne vient pas d'en haut, mais d'en bas. Les choses redressent l'homme. L'objet matériel est ce qui convient d'abord et peut-être toujours au jugement. La réflexion qui s'en éloigne est folle. Ainsi présentement les sévères lois de l'économique vont terminer nos divagations. Nous nous heurtons là. Toutes les puissances d' opinion se sont heurtées là.

Il est remarquable que nous nous trouvions, à l'égard de I' Allemagne, dans la situation du chef d'industrie à l'égard du prolétaire. Car celui qui se croit le maître voudrait bien contraindre ; mais il ne peut contraindre ; parce que les choses ne cèdent que devant une attention active, rusée, entièrement libre, et nourrie encore d'espérance. Pour tout travail c'est vrai ; c'est cent fois vrai pour le travail réparateur, qui ne relèvera les ruines de toute espèce que s'il laisse un énorme excédent. Et chacun sait assez que le travail serf ne laisse presque point d'excédent. Ainsi par la puissance de l'inflexible ordre des choses, qui n'a point égard, nous sommes ramenés de nos désirs, de nos ambitions et de nos projets juste au point opposé, dépouillant peu à peu la haine, l'impatience et même la défiance ; peu à peu, mais non pas si lentement ; car la misère inexorable nous presse, sans égard pour la gloire ni pour aucun genre de discours. Il faut venir à la coopération. Le mot suivra la chose, et la réconciliation sera annoncée bien après qu'elle aura été faite.

13 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

LXXX

Cette statue, qui veut représenter le courage des Parisiens pendant la guerre, est, de loin, moins déplaisante que beaucoup d'autres, sans ces profils cassants et ces pointes grêles qui sont des erreurs de principe. Nous n'avons donc que demi-mal. Mais, dès qu'on s'approche, cette femme de marbre vous jette au visage l'expression la plus vulgaire, la plus impudente, et en même temps la plus ambiguë. Je doute que les enfants puissent la considérer sans grimacer eux-mêmes ; car ces signes veulent une réponse, et on ne sait laquelle. Dans la mauvaise littérature, un trait efface l'autre ; au lieu que la sculpture rassemble et fixe sous le regard toutes les parties de son discours, ce qui donne quelque chose de hagard par trop signifier. Les yeux y ajoutent encore, qui sont traités par un procédé de sauvage, au moyen de deux petits trous noirs dans la prunelle ; expression inhumaine, violemment ambiguë. On pense aux yeux de ces grotesques poupées anglaises, qui donnent un rire sans espérance. Mais ce n'est pas la première fois que le sculpteur est puni d'avoir voulu parler.

Attention. Ce discours est trop loin de la chose, peut-être. Je soupçonne ici une double erreur et une double punition. Car, en supposant que le marbre puisse parler, qu'avait-il à dire ? Parmi les mensonges impudents que l'on nous propose, le développement connu sur le courage des Parisiens est un des moins vraisemblables. J'ai connu, comme bien d'autres, le temps des Gothas et des Berthas. Je puis affirmer que les Parisiens n'en riaient pas, autant que j'ai pu voir. Mais s'ils ont ri quelquefois après l'explosion, ce rire n'exprimait pas encore beaucoup. J'ai connu de ces rires, en des bombardements plus serrés ; ce n'était pas beau à voir ; ce n'était pas plus beau que la convulsion de terreur qui, l'instant d'avant, déformait le visage humain. Selon mon opinion ce rire n'était qu'une convulsion complémentaire ; et le tout ensemble exprimait une terreur bien naturelle, dont les marques restèrent longtemps et furent longtemps lisibles sur le visage des vrais combattants. Au reste ceux qui riaient ainsi étaient, je l'ai bien remarqué, ceux qui se montraient les plus faibles devant la peur. Si quelque souvenir m'est resté d'un homme courageux, je formerais plutôt l'image d'un homme immobile et impassible. Aussi, quand un chroniqueur écrit que gavroches et midinettes riaient à l'obus, je ne vois là qu'une apparence arrangée selon le vœu des pouvoirs. Dans ces mêmes temps, quand une maison était mise en poudre, ou brûlait comme une torche, les pompiers arrivaient aussitôt, et, entre autres travaux, cousaient les cadavres en des sacs bien propres, et garnis de sciure de bois, et les emportaient bien vite. Nettoyages.

Comme au reste il est clair que tous ceux qui avaient pu partir étaient partis ; comme j'ai surpris en ceux qui restaient les mêmes précautions que je prenais moi-même, comme de suivre le trottoir nord, et autres manœuvres que l'homme qui a fait la guerre trouve tout à fait naturelles ; comme j'ai souvenir de cette panique qui jeta une foule dans les souterrains du métro et fit peut-être soixante morts ; comme j'ai eu le loisir, certains soirs, d'observer les mouvements de la peur sur des visages d'hommes et de femmes ; comme je sais que le poltron oublie sa peur et essaie d'imaginer qu'il a du courage, je n'aperçois pas ce qu'on pourrait dire de vrai et de grand sur ce que fut Paris pendant la guerre. En revanche je connais comme tout le monde le rire faux et les odieux discours de la Frivolité[[147]](#footnote-148), par lesquels beaucoup refoulaient des sentiments insupportables et peut-être s'en délivraient. Optimisme de commande, au reste surveillé par la police. Or ce visage du civil en guerre est peut-être le chef-d'œuvre de l'art politique ; mais l'art du statuaire n'a rien à y prendre de beau. L'homme fut hagard et hors de soi par ces pressions extérieures. Et c'est peut-être pour cette raison que le sculpteur a réalisé cet étrange visage et inhumain. La guerre n'est pas belle.

14 juin 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

1939 PAE XXX, « Contre les excès d’expression dans la sculpture »

LXXXI

Il y a un Pouvoir Spirituel. J'aime assez à tourner une ou deux fois autour de la statue d'Auguste Comte, sur la place de la Sorbonne. C'est là que je fais mes prières. Cette forte tête bien assurée et largement arrondie sur l'arrière du cou, c'est mon dôme et ma basilique. Non que je croie en lui comme d'autres au pape ; seulement je l'ai lu. Il me plaît de considérer cette forte attache de l'esprit au corps qui ramène le front calculateur. Il est remarquable que, lorsque l'arrière de la tête est comme oublié dans l'humaine architecture, le front salue déjà. Cette forme fait un geste. La forme de Comte ne fait point ce geste. « Le directeur de la Revue occidentale, écrivait-il, est aujourd'hui le seul des penseurs qui n'ait fait aux pouvoirs publics aucune concession dégradante ». Je cite de mémoire ; il faudrait, retrouver ce texte, et ce n'est pas difficile ; mais il aurait fallu le graver sur le socle ; cela, c'était un peu plus difficile. Cette forte idée, que l'esprit ne doit point obéissance, ni respect d'aucune sorte, est une de celles qui effrayent. Les pouvoirs sont arrêtés net là devant, et renvoient leur caporal et ses quatre hommes.

Les pouvoirs ne manquent pas de flatteurs ; mais ils les méprisent. Il faut être sot hors de la mesure commune pour lire avec bonheur un éloge que l'on a soi-même commandé et payé. Un vaniteux ne suffit à rien ; c'est ce que l'expérience fait promptement voir. à celui qui fait réellement le métier, il faut que le pouvoir enseigne tout au moins le mépris de beaucoup de choses. C'est pourquoi le pouvoir le plus énergique est justement celui qui voudrait avoir l'approbation de l'homme libre ; exactement la libre approbation de l'homme libre. Donc la force laisse ici ses baïonnettes, et veut séduire. Comte est le premier et peut-être le seul qui ait apprécié impartialement l'immense entreprise catholique, d'après laquelle un simple prêtre, son catéchisme en main, peut dire au plus puissant roi de la terre ; « Si tu ne te repens pas, je ne puis pardonner ; si tu ne restitues pas, je ne puis pardonner ». Toutes les belles choses sont difficiles ; le Pouvoir Spirituel périt en cette première démarche par son succès même ; il eut aussitôt plus de force que de sagesse ; et dès que I' Esprit contraint au lieu d'éclairer, il n'est plus l'esprit. La première condition de ce genre de pouvoir est de ne rien pouvoir, hors penser et juger.

Je vais considérer quelquefois une autre forte tête, à qui la mauvaise fortune, que j’appelle bonne, a refusé toute espèce de pouvoir, hors celui de ne rien craindre. Cette rude formation ne va jamais sans un peu d'humeur. L'homme est redoutable par une défiance toujours armée et par un mépris bien établi de toute espèce de facilité. J'ai reçu plus d'un coup de boutoir par là. J'en avais reçu bien d'autres d'un Maître sévère, incorruptible, presque inconnu ; mais je frémis à la pensée de ce qu'Auguste Comte aurait à me dire, s'il revivait et jetait les yeux sur mes improvisations. Je dirais bien à ces bons sangliers comme je disais à mon maître d'escrime ; « Ne me ménagez pas. Frappez dur ». Mais ce sont des jeux virils. Occasion de mesurer le Pouvoir Spirituel. Car je me soucie peu de ce que pensent nos Seigneuries les Importances, et si elles sont contentes ou non. Mais je n'affronterais pas les sourcils du Jupiter Spirituel, ni les veines gonflées de cette forte tête quand elle exprime le Mépris assuré et invincible. Vous direz là-dessus que les Importances se soucient peu du Jupiter Spirituel ; et voilà justement qui est faux. Deux Importances, en ces dix dernières années, sont venues chercher l'absolution du Jupiter Spirituel, et n'ont rien obtenu. La leçon est sans doute perdue pour Elles ; elle ne l'est point pour les jeunes.

15 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

LXXXII

Au temps des Universités Populaires, j'ai vécu en union étroite avec l'élite du prolétariat. Il faut décrire exactement ce genre de fraternité, que la volonté et l'humeur sauvaient, non les doctrines. Il est vrai que par précaution je n'ai jamais voulu me dire socialiste ; j'entends précaution de méthode, et purement théorique, comme on pense bien ; mais quand j'aurais été socialiste, les pensées de mes rudes compagnons n'auraient pas pour cela coïncidé avec les miennes. Chose digne de remarque, la parole, signe vivant et aussitôt oublié, créait une amitié et une confiance dont le souvenir m'est bien précieux encore aujourd'hui. Mes plus saines réflexions sont sorties de ces entretiens sans nuances ; et encore aujourd'hui, quand j'essaie de penser en homme, j'évoque ces témoins incorruptibles. Pourtant[[148]](#footnote-149) je n'écris nullement comme je leur parlais, et je crois qu'ils ne me liront guère. Trop de détours sans doute, et trop de théologie, surmontée il me semble, mais pourtant conservée. Tous les dieux courent avec ma plume ; je veux qu'ils fassent poids et preuve aussi ; ils font métaphore, s'ils ne peuvent mieux. Il faut que le passé humain donne corps aux idées. Or, le[[149]](#footnote-150) prolétaire méprise un peu ces jeux, et cette marche lente. Je crois comprendre pourquoi.

Comte signalait déjà comme un fait nouveau et étonnant la profonde irréligion du prolétaire. Il faut comprendre par les causes. Nous dépendons tous en nos actions de deux ordres. L'ordre extérieur nous tient en sa mâchoire de fer, sans égards pour nous ; mais nous de même, sans égards pour lui. L'ordre humain nous tient de même, par le jeu des intérêts, des affections, des passions ; mais toujours ayant égard et demandant égard ; l'ordre humain, compliqué, flexible, qui répond par politesse à politesse, par menace à menace, par confiance à confiance. La guerre est un cataclysme de l'ordre humain ; et vous voyez par là que l'ordre humain nous tient ferme aussi. Mais sa prise est indirecte et rusée ; selon des· lois qui ne paraissent point.

Un professeur dépend de l'ordre humain ; un avocat de même. Ce qui est à remarquer c'est que le prolétaire n'en dépend presque point. Sa vie dépend des choses qu'il manie, et de la façon dont il les prend. L'ouvrier de campagne a charge de vendre ce qu'il fabrique ; là il retrouve l'ordre humain, le sourire, la politesse, les ruses du marché. Le prolétaire des villes est de plus en plus délivré de ce souci ; il n'a jamais à conclure de marché dans lequel sa personne, son caractère et son humeur jouent un rôle. Il apprend à faire, non à plaire. Et, comme les idées, en chacun, se forment de son expérience, voilà donc un esprit formé sur les choses seulement ; des idées saines, justes, et courtes. Un physicien, qui manie les mêmes choses, pierres, métaux, liquides, gaz, que le prolétaire, est pourtant formé tout à fait autrement ; c'est que le principal de sa tâche est de persuader, non de faire ; toutefois, quoiqu'il tire souvent plus d'avantages de dîner en habit et de plaire que de trouver quelque alliage utile, le physicien est encore assez prolétaire, surtout s'il montre un génie inventeur ; il peut ignorer l'ordre humain et la politesse, et s’en soucier peu.

Rassemblons. Toute sagesse vient des choses ; c'est dans les choses que la loi invariable se montre, et que l'esprit trouve sa méthode universelle, qui le mène tout droit à l'inflexible justice. Toute erreur vient de l'ordre humain, parce qu'il se laisse fléchir par prière et flatterie. Dangereux à contempler d'abord ; l'esprit y perd ses preuves, et devient Courtisan. Et tout l'obstacle est dans l'ordre humain aussi, en ses traditions, croyances et passions. Et cela ne se laisse pas forger comme le fer. Pièges, ruses, détours, retours. Il faudrait comprendre, si l'on veut modifier. Manœuvrer avec précaution, parmi ces erreurs étonnantes et ces vérités enchaînées. Le prolétaire ne sait ici que frapper ; et, par sa justice même, il ne veut point frapper. L'esprit ouvrier est limité là.

16 Juin 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

1942 VE II, « Les deux ordres »

LXXXIII

Les naturalistes ont eu l'occasion, depuis environ l'année dix-sept, de décrire une nouvelle espèce de polytechnicien, qu'ils ont appelé le polytechnicien bleu. J'avais depuis longtemps observé le polytechnicien commun, ou polytechnicien noir ; et selon mon opinion le bleu n'est qu'une mutation, due à des circonstances particulières. Au reste même habitat, mêmes mœurs, même nourriture. Vers l'année dix-huit, la variété bleue a presque remplacé l'autre. Aux environs de leur trou, on les rencontrait en colonnes irrégulières, remarquables d'abord par cette couleur bleu azuré, mais distincts aussi du type commun par des membres plus gros et plus forts, un visage mieux arrosé de sang, une voix plus sonore, des rires, et enfin une certaine fantaisie en toutes leurs démarches, que l'on n'observait jamais chez la variété noire. Des noirs on en voyait encore quelques-uns, par deux ou par trois[[150]](#footnote-151), plus pâles, plus maigres, plus mécaniques en leur allure. Maintenant en rangs noirs et serrés ; et de nouveau c'est la variété bleue qui est rare. Hâtez-vous si vous voulez observer la variété bleue (polytechnicus cœruleus) ; je la crois destinée à disparaître avec les circonstances qui l'ont créée. Et le retour au type, phénomène connu, s'est fait brusquement comme la mutation elle-même. Bel exemple de la permanence des espèces.

Le polytechnicien noir (polytechnicus niger) a fait la guerre ; mais la guerre a fait le polytechnicien bleu. Le polytechnicien noir a produit de sa substance la poudre sans fumée, invention parfaitement réussie, et parfaitement inutile ; d'après cette idée fausse que lorsque l'on sait où se trouve une pièce, il n’y a rien de plus facile que de la détruire. Le même insecte noir a construit des pièces à tir rapide et à courte portée, d'après deux idées non moins fantastiques, l'une qu'au-delà de sept kilomètres on ne voit plus où on tire, et l'autre, qu'une grêle de projectiles ne peut manquer d'anéantir l'ennemi qui s'avance en rangs serrés. C'est ce même animal singulier qui pendant toute la guerre n'a cessé de vérifier les comptes de projectiles, et de signaler avec une énergie toute militaire les erreurs d'addition et de soustraction.

Le polytechnicien bleu fut jeté dans la guerre avant d'avoir pris les notions consacrées, la politesse circonspecte et l'habitude de compter les galons au lieu de peser les preuves. Il a compté les choses elles-mêmes au lieu de vérifier les états ; il a observé, au lieu de lire, de résumer, de transmettre. Il a jugé l'ennemi, ses hommes, ses chefs, les règlements et tout comme un enfant qu'il était ; en même temps, d'après la sévère préparation des sciences exactes, il est devenu ingénieux au contact de la nécessité. Il a fait nombre de propositions raisonnables, qui ont été écartées ; en revanche il a pris beaucoup de décisions utiles, qui n'ont pas été remarquées. On comprend que la mutation dont je parlais ne s'est pas limitée aux caractères extérieurs ; toutes les idées ont été soulevées et déplacées, et ont repris équilibre d'après un tout autre plan. Il est revenu plein de science réelle et de sagesse rustique. S'il surmonte l'ennui administratif, s'il ne s'enfuit pas dans l'industrie, nous verrons du nouveau ; moins de respect, moins d'intrigue, plus de pensée, dans les finances, les ponts, l'hydrographie et le télégraphe.

Pour peu de temps. Le type noir (polytechnicus niger) se reforme déjà en son intégrité, nourri d'opinions avantageuses, et plus soucieux de faire son chemin parmi les hommes que de faire son trou dans les choses ; observateur de visages ; poli et circonspect ; riche d'arguments et pauvre de raisons ; toujours consultant et délibérant ; péremptoire dans les petites choses, hésitant dans les grandes. Usant des millions à tâtonner, mais relevant une erreur d'un sou. Heureux seulement de quelque théorème de géométrie générale qui, il est vrai, ne sert à rien, mais qui ne contrarie personne.

17 juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

1926 CCP V, 7, « Polytechniciens bleus et noirs »

LXXXIV

Si je me range pour laisser passer une puissante automobile, c'est un bien petit changement dans le monde, et un petit travail pour moi ; faible modification, qui suffit pourtant à écarter l'accident qui me mutilerait et me détruirait. Même, en suivant cet exemple, je remarque que le plus petit mouvement est le meilleur, dès qu'il suffit ; car il n'est point prudent de bondir en arrière ou de se précipiter ; c'est souvent se jeter dans un autre malheur. J'ai plus d'une fois admiré le jeu tranquille d'un bon escrimeur qui écarte la pointe de l'adversaire ; non pas à corps perdu, mais à corps retenu. Il est utile de considérer avec attention ces exemples si simples de la véritable puissance humaine. Beaucoup d'attention et peu de mouvement. Éclairons-nous aussi par le contraste, en imaginant un homme fou de terreur, et qui, pour échapper aux flammes, se jette par la fenêtre. On pourrait dire qu'en ce monde plein de chausse-trappes, toute défense brusque et non mesurée crée un danger nouveau. Une pression du pilote sur la barre, c'est peu de chose, et cela suffit.

Nous voulons croire que, pour le corps humain, merveilleuse machine, et surtout pour le corps social, bien plus compliqué encore, il faudrait de violents remèdes, comme couper et retrancher, ou bien une subversion totale, et une face nouvelle des choses ; c'est la méthode de l'imagination. Le chirurgien lui-même, à mesure qu'il s'instruit, raccourcit son geste, et ménage le précieux sang. Mais le vrai médecin, d'après l'idée immortelle de Broussais, dissout encore mieux les fantômes abstraits de la Santé et de la Maladie, ainsi que leurs tragiques combats ; et il réduit plutôt ce contraste imaginaire entre un régime et l'autre à de très petites variations de cet équilibre animé qui a nom Pierre ou Jacques. Au regard du Clinicien, qui pense l'individuel toujours, Jacques malade ressemble plus à Jacques bien portant qu'à n'importe quel autre homme malade. Et ce précieux pilote, penseur en action, cherche le coup de barre insensible et précis, qui obéit et en même temps redresse. Si l'on veut apprendre l'action, c'est de ce côté-là qu'il faut regarder.

En août 1914 un homme qui ressemble à tout le monde me disait ; « Il faut une bonne saignée de temps en temps ». Il parlait comme Purgon. La politique commune en est encore à la plus grossière chirurgie. Il est assez clair maintenant pour tout le monde, je pense, que le traitement héroïque a guéri le mal tout juste par l'épuisement. Je voudrais que, partant de là, on réfléchisse avec une entière sincérité sur tous les moyens violents sans exception, qui sont toujours pour Léviathan de folles manières de se gratter. Par ces chemins on découvrira une idée qui n'a rien pour plaire, ni même pour déplaire, c'est que les grands changements du corps social appartiennent à une médecine barbare et sans pensée réelle. On ne refait point un homme sur un plan nouveau ; il n'est pas à croire non plus qu'on puisse refaire un pays, une nation, sur un plan nouveau. Je me défie assez, aussi bien par les résultats que par la considération de sciences moins complexes et plus avancées, de tous ceux qui légifèrent d'après .in modèle abstrait ; il vaut mieux observer le grand malade en ses convulsions, et rechercher prudemment l'état paisible et sain, très voisin de l'état maladif, et compatible avec le système tel qu'il est. Je prends comme exemple le Capitalisme, si malfaisant par l'aveuglement du plus grand nombre, et qui serait si aisément supportable par la tranquille, obstinée et irrésistible surveillance de la masse les travailleurs. « Mais nous ferons bien mieux ». Je ne sais. D'abord cela.

18 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 25 juin 1921

Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

LXXXV

On demande : « Que pensent les Allemands ? Que veulent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Que peut-on attendre d'eux ? » On convient qu'on n'en peut rien savoir ; mais on parle de ces opinions, de ces sentiments, de ces intentions, comme si c'étaient des choses réelles et bien déterminées, seulement cachées. Comme un filon sous la terre ; il y est ou il n'y est pas ; que je le cherche ou non, que je le trouve ou non, que je le soupçonne ou non, cela ne change pas le fait. Il est effrayant de penser que nos docteurs en politique raisonnent presque tous comme si les opinions étaient des choses fixes, inertes, insensibles. Les mêmes hommes sentent pourtant bien que nos opinions à nous et nos sentiments à nous, et nos intentions et nos espérances varient du tout au tout selon ce que nous supposons des pensées de l'adversaire. N'importe quel homme de chez nous trouve en lui confiance, défiance, modération, colère, tous les extrêmes et tous les partis, d'après ce que dit l'adversaire, ou plutôt d'après ce qu'on dit qu'il dit. Mais lui, l'adversaire, on ne suppose point qu'il change aussi d'une minute à l'autre, et par les mêmes causes. On veut qu'il soit tel ou tel ; méchant ou bon, franc ou rusé, pacifique ou belliqueux, démocrate ou fanatique. Nous n'arrivons pas à faire un choix, nous autres, entre nos pensées, de façon à pouvoir dire quelle est notre vraie pensée ; et nous voulons que l'adversaire fasse en lui-même ce choix ; bien mieux, nous affirmons qu'il l'a fait. Les plus naïfs croient qu'il l'a fait depuis des années et depuis des siècles, parce qu'il est comme il est et que rien ne le changera.

J'avoue que pris en gros il est comme il est et que rien ne le changera, de même qu'un homme de Lille est un homme de Lille, un Breton, breton, et un Marseillais[[151]](#footnote-152), marseillais. Cette image moyenne et invariable, œuvre de la lumière, du vent et des eaux est en effet quelque chose, comme le plumage du rouge-gorge est quelque chose ; et, quoiqu'il y ait des différences notables selon les individus, tous semblent soumis à quelque modèle constant, qu'ils réalisent plus ou moins. Et, quoiqu'il soit fort difficile de dessiner et définir ces types ethniques, nul ne peut leur refuser audience en ses pensées. L'erreur est de croire que les projets, les actions, les vertus et les vices, le bien et le mal, soient déterminés par là.

Vous croyez savoir ce que c'est qu'un Français. Mais quand vous aurez, non sans peine, défini la masse française par l'humeur, par la langue, par les œuvres littéraires, par l'architecture, par le mobilier, par un certain genre de sociabilité et de politesse, décidez donc, d'après cela, si cette masse est pacifique ou guerrière. L'un ou l'autre aussi bien ; et je conviens qu'en des dispositions tout à fait opposées, ce peuple sera toujours le même en un sens ; comme un homme en colère, ou assuré, ou défiant, ou confiant, est toujours le même homme. Qui aura observé comment cette invincible nature se retrouve la même en des actions tout à fait différentes, en des affections et passions opposées, en des pensées médiocres ou profondes, dans le rire, dans les larmes, dans l'enthousiasme, dans le désespoir, comme on peut voir pour chacun et pour soi, celui-là supposera aisément dans le peuple ennemi les mêmes changements, la même richesse, la même variété, la même instabilité qu'en lui-même. Et je suis assuré qu'un Allemand moyen, quand il pense à la politique européenne, est, dans la durée d'une heure, successivement farouche et pacifique, confiant et désespéré, doux et violent, résigné et obstiné, selon ce qu'il lit, entend et imagine, absolument comme nous. Dont le mauvais vouloir fera sortir tout le mal possible. Mais il est temps que la bonne volonté s'y mette aussi.

19 juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

1926 CCP I, 4, « Un peuple n’a pas de caractère »

1939 SM1, XX, « Que pensent les Allemands ? »

LXXXVI

« Enseigner la Morale, dit le jeune professeur, ce n'est pas facile. Toute conscience tâtonne et se contredit. Les doctrines aussi s'entrebattent. Et quand des hommes qui ont réfléchi trente ans là-dessus sont encore dans le doute, comment donnerais-je à des jeunes gens quelque principe fixe et assuré » ?

« Il m'est arrivé aussi, dit le vieil instituteur, de faire des leçons en trois points. J'étais jeune alors ; j'avais de la voix et du feu ; les garçons avaient les bras croisés sur la table et les yeux fixés sur moi. J'étais trompé par les livres ; je ne savais pas encore que ce genre d'attention rend stupide. Mais tout métier ramène. Comme la lecture et l'écriture sont bien clairement ce qui importe le plus, et qu'il y faut du temps, je vins à réduire peu à peu mes exercices oratoires ; dont ma gorge et mes poumons se trouvèrent bien. Les enfants lurent l'histoire et copièrent le sermon. En ces essais j'eus l'occasion de découvrir plusieurs choses. D'abord que rien ne vaut un cahier de six francs et des titres en ronde pour donner l'amour du travail ; et aussi, ce qui est sans doute plus caché, que les mouvements de l'écriture appliquée disposent à l'attention véritable, qui veut des muscles déliés, des mouvements familiers, une pensée qui revient et se recoupe, comme font les boucles de l'écriture. Au reste essayez un peu de réfléchir avec les bras croisés, c'est ce qui ne se peut point ; l'homme qui pense écrit dans l'air, en quelque sorte, avec sa main ; mais l'écriture réelle ramène encore mieux l'esprit ; il suit alors ce geste fermé, qui ne l’égare point ».

« Il est vrai, dit le professeur, qu'en parlant on use sa pensée, au lieu qu'en écrivant on la renouvelle ».

« Et, dit l'instituteur, ce qui est bon pour l'homme est meilleur encore pour l'enfant, par la légèreté et instabilité propres à cet âge. Vous devinez comment je fus conduit à mettre ensemble la leçon de morale et la leçon d'écriture. Mais là-dessus je fis encore quelques petites découvertes, dont la principale est qu'il y a plus d'avantage à méditer sur un texte invariable qu'à suivre des commentaires sans fin. De cela je n'aperçois pas trop bien la raison, si ce n'est en considérant que les mots soulèvent toujours un brouillard ou une poussière d'idées étrangères, ce que la considération d'une même formule finit par réduire ; au lieu qu'expliquer des mots par d'autres, c'est battre d'autres tapis. Donc, la nécessité aidant je vins à faire copier les plus belles, les plus pleines, les plus courtes maximes que je pus recueillir, et plus d'une fois, comme des modèles d'écriture ».

« On appelle de telles maximes des Pensées, dit le professeur, et peut-être n'est-ce pas parler si mal ».

« Je le crois assez, dit l'instituteur. Mais toujours est-il que par ces expériences, je vis enfin la Morale où elle est, c'est à dire en tous et partout. Car chacun fait la morale au voisin, sans jamais se tromper d'un cheveu. Jacques juge Pierre, et Pierre juge Jacques. Infaillibles tous deux. Comme le jaloux juge la coquette et devine toutes ses pensées rusées et troubles ; et comme la coquette devine toutes les folies du jaloux et ses prétentions et son ridicule. Comme l'obligé pèse les motifs du bienfaiteur ; comme le bienfaiteur essaie la reconnaissance de l'obligé. Pour se délivrer d'admirer, dites-vous. Et quand cela serait, ne voyez-vous pas qu'ils savent très bien tous ce qu'ils admireraient, ce qu'ils ne pourraient pas ne pas admirer. Mais j'aimerais mieux dire qu'ils ont soif d'admirer, et qu'ils y sont seulement difficiles. Comme un peseur d'or, qui ne se laisse pas détourner ; comme un essayeur d'alliage, qui vous dit la quantité de l'or et du cuivre, à un grain près. Ainsi tout homme et toute femme est maître et professeur de morale, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sans se tromper jamais. La seule découverte qu'un homme puisse faire en ce domaine, c'est s'il s'avise de redresser en lui-même ce qu'il blâme chez le voisin. Le reste n'est qu'un jeu facile, et à portée de tous. Aussi je réduirais bien mes modèles d'écriture à deux ou trois maximes dans le genre de celle-ci ; Ce que tu conseilles à ton voisin, fais-le ».

20 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

LXXXVII

Je reçois un « Bulletin Auguste Comte », daté d'Homère 133, qui est Février 1921. Je m'y jette dans un mouvement de confiance et d'espérance que l'on peut deviner. Presque aussitôt je m'en retire. Il faut pourtant se délivrer de l'humeur ; et comment faire sa paix avec le genre humain si on ne la fait d'abord avec des amis si proches, quoiqu’inconnus ? Mais examinons.

Je trouve d'abord à disputer. On sait que Comte, tenant devant ses yeux l'immense suite de la préparation occidentale, prononce que le temps des guerres est dépassé. L'activité guerrière, d'abord conquérante avec Rome, ensuite défensive avec la Féodalité, fait place à l'activité industrielle qui définit les puissances et les conflits des Temps Modernes. Un si grand changement ne pouvait se faire en un jour. Du moins, dès le milieu du précédent siècle, le Penseur positiviste annonce que la guerre sera de plus en plus subordonnée à l'industrie, soit dans l'organisation intérieure, soit dans les rapports extérieurs des nations. Sa forte espérance autant que son pénétrant jugement efface donc cet esprit de guerre, cette âme de guerre qui fut si longtemps le centre et le soutien de toute énergie virile. La paix n'est plus un rêve généreux ; on peut penser la paix ; elle se dessine partout dans le jeu même des forces, par l'accroissement du patrimoine humain, qui est science, par l'organisation du prolétariat, par la nature même de l'armement moderne qui réduit les violents à obéir aux savants. Voilà donc un passage et une prise pour l'action des pacifiques, qui peuvent seconder et accélérer ce changement naturel, et faire ainsi l'économie d'une ou deux convulsions de l'esprit militaire survivant. Beau texte à réflexions maintenant. Mais la guerre a poussé son cyclone parmi ces fortes pensées. Ces disciples-ci ont fui en débandade. Le fait fut trop fort pour eux. « Qu'un esprit aussi puissant que Comte, émancipé des préjugés métaphysiques et s'appuyant sur l'expérience, ait pu se tromper ainsi, sur un sujet aussi important, voilà qui étonne ».

Esprits inquiets, instables, qui renient une idée de cette puissance à la première sommation. Sommation brutale, j'en conviens. Mais que prouvent ce bruit, ces ruines, ces massacres ? Si ce qui est effrayant fait preuve, tout est réglé. Non ; tout n'est pas réglé. Défions-nous des passions, en cette rencontre. L'idée, c'est notre arme. En ce moment critique ne jetons pas l'idée.

Je lis, pour ma part, cette grande convulsion d'après l'idée même de Comte. Comme le duel a survécu encore longtemps après que l'existence d'un homme, au coin d'une rue, dépendait de son épée et de son courage, ainsi nous avons vu survivre une guerre de forme, et j’ose dire de cérémonie, où les combattants n'avaient pour fin réelle que de prouver leur courage. En dépit de faciles déclamations, il ne s'agissait nullement de protéger les mères et les sœurs contre le rapt, ni les vieillards contre la violence, ni les biens contre le pillage. Effets émouvants, mais effets secondaires ; nullement fins. La fin c'était de se bien battre. Pour l'honneur seulement. C'est ainsi du moins que je lis l’Événement terrible ; et j'invite à le lire ainsi. Ce qu'il y eut d'inhumanité, de violence inouïe en cette bataille s'explique assez par les moyens de science et d'industrie qui firent un ouragan de fer et de feu, aussitôt sans pensée aucune. L'obus qui tomba à Saint-Gervais ne visait point là. L'excès de la terreur, et surtout chez les faibles, devait élever aussi une tempête de fureur et de haine. Effet secondaire encore, effet passager, effet étranger à la véritable situation, à l'homme de notre temps, aux mœurs de ce siècle-ci. Fumées et poussières dans les esprits. Raison de plus de n'en point juger puérilement, mais de surmonter au contraire ces visions fantastiques. À quoi il me semble que nombre de combattants sont parvenus ; et ainsi, dans l'épreuve, furent Chevaliers selon l'ancien rite. Mais je me permets de regretter que la pensée des civils soit encore tremblante et hagarde. Je n'exagère point. En tournant les pages de ce Bulletin qui prétend à l'honneur de penser, j'y trouve, avec le mot injurieux que je n'écrirai point, de folles déclamations sur « la colossale ineptie de la fourbe Teutonne ». Et je jette le livre sans colère ; je voudrais dire sans mépris.

21 Juin 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

1939 SM1, XXI, « Ne pas jeter l’idée »

LXXXVIII

Le prolétaire ne comprend pas aisément ce que c'est qu'un bourgeois. Marx a dit que les idées d'un homme dépendent toutes et sans exception de la manière dont il gagne sa vie. Mais ce fort préjugé, qui donne lieu à de riches développements, doit être manœuvré avec précaution ; car il est vrai en plusieurs sens. Je comprends assez bien ce que c'est qu'une pensée qui considère surtout l'industrie et les machines. Qu'elle penche à un matérialisme simplificateur, cela ne peut étonner. De même que Proudhon disait : « La pensée d'un homme en place c'est son traitement », de même je dirais bien que la pensée d'un ouvrier c'est la chose, l'outil et la machine ; et par là je comprends assez cette prédilection pour un Fatalisme de forme mécanique, idée qui est comme le tissu de la réflexion prolétarienne. Mais cette dialectique ne termine pas l'esprit révolutionnaire. Il faut dire aussi que la pensée d'un prolétaire c'est son action. L'outil règne et gouverne ; la main le pousse non sans précaution, mais sans aucun égard. Dès que la chose est connue en ses propriétés invariables, aussitôt elle est attaquée et transformée. La plaque de tôle est percée et rivée ; la maison s'élève ; le pont tend son arche. Aucun préjugé de doctrine ne peut tenir contre cette preuve de tous les jours. L'ouvrier est certainement de tous les hommes celui qui a l'expérience la plus suivie et la connaissance la plus assurée de la puissance humaine. D'où il me semble que cette tête industrieuse est habitée par deux idées dominantes qui gouvernent tour à tour ; l'une qui règle les contemplations et d'après laquelle ce qui est devait être, par l'effet d'un immense et imperturbable mécanisme ; l'autre qui inspire les actions, et qui est que, lorsque les choses ne sont pas comme on voudrait, il faut les remettre en ordre sans plus attendre.

Le bourgeois est tout en précautions et respects ; son travail est de persuader et de plaire. Son premier souci est de ne pas déplaire. D'où vient que ses pensées sont formées d’abord de cette attention continuelle à l'ordre humain, ordre capricieux qui ne rend nullement en succès l'équivalent du savoir et du travail. C'est ici le royaume de la bonne chance et du miracle. Les choses sont vues à travers ce brouillard humain ; ce qui fait qu'il reste toujours, dans les idées d'un tel homme, une certaine couleur de religion. Au reste c'est toujours par là que nous commençons, puisque l'enfant attend d'abord tout des hommes ; mais la pensée bourgeoise mûrit plus lentement que toute autre ; c'est comme une enfance continuée. La poésie en témoigne, qui, dans ses meilleures inventions, a souvent quelque chose de puéril.

Il y a pis ; et les bourgeois, dès qu'ils pensent en cercle, arrivent promptement au lieu commun, sans pensée aucune, par cette crainte de déplaire qui est au fond de la politesse. En pensant à ces assemblées de timides, qui parlent comme on chante, attentifs à l'air et aux paroles, Stendhal a pu écrire ce terrible mot : « Tout bon raisonnement offense ». L'invention se meut alors dans le Bel Esprit, que l’on ose appeler Esprit tout court, et qui est l'art de donner aux idées reçues l'apparence de la jeunesse. Encore est-ce un jeu dangereux. La prudence ramène chacun aux formules consacrées. Il faut parler alors comme on danserait. Et c'est par là qu'il faut comprendre l'immobilité conservatrice ; les intérêts n'y jouent pas autant que la politesse. Et c'est ce qu’il faudrait d'abord comprendre. Qui ne comprend point s'irrite. Qui s'irrite frappe à côté du clou.

22 juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921 (LXXXVIII)

1926 CCP V, 10, « Prolétaire et bourgeois »

LXXXIX

« Le Pinson ; joli sujet ». Ainsi parle l'inspecteur, homme doux, qui a publié en sa jeunesse un recueil de poésies. Si c'était le Plectre d'ivoire, ou la Corde d'argent, ou la Flûte à neuf trous, personne n'en sait plus rien ; mais lui ne l'a pas oublié ; il sourit à ses jeunes ambitions, et sans amertume. Cependant l'instituteur est tout à son affaire. Depuis un mois les enfants observent Monsieur et Madame Pinson ; ils ont tous quelque chose à dire ; mais leur Maître a quelques idées fermes concernant l'art d'écrire. Il craint le lieu commun ; car l'enfant a de riches perceptions et un langage pauvre. Il s'agit d'écrire d'abord au tableau, et en bon ordre, les mots entre lesquels on devra choisir. Toutes les nuances de la gaîté, toutes les nuances du rose, toutes les nuances du bleu ; toutes les nuances du chant, rythmé, modulé, varié, grêle, sonore ; toutes les manières de marcher, comme courir, trotter, sauter, sautiller. L'inspecteur fait voir quelque impatience ; ce n'est pas ainsi qu'il écrivait, en sa belle jeunesse ; il s'en allait d'un mot à l'autre, à la dérive ; « Il ne s'agit pas aujourd'hui, dit-il, si j'ai bien lu l'emploi du temps, d'un exercice de vocabulaire, mais d'un exercice de composition française. Ne mêlons pas les genres ».

Mais déjà tous étaient à l'œuvre. Et Monsieur Pinson fut décrit d'abord ; son bec ardoisé, sa huppe bleue, sa poitrine d'un rose saumoné, et les marques blanches de ses ailes ; sa démarche aussi, un peu gauche et balancée, car le pinson ne sautille pas. En revanche il vole en tourbillon, fait des crochets et des bonds dans l'air, plonge, remonte, joue, et de nouveau promène gravement sur la route son costume de cérémonie. Mais le voilà perché et immobile ; le bec ouvert, la gorge gonflée, il lance sa chanson de printemps, qui n'est ni variée ni longue ; un court prélude, puis une suite de sons identiques et précipités ; une courte modulation pour finir. C'est plutôt langage que musique ; mais la voix est forte, éclatante, riche, pleine de vie et de gaîté. Tout cela fut scrupuleusement décrit. Ils hésitaient parfois sur le mot ; mais il était clair que tous connaissaient parfaitement la chose. Tous, excepté l'inspecteur, qui avait là-dessus des idées de poète. Aussi, ne trouvant point l'occasion de dire un mot juste, il fit seulement cette remarque ; « Il s'agit de composition française, et non d'un exercice d'observation. Ne mêlons point les genres ».

« Mais, dit l'instituteur, ils ne sont point d’un âge à décrire ce qu'ils n'ont point vu. Ce sont des enfants ». Cependant ils poursuivaient maintenant en leur discours Madame Pinson, personnage peu connu des poètes. C'est une petite dame parée de modestie et de simplicité ; vêtue de gris un peu fauve, avec une raie plus claire qui partage les plumes de la tête ; on dirait une écolière à bandeaux plats. Plus alerte à marcher et à courir, moins vigoureuse à voler que le brillant Monsieur Pinson. Nul ne la reconnaîtrait pour Pinsonne sans les marques blanches de ses ailes. Personne ne put dire si elle chantait, ni comment.

« Certes, dit l'inspecteur, voilà une bonne leçon d'histoire naturelle ; mais la composition française est tout à fait autre chose, il me semble. C'est un jeu d'imagination, plus libre, plus dépendant de la fantaisie individuelle ; toutefois discipliné cl' une autre manière, par l'usage et le bon goût. Le caractère de chacun doit s'y montrer, plutôt que le caractère de la chose ; car c'est l'âme même de l'écrivain, c'est l'âme humaine qui s'exprime dans la composition française. Croyez-moi, nos sentiments, nos joies, nos espérances, le printemps en nous, ce que le chant ‘un oiseau éveille en nous de joies et de souvenirs, c'est tout de même plus intéressant que les couleurs d’un pinson ».

Cette improvisation lui plut ; il y pensait en s'en allant. Mais le véritable discours s'éleva pourtant en cet homme, à qui son sévère métier avait appris quelques vérités amères. « Où irions-nous, se dit-il, si les pauvres gens composaient leurs discours selon la vérité, et non plus selon la politesse » ? Cependant il suivait de ses yeux myopes les mouvements d'un pinson sur la route, et des rimes oubliées lui revinrent. D'ailleurs ce pinson était un moineau. Mais qu'importe au poète ?

23 Juin 1921

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

XC

La politique tzariste, en ces dernières semaines, arrive au terme de sa puissance. On peut appeler politique tzariste cette frivolité de théâtre qui domina sous le précédent règne. La triste figure du tzar, roi d’apparences et lui-même Apparence, représente assez bien le fond masculin, si l'on peut dire, de ces pensées sans consistance qui furent officielles chez nous pendant le grand massacre, et qui sont encore académiques. J'ai ouï conter qu'au commencement de l'alliance russe, des femmes élégantes, et soumises aux convenances dans leurs démarches ordinaires, se jetaient au cou des officiers russes. Les femmes sont redoutables en ces crises. Elles traduisent en force les lieux communs des hommes fatigués. Je croirais assez que dans le sexe actif, la vitalité, qui se développe en entreprises réelles, produit des idées d'après l'ordre inflexible des choses ; ce qui fait qu'un homme énergique peut avoir des idées courtes, mais non pas des idées creuses ; au lieu que le sexe affectif réchauffe les idées, quelles qu'elles soient, par le sentiment, sans tenir compte de la réalité extérieure. C'est par ce jeu d'illusions que la société polie est redoutable.

Il faudrait recueillir et mettre en système ces opinions fantastiques que répétèrent, faute de trouver mieux, les hommes sans virilité, pendant que les autres avaient assez à faire de penser canons, munitions, ravitaillement. La guerre est faite par les forts, et pensée par les faibles. Ainsi les pensées de l'arrière furent toutes des lieux communs conformes au désir. Avant la guerre déjà, et dans le paroxysme de l'affaire Dreyfus, je remarquais un contraste entre les hommes d’action, capitaines ou colonels, qui, par le contact avec les hommes et les choses, essayaient quelquefois de ne pas déraisonner, et les femmes de la même société, jusqu'aux jeunes filles, qui faisaient voir un fanatisme sans nuances. Quand les hommes faibles, et portés au pouvoir par le seul art de répéter, traduisent dans leurs décisions, si l'on peut ainsi dire, ces idées extravagantes, formées au niveau du diaphragme, il en résulte les plus redoutables convulsions de la force sans tête, jointes à des doctrines politiques tout à fait ridicules.

J'avais parié, dès l'armistice, que le régime tzariste ne survivrait pas à la guerre, et que le bavardage de guerre serait détrôné aussitôt par les soldats revenus. Je perdis mon pari ; et il me fut dit, de plus, que je n'entendais rien à la politique, et que les soldats étaient crédules aussi bien que les civils. Le fait est que la Chambre nouvellement élue reprenait en chœur les refrains connus ; et notre tzar, indécis à la fois et inspiré, ne prenait le parti d'une retraite volontaire qu'avec l'espoir d'un brillant retour. On voyait reparaître les raisonnements creux et les opinions conformes aux désirs. L'esprit de guerre renaissait, et la guerre même allait suivre. La politique retournait en ses· anciens chemins. Mais il s'est fait pourtant, le grand changement que j’attendais ; avec frottements et retards, comme il arrive en ces situations enchevêtrées. L'opinion, qui n'avait pas su faire une Chambre, se manifestait pourtant de mille manières ; et le pilote, quoi qu'on puisse penser de lui, n'est pas un homme faible ni crédule, ni disposé à prendre pour vrai ce qui est agréable ; mais explorant et comme palpant en beaucoup de points l'opinion réelle et les réelles difficultés, il a donné audience à quelques vérités amères ; et gouvernant d'après ce qui est, sans écouter beaucoup de folles déclamations, il a fait apparaître quelques contours et quelques profils de la réalité politique. Les choses sont bien comme j’attendais, mais lentes et comme circonspectes. Tassement, et non retournement. En somme, j'ai gagné mon pari.

24 juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

1926 CCP VII, 4, « Le Tzar Poincaré »

XCI

S’ils ne sont pas vertueux, faisons-leur un cours de morale. Et, s'ils sont crédules, un cours de pensée. Et s'ils méconnaissent le passé humain, un cours d'histoire. Quand je pense à tous ces cours, où le plus savant travaille tandis que les ignorants ne font rien qu'écouter, je veux imaginer un professeur de violon qui jouerait continuellement du violon devant ses élèves, sans jamais leur mettre en mains l'instrument et l'archet. Mais un tel professeur de violon ferait rire. Pareillement ferait rire un maître de peinture qui admettrait ses élèves à l'honneur de le regarder peindre. Mais il ne semble point étrange qu'un enfant passe des heures à écouter le maître. On sait bien que c'est en lisant qu'il apprend à lire, et en écrivant, à écrire, et en calculant, à calculer. Mais il faut qu'il écoute la physique, au lieu de mesurer, peser, essayer. Il faut qu'il écoute l'astronomie, au lieu de marquer sur les murs d'un couloir les voyages du soleil au cours d'une année. Et qu'il écoute des raisonnements, au lieu d'en faire de son crû.

Une fillette qui veut apprendre le piano commence par répéter des centaines de fois les mêmes mouvements, sous la surveillance d'une maîtresse dont la principale vertu est la sévérité. La fillette grandit, et s'élève jusqu'au Cours de piano de son quartier, où elle exécute de temps en temps, en dix minutes, un morceau qu'elle a répété pendant huit jours. Quelquefois elle est admise à jouer devant le Maître Éminent ; c'est pendant un mois, alors, avant ce jour redouté, qu'elle oublie la nourriture et le sommeil pour refaire dans sa tête et sur le clavier la même suite de notes. Sans ces préparations, elle ne peut comprendre ce que le Maître Éminent daignera lui dire. Après dix ans de cette sévère discipline, elle en est encore aux éléments ; mais enfin elle peut aborder selon ses goûts le Conservatoire, où l'on devient brillant, la Schola, où l'on devient modeste, ou telle autre école selon ses goûts et selon les moyens de transports. Chacune a ses dieux et ses prêtres ; mais on retrouve en toutes le travail redoublé, les exercices monotones, les épreuves redoutables et redoutées. Si cette pianiste devient seulement passable, je pourrai lui dire, sans risquer de me tromper ; « Tu sais vouloir ». La Musique forme plus de caractères et sauve plus d'existences que ne fait la Sagesse. La musique détourne ; la musique console ; mais elle reste à côté.

Si l'on savait se mettre à penser, seulement à revoir ses pensées, comme on se met au piano, les maux humains reculeraient. Mais où sont ici les touches ? Où la méthode ? Même les maîtres, sur ce clavier-là, m'ont fait souvent penser à ces barbares qui n'ont point appris la musique, mais qui voudraient l'aimer, et qui jouent d'un seul doigt « Au clair de la lune ». Penser en ordre, et selon les vrais maîtres, c'est, dites-vous, un peu plus difficile que de faire parler ces touches noires et blanches. Plus difficile ? Je n'en sais rien. Je vous le dirai quand on enseignera la sagesse seulement aussi bien qu'on enseigne le piano. Quand les élèves travailleront ; quand le maître corrigera l'ébauche. Mais tant que les maîtres feront leurs tours de cartes ou de gobelets devant leurs juges paresseux et ignorants, qu'ils appellent leurs élèves, il ne faut attendre rien de bon. Car le maître, par la nécessité de plaire, ou tout au moins cl' étonner, cherche le rare et l'obscur ; et l'élève se contente d'imiter passablement, comme ces spectateurs qui chantonnent en sortant cl' un concert.

Il faut que la musique soit bien forte ; car l'esprit universitaire a promené aussi par là ses cours d’esthétique et d'histoire de la musique ; mais enfin je n'ai pas vu encore que cela détournât d'étudier les gammes et les arpèges ; ni que la mode se soit établie de parler sur une Sonate de Beethowen au lieu de la jouer. Méfie-toi pourtant, maître de chapelle. J'ai vu de jeunes pianistes, et qui savent pourtant ce que c'est qu'apprendre, venir en foule à des cours du soir, tant il est agréable de s'emplir de science comme une cruche s'emplit d’eau. Elles avaient du papier et des stylographes. Et quand l'orateur ouvrit la bouche pour dire que Beethowen était né en tel lieu et en telle année, les plumes volèrent sur le papier.

25 Juin 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 2 juillet 1921

Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

XCII

Un ami me disait hier ; « Vous savez que Demartial, Gouttenoire, Ermenonville et d'autres, enfin ceux qui mènent l'instruction du Grand Procès, ont des preuves écrasantes. Il ne manque que des éditeurs. Quand la vérité sera au jour il se fera une grande Révolution, sans aucune violence, dans les esprits seulement, mais qui changera heureusement l'avenir politique ». On verra bien. Toute lumière est bonne ; et celle-là surtout. Mais dès maintenant, sur ce sujet-là, je puis dire trois choses.

La première est que la responsabilité d'un Chef d'État et d'un Ministre doit ici être présumée ; c'est à eux comme on dit de faire la preuve. Ils étaient aux affaires quand le cyclone humain s'est produit. N'ont-ils pas pris pour eux, comme une couronne, la gloire militaire et les provinces reconquises ? S'ils croient que tant de morts, de souffrances et de ruines soient justifiées et effacées par la Victoire, tant mieux pour eux, ils peuvent dormir. Mais devant ceux qui refusent de justifier de tels moyens par aucune fin, ils sont accusés ; et, comme on dit : « Les morts pendent à leur cou comme des meules de moulin ».

En second lieu, je veux dire que la défense est faible. Personne ne nous a encore rapporté les entretiens de Pétrograd tels qu'ils auraient dû[[152]](#footnote-153) être, si notre politique avait pris pour fin de maintenir la paix. J'imagine aisément ce qu'aurait pu dire au despote oriental quelque négociateur moins soucieux de faire parade du courage des autres que de ménager le plus beau sang humain. « J'ose conseiller la prudence et la patience. Je désapprouve toute action et tout commencement d'action. Je devine d'immenses projets et de redoutables ambitions autour de vous. Aussi je rappelle que notre alliance a toujours été purement défensive ; que c'est ainsi qu'elle a été présentée au peuple français ; que c'est sous cette condition qu'il l'a approuvée ; que nous avons publiquement juré, de concert, que cette union de nos armes n'avait d'autre fin que la paix. Il nous faut donc attendre quelque attaque directe et bien claire. Et si nous l'attendons, nous, sans peur, avec tout le calme d'un peuple juste, quand l'ennemi peut être d'un saut à notre cœur même, nous pouvons bien deman­der et même exiger quelque circonspection d'un immense pays comme le vôtre, tellement moins vulnérable par sa masse et son étendue, et dont nous savons, au surplus, qu'il ne recevra pas le premier choc ». Si ce discours avait été fait, il en resterait quelque trace. Mais, bien loin qu'on nous ait rapporté rien de tel, nous avons recueilli une sorte d'aveu. « Les nerfs de l'Europe étaient à bout ». Ce mot du ministre Viviani, qui fut acteur et témoin, n'a pas même été remarqué, tant il exprime ingénument la vérité de la chose. Et la question est de savoir si un homme d’État peut se permettre d'avoir des nerfs, et comment il a pu, après quelque mouvement d’acteur tragique, se consoler autrement qu'en se portant lui-même à la tranchée à la manière des Collignon et des Bayet. C'est ainsi que l'homme de troupe pose la question.

Troisièmement on nous a fait entrevoir, on se propose d’établir par documents, que notre politique, longtemps avant la crise, con­naissait les ambitions russes, qu'elle les approuvait ; qu'elle traita sans faveur ceux qui signalaient d’avance la tragique aventure dans laquelle nous risquions d'être entraînés ; qu'elle fit confiance au con­traire, à tous les diplomates, français ou russes, qui annonçaient et même préparaient l'occasion. On suppose que, si cette preuve est faite, l'esprit public chez nous écartera résolument des affaires non seule­ment ceux qui ont poussé la barre de ce côté-là, mais aussi ceux qui les approuvent[[153]](#footnote-154), et jusqu'à ceux qui, par les lieux communs, par le ton, par l'allure même, s'annoncent comme leurs dignes succes­seurs. Grande Révolution en effet. Mais je vois qu'elle est faite.

26 Juin 1921 (SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1926 CCP II, 4, « Si l’homme d’État peut avoir des nerfs »

1939 SM1, XXII, « Les responsables »

XCIII

Réfléchissant ces jours-ci[[154]](#footnote-155) sur les miracles de la Volonté[[155]](#footnote-156), je m'entretenais en souvenir avec le camarade Dubois. Je suivis ses mouvements de pensée, ses changements d'opinion, ses découvertes, ses expériences, pendant peut-être dix ans, au temps des Universités Populaires. C'était un homme indomptable et intré­pide, curieux de tout, et fermement décidé à vivre humainement. Je le connus socialiste, révolutionnaire, anarchiste ; toujours sin­cère devant lui-même et devant tous ; non pas doux ; il ne supportait guère que l'ordre humain ne fût pas conforme à ses jugements impatients, impérieux, fougueux. Or, prenant de l'âge, et promu chef de famille par l'effet des lois biologiques, qui se moquent de nos jugements, il se trouva élément dans une organisation naturelle ; ainsi ses conceptions politiques furent ramenées du discours à l'ex­périence ; c'est le sort de toutes nos conceptions, quel qu'en soit l'objet.

Il est relativement facile de savoir ce qu'il faut enseigner à un enfant ; mais l'enfant n'est pas une chose abstraite ; l'attention et le travail sont liés à cette machine humaine, dont les réactions sont compliquées, indirectes, et presque toujours imprévisibles. La nature de chacun se développe selon un chemin sinueux, parce que tout y est lié, parce que l'âge apporte de nouvelles ressources, et de nou­veaux obstacles aussi ; un peloton de fil embrouillé, qui se noue ici quand on le dénoue là, donne une faible image de l'être humain en formation et en travail. Il ne se peut pas que l'homme n'ait pas de passions. L'impatience, les reproches, tous les mouvements convulsifs de l'éducateur traduisent fort mal ses vrais sentiments, surtout quand il est père ; et tout amour est tyran, comme on sait. Contre quoi le petit paquet de muscles, mal gouverné par lui-même, et néanmoins tout à fait rebelle au gouvernement extérieur, se resserre, se contracte, se met en boule ; puis, par réaction naturelle, se relâche, se détend, s'étale en paresseux, dans les deux cas sans mémoire, on dirait presque sans cœur, de toute façon insaisissable. Telle est l'épreuve naturelle de tout projet et de toute réforme, dès que l'on veut modeler l'ordre humain, si fortement organisé selon la vie. Je me borne à indiquer les réactions de frère à frère, d'enfant à mère, d'épouse à époux. Cette petite république donna à penser à son énergique gouvernement. Le camarade sentit la puissance des passions ; en ceux qui lui étaient le plus proche ; en lui-même, dans ce petit monde qui était à lui. Ainsi ce hardi réformateur comprit, vers ses trente ans, qu'il devait d'abord se gouverner lui-même. Sage détour. Car on peut parier que si presque tous les citoyens gouver­naient passablement leurs propres passions, les affaires publiques seraient tempérées et raisonnables. En revanche, il est sûr que si les citoyens se gouvernent mal, l'ordre public viendra au pis, quelle que soit la Constitution.

C’est alors que je vis le camarade Dubois aux prises avec lui-même, et cherchant la Sagesse. Méprisant tout à fait notre morale abstraite, qui oublie les passions, il trouva sur son chemin quelque Salutiste qui voulut lui apprendre à croire et à prier. « Comprenez-vous cela ? me disait le camarade Dubois. Je suis impatient et irritable. Je voudrais la patience et la douceur. Mais où les prendre ? Eux m'ont donné conseil. Tous les matins et tous les soirs, pendant cinq minutes, je demande la patience et la douceur. À qui ? Je ne crois ni à Dieu ni à diable. Or,[[156]](#footnote-157) ils disent que cela n'importe pas beaucoup. Donc je demande ; et, ce qui est plus étonnant, j'obtiens. Vous savez si je suis obstiné. Matin et soir je demande. Et il se fait un grand changement en moi. Et non seulement je suis délivré de la violence intérieure ; mais il me semble que je délivre les autres ; mes enfants ont plus de confiance en moi ; ils travaillent mieux ; ils réussissent mieux ; et le métier aussi va tout seul. Tout me sourit. Pour la première fois je comprends ce que c'est qu'une religion, et comment les hommes arrivent à sentir l'aide et la grâce de Dieu aussi clairement que je vous vois ». Il apercevait le piège ; il n'y fut point pris. Il était assez grand garçon pour juger les miracles, et ne croire jamais qu'à sa propre volonté.

27 juin 1921 (VE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1942 VE III, « La prière »

XCIV

Un bègue c'est un homme qui va se heurter contre certaines consonnes, et ne parvient à les franchir qu'après une lutte violente. Cette gaucherie de la langue et du gosier, ce retour constant d'un petit malheur ont souvent de grandes conséquences pour l'esprit. Le bègue est souvent un homme qui veut parler, qui veut être écouté, et qui ne sait point écouter. Bien mieux, par cette lutte corps à corps avec les syllabes ennemies, il se maintient dans un état violent ; sa pensée est en guerre comme sa parole ; n'essayez pas de discuter avec un bègue. Et enfin, comme toute l’attention du bègue se porte sur l'expression, exactement sur le mécanisme de l'expression, tout son effort se limite là ; c'est à cela qu'il réfléchit, si l'on peut dire, à ces passages perfides, à ces pièges de l'articulation, à ces pénibles victoires après lesquelles tout est toujours remis en question ; sa pensée est au manège, et retrouve les mêmes obstacles. Ainsi il n'a aucune espérance d'éclaircir ses pensées ni même de les changer ; la peine qu'il prend pour les dire, pour les porter et jeter devant lui, est comme une sorte de preuve renouvelée. Comme on ne discute pas un tour de force, car il faut y applaudir, et c'est comme une délivrance d'applaudir pour le spectateur, après l'anxieuse attente, ainsi il faut que l'on approuve le bègue, en ses énergiques travaux de langue et de gosier. En lui se trouve la force persuasive, au plus haut degré peut-être. Voilà un orateur.

Ce portrait semble un peu trop appuyé, et fait caricature. Je ne voudrais pas offenser ceux qui poussent difficilement les labiales et les gutturales. Il y a des bègues à tous degrés, et plus ou moins dog­matiques. Mais je dessine ici d'après nature un des plus redoutables adversaires que j'aie rencontrés. Il déclamait sur la guerre, et devant un auditoire de naïfs ; ses idées éclataient comme des obus ; elles étaient mécaniques, violentes, sommaires. Tous les lieux communs s'y retrouvaient, et toutes ces meurtrières sottises que nous avons trop lues et trop entendues, pendant ces années de malheur. Mais jamais je ne sentis aussi vivement la puissance d'une invincible conviction. Mes manœuvres, mes essais Socratiques, mes prises légères n'y pou­vaient rien ; vaines contre lui, assez occupé à se battre contre lui­-même ; sans effet aussi sur les autres, qui ne prenaient point au sérieux mes trop faciles remarques. Tout le sérieux était contre moi.

Puissance de la colère nouée. II y a sans doute des esprits bègues. Sans aucune déformation grave à ce que je crois ; mais par une timidité farouche qui par elle-même crée tout l'obstacle ; car ils aperçoivent l'obstacle, et se lancent pour le franchir, assurés d'avance qu'ils tomberont ; irrités et blessés d'avance ; et par cela seul ils tombent ; et recommencent, et entraînent dans leur cercle de pensées nouées tous ceux qui cherchent leurs opinions hors d'eux­-mêmes. Semblables à ce bègue, qui prenait pour preuves sa propre peine, sa propre timidité, et sa propre colère.

Ce bègue, comme tous les bègues, était délivré par la musique. Dès qu'il chantait, et il chantait fort bien, il oubliait de bégayer, sans doute parce qu'il portait alors son attention sur autre chose que sur ces funestes consonnes qui Ie faisaient trébucher en espoir, si l'on peut dire. Délivré alors, assoupli, souriant, humain. Les Muses seraient secourables aussi à l'esprit bègue. Car la beauté, de quelque genre qu'elle soit, dispose le corps selon la grâce et la retenue, effaçant cette laide colère qui s'irrite d'elle-même, qui s'entrave elle-même, qui se ferme à elle-même tous les chemins pour penser. Encore plus lorsque l'on considère le hideux visage de la guerre, qui fait grimacer par imitation. D’où l'on comprend ce conseil de l'oracle, au penseur jeune ; « Socrate, apprends la musique ».

28 Juin 1921

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

XCV

Je lisais par hasard hier le résumé d'une conférence déjà ancienne de je ne sais quel obscur médecin, sur la Psychologie du peuple Allemand. Il y est expliqué que les Allemands boi­vent trop et mangent trop, d'où les horreurs de la Grande Guerre ; suivent les inévitables reproductions photographiques de la cathé­drale martyre. Qu'on me pardonne d'évoquer ces humiliants souve­nirs ; il est vrai que nous les avons trop entendus, ces plats discours ; il est vrai aussi que nous les avons trop supportés. Mais colère contre colère ne vaut rien ; il faut essayer de comprendre.

J'ai connu un homme actif et d'esprit tout à fait inculte, qui lisait principalement la Bibliothèque Rose, et pour qui les hommes se divisaient d'eux-mêmes en deux classes, aussi différentes que deux espèces animales, à savoir les Bons et les Méchants. Cette idée puérile se retrouve, il me semble, dans les spectacles de l'écran ; et peut-être faut-il la considérer comme une des règles de cet art méca­nique, qui ne sait nous présenter que des actions. Le spectateur serait égaré dans ces apparences, sans cette convention que le traître est toujours traître, au lieu que l'honnête homme est toujours bon et juste. Ces faciles suppositions étant toujours vérifiées, c'est une occa­sion de penser sans peine.

Mais, puisque cette idée plaît naturellement à tous, je comprends aussitôt qu'elle représente très mal l'idée commune que chacun se fait d'un homme, d'après sa propre expérience. Car les naïfs spec­tateurs ou lecteurs ne peuvent être supposés tous bons. Et l'homme inculte dont je parlais, qui était fort riche, pouvait bien passer pour impitoyable et même fourbe aux yeux d'autrui ; mais il trouvait sans doute en lui-même des trésors de bonté et un ferme amour de la justice ; et il aurait excusé les dehors rudes et même brutaux par la nécessité extérieure. De même aucun des spectateurs naïfs ne se reconnaît dans l'homme avide, traître, brutal, cruel, qui sème le mal sur son passage. Non. Mais chacun reconnaît aisément l'Autre, celui dont on ne voit que les actions. Le méchant n'est ainsi qu'un dehors et qu'une apparence. « Il n'a rien d'humain », diront ces juges pué­rils. C'est bien ce que je dis. Il n'a point d'âme ; il faut lui en don­ner une. Il faut chercher l'humain.

Je cherche l'humain en ces fureurs de destruction mécanique. Je le trouve sans peine, car je l'ai vu à l'œuvre. Nos canons ont détruit avec le temps quatre ou cinq églises dont nous ne savions si elles étaient belles ou laides. Sur quoi on veut chercher des raisons militaires, tantôt valables tantôt non. On discutait s'il y avait des mitrailleuses sur les tours de la cathédrale de Reims ; mais cela fait rire un artilleur ; on tire sur une église parce qu'on la voit et parce que les coups bien dirigés y produisent des changements visibles. L'homme éprouve seulement son adresse, ses calculs et sa puissance. Au reste on fait bien pis que détruire des églises ; on tue des hommes, sans même les voir ; il y a une fureur de jeu, sans aucune méchanceté.

D'autres scènes, plus effrayantes, incendies, massacres, exécutions, sans l'entraînement d'un jeu brutal, s'expliquent assez par la peur ; on se croit menacé à chaque pas ; on suppose des embûches et des surprises ; cette peur, dans un être vigoureux et armé, tourne en cru­auté. Il faut être bien courageux alors pour être juste et bon. L'homme moyen ne promet rien de tel ; si vous le jetez dans des fatigues et dans des dangers inouïs, il sera méchant. Comme étaient méchants les hommes et les femmes affolés de récits et de visions, quand ils venaient voir flamber quelque sorcière. Ricochets de guerre, et qui touchent peu quand on a vu les effets directs de cette folie homicide. Mais comme le soldat de chez nous se purifie et se lave de cette folie extérieure, ainsi doit-il en purifier et laver l'autre. Et, pour achever ce nettoyage, il faut que je purifie et lave aussi de sottise et de méchanceté ce médecin qui s'improvisait sociologue, et qui sans doute déraisonnait à bonne intention. Il n'y a point de paix pos­sible avec l'Autre, si l'on ne s'applique pas à supposer toujours le mieux.

29 Juin 1921 (SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1939 SM1, XXIII, « Supposer le mieux »

XCVI

Nous croyons à la chance, bonne ou mauvaise. Nous met­tons en séries les bonheurs et les malheurs, comme si le précédent était cause du suivant, et toute la suite ensemble cause du suivant. Comme on voit que les joueurs voudraient régler leur jeu sur les coups qui ont précédé, quoiqu'ils sachent bien que le coup suivant, aux jeux de hasard, ne dépend nullement du précédent. Beaucoup sont entraînés à jouer rouge après une série de rouges, supposant une préférence ou disposition de la roulette. Et moi je me crois sage en jouant sur la noire, au contraire, après une longue série de rouges. Mais celui qui entre dans la salle et qui ne sait rien de ce qui a précédé est juste aussi bien renseigné que les autres, puisque le coup suivant ne dépend pas du précédent. Ces séries ne sont séries qu'en nous, comme par une empreinte sur l'imagination. Toutefois[[157]](#footnote-158) ce n'est pas peu.

Un accident de chemin de fer dépend de causes bien détermi­nées ; c'est le travail de l'entendement de les découvrir ou supposer. Mais l'imagination rattache plus volontiers un accident à un autre, et cherche la cause de cette série, ce qui conduit à des suppositions fantastiques. Le joueur que je considérais se représentera quelque esprit de la roulette, quelque pensée directrice qui puisse relier les uns aux autres des coups qui se ressemblent. Il appelle Chance[[158]](#footnote-159) cette divinité dont il voudrait deviner les intentions. Ce genre de pensée est une des causes du plaisir que l'on trouve au jeu, car toutes les superstitions sont aimées. Pareillement le lecteur de journaux est en train d'imaginer quelque absurde conspiration contre les voyageurs des chemins de fer.

Il faut considérer qu’ici l'homme est dans le jeu, et pièce du méca­nisme, en sorte qu’il n'est pas impossible qu'une telle idée, fondée d'abord sur l'imagination, passe ensuite dans les faits. Il se peut que quelque fou soit poussé par cette série imaginaire comme par un destin. Mais il n'est pas bon non plus que ceux de qui dépend la marche des trains soient en quelque sorte possédés par l'idée qu'une suite d'accidents en annonce d'autres. Car la crainte ne ressemble nullement à la prudence. Crainte inspire des actes ridicules, et, par réaction, souvent une folle témérité. Rien ne vide l'esprit comme la peur. En ce sens une suite d'accidents peut réellement être parmi les causes d'un nouvel accident. Toutefois ce genre de causes, que l'on pourrait appeler mystiques, agissent faiblement dans les chemins de fer, parce que les réactions humaines y sont limitées et comme guidées par des conditions matérielles, où tout est visible, mesurable, explicable. Au contraire,[[159]](#footnote-160) pour un pilote d'avion, il est assez clair qu'un atterrissage détermine le suivant ; c'est pourquoi contre les présages, si souvent vérifiés, les aviateurs ont leurs fétiches, dont l'influence favorable est aussi vérifiée. Et comment pourriez-vous espérer que les hommes ne soient pas superstitieux en toutes les actions où leur destin dépend de leur propre confiance, quand nous voyons que les joueurs le sont presque tous, quoique l'événement ne dépende nullement de leurs opinions. Que dire alors de la guerre, où l'opinion est la seule cause ? **[**La superstition jouera alors à plein, soit qu’il s’agisse de la chance d’un chef, soit que l’on pense à la chance du chef des négociations de qui dépend paix ou guerre[[160]](#footnote-161). Un peuple sera jeté à la guerre par de folles idées de chance et l’on dira, comme tel homme d’État, qu’il n’y a rien de pire qu’un chef qui n’a pas de chance. Qui donc se fierait à un visage malheureux ? Au rebours, un visage impassible défie la chance. Car c’est là qu’on lit les conséquences de l’événement et de l’incident. Le moral des troupes dépend de ces impondérables.**][[161]](#footnote-162)** Les Dieux ont plus d'un visage.

30 juin 1921 (VE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1942 VE IV, « De la chance »

XCVII

Il vous est arrivé plus d’une fois, dans la nuit, de mettre le pied sur une marche d'escalier imaginaire ; il en résulte comme une courte chute, sans réel dommage, mais qui produit dans tout le corps une agitation incroyable. En tous ces mouvements déréglés nous nous sentons repris par la pesanteur, tyran infatigable. Nos travaux musculaires et nos précautions sont principalement contre elle, et depuis le jeune âge. Point de répit ni de tricherie. L'homme, en sa station debout, est un étonnant équilibriste ; il ne peut pas allonger le bras s'il ne penche son corps de l'autre côté. Chaque pas est une sorte de chute en avant, aussitôt arrêtée. On peut s'étonner de voir que la peau n'est pas moins sensible sous les pieds qu'à l'intérieur des mains ; car les pieds n'ont rien à prendre, ni à palper. Mais je crois au contraire que la plante des pieds ne cesse pas un seul moment de palper le sol, et d'éprouver, par des déplacements de la pression, les· moindres changements dans l'équilibre du corps entier. On peut imaginer une situation telle que les mains, les oreilles, le nez et les yeux n'envoient au gouvernement de notre corps aucun message d'importance ; il suffit que tout soit dans l'ordre accoutumé autour de nous. Mais tant qu'un homme est debout, la surface de ses pieds ne cesse pas d'envoyer des messages pressants, qui doivent produire immédiatement effet, sous peine de chute. Et tous les muscles sans exception doivent ici travailler d'accord ; car la pesanteur prend aussitôt ses avantages ; et rien ne nous est plus sensible que ce petit commencement de chute. C'est pourquoi aussi rien n'est plus facile à imaginer que la chute ; il dépend de nous de tomber un peu ; ainsi la crainte de tomber est aussitôt fortifiée par un commencement de preuve, que la moindre panique musculaire modifie aussitôt. Par ces causes le Vertige[[162]](#footnote-163) est sans doute la première puissance d'imagi­nation.

Par opposition à ces alertes toujours renouvelées, je veux définir la position du repos comme celle où toute la chute possible est faite. Il faut alors que le corps humain prenne autant qu'il peut la forme d'un liquide, de façon qu'aucun muscle ne travaille contre la pesan­teur, mais que tous reposent en nappe les uns sur les autres, autant que la structure du corps le permet. Or ce n'est point si commun ; il n'y a sans doute que le tout petit enfant qui y arrive sans peine ; c'est qu'il n'a point encore cette défiance d'imagination à l'égard de la pesanteur. Je soupçonne que beaucoup d'hommes se couchent debout, en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils restent pour quelque partie de leur corps en état d'équilibre et de défense devant l'en­nemie intime et trop connue. Et c'est par là qu'ils restent souvent éveillés, bien malgré eux, et sans savoir pourquoi. Tous nos soucis, quelle qu'en soit la nature, sont vraisemblablement comme bro­dés sur notre souci principal, qui est de guetter et déjouer la pesanteur.

Il arrive que l'on dorme debout. Les soldats en guerre ont connu cet état pénible, et savent bien que la chute ne tarde pas et aussitôt les réveille ; moins heureux en cela que les chevaux, qui ont quatre pieds. Or je crois qu'il arrive la même chose à ceux qui se couchent mal, c'est-à-dire qui, étant couchés, restent en quelque façon debout. Ils s'endorment par degrés ; mais par cela même ils se relâchent et cèdent à la pesanteur, pour la partie de leur corps qui était debout, en équilibre et défense. De là une chute imperceptible ou presque, mais qui parle éloquemment, de façon à réveiller aussitôt le dormeur. Car nul n'a appris, nul ne peut apprendre à négliger le plus petit commencement de chute. Et chacun connaît ces rêves indéterminés et fort désagréables, qui vous réveillent par le sentiment d’une chute. Ces rêves sont plus ou moins ornés ; mais l'alerte est toujours Ia même ; et sans doute il arrive souvent que l'alerte nous réveille, sans aucun commentaire d'imagination. Mais tout est si défiant et armé en nous contre la pesanteur que cette petite peur nous retourne, et nous met de nouveau debout en attitude, quoique le corps semble cou­ché. Ces remarques peuvent expliquer plus d’une insomnie. Le remède est de laisser d'abord agir la pesanteur, de façon qu'elle n'ait plus aucune prise. Prenez la forme d'un liquide.

1er juillet 1921

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1927 EH1 (51) « Insomnie » (*om EH2*)

XCVIII

Quand je lis quelque étude sur les fous, ou quand j'ai la mau­vaise chance d'en rencontrer un, je dois effacer d'abord des apparences terribles ou ridicules, et retrouver l'homme. Or ce n'est pas difficile, dès que l'on a assez considéré l'incohérence et la faiblesse de nos rêveries errantes, dont nos rêves témoignent assez. Mais le propre de l'homme raisonnable est de surmonter et en quel­que sorte de mépriser ces improvisations mécaniques ; il n'y fait pas seulement attention. Descartes osait dire qu'il s'était, par sagesse suivie, délivré des rêves absurdes et effrayants ; là-dessus je ne nie point ; je n'aperçois pas de limites à cette fonction de police que la volonté exerce sur le corps ; mais je crois plutôt que Descartes ne donnait pas trop audience au souvenir de ses rêves, et qu'il se refusait surtout à se les représenter à lui-même selon l'art du comédien ; par ce moyen il les effaçait ; il les laissait dans les limbes du réveil, où ils prennent naissance ; il se gardait de leur donner forme et corps par mimique et incantation selon la méthode des convulsionnaires. Qui n'adore point ses rêves n'a point de rêves. Et la méthode d'exorcisme cherche naïvement, mais non point sottement, des gestes et des paroles qui puissent effacer les apparitions.

Revenant donc aux fous, quoique ce propos ne soit pas agréable à suivre, je dirais que le cours mécanique des pensées n'est point très différent en eux de ce qu’il est en chacun ; seulement en eux le mécanisme règne, par l'absence du souverain. Ils ne peuvent vouloir. Dont les causes sont assurément dans un mauvais état du corps, dans un empoisonnement ou peut-être une décomposition de certains appareils nerveux. Là-dessus les médecins en savent plus que moi ; mais cela ne les mène pas loin. Au contraire, si je consi­dère le régime du Vouloir[[163]](#footnote-164) en chacun, d'après une expérience qui nous est familière à tous, je puis comprendre une partie de la folie, celle qui nous ressemble ; et j'aperçois même des moyens de la soigner. Dans tous ces états de débilité mentale, certainement l'ima­gination va au-devant du mal ; comme on voit chez les timides qui craignent leur propre timidité, et ainsi la redoublent.

Quelles que soient les causes de l'impuissance mentale, certaine­ment l'idée que l'on s'en fait devient aussitôt le principal de la mala­die. **[**Toute maladie est guettée par le malade. Mais rien n’est aussi terrible que le trouble de l’esprit, car il répond toujours à l’attente. Le cours normal de l’intelligence est tout naïf, et les rêveurs sont des gens heureux. Ils rient de l’incohérence ; ils s’amusent de l’absurde. L’idée dangereuse, c’est l’idée qu’on ne peut rien changer à cette comédie intérieure. On croit alors saisir la menace de l’absurde ; on fuit devant ses pensées.**][[164]](#footnote-165)** Le malade n'ose plus vouloir ; il n'a plus confiance en lui-même ; il s'abandonne ; il assiste comme un spectateur au déroulement méca­nique de ses pensées. Or tout déroulement mécanique, comme on voit par le bavardage intempérant, tombe aussitôt dans l'incohérent et l'absurde. Il n'y a rien de mystérieux dans ces divagations. Si je jette des lettres au hasard, comme on a dit souvent, je ne ferai point l'*Iliade* ; il en est tout à fait de même si je me laisse penser selon l'habitude, selon l'attitude et le geste, selon la fatigue, selon tous les frémissements du corps ; ce seront des lettres mêlées. Comme on voit que, dans la peur ou dans la colère, le corps s'agite jusqu'à se nuire à lui-même ; toutefois[[165]](#footnote-166) les mouvements, quels qu'ils soient, qui produisent nos pensées de rencontre, sont certainement bien plus variés en leurs combinaisons ; on devrait donc moins s'étonner d'une pensée absurde que d'un geste maladroit. **[**Nous commençons toujours, à ce que je crois, par de ridicules pensées, que nous redressons, que nous surmontons, que nous oublions ; penser est cela même ; penser c’est gouverner ses pensées, d’après le double modèle de l’univers résistant et du commun sens. Or**][[166]](#footnote-167)** l'idée ruineuse ici est qu'on n'y peut rien. L'idée bienfaisante, au contraire, est qu'on peut s'en délivrer si on le veut. Je ne dis pas que cette idée suffise tou­jours. Je dis que sans cette idée rien ne peut suffire. Et de là vient la puissance, souvent mal comprise, des prêcheurs et consolateurs de toute foi, qui firent des miracles par leurs énergiques exhortations. Leur moyen, indirect, était de croire en Dieu et de l'aimer ; facile, car on ne voit point Dieu. Mais notre moyen à nous autres, plus puis­sant, et qui est d'aimer l'homme et de croire en l'homme, est bien plus difficile ; car on voit l'homme.

2 juillet 1921 (EH2)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°14, 9 juillet 1921

1927 EH1 (52), « Fous »

1938 EH2, LXXIX, « Fous »

Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

XCIX

Nier la guerre, nier l'injustice, nier l'hypocrisie, nier la sottise, nier l'infatuation, c'est un moment abstrait et de jeunesse. C'est une pensée désertique. L'imprudent philosophe se trouve retranché et seul. Hors de lui-même dans tous les sens de cette riche expression. à quoi répondent des Utopies assurées de leur forme, mais sans contenu. L'humanité n'y est plus. Il faudrait revenir et reprendre ; rapporter l'idée à l'objet ; saisir quelque chose ; comme le vrai géomètre, qui redevient toujours physicien ; mais c'est encore une maigre pensée qu'une pensée physicienne. Le médecin même a la vue trop courte. C'est l'humanité saine qui attend son médecin, ou pour mieux parler son masseur et son maître à danser.

Chacun connaît, quand ce ne serait que par des images photo­graphiques grandes comme la main, cet Adam de Michel Ange déjà séparé du créateur, et tendant vainement la main. L'interprétation immédiate est théologique, et vient aisément à l'esprit. Mais étudiez les détails, en vous aidant d’une loupe si vous n'avez mieux. Le regard du premier homme exprime la simplicité, la bonne intention et la prière ; mais le cou gonflé de muscles et de sang fait paraître une force rebelle et déjà inquiète ; d'où vous saisirez que cet animal encore à demi couché s'effraye déjà de lui-même, et refuserait, s'il n'était déjà trop tard, cette existence composée et prodigieuse. Tous les dieux en ce corps humain, tous les présages, tous les miracles, tous les rêves. C'était une petite chose, et assez facile de dompter les chevaux et d'inventer les métiers ; cent fois faite et refaite par audace, prudence et curiosité. Il y a de l'artisan en ce premier homme, et bien sûr de lui. « Mais, semble-t-il dire, je vais donc rester seul désormais, pour une longue suite de siècles, au milieu de ces choses que tu as faites et que, d’un simple mouvement de tête, je fais bouger toutes. Et, pis encore, produisant de moi-même· et regardant aux yeux ma propre image, et mes passions multipliées, et ce moi qui n'est pas moi, et qui est mon frère, mon fils et mon égal. Et, de pis en pis, cette sœur identique et étrangère, ce ventre souffrant et créa­teur, père des dieux et des hommes ; et ces naissances et ces morts, et ces plaintes ambiguës, ce bruit du discours, ces pas rythmés sur la terre. Comment gouvernerai-je cela, qui est moi-même. Donne un conseil, seulement un conseil ». Mais Dieu pense déjà à beaucoup d'autres choses. Il faut que l'homme s’arrange de lui-même, et décou­vre sa propre loi.

L'homme se sent lui-même très bien, et se connaît très mal. D'où vient que s'il veut suivre seulement la partie de lui-même qui invente des machines, sans discipliner le frémissant animal, tout est jugé et rien ne se fait. Et, par l'expérience de l'enthousiasme traître, tout vient à l'ironie, comme Hegel l'a marqué. Revenir donc, il le faut, comme ce puissant maître à penser le fait si bien ; et contempler l'humanité en sa longue histoire, afin de se comprendre soi-même tout. Œuvres humaines, miroirs de l'âme. Poésie, Musi­que, Temples, Pyramides, statues, il faut qu' en tout cela je me recon­naisse, en vue d'ordonner mes puissances, mes essais, mes fautes. En moi-même je ne trouve rien que colère contre colère, qui ramène tous les maux. C'est en ce sens que j'ai voulu dire que poésie et religion, comme dans Homère, sont un premier contour de l'homme, et que, sans ce secours, l'homme ne pense que sa pensée, et ne sait que faire de ses mains. Pour parler autrement, je dirais que la pen­sée prolétarienne, formée seulement d'après les choses, les travaux et les machines, scandalisée et non éclairée par l'expérience directe des passions, ne peut suffire à l'organisation politique. Juge des effets seulement, mais privée ici de moyens par l'ignorance des causes. La violence est la loi intime et secrète de ces existences idéo­logiques ; c'est par cette secousse seulement qu'elles sont ramenées au niveau des conditions réelles, sans autre lumière que leurs pro­pres actions. Aussi, derrière eux, la même herbe repousse. Il n'y faut qu'une saison.

3 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

C

Le vieux Castor considérait de son air provincial une de ces banques toutes neuves, tout blanc et or, comme mâchoire de riche. Il me dit : « C'est ruiné d'avance ; aussi clair qu'une actrice. Voilà encore de ces gens qui vous construisent une banque comme on fait une rotative ou une machine à coudre. Comme la machine coud, et comme la rotative imprime, ils croient que leur banque va leur faire de l’argent. Mais c'est l'homme qui fait la ban­que. Regardez ce caissier et ces comptables, qui semblent mis là en vitrine ; je n'y vois pas une seule de ces figures qui attirent l'argent ; regardez aussi leurs mains ; bonnes pour offrir du thé, ou pour donner la main à une danseuse ; non pour compter l'argent. J'étais encore bien jeune, mon cher, que je savais déjà reconnaître un homme d'argent ; aussi marqué qu'un canard parmi des poules. Au surplus la maison ressemble à l'homme ; vous ne trouverez jamais aucun homme d'argent dans des maisons comme celle-là ».

« Il lui faut, dis-je, moins de lumière peut-être. Le vrai escomp­teur ne montre pas ainsi son visage. Mais j'en juge un peu trop d'après Balzac. Les temps ont changé, et Balzac aimait ces con­trastes ».

« Balzac, dit le vieux Castor, n'était pas un sot. Et sachez bien que je l'ai lu. Il savait lire sur un visage d'homme ; selon moi il était même trop fort à ce jeu ; il s'y plaisait ; c'est pourquoi il ne valait rien non plus pour les affaires. Il y a beaucoup d'espèces dans l'homme, et plus d'une manière d'observer. Le curieux, et qui a du plaisir, on lui prend sa montre ».

Je me donnais cependant le spectacle de ce vieux Castor ; un gros mur et de petites fenêtres. Mais je n'avais pas assez remarqué ses mains noueuses et fort poilues, faites pour compter l'or. Il est clair que nos élégants vérificateurs de chèques n'ont point de ces mains-là. Mais les formes extérieures sont comme un langage dont on n'a pas la clef. Lui, qui était dedans, suivait bien mieux l'idée.

« Trop polis, dit-il. On les dresse à plaire. Mauvais départ. La banque est un métier triste ; toutes les vérités y sont désagréables. Imaginez un homme à table, et qui doit se priver de tout ce qui lui semble bon. Tel est le commencement, le milieu et la fin du métier pour l'homme d'argent. Toutes les mauvaises affaires se présentent bien. Pour les bonnes, on ne peut pas dire qu'elles se présentent mal, par la raison qu'elles ne se présentent point du tout ; elles sont modestes comme la violette ; il faut les chercher et les poursuivre. Comme avait coutume de dire je ne sais quel général quand on annonçait quelque messager ; « Si c'est une bonne nouvelle, qu'il attende ; mais si c'est une mauvaise nouvelle, qu'il entre ». Vous comprenez sans peine que ce général n'avait pas le sourire d'un danseur. Enfin il se privait d'être content. Mais j'en ai trop vu, de ces conseils d'administration qui font pitié, où d'élégants messieurs échangent des œillades et des sourires, tout comme de vieilles coquettes. Ils ont bien peur de déplaire, et de se déplaire à eux-­mêmes. Ce sont des espérances, et des comptes flatteurs. La confiance règne. Oh qu'il est donc agréable de gagner de l'argent ! Et que ce caissier est agréable à entendre ; et ces censeurs, comme ils sont polis. Polis comme des emprunteurs. Je connais l'espèce. Je sais ce que veut dire un sourire d'homme ; c'est qu'il n'y a rien dans les stocks, ni rien dans les mines. Un homme souriant, éloquent, con­vaincu, qui vient m'offrir une affaire, je sais ce que c'est. Bonne pour lui. Mais si seulement elle était bonne pour lui ! Qui est poli trompe les autres, et se trompe tout autant lui-même, parce qu'il est poli avec lui-même. Et j'ai observé, mon cher, quelque chose qui est assez caché, c'est que les fripons en même temps qu'ils font des dupes, sont dupes d'eux-mêmes neuf fois sur dix ».

« Observateur, lui dis-je, et presque romancier, voilà ce que vous êtes ; et cela ne va pas bien avec la théorie ».

« Très bien au contraire, dit-il. Si le spectacle humain avait réussi à m'ennuyer toujours, j'aurais gagné bien plus d'argent. Mais à tout spectacle on paye sa place ».

4 Juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

CI

Un jeune professeur me disait hier ; « Le temps me manque déjà pour enseigner à mes élèves ce qu'ils doivent savoir. Si vous nous ramenez à vingt heures d'enseignement par semaine, ce qui est ramener trois heures à deux, comment ferons-­nous » ?

Je ne vois aucune difficulté réelle. Ce sont les cours qui dévorent le temps. Vous enseignez, je suppose, l'histoire ; d'ici je vous entends ; il faut que vous ayez raconté à vos élèves toute la suite des événe­ments ; et vous pensez que cela suffit. Il y a un préjugé adminis­tratif qui conduit à faire travailler les professeurs ; et j'avoue qu'ils travaillent beaucoup ; ce sont de très bons élèves. Mais les élèves ont coutume aussi de ne rien faire ; je voudrais renverser un peu ce petit monde. Que le professeur travaille à sa manière ; qu'il lise les mémoires et les théories, qu'il médite selon son plaisir sur les grandes lois et sur les petites causes, je le veux. Mais les élèves doivent savoir d'abord les événements tout nus. Qu'ils apprennent donc leur leçon dans un manuel, et qu'ils la récitent ; ce sera nouveau. Mais il faut du temps pour les interroger tous ? Au lieu de chercher des objections cher­chez des moyens. Je me souviens d'un temps où les répétiteurs n'étaient pas encore des professeurs adjoints. Pendant l'heure d'étude qui pré­cédait la classe, ils appelaient auprès de leur chaire les élèves qui semblaient se soucier le moins de leur travail ; l'élève récitait ; ils suivaient sur le livre ; il n'est pas nécessaire d'être historien de son métier pour s'assurer que l'élève ne brouille pas les dates. Ils don­naient des notes. Le professeur, qui voit d'abord ces notes, a tout le loisir de poser à son tour des questions plus choisies ; et c'est alors, c'est au niveau même des réponses, et d'après des connaissances chronologiques assurées en tous, que l'homme d'expérience, l'homme d'archives, l'homme cultivé se montrera ; une improvisation d'un quart d'heure peut éclairer comme il faut vingt ans d'histoire, et même un siècle entier, quand le principal est su.

Il me semble aussi qu'au lieu du cahier d'histoire couvert de notes illisibles, on pourrait exiger que chacun des élèves écrivît de sa plus belle plume, et non sans encres de couleur, s'il voulait, une belle chronologie, où le temps, divisé d'abord en espaces égaux, se remplirait peu à peu d’événements et de biographies. Travail bien facile à juger ; travail qui appelle le travail ; car les parties blanches cl' un beau cahier sont bien éloquentes. Et j'ai plus d'une raison de croire que ce genre de travail, qui est une sorte de dessin à la plume, dispose mieux le corps pour la vraie attention que cette manière d'écrire, précipitée et crispée, que les cours ont mise en usage. Au reste chacun a pu remarquer qu'une bonne chronologie, dès qu'elle fait comparaître les événements, les âges et les œuvres, exprime par elle-même les plus importantes idées concernant le passé humain ; les périodes les moins remplies disent encore quelque chose, par la seule suite des années ; et il apparaît qu'en ces temps sans gloire les hommes ont continué de vivre, d'aimer, de produire, d'échanger ; et cette remarque si simple est une idée de première importance. Ce n'est pas un grand secret que je découvre là. On n'apercevra que mieux combien il est facile, en tous les genres d'enseignement, de renvoyer aux heures d'étude, si bien nommées, le principal travail, le plus long, le plus utile aussi. Je sais bien qu'il y faudrait au commencement, d'énergiques sanctions. Les élèves ont pris l'habi­tude de s'instruire en écoutant ; du moins ils croient s'instruire ; et leurs parents de même, qui croient avoir assez fait pour leur propre culture quand ils ont écouté deux ou trois fois un homme fort savant et qui peut parler pendant une heure sans chercher ses mots. Pho­nographe et cinématographe sont frères.

5 Juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

CII

Quand Jules César, devenu grand pontife, entreprit la réforme du calendrier, on en était venu, par le respect des usages, qui avait conservé une année lunaire trop courte de dix jours, à célébrer en plein hiver la fête de la moisson. L'année civile, réglée sur les mois lunaires, avait glissé peu à peu le long de l’année solaire, qui montrait vainement ses équinoxes et ses solstices, vainement les jeunes feuilles d'Avril vrai, les fleurs du vrai Mai et les longues journées du vrai Juin, où le soleil se couche à peine, et traîne son crépuscule sous l'horizon septentrional. Tel fut partout, dans le passé, la puissance des lois politiques. La nature, et surtout dans les capitales, où la masse humaine retient l'attention, était éclipsée par la Cérémonie[[167]](#footnote-168), et l'ordre humain célébrait les saisons à contre-temps ; c'était le soleil qui avait tort.

L'ordre humain est naturellement le premier connu ; le petit enfant observe d'abord ceux qui l’entourent, et dont il reçoit tous biens et tous maux ; il vit d'abord politiquement ; ce tendre esprit[[168]](#footnote-169) reflète d'abord les coutumes, les caractères, les caprices et les pas­sions ; l'habitude de subordonner de bien loin ce qui est vrai à ce qui est convenable et la science à la politesse est donc la plus ancienne en nous tous ; beaucoup d'aveuglements, d'obstinations et de stériles controverses s'expliquent par là. Nous ne manquons pas de vieux enfants ; mais il y eut un temps, comme on voit, où l'enfance durait toute la vie pour la plupart des hommes. Les pontifes, qui avaient en quelque sorte le Temps en garde, considéraient seule­ment les lois de l'État, le retour des fêtes, la durée des pouvoirs, les élections, les délais et les échéances ; l'ordre extérieur n'apparaissait à leur esprit que par éclaircies, à travers ces nuées politiques. Cette manière de penser, si l'on peut ainsi dire, n'est pas aussi rare qu'on voudrait le croire ; elle n'est pas avouée, mais elle se montre dans l'allure et le ton ; aussi dans les œuvres d'art, parce que la nature extérieure n'oppose alors qu'une faible résistance aux entreprises de l'artiste courtisan. Le langage familier nomme encore aujourd'hui Pontifes ceux qui ont plutôt égard à l'opinion des hommes qu'à la vérité de la chose. Et comme il y a du pontife en chacun, par la condition humaine, ces remarques sont bonnes pour tous.

La lune, astre d'opinion, a cédé peu à peu devant le soleil, réelle puissance. Mais la marque lunatique est encore dans la fête de Pâques, et dans[[169]](#footnote-170) nos douze mois, souvenir des douze lunaisons qui fai­saient autrefois l'année. Aussi dans notre premier janvier, héritage reçu des pontifes romains. Les astronomes qui donnaient conseil à Jules César connaissaient le solstice d'hiver ; il était logique de comp­ter les jours de l'année à partir de celui-là ; mais en considération de la lune, toujours puissante sur les esprits, on décida d'attendre la nouvelle lune, qui suivait le solstice de quelques jours, et cet usage s'est conservé.

Je cherchais, en ces jours qui sont le triomphe du soleil, pourquoi la lune avait régné despotiquement pendant tant de siècles. C'est sans doute parce que le soleil blesse les yeux, et montre plutôt les choses que lui-même ; au lieu que l'impérieuse lune règne sur les nuits, et ne montre qu'elle-même ; d'où vient que la suite régulière de ses visages fut toujours liée aux méditations politiques, aux espérances, aux craintes, aux ambitions, à tout ce qui chasse le sommeil. Notre existence dépend bien plus des voyages du soleil que des phases de la lune ; mais l'image du soleil est comme disper­sée ; lumière, chaleur, verdure, moissons, c'est toujours soleil. Au lieu que la lune se montre seule, et comme séparée. Spectacle seu­lement, surtout sur les rivages à faible marée. L'esprit interroge ce brillant visage, qui n'annonce rien qu'une suite d'apparences. **[**La lune écrit dans le ciel une sorte de poème très émouvant qui persuade les hommes d’imagination. Elle les met en communication avec d’autres rivages, avec d’autres peuples ; elle fait naître les projets et les désirs.**][[170]](#footnote-171)** Le cœur naïf et religieux devait adorer premièrement l'astre sans cha­leur, puissant par la présence seule, et signe, énergiquement, sans qu'on sache de quoi signe.

6 juillet 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

1927 EH1 (15), « L’ordre extérieur et l’ordre humain »

1938 EH2, XVI, « L’ordre extérieur et l’ordre humain »

CIII

L'homme n'est pas méchant. Je rencontre dans mes che­mins, plus souvent que je ne voudrais, un monument de pierre sculptée, tout neuf, d'intention louable, mais que je n'arrive pas à trouver supportable. Je passe sur le symbole et sur l'arrangement ; le sculpteur ne me conduit pas jusque là ; je cherche des mains, des bras, des épaules, des draperies qui rappellent la structure du corps humain ou les plis d'une lessive séchant sur des cordes ; je ne trouve rien de pareil. Je cherche pourtant de bonne foi, il me semble, car il est agréable d'admirer. Le sculpteur a la partie belle. On ferme un livre, et souvent trop vite ; mais l'œuvre sculptée se présente toujours au même tournant. Il faut se résigner à la voir et revoir ; le mieux serait de l'aimer.

Ils étaient plusieurs, là autour, qui s'exerçaient de tout leur cœur ; mais les éloges étaient sans force ; l'œuvre, hélas, parlait trop claire­ment. Il s'éleva un murmure de critiques, et je vis que j'étais bien loin d'avoir remarqué tout ce qui pouvait me déplaire ; ainsi cha­cun, par ce qu'il entendait des autres, devenait plus hardi et plus assuré. Mais parut le sculpteur lui-même, encore occupé à surveil­ler quelques nettoyages ; il sourit à quelques visages qu'il reconnut ; il y eut des saluts courtois ; la politesse et la bonne grâce effacèrent aussitôt les pensées désagréables. Il est pénible de déplaire ; un visage heureux est comme une sculpture aussi, d'un court moment, et qu'on ne veut point gâter. Ce sculpteur n'apprendra jamais la sculp­ture à ce que je crois ; mais il apprendra, je n'en doute pas, à deviner de loin les groupes où l'on ne dit point ce qu'il voudrait qu'on dise, et à s'y porter aussitôt afin de rappeler par sa présence les égards que l'homme doit à l'homme. Qui se montre partout n'est guère critiqué. L'intimité, les rivalités, l'amitié même, permettent des vérités aigres ; mais, à l'égard d'un homme que l'on connaît seule­ment un peu, la plume même est sans courage ; j’en ai fait cent fois l'expérience. L'art académique, qu'il soit de littérature, de sculpture, de peinture, ou de politique, est surtout occupé à modeler des visa­ges vivants, et de ce facile travail il fait succès et gloire. C'est peu de chose de penser à un homme poli et qui veut plaire ; il n'en faut pas plus pour faire fléchir quelque sévère et ingrate pensée. En bref je dirais que c'est la bienveillance qui explique presque tous les maux humains. Cette sotte haine, et académique, à l'égard du peuple ennemi, est de politesse. En cela sincère profondément, et presque invincible.

La mauvaise sculpture est un petit mal ; mais la faiblesse des juge­ments individuels, qui se montre là comme ailleurs, est un grand mal. Sur la guerre, comme sur cette mauvaise imagerie de pierre, les hommes seraient d'accord s'ils ne craignaient point de déplaire. Mais il se fait des opinions sacrées, qui ne sont de personne, et que chacun respecte et salue. Ces lieux communs de l'ambitieux, ils ne sont point de lui. Sa pensée est hors de lui, hors de tous, et saluée par tous, respectée par tous. Pensées abstraites, qui ne règlent nullement les passions, et auxquelles, par détour, les passions anar­chiques prêtent leur propre et meurtrière violence. En quoi il y a une ombre de vérité ; car il faut bien que la pensée vraie soit la pensée commune ; et telle est bien la décisive épreuve de toute pen­sée, même sauvage et solitaire en son commencement. Mais s'accorder d'abord, avant de savoir ce que l'autre pense et ce que l'on pense soi-même, c'est mal partir. C'est se ranger sous un signe. Ce que les armées représentent très bien ; car le Signe[[171]](#footnote-172) qui les rassem­ble ne signifie rien autre chose que l'assemblée elle-même, et une loi d'accord sans aucun contenu. « Avec toi jusqu'à la mort ; mais du diable si je sais pour quoi faire ». Tel est le fond de chaque pensée élémentaire, en ce bouillonnement des forces. Mais ce vide de l'esprit se montre déjà dans le sourire du candidat à l'Académie. Ici com­mence la guerre.

7 juillet 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

1939 PAE XXXI, « Art académique »

CIV

J’ai rencontré Monsieur Lesimple, ingénieur, sur le pont des Batignolles ; il a les tempes grises et la croix de guerre ; sa manche gauche est cousue dans la poche de son veston ; ren­voyé d'artillerie en aviation ; et déporté depuis de plusieurs bonnes places jusqu'à un emploi subalterne ; voilà où conduisent les idées ; mais il n'est point guéri d'avoir des idées ; le regard est jeune et beau. Il considérait les huit voies ferrées et le bruyant et fumeux trafic.

« Vous voyez, me dit-il, ces rails électriques déjà posés sur leurs supports isolants ; cela nous annonce moins de fumée et moins de bruit. Mais ces Messieurs sont attachés aux traditions. J'apercevais l'autre jour près des ateliers une lourde locomotive électrique qui traînera à heure fixe ces lourds wagons et ces longs trains. Nous verrons dans leur cabine vitrée, le machiniste et son aide, aussi mal placés que possible pour voir les signaux et les obstacles, ainsi que l'inutile conducteur d'arrière. Ce rail électrique, qui distribue l'éner­gie tout le long de la voie, n'aura presque rien changé. Messieurs les Directeurs retourneront à leur villa dans ces larges coupés de première où les fauteuils sont, il est vrai, les meilleurs du monde, mais où un voyageur occupe la place de deux ».

« Et, dis-je, où l'on verra encore longtemps cette merveilleuse courroie brodée, où l'on passe la main, et qui soutient le bras fati­gué. Cette invention étonnante a troublé mes rêves d'enfant ; je vou­lais être ingénieur en chef, colonel, ou n'importe quoi de ce genre, sous la condition de pouvoir passer ma main négligemment dans cette courroie brodée ».

« Mais, dit Monsieur Lesimple, ce chauffeur et ce mécanicien, sur ces trains électriques, ne seront pas moins ridicules que ce per­choir pour les mains. Car, la force étant au dehors, il sera aussi facile de piloter un train que de l'aiguiller d'une voie sur l'autre. Et savez-vous où je placerais le machiniste ? Tout simplement dans une tour vitrée semblable à celles où l'on met l'aiguilleur. La voie est divisée en sections ; et le pilote, de sa tour vitrée, en voit toujours deux dans toute leur étendue ; s'il y a une courbe, c'est à la courbure même qu'il se tiendra, et il en verra les deux branches. C'est lui qui, en donnant le courant, règle le départ, la vitesse et l'arrêt ; oui, même les freins. Tout cela est inventé, connu et réglé ».

« Parbleu, lui dis-je, nous en sommes à diriger un avion sans pilote. Le petit problème dont vous parlez n'est rien à côté ».

« Mes trains donc, reprit-il, sont pilotés et aiguillés par un homme qui voit la route, et qui les passe à son voisin. Dans le train, un receveur, qui s'occupe seulement de faire payer. En principe chaque train se compose d’une seule voiture ; et chaque voiture va sans arrêt jusqu'à la gare où elle doit conduire les voyageurs ; la couleur, en jour, et des feux pendant la nuit, indiquent la destination. Le pilote de gare dirige les wagons sur une voie latérale où il les arrête, ou bien les laisse passer, d'après la couleur. Rien n'empêche de réunir plusieurs voitures pour une même destination. Il y a des départs réglés ; mais il est de règle qu'une voiture part dès qu'elle est rem­plie. Après cela c'est l'affaire des pilotes de les conduire à destina­tion, sous cette condition, qui peut d'ailleurs être imposée mécani­quement, que deux voitures ne roulent jamais en même temps sur la même section de la voie ».

« Parfait, lui dis-je ; mais un des moteurs brûle ; voilà une voiture en panne ».

« Prévu, dit-il. La voiture suivante vient l'accoster sans choc et la pousse. Le receveur intervient ici pour desserrer les freins quand il le faut. Par ce moyen vous auriez des vitesses étonnantes, et autant de sécurité qu'on en peut attendre de la puissance humaine ».

Cependant la terre tremblait ; le rapide du Havre nous jetait au visage son souffle chaud et ses étincelles ; le train de banlieue secou­ait sa ferraille. Les signaux s'allumaient et clignaient. En ce tumulte je vis une main blanche, paresseusement suspendue sur la courroie brodée. Monsieur Lesimple a trop considéré les visages, et trop peu les mains.

8 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921

CV

Nous remarquâmes, un jour, près du cantonnement, deux croix de bois, ornées de fleurs champêtres, et sur lesquelles quelque pieuse main avait effacé les trois mots : Mort sans honneur. Voici ce que l'on racontait. Deux fantassins disparurent un soir ; et il résulta de l'enquête que ces fantassins s'étaient volon­tairement rendus prisonniers. L'incident n'était pas nouveau. J'ai moi-même entendu un de ces soldats au visage creusé par la fatigue et l'épouvante, qui disait à ses camarades et à nous : « On en trou­vera des volontaires pour la patrouille ; on en trouvera autant qu'on en voudra ; et on ne les reverra jamais ». Le soldat, comme on pense bien, ne fait pas tout ce qu'il annonce. La plèbe militaire, for­mée des soldats et des petits gradés, en entend bien d’autres et en dit bien d’autres.

Or, après la double désertion, deux camarades des transfuges dirent qu'on pouvait bien s'y attendre, et cet imprudent propos fran­chit le cercle des hommes boueux et parvint jusqu'aux guerriers pro­pres dont la mission est de faire avancer les autres. Les deux bavards sont discrètement ramenés dans la zone des états-majors, et l'on arrive, de piège en piège, à leur faire dire qu'ils soupçonnaient les déser­teurs, qu'ils avaient entendu d’eux des paroles assez claires ; qu'ils avaient pu se faire quelque idée de leur projet et même des détails de l'exécution, mais qu'ils n'y croyaient point trop, et qu'au surplus ce n'était pas leur affaire, à eux simples troupiers, d'espionner leurs camarades et encore moins de les dénoncer. Telle est la morale du troupier. Quand ils eurent ainsi, de parole en parole, et l'un disant ce que l'autre cachait, découvert à peu près leur vraie pensée, for­mée par vingt batailles à tout attendre et à ne juger personne, alors la doctrine de Guerre se découvrit à leurs yeux épouvantés. Qui ne s'oppose pas, par tous les moyens, dénonciation, surveillance, action de force, à l'exécution d'un acte qualifié crime, est lui-même criminel. Ils furent condamnés et fusillés. Ces croix fleuries, que nous avions vues, marquaient leurs tombes.

Chacun connaît sommairement, d'après une séance récente de la Chambre, l'exécution de deux lieutenants devant Verdun. Je me souviens d'avoir entendu deux lieutenants, c'était devant Toul, qui s'en allaient rendre compte à l'État-Major d'une attaque manquée. Ils décrivaient la boue gluante et profonde, les fusils inutilisables, les hommes attachés en quelque sorte par les jambes et livrés au feu de l'ennemi ; ils blâmaient ouvertement les grands chefs, et ils reven­diquaient l'honneur d'avoir arrêté cette folle tentative aussitôt qu'ils l'avaient pu. La colère les tenait encore ; je suppose qu'ils revinrent au calme et qu'ils accusèrent la nécessité ; sans quoi, convaincus d'avoir refusé obéissance, ils auraient très bien pu être fusillés sur-le-champ. La théorie du Service en campagne, si je me souviens bien, prescrit que les gradés doivent imposer l'obéissance par la force ; cela veut dire qu'il faut menacer du revolver celui qui n'avance point, et le tuer, si la menace ne suffit pas. Et il est clair que les explications de celui qui refuse d'avancer, ou qui prend parti de reculer, ne doivent jamais être écoutées ; nulle raison ne vaut contre un ordre ; et n'importe quel ordre militaire est strictement impossible à exécuter, au moins pour ceux qui sont blessés ou tués ; mais la seule preuve admise est justement qu'ils soient blessés ou tués. Il faut du courage, ou si l'on veut, une sorte de délire enthousiaste, à ceux qui avancent. Mais la vertu propre au chef qui pousse ses troupes en avant, c'est d'être impitoyable. Ou bien veut-on faire croire que la guerre serait possible, si l'exécutant était juge de ce qu'il peut ten­ter ? En toutes ces enquêtes, en toutes ces révisions, les accusés, qui sont vieux dans le métier, se défendront ; et en vérité je voudrais les défendre, de façon à traduire en jugement, devant l'opinion, la Guerre elle-même, qui est en tous ses détails injuste, féroce, inhu­maine. Si le commun des spectateurs arrive à la voir comme elle est, tout sera dit.

9 juillet 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 16 juillet 1921 (CV)

1926 CCP III, 5, « Le chef tue pour être obéi »

1939 SM1, XXIV, « Exécutions »

Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

CVI

Représentez-vous une escadrille en son campement. Les gros insectes étalés et rampant sur la terre ; les tentes dont les toiles claquent comme des voiles de navire. Passe le noir mécanicien, chargé d'outils et de· bidons. Voici[[172]](#footnote-173) les hommes oiseaux, tout lavés, tout parés, canne en main, simples, souriants, amicaux, comme sont des hommes qui n'ont à gouverner que leurs propres mouvements. Puis le commandant, plus sombre de costume, au visage froid et dur ; le seul militaire ici. On ne saisit pas toujours la raison de ces différences, ni ce tyran sévère et triste, en ces lieux où l'ami­tié, l'honneur, l'audace naturelle et l'esprit d'aventure se lisent en clair sur les jeunes visages. Cette guerre serait noble et libre, comme aux camps du Tasse et de l’Arioste, si le maître voulait sourire. Mais il ne le veut point ; peut-être ne le peut-il point, par l'âge et l'es­tomac.

Peut-être par d'autres causes. Le grand chef, celui qui poussera demain toute cette armée de fantassins, de canons, d'avions, s'in­quiète de nouveaux ouvrages que l'ennemi construit en hâte. Il faut que l'aviateur photographe en rapporte l'image. À tout prix. Ce n'est pas un vain mot ; on sait que les chasseurs ennemis occupent l'air. Mais le grand chef ne s'occupe pas des moyens ; il ordonne et il frappe. L'ordre fait son chemin ; d'où ce discours spartiate, pendant que déjà les hélices ronflent : « Il faut que le photographe revienne ; votre mission, Messieurs les deux chasseurs qui l’accom­pagnez, est de faire en sorte qu'il revienne. S'il ne revient pas, il est inutile que vous reveniez, vous ». On n'invente pas de tels dis­cours. Mais j'ai une autre raison de croire que ce récit est véritable, c'est que j'y retrouve l'esprit de guerre tel que je le vois partout, formé à l'image de l'inflexible nécessité. Le courage le plus assuré n'irait jamais au-delà du possible, comme il faut qu'il aille, sans cette contrainte toujours armée, sourde aux objections, impitoyable. Les choses se passèrent selon ce que le chef pouvait espérer de mieux d'après les difficultés de l'entreprise. Le photographe revint ; on n'eut plus de nouvelles des deux chasseurs.

Il est trop facile de s'émouvoir sur des exécutions sommaires ; et, selon moi, il y a lâcheté d'esprit à regarder toujours par là. La moin­dre attaque envoie à une mort certaine une partie des combattants ; personne n'en doute, parmi ceux qui ordonnent l'attaque. Il y a un risque et une chance à l'égard de l'opération elle-même ; mais en ce qui concerne la mort, la mutilation, la souffrance d'un certain nombre d'hommes, innocents de toute espèce de crime, il n'y a ni doute, ni risque, ni chance, mais bien une certitude. Voilà donc une condamnation à mort, sans examen aucun des mérites et démé­rites, sans considération aucune des raisons ou objections. Non pas comme aux combats de gladiateurs, où le combattant, avec sa réso­lution, sa force, son adresse et ses armes, avait la garde de sa pro­pre vie. La guerre mécanique en est arrivée à ce point que la mort d'un certain nombre d'hommes, et disons même des meilleurs, entre dans les dépenses prévues de l'entreprise ; et l'usure des divi­sions, entendez bien ce que cela veut dire, est comptée comme l'usure des pioches, des roues et des canons. Comme on sait que l'on brûlera un certain nombre de kilogrammes de poudre, on sait aussi que l'on changera en cadavres un minimum de poids d'hommes vivants ; sans doute aucun. Or, quand on met un homme ou deux au poteau, sans considérer les raisons qu'ils allèguent, ni même l'er­reur possible, vous dites que c'est très différent. Selon mon opinion, l'effet de toute méditation suffisante sur cet effrayant sujet est d'effacer cette différence.

10 juillet 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921 (CVI)

1926 CCP III, 4, « Pour le chef, l’homme est un outil »

1939 SM1, XXV, « L’esprit de guerre »

CVII

Chacun pense, au premier moment, à comparer les jeux de la boxe aux jeux de la guerre. Par ces faciles et molles pen­sées, une société de gymnastes ou d'athlètes est toujours dis­posée à acclamer n'importe quel homme d'état qui mettra le torse en avant, redressera la tête, fermera les poings, et déclamera selon cette attitude. Je n'espère point effacer aisément ces agréables lieux communs dans l'esprit d'une jeunesse naïve et mal instruite, quand je vois que des hommes d'âge, et à demi cultivés, font tour­noyer leur canne à la seule mention de la Patrie. Du moins je dois effacer en moi-même ces confuses notions, et toujours m'efforcer de voir la guerre comme elle est, quelque pénible que ce soit. Penser ainsi, parler ainsi, écrire ainsi, voilà les limites de mon pouvoir. Et si ce pouvoir est peu de chose, ce n'est pas une raison pour ne pas l'exercer tout.

J'imagine donc une plateforme blindée, sous laquelle il y aurait deux abris, reliés téléphoniquement à un poste de commandement situé à dix kilomètres de là. Sur la plateforme et autour, l'artillerie et les mitrailleuses feraient tomber irrégulièrement des projectiles de tous calibres, mais choisis de façon qu'ils ne puissent pas écraser les abris. Les deux champions devraient obéir aux ordres qu'ils rece­vraient téléphoniquement, et qui seraient de cette forme : « Sortez dans cinq minutes, et restez dix minutes ». Le moment et la durée seraient toujours sans rapport avec l'intensité et la précision du tir. L'hésitation à sortir, ou la précipitation à rentrer feraient perdre des points ; il est hautement probable que le vainqueur serait tué ; le vaincu pourrait l'être aussi. Dans tous les cas celui qui aurait envoyé des ordres au vainqueur, du poste de commandement situé à dix kilomètres de là, aurait la première place au triomphe, et on honorerait en sa personne le courage de celui qui aurait le mieux obéi.

Image faible et inexacte de la guerre. Il est vrai que la guerre est bien plus absurde encore que toutes les images que l'on en peut dessiner. Il faudrait encore supposer que ceux qui donnent des ordres de loin ont pouvoir de tuer celui qui n'obéit pas. Il faudrait encore penser que, toutes autres choses étant à peu près égales, la victoire appartient finalement au nombre et à l'armement, ce qui rend la réelle épreuve des valeurs encore plus ridicule que je ne la suppose ici.

Je veux seulement, par opposition, faire considérer selon la rai­son et la justice ce combat de boxeurs où chacun se croit en mesure de défendre les frontières de son corps ; où l'entraînement récompense tout effort de volonté ; où chacun ne peut accuser que sa propre négligence ; où l'individu ne reçoit d'ordres que de lui-­même ; où les décisions sont prises et exécutées d'après une vue exacte et immédiate de la fin, des moyens et des obstacles ; où toute erreur est aussitôt payée par celui-là même qui l'a commise ; où l'on ne frappe point un ennemi tombé ; où l'arbitre est écouté ; où les règles sont respectées ; où toutes précautions sont prises pour que les coups ne tuent point, et même ne blessent point gravement ; où l'individu se risque librement, pour le profit, pour la gloire ou pour le plaisir ; où enfin le résultat est constaté en dix secondes, sans aucune ambiguïté. Voilà un événement bien clair ; voilà une valeur appréciable. C'est pourquoi la curiosité publique se lance là-dessus, toutes brides lâchées. Mais sachez que s'il y avait des combats d'orateurs, de savants, de pianistes, de sculpteurs aussi bien réglés et aussi clairs que les combats de boxe, le public y courrait encore bien plus. Car je crois qu'il n'estime pas la force corporelle autant, à bien loin près, que l'intelligence et le génie ; mais il en peut juger par les effets. Le mérite de Madame Curie est d'un ordre supérieur, mais bien moins explicite.

11 juillet 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

1939 SM1, XXVI, « Combats bien clairs »

CVIII

Je sentis sur mon épaule une petite main, légère comme un oiseau ; c'était l'ombre de Spinoza qui voulait me parler à l'oreille ; « Prends garde, dit la faible voix, d'imiter en toi-même les passions que tu veux combattre. Le piège est ancien ; il y a des siècles que la colère s'élève contre la colère, que la pitié va à la vio­lence, et l'amour à la haine ; toujours une armée remplace une armée ; toujours les mêmes moyens déshonorent d'autres fins. Ne considère point volontiers ce qui rend triste. Donc, sur l'esclavage humain et sur la faiblesse humaine, parcimonieusement, et juste autant qu'il faut. Largement au contraire sur la vertu ou puissance des hommes, spectacle propre à les réjouir et à te réjouir toi-même, de façon qu'ils agissent désormais, et toi aussi, par la seule affection de la Joie ».

Faible voix, trop oubliée. La sottise dans un homme n'est rien de lui ; la vanité n'est rien de lui ; la méchanceté n'est rien de lui. Ces apparences émouvantes n'expriment en réalité que la faiblesse des hommes devant les causes extérieures. Il n'y a point de volonté, point du tout de volonté, en cet homme qui fait tuer d’autres hommes ; non, mais il cède ; il fuit ; il écrase en sa fuite. En ce cataclysme de Guerre, tout est extérieur ; tous subissent ; nul n'agit. Et c'est l'image grossie de nos passions. Cherchant donc à injurier et frapper cette faiblesse dans l'homme, je tombe dans le vide. Ces maux ne sont rien ; je ne puis les vaincre. Ce qui est en l'homme est tout bon pour lui et pour les autres. Volonté, bonne ; courage, bon. Je cher­che un auteur responsable de tant de maux ; en vain. Je ne trouve jamais qu'un homme qui a cherché sa pensée et son devoir hors de lui-même. « Je n'ai pas pu ». Tous comme ces soldats du temps de Frédéric, qui sentaient à leurs reins la pointe des baïonnettes ; pous­sant et poussés. Ne leur rappelons point plus qu'il ne faut cette situation humiliante. La plus grosse erreur où je pourrais ici tomber est de croire qu'ils sont bien fiers de ce qu'ils ont fait. Non pas fiers, mais plutôt tristes, irrités, obstinés.

Nous rencontrons, au sujet de la Guerre, un assez beau paradoxe, c’est que chacun se défend de l'avoir voulue, et en accuse le voisin. Or, bien loin de penser qu'en cela ils veulent nous tromper, je dirais plutôt qu'ils n'osent pas assez en être sûrs, et que c’est encore plus vrai qu'ils ne croient. Mais les signes de la timidité font de fantasti­ques apparences. J'attends toujours que les peuples antagonistes, par leurs délégués de tout genre, banquiers, ouvriers, politiques, écrivains, mettent enfin au jour leur véritable pensée, qui est qu'ils n'ont pas voulu la guerre, qu'ils ne la voudront jamais, qu’ils ne la feront jamais que contraints et forcés. Mais forcés par qui ? Ici, en ce vide et en ce silence, apparaît le monstre sans corps, puissant seulement par la peur universelle. Eh bien espères-tu faire peur à la peur ? Beau remède. Mais plutôt réveillant l'homme en chacun, invite-les tous à penser selon la joie et l'espérance. Invoquant la guerre même, et ce qu'elle fait voir d'énergie et de puissance gou­vernante en chacun ; ce n'est pas peu. Osez donc penser une bonne fois le courage de l'ennemi, et le vôtre ; par ce jugement seul, la paix serait déclarée. Je ne crains que les lâches ; ainsi ce que je crains n'est rien. C'est ma propre peur qui lui donne existence. La joie, dirais-je en imitant mon philosophe, n'est point le fruit de la paix, mais la paix elle-même.

12 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

CIX

Quelle que soit la Constitution, dès que les citoyens se lais­sent gouverner, tout est dit. Auguste Comte signalait comme Métaphysique toute discussion sur l'origine des pouvoirs. Effort mal dirigé. Les hommes ne sont point ainsi faits[[173]](#footnote-174) qu'on puisse en faire deux groupes, dont les uns ne mériteraient aucune confiance, tandis que les autres la mériteraient toute. De même on ne peut dis­tinguer parmi les hommes les guerriers et les pacifiques ; c'est le même homme qui fait la guerre et qui la maudit ; et souvent il la loue et il la maudit dans la même phrase, et en quelque sorte du même geste. La grande affaire, pour moi citoyen, n'est pas de choi­sir quelque ami de la paix pour négocier, transiger, traiter en mon nom selon le droit et selon le bon sens, mais bien d'empêcher que le chef, quel qu'il soit, prépare la guerre. Et le plus pacifique des hommes préparera et décidera la guerre s'il ne sent pas à chaque instant une énergique résistance. Les exemples ici abondent et se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de chacun. Combien d'hommes m'ont déçu ! Combien d'amis, même ! On pourrait dire que tous les amis de la paix ont trahi. Mais c'est mal parler. Regardez bien ; ils se sont orientés selon le pouvoir qu'ils avaient ; tout commande­ment est guerre, par l'attitude, par l'entraînement, par le son de la voix.

Mais revenons aux individus. Si je déshabille un général, je trouve un homme ; et quand je le disséquerais, et quand nous serions mille fois plus savants que nous ne sommes, je suis sûr que nous ne trouverons en sa structure aucune fibre, ni aucune bosse, ni aucun composé chi­mique, qui soient spécialement militaires. En cet animal étalé ici et ouvert comme un livre, sur la planche à disséquer, j'aperçois le mécanisme de la peur, qui consiste en ceci que tous les muscles, à la première alerte, se tendent, se contrarient, renvoient le sang au ventre, étranglent la vie. J'aperçois encore sans peine un mécanisme qui corrige le premier, et qui est l'irritation ; toute action réveillant tout et s'excitant elle-même, par le jeu des muscles, des nerfs et du sang, voilà un animal que nul danger n'arrêtera plus, s'il est une fois parti. Mais comme la fatigue et l'encrassement suivent inévitablement toutes ces agitations, et comme le plus enivrant plaisir est sans doute de se sentir dormant et éliminant, je prédis que la paresse sera la loi suprême de cet organisme, si puissant qu'on le suppose. Voilà pour l'animal. Maintenant, d’après ce gros crâne, d'après ces yeux, et d'après ces mains, je prévois une immense variété de perceptions et de souvenirs, ce qui, combiné avec les principaux mouvements animaux, expliquera assez toutes les passions humaines, toutes les sottises, et toutes les vertus. En tout cela je ne le crois ni plus pau­vre que vous et moi, ni plus riche. J'ai eu la chance, où il entre un peu de sagesse, de n'être pas officier ; mais j'avais tout ce qu'il fallait pour l'être, soyez-en sûr ; et vous de même.

Que la vigilance ne se délègue point, c'est ce dont je suis le plus assuré. Qu'un galon ou une fonction changent aussitôt l'homme, et lui montrent un autre univers, j'en ai vu des preuves étonnantes ; au reste je ne vois ni ne soupçonne, en ces changements, aucune espèce de ruse ; l'homme est de bonne foi et ingénu toujours ; naïf comme un héros d'Homère ; je me le répète, je me le prouve et je me l'explique tous les jours, mais je n'en suis pas encore assez assuré. Semblable aux enfants, et ingénu moi-même en cela, je vou­drais mettre en prison tous les méchants, et les bons sur le trône. Mais à peine aura-t-il la perruque et le manteau royal qu'il sera Louis XIV, c'est-à-dire infatuation et sottise sans mesure ; c'est pour­quoi je veux le contrarier ; il faut que je le contrarie sans cesse si je ne veux point le haïr. Oui, mon cher ambitieux, vous serez roi et vous ne serez point sot, pourvu que nous soyons vigilants. Et vous sourirez à ce peuple difficile.

13 juillet 1921 (EDR, LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

1925 EDR 84 « Défiance »

110

« Les prodigues, dit Castor, sont ruinés par l'Agréable, Mais c'est l'Utile qui ruinera les Nations, et toutes les grandes Sociétés où ceux qui dirigent sont payés au mois. Entre les deux se trouve l'Avantageux ou le Profitable, comme vous voudrez l'appeler, qui est la règle de toute sage entreprise. Supposez que je sois pla­cier en vins ou en savons ; une voiture automobile me serait utile, c'est évident ; mais il reste à savoir si elle me serait profitable ; si c'est seulement douteux, je prends l'omnibus ; et l'omnibus m'est bien utile ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que je le prenne. M'est­-il profitable ? Me rend-il au-delà de ce qu'il me coûte ? Alors je le prends. Mais s'il y a doute, je vais à pied. Je n'écoute point le conseilleur, quand il m'explique qu'une automobile serait bien commode pour mon commerce. Un appartement de vingt mille francs, avec ascenseur, est utile à n'importe qui. II serait utile aussi d'avoir des toits mobiles sur les vignes par les temps de gelée. Mais chacun comprend que la gelée coûte moins cher que la toiture. Il serait utile aussi, dans un été sec comme celui-ci, d'avoir de l'eau dans des tuyaux, et sous pression, pour arroser les champs. Mais un homme sensé ne fait point tout l'utile ; il fait seulement ce qui paye ».

« Il est clair, lui dis-je, que les inventions utiles nous auraient bientôt ruinés, de même que les connaissances utiles auront bientôt fatigué nos écoliers ; car elles s'étendent ; mais la durée du jour ne s'étend point ».

« Nous y voilà, dit Castor. Tous ces hommes dévoués, intelligents, instruits, qui sont payés au mois, ils approuvent tout ce qui est utile. Ils comptent les services rendus, d'après cette idée que tout ce qui est utile paye. Une banque est utile ; ils approuvent ; cette banque utile meurt de misère ; ils approuvent qu'on l'aide, parce qu'elle est utile. L'utile nous ruine. Un train rapide est utile ; un train encore plus rapide serait encore plus utile. Nos ingénieurs sont étonnants. On sait que les Compagnies de Chemins de fer se ruinent ; les tra­vaux n'en vont pas moins. J'admirais hier des terrassements, des voies neuves, une gare qui s'étend en largeur ; et je vois bien que les manœuvres seront plus faciles et plus rapides ; un enfant compren­drait cela. Mais ces travaux payeront-ils ? La question n'a pas de sens pour l'homme de bien qui est payé au mois. Toujours de mieux en mieux, telle est sa devise. Et c'est par les hommes de bien, payés au mois, que tout va de mal en pis ».

« Mais, lui dis-je, nous ne sommes pas des animaux ordinaires. J'ai lu quelque part, ou bien je l'ai rêvé, que l'homme est le seul animal qui fasse toujours sa tanière trop haute ».

« Eh bien, dit Castor, Monsieur l'artiste, je veux que vous pensiez à une petite chose, c'est qu'il ne nous reste jamais d'argent pour entreprendre quelque chose de beau. Où sont nos arcs de triomphe, nos pyramides, nos maisons du peuple, nos musées, nos universités ? Je ne vois que des maisons de rapport, où se montre partout le ruineux Utile. Parbleu, tout le monde est au manège. La course à l'utile ne laisse ni loisir ni excédent. Et, selon moi, pour ce genre de générosité que l'art suppose, et dont nous n'avons plus même l'idée, il faut au fils prodigue un père avare, j'entends qui se défie de l'Utile. Même il n'est pas mauvais qu'un peu de feu despotique passe de l'un à l'autre. Après tout, l'ambition de durer par des œuvres n'est peut-être pas si étrangère à l'avarice. Et moi qui vous parle, et qui ai fait ma fortune en me défiant du ruineux Utile, je donnerais plus volontiers mon argent à un beau monument qu'à une mauvaise affaire. Travailler, faire laid, et encore perdre, c'est le plus triste sort à mes yeux ». Ainsi parla Castor, et je compris qu'il était artiste à sa manière.

14 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

1926 CCP X, 4, « Utilités ruineuses »

111

L’aumônier militaire à trois galons m'apparut pour la pre­mière fois sous la forme d'un homme jeune, dont les yeux noirs exprimaient le fanatisme, le mépris et la méchanceté. Avec la promptitude d'un chimiste expert, je reconnus l’Ennemi. Il cherchait quelque renseignement sur des sépultures, et s'adressait aux gradés inférieurs avec le ton d'un colonel de cavalerie. Par le pri­vilège de l'âge, toujours reconnu par les hommes de troupe, je fis les réponses, et j'avoue que je traitai cavalièrement ce petit Monsieur ; à la suite de cet entretien, je courus au capitaine pour savoir de lui en vertu de quelle loi les curés avaient maintenant des galons, et si je devais le salut militaire à ces gens-là. Il me dit qu'il n'en savait pas plus que moi là-dessus ; je suppose qu'il méprisait autant que moi, mais pour d'autres raisons, ces galons gagnés au séminaire. Je ne revis plus jamais cet aumônier-là, par la raison qu'il fut tué deux ou trois jours après. Et je fus assez longtemps sans en revoir aucun autre.

J'en vis un autre dans la craie champenoise ; c'était un visage de Christ, avec de bons yeux, mais crasseux, crotté, aussi fantassin qu'on peut l'être, avec une soutane courte et un gros chapelet en ceinture. Celui-là était simple et fraternel, et ne porta jamais ses trois galons, quoiqu'il y eût droit. D'où vint qu'après quelques bouscula­des de paroles, nous fûmes amis. On jugera vulgaire cette défiance à l'égard de ces capitaines qui disaient la messe ; je la crois pour­tant fondée en raison. J'accepte aisément le pouvoir temporel comme j'accepte l'agent aux voitures et son bâton blanc ; mais la réunion du temporel et du spirituel en un seul homme me fait horreur ; ils me semblent déshonorés tous les deux par ce mélange. C’est ce que le curé naïf à la barbe frisée comprenait fort bien. Je ne le vis pas une seule fois réclamer les privilèges dus aux trois galons. Mais enfin il ne pouvait toujours pas écarter de lui ce respect ambigu qui lui cousait des galons malgré lui.

Les ministres du Christ avaient du crédit aux armées. Faut-il con­clure de là que la mort et la souffrance partout présentes réveil­laient la foi ? Je l'aurais bien cru, même sur de faibles ·preuves ; mais j’eus plutôt des preuves du contraire, et que les trois galons n'étaient pas inutiles à l'homme qui lie et délie pour le ciel. En voici une qui aidera peut-être à comprendre comment se fait le mélange de la politique et de la religion.

J'évoque ici un autre capitaine qui, par l'aspect et les manières, réalisait l'idée que chacun se fait de l'aristocratie militaire. Je veux retenir seulement qu'il était en fort bons termes avec les aumôniers à trois galons, et qu'il ne manquait guère d'aller à la messe le diman­che. Or il y avait, dans une cave non loin de nous, un fantassin télé­phoniste, sans aucun grade, et vêtu comme un mendiant de Callot ; je sus qu'il était prêtre ; je ne l'aurais pas deviné ; rien ne le distin­guait de la plèbe militaire, qui pour lors était toute en guenilles. Or je vis un jour cet homme de peu présenter un ordre écrit au brillant capitaine ; après quoi il salua, fit demi-tour selon les règles, et s'en alla. Le brillant capitaine avait une manière négligente, ennuyée et presque méprisante de recevoir un papier apporté par des mains noires. L'ayant vu sans aucun respect à l'égard de ce petit prêtre, je saisis cette occasion de lancer à mon maître tout puissant une flèche d'écolier : « Vous ne savez sans doute pas ce que c'est que ce fantassin » ? lui dis-je. Il lève les sourcils et répond de sa voix de tête : « Qu'est-il donc » ? Et moi ; « C'est, lui dis-je, un prêtre » ; à quoi il répondit d'un ton uni : « Oui, je le sais ». « Mais, dis-je, un vrai prêtre ». Les sourcils s'élevèrent encore plus haut ; « Qu'ap­pelez-vous, dit-il, un vrai prêtre » ? à quoi je répondis : « C'est un homme qui fait descendre Dieu sur l'autel ». Ce fut comme si je n'avais rien dit. Flèche perdue, ou presque. Je me rappelai le temps où j’étais précepteur dans une famille qui avait le curé à dîner une fois par semaine. On se moquait de lui, sans se cacher beaucoup. Le jour où les prêtres ne serviraient plus les puissances, ils ne compte­raient guère.

15 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

CXII

Le cri humain est un énergique avertissement, qui dispose aus­sitôt le corps pour l'attaque ou pour la défense. L'attention va alors aux choses comme une sonde, cherchant le point dange­reux ; elle guette ; le corps est prêt à bondir et la respiration est retenue. L'homme mis en alerte par le cri ne contemple nullement ; son esprit n'est pas disposé à ces grands voyages d'un instant, qui relient à la chose présente tant d'autres choses petites, lointaines ou passées. C'est le miracle de la musique qu'elle ait discipliné le cri ; l'éloquence et la poésie n'y parviennent pas assez. Pour le langage commun, si on l'écoute avec soin, on y remarque des râles, des cris, des grondements, des sifflements, des rugissements ; atténués certes, et compensés, mais qui nous tiennent pourtant en alarme et défiance. Chacun a pu remarquer que les timides font entendre parfois le son de la menace dans leurs moindres propos ; c'est qu'ils ont peur de leur propre voix. Celui qui a peur et celui qui fait peur, c'est le même homme.

Où je vais ? à ceci que la voix humaine n'est pas bonne pour instruire, et qu'il faut s'en défier. Qui voudrait enseigner la géomé­trie en faisant peur ? Si vous ne le voulez pas, gardez-vous de crier. Et si vous voulez ne pas crier, gardez-vous de parler. La parole pro­duit bien, il est vrai, une sorte d'attention immobile et tendue, que Messieurs les psychologues ont coutume de décrire comme si c’était l'attention véritable. Mais il en est de cette attention forcenée comme du mouvement bien connu qui met l'homme au garde à vous. Toutes les idées sont comme chassées par ce sursaut, comme l'air est chassé d'un soufflet. L'homme enchaîné ne sait plus ce qu'il voulait dire, ni même ce qu'il pensait ; il est bon pour comprendre un ordre simple et l'exécuter aussitôt sans aucune idée de traverse. Et c'est une méthode assez commode que de mettre les élèves au garde à vous. Ils ne penseront pas à autre chose qu'à ce qui leur est dit ; et c'est justement ne point penser du tout ; croire, non penser. Qui s'instruit par l'oreille n'est jamais qu'un sot.

J'ai souvenir des interrogations ridicules d'un vieil homme, au baccalauréat. C'était un homme bon, ou peut-être indifférent, qui ne refusait jamais personne. La question une fois posée, il commen­çait la réponse, et la poussait fort loin ; disant par exemple : « les rochers du Cal, du Calva ». Mais il faisait presque toujours toute la réponse lui-même. Car j'ai remarqué que les candidats devant ces appels, ce ton pressant, cette voix qui s'élevait de degré en degré, se vidaient aussitôt de toute connaissance, et n'exprimaient plus rien qu'un grand espoir, et, pour finir, une forte approbation ; ce qui plai­sait au vieil homme. Cet exemple peut en éclairer d'autres. Qui n'a pas aimé, une fois en sa vie, le jeune auditeur aux yeux parlants, qui faisait oui de la tête à la fin de chaque classe, et qui du reste ne retenait rien et ne comprenait rien ?

Nous parlons trop ; trop surtout pour exprimer des idées. Parler convient pour indiquer un chemin, ou pour répéter quelque for­mule de politesse. Mais, si vous voulez éveiller l'esprit, autour de vous et en vous-même, d'abord le silence. Je ne vois que le chant et la poésie qui puissent rompre le silence sans rompre en même temps toute espèce d'idée. Vous donc qui essayez d'instruire, et surtout les tendres enfants, sensibles à l'extrême au cri humain, soyez avares de paroles ; et redoutez surtout cette cadence oratoire, et ces phrases harmonieusement terminées ; prêtez l'oreille, et vous discernerez que c'est le cri de la bête qui revient. Même dans le style écrit je l'entends quelquefois, qui veut forcer l'assentiment, et qui me met, en quel­que sorte, si je veux douter, dans le cas de déplaire. Rares sont les penseurs qui ont parlé sans crier ; Platon et Montaigne certaine­ment ; mais je n'en dirais pas autant de Rousseau, qui souvent m'en­traîne à faire oui de la tête, ou bien non. Le oui et le non ferment la pensée.

16 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°16, 23 juillet 1921

# Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

113

Il y a une grandeur, dans La Fontaine, dont nos académiciens ne peuvent trouver la mesure. Car ils voient bien les effets, qui sont pour désespérer tout homme qui tient une plume. Un trait léger, égal et suffisant, qui court d'une fable à l'autre sans se rompre jamais, sans jamais marquer ni forcer, dessine comme une longue frise des choses humaines, où chacun, de la nuque au talon circons­crit, trouve sa place éternelle. Comme en *l'Éthique* de Spinoza, où toutes choses sont fixées en leur vérité, et finalement égales devant le Jugement dernier et premier. Car, dans Spinoza aussi, le Loup et l'Agneau, et sans rien à reprendre. Mais le vrai Spectateur ne s'est pas montré souvent. Toutes nos pensées, ou presque, sont plaidoyers. L'importance y fait des bosses et contorsions, que le rire, au mieux, tord à rebours ; c'est ainsi que les moqueurs redressent. Par quoi Rabelais, Molière, Voltaire ont leur grandeur aussi ; mais ils sont dans le jeu, ce qui se voit au rire. Qui n'est pas pris du tout à l'impor­tance ne rit point ; le diaphragme qui se relâche s'était donc tendu et fatigué au respect. Et y sera pris encore, et le sait. Mais il n'y a point de rire dans La Fontaine, ni aucun mouvement de moquerie qui dérange la ligne. Ni aucun cynisme, ni aucun tonneau diogéni­que. Tous ces renards, fourmis, chats ou chiens, voisins et voisines, archiprêtres et jardiniers sont à leur affaire, et l'onn'y voit point de ridicule. « Enterrer ce mort au plus vite ». Mais il faudrait citer tout. L'homme s'est donc, cette fois, retiré du jeu. Quand il prend ainsi le siège du juge, pour un court moment, l'académicien lui-même retrouve la sûreté et souplesse de main ; mais il la perd bientôt, sai­sissant sa plume comme un sceptre.

Cette sottise, qui naît aussitôt d'Importance, pèse sur le trait ; quand la ligne serait juste, le dessin est vulgaire. Mais cette faute n'est point en La Fontaine ; je n'y en vois aucune trace. L'emphase n'y est jamais admirée, ni seulement pardonnée. Il n'y a pas une flatterie en ces Fables ; et les puissances n'y sont même pas au-des­sous de leur place. Mâchoire de lion y mâche ses raisons, selon la Forme des dents. Le chat argumente de sa patte ; et la ruse du renard ne va pourtant pas plus loin que son nez, comme la sottise de la cigogne a exactement la forme de son bec. Joie sans mélange, dès que la forme d'un être termine le mal qu'il peut faire. La méchan­ceté est effacée, avec l'importance. La nature ne sourit même plus en ces jeux cruels ; mais c'est le penseur qui sourit.

Nul homme ne porte à lui seul une grande pensée. Il fallut Ésope et l'esclavage sans façon, où l'acheteur examinait les jambes de l'homme et ses dents, comme nous faisons aujourd'hui d'un cheval. Par cette situation préalable, il faut que la pensée ne soit point du tout, ou soit reine. Le maître s'adore trop, et n'a point assez d'égard aux autres natures. Mais l'esclave occupe une position favorable, puisque le maître est devant lui comme un fleuve, un vent ou un arbre à fruits, dont il faut s'arranger le mieux. Il ne me voit seulement pas ; il ne remarque pas que je le vois. Comme un chien qui flaire le ruisseau, il ne s'occupe point de mon jugement. L'esclave n'étant donc ni trompé ni flatté, il devait naître quelque part une pens­ée d'esclave, qui fut la pensée. Aux yeux de qui il n'y eut point de bons juges, ni de bons rois, ni de bons capitaines, mais seulement des juges, des rois et des capitaines, chacun griffant selon la longueur de sa patte. Dont les soldats, en leurs quatre ans d'esclavage, ont eu occasion de comprendre quelque chose ; mais il leur restait toujours trop d'espérance pour qu'ils en vinssent à effacer le bien et le mal. Le génie propre de La Fontaine fut sans doute en ceci qu'il était comme absent de lui-même, et sans aucun mélange de sa pensée avec ses actions ; ce qui fit qu'Ésope l'éveilla seul, et prit forme de nouveau par cette main inoccupée. Ce qui donnerait à croire que nonchalance est presque tout en cette grandeur ; et il est profondé­ment vrai que toute prétention ferme l'esprit ; mais il ne faut pas non plus oublier la puissance Ésopique, errante depuis tant de siècles à la recherche d'un homme qui ne fût point tyran du tout.

17 Juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921 (CXIII)

1934 LIT 47

CXIV

Je rencontrai le philosophe en même temps que la pleine lune, à son lever, montrait son large visage entre deux cheminées. « Je m'étonne toujours, lui dis-je, de voir le disque lunaire plus grand que je ne devrais ». Sur quoi il voulut bien m'instruire : « Ni au zénith, dit-il, ni à son lever, vous ne voyez le globe de la lune comme il est ; ce ne sont que des apparences, qui résultent à la fois de la distance où se trouve l'astre, et de la structure de vos yeux. Par l'interposition d'une lunette grossissante, vous verriez encore une autre apparence ; il faut toujours s'arranger des instruments qu'on a ». À quoi je répondis : « Fort bien ; et je m'en arrange ; pourtant[[174]](#footnote-175) je ne m'arrange point aussi aisément de cette lune si grosse à son lever, car c'est par un faux jugement que je la vois telle, et non point du tout par un jeu d'optique ». « La réfraction, dit-il, est un jeu d'optique ». « Il est vrai, répondis-je, mais la réfraction n'a rien à voir ici ». Il se moqua : « Mais si, dit-il, c'est toujours, ou à peu près, le bâton dans l'eau, qui paraît brisé. Toutes ces illusions se ressemblent, et sont d'ail­leurs bien connues ».

J'avais roulé un morceau de papier en forme de lunette, et j'ob­servais l'astre, tantôt avec l'œil seulement, tantôt au moyen de cet instrument digne de l'âge de pierre, émerveillé de voir que la lune, dès qu'elle était isolée des autres choses par ce moyen, reprît aussitôt la grandeur qu'on est accoutumé de lui voir lorsqu'elle flotte en plein ciel. « Les astronomes, lui dis-je, savent tous que l'apparence de la lune n'est pas plus grande à l'horizon qu'au zénith ; vous pourriez vous en assurer en la regardant à travers un réseau de fil tendus et entrecroisés, comme ils font. Mais ma simple lunette de papier suffit presque pour ramener à l'apparence ce fantôme de lune, que mon imagination grossit. Et, donc, laissons aller le bâton brisé et la réfrac­tion. Ce n'est pas ici la structure de mes yeux qui me trompe, ni le milieu physique interposé. Que la lune me paraisse plus petite d'ici que si je m'en rapprochais de quelques milliers de kilomètres, voilà une illusion ; mais que je la voie plus grosse à l'horizon qu'au zénith, cela n'est pas. Même dans l'apparence, cela n'est pas ; je crois seu­lement la voir plus grosse. Mettez votre œil à ma lunette ». « Je ne l'y mettrai point, dit-il, parce que je sais que vous vous trompez ». Il est bien impertinent de vouloir montrer à un philosophe une expé­rience qui trouble ses idées. Je le laissai, et je poursuivis mes réflexions.

Quand on a décrit l'apparence, quand on a fait voir qu'elle tra­duit la réalité en la déformant d'après la distance, d'après les milieux interposés et d'après la structure de l’œil, on n'a pas tout dit. On a oublié, ce n'est pas peu, ce genre d'erreur qui semble apparaître, si l'on peut ainsi dire, et qui ne répond même pas à l'apparence. Aussi, pour saisir l'imagination en ses folies, cet exemple est bon. Male­branche ne l'a point ignoré ; et plus récemment Helmholtz l'a rap­proché de ces montagnes et de ces îles, qui, dans le brouillard, sem­blent plus grandes qu'à l'ordinaire. Au reste les explications qu'ils donnent l'un et l'autre de ce jugement faux sont peu vraisemblables. De toute façon, et notamment pour la lune, je dois accuser un mou­vement de passion, un étonnement qui ne s'use point, de voir cet astre s'élever parmi les choses, et qui me trompe sur l'apparence elle-même, faisant ainsi monstre de mon opinion seulement. **[**C’est mon étonnement qui grossit l’image ; c’est la secousse même de la surprise qui me dispose à un effort inusité. Un spectre dépend toujours de ma propre terreur. Et il n’y a que des spectres. L’imagination se joue dans ces grandeurs qui dépendent de l’émotion. On avouera qu’il est singulier que la grandeur de l’île dépende du brouillard. Simplement c’est l’inconnu qui grandit par l’inquiétude même. Et quand on ne comprendrait pas pourquoi, encore est-il que la nature humaine est ainsi, et qu’il faut tenir compte de cette sorte de fait. Suivant donc une idée neuve, je me trouvais à cent lieues de mon penseur aux yeux fermés. L’apparence n’est pas explorée ; elle change par mes émotions.**][[175]](#footnote-176)** Vous qui croyez que les dieux n'apparaissent plus, allez voir la lune à son lever.

18 juillet 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

1942 VE V, « Folies de l’imagination »

CXV

Il y a encore à dire sur la boxe. II faut vaincre ces apparences qui voudraient émouvoir, comme œil poché et lèvre fendue. Les bonnes âmes qui s'indignent là-dessus, et déclament contre ce qui reste de brutalité dans l'homme, n'ont pas assez considéré les blessures de guerre, ni les cadavres dans les champs, ni les combat­tants à demi enterrés déjà, ni cette attente de la terreur qui était l'ordinaire de leur vie ; je ne compte ni les folles dépenses ni les rui­nes, qui, à côté du massacre, sont peu de chose. Mais le pire de tout, et sur quoi l'attention doit toujours être ramenée, c'est que ces maux sont préparés et décrétés par des hommes qui ne risquent rien, qui n'ont aucune expérience réelle de la chose, et qui même n'y veulent point penser. Il est sûr que ces académiciens, ces journalistes, ces femmes du monde, qui passent si légèrement sur un millier de morts, ne font voir aucune apparence de brutalité, et ne ressemblent nullement à ces athlètes au poing dur. Et la masse de ceux qui répè­tent les lieux communs meurtriers, par crainte de déplaire ou seule­ment d'étonner, tous ces timides qui font voir à l'occasion tant de résolution et de fureur, tous ces gens polis et inquiets feraient triste visage aux coups de poing.

À quel combattant n'est-il pas venu à l'esprit au moins une fois que le fouet jusqu'au sang, ou de sévères coups de poing, tous les matins, pendant la durée de la guerre, auraient été un régime con­venable et juste pour tous ces faibles qui fermaient impitoyablement les chemins de la paix ? La violence abstraite, la violence de loin, la violence sans risques immédiats et sans coups reçus, c'est une pensée qui coûte trop peu à ceux qui la forment. Imaginez tous ces orateurs, publics et privés, qui faisaient montre d'une énergie inébranlable, s'ils avaient été condamnés à soutenir leurs sauvages doctrines seule­ment à coups de poing, et même avec des gants de huit onces. Le ton changerait aussitôt. Les problèmes se montreraient dans un autre aspect. Remarquez que je ne veux point les supposer lâches ; seule­ment l'homme est ainsi fait que la frénésie en lui passe aisément toutes limites, si elle ne l'engage point dans l'action. Imaginez un fils de roi, qui aurait licence de frapper sans jamais recevoir ; mais nos seigneurs d'opinion sont encore plus mal placés, car les coups qu'ils portent ne leur foulent même pas le pouce.

Les passions timides vont toutes à un état violent par ceci, que les muscles s'insurgeant[[176]](#footnote-177) tous pour une mimique guerrière, se raidissent, les garrotent et les irritent encore plus. Il faut saisir le double sens du mot irritation, si expressif, si lumineux dès qu'on y pense. Selon les médecins ce mot désigne proprement un mal nouveau, qui résulte du mal lui-même par les convulsions petites ou grandes, toujours maladroites, que l'organisme essaie pour se délivrer. C'est ainsi qu'on s'irrite à tousser ou à se gratter. C'est pourquoi je ne vois de remède à la fureur que le combat.

Comme la guerre, si on la fait réellement, délivre des passions guerrières, ainsi et encore bien mieux les combats réglés, dès qu'ils sont réellement pénibles, disciplinent la violence et même l'apaisent. Il est enivrant de menacer ; il est moins agréable de frapper ; et sur­tout du poing, car le poing aussi reçoit le coup ; mais, surtout, par la riposte de l'adversaire, on prend connaissance du mal que l'on veut faire. Et c'est une forte leçon de morale si les coups répondent aux coups selon l'humble justice des échanges. L'excitation même qui résulte des coups est saine, parce que, le tumulte corporel étant en quelque sorte tiré au dehors, la passion est ramenée à l'émotion ; l'homme peut être alors brutal, il n'est pas cruel ; ce que fait bien voir le double mouvement du colosse américain, d'abord farouche et prêt à achever sa victoire, et aussitôt fraternel. Mais quand l'homme deviendrait cruel à se battre, toujours est-il qu'il apprend à con­naître les réelles conséquences. Il y a pire que le cruel, c'est le frivole.

19 juillet 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

1939 SM1, XXVII, « Cruels et frivoles spectateurs »

CXVI

Je lisais ce matin quelques bonnes pages du sage Locke, sur les erreurs, les préjugés, et les causes par lesquelles on peut les comprendre. Voilà ce qui plaisait à Voltaire et au siècle frivole. Mais c'est penser pas négation et refus seulement, et finalement par moquerie. Pensée courte. Ces penseurs n'ont ni force, ni ami­tié pour l'espèce des dompteurs de chevaux. Pour moi, quelque sau­vages et ignorants que je les prenne, je ne les vois point sans vérités ; mais au contraire chargés de vérités, et impatients de poser quel­que part en ordre cet entassement d'idées justes. Ce fut toujours ainsi, mais c'est plus sensible encore dans nos pays et dans notre temps, par la diffusion des connaissances et des doctrines, qui font un chaos de vérités incontestables. En tout ce qu'on lit, en tout ce qu'on entend, il y a quelque chose qui sonne vrai. Tel est le résultat d'une élaboration prodigieuse, et qui dépasse encore notre vue.

On a fait confiance à l'école ; et puis les critiques sont tombées drû. Mais l'école allait son chemin. Il est facile de dire que la presse empoisonne les esprits ; mais il est bon aussi de considérer le positif de la chose ; un journal est un tombereau de vérités ; où il se mêle de faux bruits et d'ingénieuses ou perfides polémiques ; mais donnez-vous du champ, vous apercevrez que la réalité se dessine avec le temps. Aucun homme ne fut plus violemment et plus habilement attaqué que l'exilé de Mamers ; toujours est-il qu'on n'a pu le faire apparaître dans aucune de ces entreprises financières, où souvent des Politiques font monnaie de leur crédit. Aujourd'hui, quand deux vaisseaux de la Banque font eau de toute parts et s'enfoncent jus­qu'aux hublots, qui donc essaie de justifier les deux pilotes impru­dents ? La plupart des citoyens, qu'ils soient ou non d'un parti, font voir une défiance toujours armée à l'égard des parlementaires ; tel est le résultat le plus clair des attaques qui s'entrecroisent, fondées ou non ; et ce n'est que l'expression d'une vérité politique de première importance, c'est que celui qui a quelque pouvoir en abuse toujours, s'il n'est surveillé.

La guerre fut comme recouverte d'un voile de mensonges. On le sait. J'admire même qu'on le sache déjà si bien. Savoir ce qu'il y eut réellement, c'est une tâche difficile ; mais tous ceux qui lisent les journaux en sont à penser qu'on ne leur a pas tout dit. Les faits sor­tent du brouillard, ici et là ; les idées suivront. Cette Chambre elle-même n'est pas disposée à faire le silence, au nom du Salut Public, du prestige de l'armée ou de n'importe quelle autre Raison d'Etat, sur les exécutions militaires de Vingré, de Fleury, de Flirey, ni sur d'autres. Et même l'exemple des deux lieutenants fusillés à Fleury me ramène au centre même de mon sujet. Car on peut bien dire, comme je l'ai entendu, que les acteurs de ce drame étaient tous affo­lés et hors d'eux-mêmes. Mais, considérant ces événements par un autre côté, j'apercevrais plutôt en tous des pensées justes adaptées à des événements terribles, contre les passions les plus puissantes et les plus naturelles. Que se passa-t-il vraisemblablement ? Deux lieute­nants, plutôt que de faire massacrer leurs hommes, ordonnèrent la retraite ; et ce parti est plus beau, certes, que s'ils s'étaient retirés ou abrités pour leur compte, laissant à chacun de répondre de sa propre fuite. Mieux encore, ils ont certainement revendiqué pour eux seuls les suites d'une telle décision ; rare courage. Maintenant le général, qui a lui-même reçu des ordres d'après lesquels aucune troupe ne doit céder le terrain, se trouve en présence d'un refus d'obéir déclaré. Que pouvait-il faire ? Le fait d'avoir agi contre les ordres, et connaissant les ordres, était avoué ; ainsi, par la franchise même des deux responsables, toute hésitation était enlevée. Tous ont raison, et c'est la guerre qui a tort. Image tragique de toutes nos discordes. Car chacun voit toujours quelque vérité ; mais il y a autre chose à voir, qu'il ne voit pas. Et sans doute notre tâche est-elle plutôt d'accorder le vrai avec le vrai que de détruire l'erreur. Ici il faudrait un Montaigne, toujours attentif à l'autre vérité ; car c'est le fond de sa prudence, souvent mal jugée. Et la guerre, entre partis comme entre nations, résulte au contraire d'une impatience devant l'autre vérité.

20 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

CXVII

Il est commode de se représenter l'esprit de l'homme comme un cof­fret à idées ; duquel il tire l'idée dont il a besoin, et souvent une autre aussi avec, et un paquet d'autres, toutes mêlées et embrouillées ; ou un chapelet d'autres qui s'entre suivent selon les liens de l'habitude ; comme le paysan à qui on parle politique, aussitôt il vous répond culture ; et un soldat, blessure, et un officier, annuaire et avancement. Ces développements plaisent ; et peut-être est-il bon de commencer par là ; c'est une première esquisse des choses de l'esprit, choses qui intéressent au plus haut degré n'importe quel homme, mais qui sont aussi fort difficiles. Qu'est-ce qu'une montre à côté, ou un tournebroche ? Il suffit d'y regarder une bonne fois pour voir ce que c'est. De là nous sommes disposés à dessiner l'homme aussi comme une mécanique à rouages, et ses idées comme des par­ties ou roues ou éléments qu'un jeu mécanique ferait tourner, pousser, tirer ; de façon qu'un homme aurait en réserve des idées prêtes et toutes montées. Et certainement le fou ressemble assez à ces méca­niques qui jouent plusieurs airs, et auxquelles il manque deux ou trois notes, toujours les mêmes. Cela me rappelle un merle captif, que je n'ai jamais vu, mais que j'ai entendu souvent ; il commence l'air connu « j'ai du bon tabac », mais il ne va jamais au-delà de la cinquième note, et revient à son joyeux chant.

Cet exemple n'est pas mauvais, et, par un détour, me garde de trop penser en mécanicien. Car le libre chant du merle n'est point quelque chose que l'on puisse fixer et imiter ; ce sont des inventions à chaque fois, qui expriment il est vrai la structure d'un corps de merle, condition à peu près constante, mais qui expriment en même temps la situation et le mouvement, conditions variables et qui se rapportent aux choses environnantes, tout à fait comme le bruit de l'aile, qui n'est pas deux fois le même ; et le joyeux sifflet traduit encore bien mieux les différences, selon que l'oiseau vient de manger ou de boire, ou se pose, ou sautille, ou s'élance pour une longue traversée. Ceux qui voudraient dire que la chanson du merle est enfermée dans son corps comme dans une boîte à musique n'ont pas assez écouté le merle.

Àbien écouter l'homme et son ramage, on saisit mieux les idées en leur naissance. Faites attention que, lorsqu'il répète, il ne pense point ; c'est un merle captif qui chante une chanson étrangère ; et quand il irait au-delà de la cinquième note, il finit par en manquer une ; comme on voit, aux conversations, les vieux merles de diplo­matie tourner toujours dans leur bec la même chanson. Cet homme n'est pas sot ; il est aussi loin d'erreur que de vérité ; il ne pense point du tout. S'il vient à chanter sa propre chanson, soit de chevaux, soit de meubles sculptés, soit de faïences anciennes, vous retrouverez aus­sitôt jeunesse, variété et liberté, comme dans le coup d'aile ; selon la chose et selon l'attitude, il formera une idée d'un moment aussitôt oubliée. Belle et véritable. Sans autre mémoire alors que ce corps présent, assis ou debout, buvant ou mangeant, adapté aux choses, et formant une vérité entre ses doigts et en son joyeux bec ensemble ; chef d'œuvre. C'est pourquoi ceux qui ont vu beaucoup d'hommes en liberté, qui savent retenir justement ce que ces hommes oublient aussitôt, et qui le rapportent fidèlement, sont plus riches d'idées que le philosophe monologuant. Il y a je crois plus d'idées réelles dans les *Confessions* de Rousseau que dans son *Émile ;* et il est rare que l’on lise des Mémoires sans en tirer quelque chose. Si vous me demandiez ce qu’il faut lire pour connaître l’homme, je conseillerais plutôt de lire Balzac ou Stendhal, qui ont recueilli et enchâssé tant de paroles échappées, que la Rochefoucault lui-même, qui s’étudie à répéter la même chanson, Encore va-t-il jusqu’au bout de son refrain. Mais ceux qui l’ont connu entendirent sans doute des chansons plus libres. Faites attention à ceci que le vrai observateur semble toujours dis­trait ; c’est qu’il guette l’imprévisible chant du merle.

21 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

CXVIII

Je ne suis point l'ennemi du Concours Général. C'est un jeu réglé, comme te jeu du ballon ou le jeu de la raquette. Et comme on voit que les moins habiles à lancer le ballon ou à renvoyer la balle font justement le meilleur public, discutent sur les coups, et acclament les champions de tout leur cœur sans aucun mélange d'envie, ainsi la masse des écoliers fait comme un cercle d'amateurs, pour la géométrie, la version latine ou le discours fran­çais ; et sachez bien qu'un petit bonhomme, qui ne travaille guère et qui réussit mal, a presque toujours une opinion sur les plus forts, et se trouve disposé à faire des pronostics, et même à parier pour l'un ou pour l'autre. Il faut compter aussi le bonheur d'admirer, si puissant sur les jeunes et sur tous ; mais il faut qu'on soit entraîné d'abord à l'éprouver ; à quoi contribue la solennité, en réveillant l'esprit de corps. Ce sentiment est tout proche de l'animalité ; il va par lui-même à la sottise, à l'injustice, à la violence ; mais il est fort ; il délivre l'in­dividu de sa misère propre, de l'humiliation, de l'envie et de l'ennui. Et, selon mon opinion, c'est ici la générosité qui cherche passage ; cette vertu aveugle fait presque tous les maux humains.

Que les jeux athlétiques purifient déjà l'ambition de toutes les manières, par la sévérité et la sincérité des épreuves, c'est ce qui est évident. Mais soutenir que l'homme moyen ne s'intéresse qu'aux coups de poing et aux coups de pied, c'est une thèse de misanthrope, sans consistance, et même sans aucune vraisemblance. Aucun homme ne méprise son propre jugement, les discussions le font assez voir ; et je crois même que l'homme le plus ordinaire se sent plus près d'un beau poète ou d'un puissant orateur que d'un boxeur invincible ; car on ne pourrait point dire, pour la boxe, qu'admirer ce soit égaler ; mais pour les choses de l'esprit, on a osé le dire, et ces paroles sonnent bien. Ce ne sera donc pas un petit avantage si l'on donne aux jeux de la rivalité, de l'imitation et de l'admiration, l’objet le plus haut, le plus estimé et le plus proche. Toute pensée est toujours sur le point de comprendre ; et le premier sentiment enferme toutes les pensées possibles. Ce que l'homme de génie fixe en ses paroles, c'est justement ce que chacun voulait dire et allait dire. Ce qui est nuisible, dans les classements scolaires, c'est la mau­vaise place, non la bonne. La mauvaise place qualifie et pèse le médiocre, et le scelle sur lui-même. J'aime mieux la couronne qui en distingue un ou deux, et égalise tout pour les autres, qui font comme une cohorte serrée et indistincte, toute admise à l'honneur admirer. Sentiment que j'ai observé bien des fois, et que les années n’effacent point ; chacun se vante d'avoir étudié sur les mêmes bancs qu'un élève qui emportait toutes les couronnes ; et ce sentiment est bien ridicule si on le prend par le côté négatif ; ce ne serait que vanité, et puérilité. Mais il est pourtant vrai que l'élève médiocre a participé d'une certaine manière, et même de très près, à ces travaux dont il voit le fruit. Ce sont les mêmes auteurs, les mêmes livres, les mêmes paroles ; toutes les tentatives prennent corps, en ce succès éclatant ; les idées les plus bruineuses s'éclairent et s'ordonnent. Comme le vrai sens d'une phrase obscure ou le vrai développement d’une idée difficile éclaire aussitôt l'intime pensée de ceux qui sont restés en chemin. Modèle plus lointain dans l'écrivain ; tout familier et proche dans le condisciple, par cette ignorance encore toute fraîche, par ces fautes d'écolier, d'abord communes à tous, par cette simplicité de l'existence en commun, qui efface tout à fait l'idée d'un miracle et d'une grâce de nature. Et ce jugement écolier qui rapproch­e ne rabaisse point le lauréat, mais au contraire il élève les autres au-dessus de la résignation triste qui est le pire mal à cet âge. Seule­ment il faut reconnaître que ce sentiment éminent, qui est d'admiration apprivoisée, serait par lui-même faible s'il n'était porté par l'esprit de corps, l'acclamation, la cérémonie, qui sauvent d'abord de la tristes­se, de l'humiliation et de l'amertume par des moyens extérieurs et une énergie incomparable. Ainsi sera-t-on préparé à acclamer sa propre pensée en un autre homme, ce qui est savoir lire.

22 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

CXIX

Ce n'est pas peu de chose qu'être spectateur. Mais aussi ce n'est pas facile. Le spectacle humain est à ce point émouvant, et nous sommes si bons juges de l'injustice et des passions d'autrui, qu'aussitôt nous voulons entrer dans le drame ; et cette impatience d'agir, mêlée de la peur qu'il faut surmonter, nous met au niveau des plus furieux, semblables à un médecin qui, en donnant ses soins au malade, prendrait lui-même la maladie. Cet effet d'une violence qui dans le fond est généreuse n'est point communément remarqué ; on voit le mal dans les effets, mais on va rarement jusqu'à apercevoir que la cause du mal est dans les passions. Piège où les hommes sont pris depuis tant de siècles ; ils font la guerre à la guerre, mais la guerre est en eux ; je dirai même qu'une guerre juste serait, d'une certaine manière, la pire de toutes ; car on pardonne alors à l'empor­tement, à la fureur, à la frénésie d'après des motifs honorables et même sublimes. Contre quoi Platon soutient que la vraie injustice est toujours dans cette sédition à l'intérieur de l'individu lui-même, et que la première justice est de se posséder et gouverner soi-même. Ainsi quand un homme prend froidement et volontairement le bien d'autrui, il y a espoir qu'il a raison, comme s'il enlève une arme des mains d'un homme ivre, ou bien qu'il se redressera par la vue des conséquences, comme s'il enlève à un paysan une terre que lui-même n'est pas capable de cultiver. Au lieu que si un homme en colère rend son bien à celui qui en a été privé, il n'y a aucun espoir, l'aveugle colère ne pouvant tomber juste que par hasard, et, même dans la justice, jetant en quelque sorte l'injustice à droite et à gauche. Tel est le jeu des révolutions, qui sont des guerres justes et généreuses ; mais aucune guerre n'est juste et généreuse si ce n'est par ses motifs abstraits ; à l'intérieur d'elle-même, si l'on peut dire, une guerre n'est jamais ni juste ni généreuse. Sans aller au détail des effets, sur quoi on discute sans fin, considérez cette loi de toute guerre, d'après laquelle le plus généreux est nécessairement tué, tandis que le plus lâche et le plus menteur a les meilleures chances de survivre. Suivant cette remarque, les révolutions seraient toutes condamnées à condamnés à dégéné­rer, en raison stricte des moyens violents qu'elles emploient.

Dont le remède est esthétique toujours. Car ignorer le spectacle humain, ce serait sottise ; et du reste c'est impossible. Il faut donc un spectacle humain émouvant et vrai d'un côté, mais en même temps séparé du spectateur par des signes bien clairs et qu'on ne puisse oublier. Ce que le théâtre assure par ses moyens propres, dont les plus puissants sont cette séparation des gradins et de la scène, ces fables étrangères à notre existence réelle, et cette poésie qui détourne de crier. Aussi ces entractes où le spectateur se reprend et se réveille ; et ces changements de décor et de lieu, qui rompent l'émotion ; enfin les décors eux-mêmes, qui sont sans réalité. Pareillement cet art profond et plein de ruses repousse le drame en action et les coups de poignard, et même l'apparence du sang répandu, ramenant toujours l'attention sur les discours, ce qui nous retient au bord de l'émotion insurmontable par la seule nécessité de comprendre. Ainsi, par des artifices concordants, le spectateur est maintenu assis, et détourné de vouloir sauver l'innocente victime. Peut-être, par oppo­sition, peut-on définir d'après cela le mélodrame, qui vise seulement à émouvoir, et qui bien aisément y parvient, cultivant sans prudence l'espèce des redresseurs de tort, qui sont des hommes de main, et très redoutables. En bref, je ne crois point que les sentiments géné­reux soient rares ; c'est la discipline sur soi qui est rare, sans laquelle il n'est pas de jugement. Et vous ne pouvez point dire que le juge­ment ne suffit pas ; car toujours vous allongez la main, voulant changer avant d'avoir compris ; et cela fait seulement un autre drame.

23 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°17, 30 juillet 1921

Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

CXX

Jeannot était un canonnier sans peur, qui connaissait jusqu'au dernier détail tout ce que l'on peut apprendre d'après les formes, les couleurs et les bruits. Avec cela presque illettré ; il lisait péniblement, et n'apprit à écrire que vers la fin de l'année quatorze. Terrassier de son état, et fier comme sont souvent les che­valiers de la pelle, qui ne vivent point de flatter ; de plus raisonneur, et ne cédant jamais sur son droit. Mais, dans les moments difficiles, silencieux, calme et prompt ; devinant l'ordre, et chassant la peur par sa seule présence. Au reste sachant tout faire à la perfec­tion ; il rapportait d'un trou d'obus rempli d'eau des mouchoirs nei­geux et que l'on eût dit repassés au fer. Né brosseur, il avait vaincu l'esclavage militaire du temps de paix par ce genre de talent. Mais, à la guerre, il jouait un jeu plus noble. J'ai souvent eu le loisir de considérer cette face rousse, architecturale, à fortes pommettes, et ce front important, chargé de deux bosses sur les sourcils ; ce genre de tête ne supporte pas le mépris. Or, toujours chantonnant et médi­tant, il développait une politique remarquable.

Juge expert du terrain, des batteries ennemies et des tirs, connaissant les bonnes et les mauvaises heures comme les bons et les mau­vais chemins, il était le plus sûr compagnon dans ces voyages vers l'infanterie qui sont l'épreuve de l'artilleur. En de telles missions, l'homme d'imagination est nécessairement soumis à l'homme de jugement et de ressource, quels que soient les grades. Notre Jeannot avait cette décision et cette économie de mouvement qui semble écarter le péril, et qui réellement réduit les périls imaginaires. D'où une amitié d'un jour, et une réelle égalité, entre le canonnier au rustique langage et le chef ombrageux. À la suite de quoi Jeannot recevait une croix, s'arrosait d'eau de Cologne, cirait ses chaussures, et regardait l'adjudant avec une fierté étonnante. Mais, comme on dit, le danger passé adieu le saint ; cette gloire ne durait pas longtemps ; il retombait aux travaux vulgaires, et sentait de nouveau le poids de cette administration militaire qui brouille les attributions, superpose les consignes aux consignes, et reçoit durement ceux qui réclament. On n'a pas tous les jours occasion d'aller chercher la soupe à tra­vers mille périls, ou de tirer un blessé de quelque abri écrasé, ou d'éteindre des gargousses qui flambent. Après quelques semaines de persécutions, de méditations et de discours à soi, le canonnier Jeannot essayait d'une démarche décisive ; il demandait à passer dans l'in­fanterie. C’était mettre sa vie en jeu ; mais c'était l'occasion aussi de reprendre avantage et d'être écouté ; cette tête orgueilleuse n'exigeait pas moins.

Si méprisé que soit l'homme de troupe, en ce régime de despotisme oriental, il peut toujours braver ses maîtres, pourvu qu'il surmonte la peur ; et c'est par ce détour que ceux que l'on appelle les mauvaises têtes agissent souvent en héros. On a assez dit qu'un chef doit à son pouvoir même de ne pas se montrer infé­rieur à ceux sur qui il règne ; j'ai surtout[[177]](#footnote-178) remarqué un autre effet du pouvoir despotique, et que je n'avais pas prévu, c'est que l'orgueil­leux subordonné veut du moins être supérieur en quelque chose, et y parvient souvent. Le pouvoir a, comme on voit, plus d’une ruse, et va à ses fins par plus d'un chemin. Je regardais donc Jeannot qui livrait ses batailles, et remportait la victoire par son courage seulement. Mais où était l'ennemi qu'il fallait vaincre ? Tout proche, et c'était le Maître. Jeannot combattait pour la liberté, comme les journaux disaient, mais non pas comme ils l'entendaient.

24 juillet 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921 (CXX)

1926 CCP III, 6, « Le troupier contre ses maîtres »

1939 SM1, XXVIII, « Le canonnier sans peur »

CXXI

« Qu’est-ce que l'école, disait le Pédagogue, si ce n'est une famille plus grande, et qui voudrait remplacer la mère, sans grand espoir d'y arriver, ou seulement d'en approcher ? L'éducation normale, au jeune âge, requiert deux conditions ; la première, c'est que la mère ait le loisir d'instruire son enfant ; la seconde, c'est qu'elle en soit capable. Nous autres, en attendant, nous recevons délégation du père et de la mère ; et il nous faut aimer cinquante mioches comme si nous les avions faits. Il y a de l'artificiel, de l'abstrait et de l'inorganique dans cette institution, qui sans doute disparaîtra par l'effet d'une meilleure Économie et d'une meilleure Sociologie »·

Ainsi essayait-il de coudre les nouvelles idées avec les anciennes. Mais le vieux Sociologue secouait la tête et lançait des étincelles par ses lunettes. « Observons, dit-il, ne construisons pas. Je ne crois pas qu'il y ait tant d'artificiel et d'inorganique en vos écoles ; et je n'aime pas trop non plus qu'on cherche en quoi une institution ressemble à une autre. Je penserais plus volontiers que l'École est une chose naturelle, non moins naturelle que la famille, et très différente de la famille, à mesure qu'elle développe sa perfection propre. Tout est du même fil, je vous entends bien ; mais cette humanité scolaire me paraît arrangée et tissée autrement. Dès qu'il y a plusieurs familles en voisinage et coopération, le groupement des enfants d'après l'âge se fait de lui-même pour les jeux. Certes le groupement familial, avec ses petits et ses grands ensemble, et cette distribution naturelle des pouvoirs et des devoirs, est quelque chose de beau et que rien ne peut remplacer. Ici est l'école du sentiment ; ici jouent le dévouement, la confiance, l'admiration ; les garçons imitent le père, et les filles imitent la mère, chacun étant protecteur à la fois et protégé, vénéré et vénérant. Mais pourquoi vouloir imiter ce qui est inimitable ? La réunion des enfants du même âge, et qui en sont à apprendre les mêmes choses, est une société naturelle aussi ; non point du même genre, mais tout à fait autre. Autre par sa structure, que je n'ai pas inventée. Pourquoi voulez-vous qu'aller à l'école ce soit moins naturel que d'avoir deux mains, une oreille musicale, et des yeux sensibles au relief et aux couleurs ? ».

Le pédagogue avait abandonné ses lieux communs et guettait l'idée ; car l'objet ainsi mis en place lui était familier, et en quelque sorte toujours sous ses yeux et en ses mains depuis un bon nombre d'années. Mais l'autre, forte tête, apportait dans l'entretien cet esprit d'ensemble, qui fait paraître les différences. Secouant de nouveau la tête, et comme regardant de côté, il dit ; « L'École fait contraste, au contraire, avec la famille, et ce contraste même réveille l'enfant de ce sommeil biologique et de cet instinct familial qui se referme sur lui même. Ici égalité d'âges ; liens biologiques très faibles, et au surplus effacés ; deux jumeaux, deux cousins du même âge se trouvent ici séparés, et aussitôt groupés d'après d'autres affinités. Peut-être l'enfant est-il délivré de l'amour par cette cloche et par ce maître sans cœur. Car le maître doit être sans cœur ; oui, insensible aux gentillesses du cœur, qui ici ne sont plus comptées. Il doit l'être, et il l'est. Ici apparaissent le vrai et le juste, mais mesurés à l'âge, Ici est effacé le bonheur d'exister ; tout est d'abord extérieur et étranger. L'humain se montre en ce langage réglé, en ce ton chantant, en ces exercices, et même en ces fautes qui sont de cérémonie, et n'engagent point le cœur. Une certaine indifférence s’y montre ; l'esprit y jette son regard oblique et son invincible patience. L'œil mesure et compte, au lieu d'espérer et craindre. Le temps prend dimension et valeur. Le travail montre son froid visage, insensible à la peine et même au plaisir ».

25 Juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

122 (CXXII)

Cet oiseau de belle forme et sans parure, au dos brun, au ventre gris, à l'œil noir, à l'aile traînante un peu, que vous voyez courir sur le sable de l'allée, portant la tête en avant à la manière des merles, et soudain poursuivre, de branche en bran­che, ses amours élégants[[178]](#footnote-179) modestes et vifs autant que lui, c'est le Ros­signol lui-même. Silencieux maintenant ou presque ; reconnu pour­tant à sa voix forte, brève, un peu rauque. Le souvenir le suit. Le soleil a monté de jour en jour jusque vers le sommet du ciel, où il est maintenant suspendu et hésitant. Été souffle son haleine de four ; l'herbe est poudreuse et les feuillages ont déjà les signes de l'âge. Déjà le jour décroît un peu ; il reste à peine quelques roses de la fête des roses. Les fruits ont rempli les corbeilles. Du haut en bas du chêne, les couvées bavardent, assurent leurs ailes et cherchent leur proie. On pense aux nuits d'Août[[179]](#footnote-180), plus promptes à tomber. Véga, l'étoile bleue, est en haut dans le ciel ; Arcturus va descendre. Nous vivons moins en espoir. Rossignol se montre.

Aux rares nuits tièdes de Mai, après que la journée avait été bruyante des appels du Loriot, du Merle et du Çoucou, le silence occupait le dessous du bois, et l'air vibrait comme une cloche aux derniers bruits. Mais, quand la voûte sonore reposait enfin sur ses noirs piliers, la voix du Rossignol, comme un archet, heurtait la coupe nocturne et la faisait sonner toute. Depuis les hautes branches jus­qu'aux racines enfoncées dans le sol silvestre[[180]](#footnote-181), tout était chant. Cette puissance étonne toujours ; on n'y peut croire ; elle dépasse toujours l'attente. On voudrait croire que rien n'est plus doux que la flûte du Merle ; et qui dépasserait l'ambitieux Loriot, sur la plus haute bran­che de l'arbre le plus haut perché ? Mais ces chants ne sont rien encore. Comme ces beautés de second ordre, dont la seule image plaît ; mais la beauté souveraine n'existe nullement en image. Et le grand poète[[181]](#footnote-182), si connu, si familier en ses préparations, étonne toujours par le trait sublime, qui n'existe jamais qu'un moment par la voix, et ne laisse point de sillage. Ainsi le printemps ne parle jamais qu'une fois ; plu­sieurs fois, c'est toujours une fois. L'oreille n'est nullement préparée, ni habituée. Comme la cathédrale, au tournant de la rue, étonne tou­jours et toujours de la même manière ; ou plutôt il n'y a point de manière, mais une chose infatigable et un sentiment neuf. Ainsi le miracle du Rossignol sonne comme Virgile. La beauté n'est jamais connue.

Ce pouvoir de chanter hors de soi, et comme de sculpter dans le silence autour, je ne l'avais pas assez compris, n'ayant pas incorporé en l'invisible chanteur les trois notes de flûte qui préludent, sans ori­gine, sans lieu assignable, aériennes absolument. Et les anciens disaient bien que Philomèle gémit ; mais ce n'est qu'un premier essai du silence ; l'espace nocturne dévore aussitôt l'appel de flûte ; et l’impé­rieux gosier, après avoir essayé l’étendue autour, la frappe selon le volume et la résonnance[[182]](#footnote-183), et touche en tous points cet air, ce bois, cette terre, qui sont son propre être. Comme le génie de Darwin a vu toutes les choses, et tous les êtres autour de chaque être, non plus étrangères à lui, mais intimes à lui, de façon que la vie et la forme d'un oiseau sont aussi bien alentour, et que la brousse chaude est l'élytre de l'insecte, et les eaux, l’air, les moissons, les fruits, les sai­sons sont intimement l'homme. Il a fallu des siècles de pensée pour mettre en prose conseillère ce que la poésie a toujours deviné. Ainsi chante le rossignol, plus réel alors en son étendue sonore qu'en cette forme alerte et séparée. Mais il faut vivre avec les saisons. Salut, Été, forme nue.

26 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 22, « Le Rossignol »

CXXIII

La Sorbonne est une des plus laides maisons que j'aie vues. Je m'étonne que les gens de goût qui y enseignent, il y en a certainement plusieurs, supportent l'injure que le malfaisant architecte leur jette continuellement au visage. Hélas, ce sont des parvenus comme lui. S'ils s'étaient échauffés pour autre chose que pour de bonnes places à guetter, à assiéger, à occuper, lui n'aurait pas eu une Sorbonne à bâtir, et eux n'auraient pas le plaisir de s'y asseoir et d'y faire des exordes en mauvais style ; ce plaisir ne s'use point, et leur bouche la vue. Bref il est tout à fait impossible qu'un homme de doctrine, et difficile à remplacer, refuse jamais de parler dans le grand amphithéâtre, en donnant pour raison que les statues en niche que l'on y voit dépassent la laideur permise. Il faudrait trente ans d'hypocrisie et de flatterie, et qu'après cela un homme libre se fît voir ; c'est ce qui n'est point dans la nature humaine. Voilà donc des hommes de goût, et cultivés, qui n'exercent point leur puissance.

Certes il y en a bien une douzaine là-dedans à qui je passerais leur exorde, fruit de timidité, et que j'écouterais sans fin s'ils m'expli­quaient Notre-Dame de Paris, la fontaine de Carpeaux ou les sculp­tures Égyptiennes[[183]](#footnote-184). Dès qu'ils voient l'objet beau, ils s'y fixent et s'y attachent ; et je sais qu'ils s'arrêteront à Saint-Germain l'Auxerrois, pour leur plaisir seulement, et sans aucune comédie. C'est pourquoi, devant le laid insolent, j'attends d'eux quelque énergique réaction, tou­jours en vain. Ce goût serait donc anémique, en quelque sorte, et trop loin de l'humeur. Hegel remarquait déjà qu'un certain genre d'ex­travagance devient plus rare, et que le Bourru, l'Emporté, le Dis­trait, le Moqueur, le Glorieux ne se voient plus guère qu'au théâ­tre. Tout compte fait je ne suis pas sûr que nous y gagnions quel­que chose, car cette guerre atroce fut faite par des hommes par­faitement polis et remplis de bons sentiments. Il est toujours assez clair que les sentiments les plus éminents sont trop purifiés de sang de sang et de bile. Je n'ai remarqué aucune méchanceté réelle en cette guerre ; j'ai quelquefois regretté d'en trouver trop peu contre la guerre. Molière, en son *Misanthrope*, a posé la question. Mais je reviens aux Beaux-Arts.

On a placé, dans un jardin où je vais souvent, une statue que je m'efforce de ne pas voir. Philinte, s'il la trouvait dans son parc, au retour d'un voyage, aimerait mieux y chercher quelque chose à louer. Mais Alceste, à la place de Philinthe, dirait aussitôt : « Enlevez cela ». **[**Hélas ! ce n’est qu’un fantassin qui soulève la pierre d’un tombeau. Ce n’est pas neuf, ni obscur. Ce n’est pas plus laid que n’importe quel monument aux morts. L’expression ne fait pas de doute ; il ne manque que la forme et la ligne. Le marbre fait comme un brouillard.**][[184]](#footnote-185)** Nos Philinthe sont assez bien doués pour reconnaître le Beau quand il se montre, et même le Juste ; mais je les vois insensibles souvent à l'injuste, et toujours au laid. Par quoi le laid risque de s'étendre, et de fermer toutes les avenues. Par cette facilité et douceur des honnêtes gens, peut-être tous les maux reviendront sous une forme extérieure, de façon à reprendre et diminuer des individus estimables, mais trop peu musclés en ce qu'ils ont de supérieur. Et c'est une occasion de comprendre le haut prix des êtres forts, et même violents. Car il faut tempérer et régler, certes ; mais si la force manque, que tempérez-vous et que réglez-vous ? D'autant que faiblesse fait masse, et que l'esprit trop prudent finira par être déplacé de sa loi intérieure. Comme dans ce Magasin du Bon Marché qui a nom Sorbonne, croyez-vous que la pensée y puisse garder la forme humaine ? Ces couloirs sont pour le trafic. Et je n'ai jamais poussé ces ridicules portes de verre sans y voir, au lieu de ma propre image, quelque empressé chef de rayon, comme ce cordial penseur, toujours ouvrant ses portes de verre. Mais ne nommons personne,

27 juillet 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

1939 PAE XXXII, « Architecture »

CXXIV

Mauvais écolier je suis, et je resterai. Combien de fois me suis-je trouvé pris entre deux Inquisiteurs de philosophie, coiffés de leur bonnet pointu, avec une petite sonnette d'avertissement tout en haut. Dès que j'ouvrais la bouche, c'était hérésie, c'était matière nouvelle et inconnue ; dont mes docteurs n'avaient rien à dire, et n'auraient, en tout cas, rien dit, car ils sont fort polis ; mais les sonnettes tintaient en avertissement, par l'impatience des bonnets pointus. Un troisième bonnet à sonnette était devant moi, et à moi promis, sous la condition d'être sage. Vainement. Aujourd'hui, quand je rencontre quelque marchand de bonnets à sonnette, il ne me fait plus d'offres, et je vois du sérieux et un peu d'ennui sur son visage d'étalagiste ; c'est l'expression connue du marchand qui met ses volets.

Mais que disaient les deux docteurs, quand ils parlaient à leur tour ? Et qu'aurait-il fallu dire ? Peu de chose. L'un disait ; « Inconscient ». L'autre disait ; « Association d’idées ». Comme saigner et purger en Molière, cela guérit de tous maux, ainsi il n'est point de question qui ne soit aussitôt éclairée si l'on fait paraître à point l'inconscient ou l'Association. Ou cet homme, ou cette femme. J'ai toujours aimé le mot de Joseph de Maistre ; « La nature ? Quelle est cette femme » ? Je vois son mouvement de tête. S'il avait été coiffé d'un bonnet à sonnettes, il n'aurait point fait ce mouvement-là.

Mes docteurs, donc, récitaient leur leçon. L'un disant que nos pensées sont l’œuvre d'un compagnon invisible, et que, quand on sait ce qu'on pense, tout est déjà fait depuis plusieurs générations, par un autre moi, que je ne connais pas, et qui est plus moi que moi ; et qui a peut-être conscience aussi, pour lui, non pour moi. « Mais, disait l'autre, qu'est-ce qu'une opinion, si ce n'est deux idées accrochées ? Comprenez bien ; elles se promenaient dans l'esprit, lorsque soudain, par le plus petit événement, les crochets de l'une ont saisi les boucles de l'autre. Et votre fille est muette depuis ce temps-là justement ». Ce que j’admirais le plus dans ces discours étonnants, c'est que mes docteurs les conduisaient d'un bout à l'autre sans faire remuer leur sonnette, comme une femme au bal, qui ne pense qu'à ses cheveux. Et ce regard tourné vers le haut leur donnait cet air de méditation que j'admire encore quand je le vois. Formant donc une troisième pensée, comme Pantagruel reçu en Sorbonne, je disais à moi, en secouant librement la tête ; « Non, ce n'est point l’inconscient qui explique vos pensées, ni aucune idée à crochets et à boucles, mais c'est cette sonnette suspendue à votre bonnet pointu ».

Cette idée n'était pas sans valeur. Je n'y ai jamais réfléchi sans apercevoir d'immenses perspectives. Car une pensée qui agite un bonnet est fausse, de par tous les diables fausse, et premièrement mal payée, et à très juste titre. On se fait quelque imagination de ce tintamarre qu'il y aurait, si les sonnettes faisaient du bruit à tous les bonnets. De philosophes, de ministres, et même de militaires. Et plus le bonnet est haut, plus le risque est grand de faire sonner l'incorruptible sonnette. Quand la sonnette tinte, les chiens aboient ; et l'imprudent docteur connaît par les effets quel mal l'idée pourrait faire, si elle sortait ; mais elle rentre aux échos de la sonnette. Souvent j'ai écouté de ces parleurs prudents ; souvent ils tournaient court ; et j’admirais comme ils apercevaient de loin les détours d'une idée dangereuse, où ils n'étaient pas encore entrés. Mais jugez mieux de leur prudence ; ils pensent à leur sonnette. Cérémonie fait orthodoxie. Je dois dire, pour être juste, que cette idée me vint, comme beaucoup d'autres, comme je passais par-dessus la barrière, un pied ici et l'autre là, ce qui justifie amplement l'institution du bonnet à sonnettes.

28 juillet 1921

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

CXXV

De nouveau l'on propose une loterie permanente, qui rétablirait les finances publiques. Là-dessus je pense à la naïve Descoings, dans Balzac, qui nourrissait un terne. Il n'est pas difficile de comprendre la passion du jeu en ses diverses formes. On a assez dit que l’espérance est par elle-même agréable. Mais il y a bien de la différence entre les espérances de la jeunesse, qui reposent seulement sur d'inconsistantes rêveries, et l'espérance du joueur, qui enferme une certitude et même plus d'une. Car le joueur est certain que quelqu'un gagnera ; il est assuré que sa chance vaut celle de tout autre ; et enfin il sait qu'à une date fixée tout sera connu. Surtout, par la loterie, il échappe entièrement au jugement d'autrui. Nos espérances ordinaires dépendent toujours d'une condition irritante, et qui avec le temps devient proprement avilissante ; il faut toujours plaire à quelqu'un. Et comme l'âge rend toujours cette condition plus difficile, et même plus humiliante, la passion du jeu doit s'accroître avec les années.

Une autre condition plaît aussi, dans les jeux du hasard, c'est que le coup suivant ne dépend point du précédent ; par quoi le jeu nous délasse encore des calculs de l'ambition. Car, dans ce monde humain, il est vrai que le coup suivant dépend du précédent ; comme le succès attire le succès, ainsi un revers en annonce d'autres. Ce n'est d'abord qu'une superstition, résultant de la couleur de nos pensées ; mais l'expérience vérifie bientôt cette idée d'apparence puérile ; par mille causes, dont la plus importante est sans doute cette joie et confiance du visage, qui se communique, et surtout cette amertume que porte partout l'aigre solliciteur, et qui conseille, en quelque sorte, le refus. On joue donc trop sur un seul coup ; et cette crainte produit un genre d'envieux, qui ne demande jamais rien et qui s'étonne que les autres obtiennent quelque chose. De toute façon, tout homme est timide au jeu de l'ambition. Mais, au jeu du hasard, l'homme garde assurance, retrouvant après chaque coup une espérance toute neuve. S'il a seulement de quoi faire la mise, il se retrouve en son premier état.

Il est assez clair que les valeurs à lots ne font point naître de telles passions. Le sort ne répond jamais à proprement parler ; c'est une chance qui reste, et sur laquelle on finit par dormir. Comme une loterie à laquelle on ne perdrait jamais ; et c'est la perte qui fouette et rajeunit l'espérance. Aussi dans les jeux du tapis, qui sont les plus enivrants de tous, il y a une rapidité qui entraîne ; la chance· s'offre et aussitôt se dérobe devant le joueur hésitant. Ceux qui vendent ce genre de bonheur ont bien compris que c'est sur la perte même que l'on est le plus disposé à jouer encore ; sans compter que ce mouvement accéléré détourne de penser à quoi que ce soit d'autre, ce qui est bon pour les tristes. Il faudrait donc, si l'on voulait lever des impôts de cette manière-là, inventer une loterie à marche rapide. Je n'examine pas ce que la moralité publique y perdrait, et il y a beaucoup à dire là-dessus, car j'ai appris, d'un homme bien renseigné, que ces loteries, tous comptes faits, rapportent peu ; et le comptable est, de tous les moralistes, celui qui se fait le mieux écouter.

29 juillet 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

CXXVI

La part de Jaurès fut celle du Jugement ; et c'est la plus belle. Car n'importe quel pouvoir a ses pièges, et sans doute aussi ses lois et conditions. Un chef de qui dépendent avancement, faveurs et tout, voit le plus laid des hommes. Être salué d’une certaine manière est un mal dont on ne se relève jamais tout à fait. L'expérience fait voir aussi que les tempêtes de l'humeur sont bonnes aux courtisans comme le fouet aux chiens. Il faut toujours que le pouvoir soit mal entouré ; c'est inévitable, par la nature de ceux qui se poussent, et aussi par les parties honteuses que tous montrent à ce jeu. Contre quoi les uns trouvent l’éclat de colère, d'autres le mépris, et d'autres l'indifférence ; mais il faut toujours quelque arme, offensive on défensive. Il y a de grandes chances pour qu'un homme y devienne misanthrope, s'il est seulement autre chose qu'un vaniteux. Les compétitions aussi et les attaques obliques donnent une défiance et même une ruse. Tel est ce voile politique, toujours tendu entre le monde des hommes et le regard gouvernant ; aussi les meilleurs des gouvernants sont-ils avides de l'art, de la musique et même des idées d'autrui. Voyageurs et amateurs en leur repos.

Il n'était pas nécessaire de voir Jaurès bien longtemps pour reconnaître l'autre espèce d'homme, le Contemplateur. Assez de poésie en lui ; assez de bonheur en lui. Directement fils de la terre ; rustique d'aspect ; ingénu ; sans aucune ruse d'aucune sorte. Resté tel par profonde sagesse. Écartant, faisant place devant sa vue ; ou bien, si les hommes le pressaient, regardant par-dessus leur tête. Revenant à eux de loin ; jetant l'air des perspectives sur eux ; les éloignant ; les percevant dans la masse. Devant cet œil artiste, je sentis que j'étais un homme entre beaucoup, représentatif, et par là mieux ressemblant à moi-même que je ne puis être pour le[[185]](#footnote-186) politique, qui se demande toujours : « Que veut-il et qu'offre-t-il ? » Mais il est clair que ces questions ne venaient point à l'esprit de Jaurès, et qu'elles l'auraient importuné ; mieux, qu'elles auraient brouillé sa vue. Je l'entendis juger le[[186]](#footnote-187) politique Caillaux, en peu de paroles, et, autant que je sais, selon une équitable appréciation ; c'était à la veille du procès et à l'avant-veille du grand drame où lui-même devait périr. Et j'admirai comment il renvoyait les hommes et l'homme du jour à distance de vue. Sur la montagne il était, considérant la terre et les royaumes, dont il n'avait voulu et ne voulait nulle part.

Il est faible de dire qu'il eût été ministre, et premier ministre, s'il l'avait voulu. Il n'était point sur le seuil ; il n'appartenait pas à l'ordre des ambitions. C'est encore trop peu de dire que, par une profonde culture, il voyait les pièges et les fautes possibles, et qu'il avait coupé les ponts entre le pouvoir et lui. J'ai connu un ou deux hommes de vraie puissance, qui se retranchèrent ainsi dans le socialisme par précaution ascétique. Mais Jaurès n'avait point tant à se défier. Je le vois plutôt cherchant la meilleure place pour être spectateur, et la trouvant bientôt. Établi donc là ; ordonnant les hommes et les choses pour lui et pour tous, par les moyens de l'Éloquence Contemplative. Alors, selon l'occasion, décrivant, analysant, démontrant ; toujours faisant marcher ses raisons et ses personnages comme une foule que l'on voit passer. Mais lui ne passe point parmi la foule ; il n'est pas dedans. Je ne crois pas qu'il eut jamais une parole pour se défendre lui-même. Il était autant hors de prise, à son banc de représentant du peuple, que s'il fût resté à l'ombre dans son jardin, lisant Homère et Virgile. Il ne pouvait être qu'assassiné ; seul il eut cet honneur.

30 juillet 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°18, 6 août 1921

1925 EDR 50 « Le Jugement »

1926 CCP V, 6, « Jaurès »

Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

CXXVII

Par les journées chaudes d’août[[187]](#footnote-188), les petits d'homme sont portés pres­que nus dans les jardins publics. En cette forme de vermisseau, deux traits se marquent, le gros crâne et les mains artistes. Assurément il faut voir les ressemblances ; mais il faut que les res­semblances portent les différences. Il est bon de penser l'homme comme animal ; l'âme est un abstrait qui n'explique rien ; mais l'autre parti, qui nie l'âme, et qui veut penser toutes les formes sous la même idée, est un abstrait aussi, et qui ne diffère pas de l'âme métaphysi­que autant qu'on pourrait le croire. La vie, la nature, et le méca­nisme lui-même, sont encore des âmes à tout faire. Le génie de Darwin a ouvert une voie facile, suivant laquelle on retrouve aisé­ment cousinage et même descendance entre l'homme et les bêtes. Mais cette pensée ne mène pas loin. Selon mon opinion le regard darwinien saisit encore mieux les différences, devinant les raisons de la forme, jugeant cette combinaison équilibrée dont toutes les par­ties se tiennent et se répondent, et surtout reliant à la forme stable les actions d'abord, et ensuite les pensées. Car la grande affaire est de percevoir chaque être comme il est, et les idées ou hypothèses sont ici des moyens et outils.

Par exemple dire que l'homme ressemble au singe, c'est une idée fort abstraite, qu'il ne faut point laisser en cet état ; c'est faire un grand échafaudage, et ne rien bâtir. Quant à dire que l'homme descend du singe, cela ne mène nulle part. Le singe a des mains, il est vrai ; il en a même quatre ; cette ressemblance saisit, si seulement le singe épluche une noix. Mais je reviens à ce gros crâne de nos bébés ; aucun petit de singe n'a rien de pareil. Voilà donc le singe avec son savoir-faire, mais sans aucun pouvoir d'inventer. Ces quatre mains, rapportées à ce petit crâne, définissent l'imitation simies­que ; la ressemblance fait apparaître aussitôt l'immense différence. Et plus le singe imite l'homme, plus la différence se montre. ·

Un crâne important et des mains, cela définit l'homme assez bien. Mais un autre détail explique mieux les affections. D'après l'impor­tance des lobes du cerveau correspondants, le premier des sens qui explorent à distance c'est l'odorat pour le singe, et, pour l'homme, la vue. On pouvait le deviner par une réflexion et méditation suffi­sante ; car la vue saisit des relations d'après des plaisirs et des peines assez faibles, et ainsi se rapporte plutôt au crâne et au cerveau ; l’odo­rat intéresse plus directement les viscères de respiration et de nutri­tion **[**auxquels il est lié par la continuité des tissus ; juger de la chose d’après l’odeur, c’est directement la juger agréable. Le singe se meut donc dans un monde d’aliments. Flairer**][[188]](#footnote-189)** c'est plus directement se sentir soi-même, et revenir à son propre estomac comme au principal objet. **[**Si nous rapportons ces remarques à l’ensemble, si expressif, du visage humain,**][[189]](#footnote-190)** on pourrait dire que les yeux expriment plutôt les passions, et que les ailes du nez expriment plutôt les émotions. **[**D’après cela un notaire doit être attentif aux petits mouvements de l’organe respiratoire, et ne pas attacher d’importance aux émotions du spectateur. Au contraire on comprend pourquoi**][[190]](#footnote-191)** Gœthe attachait tant de prix à cette pointe brillante du regard humain, et y guettait ces signes de théorie ou contemplation, sans lesquels il n'y a point d'homme, mais seulement un animal flairant, inquiet, menacé. Et c'est là qu'il regardait, de ses yeux assurés et presque immobiles qui faisaient dire à Heine : « Il n'y a que les Dieux pour regarder ainsi ».

Œil mobile, œil fuyant, c'est œil de voleur ; œil subordonné ; atten­tion toujours ramenée aux frontières du corps. La vue tremble en même temps que le corps. L'humeur fait danser toutes choses, qui n'ont alors de sens que d'après les mouvements immédiats de la vie. Il n'y a plus que deux gestes, prendre ou jeter. L'attention est voleuse seulement. Le geste humain est tout à fait autre ; en son plus beau mouvement il renonce à prendre ; il met la chose en place et la consi­dère ; tout est spectacle pour l'homme, et même son action. Non point doux par cela seul ; redoutable au contraire par cette activité ordon­natrice. On se bat en Silésie[[191]](#footnote-192) pour décider de ce qui se passera dans trente ans ; aussi ce ne sont point des batailles de singes. Non pas jeux de mains, mais jeux de crânes. Non point museaux flairants, mais regards perçants. Non en quête d'une proie, mais en quête d'un ordre.

**[**Voilà à quoi on arrive par les idées. La force animale est explosive ; si vous l’ordonnez elle change la face de la terre. L’esprit se trouve trop puissant, l’esprit est fort de sa morale et le mal s’amplifie. Voilà ce que promet l’enfant magicien ; de ce crâne et de ces mains il est né un tyran.**][[192]](#footnote-193)**

31 Juillet 1921 (LP), 3 août 1921 (EH2)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

1927 EH1 (1), « Crânes et mains »

1938 EH2, II, « Crânes et mains »

CXXVIII

Pensant à Joseph de Maistre, que l'on célèbre ces temps-ci[[193]](#footnote-194), je faisais une revue en moi-même des hommes qui ont fait ser­ment de croire ; et au premier rang j'apercevais Socrate, tel que Platon le représente en son *Gorgias*, ou bien dans sa *République*, faisant de la tête signe que non, à chaque fois que les disputeurs l'accablent de leurs preuves d'expérience ; et, comme dit justement Socrate, il n'est pas difficile de faire voir que la force gouverne partout et que la justice est ce qui plaît aux plus forts ; c'est le spectacle humain ; on n'entend que cela ; on ne voit que cela. Suivez ces longues discussions en leurs détours, vous verrez appa­raître la justice, et soudain disparaître. On la saisit à la fin ; il vient un moment heureux où toutes les parties de la nature humaine sont rassemblées et comme pacifiées selon la loi interne de justice, à laquelle les manifestations externes de la force sont de loin subor­données. Tout s'ordonne alors, et la vraie punition répond à la vraie récompense. Mais, pour parvenir à cette vue, il faut autant de patience au moins qu'en montre Socrate. Un lecteur pressé verra partout l'injustice revenant toujours à la suite de la puissance, et la justice autant démunie de preuves que de richesses. En quoi il n'y a point de jeu ni d'artifice, mais au contraire la plus parfaite pein­ture de ces tâtonnements et détours de pensée qui rebutent prompte­ment celui qui n'a pas juré. Il faut jurer d'abord, et dire non aux arguments diaboliques avant de savoir comment on y répondra.

Autre chose encore, et qui irrite toujours un peu. Vous lisez ; vous pesez au passage les preuves Socratiques[[194]](#footnote-195) ; vous les rassemblez ; vous saisissez l’idée ; vous la confiez comme un trésor au coffret de la mémoire. Mais le diable guette encore par là. Quand vous ouvrez le coffret de nouveau, vous ne trouvez plus qu'une pincée de cen­dres ; éléments dissous et dispersés ; chaos. Il faut tout refaire ; il faut s'aider de nouveau de l'art socratique ; de nouveau l'injustice est brillante et forte ; de nouveau la clameur diabolique assourdit le pauvre homme ; il faut passer par ce chemin-là. Si le courage man­que, tout est dit. C'est pourquoi on voit trébucher tant de penseurs vieillissants, et s'asseoir au festin de la Force, où l'on boit l'hydro­mel dans le crâne de l'ennemi. J'ai vu un noble penseur se lever et marcher à grands pas, allant et revenant, et disant à moi : « On devrait savoir une bonne fois. Quand on a passé le lieu difficile, on devrait le laisser derrière soi pour toujours. Et quand on a formé l'idée, on devrait la posséder. Tout sera donc toujours à recommen­cer ? » C'est ce que Socrate demandait en ces termes mêmes. En tout, on veut une charte ou un diplôme, et dormir dessus. Mais ce n'est point permis.

D'après ces rudes expériences, il faut comprendre ces préjugés invincibles et volontaires que l'on rencontre en tout homme un peu composé, et qui rendent si pénible le travail de prouver et de convaincre. Combat difficile, où les meilleurs coups, les plus savants, les mieux dirigés, sont justement ceux qui ébranlent le moins l’adversaire. J'ai observé comment un esprit vigoureux esquive la preuve forte, et qu'il voit venir de loin, refusant attention à ce que vous dites, non parce qu'il le juge faible, mais parce qu'il le juge fort, et récitant en lui-même son serment de fidélité comme une prière. L'homme est beau alors. Car, si difficile que soit notre condition de pensant, songez qu'elle serait tout à fait misérable, si nous devions abandonner une idée précieuse, et bien des fois éprouvée, dès que nous n'avons rien à répondre à quelque disputeur. Dans le fait, personne ne pense ainsi. Tout homme pensant s'appuie sur une foi invincible ; c'est son réduit et donjon. D'où je tire la règle des règles, qui est de ne point penser contre l'autre, mais avec l'autre, et de prendre sa profonde et chère pensée, autant que je la devine, comme humaine et mienne. Et quand cette pensée est la Justice éternelle, qu'on l'appelle Dieu ou comme on voudra, on peut s'y établir, et travailler en partant de là ; prises de ce côté-là, les murailles tomberont.

1er Août 1921 (LP, PSR)

Libres Propos, Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

1924 *PSC* VIII, « De l’art de persuader »

1938 PSR XVII, « La difficulté de penser »

CXXIX

S’étonner qu'un enfant ne sache pas l'histoire, la grammaire ou la physique après qu'elle lui a été clairement exposée, c'est à peu près aussi raisonnable que si l'on désespérait de l'apprenti musicien parce qu'il ne sait pas jouer un morceau qu'il vient d'en­tendre. Il est vrai que, pour la lecture, la nécessité nous instruit ; on rirait d'un maître de lecture qui expliquerait en dix ou vingt leçons les consonnes voyelles et syllabes, en même temps que leurs signes, et qui dirait après cela : « Si les élèves qui m'ont entendu ne savent pas tous lire, c'est qu'il y a des paresseux et des arriérés, à quoi je ne puis pas grand-chose ». C'est pourtant ainsi qu'on enseigne la Composition Française, et même à peu près tout ce qui n'est pas lecture. Et non seulement nous sommes bien loin d'avoir la moin­dre idée de l’Enseignement réel, mais l'idée même de l’Enseignement Supérieur d'instruire par des cours fort savants, descend au Secon­daire et au Primaire et corrompt tout.

L'étude des langues, et surtout des langues anciennes, résiste heureusement à cette folle méthode ; car je ne pense pas qu'il se soit jamais trouvé un pédant pour exposer à des enfants, en des monologues d'une heure, ce que c'est que le latin ou l'anglais. Mais j'étais sur les bancs quand un règlement nouveau institua des cours de Littérature Française dans les lycées. À la suite de quoi j'ai entendu exactement quatre fois le ridicule exorde : « Jean Racine est né à la Ferté-Milon ». Naturellement j'ai oublié la date quatre fois entendue ; aussi ce n'est pas par l'oreille que l'on apprend une date. Et n'est-ce pas le comble du ridicule lorsqu'un homme de goût juge élégamment devant des bambins le style de Saint-Simon, dont ils n'ont rien Iu ? Il est vrai que le professeur lui-même n'a pas toujours lu de bien près et familièrement les auteurs dont il parle. Le vrai est que les cours de littérature sont presque toujours de pâles reproductions des leçons les plus - brillantes entendues à l'École Normale ou à la Sorbonne, surtout de celles que leurs auteurs ont négligé de faire imprimer. J'entendis, sur les bancs de la rhétorique, des appréciations sur Pascal, sur Corneille, sur Bossuet et sur tant d'autres, qui me parurent brillantes et fines ; je les entendis même plus d'une fois. Plus tard, comme j'étais passé du Secondaire au Supérieur, un homme très vieux me les fit entendre encore, mais plus serrées, mieux ordonnées, et couvrant un paysage littéraire plus étendu. J'étais donc à la source. Mais non, je n'y étais pas. J'ai fini par découvrir ce sommaire du bon goût dans La Harpe ; je ne sais si La Harpe l'avait copié quelque part. Si de telles méthodes ne font pas des sots, c'est miracle. Et sachez que les hommes qui me récitaient ou lisaient leurs cahiers d'étudiants avaient mille choses à m'apprendre de leur crû, et précieuses, s'ils avaient seulement écrit au tableau des mots usuels avec lesquels j'aurais eu à bâtir des phrases non ambiguës.

Heureusement l'occasion d'apprendre quelque chose s'offrait d'elle-même quand il s'agissait de traduire en bon français un auteur latin ou grec. Toutefois la même idée fausse se montrait encore par là. Plus d'une fois l'auteur m'était présenté en sys­tème et formules ; et je me trouvais plus habile à expliquer ce qu'il voulait dire qu'à transcrire exactement ce qu'il disait. On vit naître vers le même temps l'explication française, qui est encore en faveur, et qui revient à remplacer une expression forte par quelques phrases de style plat. C'est massacrer les auteurs. Si un auteur mérite d'être lu, c'est ce qu'il dit qu'il faut comprendre, et comme il le dit. Donc le lire et relire, le réciter, le copier. Sans vouloir toujours réfléchir ; c'est plus difficile qu'on ne croit de réfléchir. Mais copier est facile et bon ; et premièrement nécessaire, comme de faire des gammes.

2 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

CXXX

On me citait le mot d'un vieux renard d'administration : « Il n'y a point d’affaires pressées, il n'y a que des gens pressés » ; ce qui m'a rappelé une réponse du ministre Rouvier, qui me fut rapportée toute fraîche par un homme qui travaillait souvent avec lui. Comme on lui signalait une affaire urgente : « Attendons huit jours, dit-il, elle ne le sera plus ». Ces paradoxes sont fruits cl' expérience, non de fantaisie. Si pressants que soient des intérêts, les passions les devancent toujours par une folle impatience, qui tra­duit leur agitation accélérée. Tout problème réel pousse devant lui une sorte de fantôme à sa ressemblance. Comme une poussière s'élevant, qui est bien signe de quelque chose, mais qui cache la chose dont elle est signe.

L'Europe continentale est, pour longtemps peut-être, livrée aux partisans. Et le mot de ces Wallenstein est toujours qu'on ne peut plus attendre. J'imagine quelque Louis XI. avec son petit chapeau et son regard d'escompteur, recevant un de ces alliés redoutables, et perçant à travers les discours jusqu'à la situation réelle, qui est toujours celle-ci, que l'inaction, l'incertitude, l'attente émiettent ces armées cl' occasion. Il est d'expérience que l'esclavage militaire est mieux supporté dans l'action et le péril. Si l'on cantonne ou si l'on tient position, il faut, contre l'ennui et le désordre, en venir au terrassement et à l'exercice, ce qui use promptement l'enthousiasme ; même les légions romaines avaient besoin d'ennemis et de combats. Il faut une organisation supérieure et d'immenses ressources pour garder des troupes en attente. Pour tenir un million d'hommes prêts au combat, il faut trois millions d'hommes faisant tous métiers, bien nourris et bien payés ; cette marge de guerre est ce qui manque aux partisans. Ils ont hâte de savoir, de décider, cl' entraîner ; et cela n'est point signe qu'ils sont forts, mais plutôt qu'ils sont faibles. Seulement ici, et si bien informé qu'on soit, ce qui importe le plus doit toujours être deviné. Si l'on avait, avec la patience, quelques sacs d'or, non pour entretenir, mais pour dissoudre, on verrait fondre ces armées frénétiques. À défaut des sacs d'or, j’userais de patience, et j’inventerais quelque conférence de vrais diplomates, qui joueraient surtout au bridge.

Il y aurait pendant ce temps-là un demi-désordre et des vitres cassées. Petit mal. Il est assez clair qu'un acte de vraie guerre, qui serait le remède violent, entraînerait de bien plus grands maux. Pour moi je donnerais consigne aux troupes régulières, qui servent là-bas de gendarmes, de se resserrer et d'attendre ; ce n'est que par la dispersion et le zèle qu'elles risqueraient quelque chose. Mais sans doute de tels ordres sont inutiles, car le pouvoir militaire est diplomate plus qu'on ne croit. Autour d'eux les agités feront une petite guerre et une grande confusion, dont ils se fatigueront vite ; et les populations civiles encore bien plus vite. L'essai de la violence est bon et sain pour les violents. En ces guerres diffuses on trouve réalisée une espèce de justice, c'est que les discours violents sont aussitôt payés comme il faut. Par quoi, les agités étant saignés ou tués, les autres viendront nécessairement à penser que la paix est le premier des biens, et passe de bien loin cette justice abstraite à laquelle il faut marcher toujours par l'injustice réelle. Le Louis XI que j'imagine attendrait qu'ils en soient tous là ; et certainement, quand il serait au bout de ses arguments, il ne manquerait pas d'in­voquer quelque bonne vierge dont il aurait l'image à son chapeau, ferait neuvaines sur neuvaines, voudrait attendre Pâques, Trinité ou Noël, selon la saison, et promènerait de saint en saint les impatients négociateurs. À demi sincère en cela ; la superstition s'accorde assez bien avec les intérêts, parce que la superstition conduit toujours à attendre. Rien ne forçait un Romain d'agir au jour faste ; mais au jour néfaste il ne pouvait rien décider ni entreprendre. Nous autres nous n'avons que la Raison contre l'imagination ; tous les dieux nous donnent l’assaut.

3 Août 1921

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

CXXXI

Quand j'entends dire, et je l'entends souvent, que le Capi­talisme est la cause des guerres, je ne veux pas dire oui, et je voudrais dire non. Après les opinions officielles, qui nous accrochaient comme de bonnes filles, voici maintenant les redouta­bles lieux communs qui font un cercle de monstres à la gueule ouverte ; si l'on se détourne de l'un, il faut tomber dans l'autre. Mais regardons mieux ; il y a passage entre ces gueules ouvertes. Et, premièrement, pourquoi est-ce que je doute ? Parce que je vois des causes de la guerre, et suffisantes, dans ces cris de passion que j'entends partout, en ces disputes où l'on fait argument de tout, en cette vie publique tendue et crispée. Tout cela manque de sou­plesse ; il est clair que chacun met son honneur en son opinion, quelle qu'elle soit. Quand j'étais troupier, j'interrogeais quelquefois les ennemis de Caillaux afin de connaître leurs raisons ; c'était une belle tempête ; l'injure venait aussitôt, et par contagion je me serais livré à la colère aussi. Cela est tout à fait ridicule ; je ne connais pas Caillaux ; je dois peser ses fautes et ses mérites comme on pèse du sucre. Mais le fanatisme est partout, il me semble. Au temps de Voltaire, on ne voyait guère que des prêtres pour vouloir brûler ceux de l'autre foi. Les choses ont bien changé depuis ; l’intolérance a recouvert le globe entier, ou il s'en faut de bien peu. Je vois qu'en Italie les deux partis opposés argumentent à coups de fusil. C'est là un effet de la vie publique. Chacun se trouve à chaque instant consulté sur le bien et le mal ; et chacun pense selon ce qu'il croit être l'opinion commune, puis s'aperçoit aussitôt qu'il est seul de son avis ; d'où il vient à supposer quelque monstrueuse corruption en ceux qui ne pensent point comme lui. Les choses de la politique sont ainsi liées en chacun à une sourde colère, que l'intérêt, il me semble, n'explique pas bien. Il se peut qu'un commerçant soit mécontent d'un certain impôt ; il parle contre ; il votera contre ceux qui l'ont approuvé ; il a de l'humeur. Mais observez-le quand il se livre à la passion politique seulement ; il y a quelque chose de généreux alors dans sa colère, et c'est par là qu'elle est redoutable ; que ces humeurs, que j’appellerais religieuses, soient soudain orientées, nous voilà jetés à la guerre. En disant que l'homme est un animal fanatique, et que c'est par là qu'il est guerrier, nous ne parlerons pas mal.

Qui nous ramènera à la prose des fables, et d'abord à une cer­taine nonchalance concernant les affaires publiques ? C'est l'intérêt. De quelque manière que s'organise le monde de l'argent, l'avarice y règnera toujours ; et l'avarice ne fait point la guerre. Elle s'arrange de la guerre, comme elle s'arrange de tout ; elle fait argent de la guerre comme elle fait argent de tout ; mais il me semble impossible qu'on soit bon escompteur et qu'en même temps on s'échauffe sur les nationalités. L'avare aime l'ordre et craint le pillage ; au fond il craint toute espèce de force, et jusqu'à ceux qui élèvent la voix.

Par d'autres côtés encore le régime industriel s'oppose au régime militaire. Quand on se bat, le pouvoir absolu est encore la meilleure arme ; mais s'il s'agit de fabriquer ou de vendre, le pouvoir est jugé à chaque instant, sans aucun respect ; ici l'homme puissant est nécessairement l'homme qui n'a pas obéi, et qui n'a pas cru. On sait que les vrais militaires montrent toujours de l'éloignement pour ce qui est industrie dans la guerre. Il faudrait donc dire que l'homme d’argent pousse les autres à se battre, sans rien croire de ce qu'ils croient. Ici je dis non. Si redoutable que soit l'homme, je le prends toujours comme sincère, ingénu, naïf, en sa pensée et en ses actions. Théologien d'abord.

4 Août 1921

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

132

Les partis sont sans pensée. Dès que des hommes sont réunis, je vois bien que l'agitation s'accroît par l'exemple ; je vois naître et grandir la redoutable Effervescence ; si quelque porte se trouve ouverte pour l'action, vous verrez des miracles ; ce grand corps prendra des forces en marchant. J'ai entendu conter une révolution de femmes qui eut lieu en Auvergne pendant la guerre. La cause en était que quelque officier de gendarmerie avait exigé d’un blessé clopinant le salut réglementaire ; d’où échange de mots vifs, et punition. Mais les femmes, d’abord étonnées et muettes, car le fait militaire est par lui-même incroyable, retrouvèrent perception par le discours, et décidèrent d’appliquer une énergique sanction, qui fut annoncée par affiches : « Demain, déménagement chez l'officier de gendarmerie ». Le lendemain les meubles de l'officier passèrent par les fenêtres. Il se cachait, comme on pense bien. On décida de le faire partir ; mais les femmes le surent. Il y eut encore une affiche : « Demain, à la gare, adieux à Monsieur l'officier de gendarmerie ». Quand il fut dans le train, au milieu d'acclamations que l'on devine, il prit fantaisie aux femmes de ne point le laisser partir ; elles se couchèrent sur les rails. Le préfet s'arrachait les cheveux. Le blessé dut se montrer partout, afin de prouver qu'il n'était pas en prison. Je raconte sommairement cette belle histoire, afin qu'il soit rappelé que les pouvoirs, même dans leurs beaux temps, ne peuvent rien contre l'opinion, ce qui est bon à savoir. Mais il est clair aussi que ces grands corps en action, qui sont capables de tout briser, manquent d'idées positives. En l'action commune les forces s'ajoutent, mais les idées se contrarient et s'annulent. Il reste des moyens de géant avec des idées d'enfant. Si nous voulons une vie publique digne de de l'Humanité présente, il faut que l'individu reste individu partout, soit au premier rang, soit au dernier. Il n'y a que l'individu qui pense ; toute assemblée est sotte.

Il faudrait donc, d'un côté, un pouvoir concentré et fort, un homme qui ait du champ et qui puisse réaliser quelque chose, sans avoir égard à ces objections préalables qui empêchent tout. En même temps, et corrélativement, des spectateurs qui gardent leur poste de spectateurs, sans aucun projet, sans aucun désir d'occuper la scène, car le jugement veut du champ aussi. Et que chaque spectateur soit autant qu'il se peut solitaire, et ne se préoccupe point d'abord d'accorder sa pensée à celle du voisin. Condition que la presse réalise, car l'homme qui lit est seul. Et enfin il faut que le jugement du spectateur se traduise périodiquement par l'approbation ou par le blâme, mais toujours dans le silence et la solitude autant qu'il se pourra, ce que le vote secret réalise passablement. Certes cela n'ira point sans assemblées ; mais la grande assemblée, toujours délirante un peu, nous ramènera naturellement à l'enfance ; c'est plutôt par les conversations, en de petits cercles, que l'opinion se forme et s'éclaire ; et je compterais plutôt sur l'écrit que sur la parole. En bref, il faut que la puissance des citoyens soit de jugement toujours, sans aucune prétention à gouverner. Il reste entendu que le refus de concours est le plus puissant moyen des gouvernés ; mais le refus d'approuver suffirait toujours, et déjà avant le vote explicite, si le citoyen pensait moins à choisir les chefs qu'à les juger. Pour tout dire en peu de mots, je me méfie beaucoup d'une Volonté Générale qui sortirait du peuple assemblé. Tyran métaphysique.

5 août 1921

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921 (CXXXII)

1926 CCP VI, 11, « La vraie force de l’opinion »

CXXXIII

Si l'on veut corriger passablement des épreuves d'imprimerie, il faut se délivrer du sens, des constructions, de l'enchaînement, enfin de tout ce qui intéresse, de façon à percevoir les mots pour eux-mêmes, et dans leur structure usuelle. Souvent l'on décou­vre la faute après avoir lu la phrase, par un regard distrait et comme jeté[[195]](#footnote-196) du coin de l'œil, Lire en remontant n'est pas un mau­vais moyen. De toute façon il faut revenir à percevoir les mots comme des objets ; mais la difficulté même qu'on y trouve fait bien voir à quel point[[196]](#footnote-197) l'intelligence est prompte et hardie. Un homme qui lit perçoit quelques sommets, quelques signes ou parties de signes de place en place, et devine presque tout. Non sans risques ; cette témérité définit la pensée en son mouvement naturel. Quiconque pense commence toujours par se tromper. L'esprit juste se trompe d'abord tout autant qu'un autre ; son travail propre est de revenir, de ne point s'obstiner, de corriger selon l'objet la première esquisse. Mais il faut une première esquisse ; il faut un contour fermé. L'abstrait est défini par là. Toutes nos erreurs sont des jugements téméraires, et toutes nos vérités, sans exception, sont des erreurs redressées. On comprend que le liseur ne regarde pas à une lettre, et que, par un fort préjugé, il croie toujours l'avoir lue, même quand il n'a pas pu la lire : et, si elle manque, il n'a pas pu la lire. Descartes disait bien que c'est notre amour de la vérité qui nous trompe principalement, par cette précipitation, par cet élan, par ce mépris des détails, qui est la grandeur même. Cette vue est elle-même généreuse ; elle va à pardonner l'erreur ; et il est vrai qu'à considérer les choses humainement, toute erreur est belle. Selon mon opinion un sot n'est point tant un homme qui se trompe qu'un homme qui répète des vérités, sans s'être trompé d'abord comme ont fait ceux qui les ont trouvées. C'est pourquoi nos prédéces­seurs, et surtout les plus anciens, qui se sont trompés en beaucoup de choses, sont pourtant de bons guides ; et c'est justement parce qu'on ne peut rester à ce qu'ils ont dit que ce qu'ils ont dit est bon.

Revenant à la lecture, je dirais que le progrès des parties au tout et des éléments à l'ensemble n'est peut-être pas naturel autant qu'on croit ; et c'est peut-être perdre temps que vouloir montrer l'alphabet d'abord. On a observé que l'enfant apprend plus aisément à écrire qu'à lire ; mais cette remarque ne conduit encore à rien ; il faudrait rechercher si la pratique de l'écriture ne ralentit pas le travail de la lecture, qui est certainement, de tous les travaux humains, le plus long et le plus difficile. L'enfant lit peut-être alors comme il écrit, une lettre après l'autre, et reste perdu dans ce détail ; et il se peut que ce travail ingrat lui donne pour toujours une marche boiteuse, car c'est à lire que l'esprit prend son allure. Allant[[197]](#footnote-198) même plus loin, je dirais qu'il ne manque pas d'esprits qui épellent les problèmes, et qui pensent toute leur vie par lettres et syllabes, sans assembler jamais. J'ai eu cette chance d’apprendre à lire sans qu'on ait su comment ; ainsi j'appris l'alphabet quand je savais déjà le sens de beaucoup de mots, j'entends de mots imprimés. Si l'on mettait hardiment cet exemple en système, en dressant I'enfant à suivre au doigt une histoire que l'on lui lirait, je crois qu'on vaincrait en presque tous ce bégaiement sur les lettres, qui explique le contraste, si souvent remarqué, entre la pensée lisante ou écrivante et la libre invective. Belles folies. Raison pauvre et laide.

6 août 1921 (VE)

*Libres Propos*,Première année, Première série, n°19, 13 août 1921

1942 VE VI, « Lire »

Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

CXXXIV

Si l'on abandonnait tout à fait l'idée ridicule de se défendre par les armes contre les hommes les plus disciplinés et les plus honnêtes de chaque pays, alors le problème du sommeil ne serait pas encore résolu, mais on pourrait y porter quelque attention et des forces suffisantes. Trois bandits n'ont de puissance que par l'isolement et le sommeil des victimes, par la surprise, par la confiance commune enfin. Cependant il n'est pas un citoyen bien pensant qui ne se défie jour et nuit de l'Allemagne, des Soviets, et même de l'Angleterre. Remarquez que le même homme fera commerce à l'étranger sans avoir la main sur son revolver, et se fiera à des traites sur Francfort ou sur Londres ; mais il veut pourtant une armée forte pour surveiller ces honnêtes gens-là. Ayant donc payé ses impôts, envoyé son fils à la caserne, et suffisamment médité sur les Nouvelles, il se roule dans sa couverture et s'endort, toutes portes ouvertes, dans une machine roulante et bruyante, à travers les campagnes endormies, sans aucun gardien. Le lendemain il lira le récit de l'agression à laquelle il a échappé par hasard ; il apprendra que les bandits courent toujours, et cela ne l'étonnera pas ; il verra que notre ambassadeur a parlé ferme, ici ou là, et il sera content. Avouez que voilà un homme bien gardé.

Si tous les citoyens valides devaient à la fonction de police seulement le quart du temps qu'ils sacrifient à la défense nationale, il y aurait partout des postes de vigilance, aussitôt triplés à la première alerte par les hommes de réserve. Sur un simple message téléphoné, aussitôt des cavaliers, des cyclistes, des fantassins de police entassés dans des camions automobiles, se déploieraient en un cercle de cent kilomètres de rayon ; aucun être humain ne franchirait ce barrage sans être examiné de près ; et, quand on retiendrait jusqu'au jour tous ceux qui viendraient se prendre au filet, ce ne serait pas un grand mal.

De même, si l'on savait que les bandits sont dans Paris, il suffirait d'un millier d'escouades pour fouiller toutes les maisons, et en fort peu de temps. Y pensez-vous ? Réveiller les gens, violer les domiciles, retenir pendant quelques heures deux ou trois cents suspects ? Que faites-vous des droits de l'homme et du citoyen ? Et du reste l'argent manque pour cela, et les hommes. Mais enlevez les jeunes gens à leur foyer, conduisez-les à la misère, à la terreur, à la mort. En même temps jetez l'argent ; brûlez l'argent. Tirez quatre mille coups de canons par nuit sur un secteur de deux kilomètres, simplement pour tenir l'ennemi en alerte ; un coup de canon coûte quatre-vingts francs ; faites le compte. Toutes ces folies semblent naturelles dès qu'un homme est menacé d'obéir à la loi de Berlin au lieu d'obéir à celle de Paris. La loi est d'ailleurs la même dans les deux pays, et elle s'accorde avec cette probité naturelle que l'homme du commun suit scrupuleusement par libre préférence. Mais cette seule remarque est inconvenante ; il se forme des ligues pour assommer ceux qui osent la faire publiquement ; non point des ligues contre les assassins. Et cela, tout considéré, est assez beau. N'importe quel homme se soucie plus des opinions auxquelles il s'est attaché par serment, que de sa propre vie. Pensant, il l'est bien ; il l'est de tout son cœur. Menacez-le d'un revolver, il demande seulement que la police soit un peu plus éveillée. Mais menacez-le d'un argument, le voilà prêt à faire lui-même sa propre police. Preuve qu'il y a sommeil et sommeil.

7 Août 1921 (SM1)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

1926 CCP I, 7, « « Défense nationale » »

1939 SM1, XXIX, « Folie guerrière »

CXXXV

Il est périlleux de faire des pronostics ; d'autant plus que, par les conditions matérielles de cette publication, je dois prédire plus d'une semaine avant que le lecteur ait la page en main. Malgré tout, je me risque à dire que les affaires de Silésie sont en voie de se régler sans catastrophe ni accident grave ; et je crois que, quand vous lirez ces lignes, ce sera bien plus visible qu'au moment même où j'écris. Il est faible de dire que, dans l'ordre politique, les malheurs prévus n'arrivent point ; mais il faut pourtant Ie dire, parce que les apparences nous tromperont toujours là-dessus. Comme cette Affaire Marocaine autrefois, qui se présentait si mal, qui donna lieu à tant de sinistres prédictions, et qui finit pourtant assez bien, après avoir si longtemps empoisonné nos pensées. Je crois qu'elle ne fut vraiment redoutable qu'à son premier moment. Et j'ai idée que la crise de l'année quatorze aurait trouvé aussi quelque solution passable, si l'on avait pu gagner seulement huit jours. Or, en ces temps-là, des millions de fusils étaient chargés et prêts. L'immobilité conseillait l'impatience. La guerre se montrait encore avec ses parures d'imagination. Notre soldat était propre comme un sou neuf ; mais observez aujourd'hui quelque fantassin permissionnaire ; il est mal vêtu et il a l'air malheureux ; cette triste image traduit assez bien nos pensées ; nous n'avons plus à compter avec aucun genre d'ivresse.

Maintenant, au point douloureux et enflammé, la guerre continue ; il y a déjà assez longtemps qu'elle continue ; et, en considérant ces trois armées dont l'une joue le rôle de gendarme, j'y vois cette condition commune que ce sont des armées de volontaires, c'est-à-dire qu'elles représentent l'esprit proprement militaire ; ce sont les bandes de Condé et de Turenne, seulement mieux armées. J'ai de fortes raisons de penser que de telles armées font la guerre avec prudence. Tous ceux qui ont vu la guerre comprendront ce que je dis là.

L'homme qui a choisi le métier militaire ne se bat pas en étourneau, mais il se propose pour lui-même quelque avantage bien clair ; son affaire principale est de gagner la haute paye, s'il ne l'a, ou d'arriver au grade supérieur. Il est froid comme un prêteur. Il faut redire le mot fameux de ce Maréchal de camp, à qui son fils exposait le moyen de prendre la place en huit jours : « Mon fils, vous êtes bien pressé d'aller planter nos choux ». Guerre lente et circonspecte. Le soldat citoyen, en son enthousiasme comme en son désespoir, est bien plus redoutable que le guerrier. Celui-là veut en finir, et retourner à ses choux ; celui-ci plante présentement ses choux.

Je conclus que les renforts ont le temps d'arriver, et que les diplomates ont le temps d'échanger des notes, quelquefois presque menaçantes, et aussitôt après, par une réaction naturelle, plus conciliantes que jamais. Cette méthode de discuter par écrits est bonne contre les passions. Un mot vif est déjà regretté, avant même qu'il soit lu. Il est dans la nature humaine de refaire une lettre aussitôt qu'elle est partie ; c’est alors que la raison se montre. Sans compter qu'en tous les marchés longtemps débattus, les apparences sont toujours contre les intentions, de façon qu'au moment même où l'on croit qu'ils vont rompre, ils sont justement tout près de conclure. Je citerai encore plus d'une fois ce mot d'un avocat : « Les intérêts transigent toujours ; les passions ne transigent jamais ». Je vois des intérêts ; je cherche les passions. Donc cette aventure finira comme celle de Fiume. Occasion de comprendre que les vraies causes des guerres sont les passions, et non les intérêts.

8 Août 1921

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

CXXIX

Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent, ce qu'ils admirent, ce qu'ils méprisent, et enfin ce qu'ils paient le plus cher, je reconnais en tous le sentiment du sublime. La marque royale c’est l'ennui. Il n'y a pas un homme qui ne s'ennuie de sa vie animale. Tous les spectacles présentent le surhumain ; même d'un jongleur ou d'un équilibriste. L'homme ne se plaît qu'à vaincre, et, faute de pouvoir vaincre, il admire. Exigeant là-dessus, mais généreux. L'autre côté, de jalousie, d'envie, de petitesse, je le vois dans les auteurs de second ordre, qui sont des gens fatigués ; mais l'homme vivant n'est point comme ils veulent le peindre ; eux-mêmes ne sont pas ainsi ; ils ne cherchent que l'occasion d'admirer ; je les y prends devant un débris d'aqueduc, ou bien à Shakespeare, ou bien s'ils lisent ou récitent quelques beaux vers ; ils sont religieux alors ; ils disent leur prière à l'homme. Le culte de l'homme est aussi ancien que l'humanité.

Il n'est rien d'envieux, dit-on, comme l'artiste. Je ne sais. L'admiration est un sentiment sublime, et nul ne vit dans le sublime à toutes les heures. Mais il n'est point juste aussi de considérer tout ce que l'homme fait et dit, en ses laborieuses, frivoles et traînantes journées ; il faut voir ce qui lui plaît. Trois cents pianistes ensemble, cela fait un vilain caquetage de perroquets et de perruches ; aigre vanité, et ridicule ; attristante, mais triste aussi. Vient le maître, celui qui a vaincu et surmonté l'instrument mécanique ; et les voilà tous en un délire d'admirer et d'acclamer ; ils jettent alors comme des bouquets leurs travaux et leurs ambitions ; comme des choses de peu ; en sacrifice ; et ces dons naïfs sont comme écrasés et réduits à néant par les puissantes mains, par le front attentif de l'Homme qui méprise et surmonte toutes ces facilités et la sienne propre, soumis lui-même aux dieux véritables.

Je ne dirais même pas que ceux qui acclament un boxeur se trompent sur le sublime ; simplement ils vont droit à la grandeur dont ils peuvent juger. Car il est assez clair que même un combattant médiocre a déjà vaincu la douleur, la crainte, la fatigue, le plaisir de manger, et la colère même, et l'envie même ; ennemis familiers, que chacun connaît assez et trop. Si les merveilles de l'art se montraient, au-dessus des singeries, aussi clairement que ce coup de poing qui jette un homme sur le tapis, la foule irait au théâtre et à la musique comme elle va aux combats de boxe. Je ne dis même pas qu'elle préfèrerait le beau théâtre et la belle musique, car un art n'est pas en soi préférable à un autre, et toutes les victoires sont égales ; mais les unes plus claires que les autres.

La guerre est toute de religion. L'occasion d'admirer jette tous les hommes dans un bonheur enivrant, qui les rend comme insensibles. Et le côté odieux petit et laid de la chose, ils ne veulent point le voir. Ni les moyens d'effacer de notre monde humain ce barbare divertissement ; ils ne veulent point les voir ; ils s'irritent si on les leur montre ; c'est les priver de sublime et les rejeter à l'ennui. Ne nous trompons point ici, l'erreur serait de conséquence. Il est bien vrai que ceux qui aiment la guerre sont souvent petits, envieux, intrigants ; mais je crois qu'ils aiment la guerre justement parce qu'ils sont ennuyés et tristes d'être ce qu'ils sont. Si l'on comprenait mieux que la guerre est un spectacle, l'idée viendrait, qui est la bonne, de supprimer ce genre de plaisir, au nom de l'intérêt public et des bonnes mœurs, comme on a supprimé I' absinthe.

9 Août 1921

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

CXXXVII

Le pouvoir militaire règne par la peur ; non pas parce qu'il inspire la peur, cela c'est un effet secondaire, mais parce qu'il guérit la peur. Et l'homme n'est point tant poltron quand il est éveillé et reposé ; seulement[[198]](#footnote-199) la nature biologique lui fait sentir périodiquement la fatigue, et la nécessité de bien dormir[[199]](#footnote-200). Nous sommes assujettis à cette condition d'être inertes et sans défense pendant le tiers au moins de notre vie. Un enfant bien éveillé, ou seulement un chien bien défiant, peuvent alors sauver Hercule non seulement de la mort, mais aussi de la peur. Telle est la raison principale des sociétés et des liens de société. Celui qui ne se fie à personne ne peut dormir. Et cette condition en entraîne d'autres vraisemblablement. Il existe un régime, qui est à peu près celui du tigre, d'après lequel le sommeil profond, paisible, abandonné, est remplacé par une sorte de somnolence, qui n'exclut pas la vigilance ; cette somnolence s'étend sur toutes les heures de la vie, et couvre même les actions. Je ne me fais aucune idée de la pensée du tigre ; mais chacun peut se faire une idée de ce demi-sommeil tyrannique, qui résulte d'extrême fatigue jointe à extrême alarme, et dans lequel les perceptions prennent naturellement forme de rêves, par l'impossibilité de cet énergique contrôle qui définit le réveil. J'inclinerais même à penser que tous les rêves sans exception se forment dans un état de demi-sommeil ou de demi-réveil. Les dieux ont existé parmi les choses en un temps sans doute où le plein sommeil n'était jamais permis ; et peut-être les cités où l'on dort n'ont gardé des dieux que la crainte de les voir de nouveau apparaître. Quand Tacite nous conte comme des faits connus de tous que les statues s'agitaient et saignaient, et que des fantômes passaient dans l'air, ce n'était peut-être qu'un retour à l'ancienne insomnie, où, tout le monde essayant de veiller en même temps, il n'y avait plus un seul homme bien éveillé dans la ville.

Le sommeil ayant un tel prix, il ne faut point s'étonner si les gardiens, qui assurent le sommeil des citoyens, furent toujours adorés. Et s'il faut que tous soient gardiens à leur tour, ils n'en adorent que mieux cette partie d'eux-mêmes qui est fidèle, qui obéit, qui n'oublie ni l'heure ni la consigne. Le profond sommeil est la récompense, et elle suffit. Mais la claire pensée fait aussi partie de la récompense, en sorte qu'il est dans l'ordre que l'institution militaire considère toujours les travaux et même les pensées comme des produits subordonnés. La Fidélité[[200]](#footnote-201) et l'Obéissance marchent donc les premières, selon l'Ordre Humain. Et le savant, aussi bien que le marchand, doit payer tribut au militaire. On dira que le progrès peut bien changer ces rapports-là ; néanmoins[[201]](#footnote-202) je n'attends point que le progrès nous conduise jamais à vivre sans dormir. Notre nature biologique nous tient par là, et nous tient bien. Faire que les protecteurs du sommeil n'abusent point de leur privilège, ce n'est pas facile. Toutefois je compterais plutôt ici sur ceux qui produisent, que sur ceux qui pensent, car la fonction pensée est naturellement **[**subordonnée, comme la fonction même des gardiens, à la fonction de produire, c’est-à-dire au travail. Il faut d’abord des produits. On incline toujours à confier l’organisation au travail, et tel est le fondement de toutes les utopies. Au reste, une secrète affinité avec la fonction militaire prédispose le travail à régler toute la société. En sorte que, vraisemblablement, c’est le travail qui dicte les lois, et de loin la pensée les approuve et réserve une sorte de respect aux travailleurs et aux militaires. Tel est l’intérêt général et l’idolâtrie de société.**][[202]](#footnote-203)**

10 août 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

1942 VE VII, « Les liens de société »

CXXXVIII

Je ne compris pas d'abord la sévérité militaire. Je voulus l'expliquer d'abord par des passions individuelles et des crises d'estomac. Il est vrai que l'humeur aigre, quand elle se trouve dans le maître absolu, se traduit par des effets capricieux et imprévisibles qui ont l'apparence de l'injustice. J'étais directement aux mains d'un atrabilaire, que j'observais météorologiquement, trouvant bien vite l'art de me montrer ou de disparaître, de parler ou de me taire, de flatter ou de piquer, d'après la couleur du blanc des yeux de mon Jupiter, et autres signes. Mais je tombais dans l'erreur commune aux étrangers visiteurs ; je donnais mon attention à de vains épisodes. J'eus à compter bientôt avec un homme plus poli, et qui avait gardé des traces de l'esprit de salon. Chose remarquable, la tyrannie était plus choquante ici ; on voyait jouer un pouvoir moqueur et puéril ; on cherchait les ressorts ; je finis par reconnaître que ce seigneur tout puissant obéissait à un redoutable maître, la Peur ; il le cachait bien, mais tous l'avaient deviné. Bientôt je servis sous un roi d'une autre espèce encore, simple, cordial, familier ; faisant oublier par le ton et par les propos qu'il était, comme on dit, après Dieu le maître. Celui-là était le pire. Jamais je ne vis fléchir la règle ; jamais aucune excuse ne trouva grâce ici. Bienveillance inflexible. Il fallait découvrir le ressort caché en cet homme, d'ailleurs intrépide, et qui faisait figure de juste par une sévérité toujours égale. Mais le ressort était tout à fait extérieur ; c'était une bouteille d'eau-de-vie.

Sous les épisodes je découvrais peu à peu la chose même, qui m'apparut comme une immense machine, appuyée fortement du côté de l'arrière, ayant par là de larges bases, et inébranlables, et poussant sa pointe dans les reins des exécutants. La pointe avait forme et grimace d'homme ; mais dans ses fantaisies on éprouvait toujours la même pression irrésistible, qui était réellement celle de trois millions de soldats qui ne se battent pas sur un million de soldats qui se battent. Après avoir cherché des tyrans et des méchants, et les avoir d'abord trouvés, je finis par reconnaître cet effet de la foule qui pousse et qui est elle-même poussée. Dans les fêtes populaires, autrefois, sur les bords de la Seine, il se produisait des remous de curiosité qui noyaient une centaine d'hommes ·En ces mouvements, on n'évite pas toujours le ridicule de s'en prendre au voisin qui pousse ; d'où suivent des discours passionnés qui ne changent point l'événement. Et moi, qui suis dans la foule, et qui vois de près mon voisin, à demi étouffé lui-même, rouge, les yeux hors de la tête, et sans le moindre égard pour moi, je ne puis m'empêcher de penser : « Voilà un homme bien méchant ». Cependant, à la bordure extrême de la foule, là où se trouvent des hommes plus libres et mûs seulement par la curiosité, les gardes n'ont qu'un geste à faire pour ménager un passage à la voiture de Leurs Altesses ; et ce petit mouvement jette encore deux ou trois hommes au fleuve.

11 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

CXXXIX

Un jeune instituteur, que l'on avait vu et même entendu dans des assemblées communistes, et qui recevait les journaux les plus hardis, fut appelé devant son inspecteur, homme d'ordre, qui lui fit entendre les lieux communs du pouvoir. Que le savoir, l'assiduité et le talent ne donnaient pas des droits sans limites ; qu'un fonctionnaire, et encore plus un instituteur, devait avoir égard à l'opinion commune, et se ranger d'abord aux lois établies ; que des discours ouvertement révolutionnaires ne se distinguent plus des actes violents que l'autorité a le devoir de punir et même de prévenir ; que l'auditeur est déjà complice ; qu'on ne peut en même temps servir le pouvoir et le combattre ; qu'enfin il fallait choisir, et que les sanctions ne se feraient pas attendre. Discours connu. À quoi l'instituteur répondit à peu près en ces termes.

« Si j'en étais à croire, comme vous m'y invitez, que les pouvoirs détiennent tous les secrets du bien penser et du bien agir, j'avoue que la vie serait plus facile pour moi qu'elle ne l'est. Mais comment croire qu'un ministre est en mesure de régler toute existence, quand nous le voyons tout juste suffire à son difficile métier ? Quand nous le voyons en difficulté avec les ennemis d'hier, avec les alliés d'hier, avec les traités, avec ses propres décrets, avec ses propres résolutions ? Pour moi je ne l'envie point ; je le plaindrais plutôt. Mais enfin il faut que ce métier-là soit fait aussi ; et, puisque les succès d'ambition le payent assez, tout va bien. Mais je ne veux point croire qu'en ce mouvement, en ce travail de discussion, de marchandage, de ravaudage, de prudence immédiate et de prévision courte, quand tout change sous ses yeux, et l'opinion même autour de lui, quand les intrigues le guettent et parfois le surprennent, quand les intérêts s'élèvent autour de lui, submergés aussitôt par d'autres intérêts, quand des apparences l'assiègent à ce point que la première évidence est menacée d'erreur à tout moment, non je ne veux point croire qu'il songe seulement à former un plan de vie raisonnable pour chacun. Dans le fait, chacun à sa place, depuis lui jusqu'à vous, travaille de bonne foi à débrouiller une situation nouvelle et difficile. Et vous-même, Monsieur, vous m'exprimez ici votre avis d'homme, que vous formez, je suppose, d'après votre expérience et votre regard de tous les jours. Il n'est pas naturel que ce mouvement de réflexion et d'enquête s'arrête à vous. Je revendique le droit de chercher aussi, d'élaborer aussi, de m'instruire aussi. Enfin, de la place que j’occupe, il faut que je juge, et tous de même. Selon mon opinion il n'y a aucun espoir d'organisation réelle si chacun ne développe en ses jugements toute la liberté possible. Vous ne parlez que de limites ; pensée négative, dont rien ne peut sortir ».

« Vous décidez assez vite que toute résistance au pouvoir est crime. C'est une opinion trop sommaire, et qui ne saisit pas les faits. Vous acceptez, je le sais, que, dans les relations extérieures, mêmes pacifiques, la force ne soit pas encore éliminée ; vous allez peut-être jusqu'à dire qu'elle ne le sera jamais. Pourquoi voulez-vous que la puissance prolétarienne ne se compose pas avec les autres, dans l'existence nationale, selon la loi des forces ? Je ne sais. J'attends votre doctrine. Mais quand elle serait cohérente en elle-même, et d'apparence irréfutable, ce qui n'est point, croyez-vous que je limiterais là mes investigations d'instituteur et de citoyen ? Croyez-vous qu'une circulaire remplacerait pour moi ce monde humain où je suis engagé par ma fonction ? Je verrais donc ce monde du fond de mon cabinet ? Que dis-je ? Je le verrais du vôtre, encore plus retiré. Mais non. Cela n'est ni naturel, ni humain, ni même politique. Mais, au contraire, que chacun entende son métier à ses risques et sans accepter d'ordre écrit, comme fait le chef lui-même. Et si je tombe dans quelque faute, les juges le diront. L'expérience instruit ; mais la peur n'a jamais instruit personne ».

12 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

CXL

Je connais un homme très savant, et de jugement ferme, qui n'a jamais pu prendre sur lui de faire un cours. Sans doute il en accuse une imagination trop mobile, et cette timidité folle qui efface tout ce que l'on sait dans le moment même où l'on en a le plus grand besoin. Mais ces effets de l'imagination sont eux-mêmes purement imaginaires. Dans le fait, dès que l'on a commencé la première phrase, tout le reste va ; et l'on voit qu'il n'y a rien de si commun qu'un homme capable de parler une heure durant, sans beaucoup chercher ses mots et sans tromper l'attente de l'auditoire. Toutefois[[203]](#footnote-204) la question est de savoir si l'on a jamais pu instruire quelqu'un par ce moyen. Je crois que nous confondons les genres, et que l'éloquence n'a rien de commun avec l'enseignement.

L'éloquence réveille ce qui est déjà connu, mais qui dormait, mais qui était sans force, et déshonoré par la maigre conversation. L'orateur est celui qui remet debout votre propre idée, de façon que ce qu'il dit soit justement ce que vous auriez voulu dire et que vous ne saviez pas dire. Comme ils sont cent ou mille qui renaissent ainsi à eux-mêmes ensemble par la magie de l'orateur, il y a un échange de témoignages, par l‘applaudissement, par les mouvements de l'attente et de la pleine satisfaction, par le silence même. Ces témoignages font preuve, mais d'une certaine manière ; preuve d'importance, plutôt que preuve de vérité. Quand mon socialisme, ou mon nationalisme, ou mon catholicisme faiblit par la solitude, cela ne veut pas dire précisément que j'en doute ; il est mieux de dire que j'y crois toujours, et que l'objet manque seulement[[204]](#footnote-205) de consistance ; je ne retrouve plus cette forte apparence, qui m'assurait sans autre examen comme sait faire une chose. L'orateur n'apporte donc point de preuves, mais plutôt le sang, la chair et le mouvement, qui manquent toujours trop à toutes les espèces de preuves. Il réveille et rassemble, par son cri, le troupeau des forces inférieures, occupé à paître. L'orateur ressemble donc assez à ces maîtres de gymnastique qui disposent le corps selon l'esprit.

Enseigner est une autre fonction, dont on n'a presque point vu encore les effets. Et ceux qui disent que nos maîtres négligent trop l'éducation, en considérant l'instruction seulement, se trompent tout à fait. Car tout est, au contraire, éducation en notre enseignement ; je dirais[[205]](#footnote-206) presque que tout y est maniement d'armes. J'entends les cris uniformes et invariables des instructeurs, et je vois les conscrits un peu gauches qui s'étudient à disposer leur corps selon le cri. Je ne connais que la version latine, ou quelque autre exercice de ce genre, qui apaise le cri, et nous mette, enfin, en présence d'une idée qui ne soit pas une arme. Et ce seul pouvoir de considérer une idée sans l'empoigner aussitôt a suffi pour élever même des esprits médiocres au-dessus du fanatisme tremblant. Mais les meilleurs, par une plus longue familiarité avec la forme belle, ont fini par retrouver leur propre corps en ces pensées étrangères ; par ce détour la gymnastique revient, et l'esprit est assuré de lui-même. Voilà à peu près ce que c'est que penser sans crier. C'est ce que pressentait et préférait sans doute l'homme timide dont je parlais, forte tête assurément. Trop sensible au cri humain ; trop sensible à son propre cri. Mais il y a heureusement plus d'un chemin vers le silence pythagorique.

13 août 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°20, 20 août 1921

1942 VE VIII, « L’éloquence et l’enseignement »

Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

CXLI

Peu de gens iraient en avion de Paris à Londres s'ils connaissaient clairement qu'ils risquent leur vie. Cette vitesse, tant recherchée, et si cher payée, n'est que· rarement utile. Si je compte bien les heures d'un homme, même d'un homme qui fait beaucoup de choses, je trouverai qu'il pouvait aussi bien prendre le train et le bateau, sans aucune perte réelle, et seulement par un autre ordre de ses travaux et de ses plaisirs. Cette vitesse n'est donc pas si désirable, ni si désirée ; si quelqu'un pensait qu'il la payera d'une mutilation, d'une brûlure profonde, ou seulement d'une jambe cassée, croyez-vous qu'il hésiterait ? De même l'imprudent voyageur ne descendrait pas du train avant l'arrêt s'il pensait qu'il va se faire couper les deux jambes ; mais aussi il est bien assuré que cet accident n'arrivera point.

Pour celui qui va à la guerre en renfort, c'est à dire quand le premier enthousiasme est éteint, il se produit une succession singulière d'émotions et de sentiments, qui ne sont pas toujours en rapport avec le danger prochain. L'entrée dans les régions où la guerre se montre, le grondement lointain du canon, l'oisiveté aussi, pendant ces longs voyages, le jettent souvent dans une terreur qui est toute d'imagination et qui est presque insupportable. La peur n'a point besoin d'aliments extérieurs ; elle existe toute en ces limites du corps humain, entre ce cœur qui bat trop vite et ces entrailles inondées de chaud et de froid, en ces membres inoccupés et frémissants, en cette tête qui cherche objet et se détourne de ce qu'elle voit. Une secousse du wagon ranime cette peur ; la moindre perception qui s'y rapporte la redouble ; un cheval mort au bord d'un chemin vous met tout près du désespoir. Par contraste avec cette anxiété indéterminée, le danger réel, quand on y est, remet d'abord dans un calme étonnant, et qui est bien peu raisonnable ; une bruyante salve d'obus, qui arrivent d'abord en sifflant comme de sauvages oiseaux, et qui font voler les tuiles, intéresse comme un feu d'artifice. Dans la suite, comme on se cache au bruit et qu'ainsi l'on ne voit point souvent les effets, il se peut que l'on soit quelque temps intrépide. Mais un autre genre de peur revient, par d'atroces expériences, et s'accroît sans cesse, autant que j'ai vu ; car on ne s'habitue nullement à un danger cent et mille fois prouvé par l'événement.

En revanche on s'habitue très bien à une action nouvelle et même dangereuse, faute de signes. On m'a conté qu'un aviateur fit voler ses jeunes enfants au-dessus de Paris, les donnant en garde à une gouvernante de vingt ans. Or ces enfants s'ennuyèrent bientôt en cette cabine étroite, avec le ciel vide au-dessus, et ils entreprirent de jouer à chat perché ; et la gouvernante eut bien peur qu'ils ne sautassent par-dessus bord ; telles furent ses émotions. L'homme n'a point peur comme il devrait, et je dirais presque comme il voudrait. Bien assis, doucement porté, sans aucune violence extérieure qu'il puisse sentir, il échappe naturellement à la peur, s'il n'en voit pas les signes en son voisin. C'est pourquoi, entre Curiosité et Prudence, la partie n'est jamais égale.

14 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

CXLII

Le moment où le bandit sort de la tranchée, pour ainsi dire, et passe à l'attaque, est un moment difficile. Il n'a point de maître derrière lui qui le menace de mort ; tout le danger est en avant de lui, sur le tracé de son action ; il dépend de lui d'y aller ou d'attendre. Je n'oublie point le maître caché en lui, qui le tient et le pousse en avant ; c'est le plaisir, ou bien l'amour, ou bien une sorte d'ambition furieuse. Mais les jouissances sont loin et l'action est proche. Un fantassin m'a conté qu'un jour, poussé par la soif, il s'était risqué à franchir un barrage de mitrailleuses. Je vois bien, dans ce cas-là, que la soif augmente sans cesse, et devient bientôt plus forte que la prudence. Mais un bandit qui se prépare à l'assaut n'a pas immédiatement soif, ni immédiatement faim ; ce qu'il vise est de luxe. Sans parler des métiers honnêtes, un homme bâti comme ils sont, et formé par l'expérience du vol et de la filouterie, conçoit cent manières de se procurer le nécessaire sans entrer dans une action violente où il risque sa vie. Je ne pense point ici à la guillotine, parce que lui-même n'y pense point. La violence préméditée expose à des risques bien faciles à imaginer et presque tangibles, à côté de quoi l'image d'une exécution capitale est bien faible. Toujours est-il que si le bandit pèse les avantages et les dangers, d'après cet avenir même qu'il va chercher sans subir aucune contrainte extérieure, je crois qu'il attendra, et qu'il laissera passer l’occasion.

Dans l'homme de main, et à quelque degré dans tout homme, il y a d'autres causes en action, bien plus puissantes, bien plus près de lui. Ulysse, au plus fort des dangers, disait : « Courage, ô mon âme ». Je suppose que le bandit est bien capable aussi de frapper sur sa poitrine forte, et d'en faire sortir quelque sonorité guerrière qui ressemble assez au courage. Ce qui détourne de cette pensée importune, c'est qu'il suit de vils motifs, auxquels nous jugeons qu'il est lâche de céder. Mais aussi il y a apparence que de tels motifs le conduisent seulement au bord de l'action ; ils le laissent là ; comme il y a apparence que n'importe quel motif extérieur, noble ou vil, nous laisse là. L'aviateur est poussé par l'amour de la gloire ou par l'amour du gain ; mais le dernier risque et la vraie audace résultent toujours directement de la puissance qu'il a, comme de l'appareil qu'il a. Ce qu'il veut, c’est essayer l'une et l'autre.

Je ne vois pas pourquoi le bandit se priverait[[206]](#footnote-207) du plaisir de vaincre. Il se sent fort, prompt, résolu, armé. Comme une arme chargée finira par lancer la balle par la moindre cause, ainsi un corps vigoureux et rassemblé finira par bondir. La prudence veut qu'on s'arrête à une dangereuse et folle entreprise, mais le courage exige qu'une action préparée soit faite, et c'est pourquoi les dangers ont peut-être moins de puissance sur l'homme à mesure qu'ils sont plus proches. « Suis-je un homme ? C'est ce qu'on va bien voir » ; ce monologue décisif est peut-être la dernière pensée avant n'importe quel crime. Ainsi, pendant que le ventre prudent va à sa nourriture, et se console par cette pensée de ventre qu'il sera toujours temps de reculer, l'ambitieux et impatient thorax prend l'entreprise à son compte, selon sa fonction propre, qui est de dépenser et non d'acquérir. Ainsi vont en guerre tous les hommes thoraciques, d'abord pour ceci et pour cela, mais finalement pour le roi de Prusse, comme on dit, et de tout leur cœur.

15 Août 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

1939 SM1, XXX, « Physiologie du courage »

143

J’ai formé, il y a bien dix ans, une idée fausse qui peut conduire à quelque idée juste ; cela est arrivé plus d'une fois, et je crois même que personne n'échappe à cette condition, de se tromper d'abord ; je fais exception pour le polytechnicien, parce qu'il a appris des autres un certain nombre d'idées toutes faites et incontestables, dont il ne tire jamais rien. Mais voici l'histoire de mes lentes et pénibles méditations sur nos machines ; j'ai le sentiment qu'elle ne sera pas inutile à quelque esprit vif, mais trop peu obstiné, qui peut-être ne songerait point de lui-même à chercher par là.

Je revins d'abord aux machines les plus anciennes, parmi lesquelles l'arc retint le mieux mon attention, par cette beauté de l'arme et du geste que les artistes ont consacrée. Je me rendis familière d'abord cette idée bien connue, et peut-être trop vite connue maintenant, que l'arc ne travaille point du tout pour le chasseur, mais restitue seulement le travail que les muscles lui fournissent, changeant en une rapide impulsion l'effort d'une traction lente. Par cette ingénieuse machine, la double pression qu'Ulysse exerce sur le milieu de l'arc et sur le milieu de la corde se trouve rassemblée toute sur l'encoche de la flèche, et explose là précisément, dans la direction même de la flèche. Que le meilleur arc soit celui qui restitue le mieux ce travail transformé, et qu'aucun arc ne puisse ajouter une parcelle de travail à l'effort musculaire de l'archer, tout le monde le sait, quoique l'imagination nous tire toujours à croire qu'il y a une vertu propre dans l'arc d'Ulysse ; mais c'est la force d'Ulysse qui lance la flèche.

Partant de là, je voulais considérer aussitôt le fusil comme une autre espèce d'arc, de façon qu'au moment où le fantassin Ulysse appuyait sur la gâchette, le fusil restituât aussi la force humaine, seulement rassemblée, concentrée et dirigée contre l'arrière du projectile et selon la direction du canon. Mais la force humaine n'est plus ici la force d'Ulysse, car il n'a fait que loger la cartouche, fermer la culasse et épauler ; ce travail musculaire est sans rapport avec la formidable pression que les gaz délivrés exercent sur la balle. Il n'en est pas moins vrai que la douille, la poudre, la balle et le fusil représentent ensemble une somme de travaux musculaires qui n'est pas petite ; et je retrouve ici le geste de milliers d'Ulysses tendant cet arc à l'avance. Supposons le seul Ulysse ayant la charge de préparer un coup de fusil. Je le vois cherchant les minerais de fer et de cuivre ; fondeur, puis forgeron ; mais il a dû faire d'abord le fourneau, l'enclume, le marteau et les limes, et puis inventer la poudre, c'est à dire encore séparer, triturer, cuire et recuire. Journées de travail innombrables. Son arc lance maintenant la petite flèche de métal beaucoup plus loin ; mais c'est qu'il a tiré bien des journées pour tendre son arc. Je m'exerçais donc à retrouver dans le choc de la balle jusqu'au coup de marteau du forgeron. Et j’appliquais toujours la formule de mécanique, évidente pour l'arc, mais déjà assez cachée pour le fusil, c'est que la machine ne restitue jamais que le travail musculaire, sans y rien ajouter. C'est ici que les objections se montrent, parce que l'imagination nous tire plus fortement que jamais à croire qu'il y a une vertu propre dans la poudre, qui ajoute quelque chose au travail humain.

Ici est le point difficile. Il est connu qu'une poudre ne rend en chaleur, c'est à dire en force explosive, que la chaleur qu'on y a concentrée en quelque sorte en la fabriquant. Mais l'homme ne fait pas le charbon ; il le trouve dans les forêts ; de même l'homme trouve le pétrole. C'est en cela que le fusil, et aussi l'avion, dont le moteur n’est qu'un fusil composé, différent de l'arc d'Ulysse. Et, même dans le bateau d'Ulysse, la force du vent était toute trouvée. Je n'allais pas soutenir, certes, que le secours du vent, qui remplace dix rameurs, ne dépassait point par ses effets la somme de travaux du charpentier qui avait construit la barque, de la fileuse, du tisserand et du cordier. Toutefois je ne crus pas que j'aurais perdu mon temps si seulement j'arrivais à voir, à côté du tranquille pilote au gouvernail, une foule d'hommes invisibles qui poussaient la barque.

16 août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

1926 CCP IX, 1, « Quel la machine restitue du travail humain »

144 (CXLIV)

Il y a quelque chose de plus étonnant, dans un orchestre, que l'homme aux timbales, et c'est l'homme au tambour, chargé aussi communément de la grosse caisse, des cymbales, et de la cloche du monastère. C'est un homme qui s'ennuie continuellement et qui ne se trompe jamais. Vous lui voyez presque toujours le genre d'embonpoint des gens qui bâillent ordinairement sans ouvrir la bouche. Hippocrate explique que, par ce mouvement naturel ainsi contrarié, le diaphragme se trouve refoulé vers le bas, en même temps que l'homme qui bâille ainsi avale de l'air, comme font les grenouilles ; d'où une dyspepsie que les modernes ont appelée canonicale. L'homme au tambour est donc assis au plus haut de l'orchestre comme un chanoine à vêpres, et ne s'étonne de rien tant que le sublime musical s'exprime par des sons seulement. Mais dès qu'il voit les deux harpistes qui commencent à frotter de leur pouce toutes les cordes hautes, ce qui indique le passage à la couleur, si j’en crois les critiques, alors il saisit ses armes, ouvre sur le chef un regard intelligent, et loge son bruit dans le temps avec une précision mécanique, ce qui signifie combat, victoire, ou fête populaire, ou bien troupeaux de vaches et prière du soir, selon l'instrument choisi.

Il m'est arrivé, comme à beaucoup, d'être rassasié de sublime[[207]](#footnote-208), et d'observer ce petit monde si exactement gouverné. J'ai toujours remarqué que tout ce qui est bruit rythmé est soumis à une discipline véritablement militaire, alors que les sons se promènent assez souvent hors de leur juste chemin. Les cors sont célèbres sous ce rapport, mais il ne faudrait pas oublier les flûtes, les clarinettes et les bassons ; il[[208]](#footnote-209) arrive même que Nos Seigneurs les violons[[209]](#footnote-210) ajoutent quelque chose aux hardiesses harmoniques ; mais l'homme au tambour ne se trompe jamais ; et le chef, quand il ouvre les bras, déchaîne toujours son bruit à point nommé, comme un homme qui décharge du bois.

**[**Il est sain de penser que le principal d’une marche triomphale consiste dans ce bruit de pas si bien imité et si puissant sur l’imagination ; l’orchestre est tout entier subordonné à la percussion, et cela est juste. Mais aussi la percussion est militairement soumise à l’homme qui tient la baguette et qui est une des puissances incontestées du monde humain. Nos sentiments, nos émotions sont marqués par des pas de foule ; la destinée n’a point de meilleur symbole.**][[210]](#footnote-211)**

Quels sont les goûts et les préférences de l'homme au tambour ? Tient-il pour les classiques ou pour les modernes, pour l'harmonie ou pour la mélodie, pour la fête russe ou pour la fête espagnole ? Je suppose qu'il juge de tout cela d'après la partie de tambour. Peut-être s’amuse-t-il du chef d'orchestre. Mais trop souvent sans doute il l'a vu mâcher de la gomme, faire signe aux cuivres de sa main roulée en cornet, secouer les trémolos du bout de sa baguette, et finalement montrer l'orchestre au public comme pour dire : « Que ferais-je sans eux ? » Ce sont produits américains ; on ne vend plus que cela. Et quelquefois je me demandais si tous ces musiciens d'orchestre aiment beaucoup la musique. Il me semble que, s'ils l'aimaient, ils mourraient tous à la fleur de l'âge. Je me souviens d'un premier violon, qui avait joué son solo à peu près comme on prend un purgatif, et qui se levait aux applaudissements[[211]](#footnote-212), de l'air d'un homme qui va manquer son train de minuit quinze. Mais la vraie musique s'arrange de tout, et même de l'orchestre. **[**Je faisais allusion au bruit des harpes frottées, qui n’est pas plus musical que le bruit des cymbales ; notre plus grand effet de musique consiste donc en des coups frappés. Comment la mélodie se pose dans ce tumulte, comment les violons se sauvent du cataclysme, c’est sans doute cela qui intéresse le musicien dans ce bruit, et il faut reconnaître que cette musique sauvée du bruit fait un étrange drame. Ce qu’il en résulte pour l’harmonie, la mélodie et l’orchestration, on voudrait le savoir et peut-être est-ce trop difficile. Assez heureux je suis d’avoir découvert dans la musique quelque chose de sauvage et de fort. L’homme au tambour a cent fois raison de se prendre au sérieux.**][[212]](#footnote-213)**

17 août 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 21, « Bruits »

1939 PAE XXXIII, « L’homme au tambour »

145

Je vois, en tête d'une chronique, le nom d'Octave Feuillet ; je lis du coin de l'œil ; je vois que le journaliste fait un maigre éloge du romancier, et je soupçonne même qu'il ne l'a guère lu. Voilà un auteur oublié. Quand j'étais petit, je voyais Paul de Kock en toutes les mains. Plus tard je lus les romans d'Octave Feuillet parmi d'autres livres poudreux que je trouvai au fond d'une armoire. C'était de même force, il me semble, que Georges Ohnet. Jules Lemaître se moquait de l'un et de l'autre ; mais on ne lira pas longtemps Jules Lemaître. L'Humanité[[213]](#footnote-214) rejette aux ténèbres extérieures, pêle-mêle, l’écrivain médiocre et le critique qui l’a jugé tel.

Ce qu'il y a de miraculeux en Platon, c'est qu'il ne nous manque pas une seule de ses œuvres. Tous les dialogues qu'un Grec d'Alexandrie pouvait lire, nous les avons. Exemple unique. Pourtant on peut parier que les copistes et ceux qui payaient les copistes n'étaient pas plus clairvoyants que vous et moi ; nous sommes donc infaillibles, d'une certaine manière. Ce qui n'empêche pas que j'aie acheté et lu Maupassant, et vous de même. Cet auteur est oublié aussi, ou va l'être, et c'est justice. Flaubert descend dans les limbes ; en remontera-t-il ? Je n'en jurerais pas. Je voyais, il n'y a pas longtemps, sur les trottoirs de la rue Bonaparte, des troupeaux de Carthaginois avec des boucliers de carton, et de bonnes filles de même style ; c'étaient nos peintres et leurs modèles qui s'en allaient danser. Je pensais à *Salammbô*, qui n'est, je crois bien, qu'une mascarade aussi. Sur le point d'écrire ce que je pense de *Madame* *Bovary* , je m'arrête. Je la relis par devoir ; à chaque fois elle descend un peu ; je n'y puis rien. J'ai relu cinquante fois *Le Lys*, *La Chartreuse*, *Le Rouge et le Noir* ; ces œuvres ne s'usent point ; tout le plaisir qu'elles m'ont donné revient autour d'elles comme une parure. Il est vrai que j'ai beaucoup lu aussi *Les Mousquetaires* et *La Reine Margot* ; mais alors en courant, car je n'y cherche qu'une apparence. Je lis et relis sans fatigue les récits de Kipling. *L’Île au Trésor*, de Stevenson, est presque écrite dans ma mémoire. Je fais ces aveux pour qu'on entende bien que je suis un liseur de bon appétit ; autant dire que je ne donnerais pas mon goût personnel comme règle ; et, autant que je sais, nul n'est bon juge, ni pour les romans, ni pour la musique, ni pour la peinture, ni pour aucun genre d'œuvres. Mais, pris ensemble, les hommes sont de bons juges.

Pourquoi ? Sans doute par cette bonne foi étonnante qu'ils font voir en leurs jugements. Car il est faible de dire qu'ils consultent d'abord le voisin. C'est vrai en un sens ; chacun est en quête de ce qui est bon à lire, car personne n'entreprend de tout lire. J'entends souvent des conversations sur ce sujet-là, et j'admire deux choses[[214]](#footnote-215) ; d'abord à quel point le liseur aime à espérer quelque chose de beau[[215]](#footnote-216) ; et aussi comme celui qui a lu est heureux de louer s'il peut louer. Les envieux mis à part, et je ne pourrais pas en citer un, la disposition commune à l'égard des œuvres est une sorte d'impartialité favorable, en sorte qu'un seul jugement favorable doit finalement courir d'homme en homme, les émouvoir tous, et faire avec le temps une rumeur de gloire. Une œuvre n'a donc pas à se défendre, en somme, si ce n'est contre une gloire trop lourde[[216]](#footnote-217), qu'elle ne peut porter. Le lecteur est généreux ; il distribue par préjugé à n'importe quel écrivain un capital suffisant. Bref, les seules erreurs que l’on connaisse, dans le monde littéraire, consistent en des éloges excessifs ; et cette condition, si l'on y pense bien, n'est pas de nature à rassurer un auteur.

18 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921 (CXLV)

1923 PE 13, « Le lecteur »

1934 LIT LXVII

146

On ne lit plus les *Provinciales*, mais on lit certainement les *Pensées*. Je ne pense pas ici au professeur ni à l'étudiant, qui lisent par état, mais bien au Liseur, animal non apprivoisé et dont les mœurs sont mal connues. La librairie[[217]](#footnote-218) témoigne là-dessus indirectement ; vous trouvez partout une édition des *Pensées* de Pascal, conforme aux plus récents travaux, et délivrée de ces notes qui nous remettent à l'école. Mais qui se plaît à cette brutale philosophie ? Quelque catholique qui a peur de l'enfer ? Cela je ne le crois point du tout. Bien plutôt ce genre de catholique qui est commun chez nous, et que je veux appeler Libre Penseur[[218]](#footnote-219). Avec ou sans la messe. Cette foule de solitaires couvre une grande étendue de pays.

Au juste, quoi ? Une pensée intrépide. Un mépris assuré de toutes les Importances. Un Jugement Dernier[[219]](#footnote-220) sur tout, où les rois sont aussi nus qu'à leur naissance. Le jésuite ne souffre point cette manière, et il est plaisant d'apercevoir que la querelle des *Provinciales*, que l'on croit oubliée, revient[[220]](#footnote-221) par le dessous. Il ne manque pas de jésuites sans messe ; et le fond du jésuite est en ceci qu'il y a des choses qu'il ne faut point dire, et que le mieux est donc de n'y point penser. Le jésuite sans messe fait sa prière aux hommes compétents, ornant le préfet, l'académicien, le général et le ministre de cette suave perfection que l'on revêt en même temps que le costume. D'où un échange d'académiques sourires. Ah ! qu'il est doux d'être jésuite l Sur ce propos somnifère, Pascal entre au jeu et vous réveille tous ces gens-là. « Je tirerai, dit-il, mon bonnet à toutes les puissances, comme vous faites. Mais comprenons pourquoi. Je veux bien être esclave, mais je ne veux pas être sot. Il faut un médecin pour mourir ; et si je ne choisis pas de médecin à diplôme, me voilà livré aux guérisseurs et sorciers, qui se battront autour de ma carcasse. Comme en politique, où il y a moins à craindre d'un sot, qui règne par droit de naissance, que d'un millier de demi-habiles qui se battraient pour la couronne. En ce sens ce qui est établi est juste, et je salue ce qui est établi. Mais sans respect. Mon bonnet, oui ; mon respect, non ».

Jésuites consternés. On ne peut point mettre en prison un homme qui obéit. Pourquoi dire ces vérités amères ? Puisqu'il faut saluer, n'est-il pas plus simple de respecter ? La politesse fait tous les jours ce miracle de faire entrer le respect par l'ouverture du geste, et de le pousser jusqu'au derrière de la tête. Prière, c'est politesse. Abêtissez-vous, oui ; mais ne le dites pas, et d'abord ne le pensez pas, toute l'expérience vise là. Ce Pascal est impie et sacrilège ; profondément impie et sacrilège. Voyez comme sa pensée prend force en son derrière de tête. Mais cela même il ne faut point le dire, car on lirait ce nouveau Lucifer, bien nommé Porte-Lumière. Éteignons-nous, et administrons.

J'ai rencontré de ces demi-jésuites qui pensent encore trop, et qui veulent, pour le Roi accusé, plaider la sottise. « C'est un pauvre homme, vanité seulement. Que voulez-vous qu'il ait fait » ? Mais, mon cher demi-jésuite, il ne faut pas le dire, car aucun homme ne s'arrange d'une moitié de pensée. Et lui, aussitôt, travaille à s'éteindre, et cherche le jeu de cartes. Cette lâcheté est le seul mal humain peut-être. Le seul qui soit de conséquence. J'aime ces prolétaires qui veulent donner aux choses leur vrai nom. Remarquez qu'il y a des jésuites par là aussi, et surtout un bon nombre de demi-jésuites qui voudraient s'enfermer en leur demi-pensée. Mais, qui pense seulement une chose, il pense tout. Et quant aux extrêmes jugeurs, on ne m'ôtera point de l'esprit qu'ils seraient invincibles, s'ils prenaient le parti d'obéir ; au lieu qu'en la révolte je vois revenir l'ordre invincible, et le chapeau sur un bâton qu'il faut adorer. Nous tournons sur place, et Pascal est loin en avant.

19 août 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921 (CXLVI)

1924 *PSC* XLV, « Encore Pascal »

CXLVII

La peur de l'enfer est une maladie qui a disparu de nos pays, comme la lèpre. J'ai eu bien peur du diable quand j'étais petit, parce que je prenais sérieusement les lieux communs de l'éloquence ecclésiastique. Mais quand je sentis que ni mes parents, ni leurs amis, ni les prêtres eux-mêmes n'avaient réellement peur de l’enfer, je fus bientôt délivré. Ces peurs, qui n'ont point d'objet dans l'expérience, ne peuvent naître que par contagion. Il n'y a pas encore bien longtemps, une éclipse ou une comète jetaient l'effroi partout ; aujourd'hui les hommes les plus ignorants considèrent ces choses en spectateurs. Les éclipses, il est vrai, sont annoncées et se produisent à l'heure dite ; mais[[221]](#footnote-222) une comète nouvelle n'étonnerait pas plus ; c'est que l'on voit partout un grand nombre d'hommes qui ne sont point troublés par de tels événements. L'indifférence se prend du voisin, comme la peur elle-même. Un raisonnement bien fort se joint ici à l'imitation ; dès qu'un homme qui n'est pas fou se montre tranquille, qu'ai-je à craindre ?

Au sujet de la vie future, il ne faudrait point se hâter de dire que personne n'y croit plus. Mais en tous, il me semble, cette espérance est purifiée de peur. L'idée la plus puissante aujourd'hui, chez les catholiques sincères, c'est que nos meilleures affections ne sont pas rompues par la mort ; c'est que l'on a des raisons d'espérer un autre genre d'existence, où tout ce qui est bon sera délivré, où tout ce qui est mal sera oublié ; ainsi un ordre plus juste apparaîtra entre les hommes, par l'effacement des fausses grandeurs ; et, comme celui qui a vécu de vanité perdra tout, de même celui qui s'est soutenu par justice et charité, non sans luttes, jouira en paix de ce bonheur qu'il a toujours désiré par-dessus tout. Les timides, les méconnus, les dévoués apparaîtront dans la lumière ; et, à côté d'eux, les ambitieux, les violents, les tyrans de toute espèce feront pauvre figure. Et comme il n'y a point d'ambitieux, de violent, de tyran, sinon en apparence et pour le voisin, comme chacun a toujours au fond de lui-même une belle espérance, mais qu'il n'arrive pas toujours à porter, ceux qui pensent à la justice éternelle sont en cela plutôt consolés qu'effrayés. Au fond c'est toujours l'amour de la justice qui porte la foi ; et le méchant, s'il existe un méchant absolument, est justement un homme qui ne peut point croire. La peur de l'enfer ne serait donc jamais de foi, mais toujours[[222]](#footnote-223) de croyance, et d'après les causes extérieures, comme sont toutes les peurs superstitieuses, de revenants, de Korrigans, de lavandières. Le diable a subi le même sort que toutes les apparitions. Les hommes les plus instruits y portent aussitôt leur méthode d'observer. Chacun sait, au moins par ouï-dire, qu'il y a des perceptions trompeuses, et des illusions que l'on explique par la fabrique du corps humain. [L’astronome sait par une continuelle expérience qu’il faut vaincre les apparences. Copernic a redressé l’esprit humain en demandant qu’on renonce à croire que les apparences célestes sont vraies. Cet assouplissement de l’esprit est le grand fait des temps modernes. On sait que rien ne se montre comme il est.][[223]](#footnote-224) Personne chez nous ne croit plus que les images du rêve correspondent à des objets véritables. La guerre même, autant que j'ai vu, n'a point fait revivre le diable et ses cornes. Et les plus sincères croyants, en cet enfer terrestre, ne formaient jamais qu'une grande espérance.

20 Août 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°21, 27 août 1921

1938 PSR XVIII, « La peur du diable »

Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

CXLVIIl

La guerre nous tient dans un cercle. Un Allemand qui se fixe­rait en France serait bientôt Français, par la puissance de la langue, des mœurs, des lieux. Mais la perspective d'une guerre l'arrête et le trouble ; il est déchiré entre ses deux patries ; il ne veut point servir en armes pour la nouvelle contre l'ancienne ; il ne veut point avoir un frère, un beau-frère, un cousin, un neveu dans l'autre camp. Le voilà donc installé chez nous comme un étranger, suspect à tous ; on voit déjà en lui un espion, toujours d'après l'idée d'une guerre probable et préparée des deux côtés. La coupure entre les deux peuples, le fossé d'inimitié se trouve marqué justement là où devrait se faire la fusion et réconciliation réelle. Cet exilé vit donc avec sa patrie absente ; il se trouve exclu de la vie publique dans le lieu où sont ses intérêts ; il est soumis à un régime d'exception ; il le sait ; il le veut. État violent, et secret, ce qui est pire. Le mouvement de la population et de l’émigration est biologique ; nul n'y peut rien. Supposons une infiltration d'étran­gers par centaines de mille, et d'étrangers qui restent étrangers, le problème Silésien peut se poser en Champagne. Ainsi la guerre se montre, mais elle est moins effet que cause ; c'est parce qu'elle se montrait d'abord que les difficultés s'élèvent. Si les pensées étaient occu­pées de bonne entente, d'association, d'échanges fructueux, et non point de guerre, le fleuve humain coulerait lentement du continent vers nos rivages, comme il a toujours fait, et les Français ne craindraient nullement de devenir Allemands par cette force du nombre, évi­demment invincible ; au contraire les immigrants Allemands devien­draient Français. La France a toujours dû sa nature propre à de tels mélanges ; et je crois que toujours la géographie vaincra l'histoire.

Au sujet des provinces disputées, même remarque. Car, à ne con­sidérer que le régime de Paix, on ne voit point qu'un pays s'enri­chisse par l'annexion d'un territoire. Je vois bien de nouveaux contribuables, mais il n'est plus question, en notre temps, de lever tri­but sur les populations sans leur rendre en services publics l'équiva­lent de ce qu'elles paient. Un État n’est pas un commerçant ; ses bénéfices d'administration sont naturellement nuls ; ils doivent l'être. Ainsi quand on dit que la nation acquiert des mines précieu­ses, ou de riches terres à blé, ou de beaux vignobles, on ne dit rien de clair ; ce sont des individus qui possèdent ces choses, et qui en tirent profits ou pertes selon leur talent. Au reste rien ne m'em­pêche d'avoir des biens en Allemagne, rien n'empêche un Allemand d'en avoir chez nous. Mais c'est toujours la perspective d'une guerre qui donne un sens à l'ambition conquérante. Le blé, le fer, le charbon sont alors des munitions de guerre, que l'on veut tenir dans l'enceinte fortifiée. Tous ces débats sur des provinces se font en vue d'un siège à soutenir. Si une paix réelle est présupposée, il est assez clair que l'excédent du charbon étranger est à nous pour notre argent, comme notre excédent de vin et de fruits est à lui pour son argent. Mais si la menace de guerre est présupposée, le char­bon est une arme, le fer est une arme, le blé est une arme. Ainsi, dans ces discussions qui veulent avoir pour fin la Paix, l'état de Paix est continuellement nié, l'état de Guerre est continuellement affirmé et rappelé. Mais si l'on voulait la paix d'abord, et par énergique préjugé, presque tous les débats entre nations seraient plus aisés à terminer, et quelques-uns même sans intérêt et sans matière. Et c'est la peur, encore ici, qui fait presque tout le danger. Qui osera ? Qui rompra le cercle ?

21 août 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

1926 CCP I, 5, « Le fossé d’inimitié »

1939 SM1, XXXI, « L’esprit guerrier n’est pas convoitise »

CXLIX

Un juge imperturbable et retiré du monde me disait hier : « À quel âge est-ce qu'un auteur commence à se répéter ? Cela ne tarde guère, il me semble ». Ce juge, qui a passé, comme la salamandre, dans le chaud et le froid des années et du malheur, et qui mourra pauvre, n'a jamais montré la plus petite pointe d'envie ni aucune indulgence. C'est l'effet d'une nature bâtie selon l'architecture, pour le vent et la pluie ; mais c'est l'effet aussi d'études picturales poussées assez loin, et du reste abandonnées sans regrets. J'aime cette sévérité d'atelier, aux yeux de qui la facilité du jeune âge compte juste autant que les grâces d'un petit chat, et qui dit à l'apprenti, après qu'il a travaillé dix ans : « Cette fois, c'est très bien, mais ce n'est encore rien ». Ici est l'homme en son chantier, inflexible et bon. Attentif et regardant loin, comme un bâtisseur de cathédrales. Il ne laissera point passer la pierre gélive ; il ne consolera point celui qui l'a apportée et ornée ; mais d'un coup de marteau il fera tomber cette apparence. Qui n'a point trouvé ce genre de Maître, je le plains ; car, s'il faut qu'on soit ce genre de Maître pour soi-même, c'est trop difficile peut-être.

Je ne sais pas bien ce que c'est que l'envie ; et sans doute ce n'est rien, ce n'est qu'une apparence. Il n'est même pas nécessaire de frapper dessus, ni possible ; au regard direct, elle se dissout. Qu'est-ce qu'envie de richesse ? C'est vouloir posséder sans gagner. C'est vouloir et ne pas vouloir. Qui veut réellement la richesse, il s'engage en des travaux difficiles, où certainement il la trouvera. S'il a envié d'abord ceux qui sont plus avancés que lui dans ce chemin, cela ne dure pas longtemps. Il a à peine commencé à se faire un chemin qu'il juge aussitôt des moyens en même temps que de la fin ; il sait ce que coûte l'argent ; il ne l'en aime que mieux. Il commence alors à l'aimer par les peines et les victoires : il n'a plus maintenant de rivaux ; ceux qui l'emportent sur lui sont des maîtres et des modèles. Et toutes les fois qu'il fera une faute, il aura encore plaisir à la marquer, à la juger, au lieu d'en accuser la mauvaise fortune. La chance est le dieu des sots.

Il n'y a de chance qu'aux yeux de l'envie, et cette pensée des envieux manque tellement de consistance qu'il n'y a que la paresse qui lui conserve une espèce de forme, comme fait le sommeil pour les songes. L'envieux veut penser qu'il y a de bonnes places que l'on obtient par l'amitié, sans travail, sans savoir, sans expérience, sans services rendus, et il veut s'irriter de ce qu'un autre les obtient, et non pas lui. La vérité est que les bonnes places ne manquent point ; ce sont plutôt les hommes qui manquent ; je dis les hommes préparés, qui puissent les prendre ; et ce sont les seuls qui osent les prendre. J'ai surpris dans les envieux un refus de vou­loir, avec une ivresse de désirer. Je croirais même assez que, dans ce monde humain, le succès devance souvent le mérite ; et les hommes que j’ai vus arriver se trouvent souvent en avoir un peu trop lourd sur les bras. La gloire se moque, prenez-y garde, et souvent couronne un singe. Homme de lettres, tu tiens la critique, ou la librairie ; eh bien qu'en fais-tu ? Tu .as bien pris ce fortin, mais les réserves manquent ; et le vrai artiste, assis dans les lieux bas sur sa riche provision, observe en curieux cet homme de guerre qui n'a point de troupes. Un sage, prophète de ce qu'il voit, disait d'un homme trop connu : « Raté arrivé ».

22 août 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

CL

•

La méthode des migrations fut la première contre la famine ; mais c'étaient maux sur maux. Ces multitudes errantes et misérables apportèrent toujours des pestes ; avec cela ils jetaient l'alarme et toutes les violences dans les contrées plus heureuses. Le pire était peut-être que les champs abandonnés après un été sans pluie retournaient à l'état de déserts. Il est connu que des terrains déboisés par la culture ne peuvent rester fertiles sans le labourage et l'ensemencement. Les pluies d'hiver, quand elles tombent sur un sol dur et non travaillé, ruissellent en entraînant l'humus, en laissant les cailloux et le sable, comme chacun peut voir en quelques minutes sur ses plates-bandes, s'il arrose sans précaution. C'est ainsi que les pluies, au lieu de fertiliser, stérilisent, dès que le laboureur manque. Il n'y a que la forêt qui puisse, après de longues années, refaire l'humus nourricier. J'ai lu que ces singuliers effets, par lesquels s'expliquent peut-être les sables d'Afrique, ont été observés dans les plaines les plus fertiles de la Russie. Les peuples s'enracinent difficilement en ces terres inconstantes ; et peut-être ont-ils encore les mœurs, les dieux et les pensées des migrateurs, comme on voit en Tolstoï et en Gorki .

La méthode moderne contre la famine est tout à fait autre ; ce sont les produits qui émigrent. Mais il faut des routes commodes pour les produits, au lieu que les affamés s'en vont à travers les plaines, et sans doute par mille sentiers et en ordre dispersé ; ce piétinement stérilise aussi. On dit que l'herbe ne poussait plus où les chevaux d'Attila avaient passé. Je n'ai bien compris cet effet par les vraies causes que devant les vallées sous Verdun, transfor­mées en lacs de boue par les charrois et les passages. Par contraste j'ai mieux saisi la beauté de nos routes, bordées de gazon, ombra­gées d'arbres, terre foulée et sonore à côté de la terre ameublie, divisée, aérée, qui produit le blé, l'avoine et la luzerne ; ici la charrue et la herse effacent les pas ; la glèbe brune boit la pluie et le soleil ; ici, en ces mottes légères et poreuses, se font les échanges chimiques ; ici le Soleil engendre les hommes par un détour, leurs passions, leurs idées et leurs temples. La route produit d'autres moissons ; le bruyant trafic y fait entendre tout le jour ses roule­ments de charrettes et ses claquements de fouet. Migration du blé et du fourrage ; hommes qui toujours s'en vont, hommes de la route. Ce fleuve du trafic arrose aussi les champs ; le paysan reste ; les autres pays le viennent trouver.

Ceux qui veulent fonder la Géographie Humaine, science belle et neuve, devront considérer ces deux migrations d'hommes et de choses, dont l'une a remplacé l'autre, et les routes d'invasion, larges, boueuses et piétinées, que remplaceront les routes de ravitaillement, étroites et dures, et surtout la voie ferrée noire, sortant du tunnel vulcanique, courant le long du fleuve et fendant les moissons. Les blés mûrs et les grasses prairies bordent les cailloux charbonneux. Ici sont les fécondes différences. Cette bruyante machine qui enroule sa fumée autour des peupliers assure la paix des champs. Selon les caprices des saisons elle emporte et rapporte. Il n'y a plus qu'une chance pour toute la terre ; ils ne se peut plus que le blé pourrisse ici et manque là ; aussitôt le trafic, par ses mille voies et ses mille routes, apporte et emporte, selon l'excès et le défaut, sans se tromper jamais, comme l'eau suit la pente. Heureux commerçants, partout bien venus ; heureux rouliers, partout bien reçus. Apportant, en même temps que les choses qui manquent, des récits d'autres pays, quelque idée des autres mœurs, des autres dieux, de toutes ces variétés et oppositions qui fertilisent les pensées aussi. Si pauvres que nous soyons, nous ferions couler aussitôt le fleuve nourricier vers nos frères de Russie, si de grandes voies de trafic bordaient leurs champs. Où les chemins manquent, l'Humanité manque. Ce n'est pas par hasard que la guerre nous est venue de ce peuple sans routes.

23 Août 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

151 (CLI)

Le ciment armé ne donne rien de beau ; ce n'est qu'un plâtre durable. Pourtant[[224]](#footnote-225) si quelque matière obéit à l'idée, c'est bien celle-là. Un palais peut exister d'abord en idée, puis en des­sins et plans sur le papier ; des dessins et plans on passera au moule en creux ; on dressera le moule ; on coulera la maison par parties ; il n'est point de courbes, de corniches, de moulures qu'on ne puisse tenter par ce moyen ; le fer servira de squelette et permettra d'oser tout. Pourquoi est-on assuré d'avance qu'un tel palais sera laid ?

J'insiste sur un paradoxe étonnant. On se sent fort ici, quoique sans preuve. Un homme de goût, qui aura passé trente ans de sa vie à contempler les belles formes de l'architecture, est tout à fait inca­pable d'inventer une belle forme, qu'il tourne son crayon comme il voudra. Or il y a des centaines d'églises de village dont toutes les formes sont belles. Même la tourelle où est logé l'escalier fait orne­ment. D'où l'on viendrait à copier toujours. Mais voici quelque chose qui est encore plus étonnant. Si l'on copie en ciment armé le plus beau des modèles, la copie sera laide. Vous résistez ; vous dites que je n'en puis rien savoir. Mais[[225]](#footnote-226) les œuvres nous instruisent assez. Le fer forgé est beau ; la fonte est laide. Les ornements fondus qui sont sous l'appui-main de nos fenêtres sont copiés sur de bons modèles, et tous laids. Il y manque la marque de l'artisan, la marque du travail et de l'invention ensemble. Peut-être faudrait-il dire que le beau est toujours de rencontre, et qu'il est reconnu après qu'il est fait. Même d'un chandelier de cuivre[[226]](#footnote-227) vous vous détournez, si vous aper­cevez seulement la ligne du moule, les petites soufflures, enfin les marques de la reproduction mécanique.

On appelle didactique un poème dans lequel il est évident que l'idée existait avant la forme que le poète lui a donnée. Il a fait miracle, pourtant, logeant l'idée dans l'étroite mesure, et la bornant par la rime à point nommé. Mais le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers. Il faut que la rime soit raison. Il faut que l'on sente que l’écrivain n'aurait point tourné par là s'il avait écrit en prose, et que la belle rime a apporté avec elle l'image brillante, que rien n'expliquerait, que rien même ne justifierait sans la nécessité de rimer. Miracle toujours sensible à l'oreille du lecteur ; miracle renouvelé. La même chose se remarque dans la belle prose, comme je voyais hier en Chateaubriand ; ce que l'on appelle le trait, en Pascal aussi, en Montesquieu aussi, c'est quelque chose qui n'est pas dans l'idée, mais qui convient à l'idée, qui l'éclaire ou qui l'achève, et de façon que l'on sente qu'il n'aurait pas été trouvé si ce qui précède n'avait été écrit d'abord ; c'est l'heureux coup de marteau, qui étonne l'artisan lui-même.

Claudel a dit quelque chose, sur les cathédrales, qui vaut bien qu'on lise *l’Annonce faite à Marie*, quoique je ne voie rien à com­prendre dans ce drame. Son naïf architecte de cathédrales dit bien qu'il ne s'en forme aucune idée d'avance ; mais il se met dedans, et il construit comme on construit ; c'est la pierre d'attente qui donne l'idée. Comme il est clair que Shakespeare ne préméditait rien que de mettre en scène l'aventure d'Hamlet, vengeur de son père. C'est par les rencontres d'improvisation qu'il est grand ; mais aussi la matière résistait. Un acteur petit ou grand, gras ou maigre, des fleu­rets au magasin d'accessoires, un bel escrimeur à montrer, des comiques à employer dans la pièce tragique, un figurant par hasard ivre, une actrice qui chante bien, voilà des pierres de toute forme. **[**Et je vois très bien le dramaturge réel exécutant avec les moyens du bord, comme le peintre peint avec les couleurs qu’il a. Il en résulte une sorte d’effet de nature que rien ne peut remplacer. Au **contraire][[227]](#footnote-228)**  nos dramaturges ont d'abord une idée et des personnages ; d'où ces tragé­dies en ciment armé.

24 août 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 10, « Matière et forme »

1939 PAE XXXIV, « Matière et forme »

CLII

Un peu de catholicisme ne nuit pas. Un lecteur inconnu reprend cette étrange pensée dans mes propos[[228]](#footnote-229), voulant com­prendre que je cherche après tant d'autres un peu de poésie dans la religion, afin de réchauffer l'esprit positif, un peu abstrait et froid. Ce n'est point faux radicalement, mais ce serait une manière extérieure encore de rattacher le passé au présent. Mon lecteur, et tous ceux qui veulent méditer utilement là-dessus, feront bien de repasser, selon les idées de Comte, l'ensemble de l'histoire humaine, mais en surmontant cette conception, elle-même métaphysique, qu'il y a des idées d'imagination sans aucune vérité, et dont le cœur ne peut se passer. Peut-être Comte a-t-il encore cédé à un préjugé puissant, quoique purement négatif, quand il a voulu loger le sentiment dans le derrière de la tête. Sentiment est pressentiment de raison ; raison est sentiment développé. Le cœur n'a rien perdu. Les dieux sont nos métaphores, et nos métaphores sont nos pensées. Un ami précieux et assez bourru a bien voulu me dire, il y a peut-être dix ans, que j'étais, plutôt que toute autre chose, une espèce de poète. Il se peut. Lisant Chateaubriand ces temps-ci, j'étais forcé de me reconnaître comme un fils indigne de cet homme-là. Mais si je ne fais pas sonner mes phrases comme le bûcheron sa hache, ainsi qu'il fait, je vise à débrouiller mieux que lui cet amour triste qui le portait toujours en arrière. Le temps a passé depuis lui, et ce n'est point le Catholicisme[[229]](#footnote-230) qui a développé la vérité du Catholicisme. Com­prendre c'est toujours dépasser ; le temps nous y aide, mais il faut aider aussi le temps.

Il faut penser sur des exemples, sans quoi cet immense sujet engloutira nos faibles voiles. L’Église a réalisé le catéchisme pour tous et la société internationale des esprits. Cette audacieuse entre­prise dépassait de loin ce que Socrate et Marc-Aurèle pouvaient espérer. Le moindre esclave, le fils d'un serf ou d'un bohémien errant avait les mêmes droits que d'autres à lire et à entendre dans le Livre Universel. L'Esprit éternel était finalement juge de tous les rois et de toutes les puissances. La maison commune s'élevait au­-dessus des échoppes artisanes, et la puissance n'y était reçue fratern­ellement que sous la condition d'être juste. Les valeurs s'ordonnaient comme il était convenable ; l'ordre humain se montrait. Mais les for­ces reprirent cette province nouvelle. Je me souviens qu'au petit collège de curés où j'ai commencé mes études, il y avait une inégalité choquante entre les riches et les pauvres. C'est au lycée seulement, et chez les incrédules, que j'ai retrouvé l'égalité catholique. Le trésor ne s'est pas perdu ; il a changé de mains.

Et le catéchisme non plus ne s'est pas perdu ; il s'est conservé et enrichi de toute science et de toute doctrine. L'idée de l'esprit universel a trouvé son corps, sa force et ses preuves ; toute démonstration est une preuve de l'esprit universel ; tout fait est une preuve de l'esprit universel, car aucune perception ne vaut que par l’universel assentiment ; les rêves et les visions, les dieux eux-mêmes sont des perceptions individuelles, mêlées de nos humeurs, non accordées encore aux perceptions de nos frères les hommes. C'est selon un admirable pressentiment que les temples, lieux des prodiges, effacèrent les prodiges et firent l'union des esprits par leur masse solide et ordonnée, où les perspectives, les symétries et les ressemblances ramenaient les différentes vues à un seul objet. D'où l'on vint à épeler la grande forêt de l'expérience réelle ; chacun[[230]](#footnote-231) de sa place témoignant pour tous. Mais où cette Science maintenant ? Où cette Fraternité ? Où cette Paix promise ? Hors du temple. L'Évangile, en cette dernière guerre, fut bravé par les prêtres ; et le grand pasteur ne sut rien faire de cette puissance qu'il veut avoir sur les esprits rebelles. Le *Te Deum* fut chanté dans la maison commune. Insulte à l'Église Universelle, insulte à la communion des hommes, dans le temple même. Mais, hors du temple, malédiction sur tous les violents, absolution sur tous ceux qui ont payé de leur vie. Par qui ? Par l'Église muette, formée aux arts et aux sciences. [Église mêlée aux foules, faite de tous ceux qui ont eu communication de raison, et par qui l’esprit universel devait s’étendre et se manifester. Ainsi se formait l’universelle amitié ; l’Église positive est pleine d’amis qui s’ignorent. C’est cette Église qui a excommunié la guerre. C’est là que l’ancienne Église a répandu ses forces spirituelles ; la religion vit sous la forme de l’irréligion.][[231]](#footnote-232) D'où il ne faut point dire[[232]](#footnote-233) que l'autre Église est morte. Frappez sur son tom­beau, il est vide.

25 août 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

1924 *PSC* XL, « L’universel »

1938 PSR XIX, « L’esprit universel »

153

Un cheval est une machine qui rend évidemment plus de tra­vail qu’on ne lui en fournit. Comptez les soins de capture, ou les soins d’élevage, et la fabrication de la bride, du mors, de la selle, comptez même la culture des prairies, il est clair que le cavalier tient en main, modère et dirige une force explosive qui dépasse de loin ses travaux passés et présents ; un cheval pousse au soleil, en quelque sorte, comme l'herbe dont il se nourrit. Le cava­lier, d'un mouvement de doigt, fait tourner le puissant animal. Ce n'est plus ici comme dans l'arc d'Ulysse, où l'archer retrouve tout au plus l'effort de ses bras. La puissance du cheval existe, et il est bien aisé de la soumettre en faisant agir la douleur, par le mors et l'éperon ; mais ces faibles travaux peuvent devenir eux-mêmes inu­tiles ; il suffira d’un mot.

Le bateau n'obéit point à la parole, quoique les hommes aient longtemps cru que la parole était bonne à tout. Le bateau n'obéit point non plus à la douleur, et il ne sert point de le fouetter, quoi­que les hommes aient longtemps cru qu'il y avait, en ces machines ailées, une espèce d'âme, favorable ou non, et que l'on pouvait flé­chir ou disposer par des offrandes. Le bateau obéit au vent et au flot selon sa forme ; mais l'homme a construit cette machine de façon que la forme en fût aisément modifiable, modifiable dans l'air par la manœuvre des voiles, modifiable dans l'eau par le jeu du gou­vernail ; et c'est en combinant ces deux changements de forme que le pilote tire parti de tout vent. Comptez les travaux passés, le mât, les cordages, la coque, l'étoupe et le goudron ; comptez les coups de hache, de marteau et de rabot ; ajoutez-y le travail présent, travail du gouvernail, qui est de science plutôt que de muscles, travail des cordages et des voiles, souvent pénible ; même en comptant ce que l'on oublie d'ordinaire, on trouvera que l'homme gagne encore sur le travail qu'il ferait avec des rames, de même qu'il gagne en se ser­vant de rames sur le travail qu'il ferait avec ses mains.

Il y a donc des machines qui rendent plus de travail qu'on ne leur en fournit, et c'est là-dessus que nous fondons nos espérances. Folles espérances. La machine à vapeur, qui fut l'outil universel pen­dant le XIXe siècle, exige déjà une somme de travaux importante, depuis la mine de charbon et la mine de fer jusqu'à l'atelier d'ajustage, en passant par le haut fourneau, la forge et la salle de dessin. Puis­sance énorme, mais qui coûte déjà assez cher. Un moteur à explo­sions est plus léger et plus maniable ; je crois qu'il coûte déjà beau­coup plus de travaux, quoique peut-être la différence entre les travaux invisibles et le travail visible soit encore à notre avantage. Je dis peut-être. Pour l'avion, j'ai le sentiment que nous perdons à chaque vol, c'est-à-dire que la puissance utile est finalement au-dessous de tous les travaux musculaires qu'elle suppose depuis la mine et l'usine ; ce ne serait même plus l'arc d'Ulysse, qui rend ce qu'on lui donne.

Sans aller jusqu'à cette conclusion, que beaucoup jugeront forcée, on doit décider qu'à mesure que nous perfectionnons nos machines, la troupe des hommes invisibles qui les font mouvoir augmente par rapport à l'effet utile. Et comme l'homme n'est payé de son travail que par les effets, il faut dire que le travail humain est de moins en moins rémunéré. Voilà la vie chère saisie en sa cause principale, et peut-être en son unique cause.

26 août 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

1926 CCP IX, 3, « Bonnes et mauvaises machines »

CLIV

L’idée d'écrire une histoire de la Grande Guerre à l'usage des écoliers m'est souvent venue. Il est clair que les lieux com­muns de la Tour Pointue, maintenant rejetés de tous, vont trouver asile dans les classes ; ainsi, dans vingt ans, les petits Français liront comme une Bible des sottises depuis longtemps oubliées. De quoi il est ridicule de se plaindre, si l'on n'a rien de mieux à pro­poser. Il faut donc faire vite, être juste, se délivrer de toute passion, ne point décider légèrement sur ce qui est incertain, et enfin plaire. En tout cela je ne vois point de difficulté grave.

Considérant d'abord la suite des évènements, je vois qu'elle est assez connue pour le principal. Nos vaines attaques vers l'est, la marche tournante de l'ennemi par le nord, le repli vers la Seine, l'arrêt sur la Marne, voilà des mouvements de masses qui sont main­tenant assez bien connus. Il n'est pas difficile, en suivant les histo­riens officiels, de conduire le récit jusqu'à la fin sans s'exposer à aucune erreur importante.

Il faudra aussi de vives couleurs sur ce dessin. À quoi suffiront quelques tableaux de batailles, qui feront voir par leur succession comment les soldats ont appris à se battre. L'assaut, la contre-atta­que, le barrage roulant, la préparation d'artillerie, le repli élastique, la surprise, la poche, la charnière, la liaison, la relève, la course des renforts, l'infiltration, sont choses dont il faut parler avec préci­sion, sans aucun préjugé de doctrine. Il n'est pas contesté que les chefs n'arrivèrent pas, en général, à prévoir les événements d'impor­tance ni à pousser bien loin leurs projets ; en revanche l'institution militaire fut remarquable par l'organisation, ce qui permit aux trou­pes de conformer leurs mouvements à la nécessité immédiate. Par où se verra le vrai rôle des chefs, sans qu'on pense seulement à faire justice des grossières flatteries qui ont cours ; elles tomberont d’elles-mêmes.

Je voudrais aussi des descriptions précises de l'armement. Les enfants seront curieux de savoir ce que c'est que batterie, réglage, soixante-quinze, cent cinquante-cinq, deux cent dix, mitrailleuses, lance-­flammes, nappe de gaz ; et puisqu'ils liront avidement tout ce qui concerne ces choses, il vaut mieux qu'ils les sachent selon une méca­nique correcte. À cette occasion je traiterais des morts, des blessures, des mutilations, des ambulances et des agonies sans rien voiler ; on peut vouloir la guerre, mais il faut alors savoir ce qu'on veut.

D'appréciations sur les causes et sur les fins de la guerre, soit chez les ennemis, soit chez les alliés, soit chez nous, je serais sobre. Il faudrait ici fuir jusqu'à l'apparence du pamphlet, mais plutôt relire Tacite, et voir comme il sait bien, au sujet des motifs, rassem­bler l'opinion des uns et des autres, sans vouloir décider. C'est un fait que tous les gouvernements ont lavé leurs mains de ce sang ; c'est un fait que ces opinions officielles n'ont pas obtenu créance auprès de tous. Il suffirait de reproduire fidèlement les opinions permises et les opinions défendues, en disant que les unes furent permises et les autres défendues, quelques-unes poursuivies et punies. C'est travail de peintre. Par exemple dire comment Romain Rolland éleva la voix, par qui il fut approuvé, par qui blâmé, et sommairement les raisons des uns et des autres.

Sur les atrocités, amplement et impartialement. Mais amplement aussi sur ce qui apparaît d'Humanité noble et belle, en ces terribles années. Traits d'audace, de courage, de patience. Preuves des senti­ments chevaleresques et de la charité humaine. Enfin le meilleur et le pire ensemble, de façon qu'en détournant nos petits lecteurs de trop de confiance, nous ne les jetions pas pour cela dans le désespoir. Qu’ils soient au spectacle, non au prêche.

27 Août 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°22, 3 septembre 1921

1939 SM1, XXXII, « Écrire l’histoire de la guerre »

Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

155 (CLV)

Goethe est fils d'Août. Je ne puis mépriser tout à fait l'antique idée qui veut faire dépendre la destinée de chaque homme de la situation astronomique qui a dominé ses[[233]](#footnote-234) premières heures. Il est aussi sot de rejeter que d'accepter ces anticipations, qui furent sans doute les premières pensées humaines ; il faut que toute erreur trouve sa place parmi les vérités. Il est assez clair[[234]](#footnote-235) qu'un enfant qui commence par s'étendre et s'étaler à la chaleur de l'été n'aura pas les mêmes dispositions ni les mêmes sentiments que l'enfant qui grandit d'abord sous le manteau de la cheminée ; ce dernier sera un vrai fils des hommes, et s'attachera plutôt au problème humain, du sommeil, du feu, des gardiens, de la justice ; le premier sera plutôt un fils du ciel, ami des vents migrateurs et des eaux libres ; et s'ils sont poètes, ce seront deux poètes. Mais ces différences sont tressées avec tant d'autres dans la nature de chacun, que le préjugé astrologique doit rester à l'état métaphorique, et suspendu sur nos pensées comme ce ciel même, qui laisse tout à expliquer dans sa clarté impénétrable. Il faut serrer de plus près le puissant individu. Toutefois de ce téméraire départ jusqu'à la soupe aux cailloux, qui occupa l'esprit de Gœthe adolescent, il y a un chemin lumineux.

On sait que des cailloux de silex, traités par l'alcool comme fit Gœthe, ou seulement refroidis brusquement dans l'eau, présentent la silice sous la forme d'une gelée transparente. Gœthe raconte, en ses mémoires, qu'il médita intrépidement là-dessus, pensant avoir trouvé, en cette forme d'apparence animale, la terre vierge des alchimistes ; mais[[235]](#footnote-236) vainement il essaya tous les réactifs qu'il put imaginer sur cette amorphe gelée ; il ne put d'aucune façon, dit-il, faire passer cette prétendue terre vierge à l'état de mère. Seulement, par cette idée aventureuse, il fut jeté dans des recherches de minéralogie qui l'occupèrent toute sa vie. D'où l'on peut se faire quelque opinion de ce que c'est qu'une idée vierge et mère. Car le sentiment poétique, à partir du moindre objet, ferme un cercle immense qui va du ciel aux enfers, et le penseur ne cesse plus d'aimer comme son propre être cette unité métaphorique. Qui ne commence par finir ne sait plus commencer. **[**Si l’on ne se met à l’école des poètes, on ne peut comprendre ce qu’il y a de vaste, de pénétrant et d’inspiré dans la simple observation. Chacun peut remarquer la même puissance dans Platon. C’est pourquoi je ne puis croire**][[236]](#footnote-237)** que l'âme voyageuse de Platon soit fille de Novembre. Ses rêves d'enfant, dont il fit pensée, l'ont porté loin en avant de nous. En Gœthe[[237]](#footnote-238) je retrouve ce précieux mouvement par lequel le poète termine d'abord ses pensées, comme d'un coup de filet où la nature entière est prise. De là cette ampleur des moindres poèmes, et, en revanche, cette poésie des moindres pensées. Comme des arches de pont ; mille troupeaux, richesses humaines, passions, passeront dessous et dessus ; mais le pont est jeté d'abord, sans qu'on ait égard au détail de ces choses.

Idées vierges, parées d'une beauté prophétique. Après la certitude préliminaire, le doute créateur. Il vient, par l'abus d'une mécanique expérience, des époques où l'on veut dire qu'il y a des idées fausses ; un caillou n'est plus alors qu'un caillou ; une chose n'est plus qu'elle-même ; ce vrai abstrait n'est qu'un peu de sable dans les mains, Mais[[238]](#footnote-239), lorsqu'il naît un Gœthe, tout recommence, et de nouveau I'Astrologie éclaire l'Astronomie. Hegel peut venir après Gœthe, et tant d'autres, qui auront appris de nouveau à penser d'après l'anticipation poétique **[**; ce n’est que renouer l’antique histoire où l’on voit que les premiers physiciens étaient des poètes. D’un mouvement naturel, ils se portaient à la pensée initiale ; ils s’établirent dans la contemplation lyrique**][[239]](#footnote-240)**. Pour douter[[240]](#footnote-241) il faut d'abord être sûr ; il faut donc que le beau précède le vrai. C'est ce qui est rassemblé dans l'antique légende où l'on voit que les pierres se rangeaient d'elles-mêmes en murailles,[[241]](#footnote-242) palais et temples, aux sons de la lyre.

28 août 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 31, « La soupe de cailloux »

1939 PAE XXXV, « La soupe de cailloux »

CLVI

Un homme, après un an de mariage, partit pour la guerre. Après trois ans, regardant de son exil, il disait : « J'ai épousé une femme que je ne connais pas ». Comte a analysé selon la rigueur positive les relations et sentiments qui se développent dans le groupe familial ; mais il reste à dire. Hegel, plutôt poète, et à l'allemande, dit que l'union des époux n'est réalisée que dans l'enfant. Il n'y a point communément de parenté, ni de convenance, ni de ressemblance entre un homme et une femme que l'aveugle amour a joints. Ce qui se produit d'abord, c'est plutôt une opposition, par ce désir de mélange, toujours plus ou moins trompé ; car une nature vivante se développe seulement d'après sa loi interne, cherchant le régime d'équilibre qui est sa perfection propre ; quand elle fléchit et se déforme, elle revient toujours ; toute expérience l'affirme et la montre. L'harmonie des différences ne se trouve point au niveau de l'humeur biologique. La politesse, qui y contribue tant, manque toujours trop dans les mariages. La profonde culture est rare ; elle est le fruit du temps. Par ces causes l'union va bientôt à la séparation ; contre quoi le serment est une bonne précaution ; mais il n'y a point de magie qui puisse mélanger l'eau et l'huile.

Les liens de parenté sont bien plus forts. Ici la nature soutient le serment. Entre la mère et l'enfant l'union est d'abord intime ; la séparation, après cette vie rigoureusement commune, n'est jamais que d'apparence ; l'amour maternel est le plus éminent des sentiments égoïstes, ou, pour dire autrement, le plus énergique des sentiments altruistes, comme Comte l'a montré ; et cette parenté, qui occupe aussitôt toute la place, est en même temps contagieuse, par cette nature mélangée qui renvoie à chacun des époux sa propre image, inséparable de celle de l'autre. Le divorce ne peut pas se faire dans l'enfant ; c'est en lui que les époux se voient unis et entrelacés, au-delà de leur vie, et dans cette autre vie qui part d'un pas rapide, et qui ramène choses et gens à elle-même par sa force de croissance. L'enfant se joue des différences et digère le couple.

Ici est le véritable commencement. Ici se forment d'impérieux sentiments, car l'enfant ne peut pas choisir entre son père et sa mère. Quels que soient les effets d'une guerre privée, la réconciliation est toujours faite, et présente, et vivante en cet enfant. Il est vrai aussi, et il faut toujours dire, que la nature ne suffit à rien en notre difficile existence. Aristote, le prince des philosophes, dit comme en passant que tout amour est aisément tyrannique. Parole à méditer. Partout où est logé quelque grand amour, il faut attendre quelque grande colère. **[**Car l’amour nie le droit, et compte comme néant ce qu’il reçoit au regard de ce qu’on lui refuse ; ainsi par sa nature il guette l’offense ; d’où l’on peut prévoir des moments difficiles, dès que le jeu des sentiments n’est pas assez soutenu, contenu, orné.**][[242]](#footnote-243)** Une famille sans travaux, sans coopérateurs, sans amis, sans les mille liens de politesse qui disciplinent l'humeur, est toujours livrée aux aventures. Du moins, par l'enfant, elle atteint son être biologique. Et même, par l'enfant qui grandit, encore mieux par la société des enfants, une politesse intérieure s'établit naturellement. L'enfant imite et grossit les fautes, car la ressemblance profonde soutient l'imitation ; aussi n'est-il point possible que les parents élèvent l'enfant passablement s'ils ne s'élèvent en même temps eux-mêmes. **[**Jusque dans le détail, on voit que l’enfant apprend à respecter son père par l’exemple de la mère, et surtout à aimer sa mère par l’exemple du père. La contagion des sentiments ne cesse jamais d’agir dans l’existence familiale, créant des êtres que l’étranger ignore, et qui sont d’abord imaginaires, tel un père sans défauts. Ces êtres imaginaires n’en agiront pas moins comme régulateurs des mœurs et des caractères. C’est pourquoi hors des liens de famille ‘homme n’est pas tout à fait homme.**][[243]](#footnote-244)**

L'École[[244]](#footnote-245) réagit ici, par une voie détournée. Car l'enfant y trouve une autre discipline, et une humanité moins charnelle. Il en rapporte quelque chose en son petit sac de cuir ; il arrive que les cahiers et les livres fassent entrer dans la maison de famille un autre genre de sérieux, et d'abord le précieux silence. Il est même dans l'ordre que les parents se remettent à l'étude, et, revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé, trouvent justement ce qui leur convient. L'école est un cours d'adultes pour les parents. Qui voudra développer ce grand sujet, de l'éducation des parents par leurs enfants ?

29 août 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

1927 EH1 (9), « Famille »

1938 EH2, « Famille »

CLVII

C’est d'un homme tout à fait vulgaire, et qui ne connaît point les affaires, de rejeter la sentence de l'arbitre par la raison qu'elle n'est pas celle qu'il espérait. « Il est vrai, dit-il, que Ï ai remis ma cause au jugement de l'arbitre ; mais c'est que je croyais que mon bon droit lui serait aussi évident qu'il l'est pour moi-même ». Et le voilà qui reprend les mêmes arguments, avec cette obstination des plaideurs, qui n'admettent point que l'autre thèse soit seulement soutenable. Je fus très frappé, étant encore presque enfant, d'entendre un grand oncle à moi, homme sage et modéré à l'ordinaire, et qui plaidait pour une servitude d'eau ; problèmes ardus comme on sait, où le droit montre plus d'une apparence. À tout essai de discussion il s'emportait et frappait sur la table : « Je dis que c' t' iaue-là est à moi ». Il en perdait le sommeil. Or je n'entendais rien au procès, et peut-être personne n'y entendait rien ; mais le son de la voix par lui-même me donnait de la honte. J'en ai gardé de ne rien dire jamais, même seul et parlant à mon bonnet, quand mon intérêt est en débat. Les hommes ne savent pas assez combien le son de leur propre voix excite leurs passions ; surtout ils ne savent pas comme leur cri est laid alors aux oreilles. Tout ce qu'il y a de guerre au monde vient sans doute de ce que la pudeur n'est pas enseignée. Au reste, le laid annonce le malheur ; et il faut attendre le pire, soit dans le privé, soit dans le public, si l'on s'avise de se faire juge en sa propre cause.

Ceux qui font ordinairement des affaires ne vivraient pas· vieux s'ils se jetaient ainsi par la porte de l'indignation et de l'obstination, toujours ouverte, et d'accès facile. Mais au contraire ils s'en détournent, et de bonne foi font serment de s'en rapporter à l'arbitre. Ce serment, pour un homme ferme, termine tout ; il se trouve déjà délivré des passions ; il n'a plus à se dire, en se retournant dans son lit : « Vais-je céder ? Vais-je trahir le droit en cette juste cause qui est la mienne ? » Mais il attend désormais la décision de l'arbitre comme on attend la pluie ou le soleil. En pleine vue de la nécessité extérieure, les passions se calment. L'homme privé y gagne de retrouver le sommeil, et ainsi la clairvoyance dont il a besoin pour ses autres affaires. Les nations y gagneraient bien plus ; car l’insomnie d'une nation c'est armement et bientôt guerre ; folles dépenses de toute façon ; c'est alors qu'il est cent fois vrai de dire que la sentence arbitrale la plus défavorable coûte bien moins que la revendication armée.

Les peuples n'en sont pas encore à cette sagesse. Ils pensent fortement leur droit au lieu de penser la paix. L'idée ruineuse est ici que la sentence de l'arbitre doit être juste ; il faudrait arriver à penser seulement qu'elle est sentence, chose jugée, état stable, paix. Que l'opinion soit finalement juge de tout, je le veux ; nous serons délivrés des intérêts de quelques-uns ; mais nous ne serons nullement délivrés par là de nos propres passions. Le citoyen de notre temps porte le monde, comme Atlas ; c'est trop lourd ; il faut qu'il apprenne à jeter du lest, et d'abord à ne point vouloir la justice avant la paix, puisque la guerre enferme toute l'injustice possible. Donc ne pas faire tourner une frontière autour de chaque Polonais et de chaque Allemand ; ce genre de justice n'est point possible ; il faut savoir s'en priver. Et, en toute chose, se priver aussi de prévoir pour cinquante ans, quand les fins renards de politique ne savent pas prévoir seulement pour un mois. Tous les raisonnements qu'on lit sur les lointaines conséquences de tel arrangement Silésien me paraissent puérils. Enfin je voudrais que chaque citoyen tînt un peu son jugement en bride. Ceux qui sont morts à la Grande Guerre, comptant qu'elle serait la dernière des guerres, quelle leçon pour eux, s'ils nous voyaient !

30 Août 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

1939 SM1, XXXIII, « De la modération »

CLVlll

Quand je revins de la guerre, je rencontrai un ami à moi, autrefois modeste, et qui, après un court entretien sans nuances, me dit avec un air d'importance incroyable : « Quelles que soient tes opinions, je suis persuadé que tu ne diras que ce qu'il faut dire ». Or ce garçon, de cœur affectueux, n'a jamais que je sache formé aucune idée sur rien. Il est singulier que ceux qui n'ont rien à dire soient les seuls à savoir ce qu'il faut dire. Je lui ai bien pardonné cette impertinence ; mais savoir s'il me l'a pardonnée, car il n'est tout de même point sot.

Qui oserait conseiller ? Chacun, pendant l'immense Événement, occupait une certaine place, et de là voyait quelque chose, et pensait comme il pouvait. Que chacun dise donc ce qu'il a vu et ce qu'il a pensé. Où donc celui qui a fait le tour de la Chose ? Où donc celui qui en a vu les parties selon la juste proportion ? Mais tous ces Importants savent tout juste répéter ces ombres d'idées que la police a rendues obligatoires pendant tant de mois. J'ai souvenir d'un autre Important, officier interprète, et décoré de la Croix de Guerre, comme vous pensez bien. Il revenait de Berne, où il se partageait entre l'information et la propagande. « Admirable périscope, disait-il, pour voir de loin ». Or il me répéta tous les lieux communs de Paris. Cet homme a cru que la Grèce était fidèle, que le Bulgare nous aimait, que la Roumanie vaincrait, que les Soviets dureraient six mois au plus. Il a dit toujours ce qu'il fallait dire, et, pire, il a pensé ce qu'il disait ; car c'est un homme honnête et qui ne trahirait point sa pensée, non pas même pour trente deniers or ; seulement il la change gratis, pour plaire seulement. Voilà nos bien pensants et nos Mentors. Quelquefois, étant aux armées, et voyant de larges blancs sur tous les journaux, je me demandais comment l’on trouvait assez d'hommes pour le triste métier de Censeur ; car on n'y pouvait mettre des illettrés, et il n'y a que quarante Académiciens. Mais je vois maintenant pulluler cette espèce.

Il y a peu de jours, j'entendais quelque directeur de Revue qui disait à un malheureux écrivain : « Mon cher, vos opinions sont les miennes, mais ma Revue est lue principalement à l'étranger ; il y a des choses que nous pouvons dire entre Français, et que l'étranger ne comprendrait pas ». De tels discours ont une apparence de modération et même de sagesse. Et, comme disait un homme modeste, ces gens graves ont l'art de nous ramener à l'âge de deux ans. Au surplus, dès que je me mets en cause, je n'ai point tant d’assurance qu'ils ont d'importance, car il me semble que nul ne peut mesurer la réelle valeur de ce qu'il écrit. Du moins je sais admirer. Je sais tenir en leur juste place le géant Tolstoï et le nigaud d'Attaché ou de Secrétaire qui se permet d'en rire. « Ainsi, me disais-je, nous voilà bien placés, pour juger humainement, si n'importe quel Suédois, Espagnol, Argentin, Cubain ou Roumain décide de ce que Romain Rolland doit ou ne doit pas penser, de ce qu'il doit dire ou ne pas dire ». Ce monologue me fit sentir le feu de la honte, et je compris mieux dans quel misérable esclavage nous tomberons peut-être, par trop de bonté. Oui j'admets toute pensée ; je donne à toute pensée un droit égal. Et la somme de ces pensées, quand elle se traduira en action, je veux la subir, et faire la guerre encore, si le nombre en décide ainsi. Mais que la pensée la plus libre, la plus éclairée et la plus vénérable se trouve exilée, encerclée, barrée de partout ; que la pensée commune, déjà assiégée par la médiocrité ambitieuse, soit encore privée de son âme et de sa lumière, à cela je dis non. L'indignation faisait le vers de Juvénal ; l'indignation trouvera du papier, de l'encre et des presses.

31 Août 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

1939 SM1, XXIV, « Tyrans d’opinion »

CLIX

La rencontre de Napoléon et du pape Pie VII est un grand moment, non point tant par les événements qui en résultèrent que par la signification légendaire de ces fortes images, où l'on voit les deux Puissances[[245]](#footnote-246) affrontées. Chateaubriand dit en ses *Mémoires* que le pape ne joua point tout le jeu. Il suit en idée les conséquences d'une excommunication où l'empereur aurait été expressément nommé. D'autres, en petit nombre, dans ce nouveau déchaînement des forces que nous avons vu, ont attendu aussi les foudres pontificales, seules capables peut-être d'imposer une Trêve de Dieu. On sait que le fanatisme catholique est souvent joint au fanatisme guerrier dans les mêmes hommes, tout au moins chez nous. Parmi ces hommes-là, combien s'en serait-il trouvé qui eussent humilié leur devoir de citoyen devant leur devoir de catholique ? Ils y sont tenus pourtant, et cela signifie pour nous que l'Humanité est au-dessus des patries. Mais cette grande idée a changé de camp ; elle n'est plus formée par les catholiques ; elle n'est plus reçue dans leurs temples ; elle est errante, pauvre, persécutée, comme les Apôtres autrefois. Crise redoutable ; interrègne spirituel. Quelque Chateaubriand de nos jours voudrait-il dire que le Pape, cette fois encore, n'a pas joué le jeu ? Et conclurons-nous, nous autres, qu'un pouvoir qui ne se montre point tout abdique ?

J'ai agité plus d'une fois cette· question en moi-même. Je n'y pouvais échapper quand je voyais les ministres catholiques plus ardents au massacre, plus enivrés de force que les militaires eux-mêmes. Et quand je lisais les instructions pontificales, toutes inflexibles sur les principes, je me disais que ces prêtres se trouvaient tous interdits et excommuniés par leurs sentiments mêmes ; mais nul n'en savait rien.

Sans considérer ce qui serait arrivé si on l'avait su, et qui aurait été sans doute de peu de conséquence, j'ai voulu réfléchir sur les conditions du Pouvoir Spirituel, qu'on le prenne en un pape, où peut-être il n'est plus qu'en image, ou bien dans quelque positiviste, dans quelque socialiste, dans quelque pacifiste, où ce pouvoir s'est peut-être réfugié. Ce pouvoir, par sa nature, juge seulement et ne condamne point ; le jugement dernier est laissé à Dieu ou à la conscience. La faute contre l'esprit est presque toujours cachée. Nul homme n'affirme la force nue, si ce n'est quelque criminel audacieux, en ses coups de main délibérés et préparés. Mais est-ce affirmation ? Nous voyons bien ses actions ; que savons-nous de sa pensée ? Le pouvoir catholique, d'après une forte tradition, le suivra jusqu'à l'échafaud, guettant quelque réveil de l'âme, ouvrant encore l'église, c'est à dire la communion humaine, à cet homme retranché. Par sa loi intérieure, donc, le Pouvoir Spirituel devait de ses foudres majeures frapper seulement les péchés d'esprit explicites, comme sacrilège et hérésie. Jeu funeste dans le fond, et qui devait ruiner l'institution tout entière, puisque l'esprit est par lui-même sacrilège et hérésie.

Que peut alors l'esprit juge, quand le crime de guerre est revêtu en chacun des plus beaux motifs ? Quand le combattant invoque le droit de l'innocent injustement attaqué, le progrès humain, la civilisation, et prend solennellement la Paix même comme fin de la guerre ? Le Pouvoir Spirituel, quel qu'il soit, ne peut supposer ici quelque profonde hypocrisie ; cette supposition est par elle-même injuste. Mais il doit se borner à rappeler, par toutes les raisons tirées de la nature humaine, l'incertitude des jugements, la puissance des illusions, surtout collectives, l’aveuglement propre aux passions, le violent contraste entre l'idéal qui est écrit sur les drapeaux et l'horrible action. Ce qui est convier chacun à un sévère examen de conscience, le laissant juge, ou laissant Dieu juge, ce qui est une autre manière de dire. Car où est notre pouvoir de choisir les coupables, quand la faute est de presque tous ? Qui n'a pas cédé à l'ivresse de plaire, de flatter, de menacer ? Faute de tous, et punition de tous par le jeu des effets, sévère, mais sans reproche. Et c'est ce que le Pape veut appeler la justice de Dieu. Doctrine non développée, mais en elle-même forte.

1er septembre 1921 (LP, PSR)

1924 *PSC* XLII, « Le pouvoir spirituel »

1938 PSR XX, « Le pouvoir spirituel »

CLX

Castor me dit : « À vos jeunes amis qui cherchent une bonne place, conseillez donc d'en chercher une mauvaise. La jeunesse ne sait rien : il faut l'instruire des choses humaines, car l'expérience vient toujours trop tard. Tous les hommes qui ont fait une grande fortune ont commencé par de mauvaises places, cela est connu ; mais on n'en tire point tout ce qu'on pourrait. On admire qu'ils soient parvenus si haut, comme si un misérable commencement était un obstacle ; au contraire c'est un trop beau commencement qui serait un obstacle. Suivez ceux dont on dit, à leurs vingt-cinq ans, qu'ils ont déjà une brillante situation ; ils en rabattront beaucoup, et n'auront appris qu'une amertume qui nuit dans toutes les affaires. En règle, une situation de belle apparence, et qui se laisse prendre d'entrée, c'est qu'elle fait eau ; les rats s'en sont sauvés. Défiez-vous d'un maître qui donne beaucoup d'argent pour peu de savoir ; à servir un prodigue on ne s'enrichit point. J'ai connu de jeunes ambitieux, qui cherchaient une bonne place ; maintenant ils sont vieux ; ils sont toujours ambitieux ; ils cherchent toujours une bonne place ».

« Vous me rappelez, lui dis-je, le premier argent que j'ai gagné ; j'avais trouvé un maître avare. Je fis de cet argent un vêtement complet, avec un gilet jaune, et je connus les succès mondains ; il y avait en ce temps-là, dans chaque province, une cousine de Musset qui tenait salon. Jeunesse passe richesse ».

« Les jeunes riches, dit Castor, font les vieux pauvres. Mais la jeunesse se prend aux sourires et aux politesses ; elle croit qu'on la paiera très cher seulement pour lui faire plaisir, et que l'argent coule, pour ceux qui ont une bonne chance, comme les fontaines de lait au pays de Cocagne, sans rien coûter à personne. Cependant les mauvaises places, qui sont les bonnes, restent à des hommes sans cervelle, qui n'en font rien. Un balayeur dans une banque, ou un portier, saura bientôt tout, s'il a de la tête. Un homme qui fait des paquets et qui les porte en saurait plus que le maître sur les affaires de la maison, s'il voulait la voir d’ensemble, et comme une chose à lui promise ; mais ceux qui ont ambition et jugement laissent ces précieuses places à des commis qui seront commis toute leur vie ; ainsi le commis apprend beaucoup de choses, mais sans former aucune idée au-delà de ses actions ; et nos ambitieux emploient plus de temps et de peine à chercher une bonne place qu'ils n'en dépenseraient à s'instruire dans la mauvaise ».

« Vous me faites penser, lui dis-je, à des commis de librairie que j’ai vu vieillir en leur mauvaise place, vendant dehors par tous les temps ; mais aussi ne leur demandez rien sur les livres qu'ils n'ont pas sous les yeux ».

« Il est clair, dit Castor, qu'un licencié qui commencerait par ce métier pénible serait bientôt en mesure d'instruire n'importe qui à la minute sur n'importe quel papier imprimé ; sans compter qu'il apprendrait en même temps cette partie du commerce qui se fait au bord de la rue ; c'est la plus importante et la plus cachée. Ne croyez point que je méprise un licencié ; tous les travaux se ressemblent ; c’est esprit et volonté qui cire un parquet ; c'est esprit et volonté qui apprend le latin ou l'hébreu. Je dirais même qu'un licencié balaiera mieux qu'un autre, s'il s'y met. La victoire du lettré ne fait point doute ; mais il faut qu'il combatte. Les illettrés sont seuls à marcher sur la route de la fortune ; quelques-uns arrivent ; et l'élite se prépare au gouvernement par trente années de thème latin. Double désordre ». Ainsi parla Castor.

2 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

CLXI

La Frivolité est un état fort sérieux. Ce n'est point la même chose que légèreté, ni qu'insouciance, ni qu'ignorance ; ce n'est point du tout naïveté. L'lngénu n'est nullement frivole ; au contraire il prend tout sérieusement et porte sa lanterne dans tous les coins. Le Frivole sait très bien où sont les mauvais coins, mais il s'en détourne. Qui n'a pas chanté dans la nuit pour se donner du courage ? C'est une manière d'éteindre tous les faibles bruits auxquels on ferait attention. J'ai entendu décrire un genre de peur qui détournait de porter les yeux soit vers la fenêtre obscure, soit même sur des ornements sculptés assez confus ; il y a de la sagesse à ne point considérer ce qui ne peut donner lieu qu'à des images fantastiques, et cette puissance de se détourner soi-même de certaines pensées redoutables est une partie du courage. Par exemple je ne jugeais point utile, à la guerre, de rechercher le spectacle des cadavres. On dit peut-être trop légèrement que l'habitude nous endurcit là-dessus ; je compterais plutôt sur quelque intérêt puissant, qui nous détourne de voir les choses sous un certain aspect ; par exemple un chirurgien ne voit pas une blessure comme nous la voyons ; c'est son champ d'action ; il y cherche et y aperçoit aussitôt des chemins et des prises. De même dans son champ de recherches le chiffonnier voit aussitôt une grande variété de choses, ayant presque toutes valeur, et seulement mélangées. Bref il n'y a peut-être point d'habitude hors du savoir-faire. Napoléon fuyait la vue des champs de bataille, afin de conserver, disait-il, la liberté de son jugement ; c'était un mal dont il ne voulait pas connaître le remède.

La Frivolité se montre ici, mais non pas sans mélange, car la volonté est continuellement occupée à d'autres actions. La Frivolité oisive donne une bien autre idée de la puissance de l'esprit. Ceux qui remâchent les mêmes pensées, tristes et sans issue pour eux, devraient prendre confiance par l'exemple des joueurs de bridge. Il suffit du moindre objet et de l'action la plus futile pour nous détourner. Et le principal effet de la politesse est d'effacer réellement de l'esprit ce qu'on s'interdit d'exprimer ; c'est pourquoi le sérieux est toujours contraire à la politesse ; et j'aperçois un nouveau sens de la terrible parole de Stendhal : « Tout bon raisonnement offense ». Ce qui me ferait dire que la Frivolité est moins légère et insouciante qu'on ne croit ; car elle surveille très exactement le sérieux à sa naissance, et le lit déjà dans le regard. Ici se développe l'art subtil de la conversation, et cet enjouement impérieux qui brouille les pistes. Je me suis longtemps demandé où se trouve la différence de l'anecdote et du fait ; car l'anecdote est souvent véritable, et conduirait loin ; mais la forme de l'anecdote est justement ce qui détourne. Ce n'est pas par hasard que le beau nom d'Esprit désigne aussi l'art des détourneurs ; c'est cacher un problème d'idées et montrer un problème de forme, sur quoi tous nos penseurs se jettent. Que les hommes soient raisonnables, cela n'avance pas encore beaucoup ; et les plus cultivés seront justement les plus habiles à nous voir venir et à se retrancher. La sottise serait moins redoutable.

3 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*,Première série, Première année, n°23, 10 septembre 1921

Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

CLXII

L'assassinat de l'homme d'état allemand n'éveillera chez nous aucune pensée fraternelle. La nouvelle république, mena­cée par le fanatisme de quelques-uns, ne sera pas saluée, acclamée, réconfortée par la nôtre. Il n'y faut pas compter. Il y aura de solitaires pensées, fugitives ; qu'est-ce qu'une pensée qui ne s'exprime point ? Le grand nombre restera les dents serrées, comme il est, cherchant et trouvant dans cet événement nouveau une rai­son encore de craindre et de menacer. Si la pensée française se ter­mine là, qu'y faire ?

Est-ce la pensée française ? Je ne le crois pas. Est-ce seulement une pensée ? Non. C'est plutôt une convulsion de plus, qui témoi­gne on ne sait pas de quoi. C'est imitation ; c'est presque politesse. Mais imitation de qui ? Politesse à qui ? Nul ne le sait. De tous à tous. On croirait voir un bataillon de chasseurs à pied qui porte les armes. Toute la pensée de chacun est dans le voisin. Cette pen­sée que nul ne forme et que tous adoptent, tombera à l'absurde. Bonapartisme sans Bonaparte.

La méthode de Napoléon était prompte et terrible contre les esprits dissidents. De là un prodigieux accord, fils de terreur, mais relevé aussi par le bonheur d'imiter. Ordre fragile. On sait com­ment l'empereur déchu se trouva aussitôt seul ou presque. Deux fois. On se réconciliait avec la force Cosaque. Cette inconstance mon­trait en clair l'inaptitude de la police à enseigner la morale. Nul n'est tenu envers la force si la force n'agit plus.

En notre temps, et sous la troisième république, nous avons vu un État anonyme et une police diffuse, qui agissaient par persuasion, et sans contrepoids. L'École, les discours publics, la presse prê­chèrent le nouvel évangile. L'individu ne trouvait pas plus[[246]](#footnote-247) d'appui en lui-même, contre la doctrine nationale, que dans ses plus bas inté­rêts ; choses qu'on n’avoue pas ; choses qui ne peuvent être prê­chées ; mauvais et faible appui en tout cas, car l'homme est géné­reux, et ne se contente jamais du mépris de lui-même. Et la pudeur, à défaut de conscience, donnait la forme de l'universel à la doctrine militaire qui fut, pendant quarante années, notre catéchisme. De là un fanatisme d'État.

Le centre de la culture individuelle, il y a un siècle, ce n'était point la Nation ni la Patrie. C'était pour la plupart la Religion ; dans les plus instruits, les Humanités tempéraient la Religion et même la rem­plaçaient. Entre les deux le conflit n'est jamais que d'accident ; selon l'une et l'autre doctrine, il est toujours proposé à l'homme d'être d'abord un homme, d'après les plus beaux modèles humains. Il n'importe pas beaucoup que les devoirs soient envers Dieu, envers l'Humain, ou envers soi-même ; ce sont des manières de dire. Tant que cette haute idée est présente et vivante, les devoirs de l'ordre politique restent nécessairement à un niveau inférieur ; c'est toujours rendre à César. César ne tient pas le fond des cœurs.

Notre enseignement laïque a pris, il me semble, un double carac­tère ; il s'est développé hors de la Religion et des Humanités ; ce qui résulta de beaucoup de causes, mais principalement peut-­être de la réunion des deux pouvoirs selon le plus pur esprit Bona­partiste. César a fait la classe pendant quarante ans, enseignant par-dessus tout ce que l'on doit à César. Le modèle du citoyen fut le sergent à brisques. Au premier mouvement des crosses, aussitôt citoyens, fonctionnaires et ministres prirent la position du garde à vous, d’où une raideur du corps politique, et une difficulté de vivre. Vient-il à l'idée de quelqu'un de faire le compte de ce que nous recevons de l'Allemagne et de ce que nous dépenserons pour l'obtenir ? Idée sacrilège. Chacun s'en tient aux réparations comme le sergent à sa théorie. Et si le mouvement est manqué, on le recom­mence.

4 Septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

1939 SM1, XXXV, « Rendre à César »

CLXIII

Je retrouve dans des papiers déjà anciens les statuts d'une asso­ciation de femmes « pour la paix et la liberté ». C'est courir deux lièvres. Il m'apparaît clairement que nous avons assez de liberté, et que nous avons trop peu de paix. Nos libertés sont main­tenant dans nos mœurs ; avec la paix imparfaite dont nous jouissons, elles nous ont toutes été rendues ; mais remarquez que la guerre les avait supprimées toutes. Allez donc tout droit au mal le plus grand.

Je soupçonne ici quelque détourneur, ou quelque détourneuse, qui a fait croire aux membres de cette Ligue que Ia Paix n'était pourtant pas le seul bien. « Nous voulons mieux ; nous voulons qu'il n'y ait plus sur la terre un seul homme ou une seule femme qui obéisse à des lois qu'il n'a point voulues ». Par cet ambitieux programme, les portes de la Guerre sont aussitôt de nouveau entrouvertes. Je pense à d'autres, qui veulent la Paix par le Droit, et au besoin le Droit par la Guerre. Prenez donc la Paix comme fin, tout simplement : le reste ira de soi.

Mais plutôt le Féminisme s'est encore glissé par là ; doctrine bavarde, abstraite et ridicule. Quoi ? Tant de discours encore sur la misérable condition des femmes ! Et cependant, aujourd'hui comme hier, les jeunes hommes sont soumis au plus humiliant esclavage. Nus comme des esclaves au marché, ils sont d'abord mesurés et pesés ; tâtés des pieds à la tête comme le bétail par des maquignons ; remis aux mains de chefs orgueilleux, envers qui subsiste le crime de lèse-majesté, qui enverront au bagne celui qui osera rire ou discuter, à la mort ceux qui feront seulement un geste de résis­tance. Oui, au plus bel âge, où l'on aime, où l'on passerait la vie à d'autres comme un flambeau, les voilà isolés de leurs mères et de leurs amours, dépouillés de pudeur, orgueilleux de débauche, fanfarons de cynisme, réduits aux ruses de l'esclave, complices de ce qu'il y a de pire. Pour finir, soumis au supplice chinois de la ter­reur, les meilleurs tués, mutilés ou empoisonnés, sans qu'il en résulte d'autre bien que le triomphe des lâches, qui de toutes ces misè­res font leur fortune, et la perspective d'une guerre nouvelle, fruit de celle-ci, d'un esclavage nouveau, fruit de celui-ci. Après cela l'homme qui revient de l'enfer humain entendra encore que les femmes sont bien à plaindre. Les hommes sont patients.

Je n'examine point si les femmes pouvaient exercer une action modératrice ; ce qui est grave, c'est qu'elles ne l'aient pas voulu. Je considère comme certain qu'un parlement formé pour moitié de fem­mes aurait acclamé la guerre comme a fait notre parlement masculin. Examinez autour de vous ; il y a des femmes, sur ce sujet-là, qui sont meilleures que les hommes, mais il y en a qui sont pires. On a vu des furies de tout âge. Le gros des femmes est comme le gros des hommes, riche d'intentions, faible dans les crises, prompt à se payer de mots. Comment alors les femmes, à se sentir seu­lement intactes en leurs membres, ne comprennent-elles pas qu'elles ont à se faire pardonner quelque chose ? Comment ne laissent­-elles pas des problèmes abstraits et réellement métaphysiques, qui ne touchent pas une femme sur mille, pour courir au secours de leurs petits ? Mais ici la trésorière, qui est une femme de sens, m'inter­rompt : « Avec ce beau programme, dit-elle, nous serons trente, comme nous fûmes ; oui nous serons trente, pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège ».

5 Septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

1939 SM1, XXXVI, « Opinions de femmes »

CLXIV

Que toute connaissance vienne de l'expérience, c'est ce que chacun accepte comme le dogme de notre temps. Je n'irai point contre. Toutefois je voudrais changer un peu l'axe de cette espèce d'axiome central, de façon à le faire tourner et travail­ler plus près de l'homme. J'aimerais mieux dire que toute connaissance réelle, quelle qu'en soit la nature, est expérience ; et j'entends par expérience la perception d'un objet réel, présent aux yeux et s'il se peut aux autres sens ; ainsi la pensée de l'algébriste c'est l'expérience de ses équations, que la vue explore, et dont le toucher transpose les termes par l'écriture. Je cite cet exemple parce qu'il étonnera ; mais essayez de comprendre que le plus vigoureux pen­seur serait réduit ici à s'arrêter ou à s'égarer, s'il ne réalisait ses con­ceptions en cet objet stable, sur lequel il exerce ensuite le contrôle de l'observation. Cette remarque étend fort loin l'expérience, par la considération de notre action, qui crée des objets comme cercle, parabole, logarithmes, auxquels nous ne sommes pas moins soumis que nous le sommes aux voyages de Vénus ; ainsi l'abstraction entre dans l'expérience.

Autre remarque, maintenant. L'enfant ne choisit pas ses objets. On peut penser que ce serait un immense avantage si l'enfant for­mait ses premières connaissances d'après ces objets simples, stables et qui ne trompent pas, comme sont beaucoup de choses de la nature extérieure ; mais il n'en est pas ainsi. La première expérience de l'enfant est celle d'une symbiose, ou vie commune, avec un organisme fort composé, siège de besoins, de désirs, d'émotions, de passions, d'idées ; et de là, venant au monde, il ne vient pas encore directement au monde, mais le père, la nourrice, le frère, le chien et d'autres objets capricieux forment d'abord son petit univers. C'est là qu'il apprend la prière et la menace, deux procédés magi­ques auxquels il confie d'abord ses espérances, et qui circonscrivent ses premières notions, lesquelles sont ainsi superstitieuses et en même temps religieuses, qu'on le veuille ou non. Il n'est pas d'objet dans la nature que l'on fasse se mouvoir et travailler par un signe seulement ; mais la mère cède à un sourire, et la nourrice obéit à un cri redoublé. L'enfant prend donc l'expérience du gouvernement avant toute autre ; il connaît la puissance des passions avant de soupçonner les strictes lois du travail ; il pense d'abord en roi. On voit que l'expérience extérieure trouvera la place occupée ; elle aura surtout à redresser. Une erreur chérie creuse la place de cha­que amère vérité.

Plus étonnant encore. Le premier travail porte nécessairement sur les signes ; l'enfant apprend sa langue d'abord, et, comme Aristote l'observait déjà, il essaie naturellement d'étendre le sens de ses premiers mots aussi loin qu'il le peut. Le mot Papa désigne son père et tous les hommes qu'il voit, le portrait de son père et d'autres portraits, la canne de son père et d'autres cannes. Lolo désigne le lait en Normandie. Lélé désigne l'eau en Bretagne. Un enfant m'apporta une des feuilles du platane qui faisait danser l'ombre et la lumière sur la terrasse, en disant : « Soleil. Soleil ». Ces faciles remarques recouvrent une idée difficile, ou du moins bien cachée, c'est que l'erreur, ici encore, marche la première. L'identité est d'abord connue, plus tard les différences ; et le langage conduit aussitôt le petit homme à un suprême abstrait, d'où il devra redescendre sous la pression de l'expérience et de l'ordre extérieur, tardifs instituteurs. D'où il suit que toutes nos conceptions, sans en excepter aucune, doivent porter la double marque de l'ordre humain et de l'abstraction préliminaire. Nos premières idées passent donc à l'état de métaphores, et en même temps le progrès de tout esprit se fait de l'abstrait au concret. C'est renverser la marmite de Locke, et la vôtre, mon cher Psychologue ; la vôtre aussi mon cher Pédagogue. Oh le bon bouillon de chez Alkan et de chez Delaplane, que voilà maintenant répandu par terre.

6 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

CLXV

C’est bien le Catholicisme[[247]](#footnote-248) qu'il faut réaliser. À quoi les prê­tres n'ont pas réussi, parce qu'ils en sont toujours à vouloir rallier les esprits sur des croyances fantastiques, et toujours par l'autorité, faute de démonstrations. Cette méthode arriérée n'a point précisément produit une masse de doux rêveurs, mais plutôt une masse de catholiques réellement incrédules, sans doctrine aucune, et revenus en vérité à une sorte de sauvagerie. L'humeur montre alors ses aigres fruits ; toute fureur fait preuve et vérité en ces esprits sans refuge.

Dans la doctrine Universelle ou Catholique, comme on voudra dire, je vois deux ordres, ordre de science et ordre de foi. Ordre de science qui étend son règne sur tous. Les uns y viennent par la recherche expérimentale, dont la mathématique ne doit jamais être séparée ; les autres par la pratique industrielle qui fait toucher de la main l'ordre naturel ; tous plus ou moins par le spectacle de cet accord qui s'établit spontanément dans la doctrine, par le spectacle aussi d'expériences, comme éclipse annoncée, télégraphie sans fil, et autres merveilles. Même parmi ceux qui ne savent pas bien, il n'y en a point qui puissent se refuser à cette commune croyance. Au reste, comme nul ne sait tout, l'autorité revient ici, mais avec cette diffé­rence que ceux qui ont autorité font profession de ne rien décider jamais que d'après la commune raison ; donc[[248]](#footnote-249) plus on examine ce corps de doctrine, mieux on le comprend. Cet accord universel, fondé d'abord sur la confiance, toujours[[249]](#footnote-250) confirmé par l'esprit d'exa­men, est le grand fait des temps modernes.

La Foi n'est pas pour cela sans objet. Il me semble qu'elle est détournée maintenant de ce qui est. Ce qui est, est d'abord objet de croyance, chacun prenant ses premières connaissances par ouï-dire. Mais la science seule découvre ce qui est. Dès que l'on veut savoir par soi-même comment est fait ce monde, comment sont faits les animaux et l'homme, il faut y aller voir, et emporter sa bous­sole, ses lunettes et sa règle à calculer. Constater, mesurer, prévoir, calculer, essayer, tel est le sommaire de toute recherche. Mais la Foi sans preuve, où est-elle ? Elle n'a point changé ; elle s'est purifiée et comme dégagée des croyances, qui sont tout à fait autre chose. La Foi d'un socialiste ne va nullement à affirmer ce qui est d'après une inspiration mystique, mais elle se rassemble toute à affirmer ce qui sera par volonté. La foi d'un pacifiste, de même. Et ce qui est n'est pas preuve. Ce qui est c'est la guerre et ses suites ; et ce qui sera par le jeu des forces mécaniques, et par le jeu des passions[[250]](#footnote-251) qui n'en sont que les images, n'est pas bien difficile à prévoir ; toujours injustice et guerre. Maintenant, que cet ordre soit modifiable par la Sagesse et la Bonne Volonté, voilà ce qui n'est point prouvé, et c’est pourtant ce que tout homme veut croire. Regardez bien ici ; ne vous laissez pas étourdir par les discours abstraits. Il n'est point d'homme qui ne croie qu'il dépend de lui de bien penser, d'être juste, de dominer l'humeur, la colère, la peur ; ou bien c'est un fou. Fou à proprement parler celui qui considère sa propre nature d'homme comme une méca­nique montée, se disant à lui-même : « Je pense ce que je pense, je fais ce que je fais, et je n'y peux rien ». Fou celui qui n'ose pas vouloir. Mais qui ose se changer lui-même un peu, et surmonter le premier mouvement comme la première apparence, il change un peu tout l'ordre humain. Le doute, faites-y attention, prouverait l'autre thèse ; car si l'on attend pour vouloir, aussitôt l'ordre méca­nique se réalise et jette aux yeux la preuve d'expérience, la mau­vaise preuve : « Qu'y pouvait-on ? Et qu'y peut-on ? » Nier ce genre de preuve, qui prouve seulement que l'on n'a pas voulu essayer, c'est justement l'objet de la Foi ; et le doute est déjà une faute ; c'est peut-être toute la faute. Cette lumière perce déjà de place en place à travers le nuage théologique.

7 Septembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

1924 *PSC* XXXIX, « Catholicisme"

1938 PSR XXI, « Catholicisme »

CLXVI

Parmi les machines ruineuses, l'Électricité mérite sans doute le premier rang. Il n'y a point d'esclave qui plaise mieux, par la propreté, le silence, la promptitude. Ce n'est pourtant toujours que l'arc d'Ulysse ; l'électricité ne rend que le travail qu'on lui fournit. Comme j'ai souvent dit, c'est une bonne courroie de transmission ; ce n'est rien de plus. Le vent et le torrent sont des fils du soleil, qui travaillent pour nous ; encore y faut-il un travail humain que nous ne devons jamais oublier quand nous faisons nos comptes. Mais l'électricité naturelle, qui murmurait si fort ces temps-ci dans le ciel, est présentement tout à fait inutilisable ; et l'on ne voit même pas le moyen de faire entrer dans les enroulements de nos transforma­teurs cette fille du ciel, quasi millionnaire en voltage et tout à fait pauvre en ampères. L'électricité que nous utilisons pour mouve­ment et lumière, nous la faisons toute ; c'est bien une courroie qui transporte le travail du moulin à eau, du moulin à vent, de la machine à vapeur, et avec beaucoup moins de perte qu'aucune courroie ne peut le faire.

Courroie très commode, mais difficile à fabriquer. Les machines électriques, les moteurs, les transformateurs enferment nécessaire­ment de longs enroulements de fils de cuivre, des isolants, des axes très bien centrés, toutes choses qui exigent des heures d'ajustage, sans compter la matière même, qu'on ne trouve point toute faite dans la nature. Combien de moteurs brûlés et d'isolants percés ! C'est un compte à faire, et qu'on ne fait pas souvent. Qui donc suppor­terait la vue d'un esclave portant une torche ? Qui donc monte­rait dans un tramway traîné par un attelage d'hommes ?

On dira que la pile électrique est mieux qu'une courroie. Je ne sais. Si l'on inventait des piles qui useraient du charbon ou du pétrole, nous pourrions dire que, ces corps riches en énergie étant tout trouvés, nos piles rendent plus que le travail d'extraction et de transport. Mais il se trouve que nos précieux combustibles refusent de se transformer en énergie électrique sans l’intermédiaire du mou­vement. La pile ne consomme que des produits du travail humain. Une pile consomme du zinc et de l'acide, choses qu'on ne trouve point dans la nature ; ce qu'on trouve dans la nature c'est cette sorte de terre composée qui est comme l'excrément de la pile, et où sont bien le zinc et l'acide, mais à l'état inerte ; il faut une métallurgie et une chimie pour les séparer de nouveau, avec travail musculaire et dépense de charbon ; et c'est ce travail même que la pile rendra, et encore avec perte, en consommant la zinc et l'acide, ou plutôt en les combinant en un produit inutilisable. C'est ainsi que ma montre, en ses mouvements, rend l'énergie que j'ai dépensée pour la remonter. Et même, dans la pile, le rendement est à ce point mauvais que, partout où vous voyez une pile, vous pouvez prononcer à coup sûr que là du travail humain est en grande partie perdu.

Où va ce discours ? Peut-être ne va-t-il nulle part. Les portes de l'Économique sont partout fermées ; tout y est caché. Toutefois, faisant le tour de cette prodigieuse machine, dont les rouages sont presque tous invisibles, je cherche d'où viendrait quelque parcelle de bien-être qui ne correspondrait pas à un travail humain. Je vois bien un excédent dans l'agriculture, où le soleil fait pour une bonne part les frais de cette chimie d'où viennent le pain, les fruits et le gigot de mouton. Je vois encore un excédent dans les machines les plus simples et les plus anciennes, comme le bateau à voiles, le moulin à eau. Je soupçonne qu'avec les inventions modernes l'excédent diminue, et qu' ainsi la journée de travail doit de moins en moins enrichir son homme. Les hommes, il est vrai, produisent beaucoup plus qu'autrefois ; mais je crois aussi qu'ils travaillent beaucoup plus. Où est le déficit ? Il porte naturellement sur le loisir, et les Beaux-Arts en souffrent, qui supposent le travail lent et d'innombrables essais. Riches de produits nous sommes, mais pauvres de temps.

8 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

CLXVII

Un violoniste célèbre, aujourd'hui retiré, et qui eut, entre beau­coup de signes éminents, le privilège de donner toujours la note juste, revenait d'Italie, où il s'était donné des vacances. Aux questions d'usage, s'il se portait bien, s'il était reposé et content, je l'entendis répondre de son air tranquille : « Cela va bien, merci. Je joue faux ». Ce mot me rappela les sévères leçons de mon maître d'escrime, qui, dans un art non moins difficile, avait saisi aussi les derniers secrets ; mais sa science elle-même le conservait en modestie. « Si je demeure, disait-il, quelques jours seulement sans travailler, c'est comme un voile qui descend devant mes yeux ; je puis ferrailler encore, et même toucher par aventure ; je devine, mais je ne vois plus. Si je reprends le travail d'âne, comme d'un enfant qui épèle, alors peu à peu le voile se lève, et je vois tout ce qui arrive de l'autre et tout ce qu'il faut faire, si vite que les épées tournent, aussi clair que je vous vois ».

Les vrais artistes sont guéris de vanité, et bien vite, car un éloge non mérité irrite plutôt. Mais il faut qu'ils soient guéris aussi de l'orgueil ; c'est le second moment de la puissance. Quelle est la dif­férence entre orgueil et vanité ? En ceci que le vaniteux se contente de signes menteurs, comme si on loue un auteur pour ce qu'il a copié d'un autre ; au lieu que l'orgueilleux se réjouit d'une puis­sance réelle, qui a donné ses preuves ou qui a fait ses œuvres. Et l'orgueil est toujours creux en ceci qu'il croit que la puissance, une fois qu'elle est acquise, se conserve d'elle-même. Par exemple un homme est vaniteux s'il porte avec plaisir les insignes du courage sans les avoir mérités ; un homme est orgueilleux s'il s'établit dans son courage cent fois prouvé comme dans un bien, considé­rant toujours ses actions passées, et voulant qu'elles suffisent. Et elles suffisent aux yeux des autres, qui attendent le courage de lui comme l'eau d'une source ; mais lui, après tant d'actions, il se retrouve toujours dépouillé et nu comme au jour de sa naissance, ayant de plus, comme charge et fonction, d'être désormais au-dessus de l'homme. Or cela lui est aussi difficile qu'au premier jour, et quel­quefois même plus difficile, par son expérience même.

Un savant aussi est comme dépouillé de sa science passée. S'il s'en habille, le voilà d'orgueil rejeté en vanité. L'infatuation d'un homme instruit, loué, célébré partout, est une des sources de la sot­tise sans mesure. On pourrait dire que la vanité est la punition de l'orgueil. Dès qu'il se redresse et se trouve assuré de faire mieux qu'un autre, il est aussitôt au niveau le plus bas. Tous les hommes qui ont travaillé avec suite ont ce sentiment que rien n'est jamais acquis, et que tout doit être conquis et reconquis. Un vieux sage, et qui avait droit au repos, disait, comme on traitait de choses difficiles : « Autrefois j'ai compris cela ».

Les artistes, encore plus que d'autres, sont soumis à cette grande loi. Car il n'est pas vrai, et il n'est même pas vraisemblable, qu'une œuvre faite rende plus facile l'œuvre à faire. Il faudrait donc se copier soi-même ; et il n'est point un signe de décadence qui soit plus clair que celui-là, pour l’artiste et aussi pour les autres. C'est par ce sentiment triste que le talent descend aussitôt à la manière. C'est pourquoi le moindre succès veut être vaincu par un redoublement de travail. Beethoven, sur la fin de sa carrière, savait encore se remet­tre au métier, écrivant des harmonies modernes sous d'anciennes chansons ; ainsi il refit son génie, et devint capable, par cette imita­tion écolière, d'inventer encore. **[**Les œuvres faites servent alors de points de comparaison, et nous somment de les dépasser. La gloire n’est donc pas garantie ; et la gloire est une épreuve redoutable ; l’esprit n’en jouit qu’au commencement ; ensuite il en a la charge, et, s’il ne la sent pas, cela est signe qu’il descend. C’est une marche forcée qu’il faut reprendre tous les matins. En somme le goût public est assuré par la critique des génies eux-mêmes, et leur critique c’est leurs œuvres ; eux seuls sont capables d’être assez sévères sans être soupçonnés d’envie.**][[251]](#footnote-252)** Idée salutaire, et qui doit guérir, il me semble, de toute espèce d'envie, car la moindre gloire est lourde à porter. J'appliquerais ces remarques à un ministre ; car s'il se croit arrivé, il est perdu. Ses épreuves commencent. S'il est petit en cette place élevée, cela se verra. S'il se récite lui-même, les événements riront. Les grands succès rendent modeste, s'ils ne rendent sot.

9 septembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

1927 EH1 (48), « Orgueil et vanité »

1938 EH2, LXII, « Orgueil et vanité »

CLXVIII

La vérité des Contes est en ceci que l'ordre extérieur est consi­déré comme négligeable en comparaison de l'ordre humain. Les distances sont peu de chose ; l'homme les franchit comme en un rêve, sur le tapis magique, ou bien emporté par des dragons volants. Un obstacle matériel est peu de chose, si les puissances sont favorables ; en revanche tout devient obstacle si l'on n'a pu fléchir les puissances contraires. Cela ne représente point si mal la perspective de nos épreuves et de nos malheurs. Le paysan ne se plaint point des racines, lorsqu'il défriche ; c'est son bonheur de vaincre la terre. Le même homme[[252]](#footnote-253) perd le sommeil pour un procès ; c'est qu'il ne voit point alors de passage ; les puissances contraires arrêtent tout. Un chasseur ne se plaint point de ce que les perdrix ont des ailes ; mais l'écriteau le met en colère. L'homme en ses actions rencontre bientôt l'homme. Remarquez que le problème de l'existence matérielle est résolu aisément par l'espèce ; faire des routes, défri­cher, cultiver, transporter, échanger, ce n'est qu'un jeu ; nous en sommes à chercher les difficultés. Quel besoin d'aller de Paris à Londres par la voie des airs ? Mais c'est un bonheur d'y réussir. Seulement le roi des airs trouvera peut-être au logis une femme aca­riâtre, ou obstinément muette ; ici commencent les difficultés véri­tables.

Le grand mal c'est la guerre, et la guerre vient toute des hommes. Avec l'argent que la guerre nous a coûté, ou, pour parler mieux, avec les journées de travail que la guerre a consumées et usera encore par ses ruines, que n'aurions-nous pas fait ? Des parcs autour de nos écoles, des hôpitaux semblables à des châteaux ; l'air pur, le lait crémeux, et la poule au pot pour tous ; tout cela n'était qu'un jeu. Mais les refus, les défiances, les obstinations, les colères, cela coûte si cher que les richesses du travail sont comme vaines entre nos mains. Ce que représentent très bien les fictions populaires, aussi anciennes que les hommes. La terre n'est pas grande devant le désir. Le prince Charmant est déjà en route ; il arrivera, et même il reviendra, soyez tranquille ; et ce voyage fini, quand il le contera, sera d'un court moment. Mais, comme il va partir, le voilà fixé au parquet de la chambre par le décret d'une vieille sorcière. Qui n'a pas été enchaîné, sans liens visibles, pas le décret de quelqu'un ? Décrets motivés communément, dans la vie réelle, mais par des rai­sons qui ne sont jamais les vraies raisons. Les contes pénètrent jus­qu'aux racines. Les enchanteurs et les sorcières, personnes d'âge, s’opposent à tout ce qui est jeune et beau. Presque toute la tyrannie en ce monde humain vient de gens qui s'ennuient. **[**Bref les hommes dépendent surtout des hommes. Le caprice d’un tyran entraîne soudain les peuples en une suite de catastrophes. On a donc raison de dire, comme disent les contes, que l’immense industrie est bien facile comparée à l’inextricable politique. Ce que les contes représentent à merveille par des sorciers mécontents.**][[253]](#footnote-254)**

Je remarque encore autre chose, c'est que, selon ces frappantes peintures, le merveilleux n'entre point dans les âmes. Il n'y a point d'enchanteur qui guérisse quelqu'un de l'envie ou de la haine. La sorcière peut bien enchaîner le prince Charmant sans aucun lien visible, et même le changer en Oiseau Bleu ; elle ne peut faire qu'il n'aime pas celle qu'il a choisie ; en Oiseau Bleu encore il vient chanter à la fenêtre de la bien-aimée. Ce qui signifierait que l'esprit n'est point de condition serve, et demeure bien au-dessus des puissances, même surnaturelles. Au reste il arrive presque toujours dans les contes qu'un enchanteur contrarie l'autre, ce qui fait que l'amour courageux et la volonté ferme trouvent un chemin[[254]](#footnote-255) à travers les passions incohéren­tes, et parviennent à leur fin. Ainsi la Fidélité[[255]](#footnote-256) est couronnée par le hasard ; et cela n'est pas sans portée, car les forces, humaines ou cosmiques, ne poussent pas toutes dans le même sens, et c'est ce qui fait qu'un brave cœur trouve enfin passage. Qui soutiendra que les contes sont mauvais à lire, quand on peut voir que l'expérience réelle, si bien fardée, dissimule aux yeux de ceux qu'elle prétend instruire justement ces fortes et toniques vérités que j'aperçois dans les contes ?

10 septembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première Série, Première année, n°24, 17 septembre 1921

1927 EH1 (14), « Les Contes »

1938 EH2 XVII, « Les Contes »

Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

CLXIX

L'avenir n'est pas beau, dès qu'on le pense sous l'idée de Force. Certes il n'est pas difficile maintenant de faire sentir au vaincu la puissance de nos armes. Mais la force a une portée et un effet bien déterminés, comme le canon ; elle peut détruire, mais elle ne soumet qu'en ce sens. Elle n'occupe point l'avenir ; tout est toujours à recommencer. Bien pis, chaque mouvement de force fait reculer l'ordre du droit, qui est comme l'air respirable sans lequel on ne peut vivre. L'expérience Napoléonienne devrait instruire ; ces prodigieux mouvements de force n'ont rien établi. Nos petits politiques voulaient frapper et frapper encore ; mais on pour­rait presque dire que les victoires sont plus stériles à mesure qu'elles sont plus étonnantes. Au temps de notre épopée, les grandes capi­tales furent presque toutes prises, et la nôtre aussi ; après quoi l'ordre géographique a triomphé de nouveau sur l'histoire.

On n'a pas rougi chez nous d'écrire, au sujet d'un peuple brave, mystique, dévoué, et qui nous a mis en grand péril par une ténacité incroyable : « Faites-leur sentir la force. Ils ne connaissent que cela. Ils seront doux comme des moutons ». On a cru voir, un moment, notre politique dirigée par des enfants de quatre ans. Il faut voir les choses réelles, et s'en accommoder. Quand toute I'Allemagne serait sous nos troupes et sous notre police, cela ne ferait pas obstacle à un réveil militaire. Que dis-je ? Cela le favoriserait. Les ligues prennent force dans le secret, comme les passions nationales dans la servitude. On rappelait, au sujet de la mort d'Erzberger, Kotzebue assassiné par Sand. Un conseil secret avait condamné à mort l'ennemi des libertés ; le sort désigna l'assassin. Que les choses reviennent au même état, et nous aurons la vertu contre nous, la vertu toujours forte par le serment et le sacrifice, quelles que soient ses fins. Mais les passions aveuglent à ce point, que ceux qui honorent le plus haut l'amour de la patrie chez nous le méprisent chez l'ennemi.

Au reste pourquoi imaginer, quand nous voyons l'Irlande, sous une occupation ancienne et organisée, former un gouvernement et une armée, soutenir une guerre d'esclaves, et négocier de puissance à puissance avec l'Angleterre ? Qu'en serait-il d'une Allemagne esclave, bien plus puissante par son industrie, par son administra­tion, par le souvenir récent de ses victoires ? Espère-t-on lui enle­ver toute arme des mains, quand il est assez prouvé que l'armement le plus récent est toujours et de loin le meilleur ? Mais les plus aveuglés le comprennent. On ne lit que cela. On ne se lasse pas de répéter que le contrôle n'y fera rien, que des armées sortiront de terre. On ajoute que les mêmes alliances ne se retrouvent pas deux fois, ce qui se voit assez, et que nous ne devons compter que sur nous-mêmes. Et la conclusion est sans doute qu'il faut chercher un équilibre de droit, et consenti ? Nullement. La conclusion de ces prudents discours est qu'il faut frapper, menacer, s'armer. Ainsi Napoléon était toujours entraîné à de nouvelles conquêtes. « Non point assis, mais debout », comme dit Claudel. Cette sagesse n'est plus entendue. L'esprit de guerre se punit lui-même. Les communs discours ont été portés, par la contrainte et par l'entraînement, à un tel point de fureur que les chefs n'osent plus revenir, et manœu­vrent à double fin, craignant cette face terrifiante de l'Opinion, qu'ils ont eux-mêmes barbouillée. J'attends quelque noble appel à la nation allemande, signé cette fois de nos philosophes ; mais je ne vois que des sergents recruteurs ; ce triste métier les tient.

11 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

CLXX

Un homme qui cède à une force supérieure n'est pas humilié. Nul n'est jamais humilié que par la faiblesse de sa propre volonté. Dans le moment que le vaincu voudrait se croire humilié, la force justement le console, en lui faisant éprouver sa pression irrésistible. Ainsi payer une contribution de guerre, même ruineuse, sous la menace immédiate, cela n'humilie point. Un esclave n'est pas humilié par cette dépendance où il se trouve. L'expérience enseigne à chacun qu'il ne manque pas de forces au monde qui sont supérieures de loin à la force d'un homme ; et qui se trouve pris par une main évidemment bien plus forte que la sienne, il doit s'en arranger. Toute la dignité humaine pouvait res­ter dans Ésope esclave ; toute la dignité possible se montre dans Épictète esclave.

Ce qui humilie, ce qui éveille par la réaction de l'orgueil un invin­cible fanatisme, c'est l’esclavage où l’on se sent libre, comme si beaucoup d'esclaves éprouvaient leur propre force et leur nombre justement dans leurs travaux, et mesuraient en même temps la fai­blesse de leurs maîtres. C'est d'après ces vues qu'ils se diront les uns aux autres : « Nous manquons de courage ; nous méritons notre sort ». Tous les chants de révolte que l'on a entendus sur cette pla­nète sont des variations sur ce thème. Aussi Machiavel nous aurait sans doute conseillé d’user de la victoire quand la violence du coup était encore sensible, au lieu d'en vouloir étendre les effets sur une durée de trente années. Le capital valait bien mieux pour nous que les annuités, et il est certain que de toute façon avant dix ans nous serons en mesure de vivre de notre travail sans avoir besoin de personne. Mais de plus la saisie immédiate d'une indemnité, disons même d'un butin, nous mettait à l'abri d'un esprit de révolte avec lequel nous n'avons pas fini de compter. On a remarqué que la défaite est une chose qui s'oublie vite ; et il est certain que, passé le moment critique, on ne peut même plus y croire. Déjà maintenant il y a un bon nombre de jeunes Allemands qui arrivent à la virilité, et qui n'avaient point, aux derniers mois de la guerre, l'âge de combattre ; ce nombre va croître continuellement. Ceux-là ne com­prendront jamais qu'ils aient cédé à la force, car ils ne l'ont point directement éprouvée. Comment supporteront-ils les signes de l'esclavage ? La prudence politique seule, sans aucune autre vue, doit détourner de jouer un jeu impossible.

Regrets tardifs ? Mais non, peut-être. Il est utile de juger que l'idée d'humilier et de punir pour de longues années s'est trop montrée dans notre politique. Je crois même que, dans le sentiment commun, elle l'emporte sur l'idée de recevoir ce qui nous est dû. Je n'ai point d'argument fort contre un homme qui veut se venger ; mais s'il espère une longue vengeance, et en quelque sorte pacifique, et consentie par un ennemi repentant, je puis lui prouver qu'il raisonne comme un enfant. Il n'est déjà pas commun qu'un condamné reçoive pour juste la sentence de l'arbitre ; mais qu'il reçoive et conserve pour juste la sentence d'un adversaire qui le tient à !a gorge, c'est ce qui ne s'est jamais vu. Au reste cette idée de punition n'est plus, il me semble, dans nos conseils ; mais il est à propos aussi que chacun l'efface en lui-même. Cette idée est peut-être déraisonnable ; elle est certainement inutile ; mais je voudrais qu'on se demandât si elle n'est pas dangereuse. On nous conte qu'il y a des intérêts cachés dans ce mouvement de fanatisme qui a coûté la vie à Erzberger ; mais je crains bien plutôt les passions, surtout nobles.

12 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

CLXXI

Je vois, ou plutôt je suppose, que l'opinion moyenne chez nous hésite encore devant la véritable paix que l'on pourrait conclure avec la jeune république allemande. On voudrait des preuves ; on ne songe pas que notre défiance même éloigne les preuves. Si nous en venions à des arrangements de droit, au libre commerce, à la paix jurée pour toujours, ce serait donner confiance et force à la république d'outre Rhin. Les républiques se fortifient de la paix, au lieu que la perspective d'une guerre ranime le despotisme. On cherche une opinion là-bas ; mais leur opinion est liée à l'opinion d'ici. On attend la vraie république allemande, mais c'est notre politique qui doit la fonder. Nos élections à venir la feront ou la déferont. Si nous ramenons au pouvoir ceux qui ne savent que menacer, du même coup nous élevons Ludendorf sur le pavois.

Politique d'enfants. Cela ne conduit nulle part. Imaginons I' avenir d'après ces beaux projets. Nous frappons du pied, nous mena­çons, nous occupons. Nous nous ruinons à revendiquer ; chaque saisie et chaque contrainte nous coûte, en mettant les choses au mieux, juste autant qu'elle nous rapporte. Les colères montent, les rébellions se multiplient. Nous emprisonnons, nous levons des impôts, nous administrons l'empire comme un pays conquis. Mais où sont les alliances ? Où sont les effectifs ? Où est l'argent ? Com­ment se rétablira le crédit ? Comment se relèvera le commerce ? Ce pied impatient qui frappe la terre en fera-t-il sortir des mois­sonneurs, des ouvriers, des soldats ? Doublerons-nous notre popula­tion ? J'entends ; on espère une courte guerre, et une victoire décisive avant que l'adversaire ait eu le temps de se reprendre. Mais il n'y a point de victoire décisive. Notre victoire a donné tout ce qu'une victoire peut donner, et nous voyons ce que c'est. Après chaque coup de force nous nous trouverons au même point. La défaite ne change pas les forces existantes. Quoi ? L'ennemi est venu deux fois sur la Marne, en vain, et cette leçon ne sert point ?

Au fond, nos déclamateurs suivent encore cette idée mystique qui conduisait nos chefs militaires aux premières semaines de cette guerre, c’est que notre destin est d'être vainqueurs toujours, par notre élan, par notre brillant, par notre résolution. Cette idée leur semble confirmée par la victoire. Ils oublient l’esprit de discipline et d'inven­tion, la ténacité, l'audace de l'ennemi ; ils oublient le secours Anglais et la croisade Américaine. La victoire a effacé tout cela ; nous n'avons plus qu'à nous montrer. Ce sont des rêveries agréa­bles, mais on voit bien que nos intrépides n'ont point combattu.

Il est heureusement certain que nos chefs militaires actuels sont mieux instruits du réel et du possible ; et je vois que nos gouvernements font de nécessité sagesse. Mais je me demande si l'opinion moyenne chez nous se rend bien compte de ce que c'est qu'une victoire et de ce que c'est qu'un traité. Ce qui est écrit, et signé, et promis dans le traité de Versailles, c'est que nous serons désormais les plus forts ; mais nul n'est fort une fois pour toutes. Nous voilà ramenés à la célèbre page de Rousseau sur le droit du plus fort ; le droit n'ajoute rien ; inutile si l'on a la force, inutile dès qu'on ne l'a plus. Il faudrait comprendre que la force ne termine rien et ne règle rien, la preuve de la force étant toujours à refaire, et nulle bataille ne décidant de la bataille qui la suit, comme on a vu mille fois. Mais il faudrait comprendre aussi qu'une promesse arrachée par force est nulle en droit. Ces maximes étaient les nôtres avant cette guerre. Elles ont émigré. Combien de fois encore passeront-elles le Rhin ?

13 Septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

CLXXII

Parmi les jeunes qui, au mois de septembre de l'année quatorze, apprenaient en même temps que moi le métier des armes, il y avait un grand garçon à particule, membre de la ligue des patriotes, qui distribuait de petites brochures, auxquelles il ajoutait ses propres discours, emphatiques et plats. Ce bruit emplis­sait la chambrée. Souvent je tirais ma pipe de ma bouche pour lui demander s'il savait quand Monsieur Barrès s'engagerait pour la durée de la guerre. Et de rire. Les bonnes plaisanteries ne s’usent point. Celle-là a toujours produit son double effet ; l'homme de l'avant se moquait, l'homme de l'arrière s'irritait. J'avais donc sous la main comme un réactif chimique[[256]](#footnote-257) qui me faisait connaître aus­sitôt, dans le doute, si un homme vêtu en militaire avait combattu ou non. Ce ridicule démesuré, je dirais presque inespéré, a vengé un peu la plèbe combattante. Mais, quoique l'expérience m'ait fait voir beaucoup de choses propres à user l'étonnement, je m'étonne encore qu'un homme en vue ait pu braver à ce point le mépris.

Le jeune héros de la classe quatorze devait m'étonner encore un peu plus. Lorsqu'il fut tombé de cheval deux ou trois fois, sans grand dommage, il se mit à nous parler d'une cruelle piqûre au cœur, et à dire que les médecins autrefois l'avaient condamné à mourir en son printemps, et, pour finir, qu'il demandait quelque poste de vigie au Mont-Valérien, assez heureux, en cet humble emploi, de servir encore sa patrie. Les autres, tout frais pondus, et qui croyaient encore beaucoup aux maladies de cœur, ne savaient que dire. Mais le ciel m'a donné la Rhétorique. « Ne faites pas cela, lui dis-je. Je vous vois encore un mois de vie ; il s'agit pour vous d'en tirer le meilleur parti. Vous allez mourir au Mont-Valérien ; ce n'est pas un bel endroit. Mais plutôt partons pour la guerre. Je sais que le colonel ne vous refuse rien. Vous obtiendrez cette faveur en même temps pour vous, pour moi, et pour deux ou trois bons garçons qui s’ennuient ici. N'ayant rien à conserver, vous serez brave. Vous rencontrerez bien quelque morceau d'obus là-­bas ; mais, au pis-aller, si vous mourez de peur, ce sera encore une belle mort ». Nous fûmes délivrés de ses discours, et les autres jeu­nes apprirent à mépriser.

J'écrivis à peu près le même discours à un ami plus jeune que moi de quelques années, et qui, attendant le moment de partir, me réchauffait de lettres martiales, impatient lui-même, disait-il. Mal­heureusement il sentait au cœur, lui aussi, une pointe douloureuse, et craignait que le verdict du major ne fût pas favorable. Ma lettre ne put rien contre le major. Ce vigoureux garçon fut conservé pour la victoire, et la célèbre encore.

« Mais, me dit le sage, où vont ces paroles cruelles, qui blessent tant de gens ? Est-ce vengeance et encore guerre ? Ou quoi ? » Simplement je manœuvre. Je crois que presque tous les hommes ont de l'honneur. Je suis assuré que c'est par honneur que les hommes les plus vigoureux se défendent de trop penser à la paix. Ce mal est sans remède à mes yeux ; je n'aimerais pas une jeunesse sans honneur. Mais le mal ne serait pas grand si tous les faibles, fem­mes, vieillards et malades, se faisaient un point d'honneur de ne pas volontiers penser à la guerre. Car il n'y a point de déshonneur à[[257]](#footnote-258) être faible, malade, ou vieux. Mais il y a déshonneur si, étant faible, malade ou vieux, on se permet de pousser à la guerre. Du moins c'est ainsi que je vois les choses. Je ne blâme point ; j'éclaire seule­ment un coin noir.

14 septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

1926 CCP II, 3, « Le droit d’aimer la guerre »

1939 SM1, XXXVII, « Piquons l’honneur »

CLXXlll

Le Soleil, en ce mois de mars[[258]](#footnote-259), était dans cette région du ciel où nous le voyons main­tenant, mais éclairait d'autres scènes, lorsque Romain Rolland fit entendre pour la première fois la voix humaine au-dessus de la mêlée. En dépit de la censure, en dépit des perfides extraits et des sommaires excommunications, personne ne s'y trompa ; chacun reconnut sa propre voix et sa propre pensée. Nous l'avions tuée et enter­rée ; nous avions piétiné dessus ; mais elle ressuscita le troisième jour. De là espérance et consolation pour les uns, fureur pour les autres. Ces sentiments contraires ne sont point signes de désaccord, mais d'accord. J'ai voulu quelquefois rassembler tout ce qui est digne en moi d'être préfet, et qui est considérable, pour juger par vue de police ces pages illustres ; je n'y ai point trouvé de faute. Ce grand désordre devait tout faire paraître, et même le vrai, suprême désordre.

C'est un effet de naïveté bien commun de croire que, si l'on a raison contre un homme, il dira merci. Ce furent des haines incroya­bles. Je connus à ce sujet les frontières d'une amitié de vingt ans, et qui couvrait, à ce que je croyais, tout l'univers du discours. Résis­tances que je ne compris pas bien d'abord. Mais ce monde humain s'éclaircit ; les hommes se dessinent en leur réelle attitude. Il y a deux ou trois mois qu'un homme instruit, que je voulais douce­ment ramener, me dit, de la voix d'un convalescent : « Romain Rolland, non, je ne puis pas encore le lire ». J'ai retenu cet aveu honorable. Comme s'il m'avait dit : « J'étais bien bas ; j'en revien­drai ; mais cette nourriture est trop forte encore pour moi ». Il s'est fait un grand silence autour de Romain Rolland, et cet homme fier a fermé la porte du silence. Peut-être n'a-t-il pas bien entendu en ce silence le premier retour du respect universel et le commencement de l'hommage.

Pour moi j'avais apaisé en moi-même, dès le commencement, le préfet et même le commissaire, par un juste partage des attributions. Le préfet ayant charge des respects, et le commissaire ayant charge des actions, tous deux étaient fort occupés ; je dépendais à ce moment-là de maîtres exigeants et de téléphones trop peu perfection­nés. Mais, ayant ainsi donné à l'ordre presque tout et même tout, je me trouvais, en ce tintamarre, avec l'esprit aussi libre de penser que si j'avais regardé ces choses de Sirius, comme on dit. Ainsi, par cette précaution de ne point mêler du tout la Paix avec la Guerre, je pensais à la Paix comme il faut. Loin d'éprouver de la haine dans ce déchaînement des forces mécaniques, au contraire je pen­sais naturellement que les hommes de l'autre côté du Rupt n'étaient pas plus méchants ni plus barbares que nous autres. Cette pensée, autant que j'ai pu savoir, était déjà et n'a jamais cessé d'être la pen­sée commune des combattants.

Il faut reconnaître que la situation des gens de l'arrière était loin d'être aussi favorable. Leurs actions n'étaient presque qu'en pensée et sentiment ; mauvais mélange, qui fermente bientôt et s'aigrit. J'ai souvenir d'un mot qui fut dit à la Chambre et qui mérite de rester. Comme on parlait, à la fin, de la paix et des conditions de la paix, un de ceux qui avaient combattu par la pensée dit, tradui­sant la naïve opinion de beaucoup : « Ne me parlez pas de faire la paix avec ces gens-là » ; sur quoi un homme raisonnable répon­dit : « Mais avec qui voulez-vous que nous fassions la paix ? » Ainsi parut en lumière crue, et ridicule autant que sauvage, cette folle pensée que chacun jetait hors de lui-même et au mépris de lui-même, d'après laquelle cette guerre devait durer toujours. Et il est vrai que la paix ne naît point du tout de la guerre. C'est seule­ment la paix pensée qui peut devenir paix réelle ; la paix conser­vée en pensée, intacte en pensée, comme un trésor qu'on puisse retrouver. On en fait présentement l'épreuve ; on rassemble main­tenant les trésors de paix comme on fit pour l'or, et la récolte est maigre. Les semeurs de sel voudraient bien laver leurs mains.

15 Septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

1939 SM1, XXXVIII, « Romain Rolland »

174 (CLXXIV)

Auguste Comte, qui a écrit sur le langage magistralement, ne se lasse point d'admirer la profonde ambiguïté du mot Cœur. On peut méditer là-dessus autant qu'on voudra, mais personne n'aura l'idée de redresser le langage. La sagesse popu­laire ne conseille pas ici, mais décide. L'expérience des siècles, qui a formé le langage en des myriades d'essais et selon la commune nature humaine, est de loin supérieure à nos faibles investigations. Qui sait bien sa langue sait beaucoup plus qu'il ne croit savoir.

Le même mot désigne l'amour et le courage, et les relève tous deux au niveau du thorax, lieu de richesse et de distribution, non lieu d'appétits et de besoins. Remarque qui éclaire mieux le courage et surtout l'amour ; le[[259]](#footnote-260) physiologiste est détourné par là de confondre les passions avec les intérêts ; pourvu qu'il pense et écrive selon la langue commune, le voilà averti. C'est ainsi que, par l'affinité des mots, plus d'une grande vérité se dessine au bout de la plume ; et le poète rencontre encore plus d'heureuses chances que le sculpteur. D'où vient qu'il est vain de vouloir penser d'abord, et exprimer ensuite sa pensée ; pensée et expression vont du même pas. Penser sans dire, c'est vouloir écouter la musique avant de la chanter.

Mais faisons sonner encore notre beau mot. Il a deux genres, comme dit le philosophe. C'est le cœur masculin qui est surtout courage ; c'est le cœur féminin qui est surtout amour. Mais chacun[[260]](#footnote-261) des sens s'éclaire par l'autre. Car d'un côté[[261]](#footnote-262) il n'y a point de vrai cou­rage si l'on ne sait aimer. La haine ne va donc point avec la guerre dans le même homme ; et l'esprit chevaleresque se montre ainsi dans une manière de dire que nous avons reçue, et non pas inventée. D'un autre côté[[262]](#footnote-263) il n'y a pas d'amour plein non plus si l'on ne sait oser et vouloir. La fidélité se montre ainsi en même temps que l'amour. Et le pur amour que l'on nomme charité est volontaire, et je dirais même courageux. C'est un triste amour que celui qui tient ses comptes, et qui attend[[263]](#footnote-264) que l'on mérite. Mais la mère n'attend pas que l'enfant mérite. Elle ose espérer, et oser espérer de quelqu'un[[264]](#footnote-265) c'est aimer. Le sentiment qui n'a point ce trésor de générosité habite au-dessous du diaphragme, et ne jure jamais de rien. Nul ne supporte d'être aimé pour sa beauté, ni pour ses méri­tes, ni pour ses services ; de là les drames du cœur, de ce cœur si bien nommé.

Ces développements sont bien faciles à suivre dès que l'on est dans le bon chemin. J'aime mieux rappeler d'autres exemples, et inviter le lecteur à en chercher lui-même. Le mot nécessaire a un sens abstrait qui échappe ; mais le sens usuel nous rappelle aussitôt comment la nécessité nous tient ; Comte méditait avec ravissement sur ce double sens. On dit un esprit juste, et on ne peut le dire sans faire paraître la justice[[265]](#footnote-266), qui semble bien loin, et aussitôt l'injustice comme source de nos plus graves erreurs. On dit aussi un esprit droit, et le Droit, sans pouvoir écarter la droite des géomètres, que ce discours appelle et retient. Aimer passionnément, cela évoque aussitôt esclavage et souffrance ; la manière de dire est ici annoncia­trice. Je veux citer encore affection, charité, culte[[266]](#footnote-267) et culture, génie, grâce, noblesse, esprit, fortune, épreuve, irritation, foi et bonne foi, sentiment, ordre. J'insiste, comme fait Comte, sur le double sens du mot peuple, qui enferme une leçon de politique. Heureux qui sait ce qu'il dit. Proudhon, homme inspiré, trouvait à dire, contre un philosophe de son temps, qu'il n'écrivait pas bien, et que ce signe suffisait. Bien écrire n'est-ce pas développer selon l'affinité des mots, qui enferme science profonde ? Aristote, en ses plus dif­ficiles recherches, trouve souvent à dire : « Cela ne sonne pas bien ».

16 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°25, 24 septembre 1921

*Propos sur l’esthétique* (1923), 32, « Des Mots »

CLXXV

À quelqu'un qui me demandait quelque ouvrage où les écoliers pussent apprendre à lire couramment, et qui fût au-dessus de la morale bêlante, je répondis : « Prenez donc les Aventures de Télémaque ». L'expérience fut faite, et en même temps j’examinai de plus près l'ouvrage si connu de Fénelon ; tout considéré, je doute qu'on puisse faire mieux. Cette prose est saine, pure et familière, sans le serré et le trait de nos prosateurs, qui ne conviennent point à l'enfance. Des hommes, des temples, des marchés, des voyages, des tempêtes ; de bons rois et des tyrans ; des législateurs, des prêtres, des guerriers ; toute la sagesse antique ; tout ce monde Méditerranéen d'où notre civilisation est sortie. Nulle trace du christianisme ; le paganisme est là tout nu ; c’est Minos qui punit les mauvais rois. Il ne manque rien à cette Humanité ; c'est bien notre image. Et ce n'est pas de petite importance, pour un esprit jeune, de contempler à distance de vue une religion passée, que nul ne sera tenté de croire vraie, et qui n'est qu'un vêtement de la Morale universelle. Le jugement est alors contemplatif, et tout à fait délivré d'un genre de sérieux qui va au fanatisme. Le catholicisme aussi sera beau à voir, et est déjà beau dès qu'on n'y croit plus ; mais les enfants n'en sont point là. Il faut qu'ils aiment l'erreur humaine sans s'y prendre, et qu'ils en fassent poésie. Incrédulité pleine de grâce et légère à porter ; la même que l' enfant apprend des contes ; mais les contes appartiennent sans doute à des âges plus anciens ; la morale s'y trouve plus abstraite, et moins politique. Faites attention que nul ne peut juger le catholicisme comme moment s'il ne connaît le paganisme ; et il est à craindre que l'écolier de notre temps soit privé de ces grandes vues, qui, nous délivrant de nier, nous invitent à comprendre.

Quant aux idées proprement dites, vous en trouverez, en ce modeste livre, d'aussi hardies et d'aussi neuves que vous pouvez le désirer. Contre la guerre d'abord, « honte du genre humain », des discours forts ; sur les causes de toute guerre, des analyses qui ne sont pas loin d'être parfaites ; on y découvre le jeu des passions ambitieuses, qui essaient toujours de se cacher en invoquant les intérêts ou la nécessité. Ces développements sont d'aujourd'hui et de demain ; le père, en revenant du champ ou de l’usine, les lira volontiers au livre du fils. Tournant les pages, et visitant lui aussi Salente régénérée, il retrouvera, en sa forme invariable, le rêve communiste auquel on revient toujours quand on a senti le joug de I'Avarice et de I'Ambition. Les Soviets ont partagé les champs justement comme Idoménée, conseillé par Mentor, l'a voulu faire. L'Utopie passe sur ce petit monde d'agriculteurs et de marchands, et l'éclaire à la manière du Soleil inaccessible. Que de vues sur les échanges, les marchés, et les sources de la richesse publique. Encore mieux peut-être sur les ministres, les favoris et les flatteurs. Ici l'art du confesseur s'ajoute à la science de l'humaniste ; mais nulle trace d'un pédant de séminaire ; une grâce adolescente est dans ce prélat. L'Humanité en sa personne traverse le catholicisme comme elle a passé le paganisme. Fénelon est de ceux qui osent sans s'en douter ; et peut-être son cœur mystique est allé au-delà de Dieu. Mais dans ce livre il reste enfant, reprenant toutes ses pensées à leur enfance. Ce détour a conduit Voltaire, en ses contes, aussi loin qu'il pouvait aller. Il est clair à mes yeux que Voltaire, écrivant Zadig, avait souvenir des Aventures de Télémaque. Quelque liseur de documents voudrait-il en rechercher la preuve ? Ce serait une parure de plus au vieux livre scolaire ; mais il n'en a pas besoin. Lisez-le seulement.

17 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°25, 24 septembre 1921

Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

CLXXVI

Castelnau contre Foch. Les hommes d'Académie n'ont pas cessé de mener la campagne pour l'homme du Grand Couronné, que d'autres appellent le capucin botté. On sait que, dans cette guerre en pantalon rouge qui précéda la première bataille de la Marne, tout est confus pour l'historien, dès qu'il va au détail ; ce n'est pas miracle, car tout était confus pour les exécutants ; et les retraités de Limoges ont encore brouillé les cartes en voulant sauver leurs propres erreurs. Il y eut des ordres écrits qui se per­dirent en route, des ordres téléphonés qui n'ont point laissé de traces, des missions et des altercations. Beaucoup des acteurs et des témoins ont disparu. Il faudrait se borner à décrire les mouvements réels, qui sont connus, et se détourner de chercher quels mouvements on aurait voulu faire, et surtout quels mouvements on aurait dû faire. L'ennemi met tous les projets en pièces, non point par malice à ce que je crois, mais je dirais presque par ignorance. Il faut bien qu'une armée soit quelque part ; on finit par la rencon­trer, et chacun se bat selon son humeur et selon les munitions dont il dispose. On accuse Foch d'avoir attaqué imprudemment, avec son vingtième corps, contre les instructions de Castelnau. Foch répond qu'il n'attaqua point, mais qu'il fut attaqué. J'ai déjà lu, avec une avidité bien naturelle, plus d'un récit là-dessus ; les preuves ne manquent jamais. Je me répète, à ce sujet, le mot d'un Chartiste à lunettes : « Derrière chaque document il y en a un autre ». L'évé­nement lui-même a changé comme les nuages du ciel ; dans le moment même où l’on en prenait connaissance, il était déjà recouvert par un autre événement. Les deux hommes de guerre qui sont en cause savent cela mieux que personne, et je suis assuré qu'ils ne recherchent, ni l'un ni l'autre, ce genre de polémiques. Mais les civils se font une faible idée de la prudence militaire.

L'objet de l'histoire est de montrer, en quelque sorte, les institutions en mouvement. Quels qu'aient été les faits humains, intentions, passions, ignorance, audace, prudence et peur, il y eut certainement, dans ces semaines tragiques, beaucoup plus de mitrailleuses d'un côté que de l'autre ; beaucoup plus d'hommes aussi de l'autre côté, à mesure que des armées nouvelles entraient dans le mouvement tournant ; toutefois, dans les affaires de Lorraine, il n'est pas prouvé que nous eussions de grandes forces contre nous. Sans doute les deux artilleries à tir rapide firent jeu égal, lançant l’une et l’autre une profusion d'obus fusants qui éclataient trop haut. Mais les survivants de ces combats ont décrit l'effet de surprise et de terreur produit par ces gros projectiles qui éclataient au choc, et que l'on appelait des marmites. Le cent cinquante allemand fut longtemps accusé, tant l'armement ennemi était mal connu ; et l'on jugeait déjà peu vraisemblable que des pièces de ce calibre pussent suivre les armées. En réalité l'arme inconnue qui entrait en scène était l'obusier de deux cent dix, qui envoie à douze kilomètres un tonnelet d'acier bourré de mélinite. Cette arme fut reine en cette guerre ; aucune infanterie ne brave ces barrages volcaniques, où la terre est soulevée en gerbes comme de l'eau. Les Parisiens ont pu voir sur leurs places quelques-uns de ces engins, et comprendre qu'on pouvait les remorquer à la vitesse des armées partout où il existe un chemin vicinal. Ces monstres lointains, défilés, invisibles, qu'on entendait à peine, qui ne se révélaient que par un gargouillement grossissant dans l'air et par l'arrachement du sol, ont décidé des premières rencontres. Et les mitrailleuses aussi. À côté de quoi les erreurs de stratégie et de tactique sont tout à fait négligeables.

18 septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

1939 SM1, XXXIX, « Les premiers temps de la guerre »

CLXXVII

Ce que dit Comte des trois races humaines est toujours bon à considérer. Comme chacun peut distinguer autour de soi trois espèces d'hommes, selon que l'intelligence, l'activité ou les affections dominent, ainsi on peut distinguer une race active qui est la jaune, une race intelligente qui est la blanche, et une race affective ou affectueuse qui est la noire. Mais ces différences doi­vent être comprises comme subordonnées. Comme les affections d'amour, de haine, de jalousie, d'enthousiasme, d'espérance, de regret, de joie et de tristesse sont les mêmes par les causes et le développement en tout homme, qu'il soit noir, blanc ou jaune, comme les lois de l'action, coutume, habitude, savoir-faire, travail, persévérance, sont les mêmes en tout homme qu'il soit jaune, noir, ou blanc, ainsi l'intelligence est la même en tous, la géométrie est la même pour tous, l'astronomie est la même pour tous ; au pre­mier signe on le reconnaît. Pour moi je n'ai aucune peine à recon­naître mon frère humain sous ces variétés de couleur. À quoi aident les différences autour de soi dès qu'on les remarque ; car l'attention que l'on peut appeler jaune, et qui cherche au dehors son butin, se lit sur plus d'un visage blanc ; et la fidélité noire au beau regard, de même ; en tous l'intelligence domine, qu'elle dessine l'action ou qu'elle rumine les passions. Il ne faut pas décider que le type intelligent, qui est l'ordinaire chez les blancs, soit supérieur aux autres ; ces questions n'ont pas plus de sens que tant d'autres où l'on demande qui vaut mieux du brun ou du blond, de l'agriculteur ou du citadin, du poète ou du calculateur. Il y a pour chacun une perfection propre, qui est à réaliser par lui-même. Les esprits tyrans, qui cherchent un miroir d'eux-mêmes, repoussent aussi bien I' alle­mand que le noir ; ils inventent des races, et vivent de mépriser. Je n'ai point cette maladie ; j’aime les différences et les variétés.

J'ai observé chez des noirs encore jeunes une violence et une profondeur de colère étonnantes, pour de faibles causes ; mais sans durée ; la confiance, l'affection, la reconnaissance revenaient bien­tôt avec un sourire d'enfance. Je trouvais en eux une aptitude suffisante à comprendre et à retenir, mais non point la force d'esprit, rare au reste en toute race ; j'en voyais bien la raison ; ils n'avaient pas cette curiosité sans préférence qui guette l'idée. Mais il me semble que notre modèle d'homme, qui se plaît· à penser plutôt qu'à aimer, n'a pas moins besoin que l'autre d'une culture harmonieuse, et ferait une autre espèce de monstre, s'il restait sau­vage. Quand nous aurons appris la mathématique à l'univers, si le jaune alors nous a appris l'action, et si le noir nous a appris la fidélité, qui aura gagné le plus à ces échanges ? Tous auront gagné. Sans doute faut-il la coopération des trois races pour faire l'humanité.

Ceux qui ont connu des serviteurs noirs racontent de beaux traits. Il n'est point rare qu'une nourrice noire aime son nourrisson comme son propre enfant, et qu'elle soit fidèle dans la mauvaise fortune, sans hésitation, sans regret, on dirait même avec bonheur. Et il est ordinaire que ces cœurs généreux s'attachent à un portrait ou à quelque autre souvenir non négociable, et méprisent I'argent, chose presque incroyable chez nous, où la précaution domine toujours assez sur le cœur, quelque comédie que l'on joue. D'après ces formules beaucoup trop simplifiées, on déciderait déjà pourtant quel sera, des deux, le maître, et quel sera l'esclave. Si l'on considère aussi comme la colère est proche de l'amour, et ce qu'il y a de fidélité dans la vengeance, peut-être comprendra-t-on que la première police du monde appartenait de toute façon à la froide race blanche. L'Esprit est en un sens la moindre des valeurs ; mais toutes les valeurs l'acclament pour roi, car c'est par lui, incorruptible, que toutes les valeurs sont reconnues.

19 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

CLXXVIII

L’assurance des Spirites et Théosophes[[267]](#footnote-268), en leurs congrès, est un fait humain de première grandeur. Ces hommes de bonne foi n'en sont plus à discuter sur les faits, mais sur l'interprétation des faits. Or je n'ai jamais vu de tels faits, et je ne suis point curieux d'en voir ; et vous, qui me lisez, de même. Situation singulière, et qui fait scandale aux yeux des honnêtes Spirites et des vertueux Théosophes. Sans aucune ironie je veux écrire ici que ces nouveaux croyants, autant que je les connais, sont à mes yeux parmi les plus purs, les plus justes, les plus pacifiques des hommes. Je ne crois point qu'ils cherchent jamais­ à nous tromper ; j'irais même jusqu'à dire que leur religion est bienfaisante et au fond vraie. Cependant je ne crois point ce qu'ils racontent, et même[[268]](#footnote-269) je ne m’en soucie point. Je pense même, sans aucune réserve et sans la moindre nuance d'incertitude, qu'il y aurait désordre et menace d'injustice, si leur méthode de croire et de penser s'étendait beau­coup. Il y a ici quelque chose à débrouiller, ou, pour mieux dire, toutes les idées seraient à reprendre. Il faut se contenter de quel­ques remarques.

L'ordre humain est vacillant. Il change sous le regard. Si je ris à l'enfant, il me rit. L'importance jette le timide hors de lui-même, la grâce le rassure. Si je pardonne à mon ennemi, je n'ai plus d'ennemi ; mais[[269]](#footnote-270) le soupçon aussitôt fait naître la fraude ; l'amour trouve toujours ses preuves, et la haine aussi. L'enthousiasme cher­che la paix, et fait la guerre ; et la justice en armes équivaut à la pire injustice. Cependant la faim, la fatigue et le sommeil discipli­nent sans peine ces humeurs changeantes ; le travail les règle, l'échange les soumet, et on revient, par la Nécessité, à un ordre supportable qui est la revanche de Sancho. Cela n'est point le signe que nos plus nobles rêves seront réduits à l'existence animale ; ce retour de pensée ne résout rien ; mais c'est plutôt le signe que l'ordre humain doit s'accorder, si beau qu'on le suppose, à des conditions inférieures. La connaissance de l'ordre extérieur est le premier moment de la délivrance ; et la connaissance de l'ordre astronomique, justement parce qu'il est soustrait à nos prises, fut ici la première lueur. Si les étoiles dansaient comme des mouche­rons, les passions y auraient vu ce qu'elles cherchaient ; si le ciel était peuplé seulement de comètes voyageuses, nous n'aurions jamais sur­monté les apparences du rêve.

Quel long travail, quelle suite d'observations concordantes et de prédictions universellement constatées pour en arriver à com­prendre la marche des planètes dans ce monde ordonné ![[270]](#footnote-271) Que d'archives et que de patience ! Que de vaines rêveries, que d'espérances trompées ; quelle fortune aussi pour le levier, le treuil et la balance ! L'incrédulité ne compte plus maintenant ses victoires. Le monde enfin s'est montré, pur d'intentions bonnes ou mauvaises, fidèle en ses lois invariables, régulateur en même temps de nos actions et de nos pensées. Il est strictement vrai de dire que le miracle était l'ordi­naire, au temps où l'on interprétait naïvement l'ordre extérieur d'après l'instable et flexible ordre humain. Tout le progrès est en ceci que l'ordre extérieur s'est montré dans un brouillard de miracles. Tous les miracles se montrent encore dans la première apparence. Nous rêvons comme au temps d'Hector et d'Énée, et les étoiles tournent d'est en ouest pour nous comme pour eux ; mais c'est l'interprétation qui fait la différence des pensées. Que nous tenions ferme à cette Mécanique préjugée, qui a déjà expliqué tant de miracles, cela peut se comprendre ; et nous commençons même à soupçonner, d'après le travail des siècles, que constater sans com­prendre ce n'est pas encore constater.

20 septembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

1938 PSR XXII, « L’ordre extérieur et l’ordre humain »

CLXXIX

Si l’on se trouve vaincu avec des raisons d'espérer encore, l'évêque dit : « Dieu veut vous éprouver ». Si l'on est vaincu et sans espérance, l'évêque dit : « Dieu a voulu vous punir ». Si l'on est vainqueur, l'évêque dit : « Dieu était avec vous ». Qui ne voit le ridicule ? Et ce n'est même point la doctrine. Cet évêque ne sait point son métier. S'il y a quelque chose de grand dans le jugement catholique, c'est qu'il se place bien au-dessus des jeux de la force. Le genre de victoire qui étend les empires n'est point du tout une récompense de Dieu ; ces choses sont laissées à César, ainsi que les revers, selon des lois invariables. « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée ». C'est pourquoi le moine selon la foi se retirait de ces choses. Au reste, si la parole du prêtre ne déplaît pas au vainqueur, que veut-elle dire en ce monde ? Les puissances ne man­quent jamais de flatteurs.

Il faut traiter de la physique en physicien. Un catholique peut découvrir les ondes de l'induction électro-magnétique ; il se consi­dère alors comme sujet et modificateur de l'ordre naturel, ainsi que nous faisons tous. Dans la guerre aussi, tout homme, quel que soit son jugement sur la guerre même, sur l'ordre humain et sur Dieu, doit chercher l'enchaînement des causes et des effets, en réduisant la part du miracle et du génie à ce que notre ignorance leur laisse, qui est toujours trop. Je veux donc dire sommairement comment j'explique la première victoire de la Marne.

J'ai déjà dit comment les gros obus étonnèrent nos troupes. S'il est vrai que les obusiers lourds et leurs munitions roulent aisément du même train que les armées, il faut penser aussi que la marche des armées allemandes, après leurs premières victoires, fut impru­demment accélérée ; aussi est-il vraisemblable que la grosse artil­lerie ne se trouva point en ligne quand nos troupes firent ressort.

Je pense aussi que nos régiments d'active reçurent de nos dépôts un sang neuf. Je n'oserais pas dire que la bataille de la Marne fut une bataille de réservistes, mais il est hors de doute que les troupes de renfort, d'âge plus mûr, moins promptes à la conquête, mais obstinées à la défense du sol, au surplus irritées de la défaite, mais qui n'étaient nullement fatiguées ni brisées, avaient de quoi étonner un adversaire qui usait les restes de sa force offensive, parce qu'il croyait tout réglé. Le moment où le vainqueur s'allonge pour cueillir la palme est toujours un moment critique.

L'imagination voudrait que des troupes victorieuses gagnent des forces en marchant. Aux yeux de l'entendement sec, le vainqueur s'épuise au contraire ; le meilleur de ses troupes est par terre ; il n'est jamais aussi facile à vaincre qu'au moment où il ne doute plus de la victoire. L'important est donc d'avoir des troupes fraîches, et de les transporter. Or le transport ne nous était pas difficile, puis­que le front de nos troupes se rapprochait de nous. Quant aux effectifs, je me souviens qu'au jour de Charleroi tout le monde s’étonnait de voir que nos dépôts étaient pleins de soldats. Cette autre armée arriva en ligne, et tous rivalisèrent pour courir. La même méthode, qui nous avait usés aux premiers jours, réussit cette fois-là. Péguy, officier de réserve, se fit tuer à découvert comme ses jeunes camarades de l'active avaient fait quinze jours plus tôt, seulement l'ennemi ne s'y attendait plus. C'est pourquoi une statue de Péguy, figure très peu militaire, signifierait plus d'une chose.

21 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

CLXXX

La Justice des marchands, que l'on peut appeler commutative, est depuis longtemps familière à tous. Chacun comprend que la liberté des contractants en est la première condition ; une vente forcée est présumée injuste, et, au rebours, la libre concur­rence, les libres enchères, et la publicité de ces paisibles débats, assurent le juste prix de chaque chose. Il semble que toutes nos idées juridiques soient nées et aient grandi dans les marchés publics. Les choses vendues et achetées, qui n'ont point de capri­ces, et les besoins biologiques, qui finissent par dominer sur les pas­sions, nous ont appris le Droit.

On pourrait appeler justice distributive celle qui punit et récompense ; et puisque les criminels forment le petit nombre, considérons surtout la justice qui donne les places, c'est-à-dire la puissance. On voudrait ici des règles, mais il est clair qu'il n'y a point de règles ; et c'est surtout évident quand il s'agit des premières places. Un ministre qui doit choisir un préfet de police n'ouvre pas un concours ; il ne promet point d'examiner avec la même attention tous les candidats ; et quand il consentirait à faire ce travail préliminaire, il n’est point de titres ni de services qui aient valeur contre l'antipathie. On dit souvent trop vite que la faveur est alors injuste. Qu'objecterez-vous à un ministre qui dira : « Je ne nie point que cet homme ait de grandes aptitudes, mais je sais que nos humeurs ne s accorderaient point » ? Il y a nécessairement ici de l'arbitraire, comme lorsqu'un homme riche engage un valet de chambre. Dans les moments où le général Mangin connut la disgrâce, on objectait contre lui qu'à tort ou à raison il ne possédait plus la confiance de ses subordonnés. Mais un chef peut toujours dire que lui-même manque de confiance en un homme, et cette remarque doit terminer toute revendication.

Cette sorte de justice, qui a souvent figure d'injustice, se retrouve partout où un pouvoir s'exerce. Un fonctionnaire est noté par son chef immédiat ; bonnes ou mauvaises, ces notes ont un certain pouvoir qui n'est jamais nul, et elles sont réellement sans appel. Si mon chef pense et écrit que je ne suis point doué pour une fonc­tion supérieure, je traînerai partout ce boulet, lourd ou léger. Et lui, s'il le pense, a certainement le droit de le dire. Allons jusqu'au bout de l'idée. Il y a des concours, et toutes précautions sont pri­ses pour que les candidats soient soumis à des conditions égales, sans aucune préférence ; mais le juge du concours décide finale­ment d'après ses préférences ; il est seul juge d'un trait d'esprit ou de caractère, qu'il aperçoit ou devine, et qui lui plaît ou déplaît.

Ici il faut se fier aux hommes. Feu Chauchard ne voulait point de vendeuse rousse dans ses magasins. - Dès que nous avons à juger des aptitudes, nous venons à des raisons de sentiment qui n'ont de valeur que pour nous, comme cette raison-là pour lui.

Il y a eu certainement un temps où le salaire supposait la faveur et l'art de plaire. L'esprit prolétarien s'efforce de vaincre cette idée, partout où il la rencontre, imposant à l'embauchage la forme du marché public et de l'échange. Et les fonctionnaires coalisés vou­draient aussi se délivrer du triste métier de plaire, et vendre leurs services comme on vend du beurre au marché. Il est clair qu'ils n'ar­riveront jamais tout à fait à supprimer l'avancement au choix ; mais il est clair aussi qu'ils le veulent réduire, prenant sur eux d'imposer l’égalité, ce qui est beau, et ce qui fera un autre ordre, dont les pro­létaires, et notamment les typographes, ont les premiers fourni le modèle. L'esprit démocratique se définit assez bien par cet effort pour étendre la justice commutative, et réduire la justice distributive.

22 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

CLXXXI

L’inconscient, je ne puis vous dire si c'est quelque chose de vrai ou de faux. Au reste il y a réponse à tout ; mais je fuis les polémiques. Cette idée de l’inconscient, tant vantée et si bien vendue, je n'en fais rien ; je n'y suis jamais conduit naturel­lement ; quand j'ai voulu en user, afin de me mettre à la mode, elle n'a rien saisi de l'homme, ni rien éclairé. **[**L’intérieur de l’homme, et ce genre de pensée qui prétend se passer du monde, voilà une fiction de littérateur. Un homme qui ne perçoit point n’est pas livré à ses propres idées ; bien plutôt il n’a plus d’idées ; il dort. S’il rêve, c’est que l’univers extérieur l’attaque par quelque côté ; c’est qu’il commence à percevoir. L’homme pensant, selon moi, c’est l’homme en mouvement ; ce qu’il garde en lui, ce n’est que structure et mouvement ; ce n’est point pensée. Rien ne se conserve moins, rien ne dure moins qu’une pensée. Je comprends bien qu’un homme prétende penser à lui tout seul et en fermant les yeux ; mais jamais je n’en crois rien.**][[271]](#footnote-272)** L'homme pense d'après son geste, j'entends d'après la disposition et le mouvement de son corps dans le moment même, et aussi d'après les choses qui agissent maintenant sur lui. S'il ferme d'abord les poings, le voilà en colère ; s'il tend la main et sourit, le voilà amical et conciliant. Il aperçoit un fantôme et s'enfuit, comme fit Masséna en trouvant une statue de marbre sur un escalier ; sa perception est d'un homme qui s'enfuit, mal placé alors pour juger du fantôme. La circonstance fait beaucoup, en disposant notre corps ; un escalier invite à la fuite pré­cipitée, et je tiens qu'un homme qui monte a d'autres idées qu'un homme qui descend. Le froid aux pieds change nos rêves. Un chant d'oiseau ou le cri d'un marchand d'habits me jettent dans d'autres pensées. Un soldat qui salue respecte. La perruque donne aussitôt le sérieux au magistrat ; la coiffure et l'aigrette effacent tout sérieux dans une femme parée pour le bal ; supposez-lui des che­veux pendants et une robe de chambre, elle pensera d'autre manière. Et j'ai assez souvent observé comme le premier son de la voix, s'il est mal posé, entraîne l'humeur et même les idées. Toutes ces fantaisies sont neuves en chacun, et toujours neuves ; nul n'a deux fois le même souvenir, quoique chacun y prétende, et nul ne retrouve une brillante idée, s'il ne la fixe par l'écriture. Si vous voulez saisir l'animal pensant dans ses réelles poésies, si souvent imprévisibles, toujours instables, regardez ses mains, regardez ce qu'il fait, s'il est assis ou levé, quel outil il tient, si sa barbe est faite, s'il a un chapeau pointu ou un bonnet de nuit.

Mais à quoi sert ce troisième personnage ? Quelle est cette ombre qui pense derrière le penseur ? Quelle est cette triste figure qui pousse en avant une vieille idée de conserve ? Quel est ce souvenir tout fait qui reste dans la coulisse, et qui soutient le rôle comme le souffleur soutient l'acteur ? Quelle est cette conversation d'invisibles ? C'est à faire frémir. Maeterlinck, vous abusez ; ce n'est pas un fan­tôme qui parle derrière ce fauteuil, mais une procession .de fan­tômes ; il y a un Inconscient[[272]](#footnote-273) de l'Inconscient ; mais je me moque d'abord, et l'instant d'après je m'ennuie d'attendre toujours quelque chose qu'on ne voit jamais. Les héros de Shakespeare sont d'une étoffe plus solide, naïvement formant leur idée dans leur poing ; tous dans le moment ; tous improvisant, neufs, poètes d'eux-mêmes. Cassius, Hamlet tirent l'épée, et leur pensée bondit, Othello étend ses puissantes mains, et la certitude s'achève en lui, comme elle se défait dès que l'étreinte se relâche. Mais n'imaginez pas que quel­que autre Othello ait parlé à l'oreille d'Othello. C'est Iago qui lui a parlé à l'oreille. Le More est suffisant en sa puissante structure ; et les pensées qu'il forme, suffisantes aussi. Souvenir est action, discours, perception. **[**Bref le dedans de l’homme n’explique jamais rien de ce qu’il dit, ni de ce qu’il fait. Ce qu’exprime le théâtre qui étale le geste et la situation de façon que le mot en résulte ; et la plus belle invention du théâtre c’est le monologue, où cette découverte de soi se fait par le mouvement. Ainsi toute l’âme est sous les yeux du spectateur.**][[273]](#footnote-274)** Il n'est pas besoin de supposer quelque idée sourde qui revient du fond de la nuit ; le monde est assez grand ; et l'homme pensant le parcourt, faisant de chaque chose dieu et destin. Mais qui donc a inventé de loger la pensée de l'homme dans l'homme ? Il lève la tête dans la nuit ; il voit son étoile, et c'est sa pensée.

23 septembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

1927 EH1 (53), « Fantômes »

1938 EH2 LXXXII, « Fantômes »

CLXXXII

Sur la première roue motrice d'une locomotive, vous pouvez voir une petite manivelle qui est mue par la roue elle-même, et qui met en mouvement des axes et engrenages qui remon­tent le mouvement du train jusqu'à la hauteur des yeux du machi­niste. Là se trouve l’indicateur de vitesse, qui est en même temps un enregistreur de vitesse. Il suffit que, dans cette boîte fermée, un autre mécanisme mesure le temps ; le compte des tours de roues, rapproché de la mesure du temps, donne la vitesse, et tout cela reste inscrit comme sur un journal de route.

Cet instrument est principalement destiné, comme on l'a vu, à confondre le mécanicien imprudent et à le faire jeter en prison. Mais il pourrait servir aussi à rendre les accidents plus rares, et c'est de ce côté-là que je porterais mon attention, si quelque miracle me faisait juge en cette affaire, avec pleins pouvoirs. Je voudrais examiner tous les journaux de route de ce train-là ; je saurais alors si les machinistes avaient coutume d'aborder les aiguilles en pointe à la vitesse de vingt kilomètres. Si je constatais quelques infractions à la règle, je voudrais savoir, alors, si le machiniste distrait ou trop audacieux a été puni d'une amende. S'il se trouvait qu'il l'a toujours été, je serais amené à rechercher quelque effet de surprise ou quelque insuffisance des signaux, qui puisse expliquer que le machiniste ait abordé la gare des Échets sans l'avoir vue ; car il n'est pas naturel qu'un homme s'expose à une punition inévitable et en quelque sorte automatique pour le seul plaisir d'aller vite. Ce chemin me conduirait jusqu'à l'insouciant ingénieur qui a ordonné de ralentir à toutes les gares, sans s'occuper de savoir si elles étaient annoncées par des signaux suffisants. Il faudrait relâcher le mécanicien, ou mettre aussi l'ingénieur en prison.

Je suppose, et il est bien entendu que ce n'est qu'une supposition, que je découvrirais, dans les journaux de route et les papiers qui y ont rapport, tout-à-fait autre chose, à savoir une violation régulière ou tout au moins commune du règlement en question, sans aucune sanction et même sans aucun avertissement ; cela me conduirait jusqu'à un autre ingénieur, non moins insouciant que le premier, et qui est chargé de lire les journaux de route. De nou­veau il faudrait relâcher le mécanicien ou mettre en prison cet ingé­nieur-là.

Il se défendrait. Il dirait que le règlement dont il s'agit était inap­plicable. Il ferait voir, par la comparaison des horaires et des ralentis­sements prescrits, car les petites gares sont nombreuses, que l'express de Strasbourg à Lyon aurait pris alors l'allure d'un train-brouette ; que l'ingénieur devait donc interpréter la pensée des grands Seigneurs du réseau. J'en mettrais encore un ou deux en prison.

J'y enverrais aussi l'ingénieur qui a approuvé la formation de ce train à marche rapide. Car il est bien remarquable que la machine, en quittant les rails, a labouré la terre sans grand dommage, ce qui s'explique par le poids et la solidité. Et l'on peut parier d'après cela que les voitures auraient toutes suivi le même sort si elles avaient formé masse et bloc. Mais il y avait sans doute, entre la masse motrice et les massives premières, quelques cages à poulets légères et fragiles ; ce sont des choses qu'un homme de métier ne devrait pas accepter. Mais j'entends. Qui fait du zèle importune, et n'avance point. Et moi-même, si j'étais juge d'instruction, j'en ferais bientôt l’expérience.

24 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°26, 1er octobre 1921

# Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

183

Que nos soldats, nos infirmiers, nos médecins se soient portés aussitôt vers les débris de l'usine allemande et du village allemand, afin de guérir toute plaie et de conserver toute vie humaine, cela est universellement approuvé. On se souvient qu'au puits de Courrières une équipe allemande accourut, pourvue d'un admirable outillage, et fit merveilles pour sauver nos mineurs ense­velis. Le culte de l'Humanité se montre ainsi partout au-dessus des Idoles. Les mêmes vertus de courage et de discipline, qui s'emploient à brûler, à détruire, à tuer dans la guerre, s'emploient aussi dans la paix à conserver le bien commun, et la force humaine, plus précieuse que tous les biens. Même dans la paix armée, et à la veille d'une guerre prévue ; aussi bien après le choc des armes, et quand les tombes sont à peine refermées. Ici périssent les lieux communs. Si la haine entre les nations était ce qu'on dit, si le dieu des armées et de la vengeance était adoré au fond des cœurs, il y aurait quelques rêveurs peut-être pour sentir le malheur de l'ennemi comme un malheur humain ; le plus grand nombre y verrait comme un signe favorable ou une punition du ciel. Mais ces jeux théologiques feraient horreur.

Au vrai nul n'aime la guerre. Mais l'homme fort aime l'action de guerre parce qu'elle est dangereuse et difficile, parce que la puis­sance humaine s'y déploie en un ordre visible, parce que l'homme tient alors le tonnerre et voit les prompts effets de la foudre qu'il lance. Lorsque, dans les nuits d'hiver, un brigadier fait éclater le fracas des batteries à l'heure dite, il est dieu ; et le canonnier qui tire la ficelle fait trembler la terre. Lorsqu'on voit les murs d'une église s'ouvrir comme les feuillets d'un livre, ou le dernier pan d'une tour s'écrouler dans une éruption de débris, ces effets de volonté, long­temps cherchés et attendus, sont par eux-mêmes beaux. Le bonheur de bâtir est moins vif ; il se disperse sur un plus long temps ; mais il est de même source. Et le bonheur de sauver, de soigner, de lutter contre le feu et contre l'eau est de même source aussi. Le héros sauve, le héros tue, et c'est le même homme. En tous pays, c'est le même homme.

C'est pourquoi les honneurs rendus à l'ennemi tombé ne sont point seulement de forme. Non, mais du fond du cœur. L'homme qui estime le courage ne fait point de différence en cela entre l'allié et l'ennemi ; dans le tumulte même de la guerre, c'est le modèle humain qu'il adore. Qu'on fouette les passions autant qu'on voudra et jusqu'à la mêlée sanglante, c'est toujours la fraternité universelle qui sortira de l'épreuve. Dans les épopées modernes, où les dieux sont les passions elles-mêmes, on voit que la Discorde allume les combats, mais se retire aussitôt pour les contempler de loin, comme si elle craignait pour elle-même. C'est pourquoi il n'est point de guerrier qui ne méprise la haine et qui n'ait appris à aimer les hommes ; et la guerre se tuerait elle-même si elle conservait ceux qu'elle instruit. Mais les morts se taisent, et les valets d'armée, sor­tant de leur cave, recommencent leurs sauvages déclamations. Ici c'est la peur humiliée qui parle, qui injurie et qui méprise. Si les rares survivants gouvernaient, la vraie Paix serait faite.

25 septembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

1939 SM1, XL, « En tous pays le même homme »

184

Ulysse lance une flèche vers le ciel ; cette flèche lui tombe sur la tête. Chacun comprend que c'est la force d'Ulysse qui blesse Ulysse, et encore diminuée. La flèche n'a point gagné des forces dans ce ciel indifférent ; au contraire elle en a perdu par le frottement de l'air, en descendant comme en montant. C'est une partie de l'effort du bras, ramassée sur cette pointe de métal, qui perce le crâne de l'imprudent.

Lorsque des maçons ont élevé à dix mètres en l'air une pierre de mille kilogrammes, si la chaîne se rompt, c'est une puissance propre à la pierre qui semble écraser les choses et les hommes. Mais point du tout. Cette puissance invincible c'est la somme des travaux que le manœuvre a exercés sur la manivelle ; la grosse pierre, lorsqu'elle tombe, ne fait que restituer ces travaux en un court moment, et encore avec perte, principalement par le frottement des engrenages et des axes, qui se sont échauffés un peu. Comme si Ulysse avait mille fois tendu son arc, et recevait tous ces travaux ensemble ramassés sur la pointe d'une seule flèche.

Les ouvriers de la Badische Anilin ont soulevé une montagne à quelques centaines de mètres en l'air ; la corde s'est rompue, et ils ont reçu leurs propres travaux sur la tête. Toute pression est obtenue par un long travail des pompes. Pompes à vapeur sans doute ; mais remontez à l'origine, vous trouverez le travail humain, le travail d'Ulysse qui tend son arc. Le charbon était dans la terre, et tout à fait inerte ; vous le tirez de là, vous le transportez ; déjà vous tendez l'arc. Le charbon, en brûlant, disperse l'énergie qu'il enferme ; mais le travail humain a construit un foyer et une cheminée. La vapeur d'eau se mélange à l'air et se condense en nuages, formant des pluies et des fleuves, énergie capricieuse ; mais le travail humain construit des chaudières résistantes ; l'arc se tend peu à peu, par le travail humain. Les pompes sont en marche ; l'immense gazomètre est dressé par d'autres travaux ; des milliers de mains humaines, par leurs mouvements combinés, compriment le gaz et le maintiennent. Les journées de travail s'accumulent, non sans perte. Un homme peut tuer un homme d'un coup de marteau. Mais qui fera le compte des coups de marteau rassemblés dans ce gazomètre immobile ? Ce fer, ce charbon, ce gaz étaient inertes par eux-mêmes ; c’est le muscle humain qui leur a donné cette puissance volcanique. Le fer, instrument de nos travaux, est lui-même produit par nos travaux. Le fer, à l'état d'oxyde, n'est qu'une terre sans consistance ; c'est le marteau du forgeron qui lui donne consistance ; c'est[[274]](#footnote-275) le bras du forgeron qui soutient la tour Eiffel. Je ne vois, dans ces œuvres industrielles, que le charbon qui tienne enfermée quelque énergie étrangère au travail de l'homme ; mais encore il ne la cède pas sans un prodigieux travail humain ; ou bien elle est inutilisable. Il faut la conduire et la canaliser ; et la puissance des travaux que l'on utilisera dépend de la solidité des canaux. La machine à vapeur semble marcher par les propriétés des corps qui la composent ; en réalité c'est le forgeron qui tourne la manivelle. Et comme, dans cette accumulation de travaux, il y a d'immenses frottements et une quantité prodigieuse d'efforts musculaires perdus, je me demande si la puissance mécanique obtenue dépasse jamais, au total, la somme du travail musculaire dépensé. Mais quel comptable tiendra ce Grand Livre ?

26 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

1926 CCP IX, 2, « La machine concentre la puissance »

185

Le jugement humain est errant et comme égaré s'il n'est formé par les œuvres. Un esprit tout neuf et sans aucune piété pas­sera à côté des œuvres sans les interroger. Un prolétaire que j’ai connu courait au musée du Louvre, dès qu'il pouvait dérober une heure[[275]](#footnote-276) et faisait sommation aux tableaux ; toutefois[[276]](#footnote-277) il ne reçut pas la grâce. Je ne sais ce que Napoléon put faire sortir de Gœthe lorsqu'il se porta vers lui de son pas pressé et impérieux. Mais Gœthe était vivant, poli, prompt, plus assuré dans le métier de cour­tisan que l'autre dans le métier de roi. Empereur ou non, qui lira comme il faut le *Wilhelm Meister* s'il ne fait serment de s'y plaire ? Et le serment serait encore peu de chose si l'on n'a cette expérience du Liseur[[277]](#footnote-278) qui découvre à la vingtième lecture ce qu'il s'étonne de n'avoir pas remarqué à la première. Or[[278]](#footnote-279) qui donnera cette patience ? On ne peut lire vingt fois tout ce qui paraît. Il faut ici de puissants témoignages. La gloire de Platon est écrite dans presque tous les livres ; toute[[279]](#footnote-280) l'Humanité ici[[280]](#footnote-281) nous prévient. C'est bien vite fait de se moquer de cette volonté d'admirer ; mais il est vite fait aussi de jeter un livre par terre, comme Napoléon sur son lit à Sainte-Hélène. L'humeur décide alors. Si Beethoven[[281]](#footnote-282) naissait main­tenant, son génie ne paraîtrait qu'à ceux qui pourraient l'entendre ; or[[282]](#footnote-283) il n'aurait point de ces pieux interprètes, formés eux-mêmes par d'autres, qui forment le public et que le public forme. Ce progrès de la gloire, fille du temps, est plus sensible encore pour les œuvres musicales que pour les autres. Une exécution sans foi défait une œu­vre ; la plus belle est celle qui perd le plus.

Il en va pour les idées comme pour les œuvres, quoique cela soit plus caché. On ne voudrait point qu'il soit parlé de goût lorsqu'il s'agit de vérité. Mais cette recherche de l'évidence, sans aucun égard à l'autorité, est peut-être toute la sottise. Ici tout est confu­sion et piège. Car, d'un côté, il n'est pas d'auteur que je doive croire sur le témoignage de ceux qui l'ont cru. « Puisqu'Aristote le dit, il le faut croire » ; c'est[[283]](#footnote-284) le ridicule même. Mais d'un autre côté, il y a toutes chances pour que l'humeur décide trop vite, et nous détourne de ces pensées d'enfance qui sont le premier état de toute idée. Aussi, par mépris des Anciens, nous serons réduits à ce chaos d'idées claires qui émiettent l'assentiment[[284]](#footnote-285), comme ces œuvres de charité, toutes bonnes, et qui assiègent le philanthrope. Ainsi l'esprit moderne est promptement dépouillé et comme dévoré par des preuves effrontées. Citez-moi quelque opinion qui ne soit pas vraie ?

Le doute ne loge point en ces esprits agités, mais plutôt le flotte­ment, qui vient d'évidences successives et comme aériennes. Où ne loge point le doute, les passions règnent, qui sont l'humeur armée. Dont la raison cachée est sans doute que la pensée n'a point alors ses racines dans l'imagination, et ne discipline point le corps[[285]](#footnote-286). Qui a rejeté tous les Dieux n'a pourtant pas rejeté son propre corps, où ils dorment tous. Au contraire[[286]](#footnote-287) il faut élever le songe jusqu'à l'idée, et faire vérité de toute religion, ce qu'a fait l'Humanité réelle, et ce qu'il faut refaire avec elle. Par où l'on acquiert, à l'égard de soi et des autres, l'art de persuader et non pas seulement de prouver ; car, en leurs idées, on aperçoit la vérité même qu'ils y cherchent[[287]](#footnote-288). Ainsi se fait une unité de sentiment entre des hommes qui semblent aux deux pôles ; au lieu que la division naît toujours de l'accord abstrait, comme on voit chez les doctrinaires. C'est l'Humanité qui résoudra, non seulement pensée, mais pensante.

27 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921 (CLXXXV)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 14, « Du Goût »

1934 LIT 36

CLXXXVI

L’égalité d'âme ne reçoit pas, en général, de récompenses extérieures ; mais elle est certainement favorable à la santé. Un homme heureux se laisse oublier ; la gloire le viendra chercher quarante ans après sa mort. Mais contre la maladie, plus intime que l'envie et bien plus redoutable, le bonheur est la meil­leure arme. Contre quoi l'homme triste trouve à dire que le bon­heur est un effet et non une cause ; c'est trop simplifier. La force fait qu'on aime la gymnastique ; mais la gymnastique volontaire donne force. Bref il y a certainement une attitude viscérale, s'il est permis d'ainsi dire, qui favorise le combat et l'élimination, et une autre, contraire, qui étrangle et empoisonne celui qui la prend. Sans doute on ne peut pas étirer et masser ses propres viscères comme on étend les doigts ; mais comme la joie est le signe évi­dent d'une bonne attitude viscérale, on peut parier que toutes les pensées qui vont à la joie disposent aussi à la santé.

Il faudrait donc se réjouir lorsque l'on est malade ? Mais cela, dites-vous, est absurde et impossible. Attendez. On a assez dit que l'existence de l'homme de guerre, les projectiles mis à part, était bonne pour la santé. J'ai pu m'en rendre compte, ayant mené pendant trois ans l'existence du lapin de garenne, qui fait trois tours dans la rosée, et rentre en son trou au moindre bruit. Trois années sans ressentir autre chose que la fatigue, et le besoin de dormir ; or j'avais l'estomac· de mon siècle et je traînais une maladie mortelle depuis mon âge de vingt ans, comme tous ceux qui pensent sans agir. On a bientôt dit que cette prospérité du corps tient à l'air campagnard et à la vie active. Mais j’aperçois d'autres causes. Un caporal d'infanterie, le même qui me disait : « Nous n'avons plus peur ; nous n'avons plus que des transes », vint un jour à mon abri avec un visage qui exprimait le bonheur. « Cette fois, dit-il, je suis malade. J'ai la fièvre ; le major me l'a dit ; je le revois demain. C'est peut-être la typhoïde ; je ne tiens plus debout ; le paysage tourne. Enfin c'est l'hôpital. Après deux ans et demi de boue, j'ai bien mérité cette chance-là ». Mais je voyais bien que la joie le guérissait. Le lendemain il n'était plus question de fièvre, mais bien de traverser les agréables ruines de Flirey, et pour gagner une position encore pire.

Ce n'est pas une faute d'être malade ; la discipline ne peut rien dire contre, ni l'honneur. Quel est le soldat qui n'a point guetté en lui-même, dans les transports de l'espérance, les symptômes d'une maladie, même mortelle. On finit par penser, en ces jours atroces, qu'il est bien agréable de mourir de maladie. De telles pensées sont bien fortes contre toute maladie. La joie dispose le corps, en son intérieur, mieux que le plus habile médecin ne saurait faire. Ce n'est plus cette peur d'être malade qui aggrave tout. S’il y eut, comme on dit, des solitaires qui attendaient la mort comme une grâce de Dieu, je ne m'étonne pas qu'ils soient morts centenaires. Cette durée que nous admirons chez les vieillards, quand ils ont fini de s'intéresser à quelque chose, vient sans doute de ce qu'ils ne sentent plus la peur de mourir. Choses qu'il est toujours bon de compren­dre, comme il est bon de comprendre que la raideur, qui vient de peur, fait tomber le cavalier. Il y a un genre d'insouciance qui est une grande et puissante ruse

28 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXXVI, « L’art de se bien porter »)

CLXXXVII

Castor me dit : « Ne cherchez point le salaire dans les nuages, ni dans la poche des riches. C'est l'œuvre qui est le salaire du travail. Le salaire du laboureur c'est le blé ; le salaire du voiturier c'est le blé transporté ; le salaire du maçon c'est la maison, et du pêcheur, le poisson. Je paie un salaire à cette compagnie qui me transporte ; et de ce transport je tire moi-même salaire, parce que je vais au Havre voir des cotons, comme ambas­sadeur de l'acheteur parisien qui a besoin de chemises. Ces chemi­ses seront mon vrai salaire. À être secoué comme nous sommes, je fais présentement des chemises. Bref il n'y a que le résultat qui paye ».

Nous roulions sur la piste de fer, le long de ces jardins à la mode d'autrefois qui marquent l'ancienne banlieue. Mais déjà cou­raient des maisons plus jeunes, bordées d'herbe pauvre, puis des usines aux murs fragiles, ruines neuves, et d'immenses gares où les wagons semblent couchés dans la verdure. Le désert ferrugineux s'amincit ; la vraie campagne se glisse sous nos roues ; le fleuve se montre, et les lentes péniches au tournant, que les arbres recou­vrent. Nous coupons les bois et la plaine ; nous perçons le coteau. On voit bien que nous n'avons pas de temps à perdre.

« Ces péniches, dit Castor, arriveront. Elles feront plus d'un voyage ; et chacune des choses qu'elles portent se trouveront au quai où on les attend. Et la maison aussi se fera, quoique la pierre suspendue semble immobile. J'aime ces machines qui se moquent de la vitesse ; car la vitesse n'est pas un résultat ; quand notre machine s'arrêtera toute fumante, chaque minute alors anéantira un peu de vitesse. Et moi, une fois arrivé, si je m'arrête dans un café pour lire un journal, je dissiperai follement ce char­bon qui m'a traîné à grande allure. Cent balles de coton qui sont venues par la voie ferrée ressemblent à cent balles de coton tirées d'une péniche. Dans le résultat, la vitesse périt. Où est le salaire de la vitesse » ?

« Je vois bien, lui dis-je, que la vitesse peut donner avantage à l'un ou à l'autre ; car les affaires sont comme une course, où c'est sou­vent le premier arrivé qui gagne. Mais l'ensemble des produits, qui fait la richesse commune, et sur lequel on paie tout travail, ne dépend nullement de la vitesse. Au contraire la vitesse grève le résultat. Ecoutez ce choc de la roue sur le rail, cette lutte dans les courbes, cet arrachement du frein à l'arrêt ; finalement il faut tra­vailler contre la vitesse, et retenir à grands frais cette masse qu'on a ébranlée et lancée avec tant de peine. Double vitesse, comme on sait, c'est travail quadruple ; mais on ne compte pas encore, dans ce calcul théorique, les chocs, l'échauffement et le freinage. On dit trop que le temps est de l'argent ; il est sûr que le temps gagné est du travail perdu. Bref il vient une valeur de la vitesse à partir de laquelle on perd sur le travail ».

« À ce moment-là, dit Castor, on imprime du papier-monnaie afin de payer l'ouvrier de vitesse. Et il s'étonne de ne rapporter chez lui, en échange, qu'une faible part des produits. C'est que la vitesse n'est pas un produit. Encore heureux pour lui que la char­rue à bœufs partage avec l’avion. Si on payait de ses propres pro­duits l'ouvrier de vitesse, que recevrait-il ? Étincelles, bruit, poussière et fumée ».

29 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

CLXXXVIII

Vous pouvez appuyer le tranchant d'une faulx contre une gerbe de blé ; l'acier ne tranchera pas la paille, le fil de la lame s'émoussera. Mais observez le travail du faucheur ; la lame, en son mouvement de scie, effleure à peine le brin d'herbe ; la lame reste libre, et sonne aux oreilles ; tout l'art de l'ouvrier s'emploie à transporter l'outil selon sa courbure, et en suivant la pointe ; il en est de même pour la faucille, qui coupe en frôlant ; sous la pression, l'herbe se coucherait. Le couperet et la hache sont au contraire les outils de la force ; les passions s'y plaisent et s'y usent ; ce sont plutôt des armes que des outils. Un enfant se sert d'un couteau comme d'un couperet. Les gens passionnés font sentir au rôti de bœuf le poids de leur corps ; la viande résiste et le couteau s'émousse ; mais l'homme habile fait courir le tranchant au lieu d'appuyer ; le couteau n'est qu'une scie à dents très fines. Quand le virtuose du couteau affile son outil, vous croyez qu'il polit et égalise le tranchant ; mais au contraire il l'ébrèche avec art. ·

Un clou n'est qu'un outil de force ; mais encore sait-il apprendre la sagesse au marteau ; car le principal n'est pas de frapper fort, mais de bien diriger le coup. Le poinçon que vous avez à votre couteau vous instruirait bien mieux, si vous observiez comment il est fait ; car ce n'est pas sans raison qu'il a des arêtes ; ce poinçon n'est pas un clou ; ce n'est pas en poussant que vous I' enfoncerez, mais en tournant, et d'une main légère ; l'arête enlèvera à chaque tour et retour un léger copeau. Le poinçon est donc une sorte de rabot tournant. Moins vous appuierez, plus vous irez vite. Trop de force, toujours, trop de passion, voilà le défaut de l'apprenti. Sciez du bois si vous pouvez, cela est bon pour la santé ; mais si vous appuyez sur la scie, elle bute et se déforme. Homme aux dents serrées, vous serez honteusement vaincu par la scie et la bûche. Ce qui est bon pour la santé, ce n'est pas d'user votre force, mais c'est de délier vos passions. Une action légère, effleurante, bien réglée, un corps équilibré et retenu ; tous ces signes effacés, qui sont des travaux inutiles ; le sourire et la grâce de tout le corps, voilà ce que veut l'outil. La pelle et la pioche sont des maîtres de danse.

Les outils de force ont eux-mêmes leur sagesse. Il y a une manière de tenir la hache et le marteau qui supprime ce contre-coup dans les bras, bien connu des maladroits. L'ancienne charrue meurtrissait les poignets si l'on pesait de tout son corps sans retenue. Il faut tenir un manche d'outil comme un gouvernail, ou comme l'archet d'un violon. Ainsi tous les métiers sont une gymnastique contre les pas­sions. Il n'y a rien de plus funeste sur la terre que le penseur qui ne sait pas enfoncer un clou ; tout est raide et tendu en son travail ; l'outil manque, qui lui conseillerait, et même sans égards, de délivrer sa poitrine et ses reins. La politesse dissimule cet état de violence ordinaire, mais ne le discipline point jusqu'au fond. Je devine le guerrier, j'entends celui qui pense la guerre, non celui qui la fait, d'après une raideur interne et une gaucherie policée. Cette mauvaise humeur se meut tout d'une pièce ; il y a bien moins de violence dans le terrassier maigre, au râble de lièvre. C'est que la pelle et la pioche lui ont appris une grande politesse à l'égard de lui-même. Il n'y a que l'homme oisif, gauche et timide qui sache adorer la fureur. C'est pourquoi l'outil vaincra l'arme.

30 septembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

CLXXXIX

Dans ces projets qui visent à restaurer l'enseignement public, j'aime le ton de la résolution et comme la prise du pou­voir par les citoyens. Il me plaît que l'on pense à fonder la République. La forme donc en est bonne, mais je cherche le con­tenu, et je ne trouve rien ; non, pas même une erreur. Comme ces soldats à la manœuvre, qui partent tous du même pied et ne vont nulle part. Défaut d'hommes vertueux peut-être, qui n'ont pas eu de querelle avec leurs propres passions ; défaut aussi des hommes qui se réunissent pour penser, et qui cherchent première­ment l'accord. Bon de s'unir pour l'action. « Pousser ensemble, dit Marc-Aurèle, non penser ensemble ». La pensée est un travail de solitaire ; et l'accord se fait toujours autour de l'homme qui cher­che seulement à s'accorder avec lui-même. Mais je viens au contenu.

Les Humanités, voilà une manière de dire qui sonne bien ; elle joint le passé et l'avenir. Considérez cette espèce humaine qui, selon le mot de Pascal, grandit toujours et apprend continuelle­ment. Ne rompez pas de lui-même ce Grand Être ; toutes les pensées d'autrefois sont substance et puissance ; reprendre l'Huma­nité en soi et la développer, c'est l'avenir de tout homme ; le sérieux de l'enfant n'exige pas moins ; il se détourne de ces idées dépouillées que vous voulez lui offrir ; nourriture, croyez-vous, qui convient à cet âge. Mais c'est revenir à l'âge de pierre. Compter n'est qu'un petit moyen, bientôt saisi ; vos nombres ne nourrissent point ; ni cette algèbre courte, ni cette physique qui ne tâtonne plus. Tout cela est trop vite su. Le poids de nature et de préjugés n'en est pas seulement remué ; la paresse animale n'y a pas jeté son regard négligent. J'ai entendu dire d'un homme fort savant, haut main­tenant et vénérable : « C'est un professeur excellent ; on ne voit plus les difficultés ; on ne sait plus les retrouver ». Est-ce instruire ? Est-ce apprendre ? Le même homme à l'œil vif qui faisait cette remarque disait sarcastiquement : « Voici des élèves qui pour la troisième fois vont entendre le trinôme du second degré. Ils y bâilleront. Ce sont des cho­ses auxquelles il faudrait faire attention pendant un quart d'heure ; et voilà trente ans que je les enseigne ».

Les belles-lettres retentissent mieux, et appellent tout l'homme. Il faut d'abord écarter de l'enfant tout ce qui est niais, facile et plat. Le meilleur, le plus profond, le plus humain, voilà ce qui lui con­vient. Le plus difficile, le plus enveloppé est justement ce qu'il faut à cette nature en croissance. Je ne veux point de ces choses rimées pour lui et sans beauté ; il n'en veut point, non plus. Il n'est point d'un âge à retenir ce qu'il comprend, mais à retenir ce qui le tou­che. À quoi bon retenir ce qui n'est pas à méditer ? Le vrai travail de mémoire est de s'approprier un trésor humain, que l'on pourra ensuite compter et égrener durant toute sa vie. Non pas des fruits à l'enfance, mais des graines. Semez des pensées qui aient de l'avenir. Cette règle vaut pour toute école, de pauvres ou de riches ; appliquez-la, vous changerez tout. École Humaine, c'est école unique.

Disons, en rassemblant l'idée, qu'il y a un héritage humain, à partir duquel l'homme réfléchit, et qu'il doit d'abord posséder. Exa­minez l'esprit de Montaigne, comment il est fait. De pensées belles, prises du trésor humain ; belles d'abord, et qui seront vraies. Le beau est ce qui retient d'abord, comme la musique retient. Suppo­sez une belle musique qui exprimerait des vérités ; mais la musi­que se termine à elle ; et les autres arts, de même. Ces puissants objets posent l'esprit, mais ne le développent point. La poésie, l'élo­quence, le théâtre et la belle prose ont ce privilège d'être objets pour la réflexion ; en ces œuvres solides et terminées s'assure le monologue de l'homme pensant. L'homme ici est objet pour l'homme. Au miroir de poésie il se retrouve ; non point en cet animal timide et emporté contre lequel il défend sa proie ou sa place. Qui lit d'abord dans l'homme vivant lira toujours mal, et d'humeur fera principe. Contre quoi il faut d'abord lire les poètes, et les réciter. Cette réforme est sous nos mains.

1er octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°27, 8 octobre 1921

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

CXC

Quand on dit que les gouvernants n'ont de puissance, selon la justice, que par le consentement des gouvernés, je crois qu'on manque l'idée. C'est remonter au déluge. De toute façon ; car, d'un côté, c'est partir à la recherche d'une race pure et non croisée ; si un Irlandais a seul droit de gouverner les Irlandais, le plus pur Irlandais aura aussi le droit le plus clair ; et, d'un autre côté, c'est vouloir construire les nations d'après le modèle patriar­cal. Le fils obéit au père, il n'obéirait pas à un étranger. « Et s'il me plaît, à moi, d'être battue » ; c'est la formule la plus parfaite de l'esprit national en tous pays. Fouetté, le citoyen veut bien l'être. Mais il regarde aux baguettes ; il veut savoir dans quel bois on les a coupées.

Cette idée mystique produit bientôt ses preuves. Car un pouvoir contesté devient aussitôt tyrannique ; on ne peut plus prononcer sur ce qu'il serait, bon, médiocre ou mauvais, s'il s'exerçait simplement ; il s'établit, il se défend, il soupçonne. Dans ces luttes, le droit périt ; les révoltés ont toujours raison ; ils sont toujours tyranniquement gouvernés. À bien meilleur compte, et par la centième partie seule­ment de l'énergie qu'ils emploient à chasser un mauvais maître, ils le rendraient bon. Comte, homme d'avant-garde, aperçoit que les discussions sur l'origine et la légitimité des pouvoirs sont métaphysi­ques, et que la fonction positive du citoyen est plutôt de surveil­ler et limiter l'action des pouvoirs, quels qu'ils soient.

Le faible des démocraties est qu'elles déposent trop aisément leurs rois éphémères. Cette puissance purement négative ne résout rien ; d'autant que, comme il n'y a· pas tant d'hommes qui sachent le métier de roi, tant bien que mal, nous voyons toujours revenir les mêmes rois ; et les chutes font noblesse et force, comme aux récidivis­tes ces innombrables condamnations, qui désarment le juge. Le citoyen n'a pas encore bien saisi cette idée que tout pouvoir est mauvais, s'il n'est surveillé, mais que tout pouvoir est bon autant qu'il sent une résistance pacifique, clairvoyante et obstinée. La liberté n'est pas d'institution ; il faut la· refaire tous les jours.

Nos prolétaires ne sont pas encore délivrés de cette idée, qui est métaphysique aussi, c'est que les patrons ayant pour règle de payer les ouvriers le moins possible, il faut supprimer les patrons. Mais pourquoi se priver de coopérateurs qui ont appris un métier diffi­cile ? Le prolétariat organisé aurait une puissance invincible ; on verrait et l'on a vu déjà comment l'opinion commune acclamerait le cortège des travailleurs, si seulement ils jetaient toutes leurs armes. Mais la guerre est plus facile à conduire que la paix. Il est plus facile de mener les citoyens aux barricades que d'obtenir qu'ils observent et jugent à chaque instant. Bref il est plus vite fait de détruire que de construire.

Les pouvoirs sont arrogants en guerre, inquiets et flexibles en paix, comme on a vu et comme on voit. Cette loi trouve son appli­cation dans les luttes intérieures aussi. La presse, tant calomniée par les journalistes, est toujours plus juste qu'on n'attendrait, par le jeu des rivalités et par le besoin d'étonner, qui font que tout ce qui importe est bientôt connu. Que pourrait-on attendre, et que ne pourrait-on pas espérer si les journaux, au lieu de servir les ambi­tions, exerçaient seulement la fonction du spectateur et du juge ? Et, au lieu de dire que c'est impossible, il faut le faire, comme nous faisons en ces feuilles, menant cette bonne révolution qui vise moins à détrôner les rois qu'à les rendre sages.

2 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

1926 CCP VI, 7, « Ne pas changer les pouvoirs, les assagir »

CXCI

Cet incendie[[288]](#footnote-289) me faisait penser à l’Assurance. Voilà une déesse qui n'est pas aimée, à beaucoup près, comme la Fortune. On la redoute ; on lui porte de maigres offrandes, sans aucun enthousiasme. Et cela est aisé à comprendre ; les bien­faits de l'assurance ne se montrent qu'en même temps que le mal­heur. Le plus grand bien c'est évidemment de n'avoir point le feu chez soi ; mais c'est un bien de toutes les minutes, qu'on ne sent point, comme d'avoir ses bras et ses jambes. Au regard de ce bon­heur négatif, l'argent dont on le paie semble follement donné. Je ne vois que les grandes entreprises qui paient la prime sans tristesse, comme elles paient tout ; je plains ces capitaines du commerce qui ne savent pas à la fin d'une journée s'ils ont perdu ou gagné ; sans doute leur plaisir réel vient surtout du pouvoir qu'ils exercent sur une armée de commis.

Ceux qui ont de grandes espérances et de petits moyens ne peu­vent aimer l'assurance. Imagine-t-on un commerçant qui s'assurerait contre la ruine ? Rien ne serait plus facile s'ils mettaient tous en commun les bénéfices qui dépassent l'ordinaire. Ainsi les maisons associées prospèreraient, dans l'ensemble, passablement ; les com­merçants associés seraient comme des fonctionnaires, assurés d'un traitement fixe et d'une retraite ; assurés, s'ils le voulaient, d'un médecin, d'un chirurgien, d'une maison de convalescence ; assurés d’un voyage de noces et d'une suite de voyages d'agrément. C'est la sagesse même ; et c'est très beau dans les livres. Mais il ne faut pas oublier que, dès que la vie matérielle est ainsi assurée, dans le sens plein du mot, tout le bonheur reste à faire. Qui n'a point de res­sources en lui-même, l'ennui le guette et bientôt le tient.

La déesse Loterie, que les anciens appelaient la Fortune Aveu­gle, est bien plus tendrement adorée. Ici des espoirs immenses, et, en compensation, la seule crainte de ne pas gagner, qui n'est rien. Si l'on imagine un Office de toutes les Assurances, il faudrait écrire sur la porte : « Vous qui entrez, laissez toute espérance ». Contre quoi tous les marchands d'espérance ont beau jeu. Ce qui ne vient pas d'ambition seulement, qui est vanité dans le fond, mais plutôt de cette invention infatigable qui va toujours en avant de l'action, et qui est lumière et joie sur tout métier. Perrette en son pot au lait ne voit point le repos, mais le travail au contraire. Veau, vache, cochon, couvée, ce sont des soins. Chacun, en ses travaux de cha­que jour, en découvre d'autres où il voudrait se jeter. L'espérance abat le mur et aperçoit l'ordre des légumes ou l'ordre des fleurs à la place des herbes folles et de la broussaille. L'assurance empri­sonne.

La passion du jeu est admirable à considérer. Lhomme y est aux prises avec un hasard dépouillé, un hasard voulu et inventé. Il y a une assurance gratuite contre les risques du jeu ; il suffit de ne point jouer. Mais presque tous ceux qui ont du loisir .se jettent aux cartes ou aux dés, adorant les sœurs jumelles et inséparables, l'Espé­rance et la Crainte. Et peut-être l'homme est-il plus fier de gagner par heureuse chance que de bien jouer. Ce qu'exprime le mot Féliciter ; car féliciter c'est proprement louer le succès, et non pas le mérite. Antique idée de la faveur des Dieux, qui survit aux Dieux. Si l'homme n'était pas ainsi, la justice égalitaire régnerait depuis longtemps ; car ce n'est pas difficile. Mais l'homme n'aime guère ce qui n'est pas difficile. César règne par l'ambition de tous ; c'est notre Espérance couronnée.

3 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

*Propos sur le bonheur*, 1928, XLI, « Espérance » (absent de l’édition de 1925)

CXCII

Comme je lisais *Les Martyrs* de Chateaubriand, je vins à penser que ce livre conviendrait pour nos écoliers. Un esprit libre acceptera aisément *Télémaque*,[[289]](#footnote-290) qui est un livre païen ; pour *Les* *Martyrs*, il y aura quelque résistance ; mal fon­dée. Si nous voulons que nos garçons et nos filles aient quelques vues de l'histoire humaine, nous ne pouvons pas vouloir qu'ils ignorent le catholicisme ; et la vérité du catholicisme ne peut pas être séparée de ce paganisme qu'il a remplacé. Ce passage est d'importance ; il domine encore nos mœurs et se trouve marqué dans toutes nos idées sans exception. Un enfant ne doit pas igno­rer ce moment de l'histoire humaine. Imaginez quelque fils de riche qui ne connaîtrait au monde d'autre source de lumière et de chaleur que l'ampoule électrique. La connaissance qu'il en aurait serait abstraite parce qu'elle serait immédiate ; l'ampoule électrique suppose avant elle, aussi bien en idée qu'en fait, une suite d'essais plus faciles, le verre, le charbon, le feu, le silex ; j'en oublie. De même toutes nos pensées, de théorie et de pratique, développent le catholicisme, qui développe lui-même le paganisme, comme on le comprend[[290]](#footnote-291) d'abord par les anticipations des Stoïciens et même de Platon, comme on voit encore aujourd'hui d'après les superstitions bretonnes, si naturellement incorporées au culte des saints, de la Vierge et de la Trinité ; mais la métaphore me trompe ; c'est bien plutôt la métaphysique catholique qui prend corps dans le poly­théisme subordonné. Qui n'a point médité là-dessus ignore l'Huma­nité.

Chateaubriand est un bon guide, ici, et le meilleur peut-être, par cette contemplation poétique qui laisse toute chose à sa juste place. D'un côté la nouvelle organisation de la famille, la condamnation de l'esclavage, la guerre transformée devant l'esprit, et déchue de son rang, tout ce bel avenir, tout cela est célébré comme il faut. Mais d'un autre côté le paganisme n'est point défiguré ; Démodocus, le prêtre· Homérique, n'est pas moins vénérable que l'évêque Cyrille, et l'ermite Chrétien du Vésuve a les dehors et les maximes d'un stoïcien. Le ciel des anges et l'enfer des diables dirigent les combats humains et distribuent les épreuves, comme font les dieux de l'Iliade. Il apparaît, par le récit même, que le courage, la pudeur, la justice n'avaient pas moins de prix pour les anciens que pour nous. Même le fanatisme catholique n'est point déguisé ; on voit ici au naturel l'enfant ingrat qui frappe sa nourrice ; et cela est propre à éclairer le progrès humain, toujours servi, mais souvent mal servi, par l'énergie des passions.

J'admire cette force d'esprit[[291]](#footnote-292) qui prend ses distances, et veut être spectateur de cette religion même à laquelle il a juré d'être fidèle. Il y a de la hauteur, en cet homme, qu'il veut nommer indifférence, mais qui vient plutôt de clairvoyance. Humain et solitaire, ce voya­geur. Napoléon ne l'étonna point ; il annonça la République. Cependant il fut fidèle invinciblement aux rois légitimes, ce même homme qui a écrit : « Je ne crois pas aux rois ». Je trouve une belle parole dans *Les Martyrs*. Eudore, chrétien, couvre un pau­vre de son manteau. « Tu as cru sans doute, dit la païenne, que cet esclave était quelque dieu caché ? » « Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'était un homme. »

4 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

1924 PSC I, « Chateaubriand »

193

« Les ouvriers ne sont point la majorité ; l'opinion est contre eux ». Ainsi parlait un homme obèse, qui s'en allait à la chasse avec son valet, ses deux fusils et son pliant. Il est bon de voyager, afin d'entendre les opinions de cette espèce d'hommes. J'admirai comme ingénûment cet important seigneur invoquait le nombre contre le droit. Avouez qu'après quatre ans de tyrannie, exercée au nom du peuple contre tous les droits des citoyens, après que la liberté d'opinion fut poursuivie et punie comme un crime, sans autre effet qu'un redoublement de respect et de silence, il est dur de négocier avec des tisseurs qui se jugent trop peu payés. Passe encore si la masse des sujets, la guerre finie, avait revendiqué ses droits ; mais on voit qu'ils se contentent encore maintenant de cette parcelle de pouvoir absolu qu'ils paient de la servitude. Le salut du peuple, aujourd'hui comme hier, est la suprême loi. Qui empêche qu'on limite les salaires, puisqu'on s'arroge le droit de limiter le prix du bœuf ?

Je ne sais si, dans cette masse de chair, le raisonnement allait jus­que-là. La même cause, heureux et gras Démocrate, arrête dans les deux cas l'action des pouvoirs. Ce n'est pas le droit, et ce n'est pas la force, mais c'est l'antique loi des marchés. Si vous limitez le gain du producteur, vous limitez la production. Si c'est un bien ou un mal, les statisticiens le diront, et se tromperont peut-être ; mais les marchés sont au-dessous du bien et du mal. Une industrie, un genre de culture peuvent être utiles à l'État ; ce n'est pas une rai­son suffisante pour qu'ils prospèrent, s'ils ne paient pas celui qui y donne ses soins. Le travail serf, que ce soit celui du patron d'usine, du paysan, ou de l'ouvrier, tombe aussitôt au-dessous de ce régime accéléré qui assure un excédent. Si notre gros chasseur tirait ses ren­tes du travail militaire, travail serf, il devrait bientôt gagner lui­-même sa journée. Les serfs travaillant partout sous le fouet, chacun gagnerait tout juste de quoi ne pas mourir. Et qui nourrirait le fouet ?

Il faut donc que le commerce de la force de travail soit libre comme tout autre commerce. Il faut que le prix d'une journée d'homme soit débattu et fixé par consentement, comme le prix des œufs. Il le faut, non pas parce que c'est juste, mais parce que commerce est commerce. Et dès que l'on oublie ces lois naturelles de toute Économie, la marge de richesse sur laquelle les oisifs pré­lèvent de quoi s'entretenir en graisse s'amincit aussitôt, et devien­drait nulle. Aussi les tyrans les plus déterminés ont toujours capi­tulé devant les marchands. Une armée qui pillerait les marchés serait promptement réduite à mourir de faim. Il n'y a point de rai­son pour qu'une armée puisse impunément piller le marché du travail, plutôt qu'aucun autre. ·

Ici donc s'établit le droit réel. Non pas abstrait et en quelque sorte métaphysique, mais résultant de la nature même des choses, comme Montesquieu voulait. Et la loi, par rapport à ce droit-là, n'est que négative ; elle écarte les forces perturbatrices. Dès que la bonne femme est assurée de son panier, alors ·elle se conforme aux lois non écrites, qui ne sont nullement celles d'Antigone, mais inférieures, et fortement enracinées. Mais comme ces lois tiennent le tyran aussi, et par les pieds en quelque sorte, ce sont peut-être aussi les lois d'Antigone ; et il se peut que toute justice soit fille du panier aux œufs.

5 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

1926 CCP VIII, 2, « Rendre libre le commerce du travail »

194

On pourrait croire, au sujet des machines, que les rusés mar­chands auront bientôt découvert si elles sont bienfaisantes ou ruineuses. Je n’en suis pas sûr. Les machines modernes ont une manière de s’offrir qui est tyrannique. C'est l'offre qui règle la demande. Le téléphone en est un exemple admirable. Si, par convention, ceux qui font des affaires renonçaient tous à se servir du téléphone, il n'y aurait rien de changé dans la production et la cir­culation des biens. Le téléphone y ajoute seulement un peu de bruit et une impatience qui ne fait rien. Aujourd'hui comme autrefois le fabricant de draps transporte son paquet d'échantillons de maison en maison et de ville en ville. S'il ne le fait lui-même, il le fait faire par un homme qui connaît la fabrication, les matières, les teintures, l'apprêt aussi bien que lui-même. Toute conversation est inutile si la main ne peut toucher et palper, si l'œil ne peut suivre les jeux de la lumière sur les plis de l'étoffe. Ce qui ne va jamais sans un vain bruit de paroles, où paraissent de vagues rumeurs sur la politi­que et les affaires, sans oublier les politesses et les anecdotes ; mais la chose présente ramène bientôt ces pensées errantes.

On devrait appeler téléphonique un genre de conversation sur les choses, où les choses manquent, et aussi le visage humain, qui soutient la parole. L'écran cinématographique est un abstrait où la parole manque ; le téléphone est un autre abstrait, qui ne pose pas non plus la pensée. Il y a presque toujours un peu d'égarement, une attention vide, un étonnement joué dans un homme qui téléphone. Comme il se forme une mimique pour l'écran, ainsi il se forme une éloquence téléphonique. Mais ce sont des effets esthétiques. Comp­tons plutôt la dépense.

Journées de travail, depuis la mine de cuivre jusqu'à l'usine où l'on ajuste ces enroulements et ces contacts mobiles qui transforment les mouvements de la voix en variations de résistance et par suite en variations de débit. C'est comme si les chocs de la parole ouvraient et fermaient plus ou moins un robinet très sensible ; les chocs de l'eau porteraient les mouvements de la voix d'un bout à l'autre des tuyaux. Mais il faut retourner jusqu'à Ia mine de zinc ; car, tant que vous parlez dans un téléphone, la pile débite à court-circuit, ou peu s'en faut ; et vous, par votre parole, vous troublez ce débit, vous lui imprimez des variations fortes ou faibles qui se répercutent aussitôt dans un fil plus long et plus fin, voisin du premier. Dans ce transformateur se développent des courants de haut voltage qui sont l'image du courant varié de la pile et qui franchissent les kilomètres. Ajoutez que votre pile est de rendement très faible et s'use même sans travailler. Au reste on peut téléphoner sans aucun fil ; c'est encore plus étonnant et plus élégant ; mais l'énergie dépensée dépasse de bien loin ce que peut fournir une pile.

Tous ces travaux dévorés se retrouvent-ils ? La paresse certaine­ment y trouve son compte. La cuisinière appelle les croissants au lieu d'aller les chercher ; c'est le mitron qui les apporte ; et n'oublions pas ces coups de marteau et de lime, innombrables, qui transportent seulement un ordre, sans transporter aucune[[292]](#footnote-293) chose. Mais tout le monde sait pourquoi le boulanger, le boucher, le crémier sont abonnés au téléphone ; c'est qu'ils craignent de subir un grand dom­mage, s'ils ne l'ont point. On voit comment l'offre force la demande, et comment nous sommes prodigues sans le vouloir. D'où vient que le salaire réel, qui n'est qu'une part des produits, baisse inévitable­ment. Mais cette grande usine n'a point de comptable.

6 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921

1926 CCP XI, 3, « La machine s’impose à nous »

195

Gobseck tendait un doigt ; c'était sa manière de donner la main. Chacun a pu observer que cet accueil de la main par la main est une sorte de langage qui trompe beaucoup moins qu'aucun autre. Il y a de l'artifice dans le choix des mots, et souvent aussi dans le ton, qui est une sorte de chanson. Les mouvements du visage sont plus ou moins composés par la politesse. La coutume de manger en compagnie permet de deviner plus d'un secret ; c'est dans le mouvement des mâchoires que l'homme fait connaître, si l'on peut dire, son véritable sourire ; aussi y a-t-il un art diplomatique de manger. L'homme se défie peu de ses mains. Il m'est arrivé de surprendre une vive impatience, et très bien dissimulée, d'après les mouvements d'une main encore amplifiés par un coupe-papier révélateur. Ce n'est point par hasard que la main tendue signifie franchise et confiance ; même la défiance sera connue dans ce geste imprudent.

J'ai observé des variétés étonnantes dans le geste de payer. On y saisit la vanité, l'insouciance, l'avarice, le secret ; mais il est vrai aussi que l'usage du papier a changé tous ces gestes, et peut-être même, par une action naturelle, les sentiments de celui qui paie. Le poids de l'argent, et surtout de l'or, était comme un avertisse­ment pour la main. Cette idée juste, que les mouvements de la main révèlent tout l'homme, a soutenu des recherches fantasti­ques concernant la forme des mains ; on voulait chercher dans les lignes les traces du mouvement ; d'où est sortie cette scolastique de ceux qui lisent dans les mains. C'est de la même manière que le sentiment des relations astronomiques a porté longtemps l'astrologie.

Si l'on fixait un stylet enregistreur sur la main d'un homme, l'épaisseur du trait, les déviations, les tremblements et les crochets dessineraient les orages intérieurs, et les moindres vicissitudes de l'équilibre vivant et pensant. Mais comment accorder les conditions mécaniques de ce genre d'observation avec les actions libres, improvisées, ingénues ? La plume s'en charge. L'homme qui écrit écrit toute sa nature ; il suit le modèle commun, mais il a sa manière propre de le suivre. L'idée de lire un caractère dans une écriture est une idée juste. La ligne signifie ce qu'on veut écrire ; le trait révèle ce qu'on voudrait cacher. La ligne dessine le langage commun, le trait dessine la nature individuelle. La volonté modifie la ligne ; mais elle ne peut modifier le trait sans une longue préparation, qui change alors l'homme. L'imagination plus ou moins disciplinée, qui est le poids du corps sur la pensée, s'exprime donc par ces incidents de la ligne, qui font le trait. Mais l'interprétation de ces signes est naturellement fort difficile, et la scolastique se substitue aussitôt à l'art véritable.

Les écritures révèlent assez clairement deux défauts opposés. La ligne sans incidents indique une pensée abstraite, ordinairement séparée de la nature corporelle ; non troublée, mais non réglante, comme il arrive en ceux qui n'ont point de culture véritable. Au contraire le trait rompant la ligne révèle toujours une certaine intempérance, plus ou moins disciplinée ; enfin une richesse et une force qui ne se possède pas toute. L’intelligence artiste est certainement entre les deux, comme la danse est entre l'immobilité et la convulsion. Ici sont écrites les épreuves du sage, et ses victoires. C'est là qu'on voit bien si l'ornement est pris dans la masse, comme les saints de pierre, ou moulé abstraitement, comme les saints de plâtre. Et j'ai envié quelquefois ces écritures séraphiques, qui ne percent pas le papier. « La colombe, dit Kant, pourrait croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide ».

7 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921 (CXCV)

196

Je me souviens d'avoir vu par rencontre, dans le champ d'une lunette, un avion observateur de chez nous qui tombait dans les lignes ennemies. La chute semblait lente, par la distance. Toute guerre, vue de loin, est comme un jeu abstrait, qui n'offense point la vue. Le courage, la résolution, l'angoisse et la souffrance de deux hommes, tout cela fut promptement effacé sous un peu de terre. Nous eûmes confirmation de la nouvelle par un message qu'un avion ennemi jeta dans nos lignes. « Avion abattu. Les deux occupants tués sur le coup. Enterrés en tel lieu, sous tels signes, avec les honneurs militaires ». L'esprit chevaleresque ressuscita entier, en cette guerre des airs où l'homme se retrouve seul avec son courage, et tenu seulement par son serment. De tels traits étaient tout à fait communs, et dans les deux partis. L'humanité se mon­trait là ; la plus noble paix, celle qui est sans peur, apparaissait en espoir. Voilà ce que la presse devait rendre public ; voilà ce que l'on devait lire chaque jour dans les écoles. Mais la censure veil­lait. Pendant que le guerrier honorait l'ennemi, le censeur se dés­honorait. Or le guerrier est mort, et le censeur reste ; cela explique beaucoup de choses.

À Rouen, au cours de la guerre, un aviateur ennemi, gravement blessé, vint mourir dans un hôpital anglais. Cet aviateur était un prince royal de Prusse ; cet être, maudit chaque jour et insulté dans les journaux, eut des funérailles royales. Ceux à qui je rapportais ce fait, que je tenais de bonne source, n'en semblaient point étonnés. Il faut pourtant choisir. Si l'on estime que l'ennemi est courageux, si l'on reconnaît en lui les mêmes vertus de courage, de discipline sur soi et de sacrifice de soi que l'on honore chez nous, il faut le dire, et ne pas dire tout le contraire l'instant d'après. Il y a dans la guerre cette contradiction, qui doit détruire la guerre. En cette générosité des uns et des autres, qui nourrit la guerre, il y a de quoi faire une belle paix. La grandeur qui combat saura aussi pardonner ; elle a déjà pardonné. Mais le pardon, la paix et la grandeur sont maintenant à six pieds sous terre. On a scellé une dalle bien lourde sur la tombe de cette importune vérité. Les Académiciens y montent la garde. Vainement. La vérité ressuscitera le troisième jour.

Si la guerre témoignait principalement pour l'animal et contre l'humain, nous aurions des raisons de désespérer, qu'il faudrait vaincre, mais qui seraient difficiles à vaincre. Au contraire si l'on regarde la guerre en toute sa vérité, et selon la juste proportion de chaque chose, on y voit d'admirables promesses aussi. Il n'est point vrai qu'Avarice et Ambition soient nos maitres ; il n'est pas vrai que l'homme, pris en sa hauteur moyenne, pense surtout à éten­dre la main, à tyranniser, à prendre. Si l'homme était ainsi, si les combattants n'avaient pas le cœur plus large que ceux qui les pous­sent, les guerres n'iraient pas loin. Et il est vrai que, par le massa­cre des plus généreux, les petits esprits reprennent aussitôt avan­tage. Mais il reste heureusement la foule de ceux qui, en toute sin­cérité, cherchent la pensée des morts. Il reste cette jeunesse prompte, qui l'a déjà devinée.

8 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°28, 15 octobre 1921 (CXCVI)

# Première année, Première série, n°29, 22 octobre 1921

197[[293]](#footnote-294)

Aux premiers jours de ce bel automne, on pouvait craindre un retour subit du froid. Les étoiles, en ces nuits claires, avaient cet éclat hivernal presque violent ; la terre roulait sans manteau dans ces espaces froids ; l’imagination apercevait déjà les glaces de janvier. Mais, vers le même temps, je vis deux ou trois bourdons, et une libellule ; les cousins formaient leurs dan­ses au crépuscule ; de petits papillons sortaient de l'herbe, et essayaient leurs ailes. Je conclus de ces signes animés que nous aurions encore de beaux jours, et je ne me trompai point.

Ce pressentiment que l’on remarque dans la plupart des bêtes sauvages n'est qu'un sentiment de ce qui est. C'est l'homme qui forme des pressentiments, par réflexion, et qui se trompe sou­vent. Se tromper est la rançon de penser. En l'animal la nature environnante s'exprime directement par des actions ; l'animal se meut comme la poire mûrit. Remarquez que les[[294]](#footnote-295) êtres humains qui ont conservé cette puissance de prédire ne font jamais voir des pen­sées fortes. Il faut choisir. L'humanité règne par des erreurs har­dies. C'est une erreur admirable que d'imaginer la sphère céleste tournant autour du pôle immobile ; erreur difficile à redresser ; mais toute l'astronomie est sortie de là. Le navigateur s'oriente d'après ces remarques ; au lieu que les rossignols et les hirondelles sont portés d'un lieu à l'autre comme les nuages du ciel ; les nua­ges ne se trompent jamais en leur course ; ils vont selon le vent ; ils s'épaississent ou se raréfient selon le froid et le chaud ; mais per­sonne n'admire la sagacité des nuages.

Comme le haut des arbres annonce le vent, ainsi les mouvements de l'animal annoncent toujours quelque chose. Un lièvre fuyant traverse ma route ; c'est qu'il a peur de quelque chose qui n'est pas moi ; et ce quelque chose, que ce soit loup ou chasseur, mérite attention. L'animal imite l'animal, et fuit du même côté ; l'homme s'arrête et médite · de là un monde d'erreurs et de fantaisies, qui porte toujours en son centre un petit grain de vérité. L'homme qui croit comprendre le signe du lièvre traversant, et qui rentre chez lui par crainte d'un malheur indéterminé, se prive de l'expérience, et se jette dans un monde théologique où il s'emprisonne lui-même ; mais le chasseur égaré qui se fie au flair de son chien agit selon la sagesse, car son humble compagnon a remarqué un monde d'odeurs caressantes et nourrissantes, pendant que le chasseur inventait des dieux et des destins. Nous ignorons par quelles superstitions, par quelles conjurations, par quels essais, à travers quelles esquisses mythologiques l'homme est arrivé à rassembler les auspices et les aruspices dans le chien domestiqué. Les poulets sacrés des Romains sont un vestige de cet art tâtonnant, tout fleuri d'erreurs et surchargé de fictions politiques. Celui qui n'a pas défait brin à brin le tissu de ces aventureuses pensées ne sait rien de l'homme.

9 octobre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CXCVIII)

1927 EH1 (17), « Divination »

1938 EH2, XX, « Divination »

198

Un groupe de prolétaires a pris pour devise ce beau mot : « Savoir ». Aussitôt d'agréables souvenirs s'éveillent en moi. Je pense à cette opinion soudain éveillée et ras­semblée, qui, par la seule puissance du regard, fit tomber ensem­ble les mensonges militaires et les mensonges politiques. Exem­ple unique dans le monde d'une révolution sans aucune violence. La menace d'une guerre étrangère était oubliée en même temps que la peur. Les droits de l'homme étaient élevés pour la pre­mière fois au-dessus de la patrie ; tout fléchissait devant la reven­dication de l'innocent injustement condamné. Le peuple, tran­quille et assuré de sa force, comme assemblé en un amphithéâtre immense, écoutait avec mépris les meilleurs tragédiens de la politi­que. Le monde entier contemplait avec admiration ces Assises de la Paix. Ce fut le temps où la Bourgeoisie et le Prolétariat se mêlaient ; les plus instruits apportaient leur science au trésor com­mun et s'en retournaient plus riches. Il est clair que, dans ces Universités Populaires, le commerce fut d'amitié plutôt que de science. Et certes il n'était pas besoin de lumières supérieures pour comprendre le jeu des tyrans, et pour rire quand ils voulaient nous faire trembler. Il en fallait encore moins, dix ans plus tard, pour juger cette loi de trois ans qui ne nous donnait ni un homme de plus ni une heure d'avance, et qui n'était qu'un cri de guerre à la Russie alliée et à l'Allemagne ennemie. Je compris alors que j’avais trop méprisé l'adversaire. Je trouvai le prolétariat[[295]](#footnote-296) isolé dans ses rêve­ries, la bourgeoisie fermée, les fonctionnaires prudents, la jeunesse résolue et muette. L'art de gouverner est plein de ressources, et nous nous trouvâmes[[296]](#footnote-297) ramenés soudain à l'enfance. Au fond il était plus difficile d'intéresser les jeunes à leur propre sort que de les appeler au secours d'un seul innocent ; et cela est beau à dire. Mais la Générosité sera dupe encore plus d'une fois. La voilà mainte­nant massacrée ; la médiocrité a du champ devant elle.

Cherchant donc comment nous pourrions tenir éveillée et défiante la jeunesse qui grandit maintenant, je voudrais tirer le meilleur fruit d'une expérience mémorable. Il y eut une sorte de conflit, en ce temps-là, entre les doctrinaires politiques et les instituteurs du peuple. Car la grande affaire, pour nous autres, était de secouer toutes les croyances sans aucune précaution, et de tirer tous les dieux par la barbe. Mais tout parti a ses dogmes et ses dieux. Le difficile était d'amener nos amis à pratiquer cette libre gymnastique de l'esprit, où l'on ne considère point le plus proche et le plus pressant besoin comme étant, par cela seul, le plus utile à considérer. Nous apportions la culture, qui veut loisir, à des hommes sans loisir, et qui méprisaient souvent nos jeux de pensée. L'astronomie et la physique, en leurs détails, fatiguaient l'attention ; l'histoire faisait rire ; le robuste auditoire ne pouvait croire que les peuples eussent jamais été assez sots pour suivre les politiques. C'est ainsi que l'homme se moque des passions de l'amour, tant qu'il n'en éprouve point les effets. Mais celui qui riait est le premier pris. Il faudrait, après une rude épreuve, sortir maintenant de naïveté, et s'exercer à éprouver, par entraînement poétique, ces redoutables passions auxquelles on ne croit point assez. J'entends que ce qui manque le plus à nos amis les prolétaires, c'est moins la science des choses, assez facile pour l'essentiel, que cette antique science de la nature humaine, dispersée dans les grands livres, qu'il faut lire vingt et trente fois ; et si la trentième lecture est agréable, la première est ingrate et difficile.

10 octobre 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CXCVII)

1925 EDR 144, « La Culture »

199

Psychologie et Sociologie s'abattent ensemble sur l'Ensei­gnement Primaire. Sociologie, c'est bien. L'histoire manquait d'air et de perspective ; l'anecdote recouvrait les institutions ; il s'agit de restaurer dans les esprits la notion de l'Histoire Univer­selle ; l'Humanité va paraître aux yeux des enfants. Nos sociolo­gues officiels ne l'entendent peut-être pas tout à fait ainsi ; mais cela n'importe guère. L'immense idée de la Sociologie Positive est dans Comte ; c'est là que nos instituteurs vont la retrouver ; elle vaincra par sa force.

La psychologie est une science mal assise. Elle est mise en pièces par les discoureurs et par les médecins, qui tirent chacun de leur côté. Ici, sans craindre de me tromper, je puis dire aux instituteurs de ne pas se fatiguer à ces vaines et confuses recherches ; ils n'en tireront rien. Puisque, par la puissance de l'idée Sociologique, ils vont revenir à Comte, qu'ils suivent aussi ce scrupuleux penseur dans le jugement qu'il porte sur la psychologie ; ne craignez pas, cette forte tête sait très bien où elle vous conduit. Parmi les décou­vertes, nouvelles encore aujourd'hui du fondateur de la philosophie positive, il faut compter celle-ci que les lois de l'esprit sont invisibles dans l'individu, et visibles seulement dans l'espèce. Il faudrait donc, si l'on tient aux mots, dire que la psychologie positive sera sociologique ou ne sera point. Mais je veux expliquer par un exemple ces vues supérieures, d'après lesquelles toute notre bibliothèque psycho­logique est bonne pour le pilon.

Tous les psychologues sont amenés à réfléchir sur l'origine des idées ; il y a là-dessus d'immenses polémiques et un entassement d'observations ambiguës. Mauvais chemin. Si ces observateurs avaient lu seulement avec attention l'immortel chapitre de la Statique Sociale qui a pour titre : Théorie positive du langage humain, ils comprendraient sans doute que l'enfant apprend à parler avant d'apprendre à penser, ou, si l'on veut, qu'il apprend à penser en apprenant à parler ; d'où il suit qu'il pense d'abord les idées les plus abstraites et les plus difficiles, non pas du tout d'après sa courte expérience de physicien, mais d'après une expérience politique, qui éclaire les mots par le spectacle humain seulement. Lorsque l'enfant aborde, par les yeux et les mains, l'étude des choses, matérielles, sans cet écran de la mère et de la nourrice, si longtemps placé entre les choses et lui, il est déjà métaphysicien, théologien. poète et mage. À quoi nous ne pouvons rien ; et c'est heureux, puisque la longue enfance de l’Espèce est ainsi promptement digérée. .

Maintenant quelles furent les premières idées de l'espèce ? Non point tirées d'expériences simples et concordantes ; folles idées au contraire, tirées de l'expérience politique, toujours ambiguë, et aussitôt intrépidement étendues jusqu'aux étoiles, aussitôt célébrées, chantées, adorées, contre les leçons de l'expérience. Les contes et les mythologies nous donnent une faible idée de ces improvisations hardies qui furent les pensées de l'enfance humaine. Mais les sociologues de ce temps, d'après l'impulsion de Comte, ont poussé fort loin l'étude du fétichisme tout nu ; il est vrai que, détournés de l'Esprit d'Ensemble, si admirable chez le Maître, ils n'ont point reconnu leur propre pensée en ces pensées de sauvages. C'est pourquoi je dis à ceux qui veulent s'instruire : « Tenez-vous-en à Auguste Comte comme à une Bible, pendant dix ans, et moquez-vous des Sorbonnagres ».

11 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CC)

200

Si par quelque coup de baguette magique, les Socialistes étaient soudainement changés en autant de Radicaux, notre politique serait aussitôt changée, la paix pour longtemps assurée, et les tyrans précipités. Là-dessus l'ironique Socialiste cherche autour de lui quelque animal de cette espèce devenue rare, et demande ce que c'est qu'un Radical ; pour simplifier, je dirai qu'un Radical est un homme qui croit à peu près comme je crois, qui méprise ce que je méprise, et qui espère comme j’espère. Au reste je dirais bien que les livres de Comte enferment mon Évangile politique, si je croyais que les livres pensent. Suivons donc ma supposition dans ses principaux effets.

Premièrement l'organisation des syndicats ouvriers, la surveil­lance constante qu'ils exercent sur les profits, l'action concertée et pacifique, les grèves, les cortèges, tout cela irait comme il va main­tenant. Mieux même, par l'oubli de ces divisions irritantes qui résultent de ce que les pensées veulent s'accorder par serment. Erreur sans mesure ; c'est par libre recherche que les pensées s'ac­cordent, non par serment. Or, l'anarchie radicale étant revenue dans les pensées, les intérêts, la pratique de la coopération et du mutuel secours feraient une union admirable, et aussitôt invincible, contre la coalition des chefs d'industrie. Action immédiate, toujours réglée sur la situation présente de l'industrie et des marchés. Résister à la tyrannie c'est un bien qui suffit ; l'utopie est comme tous les mirages ; toujours belle et toujours lointaine, elle ne ressemble pas mal au paradis catholique.

Mais voyons les conséquences dans l'ordre politique. Aussitôt les radicaux, qui sont attachés à l'ordre existant, et qui voudraient seulement le rendre juste par le contrôle de l'opinion, sont délivrés de cette peur, assez naturelle, que la guerre civile leur inspire ; le paysan se rassure en comprenant, par les effets, que tous les efforts contre le propriétaire oisif visent à rendre inviolable la propriété laborieuse. L'armée radicale, ainsi assurée de ses deux ailes, pousse son centre de doctrinaires, reprend le pouvoir, rallie les républiques et déclare la paix. Ici s'élèvent les critiques. Je voudrais que chacun ici pensât mieux à sa propre vie et à ses propres fau­tes ; il n'y a point de raison pour qu'un état soit plus sage qu'un homme ; et je vois même plus d'une raison pour qu'il le soit tou­jours moins. Ceux qui espèrent que la sagesse et le bonheur pour­raient être distribués aux hommes comme l'eau et le gaz sont des rêveurs, non des penseurs.

Pourquoi nos premières pensées vont d'abord au rêve abstrait, c'est ce que Comte explique bien. Sans doute nos pensées ne retien­draient pas d'abord notre attention si elles n'étaient agréables ; c'est pourquoi les premières pensées humaines furent des monuments, des cérémonies et des contes de nourrice ; et la première réflexion là-dessus fut religion ; et la réflexion sur la religion fut métaphysi­que, et la métaphysique fut à son tour maîtresse de physique. Si le militant avait sur sa planchette à livres les éléments de cette longue histoire, peut-être arriverait-il à juger mieux de ce paradis abstrait qui n'est nullement une fin pour nos actions, mais plutôt comme un outil pour mieux penser la justice. De la justice il faut d'abord former une idée simplifiée et terminée, comme de tout. Le cercle est le père de l'ellipse, et l'ellipse à son tour corrigée, serre de plus près les mouve­ments célestes et les éclipses. Aristote disait encore que, le cercle étant la courbe parfaite, les astres la devaient suivre.

12 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CCI)

201

On entend d'étranges choses dans les trains. Un homme disait à un autre, en parlant d’un troisième absent : « Il est matérialiste, et en même temps il est idéaliste. Comment cela s'arrange dans son esprit, je ne sais ; pourtant[[297]](#footnote-298) c'est ainsi ». Je suppose que l'homme qui parlait était pasteur de son métier ; mais il ne faut pas oublier que les pasteurs et prêtres parlent à beaucoup de gens, et se font écouter. Au surplus la même contradiction, que ce voyageur signalait, se retrouve dans un bon nombre de prolétaires, qui se disent matérialistes et qui sont en même temps des hommes de grande foi. Y a-t-il[[298]](#footnote-299) contradiction ?

Le matérialiste est assuré de la nécessité mécanique ; il croit ferme que les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets ; de quoi les preuves sont innombrables, pour celui qui manie l'outil ; et, si peu qu'il s'instruise, en réfléchissant sur le levier, le coin ou la poulie, il entrevoit une loi simple, du même genre que celles qui se montrent à tous dans les opérations arithmétiques les plus faciles. Dans une addition, il faut que l'esprit s'y retrouve ; il n'admet point du tout comme possible que les mêmes nombres, plusieurs fois additionnés, donnent des totaux différents. L'esprit se retrouve encore dans le levier, de la même manière et sans trop de peine. « Car, se dit l'homme, je suis certain qu'un bâton ne travaille pas, et qu'ainsi je dois retrouver au petit bras du levier le travail que j'exerce sur le grand. Et, comme c'est évidemment le même travail de monter six seaux d'eau au premier étage, et un seul seau d'eau au sixième étage, je comprends pourquoi cet effort puissant sur l'extrémité du petit bras, qui se déplace peu, équivaut au faible effort qu'exerce ma main en parcourant une distance bien plus grande ». Quand il peut écrire que le produit de l'effort par la distance est le même aux deux bouts du levier, et quand il s'assure que les machines les plus différentes de forme et les plus composées vérifient toutes sans exception cette loi simple et élégante, c'est alors qu'il triomphe, nouvel Archimède, et préjuge que tous les changements dans ce monde se font d'après des lois de ce genre qu'il s'agit de découvrir. C'est prononcer intrépidement que ce qui satisfait notre raison est en même temps la loi des choses. Le voilà qui suit Pythagore et Platon, quoiqu'il n'en veuille point convenir.

Idéaliste ainsi en théorie, il l'est aussi naturellement dans la pra­tique. « Si j’ai ce grand pouvoir de comprendre ce qui est, comment pourrais-je ne pas l'employer à régler ce qui sera ? Les idées inflexibles gouvernent déjà le monde des choses ; elles doivent gou­verner le monde des hommes. Quand je vois que les journées de travail sont dévorées par les oisifs, je puis bien m'arranger de cela, me faisant flatteur de riches comme tant d'autres ; mais mon esprit ne peut s'en arranger ; il ne s'y retrouve point ; il ne comprend point. Il faut désormais que mes actions aient égard à la plus noble partie de moi-même ». Ainsi méditerait le réformateur, s'il prenait le temps de réfléchir sur ses propres idées. Mais il les pousse devant lui comme des outils, cherchant le vrai de chaque chose et le juste de chaque action. Ainsi tournait le cric, bien avant que la théorie du levier fût connue.

13 octobre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CCII)

1942 VE IX, « Matérialisme »

202

L’idée que, dans un ménage, la femme pense plus que l'homme, semble d'abord ridicule. Ce qui fait que, le plus souvent, les femmes tombent dans un bavardage vide, c'est qu'elles vivent d'égards et de politesses, qui sont des formes sans con­tenu ; au lieu que les hommes sont instruits par leur travail, et découvrent bientôt la nécessité extérieure, soit dans les choses, soit dans l'ordre humain. Il n'est pas mauvais de suivre d'abord cette idée que l'homme est naturellement fait pour conquérir les choses, les transformer et se les approprier. Les idées précises qu'il prend de son expérience sont certainement une partie de la sagesse. Ce qui est, ainsi que le possible immédiat, occupent bientôt tout son esprit, et les chimères s'envolent. L'exécutif, soit dans l'état, soit dans la famille est toujours durement ramené par l'objet même ; ainsi se forme communément l'esprit masculin, toujours opérant et coopérant, toujours obéissant afin de réaliser. Ce genre de pensée se fatigue et se repose en même temps que le corps ; et l'habitude de penser en agissant, et en quelque sorte dans les jours et passages que l'action découvre, fait que la pensée masculine s'ennuie d’elle-même dans l'oisiveté ; le jeu de cartes et le jeu d’échecs sont des jeux masculins.

Un certain genre de rêves et de chimères accompagne au con­traire le travail féminin, qui, dans l'ordinaire, est presque machinal et sans invention aucune. Le jeu des possibles est alors grand comme le monde, surtout par le spectacle continuel de l'enfant, d’abord élevé selon le modèle humain et non selon la nécessité extérieure. Cette pratique du gouvernement domestique, toujours réglée cl' après des maximes, dispose au jugement moral et à la contemplation. Il ne faut pas oublier non plus que le pouvoir moral suppose l'art de persuader et de deviner, d’où un genre de pénétration et de ruse qui ne ressemble nullement aux précautions et à la dextérité de l'artisan. « Il faut que je demande conseil à ma femme », dit M. de Rénal ; et Birotteau devrait bien écouter Madame Birotteau ; Monsieur Jourdain ne devrait pas mépriser Madame Jourdain. Je m'en tiens à des exemples pris du roman et de la comédie ; les exemples réels sont souvent ambigus, et tou­jours mal connus. C'est déjà quelque chose d'apercevoir une idée directrice en ce sujet difficile et neuf.

D'après cela on se fera quelque idée du pouvoir des femmes ; dès que la culture humaine l'éclaire, le tribunal féminin est le plus redou­table et le plus redouté de tous ; les cours d'amour et les règles de la chevalerie en témoignent assez. En revanche il faut considérer équi­tablement la nature de ce pouvoir masculin, qui est temporel, et toujours appuyé sur les nécessités extérieures. L'homme est le maître, parce qu'il agit, non pas parce qu'il pense ; et ce qu'il rapporte à la maison c'est l'inflexible arrêt de l'ordre extérieur ; ce qu'il apporte et exprime impérativement, c'est à proprement parler, la nécessité d'obéir. Il est l'ambassadeur des choses ; ce sont les choses qui parlent net, et non pas lui. Quand la femme veut faire sa propre vie par son travail, elle se trouve en face de la nécessité extérieure, humaine ou cosmique ; en cet état d'indépen­dance abstraite, elle n'obéit pas moins ; au contraire elle obéit plus. C'est la même erreur que de vouloir être roi, afin d'être délivré d'obéir. Nul n'obéit plus qu'un roi.

14 octobre 1921 (LP).

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CCIII)

203

Une éclipse de soleil ne nous apprend rien de neuf ; nous connaissons la forme et les dimensions apparentes de ces deux disques dont l'un peut recouvrir l'autre. Les courses de ces deux astres sont bien faciles à observer dès que l'on connaît les groupes d'étoiles qui reviennent invariables en chaque saison. Pour la lune, l'observation est directe et facile. Vous la voyez d'abord en son croissant, après le coucher du soleil ; vous remarquez aisément quelque étoile dans son voisinage ; le lendemain, à la même heure, vous voyez clairement que la lune s'est déplacée vers l'est en même temps que son croissant s'est élargi ; le chemin qu'elle fait ainsi en un jour est d'environ vingt-cinq largeurs de lune, soit plus de douze degrés. Si vous la suivez dans le ciel vous la voyez s'éloi­gner du soleil jusqu'à se montrer juste quand le soleil se couche ; elle est alors dans son plein ; puis, dérivant toujours vers l'est, elle se rapproche du soleil levant, en même temps qu'elle s'amincit de nouveau ; elle se perd dans les rayons solaires, pour reparaître ensuite au couchant. Il est naturel de penser que la lune invisible voyage alors en même temps que le soleil.

Il reste à connaître les déplacements du soleil, en considérant, après son coucher, quelles sont les étoiles qui le suivent ; et l'on remarque, si l'on observe de quinzaine en quinzaine, que les étoiles gagnent sur le soleil ; nous dirons, d'après cela, que le soleil dérive vers l'est aussi, comme la lune, mais bien plus lentement, faisant en un an le tour des étoiles, et suivant parmi les constellations le même chemin que la lune ; d'où cette conclusion qu'à chaque nouvelle lune, la lune devrait nous cacher le soleil ; le vrai est que leurs routes sont voisines et se croisent deux fois. Le détail est compliqué ; mais enfin l'éclipse peut être attendue ; nous y reconnaissons la lune familière.

L'éclipse de lune fait apparaître un troisième personnage, que nous n'avons jamais vu dans le ciel. La pleine lune se lève devant moi ; le soleil s'est couché derrière moi ; une ombre arrondie atta­que la lune par le dessous, comme d'une grosse boule qui se trou­verait juste entre le soleil et la lune ; comme une autre lune, qui ferait éclipse de soleil pour les habitants de la lune. Considérant les positions, les grandeurs, et ce que je sais du ciel, je n'ai point le choix. C’est la terre elle-même que je vois dessinée par son ombre, comme je vois sur ce mur l'ombre de mon chapeau. Je sais que la terre est ronde, d'après des raisonnements forts, mais qui vont contre les apparences communes. Cette fois-ci l'apparence répond aux raisonnements ; je vois que la terre est ronde ; je vois le bord du disque terrestre sur la lune comme les habitants de la lune le ver­raient sur le soleil au même moment. Image unique de notre demeure voyageuse.

15 octobre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°19, 22 octobre 1921 (CCIV)

1942 VE X, « Connaissance du monde »

# Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921

204

Le Dimanche est le jour où le laboureur contemple son œuvre et la juge. Non point d'après le repos qu'elle lui promet, mais plutôt d'après le travail qu'elle lui promet. Je n'ai jamais connu de paysan qui travaillât en vue d'une existence plus douce, avec loisirs et plaisirs ; il ne rêve jamais autre chose que de conquérir une terre qui soit à lui, s'il n'en a point, ou d'agrandir celle qu'il a. Ces acquisitions espérées lui plaisent par une immense suite de travaux pénibles, mais libres, c'est-à-dire selon le plan qu'il forme lui-même, et qui est sa chère pensée. Nous nous faisons une faible idée de la contemplation paysanne. Les couleurs des champs en toute saison rappellent l’ordre des cultures ; il n’est point de bouquet d'arbres ni de touffe d'herbes qui n'ait un sens, une histoire et une destination. L’œil saisit l'effet des dernières pluies et des eaux souterraines. Les chemins montrent leurs ruses, leurs détours, leurs passages difficiles et leurs fondrières ; tout raconte les travaux passés ; tout appelle des travaux. L'hiver même est trop court ; déjà à l'automne le printemps est en vue, avec son cortège d'herbes folles. Le temps manque déjà, le temps manque toujours pour vaincre la nature indisciplinée. Les caprices du ciel viennent troubler ce beau jeu ; mais la pluie ou la gelée conseillent d'autres travaux. Cette variété tue l'ennui. Voilà le plus beau des jeux.

Celui qui travaille pour un maître pense surtout aux produits et aux profits. Les travaux n'ont plus alors en eux-mêmes leur prix et leur fin. Un fermier règle encore librement ses entreprises, mais il n'est pas assuré de les continuer, ni d'en voir le fruit. Le valet de ferme a une pensée encore plus réduite ; son ambition ne va pas plus loin que le tranchant de l'outil. Ou bien il pense à son jardi­net, s'il en a un.

On confond trop souvent l'amour de la propriété avec ce sentiment du travailleur qui revendique une part des produits du travail. Ce qui est aimé d'abord, dans la propriété, c'est la liberté des travaux, plutôt que le libre usage des produits. Aussi nul homme n'aime du même amour le travail sur son propre champ, même aride et ingrat, et le travail d'un valet de chambre, quand il serait bien plus doux et bien mieux payé. De même il y a bien de la différence entre un paysan qui promène ses yeux sur son champ et un avare qui compte son or. Peut-être pourrait-on dire que le paysan établit sa domination sur les choses au lieu que l'avare établit sa domination sur les hommes. La terre travaille pour le paysan pendant qu'il dort ; les hommes travaillent pour l'avare pendant qu'il veille. Ainsi le droit de propriété est équivoque. Il recouvre deux idées antagonis­tes, l'idée qu'un homme a droit sur son propre travail et sur les produits de son propre travail, et l'idée qu'un homme puisse avoir droit sur le travail d'autrui et sur le produit du travail d'autrui. La seconde idée est une suite de la première, et une négation de la première. La négation suit l'idée comme son ombre. Si le labou­reur prend un aide pour moissonner, il le paie le moins possible. Au nom des droits sacrés du travail il viole les droits sacrés du travail. O liberté, que tu as fait d'esclaves ! Et cela fait bien voir que quelques principes abstraits ne suffisent pas à régler notre difficile existence. La guerre est d'abord dans les idées, comme autrefois les querelles entre les dieux.

16 octobre 1921 (ECO)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCV)

1934 ECO 1

205

D'après ce que disent les ingénieurs, ce tunnel incendié tien­dra. Il ne faut que remplacer quelques pierres, et les joindre au ciment. Cela me rappelle une histoire de mon pays. Notre clocher était un dôme de charpente et d'ardoises au-dessus d'une tour de pierre. Le tout se voyait de fort loin et semblait beau au voyageur. Il y eut une grande foire de chevaux, des illuminations, et l'embrasement de la tour, spectacle nouveau. Les spectateurs jugè­rent aussitôt que ce spectacle dépassait de loin l'attente, et ils n'avaient pas tort, car le clocher brûla réellement. Ce fut une torche que l'on put voir de vingt lieues. À la suite de quoi il y eut un peu d'enthousiasme, chose rare en ce pays-là, et l'on vit s'élever sur les anciens murs un dôme de pierre assez laid.

Maintenant voici par où mon histoire peut instruire les ingénieurs. Les travaux étaient presque terminés lorsqu'il survint une année de pluie ; un matin la tour coula par le dessous, comme un tas de boue. Il y eut des morts. Il y eut des procès, de l'éloquence et des pas­sions ; mais à la fin les causes apparurent. Les vieilles pierres étaient de calcaire tendre ; la chaleur de l’incendie en avait fait une espèce de chaux que l'eau de pluie transforma en pâte plas­tique. Pendant ces années de guerre on put voir aussi des murs calci­nés qui fondaient sous la pluie.

Si le tunnel calciné est solide maintenant, cela ne prouve rien. Les terres qui le chargent sont elles-mêmes durcies par cet été sec. Il faudrait savoir si la voûte est de calcaire tendre. Je le croirais assez. D'après l'aspect des entrées monumentales que l'on voit encore à quelques-unes, il semble que ces voûtes aient été construites de même matière que les tours de nos églises. Cette supposition admise, on prévoit sans peine l'action de cette pluie lente qui coulera à travers les terres. Dont le premier effet sera de mobiliser et d'alour­dir la charge de terre que les voûtes supportent ; mais il arrivera ensuite que les pierres de la voûte se mettront à fondre par le dedans. Et cela est à considérer, pour ces habitants de la banlieue dont le destin est de passer une petite partie de leur vie sous le tunnel des Batignolles. C'est pourquoi si l'on parlait d'une voûte en ciment armé, et fortement armé, cette précaution ne me paraîtrait point déraisonnable.

Je voudrais croire les hommes compétents ; mais j'ai observé trop souvent qu'ils décident d'après l'imagination et les apparences. Un charpentier considérait avec satisfaction l'abri qu'il avait construit pour un colonel. Il le chargeait de poutres, de rails, de pierres, enfin de tout ce qu'il trouvait. « Aucun obus ne passera », disait-il. À quoi je répondis en montrant les piliers : « L'obus ne passera pas, mais les piliers cèderont et le colonel sera aplati comme une galette ». L'obus parle à l'imagination ; mais la pression d'un toit sur un pilier est une chose d'entendement, qui ne touche point.

17 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCVI)

206

La pudeur est la parure du héros. J'invoque ici Kipling, qu'on ne soupçonnera point d'honorer trop peu la guerre et les guerriers. Dans un livre qui a pour titre « Stalky and C° », l'animateur fait vivre des écoliers qui rêvent d'aller conduire la guerre dans toutes les parties du vaste empire ; les aînés, quand ils reviennent, sont comme des dieux. Vient un homme politique qui fait des phrases, et qui, pour finir, déploie le pavillon britannique, qu'il tenait roulé. Scandale. Gêne et honte. La scène est retracée sobrement et fortement. Le plus beau, le plus précieux dans l'homme est resserré en cette page, et sans ornement, comme il convient.

Le fond du courage est certainement l'empire que l'on prend sur soi-même ; c'est pourquoi nous voulons quelque chose d'impassible dans le héros. Le mot noblesse, en son sens populaire, désigne ce genre de majesté tranquille. Par opposition, tout ce qui déclame, tout ce qui s'emporte semble petit et de pauvre ressource. Chacun sent bien qu'il est vil de parler de son propre courage ; et, au surplus, l'expérience fait voir que la chaleur de la colère n'égale jamais la durée de l'épreuve, et que le guerrier arrive bientôt à considérer le désespoir sans ornement, qu'il doit vaincre par volonté et serment à soi, sans aucun secours lyrique ou épique. Ce que la statuaire, en sa belle époque, a représenté comme il faut. Le héros, donc, ras­semble ses armes, et se fortifie contre ses propres émotions, quelles qu'elles soient. La pudeur et la modestie sont les signes d'une nature bien gouvernée et de la vraie force d'âme ; et ces signes ne trompent guère.

Un des hommes les plus braves que j'aie connus, offrait le modèle de la politesse, dans ses actions et dans ses paroles. Sobre dans les signes, et résolu dans les actions. C'était un marin, qui avait conservé le vêtement de couleur sombre ; et l'on racontait que l'ennemi l'avait surnommé le Diable noir ; on voit assez par là qu'il ne se permettait pas d'avoir peur. Il se peut que le métier de marin donne plus qu'aucun autre ce genre de courage qui ne déclame jamais, peut-être parce que l'ennemi de tous les jours n'a point visage d'homme. Toujours est-il que ceux qui l'approchaient tenaient les yeux sur lui comme sur un modèle ; et je crois qu'il n'y a point de doute là-dessus.

Revenant à Déroulède, à qui j'avais pensé d'abord, je suis dis­posé à le placer bien au-dessus des purs déclamateurs ; et je veux bien croire qu'il se serait fait porter à l'ennemi, s'il avait vécu plus longtemps, afin de trouver une mort qui s’accordât à ses discours. Mais certainement il a manqué de pudeur, et il a cela de commun avec ceux qui l'ont loué, quoiqu'il les dépasse par ses actions de jeunesse. Et j'aperçois une sorte de justice en ceci que de purs rhéteurs ont loué principalement en lui la seule chose qu'ils aient su faire pour la patrie, et dont ils essaient d'être fiers, parler.

18 octobre 1921 (L, SMP1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCVII)

1939 SM1, XLI, Pudeur virile »

207

Le Psychologue discourait en suivant la pente, comme un ruisseau. « Il n'y a, disait-il, que l'expérimentation qui nous puisse instruire. L'observation ne nous mènerait pas loin si nous n'avions appris des métiers l'art de modifier les phénomènes naturels, en produisant nous-mêmes des changements bien déter­minés dont nous mesurons les effets. Qu'est-ce qu'un physicien, qu'est-ce qu'un chimiste, sinon un homme qui met les objets à la question, les rompant, les pulvérisant, les soumettant au chaud et au froid. Sans ces essais innombrables, aurions-nous jamais saisi la loi cachée ? Pareillement la psychologie ne s'élèvera à la dignité d'une science que si nous soumettons l'homme à des expériences préparées. Déjà les médecins ont beaucoup cherché de ce côté-là ; malheureusement ils ne considéraient guère que des fous. Il faut que les éducateurs soumettent aussi les enfants des écoles à des essais et à des épreuves, en vue d'apprendre enfin quelque chose de positif sur cette nature humaine en son enfance, qu'ils connais­sent mal. Faute de ces investigations méthodiques, ils perdront leur temps. Pour instruire l'enfance, il faut d'abord la connaître ». Que dire contre cela ? L'évidence est notre tête de Méduse.

Le Sociologue à lunettes trouva pourtant à dire ceci : « Si les connaissances humaines s'étaient formées au bout de nos doigts, comme vous dites, le problème humain serait bien plus simple qu'il n'est, et je m'en réjouirais. Malheureusement il n'en a pas été ainsi. En tous les peuples anciens nous voyons les métiers parvenir à une perfection étonnante, en même temps que les artisans restaient attachés aux superstitions les plus ridicules. On pourrait en conclure que l'objet qui change sous les mains n'instruit point. Mais j'appelle votre attention sur une autre preuve universelle. La première science, et d’où sortit la première idée de la loi naturelle, fut partout I'Astronomie ; et les objets astronomiques sont justement les seuls qui soient hors de nos prises et que nous ne puissions changer. Ainsi l'astronome fut protégé contre cette curiosité indiscrète, qui change l'objet au lieu de le considérer avec patience. Et encore maintenant l'expérimentation, dont vous faites tant de cas, n'instruit que l'homme prudent et formé par l'astronomie, et qui a observé longtemps. S'il est dangereux pour celui qui veut s'instruire, d'allonger trop vite la main, que dirons-nous de ce regard psychologue qui change l'objet humain sur lequel il se porte ? Encore bien plus je me défie de ces expériences qui bouleversent aussitôt leur tendre et fragile objet. C'est du coin de l’œil, et sans avertir, qu'il faut observer l'homme. Et vous êtes plaisant d'observer l'enfance d'aujourd'hui, qui avec les mots de la langue, apprend en quelques mois la sagesse des siècles, quand l'enfance de r espèce se montre sur toute la terre en ses temples et ses dieux ».

Il s'arrêta et essuya ses lunettes. « Maintenant, dit-il, j'ai encore autre chose à dire, non comme Sociologue, mais comme instituteur, car je connais le métier. Vous dites qu'il faut connaître l'enfant pour l'instruire ; mais ce n'est point vrai ; je dirais plutôt qu'il faut l'ins­truire pour le connaitre ; car sa vraie nature c'est sa nature déve­loppée par l'étude des langues, des auteurs et des sciences. C'est en le formant à chanter que je saurai s'il est musicien ».

19 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCVIII)

,

208

« N’importe quel homme, dit Castor, est assuré de faire de l'argent bien au-delà de ses, désirs, pourvu qu'il le veuille. Voilà ce qu on devrait dire à tous ces Jeunes ambitieux qui usent leur jeunesse à désirer ».

« Ils croient, dis-je, que la Fortune est femme, et qu'elle tient compte des soupirs. Et j'ai souvent remarqué que des hommes bien doués manquent le pouvoir parce qu'ils ne l'aiment pas assez et que cela se voit ».

« Bon pour le pouvoir, dit Castor ; car c'est monnaie de singe. La véritable monnaie obéit à d'autres lois ; la grimace n'y fait rien. Vous me citerez des grimaces. bien payées ; mais cet argent-là n'est .pas de l'argent ; il s'en va par chance, comme il est venu. Il n'y a pas un riche qui reste riche s'il ne travaille à s'enrichir ; il n'y a pas un homme qui travaille à s'enrichir s'il aime à dépenser ; l'intérêt ne se porte pas alors où il devrait ; l'argent s'enfuit ».

« Le langage populaire, dis-je, appelle énergiquement intéressé l'homme qui fait de l’argent ».

« Profonde sagesse, dit Castor. Le mot intérêt serait à citer parmi ceux qui vous plaisent comme enfermant une idée sous leur double ou triple sens. Il faut faire attention à gagner de l'argent ; c'est un travail comme un autre. Et comme un tailleur de pierre arrive toujours à tailler la pierre s'il s'y met, ainsi le faiseur d'argent fait aussitôt argent de tout métier ».

« Comme le père de Véronique, dis-je, dans le *Curé de Village* ».

« Balzac, dit Castor, savait tout ; mais son métier était de tailler des images, et non de faire de l'argent. Laissez-moi vous conter une autre histoire d'homme riche. Celui-là avait pour métier de conduire des tombereaux dans Paris ; il n'avait pas seulement un che­val à lui. Pauvre, donc ; mais ce n'était point son métier d'être pauvre. Vint un hiver neigeux, aujourd'hui oublié ; et les gens dont c'était l'affaire, pris au dépourvu, comme toujours. Mon homme va trouver le grand chef des balayeurs, expose son plan et fait son prix ; et puis il rassemble tout ce qu'il connaissait de charretiers et de balayeurs, fait encore son prix, donne des ordres, surveille, et gagne quelques bonnes journées, comme vous pouvez croire. Bientôt il eut cent charrettes à lui ; quand il me raconta cette histoire, il possédait une rue à lui tout seul. Cet homme ne sut jamais dépenser ; ce n'était pas son affaire. C'est pourquoi les avares sont incompréhensibles pour les hommes de l'autre espèce ».

« Voilà, dis-je, de quoi définir assez bien les mots Vouloir et Désirer. Car la plupart des hommes désirent le gain et veulent la dépense ».

« Encore une histoire, dit Castor. J'avais une maison de campagne, rustique et incommode. J'y reçus un vieux parent qui n'avait pas réussi. Il visita ma maison et me fit un merveilleux plan, d'étages, d'escaliers, de passages, qui m'aurait ruiné en ce temps-là. Cet homme n'avait pas de maison ».

20 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCIX)

209

SI *Hamlet* nous tombait du ciel tout nu, sans le long cortège des admirateurs, les critiques s’en moqueraient, non sans apparence de raison. Il ne se trouverait peut-être pas un homme de goût pour prendre l'œuvre comme elle est. Chacun s'est formé une idée du beau, d'après un grand nombre d'objets vénérés. Mais, comme cette idée ne peut nullement produire une œuvre nouvelle, de même elle ne convient nullement à une œuvre nouvelle. Car l'idée est dans l'œuvre, et nouvelle comme l'œuvre même. De tout temps les critiques ont essayé leurs règles et toujours se sont trompés. L'au­torité d'un chef de troupe, un acteur aimé, un auditoire de matelots à qui tout spectacle plaît, voilà les premiers soutiens des œuvres médiocres, et aussi des plus belles. Alors commence le véritable travail de la critique, qui a pour fin de trouver des idées dans l'œuvre et non pas de retrouver ses idées dans l'œuvre. Ce travail se fait déjà par l'acteur, sans qu'il y pense ; car, en accordant à l'œuvre les mouvements de son corps et les inflexions de sa voix, comme un chanteur qui accorde sa voix à la forme d'une voûte, il en cherche déjà le sens caché. Et l'auditeur de même, qui y revient, qui se développe selon la profondeur du spectacle, et qui revoit à chaque fois une pièce nouvelle, nouveau lui-même. Mais ce plaisir de revoir, comme le plaisir de relire, échappe au critique. L'erreur du critique est de chercher l'essence, et de nier l'existence.

Les œuvres qui plaisent au critique sont justement de celles[[299]](#footnote-300) qui n'existent point. Non pas des forêts où l'on va à la découverte, non pas même des jardins réels, où la nature soutient l'ordre, et rend compte des escaliers et des tournants autrement que par le plan du jardinier, mais des jardins d'opéra où chaque chose est à sa place selon l'idée. Ainsi se montre une pièce bien faite ou un roman bien fait, marchant par une idée extérieure comme font les machines. De telles œuvres ne se développent point, et ne nous développent point. Elles s'usent par le temps ; les autres grandissent par le temps.

Si les salles de spectacle se trouvaient pleines d'hommes neufs et sans préjugés, les grandes œuvres auraient alors à conserver leur existence avant de montrer leurs perfections. Mais il y a heureuse­ment une rumeur de gloire, une attente de presque tous, et, par la seule puissance du silence, une disposition favorable de tous. J'ai souvent plaint l'œuvre nouvelle, qui vient me trouver sans aucun cortège, non encore soutenue par l'humaine acclamation. Je suis alors comme le juge du tribunal correctionnel ; à peine l'accusé a-t-il ouvert la bouche que le juge prépare les mois de prison et les consi­dérants. De même[[300]](#footnote-301) je soupçonne mon auteur, et je le guette ; je l'attends à la première faute. Par ce regard ennemi, l'esprit perd aussitôt toute clairvoyance. Voltaire se moque-t-il en rapportant les opinions du sénateur Pococurante, à qui rien ne peut plaire ? Je crois qu'il est lui-même en doute, et partagé entre ses maigres idées et sa propre nature. Pouvait-il[[301]](#footnote-302) soupçonner que ses propres tragé­dies seraient promptement oubliées, et que son œuvre maîtresse était ce roman même de *Candide* ? L'esprit humain se forme non à choisir, mais à accepter ; non à décider si une œuvre est belle, mais à réfléchir sur l'œuvre belle. Ainsi, en dépit de lieux communs trop évidents, il y a imprudence à vouloir juger par soi. C'est l'Humanité[[302]](#footnote-303) qui pense.

21 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCX)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 28, « Hamlet »

1934 LIT 27

210

Le Marché Couvert est une institution raisonnable qui n'a pas réussi. Pierre Hamp, en ses belles études, fait voir comment les échanges et les marchandises s'étendent et se pressent à l'extrême bordure des Halles Centrales. De même nous voyons que les magasins de vente occupent le trottoir autant qu'ils peuvent, de façon à exercer la plus grande force de frottement sur la foule humaine qui passe. Chacun a remarqué de ces échoppes sans profondeur ; il y a un contraste frappant entre ces planches misérables et les riches provisions qui y sont entassées. On voit assez que le commerçant étale plus volontiers les signes de la richesse que les marchandises elles-mêmes ; et ce clinquant attire certainement les acheteurs ; mais je doute que le profit soit jamais en rapport avec la dépense. Si tel célèbre marchand de toutes choses à manger et à boire monnayait sa maison de marbre et d'or en une cinquantaine d'échoppes équivalentes par la masse, mais étirées le long des rues, certainement il y gagnerait.

Il est clair que les petites voitures, échoppes roulantes et battues par le flot, multiplient encore la surface d'échange. Chacun[[303]](#footnote-304) peut remarquer qu'elles s'arrêtent dès qu'elles peuvent, et l'on retrouve la même marchande au même point, avec sa chaise et sa chaufferette ; mais l'avantage est à celui qui court avec le flot, et qui offre au regard, selon la saison et l'occasion, un chargement de melons, de homards, de petits poussins ou de tortues. Cette masse d'objets tous pareils fait naître aussitôt l'appétit de Gargantua, bien mieux qu'une variété de produits, qui détruit un désir par l'autre. N'oublions pas que l'acheteur est en mouvement et que souvent il se hâte. S'il hésite ou délibère tout en marchant, il est bientôt hors de vue et pense à d’autres choses.

J'ai observé un habile vendeur de journaux. Il courait toujours ; ainsi le temps de l'hésitation était enlevé. Si l'on désire ce qui s'enfuit, le mouvement naturel est de courir, et ce mouvement décide de tout. Peut-être verrons-nous les plus brillants magasins promener leurs coupons, leurs chapeaux et leurs tours de cou sur des petites voitures. Songez à cette loi géométrique d'après laquelle un maga­sin qui double son volume sans le diviser est bien loin de doubler la surface d'étalage et la surface d'échange ; semblable à un gros homme qui pour un double poids est bien loin d'étaler double sur­face de peau, comme il faudrait. La grande maison est ainsi animée et vivante par sa bordure ; l'intérieur est sérieux et vide. Bref le commerçant, en son ordre de bataille préféré, dispose devant lui une table vide, et derrière lui ses marchandises ; c'est une stratégie d'école militaire. La logique abstraite voudrait que l'acheteur aille d'abord au marchand afin d'acheter un melon ; mais l'acheteur va d'abord au tas de melons, et cherche ensuite le marchand.

22 octobre 1921 (LP, ECO)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°30, 29 octobre 1921 (CCXI)

1934 ECO 2

# Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921

211

Nous eûmes pour cette éclipse une nuit Sicilienne[[304]](#footnote-305). La lune se leva dans les chemins du soleil de mai ; je reconnus les ombres de ce beau printemps ; mais ce n'était plus la lune du rossignol, ni ses ombres allongées ; c'était déjà la haute lune d'hiver. Occasion de penser à ce chemin oblique que la lune et le soleil suivent dans le ciel. Et puisque la pleine lune est à l'opposé du soleil, il est naturel qu'elle soit basse quand le soleil brille presque au sommet du ciel, haute au contraire, quand le soleil d'hiver se traîne sur l'horizon méridional. Cependant, par l'effet d'un peu de brume peut-être, l'entrée dans la pénombre se laissait à peine deviner par des ombres moins marquées sur l'herbe ; c'était comme un premier voile sur la nuit terrestre.

La lune, quand je revins, avait bondi au-dessus des chênes ; plus petite d'apparence, plus fortement dessinée, comme une perle sur un velours ; image de la Chasseresse inviolable. Mais l'ombre du ciel sembla la tacher en un point, sur son bord oriental, et vers le haut. J'attendais l'ombre par dessous, comme un chat attend la pluie. L'éclipse plus embrumée que j'avais vue il y a quelques années commençait ainsi. Il n'est pas mauvais de se tromper d'abord ; l'esprit est ramené de ses rêves, et réellement réveillé ; je plains ceux qui ne se trompent plus. Il fallut réfléchir à ceci que, comme le soleil en cette saison n'est pas encore au plus bas, la pleine lune n'est pas encore au plus haut ; son mouvement vers l'est est donc montant ; et comme c'est par ce mouvement qu'elle entre dans l'ombre, tout se trouve expliqué. Par l'ombre, je perçus la position du soleil ; cette ombre arrondie et nette, aussi noire que la nuit, projetait sur la lune le contour de la terre, l’Afrique peut-être, ou l'océan Indien, et les mers polaires du Sud[[305]](#footnote-306). Par le progrès de l'ombre, le mouvement de la lune m'était sensible, diminué pourtant du mouvement du soleil, environ douze fois plus lent. La lune et l'ombre montaient ensemble dans le ciel, en même temps que les étoiles déjà plus brillantes ; mais j'arrivais à comprendre, par le spectacle même, que ce mouvement commun ne modifiait en rien l'éclipse. Ainsi s'instruisait Pythagore. Et je sentais en même temps un peu de mépris pythagorique, à l'égard des hommes sans cervelle qui croient que la nuit succède au jour. La lune et l'ombre témoignaient ensemble que le jour ne cesse point, ni la nuit, et que c'est la terre en tournant qui nous promène de l'un à l'autre. Comme l'éclipse du soleil par la terre que je voyais main­tenant en quelque sorte de la lune, dure toujours aussi, sans qu'il se trouve toujours quelque observateur convenablement placé pour la percevoir. Ainsi l'éclipse rentrait dans l'ordre, l'éclipse si touchante pourtant sur l'astre signe ; car je crois que l'éclipse du soleil par la lune produit une crainte principalement animale ou biologique, au lieu que l'éclipse de lune éveillait une terreur proprement religieuse, et qui touchait d'abord l'esprit. Le froid me rappela que j'étais loin de l'heureuse Sicile, et termina mes réflexions.

23 octobre 1921 (LP, VE)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXII)

1942 VE XI, « Leçon de l’éclipse »

212

La Timidité est une étrange maladie. C'est comme une révolte que l'on sent courir dans les frontières du corps ; sans cause extérieure qui suffise à l'expliquer ; révolte qu'on dirait presque malicieuse, car elle semble n'avoir d'autre fin que de rappeler au pouvoir gouvernant qu'il sera mal servi, quoi qu'il entreprenne. C'est l'ironie diffuse. Votre canne, homme timide, ira frapper le tibia de l'huissier ; votre pied s'engagera sous le tapis ; et, s'il faut pousser une porte, naturellement vous tirerez. Tous ces mauvais diables de muscles sont en humeur de désobéir ; et cette émeute préliminaire vous met la sueur au front, le rouge de la forge sur les joues, et la colique au ventre. Vous voilà préparé, et bien préparé, à un entretien difficile, où il faudrait apporter la souplesse du gym­naste et la retenue de corps de l'escrimeur. Mais le timide serre les dents, crispe sa main et tout son corps sur la poignée de l'épée, fait voir enfin ce mélange de peur et de fureur qui représente assez bien le courage malheureux.

Quand on veut savoir si un homme est propre à conduire un avion, on le soumet à des surprises ; on tire des coups de pistolet derrière sa tête ; on fait basculer une trappe sous ses pieds ; aussitôt après un médecin observe les réactions du cœur ; on pourrait aussi éprouver le héros en lui donnant une aiguille à enfiler. Il serait bon de soumettre les rois, éphémères ou non, à des épreuves de ce genre. Il n'y a rien de plus redoutable pour un peuple que d'avoir un roi timide. Et les anciens, plus amoureux que nous de gymnastique, auraient ri de voir aux premières places du gouvernement un homme incapable de se gouverner lui-même. L'on[[306]](#footnote-307) est aisément trompé là-dessus, parce que le timide est aisément ambitieux ; il cherche la puissance comme une cuirasse de majesté ; car la politesse des autres, et encore mieux le respect, sont les baumes qui endorment son mal. Au reste il n'y a point de flatteur qui, aux yeux d'un roi timide, vaille un timide de bonne foi. « Je fais donc peur à quelqu'un », disait le lièvre en voyant sauter les grenouilles. Ainsi de degré en degré la chaîne des Importants, qui sont des Timides[[307]](#footnote-308), tend au plus haut, et de là gouverne passablement et solennellement, jusqu'aux temps de crise, où la maladresse revient avec l'improvisation.

Un homme, qui ne semble pas affligé du mal des timides, a osé dire qu'un gouvernement qui a de la chance n'est pas un si mauvais gouvernement. Cette manière de déposer plus de sérieux qu'il n'est nécessaire, appartient à la gymnastique ; c'est une ruse de l'assouplissement ; c'est la négation même de l'importance. Ainsi la place est laissée au bon sens, qui est la chose la plus commune dans le repos, et la plus rare dans l'action. J'ai saisi un geste de ce genre dans un violoniste adroit et quelquefois puissant ; il savait relâcher tous ses muscles, afin d'éviter la raideur qui toujours guette la grandeur. « Socrate, disait l'oracle, Socrate apprends la musique ».

24 octobre 1921 (LP, EH2)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXIII)

1938 EH2 LX, « Le timide » (*absent de EH1*)

213

Le sentiment de la propriété ne se développe que dans la petite culture. Le paysan, alors, connaît jusqu'au dernier brin d'herbe sur son bien ; il voit les signes de son propre travail dans cha­que chose ; il étend ainsi réellement son être jusqu'aux limites de la terre qu'il peut cultiver. Celui qui foule le blé ou qui casse une bran­che ne cause pas seulement un dommage ; il annule un certain tra­vail ; aussi la violation de la propriété est une sorte d'insulte.

L'agronome qui gouverne une grande étendue de moissons n'arri­vera pas, il me semble, à reconnaître son bien par les moindres signes ; mais plutôt c'est par la division, les chemins et les construc­tions qu'il jugera son œuvre. Il adore son pouvoir plutôt que son travail ; le voilà sur le chemin d'aimer l'argent.

Pour celui qui loue une maison de rapport, je ne crois pas qu'il arrive jamais à l'aimer comme sa propre maison ; ce n'est alors qu'une usine à loyers. L'expropriation sera un bonheur. Je ne crois pas qu'on s'attache plus à une maison de rapport qu'à une action ou à une obligation. Ce sont des choses que l'on exploite et que l'on vend, sans aucun regret du cœur. L'Usine est abstraite, comme le billet de banque. La passion qui naîtra de ces signes est I'Avarice : et peut-être n'y a-t-il guère de ressemblance entre I'Avarice et l'amour de la propriété. L'amateur de jardins aime ses fleurs ; il les donne comme des choses aimées ; il ne les vendrait pas. L'Avare vend de tout, pourvu qu'il gagne ; il ne s'attache qu'au signe abstrait. Sans doute I'Avare est un genre d'Ambitieux, qui aime la puissance et qui l'exerce. Je n'ai point remarqué que le paysan qui cultive sa propre terre aime la puissance ; il aime son travail, et les signes de son travail. C'est ainsi qu'il arrive à cultiver des terrains ingrats et incommodes, que la grande culture négligerait. Dès que l'on compte en argent, on peut avoir intérêt à planter des pins sur une médiocre terre à blé ; le produit est diminué ; mais les frais d'exploitation sont beaucoup moindres, et ainsi le profit est plus grand. Il n'est donc pas évident qu'un agronome, roi de plusieurs centaines d'hectares, contribuera à faire baisser le prix du pain. Par les mêmes causes, un propriétaire de maisons peut cultiver, si l'on peut dire, des masures infectes. Mais j'ai observé un maçon qui, à temps perdu, construisait une maison pour lui et ses enfants, sur une terre à lui ; il y a du bonheur dans chaque pierre. Par où l'on devine que la propriété, prise abstraitement, est la meilleure chose au monde, et aussi la pire. Il faut regarder aux différences, et mesurer le juste en longueurs de pioche.

25 octobre 1921 (LP)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXIV)

214

« Ainsi, me dit quelqu'un, vous soutenez Briand ; c'est cet homme tant de fois et si tranquillement infidèle, qui a votre confiance ». La conversation était venue sur cette séance de la Chambre où l'lmportant fit le siège du Négligent. La discussion s'éleva bientôt jusqu'au ton le plus vif, car il y avait là, comme en tout cercle de rencontre, les deux politiques en présence. Mais la politesse, et même un certain degré d'estime, nous détourna de l'injure. L'on en vint aux pronostics, et j'expliquai pourquoi, à mon sens, le principal interpellateur n'est pas aimé ; à cela il n'y avait rien à dire, et c’est ainsi que je m'attirai la réplique que j'ai citée d'abord, et sur quoi je veux réfléchir.

Je n'aime point trop, et je l'ai assez écrit, ceux qui émigrent d'un parti dans un autre ; et j'ai plus d'une raison de vouloir que les pen­sées de l'âge mûr développent les premières affirmations de la jeunesse. Vauvenargues l'a dit en termes admirables : « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr ». Je crois fermement que si l'on ne se soumet pas à cette condition, de se développer soi-même selon le premier choix, on n'aura point d'idées du tout. Aussi, dans les dix années qui ont précédé la guerre, et parlant de ma tribune provinciale où j'avais encore plus d'auditeurs que dans celle-ci, je bataillais ferme contre le Rhéteur à tout faire. Je me fis même des querelles avec mon Directeur, mais finalement il céda, tant la liberté de l'écrivain est honorée dans ce charmant pays.

Maintenant je me fierais à l'homme. Et pourquoi ? C'est parce que le jeu des circonstances l'amène à parler et à agir selon sa pre­mière nature. On peut émigrer d'un parti ; on n'émigre point de sa propre nature. Un homme peut faire la guerre sans l'aimer. Il peut même la décider sans l'aimer. Cela se voit toujours à la manière de dire ; la vraie nature se retrouve dans les gestes et dans les métaphores. Il y a un genre de déclamation qui ne passera point par ce gosier-là. Et au contraire il y a des Hommes trompettes, qui ne savent sonner que la charge ; et ceux-là aussi peuvent bien louer la paix et la promettre au monde ; mais cette chanson ne résonne point en eux ; ils ne l'aiment point. Le métier n'y fait rien. Le maréchal Foch a parlé plus d'une fois de la paix et très bien ; ce n'est pas un Homme trompette. Mais on trouverait parmi ses collègues de l'Aca­démie plus d'un homme trompette, j'entends de ceux en qui les dis­cours guerriers sont les seuls qui résonnent, les seuls où ils jettent leur première nature. Au premier son de voix je reconnais l'homme qui fera tuer les autres ; homme plus dangereux à mon sens, qu'un dépôt de grenades, ou qu'un amas d'obus à l'ypérite. Par opposition, et dans l'état actuel de la politique, je ferais confiance à l'homme qui ne sait pas claironner. Là-dessus il ne peut me tromper, quand il le voudrait. Là-dessus il sera toujours sincère. Le ton fera la chanson.

26 octobre 1921 (LP)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXV)

1926 CCP V, 4, « Si Briand est transfuge »

215

Voilà encore un ambitieux qui se casse le nez. Quand M. Tar­dieu partit à l'assaut, je venais justement de lire trois articles pleins d'actions et de faits, où étaient rappelés les services que cet homme d’État rendit à son pays au temps où les Américains firent ce miracle de faire passer deux millions de soldats d'un bord à l'autre de l'Atlantique. Il faut savoir que ces articles ont été écrits et signés par M. Tardieu lui-même ; mais je n'ai pas le sentiment qu'il ait voulu tromper le lecteur ; je crois aisément de lui tout le bien qu'il en dit lui-même. Je ne mets en doute ni la puissance de travail de l'homme, ni cette ténacité qui vaut finesse, ni même cette ardeur à accomplir tout ce qu'il entreprend ; tout cela ensem­ble fait un modèle d'homme qui n'est point médiocre. Je ne dirais même pas que les fées, à son berceau, lui ont refusé l'art de plaire. Je crois qu'il saura toujours plaire aux ambitieux de son espèce, soit qu'il exécute leurs ordres, soit qu'il délibère avec eux, soit qu'il les range et les conduise comme une escouade d'élite. Il y a un art d'obéir qui s'accorde avec le don du commandement. On trouve, sous l'uniforme d'officier, beaucoup d'hommes de cette trempe ; lisez là-dessus le *G.Q.G. Secteur I* de Pierrefeu, où les conducteurs d'hommes sont peints comme il faut, non sans cette nuance d'amitié qui donne de la grâce au peintre.

Pour mon compte je reconnais cette espèce zoologique du plus loin que je la vois ; je la fuis, je la crains, je l'écarte. Cette espèce porte la guerre avec elle, partout où on la laisse entrer ; discours, projet, action, c'est toujours guerre. Guerre intérieure et guerre extérieure, car les deux vont ensemble. En toute formation de guerre, pénétrée de l'esprit de guerre, la force est partout ; la liberté et le droit sont des non-sens ; il y a espoir de puissance et de gloire ; il y a certitude de violence, d'esclavage, d'injustice ; il y a risque de ruine et de misère, selon les décrets de Fortune ; c'est un jeu où les pions ne comptent guère ; justement je suis pion, et je me méfie.

Nous menons ici une guerre d'esclaves, et c'est une très vieille histoire. Les opinions Ésopiques ont fait masse à la fin. On peut se lasser d'être battu. Je pense à ce cheval qui voulait se venger du cerf, et qui se laissa passer la bride. Le cheval de fiacre est l'héritier de cette gloire. La leçon maintenant n'a pas besoin d'être expliquée. Après quatre ans de rude chasse, l'autre maître est par terre ; il ne faut pas que notre maître essaye maintenant de nous tenir entre ses genoux. Nous refusons la bride, et nous jetons par terre le beau cavalier. Voilà l'esprit, voilà le très mauvais esprit de mon pays ; j'y tiens non moins qu'à l'air respirable. De ce que nous savons nous aligner, n'allez pas conclure, Messieurs les Chefs de Section, que cela nous plaît. Il existe encore là-dessus bien des illusions, depuis l'extrême droite jusqu'au centre. Oh le bon peuple, qui, en combat­tant pour la liberté, a de nouveau appris l'obéissance. Tous les tyrans, petits et grands, ont pris à bail leur trône, velours ou cuir, et j'entends de furieuses réclamations ; mais je me permets de rire des grands airs que se donnent ces Messieurs ; nous sommes même quelques millions, qui nous permettons de rire.

27 octobre 1921 (LP)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXVI)

216

Gorki raconte en ses Souvenirs d'enfance, comment il fut fouetté par son grand-père. Dans les livres d'images qui ont amusé mes premières années, on voyait passer le Père Fouettard, avec son paquet de verges sous le bras ; mais ce n'était à mes yeux qu'une métaphore, comme sont, dans le tableau célèbre, la justice et la vengeance célestes poursuivant le crime. Jamais je ne déliai en pensée ce paquet de verges ; jamais je n'en tirai quel­que baguette d'osier assouplie par l'eau, propre à couper du pre­mier coup la peau délicate d'un enfant ; encore bien moins aurais-je imaginé les cinquante coups qui pouvaient suivre. Ce père Fouet­tard représentait pourtant quelque chose, et ses verges étaient à peu près comme les faisceaux et la hache dans nos ornements ; ce ne sont plus que des emblèmes ; mais ce sont aussi des témoignages. Il y eut un temps où le pouvoir s'appuyait sur la hache, sans aucune métaphore. Il y eut un temps où les enfants étaient fouettés au sang. L'enfance de Gorki retardait seulement d'un siècle sur la nôtre. Locke, que les pédagogues lisent encore, je ne sais pourquoi, ne connaît d'autre moyen que le fouet pour corriger l'enfant menteur.

Ce n'est pas que les hommes aient changé beaucoup. Vous ver­rez dans Gorki, en tournant ces tristes pages, que ce grand-père qui fouettait si cruellement son petit-fils, n'était pourtant pas une brute insensible. Au reste il arrive encore que des enfants reçoivent des coups ; la guerre, aussi, a fait voir que la hache et les baguettes peu­vent encore redescendre du ciel des métaphores, et régler l'ordinaire de nos actions. Mais c'est convulsion ; ce n'est plus institution. On ne fouette plus le samedi ; et il faut des crimes atroces pour que la hache se détache des faisceaux. Cependant l'ordre est assuré, dans la nation et dans les familles, aussi bien et mieux qu'au­trefois.

Tout argument tiré d'une pratique ancienne et commune est faible. On raisonne trop souvent comme si l'esclavage, la torture, le fouet, la guerre étaient des moyens auxquels les hommes se sont arrêtés parce qu'ils ne pouvaient pas assurer l'ordre autrement. « Ferez-vous mieux ? » Cette idée est parente des rêveries univer­selles concernant un âge d'or qui aurait précédé les périodes connues de l'histoire. Ces naïves croyances ont elles-mêmes leur source dans le culte des morts, qui autrefois, maintenant et toujours, conserve le souvenir des meilleurs, et purifie leurs vertus ; et ce culte des morts a à la fin fait paraître le vrai type humain ; mais d'un autre côté il nous trompe en nous laissant croire que les anciens, en leur vie réelle, valaient mieux que nous. Cette perspective renversée nous trompera toujours au premier moment. C'est pourquoi il faut réagir énergi­quement par une méditation suivie sur l'histoire réelle de l'huma­nité. **[**L’histoire réelle consiste toujours à juger du passé d’après nous. Or nous devons savoir comment nous réagissons dans les temps difficiles. Quand les bourgeois de Paris commençaient à bourdonner comme une ruche, au temps des entreprises du fameux cardinal de Retz, ils ne croyaient point à des supplices, simplement ils s’entretenaient de leurs affaires presque sans réflexion ; quand ils passaient à l’action, c’était toujours sous la pression d’une grande émotion comme peur ou pitié. Les résultats effrayent, mais eux n’étaient pas effrayés, chacun se tirait d’affaire d’instant en instant, et comme il pouvait, et dans la foule, cela se traduisait par des effets de compression, ou des chocs terribles.**][[308]](#footnote-309)** La convulsion fut toujours le premier essai ; elle l'est encore en chacun de nous. Ce qui est d'abord dicté par la poitrine, par les pieds et par les mains, c’est toujours le plus violent, le plus maladroit, le moins efficace des gestes. Et, dans ce monde humain, la conta­gion est si prompte que l'action la plus folle appelle aussitôt une riposte de même qualité. Fureur répond à fureur, et cruauté à cruauté. On peut dire que, dans l'ordre humain, les plus grandes erreurs produisent aussitôt leur propre justification. C'est ainsi que les hommes essayèrent d'abord le pire, le plus compliqué, le plus difficile. Comme celui qui monte à cheval ; il fait d'abord tout ce qu'il faut faire pour tomber.

28 octobre 1921 (LP, EH2)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXVII)

1938 EH2 LXXXIV, « Fausses perspectives du progrès »

217

Les hommes ont fait superstition de tout ; mais il faut recon­naître que le spectacle des corps célestes était le plus propre à les détourner de croire et à les conduire à la vraie foi. Je mets à part les étoiles filantes qui savent toucher les cœurs encore maintenant. Quant aux éclipses, il suffisait de garder les archives du ciel pendant un siècle ou deux pour soupçonner qu'elles revenaient selon un ordre certain, comme les astres eux-mêmes. L'ensemble des étoiles fixes et leur lent glissement de chaque jour, qui décrivait l'an­née et ramenait les saisons, était propre à enseigner l'ordre et à soutenir les espoirs communs et raisonnables.

Mais[[309]](#footnote-310) la folle espérance de chacun trouvait aliment dans les sur­prises de l'expérience terrestre. Le vol des oiseaux, le passage des bêtes conduisirent toujours le chasseur ; mais les actions du chasseur changeaient l'événement, ses passions de même ; la confiance donne l'audace et l'adresse, ce qu'exprime le mot bonheur, en tous ses sens. Au rebours la crainte et la défiance rendent maladroit et mal­heureux, comme on dit. Le chasseur faisait lever les présages, et travaillait, sans le savoir, à les accomplir. C'est pourquoi il priait les dieux, les bêtes, la flèche et l'arc ; il adorait la prière elle-même, choisissant les mots comme des armes. Et lui-même faisait l'avenir selon les présages. Par exemple, s'il avait laissé échapper quelque parole de mauvais augure, il rentrait à la maison. On comprend comment l'action a d'abord brouillé les lettres, ce qui rendait indé­chiffrable l'expérience justement la plus familière et la plus proche.

Même ce que nous appelons chimie devait d'abord fortifier les espérances les plus chimériques. Car, à force de tout mêler et de tout cuire, on obtenait des transformations inattendues, comme on voit dans Balthasar Claes, toujours sans savoir pourquoi, tant que la main impatiente troubla les faits sans précaution. D'où les grimoires de Faust. Ce genre de recherches explique le pas de Balthasar dans l'escalier : cette page, dans *La Recherche de I'Absolu,* instruit plus que Broussais, et ce n'est pas peu dire. [Ainsi, avec la chimie, on voit l’objet se dérober, en quelque sorte, à l’esprit, dans le brouillard des recherches et des procédés.][[310]](#footnote-311)

Où donc l'ordre, où donc les moyens, quand le succès trompe, quand les revers mêmes n'instruisent point ? Où les sources de l'espérance raisonnable ? Où la règle du travail, et sa récompense ? Où la sécurité de l'esprit ? Où les promesses qui ne trompent point ? Où le modèle de l'ordre ? Où la consolation ? Où la justice ? Il fallait regarder le ciel. Ce geste est resté. Dans la misère, le désordre et le repentir, l'homme cherche les étoiles institutrices. Ce mouvement rassemble une longue histoire, astrolâtrie, astrologie, astronomie, géométrie, mécanique, physique, raison. [Considérons bien que l’objet que nous ne pouvons changer est celui qui nous a instruit sur ce qui est ; et cet objet, c’est l’objet céleste. Contre les sophismes des passions, contre les préjugés, c’est toujours à cet objet-là que nous revenons. Ce regard signifie que la réalité se moque de nos raisonnements. Il remet à leur rang la multitude des fous ; il confirme l’homme en lui-même. Il est la grande assurance ; les dieux sont là-haut. Ces métaphores si justes ont aussitôt renvoyé l’enfer sous nos pieds. Elles ont donné un sens à la chute, et à l’attitude humaine. Le geste de prier s’est envolé de la terre. La religion a pris de la hauteur. Le péché a rampé, sous la forme du serpent.][[311]](#footnote-312)

29 octobre 1921 (LP, PSR)

*Libres* Propos, Première série, Première année, n°31, 5 novembre 1921 (CCXVIII)

1938 PSR XXIII, « Le ciel des dieux »

# Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921

218

Ce capitaine d'industrie n'a pas encore l'air sérieux qui convient à son état. D'après le col mou, d'après ce chapeau enfoncé sur la tête, d'après ce pas vif et ce mouvement de la canne, je vois qu'il a fait la guerre. Ceux qui ont combattu à l'arrière ont gardé un pas de procession, dogmatique ; ils laissent un sillage d'opinions. Mais l'autre se meut comme s'il était seul. Nulle trace d'importance en cet homme maigre, qui touche déjà aux grandes affaires, et qui invente tous les jours. Le voilà chasseur d'idées, formé par le terrain inégal, l'œil toujours sur l'obstacle ; décidant à chaque pas ; pensant de même. À l'image de cet homme libre, on voit de jeunes femmes qui rient à l'amour et à leurs beaux enfants, sans aucune cérémonie.

La mode les guette ; elle va les reprendre. Le capitaine d'indus­trie n'a pas su se priver de la servante mécanique. Le voilà établi sur quatre roues pleines, dans ce cadre étroit et verni, sans aucun ornement, ainsi que la mode l'exige. Ce vêtement de tôle peinte a fait de lui un autre homme. Le voilà soumis au bâton de l'agent ; et j'admire cet air qu'il prend aussitôt, de s'arrêter de lui-même et volontairement, sans jeter seulement un regard au pouvoir moral et au geste de l'importance. Important lui-même, par cette attention de l'œil et de l'oreille, toute ramenée à son costume de fer. Le visage se compose, et prend la forme politique. De quel air il allonge le bras selon le rite ; comment il démarre en gardant l'immobilité du visage, il faut le voir. Et ce visage est pris avec le sérieux d'un maître à danser. Figaro se moque ; mais je me moque de Figaro ; la danse est l'école des diplomates.

La femme, prise en ce siège étroit, participe aussitôt de la gravité politique. Ce corset de fer lui donne une dignité incroyable. L'an­cienne victoria et l'effort des chevaux inspiraient d'autres pensées. La violence mécanique, continuellement sensible dans le départ, dans l'arrêt, dans le tournant, ramène l'esprit à un autre genre de puissance et au commandement sans passion. Il n'est pas possible que le général, sur les coussins de sa limousine, gouverne ses pensées comme faisait Napoléon à cheval. Au temps de l'esclavage, le geste du commandement était encore autre, et les pensées aussi. Mais il faut toujours que l'homme soit l'esclave de ce qui le porte ou de ce qui le traîne. Rousseau voyageait à pied, d'où ces idées de sauvage.

Les mécaniques changeront nos pensées et nos passions. Il n'est pas facile de dire comment. Certainement l'improvisation y aura moins de part. Tout ce qui gouverne le geste gouverne aussi l’imagination, et raccourcit les pensées de traverse. La bicyclette occupe certainement tout l'esprit ; de là un nouveau genre de sérieux, qui doit changer même les rêves. Mais il reste un peu d'invention et un art de tourner l'obstacle. La voiture mécanique civilise plus énergi­quement ; l'œil surveille le garde-boue ; comme il a besoin d'un plus large espace, ainsi l'homme dépend plus des autres, et ne peut oublier les règles. Mon capitaine d'industrie n'invente plus en se promenant ; mieux, il se garde d'inventer. Voilà un homme sérieux. Comme un roi à couronne de fer, qui pense seulement à sa couronne.

30 octobre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921

219

Quand un de nos agités me tire par la manche pour me faire connaître que toute la physique est maintenant changée, je pense d'abord à délivrer ma manche. S'il me tient ferme, alors je me mets tristement à réfléchir sur ces faibles propositions que l'on peut lire partout, et dans lesquelles je cherche vainement l'apparence d'une erreur. L'un me dit que la longueur d'un corps en mouvement dépend de la vitesse. J'ai depuis longtemps l'idée qu'un torpilleur lancé à toute vapeur se trouve un peu rac­courci, comme s'il heurtait du nez un corps dur. Et l'on m'a conté que les tôles d'un torpilleur rapide s'étaient trouvées comme plissées après les essais ; chose prévisible. « En réalité[[312]](#footnote-313), dit un autre, il s'agit d'un raccourcissement apparent, qui vient de ce que nos mesures sont changées par la vitesse ». Tout à fait autre chose alors ; mais je n'ignore point non plus que les mesures sont changées par le mou­vement ; si je marche en sens contraire, un train mettra moins de temps à passer devant moi. « Justement nous y voilà, dit un troi­sième ; le temps dépend des vitesses ; ainsi ce qui est long pour l'un est réellement court pour l'autre. Et comme tout au monde est en mouvement, il n'y a donc point de durée de quoi que ce soit qui puisse être dite véritable ». Eh bien[[313]](#footnote-314), pourquoi ne dit-il pas aussi qu'il est impossible à la rigueur de régler une montre sur une autre ? Par exemple on règle un pendule de Paris sur un pendule de New­York, par la télégraphie sans fil ; mais si vite que courent les ondes, je n'entends toujours pas le « Top » au moment même où il est envoyé. Et que sais-je de la vitesse de ces ondes elles-mêmes, si ce n'est par d'autres mesures ? Alors le quatrième : « Nous mesurons la vitesse de la lumière, mais toujours par le moyen de quelque mouvement que nous supposons uniforme ; et cela même, I'uniformité, est relatif à la rotation de la terre, que nous supposons se faire toujours en un même temps. Cercle vicieux évidemment ; l'horloge témoigne que la terre tourne avec une vitesse constante ; mais la rotation de la terre, comptée par les étoiles, prouve que l'horloge marche bien. Le temps absolu nous échappe­ »•

Sur quoi je voudrais répondre que le mouvement absolu nous échappe aussi. Descartes a déjà dit là-dessus le principal ; et quand on dit qu'une chose tourne ou se meut, il faut toujours dire par rapport à quoi ; le passager qui se meut par rapport au navire, peut être immobile à ce moment-là par rapport au rocher. J'avoue qu'il est toujours utile de réfléchir là-dessus ; mais que l'idée soit neuve, je le nie. C’est comme[[314]](#footnote-315) le grand et le petit, qui dépendent du point de comparaison. Platon s'amusait déjà à dire que Socrate, comparé à un homme plus petit que lui et à un homme plus grand, devenait ainsi plus grand et plus petit sans avoir changé de grandeur. Or[[315]](#footnote-316) ici le cinquième, qui est philosophe de son métier, me dit : « Vous battez la campagne, au lieu d'étudier les théories elles-mêmes. Vous n'oseriez pas dire que l'Espace[[316]](#footnote-317) où nous vivons est absolument sans courbure. Comment affirmeriez-vous que le Temps dans lequel nous vivons a une vitesse constante, ou seulement une vitesse qui soit la même partout » ? Dans la bouche de ce mal instruit apparaît enfin une faute connue et bien ancienne, qui est de prendre la figure pour l'espace et le mouvement pour le temps. Car c'est une figure qui est droite ou courbe, et non pas l'Espace ; et c'est un mouvement qui est vite ou lent, et non pas le Temps. Mais la discussion n'instruit pas. Je m'enfuis jusqu'à Thalès, compagnon muet.

31 octobre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXX)

1942 VE XII, « Thalès, compagnon muet »

220

Une tombe, une grossière image, des marques reconnues sur l'arc ou sur la hache changent soudain les pensées. L'air natal, le jardin de la première enfance et des premiers jeux, la maison paternelle, les rues de la ville et les bonnes femmes au marché, toutes ces choses reconnues font bien mieux encore que verser des souvenirs, des regrets, des affections ; elles disposent le corps selon la confiance puérile, depuis longtemps oubliée ; c'est une douceur et une grâce que l'on sent et que l'on touche ; les passions amères sont aussitôt déliées ; c'est l'heure des espoirs et des serments ; c'est un retour de force et de jeunesse. Ainsi nos naïfs ancêtres, touchés par la beauté des choses, adorèrent une invisible présence ; d'abord des morts familiers, puis des morts illustres, à mesure que les vivants se réunissaient pour éprouver de nouveau, et bien plus fortes, ces émotions délicieuses. Les temples, par la masse, l'écho, les souvenirs accumulés, grandirent le Dieu. Le retour des cérémonies, les récits qu'on en faisait, les chants et les danses portèrent les sentiments esthétiques jusqu'à une sorte de délire. Les malheureux furent consolés ; bientôt ils furent consolés en espoir, et, par la prière, ils évoquèrent l’assemblée dans la solitude. C'est pourquoi il ne faut point dire que l'on éleva d'abord des temples en l'honneur des dieux ; mais il y eut des monuments, des maisons plus grandes et plus solides, des reliques de l'homme, des pierres et des nœuds de bois à sa ressemblance, bientôt sculp­tés par le témoignage des mains. Le dieu vint habiter l'idole et le temple.

La première réflexion porta sur ce grand et mystérieux sujet. On croyait aisément et même avec ferveur tout ce qui visait à expli­quer tant bien que mal le bonheur le plus étonnant. Le miracle fut ainsi la première preuve.

Il faut admirer comment les plus sages, toujours ramenés au positif par la pratique des métiers, parvinrent à mettre un peu d'ordre et de raison dans les inventions théologiques. Il est vrai que les guerres formaient des[[317]](#footnote-318) grandes unités politiques, et qu'il fallait éta­blir la paix aussi chez les Dieux[[318]](#footnote-319). La parenté des dieux, et le pou­voir patriarcal transporté dans l'Olympe, furent des inventions com­parables à celles de Copernic et de Newton. Les théogonies, dont nous voulons rire, marquèrent un immense progrès de la raison com­mune. La Sagesse, fille de la Beauté, trouva asile chez les Dieux ; et les philosophes commencèrent à réfléchir à leur tour[[319]](#footnote-320), sur les mythes populaires, soupçonnant déjà que l'homme juste dictait ses lois à Jupiter.

D'après cela il faut considérer le catholicisme comme un progrès décisif, même dans l'ordre intellectuel, puisqu'en décrétant un seul Dieu et une seule loi pour tous les hommes, il réduisit les autres dieux à l'état de puissances subalternes, et tendit toujours énergi­quement à purifier les miracles, en les ramenant au cœur humain, qui est le vrai lieu des miracles, à purifier aussi les dieux, en les jugeant d’après le modèle intérieur[[320]](#footnote-321). Il est clair que ce nouvel objet, ainsi changé en idée[[321]](#footnote-322), devait être soumis de nouveau à la réflexion et à la critique, et que le Dieu métaphysique, qui n'intervient plus que selon les lois immuables de la sagesse, devait rassembler en son idée toute l'humaine espérance. Pour peu de temps ; car le progrès des scien­ces, né lui-même de ce long mouvement de réflexion, touchait déjà, avec Descartes, à ce moment de l'esprit où l'imagination, avec son cortège de dieux, est enfin logée dans le corps humain. L’anthropomorphisme cesse alors d’être une erreur. Il est le témoignage des plus hautes valeurs ; il rassemble le héros et le dieu en une seule image, fille de nos gestes et de notre forme[[322]](#footnote-323). Prométhée connaît maintenant le secret des Dieux.

1er novembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXXI)

Propos sur l’esthétique, 1923, 9, « Tombeaux »

1924 PSC III, « Prométhée »

1938 PSR XXIV, « Le secret des dieux »

221

Tous les arts ont leurs secrets, mais l'art du comédien est peut-être le plus caché de tous. L’idée qui se présente d'abord, et qui est bien trompeuse, est que l’acteur doit donner l’apparence d'un homme qui éprouverait véritablement la fureur, l'horreur ou le désespoir. Mais[[323]](#footnote-324) ce n'est pas si simple. Nous sommes au théâtre comme à la messe ; la première fin est de composer et conserver les signes ; tout ce qui étonne, tout ce qui est ambigu, tout ce qui est violent fait aussitôt scandale et honte parmi les spectateurs ; d'où, par une réaction naturelle, un rire contagieux doit résulter.

Guitry, dans *Monsieur Piégois*, avait trouvé un geste vrai. Comme il entraînait un homme désemparé, à qui il essayait de donner quelque espérance, il le coiffait d'un chapeau mou, et l'autre se laissait équiper, semblable à une chose inerte ; l'effet aurait dû s'élever au tragique ; mais le chapeau se trouvant mis de travers, la salle riait. Signe ambigu, donc ; aussi périlleux, et pour les mêmes causes, que l'hémistiche célèbre, prononcé par une jeune princesse : « Il m'appelle à régner ». Le poète avait tort. Au théâtre il ne faut point signifier en même temps deux choses.

Mounet-Sully arrivait au plus beau tragique dans *Œdipe*, par des mouvements composés selon la tradition. Dans *Hamlet* le même acteur se livrait à une gymnastique improvisée, et quelquefois faisait rire. Chacun sent bien qu'il serait imprudent de recevoir sur le théâtre un homme réellement irrité ou réellement affligé. Dont la raison est que les signes naturels des passions sont ambigus ; un homme dans les paroxysmes est réellement égaré ; les spectateurs seraient égarés aussi.

Cette expérience n'a jamais été faite au théâtre. Dans les réunions publiques elle est faite assez souvent, lorsqu'un homme gonflé de rancune ou de colère parvient à conquérir la tribune. C'est alors que l'on comprend que l'éloquence naturelle est tout à fait sans puissance. Premièrement l'homme passionné parle trop vite et n'est pas entendu. De plus les gestes et l'expression du visage n'étant nulle­ment composés, l'expression ressemble à un texte surchargé que chacun lit à sa manière ; l'unité du sentiment se trouve rompue ; chacun improvise l'applaudissement, le blâme, la moquerie. Le rire triomphe bientôt, qui délivre du scandale, sentiment pénible et sans objet. D'après quoi l'on peut comprendre assez bien ce que c'est qu'un orateur, et aussi ce que c'est qu'un comédien. Une néces­sité commune à ces deux arts est que l'on soit entendu ; le plus grand génie doit se soumettre à cette condition. **[**D’où l’on peut deviner que les arts solitaires ont été formés par les arts de société, comme on peut nommer l’éloquence et le théâtre. C’est la foule qui a discipliné l’expression ; c’est le renvoi des signes par la foule qui a purifié les signes. Ainsi la poésie et la musique, au sortir du théâtre, étaient bien plus près de l’humain. Il est clair en tout cas que**][[324]](#footnote-325)** le comédien peut apprendre de l'orateur l'art de modérer ses passions imaginaires ; car l'orateur souvent éprouve des passions réelles, mais toujours il les domine, et en quelque sorte s'en retire, se livrant en revanche à une émotion réglée et rythmée que l'on doit appeler poétique. Il faut que le comédien trouve aussi sa mélopée, et **[**se garde surtout de chercher le ton naturel par l’imitation des conversations ; il n’y a point de piège plus redoutable ; on en viendrait à parler comme l’homme parle. Au contraire il faut que le comédien, et**][[325]](#footnote-326)** toujours chante au lieu de crier, comme il doit, au lieu de s'agiter, danser. **[**L’action au théâtre est plutôt danse qu’action. Il y a une mélopée du geste pour donner un coup de poignard. Ces principes sont oubliés, mais, heureusement, les conséquences en sont encore enseignées par quelques bonshommes enivrés de théâtre et éperdus d’admiration pour les fameuses tragédies. Je conclus qu’elles sont l’école du sentir, de l’aimer, du mépriser et de tous les sentimennts.**][[326]](#footnote-327)**

2 novembre 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXXII)

1939 PAE XXXVII, « L’art du comédien »

222

Si au lieu d'un avion qui se déplace rapidement dans un air tran­quille, et qui s’élève par ce déplacement en présentant contre l'air des plans légèrement inclinés, vous supposez un avion ancré faisant face à un vent assez fort, l'avion montera encore, par le même jeu des forces ; et c'est ce que le cerf-volant a fait voir, bien longtemps avant l'avion. Le difficile est de maintenir l'avion privé de moteur dans la position convenable, sans le tenir attaché. À quoi je suppose que l'on peut arriver en suspendant le poids transporté bien au-dessous des ailes, de façon que le retournement ou le glissement soient impossibles. Chacun a pu observer que les oiseaux qui jouent, ailes étendues, contre le vent, laissent pendre leurs pattes. L'acrobate pourrait, lui aussi, laisser pendre plus ou moins un poids important qui ferait lest. Mais, de toute façon, il faut que l'aviateur lui-même soit assez loin au-dessous de ses ailes. On voit ici l'inconvénient des commandes jusqu'ici employées ; s'il pouvait mouvoir le bout de ses ailes aussi délicatement que ses doigts, nous verrions encore des merveilles.

Nos commandes sont des ficelles ; nos ailes sont des volets tour­nants. Je n'ai pas vu encore d'avion qui ait des ailes en pointe, comme sont les ailes de l'oiseau ; je crois qu'on y viendra ; ces pointes mobiles agiraient énergiquement par le moindre déplacement ; elles seraient surface équilibrante plutôt que surface portante. Mais il fau­drait pouvoir leur imprimer des mouvements, énergiques, variés et souples, ressemblant autant que possible à la contraction des muscles. Un muscle agit par un changement de forme ; il se met en boule et rapproche ses points d'attache. Ces remarques, si on les suivait jus­qu'au détail, pourraient conduire à imaginer des sacs souples dans lesquels on enverrait de l'air sous pression ; les muscles artificiels, qui pourraient être nombreux et variés de forme, se gonfleraient plus ou moins, agissant directement sur la pointe des ailes. Le retour à la forme première se ferait soit par des muscles antagonistes, soit par l'élasticité propre de l'appareil.

Mais on pourrait économiser encore sur les ficelles en étudiant des conduits élastiques et assez rigides qui composeraient l'aile même, et qui se courberaient ou se redresseraient selon la pression du fluide qui les remplirait. Ici une assez grande complication serait possible, par l'entrelacement de ces divers tuyaux, qui formeraient comme un tissu, imitant, quoique grossièrement, la structure organique. Le plus simple modèle de ce genre d'appareil est donné par ce jouet grossier dans lequel on souffle, ce qui développe soudain un long tuyau de papier enroulé. L'acrobate produirait de tels mouvements, mais bien plus variés, et en même temps plus limités, en lançant de l'air comprimé dans un réseau de tuyaux, ou dans un autre. Par ce moyen il arriverait peut-être à manier le vent et à étonner ses semblables. Pour peu de temps, sans doute, parce que ces spec­tacles mécaniques sont faciles à imaginer. Les hommes ont rêvé d'hommes volants longtemps avant d'en avoir vu. Au lieu qu'on n'imagine point le chant d'un ténor, ni le jeu d'un tragédien, ni un vers sublime, ni une belle symphonie, ni une cathédrale, ni les Pyramides.

3 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXXIII)

223

Beaucoup d'enfants sont en lutte avec les difficultés de l'orthographe ; les parents s'étonnent ; le maître vient quelquefois à penser que l'orthographe est une mode qui passera. Le grammairien rappelle que Corneille. Sévigné, Bossuet écrivaient les sons selon leur humeur ou leur fantaisie. De temps en temps on lit quelque article d'un intrépide réformateur, qui écrit filosofie, sintèse, et ainsi du reste ; il faut lire tout haut celte écriture nouvelle, et en quelque sorte la chanter, comme on fait pour la musique.

Quelquefois vous observez un homme assez bien mis et de manières passables qui lit son journal en marmottant, comme le curé lit son bréviaire. Le curé agit ainsi par discipline, et cette obligation a plus d'un sens ; mais l'autre homme est médiocre liseur et certainement sans culture ; ce signe ne trompe point. Un homme qui sait vraiment lire lit des yeux et non des lèvres. Il reconnaît les mots d'après leur aspect, comme une vigie reconnaît un bateau aux cheminées. Si vous écrivez filosofie, vous supprimez deux cheminées ; je ne reconnais plus le bateau. Temps perdu ; car l'attention utile ne se porte pas sur un mot, mais sur une suite de mots qui font un sens par leur relation. C'est un esprit lent qui s'arrête à chaque mot ; l'idée n'est point dans le mot, mais dans la phrase. La négligence orthographique correspond au moment de la poésie, de l'éloquence ou de la conversation, où le lecteur fait plutôt attention à la sonorité des mots qu'à leur forme. L'orthographe correspond au moment de la Prose.

D'après cette idée, on devinera dans les enfants des différences d'esprit et des variétés d'aptitudes, suivant qu'ils se plieront sans peine aux règles orthographiques, ou qu'ils y seront rebelles. Sans doute arrivera-t-on à mieux vaincre les résistances, si l'on en com­prend les causes. L'habitude d'épeler et l'abus de la lecture à haute voix peuvent nuire à l'orthographe, malgré l'apparence ; et l'on inventera utilement des exercices de lecture muette. Ceux qui ont l'esprit lent ânonnent toute leur vie ; mais il y a une habitude d'ânonner qui rend l'esprit lent.

« Je vous y prends, me dit le Philosophe ; vous voilà psychologue ».

Nullement psychologue. Si l'idée que j'exprime maintenant a quelque valeur, remarquez que l'observation des enfants ne pouvait m'y conduire ; il· fallait considérer l’Espèce, ainsi que la formation du langage, pour définir seulement le problème orthographique. L'homme a d'abord écrit son geste ; les anciennes lettres ressemblaient à des choses ou à des actions. Le cri l'emporta sur le geste, par mille causes bien aisées à comprendre ; ainsi l'on en vint à écrire la parole ; c'était le triomphe de la politique sur la physique. Lire, c'était crier comme l'auteur. Si le progrès nous conduit au phonographe, comme quelques-uns ont dit, alors que chacun représente les sons par voyelles et consonnes ; que chacun écrive comme il voudrait crier. Si au contraire l'homme cultivé lit sans crier ni marmotter, si l'humanité apprend peu à peu à penser sans crier, si l'objet, et non pas le cri, doit finalement régler nos pensées, alors l'orthographe est quelque chose.

4 Novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXXIV)

224

J’ai vu peu de discussions réelles dans les assemblées. Quand les hommes reconnaissent les signes et s'accordent sur les signes, comme il arrive à la messe, ils goûtent quelque chose du bonheur de penser. Ne leur demandez pas à quoi ils pensent, ni sur quoi ils s'accordent ; il leur suffit de s'accorder. Quand ils se donnent le plaisir d'écouter des disputeurs, ils aiment encore à s'ac­corder sur les signes, et à reconnaître les deux thèses rivales d'après leur habillement accoutumé, souvent aussi d'après leur parure. Par cette raison, souvent les disputeurs s'en vont contents et l'auditoire aussi. Mais celui qui invente une nouvelle manière de soutenir une des thèses déplaît aux deux et à tous.

Il faut comprendre que l'accord est le plus ancien signe du vrai, et le premier pour tous. Car, puisqu'il faut d'abord apprendre 1es signes, chacun commence par s'accorder aux autres de tout son corps, et à répéter[[327]](#footnote-328) ce que les autres signifient jusqu'à ce qu'il les imite bien. Selon la nature, imiter un signe ce n'est autre chose que le comprendre. Un homme s'abrite sur le côté droit d'une route ; je fais comme lui ; j'ai compris le signe ; non pas tout à ­fait puisque je ne sais peut-être pas pourquoi il s'abrite ; mais j'ai compris ce qui importe le plus. C'est pourquoi un homme simple trouve une sécurité et un bonheur plein dans les cérémonies où les signes sont encore revus et confirmés. Il faut commencer par là. Qui ne s'accorde avec personne ne peut disputer contre personne, ni instruire personne. L'Église, par une dogmatique sans faiblesse ni concession, posait la condition préalable de la pensée universelle. Et, quoique je ne me range point sous l'autorité de l'Église, néan­moins je trouve toujours plus d'avantages à m'accorder d'abord, et par préjugé, avec l'auteur que je lis, qu'à disputer au troisième mot. Bref, je me suis toujours mieux trouvé de vouloir comprendre que de vouloir contredire.

On se fait communément une étrange idée de ce que c'est qu'une opinion neuve et hardie. C'est toujours une opinion vieille comme les rues, mais expliquée. Ce qui sort de l'ordinaire, c'est d'avoir réellement des opinions ordinaires, j'entends de comprendre les signes communs. De l'accord, faire pensée ; car la marche inverse est périlleuse, faute de signes. Ainsi qui comprendrait tous les mots de sa langue, et selon le commun usage, saurait assez. Et qui com­prendrait seulement tous les signes de la messe, il saurait déjà beau­coup. Car tout signe est vrai ; mais le difficile est de comprendre de quoi le signe est signe. **[**Toutes ces remarques dépendent d’une réflexion suffisante sur le langage, qui est la fonction théologique par excellence. Pourquoi ? C’est qu’au premier langage, il faut croire et répéter, sans quoi on ne comprendra jamais. Parler c’est imiter. Comprendre c’est imiter. La parole est donc chose divine, qui nous fait pensants. De celui qui tient ses serments, on dit qu’il a le respect de sa propre parole. Et cette manière de dire s’étend aisément à toutes les vertus. Justice, c’est faire ce qu’on a dit ; humanité aussi. La parole est la loi de l’homme. La poésie est le miracle de la parole ; et la poésie c’est la prière. Tel est le rapport de la grammaire au jugement. Aussi j’ai toujours pensé que le jugement de l’homme vaut sa première grammaire et qu’il vaut mieux penser avec six cas qu’avec quatre, avec quatre qu’avec un. L’analyse logique est une forme admirable de la réflexion sur le langage. Il vaudrait la peine de faire apprendre le sanscrit à un enfant, à cause des cas et de la complication. C’est lui donner le sérieux, qui est le religieux de l’esprit, l’extrême précaution de l’esprit avec lui-même ; et voilà l’essentiel du sentiment religieux ; c’est un amour des grands attributs de l’homme.**][[328]](#footnote-329)**

5 Novembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°32, 12 novembre 1921 (CCXXV)

1924 *PSC* XVI, « Dogmatisme »

1938 *PSR* XXV, « Le religieux de l’esprit »

# *Libres Propos*,Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921

225

Un journaliste rapportait ces jours-ci le propos d'un astronome d'après lequel l'inclinaison de l'axe de la terre sur son orbite diminuant présentement, et devant se trouver nulle dans trois ou quatre siècles, il ne fallait pas s'étonner de voir que la différence des saisons s'atténuait en tous pays. Nous aurions partout, dans deux ou trois siècles, un continuel équinoxe, c'est-à-dire des nuits constamment égales aux jours, d'où résulterait dans nos pays tempérés un printemps perpétuel. Avant d'imaginer toutes les conséquences de ce grand changement, avant même de me livrer au petit espoir qui en résulte pour l'hiver prochain, j'ai couru à mon livre. Ces lentes oscillations, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne sont point sensibles dans l'expérience, et donc ne me sont point du tout connues. Mais lisons ce qu'on en dit. Il est clair pour moi, et pour mon lecteur aussi peut-être, que si l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de son orbite, l'équateur viendrait se confondre avec la route du soleil, que l'on nomme écliptique. Et je lis dans un *Annuaire du Bureau des Longitudes* : « On peut admettre que l’obliquité de l’écliptique varie seulement entre vingt-et-un et vingt-quatre degrés environ, et par suite le plan de l'équateur n'est jamais venu et ne viendra jamais en coïncidence avec celui de l'écliptique ». Je me contente ici de croire ; mon astronomie ne va pas jusque-là ; ainsi nous n'aurons pas de printemps perpétuel ; nous, entendez nos neveux.

Il n'en est pas moins vrai, si j'en crois mon livre, que nous sommes dans une période où l'obliquité de l'écliptique diminue de siècle en siècle ; nous sommes à plus d'un degré de l'obliquité la plus grande, et nous allons tout doucement vers l’obliquité la plus petite. Comprenons bien ce que cela signifie pour le ciel que nos yeux voient. Le soleil s'élève de moins en moins en été, et il s'abaisse de moins en moins en hiver ; il est donc vrai en gros que les étés sont de moins en moins chauds, et les hivers de moins en moins froids. Cette lente promenade qui nous approche de l'éternel printemps, mais sans jamais nous y conduire tout à fait, dure environ treize mille ans, et le retour, autant. Ainsi l'on a vu autrefois sur cette terre, dans cette région de Paris, les terribles hivers de la période glaciaire, où les glaces du pôle s'étendaient jusqu'à la Seine ; et on les reverra.

On peut déjà rêver là-dessus ; car il est inévitable que le centre de la civilisation se déplace en même temps que les saisons varient. Notre passé historique se trouve éclairé par ces promenades du soleil. Depuis dix mille ans environ il est clair, au moins pour le bassin Méditerranéen[[329]](#footnote-330), que l'humanité pensante a remonté conti­nuellement vers le Nord. La brûlante Egypte est couverte de débris imposants. C'est là et dans l'Orient méridional, aujourd'hui engourdi par la chaleur, qu'est le berceau de nos religions, de nos sciences et de notre morale. Carthage n'est qu'un souvenir. Rome n'est plus dans Rome ; la pensée et les arts ont été remplacés en Grèce par l'insouciance et les passions de l'été. Athènes se trouve maintenant à Paris, comme les Parisiens aiment à dire. Rome est à Londres, ou peut-être à Berlin. Les Scandinaves font voir une belle sagesse ; la Russie s’éveille. Les grands continents sont toujours en retard sur les presqu'îles, comme on sait, puisque la mer est un régulateur des climats. Dans quelques siècles, la Sibérie sera à son tour centre de pensée, d'invention et de puissance. Puis, quand les grands hivers reviendront, la civilisation redescendra vers l'Égypte et l'Inde, toujours marchant des continents aux presqu'îles, comme en notre histoire elle a remonté et remonte des presqu'îles aux continents en même temps que du Sud au Nord. Le détail serait beau à suivre ; par exemple l'Espagne, plus compacte que l'Italie, en retard sur elle pour la grandeur et la décadence.

6 novembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXVI)

1926 CCP XI, 1, « Civilisations et climats »

1942 VE XIII, « Saisons de la grande histoire »

226

Les Importants vont célébrer Rabelais ; et ils seront sincères. Je hais Sottise encore plus que Méchanceté ; mais réellement je ne crois ni à l'une ni à l’autre ; ce sont les dehors de la timidité, qui est peur de soi et honte de soi ensemble. Quand ce corps tremblant nous assiège, la colère n'est pas loin ; et ce remède d'instinct est pire que le mal. Est-il rien de plus sot qu'un petit chien qui fait le terrible ? Je crains ces êtres inquiets et farouches qui retiennent peur et fureur ensemble, mauvais attelage. Le rire est le remède humain ; mais vous trouvez un bon nombre d'importants qui cherchent le rire et aussitôt le retiennent ; cela fait un troisième cheval. Pauvres cochers, que je plains ; mais on dirait que l'importance cherche ses propres maux. Dès qu'il s'agit de conduire les grandes affaires, les Importants se pressent autour du siège. La guerre dépendait de deux timides et peut-être de trois.

Celui qui a dit que le rire naît du spectacle de l'homme mécanique a dit une bonne moitié de la chose ; mais ce n'est encore que le rire de pensée ; l'ironie grimace. Que nos opinions soient ridicules toujours par quelque côté, cela est assez facile à montrer, et triste à voir. L'importance est située plus bas. Petits hommes, cholériques, pour ce qu'ils ont le cœur trop près du bren, qui est à Rouen ce que vous savez. Ainsi parle notre auteur, et mieux, disant le mot tout crû. Bernouser est un mot de ma grand-mère, et qui a ses quartiers de noblesse, comme le moindre linguiste pourra voir ; et bernouser est le remède héroïque, peut-être. Si l'on a disséqué l'Importance, peu de chose on y trouve. En ce mouvement de menace, en ce ton meurtrier, une irritation de la gorge seulement ; un col empesé ; ou bien une aigreur de l'estomac. Et dans le lieu commun je reconnais ces poisons dissous dans le sang, et qui font dormir. Ou bien des muscles impatients et mal gouvernés, sans doute eux-mêmes irrités par ce sang épais et noir. Rhumatisme pensant ; n'en attendez pas merveilles ; mais il dépasse l'attente. Ce n'est donc que cela. Foie et rate bouchés, ventre tendu font les guerres. On saigne les jeunes, les sains, les heureux, pour guérir les bilieux, graisseux et embrenés. Dyspepsie couronnée ; il y a de quoi rire. Mais il ne suffit pas de comprendre ces choses une fois ; le médecin, qui les sait, les oublie par son métier, qui est d'abord d'importance.

Importance, donc, contre Importance. Géants ; appétits de géants ; victuailles en monceaux, et le reste à l'avenant ; dont le rire fait sagesse. Car toute cette sottise des passions, ce n'est pourtant que cela ; qui l'a jugée la gouverne ; mais il faut la juger à son niveau, et par gymnastique la réduire, non par dialectique. Beaucoup jugeront mal, ne comprenant pas que cet entassement de saucisses, de tripes et de jambons est un entassement de raisons. L'énergique exclamation populaire, qui redresse I' âme pensante dans les moments difficiles, n'est pourtant point en proportion avec la masse des discours emphatiques. D'où un redoublement et un entassement de ces choses, que les négligents admirent par réflexion, mais que les naïfs ne comprennent pas d'abord ; je pense surtout aux femmes, moins disposées à apprécier ce ravitaillement de gros mots, parce qu'elles acceptent mieux toujours les nécessités inférieures. C'est l'Importance en chacun qui rit ; mais il ne faut pas moins que Gargantua et Pantagruel ensemble pour lui chatouiller les côtes. Et tout est bien puisque nos Importants vont faire leur cure à Mont­pellier.

7 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXVII)

1934 LIT 46

227

Notre politique intérieure offre un spectacle inattendu. Cette Chambre[[330]](#footnote-331) résume en ses puériles idées, comme en ses passions déréglées, un régime de despotisme, de basse police, de délation, de proscription, de prodigalité, couvrant comme d'un manteau une misère héroïque. Comme un roi qui a coutume de se mentir à lui-même. Mieux encore qu'un roi ; ce roi a beaucoup de têtes ; les flatteries et les opinions agréables sont réellement échangées ; chacun y est roi et courtisan. Convulsion, caprice, aveuglement. Mais les mœurs et l'esprit public ne se reconnaissent nullement en cette peinture décorative, brossée pour de courtes réjouissances, et qui étale vainement ses couleurs brutales. Cette Chambre règne et ne gouverne pas. Ses ministres, refroidis par leur métier difficile, lui font le compte du possible et de l'impossible et lui font entendre la voix aigre de la nécessité et les conseils de la sagesse. « J'entends bien, dit l'Exécutif ce que vous auriez voulu ; mais la force des choses m'a mis dans le cas de n'en point tenir compte. Voici ce que j'ai pu faire et ce que j’ai fait ». Suivent les fortes, les invincibles raisons, qui s'adressent en réalité au peuple même, plus sensé que son roi. Cela fait voir que les constitutions plient devant l'opinion et les mœurs. Les historiens ont là-dessus quelques lumières. La constitution de la République Romaine, une des plus puissantes que l'on ait connues, suffisait à tout par la force des mœurs et l'empire de la nécessité, quoique ses rouages dussent, selon les prévisions théoriques, buter les uns contre les autres au premier mouvement. Notre République, en une situation difficile, montre aussi une souplesse étonnante. En vérité c'est l'Exécutif qui interpelle au nom du peuple, et les choses n'en vont pas plus mal.

Ce qu'il y a de vrai dans les thèses royalistes devait finir par se montrer. Ils disent bien qu'un roi représente mieux l'intérêt de tous et l'esprit public que ne peuvent faire les puissances d'un moment, toujours groupées autour de la richesse ancienne ou récente. Ils pourraient dire aussi que l'exercice réel du pouvoir fait aussitôt connaître d'un côté les résistances de l'ordre économique, de l'autre les résistances politiques ; par quoi l'opinion et le bon sens devraient s'asseoir ensemble sur le trône. Seulement, dans le fait, il arrive toujours que celui qui règne par droit de naissance est tenu de près par les puissances, et séparé de l’opinion par des rangs épais de flatteurs ; sans compter qu'un pouvoir sacré porte naturellement l'aveuglement et l'infatuation au-delà de toute prudence ; aussi la menace des révolutions est toujours comprise trop tard. Il fallait des rois sans majesté, toujours menacés et surveillés, toujours prêts à rendre des comptes, sans aucun privilège ni aucun secret, et déposés promptement, à l'occasion, sans scandale ni tumulte. À quoi les Chambres devaient servir, qui étaient comme des comités de vigilance, traduisant la puissance de l'opinion. Mais on a vu déjà au temps de Combes, et l'on voit encore maintenant, que les relations politiques s'établissent par d'autres moyens ; et il arrive que les députés, par mille causes, éprouvent moins directement les changements de l'opinion que ne fait un roi éphémère qui naturellement s'efforce de durer. Les uns composent discours avec discours, ce qui est certes quelque chose ; mais le pilote jette la sonde, et corrige les discours.

8 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921

1926 CCP VI, 2, « L’exécutif est prudent par force »

228

Dans cette nouvelle organisation de l'enseignement, que beaucoup proposent et que presque tous approuvent, j’aperçois une idée qui ne me semble point juste, d'après laquelle il faudrait régler l'enseignement selon les aptitudes de l'élève. Je passe sur le problème des boursiers, qui ne me semble pas réel. Il est évidemment de l'intérêt commun que jamais une forte tête ne soit laissée sans culture ; mais, regardant comment les choses vont chez nous, je suis assuré qu'il n'est point un enfant de grand avenir qui risque de demeurer dans l'ignorance. Un élève bien doué est aussitôt reconnu, quel que soit le maître, et bientôt poussé jusqu'aux études les plus difficiles. L'erreur commune, ici, est plutôt d'espérer trop, d'après les premiers signes, et de prendre un singe pour un homme, comme le dauphin de la fable. Beaucoup donc de nos premiers sujets restent en chemin, non point faute de secours exté­rieurs, mais plutôt faute de ressources intérieures. Au reste, cette erreur n'est point de conséquence, et l'on ne perd jamais son temps à essayer au-delà de ses forces. Je dirais même qu'il faut toujours que l'enfant essaie au-delà de ses forces. Et, par ce chemin, j'aper­çois une autre idée, qui me paraît, celle-là, de première importance.

J'avais un camarade qui n'était pas vif d'esprit. Nous fûmes mis ensemble au latin et au grec, sous la direction de curés assez igno­rants, et qui n'expliquaient guère. Cet enfant se traîna péniblement sur le latin ; quand vint le grec, il renonça. Sa famille, selon la commune sagesse, le jugea capable tout au plus de recevoir ce qu'on appelait alors l'enseignement spécial ; il apprit à gagner sa vie, et resta sot. Je ne puis approuver cet enseignement qu'on appelle pratique, où le dessin linéaire remplace la géométrie. Si quelque lumière doit briller à la fin dans un esprit lent, elle viendra non pas de ces connaissances routinières que tout métier finit par donner, mais plutôt d'une réflexion sur les problèmes simples, seuls capables d'éveiller l'invention et l'esprit critique. Et, de ce qu'un enfant résiste aux démonstrations de Thalès, il faut conclure que le maître va trop vite, et ne sait pas employer la ruse contre les tenaces erreurs de l'enfance, qui tiennent souvent à un mot. Mais on procède trop souvent comme s'il s'agissait de choisir ceux que l'on instruira. Folle méthode. S’il faut choisir, je choisis les esprits les plus rebelles ; les autres n'ont point besoin de moi.

Il n'y a point d'homme, évidemment, dont je puisse annoncer qu'il ne pensera pas au-delà de son métier. Quand il serait esclave comme Ésope, il pensera encore. Or il ne sera pas esclave ; non seulement il pensera aux choses divines et humaines, tant bien que mal, comme chacun sait, mais, bien plus, il décidera de la paix et de la guerre, du juste et de l'injuste, de noblesse, de bassesse, et enfin de tout, follement peut-être, de tout son poids d'homme cer­tainement. Le plus libre écrivain sent à chaque instant ce poids sur sa plume. Aussi n'est-ce pas peu si un homme, destiné au commerce, à l'agriculture ou à la seule pratique des mécanismes, a mis péni­blement Virgile en pièces ou bien a entrevu seulement la majesté des théorèmes les plus simples. Ce monde ira toujours comme il va, si le trésor des Humanités est réservé à ceux qui en sont le plus dignes. Au contraire, si l'on se mettait à instruire les ignorants, nous verrions du nouveau.

9 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXIX)

229

Un peintre doit d'abord apprendre à retenir son pinceau, sans quoi il effacera aussitôt sa première pensée, qu'il vient d'esquisser. Même l'homme habile se donnera le temps de considérer le visage de son œuvre naissante. Mais toute action entraîne, et détourne d'observer. J'ai connu des peintres novices et intempérants qui s'emportaient à leurs propres gestes, au point de ne plus regarder le modèle, ni même leur tableau. Le sculpteur qui veut écrire sa pensée dans la terre glaise est encore plus mal placé pour savoir ce qu'il fait, et par conséquent ce qu'il veut ; car le moindre mouvement de la main change la forme ; ainsi ce qu'il allait comprendre, souvent il l'efface.

Cette impatience de la main éteint la pensée de deux manières. D'abord par l'action elle fait un autre objet. Mais il se fait aussi dans le corps humain un changement d'attitude, et comme une mimique nouvelle, qui change la prise en même temps que l'objet. C'est pourquoi la légende nous représente bien Thalès immobile.

Il y a bien de la différence entre le peintre agité et l'impatient chimiste qui mélange, agite, transvase, cuit et recuit. Mais il est vrai aussi que le chimiste doit se défier de cette puissance qu'il exerce sur les eaux, les terres et les métaux ; ce genre d'action efface aussi la pensée de deux manières, par l’inconstante mimique, et par le changement de la chose, changement presque toujours irrépa­rable. Cette inquiétude qui gagne les savants et qui les dispose à disputer témérairement des principes, cette inquiétude vient de chimie. Cette fureur d'espérer que l'on voit grossie dans les anciens alchimistes, tient un peu à cet appareil de fourneaux et de creusets ; méthode guerrière et conquérante ; toujours violente un peu, même chez les plus prudents et les plus retenus ; le succès les punit tou­jours assez, et la puissance les console mal. Toute couronne se pose sur une tête vide.

Ainsi les guerriers, par leur impatience à manier l'homme, sont privés de le connaître. Comment sauraient-ils ce qu'il est, puisqu'ils le changent sans égard ni précaution ? Cette méthode de frapper l'homme, de le rompre, de le cuire et recuire, fait une expérience ambiguë. Le chimiste, en cette chimie, est alchimiste toujours ; son regard seul change déjà la chose. Observez seulement un enfant qui joue ; s'il soupçonne que vous l'observez, il n'y a plus de jeu, mais un mélange de timidité et de comédie, indéchiffrable. Du coin de I'œil, et en passant vite, c'est ainsi qu'on surprend quelquefois l'homme vrai. Je vois Molière à l'affût et immobile, comme Thalès. C'est pourquoi l'esprit, las d'ignorer et de pouvoir, retrouve son salut dans le spectacle du ciel. Heureusement notre main n'atteint pas jusque-là. L'homme ne peut que penser.

10 novembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXX)

1927 EH1 (36), « Thalès »

1938 EH2, LVI, « Thalès »

230

Tolstoï, à soixante ans passés, prit un goût très vif pour la bicyclette ; mais son ami Popoff n'était pas bien sûr que ce goût fût conforme à la morale ; il entendait que ce plaisir était un plaisir de riche. On peut considérer la chose autrement. Qu'il y ait des riches et des pauvres, ce n'est pas le plus grand mal, à mon avis. Aux temps heureux de la paix, et en dépit des charges que la peur imposait à tous, la misère n'était pas loin d'être vaincue. Mais, par une faiblesse d'esprit commune aux riches et aux pauvres, tous se trouvèrent réduits à un dur esclavage, et les plus jeunes massacrés. Or ces générations de nigauds héroïques grandirent sous la double loi de la bicyclette et du kodak. Ces dieux mécaniques n'ont point arrêté le progrès des lumières ; et même l'attention por­tée aux mécaniques a mis du positif dans les esprits les plus frivoles ; car il y a peine[[331]](#footnote-332) de chute si l'on ne forme pas une claire idée des roulements et des engrenages ; il y a déception et humiliation si l'on n'est pas formé aux manipulations chimiques. Toutefois, en opposi­tion à nos touristes qui marchent sur roue et braquent leur objectif, je me représente une humanité qui userait de ses jambes et qui s'exercerait au dessin. Sans doute les connaissances communes se développeraient d'autre façon et donneraient d'autres fruits.

On a dit beaucoup sur les machines, et il reste à dire. Celui qui construit, ajuste, essaie les machines prend l'esprit mécanicien, mais non pas l'esprit mécanique. Le geste d'un ajusteur n'est nullement mécanique ; non plus celui d'un électricien qui surveille un jeu de transformateurs et de tableaux de distribution. Celui qui conduit une moissonneuse ou un omnibus automobile est emporté par la machine, mais il reste observateur, et encore libre dans ses mouvements. La bicyclette change le corps humain encore plus que ne fait le costume, par l'entraînement mécanique des jambes, et par le problème de l'équilibre, qui intéresse tout le corps. Il est assez clair qu'on change l'esprit d'un homme si on lui met une couronne sur la tête ; combien plus si l'on détourne ses pieds de leur fonction de palper le sol, et si ses mains ont la charge de le maintenir debout. On dit bien que l'homme s'adapte, et je n'en doute point ; mais la forme du corps humain ne change pas ; il y a des attitudes qui seront toujours nouvelles pour lui, comme de marcher sur les mains. Ces retourne­ments ont sculpté le visage de l'acrobate, que l'on reconnaît entre mille, par une ressemblance étonnante avec le visage du mutilé ; ce genre d'homme est en difficulté non avec les choses, mais avec lui-même. À un moindre degré chez le bicycliste ; même l'aisance a quelque chose de trop sérieux en ce visage, comme le sourire du danseur de corde. Nous retrouvons par là quelque chose de la gravité inimitable du sauvage qui a une grande plume à travers le nez. Ces majestés emplumées ne pensent guère. Bref la bicyclette est un genre de hausse-col.

Que dire du photographe ? Ibsen, en son *Canard Sauvage*, a éclairé de sa lumière Nordique ce genre d'artiste qui pense par retouche, corrigeant l'apparence par le plus bas degré de l'apparence, et mensonge par mensonge, comme le Canard lui-même, en son baquet, devrait se réjouir de la planche inclinée qui fait une plage au bord de cet étang. Je voyais hier naviguer vers le Sud-Ouest une escouade de grues ou de hérons qui flottait dans le vent comme une banderole. Cela criait triomphalement. Je n'envie pas les pensées de ces navigateurs à petite cervelle ; mais les hommes ont toujours envié[[332]](#footnote-333) cette liberté et puissance du corps dans l'élément fluide ; symbole du jugement, car il n'y a point deux coups d'aile[[333]](#footnote-334) semblables, et les moindres plis de l'air s'expriment en cette forme invincible.

11 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXXI)

1926 CCP IX, 4, « Les machines changent l’homme »

231

Le comte Mosca, dit à peu près Stendhal, se moquait de son prince et de sa propre police ; il pensait principalement au bonheur du comte Mosca. « Mais il avait de l'honneur ». Entendez qu'il n'aimait point céder à la peur, et qu'il aurait sacrifié toutes ses places plutôt que de trahir le secret d'un ami. Les per­sonnages de Stendhal sont réels parce qu'ils sont d'une certaine manière en solitude. Ce qui leur reste de vertu est d'or pur sans aucun mélange. Fabrice à Waterloo ne cherche nullement à étonner les autres ; il ne pense qu'à dompter cette peur qui lui monte des entrailles ; et encore est-il en doute si cette peur était la vraie peur, et si cette bataille était une vraie bataille. Le plaisant c'est que ce jeune homme, qui est catholique sans l'ombre d'un doute, ne pense point du tout au ciel ni à l'enfer pendant qu'il galope. Son Dieu le laisse seul et sa patrie de même. C'est un homme qui éprouve sa propre volonté.

Nos moralistes d'État voudraient faire croire que l'on meurt pour la Patrie. Mais ce genre de vertu nous est extérieur ; aussi comme le déclamateur se laisse aisément persuader, comme[[334]](#footnote-335) il consent à servir sa patrie par la plume ou par la parole, je dirais presque que le culte extérieur l'a délivré de sa propre vertu ; le commun usage l'absout ; la règle extérieure apaise cette conscience ombra­geuse. Pour moi j'ai connu d'autres héros, aux yeux de qui la Grande Guerre était comme le Waterloo de Fabrice, une épreuve qu'un homme ne peut entendre conter sans honte, une épreuve dans laquelle il doit se jeter, sous peine d'avoir ensuite à rougir de lui-même. Comme on voit que, dans les querelles, tous les conseils de modération importunent l'homme qui doute de son propre cou­rage. Ce drame est intérieur ; communément le spectateur n'y com­prend rien. Le héros est abondamment ravitaillé de raisons extérieu­res, et proprement académiques ; mais il les repousse, non sans politesse ; il pense à autre chose ; il est aux prises avec un autre genre d’esclavage, qui lui est intime. De là un appétit de mourir, qui étonne le spectateur. Car pourquoi ce garçon clairvoyant et même cynique, qui ne s'est jamais permis le moindre développe­ment emphatique, pourquoi ce garçon qu'une blessure a privé de l'usage de son bras gauche, arrive-t-il à se retrouver aviateur et à voler sur les lignes ? Et cet autre de même, avec un genou ankylosé ? L'Opinion les honorait assez. L'Opinion les retenait à l'arrière. Mais ils se moquaient de l'Opinion.

Un charmant capitaine, qui se moquait lui aussi de beaucoup de choses, et qui n'a jamais déclamé, me disait au retour de l'hôpital : « Je me suis fait blesser d'une sotte façon. L'ennemi bombardait. C'était l'heure de ma toilette et j'ai coutume de faire ma toilette au dehors. J'hésite ; et aussitôt il me semble que je ne puis plus me dispenser d'y aller. Autrement je soumettais ma volonté à la puis­sance extérieure. Remarquez que personne ne me voyait. Si vous écrivez sur le courage, n'oubliez pas de citer cet exemple-là ». Je tiens ici ma promesse. Ne faisons point grimacer le héros.

12 novembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, première année, n°33, 19 novembre 1921 (CCXXXII)

1926 CCP I, 8, « On meurt pour son honneur, non pour sa patrie »

1939 SM1, XLII, « Secrets de l’honneur intime »

# Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921

232

Au temps de Rousseau, le paisible voyageur qui naviguait en Méditerranée risquait de tomber aux mains des pirates, et d'être emmené comme esclave en Alger. Rousseau imaginait cette rude épreuve pour son Émile. Aujourd'hui, puisque les aven­tures de boucaniers reviennent à la mode, on aura occasion de pen­ser à ce temps, qui n'est pas bien loin de nous, où l'Océan n'était pas le plus redoutable ennemi des navigateurs ; songez au sort des femmes et des jeunes filles, vendues alors comme bétail, si elles n'étaient pas massacrées. Remarquez que l'esprit de vengeance ne peut aller jusqu'à dire que, dans la Grande Guerre, de telles mœurs ont pu revivre. Les actions sont retournées à l'état de barbarie, mais non point les maximes. Présentement la paix est établie sur la planète ; et il n'est point de pays où le paisible voyageur ne trouve secours et assistance selon les principes de la morale humaine. Que les lettres S.O.S. soient lancées par la télégraphie sans fil, aussitôt tous les navires cour­ront vers le naufrage, selon leurs moyens, et quel que soit le pavil­lon, non point pour piller mais pour sauver. La Paix est quel­que chose de positif ; non pas une crainte armée, mais une confiance ferme de l'homme en l'homme. Et le problème véritable est de faire passer cet état commun des mœurs, qui est un fait humain, dans les maximes de la politique.

L'idée du désarmement n'est donc pas la première, peut-être, à considérer ; j'y verrais plutôt une conséquence naturelle de l'esprit de paix. L'argument immédiat : « Je vous demande de désarmer, et je suis prêt à désarmer moi-même, afin que vous ne puissiez pas faire la guerre, quand vous le voudriez, et afin que je ne puisse pas faire la guerre, quand je le voudrais », cet argument ne sonne pas selon l'humanité. Deux choses y sont mêlées ; une demande qui s'accorde avec les mœurs universelles, et une menace de contrainte, qui tra­duit des maximes politiques universellement condamnées. Par ce mauvais mélange, le cas de guerre se montre aussi tôt[[335]](#footnote-336) que les premières propositions de paix.

La nécessité de maintenir l'ordre intérieur dans chaque pays sera toujours invoquée contre le désarmement total. Et cet argument prend bien plus de force s'il s'agit d'une armée navale comme celle de l'Angleterre, qui étend sur toutes les mers ses fonctions de police. Cette belle flotte est à nous tous. Sans parler des pirates à l'ancienne mode, mais pourvus de moyens nouveaux, tous ces navi­res sont comme des phares mobiles, des vigies et des postes de secours sur le perfide Océan. Cet ennemi commun, avec qui il n'est point de paix, devrait nous faire considérer toutes les flottes du monde comme naturellement alliées. Ce genre de jugement n'arrange pas tout, mais il contribue à apaiser les passions. L'Humanité est dans les faits ; il faut lui donner place maintenant dans nos pensées.

13 novembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXIII)

1939 SM1, XLIII, « Le désarmement ne règle pas tout »

233

Notre République s'organise selon son idée propre, qui dépend des lieux, des mœurs, et des communes lumières. Les Constitutions ne sont jamais que des idées extérieures, et comme des appareils ou pansements que l'on met sur des blessures. J'ai déjà remarqué que l'exécutif, parce qu'il est solitaire, saisit mieux les mouvements de l'opinion que ne peut faire une Assemblée, toujours dominée par ses passions propres. Et là-dessus je dirais qu'il ne faut pas diminuer les hommes, mais plutôt les voir comme ils sont, sincères et emportés dès qu'ils discutent ; et je ne dirais même pas sans précaution que le souci d'être réélus l'emporte en presque tous sur les sentiments et sur l'humeur ; ce n'est pas si simple ; l'opinion les tient de plus d'une manière ; le tumulte présent agit ; mais ce n'est qu'un feu de paille. La presse fait un autre genre de tumulte. Le jugement personnel fait toujours son trou. Et c'est encore assez faible que de se représenter l'écrivain comme un valet d'opinion ; j'admire au contraire comme la nature de chacun se retrouve toujours. Au temps où j'apprenais les belles-lettres, j'ai connu un certain nombre de garçons qui aiguisaient leurs plumes ; ils n'ont pas beaucoup changé ; je reconnais encore aujourd'hui leurs opinions comme je reconnais leur regard, leur nez, leur mâchoire, l'attache du cou et le dessin des épaules. Quand on parle de la presse vénale, on ne dit pas encore grand chose. Ils ont vendu et ils vendent leur talent, mais cela n'a point changé la forme de leur nez, ni le fond de leur doctrine ; quand un bœuf est à vendre au marché, cela ne le change point ; c’est toujours le même bœuf.

Des élections aussi je dirais que ce mécanisme abstrait n'arrive pas à déterminer la vie publique. Les élections, quelle qu'en soit la règle, sont toujours un coup de force, puisque ceux qui n'ont point le nombre sont théoriquement sans puissance. Et le scrutin de liste, surtout aggravé par la représentation proportionnelle, enlèverait tout espoir aux vaincus, puisque les partis se sont comptés le plus exactement qu'il est possible. Mais, dans le fait, les élections ne décident rien ; tout recommence, par cette précieuse vertu de l'indi­vidu humain, toujours conduit par ses connaissances et par son humeur bien plutôt que par le programme qu'il a signé. Il n'y a rien de plus froid, de plus extérieur, de plus étranger aux idées réelles et aux passions réelles que le programme d'un parti. Sans compter que ce qui est prévu dans ces abstraites déclarations n'est jamais ce qui arrive ; par exemple, que le mark serait à huit cen­times.

Il faut dire des élections la même chose que des batailles et des victoires. On voudrait croire qu'après la décision, les choses et les hommes ont reçu une impulsion énergique et qui pour longtemps règle tout. Mais il n'en est rien. Les formules ne mènent point le monde. La nécessité pousse ses herbes et ses épines, et l'individu y fait son lit selon sa propre forme. Les batailles font des morts ; mais elles ne choisissent point ; I' espèce est affaiblie, mais non changée. Les victoires politiques ne tuent personne, et tout reste en l'état. L'idée qu'après la victoire le vainqueur ordonne et le vaincu subit est déjà évidemment trop simple. Transportée dans la politique, cette idée est tout à fait ridicule. Les radicaux sont des hommes nés radicaux. Comme il y a plus de bruns que de blonds dans un pays, à quoi les discours ne peuvent rien, ainsi il y a dans notre pays plus de radicaux qu'il n'y a de monarchistes et de communistes pris ensemble. Et quand les radicaux donneraient tous leur démis­sion, cela ne changerait toujours que les mots.

14 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXIV)

234

Je ne considère point l'aventure russe comme une sorte d'anti­cipation ; il y aura, je crois, quelque chose de plus libre, de plus organisé et de plus varié dans les sociétés qui se seront purgées de tyrannie et de guerre ; purgées, je veux dire par des moyens de médecine et même d'hygiène. La méthode russe fut plu­tôt chirurgicale ; négative en ses principaux aspects. Ce qui traduit assez bien la révolte profonde, et sans autre objet qu'elle-même, c’est ce refus de la paix et de la guerre en même temps, qui fit scan­dale aux yeux de nos politiques. « Nous ne voulons point de votre paix et nous ne voulons point faire la guerre ». C'est renverser l'échiquier. Cette révolution fut premièrement militaire ; elle niait premièrement la guerre. Effet nouveau ; la guerre moderne étend l'esclavage sur tout un peuple ; ainsi la révolte n'est plus politique ; elle se développe à la manière d'une mutinerie militaire ; les politi­ques se feront toujours une faible idée des passions qui s'élèvent alors, et de ce désespoir total, soutenu par le bonheur de se venger. Il manque aux politiques d'avoir été fantassins.

J'ai vu des esclaves. C'étaient des hommes couleur de terre ; les visages aussi couleur de terre ; ils portaient la pelle et la pioche en même temps que le fusil ; l'allure exprimait quelque chose qui est au-dessous de la fatigue. La révolte, quand elle saisit l'homme à ce niveau-là, est elle-même au-dessous d'une revendication quelconque ; c'est le refus de tout, et le non à tout. On comprend qu'une garde prétorienne bien nourrie, orgueilleuse de sa force, et qui change de parti, veut toujours organiser quelque chose ; ainsi une force armée est l'instrument des révolutions politiques. Mais quand la révolution vise d'abord les pouvoirs militaires, et surtout quand les pouvoirs militaires couvrent toute l'administration, l'ordre ne peut se retrouver. Ici les pouvoirs subis et exécrés ne peuvent être remplacés par des pouvoirs choisis et contrôlés ; car, dans la formation de guerre, un pouvoir qui n'est pas absolu et impitoyable n'est rien. Les vains efforts de Kerensky, toujours partagé entre les moyens de persuasion et les moyens de force, font comprendre un peu cette crise sans précédent. Un régime où la faute la plus excusable selon les mœurs communes et selon la faiblesse humaine est aussitôt punie de mort, efface l'idée même d'une loi et d'un droit.

Tout se fait par oppositions dialectiques, en ce monde humain. À la Bastille s'oppose un certain droit pénal, avec des garanties et des châtiments gradués. À la monarchie de droit divin s'oppose la République de droit humain. Mais la négation de l'ordre militaire total est nécessairement l'anarchie totale. Le moule ressemble à la chose ; le relief est la mesure des creux. Ainsi l'extrême hiérarchie est niée par l'extrême rébellion. La réaction inverse est soumise aux mêmes lois ; la négation de la rébellion totale est nécessairement la tyrannie militaire. Et le communisme est sans doute la première organisation dans le chaos, et le premier recommencement. Se demander si c'est une erreur ou non, c'est mesurer mal les nécessités. Si coûteux que soit un tel régime, il est le prix de la vengeance ; et ceux qui se vengeaient étaient bien décidés à y mettre le prix ; au reste ils n'en pensaient pas si long. Concluons, s'il est permis de conclure en un sujet immense et mal connu, que la Révolution dans l'état de guerre est la chose la plus naturelle et aussi la plus redoutable. « Et nunc erudimini ». Instruisez-vous, gouvernements.

15 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXV)

235

Il est vrai que lorsque l'on tient les faits on tient tout ; mais c'est la recherche des faits qui est difficile. Kipling, sous ce titre : « Un fait », a raconté comment trois journalistes rencontrèrent le Grand Serpent de Mer et sa compagne ; les voilà à décrire ce fait inouï ; mais bien vainement. Les monstres étant redescendus dans les abîmes, et les abîmes eux-mêmes ayant glissé derrière le navire, viennent les falaises d'Angleterre, et la Tamise, et le paysage bien propre, qui renvoient le Grand Serpent au pays des rêves. Les journalistes croyaient saisir un fait, mais ce n'était qu'un événement. Le bolide de l'autre mois qui siffla et tonna, dit-on, à l'est de Paris, fut un événement, non un fait. Il y eut quelques semaines après, dans la même région, une explosion que je crois bien avoir entendue, et dont les journaux dirent quelque chose ; mais on ne put jamais savoir ce que c'était ; on ne trouva rien, à cent kilomètres autour, qui eût fait explosion ce jour-là ; image de l'événement pur. À bien regarder, l'explosion de la Courneuve, célèbre par les victimes, par les ruines, et encore plus par la terreur, n'est pourtant point un fait, mais plutôt un événement. Maintenant lorsqu'un professeur de chimie fait exploser un mélange de gaz dans I'eudiomètre, et trouve un poids d'eau égal au poids des gaz, cela c'est un fait. Si par aventure l'eudiomètre éclate en morceaux, cette explosion n'est plus qu'un événement.

Une éclipse, aux temps de l'ignorance, était un événement ; c'est maintenant un fait. Le cône d'ombre se promène en même temps que le corps opaque, et à l'opposé du soleil ; si l'observateur se trouve dans le cône d'ombre, il verra l'éclipse ; si un corps éclairé rencontre le cône d'ombre, tous les observateurs qui voyaient le corps éclairé verront l'éclipse.

Une comète fut longtemps un événement ; cette apparition émou­vante résista bien plus longtemps que l'éclipse ; mais quand la forme de la trajectoire fut reconnue, quand le retour d'une comète fut prédit et constaté, ce fut une victoire décisive de l'entendement sur l'imagi­nation ; l'événement devint un fait. Quand j'avais environ sept ans, les familles allaient voir la comète comme on va voir la girafe ou le lama. Personne n'attendait peste ni guerre, ni aucune Mort de César.

L'historien est perdu dans les événements ; on peut même le définir par là depuis qu'il y a des Sociologues ; et les Sociologues cherchent des faits. Comme on ne peut mettre des peuples dans l'eudiomètre sans faire sauter l'instrument, on se retrouve dans la condition de l'astronome aux yeux de qui les faits sont comme des événements continus, que l'on retrouve d'abord, et que l'on finit par suivre sans jamais les perdre, par exemple Vénus derrière le Soleil. Et il est vraisemblable que le fait du Sociologue, ce soit l'institution et non l'événement. C'est un fait que la Bertha lançait l'obus à cent trente kilomètres. Que l'obus soit tombé un Vendredi saint sur Saint-Gervais et pendant le concert, c'est un événement. Que Paul Lacombe ait débrouillé ces notions difficiles dans un livre encore trop peu lu, l'*Histoire considérée comme science*, c'est un fait. Que j'aie rencontré cet homme modeste, simple et vénérable vers la fin de sa vie, et que je lui aie payé mon tribut d'admiration, occasion rare, c'est un événement ; je ne dis pas un petit événement ; la piété n'est pas petite.

16 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXVI)

236

Les écoliers assemblaient leurs petits cubes rouges et blancs, formant d'unités dizaines, et de dizaines centaines ; dix cen­taines faisaient le nombre mille et le décimètre cube en même temps. ; ainsi les nombres étaient des choses, et les formes vérifiaient les comptes. Mais le temps passait. L'inspecteur, qui avait enseigné autrefois la Mathématique, trouva ensuite à dire ceci : « La méthode concrète a du bon ; mais il vaudrait mieux l'em­ployer lorsque l’on enseigne les propriétés des choses, et non pas les rapports numériques, qui sont des abstraits. Les méthodes pour compter sont des abrégés, qui nous dispensent de faire attention au détail et au groupement des unités réelles. Quand vous faites une addition, vous ne pensez pas aux dizaines, aux centaines, aux mille ; tout se réduit aux plus simples opérations, pourvu que les chiffres soient bien rangés. Arrangement conventionnel, qui soulage l'esprit. Nul ne pense à mille objets quand il compte mille. De même, dans les transformations algébriques, on oublie les quantités, on ne consi­dère que les rapports. Pour toutes ces opérations, je viserais d'abord à ceci, que l'enfant aille vite et ne se trompe jamais ».

L'instituteur était un philosophe rustique, mûri par la guerre. Il répondit avec tranquillité, dans le dessein d'instruire l'inspecteur : « Si vous considérez la Mathématique comme une pratique, vous avez cent fois raison. On peut compter sans penser et manier l'algèbre sans penser. Autant que je veux mettre ces enfants en état de gagner leur vie, je les dresse comme on dresse des singes. Mais je réserve des heures aussi pour la pensée. Et, puisque le temps est court, je n'attends point d'arriver à la physique, où les idées sont difficiles à saisir ; au reste, si l'on commence à penser sur la chaleur, ou seulement sur les pressions, sans y être préparé par la considération des rapports plus simples, on risque de former des singes pensants ; et l'on n'en voit que trop. C'est la géométrie qui sauve l'algèbre. Mais Euclide est trop lourd pour mes citoyens. Du moins, par mes cubes de bois, je les arrête un long moment à considérer les correspondances les plus simples entre les nombres et les figures. Que le carré de deux soit quatre, que le cube de deux soit huit, on peut le penser par abrégés ; mais que le carré de côté double se refuse absolument à toute autre surface qu'à la quadruple du premier, que le cube d'arête double contienne nécessairement huit cubes égaux au premier, ce sont des lois naturelles, auxquelles tous les corps sont soumis, et que physique et chimie ne peuvent rompre ; ainsi est effacée cette faible idée de convention ou de commodité, refrain ordinaire des hommes qui pensent par abrégés, et qui ne sont pas bien sûrs que la Raison soit aussi une puissance. Et si on vient leur dire que quelque corps nouveau est soustrait au principe de la Conservation de l’Énergie, vous les voyez sans résistance. Au lieu que si on disait à ces enfants qu'un métal rare, façonné en cube d'arête double, fait neuf fois le cube unité, et non pas huit fois, peut-être y en a-t-il deux ou trois qui sauront rire du physicien. Or il faut toujours qu'un homme, fût-il manœuvre, éprouve et conserve en lui cette force d'esprit qui juge l'expérience. Et ne pensez-vous pas que la guerre vient principalement d'une impuissance de juger et d'une pensée mécanique » ?

L'inspecteur enfourchait déjà l'instrument mécanique : « Que diable, disait-il, en remuant les jambes selon la loi du fer, cette guerre est finie ; n'en parlons plus ». Il avait exercé la fonction de censeur, et il aurait bien voulu oublier ces souvenirs sans gloire.

17 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXVII)

237

Il faut croire d'abord. Il faut croire avant toute preuve, car il n'y a point de preuve pour qui ne croit rien. Auguste Comte médi­tait souvent sur ce passage de l'*Imitation* : « L'intelligence doit suivre la foi, et non pas la précéder ; encore moins la rompre ». Si je ne crois point qu'il dépend de moi de penser bien ou mal, je me laisse penser à la dérive ; mes opinions flânent en moi comme sur un pont les passants. Ce n'est pas ainsi que se forment les Idées[[336]](#footnote-337) ; il faut vouloir, il faut choisir, il faut maintenir. Quel intérêt puis-je trouver dans une preuve, si je ne crois pas ferme qu'elle sera bonne encore demain ? Quel intérêt, si je ne crois pas ferme que la preuve qui est bonne pour moi est bonne pour tous ? Or cela je ne puis pas le prouver ; toute preuve[[337]](#footnote-338) le présuppose. De quel ton Socrate explique­rait-il la géométrie au petit esclave, s'il n'était assuré de trouver en cette forme humaine la même Raison qu'il a sauvée en lui-même ?

Il ne manque pas d'esprits sans foi. Ce sont des esprits faibles, qui cherchent appui au dehors. **[**S’accorder à la commune expérience ce n’est pas difficile ; l’expérience nous redressera. En réalité c’est dormir ; ce n’est que paresse bien instruite, et c’est penser avec le moins d’effort ; c’est charger l’objet de penser pour nous ; c’est ce que le géomètre sait très bien faire ; il dessine son objet de façon que le vrai se propose tout seul. Cette situation de tricheur ne donne pas de sécurité, car**]**[[338]](#footnote-339) il n'y a point d'appui au dehors. La Nature est trop riche pour nous ; elle dépassera toujours nos idées. Penser sans hypothèses préalables, raisonnablement for­mées, et fermement tenues, c'est combattre sans armes. Cette misan­thropie profonde, qui vise l'homme en son centre, dessèche celui qui la reçoit, et les autres autour de lui. On ne peut croire en soi si l'on ne croit en l'Homme ; penser pour soi-même, c'est déjà instruire. Si vous manquez à l'esprit, l'esprit vous fuira.

Qu'est-ce qu'un auteur ? Du noir sur du blanc, si vous n'osez pas croire. Platon lui-même se vide de pensée devant ces esprits chagrins qui font des objections au troisième mot. Jurez d'abord et par provision que Platon dit vrai ; sous cette condition vous pourrez le comprendre. Mais sans cette condition vous perdez votre temps à le lire. Ce serait trop commode si Platon versait ses idées en vous comme l'eau en cruche. Noir sur blanc, je vous dis. Vit-on jamais un homme déchiffrer une inscription en prenant comme idée directrice que cette inscription n'a point de sens ?

Les anciens n'avaient pas tiré au clair cette condition première, qui est la Foi. Les plus courageux pensaient esthétiquement ; il leur semblait plus beau de penser. « Beau risque », disait Socrate. Aussi c'est le sceptique qui termine cette scène de l'histoire, le scepti­que qui veut qu'on lui prouve qu'il y a une preuve de la preuve. Et le Dieu de Pascal, qui est caché, et qui veut qu'on croie sans la moindre preuve, est l'héroïque négation de cette négation[[339]](#footnote-340). Métaphore violente, qui remet l'homme sur pied, et la Volonté en sa place. Ce grand moment domine la pensée moderne, et, en ce parti déses­péré, la vraie Espérance se montre, et nos pensées s'ordonnent à partir du serment initial. Ainsi, devant le regard Positif, toute religion finit par être vraie. **[**L’obligation de croire ne diffère pas beaucoup du devoir de penser. L’homme moderne, à force de faire l’incrédule, finit par croire beaucoup, et par reconnaître l’humain en toutes sortes de croyances. Telle est la clef de l’histoire. Et l’hypothèse de l’esprit, seule, peut faire tenir debout le grand tableau du progrès ; cette physique des peuples n’est pas moins exigeante que l’autre.**] [[340]](#footnote-341)**

18 novembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXVIII)

1924 *PSC* XXXVI, « De la foi »

1938 PSR XXVI, « De la foi »

238

C’est un beau jeu que de grimper vers l’Everest. Parvenus à ce plateau du Thibet, où l'on cultive l'orge à une altitude voisine de celle du Mont-Blanc, les explorateurs se trouvent tout juste au bas de l'énorme montagne. De ces récits, merveilleux à lire, je veux retenir deux choses, une de politique, l'autre de reli­gion.

L'expédition est en lutte contre les choses ; mais elle trouve bon accueil et secours auprès des hommes en ce Thibet réputé dange­reux. La cause d'un si grand changement n'est pas difficile à mesu­rer. Les mouvements des Anglais dans cette région furent toujours contrariés par la politique Russe[[341]](#footnote-342) ; entendez par là non seulement que les chancelleries faisaient objection à tout, mais aussi que les explorateurs et émissaires travaillaient à mettre les Thibétains en défiance à l'égard de l'autre peuple ; et les Thibétains, assez sage­ment, se défiaient des uns et des autres. Ce qui est remarquable, c'est que ces passions aient cessé en même temps que leur cause. L'état de guerre s'établit aussitôt, d'après les moindres signes, mais l'état de paix aussi bien et aussi vite. Les signes ont un effet immé­diat. L'inimitié se gagne comme la peste ; et les intérêts, quoi qu'on dise, n'ont rien à voir dans ce jeu redoutable. En revanche les signes de l'amitié rétablissent la paix ; le souvenir ne vit que par les signes.

Je viens aux moines et aux monastères, qui ont rapport aux mêmes idées. Si haut que les grimpeurs anglais se soient élevés, ils ont toujours trouvé la trace humaine ; il y a des couvents et des ermites jusque dans ces hautes solitudes. Les passions étant les mêmes partout, les sages ont toujours su trouver que le silence joint à la discipline des gestes, étaient ici le meilleur remède. Et les méde­cins, encore aujourd'hui, ne peuvent rien conseiller de mieux à un homme exaspéré. Personne ne voudrait croire que les tristesses de l'âge et les cruels soucis à l'égard du corps résultent principale­ment de l'échange des signes. J'ai connu un dyspeptique qui avait grand souci d'une appendicite sans doute imaginaire ; il en parlait trop ; même toute sa mimique s'orientait vers la partie souffrante ; toutefois il résistait par l’esprit, qui était fort cultivé et toujours actif ; aussi ce fut sa femme qui finalement s'abandonna aux chirur­giens[[342]](#footnote-343).

Nous avons abondance de vieux tragédiens. Comme les mal­heureux qui croient se guérir en toussant et en se grattant, ainsi chacun déclame, usant imprudemment des signes, qui sont comme des armes empoisonnées. C'est pourquoi le monastère fait aussitôt miracle. Et il est presque impossible que les hommes, tant qu'ils ignorent le mécanisme des passions, ne sentent point alors la pré­sence de quelque dieu consolateur. Qui voudrait croire qu'un chan­gement d'attitude et de nouveaux signes enlèveront les épines du souvenir et effaceront bientôt le souvenir même ? Je reviens à ma première idée, et je ne m'étonne point que l'ombre seule d'un sen­timent guerrier sur un visage ait longtemps fermé ces frontières. Contre quoi les déclarations pouvaient moins que l'honnête visage du grimpeur, qui évidemment ne se soucie que d'arête rocheuse, de piolet, de corde et d'escalade.

19 novembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première année, Première série, n°34, 26 novembre 1921 (CCXXXIX)

1942 VE XIV, « L’esprit du monastère »

# Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921

239

Quelqu’un disait qu’il n'y a évidemment aucune ressem­blance entre le chien signe céleste et le chien animal aboyant. J'en tombai d'accord ; c'est là une manière de dire consacrée, et il est vrai que les étoiles autour de Sirius ou bien de Procyon n'ont point du tout la forme d'un chien, petit ou grand. Je n'y aurais plus pensé si je n'avais eu occasion ces jours-ci de me lever un peu avant le jour. Le ciel était transparent, et les froides étoiles montraient ce scintillement hivernal qui répond au frisson de l'homme. La terre craquait sous le pied. Vers le couchant, et déjà incliné, Orion, le chasseur sauvage, semblait dire : « C'est bien moi, et c'est bien ma saison ». Or derrière lui, et plus bas vers l'horizon du Sud, suivait Sirius, la plus brillante des étoiles, que les anciens appelaient Canicule ou petit chien. La métaphore m'était expli­quée.

Orion s'affirme lui-même comme chasseur ; les quatre belles étoiles, disposées en rectangle dressé, dessinent un torse gigantesque. Trois étoiles serrées marquent le baudrier, et trois autres l'épée ; et ce rectangle penché, surtout quand il s’élève sur l'horizon orien­tal, semble escalader quelque chose. Image d'un guerrier, peut-être. Mais la saison dictait une autre métaphore, car ce n'est point quand l'hiver commence que l'on part en guerre. L'hiver est la saison du chasseur. C'est le temps où les bêtes sortent des bois impénétrables ; c'est le temps où l'appât les attire ; c'est le temps aussi où l'on décou­vre le gibier à travers les branches, le temps où la neige conserve les traces. Comme Arcturus, qui sort maintenant de la nuit et qui y rentrera en mars, est le signe du laboureur, ainsi Orion est le signe du chasseur ; le grand chien et le petit chien ont pris forme à sa suite. Ce puissant langage, qui fut la première poésie, parle juste, et finirait par s'expliquer tout, si l'on considérait mieux la liaison des saisons, des astres et des travaux humains, trop souvent oubliée.

Il ne faut point se hâter de dire que les coutumes humaines sont dépourvues de sens. Il fut un temps où l'homme se dirigeait en ses aventures d'après le vol des oiseaux, et savait prévoir le pâturage et la source d'après l'estomac du cerf qu'il avait tué. Le gésier de l'oi­seau lui enseignait qu'il pouvait manger des graines jusque-là sus­pectes ou mal connues ; d'où est venue la coutume politique de décider des actions importantes d'après l'observation des entrailles ani­males. Et l'art politique, en ses commencements, devait retenir cet usage, et non point le rejeter[[343]](#footnote-344), parce qu'il est plus aisé de persuader la foule par des signes vénérés que de jeter des arguments parmi le tumulte et les passions. Ainsi tout serait vrai à sa place, si nous savions mieux l'histoire réelle des idées humaines. Les noms et les métaphores por­tent la marque de nos pensées d'enfance ; et qui saurait parfaitement sa langue saurait tout de l'homme.

20 novembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXL)

1927 EH1 (34), « Pensée d’enfance »

1938 EH2, XXVI, « Pensées d’enfance »

240

« La guerre est injuste en l'agresseur, juste en celui qui repousse l'attaque. Si vous gardiez cette différence dans vos discours, vous arriveriez plus aisément à persuader et à ramener ». Ainsi parle le Conseilleur. Je ne le méprise point, je ne le soupçonne point, je ne le crois point sot ; c'est lui que je veux persuader et ramener d'abord.

L'imagerie officielle est bonne à considérer. De ce qu'on voudrait nous faire croire, je tire des raisons de douter même de ce qui est vraisemblable. Ce qu'on veut nous faire croire, c'est ceci. Des Barbares, nombreux et bien armés, convoitent nos biens et nos terres. Quoiqu'ils gardent les formes dans les relations ordinaires, de commerce, de science et d'humaine cul­ture, au fond ils ne respectent ni l'humanité, ni la vérité, ni le droit. Ce sont des commerçants, des industriels, des politiques, des moralistes seulement en apparence ; aux yeux de l'homme clair­voyant, ce sont des voleurs qui attendent l'occasion. Vienne l'occa­sion, et elle vient toujours, quelque modération que l'on fasse voir, la horde des pillards se jette sur nos villages et sur nos villes, massa­crant, brûlant, torturant. Les femmes, les enfants, les vieillards ne sont pas épargnés. Est-il un homme, en notre pays, qui soit capa­ble d'imaginer seulement ces choses sans courir aux armes ? Est-il un homme qui se repose sur de vains traités, sur des promesses, sur des serments quand il est évident que ces liens d'humanité, qui sont sacrés pour nous, sont à leurs yeux des ruses de guerre ? Le droit vaudrait mieux. La paix vaudrait mieux. La guerre est atroce et ruineuse. Mais qui en doute ? Si nous avions le choix, nous choisi­rions la paix ; mais nous n'avons pas le choix. La nécessité nous tient. Nous sommes les sentinelles du droit et de l'humanité sur les frontières de la barbarie.

Imagerie grossière. L'Académie s'en tient à ces peintures criardes, évidemment fausses. Il y a ici une sorte d'impudence. J'entendis un jour, dans le bruit même des canons, une femme de Flirey à qui ces brigands, comme elle disait, avaient tout pris ; mais la vérité parais­sait même dans la passion. « Il me reste une vache ; et je l'ai con­servée et ramenée quand nos soldats ont repris Flirey. C'est que j'avais un enfant non sevré, et dans ce cas-là, ils vous laissent une vache ». Je vois encore le grenier où nous étions, la femme qui déclamait, et les soldats qui l'écoutaient. Trois ans plus tard quand nos soldats reprirent Noyon, un des nôtres qui en revenait, disait, entre autres choses : « Il y a de la misère. Une femme demandait vainement du lait pour son enfant. Les ennemis lui en donnaient ; mais, en se retirant, ils ont emmené la vache ». En quoi ces deux récits s'accor­dent, chacun peut le voir. Les barbares sont pris ici sur le fait.

De tels exemples ne suffiraient pas à instruire. Du moins ils réveillent. La doctrine officielle est faible ; et l'on voit très bien aussi qu'elle est dangereuse, et nous promet des guerres sans fin. Il fallait donc rechercher si l'on ne pourrait pas expliquer les guerres par d'autres causes. Et l'étrange jeu des passions, toujours parées de pré­textes, conduit il me semble à une meilleure hypothèse, d'après laquelle ce mélange d'héroïsme et de crime qu'on nomme guerre est mieux lisible. Chacun sait bien que si l'on veut juger des batailles entre deux enfants, il ne suffit point de savoir lequel a porté le premier coup ; communément les passions sont les mêmes des deux côtés ; chacun a part à la méchanceté de l'autre. Et que deux peuples armés en viennent des soupçons et des injures aux coups, par un mécanisme du même genre, cela n'est point sans vraisem­blance. Chacun sait que la peur se change aisément en colère, et que la violence d'un homme en colère n'est point réglée sur les cau­ses extérieures. Je développerais donc cette idée en tous ses replis, en vue de chercher les causes des guerres et les conditions de la paix ; je la développerais, même si je n'avais aucune raison de soup­çonner que c'est la Russie tsariste, elle-même imprudente et mal gou­vernée, qui a précipité dans l'aventure les puérils déclamateurs aux­quels nous avions remis la garde de la Paix.

21 novembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLI)

1939 SM1, XLIV, « Déclamations passionnées »

241

Obéir n'est point la même chose que respecter. L'homme monarchique, que l'on doit nommer courtisan, est un homme rusé, qui obéit fort mal, mais qui respecte très bien. L'homme démocratique, dont je connais d'assez bons modèles obéit très bien, mais ne veut point du tout respecter, j'entends respecter par ordre ; il respecte selon son jugement, et selon le mérite qu'il aperçoit, nullement selon le pouvoir. L'arrêté d'un préfet règle mes actions ; mais le préfet lui-même est à mes yeux un homme, comme un balayeur est un homme ; je m'appliquerai à ne faire aucune dif­férence de l'un à l'autre pour le ton et pour les discours. Il se peut que je sois vif ou impatient à l'égard de l'un ou de l'autre ; la faute est la même, et la punition sera que je ne devrai attendre ni de l'un ni de l'autre aucun de ces services de complaisance qui rendent la vie facile ; mais les pouvoirs ne doivent se montrer ici avec leurs armes que dans le cas d'injure ou d'insulte, choses définies et appréciées par les juges. Les pouvoirs résistent presque tous à ces maximes, et favorisent les courtisans ; mais l'homme libre renonce sans peine à ces avantages petits ou grands, qui ne sont point réglés par la loi et qui dépendent de la bienveillance seulement. Les choses vont ainsi, et très bien ainsi.

Le pouvoir militaire est campé parmi nous, comme le peuple con­quérant au milieu du peuple esclave. Ici non seulement l'obéissance est exigée, mais un certain ton de la voix peut être châtié aussi sévèrement qu'un refus d'obéissance. Dès que je tombai au pouvoir des militaires, je compris la règle du jeu, et qu'il était permis à mes chefs d'être ironi­ques, moqueurs ou grossiers à mon égard, mais nullement permis à moi de répondre du même ton, ou seulement de paraître offensé. Comme le pharmacien ou le chimiste reconnaissent un poison et se gardent d'y goûter, ainsi je me gardai d'appliquer ici les règles communes de la liberté et de la politesse ; je ne dis pas que ce fut toujours agréable et facile, mais le poison exige qu'on soit attentif et n'a point d'égard. Je considérais que les chefs étaient parmi les maux de la guerre, et non le pire. Celui qui prend un fer chaud avec ses doigts se brûle, et ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

Ainsi fit récemment un étudiant, cet âge est sans prudence, qui se trouvait, sous le vêtement civil, militaire et aspirant. Un comman­dant de recrutement commit une erreur d'écriture, et notre sous-­officier, qui se croyait citoyen, releva l'erreur par écrit, et sous une forme un peu cavalière. C'était prendre un fer chaud avec les doigts. Résultat aisé à prévoir, l'aspirant fut cassé de son grade et redevint soldat de deuxième classe. Jusque-là tout va bien.

Mais l'étudiant dépend aussi d'un pouvoir administratif, qui lui paie, partie en argent, partie en nature, ses frais d'études selon ses mérites, et d'après un concours public et régulier. Le malheur est qu'après quatre ans de guerre, tout bureaucrate au-dessus du commis se croit commandant de recrutement, pour le moins. Et vous devinez la suite de l'histoire ; l'étudiant se voit menacé du pain sec pendant huit jours, pour crime de lèse-majesté. Je ne sais jusqu'où l'affaire sera poussée, mais il me semble que la menace même est de trop, et j'aimerais que la Ligue des Droits de l'homme donnât dix minutes d'attention à ce petit incident. Il y a déjà beaucoup de képis à saluer ; la loi en a fixé le nombre, et réglé la forme. Tenons-nous en là.

22 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLII)

242

Je méditais, à l'exemple de Comte, sur le double sens du mot Peuple, qui nous avertit que l'on peut prendre, sans erreur grave, la masse des travailleurs dans chaque pays, pour l'équi­valent du tout. À considérer la colère, la violence immédiate, ou seulement la résistance passive, il est clair que l'élite n'existe que par grâce. L'Académie est une cage à perroquets, où le peuple jette bonnement un peu de pain. Mais ces brillants oiseaux n'ont point de reconnaissance ; bien plutôt ils font voir cette impudence admirable qui fait le pouvoir de Célimène. Ils consentent à manger de ce pain qu'on leur jette, et il faut encore leur dire merci.

La situation étant celle-là, et la bataille étant perdue d'avance si les travailleurs se servent seulement de leurs poings, comment se fait-il que ce petit monde de diplomates, de militaires et d'écrivains, dont l'Académie forme le noyau, ose encore offrir ses plans et ses conseils ?

La résistance des ouvriers est prompte ; les effets en sont immé­diats et décisifs. La grève générale des cheminots allemands a arrêté net la tentative de dictature militaire. Une grève des transports et de la fabrication arrêterait aussitôt les préparatifs d'une guerre et la guerre même. Il me paraît que ce genre d'action, ouverte­ment préparé et concerté, réduirait à merci n'importe quel tyran. Il est impossible d'obtenir par contrainte, et contre une volonté muette, obstinée, immobile, le travail à grand rendement qui seul peut nourrir la guerre. Mais j'en reviens toujours à me demander pourquoi les prolétaires, au lieu d'organiser et d'exercer cet immense pouvoir qu'ils ont, travaillent à conquérir l'autre pouvoir, si habile à séduire ceux qui y touchent, si funeste à ceux qui l'exercent. C'est du dehors, et sans y entrer, qu'il faut agir sur la machine gouver­nementale. Jaurès était resté dans le camp des plébéiens ; symbole de cette Puissance de Refus, qui doit faire plier tout.

Les paysans ont une puissance moins libre, et contre laquelle la ruse gouvernante a plus de prise. Isolés par leur travail, et non point rassemblés. Leur refus est à lointaine échéance. Quelque résolution qu'ils montrent, il faut la suite des saisons pour en montrer les effets. Contre quoi l'attrait des travaux présents et la perspective de profits presque illimités agissent sûrement. Il y a autre chose encore, qui leur est plus intime, et qui tient aux conditions de leur travail. Il y a un peu de fatalisme dans le serviteur des saisons, et une patience au fond religieuse ; enfin un respect et une précaution qui détournent de prendre parti. Sans compter qu'il y a aisément con­flit entre l'idée prolétarienne dirigée contre la propriété gouvernante, et le culte du paysan à l'égard de la propriété laborieuse ; une dialecti­que sommaire efface ces différences. Le peuple se croit coupé en deux.

Il y a une troisième espèce, qui réunit les poètes, les savants et les écrivains. Puissante par la presse, par le livre, par l'enseignement. Parmi lesquels il y a à considérer cette partie qui vit à genoux et rêve d'Académie ; ce n'est pas la meilleure ; et la doctrine tradition­nelle tomberait en niaiserie aux mains des chansonniers, feuilleto­nistes et vaudevillistes, s'il n'y avait de temps en temps quelque bon élève, laborieux, instruit et sans méchanceté, qui va se faire couron­ner par ces gens-là. Il me semble pourtant que de telles fautes se font rares ; et je prévois le temps où tous les hommes de poésie et de pensée refuseront même les prix Académiques. Le peuple se rassemble.

23 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLIII)

243

On dit souvent que Chopin a célébré, dans ses *Polonaises* ou ses *Valses*, les malheurs de sa patrie ou les tourments de son propre cœur. Mais le musicien échappe à ces juge­ments littéraires par cette modestie en action qui est l'âme de la musique. Là-dessus[[344]](#footnote-345) vous pensez peut-être à quelque musicien empha­tique[[345]](#footnote-346) ; toutefois[[346]](#footnote-347) je vous propose cette idée, que la moindre trace d'em­phase ou d'enflure, comme on voudra dire, déshonore aussi bien la musique que la statuaire ; encore[[347]](#footnote-348) plus clairement la musique, parce que la musique, comme une banderole dans l'air, se déforme par le plus faible remous de colère, d'orgueil ou de vanité. Le chan­teur témoigne comme il faut là-dessus, car, dès qu'il manque à la modestie, si peu que ce soit, le son devient cri et offense les oreil­les ; en même temps le rythme est déplacé et la phrase est rompue. La vertu du violoniste et du pianiste est de même qualité. Toute la puissance du quatuor à cordes, quand il fait revivre quelque œuvre immense de Beethoven[[348]](#footnote-349), vient de ce que les artistes se font servi­teurs de la musique et n'expriment plus alors autre chose que la nature humaine purifiée. Chopin l'avouait ingénument, lorsqu'il publiait sous le nom de *Préludes* et d'*Études*, des compositions émouvantes dont quelques-unes vont jusqu'au sublime. **[**C’est la musique qui m’a averti de ceci que l’expression des émotions, dans les arts, était peu de chose. Plus un adagio a d’ampleur et de hauteur, plus le sentiment qu’il exprime est indéterminé. Ces remarques conduisent à une contradiction en ce qui concerne le théâtre musical ; car, alors, le sentiment est proposé et défini. Il faudrait peut-être dire de tous les arts qu’ils n’expriment jamais tel sentiment, mais plutôt qu’ils développent un espace des sentiments qui donne de la grandeur à tous. On a dit souvent que la tragédie ressemblait au mélodrame ; il faut ajouter que l’harmonie propre aux vers est ce qui élève les sentiments jusqu’au tragique, c’est-à-dire jusqu’à un point où l’on cesse presque d’éprouver à force de hauteur. Sans doute pour la poésie, on arriverait à circonscrire le sentiment poétique et à le séparer de tout ce qu’exprime le langage. Car il est vrai que le poème grandit les moindres mots. La musique aussi nous détourne vers une autre dimension des sentiments, mais**][[349]](#footnote-350)** l'homme demande compte à la musique de ces effets magiques, et ne comprenant point que la négation seule de l'existence agitée et inquiète est tout le sublime, il cherche quelque dieu extérieur[[350]](#footnote-351), qui serait objet ou idée ; cette recherche est idolâtrie à proprement parler.

J'ai observé en son action un puissant pianiste, assez connu par ce privilège d'égaler, autant qu'on peut l'attendre, le Beethoven des trois dernières sonates. Il me donnait quelque idée de Beethoven lui-même improvisant au clavier. C'était le masque sourd et aveu­gle. En cette forme humaine, toute volonté de plaire ou d'émouvoir était effacée. Alors naissait le chant, sous la seule loi de se répon­dre à lui-même, de se continuer lui-même, et de s'achever selon sa loi interne, sans aucune perturbation extérieure. Ainsi improvisait le Maître du Temps, se donnant d'abord une matière par une sorte de tumulte riche de commencements et discipliné par un rythme fort, et puis développant cette richesse selon toute attente, reprenant et mettant en place toutes les sonorités suspendues, jusqu'au triom­phe du mouvement retenu, où les silences mêmes sont comptés, le rythme défait, la sonorité surmontée, le temps délivré et soumis. C'est l'entretien de la puissance avec elle-même. Le signe est la négation des signes ; ainsi cette puissance s'exerce en tous, dans ces précieux moments, sans aucune supercherie. Peut-être faut-il avoir suspendu en quelque sorte par son milieu, avoir pesé et mesuré un moment ce silence auguste, pour retrouver ensuite le Temps dans les jeux et variations, objets soumis, pensées transparentes.

Métaphores encore ; littérature encore ; mais du moins tout près de l'objet et ramenées à la forme de l'objet, en vue de rappeler que la musique est seulement musique[[351]](#footnote-352), qu'elle se termine à elle-même et se suffit. Ce qui éclaire en même temps les autres arts, non moins tentés par l'emphase et la grimace, mais moins promptement punis peut-être.

24 novembre 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLIV)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 20, « Musique »

1939 PAE XXXVIII, « L’emphase dans la musique »

244

Il y a savoir et savoir. Lorsqu'un instituteur commence à expli­quer les choses du ciel, décrivant d'abord les apparences, et définissant l'est et l'ouest par le lever et le coucher des astres, il se trouve souvent un mioche pour dire : « Ce n'est pas vrai, que le soleil se lève et se couche ; c'est la terre qui tourne ; c'est mon papa qui me l'a dit ». Ce genre de savoir est sans remède ; car celui qui sait ainsi prématurément que la terre tourne ne donnera jamais assez d'attention aux apparences ; et si on lui parle de la sphère céleste, forme auxiliaire dont il est impossible de se passer pour décrire les apparences, il pensera que ce n'est pas ainsi, et cherchera, bien vainement, l'ordre Copernicien, tel qu'on le ver­rait d'une étoile. L'ordre Copernicien est la vérité des apparences ; mais j’estime qu'il faut deux ou trois ans d'observations suivies, et selon les apparences, avant de former réellement l'idée du système solaire. C'est un mal irréparable, et trop commun, de douter avant d'être sûr.

Le public s'instruit mal, parce qu'il s'imagine que la dernière vérité est ce qui lui convient. Mais la vérité ne peut être versée ainsi d'un esprit dans l'autre ; pour celui qui ne l'a pas conquise en partant des apparences, elle n'est rien. Combien de gens ont ouvert les journaux en se disant : « Voyons un peu si le principe de la Conservation de l'énergie est toujours vrai ». Vaine ambition ; on ne peut renoncer à ce que l'on n'a pas. Il faut posséder d'abord le principe, et l'essayer sur des milliers d'exemples, pour arriver seulement à concevoir le second principe, dit de Dégradation, qui ne détruit pas le premier, et qui n'a aucun sens sans le premier. Et il faut avoir appliqué bien des fois l'un et l'autre pour être en état de douter de l'un ou de l'autre. Le doute est un passage ; pour l'essayer, il faut sentir d'abord sous le pied une inébranlable résistance. Le doute est le signe de la certitude.

Considérez avec attention Descartes, le plus hardi douteur que l'on ait vu. On pourrait bien dire qu'il doute encore moins que l'ivrogne, le délirant ou le fou ; car devant ces pauvres esprits le monde se défait de moment en moment ; les apparences prennent mille for­mes ; c'est comme un chaos, dont les rêves nous donnent quelque idée. Mais aussi personne ne voudra dire que ces esprits faibles sont en état de douter. Et de quoi douteraient-ils ? Au contraire voyez que Descartes doute au coin de son feu, mieux éveillé, mieux délivré de toute passion, mieux assuré de ce monde solide qu'aucun homme ne fut. Et, toute proportion gardée, je dirais que le célèbre Poincaré pouvait bien se permettre de douter sur le mouvement de la terre, parce qu'il l'avait d'abord longtemps et fortement pensé. Mais cela ne permet pas au premier mioche de se lever de son banc pour dire : « Il n'est pas sûr que la terre tourne, et ce n'est peut-être qu'une manière de dire ». Il y a une marche d'idée en idée, et finalement au-delà de toute idée, que chaque esprit doit suivre pour son compte, toujours soucieux de faire la vérité, mais peu curieux de la recevoir. Si cette sagesse était mieux comprise, presque tous les hommes, devant les paradoxes d'Einstein, diraient comme je dis : « Je n'en suis pas là ».

25 novembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLV)

245

Quand on voit qu'un homme qui entreprend quelque chose doute déjà de réussir avant d'avoir essayé, on dit qu'il n'a pas la Foi[[352]](#footnote-353). Cette manière de dire est consacrée par l'usage. Une immense idée, que les anciens soupçonnaient à peine, s'est dégagée des langes théologiques, et marche maintenant sur la terre, sans aucun soutien extérieur. Mais il faut développer ce riche héri­tage.

Quand un homme doute au sujet de ses propres entreprises, soit qu'il organise la paix, soit qu'il veuille réformer la justice, soit qu'il prépare sa propre fortune, il craint toujours trois choses ensemble, les autres hommes, la nécessité extérieure et lui-même. Or il est évi­demment fou d'entreprendre si l'on ne se fie d'abord à soi. Vouloir sans croire que l'on saura vouloir, sans se faire à soi-même un grand serment, ce n'est point vouloir. Qui se prévoit lui-même faible et inconstant, il l'est déjà. On ne peut ici s'en rapporter à l'expé­rience, parce qu'une volonté ferme ou chancelante change l'expé­rience. Il n'est pas sûr que les chemins s’ouvriront si vous avez la foi, mais il est sûr que tous les chemins seront fermés si vous n'avez pas d'abord la foi. C'est se battre en vaincu ; c'est sauter le fossé avec l'idée qu'on tombera dedans. Se croire libre est la première condition de l’action ; croire que l’on suffira à soi quoi qu’il arrive.[[353]](#footnote-354) Si chacun doute d'abord de son pro­pre vouloir, il n'en faut pas plus, guerre suivra guerre. Ainsi la pre­mière vertu est Foi.

La Foi ne peut aller sans l'Espérance. Quand les grimpeurs observèrent de loin les premières pentes de I'Everest, tout était obstacle. C'est en avançant qu'ils trouvèrent des passages. Ainsi[[354]](#footnote-355) décider d'avance et de loin que les choses feront obstacle au vouloir, ce n'est pas vouloir. Essayer avec l'idée que la route est barrée, ce n'est pas essayer. Aussi voit-on que les Inventeurs et Réformateurs tournent autour de la montagne, et s'avancent par chaque vallée aussi loin qu'ils peuvent[[355]](#footnote-356), et trouvent finalement passage ; car dans la variété des choses, qui est indifférente, qui n'est ni pour nous ni contre nous, il se trouve toujours occasion et place pour le pied. Et, selon le sens commun des mots, cette vertu devant les choses est bien l’Espérance.

Les hommes sont toujours dans le jeu. Que peut-on au monde sans la foi et l'espérance des autres ? Mais souvent les hommes sont presque tout et même tout ; la paix et la justice dépendent des hommes seulement. C'est pourquoi la Misanthropie tue l'espérance et même la foi. Si les hommes sont ignorants et paresseux sans remède, que puis-je tenter ? Tenterai-je seulement d’instruire un homme si je le crois stupide ou frivole[[356]](#footnote-357) ? Il y a donc un genre d'Espérance , et aussi un genre de Foi[[357]](#footnote-358), qui concerne les hommes et dont le vrai nom est Charité. Et cette puissante idée, élaborée ainsi que les deux autres par la Révolution Chré­tienne, n'est pas encore entrée avec tout son sens dans le langage populaire, qui s'en tient ici aux effets extérieurs. Et le[[358]](#footnote-359) faible et abstrait devoir d'aimer ses semblables n'est pas encore rentré dans la sphère des devoirs envers soi-même. Ce sentiment est laissé à l'esto­mac. Mais, par la force de la commune pensée, conservée par le commun langage, le mot Charité se maintient dans le domaine des choses qu'il faut vouloir, dès que l’on prétend vouloir[[359]](#footnote-360), et y développera tout son sens. **[**Cet amour des autres se logera tout près de l’amour de soi, sans aucune considération des mérites ni des vertus du prochain. La charité sera aussi naturelle que la vie.**][[360]](#footnote-361)** Alors la commune pensée[[361]](#footnote-362) apprendra aux philosophes étonnés que la Foi, l’Espérance et la Charité sont des vertus.

26 novembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°35, 3 décembre 1921 (CCXLVI)

1924 *PSC* XXXVII, « Les vertus théologales »

1938 PSR XXVII, « Les vertus théologales »

# Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921

246

La France est désarmée sur mer. « Qui défendra nos colonies ? » Contre qui ? Contre les populations fatiguées d'esclavage ? Mais il faudra résister par d'autres méthodes, par bonne administration, par justice et amitié. Vous dites que ce n'est pas pos­sible, et d'après cette idée vous essaierez mal. Au contraire si la nécessité vous tient, alors vous essaierez de bon cœur. « Mais tou­tes les puissances voudront y faire librement commerce ? » Les politi­ques ont peur du libre commerce ; et, parce qu'ils en ont peur, on ne voit plus de ces villes maritimes, riches et heureuses, où toutes les races se rencontrent, où les navires de tous pays se pressent, assurés d'une justice égale pour tous. C'est pourquoi il n'est pas mauvais que la nécessité nous contraigne à être habiles, et à mettre la paix en expérience sans troubler l'expérience. Comme un proscrit qui vient s'établir dans un pays riche, où il ne peut atten­dre aucune faveur et compte seulement sur le travail et l'épargne ; c'est celui-là qui fait fortune. Et celui au contraire qui est en posi­tion d'intriguer, et qui fait du commerce politiquement et par privi­lège, c'est celui-là qui se ruine. Mais tout homme, s'il a à choisir, choi­sira le privilège ; il faut que la nécessité nous ramène à la justice ; et la justice est le meilleur parti ; seulement nul ne le croira s'il peut faire autrement ; donc nul ne le saura, s'il peut faire autrement.

Dans les choses humaines, l'expérience est toujours ambiguë. Vous vous armez par peur de la guerre. La guerre vient, et vous dites : « N'avais-je pas raison ? » Vous gouvernez vos sujets d'après cette idée que ce sont des brutes ignorantes et méchantes. La révolte vient, et vous dites : « N'avais-je pas raison ? » Vous sup­posez qu'un enfant ne peut comprendre la géométrie ; vous tentez de la lui enseigner d'après ce beau principe, et vous dites : « N'avais-­je pas raison ? » On vous a persuadé qu'un homme est votre ennemi. Vous lui montrez, en toute rencontre, les signes de la défiance, et vous dites : « N'avais-je pas raison ? » Les signes finissent par être vrais. Pareillement les signes de l'amitié et de la confiance finissent par être vrais. Mais si, pour l'essayer, vous employez d'abord les autres signes, vous essayez mal.

Tout le monde sait que la peur de tomber est ce qui jette le cavalier par terre. Et dans le vertige, chose familière à tous, la peur fait tout le danger. Or les passions individuelles, que nous voyons à nu dans ces exemples, éclairent les passions collectives, qui sont encore plus folles et plus brutales. Ne cherchez pas d'autres causes des guerres, la peur suffit, qui se multiplie par l'échange des signes, et arrive à une sorte de frénésie, et même d'héroïsme ; car l'homme n'est point bâti de façon qu'il puisse mâcher longtemps l'humiliante peur. C'est pourquoi il faut essayer de la paix, sans aucune peur. Et si la nécessité nous conduit là, c'est une bonne nécessité. La punition du tyran, disait Platon, c'est qu'étant puissant il n'essaie jamais d'être juste.

27 novembre 1921 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCXLVII)

1939 SM1, XLV, « L’optimisme finit par être vrai »

247

Le Géomètre[[362]](#footnote-363) a donné du pied dans mon Histoire Universelle, fragile édifice. Il m'a prouvé que la précession des équino­xes, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne modi­fie nullement l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur. Je dirais bien que je le savais, mais on ne sait jamais assez ces choses-là, qu'il faut savoir par les livres, puisque vingt ans d'observation sont comme rien en regard de ces lentes révolutions. Occasion donc de revoir cette géométrie abstraite, et de me nourrir de vérités incontes­tables.

Remarquez que mon hypothèse méritait toujours d'être suivie. Cette migration de l'Humanité supérieure, qui complique le pro­grès, cette décadence des empires en certaines régions, cette nais­sance en d'autres, doit être expliquée de préférence par quelque lente oscillation des climats. Et peut-être faudrait-il inventer quelque balancement extrêmement lent de l'écliptique sur l'équateur pour rendre compte de cette période où nous sommes, où le progrès va du Sud au Nord malgré le refroidissement général de la terre, qui est considéré comme hautement vraisemblable.

Je n'ai rien inventé. J'ai ajouté foi à dix lignes de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*. Réveillé par mon géomètre, j'ai supposé d'abord quelque erreur énorme dans cette publication périodique, et je suis retourné à mes deux traités d'Astronomie qui sont assez anciens. L'un, inspiré de l'esprit géomètre, insiste beaucoup sur la stabilité du système solaire, et dit seulement que les changements de l'écliptique par rapport à l’équateur, autres que le balancement de dix-huit années, chose connue et petite, doivent être très faibles en de très longues périodes. L'autre traité, qui est celui de Lalande, remarque, non sans un certain regret de géomètre, que l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur semble bien diminuer lentement et régulièrement depuis deux mille ans. Songez que la mesure de cette inclinaison revient à observer la hauteur du soleil aux solstices, chose facile et anciennement pratiquée, par la mesure de l'ombre du gnomon, ou en langage ordinaire, de l'ombre d'un piquet dont on connaît la hauteur. Comme il n'est point vraisemblable que tant de mesures s'écartent toutes du vrai dans le même sens, il est bien diffi­cile, comme dit Lalande, de nier que l'inclinaison de l'écliptique diminue dans cette période où nous sommes.

D'après ce fait, j'aperçois deux doctrines possibles. L'une d'après laquelle l'écliptique viendra coïncider dans quelques siècles avec l'équateur ; et c'est ce qui a donné lieu à cette réponse faite à un journaliste, que nous allons à un état où les saisons seraient suppri­mées. Mais cette conception est peu vraisemblable· en ce système solaire où tout s'équilibre par des balancements compensateurs ; et sans doute quelque géomètre, reprenant la question d'après de nou­velles données, a réduit la chose à une oscillation dont il a fixé à peu près l'amplitude ; et si l'amplitude est limitée à quatre degrés environ, comme dit l'*Annuaire*, on peut conjecturer, d'après la remar­que de Lalande, que la période pour l'aller et le retour est du même ordre, à quelques millénaires près que la période des préces­sions. Et puisque quatre degrés ne sont pas négligeables, pour l'iné­galité des saisons, me voilà raffermi dans mon hypothèse de civilisa­tions successivement Nordiques et Sudistes, se promenant de Thébaïde en Scandinavie, entre deux bandes de peuples tout à fait Nordiques, rares et misérables, ou tout à fait Équatoriales, et engourdies par la chaleur.

28 novembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCXLVIII)

1942 VE XV, « La grande Histoire »

248

Il n'y a point d'Humanités modernes, parce que l'Humanité[[363]](#footnote-364) n'est pas une somme d'êtres qui vivent selon l'échange, mais une suite et un progrès. La Société[[364]](#footnote-365) humaine n'est pas entre ceux qui sont ici ou là dans le même temps, mais entre ceux qui sont et ceux qui furent. Comte a prononcé que les sociétés d'abeilles, de fourmis ou de castors ne sont point des sociétés véritables, parce qu'on ne voit point que le meilleur de chaque génération se conserve par monu­ments, poésie ou· maximes ; ainsi il n'y a d'autres liens d'un âge à l'autre que l'hérédité biologique, qui est une ressemblance de forme, et qui conduit seulement à refaire toujours les mêmes actions. Mais cette forte idée est souvent oubliée. Le spectacle des peuples sur la planète, les rivalités, les alliances, la circulation des biens, les instru­ments du travail et du transport, l'organisation de la puissance, tout cela attire l’esprit ; il y va comme au plus pressé. Viennent les pas­sions, et nous voyons que ces grands voyageurs, visiteurs, enquêteurs, sont naïfs comme les héros d'Homère.

Dans le miroir des temps passés, c'est là que l'homme se recon­naît et se juge. Non point d'après ces résumés qui ne trouvent créance en personne, mais d'après les grandes œuvres, où la pensée est tellement entrelacée aux superstitions que l'homme est à la fois empêché de s'y reconnaître et forcé de s'y reconnaître. Il est très important de savoir, par vue directe, que les anciens tenaient déjà une bonne partie de notre sagesse dans les temps où les chefs allaient gravement consulter l'oracle. D'où naît la réflexion sur cette puis­sance de l'imagination, qui couvrit la planète de temples et de sacri­fices. Les sciences portent en elles-mêmes leurs preuves ; mais il y manque souvent jusqu'à l'idée des immenses difficultés que les savants rencontrèrent autour d'eux et en eux-mêmes. Celui qui reçoit la dernière idée, abstraite, évidente, aisément vérifiée, sait beaucoup sur la chose, mais il ne sait rien de l'homme.

Le catholicisme est tout près de nous ; il se mêle à nos pensées et à nos actions ; il se propose comme un problème à un artisan aussi bien qu'à un philosophe. Mais comment juger ces institutions et cette doctrine si l'on n'a pas quelque connaissance réelle des ora­cles et des sibylles ? Que l'on se jette au catholicisme, ou bien qu'on s'en détourne comme d'un ensemble de contes à faire rire les enfants, ce n'est toujours pas juger. « Siècles d'ignorance et de fanatisme ». Fort bien. Mais que direz-vous alors de cette religion qui sacrifia Iphigénie ? Que direz-vous de cette politique soumise à l'oracle Delphien ? Il faut avoir vécu près des anciens, par leurs poètes, par leurs orateurs, pour comprendre le prix d'une religion sans sacri­fices humains et sans oracles. Les miracles catholiques font rire l'ignorant ; mais la moindre culture fait voir que le catholicisme doit être considéré, au contraire, et par relation, comme la première religion sans miracles ; non pas absolument sans miracles, mais là-­dessus raisonnable et défiante toujours ; en tout cas sans oracles ; la fonction du prêtre n'est nullement d'annoncer l'avenir. Bref, si l'on veut être juste à l'égard du passé immédiat, il faut avoir formé quel­que idée du passé lointain, et le faire revivre dans ce mélange de beauté, de vérité, et d'erreurs en elles-mêmes incroyables, que les anciens auteurs nous apportent. **[** Sans cette méthode il n’y aura que des masses d’hommes, mais point d’humanité. Être homme, c’est continuer ; c’est aussi conserver ; c’est se souvenir, comme disait Platon. Car, selon ce grand poète, la suite des temps ne s’ouvre point devant l’investigation ; toute la vie humaine est un poème, qui ne peut tenir que par le récitant. Il y a une fraternité avec le passé ; et **][[365]](#footnote-366)** cela seul peut nous guérir d'uto­pie et de misanthropie, deux erreurs jointes, dont la guerre renaît toujours.

29 novembre 1921 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCXLIX)

1924 PSC II, « Oracles et miracles »

1938 PSR XXVIII, « Oracles et miracles »

249

Le régime des passeports ne durera pas toujours. Gouttenoire de Toury et d'autres hommes iront librement à Berlin ; les deux peuples se connaîtront autrement que par les rapports entre leurs gouvernements. Ce n'est pas que je fasse grief aux gouvernements de ce qu'ils disent et de ce qu'ils écrivent ; parler ou écrire au nom de tout un peuple, cela déforme l'humain ; par ce langage nécessairement prudent, abstrait, étranglé, tout est mensonge finalement ; il n'y a point de sincérité possible pour celui qui parle au nom de plusieurs. Au contraire un homme libre, et qui parle en son propre nom, représente des milliers d'hommes. L'erreur ici est de prendre l'Humanité[[366]](#footnote-367) collectivement ; la résultante d'une foule est nécessairement pauvre en idées et riche de passions. Tel est le double effet de la timidité en chacun ; et l'homme politique est timide par l’institution même ; si du reste il est timide encore par sa propre nature, le mal est double. De toute façon les pensées collectives sont inhumaines ; chacun admirera dans les discours officiels un mélange de puérilité et de sauvagerie. L'Homme Enchaîné, c'est le chef.

L'Humanité réelle se trouve en un homme libre ; non pas toujours développée ; du moins non mutilée. La condition humaine est que c'est l'individu qui pense, j'entends universellement. Une réunion, un concile, une Académie n'élaborent jamais rien ; cette pensée com­mune, dans tous les sens du mot, se détermine par un accord qui est négation des différences, et où personne ne se reconnaît. Au contraire en tout poète, en tout penseur, en tout homme qui juge ou qui chante pour lui seul, chacun se reconnaît. Beethoven, musicien uni­versel et sourd, cela fait un prodigieux symbole. Condamné à s'écouter lui-même. Nullement écho d'échos. Les lieux communs assiègent toute oreille, moins encore en musique que dans les autres langages. Ce que tout le monde dit, personne ne le pense ; mais ce que chacun pense, c'est le sourd volontaire qui le trouve en lui-même. Humanité, cortège de Grands Sourds.

Révérence parler, je puis bien appeler penseurs aux grandes oreil­les ces hommes publics, sans pensée qui leur soit propre, et qui ont l'ambition de traduire la pensée commune. Quelle erreur, de croire que ce que le premier venu improvise et échange avec d'autres comme une monnaie, c'est sa pensée. Et encore faut-il dire que cette monnaie s'use par l’échange. Il faut deviner la pensée d'autrui ; et c'est justement ce que l'on appelle penser. Je l'ai observé en plus d'une rencontre ; souvent un homme oubliait l'opinion et faisait voir quelque pensée humaine et raisonnable, sur la paix, sur la haine ou sur les déclamateurs ; l'instant d'après le même homme oubliait sa lente et prudente pensée, et répétait les lieux communs des politi­ques. C'est le dernier effort de la police, de ne vouloir point ouvrir les frontières à des pensées qui sont maintenant permises chez nous. Effort vain. De Washington même est arrivé, parmi tant de lieux communs, le son d'une pensée hérétique, qui est celle de presque tous, et que l'Académie censurerait, si elle pouvait. J'aperçois de grandes oreilles qui se secouent, voulant dire qu'on a changé la chanson officielle.

30 novembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCL)

1942 VE XVI, « L’homme enchaîné »

250

L’idée d'un trottoir roulant, qui est une idée folle, a pénétré pourtant dans les délibérations. Aucun moyen de transport ne multiplie à ce point les frottements et la masse inutilement transportée. Je ne compte pas les souterrains, les escaliers, les tra­vaux de voirie. Quand on voit que les entreprises de transport n'arrivent pas à joindre les deux bouts, on peut être assuré que l'in­venteur de ce système nouveau ne trouvera pas l'occasion de se ruiner. Toujours est-il qu'il occupe l'attention ; et, si ses projets doivent être sérieusement étudiés comme on le dit, voilà bien du temps perdu et bien du papier perdu. Il nous ruine déjà ; on peut même dire que, s'il arrivait à nous imposer ce bruyant, incommode et encom­brant chemin sur roues, c'est nous tous qu'il ruinerait d'abord, et bien plus sûrement que lui-même ; car tous les travaux inutiles c'est nous tous qui les payons. ·

Les chemins de fer nous coûtent déjà beaucoup. Que l'on voyage ou non, il faut toujours payer. Mais le directeur et l'ingénieur ne payent d'aucune manière ; leurs traitements, vont toujours. C'est pourquoi ils n'ont pas fini d'inventer et de perfectionner ; et il ne leur vient pas seulement à l'esprit de se demander si des wagons lourds, somptueux et bien éclairés, répondent à nos plus pressants besoins ou bien à nos moyens et ressources. Il n'est point dans l'ordre que j'achète une limousine du dernier modèle avant d'examiner si je puis m'en passer ou si je puis la payer ; mais on nous achètera des chemins de fer électriques sans nous consulter, et nous devrons encore dire merci. Il ne manque pas de gens qui sont mal éclairés, mal chauffés, mal logés ; mais le métropolitain les transporte dans un palais roulant ; ce genre de luxe leur est imposé, et peut-être les ruine de toute façon, par le prix du transport et par les impôts croissants. Cependant l'ingénieur fait sa tournée, remarque quelque coin moins brillant que les autres, et ajoute des lampes ; ce n'est pas le marchand de lampes qui se plaindra ; nous vivons sous le régime de la vente forcée et du luxe obligatoire.

Quelque jour on pourra téléphoner sans fil. Ce sera merveilleuse­ment commode, personne n'en doute ; mais si chacun était invité à payer chaque message en travail dur, une heure de pioche, une heure de forge, une heure à la gueule d’un four, nul ne dirait plus que la parole a des ailes ; on la trouverait lourde au contraire ; chaque mot serait comme une gueuse de plomb. Mais c'est le voisin qui sou­lève le plomb ; à vous tout est facile. Ou bien, si tout n'est pas facile, si les moindres affaires sont lourdes à remuer comme du plomb, si les prix montent, si l'acheteur est difficile à persuader, si l'ouvrier gronde et refuse concours, si les changes paralysent le commerce extérieur, vous accuserez le gouvernement, les législateurs, les agita­teurs, tout, excepté l'instrument commode qui reçoit vos paroles et donne la réponse. Magie au contraire, miracle, merveille ; preuve que les forces physiques et chimiques sont enfin domptées, que la distance est vaincue, que le temps et la peine sont épargnés. Je propose le problème suivant : « Combien de bœufs attelés ensemble et tirant pendant une heure, pour faire partir un message sans fil ? »

1er décembre 1921

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCLI)

251

Représentez-vous un homme naturellement juste et paci­fique, encore modéré par les années, souvent pris pour arbitre dans les querelles, et qui exerce dans son village les fonctions de maire ou de curé. L'ennemi se saisit de cet homme et lui donne ordre de recueillir toutes les armes, sous peine de mort. Il oublie quelque vieux fusil de braconnier, que l'ennemi découvre. On lui lit la sentence ; il a peut-être une nuit entière pour y penser. Chacun a imaginé ce genre de supplice, contre quoi sagesse ni pru­dence ne peuvent rien. Ni délai, ni recours. On n'écoute même point ce qu'il voudrait dire. Il s'agit d'inspirer la terreur. Tout dépend de l'humeur du chef, peur et colère mêlées. Si je forme l'idée de cette force inhumaine, qui se soucie d'un homme juste autant que d’un moucheron, il me faut une vengeance, et un supplice égal pour le bourreau, si jamais je le tiens.

Imaginez maintenant un bon soldat, formé à l'obéissance, au tra­vail, à la patience, au respect, et pour qui la servitude du temps de paix n'est pas sans douceur. Il sait que le bagne africain est pour les mauvais esprits seulement ; il a même éprouvé qu'en gardant tou­jours la politesse, on se fait écouter du colonel, qui est le père de ses hommes, qui les comprend, et qui est juste. Notre soldat est pris dans la guerre aussi, et se trouve à quelque poste avancé, presque seul, et sans ordres nouveaux, devant une vive attaque et un danger évident, sans aucune espérance, sans la moindre idée de ce qu'il pourrait faire d'utile. D'autres s'enfuient ; un ordre est bientôt ima­giné, répété, supposé ; un cri a mille sens ; une voix est aisément prise pour une autre ; au surplus la peur est puissante sur tous quand la direction manque. Le colonel, qui est bon et juste, comprendra. Mais voilà que le bon et juste colonel n'écoute même pas ce que le soldat voudrait dire, mais retient le fait seul, qui est bien clair et ne peut être contesté, c'est que l'homme qui devait tenir dans le poste avancé est trouvé dans la tranchée de soutien. Tout homme doit penser à la dernière nuit de ce soldat ; ni sagesse ni prudence ne peuvent préserver de ce supplice. On peut entendre mal, ou être trompé par le voisin. Ni délai, pourtant, ni recours. La même force inhumaine écrase l'homme. Ce juge impitoyable est libre et honoré au milieu de nous. Si j'ai fortement imaginé le supplice, je veux une vengeance. Quand jugera-t-on le juge ?

Mais la réflexion suit ses tristes chemins. Chacun sait qu'il y eut des attaques inutiles. J'en connais qui ont coûté cinq mille morts, et dont les historiens les plus modérés disent qu'on n'en pou­vait rien attendre, et que l'ambition personnelle des chefs en était la raison principale. Mais qu'en puis-je savoir ? Si le chef a jugé bon d'éprouver la vigilance de l'ennemi, ou de réveiller celle de ses propres troupes, qu'aurai-je à dire contre cette opinion qui a fait cinq mille morts ? Je ne parle même pas d'une attaque, aussi inutile, aussi absurde qu'on la suppose, qui nous aurait coûté cinq ou six vies humaines. Allons droit à cette pensée virile : « Qui veut la fin veut les moyens ». Qui veut la guerre veut par cela même des mas­sacres inutiles, des exécutions pour l'exemple, et des otages fusillés. À celui qui veut tout cela ensemble, je n'ai rien à dire. Mais celui qui veut et ne veut pas, voilà l'homme que je crains. D'autant plus qu'il n'est pas précisément sot, mais plutôt fort habile à se détour­ner des vérités désagréables, du plus loin qu'il les aperçoit.

2 décembre 1921 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCLII)

1939 SM1, XLVI, « Sévérité militaire »

252

Les songes sont les derniers oracles. Il est presque impossible de faire que ces dieux intimes n'apparaissent pas. Le seul pro­grès que je remarque ici est que nos songes échappent le plus souvent à l'action des autres ; ainsi par les songes nous nous entrete­nons avec nous-mêmes et nous nous conseillons nous-mêmes. Là se montrent nos plus constantes pensées, sous la forme allégorique qui est propre aux songes et presque impossible à traduire. Par exemple un jongleur de boules représentera à la fois un air de musique et l'amitié ; ou bien une suite de beaux arbres sera une conversation. **[**Quelqu’un m’a dit avoir vu en rêve une banderole[[367]](#footnote-368) qui flottait ; ce déroulement immobile était comme une source de joie pleine ; et cette banderole était un vers.**][[368]](#footnote-369)** Cette agréable méditation, où les choses sont nos pensées, n'est repré­sentée qu’imparfaitement par les mythologies et par les contes. Et je tiens que, pour l'ordinaire, c'est notre nature sincère qui s'exprime dans les songes ; et songe n'est point mensonge, sinon en ce sens qu'ils représentent ce qu'on voudrait, non ce qui est. J'oserais dire que les sentiments se rassemblent et se fortifient par les songes. C'est pourquoi il est vrai et il a toujours été vrai que nos songes sont nos oracles.

Il est vrai aussi qu'un thaumaturge peut agir sur nos songes et les modifier. Cette pratique est connue des médecins sous le nom de Suggestion[[369]](#footnote-370). Je veux dire brièvement ce que j'ai fini par penser là­-dessus. **[**Il faut entendre par là un sommeil qui n’est pas sommeil, qui est plutôt flottement et indifférence. Dans cet état la parole extérieure se mêle à nos pensées et les change un peu. Nous avons alors l’esprit faible et flexible. Les conseillers n’ont qu’à parler. Et plus nous nous rapprochons du sommeil plein, plus nous sommes sujets à confondre ce qui vient de nous avec ce qui vient des autres.**][[370]](#footnote-371)** Toute la sagesse humaine dépend d'abord d'un passage subit au sommeil profond ou au réveil lucide ; toute la sottise humaine vient d'un état de somnolence, proprement animal, où les rêveries et les perceptions sont ensemble. **[**Beaucoup de grands hommes furent remarquables par la facilité à s’endormir ; on a moins dit, et c’est la même chose, par la promptitude et la décision à s’éveiller ; le moindre conseil les met debout et en défense.**][[371]](#footnote-372)** Le sommeil profond doit être considéré comme la plus belle conquête de l'homme sur l'ani­mal. Toutes ces folles pensées qui sont nées de la guerre, dans l'es­prit de ceux qui ne faisaient point la guerre, s'expliquent assez par une longue insomnie ; et en revanche la sagesse des combattants, mal­heureusement presque toute[[372]](#footnote-373) immolée, vient de ce sommeil profond et de ce réveil subit qui résultent d'une vie difficile mais non isolée.

Or la somnolence, qui au reste se lit sur le visage, est un sommeil ouvert aux conseils. La parole des autres y pénètre sans le troubler, et produit des songes, qui sont oracles. Là se trouve l'essentiel de la suggestion ; les pratiques accessoires ont toujours pour fin d'éliminer les perceptions proprement dites, en immobilisant les mains et en fixant le regard. Telle est la dernière ruse de la persuasion, et bien cachée. **[**Et c’est déjà par ce moyen qu’un récit frappant ou touchant marque en nous tout à fait autrement qu’une preuve, et bien plus profondément. C’est que contre un récit nul ne se met en garde ; on se réserve de l’examiner, de le croire ou de ne le pas croire ; il faut déjà être pourvu d’une grande expérience pour ne vouloir point entendre des récits qui ont rapport à nos amitiés ou à nos amours. Heureusement ceux qui veulent tromper ne croiront jamais qu’il vaut mieux affirmer dix fois sans prouver que prouver une ; heureusement ils cherchent des raisons, et cela nous avertit.**][[373]](#footnote-374)** Car on s'éveille aux preuves, bonnes ou mauvaises ; qui argumente met en garde ; au lieu[[374]](#footnote-375) que nul n'est en défiance à l'égard de ses propres rêves, qui n'argumentent point, mais affirment. Par exemple les calomnies mordent difficilement sur l'amitié ; mais quelle amitié résisterait à une suite de rêves qui y serait contraire ? Aussi l'amitié ne produit jamais de tels rêves ; mais la suggestion, dans le demi-sommeil, pourrait bien les produire. D'où ces invincibles con­victions que le magnétiseur, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, pro­duit aisément sans aucune preuve et contre toute vraisemblance, dès qu'il peut entrer en conversation avec un animal qui n'est ni éveillé ni endormi. Éveillé, il prendrait conseil des choses ; endormi, il prendrait conseil de lui-même. Entre deux, il est esclave du discours par ses propres rêves, qui suivent le discours. Sachons dormir, nous saurons veiller.

3 décembre 1921 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°36, 10 décembre 1921 (CCLIII)

1927 EH1 (16), « Persuasion »

1938 EH2, XXII, « Persuasion »

# Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921

253

Un sévère ami m'a dit hier : « Vous reconnaissez l'accent de l'humanité et la promesse de la paix dans le discours de M. Briand[[375]](#footnote-376) de Washington ; vous n'êtes pas difficile ».

Non, je ne suis pas difficile. J'entends que l'homme qui parle en notre nom dit : « La France n'a point de haine ; elle offre la paix véritable à son ennemie d'hier ». Je pense à cette doctrine sauvage qui fut la doctrine officielle pendant quatre ans. Je pense à ces socié­tés qui avaient et qui ont encore pour fin de conserver et de culti­ver la haine. Je pense à ces folles déclamations qui furent aux yeux du monde entier la pensée française. Je pense à cette sauvage Académie, qui n'est pas encore fatiguée d'insulter l'ennemi. Je sais que les hommes justes, et qui osèrent parler selon leur conscience, furent peut-être cinquante en ce beau pays où, en d'autres temps, il suffisait qu'une doctrine fût officielle ou académique pour descen­dre au-dessous de l'odieux et périr par le ridicule.

Comment cela s'est fait ; comment le peuple le plus frondeur est-il tombé sous la domination des censeurs et de la plus basse police ; comment les stoïques et nobles combattants ont-ils souffert que les lâches de l'arrière, en voulant déshonorer l'ennemi, les déshonoras­sent eux-mêmes ; comment l'opinion réelle, en ce pays, fut-elle sou­dain dominée par de vils déclamateurs ; je ne sais. Pendant que, sous le feu même des canons, la paix se préparait entre les hommes les plus disciplinés et les plus industrieux de l'Europe, un savant régime de Terreur tuait systématiquement l'esprit de justice et de chevalerie par des calomnies démesurées. Je lisais encore ces jours-ci, sous la plume d'un homme de Sorbonne[[376]](#footnote-377), les formules connues sur l'horrible, l'indescriptible alliance de la barbarie et de la discipline. Cet auxi­liaire craignait le service actif, peut-être.

On obtient beaucoup d'un homme qui se trouve à l'abri, et qu'une simple note de service peut envoyer aux premières lignes. La peur, émotion bien naturelle, et que l'imagination grossit au-delà de toute limite, dès qu'on se trouve loin du danger, explique en partie que la liberté du jugement ait péri chez nous, dans le moment où l'on nous exhortait à mourir pour la sauver. La liberté n'était pas morte ; elle était seulement bâillonnée. Mais il fallait revenir ; il fallait juger et mépriser de folles opinions ; retour difficile, que j'observe depuis l'armistice, chez les uns et chez les autres ; et j'avoue que je ne l'espérais pas si prompt. J'avoue que notre Empereur me semblait devoir tenir sur son piédestal un peu plus longtemps que celui des vaincus. Et voici que sans violence, et même sans bruit, chez nous aussi justice est faite. Illusion peut-être, mais espoir agréable[[377]](#footnote-378).

4 décembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLIV)

1939 SM1, XLVII, « Ignobles calomnies »

254

L’astronome dit : « Je connais assez mal ce qui se passe sur la terre, et bien plus mal ce que les hommes ont fait avant nous ; en revanche je connais passablement ce qui se passe dans le ciel et même ce qui s'y est passé aux yeux de nos lointains ancêtres. Et si vous me dites que Thalès a prédit une éclipse totale de soleil, visible de l'Asie-Mineure, je vous dirai sans trop de peine, et sans m'exposer à de graves erreurs, quel jour, en quelle saison et en quelle année cette éclipse a eu lieu ; et c'est à vous, historiens, de régler votre chronologie sur la mienne. Remontant bien plus haut encore dans le passé, je puis affirmer qu'il y a environ douze mille ans, les saisons étaient arrivées au plus haut degré d'inégalité que permette le système solaire. En ces régions que nous appelons maintenant tempérées, les glaciers s'étendaient jusque sur les plaines à chaque hiver ; en revanche l'été était brûlant et presque Saharien[[378]](#footnote-379), d'où un printemps torrentiel, des fleuves furieux et chargés de glaçons, des terres balayées et ravinées, que l'ardent soleil transformait bientôt en sables stériles. Certainement la vie des hommes était moins facile en France que maintenant ; beaucoup mouraient de faim ou de froid ; beaucoup émigraient vers des régions plus clémentes. J'arrête ici mes suppositions. Quelles mœurs et quelle police d'après cela, je ne sais. Ce que je sais, c'est que treize mille ans environ avant ce difficile passage, les saisons en ces mêmes lieux ressemblaient assez à ce qu'elles sont maintenant, que l'hiver était moins rude et l'été moins brûlant, comme nous voyons, et comme on verra encore mieux dans les siècles qui suivront. D'où, en ce temps qui précède de loin nos histoires, certainement d'autres mœurs et d'autres régimes politiques. Je me risquerais même à remonter encore bien plus loin ; je compterais alors par millions d'années, et les périodes dont je parlais seront alors comme des saisons. Je tiens, d'après nombre de preuves concordantes, que la terre s'est peu à peu refroidie, à commencer par les pôles, et que c'est aux pôles[[379]](#footnote-380) que la vie s'est montrée d'abord, gagnant peu à peu des pôles vers l'équateur, d'abord inhabitable. Voilà ce que j’ai à dire de l'histoire »•

« Ce n'est pas peu, dit le Sociologue. J'en conclus d'abord et en gros que l'humanité dut émigrer du pôle à l'équateur, poursuivant la chaleur convenable ; et aussi qu'elle n'a pu remonter de l'équateur vers le pôle qu'après avoir inventé le feu. Mais cette vue est trop sommaire ; car, d'après ce que vous dites, il y a eu de longues oscil­lations des saisons, qui, même le feu étant inventé, ont certaine­ment modifié beaucoup la migration essentielle. Comme il y a une inégalité violente des saisons qui rend la vie difficile et rare, il y a aussi une constance de l'été qui abrutit. Je conclus que les peuples nombreux et intelligents qui ont fait avancer les mœurs, les lois et les sciences, n'ont pas toujours été établis dans les mêmes régions. Au commencement de certaines périodes, la civilisation descendait du nord au midi. En ces temps-là l'Égypte, pays heureux, explorant les régions Sibériennes, y trouvait les traces d'un régime humain stable et qui se croyait éternel, et les archéologues Égyptiens cherchaient les cau­ses d'une décadence difficilement explicable. Mais dans la période qui suivait, c'était l'Égypte à son tour qui était problème pour les archéologues du Nord. Avec cette différence toutefois, que la déca­dence du Nord se produisait par destruction et migration, au lieu que la décadence du Sud était torpeur, paresse, esclavage. Mais la tradition de l'âge d'or et des dieux sur la terre se retrouve partout, et bien fondée ».

**[**L’historien poursuivait son monologue intérieur. « J’ai toujours enseigné, se disait-il, que la vraie histoire est l’histoire des climats ; mais je m’aperçois que je ne découvrais pas cette idée dans toute son étendue. Ce qui est clair maintenant pour moi, c’est que le progrès continu n’a pu avoir lieu ; qu’il y a eu au contraire des interruptions et des découvertes d’un passé enseveli, en sorte que l’on a toujours repris un état antérieur bien plus civilisé. Le progrès a consisté en une obéissance continuelle à la tradition. Les hommes ont toujours cru que leurs prédécesseurs valaient mieux qu’eux et en cela ils se trompaient ; les uns et les autres s’adaptaient à des climats différents. Le progrès fut adaptation. »**][[380]](#footnote-381)**

5 décembre 1921 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLV)

1938 EH2 LV, « Les grandes saisons de l’histoire » (*absent de EH1*)

255

Qu’est-ce que *Le Rameau d'Or* de Frazer ? Le plus beau titre, et un des beaux livres. L'auteur décrit, en leur nombre et variété, ces rêves collectifs qui furent nos pensées d'en­fance. Et, autant que je me souviens, il se garde assez de deux fau­tes, l'une qui est de trop croire, et l'autre de ne pas assez croire ; ou plutôt c'est le Rameau d'Or qui le protège contre ces ombres indiscrè­tes, qui se croient mortes. Lucrèce, par une vue de poète, disait déjà que l'enfer est vivant et réel en nos passions ; et il ne croyait pas si bien dire. Magie, religion et science font une chaîne, non pas seulement dans l'histoire de l'espèce, mais dans la moindre de nos pensées ; nous nous éveillons tous et réveillons selon cet ordre ; et chacune de nos idées de même. D'où vient que nos idées, hors de ce mouvement poétique, sont fausses, ou, pour parler mieux, n'ont point de sens.

Une des erreurs communes en notre temps, et c'est un reste de l'âge critique qu'on voudrait nommer l'âge ingrat, c'est de vouloir que les idées soient vraies. Il vaudrait mieux se demander si le quart de cercle et le théodolite sont vrais ; car ce sont des instru­ments pour saisir mieux ; et toutes nos idées de même sont des instru­ments pour saisir mieux ; et penser vrai c'est saisir mieux. Ce qui est vrai c'est le mouvement qui va du rêve à la chose ; en ce sens il y a du vrai dans tous les contes, et du faux dans toutes les doctri­nes. Il n'y a point une chose au monde qui soit cubique ; mais le cube est un bon instrument à faire voir en quoi une chose diffère du cube ; et le cercle de même, et l'ellipse des modernes astrono­mes aussi. Il n'y a point de planète qui décrive une ellipse à la rigueur ; il n'y en a même point qui ferme sa trajectoire ; mais la loi des lois est qu'il faut penser ce qu'on ne sait pas par ce qu'on sait.

Remontant, avec ce rameau d'or, jusqu'aux pensées de nos naïfs ancêtres, je comprends que la Magie[[381]](#footnote-382) fut la première physique. Non point par hasard. Le premier monde de tout homme, c'est l'homme. L'enfant se forme dans l'humain tissu ; il y demeure plus de neuf mois. Tant qu'il est porté sur les bras, et même encore ensuite, et durant toute sa vie pour beaucoup de choses, il n'obtient rien que de volontés, et par prière. La cuisinière offre beaucoup de bonnes choses d'après son humeur ; il faut lui plaire. Il faut déployer les signes convenables, paroles, promesses, sourires.

Et, d'après une loi aisée à comprendre, l'enfant essaie les signes bien avant d'en comprendre tout le sens. Dire bonjour comme il faut, ou bien, selon le cas, crier obstinément, ce sont des moyens magiques. Un placier aussi est un magicien ; il cherche les signes convenables. Et n'importe lequel d'entre nous obtient guerre ou paix, faveur ou disgrâce, confiance ou soupçon d'après les signaux qu'il lance dans le monde humain. **[**Nous jouons ainsi un drame, où les paroles ont plus d’importance que les actions. Le théâtre se définit par la répercussion des paroles ; d’[[382]](#footnote-383)où l’on a coutume de faire alors la répercussion dans la parole même. Le vers au théâtre est symbolique. Il avertit que tout arrivera par des paroles. Et le théâtre fait notre éducation à tous. Sans le théâtre il n’y aurait que des physiciens un peu trop sauvages. Nous vivons tous des cris que nous poussons et le maître d’école gagne sa vie par des cris.**]**

Cette étrange physique, qui obtient l'événement par la parole, fut certainement la première physique. Et toutes nos idées, sans excep­tion, portent cette marque d'enfance. Nous disons que les corps célestes obéissent à la loi de Newton ; cela signifie qu'ils suivent des paroles comme les enfants sages. Mais ce n'est qu'une métaphore ? Sans doute ; mais la métaphore est enfermée dans le mot loi. L'algébriste veut échapper à la métaphore, et retrouve la fonction, autre métaphore. Les métaphores nous pres­sent, comme les ombres infernales autour d'Énée. Et ces pensées mortes doivent revivre en chaque enfant, comme le mythe du Léthé l'exprime, métaphore sur les métaphores. Et ceux qui méprisent les jeunes métaphores, nous les nommons pontifes, c'est à dire prêtres et ingénieurs par une double métaphore.

6 décembre 1921 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLVI)

1938 EH2, « La magie naturelle » (*absent de EH1*)

256

« Chrétien sans savoir qu'il l'est, voilà le Socialiste[[383]](#footnote-384) ». Je ne sais. Je pense à tant de conciliateurs que j'ai connus, et qui[[384]](#footnote-385) appliquaient une pauvre méthode, trop connue : « Retenons ce qui nous unit ; oublions ce qui nous divise ». Pour mon compte je n'ai jamais vu aucun bien ni aucun progrès sortir de la conciliation ; c’est plutôt la commune sottise que la commune sagesse qui se trouve rassemblée par ce moyen. J'attends quelque chose de mieux des oppositions, surtout fortement posées. C'est pourquoi je repousse ce mélange sans saveur, où Socialisme et Christianisme perdent cha­cun leur vertu propre.

Ce qui est commun aux deux, et à toutes les doctrines pratiques, c'est le Bien, faible abstrait qui ne résout rien. Le Socialisme me paraît essentiellement politique, en ce qu'il espère beaucoup de l'organisation. La Coopérative est une expérience où le socialiste reprend des forces, ayant pu constater et constatant chaque jour que la seule participation à ce raisonnable système donne à chacun un peu plus de tempérance, d'ordre et de sagesse politique. En par­tant de là je dirais même que l'esprit Socialiste cherche toujours à modifier l'ordre humain en le prenant par le bas, ou par le dessous. Par exemple n'attendons point que l'ouvrier ait le goût de l'étude pour lui donner des loisirs ; n'attendons point que l'instruction et la culture de tous réalisent un ordre politique meilleur ; mais faisons agir les intérêts ; changeons d'après cela l'ordre politique ; l'instruction et la culture de tous en résulteront. Il faut d'abord modifier les condi­tions du travail, qui portent tout le reste. Idée puissante, qu'il faut se garder d'affaiblir.

L'Idée Chrétienne y est tout à fait contraire. L'organisation poli­tique est selon le chrétien[[385]](#footnote-386) toujours médiocre, souvent mauvaise, parce que l'esprit en chacun marche tête en bas. Il faut premièrement redresser l'individu, afin qu'il juge bas ce qui est bas et vénérable ce qui est vénérable. Quand la notion des Valeurs sera rétablie, quand le jugement individuel regardera à ce qui est précieux dans l'homme, alors la loi de police, toujours extérieure et méprisable, sera passable, et c'est tout ce qu'elle peut être. Chacun doit donc prendre pour fin son propre salut, se garder de vanité, de colère et de convoitise ; ainsi, mettant l'ordre en lui-même, il travaillera à changer l'ordre politi­que autant qu'il peut ; et la lettre ici n'importe guère ; toute constitu­tion est bonne par l'esprit, mauvaise par la lettre. Tel est le mouve­ment évangélique, au regard de quoi tout Socialisme est un Phari­saïsme sauvé.

Deux vues sur la guerre. Le Socialiste dit : « Organisez la pro­duction selon la justice, et il n'y aura plus de guerres ». L'Évangé­liste[[386]](#footnote-387) dit : « Que chacun soit pacifique en esprit et vérité, et il n'y aura plus de guerres ». Et il est assez clair que le Socialisme porte la guerre en lui-même par les passions, comme on le reconnaît dans le moindre discours. Il est assez clair aussi que l’Évangélisme ne peut rien contre la guerre, faute d'organisation. **[**Il fait appel à l’individu, à la justice intime, à la charité intime. Il ne peut donc rien espérer de la force ; l’évangélisme n’a point d’armée.**] [[387]](#footnote-388)** L'opposition étant ainsi rétablie, on peut espérer quelque idée réelle qui la surmontera. L'Idée Catholique, considérée par rapport à l'Idée Chrétienne, était un essai d'organisation selon l'esprit. **[** Nous en sommes au point où il faut que l’esprit socialiste et l’esprit catholique s’unissent. La vraie critique des deux consistera en cette union.**] [[388]](#footnote-389)** En quoi belle et efficace, en quoi insuffisante, c'est ce qu'il faudrait savoir et dire.

7 décembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLVII)

1924 *PSC* XLI, « Christianisme et Socialisme »

1938 PSR XXIX, « Christianisme et socialisme »

257

J'aime à penser que les premiers sculpteurs travaillèrent sans projet, sur quelque roche de forme singulière, ou sur quelque noueuse racine, et s'étonnèrent les premiers d'une grimace du bois ou de la pierre, qu'ils n'avaient point cherchée. On conte qu'un peintre, désespérant d'imiter l’écume à la gueule d'un monstre, jeta son pinceau sur l'image commencée, et que ce hasard fit l'affaire. Belle légende. Il est vrai pour tous les artistes que le difficile est de reconnaître un beau trait, et de ne le point gâter par la retouche. Gœthe disait qu'il faut être vieux dans le métier pour s'entendre aux ratures. Le beau n'est point prémédité ; et la méditation de l'artiste, semblable en cela à celle du spectateur, doit respecter d'abord, en vue de comprendre.

Ces réflexions sont nées d'*Ubu Roi*. Cette œuvre, si l'on regarde aux idées, est peu de chose. Si l'on songe aux vérités que *Gargantua* et *Pantagruel* ont su nous faire entendre, ou bien au sens profond de *Liluli*, on voudrait nier *Ubu Roi*, qui ne dit rien que lui-même. J'en aurais fait, il me semble, le *Prince* de Machiavel, montrant d'abord le monstre à forme humaine tout nu, et l'habillant ensuite de majesté. Là-dessus j'écrirais dix actes ou vingt. Mais doucement. Les idées ne me manquent pas, et je crois qu'elles ne manquent à personne. J'ai des manteaux de toute couleur pour le monstre ; seulement[[389]](#footnote-390) où est le monstre ? Où est la noueuse racine dont je ferais visage ? Ubu existe. Chacun l'habille à sa manière. C'est une racine qui grimace et qui veut retouche. Mais gare à la retouche. Vous gâterez la forte esquisse, je le parie. Jarry fut artiste en ceci surtout qu'à ses vingt ans il sut n'ajouter rien à cette œuvre d'enfance. **[**On voit très bien comment la simplicité enfantine fait profondeur ; c’est que l’observation découvre la nature rugueuse qui est l’explication de tout. La mécanique, alors substituée aux intentions, est ce qui fait rire et ce qui dissout l’importance.**][[390]](#footnote-391)** Ainsi Ubu est vivant à la manière des contes. On peut essayer de les comprendre, toutefois[[391]](#footnote-392) il faut d'abord les accepter. Comme le Sphinx ; vous y pouvez accrocher toutes les pensées du monde, mais I' œuvre existe en attendant.

**[**J’ai beaucoup insisté sur cette œuvre de forte satire parce que j’y vois les caractères du beau et notamment celui-ci, d’exister par la matière, sans aucun ornement de perception. Je suppose qu’il faut avoir été bien des fois ministre pour voir ainsi les rois.**][[392]](#footnote-393)**

Ubu n'a point de pensée, ni aucun projet. Tout ce qu'il voit de bon, il le prend ; on ne peut même point dire qu'il ose ; dès qu'il ne déchire pas, il a peur ; en même temps qu'il conspire, il pense à trahir et livrer ses complices ; mais que dis-je là ? Il ne pense point. Ce sont deux gestes en même temps. Ubu est bien au-dessous de la lâcheté, de la trahison et de la cruauté. Il faut un peu de prudence et même de retenue pour s'élever jusque-là. La sottise est bien plus haut encore. Cette puissante satire, mais informe, veut-elle dire que, pour être roi, les vices les plus bas sont encore un luxe inutile, une parure, une hypocrisie ? Ainsi les vêtements du *Prince* étant tous enlevés, non pas les premiers et les plus extérieurs, qui sont courage, loyauté, justice, mais les vêtements de dessous, qui sont sottise, bassesse, férocité, il reste la force nue, qui suffit. Ubu peut porter ces systèmes de politique ; mais ce sont encore des vêtements. Tout ce qui règne serait donc au-dessous du pire. À ce degré d'audace, il n'y a même plus de satire. La Grande Comédie se montre, et les passions, dépouillées de toute parure et de toute pensée, secouent toute l'lmportance[[393]](#footnote-394) par le rire.

8 décembre 1921 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLVIII)

1939 PAE XXXIX, « Ubu Roi »

258

L'amour jaloux veut des preuves, et ne se contente jamais des preuves ; en revanche il découvre toujours de nouveaux griefs. Ainsi vont les passions ; d'amour ou de haine elles font tou­jours haine et malheur. La paix ne s'arrange point de ces sentiments vifs ; il y faut assez d'indifférence. Celui qui enquête et interroge, cherchant et éprouvant ses vrais amis, n'aura bientôt plus que des ennemis. Un homme passionné et même un peu fou me posa un jour une question, afin de décider, d'après ma réponse, si nous resterions amis. La paix est plus facile peut-être avec des ennemis, qu'avec ces[[394]](#footnote-395) indiscrets amis.

Quand les nations ne se haïssent point, alors elles s'aiment trop, et le résultat est pire. Il faudrait éliminer le sentiment de ce genre d'affaires. On trouve présentement chez nous deux espèces d'hommes, ceux qui aiment les Turcs, et ceux qui n'aiment pas les Turcs ; suivent les preuves qui sont toutes bonnes, ou toutes mauvaises comme on voudra. Mais ne peut-on vivre sans aimer ou n'aimer pas les Turcs ? De tels sentiments, abstraits et réellement sans objet, sont au-dessous de l'enfance. Ce sont de vieux enfants, et ridicules, qui écrivent un beau matin : « Si l'Angleterre veut rester notre amie, il faudra qu'elle change un peu ses actions et ses discours ». Ou bien c'est l'Italie à qui l'on conseille de surveiller d'un peu près ses fascistes ou ses communistes. Un autre jour ce sera la Pologne ou quelque autre personnage de la famille. J'irais jusqu'à dire que l'Allemagne est de la famille aussi, d'après la vivacité des sentiments qui se montrent. J'ai souvenir d'une grand' mère à moi qui se brouillait à mort successivement avec toute la parenté ; non sans réconciliations, mais toujours défiantes et armées ; ce qui faisait un problème ardu pour les petits-enfants, qui revenant à l'époque des vacances, ne savaient pas d'abord à qui ils devaient sourire et de qui ils devaient se détourner. Mais le problème était limité aux cousins ; ma grand' mère était toujours à l'égard des étrangers fort polie, et même autant que je sais, parfaitement équitable.

Les nations en sont à cette période critique où les sentiments et les intérêts se heurtent, comme on voit souvent entre frères lors du partage des biens. Il n'y a rien de plus simple, en général, qu'un par­tage selon le droit ; les intérêts transigent toujours. Mais si l'amour attend des égards[[395]](#footnote-396), si le sentiment se mêle aux revendications, ce mélange rend insolubles les problèmes les plus simples ; avoir droit est alors injurieux ; ce rapport d'étranger à étranger blesse le senti­ment familial ; et la colère qui suit aveugle même sur le droit ; en sorte qu'à vouloir mépriser la justice des marchés, on vient à ne plus pouvoir même l'appliquer. Chacun offre trop et en même temps demande trop. Amour engendre haine. Si les peuples pouvaient vivre ensemble comme ces passants qui ne se connaissent guère, qui ne s'aiment point du tout, et qui sont naturellement si polis, ce ne serait pas un petit avantage.

9 décembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLIX)

1939 SM1, XLVIII, « Amour engendre haine »

259

Il n'est pas facile de dire ce que c'est qu'un bon Roman[[396]](#footnote-397). Les mauvais romans, en revanche, sont tous à peu près du même modèle ; ce sont des objets qui portent la marque du moule. Tout y est rassemblé pour plaire, pour étonner, pour toucher ; tableaux de mœurs et de travaux ; attitudes, mouvements, costumes, couleur et forme des lieux, patois, archaïsmes. Étalage de métapho­res ; incantation vaine. Rien n'apparaît. C'est un monde d'images, et l'image n'est rien.

Mais voici un enfant qui n'a point fini de naître ; toujours retour­nant à la pulpe maternelle, comme le petit de la sarigue. Vêtu et enveloppé de ses parents chéris ; qui voit hommes et choses en ombres sur sa fenêtre ; qui médite d'abord sur les mots, selon la loi de l'enfance ; qui pense par les dieux du foyer ; qui croit tout de ce monde proche, et ne croira jamais rien d'autre ; qui découvre toutes choses à travers ce milieu fluide. Semblable à ces peintres qui regar­dent les choses dans un miroir noir, afin de retrouver leur première apparence ; mais sans aucun artifice, et par la grâce de l'enfance. Toutefois cette comparaison, tirée de la peinture, peut faire com­prendre ce que c'est que métaphore, et ce que c'est que peindre par métaphore ; car le peintre de paysage, afin de représenter la dis­tance des choses, l'horizon, la mer et le ciel, doit les réduire d'abord à une apparence colorée, sans aucune distance. Ainsi notre poète voit d'abord les choses et les gens projetés sur la peau de l'œuf fami­lial. D'où cette vérité immédiate, aussi bien déformée, aussi bien monstrueuse, et pourtant copiée fidèlement, comme les Japonais copient un poisson ou un oiseau. Nous voilà au premier éveil, à la première naissance du monde. C'est l'âge patriarcal revenu.

La métaphore à l'état naissant se rapporte à cet âge de la pensée où les idées, naturellement prises toutes de l'ordre humain, détermi­nent les objets extérieurs d'après les relations familiales et politiques. D'un côté, la première apparence de l'objet est conservée, car c'est l'idée pratique, l'idée d'artisan qui change l'apparence. D'un autre côté ces apparences expriment directement les affections ; tout monstre est langage et symbole. Tel est l'âge du poète. Et il ne faut point dire que le poète en cela imite le peintre ; mais il faut dire plutôt que le peintre retrouve quelque chose de la première poésie. Ainsi le mauvais romancier décrit des tableaux, vain travail, que l'imagination ne peut suivre ; au lieu que le poète, par la vérité des affections, rabaisse le monde au niveau de l'apparence, et, de tout ce qui nous entoure, refait apparition et fantôme. Tel est l'âge Magique[[397]](#footnote-398), autant qu'on peut le décrire, où c'est le monde lui-même qui appa­raît. Aux yeux d'une race active et industrieuse, le monde n'apparaît plus, il est. Aussi nos rêveries sont maigres. Notre mythologie est extérieure et peinte. Ici au contraire[[398]](#footnote-399) la mythologie est en action, et découvre le monde. Je doute que le lecteur ait assez reconnu, en ce gribouil­lage, le peintre déplaisant des Swann et des Charlus, aux yeux de qui nous sommes des végétaux, poissons et autres formes. Déplaisant, mais fort.

10 décembre 1921

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°37, 17 décembre 1921 (CCLX)

1923 PE 16, « Marcel Proust »

1934 LIT LXXIII

# Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921

260

Chacun a connu quelque Saint-Cyrien. Chacun a entendu conter quelque trait de la tyrannie atroce qu'exercent les anciens sur les nouveaux. Je dis atroce, et le mot n'est pas trop fort parce que, dans ces persécutions de chaque jour, le caprice et l'injustice font comme un continuel défi à l'esprit de révolte. D'où plus d'une sombre méditation et des larmes amères ; après quoi chacun prend le parti d'être méchant.

Il y a bien de la sagesse dans ces institutions non écrites ; car il n'est pas à croire que, dans un âge si tendre, beaucoup se résignent à gagner par l'esclavage le droit de tyranniser. Je suppose qu'ils imaginent au contraire des hauts faits selon la tradition chevaleres­que, la cordialité, la fraternité d'armes, le souriant courage ou l'enthousiasme sublime ; or ces rêveries offrent ce danger qu'elles éveillent et cultivent la partie généreuse de l'âme, celle qui ne peut souffrir l'injustice d'où qu'elle vienne[[399]](#footnote-400) ; et c'est à peu près, dirait l'Adjudant Général, comme si l'on voulait combattre avec une épée d'or. Dans le fond l'héroïsme, considéré militairement, a quelque chose de subversif. Réfléchissez une minute, dit l'Adjudant Général, et vous comprendrez qu'un colonel d'état-major devrait rougir alors devant un sous-lieutenant couvert de boue ; et comment voulez-vous que ce qui est méprisé garde pouvoir sur ce qui méprise ? Et que resterait-il du prestige d'un général, si l'on s'avisait de le juger d'après les règles ordinaires ? Il faut donc énergiquement secouer et finale­ment renverser cet ordre moral et ces naïfs sentiments qui feraient bientôt de toute guerre une sédition anarchique. Ceux mêmes qui ont subi cette espèce de purgation, non sans douleur, font avaler le remède aux autres. Et l'enfant se trouve formé à l'orgueil, au silence, à la politesse, et devient homme de guerre. Ainsi parle l’Adjudant Général.

Comme on pense bien, cet Adjudant Général n'existe pas. Per­sonne ne pense la guerre et les conditions de la guerre. Au contraire les discours sont hautement convenables ; l'éloquence militaire garde les formes ; mais la tradition militaire change le contenu. Il n'y a point de formule humaine qui puisse enfermer l'esprit de guerre ; chacun le digère et l'assimile sans paroles, ou peut-être par un mélange de railleries immuables et de vaines imprécations. Personne ne s'occupe des vociférations d'un prisonnier ni des plaintes d'un blessé. Choses qui, de toute façon, sont destinées à l'oubli. J'ai sou­vent pensé que je n'aurais supporté ni le régime des futurs officiers, ni celui des soldats ; mais ce sont des jeux d'imagination ; le régime de guerre, moins pénible à certains égards, il fallut bien le sup­porter. De même, quand on souffre dans son corps, il faut bien le supporter ; la nécessité ne mesure point nos forces, et se passe très bien de résignation. Ainsi s'explique la puérile doctrine des militai­res, toujours à côté de la question.

11 décembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXI)

1926 CCP V, 8, « Peut-on penser selon la guerre ? »

1939 SM1, XLIX, « Rudes conditions de la guerre »

261

Tout le monde connaît ces figures de cire qui sont l'enseigne des coiffeurs. Nous étions fatigués de ces masses neigeuses sans modelé et sans couleur, et de ces yeux de poupée ; per­sonne n'y faisait plus attention. Quelque artiste eut l'idée de reve­nir à la nature et de mouler des épaules réelles ; il y ajouta les couleurs de la vie, ces bruns, ces rouges, ces verts que l'on aperçoit aisément sur un visage, et que la métaphore des lis et des roses avait fait oublier. Aussitôt les poupées de plâtre furent exilées dans les quartiers misérables, et l'on vit une production industrielle de bru­nes, de blondes et de rousses. Maintenant on aperçoit les effets d'un travail précipité ; la nature est oubliée ; on copie la copie ; non point selon le procédé de l'honnête artisan, qui sait copier, mais d'après le tour de main de l'artiste déchu, qui change en copiant. Une épaule ronde est placée dans le voisinage du cou, comme un signe, et les rondeurs de la poitrine sont distribuées au-dessous du menton ; c'est tout à fait ainsi que l'étalagiste dispose des cravates ou des porcelaines. Même dans ces cassures du moulage, qui étaient d'abord naturelles, on voit maintenant le procédé et la hâte. Ce sont d'autres poupées. Le coiffeur s'en moque ; il ne fait attention qu'à ses postiches ; en cela il est louable, et plus artiste que le mou­leur.

J'ai dû remonter jusqu'à ces poupées de cire pour comprendre les images coloriées qui ornent les Illustrés, au temps de Noël[[400]](#footnote-401). Ce sont des signes aussi ; c'est le papier-monnaie du dessin et de la couleur. Et ce portrait d'une femme blonde aux yeux bleus est encore au-dessous des figures de cire ; car ici le procédé mécani­que, exigé par l'industrie même, exerce sa tyrannie sur l'artiste déchu. Les procédés simplifiés et en quelque sorte abstraits donnent, par la combinaison des signes, une sorte d'expression qui étonne au premier moment. Essayez vous-même de tracer l'ovale d'un visage au-dessus d'un cou mince. Deux taches bleues pour les yeux, une bouche de vermillon pur, une masse de cheveux selon la rencontre donne­ront aussitôt une sorte de pensée et même un sentiment. Comme les phrases d'un mauvais romancier posent une espèce de problème par leur assemblage. Mais le portrait est sans épaisseur ; on perd son temps à deviner. C'est à peu près de la même manière qu'un cha­peau bien enfoncé sur les yeux change le regard, et fait un sphinx à bon marché. Ces premières apparences sont les lieux communs de l'expression picturale. Et je comprends que le vrai peintre efface d'abord ces signes, qui ne signifient rien.

Que le public ne soit pas dupe de cette imagerie, j'en vois la preuve dans les musées et dans ce culte universel des œuvres véritables. Ce qui est plus étonnant, c'est que le maître de la production indus­trielle, qui a peut-être de très beaux tableaux chez lui, regarde aussi peu à ce qu'il vend que le coiffeur à ce qu'il expose dans sa vitrine. Je reçois quelquefois une revue d'horticulture qui est bonne à lire. La couverture est ornée d'une reproduction en couleurs soit de chry­santhèmes, soit d'œillets, soit de roses ; ce sont des fleurs rares et choi­sies, certainement belles ; la reproduction coloriée est informe, et bien au-dessous du moindre bouquet, même à demi fané. Mais ces pauvres essais exigent un outillage, des recherches, et de l'argent. Les frais sont faits. Celui qui paye veut admirer selon la dépense, et il y parvient.

**[**Ce qui frappe en ces inventions, qui ne tarderont pas à être dépassées, c’est que les couleurs sont comme les signes d’un langage qui a pour fin de frapper vivement les yeux. Un beau rouge c’est un rouge très rouge et qui souligne la forme d’une rose. On viendra de là à chercher la couleur vraie ; c’est ce que cherche le peintre, et l’on comprend pourquoi, dans cette recherche si naturelle, il est si souvent mal compris. Un homme qui colore ses pensées n’a pas pour unique fin d’exprimer le vrai, mais plutôt d’éveiller l’attention. C’est peut-être par cette puissance naturelle de la couleur comme signe que la peinture est le plus secret de tous les arts.**][[401]](#footnote-402)**

12 décembre 1921 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXII)

1939 PAE XL, « Les jeux de la couleur »

262

« Le jour où les Français seront d'accord pour refuser le service militaire, on verra un régime nouveau et d'autres mœurs ». Mais l'éminent Bureaucrate ne me laissa point parler ; il était rouge et tremblant d'indignation. « Ici s'arrête, dit-il, ce que je puis avoir de tolérance. Après une telle guerre, devant un ennemi tou­jours redoutable, et dans ces conflits d'intérêts qui menacent même les plus solides alliances, je ne supporte point que l'on considère le refus d'obéir comme une chose permise ou possible. C'est trahison tout simplement ». ·

« Éminent bureaucrate, lui dis-je, vous ne m'avez point du tout compris. Je n'entends pas et je ne suppose pas que les Français refusent d'obéir à la loi militaire. Quoi que l'on pense des lois, il faut obéir aux lois, voilà ma doctrine. Je suppose seulement que les Français refusent d'instituer aucune loi militaire ; vous ne pourriez pas dire qu'ils résistent à la loi, puisqu'il n'y aurait plus de loi ».

« Supposition absurde, dit-il. Il se trouvera des citoyens raison­nables pour éclairer le peuple sur les conséquences funestes d'une telle expérience ».

« Il se peut aussi, lui dis-je, que le peuple ne se laisse pas persua­der. On l'a beaucoup trompé déjà, et même sans précaution. Souve­nez-vous de cette loi de trois ans, qui ne nous donnait ni un jour d'avance ni un homme de plus. Il se trouve pourtant encore des hommes publics qui se vantent d'avoir proposé ou soutenu cette belle réforme. Et les citoyens, si on les suppose éclairés là-dessus, pourraient bien dans l'avenir, ne prendre conseil que d'eux-mêmes. Laissons aller l'avenir et le possible ; considérons le présent. Il me semble que le pouvoir n'est pas maintenant favorable à l'idée de réduire la durée du service militaire à une douzaine de mois et même moins. Et il se peut bien qu'une telle réforme soit réellement incompa­tible avec la politique jusqu'ici suivie. Néanmoins l'opinion publique, même en dehors d'un vote explicite, exerce présentement une pres­sion irrésistible ; je vois que le législateur y va céder un peu ; je vois que des hommes compétents estiment que six mois de caserne suffi­raient. Il faudra donc changer la loi, et, par conséquent, suivre une autre politique. Et je vous sommerai à mon tour, Monsieur le Bureaucrate, d’obéir aux lois et de vous soumettre à cette politique. Vous ne pouvez faire autrement. Or, je vous le demande, quel droit avez-vous de fixer ici une limite, à partir de laquelle vous jugerez que le peuple est en révolte, si l'on peut dire, contre lui-même » ?

« Mais comment ? dit-il. Le citoyen décidera donc de la politique extérieure, sans savoir ? Il décidera donc des effectifs et de la prépa­ration militaire, sans savoir ? Que dis-je, sans savoir ? Contre ceux qui savent ? Si l'on en vient là, c'est la République qui sera jugée ».

« Mais, lui dis-je, par qui jugée ? Par qui réformée ou supprimée ? Je suppose la masse contre vous, sans lutte possible. Mais vous faites signe que non. Votre politique toute entière a pour fin de réduire le Peuple Roi à la merci de ses ministres. Je vois là une ruse profonde et je dirais même une trahison diffuse, qui enlève beaucoup à l'autorité de ce que vous nommez vos pensées ».

13 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXIII)

263

L'ange Jesrad m'est apparu en songe. « Tu ne peux, m'a-t-il dit, débrouiller l'histoire humaine. Tu tires un fil après l'au­tre ; or[[402]](#footnote-403) ce sont de vieux fils, qui ont déjà servi ; il y reste des traces de l'ancienne couleur, qui font une fantastique tapisserie. Moi[[403]](#footnote-404), qui vois passer vingt-cinq mille ans comme toi vingt-cinq années, j'ai déjà vu bien des fois le troupeau humain remonter et redescendre selon les vraies saisons, qui sont d'environ six mille ans. Quand l'été de six mille ans arrive à sa fin, alors les sciences et les arts sont transportés un peu au-dessous du cercle polaire ; et les peu­ples méridionaux participent tous de la paresse équatoriale. Mais quand s'avance l'automne de six mille ans, les glaces polaires atta­quent par le nord l'espèce pensante et gouvernante ; ainsi[[404]](#footnote-405) il se fait une invasion du Nord au Sud[[405]](#footnote-406), non point de Barbares, mais de civili­sés, qui apportent leur sagesse et leurs industries à des peuples méri­dionaux, déjà un peu réveillés par le retour annuel de la fraîcheur. Et tous ensemble, mêlant leurs dieux, leurs arts et leurs systèmes politiques, descendent toujours à mesure que le glacial hiver annuel les poursuit. Dans l'hiver de six mille ans, l'espèce pensante et gou­vernante se trouve au voisinage du tropique, mariant les génies hyperboréens avec les fétiches équatoriaux ».

« C'est, lui dis-je, le beau temps de Thèbes aux cent portes et de l'Atlantide.[[406]](#footnote-407) Le beau temps aussi de l'ancien Mexique, et le sommeil du Canada ? »

Mais l'ange Jesrad semblait sourd, semblable en cela aux esprits supérieurs, qui donnent les réponses, mais n'entendent pas les questions. « Il faut, dit-il, que les peuples vieillissent sur des ruines ; car vient, après l'hiver, le printemps de six mille ans, qui repeuple les contrées septentrionales. Alors, d’un côté, le meilleur des peuples du midi laisse ses palais souterrains et remonte vers les régions tempérées, emportant ses dieux, ses arts et ses lois. Mais il rencontre l'autre invasion du Nord au Sud, de Barbares cette fois, qui se multiplient plus vite que leurs aliments, et cherchent une existence plus facile. De nouveau, mélange des dieux et des légendes ; mais la sagesse et le pouvoir[[407]](#footnote-408) remontent ensemble vers le Nord, où l'été de six mille ans les fixe. Et tout recommence en un sens, mais tout continue en un sens, parce que les peuples, en chacun de ces voyages, ont appris encore quelque chose. Bien des fois les Pélasges réveilleront la Grèce, et bien des fois quelque Rome réveillera les Gaules, mais à chaque fois un peu plus sage, et restaurant des ruines meilleures ; toujours reconnaissant les an­ciens dieux, et les habillant de pensées nouvelles. Ainsi les idées sont encore plus composées que tu ne crois, et tous les dieux sont vrais de plus d'une manière ». Je me réveillai, comptant sur mes doigts ; car, me disais-je, puisque nous sommes presque au milieu de l'été de six mille ans, les peuples du Nord ont fini de descendre, et c'est le moment de préparer l'âge d'or pour la Thébaïde du prochain hiver.

14 décembre 1921 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXIV)

1927 EH1 (33), « Saisons »

1938 EH2, LIV, « Saisons »

264

Nul n'a choisi ses parents, ni même, s'il regarde bien, ses amis. Nul n'a choisi d'être grand ou petit, blond ou brun. C'est une des conditions les mieux établies de notre existence, que nous devons accepter une situation de fait, et travailler en partant de là. Si j'ai une mauvaise mémoire, je n'ai pas à récriminer, mais je dois m'efforcer de la rendre passable ; et, si j'ai une oreille paresseuse, je dois regarder plus attentivement de ce côté-là en traversant les rues. L'indignation ne sert point. Cette idée est familière à tous. Nous comprenons aisément que notre nature et ce qui l'environne, tout cela nous est donné, et ne peut être changé comme un vête­ment ; il faut se contenter de modifier un peu ces conditions impo­sées. L'expérience fait voir que les modifications qui dépendent de nous sont très faibles, par rapport à la structure et au régime de l'ensemble ; mais l'expérience fait voir aussi qu'elles suffisent pres­que toujours. Il y a très peu de distance entre la pire humeur et la meilleure. Il suffit quelquefois de changer l'attitude, de retenir un geste ou une parole, pour colorer autrement une journée. Il y a très peu de différence entre un son juste et harmonieux et un son faux ou laid, entre une belle courbe et un contour sans grâce. Telle est som­mairement l'idée virile de la nécessité et de la puissance ; et c'est une idée puérile de vouloir changer la forme du violon, au lieu d'apprendre à s'en servir comme il faut.

Cette idée n'est point commune dans la politique. Il est ordinaire que, lorsque l'on réfléchit sur des maux trop évidents, comme l'in­justice ou la guerre, on imagine d'abord un changement total, après quoi tout ira pour le mieux. Mais une nature est donnée ici encore, et inflexible pour le principal. II n'est pas vraisemblable que la nécessité politique nous tienne moins étroitement qu'une autre, et que l'on change plus aisément la constitution de son pays que la forme de son propre nez. Et, comme il faut vivre selon la structure imposée par la nécessité biologique, ainsi il faut vivre politiquement selon un état des relations humaines que l'on n'a point choisi. S'in­digner ici est à peu près aussi raisonnable que de déclamer contre le froid, contre le brouillard, ou contre le verglas.

Le forgeron se soumet au fer ; le marin se soumet au vent, au courant et à la houle. Mais dans ce monde résistant, l'industrieux animal prend son appui. « L'homme ne triomphe de la Nature[[408]](#footnote-409) qu'en lui obéissant » ; parole connue, mais qu'il faudrait appliquer aux choses de la politique. Ainsi cette énergie irlandaise, mieux employée, suffisait certainement à modifier un régime évidemment imparfait jusqu'à le rendre supportable. Bref une bonne constitu­tion diffère très peu d'une mauvaise, de même qu'un heureux coup de barre diffère très peu de celui qui envoie le bateau sous la vague. Seulement[[409]](#footnote-410) on ne veut point suivre l'analogie ; on veut penser que ce monde humain, d'apparence flexible, peut être transformé selon l'idée. On ne regarde que les passions, espérance ou peur, choses instables ; on ne veut point voir les nécessités géographiques, économiques, biologiques, qui ne cèdent jamais que pour revenir. Il faut des milliers de mouvements de la barre pour une traversée, et qui n'ont guère changé l'Océan ; mais vous êtes sauf. Ainsi la pru­dence politique de tous peut beaucoup et assez, par de faibles chan­gements, comme de laisser un journal pour un autre. Toutefois[[410]](#footnote-411) il vaut encore mieux écrire au directeur du journal que vous lisez, s'il ne raisonne pas à votre gré. Au lieu de dire que c'est inutile, essayez.

15 décembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXV)

1942 VE XVII, « La nécessité secourable »

265

Il y a une forte raison de penser qu'une histoire vraie, transcrite fidèlement, ne peut point faire un bon roman, c'est que l'his­toire vraie n'est jamais connue de personne. Les acteurs sont emportés et hors d'eux-mêmes ; au reste, chacun d'eux ne saisit des autres que le dehors et le mouvement, et encore par petits morceaux. Le spectateur voit encore moins d'un crime ou d'une rixe ; il n'est pas averti ; les drames réels se préparent sous les dehors de la politesse et des actions accoutumées ; l'action est sou­daine, précipitée, réellement invisible. Un homme est tombé un jour du deuxième étage devant mes pieds. Qu'ai-je vu ? Aussi le spectateur se repaît des restes, en quelque sorte, contemplant le sang et les autres choses.

Il n'est pas évident que l'art, sous une forme ou sous une autre, ait pour fin d'éveiller par des signes ce genre d'émotion qui va à l'horreur et à la stupeur. Toujours est-il que la parole écrite est bien loin de pouvoir égaler la chose. Il faudrait donc en venir aux combats de gladiateurs. Mais je crois là-dessus, d'après l'expé­rience des soldats, des infirmières et des médecins, que l'habitude rendrait promptement insensible à ce genre de spectacle. Les pas­sions sont ainsi faites, peut-être, qu'elles périssent dès qu'elles n'ont plus à attendre. L'attente renouvelée serait donc le vrai moyen du tragique. Et comme les événements réels nous surprennent toujours, celui qui les raconte tels qu'il les a vus fatiguera bientôt le lecteur. Aussi voit-on que les écrivains qui savent leur métier nous détour­nent de considérer les tristes restes des passions. Dont je citerai trois exemples, *la Grande Bretèche* et *la Femme abandonnée*, de Balzac, et l'exécution de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*.

C'est mesurer les ressources de l'art d'après la puissance de l'ima­gination, qui nous entraîne de l'émotion à l'image et non point du tout de l'image à l'émotion. La peur nous instruit assez là-dessus, qui se nourrit d'elle-même, et nous rend comme présente la chose redoutée, mais par la seule puissance du trouble corporel. C'est le corps humain réel et présent, qui porte témoignage du fantôme ; et nous croyons avoir vu, parce que nous sommes assurés d'avoir eu bien peur. Suivant la même voie, les romanciers se gardent bien de vouloir éveiller les émotions et les sentiments d’après la description des choses ; mais, tout au contraire, c'est d'après la peinture des sentiments, et d'après l'anxiété et le trouble mesurés qu'ils ont produits par leur discours, qu'ils arrivent à nous rendre comme présentes les choses absentes. Ce n'est point[[411]](#footnote-412) ici le cadavre qui fait l’émo­tion ; c'est l'émotion au contraire qui fait le cadavre. Et, comme dans la peur on croit avoir vu, et d’autant mieux si l’on n’a pas eu le loisir de regarder, de même[[412]](#footnote-413) l'artiste nous détourne de considérer la chose en face, qui se dissoudrait comme font les fantômes, et nous entraîne vers d'autres pensées. Ainsi l'événement réel d'où il a pris ses fictions se trouve transposé, ce qu'on ne voit jamais étant le réel de la fiction, et au contraire ce que l'on a pu voir étant savam­ment réduit au souvenir d'une ombre, qui est l'ombre d'une ombre.

16 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXVI)

1934 LIT LXVII

266

La Politesse n'affaiblit point l'homme et ne le paralyse point ; tout au contraire. La politesse n’a nullement pour fin de détourner un homme de dire ce qu'il veut dire et de faire ce qu'il a décidé. Un soufflet n'est nullement une impolitesse ; ce qui est impoli, c'est de heurter contre quelqu'un sans l'avoir voulu. Je ne dirai pas non plus qu'un homme est impoli si de propos délibéré il me fait quelque remarque désagréable à entendre ; mais un homme est impoli si, s'efforçant de m'être agréable, il me met dans le cas de rougir de ce qu'il dit. Impolitesse est maladresse. Celui qui passe devant vous parce qu'il l'a résolu peut être insolent ; je ne dirai pas qu'il est impoli ; l'impoli c'est celui qui s'efface devant moi en me marchant sur le pied.

Ce qui fait que l'on prend souvent l'insolence pour l'impolitesse, c'est que l'insolence est rarement volontaire. Il y a un ton déplai­sant de la voix qui est presque toujours la marque de la timidité. Il arrive à ceux qui ont peur de leur propre agitation de se précipi­ter pour l'action la plus simple comme s'ils partaient à l'assaut. L'excuse efface naturellement l'insolence ; mais aucune excuse n'efface l’impolitesse. Vous rudoyez un aveugle qui tâtonne devant vous et vous barre la route ; il n'y a point d'excuse. Si vous prenez le ministre pour un employé subalterne, il n'y a point d'excuse. La politesse est de précau­tion, et n'a jamais rien à reprendre ni à réparer. Si ridicule que puisse être un homme ou une femme au premier aspect, il est toujours impoli de le marquer par le moindre signe. C'est pourquoi la vraie mar­que de la politesse est un visage qui naturellement ne signifie rien. Toute expression est agression.

On dit souvent qu'il y a une politesse du cœur, qui se moque des formes. C'est ce que je ne crois point. Le premier mouvement sera de marquer quelque pitié pour un homme que la maladie a changé ; et il n'y a point d'impolitesse qui laisse plus de regrets que celle-là. Même l'expression du plaisir doit être mesurée et préparée ; il y a des sourires et des regards parlants qui jettent l'interlocuteur dans l'embarras ; ce sont des signes dont il n'a pas la clef ; souvent ce sont des signes dont personne n'a la clef, non plus celui qui les lance. Il est clair qu'un homme poli ne doit pas rire sans qu'on sache de quoi ; mais celui qui rit sans savoir de quoi n'est pas moins importun. Aussi voit-on que la politesse est au fond la même chez tous les peuples ; le cérémonial varie, mais l'immobilité du visage est la première règle de politesse en tout pays. Et l'on pourrait croire que cette habitude de ne marquer aucun étonnement de rien fait obstacle à l'échange des idées et des sentiments ; mais c'est le contraire qui est vrai. Devant un visage qui grimace, il est impossible de penser à autre chose qu'à la grimace ; toute autre idée est effacée. C'est pourquoi la règle suprême de la politesse est de supprimer tous les mouvements involontaires ; et c'est la règle aussi de toute gymnastique. On peut remarquer que les exercices gymnastiques donnent tous une sorte de politesse.

17 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°38, 24 décembre 1921 (CCLXVII)

# Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921

267

Je ne sais point trouver en Flaubert des profondeurs, ni des ressources ; et ce n'est pas faute d'avoir cherché, croyez-le bien. J'ai vécu longtemps de *Bouvard et Pécuchet*, et je me vanterais presque d'en avoir tiré tout ce que vingt lectures peuvent en tirer ; ce n'est pas beaucoup. On dira là-dessus que j'ai mal choisi mon poste d'observation. Je ne sais. Il me semble qu'Emma Bovary est un Pécuchet en jupons, qui fait l'amour comme l'autre l'agriculture ou la phrénologie. Qui suivrait cette idée déshonorerait toute l'œuvre, peut-être.

Il m'est arrivé d'expliquer *Bouvard* à des lecteurs cultivés, qui ne savaient point s'intéresser pour deux imbéciles, disaient-ils. Je les jugeais plutôt mal instruits, par des manuels seulement ; et la satire me semblait forte ; j'en étais piqué au vif, n'ayant jamais su me garder d'essayer en tout métier sans savoir aucun métier. Cette puissance de nier, qui est proprement diabolique, laisse pourtant échapper tout l'humain, qui existe fortement. On peut voir le médiocre en tout, mais rien n'est médiocre en ce corps pensant. Il y a une vérité de la vie agricole et provinciale ; il y a des passions fortes ; il y a des pensées, dans l'homme le plus ordinaire, qui rassemblent le ciel et la terre. Celui qui ne sait pas entendre le chant populaire en ses inflexions naïves et parfaites, se trompe beaucoup et se trompe sur tout. Peut-être cet homme, qui voulut être seulement artiste, est-il séparé de la musique et même de tous les arts par quelque disgrâce naturelle. Et cette manière d'écrire, qui vise toujours à l'effet, et souvent y arrive, serait[[413]](#footnote-414) une forme sans contenu, comme ces corniches de plâtre, qui ne donnent qu'une apparence.

*Salammbô*, à l'autre pôle de l'œuvre, s'accorderait à cette pauvreté par un entassement de fausses pierreries. Toutes les couleurs, ici, et toutes les formes ; Carthage au couchant, lions crucifiés, éléphant qui hurle avec une flèche dans l’œil, ce sont des tableaux étonnants, mais évidemment sans vérité. Un beau décor d'Opéra[[414]](#footnote-415). Et il est assez naturel d'aller chercher en d'autres climats et en d'autres temps la première apparence, sur quoi le souvenir travaille. Pourtant[[415]](#footnote-416) de toute façon, c'est refuser le réel. J'ai lu de Flaubert une féerie, *le Château des Cœurs*, que bien peu connaissent. Les effets d'apparence pure y sont cherchés et trouvés selon les formules de l'imagination. Une princesse, afin de montrer son pouvoir, dit à deux esclaves : « Tuez-vous ». Ils se tuent ; et elle dit encore : « Emportez cela ». Voilà qui[[416]](#footnote-417) est plus fort, avouez-le, que les lions crucifiés ou les mercenaires qui s'entretuent. Tout cela est d'un joueur de gobelets. En ces jeux d'écriture, le contenu suit la forme, ce qui définit sans doute le talent, à proprement parler, sans aucune sorte de génie. Je reviens à ce visage que le marbre nous a conservé, et j'ose dire qu'il ne promet pas plus.

18 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXVIII)

1934 LIT LXV

268

Sur l'aveuglement du haut commandement militaire, d'étonnants récits ont été produits à la tribune. Que le subalterne qui vient troubler les conceptions directrices en rapportant ce qu'il a vu soit reçu sans faveur, cela est déjà assez fort. Ce qui est beau c'est que le même subalterne, même quand il est prouvé qu'il avait raison, même quand la victoire a suivi, soit tenu encore en disgrâce, sans aucune espérance, par la Majesté offensée. Ces choses éveillent une colère en tous, qui n'a point de suite, parce qu'elle ne se lie à aucune idée. L'infatuation, à ce degré, échappe au jugement ; l'invraisemblable est comme les rêves ; l'étonnement est sans nuances et sans progrès. Ce genre de stupeur fonde la discipline.

Réfléchissez à ceci que le pouvoir militaire est sans rapport ni communication avec le régime humain. On trouve dans la politique, dans l'administration et dans l'industrie des chefs qui gouvernent despotiquement. Mais ces pouvoirs font rire, comparés au pouvoir d'un simple capitaine. Louis XIV lui-même n'avait pas le pouvoir de faire trancher la tête de l'homme qui n'était pas de son avis et qui le disait. Aujourd'hui, ce qui peut arriver de pire à un subalterne trop peu docile, c'est d'être congédié. Mais le pouvoir militaire est maître des signes, par la terreur. Je sais qu'il n'en peut être autrement. Les moyens mécaniques ont créé un genre de terreur qui exige une discipline sans faiblesse et un pouvoir inhumain. L'esclave ne s'en trouve pas plus mal, s'il survit, car il se trouve placé bien au-dessous de l'humiliation ; il n'a pas à incliner sa pensée, car qui se soucie de sa pensée ? En revanche le chef, en cette situation de despote asiatique, est presque assuré de perdre le jugement. « Tout bon raisonnement offense », dit Stendhal ; chacun de nous peut méditer utilement sur cette sévère maxime ; mais enfin, dans l’ordinaire de la vie, il faut entendre le bon raisonnement quoiqu'il déplaise ; il faut se donner la peine d'y répondre ; de toute façon il faut y penser ; après le premier égarement, le jugement revient.

Un chef militaire n'entend jamais ce bon raisonnement, qui l’offenserait d'abord, mais qui le garderait de se croire trop. Le subalterne est courtisan ; le subalterne ne dit jamais ce qui est, mais seulement ce qui plaît ; cette règle est suivie ingénument. « Ils sont d'avis opposés, disait un commandant au comble de l'agitation, et ils sont tous les deux colonels » ; à quoi je disais, croyant faire de l'esprit : « Il faut savoir lequel des deux est le plus ancien en grade ». Mais cela ne fut point jugé impertinent ; c'était la solution. Jugez d'un chef suprême d'après cela. Un subalterne qui a vu dit ce qu'il a vu ; en quoi il déplaît. On reconnaît qu'il avait raison, mais il reste toujours qu'il a déplu ; il reste toujours qu'il a osé déplaire. L'offense reste piquée sur l'épiderme trop bien gardé, et trop sensible. On lui pardonnerait peut-être s'il s'était trompé ; avoir raison, c'est offenser deux fois. Il faut réfléchir là-dessus si l'on veut comprendre des erreurs incroyables. En quoi je vois une sorte de justice ; car l'esclave, s'il en revient, a sauvé sa tête ; et le maître l'a perdue.

19 décembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXIX)

1939 SM1, L, « Maîtres et esclaves »

269

Le duel, avec ses politesses, ses coutumes, ses règles et ses arbitres, m’a toujours paru hautement humain et raisonnable. J’ai considéré toutes ces choses attentivement, afin d'y prendre l'idée d'une organisation juridique spontanée ; c'est à peu près selon le même esprit que Maxime Leroy a transcrit la Coutume ouvrière ; et cette œuvre est de grande portée ; car ce qu'il y a de juridique dans une association est réellement sans contrainte, et le reste est police ; et ceux qui cherchent la paix par le droit ne doivent point réunir sous la même idée ce qui est accepté et ce qui est subi. Mais cette difficile idée veut mûrir.

Je remarque seulement ceci, qui est assez étonnant, c'est que le duel s'est civilisé par le jugement des intéressés eux-mêmes, pendant que la guerre devenait barbare par la faible et aveugle prudence des gouvernements. Au temps de Louis XIII, les témoins se battaient aussi ; il n'y avait point d'arbitre pendant le combat ; deux hommes pouvaient se réunir contre un seul ; c'était encore une sorte de guerre. Maintenant nous voyons que les témoins sont aussi des avocats et des arbitres, que des délais sont imposés, avec d'obligatoires démarches, entre l'offense et la réparation ; que les armes sont égales, et les conditions du combat strictement réglées ; ce qui, tout compte fait, impose aux passions un certain ordre de droit, selon leur logique même. Celui qui insulte ou menace entre par cela seul dans les voies de la force ; qu'il soit tenu pour lâche s'il n'accepte pas l'épreuve de la force, seul et à ses propres risques, cela n'est point mal trouvé. C'est vouloir que celui qui célèbre la guerre fasse la guerre aussitôt.

La guerre à l'ancienne mode avait quelque chose d'un duel improvisé. Fort souvent l'issue d'une bataille dépendait d'un combat entre les chefs, autour desquels la masse des combattants se rangeait comme au spectacle. La légende épique et même l'histoire offrent plus d'un récit de ce genre. Et de ces récits, au reste simplifiés ou composés, sont sorties les règles de l'honneur militaire, toujours vénérées, et non sans raison, mais qui sont absolument sans application dans nos sauvages tueries. Car une brutale contrainte déshonore le courage ; nul ne songe plus qu'il est déshonorant de vaincre par le nombre ou par la surprise, ou par de meilleures armes ; les chefs n'ont plus l'occasion de s'exposer les premiers aux plus grands périls ; on veut honorer celui qui a offert sa vie ; mais on honore encore bien plus celui qui, à quelques lieues de là, fait voir par ses ordres, par ses reproches et par les terribles sanctions qu'il applique, une énergie d'un tout autre genre et que Bayard mépriserait. Le pire désordre est que ceux qui menacent ou insultent, ou bien qui décident des guerres d'après leurs propres passions, ne sont nullement tenus d'entrer dans le jeu et de payer de leur personne. C'est à peu près aussi ridicule que si, deux hommes, après s'être défiés, provoqués et injuriés, faisaient combattre leurs témoins. Si la guerre était vue comme elle est, le mépris universel terminerait tout.

20 décembre 1921

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXX)

270

Selon le système de l'Exaspération, rien n'est meilleur que de se gratter. C'est choisir son mal ; c'est se venger de soi sur soi. L'enfant essaie cette méthode d'abord. Il crie de crier ; il s'irrite d'être en colère, et se console en jurant de ne pas se consoler, ce qui est bouder. Faire peine à ceux qu'on aime, et redoubler pour se punir. Les punir pour se punir. Par honte d'être ignorant, faire serment de ne plus rien lire. S'obstiner à être obstiné. Tousser avec indignation. Chercher l’injure dans le souvenir ; aiguiser soi-même la pointe ; se redire à soi-même, avec l'art du tragédien, ce qui blesse et ce qui humilie. Interpréter d'après la règle que le pire est le vrai. Supposer des méchants afin de se condamner à être méchant. Essayer sans foi, et dire après l'échec : « je l'aurais parié ; c'est bien ma chance ». Montrer partout le visage de l'ennui, et s'ennuyer des autres. S'appliquer à déplaire et s'étonner de ne pas plaire. Chercher le sommeil avec fureur. Douter de toute joie ; faire à tout triste figure et objection à tout. De l'humeur faire humeur. En cet état, se juger soi-même. Se dire : « Je suis timide ; je suis maladroit ; je perds la mémoire ; je vieillis ». Se faire bien laid et se regarder dans la glace. Tels sont les pièges de l'humeur.

C'est pourquoi je ne méprise pas les gens qui disent : « Voilà un froid sec ; rien n'est meilleur pour la santé ». Car que peuvent-ils de mieux ? Se frotter les mains est deux fois bon quand le vent souffle du Nord-Est. Ici l'instinct vaut sagesse, et la réaction du corps nous suggère la joie. Il n'y a qu'une manière de résister au froid, c'est d'en être content. Et, comme dirait Spinoza, maître de joie : « Ce n'est point parce que je me réchauffe que je suis content, mais c'est parce que je suis content que je me réchauffe ». Pareillement, donc, il faut toujours se dire : « Ce n'est point parce que j'ai réussi que je suis content ; mais c'est parce que j'étais content que j'ai réussi ». Et si vous allez quêter la joie, faites d'abord provision de joie. Remerciez avant d'avoir reçu. Car l'espérance fait naître les raisons d'espérer, et le bon présage fait arriver la chose. Que tout soit donc bon présage, et signe favorable : « C'est du bonheur, si tu veux, que le corbeau t'annonce », dit Épictète. Et il ne veut pas dire seulement par là qu'il faut faire joie de tout ; mais surtout que la bonne espérance fait réelle joie de tout, parce qu'elle change l'événement. Si vous rencontrez l'ennuyeux, qui est aussi l'ennuyé, il faut sourire d'abord. Et faites confiance au sommeil, si vous voulez qu'il vienne. Bref aucun homme ne peut trouver en ce monde de plus redoutable ennemi que lui-même. Je décrivais plus haut l'existence d'une espèce de fou. Mais les fous ne sont que nos erreurs grossies. Dans le moindre mouvement d'humeur il y a la manie de la persécution, en raccourci. **[**Et certes je ne nie point que ce genre de folie tienne à quelque lésion imperceptible de l’appareil nerveux qui commande nos réactions ; toute irritation finit par creuser son propre chemin. Seulement, je considère en eux ce qui peut nous instruire, et c’est cette redoutable méprise qu’ils nous montrent grossie, et comme sous la loupe**][[417]](#footnote-418)**. Ces pauvres gens font la demande et la réponse ; ils jouent tout le drame à eux seuls. Incantation magique, toujours suivie d'effet. Mais comprenez pourquoi.

21 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXXI)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XX, « Humeur »)

271

« Jamais les Humanités classiques n'ont fait comprendre, ni au maître, ni à l'élève, que l'Humanité[[418]](#footnote-419) est une suite et un progrès. Pour les Jésuites[[419]](#footnote-420), qui ont constitué l'enseignement classique, il y a deux vérités éternelles, l'une religieuse, qui se trouve dans l'Écriture commentée par l'Église, l'autre littéraire, qui est dans Homère et Virgile. Pour comprendre que l'antiquité classique est un âge de l'humanité, il a fallu découvrir, par-delà le monde grec et romain, le monde chinois et le monde égyptien, et, par-delà tous ces mondes, l'âge de pierre, et, pour faire ces découvertes, rompre le cercle magique où l'enseignement classique nous enfermait. Les Humanités classiques prendront toute leur valeur quand elles seront tout à fait mortes ».

J'ai transcrit cette page du Critique, et je n'y trouve rien à reprendre. Mais plutôt, saisissant à mon tour la massue, je voudrais dire que le Christianisme lui-même, et aussi l'organisation catholique, ne prendront toute leur valeur que quand ils seront tout à fait morts. Comte est remarquable, parmi les penseurs modernes, principalement en ceci qu'il a jugé sans passion et humainement du progrès catholique. Et pourquoi ? Parce qu'il n'est nullement catholique. Moment dépassé ; objet à distance de vue. Mais non point oublié ; conservé au contraire, et renvoyant à son tour selon la juste perspective toute l'antiquité classique si bien dépassée et en même temps conservée par l'esprit catholique. J'ai lu que Saint Jérôme s'accusait de lire avec trop de plaisir les auteurs païens. **[**Si saint Jérôme avait été indifférent, il n’aurait pas gardé en lui les trésors de l’antiquité ; il se fût trop détaché de la vie véritable. Il faut un passé à la pensée de l’homme, et le passé n’est porté que par l’affection. Ainsi par ce sentiment d’amour et de regret **] [[420]](#footnote-421)** le plus beau du passé revenait dans la pensée chrétienne, et l'humanisait. C'est un beau et juste mouvement qui ramène ainsi nos idées à l'enfance, et les mûrit de nouveau dans la moindre de nos méditations.

Je dirais d'après cela que d'un côté ce sont les vues plus étendues de l'histoire qui mettent en place l'antiquité classique et la révolution chrétienne ; car ce grand drame humain est lui-même petit dans l'immense suite du progrès. Mais, d'un autre côté, ces antécédents proches font vivre les autres par une reconnaissance qui soutient les différences, et nous fait historiens. Un Chinois est trop différent de nous peut-être ; de même un fétichiste d'Amérique ou de Polynésie. Tacite est un autre genre de sauvage, bien plus près de nous ; nous ne pouvons méconnaître notre frère ; et c'est le beau d'abord qui nous en préserve, le beau, bien plus puissant que le vrai. Sans ce passage, qui, d'Homère porté déjà par Platon, nous conduit tout près de nos naïfs ancêtres et congénères, nous pourrions bien connaître les Égyptiens, Chinois et Peaux-Rouges comme on connaît les mœurs des fourmis, tout en restant inhumains peut-être. **[**Je veux dire que nous ne saurions pas faire un seul grand peuple avec ces peuples. Or reconnaître le semblable c’est un choc de sentiment que rien ne peut remplacer dans la chaîne de nos pensées naturelles. On se forme alors à surmonter les différences et ainsi la culture nous fait apôtres pour le monde entier. **] [[421]](#footnote-422)**

Je ne sais rien des Jésuites que par ouï-dire ; peut-être eussent-ils été plus fanatiques encore sans ce fort préjugé, fondé sur le jugement esthétique, et qui les tirait hors du temps présent. Par quoi ils formaient des esprits libres, bien contre leur intention. **[** Car par la lecture des grands auteurs, ils éveillaient le jugement et rappelaient chaque homme à soi. Le règne de la raison est bien loin de délivrer autant. **] [[422]](#footnote-423)** Gardons-nous, au rebours, de former des esprits esclaves, bien contre notre intention.

22 décembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXXII)

1924 *PSC* V, « De la culture »

1938 PSR XXX, « De la culture »

272

J’entends dire assez souvent, et assez souvent je lis, que lorsque l’on vient à parler ou à écrire sur les origines de la guerre et sur les responsables, il faut se préoccuper d'abord d'être juste, et que c'est fort difficile, si ce n'est impossible maintenant, parce que beaucoup de documents nous manquent. Je respecte cette pensée, et j'honore la justice ; mais quand je viens à écrire sur ces redoutables problèmes, qui supposent un jugement sur l'ennemi et sur nous-mêmes, je ne pense point du tout à la justice. Je voudrais dire pourquoi.

Dans les relations d'homme à homme, la recherche de la justice ne conduit nullement à la réconciliation, mais au contraire à une guerre sans fin. Je me heurte contre un homme qui se hâte ; nous reprenons nos distances et nous nous excusons en même temps ; c'est le mieux. Mais je suppose que l'autre, échauffé par la précipitation, me fasse reproche de ne pas regarder devant moi et de rêver dans la presse ; il faut que j'apaise aussitôt le démon discuteur, qui veut chercher la justice ; il faut que je m'excuse une fois encore et que j'annonce la paix par des signes bien clairs. Il n'y a point d'autre méthode, parce que la discussion, où tout est contestable, éveillera les passions et fera une querelle ; et si l'autre n'a pas cette prudence, c'est à moi d'avoir prudence pour les deux.

Supposons encore une discussion dans un cercle, qui ait conduit à des paroles vives. On se retrouve, et l'on s'excuse selon les formes de la politesse. Le mieux est bien clairement de ne point revenir sur la discussion elle-même ; mais si l'on ne peut éviter d'y revenir, alors la politesse, précieuse institution contre les passions, exige que je reconnaisse mes propres torts, et mon injuste emportement, sans vouloir que l'autre reconnaisse sa faute aussi, terme pour terme ; sans quoi la dispute renaîtra, et pire. Cela est heureusement de pratique dès que l'on sait vivre. Et chacun sait bien au reste, que l'homme vraiment poli civilise ceux qui l'entourent.

Je compare deux peuples en querelle à deux hommes en querelle ; il le faut bien. L'imagination prête au peuple ennemi des pensées communes et des sentiments communs, d'après les paroles et les écrits de ceux qui connaissent la valeur des mots. Il y a donc, par la force des choses, querelle entre les écrivains de chez nous et les autres. Si cette querelle n'est point terminée, il n'y a point de paix. Me voilà chargé, pour une petite part, d'établir ce genre de paix, qui n'est pas peu. Il n'est point question ici de dire si j'aime ou si je n'aime pas ; de même il n'est pas question de savoir si j'aime ou si je n'aime pas un passant inconnu. Mais je dois suivre ici la politesse, et non pas chercher la justice. Reconnaître d'abord franchement, je dirai même généreusement, les fautes que je connais et dont je me sens responsable. Les fautes de l'autre, je les lui laisse à trouver. Je n'ai nullement pour fin de lui prouver qu'il a tort ; mieux je le prouverai, et plus je l'irriterai. Allons jusqu'au bout de l’idée ; je parle à un vaincu ; vais-je nourrir en lui cette idée amère et brûlante qu'il l'a voulu et qu'il l'a mérité ? Je sais trop que ce jeu est le jeu des passions. Je suis assuré que cette fureur des deux côtés, celle du juge et celle du condamné, peut être l'unique cause d'une autre guerre, comme elle fut la principale cause de celle qui vient de finir. Je vais droit aux causes, et je me délivre d'abord de cette rage d'avoir raison, propre aux esprits querelleurs. Problème de savoir-vivre, non de justice.

23 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXXIII)

273

Nous ne sommes pas assez haut placés pour mépriser le Pouvoir Spirituel tel qu'il est, ni ses traditions, ni ses maximes. Que des pouvoirs trop sujets à la colère, au soupçon, à l'orgueil fassent hommage à la Charité Universelle, qui siège à Rome, je ne vois point de désordre en cela. C'est subordonner solennellement la politique à la morale. Et il est assez clair que les règles de la morale commune, qui est catholique pour le principal, ne sont point suivies par les Nations. Et puisqu'il existe un pouvoir moral universel, pacificateur, réconciliateur par institution, je ne trouve point mauvais qu'il soit officiellement écouté.

Maintenant il faut voir les difficultés. Ce pouvoir Catholique, comme Comte l'a vu, a fondé un ordre moral nouveau, au regard de qui la guerre est inhumaine tout autant que l'esclavage. Mais, chose remarquable, cet esprit vit plus dans le socialiste incrédule que sous la robe du prêtre. Durant les quatre années sanglantes, les prêtres ont repris pouvoir et ont agi librement. Il était impossible de ne pas les juger. Or qu'ai-je vu ? Une insensibilité étonnante en presque tous ; une disposition à jouer l'arrogance et en même temps la jovialité militaire. Or que des fonctions inhumaines par nécessité condamnent le chef de guerre à mimer ce rôle selon les lois du théâtre, on peut l'admettre. Dans le simple civil, cette attitude du commandement, raidie, inflexible, parfois goguenarde en son relâchement, était déjà déplacée. Mais que les ministres de la Charité universelle aient pris, avec leurs trois galons et leur bonnet de police, l'allure du troupier de théâtre, cela devait faire scandale. J'ai pu en observer quelques-uns, et des pasteurs aussi bien ; on y retrouvait toutes les variétés de nature, et je ne m'en étonne pas ; les uns gardaient la majesté du chef ; les autres, moins nombreux je crois, faisaient voir de la simplicité et de la cordialité. Mais en tous ceux que j'ai vus, sans exception, habitait le féroce esprit de guerre, qui se vante de déraisonner. Ce furent des hommes moyens, naïfs devant les passions, joyeusement oublieux de leurs maximes.

Je n'accuse point. Cette faute fut celle de presque tous. Mais je dis qu'il y a dans la doctrine religieuse quelque faiblesse essentielle, visible en ceux qu'elle a choisis, formés et consacrés. La fureur des passions se retrouve toute dans les luttes politiques, comme on l'a assez vu ; César reçoit plus certainement que le denier qui lui est dû. Trop flatteurs déjà à la table des riches ; à la table des officiers, pires encore. Pires, entendez bien ; je les juge d'après leurs maximes. Ce qui doit être pardonné à l'homme moyen, en des circonstances terribles, ne doit pas l'être à l'homme qui se dit consacré, dépouillé des vanités humaines, ministre de la Fraternité Universelle. Sans doute faut-il dire avec Comte qu'il y a disproportion entre cette difficile mission d'apaiser les colères et le faible bagage d'idées que permet l'invariable doctrine. L'Esprit n'est fort que s'il s'exerce contre tous les prestiges. Faible devant tous, s'il ne les brave tous.

24 décembre 1921 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°39, 31 décembre 1921 (CCLXXIV)

1925 EDR 139, « L’Aumônier »

# Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922

274

Noël est la fête de l'Espérance[[423]](#footnote-424), et dans la plus longue nuit de l'année, ou presque. La fête de Pâques est barbare à côté. Au temps de Pâques le printemps se montre par des signes que l'esprit le plus grossier peut comprendre ; et il n'est pas nécessaire d’avoir un gnomon et une ligne méridienne pour être assuré que le soleil remonte vers l'été. Mais à Noël, qui peut savoir que l'hiver est fini ? À peine il commence ; souvent la neige tombe et la gelée enchaîne les ruisseaux. Ce qui est en perspective, d'après la coutume, c'est une suite de jours froids et l'aigre bise du nord ou de l'est. Mais la petite Espérance, l'Espérance enfant, comme chante Péguy, se loge justement en ce creux de l'hiver comme dans un nid et forme son chant printanier au milieu même de la nuit annuelle. Pâques est la fête Païenne, la fête des sens. Noël est la fête Chrétienne, la fête de l'esprit.

Fête de l'enfant. La juste image de Péguy revient, et nous contraint de joindre l'esprit au corps enfant ; idée dont je ne vois point de trace chez les anciens ; car à leurs yeux la perfection de l'enfant est dans l'homme, comme le plus beau de l'année est le triomphe du printemps. Mais nous autres, fatigués de l'invariable César, infatuation, puissance, richesse, nous adorons le Jésus en son berceau ; et fort bien nous nommons tous les enfants des Jésus, représentant par là notre invincible espérance. Maternels, non paternels, par cet immense changement qui a voulu et qui veut ranger l'humanité sous la présidence féminine, ou, en d'autres mots, subordonner la politique à la morale. Telles sont les pensées qui conviennent en ce temps-ci, puisque l'image de la Vierge Mère[[424]](#footnote-425) est plus forte que nos pensées, et forme naturellement le centre de nos méditations politiques.

**[**Tant d’œuvres s’accordent là-dessus qu’il n’y a point de doute sur l’idée universelle en notre Occident.

La mère nous renvoie à l’enfant et par cela même nous détourne un peu de l’homme qui s’est trop enivré de ses constructions mécaniques, en sorte qu’il semble quelquefois que l’homme n’ait point de pire ennemi que l’homme. Le chant de l’homme mûr ne s’accorde pas avec le chant du jeune homme ; cette paix entre les âges doit pourtant se faire.**] [[425]](#footnote-426)** Que les vieillards aient mis en croix tant de jeunes hommes, et s'en lavent les mains, cela ne termine point notre espérance, car l'espèce sans cesse se rajeunit et se lave ; et les[[426]](#footnote-427) Ponce-Pilate, quand ils écriraient vingt volumes de justifications, sont tout de même en train de mourir. Comme tout printemps est neuf, tout enfant est neuf. Les dieux anciens étaient vieux ; l'amour, le seul enfant parmi les dieux, était pire ; vieillard à visage d'enfant, la plus laide chose en ce monde.

Et, puisque toute religion signifie une pensée commune, il importe beaucoup que nous ne laissions point mettre en croix de nouveau cette jeune pensée ; et que nous ne permettions point que les docteurs, de nouveau, la jugent, la méprisent et la condamnent. Car chacun, s'il ne résiste à l'âge, renie d'année en année ses pensées d'enfant ; mais ceux qui comprennent par les causes la triste sagesse des vieillards feront hommage et crédit à l'Enfant Dieu[[427]](#footnote-428), comme firent les rois mages. Mieux, en eux-mêmes, chacun, retrouvant leurs pensées d'enfance et leur jeune espérance, renouvelleront leur foi par serment, réglant leur pensée non sur la neige et sur les arbres dépouillés, mais sur la plus longue des ombres méridiennes, déjà passée. **[**Qu’ainsi donc les vieillards apprennent à adorer l’enfance et les naïves idées d’enfance, et que leur hiver ne gèle point la jeune espérance ni les joyeux projets du berceau. Noël ! Noël ! **] [[428]](#footnote-429)**

25 décembre 1921 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXV)

1924 *PSC* XXVII, « Noël »

1938 PSR XXXI, « La fête de l’enfant »

275

Tous les Parisiens peuvent voir que la vente des jouets est annoncée par des affiches lumineuses d'une hauteur de six étages. Ceux qui seront attirés par ces lumières comme sont les papillons formeront l'idée que les marchands de jouets sont bien riches ; un petit nombre d'entre eux seulement ira jusqu'à se dire : « C'est moi pourtant qui paie toute cette lumière ; je suis donc bien riche ». Qui donc ira jusqu'à penser que tout homme qui travaille paie de son travail pour cette lumière inutile.

Entièrement inutile. De luxe seulement. Encore y a-t-il un genre de luxe qui donne du plaisir, comme le spectacle, les huîtres ou le vin de Champagne. Mais cette folle dépense de lumière est entièrement perdue ; ce sont des ondes lancées inutilement, puisqu'elles signifient ce que tout le monde sait.

Ici Castor, qui lit par-dessus mon épaule, m'arrête et me dit : « Oui, tout le monde sait qu'ils vendent des jouets ; mais tout le monde ne sait pas qu'ils font de gros bénéfices ; et cette parure de lumière est destinée à le faire savoir à tous. En ces temps où la vie est difficile, toutes les opinions qui courent sont bientôt crues. Si une maison à grands étalages passe pour délaissée, aussitôt elle le sera, par un raisonnement que tous font et que vous faites vous-mêmes, c’est qu'elle ne vendra point du nouveau, mais qu'elle cherchera à vendre des marchandises trop connues, et usées en quelque sorte par les regards ; c’est pourquoi, tout en raisonnant bien, vous volez vers les lumières, comme les papillons ».

« J'imagine plutôt, lui dis-je, quelque marchand de volts et d'ampères qui veut placer sa marchandise ».

« N'en doutez point, dit Castor ; mais la puissance des agents de publicité, qui sont ici les intermédiaires, consiste en ceci qu'ils se vengent bien aisément d'un refus, sans avoir même la peine de mentir ; car ils croient sincèrement que celui qui ne veut point transformer son argent en lumière n'est pas loin de la ruine, et ils ne se privent point de le dire. Sachez-le bien, un commerçant se résigne à étonner par de coûteuses affiches principalement pour empêcher ou arrêter une publicité nuisible, et celle-là, gratuite. Ainsi nous vivons sous le régime du luxe imposé ».

« Qui est le régime des travaux forcés ; car, à bien regarder, nous sommes tous à la manivelle ; c'est nous tous qui faisons tourner la dynamo ; c'est notre propre énergie vitale qui brille sur ces façades, transformée en lumière et chaleur perdues ». ·

« Ce qui, dit Castor, produira à la fin quelque grande révolte, mais silencieuse, comparable à cette conspiration des pardessus retournés, qui a coûté quelques millions à tel fabricant de drap que je connais. Oui il viendra un temps où l'acheteur s'en ira, par principe, vers la boutique la moins éclairée, en même temps qu'il refusera, par principe, tous les produits indiscrètement affichés. Il ne s'agit que de rendre familière à tout acheteur cette idée évidente, que c'est lui qui paie l'affiche et la lumière ».

26 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXVI)

276

Quelqu’un me jugeait hier en peu de mots : « Optimisme incurable ». Certainement il l'entendait mal, voulant dire que je suis ainsi par nature, et que j’en suis bien heureux, mais qu'enfin une bienfaisante illusion n'a jamais passé pour vérité. C'est confondre ce qui est avec ce que l'on veut faire être. Si l'on considère ce qui est de soi et sans qu'on y travaille, le pessimisme est le vrai ; car le cours des choses humaines, dès qu'on l'abandonne, va tout de suite au pire ; par exemple, qui se livre à son humeur est aussitôt malheureux et méchant. Cela est inévitable par la structure de notre corps, qui tourne tout à mal dès qu'on ne le surveille plus, dès qu'on ne le gouverne plus. Observez qu'un groupe d'enfants, faute d'un jeu réglé, en vient bientôt à la brutalité informe. Ici se montre la loi biologique de l'excitation, qui va aussitôt à l'irritation. Faites l’essai de jouer à frapper dans les mains avec un tout petit enfant ; bientôt il se livrera au jeu avec une sorte de fureur, qui résulte de son action même. Autre essai ; faites parler un jeune garçon ; admirez-le seulement un peu ; il arrivera à l'extravagance dès qu'il aura vaincu la timidité. La leçon vous fera rougir vous-mêmes, car elle est bonne pour tous, en même temps qu'amère pour tous ; quiconque se lance à parler, sans gouverner la machine, dit promptement assez de sottises pour maudire ensuite sa propre nature et désespérer de lui-même. Jugez d'après cela une foule en effervescence, et vous en attendrez tout le mal possible, sans compter toute la sottise possible. En quoi vous ne vous tromperez point.

Mais celui qui connaît le mal par les causes apprendra à ne point maudire et à ne point désespérer. La maladresse est la loi de tout essai, dans n'importe quel genre. Le corps, non formé par gymnastique, s'emporte aussitôt, et que ce soit dessin, ou escrime, ou équitation, ou conversation, aussitôt vise mal et manque naturellement le but. **[**Cela étonne, et semble donner raison au pessimiste ; mais il faut comprendre par les causes, et la principale chose à considérer ici, c’est cette liaison de tous les muscles qui fait que chacun d’eux, dès qu’il se remue, éveille tous les autres, et non point d’abord ceux qui doivent coopérer. Le maladroit pèse de tout son corps sur le moindre mouvement, et chacun est maladroit d’abord, quand ce ne serait que pour enfoncer un clou**][[429]](#footnote-430)**. Cependant il n'est point de limites au savoir-faire que l’on peut acquérir en s'exerçant ; tous les arts et tous les métiers en témoignent. Et le dessin, ce tracé du geste, est peut-être le témoignage le plus éloquent de tous, quand il est beau ; car cette main lourde, impatiente, irritée, chargée de tout le corps, est pourtant capable de ce trait léger, retenu et comme purifié, soumis en même temps au jugement et à la chose. Et l'homme qui crie et s'irrite la gorge est le même qui chantera ; car chacun reçoit en héritage ce paquet de muscles tremblant et noué. Il faut dénouer ; et ce n'est pas un petit travail. Et chacun sait bien que la colère et le désespoir sont les premiers ennemis à vaincre. Il faut croire, espérer, et sourire ; et avec cela travailler. Ainsi la condition humaine est telle que si on ne se donne pas comme règle des règles un optimisme invincible, aussitôt le plus noir pessimisme est le vrai.

27 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXVII)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXIX, « Dénouer »)

277

Les changes ne seraient point un obstacle au commerce si les rapports entre les monnaies étaient fixes ou à peu près fixes. Ce que demande le commerçant qui vend en Allemagne, ce n'est pas que le mark ait une valeur qui se rapproche d'un quart de dollar ; cela n'importe pas du tout. Qui se souciait avant la guerre, de ce que notre franc, l'ancienne livre, valût vingt-cinq fois moins que la livre anglaise ? Mais celui qui vend en Allemagne veut être assuré de racheter, en Allemagne ou dans tout autre pays, l'équivalent de ce qu'il a vendu, en nature, ou, pour mieux parler, en journées de travail ; or il ne peut en être assuré que si la valeur du mark, haute ou basse, est fixe ou presque fixe, c'est-à-dire si le cours se stabilise en oscillations autour d'une moyenne fixe. Si au contraire il se trouve en présence d'une monnaie qui risque d'être encore dépréciée et sans retour, alors il s'assure lui-même en vendant cher. Bref ce n'est point parce qu'un pays a une monnaie à bas cours qu'il paie cher ce qu'il achète à l'étranger ; mais c'est parce que le cours est instable et menace de descendre encore. Inversement, si tout se trouve moins cher dans un pays à monnaie dépréciée, c'est aussi par une confiance mal assurée, résultant d'une dépréciation probable pour l'avenir, ou bien, ce qui est la même chose, d'une hausse probable de la monnaie qui achète. Je vends moins cher à celui qui me paie en dollars, parce qu'il y a chance pour que sa monnaie gagne encore entre mes mains ; et cette chance se paie aussi.

D'après cela je me risque à dire que le problème qui intéresse présentement le monde entier n'est point de relever les monnaies dépréciées, mais de les fixer au cours où elles se trouvent. Et j'irais jusqu'à dire que le seul moyen est de régler le travail de la planche à billets d'après la perte et l'usure seulement. Il faut négliger ici les petites causes, et comprendre qu'un pays qui double sa monnaie en quantité ne peut évidemment devenir plus riche par cette opération, et donc diminue de moitié le pouvoir d'achat de l'unité. Je crois pouvoir dire que la dépréciation du franc, par rapport aux années heureuses, représente exactement le rapport des billets français actuellement en circulation au nombre de billets que la Banque de France entretenait avant la guerre, compensant seulement, par le tirage, l'usure moyenne et la perte moyenne, choses connues. Il faudrait donc que le tirage de la monnaie papier en tous pays, passât sous le contrôle de la Société des Nations, qui estampillerait tous les billets du monde de façon à les maintenir en nombre constant. Sous cette condition, toute monnaie serait bonne. Car il est ridicule de dire qu'un poulet est cher à cent marks autant que de dire qu'avant la guerre un poulet était cher à cent sous.

28 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXVIII)

278

L'historien m'a dit : « Vous n'espérez pas supprimer les guerres en ce monde humain par quelques conseils de sagesse. De tout temps il y eut un petit nombre de sages que l’on n'écoutait guère, et une multitude d'hommes ardents et prompts à la colère. On s'est battu non seulement pour un territoire, mais pour une virgule ou une lettre. Ce sang humain est vif ; et il est ordinaire que les hommes redoublent leurs maux par la colère et la déclamation. Changerez-vous la nature humaine ? »

Si j'entreprenais d'abolir la guerre par des discours sur la guerre, ce serait à peu près aussi raisonnable que si je me vantais de m'être mis à l'abri de la peur en raisonnant sur le courage. Je n'ai point tant de puissance sur mes propres passions ; et j’en ai encore bien moins sur celles des autres. Au reste j'ai pris mon parti de cette guerre peut-être mieux que beaucoup, me gardant du gémissement, de l'horreur et du désespoir autant que je pouvais ; comme je ferais en quelque cataclysme volcanique.

Mais il reste toujours qu'il y a deux manières de conduire sa pensée, dont l'une ne me semble point bonne, ni digne d'un homme. Si j’éprouve la peur dans la nuit, le mieux est certainement de suspendre tout mouvement convulsif, autant que je pourrai, et de me mettre à la recherche du danger, si je puis dire, selon les méthodes raisonnables. Car la peur est toujours un danger par elle-même, et souvent le pire. Me voilà donc attentif à ne pas laisser cette peur créer des opinions fausses, comme il arrivera si je me laisse trembler, et même faire des expériences trompeuses, comme il arrivera si je me jette follement à combattre ou à fuir. J'ai entendu conter l'histoire, sans doute imaginée, d'un sacristain entrant la nuit dans l'église, et se mettant en guerre contre la corde de la cloche, qui l'est venue heurter au visage ; jugez des fantômes qu'il a pu inventer.

Il est fou de recevoir les folles idées que présente l'imagination emportée selon le tumulte du corps. Mais comment nommerons-nous celui qui par incantation, vocifération et danse sauvage, s'applique à faire vivre le fantôme imaginaire, et s'enivre, en quelque sorte de tragédie, toujours avide de ce qui est effrayant et horrible, et jugeant systématiquement du vrai et du faux d'après sa propre peur et sa propre colère ? Je n'hésite point, je n'ai pas à me proposer de grandes réformes, ni à rechercher si elles sont possibles ; mais immédiatement je juge qu'un tel homme est laid et au-dessous de l'homme ; j'ai honte pour lui, et je rougirais de lui ressembler. Arrive que pourra, je prends pour moi le beau mot de Marc-Aurèle : « Nul ne m'a condamné à faire l'acteur tragique ».

29 décembre 1921 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXIX)

1939 SM1, LI, « L’acteur tragique »

279

Puisque l'impatience est tout le mal des passions, il est clair que la danse les civilise toutes. Il n'y a rien de pis pour l'être humain que de sentir en son propre corps le tremblement, l'agitation, enfin le départ à chaque instant retenu. Descartes, en d'autres mots, disait que l'irrésolution est le pire état en ce monde. Mais n'essayez pas de faire entendre ces choses à l'homme irrité : « Le pire état en ce monde, vous répondra ce malheureux, c'est de mal placer ses affections, c'est de rencontrer une vaniteuse, une perfide, une traîtresse ». Si pourtant il exerçait ses muscles selon leur forme et selon leur force, et tous ensemble d'accord, au lieu de se tortiller comme il fait, il se trouverait délivré de ses amères pensées, et si bien, qu'il ne s'en étonnerait même pas. La danse occupe tout l'esprit, ce qui se reconnaît à l'équilibre du visage ; le danseur fut le premier modèle du sculpteur.

Quel fut donc le premier maître à danser ? Un dieu, supposent-ils, ou bien un prêtre instruit par le dieu. Mais le Sociologue, ici, fait briller ses lunettes : « L'homme, dit-il, est un dieu pour l'homme ; mais il faut saisir le moment de l'adoration, qui est le moment de l'imitation. L'homme seul est longtemps inerte, par la fatigue, ensuite convulsionnaire, par l'ennui. Et il se peut aussi qu'une assemblée soit convulsionnaire, ce qui fait un autre culte et un autre dieu. Mais il se peut aussi que le semblable voie ses mouvements dans le semblable comme dans un miroir, et imite celui qui l'imite, d'où chacun d'eux vient aux mouvements qui étonnent le moins, qui sont naturellement attendus, qui suivent le mieux ; c'est là que conduit nécessairement cette attention partagée entre soi et l'autre, et cette réponse continuelle de l'un à l'autre qui est le plus ancien langage ».

« Laissez-moi deviner un peu, dis-je au Sociologue. La vue est encore trompeuse ici, puisque mes mouvements font encore danser l'image de l'autre. Et je vois naître, par l'échange des signes, la Danse aux yeux baissés, qui enchaîne par la main la troupe des danseurs. Par la main directement est connue la préparation musculaire, en ses moindres annonces ; ainsi la loi commune délivre encore mieux chacun des danseurs. Sous une halle bretonne je vis un jour les tours et replis de cette danse aux yeux baissés ; la sérénité revenant sur ces visages les rendait tous beaux de la même manière et ressemblants, comme ces personnages des frises ; et ce miraculeux effet de la danse est la plus ancienne sculpture ; car il est dans l'ordre que le corps humain se compose d'abord lui-même, et soit la première œuvre. Le premier sérieux, en cet animal agité, exista donc par la danse ; aussi la première adoration, et la première reconnaissance ; peut-être aussi, par l'ordre réalisé et contemplé, la première pensée digne de ce nom. Apollon ainsi parut en chaque homme, et Vénus en chaque femme, conduisant, comme dit le poète, le chœur des Grâces décentes. Jugez d'après cela de nos premiers sujets, qui ont rompu la frise. Trop seuls ».

30 décembre 1921 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXX)

280

Il est triste de penser que la haine de l'étranger n'est peut-être qu'une politesse, et comme une concession de chacun à tous, de façon que nul ne l'éprouve et que presque tous l'expriment. Ceux qui poursuivent le « Désarmement[[430]](#footnote-431) des cœurs » devraient considérer le problème sous cet aspect. Car la politesse n'est pas une chose de peu, et l'expression n'est pas une chose de peu. Les signes sont directement l'objet de la vénération universelle, comme l'histoire des Religions le fait assez comprendre ; et le scandale, qui naît du désordre dans les signes, peut bien, par une réaction du dehors sur le dedans, éveiller des émotions violentes absolument spontanées, qui ne correspondent pourtant à aucun sentiment sincère.

Dans les temps qui ont suivi la guerre, j'ai observé plus d'une fois que des propos raisonnables concernant les conditions de la paix, pouvaient être essayés dans un petit cercle, mais nullement dans un grand. Le même homme, dans le grand cercle, recevant pour ainsi dire à la surface de son corps l'étonnement d'un grand nombre d'assistants, était aisément jeté hors de la raison impartiale, et déclamait de nouveau pour rétablir l'accord de société, ne se souciant plus d'accorder les signes à son sentiment véritable, mais plutôt d'accorder des signes avec des signes, à la manière d'un musicien d'orchestre. Et je reconnais que ce retour au commun langage lui donnait aussitôt un bonheur plein, et, par ce chemin, une sorte de certitude née de l'assurance.

C'est pourquoi il fallait, et il faut encore, traiter de la paix dans une conversation intime, où un troisième personnage, dès qu'il joue le rôle d'assistant, est déjà de trop. La société pour la paix risque ainsi de se former sur le modèle des sociétés secrètes, où les réunions étaient presque toujours de deux hommes seulement. Cette préparation est tout à fait nécessaire. La force de l'adversaire est en ceci qu'il vous défie toujours d'avouer publiquement une opinion résolument pacifique ; et ils vont jusqu'à dire que la pensée de l'homme isolé, et non tenu par l'assemblée, ne compte pas. Et il est clair que si l'on réunit un grand nombre d'hommes, sans choisir, un discours sincère y fera désordre et scandale, parce que la raison divise d'abord, en brouillant les signes. Au contraire[[431]](#footnote-432), le discours tragique, conforme aux signes habituels, atteindra aussitôt, par l'écho unanime, une autre espèce de sincérité dont témoignera une émotion sans mesure, et même, par souvenir, le courage. En sorte que ce n'est pas encore une bonne règle, si l'on veut connaitre la vraie pensée d'un homme, d'observer ses actions.

31 décembre 1921 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°40, 7 janvier 1922 (CCLXXXI)

1942 VE XVIII, « Pièges de la politesse »

# Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922

281

Astronomiquement, il vaudrait mieux placer le commencement de l'année à l'équinoxe du printemps. C'est le moment où le soleil, remontant de jour en jour, passe par sa hauteur moyenne au-dessus de l'horizon, et décrit à peu près l’équateur dans le ciel, depuis son lever jusqu'à son coucher. Ce moment est très facile à observer avec précision parce que le soleil s'élève franchement d'un jour à l'autre. Et si vous avez dans votre jardin une sphère armillaire, dont l'axe s'incline vers la polaire, et dans laquelle un cercle de bronze incliné du midi au nord représente l'équateur, le jour de l'équinoxe sera le jour où le soleil n'éclaire pas le bord intérieur de ce cercle. Au contraire, dans les solstices, le soleil se tient quelques jours comme immobile ; au solstice d'hiver, comme on a vu ces temps-ci, il se traîne au-dessus de l'horizon méridional comme s'il ne se décidait pas à remonter ; aussi voyons-nous que Noël est un peu après le solstice, et notre premier Janvier[[432]](#footnote-433) encore une semaine plus tard, quand il est clair que le soleil remonte. Cette aurore de l'année est moins nettement marquée que l'aurore du jour.

Les peuples devaient néanmoins préférer le premier Janvier du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, qui est comme le premier Janvier des astronomes. Car c'est au solstice d'hiver que réellement nous sommes invités par le soleil à recommencer une nouvelle suite de travaux. Janvier, c'est le retour de la lumière et l'annonce du printemps. Les jours ont une clarté matinale ; les arbres dénudés font des ombres nettes. Ce n'est plus le temps de regretter les ombrages en regardant tomber les feuilles de l'an passé. Chaque jour est meilleur que le jour qui précède ; c’est le temps d' espérer.

Comme Janvier est un commencement, au rebours Décembre est réellement une fin et un soir. Les débris de l'année couvrent la terre ; la pensée revient sur ce qui fut fait ; c'est le temps du recueillement et du souvenir. Aussi voyons-nous que la fête des morts s’est posée par là, au commencement des journées crépusculaires. Au soir la pensée revient sur les travaux du jour ; la fatigue, sensible dans tous les membres, témoigne de tous les mouvements que l'on a faits, et en quelque façon les conserve. Au contraire le sommeil, en nous reposant et nettoyant, nous rend[[433]](#footnote-434) oublieux et neufs ; cette jeunesse est celle de l'aurore. De même l'année qui finit, par ses feuillages fanés, réveille les pensées estivales ; le passé est écrit partout. En ces temps est née la formule Homérique : « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres ». L'automne est pensif. L'hiver est piquant, actif, et jeune comme le matin ; c’est la première des saisons et non la dernière ; sur quoi l'imagination se laisse tromper, et le corps ferait marmotte au coin du feu. Mais la pensée en vigie nous réveille avant le jour, par les souhaits et les fanfares.

1er janvier 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXII)

1942 VE XIX, « Le premier janvier »

282

L'enfant s'éveille à penser dans un monde féérique. Non que tout y soit facile ; tout y est difficile au contraire ; mais la difficulté n'y est pas écrite en kilomètres, car le moindre succès dépend d'abord d'un certain nombre de vieilles sorcières et d'enchanteurs barbus, qui arrêtent les explorations par un non tout sec ; il faut même dire que l'enfant doit garder assez longtemps le souvenir de ses premiers voyages, où il est porté sans avoir à faire effort. De toute façon il ne lui est pas moins difficile de se transporter dans le jardin d'un voisin que de toucher la lune. D'où cet esprit des Contes[[434]](#footnote-435), qui méprise les distances et les obstacles matériels, mais aperçoit toujours, en travers du moindre désir, un enchanteur qui dit non. Aussi, quand quelque fée plus puissante a dit oui, il n'y a plus de problème, et la distance entre le désir et l'objet est franchie n'importe comment. Image fidèle de ce monde humain où l'enfant doit vivre d'abord, porté et réchauffé dans le vivant tissu, de sa mère, de sa nourrice et des puissances limitrophes. Le monde est composé de provinces en chacune desquelles quelqu'un règne ; cuisinière, jardinier, portier, voisine sont des sorciers et sorcières dont les attributions sont réglées. Ainsi nos souvenirs les plus anciens sont organisés mythologiquement ; c'est pourquoi les contes n'ont point vieilli ; l’enfance de l'individu est comme l’enfance de l’espèce.

La maturité veut un long détour, et une solitude de l'observateur parmi les choses. D'où l'on découvre d'abord que les choses ont leur manière de résister, qui est sans pensée ni intention aucune ; et qu'elles ne cèdent point du tout à la prière ni au désir, mais seulement au travail. Alors se montre une autre liberté qui n'est point courtisane, qui ne vit point de plaire. Alors le regard observateur juge les grands Enchanteurs comme des choses parmi les choses, des choses qui parlent ; cet œil sec cherche des chemins parmi les hommes comme il fait dans le fourré ou dans les roches montagneuses. L'indulgence et le savoir-vivre suivent le savoir. Mais que d'hommes vivent selon les Contes, toujours en prière et flatterie, toujours cherchant Enchanteur contre Sorcière, et bonne Fée contre mauvaise ! Que d'hommes qui creusent pour plaire, et non pour faire le trou ! Tous plus ou moins enfants malgré les années, plus ou moins soumis à cette autre nécessité ; car un esprit clairvoyant rompt l'enchantement de la haine ; mais les bonnes fées et les bons enchanteurs sont plus difficiles à vaincre. Forêt aux branches sensibles et saignantes, comme dans le Tasse. C'est pourquoi tout âge se prête aux contes, y retrouvant les stratagèmes du cœur. Qui donc n'a point frotté la lampe d'Aladin ?

2 janvier 1922 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXIII)

1927 EH1 (13), « L’esprit des contes »

1938 EH2, XVIII, « L’esprit des contes »

283

Comte donnait comme un axiome que le pouvoir appartient aux Forts ; et il annonçait comme Forts, pour ce siècle-ci, les banquiers et les capitaines d'industrie. Il ne se trompait guère, puisque la force militaire elle-même se trouve subordonnée à la richesse, au laboratoire, à l'usine. Et nous voyons présentement que la politique se soumet aux nécessités économiques, et se borne à suivre, en quelque sorte, les fabricants et les banquiers dans leur marche conquérante. Par exemple nos pouvoirs politiques trouvent les armées commerçantes établies en Extrême-Orient, et se bornent à les seconder. Mais, en même temps, nos ministres et la Chambre avec eux jouent, il me semble, le rôle de l'arbitre, et non sans un immense pouvoir, puisqu'ils disposent des deniers publics et du crédit qui y est joint. Ce que je veux remarquer à ce sujet, c'est que ces pouvoirs proprement politiques font naturellement effort pour se séparer des pouvoirs industriels et financiers. Certainement cet effort[[435]](#footnote-436) est soutenu par l'opinion. Un chef du gouvernement ne tiendrait pas une heure s'il était lié à quelque banque ou à quelque entreprise par ses intérêts privés. Bien loin que l'électeur soit disposé à choisir, pour diriger les affaires publiques, justement les grands Banquiers et les grands Usiniers, tout au contraire, il refuse à l'élu le droit de gérer en même temps ses propres affaires et les nôtres. Entendons-le bien ; il ne s'agit pas de vouloir qu'un député ou un ministre n'ait pas d'autres ressources que son traitement ; mais l'Opinion ne veut pas voir réunis dans les mêmes mains le pouvoir politique, qui est d'administration et de police, et cet autre pouvoir qui, par les grandes Sociétés de crédit et de fabrication, règne sur un monde d'employés et d'ouvriers, de coopérateurs et de consommateurs. Et l'idéal serait que des députés et des ministres pauvres et incorruptibles jugent, conseillent et au besoin redressent au nom du peuple les Grands Seigneurs du trafic C'est l'idéal Radical ; on peut en rire ; mais l'électeur n'y est pas moins attaché aujourd'hui qu'hier. Combes, tribun du peuple, pauvre et redouté, reste le modèle de ces chefs que les puissants méprisent, mais qu'ils devront supporter, si l’électeur tient ferme.

Un précieux ami à moi, qui connaît profondément l'histoire politique, me disait il y a quelque temps : « Garde-toi de vouloir retrouver le Pouvoir Spirituel en Combes. Combes a triomphé des autres puissances parce qu'il était lui-même puissance, nommant généraux, diplomates et tout ». J'examine. Il me semble que notre pays s'organise, malgré les coups du sort, selon un plan encore indistinct, mais qui est étranger aux conceptions politiques jusqu'ici connues. La guerre n'y a rien fait, ni rien changé de positif ; tout recommence, comme on peut voir. Et, dans le fait, ce pouvoir politique séparé des pouvoirs réels, et que le peuple soutiendra s'il le veut, c'est bien le Pouvoir Spirituel. Non point tel que Comte le concevait, agissant par le jugement seul, sans aucune sanction de force ; mais c'est un pouvoir de protection, un pouvoir modérateur et arbitre, dressé contre tous les pouvoirs ; fort non point pour entreprendre, mais pour empêcher, comme l'agent aux voitures, qui n'a point de voiture. Et le commun bon sens décide que ce genre de pouvoir doit être séparé de l'autre, et que ce n'est point à la plus puissante compagnie de voitures qu'il appartient de faire la police du carrefour.

3 janvier 1922 (LP,EDR )

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXIV)

1925 EDR 123, « L’Arbitre »

284

Parmi ceux qui travailleront à réformer l'enseignement public, je ne vois personne, il me semble, qui pense selon l'égalité démocratique. Descartes, Prince de l'Entendement, a écrit que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ; ce puissant esprit ne voulait point voir de différence entre les hommes, si ce n'est pour la facilité de mémoire et les gentillesses extérieures ; mais[[436]](#footnote-437) j'ai remarqué plus d'une fois que cette pensée n'est point comprise. Dès qu'un homme l'emporte par ce qu'il a lu ou retenu, ou par l'art d'écrire ou de parler, il prend ses distances, s'installe dans l'élite dirigeante, et cherche des seconds et successeurs parmi les brillants élèves qui lui ressemblent. Au sujet de la masse, nulle autre pensée que de lui bien apprendre un métier ; la masse est utilisable et gouvernable, plus ou moins, selon la prévoyance du législateur. Mais que tous puissent avoir part, et doivent avoir part, à la vraie science et à la vraie culture, c'est une idée qui ne se montre point. Un haut personnage disait récemment qu'il importe de ne laisser sans doctrine aucun de ceux, fût-il berger, qui sont capables de tenir leur place dans les rangs de l'élite dirigeante. Voilà leur Démocratie. Un esprit lent et engourdi, sans facilité et sans grâce, est marqué d'esclavage ; le savoir technique, qui est de l'œil et de la main, est assez bon pour lui. Utile instrument dans la main du chef.

Le monde antique instruisait ses esclaves, si on l'entend ainsi ; il est hors de doute que le petit animal à forme humaine qui montrait quelque aptitude à la cuisine ou au jeu de la flûte était mis à l'école près des habiles ; s'il aimait la lecture, l'écriture et la grammaire, il n'en avait que plus de prix. S'il s'élevait jusqu'à l'intrigue politique, il pouvait être affranchi, et avoir part aux grandes affaires. Cette loi de sélection joue encore parmi nous ; et j'ai connu plus d'un esclave bien doué qui s'approche maintenant de l'Académie. Il y a un beau livre à écrire sur nos Affranchis, joueurs de flûte ou grammairiens, attentifs à plaire.

Il est vrai pourtant que l'école moderne a commencé seulement avec le catéchisme, quand le prêtre eut le devoir d'enseigner au plus endormi et au plus arriéré justement ce qu'il savait de plus beau. Nous développons cette grande idée ; mais il s'en faut qu'elle soit assez en faveur et en lumière. Toujours instruire les plus aptes ; toujours faire une exacte revue des petits sauvages, afin d'y trouver des polytechniciens ; les autres seront instruits par procuration, retrouvant en leurs maîtres leurs égaux d'hier, et assez contents ; car de quoi se plaindraient-ils ? Il suffit qu'on n'ait point laissé un seul génie à garder les moutons. Or ce facile problème est résolu, comme il fut toujours. Mais l'autre est à peine touché, qui est d'éveiller tout esprit le plus qu'on peut, par les plus hautes et les plus précieuses connaissances, et de donner plus de soins à l'esprit le plus lent ; enfin de régler l'enseignement non sur les mieux doués, mais sur les moins doués. Et c’est pourtant ce qui importe, car[[437]](#footnote-438) le vrai progrès n'est pas en l'esprit d’un Thalès, mais en l'esprit de sa servante.

4 janvier 1922 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXV)

1924 *PSC* XXI, « De l’égalité »

1925 EDR 143, « Le Catéchisme »

285

Un ami me disait, en me montrant la couverture de *Mars* : « Il faut obéir aux lois même injustes. Et les lois ont prévu et punissent le refus. Que faire donc contre la guerre ? » À quoi je réponds que j'ai fait la guerre, et que je ferais encore la guerre selon mes forces, si l'occasion revenait. En cette résolution je trouve, à l'égard de la guerre, une liberté d’esprit entière, sans aucun respect pour ceux qui la conduisent ni pour ceux qui la préparent. Et je suis assuré que la principale cause des guerres est cette piété que l'on voit partout, à l'égard de ces sauvages cérémonies.

Mes amis, vous êtes trop loin de la chose ; vous pensez trop loin de la chose. Souvenez-vous. Retrouvez dans votre oreille le chevrotement de la voix, l'émotion sans mesure qui passait de l'orateur à l'auditoire, dès que l'on en venait à évoquer la nation en armes et les drapeaux déployés. À dire vrai les hommes politiques, les conférenciers, les discoureurs ne connaissaient[[438]](#footnote-439) point d’autre moyen de se faire applaudir. Ils en arrivaient toujours là. Et même dans les conversations privées, les Importants en arrivaient toujours là, forçant la voix et faisant parade de résolution, d’amour et de fureur mêlées, comme si la retenue du corps et les précieuses habitudes de la pudeur étaient en quelque façon sacrilèges dès que l'on pensait au Grand Devoir. En quoi il y avait certainement le bonheur d'être sublime à coup sûr, et un peu de peur aussi, je pense.

J'ai souvent conté comment, au temps où j'étudiais, je fus réellement honteux d'entendre dans un cours de Sorbonne, et au sujet de Kant, éminent citoyen de ce monde terrestre, une déclamation théâtrale où la guerre passée et la guerre à venir paraissaient ensemble. La voix, jusque-là habilement ménagée, s'élevait au ton de la tragédie. L'applaudissement suivit. Je méprisai ; mais pouvais-je siffler ? On m'aurait très mal compris. Il me fallait un long discours, et difficile, pour expliquer le sifflet. Je vis que les déclamateurs avaient partie gagnée.

La situation est meilleure maintenant, pour moi-même et pour beaucoup. La Chose s'est montrée. Nous voilà instruits par une rude expérience, et forts de ce que nous avons fait, ce qui met les déclamateurs à leur juste place. Déclamateurs qui sont.calomniateurs aussi. Ces héros de l'arrière nous ont fait la partie belle. J'ai su que le plus connu d'eux tous, et qui a bravé le ridicule, fut accueilli froidement dans une cérémonie de cette même Sorbonne, lorsqu'il osa vouloir exclure de l'humanité des hommes qui furent patients, audacieux et disciplinés non moins que nous-mêmes. Le public était un bon public pourtant, au sens où l'entendent nos discoureurs ; mais ce genre de discours ne sonne plus bien. Un combattant de l'armée ennemie, avec ses durs services et son visage marqué par l'épreuve, est plus près de l'honneur vrai que les purs rhéteurs de chez nous ; tout le monde le sent. C'est donc le temps, pour tous ceux qui ont parole ou plume, et qui n'ont point voulu déraisonner, de contrarier les prêcheurs de guerre, petits et grands, sans égard ni respect d'aucune sorte. En bref je dirais qu'il faut ramener à l'honneur et à la pudeur ceux qui, par l'âge ou par l'état, se battent par procuration. Ce ne sera pas peu ; et pour mon compte je crois que c'est ce qui importe le plus, si l'on veut préparer la paix.

5 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXVI)

1939 SM1, LII, « Contre l’éloquence et contre le respect »

286

La politesse s'apprend comme la danse. Celui qui ne sait pas danser croit que le difficile est de connaître les règles de la danse, et d'y conformer ses mouvements ; mais ce n'est que l'extérieur de la chose ; il faut arriver à danser sans raideur, sans trouble, et par conséquent sans peur. De même c'est peu de chose de connaître les règles de la politesse ; et même si on s'y conforme, on ne se trouve encore qu'au seuil de la politesse. Il faut que les mouvements soient précis, souples, sans raideur ni tremblement ; car le moindre tremblement se communique. Et qu'est-ce qu'une politesse qui inquiète ?

J'ai remarqué souvent un son de voix qui est par lui-même impoli ; un maître de chant dirait que la gorge est serrée et que les épaules ne sont pas assez assouplies. La démarche même des épaules rend impoli un acte poli. Trop de passion ; assurance cherchée ; force rassemblée. Les maîtres d'armes disent toujours : « Trop de force » ; et l'escrime est une sorte de politesse, qui conduit aisément à toute la politesse. Tout ce qui sent le brutal et l'emporté est impoli ; les signes suffisent ; la menace suffit. On pourrait dire que l'impolitesse est toujours une sorte de menace. La grâce féminine se replie alors, et cherche protection. Un homme qui tremble, par sa force mal disciplinée, que dira-t-il s'il s'anime et s'emporte ? C'est pourquoi il ne faut point parler fort. Qui voyait Jaurès dans un salon voyait un homme peu soucieux de l'opinion et des usages, et souvent mal cravaté ; mais la voix était toute une politesse, par une douceur chantante où l'oreille ne découvrait aucune force ; chose miraculeuse, car chacun avait souvenir de cette dialectique métallique et de ce rugissement, voix du peuple lion. La force n'est pas contraire à la politesse ; elle l'orne ; c'est puissance sur puissance.

Un homme impoli est encore impoli quand il est seul ; trop de force dans le moindre mouvement. On sent la passion nouée et cette peur de soi qui est[[439]](#footnote-440) timidité. Je me souviens d'avoir entendu un homme timide qui discutait publiquement de grammaire ; son accent était celui de la haine la plus vive. Et, comme les passions se gagnent bien plus vite que les maladies, je ne m'étonne jamais de trouver de la fureur dans les opinions les plus innocentes ; ce n'est souvent qu'une sorte de terreur, qui s'accroît par le son même de la voix, et par de vains efforts contre soi-même. Et il se peut que le fanatisme soit d'abord impolitesse ; car ce que l'on exprime, même sans le vouloir, il faut bien qu'à la fin on le ressente. **[**Ainsi le fanatisme serait un fruit de timidité ; une peur de ne pas bien soutenir ce que l’on croit ; enfin, comme la peur n’est guère supportée, une fureur contre soi et contre tous, qui communique une force redoutable aux opinions les plus incertaines. Observez les timides, et comment ils prennent parti, vous connaîtrez que la convulsion est une étrange méthode de penser**][[440]](#footnote-441).** Par ce détour on comprend comment une tasse de thé tenue à la main civilise un homme. Le maître d'armes jugeait d'un tireur à la manière de faire tourner une cuiller dans une tasse de café, sans faire un mouvement de trop.

6 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXVII)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXXII, « La Politesse »)

287

Au sujet des peines, je lisais hier, et non pour la première fois que l'emprisonnement perpétuel est plus douloureux que la mort. Plus douloureux, oui, dans le fait, mais non pour l'imagination. Et si l'on se propose d'effrayer, comme on le dit, il importe beaucoup de comprendre que l'emprisonnement perpétuel ne peut effrayer personne ; en perspective c'est l'impunité, ou presque. Que ce soit, dans le fait, un supplice plus fort que toute patience, je l'admets parce qu'on le dit, d'après des expériences concordantes ; mais ce supplice qui n'est rien, ne donne non plus aucun aliment à l'imagination. Personne ne redoute une journée de cellule ; personne n'imagine la seconde journée, ni la centième journée, comme différente de la première. On me dit que le prisonnier devient fou ; je le crois ; mais comment cela se fait, je ne puis point du tout le comprendre. Au contraire la marche à l'échafaud fut le thème de mes rêves les plus sinistres, et plus d'une fois ; ce supplice ne dure que peu de temps, mais il peut être imaginé.

C'est encore peu ; c'est encore très peu. La peur ne se dose pas comme un remède. Il y a des moments où le plus déterminé des hommes, et le moins sensible, aura peur d'une ombre. Il y a d'autres moments où le risque le plus clair sera considéré d'un œil sec, et sans le moindre tremblement. Les soldats, ceux qui ont fait la guerre, savent ces choses-là. Le danger immédiat, avec sa bruyante éloquence et ses preuves sanglantes, donne des transes à tout homme. Le même danger, mais seulement possible, ne le détourne pas de jouer aux cartes. En revanche une panique, sans aucune cause réelle, entraînera l'homme le plus ferme, ou tout au moins l'ébranlera. Ayant connu et pesé les principaux effets de la peur, je me permets de rire de cette idée qu'un homme qui prend sur lui de forcer une porte derrière laquelle quelqu'un est endormi, puisse changer ses actions par l'idée de la guillotine lointaine et seulement possible.

Pour se faire peur de la cérémonie matinale, il faut s'y appliquer, et n'avoir rien d'autre à considérer. Mais le bandit considère le bruit que peut faire une fausse clef, le combat possible, et le coup de feu qu'il aura tout à l'heure à braver. Simples possibles, mais tout proches, et auxquels il ne peut pas ne pas penser, et qui pourtant ne le détournent point.

Sans doute jugerait-on mieux des peines en considérant une sorte de sécurité qu'elles donnent aux gens paisibles. Ici l’imagination travaille, donnant corps au moindre bruit d'après le crime le plus récent ou le plus célèbre. Cette peur est sans fondement réel ; le risque de périr par nocturne agression est très faible ; nous acceptons d'autres risques ; mais la peur est très réelle. Et encore plus par les récits. Il se fait alors une sorte de panique, qui reprend l'individu dans la solitude. Contre quoi l'imagination cherche réconfort, et le trouve dans cette grande peur qu'elle suppose dans les bandits. Et comme nul n'imagine d'autre peur que celle qu'il éprouve, disons que l'échafaud a pour fin de faire bien peur aux honnêtes gens.

7 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°41, 14 janvier 1922 (CCLXXXVIII)

# Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922

288

Il est agréable de penser que Molière est[[441]](#footnote-442) célébré par tous, sans aucune hypocrisie. Ce puissant génie n'a nullement besoin de spectateurs jeunes, naïfs et purs ; mais n'importe quel homme, comédien de politesse, ou de littérature, ou de politique, le Grand Comique[[442]](#footnote-443) le fait jeune, naïf et pur. L'homme est saisi alors par son dedans, que l'on nomme esprit. Remarquez que la satire est toujours faible, parce qu'elle offre à votre jugement un homme que vous ne pouvez juger ; il faut être injuste volontairement, si l'on veut rire ; et ce qui est ridicule pour l'un est sublime pour l'autre selon ce qu'il suppose ; enfin la Comédie Moyenne ne nous propose que des apparences. Mais le Grand Comique nous invite à mimer nous-mêmes, et de notre propre fond, le ridicule qu'il met sur la scène ; ainsi le ridicule se trouve transporté dans nos plus intimes pensées, sans aucun vêtement d'apparence. Ce barbouillage nous avertit fortement. Ce n'est point ton semblable, cet Avare qui dit son secret, car de ton semblable tu ne connais jamais que le dehors ; toutefois[[443]](#footnote-444) ce qui est mis sur cette scène, c'est ce que chaque homme connaît de lui-même. Chacun est Harpagon ; chacun a pensé le « Sans dot », mais personne ne l'a jamais dit.

Tout médecin est un médecin de Molière ; cependant[[444]](#footnote-445) personne n'en sait rien ; c'est le médecin lui-même qui le sait ; c'est lui qui mime cette importance, et qui s'y reconnaît comme par un toucher intime. Et dans le moment même l'attitude bouffonne se traduit en discours concordants : « Savez-vous le latin » ? « Nous avons changé tout cela ». « Voilà pourquoi votre fille est muette ». Nul ne résiste alors ; nul ne garde ce vêtement de gestes sots ; toute[[445]](#footnote-446) la nature humaine se reprend et se secoue ; le rire jeune s'élève.

Qui n'a jamais été ridicule ne sait point rire. Au reste[[446]](#footnote-447) un tel homme n'est pas né. Si l'avarice était une sorte de maladie rare, qui donc en rirait ? Et si l'on me fait un portrait d'Avare[[447]](#footnote-448), d'après l'anecdote, j'éprouverai le faible plaisir de mépriser. Mais chacun est avare, de vraie avarice, et jaloux, de ridicule jalousie ; chacun est Purgon et Jourdain en importance, cent fois par jour ; tout cela composé et masqué. Cet homme convenable mire ses faibles discours dans les faibles réponses de son vis-à-vis. L'ennui étale son mauvais style, et bâille. Au contraire[[448]](#footnote-449) le beau style de Molière nous fait voir notre vraie image ; la sottise éclate ; l'esthétique produit son « tarte à la crème », et le cœur passe à droite par l'avénement d'un maître nouveau. Sottise sans mélange, qui n'est plus sottise. Sottise qui ne déshonore plus l'esprit. Sottise qui ne peut prétendre. Extérieure. Ce jugement par le rire marque le plus haut pouvoir de l'Esprit. Ce beau mot d'esprit, en tous ses sens, nous invite à louer Molière encore mieux que nous n'aurions voulu, et juste autant qu'il faut.

8 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCLXXXIX)

1934 LIT 48

289

« J'irai[[449]](#footnote-450) à la conférence remplir mes devoirs de bon Européen ». C'est M. Ribot qui parle, et devant notre Sénat. Cette manière de dire est digne de remarque[[450]](#footnote-451). L'homme est profondément cultivé et éloigné de tout fanatisme, autant qu'on peut savoir ; mais il a toujours fait voir de la prudence et même de la crainte à l'égard du sentiment public ; ce pilote connaît la risée, le courant et les mauvais passages. Il faut donc conclure, comme je l'avais déjà supposé, que l'opinion chez nous s'est délivrée en silence, comme un prisonnier qui défait un nœud après l'autre, sans faire de mouvements inutiles, et qui, tous liens[[451]](#footnote-452) rompus, se montre encore lié par précaution.

Occasion d'observer ou de deviner comment l'opinion agit sur les pouvoirs. Car cette Chambre promettait d'abord une sorte de dictature ; l'esprit de guerre réglait encore la paix. Dans le fait tout ce qui montrait quelques restes de fanatisme fut écarté des affaires. Les hommes d'Académie n'ont pas encore compris ce prompt revirement ; cette guerre, croyaient-ils, avait fait miracle ; le vieil esprit radical était mort ; les plus illustres radicaux menaient les funérailles. Mais non. La guerre tue, mutile, ruine ; c'est tout ce qu'elle peut faire. Elle ne change point l'esprit ; elle ne le touche point ; elle y est tellement étrangère ; elle est tellement extérieure et sans pensée aucune. Beaucoup ont craint des opinions extrêmes, ou bien les ont espérées ; mais je ne crois point à un changement réel de ce côté-là, ni de l'autre. Si vous en doutez, lisez le débat concernant l'expédition de Syrie ; vous y entendrez les mêmes fanatiques ; ils invectivent comme au temps de l'affaire Dreyfus, et presque dans les mêmes termes ; ils sont peu nombreux, et ne trouvent point d'écho.

J'ai toujours craint le scrutin de liste et la Représentation Proportionnelle ; j'y apercevais une mystification politique. Les pouvoirs une fois assurés par un compte exact des suffrages, l'élite devait poursuivre sur les élus son travail de séduction et d'encerclement. Tout se traduisant par des opinions et des formules collectives, la vraie opinion, l'opinion commune et solitaire, risquait d'être enfin méprisée ; les groupes politiques prenaient le pouvoir et expliquaient au peuple ce que le peuple devait penser ; opération en vérité magique et qui réussit souvent ; car l'opinion individuelle est naturellement timide, lente à s'exprimer, prompte à se taire devant un accord d'apparence presque unanime. Mais je crois pouvoir dire que l’opinion, en notre pays, vaincra ce système politique, le plus rusé qui soit, par une obstination étonnante. Ainsi dans le temps même où il est évident que partout les hommes d'affaires se haussent à la politique, nous en sommes encore et toujours à vouloir séparer la Politique et la Finance, et à honorer quelque chef pauvre qui ne fait partie d'aucun conseil d'administration. Ce chef, la situation nous le refuse encore, et les grands Politiques se moquent ; mais il faudra pourtant bien que le veston râpé du Radical soit finalement le maître ; maître détesté et méprisé, si l'on en croit l'élite académique et l'élite ploutocratique, mais enfin le maître, ou pour mieux dire l'invincible Arbitre, avec son bâton blanc dans sa giberne, mal payé et imperturbable.

9 janvier 1922 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXC)

1925 EDR 111, « Le Maître »

1926 CCP VI, 5, « L’opinion vaincra les partis »

290

Je lisais un récit des massacres de Turquie, œuvre[[452]](#footnote-453) des Grecs, justement après avoir lu des récits sur les Vandales, les Goths, les Huns ; ce sont les mêmes supplices ; il n'y aurait donc rien de changé sur cette planète. Le fait est que la structure du corps humain, qui explique assez colère, vengeance et cruauté, n'a point changé, autant qu'on peut savoir. Cet animal, si puissant entre les autres par l'esprit, est aussi de tous les animaux le plus redoutable, par la peur, qui le dégrade à ses yeux, et dont il se venge comme il peut. C'est pourquoi je dirai toujours, au nom de la prudence : « Ne faites pas peur à l'homme ». Il n'est pas rare que la vertu qui surmonte la peur rende impossible cette autre vertu qui surmonte la colère. Je me sens, pour ma part, très capable de punir trop sévèrement celui qui parviendrait à me faire peur sans être capable de me vaincre ; et pourtant je ne me crois point méchant du tout. Que serait-ce si j'étais foule ? La civilisation, donc, me semble difficile à sauver, et sera toujours telle. Voilà le côté noir.

Je crois que l'on prendrait espérance et même assurance, si l'on posait le problème par les vrais termes, c'est-à-dire d'après la structure du corps humain seulement, sans y mêler ces fantômes métaphysiques qui sont Barbarie, Férocité, Haine de races. Il n'y a jamais rien de tout cela en aucun homme, dès qu'il est à son travail, sans craindre misère, ni injustice, ni aucun ennemi. Sans violence aucune il vit, et sans violence il vivra tant que l'aiguillon extérieur ne viendra point le piquer. Et dire qu'il y a en lui un besoin de sang et de massacre qui dort, et qui doit s'éveiller un jour ou l'autre, c'est vouloir loger dans sa nature ce qui, au contraire, est tout à fait extérieur. Je suis donc bien loin de penser que c'est la barbarie subsistante qui est cause des guerres ; je crois, au contraire, que c'est la guerre, la menace de guerre, le souvenir des guerres qui font paraître dans ce corps humain, toujours le même, une barbarie toujours neuve, et toujours la même, tout à fait comme vous êtes assuré de faire sauter une chaudière si vous continuez à chauffer en chargeant toujours la soupape. Ainsi je suis bien éloigné de méconnaître la nécessité ; bien mieux c'est la nécessité que j'invoque contre la fatalité. Car si vous dites que l'homme est ainsi fait qu'il sera toujours féroce par un instinct de nature, alors je ne vois point de remède. Au contraire si vous vous appliquez à penser que toute la férocité possible se fera voir dans l'homme le plus doux, mais seulement si de certaines circonstances, inhumaines, sont données, alors naît l'espoir et même l'assurance d'écarter de nous ces malheurs humains, par quelque changement des circonstances ; et l'expérience des machines fait voir que souvent un petit changement préserve d’une catastrophe.

10 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXCI)

1939 SM1, LIII, « Barbarie extérieure »

291

Que des avions arrivent bientôt à franchir mille kilomètres en une heure, cela ne m'étonnerait point. Le progrès mécanique a ceci de remarquable qu'il n'offre rien de neuf à l'esprit. C'est le préhistorique moulin à vent, sous le nom d'hélice, qui emporte les navigateurs de l'air. Et, depuis que la poudre est inventée, ce n'est pas d'hier, je ne vois point de limite à la puissance du moteur à feu. L'avion de demain sera à l'avion d'aujourd'hui comme la grosse Bertha fut à notre canon long de cent cinquante-cinq, qui lançait péniblement l'obus à dix-sept kilomètres. Les canons de Napoléon premier ne portaient pas à mille mètres ; mais c'était toujours la même machine. Une maison à deux étages annonçait la maison à vingt étages. Dès que quelque chose passait de l’inducteur immobile à l'induit tournant, sans aucun conducteur métallique, la télégraphie sans fil était trouvée. Au reste la télégraphie optique est aussi ancienne que le monde des hommes, et sans fil aussi ; seulement nous y sommes accoutumés ; et déjà l'on ne s'étonne plus que la tour Eiffel envoie l'heure de Paris aux navires de l'océan. Toutes ces merveilles, comme on veut dire, sont du même ordre que les faits les plus ordinaires et les plus anciennement connus ; ils n'en diffèrent que par la grandeur. Quand on me parle d'un progrès possible dans ce genre-là, comme d'expédier une photographie par le fil du télégraphe ou même sans fil, je réponds toujours : « Question d’argent ».

Ce qu'il y a de merveilleux en toutes ces choses, c'est que Léviathan, l'homme immense, formé de tous les hommes, tende son cou à ces coûteuses parures quand il est mal nourri et qu'il a froid aux pieds. Ces temps-ci, par l'effet d'une guerre catastrophique, laissent voir ce désordre aux yeux les plus myopes. C'est un fait que l'on va de Paris à Londres en avion, et que les régions dévastées ne sont pas remises en état. Preuve que nous commençons par les travaux inutiles. Car enfin, si nous les prenions au mot, tous les oisifs devraient se rendre à tour de rôle dans les pays ruinés par la guerre, et les hommes piocher, et les femmes bêcher ; mais tout au contraire, par l'auto et par l'avion, les oisifs consomment en essence des milliers de journées de travail, qui sont justement ce qui nous manque.

Contre quoi il me semble que la partie paysanne du Léviathan résiste assez bien, maintenant les hauts prix, et, toutes formes gardées, refusant l'impôt. C'est vouloir que tous les travaux soient subordonnés au travail qui nous nourrit tous. Mais le peuple ouvrier est naïf ; il court au salaire, sans distinguer entre les travaux. Il porte l'avion au bout de ses bras, et ne s'en doute point. Tout au contraire, le nez en l'air, et suivant le vol des oiseaux riches, il se dit que quelque jour les plus pauvres s'envoleront aussi, et que ces miracles finiront bien par lui donner logement, charbon et loisir, sans compter le pain. Mais les choses plus raisonnables que les hommes, a dit quelqu'un, feront sentir à tous l'insurmontable nécessité. Les avions ne voleront pas si vite tant que le paysan de l'Aisne vivra dans sa creute, comme au temps des haches de silex. ·

11 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXCII)

292

Que l'Allemagne paie en espèces ou en nature, elle finira toujours par payer en nature, c'est-à-dire en journées de travail. La monnaie qu'on recevra d'elle ne pourra servir à d'autres achats que si finalement elle peut être échangée contre du travail Allemand. Le paiement d'une énorme indemnité suppose donc une organisation de l'industrie allemande, de l'outillage allemand, du travail allemand. Que les produits allemands soient livrés directement chez nous ou qu'ils circulent dans le monde, cela suppose toujours un relèvement rapide et un accroissement redoutable de puissance. L'imagination a pu rêver que l'ennemi se ruinerait en payant, mais cette idée ne tient pas un seul moment devant le sévère examen de l'entendement. La monnaie d'un pays qui se ruine en payant est une monnaie dont personne ne veut ; car contre quoi l'échangerait-on finalement ?

Les deux manières de payer étant au fond équivalentes quant à l'effet total, il est clair que beaucoup préfèrent le paiement en espèces, si les espèces sont bonnes ; et il faut chercher pourquoi. On aperçoit une raison budgétaire, bien aisée à comprendre, mais encore abstraite. Si l'on emploie l'argent reçu à acheter dans d'autres pays des matières transformables ou des objets fabriqués, ce sera exactement comme si ces matières et ces objets nous arrivaient directement d'Allemagne. Mais on voit ici la différence. Jamais l'argent reçu ne sera employé uniquement à récupérer les choses utiles qui nous manquent ; mais une bonne partie de cet argent sera versée directement, soit à ceux qui ont subi des dommages, soit à ceux qui ont charge de diriger la reconstitution ; or tous gagneront ici quelque chose. D'après l'évaluation acceptée, il n'est point de propriétaire dans les régions envahies, qui n'ait des raisons de préférer l'argent à la chose. Surtout les comptables, inspecteurs et architectes seront royalement payés dans l'avenir, comme ils sont déjà. Enfin les employeurs d'hommes trouveront à ce travail des bénéfices plus sûrs qu'à n'importe quel autre, n'ayant à craindre aucune concurrence, ni, pour un bon nombre d'années, aucune diminution des besoins.

Supposons que les provinces dévastées soient soudainement remises en état par quelque coup de baguette magique. On peut admettre que les populations ruinées seraient heureuses ; mais on comprend aisément qu'il y a toute une population d'employés, petits et grands, sans compter les employeurs, dont les espoirs seraient anéantis. L'intermédiaire ne peut rien prélever sur les choses, du moment qu'elles ne sont pas vendues, mais données. Une pluie d'or n'enrichirait pas notre pays davantage, mais tous ceux qui organisent ou administrent y gagneraient beaucoup. Et ceux-là savent parler. D'où tant d'opinions de belle apparence.

12 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXCIII)

1926 CCP VII, 6, « La nature des réparations »

293

À peine avais-je lu dans les journaux ce changement soudain dans notre politique que j'allai consulter un augure. Je le trouvai en grande robe et en bonnet pointu, malgré l'heure matinale. « J'ai examiné d'abord, selon les règles de notre art, les entrailles de la victime. Chose remarquable, les conduits du foie étaient libres et le sang artériel était bien lavé ; je n'ai aperçu en aucun organe ces détritus boueux qui sont l'effet des passions, et qui en même temps exaspèrent les passions. Le grand changement, et imprévu pour beaucoup, qui retient aujourd'hui notre attention, n'est donc pas un effet de l'humeur, ni de la fatigue. Je dirais même, d'après des signes physiologiques concordants, que cette soudaine action fut voulue, délibérée et mesurée. C'est un coup de bonne escrime, sans rien de convulsif ; et la fatigue ne fut mimée que par un raffinement de politesse. Voilà ce que disent les entrailles, qui ne mentent jamais ».

« Partant de là, dis-je à l'augure, je dois interpréter cette démission comme un coup droit sur la préparation de l'adversaire ; ou bien plutôt comme une leste retraite du corps, qui fait que les pensées de l'adversaire, longtemps mûries, sont invitées à se développer dans le vide ; nous allons assister à quelque jeu désuni, d'autant que l'adversaire n'est pas né improvisateur ».

« Voilà, dit l'augure, un modèle de prédiction en galimatias. Mais permettez maintenant que je me débarrasse en même temps de mon bonnet, de ma robe, et de mon appareil métaphorique. La situation politique n'est nullement obscure ; je vois que les plus enragés considèrent l'accord avec l'Angleterre comme étant la condition de n'importe quelle démarche efficace, ou seulement possible. J'aperçois bien une autre politique, qui dispenserait de ces conditions-là, et qui serait une vraie paix conclue avec l'ennemi d'hier ; paix militaire et paix économique. Mais ce n'est toujours pas l'ancien Président qui peut songer à orienter ainsi nos affaires. Il doit donc continuer ce que l'autre a commencé ; reprendre des pensées et une méthode qu'il a lui-même abondamment et amèrement critiquées ; avouer donc ou laisser deviner à tous qu'une substitution de personnes était tout ce qu'il voulait ; affirmer une forte ambition en contraste avec une modestie bien jouée et probablement sincère. Et j'ajoute qu'il doit jouer ce jeu alors que le monde entier en attend un autre ; être soutenu enfin, à l'extérieur comme à l'intérieur, par ceux-là mêmes qu'il a combattus ; en revanche trouver ses meilleurs partisans d'abord étonnés, et bientôt inquiets. Il faudrait toutes les ressources de la rhétorique pour couvrir un changement si soudain. Je soupçonne que la souplesse manque ; il y a des natures raidies pour qui la constance est de nécessité, dans l'action comme dans l'expression. Je retrouverais ici encore quelque loi physiologique, et je ne me tromperais guère. Mais voilà bien assez d'aruspices pour aujourd'hui ».

13 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXCIV)

294

Je ne vois que Tacite qui ait su représenter les gestes publics en leur ambiguïté essentielle ; les autres, il me semble, se contentent d'une explication ou deux entre lesquelles ils essaient de choisir. Mais la nature humaine est telle que les raisons entre lesquelles on voudrait décider sont réelles ensemble ; car, par la structure du corps humain, il y a nécessairement de la menace dans la peur ; seulement cet exemple simple est trop abstrait ; le geste signifiera bien plus de deux choses.

On contera par le menu, dans les ambassades, le départ élégant et imprévu qui à la fois voulut rappeler aux agités le prix des convenances, aux collègues le devoir de fidélité, aux ambitieux les difficultés de l'heure. Tous méditent présentement sur cette dure leçon. Voilà donc trois explications pour un seul geste ; l'entendement abstrait se contenterait d'une seule. Mais Tacite, s'il revivait en notre temps, supposerait encore d'autres ruses. Il n'est pas besoin, je pense, d'un expert militaire pour comprendre en quels délais et dans quelles conditions les armées anglaises pourraient nous donner secours. Mais, à dire vrai, un homme qui aime la paix et qui veut assurer la paix se refuse à considérer seulement une nouvelle guerre en Belgique, de nouveaux massacres, même quand on serait assuré d'une nouvelle victoire de la Marne, et, finalement, de l'appui des armées anglaises et américaines. Ce genre de garantie est contre la défaite, et non sans risques ; contre la guerre elle-même, nous sentons bien qu'il nous faudrait des garanties d'un autre ordre. Nous les cherchons, et nous finirons sans doute par les trouver. Toujours est-il que la proposition anglaise, à laquelle il était impossible de faire mauvais visage, ramenait la diplomatie dans ses anciens chemins. Réfléchir d'après cette idée précise, c'était implicitement poser que la République Allemande tentera quelque jour de reprendre ce qu'elle a perdu. Mille difficultés surgissaient ; car il n'y a point d'engagement qui ne lie les deux contractants. Devions-nous être, dans l'avenir, le soldat de l'Angleterre, si la rivalité maritime entre Londres et Hambourg remontait au degré où nous l'avons vue ? Choses pénibles à dire, et même à penser. Car, de quelque façon que l'on considère de tels problèmes, on aperçoit toujours comme entrée de jeu trois ou quatre cent mille morts. Et sans doute il y a deux politiques, dont l’une pense seulement au succès final, et dont l'autre veut considérer surtout les moyens, deuils et ruines. Ainsi tout soudain l'homme qui voulait préparer la paix se trouvait conduit à préparer la guerre ; et les ressources de la politesse ne fournissaient aucun expédient. Dans des cas comme ceux-là, il faut chercher l'occasion de rompre l'entretien pour d'autres causes. Et ces motifs entrelacés sont ceux qui donnent aux actions la réalité historique ; car qu'est-ce qu'un mouvement d'humeur ?

14 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°42, 21 janvier 1922 (CCXCV)

# Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922

295

Le culte des morts se trouve partout où il y a des hommes, et partout le même ; c'est le seul culte peut-être, et les théologies n'en sont que l'ornement ou le moyen. C'est ici surtout que l'imagination tend ses pièges, évoquant les apparences, et créant une sorte de terreur d'instinct où il entre trop peu de réelle piété. Ce genre de superstition détourne de penser aux morts ; il s'oppose ainsi aux affections les plus naturelles ; aussi tout l'effort du culte va à calmer cette peur presque animale ; et les plus naïves religions ont toujours senti que le retour des morts dans leur apparence extérieure était le signe qu'on ne leur avait point rendu les honneurs qu'on leur devait. Le père d'Hamlet revient, parce qu'il n'est pas vengé. D'autres[[453]](#footnote-454) demandent sépulture. Ces coutumes font entendre qu'il y a une manière, en quelque sorte passive, de penser aux morts, qui n'est point bonne. Se souvenir n'est donc point[[454]](#footnote-455) le tout ; il y a un devoir qui concerne ce souvenir même, et qui vise à purifier les morts de leur enveloppe grossière, enfin à obtenir une présence vraie et digne de respect.

Le plus beau travail des affections est d'orner et d'embellir ce qu'on aime, en gardant toutefois la ressemblance ; et chacun sait bien que l'objet vivant et présent en son corps ne favorise pas toujours ce genre de méditation. C'est pourquoi il serait impie d'évoquer en esprit les défauts, les petitesses ou les ridicules de ceux que l'on a aimés ; mais aussi la volonté s'applique à écarter ce genre de souvenirs et y parvient toujours. D'où cette idée universelle que les morts ont un genre d'existence plus libre par rapport aux nécessités inférieures qui font les passions et l'humeur. L'idée de purs esprits ou d'âmes séparées est donc naturelle ; naturelle aussi l'idée que cette purification dépend beaucoup de nous-mêmes, et de notre attention à penser aux morts comme il convient. Le mythe du purgatoire est vrai sans aucune faute. **[**Je n’en veux pour preuve que Platon qui n’a pu s’empêher de rêver un Purgatoire aux chemins montants remplis de ses frères les morts ; c’est avec tendresse qu’il les suit dans leurs épreuves **] [[455]](#footnote-456)** ; et l'on comprend ici l'origine de la prière, qui est une méditation selon l'amour, appliquée à retrouver seulement ce qui fut sage, juste et bon, en oubliant le reste.

En retour les morts gouvernent les vivants,[[456]](#footnote-457) selon la belle expression de Comte ; non point par leurs caprices et leurs imperfections, mais au contraire par leurs vertus, et comme des modèles purifiés. On sait comment les héros devinrent des dieux ; mais cette transformation n'est pas le privilège des héros ; tous les morts sont dieux par leurs mérites, et l'affection sait toujours trouver les mérites. Ainsi, par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous. L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes, dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils, par le bonheur d'admirer qui est le sentiment le plus commun. **[** Nous vivons d’admirer et nous formons silencieusement les modèles de l’homme. L’espèce se redresse en commémorant ; nos ancêtres nous font meilleurs qu’ils ne furent par cela seul que nous les honorons selon notre cœur. Il n’est pas permis de les penser comme ils furent, c’est-à-dire faibles et vieillis ; ce culte nie énergiquement la maladie et la mort. Cette générosité nous est bonne ; elle nous détourne d’aigreur, de blâme et de honte ; par cette pieuse réflexion **] [[457]](#footnote-458)** nous sommes toujours purifiés un peu ; c'est ainsi qu'il faut entendre que les morts prient pour les vivants.

15 janvier 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCXCVI)

1924 *PSC* XXXIII, « Le culte des morts »

1938 PSR XXXII, « Le culte des morts »

296

Quand les légions se révoltaient en Germanie, comme il s'agissait principalement de soldes et de retraites, le chef envoyait à Rome un de ses adjoints, avec la charge de faire connaître la situation à l'empereur et de rapporter quelque promesse ou quelque concession qui apaisât les hommes de troupe. L'émissaire voyageait à cheval, trouvait des relais, descendait peut-être le Rhème en barque, trouvait un vaisseau à Marseille, négociait et revenait. Le temps de son voyage n'est ni long ni court dans le récit de Tacite ; le temps qui est nécessaire n'est jugé ni long ni court ; et les passions s'irritent toujours de l'attente, que l'émissaire soit sur un cheval ou sur un avion. L'immense Empire Romain était parcouru en tous sens par des courriers. On voit que des légions fameuses étaient transportées de Grande-Bretagne en Syrie ; c'était aussi simple en ce temps-là qu'il l'est aujourd'hui d'expédier par camions automobiles une division d'infanterie. Un légionnaire se promenait de Hollande en Égypte, d'Espagne en Scythie ; après quoi il vieillissait dans quelque maisonnette, et racontait ce qu'il avait vu. C'est pourquoi les Contes négligent les distances et imaginent un tapis magique, voulant dire que ce genre d'obstacle qui résulte de la distance finit toujours par être vaincu. Annibal, s'armant contre Rome, fit le tour par l'Espagne et la Gaule, franchit les Pyrénées et les Alpes, et tomba comme la foudre dans la campagne romaine. Les obus de la Bertha tombèrent aussi comme la foudre ; il fallut pourtant des mois pour dresser la pièce sur son affût.

Ceux qui vont à Londres en avion ont bientôt oublié l'ancienne manière. On nous conte qu'il fallait une journée pour franchir en diligence une distance que le train rapide dévore en deux heures ; mais nous n'avons pas connu la diligence ; et si le train rapide est arrêté ou ralenti par quelques travaux, nous tirons notre montre une fois par minute. C'est ainsi que l'émissaire de Germanicus comptait les heures d'après les étoiles et maudissait le chef des relais. Ou bien, peut-être, ce militaire avait appris à attendre ; l'attente est une épreuve que l'on prend très bien, dès que l'on se rend en quelque lieu où il ne fait pas bon ; et, quels que soient les obstacles, on y arrive toujours trop tôt. La guerre était longue et lente pour les oisifs ; mais dans le fait elle allait terriblement vite, sans qu'on se hâtât toujours ; ces expériences ont fait voir à beaucoup que la vitesse et la lenteur sont relatives à nos passions. Des troupes qui roulent par voie ferrée vers la bataille ne jugent point que le voyage est long. Ainsi l'avion ne guérira aucun genre d'impatience ; l'unité sera seulement changée. Et les hommes joueront encore au bridge, pour tuer le temps.

Vitesse double, dépense quadruple ; vitesse triple, dépense neuf fois plus grande ; c'est le moins qu'on puisse dire ; et certainement la dépense croît selon une loi encore plus ruineuse. Et qu'est-ce que dépense ? Non point ce mouvement facile qui fait passer un billet de banque d'un portefeuille dans un autre. Mais travail humain ; travail musculaire. Nous lançons l'avion à force de bras par-dessus la Manche. À force de bras le pétrole et l'essence ; à force de bras l'aluminium et le caoutchouc. Combien sage le patient maçon qui fait voyager cette grosse pierre de bas en haut avec une vitesse d'un centimètre par minute. Et si seulement la reconstruction de Soissons ou de Reims se faisait selon la patience du maçon, nous dirions qu'elle se fait vite.

16 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCXCVII)

297

Quoi qu'ait pensé, calculé, supposé ou vérifié Einstein, ses théories sont pour éclairer deux ou trois douzaines de savants peut-être. L'homme moyen n'y trouvera rien à prendre. Il est très bon de douter d'une idée que l'on possède bien ; c'est la santé de l'esprit ; mais qu'est-ce que douter d'une idée que l'on n'a même point formée ? Qu'est-ce que douter avant d'être sûr ? Il y a plus de vingt ans nous fûmes assaillis par d'indiscrets douteurs qui nous voulaient assurer que la géométrie d'Euclide était fausse, et que la somme des angles d'un triangle n'égalait plus deux angles droits. Je me gardai bien d'entrer dans ces chemins ; mais tous ces agités, qui se disaient géomètres, me donnèrent occasion de réfléchir sur le triangle d'Euclide, et ma conclusion fut que la trente-deuxième proposition de l'antique Géométrie[[458]](#footnote-459) était bonne à contempler encore longtemps, même pour la plupart de ceux qui croient la bien connaître.

Démontrer n'est pas le tout. On ne peut même pas dire qu'une preuve invincible donne certitude ; ce n'est que négatif ; je n'ai plus rien à objecter ; mais la plus profonde raison se trouve cachée dans la chose même, et il faut bien des années, pour l'avoir tout à fait familière, ainsi qu'elle fut, sans doute, pour l'inventeur, qui n'avait pas d'abord le secours de la preuve. Si j'avais, donc, à faire connaitre à un enfant cette riche nature du triangle Euclidien, le même en toutes ses formes, je voudrais d'abord qu'en pliant un mètre de menuisier de diverses manières, il produisît toutes sortes de triangles, pointus, écrasés, symétriques ou gauches, et qu'il remarquât bien ce qui arrive quand il augmente un des angles en laissant un des autres en l'état. C'est faire tourner une droite par rapport aux deux côtés d'un angle invariable.

Faire tourner, cela mérite attention ; voilà une opération qui reçoit le plus et le moins, car on peut faire tourner beaucoup ou peu ; on peut faire tourner du double ou du triple. Chose plus remarquable encore, on peut faire tourner une droite jusqu'à ce qu'elle revienne à sa première position ; ce demi-tour est une grandeur de rotation toujours égale à elle-même ; et voilà l'angle plat, unité naturelle, plus naturelle peut-être que l'angle droit qui en est la moitié. Et peut-être faudrait-il former d'abord cette idée-là, pour quoi il faudrait changer un peu le mètre pliant. Puis, revenant au mètre pliant, ou bien usant de trois règles articulées au moyen de deux clous, je demanderais si, quand une des règles tourne dans un sens par rapport à l'autre fixe, elle tourne dans le même sens par rapport à la troisième règle fixe. Ainsi apparaîtrait une autre idée, d'immense portée, que la rotation a deux sens, et qu'une même rotation a deux sens. Il resterait à apercevoir que la quantité d'une rotation est toujours la même, au sens près, par rapport à toutes les droites fixes ; ce qui conduirait à entendre que le changement d'un des angles dans le triangle est compensé par le changement d'un autre ; nous voilà sur le chemin de reconnaître que les trois angles du triangle font toujours ensemble l'angle plat. Idée étonnante, que nul homme sur cette planète n'a encore épuisée. Et puisque mon entendement n'est pas encore égal au triangle d'Euclide, je ferme ma porte au nez du géomètre intempérant.

17 janvier 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCXCVIII)

1942 VE XX, « Le géomètre intempérant »

298

Le mutilé me dit : « Je suis dans ce monde maintenant comme au spectacle ; mais le spectacle ne me plaît point ; il n'est jamais comme je le voudrais. On n'a point d'égards pour une sorte de compensation que je souhaite. Non pas tragique dans le sens vulgaire du mot, par violence et sang versé ; j'ai assez vu de violence réelle, et de sang réellement versé ; mon imagination se détourne de ces idées, et, en revanche, se tourne volontiers vers d'autres idées, compensatrices ; d'où naîtrait le tragique de l'ordre moral. Quand la puissance d'un homme a été marquée de sang, que ce soit ou non par sa faute, je voudrais qu'à sa personne même restât attachée une sorte de crainte, ce qui, dans un sens, le grandirait, et, dans un autre sens, l'exilerait ; je parle de cet exil que fait le jugement moral autour de ceux qui ont dirigé de grands événements par de terribles moyens. Je voudrais qu'on dise de ces hommes ce qu'un roi déchu et condamné disait de l'instrument aveugle : Ne touchez pas à la hache ».

« Si la tragédie était de ce monde, lui répondis-je, on n'écrirait point de tragédies. Dans notre monde, aussi bien que dans le temps de Néron et de Britannicus, les événements sont tous petits, et s' expliquent tous par de petites causes. Le soldat est tué par tel éclat d'obus, et non par un roi ambitieux ou imprudent ; et le roi lui-même conserve le pouvoir, ou le quitte, ou le reprend, par les mêmes soins qu'un avoué qui vend son étude, s'ennuie de ne rien faire, et en rachète une autre. Et chacun de nos tribuns décide de son vote comme il décide d'une dépense ou d'un prêt ; les hommes regardent la marche où ils vont poser le pied, et ils n'ont pas tort. La tragédie n'est jamais que pensée, et comme spectacle. Aussi le spectacle de nos misères ne sera spectacle que dans cent ans peut-être ».

« Il se peut, dit-il, que j'aie vieilli soudain de cent ans, en des jours que je n'oublie point. Je pensais donc, hier, quelque tragédie sobre et presque muette, devant la nation assemblée. Principalement attentif à ce métier de chef, que le sort lui a rendu familier, et assuré de ces petites manœuvres qui presque toujours réussissent, l'Homme revenait, ne différant pas beaucoup d'un autre par ses projets, ni par ses discours. Mais sa propre grandeur, empruntée ou non, admirée ou redoutée, il n'importe, renaissait autour de lui dans un silence imprévu. Quoi qu'il pût dire, chacun pensait à ce qu'il ne disait pas, et à ce que personne ne disait. Cette majesté du silence le recouvrait comme un manteau. Les orateurs désignés renonçaient simplement à la parole, sans dire pourquoi. Il se trouvait un inconnu pour proposer aux représentants du peuple la résolution suivante : La Chambre refusant de juger par surprise dans un procès qui n'est pas instruit et qui ne peut l'être maintenant, refusant aussi de juger par abstention, affirme, conformément à la Constitution, son respect pour la plus haute Magistrature, et passe à l'ordre du jour. Mais ce monde n'est pas un spectacle ».

18 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCXCIX)

299

Je vois que l'on admire, dans les musiciens de ce temps-ci, les hardiesses et nouveautés ; moi je m'en moque. Les grandes beautés en Beethoven[[459]](#footnote-460) ressemblent souvent, pour les moyens et la complication de l'écriture, aux œuvres de Mozart et de Haydn. Beethoven peut être sublime par des moyens nouveaux et par l'audace harmonique ; par la simplicité il ne l'est pas moins. Un chant tout nu, comme Malbrouck, est assez beau ; et je ne m'en lasse point. Un beau dessin de Vinci, à peine appuyé et sans aucune ombre, est achevé en sa nudité abstraite. Prenez le papier le plus commun et le plus vil crayon ; saisissez du regard et du geste cette marchande de fruits qui pousse sa voiture ; fixez d'un trait en même temps votre mouvement et le sien ; si le trait est juste, cette œuvre sera vénérée encore dix siècles après vous. Une belle mélodie, de même, peut exister et durer au-dessus des siècles par le son d’un violon solitaire. Tout ce bruit que vous faites, et tout le bruit que font les musiciens, n'est que pour faire naître la mélodie sublime, sans grincements ni sifflements ni battements autour ; il faut que les bruits soient vaincus ; je ne discute pas sur vos bruits ; j'attends la victoire de la musique sur le bruit. Nos raffinés qui tendent l'oreille, disant : « Voilà un furieux frottement ; voilà des dissonances diaboliques ; voilà un embrouillement de sons et de bruits comme je n'en entendis jamais. Cela est admirable en vérité », nos raffinés, donc, me font penser à ce Chinois légendaire à qui l'on demandait ce qu'il préférait dans un morceau de concert, et qui disait : « C'est le commencement que je préfère », voulant désigner le moment du chaos, celui où chacun accorde son instrument.

J'ai entendu des musiques singulières ; ces bruits recherchés ne me choquent point trop ; je les connais tous ; je les entends tous assez en n'importe quelle musique. Ces hardiesses sont aussi anciennes que la musique elle-même. Un aveugle, qui était accordeur de pianos, me disait : « Un piano que j'ai accordé pour le mieux me paraît discordant deux jours après ; ce ne sont pas des· accords que j'entends, mais un tumulte informe ». Il ne savait pas assez, peut-être, retrouver la musique dans le bruit. Il est bien hardi de faire entendre les sons d'un piano, car ce sont des bruits. Tout est faux dans ce qu'on entend ; tout est sifflement, battement et hurlement, dans l'orchestre et dans les voix, dans le quatuor à cordes même, si l'on y fait attention ; vous pensez bien que les grains de la colophane, les fibres de l'érable et les boyaux de mouton font tous les bruits possibles ; le miracle de la musique est en ceci que la pure mélodie, que nulle oreille n'entend, domine pourtant tous ces bruits inhumains. Comment ose-t-on chanter, par ce larynx gémissant et râlant ? Mais la belle musique fait que l'on ose chanter. Et la victoire est toujours belle, toujours nouvelle, toujours suffisante pour une oreille exercée. Allons, musicien naïf, je veux te donner courage contre de folles opinions ; ouvre ton piano et joue selon les règles quelque suite bien plate ; ce n'est pas difficile ; toutefois[[460]](#footnote-461) écoute scrupuleusement, au lieu de juger ; ce n'est que du bruit ; ce sont des sons étrangers les uns aux autres par l'imperfection de l’instrument. Joue[[461]](#footnote-462) maintenant l'étude de Chopin, en mi majeur ; ce sont les mêmes sons, ou plutôt les mêmes bruits, mais réconciliés ; le bruit est méprisé, oublié ; la musique se montre. **[**Cette apparition de la musique dans le bruit est bien émouvante ; c’est la première émotion musicale sans doute ; on s’assure que des bruits n’ont pas de sens et tout à coup ils prennent un sens ; cela est miraculeux. Il n’y a sans doute de belle musique que dans le bruit. Peut-être l’auditeur est-il alors porté à modeler la musique comme en partant d’un chaos. Tous les bruits sont en révolte et la mélodie est pourtant sauvée ; elle est pure, elle est idéale ; elle n’a pas plus de corps que la ligne droite. Et pourtant elle a un corps qui est fait de bruit ; elle est réelle par sa victoire sur le bruit. Beethoven est le roi de ces magiciens qui évoquent d’abord un monde de bruit et qui y réalisent l’harmonie et la mélodie.**][[462]](#footnote-463)**

19 janvier 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCC)

1939 PAE XLI, « Le bruit dans la musique »

'

300

« On ne saurait se défendre de la nostalgie d’une époque où l'humanité nous est apparue très belle, très noble, et, par éclairs, sublime. Regret inévitable pour le chef de cette sensation si forte du commandement, d'avoir des hommes à soi, d'en être le maître après Dieu devant la mort... Regret inévitable pour le soldat, de la sécurité sous un commandement auquel il faisait confiance... qui donnait cette inappréciable facilité d'agir, de vivre et de mourir, etc. » Ainsi écrit un ancien capitaine d'état-major. Il n'est point juste de considérer cet homme comme une sorte de fou. La guerre est redoutable en ceci qu'elle se nourrit de sentiments qui ont belle apparence, et dont quelques-uns sont honorables. Changez les termes de cette scandaleuse déclaration ; supposez qu'un explorateur comme Nansen ou Shackleton, méditant au coin de son feu dans son quatrième étage, regrette les années d’aventures ainsi que ses hardis et disciplinés compagnons ; les termes seront les mêmes, et n'étonneront personne. Bien plus, chacun recevra comme humain que quelques-uns de ces hardis compagnons puissent penser avec regret au chef énergique dont l’impérieuse ambition les a élevés en quelque sorte au-dessus d'eux-mêmes.

Il faut dire aussi que le souvenir des épreuves passées a quelque chose d’agréable. Savoir de soi-même par expérience que l'on est capable de vivre dix-sept mois sans se coucher dans un lit, c'est connaître mieux la rusticité du corps humain et en même temps cette force de résignation qui est le plus précieux trésor d’un homme. Et les détails mêmes de la vie aventureuse sont toujours agréables à imaginer ; on se revoit bûcheron, cuisinier, charpentier, maçon ou tailleur d'habits. Il est vrai que le souvenir du tyran oriental se présente aussitôt. J'ai gardé de ces années de guerre le goût de scier du bois et de le fendre en petites bûches ; mais quand je fis mes premiers essais, tapant de tout mon cœur, une voix, semblable à celle que les chiens entendent, me dit : « Silence là-bas ; on cause ». Je revois l'homme ; j'entends la voix ; je ne me suis jamais accoutumé à ce ton, qui est par lui-même injurieux. Mais cela ne diminue en rien le plaisir que je trouve à fendre du bois. Il faut savoir aussi que le plaisir d'agir vite et de concert avec d'autres fait que l'on obéit sans peine, et même avec enthousiasme, dans les instants difficiles ; et c'est pourquoi l'on garderait une sorte d'amour pour un chef que l'on n'aurait jamais vu grossier ni injuste.

Le chef ne voit que les actions ; il ignore les pensées. Il se croit aimé, et, par souvenir, il voit aisément la guerre sous l'idée de fraternité généreuse. L'homme de troupe a plus d'une raison de voir les choses autrement ; mais j'ai remarqué qu'il n'aime pas les voir autrement ; il oublie l'injure, l'infatuation, l'arrogance bien plus aisément que je n'ai pu faire. Ses souvenirs se purifient et s'embellissent ; et, communément, dès qu'il les raconte aux jeunes, les jeunes ont un certain désir d'essayer aussi leur force, leur patience et leur courage. Il faut prendre l'homme comme il est, et le comprendre comme il est ; autrement on risque de ne rien dire ni écrire d'utile sur le difficile problème de la Guerre et de la Paix.

20 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCCI)

1939 SM1, LIV, « Souvenirs de guerre »

301

Il n’y a point de traité entre l'Allemagne et nous ; tant que ce traité ne sera point fait, on ne pourra dire qu'elle nous doive quelque chose, si du moins on veut conserver aux mots leur sens ordinaire. Il faut donc conclure ce traité ; on l'a tenté bien des fois ; on n'y peut arriver ; même les accords par consentement mutuel concernant les réparations en nature ne sont point encore appliqués. L'œuvre de la paix n'avance point.

Le traité de Versailles est un traité au regard des puissances victorieuses ; mais l'Allemagne n'y a pas donné son consentement ; je dis son libre consentement. C'est un principe de droit que celui qui signe sous la menace ne signe point réellement. Quand il aurait signé sous la menace qu'il ne signe point sous la menace, cette précaution ne vaut rien dès qu'on sait qu'elle a été prise. Et nul historien ne tiendra non plus pour valable cet aveu de culpabilité que les vainqueurs ont imposé au vaincu. Donc, si l'on s'en tient à la stricte application du traité de Versailles, le droit à être indemnisé n'est rien de plus que le pouvoir de prendre ; ce pouvoir est limité, en ce qui concerne France et Allemagne, seulement par la nature des choses à prendre et par les forces en présence ; mais il trouve une limite de droit dans la convention de Versailles, autant qu'elle règle la participation des Alliés dans les opérations de recouvrement. Si l'on s'en tient là, et si l'on veut être payé, il faut prendre.

Dès que le régime de guerre est reçu parmi les régimes humains possibles, prendre est une opération de guerre qui relève des coutumes de guerre. Mais il faut voir si cette opération est maintenant facile et profitable. Les frais sont ceux qu'entraînent la formation, l'entretien, l'armement, l'avance d'une armée. Le profit est dans ce que l'on prendra. Il n'y a point lieu de distinguer ce que l'on prend et ce que l'on se fait livrer par menace ; car c’est tout un.

On peut prendre des choses, mobilier et matériaux ; je ne crois point qu'on puisse seulement retrouver les frais de l'expédition par ce moyen. Les choses peuvent être détruites volontairement ou fortuitement. Il faudrait donc trouver et prendre l'or ; mais l'or est aisément et promptement caché. Aussi le procédé de guerre n'est point du tout de creuser la terre en vue de trouver des trésors, mais de saisir les personnes supposées les plus riches et de les forcer à livrer l'or. Je n'insiste pas ; car les mœurs ici arrêteraient l'homme d'action le plus déterminé ; nul n'admettra que, les hostilités étant terminées, et l'ennemi ne pouvant opposer aucune résistance, on puisse exercer des violences contre les personnes sur ce seul grief qu'elles ont enfoui de l'or.

Si l'ambitieux programme qu'on nous a lu ne va pas jusque-là, et s'il ne peut seulement penser à de tels moyens, il n'a point de sens. Or chacun comprend que dans une telle entreprise, et bien avant d'en venir aux opérations profitables, nous serions arrêtés par ces conventions de droit qui nous lient à nos alliés. L'expérience nous a assez instruits là-dessus. Il n'y a pas, parmi nos alliés, une opinion dominante qui soit disposée à approuver les moyens de force. Donc quand on nous dit : « L'Allemagne paiera, qu'elle le veuille ou non, parce que nous la forcerons », on ne dit encore rien ; on ne fait qu'exprimer une colère assez naturelle, mais réellement impuissante. C'est frapper du pied devant une porte fermée ; mouvement puéril ; réaction des faibles. Faiblesse et irrésolution, voilà les caractères de ce nouveau pouvoir, cent fois prouvés déjà par l'expérience.

21 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°43, 28 janvier 1922 (CCCII)

1939 SM1, LV, « Sous la menace »

# Première série, Première année, n°44, 4 février 1922

302

J’ai souvent eu occasion, en lisant des Contes, de vérifier une intéressante remarque que j'ai lue autrefois, c'est qu'il n'y a point de merveilleux dans l'ordre moral. Les enchanteurs et les sorcières peuvent tout sur le prince Charmant, et même le changer en oiseau bleu, mais ils ne peuvent point changer son cœur ; même vêtu de plumes, et privé du langage humain, il vient encore chanter à la fenêtre de la bien-aimée. Et comme cette fidélité indomptable du héros rencontre toujours des volontés capricieuses, ou bien divisées les unes contre les autres, elle trouve finalement passage. En quoi les Contes sont beaux et vrais. Courage et constance triomphent. Et à côté de cette vérité capitale, les fantaisies d'imagination concernant l'ordre extérieur sont bien peu de chose. Dans le fait, les plus grands maux, et d'abord la guerre, viennent des passions en nous et autour de nous, choses menaçantes, et en apparence invincibles, mais dont toute la force est pourtant en ceci qu'on y croit et qu'on leur cède.

J'ai trouvé un autre genre de vérité, moins tonique et bien plus amère, dans un conte que l'Académie vient de couronner encore une fois, et que l'on m'a fait lire. C'est ce roman de *Tristan et Iseut*, dont on m'a dit merveilles bien des fois, et que je n'aime point. J'y retrouve les enchantements et les fées, j'y crois retrouver cette fidélité héroïque qui va à ses fins à travers tous les obstacles ; mais le philtre me gâte tout ; c'est une faute, il me semble, contre les règles du genre. Encore si Tristan et Iseut l'avaient bu volontairement, afin de fortifier en quelque sorte leur serment par une nécessité extérieure, je suivrais d'un cœur ami les effets de cette opération magique ; j'y retrouverais, malgré ce philtre, les ·miracles du sentiment. Il me plairait de voir revenir ce Tristan sous diverses figures ; et la forte simplicité d'Iseut me ravirait lorsqu'elle dit : « Dès que je reverrai cet anneau, j’obéirai à celui que j’aime ; il n'y aura ni gardes armés ni murailles ». Mais la nécessité extérieure, que je ne puis oublier, corrompt et souille en vérité cette fidélité héroïque ; car c'est par hasard et méprise que Tristan et Iseut ont bu dans la même coupe le breuvage magique qui les attache l'un à l'autre. Je ne méconnais point les beautés d'expression, ici et là ; ce sont comme les débris d'une admirable histoire ; mais mal recollés, et joints à d'autres qui ne s'y accordent pas du tout. Et cela me rappelle l'aventure de don Juan, que peut-être j'ai inventée, et qui est aimé d'une belle femme, mais folle à lier ; il n'en est pas plus fier. Par-dessus tout c'est la volonté libre et fidèle qui est aimée ; c'est elle aussi qui aime. **[**Ce qu’il faut dire surtout, car c’est ce qui intéresse les naïfs problèmes du cœur, c’est que la fatalité qui subit l’amour ne peut point du tout aimer ni être aimée. L’amour est le règne de la grâce et de la pure liberté. C’est pourquoi celui qui aime par philtre ne peut pas du tout dire qu’il aime, ni être aimé. Ce qui est inévitable et exactement pathologique, n’est pas aimé. Cette remarque se résigne à étonner ; il le faut pour un bon jugement de l’amour et des devoirs qui en résultent. De quelque côté que l’on considère ses chères pensées, la fidélité n’est jamais une nécessité que l’on éprouve ; à bien regarder, la fidélité est plutôt tout le contraire ; elle suppose l’intime sentiment d’une infidélité possible.**][[463]](#footnote-464)** Tel est le fil d'or qui devrait joindre ensemble les hardis ou ingénieux stratagèmes du cœur ; et le chant du rossignol, imité par l'amoureux, serait sublime alors ; sublime aussi ce miracle du rosier qui, après la mort des amants, joint encore leurs tombes. Mais cette antique histoire s'est trouvée mêlée à d'autres ; et ce récit porte la marque d'érudits rapiéceurs qui tous ont manqué de cœur ou de goût, ce qui est ici la même chose.

22 janvier 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCIII)

1939 PAE XLII, « Le philtre et l’amour »

303

Il est compris dans les Droits de l'Homme que chacun est libre de faire retourner son pardessus, et de porter fièrement des pantalons blanchis aux genoux. Mais les puissantes Compagnies de transport en commun nous ont privés du droit de voyager sur une banquette de bois. En somme la pauvreté est désormais interdite, au moins dans le voyage. Les omnibus et tramways se ruinent en travaillant ; leurs frais d'exploitation, à ce qu'ils disent, dépassent les recettes ; vous supposez naïvement qu'ils vont réduire les frais, diminuer la vitesse, supprimer toute espèce de confortable dans les voitures ; mais ils n'y pensent seulement point. N'oubliez pas que les chefs de ces Grands Services ont de gros traitements, qu'ils ne penseront jamais à en diminuer quelque chose, et que c'est pourtant par là qu'ils devraient commencer.

En cela les entreprises privées imitent les services publics, qui n'ont point changé depuis les temps de la Monarchie absolue. Quand Louis XIV voulait allumer des lampions, il ne cherchait pas d'abord de l'argent pour les payer. Dépenser d'abord, et remettre au contribuable la note des dépenses faites, telle est la méthode naturelle de tous les pouvoirs. Il n'y a pas longtemps les finances eurent à remplacer les titres de créance de ceux qui avaient perdu leurs meubles pendant la guerre, par des titres de rente équivalents ; opération avantageuse pour le trésor ; mais le ministre organisa aussitôt un service nouveau, bien logé et bien pourvu d'employés, qui est chargé de ces échanges et de ces écritures. Or il est vrai que, par de tels moyens, le public sera servi vite et bien ; mais nul ne se demande jamais si le public est assez riche pour s'offrir ce luxe-là.

Tout ce luxe nous est imposé ; c'est à nous de le gagner. On compte par milliers, à Paris, de ces hommes débonnaires qui reçoivent du gouvernement féminin un budget de dépenses incompressibles et qui courent du matin au soir pour assurer les recettes correspondantes. Quelquefois, avant le jour, vous voyez autour de quelque brillant magasin une armée de nettoyeurs, l'un occupé aux cuivres, l'autre aux glaces. Ce genre de travail est terminé à huit heures du matin ; et ceux qui l'ont fait s'en vont alors à leur travail ordinaire, qui est tout autre ; ils font deux journées en une. Ce genre d'hommes n'est point pauvre, en ce sens qu'ils peuvent se procurer beaucoup de choses désirables ; mais ils sont pauvres par ce travail accéléré qui leur retire le temps de juger. Ce sont de très bons maris, et ce sont de très bons citoyens aussi, par les mêmes causes. Toujours courant, et sautant d'un véhicule dans l'autre, ils arrivent à gagner un peu plus par cette économie de temps ; un peu plus, c'est-à-dire juste autant que cette vitesse leur coûte. Il faut réfléchir sur ceci qu'avec plus de travail on peut recueillir un moindre excédent.

23 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCIV)

1926 CCP X, 3, « Le luxe obligatoire »

304

Dès qu'il fut connu que plusieurs milliers de blessés de guerre étaient privés de la vue, il se forma un bon nombre de petites sociétés qui entreprirent d'imprimer des livres d'après le système Braille, afin de sauver l'âme de ces malheureux. Il fallait se hâter, et l'on se hâta. Les uns tentaient de continuer leurs études ; il fallut transcrire en Braille des textes ou des traités spéciaux ; d'autres demandaient des abrégés concernant les métiers qu'un aveugle peut apprendre, brosserie, vannerie, tricot. Il fallait pour tous des romans et des livres de sagesse. Dans cinquante ateliers improvisés ici et là on vit des oisives, des étudiantes, et tant d'autres qui avaient du loisir et du courage travailler à tour de rôle et faire gémir la vieille presse à manivelle ; d'autres s'employaient à la reliure. La liaison, comme on dit, n'était pas assurée entre les divers ateliers ; certains ouvrages furent composés plusieurs fois ; d'autres furent tirés à trop petit nombre ; il y eut des isolées qui composèrent au poinçon. Erreurs, tâtonnements, production lente, mais continue ; ce fut la période inorganique.

Vint ensuite la période des organisateurs. Il y eut des circulaires, des réunions, des comités centraux, des enquêtes, des instructions. On sut qu'en Angleterre des ateliers pourvus de machines perfectionnées publiaient en Braille un roman de Dickens pendant qu'un de nos ateliers composait et imprimait dix pages à grand peine. D'ingénieux inventeurs proposèrent d'autres systèmes, moins compliqués, moins coûteux et un peu moins rapides que les systèmes anglais. En même temps une sorte de fédération était essayée ; il y eut, comme on voit toujours, un jeu de rivalités entre les sociétés les plus importantes. Mais tout le monde comprit que la publication des livres pour les aveugles allait entrer dans une phase nouvelle. Aussi le travail des vieilles presses se trouva ralenti sensiblement. Ainsi se manifesta la période d'organisation.

Nous en sommes maintenant à la période industrielle, qui est l'âge des Spécialistes. Un homme compétent finit par dire ceci, qui fut dit souvent en d'autres sujets : « Ces bavardages perdent le temps. Quand vous iriez tous successivement contempler les machines anglaises, vous n'en rapporterez pas une idée réelle. Il faut envoyer là-bas quelqu'un qui soit du métier. Les amateurs ont dit et fait tout ce qu'ils pouvaient dire et faire ; place maintenant aux Spécialistes ». Donc un spécialiste passa la Manche ; tout le monde fut content, et les vieilles presses cessèrent tout à fait de travailler, ou bien peu s'en faut. Maintenant ce spécialiste s'est-il noyé, ou bien s'est-il marié là-bas, c'est ce que personne ne peut dire. Ce que je sais, c'est que nos trente-cinq mille aveugles ont à peine les moyens de s'instruire qu'avait un paysan au temps de Henri IV ; je sais aussi que l'argent n'a jamais manqué et ne manquera pas ; et qu'enfin, pour avoir voulu faire trop bien, on ne fait plus rien du tout.

24 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCV)

305

J’ai rencontré mon géomètre, qui m'a dit sans préambule : « Vous voilà donc parti pour découvrir de nouvelles propriétés du triangle, dont quelques-unes fausses. Car une droite qui tourne, sachez-le bien, tourne dans le même sens par rapport à toutes les droites fixes du même plan qu'elle se trouve rencontrer. Il vaudrait bien mieux raisonner correctement à la manière d'Euclide. Et, finalement, si votre Entendement[[464]](#footnote-465), comme vous dites, n'égale point le triangle d'Euclide, je ne puis que le regretter ».

Ainsi parla mon géomètre, qui est un homme sans indulgence ; et il me plaît ainsi, car je n'ai nul besoin d'indulgence. Et ce n'est certes pas la première fois qu'il essaie de me mépriser, ni, à ce que j'espère, la dernière ; car de ces rencontres entre le civilisé et le sauvage, il résulte toujours quelque chose de profitable pour lui et pour moi. Je lui répondis : « Mon cher, à celui qui ne récite pas une leçon, l'erreur est facile ; mais il est bien rare qu'une erreur toute naturelle n'enferme pas quelque vérité utile à considérer. Reprenons par la pensée mon mètre pliant ou mes règles articulées ; faisons varier le triangle par changement d'un angle seulement. Je remarque ceci qu'à mesure que j'ouvre un angle, j'en ferme un autre ; et tant que ce double effet m'étonnera, c'est un signe que je n'ai pas bien compris ce que c'est que rotation. En toute rotation il y a toujours un angle qui s'ouvre et un angle qui se ferme. Ou, si vous voulez, autant qu'une partie de la droite tournante s'éloigne d'une droite fixe, autant l’autre partie s'en rapproche ».

« Mais, dit-il, cela n'a aucun rapport avec les deux sens possibles de la rotation ».

« Vrai, lui dis-je ; toutefois[[465]](#footnote-466) si la confusion est sur le papier, elle ne peut être dans la pensée. Considérez donc que les angles intérieurs d'un triangle sont assujettis à cette condition que leurs changements d'ouverture sont de sens inverse, l'un s'ouvrant quand l'autre se ferme, et le changement de l'un compensant exactement celui de l'autre ; ce que je voudrais rattacher à deux propositions de ma géométrie préhistorique. L'une qui est que, par la rotation, un angle diminue toujours d'autant que l'autre augmente ; et l'autre, selon laquelle une droite qui tourne, tourne de la même grandeur d'angle par rapport à toutes les droites fixes ».

« Je ne vois point, dit-il, où cela conduit, sinon à comprendre péniblement une démonstration facile ».

« Mais surtout, mon cher, à me délivrer de la preuve, et à me faire connaître l'objet. Faites donc tourner trois droites dans un plan, ensemble et séparément, et vous verrez apparaître des propositions nouvelles ; par exemple, trois segments d'une même droite, tournant de la même quantité, resteront parallèles ; ou, si elles font ensemble certains angles, les garderont ; ou, si elles tournent en sens inverse, les changeront en relation avec les angles dont elles auront tourné. Et c'est d'après cette liaison des angles, que je voudrais comprendre, moi, et que vous devez comprendre, vous, comment les trois angles d'un triangle font toujours ensemble un angle plat », Là-dessus il me regarda de son air intelligent ; et c'est ce que j’attendais.

25 janvier 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCVI)

1942 VE XXI, « Le géomètre intelligent »

,.

306

Il est arrivé à tout homme d'entendre une suite de leçons. Celui qui veut s'instruire par ce moyen, et qui n'espère pas trouver ailleurs les notions qui lui sont ainsi exposées, prend un parti héroïque ; il se fait sténographe pendant une heure. Il note tout, attentif seulement à bien entendre et à transcrire par des signes suffisants. Ensuite il met au net tout le discours, non sans peine ; et il faut reconnaître que ce travail de reconstitution exerce le jugement plus qu'aucun autre. Les signes nous attendent et nous ramènent ; ainsi l'imagination ne nous égare point ; la pensée, dans son ensemble, nous est assez familière ; entre cette pensée présupposée et les signes qui la détermineront mieux, notre réflexion s'exerce à coup sûr ; nous inventons sans avoir à créer. J'ajoute que, même dans le travail sténographique, par ces mouvements réglés et faciles, le corps se trouve délié et l'attention court en avant, mouvement d'esprit libre et juste. Et c'est assez pour que la leçon magistrale soit toujours bonne à entendre. Mais il y faut deux conditions, la course de la plume pendant le discours, et la mise en forme ensuite. À quels élèves peut convenir la leçon magistrale, c'est ce que l'on comprend sans peine.

L'enseignement primaire procède volontiers par leçons magistrales ; du moins c'est ainsi que le futur instituteur est formé, par d'ambitieux pédagogues qui ignorent le métier. L'instituteur se forme tout à fait autrement par sa propre expérience, comme on pense bien ; mais il ne peut mépriser tout à fait la leçon magistrale, parce qu'il existe un délégué de la pédagogie abstraite, qui est l'inspecteur. Et l'inspecteur a charge de voir non pas si les enfants apprennent quelque chose, mais si l'instituteur travaille. Si l'instituteur, sous I' œil du pédagogue délégué, occupait une heure à faire écrire, et plus d'une fois, les mots usuels et les exemples simples, comme il doit, le pédagogue jugerait que le métier d'instituteur est un peu trop facile. Ainsi subsistent les niaises leçons d'histoire et de morale, et les leçons de choses, encore plus niaises, devant des enfants qui ignorent le sens des mots.

Il est impossible, on le comprend bien, qu'un écolier rédige ; ce ne serait pas un mauvais exercice si on lui proposait de reconstituer par écrit une seule phrase qu'il vient d’entendre ; mais, avec trente élèves seulement, il faudrait une demi-heure pour une phrase. Le pédagogue jugerait qu'on n'avance guère, et il ne le cacherait pas. Au reste l'écolier est incapable de prendre des notes à la volée. Ils seront donc tous, les bras croisés, les yeux attachés sur le visage du maître, attentifs comme on est devant un faiseur de tours. Cette expression du visage est bien trompeuse ; il n'y a point de plus sot personnage que l'écouteur qui boit les paroles et fait oui de la tête. Seulement le pédagogue inspecteur ignore tout cela ; c'est un gendarme qui vient s'assurer que l’instituteur a préparé sa leçon. Le métier de surveiller rend stupide et ignorant ; cela est sans exception. Je sais que beaucoup d'inspecteurs courent les chemins par tous les temps, et font voir un zèle admirable ; très bien ; mais cela ne leur donne point d'esprit. Je regrette de le dire, et d'attrister ces braves gendarmes ; mais il faut le dire. Il faut dire que toute leçon où le bambin ne lit pas ou n'écrit pas est une leçon perdue. Il faut dire que ces pédagogues bavards finiront par rendre impossible un métier déjà difficile, et qu'au surplus ils ne connaissent point.

26 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCVII)

307

Au sujet de la guerre, quelques traces de réflexion se font voir maintenant, même chez les prudents. Mais quand on compare ce qui fut la pensée commune pendant l’événement aux pensées que l’on attend et que l’on espère, l’espace entre elles est large et désertique. Un homme scrupuleux me disait : « Agir avec les autres, c'est nécessité ; et là-dessus nous ne contestons point ; mais penser avec les autres ce n'est pas moins nécessaire ; hors de cette condition, ce n'est plus penser, mais divaguer ».

Toute pensée est commune ; je dis même fausse ; toute pensée même fausse est commune. J'ai assez réfléchi sur cette condition préalable, et je la prends comme règle. Même je ne vois point d’autre règle. Il faut que ma pensée soit celle de tous, du commencement à la fin ; et c'est à moi de traverser l'espace désertique.

Il y a un grand accord, et effrayant, au sujet de la guerre, et un assentiment qui semble invincible. Qui n'en rend point compte est hors du problème. J'essaie d'en rendre compte ; je n'ai pas besoin de ruser. Cet assentiment, je le trouve en moi-même ; il n'est point de violent ni d'enthousiaste dont je ne sois ici le frère. Et c'est ce qui fait que je n'ai point balancé avant d'expliquer tout au long ce que je pense là-dessus. Mais il faut aussi de la patience, avec les autres comme avec soi-même, et répéter souvent les mêmes choses.

Le lutte contre la peur est pénible et belle. Je comprends que l'homme fort s'arme de précaution contre les sophismes lâches. Aussi j'honore le héros ; et, dans le héros, j'honore et j'approuve ce point final qu'il met quelquefois à des pensées importunes. Mais aussi j'ai conservé intact un sentiment d'enfant, que je crois juste ; je n'ai point peur du héros. Ce n'est point le héros qui déclame. Ce n'est point le héros qui insulte un ennemi façonné à la même épreuve. La guerre n'est point dans les braves ni entre les braves.

La guerre est dans les faibles, et par les faibles. La guerre est fille de peur ; les folles opinions qui préparent la guerre, qui la décident et qui la font durer, sont des opinions de faibles. J'emploie ici le langage le plus modéré. Cette remarque est la suite de méditations déjà anciennes sur un mot de Vauvenargues, héros d'esprit et de cœur : « Le vice fomente la guerre ; la vertu combat ». Mais l'expérience a finalement donné un objet à ces pensées flottantes. Comptez bien tous, parmi ceux que vous connaissez, comptez bien ceux qui, avant, pendant et après l'Événement, ont fait voir une résolution plus sauvage qu'il ne fallait, fouettant les énergies, haranguant les courages, adorant la fatalité mauvaise ; et comptez maintenant parmi eux ceux qui ont conservé leur vie et leurs membres ; comptez ceux qui n'ont rien risqué de leur intrépide personne. Et si vous en êtes, comptez tout de même. Encore ici il ne faut qu'un peu plus de courage pour assurer la paix.

27 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCVIII)

1939 SM1 LVI, « La paix est entre les braves »

308

Je vois dans les *Mémoires* de Tolstoï qu'à vingt ans il connaissait déjà les deux choses qui importent pour la formation de l'esprit, c'est-à-dire un emploi du temps et un cahier. Les idées viendront ensuite, dit-il. L'action d'écrire me paraît la plus favorable de toutes pour régler nos folles pensées et leur donner consistance. La parole convient beaucoup moins ; et surtout la conversation est directement contraire à l'examen réfléchi. Il faudrait prendre la conversation à peu près comme le catholique prend la messe. Ce n'est qu'un échange de signes connus et un exercice de politesse. Il n'y faut point chercher d'idées, et surtout il n'y en faut point mettre. J'ai observé souvent que l’interlocuteur habille selon la politesse tout ce que vous lui proposez imprudemment ; c'est sur un tel souvenir que vous travaillez, et bien vainement. La forme a scellé le contenu. En ces élégants résumés il n'y a plus que du style, ce qui n’est plus style[[466]](#footnote-467). Gardez-vous des gens d'esprit ; ils feront tenir en trois lignes l'avenir de vos pensées.

Je remarque que mes préférés, Stendhal et Balzac, passent l'un et l'autre pour n'avoir point de style ; au contraire on en reconnaît en Flaubert, où je n'ai pas trouvé grand’chose. Au temps de Voltaire[[467]](#footnote-468) on jugeait communément qu'un petit temple dans le genre grec avait du style, et qu'une cathédrale gothique n'en avait point. Peut-être faut-il considérer les autres arts, et principalement ceux qui sont tout près d'un métier, pour comprendre que c'est le contenu ou la matière, par la résistance même, qui fait la forme belle. Une forme n'est point belle. Par exemple, en *Salammbô*, il apparaît que la forme détermine le contenu ; la chose n'y est qu'ornement, sans aucune réalité. Au contraire, en un voyageur comme Chateaubriand, c’est l'objet même qui règle la forme ; et[[468]](#footnote-469), dans cet auteur, je trouve même l'exemple des deux manières, car il y a plus de style dans l’*Itinéraire* que dans les *Martyrs* ; et ceux qui aiment *Salammbô* diront justement le contraire.

Me voilà bien loin du cahier de Tolstoï. Mais non pas si loin. Car les pensées[[469]](#footnote-470) en leur première confusion, sont un contenu aussi[[470]](#footnote-471), et une matière résistante. Réfléchir sans projet, et en prenant l'écriture comme moyen, est une méthode pour vaincre le style. Il faut[[471]](#footnote-472) que l'expression soit trouvée, mais non point cherchée ; et la plus petite trace de recherche dans la forme est laide. Dès que vous changez un mot pour plaire, cela se voit ; forme creuse alors, comme l'étain repoussé. Qui ne préfère un broc d'étain sans ornement aucun ? C'est que la matière alors détermine la forme ; et il est vraisemblable que la belle forme des anciennes poteries résulte de cet équilibre qu'il faut trouver pour la matière encore plastique avant la cuisson. Ainsi il y a une forme pour la pensée de chacun, qu'il doit trouver, mais non point chercher. Quand l’écrivain trouve sa forme et se plaît à lui-même, c'est un beau moment et c'est le trait. Ce bonheur[[472]](#footnote-473) d'expression, comme on dit si bien, est, comme tout bonheur, un effet et non une fin. Quand une ville est belle, elle est plus belle qu'un temple. Mais aussi un beau temple fut toujours bâti comme une ville, pour une fin qui n'était pas le beau.

28 janvier 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°44, 4 février 1922 (CCCIX)

1923 PE 27, « Du style »

1934 LIT LXXVIII

# Première série, Première année, n°45, 11 février 1922

309

Je vois qu'on juge mal du pape défunt. Le moins qu'on dise, c'est qu'il ne sut point dominer du regard ni juger du haut du ciel les immenses événements qui marquèrent son règne. Essayant de méditer sur ce grand sujet, je suis arrêté aussitôt devant la Doctrine[[473]](#footnote-474) austère et cohérente, que je puis bien décrire du dehors, mais dans laquelle je ne puis entrer. Il faut avoir récité des milliers de chapelets, il faut avoir lu mille et mille fois la lettre du bréviaire, en prononçant chaque mot, si l'on veut penser à la manière d'un prêtre catholique. Que l'esprit d'un Humaniste se forme non seulement à lire et à comprendre, mais encore à relire les Humanités, c'est ce qui est évident. Mais qui donc sait relire ?

J'ai donc repris *L'Otage* de Paul Claudel, qui est un de mes Bréviaires ; et j'y trouvai une fois de plus l'occasion de comprendre ce que c'est que relire ; car j'en puis réciter des passages ; mais[[474]](#footnote-475), faute sans doute de cet objet solide qu'est l’œuvre elle-même, je suis renvoyé d'une idée à l'autre ; j'explique, je réfléchis, je ne médite pas. Il en est tout autrement si je m'astreins à lire le texte lui-même ; je suis tenu alors et ramené ; je pense comme il veut, et non comme je veux. Les développements et les rapprochements, c'est lui qui s'en charge. Et la puissance du Beau, qui me détourne d'abréger, de transposer, d'arranger à ma mode, me met en présence comme d'une chose de nature, qu'il me faut prendre comme elle est. Cet aspect monumental me fait reconnaître les grands livres ; et, en même temps, à relire lettre à lettre un livre que j'ai lu plus de vingt fois, je me fais quelque idée de ce que c'est que Doctrine.

Lisez donc aussi ce Bréviaire, sans passer un mot. Vous y trouverez un pape, et, autant que je puis savoir, des pensées de pape. Le pape aussi, dans les temps Napoléoniens, était un arbitre que chaque parti voulait tenir, et avoir à soi, dans une prison ou autrement, de la même manière que l'on a des armées, des munitions et le bon droit. Mais le pape Pie, vénéré ou non, prisonnier ou non, ne veut point choisir, tenu par la doctrine, récitant la doctrine, et jugeant comme par une précaution invincible la diabolique agitation, importante, orgueilleuse, qui rend mauvais même le bien, qui rend injuste même le droit. Aux arguments de l'insomnie, qui sont toujours de belle apparence, il répond comme un directeur de séminaire : « Il faut dire son chapelet quand on ne dort pas et ne pas ajouter la nuit au jour à qui sa propre malice suffit ».

La Doctrine se fait ; l’Humanité se fait. Nous y pouvons et devons ajouter beaucoup ; mais il y a une sagesse acquise. J'ai souvent cité, pendant les années de guerre, le vieil axiome : « Nul n'est juge en sa propre cause ». **[**Certes ce principe n’était pas caché ; le difficile n’était pas de l’inventer. Il s’agissait seulement de faire place à l’esprit ; et, en toute circonstance, c’est de même. Le génie du pape consiste à rendre la sagesse présente, car, faute de cet avertissement, nous courons dans la mêlée et nous lanons des apparences de pensées. De quoi les véritables pensées peuvent nous faire honte. Et nous voilà à comprendre ce que c’est que chercher le vrai, et où on le trouve. L’infaillibilité est le fait de l’esprit. Vous demandez une doctrine de la paix ; or, elle est dans le bon sens et dans les pensées les plus ordinaires.**][[475]](#footnote-476)** Celui qui relira les lettres pastorales du pape défunt y trouvera peu de choses qui répondent à ses espérances ou à ses désirs ; mais certainement[[476]](#footnote-477) il y trouvera un fort avertissement contre les pensées d'estomac, de foie et de rate, qui sont toujours persuasives, même quand elles déraisonnent, mais qui sont toujours fausses, même quand elles disent vrai[[477]](#footnote-478). Les rustiques stoïciens, auxquels l’Église a pris beaucoup, disaient déjà qu'un fou[[478]](#footnote-479) qui crie en plein jour qu'il fait jour, n'est pas moins fou pour cela. Ainsi, dans l'agitation inférieure, l'esprit n'y doit point descendre, ni y jeter de ces cris qui imitent la pensée ; encore moins chercher le coup juste. Aucun coup n'est juste.

29 janvier 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCX)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 7, « Le Pape »

1939 PAE XLIII, « Le pape »

310

Quelqu’un fit allusion à I' « Homme sanglant » qui est maintenant revenu aux affaires ; cette manière de dire fut froidement reçue. Un homme modéré, et qui prétend être raisonnable, dit que cette épithète risquait d'abord d'être injuste, puisque les origines de la guerre ne sont pas assez clairement connues ; et que, de toute façon, c'était déformer la nature d'un homme universellement reconnu comme plus propre à discourir qu'à décider. « Le voilà qui court s'abstenir », disait-on de lui quand il était dans le feu de la jeunesse. Le vrai est que cet homme fut au-dessous des événements ; il était fait pour le juste milieu, et vous pouvez voir déjà qu'il y revient. Ainsi parlait l'homme raisonnable, habile Détourneur s'il en fut jamais.

Ce sang est un fait de l'histoire, qui a éclaboussé selon des lois physiques. Qui est au pouvoir doit porter les charges du pouvoir. Et si c'est par faiblesse et irrésolution que les choses ont tourné au massacre autour de lui, cela ne change point la couleur du règne, qui fut sanglant assez pour qu'on le remarque. Et il est vrai qu'un tel jugement marque aussi beaucoup d'autres hommes qui ne firent aussi que des discours. Les discours traduisent des sentiments ; et les sentiments qui suivent la pente sont aussi des causes. Si l'on essaie de juger sans passion ces grands événements, on aperçoit même qu'une guerre comme cette Guerre ne résulte point tant de quelque virile décision que d'une disposition trop commune à développer des lieux communs. Beaucoup d'hommes, encore maintenant, pensent que cette guerre était inévitable, comme ces crises aiguës dans une maladie, dont, au reste, il sort aussi quelque bien. Et quand on voit les choses abstraitement, à la manière des purs discoureurs, on peut même penser que ces tragiques événements font ensemble un événement heureux selon les communes appréciations des historiens.

Il y eut certainement, à la paix, un mouvement de joie en beaucoup, qui voulaient oublier les moyens et célébrer les résultats. Mouvement mêlé, où l'on a pu discerner quelque réaction qui était une suite de la peur. Dans les politiques aussi bien. Mais chez les plus éminents parmi les politiques, il y eut certainement une disposition de nature à célébrer comme une fête non pas seulement la paix rétablie, mais aussi le triomphe militaire. Si les fêtes tournèrent au deuil, et si la victoire fut célébrée surtout, comme elle l'est encore, autour d'une tombe symbolique, c'est parce que le sentiment populaire l'emporta sur le sentiment des politiques, et ramena de vive force le regret et le recueillement, je dirais même le remords.

Peut-on se réjouir, se glorifier, se féliciter en pensant à ces choses ? Voilà la question. Et quand la paix aurait apporté une vie facile et la prompte réparation des ruines, pourrait-on se réjouir ? Quand toutes ces conséquences seraient selon la justice, pourrait-on se réjouir ? Pouvait-on[[479]](#footnote-480) danser sur ces morts ? Le pur discoureur n'hésite pas là-dessus, parce que les terribles moyens employés ne sont que des paroles pour lui. Il n'hésite pas à penser qu'un homme d'état qui aurait prévu la victoire devait ne pas considérer les morts, et jouer le jeu. Et, puisqu'il existe un représentant éminent de cette politique selon les images d'Épinal, il est juste de le surnommer Le Sanglant.

30 janvier 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXI)

1939 SM1, LVII, « Le sang »

311

*Le Cocu Magnifique* appartient certainement à la grande comédie. Ce jaloux, qui ne souffre que de ce qu'il ignore, nous décrit le vrai des passions en traits énormes. Le langage commun nous avertit assez là-dessus ; car il est clair qu'un mari qui connaît son malheur n'est point trompé ; d'après cette folle logique, Cromelynck a dessiné une bouffonnerie démesurée et neuve. Et cet Estrugo est un confident de comédie qui ne ressemble à aucun autre ; il n'a jamais le temps de parler. Bruno, son impétueux ami, fait les demandes et les réponses. « Estrugo, tu es un brave ami, j'ai besoin de te consulter. Je sais ce que tu vas me répondre, et j'ai plaisir à l'entendre. Mais ici je t'interromps ; tu n'as pas pensé, Estrugo... » Estrugo ne dit rien ; il fait seulement quelques gestes. Les inventions de ce genre caractérisent la grande comédie ; et comme il en paraît une ou deux par siècle, il faut les marquer au passage.

Cette comédie, autant que je puis conjecturer, ne plaira pas. On dira et on a déjà dit qu'il y a de l'invraisemblable dans ce caractère. Or, ce n'est pas[[480]](#footnote-481) précisément cela qui nous détourne ; non pas, mais autre chose, dont on ne trouve point trace dans Molière, ni dans Beaumarchais, ni dans Courteline ; quelque chose que l'on doit appeler l'impudicité. La grande comédie se moque naturellement de la morale ; il n'y a point de doute là-dessus ; le grand rire balaie tout ; aussi n'est-ce point pour des raisons tirées de la morale que la grande comédie doit rester chaste, mais pour des raisons de physiologie peut-être ; car on sait que le rire est contraire aux manifestations animales de l'amour, toutefois[[481]](#footnote-482) la relation inverse n'est pas moins vraie ; et il n'est que trop vrai que l'impudicité est sérieuse. Comme nul ne rit avec bonheur d'une disgrâce physique réelle, ainsi le rappel des lois physiologiques les plus impérieuses est bien loin de donner à rire ; ce qui donne à rire c'est cette partie des passions qui est pensée ; la plus haute bouffonnerie est dans les opinions. « Sans dot » est une opinion. Ce qui fait que la jalousie arrive bientôt au ridicule, c'est qu'en l'homme elle n'est pas réglée sur les lois du désir, mais plutôt sur le besoin de savoir et de comprendre ; et j'aperçois un contraste insupportable entre la subtilité de Bruno qui est ridicule et en même temps presque tragique, et certainement humaine, et le rappel voulu et presque continuel de ce qui est le moins pensé dans l'amour. Cette opposition même pourrait bien signifier quelque chose de profond ; mais la grande comédie est un genre abstrait et pur, par cette raison, elle-même physiologique, qu'il ne faut point éveiller à la fois deux émotions incompatibles.

31 janvier 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXII)

1939 PAE XLIV, « La grande comédie »

312

Beaucoup voudraient une morale internationale, estimant que si les nations agissaient entre elles d'après les mêmes maximes que font les individus moyens, la paix serait assurée. Mais voilà ce que je ne crois point du tout. Les procès, les querelles, les rixes, les rivalités, les haines ne sont point rares entre les individus. Ils ont de sages maximes, et ils y sont sincèrement attachés, ce qui fait que le premier venu jouera le rôle d'arbitre, et très bien. Mais ils sont sujets aussi à des passions vives. La peur peut faire naître quelque guerre entre deux poltrons armés ; la colère emporte l'homme juste malgré ses maximes ; l'amour, la jalousie, la rivalité aveuglent aisément un homme qui serait d'ailleurs capable de donner de sages conseils à son voisin. L'honneur nous gouverne tous ; il n'est point d'homme qui supporte de se voir ouvertement méprisé. Il n'est point d'homme qui ne veuille porter secours à un enfant ou à une femme ; il n'est point d'homme qui n'aide à saisir et à lier un fou dangereux. L'opinion soutient ici notre courage et nous pique au bon endroit. Heureusement, presque toujours, la masse des citoyens agit à la manière d'un arbitre, et termine les combats, raisonnables ou non, par son irrésistible force. Mais l'homme pacifique ne peut jamais jurer qu'il n'usera jamais ni de ses poings ni d'un revolver ; aussi ne le jurera-t-il point, disant qu'il ne peut répondre de n'être point attaqué ou provoqué, quand ce serait à la suite d'une méprise ou par un fou. La morale commune n'exclut nullement le droit de se défendre, ni le devoir de porter secours aux faibles.

Or je remarque que les Nations ont aussi des maximes justes et pacifiques, et qu'elles y conforment leurs actions, pour l'ordinaire. Je vois qu'elles sont sujettes aussi à de grandes peurs, qui se changent en colères ; que l'action violente les jette dans une sorte de folie ; que les passions y nourrissent de faux jugements et des résolutions homicides. Enfin qu'aucune d'elles ne veut jurer qu'elle ne se défendra point si elle est attaquée ; et que les plus fortes sont toujours résolues à porter secours à quelque nation faible, injustement attaquée. Et comme je vois que les gouvernants, en tous pays, trouvent toujours des motifs honorables de faire la guerre, et n'osent jamais dire que les biens de ce monde appartiennent de droit à ceux qui sont assez forts pour les prendre, je puis conclure que les nations agissent toutes selon la morale commune, et qu'ainsi une société des nations est plus aisée à fonder et à conserver qu'une société d’individus, où l'on trouve inévitablement des ivrognes, des voleurs, des brutaux et des fous. Il n'y a point de nation, je dis organisée, puissante et riche, qui soit brutale, folle ou voleuse. Aussi peut-on penser, sans se mettre hors des conditions réelles, qu'un état de droit sans aucune sanction durerait indéfiniment, si seulement on osait y croire. Peur et aveuglement sont ici les seuls maux. Imaginez un pays où il n'y aurait point de voleurs, mais où tous auraient peur des voleurs ; on ne remédierait point à cela en multipliant les gendarmes ; tout au contraire.

1er février 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXIII)

1939 SM1, LVIII, « La morale commune entre les nations »

313

On s'étonne quelquefois de voir un marchand s'obstiner à faire commerce, lorsque le sévère comptable lui a prouvé par un calcul bien clair qu'il se ruine en travaillant. C'est que l'argent qui circule sonne plus fort que les comptes ; c'est que le mouvement des acheteurs empressés fait oublier le comptable à triste figure.

J'ai observé que les comptes ne nous persuadent guère lorsque l'on m'a proposé ce facile problème de géométrie. Vous supposez un fil bien serré autour de l'équateur terrestre, toutes aspérités supprimées, ce qui ne fait point difficulté. J'augmente ce fil, qui fait le tour de la terre, d'un mètre seulement ; je suppose le fil régulièrement arrondi et partout à égale distance du sol. Quel est l'animal qui passera dessous ? On répond presque sans hésiter que c'est une fourmi ou peut-être un microbe qui passera dessous ; j'ai répondu de même. Or un chien de manchon passerait sous ce fil, comme un calcul simple le fait comprendre aussitôt, puisque le rayon de ce fil circulaire augmenté d'un mètre dépasserait le rayon terrestre de seize centimètres à peu près. La première idée qui m'est venue est celle-ci. « Je me suis trompé en calculan ». Une vérification plus attentive a détruit cet espoir. Mais je ne pouvais m'empêcher de me dire, en considérant cet immense fil appliqué autour de la terre : « Qu'est-ce qu'un mètre, auprès d'une telle longueur ; c’est comme zéro. Et si je tends le fil allongé d'un mètre seulement sur un kilomètre, que gagnerai-je en hauteur ? À peine de quoi faire passer un rat. Si je soulève régulièrement ce fil tout autour de la terre, l'écart sera presque nul ». Ainsi j'imaginais, croyant raisonner. Afin de sortir de cette pénible situation, j'ai dû rapprocher le calcul de l'image, en dessinant des circonférences concentriques dont chacune soit plus longue que l'autre d'une même quantité, et en comprenant, par le rapport invariable entre la circonférence et le rayon, que les rayons de ces circonférences concentriques s'allongent en même temps d'une même quantité, qui est une fraction de l'autre, et qu'ainsi la distance entre les circonférences successives est toujours la même, si immenses qu'on les suppose. Mais le lecteur, après ces essais ou d'autres, demeurera peut-être incrédule, ou, pour parler mieux, crédule.

Je me souviens qu'une section d'artillerie, composée de deux pièces de soixante-quinze, avait demandé mille coups pour deux jours de combat, et se plaignait de n'en avoir reçu que deux cents. C'était dix minutes de tir accéléré ; d'où l'on voit que mille coups c'était encore trop peu. Mais celui qui aurait vu les mille coups en tas aurait dit : « Voilà autant et plus de munitions qu'il ne m'en faut ». Ce n'est qu'après trois ans de guerre que l'on a osé faire le calcul, et y croire.

2 février 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXIV)

1942 VE XXII, « Les surprises du calcul »

314

Le Merveilleux à l'état naissant n'était point la négation d'un ordre connu ; mais plutôt c'était un premier essai de mettre quelque ordre dans les apparences du monde. Comme la famille et la tribu étaient gouvernées, ainsi on supposait que l'était le monde. L'ordre humain portait l'univers. Et les choses offraient des miracles seulement en ce sens qu'on y expliquait la pluie, le vent, le volcan et l'éclipse par des causes qui, dans l'ordre humain, ne sont nullement miraculeuses, comme la colère, la jalousie, le mépris, le pardon, la vengeance. C'est pourquoi je considère comme une sorte d'axiome que jamais, dans l'âge du merveilleux, l'action des dieux ou des génies ne put changer les passions des hommes par d'autres moyens que ceux que nous employons encore aujourd'hui, comme discours, promesses ou menaces. Et les contes dans lesquels cet axiome se trouve vérifié, et qui sont très nombreux, doivent être jugés très anciens d'après cela, et fidèlement transmis. La poésie d'Homère représente encore bien ce que l'on peut appeler le Merveilleux naturel ou spontané ; car on y voit que les dieux envoient bien des songes aux hommes, ce qui revient à leur donner des conseils ; mais les dieux ne changent pas le caractère d'Achille, d'Ajax ou de Thersite ; et chacun de ces hommes interprètera à sa manière le même songe ou le même conseil. C'est pourquoi Achille est vraiment un homme, et la colère d'Achille vraiment une chose humaine.

En Virgile se montre déjà le Merveilleux emprunté. Le miracle n'est plus l'objet d'une pensée sérieuse ; ce n'est plus qu'une manière de dire ; aussi voyons-nous que le merveilleux revient en quelque sorte de l'ordre extérieur jusqu'à l'ordre humain. L'Amour, fils de Vénus, s'assied sur les genoux de Didon, et voilà que la passion se développe à la manière d'une maladie. Et c'est le même genre de Merveilleux que fait voir le philtre, dans la légende de *Tristan et Iseult[[482]](#footnote-483)* ; seulement il y a cette différence que le miracle Virgilien a le même âge que l'Énéide ; au lieu qu'il me paraît évident que le miracle du philtre n'a point le même âge que les plus belles parties de cette antique légende de Tristan. Aussi la vérité humaine reste intacte en Virgile ; l'Amour, fils de Vénus, n'y joue qu'un rôle métaphorique ; Didon aime comme nous aimons. Au lieu que Tristan et Iseult savent très bien qu'ils sont empoisonnés ou malades, comme on voudra dire ; et cela fait un mélange presque monstrueux avec d'autres traits, sans doute plus anciens, et conformes à l'humaine nature. Quand on veut restituer la naïveté des vieux contes, il n'est pas mauvais de penser un peu à ce que c'est que naïveté. Mais un érudit souvent ne pense à rien. Ces lignes sont pour expliquer mieux un jugement que quelqu'un estimait trop sévère.

3 février 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXV)

1939 PAE XLV, « Le merveilleux dans les passions »

315

Gymnastique et Musique étaient les deux grands moyens de Platon médecin. Gymnastique signifie travail modéré des muscles sur eux-mêmes, en vue de les étirer et masser intérieurement selon leur forme. Les muscles[[483]](#footnote-484) souffrants ressemblent à des éponges chargées de poussière ; on nettoie les muscles comme les éponges, en les gonflant de liquide et en les pressant plus d'une fois. Les physiologistes ont assez dit que le cœur est un muscle creux ; mais, puisque les muscles enferment un riche réseau de vaisseaux sanguins, qui sont alternativement comprimés et dilatés par la contraction et le relâchement, on pourrait bien dire aussi que chaque muscle est une sorte de cœur spongieux dont les mouvements, précieuse ressource, peuvent être réglés par volonté. Aussi voit-on que ceux qui ne sont point maîtres de leurs muscles par gymnastique, et que l'on appelle les timides, sentent en eux-mêmes des ondes sanguines déréglées, qui se portent vers les parties molles, ce qui fait que tantôt leur visage rougit sans raison, tantôt leur cerveau est envahi par un sang trop pressé, ce qui leur donne de courts délires, tantôt leurs entrailles sont comme inondées, malaise bien connu ; contre quoi un exercice réglé des muscles est assurément le meilleur remède. Et c'est ici que l'on voit apparaître la Musique sous la forme du maître à danser, qui, par son petit crin-crin, règle au mieux la circulation viscérale. Ainsi la danse guérit de la timidité comme chacun sait, mais soulage le cœur d'autre manière encore, en étirant les muscles modérément et sans secousse.

Quelqu'un qui souffrait de la tête me disait ces jours-ci que les mouvements de mastication, pendant les repas, le soulageaient aussitôt, Je lui dis : « Il faut donc mâcher de la gomme, à la manière des Américains ». Mais je ne sais s'il l'a essayé. La douleur nous jette aussitôt dans des conceptions métaphysiques ; au siège de la douleur nous imaginons un Mal, être fantastique qui s'est introduit sous notre peau, et que nous voudrions chasser par sorcellerie. Il nous paraît invraisemblable qu'un mouvement réglé des muscles efface la douleur, monstre rongeant ; mais il n'y a point, en général, de monstre rongeant ni rien qui y ressemble ; ce sont de mauvaises métaphores. Essayez de rester longtemps sur un pied, vous constaterez qu'il ne faut pas un grand changement pour produire une vive douleur, ni un grand changement pour la faire disparaître. Dans tous les cas, ou presque, c'est une certaine danse qu'il s'agit d'inventer. Chacun sait bien que c'est un bonheur d'étirer ses muscles et de bailler librement ; mais on n'a point l'idée d'essayer par gymnastique, afin de mettre en train ce mouvement libérateur. Et ceux qui n'arrivent pas à dormir devraient mimer l'envie de dormir et le bonheur de se détendre. Mais, tout au contraire, ils miment l'impatience, l'anxiété, la colère. Ici sont les racines de l'Orgueil, toujours trop puni. C'est pourquoi, empruntant ici le bonnet d'Hippocrate, j'essaie de décrire la vraie Modestie, sœur d'Hygiène, et fille de Gymnastique et de Musique.

4 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°45, 11 février 1922 (CCCXVI)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXXV, « Platon médecin »)

# Première série, Première année, n°46, 18 février 1922

316

On demande si ces cardinaux, si l'ancien pape, si le nouveau pape croient selon leurs actions et selon leur pouvoir. Mais tout homme, il me semble, croit selon ses actions et selon son pouvoir. Présentement[[484]](#footnote-485) sous les yeux du maréchal Joffre, se déroulent[[485]](#footnote-486) d'autres cérémonies et d'autres cortèges ; et le roi Sisowath, porté sur une litière d'or par cinquante hommes, ne doute point du tout qu'il soit roi[[486]](#footnote-487). Toutes les cérémonies font preuve d'elles-mêmes, et cette preuve suffit. Nous demandons d'autres preuves, nous autres, parce que nous sommes hors de la cérémonie ; semblables au spectateur qui se demande pourquoi les danseurs trouvent tant de plaisir à danser. Un chasseur à pied, millième d'un bataillon, croit nécessairement pendant qu'il défile.

On voudrait distinguer dans la masse des croyances, et les examiner une par une, en vue de retenir celle-ci et d'écarter celle-là ; mais la cérémonie ne se laisse pas couper en morceaux ; et la seule erreur ici est de rompre le cortège. « Que faites-vous, malheureux ? C'est à droite qu'il fallait tourner. Ici est votre siège, et non ailleurs ». La faute serait réparée aussitôt, avec repentir et confusion ; mais ces cardinaux ne se trompent point d'un pas ni d'une génuflexion. Cette unité de la procession soutient la doctrine. Dès que vous portez la chape, vous acceptez toutes les broderies. Douter est comme découdre. Ainsi les costumes bien cousus font preuve, et la cérémonie bien cousue fait preuve. Comme dans l'exécution d'un morceau de musique, l'incertitude fait voir l'ignorance ; et c’est tout ce qu'un cardinal peut penser d'un incrédule. Nous autres nous voulons toujours en venir à la preuve ontologique et aux attributs de Dieu ; ce qui a juste autant de place dans la tête d'un cardinal que les formules balistiques dans la tête d'un colonel d'artillerie. Un colonel se croit d'abord, et se croit colonel, et se sait colonel ; c'est une chose qu'il ne se prouve point à lui-même par mathématique. Il faut prouver en effet que Dieu est, si l'on n'est point cardinal, ou conclaviste, ou enfant de chœur, ou bedeau ; mais quand on est cardinal, il faut prouver d'abord que l'on est cardinal, ce qui se fait par geste, rite et majesté ; les autres idées de cardinal[[487]](#footnote-488) tiennent comme le fil rouge dans le costume.

La plus ancienne forme de religion, autant qu'on peut savoir, n'enfermait aucune idée, à proprement parler, en dehors du culte lui-même ; tout le respect allait à la cérémonie, aux costumes, aux images, au temple. Ce genre de foi ne manquait jamais de preuve, car il n'y a point de différence entre aimer la danse et savoir danser. Selon l'ordre véritable ce n'est point la légende qui fonde la cérémonie, mais au contraire c'est la cérémonie qui porte la légende. Quant aux subtilités théologiques, elles sont situées encore bien plus loin de terre. Ce sont des jeux de paroles qui n'intéressent et ne touchent que par leur relation à la cérémonie. Cet ordre se trouve renversé dès que l'on vient à mépriser les costumes et les cérémonies ; ainsi l'esprit protestant est abstrait, discuteur et dogmatique en même temps ; c’est construire une tour dans les airs. **[**Ce n’est pas dans l’esprit que se trouve la religion ; c’est plutôt dans le geste, dans l’attitude, et, en vérité, dans le corps. Une situation humaine qui nous tient debout et qui ne nous laisse point flotter, telle est la preuve, qu’on ne peut articuler en paroles. Le pur esprit dès qu’il se formule, se trouve athée. La transparente liberté, dont nous sommes fiers, se tient dans une indifférence parfaite et ne trouve jamais que ce qu’elle veut. **] [[488]](#footnote-489)** Au contraire affirmer le culte et affirmer par le culte, c'est terminer d'abord de vaines discussions, en rétablissant les plus anciens des dieux, qui sont le Sérieux et l'Importance[[489]](#footnote-490).

5 février 1922 (LP, PSR)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXVII)

1924 *PSC* XX, « Cardinaux »

1938 PSR XXXIII, « Cardinaux »

317

« Vous écrivez que les Transports sont présentement de luxe, et que, pendant que nous mangeons comme des pauvres, nous ne pouvons nous dispenser de rouler comme des riches. Il y a du vrai là-dedans. Mais il y a encore autre chose à dire. D'après des calculs que j'ai eu moi-même à faire, le transport par courant devrait donner des bénéfices, et le transport par l'essence encore plus. L'affaire des Transports Parisiens me paraît bonne ; si j'avais à l'administrer, j'y gagnerais ; et remarquez d'abord que tous ceux qui l'administrent y gagnent ; car je n'ai point entendu dire que les gros traitements aient été diminués. Seulement ces bénéfices réels, qui ne sont pas petits, sont comptés dans les frais d'exploitation. Si j'étais le maître d'une telle entreprise, et si j'avais à compter avec la concurrence, je réduirais ces frais-là et bien d'autres ; je supprimerais deux bureaucrates sur trois et deux contrôleurs sur trois. Je gagnerais sur la lumière, sur le combustible, sur le matériel par cette politique d'Harpagon qui est la seule méthode de l'industrie et du commerce. Mes concurrents feraient de même ; et, bien loin d'augmenter le prix des places, nous serions conduits à le diminuer ». Ainsi parlait Castor.

« Mais, lui dis-je, il pourrait bien se produire encore autre chose ; il se pourrait que les concurrents s'accordent afin de maintenir les prix ; nous aurions un monopole de fait, et on peut parier que les choses se passeraient alors tout à fait autrement ».

« Et, dit Castor, je puis vous expliquer ce qui se passe. Il y a une manière d'administrer qui consiste à augmenter systématiquement tous les frais, sans aucun risque et même avec profit. Je suis maître des achats de machines ; je paie royalement ; mais si je suis en même temps fabricant et marchand de machines, je me paie moi-même. Or sachez bien que tous ces grands administrateurs sont dans toutes les affaires. Ainsi, quand ils disent qu'ils se ruinent, et quand ils le prouvent par leurs comptes, en réalité ils gagnent sur l'ensemble de leurs affaires, et c'est nous qu'ils ruinent, car c'est nous, qu'ils invitent à combler le déficit ; et ce déficit est purement imaginaire. Ce que je dis ici s'applique certainement aux Chemins de fer ; car sans doute ils perdent, si je considère leurs comptes ; mais d'abord ceux qui dirigent ne participent pas aux pertes ; et de plus soyez assuré qu'ils gagnent sur la dépense ; et cette prodigalité de lumière, de coussins, de glaces, de transformations et travaux de toute sorte est encore un genre d'industrie dont ils tirent profit, directement ou indirectement. Mais les comptes des Chemins de fer sont indéchiffrables. Il faudrait examiner de près les comptes des omnibus et tramways avant qu'ils soient parvenus au même degré de complication. Mais qui le fera ? Qui a intérêt à le faire ? Et celui qui aurait intérêt à le faire aura-t-il puissance pour le faire ? Nos moyens de contrôle devant cette situation nouvelle sont à peu près comme un barrage de gardes municipaux devant un avion ».

6 Février 1922 (LP)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXVIII)

318

En des lettres de combattants je trouve cette idée, que ceux qui auront risqué leur vie et qui reviendront exerceront une autorité extraordinaire. La prédiction s'est trouvée fausse. Présentement nous voyons qu'un combattant, et qui a chèrement payé, Gouttenoire de Toury, produit des accusations et des documents auxquels l'accusé répond dédaigneusement par des démentis purs et simples ; et l'accusé, représentant éminent de ceux qui n'ont point combattu, revient au pouvoir sans difficulté. Cela fait une sorte de symbole.

Au temps des élections, un homme modéré me disait ceci : « Chez moi les anciens combattants vont faire élire l'un d'entre eux. Il est vrai qu'ils ne sont pas très nombreux ; mais leur prestige est sans limite, et invincible ; j'avoue qu'ils ont des opinions trop avancées pour mon goût ; mais enfin ils ont le droit de parler haut ; ils l'ont payé assez cher ; et tous les électeurs le comprendront ». Ces hommes décidés étaient d'anciens alpins ; on leur témoignait beaucoup de considération ; mais enfin leur candidat eut soixante voix peut-être. Le vrai est que les anciens combattants qui ont maintenant quelque pouvoir sont des défenseurs de l'ordre ancien. La politique des combattants, d'après laquelle cette guerre devait être la dernière des guerres, fut solennellement désavouée au lendemain même de la victoire ; cette politique purement civile n'ira pas loin, à ce que je crois ; mais, quand elle aura cédé la place à une autre, les anciens combattants seront tout à fait oubliés.

Ce n'est point une chose extraordinaire, d'avoir risqué sa vie en ces terribles années ; ordinaire au contraire. Et ceux qui n'ont point combattu se disent qu'ils ne se seraient point montrés inférieurs aux autres si leur âge ou leur situation les avait jetés dans l'action périlleuse. Et il faut bien le croire ; car il n'est pas vraisemblable qu'une génération d'hommes l'emporte tellement sur ses aînées. Les combattants furent admirés ; mais admirer c'est égaler, du moins par la vivacité et la sincérité du sentiment. Il reste que celui qui a combattu rapporte à son foyer une provision d'expériences dont les autres n'ont aucune idée ; mais par cela même ils sont comme étrangers dans le peuple des civils ; ils ne sont point compris ; ils ne peuvent l'être. Un politique disait : « Les soldats n'aiment pas la guerre ; mais cela fut vrai dans tous les temps. Aussi l'art militaire n'est-il nullement persuasif. Le soldat n'est jamais consulté ».

J'ajoute que le soldat est modeste par état. Il raconte plutôt les prouesses du voisin que les siennes. Et en vérité il semble bien difficile qu'un homme qui aurait toujours cherché le plus grand danger revienne sans grand dommage. D'un autre côté la blessure ne prouve pas assez, car il y a du hasard ici ; un poltron, dans le moment même où il s'enfuit, peut perdre une jambe. Mais regardons encore mieux. Il y a des acrobates de l'aviation, dont on lit dans les journaux des exploits qui font frissonner. Personne ne voudrait dire que ces téméraires, qui égalent dans leurs jeux les guerriers les plus étonnants, soient désignés pour exercer une influence morale ou politique. Par ces doutes, chacun est réduit à l'importance qu'il saura conquérir, en un sujet ou en un autre, par des moyens appropriés. La politique s'apprend comme le trapèze.

7 février 1922 (LP, SM1)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXIX)

1939 SM1, LIX, « Les anciens combattants et la politique »

C

319

Quand je vois disparaître une muscade ou une carte à jouer, puis reparaître justement où je ne l'attendais pas, où j'aurais parié qu'elle n'était pas, c'est alors que je discute avec moi-même, et que je fais de fantastiques suppositions. Mais quand le faiseur de tours me montre son secret, alors la chose même, bien connue, efface toutes les suppositions. Ce qui fait la puissance du mathématicien, ce n'est pas cette preuve imitée du prétoire, et qui ferme la bouche d'un contradicteur supposé ; c'est[[490]](#footnote-491) un objet simplifié, bien déterminé et parfaitement connu. Rien n'y est caché, rien n'y est laissé à deviner ; c'est pourquoi l'ignorant est quelquefois inquiet devant cette vérité nue ; il voudrait croire qu'on lui cache quelque chose ; aussi pèse-t-il la preuve au lieu de considérer l'objet. Il faut déjà être assez avancé dans le savoir pour comprendre que la preuve est la compagne de l'ignorance.

Qui cherche des preuves ? Le juge, ou l'avocat, devant ces crimes qui n'ont pas laissé de témoin ; il ne reste que le cadavre ; tout est inconnu, tout est à inventer. Ainsi quelquefois cherche-t-on avec ses mains ou avec son nez, faute de lumière. Aussi, dans ces controverses, voit-on qu'il y a réponse à tout. Une supposition, si ingénieuse qu'elle soit, et même suffisante, n'est jamais la seule possible ; c'est pourquoi la preuve laisse toujours incertain celui qu'elle persuade, et inquiet ou irrité de voir que d'autres ne sont pas persuadés. Aussi ne supporte-t-il pas la contradiction. Convaincu et irritable, tel est l'homme qui a digéré la preuve. Le Fanatisme[[491]](#footnote-492) est des choses incertaines et prouvées ; qui restent incertaines et qui restent prouvées. Telle est la Théologie parce qu'elle ne montre jamais d'objet.

Dans la science astronomique cherchez l'objet et non la preuve ; alors vous entendrez ce que voulait exprimer Newton, disant : « Je ne fais pas d'hypothèses ». Le fait est que son invention fameuse n'est qu'une description meilleure de ceci, que la lune tourne autour de la terre. Il dit comment elle tourne, ce que personne avant lui n'avait su dire assez. Il dit le comment et se moque du pourquoi. Mais celui qui n'a pas assez observé les apparences, et qui se trouve devant le ciel aussi étourdi que devant une danse de moucherons, attend que la Gravitation, personnage invisible, mette de l'ordre en tout cela par des preuves. Joseph de Maistre, alors, tourne la tête, et veut dire, comme de la Nature : « La Gravitation ? Quelle est cette femme » ? Mais la Gravitation, pour celui qui sait, se ramène toute à l'objet gravitant. Ainsi la théorie de Copernic est le modèle de toutes, qui n'ajoute rien au système solaire, mais qui invite seulement à le connaître ; et quand cet objet est connu, toutes les apparences sont expliquées, absolument comme chez le faiseur de tours. Aussi ceux qui veulent ici des preuves sont scandalisés de la faiblesse des preuves. Fanatiques s'ils tiennent pour les preuves ; sceptiques s'ils se défient des preuves. Ou bien considérant que la terre tournant est un fait nouveau, qu'ils veulent découvrir et faire découvrir ; ou bien ruinant les preuves et doutant si la terre tourne, parce qu'ils ne connaissent pas assez les apparences que cette manière de voir explique élégamment. Sceptique ou croyant, c'est toujours le même homme, homme de discours et de preuve, avocat échappé du prétoire.

8 février 1922 (LP, VE)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXX)

1942 VE XXIII, « Esprit des preuves »

320

Il arrive que l'expérience vérifie régulièrement une idée fausse. Chantecler chante tous les matins pour faire lever le soleil ; et tous les matins le soleil se lève. Le mythe de *Chantecler* serait un grand et beau mythe, si le poète l'avait resserré au lieu de l'amplifier. On peut penser que les mères chiennes enseignent à leurs petits chiens qu'on peut faire fuir la lune en aboyant bien fort ; et c'est ce que les petits chiens devenus grands vérifieront autant de fois qu'ils voudront. Vraisemblablement pendant des siècles de siècles les peuplades humaines ont couru au secours du soleil dans les éclipses, avec bruit et vociférations ; le soleil était plus ou moins malade ; mais enfin on le guérissait toujours ; et la lune malade, de même. Dans ces cas-là c'est la constance même qui nous trompe ; Chantecler est détrompé parce qu'il oublie l'heure.

Il y a des cas où aucune expérience ne peut nous détromper, parce que le remède est bon, quoique l'idée soit fausse. Imaginons un homme atteint du choléra, et un sorcier qui veuille chasser hors de ce corps souffrant le monstre choléra ; il fait donc fustiger le patient sur tout le corps, jusqu'à ce qu'il soit au rouge vif, et ainsi le guérira souvent ; car une énergique friction, dans ces cas-là, est encore le meilleur remède, d'après ce que j'ai entendu dire. Ce sorcier donc agit bien et pense mal. J'ai souvent remarqué que le mal penser est un mal que l'expérience ne guérit point.

Enfin il y a des cas où l'action qui guérit le mal en est aussi la cause. Comme si l'on dit qu'il faut s'armer de peur d'être surpris par la guerre ; et l'expérience donne raison à Gribouille ; car à force de s'armer on finit par avoir la guerre ; et l'on fait ce beau raisonnement : « Que serions-nous devenus en 1914, attaqués comme nous l'étions, si nous n'avions pas eu d'armée ? » Seulement il y a des hommes, trop peu nombreux il est vrai, qui ont remarqué que l'expérience qu'on suit instruit moins quelquefois que celle que l'on conduit ; et ceux-là se demandent si ce n'est pas justement parce que nous avions une forte armée que nous avons été attaqués. Tous connaissent les conditions de sûreté qu'exigeait le voisin, si nous voulions garder la paix ; et elles étaient inacceptables, j’en conviens ; nous n'allions pas livrer Toul et Verdun en garantie. Mais si nous n'avions pas eu deux cent mille chasseurs à pied, chose redoutable et redoutée, pense-t-on que nos voisins auraient demandé des garanties pareilles ? Que si vous supposez chez le voisin un instinct de pillage et de conquête, vous supposez arbitrairement ; la peur explique assez l'événement. Et c'est pourquoi il faudrait faire l'autre expérience, c'est-à-dire essayer de n'être point redoutables. Car tant que l'on s'armera, l'expérience fera voir que l'on avait bien raison de s'armer ; n'en doutez point.

9 février 1922 (LP, SM1)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXXI)

1939 SM1, LX, « Le danger de s’armer »

321

Au temps où les Anglais se préparaient à porter la guerre en France, il y a six siècles, le comte de Salisbury jouait avec sa belle qui vint, par badinage, à lui clore un œil de ses trois doigts. Sur quoi le chevalier dit à la belle : « Cet œil est bien clos ; et il restera clos jusqu'à ce que j’aie vaincu les Français ». Il tint parole, d'après ce que l'on raconte, et combattait avec un œil couvert, comme un borgne. Tel est l'esprit de chevalerie ; tenir son serment toujours ; le tenir avec bonheur quand on l'a fait à la bien-aimée ; par cette alliance du serment et de l'amour, rabaisser le danger en quelque sorte, et humilier les devoirs. Tel est l'honneur dans sa forte jeunesse ; peut-être est-il resté tel.

On dit souvent que l'honneur soumet l'individu à l'opinion et à la règle commune. Je croirais plutôt que l'honneur est essentiellement anarchique. Au temps de la chevalerie comme dans tous les temps, il y eut des ambitions, des guerres civiles, des révoltes, des ruses, des trahisons ; nul n'acceptait aisément les liens de nature ou d'institution ; mais les mêmes hommes restaient fidèles à leur serment, si imprudent qu'il fût. Les historiens disent que la patrie n'était pas encore le dieu du guerrier ; mais la patrie était le dieu d’Horace et de Brutus ; la patrie est une idée antique, que la Révolution a fait revivre. Et il me semble que l'esprit catholique et l'esprit chevaleresque ensemble ont fait naître ou bien ont tiré au clair une autre idée de l'héroïsme, idée qui, aujourd'hui encore, n'est pas développée toute. C'est l'idée que la volonté humaine n'est soumise naturellement à aucune puissance terrestre, ni à aucune institution ; ce que montre orgueilleusement la fidélité, liée par le serment et par le serment seul ; aussi bien par un serment imprudent et même déraisonnable. Car toutes les opinions couronnées et mitrées sont disposées à délier du serment, si le serment tourne à mal ; mais, selon l'esprit chevaleresque, elles ne le peuvent ; et Dieu lui-même ne le pourrait point « quand il ferait de nouveaux cieux et une nouvelle terre », ainsi que dit Georges de Coûfontaine dans *L'Otage*. Ainsi le bon Hercule parcourait la terre, ne reconnaissant ni Dieu ni Maître hors de son propre sentiment et de son serment à lui-même. Tel est l'homme libre.

Nous nous croyons bien loin de ces mœurs. Mais peut-être nous y sommes plongés ; nous y vivons et respirons. Seulement nos rhéteurs ne savent rien dire de l'homme, rien qui sonne vrai. Cette guerre, dont nous sortons à peine, fut chantée et célébrée par des hommes sans courage, et qui ne pouvaient comprendre le courage ; elle fut faite par des mouvements de chevalerie, hors de tout esprit d'obéissance, par des hommes soucieux seulement de surmonter la peur ; par des hommes qui se juraient à eux-mêmes d'être braves, et qui tenaient leur serment. Par là tous les braves, dans tous les camps, furent frères d'armes, et couvrirent d'un même mépris les moralistes aboyeurs. D'où une belle paix pourrait suivre, si les morts revenaient.

10 février 1922 (LP, SM1)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXXII)

1939 SM1, LXI, « L’esprit chevaleresque »

322

On trouve dans quelques bibliothèques et chez les amateurs de livres rares un roman inachevé de Stendhal qui a pour titre *Lamiel*. C'est l’Iliade des passions libres ; orgueil, amour, vengeance y mènent leur guerre sans se soucier de l'univers politique. Lamie! est le nom d'une femme très belle, qui sait tout et qui ne croit à rien. Mais à quoi bon parler d'une œuvre si peu connue et dont nous n'avons que l'esquisse ? J'en veux retenir seulement le vert de houx. Le vert de houx est un produit pharmaceutique, que je ne connais pas autrement, et qui serait juste le contraire du rouge et de la poudre ; il éteint sur le visage ce feu de la beauté qui fait scandale et désordre partout. Pour les courses et les voyages au milieu de gens dont elle ne se soucie guère, cette Lamiel met du vert de houx ; et si quelque voisin de diligence devine encore cette rare beauté et se pose en conquérant, elle met simplement encore une couche de vert de houx de ce côté-là, et la voilà tranquille. Sur quoi on s'étonnera d'abord ; mais la simplicité même de l'idée détourne de ruser ; aussi ce vert de houx me jeta dans de grandes réflexions sur les parures et sur la coquetterie. Je ne vois point le dernier terme de ces réflexions ; du moins j'en saisis bien le commencement.

Une beauté sûre d'elle-même, sûre de plaire quand elle voudra, va-t-elle se cacher ou se montrer ? Un[[492]](#footnote-493) capitaine va-t-il montrer à l'ennemi toutes les troupes qu'il a ? Tout au contraire, c'est quand il manque de troupes qu'il veut faire croire qu'il en a. La force n'a pas besoin de montre. Mais la beauté invincible gagne encore plus que la force à se cacher. D'abord parce que les amoureux faibles et vulgaires font encombrement ; aussi parce que les hommages de qualité inférieure rabaissent la beauté ; c'est un don de peu de prix que celui que l'on fait à tout venant, et malgré soi. Toutefois[[493]](#footnote-494) il y a mieux à dire. Quand l'expression indiscrète du visage se montre la première, l'esprit est comme engagé et esclave. J'ai remarqué que l'expression de l’intelligence la plus vive, quand elle se montre sur un visage, annonce presque toujours la sottise ; or[[494]](#footnote-495) ce serait un hasard étonnant si de tels signes étaient toujours trompeurs. Je crois plutôt qu'un esprit ainsi annoncé au dehors se trouve toujours au-dessous de la promesse, et en retard d'une idée ; c’est cette nécessité et précipitation qui rend sot. Il[[495]](#footnote-496) faudrait donc prendre l'air d'un niais, si on ne l'a de nature.

Par analogie[[496]](#footnote-497) je dirais qu'une beauté indiscrètement produite au dehors et jetée au nez des gens, tire le pouvoir dirigeant hors de sa retraite, le privant de réflexion et de choix. C'est pourquoi la beauté de ces trop célèbres reines élues est toujours sotte, et le montre, et ainsi n'est plus belle ; car qu'est-ce qu'une poupée sans âme ? À quoi l'éducation remédie, et les parures, et premièrement[[497]](#footnote-498) cette règle des règles d'après laquelle la volonté de plaire d'abord et de plaire à tous est aussitôt méprisée. D'où cette pudeur et cette retraite de la beauté vers le dedans, qui est la coquetterie même. Comme ces traits d'esprit, si bien refermés, et qu'il faut ouvrir soi-même. Et la mode, en sa vraie puissance, est ce qui cache la beauté sous une première apparence qui est l'apparence de tous. Souvent[[498]](#footnote-499) l'on s'étonnerait, devant quelque reine de conversation, d'entendre d'abord des propos tout à fait ordinaires ; comme on s'étonne aussi des premières répliques de la forte chanteuse, qui essaie sa voix et ne pense point à promettre beaucoup, assurée de ce qu'elle donnera. Ne vous laissez pas tromper par le vert de houx.

11 février 1922 (LP)

Première série, Première année, n°46, 18 février 1922 (CCCXXIII)

1923 PE 12, « Le Vert de Houx »

1934 LIT 60

# Première série, Première année, n°47, 25 février 1922

323

Je reviens sur cette idée que l'on ne peut comparer une Société des Nations à une société d'hommes. Les nations, à bien regarder, valent mieux que les hommes en intention et sont moins prudentes en action. Ces deux idées sont nouvelles, il me semble, et assez difficiles. J'invite les hommes de bonne foi à les essayer d'après leur expérience propre.

J'ai déjà tenté d'expliquer la première ; mais il y a une manière d'en découvrir les racines. Les nations sont des sociétés déjà ; c'est un paradoxe de soutenir qu'une société repose seulement sur la contrainte, comme si l'on disait que tous voleraient et useraient de violence s'ils croyaient pouvoir le faire sans risque. Cette thèse est proprement métaphysique. Je suppose qu'un esprit positif, instruit d'une façon ou d'une autre, soit par la pratique des affaires, soit par l'histoire, soit par la sociologie, voudra bien accorder qu'une société enferme toujours quelque religion au sens le plus large, c'est-à-dire quelque libre concert du cœur et de l'esprit, quelque consentement et quelque contentement. Les violents de propos délibéré et les voleurs systématiques y sont peu nombreux. Une nation doit donc régler sa conduite d'après des principes communs et des maximes moyennes ; s'il n'en était pas ainsi, elle manquerait de cohésion, d’organisation, d'industrie, de science, enfin de tout ce qui peut la rend redoutable. Dans le fait nous voyons que les nations civilisées ne peuvent être mises en mouvement que d'après les notions communes du droit et de la moralité. « Nous sommes injustement attaqués ; nos alliés fidèles sont injustement attaqués ; nos frères de sang sont persécutés » ; tel est le thème des gouvernants. Peut-être se trompe-t-on gravement lorsque l’on pense surtout à effrayer des nations supposées pillardes par principe, alors que la délibération, l’éclaircissement, le plaidoyer devant un arbitre seraient des moyens suffisants.

Maintenant j'ajoute ceci, c'est que la menace, assez puissante sur les individus, ne touche point du tout les nations, mais les jette, au contraire, dans une sorte de folie universellement admirée. La Belgique a réagi sans aucune prudence, au seul contact d'une force redoutable, selon les principes de l'honneur, sentiment qui, dans les foules, grandit jusqu'au mépris des intérêts les plus évidents ; ce que les peuples expriment en disant que la mort vaut mieux que I'esclavage. Et dans le fait les hommes, dès qu'ils sont nation, se font très bien tuer plutôt que de supporter la contrainte ; cet enthousiasme peut bien s'user, et même fort vite ; il n'en est pas moins vrai que c'est lui qui va d'abord au combat. D'après cette vue, il faudrait considérer les sanctions et les menaces non pas comme des calmants, mais plutôt comme des excitants, qui transformeront la tranquille Nation, toujours soucieuse du droit et du bon ordre par cette pensée moyenne qui est la sienne, en une phalange de fanatiques qui ne considèrent plus que leur honneur et leur serment. Toutes les guerres modernes, il me semble, sont nées de réactions de ce genre-là. Bref je crois que si la Société des Nations, une fois constituée, est impuissante à maintenir la paix, ce ne sera point faute de gendarmes, mais au contraire parce qu'elle fera avancer ses gendarmes. Une libre concession n'est jamais contraire à l'honneur ; mais l'honneur interdit qu'on cède jamais à la menace. Ne regardez pas tant les vices, mais méfiez-vous de la vertu. C'est la vertu qui part en guerre.

12 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXIV)

324

Nous avons présentement une politique aigre ; et, quoique tout se fasse par notes, et dans le style des avoués, il me semble que j'entends ce son de voix bureaucratique, qui annonce après une objection une autre objection. Cette manière fait obstacle à tout ; chacun sait qu'il y a un art de faire naître et grandir les procès. Exemple. On demande aux Russes de reconnaître d'abord les dettes publiques du gouvernement tsariste. Je suppose qu'ils les reconnaissent ; on demandera quand et par quels moyens ils comptent les payer. Je suppose qu'ils offrent en garantie des concessions de mines ou de transport, on demandera si le régime intérieur de la Russie permet l’exploitation régulière et paisible. Si le gouvernement des Soviets offre de donner une charte aux étrangers, de façon qu'ils soient traités là-bas à peu près comme ils seraient chez eux, on demandera si l'on peut être sûr que la charte ne sera pas violée. On aurait aussi bien pu demander au gouvernement tsariste la promesse qu'il n'y aurait point de révolution en Russie ; ou, plus modestement, on aurait pu proposer quelques réformes administratives et un meilleur contrôle des dépenses. On ne l'a point fait en ce temps-là parce que l'humeur était favorable ; c'est l'humeur aigre qui dicte maintenant ces arguments inépuisables et ces objections invincibles.

Les affaires ne se font pas ainsi, il me semble ; les engagements ne valent jamais que par une harmonie des intérêts. Un contrat est naturellement exécuté tant que les deux parties y trouvent leur avantage ; ainsi se fait le commerce, sans aucune contrainte. Dès qu'il faut faire marcher les avoués, les avocats et les huissiers, l'affaire est mauvaise. Il n'y a guère de commerçants qui délaissent les affaires saines pour travailler à tirer quelque chose d'une faillite. J'ai connu un meunier qui a fait fortune et qui disait souvent : « Je n'ai jamais plaidé ; je n'ai jamais consulté mon avocat que pour trouver le moyen de tout régler au plus vite et au moindre prix ». Cet homme a vécu fort longtemps ; c'est qu'il dormait bien. Ce meunier n'aimait point ce genre de rêve où l'on retourne des sacs vides.

Présentement le démon des procès est assis sur le monde. Chacun plaide ; mauvais travail. La France poursuit le débiteur Allemand et le débiteur Russe ; l'Amérique poursuit le débiteur Français ; aussi les négociations sont toutes de même forme : « Payez-moi. Si vous ne pouvez, fixons au moins des échéances ; et mettez un peu d'ordre dans vos affaires ». Gobseck et Gigonner jouaient ce jeu-là, et tiraient à la fin quelque chose de leurs mauvais papiers ; mais ils ne les avaient pas payés cher. Le véritable créancier avait oublié ces affaires-là. Je suppose qu'assistant à ces délibérations où l'on a trouvé l'emploi de l'indemnité Chinoise relative aux Boxers, Gobseck aurait ri comme il savait rire, sans desserrer les lèvres. Je ne vois pas ce que l'on peut gagner par ces exploits de Chicanous. En revanche je vois très bien ce que l'on peut perdre de temps et d'argent. Et je poserais la question comme ce meunier philosophe : « L'huissier payé, que restera-t-il » ?

13 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXV)

325

Comme nous considérions une banque toute neuve, qui a remplacé une brillante maison d'alimentation, brillante et éphémère, je chantai la complainte de l'épicier : « Quels changements et que d'espérances ruinées par la fatalité capricieuse ! J'aperçois les dossiers du commerce, dans le même casier où se trouvaient les petits pois au naturel ; et la vérification des titres fait sonner ses timbres sur le marbre même de la poissonnerie ».

« Bien des titres, dit Castor, se corrompent aussi vite que le turbot et la sole ; et je n'attends guère mieux de cette Banque[[499]](#footnote-500) que de cette Épicerie, qui était très bien conçue elle aussi, et administrée .selon les règles. J'y avais mis[[500]](#footnote-501) quelque argent ; il m'arrive encore d'être séduit par les grands projets, parce que je suis un peu contemplateur, comme vous dites. Mais ces aventures m'ont du moins appris ceci[[501]](#footnote-502), c'est qu'on ne peut point fonder quelque chose de grand. En cela[[502]](#footnote-503) les entreprises ressemblent à des vivants ; il faut qu'elles commencent par l'enfance. Petit poisson deviendra grand, telle serait la devise du commerce et même de l'industrie ; toutefois[[503]](#footnote-504) le commerce et l'industrie n'en pensent pas si long. Boucicaut était un petit marchand de parapluies dans cette rue de Sèvres où ce gros poisson dévore maintenant la foule des acheteurs. Faites[[504]](#footnote-505) une copie de ce gros poisson, et embusquez-le à quelque carrefour ; ce n'est pas difficile ; il n'y faut que de l'argent ; mais aussi vous pouvez être sûr que ce sera de l'argent perdu ».

« Étrange doctrine, lui dis-je, antédiluvienne. Je lisais encore hier, au sujet d'un port de l'Ouest africain, qu'il faut d'abord faire grand, et que ce sont les quais qui attirent les bateaux. N'est-ce pas la méthode américaine[[505]](#footnote-506) » ?

« Les Américains qui ont fait fortune, dit Castor, ressemblent à tous les riches ; ils ont commencé par être pauvres ; et c'est alors qu'ils ont appris la méthode d'Harpagon, qui est la bonne. J'ai admiré autrefois comment l'ancienne compagnie des omnibus avait remplacé les chevaux par le moteur à essence, sans changer la membrure, les glaces et les banquettes ; au lieu que cette Compagnie des Transports, neuve elle-même, et qui fait rouler un matériel neuf et brillant, se ruine et nous ruine. Écoutez[[506]](#footnote-507) une autre histoire. Dans la province du Perche, où je suis né[[507]](#footnote-508), pays perdu comme on dit, il y avait une foire célèbre, en un lieu montagneux et boisé, mais situé géographiquement entre Perche et Beauce ; bref la foire existait et prospérait. Vint l'âge des chemins de fer à voie unique ; on en fit là comme ailleurs, à grands frais ; et messieurs les ingénieurs oublièrent ce lieu d'accès difficile et cette célèbre foire. Alors on vit rouler de rares trains, et presque toujours vides ; il y eut des gares où poussaient les herbes folles ; il y eut des cafés de la gare qui baillaient d'ennui ; les petites villes furent fières d'avoir un chef de gare, mais elles gardèrent leur bonnet de coton. Cependant on voyait la nuit et le jour des troupeaux qui s'en allaient comme autrefois le long des routes vers la célèbre foire ; on voyait les vieux cabriolets, et la diligence mérovingienne, chargée d'hommes, de femmes et de paquets. Cette foire existait ».

« Les· ingénieurs, dis-je, ressemblent donc aux philosophes, qui tentent vainement de passer de l'essence à l'existence ».

14 février 1922 (LP, ECO)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXVI)

1934 ECO 3

326

On me demande quelquefois : « Comment comprenez-vous les leçons de choses, qui ont pour fin de donner aux enfants une première idée de la nécessité extérieure » ? J'ai à répondre ceci, que les leçons de choses doivent être arithmétiques et géométriques. Dans le fait c'est par la géométrie que toutes les sciences ont commencé ; et je comprends à peu près pourquoi. Les choses peuvent nous instruire par les circonstances de nombre et de grandeur. Dès qu'un enfant a remarqué un certain rapport entre le rayon et la circonférence d'une roue, il peut faire autant de mesures qu'il voudra, sur des cercles de diverses grandeurs, qu'il tracera lui-même soit sur la terre au moyen d'un piquet et d'un cordeau, soit sur le papier, au moyen d'un compas. Les plus profondes études sur le cercle, les angles et les cordes ne seront que la suite de cette investigation directe, et qu'un perfectionnement de cette méthode d'observation qui ne laisse rien à deviner ni à supposer. C'est ici que trouve à s'appliquer la forte maxime de Confucius : « La science a pour fin de connaître l'objet ; quand l'objet est connu, la science est faite ». Et si quelqu'un doute si deux et deux font quatre, c'est qu'il ne sait pas bien ce que c'est que deux, trois et quatre. Que l'on considère des noix, des osselets, des petits cubes de bois, ou des points sur le papier, on arrivera vite à connaître le contenu de ces nombres, à les faire et à les défaire, sans qu'il y reste rien de caché. C'est pourquoi je dirais que la mathématique est la meilleure école de I' observateur.

C'est même la seule. Hors des nombres et des figures, il n'y a point d'observation au monde qui ne nous trompe, et qui ne veuille être redressée. Les astres se lèvent à l'est et se couchent à l'ouest ; mais leur mouvement véritable est d'ouest en est ; et quand on a observé ce mouvement véritable du soleil et de la lune, il faut encore le considérer comme une pure apparence, et penser que ces deux astres, qui semblent suivre la même route dans le ciel sont l'un un satellite de la terre, et l'autre un astre central dont la terre est le satellite. Pour les sciences plus compliquées, il est encore plus évident que les apparences ne nous apprennent rien ; il faut supposer, il faut deviner, il faut vérifier les suppositions. Bref il faut vaincre partout les apparences ; et l'histoire des sciences fait voir que l'on n'a pu vaincre les apparences sans avoir suivi d’abord la préparation géométrique.

Dans la géométrie et dans l'arithmétique il n'y a point d’apparences à vaincre, ni aucun mystère. Quand j’ajoute cinq à sept pour faire douze l'opération est entièrement transparente ; il ne s'y passe rien que je ne sache. Pareillement si, faisant tourner le cordeau autour du piquet jusqu'à le ramener à la première position, j'ai produit toutes les circonstances possibles de la grandeur angulaire. Aussi voyons-nous que ces connaissances sont les premières qui se soient délivrées des génies et des dieux. Il faut donc se délivrer de ce préjugé scolaire d'après lequel les sciences mathématiques sont les plus difficiles de toutes ; car ce sont les plus faciles, au contraire, et les seules qui conviennent à l'enfance.

15 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXVII)

327

Le plus vulgaire des hommes est un grand artiste dès qu'il mime ses malheurs. S'il a le cœur serré, comme on dit si bien, vous le voyez étrangler encore sa poitrine avec ses bras, et tendre tous ses muscles les uns contre les autres. Dans l'absence de tout ennemi, il serre les dents, arme la[[508]](#footnote-509) poitrine et montre le poing au ciel. Et sachez bien que, même si ces gestes perturbateurs ne se produisent pas au dehors, ils n'en sont pas moins esquissés à l'intérieur du corps immobile, d’où résultent de plus puissants effets encore. On s'étonne quelquefois, quand on ne dort point, de ce que les mêmes pensées, presque toujours désagréables, tournent en rond ; il y a à parier que c'est la mimique esquissée qui les rappelle. Contre tous les maux de l'ordre moral, et aussi bien contre les maladies à leur commencement, il faut assouplissement et gymnastique ; et je crois que presque toujours ce remède suffirait ; mais on n'y pense point.

Les coutumes de politesse sont bien puissantes sur nos pensées ; et ce n'est pas un petit secours contre l'humeur et même contre le mal d’estomac si l'on mime la douceur, la bienveillance et la joie ; ces mouvements, qui sont courbettes et sourires, ont cela de bon qu'ils rendent impossibles les mouvements opposés, de fureur, de défiance, de tristesse. C'est pourquoi la vie de société, les visites, les cérémonies et les fêtes sont toujours aimées ; c'est une occasion de mimer le bonheur ; et ce genre de comédie nous délivre certainement de la tragédie ; ce n'est pas peu.

L'attitude religieuse est utile à considérer pour le médecin ; car ce corps agenouillé, replié et détendu délivre les organes, et rend les fonctions vitales plus aisées. « Baisse la tête, fier Sicambre » ; on ne lui demande point de se guérir de colère et d'orgueil ; mais d’abord de se taire, de reposer ses yeux, et de se disposer selon la douceur ; par ce moyen tout le violent du caractère est effacé ; non pas à la longue ni pour toujours, car cela dépasse notre pouvoir, mais aussitôt et pour un moment. Les miracles de la religion ne sont point miracles.

Il est beau de voir comment un homme chasse une idée importune ; vous le voyez hausser les épaules et secouer sa poitrine, comme s'il démêlait ses muscles ; vous le voyez secouer[[509]](#footnote-510) la tête, de façon à se donner d'autres perceptions et d'autres rêveries ; jeter au loin ses soucis par un geste libre, et faire claquer ses doigts, ce qui est le commencement d'une danse. Si la harpe de David le prend à ce moment-là, réglant et tempérant ces gestes afin d'écarter toute fureur et toute impatience, le mélancolique se trouve aussitôt guéri.

J'aime le geste de la perplexité ; l'homme se gratte les cheveux derrière l'oreille ; or cette ruse a pour effet de détourner et amuser un des gestes les plus redoutables, celui qui va lancer la pierre ou le javelot. Ici la mimique qui délivre est tout près du geste qui entraîne. Le chapelet est une invention admirable qui occupe la pensée et les doigts ensemble à compter. Mais le secret du sage est encore plus beau, d'après lequel la volonté n'a aucune prise sur les passions, mais a prise directe sur les mouvements. Il est plus facile de prendre un violon et d'en jouer que de se faire, comme on dit, une raison.

16 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXVIII)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XVI, « Attitudes »)

328

« Quelle chose étrange qu'un rêve », disait quelqu'un. Voilà une pensée de· sauvage ; mais nous sommes tous sauvages assez et trop ; et je voudrais bien connaître celui qui n'est pas troublé par le souvenir d'un rêve terrifiant. Chacun sait bien aujourd'hui qu'un rêve n'est rien ; mais cette connaissance est trop sommaire pour assurer la sagesse. J'aime mieux miner tout autour de cette idée que le rêve est quelque chose d'étrange. Tout ce que l'on peut essayer de raisonnable contre les rêves consiste en ceci qu'il faut les rattacher au contraire à la vie normale, afin de ne plus en être étonné.

Je réponds donc aux autres et à moi-même : « Étrange chose, le rêve » ? Non. Nullement plus étrange que la connaissance que je prends de cette fenêtre et de cette porte en ouvrant les yeux. Dans les deux cas je suis averti par quelque trouble qui se produit dans les frontières de mon corps, lumière, son, douleur faible ou forte. Dans les deux cas, je me mets à la recherche de la cause ; dans les deux cas, il vient un moment où je cesse de chercher. Dans les deux cas, je suis exposé à des erreurs sans mesure par cette promptitude à juger, si naturelle. Dans les deux cas, je jurerais que j'ai vu ce que pourtant je n'ai point vu. M'entretenant dans une foule, et tout en marchant, avec mon compagnon, je continue la conversation avec un autre qui a pris sa place ; mais n'ayant point de réponse, je regarde plus attentivement ; je vois que je me suis trompé ; j'aurais pourtant juré que c'était mon compagnon ; ce moment est celui du réveil. Un bruit de voiture dans la rue ; je crois voir le cocher, les chevaux, le nom du marchand en grandes lettres ; en quoi il est possible que je me trompe, mais je ne m'en soucie guère ; il y a autour de moi un grand nombre de choses par rapport auxquelles je ne m'éveille point. Aussi dit-on bien au distrait : « Vous rêvez ». Le distrait est un homme qui juge sur de faibles indices. Un matin de dimanche, je crois prendre *l'Humanité* dans une pile de journaux et c'est *Le Petit Parisien* que je trouve dans ma poche. Je pourrais bien croire que le Génie de la Modération a fait ce changement miraculeux ; mais j'aime mieux me souvenir que je n'ai vu de ce journal que la tranche, c'est-à-dire un jambage du titre et une certaine couleur du papier. Rien n'est plus naturel qu'une erreur, dès que l'on juge si vite, et sur de faibles signes. Et comment pourrais-je bien juger quand je juge les yeux fermés et les poings fermés, d'après un bruit indistinct, d'après le froid ou le chaud, d'après le picotement du sang dans une main mal placée ? Qu'il n'y ait presque point de vérité en ces perceptions paresseuses, cela ne doit pas m'étonner. Aussi ne vais-je point supposer, à la manière d'Ajax, que c'est quelque dieu qui m'envoie de fantastiques opinions. L'erreur n'a rien d'étrange ; c'est le premier état de toute connaissance.

17 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXIX)

329

Sur les incidents de Haute-Silésie l'accord s'est fait chez nous. Les lieux communs sont revenus ; revenu aussi le bonheur de juger en foule et d'après la première apparence. Ce refus de penser est effrayant. Nous voilà une fois encore dans la situation d'hommes ingénus, pacifiques, confiants, encore une fois victimes d'un peuple félon. Ce jugement est à peu près de même force que ceux qui se produisaient dans les caves parisiennes pendant que l'ennemi laissait tomber les bombes ; c'étaient des monstres, étrangers à l'Humanité. Jugements d'enfant. C'est ainsi qu'un commerçant paresseux et moutonnier accuse comme perfide l'homme actif qui lui prend ses clients. Cette insouciance est elle-même perfide ; et toute faiblesse est perfide. Je crains les faibles et le jugement des faibles.

Si j'étais général et si je commandais les forces d'occupation en Haute-Silésie, nul n'attaquerait mes troupes impunément ; le groupement et les précautions seraient tels que la punition soit immédiate et sévère. Si elle n'était pas telle, j'aurais à examiner seulement si mes troupes ont manqué de vigilance ; de toute façon je n'aurais de reproches à faire qu'à mes subordonnés ou à moi-même ; car il n'est point dans l'ordre que la force armée se plaigne d’être battue. Que les troupes se gardent ; si on les attaque, qu'elles soient victorieuses ; si elles ne le peuvent, qu'elles ne se plaignent point. Telles sont les lois de la guerre. Qu'est-ce qu'une force qui n'est pas forte ?

Je n'aime pas les jeux de la force ; mais enfin j'en connais les règles. La force qui se donne comme telle n'est jamais injustement attaquée. Cela n'a point de sens. Laisse passer, lecteur, une vérité amère. Quiconque est sous les armes doit s’attendre à être attaqué. Une sentinelle n'est nullement gardée par ceci qu'elle est seule contre beaucoup, mais seulement par ceci qu'on sait que le poste n'est pas loin ; je veux que l'on ne confonde pas ce genre de respect, qui est crainte, avec cet autre respect qui est de droit ; qui manque au respect de droit est coupable ; qui manque au respect de force est seulement imprudent. Qu'un promeneur se plaigne d'être attaqué la nuit, cela se comprend ; mais qu'un agent de police se plaigne d'être attaqué, cela ne s'entend pas bien ; c'est son affaire de repousser l'attaque, et, s'il n'y réussit pas, il a tort. J'imagine un mot de comédie. « C'est intolérable. On vole dans les rues la nuit ». - « Mais il n'y a donc pas de patrouilles » ? – « Justement, on vole les armes de la patrouille ».

Les lieux communs sont forts ; il faut les rompre. Il faut penser la paix et penser la guerre. C'est le seul moyen de débrouiller, du moins pour le jugement, un état qui ne peut durer, où nous voulons contraindre l'autre, par la force des armes, d'agir selon les règles de la paix. C'est le trop fameux Droit du plus fort qui est ici à l'épreuve. Relisez le beau chapitre du *Contrat Social* où, pour la première fois peut-être sur la planète, un ferme esprit a défini le genre de respect qui est dû à une paire de pistolets. À qui pense mollement, la vie est difficile.

18 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°47, 25 février 1922 (CCCXXX)

# Première série, Première année, n°48, 4 mars1922

330

Culture et culte sont des mots de la même famille. Un homme cultivé aurait donc quelques-uns des caractères de l'homme pieux. Imaginez, comme j'ai vu, un homme cultivé ouvrant Stendhal ou Balzac[[510]](#footnote-511) et lisant à haute voix deux pages choisies ; il y a de la religion dans ses mouvements ; et ce livre est pris comme une Bible ou un missel ; la reliure même en témoigne souvent. Pour moi je manque de cette piété extérieure à l'égard des livres, et je les saisis trop comme le chasseur empoigne le gibier ; mais, à l'égard des textes, je suis encore assez fétichiste. Pendant la guerre je trouvai sur mon chemin une brochure jaune qui avait pour titre *La Chartreuse de Parme*, texte incomplet, et, qui pis est, adroitement recousu ; ces mutilations me semblèrent profanations ; je voulais retrouver mon bréviaire mot pour mot. Ces sentiments déterminent une manière de lire et de relire que je crois bonne.

Suivant donc l'affinité des mots Culture et Culte[[511]](#footnote-512), j'y apercevrais ce trait commun que, dans l'homme cultivé ainsi que dans l'homme pieux, la forme extérieure règle les pensées. Précaution, à mon sens, contre cette rapidité et instabilité des pensées de rencontre. Essayez de résumer une forte page ; presque toujours l'idée s'enfuit ; il reste un abrégé en style plat. Il y a des hommes en qui de tels abrégés se battent ou se composent ; discuteurs, abondants et secs, ils ont tout lu, ils savent tout, ils ont tout jugé ; ce sont des libres penseurs au second degré ; mais le mépris de la forme, je voudrais dire du geste, fait qu'ils laissent passer l'idée. Disons plus exactement que, par mépris de relire, ils ne savent plus prendre l'attitude convenable ; ils ressemblent à ceux qui voudraient penser i en ouvrant la bouche.

C'est le récit des cérémonies Romaines[[512]](#footnote-513) qui me faisait penser de nouveau[[513]](#footnote-514) à ces choses ; mais j'y aurais pensé encore bien mieux et de plus près si j'avais vu les cérémonies elles-mêmes. Du style, encore du style, partout du style, jusque dans les moindres choses. Quel art de signifier ! Je ne vois que l'art militaire, en ses revues et défilés, qui soit persuasif à ce point. Et ces deux arts ensemble sont en mesure de donner des idées réelles à ceux qui ne savent point penser seuls. Paix et Guerre, deux sœurs ornées et composées, règnent ensemble sur les hommes inconsistants. Voilà ce que j'ai pu lire sur l'image photographique de ce pape à lunettes.

Contre quoi l'esprit moderne ne trouvera puissance que par la Culture. Culture contre culte ; car science contre culte ne peut rien. Prendre donc dans le bréviaire ce qu'il a de bon ; lire et relire ; penser selon la forme belle ; ne point méditer à vide. Il y a dans cette méthode ce qu'il faut de foi. Ne pas changer, ni corriger, ni abréger ; mais se conformer aux grandes œuvres et j'ose dire les mimer ; car la forme humaine est quelque chose que vous ne pouvez pas rompre ; il faut penser dans ce sac de peau ; il faut que ce sac de peau danse selon vos pensées. Le poète est le maître à danser ; et toute grande œuvre est poème et pensée ensemble. Tant qu'on ne lira point de telles œuvres dans toutes les écoles, et seulement celles-là, nous serons comme des enfants devant tous les genres du Sérieux et devant toutes les espèces de mules rouges.

19 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXI)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 26, « Cérémonies »

1934 LIT 25

331

Les Idolâtres, j'entends ceux qui sont gouvernés par le rapport extérieur, arrivent à s'assurer, par des témoignages et des formules, contre le mépris qu'ils pourraient avoir d'eux-mêmes. Ainsi un homme assez fort pour se faire tuer, et qui est resté tout le temps de la guerre loin du danger immédiat, se trouve assez justifié à ses propres yeux s'il peut prouver qu'il a obéi aux ordres, et qu'il a servi non comme il aurait voulu, mais comme on le lui a imposé. Le patriotisme conçu comme rapport extérieur entre l'individu et les pouvoirs, s'accorde ainsi avec la lâcheté, et même l'habille décemment. Lorsqu'une voix autorisée a donné comme un axiome ceci : « Tous les embusqués sont patriotes », elle n'entendait pas définir le patriotisme par là. Or il se peut bien que le patriotisme conduise à accepter du même cœur le poste ignoré et tranquille et le poste dangereux. Dès qu'il s'agit seulement de servir, il n'appartient pas à l'individu de choisir la gloire en même temps que le péril. Il ne doit point choisir, mais humblement se mettre à la disposition des chefs ; car la patrie peut avoir autant besoin d'un chimiste, d'un comptable ou d'un journaliste que d'un aviateur ou d'un fantassin d'élite. Et cette satisfaction de s'humilier, de se résigner à un devoir facile, est la preuve d'un bon esprit, d'un esprit qui se subordonne. D'après ces relations purement extérieures, un général se tient hors de la portée des canons ennemis, et ne pense point du tout que cela soit déshonorant. Le pur esprit militaire serait même disposé à compter tous les services comme égaux.

Avec des héros de cette trempe-là, les guerres dureraient longtemps et ne feraient pas de grands massacres. Mais le héros véritable pense tout à fait autrement. Il ne se résigne pas à servir loin du péril ; il[[514]](#footnote-515) est impatient de s'approcher du péril ; impatient parce qu'il a bien peur, et qu'il ne supporte pas cette humiliation d'avoir bien peur. Et dès qu'il sait qu'il y a des hommes qui jouent avec la mort, il veut jouer ce jeu aussi ; ce qu'un homme peut faire, il veut l’essayer. Puisqu'il y a des aviateurs, il veut être aviateur. Comme ce Fabrice de *La Chartreuse*, soucieux de savoir s'il a été mêlé à une véritable bataille. Et c'est bataille contre lui-même, seulement contre lui-même. Ainsi est bâti l'animal chevaleresque ; toujours prompt à bondir contre l'obstacle ; plus prompt et plus intimement tenu si l'obstacle est en lui-même. « Tu trembles, carcasse, disait Turenne, tu vas voir où je vais te mener ».

Ici trouve sa place un autre axiome : « Bien au-dessus du patriotisme, comme sont tous les vrais combattants ». Un homme blessé et mal guéri, privé de l'usage du bras droit, et qu'on retrouve aviateur, cela s'est vu. Ici les règlements sont contre lui ; le chef ne peut sans scrupule, confier l'arme coûteuse et savante à un homme diminué ; aussi faut-il quelque ruse pour arriver à se faire tuer ainsi une seconde fois. La Patrie ne demande pas ce sacrifice, et même le refuserait. Mais le héros veut être le seul juge de ce qu'il se doit à lui-même. Guynemer, voulant essayer son courage, se laisse mitrailler sans répondre, au mépris de tous les règlements militaires. Et voilà ce que les politiques ne comprennent point du tout.

20 février 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXII)

1939 SM1, LXII, « Le vrai courage »

332

On peut imaginer quelque habitant du centre ou du midi qui se serait fait un devoir de rebâtir à ses frais et par ses propres soins une des maisons détruites par la guerre. Vous le voyez pourvu d’un architecte et d'un entrepreneur, prenant conseil des futurs occupants, rassemblant les matériaux et la main d'œuvre, surveillant lui-même le travail, l'accélérant par des primes d'avancement et d'achèvement. S'il s'était donné un délai de deux ans à partir de ses premières démarches, et s'il s'était mis à l'œuvre sans attendre d'être imité par d'autres, je suis assuré que la maison neuve serait habitée depuis plus d'un an. Imaginez maintenant deux cent mille citoyens agissant comme lui, chacun pour son compte et pour sa propre satisfaction ; il me semble que ces deux cent mille opérations se seraient poursuivies ensemble, par divers chemins et moyens, sans aucun lien entre elles, sans aucun embrouillement ni frottement, et très bien. C'est ainsi qu'on voit les choux et les navets cheminer chaque jour sur les routes de la banlieue et arriver aux halles centrales ; et quoiqu'ils aillent tous vers le même lieu, ce qui ne va pas sans accrochages et ralentis, néanmoins l'approvisionnement se fait tous les jours, par les travaux non concertés de tous ces marchands de choux et de navets, dont chacun se propose une seule chose.

« Méthode de sauvages, dit l'organisateur. Quoi ? Vous êtes arrivés au vingtième siècle pour laisser deux cent mille citoyens construire deux cent mille maisons selon leur sentiment, leur idée et les occasions. Cela ne peut faire qu'une confusion inextricable. Deux cent mille fois des poutres seront cherchées, trouvées, expédiées, mises à pied d’œuvre. Quelle perte de temps ! N'est-il pas plus simple que toutes ces poutres ensemble soient comprises dans une immense opération d'achat et de transport ? La guerre ne nous a donc pas assez instruits ? Ne savons-nous pas ce que c'est qu'un convoi de ravitaillement, ce que c'est qu'une gare régulatrice ? Et pourquoi deux cent mille architectes, je vous le demande ? Non pas, mais des architectes régionaux, secondés par des commis. Pareillement une armée de travailleurs, avec ses dépôts, ses cantonnements, ses trains de ravitaillement. Une grande pensée donnera le mouvement à ce corps immense, et vous verrez des merveilles ».

Nous n'avons point vu de merveilles. Organiser, dans bien des cas, c'est créer des frottements, puisque c’est lier une action à une autre. Aussi voit-on que l'action militaire est lente et coûteuse ; seulement l'organisation est alors de nécessité, puisque la fin poursuivie est une action d'ensemble, à laquelle toutes les parties agissantes doivent se subordonner. Mais la reconstruction des régions dévastées n'est point une action d’ensemble ; c'est une somme d'actions réellement indépendantes. L'association offre des ressources ; mais on ne peut associer que des entreprises réelles et déjà en travail. Par exemple un puissant directeur peut réunir vingt usines qui marchent ; mais je doute qu'une société qui n'a encore aucune usine puisse en fonder vingt pour commencer ; ces possibles rassemblés écraseront l'esprit. Tous ceux qui pensent à la reconstruction de nos provinces ruinées ont devant les yeux une œuvre immense ; au lieu que chacun des citoyens auxquels je pensais aurait en perspective une seule maison à reconstruire, chose concevable.

21 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXIII)

333

Nos avocats nationaux veulent toujours que le problème des réparations dépende du problème des responsabilités. La Ligue des Droits de l'Homme a suivi imprudemment la même route ; d'où le refus du professeur Delbrück, événement de grande portée, par les circonstances, et par le caractère même de l'homme qui refuse. Songez que cette rencontre des deux Ligues, ainsi que leur commun manifeste, marquent l'ouverture des négociations réelles entre les deux pays. Mais le malentendu n'est point sans remède, et l'erreur est de vouloir accorder des pensées sans les avoir d'abord rompues et recomposées ; on ne fera pas un ordre nouveau avec de vieilles idées. Là-dessus je vois deux choses à dire.

Premièrement il me semble que l'Allemagne républicaine n'a jamais refusé de contribuer à la reconstruction de nos provinces ; au lieu que je prévois de grandes discussions si l'on essaie d'obtenir l'aveu, mais cette fois de libre consentement, que l'Allemagne a voulu cette guerre. Il ne faut point mêler ces deux questions. Supposons provisoirement, et seulement en vue de mettre de l'ordre dans les discours, que les deux pays ont subi les conséquences d'une situation difficile, de quelques fausses manœuvres et de passions aussitôt éveillées et irrésistibles, il reste encore vrai que cette commune folie s'est déchaînée sur nos villes et sur nos villages seulement, d'où il suivrait que l'Allemagne ne peut refaire son crédit et son outillage tant que les pas du dieu Mars sont marqués sur notre terre. Et toute réconciliation implique que nous réparions ensemble et par de communs efforts ce qui peut être réparé. On peut penser qu'un tel engagement serait plus avantageux pour nous qu'une promesse forcée, qui est tenue de mauvais vouloir, comme il fallait s'y attendre et comme on voit déjà. Ne mêlons point à une justice claire et évidente d'autres problèmes, douteux et discutables par leur nature même, et qui donnent à nos revendications une apparence d'injustice. Le professeur Delbrück ne veut point signer, solennellement et librement, comme un témoin devant la justice, que l'Allemagne est coupable ; il voudra certainement signer que l'Allemagne nous doit coopération jusqu'à ce que nos ruines soient relevées.

Sur l'autre point, maintenant, il y a mieux à dire que ce que dit le professeur Aulard, qui s'obstine à considérer seulement le fait de la déclaration de guerre, qui n'est point de nous, et les conditions qu'on eût voulu nous imposer à ce moment-là, si nous avions promis de rester neutres. Si l'on veut ici de bonne foi s'assurer contre les passions, si naturelles et si fortes, qui pourraient aveugler notre jugement, il faut remonter plus haut, et rechercher, d'après les actes diplomatiques antérieurs, si nous avons approuvé l'intervention Russe, si nous l'avons suggérée ou conseillée, ou bien si, au contraire, nous l'avons sévèrement avertie, rappelant, en toute circonstance, que l'alliance était seulement défensive. Au reste je crois que là-dessus la discussion sera sans fin, parce que les conversations de Pétersbourg, vraisemblablement décisives, ne nous sont nullement connues. Et si le célèbre mot de l'affaire Dreyfus : « Allons-y », fut dit de nouveau ou seulement mimé entre Russes et Français en ce juillet de l'an quatorze, il est clair que nous n'en saurons jamais rien. Toujours est-il que là-dessus il n'y a point de dogme, ni rien de quoi on puisse jurer. Aussi est-il peu raisonnable et je dirai même peu généreux, de vouloir que le vaincu fasse là-dessus amende honorable, et nous tire du doute à ses dépens, quand nous ne pouvons pas nous en tirer nous-mêmes.

22 février 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXIV)

1939 SM1, LXIII, « Difficultés de la réconciliation »

334

Il y a un genre d'expression qui se jette aux visages de tous. Comme ces bavards qui ne peuvent se retenir de parler, ainsi il y a des yeux, des nez, des bouches qui ne peuvent se retenir d'exprimer. On voit des personnages impérieux, menaçants, décidés[[515]](#footnote-516), ou mélancoliques, ou méprisants, aussi bien quand ils achètent un journal. J'ai connu un homme qui riait toujours. Ce sont de tristes privilèges, qui rendent sot. Je plains ceux qui ont l'air intelligent ; c'est une promesse qu'on ne peut tenir. Le visage pense le premier, en quelque sorte, et la conversation réelle n'arrive jamais à s'accorder avec les muettes réponses. Je suppose que la timidité résulte principalement de ces messages que l'on envoie en avant de soi sans l'avoir voulu, et dont on ne sait pas soi-même le sens. Aussi toutes les fois que je rencontre quelque homme au visage de spadassin, dû à quelque rencontre de nez, de sourcils et de moustaches, je devine un timide, qui par ce détour peut bien être aussi un violent ; comme un acteur qui a le costume[[516]](#footnote-517) mais qui ne sait point le rôle.

De ces petites misères résulte une antique règle de politesse, d'après laquelle il faut dresser le visage à ne rien signifier sans l'avoir voulu. L'esprit gouvernant doit se retirer d'abord sous des apparences neutres comme sous un abri ; sans cette précaution[[517]](#footnote-518) il se trouve esclave des apparences, et toujours en retard d'une réplique. L'esprit, le sentiment, la beauté même, tout cela doit être d'abord caché et comme réservé. **[**Le visage humain est achevé et en quelque façon tourné par ce refus d’exprimer par quoi il se cache en lui-même. Il appartient au peintre de suivre d’un trait dans l’autre cette sorte de fuite. Le photographe ne peut le faire. Il s’en faut que les beaux visages connaissent assez ce grand secret ; l’être humain se trouve alors livré aux curieux.**][[518]](#footnote-519)** Le prix d'un sourire suppose d'abord qu'on ne sourie pas aux glaces et aux meubles. Il y a une jeune bourgeoise, dans la *Chartreuse*, dont les yeux semblaient faire conversation avec les choses qu'ils regardaient ; comparez cette petite sotte à la divine Clélia, dont le beau visage n'exprimait d'abord qu'une indifférence non jouée. Mais le plus beau portrait de notre galerie littéraire est sans doute celui de Véronique, dans le *Curé de Village*. Véronique, enfant merveilleusement belle, dont les traits furent épaissis et comme masqués par la petite vérole, mais qui retrouvait sa beauté première par l'effet d'un sentiment profond. La vraie puissance pour une femme serait d'être belle à volonté. **[**Telle est la vraie puissance de toute femme. La beauté n’est sans doute jamais autre chose que cette circulation de la beauté. Une femme qui a de l’âme ne cesse d’apparaître. Le peintre a beaucoup à faire ; car il doit représenter cette magie mouvante et c’est ce que l’on nomme faire vivre.**][[519]](#footnote-520)**

Cela est senti par les effets ; aussi la vraie coquetterie va-t-elle toujours à se garder de plaire ; et son mouvement le plus juste est toujours un refus d'être belle, comme l'esprit enferme toujours que l'on refuse de comprendre trop. Au fond[[520]](#footnote-521) c'est rabaisser ce qui est de nature et relever le prix du consentement. Je crois écrire ici les conseils d'une mère à sa fille ; mais je les entends autrement. Je ne considère pas seulement l'effet produit sur le spectateur ; ce qui m'intéresse[[521]](#footnote-522) c'est ce retour des signes qui agit si puissamment sur le signaleur. La beauté même devient laide si elle s'offre à l'admiration ; vous trouverez aussitôt des preuves de ce que je dis là. La beauté non enveloppée exprime aussitôt un peu d'aigreur et d'inquiétude et quelquefois une sorte de stupidité agressive. De même les signes de l'attention tuent l'attention. L'observateur, en[[522]](#footnote-523) ses meilleurs moments, semble distrait.

**[**C’est assez dire que les visage humain nous trompera par tous ses aspects. Je finis par comprendre très bien le masque tragique. C’était une forme qui ne changeait pas, et qui annonçait un rôle. Un pauvre visage humain n’était pas assez fort pour modeler une immense assemblée.**][[523]](#footnote-524)**

23 février 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars1922 (CCCXXXV)

*Propos sur l’esthétique*, 1923, 11, « Visages »

1939 PAE XLVI, « Visages »

335

Si quelqu'un me demandait où il faut se placer pour apercevoir que le système de Copernic est vrai, je lui dirais : « Ici où vous êtes, et n'importe où ». Le système de Copernic n'est qu'une manière de penser les apparences de ces belles nuits hivernales. On dit quelquefois que Copernic a vu les choses du Soleil[[524]](#footnote-525), abandonnant par la pensée cette petite terre où l'observation est trompeuse. C'est parler trop vite. Un spectateur placé sur le Soleil verrait d'autres apparences, mais ce seraient toujours des apparences ; personne ne peut jamais voir autre chose que la perspective du système de Copernic, et cette perspective dépend du point que l'on choisit ; il faut toujours remonter de l'apparence à la chose ; il n'y a point au monde de lunette ni d'observatoire d'où l'on voie autre chose que des apparences. La perception droite, ou, si l'on veut, la science consiste à se faire une idée exacte de la chose, d'après laquelle idée on pourra expliquer toutes les apparences. Par exemple on peut penser le soleil à deux cents pas en l'air ; on expliquera ainsi qu'il passe au-dessus des arbres et de la colline ; mais on n' expliquera pas bien que les ombres soient toutes parallèles ; on expliquera encore moins que le soleil se couche au-delà des objets les plus lointains ; on n'expliquera nullement comment deux visées vers le centre du soleil, aux deux extrémités d'une base de cent mètres, soient comme parallèles. Et, en suivant cette idée, on arrive peu à peu à reculer le soleil, d'abord au-delà de la lune, et ensuite bien loin au-delà de la lune, d'où l'on conclura que le soleil est fort gros. Je ne vois point que le soleil est bien plus gros que la terre ; mais je pense qu'il est ainsi. Il n'y a point d'instrument qui me fera voir cette pensée comme vraie.

Cette remarque assez simple mettrait sans doute un peu d'ordre dans ces discussions que l'on peut lire partout sur la valeur des hypothèses scientifiques. Car ceux qui se sont instruits trop vite et qui n'ont jamais réfléchi sur des exemples simples, voudraient qu'on leur montre la vérité comme on voit la lune grossie dans une lunette. Mais, si grossie que soit la lune, elle n'est toujours qu'une apparence sur laquelle il faut raisonner. Je ne vois point de montagnes dans la lune ; je vois[[525]](#footnote-526) seulement des ombres et des lumières. Quelquefois, quand la lune est à son premier quartier, une bonne lunette permet de voir le soleil éclairer des pics au-delà de la ligne d'ombre, avant de pénétrer dans les vallées lunaires ; pourtant[[526]](#footnote-527) ce que je vois n'est point cela ; je vois un point lumineux au-delà de la ligne d'ombre, et je pense que le soleil touche des cimes élevées ; même, d'après cette supposition, je puis calculer géométriquement la hauteur de ces pics supposés ; mais enfin si je ne raisonne point, je resterai en présence d'apparences qui par elles-mêmes ne me diront rien. Je voudrais croire qu’avec une lunette plus grosse je serais bien plus savant ; mais ce n'est pas si simple. À mesure qu'un instrument est plus puissant, il faut penser davantage pour en tirer quelque chose. Le microscope étourdit l'ignorant, il ne l'instruit point.

24 février 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXVI)

1942 VE XXIV, « Obscurités de l’expérience »

336

L’éléphant, dans Kipling, tire sur sa corde, arrache ses piquets, répond aux appels nocturnes, et court à cette danse des éléphants, cérémonie que nul homme n'a vue. Ensuite ce fidèle ami de l'homme revient dans ses piquets. Ainsi l'enfant exilé de son peuple se tient derrière la fenêtre fermée, écoutant l'appel des enfants. L'enfant tient à sa famille par des liens forts ; mais il tient au peuple enfant par des relations qui ne sont pas moins naturelles. En un sens il est moins étranger au milieu des enfants que dans sa famille, où il ne trouve point d'égaux ni de semblables. C'est pourquoi, dès qu'il peut ronger sa corde, il court au jeu, qui est la Cérémonie et le Culte du peuple enfant. Bonheur plein, alors, d'imiter ses semblables et de percevoir en leurs mouvements l'image de ses propres mouvements.

Dans sa famille l'enfant n'est point lui-même ; il emprunte tout ; il imite ce qui n'est point de son âge. D'où un ennui agité, que l’on connaît mal. Ici l’enfant est comme étranger, parce qu'il n'éprouve ni les sentiments qu'on lui prête, ni ceux qu'il exprime. Ce que l'on veut appeler méchanceté en certains enfants n'est sans doute qu’impatience de ne pouvoir rompre la corde et aller retrouver le peuple enfant. Ce peuple est athée et religieux ; il y a des rites et des prières dans les jeux, mais sans aucun dieu extérieur ; ce peuple est à lui-même son dieu ; il adore ses propres cérémonies et n'adore rien d'autre ; c'est le bel âge des religions. Les profanes font scandale s'ils sont spectateurs ; encore plus s'ils se mêlent au jeu ; l'hypocrite ne peut tromper ceux qui ont la foi. De là des mouvements d'humeur incompréhensibles. J'ai souvenir d'un père indiscret qui voulait jouer aux soldats de plomb avec nous enfants ; je voyais clairement qu'il n'y comprenait rien ; son propre fils montrait de l'humeur et renversait tout. Les grandes personnes ne doivent jamais jouer avec les enfants ; il me semble que le parti le plus sage est d'être poli et réservé avec eux comme on serait avec un peuple étranger. Quand un enfant se trouve séparé des enfants de son âge, il ne joue bien que seul.

L'école est donc une chose naturelle. Le peuple enfant s'y retrouve en son unité ; et c'est encore une cérémonie que d'apprendre ; mais il faut que le maître soit étranger et distant ; dès qu'il s'approche et veut faire l'enfant, il y a scandale. Ce lien si fort entre les camarades de jeux attache encore l'homme fait, et le rend aussitôt ami d'une certaine manière avec un autre homme qu'il n'a pas revu depuis vingt ans, et qu'il ne connaît presque point. Le peuple enfant grandit ainsi et devient peuple d'hommes, étranger à ses aînés, étranger à ceux qui le suivent. La conversation avec un frère aîné est toujours difficile ; elle est presque impossible avec un père ; elle est plus naturelle avec un étranger d'un autre âge ; plus naturelle avec un maître d'écriture ou de science ou de belles-lettres, parce que le maître éprouve et maintient les différences ; au lieu qu'un frère ou un père veulent s'approcher et comprendre, et s'irritent bientôt de n'y pas réussir. En sorte que le maître se trouve être ambassadeur et négociateur entre le peuple parent et le peuple enfant.

25 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°48, 4 mars 1922 (CCCXXXVII)

# Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922

337

Dans toutes les anciennes civilisations, on retrouve des pratiques de Magie[[527]](#footnote-528), qui consistent toujours, il me semble, en ceci que les signes bienveillants doivent avoir un effet favorable, et les signes malveillants au contraire. Et c'est ce qui paraît tout à fait absurde si l'on considère certains exemples. Qui croira qu'on puisse rendre un homme malade en soumettant au feu ou au poison quelque morceau de son vêtement ? Qui croira qu'on rendra une blessure incurable si l'on empoisonne, après la blessure, la flèche qui l'a faite ? Je trouve de tels exemples dans Frazer, et bien d'autres. Et je crois que l'explication des erreurs de ce genre par une association d'idées est tout à fait abstraite et insuffisante. Il faudrait considérer attentivement chacun des exemples.

En ceux que j'ai rappelés j'aperçois d'abord une énergique mimique, qui ranime les passions. S'il est déjà naturel, par mécanisme physiologique, qu'un homme irrité se plaise à détruire les choses sans aucun profit, il l'est plus encore qu'il se plaise à détruire l'image de son ennemi ou les objets qui lui appartiennent. Pareillement le regret qu'il peut éprouver de n'avoir pas empoisonné sa flèche avant de frapper, le conduit naturellement à tremper dans la dangereuse liqueur cette même flèche, s'il l'a conservée ; il ne fait ainsi que mimer son propre regret ; c'est une forte manière de l'exprimer aux autres et à lui-même. Cette mimique redouble la colère, ranime la haine, et est ainsi directement propre à nuire. Sans doute une longue expérience a fait voir que les passions les plus violentes tombent dans l'oubli, et bien plus vite qu'on ne croirait, si l'on ne les ranime par des signes. Il est donc vrai, et rigoureusement vrai, que les maux humains résultent de tels signes et de telles cérémonies.

Le mal d'opinion est plus prompt, et franchit les distances sans qu'on puisse voir par où il a passé. Car celui qui sait qu'il a un ennemi impitoyable est nécessairement agité de cette pensée jusqu'au délire, par un mélange de peur et de colère. De là vient que des signes agissent bien plus sûrement que les armes ; car il n'y a point de bouclier contre les signes ; et celui qui déchire mon portrait montre assez par là quels sentiments il éprouvera en ma présence. Les mots aussi blessent ; le mépris universel peut tuer. Cette expérience est celle de tout homme, dans ses rapports avec l'ordre humain ; cette expérience est la seule que l'enfant puisse faire, puisqu'il attend tout de ses semblables et puisqu'il obtient par des signes, sourires ou cris, tout ce qu'il obtient. C'est pourquoi les signes bienveillants ou malveillants restent[[528]](#footnote-529) chargés de pouvoir, et sont naturellement le premier exemple de causes que nous puissions constater. **[**La physique de l’enfant est une physique de l’homme, où les expériences dépendent de nos sentiments, puisque la principale loi y est la loi des signes. Telle est notre première expérience à laquelle on ne pense jamais assez. **] [[529]](#footnote-530)** De là il reste en tout homme une crainte des signes, et un attachement à la politesse, l'une et l'autre bien fondés. **[**La politesse est une précaution contre les signes dans l’usage des signes ; on ne peut la mépriser sans s’exposer au regret cruel d’avoir nui sans le vouloir. Car **] [[530]](#footnote-531)** il reste vrai qu'une menace ou un défi, qui ne sont pourtant que des signes, peuvent donner à un blessé quelques degrés de fièvre de plus. Si l'on ajuste à ces remarques l'ancien langage par signes et symboles matériels, si naturellement cérémonieux et attentif aux moindres détails, on s'étonnera moins des étranges coutumes que je rappelais ; et le sauvage le plus arriéré nous semblera bien plus séparé des animaux, et bien plus près de nous.

26 février 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXXXVIII)

1938 PSR XXXIV, « Puissance des signes »

338

Monsieur Barrès a lancé l'excommunication majeure. Ce sont de puissants moyens. Plus d'un député, surtout parmi les jeunes, s'est fait sans doute quelque mauvais serment, jugeant qu'il est au moins aussi utile de conquérir l'estime de ses collègues que de conserver l'estime de ses électeurs. Nous n'en sommes pas encore au temps où les députés seront élus par la Chambre, et où l'on préparera son élection en faisant la cour aux impudents distributeurs de blâme et d'éloge. Nous n'en sommes pas là, mais nous y allons. La Chambre sera une sorte d'Académie ; le député, revenant à ses électeurs, produira ses prix, accessits et certificats. C'est ainsi que tout pouvoir s'organise et se fortifie contre les citoyens.

Il y a une autre manière, qui est celle des Hommes Sauvages. Hommes connus, estimés, soutenus par leurs électeurs, et qui parlent à la Chambre au nom du peuple, et non point au nom de la Chambre elle-même. Par la fidélité du corps électoral ils sont premièrement maintenus en leur dignité de Représentants du peuple ; mais, secondement, ils arrivent à représenter aussi une foule d'électeurs qui ne les connaissent point, mais qui s'orientent vers eux, et le font entendre à leurs propres représentants. Pelletan, Jaurès, Combes, Caillaux furent des variétés de cette espèce redoutable. Redoutable aux yeux de cette élite académicienne, qui prend au contraire pour fin de séduire et de méduser et enfin de former les hommes politiques par un habile dosage de l'éloge et du blâme. À quoi concourent les grands Bureaucrates, les grands Banquiers et les grands Littérateurs, qui gouvernent eux-mêmes l'opinion de l'élite, et qui en vivent. On n'a pas oublié quelle vie ils firent à Pelletan. Il ne faut pas oublier non plus que Pelletan tint le pouvoir et gouverna contre les Bureaux et l'Académie. Combes de même. Et Caillaux, si j'ai bien compris cet homme hautain et comme étranger parmi ses collègues, prenait le même chemin. Il faut comprendre la fureur de nos Grands Sorciers, si puissants par l'incantation, l'anathème, la calomnie et le mépris. Toutes ces passions politiques dont nous avons entendu et entendons le rugissement, sont contre les tribuns du peuple qui font entrer l'air extérieur dans les assemblées politiques, rappelant toujours aux députés leurs promesses et leur dépendance, et parlant plutôt pour les électeurs que pour les élus.

Cette organisation énergique et spontanée de la Démocratie Radicale se montra dans la révision du procès Dreyfus. Ce fut comme un coup de tonnerre. Mais l'élite, d'abord surprise, réagit selon la méthode qui lui est propre. La manœuvre la plus habile fut cette campagne suivie en faveur de la Représentation Proportionnelle, qui, sous couleur de justice abstraite, devait abaisser les individualités fortes et soumettre les hommes aux Partis. D'après ce beau système, le député doit se faire agréer du Parti, plaire au Parti, et enfin se faire réélire d'abord par ses collègues, le peuple ayant tout juste le pouvoir de ratifier ce choix. Par ce moyen l'électeur est bien assuré d'avoir envoyé à la Chambre un modéré, ou un radical ou un socialiste ; mais il est assuré aussi d'avoir choisi un homme faible, accoutumé aux petites intrigues et aux petites manœuvres, et soucieux par-dessus tout de passer son baccalauréat politique, puis sa licence devant un jury d'académiciens. Nous devons à ce système ce genre de Médiocres que nous voyons présentement fleurir.

27 février 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXXXIX)

339

Il n'est pas élégant d'être anti-clérical ; c'est pourquoi il faut être anti-clérical. Il ne faut pas être du parti des ducs. Il ne faut pas respecter l'Académie Française. Il ne faut pas être membre de l'Institut. Il ne faut pas chercher les suffrages ni l'approbation de cette élite qui prétend à nous gouverner. Et ce n'est pas assez de ne pas les rechercher ; il faut s'arranger de façon à ne pas les mériter. Dès que l'on manque à cette règle, on trahit. On dira là-dessus que le Catholicisme n'est point naturellement lié à la qualité d'académicien. En fait notre élite pense bien ; le bien penser n'a pas deux sens.

J'estime très haut la doctrine catholique. J'ai connu plus d'une tête pensante qui s'inclinait à la messe ; je n'ai point vu de contradic­tion entre une pensée hardie et juste et la foi du charbonnier. Il y a des profondeurs en toute mythologie, et toujours une harmonie entre ces jeux de l'imagination et la sévère discipline de l'Entendement. Les stoïciens, qui pensaient intrépidement, s'arrangeaient du paga­nisme. Aveugle qui ne voit pas que la mythologie catholique dépasse celle qu'elle a remplacée. Comte admirait le symbole de la Vierge Mère ; ce culte naïf qui vénère en même temps la maternité et l'enfance a pressenti une idée d'avenir dont nous n'apercevons pas encore tous les replis. La morale catholique a encore quelques siè­cles d'avance sur cette humanité souillée de fureur et de sang. Je ne crains point les jeunesses catholiques. Je m'accorderai sans peine à cette foi ingénue qui ne donne point respect aux Puissances temporel­les, ni aux Importances temporelles. Ceux que Péguy appelait les Mystiques seront toujours avec nous. Je trouve mauvais, certes, qu'ils portent et soutiennent sans le vouloir la politique la plus rusée et la plus rétrograde ; mais ils ne peuvent rompre l'Unité : ils ne le veu­lent point ; de cela je ne suis pas juge.

Mais de tous ceux qui mesurent et pèsent cette force, habiles eux-mêmes à soumettre toute mystique à leur politique, de ceux-là je me méfie ; et encore plus de ces combinaisons entre cardinaux qui ont peur que l'église soit trop église, et diplomates qui ont peur que la république soit trop république ; car remarquez qu’ils s’unissent pour faire moins et pour penser moins ; leur église[[531]](#footnote-532) abandonne quelque chose de cette scandaleuse juridiction qui devrait ignorer les intérêts et les forces ; et leur[[532]](#footnote-533) république abandonne quelque chose de cette sauvage ­liberté qui ne reçoit ni Dieu ni maître. Alors qu'elles seraient alliées en s'opposant l'une à l'autre, elles sont ennemies en s'unissant, parce que c'est l'idéal en chacune qui fait les frais de la transaction. L'esprit périt en ces Concordats ; la forme est vidée de contenu ; le nonce fait voir une Église qui sait vivre avec les Puissances Tempo­relles ; le diplomate fait voir une République qui n'a point d'idées et qui sait faire la révérence. Ceux qui voudront comprendre com­ment le Cardinal s'accorde avec le Général, saisiront du même coup ce qu'il y a de commun entre un Silloniste et un Socialiste.

28 février 1922 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXL)

1925 EDR 136, « Concordats »

340

Sur son navire le Capitaine est maître après Dieu. Vous formez aussitôt, d'après cette forte manière de dire, l'idée d'un homme inflexible et redouté ; c'est une idée romanesque. Je me représenterais plutôt quelque diplomate, capable de dissimuler, d'attendre, et même de supporter beaucoup. Pour ce difficile métier la mer est justement l'institutrice qui convient. Celui qui donna l'ordre de fouetter l’Hellespont était un général, non un amiral. Louvoyer est un mot de marine.

Dans une armée les pouvoirs forment une chaîne continue depuis l'adjudant qui est en première ligne jusqu'au Conseil de Guerre entouré de gendarmes. Le coupable est promptement déporté de mains en mains ; aussitôt entouré de soldats qui ne le connaissent point et qui ne savent rien de la faute. Un navire est comme un État très petit ; plus exactement comme une ville qui serait à elle seule tout l’État. Pire encore, tous vivent entassés ; tout retentit en ces cellules sonores ; on n'y trouve point ce travail dispersé ni cette solitude, qui apaisent les passions. Aussi l'effervescence y est absolument sans remède ; et cela suffit pour donner au commandement une autre voix, et le ton de la persuasion. J'ai observé des officiers de marine mêlés aux artilleurs de l'armée de terre. Ce qui saisissait d'abord le regard, c'était la redingote noire, très peu militaire ; mais on remarquait bientôt une étonnante politesse à l'égard de tous, qui n'avait rien non plus de militaire. On comprenait aussitôt que ces hommes, par leur métier, avaient appris à dominer le premier mouvement. Et la politesse a cette vertu, que j’ai bien remarquée alors, de calmer aussi les passions des autres, toutes les passions, et la peur elle-même. La science, qui est de métier aussi, puisque l'art de naviguer est principalement théorique, ajoutait encore à l'autorité naturelle de ces hommes noirs ; l'amitié et le dévouement en résultaient aussitôt. C'est une chose étonnante et qui délie l'humeur, lorsque l'on entend un officier qu'on ne connaît pas et qu'on salue répondre par un « Bonjour » tout à fait civil. Un homme se ferait tuer pour ces nuances-là. Les hommes sont faciles à gouverner.

Il faut convenir aussi que la guerre navale a ses règles et ses conditions. Ceux qui voudront lire le beau récit de la bataille du Jutland par le capitaine von Hase le comprendront aussitôt. Puisqu'il est évident que le matelot ne peut pas songer à s'enfuir, le pouvoir n'a plus à s'exercer dans le moment critique, et le combat se fait comme une opération industrielle dangereuse, dont on ne peut se retirer et que l'on ne peut interrompre. C'est pourquoi l'autorité du chef n'a point à se tendre à la pensée de sanctions immédiates, nécessaires, terribles. Elle ne s'exerce jamais que sur de petits incidents, que les passions seules pourraient grossir. Ajoutons que la nécessité de l'ordre dans les manœuvres, même sur une mer d'huile, apparaît à tous. Ces conditions forment le chef et le subordonné d'après des règles non écrites, que l'adjudant de quartier ne comprendra jamais assez. De là des discours vides.

1er mars 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXLI)

1939 SM1, LXIV, « Hommes de la marine »

341

La loterie c'est l'injustice mise en quelque sorte à la portée de tous. Égalité au commencement, inégalité à la fin, telle est la règle du jeu. Des milliers de pauvres feront un riche, et sans qu'on pense à demander : « Pourquoi celui-ci et non celui-là » ? Il y a toujours du hasard dans la répartition des richesses, comme l'exprime énergiquement la langue populaire, par le double sens du mot Fortune. La loterie nettoie le hasard, et coupe le fil qui joint le travail à l'argent. Folle institution, aimée de tous.

L'Assurance, sage institution, que personne n'aime. Il est beau que l'homme ait mis sur pied ces deux contraires, parfaitement symétriques. L'Assurance est justement contre le hasard, et rétablit l'égalité malgré les coups du sort. Les mises sont égales, et c'est le malheur qui gagne. C'est la perte fortuite qui désigne le gagnant. La loterie donne espoir ; l'assurance délivre de craindre.

La passion du jeu s'explique par mille causes ; mais la loterie donne des plaisirs moins vifs que les cartes ; on ne voit pas naître le hasard ; on ne recommence point d'instant en instant ; aussi il n'y a point de perte dans la loterie, à proprement parler ; d'où un cortège de pensées toutes agréables, et un bonheur tranquille. Penser qu'on ne gagne pas le gros lot, cela n'est rien ; l'achat du billet est aussitôt oublié, confondu avec les autres dépenses. Il reste une rêverie facile, qui hésite seulement entre divers aspects du bonheur. Et il est vrai que l'argent survenant donne toujours du bonheur. Vous, qui dites non, songez aux soucis que vous n'auriez plus, au jardin que vous auriez, aux livres que vous pourriez acheter, au journal que vous pourriez fonder ; c'est pourquoi celui qui offre des billets de loterie est agréable à voir.

L'assureur n'apporte que de tristes pensées : « Votre maison peut flamber ; vous pouvez mourir demain ». Il n'est que trop vrai. Mais qui peut penser de telles vérités sans les mimer un peu ? Et mimer le malheur, c'est déjà être malheureux. La crainte a pour objet des maux incertains ; mais la crainte est un mal certain et présent ; une maladie à proprement parler. Je dirais même que crainte est maladresse. Si devant une voiture lancée vous mimez r écrasement, vous voilà dessous ; au contraire pour échapper lestement il faut mimer qu'on échappe ; et, si vous voulez ne pas tomber du haut d'une tour, gardez-vous de mimer la chute. Pareillement en ces temps de grippe, gardez-vous de mimer le frisson et la fièvre. Les stoïciens avaient trouvé la meilleure attitude, toujours le menton en l'air. Ainsi quand la raison nous conseille la prudence, l’imagination nous en détourne ; et la réflexion finit par trouver quelque raison dans l'imagination même, ce qui nous rend prudents à l'égard de la prudence. Et voyez les effets. La loterie définit assez bien le régime Capitaliste, et l'assurance définit très bien le régime Socialiste. Or l'imagination nous tient tous. Il faudra quelque compromis et quelque ruse, si la raison veut vivre.

2 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXLII)

342

Qui classe les êtres se trompe. Quand on a mis un homme au nombre des avares, on le conçoit encore très sommairement, car ce qui est commun à tous les avares est peu de chose ; et les différences sont ce qui intéresse l'observateur. Or pour observer ces différences, il faut que je considère l'homme par rapport à d'autres classes ; car il importe de savoir si notre avare est riche ou pauvre, fabricant ou marchand, gras ou maigre, dolichocéphale ou brachycéphale, grand ou petit. À vrai dire les classes ne sont point comme des casiers où l'on doit mettre des êtres ; je les comparerais plutôt à des appareils que l'on braque sur un individu. Par exemple sur ce temps brumeux, qui est comme un individu unique et inimitable, je braque le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, l'anémomètre ; ces mesures réunies exprimeront déjà, d'une manière approchée, l'état météorologique actuel ; et chacun sait bien, en ce temps[[533]](#footnote-534) de cache-nez, que l'on n'a pas une idée suffisante du temps qu'il fait d'après le thermomètre, si l'on ignore la vitesse du vent. Pour revenir à mon avare, il ne me suffit pas de le nommer d'une certaine manière, avare ou non ; c'est une pensée grossière et une pensée paresseuse ; il faut que je braque encore sur lui beaucoup d'autres idées, afin de soupçonner un peu de quel mélange il est fait. Et en revanche il n'est point d'homme sur qui l'idée d'avarice ne puisse être braquée ; et, si mon instrument est sensible, il ne donnera jamais le zéro ; car il n'existe pas d'homme qui ne soit point du tout avare. De même il n'existe pas d'homme qui ne soit point du tout courageux, ou point du tout lâche. L'avarice, comme tous les autres attributs, est une propriété commune à tous les hommes, comme la tension électrique ou la densité sont communes à toutes les choses, mais non pas de la même manière ni au même degré.

Je pensais à ces problèmes, que la scolastique embrouille, en recherchant à quels signes on peut reconnaître qu'un homme est républicain ou non, radical ou non, socialiste ou non. Orienter ainsi l'observation c'est faire un mauvais usage des classes ; car tout homme est à quelque degré républicain et à quelque degré socialiste, même César ou Napoléon ; et il y a bien d'autres idées à braquer sur un homme, si l'on veut le connaître un peu ; l'âge importe beaucoup, et la graisse, et l'état du foie, sans compter la richesse, la fonction, mille autres attributs, qui finiront tous ensemble par permettre une prévision passable. Et[[534]](#footnote-535) la guerre, agissant comme un réactif sur de tels mélanges, a fait voir que les étiquettes ne permettent nullement une prévision passable. C'est[[535]](#footnote-536) pourquoi j’ai toujours préféré le scrutin d'arrondissement, qui choisit tout l'homme, au scrutin de liste, qui choisit sur étiquette.

3 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXLIII)

1942 VE XXV, « Bon usage des genres »

343

Je vois que les Spirites[[536]](#footnote-537) en sont présentement à vouloir faire tourner un morceau de fer par la seule puissance du regard. Le fer est de petite masse, et suspendu à un fil très fin. Comme on connaît des circonstances physiques qui peuvent faire tourner un morceau de fer ainsi disposé, il se peut **[**qu’un effet de ce genre se produise au cours des essais, et sous l’impérieux regard, par des causes auxquelles on n’aura point pensé, et**][[537]](#footnote-538)** que nous lisions, un jour ou l’autre[[538]](#footnote-539), quelque évaluation de cette force qui émane de l'œil humain, et quelque hypothèse sur les corpuscules que l'attention concentrée projette au dehors. La Magie est bien puissante encore ; et cet essai de mouvoir un corps inerte par la seule puissance du regard définit très bien la Magie. De ce que les paroles agissent énergiquement sur l'homme et même sur les animaux, on a conclu d'abord que les paroles pouvaient changer aussi les choses. C'était transporter à l'ordre extérieur les lois de l'ordre humain ; et c'est ainsi, vraisemblablement, que la physique a commencé partout. Là se trouve l'origine de la prière, qui ne s'est point adressée d'abord à quelque invisible maître des choses, mais directement aux choses elles-mêmes. Et ce n'est peut-être pas l'insuccès qui a détourné l'homme de ces vaines pratiques ; car il y a toujours des coïncidences, et il se peut que la pluie tombe justement lorsque le magicien l'appelle. Mais plutôt les hommes ont réfléchi sur le mécanisme de la parole et des gestes, qui sont toujours interprétés en quelque manière**[**, de sorte que leur action sur l’homme cesse bientôt de paraître surnaturelle**][[539]](#footnote-540)**. Au lieu que la puissance du regard a quelque chose d'immédiat et d'inexplicable. **[**L’œil humain signifie beaucoup, sans qu’on puisse toujours dire quoi.**][[540]](#footnote-541)** C'est dans le regard humain que l'on guette le consentement, la faiblesse, le refus, la résolution, la menace. Chacun de nous saisit les moindres reflets de ce globe brillant. Un regard fixe et impérieux peut nous émouvoir jusqu'aux entrailles. Et cette disproportion entre un si faible changement et de si grands effets conduit à croire que quelque fluide, aussi prompt que la lumière, pénètre alors jusqu'au fond de nous-mêmes ; le frémissement de la timidité en témoigne ; et il n'en faut pas plus pour soumettre les esprits faibles au regard du magnétiseur. Celui qui a le vertige imagine aussi que le gouffre l'attire. Et le magnétiseur, de son côté, croit aisément et de bonne foi, d’après les effets, que ses regards attentifs lancent quelque invisible flux vers les hommes et vers les choses[[541]](#footnote-542). Nous sommes tellement formés à ce milieu humain, flexible aux moindres signes, qu'il nous semble étonnant et même scandaleux, que les choses ne changent point par le regard humain. Et l'on voit, par l'exemple des spirites, que la réflexion instruit souvent mieux que les essais directs.

Par contraste, un prestidigitateur est beau à voir ; et le rire de la salle est beau aussi à entendre lorsque des lapins vivants et un bocal avec des poissons rouges sortent d’un chapeau. Ici les apparences sont toutes trompeuses, et nul ne tente de les vaincre ; mais chacun sait qu'elles sont trompeuses, et l'esprit s'en délivre par le rire sans attendre d’avoir compris les ressorts et moyens. Ce spectacle est bien de notre temps ; l'antiquité, il me semble, n'en avait point même l'idée, car toutes les apparences étaient prises sérieusement. Et je trouve admirable qu'un enfant de sept ans sache rire maintenant de ses propres erreurs, et rire de ce qu'il les trouve sans remède. Il tient donc, par la commune opinion, et par la bonne grâce du faiseur de tours, une sagesse que les empereurs d’autrefois ne pouvaient acheter. Ainsi ce spectacle est le plus sain de tous peut-être ; et ce serait la meilleure des leçons de choses, si le maître d’école était capable de faire quelque beau tour de passe-passe, qu'il expliquerait ensuite. Car l'apparence nous trompe toujours, et aucune chose n'est comme elle paraît ; mais c'est justement ce qu'un homme ne saura jamais assez.

4 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°49, 11 mars 1922 (CCCXLIV)

1942 VE XXVI, « Les faiseurs de tours »

# Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922

344

Je me souviens d'un canonnier qui lisait dans les mains. Il était bûcheron de son métier, et formé par cette vie sauvage à l'interprétation immédiate des signes ; je suppose qu'à l’imitation de quelque autre sorcier il s'était mis à observer aussi le creux des mains ; et c'était là qu'il lisait la pensée, comme nous faisons tous dans le regard et dans les plis du visage. Dans le bois[[542]](#footnote-543) des Clairs Chênes, à la lueur d’une bougie, il retrouvait son temple et sa majesté, disant au sujet des caractères des choses souvent justes et toujours mesurées, annonçant aussi[[543]](#footnote-544) l'avenir prochain et l'avenir lointain de chacun, choses qui ne font point rire. Et j'eus occasion de remarquer dans la suite qu'une de ses prédictions se trouva vérifiée ; en quoi sans doute j’ajoutais quelque chose au souvenir, car il m'était agréable de retrouver la prédiction dans l'événement. Ce jeu de l'imagination m'avertit une fois de plus, et me confirma dans la prudence que j'ai toujours suivie, car je n'ai montré les lignes de ma main ni à lui ni à aucun autre. Toute la force de l'incrédulité est en ceci qu'on ne veut point consulter l'oracle ; dès qu'on le consulte, il faut y croire un peu. Aussi la fin des oracles, qui marque la révolution chrétienne, n'est-elle pas un petit événement.

Thalès, Bias, Démocrite et les autres vieillards fameux des temps anciens avaient sans doute une tension artérielle peu satisfaisante dans le temps où ils commençaient à perdre leurs cheveux ; mais ils n'en savaient rien ; ce n’était pas un petit avantage. Les solitaires de la Thébaïde se trouvaient encore mieux placés ; comme ils espéraient la mort au lieu de la craindre, ils vivaient très longtemps. Si l'on étudiait physiologiquement et de très près l'inquiétude et la crainte, on verrait que ce sont des maladies qui s'ajoutent aux autres et en précipitent le cours, en sorte que celui qui sait qu'il est malade, et qui le sait d'avance d'après l'oracle médecin, se trouve deux fois malade. Je vois bien que la crainte nous conduit à combattre la maladie par le régime et les remèdes ; mais quel régime et quels remèdes nous guériront de craindre ?

Le vertige qui nous prend sur les hauteurs est une maladie véritable, qui vient de ce que nous mimons la chute et les mouvements désespérés d'un homme qui tombe. Ce mal est tout d'imagination. La colique du candidat de même. Ainsi la crainte de répondre mal agit aussi énergiquement que l'huile de ricin. Mesurez d'après cela les effets d'une crainte continuelle. Mais pour se rendre prudent à l'égard de la prudence, il faut arriver à considérer ceci, que les mouvements de la crainte vont naturellement à aggraver le mal. Celui qui craint de ne pas dormir est mal disposé pour dormir, et celui qui craint son estomac est mal disposé pour digérer. Il faudrait donc mimer la santé plutôt que la maladie. Cette gymnastique n'est pas connue dans ses détails, mais on peut parier que les gestes de la politesse et de la bienveillance se rapportent à la santé d'après cette sorte de théorème selon lequel les signes de la santé ne sont autres que les mouvements conformes à la santé. Les mauvais médecins seraient donc ceux qu'on aime assez pour vouloir les intéresser à ses propres maux ; et les bons médecins sont ceux au contraire qui vous demandent selon l'usage : « Comment allez-vous » ? et qui n'écoutent pas la réponse.

5 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCXLV)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (VII), « Crainte est maladie »

345

Je connais trois formules qui peuvent tirer d'embarras n'importe qui, au sujet de n'importe quoi. Il faut d'abord dire de toute opinion et à tout contradicteur : « C'est très intéressant ». Il faut dire ensuite au principal antagoniste : « Nous sommes parfaitement d'accord ». Après quoi il suffit d'ajouter que le problème, pour les détails, est soumis présentement aux spécialistes les plus réputés, pour être sûr qu'il n'arrivera rien. Cette méthode est connue et pratiquée dans tous les bureaux de la terre ; quand elle paraît au gouvernement, il se déroule une période d'attente, pendant laquelle les questions urgentes ont le temps de vieillir. La guerre avait jeté le ridicule sur ce genre d'homme qui délibère toujours et ne conclut jamais ; il nous revient maintenant, appuyé sur la multitude des Hommes Compétents, dont le métier est de ne juger jamais de rien avant de savoir tout.

Toutes les questions ont cela de commun qu'elles sont insolubles. Dans le plan d'une usine, ou d'une banque, ou d'une école, il faut marquer la place de l'horloge ; cela paraît très simple ; mais consultez seulement deux horlogers experts, et vous serez en présence de deux propositions inconciliables, et toutes deux appuyées de raisons invincibles ; et ce n'est pourtant qu'une méthode grossière et presque sauvage de décider, ou plutôt de ne pas décider ; car il faudrait considérer la visibilité et la portée du son, ce qui revient à convoquer au moins deux oculistes, au moins deux otologistes, au moins deux physiciens. Et le chef de qui la décision dépend vous prouvera que le plan forme un tout indivisible, et que les détails doivent être tous réglés avant que l'on passe à l'exécution. Que répondrez-vous à cet homme prudent ? Que vous êtes pressé ? À quoi il dira qu'il n'est pas moins pressé que vous, que les experts font diligence, et qu'au surplus, quand tous les éléments d'appréciation seront mis en pleine lumière, c'est vous-même qui serez chargé de décider, en coopération avec cinq cents autres hommes, à l'intelligence, à la clairvoyance, à la prévoyance de qui il rend hommage.

Cependant le chef donne successivement audience aux horlogers, aux physiciens et aux physiologistes. À chacun d'eux il est dit que son rapport est très intéressant, et a fait apparaître la question sous un jour nouveau. Ce qui leur plaît, et ce qui est vrai. Aussi vont-ils tous répétant que le Chef est un homme admirable ; qu'il lit tout et retient tout ; qu'aucun travail, si humble qu'il soit, n'est donc méconnu, ni oublié ; que les techniciens trouvent enfin dans les conseils la place qui leur est due ; que ce n'est plus un homme maintenant qui juge, mais que c’est la Raison même, éclairée, impartiale, tellement au-dessus des petits intérêts, des petites passions, et des petites impatiences. Il est vrai que nous ne savons toujours pas où nous mettrons l'horloge ; il est vrai que les planches pourrissent, que les fers se rouillent, que les pierres se couvrent de mousse, et que les maçons s'en sont retournés dans leur pays. Ainsi nous n'avons ni l'usine, ni l'école, ni la banque ; mais nous avons un Chef, et ce chef est hautement estimé de tous ses collaborateurs. Un des horlogers, qui est un homme bilieux, avait de la méfiance ; mais la méfiance n'a pas tenu longtemps devant la Franchise, la Loyauté, l’impartialité du Chef : « Il a reconnu, et parlant à moi, disait hier l'horloger, qu'il n'entend rien à l'horlogerie. Voilà un homme ».

6 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCXLVI)

346

Quand les Non-Euclidiens firent leur grande invasion, nos Géomètres eurent bonne contenance devant les armes nouvelles, mais les Philosophes[[544]](#footnote-545) s'enfuirent jusqu'à Bordeaux, criant qu'on les avait trahis ; les philosophes sont comme les Civils du pays de l'intelligence. Bacon de Vérulam écrivait plaisamment : « Je ne suis pas combattant, je suis trompette ». Or nos trompettes philosophiques sonnèrent prématurément la retraite. La Pseudo-sphère et les autres monstres Non-Euclidiens furent pour eux comme les éléphants de Pyrrhus pour le soldat romain. À Bordeaux donc, et quelques-uns à Arcachon ou bien à Aix-en-Provence, ils gémissaient sur l'imprévoyance des États-Majors : « Nous avions cru, disaient-ils, que l'Espace était plat et voici que l’on nous dit qu'il est peut-être courbe. Tous nos livres sont à refaire ». Cependant les Géomètres obtinrent une paix honorable. On tomba d'accord sur ceci que l'Espace n'est en lui-même ni plan ni courbe, et au fond qu'il n'est rien du tout. Et chacun resta libre de définir et d'étudier des droites, des parallèles, et des triangles selon Euclide, pourvu qu'il prît soin d'en avertir le lecteur ; et, comme Euclide était fort scrupuleux là-dessus, faisant des conventions fort précises sur ce qu'il ne pouvait point prouver, ces conventions ne changèrent rien à rien. Paix blanche, après de grands combats. Les philosophes revinrent de Bordeaux, mais il leur resta une grande peur par souvenir, et chez quelques-uns, un tremblement qu'ils ne purent dominer.

La seconde invasion fut celle des Planckistes, traînant cette fois fourneaux chimiques et Spectroscopes, et mettant en pièces la vieille Continuité. « Quel est l'âne, disaient-ils, qui a posé en principe que la Nature ne fait pas de sauts ? Tout se fait par sauts. Non seulement les combinaisons chimiques, mais même les changements physiques se font par Quanta, qui sont petites quantités, indivisibles ». Alerte au camp des Géomètres ; mais cette fois la bataille se fit sur les frontières, et les philosophes n'allèrent pas à Bordeaux. On s'aperçut que la continuité était une supposition de méthode, comme la ligne droite elle-même ; et il fut cent fois prouvé que les philosophes avaient sacrifié aux Atomes sans mépriser la Continuité pour cela. L'honneur était sauf.

La troisième invasion est celle des Einsteiniens ; ce peuple est pourvu d’armes nouvelles, Trièdres mobiles et nombre V, qui est la vitesse de la lumière, et par ces machines arrive à rompre le Temps et à nous en jeter les morceaux. Mais ce qui effraie surtout les Civils de l'arrière, ce sont les articulations d'une langue que personne n'arrive à comprendre. Exemple : « Quand deux points se rencontrent, rien ne prouve que la rencontre ait lieu au même moment pour les deux points ». Là-dessus les philosophes sont partis pour Bordeaux ; j'en connais un qui a passé les Pyrénées, et qui là-bas prépare une capitulation en deux volumes, où il prouvera, ses autres œuvres en mains, qu'il n'a jamais rien dit ni sur le Temps, ni sur aucune autre chose contestée. Grande Humiliation. Toutefois on assure que le dictateur Painlevé a juré qu'il ne désespérait point de sauver la Patrie.

7 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCXLVII)

1942 VE XXVII, « Une guerre dans les nuages »

347

Les anciens chevaliers, après qu'ils avaient reçu et rendu de terribles coups, n'attendaient pas pour se réconcilier que le sang eût séché sur la terre. Jean le Bon vaincu et pris à Poitiers fut aussitôt salué et traité selon son rang par le vainqueur, qui lui offrit d'abord du vin aux épices, et ensuite le convia à un dîner somptueux, où j'imagine qu'ils s'entretinrent des beaux coups de la journée comme font les chasseurs. Et la chasse ressemble à la guerre de plus d'une manière. Car je vois ici et là un entraînement et même une fureur de poursuivre et de détruire, qui ne signifie point méchanceté. Et si nous supposons que deux hardis chasseurs, devant un sanglier qui fait tête, rivalisent de témérité et risquent leur vie pour la beauté du jeu, ce combat des courages ressemble assez à un combat réel où ils rompraient des lances l'un contre l'autre. On s'explique que, dans un cas comme dans l'autre, s'ils en reviennent, ils puissent cordialement trinquer, et chacun estimer l'autre comme son égal. Il appartient même au vainqueur de consoler et louer le vaincu. Ainsi la paix est plus vite faite entre les militaires qu'entre les politiques.

Le maréchal Foch était disposé à faire aux Allemands des conditions meilleures, parce qu'ils s'étaient bien battus. Idée de militaire, dit Pierrefeu, qui conte cette anecdote. Mais il me semble que l'idée est humaine ; car il est commun que l'on estime le courage par-dessus tout. On veut voir dans le courage le signe de beaucoup d'autres vertus, et en cela on ne se trompe point. C'est pourquoi, cherchant des sentiments propres à établir la paix, je m'étonne de ne les point trouver. Je m'étonne qu'une réconciliation d'honneur n'apparaisse pas à presque tous comme plus digne et en même temps bien plus avantageuse que ces aigres querelles d'argent. L'honneur blessé et le sentiment national humilié nous coûteront certainement beaucoup plus que nos revendications ne peuvent nous rapporter, en mettant tout au mieux.

L'humanité a-t-elle donc changé ? Je crois plutôt qu'il reste encore trop dans les esprits de ces folles idées qui y furent systématiquement jetées. Ou plutôt, car les hommes ne sont pas si aveugles qu'on pourrait croire, il reste en beaucoup un attachement d’obstination pour ce qu'ils ont dit imprudemment trop de fois. Ici le lecteur résiste, et retourne à son dossier riche de documents, d'après lequel nos ennemis d'hier sont des êtres sans foi, féroces, inhumains, avec lesquels on ne peut conclure une paix véritable. Sans discuter un par un sur des faits que je n'ai point vus, sans en citer d'autres que j'ai vus, je renvoie l'homme indigné à ce témoignage du maréchal Foch, qui a pensé à la guerre pendant toute sa vie, qui en connaît bien les règles et les nécessités, et que je prendrais volontiers comme arbitre.

8 mars 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCXLVIII)

1939 SM1, LXV, « L’esprit militaire »

348

Probité et Équité, deux régimes. La Probité c'est l'ancienne loi. Chose promise, chose due. Mais n'espérez rien au-delà. La bonne foi elle-même n'est pas due tant qu'elle n'est pas promise. Ainsi, dans le marchandage, qui est le jeu des enchères et des rabais, je ne suis point tenu de dire à l'autre tout ce que je sais de la fabrication, des matières premières et des arrivages ; c'est à lui de s'en instruire ; et, s'il est ignorant ou négligent, c'est tant pis pour lui. Il est plaisant de voir comme autour d'une vache, que l'un veut vendre et que l'autre veut acheter, deux paysans s'ingénient à cacher leur véritable pensée. Mais le moment solennel et en quelque sorte sacré, où la main frappe dans la main, fait contraste avec ces ruses permises. Il est ordinaire que le même homme, si attentif à tromper avant que le marché soit conclu, soit droit et même scrupuleux pour la livraison ou le paiement. On dit souvent d'un homme que sa signature ou seulement sa parole vaut de l'or ; mais il n'est point dit par là que cet homme négociera à découvert, et abattra, comme on dit, son jeu. Du moment qu'il est entendu que chacun s'efforce de vendre cher et d'acheter au plus bas prix, il n'y a point de tromperie à acheter d'après une hausse probable et prévue, dont l'autre n'a point formé l'idée. En revanche profiter de quelque ambiguïté dans la convention, ou de petites différences dans les marchandises, pour essayer d'annuler un marché sur lequel on perd, cela est contre la probité. Le Grand Marchand reconnaît son erreur, et se punit lui-même en payant ce qui est dû, selon l'esprit du Contrat. La règle du jeu est, en apparence, une règle extérieure ; mais c'est l'Honneur qui est la règle véritable.

L'Équité, c'est la Nouvelle Loi. L'Équité, comme le mot l'indique, cherche une justice réelle, entendez une égalité réelle entre les produits échangés, comme entre les services échangés. Chose qui plaît à l'arbitre et au spectateur, parce que les parties contractantes sont devant lui comme des objets indifférents. Chose que ne peut comprendre le Grand Marchand, lequel ne veut point du tout prendre en charge les intérêts de l'autre. « Le travail, dit-il, le soin et l'attention tomberont au plus bas si l'équité extérieure règle les prix. Ainsi tout sera très cher pour tous. Et voilà une belle égalité ». Et j'entends le Grand Industriel, plus familier encore avec le problème humain. « L'équité mènerait loin. Si j'ai encore à fixer le salaire d'après les droits de l'ouvrier, où m'arrêterai-je ? Nous nous ruinerons tous ensemble ; ainsi j'aurai promis plus que je ne puis payer. L'équité aura tué la probité. Qu'ils défendent donc leurs intérêts comme je défends les miens. Le jour où les ouvriers promettront et tiendront comme je promets et tiens, tous les prix seront justes autant que faire se peut. Tout le mal vient de ce que l'on me considère comme un maître, qui a charge de fixer le juste prix à lui tout seul ; au lieu que je voudrais être seulement acheteur de travail ; et je ne crains point que les vendeurs de travail soient éclairés, prévoyants et avides, pourvu qu'ils tiennent leurs promesses, et me paient en bon travail comme je les paie en bon argent. Mais la probité est trop méprisée ». Probité, vertu étroite et dure, mais définie, comme ces pierres difficiles à remuer, mais qui tiennent.

9 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCXLIX)

349

À ceux qui voudraient dire que l'homme est arrivé à la sagesse par la prudence, je conte souvent ce que j’ai lu dans les journaux au lendemain d'un attentat politique. Deux bombes avaient été lancées ; une seule éclata ; l'autre fut remise[[545]](#footnote-546) au commissaire peut-être deux jours après par un homme qui l'avait trouvée et mise dans sa poche. J'ai supposé d'abord que cet homme téméraire n'arrivait pas à croire que ce morceau de fonte en forme de pomme de pin pouvait éclater au moindre choc et mettre un corps vivant en charpie ; et il faut bien supposer cela, mais il ne faut pas expliquer cette action[[546]](#footnote-547) seulement par l'ignorance ; un chimiste peut bien être téméraire aussi. J'aimerais mieux dire que l'homme en solitude, et attentif surtout à ses actions, n'arrive jamais à imaginer un événement redoutable. Et, à bien regarder, un corps sain, vigoureux et intact ne peut point témoigner du tout, par ses affections, que la griffe du lion peut le déchirer, mais au contraire il exclut naturellement une telle image. Ainsi le danger serait trop tard connu toujours, et l'expérience n'instruirait guère.

Chose digne de remarque, la cérémonie modifie bien plus énergiquement les sentiments de chacun. Cela vient de ce que, dans la cérémonie, les actions sont prévues et faciles, et que notre corps est principalement occupé à imiter les mouvements d'autrui ; nous sommes tous alors des tragédiens de bonne foi. Par exemple la peur nous est alors directement communiquée, à la manière d'une maladie ; l'objet quel qu'il soit, même absent ou invisible, reçoit de cette peur une puissance sans mesure. On peut comprendre ainsi que des hommes très résolus en leurs actions soient comme des enfants lorsqu'ils pensent aux revenants, aux lutins, aux diables, quoiqu'ils ne les connaissent que par des récits. Un récit est bien plus puissant que la chose même, par l'effervescence commune au récitant et à la foule des auditeurs.

J'irais jusqu'à dire que les choses ne savent point toucher l'esprit de l'homme ; elles ne passent point jusque-là ; cet animal a l'esprit cuirassé contre toute expérience. Mais le cri d'un enfant, le soupir d'une femme, le léger vent d'un geste humain, tous les signes entrent librement dans la citadelle. Encore mieux les armées de signes qui s'envolent d'une assemblée. D'où il arrive que l'homme croit moins ce qu'il a vu que ce qu'on lui raconte, ce qui éclaire toutes nos passions. Mais je veux retenir seulement ceci, que l'histoire des Sciences[[547]](#footnote-548) expose sans l'expliquer, que l'homme est venu à la prudence par le respect, et à la Science par la Religion ; autrement dit que nos premières connaissances, et les seules que nous prenions naturellement au sérieux, sont de ouï-dire, et non d'expérience. **[**Cette logique de l’expérience est à refaire. On y dirait que l’homme n’a rien à opposer aux récits, attendu que la présence de la chose, ce qui persuade, n’est jamais dans les récits. C’est l’humain qui persuade, c’est l’éloquence, le poème, le récit. Nos premières et nos plus assurées connaissances n’ont point leur fondement dans la nature des choses ; et il semble ridicule de chercher à la religion des preuves de fait ; c’est pourquoi le miracle est peu considéré, mais très fort si les croyants en témoignent. Une crainte ne nous détourne pas aussi bien qu’une superstition seulement énoncée ; nul ne brave le mot. Nos pensées sont toutes premièrement de pudeur. Nier les principes est comme une inconvenance.**][[548]](#footnote-549)** La crainte de Dieu serait donc la première des craintes, et le modèle de toutes.

10 mars 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCL)

1924 *PSC* XII, « Science et religion »

1938 PSR XXXV, « Science et religion »

350

On s'est bien moqué du maître de Rhétorique[[549]](#footnote-550) à l'ancienne mode, qui disait : « Ah[[550]](#footnote-551), Messieurs, que cela est beau ! » Je ne crois pourtant pas qu'il soit bon de dissoudre un auteur, comme on veut faire aujourd'hui, dans l'histoire environnante. La fin de la culture étant de connaître la nature humaine, chose pressante et difficile, il faut bien entendre à quelles conditions nous sommes soumis. Science courte et expérience longue. Aussi[[551]](#footnote-552), comme on voit que chacun invente aussitôt une théorie de la nature humaine selon ses intérêts et ses passions, l'un disant : « Tous les hommes sont paresseux », et l'autre : « Toutes les femmes sont sottes », et quelques-uns : « Tous sont fous plus ou moins », il est nécessaire de reprendre pied dans le monde des hommes, et d'appeler en témoignage l'humanité tout entière. Or c'est le beau, ici[[552]](#footnote-553), qui est le signe du vrai. C'est un signe qui ne peut tromper. J'oserais dire que c'est le corps humain qui témoigne, et qui confirme l'esprit toujours un peu errant en sa propre cause. Car le beau d'un poème, d'une scène dramatique, ou d'un roman, dispose aussitôt le corps impérieusement selon le bonheur, ce qui prouve que toutes les fonctions sont, pour un court moment, ensemble comme elles doivent être. C'est[[553]](#footnote-554) ainsi que la belle musique s'affirme, sans laisser aucun doute ; seulement la belle musique ne dit rien d'autre, et laisse l'esprit presque sans pensée. Les beaux-arts[[554]](#footnote-555), l'art d'écrire mis à part, posent certainement l'esprit, mais ne le nourrissent point. Au lieu que les écrivains disciplinent en même temps cette fureur de parler à soi qui est la pensée. Ainsi la forme belle nous détourne de rompre d'abord les maximes et les traits pour en faire monnaie selon l'humeur. Au contraire nous sommes ramenés de nos faibles réflexions à la parole humaine, qui prend par là puissance de fait.

Que faisons-nous d'un fait humain ? Il est mis en pièces aussitôt, par la manie discoureuse. Mais le beau est un fait humain qui ne se laisse pas changer ; le corps en quelque sorte le reconnaît par cette attitude imitative dont le sentiment nous avertit assez. C'est pourquoi je n'ai jamais méprisé ces hommes de l'autre génération, qui parlaient par citations ; cela[[555]](#footnote-556) valait toujours mieux que ce qu'ils auraient dit à leur manière. Certainement il vaut mieux réfléchir et juger par soi ; mais le peut-on faire sans quelque pensée résistante ? Montaigne fait bien voir le prix de ces manières de dire que des milliers d'admirateurs nous apportent, et qui sont comme des centres de méditation. Le beau nous somme de penser. Devant un beau vers ou devant une belle maxime, l'esprit est tenu de rendre compte de cet immense pouvoir ; et, puisque le commentaire n'égale jamais le trait, c'est la preuve[[556]](#footnote-557) qu'il faut revenir et rassembler ses pensées, comme des troupes, autour du Signe[[557]](#footnote-558). Par opposition, je comprends mieux un certain genre de médiocrité raisonnable, où je reconnais des pensées humaines, mais en quelque sorte décomposées, ce qui se voit[[558]](#footnote-559) à une grande dépense de moyens logiques, comme les[[559]](#footnote-560) donc, parce que, premièrement et deuxièmement ; ce sont des cris de déroute ; les preuves s'en vont à la dérive. Qu'est-ce qui n'a pas été prouvé ? Heureusement il y a[[560]](#footnote-561) des pensées qui sont posées, parce qu'elles sont belles. Et celui qui n'a pas admiré avant de comprendre est disposé au contraire[[561]](#footnote-562) à ces pensées d'avocat, qui ne sont point[[562]](#footnote-563) des pensées. De même que[[563]](#footnote-564) le vrai des choses nous tient par la nécessité, le vrai de l'homme nous tient par la beauté. Comme l'homme est fait, il danse.

11 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°50, 18 mars 1922 (CCCLI)

*Propos sur l’esthétique*, 1923, 25, « Le Beau et le Vrai »

1934 LIT 35

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922

351

Ce matin, comme le ciel commençait à pâlir, je vis au couchant[[564]](#footnote-565), dans la constellation de La Vierge[[565]](#footnote-566), la torche jaune de Jupiter. Puisqu’il[[566]](#footnote-567) va dériver de jour en jour vers l'Ouest[[567]](#footnote-568) en même temps que les étoiles, nous le verrons bientôt le soir, et en même temps nous verrons briller Vénus, plus blanche et plus scintillante que Jupiter. Je me souviens d'un temps où déjà ces deux planètes étaient ensemble le soir ; Jupiter se trouvait déjà dans la Vierge, ou peut-être vers le Scorpion ; dans cette partie de sa route certainement, car il faisait son tour sans s'élever beaucoup au-dessus de l'horizon méridional ; il a achevé maintenant son tour de ciel ; ainsi mon souvenir se trouve renvoyé à une date bien déterminée. Je me souviens qu'en ces années-là Saturne se montrait dans le Taureau ; et voilà que Saturne, dérivant aussi vers l'Est, mais environ trois fois moins vite que Jupiter, est maintenant avec Jupiter dans le voisinage de l'Épi. C'était donc vers la onzième année de ce siècle qu'appuyé à mon mur paysan, j'observais Jupiter et Vénus ensemble, puis Mars et Saturne ensemble ; ces voyageuses allaient selon leur règle à ces régions du ciel où je les retrouve maintenant. Nous autres nous allions vers la guerre, qui devait mettre en poussière mon mur paysan, le village, et tant d'autres choses ; mais je n'en avais pas même l'idée.

Je retrouvai Jupiter à Verdun au commencement de l'an dix-sept. Il se levait au crépuscule devant nos canons, et l'idée me vint alors de vérifier le parallélisme des pièces en les pointant toutes sur cet astre aisément remarquable ; j'ai su depuis que cette méthode si simple fut aussi appliquée ailleurs ; au reste je ne crois pas qu'une telle idée ait pu venir à un artilleur de métier. Mais le spectacle du ciel me ramène à des pensées plus amples. Le cours régulier des astres imposait aux observateurs cette conclusion que l'avenir du ciel peut être annoncé avec certitude. Le glissement des saisons, les rencontres et séparations des planètes, tout cela vient vers nous d'un mouvement assuré. Il est naturel aussi que, lorsque l'on se souvient par le secours des astres, comme je faisais tout à l'heure, on lie l'avenir humain à l'avenir céleste ; et comme on cherche l'un dans la position actuelle des astres, on fut porté à y chercher l'autre aussi. Quand je revois maintenant par l'imagination ces belles soirées, je ne puis m'empêcher de prévoir par souvenir ; ainsi ces conjonctions d'astres sont maintenant des signes de la guerre. Le pressentiment de tant de maux est lié maintenant au souvenir de cette paisible contemplation. Se souvenir, c'est prédire, et se souvenir par les astres, c'est prédire par les astres. De ces perspectives de la mémoire, dans lesquelles le passé est encore à venir, on devait être conduit à de folles recherches sur la destinée de chacun et de tous ; et ces idées fantastiques firent beaucoup pour ramener l'attention aux choses du ciel et à leurs plus petites circonstances. Les passions soutenaient alors le calcul, et le Prince payait l'horoscope bien plus cher qu'il n'aurait payé une leçon d'astronomie. D'où les observatoires, les instruments et les archives. L'Astrologie fut la nourrice de l’Astronomie.

12 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLII)

1942 VE XXVIII, « L’avenir par les astres »

352

Le docteur Guillotin disait de sa machine à tuer qu'elle faisait tout au plus l'effet d'une serviette mouillée sur la nuque ; cet homme avait l'imagination heureusement disposée ; un autre imaginera le tranchant inexorable, et ce bruit que l'on entend chez le boucher se répercutant depuis la base du crâne jusqu'aux pieds à travers le corps du patient. Ce sont des rêveries. Il arrive assez souvent qu'un homme revient d'un choc violent après lequel il est resté sans connaissance un petit moment ; ceux qui ont fait cette expérience savent très bien ce que c'est que mourir d'un choc ; or ce qu'ils savent c'est qu'ils ne savent rien. Montaigne revenant à lui-même après qu'il avait été jeté en bas de son cheval par le choc d'un autre cheval emporté, Montaigne n'avait même plus souvenir des événements qui avaient précédé immédiatement la chose, et que pourtant ses yeux avaient vus. Ce drame forme comme un trou d'ombre, et tout ce qui est sur les bords tombe dans le trou. C'est ainsi qu'on s'endort, sans jamais penser qu'on s’endort. Le demi-sommeil est comme une région disputée ; c'est la veille qui le reprend si l'on ne s'endort point ; mais si l'on s'endort le sommeil recouvre aussi le rivage comme d'une vague. Ainsi l'homme qui est porté sur la planche à roulettes plonge dans le noir, et dissout en ce profond sommeil un mauvais rêve qu'il n'a même pas eu le temps de former. D'après le témoignage de Montaigne et de beaucoup d'autres, on peut même parier que s'il revivait dans quelque paradis ou enfer, il ne saurait point du tout comment il est mort.

Je fais cette supposition du paradis et de l'enfer ; je dois dire que je n'y crois point du tout. Il m'est arrivé d'imaginer ou de rêver les dernières minutes d'un condamné à mort ; or je suis bien capable de doser ici la terreur et de la goûter par le menu ; et j'ai remarqué que ce talent est fort commun. Mais il n'est nullement question, dans ces rêveries émouvantes, de ce qui arrivera après la chute du couperet. Quelquefois ces imaginations avaient de l'apparence, par l'approche de quelque gros obus qui déchirait l'air comme une étoffe ; il fallait bien penser sérieusement à la mort ; l'idée d'une autre vie aurait bien pu surgir, par le seul mécanisme de la terreur ; mais cela ne s'est point fait. La machine humaine, qui produit tant de folles idées, n'a point produit celle-là, qui passe pour commune, et dont mon enfance a été nourrie. Bien mieux je ne puis citer aucun homme qui, dans les moments difficiles, se soit préparé d'une manière quelconque aux épreuves de l'autre vie. Je parle de ce que j'ai vu, et non de ce que j'ai lu. Ce genre de peur, ou bien ce genre d'espérance, ne peut sans doute être entretenu que par d'imposantes cérémonies, où les sentiments sont soutenus par la mimique et la déclamation. Et le sommeil, frère de la mort, peut soutenir ici l'imagination ; car on peut craindre de s'endormir par peur d'un certain rêve. Toujours est-il que ces fantaisies crépusculaires, même si on les a formées étant jeune, peuvent être oubliées et, autant qu'on peut dire, effacées, puisque de longs mois de terreur tantôt ramassée, tantôt diffuse, ne les firent point revivre. Remarquez que, si j'avais cette peur, ou cette espérance, je saurais encore bien l'expliquer. Mais je ne l'ai point.

13 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLIII)

1942 VE XXIX, « Après la mort »

353

Il manque quelque chose au faisceau des preuves, si fortement lié qu'il soit, tant que l'accusé n'avoue pas. La torture, dans l'ancien droit, était plutôt une manière d'interroger qu'un moyen d'aggraver la peine ; aussi la torture était-elle appelée Question ; et l'on soumettait le condamné à la question avant de le porter à l'échafaud. Cette sauvage méthode répond à un autre supplice, qui est celui du juge. Le juge peut former, d'après les preuves, une inébranlable conviction, mais cette conviction ne peut vivre sans objet. Tant que le crime n'est pas reconstitué en ses motifs et circonstances, il n'y a point de paix intérieure pour le juge, ni de sommeil paisible. Ce genre de remords n'est pas situé, il me semble, au niveau de la justice ; si le juge ne se sentait pas gardé contre l'erreur, il ne condamnerait pas ; et les convictions inébranlables sont assez communes ; surtout après un jugement irréparable, toutes les affections et passions se rassemblent contre le doute, et digèreront même un fait nouveau, s'il s'en montre un. Mais enfin cette fanatique croyance ne peut toujours pas produire ce que l'intelligence la plus vulgaire réclame, c'est à savoir une suite d'actions vraisemblable. On voudrait savoir et on cherche sans fin à savoir ce que l'accusé, puisqu'on le croit coupable, sait si bien, les motifs, l'occasion, les ruses, les moyens. Mais tout cela reste enfermé en ce crâne inviolable. Et il est irritant de penser que le condamné, même s'il a perdu tout espoir, garde encore ce secret qui seul peut terminer les recherches du juge. Les preuves peuvent donner assurance, mais elles ne remplacent point du tout un récit, même sommaire.

On peut comprendre d'après cela comment on est arrivé à poursuivre l'enquête jusque dans le châtiment même. La Question, posée par les méthodes du bourreau, était le commencement de l'irréparable ; le condamné n'avait plus d'autre espoir que de mourir promptement. Ici se montre l'impatience du juge, qui n'attend pas, remarquez-le, un aveu tout sec, mais plutôt quelque lumière sur l'action même. Le juge ne cherche pas ici à se délivrer d'un doute, mais plutôt à donner aliment à sa ferme conviction. On peut être assuré de quelque action, et en même temps n'y rien comprendre, disons plus simplement n'y rien voir. Il n'est donc pas tout à fait absurde de demander des révélations à un homme que l'on croit coupable, et dont le dernier supplice a déjà commencé.

L'absurdité qui étonne d'abord dans la torture est que, par ce moyen d'enquête, on risque de faire avouer autre chose que le vrai. Mais cette idée est abstraite. Un simple commissaire de police sait très bien, d'après la pratique de son métier, qu'il est très difficile de mentir ; il est impossible que ce qui est inventé s'accorde avec les témoignages et avec le détail des choses ; au lieu que la moindre parcelle de vrai s'emboîte aussitôt à sa place comme une pièce dans le jeu de puzzle. Encore bien mieux quand ce qui reste de l'action a été interrogé, mis en ordre, et dessine exactement la forme de ce qui manque. Songez que le vrai s'accorde au vrai sans qu'on y pense, et d'une manière souvent imprévue ; ainsi ce qu'il y a de vrai dans un aveu est bien aisé à reconnaître. Qui parle avoue ; c'est pourquoi un juge cherche d'abord à rompre et vaincre le silence. Et il est clair qu'il y a quelque chose de vrai dans le délire d'un malade. C'est pourquoi si nos mœurs recevaient les longs supplices, l'instruction du procès se continuerait jusqu'au dernier souffle du condamné.

14 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLIV)

1942 VE XXX, « La conscience du juge »

354

Napoléon supposait toujours l'ennemi plus nombreux, mieux armé et mieux commandé qu'il n'était porté à le croire. Un homme qui est sorti de l'enfance ne manque jamais de corriger le premier jugement, celui qui plaît ; et il n'y a pas d'autre raison de le corriger, si ce n'est qu'il plaît ; cette raison suffit. Il plaît à l'homme politique de penser que son adversaire sera battu de bien loin ; cela lui plaît, et c'est une forte présomption qu'en cela il se trompe. Aussi reprend-il tout le compte des forces opposées, attentif à considérer des vérités déplaisantes, mais saines, et plaidant en quelque sorte contre lui-même. Un niais pensera toujours de son adversaire qu'il est sans talent, sans idées et sans amis ; c'est suivre naïvement les passions et faire le sot. L'homme véritable s'impose cette discipline de juger son rival avec faveur ; il n'y a point d'esprit juste sans ces précautions ; justesse conduit à justice ; et cette parenté des mots avertit assez que le plus grand mal dans l'injustice c'est la sottise. Ne dis donc point de ton concurrent qu'il intrigue et flatte pour arriver à vendre comme il fait, mais suppose d'abord que son drap est bon.

Nos pacifistes font voir maintenant une sagesse admirable ; mais ils ne savent pas librement revenir à l'examen de leurs jugements passés. Si vous tentez de les contredire là-dessus, les passions reviennent ; ils jugent de nouveau d'après les mouvements du cœur, si naturels. Or l'erreur est naturelle, et la première pensée qui nous vient sur n'importe quel sujet est fausse. Un Français préjuge naturellement que l'Allemagne a voulu la guerre. Tous les contes sur une savante préméditation, qui aurait même soudoyé l'assassin, première cause de tout, lui sont immédiatement agréables. Et pour eux ce plaisir du cœur est une preuve forte. Mais pour moi c'est tout au contraire un avertissement. Dès que l'on me fait des récits concernant mon ennemi principal, et qui me plaisent, je les juge d'abord inventés pour me plaire. N'avez-vous jamais entendu de ces flatteurs vulgaires qui viennent vous noircir un critique malveillant, un rival, un concurrent ? On rougit d'entendre de tels discours, on rougit parce qu'il faut ici résister à la nature animale, qui les entendrait avec bonheur. Je n'invoquerais même pas ici l'amour de la justice, mais seulement la vue distincte de ce piège grossier où l'on pense vous prendre. Ainsi les mêmes récits que nos pacifistes ont juré de recevoir pour vrais, je les ai en tout temps et par principe renvoyés au rang des choses douteuses, justement parce qu'ils sont faits pour me plaire ; et cette manœuvre contre soi est, à mes yeux, le signe qu'un homme a réellement dépassé l'âge de sept ans.

Mais ici tous les vieux enfants font voir des yeux de flamme et me disent : « C'est que vous n'aimez pas ; si vous aimiez, vous ne pourriez vous vaincre ». Cela me rappelle le discours d'un homme naïf qui vint me voir comme je souffrais de rhumatismes fort douloureux et qui quelquefois m'arrachaient des cris. Comme je gardais en sa présence une tenue convenable, il me dit d'un air jovial, en me quittant : « On m'avait dit que vous souffriez beaucoup ».

15 mars 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLV)

1939 SM1, LXVI, « La vérité n’est pas ce qui plaît »

355

Comment expliquer qu’un pianiste, qui croit mourir de peur en entrant sur la scène, soit immédiatement guéri dès qu’il joue ? On dira qu’il ne pense plus alors à avoir peur, et c’est vrai ; mais j’aime mieux réfléchir plus près de la peur elle-même, et comprendre que l’artiste secoue la peur et la défait par ces souples mouvements des doigts. Car, comme tout se tient en notre machine, les doigts ne peuvent être déliés si la poitrine ne l’est aussi ; la souplesse, comme la raideur, envahit tout ; et, dans ce corps bien gouverné, la peur ne peut plus être. Le vrai chant et la vraie éloquence ne rassurent pas moins, par ce travail mesuré qui est alors imposé à tous les muscles. Chose remarquable et trop peu remarquée, ce n’est point la pensée qui nous délivre des passions, mais c’est plutôt l’action qui nous délivre. On ne pense point comme on veut ; mais, quand des actions sont assez familières, quand les muscles sont dressés et assouplis par gymnastique, on agit comme on veut. Dans les moments d’anxiété n’essayez point de raisonner, car votre raisonnement se tournera en pointes contre vous-même ; mais plutôt essayez ces élévations et flexions des bras que l’on apprend maintenant dans toutes les écoles ; le résultat vous étonnera. Ainsi le maître de philosophie vous renvoie au maître de gymnastique.

Un aviateur m’a conté quelle belle peur il eut pendant deux heures, alors qu’il était couché sur l’herbe, attendant l’éclaircie, et méditant sur des dangers contre lesquels il ne pouvait rien. En l’air et jouant sur l’instrument familier, il fut guéri. Ce récit me revenait en mémoire comme je lisais quelques-unes des aventures de l’illustre Fonck. Un jour, se trouvant à quatre mille mètres au-dessus du sol dans un avion à canon, il s’aperçoit que les commandes n’obéissent plus et qu’il tombe. Il cherche la cause, aperçoit enfin un obus échappé de son casier et qui immobilisait tout[[568]](#footnote-569), le remet en place, toujours tombant, et relève son appareil sans autre dommage. De telles minutes sont bien capables, par souvenir ou bien en rêve, d’effrayer encore aujourd’hui cet homme courageux ; mais si l’on voulait croire qu’il eut peur dans le moment même comme il peut avoir eu peur en y pensant, je crois que l’on se trompe. Notre corps nous est difficile en ce sens que, dès qu’il ne reçoit pas d’ordres, il prend le commandement ; mais en revanche il est ainsi fait qu’il ne peut être disposé de deux manières en même temps ; il faut qu’une main soit ouverte ou fermée. Si vous ouvrez la main, vous laissez échapper toutes les pensées irritantes que vous teniez dans votre poing fermé. Et si vous haussez seulement les épaules, il faut que les soucis s’envolent, que vous serriez dans la cage thoracique. C’est de la même manière que vous ne pouvez à la fois avaler et tousser, et c’est ainsi que j’explique la vertu des pastilles. Pareillement vous vous guérirez du hoquet si vous arrivez à bâiller. Mais comment bâiller ? On y arrive très bien en mimant d’abord la chose, par étirements et bâillements simulés ; l’animal caché, le même qui vous donne le hoquet sans votre permission, sera mis ainsi dans la position de bâiller, et il bâillera. Puissant remède contre le hoquet, contre la toux et contre le souci. Mais où est le médecin qui ordonnera de bâiller tous les quarts d’heure ?

16 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLVI)

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XVII, « Gymnastique »)

356

Un homme savant a compris un certain nombre de vérités. Un homme cultivé a compris un certain nombre d'erreurs. Et voilà toute la différence entre l'esprit droit et l'esprit juste. L'esprit droit surmonte l'erreur sans la voir ; l'esprit juste voit I' erreur ; et certes il n'y veut pas tomber, mais il y veut descendre. Tout ce qui a été cru par un homme, il le veut croire un peu ; il cherche la place d'où l'on voit le fantôme ; car il n'y a point d'erreur qui n'ait quelque cause en nous ou hors de nous ; il n'est point d'erreur qui n'ait quelque convenance à la nature humaine. « Vous n'avez pas perdu votre temps, dit un personnage de Kipling, si vous avez appris à croire ».

Le faiblesse de l'esprit droit est qu'il ne peut comprendre l'humaine enfance, et ainsi qu'il ne pardonne point à sa propre enfance. Fanatique en ses vertus et quelquefois en ses propres fautes ; et misanthrope alors de tout son cœur, par dégoût de lui-même. Il faut pourtant bien se résigner à être un homme. Et qui est-ce qui ne se trompe point ? Il faut pourtant être indulgent aussi à la première idée qui se présente, et qui naturellement est fausse. Je dirais même que l'erreur est un bon commencement pour la réflexion. Il m'est arrivé de me tromper tout à fait dans les questions de mécanique ; et mon géomètre, qui y est infaillible, me regardait avec mépris. Mais bien loin de me sentir pour cela hors de l'humanité, au contraire je me trouvais le frère de tous ces chercheurs empêtrés qui n'étaient point médiocres. Quoi de plus familier que la chute d'un corps ? Et pourtant les plus éminents penseurs jusqu'à Galilée pensaient là-dessus comme des sauvages. Et il y a ce grand profit, à connaître les erreurs des temps passés, que l'on ne s'irrite point si l'on se trompe d'abord comme ils ont fait.

Auguste Comte eut le privilège de joindre à une science éprouvée une culture profonde. Il lisait les poètes, il lisait l'*Imitation*. Les brillantes apologies d'un de Maistre et d'un Chateaubriand venaient expirer aux pieds du Juge[[569]](#footnote-570), qui savait louer encore mieux le Catholicisme. Ce philosophe est sans doute le premier qui ait compris et mis en place les naïves superstitions des fétichistes. Il fondait ainsi l'unité de l'espèce humaine et établissait la Paix dans nos pensées. Mais le Réconciliateur eut, comme il arrive, tous les partis contre lui. Il y a longtemps que j'ai compris le fanatisme Catholique ; l'autre fanatisme m'étonne encore un peu. Un Diafoirus a entrepris de prouver que Comte était une sorte de fou. Trois pages de la *Politique Positive*, prises au hasard, suffisent à prouver le contraire. Le même esprit se fait voir ingénûment dans ce livre d'un Sorbonnagre, où les mœurs et croyances des populations arriérées sont exposées d'après cette belle idée directrice qu'il n'y a aucun rapport entre leur pensée et la nôtre ; et ce livre, malgré les efforts de l'auteur, prouve justement le contraire. Que manque-t-il donc ici ? Certainement le vrai Savoir, mais la Culture aussi.

17 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLVII)

1942 VE XXXI, « Science et culture »

357

En tout temps et dans tous les pays il y eut des marchands et des promesses tenues ; il y eut des familles bien gouvernées, des amours fidèles, une probité des métiers, une religion de l'homme qui ouvrait la porte au mendiant, des lois non écrites et communément respectées, réglant le serment et l'hospitalité. Les philosophes n'ont pas inventé la vertu. Mais de tout temps aussi nous voyons des rivalités, des intrigues, des flatteurs autour des trônes, des guerres de peuple à peuple, des guerres civiles, des guerres religieuses, conduites par des ambitieux, des agités ou des ennuyés. Toujours les riches et les chefs ont donné le spectacle de la violence, de l'injustice, des folles dépenses, et des mauvaises mœurs, fruits de l'oisiveté comme dit le proverbe. Si les laboureurs n'avaient pas été plus sages que les grands, tout le monde serait mort de faim. La Civilisation n'apporte pas de nouvelles vertus, mais plutôt elle les étend et s'efforce de les élever jusqu'aux pouvoirs, sans y réussir assez. Au temps de Néron, soyez assuré que la masse des citoyens et administrés vivait[[570]](#footnote-571) selon les mêmes maximes que sous Titus et Marc-Aurèle ; seulement l'opinion commune ne faisait pas sentir sa puissance aux empereurs. L'effort chrétien fut contre les pouvoirs ; et l'autorité des évêques vint de ce qu'ils jugèrent les rois et les princes d'après les maximes communément mises en pratique par les plus humbles sujets. Le progrès moral résulterait donc d'une victoire des masses sur les élites. Vue trop simple, évidemment.

Mais considérez les hommes d'aujourd'hui. N'est-il pas remarquable que ceux qui participent au pouvoir ou à la richesse ne veuillent jamais croire que la paix soit possible parmi les hommes. Vous les voyez défiants à l'égard de l’espèce ; vous les voyez promptement irrités contre ceux qui voudraient faire confiance à la commune humanité. Selon une opinion que j'ai et qui porte elle-même la marque populaire, ce genre d'homme se découvre lui-même par là. La guerre leur plaît au fond parce que la guerre les absout. Ils ont vécu selon la guerre, trouvant naturel de tout passer à ceux qui les servent, et de nuire par tout moyen à ceux qui les gênent. J'ai observé un bon nombre de ces hommes qui se donnent comme patriotes avant tout. Ils ont en commun un certain genre de méchanceté qui se voit sur leur visage, et qui éclate en des colères étonnantes dès que leur intérêt est en jeu. Je ne suppose point qu'ils soient ainsi par des humeurs originairement mal dosées ; mais plutôt je crois qu'ils sont devenus tels par une manière de parvenir qui leur était imposée. Par exemple je pardonne aisément aux gens de lettres cet œil ennemi que je leur vois, si je songe que les produits de leur travail ne se pèse pas aux balances de l'épicier. Heureux épicier qui est sûr de vendre ses pruneaux s'ils sont bons ; mais l'homme de lettres n'est pas même bien sûr que ses écrits soient bons ; et de plus tout est contesté. La règle de justice se perd parce qu'elle ne trouve point application ; dans les bureaux, de même ; pour un ministre, de même. Et les opinions de ces hommes-là sur la guerre traduisent assez bien les nécessités de leur aigre et triste existence.

18 mars 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°51, 25 mars 1922 (CCCLVIII)

1939 SM1, LXVII, « Opinions sur la guerre »

# *Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922

358

Chateaubriand, au sujet du XVIIIe siècle, écrit ceci : « Les mœurs affaiblies se trouvèrent ainsi calculées pour ne plus offrir de résistance à l'esprit, ce qu'elles font souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses ». J'aperçois ici ensemble une idée, et l'idée de l'idée. D'abord l'idée. Je ne crois point que le progrès des sociétés humaines se soit jamais fait par le dedans, c'est-à-dire par un changement naturel des opinions. Quand les mœurs sont bien assises, tout reste le même pendant des siècles de siècles ; et les mœurs sont bien assises lorsque chacun considère que son devoir est de rester dans la condition où il est né. L'homme est alors assez occupé à se parer des couleurs de sa caste, à cuisiner selon sa caste, à danser selon sa caste ; telles sont ses pensées ; les temples, les cérémonies, les meubles, les moindres objets soutiennent ses pensées, les ramènent, les circonscrivent. Il faut croire que ce régime s'accorde assez bien à la nature humaine, puisque nous voyons que ceux qui ont l'avenir assuré reviennent aisément à faire toujours les mêmes actions, comme monter à cheval, conduire un bateau à voiles, jouer aux cartes. Tout le monde a connu de ces fakirs qui ne pensent que mors, gourmette et selle, ou bien aviron, voilure et brise, ou bien atout et carte maîtresse. Quand tous les métiers et les moindres actes ont couleur de religion, une pensée neuve ne peut pas se produire, et c'est déjà un scandale de se chausser en commençant par le pied droit, ou par le gauche. On s'étonne quelquefois de voir que des hommes pensants sont attachés à des dogmes ridicules ; on ne pense pas assez que dans l'Ancien État[[571]](#footnote-572) tout est dogme, aussi bien la manière de tuer un poulet ou de pétrir le pain. Je conclus que les grands changements n'ont jamais commencé par la pensée, mais plutôt par des causes extérieures comme guerres, invasions, mélanges de races et de coutumes.

Maintenant l'idée de l'idée. « Les mœurs se trouvèrent calculées » ; ici est pensée la Providence, qui a tout réglé de façon que le progrès fût possible. Idée d'enfant. Mais[[572]](#footnote-573) l'enfant grandira ; et l'idée d'enfant de même. Si donc croyant, mais non pas trop, croyant à la manière des enfants que la Providence a très bien réglé l'histoire, vous cherchez alors comment elle a fait, vous trouvez des causes, des lois et des rapports ; après cela vous pouvez rejeter l'idée auxiliaire. De même il n'est point faux que l'aile de l'oiseau soit faite pour voler ; mais il faut voir comment ; dès que l'on voit comment, on ne se soucie plus de l'idée auxiliaire. Et même, par cette manière de penser, qui est retour à l'enfance et puis maturité en action, on vient à savoir que toute idée est idée auxiliaire. Et cela n'importe pas peu ; car il n'y a pas que les idées théologiques qui rendent sot dès que l'on y croit. Ou bien, pour dire la même chose autrement, toute idée est théologique ; car l'objet, dès qu'il est connu, suffit. Mais d'un autre côté j'ai observé que les hommes qui mûrissent prématurément et sans retour n'ont plus d'idées du tout, et par exemple dans l'histoire ne voient plus que poussière d'évènements. Il en est de toute science comme de la lecture peut-être ; car **[**si l’on n’avait point d’idées on n’aurait plus d’objets ; toutefois les objets nous détournent de cette réflexion. De même on ne peut lire si on ne connaît les lettres, seulement les lettres sont effacées par le sens.

Les idées mènent le monde, et sans qu’on le sache ; il faut avoir procédé selon la plus énergique négation pour découvrir ces acteurs invisible. Aussi ne faut-il pas confondre avec la religion l’idée que les idées mènent le monde. Dieu n’est pas un pensant qui veut quelque chose. Une telle pensée de Dieu est déjà teintée d’athéisme. Aussi peut-on comprendre que Chateaubriand ait vécu triste.**][[573]](#footnote-574)**

19 mars 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLIX)

1938 PSR XXXVI, « Idées théologiques »

359

L'Irrésolution a heureusement repris les rênes, et nous la voyons qui gouverne, ne disant il est vrai rien sur rien et sans doute n'en pensant pas plus, mais du moins traduisant en jugement l'Homme qui osa vouloir devant le tribunal des Grands Irrésolus. Songez que ce dangereux personnage prenait cinquante décisions par jour en moyenne depuis des années, et presque toutes raisonnables ; toutes fondées sur son Jugement personnel ; et voilà le crime.

L'art de ne pas agir est un art caché ; il est subordonné lui-même à l'art de ne pas penser, qui est plus difficile qu'on ne croit. La sagesse bureaucratique enseigne que le Bureaucrate doit suspendre son jugement, dès qu'il aperçoit une difficulté, une obscurité, un risque. Mais comme la difficulté, l'obscurité, le risque peuvent encore exister, même quand on ne les connaît point, le mieux est de ne point juger ; à quoi l'on n'arrive pas aisément sans un certain don naturel. Non pas juger, mais saluer à droite et à gauche, dire à chacun ce que chacun attend et ce que chacun approuvera ; toujours chercher conseil, et demander conseil encore sur le conseil. Pouvoir dire à propos de tout : « Cette idée n'est pas mienne ; cette décision, ce n'est pas moi qui l'ai prise. En ce qui me concerne tout reste en question, parce que je ne sais pas tout, parce que je n'ai pas fait état de toutes les opinions, parce que ces opinions elles-mêmes peuvent changer, parce que je cherche l'accord, et que je suis fermement résolu à ne rien décider tant que nous ne serons pas parfaitement d'accord, vous et moi et tous ».

À ceux qui cherchent les Responsables de la Grande Guerre, afin de les punir du moins par le pilori, je puis prédire qu'ils auront de grandes déceptions. Ils ne connaissent pas assez l'irrésolu ; ils imaginent trop aisément un homme profond, qui avait ses projets et ses plans. Non point ; mais un homme qui a dit en toute circonstance les paroles que la politesse exigeait. Or l'Europe étant équilibrée, si l'on peut dire, comme elle l'était, la guerre devait se produire d'elle-même si l'homme d'État s'en tenait aux lieux communs de la politesse, au lieu de résister, d'inventer, enfin d'oser déplaire. Ainsi l'Irrésolu vous échappera, vous laissant aux mains son manteau de nuages. Jugez du passé d'après le présent. Au reste, comme il arrive souvent que les choses se tassent d'elles-mêmes sans catastrophes, l'Irrésolu peut réussir longtemps. Mais pourtant il me semble que l'homme savant et prompt dut faire noble figure devant ce tribunal d'Irrésolus. Cet homme sans aucun bouclier, en présence de ces armures vides, s'il a le goût de mépriser, comme je crois, il dut passer un bon moment. Car les discours Bureaucratiques s'élevèrent sans aucun doute jusqu'au sublime du genre, puisque finalement on lui fit reproche, non pas de ce qu'il décida, puisque tous à sa place auraient fait de même, mais bien de ce qu'il négligea de se couvrir. Il n'est pas conforme à la morale bureaucratique, ni aux précédents, que lorsqu'on cherche un responsable on trouve quelqu'un.

20 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLX)

360

Un voyageur transporté en avion coûte environ trois mille francs à l'État ; et l'on demande pourquoi la vie est difficile. On dira là-dessus que nous sommes gouvernés par des industriels et par des militaires, mais que cela ne durera pas toujours, et qu'avec la vraie paix nous retrouverons sagesse et modération, la nourriture, le vêtement et l'habitation devant reprendre leur rang selon l'ordre des besoins, comme dans l'heureuse Salente. Je ne sais. Je soupçonne plutôt une erreur commune et presque universelle concernant l'avenir humain. Je vois que chacun fait des plans à la manière de Wells, et imagine des gares aériennes au-dessus des villes, comme si l'aviation devait cesser d'être ruineuse le jour où tous en useraient. L’erreur ne concerne pas seulement l'avion, mais encore l'automobile, la locomotive, le tramway électrique, la télégraphie sans fil, et enfin toutes les machines qui nous vendent la vitesse. La Vitesse est l'Idole.

Ce que l'on dépense pour la vitesse est perdu. Même l'avantage d'arriver avant les autres s'annule dès que tous vont vite. J'avais sommairement rappelé que la vitesse double coûte quatre fois plus, la vitesse triple neuf fois plus. Le Comptable m'écrit que cette évaluation est bien au-dessous de la vérité. Cela ne fait pas de doute. Dès qu'il faut tenir compte du frottement dans l'eau ou dans l'air, la vitesse est encore bien plus ruineuse que je ne disais ; on arriverait à payer huit fois plus une vitesse double. Mais il faut compter encore l'usure des rouages et les dépenses de freinage, qui croissent aussi avec la vitesse. Les trains rapides arrachent la voie ; les voitures automobiles creusent la route lorsqu'elles s’élancent, et la creusent encore lorsqu'elles ralentissent. Dans les villes on observe que le pavage en bois est entraîné et déboîté ; les revêtements d'asphalte sont comme plissés et bientôt déchirés, surtout aux points d'arrêt et de départ ; aux tournants le sol est tordu par le choc oblique des roues. Cependant, sous cette condition de tout briser sur son passage, l'homme a gagné cinq ou dix minutes, qu'il emploiera peut-être à jouer aux cartes.

Mais, dit l'homme naïf, tout cela n'importe guère si la machine répare la machine, si la machine répare le pavage et le macadam. Ici se trouve l'illusion ruineuse, qui est à croire que les machines travaillent pour nous. D'après mille exemples, et surtout d'après l'exemple de machines sages, comme sont le cric, le treuil et la poulie, j'aperçois au contraire que l'homme n'a jamais que ses muscles pour changer la planète selon sa volonté ; car les autres choses, animaux, vents, torrents, volcans, développent leur puissance sans avoir égard à nous ; les utiliser ou bien s'en garer, c'est toujours le même travail, endiguer, détourner, canaliser, brider ; à quoi l'outil nous aide ; mais il faut fabriquer l'outil. Plus l'esclave est fort, plus vite il use l'outil, la digue ou la muselière. Toutes nos machines tournent par la force des bras ; je ne dis pas par la seule force des bras ; mais j'aperçois que les machines les plus brillantes exigent justement plus de travail humain en proportion de ce qu'elles rendent. L'automobile veut plus de bras pour un même effet que le moulin à vent et la rame. Là est le piège.

21 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLXI)

361

Rousseau disait que la conscience nous instruit infailliblement par la honte, et par le souvenir de la honte. Sur quoi les gens du métier, professeurs de morale ou théoriciens de justice, disent que la conscience a besoin d'être éclairée, et que, par exemple, il n'est pas facile de savoir si, en payant un certain prix ou un certain salaire, on est injuste ou non. Mais c’est prendre les choses par le côté de police. Rousseau appartient à cette espèce d'Hommes Sauvages qui considèrent la vertu en elle-même, et non point du tout ses effets extérieurs. Vous pouvez vous replier par ordre sans passer du tout pour un lâche ; mais si la peur vous fait sentir un peu trop sa pointe dans les reins pendant cette opération, c'est vous seul qui le savez. C'est vous qui goûtez et dosez votre propre esclavage, sans la moindre chance d'erreur. C'est vous qui savez ce que vous vouliez faire, comment vous le vouliez faire, et jusqu'à quel point la peur vous a gêné, paralysé ou détourné. Les plus grands éloges n'effaceront point cette empreinte de la peur, que vous sentez si bien.

La fureur, autre désordre, et animal aussi, est quelquefois dissimulée. Les autres vous voient calme et poli ; mais vous, si vous n'arrivez pas à apaiser cette rage contenue, si vous en perdez une heure de sommeil, si vous êtes devant vos propres pensées comme un roi devant l'émeute, alors vous le savez bien. Même par souvenir cet état est humiliant à considérer. On peut en prendre son parti, et même il le faut. Mais enfin, quand vous vous serez pardonné à vous-même, comme il est raisonnable, vous n'aurez toujours pas effacé la honte petite ou grande, honte secrète, mais cuisante, mais mordante. Lisez là-dessus les *Confessions* ; il n'y a guère de livre plus lu ; preuve que tout homme s'y reconnaît.

Le tumulte des sens est une sédition bien redoutable, contre laquelle nous ne pouvons pas grand chose. Or quand ce tumulte ne s'oppose à rien de ce que nous voulons, passe encore ; car il faut bien accepter la condition animale. Mais dès que vous êtes détourné de ce que vous aviez résolu, vous vous sentez esclave ; la honte reste, qui engendre dans la suite prudence et précaution. Or les mêmes effets se remarquent si vous êtes intérieurement injuste, c'est-à-dire si la fureur de prendre, de garder, d'amasser, vous détourne de ce que vous aviez décidé. Il est laid de regretter l'argent qu'on doit, même si on le paye. Si on ne peut le payer, par l'effet de cet accès d'avarice, ou si l'on ne peut se résigner à exécuter un contrat, par cet invincible amour de la propriété ou, pour mieux dire, de la possession, la honte marque désormais cette action ou ce geste. Et ce genre d'injustice ne dépend point des droits réels de l’autre ; elle résulte seulement d'une sédition de l'avarice contre l'opinion que vous avez de ce que vous avez promis. En cette opinion vous pouvez errer ; affaire de police ; mais vous n'errez jamais quand vous appréciez la puissance du désir et le mouvement de révolte qui met en échec votre propre et intime gouvernement. Tout se passe entre moi et moi. Les autres n'en savent rien, et moi je n'en ignore rien.

22 mars 1922

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLXII)

'

362

« Je connais, dit l'homme de science, un nombre important de vérités, et je forme une idée suffisante de celles que j'ignore. Je sais ce que c'est qu'une machine, et comment il arrive qu'un écrou sautant détruit tout, faute d'un peu de soin, faute d'une attention de quelques minutes, et toujours parce que l'homme de l'art n'a pas été consulté en temps opportun. C'est pourquoi je réserve une part de mon temps pour la surveillance de cette machine composée que j'appelle mon corps. C'est pourquoi, dès qu'il y a symptôme de frottement ou grincement, je me livre à l'homme de l'art pour qu'il explore la partie malade ou supposée telle. Et par ces soins, selon les avertissements de l'illustre Descartes, je suis assuré, les coups du sort mis à part, de prolonger ma vie autant que le comporte l'instrument que j'ai reçu de mes pères. Et voilà ma sagesse ». Il parlait ainsi, mais il vivait tristement.

« Je connais, dit le Liseur, un nombre important d'idées fausses, qui compliquèrent la vie des hommes dans les temps de crédulité. Ces erreurs m'ont instruit de vérités importantes, dont nos savants se font une faible idée. L'imagination, d'après ce que j'ai lu, est la reine de ce monde humain ; et le grand Descartes, en son *Traité des Passions*, m'en a assez expliqué les causes. Car il ne se peut point qu'une inquiétude, même si j'arrive à la surmonter, n'enflamme point mes entrailles ; il ne se peut point qu'une surprise ne change pas les battements de mon cœur. Et l'idée seule d'un ver de terre trouvé dans la salade me donne une réelle nausée. Toutes ces folles idées, quand je n'y croirais point, m'empoignent au fond de moi-même et dans les parties vitales, et modifient brusquement le cours du sang et des humeurs, ce que ma volonté ne saurait point faire. Eh bien, quels que soient les invisibles ennemis que j'avale à chaque bouchée, ils ne peuvent pas plus sur mon cœur ni sur mon estomac que les changements de mon humeur où les rêveries de mon imagination. Il est nécessaire premièrement que je me tienne content, autant que je puis ; il est nécessaire secondement, que j’écarte ce genre de souci qui a pour objet mon corps même, et qui a pour effet certain de troubler toutes les fonctions vitales. Car ne voit-on pas, dans l'histoire de tous les peuples, des hommes qui sont morts parce qu'ils se croyaient maudits ? Ne voit-on pas que les envoûtements réussissaient très bien, si seulement le principal intéressé en était averti ? Or que peut faire le meilleur médecin, sinon m'envoûter moi-même ? Et quel bien puis-je attendre de ses pilules, quand une seule parole de lui change les battements de mon cœur. Je ne sais pas trop ce que je puis espérer de la médecine, mais je sais très bien ce que j'en puis craindre. Et, ma foi, quelque dérangement que je sente dans cette machine que j'appelle moi, je me console encore le mieux par l'idée que c'est mon attention même et mon souci même qui fait presque tout le désordre, et que le premier et le plus sûr remède est donc de ne pas plus redouter un mal d'estomac ou un mal de reins qu'un cor au pied. Qu'un peu d'épiderme durci puisse faire souffrir autant, n'est-ce pas une bonne leçon de patience » ?

23 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLXIII)

*Propos sur le bonheur*, 1928 (XI), « Médecine » (absent de l’édition de 1925)

363

Le plus grand abus de la force est sans doute d'exiger l'assentiment. Le corps vaincu consent à sa manière ; mais le persécuteur exige beaucoup plus ; il veut que le persécuté se relève, prenne le visage de l'homme libre, examine un moment les preuves pour ou contre, et se décide librement. « Sois libre pour me plaire ; sois esclave volontairement ; ou sinon le fouet ». Galilée jura solennellement qu'il s'était trompé, et qu’au fond de son cœur il jugeait que la terre ne tournait point. Ces humiliations sont les pires de toutes pour n'importe quel homme ; ce sont même les seules, si l'on regarde bien ; car nous dépendons de mille forces supérieures de loin à la nôtre ; il nous arrive vingt fois par jour d'être vaincus. Le vent m'a enlevé mon chapeau ; il a bien fallu le reprendre à la course. On ne fait qu'en rire. Mais il est beaucoup plus difficile de rire, lorsque c'est Gessler qui enlève le chapeau. Plus difficile encore si je me sens forcé de saluer Gessler volontairement ; cette nuance existe. Et ce genre de salut est ce que le tyran peut obtenir de mieux.

Vauvenargues a écrit là-dessus quelque chose qui est un peu trop amer : « La servitude abaisse l'homme jusqu'à s'en faire aimer ». Tous les travaux sont aimés, dès qu'on les fait bien. Il se peut que, par ce côté-là, l'esclave arrive à supporter la chaîne. Mais je crois que, dès que l'on veut plier la pensée, je dis dans l'homme le plus simple et le plus ignorant, l'insulte est sentie chaque jour plus douloureusement ; il est bien vrai que la dignité de chacun est dans ce libre pouvoir de juger, comme Pascal l'a écrit en quelques lignes immortelles. C'est pourquoi je dis au tyran, au maître, au vainqueur : « Garde-toi d'humilier l'homme ».

La libre pensée étonne, lorsque l'on voit que le jugement de l'homme dépend de ce corps faible et souffrant. On peut parier que, si la persuasion n'avait jamais levé le fouet, les hommes croiraient tout. Mais c'est la révolte, peut-être, qui nous met dans le cas de penser. Quand l'opprimé est humilié, il cherche le vrai comme une arme ; et cela mène loin ; la révolte mène loin, et voilà notre histoire.

Où vais-je par ce discours ? Je vais à m'assurer que le procès des Responsables devient la principale affaire, parmi tant de morts et tant de ruines. L'homme est fait ainsi ; comme il a démoli, il va reconstruire ; le difficile ne lui fait pas peur. Mais il ne supporte pas l'humiliation. On peut comprendre ce premier effet de l'emportement, quand le vaincu plie le genou : « Tu vas jurer que tu avais tort ; tu vas jurer que toutes les pièces de chancellerie connues et inconnues te condamnent ». Ce sont des effets accessoires de l'action, comme les injures homériques. Mais un procureur qui reprendrait l'aveu obtenu par la menace, et qui le joindrait à la procédure, disant que cette belle pièce définit le droit Européen, ce procureur serait plus qu’odieux, il serait sot. Il n'y a point de méthode plus sûre si l'on voulait écrire justement l'opinion contraire, en cicatrices ineffaçables, parmi les pensées du vaincu. Mais au contraire cet essai de conversion par la force, il faut l'oublier ; il faut l'effacer. Tout le reste est de peu, en ce sens que les passions et l'aveuglement de tous y ont part ; ce sont des malheurs communs. Mais n'humiliez pas l'homme. Désarmez la pensée ; non pas plus tard, mais tout de suite. Et que le procès soit plaidé de bonne foi ; non pas en vue de découvrir le vrai de la chose, car il n'est pas dit que la bonne foi y suffira ; mais pour rétablir les droits de la pensée, par la manière de chercher le vrai ; ce respect suffit, mais il est dû à tout homme. Il n'y a aucun droit au monde qui ne suppose celui-là.

24 mars 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLXIV)

364

L'action dévore la pensée, C'est pourquoi le remords risque d'être une invention des poètes. Peut-être a-t-on remords d'un mauvais désir ; mais d'une action, non pas. Hamlet sent le remords de ce crime qu'il n'a point commis ; mais ce coup d'épée dans la tapisserie, il n'en aura point même de regret. Tout criminel mène une guerre ; il est absous par ses muscles qui, dans le souvenir, reprennent encore le train de conquête, et poussent la pensée en avant-garde. Comme il n'y a point de réflexion dans l'action, ni aucun jugement sur soi-même, sans quoi on ne la ferait point, ainsi, par souvenir, l'attention encore se jette toute à l'objet, et le corps mime la puissance, qui est au-dessus du bien et du mal.

J'ai souvenir d'un après-midi d'été, dans l'année quinze, où je m'exerçais à l'homicide. Je suivais dans la lunette les mouvements de quelque cuisinier ou porteur de soupe de l'autre armée, qui s'en venait avec ses marmites. Une pièce était pointée et prête ; il n'y avait qu'un mot à dire dans le cornet du téléphone ; et tout était calculé de façon qu'au moment où l'homme passait près d'un petit buisson, il fallait lancer l'obus. L'ordre fut donné à ce moment-là, et presque aussitôt j'entendis le coup et l'obus qui déchirait l'air. L'événement était maintenant livré aux forces naturelles, vent et pesanteur. Tout revint au silence. L'homme marchait toujours d'un pas tranquille et régulier, Je comptai une dizaine de secondes, et lui fit une vingtaine de pas. Alors il s'arrêta, comme un homme qui écoute, et vivement se jeta par terre, au moment où je vis éclater l'obus. Aussitôt après il se releva et se mit à courir vers un boyau connu où il plongea. Je comptais les pas du coureur, afin d'avoir une évaluation exacte de la distance parcourue et de l'écart. Sur quoi j'avais mille réflexions à faire ; et les occasions ne nous manquaient pas d'imiter des émotions de ce genre. **[**L’être le plus brutal était capable ici d’une sympathie réelle, par une expérience cent fois renouvelée de l’inquiétude, de la peur, de la fuite. Et, pour ma part, j’étais bien capable de faire réflexion sur ces meurtres mécaniques, et de les maudire.**][[574]](#footnote-575)** Mais ces pensées ne s'appliquaient pas à l'exemple ; car l'attention était assez occupée. Et, par souvenir, elles ne s'y appliquent point mieux, parce que l'entraînement du chasseur me prend encore ; plus faiblement, mais de même allure, avec la même proportion de pensée et le même genre de pensée. Au contraire d'autres souvenirs dans lesquels je joue le rôle de victime, par la peur seulement, sont encore aujourd'hui assez pénibles pour que je me détourne d'y penser. Supposons donc un crime émouvant, et la victime revenue de ses blessures ; c'est la victime qui aura de mauvais rêves.

Tout homme est sensible quand il est spectateur. Tout homme est insensible quand il agit. Cela explique assez les tours et retours des choses humaines, pourvu qu'on y pense. Toutefois[[575]](#footnote-576) on n'y peut presque point penser. Car dès que j'imagine le crime d'un autre, je l'imagine en spectateur ; il me semble que le criminel a le cœur déchiré pour toujours. Et il l'aurait s'il était spectateur. **[**On a plus d’une fois remarqué qu’au théâtre ce ne sont pas toujours les plus tendres et les plus scrupuleux qui font voir des sentiments humains et même des larmes.**][[576]](#footnote-577)** Mais la résolution inflexible, la précaution, la décision, la vitesse de l'homme qui agit sont incompréhensibles pour celui qui le regarde. D'où ces crimes de la Guerre[[577]](#footnote-578), qui passent toute mesure, et qui ne révèlent rien sur la nature de ceux qui les commettent. Cœurs secs, ou irritables, ou sensibles, dans la vie ordinaire, c'est tout un dès que l'action les emporte. Et le remords, chez les meilleurs, est certainement volontaire et tout abstrait ; ce genre de remords ne mord point du tout. Un chasseur, souvent, est un ami des bêtes ; mais, s'il est bon tireur, les perdrix ne doivent pas compter sur cet amour-là.

25 mars 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°52, 1er avril 1922 (CCCLXV)

1942 VE XXXII, « Le remords »

# *Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922

365

Au discours de M. André Lefèvre on ne peut rien objecter. Au contraire j'y voudrais une suite ; cette pensée, si audacieuse d'apparence, en réalité n'ose rien. Cette thèse, qu'on peut bien dire formidable, sans rien grossir, porte à son extrême pointe une finesse de bureaucrate ; il s'agit de garder nos soldats à la caserne un an de plus qu'ils ne voudraient. Qu'est-ce que cela, si en vérité le danger est tel qu'on le dit et si l'avenir est tel qu'on le dit ?

Or le danger est tel et l'avenir est tel, du moment qu'on le croit tel. Si l'Allemagne de nouveau s'arme, si elle s'organise pour résister, s'il n'y a point trace de bonne foi dans ses efforts selon la paix, dans ses demandes, dans ses promesses, si cette hypothèse est réellement posée, et réellement pensée, alors il est inévitable que toutes nos précautions soient des actes de guerre, auxquels certainement l'ennemi répondra ; car il le peut. Le nombre y est, et la science, et l'usine ; la volonté y est déjà, en des chefs qui ont leurs fidèles ; la situation se retrouve la même, comme elle était chez nous avant la guerre, comme elle était chez eux avant la guerre. Des militaires qui aiment leur métier, des hommes actifs et impatients, qui n'imaginent point d'autre bonheur que cette prodigieuse partie de chasse ; et autour de ces hommes résolus, qui savent ce qu'ils veulent, je vois une masse bien plus importante, qui ne sait nullement ce qu'elle veut, parce qu'elle se demande si ce qu'elle voudrait est possible. La paix, sans aucun doute, paraît préférable à la plupart ; mais comment suivraient-ils cette idée avec confiance, sans aucun doute, sans aucune faiblesse, lorsque, dans tous les discours, la guerre menace ? Le citoyen de chez nous, l'homme de troupe d'hier et de demain ne sait nullement ce que l'Allemagne peut payer, ni ce qu'elle veut payer. Il ne sait point non plus combien de temps nous pouvons attendre, ni où se trouve la limite des concessions qui nous sont possibles. Et qui fera ce compte ? Le citoyen allemand ne sait pas non plus ce que l'Allemagne peut payer. Quand l'homme d'état allemand dira que la limite est atteinte, et qu'il faut résister ou périr, qui fera le compte ? Quelque André Lefèvre là-bas fera aussi un invincible discours. Ainsi des deux côtés le parti de la guerre, comme un aimant, attirera à lui et orientera d'après lui la masse tout entière, par cette précision des ordres, par cette détermination des devoirs ; au fond par la force technique ; car lorsque l'œuvre et l'outil appellent l'homme, l'homme obéit toujours. Ainsi la politique selon la force nous mène à la guerre.

Il faut savoir ce que l'on veut. Et si, sincèrement, l'on prévoit la guerre contre un ennemi de jour en jour plus fort, il faut faire la guerre tout de suite, et donner un coup de poing pour n'avoir pas à en donner dix. Il ne s'agit pas de caserne. On ne joue pas au soldat devant soixante-dix millions d'hommes. Donc vouloir la paix, et orienter selon la paix les masses hésitantes. Vouloir c'est croire. Si vous ne croyez pas que c'est possible, c'est que vous ne savez pas vouloir. La paix n'est point facile. Elle ne se fera point par l'attente commune, mais par la volonté commune. Mais il nous faut des hommes qui ne soient pas empoisonnés par l'esprit de guerre ; effacer, comme d'un geste, ces Agités et ces Irrésolus. Difficile. Mais les Français, au temps de l'affaire Dreyfus, ont fait quelque chose de plus difficile encore.

27 mars 1921 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (I)

1939 SM1, LXIX, « La politique selon la force »

366

Le professeur Delbrück n'a pas encore perdu la partie. Notre Aulard cherche présentement à éclairer les circonstances de la déclaration de guerre ; et, dans ce qu'il nous découvre, les deux opinions opposées peuvent trouver leur compte. Mais à ce moment-là tout était décidé. Les formes ou manières d'agir ne pouvaient plus traduire alors que des sentiments dépassés. Considérés ainsi, les documents qu'analyse le professeur Aulard laissent voir deux choses ; du côté allemand une sorte d'hésitation ; en nos hommes d'état une résolution froide. De cette attitude, qui fut commune chez nous et presque universelle, il faut conclure seulement que chacun avait rassemblé son courage ; l'homme le plus sensible est peut-être celui qui se durcit le plus, par une réaction de police intime, devant une action effrayante et imminente. Faut-il voir hypocrisie seulement de l'autre côté ? Je crois plutôt que ces retards, ces démarches ambiguës et maladroites étaient les derniers effets, d'ailleurs inutiles, d'une hésitation qui fut réelle à un moment.

Je me souviens qu'étant déjà aux armées, et m'étant contenté jusqu'alors de cette vue sommaire que nous étions injustement attaqués, je reçus notre Livre Jaune, et formai, d'après cette lecture, une opinion toute différente, fondée plutôt sur un sentiment immédiat que sur des preuves. Je me souviens de ces lettres échangées entre l'Empereur d'Allemagne et le Tsar, émouvantes à lire. L'Empereur y faisait entendre un langage humain ; si ce n'était sincère, c'était du moins très bien imité ; les réponses du Tsar ont quelque chose d'implacable qui serre le cœur. Or je veux bien supposer ici une atroce comédie ; mais il faut supposer alors deux comédiens ; l'un qui adjure et même supplie, quoiqu'il ait déjà tout décidé ; l'autre qui se donne l'air d'avoir tout décidé, quoiqu'il ait travaillé et travaille encore pour sauver la paix du monde. Je veux bien aller jusque-là, si d'autres raisons m'y forcent, mais voyez comme nous sommes renseignés. Un marmiton de journalisme, cette cuisine leur est laissée, rappelait ce dialogue par lettres entre les deux souverains, dans un journal qui passe pour sérieux, et tout simplement renversait les rôles, le Tsar insistant, l’Empereur opposant un froid refus. C'est pourquoi je me réjouis de voir que l'affaire est publiquement aux mains de deux hommes qui savent l'un et l'autre ce que c'est qu'un document et ce que c'est qu'une interprétation.

Le résultat, à ce que je crois, sera le doute ; et ce ne sera pas peu, si le doute sur cette irritante question contribue à apaiser des passions redoutables. Nous nous faisons une fausse et méchante idée du peuple allemand ; le peuple allemand se fait de nous une fausse et méchante idée. Les pamphlétaires des deux côtés entretiennent l'irritation ; et c'est une mauvaise chance pour nous d'avoir des pamphlétaires au gouvernement. II faudra donc se battre encore ? Je ne vois qu'un remède, qui est dans des discussions libres et courtoises où l'esprit de justice puisse enfin se montrer. D'historien à historien, de physicien à physicien, d'ouvrier à ouvrier. Et faites attention que le résultat importe moins que la manière. II ne se peut point, dit Spinoza, que l'homme n'ait pas de passions. Mais il suffit que les passions soient jugées pour que l'Humanité se retrouve dans le Juge ; et c'est cela seulement qui importe.

29 mars 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (II)

1939 SM1, LXX, « Discussions sur l’origine de la guerre »

367

J’ai enseigné les règles du jeu d'échecs à vingt canonniers peut-être. Après cela ils livrèrent de furieuses batailles, poussant leurs soldats de bois, cherchant passage parmi les troupes ennemies, tournant quand ils ne pouvaient enfoncer ; tantôt laissant leurs réserves trop loin de l'action, tantôt au contraire, par l'entassement des forces, arrivant à se paralyser eux-mêmes ; d'où ils sortaient par quelque massacre héroïque. Ces parties, pleines de feu, d'espérance, d'ambition, d'imprudences, de déceptions, de paniques et de désespoirs auraient fait pitié à un joueur moyen. Mais j'en juge autrement, laissant toujours au hasard une large place dans ce noble jeu où l'on dit que le hasard n'a point de place.

Ce n'est pas que j'ignore tout à fait les principes. Ayant rencontré autrefois un partenaire qui avait étudié, j'ai dû me mettre à son niveau en m'aidant de quelques livres profonds. J'ai pris le jeu par les deux bouts, comme il faut faire ; je me suis gardé contre ces maladresses du commencement, dont l'autre profite sans peine comme sans plaisir. Par ce moyen je puis bien jouer sans voir, et même sans réfléchir, les sept ou huit premiers coups d'une partie ; car, selon la riposte de l'adversaire, il n'y a d'abord qu'une manière ou deux de continuer ; on le sait, et ce n'est pas difficile à savoir. D'un autre côté il faut apprendre à gagner promptement lorsque l'on a gagné ; à quoi servent ces problèmes que l'on trouve dans les journaux ; et, si l'on a un peu étudié, on arrive souvent à achever la victoire en quelque sorte mécaniquement. D'où l'on viendrait à une manière de jouer scientifique, et à des parties nécessairement toutes nulles, si aucun des joueurs ne faisait de fautes. J'ai aperçu de loin et assez tôt ces plaines d'ennui et d'érudition. Ainsi le jeu d'échecs est toujours pour moi repos et récréation ; non travail, mais jeu, dès que je trouve un partenaire qui le prend comme je fais.

Image de la guerre, alors, et occasion de comprendre les audaces, les peurs, les hésitations et les décisions d'un chef d'armée. Car je devine au lieu de calculer ; j'observe les masses ennemies, leurs chemins d'accès et leurs voies de ravitaillement. Je mobilise, je fais une feinte à droite afin de créer une alarme ; je vois avec joie toutes les réserves glisser de ce côté-là, pendant que je braque sur l'autre côté mes pièces à longue portée, non encore découvertes. Puis quand l'autre roi se trouve mal gardé, je lance l'attaque préparée, à corps perdu en quelque sorte, c'est-à-dire sans trop me soucier de ce que fait l'adversaire qui s'attarde dans mes fils de fer. Et souvent même je me permets quelque manœuvre imprudente, en supposant que· l'autre ne l'apercevra point ; n'est-ce pas bien militaire ? Mais il arrive aussi que ce passage qui m'est offert soit un piège comme ceux de Morhange ou de Dieuze. Il faut savoir alors revenir avant que les pertes soient irréparables, faire barrage ou mur, sans jamais perdre l'espérance. Mais quels regrets souvent, quand on voit que les forces en marche barrent les chemins latéraux, quand une forte pièce se trouve emprisonnée et inutile dans quelque coin ; souvent il vient un moment de panique, où l'on voit l'ennemi dans les murs. Mais il est clair aussi que si l'on s'applique à tout prévoir, le plaisir change de nature et devient tout intellectuel ; le cœur n'y est plus. Je soupçonne que Philidor savait la musique comme il savait les échecs, à vous dégoûter des deux. Il y a une ambition qui dessèche tout, comme le sirocco. Le tennis, le ballon, le billard et les mathématiques ont cela de commun avec les échecs que, si on les sait trop, on n'y trouve plus que l'amer plaisir d'être champion. Plaisir éphémère ; car il se trouve toujours un jeune homme qui s'ennuie assez pour travailler dix heures par jour à une seule chose.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (III)

368

Cette race du grand Chimiste est, en valeur humaine, mille fois plus précieuse que ces hommes de Lilliput qui la tiennent maintenant dans leurs filets. Ce noble et impétueux sang est comme un réactif et un dissolvant qui aussitôt attaque, réduit et assimile tout ce qu'il rencontre, homme ou chose. Comme la chimie n'est point contemplation, mais action sans relâche qui cuit, refroidit, surprend et rompt les substances, ainsi ce genre de penseur, fils de chimie, n'attend point, mais cherche toujours passage, et trouve passage, creusant et divisant toujours, quel que soit le genre d'obstacle qu'on lui propose. Et celui des trois qui s'est établi Contemplateur ressemble aux autres en cela. Que ce soit Pyramide, Sphynx ou Bouddha, peinture ou ferronnerie, religion ou doctrine, poésie ou prose, tout est promptement saisi et digéré par ce mangeur infatigable. Et si ce Contemplateur était mis en quelque poste actif, avant que vous ayez achevé la phrase introductive de vos Recommandations, il aurait déjà fait son trou dans la chose sans seulement vous écouter.

Au métier de chimiste, l'esprit n'apprend point les égards, ni aucune prudence. Mais semblable au chirurgien qui est attiré par l'action immédiatement utile et avance son bistouri par où il voit passage, toujours regardant, nullement écoutant, ce genre d'homme, dès qu'un problème lui vient sous les yeux, aussitôt l'attaque et le change, et déjà se trouve en train d'agir quand on lui demande d'examiner. Ce qui mille fois échappe aux critiques, parce que les précautions de l'homme irrésolu n'ont plus de lieu ni aucune apparence dès que l'action a changé les perspectives. Et c'est en avançant que l'alpiniste trouve un appui pour son pied. De même l'homme d'entreprise ne pense point au risque, mais réduit le risque par une continuelle action. Liberté en acte. Modificateur essentiellement, et briseur de fatalité, comme ces acides et bases qui donnent puissance et science en même temps ; comme cette chimie qui ne sait point connaître sans modifier. Homme solitaire. Homme secret. Dès que deux hommes délibèrent, l'occasion échappe.

Je ne crains nullement un tel homme, et je lui permettrais beaucoup. L'erreur de celui qui pousse l'outil est sentie par l'outil et promptement réparée. Mais rien n'égale l'erreur coûteuse de celui qui craint de se tromper, qui prend toujours conseil et ne décide jamais. Pur discoureur celui-là, et qui s'arrête toujours à décrire l'ordre des forces ennemies ; qui, par la manie de tout prévoir, se limite à annoncer le pire, et qui, finalement, peut bien avoir raison, car le pire arrive de lui-même, comme l'éboulement. Par exemple il est assez clair présentement que la guerre se reforme d'elle-même ; l'annoncer n'est rien, car un enfant l'annoncerait. Mais il faudrait agir au lieu de prédire, et changer l'événement au lieu de l'annoncer. Oui l'attaquer et le dissoudre par la virile méthode du chimiste à redingote tachée qui revit en ses enfants. Bref je ne crains pas celui qui ose dès qu'il sait, parce que le chirurgien ne peut couper de travers s'il a science droite.

L'Irrésolu annonce toujours une action étonnante, et l'on ne voit rien venir. Ou plutôt on voit venir l'aveugle destin qui, comme un pal, donne une sorte de raideur à ces molles natures. L'action vraie n'est pas théâtrale, après délibération et d'un seul coup, mais action de termite, toujours creusant. Et j'aperçois ici sous un nouveau jour ce que Platon disait, que nul n'est méchant volontairement ; car ceux de l'un et de l'autre bord qui disent : « Je n'ai point voulu cela » disent vrai, hélas ! Ils n'ont point voulu cela ni rien ; et quand on ne sait pas vouloir, tout se déroule selon les forces mécaniques, ou forces basses, qui ne sont point tendres. C'est pitié, donc, de voir les Forces Hautes maintenant prisonnières en Lilliput, et deux Berthelot mis à la question. Radicaux malgré eux ; ce sont les meilleurs.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (IV)

1926 CCP V, 5, « Les Berthelot »

369

Platon m'étonne toujours par cette puissance de lire à travers le corps humain jusqu'à nos pensées les plus secrètes. Sans doute fut-il un de ces hommes rares qui, par la vigueur du sang, eurent thorax irritable sur ventre insatiable, et, au-dessus des deux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir. Aussi nos petits hommes sont retournés par lui comme des sacs, et leur contenu étalé dans cette prairie crépusculaire où l'âme voyageuse cherche un sort. **[**Mais choisit-elle ? Bien plutôt elle reconnaît et rassemble ses tronçons, comme un ver coupé, et s'enfuit la même, et toujours recommence, pour n'avoir point vécu selon le gouvernement de la tête, seul arbitre possible entre sagesse, ambition et gourmandise**][[578]](#footnote-579)**. Il le dit lui-même, car il a tout dit, un homme thoracique, comme je l'appelle, ou Timocratique[[579]](#footnote-580), comme il l'appelle[[580]](#footnote-581), tenu par l'ambition et l'orgueil comme par une armure, ne peut point, parce qu'il est sans tête, juger cette vertu sans tête qui est la sienne. Et l'homme Ploutocratique encore moins, en qui la peur de dépenser tient lieu de sagesse. Ces deux espèces d'homme se promènent parmi nous ; ce thorax indigné produit des opinions, et ce ventre inquiet et prévoyant, de même. Pensées de cœur, pensées d'estomac, vraies d'une certaine manière à leur place et à leur niveau ; mais pour qui ? Telle est la fourmilière que Platon, l'homme aux larges épaules, observe d'après les séditions de sa république intime. Mais qui a remarqué seulement que *La République* de Platon traite principalement du gouvernement intérieur de chacun ?

Ce qu'on y trouve de politique[[581]](#footnote-582) est de fantaisie, et comme pour égarer le lecteur pressé ; car Platon s'est toujours mis en garde, aimant mieux n'être pas compris du tout qu'être compris mal. Ce qu'il écrit de l'état Démocratique est un pamphlet piquant ; et le passage au Tyrannique est une belle page d'histoire théorique, tirée de l'histoire réelle, et souvent vérifiée depuis ; mais l'amère vérité se trouve dans cette peinture de l'individu démocratiquement gouverné, dont la sagesse est en ceci que tous les désirs ont des droits égaux, ce qui fait une espèce de vertu, et même une espèce de pensée, l'une et l'autre assez divertissantes. Dont la cité démocratique est l'image, où l'on voit que les ânes et les petits chiens revendiquent aussi quelque chose, naturellement sans savoir quoi. Ainsi[[582]](#footnote-583) sont ces âmes faciles et dénouées, qui font jeu et amusement de toute musique, et de toute peinture, et de toute doctrine, et de tout travail, et de tout plaisir. Cette anarchie est sans méchanceté ; cet homme est un bon enfant.

Le coup d'État qui jette dans la tyrannie cette âme mal gardée fait une tragédie émouvante. Car, comme il n'y a plus de maximes respectées, ni de prérogatives, ni de citadelle, le grand Amour rassemble les désirs, oriente les[[583]](#footnote-584) forces dispersées, recevant en son armée le meilleur et le pire, s'empare du pouvoir parmi les cris et les fumées, enchaîne Courage et Raison comme de vils esclaves, et leur dicte ses décrets qu'ils revêtent du sceau de l'honneur et de la sagesse. Cet ordre renversé est le pire. Si ce faible résumé vous rappelle qu'il existe une peinture vraie de l'homme, et d'un peintre qui n'a point menti, ce sera assez.

La femme est oubliée, en ces pages justement célèbres quoique trop peu lues. Cette âme voyageuse de Platon n'a point souvenir d'avoir été femme jamais. Et cette forte tête se détournait des idées flatteuses et bien composées. Cette prudence, commune aux penseurs les plus puissants, fait que la nature féminine ne nous est guère mieux connue que la nébuleuse d'Orion. Il faudrait quelque Platon femelle, pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet autre honneur, cette autre pudeur et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac ; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez.

**[**Sans compter que la nature féminine possède un puissant principe d'ordre et de commandement, par la fonction de faire l'enfant qui nécessairement modifie toutes les autres et ramène l'esprit à la terre. Cette pacification par la tâche urgente de maternité est, sans doute, ce qui produira du nouveau dans les tempêtes humaines, jusqu'ici livrées aux forces**][[584]](#footnote-585)**.

4 avril 1922 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (V)

1927 EH1 (2), « La République de Platon »

1938 EH2, III « La République de Platon »

370

Au sujet de l'élection de Marty et de Badina j'ai observé deux effets immédiats et opposés que l'on peut ordinairement prévoir ; les uns se réjouissent, les autres s'irritent. Ces effets, que l'on devine d'après des signes bien clairs, se développent autour du diaphragme et se trouvent ainsi au-dessous de l'hypocrisie. Si maintenant l'on écoute les paroles, on se trouve emporté fort loin dans la doctrine. Les uns disent qu'il s'agissait de choisir des conseillers municipaux, et nullement de dicter des décisions au gouvernement ; et les autres ripostent que l'amnistie est une question secondaire et qu'il s'agissait d'affirmer l'idéal communiste. Entre les deux, le radical voudrait bien faire croire qu'il s'est laissé toucher seulement par la pitié. Ces jeux sournois ne m'arrêtent pas longtemps ; je cherche les vraies raisons plus près de l'homme.

Quand l'esprit se trouve reporté aux mutineries militaires ou maritimes, et lorsqu'il se les raconte en quelque sorte à lui-même, je soupçonne que le premier mouvement du cœur est très bien déterminé, sans ambiguïté aucune. Car nul ne peut rester indifférent devant le premier effet qui est que les maîtres passent soudain de l'exercice d'un pouvoir absolu à un état d'humiliation et de dépendance misérable. Cette voix du chef, qui, le jour précédent, faisait trembler tout le monde, est maintenant ridicule. Si quelques-uns ont encore des égards pour le tyran précipité, c'est seulement par pitié, et ils le font clairement entendre. Bref le pouvoir est mis tout nu ; le consentement lui étant repris, le pouvoir n'est plus rien ; car qu'est-ce qu'un homme contre mille ? Mais qu'est-ce seulement qu'un homme contre deux ?

L'idée seule d’un renversement si étonnant produit en un orgueilleux, en un ambitieux, en tous ceux qui désirent le pouvoir ou qui en détiennent quelques parcelles, un mouvement de terreur, et, par réaction, de fureur, que le temps n'apaise point. Toutes les fois qu'ils pensent réellement que le dieu a été tiré par la barbe, les voilà possédés de vengeance ; et ceux-là ne feront jamais grâce d'un seul jour à Marty et à Badina ; mais en pensée ils se promèneront avec délices devant la cage où les mutins sont enfermés, faisant payer au centuple l'humiliation seulement imaginaire ; mais on n'avoue point ces pensées-là.

On n'avoue point non plus l'autre pensée, on n'avoue point cette joie délirante de l'esclave lorsqu'il imagine seulement que le tyran est à bas et que l'importance est livrée aux moqueries ; cette joie ne s'use point non plus. Toutes les fois qu'une mutinerie, petite ou grande, a commencé, une immense espérance circule à travers le peuple des esclaves. Cette espérance ne va ni au communisme ni à aucun genre de justice abstraite ; elle se repaît seulement du spectacle des tyrans précipités et humiliés par toute la terre ; oui, de ces hommes qui avaient l'audace d'ordonner, de condamner, de mépriser ; soudain inertes comme des idoles de bois, et le nez par terre. « Mais, dit la raison, que mangerons-nous demain ? Et s'il faut un ordre, n'aurons-nous pas des maîtres pires » ? Froide sagesse, qui n'empêche point le mouvement de joie, et qui seulement conduit à l'habiller décemment de quelque défroque politique.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922 (VI)

VII (371)

« Qu’il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Cette sévère parole de La Bruyère doit déjà nous rendre prudents. Car le bon sens veut que chacun s'adapte aux conditions réelles de la vie en société ; et il n'est point juste de condamner l'homme moyen ; c'est folie de misanthrope. Donc, sans chercher les causes, je me garde de considérer mes semblables comme si j’étais un spectateur qui a payé sa place et qui veut qu'on lui plaise. Mais au contraire, repassant en moi-même l'ordinaire de cette difficile existence, je mets d'avance tout au pire ; je suppose que l'interlocuteur a un mauvais estomac ou la migraine, ou bien des soucis d'argent, ou des querelles domestiques. Ciel douteux, me dis-je, ciel de Mars, gris et bleu mêlé, éclairs de soleil et bise aigre ; j'ai ma fourrure et mon parapluie.

Bon. Mais il y a mieux à penser là-dessus, si l'on songe à cet instable corps humain, frémissant à la moindre touche, toujours penchant, bientôt emporté, produisant gestes et discours selon sa forme, selon la fatigue, et selon les actions étrangères ; c'est pourtant ce corps humain qui doit m'apporter, comme un bouquet de fête, les sentiments constants, les égards et les agréables propos auxquels il me semble que j'ai droit. **[**Cependant moi-même, qui suis si attentif à l'autre, je ne le suis guère à moi ; je lance des messages que j'ignore, par un geste machinal, par un froncement de sourcil ; le soleil et le vent composent mon visage. J'offre ainsi à l'autre justement ce que je m'étonne de trouver en lui, un homme, c'est-à-dire un animal qui a charge d'esprit, que l'on prend toujours trop haut, et puis trop bas, qui ne peut faire un signe sans en faire dix, bien plutôt qui fait signe de toute sa personne, sans pouvoir choisir.**][[585]](#footnote-586)** En ce mélange je dois, comme un chercheur d'or, négliger le gravier et le sable, et reconnaître la plus petite paillette ; c'est à moi de chercher ; aucun homme ne crible les discours qu'il lance, comme il fait de ceux qu'il entend. Me voilà donc disposé selon la politesse, et encore mieux ; j'ouvre un large crédit à l'autre ; je laisse les scories, j'attends sa vraie pensée. Mais ici je remarque un autre effet, auquel on ne s’attend jamais assez. Cette bienveillance, que je fais voir, délie aussitôt ce timide qui s'avance en armes et tout hérissé. Bref, de ces deux humeurs qui roulent l'une vers l'autre comme des nuages, il faut que l'une commence à sourire ; si ce n'est point vous qui commencez, vous n'êtes qu'un sot.

II n'est point d'homme dont on ne puisse dire et penser beaucoup de mal ; il n'est point d'homme dont on ne puisse dire et penser beaucoup de bien. Et la nature humaine est ainsi faite qu'elle n'a point peur de déplaire ; car l'irritation, qui donne courage, suit la timidité de bien près ; et le sentiment que l'on a d'être désagréable rend aussitôt pire. Mais c'est à vous, qui avez compris ces choses, de ne point entrer dans ce jeu. C'est une expérience étonnante que celle-ci, et que je vous prie de faire une fois ; il est plus facile de gouverner directement l'humeur des autres que la sienne propre ; et qui manie avec précaution l'humeur de l'interlocuteur est médecin de la sienne propre par ce moyen ; car, dans la conversation ainsi que dans la danse, chacun est le miroir de l'autre.

Je viens, par ces détours, à une idée importante et trop peu considérée. Je ne vois point que personne ait de politesse à l'égard des nations. Si un homme abordait ceux qu'il rencontre avec cet air soupçonneux qu'il fait voir dès qu'on lui parle de l'Allemagne, ceux qu'il rencontre seraient bientôt à son égard pires qu'il ne peut craindre, par la seule contagion de l'humeur. Ce sont les enfants qui croient qu'il y a des bons et des méchants ; l'homme d’expérience sait que tous sont passables dès l'abord et bons par quelque côté, et que de toute manière la paix est une chose difficile et qui réclame attention. Les hommes étant ainsi, cela fait pitié d'entendre dire qu'il y a des peuples violents, perfides, pillards. Et cela est effrayant à entendre, car je sais bien que l'humeur d'un peuple est plus changeante que celle d’un homme, et encore plus effarouchée, de façon qu'il sera comme on voudra et comme on dira. Messieurs de France, soyons polis[[586]](#footnote-587).

8 avril 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°1, 15 avril 1922

1926 CCP I, 2, « La politesse envers les nations »

*Propos sur le bonheur*, 1928 (LXXI, « Bienveillance ») (absent de l’édition de 1925)

*Libres Propos*,Première série, Deuxième année, n°2, 29 avril 1922

372 (VIII)

Il faut être déjà[[587]](#footnote-588) avancé dans l'astronomie pour célébrer dans la nuit de l'année la naissance du Sauveur ; la Noël n'ap­partient pas à l'enfance humaine. Au contraire[[588]](#footnote-589) la fête de Pâques fut toujours et partout célébrée. Sous tant de noms, d'Ado­nis, d'Osiris, de Dionysos, de Proserpine, qui sont la même chose que le Mai, la Dame de Mai, Jacques le Vert, et tant d'autres dieux agrestes, il faut en ce temps-ci[[589]](#footnote-590) célébrer la résurrection ; cette métaphore nous est jetée au visage. Et, par contraste, ces retours du froid sont des flèches de passion. Au matin, après une nuit de glace, la mort est énergiquement affirmée ; les tendres pousses sont rédui­tes à la couleur de la terre et des arbres nus. Quelque chose[[590]](#footnote-591) est consommé. Espoirs trompés, pénitence, et quelquefois révolte, comme en cette fête des Rameaux où la foule porte des branches de buis et de sapin ; cette forte mimique entrelace l'espoir, la déception et l'impatience en couronne printanière. Naïf poème, sans aucune faute.

Nous croyons faire des métaphores, mais bien plutôt nous les défaisons. De ce premier état de la pensée, où les choses elles-mêmes font nos danses, nos chants et nos poèmes, tous les arts viennent porter témoignage, chacun selon son rang ; mais le langage commun est sans doute l'œuvre la plus étonnante. J'ai mis un long temps à reconnaître la parenté que le langage signifie entre l'homme cultivé et le culte ; mais que tout culte soit frère de culture au sens ordinaire, cela passe toute profondeur. On devine des temps anciens où la mimique pascale était la même chose que le travail. Qu'une chose en signifie une autre, cela doit être expliqué par la structure du corps humain, agissant selon les choses, mais surtout selon sa propre forme, objet aussi pour chacun dans la commune danse. Ainsi les dieux dansèrent d'abord. Et[[591]](#footnote-592) par ce détour, les animaux qui miment aussi selon leur corps les fêtes de nature, devaient être objets aussi de ce culte des signes, comme on le vit aux temps passés. Et il[[592]](#footnote-593) n'y eut point d'abord de différence entre le culte et l'élevage. La religion fut donc agreste, et le moindre ornement de nos tem­ples en témoigne encore.

Cet accord Sibyllin[[593]](#footnote-594), comme parle Hegel, entre l'homme et la nature, est ivresse par soi ; ivresse, encore un mot à sens double que les poètes reconnaissent ; et[[594]](#footnote-595) dans l'orgiaque, il y a ce double sens aussi, et la colère au fond. D'après ces vues on comprend les Bacchantes, et les mystères de Cérès Éleusine. Le fanatisme est aussi ancien que la danse. Et il se peut bien que l'Homme Signe ait été anciennement sacrifié aux jours[[595]](#footnote-596) où l'on fêtait ensemble la mort et la résurrection de toutes choses. Et Frazer[[596]](#footnote-597) sait bien dire que dans les rites primitifs la victime était le dieu lui-même, ce qui nous approche de notre théologie.

Au temps de Chateaubriand, les apologistes essayaient encore de prouver les dogmes catholiques par cet accord et ce pressenti­ment des religions sur toute la terre ; mais en ce sens toutes les reli­gions se trouvent ensemble prouvées, par cet accord, et toutes vraies, comme il est évident[[597]](#footnote-598), puisqu'elles s'expliquent enfin par la structure du corps humain et par les rapports de la vie humaine à la vie planétaire. Car la[[598]](#footnote-599) première pensée fut l'art, et la[[599]](#footnote-600) première réflexion sur l'art fut religion, et la[[600]](#footnote-601) réflexion sur la religion fut philosophie, et la science, réflexion[[601]](#footnote-602) sur la philosophie même, ce qui explique assez nos idées, toutes métaphoriques, toutes abstractions de cérémonie. **[**Il n’y a que Hegel qui ait pris et tenu ce parti de prendre toutes les religions comme des produits de nature, ce qui trouble profondément la progression spontanée qui nous porte à réfléchir sur la philosophie même. La religion subsiste pourtant dans ce mouvement de renoncer à sa propre pensée. Cette destruction est pascale.**][[602]](#footnote-603)**

17 avril 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

*Propos sur l’esthétique* (1923), 34, « Pâques »

1924 *PSC* XXXI, « Résurrection »

1938 PSR XXXVII, « Résurrection »

IX (373)

Flammarion, il y a déjà un bon nombre d'années, avait mis debout une étonnante fiction. Il supposait d'abord qu'un être semblable à nous était transporté tout soudain en quelque étoile où la lumière partie de chez nous n'arrive qu'après deux ou trois cent ans. Supposons encore que cet être ait à sa disposition des lunettes assez puissantes pour qu'il perçoive de là-haut le détail des événements terrestres ; on comprend qu'il verrait maintenant ce qui s'est passé il y a deux ou trois siècles ; qu'ainsi il verrait Henri IV en son carrosse et Ravaillac lui perçant le cœur ; car le train d'ondes qui fit percevoir l'événement ce jour-là à ceux qui en étaient le plus près est encore en marche maintenant, et n'est pas encore arrivé dans toutes les étoiles ; c'est ainsi qu'une nouvelle qui est déjà oubliée à Paris peut être neuve dans un village où les courriers n'arrivent qu'une semaine ou deux après l'événement.

Si l'on suppose que ce même être, semblable à nous, puisse percevoir au cours même de son voyage, et si nous le déplaçons par la pensée à reculons avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, que verrait-il successivement ? Il verrait, par les trains d'ondes qu'il dépasserait, successivement des événements de plus en plus anciens ; car, dans cette suite de messages lumineux cheminant, les premiers lancés sont naturellement les plus éloignés. Ainsi le voyageur verrait l'histoire se dérouler de la fin jusqu'au commencement, et toutes choses se mouvoir à reculons, comme on voit quelquefois sur l'écran, et Louis XIV, après avoir régné longtemps, devenir petit garçon et rentrer au sein de sa mère. On comprend par là que le mouvement de l'observateur peut quelquefois changer l'ordre de succession des signes ; mais personne ne pensera, de ce qu'on peut lire à l'envers une suite de messages lumineux, que Louis XIV est mort avant d'être né.

Il n'est pas sans vraisemblance de supposer des avions qui iraient plus vite que le son. Si un tel avion s'éloignait d'un canon qui tire­rait régulièrement une suite de coups, les passagers de l'avion enten­draient les coups selon l'ordre renversé, d'abord les plus récents, et ensuite les plus anciens, et donc *la Marseillaise* à l'envers, supposé qu'on la jouât en même temps et qu'ils pussent l'entendre.

Ces rêveries peuvent nous amener à réfléchir sur des circons­tances plus communes. À cinq cents mètres seulement d'une locomo­tive, je vois le bruit du sifflet, si je puis ainsi dire, avant de l’enten­dre, et il arrive que le son commence pour moi quand la fumée blanche a déjà cessé de jaillir devant mes yeux ; pour le mécani­cien le signe visuel et le signe auditif commencent et finissent ensemble. Mais personne ne voudrait dire que le jet de vapeur et le sifflement sont réellement ensemble pour lui et réellement suc­cessifs pour moi. La distance à laquelle je me trouve est ce qui per­met de concilier tout.

Quand un obus m'arrive plus vite que le son, j'entends le siffle­ment après l'éclatement, et même j'entends tout le sifflement à l'en­vers, et finalement le coup de la pièce, qui a pourtant précédé ; ma situation et la vitesse de l'obus rendent compte de ces apparences, et nous savons très bien que l'obus n'a pas sifflé dans l'air avant d'être sorti du canon. Savoir c'est toujours expliquer diverses appa­rences par un seul objet. Jupiter[[603]](#footnote-604) présentement se meut vers l'Ouest[[604]](#footnote-605) par rapport à l'Épi de la Vierge ; cette apparence s'explique par le mouvement régulier de Jupiter vers l'Est, composé avec le mouve­ment de la terre qui fait son tour de soleil dans le même sens, mais beaucoup plus vite. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune ; mais, comme nous savons qu'il est bien plus loin de nous que la lune par d'autres signes, nous le jugeons aussi beaucoup plus gros. Il suffit de ces exemples pour rappeler que des apparences dans la forme, dans le mouvement et dans la succession ne décident encore de rien. Je vois les colonnes de la Madeleine comme les tuyaux de la flûte de Pan ; mais je sais qu'elles ne sont pas ainsi. Et la perspec­tive m'explique que n'étant pas ainsi, elles doivent pourtant me paraître ainsi, de ce point où je me trouve.

12 avril 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

1942 VE XXXIII, « Paradoxes sur le temps »

X (374)

« Hélas, pourquoi ces choses et non d'autres » ? C'est le cri des passions. Ces deux avions dans le ciel immense, et qui vont juste l'un contre l'autre, cela fait quelque chose de diabolique, ou bien de divin, comme on voudra dire. C'est que nous comptons mal les chances, et toujours par rapport à nous. Je vais me promener, je rencontre un fou qui est justement en humeur de jouer du revolver, et qui me blesse ; mais dans n'importe quelle pro­menade je rencontre des gens qui ne sont point fous ; ils me voient, et je les vois ; ils supposent sur moi et moi sur eux ; cela fait à cha­que fois une rencontre miraculeuse, car pourquoi ces pensées et non d'autres ? Mais, parce que je n'en souffre point, je n'y fais pas seulement attention. Je mets en balance, dans mes pensées, d'un côté les innombrables rencontres dont je ne tire ni bien ni mal, et de l'autre cette fatale rencontre, seule contre toutes ; et il me paraît que la lutte entre le seul cas redoutable et la masse des autres n'est pas égale. Entre les possibles que je choisirais, je ne fais pas de dif­férence ; je les vois tous ensemble également possibles ; et ainsi le mauvais cas n'a qu'une chance pour lui contre une infinité ; autant dire qu'il est impossible s'il n'est choisi ; c'est pourquoi j'invente quelque dieu ou démon, ou quelque destin, qui a choisi. Cette idée est bien forte, et je lisais encore hier les raisonnements de quelque apologiste, qui réfutait le système des atomes, par l'impossibilité que le jet du hasard ait produit cette terre, ces arbres, cette pluie, et ce Moi sensible dont j'ai la difficile garde.

Ce qui est propre au jugement impartial, c'est de considérer l'existence réelle en sa plénitude, et chacune des rencontres avec ses différences propres. Il faut toujours qu'un avion réel soit quelque part, et deux avions sont toujours ensemble d'une certaine manière. Par exemple s'ils se croisent à une distance de cent deux mètres et cinquante centimètres, cela est aussi rare que s'ils se brisent l'un contre l'autre ; et chacune de leurs positions relatives dans le ciel est aussi improbable que le choc, si l'on compare chacune d'elles à la masse des possibles vains. Chaque mouvement d'un avion contre telle masse d'air, chaud ou froid, sec ou humide, est un événement unique, qu'on ne reverra jamais ; et, si l'on va par là, n'importe quoi est l'effet d'un merveilleux hasard, remarque qui dissout le merveilleux.

Mais les différences étant ainsi sauvées, et toutes importantes, les causes reviennent en l'esprit, et ce grand ciel n'est plus un champ abstrait de possibles. On sait que si les vaisseaux laissaient une ornière comme les voitures, la mer ne serait pas également marquée partout ; au contraire les grandes routes de navigation se dessine­raient comme nos chemins. Les avions de même s'orientent et reviennent toujours au plus droit. Maintenant il faut concevoir en ces plaines de l'air, des courants, des défilés, des pentes, enfin comme des canaux ou passages qui aspirent l'avion et le détour­nent, de la même manière que certains filets d'un ruisseau rassem­blent les pailles flottantes. Que ce régime change continuellement, cela ne fait pas qu'il ne soit commun à deux avions voisins. Cédant donc en même temps aux mêmes forces, et y résistant aussi selon la même orientation, ils sont donc portés vers les mêmes sentiers de l'air ; et peut-être en cette tempête qui avait ses masses solides et ses passages, le chemin des deux avions n'était pas beaucoup plus large que ces sentiers de montagne, où le chamois fuyant rencontre le chasseur et d'où souvent il le précipite.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

XI (375)

Une de nos Fortes Têtes[[605]](#footnote-606) m'a dit un jour : « La Mathémati­que est une pratique ». Une telle formule ne termine rien ; mais il est souvent utile de considérer sous cet angle un savoir peut-être trop vénéré. Certainement il y a dans la Mathémati­que des provinces capables de former l'esprit du voyageur ; les for­mes Euclidiennes nous préparent à contempler l'univers en ses varié­tés. Mais les tristes paysages de l'algèbre n'ont rien qui ressemble aux objets véritables ; et même le voyageur passe souvent par de longs tunnels qui l'invitent à dormir. Des abrégés, comme disait Leibniz, qui nous épargnent beaucoup de peine. Machine à calcu­ler, donc, qui n'est pas infaillible aux premiers essais, mais qui le devient, parce qu'il existe des procédés indirects et assurés de vérifier n'importe quel calcul et n'importe quelle transformation, de façon que l'on peut faire confiance à ce prodigieux outil, dès que la mar­che en est contrôlée. Je suppose que tout le travail utile, entre nos techniciens de Mathématique et le célèbre Einstein, a consisté en de telles vérifications de la machine à calculer.

Une chose est à remarquer à ce sujet-là, c'est que l'attention que l'on apporte à refaire un calcul, ou bien à obtenir une transformation par d'autres moyens, se trouve détournée des choses mêmes, et s'at­tache seulement à des symboles définis. De même que le voyageur qui a passé sous le tunnel trouve soudainement d'autres couleurs et un autre ciel, de même celui qui a passé par le détour mathémati­cien se trouve souvent en présence de conclusions étonnantes, dont il ne peut douter si les opérations sont vérifiées, mais qu'il ne peut pas non plus toujours expliquer par nos communes idées. Et, quand l'ex­périence vérifierait mille fois les opérations, ce n'est toujours qu'un succès de praticien. Les Imaginaires font quelquefois dans les cal­culs des déblaiements et des simplifications incroyables. On voit bien comment, mais on ne sait pas du tout pourquoi. On se frotte les yeux, on recommence, on n'a plus sujet d'en douter ; succès de prati­cien.

Quand les théories d'Einstein auront été d'un côté vérifiées, quant au calcul, par les artistes calculateurs, et de l'autre confirmées par l'expérience, cela ne donnera toujours pas une forme humaine aux discours des imprudents vulgarisateurs. Mais plutôt je suppose, d'après les remarques que j'ai déjà pu faire, que les mathématiciens les plus éminents rencontreront alors les mêmes difficultés que nous, et les mêmes pièges, voulant dire que le temps est une quatrième dimension de l'espace, ou que le temps a une vitesse, ou bien que deux temps différents sont simultanés, et autres monstres qui rappellent les monstres Non-Euclidiens, comme l'espace courbe et les parallèles qui se rencontrent. Et cela fait bien voir que l'art de penser, qui consiste à débrouiller les idées selon le commun langage, est tout à fait autre chose que l'art de manier les symboles algébriques. Aussi est-il permis de peser et juger les discours, sans être un praticien de mathématiques.

16 avril 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

1942 VE XXXIV, « Les pièges de la mathématique »

XII (376)

Il y a de bas intrigants dont la mimique nous fait rougir quand ils en viennent aux confidences. Vous aviez imaginé peut-être une ruse innocente ou tout au moins de bonne compagnie ; mais le bas intrigant, en faisant voir qu'il vous a compris, montre le mouvement et les traits d'un fripon, ce qui est un fort avertissement, et quelquefois une punition. Il ne faut donc point mettre une proxé­nète dans les secrets d'amour, ni employer un escroc à quelque finesse de procureur ; ou bien, en un autre sens, c'est une bonne chance d'en arriver là, parce qu'on se voit alors en eux tel qu'on ne veut pas être. Et cela aide à apercevoir qu'on a encore à faire des découvertes dans ses propres pensées, tant qu'on ne les a pas expo­sées à d'autres.

En revanche quelle belle tenue et quel agréable miroir nous trouvons souvent en ceux qui font métier de conseiller ou de persuader ! Ce sont de beaux danseurs, qui ornent votre musique. Ceux-là vous renvoient aussi vos propres pensées, mais composées et tout à fait présentables. L'esprit triomphe en ces passages difficiles ; l'autre valet de comédie mime légèrement, et enlève vos scrupules par un pas de danse ou une pirouette ; la friponnerie alors a des ailes. La gravité est une sorte de danse aussi ; celui qui ne s'étonne point donne par cela seul un puissant conseil, et souvent mauvais. Talleyrand a achevé lui-même son propre portrait en disant que les manières sont tout. L'homme ne valait pas cher ; mais je comprends qu'il ait été précieux aux puissants ; c'était comme un miroir agréable où l'homme envieux, lâche ou cruel se voyait presque beau.

L'éloquence est elle-même une mimique qui relève et compose des opinions tout à fait vulgaires. **[**Il n’est point de plaideur qui n’aille entendre son avocat. Non pas du tout pour trouver en l’orateur un portrait grossi de lui-même, violent, irritable, inquiet. Tout au contraire, si l’avocat sait son métier, on verra paraître cette apparence du droit, qui fait que l’on plaide. La cause du plaideur sera juste et raisonnable un moment, par cet homme impartial et assuré. Les passions du plaideur seront[[606]](#footnote-607) relevées au niveau de l’idée. Or c’est ainsi que l’on persuade ; c’est toujours mettre en forme les opinions de l’auditoire. On comprendra d’après cela cette prodigieuse attente de l’auditoire, et ce silence orienté, plus touchant que l’acclamation.**][[607]](#footnote-608)** L'orateur, en tous ses gestes et discours, fait signe seulement qu'il a compris ; il renvoie à ses audi­teurs leur propre pensée, mais bien vêtue. C'est pourquoi vous observerez que le naturel et la familiarité ne plaisent point à la tribune ; ce sont des grimaces grossies. Un bouffon est sans puissance ; sans puissance aussi les fous que l'on entend quelquefois dans les assemblées, et qui offrent l'image des passions nues ; ces mimiques déréglées délivrent l'animal en chacun, et font des tumultes qui rom­pent la persuasion. Par opposition on peut comprendre l'art du véri­table orateur, qui résiste toujours aux mouvements de l'instinct, et qui sait parler bas quand on attend qu'il crie. Ce sont des effets de théâtre, mais avec cette différence que l'auditoire n'approuve pas finalement tout ce qui est dit sur la scène ; toutefois il doit toujours l'approuver un moment, et c'est par cette condition que la poésie dramatique se rapproche de l'éloquence.

L'orateur[[608]](#footnote-609), lui, joue le rôle de ce triomphant personnage qui met en forme les opinions de tous. À quoi la mimique immédiate sert beaucoup, mais relevée ; et la culture y prépare, qui est une con­tinuelle mimique ou singerie devant les meilleurs modèles. L'art de persuader ne consiste donc point du tout à changer les opinions de ceux qui écoutent, mais bien à leur donner un air de raison, par la manière ; c'est ainsi que les preuves font plaisir, non point du tout parce qu'elles agissent sur l'auditeur, mais seulement parce qu'elles font voir que ses opinions peuvent porter ce genre d'ornement. « Prouvez-moi qu'il y a des preuves de ce que je crois ». Tel est le jeu des assemblées.

18 avril 1922 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

1927 EH1 (39), « L’éloquence » (*om EH2*)

1939 PAE XLVII, « L’éloquence »

XIII (377)

Er a observé, dans la grande prairie, une âme qui s'est bien trompée. Âme sensible, et ambitieuse, qui, dans son existence précédente, avait exercé des pouvoirs politiques ; mais elle s'était trouvée déçue parce que de tels pouvoirs cachent toujours une obéissance réelle à tout, à quoi il faut joindre cette condition désho­norante de sonner toujours de la trompette sans jamais combattre. C'est pourquoi cette âme mécontente cherchait quelque sort plus viril où, ayant pouvoir sur les hommes, elle paierait de courage. Et elle le rencontra. C'est pourquoi, après avoir bu l'eau du fleuve Oubli, elle se trouva incarnée et habillée en Saint-Cyrien. En cet état, elle trouva d'abord quelques plaisirs de vanité, un faible pouvoir, mille occasions d'obéir, et le plaisir réel de maîtriser un cheval ; car, en ce temps où elle revivait, il n'y avait pas de guerre tous les jours ; mais l'attente de grands événements et de pouvoirs plus libres l'aida à digérer de tristes intrigues où elle retrouvait, sans le savoir, cet art du politique qu'elle avait appris auparavant.

On ne regarde jamais avec assez d'attention dans les sorts que l'on choisit. Il faut être le prévoyant Ulysse pour choisir le sort d'un paysan ignoré. Tout pouvoir se paie de sottise ; mais ce rapport est caché au fond du sac ; et pourtant, au-dessous même de l'infatua­tion, il y avait quelque chose de pis. Car la guerre vint trop tard, quand cette âme touchait déjà à la vieillesse, et retrouvait déjà un peu de cette bonhomie et facile bonté qui consolent les ambitieux. Et, par une suite de son propre choix, mais qu'elle n'avait point pré­vue, elle eut pour fonction de pousser au danger les autres, sans pou­voir s'y jeter elle-même. Ces situations donnent trop de pouvoir à ce genre de plaisir qui naît de la peur. Toutefois ce mauvais vin étant tiré, il fallut le boire, et même le trouver bon ; l'âme ambitieuse descendait ainsi au dedans pendant qu'elle s'élevait dans les appa­rences.

Il y eut un vin plus amer encore, car la loi de guerre ne fléchit point, et qui choisit la guerre choisit en même temps la loi de guerre. Il y eut de braves garçons qui prirent peur un jour, ou seule­ment qui comprirent mal les ordres ; et sous la pression de la néces­sité, il fallut choisir des coupables parmi ces innocents. Le chef vit l'étonnement et le reproche en ces yeux d'hommes où il lisait sou­vent une sorte de confiance et d’amitié. Il fallut tendre des pièges, et abuser d'une réponse imprudente. Général, vous aviez choisi cette cordiale paternité, et vous l'aimiez, mais vous n'aviez pas prévu qu'elle servirait à cela. Voilà donc en quel état se trouve votre pro­pre gloire, à l’intérieur de vous-même, pendant que la foule vous acclame et que les femmes vous admirent. Il y a au dedans un autre genre d'acclamation muette, les regards de ces hommes qui sont morts « sans honneur », par votre volonté. Mais les dehors de votre état exigent que vous fassiez sauter l'enfant sur vos genoux en lui disant : « Tu seras soldat ». À quoi il y a un remède, qui est de ne regarder jamais et de n'écouter jamais au dedans de soi. Mais Er le Pamphylien a bien compris et assez expliqué que par cette belle méthode on est conduit d'un choix mauvais à un choix pire. Et quand on dit des déchus qu'ils ne savent même plus qu'ils sont déchus, ce n'est pas un grand compliment qu'on leur fait, il me semble.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

XIV (378)

Comme je me rendais à cette réunion de savants et de philosophes, l'Ombre de Platon me détourna. « Qu'espères-tu apprendre, dit l’Ombre, de ces forgerons mal décrassés ? Il n'y a point de beauté dans leurs propos, et cela est un grand signe ; mais peut-être n'as-tu pas assez appris combien l'opinion vraie est au-dessous de l'Idée[[609]](#footnote-610). N'as-tu point remarqué que l'Ambition et la Colère, ensemble avec la Peur, font aussi une sorte de Justice ? Ici de même travaille la partie moyenne de l'âme, laquelle, privée de ses yeux, fait réussir en quelque sorte de ses mains quelque Idole de sagesse. Et ce n'est point miracle que cette civilisation mécanique ait produit encore, parmi tant de machines, une machine à penser. Seulement[[610]](#footnote-611) comme vos oiseaux mécaniques s'envolent, sans que les chaudronniers sachent bien comment, ainsi cette idée mécanique se soulève par bonds au-dessus de la terre ; et les chaudronniers applaudissent de leurs larges mains. Mais viens. Cherchons hors de ces murs quelque image du printemps Sicilien et quelque pythagorique harmonie. Car la nature des choses répond mieux à nos idées que ne font ces grossières images, et par de meilleures métaphores ».

Quand nous fûmes donc assis sur la terre généreuse, le merle fit sonner les arbres noirs jusque dans leurs racines ; un chant humain vint à nos oreilles, se mêlant au bruit aigu de la bêche, et les flèches du soleil vinrent se planter dans le sol autour de nous. L'Ombre, alors, fille du soleil, fit revivre l'ancienne doctrine. « Ceux qui ont cherché avant moi, dit-elle, savaient déjà que la chose ne peut por­ter l'idée, et qu'aucun de ces quatre osselets n'est quatre ; aussi qu'aucune des figures du géomètre ne possède le droit, l'égal, le courbe ; bref, que le nombre, la grandeur et la forme ne sont point collés à la chose comme semblent l'être la couleur et le poids, et que l’inhérence, au moins pour les premières idées, se dissout dans le Rapport. D'où Pythagore sut prédire que toutes les qualités seraient peu à peu détachées des choses et expliquées par des relations, comme il savait déjà faire pour l'harmonie des lyres et le son des clochettes ; et sans doute il contemple cette idée en tous ses dévelop­pements dans le séjour des bienheureux. Mais mon âme voyageuse n'a point quitté cette terre, peut-être trop aimée. Ainsi j'ai retrouvé l'Idée dans l'histoire. Au temps du grand Descartes, j'ai vu le mou­vement arraché de la chose et élevé au rang des Relations, le mouve­ment n'étant pas plus, comme il dit, dans la chose qui est dite se mouvoir que dans les choses qui l'environnent ; et plus tard par Newton, ce fut le poids qui fut retiré de la chose, relation seulement entre ce caillou, la terre, la lune, le soleil et toutes les choses, quoique les doigts, fils de la terre, s'obstinent à sentir le poids dans ce caillou même. Et ceux-là maintenant découvrent que la masse, suprême illusion des sens, n'est pas non plus inhérente à la chose, mais traduit encore d'une autre manière la relation de chaque chose à toutes. Toutefois[[611]](#footnote-612) ils sont un peu trop étonnés, il me semble, de cette victoire que les sages de mon temps avaient déjà prévue ; et je vois ces mêmes hommes, trop chargés de terre, vouloir saisir l'atome avec leurs mains, l’atome, image de la relation, puisqu’il exprime que les propriétés de chaque chose lui sont toutes extérieures. Mais quoi ? Il y eut bien un temps où l'on croyait que l'ombre d'un homme faisait partie de lui, et qu'on pouvait la lui prendre. Heureux qui pense le Rapport. Mais je ne dis point heureux celui qui se sert du rapport pour sa propre fortune, sans le penser en sa pureté. Les sor­ciers n'ont jamais fait autre chose ». Ainsi parlait l’Ombre de Platon, pendant que le merle chantait.

22 avril 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, 29 avril 1922

1942 VE XXXV, « L’Ombre de Platon »

# *Libres Propos*,Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

379

À Gênes, les intérêts européens se composent ; du moins c'est d'après cette idée que l'on essaie de lire l'événement. Pour moi j’essaie de le lire d'après cette autre idée que les passions mènent tout. Car, si l'on considère les intérêts, le refus de discuter sur certaines questions est tout à fait ridicule ; discuter n'est pas céder ; et le meilleur moyen de s'opposer à des ententes secrètes est certainement de traduire les problèmes au grand jour. Mais nos diplomates vivent dans l'apparence et sauvent leur majesté ; ils veu­lent ignorer ; ils considèrent que ce qui les offense est scandaleux en soi. Semblables en cela à ces généraux qui devraient se soucier peu d'une réponse déplaisante, puisqu'ils ont tout pouvoir, mais qui s'en irritent pourtant, ce qui fait voir que le vrai bonheur du tyran est de régner sur les opinions.

Il faut convenir que nos académiciens ont du bonheur chez nous. Ils ont à la Chambre une sorte de Garde Rouge, couleur de guerre, qui les préserve d'entendre des vérités peu agréables. Si un homme de la gauche parlait de traités secrets, d'impérialisme ou de respon­sabilités, les hurlements couvriraient aussitôt sa voix. Je comprends que notre roi d'Académie se soit refusé à toute discussion publique hors de France ; c'est qu’il n'aurait plus eu alors sa Garde Rouge ; il aurait dû entendre, alors, justement ce qu'il ne veut pas entendre. Il l'aurait entendu, et la foudre n'aurait pas frappé l'insolent. Il est moins pénible de lire ; on ne voit pas alors ce visage humain qui ose ; et les flatteurs autour, qui commentent en lisant avec les gestes de l'admiration et du dédain, restaurent la Majesté.

De l'autre part, des passions encore ; chacun prépare sa flèche ; et l'on voit que le Remplaçant a reçu une grêle de flèches. Les Rus­ses ne sont que l'extrême gauche d'un Parlement Européen où la droite manque. L'homme d'Académie y est seul et comme désarmé ; son regard cherche vainement les hurleurs de la Garde ; et quand il a dit deux ou trois fois : « Je ne tolérerai pas, j'y suis bien résolu », il doit entendre ; et que peut-il répondre ? « Si vous donniez Cons­tantinople à la Russie, comme vous l'avez promis, nous rendrions aussitôt Constantinople à ses naturels occupants ». C'est un mot bien aiguisé, mais qui est sans lien avec les intérêts réels. Il s'agit d'autre chose ; il s'agit de faire entendre au tyran des opinions juste­ment qu'il ne veut pas entendre. De même il faut d'abord parler de désarmement, puisque le tyran ne veut pas qu'on en parle. Et voilà ce qu'il en coûte de vouloir exercer un droit de veto où l'on n'a point pouvoir.

La convention entre l'Allemagne et la Russie était une chose faite, d'ailleurs naturelle et prévisible. Mais ce qui n'était point prévu, c’est que les contractants sauraient d’abord n'en rien dire, et choisir le moment, comme s'ils avaient cherché l'occasion de déplaire. Par exemple, ainsi que les jugeurs sans passion l'ont remarqué, l'annula­tion des dettes entre deux pays également insolvables est sans aucune conséquence ; mais on pouvait en tirer un trait de polémique. Et ce traité, dans l'ensemble, réalise justement ce qui était défendu, et exprime ce qu'il est scandaleux d'entendre. C'est un effet de théâtre, et ce n'est rien de plus. Il est hors de doute que si nous avions envoyé à Gênes des représentants moins hérissés de Majesté, et mieux préparés à une discussion selon les règles ordinaires, les mêmes choses auraient été dites ou faites bien plus simplement, sans aucun scandale, selon la bonne humeur et selon la politesse. Un avoué vous dira que les procès se font par les passions. Et un notaire passe plus de temps à faire oublier un mot malheureux de belle­-sœur à beau-frère, qu'à mettre en forme un arrangement presque toujours dicté par le bon sens, interprète de la nécessité.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922 (XV)

1926 CCP VII, 7, « Les conférences »

XVI (380)

Le Sociologue rêvait. « On voudrait, dit-il, découvrir dans ce trésor des anciennes idées, des anciens cultes, et des anciens contes, quelque chose qui ressemble aux anciens outils. Cer­tes la flèche est une pensée qui décrit aux yeux l'air résistant, les vagues du sillage et l’inflexible pesanteur. Mais il semble que les anciens peuples aient mis toutes leurs connaissances positives en leurs outils et les aient enfermées là. Les idées qu'ils parlaient, mimaient ou sculptaient sont des idées de fou. Comment y recon­naître le dompteur de chevaux, le dresseur de chiens, l’inventeur du blé, du moulin et de la voile ? Concernant les airs, les eaux, les ter­res, tout ce qu'ils disaient et croyaient est fantastique. Mais[[612]](#footnote-613) sur les puissants, les riches, les pauvres, sur la ruse des gouvernants, sur l'en­vie, sur l'amour, sur la colère, et enfin sur ce monde humain qui barre notre physique, ils en savaient à peu près autant que nous, comme les contes, les mythes et les poèmes le font voir. On voudrait supposer un état de l'homme primitif où le jugement est prompt et prudent comme l'action animale, où la stricte expérience détermine les résistances, les passages, le dur et le mou parmi les choses ; car les choses ne flattent pas ; l'esprit humain se serait formé d'abord à cette rude école ; mais ce ne fut pas ainsi. Tous les peuples s'accor­dent en cela. Les plus anciennes pensées sur le monde furent les plus fausses que l’on puisse imaginer ».

Je lui dis : « Cela prouve, peut-être, que ceux qui parlaient n'étaient pas ceux qui agissaient. Les outils furent trouvés par des esclaves qui ne pensaient pas au-delà de leur pioche ; et les idées furent inventées par des hommes puissants dont le pain était cuit ».

« Vous décrivez, me répondit-il, l'état actuel aussi bien. Einstein, lorsqu'il médite, n'est nullement limité par le souci de prendre au collet ou à l'hameçon son déjeuner de midi ; et cela se voit bien. Nos politiques extravaguent encore mieux. Mais enfin l'expérience les ramène les uns et les autres, et quelquefois durement. Le plus naïf comme le plus subtil reviennent là. Comment la nécessité exté­rieure pourrait-elle être oubliée de cet animal besogneux ? Aussi quelquefois, ajoutant un mythe à tant de mythes, je me représente l'état premier des hommes sous une forme étrange. Supposez quel­que paralytique de naissance, mené en voiture ou porté aux bras par de puissants génies qui ont pour ainsi dire sous la main tout ce qui manque à l'homme, et peuvent remplir d'un geste un long désir de leur protégé. Supposez encore en ce paralytique ce que l'on remarque souvent en ces infortunés, une pensée attentive aux signes, et toujours observant ceux qui les servent, afin de deviner ce qui se passe et ce qui se prépare en ces lourdes machines, souvent oublieuses ou négligentes. Il s'agit alors de les gouverner par la per­suasion seulement ; car il faut tout obtenir, et même les choses les plus faciles, comme d'avancer de l'ombre au soleil, par prière ou flatterie. Il est clair, alors, que les faits de nature, comme pluie ou vent, importent beaucoup moins que les faits et orages de ces puissants génies ; d'où naîtrait une pratique étrange et une physique fondée sur l'art de plaire. Et si l'on cherchait de quelle expérience sont sorties les plus anciennes idées de l'espèce, il faudrait dire que c'est d'une expérience comme celle-là, et que les hommes anciens pensaient beaucoup, n'agissaient guère, et recevaient toutes choses d'une race surhumaine. Dont on trouverait des souvenirs concordants dans tou­tes les légendes. Ainsi les invraisemblables croyances et les invrai­semblables rites s'expliqueraient par cette supposition, elle-même invraisemblable ».

« Non point invraisemblable, dis-je, mais conforme au contraire à la plus stricte expérience. N'avez-vous pas bien décrit les enfants et leurs bonnes, tels que l'on peut les voir au Luxembourg » ?

26 avril 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

1938 PSR XXXVIII, « Origine des légendes »

381

Dans une Révolution, il y a naturellement beaucoup à discer­ner ; car l'idée et la violence sont ensemble ; l'idée se sim­plifie par la pressante nécessité, mais la violence a mille visa­ges. J'y devine des brutes redoutables qui s'enivrent de puissance ; aussi des prêtres froids, qui sont les mathématiciens de la chose. Et ces deux forces jointes développent vraisemblablement des maux inouïs. Mais le mouvement, dans son ensemble, dépend de causes plus ordinaires, explicables par la commune nature humaine. Seulement les pouvoirs n'osent pas regarder par là. Ayant tout osé et impunément, ils se croient adorés. Il faut avoir été soi-même homme de troupe, dans les temps où l'arrogance triomphait avec éclat, pour savoir ce que c'est que l'esprit de révolte. D'un côté le ridicule s'étale, parce qu'il n'est pas permis de rire, et l'humeur insulte sans aucune mesure. Parmi les esclaves s'exerce le jugement Ésopique, qui finit par tirer au clair une sorte de philosophie effrayante ; car toutes les injustices et toutes les erreurs sont démêlées et en quelque sorte définies sans aucune atténuation jusqu'à ce point que l'espérance même d'un peu de générosité, d'un peu de justice, d'un peu de bon sens, est effacée sous la masse des récits concordants. Ici travaille l'esprit de système, non point selon l'utopie, comme on voudrait croire, mais au niveau de l'expérience immédiate. L'ironie est assise[[613]](#footnote-614) sur ces ruines, et con­firme le désespoir. Et cependant comme tout se fait, et surtout les actions difficiles, par l'attrait du bien faire et par la nécessité, le pou­voir se croit aimé. N'ai-je pas lu, au sujet des mutineries militaires, que ces hommes dévoués avaient été égarés, certainement, par quel­ques prêcheurs de doctrine ? Or je puis dire que tous les hommes de troupe que j'ai connus, aussi bien ceux qui supportaient le plus diffi­cilement l'esclavage et l'humiliation, étaient absolument défiants et même hostiles à l’égard de toute doctrine politique ; et cette amère sagesse, si durement acquise, les éclairait encore mieux là-dessus. Comment auraient-ils donné confiance à des discours bien faits, eux qui voyaient justement l'envers de la plus brillante tapisserie, eux les soldats du droit et de la civilisation ? Autant que j’ai pu voir, ils ne croyaient plus à rien.

Ils croyaient à la vengeance. La colère à chaque instant éveillée et réprimée se donnait une échéance ; au plus tard après la victoire. Chacun imaginait, dans ce silence trompeur, quelque renverse­ment, où les tyrans seraient humiliés à leur tour, quelque état social, d'ailleurs indéterminé, où les puissants baiseraient la terre. Cette vision de la Justice n'était nullement dans les nua­ges, mais se traduisait au contraire en des images d’une précision puérile. Que de fois n'ai-je pas pensé, traduisant les passions qui m'étaient propres : « Quand viendra le jour où je pourrai prouver à ce polytechnicien qu'il n'est qu'un sot » ? Cette politique est courte. Ce fut celle de tous les opprimés. Ajournée encore pour presque tous, non pas oubliée. J'ose dire que le groupe Clarté n'a jamais bien su ce qu'il pensait, mais qu'il a toujours su ce qu'il voulait. Ainsi que vienne la révolution, diffuse ou non, par opinion ou par coup de main, beaucoup s'y mettront d'humeur, qui n'y sont point du tout en esprit. Je conclus que la révolution Russe fut de vengeance d'abord, et communiste par nécessité, car que faire d'autre dans les ruines ? Et ce n'est point un ordre social abstrait, qu'ils ont détruit ; mais plutôt ils ont cherché tout droit à punir tous les tyrans, grands et petits, brisant en même temps l'occupant et la coquille. Mais les politiques ne veulent point croire cela, et je dirais même qu'ils ne peuvent pas le croire, étant bons princes à leur estime ; et ils se dépensent à montrer l'impossibilité du communisme à des gens comme moi, qui voudraient justement chasser l'occupant sans briser la coquille.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922 (XVII)

1926 CCP VIII, 3, « L’esprit de révolution »

XVIII (382)

Si tu veux observer, retiens cette main qui veut prendre. Car il n'est pas difficile de changer l'objet ; et nous voyons que dans les peuplades les plus arriérées, les métiers approchent souvent de la perfection ; mais[[614]](#footnote-615) ce n'est point la même chose de savoir planter la flèche au but et de savoir ce que c'est qu'un arc. Pareillement ce n'est point la même chose de savoir tuer le gibier et de savoir ce que c'est qu'un animal. Ce que tu peux changer, tu le connais mal. Si tu es politique, tu ne connaîtras point les hommes ; et si tu séduis beaucoup de femmes, tu ne connaîtras point les femmes. Ou si seulement tu interroges, tu seras trompé[[615]](#footnote-616).

Aussi voyons-nous qu'un sauvage peut être fort habile à capturer choses, bêtes et gens, et conserver en même temps les idées les plus fausses concernant ce spectacle de la nature, qui lui est pourtant familier. Mais considérez[[616]](#footnote-617) un étrange détour de l'histoire humaine ; les métiers, de chasseur, de pêcheur, de cuisinier, de chef, n'ont jamais instruit personne, au lieu que[[617]](#footnote-618) le métier d’astrologue a jeté l'homme dans les chemins du vrai savoir, de la vraie sagesse et de la vraie puissance. Pourquoi ? Parce que cette curiosité pleine de passion ne pouvait ici le conduire à saisir la chose de ses mains pour la sou­mettre et la changer. Les astres étaient évidemment hors de nos prises ; ainsi le spectacle du ciel nous a appris l'observation bien malgré nous. Et l'astrologue est devenu astronome, bien malgré lui. Ici le calcul s'est développé sans que la main pût se porter sur l'objet. Ici le succès ne dépendait plus du savoir-faire, mais seule­ment du savoir penser ; car il fallait attendre le retour de la lune ; et notre impatience ne fait pas que le soleil remonte plus vite. Les passions s'apaisent, et la nature se montre. Sans ce puissant intérêt qu'il attachait aux astres et aux saisons, comment l'homme aurait-il appris la patience ?

De proche en proche, l'esprit astronomique a redressé toutes nos recherches, nous exerçant à deviner au lieu de faire. Physique est née d'astronomie, non d'industrie ; Chimie est née de physique, non de cuisine. Biologie est née de physique et de chimie, non de captu­rer ou dresser les bêtes ; et Sociologie[[618]](#footnote-619) naîtra de biologie, et en réalité d'astronomie. Ce n'est pas par hasard qu'un polytechnicien est géomètre d'abord ; mais ce n'est pas sans risque non plus qu'il con­duit trop vite son apprentissage astronomique ; car il lui arrivera peut-être de devenir un manieur de choses, comme ces forgerons africains qui font encore les meilleurs coutelas, et qui ne savent rien. Toi donc qui veux savoir, sois astronome d'abord, et reste ensuite astronome par la patience, je dirai même par le respect. Et, autant que tu peux, considère toutes choses astronomiquement ; tel est l'ancien sens du mot considérer ; oui, astronomiquement, ces hom­mes, cette guerre et cette paix ; et même ton chien, sans quoi tu le comprendras, quand il t'obéit, à peu près aussi bien qu'il te comprend quand tu l'appelles.

30 avril 1922 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

1927 EH1 (59), « Astronomie »

XIX (383)

Nous serons dupes des partis. Il est impossible que l'électeur choisisse entre une politique et une autre, car il ne peut pas prévoir en quels détours d'événements nos pouvoirs seront pris. Dans le fait tous les partis annoncent la même politique, qui est d'ordre, d’économie et de paix. Les individus ne sont nulle­ment gênés par de telles formules et vont selon leur nature, ce qui est beau à voir, mais serait plus beau encore à prévoir. On dira que les natures fortes rompent les principes, mais que les natures faibles sont conduites en même temps par le principe et l’événe­ment ; j'aimerais mieux dire qu'il n'y a point de natures faibles ; car il y a une manière d'être faible en l'un, et une autre manière d'être faible en l'autre, qui ne cèdent point, ou qui, si elles cèdent, reviennent ; ces formes zoologiques, de mépriser ou d'estimer, de craindre ou d'oser, sont reconnues au premier coup d'œil par le moindre observateur ; mais il faut dire aussi que le moindre obser­vateur est un terrible observateur. En cela le scrutin d'arrondisse­ment était bon. L'électeur était assuré que Pelletan serait le même toujours, et Jaurès le même, et Caillaux le même ; on pouvait comp­ter sur les vertus propres de l'homme, sur ses faiblesses aussi, et même sur ses passions.

Jaurès modéré ou radical aurait mené la même politique. Cail­laux était haï de tout Académicien et de tout Bureaucrate ; par sa nature ; il n'y pouvait rien, quand il l'aurait voulu. Poincaré est né Académicien, et nous voyons une suite merveilleuse dans sa poli­tique ; les événements ont changé, la situation est autre, mais la réaction de l'homme est la même ; du même air il se tourne et se redresse ; je devine ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, ce qu'il comprend et ce qu'il ne comprend pas. Il me jurerait, parlant à moi, qu'il veut la paix, et de façon à me le faire croire, que je n'en serais pas rassuré, car la manière est tout. Je sais comment il manquera la porte, et de combien. Tout le monde le sait.

On a pu croire que le Socialisme lierait mieux un homme ; on a assez vu qu'il n'en est rien. Nous vivons sous les décrets d'un socia­liste éminent ; on dira qu'il a changé ; mais je suis assuré qu'il n'a point changé. Albert Thomas promettait encore autre chose, et a très bien tenu. Selon sa nature, et non point contre ses discours, car les discours permettent tout. Placez Tardieu et Herriot sous votre loupe ; ce sont deux types zoologiques ; deux politiques suivront, incompatibles ; il n'y a point de doute là-dessus ; mais écoutez leurs discours ; ce sont les mêmes discours. Et c'est pourquoi il se trouve que notre Bloc National n'est pas du tout républicain, quoiqu'il veuille l'être. Mais j'y verrais plutôt, autant qu'on peut risquer quel­que jugement commun, cette puissance de l'homme riche qui attire et retient l'argent ; et je compterais mieux là-dessus que sur les pro­messes pour nous tirer, par détour, d'une voie périlleuse, car le chiffre d'affaires, la Bourse et le change sont importants pour ce genre d'homme. Et je prévois qu'un certain genre d'enthousiasme ne tien­dra pas longtemps dans cette assemblée, si le commerce gronde.

2 mai 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

1925 EDR 92, « Individus »

XX (384)

« Seulement ce qui nous est dû. Mais là-dessus je ne rabattrai rien ; et sachez que ma patience est à bout ». Ainsi parlait l'homme passionné, sans penser le moins du monde à mettre en balance ce qu'on lui devait avec ce qu'il devait à d'autres. Mais le Spectateur, à qui on ne devait rien et qui ne devait rien à personne, fit entendre la sagesse de l’arbitre. « Prenez garde, dit-il, que la règle stricte que vous appliquez aux autres ne vous soit appliquée à vous ­même. Nous parlons affaires ; bon. Oublions les sentiments comme les ressentiments. Ce qu'on vous doit, en Allemagne et en Russie, vous le devez, vous, en Angleterre et en Amérique. Dans ces comp­tes fantastiques je puis écrire que votre dette est égale à votre créance sans me tromper beaucoup. Eh bien, supposez que vos créanciers saisissent vos gages chez vos débiteurs, prenant pour eux les risques et acceptant les délais ; voilà une opération conforme au droit, et qui règle tout. On ne vous doit plus rien et vous ne devez plus rien. Que pensez-vous de ce jeu d'écritures » ?

« Je pense, dit l'homme passionné, que vous vous moquez cruel­lement de moi. Comment ? Il n'y aurait donc plus de différence entre les amis et les ennemis ? Comment ? Le sauvage agresseur et le traître allié obtiendraient de moi les mêmes délais et les mêmes arrangements que je compte bien obtenir de mes fidèles alliés ? L'Amérique et l'Angleterre n'étaient-elles pas avec nous ? N'avaient­-elles pas mis au jeu toute leur puissance, tout leur sang, et à plus forte raison tout leur argent ? Ces coups de canon, qu'il faut main­tenant payer, ne les tirions-nous pas en commun » ?

« Vous parliez de doit et avoir, dit l'arbitre. N'y a-t-il donc de droit que contre l'ennemi ? Et dans quel livre de droit, Monsieur le juriste, avez-vous vu écrit qu'il y a des associations sans terme ? Au reste il faut choisir. Ou bien l'association subsiste, et ce qui est dû à l'un est dû à tous ; ou bien on liquide. De toute façon vos alliés ont leur mot à dire. Aucun code n'a jamais permis à l'un des asso­ciés de faire rentrer une créance sans consulter les autres associés sur le mode, le moment et l'emploi. Aucune liquidation ne s'est jamais faite selon les intérêts d'un seul associé. Ces règles ne sont pas toujours agréables à tous, mais on n'a pas encore trouvé mieux, et vous le répétez assez à vos anciens amis les Russes ».

« Mais, dit l'homme passionné, je ne puis payer, et vous le savez bien ».

« L'Allemagne et la Russie disent la même chose ».

« L'Allemagne est pauvre ; mais I'Allemand est riche ».

L'arbitre sourit. « Je dirais bien aussi que si la France est pauvre, les Français sont riches. Mais je craindrais de vous offenser. La question n'est point là. Il se trouve que l'Angleterre et l'Amérique n'ont nullement besoin de votre argent. En revanche elles ont besoin d'un régime universel mieux assis, qui leur permette de vendre. Elles ont à ce sujet leurs plans et leurs vues. Autant que vous les écartez, vous rompez l'association, et elles redeviennent créancières, avec un droit bien clair sur les gages de votre propre créance. Venez donc à un arrangement amiable où vos ruines seraient un passif commun ; cette condition n'est refusée par personne que je sache. Mais apaisez cette humeur aigre. Je parle au juriste ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

XXI (385)

Philodoxe a entendu Einstein, et il est très content : « Mon vieux cerveau, dit-il, a retrouvé du coup une sorte de jeu­nesse. J'avais fait le tour de l'humaine Raison[[619]](#footnote-620) ; et c'était toujours la même chose ; mais voilà que ce n'est point toujours la même chose. J'en rends grâce aux physiciens ainsi qu'aux géomètres ». Oui, mon cher Philodoxe, il est plus facile de changer le bon sens que de l'appliquer.

Ceux qui ont lu quelque exposition du système d'Einstein, soit traduite de l'inventeur lui-même, soit transposée par quelque géomè­tre compétent, ont pu remarquer deux choses, l'extrême difficulté des formules et des conceptions qui y sont supposées, et l'extrême faiblesse des commentaires de langue vulgaire. Algébriquement tout est correct ; humainement tout est puéril. D'où je comprends une fois de plus que les mots résistent, entendez que les notions communes ne se laissent pas manier sans qu'on y sente une sorte d'élasticité et comme de puissants ressorts. De ce que l'espace et le temps sont des pensées et non des choses, ce qui est d'élémentaire doctrine, il ne faut pas conclure qu'on en puisse écrire n'importe quoi. Je pro­poserais comme thème de réflexions préliminaires sur ce sujet-là la célèbre *Machine à parcourir le temps*, de Wells, où l'on verra, il me semble, par le développement même du paradoxe que les métaphores elles-mêmes ne sont pas libres, et que le temps n'est point du tout une quatrième dimension de l'espace, ou, en d'autres termes, que le héros de l'histoire ne peut point se mouvoir dans le temps réel sans suivre le train et la loi de tout l'Univers concevable, selon le commun vieillissement. En peu de mots, je connaîtrai l'an­née qui vient, si je vis ; mais il faut que j'attende. Tout ce grand navire du Monde navigue sur le temps ; je n'y suis que passager ; j'attends et je regarde.

Partant de là j'ai retrouvé plus d'une fois une idée étonnante et invincible, que les penseurs m'avaient montrée dans leurs nuages, c'est que le Temps est d'une certaine manière plus résistant que l'Es­pace. Car dans l'espace je change les perspectives par mon mouve­ment, comprenant par là que ce qui est loin pour l'un est près pour l'autre, et que l'ordre des choses entre deux n'est pas le même pour tout voyageur, car chacun choisit sa route, et je puis aller de Paris à Marseille par Lyon, Genève ou Clermont en Auvergne. Mais dans le Temps il n'en va pas ainsi ; et pour aller, si l'on peut dire, à vingt ans après en partant de ce moment-ci, il nous faut passer tous par les années intermédiaires, sans manquer un seul mois, sans éviter ni tourner une seule minute. Pour le passé, la chose est encore plus visible, parce que les rapports sont moins abstraits. La chose étant faite, je n'ai plus devant moi ces chemins seulement possibles, qui ne sont au vrai que de l'espace, et la matière même du temps se trouve prise dans la forme inflexible. J'ai beau me tourner de toute façon, si je puis ainsi dire, je ne puis plus changer les perspectives, et il n'y a aucun point d'où la mort de Louis XIV soit avant son règne, ou l'écroulement du pont avant le travail des maçons qui l'ont construit. Pareillement ce qui est maintenant après le moment pré­sent y sera toujours. Il sera toujours vrai que j'aurai écrit la fin de cette phrase après le commencement. Et si je veux l'écrire à l'envers, il sera toujours vrai que je l'aurai écrite à l'envers ; et le temps n'est nullement renversé pour cela. Ainsi le temps me serre de bien plus près que l'espace, et juste autant que l'univers me tient. Ce n'est là qu'une idée, j'en conviens, mais une invincible idée ; le plus subtil mathématicien n'y peut pas plus que moi. Et il le sait ; c'est pour­quoi il ne considère pas sans inquiétude les ébats du physicien déchaîné.

6 mai 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°3, 13 mai 1922

1942 VE XXXVI, « Résistance du temps »

*Libres Propos*,Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

XXII (386)

Il n'y a point d'idée qui égale la nature des choses. Là-dessus nous pouvons être tranquilles, et écouter sans passion aucune l'homme passionné qui montrera, par de nouvelles expériences, que l'homme le plus savant est encore bien loin d'expliquer tout.

Mais quoi ? L'homme a forgé ses idées comme des armes ; et l'histoire des idées ressemble assez à l'histoire des outils. Comme la· pioche est un outil pour creuser la terre, ainsi la ligne droite et le triangle des géomètres sont des outils à définir les formes. Et l'on sait depuis les premiers âges qu'il n'y a point une forme réelle qui puisse être décrite absolument par nos moyens ; mais on en peut approcher, de la même manière que l'arpenteur ne mesure pas le contour de chaque motte de terre. Et de même que les premiers outils ont permis d'en fabriquer d'autres, ainsi les premières idées ont permis d'en fabriquer d'autres, non pas cette fois par la forge et l'enclume, mais par les figures tracées et le discours correct. Toute courbe est fille de la droite ; et aucune courbe n'égale aucun objet. La courbe appelée chaînette est déjà assez difficile à former en son idée, mais une chaînette suspendue par ses deux extrémités est quelque chose qui est bien plus composé que la chaînette du géomètre.

Les anciens supposaient que les astres décrivaient des cercles, et cela n'allait pas trop mal. Je dis qu'ils étaient dans le vrai, puisqu'ils commençaient par le plus simple. Nous autres, allant d'outil en outil et de discours en discours, nous disons que les astres décrivent des ellipses ; mais ce n'est pas encore vrai ; nous sommes dans le vrai, ou si l'on veut dans le juste mouvement de la pensée en progrès, mais nous n'égalons pas l'objet. On sait que les planètes, par des actions mutuelles, se détournent quelque peu de la route tracée par le géomètre. Mais, bien mieux, aucune planète ne ferme la courbe de son orbite, puisque le soleil les entraîne toutes vers la constellation d'Hercule, qui se trouve vers l'étoile bleue que l'on nomme Véga, étoile des beaux jours.

Aller du connu à l'inconnu, c'est notre lot ; autant dire du simple et abstrait vers le concret et individuel, que nous n'épuiserons pas. Tel canard qui barbotte est un monde d'un instant, que Darwin ne peut saisir tout ; mais Darwin, par ses idées, l'aurait saisi mieux que moi. Et les idées de Darwin sont filles de celles qui ont précédé selon l'ordre de raison ; même les classifications, qu'il a voulu réduire et peut-être briser, il a pensé d'abord par elles, comme l'ancien astronome pensait par les sphères de cristal. Qui n'a point suivi ce chemin ne sait rien. Nul état réel n'est démocratique absolument ; mais, comme l'arpenteur, je cherche à quelle forme abstraite de gouvernement il ressemble, et en quoi il en diffère. Mais l'homme impatient rejette toute idée et plonge tout nu dans la nature des choses, d'où il revient plus chargé de boue et de coquillages que Glaucus le marin. Nous serions tous chargés de science à ce compte, car chaque minute apporte à chacun une expérience prodigieuse qui rassemble le monde des hommes, la terre, et le ciel. Quand Archimède courut par les rues disant : « J'ai trouvé », il ne portait qu'une idée bien imparfaite des corps flottants ; oui, mais fille de géométrie et de mécanique, et riche d'avenir par la distinction et clarté abstraites. Au lieu que nos prophètes inconstants ressemblent plutôt à ce fou que décrivaient les Stoïciens, et qui criait en plein jour : « Il fait jour » ; il n'était pas moins fou pour cela. Et l'homme raisonnable, comme disaient ces rustiques philosophes, n'est pas moins raisonnable quand il se trompe, parce qu'il conserve l'ordre et la suite en ses idées imparfaites, mais correctement pensées. Je profite mieux à lire la physique céleste en Descartes qu'à la chercher dans un journal du matin.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

XXIII (387)

L'Homme juste produit la justice hors de lui parce qu'il porte la justice en lui. Tout désir, toute peur et toute colère obéissent à la partie gouvernante, il ne s'élève point en lui cette ivresse de posséder ou d'acquérir qui fait l'injustice. C'est ainsi que Platon dessine le véritable Juste[[620]](#footnote-621), qui donne la loi et ne la subit point. Le fumeux Nietzsche, qui voulut élever la puissance au-dessus du bien et du mal, ne comprit pas assez, il me semble, que la plus haute puissance est juste à l'intérieur d'elle-même, et, par ce détour, en méprisant la loi extérieure, qui est de police, en même temps l'achève. Et ce mouvement se reconnaît aussi dans l'’*Evangile*, qui s'oppose à l’ancienne loi et en même temps l'achève.

Je ne suis point dans les nuages. Platon n'est point dans les nuages. Je n'ai point rencontré d'injustice qui soit sans fureur, ni d'escompteur qui soit d'humeur gaie. Il est agréable d'avoir et de garder ; mais, d'un autre côté, il est difficile de prendre. Il y faut comme un renfort de fureur, et ouvrir les prisons, comme dit l'Homme Divin. Chacun a pu remarquer, en des hommes élégants, le moment de payer moins ou de gagner trop, qui n'est pas beau. J'ai connu un sire bien cravaté qui excellait dans l'art de tirer une indemnité de cent francs d'une avarie de cent sous, soit à sa valise, soit à sa bicyclette ; mais il ne le pouvait sans garder une laide figure, qui était sans doute un des moyens de l'opération. Là-dessus le sourire grimaçait ; il le fallait bien. S'il avait montré beau visage, tranquille, oublieux, signe de paix intérieure et de bon gouvernement, il se fût trouvé sans force pour revendiquer ; il n'aurait obtenu que son droit, et peut-être moins que son droit. À se conserver en bonne grâce on perd toujours un peu d'argent. C'est pourquoi le Rénal, dans Stendhal, fronçait les sourcils à la seule mention de l'argent ; il mobilisait le pire ; il ouvrait les prisons. Par ce côté, l'injuste est aussitôt puni. Telle est la doctrine intérieure.

L'Homme injuste produit l'injustice hors de lui, et aussitôt la reçoit. Ici se trouve l'autre punition. Si tu frappes, tu recevras des coups. J'ai admiré de près la naïveté de l'homme de guerre, qui trouve naturel de lancer l'obus, et monstrueux de le recevoir. Mais l'obus n'a point d'égards aux jugements ; il rend mécaniquement coup pour coup. Image de la violence qui répond à la violence. Le poing se meurtrit en meurtrissant ; une armée s'use en usant l'autre ; le voleur est volé, par la règle du jeu. À l'école, un garçon brutal est promptement corrigé. Un homme est toujours plus faible que deux hommes ligués. Mais qu'est-ce que c'est que deux hommes ligués, sinon deux hommes liés par un pacte ? Par ce détour, tout homme soumet nécessairement sa propre puissance à une sorte de justice. Les Romains étaient puissants par la conquête parce qu'ils savaient obéir et garder le serment. Les maîtres de la guerre sont maîtres du droit aussi. **[**Et cela se comprend ; comment une armée se pourrait-elle garder sans la vertu de vigilance et de fidélité ? Comment serait-elle forte si chacun ne pensait qu’à soi ?**][[621]](#footnote-622)** Nul moyen d'échapper. Le royaliste est affamé de puissance, mais d'obéissance aussi, d'obéissance d'abord, et de fidélité d'abord. La justice est l'arme de l'injuste. Ainsi il ne gagne rien ; et il perd en ceci qu'il apprend la justice à coups de bâton, au lieu d'y venir par libre doctrine. **[**On pourrait dire qu’il acquiert la vertu, mais sans la bonne grâce qui la rend heureuse.**][[622]](#footnote-623)** On devrait appeler civilisation cette justice forcée, qui est comme le fourrier de l'autre. Et sans doute faut-il commencer par là, comme Jean-Christophe devient musicien sous la férule. Sans ces rudes leçons, où le voleur punit le voleur, il n'y a point apparence que ce redoutable animal eût jamais pris le temps de réfléchir. Et, sans les épines de la victoire, il ne s'aviserait pas d'aimer la paix. Toute sagesse doit plus d'une couronne votive à la Nécessité.

10 mai 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

1942 VE XXXVII, « La justice intérieure »

XXIV (388)

« Les neurasthéniques ne pensent qu'au passé et à l'avenir ; ils n'ont point de perceptions ». Ainsi parlait, il y a bien dix ans, et à bonne portée de mes oreilles, un philosophe assez connu. Sans doute a-t-il oublié cette remarque ; pour moi j'en fus illuminé. Il est dans l'ordre que celui qui rencontre une formule pleine de sens ne songe point à la développer toute, parce qu'il n'en est pas assez vivement frappé. Il faut peut-être que les idées arrivent du dehors toutes formées, et dérangent tout. Ce genre de choc expliquerait assez un paradoxe fort, qui est que les esprits originaux sont toujours ceux qui ont beaucoup lu.

Comme je réfléchissais, ainsi que tant d'autres, sur cette Conférence de Gênes et sur les incidents assez connus qui s'y rapportent, il me sembla que notre politique s'expliquait presque toute par cette timidité de notre principal négociateur, qui semble fuir le visage humain. On ne vit point aisément en compagnie de ces personnages abstraits qui s'appellent Russie, Allemagne ou Belgique, et que personne n'a jamais vus. J'ai observé que ce n'est pas une bonne méthode pour deviner que de s'enfermer ; c'est la méthode des passions. Et chacun sait bien que ce qu'il y a de folie dans l'amour se développe surtout par l'absence ou l'attente ; et souvent l'amoureux se livre sans contrôle possible à un jeu de conjectures que la perception du visage humain effacerait aussitôt, Pour la haine et pour le soupçon, il en va de même. Ce n'est pas que la rencontre de deux hommes ne puisse exciter des mouvements d'humeur, et même fort vifs, par l'ambiguïté des signes et la contagion ; mais ces accidents ne touchent point la pensée ; et les maux qui en résultent n'approchent point de ceux qui sont les fruits amers de la solitude. Un des inconvénients de cette méditation sans objet est qu'elle revient toujours dans les mêmes chemins, creusant le souvenir, et dessinant un chimérique avenir d'après le passé. C'est pourquoi les passions politiques ont tant de puissance. J'ai admiré souvent qu'un homme puisse haïr de tout son cœur et presque sans relâche des gens qu'il n'a jamais vus.

Il n'y a pas, je crois, d'homme si mauvais qu'il ne gagne à être connu. Cela vient de ce que les hommes n'ont point cette consistance et constance que les passions leur supposent. Ce sont nos semblables ; et c'est ce que la perception directe nous ferait connaître aussitôt ; c'est ce que le mot rapprochement, en son double sens, exprime très bien. Seulement l'homme passionné ne veut point du tout croire cela ; mais imaginant le rapprochement entre lui-même et son ennemi imaginaire, il se hérisse et s'irrite d'avance. C'est pourquoi l'idée d'un rapprochement réveille la colère ; mais il n'en est pas de· même pour le rapprochement réel. Parmi ceux qui injurient avec bonheur l'ennemi d'hier, qui donc serait capable d'offenser un visage humain présent, s'il y voyait seulement les signes du bon sens et de la politesse. On fera naturellement une exception en faveur de l'homme que l'on connaît ; et c’est par cette petite porte que toute la paix passera. Toutes ces différentes passions sont en jeu maintenant sur le grand théâtre. Il est inévitable que celui qui se rapproche de l'ennemi revienne à la froide raison ; inévitable que ceux qui restent à l'écart lui rappellent ses devoirs, si l'on peut dire, à l'égard des passions ; il y a autre chose, certainement, mais cela aussi, qui complique l’autre chose.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

XXV (389)

Toujours le droit a suivi la coutume ; et la coutume elle-même exprime la nécessité. Aussi nous voyons que ces relations humaines, qui nous permettent de manger et de dormir, se font par une sagesse forcée, qui devance les sanctions du législateur. Tout travail et toute richesse produisent une sorte de bonne foi, qui est un outil parmi les outils. Ceux· qui veulent construire le droit avant la production elle-même commencent la maison par le toit. Cette erreur est propre aux juristes, qui, par leur métier, ne connaissent que les derniers effets de l'organisation ; ils veulent juger et partager avant qu'il y ait quelque chose en litige et quelque chose à partager. Mais le premier moment n'est pas celui du juge ; et il est dans l'ordre que l'on agisse avant de penser.

Pierre Hamp est sain à lire ; ce n'est pas un de ces enquêteurs qui décrivent le dernier état des choses, admirant les desseins et le plan préformé. Il va aux racines. L'industrie des parfums n'a point commencé par de grands projets, réglant à la fois les cultures, les procédés d'usine et les salaires ; mais les premiers distillateurs promenaient leur alambic de village en village, cherchant les roses et le jasmin ; et il s'est fait aussitôt un contrat non écrit ; on attendait le distillateur comme on attend le colporteur ; industrie et culture se sont organisées ensemble, et bien longtemps avant que le peuple ouvrier et paysan demandât des lois. On ne peut redresser et régler que ce qui existe.

Représentez-vous une armée de chimistes, de mécaniciens et de banquiers s'établissant pour produire des parfums dans un pays où il n'y a pas une rose, et décidant par science qu’il y en aura, et fixant d'avance les quantités et les prix. En quoi il peut y avoir beaucoup de raisonnable ; mais le raisonnable ne commence jamais rien, et ce genre d'entreprise ne réussit jamais. Au contraire il y a dans tout commencement quelque chose de gauche et qui tâte le sol. C'est pourquoi les praticiens, qui pensent à ce que l'on fera, sont meilleurs juges en tout commencement que les discoureurs, qui pensent à ce que l'on dira, et qui inventent des conflits de droit avant qu'il y ait quelque chose à partager.

Pour juger plus sainement cette fausse prudence, qui s'use contre des malheurs lointains et des possibles abstraits, il faudrait penser à une chose qui est vraie, c'est que le commerce est plein de risques toujours, et aussi incertain que la guerre ; plus incertain que la guerre elle-même, si l'on en juge par prudence ; car le guerrier est armé toujours, au lieu que le commerçant est toujours désarmé. On ne force point le crédit ; et toute exécution par huissier est une mauvaise affaire. Mais il faut étendre la confiance autour de soi et essayer du pied bien des planches pourries ; explorer le hasard et la chance, accepter le risque, et se trouver longtemps au bord du trou, comme le mot Fortune, en tous ses sens, le fait entendre énergiquement. Un juif sans droits, continuellement sous la menace, et souvent dépouillé, a plus d'une fois vaincu le sort, imposant sa dure probité autour de lui, et même à ses frivoles emprunteurs. Mais nos gens d'affaire sont enfants gâtés ; ils veulent des bénéfices tout faits, et imprimer les titres et les coupons avant de bâtir l'usine. À quoi l'avocat trouve mille difficultés, et en un sens il n'a pas tort. Mais le prêteur sur gages ne commence pas par prendre un avocat ; mais il se jette, avec son génie propre, au milieu des passions et des besoins, menant sa dangereuse chasse, dont nos Messieurs de l'Académie ne se font aucune idée.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

XXVI (390)

Nos lointains ancêtres n'étaient pas plus sots que nous. Ils avaient sur les bras toute l'expérience, comme nous ; ils étaient eux-mêmes dans l'expérience, comme nous ; leurs moindres mouvements changeaient l'expérience totale comme font nos moindres mouvements ; leurs pensées elles-mêmes étaient dans le grand creuset, comme y sont les nôtres. C'est pourquoi ils succombaient sous le poids du monde et d'eux-mêmes. Les naïfs faiseurs de pluie mettaient en expérience le vaste ciel, la terre et leurs propres prières ensemble ; c'était beaucoup trop pour leur jugement et pour n'importe quel jugement. Ainsi, quand la pluie ne venait pas à leur gré, ils jugeaient seulement que leurs prières avaient été mal faites, ou bien que quelque action ou pensée profane avait souillé l'un d'eux ; il fallait donc recommencer. L'expérience non divisée devait soutenir les erreurs les plus folles.

Nos faiseurs d'orages n'agissent pas autrement et ne pensent pas mieux. Car, mettant en expérience toute la planète politique et eux-mêmes, ils prétendent observer, prévoir, annoncer ; mais l'expérience vérifiera toujours leurs naïves conceptions ; il sera vrai toujours qu'à traiter un peuple en ennemi, on le fait ennemi ; on annonce la guerre et en même temps on s'y met. Il y a des raisons pour tout. Si la guerre vient, on dira qu'on avait donc raison de la préparer ; si la paix suit, on dira que c'est en préparant la guerre qu'on assure la paix.

Où sont donc ceux qui cherchent la vérité comme il faut ? Et comment cherchent-ils ? Je les vois d'abord tous préparés, soit à la physique, soit à la chimie, par l'étude des problèmes les plus simples et les plus séparés, qui sont de mathématique, de mécanique, d'astronomie. C'est là qu'ils prennent ce puissant préjugé que l'on nomme raison ; c'est de là qu'ils empruntent cette méthode d'isoler un fait autant qu'ils peuvent, et de n'étudier qu'une chose à la fois. Sur quoi on leur fait souvent reproche de ce qu'ils manquent le grand Tout ; mais ils le savent bien, qu'ils manquent le grand Tout ; ils s'appliquent justement à l'oublier ; ils ferment la cornue ou le calorimètre ; ils ferment le laboratoire ; ils refusent ces leçons ambiguës que l'Univers[[623]](#footnote-624) nous jette à toute minute.

Ils n'ont point tort. Voyez les, spirites par aventure, c'est-à-dire revenus au problème total, et eux-mêmes dans le problème ; ils croient tout. Car partout il pleut des preuves dont le sens échappe. Porter le monde, comme Atlas, cela vous fait des épaules ; mais le bon sens n'y gagne rien. Porter n'est pas comprendre. Tout au contraire on ne comprend bien que ce que l'on ne porte point. Bref il faut commencer par le commencement ; et la nature nous jette justement aux yeux et dans les mains ce qui est le plus obscur et le plus difficile. Il faut comprendre cette ruse de la Raison, et cet immense détour, qui nous instruit par le plus simple, le plus abstrait et le moins touchant. Si l'on veut comprendre bien, il faut vouloir comprendre peu. Et le passage de l'abstrait au concret se fait par le lointain objet, des astronomes, qui heureusement intéresse aussi nos passions. Sans cette rencontre, et par exemple si on supposait un ciel toujours nuageux, je dirais avec Comte que je ne vois pas comment nous serions sortis de l'enfance fétichiste. On dit bien que l'expérience seule instruit ; mais il faut surmonter l'expérience et la gouverner.

16 mai 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

1942 VE XXXVIII, « Les conditions de l’expérience »

391

Je vois que quelques-uns philosophent au sujet des machines, à peu près comme l'esclave considère le maître. « Que fera-t-il de moi » ? Je reprendrais bien là-dessus les paradoxes de Butler dans son *Erewhon*. Il s'amuse à dire que les machines sont une nouvelle forme de l'activité vivante ; ce seraient comme des parasites de l'homme, mais qui finiraient par l'épuiser et le soumettre. On aperçoit aisément l'idée sous le badinage ; et il est un effet des machines qu'on ne peut pas ne pas voir, c'est qu'elles multiplient nos passions, et changent les querelles en des événements physiques plus redoutables que le cyclone et le volcan, comme le revolver, le canon et les mines flottantes le font assez voir. Mais il s'est fait aussi, par la machine, un grand changement dans les mœurs ; car une grosse machine à vapeur devait l'emporter sur plusieurs machines plus petites, et ainsi les travailleurs devaient être rassemblés en masse autour de l'usine, se soumettre au moteur, et apprendre les gestes mécaniques, parmi les poussières et les fumées ; d'où un genre de soif, un genre d'abrutissement, et un genre d'ennui dont nous apercevons les effets. Corrélativement la concentration des capitaux, la puissance anonyme du maître, la puissance aussi de l'esclave centuplée par l'outil énorme devaient instituer une sorte de guerre permanente répondant à un nouveau degré d'injustice. Et la puissance mécanique étend l'inégalité ainsi que la dissipation du travail ; Néron n'avait pas de trains spéciaux, ni d'automobiles, ni d'avions à son service. Ainsi le noir nourrisseur et dompteur de machines se trouve esclave par la machine, contre les lois, les maximes communes, et le bon sens. D'où l'on tire que le développement de la civilisation mécanique exige une autre révolution. Ces choses sont comprises maintenant de beaucoup.

Mais, à ce sujet, je veux dire encore ceci, qui est autre, et bien plus caché, c'est que la machine est, par elle-même, voleuse, j'entends qu'elle ne rend pas en effets ce qu'elle coûte en travail humain ; en sorte que, quand la puissance serait également partagée entre tous les hommes par l’institution de la propriété collective, ils seraient encore dupes de la machine. Quand tous les travailleurs iraient à leur travail en avion, cette folle dépense d'énergie supposerait un dur travail de fabrication et d'extraction, qui ne serait point compensé par le faible plaisir d'aller vite.

Cette idée n'est pas facile à saisir. Elle suppose, d'abord, que l'on fasse le compte des travaux invisibles. Soit une machine à labourer ; cela émerveille parce qu'on ne voit plus l'homme maniant son hoyau, ou pesant sur le double manche de l'ancienne charrue. Mais il faut compter le pic du mineur, et le marteau du forgeron, par qui la machine est nourrie et faite ; le travail du hoyau se fait toujours, mais hors de vos yeux. Il faudrait en arriver à résoudre ce problème : « Combien de travail musculaire, évalué en kilogrammes et mètres, pour un boisseau de blé » ? Je considère ici un cas favorable, d'abord parce que la vitesse n'est pas recherchée pour elle-même, et aussi parce que la machine à labourer laisse un effet utile ; le champ est labouré. Mais si le marchand de blé roule ou vole à folle vitesse pour aller au marché, premièrement cette vitesse est ruineuse, le moindre accroissement de vitesse exigeant une dépense d'énergie qui croît bien plus vite que la vitesse même ; secondement la vitesse ne laisse pas d'effet utile ; l'homme se trouve au marché ; il n'y est point utile, ni intelligent, ni prévoyant en raison de la vitesse avec laquelle il y est venu. Si c'est le blé qui voyage vite, la conclusion est encore plus évidente. Il y a déjà longtemps que l'on est revenu aux grands voiliers pour le transport du blé. « Rien ne sert de courir ». Bref, toute injustice mise à part, il y a une limite de la puissance, marquée par la misère universelle qui en serait la condition. Attendrons-nous l'expérience, ou ferons-nous des lois contre les machines, comme les habitants d'*Erewhon* ?

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922 (XXVII)

1926 CCP IX, 5, « Chercher le rendement, non la puissance »

XXVIII (392)

Un homme qui pourchassait les graines de ses Capucines, afin de favoriser les fleurs, disait naïvement : « Elles se cachent ; voyez. Depuis que je leur fais la guerre, elles sont toutes sous quelque couvert de feuilles. Elles apprennent à fuir mes regards, comme feraient des animaux ». Nous sommes tous naturellement poètes, et nous jugeons d'abord de toutes choses d'après nos idées politiques. Dans le fait, après plusieurs jours, il ne restait plus d'autres graines que celles qui, par leur situation, avaient trompé le jardinier vigilant. Je me souviens qu'étant attaqué de tous côtés, à un certain printemps, par une herbe très prolifère dont les feuilles ressemblent à celles de la violette, je fus sur le point de penser qu'elle se réfugiait dans les touffes de violette. La première pensée· qui nous vient est toujours une pensée de sauvage ; et je conçus un moment la folle idée de cette ruse végétale. Dans le fait cette plante poussait à peu près partout ; le voisinage des violettes la sauvait quelque temps du sarcloir.

Lorsque Darwin, dans une prairie d'Écosse, eut l'idée de faire un très petit enclos contre le bétail, et y vit bientôt pousser des pins, on aurait bien pu dire aussi que les graines du pin, apercevant cet enclos, venaient aussitôt s'y réfugier ; mais il poussait des pins par toute la prairie ; et Darwin avait bien remarqué ces pousses ramenées continuellement au niveau du sol par le pied et la dent du bétail. Dans ces champs incultes par la guerre, qui s'étendent entre l'artillerie et l'infanterie, j'ai fait plus d'une remarque, et notamment j'ai vu dans un champ de luzerne une petite forêt de charmes qui poussait ; cette perception réveilla dans mon esprit la remarque de Darwin, si simple, mais qui pour moi manquait de matière. Les grandes pensées ont quelque chose d'enfantin, qui fait que les beaux esprits passeront toujours à côté sans les voir.

On peut donc faire l'économie d'un instinct des plantes, qui chercherait et trouverait le terrain favorable, l'abri, la lumière. On ne dira point, sinon par métaphore, que les pâquerettes montent à l'assaut d'un talus bien ensoleillé ; mais leurs tiges rampantes et leurs graines poussent mieux de ce côté-là. Le volubilis s'enroule en une seule nuit autour d'une canne oubliée ; mais ce n'est point qu'il se jette sur ce tuteur en vue de s'élever vers la lumière ; seulement la partie de la tige qui vient à toucher un corps dur se développant moins vite que la partie libre, la tige est courbée selon la forme du bâton. Tous ces êtres vivent comme ils peuvent, ou bien périssent ; et leurs formes expriment des conditions. Cette idée mène loin ; et remarquez qu'elle nous détourne de l'inhérence, comme l'ombre de Platon disait, expliquant les circonstances de la vie non pas tant par une propriété de la plante que par son rapport au voisinage ; le milieu, l'ombre, le soleil, le vent, les autres plantes et les bêtes, insectes, oiseaux, bétail, formant avec la plante un seul être. De même les marées forment avec le Soleil et la Lune un seul fait ; et le jour forme avec la nuit et avec l'éclipse un seul fait. C'est par cette suite de nos idées dans l'histoire des sciences que l'on peut juger une idée neuve, et non point seulement par l'expérience ; car l'expérience vérifie souvent une idée folle, comme mes exemples le font voir. C'est pourquoi, quand Descartes refusait toute pensée aux bêtes, il suivait la route royale ; car on suppose toujours trop de pensée aux bêtes, et même aux hommes. Et il y a beaucoup à rabattre sur les ruses des politiques, comme sur les ruses des plantes ; les causes sont toujours plus simples que l'on ne croit, et les dernières aussi auxquelles on pense ; mais de là aussi une sécurité de l'action, dès qu'on les connaît. Pour calmer l'impatient, offrez-lui un fauteuil.

20 mai 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°4, 27 mai 1922

*Libres Propos*,Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

XXIX (393)

Nous voyons marcher la même politique, par les mêmes hommes, vers les mêmes fins. D'autres menaces, d'autres alliances, et le risque de guerre froidement considéré. Si l'on veut savoir par la faute de qui nous fûmes jetés dans l'autre guerre, il n'y a qu'à considérer comment le même homme s'oriente, se gouverne et nous gouverne à l'égard d'une guerre possible. Certes je ne méprise pas les recherches historiques qui sont maintenant en train sur le grand sujet des Responsables ; mais la source du Jugement n'est point là ; je puis douter sur un témoignage, et me trouver confirmé par un autre ; mais je ne dois point cacher que j’ai là-dessus une opinion inébranlable, par volonté et je dirai même par serment. Il me suffit de deux lignes, j'ai assez du ton et de l'accent pour reconnaître ceux qui ont fait le même serment que moi. Ceux-là nous comprennent, et comprennent l'esprit qui circule dans ces libres Feuilles ; les autres ne nous comprennent pas. Le débat n'est pas où il devrait être.

À l'égard des problèmes théoriques, j'entends ceux qui concernent la perception droite de ce qui est, l'esprit spectateur ne peut prendre parti d'avance ; et quoiqu'il ait encore à tenir ferme sur les formes de toute expérience, qui sont ses armes et ses pièges, il ne peut pourtant décider qu'il y prendra ceci et non cela ; l'éclipse se fera, qu'il nous plaise ou non. À l'égard des problèmes pratiques, où la responsabilité de chacun se trouve engagée, il faut choisir, et non pas attendre ; et j'irai jusqu'à dire que la contemplation est ici la Faute. Relisez à ce sujet les réflexions et rêveries de Raskolnikof dans *Le Crime et le Châtiment*. C'est l'histoire d'un fou en vérité, et du crime d'un fou. Mais l'intérêt de cette étude est en ceci que les ressorts de la folie sont ici étalés au grand jour ; car ce fiévreux garçon se trouve, à l’égard de ses propres pensées, justement dans l'état contemplatif ; le crime se prépare en lui et autour de lui, par les pensées et par l'occasion, sans qu'il cesse d'être spectateur ; il n'a plus l'idée d'arrêter ni de changer quoi que ce soit dans ses rêveries ni dans ses actions ; et c'est en cela qu'il est fou. Il dirait volontiers : « Pourquoi juger, puisque je ne puis pas empêcher » ? Cette analyse grossie et encore abstraite éclaire pourtant beaucoup de nos fautes et peut-être toutes nos fautes. Sur le même chemin marchent tous ceux qui disent : « Je suis paresseux, je le sais, et je n'y puis rien. Je suis triste, je suis envieux, je suis joueur ou ivrogne ; je le sais mieux que vous ; et c'est parce que je le sais de science certaine que je m'y résigne », Le bon sens ici se redresse. Il est clair pour tous qu'en ces tournants il faut premièrement aussitôt nier ce genre de pensées, et secondement par réflexion croire et vouloir croire qu'on les peut changer. Par une réflexion au second degré, on arrive enfin à apercevoir que le moindre doute là-dessus est justement la première faute ; nous voilà au cœur de la morale ; tout paralytique alors se lève, prend son lit et marche.

Quand il s'agit de paix ou de guerre, je vois que les paralytiques, au contraire, embrassent leur lit et se couchent frénétiquement. « Je ne veux pas qu'on me dise que je puis marcher ; je ne veux pas qu'on me dise que la paix et la guerre dépendent en quoi que ce soit de mon jugement. Cette seule pensée est trop cruelle ; c'est une insulte à mon misérable état ; c'est m'offenser que me vouloir libre. Je prétends obéir aux faits et aux forces, et machinalement tuer, si la destinée le veut ». Ainsi vocifère le méchant malade. Je n'essaie point de lui plaire ; je n'essaie même point de ne pas lui déplaire. Je sais ce qu'il veut ; ce qu'il veut c'est que je me couche aussi, et que j'embrasse mon lit, et que nous disions du matin au soir : « Qu'il serait bon de marcher ; mais cela ne dépend pas de nous ; et nous en sommes tellement assurés que nous ne remuerons pas un doigt ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

XXX (394)

Je ne crois point qu'il y ait beaucoup de sots ; à dire vrai je n'en ai jamais rencontré un seul. Non ; bien plutôt[[624]](#footnote-625) des esprits fermés et murés. Par disgrâce de nature ? Non point ; mais par un ferme gouvernement. « Je ne veux point du tout ouvrir mon esprit à des idées qui me coûteront de l'argent ». Et le prodigue, de son côté, s'est juré à lui-même de ne point faire ses comptes. « Je ne veux point recevoir de ces pensées sévères qui me réduiraient à vivre comme un pauvre ». Un autre dira : « Je n'aime point ces raisonnements qui vont, par chemins de traverse, à réduire ce que l'on me doit. Je veux être payé, et je ne veux point penser autre chose que cela précisément ». L'homme craint la vérité encore plus qu'il ne l'aime. Disons mieux ; il craint la vérité parce qu'il l'aime. Comme ces femmes trop belles qu'on se détourne de regarder beaucoup.

J'ai souvent admiré les Détourneurs[[625]](#footnote-626), qui flairent de loin l'idée importune, et qui savent si bien détourner les propos. « N'allons pas par là », se dit l'homme prudent. Semblables à ces femmes à moitié endormies, à qui l'on a su persuader qu'une des personnes présentes a quitté le cercle ; le sujet de ces étranges expériences ne voit plus celui qu'il croit absent, mais il s'arrange toujours de façon à ne point le heurter, ni seulement[[626]](#footnote-627) le toucher ; il tourne autour avec des précautions admirables. J'ai vu moi-même un grand nombre de ces expériences étonnantes, et bien loin d'y reconnaître[[627]](#footnote-628) la preuve d'une faiblesse d'esprit qui imiterait les mécaniques, au contraire j'y ai toujours aperçu une ruse et duplicité essentielles ; ici l'opérateur, en dépit de ce grand pouvoir d'apparence, est toujours et essentiellement trompé. La nature esclave joue sa comédie et ne cède point du tout dans le fond. Et quand ces esprits complaisants s'ouvraient en quelque sorte comme le moulin aux ânes, j'y restais pourtant aussi étranger que l'âne l'est aux engrenages et à la meule. Ce ne sont que des conversations, ou singeries ; comme on voit des crocodiles dressés à quelque gentillesse ; mais le crocodile reste crocodile.

C'est pourquoi je ne crois point trop ce que j'ai lu des âmes naïves qui, dans l'épreuve de la guerre, cherchaient le vrai et ne le trouvaient point. Le vrai est bientôt trouvé, dès qu'on le cherche. Mais s'il y a péril à le chercher, ou si les intérêts s'arrangent du faux, il se fait en chacun une carapace politique, très exactement fermée et gardée. Et cela suppose, remarquez-le, une intelligence bien subtile ; car ces crocodiles s'arrêtent de penser bien avant le passage difficile. Comme un avare qui voit venir l'emprunteur d'une lieue. Eux, ils voient venir d'une lieue le Perturbateur, et s'échappent lestement ; ou bien rabattent la porte aux idées, et tirent le verrou. Mais ne croyez pas qu'ils dorment ; ils vous regardent par la fenêtre, toutes lumières éteintes, comme l'avare regarde le voleur. Vous ne les voyez pas, et ils vous voient très bien. Vous ne faites pas un mouvement autour de la maison fermée, sans que la maison fermée le sache. Naïf qui jette des cailloux aux fenêtres pour éveiller celui qui ne dort nullement. Ne dites point que tous vos discours sont perdus ; au contraire rien n'est perdu. Patience et travaux d'approche, donc, et ruse contre ruse.

24 mai 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

1942 VE XXXIX, « Les détourneurs »

XXXI (395)

Dans le temps où le soleil triomphe des nuages et réveille passion et folie, il est bon de comprendre que la pensée est égale en tous. Si l'on savait reconnaître l'humanité dans son histoire, on serait déjà plus près de comprendre ces accès de colère homicide, qui sans doute expriment comme par métaphore, quelque système théologique ou métaphysique. Il y eut partout sur la terre des apparitions, des maléfices, des envoûtements, des sacrifices humains ; il y eut des auspices et des aruspices, et des chevreaux sacrifiés aux sources, aux nuages orageux, aux forces printanières. En quoi il faut pourtant arriver à reconnaître les mêmes pensées qu'en un Descartes, mais mal ordonnées. Il est clair que les populations sauvages pensent intrépidement. Des milliers d'hommes ont cru que si une pierre vient frapper l'ombre d'un homme par terre, elle blesse l'homme. Ce n'est certainement pas l'expérience qui a conduit à cette étrange doctrine, mais plutôt une fausse conception de l'ombre, considérée comme un double impalpable de chacun, et comme une sorte d'âme. D'où vient que beaucoup de peuples équatoriens pensent qu'il est très mauvais de s'exposer au soleil de midi, parce qu'alors l'ombre étant presque nulle, il est clair que l'âme est en train de mourir ; et il est bon de remarquer que tout n'est pas faux en cette pratique, car ce grand soleil est redoutable de plus d'une manière, mais non pas comme ils croient. Il n'y avait qu'un remède à ces conceptions fantastiques, qui était de concevoir l'ombre par ses vraies causes, qui dépendent de géométrie et d'optique ; mais[[628]](#footnote-629) on voit aussi que le remède était bien loin du mal, et n'y ressemblait guère ; et c'est moi que le sauvage jugera fou si, pour guérir mon ombre offensée, je prends Euclide. Ces hommes naïfs sont travaillés et accablés par l'idée que tout est lié à tout en ce vaste monde ; idée puissante, source de toute connaissance vraie, mais source d'abord de toute erreur, comme l'astrologie le fait voir ; car il est vrai que notre existence est liée aux phénomènes célestes, mais[[629]](#footnote-630) non pas également à tous, et non pas comme ils croient.

Cette charge de penser accable, et bientôt irrite. Chacun de nous présentement porte le poids de l'Europe, de la famine russe, des traités, des invasions ; il ne peut ordonner ce monde instable, que le· moindre jugement transforme au cours de ses incohérentes rêveries. J'observais il n'y a pas longtemps un homme bavard qui voulait expliquer ces choses à d'autres ; il n'y avait de clair dans son discours et dans ses gestes qu'une fureur homicide qui s'exprimait en des formules académiciennes ; il n'apercevait point d'autre solution que des sacrifices humains par milliers et par millions ; il était prêt sans doute à y jeter son propre fils ; et tout cela, selon mon opinion, par cette ardeur de vouloir penser tant d'objets à la fois, et par cette colère d'Atlas pensant, qui porte un monde non point sur ses épaules, mais dans sa tête et dans tout son corps. Toutefois cet homme pouvait s'exprimer et se croyait compris, ce qui fit que ses gestes meurtriers ne tuèrent personne.

La fureur sacrée des Sibylles est plus près de nos passions que nous ne voulons le croire. Ces convulsions exprimaient une pensée totale, et assurément vraie ; car le monde entier et l'avenir prochain, chacun de nous le porte ; mais[[630]](#footnote-631) la raison doit faire un long détour pour en parler en bon ordre et comme il faut. À quoi travaillait Thalès, mesurant la grande Pyramide par l'ombre. Mais Bucéphale avait peur de son ombre ; image, en ses mouvements redoutables, de ces âmes intempérantes qui veulent donner une égale attention à tout et tout exprimer en un seul geste. Et le sabot de Bucéphale n'avait nul égard pour aucune tête, et je dis même pour celle d'Aristote, s'il l'avait rencontrée.

26 mai 1921 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

1938 PSR XXXIX, « Contre les fureurs sibyllines »

XXXII (396)

L'Élite nous gouverne par les lieux communs. Il y a scandale si l'on contredit, parce que ce qui va contre les lieux communs étonne d'abord et demande réflexion. Un conte de Voltaire, mis en discours politique, serait hué. Et je ne dirai pas une chose neuve en disant que c'est un état honteux d'être radical ; on l'a assez dit aux radicaux, et de tous les côtés. Cette honte est presque invincible ; elle l'est certainement dans un cercle d'hommes bien pensants ; aussi dans un cercle de femmes frivoles et élégantes. L'Académie joue là-dessus et gagne souvent. Cependant l’Ésope moderne, qui travaille et qui paie, poursuit des réflexions très hardies, mais qui n'ont point du tout la forme oratoire ; il hoche la tête, et parle à son bonnet. L'opinion publique est la Grande Muette.

Or le suffrage direct, celui qui va à un homme plutôt qu'à un parti, trouve le moyen d'élever cette pensée presque informe, mais très raisonnable, au niveau des pouvoirs. Le semblable cherche le semblable ; non point un orateur qui casse les vitres ; mais plutôt l'homme dont on devine qu'il en pense plus qu'il n'en dit. C'est une chose digne de remarque que les radicaux ne disent pas grand chose de neuf sur la guerre et la paix ; leurs discours ressemblent assez à tous les autres discours. Mais qu'ils arrivent au pouvoir, et qu'ils trouvent dans leurs papiers une Alliance Russe, ou un homme d'Académie dans leur antichambre, ils sentent l'ennemi par ce hérissement de précaution que je connais bien, car il m'a été donné dans ma nature. Et, tout en disant les paroles qui sont alors convenables et de cérémonie, ils préparent en eux-mêmes ou bien réchauffent quelque refus obstiné, ou bien quelque ruse tournante. Le cœur enfin n'y est pas. Par cette politique médiocre d'apparence, et de toutes parts à grand bruit méprisée, ils font sentir invinciblement la résistance populaire, et arrivent à leurs fins qui sont nos fins, comme on l'a vu et comme on le reverra, du moins je l'espère. Ceux qui au contraire revendiquent à grands cris la paix déclarée au monde, la fraternité internationale et le désarmement pur et simple ignorent la force de l’adversaire, et aussi la timidité naturelle de celui qui n'a point pour métier de penser. Il faut conduire lentement et prudemment le penseur sans rhétorique, si l'on veut le mener loin.

Les choses étant ainsi, il est inévitable que tout scrutin de liste et toute Proportionnelle nous dupent ; et cette célèbre campagne de M. Benoist, dont nous voyons maintenant les effets, fut menée par de fins renards politiques, aidés malheureusement par les doctrinaires sans prudence ; d'où ce bruit d'armes, et cette désolante politique, qui annule les pénibles victoires du bon sens. Alors l'éloquence publique règne, parce qu'elle prépare les candidatures dans les partis ; alors le peuple choisit dans une élite qui lui est proposée, au lieu d'envoyer au centre du pouvoir ses Paysans du Danube. Alors c'est l'art de dire qui donne le pouvoir de faire ; on vote, comme on dit, pour un principe et non pour un homme ; et la lutte politique s'établit entre le lieu commun académique et le paradoxe révolutionnaire qui en est la négation immédiate et abstraite. Et c'est très bien joué ; car l'électeur moyen reconnaît encore mieux sa pensée dans le premier que dans le second ; mais, au vrai, la pensée de l'électeur moyen ne se retrouve plus du tout dans la conduite des affaires. Tel est le jeu des partis et le jeu de l'élite depuis qu'il y a des hommes.

21 mai 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

1925 EDR 109, « Le jeu des partis »

XXXIII (397)

Quand un danseur de corde tombe dans le filet, où il rebondit comme une balle, il n'est plus homme en cela ni danseur, mais chose parmi les choses, et livré aux forces extérieures. La pesanteur qui agit continuellement et qui le tire sans se lasser, reprend l'empire dès que l'industrie tâtonne et dès que I'attention se relâche. Je veux expliquer la puissance humaine et les fautes d'après cet exemple plutôt que d'aller chercher quelque volonté mauvaise ; car on rirait si quelqu'un disait que le danseur de corde est tombé par une volonté de tomber ; cette supposition est ridicule ; pour tomber il n'a nullement besoin de le vouloir ; cela se fait sans lui, et les forces s'en chargent.

Ainsi d'un homme qui cède à la peur je ne dirai jamais qu'il a choisi de céder à la peur. Car il n'est pas difficile de céder à la peur ; il est inutile de le vouloir ; la peur tire continuellement ; il n'y a qu'à la laisser faire. Comme pour dormir le matin, il suffit de s'abandonner. Le paresseux ne choisit point la paresse ; la paresse se passe très bien d'être choisie. La gourmandise de même, et la luxure, et tous les péchés ; cela va tout seul. L'automobile, au tournant, ira dans le ravin ; elle ira toute seule dans le ravin. Dès que l'homme ne se dirige plus, les forces extérieures le reprennent. Et si j'écris n'importe quoi, ce sera une sottise. Le bavard qui se lance, ou qui seulement s'endort, ira de sottise en sottise. Ce que les anciens, hommes de jeux et de sports, avaient très bien vu, disant que la force gouvernante ou volonté est directement bonne et que nul n'est méchant volontairement. Mal compris, toujours, par nos moralistes d'académie et par nos politiques délibérants ; car ils réfléchissent, les uns et les autres, pour savoir de quel côté ils vont tomber ; et les forces décident.

« L'homme qui médite est un animal dépravé ». Ce mot est de Jean-Jacques, et plein de sens ; cet homme fut malheureux par un abus de délibérer. Nos joueurs de ballon, nos coureurs, nos boxeurs penseraient mieux, s'ils pensaient ; car ils savent très bien ce que c'est que vouloir ; et ils ne diraient jamais qu'un coup maladroit résulte de vouloir ce qu'il ne fallait pas vouloir ; non point, mais de ne pas vouloir assez, ou de cesser de vouloir un petit moment **[**;.car l’autre parti ne cesse de chercher passage. De même le boxeur ne veut que frapper ; être frappé cela va de soi dès qu’il relâche un peu son attention.**][[631]](#footnote-632)** L'autre boxeur représente très bien les forces étrangères qui font le siège, et très attentivement ; que le pouvoir gouvernant s'endorme un petit moment, et le coup de poing arrive.

Qui délibère oublie de vouloir ; **[**et qui oublie de vouloir ne doit point s’étonner que les choses n’aient point égard à lui.**][[632]](#footnote-633)** Considérez d'après cela nos politiques ; ils aiment mieux la paix que la guerre, comme ils disent, et là-dessus je les crois ; tout à fait à la manière de ceux qui aiment mieux le beau temps que la pluie ; seulement ils ne peuvent que regarder les signes au ciel et sur la terre, parce que la pluie n'est pas œuvre d'homme, et le soleil non plus. Mais la paix est œuvre d'homme ; et la guerre n'est l'œuvre de personne. Où l'œuvre de paix manque, la guerre aussitôt paraît. C'est comme la fausse note pour le pianiste, et comme la chute pour le danseur de corde. L'injustice est l'œuvre des forces extérieures ; là-dessus nous pouvons être tranquilles. La violence de même. Les forces nous feront bonne mesure. La guerre n'est jamais faite ; elle est toujours subie. Qui ne veut point la paix de toutes ses forces subira la guerre. Et quand vos préférences seraient toutes pour la paix, cela ne changera rien, car le mauvais boxeur préfère ne pas recevoir de coups de poing ; et le pianiste faible préfère ne pas manquer la note ; mais il attend, bien vainement, que les forces extérieures jouent la juste note au moment convenable. Sachez bien que l'Univers des forces n'est pas plus pacifique qu'il n'est musicien.

30 mai 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

1942 VE XL, « L’art de vouloir »

398

« L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises ; personne ne nous les arrachera ». Quand la même chose fut dite, et sur le même ton, au lendemain de la victoire, j'en fus choqué d'instinct, comme je l'aurais été si un champion de boxe avait dit : « Maintenant je ne serai plus jamais battu ». Je fis la part des passions, et d'un entraînement assez explicable. Maintenant il y a récidive. Il faut pourtant que le bon sens trouve à se faire entendre.

Tout est ridicule ici. Celui qui invoque la force pouvait dire seulement ceci : « On ne nous les arrachera pas sans combat ; et c'est une chose en tout cas que je ne verrai point, car je serai tué ». Mais l'homme devait pouvoir montrer ses blessures. Dans la bouche de celui qui n'a point combattu et qui certainement ne combattra point, ce genre de serment ferait pitié. Mais ne tendons point, comme disait l'autre, nos filets trop haut. Ce qui fut dit en notre nom est encore bien au-dessous de la rhétorique la plus facile ; et cela va si droit contre la sagesse la plus commune que la critique y trouve à peine où se prendre.

On peut ignorer tout des jeux de la force ; on peut avoir lu l'histoire sans surmonter les mots et sans soupçonner les choses mêmes ; toutefois[[633]](#footnote-634) qu'un homme qui a seulement vécu puisse borner là ses pensées, cela n'est point vraisemblable. Mais enfin cela est. Où l'on est attaché, il faut brouter ; et prendre les liens de société comme des faits. Si les hommes qui pensent ainsi sont le plus grand nombre avec nous, il faudra se battre pourtant à côté d'eux. Cela c'est le strict devoir, et c'est aussi clair qu'un coup de poing. Mais rien au monde ne m'oblige à les approuver, ou seulement à faire silence quand ils improvisent, sans aucun risque pour eux, et à grand risque pour nous tous, des discours d'enfant.

Ne rougissons point d'examiner. Est-ce que ces provinces n'ont pas été reprises à l'ennemi ? Est-ce que la chose fut facile ? N’importe quel soldat, et le plus simple même des hommes, pensera aussitôt aux retours de fortune. Ce que la force a fait, la force le peut défaire. Et la sagesse populaire a toujours redouté, comme un mauvais présage, ces déclamations d'un fol orgueil, qui semblent défier les dieux. Mais jugeons par les causes. S'il est un moyen de détourner l'Allemagne des voies du droit, de faire qu'elle oublie la révolution qu'elle a faite, d'appeler aux armes tout ce peuple industrieux et patient, de le jeter dans une sauvage ruse et dans une conspiration permanente contre le fait accompli, il se trouve en des défis de ce genre-là. C'est dire à l'ennemi : « Vous êtes abattus, et vous ne vous relèverez jamais. Nous, au contraire, nous avons retrouvé le secret de vaincre, et désormais nous vaincrons toujours ». En vérité c'est tourner contre soi ce qui dans tout homme est l'allié de tout homme, j'entends l'intelligence elle-même. Car une telle affirmation choque par l'absurde. Aussitôt les souvenirs s'élèvent en foule, les conceptions et les méthodes s'offrent d'elles-mêmes ; et ainsi de l'intelligence elle-même descend au-devant des passions ce désir d'essayer simplement pour faire mentir le prophète. Et qui ne voit que ces téméraires déclamations justifient d'avance tous les coups du sort ? C'est en appeler au jugement de Dieu. Si la masse des Français n'est nullement disposée à jouer ce jeu-là, il est temps qu'elle le dise.

25 mai 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922 (XXXIV)

1926 CCP VII, 2, « La victoire ne garantit rien »

1939 SM1, LXXI, « Infatuation du vainqueur »

XXXV (399)

J’ai rencontré l’Aviateur. La vue de cet homme jeune, fait pour braver tout sans croire peut-être à aucune chose, me jeta aussitôt dans un certain genre d'esprit qui est propre aux combattants, et qui est un très mauvais esprit. « Comment ? lui dis-je, cette jeunesse n'a pas encore revêtu l'uniforme ? Oubliez-vous votre devoir, qui est cette fois d'être tué tout à fait ? » « Monsieur, me répondit-il d'un grand sérieux, ce n'est que pour le 31 mai. Je ne suis point aussi vigilant que le colonel d'artillerie Quinton, qui s'est fait faire un équipement un peu comme les attelages des chevaux de pompiers, et qui lui tombe sur le dos en quinze secondes ; mais enfin je serai prêt ». « Ne mêlons point, lui dis-je, les colonels d'artillerie là-dedans. Je sais ce que c'est ; et l'on n'a jamais entendu dire qu'un colonel d'artillerie ait été tué à la guerre ou seulement blessé. Celui-là ne fera pas plus cette guerre-ci qu'il n'a fait l'autre ; mais vous, vous ferez cette guerre-ci comme vous avez fait l'autre ». « Et vous de même, me dit-il. Pourquoi faites-vous non de la tête ? Sommes-nous des gens à supporter d'être confondus avec les vils coquins qui se font spectateurs et juges du camp ? Tenez, en voilà un justement ; avouez que c'est une sinistre figure ».

Nous suivions l'ombre étroite le long de la rue de Vaugirard, et il me montrait un de ces hommes résolus et tristes, demi cafards et demi légistes, qui font la guerre par procuration. « Cette face hépatique lit *Le Temps* et approuve l'actuelle politique. Je n'aime pas à trouver cela, dit-il, dans mes chemins. Mais songez aussi que nous ne les verrons pas longtemps. Allons, qui vous arrête ? Tout n'est-il pas prêt ? Ne puis-je pas vous réciter les discours du Grand Animateur : puisque cette paix, que nous voulons et aimons passionnément, nous est encore une fois arrachée… » « Non, lui dis-je, laissez cela ; ces choses rendent laid celui qui les dit ». « Mais, dit-il, au contraire, beau et parfait dans son genre celui qui les dira. Tout est réglé, vous dis-je, ma femme et mes deux fillettes savent ce qu'elles ont à faire ». « Oui, lui dis-je, vous conduire à la gare de l'Est et refouler leurs larmes. Et quand on sait ce que l'on a à faire, on le fait. Il n'y a pas deux jours qu'un autre animateur me répétait mot par mot ce qu'il me disait au mois d'août de l'an de malheur, alors qu'il se préparait à partir pour Aix-en-Provence. Tu iras, disait-il, je sais que tu iras. Parbleu tout recommence ; tout passe de nouveau sur l'écran, et les phonographes aussi déroulent leurs rouleaux. Voulez-vous que je vous récite les premiers communiqués : en vue d'assurer plus efficacement l'offensive prévue… » Il m'interrompit : « Taisez-vous, sacrilège. Et voilà qui prouve assez que les discours ne sont point votre affaire. Aux uns l'action, aux autres les discours. Mais, diable, en voilà encore un et un autre ; observez ces bouches cousues ; les discours sont prêts. J'en vois un autre encore ; d'où sortent-ils ? Est-ce le beau soleil qui les tire dehors, ou bien l'échéance prochaine ? » Ainsi s'exerçait-il à jouer avec la mort ; et déjà il s'armait de ce mépris que j'appelais le Général Mépris, chef véritable des troupes de toutes armes. Ce n'est pas un petit avantage que le héros puisse cette fois penser et parler avant l'expérience. Et si le peuple pense en soldat avant de tenir le fusil, il n'y aura plus de guerres. Au reste qu'on n'accuse pas l’Aviateur ni moi de prendre trop au sérieux cette politique de procureur. Sérieuse elle est, en intention ; mais, comme disait l’Aviateur tandis qu'il s'en allait : « Il n'y aura rien ; la substance manque trop ». Belle occasion de juger.

27 mai 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°5, 10 juin 1922

1939 SM1, LXXII, « L’aviateur joue avec le danger »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

XXXVI (400)

La liberté de parole, dans les Assemblées, se nie aussitôt elle-même, et nous voyons s'organiser, si l'on peut dire, un régime de tumulte qui n'est qu'un nouveau jeu de la force. C'est le plus redoutable de tous peut-être, parce qu'il agit directement contre la pensée, qui est chose flexible, et qui s'offense même en solitude, si l'on n'y prend garde. Et le mal n'est pas seulement qu'on ne puisse exprimer une opinion ; le pire mal c'est qu'on n'en peut plus former aucune ; il faut se tendre et s'irriter en quelque sorte par précaution. Un seul homme, ainsi, dès qu'il a compris la puissance des passions, devient le maître d'une assemblée, piquant les uns et les autres à la manière des mouches bovines. Par ce moyen tous les hommes sont jetés aux extrêmes, et les modérés à l'extrême des modérés, qui est un état violent, comme on l'a dit.

Je pensais là-dessus que les Assemblées devraient perdre leur importance, dans un temps où tout ce qu'il faut savoir finit par être imprimé. Et si le vote d'arrondissement ne peut nous sauver, nous trouverons peut-être mieux. L'idée d'un Sénat conservateur est par elle-même bonne ; mais tout est perdu par le lieu commun, qui s'établit d'abord par les conversations et règne finalement par le discours public. La raison ne mûrit ses arrêts que dans le silence. Aussi[[634]](#footnote-635) l'on inventera peut-être quelque Sénat d'hommes choisis par ceux qui vivent autour d'eux, aussi par des corps de métiers ; aussi par des savants, par des instituteurs, par des écrivains ; mais l'important serait que ces sénateurs ne se réunissent jamais, et pensent les uns devant leur champ, les autres dans leur atelier ou dans leur bibliothèque. Il va de soi que les journaux et les livres leur seraient envoyés, ainsi que toute pétition, tout manifeste ; et les plus habiles à écrire, qui sont aussi les plus prompts à lire, pourraient préparer le travail des autres. Ils pourraient délibérer et discuter avec les citoyens, mais non point entre eux, et ne voteraient jamais que de loin et sous un secret inviolable. Ainsi les menaces et les injures tomberaient dans le vide.

Je ne crois point qu'un tel corps pourrait commodément formuler des lois ou régler les dépenses et les contributions ; mais il agirait énergiquement par quelque droit de veto, soit contre certaines lois, soit contre certains hommes. Qu'on me permette ces jeux d'imagination, qui peuvent éveiller ou réveiller une idée juste. Supposons qu'on vienne me demander, à la mode des anciens, quelque constitution qui puisse sauver l'État de violence et de misère ; c'est une loi de ce genre-là que je proposerais. Il en résulterait une sorte de gouvernement occulte par le peuple, non point par le peuple assemblé, mais par le peuple dispersé ; et l'on verrait renaître ce que j'appelle la Terreur Radicale, régime que l’Académicien considèrera toujours avec horreur, et le simple citoyen avec une satisfaction sans mélange ; car tous les maux publics et politiques, sans exception, résultent de l'infatuation incroyable des pouvoirs, qui n'ont jamais pensé, sous aucun régime, que l'opinion secrète des citoyens pût changer la marche des affaires. Tel est le sens de ce mot applaudi, et qui restera : « Si quelqu'un l'ose dire ici, il en répondra à la tribune ». Ainsi parle le pouvoir, au milieu de sa garde vociférante ; comme si un citoyen n'avait pas le droit de se défier d'un homme public sans avoir à en expliquer les raisons. Contre les Phonographes Haut-Parleurs, il nous faudra trouver quelque ruse.

31 mai 1921 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1925 EDR 89, « La Terreur Radicale »

XXXVII (401)

L’agriculteur est une espèce de mineur, qui extrait lui aussi le charbon, sous forme de bois, d'amidon, de sucre, de nectar, de parfum ; seulement au lieu d'aller chercher le charbon et ses composés à cinq cents mètres sous la terre, il l'extrait de l'air par d'autres procédés, qui sont culture, labour, ensemencements, arrosages. Ce qui vient du fumier dans la plante est fort peu de chose ; toute la plante, autant qu'elle nous nourrit et nous chauffe, est un dépôt de charbon atmosphérique. Il ne peut y avoir de doute là-dessus ; mais tout le monde a des doutes là-dessus au premier moment. Il faut porter la science à bras tendu ; dès que l'effort se relâche, l'imagination revient ; et nous voulons que la plante puise ses résines, ses nectars et sa pulpe nourrissante dans le sol même et transforme la terre en charbon. La transmutation est logée dans nos idées ; et aussi l'explication des propriétés d'un être par sa nature. Cette chimie solaire qui remonte l'acide carbonique au niveau du charbon combustible et nutritif, n'entre pas aisément dans nos croyances. Tout à fait par les mêmes causes, il faut que je loge le poids de ce caillou dans son intérieur, et comme un désir inhérent à sa nature ; ce n'est pas l'attraction réciproque entre la terre et le caillou que je crois sentir sur le bout de mon doigt. Et qui croira que la position du soleil et de la lune change un peu le poids des corps ? La marée nous le fait pourtant voir. Mais plutôt la marée ne nous fait rien voir qu'une masse d'eau qui se gonfle et s'étale ; et aucune chose ne nous instruit, mais toutes au contraire nous trompent ; plus tu constates et plus tu te trompes. Tant que l'homme a raconté ce qu'il a vu, il a raconté des fables.

Au temps où les Gothas venaient sur Paris, un étudiant me disait que les gazomètres menaçaient d'incendie la ville tout entière ; il voyait déjà le feu courir à l'intérieur des tuyaux. Je lui dis : « Il n'arrivera rien de tel ; et votre erreur vient de ce que vous considérez le gaz d'éclairage comme combustible ». Oui, ce que l'expérience de chaque jour nous montre, c'est que le gaz d'éclairage brûle dès qu'on l'allume ; il est ainsi, pensons-nous ; il est ainsi par sa nature. Vous ne le feriez pourtant pas brûler dans une atmosphère d'azote ; non plus dans une atmosphère de gaz d'éclairage ou d'hydrogène. Mais un jet de chlore brûlerait dans une atmosphère d'hydrogène, de même qu'un jet d'hydrogène brûlerait dans une atmosphère de chlore. Et j'aime à demander au chimiste comment il sait que c'est l'un des deux qui brûle, plutôt que l'autre. Ainsi le chimiste est réveillé un petit moment. Mais, pour le gaz d'éclairage, il ne se réveille point sans peine. Il faut que je lui propose d'allumer un jet d'oxygène dans une atmosphère de gaz d'éclairage ; les sens lui diront alors que c'est l'oxygène qui brûle ; ce n'est point l'oxygène qui brûle ; l'oxygène n'est point combustible par lui-même ; mais l'hydrogène non plus.

Je fais brûler mon feu en soufflant de l'oxygène sur des bûches de charbon ; mais supposons des bûchettes d'oxygène, chose qui n'est pas impossible à réaliser ; il faudra que j'y projette du carbone gazeux, et par exemple du gaz d'éclairage, pour les faire brûler. Et les flammes auront la forme de toute flamme ; et le feu rongera ces bûchettes qui ne sont pourtant point combustibles, ainsi que les livres nous l'expliquent. Au vrai c'est le mélange qui est combustible. Et ces exemples simples font voir comment l'esprit s'endort, et comment on le réveille. Ne vous étonnez pas maintenant s'il dort dans les questions de politique, qui sont bien plus composées.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

XXXVIII (402)

Les Importants n'argumentent point ; ils se contentent de répéter la même chose, en haussant seulement le ton. Et c'est merveille d'entendre Tardieu l'important faisant leçon à Herriot le Négligent. Un spectateur se dirait : « Voilà deux hommes de même formation ; il n'est pas vraisemblable que l'un soit plus savant que l'autre ; tous les deux ont pris de l'expérience en ces difficiles années. Au reste le plus ignorant peut comprendre assez que les questions de ce moment-ci sont obscures. D'où vient donc que l'un excommunie comme un pape et rétablit le dogme, pendant que l'autre tâtonne comme un écolier » ? Combat du Négligent et de l'Important, où les Importants sont arbitres. Combat inégal ; mais patience ; les Négligents vont se réveiller.

J'appelle Négligent celui qui fait d'abord son métier, et toute chose qui se présente comme on fait un métier, oubliant toujours sa propre Majesté, cherchant le vrai devant lui, ingénieux et ingénu. Vous n'avez jamais entendu Herriot louant Herriot ; personne ne le loue dans les cercles ; il n'y a que les Importants qui sachent louer. Pendant la guerre Herriot fut ministre un moment, ministre des charbons je crois, et fit pour le mieux, comme il a fait à Lyon ; mais il fut pris dans un filet d'intrigues, empêché, paralysé, déporté. L'avez-vous entendu se plaindre ? Il n'y pensa plus, et s'occupa d'autres choses. L'important ne s'occupe jamais d'autre chose que de sa propre gloire ; et quand il arrive à l'âge de la sagesse, écoutez comme il parle : « Je m'étonne qu'un homme comme vous, qui aurait pu être Important, fasse voir des pensées de Négligent ». Mais le jeune Important trouve mieux à dire : « Vous désertez ». Ce mot est presque sublime par l'infatuation. Et le langage militaire n'est pas ici hors de propos. L'argument de l'officier, à l'égard d'un inférieur, et même quand il montre de la condescendance, revient toujours à dire : « Faites attention à ceci, que vous n'êtes pas du même avis que moi ; je ne sais pas si vous vous en rendez bien compte ».

Ce qui perd le Négligent, c'est que pour l'ordinaire il s'amuse de l'Important ; il admire cette Majesté pédante, ces lieux communs immuables, et cette lourde finesse qui revient toujours à l'éloge de soi. C'est une loi politique que les vaniteux surpassent les autres dans l'art de se pousser, de se maintenir, de revenir ; et, comme l'a dit Comte, il y a quelque chose de touchant dans la vanité, car elle ne méprise rien. C'est pourquoi les Importants ont toujours gouverné. Par malheur, en ces cercles d'Importants qui n'échangent que des éloges, les idées sont bientôt vides de tout contenu, ce qui fait que les peuples ressemblent à des géants qui auraient des têtes d'enfant. Négligent mon ami, prends ton fusil ; et certes le Négligent est beau à voir quand il se fait tuer pour les grandes phrases de l’Important ; mais ce jeu ne peut durer toujours ; on s'en fatigue ; et le moment où l'on s'en fatigue est justement celui où les Importants se croient maîtres de tout, comme au 16 mai, comme au temps du procès Dreyfus, comme en ce temps-ci.

16 juin 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1925 EDR 33 « L’Important et le Négligent »

XXXIX (403)

Lorsqu'Alexandre[[635]](#footnote-636) le Grand entra dans sa fameuse aventure, il emportait avec ses bagages Pyrrhon, autre immortel, mais qui n'était encore qu'un jeune homme avide d'éprouver son courage et de voir de nouvelles choses. Il en vit, et qui n'étaient pas toutes agréables. En ce temps-là aussi, la guerre était plus belle de loin que de près. On raconte que Pyrrhon fut cruellement blessé et qu'il fit voir du courage sur son lit d'hôpital. On sait que, lorsqu'il revint, il ne croyait plus à aucune chose au monde, jusqu'à ne plus se garder d'une voiture ou d'un chien méchant ; et de cette sagesse il fit un système négateur auquel son nom est resté attaché. Si l'on en croit les historiens anciens, c'est dans l'Inde qu'il trouva ses maîtres, ayant rencontré là ces Gymnosophistes, ou Sages Nus, qu'on y trouve encore. Il est vraisemblable que l'Inde était alors, pour les mœurs et les maximes, comme elle est maintenant, et que les fakirs ne s'étonnèrent pas plus des soldats d'Alexandre que des Anglais ; c'étaient quelques mouches de plus. On raconte qu'un de ces Hommes Indifférents[[636]](#footnote-637) se brûla tout vif sous les yeux de l'armée. Il est clair qu'un soldat, qui s'armait de résignation, et non sans peine, avait quelque chose à apprendre de ces Sages Nus. Pyrrhon découvrit leur secret qui est de ne point former d'opinions. Nos malheurs viennent de passion, et nos passions viennent d'opinion. J'emprunte à *L'Otage*, qui est un des livres que je sais, la formule de cette indifférence orientale, car on ne peut dire mieux que Coûfontaine. « Et je me souviens de ce que disent les moines Indiens, que toute cette vie mauvaise est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle, et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer pour qu'elle passe de nous[[637]](#footnote-638). Mais ce sont des tentations viles ». Ici le mot du conquérant ; et ce seul mot m'en a appris aussi long sur la fonction Pensée, que toute l'École.

Un disciple de Pyrrhon le loue sur le ton de l'ode Pindarique. « Béni sois-tu, toi qui nous as détournés de croire et ainsi nous as ouvert le chemin du bonheur ». Et ces remarques m'aident à deviner comment les pensées s'ordonnent dans le Penseur. On feint de croire, et l'on a souvent voulu me faire croire, que les arguments ont une force qui leur est propre, de façon qu'on arrive à vaincre les uns, au lieu que l'on est comme terrassé par les autres. Mais il n'existe point de mécanique pensante qui pèse ainsi les arguments. Les raisons de douter de tout, que Pyrrhon avait mises en ordre, sont bien fortes si on veut, et invincibles si on veut ; mais elles sont sans puissance sur moi parce que je n'ai point voulu aller par là. Et lui, au rebours, il s'est satisfait de ces preuves parce qu'il les cherchait, ayant choisi de se fondre en ombre impalpable, lui et toutes les choses autour, afin d'échapper aux coups du sort. En quoi il n'y a rien d'arbitraire ; et je le vois aussi raisonnable qu'un autre ; car les règles de méthode que je pose, et les idées que je construis comme des pièges ou filets, afin d'y prendre une chose ou une autre, lui justement les nie ou les défait, éclairant ainsi autant qu'un autre les conditions du jeu. Seulement il ne veut point jouer, et rien ne force. **[**Remarquez que si nous pensions comme la machine à compter compte, il n’y aurait pas moins de nécessité dans nos pensées que dans une avalanche et une inondation ; nous aurions une opinion comme on a la fièvre ; et enfin si quelque pensée était prouvée et invincible, ce ne serait plus une pensée. [Je me souviens que je fus un jour presque stupide en entendant Lagneau, qui, ce jour-là, se livrait à son génie, découvrir enfin qu’une preuve invincible ne serait plus une pensée, mais une chose. Cette conclusion veut un refus et une résistance.][[638]](#footnote-639) Penser c’est refuser contrainte, et s’établir devant chaque chose en Pyrrhon d’un petit moment. Aucune pensée n’est forte que par un doute fort.**][[639]](#footnote-640)** **[**Le même penseur a dit une autre fois : « Le Pyrrhonisme est le vrai ». Autre illumination. Après cela je ne pouvais plus errer dans l’interprétation de Descartes qui met le jugement tellement au-dessus du raisonnement.**][[640]](#footnote-641)** Et cela peut éclairer ce devoir de police que nous avons à l'égard de nos pensées. Car il faut toujours choisir ; par exemple choisir la Paix ou la Guerre ; et les pensées de celui qui a choisi la guerre se tiennent très bien. Voilà[[641]](#footnote-642) ce qui étourdit les naïfs qui vont chercher des idées au marché. Mais ceux qui font eux-mêmes leurs idées savent bien qu'elles iraient en poussière sans le choix et sans le courage.

11 juin 1922 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1927 EH1 (61), « Pyrrhon »

1938 EH2, XC, « Pyrrhon »

XL (404)

D’après les travaux de la Société d'études documentaires, on voit se dessiner le Grand Procès où la Ligue des Droits de l'Homme devrait jouer le rôle de ministère public. Chacun sait que le 30 juillet de l'année quatorze, à quatre heures du soir, heure russe, la Russie mobilisait, devançant l'Autriche de plus de vingt heures, devançant l'Allemagne et la France de plus de cinquante heures. Il est naturel de supposer que cette importante nouvelle fut aussitôt communiquée au ministre des Affaires étrangères à Paris. D'après les documents russes, M. Isvolski a lu cette dépêche avant le 31 juillet au matin. Or, non seulement cette dépêche manque à notre Livre Jaune, mais tout ce que nous savons des démarches françaises en cette journée du 31 juillet montre clairement que nos hommes d'État feignaient de ne l'avoir point reçue ; il est même vraisemblable qu'elle n'a pas été communiquée au Conseil des Ministres.

Remarquez que si ce procès était débattu en Haute-Cour, la défense aurait beau jeu. Car, premièrement, où est l'article de notre Constitution qui oblige le Président, supposé saisi par son ministre des Affaires étrangères, de lire aussitôt en Conseil une dépêche de ce poids-là ? Secondement il y avait plus d'une raison de garder secrète une nouvelle qui ne pouvait que précipiter les événements et annuler toutes les manœuvres de la prudence. Si la guerre devait suivre, il fallait garder ce lourd secret, afin que notre allié conservât[[642]](#footnote-643) l'avance. Si la paix pouvait encore être sauvée, il fallait encore garder secrète, à tout prix, cette dangereuse manœuvre russe, puisqu'il[[643]](#footnote-644) serait nécessaire alors qu'elle fût annulée[[644]](#footnote-645) et niée. Ainsi l’Accusé triompherait sur ce point, et vraisemblablement sur tous les points.

Seulement le procès ne se plaide pas en Haute-Cour, et il ne s'agit point pour nous autres de condamner, mais seulement de connaître. Or cette dépêche russe fait voir que dès le 31 juillet au matin notre Maître savait que la guerre était inévitable, et, bien mieux, qu'à ses yeux notre conduite dépendait absolument de la décision russe, ce qui suppose la résolution irrévocable de suivre la Russie dans son entreprise de protection des Slaves contre l'Autriche. Et nous voilà revenus à l'alliance russe, et à l’interprétation qui en fut donnée dans les entretiens de Pétrograd. Quelles que fussent les clauses, il fut évidemment convenu alors que si la Russie prenait les armes pour la Serbie, nous devions la suivre. Or je crois que les députés qui soutiennent maintenant M. Poincaré auraient approuvé cette politique à ce moment-là, s'ils l'avaient connue ; seulement ils ne l'auraient point avoué, et ils ne l'avoueraient même pas maintenant après la victoire. II y a bien des siècles que le peuple veut une politique, et que l'élite en fait une autre, dans notre pays et partout. Il faut que cette ruse des gouvernants apparaisse en clair. Les purs, ceux à qui le sang d'autrui est comme une monnaie d'échange, et qui le disent, ne sont nullement à craindre ; ce qui est redoutable c'est l'homme politique qui, agissant et pensant comme eux, parle comme nous ; cet homme n'est pas un, il est mille et plus de mille ; il a gémi sous la Terreur Radicale, et je vois qu'il recommence à craindre, d'où ces clameurs sauvages. Quand le Congrès du Radicalisme Européen ? Avant dix ans peut-être.

14 juin 1922 (EDR, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1925 EDR 129, « Le Grand Procès »

1926 CCP II, 2, « L’hypocrisie des gouvernants »

1939 SM1, LXXIII, « Le Grand Procès »

XLI (405)

Je suis né simple soldat. Les curés qui m'enseignèrent ce qu'ils savaient, et que je sus promptement aussi bien qu'eux, ne s'y trompèrent jamais ; et ils considéraient mes étonnantes versions à peu près comme nous faisons pour les nids des oiseaux ou l'hydrographie du castor ; cela étonne en d'humbles bêtes. Un bon nombre de mes camarades étaient nés officiers, et je le reconnus tout de suite, car ils me traitaient sans façon et lançaient ma casquette dans les arbres. À quoi je trouvai un remède, qui était de lancer un bon coup de poing de temps en temps. Plus tard, je me protégeai plus élégamment par un genre de raillerie redoutable. Ce que j’écris ici n'est donc point pour me plaindre de mon sort, mais plutôt pour rendre compte de mes opinions à ceux qui s'en étonnent et même s'en attristent ; cela vient de ce qu'ils sont nés officiers. Non point sots ; il n'y a point tant de sots ; mais plutôt persuadés qu'il y a des hommes qui sont nés pour commander, et qu'ils sont de ceux-là. Et c’est ce que je reconnais de fort loin à un certain air de suffisance et de sécurité, comme s'ils étaient précédés d'une police invisible qui éloigne la canaille. J'en vois de tous métiers, les uns officiers dans le sens propre, d'autres, épiciers, d'autres, curés, d'autres, professeurs, journalistes, portiers, ou suisses d'église. Ils ont ceci de commun qu'ils sont assurés qu'un blâme de leur part ou seulement un avertissement me feront abandonner aussitôt mes opinions de simple soldat ; espérance toujours trompée.

Plus tard, et alors que j'étais mêlé, par grand hasard, aux docteurs de la loi, j'ai reconnu un de mes frères dans un boursier qui ne se privait pas d'enlever les premières places à des officiers de naissance ; on ne lui en faisait pas reproche, mais plutôt de garder, avec ces avantages, une manière de juger qui ne s'y accordait point. « Comment ? Vous qui êtes boursier… » ; cela fut dit plus d'une fois, avec une nuance de tristesse, par un politique du *Temps*, qui était né colonel. Ce boursier était de première force pour le grec et le latin ; mais il manquait de ruse. C'est un crime que de manquer d'ambition ; et c'est une faute de le laisser voir aux voleurs de casquettes, comme je le compris vers ma septième année.

J'aime les socialistes cotisants, et je suis disposé par sentiment à me trouver toujours ·avec eux, « pour le meilleur· et pour le pire », comme dit le proverbe. Mais dans leurs chefs de section et dans leurs prêcheurs de doctrine, j’ai presque toujours reconnu l'officier né ; d'où une prompte retraite toujours[[645]](#footnote-646) dans le marais des misérables grenouilles radicales, toujours piétinées par l'orgueilleuse doctrine. Je fais une exception pour Jaurès, en qui j’ai reconnu du plus loin le simple soldat de vraie vocation ; à ce signe notamment, qu’il n’a jamais cherché à me convaincre, et qu’il n’y a même pas pensé. Me voilà donc boursier toujours, et toujours mal pensant ; toujours revenant à dire ce que toutes les grenouilles pensent, d’être ainsi piétinées ; toujours à dire ce qu’elles ne savent pas dire ou ce qu’elles n’osent pas dire ; retournant ainsi, noire ingratitude, la rhétorique contre ceux qui me l’ont apprise, et piquant César avec mon coupe-choux. Un bon diable, et grand ami à moi toujours, quoiqu’il ait pris des airs d’adjudant, m’a jugé d’un mot, comme je revenais de la guerre. « Soldat mécontent », a-t-il dit. Veuillez bien comprendre comment notre politique serait simple et claire, s’il était interdit de parler ou d’écrire à ceux qui ne sont pas au moins capitaines.

16 juin 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1925 EDR 2, « La politique du simple soldat »

XLII (406)

« On s'instruit en voyageant, dit le Huron[[646]](#footnote-647), et assurément cette diversité des peuples, des coutumes, et des Dieux[[647]](#footnote-648) est utile à considérer. Mais, d'un autre côté, l'on n'apprend jamais que ce que l'on sait déjà. Je viens de voir une longue procession de Français qui célébraient la fête du blé. C'est dans le temps que l'on voit jaunir les moissons, quand le soleil est au plus haut de sa course. Alors se déroule cette fête, qui est remarquable par les chants et par une sérieuse allégresse ; je me suis cru dans mon pays. Les jeunes filles vêtues de blanc, et les jeunes garçons portant l'habit militaire, mais sans aucune arme, font un long cortège ; tout le peuple a revêtu ses habits[[648]](#footnote-649) de fête, et les femmes ont des chapeaux fleuris, en hommage au soleil. Sur le chemin du dieu, les maisons sont parées d'étoffes blanches, de verdure et de fleurs. Le sol est jonché de fleurs et de longues flammes d'iris, disposées de façon à représenter le soleil, père du blé. Au devant du dieu s'avancent des enfants vêtus de blanc et couronnés de roses, qui jettent des roses effeuillées. L'image du dieu est portée par un vieillard tout vêtu d'or et protégé par un grand voile tout doré que portent les plus riches des habitants, qui font ainsi hommage au soleil et au blé, sources de toute richesse ».

« Il n'est pas permis de contempler l'image du dieu, et tous se prosternent sur son passage. Toutefois, usant du privilège des voyageurs, et ainsi que font les étrangers chez nous, je me suis permis de regarder de côté, tout en donnant les marques du plus profond respect. L'image a la forme d'un soleil d'or, mais le centre en est d'un blanc immaculé. Un prêtre m'a dit que ce que l'on voit ainsi dans une sorte de boite de cristal qui est au centre du soleil, c'est un morceau du pain le plus pur, et sans levain ; et c'est ce pain qui représente le dieu. J'ai compris d'après cela que cette fête est la fête du blé, et aussi la fête du soleil, père du blé. Toutefois le prêtre qui a bien voulu m'instruire parle volontiers par figures, comme font tous les prêtres, et pense que ce pain sans levain représente une nourriture d'esprit, qui donnerait force d'âme et sagesse. De même ce soleil d'or représenterait l'Intelligence infinie, source de toutes nos idées ; il[[649]](#footnote-650) m'a paru posséder là-dessus une doctrine secrète, et plaindre ceux qui l'ignorent. J'ai donc feint de le comprendre. Mais[[650]](#footnote-651) il me semble que je le comprends beaucoup mieux qu'il ne se comprend lui-même. Nul n'ignore que le Soleil et le Pain sont les soutiens de toute sagesse et de tout esprit en ce monde. **[**J’aimerais dire à ce propos que les bienfaits de Dieu sont moins dans des maximes de sagesse et des principes de connaissance, que dans des conditions plus humbles qui rendent possible la connaissance et la sagesse.**][[651]](#footnote-652)** Et si quelque orgueilleux se disait maître de penser et de vouloir sans ces secours extérieurs, je voudrais le voir deux jours seulement sans soleil ni pain. Je veux bien qu'on appelle grâce ces secours qui nous permettent de savoir un peu et de vouloir pour le mieux ; que cette grâce nous arrive par le soleil et le pain, c'est ce qui frappe tous les yeux ; et c'est donc sous les formes du soleil et du pain qu'il est convenable de célébrer le Bienfaiteur[[652]](#footnote-653). Mais il me semble qu'après cela c'est notre propre affaire de vouloir et de penser comme il faut ; et il me paraîtrait impie de remercier le Bienfaiteur de ce que nous avons nous-mêmes fait de bien en ce monde ; car cela, c'est notre affaire, une fois que nous sommes pourvus de blé. Il est remarquable que la religion universelle soit toujours jointe à quelque croyance superstitieuse, conseillère de paresse et de faiblesse ». Ainsi philosophait le Huron, parce qu'il avait vu passer la procession de la Fête-Dieu.

17 juin 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°6, 24 juin 1922

1924 *PSC* XXXII, « La Fête-Dieu »

1938 PSR XL, « La Fête-Dieu »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

XLIII (407)

Proudhon disait : « Quand on me parle de Dieu, c'est qu'on en veut à ma liberté ou à ma bourse ». Je pourrais dire, et peut-être avec plus de raison, que quand on me parle de la Patrie, c'est qu'on en veut à ma liberté et[[653]](#footnote-654) à ma vie. Il n'y a point de doute là-dessus. Depuis que je sais entendre on me l'explique ; j'ai très bien compris ; j'apporte ma liberté, qui est aussitôt confisquée comme pouvait l'être celle d'Ésope ou d'Épictète ; j'apporte ma vie, qui est sans façon exposée et mise dans le jeu comme une vile monnaie. Je reconnais ici, comme en toute religion, les rites, les prêtres, et les fanatiques. Peut­-être tous les sentiments religieux de ce monde sont-ils détournés maintenant vers le nouveau Dieu. Peut-être n'y eut-il jamais d'autre Dieu que la Patrie.

Au regard de cette religion un radical est un impie. Non qu'il refuse de payer les frais du culte, et cela mène loin ; mais parce qu'il examine et juge. Que ce soit un sacrilège d'examiner, un sacrilège de juger, on nous le dit et on nous le répète ; mais cela ne passe point. Qu'il y ait une dette et une promesse de chacun de nous à tous, nous le reconnaissons ; et même nous payons et tenons, ce qui, dans le fond, fait scandale, car qui donne sa vie devrait donner d'abord sa pensée. Et justement parce que nous ne nous livrons point aux Vrais Croyants pieds et poings liés et jugement lié, ni aux Inspirés, ni aux Prophètes, cela prouve qu'il s'offre à nos yeux quelque fin plus haute, au regard de laquelle la Patrie n'est qu'un moyen. Les uns, parmi nous, diront que c'est la Justice ; d'autres, que c'est l'Humanité prise en son tout, en son histoire, en son avenir ; d'autres, que c'est l'Homme même, la liberté même de l'homme, que l'on peut nommer aussi sa Raison Agissante ; et il n'est pas nécessaire de réflé­chir beaucoup pour comprendre que ces trois fins n'en font qu'une. Mais il n'est nullement nécessaire de réfléchir une minute pour comprendre que ce que j'écris ici devrait être, selon les Vrais Croyants, puni d'une mort ignominieuse. Ils le disent, ils le croient. On ne peut raisonner avec les fanatiques, il faut être plus forts[[654]](#footnote-655) qu'eux. Nous sommes plus forts qu'eux. Tous les jeux de la politique ont sans doute ici leur centre et leur ressort.

Je ne suppose point ici d'hypocrisie et je crois qu'il n'y en a point. Il y a les Vrais Croyants, que chacun reconnaît d'une lieue ; il y a les Incrédules, que l'on ne reconnaît pas aussi aisément. Entre deux il n'y a rien qui compte. L'homme qui joue un rôle ne compte point ; je ne le compte point[[655]](#footnote-656) ; je ne le crains nullement ; les pistolets de théâtre ne tuent point. C'est pourquoi je cherche seulement d'où vient ce fanatisme étonnant. Non point de l'amour si naturel qui attache chacun de nous à son ciel, à son climat, à son doux village ; car ce sentiment n'enferme aucune tristesse. Non point de l'intérêt ; car chacun peut observer que tout contribuable est froid comme un usurier. Les fonctionnaires donnent très bien leurs fils et eux-mêmes ; mais on n'attend point d'eux qu'ils abandon­nent seulement le tiers de leur traitement. Je crois que ce qui étonne et touche l'âme dans ce culte, ce qui la transporte, ce qui l'élève au-dessus de n'importe quel intérêt, c'est la grandeur du sacrifice. Outre que la résolution de mourir rend toutes choses petites, l'entassement des morts fait preuve aussi, preuve violente, qui rassemble l'admiration et l'horreur. Le sublime, l'orgueilleux et le tendre en chacun sont touchés droit par ce raisonnement : « Le Dieu vaut plus que ce qu'on lui sacrifie ». C'est par là qu'une guerre en annonce une autre. C'est ce cercle qu'il faut rompre, ou plutôt défaire, par une meilleure analyse des causes.

25 juin 1922 (EDR, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

1925 EDR 126, « La Patrie »

1939 SM1, LXXIV, « Le nouveau dieu »

XLIV (408)

L'helléniste Desrousseaux, qui signe Bracke, était déjà une autorité quand j'étais encore sur les bancs de l'école. Il honorerait n'importe quelle Académie ; mais il n'a point voulu ce genre de succès ; peut-être a-t-il craint de le désirer. Ceux qui l'ont applaudi à la Chambre, quand il parlait pour les Belles-Lettres, n'avaient aucun espoir de le ramener ; les Humanités furent au-dessus des querelles, et cela est assez beau. Mais je veux considérer la chose sous un autre aspect. Toute opinion est faible devant l'éloge, et plus d'un radical s'est perdu parce qu'il ne se gardait pas assez de plaire. Le socialiste est plus fort ; il s'est coupé la retraite par ce grand serment qu'il a fait. Sagesse. Je soupçonne que plus d'un modéré s'est jeté par là, comme autrefois les saints au désert, par l'expérience des tentations. Je soupçonne que Jaurès accomplit cette manœuvre hardie contre la partie de lui-même qui le tirait au centre gauche. Certes, je ne méprise pas les raisons tirées de la doctrine ; mais, quand il s'agit de prendre parti, il faut que le cœur s'y mette. Je n'invente point cela, et c'est de Pressensé lui-même qui m'éclaira là-dessus, disant que le serment socialiste était une précaution contre ses habitudes de corps et d'esprit. En cette occasion comme en bien d'autres j'ai vu revenir cette doctrine de Descartes d'après laquelle il entre un choix de volonté jusque dans nos opinions les plus raisonnables.

Il peut arriver que la nature tire dans l'autre sens ; la même politique nous détournera alors d'un serment trop facile à tenir. Ce cas m'est bien connu. Il y a une chaleur révolutionnaire et un sang plébéien qui iraient aux extrêmes. Ces vaines passions font que l'on se défie des preuves qui s'y accordent ; car la doctrine socialiste ne ferait alors que mettre en système le premier mouvement, et l'on penserait avec ses poings, disant peut-être le vrai, mais sans être dans le vrai ; car vociférer est faux. Cette position, toujours mal comprise, explique un genre de modération qui n'est qu'une prudence contre soi. Ces ruses seront méprisées par ceux qui disent : « Une opinion est vraie ou fausse ; et il n'y a rien d'autre à considérer ». Seulement je voudrais bien connaître un seul cas où le vrai se montre ainsi tout nu. Non pas même dans la géométrie, où je puis refuser les définitions et les demandes ; car la droite n'existe pas. Encore bien plus évidemment, dans l’ordre de la Politique[[656]](#footnote-657) ; il ne suffit pas d'observer et d'enregistrer ; il faut poser ; il faut choisir et maintenir. Comment un ordre de justice serait-il fondé sur les faits existants ? C'est justement parce que l’existence nie la justice à chaque minute qu'il y a des socialistes. L'honneur de l'homme est ici de faire le vrai, au lieu de l'attendre. Seulement, tandis que le géomètre n'a guère le choix des moyens ou idées préliminaires, nous trouvons en politique un bon nombre de moyens, partant desquels on peut essayer de construire un ordre humain. Et que chacun invente ici sa géométrie, et la pousse jusqu'aux problèmes réels. Le problème de la paix est posé ; que chacun pense la guerre par les causes, le mieux qu'il pourra. Le socialiste pense que le régime capitaliste est cause ; j'aperçois d'autres causes, qui viennent de ce que les pouvoirs politiques s'étendent le plus qu'ils peuvent et jouent leur jeu ; ce qui ne peut se faire d'abord que par l’aveugle confiance, et finalement que par les passions des citoyens, dont quelques-unes sont nobles. Qui a raison ? Celui qui saisira le mieux la chose. Il faut que l'outil convienne à l'œuvre, mais aussi à la main.

21 juin 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

1942 VE XLI, « Choisir son opinion »

XLV (409)

Pourquoi n'essaierait-on pas de comprendre aussi la poli­tique ? Comprendre est bon, et donne toujours quelque prise. Or comprendre la politique ce n'est pas, selon mon opinion, comparer entre eux les systèmes, et choisir le meilleur si l'on peut ; c'est plutôt comprendre les actions et réactions qui s'exercent entre le pouvoir gouvernant et les masses gouvernées. Or je[[657]](#footnote-658) soupçonne que ces actions et réactions ne dépendent pas autant qu'on croit du système politique. Par exemple je crois que les masses gouvernées peuvent jouir de droits très étendus aussi bien sous un roi ; mais, en ces matières, ce qui est établi est faux, j'entends qu'une liberté sur laquelle on se fie est aussitôt perdue, par cette loi que tous les pouvoirs sans exception s'étendent par leur nature, et ne pensent jamais qu'à s'étendre ; en sorte que, dès que la résistance des gouvernés ne s'exerce plus, par cela seul l'arbitraire les tient ; car la loi ne fait rien, la loi n'est pas un être. Ces vérités sont connues, mais on n'en fait guère l'application.

Or les pouvoirs s'étendent et s'enracinent aussi bien dans une république, et peut-être mieux qu'ailleurs. Pourquoi ? Parce que l'on a, à portée de la main, les moyens de les resserrer et réduire, ce qui rend paresseux. Ajoutons qu'il est vrai, dans n'importe quel régime, que les pouvoirs pensent toujours à gouverner, au lieu que les citoyens ne pensent pas toujours à résister. Ainsi les pouvoirs ne pensent jamais qu'à diriger les journaux, par mena­ces ou promesses, par faveur ou mauvaise grâce ; mais qui donc pense à sauver la liberté des journaux ? Le journaliste en général n'y tient pas beaucoup et le lecteur n'y pense jamais. Au temps de l’affaire Dreyfus, les citoyens se demandèrent d'abord si Dreyfus était coupable ou non, au lieu de se demander si l'opinion était encore en mesure, le cas échéant, de manœuvrer contre les pouvoirs, ce qui était la vraie question. De même, aujourd'hui, les citoyens se demandent quelle est la meilleure conduite à tenir soit à l’égard des vaincus, soit à l’égard des alliés, au lieu de se demander si le parti que prennent là-dessus les pouvoirs, dès que l'on se fie à eux, n'est pas toujours le plus favorable aux pouvoirs eux-mêmes, et le plus dangereux pour les citoyens.

Le jeu est difficile. Les socialistes ne le jouent qu'indirectement, parce qu'ils considèrent qu'une autre organisation nous donnerait des gouvernants raisonnables ; mais il n'y a point de gouver­nants raisonnables. Le bonheur de commander, le besoin d'argent et l'opinion des cercles élégants agiront toujours si le peuple s’en­dort. En revanche la tyrannie des militaires, des académiciens et des banquiers prendra fin aussitôt si la masse des citoyens résiste. Le malheur est que le citoyen, semblable à un bon écolier, se met sincèrement au travail pour discerner le vrai et le juste dans cha­que chose ; d'Amérique en Russie, de Turquie en Silésie, de Change en Exportation, il voyage en esprit, et s'irrite de n'arriver à rien. Sur quoi je dis : « À chacun son métier ». Par exemple l'agent aux voitures est parfait tant qu'il ne prend pas son pro­pre pouvoir comme fin, et le préfet de police de même. Et, si vous considérez la chose avec attention, vous apercevrez que nous donnons pouvoir à ces hommes utiles et éclairés justement contre tous les pouvoirs de fait ; mais ils ne garderont cet étroit chemin, que s'ils sont bien assurés que l'Académie ni la banque ne peuvent rien pour eux ni contre eux. C'est pourquoi la politi­que Radicale a contre elle tout ce qui compte ; à cette seule marque on la reconnaît, sans erreur possible.

27 juin 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

1925 EDR 85 « Les pouvoirs s’étendent »

XLVI (410)

Longtemps j'estimai le Grec par-dessus tout, à cause de Pla­ton, qui n'a pas d'égal. Maintenant j'incline à penser que le Latin est peut-être meilleur encore pour l'esprit. Il nous est plus près ; c’est notre langue elle-même en son premier état ; la forme même des mots nous en avertit. Mais, par cela même, le latin nous fait violence plus intimement, et nous ramène mieux ; non par les idées, mais par la forme, qui est directement relative à notre vie ; car le geste, l'attitude, les passions, et enfin toute notre gymnastique musculaire est immédiatement liée au langage ; ainsi ces fortes ellip­ses, ces ponts d'un mot à l'autre, ces énigmes Virgiliennes terminent nos pensées à la manière du geste, comme fait notre langage paysan. Chacun sait par expérience que ses vraies pensées ont d'abord l'accent de sa province ; pour mon compte je médite en paysan de Normandie, non en citadin. Mais le latin est plus profondément rus­tique. Ces pensées sont de pleine terre, et ont de l'espérance. Ainsi que je l'ai remarqué souvent, le grec instruit davantage, mais le latin prépare mieux.

Je sais assez de latin pour respecter un bon latiniste, et même pour le définir. C'est un homme qui n'use point de son intelligence autant qu'on pourrait le croire, ou tout au moins qui n'en use point prématurément ; et j'admire comme il va au sens d'après les règles de la grammaire et la propre signification des mots. C’est une rude leçon lorsque l'intelligence, ingénieuse et ambitieuse toujours assez, est rabattue sur quelque nœud de syntaxe ; ainsi nous sommes rap­pelés au devoir de penser humainement, j'entends sur les signes humains et consacrés, et non point selon notre fantaisie. Et c'est ce qu'oublieront toujours nos penseurs abstraits, parce qu'ils n'ont point de lettres. Ce ne sont point des idées que nous avons à comprendre, mais bien des objets et des signes ; et les signes sont des objets humains. Et je dirais même que les objets, comme soleil, lune, fleuve ou roses de juin, nous laissent encore trop libres parce qu'ils signifient trop ; d'où une rêverie errante ou bien d'abstraites pensées ; au lieu que le signe humain est sacré ; il me réduit à sa forme, par la magie qui lui est propre ; familier et étranger ; comme je veux, et cela je le sens bien, mais non pas comme je sais. L'étranger ne sera jamais compris, parce qu'il s'explique, hélas ! et ainsi se perd lui­-même pour lui-même et pour moi. Heureusement Tacite est signe immuable, et seulement signe. Toute œuvre d'art arrête et fixe l'esprit par ce signe impérieux qu'elle fait ; mais, parmi les choses écrites, le latin a ce privilège, pour un Français, de nous retenir par la première ressemblance, qui exige d'être niée d'abord, et puis retrouvée.

D'après ces remarques, on peut comprendre ce que l'expérience a fait voir, et qui est d'abord scandaleux, c'est que la version anglaise ou allemande ne remplace nullement la version latine. Je regarderais d'abord à ceci que l'usage vulgaire est ce qui nous donne la clef des auteurs modernes, ce qui ne nous laisse guère à chercher quant au sens littéral ; d'où il suit que nous battons les buissons, jeu qui n'est bon pour personne. Je dirais aussi que les pensées modernes n'ont point tant d'espoir que les anciennes ; on les réfute plus aisément qu'on ne les continue ; de là vient qu'il y a une tristesse à lire Shakespeare ou Gœthe, j'entends quelque chose de terminé pour nous, au point où nous en sommes. Le monde moderne, à partir d'eux, ne s'ouvre pas assez loin.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

XLVII (411)

Le radicalisme serait bon pour tous les peuples ; mais qui osera écrire la Charte des gouvernés ? Le premier article en serait, il me semble, qu'il faut d'abord modérer cette ambition que prennent les gouvernants de tout régler par des lois. L'esprit radical ne reconnaît aucune existence politique aux diverses sociétés de production. Le contrat est, comme on dit, la loi des parties. La propriété peut rester individuelle, ou bien[[658]](#footnote-659) se faire collective ou commune, selon les cas, et par libre convention entre les producteurs. C'est ainsi que l'organisation des Postes est collectiviste, pendant que l'organisation de la police est communiste. Ces différences, qui résultent de la nature des choses, nous détournent de vouloir impo­ser une même formule à tous les groupes producteurs. Qu'il y ait donc des fromageries collectivistes et que les gardiens des vaches y obtiennent participation, cela concerne uniquement les intéressés ; et cela n'empêche nullement que le paysan reste maître chez lui, s'il y trouve son intérêt ou seulement son plaisir. Le rôle des pou­voirs est d'assurer l'exécution des contrats, et non de dicter les contrats.

Le principe républicain, radicalement appliqué, est que les pouvoirs politiques soient séparés des pouvoirs de fait. Toute église est un pouvoir de fait ; nulle église ne doit donc être représentée dans les pouvoirs politiques, et il faut que les pouvoirs soient sans religion. Sous ce rapport, un catholique qui vote doit bien réfléchir à ceci que son vote n'a nullement pour fin d'étendre la doctrine catholique ; c’est en ce sens que l'anticléricalisme est insé­parable de la doctrine républicaine. J'ai connu de bons catholiques qui étaient anticléricaux ; on en verra un plus grand nombre, pour le plus grand bien de la République et du Catholicisme.

Les Banquiers et les Capitaines d'industrie exercent un pouvoir de fait. Les Syndicats d'ouvriers aussi. Il est important que ni les uns ni les autres n'aient prise sur les pouvoirs politiques. Les Syndicats vont naturellement à séparer les deux ordres, d'après une idée juste, mais qui n'est pas assez élucidée ; elle ne peut l'être que par la pratique même du régime radical, qui sanctionne les contrats, mais ne les dicte point. Et quant aux puissances financières, le moindre électeur sent bien qu'il faut les séparer de l'État, comme on a séparé l'État et les Églises ; il ne faut qu'installer la fruga­lité et la simplicité au gouvernement et dans les Chambres ; cela s'est vu ; on le reverra. Jaurès reste le modèle Européen du Radi­cal incorruptible.

Au sujet de l'Enseignement, les opinions flottent un peu. Comte se défiait beaucoup de l'enseignement officiel, qui va toujours à soumettre les doctrines scientifiques, esthétiques ou morales, à l'intérêt immédiat des pouvoirs politiques. Nous autres, à la seule idée des Congrégations enseignantes, et du pouvoir tyrannique que nous supposons qu'elles exerceraient, nous nous hérissons et nous nous refusons. Beau sujet à controverses[[659]](#footnote-660) pour un Congrès Radical Euro­péen. Il est clair que l'esprit scientifique se défendra sans peine ; mais je crois que la philosophie et les Belles-Lettres se défen­dront aussi bien ; nous n'avons aucune idée de ce que serait la puissance des lumières dans une Europe pacifiée. On reverrait les merveilles de la scolastique, et les étudiants sur les chemins ; mais la doctrine universelle serait mieux fondée. Pourquoi n'y aurait-il pas un Radicalisme international, puisque le régime inté­rieur de chaque pays dépend étroitement de la constitution poli­tique de ses voisins ?

29 juin 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

1925 EDR 124, « Les Pouvoirs de fait »

XLVIII (412)

J’ai assez dit pourquoi je voudrais que tout citoyen fût en familiarité, d'une façon ou d'une autre, et aussi directement qu'il se pourrait, avec les grands Anciens. Les Muets[[660]](#footnote-661) du sérail, en leurs projets impénétrables, ne nous conduisent point par là, voulant, autant qu'on peut deviner, donner la culture à une élite, et reconstituant l'ancien cheptel. Très bien. Les muets du sérail travaillent contre le sultan et contre eux-mêmes. Nous aurons donc une autre élite, sans grec et sans latin ; esprits sans nuances, mais non pas sans force. L'Académie a heureusement plus d'ambition que de moyens.

Le sentiment de la continuité historique modère tout homme, et le rend patient devant les maux humains. Imaginez un homme très vieux, et qui aurait vu des choses pires ; il se contentera de peu. Ce goût de l'humain, qu'il a appris, le rendra indulgent aux anciennes idées, et même souvent trop. L'Ingénu est mieux placé, il me sem­ble, pour demander sans précaution que les affaires humaines aillent comme elles devraient. L'esprit prolétarien comptera moins de trans­fuges, à mesure que l'élégance, fruit de culture, sera moins consi­dérée. Un homme est bourgeois par son métier autant que son métier est de politesse, ou de politique, comme on voudra dire ; mais si l'esprit est prolétaire par la formation, il en restera toujours quelque chose ; et ce mélange définit assez bien les sous-officiers et adjudants de l'armée radicale, élite sans gloire, mais redoutée.

L'Académie a ses fourriers, tous enfants du thème latin. Ici tout est bourgeois, l'esprit et le métier ; la forme est politesse, et le contenu aussi. Tous rendent leurs devoirs à la vieille dame, et ce sont toujours thèmes et versions. L'élève Goyau est toujours l'élève Goyau ; l'élève Bédier est toujours l'élève Bédier. Il y a des seconds prix, des accessits, et des mentions, qu'il vaut mieux ne pas nommer. Une longue chaîne rattache les rédacteurs du *Temps*, aux malheureux qui riment dans le fond des provinces. Tous font voir des opi­nions convenables et, par contraste, une étonnante fureur contre tout ce qui est socialiste ou radical.

Une autre espèce se montre, et qui fait scandale ; ce sont des lettrés qui se font quelquefois radicaux et plus souvent socialistes, par une sorte de réaction contre la subtilité littéraire, qu'ils connais­sent trop bien ; ceux-là se simplifient ; ils prennent le froc, le bâton et les chemins arides, retrouvant les bâtisseurs de ponts et les fai­seurs de routes, gens sans hypocrisie et qui vont droit au but. L'enseignement spécial d'autrefois a façonné sur ce modèle plus d'une forte tête ; j'en ai connu plusieurs ; il en reste encore. Ils ne sont point mécontents, mais au contraire contents, et c'est ce qui les rend redoutables, j'entends aux yeux des pouvoirs arrogants. De même ce sont les prolétaires contents qui sont redoutables. En tout mécontent ou déclassé j'observe toujours des opinions rétrogrades par quelque côté. Il y a affinité entre les sentiments tristes et la tyrannie à tous ses degrés, par mille raisons qu'on trouvera.

Une autre espèce serait en position d'étonner le monde, si on parvenait à la faire réussir. Ce serait l'espèce du prolétaire vrai, armé de science et tempéré de Belles-Lettres, mais qui n'aurait point pour cela laissé l'outil. J'ai assez mesuré, quelquefois, com­ment le travail des mains, et même pénible, s'accorde à l'intelligence et à la poésie. L'obstacle aux deux est toujours dans les passions nouées, c'est-à-dire dans ces muscles trop forts qui ne font rien. Le dos de l'homme de lettres est chargé de malédictions.

23 juin 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

1942 VE XLII, « La culture et les espèces politiques »

XLIX (413)

La pudeur est une précaution contre la sympathie. Cela n'apparaît point tant que l'on n'a pas reconnu que la sym­pathie est extérieure et étrangère. Si quelqu'un me fait rire, je n'en suis pas toujours fier ; si je n'y ai point consenti d'abord, si je ne me suis point préparé, ce rire est indiscret, il fait invasion chez moi ; il n'a point demandé permission. Je veux examiner avant de me prêter à cette imitation mécanique, qui finit par subordonner mon humeur et aussi mes idées à des rencontres ; je redoute encore plus de rendre en même monnaie, et sans le vou­loir ; par ce chemin les indifférents seraient au cœur de la place ; ce n'est pas trop dire, puisque le rire remue les plus intimes vis­cères ; les pleurs, le sanglot, l'enthousiasme font de même ; c'est une sorte de massage, par surprise. La sympathie enfin va de l'ex­térieur à l'intérieur, comme les conquérants. Et tout homme veut garder ce privilège de n'être pas conquis sans avertissement. Tou­tes les règles de la politesse, qui étonnent les naïfs, viennent de là ; et la plus grande imprudence de jeunesse est de se jouer à plaire avant d'en avoir reçu permission. Si quelque nature fer­mée et armée se laisse prendre ainsi par escalade, faites atten­tion, car vous ne serez jamais qu'un animal agréable, comme singe ou perroquet selon la mode. D'où cette règle, étrange à pre­mière vue, c'est qu'il faut aussi se garder de plaire. Il y a donc une sauvagerie du cœur, qui est une partie de la bonne éduca­tion.

Les femmes doivent attacher le plus haut prix à ce genre d'édu­cation, parce qu'elles risquent beaucoup. Mais comme d'un autre côté elles sont musculairement moins pourvues, elles tombent aisé­ment dans l'excès qui est le plus à craindre pour elles ; et la prostitution fait voir jusqu'où elles peuvent être conduites, dès qu'elles se résignent à plaire sans discernement. C'est pourquoi de siècle en siècle l'amour s'est armé contre la sympathie, comme le montrent ces Cours d'amour, au temps des chevaliers. Stendhal, en son livre subtil *de l'Amour*, cite quelques exemples de ces épreuves étonnantes, qui avaient pour fin d'exercer, à l'égard d'un être trop aimé, une certaine puissance de déplaire, afin de purifier l'amour de tout mélange avec la sympathie. J'ai souvenir aussi d'une héroïne des romans de chevalerie, qui se taille le visage avec la pointe d'un diamant afin de s'assurer qu'elle est bien aimée. Cette fiction éclaire assez bien certaines manœuvres de coquetterie dont le sens échappe quelquefois. Ce sont des reprises de volonté. Il est naturel qu'un amour évidemment involontaire ait toujours quelque chose de suspect et même d'ennemi ; c'est pourquoi le ser­ment est le langage propre à l'amour véritable ; et ce serait une sorte d'injure que de refuser le serment. Rien n'est plus libre que le serment ; remarquez que ce sont des servitudes ou des surprises qui empêchent que l'on tienne son serment. La grâce est sans doute dans le consentement entièrement libre ; ainsi il ne faudrait point croire que la grâce est de même nature que la sympathie ; car la grâce va certainement du dedans au dehors ; et quoique l'ivresse de plaire y ressemble beaucoup, surtout dans le jeune âge, un œil exercé saisit aussitôt la différence. Et l'on voudrait dire qu'il y a quelque chose de vulgaire dans la beauté, et, au fond, une certaine impudence. D'où le costume, la mode et la cérémonie, qui nous délivrent de l'émotion.

1er juillet 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°7, 8 juillet 1922

*Libres Propos*,Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

L (414)

« Supposons, quoique je le nie, que nos dirigeants aient voulu cette guerre. Supposons qu'ils l'aient préparée d'abord par des réformes intérieures ; petites ou grandes, ayant toutes pour fin de remettre les mœurs et les pouvoirs en l'état où ils se trouvaient avant la funeste Affaire. Supposons qu'ils l'aient préparée à l’extérieur par une alliance toujours aimée, toujours maintenue, à propos réchauffée ; supposons que dans les entretiens nos hommes d'État soient allés bien au-delà de ce que l'on pouvait rendre public, rappelant à l'allié Moscovite les devoirs indéterminés qu'il avait à l'égard des Slaves de toute nationalité, lui rappelant aussi ses anciennes ambitions, et lui montrant Constantinople tout en pensant à nos provinces perdues. Supposons cette continuité et cette patience, cet art de se maintenir et de se pousser, de pousser et de maintenir tous les hommes dévoués à cette grande cause ; de diminuer aussi et d'éliminer finalement tous ceux qui ne s'y donnaient point de tout leur cœur. Cette politique, quand elle n'aurait point réussi tout à fait, pourrait encore être louée par les historiens s'ils jugeaient d'après les règles du genre, qui sont humaines, remarquez-le, j'entends qui ont pour elles le témoignage de l'humanité depuis qu'il y a des écrivains et des lecteurs. Mais après que la victoire, par des miracles de ténacité et de suite, nous a rendu les provinces perdues et a brisé pour longtemps le redoutable ennemi qui nous les avait prises, sans fortifier, remarquez-le, notre allié non moins redoutable ; quand la bonne chance s'est jointe ainsi à la bonne volonté, et quand il est clair que les embarras qui suivent cette guerre ressemblent à ceux qui suivent toute guerre, je dis qu'il est incroyable que la nation ne soit point unanime à louer l'homme ou les hommes qui ont mené à bien cette grande entreprise. Au reste, ces hommes sont au pouvoir, tous sans exception, et leurs adversaires sont sans pouvoir, quelques-uns exilés ou privés de leurs droits. Et vous osez dire que la masse du peuple n'a pas approuvé et n'approuve point ; vous osez dire que l'opinion n'a pas devancé le jugement de l'histoire ? Faites-vous du paradoxe pour le plaisir, ou bien êtes-vous tombés de la lune ? »

Voilà un bon discours, auquel il ne manque que l'existence. Ce discours n'a point été fait et ne sera point fait ; et vous-même, discoureur imaginaire, vous n'osez point dire que vos suppositions aient le moindre fondement. Je vois bien que vous jugeriez légitime une politique où la vie des citoyens serait moyen et instrument, et je sais que vous n'êtes pas le seul. Je sais que pendant de longs siècles une élite qui pensait comme vous pensez, a conduit les affaires humaines sans se soucier le moins du monde de l'opinion de l'homme de troupe. Le fait est que cette élite gouvernante ne se maintient au pouvoir qu'en niant publiquement et solennellement ses propres principes. Je dis même qu'il est admirable que la victoire n'ait pas grisé ce peuple, et que ni cette admiration des héros, ni ce culte des morts, ni les déceptions, ni la crainte, ni les suites de cette paix ambiguë, que rien ne détourne ce peuple de vouloir penser en arbitre, sous les sarcasmes de l'Académie. O noblesse du simple soldat, c'est toi qui me rends ce pays aimable.

3 juillet 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

1939 SM1, LXXV, « Noblesse du citoyen »

LI (415)

En supposant toujours que les hommes sont sincères, on ne risque guère de se tromper. Le dieu Mars est par lui-même fort, par lui-même aimable. Le bonheur de penser ensemble et d'acclamer ensemble est délicieux et violent. L'épreuve est faite. À la moindre alerte, encore une fois, et autant de fois que l'Orateur le demandera, tous courront au malheur, rejetant de leurs épaules leurs importunes pensées. Ainsi des hommes, accusés d'avoir déchaîné la guerre avec un peu trop d'abandon et de bonheur, n'ont pour se défendre qu'à lever la baguette magique et évoquer cet enivrant bonheur. « Nous serions les mêmes encore, vous seriez les mêmes encore ». Tant que Mars sommeille, cela prouve que vous ne le piquez pas bien avant ; si vous enfoncez la pointe, eh bien, voilà qu'il s'éveille, ce roi des dieux et des hommes. Gare à toi, fantassin !

Je mesure le dieu ; et même je l'admire. Ce grand corps est bonhomme en sa puissance ; il s'étire et fait jouer ses muscles. Vénus lui tient son casque, et caresse la rouge crinière ; il sourit. La beauté a toute puissance. Comme dit Stendhal, voilà que les usuriers eux-mêmes oublient le vingt pour cent. Ils sont généreux et jeunes ; ils se sentent meilleurs et plus hommes ; ils n'ont point tort. Voilà donc comment nous aimons la paix. Tout peuple est ainsi ; éminemment le voisin d'outre-Rhin est ainsi. Voilà donc la thèse sans hypocrisie et le dieu debout ; et moi-même et nous tous déjà à moitié levés. Accuse, fantassin, accuse. Sors du tombeau à mi-corps ; montre tes blessures et jette ton sang à la face du dieu. Accuse, je le veux ; mais n'oublie pas aussi de t'accuser toi-même. Ne va pas chercher deux ou trois machiavéliques personnages qui t'auraient lancé dans l'aventure par un jeu politique. Tu t'y es bien lancé toi-même ; tu courais avec le politique. Et qu'est-ce qu'un sourire après tant de sourires ? Toi-même tu as ri ; non pas toujours, mais plus d'une fois, de loin, et à la guerre elle-même. Ambigu, ton sourire ; et celui de Mars ambigu aussi ; les larmes ne le sont guère moins, qui expriment aussi bien l’admiration et le désespoir. Est-ce que les femmes ne riaient pas aux hommes qui allaient mourir ?

Que chacun s'accuse soi-même. Les actes des gouvernants, en ces jours funestes de l’an quatorze, exprimaient assez bien l'ivresse commune. Sans amour, tout ce qui visait à la paix ; sans amour, je dirai même avec une sorte de honte, mieux avec une crainte de la honte, et cette peur d'être lâche qui rend prudent contre la prudence ; avec amour au contraire tout ce qui jetait l'immense corps en avant. Lorsque l'homme passionné interroge ainsi les événements, et frappe en quelque sorte le signal de bronze, c'est son action commencée qui répond à son incertaine pensée. Voilà donc le plus grand malheur, toujours imminent, et toujours par les mêmes causes. À quoi je ne vois d'autre remède qu'un énergique refus d'admirer, presque impossible aux jeunes, facile aux hommes d'âge dès qu'ils comparent leur généreuse ardeur avec leur puissance réelle d'assaut. J'avoue que cette réflexion a de l'amertume ; le remède n'est pas bon à prendre, et le malade fait la grimace. Il faut boire pourtant, il faut digérer cette amère vérité. Ces deux héros de l'éloquence n'ont point combattu. Cette pourpre orgueilleuse est teinte du sang des autres. S'il me plaisait de déclamer, je lancerais à mon tour trois fois la redoutable flèche, et la pourpre serait traversée.

5 juillet 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

1939 SM1, LXXVI, « Que chacun s’accuse »

LII (416)

Dans ces discussions sur le Spiritisme, on attend toujours que l'expérience décide, et elle ne décide jamais. C'est que l'expérience ne pense point pour nous. Les Romains, peuple fort et à certains égards très raisonnable, étaient pris quelquefois de peurs mystiques, et voyaient d'étonnants prodiges dans leurs murs mêmes, et dans ces temples si sagement bâtis. L'expérience était la même pour eux que pour nous, et ils auraient retrouvé l’ordinaire dans le prodigieux, comme nous faisons, s'ils l’avaient voulu. Le Tibre s'arrête, disaient-ils ; aussitôt le tumulte courait, et l'horreur sacrée. Simplement le fleuve sortait de son lit ; cela était le signe de choses à venir très bien déterminées, comme ruptures de ponts, écroulements, pestilences ; cela était la suite d'événements antérieurs, comme pluies abondantes dans les hautes vallées. Les statues se couvraient de sueur ; c'était une rosée comme on peut en observer par temps chaud sur une carafe d'eau fraîche. Mais de ce que des gouttes d'eau coulaient sur les statues, on pouvait aussi penser que ces simulacres suaient d'angoisse ou pleuraient de chagrin, comme font les hommes. Virgile pensait ainsi, et Tacite de même, qui n'étaient pourtant point des sots. Jugez alors du bas peuple, et de ce qu'il croyait voir et entendre ; au vrai l'agitation les jetait tous hors du bon sens ; les chiens hurlaient par une sympathie naturelle, et c'était un signe de plus. D'où s'est formé d'abord chez quelques sages, et a passé heureusement dans les ignorants eux-mêmes, ce préjugé contre toute croyance, qui fait que nous résistons d'abord à l'expérience, surtout émouvante, surtout effrayante. Et cela est scandaleux au jugement des croyants ; car ils demandent, au nom de la vérité, pourquoi l'on résiste. La première réponse, et la meilleure peut-être, est celle-ci : « Je résiste par précaution, justement parce que l'expérience est émouvante, parce que l'expérience est effrayante, parce que l'expérience me presse et me jette hors de moi-même ; enfin parce que dans cet état de tumulte intime, je suis assuré de juger mal ».

Cela dit, et précautions prises, tout mon château fort étant fermé et gardé, visage de pierre, je puis examiner plus attentivement ce genre de folie qui m'allait prendre. Cette méthode de juger n'est point nouvelle, qui suppose d'abord en tout événement quelque cause à la ressemblance de l'homme. Très ancienne au contraire ; et encore aujourd'hui c'est la première qui s'offre, comme on voit que l'enfant qui écoute la montre suppose d'abord une petite bête ; et remarquez que cette supposition n'explique rien ; car pourquoi voit-on remuer de petites bêtes et des grosses ? Problème bien plus compliqué à résoudre que le problème du mouvement dans une montre. Mais l'homme ne va point d'abord du simple au composé, mais plutôt[[661]](#footnote-662) il va du familier au nouveau ; et parce que la société des hommes lui est d'abord familière et proche, surtout en ses premières années, il supposera partout des hommes invisibles, qu'il les nomme Esprits ou comme on voudra. Les premiers essais de pensée sont les mêmes en tous pays. **[**Partout le visible est expliqué d’abord par l’invisible. Partout les faits les plus simples sont mis sur le compte de quelque âme voyageuse ou bien de quelque idée impalpable. Partout le monde des choses est pris d’abord comme une cité moralement ou politiquement gouvernée ; d’où l’on parle aux choses, on les prie, on les honore, en vue d’obtenir pluie ou beau temps. Cette idée est assez aimée, elle répond assez à la peur et à l’espérance, pour qu’on ne soit pas difficile sur les preuves.**][[662]](#footnote-663)** Dès que je connais cette grande loi, dès que je la comprends par les causes, j'ajoute à mes règles de méthode une maxime de prudence, qui est que la première idée qui se présente est fausse. D'où l'on voit qu'il y a plus d’une raison d'être incrédule, et que le bonheur même de croire signifie qu'il faut se retenir de croire. Tous les maux humains, sans excepter la guerre, viennent de ce que l'on croit trop vite et avec bonheur. Cette gourmandise tue plus d'hommes que l'autre.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

1927 EH1 (60), « Prudence d’esprit » (*non repris en EH2*)

LIII (417)

Nous n'avons point de pouvoir sur nos pensées, mais en revanche nous avons grand pouvoir sur nos bras et nos jambes. Il dépend de nous que nous marchions ou soyons assis à lire, ou bien que nous fendions du bois ; mais il ne nous est point donné de méditer quand nous voulons, sinon par ces discussions à voix basse, qui nous séparent des objets et nous jettent dans la polémique. Ne prenez donc point votre tête dans vos mains. À l'heure où il vous plaît de penser, lisez quelque bon auteur, et relisez-le ; il est même bon de copier les plus difficiles, et même plusieurs fois. Traduire d'une langue dans une autre est bon aussi, pourvu que l'on fasse plutôt attention au sens des mots et aux liaisons grammaticales qu'à l'idée cachée et profonde. Le bon sens vous indique que si l'idée est cachée et profonde, vous ne la saisirez que par des travaux d'approche, et non point en vous jetant sur quelque formule où vous croyez qu'elle est enfermée. Si le travail de copier ou de traduire vous retarde et vous détourne de penser la tête en avant, à la manière des taureaux, ce sera toujours un grand profit.

Je pensais à cette méthode, qui préserve de fatigue, et qui m'a souvent conduit plus loin que je n'espérais, comme j'entendais le Sorbonnagre faire de haut la leçon à un enfant qui a, fort heureusement, plus de patience que d'ambition. « Il ne suffit pas de lire, disait le Sorbonnagre, il faut juger ; aucun auteur n'a dit le vrai tout à fait ; mais vous, en examinant en quoi il s'est trompé, vous vous approcherez du vrai un peu plus ». Cette manière n'est point folle ; elle impose par la vraisemblance ; qu'elle conduise à faire des Sorbonnagres, et même bons, cela ne fait pas doute. Mais on peut viser beaucoup plus haut, sans être encore très ambitieux, et par exemple vouloir s'assurer que l'on comprend un peu Descartes avant d'essayer de le dépasser. J'ai souvent ri de ceux qui réfutent Hegel en trois leçons et même en une ; j’ai ri, en examinant les deux ou trois pauvres idées qu'ils formaient péniblement sur des ruines. Platon a montré plus de prudence, et s'est mieux gardé contre les sots ; Gœthe encore mieux.

La chance sert la patience. Un vieux prêtre me jeta de nouveau toutes ces pensées au visage. J'avais déjà remarqué, en voyageant avec lui par rencontre, qu'il était grand fumeur de cigarettes, et fort gourmand là-dessus. Mais ce jour-là il en était à son bréviaire, et lisait fort vite et tout bas, mais en prononçant tout. L'Église ordonne qu'on lise ; elle n'ordonne point qu'on pense à ce qu'on lit. Or, pendant que les yeux et les lèvres lisaient, la main cherchait l'étui à cigarettes et le tirait à demi ; mais les versets allaient leur train. Finalement le livre fut fermé, et la prière finale récitée, pendant laquelle l'étui à cigarettes fut tiré hors de la poche, mis sur le genou, ouvert ; le briquet suivit. L'Amen était dit tout juste lorsque la cigarette fut allumée. On se moquera de cette manière de lire. Mais vaut-il mieux feuilleter et parcourir, accrochant un mot ou une phrase, retenant ce qui peut servir, devinant le reste, interprétant, redressant, réfutant d'après cela, comme j'ai vu faire à beaucoup. Pensée facile ; pensée errante. S'il faut choisir, j'aime mieux lire mon bréviaire ; et si c’est plutôt Platon que les Psaumes parce que j’espère mieux de Platon, ce n'est pas une raison pour lire une ligne sur trois en suivant les faibles pensées de traverse, qui ne peuvent manquer de surgir, et que la vraie culture doit d'abord éteindre. Les Humanités, aussi bien que les anciens dieux, veulent une piété d'enfance, dont le vrai nom est alors Modestie.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

418

Je lis que Gœthe était Franc-Maçon, et fort avancé dans les Mystères[[663]](#footnote-664). Je pense à Lessing et à Fichte, qui l'étaient aussi. Mais, comme je ne suis ni érudit ni seulement instruit d'aucune manière là-dessus, je retourne en pensée au *Wilhelm Meister*, un des livres qui récompensent le mieux la patience du lecteur. En ce roman hermétique il y a un assez bon nombre de souterrains ; mais l'atmosphère est, si l'on peut dire, souterraine partout, en ceci que, dans ces maisons de bourgeois, entourées de jardins et si naïvement ouvertes au soleil, Meister rencontre communément des hommes qui ont de précieux manuscrits dans leurs poches et qui exercent le pouvoir spirituel sur les âmes inquiètes ; à la suite de quoi le héros, oubliant l'amour et le théâtre, se retire en quelque montagne, recherche des minéraux, et garde le silence. Ce livre serait bien appelé le Livre du Silence, quoiqu'on y parle beaucoup ; ce qui est dit porte la marque de la Frivolité, mais, au détour, le dieu du silence, homme ou femme, se montre et nous regarde, ce qui jette aussitôt dans des profondeurs inexplicables ; ici la poésie s'enracine, qui projette déjà de puissantes ombres sur les conversations à la Française.

Tolstoï, racontant l'initiation de Pierre Besoukov, offre un autre genre de sérieux. George Sand, dans la suite de *Consuelo*, nous jette dans le romanesque de la pensée ésotérique. Par ces trois livres, si l'on s'en nourrit comme il faut, on se trouve déjà assez instruit dans cette Religion Romantique pour en parler sans erreur d'importance. J'y vois premièrement ceci que l'initié est continuellement renvoyé à quelque initiation supérieure, qui lui promet le vrai sens des paroles et des rites ; mais ce vrai sens personne ne sait jamais dire ce que c'est. Ayant d'abord méprisé cette continuelle préparation, à la suite de quoi on ne voit rien venir, je pensai ensuite que ce symbolisme, au seuil duquel se tient quelque Cagliostro avec ses tours de physicien, n'est pas de médiocre portée par ce mouvement de méditation auquel il nous invite. Peut-être faut-il toujours faire réussir de quelque cosmique ambition une pensée terrestre, étroite, impérieuse, comme on voit que Meister se fait médecin, après tant de recherches, et Philine couturière, après tant d'aventures. Symboles refermés les uns sur les autres. En quoi je découvre ceci, que les problèmes humains sont simples à résoudre et même trop simples, si toutes les ambitions d'esprit et toutes les déceptions, les unes et les autres ordonnées, n'arrivent pas à peser ensemble sur l'outil. La pointe du burin arrive à exprimer tout l'homme.

Ce genre de pensée est Romantique, ou si l'on veut Germanique ; la lumière du Midi projette d'autres ombres, je l'avoue ; et l'on trouve une unité imposante dans la théologie de l'Action Française ; cela est clair comme le rapport d'un colonel ; il ne faut qu'une salle de police contre les passions, et les vices, par l'ordre extérieur, font aussitôt des vertus. Si la matraque termine les raisonnements, ce n'est point par hasard ; ce théorème final n'est pas moins démontré que les autres. Une même corde pendra le coupeur de bourses, et l'homme de génie aussi bien. J'aperçois de la Frivolité ici, et une clarté ambiguë ; c'est une danse sans amour, comme de singes costumés. Nos penseurs d'Académie grimpent à la corde ; et je vois bien qu'il n'y a qu'à suivre la corde ; singe ou homme, il n'importe guère, si la culotte est bien attachée. Mais ces acrobaties conviennent tout au plus à la première jeunesse, comme Wilhelm l'a promptement compris. Qu'est-ce qu'un vieil acteur ?

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922 (LIV)

1934 LIT 55

LV (419)

Qu’un régime de liberté convienne à l'Allemagne, et que la République Radicale doive y trouver un terrain favorable, c'est ce que l'on doit poser, si la Géographie Humaine est quelque chose ; car ce n'est point par hasard que la Réforme s'est faite là, et sans interruption continuée par une chaîne de hardis penseurs ; dans le temps où Fichte avait la meute conservatrice à ses chausses et la secouait de son manteau, nos philosophes étaient des enfants sages à côté. Une masse pensante, par lui réveillée, retrouva l'esprit de notre Révolution, et le dressa contre nous-mêmes ; on peut même dire sommairement que ce que nous fîmes ils osèrent le penser. Heine disait seulement que les hommes d'Outre-Rhin sont enclins à transformer leurs pensées en rêveries. Il y a risque de se tromper dès qu'on juge un peuple ; mais enfin la force pensante qui mit au jour tant de beaux Systèmes, et non pas dans la solitude, mais dans la prédication et l'effervescence, doit vaincre la tyrannie intérieure aussi. Nous la voyons au travail comme elle est chez nous, aux prises aussi avec des Importants ; mais il faut voir les différences. On peut parier que de part et d'autre tout sera moins improvisé et mieux organisé que chez nous.

Chez eux comme chez nous l'esprit de guerre tend ses pièges. La défaite crée un fanatisme, et la Liberté déploie sa bannière à deux couleurs. Il arrive, et non point par hasard, que ceux qui vocifèrent contre l'oppression étrangère sont justement des oppresseurs, en sorte qu'il faille choisir, semble-t-il, entre la liberté nationale et la liberté individuelle. Nous pouvons nous faire une idée de cette délibération intime, car le même problème s'est toujours posé chez nous, et se pose encore aujourd'hui ; et ceux qui résistent à la tyrannie d'opinion sont accusés tous les jours de seconder les desseins de l'ennemi. D'où résultent des réactions étonnantes d'un peuple à l'autre. Car tout ce que disent ou font les radicaux de là-bas fortifie les radicaux d'ici ; tout ce que disent ou font les tyrans de là-bas fortifie les tyrans d'ici. Ce jeu de pensée domine tout, et se développe avec une précision admirable, ce qui ferait penser à une sorte de dialectique entre les deux nations, bien plus vigoureuse que ne sont communément nos faibles pensées et nos instables choix.

Dans cette guerre d'idées et de jugements, j'aperçois une différence qui se développera. Les tyrans de part et d'autre se trouvent alliés, de sorte[[664]](#footnote-665) que les uns doivent souhaiter force et succès aux autres ; mais, par une contradiction essentielle, chacun de ces partis[[665]](#footnote-666) pense à l'autre avec horreur et pense continuellement à le détruire ; nos tyrans nourrissent leur pensée de tout ce qui peut nuire aux tyrans d'Allemagne ; et les tyrans d'Allemagne de même à l’égard des nôtres[[666]](#footnote-667). Sans hypocrisie aucune ; et je crois qu'ils en perdent les uns et les autres le sommeil, espérant en la force, en la puissance[[667]](#footnote-668), en la violente victoire de ceux-là même qu'ils rêvent d'abattre. L'on n'a point vu et l'on ne verra point Maurras aidant le Kaiser à reconquérir son trône, ni Barrès prêchant la revanche aux étudiants d'Iéna. Au contraire les radicaux de France, quand ils souhaitent courage et victoire aux radicaux d'Allemagne, sont tout à fait d'accord avec eux-mêmes ; et pareillement les radicaux d'Allemagne n'ont point d'arrière-pensée lorsqu'ils espèrent chez nous quelque pacifique révolution à la manière de Waldeck-Rousseau, de Pelletan et de Combes. Donc alliance d'amis contre alliance d'ennemis. D'un côté la sécurité d'esprit et le bon sommeil ; de l'autre la fureur, la guerre intestine et l'insomnie qui en est le fruit. Les forces ne sont pas égales, et le Radicalisme vaincra. Il vaincra, si les idées dominent les faits ; mais cela je le crois ; je le crois parce que je le vois.

14 juillet 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

1925 EDR 132, « Guerre d’idées »

LVI (420)

La pitié est du corps, non de l'esprit. Au niveau de la fureur aveugle et de la crainte. Ces tumultes se contrarient assez bien pour que la paix soit ; les crimes et les supplices sont des accidents. Mais l'esprit est redoutable. Un homme qui pense est aussitôt législateur, juge et prêtre ; et tous les hommes pensent. Cette difficile mission, dès qu'ils la reconnaissent, les rend inquiets et bientôt convulsionnaires. L'éloquence qui ne peut réussir est le mal de tous. Quand l'homme forme une pensée, je m'enfuis ; cette fureur contre lui-même sera sans égards pour moi. La musique accorde et adoucit ; mais quoi de plus irritable aussi qu'un musicien ? Or l'éloquence est toujours un essai de musique. Jean-Christophe enfant reçoit des coups ; s'il faisait des objections et non des fausses notes, que serait-ce ? Heureusement les pensées de l'enfance sont toutes des pensées d’objets[[668]](#footnote-669), et sans réflexion encore.

L'esprit n'a point de pitié, et n'en peut avoir ; c'est le respect qui l'en détourne. Ce législateur cherche le législateur, et l'a bientôt reconnu. **[**Le moindre signe de pensée en l’autre donne une grande espérance, et aussitôt une grande déception.**][[669]](#footnote-670)** Alliés ou ennemis. Le latin et le grec ont fait comme une Trêve de Dieu ces temps-ci ; et il est clair que chacun y mettait du sien, car l'homme est un dieu pour l'homme ; mais chacun sent bien aussi que cet accord délicieux ne peut durer ; les dieux sont jaloux. L'amour pardonne beaucoup ; le respect[[670]](#footnote-671) ne pardonne point. **[**Celui qui pense, je n’ai pas le droit de le laisser à ses pensées ; il n’a point le droit de me laisser à ses pensées. C’est mépriser. Respect est guerre.**][[671]](#footnote-672)** Songez à ceci que c'est presque une injure de ne point s'irriter contre le contradicteur ; **[**ce serait une sorte de pitié insupportable, car**][[672]](#footnote-673)** ce n'est qu'aux fous qu'on donne pitié. Ce n'est point parce que l'autre a tort que je m'irrite, c'est parce qu'il a raison. Comment puis-je sortir de là ? Je lui dois respect comme à moi-même, mais il faut pourtant que je choisisse. Scandale ; deux dieux qui ne s'accordent point en un. Ici est l'âme du fanatisme ; et le fanatisme n'est ni petit, ni vil, ni inhumain. Il va à une violence généreuse, et paye de soi. Les guerres le font bien voir.

Il n'y a de guerres que de religion ; il n'y a de pensées que de religion ; tout homme pense catholiquement, ce qui veut dire universellement ; et persécute s'il ne peut convertir. À quoi remédie la culture, qui rend la diversité adorable ; mais la culture est rare. Et la dangereuse expérience de ces siècles-ci est d'interroger tout homme comme un oracle, remettant à chacun la décision papale. Toutes ces Majestés[[673]](#footnote-674) sont maintenant hérissées ; les dieux sont en guerre ; il pleut du sang. Ces maux descendent du ciel.

Délier l'homme de sa propre pensée ce n'est pas facile ; il ne veut point être délié ; il jure qu'il ne sera pas délié. **[**La moindre pensée enferme un serment admirable de fidélité à soi.**][[674]](#footnote-675)** Je ne vois presque que des gens qui mourront pour leur pensée, dès qu'on le leur demandera. S'ils sont ainsi, il ne faut point s’étonner qu'ils tuent aussi pour leur pensée ; les deux ne font qu'un. Rançon de noblesse. Ce n'est pas peu déjà si l'on comprend que la Tolérance est chose difficile ; car c’est comprendre l'Autre en ses différences, et vaincre l'opposition ; œuvre de force, et non pas de faiblesse. Sans doute faut-il parvenir à former toutes les opinions possibles selon la vérité ; à quoi les Humanités nous aident ; car tout ce qui est humain veut respect ; mais la beauté ne demande pas respect, car elle ravit tout. Ainsi l’*Iliade* fait la paix par la poésie guerrière tout autant que la complainte Ésopique. Et la difficulté d'instruire vient de ce qu'il faut de la grandeur d'abord, et je dis même du sublime, au penseur le plus humble. Nul homme n'est humble.

15 juillet 1922 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°8, 22 juillet 1922

1942 VE XLIII, « L’âme du fanatisme »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

LVII (421)

C'est vite fait de supposer une âme d'après les signes, mais cette supposition n'est pas vérifiée une fois sur mille. Pour ma part, dans l'ordinaire de la vie, je ne remonte à l'âme que si l'on m'en prie par des signes redoublés ; hors de ces cas remarquables, je rapporte les signes à des causes qui ne pensent point, et cela m'épargne de vaines recherches. Les uns montrent une sorte de sourire lorsqu'ils ont froid ; d'autres froncent sévèrement le sourcil parce qu'ils ont le soleil dans les yeux. Une certaine coupe de la moustache donne l'air menaçant ; les cheveux redressés annoncent un penseur. Cet homme fait voir un air distrait et peu poli ; c'est peut-être parce qu'il a faim. J'ai vu des familles entières qui, cinq minutes avant la cloche du déjeuner, offraient un spectacle bien plaisant. Quand j'étais précepteur dans un château, et chez des gens fort polis, il arriva que la cuisinière punit ses maîtres en faisant attendre une bonne demi-heure après midi des invités enragés de faim ; ce fut beau à voir pour l'observateur, qui avait et qui a encore la bonne chance d'ignorer la faim. Ne cherchez jamais à quoi pense un homme qui a faim.

Ne cherchez jamais à quoi pense un fou, mais plutôt observez comment un dérangement mécanique produit des signes qui n'ont pas de sens ; ou plutôt comprenez mieux les signes, qui sont signes d'un dérangement mécanique seulement. Je pensais à ces choses comme je lisais la *Psychanalyse* de Freud ; ce n'est qu'un art de deviner ce qui n'est point. Mais l'art de deviner se compose ici avec l'art de persuader ; car ce genre de médecin n'est pas content s'il ne fait pas croire au malade que le malade a réellement telles pensées et non d'autres. Et ce jeu, où l'on gagne assez souvent, fait voir surtout une incroyable ignorance de la mécanique des signes. Quand on appuie vivement sur la poitrine d'un poulet plumé et paré, et enfin mort à n'en point douter, on produit un cri d'angoisse de poulet qui est assez étonnant ; mais croyez-vous que cette femme qui pousse un cri de surprise pense davantage ? Ce sont les muscles subitement réveillés et tendus qui resserrent vivement la poitrine. Les trois quarts des signes sont des cris de poulet mort.

En ces conjectures aventureuses, l'inconscient revient ; j'attends ce personnage, et bientôt il fait son entrée ; mais ce n'est qu'une âme de trop ; comment ne serait-elle pas de trop, quand l'autre âme est si souvent de trop déjà dans nos suppositions ? L'erreur ici n'est point de supposer des mouvements auxquels on ne pense point, mais au contraire de supposer que ces mouvements, auxquels on ne pense point, signifient des pensées auxquelles on ne pense point, et donc une autre âme et comme un double, qui pense ces pensées auxquelles on ne pense point. Et cette erreur en comprend deux autres, dont la première est de supposer que tout signe ou mouvement exprime une pensée, et la seconde est de remonter de cette pensée supposée au penseur inconnu qui la forme. Ce sont les dieux qui reviennent. Erreur vraisemblable et émouvante, contre laquelle il faut s'armer ; car les preuves ne manquent jamais ; toute forme signifie ; et la forme humaine, vivante et en agitation, envoie, dans l'espace autour, des milliers de télégrammes. Les naïfs croient que le difficile est de déchiffrer ces télégrammes, c’est-à-dire de remonter des signes aux pensées ; mais le sage les jette au panier, comme font ces grands et rares Politiques, qui s'efforcent d'ignorer ce que pensent l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, personnages inventés à grand risque d'après des signes ambigus. Un des traits les plus étonnants du génie de Descartes, et un des moins compris, est qu'il refusa toujours de supposer de l'esprit aux bêtes.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

LVIII (422)

Je vois qu'on nous annonce la guerre chimique et même la guerre biologique ; l'homme détruira l'homme à peu près comme il détruit les punaises et les rats. Chacun peut imaginer les nappes de gaz lourd s'infiltrant jusque dans les caves les plus profondes, ou quelque peste dirigée et cultivée. Ces maux que l'on nous montre en perspective passent de loin tous les maux connus ; il faut compter les terreurs et les fureurs qui en seront la suite ; et il est clair que tout homme qui n'est pas fou doit chercher un remède à ces maux-là. Les délibérations des assemblées politiques et tous les congrès en ce monde devraient avoir pour fin de prévenir et de rendre impossibles ces tortures et cette sauvage folie. Mais quel remède propose-t-on ? Des usines, des gazomètres, des laboratoires, des bouillons de culture, des vaccins. Il ne vient pas à l'idée de ces prophètes de malheur qu'il serait bien plus facile d'établir la paix en ce monde. À tout ce qui est promesse, ils disent non ; mais à tout ce qui est menace ils livrent aussitôt leur croyance, sans aucun doute, sans aucun examen. Chacun plaint ces malheureux qui se croient malades, et en effet le sont bientôt, par l'effet de l'imagination, laquelle puissance n'est point du tout mère de fictions seulement, mais ouvrière de maux réels, comme le vertige le fait voir, qui nous fait très bien tomber. Chacun plaint encore plus ce genre de fous qui voit des ennemis partout, et interprète au pire tous les signes, jugeant toute amitié menteuse et toute confiance imprudente. Ces maladies d'esprit sont mortelles. Le moins instruit des hommes secoue ces craintes plus funestes que tous les maux, jette ses armes, mange, dort, se fie, espère, et enfin choisit de vivre, non de mourir.

On ne fait pas assez attention à ceci que l'espérance dépend de nous. C'est nous qui la devons faire et soutenir. Il n'y a point de raison invincible de semer, si l'on veut compter d'avance la gelée, la pluie, la sécheresse et les mulots ; mais on sème d'abord, et l'on veille ensuite sur la semence. Aucun marchand ne ferait contrat d'acheter, de vendre ou de louer s'il considérait avec complaisance tous les risques qu'il court. Ceux qui sont d'abord en défense ne font rien. Mais peut-être sommes-nous dominés et conduits par l'espèce des discoureurs, bien pis, par les plus vieux, les plus fatigués, les plus affaiblis de l'espèce. Faites attention à ceci que si la masse des hommes croient ce qu'ils disent, par cela seul ils auront raison. Il faut donc choisir de ne pas les croire, et instituer la paix à tous risques.

« C'est fort bien, me dit un homme ingénieux à qui j'adressais ce discours tonique, c'est fort bien, mais vous fouettez présentement un cheval usé. Nous sommes vieux ; non point pour toujours, car les nations se renouvellent, mais pour un temps. Ces hommes qui sont morts à la guerre, ils sont notre jeunesse qui a été retranchée de nous ; et la jeunesse qui la suit est encore trop près de l'enfance pour changer cette politique irritée et faible qui fait si bien voir les marques de l'âge. Dans quelques années c'est l'âge mûr en quelque sorte qui nous manquera ; plus tard c'est notre poids de vieillesse qui sera à son tour allégé, d'où suivront des changements politiques que l'on voudrait prédire ; mais l'histoire est autre et toujours autre. Je crois pourtant que si la paix est faite quelque jour, elle le sera par audace juvénile et non par prudence sénile ; car c'est le poltron qui s'arme et c'est le poltron qui tire le premier ». Ce discours me plait ; il y a déjà longtemps que j'ai reconnu l'accent de la peur dans l’éloquence guerrière.

19 juillet 1922 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

1942 VE XLIV, « Les chemins de la paix »

LIX (423)

Je n'ai jamais formé de grands espoirs au sujet de l'Espéranto. Selon les vues de Comte, je conçois le langage humain comme une chose de nature, lentement formée et transformée, et que les grammairiens peuvent seulement décrire. Beaucoup d'hommes, parmi lesquels j'en compte quelques-uns dont les opinions méritent toujours un examen attentif, pensent autrement que moi là-dessus. Il faut dire aussi que je n'ai point du tout ce don des langues, qui vient sans doute de ce que la pensée se rend indépendante des signes ; et j'ai remarqué que les esprits géomètres, qui changent si aisément leurs signes, participent volontiers à cette recherche d'une langue universelle, comme déjà Leibniz ; et c'est une immense question de savoir si l'on pense mieux par des signes inventés ou par les signes reçus en héritage. M'ais je renvoie ces discours à d'autres temps. Le Ministre des Opinions vient de condamner l'Espéranto. On m'a fait lire une circulaire, au reste assez bien faite, où le Corps Enseignant trouvera écrit ce qu'il doit penser sur ce difficile sujet. Quoi de plus naturel ? Les professeurs instruisent la jeunesse, et le ministre instruit les professeurs. Si nous laissons les pouvoirs s’étendre, nous verrons d'autres merveilles.

Un homme paisible me disait, après avoir lu : « Savez-vous que cela me donne envie de faire de la politique ? » Il ne disait point quelle politique, car il n'y a point deux politiques, je dis pour le citoyen. De même il n'y a point deux politiques pour le gouvernant ; mais la vraie politique est celle qui lui donne pouvoir de pape. Et la politique du citoyen est justement dirigée contre celle-là ; c'est cette politique du citoyen que j'appelle Radicale. Beau nom, car elle prend la tyrannie à la racine même. Les maux politiques ne viennent pas d'un gouvernement mauvais, mais seulement d'un pouvoir qui ne rencontre point de résistance. Et le sage Montesquieu, après tant d'autres, ne cherche point autre chose, en son *Esprit des Lois*, que le moyen de tempérer un pouvoir par un autre, de façon à barrer la route au despotisme, toujours menaçant, toujours prompt.

Plus prompt peut-être dans le régime démocratique, comme Montesquieu l'a entrevu. Il est important de méditer là-dessus. Un pouvoir de fait a des égards pour la coutume, s'il n'est pas fou ; mais un pouvoir qui se dit et qui se croit choisi par le plus grand nombre n'est plus tenu ni retenu. Faites attention que les partis organisés et les minorités représentées n'ont d'autre fin que d'assurer les pouvoirs, sans ambiguïté aucune. Aussi tous les ambitieux nous tirent de ce côté-là ; j'y comprends les ambitieux de servitude, qui étendent leur propre pouvoir par l'obéissance. Et pourquoi veut-on qu'un pouvoir choisi par le peuple soit moins tyrannique qu'un autre ? Socialiste vous êtes, ou communiste ? mais les pouvoirs que vous choisirez s’étendront comme d'autres jusqu'à ce qu'ils trouvent des limites ; ils tyranniseront si vous ne résistez point. En sorte qu'il faudra des radicaux sous ces régimes-là aussi. Des radicaux, c'est-à-dire des hommes soucieux de maintenir et d'étendre aussi loin qu'ils pourront les droits et garanties des gouvernés. Ce programme ferait l'union entre les partis, s'il n'y avait pas les chefs de partis qui ne le peuvent souffrir, revenant toujours à la raison d'État et à leurs propres lumières, et attendant l'heure où ils auront mandat de gouverner chacun de nous au nom de tous. On comprend d'après cela que les pouvoirs politiques cherchent toujours appui auprès des autres pouvoirs, et toujours le trouvent, contre la masse méprisée et redoutée. Et Ï appelle Terreur Radicale cet effort continu, de surveillance et de résistance, que la masse exerce à l'égard de ces secrètes alliances. Terreur sans violence aucune ; la masse n'a qu'à se montrer.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

LX (424)

Lorsque l'Union Sacrée[[675]](#footnote-676) se trouve rétablie pour un temps entre le capitaine et l'homme de troupe, soit par le danger commun, soit par la vertu de la Cérémonie, ils sont l’un et l'autre immédiatement heureux par l'imitation des émotions et par l'échange de signes concordants. L'homme est alors meilleur qu'il ne voudrait, et cela est assez beau ; il faut bien quelque terme à ces mouvements de mépris ou de vengeance qui suivent des[[676]](#footnote-677) rapports hiérarchiques et qui abrègeraient la vie par la tristesse. Mais ce bonheur étonnant ne nous instruit point du tout sur les opinions qu'ils peuvent former l'un et l'autre concernant leur intérêt ou leur propre importance. Autant qu'ils réfléchissent, il est clair que l'un suit son intérêt et ses passions, tandis que l'autre obéit à la triste nécessité. Analysez ce contrat ; l'un se dit : « Je ferai ce que je voudrai », et l'autre : « Je ferai ce que vous voudrez ». L'un cède à son penchant, et l'autre y résiste ; l'un étend sa puissance, et l'autre abandonne toute puissance ; l'un est porté au-delà de ses espérances ; l'autre abandonne toutes ses espérances. Il est trop facile pour le chef d'aimer qu'on obéisse ; il est trop difficile pour l'homme de troupe d'aimer l'obéissance, de l'aimer sans réserve ni précaution. Quand l'un s'emporte avec bonheur et fouette sa propre émotion, il est inévitable que l'autre au contraire se reprenne et se donne un terme, d'où l'on jugera trop vite que l'un est généreux et l'autre sec. Mais il est dans l'ordre que le maître ne sache rien de l'esclave.

Je veux bien considérer cette sorte de frise à l'antique, que l'éloquence a déjà plusieurs fois dessinée. Vaillant et de Mun, tous deux vénérables par l'âge et par la fidélité à soi, s'avancent l'un vers l'autre et s'embrassent. Certes cela est immédiatement beau ; mais par réflexion je ne puis méconnaître que l'un des deux sacrifie plus que l'autre. Car le noble réalise ici ses espérances, et reçoit le serment du prolétaire ; mais le prolétaire ne reçoit aucun serment. Ce qui est nié, en ce sacrifice, c'est tout ce que le prolétaire affirmait de tout son vouloir depuis qu'il affirmait quelque chose, c'est-à-dire justice, égalité, paix, fraternité entre tous les hommes. Ce qui est affirmé, au contraire, c'est ce que l'officier de cuirassiers affirmait de tout son vouloir depuis qu'il affirmait quelque chose, c'est-à-dire pouvoir fort, inégalité, guerre. L'un abandonne tout, et l'autre prend tout. L'un se pose, et l'autre s'immole. L'un arrive au moment espéré, l'autre au moment redouté. L'amour de la patrie est puissant sur tous ; mais il faut reconnaître que les puissants aiment leur puissance en même temps que la patrie. Ce que la patrie leur demande, et qu'ils accordent avec une énergie bien naturelle, c'est d'être plus puissants que jamais, plus prompts que jamais à soupçonner et à punir. Au prolétaire, la patrie demande justement de céder le peu de liberté qu'il a, de se démettre du peu de puissance qu'il a, trésor péniblement conquis, toujours disputé. C'est lui-même qui doit le nier, qui doit le rejeter de lui, faisant confiance à ceux qui ne lui ont jamais fait confiance, et remettant enfin la décision aux mains de ceux qu'il a mille raisons de craindre, de ceux qu'il croit aveuglés et injustes par état. Bref, il jure d'obéir contre ses idées, tandis que l'autre jure de commander selon ses idées. Le moins qu'on puisse dire là-dessus, c'est qu'un contrat de ce genre n'est pas pour toujours ; et voilà ce que le maître ne comprendra jamais. Jupiter fit heureusement les couronnes trop petites.

23 juillet 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

1926 CCP V, 1, « L’Union sacrée, sacrifice aux Importants »

1939 SM1, LXXVII, « Union sacrée »

LXI (425)

Une montagne qui glisse c'est comme un puissant rabot qui marche tout seul. Cette puissance ne coûte rien ; et il est vrai aussi que les effets en sont tous nuisibles, parce qu’elle n’est point dirigée. Si l'on voulait la diriger, il faudrait d'abord la vaincre. Quelle digue, quelle butée faudrait-il ? Le plus simple moyen consisterait dans une masse égale à la masse glissante, et qui presserait dans une direction contraire au glissement. Imaginons que des Pharaons entreprennent cet immense travail, et sans le secours de nos machines ; oublions même les chevaux et mulets. On verrait des esclaves porter des cailloux et de la terre dans des paniers ; le travail musculaire dépensé pour élever un panier de terre irait croissant à mesure que la montagne artificielle serait plus haute ; et la puissance de glissement de cette montagne s'augmenterait d'autant. Le poids du panier de terre n'agirait ici que comme un ressort que l'on tend ou bien un arc sur lequel on tire ; car ce poids de terre dans la plaine ou dans la carrière n'aurait aucune puissance de glisser ; il ne prend cette puissance qu'à mesure que l'esclave l'élève par ses muscles. Ainsi la puissance de cette montagne artificielle résulterait non pas du poids de la terre et des pierres, comme on dit souvent sans examiner assez, mais de la somme des travaux musculaires accomplis par les esclaves porteurs de paniers. Il y aurait des pertes, inévitablement, puisque les esclaves élèveraient leur poids et celui des paniers eux-mêmes pour les redescendre ensuite ; ainsi la puissance de digue ainsi créée serait bien inférieure à la somme des travaux humains dépensée pour la créer.

On pourrait gagner là-dessus par l'emploi de machines simples, par exemple si le poids des esclaves redescendant faisait remonter un certain poids de terre, par câbles et poulies ; comptons pourtant le travail musculaire nécessaire pour fabriquer poulies et câbles. Toujours est-t-il que la puissance de la digue pourra s'approcher de la somme des travaux musculaires dépensés pour la construire, mais en aucun cas ne pourra la dépasser. Je reviens à la montagne qui glisse, et je dis que pour la contenir, ou, ce qui revient au même, pour la diriger, il faut dresser contre elle autant de travail qu'elle en peut faire. Donc, si elle travaillait pour nous, elle ne ferait que nous restituer le travail humain sous une forme massive , ce puissant rabot serait donc poussé par des millions de bras.

L'idée qui nous poursuit tous, en cette analyse, c'est qu'il existe des machines à feu, marchant par le charbon ou l'essence ou la poudre à canon, et qui pourraient ajouter leur énergie à l'énergie humaine. Mais considérez qu'une explosion de gaz, de vapeur ou de poudre, est comparable à ce glissement de montagne, et ne travaille aussi pour nous qu'autant qu'elle est contenue ou dirigée. Et il me semble que, par le même raisonnement, mais plus difficile alors à conduire, on prouverait que de telles machines restituent seulement l'énergie humaine qui est dépensée pour les construire. Tout travail, aussi bien celui du forgeron qui bat le fer, ressemblerait à ce travail des constructeurs de digue, qui prennent un panier de terre au niveau de la plaine, et y enferment, en l'élevant, une puissance de tomber qu'il n'avait pas au niveau où on l'a pris. L'homme ne ferait jamais que tendre des arcs. Mais ici apparaît la vertu de l'arbre, qui certes n'est pas transporté sans travail, mais qui se fait solide et déjà machine, poutre, treuil, manche d'outil, par le seul soleil, et sans travail humain. D'où nous reviendrions à l'agriculture, la seule industrie peut-être qui paie au-delà du travail, c'est-à-dire qui donne des rentes à proprement parler. Vérité souvent célébrée, rarement expliquée.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

LXII (426)

« Circulaire recommandée. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août[[677]](#footnote-678). » Je ne crois pas que ceux qui ont lu cette affiche blanche en oublient jamais le contenu ; mais la forme même de cet ordre effrayant mérite attention. L'Administration y a mis sa marque. L’État se montre ici sans visage, comme il est ; en sorte qu'on ne trouve point ici de colère, ni même de gravité ; ce n'est qu'une note de service, qui s'adresse cette fois à quelques millions de fonctionnaires, tout citoyen en âge de servir étant fonctionnaire. C'est à peu près comme si on nous avait dit ceci : « Pour des raisons d'ordre administratif, et conformément à trois mille six cents circulaires antérieures, la plupart confidentielles, toutes les libertés sont suspendues, et la vie des citoyens âgés de moins de cinquante ans n'est plus garantie. » Non point un chef, mais des milliers de chefs ; non point une volonté, mais une effrayante machine ; non point l'hésitation, la pitié, ni plus tard les remords. Ce genre d’oppression est moderne ; les anciens ne s'en faisaient aucune idée, pas plus que des chemins de fer. J'eus plus d'une fois l'occasion de remarquer par la suite la puissance de cette organisation mécanique, qui pousse les hommes comme des wagons. Mais le même caractère pouvait être saisi dès le commencement. Ce tyran sans visage ne laisse jamais aucune espérance ; aussi n'y eut-il point de discours, mais chacun alla graisser ses bottes.

Qui donc décide des armements ? Qui des effectifs ? Qui des alliances ? Qui de l'interprétation des alliances ? Toujours un cercle d'hommes compétents, où chacun cherche la pensée des autres, ou bien des hommes qui pensent sur circulaires et instructions, ou bien des hommes polis qui mettent des lieux communs en discours. Raisonnement toujours, non jugement. Au sommet, car il y a un sommet, toutes les idées ensemble, et équivalentes ; la paix souhaitée, la guerre préparée ; la paix si on peut, la guerre si l'on ne peut faire autrement. Nulle préférence avouée ; nulle préférence cachée. Gouverner, c'est suivre les nécessités et s'en remettre aux compétences. Chaque homme, dans ce système, est un bon homme qui fait son métier ; ou plutôt chacun fait une partie de métier[[678]](#footnote-679). On assemble les pièces comme on fait une addition ; on dit : « c'est la guerre ». Chaque homme devant ce résultat réagit à sa manière, mais le Système ne réagit nullement. La guerre arrive comme la pluie. Allez-vous accuser le baromètre ?

J'accuse le baromètre. J'accuse un homme qui, maintenant comme en ce temps-là, constate et ne décide point. Un homme qui réunit des commissions et qui, de leurs pensées, si l'on peut dire, compose ses pensées. Un homme qui est la résultante de l'État sans visage. Mais laissons les récriminations. La responsabilité ici s'émiette. Nous cherchons un homme et nous trouvons des bureaux. Nous cherchons une décision et nous trouvons une Circulaire Recommandée. Où est donc le mal ? En ceci, que le formidable État, composé de militaires, de diplomates et d'administrateurs, n'a point de maître. Cet instrument aveugle marche seul. Le peuple puissance agit ; le peuple pensée n'est point représenté ; enfin le gouvernement n'est que la pointe extrême de l'engin mécanique. Cette situation du Bureaucrate régnant est nouvelle. Il faudrait un Gouvernement contre l'État ; nous en avons connu l'esquisse. Cherchez dans l'histoire de ces cinquante années quels hommes furent maudits par les plus éminents Bureaucrates, quels hommes furent redoutés, calomniés, proscrits avec l'approbation des Compétences militaires, diplomatiques et administratives. Maintenant étudiez ceux qui nous gouvernent, en leurs discours, en leur prudence, en leur constante faiblesse, en leurs abstentions, en leurs négatives vertus, vous comprendrez en quel sens ces Effets furent Causes.

27 juillet 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

1926 CCP II, 5, « Celui qu’il faut accuser »

1939 SM1, LXXVIII, « Guerre sans visage »

LXIII (427)

Le Respect Humain me fut d'abord présenté comme déshonorant et vil. Mes premiers maîtres étaient des prêtres qui n'en pensaient pas long, mais qui étaient forts de leur doctrine. Je devine qu'ils opposaient le respect humain au vrai respect, que l'on doit à Dieu seul. Cette idée métaphysique se retrouve encore en ceux qui veulent parler et agir sans ménager, selon ce qu'ils jugent vrai. Ainsi Polyeucte brisait les idoles ; et d'autres depuis ont brisé les idoles que Polyeucte vénérait. Le respect humain serait donc une peur qui nous détournerait de dire ce que nous croyons vrai ; mensonge de politesse, source des plus grands maux. C'est trahir son âme, comme dit Alceste.

Mais voyez ici encore que la langue commune pense mieux que nous. Les mots résistent, et nous font entendre un énergique avertissement. Il ne se peut pas que le Respect Humain soit méprisable ; ces deux mots joints nous invitent à la prudence. Nos guerres, à ce que je crois, sont des guerres de religion. Je reconnais la fureur catholique, et encore mieux la fureur protestante qui s'y oppose, dans ces opinions en forme d'insultes qui s'affermissent par le plaisir diabolique de déplaire. Selon l'apparence, c'est la certitude que l'on croit avoir qui rend intolérant ; mais il est clair qu'un des effets de toute guerre est de dépouiller nos pensées de toutes les nuances et précautions, par le besoin de s'unir aux uns et de se séparer des autres. Considérées ainsi, la métaphysique, la religion, et enfin toutes les doctrines absolues, seraient l'effet des guerres, bien loin d'en être la cause ; et les guerres seraient toutes de religion, parce que toute guerre donne aux opinions quelles qu'elles soient la forme de la religion. Ce n'est point le dogme qui rend furieux, mais plutôt c'est la fureur qui dogmatise. Assurément les illustres amis de la Tolérance n'ont pas assez regardé par là. Ils pensaient qu'il ne fallait qu'instruire ; mais l'expérience a fait voir que la fureur invente aussitôt des dogmes, et compose comme une théologie dans des questions même où l'expérience pourrait décider.

La politesse est le premier moyen de la paix. Si d'abord vous faites scandale, tout est noué aussitôt en l'autre par la colère, et en vous-même par l’imitation des émotions. C'est pourquoi le Respect Humain est la règle des règles. C'est dans le moment où vous avez raison qu'il faut abaisser la pointe de votre orgueil comme une épée. Ainsi dans cette guerre pour la paix, qui ne doit point du tout être une guerre, il faut savoir reculer justement quand l'adversaire marque qu'il est un peu ébranlé ; de là cette méthode de traiter soudainement d'autre chose, et de laisser tout là, dans le moment où il semble que l'on n'ait qu'un pas à faire pour assurer la victoire ; et le combat pour les opinions est justement, par la stratégie et la tactique, tout le contraire des jeux de la force. Chacun fait l'expérience que souvent le meilleur argument ressemble à ces armes enchantées de la légende qui ne savent plus blesser. C'est que le meilleur argument est le plus mauvais de tous ; l'adversaire rassemble alors ses forces, et les retrouve invincibles, par cette grande idée que la pensée intime de chacun ne peut et ne doit jamais être changée que par liberté. Donc l'invincible argument donne force à l'idée antagoniste. L'étrange aveuglement des plaideurs vient principalement de là. Ainsi ne plaidons pas. Bel avantage si, en disant le vrai, je dispose celui qui m'écoute de façon à lui boucher la vue. Ainsi le chemin de penser n'est pas droit, mais sinueux, par le devoir de respecter l'humain, ce qui conduit à vouloir le comprendre.

29 juillet 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°9, 5 août 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXIV (428)

Le brillant Délégué de l'Intelligence, qui revient de l'Europe Centrale, nous disait sur le ton badin : « Ces nouveaux peuples attendent l'occasion de se battre ». Ces propos plaisent parce qu'ils terminent la réflexion ; mais j'ai juré qu'ils ne me plairaient plus. Je lui dis : « Comment savez-vous cela ? Comment peut-on jamais savoir cela ? Les agités parlent beaucoup et les pacifiques ne disent rien. Sans compter qu'il y a loin des paroles à l'idée véritable ; et celui qui parle, surtout s'il est jeune, tombe toujours à ce qui est formulé d'avance, comme justement vous faites. Et la guerre est formulée, au lieu que la paix ne l'est point ». Là-dessus le Maître des Fiches voulut me traîner dans son repaire. « J'ai, dit-il, sur ces questions et sur d'autres, tous les documents connus ; tous les journaux et toutes les brochures, tous les mémoires, toutes les discussions et toutes les statistiques, ou tout au moins le relevé de leur gisement avec le sommaire du contenu. J'ai le pétrole et le porc salé ; j'ai le chemin de fer et la turbine ; j'ai le tonnage, le change et les salaires ; j'ai l’état religieux et l'état moral ; j'ai l'armement et le désarmement ; j'ai la police, la conspiration, l'assassinat et l'alcool ; j'ai le syndicat et j'ai la coopérative ; j'ai la boulangerie, l'optique et le textile ; j'ai la statistique et la documentation ; j'ai même une pensée, c'est que la documentation est la documentation sur la documentation ». « Vous avez aussi, lui dis-je, une bonne place, et qui vous laisse du loisir pour penser si l'envie vous en prend ». « Mais non point, dit-il, d'après la documentation. Car le propre de la documentation est de vous amener, sur tout sujet, à ne plus savoir ce qu'on en doit penser ».

« C'est, dis-je, le remède à penser sans savoir que de savoir sans penser. Ainsi les choses humaines, par leur masse, nous invitent à juger et à choisir ; car, quand on tiendrait à jour le dossier de chaque homme, en cette nouvelle Europe, on ne saurait toujours pas mieux ce qu'il pense qu'il ne le sait lui-même ; ce n'est pas beaucoup. Et, par le refus du jugement, les forces mécaniques, qui sont l'inférieur, aussitôt nous reprennent. Il n'y a rien de plus facile que de tirer un coup de canon et mille. La guerre suivrait donc de la documentation ». « N'oubliez pas, dit-il, la mauvaise humeur, qui est le lot des véritables historiens, et qui, par un autre chemin, va aux mêmes effets »·

Tels sont les tristes jeux de l'intelligence, dès qu'elle médite sans percevoir. C'est pourquoi étudiez plutôt Ies formes d'une vieille église ; voilà un signe de l'homme qui n'est pas trompeur. Difficile à lire, j'en conviens ; mais restez en contemplation jusqu'à ce que l'intelligence errante soit ramenée. Car vous avez garde d'une partie de l'Europe qui est bien à vous, et qui tient dans les frontières de votre corps ; et vous la gardez mal. L'agitation, en ce petit monde, produit de minute en minute des milliers de documents irrécusables, qu'il faut pourtant effacer. Ainsi la paix est bien proche ; mais c'est toujours le beau qui l'annonce. J'ai aperçu, dans Hegel, ceci que la religion est une réflexion sur l'œuvre d'art, et la pensée, une réflexion sur la religion. L'humain est sur cette route, et se montre seulement à ce genre de voyageur. Tels sont les chemins du Jugement. Et le remuant Tchéco-Slovaque est pris dans Montaigne et dans Montesquieu ; immobile alors, et sans grimace. Mieux encore dans le vrai poète, et selon le contour originaire auquel l'humain doit d'abord être ramené ; car la forme humaine n'a point fléchi sous les accidents. Ma foi je vais traduire Homère ; ce sera mon voyage d'études et mon enquête.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXV (429)

Jaurès fut éminemment le Politique, par cet art royal de juger les hommes. Ici il faut tout deviner. Cet art soutient le discours persuasif, mais ne s'y laisse jamais voir. Un signe bien clair est qu'il ne se gardait pas lui-même. Nul souci de cravate, de barbe ni de cheveux. Nulle inquiétude dans les yeux. Rien n'était composé, ni étudié, ni retenu ; rien n'était pour plaire, ni pour étonner, ni même pour déplaire. Nulle trace de ces offensives et patrouilles autour, qui ont pour fin d'élargir la zone inviolable. Il y a un tremblement que l'on peut reconnaître dans la froideur diplomatique, et même dans l'impudence, qui est le signe qu'un homme pense beaucoup à lui-même. Alors l'intrigue et la flatterie trouvent à prendre ; car il n'est pas difficile de trouver passage, dès que l'autre a souci de ce que l'on pense de lui. Les timides sont dupes, quand ils auraient l'esprit le plus fin et le mieux armé. Remarquez que soupçon et défiance détournent de voir ce qui se montre, par la fureur de deviner ; sans compter que l'autre homme, par précaution et même seulement par imitation, tend le rideau des signes ; au lieu que l'ingénu, par ce regard qui n'interroge pas, fait paraître le vrai visage et les mouvements de nature. Deux traits donc se montrèrent quand j'eus la bonne chance de tourner autour de l'Homme. D'abord nulle trace de timidité ; exemple unique dans mon expérience, si je ne vais pas chercher un ou deux éleveurs de chevaux, rois sur leurs prairies de luzerne, mais un peu trop inhumains. L'autre trait ne peut se définir que par la négation du regard investigateur, si remarquable en ceux qui font profession d'observer, et qui durcit les apparences.

Les doctrines ne comptent point autant qu'on le dit, et l'homme n'est guère flexible aux preuves ; au reste il y a surabondance de preuves. Je plains ceux qui cherchent la vérité politique ; et ceux qui disent qu'ils l'ont trouvée, je ne les crois point. Ce sont les hommes qui font preuve ici, et la doctrine niée a toujours un visage. Heureux qui peut voir le vrai visage de la doctrine, ne fût-ce qu'un moment ; cela ne s'oublie point. Nos opinions réelles suivent de quelque laideur surprise. « Je ne serai point comme cet homme-là ». Ainsi Jaurès a quitté promptement le camp des opportunistes, non point sans doute parce que ce qu'ils disaient était faible ou faux, mais plutôt par ce mouvement de mâcher leur doctrine, qui déshonorait la doctrine. Peut-être j'invente, mais je n'invente pas tout. Le vrai visage de la guerre, pour moi du moins, c'est le visage méchant et laid de ceux qui en parlent d'une certaine manière.

L'esprit de parti accepte tous hommes et tous moyens. L'esprit jugeur, au contraire, qu'il faut appeler l'esprit artiste, choisit par goût. Par ces causes, il arrive que ceux qui se déterminent par les preuves sont entraînés à trahir la doctrine, au lieu que ceux qui font attention aux hommes contemplativement sont fidèles à la doctrine, souvent par la seule connaissance des causes viles et laides qui font que l'on change. C'est ainsi que le poète peut faire voir en politique une stricte fidélité, qui étonne les politiques. On observera toujours, dans un homme de vraie culture, une sorte de constance qui s'accorde avec une indifférence doctrinale assez loin poussée ; ce sont les Tard-Instruits qui font schisme. Mais Jaurès fut sans doute le maître des maîtres en ce difficile pilotage, sans aucune incertitude jamais dans ces courants et tourbillons d'hommes, vraisemblablement parce qu'il allait toujours de l'homme à la situation, et jugeait, si je puis dire, du mensonge d'après la forme de la bouche. C’est ainsi qu'il expliquait l'Affaire Dreyfus, toujours en avance d'un épisode, et, par anticipation mimée, devinant les thèses militaires. Comparez-le à Clemenceau sur ce point-là, vous comprendrez combien l'artiste remporte sur le raisonneur.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXVI (430)

Le courage bien prouvé obtient aussitôt respect. Tous les pavillons ici saluent. Il n'est point de hobereau qui ne montre une publique estime à l'homme de troupe orné de palmes, et qui ne le traite en égal. Or c'est beaucoup pour un berger presque sans lettres, ou pour un épais bûcheron, de forcer la citadelle aristocratique. Un parvenu tout doré peut encore rougir de lui-même devant une femme élégante, ou seulement devant un marquis bien poli et bien méprisant ; mais le parvenu des tranchées n'est jamais ridicule. Napoléon avait compris ce jeu ; mais il n'est point nécessaire de supposer ici un calcul ; l'égalité s'établit d'elle-même par la seule vertu qu'on ne peut feindre ; et cela est assez beau. L'homme règne par ce sentiment royal d'une liberté invincible, renfermée dans le jugement seul. Celui qui ne faiblit point devant une tâche effrayante méprise toutes les grandeurs à l'exception d'une seule, qui est justement celle-là. Il faut appeler sentiment du sublime ce bonheur de vaincre par la résolution toutes les grandeurs mécaniques, si formidables qu'elles soient. La justice elle-même ne serait point si belle si elle n'était difficile ; aussi ce n'est point la guerre civile qui détourne de vouloir la révolution ; mais. tout au contraire, c'est le courage qui orne la justice. Communisme et Action Française, ce sont les mêmes hommes. Et même les comédiens des deux partis ne sont comédiens qu'à demi ; ils miment une action belle, et admirent de tout leur cœur l'action elle-même, ne pouvant mieux. Tous ces héros et demi-héros, qui sont tout le monde, font que la paix est difficile.

Le miracle c'est que la paix est facile. Elle est facile puisqu'elle est. Vous ne supposez pas qu'un Suisse soit moins capable d'étonner le monde qu'un paysan de la Savoie et du Dauphiné. Le Belge a prouvé qu'une longue paix ne change pas l'homme. Si les causes que je dis sont les principales causes des guerres, et même, si l'on regarde bien, les seules, il est clair que ces causes ne s'opposent pas à la paix. La vertu, qui est la chose la plus effrayante au monde, est la plus rassurante aussi.

Il est donc très important d'apercevoir que les causes des guerres, telles que l'histoire les analyse, ne sont jamais que des occasions. Ce que les hommes disent entre eux et lorsqu'on ne les soupçonne pas de lâcheté, à savoir que les rivalités, les territoires, les races, l'audace d'un politique et le prestige d'une nation ne les intéressent guère, est, je crois, profondément vrai. Ce qui les intéresse tous, c'est plutôt une action difficile, qu'ils savent faire, mais qu'ils craignent de ne pas oser. Cette perspective remue ensemble la peur et l'impatience ; l'accord se fait bien vite alors, et l'action suit. C'est pourquoi il faut prononcer qu'autant de fois que les politiques annonceront la guerre, autant de fois les peuples la feront. C'est pourquoi la guerre et la paix dépendent principalement de la politique intérieure. Certes il nous faut des hommes un peu refroidis par l'âge et par l'expérience ; et je craindrais un chef jeune qui, se lançant lui-même dans l'aventure, n'aurait point de scrupule à y lancer les autres. Mais je crains moins encore le Risque-tout que le vieillard triste, qui juge des jeunes d'après lui-même et doute d'eux, ce qui fait qu'il les anime et les fouette. Je crains encore plus le rhéteur misérable, qui ne sait dire qu'une chose, et y revient toujours, assuré d'un succès facile. Encore plus je crains le sot qui ne conçoit point les arrangements, et qui croit en toute simplicité que l'on se bat pour le blé, le coton ou le pétrole. À ces signes je reconnais sans peine l'homme qui n'aura jamais mon suffrage.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXVII (431)

L'orthographe est de respect ; c'est une sorte de politesse. Ce qu'il faut vaincre ici c'est le bizarre, dont on pourrait dire qu'il attire l'attention et la trompe, l'apparence promettant beaucoup et ne donnant rien. Tel est un grand chapeau, ou une barbe qui descend jusqu'à la ceinture ; ce sont des signes qui ne nous portent point au-delà d'eux-mêmes. Les grimaces aussi éveillent la curiosité et ne la nourrissent point. C'est pourquoi un visage naturellement tranquille plaît d'abord, comme le silence, sans lequel il n'y a point de musique. De même le vêtement selon la mode est raisonnable en ceci qu'il n'est point remarqué. Au rebours, un homme singulier par son chapeau pointu ou ses grands cheveux ne peut passer au travers de ces signes ; s'il parle, ce sera toujours chapeau pointu. Le prédicateur à moitié rasé, exemple fameux, ne sera pas écouté, mais regardé ; et lui-même sera étranger à son propre discours, par l'échange des signes. Ce qui est hors de l'usage fait donc émeute et panique autour de l'homme et dans l'homme. Impudence et timidité se combattent, et voilà un esprit noué. Il faut donc s'habiller selon l'usage, saluer selon l'usage, parler et non pas crier, écrire enfin selon l'orthographe. On dit que l'orthographe est difficile ; mais la danse et la politesse sont difficiles de même ; c'est grand profit quand on les sait ; c'est déjà grand profit de les apprendre.

Dans un homme naïf qui écrit je remarque d'abord un discours improvisé, rompu, repris, sans aucun souci d'éloquence, puisqu'il n'y a point d'auditeurs ; aussi l'articulation est alors sous la dépendance de la nature physique et même de l'attitude ; ce sont des jappements en quelque sorte ; et souvent l'écriture traduit cette précipitation et sauvagerie ; sans compter que la parole, allant toujours devant, mêle le mot parlé au mot que l'on écrit. Les maîtres d'orthographe connaissent bien ce genre de fautes, qui viennent d'une manière négligée et emportée de parler à soi. Là-dessus je conseille d'exercer l'enfant à parler tout haut et distinctement en même temps qu'il écrit.

Comme un homme non élevé salue trop, et même les chaises, on voit aussi que ceux qui n'ont point d'orthographe redoublent de politesse, et, par crainte d'oublier quelque chose, surchargent les mots, comme ces couturières dépourvues de style qui mettent des petits nœuds et des rubans partout. De là ces lettres doubles, ces y et ces ph qui font drapeaux et banderolles ; ce sont des gestes mal tempérés. Les grammairiens ont bien considéré la paresse, qui simplifie les langues, et les ramènerait à des cris monosyllabiques ; mais ils ne doivent pas oublier l'emphase, qui orne, complique et redouble. Les émotions crient ; les passions déclament. Mon grand-père a toujours dit : « l'École Polytechnitique ». Une femme, en ses reproches passionnés, écrivait un jour « hyprocrisie » ; faute admirable où je reconnais à la fois l'effet de l'articulation anticipée et d'une fureur de gorge. Intempérance qu'il faut d'abord surmonter. Ainsi la discipline orthographique va plus loin qu'on ne croit. Gymnastique et Musique ensemble ; seule règle du langage intérieur, peut-être.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXVIII (432)

Il nous manque les morts de la guerre, qui feraient un million et demi d'électeurs. Comment auraient-ils voté ? Je ne le sais point. Assurément ils seraient moins disposés que d'autres à subir le gouvernement des vieillards ; assurément ils nous rapprocheraient de cet esprit cynique qui dissout ou rompt les lieux communs ; assurément ils seraient plus près que nous ne sommes[[679]](#footnote-680) de dire leur vraie pensée ; ils jugeraient les matamores, ils jugeraient les fripons, ils jugeraient les poltrons au cœur étroit, qui veulent trois rapports d'experts avant de mettre un pied devant l'autre. Non seulement ces hommes voteraient, mais ces hommes parleraient ; ils auraient grand pouvoir, seulement par la vigueur, pour nous secouer de ce sommeil politique. Maintenant s'ils seraient communistes, ou royalistes, ou simplement radicaux, c'est ce que j'ignore.

Tout homme a deux pensées sur la politique. L'une est secrète et enveloppée, même pour lui, car il ne la trouve nulle part exprimée. Il n'essaie jamais de la dire sans avoir regret aussitôt de ce qu'il a dit, qui n'est jamais ni clair pour lui-même, ni bien reçu. Chacun a entendu et beaucoup ont laissé échapper des malédictions sans mesure, et de féroces jugements sur les pouvoirs ; ces formules ne disent point ce qu'elles voudraient dire. Cela fait un silence de tous et une sorte de honte. Aussi jamais aucun candidat n'a montré ni ne montrera cette pensée Ésopique ; et ce qui choque en elle, à ce que je crois, c’est qu'elle sort d’un trop long silence, et qu'elle n'est point formée selon la rhétorique ; ce ne sont que des cris, ou bien, chez les habiles, ce n'est qu'ironie, ce qui aussitôt divise et affaiblit toutes les pensées au dedans de chacun. La colère d’un homme qui ne dit point ce qu’il veut dire comme il voudrait le dire est importante à considérer ; le voilà déjà en guerre, par cette sauvage pensée qui a pourtant du vrai et de l'humain, et qui se montre inhumaine et fausse. Ceux qui s'étonnent qu'un révolté souvent devienne en peu d’années maniable n’ont pas bien pesé l’ironie et la tristesse.

L’autre pensée est formulée depuis des siècles ; il n’y a point à chercher les mots, car c’est comme une chanson que chacun connaît ; elle est simple et sans nuances ; elle ne suffit pas plus que l’autre ; mais elle suffit au politique, qui par cet accord a les mains libres, et fait son métier, qui est de se pousser[[680]](#footnote-681) et maintenir, et d’aider ses amis. Pour tous sans exception c’est agir qui est facile, et c’est penser qui est difficile, penser étant toujours parler, et bien penser étant toujours bien parler. Il faudrait donc que l’homme politique, après qu’il a chanté ses couplets, s’appliquât à deviner et à suivre cette autre pensée que personne ne sait dire et que personne aussi n’approuve. Cela se rencontre ; et l’on ne peut expliquer autrement que l’électeur soit obstinément fidèle à des hommes calomniés, injuriés et méprisés partout, et dont les discours ressemblent à tous les discours ; c’est qu’en eux, par des hasards, par des rivalités, par un mépris pour les sots, et pour une part aussi par une méditation qui va quelquefois au-delà des belles apparences, c’est qu’en eux vit l’esprit populaire, l’esprit de l’esclave, difficile à tromper. Comme le chien sent l’ami et l’ennemi, ainsi l’éternel homme de troupe reconnaît au premier regard l’ami précieux, celui qui ne trahira point. Quand le vote secret ne va point à cet homme-là, c’est qu’il n’est point candidat. Et les partis, sans exception, s’efforcent de faire qu’il ne soit point candidat. Or la guerre, qui fait le jeu des politiques, a tué sans doute quelques hommes de ce modèle, et· certainement beaucoup d’électeurs qui les auraient reconnus et suivis. La guerre tue ceux qui la font et affermit ceux qui la prêchent.

8 août 1922 (SM1) / 16 août 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

1925 EDR 62 « Ésope »

1939 SM1, LXXIX, « La pensée Ésopique »

LXIX (433)

Je demande grâce pour une idée fausse. Sur cette terre nous voyons se faire des mouvements, dont les plus puissants résultent de la pesanteur ; d'autres, ceux des vents et des eaux, sont les effets de la chaleur solaire. Le soleil agit encore d'une autre manière, plus subtile, en faisant croître ces dépôts de charbon atmosphérique que l'on nomme arbres, buissons, herbes, roseaux. Des bêtes, grandes et petites, broutent ces choses ; d'autres bêtes broutent les bêtes. Ces forces n'ont point égard à l'homme ; elles I' écrasent, le noient ou le dévorent sans façon. L'homme trouve passage dans ces entrecroisements ; mais enfin il n'est servi que par lui-même, et ses ressources sont toutes renfermées dans ce corps intelligent. Rien au monde ne travaille pour l'homme, si ce n'est l'homme. La puissance humaine devrait donc être au plus égale au travail humain. Toutes les inventions humaines reviendraient à transformer ou accumuler du travail humain, comme on voit dans le levier, la brouette, le cric, le treuil, la pioche, l'arc, l'horloge à poids, qui ne travaillent nullement pour nous. Ainsi les trains seraient poussés à bras, et les obus de même ; et les avions seraient lancés dans les airs par les muscles ouvriers, mille hommes élevant un seul homme jusqu'aux nuages. L'idée est fausse ; je l'ai déjà dit en ces Propos, et je le redis. Mais il n'y a point de risque à s'égarer de ce côté-là. Nous sommes plutôt disposés à admirer la machine en oubliant le travail humain qui concourt toujours pour une large part à la mouvoir. Qui donc voit courir cette troupe de noirs mineurs qui traînent la locomotive ?

Si l'homme, en travaillant de ses muscles autant qu'il peut, arrivait tout juste à entretenir sa propre puissance de travail, il n'y aurait ni loisir, ni luxe, ni fêtes, ni guerres. Puisque nous voyons tout cela partout chez les hommes, c'est donc que le travail humain laisse un excédent. Il est plus aisé de se nourrir en cultivant son champ et en élevant des bêtes qu'en vivant de cueillette et de chasse. L'énergie solaire, qui multiplie le blé et qui fait pousser l'herbe, paie largement le travail. De même le bateau à voile et le moulin à vent rendent beaucoup plus en énergie utile qu'ils n'ont coûté de travail musculaire. La roue, étonnante invention, et mère de toutes les machines, épargne bien plus d'efforts, par l'économie des frottements, qu'elle n'en a coûté au charron. Toutefois il n'est pas évident qu'un roulement à billes serait avantageux pour tous les usages ; il n'est pas évident que des rails de fer pour les charrois de campagne épargneraient, tout compte fait, plus de travail qu'ils n'en coûteraient. On peut concevoir, et on a même réalisé par jeu, des appareils électriques pour le ménage et le service de la table ; un valet alors en remplacerait trois ; mais il est vraisemblable qu'en comptant depuis la mine, en comptant métallurgie, forge, montage des machines, chauffeurs et mécaniciens, on trouverait cinq ou six valets au lieu de trois.

Ainsi poussant devant moi mon idée fausse, qui ne peut tromper personne, je refoule une idée fausse qui nous trompe tous, c'est que la machine a remplacé l'esclave. Dans le fait la machine à vapeur a engendré aussitôt, de ses rouages, un genre nouveau d’esclavage, d'injustice et de misère résultant principalement de ce mensonge des machines, qui présentent le travail humain comme un effet de nature. Partout où la nature sert l'homme, c'est l'homme qui sert l'homme. Sur ma grille à charbon le muscle du mineur brûle, et le geste de la fileuse serre le nœud du fil.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

LXX (434)

Assurément il est honteux de mentir ; je vois même très bien pourquoi. Notre corps est ainsi fait qu'il exprime naturellement tout ce que nous pensons ; ou, pour dire mieux, nul ne peut penser sans exprimer ; le geste dessine la chose et le sentiment ensemble. Il faut que mes mains s'ouvrent si ma pensée est généreuse ; et il n'y a point de restriction mentale sans que les mains fassent le geste de reprendre ou de garder. Cette expression par le geste peut être connue jusqu'au détail. La voix n'est connue aisément que par l'effet ; les dispositions de la gorge et de la bouche sont moins aisément perçues que ne sont les gestes, mais sans doute elles dépendent tout autant de l'attitude, qui est préparation, et il faut toujours que je me prépare selon mes pensées. Cette poésie ne peut donc mentir. Celui qui ment en gardant sa pensée fait donc une œuvre ingrate et se garrotte lui-même ; et cet effort musculaire contre soi, sans mouvement extérieur, est ce qui fait rougir le menteur. L'aveu est délivrance, et chacun le sent bien.

Mais ici la morale commune fait voir un détour. Car, à l'égard de cette franchise qui ferait scandale, la société des hommes exerce une énergique contrainte ; et s'il est considéré comme honteux de ne pas dire sa pensée, il est honteux aussi de la dire si elle n'est pas avouable. L'opinion, ou bien le tyran, veulent deux choses ensemble : « Vous ne me cacherez rien, mais vous ne direz aussi rien de blessant ». L'éducateur nous tient entre ces deux hontes, la honte de cacher et la honte de dire. Tout capitaine d'opinion, dès qu'il explore vos pensées, exige deux choses, à savoir que vous disiez ce que vous pensez, et que vous ne disiez rien qui ne soit convenable. Et il faudrait savoir si la seconde règle n'est pas la première en importance, j'entends aux yeux de ceux qui représentent naïvement la morale commune. On sait gré souvent à un homme de garder pour lui seul des pensées cyniques ou des pensées subversives que l'on soupçonne qu'il a. Bref la bienveillance et le respect des autres sont des devoirs aussi. Au reste il y a des cas, familiers à tous, où ce qui est honteux ce n'est pas de cacher une pensée, mais plutôt de l'avoir. Par exemple si je pense de mon bienfaiteur qu'il est ridicule, ou vaniteux, ou sot, l'obligation de dire cette pensée est effacée par l'obligation de la refouler ; et la faute est alors de penser ce qu'on ne veut point dire. L'enfant est continuellement pris dans ce piège à double issue, et s'échappe comme il peut ; **[**un mensonge découvert offense, mais une faute avouée offense aussi ; l’enfant redoute les signes du blâme et de la colère, et c’est souvent par un sentiment d’amour ou de respect qu’il ajourne le moment difficile ;**][[681]](#footnote-682)** c'est pourquoi les mensonges d'enfant ont presque toujours quelque chose d’honorable. Quand il nie le fait, et souvent contre l'évidence, c'est plutôt un effort désespéré pour reprendre son action de la même manière que chacun de nous reprend ses pensées. Et il faut avouer qu'il y a quelque chose d'impudent dans un aveu trop facile ; c’est manquer de respect. Un front qui sait encore rougir, comme on dit, ne rougit pas moins d'avouer que de cacher. Il y a des mensonges de politesse, et il le faut bien ; je crois assez que tous les mensonges d'enfant sont des mensonges de politesse ; et ce genre de pudeur ne doit point non plus être méprisé.

Laissant les détails, et considérant seulement les pensées proprement dites, il faut reconnaître que la double condition de respecter les autres et de se respecter soi-même conduit à la raison, car toute pensée doit pouvoir être dite. Il faut que le scandale soit enlevé et que la pensée reste ; de là ce travail d'approche et de précaution qui règle même les pensées du solitaire. Tu ne scandaliseras point, voilà une règle. Tu ne mentiras point, voilà une règle. Si l'on veut choisir l'une des règles et négliger l'autre, cela prouve que l'on n'a point encore de pensées humaines à proprement parler. L'humeur veut être léchée longtemps, comme les petits d'ours.

12 août 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°10, 19 août 1922

1927 EH1 (56), « Du mensonge »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°11, 2 septembre 1922

LXXI (435)

Dès que l’on examine si la guerre est contraire ou non à la morale, je m'enfuis. Il y a trop de pièges par là. Je ne veux point voir saccager le trésor commun. Je ne supporte pas que l'on considère comme assassin le zouave ou le chasseur à pied qui combat selon la fermeté d'âme sans espérer pour lui-même autre chose que souffrance et mort. Je ne supporte pas que l'on nomme héros l'homme d'état qui lance de fiers défis et qui paye du sang des autres ; mais il faut bien que je reconnaisse que cette espèce de poème épique qu'il chante est relevé par l'admiration. Je ne dirais même pas que, cette Justice dont il orne ses discours, il n'y croit point du tout. Les hommes ne sont pas ainsi faits. Le moindre lecteur de journaux soupçonne qu'une opération de force, en l'état actuel, paiera mal ; mais il ne s'arrête point là. Ce qui l'anime, en son imprudente politique, c'est l'idée que les coupables ne sont point punis ; c'est qu'un peuple orgueilleux et brutal ne subisse point l’état d'esclave, qu'il voulait imposer à d'autres. Idée d'enfant, qui enferme une ignorance incroyable, mais qui n'est pas sans lien avec l'amour de la justice, ni avec ce genre d'indignation qu'éveille tout abus de force. Ainsi, semblable au plaideur, il se ruinera lui-même plutôt que d'accepter que l'injuste reste impuni. Nous voilà très loin du coupeur de bourses.

Il faut considérer le problème de la guerre comme un problème de politique intérieure. Que la guerre établisse aussitôt, et par nécessité, une tyrannie insupportable, c'est ce que chacun a compris et éprouvé. La guerre porte à l'extérieur une justice ambiguë, et toujours contestée ; ici le jugement s'égare inévitablement ; mais la guerre produit à l’intérieur une espèce d'injustice qui n'est nullement ambiguë. L'arbitraire se montre partout ; prudence et sagesse sont muselées ; les esprits les plus épais règnent par l'obéissance ; l'espion est roi. Par les mêmes causes, et surtout parce que la partie libre de l'esprit est méprisée, des fortunes s'élèvent ; chacun vole impunément. Les plaisirs inférieurs étant seuls laissés, presque tous s'y jettent. Ainsi l'œuvre de cinquante ans de paix, qui allait au contrôle, à l’égalité et aux garanties, est détruite en peu de temps. Des chefs se fortifient et s'assurent en servant l'État. Lois d'occasion et tribunaux d'exception déshonorent la justice. Les socialistes aperçoivent un rapport entre la guerre et le règne de l'argent ; en quoi ils n'ont point tort ; mais leur effort serait mieux dirigé, peut-être, s'ils apercevaient que l'inégalité et l'esclavage sont plutôt les effets de la guerre qu'ils n'en sont les causes. Car, d'un côté, il n'est pas évident qu'un régime qui assure la justice à l’intérieur assure en même temps la paix ; mais, d'un autre côté, il est clair qu'un régime de paix assurée élèverait bientôt le moindre travailleur à un degré d'aisance qui lui permettrait de revendiquer sa part des produits, et d'organiser la coopération.

Par ces causes nul n'aime la guerre, hors les politiques. Et le vrai problème est de faire prévaloir ici, comme en tout, l'opinion réelle du plus grand nombre. Alors, le pouvoir militaire étant continuellement réduit et refoulé, et les prêcheurs de guerre déposés, l'esprit de guerre ne tendrait plus ses pièges. Il n'y aurait plus entre peuple et peuple de ces affaires d'honneur qui irritent la vertu et la rendent, en vérité, plus dangereuse et plus brutale que ne sont la poudre et le fusil. L'histoire montre assez que les guerres modernes sont nées de l'interprétation donnée à des signes par des hommes fiers, passionnés, et sûrs de leur pouvoir. Il y aura toujours des procès pendants de nation à nation ; un homme non raidi par l'ambition ou la timidité trouvera toujours une transaction acceptable ; et ce n'est souvent qu'un problème de rhétorique. Certainement c'est faute d'une formule que les Balkans ont incendié le monde. Il ne s'agit donc que de choisir entre rhéteurs de guerre et rhéteurs de paix. C'est ce que toute oreille un peu fine et musicale distinguera aussitôt, aussi clairement qu'elle distingue *Sambre et Meuse* de la *Valse des Roses*.

14 août 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

1939 SM1, LXXX, « La Guerre, problème intérieur »

436

Ce qui fait le Roman[[682]](#footnote-683) et ce qui le tient debout, c'est sans doute ce passage d'enfance à maturité, qui est comme l'histoire intime de tous nos sentiments et de toutes nos pensées. Comme on voit bien en Tolstoï, maître du genre par ce désaccord entre le tumulte de l'attente et la réalité de la chose. Le mouvement d'un timide qui imagine des conflits, des obstacles, et qui trouve l'objet humain dans un fauteuil, produisant par sa forme un genre de pensées sans aucune conséquence, et terminé là comme une chose, ce mouvement et cette rencontre, qui fait massacre de fausses suppositions, est proprement romanesque. C'est ainsi que les immenses rêveries de Lévine[[683]](#footnote-684) se terminent à sa femme, à ses enfants, à sa ferme ; et celles de Besoukov à marcher sous la pluie, sans penser à rien d'autre ; et la peur d'avoir peur est effacée par le métier de soldat, ce qui fait que le jeune Rostow[[684]](#footnote-685) apprend bien vite à suivre les ordres et à ne plus penser en avant de l'action. Napoléon vu de loin est un homme· qui sans doute pense, souffre, espère et se trompe ; mais il se montre et il est impénétrable ; le bruit de son pas vif termine toutes nos conjectures et n'en éveille point d'autres. Et le roman nous plaît par ce mouvement juste qui va des apparences à l'objet ; car c'est ainsi que toutes nos pensées mûrissent. Tous les épisodes d'un roman commencent par la confidence et se terminent par la description. À peine l'enfant est né qu'il faut le nourrir, le laver, le brosser, le bercer ; nous voilà forcés de contourner cette nature inflexible, sans la connaître. « Il faut être sage », comme dit à Fabrice je ne sais quel politique, et peut-être Mosca ; mais nul n'est sage pour longtemps. Devant chaque objet qui se montre, il faut recommencer ; et Mosca lui-même ne sait pas toujours se munir de ses plaques et cordons lorsqu'il veut persuader ; en quoi il est romanesque. Il faut en rabattre, et à toutes les minutes. Quand Tolstoï en vint à ne plus rien rabattre de ses pensées, il avait passé l'époque du roman. Au contraire,[[685]](#footnote-686) ses *Souvenirs* sont un roman, par le passage d'un âge à l'autre, et par la maturité à chaque moment conquise. Les folles pensées et les fausses suppositions étant continuellement refoulées, le temps se met à vivre de nouveau entre hier et demain. Dans l'histoire on ne sent point ce cours du temps, parce que tout y est égal ; on passe d'un réel à un autre, mais on n'y vieillit point.

Les *Confessions* de Rousseau sont un roman[[686]](#footnote-687) ; et peut-être la *Julie* n'est-elle pas un roman ; non que les rêveries y manquent, mais sans doute parce que le terme antagoniste n'est point assez dur ; c'est roman contre roman. Dans les *Confessions[[687]](#footnote-688)* il y a rencontre à chaque tournant de bonshommes incompréhensibles. Il y a quelque chose de cynique dans l'existence comme telle ; chaque être y dessine sa forme comme le chien dans l'herbe ; la lumière intime prend forme à son tour par ces ombres puissantes. Et le roman doit arriver à l'existence, cela est bien clair ; c'est pourquoi les inflexibles relations extérieures, qui sont commerce, politique et cérémonies, n'y sont point de trop. Mais il faut qu'elles y soient aussi de rencontre et même de choc. Si vous vous mettez dans l'objet d'abord, et si vous le dessinez comme objet seulement, vous écrirez un roman sans enfance, j'entends où l'expérience ne passera point par l'enfance ; et ce ne sera point tout à fait un roman. Il y a une force du jugement faux, qui doit faire résistance aussi, et comme appui pour le passage. S'il n'y a point épaisseur translucide entre les pensées et les objets, ce n'est plus qu'histoire, tableau de mœurs ou anecdote. Nous mimons l'acteur en lisant, et non le spectateur ; ou, ce qui revient au même, nous[[688]](#footnote-689) mimons d'après la forme extérieure, et non d'après les fausses suppositions. Le temps y est abstrait ; chaque moment s'exprime dans le suivant, comme dans les machines[[689]](#footnote-690) ; et il ne reste rien du passé. On les lirait aussi bien à l'envers, comme on peut lire les réactions chimiques. La marque du vrai roman[[690]](#footnote-691) c'est que le commencement y est commencement à chaque fois.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922 (LXXII)

1923 PE 15, « Le Romanesque »

1934 LIT LXXVII

LXXIII (437)

C'est dans la bataille que l'on cherche le génie d'un Alexandre, d'un Annibal, d'un César, d'un Napoléon ; et l'on fait la théorie de la victoire à peu près comme les théologiens font la théorie de Dieu ; il s'agit toujours de prouver que tout est bien ; d'où ces ridicules idées de la stratégie et de la tactique, saillant, pointe, poche, pilier, charnière, qui sont des manières scolastiques de dire que le vainqueur a eu raison. Les plus brillants des officiers s'exercent à ce vain bavardage ; mais en même temps ils apprennent leur véritable métier, qui est d'administrer sous le régime de la responsabilité personnelle. La première chose que je remarquai, quand j'arrivai à portée des canons, ce fut, au bord d'un marais et dans un bois, une toile de tente abritant une table, une lampe à pétrole et un comptable. Et l'on se tromperait beaucoup si l'on jugeait l'administration militaire d'après nos heureux bureaux, où l'égalité tempère la faveur. L'administration militaire est sévère et impitoyable ; le scribe, grand ou petit, ne fait point de faute, parce qu'il sait bien qu'il sera aussitôt envoyé sur la ligne de feu, qui n'est pas loin ; et la perfection de cette méthode est en ceci que cette mutation ne peut passer pour une punition, et qu'ainsi elle ne donne lieu à aucune formalité ni à aucune enquête, ni à aucun recours ; il s'agit pourtant de coucher dans la boue et de risquer sa vie. L'homme des paperasses, qu'il soit fourrier ou vaguemestre, n'est jamais sûr de n'être pas de patrouille le lendemain. Cette aisance et simplicité dans l'exercice du pouvoir permet de choisir les hommes ; il y a des Berthier à tous les degrés qui travaillent jour et nuit, et les actions les plus compliquées se font sans frottement, chacun allant à son œuvre propre, dont il est toujours responsable. Il faut penser ici à l'armement, aux munitions, aux provisions de bouche, aux attelages, à l'immense ligne des communications, à la police civile. Napoléon ne supportait qu'un certain vin de Bourgogne, et il l'eut toujours, aussi bien en Russie. Tout se fait de même, parce que chacun ne pense qu'à une seule chose. Les mêmes problèmes se posaient pour Alexandre, pour Annibal, pour César, et sans doute étaient résolus de la même manière. La pointe de l'armée étant ainsi poussée, l'organisation était victorieuse selon sa forme ; saillant ou enveloppement, crête ou contre-pente, tout lui était bon. Un homme de guerre disait : « La stratégie et la tactique prennent ce que l'organisation leur laisse. »

Qu'est-ce donc qu'un chef ? C'est un homme qui ne se laisse point attacher par la flatterie, ni par l'amitié, ni par l'habitude ; car ce sont les trois ennemies du conquérant. Sévère par jugement, non par colère, plus prompt à écarter qu'à réprimander ; attentif aux actions et sourd aux excuses ; mesurant chaque homme comme le pontonnier la planche. Un homme moyen sait vaincre les antipathies et sympathies ; un homme supérieur n'en a que de bien fondées ; de là des caprices d'apparence et moins de faveur, par la promptitude du jugement ; et c'est ce qui assure la fidélité ; car les hommes veulent être agréables, non utiles, mais il faut pourtant que l'homme utile soit agréable au chef, et seul agréable. Or il n'y a que la plus grande ambition qui plie ainsi l'humeur. Un grand homme a toujours quelque valet de chambre auquel il s'attache ; mais ce valet est toujours parfait en ses actions ; ainsi l'indulgence ne coûte rien, parce que le jugement gouverne. La bonne grâce alors rend tout facile et en apparence miraculeux. Ainsi marchait Alexandre, entouré de ses brillants amis, qui, soyez-en sûrs, avaient bonne mémoire et connaissaient le service en campagne. Et même les héros du Tasse n'auraient point pris Jérusalem, s'ils n'avaient eu I' œil sur la toile de tente, la lampe et le scribe.

18 août 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

1939 SM1, LXXXI, « L’administration militaire »

LXXIV (438)

Ferrero explique que l'exécutif a moins d'autorité qu'autrefois, mais en revanche bien plus de puissance qu'il n'en eut jamais. L'idée est belle à développer. Peut-être faudrait-il dire que ce paradoxe de politique est l'effet de l'obéissance sans vénération ; car il est clair que la vénération laisse une sorte de droit, comme on remarque dans l'état ecclésiastique, où la génuflexion, qui va de soi, ne supprime ni l'intrigue, ni la résistance, par la même raison qui fait que la politesse donne fermeté. Le chef n'est plus maintenant considéré à l'image du père de famille ; en quoi nous perdons d'un côté et gagnons de l’autre ; et l’on voit que l’ouvrier d'usine est tenu autrement que n'était l'apprenti dans l'ancien atelier. On peut chercher par là. Mais l'analyse politique doit chercher aussi d'autres articulations. Je ne sais si l'exécutif a tant de puissance ; j'aimerais mieux dire que c'est l'État qui a puissance, d'où viendrait ce genre d'esclavage sans aucune espérance qui fut la condition des hommes valides pendant quatre ans en cette Europe.

Joffre fut le maître. Il n'était pourtant point le Souverain ; mais il était le chef de service que les circonstances mettaient au premier rang, comme serait, en épidémie, le Médecin en chef, ou en inondation, l'Ingénieur hydrographe. Le ministre de la guerre se trouva aussitôt presque sans pouvoir, et d'abord abdiqua, si l'on peut dire, résolument. Plus tard le pouvoir politique réagit, non sans peine ; mais il ne put jamais que se donner d'autres maîtres. Certes le pouvoir civil demanda plus d'une fois des comptes ; mais finalement l'opinion du technicien devait l'emporter. Cette histoire serait bonne à suivre ; et l'on constaterait, non sans étonnement, que les chefs de l’exécutif en étaient réduits à exercer, à l’égard de l’autorité militaire, ce pouvoir d'interpellation qui est l'arme des députés contre l'exécutif dans notre régime normal. L'exécutif se trouvait donc dominé par ses propres agents d'exécution. Or ce que la guerre nous a fait voir grossi est peut-être le trait le plus important de notre système politique. Partout les chefs de service gouvernent ; et l'exécutif n'exerce, par ses ministres, qu'un pouvoir de contrôle, en vérité presque révolutionnaire, et en cela odieux au véritable souverain. Au temps de l'affaire Dreyfus, le conflit était entre l'exécutif et le pouvoir militaire ; mais il y eut d'autres conflits entre l'exécutif et le ferroviaire, entre l'exécutif et le financier, et ainsi du reste ; l'exécutif triomphe péniblement quand il triomphe, mais cède souvent. Nous vivons sous le règne des Experts et des Compétences, tempéré par le droit de remontrance, qui s'exerce moins à l'égard des ministres que par les ministres, excités et réveillés eux-mêmes par l'Interpellateur. Si cette structure politique et cette physiologie du grand corps est bonne ou mauvaise, c'est temps perdu de le rechercher ; elle est. La vraie marque d'une politique positive est de ne point chercher à remplacer une constitution politique par une autre, mais plutôt d'imprimer à celle qu'on trouve existante des variations petites et suffisantes. C'est ainsi que l'horticulteur a perfectionné les poires, obéissant à la nature et la prenant d'abord comme elle est. Et le vrai pilote ne perd point son temps à vouloir une mer tranquille, mais s'occupe à surmonter chaque vague. Ainsi mesurant et décrivant le Monstre Bureaucratique, nous arriverons à le surmonter, sans le changer beaucoup. Telle est la méthode de la Politique Expérimentale ; et toute méthode expérimentale reconnaît d'abord ce qui est, et s'en arrange ; mais c'est ce que les Politiques n'entendent point encore assez. Revenant à mon propos je dirais plutôt que l'exécutif a perdu beaucoup de son autorité et en même temps de sa puissance. Et le peuple a encore moins de puissance que ses ministres.

23 août 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

1925 EDR 22 « Politique expérimentale »

LXXV (439)

Le choix de Descartes doit être considéré attentivement. Car il n'est pas hors de nos forces de deviner une pensée animale et une âme dominée par les besoins et les appétits dans la mésange, le rat, le chien ou le bœuf. Cette parenté une fois reconnue, la nature tout entière est mythologique. Toutes les bêtes sont des esprits déchus ; dont il faut croire qu'ils peuvent revenir et qu'ils reviennent, quoique par longs détours, et durement ramenés en arrière par la nécessité immédiate. Ainsi Ulysse, pensant seulement qu'il pourrait voir la fumée monter de sa terre natale, voulait mourir ; mais la faim, le sommeil et l'amour le retenaient dans sa condition d'esclave ; et il fallut donc quelque pardon des dieux pour que Calypso le laissât partir. Schelling certes a parlé beau quand il a dit que la nature est comme l'Odyssée de l'esprit. Mais le difficile n'est pas d'adorer l'esprit en toutes ses formes ; c'est idolâtrie à proprement parler. Il n'est permis d'adorer que l'homme ; tel est le sens de ce décret cartésien qui refuse toute pensée aux bêtes. **[**Ce décret, je le nomme choix parce qu’on n’en voit point d’abord les raisons, et parce qu’il va contre une opinion assez commune qui cherche notre semblable dans le chien et le chat.**][[691]](#footnote-692)**

Auguste Comte est de la même lignée, purement Occidental[[692]](#footnote-693) aussi, mais par détour, et par soumission à la nécessité. Car cette nature tendre et très peu militaire a beaucoup pensé à la pensée des bêtes, et principalement des bons serviteurs, comme bœuf et chien, avec lesquels il veut que nous fassions une sorte de société. Mais, d'un autre côté, la nécessité de chasse et de défrichement, et la domination de l'homme lui paraît la condition première de cette société continue sans laquelle il n'y aurait point du tout de pensée. Rien ne dit que tels animaux[[693]](#footnote-694), s'ils avaient dominé sur la terre, n'auraient point formé société aussi, traditions aussi, bibliothèques aussi ; rien ne dit que l'homme, réduit à une vie isolée et difficile comme celle du rat et du lapin, aurait plus de pensée qu'eux. Il faut donc qu'une espèce triomphe, et l'homme trouve le choix tout fait. Adorer l'humanité seulement c'est une nécessité dure ; mais il faut virilement l'accepter. Mon semblable, c'est l'homme ; il n'y a de salut que de l'homme. **[**Ce n’est donc pas de l’animal qu’il faut espérer un progrès continu et un état meilleur pour le développement de l’esprit. Il n’y a que l’homme qui donne espoir, et la**][[694]](#footnote-695)** tâche est déjà assez difficile. Quand on examine les formes de l'histoire, les guerres, les supplices et les dieux, on reconnaît que l'esprit est revenu d'assez loin, par tant de détours et tant de fois pris au piège. C'est donc l'histoire, et non pas la nature[[695]](#footnote-696), qui est l'Odyssée de l'esprit ; et le même Schelling, devenu vieux, a fini par le dire, bornant ses ambitions, et terminant cette vaine mythologie, fille d'Orient. L'occidental est athée au fond **[**; c’est-à-dire que nous perdons de la religion la partie panthéistique, qui est l’animale et la plus touchante, objet de croyance seulement. Ce n’est pas l’animal qui porte Dieu**]**.[[696]](#footnote-697) En passant de l'Orient à l'Occident, l'ancien dieu a pris de plus en plus la forme humaine ; et la marche même du Christianisme, d'abord mystique, puis politique, ne fait que réaliser son mythe fondamental. Il fallait resserrer cet universel amour, afin de lui donner puissance ; il fallait mettre hors de discussion les droits de l'homme par une sorte de décret romain. Toute pensée se borne de nécessité, ou bien elle perd forme ; ainsi l'homme écrase sans façon la fourmi et le rat. Le difficile pour un homme est de rester bon tout en menant cette guerre ; et notre civilisation offre ce double aspect à chacun de ses pas. Ce que les Romains traduisaient en disant que le préteur n'a pas souci des petites choses. Et si un homme fut jamais préteur en sa pensée, c'est bien Descartes.

22 août 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

1924 *PSC* XIX, « Descartes »

1938 PSR XLI, « L’Odyssée de l’esprit »

LXXVI (440)

Les royalistes pensent bien, dès qu'ils ont la moindre aptitude à joindre les causes aux effets. Ils raisonnent sur ce qui a existé, et prouvent que ce qui a existé était possible ; tâche aisée. C'est l'existence alors qui justifie l'essence. Au lieu que nous autres, qui voulons quelque chose de mieux, nous allons au contraire de la perfection à l'existence ; travail difficile, car il faut rabattre beaucoup, et choisir entre une perfection et une autre ; ce n'est point œuvre démonstrative. Je nie la guerre ; mais cette énergique doctrine est plutôt de foi que de science ; c'est ainsi que les chrétiens ont nié l'esclavage. Un royaliste prend la guerre comme hypothèse d'après une expérience ancienne et constante, et de là fait voir démonstrativement que le pouvoir d'un seul est le meilleur, que la liberté d'opinion est impossible, et que la force fait le droit, à l'extérieur par ses effets, à l'intérieur par ses conditions. Un enfant comprendrait cela ; et comme ces choses sont dites et redites depuis des siècles, ils trouvent naturellement le style, comme ceux qui copient d'anciens ornements. Pour leurs loisirs ils développent une esthétique forte, et cela non plus n'est pas miracle ; toute esthétique est rétrograde, comme les novateurs le font voir dans tous les genres, assez et trop. Et certes il est profondément vrai que c'est la nourriture du passé qui nous donne force en tous sujets pour aller plus avant ; mais il faut surmonter. si l'on veut dépasser ; enfin il faut juger et choisir ; et il sera toujours plus facile de raisonner que de juger.

À nous autres tout est neuf. La paix est une chose neuve ; l’expérience doit y servir, mais jugée. En ce qu'on lit partout de l'exécution des traités, tout est évident ; évident d'après les traditionnelles hypothèses ; mais l'idée même du traité justifie la guerre et nie le droit. L'idée de contrat vaut mieux, mais brouillée encore par les sanctions qu'on y veut mêler. Assurément l'expérience nous soutient aussi, par ces myriades d'exemples de contrats heureux qui sont comme le texte de la vie privée dans tous les temps. L'étranger Homérique, qui se présentait au seuil, n'avait ni garde, ni force armée pour appuyer ses droits ; et, si l'on y fait attention, on comprendra que ses droits étaient les plus sacrés et les mieux garantis parce qu'ils n'étaient point corrompus par un mélange de force. Cette immense idée n'a point péri. Nous n'avons nullement à inventer la moralité ; bien plutôt le grand problème est de faire passer dans la vie des Nations la sagesse éprouvée et les vertus traditionnelles qui règlent depuis longtemps la vie privée. Mais les différences, qui sont étalées sous les yeux, exigent que l'on invente ici les conceptions et les moyens, dont la Société des Nations nous offre une esquisse encore abstraite. Et cela prête aisément à rire, auprès des moyens d'un Richelieu ou d’un Frédéric. Voilà pourquoi les Radicaux et les Pacifistes sont ridicules. Dans n'importe quelle société, l'homme qui invente est ridicule, et les moqueurs vengent les radoteurs.

Un de nos amis, toujours prompt à contrarier, dont je le loue, voulait écrire en ces Cahiers les Propos d'un Réactionnaire. D'avance bien reçus, et longtemps espérés, car I' écrivain est de rare valeur. Mais nous ne vîmes rien venir ; et, à mon avis, cela résulte de ce que les thèses réactionnaires sont trop faciles à mettre debout et trop évidentes. Trop évident qu'il faut être fort au jeu de la force ; trop évident que ce qui est gagné par les armes doit être exigé par les armes ; trop évident que ce n'est point l'affaire d'un potier de choisir un mécanicien, ni celle d'un éleveur de chevaux de choisir un pilote ; trop évident qu'un droit quelconque suppose un devoir correspondant. Ce sont des lieux communs qui conviennent à I' écrivain le plus plat, et qui même le relèvent. Notre ami n'a peut-être pas pensé à cela, mais il l'a senti à la pointe de sa plume.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

LXXVII (441)

C'était un de ces Français effrontés qui pensaient et disaient que l'imbécile politique des trois ans nous menait à la guerre. L'événement lui donna raison, mais donna aussi raison à l'autre parti ; d'où l'on voit que l'expérience n'instruit pas. Toujours est-il qu'il bataillait en ce temps-là, seul dans un cercle arrogant animé d'un furieux respect. « Voilà bien mes Français », dit-il, sur quelque sortie où la vanité nationale se montrait ingénument. Un vieil Alsacien, fidèle entre les fidèles, ne supporta point cela ; son visage devint rouge comme la crête du coq emblématique : « Apparemment, Monsieur, dit-il, de ces Français vous n'en êtes pas ». Mais le grand diable blasphémateur prit du vent et se mit à rire.

« Monsieur, dit-il, vous ne m'offensez point ; je suis bien tranquille là-dessus et n'en ai point le choix, ayant cette qualité que vous dites en inaliénable propriété. Non moins que ce pied, trop prompt souvent à botter les insolents, est moi-même en ses passions et en tous ses mouvements. Aussi ne puis-je point dire que je l'aime ; mais c'est bien mieux ; je le possède et je le gouverne par droit naturel ; aucun choix ni aucun discours n'y changeront rien. Vous demandez si je suis Français, mais c'est mal parler ; je suis la France même pour ma part ; et ceux qui veulent aimer la France, comme je vois que vous voulez, doivent m'aimer moi aussi bon gré mal gré ; je suis dans le lot par mes nobles ancêtres, mon père boulanger et mon grand-père boucher, et tant d'autres, tous Français et sans aucun mélange depuis les croisades ; la preuve en est assez claire dans ma manière de dire et de mimer, qui est sans respect et à peu près sans crainte. Et si quelqu'un me dit qu'il aime la France, je le prends en hommage ; mais pour mon compte je n'aime point la France autrement que l'on peut s'aimer soi-même ; or j'ai appris qu'il ne faut point trop s'aimer soi-même et que c'est vilain et sot. Enfin je suis bon prince et je gouverne mon peuple ; non sans réprimande car il le faut ; mais il me comprend et me supporte, car c'est mon peuple ». L'autre restait sans parole, et son geste prenait les dieux à témoins ; mais le diable de Français n'en allait que mieux.

« Nous ne pouvons point, dit-il, nous comprendre tout à fait bien. Vous êtes d'un pays tiré en deux sens, où quelquefois deux frères choisissent chacun leur patrie. Vous Nous avez choisi et préféré, et Nous vous en sommes reconnaissants ; je dis plus, Nous vous sacrons par grand serment. Mais votre serment aussi fait que vous pensez surtout à vos devoirs et à l'obéissance. Au lieu que Nous, Français par grâce de nature, nous pensons plutôt selon les charges du gouvernant que selon les obligations du sujet, ayant juré avant naissance de ne priver jamais ce pays-ci d'aucune de nos pensées libres, ni d'aucun des ornements qu'y met notre humeur, ni de notre prudence que vous appelez imprudence, et qui s'explique par cette assurance de soi, qui permet aux autres d'être différents. Par quoi Descartes m'est frère, mais aussi Gœthe ne m'est pas ennemi. Je n'ai pas ici à me défendre, et la fidélité m'est substance et non attribut. C'est pourquoi je rirai de nos Académies, si cela me plaît, et je criblerai de flèches nos rois emphatiques, et je sifflerai Saint-Saëns, et j'aimerai Wagner. Mais j'avoue que cette liberté ne s'apprend pas en vingt leçons ».

26 août 1922 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°11, 2 septembre 1922

1926 CCP I, 1, « La guerre naît des passions »

1939 SM1, LXXXII, « Un Français parle »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°12, 16 sept embre 1922

LXXVIII (442)

Le Travail est la meilleure et la pire des choses ; la meilleure, s'il est libre, la pire, s'il est serf. J'appelle libre au premier degré le travail réglé par le travailleur lui-même, d'après son savoir propre et selon l’expérience, comme d'un menuisier qui fait une porte. Mais il y a de la différence si la porte qu'il fait est pour son propre usage, car c'est alors une expérience qui a de l'avenir ; il pourra voir le bois à l'épreuve, et son œil se réjouira d'une fente qu'il avait prévue. Il ne faut point oublier cette fonction d'intelligence, qui fait des passions si elle ne fait des portes. Un homme est heureux dès qu'il reprend des yeux les traces de son travail et les continue, sans autre maître que la chose, dont les leçons sont toujours bien reçues. Encore mieux si l'on construit le bateau sur lequel on naviguera : il y a une reconnaissance à chaque coup de barre, et les moindres soins sont retrouvés. On voit quelquefois dans les banlieues des ouvriers qui se font une maison peu à peu, selon les matériaux qu'ils se procurent et selon le loisir ; un palais ne donne pas tant de bonheur ; encore le vrai bonheur du prince est-il de faire bâtir selon ses plans ; mais heureux par-dessus tout celui qui sent la trace de son coup de marteau sur le loquet de sa porte. La peine alors fait justement le plaisir ; et tout homme préfèrera un travail difficile, où il invente et se trompe à son gré, à un travail tout uni, mais selon les ordres. Le pire travail est celui que le chef vient troubler ou interrompre. La plus malheureuse des créatures est la bonne à tout faire, quand on la détourne de ses couteaux pour la mettre au parquet ; mais les plus énergiques d'entre elles conquièrent l'empire sur leurs travaux, et ainsi se font un bonheur.

L'agriculture est donc le plus agréable des travaux, dès que l'on cultive son propre champ. La rêverie va continuellement du travail aux effets, du travail commencé au travail continué ; le gain même n'est pas si présent ni si continuellement perçu que la terre elle-même, ornée des marques de l'homme. C'est un plaisir démesuré que de charroyer à l'aise sur des cailloux que l'on a mis. Et l'on se passe encore bien des profits si l'on est assuré de travailler toujours sur le même côteau. C'est pourquoi le serf attaché à la terre était moins serf qu'un autre. Toute domesticité est supportée, dès qu'elle a pouvoir sur son propre travail et certitude de durée. En suivant ces règles, il est facile d'être bien servi, et même de vivre du travail des autres. Seulement le maître s'ennuiera ; d'où le jeu et les filles d'opéra. C’est toujours par l’ennui et ses folies que l’ordre social est rompu.

Les hommes d'aujourd'hui ne diffèrent pas beaucoup des Goths, des Francs, des Alamans, et autres pillards redoutables. Le tout est qu'ils ne s'ennuient point. Ils ne s'ennuieront point s'ils travaillent du matin au soir selon leur propre volonté. C'est ainsi qu'une agriculture massive réduit à des mouvements en quelque sorte ciliaires l'agitation des ennuyés. Mais il faut convenir que la fabrication en série n'offre point les mêmes ressources. Il faudrait marier l'industrie à l'agriculture comme on marie la vigne à l'ormeau. Toute usine serait campagnarde ; tout ouvrier d'usine serait propriétaire d'un bien au soleil, et cultiverait lui-même. Cette nouvelle Salente compenserait l'esprit remuant par l'esprit rassis. Ne voit-on pas un essai de ce genre dans le maigre jardin de l'aiguilleur, qui fleurit sur les rives du trafic aussi obstinément que l'herbe pousse entre les pavés ?

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XLVIII, « Heureux agriculteurs »)

LXXIX (443)

« Plus facile la nuit », disait le capitaine, comme il entrait dans la rade sans autre guide que deux lumières alignées. Nous cherchons notre chemin devant nos pieds, mais le marin cherche au loin les signes. « À un mètre près, disait-il, je garde ma ligne, et je passe à côté des roches sans les voir ; en jour je ne puis ne pas les voir, et je m'en écarte toujours un peu plus qu'il ne faudrait ; le danger n'est pas par là ». La géométrie, mesure de la terre, est mesure de la mer encore mieux ; c’est de la navigation que nous est venue cette idée paradoxale que pour savoir où l'on est il faut regarder le ciel. Toute topographie est écrite d'abord au ciel. Ceux qui voyagent vers le midi pourront observer, même sans le secours d'aucun instrument, que l'étoile polaire est moins élevée sur l'horizon à Nice qu'à Lille. Un degré parcouru sur la terre fait un degré dans le ciel ; ainsi vingt-cinq des anciennes lieues font une différence à peu près de deux largeurs de lune dans l'élévation de la polaire. Cette relation simple, qui donne aussitôt la latitude, était bien connue des anciens ; aussi avaient-ils une juste idée des distances marines selon la direction du Nord au Sud. En revanche ils n'avaient que de fausses idées sur les distances d'Est à Ouest, et leur Méditerranée s'étirait en ce sens-là au gré de l'imagination. C'est ce qui fait que nous connaissons très exactement l'emplacement de l'ancienne Babylone en latitude, mais non pas en longitude ; et cela tient à ce que, dans ce sens de la longitude, tout le ciel tourne continuellement ; si je vais vers l'est, le soleil se lève plus tôt et passe plus tôt à son plus haut point ; mais il faut une montre bien réglée pour en juger, ou, encore mieux, une tour Eiffel qui lance son signal de midi sur les mers ; chacun, alors, comparant son propre midi solaire, ou, encore mieux, son minuit d'étoiles, à l'heure de Paris, sait combien de degrés il a parcouru dans le sens de la rotation de la terre, ou dans le sens opposé. On ne connaît bien la distance, ainsi comptée, de Paris à New- York, que depuis que les signaux télégraphiques permettent de comparer les heures astronomiques entre un de ces lieux et l'autre.

Au voisinage de la terre, ce sont des feux encore qui guident le navigateur. Il les reconnaît à leurs éclipses mesurées, à quoi la montre est encore nécessaire ; et, dès qu'il en voit deux, l'angle des deux directions lui donne sa position sur la plaine liquide ; non pas encore un point, mais déjà un arc de cercle. Dès qu'il tient trois feux dans son regard, il n'a plus aucune incertitude. Plus près des passes, il se fie aux feux plus rapprochés, suivant l'alignement de deux feux jusqu'à ce qu'il en découvre un troisième, qui donne un alignement nouveau. Les cartes et les annuaires renseignent là-dessus ; mais les pilotes savent encore bien mieux ces choses, et nul gros bâtiment ne rentre au port sans pilote. Le capitaine n'a plus alors qu'à veiller à l'exécution des ordres ; le suprême pouvoir ne lui appartient plus. Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'œil du maître n'interroge jamais la route liquide devant l'étrave ; il la suppose connue.

Ce serait beau si le fond de la mer près des côtes était aussi bien connu que les vallons et les chemins de terre. Question d'argent, sans aucun doute ; car l'invention de sondes exploratrices qui balaieraient le fond à la manière des filets, et la construction de navires scaphandres qui chemineraient sur le fond même, ce ne sont que jeux d'enfants à côté des travaux de la guerre. Seulement le cœur n'y est pas. Il manque cette face de l'ennemi, arrogante, redoutée, enfin humiliée. Nul n'accuse la fatalité s'il n'a su deviner, contrarier et finalement annuler un projet humain, bien plus caché pourtant et bien mieux dirigé que cette roche inerte. C'est pourquoi je vois dans cette excuse plus de mépris que de résignation ; car il est bien plus facile d'éviter une roche, qui ne vise point, que d'échapper à une torpille dirigée. Mais Napoléon a dit que les choses faciles ne se font jamais.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

LXXX (444)

Le peuple n'a pas à choisir ses maîtres ; il les trouve établis et fortifiés. Même dans la révolte, il ne choisit jamais le chef de révolte, mais plutôt il le reconnaît, et se rallie à une puissance existante. La révolution ne peut réussir que par l'obéissance. Le révolté qui suit son propre sentiment est nécessairement vaincu. On dit bien qu'il est vaincu faute d'union et d'organisation ; mais il faut dire aussi que, dès qu'il accepte l'union et l'organisation, il n'est plus révolté ; il est gouverné, et par consentement, ce qui ne laisse plus d'espérance. De là ces amères réflexions sur les puissances, et cette sagesse commune qui accepte toute puissance comme un mal de nature aussi inévitable que la pluie et le froid. « Ils haïront, dit Tacite, s'ils ne craignent ». C'est pourquoi la politique est pleine de ruses.

La guerre met au jour ces sentiments ambigus. Jamais les pouvoirs ne sont autant aimés que pendant la guerre ; jamais ils ne reçoivent plus de témoignages d'un dévouement libre ; et en aucun temps ils ne s'y fient moins ; le premier signe de révolte est puni terriblement. Cependant le soldat est révolté au dedans de lui-même. Ceux qui lisaient, par mesure de police, les lettres des soldats, étaient réduits à dire que la pensée secrète d'un homme n'est pas sa vraie pensée. Ces policiers d'occasion étaient des âmes faibles, et qui avaient besoin d'amitié. Les signes ont tant de puissance qu'il n'y a sans doute point de tyran qui tiendrait contre les signes. Mais aussi les signes s'accordent rarement. Il y faut de la discipline, et la liberté est ainsi perdue dès qu'elle se montre.

Le suffrage universel a toujours existé. La Boëtie, dans un pamphlet naïf et fort, faisait voir que le tyran ne peut rien contre la masse, et qu'il tombe si seulement elle lui refuse appui. Dans cette action continue de l'opinion, le nombre a plus de puissance que les lumières. Ce qui est nouveau sous le soleil, ce n'est point le suffrage universel, c'est le suffrage secret. Nous nous faisons encore une faible idée de cette arme-là. Presque tous ceux qui aiment la liberté commencent par le crier à tout venant ; et chacun a connu de ces hardis citoyens qui voudraient voter à bulletin ouvert. Beaucoup se font gloire de porter leur opinion comme une plume au chapeau. Imprudence. Les signes les plus précieux s'usent dans ce compte prématuré. L'élection se fait alors comme une émeute, et la séculaire prudence se montre assez dans les résultats. Les programmes et les partis remplacent le vote secret par l'acclamation, et l'acclamation soumet toujours l'individu à la masse, ce qui jette les plus hardis au-delà de ce qu'ils veulent et laisse les autres bien en deçà. Observez comment le résultat espéré ou craint agit sur le résultat réel. Toutes les fois que l'on craint quelque mouvement de réaction, les élections dépassent l'espérance ; mais si l'on craint, au contraire le succès des plus audacieux, alors les pouvoirs connaissent de beaux jours. D'après l'opinion supposée du voisin, chacun change un peu la sienne ; c'est trop tôt gouverner, et hors de place. Les gouvernants en rabattront toujours assez et trop. C'est l'affaire de l'homme de troupe, redevenu citoyen, de refuser la guerre absolument et sans nuance aucune ; c'est l'affaire du gouvernement de chercher des transactions d'après une résistance presque universelle et clairement signifiée. Au contraire si l'électeur veut penser en ministre, le billet de servitude lui reviendra, signé par lui-même. D'où je conclus encore une fois que la Proportionnelle est favorable aux tyrans, non pas tant par les comptes qu'elle fait, mais par les partis organisés qu'elle suppose, et par ces pensées de tyran entre lesquelles elle donne à choisir. Au reste tous les tyrans, grands et petits, sont pour la Proportionnelle, et là-dessus il n'y a point d'exception.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

LXXXI (445)

Quand le marin est soulevé avec son navire sur le dos de la vague, il connaît directement une force bien plus puissante que l'homme ; mais aussi, lorsqu'il navigue tout près du vent, et ainsi s’éloigne des récifs sur lesquels justement le vent le poussait, il connaît que l'industrie donne moyen de vaincre le vent et les vagues ; et l'expérience lui fait voir qu'il y a parade contre tous les coups de mer. Bref, c'est toujours force mécanique et seulement mécanique. **[**Tout y est clair ; et la loi se montre même dans le désordre, en ces balancements sans fin.**][[697]](#footnote-698)** Le fidèle retour des marées semble défier le dieu des tempêtes, et le bois flotte toujours sur l'eau. C'est l'agriculteur, malgré l'apparence, qui foule l'élément perfide. Ici jouent les forces biologiques composées avec le caprice des saisons, Ici attente, patience, et d'abord déception ; il faut porter sa vue sur une longue suite d'années pour entreprendre quelque chose d'utile, irrigation ici, assèchement là. Une année est sèche et cuite ; l'année qui suit est pluvieuse et pourrie. Entre les semailles et la moisson que de changements ! Contre lesquels[[698]](#footnote-699) il n'y a pas de parade, si ce n'est par provision et compensation ; une année c’est le foin et le bétail qui paie, une autre année c’est le blé. C'est donc la tradition et c'est l’imitation qui sauve ; toute invention est suspecte, parce que cette sagesse paysanne ne s'arrête jamais aux premiers résultats. On voit des terres à blé parsemées de pierres plates. Bouvard et Pécuchet faisaient enlever ces pierres à grands frais ; mais cet engrais minéral soutenait la paille, et les pierres faisaient drainage peut-être. Ils fumaient trop richement, leur moisson poussait en herbe molle et leur blé se conservait mal. Attendons la fin, telle est la chanson paysanne.

Le marin agit dans le moment même ; un coup de barre sauve ou perd ; ce sont des combats successifs et des victoires assurées à chaque instant ; un seul danger à la fois ; et dès que l'on est au port on se moque de Neptune. L'audace et l'industrie devaient naître sur ces bords découpés où le flot se fatigue ; tout ce vain bruit à côté du port toujours tranquille doit modérer l'imagination. « Laisse passer la risée » ; c'est un mot de marin, et c'est aussi une règle de vie en quelque sorte. Dans nos villes maritimes on voit que les plaisirs des marins font scandale aux yeux des sages fantassins, fils de laboureurs. C'est que la tempête ne saccage point les moissons du marin ; du moment qu'il se sauve lui-même, il a tout sauvé. Mais le paysan ne peut conduire ses richesses au port ; elles sont étalées et exposées toujours ; ainsi le bon feu ne le console pas assez de la gelée. Ce n'est pas lui qui dira jamais avec le poète : « Qu'il est doux d'être à l'abri quand le vent est déchaîné sur la terre ».

Par ces causes, la Chine est massive et impénétrable. Par ces causes le remuant Occident, rongé par la mer, promène ses lois et inventions dans le monde. Ces remarques peuvent expliquer quelque chose de cette île industrieuse et physicienne, et de cette politique que Montesquieu ne se lassait pas d'expliquer par la force des marées et la profondeur des estuaires ; car, disait-il, le port profond fait les bons voiliers, par cette résistance latérale de la quille profondément plongée, qui permet de naviguer tout près du vent. **[**Par ces causes, Venise ne pouvait vaincre l’Angleterre ; et toute bataille navale était réglée d’avance d’après les eaux et les rivages.**][[699]](#footnote-700)** Pensée de marin ; philosophie de marin. Gœthe le terrien n'aimait point trop ces explications par les causes extérieures ; mais ses méditations allaient plutôt du gland au chêne centenaire, suivant ce développement par l'intérieur, sur lequel l'homme n'a pas de prise. **[**Goethe était paysan en cela ; il pensait l’idée comme un germe qui porte sa loi en lui ; cette idée est mystique. Elle est objet de contemplation plutôt qu’elle ne l’éclaire. Ainsi le terrien rêvait à la lumière italique. Il partait déjà en voyage.**][[700]](#footnote-701)** Ainsi le continent pousse ses troupeaux d'idées nébuleuses vers les îles de toutes parts baignées ; et c'est Darwin le marin qui les tond.

3 septembre 1923 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

1927 EH1 (30), « Marins et paysans »

1938 EH2, XLII, « Marins et paysans »

LXXXII (446)

Manger pour voler, voler pour manger, la mésange ne sort pas de ce cercle. Je dis la mésange, parce qu'elle passe pour une mangeuse étonnante ; d'où sans doute cette activité enragée, cette prodigieuse vitesse d'arrivée et de fuite. L'attaque des ailes durcit l'air et lance le corps léger vers de nouvelles proies. Mais cette puissance consomme juste autant qu'elle peut conquérir ; chaque goulée nourrit un coup d'aile. Le seul excédent est pour ces couvées qui ouvrent des gorges affamées ; et il est vraisemblable que la plupart de ces mécaniques supérieures meurent de faim dès que la proie rentre dans la terre, fuyant le froid. Si l'on voulait entrer dans la Mythologie Rationnelle, et rechercher, d'après les signes, ce que ces petites bêtes peuvent bien penser, il faudrait tracer une ligne continue, non brisée, non sinueuse, de la perception à l'action ; car il n'est point laissé de loisir, ni le moindre repos contemplatif ; en sorte que, non seulement toute idée manque, mais ce que nous appelons perception des choses est sans doute dévoré par l'exigeante machine. Percevoir c'est s'arrêter et délibérer ; c'est comparer un possible à un possible ; le loin et le près sont pour l'oisif ; et c'est dans ces perspectives que la couleur se fixe et devient objet. Si la chenille est aussitôt mangée, elle n'a plus de couleurs, elle n'en a jamais eu ; l'oiseau vorace n'a pas le temps de voir ; la couleur ne fait point souvenir, mais force, et aussitôt mouvement ; le monde est brouté avant d'être vu.

Par opposition, on saisit mieux les conditions de la pensée, qui suppose toujours un capital. Ce mot est le même que Cheptel, qui veut dire troupeau. Une des plus anciennes pensées fut sans doute la réflexion sur le troupeau, qui était comme une chasse prête et facile. On ne compte que ce qu'on épargne ; et le mot épargner a lui-même un double sens, qui est beau. Compter, ranger, ordonner, c'est œuvre de repos et de paix. Le propre de l'homme ce serait donc de pouvoir ne rien faire sans pour cela dormir. Tout homme s'arrête et considère ; et, puisque j'en suis à admirer les mots, je ne puis oublier que ce mot considérer est astronomique par sa racine ; les astres sont, par excellence, la chose que l'on ne peut manger ni d'aucune manière conquérir ; l’astronome a rentré ses griffes.

Il ne manque pas d'hommes conquérants qui n'ont pas le temps de penser, penser est peser, ni même le temps de voir. Voir c'est encore penser ou peser ; celui qui arrive à folle vitesse sur une pierre l’évite, mais ne la voit pas ; il n'a pas le temps de la voir ; elle est déjà passée et oubliée. L'avare au contraire est lent par sa nature, et cette précaution dans le mouvement est le premier signe de l'avarice ; l'avare prend le temps de compter. C'est pourquoi ces conquérants de fortune, qui ne savent même plus bien ce qu'ils ont, et qui courent sans cesse à de nouveaux profits, ne sont point du tout des avares, mais plutôt des prodigues, par cette vitesse dévoratrice. Aussi je n'y vois point de combinaison ni d'invention ; ils ont trop d'occasions d'agir pour avoir occasion de penser. Vraisemblablement la politique ressemble en cela aux affaires du commerce et de la Banque ; tout est improvisé selon la puissance, comme dans ces pillards ailés. Il n'y a point trace de paix là-dedans, parce que le repos manque. Je n'entends pas la distraction, qui est dévoratrice autrement, mais le repos devant I' œuvre, comme du maçon et du paysan. La vitesse étourdit, et ne fait rien de neuf. Aussi Descartes n'a pas mal vu lorsqu'il a dit que la précipitation est la cause principale de la sottise. Et le premier effort de la sagesse est de ne jamais se laisser presser ; la guerre elle-même, commencée à folle vitesse, a été achevée par lenteur, et le plus beau moment fut le refus de courir à la Ferté-Milon avec les forces de Villers-Cotterêts. Tous ceux qui coururent se perdirent ; courir c'est penser en oiseau. Aussi ce qui étonnait dans Pétain c'était l'immobilité, d'après ce qu'on dit.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

LXXXIII (447)

Charlemagne s'occupait de la vente des œufs, et Napoléon comptait les morceaux de sucre. Il n'y a de raison pour aucun homme que lorsqu'il pense des objets ; dès qu'il pense des pensées, il n'y a plus ni raison ni règle ; la Théologie en est un brillant exemple. Toute la tyrannie gîte là. Le roi d'opinion en vient toujours à régner sur des opinions seulement, et tous les travaux se ramènent à des jeux ; les victoires n'ont point de substance. Telles sont les soumissions d'hérétiques ; on n'y gagne ni œufs ni sucre. À quoi répond l'insolence, qui ne gagne rien non plus. J'ai connu un grand Comptable de la chose publique, qui avait mené une vie de théologien, cherchant toujours à accorder un total à un autre, c'est-à-dire une pensée à une pensée ; mais il n'était point dupe, et disait dans son langage : « La Comptabilité-deniers approche de la perfection ; mais la Comptabilité-matières n'existe pas. » Nous vivons de choses ; mais le tyran voudrait vivre de signes.

Il y a un usage étonnant dans le règlement des mémoires d'entrepreneur ; le payeur demande un fort rabais, et il l'obtient toujours ; l'entrepreneur ne se fait point de souci là-dessus ; mais au contraire il y gagne quelque chose, à ce que je crois, jouant à coup sûr sur l'âme tyrannique qui compare seulement un signe à un signe, sans jamais percevoir les choses elles-mêmes. La dette extérieure Russe ne représente guère plus de valeur, en œufs et en sucre, que les titres de la faillite Grandet ou l'indemnité des Boxers ; mais aussi ce sont de beaux sujets pour la discussion théologique ; jeux d'opinion contre opinion, qui éveillent des passions royales. Au contraire, l'homme qui fait œuvre, quand il serait à la plus haute place, obéit aux choses. Napoléon, en Égypte, voulait qu'on jetât la sonde pour savoir si la flotte pouvait franchir la passe, mais il ne l'obtint point ; la marine menait une guerre d'opinion. Nous menons, en cette paix difficile, une guerre d'opinion ; nos hommes d'état ne comptent point en œufs et en sucre.

Il m'est arrivé, comme à bien d'autres, d'enseigner l'alphabet Morse à des canonniers choisis. Comme ils étaient déjà assez avancés pour lire à l'oreille, comme on dit, en petite vitesse, le pouvoir intervint et me donna l'ordre d'employer une méthode mnémonique qui convenait tout juste à des commençants. Par exemple le mot As rappelle que le signe de l'a est composé d’un point qui est voyelle, et d'un trait, qui est consonne ; dia, qui est un autre mot cabalistique, fait souvenir que le d s'exprime par un trait et deux points. J'ai toujours pensé que ces petits moyens ne donnent jamais qu'un savoir ânonnant : de toute façon cette puérile méthode ne convenait plus, au point où nous en étions ; mais il convenait que le pouvoir eût le dernier mot, et il l'eut. Nous fîmes de la mnémotechnie à l'envers ; c'était le signe morse qui nous rappelait le mot conventionnel ; temps perdu, politesse pure, et, par suite, cruelle humiliation. C'est par ces prétentions abstraites que le pouvoir est détesté ; mais peut-être veut-il être détesté ; dans le fond il voudrait être aimé en se montrant détestable ; c'est la politique des coquettes. Aussi les esclaves résignés, qui deviennent alors favoris, apprennent à mépriser les choses, et par eux rien ne se fait.

Il est facile d'obéir quand c'est la chose elle-même qui commande, et le chef qui commande au nom de la nécessité n'humilie point. J'ai lu que Charlemagne aimait l'astronomie par-dessus tout ; il a ce point de commun avec Jules César. Je ne vois pas que Napoléon se soit soucié des mouvements célestes ; et c'est ce défaut de préparation, par des objets relativement simples et non modifiables, qui explique peut-être le mieux cette ivresse des signes et ce sacre, enfin le règne des grandeurs vaines. Il aurait fondé quelque chose de plus stable peut-être s'il eût compté en œufs et en morceaux de sucre jusqu'à la fin.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

LXXXIV (448)

Mare Lenéru, pensée crocheteuse ; un tâtonnement prompt, un soudain essai de force, et la serrure saute. J'aurai plaisir plus d'une fois à citer ces pensées étonnantes. Mais faisons attention maintenant à la plus étonnante de toutes. Marie Lenéru est mondaine d’esprit et un peu capitaine de vaisseau : ceux qui ont vécu dans nos ports de guerre connaissent cet esprit et ces cercles, pour qui le peuple est un matelot que l'on tutoie, et qui dit vous. Et, quoique le courage et la politesse doivent faire pardonner beaucoup, je n'aime point trop ce monde-là. Mais qu'importe ? Je n'en suis que mieux attaqué et secoué. Toutefois l'esprit de guerre devait vaincre ici, et sans combat ; aussi suivant ces pensées d'année en année, je ne pouvais point croire qu'elle surmonterait le grand sophisme. Mais une pensée forte n'a point d'égards. Nul n'a visé plus droit.

Une vive attaque contre Romain Rolland ; cela, c'est la revanche des passions ; elle se paie de ne pouvoir penser comme elle aimerait penser. « Folie collective », elle nie cela. Sur quoi il y a à dire ; car c'est bien folie si l'on considère les grands corps sans tête ; mais dans l’individu combattant il n'y avait point de folie, autant que j'ai vu ; au contraire une raison agissante et des passions nobles. Pour moi, qui ne changerais pas une virgule dans ce que Romain Rolland a écrit là-dessus, je comprends assez ce premier mouvement, polémique, parce que la polémique détourne de penser à la chose. Mais les mains agiles et les yeux guetteurs devaient crocheter aussi cette serrure. La porte alors s'ouvre toute grande. La guerre n'est pas un monstre par son corps, mais plutôt par cette petite tête, ridicule et vide. La guerre est un expédient de tradition, on dirait presque une rouerie des bureaux. Ce n'est que sottise abstraite et sommeil d'esprit. Il n'y a point de ces puissants mouvements des peuples ; il n'y a point de destin qui porte les dirigeants : il n'y a que lieux communs en des cerveaux débiles, et la catastrophe résulte de la disproportion entre ces corps immenses qui savent si bien agir et ces têtes dirigeantes qui ne savent point du tout penser. « Une vieille routine diplomatique, voilà ce qu'est aujourd'hui la guerre. Le meurtre, oui, est dans la nature humaine, mais non pas le meurtre sans plaisir ». Ici je retrouve la force pensante, je dirais même perçante, de Stendhal. Mais je ne cite que pour me ramener ; il faut tout lire ; il faut voir comment les chemins de traverse font retour à l'idée essentielle.

Remarquez que le sang et l'horreur ne font jamais argument aux yeux de cette femme. « J'ai l'âme militaire », dit-elle. Tout âme est militaire assez pour que les déclamations soient sans effet aucun. Elle le sait et elle le dit : « Il y a bien de l'horreur aussi que nous acceptons dans la nature ». Je me souviens qu'un adroit chroniqueur, au sujet d'un livre émouvant écrit au chevet des blessés, savait bien dire que la souffrance et la mort ne sont pas propres à la guerre seulement. Au reste, si la guerre est de condition humaine, celui qui la décrit horrible, comme elle est, ne dit encore rien contre. C'est ce qu'a très bien senti I' Académicien préfacier ; il voudrait effacer en quelques mots ces pages capitales des dernières années. Admirez l'adresse. « Le Journal perdit alors beaucoup de son intérêt, car ce ne sont pas des considérations générales sur les atrocités de la guerre, que personne d'ailleurs ne songe à contester, que l'on vient chercher dans ses pages. » On ne peut tromper plus effrontément ; mais ne visons pas trop haut. Je suppose que cet homme, affligé par une doctrine évidemment hérétique, s'est consolé en déroulant, une fois de plus, un lieu commun appris de ces Messieurs. On n'est pas plus Académicien.

9 septembre 1922

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°12, 16 septembre 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°13, 30 septembre 1922

LXXXV (449)

Le Destin des anciens se niait lui-même, aussi bien par ces dieux divisés que par les innombrables signes. Tout homme à l'épreuve avait quelque dieu contre lui, mais aussi[[701]](#footnote-702) quelque dieu pour lui, et apercevait bientôt quelque signe favorable ; car tous les oiseaux ne volaient pas à sa gauche. Même dans les oracles, toujours ambigus, chacun trouvait des raisons d'espérer et d'entreprendre. Ces naïves doctrines maintenaient ensemble l'idée des invincibles forces et l'idée corrélative de la puissance de l'homme, sans laquelle l'autre idée n'a plus de sens. Il y a des breuvages, des charmes et des maléfices ; mais il y a toujours aussi quelque baguette magique qui donne la victoire. L'on voit même, dans les aventures d'Ulysse, que la méthode contre les magiciennes est souvent d'oser et de vouloir. Oser contre Circé, et vouloir obstinément contre les Sirènes. Et ce dernier exemple représente merveilleusement la puissance des passions et en même temps ces moyens si simples et si efficaces auxquels nous ne pensons jamais. Nous n'avons presque point de pouvoir contre le chant, mais nous avons tout pouvoir pour boucher nos oreilles. L'*Odyssée* célèbre la force d'âme et le libre arbitre. Cette Minerve qui protège le héros patient et ingénieux, c'est la Raison même, comme Neptune, le dieu contraire, figure les forces marines. Certes il est juste de dire que les idées humaines ont changé depuis ce temps-là ; tout de même nous n'en sommes pas si loin. Et il n'est pas évident que nos idées spéculatives soient moins lourdes à porter que ne l'était cette mythologie pour les pirates grecs.

L’idée d'une fatalité invincible est certainement liée à l'idée d'un seul Dieu sans aucun ministre, comme on voit pour les Mahométans. À mesure que la mythologie devient plus abstraite et plus cohérente, elle est ainsi moins capable de conserver intacts les deux dogmes antagonistes. La grâce catholique, qui tempérait les décrets du Dieu unique par l'intercession de la Vierge et des Saints, a, tout compte fait, mieux traduit la somme des idées humaines que n'a pu faire l'abstraite et métaphysique Réforme[[702]](#footnote-703). Il est remarquable que tant de subtils docteurs aient tenu obstinément ensemble la grâce et la prédestination, quoiqu'ils n'arrivassent pas à distinguer leur commune racine. Et cette histoire des idées est propre à nous avertir que la pensée n'est pas une petite charge, et qu'enfin l'évidence ne suffit pas à tout ; car il y a beaucoup de choses évidentes, et qui ne s'accordent pas aisément entre elles.

Le destin des modernes est né de cette longue incubation. L'idée de la Fatalité antique, plus forte que Jupiter, y est dessinée par le système des conditions astronomiques, qui nous sont invincibles, et même inaccessibles, et qui dominent l'ensemble de l'existence humaine. La pluie, l'orage, les jours courts, le froid, le sommeil de la terre, tout cela survient quoi que nous fassions. Si vous suivez sans précaution cette idée évidente, vous viendrez à dire que le pilote est lui aussi une sorte de ciel plus compliqué, où les conceptions, les décisions et les actions surviennent comme les saisons, la pluie et le vent. Le pilote tourne sa barre comme le bois flotte. Ainsi l'Ulysse de notre temps devrait s'observer lui-même, afin de prévoir ce qu'il fera par l'universelle fatalité. Il ne dira point : « Formons quelque projet », mais bien : « Voyons si je ne vais pas former quelque projet, par les mouvements de mon corps, de mes yeux ou de mon cerveau ». Il attendrait sa propre résolution comme le beau temps. Or, dans ce tableau, je vois bien Neptune ébranleur de terre, mais je ne vois pas la Déesse aux yeux verts, qui sans cesse pense encore à autre chose. Nous tenons un des termes de l'opposition, nous avons perdu l'autre ; ce n'est point résoudre ; ce n'est point penser. Si l'on me demande si cette Fatalité moderne est vraie ou fausse, je ne veux point répondre ; mais je me trouve devant ce tableau de l'humaine condition comme devant un portrait dont le nez et la bouche seraient poussés en perfection, et dont les yeux seraient restés à l'état d'ébauche. Et je crois que le penseur ressemble à l'artiste en ceci qu'il doit dégrossir en même temps toutes les parties, et n'achever point l'oreille avant de savoir ce que l'œil en dira. **[**Il me semble que, selon l’esprit des directeurs de conscience, la solution de ces problèmes est laissée au fidèle, qui a la charge de sauver à la fois la volonté de Dieu et la sienne propre, et la solution est précisément le parti par lequel le fidèle se sauve de la tentation. Tout est mouvement d’âme dans la religion, et victoire de pensée. L’Ancien laissait beaucoup à faire à l’Olympe ; le Moderne n’a pas le droit de se résigner à son destin. Il n’y a de destin qu’autant que la piété nous conduit à le suivre ; et se sauver c’est surmonter en soi-même une contradiction comme une épreuve, et par la grâce. C’est en ce sens surtout qu’il y a du mystère dans la vie religieuse. Et l’on devine pourquoi elle ne veut point tant passer pour raisonnable ; c’est que les raisons nous sollicitent à diminuer la part de Dieu et notre propre part dans nos résolutions.**][[703]](#footnote-704)**

11 septembre 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1938 PSR XLII, « La fatalité moderne »

LXXXVI (450)

J’ai toujours pensé, et déjà avant la grande guerre, que les guerres Balkaniques n'étaient que des jeux à côté de ce duel entre les deux peuples militaires, le Français et l'Allemand. Militaires, j'entends organisés, disciplinés, sérieux là comme au métier, et se hâtant pour terminer l'ouvrage. Pacifiques dans le fond, et même en faisant la guerre, selon une formule célèbre. Sans passion, et c'est ce qui devrait le plus étonner. Turcs et Grecs voudraient bien imiter cette guerre sage, qui est finalement la plus terrible de toutes ; mais ils ne peuvent. Et, quoiqu'ils pensent divisions, batteries et ravitaillement, je soupçonne qu'ils se battent à l'ancienne mode, et que l'humeur des combattants décide de tout. Cela tient d'abord à une forte proportion d'aventuriers ; aussi peut-être à ce qu'il n'existe point de classe moyenne entre les chefs et la masse plébéienne. Surtout il manque sans doute, derrière ces armées, ce peuple de soldats qui administre, charroie et surveille. Ici chaque fonctionnaire retrouve ses habitudes et ses vertus ; ici l'obéissance tranquille ; ici règne le gendarme, qui ferme la frontière sur le dos des combattants. Ces puissants barrages font que les fuyards ne vont pas loin, ni le vainqueur ; le lendemain de la victoire est justement le jour le plus difficile. Cette perfection du sérieux doit marquer la fin du régime guerrier. Nos guerres ne paient pas en plaisir.

Elles ne paient d'aucune manière. Cette richesse, cette économie, ce contrôle font justement que nous nous ruinons à vaincre. Chacun a pu se demander où les Grecs prenaient de l'argent pour faire campagne, dans cette Europe pauvre ; et la pauvreté publique et privée des Turcs est proverbiale. Mais soyez sûrs aussi qu'ils ne dépensent pas des milliers d'obus pour détruire les buissons de fer barbelé ; au reste ils n'ont point de fer barbelé. De toute façon on peut dire qu'ils dépensent ce qu'ils n'ont point ; quant à leur crédit, il est d'abord nul ; ainsi ils n'ont pas grand’ chose à perdre. L'expédient, l'emprunt usuraire, la dette et la faillite sont leur état ordinaire, et chacun s'en arrange. Nous autres, nous nous ruinons sagement, méthodiquement ; ce sont des prodigalités enregistrées. L'armée, à un kilomètre des tranchées, payait encore à l'habitant le logement des troupes ; et la Cour des Comptes vérifie présentement ces comptes effrayants. Il y a une contre-partie, c'est que l'habitant ne se trouve pas autant ruiné qu'on le dit ; et beaucoup ont fait des fortunes, non pas seulement à l'arrière, mais sous les obus même. En revanche l'état des finances publiques épouvante le raisonnable caissier.

La violence nous est si peu naturelle, que deux puissants peuples, et qui avaient, selon l'opinion commune, une querelle d'honneur à régler, ne s'y sont pourtant pas mis d'eux-mêmes. Il fallait qu'ils fussent entraînés par des peuples bien moins organisés qui font une guerre pauvre, avec chariots à bœufs, frondes, catapultes, avec paniques, victoires, quartiers d'hiver. La violence des passions trouve alors son remède dans l'indigence des moyens. On ne pensera point que j'exagère si l'on songe à ces fantassins russes qui n'avaient que des bâtons plombés. Mais le jeu abstrait des chancelleries efface ces différences, et c'est ainsi que, selon une métaphore prise pour une pensée, le foyer des Balkans, toujours mal éteint, a incendié l'Europe. Pensée paresseuse ; la guerre ne se propage point comme un incendie, mais seulement d'après cette loi verbale qui veut que nous donnions la réplique aux puissances d'Orient ; comme s'il y avait ressemblance autre que de nom entre ces Mérovingiens qui jouent de la framée en tous temps, et la grande Communauté Occidentale, qui a la guerre en horreur, et qui y va comme on va se pendre, choisissant la corde et le clou. Nos déclamations sont imitées d'eux, comme leur tactique et leur stratégie est imitée de nous, et aussi mal.

13 septembre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1939 SM1, LXXXIII, « Les vrais militaires »

LXXXVII (451)

Quelquefois l'on s'arrête pour observer un convoi de fourmis qui traverse une allée, cherchant le soleil, et portant aux mâchoires des momies blanches qui sont leurs larves. Ou bien, soulevant une pierre, on découvre les galeries et les chambres, et la panique du peuple doré. Stendhal lui-même, sur ce spectacle, raisonne théologiquement. « Il y a apparence, dira quelqu'un, que les fourmis nous perçoivent comme nous percevons le cyclone ou le tremblement de terre. Si les fourmis pensaient, il y aurait sans doute deux partis, dont l'un voudrait concevoir l'extraordinaire d'après l'ordinaire, au lieu que l'autre soupçonnerait la présence et l'action d'une force intelligente, immensément supérieure aux fourmis. Il y aurait quelque Voltaire pour se moquer des théologiens, qui seraient pourtant plus près du vrai que les autres ».

« Mais non, dirait un autre, tout à fait loin du vrai, au contraire. Car, raisonnant toujours d'après leur commune expérience, les fourmis théologiennes supposeraient quelque projet dans les talons de chaussure, ce qui approcherait du vrai à peine une fois sur mille. Elles n'arriveraient jamais à concevoir l'organisation, les projets, l'industrie, les travaux des hommes, au regard desquels elles ne comptent pas plus que la poussière des chemins. Qu'est-ce qu'une fourmilière pour le facteur, pour le laboureur, pour le maçon, pour le soldat ? »

« Il se peut, dirait un autre, que notre humaine existence dépende des actions d'un être bien plus puissant que nous et doué comme nous d'intelligence ; mais il se peut aussi que l'intelligence d'un tel être n'ait point d'égards pour nous et même nous ignore tout à fait. Si la voie lactée n'est, au regard des travaux d'un immense biologiste, qu'une partie de liquide, invisible même à son microscope, et si un milliard de nos années ne compte pas plus pour lui qu'une minute pour nous, peut-être ce dieu puissant presse-t-il maintenant notre voie lactée entre les deux verres de son instrument ; peut-être le commencement de la pression a fait tourner ces mondes ; notre civilisation a trouvé sa place sous son pouce ; mais une pression un peu plus forte finira tout. Cet être a une puissance démesurée contre nous, mais il ne peut rien pour nous ; et, quoique l'on puisse le supposer très savant, très ingénieux, et très bon, cela ne nous avance point, et tout se passera pour nous comme s'il était une aveugle et délirante brute. Car le plus doux des fakirs écrase encore des centaines de pucerons, et des milliers de pucerons de pucerons quand il se met en prière. Et cet homme pacifique mène ici une guerre sans pitié parce qu'il est trop fort au regard de ces bestioles ».

« Puissance, dirait un autre, n'est point bonté ; mais au contraire il semble que toute puissance soit guerre, et sans mauvaise volonté, comme ces enfants que l'on dit brutaux et qui ont seulement du poids et de bons muscles. Nos théologiens ont tracé finalement un assez beau portrait de dieu, d'après les saints et les justes ; mais peut-être ont-ils tout gâté en y mêlant la puissance, ne pouvant se délivrer de cette idée que la perfection est grande et lourde. **[**Il est pourtant connu que les modèles de perfection n’ont pas désiré premièrement la puissance. Et c’est même une perfection que de refuser la puissance. Il importe que notre Dieu soit digne de l’homme. Peut-être est-il tout puissant ; maos il appartient à des religions dépassées de l’en louer trop. Au reste la théologie de Descartes a bien compris que le Dieu de la preuve ontologique n’est pas le dieu le plus grand, ni le plus fort. Et voici la suite de cette idée très bien mise en lumière dans les *Méditations* et les *Réponses aux objections.***][[704]](#footnote-705)** Il n'y a pas[[705]](#footnote-706) plus de perfection dans une grande machine que dans une petite ; et je ne vois rien de divin dans ce double du double ; il n'y a rien à adorer par là. Peut-être dira-t-on à nos enfants que la divine perfection est ce qu'il y a de plus faible au monde, et qu'il n'y a rien de plus démuni que Dieu. Nos mythes y sont venus ; car, selon le naïf sentiment, on n'adore rien plus qu'une mère et un tout petit enfant. **[**Au reste le trait le plus éclatant est que le Christ a refusé puissance, sans quoi il n’aurait pas été livré aux bourreaux. Le Christ, sur la montagne de la tentation, aurait pu sauter dans le vide sans se blesser. De tels traits sont répétés, mais non pas assez, pour nous détourner d’adorer la force. En sorte que, quand les fourmis auraient bien compris la force immense de l’homme, cette conception de Dieu serait encore sans religion. Il est facile de manquer de religion, **et][[706]](#footnote-707)** pourquoi m'étonnerais-je de ce pouce gigantesque ? Il n'en faut pas tant pour tuer un homme, et Pascal l'a dit. Mais le ridicule d'adorer la force n'est pas encore assez senti. Voulant honorer le courage, aussitôt nous honorons la victoire ; et nos prêtres[[707]](#footnote-708) remercient le dieu fort qui a permis que nous fussions dix contre un. Pourquoi ne pas adorer aussi une pierre qui tombe, ou un poids qui fait pencher la balance ? Quand ces fourmis adoreraient l'homme, elles seraient toujours fourmis en cela, et idolâtres, exerçant la force et subissant la force, et terminant toujours leur pensée à leur cuirasse ; autant dire sans pensée, comme je les vois ».

15 septembre 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1924 *PSC* XXXVI, « Idolâtrie »

1938 PSR XLIII, « Idolâtrie »

LXXXVIII (452)

Les traités de paix sont la croix des raisonneurs politiques. Le droit du plus fort, mauvais alliage, fait que la doctrine se rompt dès qu'on y touche. Il est clair toutefois que le vaincu n'est point forcé de promettre. La France, dans l'autre guerre, pouvait tenir encore et fatiguer l'adversaire, avec l'espoir d'obtenir par ce moyen des conditions meilleures. L'Allemagne, en cette guerre-ci, pouvait tenter de résister sur ses frontières. L'histoire fait voir des revirements étonnants. Supposons que nous ayons consenti à traiter quand l'ennemi était à Montdidier et à la Ferté-Milon ; nous aurions cédé à la force ; mais nous pouvions aussi résister, comme la suite l'a fait voir. Le vaincu choisit ce qu'il estime être le moindre mal ; il paie ou promet de payer, afin de sauver ce qui peut encore être sauvé. Il doit, donc, selon la loi de paix, ce qu'il a promis sous la pression de guerre. Cette thèse fut soutenue dans nos cahiers ; elle n'est pas sans puissance. Le contrat est la loi des parties, comme disent les avoués.

Il faut prendre le droit comme il est. Un marchand vend à perte parce qu'il a besoin d'argent. S'il attendait encore un peu, il sauverait tout peut-être. Quoique pressé par la nécessité, il peut encore choisir ; il regrettera peut-être d’avoir vendu ; mais s'il plaide il perdra. Ici le juge remue la tête, voulant dire que ce n'est pas si simple, et qu'un contrat ne fait point loi dès qu'il est contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs. Le commun sentiment est qu'il y a des bénéfices excessifs, sur lesquels l'arbitre doit rabattre ; et, que le naïf acheteur ait payé librement, cela ne fait point objection. Il a choisi, lui aussi, ce qu'il croyait être le moindre mal. Il s'est hâté de promettre un fort loyer, par crainte d'avoir à payer encore plus s'il attendait au lendemain ; le contrat est donc signé délibérément. Mais tout n'est pas encore dit ; il appartient à l'arbitre de redresser ces folles ou imprudentes conventions en considérant, autant qu'il est possible, l'égalité des choses ou le cours des prix.

Il ne faut point dire que ce sont mesures d'exception, et en quelque sorte de salut public, pour les époques troublées. Que nul ne puisse s'enrichir aux dépens d'autrui, c'est un principe du droit dans tous les temps, d'après lequel l'arbitre a toujours pouvoir de réviser les contrats en comparant l'indemnité au dommage, et le prix à la valeur, autant que faire se peut. Il faudrait aussi considérer la législation sur les faillites, qui donne des délais au débiteur, et lui laisse les moyens de rétablir ses affaires. Tel est donc l'esprit du droit, non pas d'après des rêveries métaphysiques, mais d'après une longue expérience et d'après la commune sagesse.

Il y a une logique abstraite du droit, qui, chose remarquable, est souvent celle des plaideurs ; ce qu'on a promis, il faut le payer ; ou bien alors le contrat est nul, et tout doit être remis en l'état, l'un fort ou riche comme il était, l'autre faible ou pauvre comme il était au moment où le contrat était encore en suspens. Mais cette condition est elle-même hors du réel ; on ne remonte point le cours du temps ; on ne peut retrouver le moment de l'armistice avec l'état des forces et l'état des esprits ; au reste, si on le pouvait, les mêmes effets suivraient et les mêmes embarras ; c'est pourquoi le projet d'annuler l’armistice et de reprendre l’action de force au point où on l’a laissée est un projet d'enfant. Peut-être faudrait-il dire que, dès que l'on convient d'un armistice ou d'une paix, cela ne signifie pas que tout est réglé absolument, la sagesse humaine n'allant pas si loin, mais seulement que toutes les difficultés seront réglées par arbitre. Dans le cas présent la convention a défini l'arbitre, sous le nom de Commission des Réparations. L'instrument de droit existe ; la justice, si ce mot a un sens, est de s'en rapporter à cette mesure, qu'elle plaise ou non. Je ne puis approuver l'Allemand qui dit : « Nous ne devons rien ». Je ne puis approuver le Français qui dit : « Nous nous aiderons nous-mêmes ». Ces passions sont hors du droit, selon le traditionnel principe : « Nul n'est juge en sa propre cause ».

17 septembre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1939 SM1, LXXXIV, « Traités »

LXXXIX (453)

Il est aisé d'oublier. Il est difficile de se souvenir. Beaucoup voudraient dire que ce corps humain conserve dans les replis du cerveau des images suffisantes ; mais je crois plutôt que tout le corps doit s'y mettre et refaire ce qu'il a fait s'il veut revivre ce qu'il a fait. Aussi a-t-on aisément souvenir des actions par la mimique, et encore plus aisément des discours, qui sont les rois de la mémoire. Mais, au contraire, il n'est point facile de se souvenir de ce que l'on a subi et éprouvé ; car, d'un côté, des choses y participaient, qui maintenant manquent ; et d'un autre côté je ne sais point mimer la fatigue, ni une douleur au genou, ni ces mille petites douleurs qui donnent corps à la tristesse. Aussi celui qui raconte des malheurs dont il est délivré ne peut que parler et parler, cherchant à faire sonner la tristesse en son corps par tout ce bruit, mais presque toujours en vain. Il y a heureusement plus de lamentations que de douleurs ; et nous sommes consolés bien plutôt que nous ne voulions.

Comment retrouver la guerre telle qu'elle fut ? Il faudrait ces abris terreux ; il faudrait cette boue inimaginable pour fatiguer d'une certaine manière la jambe qui s'en arrache à chaque pas. Il faudrait cette inimitable ordure, et ces débris sans nom partout sur la terre. Et cette crasse champenoise, et ce supplice des poux, comment imaginer cela si l'on est propre ? Et comment imaginer la soif si l'on n'a pas soif ? Et comment l'esclavage si l'on est maître de son corps ? Même, si l'on y pense, on comprendra que la revendication s'efface elle-même, puisqu'elle affirme que la liberté est retrouvée. Donc ce qui fut passif, ce qui fut passion en nous dans tous les sens de ce beau mot, nous le retrouvons à peine. Aisément, au contraire, par mimique nous retrouvons l'audace, la prudence et la liberté ensemble dans nos actions difficiles ; ce qui fait qu'il ne suffit même pas d'avoir fait la guerre pour retrouver ce grand serment contre la guerre, qui fut fait dans la guerre même par tant d'hommes esclaves et malheureux.

Comprenez maintenant combien est puissant le Souvenir Civil, contre le Souvenir Militaire. L'inquiétude et l'angoisse ne se retrouvent point comme on veut ; mais l'enthousiasme se retrouve comme on veut ; il suffit de se réunir et d'acclamer tous les mêmes choses, Merveilleuse ivresse, alors, que l'on se donne sans boire, par écouter, parler, applaudir seulement. Ici la mimique soutient le discours. Il n'est pas nécessaire d'inventer. Que dis-je ? Il faut se garder d'inventer ; un mot nouveau romprait le charme. Les plus anciens discours sont les meilleurs, et l'on a vu, chose étonnante, César faire l'union sacrée contre Arioviste, quoiqu' Arioviste fût l'allié et César I' envahisseur. Mais le citoyen n'y regarde pas plus que l'ivrogne à la forme du verre ; et le seul mot de Germanie fait l'union des cœurs. N'espérez pas que le chef va chercher autre chose ; toutefois je ne le crois pas habile en cela ; non pas, mais aussi naïf que les autres, se jetant dans le vivifiant souvenir comme dans un bain de jouvence. « Souvenez-vous », disait l'armée des civils. « Souvenons-nous », pensait l'armée combattante ; mais ces deux pensées étaient étrangères et ennemies. Les voilà maintenant en présence. Seulement l'une est agréable, forte et aussitôt présente au premier appel de l'Homme-tambour ; l'autre au contraire est restée dans la boue sanglante, et les survivants ne la peuvent exhumer. Comprenez bien cela ; comprenez bien que les hommes ne sont pas méchants et qu'ils ne choisissent point leurs pensées. Comprenez bien que l'imagination, par ses lois, nous jettera toujours à la guerre, et que le regret viendra toujours trop tard, et sera toujours trop tôt oublié. La froide raison seule peut faire de justes comptes, ajoutant les deuils aux deuils, multipliant par des millions la misère, la crainte et la souffrance ; opérations abstraites qui, bien loin d'accroître la douleur, au contraire, la laissent passer comme de l'eau au crible des statistiques. C'est pourquoi j'aime mieux considérer la chose comme stupide, sotte et inutile que comme horrible, sanglante, saignante. Car la raison recevra cette monnaie comme sienne, invariable et inaltérable, au lieu qu'elle ne sait que faire de ce papier-monnaie des sentiments, bientôt maculé et illisible.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

XC (454)

On feint de croire que la multitude tyrannise ; mais dans le fait c'est toujours un petit nombre d'hommes qui tyrannise. Ce qui est donné dans l'expérience, en tous pays, c'est un colonel qui fait marcher un régiment. Que ce colonel soit le maître du domaine, ou le directeur de l'usine, ou le grand banquier, ou l'éloquent curé, il est toujours vrai que le plus grand nombre naît homme de troupe, subit l'autorité, et ne l'aime point. Nul ne se trompe sur le maître ; nul ne croit que le maître aura égard, comme le montre la sagesse des fables, qui là-dessus n'a jamais varié ; mais cette même sagesse conseille aussi la prudence. Dans le fait les révoltés n'ont jamais pu que changer de maîtres, et encore après des maux évidents qui s’ajoutent à la misère séculaire. Voilà comment l'expérience instruit le pot de terre, ou le cheval qui veut se venger du cerf. C'est déjà une raison pour que celui qui prêche contre les puissants soit considéré avec défiance.

Il y a mille autres raisons qui s'ajoutent à celle-là, dès que l'on réfléchit. Car il y a une part de l'autorité qui est certainement utile et bonne, comme on voit par le gendarme ou par l'agent aux voitures. Il y a le savoir aussi, qui fait autorité ; il faut un architecte au-dessus du maçon, et un calculateur au-dessus des matelots. Et la richesse aussi fait autorité ; car chacun veut régner sur ce qu'il a, et la clameur des propriétaires est aussitôt entendue. Ainsi les pouvoirs sont armés d'opinions raisonnables. Et le mécontent même apprend à se taire, parce qu'il y a d'autres mécontents, qui sont paresseux, envieux, ivrognes, débauchés, avec qui l'on ne veut point être. Toutes ces causes ensemble font que l'édifice de l'oppression est admirablement solide, et le sera toujours.

Que la méthode d'acclamation soit la pire, c'est ce que le moindre homme de peine trouvera à dire. Les réunions où l'on acclame sont toujours en même temps des sortes de fêtes, où le contentement est d'institution, et commandé déjà par le costume et les drapeaux. Les amères pensées sont coulées à fond ce jour-là ; la revendication y ferait scandale. Ainsi l'acclamation confirme les maîtres. Le plébiscite non moins. L'expérience a fait voir et fera voir que les maîtres acceptés ou choisis sont souvent plus hardis que les autres à commander, jusqu'à exiger ce qui semble impossible, et l'obtenir. Louis XIV n'aurait point rêvé de tenir tout son peuple aux tranchées.

Je comprends que les tyrans aient en horreur le suffrage universel et secret, car c'est le bon moyen. Par là se fait jour, et de la plus simple façon, un sentiment général de contentement ou de mécontentement, qui agit aussitôt sur les pouvoirs, par l'expression seulement, comme on peut voir chaque jour chez nous. Et à vrai dire, selon la pensée des politiques, il devait plutôt décider pour l'avenir, et choisir une réforme ou une autre ; mais le bon sens populaire a fait un tout autre usage des partis et des programmes, et toujours a prononcé contre une certaine politique jugée d'après les effets, et contre des pouvoirs existants ; toujours par négation, comme il convient à des hommes qui n'ont point pour métier de gouverner. Et ce système[[708]](#footnote-709), par une conséquence que les politiques n'avaient pas prévue, a porté jusqu'aux plus hauts pouvoirs l'opposition même à tous pouvoirs. Le Non populaire a régné avec Waldeck et Combes. Sans rien résoudre, mais non sans repousser énergiquement les solutions dont il ne voulait point. Ainsi sera la paix, par négation de la guerre, et la justice, par négation de l'injustice. Car ce n'est point l'affaire de l'électeur d'administrer, ni d'organiser, ni de négocier. Et c'est la malice de l'administrateur que de dire : « Prenez ma place, et faites mieux ». Mais le peuple apprendra à dire : « Gardez votre place, et faites mieux ».

22 septembre 1922 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1925 EDR 86 « De l’autorité »

XCI (455)

Tout homme est guerrier. Non pas par les causes extérieures, mais par la structure et par l'énergie accumulée. Tout homme qui entre dans un jeu s'y anime, sans penser aux coups de pied ni aux os cassés. Qui n'a vu un soldat, roi des chevaux, acculer un animal fou dans l'angle de deux murs, et lui passer la bride ? L'animal est de beaucoup le plus fort, mais il fléchit devant l'orgueil, le courage et la certitude. Ce dompteur de chevaux risquait sa vie ; mais il ne pensait point à cela ; il ne visait, au contraire, qu'à étendre sa propre vie. L'homme n'aime pas autre chose que les actions difficiles et les victoires, comme on voit dans les sauvetages, où l'homme est prompt, assuré et infatigable. Ce héros c'est n'importe qui. Comme l'écrivait Desbois, penseur d'infanterie, aujourd'hui poussière de Somme : « Le massacre est une des conditions du jeu, il n'en est pas la fin ». Le fait est qu'il y a péril de mort en beaucoup d'actions, et l'on arriverait à n'oser plus boire du lait qui n'a pas bouilli ; c'est pourquoi l'homme choisit de vivre et choisit de vaincre. Ne lui dites pas que la guerre est effrayante et au-dessus des forces ; cela lui donnera envie d'y aller.

Ici est le détour de pensée qui demande attention. Car je semble donner gagné à ceux qui disent que la guerre est dans la nature humaine et durera autant que les hommes. Ce que je dis, c’est que la guerre est toujours possible et sera toujours possible, de même que la colère est toujours possible et guette même le sage. Or, au sujet de la colère, n'importe qui peut comprendre qu'il y a deux erreurs du jugement, également funestes, et d'ailleurs alliées ; la première est de croire que toute colère est vaincue parce qu'une colère est vaincue ; l'autre est de croire que la colère naît d'après des causes invincibles et selon une fatalité insurmontable. Faites seulement l'essai de rire volontairement quand la colère s’élève en vous comme une maladie. Au vrai celui qui s’abandonne entièrement à la colère et qui l'attend comme une nausée ou une rage de dents est un fou. Et il est profondément vrai de dire que le sentiment d'une fatalité insurmontable est commun à tous les genres de folie. Toujours est-il qu'un homme sain veut être maître de son corps et croit fermement qu'il le sera. Même surpris, et honteux d'avoir été surpris, il croit encore ; il veut croire encore ; le ressort de la volonté se trouve là.

Or la fatalité règne sur la guerre. Des hommes qui ne se croient point fous individuellement se croient fous collectivement. Parce qu'ils croient que la guerre ne peut être voulue, et qu'elle est toujours subie, ils en cherchent autour d'eux les signes sacrés. Ils les reconnaissent, les nomment, et ainsi les lancent eux-mêmes à leurs frères épouvantés. Encore mieux les voient-ils au loin, et chez les autres peuples, écoutant les pas du Barbare sur la terre. « Dieu le veut » fut le cri des croisades ; mais c'est le cri de toute guerre. L'antique idée du destin nous reprend par là, et la religion des présages, qui est toute la religion peut-être. li ne s'agit plus alors de savoir ce que chacun veut, mais bien de savoir ce que tous feront. Ainsi une farouche volonté s'impose à tous, et qui n'est de personne. Tout cela par l'ignorance des causes. Comme on veut supposer que le sauveteur agit par amour, ainsi on veut supposer que le guerrier combat par haine. Mais non. Il combat comme il sauve, parce que c'est difficile. **[**Il n’y a point de pire erreur que si l’on croit que les périls de la guerre fatigueront l’homme et assureront la paix. N’en croyez rien. La guerre n’effraie pas plus l’homme que n’importe quel métier qu’il sait faire. Car la fatigue et l’accident sont dans tout métier. Et au vrai toute vie humaine est combat.**][[709]](#footnote-710)**

La guerre étant donc toute renfermée dans l'homme sain et équilibré, et par les mêmes causes qui assurent la paix, je vois d'après cela que la paix est possible, indéfiniment possible. Le laboureur et le soldat ne sont point deux hommes ; c'est le même homme. Dans les moindres actions je vois que c'est le même homme. Donc si la paix dure un mois elle peut durer cent ans. La vraie cause des guerres, c'est que l'on croit que les guerres sont au-dessus de l'homme et par décret divin, comme on croyait autrefois des songes. Une exacte connaissance de la nature humaine effacera toute fatalité ; car c'est la connaissance des vraies causes qui donne sécurité et puissance en toute action. C'est par l'effort bien dirigé[[710]](#footnote-711) que l'homme possède tout ce qu'il possède, et aussi bien lui-même.

23 septembre 1922 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°13, 30 septembre 1922

1927 EH1 (19) « Laboureur et guerrier »

1938 EH2, XXXVIII, « L’homme de guerre »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°14, 14 octobre 1922

XCII (456)

Le peuple enfant va se reformer, et tenir de nouveau son parlement de dix mois. La famille, en ce temps de vacances, a épuisé son pouvoir de penser, qui ne va pas loin ; car, par l'échange des sentiments affectueux, chacun est ramené à soi, exerçant son pouvoir d'esclave et usant de l'humeur sans précaution, ce qui fait que l'inférieur gouverne et que l'ennui règne. L'enfant, qui n'a point d'affaires, improvise au milieu des obstacles, et accablé par l'unanime réprobation. Mais voici qu'il va retourner à ses affaires propres, et retrouver sa pensée en son parlement. Dire que l'École convient aux pensées d'enfance, c'est encore trop peu dire ; car il se peut bien qu'il n'y ait de pensée qu'à l'École, et que notre sagesse, dans la suite, ne soit que le souvenir de ce beau temps.

L'expérience n'instruit guère, même quand on la conduit selon la plus sévère méthode. Mais qui donc interroge ainsi la nature ? Quelque professeur peut-être, ramené lui-même à l'enfance par l'assemblée du peuple enfant, plus puissante alors que l'assemblée académique, où l'intrigue, la flatterie, et la prépondérance des vieillards souffrants et atrabilaires font bientôt oublier la saine expérience et l'honnête calcul. Pour le commun, c'est l'expérience humaine qui remplace l'autre, où rien ne réussit selon le raisonnable, où les fautes souvent sont récompensées, et d'autres fois sont trop punies ; où le cours du temps détourne et entraîne, parce qu'il faut suivre les mouvements de fortune, et regretter le violon si l'on gagne sa vie à jouer de la flûte. C'est que les hasards humains pèsent trop sur chaque homme. Les rencontres font les affaires, et l'action court devant la pensée.

L'existence du peuple enfant se trouve hors de ce mouvement emporté. Le petit homme, chargé de ses livres, traverse les événements de la rue, et rencontre d'autres événements, ordonnés à sa taille, et selon son attente, version ou problème. Et les programmes ne sont pas une petite chose, car on les suit. Or il n'y a point un homme vivant et sorti des études qui ait jamais pu suivre un programme, et passer d'un problème à l'autre selon l'ordre de la difficulté croissante ; le Turc tourne le livre à l'envers, sans nous laisser le temps de finir le chapitre, ou seulement la phrase. Mais à l'école il se trouve encore cette précieuse condition que la masse des égaux règle le pas, en sorte que l'élite revoit ce qu'elle sait déjà, et se guérit de la surprise. En tous une sécurité étonnante, par ce secours qui n'est point suspect, et cette confirmation de tous les instants, qui mêle conviction et persuasion selon les moyens de chacun. Pour les moindres choses, pour un vers de Virgile ou pour un calcul, l'opinion vraie s'établit, avec l'aide du maître, par l'union des preuves et de la publique rumeur. Il est beau de passer à côté d'un groupe d'écoliers qui marche vers l'école et qui discute et compare, au sujet d'un participe ou d'un poids spécifique ; chacun tire son papier, et souvent un hésitant corrige sur la foi des autorités, qui sont marmots aussi, mais sans majesté ni bonnet pointu. Cet heureux état de l'esprit humain ne se retrouvera jamais. Même deux professeurs ensemble n'ont point tant de bonne foi, ni une aussi pure estime des valeurs vraies.

Le peuple enfant forge les idées ; le peuple des hommes en fait dans la suite ce qu'il peut, souvent frappant de la tenaille, souvent tordant de faibles ciseaux à couper le fer. Et ces idées tordues sont souvent assez belles, portant les marques de la guerre et la ligne de l'esprit ensemble. C'est pourquoi même le dos des livres de classe est encore une des choses les meilleures à considérer. Souvenir et rappel.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

457 (XCIII)

Au temps où l'on m'enseignait l'art du dessin, il restait encore dans les cartons quelques modèles que nos aînés avaient copiés ; mais nous méprisions ce genre de travail ; nous en étions à dessiner Néron enfant ou des choses comme cela d'après le plâtre ; et je ne me souviens pas d'avoir vu alors un seul dessin qui méritât un regard. Depuis l'on en est venu à dessiner la chaise et le broc ; les dessins sont plus laids que jamais. L'on se sauve en disant qu'il s'agit principalement d'exercer l'attention et de former l'observateur. Il y a abondance de discours plats, et les enfants n'ont aucune idée de ce que c'est que l'art du dessin. Erreur de doctrine. Pourquoi voulez-vous que l'on apprenne à dessiner en observant de belles statues ? Non, mais à sculpter. Le statuaire a effacé le dessin, s'il sait son métier. Existe-t-il un beau dessin d'après la Vénus de Milo ? Est-ce même possible ? Tout au plus pourrait-on dessiner passablement d'après le bas-relief, qui participe du[[711]](#footnote-712) dessin. Pour les objets réels, ils sont maîtres de dessin comme de tout ; mais encore faudrait-il choisir, et[[712]](#footnote-713), si l'on veut copier la chaise, faire une chaise avec du bois et de la paille ; car la chaise est elle-même une œuvre. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver une chaise ou un escabeau dans le dessin d'un maître ; toutefois ce n'est point à copier des choses que le maître a appris la ligne et le trait. Mais la ligne exprime le mouvement, comme le trait exprime le geste qui court après le mouvement. Et que voulez-vous qu'exprime une ligne, si ce n'est le mouvement ? Car il n'y a point de lignes ; mais aussi le souvenir du mouvement, seul témoin de l'Insaisissable[[713]](#footnote-714), ne peut être bien rendu que par la ligne la plus déliée, la plus assurée, la plus décidée, la plus abstraite, la plus aérienne. À quoi vient se mêler[[714]](#footnote-715) le trait, qui est l'âme de la ligne, et qui mêle à l'image du dessiné l'image du dessinant.

Un dessin peut être laid en lui-même, comme une écriture est laide ; et le défaut le plus commun, en ceux qui observent bien, est que la ligne est juste, et que le trait ne l'est pas. Dans les dessins que les enfants tracent pour leur plaisir, tout est manqué ; mais on y voit en clair cette poursuite du mouvement par la ligne. Et l'on sent bien qu'il faudrait partir de là. Seulement, on revient d'abord, par prudence, à Néron enfant, chose immobile à jamais par décret sculptural.

Comme on apprend la musique en chantant de belles musiques, non autrement, ainsi on apprendra à dessiner en copiant de beaux dessins, non autrement. La seule faute, en cette méthode que nous méprisions, était que les dessins n'étaient point de beaux dessins. Or il n'y a rien de si facile que d'avoir chez soi tous les beaux dessins ou presque. Cet art est le seul qui ne perde rien par la reproduction photographique, et les cartes postales en témoignent ; le grain même de l'ancien papier se trouve imité sur ce carton vulgaire ; le dessin revit en son entier. Maintenant je choisirais encore, en ces dessins si aisément multipliés, ceux qui sont de purs dessins, j'entends où la ligne est nue ; il faut alors que le copiste se discipline lui-même et apprenne cette danse de la main qui est ici le grand secret. Car il ne suffit pas d'aimer et d'espérer, et la première expérience le fait voir, par ce trait brutal, appuyé, intempérant, qui salit la chose aimée. Il faut apprendre aussi à aimer, qui est respecter. Et c'est ce que l'objet vivant n'apprendra jamais assez ; car l'observation ne tempère pas le geste ; mais au contraire c'est le geste qui tempère l'observation. Retiens le geste, si tu veux connaître. Écoute, si tu veux chanter. Ce qui est barbare, sans méchanceté aucune, c'est la force enchaînée qui pèse sur le crayon. Barbare aussi ce regard qui déjà voudrait changer l'être. De quoi ce trait nous avertit, en ces beaux dessins où la main pense encore mieux que l'œil, démêlant le libre fil des actions, et délivrant toute nature de cet enduit épais que projettent ensemble le regard tyran et le regard esclave. Aussi dire qu'un beau dessin se passe de couleur, c'est trop peu dire.

3 octobre 1922 (PAE)

*Libres Propos,* Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

*Propos sur l’esthétique* (1923), 30, « Dessiner »

1939 PAE XLVIII, « L’art du dessin »

XCIV (458)

Comte, nourri de sciences, sut pourtant vaincre les sciences, j'entends non seulement les ordonner, mais tenir à sa juste place l'ensemble des connaissances positives. Il va même jusqu'à dire que l'Humanité[[715]](#footnote-716) future n'attacherait pas un grand prix aux subtiles recherches de l'astronome, ni du physicien, ni même du sociologue, et que les jeux esthétiques l'occuperaient surtout, une fois la vie gagnée. C'est pourtant la science qui doit rallier les esprits, parce que seule elle le peut. Mais c'est l'Humanité même, par ses belles œuvres, qui formera l'homme. C'est par ces vues que ce Polytechnicien vint à donner plus de temps à la lecture des poètes qu'à l'observation des astres. Ce passage étonne, parce que nous vivons sous ce lieu commun que la science donne la sagesse. C'est vrai en un sens, mais il faut regarder la chose de près.

Je crois qu'il faut s'y prendre comme faisaient Épicure et Lucrèce, et ne chercher dans la physique qu'un remède aux folles croyances, lesquelles n'ont de puissance que tant que nous ignorons les vraies causes. Une comète au ciel ne nous fait point de mal ; et l'éclipse de soleil, par ce vent frais qui l'accompagne, peut tout au plus nous faire éternuer. Il nous serait donc inutile de connaître le vrai de ces phénomènes, si nous n'en formions pas d'abord une idée confuse et dangereuse. Sous de tels signes c'est notre pensée qui est malade ; d'où paniques, révoltes, vengeances, massacres. À quoi il n'y a point de remède, si ce n'est que nous apprenions à concevoir l'éclipse par les mêmes causes qui font la nuit et le jour, ou à ranger l'apparition et le retour des comètes sous les lois générales du mouvement des corps célestes, Et l'on voit par ces exemples qu'il n'est pas nécessaire que chacun soit en mesure de calculer l'éclipse à une seconde près, ni de refaire les corrections à la comète de Halley, qui sont soixante et dix pages de pénibles opérations. Qui a compris le mécanisme de l'éclipse ou la chute parabolique des comètes, est par cela seul délivré de toute crainte superstitieuse. Et même, pour le plus grand nombre, la prédiction vérifiée suffit, ou seulement l'opinion commune, maintenant établie chez nous, que ces prédictions calculées sont possibles. Panique et rumeur sont éteintes. **[**Il est beau que les familles aillent en promenade pour voir la comète, aussi tranquillement que l’on va à la musique ou au cirque. Il est beau qu’un ignorant achète un verre fumé pour contempler la mort du soleil.**][[716]](#footnote-717)** D'où l'on voit qu'il y a, dans ces recherches, une précision qui est de luxe et dont nous ne recevrons aucun bienfait nouveau, ni le calculateur non plus, en dehors de son traitement mensuel. Dès qu'un homme est disposé à ne plus croire sans preuves, il a tiré de la science tout ce qu'il en peut tirer pour son équilibre mental et pour son bonheur. C'est quelque chose d'être délivré de superstition et de fanatisme ; mais ce n'est pas tout. Nos passions ont encore d'autres causes.

Les beaux-arts, qui sont des Politesses à bien regarder, nous tiennent plus près et nous civilisent plus directement et intimement. Poésie, Musique, Architecture, Dessin, sont nos vrais maîtres de bonne tenue. Le Culte reste donc l'instrument principal du perfectionnement positif ; mais le Culte purifié de ces sanguinaires erreurs qui souillaient les statues, au fond par les âmes folles que l'imagination leur prêtait. Et cela tenait seulement à l'ignorance des vraies causes. Le Culte à venir sera donc de la statue sans âme, toute l'âme étant réfugiée en l'adorateur, comme tous les Revenants en notre mémoire. D'un côté[[717]](#footnote-718) l'âme, purifiée de ses erreurs les plus grossières, contemplera[[718]](#footnote-719) la statue en sa pure forme ; et de l'autre cette forme elle-même disciplinant nos mouvements, nous fera des pensées plus sages par ce détour. Ainsi s'accomplira la Religion.

29 septembre (VE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

1942 VE XLV, « Vertu des belles œuvres »

XCV (459)

Entre la France et les États-Unis il y a un état de politesse où il est clair que nul ne veut dire ce qu'il pense, de peur d'altérer une amitié voulue. Cela est assez beau. Mais aller au-delà, et juger cette histoire étonnante de la guerre à la paix, ce n'est ni facile ni agréable. Je ne sais si le Vieil Homme de la Guerre, au cas où il irait là-bas, trouvera ce qu'il faut dire ; mais qui dira ce qu'il faut penser là-dessus ? À défaut d'une histoire complète et impartiale, qui manquera encore longtemps, j'incline, par une précaution qui est de convenance, à rechercher quel fut notre tort.

L'arrivée des Américains dans nos ports fut une chose miraculeuse. On vit quelquefois dix navires entrer à la file, chacun desquels portait mille guerriers, avec armes, bagages et approvisionnements. Nul de nous ne doit oublier ni en rien diminuer cette immense entreprise ; nul ne peut se tromper sur les motifs. Il n'y avait dans ce puissant mouvement aucun genre d'intérêt commercial, ni aucun genre d'ambition politique. Certainement une volonté de pacifier le monde, à quoi répondait chez nous une espérance presque unanime, comme la suite le fera voir. L'idée que la France était le soldat de la paix n'était point fausse ; elle n'est point fausse encore aujourd'hui ; seulement notre élite nous a trahis, faute de vraie noblesse. Ce fut donc une sublime Croisade. On vit ces nouveaux Chevaliers combattre pour le Genre Humain seulement, et leur entrée décida de la victoire. Le président Wilson fut acclamé, et béni aussi dans les cœurs, comme le pape de la nouvelle Époque. Ici finit l'Épopée.

J'ai entendu soutenir, dans des cercles bourgeois, que nous nous serions bien passés de ce secours. Thèse scandaleuse et, de plus, insoutenable. Et d'où venait-elle ? Non pas du peuple, mais plutôt de cette médiocre Académie, moquée chez nous et malheureusement trop estimée ailleurs. L'injure fut indirecte, enveloppée, presque insaisissable. Nous en vîmes promptement les effets.

Tout est caché dans les changements politiques. Il sembla que l'Amérique, sans regretter rien, revenait promptement à ses propres intérêts, effaçant en quelque sorte son propre bienfait. Changement en lui-même noble, et qui devait nous avertir. Mais les pensées d'un peuple sont toujours exprimées par crochets et détours ; c’est vrai pour nous, et c'est vrai pour eux. Qui comprendra par quelles causes, et par quelles fautes de nous, ils revinrent à l'isolement et aux affaires qui paient ? La masse, chez nous, se trouva comme abandonnée, et n'y comprit rien. Wilson était désavoué et bientôt oublié. Mais qui sait si l'erreur dont on le chargea ne fut pas justement de s'être trompé sur notre compte ? Ceux qui voudront interpréter en clair et relier entre eux d'innombrables documents devront considérer deux choses. La première est que le président Wilson et ses jeunes armées traduisaient certainement, par la parole et par les actions, une pensée sincère, profonde, durable. La seconde est que notre politique, par des causes difficiles à suivre, ne s'accordait[[719]](#footnote-720) guère avec ce que l'on disait, ce que l'on espérait, ce que l'on croyait chez nous pendant le combat. Nos soldats se mirent en guerre pour tuer la guerre, et ceux qui ont survécu se voient dupés, sans savoir comment ni par qui. Les nouveaux Croisés ont pu se croire dupés aussi.

Le bienfaiteur ne discute point de son bienfait ; ce n'est point son rôle ; mais plutôt il se referme en quelque sorte, et veut reprendre le ton de politesse étudiée qui convient aux affaires. Non sans peine ; mais lorsqu'il y est revenu, il n'est pas facile de l’en détourner. L'enthousiasme réveillé n'irait peut-être pas sans colère, et c'est ce qu'il ne veut point. Les choses étant ainsi, par quelques diaboliques personnages, qui au vrai sont peut-être simplement des esprits petits, je ne vois pas ce que l'on pourrait aller leur dire maintenant, et qui sonne bien. Les cloches de l'armistice ne seront plus entendues jamais.

1er octobre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

1939 SM1, LXXXV, « Nuages de l’amitié »

XCVI (460)

Un paysan entendra bientôt à son téléphone sans fil les concerts de la Tour. Un industriel cherchera son associé dans la ville et dans la banlieue, en promenant seulement le jet des ondes invisibles et impalpables ; il le saisira en chemin de fer ou en avion ; ces merveilles ne sont pas réelles encore, mais elles le seront, si seulement nous payons assez. Par les mêmes ondes, un phonographe nous dira les nouvelles et le cours de la Bourse. Chacun aura dans sa poche une montre réglée à la seconde selon les battements de l'horloge Leroy, réglée sur les étoiles ; j'imagine que les ondes finiront par faire marcher toute montre et toute pendule. Quand de telles inventions seraient utiles pour l'humeur et pour la santé, il faudrait pourtant nous demander si nous sommes assez riches pour nous permettre ce luxe-là. Mais personne ne pose cette question. Nous aurons peut-être un chemin roulant sous les boulevards, et chacun se dit : « Si cet inventeur veut se ruiner et ruiner ses commanditaires, pourquoi aller contre » ? Pourtant nous savons bien que ces entreprises folles ne se font jamais sans le secours du trésor public. Nous savons bien que les ingénieurs, directeurs et banquiers ont plus d'une manière de sauver leur argent quand l'affaire va à la faillite, et qu'ainsi la prudence des prêteurs ne nous protège pas assez contre les dépenses déraisonnables. Mais si nous comptons mieux, si nous comptons en travail, alors c'est nous qui payons tout.

Léviathan, être immense composé de tous les hommes qui travaillent et qui consomment, use par jour, en moyenne, le produit du travail d'un jour. Que ces produits soient bien supérieurs à ce qui est nécessaire pour l'entretien de la masse musculaire, c'est ce qui est évident. Aussi Léviathan dessine des jardins, construit des théâtres et danse ; mais la nécessité le ramène à labourer, à tisser, à construire des maisons. Le langage commun appelle les pauvres des nécessiteux, et c'est très bien dit. Léviathan est riche autant qu'il ne sent pas la nécessité ; et cela suppose un équilibre des travaux et des jeux tel que l’idée du travail utile ne soit jamais importune, mais qu'il pense au contraire à son travail comme à une chose que l'on peut remettre, mais qu'il ne veut pas remettre ; et tel est à peu près l'état du paysan. Léviathan est pauvre, au contraire, lorsque la nécessité le tire hors des fêtes et de la danse avant qu'il en ait son saoul. Il serait misérable s'il sentait que sa force de travail ne se refait point ; et cela pourrait arriver par un changement des climats qui serait comme un refus de la terre à l'homme ; mais cela peut arriver aussi lorsque Léviathan donne trop de son travail aux choses qui ne sont point de première nécessité.

On voit comment les choses se compliquent par la séparation de Léviathan en peuples, en classes, en individus, d'où il résulte que la misère et la pauvreté ne sont pas éprouvées également par tous. Mais, d'un autre côté, parce que Léviathan est parcouru d'opinions et de nouvelles, il sent fort vivement les écarts de son propre régime par l'escompte et les faillites ; et si la sagesse circulait dans ce grand corps aussi vite que le souci, il apercevrait bientôt où se trouve cette erreur si douloureusement sentie. Elle est dans les machines de guerre, qui détruisent au lieu de produire ; et cela chacun le sait bien. Mais elle est aussi dans ces machines de luxe qui consomment tant de travail pour un plaisir dont on se passerait bien. Et cette opinion suffirait, si elle éclairait les innombrables têtes qui gouvernent réellement le grand corps. Car chacun veut bien se priver de quelque chose ; mais ils ne savent par où commencer. Et il est bien plus facile de se priver de téléphone avec ou sans fil, et d'une robe attendue par avion, que de se priver de lait ou de pain blanc. Ce concert médiocre, en ce cornet, et qui déjà vous ennuie, c'est du pain aussi.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

XCVII (461)

J’ai connu une femme riche de raison et d'expérience, et qui n'aimait point regarder les figures sculptées dans les coins mal éclairés ; elle craignait, disait-elle, de les voir remuer. « Mais elle savait bien, dit le pédant, que c'étaient des figures de bois ». Une fillette eut peur et perdit le sommeil parce qu'elle voyait l'ombre des feuilles en mouvement sur le rideau de sa fenêtre. Elle savait bien aussi que ce n'étaient que des feuilles agitées par le vent qui faisaient ombre. Celui qui a le vertige sait bien aussi que le garde-fou est solide. Et nous voilà revenus à la supposition d'un homme très sage sur une étroite planche, à cent pieds en l'air. Nul ne supporte un danger imaginaire. Et à dire vrai toutes les craintes sont imaginaires. Quand la chose redoutée nous tient, ce n'est plus crainte, mais douleur. Tout ce qui est crainte, anxiété, horreur, est de nous ; nous y suffisons. Les choses n'y sont pour rien. Tout le drame est en notre corps, qui commence et retient mille actions sans nos ordres et contre nos ordres. Les fausses opinions ont fait plus de mal que le fer et le feu.

Mais le difficile est d'apercevoir comment l'opinion et la peur s'entrelacent. Une bonne d'enfant avait inventé ce jeu de se mettre à quatre pattes sous la peau de loup. L'enfant finissait par hurler ; néanmoins[[720]](#footnote-721) il aimait ce jeu. On comprend bien, d'après cet exemple, comment la peur, même de jeu, arrive à nous prendre. La mimique réussit trop. L'enfant, par la peur feinte, voyait enfin un vrai loup. Ces jeux sont de tous les âges, et promptement sanguinaires, car la colère suit de près la peur. Montaigne tenait donc la bête par le poil quand il s'arrêtait à penser aux enfants, qui s'effraient du visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé. J'ai tout juste assez pratiqué l'équitation pour savoir que le mauvais cavalier fait peur au cheval, communiquant sa propre alarme à cet animal craintif. Ainsi nous effrayons-nous nous-même, animal bien plus proche.

On a assez dit que les fausses croyances expliquent les passions des barbares. Et il est vrai qu'une fausse idée de l'éclipse ou de la comète peut rendre une foule malade de peur jusqu'à la folie. Mais le tumulte, fils de peur, fait peur aussi. Nos passions se meuvent dans ce cercle. C'est pourquoi je ne crois pas que les passions naissent seulement d'opinions fausses, comme beaucoup ont dit. Les dieux et les spectres ont fait peur parce qu'on y croyait ; mais il faut dire aussi qu'on y croyait parce qu'on avait peur. Il y a une part de jeu dans toutes les superstitions ; ce sont comme des pièces de théâtre où tout le monde finit par être dupe. La preuve fait peur ; mais encore bien plus la peur fait preuve. Cette femme dont je parlais craignait de voir un miracle ; et elle n'avait pas tort. Il y a un échange entre l'effrayant et l’effrayé, qui les transforme tous les deux. Au reste il n'est pas nécessaire que l'objet grimace, et la nuit noire peut effrayer encore plus que l'ombre ambiguë. Le sentiment religieux est peut-être, en sa simplicité originelle, l'expérience d'une présence absolument impossible à constater, sinon par la peur elle-même. Les hommes ont vécu pendant de longs siècles avant de savoir qu'ils pouvaient être effrayés, anxieux ou tristes par les seuls mouvements du corps humain, et sans aucune cause extérieure. De là vint que, dès que l'on commençait à supposer des sorciers ou jeteurs de sort, une peur commençait à se mouvoir entre le sorcier et l'autre, comme au jeu du loup ; et le sorcier lui-même s'amusait à croire, et amusait les autres ; cette comédie finissait en drame ; au reste le mot comédie règne encore sur le domaine entier du rire et des larmes. Et il se peut bien que le premier sculpteur ait eu peur de la statue qu'il avait faite. L'art serait donc plus ancien que la religion.

5 octobre 1922 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

1939 PAE XLIX, « Jeux de théâtre »

XCVIII (462)

On n'envie point celui qui se promène si l'on peut soi-même se promener ; ce serait ridicule. Mais on porte envie à celui qui gagne le gros lot, parce que l'on ne peut ici qu'attendre, désirer, espérer, non pas[[721]](#footnote-722) vouloir. Toutefois il me semble que l'envie, dans ces cas-là, est presque sans venin, par cette idée du hasard aveugle, dont l'effet n'honore point. Pour les choses qui dépendent de la volonté, mais qui sont difficiles, comme de jouer du violon ou de savoir le latin, il me semble qu'on ne peut éprouver l'envie, dès que l'on a quelque idée des immenses travaux que suppose le moindre talent. J'ai connu un bon helléniste, et qui portait toute la langue grecque dans sa tête ; mais aussi tous les ans il lisait toute la Grécité[[722]](#footnote-723), comme il disait, du commencement à la fin. Vais-je me plaindre de ne pas savoir ce que je n'ai pas voulu apprendre ? Au reste, sur les bancs de l'école, d'après ce que j'ai vu, on n'envie guère ; le paresseux sait bien à qui il doit s'en prendre. Quant aux aptitudes, je ne vois pas où un être, terminé comme il est par sa propre nature, prendrait appui pour désirer ce qu'il n'a pas. **[**Qui n’aime pas jouer aux cartes n’envie pas ceux qui jouent aux cartes ; il s’étonne au contraire de voir qu’ils s’y plaisent. Qui n’est point géomètre n’envie point le géomètre ; car comment se faire une idée du plaisir du géomètre si l’on n’est point soi-même géomètre ?**][[723]](#footnote-724)** Qui n'est pas né musicien n'envie pas les musiciens. Ainsi l'envie serait sans corps, comme la vanité.

L'envie a du corps. Non seulement de la force, mais de la grandeur aussi. Ce serait un fanatisme, et même un prosélytisme. L'envie ne va pas aux faux biens, mais au vrai bien, qui est de croire que l'on peut vouloir. L'envieux est celui qui ne comprend pas que l'on puisse avoir du courage, et qui voudrait prouver aux autres, comme il se prouve à lui-même, qu'aucun homme ne devrait jamais travailler avec foi ni être content. Il y a du scandale dans l'envie, Non pas un sot étonnement devant les avantages extérieurs ; mais plutôt une fureur contre ceux qui croient à eux-mêmes et qui développent vaillamment leur nature. Aussi voit-on que le succès ne guérit pas de l’envie.

L'envieux n'a point une haute idée de soi, ni de rien ; et il est assuré qu'en cela il pense vrai. D'où une colère proprement diabolique devant le travail heureux. On sait que l'envieux n'est pas démocrate ; par de petites raisons il devrait l’être ; mais par la profonde et diabolique raison, il ne veut point qu'on puisse l'être ; car c'est vouloir que les choses publiques aillent mieux, que la paix règne, et la justice ; et c'est la dernière insolence à ses yeux d'oser vouloir une chose pareille. D'où je ne conclus pas qu'il n'aime point la justice, ni la paix. Il faut comprendre ces âmes tourmentées. **[**Ce qui est envié, on dirait presque que c’est l’absence d’ambition. Par exemple le candidat à l’Académie éprouve de l’envie à l’égard de celui qui n’est pas candidat. Le libre est l’ennemi de l’envieux ; encore plus l’heureux est son ennemi. En sorte qu’on envie ce qu’on ne désire pas pour soi. Cette passion est même en un sens généreuse ; elle veut éclairer l’imprudent ; elle est plus solitaire qu’on ne croit ; l’envieux est envieux même sans rivaux ; il est hérissé d’envie comme l’ennuyé d’ennui. Ce n’est pas qu’il soit étranger aux nobles ambitions.**][[724]](#footnote-725)** Au contraire, c'est cette folie d'oser vouloir ce qu'on aime, qui lui est une insulte. C'est pourquoi l'ironie est son arme.

La volonté ne se prouve que par l'action suivie ; il faut donc vouloir d'abord, et en quelque sorte gratuitement ; Descartes dit généreusement, et l'on n'a jamais mieux dit. Sans aucune preuve et contre toute preuve. Mais il arrive que l'intelligence exercée cherche des preuves, et attende d'être assurée de pouvoir vouloir. Cela est sans remède ; car, à celui qui ne veut pas vouloir, les preuves viennent en abondance ; et à qui n'essaie pas de tout son cœur, il est aussitôt évident qu'il ne sert à rien d'essayer. Le Fatalisme[[725]](#footnote-726), ou comme on voudra l'appeler, est vrai si l'on ne veut pas contre, et ce courage de vouloir contre est ce qui irrite l'envieux. Il est donc vrai de dire que l'envieux veut du mal aux autres, et se réjouit du mal des autres ; mais il est de bonne foi en cela ; et c'est pour mon bien qu'il veut m'enlever ce sot courage de vouloir. L'ironie l'oblige à ce genre d'amitié, car il faut que l'extrême bien soit aussi l'extrême amertume. Ainsi le diable guette toujours celui qui veut faire l'ange. Mais l'homme boucle sa ceinture, s'affermit en sa nature moyenne, et travaille.

7 octobre 1922 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°14, 14 octobre 1922

1927 EH1 (47), « De l’envie »

1938 EH2, LXVIII, « De l’envie »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°15, 28 octobre 1922

XCIX (463)

L’Enseignement primaire est livré aux médecins aliénistes. On sait comment ils se trompèrent en reconstruisant l'homme raisonnable d'après le fou. Il est vrai que selon la mécanique il y a peu de différence entre une harpe fausse et une harpe bien accordée. Mais tout se passe dans l'homme sain comme si la harpe s'accordait elle-même continuellement ; ainsi l'homme moyen surmonte les puissances mécaniques et se trouve aisément et joyeusement au niveau des œuvres d'hommes, au lieu que le fou roule sur la pente et, par une faible différence, se trouve bien plus loin de raison qu'on ne croit, car ses paroles ont encore quelque sens pour nous, mais non pour lui. Il y a donc une coupure, que le médecin aliéniste ne voit pas, s'il n'est supérieur. Or un médecin supérieur est encore plus rare, peut-être, qu'un grand musicien.

Il y a des enfants anormaux que l'on veut appeler arriérés ; cette manière de dire n'est pas bonne. Il s'y cache une idée de belle apparence, mais qui ne suffit point, c'est que l'enfant arriéré est comparable à un enfant plus jeune, et se trouve, vers les sept ans, dans l'état du marmot qui tette. Mais ce n'est pas si simple. L'enfant normal fait des bonds étonnants, et conquiert le monde en souverain pendant que nous cherchons quelque moyen de lui enseigner les couleurs. Et l'éducateur fait encore l'enfant quand le petit d'homme déjà le méprise, et daigne faire aussi l'enfant pour lui plaire. Cependant le médecin réunit les enfants arriérés et s'efforce de leur apprendre quelque chose, ce qui est beau. Mais, quand il est parvenu à ouvrir ces mémoires rebelles et à éduquer ces attentions instables, il croit avoir trouvé le secret d'instruire, et nous l'apporte. Et tout ce que fait le maître d'école lui paraît hors de propos, ou prématuré. D'où ces ridicules congrès, où les instituteurs sont réduits à faire aussi les enfants, et à épeler par b a ba.

Exemple. Il est de première importance de classer les arriérés, afin de savoir exactement où ils en sont. On distingue celui qui pense à la chose quand il entend le mot, celui qui pense à la chose quand il voit le geste ou l'action, celui qui pense à la chose quand il en voit une autre, ordinairement voisine de celle-là, celui qui pense au bois quand il voit la scie, et celui qui ne pense à la chose que lorsqu'il la voit ; celui qui imite sans continuer et celui qui continue, et ainsi du reste. L'un saura seulement s’asseoir sur une chaise, l'autre la relèvera si elle est renversée. De là ces « Tests » ou épreuves qui indiquent comment il faut traiter ces larves humaines. Mais l'écolier rira du médecin.

On colporte dans nos écoles des inventions étonnantes, étonnantes par l'appui qu'elles trouvent, étonnantes par le crédit. L'un imagine un bonhomme de carton articulé, qui par ses diverses positions figure les lettres et les chiffres, d'ailleurs assez mal. L'autre veut que l'on joigne à l'articulation des consonnes quelque geste qui y a rapport, comme de se pincer le nez pour I' n, et de se frapper la poitrine pour I' m. Je vous renvoie à *Bouvard et Pécuchet* pour plus de détail ; les deux bonshommes s'exercent à retenir le nom de Chilpéric par la friture qui fait ric ric. Ces inventeurs se trouvent alliés aux médecins. Les enfants ne s'en trouvent pas plus mal ; ils digèrent aussi ces méthodes-là. J'y vois pourtant un inconvénient, hors du temps perdu par les maîtres, qui ont déjà assez à faire, c'est que les enfants ainsi entrepris travaillent presque toujours au-dessous de leur force, et prennent, contre leur attente, et j'ose dire, contre leur plus belle espérance, l'idée qu'il n'est pas difficile de s'instruire, et que les travaux de l'école ne sont qu'un jeu réglé, ce qui produirait un genre d'inattention méthodique et une sorte de sénilité cérémonieuse ; dont j'ai surpris plus d'un signe dans les trop célèbres Jardins d'Enfants. Mais le sérieux de l'enfant vaincra, qui vise heureusement plus haut que ne vise l'homme.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922

C (464)

La Phrénologie est morte ; l'illustre Broussais n'a pu la sauver, car il est clair que l'analyse qu'il a laissée, des sentiments, des passions et des caractères, ne doit rien à l'anatomie crânienne. Broca ni Charcot n'ont pu ressusciter cette téméraire doctrine, qui cherchait dans chaque repli du cerveau une vocation bien déterminée. Néanmoins la forme d'une tête humaine intéresse toujours, et quoique le corps humain tout entier soit ouvrier de pensées, il est pourtant hors de doute que le cerveau, par ses connexions, offre un raccourci du corps tout entier, autant qu'il règle, tempère ou exaspère nos opinions par les humeurs, frissons et contractures. Comte, qu'il faut considérer sous ce rapport comme un élève de Broussais, a dominé les rêveries de Gall par cette vue admirable, que la théorie cérébrale doit être ordonnée d'après une suffisante étude des individus en action. Platon, Montaigne, Pascal, La Bruyère sont donc les meilleurs maîtres en ces pensées d'aventure, qui au vrai appartiennent à la Mythologie rationnelle.

Sentiment, Action, Pensée, voilà une division ou progression qui est fondée sur le commun vocabulaire, et qui préserve déjà de chercher quelque organe de l'Avarice ou de l'Ambition. Car il y a des avares par sentiment, qui sont des craintifs, et des avares en action, qui sont des avides, enfin des avares en pensée, qui sont des calculateurs ; pour les ambitieux, de même ; pour les amoureux, de même. Si je cherche donc la vocation d'un homme d'après une tête lourde en avant ou chargée par derrière, il faut que je devine comment le Sentiment, l'Action et la Pensée s'équilibrent, puisque toute Passion est ou plutôt rêveuse, ou plutôt conquérante, ou plutôt prévoyante. Et, comme le cerveau se relie par l'arrière au mécanisme de la vie inférieure, il faut seulement comprendre en quel ordre le Sentiment, l'Action et la Pensée s'élèvent de la nature animale. Comte a trouvé sur ce sujet-là un vers qui n'est pas beau, mais qui est plein de sens : « Agir par affection et penser pour agir ». En toute vie et en tout moment de la vie, nous commençons par souffrir ou jouir, haïr ou aimer, craindre ou espérer ; après quoi aussitôt nous essayons de faire, improvisant selon nos mains et nos pieds ; la pensée proprement dite, qui combine, prévoit et pèse, ne survient que sur l'échec de l'action. C'est ainsi que l'on s'éveille, et que l'on se réveille. Je conjecture donc que le cerveau, d'arrière en avant, enferme les connexions, et les connexions de connexions qui rendent ces opérations possibles.

Ainsi ce mathématicien porterait en avant, et sous son front, l'esprit de Combinaison, non assez équilibré par les organes de l'action, qui sont vers le haut de la tête, surtout non assez tempéré par les sentiments, qui s'échappent trop vite en pensées, n'étant point assez nourris dans l'arrière et le dessous du crâne, où se cuisent l'enthousiasme, l'amour, la haine, avant que l'esprit de Combinaison y ait mis ses marques. Ici donc le cerveau rêveur et poète, poète par l'action inspirée et non calculée. Cherchez après cela comment on peut être banquier, médecin ou homme d'État par le derrière de la tête, ou par le haut, ou par la pointe du front. Toutefois il faut faire attention à ceci que beaucoup de têtes, plates en arrière, logent encore la puissante préparation du sentiment dans le dessous du crâne, et que cela se devine par la solidité et le plein des joues, de chaque côté du nez. S'il y a insuffisance par là et derrière la tête en même temps, soyez sûrs de trouver quelque plate machine à combiner, qui, par trop prévoir, ne voit plus rien ; principalement apte à raisonner ou à vendre des cravates.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922

465

Quand les Anciens[[726]](#footnote-727) disaient que Mnémosyne est la mère des Muses, peut-être ne pensaient-ils pas au-delà de cette relation simple qui subordonne tous les travaux de l'esprit à l'inférieure Mémoire[[727]](#footnote-728). Et cette idée, si simple qu'elle paraisse, nous éclairerait encore sur les réelles conditions du savoir, si nous prenions le temps de la considérer. Certainement la Mémoire est trop méprisée. Et sans doute[[728]](#footnote-729) il n'y a que les belles métaphores pour nous forcer à réfléchir sur ce que nous jugeons trop connu. Mais sous ce texte, comme dans les vieux parchemins, j'en découvre un autre. Car les chants épiques, source de tous les arts parlés, sont par eux-mêmes Mémoire ; car[[729]](#footnote-730) tout récit vieillit en même temps que les hommes, perdant bientôt ses fermes lignes de jeunesse, s'il n'a d'abord une forme rythmée et belle. Il fallait oublier la guerre de Troie, ou la chanter. La poésie fut effort de mémoire et victoire de mémoire. Encore aujourd'hui toute poésie est des choses passées. Tel est le second texte. Mais l'antique métaphore nous donne encore mieux à comprendre ; car tous les arts se souviennent. Il n'existe point d'architecte qui puisse dire : « Je vais oublier tout ce que les hommes ont construit ». Ce qu'il inventerait serait bien laid ; pour mieux dire[[730]](#footnote-731), s'il tenait sa promesse à la rigueur, il n'inventerait rien du tout. C'est pourquoi le temple se souvient du temple, et l'ornement se souvient du trophée, et le carrosse se souvient de la chaise à porteurs. Qui n'imite point n'invente point. Il semble que le souvenir soit esthétique par lui-même, et qu'un objet soit beau principalement parce qu'il en rappelle un autre. Au reste toute fête est de souvenir, et toute danse aussi ; et le culte universel est culte du passé. La contemplation de cette perspective humaine est certainement la pensée elle-même ; tout autre objet ennuie, et sans qu'on pense même à l'ennui, car l'action aussitôt nous entraîne.

Il n'y a point d'idée neuve. Ce thème est connu, et lui-même aussi ancien que les hommes. « Tout est dit et l'on vient trop tard » ; seulement[[731]](#footnote-732) La Bruyère n'est point resté sur ce moment de l’ironie ; il s'est livré au plaisir de penser. Cette idée que tout est dit n'est point déprimante, bien au contraire, tonique[[732]](#footnote-733). Le paradoxe humain[[733]](#footnote-734) c'est que tout est dit et que rien n'est compris. Tout est dit sur la guerre ; tout sur les passions. L'Humanité réelle se compose de ces belles formes pleines de sens, que le culte a conservées. Mais il faut frapper dessus comme sur des cloches ; car la forme se referme toujours sur le sens, parlant seulement par la beauté. Telle est l'attention. Si l'on ne se réveille de cette manière-là, l'on ne se réveille point du tout. Un Signe[[734]](#footnote-735) nous renvoie à un autre Signe. Et nos premiers instituteurs sont les mots, qui sont monuments.

La chose inhumaine n'a rien à dire ; d'où ce grand scandale, que les sciences n'instruisent pas du tout. Aussi n'est-ce point par là qu'il faut commencer ; mais tout enfant commence heureusement par réciter ce qu'il ne peut comprendre et veut comprendre, pensant toujours au-dessus de lui ; c'est ainsi, et non autrement, que l'homme peut se voir au miroir, je dis l'homme pensant. Dans une fable, bien cachée, bien humaine aussi[[735]](#footnote-736), ou seulement s'il retrouve Muse dans Musique. Allant donc de la forme au contenu, il réfléchit sans jamais se perdre, retenu par cette invincible forme, qu'il ne désire point changer. Si les signes humains étaient effacés de la terre, tous les hommes se perdraient au travail, faute de métaphores ; et les premières danses et comédies iraient à la fureur, sans souvenir aucun, tant que les pieds n'auraient pas creusé le sentier vénérable, première esquisse du temple. Mais dès que le danseur se soumettrait au signe humain, ce serait de nouveau lecture, et les Humanités commenceraient à refleurir.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922 (101)

*Propos sur l’esthétique*, 1923, 8, « Mnémosyne »

1934 LIT 21

466

J’ai suivi autrefois les leçons d'un homme supérieur, qui tantôt tâtonnait de façon à lasser l'attention, tantôt parlait vite et disait de grandes et belles choses ; le moment de l'inspiration était difficile pour moi, car j'estimais autant que de l'or la moindre de ces paroles ailées, et je craignais d'en laisser échapper une seule ; toutefois j'arrivai bientôt à le suivre, et à écrire comme sous sa dictée ce que l'Esprit lui soufflait. Je transformais ainsi la leçon parlée en cours dicté. Je me souviens aussi d'un vieux bonhomme qui avait copié dans La Harpe, ou peut-être inventé, des jugements assez fins et quelquefois brillants ; il les lisait ou récitait avec le ton et les gestes de quelqu'un qui improvise, à cela près qu'il lisait souvent un mot pour un autre, et, par exemple, Jésus-Christ au lieu de Jean-Jacques Rousseau, ce qui faisait des pensées imprévues. Était-ce cours dicté ou leçon parlée ?

Les parents s'effraient de tout, et le collégien fait souvent un horrible tableau des épreuves auxquelles il est soumis. Pour moi je ne trouverai point mauvais un cours dicté, s'il est bon ; je trouverai à blâmer dans une leçon parlée, même belle, si l'écolier n'en rapporte que d'informes débris ; mais je crains surtout la leçon vivante, comme ils disent ; neuf fois sur dix ce n'est que vocifération en mauvais style, dont heureusement il ne reste rien ; mais c'est temps perdu. Ce qui est mal dit, il vaut mieux ne point le dire du tout. Ce qui est bien dit, et rare, et digne d'être considéré avec attention, ce n'est pas une fois qu'il faudrait l'écrire, mais vingt fois. Écrire est beau et bon. Un homme d'expérience disait : « Ce que je dis doit prendre forme au tableau noir et en même temps sur les cahiers ; c'est l'épreuve du pensant, et il n'y en a point d'autre. Jamais un orateur n'a pensé en parlant ; jamais un auditeur n'a pensé en écoutant. Le Temps dévore ses propres enfants. C'est pourquoi le langage commun appelle des Pensées ces énonciations qui reviennent sans altération aucune. Par le secours de ces objets résistants, la pensée sort du royaume des ombres. C'est pourquoi l'action d'écrire n'est nullement contraire à la pensée, comme on le dit quelquefois étourdiment ; car il faut une action qui dispose le corps selon les pensées que l'on veut suivre ; et je n'en vois point de meilleure que l'écriture pour ramener nos rêveries, toujours errantes et faibles. Mais il en est de l'enseignement comme de toutes les pratiques ; ceux qui y pensent réellement n'ont point mission d'en parler. Les conseilleurs, comme dit le proverbe, ne sont point les payeurs.

« On parle toujours trop vite, disait l'Homme d'expérience ; trop vite pour soi-même et trop vite pour l'autre. Mais si je prends la craie et si j'écris ce que je dis, c'est encore trop vite. Si le sort voulait que j’aie à faire, en ma vieillesse, un de ces cours dont personne ne parle, je voudrais graver au ciseau et sur le marbre la pensée des grands hommes, et quelquefois la mienne ; et les auditeurs auraient chacun une tablette, un ciseau et un marteau. Par ce moyen l'unique élève, la vieille dame et le cocher de la vieille dame apprendraient quelque chose. N'est-ce pas une chose étonnante que le moindre pianiste fasse plus attention à la gamme d'ut ou de fa, que jamais peut-être penseur n'a fait attention à la pensée d'un autre ou même à la sienne propre ? La légende dit bien qu'il faut enchaîner Protée, si l'on veut en tirer quelque chose. Mais qui enchaînera le Protée des cours publics ? Quelque vers de Virgile peut-être, tant de fois recopié et tant de fois récité. Nos Humanistes sauvent la pensée. Mais aussi leur lente méthode n'est pas si loin de ma tablette de marbre, de mon ciseau et de mon marteau ».

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922 (CII)

CIV (467)

Ce terrain était clos depuis des années, et oublié des hommes. La forêt quaternaire y poussait de nouveau librement ; cela faisait un bois de jeunes chênes où nichaient les rossignols. Puis le désir humain l'envahit comme une tempête. Les arbres furent coupés et emportés ; les racines furent tirées du sol et brûlées ; de grandes fumées publièrent les actes des bûcherons vêtus de velours brun. Aussitôt d'autres artisans en cotte bleue foulèrent cette terre ravagée ; et à mesure que le soleil montait et que le printemps chantait, le sol fut piétiné et recouvert de chaux ; de hauts grillages formèrent une grande cage ouverte par le haut ; autour vinrent les fauteuils de fer, le thé et les grosses dames, et la cage enfin fut peuplée d'oiseaux blancs, verts et rouges, jeunesse bien savonnée, aux cheveux bien tirés, à la tête petite, espoir des grosses dames.

Pendant un mois ou deux, en ce printemps chaud, fut célébré ce jeu de rites et de politesses, qui, vu de loin, semble un culte par le sérieux et l'ennui. Mais ce n'est qu'apparence ; le plaisir est une grave affaire. Aussi n'y avait-il pas un seul brin d'herbe, ni un seul caillou roulant sur l'aire consacrée. D'étranges jardiniers arrosaient chaque jour, balayaient, nivelaient, durcissaient la terre stérile, et y traçaient en lignes blanches le chemin et les limites des chœurs et des cortèges. Temple pour toujours. Cependant le chanteur dépossédé avait transporté au voisinage son nid et ses amours ; on le voyait étaIer au soleil son manteau mal brossé ou se baigner en quelque creux moussu, Puis, quand la lune se levait, l'artiste faisait retentir la nuit divine et la forêt quaternaire. Autre jeu, autre culte. Mais lui, les dieux l’entendirent.

Je ne sais quelle Némésis des oiseaux toucha de son pied le temple humain. Ce jour fut semblable aux autres jours. Le soleil fit son chemin un peu plus haut que la veille et dessinant des ombres un peu plus courtes sur l'aire géométrique. Mais il n'y eut plus de jardiniers tôt levés, ni de danseurs, ni de balles immaculées ; il n'y en eut plus, ni ce jour-là, ni les autres jours. Les étoiles tournèrent, et se perdirent les unes après les autres dans le rouge couchant. Le soleil monta au plus haut et redescendit. Les arbres prirent l'épais feuillage de l'été et bientôt après, le dur feuillage, encore vert, qui annonce l'automne. Le rossignol s'en alla, le pinson oublia sa chanson courte. Le merle plongea par-dessus les clôtures, ne lançant plus qu'un cri bref, à peine distinct du bruit de ses ailes. Maintenant le rouge-gorge, musicien de l'hiver, redit d'une voix plus grêle toutes les chansons qu'il a apprises, gonflant ses joues de feu. La grive vient aux baies mûres et les feuilles tourbillonnent. L'herbe pousse sur le terrain consacré ; les traces des chœurs et des cortèges sont effacées. Autour des fauteuils de fer on aperçoit les jeunes pousses du chêne et le retour de la forêt quaternaire. Je pense à ces routes de la région maudite, qui n'allaient plus nulle part et que l'on voyait reverdir, ou bien à ces étendues de reines-marguerites qui, en un seul été, effaçaient les travaux des hommes. Ainsi s'efface maintenant le temple frivole. Quelles causes ont perdu cette Babylone, non moins violente, non moins assurée que l'autre de sa durée, quoique son pas fût plus léger sur la terre ? Peut-être un deuil, ou bien l'enquête de quelque agent des contributions, ou bien quelque mariage, ou un rhumatisme du genou. Bossuet en aurait fait un sermon, et Chateaubriand une élégie ; car toutes les ruines parlent le même langage. Je me confirme seulement dans l'antique prudence, qui conseille de ne pas tracer par violence un avenir même court, mais plutôt de se cacher en quelque coin, en respectant l'arbre et le rossignol, comme si l'on avait quelques chances de plus de durer en se glissant et s'entrelaçant dans le tissu de événements ordinaires. Mais ce sont des pensées d'automne.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922

CIV (468)

Je lis dans nos feuilles publiques que le procès des responsabilités est jugé maintenant sans appel, aux yeux de tous les Français, qui sont de bonne foi. Il me semble que j'étais de bonne foi lorsque, sous l'uniforme d'artilleur, je lus notre Livre Jaune vers la fin de l'année quatorze, et me connus soudain trompé et trahi, comme un naïf garçon qui aurait juré, par surprise, de servir le tsar et sa politique. Et de bonne foi encore aujourd'hui je prends comme suspect, quand je ne peux mieux, tout ce que disent là-dessus les ministres intéressés. Cela est de stricte méthode ; jamais juge ne donna créance par préjugé à un accusé plaidant sa propre cause. Mais si l'accusé a coutume de mentir, la défiance du juge est alors pleinement justifiée ; or, si vous avez lu le beau livre de Demartial, où les mensonges de la guerre sont mis en ordre comme des armes en vitrine, vous ne pouvez plus croire, sans preuves redoublées, un seul mot de ce que disent les seigneurs de la guerre pour leur propre avantage. Et ceux qui n'ont point une telle défiance, je dis qu'ils se rendent aveugles pour la Patrie, comme d'autres se firent tuer. Pilotes et matelots aveugles, cela ne peut faire bonne navigation.

En ce moment de mes réflexions, Protagoras, une fois de plus, montra sa tête hors de la terre, jusqu'au cou, afin de m'enseigner la vraie politique. « À considérer seulement, dit-il, les affaires humaines, ce qui suffira pour aujourd'hui, il n'y a point de vrai ni de faux pour personne ; l'objet est trop grand, trop changeant, trop trompeur et trop trompé, pour que l'on puisse s'y retrouver, comme on se retrouve en ces expériences astronomiques, dont l'objet est si loin, si peu variable en ses apparences, et si étranger. Le doute étant la règle des règles dans les choses politiques, comme au fond tu le penses, il reste qu'il y a, en ces matières, des opinions utiles et des opinions nuisibles. Et tout serait facile si l'on pouvait dire cela même, et détourner les hommes de penser ce qui leur est nuisible comme on détourne un enfant de toucher à l'ortie. Mais il faudrait alors que le vulgaire fût capable de distinguer ce qui peut être prouvé et ce qui ne le peut point. Les hommes n'étant pas tous sages, notre métier à nous autres, chefs et législateurs, est de prouver, par mauvaises raisons, mais touchantes, que les opinions utiles sont vraies et que les opinions nuisibles sont fausses ; à quoi sert l'éloquence, qui ainsi ment pour le bien, en ce temps-ci comme en tous les temps. Mais toi, qui n'es ni chef ni législateur, ni non plus tout à fait ignorant, tu troubles le jeu, faisant des objections à l'atout maître ou au cavalier, au lieu d'apprendre à jouer et de gagner si tu peux, ou bien de regarder en silence, comme il est convenable. Ne sortiras-tu jamais de l’enfance » ?

« Il se peut, Protagoras, lui répondis-je, que les opinions soient parmi les armes du politique ; au moins faut-il alors qu'il ne se trompe point sur l'utile ; car tu n'irais pas jusqu'à dire que tout mensonge est utile. Mais qu'arrivera-t-il si le chef, participant du vulgaire en cela, croit lui-même ce qu'il doit seulement prouver aux autres, que les opinions utiles sont, de plus, vraies ? Ne va-t-il pas s'attacher comme un enfant à ce qu'il croit vrai et immuable, alors que ce qui est utile à un moment peut être nuisible à l'autre ; et qu'ainsi raidi là-dessus comme un vrai croyant, au lieu de rester souple comme toi, il ne vienne à cette opinion, que tu dis ruineuse, c'est qu'il faut servir le vrai, qu'il soit utile ou non, s'obstinant alors à se servir de l'ancien utile comme d'une arme brisée. Et enfin, comment me prouvera-t-il qu'il n'est pas sincère, quand il faut pourtant que je sois assuré qu'il ne l'est point si je veux me fier à lui » ? La tête de Protagoras sourit au ras de la terre, et s'en retourna chez les morts sans avoir répondu.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922

CV (469)

L'homme est mime, violemment et tragiquement mime. J'irais jusqu'à dire qu'il ne sent jamais ce qu'il éprouve, mais plutôt ce qu'il fait. Si mon ennemi grince des dents devant moi, ce n'est qu'un signe qui m'effleure à peine ; mais je grince aussi des dents, et me voilà aussi furieux que lui. Au reste le signe ne serait même point signe, sans ce secours ; et comment penserais-je l'avenir si je ne le mimais point à muscles raccourcis ? La vue d'un précipice ne fait point de mal ; mais puis-je concevoir le précipice sans mimer la chute ? Cette convulsion et catastrophe intérieure est ce qui fait mal ; le sang est chassé et les viscères brassés ; une chute réelle ne donnerait pas aussi bien la colique.

Quand la craie grince, par la présence d'une petite pierre, ou quand l'ongle frotte sur la soie, je le sens dans le dos, au plus intime de ma vie ; je grince tout entier. Or, si je suis acteur, cela peut s'expliquer par une vibration du bras contracté, qui se communique au thorax et le fait trembler tout, d'où une alerte étonnante. Mais si je suis spectateur, c'est encore dans le dos que je sens ce bruit désagréable ; il passe sans doute par l'oreille, mais à cela je ne fais pas attention ; je mime le frisson, et c'est cette mimique que je sens. Si je trouve une chenille sur mon cou, ce n'est pas la faible caresse de ses pattes qui me trouble, mais je me trouble moi-même de surprise et d'action brusque, d'où vient une horreur étonnante ; et ces violents mouvements, surtout dans les êtres faibles, peuvent bien projeter vers une partie de la peau le sang en même temps que les mains ; ainsi la marque de la chenille pourra se montrer sans qu'il y ait eu aucune chenille, et par la persuasion seulement, persuasion qui est action violente. Un homme emporté se déchire à un clou, ou bien se déchire lui-même, sans aucun clou. Telle est l'imagination. On s'étonne quelquefois qu'elle blesse ; mais que voulez-vous qu'elle fasse d'autre ? Si la peur donne rougeur ou pâleur, colique ou frisson, par cette mimique endiablée, ne peut-elle donner brûlure ou morsure ? Toute douleur, même celle que l'on appelle physique, serait donc de convulsion et de colère. Le corps entier la fabriquerait et rassemblerait de toutes ses parties, la concentrant au point qui souffre, tout à fait de même que l'aveugle rassemble les mouvements de son corps prudent non pas au creux de sa main, mais au bout de son bâton. La douleur que sentent les amputés, selon ce qu'ils racontent, dans le membre qu'ils n'ont plus, serait d'aussi bonne fabrique qu'une autre ; il n'y aurait erreur que de lieu ; de même que si une dent est souffrante à sa racine, c'est la pointe de l'émail qui me semble retentir de douleur au moindre contact. Et cette douleur aussi est mimée avec emportement par la mâchoire et la langue. Si nous restions tranquilles, vraisemblablement nous ne saurions plus éprouver les douleurs morales, qui sont au vrai mimique, convulsion, étranglement, garrot sur lequel nous tirons nous-mêmes et que nous tordons, bourreaux indignés. Mais pour la douleur que l'on nomme physique, il en pourrait bien être de même ; et les anesthésiques ne feraient autre chose que calmer ces frémissements de mimique avec tous leurs effets. Non que les convulsions locales, au niveau de la lésion même, puissent jamais être supprimées tant qu'il reste de la vie. Mais cela ne m'importe guère si le corps tout entier ne s'y met pas ; c'est comme si on taillait dans la main d'un autre. Ou comme une injure blessante dans une langue que je ne comprends pas ; l'oreille en est troublée, mais cela est de peu. C'est moi qui fais tout le pathétique, d'injure ou de coupure.

21 octobre 1922 (LP

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°15, 28 octobre 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°16, 11 novembre 1922

CVI (470)

L'homme thoracique est roi dans l'*Iliade*, et l'*Iliade* n'est pas loin de nous. J'admire le héros naïf qui sent la délibération au-dessous du courage et du côté du ventre ; c'est la peur qui pense, c'est la faim qui pense ; ainsi les discours prudents remontent de la partie animale ; la colique est le corps du raisonnement. C'est pourquoi le héros frappe sur sa poitrine pour réveiller le centre de puissance. Par la honte qu'il a de ce ventre poltron, la colère s'éveille autour du cœur, et les muscles frappeurs se tendent et s'arment sur la cage gonflée d'air ; les épaules s'élèvent et l'impérieux mouvement envahit tout le tissu athlétique.

L'armement y aide. De tout temps l'homme s'est déterminé en bouclant sa ceinture, afin de réduire la partie méprisée. Il n'est point de héros à ventre déboutonné. Le javelot et le bouclier disposent les mains pour le combat. En cette mimique, qui assure la victoire du thorax sur le ventre, la tête n'est point sentie ; ce n'est qu'un froid observatoire, qu'il faut protéger, mais que l'on ne consulte point sur le bien et le mal. Fuyez ou combattez, épargnez ou massacrez, la tête règlera vos mouvements aussi bien, d'après ce qu'elle voit et d'après ce qu'elle entend. Dans une vie active, et quand les machines les plus simples sont seules employées, il est plus difficile d'oser que de concevoir. C'est pourquoi c'est le courage qui est roi, et non pas le savoir.

Ces idées n'ont pas beaucoup vieilli. Par premier jugement, pour presque tous, le courage est la vertu même, parce que la peur est l'esclavage essentiel. Aussi voit-on que ces pirates grecs se glorifient d'avoir osé ; et la seule justice dont ils aient l'idée est celle qui donne la plus grande part à l'homme le plus courageux. L'injustice est affront ; elle humilie plus qu'elle ne prive. La colère gouverne l'État comme elle gouverne l'individu, par droit de puissance. Tout l'emmêlement du droit et de la force vient de là.

Nous connaissons tous quelque homme thoracique. Assez intelligent pour les affaires de chaque jour ; mais il s'y ennuie ; il ne sait pas plus disputer que marchander ; cela lui paraît convenir à des usuriers ; cela s'accorde trop bien à la prudence, qui au fond n'est que peur. S'il devait loger quelque part en son corps la fonction raisonneuse, c'est au diaphragme qu'il penserait, comme le héros homérique ; et s'il est avare de temps en temps, comme tout le monde, il n'en est pas fier. Aisément il abandonne ce qui lui est dû, dès qu'il peut mépriser. Pareillement vous le voyez vaincre l'amour, si l'amour n'est que désir ; et ce n'est point lui que l'on voit soupirer et tirer la langue devant une porte fermée, comme on voit faire aux chiens. Ses victoires sont d'ambition, ses défaites sont d'ambition. Celle qu'il veut posséder, ce n'est point la plus désirable, mais la mieux gardée ; par ce détour il estime la vertu bien plus haut que la beauté. L'orgueil est ce qui le compose, et c'est la violence qui met de l'ordre en lui. Tel est le Chevalier, si bien nommé, et si aisé à reconnaître par son mépris attentif pour les artisans et pour les penseurs, qu'il met ensemble. Et, certes, qui n'est point du tout Chevalier ne vaut pas cher, et ne formera même pas une pensée. Mais le pur Chevalier ne sait rien de cela, ni d'aucune chose, la sagesse, si l'on peut ainsi dire, qui lui est propre ne s'élevant pas au dessus de la naissance du cou. C'est l'homme sans tête que Rodin sculpta par aventure, et qui marche dans *Liluli*. Il ne faudrait pas moins que la tête de Platon pour achever dignement cet homme-là.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

CVII (471)

Il n'est pas possible que la publication des fameux Mémoires ne ranime pas les discussions concernant les origines de la guerre ; car il y a plus d'obstinés qu'on ne croit. Un de ceux-là tenait ferme contre un Important, et opposait aux arguments d'avocat d'autres arguments d'avocat. Ils en vinrent à cette conclusion raisonnable que l'affirmation des intéressés étant suspecte, et les documents officiels aussi, il fallait terminer cette dispute par une paix sans victoire. L'obstiné n'en demandait pas plus ; mais l'Important le voulut pousser encore. « Si tout est égal pour le jugement, dit-il, tout ne peut être égal pour le cœur. Dans ce doute philosophique, ne pencherez-vous donc point pour votre patrie ? N'aurez-vous point quelque préférence d'affection pour celui qui parlait et parle encore en votre nom ? Car il faut choisir ; et les affaires publiques, comme au reste les affaires privées, ne s'accommodent point du doute philosophique. Le doute laisse la porte ouverte, et la thèse de l'ennemi se glisse, comme autrefois ses escouades ; le parti qui nous résiste et chicane sur nos droits ne peut qu'en être fortifié ; vous êtes l'allié de nos ennemis. Y avez-vous bien pensé ; ou bien n'êtes-vous pas de ces dangereux passagers qui s'amusent, comme on dit, à faire pencher la barque ? »

L'Obstiné sourit. « J'aurais plus d'une remarque à proposer là-dessus ; car je suis Homme et Juge sans votre décret. Mais soyons politiques, je le veux. Vous avez lancé par le monde une affirmation effrayante, disant et voulant prouver que ce peuple entier ne cherchait que guerre et n'honorait que la force. Supposons que vous ayez cru cela, et que vous l'ayez fait croire au monde. Quelle sera donc votre politique et celle du monde entier ? Vous ne pouvez et nul ne peut conclure une paix véritable, une paix de bonne foi avec le Peuple Maudit. Toutes vos démarches devront avoir pour fin de le diminuer, de le ruiner, de le démembrer. Vous ne pouvez pas songer à lui reconnaître son droit de peuple libre. S'il vous juge donc d'après ce que vous dites que vous croyez, il n'aura point d'espérance, et se verra pour toujours esclave au milieu de peuples libres ; une telle idée s'accorde trop bien avec une misère dont on n'aperçoit point le terme. Les voilà donc au désespoir, et tels justement que vous croyez qu'ils sont ; et vous voilà réduit à lever le fouet. Cette politique n'est pas la mienne ; et je dis bien plus, je dis que ce n'est pas la vôtre. Vous voulez la paix, comme je la veux ; or votre traité de paix enferme une déclaration de guerre. Selon mon opinion tout traité de paix suppose un préambule, dans lequel on reconnaît solennellement l'humain en l'autre ; si vous refusez cela, vous le déliez lui-même d'avance. Ainsi, tant que vous cherchez le crime et que vous exigez l'expiation, vous êtes l'allié de ceux qui, de l'autre côté du Rhin, songent à rassembler et à exercer les forces de guerre. Et moi, au contraire, qui, par fort préjugé, cherche là-bas mes semblables, et qui voudrais relever le crime au rang des imprudences, des entraînements et des malheurs, je travaille directement contre les guerriers de là-bas, et je suis l'allié, j'en conviens, de ceux qui veulent espérer une paix véritable. C'est pourquoi je me réjouis toutes les fois que je découvre que ce peuple, en sa politique, fut bien moins brutal et bien moins perfide qu'on ne dit ; en quoi je suis bon citoyen, et, il me semble, d'accord avec vous mieux que vous-même ».

25 octobre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

1939 SM1, LXXXVI, « Plaidoyer pour l’Allemagne »

CVIII (472)

En aucun temps je ne me fiai aux coteaux de l'Aisne comme en l’été de l’an quatorze. Je me trouvais réconcilié à cette terre, sauvage un peu par ses roches, et par les noms sinistres qui rappelaient les guerres de l'autre siècle. De précieux amis vieillissaient là. Vingt marches de pierre me conduisaient à leur jardin fleuri ; vingt marches encore, et l'on était au paisible jardin des morts, fleuri de marjolaine et d'hysope, autour de l'église paysanne. De ce promontoire la vue s'étendait presque jusqu'à Soissons, par une trouée fameuse. Sur le plateau à blé, presque à la hauteur du coq indicateur des vents, passait la Route des Dames au nom charmant. La falaise était riche de sureaux et de vignes et portait, sur ses pentes arides, des genévriers et un rosier sauvage à odeur musquée que je n'ai vu que là. On pouvait s'y plaire ; et, en ce mois de juillet, j'achevais une clôture durable autour d'une maison de tisserand.

C'est là que j'entendis deux prophéties. Une première fois moi-même je vaticinai, je ne sais pourquoi, en compagnie d'un philosophe paysan, que l'on jugeait un peu fou. Cette sécurité des travaux, dont l'image s'offrait partout, me parut d'un moment, comme elle était. Il ne faut qu'une peste, disais-je, ou une querelle entre les hommes, pour que cette sauvage écorce de la terre, que l'on voit par places, recouvre le coteau, le plateau, la vallée, et les collines éparses semblables à des îles. Le soir, qui effaçait les différences, et la vue aussi de mon mélancolique compagnon, me faisaient penser à ces choses ; mais il me semble maintenant que je déclamai un peu plus que l'état présent ne le conseillait. L'avenir d'alors, maintenant passé, donne trop de sens à ces paroles de hasard.

Un autre jour ce fut une sorte de sorcière qui prophétisa, courbée en deux par les travaux, levant vers moi son regard bleu et son visage couleur de brique. Elle me montrait, dans le jardin et dans les vergers en terrasse, une quantité étonnante de taupinières, et elle parla en ces termes : « Vous savez ce qu'on dit par ici et ce que je sais ; autant de taupinières, autant de tombes ». Elle redit plusieurs fois la même chose, en regardant à droite et à gauche, comme elle avait coutume. Sur quoi je fermai mon imagination comme une porte, admirant comment la ressemblance fait preuve en ces esprits trop faibles pour soulever la métaphore. Or il y eut partout par là, comme on sait, encore plus de tombes que de taupinières.

De ces rencontres émouvantes, je ne pense rien. Il y a, à toute minute, des rencontres aussi admirables que celles-là, si l'on voulait admirer ; et tout est signe dès que l'on cherche des signes. Du moins je comprends un peu mieux les temps homériques, et ces présages continuellement tirés des oiseaux, des nuages, de la foudre ; dont quelques-uns se trouvaient vérifiés par hasard, et beaucoup réalisés par l'action de ceux-là même qui y croyaient ; car souvent l'oracle conseille en même temps qu'il annonce ; et ce n'est pas merveille si la mêlée devient terrible, selon la prédiction, du moment qu'on y croit. Le monde n'a point changé, et notre sagesse repose toute sur elle-même. Qui veut croire trouvera des preuves, d'autant que le souvenir ne retrouve jamais le passé tel qu'il fut, mais le recouvre de ce qui a suivi, suspendant au présage l'accomplissement comme une couronne. **[**Se souvenir n’est pas seulement penser à quelque chose, c’est juger que ce quelque chose fut, c’est-à-dire tracer le temps de cette chose à nous ce qui la charge de sens prophétique ; ce pressentiment après coup nous arrête dans le passé le visage tourné vers l’avenir. Ainsi nous salue en ami notre frère le prophète.**][[736]](#footnote-737)** Les dieux sont les premiers-nés du souvenir.

27 octobre 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

1924 *PSC* IX, « Prophéties »

1938 PSR XLIV, « Prophéties »

CIX (473)

Sur les origines de la guerre, l'empereur détrôné écrit faiblement, comme un empereur peut faire, car il pense toujours sur des rumeurs de salon. Le tsar aurait dit, quelques mois avant la guerre : « Je ne voyagerai point cette année, car je ferai la guerre ». Quand il l'aurait dit, ce qu'on ne peut savoir, il faudrait restituer encore l'occasion, le ton, et même le geste. N'importe qui dit n'importe quoi. Je me souviens qu'un homme politique de chez nous, alors important, maintenant effacé, se plaisait à dire au temps des Affaires Marocaines : « Mon fils ne cherche point maintenant de situation ; ce serait tout à fait inutile puisque nous aurons la guerre au printemps ». Ces improvisations ont pour fin d'étonner ; mais elles sont premièrement lancées par le timide, qui fait arme de tout ; et elles traduisent immédiatement le mauvais pli des lèvres et l'amertume de l'âme. Aux yeux du médecin, parler est comme tousser et cracher. En tout temps, et principalement dans les dix années avant la guerre, des choses comme celles-là furent dites partout. Du Seigneur de la guerre lui-même on rapportait ce mot : « Nous ne ferons pas la guerre pour le Maroc » ; mais on rapportait aussi un autre mot, après les arrangements : « La France n'a pas voulu se battre ; elle n'a donc plus à revendiquer ». Mais a-t-il dit ceci, ou cela, ou les deux ? On ne peut le savoir. Et, quand on le saurait, que saurait-on ?

Je remarque une critique qui porte un peu mieux, contre un de nos arguments les plus frappants. Nos troupes furent retirées en arrière, geste de paix. Or, si l'on veut penser selon Machiavel, on peut très bien voir dans cette décision hardie une manœuvre destinée à émouvoir l'Angleterre. Mais c'est supposer beaucoup trop de pensée dans les têtes gouvernantes. Il faut se tenir plus près de l'homme naturel si l'on veut suivre l'événement. Je ne crois point aux projets et je vois les préparatifs. Un revolver dans la poche y peut rester longtemps ; mais cette présence rend tragiques des gestes qui ne seraient qu’imprudents. Je crois que notre chef fut naturel en toutes ses démarches ; naturel quand il suivait avec un peu trop d'amour la politique russe, espoir de son parti, ou plutôt espoir de l'aile active de son parti. Naturel en sa politesse mimée, qui prit quelque chose de l'autocratie devant le sceptre et le trône. Naturel en son attitude militaire devant les cosaques défilant et chargeant. Naturel encore en ce cri d'alarme et en ce recul, devant le fait accompli. ·

Il me semble que je ne méconnais pas les difficultés inhérentes à ce métier redoutable. Aurais-je fait mieux ? Question ridicule, mais que l'on ne peut éviter, dès que l'on juge. Aurais-je suivi sans faute la règle de fer, me condamnant à ne rien dire et même à ne rien penser dans les moments où le moindre signe entraîne des conséquences démesurées ? Je ne sais. Quel est celui que le cortège ne fait pas danser un peu ? Il me semble que je m'y serais pris de plus loin. Mais, sur la Responsabilité, il n'y a point de doute ; et si, en dépit de toute prudence, j'avais été entraîné où je n'allais point, je marquerais la faute, comme fait le moindre capitaine, qui, après le naufrage, bien loin de s'excuser, s'accuse et demande des juges.

29 octobre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

1939 SM1, LXXXVII, « Sur les responsabilités »

CX (474)

Chacun sait qu'il est difficile de deviner la pensée du voisin, soit qu'il la dise, car souvent il la dit mal, soit qu'il la cache. Il est vrai que tout est signe, même un léger battement du pied ; mais on ne peut jamais que conjecturer. Cet accusé qui n'avoue pas sait pourtant ce qu'il en est ; si le juge pouvait être à la place de l'accusé un seul moment, il n'aurait plus rien à chercher. La plus grossière brute a ici un immense avantage sur l'homme le plus subtil ; il a une vue sur sa propre cause que nul autre homme ne peut avoir. Si je savais d'un homme seulement ce qu'il sait de lui, je serais un grand Psychologue. Les plus habiles en cet art de deviner n'en demanderaient point plus ; et le diplomate qui lirait dans la pensée d'autrui comme dans la sienne propre passerait pour un homme divin. Chacun de nous est donc, à l'égard de lui-même, un puissant Psychologue ; et si l'observation de soi-même est une science, convenons qu'elle n'est ni rare ni difficile. Rousseau a osé dire une chose simple et qui fait scandale, c'est que notre conscience ne nous trompe jamais. Les autres hommes me sont bien fermés, comme à tous, et les signes sont difficiles à lire, mais ils me servent au moins à deviner qu'il se passe là-derrière beaucoup de choses, qui sont opinions, délibérations, ruses, défiance, crainte, que l'homme fermé connaît beaucoup mieux que moi ; il est comme assis au spectacle, et moi je suis dehors, regardant aux fenêtres les lumières et les ombres.

Il y a bien de la ruse dans une commère ou dans un vendeur de bœufs. Une petite fille bien nattée et assez lente d'esprit a connaissance de ce qu'elle éprouve et de ce qu'elle préfère, et des idées de traverse qui lui viennent pendant que vous parlez ; auprès de quoi votre psychologie est ridicule. L'homme le moins cultivé est plein de finesses ; je ne sais jamais quelles elles sont, mais j'en vois les signes, et aussi les effets ; souvent un discours, soit pour obtenir, soit pour récriminer, fait apparaître les résultats d'une méditation suivie, et quelquefois fort subtile. Les intrigues, les rivalités, les rancunes sont étonnantes partout ; le cercle des passions fait un spectacle admirable en chacun pour chacun ; il suffit d'entendre le discours d'un canonnier qui voudrait être cuisinier pour se faire quelque idée de l'élaboration intérieure qui a cuit et recuit cette ambition et cette espérance, avec les motifs et raisons.

Socrate a médité utilement sur l'inscription Delphique : « Connais-toi » ; mais je vois de l'ambiguïté ici. Il n'entendait point que c'est une grande chose et difficile d'être assis comme au spectacle devant ses propres pensées ; mais plutôt il voulait dire : « Juge-toi », ce qui suppose quelque modèle de l'homme, à quoi l'on se compare, ou quelque règle, à quoi l'on veut se soumettre, Il y a infiniment à dire là-dessus, car toutes les sciences y servent, l'histoire aussi, et les poètes aussi. Mais, de quelque façon que l'on s'y prenne, par l'expérience, le raisonnement ou l'admiration, le premier effet de ce dressage de soi est de nous détourner de cette vulgaire contemplation de soi, où tout est égal, et d'où viennent les petites intrigues et les petits esprits. Il me paraît que toute médiocrité résulte de cet inventaire de soi-même, joint à un vain effort pour deviner les pensées de l'autre ; ce stérile travail corrompt l'amitié, l'amour et même I' ambition. La grandeur d'âme consent à ignorer beaucoup des autres et même de soi. Non seulement elle y consent, mais aussi elle le veut. Il est tellement plus facile de changer les pensées que de les connaître, Ici l'enseignement est modèle, qui efface l'ignorance par la connaissance vraie ; car on dit trop qu'il faut connaître l'enfant pour l'instruire, et l'on oublie trop qu'instruire l'enfant est la manière royale de le connaître.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

CXI (475)

L'INSPECTEUR avait parlé comme un bon père de famille, rappelant l'Union Sacrée, le devoir civique, la discipline, et pour finir l'image de la Patrie, qui est au-dessus des querelles. Mais l'instituteur avait préparé, lui aussi, un discours en plusieurs points.

« Les conseils, dit-il, paralysent ; au contraire un ordre bien clair affranchit. J'ai des opinions fermes, et je veux savoir si elles sont permises ou non. Je n'aime point la guerre ; bien plus je considère comme scandaleux que des hommes d'État envisagent la guerre comme la solution naturelle des litiges entre nations ; et si l'on allègue qu'elle est quelquefois nécessaire, par l'ambition, la fureur ou la sauvagerie de nos grands voisins, j'estime que cette opinion est la plus dangereuse de toutes. Un chef d'État a la garde de la paix ; s'il ne croit pas fermement que la paix est possible, indéfiniment possible, s'il ne croit pas que ses grands voisins soient capables de vivre entre eux et avec nous selon le droit, il fera mal son métier. Celui qui a fait la guerre, quelles que soient les excuses qu'il trouve, a mal fait son métier. Je ne lui fais point confiance, et je ne veux pas le voir aux affaires. Cette opinion est celle du parti radical-socialiste, dont je suis. Est-il permis d'être radical-socialiste ? Voilà ma question.

« Je vous prie de noter très exactement ce que je dis. C'est une consultation que je demande aux pouvoirs, et j'ai le droit de la demander. J'ajouterai encore quelques petites choses, afin de toucher encore à d'autres points sensibles ; car nous ne pouvons vivre ainsi, vous blâmant, et moi bravant, chacun selon son cœur ; ces mouvements d'humeur conviennent plutôt à des enfants qu'à des hommes. À mes yeux le traité de Versailles est un dangereux instrument. Les passions de la guerre y ont mis leurs marques. Je n'approuve point du tout ces aveux arrachés par la menace, ni ce ton de Juge au Criminel, qui donne aux réparations figure de châtiment. J'espère qu'un traité véritable fera la paix par libre consentement entre les deux grands peuples militaires ; je veux qu'on y travaille. Je veux, entendez que je réfléchis, que je parle, que j'écris librement là-dessus, en vue de donner confiance à ceux qui pensent comme moi, et de faire réfléchir les autres. Vous me direz, après avoir consulté, si cette opinion est permise ou défendue.

« Je cherche quelles sont les opinions qui peuvent déplaire je ne dis pas à vous, car cela n'importe guère, mais à vos chefs, qui sont aussi les miens ; car c'est au sujet de telles opinions qu'il faut savoir ce qui est permis et ce qui est défendu. Je lis l'*Ère Nouvelle* ; j'y trouve des articles et des lettres de Joseph Caillaux, où je vois plus de jugement que dans les discours officiels. Je suis disposé à pardonner beaucoup aux passions, mais enfin le procès Caillaux ne me paraît pas faire grand honneur à la République, et je souhaite que cette sentence soit effacée, afin que cet homme soit rendu à son parti. Vous faites signe que non, et vous n'êtes pas le seul ; mais moi je dis oui, et je ne suis pas le seul. Disons qu'il y a de l'humeur des deux cotés ; mais je ne vois pas pourquoi votre humeur gouvernerait la mienne. Cette condamnation eut pour fin, en son temps, d'établir une sorte de Terreur ; je ne discute pas sur ce moyen de guerre ; nous en avons vu de plus terribles, et qui étaient étrangers aussi à la justice. Mais cette terreur doit prendre fin. Je repousse les menaces, et j'attends des ordres ».

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

CXII (476)

Platon dit en se jouant qu'Amour est fils de Richesse et de Pauvreté, et dit une grande chose. Chacun voit des drames d'amour, et s'étonne que la plus médiocre Célimène puisse amener un noble homme à des actions de fou. Mais c'est Richesse qui fait le pire mal ; richesse, j'entends noblesse, puissance sur soi, haute idée du héros et de l'amour. Si l'homme ne souffrait que de pauvreté et besoin d'une Célimène, le mal serait bientôt guéri. Mais le besoin n'est pas l'amour ; et le désir non plus n'est pas l'amour. L'amour est une ambition qui méprise les petits moyens, et qui veut se faire reconnaître par une autre puissance. C'est pourquoi chacun veut que l'autre puissance soit hautaine et difficile, et toujours la grandit, et presque toujours l'estime trop, et souffre de la voir diminuée. Il y a ce genre de déception dans la jalousie. De là vient que l'on méprise toujours un peu en soi-même et que l'on hait dans le rival ces avantages extérieurs auxquels la puissance hautaine ne devrait pas seulement faire attention. Il n'y a rien de pis que si l'on découvre faiblesse, esclavage, dépendance, aveuglement, sottise, en celle que l'on voulait séduire. Car on la veut faible, mais pour soi seul, et librement faible. Tel est le jeu de l'amour entre le chevalier et sa dame ; tel il est entre la pastourelle et le toucheur de bœufs. Quelquefois I'Alceste aux rubans verts ou à la ceinture de flanelle méprise et s'en va. Plus souvent il veut se consoler par la facile conquête de ce qu'il voit tellement au-dessous de lui ; mais il se trompe encore là, tantôt méprisant trop, tantôt estimant trop, et toujours humilié. C'est alors qu'il se tourne et retourne la nuit comme un malade, mâchant et goûtant la servitude. Ainsi moins la femme vaut, et mieux le drame se noue. Je retrace la passion de l'homme ; celle de la femme s'explique vraisemblablement par les mêmes causes. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si une femme indigne est aimée jusqu'à la fureur ; ce n'est point l'exception, c'est la règle.

La colère d'Achille, illustre entre toutes et depuis trois mille ans célébrée, enferme toutes les colères. Ce n'est pas qu'il soit tant privé de ce que sa belle esclave lui a été enlevée ; on lui en offre vingt autres, et celle-là même, sans pouvoir le fléchir. C'est qu'il est offensé dans le plus haut de son âme, méprisé, et traité lui-même en esclave. Humilié par-dessus tout de sa propre colère peut-être. Chose digne de remarque, toutes les injures qu'il lance d'abord reviennent sur lui ; car on ne gagne rien à mépriser celui de qui on dépend ; c'est se mépriser soi. Rien ne peut effacer l'affront ; tuer n'effacerait rien. Il sait cela aussi. Supposez maintenant que ce soit la belle Briséis elle-même, libre et reine, qui se retire de lui et se fasse esclave de quelque autre, humiliant la couronne dont il l'avait couronnée, la fureur coulera de la même source. Toutes les passions, donc, comparaissent en cette scène sublime où la tente de l'inexorable étant entrouverte, on le voit qui se dompte lui-même par le chant et la cithare, gagnant une heure après l'autre sur la colère infatigable, pendant que l'Ami, assis en face de lui, contemple la nécessité inflexible et la volonté prise en ses propres chaînes. En cette forme libre, en ce chant, en ce repos, en cette trompeuse paix. Tant de sang au bout de ces doigts musiciens, les captifs massacrés, Hector traîné, Priam suppliant, toutes les suites d'un affront cuit et recuit dans le silence. Aveugle vengeance ; et la scène circonscrit de loin notre sagesse aussi, puisque la machine politique reprend les passions et les soumet à ses fins.

4 novembre 1922

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°16, 11 novembre 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°17, 25 novembre 1922

CXIII (477)

Il y a un genre de bonheur qui ne tient pas plus à nous qu'un manteau. Ainsi le bonheur d'hériter, ou de gagner à la loterie ; aussi la gloire, car elle dépend de rencontres. Mais le bonheur qui dépend de nos puissances propres est au contraire incorporé ; nous en sommes encore mieux teints que n'est de pourpre la laine. Le sage des temps anciens, se sauvant du naufrage et abordant tout nu, disait : « Je porte toute ma fortune avec moi ». Ainsi Wagner portait sa musique, et Michel-Ange toutes les sublimes figures qu'il pouvait tracer. Le boxeur aussi a ses poings et ses jambes et tout le fruit de ses travaux autrement que l'on a une couronne ou de l'argent. Toutefois il y a plusieurs manières d'avoir de l'argent, et celui qui sait faire de l'argent, comme on dit, est encore riche de lui-même dans le moment qu'il a tout perdu.

Les sages d'autrefois cherchaient le bonheur ; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre. Les sages d'aujourd'hui s'accordent à dire que le bonheur propre n'est pas une noble chose à chercher, les uns s'exerçant à dire que la vertu méprise le bonheur ; et cela n'est pas difficile à dire. Les autres enseignant que le commun bonheur est la vraie source du bonheur propre, ce qui est sans doute l'opinion la plus creuse de toutes ; car il n'y a point d'occupation plus vaine que de verser du bonheur dans les gens autour comme dans des outres percées ; j'ai observé que ceux qui s'ennuient d'eux-mêmes, on ne peut point les amuser ; et au contraire à ceux qui ne mendient point, c'est à ceux-là que l'on peut donner quelque chose ; par exemple la musique à celui qui s'est fait musicien. Bref il ne sert point de semer dans le sable ; et je crois avoir compris, en y pensant assez, la célèbre parabole du semeur, qui juge incapables de recevoir ceux qui manquent de tout. Qui est puissant et heureux par soi sera donc heureux et puissant par les autres encore en plus. **[**Oui les heureux feront un beau commerce et un bel échange ; mais encore faut-il qu’ils aient en eux du bonheur, pour le donner**][[737]](#footnote-738)**. Et l'homme résolu doit regarder une bonne fois de ce côté-là, ce qui le détourne d'une certaine manière d'aimer, qui ne sert point.

M'est avis, donc, que le bonheur intime et propre n'est point contraire à la vertu, mais plutôt est par lui-même vertu, comme ce beau mot de vertu nous en avertit, qui veut dire puissance. Car le plus heureux au sens plein est bien clairement celui qui jettera le mieux par-dessus bord l'autre bonheur, comme on jette un vêtement. Mais sa vraie richesse il ne la jette point, il ne le peut ; non pas même le fantassin qui attaque ou l'aviateur qui tombe ; mais leur intime bonheur est aussi bien chevillé à eux-mêmes que leur propre vie ; ils combattent de leur bonheur comme d'une arme ; ce qui a fait dire qu'il y a du bonheur dans le héros tombant. Mais il faut user ici de cette forme redressante qui appartient en propre à Spinoza, et dire : ce n'est point parce qu'ils mouraient pour la patrie qu'ils étaient heureux, mais au contraire c'est parce qu'ils étaient heureux qu'ils avaient la force de mourir. Qu'ainsi soient tressées les couronnes de Novembre.

5 novembre 1922 (*PB 1928*)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXXIX, « Bonheur est vertu »)

CXIV (478)

L’homme n'a de ressource que dans sa propre volonté ; idée aussi ancienne que les religions, les prodiges et les malheurs ; en revanche idée qui, par sa nature, est vaincue, en même temps que la volonté elle-même ; car la force d'âme se prouve par les effets ; Hercule se donnait à lui-même ce genre de preuve jusqu'au jour où il se crut esclave ; il préféra alors une mort éclatante à une misérable vie. Ce mythe est le plus beau ; je voudrais que l'on fît réciter aux enfants les œuvres d'Hercule, afin qu'ils apprissent à surmonter les forces extérieures ; car cela même c'est vivre, et l'autre parti, le lâche parti, n'est que le parti de mourir longtemps.

J'aime un garçon qui réfléchit en surmontant, et qui, au tournant mal pris, dit d'abord : « C'est ma faute », et cherche sa propre faute et se bourre cordialement les côtes. Mais que faire de l'automate à forme humaine qui cherche toujours excuse dans les choses et les gens autour ? Il n'y a point de joie par là ; car il est trop clair que les choses et gens autour n'ont point égard au malheureux ; aussi ses pensées suivent le vent, comme les feuilles en cette dure saison. J'admire ceci, que ceux qui cherchent excuse hors d'eux ne sont jamais contents, au lieu que ceux qui vont droit à leur propre faute et disent : « Je fus bien sot » se trouvent forts et joyeux de cette expérience qu'ils ont digérée.

Il y a deux expériences ; l’une qui alourdit et l’autre qui allège. Comme il y a le chasseur gai et le chasseur triste. Le chasseur triste manque le lièvre et dit : « Voilà bien ma chance », et bientôt : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi ». Le chasseur gai admire la ruse du lièvre ; car il sait bien qu'il n'est pas dans la vocation du lièvre de courir à la casserole. Les proverbes sont pleins de cette virile sagesse ; et il y a bien de la profondeur dans ce que ma grand' mère disait des alouettes, qui ne tombent point toutes rôties. Comme on fait son lit on se couche. « Comme je voudrais aimer la musique », dit le sot ; mais il faut faire la musique ; elle n'est point.

Tout est contre nous ; mais disons mieux, tout est indifférent et sans égards ; la face de la terre est broussaille et pestilence sans l'œuvre d'homme ; non point ennemie, mais non point favorable. Il n'y a que l'œuvre d'homme qui soit pour l'homme. Mais c'est l'espoir qui fait la crainte ; c'est pourquoi c'est un très mauvais commencement si l'on réussit par hasard ; et qui bénit les dieux bientôt les maudira. Comme ces mariés qui aiment le maire de l'arrondissement et le suisse de l'église ; ils n'ont pas vu de quel air le bedeau éteint les cierges. J'ai remarqué un jour le sourire d'une marchande de parfumerie ; elle le ferma tout net comme elle fermait sa porte ; et c'est un beau spectacle aussi que de voir un marchand qui met ses volets. **[**Dès que la chose étrangère, aussi bien un homme, nous découvre sa loi propre, selon laquelle il gravite, nous voilà à notre travail d’homme ; mais dès qu’un être nous promet bienveillance, nous voilà privés de connaissance, et sans autre ressource que d’espérer**][[738]](#footnote-739)**. Les êtres sont bien plus beaux et plus amis derrière leurs volets, et en leur riche existence qu'en ces présages et reflets. J'ai remarqué que les hommes énergiques aiment les différences et variétés. La paix est entre les forces.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XXVI, « Hercule »)

CXV (479)

Si les Pédagogues ne sont pas détournés vers d'autres proies, il arrivera que les Instituteurs sauront beaucoup de choses, et que les écoliers ne sauront plus rien du tout. Il n'y a qu'une manière d'imprimer l'orthographe et la grammaire dans une tête d'enfant ; c'est de répéter et de faire répéter, c'est de corriger et de faire corriger. L'enfant rendra compte de ses fautes au tableau noir, sous le regard de tous, et repassera ses conjugaisons la craie en main. S'il faut lui faire entendre l'accord des participes, ce n'est pas un exemple qu'il écrira, attentif en même temps à l'orthographe, c'est dix exemples ; et tous les écriront sur l'ardoise, et les recopieront en écriture appliquée sur leur cahier. Ces exercices dévorent le temps ; il se peut qu'on emploie une heure à redresser une seule phrase. Les maîtres de piano ne s'étonnent point qu'un enfant apprenne si peu de choses en une heure. Mais les pédagogues méprisent cette sotte méthode qui est celle de tous les ateliers. Un inspecteur disait à une maîtresse, qui avait redressé dix fautes par vingt exemples : « Quand ferez-vous la leçon » ?

Faire la leçon c'est parler en tenant sous son regard trente têtes dressées ; c'est exposer en mauvais langage la règle des participes ; c’est faire cet effort d'attention, de mémoire et de gorge, trop connu des orateurs et des conférenciers ; c'est user ses cordes vocales et se donner la migraine ; c'est se condamner à porter dans sa tête deux leçons pour une heure ; je pourrais dire trois leçons pour chaque matinée, et deux pour chaque après-midi, si les instructions, que j'ose dire féroces, étaient suivies à la lettre. Cependant il y a de bons livres ; et si les enfants lisaient tour à tour au lieu d'écouter, toute leçon serait en même temps une leçon de lecture ; et l'on sait que la lecture est ce qu'il y a de plus difficile, et la condition de toute culture, si humble qu'on la suppose. Mais les pédagogues veillent ; il leur faut la leçon éloquente, émouvante, vivante.

Remarquez que l'expérience a été faite. D'une leçon magistrale il ne reste presque rien après huit jours, et après quinze jours il ne reste rien du tout. C'est en récitant, en lisant, en copiant et recopiant, que l'enfant retient à la fin quelque chose. Tout le monde le sait ; mais l'inspecteur qui s'assied dans une classe comme au théâtre veut entendre un monologue bien composé, ou bien un de ces dialogues réglés où deux ou trois enfants lancent des réponses obligées dont la place est faite d'avance. Le bon sens voudrait pourtant qu'un inspecteur n'écoutât jamais le maître, mais s'enquît seulement de ce que les enfants savent. Si j'avais à juger d'une classe de piano, je voudrais entendre les élèves, et non pas le maître ; et si les élèves savaient ce qu'ils doivent savoir, alors je demanderais au maître de vouloir bien m'apprendre la pédagogie. Mais, par cette seule remarque, on voit bien que je ne suis point né Important. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris ».

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

CXVI (480)

On m'a rapporté un discours de Fasciste, qui n'est ni sot, ni faible : « Nous sommes trop intelligents ; nous comprenons tout ; toutes les preuves s'enfoncent en nous comme des flèches. Vous autres gens du Nord, vous ne vous faites point la moindre idée, à ce que je vois, de ce que c'est qu'un esprit ouvert et souple ; vous avez trop froid ; vous êtes prudents et fermés. Nous autres, nous sommes de tous les avis et de tous les partis, par cette aisance mathématicienne, qui reçoit les présuppositions et suit les raisonnements ; jeu d'académicien ou d'avocat. Bon. Mais il y a du vrai partout, et d'habiles raisonneurs dans tous les partis ; l'internationalisme est vrai ; la paix est vraie ; la guerre est vraie ; le socialisme, le communisme, le matérialisme, l'idéalisme, le rationalisme, tout cela est vrai ; la police est vraie et l'anarchie est vraie. Nos penseurs se sont jetés dans tous ces chemins, et nous à leur suite. Quand on pense si aisément, si librement et si vite, cela prouve que l'on n'est point fait pour penser. D'où bon nombre de penseurs avant nous sont revenus à la religion. Mais nous, nous revenons non pas à la vieille religion, qui hélas ! a ses preuves aussi, mais à la jeune religion, qui demande seulement obéissance et courage, la seule qui soit sans preuve, la seule qui ne s'embarrasse pas des preuves de l'autre. Ainsi la pensée est ramenée au rang de l'outil ; je ne dis point que ce soit son vrai rang ; je trouverais des preuves aussi par là, et des preuves du contraire. Mais enfin nous sommes heureux ».

Je crois bien que j'allonge ce discours, selon la maladie Nordique. Toujours est-il qu'il faut suivre quelque torrentielle dialectique de ce genre-là si l'on veut comprendre ces chemises noires, qui dansent et chantent de l'autre côté des monts. La Grèce eut de ces sophistes, qui prouvaient n'importe quoi. D'où ils venaient à choisir les opinions les plus agréables. J'imagine que Platon, riche, généreux et brave, aurait suivi ces pensées d'aventure s'il n'avait rencontré le rustique Socrate, penseur lent, en quête d'une autre puissance. D'où je vois qu'il n'est point bon d'avaler les preuves, comme un poisson l'appât, mais qu'il faut se garder libre par cet art de douter, avant, pendant et après le discours ; car les preuves ne manquent pas, ni les choses prouvées ; mais ce qui importe c'est que chaque vérité trouve enfin sa place. C'est pourquoi penser est un travail de police dans l'esprit de chacun, et suppose un fort gouvernement, et une puissance de refus qui scandalise nos avaleurs de preuves. J'invoque ici Montaigne et Descartes ; ce n'est pas peu. En eux l'humanité s'assure et se recueille selon la modestie, se gardant de ces gestes intempérants qui sont ridicules s'ils ne s'achèvent en coups. Car il est plus facile qu'on ne croit de payer et prouver de sa personne ; d'où la danse des poignards, le fanatisme et les sacrifices humains ; cela est bien ancien et ne résout rien.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

CXVII (481)

Les météorologistes sont souvent ridicules. Il n'y a pas longtemps l'un d'eux, dans un journal fort lu, annonçait chaque jour quelque grave perturbation, tempête ou neige ; par malheur le ciel restait clair, et le vent soufflait régulièrement du Nord. Cette science offre un exemple remarquable d'une connaissance assez avancée des causes, jointe à un art de prédire qui est encore enfant. Aussi bien, quand vous videz sans précaution un sac de sucre, il ne se passe rien dont nous ne connaissions très bien les causes ; forme et pesanteur déterminent la position finale de tel morceau de sucre ; mais on ne peut point du tout prévoir l'arrangement et le tassement jusqu'au détail. C'est pourquoi on conclurait fort mal en disant que les météorologistes sont des ignorants.

J'ai fait un peu ce métier. J'ai vu au travail des officiers chargés d'annoncer le temps probable pour le lendemain, et qui n'étaient guère plus tranquilles que l'astrologue de Tibère. Ils raisonnaient passablement pour eux-mêmes ; mais la peur les rendait aveugles aux signes les plus clairs ; et le ciel se moquait d'eux. Pendant que les astrologues cherchaient à plaire, nous autres, observateurs et scribes, nous participions, comme il arrive toujours, de l'astronomie correspondante. Et plus de cent fois en un été nous annonçâmes l'avenir prochain, sans jamais nous tromper. Par un temps de soleil et de molle brise, un observateur téléphonait de la plaine de Chartres : « Un grain part de Chartres ». Lui n'avait vu autre chose qu'un petit tourbillon qui enlevait les poussières et les pailles, roulant vers le nord ; mais la marche et l'accroissement de ces tourbillons sont connus. Nous n'avions qu'à annoncer ce grain aux intéressés, comme un chef de gare annonce un train ; l'horaire, comme je l’ai constaté bien des fois, variait à peine de quelques minutes ; c'est pourquoi à l'ouest de Paris et en remontant vers Boulogne, tous les camps d'aviation amarraient les appareils, bouclaient les tentes et rappelaient les pilotes. À l'heure dite, et ma montre en main, je voyais les herbes se courber ; et bientôt était renversée la guérite que j'appelais anémométrique, parce qu'elle annonçait alors un vent de seize mètres.

J'appris encore autre chose. Un homme du métier parlait à nous de Clermont. « Orages à prévoir » ; il ne se trompait jamais. Il me dit son secret : « Pressions uniformes, cela ne trompe pas ». Là-dessus, et après amples vérifications, je tombai dans des raisonnements sans fin, dont je n'eus guère de satisfaction. J'entrevis que l'équilibre dans l'atmosphère, et entre des causes continuellement variables, ne peut qu'être tout à fait instable. Et si je ne comprends pas comment l'immobilité des couches d'air fait croître la tension électrique, je comprends du moins que le brassage par les vents l'annule. Ceux que j'ai interrogés n'en savaient pas là-dessus plus que moi. Mais ici, quoique nous connaissions fort mal les causes, la prévision est aisée et presque infaillible ; encore une fois le prévoir n'est nullement la mesure du savoir.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

CXVIII (482)

Je pensais récemment à ces cinq braves entre les braves, qui furent glorifiés à Saint-Germain, et dont les citations font frémir. Chacun se sent naturellement au-dessous de ces actions étonnantes, tant de fois répétées en dépit de l'expérience et des cruelles blessures. Vraisemblablement il est impossible d'imaginer de telles actions sans éprouver aussitôt la peur. Ce qui me le fait croire, c'est que ceux de ces braves qui ont parlé ont dit qu'ils n'aimaient point rêver à leur propre gloire, le souvenir réveillant surtout l'amère et insupportable peur. Il est assez clair que l'action délivre de la peur ; mais il ne suffit pas d'imaginer l'action, il faut la faire ; on n'aurait donc jamais de courage par provision ; mais la provision du héros serait de peur au contraire.

Peur ce n'est peut-être qu'action sans action ; tout s'agite en notre corps, et rien ne s'y décide. Par l'irradiation, qui fait alerte et tumulte, tous les muscles sont éveillés et tirent sur leurs attaches ; le sang est refoulé dans les parties molles ; le cœur répond à coups précipités ; l'angoisse nous tient, qui est le pire esclavage. Descartes a dit cette chose étonnante, et d'abord incompréhensible, que l'irrésolution est le plus grand des maux. Aussi est-il de bonne gymnastique, contre cette humiliante maladie, de mimer l'indifférence en étendant tout le corps comme du linge mouillé, à quoi l'équitation prépare très bien. Un précieux ami, fort avancé dans le grand Savoir-Vivre, a remarqué qu'aux tournants dangereux il a peur s'il se permet de mimer ce que le chauffeur doit faire ; mais s'il se tient dans la position de paresse, non. Stendhal avait assez médité là-dessus, puisqu'il fait dire à son héros : « Qu'importe si j’ai peur maintenant, pourvu que je n'aie pas peur dans l'action ». C'était dénouer déjà la peur, qui se redouble par la peur d'avoir peur, comme chacun sait.

À tout cela s'accorde le discours de l'aviateur au grand nez, qui eut souvent, lui aussi, son imagination pour adversaire principal. « J'ai connu, disait-il, l'abjecte peur, et plus d'une fois, lorsque, couché sur l'herbe, j'attendais une éclaircie favorable. Mais l'action efface heureusement ce genre de rêverie ». Ainsi les perspectives sont toujours trompeuses et le seront toujours ; et laissant les niais, qui espèrent toujours trop d'eux-mêmes à ce que disent les livres, je crois que l'homme qui ne se paie plus de paroles attend toujours de soi moins qu'il ne devrait. Car la raison d'un Turenne l'assure assez de ce qu'il fera ; mais son corps, qui est bien plus persuasif, parle un autre langage ; et l'attente nous défait tous, même, chose incroyable et pourtant avouée, un comédien qui va jouer pour la centième fois le même rôle. Aussi doit-il, et tous doivent s'efforcer, en ces moments difficiles, d'effacer l'imagination par le souvenir, se rappelant comme ils furent tant de fois assurés et tranquilles dans l'action. Je suivais cette idée quand l'animateur homérique me la jeta au nez en une formule parfaite : « Amis, crie-t-il, souvenez-vous de votre courage ».

15 novembre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

1939 SM1, LXXXVIII, « Le courage, la peur et les braves »

CXIX (483)

Tous les arbres sont soumis à l'Automne, mais chacun se colore selon sa nature ; ainsi les âges préparent tout homme pour une passion nouvelle, mais chacun la reçoit selon sa nature. L'amour suit la croissance ; se reproduire, ce n'est qu'une autre manière de croître ; mais, puisque les organismes supérieurs ne se dédoublent pas comme font les cellules, l'avidité enfantine est profondément modifiée et détournée dans ce passage ; cette recherche et conquête de l'autre moitié fait paraître un autre appétit qui renouvelle les goûts et même les opinions. Le pénétrant Broussais voulait m'apprendre hier que cette fureur de discuter, qui est la première forme du désir viril d'apprendre, est une des parures de l'amour chez le mâle de notre espèce ; d'où vient, me disais-je, ces ornements redoublés dans les œuvres des jeunes, et ces romans qui miroitent comme la gorge du pigeon. Ceux qui ont vu, comme il m'est arrivé, la danse amoureuse d'un pinson mâle, comprendront que ces jeux ne font point spectacle.

Cependant le fruit humain mûrit, et l'existence physiologique se trouve bientôt changée d'une autre manière par la présence des avides et remuants rejetons. La famille est un fait du corps, qui ne se laisse point oublier. De là encore un autre genre de conquête, le partage du butin, l'appétit d'un autre, qui est gratitude merveilleuse, et enfin l'orgueil de pouvoir et de régner. L'ambition se nourrit dans ce cercle dévorant, et cet autre amour regarde plus loin. L'importance naît. Selon l'exacte analyse du biologiste, il n'y a point d'ambition vraie qui n'ait grandi dans l’incubation familiale. Voyez Julien Sorel comme il est autre déjà, dès qu'il pense à son fils, et quel genre nouveau de sérieux le pousse aux grandeurs de cérémonie. Bien vainement, car l'amour n'en a point fini avec lui, et la mort stérile l’attend.

Plus avant l'avarice l'attendait, après l'ambition, s'il avait vieilli ; l'avarice, souvent mal comprise, parce qu'on la prend pour un vice, propre à quelques-uns, au lieu qu'elle est, d'abord, une disposition à la prudence physiologique, et que l'âge la donne à tous. Car un vieux mendiant est avare de sa vie et de ses mouvements. Il sera avare de richesses s'il a des richesses, et ennemi de toute dépense parce que toute dépense est dépense de vie. Le physiologiste est celui qui lit le mieux en ces natures pleines de précaution. Mon grand’ père était un paysan glorieux et même emphatique qui devint avare après ses quatre-vingt ans ; mais il ne faudrait point dire qu'il vivait comme un moine parce qu'il était avare ; au contraire il était avare parce qu'il vivait comme un moine, et il ne comprenait pas une autre table ni d'autres mets ni une autre dépense que celle qui convenait à son existence ralentie ; il avait l'idée de son geste, comme tous ; et son geste était prudent et conservateur ; son feu était maigre parce qu'il ne savait plus casser le bois. Que l'on soit riche ou pauvre, cela n'importe guère ; et celui qui a trop est avare par l'âge de la même manière que celui qui manque de tout. Il est beau de voir, au perron de l'église, l'avare donnant à l'avare ; les deux gestes ont le même âge. O médecin redoutable, que ne vois-tu pas dans un rhumatisme de la main !

Je n'oublie point la vertu. Je crois qu'un ferme gouvernement de soi peut composer et surmonter les passions ; mais toujours selon le corps, et non point dans le vide de l'âme séparée. Car la vertu de l'adolescent, c'est la pudeur ; et la vertu de l'homme mûr, c'est la justice ; et la vertu du vieillard, c'est la sagesse ; et je veux que la vertu de chacun ressemble au vice qui lui est propre : car il n'y a jamais beaucoup de différence entre donner et prendre, ni entre frapper et secourir ; c'est toujours la même main.

18 novembre 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°17, 25 novembre 1922

# *Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°18, 9 décembre 1922

484

L'Hérédité[[739]](#footnote-740) est une doctrine qui a fondu. Mais les romanciers n'en sont pas encore avertis. Même en ceux qui analysent le mieux les actions et les passions d'après la structure, l'attitude et l'occasion, souvent l'hérédité se montre encore[[740]](#footnote-741), comme les anciens dieux à l'Opéra. L'Inconscient[[741]](#footnote-742) est aussi un personnage à tout faire ; et je crois que ces deux divinités ne sont qu'une sous deux noms. Ces fantômes d'idées se voient encore dans Marcel Proust, d'ailleurs physiologiste incomparable, et dont la mort certainement nous prive au moins de deux ou trois volumes dont personne ne nous donnera l'équivalent. Ceux qui veulent s'instruire de la psychologie réelle doivent la chercher dans ces puissantes analyses, auxquelles l'état présent suffit toujours. D'autres lisent les signes, mais lui les reconstruit à partir des éléments. Je ne crois pas[[742]](#footnote-743) que sur le sommeil, sur les rêves, et sur les perceptions déformées, jamais aucun homme ait mieux décrit cette mythologie à l'état naissant, et ces dieux jeunes que le corps humain produit et détruit sans cesse, par ses affections, humeurs et pulsations. L'âme se montre neuve à chaque détour, et aussitôt se nettoie et oublie, inventant ces perceptions émouvantes que nous voulons appeler souvenirs. Un feu de bois qui se tasse derrière une porte anime la pièce vide. Le corps attentif et impatient s'entretient avec le fantôme momentané. Présence de toutes choses ainsi, et continuel présent. Ainsi se nourrit, se continue et se transforme l'amour sans mémoire de Swann, étonnante et admirable chose, je dis bien chose et non point fiction. De même le métier du vrai peintre n'est nullement le souvenir du portrait qu'il a fait la veille. C'est pourquoi ce peintre de l'âme n'avait nullement besoin de l'Inconscient ; il n'en pouvait rien faire ; aussi n'en fait-il rien ; il le nomme pourtant.

Ce serait peu. Il ne nomme point l'Hérédité ; il n'en peut rien faire. Mais il en nourrit pourtant[[743]](#footnote-744) ce qu'il y a de faux et de déplaisant en son œuvre, et si extérieur, et si inutile, j'entends ce tableau des dépravations inavouables, qui certes sont dans les faits, mais non pas gravées dans les natures, comme il veut dire. Car il n'y a point de monstres ; bien plutôt[[744]](#footnote-745) chacun sera monstre assez et trop par la commune structure du corps humain, s'il suit l'occasion et le geste. Certes la structure est héritée, que nul ne peut changer beaucoup ; mais la structure est bonne à tout faire. Si je suis né avec des poings formidables, il y a chance que je tue un homme quand un autre le blesserait ; pourtant[[745]](#footnote-746) ce poing puissant peut repousser l'ennemi et protéger le faible aussi bien. Le puissant thorax enferme colère et héroïsme ensemble ; au vrai[[746]](#footnote-747) il n'enferme ni l’un ni l'autre ; tout cela n'est point fait et pensé d'avance ; rien n'est fait ni pensé d'avance ; ainsi tous les vices ressemblent à la guerre, toujours menaçante, toujours évitable. Mais ce romancier, parmi tant d'idées vivantes, en a gardé une à l'état de mort, qui est qu'il y a deux espèces d'hommes et aussi deux espèces de femmes ; ce n'est que la folle idée de Lombroso, maintenant jugée. Et ce préjugé d'école fait tache, et vilaine tache en cette œuvre magistrale, comme un informe paquet de fil dans une toile bien tissée.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922 (CXX)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 17, « Faux dieux »

1934 LIT LXXIV

CXXI (485)

Il est plus vite fait de changer les hommes que de les connaître. Quand je dis changer, j’entends toujours une variation très petite, mais suffisante. Un homme à genoux est autre que debout ; autre la main ouverte que le poing fermé ; autre s’il pose sa voix que s’il parle du gosier ; c’est pourquoi les manières font souvent plus, pour persuader, que les raisons ; et les raisons elles-mêmes changent peu l’homme, et ce changement suffit. Seulement l’obstacle aux raisons n’est presque jamais où l’on croit ; un homme raidi et mal parti n’entend point les raisons ; il faut l’assouplir, par gymnastique et musique ; c’est alors qu’il pense bien, comme joue le bon violoniste, sans crisper les doigts sur l’archet. Et certes il n’y a pas une grande différence entre un bras raidi et un bras souple. Le corps brun ou blond, athlétique ou fluet, rendra avec le violon le son qui dépend des deux ; mais, quel que soit ce son, il ne le fera entendre que s’il est d’abord assoupli. En sorte qu’on ne se propose point du tout, par gymnastique, de changer sa nature, mais plutôt de la délivrer.

Ces arts difficiles et patients font bien voir que la même méthode est bonne pour tous, quoique tous soient différents. Je dirais même que la méthode commune n’a point pour fin de les rendre semblables, mais au contraire, de les rendre encore plus différents ; car, entre deux hommes qui savent le violon, une différence nouvelle s’est développée, qui est le son propre à chacun. De même chacun aura son escrime ; mais il faut qu’ils apprennent la commune escrime. Ces exemples aident à comprendre comment la commune culture fait fleurir les différences. C’est pourquoi la leçon de géométrie est bonne pour tous ; et la préparation, qui consiste à tracer une droite ou un cercle d’une main légère, est bonne pour tous aussi ; meilleure certainement qu’un vain effort pour deviner quelles sont les confuses idées qui, en chacun, résistent à la géométrie ; c’est vouloir fixer une ombre en posant le pied dessus. Il faut seulement, pour ces études-là et pour toutes, une favorable disposition du corps, une aisance, une familiarité avec la chose ; c'est en quoi une longue et difficile épure ouvre l'esprit aux raisons ; et l'on peut juger de l'avancement du disciple d'après l'écriture même des chiffres et des autres signes.

Ceux qui méprisent ces moyens extérieurs ont, je crois bien, l'espérance qu'ils vaincront une nature ; c'est à peu près aussi raisonnable que si l'on voulait rendre lisses des cheveux frisés. Ils ne vaincront point. Chacun gardera le pli de ses cheveux et la forme de son corps ; chacun imprimera toujours à toute idée commune sa marque naturelle ; la différence des écritures devrait le faire entendre, car cette différence se développe par la culture ; et on en dirait bien autant des visages, qui développent leur expression propre par la politesse. Ainsi je crois que les natures sont immuables pour le principal ; mais ce fond de structure et d'humeurs est au-dessous du bien et du mal. Et la vertu d'un homme ressemble bien plus à ses propres vices qu'à la vertu du voisin. Ce que Spinoza, qui a connu l'immuable mieux que personne, exprime en disant que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval. Disons que l'homme ne peut revêtir comme un manteau, la vertu du voisin. Aussi le vice n'est que dans l'étranglement de soi par soi, faute de gymnastique et de musique. Tout ce qui est délivré est bon.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

CXXII (486)

Comte avait prévu que les femmes reprendraient l'ancien Pouvoir Spirituel, corrompu aux mains des prêtres, mais il n'avait point prévu qu'elles l'exerceraient par le suffrage. Le Suffrage était à ses yeux tel qu'il parut d'abord, plébiscite, ou choix des chefs ; et il lui semblait peu naturel que les chefs fussent choisis d'après la prudence populaire, qui ne peut agir que par négation et refus. C'est pourquoi il laissait les chefs se choisir eux-mêmes, d'après leurs aptitudes propres et selon les passions correspondantes, estimant que l'Opinion les modérerait assez, dès qu'elle serait organisée par la collaboration des Instituteurs, ou Philosophes, des femmes, et des prolétaires ; les prolétaires ayant en propre le refus de coopération, moyen dernier et irrésistible.

Dans toute organisation il y a une part de nature et d'expérience, que l'on ne peut prévoir. D'un côté l'opinion s'est reconnue serve, par la puissance de la presse, et aussi par l'imitation des affections, qui soumet l'opinion privée aux manifestations publiques. Mais d'un autre côté le suffrage universel et secret, en essayant ses forces, les a mieux reconnues, n'agissant plus que par l'éloge ou le blâme, mais agissant assez, comme l'ont éprouvé le pouvoir religieux et le pouvoir militaire, deux fois alliés et deux fois battus. L'opinion a décidé contre les Congrégations et contre l'arrogance des juges militaires ; il n'en fallait pas plus.

Un observateur des choses politiques me disait là-dessus : « L'opinion seule n'aurait rien pu ; elle a eu puissance parce que le suffrage, finalement, choisissait les chefs ; Waldeck et Combes nommaient les généraux, les magistrats et les préfets ; l'électeur exerce le pouvoir temporel ». Mais il faut vaincre les apparences. C'est un grand pouvoir que de nommer un général ; mais un général, une fois qu'il est nommé, a mille moyens d'assurer et d'étendre son pouvoir, par les moyens de n'importe quel pouvoir, qui sont anciens et connus. En second lieu l'homme élu peut changer, et change toujours assez dès qu'il éprouve les difficultés du pouvoir et qu'il comprend les conditions de tout pouvoir. En troisième lieu notre constitution n'a pu fixer de limites contre l'audace et l'obstination des pouvoirs ; et je soupçonne que cela est tout à fait impossible ; car, si l'on n'obéit pas d'abord, il n'y a plus de pouvoirs ; aussi quand les électeurs les blâmeraient et condamneraient bien clairement, les pouvoirs n'ont qu'à rester et à ordonner, jusqu'à ce que l'insurrection les chasse. Or c'est ce qui n'arrive point. Quand l'opinion a condamné, à la manière des papes, de certains hommes et une certaine politique, l'autorité leur est enlevée par cela seul. Ainsi ce n'est point parce que la constitution est ainsi faite que l'opinion a pouvoir, mais au contraire c'est parce que l'opinion est reconnue comme pouvoir que la constitution produit de tels effets. On s'étonne que le Chef de l'État ait si peu de pouvoirs ; mais il a tout pouvoir dès qu'il invoque le suffrage universel ; et on pourrait dire, il me semble, qu'il représente plutôt le Pouvoir Spirituel ; aussi son pouvoir est-il surtout de conseil et de refus ; ce n'est pas peu.

Le suffrage se trouve donc installé dans une position forte, que la théorie ne pouvait ni prévoir ni définir ; le peuple ne gouverne point, mais il juge les gouvernants[[747]](#footnote-748) ; et cette voix de l'opinion, qui parle par le suffrage secret, est autant soustraite à l'action des puissances que la nature humaine le permet. Ces remarques, si l'on y fait attention, effacent tout à fait les objections de théorie, en elles-mêmes faibles, que l'on peut trouver contre le suffrage des femmes.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

CXXIII (487)

Une œuvre commencée parle bien plus haut que les motifs. Il y a des motifs de coopérer, et bien forts ; on peut les éclairer et retourner dans son esprit pendant toute une vie et ne point coopérer. Mais la Coopérative en croissance appelle le fondateur ; et les pierres d'attente, en toute œuvre, sont de suffisantes raisons pour la continuer. Heureux donc qui voit dans le travail de la veille les marques de sa propre volonté.

On dit que les hommes visent toujours quelque bien ; mais je les vois paresseux devant une fin raisonnable. Leur imagination n'a point tant de force qu'elle puisse les intéresser à une œuvre qui n'est encore rien dans le monde. C'est pourquoi il y a tant d'œuvres devant nous que nous jugeons bonnes et que nous ne faisons point. L'imagination nous déçoit de plus d'une manière, mais principalement parce que nous la croyons annonciatrice par cette agitation présente qu'elle nous fait sentir ; mais ce stérile mouvement se termine à lui-même ; l'agitation est toujours au présent et les projets sont toujours au futur. D'où cette parole du paresseux : « Je ferai » ; mais la parole de l'homme est plutôt : « Je fais » ; car c'est l'action qui est grosse d'avenir. Imprévisible l'avenir, et aussi bien dans les œuvres ; car l'avenir que l'œuvre nous découvre n'est jamais celui que nous pensions, et toujours plus beau ; mais cela personne ne peut le croire ; et les songe-creux vont répétant que leurs projets sont bien plus beaux que les œuvres des autres.

Regardez pourtant ces hommes occupés et heureux ; tous ils courent à I' œuvre commencée, qui est épicerie en accroissement, ou collection de timbres ; chacun sait qu'il n'y a point d'œuvre frivole dès qu'elle est en train. Je les vois tous las d'imaginer et avides de percevoir leurs pierres d'attente. Une broderie à ses premiers points ne plaît guère ; mais à mesure qu'elle avance elle agit sur notre désir avec une puissance accélérée ; c'est pourquoi la foi est la première vertu, et l'espérance n'est que la seconde ; car il faut commencer sans aucune espérance, et l'espérance vient de l'accroissement et progrès. Les projets réels ne poussent que sur l'œuvre. Je ne crois point du tout que Michel-Ange se soit mis à peindre parce qu'il avait toutes ces figures dans la tête ; car il ne dit, devant la nécessité, que ce mot : « Mais ce n'est point mon métier ». Seulement il se mit à peindre, et les figures se montrèrent ; et c'est cela qui est peindre, j'entends découvrir ce que l'on fait.

On dit bien que le bonheur nous fuit comme une ombre ; et il est vrai que le bonheur imaginé nous ne l'avons jamais. Le bonheur de faire n'est nullement imaginé ni imaginable ; il n'est jamais que substantiel ; nous n'en pouvons former l'image. Et, comme savent les écrivains, il n'y a pas de beau sujet ; je dirais même plus, je dirais qu'il faut se méfier du beau sujet, mais aussitôt s'en approcher et s'y mettre, afin de réduire le fantôme, ce qui est déposer l'espérance et se donner la foi. Défaire pour refaire. Et c'est sans doute par où l'on peut comprendre les différences étonnantes qu'il y a toujours entre le roman et l'aventure véritable qui en a été l'occasion. Peintre, ne t'amuse pas au sourire du modèle.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1928 (L, « Œuvres »). Absent de l’édition de 19253

CXXIV (488)

L'homme n'est heureux que de vouloir et d'inventer. Cela se voit dans le jeu de cartes ; il est clair, d'après les visages, que chacun contemple alors sa propre puissance de délibérer et de décider ; il y a des Césars de la manille, et des passages du Rubicon à chaque instant. Même dans les jeux de hasard, le joueur a tout pouvoir de risquer ou de ne pas risquer ; tantôt il ose, quel que soit le risque ; tantôt il s'abstient, quelle que soit l'espérance ; il se gouverne lui-même ; il règne. Le désir et la crainte, importuns conseillers dans les affaires ordinaires, sont ici hors du conseil, par l'impossibilité où l'on se trouve de prévoir. Aussi le jeu est-il la passion des âmes fières. Ceux qui se résignent à gagner en obéissant ne conçoivent même pas le plaisir de jouer au baccarat ; mais, s'ils essaient, ils connaîtront au moins pendant un court moment l'ivresse du pouvoir.

Tous les métiers plaisent autant que l'on y gouverne, et déplaisent autant que l'on y obéit. Le pilote du tramway a moins de bonheur que le chauffeur de l'omnibus automobile. La chasse libre et solitaire donne des plaisirs vifs, parce que le chasseur fait son plan, le suit ou bien le change, sans avoir à rendre des comptes ni à donner ses raisons. Le plaisir de tuer devant des rabatteurs est bien maigre à côté ; mais encore est-il qu'un habile tireur jouit de ce pouvoir qu'il exerce contre l'émotion et la surprise. Aussi ceux qui disent que l'homme cherche le plaisir et fuit la peine décrivent mal. L'homme s'ennuie du plaisir reçu, et préfère de bien loin le plaisir conquis ; mais par-dessus tout il aime agir et conquérir ; il n'aime point pâtir ni subir ; aussi choisit-il la peine avec l'action plutôt que le plaisir sans action. Diogène le Paradoxal aimait à dire que c’est la peine qui est bonne ; il entendait la peine choisie et voulue ; car, pour la peine subie, personne ne l'aime.

L'alpiniste développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même ; il la sent et la pense en même temps ; cette joie supérieure éclaire le paysage neigeux. Mais celui qu'un train électrique a porté jusqu'à une cime célèbre n'y peut pas trouver le même soleil. C'est pourquoi il est vrai que les perspectives du plaisir nous trompent ; mais elles nous trompent de deux manières ; car le plaisir reçu ne paie jamais ce qu'il promettait ; alors que le plaisir[[748]](#footnote-749) d'agir, au contraire, paie toujours plus qu'il ne promettait. L'athlète s'exerce en vue de conquérir la récompense ; mais aussitôt par le progrès et par la difficulté vaincue, il conquiert une autre récompense, qui est en lui et dépend de lui. Et c'est ce que le paresseux ne peut pas du tout imaginer ; car il ne voit que la peine et l'autre récompense ; il pèse l'une et l'autre et ne se décide point ; mais l'athlète est déjà debout et au travail, soulevé par l'exercice de la veille, et jouissant aussitôt de sa propre volonté et puissance. En sorte qu'il n'y a d'agréable que le travail ; mais le paresseux ne sait pas cela et ne peut pas le savoir ; ou bien s'il le sait par ouï dire ou par souvenir il ne peut pas le croire ; c’est pourquoi le calcul des plaisirs trompe toujours, et l'ennui vient. Quand l'animal pensant s'ennuie, la colère n'est pas loin. Toutefois l'ennui d'être serf me paraît moins aigre que l'ennui d'être maître ; car, si monotone que soit l'action, il reste toujours à gouverner et à inventer un peu ; au lieu que celui qui reçoit les plaisirs tout faits est naturellement le plus méchant. Ainsi le riche gouverne par l'humeur et par la tristesse ; la faiblesse du travailleur vient de ce qu'il est plus content qu'il ne voudrait. Il fait le méchant.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XLIV, « Diogène »)

CXXV (489)

J’ai toujours pensé que la femme est naturellement moins dominée que· l'homme par la religion. Les hommes font voir souvent une agitation, une fureur doctrinale, enfin une sorte de sombre mysticisme, aussi bien quand ils repoussent toute religion révélée ; je n'ai guère observé chez les femmes ce genre de rêverie farouche ; il me semble qu'elles sont mieux adaptées à ce monde, et mieux disposées à vivre tout droit selon la nature, et sans poser des questions insolubles. L'homme serait plutôt métaphysicien ; la femme serait mieux disposée par sa nature à vivre selon l'esprit positif. Mais il faudrait expliquer la chose physiologiquement, et ce n'est pas facile. Considérant la nutrition du fœtus, fonction essentielle, à laquelle tout l'organisme féminin est sans doute subordonné, je me risque à dire que les pensées de la femme sont moins plongées dans la vie organique, ou, pour parler autrement, que son existence affective dépend moins des opinions contemplatives. Aussi les émotions resteraient émotions, sans ce ferment des pensées qui remonte aussitôt jusqu'au fanatisme l'engorgement du foie ou l'aigreur d'estomac. Cela ne s'accorde pas mal avec ce système musculaire de l'homme, qui, réprimant mieux l'effet du choc, en revanche en étend et disperse les effets sur une plus longue durée, modifiant ainsi plus profondément l'existence viscérale. En disant que l'homme a plus d'imagination que la femme, je dirais encore la même chose. C'est pourquoi les femmes ne doutent guère ; et c'est le doute qui explique la fureur de croire, et tous les partis violents.

Ce que l'homme garde de superstition ou de culte, il faut que son esprit le digère ou le dompte. Aussi voit-on par le monde de ces esprits forts qui parviennent au point d'ironie, et ainsi à tout croire, ne pouvant tout rejeter ; comme on voit que fut Joseph de Maistre, et avant lui Pascal ; mais il ne manque pas d'hommes assez ignorants qui sont arrivés pourtant au point de l'ironie, d'où ils croient tout, et de préférence le pire, et y mettent leur force. La femme, à ce que je crois, gardera mieux ensemble la pratique du chapelet et le bon sens ; c'est la manière païenne d'être religieux, ou bien la manière paysanne, ce qui est le même mot. Il faudrait remonter jusqu'au plus ancien fétichisme pour bien comprendre la vertu de ces métaphores en action, qui sont fêtes, cérémonies et sacrements. Et Comte disait, non sans profondeur, que l'esprit positif, bien loin de mépriser cette partie de purification par la mimique, qui fait le tout de l'ancien culte, au contraire la renouvellerait et purifierait en la séparant de ces doctrines métaphysiques ou théologiques qui font les esprits serfs. Car il est vrai que le chapelet, le psaume et la cérémonie sont de puissants moyens contre la tristesse, la vengeance ou le désespoir ; mais cela est vrai physiologiquement, non métaphysiquement ; ainsi celui qui pratique sans réflexion est bien plus près du vrai que celui qui raisonne sur la création, en vue d'en déduire la procession. Si la femme s'attache ainsi à la religion comme à une politesse, et par les mêmes causes, on n'en doit pas trouver une seule qui ait laissé la religion sur des preuves théoriques, ou bien qui y soit revenue par le haut de l'esprit, ce qui fait que le prêtre n'a point tant d'empire, à beaucoup près, sur une dévote que sur un dévot.

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

CXXVI (490)

Ceux qui croient que les hommes cuisent et recuisent leurs motifs se trompent de loin ; au vrai ils cuisent et recuisent leurs propres colères, et y trouvent toujours des raisons. Mais la colère est première toujours par rapport aux raisons, la colère fille de peur, fille elle-même de surprise. En des hommes indomptables, vigoureux, et bien armés, la moindre surprise, par soudain bouillonnement de peur, puis par soudaine éruption de colère, devait finir en meurtre ; et c'est pourquoi chez tous les peuples guerriers on remarque une politesse composée et une règle stricte des préparations ; ces hommes-là avaient éprouvé les effets de la surprise. Nous sommes moins prompts ; notre peur est mieux bridée et notre colère aussi ; l'homme physiologique se cache mieux ; mais si l'on avait des appareils qui puissent mesurer à distance les tensions musculaires et vasculaires, nous pourrions suivre, dans une conversation assez tranquille, les effets anciens de l'offense, et les actes de l'ancienne vengeance. Le visage, parce qu'il est à découvert, indique quelque chose du tassement de la masse musculaire et surtout des voyages du sang. Tout ce qui étonne offense ; et les offenses, ensuite, se changent en raisons. Au contraire la grâce n'étonne jamais. Les antipathies et sympathies ne sont point dans les natures, mais dans les rencontres. C'est pourquoi c'est une très bonne coutume d'user d'abord l'étonnement par des formules connues et des gestes rituels. Pareillement il est bon de s'inspirer de la politesse chinoise, et de ne point interroger, sinon sur des choses prévues et attendues ; et c'est un grand art d'amener l'autre à répondre sans l'avoir directement interrogé. Ce corps humain est ombrageux comme un cheval ; ne touchez point la croupe du cheval avant de lui avoir parlé.

Il y a une attaque de la parole qui est comme un aboiement soudain ; le flot de la vie en est immédiatement remué au niveau de l'estomac. Un colonial, fort poli à l'ordinaire et très maître de ses muscles, me contait comment il fut surpris un jour et aussitôt irrité ; il en rougissait encore. Voyant un indigène qui portait quelque chose au bout du bras dont la forme ne répondait pas à ce que l'on voit d'ordinaire, il demanda ce que c'était. L'autre le lui montra ; l'autre c'était le bourreau, et la chose était une tête coupée. D'où notre colonial, si bien maître de lui, donna un grand coup de pied au bourreau. Cet événement met au clair ce que c'est qu'insulte et ce que c'est que vengeance ; le reste est de rhétorique ; et ici, par bonheur, toute rhétorique manque. Les passions naissent principalement de ce que nous retenons le coup de pied. Toute violence retenue nous blesse nous-même et nous éperonne ; le cœur, qui est le plus sensible des muscles, sans doute parce qu'il est le plus vigoureux, reçoit et renvoie mille fois ce coup de pied rentré ; d'où ces courtes vagues de peur et de colère qui font les nuits longues. L'irritation est bien le grand fait, comme Broussais l'a vu ; et le double sens de ce beau mot nous instruit mieux qu'un traité des Passions construit machiavéliquement.

2 décembre 1922 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Première année, n°18, 9 décembre 1922

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

491 (CXXVII)

La nuit de Noël nous invite à surmonter quelque chose ; car sans aucun doute cette fête n'est pas une fête de résignation ; toutes ces lumières dans l'arbre vert sont un défi à la nuit qui règne sur la terre[[749]](#footnote-750) ; et l'enfant en son berceau représente notre espoir tout neuf. Le destin est vaincu ; et le destin est comme une nuit sur nos pensées[[750]](#footnote-751) ; car il ne se peut point que l'on pense sous l'idée que tout est réglé, et même nos pensées ; il vaut mieux alors ne penser à rien et jouer aux cartes.

L'ordre politique ancien effaçait le temps ; l'enfant imitait les gestes du père ; prêtre ou potier, il était d'avance ce qu'il serait ; il le savait, et il ne savait rien d'autre ; l'hérédité fut dans la loi politique avant d'entrer dans nos pensées. Mais savoir pour recommencer ce n'est point du tout savoir. La pensée est réformatrice, ou bien elle s'éteint ; comme on voit par l'action machinale qui se fait sans lumière, et que la lumière trouble. Tout ce qui arrivait, dans ce sommeil de l'espèce, était déjà connu et su et rebattu, guerre, famine ou peste ; tout cela était attendu ; l'enfant naissait vieux. Quand l'Orient nous enseigne que le salut éteint la pensée, il n'enseigne que ce qui fut.

Les apparences sont fortes, car l'enfant imite. Le vêtement de la caste et les outils règlent encore ses mouvements de plus près, et ses pensées en même temps que ses mouvements. L'opinion et l'institution ensemble le persuadent. Selon la Politesse[[751]](#footnote-752) toute pensée est scandaleuse ; c'est le vieillard qui sait ; espères-tu faire mieux ? Cette loi n'est plus écrite, mais elle est puissante encore. Ce qu'il y a de puéril en toute idée est si activement méprisé par les Anciens que l'on voit la jeunesse, après un étonnant départ, bientôt demander pardon à tous les dieux barbus et chauves, et ainsi se faire vieille avant le temps, ce qui est la coquetterie des jeunes ministres. ·

La grande nuit de Noël nous invite au contraire à adorer l'enfance ; l'enfance en elle et l'enfance en nous. Niant toute souillure, et toute empreinte, et tout destin en ce corps neuf[[752]](#footnote-753) ; ce qui est le faire dieu par-dessus les dieux. Que cela ne soit pas facile à croire, je le veux ; si l'enfant croit seulement le contraire, il donnera les preuves du contraire ; il se marquera de l'hérédité comme d’un tatouage. C'est pourquoi il faut résolument essayer l'autre idée, ce qui est l'adorer. Ayez la foi, et les preuves viendront. Il était prouvé qu'on ne pouvait se passer d'esclaves ; mais c'était l'esclavage lui-même qui faisait preuve ; et la guerre aussi est la seule preuve contre la paix. L'inégalité et l'injustice font preuve d'elles-mêmes par le fait, et se justifient par le fait ; de ce que la force règne, il résulte qu'il faut se défendre, et la force règne ; mais c'est un cercle d'institution et de costume ; de quoi il n'y a point pensée à proprement parler ; penser[[753]](#footnote-754) c'est refuser. Je ne lis jamais un discours public sans admirer ces pensées sans penseur, pensées d'abeille, bourdonnement. « Nous recommencerons donc toujours ? » disait Socrate, ce vieillard enfant. Cependant les vieillards pensaient selon leur bonnet, et les jeunes se donnaient l'air vieux afin de mériter le bonnet. Car l'ancienne[[754]](#footnote-755) foi détourne de vouloir ; mais[[755]](#footnote-756) la nouvelle foi commande d'abord de vouloir, et donc d’espérer, car l'un ne va pas sans l'autre. **[**Ces siècles de vieillesse ont justement vieilli sans jamais renoncer à s’accuser eux-mêmes dans le mythe de Noël. Le beau parle mieux que le vrai ; et le trésor des Mages se dépense à condamnerles Mages ; ce qui marque la fin du monde antique. L’enfant n’a rien ; l’enfant suffit.**][[756]](#footnote-757)** Et puisque le beau signifie quelque chose, tel est le sens de cette belle image, les rois Mages, chargés d'insignes, adorant l'enfant nu.

20 décembre 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

Propos sur l’esthétique (1923), 35, « Noël »

1924 *PSC* XXVIII, « L’enfant Jésus »

1938 PSR XLVII, « La nuit de Noël »

CXXVIII (492)

On dit que les femmes n'aiment pas la guerre, et que le vote des femmes assurera la paix. Je n'en sais rien. Les hommes communément n'aiment point la guerre ; pourtant ils la préparent et la font. Les femmes seront-elles plus sages ?

Les femmes sont sujettes à la peur non moins que les hommes ; et peut-être la peur agite davantage les femmes ; je ne dis point la peur qui devient prudence et lâcheté ; je dis la peur absolument, qui n'est point prudence, et qui ne vise point à la conservation ; je dis la peur folle, la Grande Peur, celle qui circule dans les mauvais moments et dispose chacun à croire le pire sans aucun examen. Il faut être bien fort et bien habile pour résister à cette affection collective ; on ne la sent seulement point ; c'est comme une fièvre ou une ivresse. Je crois que les femmes sont encore moins armées que les hommes contre les contagions de ce genre, notamment par l'effet de la pudeur, qui les détourne de faire scandale. Or dans les temps d'Effervescence, tout jugement libre fait scandale.

La Colère marche dans les pas de la Peur ; elle la suit de près ; elle grandit aussi par la contagion ; elle irrite les esprits faibles jusqu'à l'extravagance, comme on l'a assez vu ; elle est surtout puissante sur ceux qui n'agissent point de leur corps ; car je ne vois que l'action qui puisse ·éteindre les folles pensées. Sous ce rapport encore les femmes se trouvent être, dans l'occasion, bien plus belliqueuses qu'on ne croirait. Dont chacun pourra trouver plus d’un exemple dans ses souvenirs. L'admiration, qui vient ensuite, soutient la résolution de tous, mais surtout des femmes, car c'est leur raison d’aimer ; la pitié est bien faible devant l'admiration ; au reste, par des causes assez visibles, les combattants repoussent la pitié. Toutes ces émotions font ensemble une sorte de conspiration dont les gouvernants se réjouissent. Liluli l'enjôleuse est surtout faible devant des émotions puissantes et délicieuses ; ses pieds ne reposent point par terre, le vent l’emporte ; c'est ainsi qu'elle recrute en tout pays et pour tout empereur.

Sur quoi il y a une chose à dire, c'est que Liluli votant n'est plus Liluli chantant. Le vote secret enlève beaucoup de force à l'opinion régnante ; d'autant que ce n'est pas en général dans le bruit des armes que l'on vote ; et c'est ce qui fait que les ambitieux n'aiment pas le vote secret. Ici est l'inconnu, qu'ils redoutent ; et je crois qu'ils s'opposent au vote des femmes comme ils s'opposeraient au droit de suffrage des hommes, s'ils avaient encore à délibérer là-dessus. Plus il y a d'électeurs et plus devient redoutable cette opinion secrète contre les tyrans, qui est celle de tous les esclaves. Et l'aventure que les hommes d'état redoutent, c'est celle qui éleva Waldeck et Combes ; c'est celle qui précipita les uns par-dessus les autres tant d'arrogants ministres. Le moindre directeur en tremble encore, et le moindre colonel.

6 décembre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

1939 SM1, LXXXIX, « Les femmes feront-elles la paix ? »

CXXIX (493)

Lorsqu’un petit enfant crie et ne veut pas être consolé, la nourrice fait souvent les plus ingénieuses suppositions concernant ce jeune caractère et ce qui lui plaît et déplaît ; appelant même l'hérédité au secours, elle reconnaît déjà le père dans le fils ; ces essais de psychologie se prolongent jusqu'à ce que la nourrice ait découvert l'épingle, cause réelle de tout.

Lorsque Bucéphale, cheval illustre, fut présenté au jeune Alexandre, aucun écuyer ne pouvait se maintenir sur cet animal redoutable. Sur quoi un homme vulgaire aurait dit : « Voilà un cheval méchant ». Alexandre cependant cherchait l'épingle, et la trouva bientôt, remarquant que Bucéphale avait terriblement peur de sa propre ombre ; et comme la peur faisait sauter l'ombre aussi, cela n'avait point de fin. Mais il tourna le nez de Bucéphale vers le soleil, et Ie maintenant dans cette direction, il put le rassurer et le fatiguer. Ainsi l'élève d'Aristote savait déjà que nous n'avons aucune puissance sur les passions tant que nous n'en connaissons pas les vraies causes.

Bien des hommes ont réfuté la peur, et par fortes raisons ; mais celui qui a peur n'écoute point les raisons ; il écoute les battements de son cœur et les vagues du sang. Le pédant raisonne du danger à la peur ; l'homme passionné raisonne de la peur au danger ; tous les deux veulent être raisonnables, et tous les deux se trompent ; mais le pédant se trompe deux fois ; il ignore la vraie cause et il ne comprend pas l'erreur de l'autre. Un homme qui a peur invente quelque danger, afin d'expliquer cette peur réelle et amplement constatée. Or la moindre surprise fait peur, sans aucun danger, par exemple un coup de pistolet fort près, et que l'on n'attend point, ou seulement la présence de quelqu'un, que l'on n'attend point. Masséna eut peur d'une statue dans un escalier mal éclairé, et s'enfuit à toutes jambes.

L'impatience d'un homme et son humeur viennent quelquefois de ce qu'il est resté trop longtemps debout ; ne raisonnez point contre son humeur, mais offrez-lui un siège. Talleyrand, disant que les manières sont tout, a dit plus qu'il ne croyait dire. Par le souci de ne pas incommoder il cherchait l'épingle, et finissait par la trouver. Tous ces diplomates présentement ont quelque épingle mal placée dans leur maillot, d'où les complications européennes ; et chacun sait qu'un enfant qui crie fait crier les autres ; bien pis, l'on crie de crier. Les nourrices, par un mouvement qui est de métier, mettent l'enfant sur le ventre ; ce sont d'autres mouvements aussitôt et un autre régime ; voilà un art de persuader qui ne vise point trop haut. Les maux de l'an quatorze vinrent, à ce que je crois, de ce que les hommes importants furent tous surpris ; d'où ils eurent peur ; quand un homme a peur, la colère n'est pas loin ; l'irritation suit l'excitation. Ce n'est pas une circonstance favorable lorsqu'un homme est brusquement rappelé de son loisir et de son repos ; il se change soudain et se change trop. Comme un homme réveillé par surprise ; il se réveille trop. **[**Mais ne dites jamais que les hommes sont méchants ; ne dites jamais qu’ils ont tel caractère. Cherchez l’épingle**][[757]](#footnote-758)**.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

*Propos sur le bonheur*, I (1925, 1928), « Bucéphale »

CXXX (494)

L'ivresse collective fait illusion. L'homme qui s'accorde avec d'autres hommes, par chant ou cortège, se trouve soulevé tellement au-dessus des petits intérêts et des grandes craintes qu'il se reconnaît héros. Cette sorte de délire, qui est fanatisme, explique assez ces résolutions sublimes que les assemblées choisissent et acclament dans les heures difficiles. Le même genre de délire se voit aux revues militaires ; et il est hors de doute que les hommes les plus médiocres, pris dans ce délire collectif, se feraient alors très bien tuer. Tel est le premier moment de toute guerre. L'ivresse commune jette alors tout homme dans un état merveilleux où il ne sait plus craindre. Chacun a connu ce sentiment délicieux qui donne en vérité des ailes. C'est le moment de l'enthousiasme, qui est comme une ivresse sans vin.

Mais on n'y peut rester. La prudence revient. Ce sublime qui nous est étranger, et qui, pour tout dire, est d'imitation seulement, nous laisse aussi vite qu'il nous a pris. Or il y a déshonneur, dans le sens le plus profond du mot, si nous nous bornons à recevoir comme une gourmandise ces émotions surhumaines. Comme Juliette, dès qu'elle éprouve le pouvoir de Roméo, remonte cette émotion au niveau de l'humain, disant : « Si je n'épouse celui-là je mourrai vierge », ainsi l'homme guerrier, au sortir de l'assemblée délirante qui l'a porté au-dessus de lui-même, se reprend et jure de faire, puisqu'il n'a pu s'empêcher de subir. Ici se montre le vrai serment et le vrai courage. Il faut que la volonté paye, puisque l'enthousiasme a promis. Le déshonneur est la condition de l'homme qui a goûté l'ivresse reçue, et qui se borne dans la suite à l'attendre ou à la chercher. C'est l'état de celui qui, ayant choisi la guerre, ne peut ou ne veut la faire.

Tel est le sublime extérieur, naturellement délicieux, et objet de gourmandise. Déshonorant, si l'on ne paye de soi. Déshonorant, si par le serment l'on ne s'engage à vouloir selon cette émotion enivrante, c'est-à-dire à accepter les risques de l'héroïsme après en avoir goûté l'ivresse. Qui a voulu la guerre est déshonoré s'il ne la fait de ses mains. Le plus petit mouvement d'héroïsme, reçu de l'assemblée en effervescence, déshonore s'il n'engage à tous risques et sans conditions. C'est pourquoi il n'y a rien de plus laid et de plus vil que le discoureur de guerre. Ce bonheur qu'il reçoit des héros me fait horreur. C'est prendre de l'héroïsme ce qui plaît. Gourmandise. Festin de chair humaine. Le comédien de guerre est déshonoré sans aucun doute. Et selon moi la crainte de ce déshonneur piquant est ce qui pousse au combat celui qui a seulement senti la délicieuse Effervescence. Car il doit vouloir, à ses risques, et par énergique volonté, ce que, par une sorte de gourmandise, il a approuvé d'abord. Il faut payer l'ivresse, si peu qu'on l'ait sentie. Ainsi gardant l'admiration pour les héros, je garde aussi un mépris décidé pour ceux qui, selon un mot célèbre, font du bruit avec l'épée des autres.

10 décembre 1922 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

1939 SM1, XC, « Le sublime et le déshonneur »

CXXXI (495)

Nous ne savons rien commencer, je dis même pour allonger le bras ; nul ne commence par donner ordre aux nerfs ni aux muscles ; mais le mouvement commence de lui-même ; notre affaire est de le suivre et de l'achever pour le mieux. Ainsi ne décidant jamais nous dirigeons toujours ; comme un cocher, qui ramène le cheval emporté ; mais il ne peut ramener que le cheval qui s'emporte ; et voilà ce qu'on appelle partir ; le cheval se réveille et s'enfuit ; le cocher oriente ce sursaut. De même un navire, s'il n'a point d'impulsion, il n'obéit point au gouvernail. Bref il faut partir n'importe comment ; il est temps alors de se demander où l'on ira.

Qui est-ce qui a choisi ? Je le demande. Personne n'a choisi, puisque nous sommes tous d'abord des enfants. Personne n'a choisi, mais tous ont fait d'abord ; ainsi les vocations résultent de la nature et des circonstances. C'est pourquoi ceux qui délibèrent ne décident jamais ; et il n'est rien de plus ridicule que les analyses de l'école, où l'on pèse les motifs et mobiles ; c'est ainsi qu'une légende abstraite, et qui sent le grammairien, nous représente Hercule choisissant entre le vice et la vertu. Nul ne choisit ; tous sont en marche, et tous les chemins sont bons. L'art de vivre consiste d'abord, il me semble, à ne se point quereller soi-même sur le parti qu'on a pris ni sur le métier qu'on fait. Non pas, mais le faire bien. Nous voudrions voir une Fatalité dans ces choix que nous trouvons faits et que nous n'avons pas faits ; mais ces choix ne nous engagent point, car il n'y a point de mauvais lot ; mais tout lot est bon si l'on veut le rendre bon. Il n'y a rien qui marque mieux la faiblesse que de discuter sur sa propre nature ; nul n'a le choix ; mais une nature est assez riche pour contenter le plus ambitieux. Faire de nécessité vertu est le beau et grand travail. ·

« Las, que n'ai-je estudié » ? C'est l'excuse du paresseux. Étudie donc. Je ne crois pas qu'avoir étudié soit une si grande chose, si l'on n'étudie plus. Compter sur le passé est justement aussi fou que se plaindre du passé. De ce qui est fait rien n'est si beau qu'on puisse s'y reposer, rien n'est si laid qu'on ne le puisse sauver. J'inclinerais même à croire que les belles chances sont plus difficiles à suivre que les mauvaises. Si les fées ont orné votre berceau, méfiez-vous. Ce que je vois de beau dans un Michel-Ange c'est ce vouloir fougueux qui reprend en mains les dons naturels, et fait d'une vie facile une vie difficile. Cet homme sans complaisance avait les cheveux tout blancs quand il allait, disait-il, à l'école, afin d'essayer d'apprendre quelque chose. Cela montre aux irrésolus qu'il est toujours temps de vouloir. Et le marin ne rirait-il pas de vous si vous lui disiez que toute la traversée dépend du premier coup de barre ? C'est pourtant ce que l'on voudrait faire croire aux enfants ; mais heureusement ils n'écoutent guère ; encore trop pourtant, s'ils viennent à former l'idée métaphysique d'après laquelle ils jouent toute leur existence sur b a ha. Cette funeste idée ne les change guère dans l'enfance et leur nuit plus tard, car c’est l'excuse des faibles qui fait les faibles. La Fatalité est la tête de Méduse.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XXII, « La Fatalité »)

CXXXII (496)

L'Antiquité est l'âge des oracles ; l'idée fataliste pesait sur toutes les actions ; le héros attendait la colère comme un signe. L'idée moderne c'est l'idée chevaleresque de l'épreuve. J'ai pensé souvent à cet Anglais qui partait pour la France au temps de cette interminable guerre entre eux et nous, et qui jura à sa dame de se tenir l'œil droit bandé jusqu'à ce qu'il eût vaincu. En cette histoire, vraie ou fausse, on saisit clairement l'idée commune, de même que dans les contes. Cette idée est qu'il faut s'éprouver soi-même si l'on veut mériter le bonheur. Et je ne crois point du tout que cette idée soit théologique, car la théologie d'un temps est effet avant d'être cause ; l'immédiate religion ici est celle de l'honneur. Au reste il y a une théologie de l'honneur, en quelque sorte, j'entends un rituel et cérémonial, qui lui-même est effet et non cause. Ce qu'il y a de neuf dans l'homme moderne est qu'il se reconnaît maître de lui ; c'est pourquoi ce qui reste encore des oracles est inférieur et dégénéré. L'homme moderne est résolu contre le destin ; non pas résolu dans la résistance, comme le penseur ancien, mais résolu dans l'attaque. Il cherche la prise et le passage dans ce système mécanique qui l'entoure ; il veut passer ; il passe.

Deux fois le tranquille Descartes fit la guerre. Sans passion aucune, autant que l'on peut savoir ; cet homme solitaire s'était délié de toutes les obligations extérieures. Mais[[758]](#footnote-759) il devait à lui-même de ne pas rester spectateur ; cela n'était pas permis. Et cet homme de médiocre santé n'essayait pas alors sa force, comme aurait fait Ajax, mais plutôt sa puissance de vouloir. Tout à fait comme cet autre qui avait juré de tenir son œil droit fermé. Ce genre d'homme n'est guère moins redoutable qu'Achille.

Les guerres de notre temps ne résultent point cl' un sauvage plaisir de se mettre en colère et de tuer. Voilà ce qui les rend d’abord absurdes. Mais la cause[[759]](#footnote-760) en est dans l'Honneur et dans l'Ennui[[760]](#footnote-761), qui sont frères jumeaux. L'Ennui saisit tous ceux qui vivent selon l'oracle extérieur ; quand le hasard apporterait tout ce qui est envié en ce monde, richesse, gloire, amour, ces dons splendides sont aussitôt décolorés sous le regard de l'Homme Libre. Il se sent indigne s'il ne veut et s'il n'agit. Mais poussant cette idée plus près encore de lui-même, je dirais que, faute d'agir, il n'a point cette étincelle de vrai bonheur qui fait vivre l'autre bonheur ; c'est pourquoi il cherche l'aventure ; ainsi la plus sotte guerre sera encore faite, comme autrefois les duels de pure forme, non moins sauvages dans leurs effets que la mêlée homérique. ·

Lisant donc les choses humaines d'après cette idée, j'aperçois aussitôt que cette inexplicable pratique, je dis inexplicable dans l'apparence, doit produire d'elle-même l'excroissance théologique, construction extérieure. D'où est apparue la divinité de nos temps, que l'on nomme Patrie. Joseph de Maistre voulait dire que l'idée de l'épreuve suppose un Dieu, puisqu'elle serait absurde sans cette supposition. Par le même raisonnement les milliers de héros donnent existence à la Patrie. Nul ne voudra croire, s'il ne regarde longtemps par là, que le héros soit obligé seulement à l'égard de lui-même. Dont le héros a bien quelque idée ; mais la théorie du héros est faite par le poltron. **[**Selon mon opinion l’homme moderne qui part en guerre a peur de lui-même ; il se sent traîné ; il lui faut quelque dieu extérieur qu’il adore. Il devient patriote juste au moment où il ose, car oser ne lui semble pas naturel. C’est Bayard qui découvre en lui la source du courage et qui n’en est que plus tranquille, menant alors toutes les forces avec lui ; il s’avance sans peur et sourit à la patrie comme à une fiction de ses rêves ; il se sent un peu jeune et un peu fou, comme Stendhal le hussard sur son cheval.**][[761]](#footnote-762)**

14 décembre 1922 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

1938 PSR XLV, « Théologie de l’honneur »

CXXXIII (497)

« L'Église, dit l'un, est le théâtre du peuple. La messe est un drame musical dont la fable n'intéresse plus, mais qui plaît encore par les formes architecturales, la musique et les cortèges. Je ne vois, parmi nos arts réels, que la Revue Militaire[[762]](#footnote-763) qui ait autant de puissance que la messe ; et je crois que cette nouvelle religion, qui nous emporte, agit encore plus que l'autre, qui nous retient. Ceux qui veulent être étrangers à l'une et à l'autre n'ont point d'art solide qui les dispose selon leurs idées par gymnastique et musique. Nos théâtres profanes sont légers comme leurs toiles peintes ; ce jeu d'apparences délasse et disperse ; il ne peut mieux. L'Humanité n'a point de temples ».

« Il faudrait donc, dit l'autre, un théâtre plus solidement planté ; des décors de pierre convenables pour tout drame humain, et qui fassent réellement comme un fond de tableau pour le spectacle de notre vie. Une architecture qui assemble les formes des abris naturels et celles de nos toits. De puissants échos qui détournent de crier, et qui ramènent la parole au chant, et le chant lui-même à la décence. Un lieu pour la méditation commune, d'où soit bannie la dangereuse Effervescence, qui traîne Violence à sa suite. Remarquez que le théâtre profane arrive à apaiser cette agitation qu'il excite, et cela par les signes partout visibles de la Frivolité. Il y a un ridicule, dans toutes les scènes d'Opéra, dont le spectateur ne sent pas tout le prix ; c'est ce ridicule qui détourne de croire vraiment, d'aimer et de haïr vraiment. Ce que la Comédie met en pleine lumière, afin de rompre le fanatisme par le rire, se trouve déjà enfermé dans la Tragédie. Ces arts sont bien dits profanes, car ils usent la foi. Le théâtre de l'Humanité, au contraire, se doit garder du mensonge, et donc se relier, sans aucun intermédiaire, à l'art de l'architecte, qui ne sait pas mentir. De nouveau le théâtre sera temple, et le temple, théâtre ».

« Maintenant, dit le premier, quelle tragédie en ce solide décor ? Il n'y a qu'un drame, il me semble ; c'est l’esprit humain à l’épreuve, et harcelé par la nature inférieure. En chacun c'est le seul drame et c'est la passion essentielle. Mais ce qui n'est que passion n'est plus rien du tout ; car il n'importe point à la pierre de rouler ou de s'arrêter. Il faut donc, pour que le drame s'élève, quelque centre de résistance, quelque génie intérieur qui dise non aux forces, enfin quelque dieu[[763]](#footnote-764) insulté. Défaite, d'une certaine manière, parce qu'aucun homme n'achève rien de ce qu'il veut ; mais victoire en ce sens que toujours l'Esprit est ressuscité. Toujours le juste est vaincu par les forces ; mais toujours la justice garde valeur. La guerre peut tout contre la paix, excepté de la rendre moins belle. Que le juste soit méprisé, renié, mis en croix, et adoré, d'un même mouvement en tous, et d'un même mouvement en lui-même, tel est le drame humain, sans aucun dieu extérieur. Comédie et Tragédie ont le même âge que les dieux homériques ; ici la Fatalité règne seule, sous l'aspect du mécanisme extérieur. Le Drame des temps nouveaux ne fera qu'un avec le nouveau culte. Mais qui l'écrira » ?

L'œuvre est toujours faite avant qu'on y pense. Et le symbole signifie bien avant qu'on ait songé à le comprendre. [Et en effet le drame humain essentiel est joué tous les jours dans l’église, théâtre de pierre qui pèse sur tous comme un costume. Le public semble s’intéresser à d’autres drames, mais c’est à celui-là qu’il va ; c’est là qu’il se reconnaît ; il est le cœur de ce théâtre. Il chante, il tremble, il se repent. L’action va, comme s’il fallait contenter le grand squelette de pierre. Rien ne vaut les heures d’attente dans ce creux sonore qui semble aspirer les repentirs et les conversions.**][[764]](#footnote-765)** Le dieu de pierre attend.

16 décembre 1922 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°19, 23 décembre 1922

1924 *PSC* XV, « La cathédrale »

1938 PSR XLVI, « Le théâtre de l’humanité »

# *Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

498

J’ai reçu, comme tout le monde, le billet du percepteur ; comme tout le monde, je l'ai trouvé sévère ; j'étais tenté de le trouver injuste. J'ai appris qu'il faut rendre à César ce qui est à César. Il faut bien que César vive. Mais enfin il est attristant de penser que, de tout cet argent qu'on lui donne, César ne fabrique que des peines pour toute la terre. Dans ses jours et dans ses nuits il ne prépare que des épreuves pour les hommes. S'il dépense, c'est pour canons, obus et mitrailleuses ; s'il médite, c'est pour irriter ses ennemis et s'irriter lui-même ; s'il parle, c'est pour rappeler à tous ceux qui travaillent que la mort violente, donnée ou reçue, est la principale affaire, et qu'un éloge funèbre prononcé par César est le plus grand bien au monde. Va donc, mon argent, pour le mal de tous et pour le mien. Pour les bombes jetées et pour les bombes reçues, pour les gaz empoisonnés, pour l'incendie et la ruine. Car c'est la seule pensée des gouvernants ; les autres problèmes ne les réveillent qu'à moitié ; mais dès qu'il s'agit de montrer le poing national, voyez comme ils se redressent, comme leur voix claironne, comme leurs yeux brillent. Aussi jettent-ils tout à cette belle dépense ; sans compter ils jettent l'argent des citoyens ; sans compter ils jettent le temps des citoyens ; et cette dépense est elle-même fertile en dépense ; il en résulte inévitablement le plus grand des malheurs et la ruine pour tous. On l'a vu, on le reverra, si César ne change point d'humeur. Voilà ma plainte ; c'est la plainte de beaucoup. Mais il faut payer. Je ne suis point seul, et je ne vivrais point seul. Les citoyens semblent contents, si j'en juge par le journal qu'ils lisent. S'il leur plaît donc que nous nous ruinions à menacer et à défier, si ce jeu leur plaît, si ce risque leur plaît, je n'ai qu'à suivre. Mon droit est de me plaindre ; je me plains. Mon devoir est de payer. Payons.

Quel bonheur de coopérer ! Quel bonheur de payer l'impôt lorsque le beau nom de contribution lui convient ! De cette division du travail, de ces hommes qui ne font qu'une chose et la font bien, quels services élégants et prompts ! Ces balayeurs, ces agents aux voitures avec leur bâton blanc, ces pompiers impassibles, ces machinistes, ces aiguilleurs, ces actifs messagers, ces surveillants et ministres de la vie commune, comme il est agréable de les payer en services et de les payer en argent. Voici que cet autre percepteur frappe à ma porte, équipé pour le travail utile qu'il accomplit sous les yeux de tous, gagnant l'amitié de tous. Il est cordial ; il sourit ; il tend la main, non point d'abord pour recevoir, mais pour promettre. Son souhait n'est pas un vain souhait ; car, autant qu'il dépend de lui, l'année qui vient sera paisible ; les rouages seront bien ajustés et glisseront sur l'huile ; les roues ne grinceront point. Ainsi je pourrai être attentif à ce que je fais, comme lui à ce qu'il fait. En cela nous sommes amis, et précieux amis l'un pour l'autre. L'échange des souhaits et la poignée de main au solstice d'hiver signifient cela. Dans le même temps que je faisais l'aumône à César, prodigue de dépenses stériles et de menaces, j'ai trouvé la consolation à ma porte, en payant un tribut de justice à l'honnête facteur des postes.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923 (CXXXIV)

*L’Émancipation*, janvier 1923

1926 CCP XI, 6, « L’État perd l’argent »

499

Castor me dit : « Je vous vois sévère pour les gouvernants ; faites attention que bientôt vous n'en trouverez plus. L'illustre Paderewski est retourné à son piano. Qui l'en blâmerait ? Il en tire argent et gloire. Mais que faire d'un piano faux ? Le piano politique est faux, et sans remède ; aucun artiste ne voudra s'asseoir là-devant, sûr qu'il est d'être sifflé. Mais parlons sans métaphore ; les affaires d'état sont de mauvaises affaires. Vous ne trouverez pas un commerçant qui prenne au sérieux ces congrès de bourses plates. C'est toujours renflouer, comme ils disent, la célèbre banque en monnayant l'indemnité des Boxers. Un homme d'expérience flaire de loin ce genre de valeurs et ce genre d'affaires ; il s'en éloigne ; il fait mieux que les mépriser, il les oublie. Aussi vous ne trouverez guère d'organisateur qui consente à être ministre. Je ne crois pas que tout soit vain· dans la vanité ; les signes de l'enthousiasme, de l'estime, du respect et même de l'envie sont agréables par eux-mêmes ; mais vos hommes politiques n'ont même pas cette récompense ; ils sont criblés de flèches, et vivent de colère. Vie hérissée, menacée et menaçante. On peut vivre ainsi ; il y a des femmes et des hommes qui grondent toujours et qui vivent longtemps ; mais ce sont des natures stériles et subalternes ; il faut vivre selon la paix, avec les autres et avec soi, si l'on veut voir clair et produire. Savoir oublier et effacer. Et c'est ce qui se voit à table, par la manière d'attaquer les huîtres. Mais ce genre d'homme vous laisse là ; le métier de roi l'ennuie. Observez vos ambitieux ; ce sont des hommes qui voient noir. Ils portent des querelles sous leur bras ; ils sont en guerre avec leurs ennemis, avec leurs amis, avec eux-mêmes. Vous aimez les mots à double sens ; vous y soupçonnez quelque idée d'importance, ainsi gravée dans les signes usuels. Voici qui est pour vous plaire. On dit d'une politique qu'elle n'est pas heureuse et cela signifie deux choses ».

« Vous me rappelez, lui dis-je, une sorte de parabole que j'ai trouvée dans le Livre des Juges. Les arbres s'émurent et cherchèrent un roi. Ils vinrent trouver l’olivier, qui répondit : pourquoi me priverais-je de ma précieuse huile ? Pourquoi voudrais-je régner sur les arbres ? Ils vinrent au figuier et lui offrirent la couronne. Mais le figuier dit : pourquoi me priverais-je de mes doux fruits, agréables à tous et secourables à tous ? Pourquoi voudrais-je régner sur les arbres ? Ils vinrent trouver la vigne et lui jurer obéissance ; mais la vigne répondit : pourquoi me priverais-je de donner aux hommes la précieuse liqueur qui les fortifie et les console ? Pourquoi voudrais-je régner sur les arbres ? Alors ils vinrent trouver le buisson cl' épines, afin de le faire roi sur les arbres. Et le buisson cl' épines leur dit : « Soit ; mais prenez garde à vous ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923 (CXXXV)

CXXXVI (500)

Les uns pensent selon Lamarck et les autres selon Darwin ; les faits ne décident point. Les uns penseront que l'ivrognerie est dans le fils de l'ivrogne, comme une action préformée, comme un germe enveloppé et qui se développera. Destin ou Fatalité[[765]](#footnote-766), ce sont les Dieux qui reviennent. Les autres économiseront là-dessus, sachant que les Dieux apparaissent dès qu'on les prie. Ainsi ils ne supposeront point gratuitement que le fils de l'ivrogne est plus disposé qu'un autre à se consoler par l'ivresse ; bien plutôt ils jugeront que cette disposition est en tous, par la commune structure, et par la commune allure du chagrin, de l'ennui et de l'excitation. Non qu'ils méconnaissent les différences et les ressemblances ; mais ils aimeront à reconnaître un père ivrogne dans un fils sobre. Aussi expliqueront-ils l'action toujours par les circonstances, et non point seulement par la structure. Au lieu de dire que l'enfant hérite, ils diront que l'enfant imite, qu'on lui verse à boire, et qu'on se moque de lui s'il trouve le vin trop fort. Ces causes extérieures ne manquent jamais, et elles suffisent.

Fabre considérait les insectes d’après l'idée mystique de l'instinct, admirant comment certaines guêpes savent paralyser par une piqûre, et sans la tuer, une larve qu'elles veulent conserver comme nourriture vivante. Par rencontre j'ai pu observer en même temps une grande quantité de ces chirurgiens ailés, chacun tenant une larve entre ses pattes ; j’ai pu voir que chacun avait piqué la larve d'une façon différente selon la prise. L'animal agissait comme il pouvait, non comme il savait. J'aime à concevoir les choses ainsi. Fabre aimait et recherchait ce qu'il appelait les merveilles de l'instinct. **[**Sagesse limitée et infaillible. Mais plus d’une fois, quand j’ai observé les mouvements des animaux, j’y ai remarqué quelque chose de convulsif et même de fou, et qui ne réussit qu’après un grand nombre d’essais, comme on voit qu’un insecte qui est sur le dos arrive à se retourner ; les bêtes gagneraient donc de vivre par une ruineuse dépense de leurs forces, et par une prodigalité des rejetons. Au reste, c’est ce que l’on voit dans le mouvement sans fin des fauves en cage ; ils ne cessent pas de tourner l’obstacle ; c’est chose contre chose, ce n’est pas esprit contre chose.**][[766]](#footnote-767)** Darwin remarque qu'un chien mourrait de faim à côté d'un tas de blé, mais qu'il mange très bien le pain. À son exemple j'aime mieux considérer la forme des dents et la forme de l'aliment que supposer un instinct qui se dirige de lui-même vers une certaine proie et repousse toutes les autres.

Si j'interprète la guerre selon l'idée mystique de l'instinct, je ne puis m'étonner que l'homme tende toujours à se jeter sur l'homme ; car il se peut que nous descendions tous d'anthropophages ; et il est bien aisé d'interpréter de cette manière certains rires féroces qui découvrent les dents canines. C'est adorer Mars. Mais je suis Darwinien[[767]](#footnote-768) encore ici. Je ne crois point que le fils d'un chasseur à pied qui a fait la guerre soit le moins du monde disposé à être chasseur à pied et à faire la guerre. Mais plutôt je le vois capable de faire la guerre aussi bien que de vivre selon la paix ; sa structure ne le dispose pas plus à tuer des hommes qu'à fendre du bois. Seulement la hache dès qu'il la tient lui conseille de fendre du bois, et la mitrailleuse lui conseille de tuer. Encore bien mieux l'entraînement, l'imitation, l'opinion, sans oublier la contrainte, qui ferme tous les chemins à l'exception d'un seul. S'étonner de ce qu'un homme fait la guerre, c’est s'étonner de ce qu'une pierre tombe. Supposer un instinct guerrier, c'est la même erreur que de supposer, comme on fit longtemps, que la pierre désire tomber, ou, comme dit Homère, que le javelot est avide de la chair humaine. Le soldat n'est pas plus féroce que le javelot. Il est seulement plus compliqué, par cette puissance de se gouverner, d'agir et d'aimer qui fait que, dans quelque nécessité qu'il se trouve pris, il prend le parti de vouloir ce qu'il fait et d'aimer ce qu'il veut.

**[**Il y a donc sur chaque question deux groupes d’esprits. Les Lamarckiens croient qu’ils ont à combattre une tendance positive, et à changer l’homme. Les Darwiniens comptent entièrement sur la circonstance qui effacera le prétendu instinct. On remarquera que les Darwiniens sont bien Anglais. L’Anglais ne dit point que ses jeunes troupes sont impatientes, et choses semblables. Mais il dit que l’ordre donné sera exécuté à l’heure dite, quelle que soit la difficulté ! Structure et situation suffiront.**][[768]](#footnote-769)**

22 décembre 1922 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

1927 EH1 (18), « Lamarck et Darwin »

1938 EH2, XXX, « Lamarck et Darwin »

CXXXVII (501)

Le Détourneur m'a dit : « Il n'est pas raisonnable de récriminer. Le problème des origines de la Guerre occupera les historiens ; je ne sais s'ils le résoudront par la condamnation de quelqu'un ; communément on voit, au cours de l'histoire, que tous ont raison ; c'est cette partie de bon droit que l'on trouve toujours en toute cause, qui permet les procès et qui fait vivre les avocats. Il faut donc que quelque passion vous pousse, peut-être une ardeur à contredire, ou bien à braver les puissants, qui d'ailleurs ne vous lisent point. Ou bien ressemblez-vous à ce Géronte : « Que diable allait-il faire dans cette galère » ; nous y sommes, et le plus pénible de la traversée est maintenant derrière nous. Au gouvernail donc ; et si vous ne pouvez, rappelez-vous ce qui est écrit aux Bateaux Parisiens : « Défense de parler au capitaine ».

Je vous avoue, Détourneur, que ce sujet m'ennuie ; si je suivais mon goût, je n'y penserais jamais. Je dirai même plus. La politique m’ennuie ; je n'écrirais point là-dessus, et même je ne voterais point si je croyais que tout doive marcher passablement par les soins de l'équipage, dirai-je puisque vous reprenez l'antique comparaison ; Platon disait que le passager doit se fier au pilote. Mais cette comparaison n'est pas bonne. J'ai eu l'idée, depuis quelques mois, de relire l'histoire humaine. Je la prends telle qu'on me la conte ; or, même sans vouloir deviner, je remarque que tous les pilotes furent de mauvais pilotes, peut-être parce qu'ils pensèrent tous à étendre leur pouvoir. La vanité ne nourrit point, et l'ennui vient d'être soliveau. Quand je vois tant d'hommes qui jouent aux cartes, tout simplement pour exercer leur esprit et leurs doigts, je ne puis attendre que les politiques se priveront de jouer le grand jeu qui est devant leurs mains. Ils ne s'en priveront point si nous ne résistons tous, nous autres qui ne sommes point des politiques. Et notre histoire en ces cinquante dernières années me paraît très claire. Le suffrage avait été donné aux citoyens afin qu'ils eussent un nouveau moyen d'acclamer et de choisir ; mais les citoyens ont résisté, ont critiqué, ont blâmé avec une obstination admirable par cette silencieuse action. Non que les politiques manquent tout à fait de moyens ; ils savent encore fouetter la peur et l'enthousiasme ; ils ne font même que cela, pensant obtenir mandat en blanc par ce moyen, et faisant comme s'ils l'avaient. Mais notre jeu, à nous, car nous n'avons pas le choix, est de récriminer contre ceux qui ont joué le Grand Jeu au lieu d'administrer sagement nos affaires. Je dirais même que notre jeu est de punir, si ce mot n'était pas trop fort quand il s'agit seulement de refuser sa confiance.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

CXXXVIII (502)

J’ai lu ce *Siegfried* récemment couronné ; c'est tout à fait ennuyeux. Je m'y suis jeté sur la promesse d'un beau sujet. Quelqu'un m'avait conté cette aventure étonnante d'un écrivain français qui se sauve de la guerre sans mémoire, et qui, recueilli et éduqué du côté allemand, devient un écrivain allemand. Belle occasion d'analyser ces différences que les deux langues expriment si bien, et qu'elles confirment. J'attendais merveille aussi de ce sauvetage par l'ami qui le retrouve, et fait revenir en lui l'esprit natal, qui est Limousin. Mais j'ai trouvé des plaisanteries de café, et ce genre d'esprit qui fait du Canular Normalien une chose inimitable ; c'est la danse du Pédant Délivré ; mais ces étonnantes improvisations ne sont point faites pour être lues.

Ceux qui ont élu cet auteur sont, je le suppose, des hommes qui lui ressemblent, et qui ont peur du ridicule. Je connais bien l'espèce. Ce sont des timides qui ont de l'esprit. En Abel Hermant, qui sait pourtant bien se déguiser en écrivain, j'avais saisi ce procédé de défense qui consiste à dire toujours le contraire de ce que le lecteur attend. « Comme le prince ne pouvait tenir en place, il resta au lit toute la journée ». « Étant décidée à lui pardonner, elle lui fit une querelle ». « Il prit la résolution de ne plus voir ces gens-là ; à la suite de quoi il alla chez eux pour le thé ». Tant que l'on n'a point découvert le procédé, il faut s'armer de ce sourire que l'on appellera, d'après Marcel Proust, le sourire Cottard, et qui va au devant de la surprise. Mais il reste quelque chose en cet auteur, quelque chose de bien vu, de simple, de vrai, de naturel, qui laisse respirer.

En lisant l'autre, le jeune, on ne respirerait point ; il faudrait continuellement sourire, comme à des tours de gobelet. Ce n'est plus l'idée seule qui étonne et renverse, c'est le choix de chaque mot et l'ordre même des mots. « Faites toujours et dites toujours le contraire de ce que l'on attend » ; c'est une des règles de la haute fatuité. Le moyen peut servir à un parvenu. Stendhal l'a bien vu ; mais lui-même n'est nullement fat dans ses écrits ; il se montre comme il est, jusqu'à employer un mot qui lui plaît un peu plus souvent qu'il n'était nécessaire. Balzac et Tolstoï font voir aussi cette simplicité dépouillée. Je suis bien loin de croire que ces trois auteurs se soient toujours privés d'avoir de l'esprit et de mystifier, mais ils n'ont point mis ce masque pour écrire, ni leur habit de cérémonie. La robe monacale de Balzac définit fortement cette solitude et ce mépris des petits moyens qui donnent entrée à la grandeur. Maintenant se montre l'idée que je cherchais du bout de ma plume. Ce livre dont j'ai voulu parler n'a point de grandeur, ni aucune trace de générosité. Ce que j'entends par là vous le saurez en un quart d'heure, si vous relisez ou lisez, dans votre Balzac, *La messe de l’athée*.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

CXXXIX (503)

Le diplomate rêvait. J'ai lu à peu près ceci dans la fumée de son cigare. « L'Angleterre sait bien que nous ne lui paierons pas notre dette de guerre. Si elle a payé en partie nos troupes, nos canons et nos feux, n'était-elle pas gardée et fortifiée par nos divisions comme par les siennes ? Et pourquoi ne nous ferait-elle pas payer aussi une partie des dépenses de sa flotte ? Nous ne paierons pas ; elle le sait ; elle s'en console ; elle en est déjà consolée. Mais il ne faut pas le dire. Réveiller cette dette de temps en temps, c'est rappeler les services rendus, c'est reprendre le droit de conseiller ; c'est faire entendre qu'en style de banquier la France ne devrait toucher que sous la condition de payer. Mais cela non plus il ne faut point le dire.

« Les Français savent bien tous qu'ils ne paieront rien à l‘Angleterre. Ils sont tranquilles là-dessus et depuis longtemps tranquilles. Leur parti étant pris, vous ne leur ferez pas entendre qu'en leur faisant remise de cette dette vous leur donnez maintenant quelque chose. En revanche ils ont juré que l'Allemagne paierait. Fiction encore, on ne le voit que trop. Mais les passions donnent valeur à cette dette quand le bon sens efface l'autre. Faire figurer au même titre ces deux obligations dans les écritures, cela leur semble une fade plaisanterie. Mais il ne faut pas le dire.

« Il y a déjà longtemps que l'Angleterre met en avant cette annulation des dettes, en vue de réveiller notre convoitise, qui naturellement est assez faible à l'égard de ce trésor fictif. Qu'achèterons-nous avec cela ? Toutefois, la politesse aidant, il arrive que la convoitise ouvre un œil ; aussitôt l'appât est retiré. On a toujours un peu de désir pour ce qu'on croyait tenir et qui échappe, quand ce serait peu de chose. Ces manœuvres ont pour fin, comme chacun sait, d'obtenir que la dette allemande soit réduite, le bilan allemand fixé, le droit ramené aux frontières, et en un mot la paix rétablie. Mais il ne faut point le dire. Ce serait peser sur la politique d'une Nation amie ; ce serait la mettre en tutelle ; ce serait subordonner la dignité à de vils intérêts ; choses moralement inacceptables. Singulier échange où il faut que chacun semble librement et gratuitement offrir ce que l'autre attend. Échange qui se fera, mais non comme échange. Mais il ne faut pas le dire.

« Tout le monde sait que deux ou trois bonnes récoltes remettront nos finances en état, ce que les Bons allemands, de quelque couleur et de quelque série qu'ils soient, ne feront jamais. Et il n'y a peut-être pas un homme chez nous qui compte sur le mark allemand pour se nourrir et s'abriter dans les années qui viennent. Nous nous sauverons tout seuls, et ce sera beau. Mais il ne faut pas le dire ».

Là-dessus, Castor se moque de moi. « Vous lisez mal, me dit-il ; vous ne savez pas ce que c'est qu'un diplomate, ni même ce que c'est qu'un homme. Qui donc dissimule sur cette terre ? Pour moi j'ai remarqué que, dès qu’iI y a quelque chose que l'on ne veut point dire, on commence par n'y point penser ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

504 (CXL)

« Ne retire point la valeur d'un homme ». C'est en[[769]](#footnote-770) ces termes qu'un charbonnier livreur parlait à un autre charbonnier livreur. Sortant de la gare avec des centaines d'autres ombres, et imitant comme elles le pas de la civilisation mécanique, j'avais pourtant remarqué de loin ce groupe de Dieux Olympiens sur le bord du trottoir. L'un grand, l'autre petit, tous deux forts[[770]](#footnote-771), et bien plantés sur la planète, comme des êtres qui, ayant leur vie gagnée, exercent leur pensée souverainement. On ne voit point de ces visages aux juges, parce que nos juges sont sans doute, parmi les ombres, ceux qui jugent le moins. Il n'est pas permis d'épier l'homme, et cela n'est point nécessaire ; dès qu'on le voit, on le voit tout ; je passai, heureux, ayant repris corps parmi les ombres. J'avais vu l'Homme.

Je soupçonne que les dieux à forme humaine étaient seulement des hommes, mais soudainement éclairés dans leur fonction d'homme ; c'est pourquoi il y eut toutes sortes de dieux, les uns labourant, les autres combattant, tous rendant par leur être une sorte de justice ; par leur être, dis-je, et non par leur vêtement ; une sorte de justice par leur puissance, et non par leur impuissance, comme il semble. Il n'est point d'enfant qui ne mette aussitôt sa main dans la forte main d'Hercule ; c'est pourquoi ces petits vivent sans peur au milieu des hommes. Toutefois[[771]](#footnote-772) ils n'y font point réflexion. Le beau est partout, mais il est rare que la mémoire le garde ; la mémoire garde l'apparence et le reflet ; la mémoire se moque. Dont l'Écran est le symbole, en son agitation mécanique ; semblant de semblant, moqueur moqué.

Shakespeare n'a point de précaution, ni aucune malice. Son œuvre est faite de débris ; une jambe ici, un poing là, un œil ouvert, un mot que rien n'annonce et que rien ne suit. Mais tout est de présence réelle. C'est ainsi que l'Homme se montre[[772]](#footnote-773) ; et cela suffit ; que ce soit l'homme de la rue, le portier ou César ;[[773]](#footnote-774) Cléopâtre, Juliette, Jessica ; Falstaff, Autolycus[[774]](#footnote-775), Henri VIII, tout est égal ; c'est dans le non-être qu'il y a des rangs ; le non-être est bien composé. Mais l'être repousse la composition, qui est combinaison. Gœthe le courtisan se moquait des ombres, ombre lui-même en cela ; mais il a vu l'Éternel aussi. « Tout homme, dit-il, est éternel à sa place ». L'art est cette mémoire qui ne se moque point. Faust existe éternellement par soi, vieux en ce matin jeune. Mignon chante et danse éternellement loin du soleil et des orangers. Ces puissants débris de l'Éternel sauvent encore deux Opéras ; le ridicule n'a point de prise sur ces ruines augustes. On fait crédit à ces jardins de papier ; on fait crédit au ténor, à la basse profonde, et à l'étoile de danse[[775]](#footnote-776). Qui n'attendra, qui n'aura patience[[776]](#footnote-777) s'il est assuré qu'il verra les Dieux ?

30 décembre 1922 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°20, 6 janvier 1923

*Propos sur l’esthétique* (1923), 19, « Shakespeare »

1939 PAE L, « Shakespeare »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

CXLI (505)

Le Premier Janvier m'est apparu dans son habit d'académicien. « Ne suis-je pas aussi beau que Noël ? » m'a-t-il dit. « Certes j'aime l'enfance et même je l'envie. Heureux qui espère. Je ne trouve pas mauvais que l'espérance règne sur tous un petit moment. Et je ne crois point du tout, quoi qu'on me l'ait fait dire, que MM. Balthazar, Melchior et Gaspar aient fait une fausse démarche, et qui engage le gouvernement, en allant porter hommage au Soldat Inconnu dans son berceau. Je ne chicane même point sur le bœuf et l'âne ; l'espérance est le meilleur soutien de la hiérarchie sociale, quand elle est jointe avec la simplicité. Péguy lui-même, s'il s'était accepté selon son âge, nous l'aurions possédé ; il ne pouvait rester enfant toujours. Mais voilà le point. Nous ne pouvons rester enfants toujours, ni même longtemps. L'enfance n'est qu'un moment ; l'espérance n'est qu'un moment. Je suis bon prince ; je laisse passer huit jours et je me montre. Oui j'attends huit jours avant de chanter le Noël des vieillards. Ne suis-je pas raisonnable ?

« L'Administration, dit-il, et la Maturité ensemble ont leurs droits aussi ; je dirai même plus, je dirai qu'elles ont leurs devoirs. C'est pourquoi après l'année de l'illusion, qui est de huit jours, il faut que l'année réelle commence enfin. Et que le premier janvier soit la plus ennuyeuse des fêtes, cela même est un avertissement et une leçon. D'abord vivre. On vous a donné un calendrier où le temps est divisé d'avance ; mais pour moi, qui sais prévoir parce que je sais me souvenir, le contenu lui-même est écrit d'avance. Mon agenda est déjà tout noirci d'écritures et de comptes. Nous avons le budget, qui ne .se pourra équilibrer ; cela n'est pas neuf ; et la trésorerie qui crie misère ; cela ne change guère ; et les gros traitements, qui sont insuffisants. Nous aurons à compter avec la mauvaise foi de l'ennemi, et nous lui dirons son fait. Nos alliés ont leurs intérêts et nous avons les nôtres ; nous prendrons des résolutions et nous prendrons nos responsabilités ; nous prendrons même des gages, et nous en ferons monnaie si nous pouvons ; j'oublie l'indemnité des Boxers, qu'il faudra monnayer aussi. La vie n'est pas facile. Parbleu il y a Noël de tout, et la paix était belle pendant la guerre ; vue de près elle ressemble à la guerre, et tout ressemble à tout. Cette année-ci sera comme les autres.

« Mais, voyons, est-ce que l'année n'est pas tracée d'avance là-haut ? Le soleil va monter, et puis redescendra, sans s'écarter de sa route. Il y a des lois sur la terre comme au ciel. Ce qu'on a vu, on le reverra. Les leçons de l'histoire sont fortes et claires. Ce que je dis souvent, tourné vers les Barbares d'Outre-Rhin, César le disait déjà. Heureux qui peut imaginer seulement pendant huit jours ; moi je suis Mémoire. Je suis Celui qui recommence ». Le propre de l'apparence, c'est d'apparaître. Mais nous, chantons Noël toute l'année. Mes amis, je vous souhaite de garder jeunesse.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

CXLII (506)

Pendant la guerre il arriva que l'on me dit : « Venez voir ce canon de soixante-quinze, de la grandeur d'un jouet ; c'est l'œuvre d'un naïf canonnier ; tout y est, la gargousse, la culasse, et le frein élastique qui ramène la pièce en position après chaque coup. Le capitaine l'a vue, et il a serré la main du canonnier ». J'y allai et je vis un canon de fusil raccourci et un méchant ressort à boudin sur un petit affût de bois. Cela m'a rappelé ce que l'on montrait dans les baraques foraines quand j'étais petit ; le mineur jouant de son marteau, les bûcherons poussant et tirant la scie, le menuisier rabotant, et autres figures mécaniques, présentées par l'inventeur, et tout à fait grossières. Quel contraste avec la petite machine à vapeur qui donnait le mouvement à ces automates. Mais un ouvrier ajusteur n'irait point montrer son chef d'œuvre dans les foires. On en rirait.

Les grands marchands de jouets font voir maintenant sous leurs vitrines des figures en mouvement qui ne sont pas moins ridicules que le bûcheron et le menuisier de mon enfance. Une foule pressée vient voir comment l'on transforme son pain, son vin et son charbon en mouvement et en lumière ; mais leur raisonnement ne va point du tout de ces folles dépenses à leur propre bourse ; ils admirent et ils sont heureux ; et c'est parce qu'ils sont heureux qu'ils admirent. C'est repos et c'est fête. Tous les signes de repos et de fête sont bien reçus. Ces lumières prodiguées ont cela de beau qu'elles sont inutiles ; ces marionnettes ne veulent pas être prises sérieusement. Le théâtre, non plus, ne veut pas être pris sérieusement ; peut-être le génie comique, et même tragique, va-t-il toujours à nous montrer la ficelle. Ces jeux conviennent à la Frivolité qui est une sérieuse application contre le sérieux.

Les enfants sont ici moins à leur place. Mais ils s'arrangent de tout, par cette provision de bonheur qu'ils ont. Aussi ils reçoivent la commune ivresse, et renvoient toujours un rire meilleur. Sans compter qu'en ces jours-là ils connaissent leur importance, et que tous ces travaux sont pour eux. C'est pourquoi ils oublient sans peine le feu du poêle, l'eau du robinet et l'eau du ruisseau, choses défendues, convoitées et véritables ; ils oublient la rampe de l'escalier, le treuil, le wagonnet, et le périlleux voyage à l'arrière des camions. Spectateurs maintenant, ils sont attentifs d'une autre manière, comme à l'école, et heureux de rapporter le signe à la chose. Je viens même à penser que c'est ce qui les intéresse tous, petits et grands, ces images évidemment imparfaites et pourtant reconnues. Vaincre les différences, c'est un jeu qui n'est pas petit. Avant de reconnaître qu'un homme est un homme, il faut reconnaître qu'un automate est un homme ; et tel est le chemin de la réflexion sans doute, à partir de la plus grossière idole. Il serait donc frivole de croire à la frivolité ; c'est toujours là qu'on en arrive.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

507

Castor me dit : « Je n'aime point la force. Mais s'il faut employer la force, qu'elle soit alors prompte en son action, et directe ; qu'elle ait une prise ; qu'elle fasse sans retard le changement que l'on[[777]](#footnote-778) attend d'elle, et qu'on ne peut obtenir par aucun autre moyen. Ainsi qu'un furieux soit saisi, ligotté, enfermé ; ou qu'une chose de prix soit enlevée à celui qui la détient injustement ; ou bien, si on veut faire payer un homme qui ne veut point payer, qu'on l'enferme et qu'on le mette au pain et à l'eau ; voilà des contraintes. Mais, en cette action que l'on a projet de conduire outre-Rhin, je ne vois point la force, je vois seulement l'apparence de la force, dont je crains tout le mal possible, sans ce résultat bien clair qui est l'excuse de la force ».

« Vous pensez, lui dis-je, et chacun pense à cette méthode de lever des contributions de guerre dans une ville ennemie. Les notables sont aussitôt entourés de baïonnettes ; ils ne pensent plus à raisonner, mais à exécuter l'ordre. Le trésor sort de la cachette ».

« Est-ce encore bien sûr, que l'or sorte de la cachette ? dit Castor. N'y a-t-il point des avares qui se laisseraient piquer par les baïonnettes plutôt que de livrer l'or caché ? Et puis, il faut toujours compter avec le courage. Et n'y a-t-il pas des hommes et même des femmes qui se laisseraient fusiller plutôt que de subir la volonté de l'ennemi » ?

« Mais, lui dis-je, nous n'en sommes point là. Il n'est nullement question d'enlever une douzaine d'industriels et de banquiers, et de les mettre à casser des cailloux jusqu'à ce que leur or soit dans nos caisses. Je laisse les conséquences ; mais cela n'est même point concevable. Nous ne sommes plus au temps des mousquetaires ; nous n'aimons point la force ; il nous faut l'entraînement et l'emportement des masses en action et l'inflexible nécessité, sensible dans l'obus, l'incendie, les cadavres ; alors on ne regarde pas à un coup de botte. Mais en pleine paix, et devant l'adversaire désarmé, attaquer brutalement et sans le moindre égard, c'est ce que nous ne savons point faire, et c'est ce que nous ne ferons point ».

« D'accord, et c'est très bien ainsi, dit Castor. Mais voyons. Conquérir une province de plus, cela n'enrichit point ; je tiens que les frais d'administration égalent pour le moins les contributions que l'on peut lever ; tel est le sort des gouvernements ; ce métier n'enrichit point. Dans le fait nous allons nous substituer à des patrons ou à des actionnaires, faire travailler des mineurs, des cheminots, des chaudronniers ; il faudra assurer la nourriture, le logement, l'habillement de ces hommes-là ; bref, entretenir la force de travail, comme on dit ; les bénéfices seront pour nous. Bien. Mais nous aurons charge d'administrer et de vendre, et par fonctionnaires ; cela ne coûte pas peu. L’excédent n'est pas près d'égaler ces réels milliards qu'il nous faudrait bon an mal an. Un simple million de bénéfice net, cela représente déjà une belle somme de travail et de bonne volonté, sans compter des circonstances favorables, une activité admirable des échanges, et des clients fidèles. Or, mettant au mieux ce qui est incertain, nous savons que le travail forcé est lent et négligent et qu'il entretient au plus juste la force de travail ; nous n'avons pas le fouet des planteurs, ni leur terre vierge. Je sais bien que nous privons de leur revenu un certain nombre d'hommes riches, et qui pourraient nous faire un ou deux milliards de leurs réserves cachées, s'ils le voulaient. Mais, parmi les moyens de contrainte, je n'ai point vu qu'en prenant à un homme riche une partie de son bien on l'ait jamais forcé à donner le reste. Bref, la force n'ayant d'excuse que dans ses effets, je cherche les effets ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923 (CXLIII)

*L’Émancipation*, 15 janvier 1923

1926 CCP VII, 3, « Conquérir est impossible »

CXLIV (508)

« Tout est commun entre amis », dit Platon, citant un proverbe qui était déjà vieux en ce temps-là. Je veux bien poser, en suivant Platon, que le communisme est l'idée même de la société. Mais j'aperçois aussitôt qu'il faut que tous soient amis, si l'on veut que tout soit commun ; et il n'est pas moins évident qu'il faut que tout soit commun si l'on veut que tous soient amis. Cela revient à dire que l'on ne peut rien commencer d'après une idée, mais qu'il faut trouver quelque chose à continuer, en quoi l'idée se montre.

La police, dans l'état actuel, est communiste. Non que la police soit parfaite ; mais considérons un exemple. Qu'une fillette soit protégée contre un genre de fou, tout le monde le veut, et chacun y aide de tous ses moyens ; la dépense est commune ; il n'y a point de droit au monde contre l'immédiate nécessité de protéger la fillette ; nulle enceinte privée ne peut abriter le fou. Enfin le droit de toute fillette à être protégée dépend seulement de ses besoins, et non de sa contribution. Il en est de même pour l'attaque nocturne ; si le sort veut que je sois deux fois, trois fois attaqué, on ne me demandera pas deux fois ou trois fois plus d'impôt sur mon revenu. Mais disons plus ; disons qu'il y a une amitié réelle entre tous, sous ce rapport, et qui soutient la fonction. La guerre aussi fait paraître un communisme dans l'exécution, et même un communisme de sentiment en beaucoup. Je cite cet exemple parce que la cause et l'effet y sont bien clairement dans un rapport réciproque ; c'est par ce genre d'amitié que la guerre est possible, mais c'est par la guerre réelle que se développe ce genre d'amitié.

Une société coopérative n'est pas d'abord communiste, mais plutôt collectiviste ; chacun n'en retire profit qu'autant qu'il contribue. Mais il arrive que, l'amitié se développant par la coopération, le communisme s'y montre. Par exemple on pourra convenir que la somme payée pour le médecin ne dépendra pas des services que l'on en recevra. Suivant cette idée, on arrivera naturellement à nourrir les six enfants d'un coopérateur sans exiger qu'il travaille six fois. Miracle de l'amitié, qui fortifiera l'amitié, mais qui d'abord la suppose. Ce que je dis là serait simple et facile, si la société coopérative était assurée que les six enfants seront de fidèles coopérateurs. Ainsi par la fidélité s'étendra la coopération, et par la coopération la fidélité ; théoriquement cela fait un cercle où l'on ne peut entrer ; pratiquement cela fait un cercle d'où l'on ne veut plus sortir ; l'organisation développe la vertu correspondante, et cette vertu étend l'organisation. On ne peut décréter le communisme, mais en peut l'organiser ; on le peut puisqu'on le fait. Et cet exemple est propre à faire entendre ce que c'est que vouloir ; car la vraie marque du vouloir c'est l'action et non pas le discours ; et le commencement de l'action donne puissance et moyens pour continuer, et en même temps vertu pour soutenir. Aussi ne faut-il jamais écouter celui qui dit : « Attendez, ne faites rien avant que tout soit conçu et mis en place par la pensée. Ainsi nous ferons mieux ». Mais c'est le faire qui fait voir le mieux.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

509 (CXLV)

J’ai souvenir d'un cocher qui, après un passage dangereux, disait aux femmes : « La peur n'enlève pas le danger ». Il parlait bien, disant peu pour signifier beaucoup ; car il est clair que les cris effrayent encore plus les chevaux. Mais découvrons toute l'idée ; chacun sait que la peur est un genre de folie qui détourne de la prudence ; le vertige en est un exemple connu ; la peur fait exister justement ce qu'elle craint. Il y a un genre de fou qui vit dans la peur, redoutable aux autres et à lui-même. La peur conseille énergiquement, mais conseille toujours mal.

De bonne foi j’essaie de comprendre ces conseils que je lis partout, qui reviennent partout comme un refrain. « Deux fois en un demi-siècle nous avons vu nos provinces ravagées ; voilà ce que nous ne devons pas oublier ; toute notre politique doit avoir pour fin de nous protéger contre une telle aventure ; voilà pourquoi nous voulons[[778]](#footnote-779) rester armés et rester forts. C'est ce que nos alliés ne comprennent pas assez, et surtout ceux[[779]](#footnote-780) qui n'ont point connu l'invasion ». Ceux qui parlent et écrivent ainsi sont sincères ; je n'ai aucune peine à croire qu'ils sont sincères. Toute peur est sincère, et même, en un sens, raisonnable, j'entends que l'énumération des dangers possibles n'est jamais près d'être terminée. Qui me prouve que cette maison où je me trouve est solide ? Qui me prouve que je ne rencontrerai pas quelque fou furieux ? Il suffit de voir rouler tous ces monstres de fer sur leurs roues basses pour se voir déjà avec des béquilles. J'avoue que je les observe toujours sans confiance. Pourtant je ne dirais point que j'ai peur quand je leur fais large place[[780]](#footnote-781) ; et c'est même parce que je n'ai point peur que je fais les mouvements convenables. Celui qui a peur s'élance mal, et se jette sous d'autres roues.

La prudence perçoit et n'imagine pas. La peur, au contraire imagine, mais perçoit mal. C'est pourquoi je n'écoute guère ceux qui annoncent de si loin les malheurs. Il est très mauvais de se dire en sortant de chez soi : « Je serai écrasé aujourd'hui ». Cela dispose à vouloir se garer de toutes les voitures à la fois ; mais il suffit d'une. Épictète disait au passager : « Tu as peur de tout ce bruit et de ces lames énormes quand il suffit d'une pinte d'eau pour te noyer ». Un aviateur que je connais a rapporté de ses aventures une bonne maxime : « Une seule chose à la fois », dit-il.

La première précaution, si l'on veut vivre en homme, est donc de dominer d'abord cette peur qui naît de dangers lointains, indéterminés, imaginés en masse. Quand les dangers viennent des hommes, cette précaution est bonne deux fois, puisque la peur se communique à l'adversaire et l'arme aussi. Mais ce que je vois de plus redoutable dans la peur, c'est que nul n'y peut rester. Le passage de la peur à la colère est physiologiquement inévitable ; et encore plus chez l'homme, parce qu'il ne sait pas, comme on dit, mâcher l'humiliation. Voilà donc la guerre assurée de toute façon dès qu'on la craint.

Ayant donc éclairé de cette façon la prétendue sagesse du Poltron Irrité, je dirais encore autre chose. Car ces Politiques croient avoir tout fait s'ils nous gardent d'être vaincus ; mais il faut bien s'entendre là-dessus. Le citoyen ne veut point du tout être vaincu, mais il ne veut point non plus être vainqueur. Vous lui donnez à choisir entre la victoire et la défaite ; mais il repousse ce choix. Comme un homme juste, certainement il ne veut pas qu'on le vole ; mais il ne veut pas non plus voler ; vous trouverez ces deux traits dans le premier venu de ceux qui vendent et achètent. Ne calomniez pas l'homme.

9 janvier 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

*L’Émancipation*, 15 février 1923

1939 SM1, XCI, « Le Poltron Irrité »

CXLVI (510)

La grande révolte de ces temps-ci est contre le pouvoir militaire. Mais il n'y a que l'homme de troupe qui y voie clair. Les ambitieux, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barricade, ne comprendront jamais que le peuple s'irrite seulement contre le pouvoir absolu. C'est que l'ambitieux aime ce pouvoir-là. Quand l'ambitieux obéit, il orne ses propres espérances ; il grandit la place du chef où justement il veut s'élever. D'où, jugeant les autres selon ses propres passions, il conclut que tous les révoltés ont quelque ambition aussi. Mais cela n'est pas. L'esclave ne désire point du tout avoir la puissance du maître. J'ai observé que l'obéissance forcée et sans limites finit par inspirer à l'homme de troupe une aversion pour tout ce qui est pouvoir ; et si, par la force des choses, il se trouve seulement caporal, il est bien loin d'aimer ce peu de pouvoir qu'il a. Au reste l'expérience de la guerre a fait voir qu'il y a une coupure dans les pouvoirs en leur plein exercice ; elle se trouve au-dessus de l'adjudant ; elle est marquée par le ton et par le costume. J'ai même remarqué un effet que je n'avais point prévu, et qui est contre les lieux communs, c'est que ceux qui deviennent officiers et qui ont d'abord connu l'état de l'homme de troupe et du gradé subalterne, montrent dans la suite de la simplicité sans majesté aucune et sans insolence, comme s'ils voulaient se faire pardonner d'être chefs. Il y a sans doute des exceptions là-dessus, mais enfin je n'en ai point vu.

La situation est donc à mes yeux celle-ci. La partie jeune de chaque peuple travaille à se délivrer de ce terrible pouvoir qui punit de mort les moindres fautes. Cet effort est mal compris d'abord des chefs, qui ne veulent point penser à leur véritable puissance, aimant mieux croire qu'ils sont aimés. Cet effort est mal compris des femmes, parce qu'elles n'ont point connu l'esclavage militaire. Enfin les pouvoirs politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont toujours portés à confondre la fonction de police, qui veut aussi obéissance, mais selon les lois et avec recours, avec la fonction militaire qui par sa nature même échappe aux lois et donne toujours absolution à tous les abus de pouvoir, comme on a vu. Les mirages politiques de notre époque viennent principalement de cela. Il n'est guère d'homme à qui l'on ne persuade que, s'il veut quelque changement dans l'état social, c'est en vue de réduire la puissance des riches. Mais qu'est-ce que le patron le plus tyrannique, comparé à celui des capitaines qui se croit le plus doux ? On peut se moquer du patron, et même devant lui ; on peut le quitter ; même sous son pouvoir on reste maître de son corps ; on peut chanter ou rire. Le travail bien fait donne puissance. Mais l'homme de troupe, redevenu citoyen, n'entre point volontiers dans ces pensées si étrangères à tous les hommes qui écrivent, parlent et pensent. Et ils ont trouvé ce détour, de vouloir changer d'abord le régime économique, ce qui, accessoirement, supprimerait[[781]](#footnote-782) les armées et la guerre. Cette méprise, si commune, marque la plus étonnante victoire des maîtres sur les esclaves.

12 janvier 1923 (EDR, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

1925 EDR 133, « Maîtres et esclaves »

1939 SM1, XCII, « Servitude militaire »

CXLVII (511)

Quand un Hindou se marque au visage de signes rouges ou bleus selon sa caste, vous ne demandez point si cela est vrai ou faux. Il vaudrait mieux se demander en quel sens et sous quel rapport cela est vrai ; pour le faux il n'est point dans les faits, ni dans les actions, ni dans les pensées ; il y a vérité de tout ; il est vrai[[782]](#footnote-783) que nous sommes bien loin de connaître la vérité de tout ; mais la privation n'est rien. Attendez les exemples. Il y a une apparence du mouvement du ciel[[783]](#footnote-784) autour de son axe ; cette apparence n'est qu' apparence, c’est dire qu'elle n'est point vraie ; mais je ne dirai pas non plus qu'elle est fausse ; car, placés comme nous sommes sur cette terre qui tourne, nous ne pouvons la voir tourner. Pour mieux dire, je ne vois aucune chose comme elle est. Je vois à l'angle de mon plafond trois angles joints dont je sais qu'ils sont d'équerre tous les trois, mais je les vois obtus tous les trois, et la perspective m'apprend que je dois les voir ainsi. Si je change de place, je les verrai obtus autrement ; mais ce sont toujours trois angles droits. Ceux qui retournent dans leur tête les paradoxes d'Einstein croient souvent qu'ils ont à choisir entre plusieurs apparences du temps et un temps unique ; je les invite à réfléchir sur l'objet unique, qui donne pourtant d'innombrables perspectives. Je dirai volontiers que cet Hindou qui se peint le visage se règle sur quelque perspective de l'existence physiologique et politique ; et, autant que je connais le vrai de la chose, il faut que je comprenne cette perspective qui est sienne ; et aussi bien cette perspective d'un autre qui se fait moine, et de moi-même aussi qui mets une cravate.

Si vous me proposez une religion, je l'examine, non point avec l'idée qu'elle est fausse, mais au contraire avec l'idée qu'elle est vraie. D'où vient donc que je passerai pour irréligieux ? C'est que je pense la même chose de toutes les religions. Chacune d'elles n'est qu'une perspective plus ou moins déformée dans laquelle il faut que je retrouve l'objet unique. Travail copernicien. Difficile assurément, mais considérez ce qui arrive quand on me montre des tours de passe-passe ou des jeux de miroirs. Ce sont alors des apparences étranges ; mais je sais sans le moindre doute que si je connaissais bien les objets dont ces apparences sont les apparences, je ne verrais plus rien d'étrange dans ce spectacle.

Lorsque Galilée disait que la terre tourne, c'était parce qu'il avait deviné le secret d'une apparence, et vu, en quelque sorte, le double fond de la boîte. Ainsi, bien loin qu'il pensât que les autres se trompaient, au contraire il comprenait leur erreur même comme vérité, et se trouvait ainsi plus assuré de ce qu'ils disaient qu'eux-mêmes. Mais eux voulaient le ramener aux apparences, et lui faire jurer qu'il voyait les apparences. Aussi lui, qui voyait le soleil tourner, comme voit n'importe quel astronome, ne trouva sans doute point autant de difficulté qu'on voudrait croire à dire comme ils disaient ; et peut-être comprit-il aussi le vrai de leur colère, et l'éternel objet politique sous ces menaçantes apparences. **[**Il est clair que ce n’est pas en apprenant l’astronomie qu’un moine devient cardinal. Il n’en est pas moins vrai que celui qui sait mieux l’astronomie que le cardinal risque de l’offenser en diminuant son pouvoir. L’esprit de conciliation ne suffit pas dans l’homme savant ; car il risque d’augmenter la distance et de marquer le refus.**][[784]](#footnote-785)**

Marc-Aurèle a dit là-dessus le dernier mot peut-être : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les ». Quand le roi David chante : « L'Éternel est mon rocher », je lui donne raison, mais non pas comme il voudrait ; on peut parier qu'avant la fin de mon discours il m'aurait fait pendre. Il faut être bien intolérant pour se laisser pendre.

13 janvier 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°21, 20 janvier 1923

1924 *PSC* XI, « Des apparences »

1938 PSR XLVIII, « Des apparences »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

CXLVIII (512)

Nous voilà au manège, et recouvrant de nos pas la trace de nos pas. Dans cette entreprise de force, la fin n'est pas de prendre, mais bien de s'accorder avec l'adversaire, et d'obtenir de lui des promesses, cette fois librement faites, et qui seront dans l'avenir librement tenues. Or, premièrement, on a vu aussitôt que le consentement n'était pas facile à obtenir par la force ; et, deuxièmement, quand on l'aura obtenu, nous en serons au même point, nous attendrons l'effet des promesses. On peut supposer, au moins chez quelques-uns, la volonté de ne tenir aucune des promesses ainsi arrachées par force ; mais, sans faire cette supposition, on peut être assuré de ne point trouver chez le débiteur la bonne volonté cordiale qui serait justement nécessaire pour faire renaître l'activité, la prospérité, enfin l'énorme excédent de produits que supposent les paiements en question.

On peut aimer ou n'aimer point la force. Pour moi je ne l'aime point, même juste ; et toutes les fois que l'homme met la main au collet de l'homme, je me sens prêt à bondir. Mais ce n'est point la question. Puisque cette opération de guerre, ou de police, plaît ou semble plaire au plus grand nombre, il faut la considérer d'un œil attentif, comme toute autre action de l'homme ; j'ai vu pis, et de plus près. Toujours est-il qu'il ne faut pas demander à la force ce qu'elle ne peut donner ; la force saisit les produits accumulés ; mais la force ne produit point. Cela est bien connu de ceux à qui il est dû de l'argent ; ils saisissent les biens ; seulement ils ont tout à fait renoncé à saisir les personnes ; au contraire, il y a toujours intérêt à les laisser libres et à leur rendre l'ambition et l'espoir ; à quoi a pourvu la législation sur les faillites, qui choque toujours un peu ceux qui manquent d'expérience. Quoi ? Cet homme qui doit à toute la ville va donc refaire un commerce, et gagner pour lui-même avant de gagner pour moi ? Il le faut bien. À moins de faire de lui votre esclave, chose onéreuse. Vous aurez, il est vrai, la satisfaction de l'humilier. Ces sentiments sont de luxe.

Dans le cas présent, et quand nous aurons bien affirmé que nous sommes les maîtres, mais nous l'avons affirmé déjà au jour de l'armistice, il faudra bien en venir à un arrangement, et compter sur des promesses. Nous devrons entendre encore une fois, par la même logique, les discours connus sur la mauvaise foi de l'adversaire. Ces discours seront à moitié vrais, comme ils étaient, et risqueront de le devenir, par cette loi inéluctable qui fait que notre adversaire devient ce que nous supposons qu'il est, afin de nous payer de nos jugements. La seconde victoire nous laissera donc au même point que la première, et vous verrez que le nouveau traité ne nous donnera pas de meilleures garanties que l'ancien. Les promesses n'ont de valeur que par un ordre de droit et d'amitié, que je vois bien loin de nous, à cause des passions exaspérées. À moins que ce que disent les cyniques ne soit vrai, qu'à force de recevoir des coups on finisse par adorer le bâton. Êtes-vous ainsi ? Non sans doute. Les hommes d'en face sont-ils ainsi ? Il y a des années qu'on nous l'affirme ; malheureusement l'histoire nous fait voir justement le contraire. Je dis malheureusement, et je voudrais dire heureusement, car quelle sûreté en de vils esclaves ? Et nous voilà jetés dans cette amère pensée de ne pouvoir compter sur la promesse de l'autre que s'il nous donne le droit de le mépriser.

15 janvier 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

1939 SM1, XCIII, « Traités sans valeur »

CXLIX (513)

Le héros homérique ne pense point avec sa tête. La délibération est toujours entre le cœur et le diaphragme. Deux puissances l'intéressent dans ce corps qui est lui. Le ventre a faim et le ventre a peur. La faim est invincible, mais la puissance de la faim est mesurable ; il n'y a qu'à lui faire sacrifice de bœufs, de moutons et de porcs ; et remarquez que le repas est toujours un sacrifice aux dieux ; sous ce rapport l'homme· ne peut qu'accepter la nécessité ; il n'a aucun espoir de la vaincre. La peur est plus vorace, et même on ne sait que lui donner, car plus on lui donne et plus elle prend. L'annonce de la peur est principalement sentie au creux de l'estomac ; c'est là qu'est logé l'ennemi intime ; c'est lui qu'il faut vaincre en réveillant le sentiment généreux, qui loge dans la poitrine. C'est pourquoi, dans les circonstances difficiles, le héros parle à son propre cœur. Jamais le héros ne parle à sa tête ; ce n'est qu'un froid observatoire par où l'on voit et par où l'on entend ; par où l'on mesure le jet du javelot, par où l'on découvre le défaut de la cuirasse. Tout cela se fait au mieux pourvu que le diaphragme soit soumis. La tête est bonne à tout, à la fuite, à la ruse, à la défense, à l'attaque ; mais aussi elle ne choisit point ; ce n'est qu'un agent d'exécution. Convenons que cela n'est pas mal décrit, si l'on va au plus pressé.

Nous autres, nous voulons penser avec notre tête. D'où vient ce fort préjugé ? Je suppose que l'abus de la lecture y est pour beaucoup. Presque toujours, quand un homme dit qu'il a la tête fatiguée, c'est qu'il a les yeux fatigués. Mais la physiologie nous trompe aussi ; car, même lorsqu'elle nie l'âme, cette ombre ou ce souffle, elle la cherche encore ; et trouvant ce bureau central qui commande à tous les nerfs, c'est là qu'elle loge toute délibération et toute décision, comme s'il y avait un autre homme en ce bureau et à la réunion de tous ces fils, un autre homme qui ferait marcher l'homme, recevant des messages venus des yeux, des oreilles, de la poitrine, du ventre, des jambes et des bras, et renvoyant des ordres à tous ces serviteurs. Ce n'est que mythologie.

Si l'on efface tout à fait l'idée superstitieuse d'un pilote logé quelque part, le cerveau et tous les autres centres, ainsi que les ramifications nerveuses, expriment seulement que rien ne se passe en une des parties du corps qui n'ait sa répercussion dans toutes les autres. Et quand je juge d'après les actions, qu'un homme pense, je ne veux pas dire autre chose que ceci, à savoir que c'est le tout qui gouverne sur les parties. Et il est clair d'après cela qu'une lésion du cerveau troublera la pensée ; mais conclure de là que la pensée est dans le cerveau, c'est conclure très mal, et toujours d'après la supposition du pilote ou homoncule, qui est mythologique. Par bonne fortune je lisais en ces temps-ci tantôt l'*Iliade* et tantôt nos honnêtes et laborieux psychologues physiologistes, peut-être avec l'idée d'expliquer Homère par les psychologues ; mais c'est Homère toujours qui redresse et corrige les psychologues.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

CL (514)

Les cercles nous demandent tout et ne nous rendent rien ; comme on voit par ces associations, toutes à bonne fin, mais qui arrivent promptement à ne plus rien penser, à ne plus rien vouloir, et à ne plus rien faire. Il est assez clair que, si vous voulez penser en cercle avec d'autres, vous devez sacrifier quelque chose ; mais la réalité est beaucoup plus sévère encore. Dans le fait, la pensée commune descend aussitôt au niveau le plus bas ; une femme frivole donne la loi à tous, sans le vouloir et même sans y penser. Par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans.

D'une certaine manière cela est beau. Cette profonde politesse, qui est humanité, nous tient au corps ; chacun de nous est société. La seule présence humaine discipline les plus résolus. Faites attention que, s'ils résistent, il faut encore qu'ils combattent au niveau commun, qui est le plus bas. Là-dessus je me suis trompé moi-même longtemps ; je n'ai pas compris sans peine que l'objection à une idée a juste la valeur de l'idée ; mais il y a mieux à dire, c'est que l'objection à l'idée, et l'idée elle-même, c'est toujours la même idée ; dont je fais hommage à Hegel.

Une femme de grande culture voulait résister à ces conversations sur les cuisinières et les femmes de chambre ; dès qu'elle voyait paraître ces propos, elle en faisait une satire mordante et brillante, citant mille anecdotes ; et chacun d'approuver et de renchérir. C'était toujours parler cuisinières et femmes de chambre. L'ironie est un jeu où l'on perd toujours. Célimène prend le temps où le vaniteux, le sot, l'impertinent sont ailleurs pour les faire paraître en ses discours. En les niant, elle les affirme ; elle les fait exister deux fois.

Il y a quelque chose de bon dans les cercles, et qui civilise l'homme ; mais ce n'est certainement pas la pensée. Un Gœthe s'arrangeait assez bien des sociétés de courtisans, qui dansent toujours une sorte de menuet, où les paroles sont autant prévues et réglées que les gestes. Il aurait méprisé ces assemblées sans cérémonie, comme on dit si bien, où chacun improvise intrépidement. J'ai observé plus d'une fois une ardeur de contredire qui est de politesse, et qui vise à combler le redoutable silence. Ce genre de bienveillance a reçu le beau nom d'esprit ; et ce n'est pas trop dire, car l'esprit s'offre ici en holocauste. Un trait d'esprit annonce toujours la mort d'une idée. C'est pourquoi il faut dire, contre les lieux communs, qu'il y a quelque chose de respectable dans la vie de société, qui est la cérémonie, et quelque chose de méprisable, qui est la conversation. C'est ce que Socrate avait très bien discerné, toujours se moquant des opinions, jamais ne se moquant des rites. Aussi voulut-il faire libation aux Dieux de sa ciguë. Le geste était beau. Politesse et refus ensemble ; c'est ainsi que Gœthe saluait le Prince.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

CLI (515)

« Ne faites donc pas de politique. ; réservez votre temps et vos forces pour les choses de l’esprit, qui sont plutôt votre affaire ». Ce conseil me fut donné plus d'une fois, et une fois par un homme savant, profond et vénérable. Mais je n'y ai point prêté attention, pas plus cette fois-là que les autres. Il faut toujours quelque passion qui vous mette la plume à la main. L'ambition propre à l'écrivain m'ayant toujours fait défaut, il est probable que je n'aurais rien écrit du tout, si je n'avais trouvé deux ou trois fois l'occasion de journaux radicaux qui manquaient d'argent et que les gens de bonne compagnie voulaient ignorer. C'est ainsi que j'ai pris le goût et peut-être le besoin d'écrire. Et, de même, si j'ai si longtemps parlé et discuté dans les Universités Populaires, c'était moins pour instruire le peuple que pour m'établir bien clairement en amitié avec lui, contre les Châteaux, les Académies et les Importants, que je n'aime point. Un Important culbuté et humilié fait le plus beau spectacle pour mon goût. Par exemple lorsque le sénateur Ribot, grand prêtre de l’Importance, vint offrir un ministère neuf à une Chambre neuve, je connus un bon moment après beaucoup d'autres. Il est vrai que depuis, les Importants ont mis le pied sur notre tête. Prouvez-moi que cela est sans remède, et qu'on ne reverra plus ce qu'on a vu, alors je me ferai quelque tour d'ivoire.

À vrai dire cette idée élégante, qu'il faut laisser la politique aux politiques, est de style ancien, comme la petite cravate, la redingote et les bottines à élastiques. Les hommes qui me conseillaient comme j'ai dit n'avaient point connu le service militaire obligatoire, qui nous fait politiques malgré nous. Le fait du Prince était à leurs yeux comme un fait de nature, dont ils se garaient comme d'une voiture, force supérieure. Mais maintenant il faut écraser ou être écrasé. Si l'on n'est officier, il faut être homme de troupe. Ce sont des officiers toujours qui écrivent une fois de plus *Grandeur et Servitude*. Le rêve de l'Important est de Servir pour Commander ; et je comprends bien que la seule politique, qui est de résistance et de critique, n'ait point de sens pour eux, ni aucun intérêt. À ce compte-là je dis que la plupart des politiques méprisent la politique, mais au contraire attendent le fait du Prince, et l'adorent, de même qu'un commandant de chasseurs à pied prépare la guerre et la fait de toute son Importance, sans regarder le moins du monde aux causes ; il nage librement dans ce milieu favorable, et les politiques de même, comme on a vu et comme on voit[[785]](#footnote-786). À ceux qui ne cherchent nullement le pouvoir sous aucune forme, que reste-t-il donc ? La politique réelle, c'est-à-dire un effort continu contre le despotisme militaire et le despotisme politique, qui ne font qu'un. Ce qui revient à ramener tout pouvoir au pouvoir civil, qui fait d'un ministre un employé supérieur, semblable à l'agent aux voitures et au facteur. Un tel pouvoir ne gêne personne. Mais l'Importance, dès qu'on la laisse faire, gêne tout le monde. Nous en faisons l'expérience.

24 janvier 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

1925 EDR 3, « La politique du citoyen »

516 (CLII)

Les *Entretiens* d'Épictète et les *Pensées* de Marc Aurèle sont deux livres que l'on ne voit pas souvent aux vitrines, d’abord parce que les éditeurs craignent de les garder dans leurs casiers, ensuite[[786]](#footnote-787) parce que le public les rafle aussitôt. Mais les éditeurs sont assourdis par les auteurs ; ils ne songent pas assez à ceci que la Bible est le plus grand succès de librairie que l'on ait connu ; et la Bible n'est pourtant que le poème de la Fatalité ; c'est le livre du passé. Ceux dont je parle furent toujours le bréviaire des esprits indociles ; sur la planchette du militant ils devraient être en bonne place ; livres[[787]](#footnote-788) des temps nouveaux, jeunes aujourd'hui et dans tous les siècles**[**, ils furent et seront toujours le bréviaire des esprits indociles**][[788]](#footnote-789).** « Je suis du monde », disait Épictète.

Livres révolutionnaires, dans le sens le plus profond. Non point, direz-vous, mais plutôt manuels de résignation, bons pour les vieux et les malades. C'est ce que je ne crois point[[789]](#footnote-790) du tout. La sagesse catholique a imprimé sur ces livres redoutables la marque[[790]](#footnote-791) qui leur convient, l'orgueil. Il s'y trouve à chaque page le refus de croire et la volonté de juger. Oui, tout est laissé à César ; ce corps faible et misérable est laissé à César, et presque jeté ; mais la liberté de nier, d'affirmer, d'estimer, de blâmer est sauvée toute. Jamais la résistance d'esprit ne fut plus dépouillée de moyens étrangers ; et[[791]](#footnote-792), par une conséquence immédiate, jamais César ne fut mis plus nu. Car sur quoi règne-t-il ? En apparence sur ces corps qu'il tire et pousse ; en réalité sur des esprits faibles, qui ne savent point obéir sans approuver. Aussi César cherche l'approbation ; il ne cherche même que cela ; c'est l'esprit qu'il veut tenir. Mais comment ? Par ses gardes et par ses menaces ? Cela fait rire. Dès que le plus faible des hommes a compris qu'il peut garder son pouvoir de juger, tout pouvoir extérieur tombe devant celui-là. Car il faut que tout pouvoir persuade. Il a des gardes, c'est donc qu'il a persuadé ses gardes. Par un moyen ou par un autre, promesse ou menace ; si les gardes refusent de croire, il n'y a plus de tyran. Mais les hommes croient aisément[[792]](#footnote-793) ? Ils soumettent leur jugement aux promesses et aux menaces ? Nous ne le voyons que trop. Ce n'est pas peu de dissoudre d'abord cette force politique, qui se présente à l'esprit sous les apparences d'une force mécanique. Toute puissance[[793]](#footnote-794) politique agit par les esprits et sur les esprits. Les armées sont armées par l'opinion. Dès que les citoyens refusent d'approuver et de croire, les canons et les mitrailleuses ne peuvent plus rien.

Mais quoi ? Faut-il donc que je persuade à mon tour ces hommes épais qui forment la garde ? Non. C'est commencer mal. Commence par toi-même ; car je te vois aussi épais qu'un garde, et aussi pressé qu'un garde d'adorer ce qui peut te servir ou te nuire. **[**Oui, ta propre faiblesse, tu la renvoies au maître comme un attribut de force ; c’est ta propre lâcheté, mais plutôt ta propre naïveté, qui en lui te fait peur ; et cette peur tu veux la nommer respect.**][[794]](#footnote-795)** Qui que tu sois, tu fais partie de la garde ; ce mercenaire, qui est toi-même, commence dans le plus grand secret à éveiller ou à réveiller son lourd esprit. Qu'il découvre cette vérité étonnante et simple, c'est que nul au monde n'a puissance sur le jugement intérieur ; c'est que, si l'on peut te forcer à dire en plein jour qu’il fait nuit[[795]](#footnote-796), nulle puissance ne peut te forcer à le penser. Par cette seule remarque la révolte est dans la garde, la vraie révolte ; la seule efficace. César tremble en son intérieur lorsqu'il se dit que toutes les menaces et tous les bienfaits n'ont peut-être pas encore assuré la moindre croyance dans cet homme froid, obéissant, impénétrable. Avant d'apprendre à dire non, il faut apprendre à penser non. Si donc vous apercevez parmi les livres nouveaux ce rare *Épictète* à couverture bleue, faites comme j'ai fait hier ; rachetez l'esclave.

23 janvier 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

*L’Émancipation*, 15 février 1923

1942 VE XLVI, « Épictète et César »

517

Le collectivisme et le communisme ne sont point des doctrines politiques ; ce sont des manières de vivre qui sont permises partout, que l'État ne peut point empêcher, et qu'il ne peut point non plus ordonner. Des paysans peuvent mettre en commun leurs champs et leurs troupeaux s'ils le veulent ; ils peuvent répartir les produits selon le travail et même selon les besoins ; s'ils le veulent, alors tout ira bien ; mais s'ils sont forcés, alors tout ira mal. Là-dessus le droit commun est spectateur en quelque sorte, comme on voit par les maximes : « Le contrat est la loi des parties », et « Nul n'est tenu de rester dans l'indivision ». L'arbitre ne fait ici autre chose que devancer l'expérience ; car une association qui n'est pas aimée des associés est en voie de périr. L'État ne peut nullement s'opposer à la coopération, ni à l'assistance mutuelle, ni à l'assurance mutuelle ; mais il ne peut pas non plus les imposer.

Ce qui trompe, ici, c'est que l'État est lui-même un communisme pour certaines fins, comme la sûreté, et un collectivisme pour d'autres fins, comme les postes ou les chemins de fer et canaux. Assurément j'ai ma part de coopérateur dans les écluses et dans les fils télégraphiques ; et je ne puis la retirer ; j'ai ma part aussi dans les canons et mitrailleuses, et je ne puis la retirer. Mais aussi l'on a dit et redit que ce groupement forcé ne rend point ce qu'il pourrait, comme le travail militaire le fait voir, qui est fait sans amour, on peut le dire, en sorte qu'il faut au moins quatre hommes pour faire la journée d'un, sans compter les surveillants. Il est vrai qu'en revanche tout est commun, la nourriture, le vêtement, et l'hôpital. On pourrait dire que, dans ce communisme forcé, les produits sont passablement distribués ; seulement il y a très peu de produits à distribuer. C'est la raison pour laquelle on n'a pu mobiliser tous les citoyens sous le régime militaire. Il se peut que les Soviets aient tenté cette expérience et qu'une misère générale en ait été le premier effet. Peut-être se sont-ils ruinés à organiser la surveillance ; je le croirais assez ; mais comment savoir ?

Une telle expérience ne prouverait point que le communisme est impossible ; elle prouverait que le communisme forcé est ruineux. Mais je ne crois point qu'un communisme volontaire soit nécessairement tel. Car, premièrement, chacun étant son propre surveillant, on doit économiser beaucoup sur le contrôle. De plus il y a dans le sentiment qui attache l'homme à la propriété autre chose que le plaisir d'avoir, et c'est le plaisir de faire ; c'est pourquoi l'homme peut s'intéresser de cœur à une œuvre commune et y retrouver avec bonheur la marque de son outil. Il faut une noire servitude pour arriver à détourner l'homme de bien faire ce qu'il fait. Paresse n'est peut-être jamais que révolte diffuse. Et il est clair que cela dépend des travaux ; car un sculpteur ne tient pas à garder sa statue pour lui seul. Au reste l'expérience de la libre coopération se fait ; nul ne peut l'empêcher ; nul ne songe à l'empêcher. Ne votons point là-dessus ; c'est temps perdu.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923 (CLIII)

*L’Émancipation*, 15 avril 1923

1926 CCP VIII, 4, « Le communisme »

518 (CLIV)

L'esprit dans la chose, voilà le dieu. Une horloge en ses rouages et accrochages me raconte l'idée de l'horloger ; mais il n’y a point de merveilleux là-dedans ; chaque roue ne dit qu'une chose. Au lieu que la Joconde en dit bien plus que le peintre ne savait. Une belle statue signifie sans fin ; les arceaux d'un cloître ont des milliers d'aspects, tous parents de nous-mêmes. Un quatuor de Beethoven prend plus de sens d'année en année. Toutes ces œuvres, outre l'immense pensée qui leur est propre, et qui nous dépasse toujours, renvoient aussi tout ce culte et tous ces hommages qu'elles ont reçus, comme ces autels plus vénérables par les couronnes. Le temps n'épuisera point cet avenir de gloire. J'ai lu l'*Iliade* une fois de plus ; c'est comme si j’avais apporté encore une pierre à ce grand tombeau.

Quand le sauvage eut ébauché des tronçons basaltiques selon la forme humaine, il ne put juger son œuvre ; mais au contraire c'est lui qui fut jugé. Ces yeux de pierre furent plus forts que lui. Cette immobile armée le tint en respect mieux qu'un despote ; car un despote change d'attitude et de lieu et désire enfin quelque chose. Mais[[796]](#footnote-797) les statues n'ont pas besoin de nous, ni de rien. Ainsi la statue fut un dieu. Je dois appeler prière cette méditation devant le signe, cette offrande qui est due, et dont le dieu n'a pas besoin, ce muet dialogue où, d'un côté, toutes les réponses sont faites d'avance, et toutes les demandes d'avance[[797]](#footnote-798) devinées. Ainsi la pensée sait où elle va, et le vrai se montre dans l'immobile.

On voudrait dire que l'homme a fait des idoles parce qu'il était religieux ; c'est comme si l'on disait qu'il a fait des outils parce qu'il était savant ; mais au contraire la science n'est que l'observation des outils et du travail par les outils. De même je dirais plutôt que la première contemplation eut pour objet l'idole, et que l'homme fut religieux parce qu'il fit des idoles. Il fallait rendre compte de cette puissance du signe, et inventer la mythologie pour expliquer le beau. *L'Imitation de Jésus-Christ* n'est que la traduction abstraite de cette imitation du signe, qui est cérémonie. La réflexion sur l’idole arrive à nier l'idole, par les perfections mêmes que l'on y devine ; mais c'est déjà impiété. L'Iconoclaste doit se trouver sans dieu finalement. De ce côté est la perfection sans objet ; ce néant nous renvoie à l'idole, objet alors d'une adoration purifiée ; tel est l'art en notre temps, moment dépassé et conservé, comme dit Hegel.

Les moyens de ce penseur, qui avance toujours par position, négation et solution, seraient donc les instruments de l'histoire. Ceux qui ont méprisé trop vite cette dialectique devraient bien considérer que Comte, qui la méconnut aussi, est pourtant arrivé à faire entendre, par d'autres mots, les mêmes relations. Car selon[[798]](#footnote-799) ses vues, chaque jour mieux vérifiées, l'ancien fétichisme est bien la religion essentielle, tandis que la religion pensée et purifiée n'est que la négation de la religion qui, sous le nom de théologie et de métaphysique, tire le dieu hors du signe, et même hors du temple, lui-même signe, et nous jette dans l'infini sans matière, d'où nous devons aussitôt revenir. C'est alors que, selon l'esprit positif, l'ancien fétichisme, sous le nom de contemplation esthétique, doit orner l'existence coopérative, qui est elle-même négation de négation.

27 janvier 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°22, 3 février 1923

Propos sur l’esthétique (1923), 4, « Idoles »

1924 *PSC* XIV, « Idoles »

# *Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

519

Les belles œuvres sont des signes ; personne n'en doute ; ces matières qui sont colonne, vase, statue, portrait, parlent à l'esprit ; si nous y revenons[[799]](#footnote-800) elles parlent encore mieux ; mais elles ne signifient qu'elles-mêmes ; c'est le propre du beau qu'il ne nous renvoie jamais à quelque autre chose, ni à quelque idée extérieure. Les machines parlent à l'esprit ; il faut les comprendre ; mais elles nous renvoient à une idée extérieure, dont elles sont comme une copie ; c’est pourquoi[[800]](#footnote-801) l'on peut copier une machine, et faire aussi bien, de même qu'on peut copier de nouveau l'idée, et faire aussi bien ; mais les machines[[801]](#footnote-802) ne sont point belles. Au contraire[[802]](#footnote-803) une simple colonne, débris d'un temple, nous jette au visage son inépuisable idée ; et[[803]](#footnote-804) son idée[[804]](#footnote-805) c'est elle-même ; son idée est captive dans cette pierre. Comme *La Tempête* de Shakespeare ; cela est plein d'idées et signifiera jusqu'à la fin du Théâtre[[805]](#footnote-806) ; mais toutes ces idées sont prises dans la masse ; nul ne peut plus les exprimer autrement ; rien ne remplace l'œuvre. Ce que dit l'œuvre, nul résumé, nulle imitation, nulle amplification ne peut le dire. Où est pourtant la masse ? Je ne trouve que des mots. Mais c'est la disposition des mots qui fait l’œuvre ; aussi ne saurais-je point dire ce qui est important et ce qui ne l'est point ; tout importe. Chaque partie de statue est un grain de marbre ou de pierre, qui par lui-même n'a point d'importance, et qui dans la statue a toute importance. Pour la statue chacun en conviendra ; mais quand l’œuvre est faite de mots, signes d'usage commun, et qui sont notre bien, le critique voudrait en ôter, disant que ces parties n'ont point d'importance ; et il est vrai que, comme parties, elles n'en ont point. Dès qu'on en juge par l'idée extérieure, elles n'en ont point ; comme ce tissu conjonctif dont les anatomistes ne savent ce qu'ils doivent en penser ; remplissage en quelque sorte. De même[[806]](#footnote-807) on trouve, en toute œuvre belle, ce que l'on voudrait appeler remplissage ; mais ces choses, qui en elles-mêmes sont de peu, sont belles par le tout. Dès que l'on a remarqué cela, on ne veut plus lire d'extraits ni de morceaux choisis.

J’ai bataillé pour Balzac. De temps en temps je rencontre quelque lecteur pressé qui me prouve que *Le Lys dans la Vallée* est bien ennuyeux ; et moi je ne peux pas prouver que cette œuvre vaut *l'Iliade* ou *Hamlet*, comme je le sais. Mais je puis toujours prouver au lecteur qu'il parle sans avoir lu ; car je lui rappelle des passages sublimes qu'il n'a pas même remarqués, comme l'agonie de cette femme, lorsqu'elle sent l'eau à travers les murs. C'est par là que j'avertis le lecteur pressé, et que souvent je le ramène ; car rien ne peut remplacer l'œuvre ; il faut la lire et relire, jusqu'à ce que l'œuvre entière soit présente dans le moindre mot ; telle est la loi des œuvres écrites qu'on ne peut embrasser l'ensemble d'un coup d'œil, comme on fait d'une statue ; et sans doute faut-il l'exemple d'un lecteur pour en entraîner un autre. C'est pourquoi la gloire d'un auteur ne peut grandir que peu à peu, et par une émulation d'admirer ; et les discours n'y servent guère, puisqu'ils n'expriment que l'idée extérieure. Mais s'ils expriment aussi l'admiration, c'est par là qu'ils étendent le culte.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923 (CLV)

*Propos sur l’esthétique* (1923), 24, « Signes »

1934 LIT 26

520 (CLVI)

C’est une règle de morale publique chez nous que l'union doit se faire devant l'ennemi ; le prolétaire ne doit point du tout invoquer l'axiome impie selon lequel « notre ennemi c'est notre maître » ; au contraire il doit défendre par les armes le bien de son maître comme il ferait d'un bien commun. Je n'examine point maintenant si cela est raisonnable, il me suffit de constater que cela est approuvé par presque tous, et que ceux qui se conduisent d'après d'autres principes sont aussitôt emprisonnés et souvent punis de mort ; qu'ils soient méprisés, exécrés et maudits, cela n'est point douteux. Au reste ces principes de morale sont considérés comme universellement valables. Dans l'état de guerre, personne ne méprise l'ennemi qui combat pour sa propre patrie ; et chacun est porté à mépriser le traître, même s'il sert notre cause. C'est par cette raison qu'il se forme une sorte de société chevaleresque entre l'une et l'autre armée, par où l'on comprend ces honneurs militaires qui sont dus à l'ennemi courageux. En ce sens la paix se fait par la guerre, et l'Humanité prend corps dans les luttes entre les nations. Par ce côté la force nue affranchit la pensée et l'affermit. L'Humanité est mutilée dans son corps, mais n'est point humiliée dans sa vertu. Une morale commune, et signée de tant de sang, permet d'espérer, de traiter, de se fier, incline même à aimer. L'homme reconnaît l'homme.

Présentement ces principes sont à la fois affirmés et niés. Les mêmes sentiments sont loués ici et blâmés là. Nous voilà en alliance, et publiquement, avec ceux des prolétaires d'outre-Rhin qui se montrent indifférents à leur propre patrie. Nous prêchons, en quelque sorte, cette doctrine cent fois jugée sacrilège, d'après laquelle l'intérêt immédiat doit être préféré à l'intérêt national ; nous voulons prouver aux mineurs, aux cheminots, à la masse des producteurs, que le salaire est ce qui importe le plus, et qu'ils ne doivent point regarder à la couleur du drapeau. Chose encore plus paradoxale, nous voulons considérer comme des rebelles les fonctionnaires qui ont juré fidélité aux pouvoirs qui les ont nommés et investis, et qui ne veulent point manquer à leur serment. Non sans raisons humaines, puisque nous tentons de reprendre ce qui nous est dû d'après les traités ; mais nous supposons par là qu'un fonctionnaire est juge et interprète des traités, et doit prendre sur lui d'observer les conventions internationales, même contre l'ordre de ses chefs directs. Or c’est un droit que les pouvoirs refusent chez nous, sans aucune hésitation, aux fonctionnaires comme tels et même aux simples citoyens. La règle morale serait donc qu'il faut obéir au plus fort, et que c'est là toute la justice. Mais peut-être est-ce là la vraie pensée des pouvoirs quels qu'ils soient.

Je me souviens, sans pouvoir la citer exactement, d'une réponse du général Nivelle à un message où on signalait à son attention l'état moral des combattants qui étaient placés sous ses ordres. Il répondit à peu près ceci : « D'après les renseignements que j’ai reçus et que j'ai scrupuleusement contrôlés, les commandants d'armée savent ce qu'ils ont à faire, et les commandants des unités surveillent, d'après les ordres qu'ils ont reçus et reçoivent, la préparation et l'exécution des mouvements en conformité avec les conceptions et décisions du général en chef ; et c'est en ce sens seulement que l'on peut parler du Moral des combattants ». Ainsi pense le pouvoir ; et c'est pourquoi ce que je viens d'écrire lui paraîtrait sans intérêt et sans aucune importance. Mais il n'y pense même pas.

31 janvier 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

*L’Émancipation*, 15 mars 1923

1939 SM1, XCIV, « Maximes du pouvoir »

CLVII (521)

La violence obtient tout, et même des convictions sincères. L'homme ne sait pas être hypocrite ; il ne sait pas dire d'une manière et penser de l'autre, parce qu'il ne peut pas penser qu'il marche et en même temps rester immobile. S'il cache sa pensée, il la perd. Toute l'histoire de ces fêtes, de ces danses, de ces temples, de ces idoles que l'on trouve en tous temps et en tous lieux fait voir que l'expression est la première pensée. Nul n'a jamais su rire en dedans ; et le sérieux extérieur change l'intérieur et amène aussitôt des pensées tristes. Disons aussi que, comme toutes les doctrines ont quelque chose de vrai, il est vite fait de se convertir par force, tout en croyant faire hommage aux raisons. Les vérités nous font assaut de tous les côtés. Dans tout ce qu'on dit, j’entends sous forme de principes ou de règles, je demande que l'on me montre quelque chose qui ne soit pas vrai. Quant aux faits ils sont tous mal connus, soit par le secret, soit par l'immensité, souvent par les deux ensemble. Que sais-je de la Ruhr ? Qu'en savent ceux qui y sont ? Ces difficultés suffisent parfois pour détourner de la politique. Si avec cela on reçoit encore des coups, j'aperçois que chacun considèrera bientôt avec faveur cet aspect de la vérité qui s'accorde avec sa propre sûreté. Ainsi des hommes audacieux peuvent faire l'histoire.

Que la peur soit d'avance vaincue, que la peur comme doctrine n'ait point d'avenir politique, c'est ce qui est évident. Cette raison de n'aimer point la violence, qui est qu'on la craint, donne gagné aux violents. Par ce genre de réflexion on a vu naître une doctrine politique qui est toute négative, et qui nie seulement la violence, jugeant que la chose publique est déjà passablement administrée si la violence n'y entre point. Par exemple tout arrangement de frontière est bon, s'il est de consentement. Tout prix est juste, s'il est de consentement. Toute inégalité est juste, si elle ne se manifeste point par la violence. Ceux qui voudraient que le droit fût juste en un autre sens qu'en ce sens de pure négation de la force demandent peut-être trop. Nous n'avons pas encore bien fait le partage des grands maux et des petits. Un homme crie et invoque les pouvoirs parce qu'on ne lui paie pas quelques mille francs qu'on lui doit. Qu'est pourtant ce mal à côté de celui d'avoir un œil crevé dans une bagarre, et pour une opinion seulement supposée ? Dans un État parfait, autant que je puis me le représenter, toute violation des frontières du corps serait réprimée sans aucune indulgence, et avec l'approbation de tous. Les autres injustices seraient considérées comme suites d'imprudente confiance, et comme d'utiles leçons. Par exemple si l'on me prend mon portefeuille par ruse ou adresse, sans aucune violence, c'est ma faute ; je n'avais qu'à le mieux garder ; et si j'ai prêté de l'argent à un escroc, cela doit m'apprendre à mieux observer les visages, et à mieux estimer les affaires ou entreprises d'autrui. Bref, nous devons, selon mon opinion, nous détacher un peu d'un certain amour du juste, qui vient d'une idée abstraite de la justice, et, au contraire, ne jamais considérer l'apparence ni même la réalité de la justice comme pouvant servir d'excuse, à un degré quelconque, à une violence quelconque. Cela revient à séparer entièrement la force et le droit, et même à les opposer. La force publique serait définie alors par ceci que, s'opposant toujours à la violence, elle ne s'opposerait jamais à aucun autre genre d'injustice. Il importe, à mes yeux, que le coup de poing ait toujours tort, surtout lorsqu'il a raison.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

522

Le Modéré m'a dit : « Je ne suis point content ; je ne puis l'être. Nous voilà dans une aventure que je n'aurais pas conseillée. Comment ? Alors qu'on nous répète qu'il nous faut patience et travail pour nous relever de cette ruine, voilà que l'on revient à ce qui nous a déjà ruinés[[807]](#footnote-808) une fois. Nous manquons d'argent et voilà que l'on[[808]](#footnote-809) jette l'argent. Nous manquons d'hommes et voilà que des colonnes de travailleurs sont acheminés vers le travail le moins productif qui soit. Vit-on jamais un pareil contraste entre la modération des propos et l'imprudence des actes ? Ce n'était, disait-on, qu'une expédition d'ingénieurs et de douaniers. On ne promet pas une chose pareille sans avoir l'assurance, d'abord, qu'elle est possible. Nous allions chercher des produits et de l'argent ; mais à peine sommes-nous partis qu'on nous avoue que le profit de l'expédition sera maigre. Cependant la contrainte agit et les colères montent. Je ne puis pas ne pas prévoir tout au moins de nouveaux sacrifices d'argent ; je me défends de regarder plus avant dans l'avenir : je n'y verrais qu'alarmes, complications, dangers évidents. Et, quoique beaucoup pensent comme moi, je n'aperçois pas maintenant de remède ».

« Tout cela, lui dis-je, est justement ce que vous avez voulu. Il fallait s'y prendre de loin. L'expérience politique a fait voir plus d'une fois que le parti violent finit toujours par l'emporter dès qu'il n'est pas clairement réduit à l'impuissance, publiquement et souvent. La modération, mon cher, est un état qui veut des sacrifices, et un parti bien pris. Vous lisez *Le Temps* ; vous payez *Le Temps*, et *Le Temps* parle en votre nom. Quelques milliers d'abstentions l'auraient promptement ramené. Ce politique imprudent, soit qu'il n'ait rien prévu, soit qu'il vous ait trompé, c'est vous qui l'avez porté et protégé. Nous autres, par un instinct sûr, nous voulions mettre au jour tout ce qui pouvait lui enlever crédit et puissance. Et remarquez-le, ce n'était pas difficile ; il était, comme on dit, sur le tranchant du sabre. Impopulaire, évidemment, pendant toute la guerre, et encore plus vers la fin. Il suffisait d'une campagne un peu suivie, et en vérité d'une Publicité, comme on dit, un peu organisée pour avertir la masse insouciante des citoyens. Mais vous haussiez les épaules. Ce qu'on pouvait dire de vrai sur le parti de la guerre en France vous semblait de peu, et byzantin. Peut-être même comptiez-vous ce que cela nous pourrait coûter en marks-or. Eh bien, comptez maintenant.

« Vous dites que beaucoup de citoyens pensent comme vous. En vérité je n'en sais rien. Ou bien alors c'est qu'ils suivaient comme vous cette belle politique, qui consiste à ne rien dire et à lire *Le Temps*, ou quelque autre feuille occupée par le Parti Redoutable. Et, bref, vous suiviez avec intérêt la Politique Extérieure, sans considérer d'assez près la Politique Intérieure, qui commande tout. Je conviens que le parti de la paix n'a point fait voir de chefs décidés, ni une doctrine, ni une organisation. Belle raison pour s'en retirer ! Belle raison pour se tenir dans ce centre, nécessairement poussé à droite s'il ne prend le parti d'aller franchement à gauche, et de décider selon l'antipathie politique dans les questions nationales. Mais, puisque c'est le temps de réfléchir, considérez cette même idée, qui vous étonne et peut-être vous blesse, sous une autre forme. N'est-il pas évident que la liberté dans chaque État est la seule garantie de justice pour tous les États ?

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923 (CLVIII)

*L’Émancipation*, 15 février 1923

1926 CCP VII, 5, « Les modérés surpris qu’on occupe la Ruhr »

CLIX (523)

La méthode des Sorciers c'est de nommer une chose afin de la faire exister. Incantation ou prière. C'est une puissante méthode. J'ai entendu un jour un jeune sorcier de quatre ou cinq ans qui disait continuellement et sur le même ton : « De l'eau, maman, de l'eau ». Sans doute il récolta quelques taloches, mais peut-être à la fin de l'eau pour ses expériences de physicien. Cette méthode serait ridicule devant un rocher ; il faut creuser alors, non parler. Mais presque tous moissonnent sur les hommes, non sur les choses. Tout ce qui est avocat, ministre, médecin, prêtre, professeur, vit de persuader. L'enfant vit de persuader. Au lieu de faire, il fait faire. L'eau du robinet, longtemps convoitée, dépend non de lois physiques, mais du consentement de la cuisinière ; il faut donc prier. Et comme tout l'espoir de la nourrice est de changer le désir du nourrisson en lui montrant et nommant mille autres choses, ainsi toute la puissance du nourrisson est de répéter le même mot, jusqu'à prouver qu'il ne renoncera point. On trouve par le monde un grand nombre de nourrissons barbus qui n'ont point d'autre méthode que de répéter toujours la même prière ; méthode infaillible si on la pousse au-delà du moment critique, qui est celui où la nourrice se fâche pour tout de bon. Cette colère est signe non point qu'il faut renoncer, mais au contraire qu'il faut persévérer. Là commence le dernier quart d'heure. Le niais expose une bonne fois sa demande, avec de fortes raisons à l'appui ; et puis il s'applique à n'y plus penser. Mais qui pensera à ce qu'il désire, si lui-même n'y pense point ? Le sorcier s'y prend mieux, répétant toujours la même chose, et sans jamais donner de raisons ; qui argumente s'égare et égare l'autre, car c'est jeter l'esprit dans d'autres pensées. « De l'eau, maman, de l'eau ». .

Les sociologues trouvent partout des Faiseurs de Pluie, et admirent ces procédés imitatifs qu'ils employaient, comme de secouer des branches mouillées, ou de courir en se couvrant d'un amas de plumes, pour figurer les nuages. D'où l'on peut inventer quelque théorie physique en ces cervelles. Mais je vois plutôt qu'ils disaient obstinément « Pluie ». Ils le disaient par gestes et imitation, ce qui est encore aujourd'hui la plus frappante manière de dire. En quoi ils ne faisaient autre chose qu'appliquer la méthode de toute enfance et de presque toute maturité ; et, d'après une constante expérience, ils se gardaient par-dessus tout de renoncer, se croyant tout près du dernier quart d'heure ; et l'événement leur donnait raison, puisque la pluie finit toujours par arriver. Telle est notre physique naturelle, que nous apprenons de nos mamans et de nos nourrices. L'autre méthode, qui est celle du laboureur, du terrassier, du plombier, est méprisée dans le fond des cœurs ; ces gens- là ne sont point sorciers du tout ; ils ne font pas de miracles. Cela fait deux classes, comme aux anciens temps ; et la classe honorée et enviée est celle des thaumaturges, de ceux qui acquièrent par des paroles. De quoi l'Académie est un symbole assez bon, puisqu'elle réunit tous ceux qui ont fait puissance et richesse par des paroles. C'est le collège des Grands Sorciers.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

CLX (524)

« Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les ». Ce mot de Marc-Aurèle est le dernier sur toute chose. J'ai connu, au temps de mes études, un Russe fort doux, qui expliquait qu'il suffirait de tuer douze mille hommes, en les choisissant bien, pour pacifier l'Europe. Ce sont des idées puériles. Les passions inventent des monstres ; et ces folles imaginations font elles-mêmes un monstre d'un moment[[809]](#footnote-810). Ce Russe redoutable n'était pas méchant, et il savait beaucoup de choses ; mais il ne regardait point où il fallait, condamnant, comme nous faisons tous, des hommes qu'il ne connaissait point et qu'il n'avait jamais vus. Le genre de colère qui pardonne le moins a pour objet des êtres purement imaginaires. Et comment pardonnerait-on à ces êtres que l'on a composés soi-même, y mettant tout ce que l'on peut inventer de vaniteux, de sot et d'inhumain, sans rien d'autre ? Bel ami[[810]](#footnote-811), d'où tires-tu ces merveilles ? De toi-même, je le soupçonne. C'est ta colère qui le fait être ; tu n'as pas besoin de poignard pour le tuer.

En chacun est le secret de tous. Le bien et le mal mêlés, ou plutôt ce poison de violence qui gâte le bien, suppose-le seulement dans les autres comme tu le trouves en toi-même ; il n'en faut pas plus. Les maux humains se développent par les passions des hommes ordinaires. Toutes ces guerres sont faites par des hommes qui aiment la paix, et qui sont doux justement à la manière de ce Russe redoutable qui pensait en son cœur : « Il n'y a plus que douze mille hommes à tuer ; la paix est proche ». Eux aussi ils implorent : « Seulement encore un petit cadavre ». Comme ces fous qui visent un fantôme, et, à chaque fois, tuent un homme.

Au temps de la paix, les hommes étaient ce qu'ils sont maintenant, sujets de la peur, de la pitié, de la colère, de l'enthousiasme. La paix est possible demain ; la pleine paix[[811]](#footnote-812) ; facile demain. Ne demandez pas : « Comment vivrons-nous » ? Les hommes vivent sur la terre dès qu'ils ont la paix. Cette prudence, que vous faites voir, est aveugle. Vous demandez : « Comment relèverons-nous nos ruines » ? Mais vous ne demandez point : « Comment relèverons-nous ces autres ruines que nous allons faire ? Et d'abord comment paierons-nous cette destruction même » ? Maux sur maux, c'est donc le remède ? Mais attention. Si je m'irrite moi-même là-dessus[[812]](#footnote-813), c'est encore un mal de plus. C'est le seul mal que personnellement je puisse faire. Cette guerre à la guerre est guerre sans fin ; je le comprends. Eh bien donc la paix d'abord dans mon proche gouvernement. Je signe d'abord ma paix avec les hommes ; s'ils ne la signent point, eux, avec moi et entre eux, qu'y puis-je ? Et si je me mets en guerre contre eux, parce qu'ils ne veulent point faire la paix, voilà une guerre de plus. Chacun de vous, mes amis, a ce pouvoir royal de faire la paix. Non pas demain. Aujourd'hui.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

1927 EH1 (57), « Paix sur la terre » (*om EH2*)

525 (CLXI)

L’art exprime la puissance humaine par l'immobile. Il n'y a point de meilleur signe de la force d'âme que l’immobile, dès que l’on y reconnaît la pensée. Au contraire[[813]](#footnote-814) dans n’importe quel genre d'agitation il y a de l'ambiguïté ; comme dans un cheval au galop ; on ne sait dire si c'est ambition ou épouvante, charge ou déroute ; et les images instantanées prises aux courses de chevaux m'ont découvert un animal fou, au lieu de ce puissant, souple et assuré vainqueur que je croyais avoir vu. Dans l'homme de guerre en action[[814]](#footnote-815) on retrouve aussi les signes de la terreur et du désespoir ; non pas même séparés ; mais plutôt ce que l'on voit dans l'action violente a quelque chose de l'égarement des fous. C'est pourquoi le vrai signe de la puissance est le signe de la résistance et comme du recueillement. Sourd et muet aux attaques continuelles de toutes choses, non pas guettant et effaré comme un animal, mais ne voyant et n'écoutant que par décret, tel est le héros. Dont la statue fut le premier modèle, car elle ne change point.

On s'étonne de la puissance des beaux portraits ; c'est qu'ils ne sont point harcelés par les mouches et les rayons, ni par les prières, ni par l'admiration. Ce n'est pas qu'ils expriment peu ; mais ils expriment selon l'ordre de leur nature, non selon les assauts du dehors. **[**À vrai dire , tout portrait est portrait de majesté. C’est une grande flatterie de représenter un homme impassible. Le fait est que le moindre incident fait tourner la tête d’un roi, mais non pas celle du portrait. Un portrait est surhumain ; un portrait a déjà une signification religieuse. On comprend qu’il**]** est difficile[[815]](#footnote-816) de peindre les actions. Au vrai la seule peinture des actions est la danse, et l'on découvre bientôt en toute danse une recherche de l'immobile dans le mouvement, ce qui est la loi de la danse. **[**En réalité on ne voit pas une action un peu compliquée. Même au théâtre, où l’action est représentée au naturel, on ne peut peindre une action vive ou violente sans beaucoup de confusion. Aussi faut-il choisir le moment immobile qui expliquera le mieux les mouvements.**][[816]](#footnote-817)**

Pour la musique, qui se risque bien plus avant dans la représentation du changement, la loi se montre encore plus sévère, qui exige le recommencement et le retour. **[**La musique n’est jamais qu’une longue variation ou bien une imitation répétée d’un même trait.**][[817]](#footnote-818)** Un son tout seul est déjà toute la musique par une constance et immobilité dans le changement. Si le bruit, qui n'est que changement, entre dans la musique, il faut aussitôt quelque loi rythmique, d'autant plus simple et impérieuse que le bruit est plus bruit. Je remarque la même immobilité dans un roulement de tambour que dans un son tenu ; la même immobilité et la même volonté.

Ce que l'on conte des anciens mimes, et qui est à peine croyable, fait voir qu'ils remuèrent les foules par le repos, non par le mouvement. Et chacun, en observant quelque puissant acteur, même comique, s'apercevra que le mouvement, dans son jeu, n'est qu'un passage d'une immobilité à une autre. La scène ne reçoit point le tumulte, mais plutôt, et encore plus évidemment dans les foules, une suite de tableaux d'où le mouvement même est effacé par la puissance de quelque loi chorégraphique. De quoi l'art de l'écran fournit une preuve par le contraire, et sans la chercher ; car le mouvement perpétuel est la loi de ses productions, non pas seulement parce que la parole manque radicalement ; et l'on comprend qu'être muet de naissance ce n'est point se taire ; mais surtout parce que l'acteur se croit obligé de s'agiter sans repos, comme pour faire hommage à l'invention mécanique.

10 février 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°23, 17 février 1923

*Propos sur l’esthétique* (1923), 5, « L’Immobile »

1939 PAE LI, « L’immobile »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

CLXII (526)

Le Janséniste est un ami rude, qui n'a point pitié, parce qu'il ne regarde pas à votre faiblesse, mais qui frappe toujours à votre puissance, ce qui est honorer. Redoutable, parce qu'il exige justement ce que vous ne pouvez pas refuser, qui est que vous soyez un homme libre. Sa manière d'aider est de ne point vouloir aider ; car sa maxime principale est que, si l'on ne s'aide point soi-même, rien ne va. Je le compare à une coupe qui va déborder de mépris ; telle est sa manière de réconforter. Comme il est assuré que les moyens extérieurs, qui sont de police et de contrainte, ne changent point réellement un homme, mais que l'homme seul peut se changer lui-même par forte résolution, il observe après le coup de baguette qui avertit, attendant le miracle. Et il ne veut même point dire, ni laisser entendre, que le miracle lui fera plaisir, car l'homme se sauverait peut-être pour lui faire plaisir, et cela ne vaudrait rien. « Il faut, pense-t-il, que votre salut dépende seulement de vous ; et ce que votre volonté peut, rien d'autre au monde ne le peut faire, ni la contrainte, ni la pitié, ni même l'amour ». Si vous voulez apprendre le latin, la musique, la peinture, ou la sagesse, trouvez quelque janséniste qui sache ces choses. Vous l'aimerez d'abord sans savoir pourquoi, et peut-être après vingt ans vous découvrirez que lui seul vous aimait. Forgeron.

Le Jésuite est un ami indulgent, qui ne compte pas trop sur vous, mais aussi qui travaille d'approche, et vous prend dans les liens ténus de l'habitude, ne vous demandant que de sourire d'abord, et de vous plaire avec lui ; c'est qu'il a éprouvé la faiblesse humaine et que c'est là qu'il regarde toujours, se disant que les actions finissent toujours par entraîner l'homme. Aussi que vous fassiez ce qu'il faut faire avec ennui, ou pour lui plaire, ou seulement par esprit d'imitation, il n'y regarde guère, prêtant surtout attention au costume et aux manières, enfin à la grâce extérieure, faute de laquelle l'homme le mieux doué trébuche sur le premier obstacle. Celui-là, vous commencerez par croire qu'il vous aime, et par vous faire reproche de ne pas l'aimer. Seulement, après vingt ans, quand il vous aura appris à tirer parti même de votre paresse, vous découvrirez qu'il vous méprise un peu, comme il méprise tout et lui-même. Or le Jésuite a raison aussi ; car il n'y a point de vie humaine bien composée si l'on néglige le côté extérieur et les moyens de politesse. Ayez donc les deux comme précepteurs si vous pouvez, et ensuite comme amis. Je dis Jésuite et Janséniste parce que ces mots font portrait. Mais sachez bien que ces deux espèces d'hommes sont un peu plus anciennes que les ordres chrétiens, les hérésies et le drame du Calvaire. **[**Bref il y a deux religions ; une des manières, une autre de jugement. Les manières ne sont pas tout ; mais il faut des manières, une attitude, une certaine tenue qui s’accorde avec le temple et la cérémonie. L’esprit jésuite pense que cela suffit et que le jugement suivra. On peut penser au contraire, comme le janséniste, que le jugement en mourra, et que l’assistant bien élevé ne pensera plus jamais. Il faut donc deux moments ; d’abord le moment du culte, qui correspond à la bonne éducation, ensuite le moment de la réflexion qui juge la cérémonie, la tenue même, et l’avenir des bien chantants. La partie d’éducation est la matière et comme la nature de la loi ; on ne l’a que par grâce.**][[818]](#footnote-819)**

12 février 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

1924 *PSC* XVII, « Janséniste et Jésuite »

1938 PSR XLIX, « Janséniste et Jésuite »

CLXIII (527)

Je rencontrai le Politique, et je lui dis : « L'homme de troupe a quelquefois du plaisir. Je pense à cette aventure de Ludendorf, qui a dû bien l'étonner, et qui me ravit. Il n'y a pas un seul de ces tyrans qui ne se croie vénéré ; cette habitude de marcher au milieu des flatteurs et des courtisans, prompts exécuteurs, leur donne à croire qu'ils portent dans leur nature une autorité impondérable, mais irrésistible. De là vient cet orgueil des grands, qui couvre la terre de sang et de ruines. Qu'un souverain s'exile, c'est un événement politique qui n'offense pas la Majesté. Mais ici se produit un fait nouveau, ou tout au moins trop rare. L'Important a entendu les injures, de ses propres oreilles ; l'Important a dû se cacher ; je l'imagine entre deux malles, dans quelque fourgon de bagages, et faisant l'inventaire de ce pouvoir surhumain qu'il avait coutume de sentir en son propre être et comme inhérent. Vengeance de tous les peuples, opprimés par tous les Importants. Seule vengeance qui compte, parce qu'elle humilie. Vous avez lu, dans Latzko, un chapitre qui a pour titre « Le Vainqueur ». Mais ce n'était qu'une page muette ; l’Important se gardait bien de la lire. Voici maintenant que l'indignation gronde à ses oreilles ».

Je parlais ainsi afin d'éprouver cette nature politique. Elle me fit voir un visage froid et triste. « J'ai lu, dit-il, ce chapitre des *Hommes dans la Guerre*, qui est un livre dangereux. Et vous-mêmes, qui faites ici le méchant, ·je suppose que vous n'adorez pas ce dieu informe et titanique, qui donne toujours assaut à l'Olympe politique. Si la Révolution valait plus que le tyran, les gens du milieu, qui sont invincibles par leur masse, auraient choisi la Révolution, et il n'y aurait point d'Importants. Jupiter serait exilé de partout. Je suppose qu'il faut choisir entre deux maux. Ne croyez pas que j'aime les tyrans ; mais j'aperçois dans la puissance d'un seul ou de quelques-uns, des conditions qu'ils ne peuvent jamais oublier. Tout pouvoir de Majesté suppose un Olympe, où les dieux subordonnés se sauvent eux-mêmes en sauvant l'autorité suprême ; et c'est ce qui met de l'ordre dans les passions gouvernantes. La police, mon cher, a toujours montré deux faces. D'un côté elle garde le tyran, mais de l'autre elle nous garde tous ; elle nous garde de nous-mêmes. Par ces réflexions qui sont assez amères, j'en conviens, je suis arrivé à n'aimer point le cri de la révolte, d'où qu'il vienne. Et c'est pourquoi j'estime, au fond, et j'approuve ces fonctionnaires de la Ruhr, l'œil et l'oreille toujours attentifs à leur maître ; ils ont droit aux honneurs de la guerre, comme ces garnisons qui ont tenu jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier morceau de pain. L'Important, il est vrai, finit par lancer des obus ; mais la foule commence par lancer des pierres ; je suis pour la trajectoire calculée contre la trajectoire de hasard. Je suis pour le pouvoir calculant contre le pouvoir vociférant ». Ainsi parla cet homme triste.

14 février 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

1939 SM1, XCIII, « Le Politique parle »

CLXIV (528)

Castor avait déjà pris en main le livre, et le considérait comme sien ; mais, sur l'annonce du prix, il le remit respectueusement dans sa place. « Ce n'est pas, me dit-il, que ce prix soit pour me gêner ; mais il ne me plaît pas de faire des rentes à ce libraire. Ce garçon s'est établi fabricant et marchand de livres en vue de se faire un état brillant dans le monde ; et d'abord, bien loin de régler ses propres dépenses sur ses profits, au contraire il a fixé à cent mille francs par an, je suppose, ses appointements de directeur. Il ne dirigerait pas à moins ; c'est son dernier prix, c'est à prendre ou à laisser ; pour ma part, je laisse ».

Laissant donc la brillante librairie, qui nous invitait à payer notre part de ses bois vernis, de ses larges casiers et de ses hauts plafonds, nous vînmes à une échoppe poudreuse dont le gardien se réchauffait en battant la semelle. « J'ai entendu conter, dit Castor, que le fondateur d'une des plus riches maisons d'éditions qu'il y ait sur la place, a commencé par une échoppe encore plus pauvre que celle-ci ; ce n'étaient que des casiers de bois fermant au cadenas et scellés au mur. Mais il lisait dans la Bible que toute vie humaine est précaire devant l'Éternel. Le livre de Job a fait des fortunes. J'entends bien qu'il vendait le plus cher qu'il pouvait ; mais il achetait aussi le moins cher qu'il pouvait, et en cela il travaillait pour l'acheteur en même temps que pour lui-même ; ainsi la concurrence avait plus de jeu. Mais maintenant, quand on voit que les marchands s'établissent millionnaires avant d'avoir gagné un sou, les frais généraux nous tiennent tous ; les prix se heurtent au loyer de la boutique, au loyer de l'appartement, à l'entretien de l'automobile ; et chacun des commis aussi calcule ses recettes d'après ses dépenses ; tout marche donc comme dans l'État, qui dépense d'abord, et ensuite tend la main ; les prix ne sont plus des prix, mais plutôt des aumônes à des mendiants prodigues ».

Il rêva un moment, devant quelque idée difficile à vaincre : « Il est bien vrai, dit-il, que l'on peut gagner cent mille francs par an en vendant des livres ; mais l'erreur est de croire que l'on peut commencer par là. On copie tout, alors, de celui qui a gagné péniblement sa fortune, et même on veut faire mieux ; car, dans les maisons des vrais riches, vous trouverez toujours, en cherchant bien, quelques restes de l'échoppe primitive et quelque crasseuse habitude ; voilà ce que notre entreprenant se garde bien d'imiter ; et, au reste, il ne le pourrait. Ces vieilles cellules, vieilles par nature, sont pourtant comme ces ferments qui donnent la vie à tout le reste. Ce sont les vieilles futailles qui font le bon vin ; ainsi ce sont les cellules pauvres qui font les fortunes et qui les conservent. C'est pourquoi, même lorsqu'un parvenu se met à neuf, je me dis toujours : « Tout va bien, pourvu qu'il n'aille pas balayer l’ancien ferment, et en même temps cet esprit de l'avare, qui vise d'abord à réduire les dépenses ». Remarquez que le luxe ne ruine point, s'il est séparé. Ce qui ruine c'est le luxe du comptoir. Et je ne m'inquiète pas de savoir si mon Cardot a une folle maîtresse, pourvu qu'il essuie sa plume et la fasse durer ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

529 (CLXV)

On entend quelquefois un héros de vingt-huit ou trente ans, qui se croit vieux, et qui fait allusion à ses actions de guerre comme à des choses très anciennes et déjà à demi oubliées. Presque toujours il résulte du peu qu'il en dit qu'il aurait pu se faire réformer à un moment, ou tout au moins se faire transborder dans quelque troupe un peu moins décimée, et qu'il ne l'a point voulu. « J'étais bien sot », dit-il. Cette pudeur me plaît ; elle ne se hausse point ; elle ne promet pas de grandes choses. Ainsi sont ceux qui ont payé ou paieront de leur sang.

J'étais bien jeune lorsque j'ai senti, comme par un mouvement de l'instinct, que ceux qui frappent sur leur poitrine comme pour faire sonner une conscience pure sont communément des fripons. Plus tard j'ai compris pourquoi. Non que je considère de telles gens comme des hypocrites ; je ne crois pas beaucoup qu'il y ait des hypocrites ; mais je crois très fort que ceux qui ont peur dans le danger se donnent le plaisir de braver les dangers imaginaires ou seulement lointains ; et je crois de même que ceux qui sont faibles devant un profit et qui ne peuvent empêcher leurs mains d'y aller, sont bien aises de faire une petite prière à la Justice dans le moment où ils ne voient rien à prendre. En quoi ils trompent souvent les autres parce qu'ils se trompent eux-mêmes.

J'ai connu un homme jeune et fort qui disait, avant la guerre, qu'il aimait la guerre ; il a fait la guerre sans jamais tricher ; il en est revenu et il m'a dit : « J'aime toujours la guerre ». Contre quoi je n'ai pas d'objection ; voilà une doctrine qui se tient debout ; voilà un homme qui se tient debout. Je remarque seulement que cet homme est sobre de paroles, et dit ces terribles choses sur un ton tout uni et simple. Il ne déclame point. Je suis assuré qu'il estime et honore l'ennemi qui se bat bien.

J'en ai connu d'autres qui déclamaient. Sans doute il y en a parmi ceux-là qui paient ensuite de leur personne, et se trouvent portés, en quelque sorte, par leurs promesses. Je n'en ai point vu. Il s'est toujours trouvé dans la suite quelque circonstance qui les tenait éloignés du fleuve de feu ; quelque chose, grandeur ou faiblesse, qui les attachait au rivage ; mauvais yeux, bronchite, ou mission à remplir, comme d'écrivain, de négociateur, d'organisateur. Ainsi courageusement ils se privaient de gloire, et enviaient leurs frères plus heureux. J'ai entendu un soldat qui les louait de cela, disant que ces précieuses existences n'étaient point faites pour recevoir les éclats d'obus. Ce soldat était lui-même à l'abri. Pour moi qui ai amplement observé ce contraste entre les discours et les actions, trouvant toujours que celui qui promettait le moins était celui qui faisait le plus, je n'hésite pas à voir toujours dans la déclamation guerrière le signe de cette Peur chronique qui rend, en effet, impropre au service armé.

18 février 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

*L’Émancipation*, 15 mars 1923

1939 SM1, XCVI, « Le héros »

CLXVI (530)

Lorsque le médecin vous recoud la peau du visage, à la suite de quelque petit accident, il y a, parmi les accessoires, un verre de rhum propre à ranimer le courage défaillant. Or communément ce n'est point le patient qui boit le verre de rhum, mais c'est l'ami spectateur, qui, sans en être averti par ses propres pensées, tourne au blanc verdâtre et perdrait le sentiment. Ce qui fait voir, contre le moraliste, que nous n'avons pas toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Cet exemple est bon à considérer parce qu'il fait voir un genre de pitié qui ne dépend point de nos opinions. Directement la vue de ces gouttes de sang et de cette peau qui résiste à l'aiguille courbe produit une sorte d'horreur diffuse, comme si nous retenions notre propre sang, comme si nous durcissions notre propre peau. Cet effet d'imagination est invincible à la pensée, parce que l'imagination est ici sans pensée. Le raisonnement de la sagesse serait évident et bien facile à suivre, car ce n'est pas la peau du spectateur qui est entamée ; mais ce raisonnement n'a aucune action sur l'événement ; le rhum persuade mieux.

D'où je comprends que nos semblables ont grande puissance sur nous, par leur présence seule, par les seuls signes de leurs émotions et de leurs passions. La pitié, la terreur, la colère, les larmes n'attendent point que je m'intéresse d'esprit à ce que je vois. La vue d'une blessure horrible change le visage du spectateur, et ce visage à son tour annonce l'horrible, et touche au diaphragme le spectateur du spectateur avant qu'il sache ce que l'autre voit. Et la description, quelque talent qu'on y emploie, sait moins émouvoir que ce visage ému. La touche de l'expression est directe et immédiate. Aussi c'est très mal décrire la pitié si l'on dit que celui qui l'éprouve pense à lui-même et se voit à la place de l'autre. Cette réflexion, quand elle vient, ne vient qu'après la pitié ; **[**par l’imitation du semblable, le corps se dispose aussitôt selon la souffrance, ce qui fait une anxiété d’abord sans nom ;**][[819]](#footnote-820)** l'homme se demande compte à lui-même de ce mouvement du cœur qui lui vient comme une maladie.

On pourrait bien aussi expliquer le vertige par un raisonnement ; l'homme devant le gouffre se dirait qu'il peut y tomber ; mais, s'il tient le garde-fou, il se dit, au contraire qu'il ne peut y tomber ; le vertige ne le parcourt pas moins des talons à la nuque. Le premier effet de l'imagination est toujours dans le corps. J'ai entendu le récit d'un rêve où le rêveur était en présence d'une exécution capitale imminente, sans qu'il sût si c'était de lui ou d'un autre, et sans même qu'il formât une opinion exprimable là-dessus ; seulement il sentait une douleur aux vertèbres crâniennes. Telle est la pure imagination. L'âme séparée, que l'on veut toujours supposer généreuse et sensible, serait au contraire, il me semble, toujours économe de son intérêt ; le corps vivant est plus beau, qui souffre par l'idée et qui se guérit par l'action. Non sans tumulte ; mais aussi la vraie pensée a autre chose à surmonter qu'une difficulté de logique ; et c'est un reste de tumulte qui fait les pensées belles. La métaphore est la part du corps humain dans ce jeu héroïque.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (VIII), « De l’imagination »

CLXVII (531)

Il n'y a qu'une méthode pour inventer, qui est d'imiter. Il n'y a qu'une méthode pour bien penser, qui est de continuer quelque pensée ancienne et éprouvée : Cette idée est l'exemple d'elle-même, circonstance favorable à la réflexion. Car elle semble d'abord tout à fait ordinaire et assez faible ; mais aussi elle n'est réellement familière qu'à celui qui a coutume de regarder souvent derrière lui ; et si l'on va jusqu'à parcourir de nouveau le chemin qui va des mythes aux idées et le chemin encore plus ancien qui conduit des idoles aux mythes, c'est alors seulement que l'on comprend toute l'idée, et comment tous les hommes ont pensé successivement comme à l'intérieur d'une même pensée, jusqu'à toucher et éclairer enfin le monde insensible des pierres, des métaux et des vents.

L'idée opposée fournit naturellement la contre-épreuve, étant familière en ceux qui n'ont point reçu la culture humaine, et qui improvisent sur nouveaux faits ; et cette autre idée, assez brillante au premier aspect, est faible et creuse lorsque l'on s'en approche. Je l'ai reconnue en ces sots pédagogues dont les instituteurs ne savent se délivrer. Car ils disent, entre autres choses, qui ont grandes chances d'être niaises aussi, que l'originalité de l'enfant est précieuse par-dessus tout, et qu'il faut se garder de lui dicter des pensées, mais au contraire le laisser rêver devant une page blanche, de façon que ce qu'il écrira soit spontané et de lui, et non pas du maître. Or, ce qu'il écrira, laissé ainsi à lui-même, ce sera justement le lieu commun, comme cet écolier qui, ayant à décrire une tour ancienne, n'oublia point « les pierres noircies par le temps », alors qu'il pouvait voir d'un coup d'œil que la tour en question est sensiblement plus claire de couleur que les bâtiments qui l'environnent ; et cela fait voir qu'on n'observe jamais qu'à travers les idées qu'on a, ou, autrement dit, que les moyens d'expression règnent tyranniquement sur les opinions.

D'où je reviens à mon idée, c'est qu'il faut aider l'enfant, et le diriger, et le ramener, et que c'est par là que l'on fera sortir enfin sa pensée propre, chose rare, chose précieuse en ceci qu'elle vaudra pour tous, comme un vers d'Homère. Faites seulement l'essai, pour une lettre, pour un récit, pour une description, de conduire les recherches du jeune écrivain, de l'inviter à regarder plus d'une fois les choses dont il doit écrire, de lui faire lire, relire, et répéter de bons modèles sur les mêmes sujets, et de lui faire recenser, par groupes de mots, le vocabulaire dont il aura à se servir ; vous verrez naître alors la remarque neuve, l'expression nuancée d'un sentiment, enfin les premières marques du style ; et, plus vous l'aurez aidé, plus il inventera. L'art d'apprendre se réduit donc à imiter longtemps et à copier longtemps, comme le moindre musicien le sait, et le moindre peintre. Et l'écriture présente cette importante vérité à ceux qui savent voir ; car les écritures des gens mal instruits se ressemblent, et les différences, s'il y en a, sont d'extravagance ou d'accident ; en revanche l'écriture de l'homme cultivé est propre à lui d'autant plus qu'elle est mieux soumise au modèle commun.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

532 (CLXVIII)

La Métaphore[[820]](#footnote-821) est plus ancienne que la comparaison. On pourrait penser le contraire à la première réflexion, en voulant considérer Homère et ses comparaisons célèbres comme situés à l'origine de l'histoire humaine ; les métaphores seraient des comparaisons abrégées, comme si quelqu'un écrit : « Le torrent de l'éloquence », au lieu de développer séparément et parallèlement les deux termes : « Comme un torrent ... ainsi l'éloquence ». J'ai considéré les choses ainsi, au temps où je rêvais d'écrire sur les métaphores ; c’est que je n'avais pas appris à regarder toujours plus en arrière. Or, bien en arrière[[821]](#footnote-822) d'Homère se presse un monde humain qui parle par contes, proverbes, paraboles, statues et temples, et toujours métaphoriquement. [Il est vrai aussi que je n’avais pas assez considéré la métaphore comme l’état premier de toute comparaison. Le langage enferme toute la poésie.][[822]](#footnote-823)

Les vrais proverbes, par exemple, sont de pures métaphores. La comparaison n'est pas seulement abrégée ; bien mieux, un des termes manque. « Que chacun balaie devant sa porte ». Certaines paraboles portent la même marque, en ce que l'idée s'y exprime sous la forme d'un objet, sans aucun commentaire ; la fable des Grenouilles qui demandent un roi est de cette espèce, à cela près que dans toutes les fables, et en quelque sorte au-dessous du tableau, quelque grammairien, je pense, a écrit une morale. C'est de la même manière que nous avons voulu donner un titre à certaines sonates de Beethoven. Mais, selon l'usage ancien, il n'y a jamais d'idée à côté de l'image ; bien plutôt[[823]](#footnote-824) l'idée est dans l'image et ne s'en sépare point. Les paraboles évangéliques portent souvent la marque du grammairien ; elles se développent à la manière des comparaisons ; d'autres, qui sont comme des Sphinx, sont plus anciennes de style et plus vénérables, comme celle du figuier qui fut maudit parce qu'il ne portait point de figues, « et ce n'était point la saison des figues ». Je crois avoir deviné cette énigme ; mais je ne veux point me hâter de l'expliquer. Sans doute y a-t-il ici plus d'un sens, comme dans les proverbes ; et l'on peut craindre, si l'on tire à soi ce que l'on voit, de brouiller sans remède ce que l'on n'a pas encore deviné.

Il est vraisemblable que les signes les plus anciens sont sans paroles, et ainsi absolument métaphoriques ; bien mieux,[[824]](#footnote-825) qu'ils sont métaphoriques involontairement, si je puis ainsi dire. Par exemple un tombeau[[825]](#footnote-826), dans les temps anciens, ce ne fut qu'un tas de pierres qui protégeait le cadavre contre les loups. Plus le défunt avait d'amis, et plus le tas de pierres était gros. Telles furent les premières Pyramides[[826]](#footnote-827), et sans doute la pesanteur et la forme des pierres[[827]](#footnote-828) donnèrent une première idée de ces formes cristallines, que la piété des amis ne fit[[828]](#footnote-829) qu'achever. Mais,[[829]](#footnote-830) achevés ou non, ces tombeaux furent aussitôt des signes puissants ; ces caractères d'écriture, qui sont parmi les plus anciens, furent donc tracés avant qu'on sût les lire ; mais à chaque fois qu'un homme essayait de les lire, une pensée nouvelle s'y enfermait avec le mort ; ainsi naquit le culte, d'où devait sortir plus tard la religion qui brise les tombeaux, et, en délivrant l'idée, croit délivrer l'âme.

[Tout est mystérieux dans les origines et la difficulté est souvent de se faire une âme de primitif. L’ancien langage fut d’abord écrit. Et cette première écriture fut l’art. Il resta quelque chose de ces beaux caractères dans les Alphabets. Je vois par l’exemple du tombeau comment l’homme apprit en même temps à écrire et à lire. La métaphore se trouve logée au point où un signe matériel porte un sens qui le dépasse de loin. Le ciel offrirait encore de beaux exemples de cette poésie naturelle. Car les étoiles signifièrent le bœuf, les oiseaux, l’aigle et le cygne, Persée et Hercule, enfin une histoire éternelle ; et cependant les corps célestes ne cessaient point de verser un sens métaphorique, qui fut présage. Notre langage participe encore, de mille manières, de l’antique ornement, et c’est de là qu’il est apte à faire un style et à émouvoir de façon inexplicable.] La métaphore[[830]](#footnote-831) renaît de ses cendres, comme Phénix, roi des métaphores.

24 février 1923 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°24, 3 mars 1923

*Propos sur l’esthétique* (1923), 2, « De la métaphore »

1939 PAE LII, « De la métaphore »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

533 (CLXIX)

Les monstres des gargouilles ressemblent au visage humain de façon à faire trembler. Le dieu grec ressemble au visage humain de manière à nous consoler tous. Ce sont deux imitations de la nature, l'une et l'autre vraie. Le monstre exprime à sa manière que le corps humain est animal ; le dieu signifie un corps pensant. L'un nous invite à nous défier, et il est vrai qu'il faut se défier ; l'autre nous invite à nous confier, et il est vrai qu'il faut se confier. Ce sont deux modèles ; l'un, de l'expression non gouvernée, l'autre[[831]](#footnote-832), de l'expression gouvernée. D'un côté le corps abandonné, de l'autre le corps repris selon la musique et la gymnastique. De l'un l'âme séparée ; dans l'autre l'âme réconciliée.

Dans le profil animal le nez, comme dit Hegel, est au service de la bouche ; ce double système, qui a pour fonction de flairer, de saisir et de détruire, avance en ambassade ; le front et les yeux se retirent. Les statuaires de la bonne époque n'ont donc[[832]](#footnote-833) pas mal dessiné leur dieu, choisissant cette structure du visage où le nez est comme suspendu au front et séparé de la bouche. Au sujet de la bouche, le même auteur fait cette remarque que deux mouvements s’y peuvent inscrire par la forme, ceux du langage articulé, qui sont volontaires, et d'autres que j'oserai appeler intestinaux. Il faut que le réflexe viscéral y domine, ou bien l'action gymnastique. Dans le fait, un menton retiré et comme branlant, une lèvre pendante réalisent aussitôt quelque ressemblance animale. D'où je tire la raison qui fait qu'un menton architectural, articulé et musclé selon la puissance, signifie l'esprit gouvernant ; ce qu'il y a de l'invertébré dans la bouche se trouve ainsi ramené au modèle athlétique ; aussi la forme expressive de la bouche est toujours soutenue par quelque menton herculéen. La plus profonde amitié, qui veut instruire, se trouve jointe à la force. L'éclat des yeux, langage d'une âme prisonnière, est comme déplacé dans ces puissantes formes ; aussi bien toute politesse conduit à modérer ces signaux ambigus que prodigue l'œil d'un chien ou d'une gazelle. Ainsi le héros de marbre conduit très loin ses leçons muettes. [Le héros de marbre n’est autre que le dieu Olympien. Il est incontestable que la perfection qui conduisit à la construction du dieu Homérique, c’est la perfection de l’athlète ; et cette conception n’est pas médiocre. Car la raison de l’athlète est fonction de la force et d’une prompte exécution des ordres par tout le corps.

L’opposition entre l’Olympien et le monstre des gargouilles est utile à étudier jusque dans le détail. Le monstre, c’est l’animal, tout rassemblé sur lui-même, tout embusqué, tout dissimulé. L’Olympien s’avance à visage découvert, tout offert aux coups. Tel est notre modèle de majesté.][[833]](#footnote-834)

Je le veux bien, répond le disciple. Pourtant[[834]](#footnote-835) si je suis né avec un nez camus et un menton rentrant, qu'y puis-je faire ? À quoi je dirais ceci, qu'un visage correctement dessiné est toujours plus voisin des proportions convenables qu'on ne voudrait croire au premier regard ; cela vient de ce que les mouvements, signes et grimaces sont plus remarqués que les formes ; et c'est de là que la caricature tire tous ses effets, fixant le mouvement dans la forme. Mais il faut dire aussi que celui qui ne gouverne pas son visage offre aisément une caricature de lui-même, et aussi bien lorsque l'envie, l'ironie ou la cruauté s'inscrivent sur un masque régulier. La forme grecque doit donc être prise comme maîtresse de mouvement. [Par une surveillance des signes, il est possible que le visage humain soit transformé en opposition à la nature animale, et selon le modèle divin. Il y a donc lieu de passer à l’action, c’est-à-dire d’éviter tous les mouvements de la face par lesquels la bouche et le nez s’avancent en exploration, ce qui tire le nez avec la bouche.][[835]](#footnote-836) D’où paraîtra déjà un autre homme, qui est le vrai ; je crois aussi[[836]](#footnote-837) que la gymnastique conforme au modèle humain changera toujours un peu la forme elle-même et que ce changement suffit pour la réconciliation. Mais je vois beaucoup d'hommes qui sont dupes de leur propre visage.

26 février 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

Propos sur l’esthétique, 1, « Profil grec »

1939 PAE LIII, « Profil grec »

CLXX (534)

L’aviateur m'a dit : « Je remarque que vous êtes d'abord et naturellement pour la paix. Vous êtes même violemment pour la paix. Cela suppose quelque feu de passion sous les raisons ; mais ici je ne puis deviner. J'ai toujours vu que les passions qui sont parentes de la colère arrivent bientôt à quelque guerre, par un détour ou par un autre ; mais votre colère, à vous, est toujours contre la guerre, et sans aucune faute ; l'aiguille aimantée ne se tourne pas plus constamment au nord. Mais peut-être cela est-il plus clair pour vous que pour moi ».

« Confessons-nous, lui dis-je. Voici là-dessus ce que je sais. Ma colère est bien dirigée, j'entends constamment dirigée, parce qu'elle vise toujours le maître. Comprenez bien. Je sais obéir, et je l'ai prouvé. Je trouve même un plaisir supérieur, et peut-être sans comparaison, à savoir que je suis partie ou rouage dans un système humain qui marche bien. En quoi je me sépare tout à fait de l'anarchiste. Mais voici par où je suis un très mauvais citoyen selon beaucoup, et peut-être un très bon citoyen selon d'autres ; c'est que je ne puis supporter l'arrogance d'esprit dans le maître. Il faut que je gâte, selon mon pouvoir, ce plaisir qu'il a de tenir le vrai, et de l'enseigner aux ignorants qui lui doivent obéissance. Oui, quand il appuie ses faibles preuves par son état de maître, il faut que je siffle. Par exemple ce ridicule orgueil, en n'importe qui, de prétendre savoir ce qui est bon pour la sécurité de la France, pour la prospérité de la France, pour l'avenir de la France, questions difficiles où il est de bon sens qu'il faut décider modestement et tout près de soi, je ne puis le supporter. Que ce soit une concierge, une femme du monde ou un ministre qui décide et qui tranche, me voilà en révolte.

« Il ne manque pas de gens qui considèrent comme évidentes les opinions les plus discutables et quelquefois les plus folles. Cela ne me gêne point ; je les attends ; j'ai mon piège ou peu s'en faut pour chacun d'eux, fût-il même cuirassé d'Einstein. Mais dès qu'il fait sonner son opinion comme la hallebarde d'un Suisse d'église, dès que la sottise use de force et se réjouit et défile en procession, avec défense de rire et ordre de saluer, me voilà frondeur. Toute injustice pour le présent et pour l'avenir me paraît rassemblée là ; tout le mal, tout le diabolique. S'il faut que je salue ce bâton coiffé, en l'honorant encore du nom de penseur, alors c'est non.

« Or voici, mon cher, ce que j'ai remarqué, et qui n'est pas difficile à voir. Il n'est point de sottise, concernant les affaires publiques, qui tienne longtemps dans l'état de paix ; il n'est point de sottise qui ne se développe triomphalement dans l'état de guerre, dès que les pouvoirs l'ont approuvée. Sans aucune preuve, contre toute vraisemblance, contre le bon sens, contre l'expérience, tous les esprits tyrans affirment en même temps, comme pour nous annoncer que c'est bien leur tour enfin de penser. Tels sont ces impérieux dossiers dont chaque preuve se ramène au fait accompli ; ces opinions successives qui seraient risibles, et que de nouvelles actions détournent d'examiner. Quelle suite incohérente de conceptions, de résolutions, de prédictions, oubliées, remplacées par d'autres ! Songez qu'il existe un homme, et peut-être plusieurs, qui méditent de créer le thaler sain, monnaie nouvelle, dont personne ne saurait dire comment elle se comportera avec le mark, avec le franc, avec la livre, avec elle-même ; et il est assez clair pourtant que si cette monnaie est créée, il faudra la juger bonne, sous peine d'être dénoncé comme un ennemi de l'État. Aussi hâtons-nous d'en rire, pendant qu'elle n'existe pas encore. Mais c'est encore imprudent ; ils se hâteront de la faire être, pour qu'on n'ait plus le droit d'en rire ». Sur quoi l'aviateur me dit : « De toutes les raisons que l'on peut proposer contre la guerre, ce sont peut-être celles-là qui me touchent le plus ».

28 février 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

1939 SM1, XCVIII, « Pourquoi je fais la guerre à la guerre »

535 (CLXXI)

Comme nous glissions à la récrimination de politique, thème presque universel de ceux qui ne sont ni ministres ni officiers, Castor m'arrêta. « Nous n'allons pas jouer Géronte, dit-il, et ridiculement demander ce que diable l'autre allait faire dans cette galère. Ce qui est propre à l'homme d'affaires, c'est d'exercer sa pensée sur ce qui est, et non point sur ce qui aurait pu être. Remarquez qu'il faudrait remonter fort loin pour retrouver le chemin de la paix ; et si nos politiques l'avaient choisi au carrefour, bien des choses seraient autres, et bien des choses aussi[[837]](#footnote-838) auraient été autres, que nous ne pouvons même pas imaginer ».

« C'est ce qui fait, lui dis-je, que notre plan de politique est non seulement inutile maintenant, mais encore impossible à former ; un plan se forme· par l'action réelle et s’enrichit des résultats. Disons qu'oser rétrospectivement est tout à fait impossible ; il manque les difficultés ». ·

« De là vient, dit Castor, la puissance du fait accompli. L'action militaire a sa manière à elle de faire de l'irréparable ; mais la plus simple action fait aussitôt de l'irréparable. Toutefois[[838]](#footnote-839) entendons bien en quel sens ; en ce sens que les idées que nous avions formées d'après l'état précédent n'ont plus d'objet, ni aucun usage. Et la réponse que l'on doit faire à l'irréparable c'est l'oubli. Il faut des yeux neufs, et ne pas compter parmi les maux réels l'opposition entre ce qui est et ce que nous voudrions qui fût. Il faut vouloir à partir de ce qui est ».

Il réfléchit un bon moment, et dit encore : « Par exemple il nous paraît, à vous et à moi, que l'opinion française est aveuglée par les passions. Plus que nous ne croyions, peut-être, mais non pas plus qu'elle n'était au temps où Briand fut si rudement ramené. Non pas plus aveuglée, et vraisemblablement moins. Je veux faire Pangloss. Le parti de la paix est un parti triste. Selon mon opinion les Français sont maintenant beaucoup plus près de la paix véritable qu'ils n'étaient avant ce coup de force. Ils imaginaient ; maintenant ils commencent à percevoir. Beaucoup auraient voulu quelque refus d'armistice, et un essai de la force victorieuse ; pour ma part je préfère celui auquel nous assistons maintenant ; il coûte de toute façon moins cher. Et, quant à la haine et à la fureur de l'autre côté, ce sont des mouvements· explicables par les causes actuelles, mais qui n'auront point nécessairement cette durée et ces terribles effets que nous leur supposons. Tout dépendra des événements et des circonstances, dans l'avenir, comme dans le passé et comme maintenant. Une tempête marine ne dépend point des tempêtes précédentes, mais bien du vent et de la marée au moment même ; et tant de réconciliations, tant de nouveaux conflits donnent à croire que les peuples n'ont guère plus de mémoire que les vagues ».

« Oui, lui dis-je ; et cela est vrai aussi de la colère en chacun ; car nous voulons croire qu'une colère résulte de certains souvenirs ; mais je crois qu'elle s'explique assez par des causes présentes, qui sont ce qui donne force au souvenir. Dans le temps même que je crois que je donne des coups de poing par colère, un observateur attentif apercevra que je suis en colère par l'effet des poings fermés et frappant. Et pourquoi la paix serait-elle plus difficile maintenant qu'en l'année dix-neuf ? Pangloss, vous êtes un sage ».

2 mars 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

*L’Émancipation*, 15 mars 1923

1939 SM1, XCVIII, « Au-dessus des passions »

CLXXII (536)

On accusait Richelieu de brouiller toujours les affaires extérieures afin de se rendre nécessaire. Je croirais assez qu’il n'y a que des querelles intérieures. La fureur d'un peuple contre un peuple est peu naturelle ; au lieu que l'on voit naître des discordes étonnantes entre les partis, dans les partis eux-mêmes et de porte à porte. Il faudrait voir si deux plaideurs peuvent jamais s'accorder sur la politique extérieure. Un mur contesté, ou une borne, ou une simple rivalité de préséance pourraient jeter deux hommes à choisir entre la paix et la guerre, chacun mettant tout son poids d'homme à nier ce que l'autre affirme. L'expédition de la Ruhr serait donc une offensive contre le parti Radical.

Je n'entends pas par là une manœuvre selon Machiavel, où l'intérêt public serait moyen et instrument pour l'ambition. Je vois au contraire une sincérité admirable partout, et surtout dans les affaires extérieures, où, par la complication et l'incertitude, la sincérité coûte moins. Qui pourrait former une opinion de sagesse sur l'esprit allemand ? On trouve de tout dans les signes et les témoignages, et chacun en retient ce qui lui plaît, ou ce qui déplait à l'adversaire politique. L'ambition, comme toutes les passions, est aveugle et de bonne foi. Il se peut bien que Clemenceau, par sa prédiction courte, mesurée et depuis vérifiée, ait donné un argument aux passions. Il se peut bien que notre politique présente soit la revanche d'un homme d'État humilié. Il y a un contraste bien frappant, et sans doute délicieux pour le principal intéressé, entre la situation du chef de l'État vers la fin de la guerre et le pouvoir quasi royal qu'il tient maintenant.

Chacun a eu occasion de remarquer que l'intérêt ne parle pas souvent en face des passions. L'ambition a cela de puissant, en celui qui n'est qu'homme d'État, c'est que l'intérêt y est d'accord avec les mouvements de l'orgueil et de la vanité. D'où résultent des certitudes, à quoi l'homme qui veut raisonner impartialement n'arrivera jamais. Présentement, dans nos Conseils, la passion dogmatique n'est balancée que par une tête bien faite, qui sait beaucoup et qui doute beaucoup. La partie n'est pas égale. Toute politique extérieure étant difficile devant l'entendement, et de complication insurmontable, il n'y a que l'esprit de parti, chauffé lui-même par l'ambition, qui puisse choisir. Peut-être est-ce une loi de politique que le pouvoir le plus assuré, comme serait celui d'un roi, soit faible par son assurance devant le jeu d'un ministre qui combat pour lui-même, et qui polémique au lieu de raisonner. Ce genre de politique rassemble les passions.

Un homme raisonnable me rappelait l'autre jour ce changement que l'on a pu remarquer en deux ou trois hommes dont les écrits quotidiens ont du poids. Longtemps raisonnables, attentifs à bien voir, prudents à décider, ils sont arrivés finalement à une sorte de folie, oubliant les nuances, les risques et jusqu'à l'apparence du bon sens. C'est le signe qu'ils ont dû reprendre parti, et s'aimanter sur les passions, enfin se livrer au bonheur de plaire et de déplaire, L'innocence de Dreyfus risquait de n'être jamais reconnue, si elle n'avait eu la chance de plaire et de déplaire d'abord, par la seule idée, et avant que l'on sût ce qui en était. De même, maintenant, un radical qui aurait le pouvoir se jetterait dans la paix sans bien voir les suites ; ses ennemis lui feraient une opinion. Mais ici se fait voir une différence qui n'importe pas peu, c'est que l'ambition et la fureur ont de l'affinité avec la guerre ; ainsi le parti juste a moins de puissance que le parti méchant, quoiqu'il ait plus de force ; et c'est une très vieille histoire.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

CLXXIII (537)

Comme chacun examinait le passé, le présent et l'avenir de l’Aventure, remontant aux motifs ou calculant les effets probables, l'historien dit : « Ne cherchez point de motifs ; il n'y en a point ; ne supposez pas de pensées dans nos têtes politiques ; il n'y en a point. Il est inévitable qu'après une victoire l'on vive pendant quelques années sous le gouvernement des militaires ; eh bien nous y sommes. Et toute cette agitation aux frontières n'a d'autre fin que d'assurer les effectifs, de conserver les emplois et de doubler la solde de Messieurs les militaires ».

« Mais comment ? dit quelqu'un. Il m'a semblé au contraire qu'après la victoire les militaires se retiraient et s'effaçaient modestement. Tous nos ministres furent des hommes en veston ».

« Effet d'optique, dit l'historien ; toute l'armée se trouvait hors du pays, comme elle est encore ; mais c'est de là qu'elle gouverne le mieux. Au vrai il y eut un homme, un seul, qui sut gouverner en veston ; mais que peut-il maintenant ? Et quels sont nos pouvoirs civils ? J'y vois un foudre de guerre, mais évidemment conduit et en quelque sorte porté à bras ; son caractère propre fut toujours la modération jointe à la faiblesse. Pour l'autre roi, qui ne manque point d'idées, ni d'une sorte de volonté, remarquez qu'un trait constant de son caractère politique est qu'il obéit toujours aux militaires. Bref les militaires nous tiennent bien mieux que si quelque maréchal était président. Ils nous tiennent par la nature de leur pouvoir, qui est organisé si fortement qu'il se subordonne tout ; ils nous tiennent par cette méthode d'agir, qui engage, et que l'on peut voir à l'œuvre maintenant. Toujours est-il que le désarmement et le court service, choses redoutées des militaires, sont bien loin maintenant de nos pensées. C'est un effet du pouvoir militaire d'endormir la pensée en coupant l'espérance ; et nous voilà tous, nous citoyens, comme des hommes de troupe, revenus à l'enfance, et ne regardant pas plus loin que le fond de notre quart. Je ne m'amuserai pas à examiner si cela est bon ou mauvais, car c'est temps perdu ».

« J'ai pratiqué, dit l'autre, cet axiome de l'homme de troupe, qui détourne de chercher à comprendre ; mais avant d'y revenir, encore une question. D'où ce long intervalle de négociations et d'attente ? N'y eut-il point recul du pouvoir militaire avant ce retour offensif » ?

« Nullement, dit l'historien ; mais préparation seulement ; on compte sept heures pour mettre en batterie la moindre pièce ; les militaires ne sont jamais pressés. Ne fallait-ii pas découvrir et détruire tous ces dépôts d'armes ? Si je regarde bien, la marche de nos armées n'a pas été interrompue un seul instant depuis l'armistice ; mais cette mécanique, si lente par moments, et soudain brutale, trompe aisément les politiques ; j'irais jusqu'à dire qu'elle se trompe elle-même ; ce ne sont que des sergents qui font leur métier, sans regarder loin ; mais par cette méthode ils vont loin et nous emmènent. La littérature suit ; faites-vous historiens ; c'est la seule méthode de penser qui ne soit point ridicule ».

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

CLXXIV (538)

Nous disons : « paresseux, menteur, voleur, traître, assassin » suivant les cas. Épictète ne dit qu'un seul mot : « Esclave ». Un seul mot pour tous ces hommes ; un même jugement, pour toutes ces fautes. C'est piquer l'homme au bon endroit. Car tout homme méprise aisément ce qui est loi ; et même d'un coup de talon il s'élève aisément au-dessus du bien et du mal ; mais il n'arrive pas du même mouvement à mépriser son propre décret ; c'est pourquoi l'on trouve un honneur et un respect du serment même en ceux qui ne respectent rien ; surtout en ceux-là. C'est pourquoi on peut se fier à la parole d'un voleur, pourvu qu'elle soit libre. Le monstre se trouve enchaîné par là. Gobseck lui-même exécute sa promesse, justement parce que rien au monde ne peut l'y contraindre. Ce trait achève un des plus beaux portraits et peut-être le plus difficile ; tous les autres traits s'humanisent par celui-là. Ce qu'il y a peut-être de faible en Jean Valjean, ce n'est point cette conversion devant l'homme évangélique ; mais c'est plutôt qu'ils sont tous les deux trop au-dessus de l'ordinaire. Ce sont des dieux très mal déguisés.

Selon la sublime légende des anciens les dieux se déguisaient mieux ; il fallait se méfier même de la pire apparence ; il y avait toujours risque que la forme humaine la plus dégradée que l'on trouvait à sa porte fût Jupiter lui-même, gardien de l'Hospitalité. De cette seule supposition naissait un contrat non écrit et une amitié qui se retrouvait encore dans les enfants et les enfants des enfants, jusqu'à arrêter les épées. Ainsi la plus libre alliance était aussi la plus sainte.

Il y a une impiété essentielle dans ces maximes que j’entends sur la force et sur ce faux respect qui va à la force. « Donnant, donnant, et garde-toi comme je me garde », c'est une maxime des échanges, mais purement extérieure. Les hommes font les méchants par l’embarras de donner ; car donner n'a point de mesure ; et il faut des semblants de voleur pour que l'on trouve le juste prix. Aucune affaire ne se fait entre voleurs, mais toutes entre amis ; et cette bonne foi qu'on ne voit pas est le sel des affaires ; tout pourrirait vite si le fond répondait aux apparences, et sachez bien que dans la Ruhr le soldat fait son contrat d'hospitalité, sans aucune parole, avec l'ennemi qu'il voit ; la paix est partout, diffuse partout ; la guerre n'est pas substantielle, mais d'apparence et comme abstraite ; aussi ceux qui s'irritent se tiennent loin, et conservent leur misanthropie dans le cercle de la timidité, vêtement et déguisement. Le plus sombre des politiques a encore un père Joseph auquel il se fie ; et c'est n'importe qui ; mais la seule confiance lui donne l'éclat du diamant, et le prix. La guerre vit par l'amitié. Chacun se meut, en ses moindres actes, sous la loi de Jupiter Hospitalier. C'est un dieu enfermé qui frappe à ta porte ; frappe aussi à cette porte, et la lumière s'allumera.

8 mars 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

1939 SM1, XCIX, « La grande amitié »

539 (CLXXV)

Dans un régime de lecture, de souvenir et de méditation, il semble que l'âme néglige le soin de former le corps, et de le préparer aux actions. Mais le corps se venge bien, agissant alors comme une bête peureuse, d'où la maladresse, et cette colère qui la suit et l'aggrave. C'est pourquoi ceux que nous appelons intelligents portent tous dans la forme extérieure les signes de la timidité. De tous ces mouvements tumultueux et mal régis sont nées sans doute beaucoup de maladies, filles de la peur et de l'indignation. Mais l'âme, de son côté, n'y gagne point beaucoup ; car, comme elle ne peut se séparer, ni même se retirer, elle reçoit le contre-coup de toutes ces maladies proprement imaginaires, sous la forme de sentiments romantiques. Par exemple je crois comprendre que la[[839]](#footnote-840) peur de la mort est un effet de cette sorte d'hostilité et d'anxiété à l'égard du corps, animal non dressé ; bref[[840]](#footnote-841) je crois que c'est seulement la crainte continuelle de ce que le corps va faire sans permission, et même contre l'intention, qui fait que l'on craint la mort ; ce serait l'effet dernier de la timidité et je dirais même de la pudeur.

Gymnastique et Musique[[841]](#footnote-842) furent le grand secret des athlètes. **[**Musique règle d’abord les émotions, les faisant naître à point nommé, et de façon que les petits mouvements commandés par le son et le rythme conduisent à une solution aisée ; au reste la musique ne va jamais sans la danse, qui est seulement plus ou moins explicite. La musique règle ainsi les mouvements libres, c’est-à-dire qui dépendent seulement de la structure humaine. Gymnastique règle les mouvements de lutte et de conquête, dénouant en même temps colère et peur par la parfaite convenance de l’idée, du mouvement et de la chose. C’était réduire ces folles prévisions que nous nommons des pensées, et, par ne vouloir que ce que l’on fait, faire aussi tout ce que l’on veut. C’est ce qu’exprime le parfait repos des athlètes**][[842]](#footnote-843)**. Au lieu donc[[843]](#footnote-844) de soumettre les mouvements à la coutume, ce qui prépare la panique, ces dresseurs d'eux-mêmes firent jouer l'habitude par l'exercice ; et c'est de là que vint ce beau sens, encore enfermé dans le mot Habitude, qui veut dire possession, au lieu que coutume est costume, qui est abri et prison pour le timide. Et l'habitude n'asservit point, mais au contraire délivre, faisant couler en quelque sorte le vouloir jusqu'aux fibres les plus intimes des membres, de façon que l'action la plus nouvelle et la plus imprévue soit exécutée en perfection, non point après qu'elle a été pensée, mais dans le moment même qu'elle est pensée. Ainsi il n’arrive jamais à l'athlète de penser qu'il donne un coup de poing sans, en même temps, le donner. Cet état heureux efface les passions. Qu'est-ce que la haine,[[844]](#footnote-845) sinon cette douloureuse pensée de donner une infinité de coups de poing sans qu'on en donne seulement un ? Et je parie que nos hommes volants les plus habiles sont tels par ceci qu'ils ne pensent jamais aucun mouvement sans le faire, ce qui les délivre de peur et de maladresse en même temps. Seulement, par cette union à une mécanique, ils n'agissent point selon la forme de leur corps[[845]](#footnote-846), et ne font ainsi qu'une réconciliation passagère.

La souveraine beauté de la statue athlétique n'exprime rien de nos sentiments séparés, que nous appelons bien des états d'âme ; mais au contraire[[846]](#footnote-847) elle exprime que, par musique et gymnastique, tous les états de l'âme sont passés dans le corps, et en concorde avec la forme corporelle. Il n'y a donc plus d'âme séparée ; la forme est immortelle et divine ; ce que représentent en idée vraie les Dieux Olympiens. Les morts, par une naturelle conséquence, sont des ombres, c'est-à-dire encore des formes corporelles ; l'âme ne se conçoit point séparée ; d'où elle ne s'irrite point contre son compagnon, ce qui efface cette méditation de la mort, effet du sentiment chrétien ; je dis effet, et non point cause. D'où cette règle étonnante que l'homme qui agit ne craint point la mort.

10 mars 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°25, 17 mars 1923

1923 PE 18, « Le Corps humain »

1927 EH1 (26), « Dieux Olympiens » (*om EH2)*

1939 PAE LIV, « Dieux Olympiens »

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

540 (CLXXVI)

La Pyramide est le signe de la mort. Bien clairement par sa forme qui est celle des montagnes. Laissez agir la pesanteur, et le tas de pierres se disposera selon la forme pyramidale. Cette forme est donc le tombeau de tout édifice ; mais l'effrayant est que l'architecte a bâti volontairement selon la mort, cherchant la durée par là, comme si la vie était une courte perturbation ; ce que représentent aussi ces statues enchaînées ; mais la Pyramide est une image bien plus parfaite de l'éternelle inaction ; ainsi elle annonce au spectateur l'imperceptible et introuvable momie. Cet accord entre l'idée et l'image frappe en même temps toutes les parties de l'homme et les fait résonner en parfait accord dès la première vue ; on m'a dit que la Pyramide[[847]](#footnote-848) est parmi les plus belles choses que l’on peut voir[[848]](#footnote-849) et je le crois bien.

Le Temple grec est le signe de la vie. Tout est entrepris et dressé contre la pesanteur. La colonne, par ses proportions, et par toutes ses parties, signifie qu'elle supporte ; et l'angle droit règne ici, qui est le signe du maçon ; rien ne s'écroule ; toute la masse refuse de se joindre à la terre par ces lignes de pente que tracent les forces aveugles. Ce qu'exprime le joyeux portique autour, évidé, aéré, chemin de vie. La pente même du toit, si hardiment élevée et soutenue, reposant dans l'air par ses bords coupants, est comme un refus de durer au prix de se soumettre ; effort équilibré, pensée active, à la mesure de l'homme ; car l'immense, qui est surhumain, n'y est point cherché. Socrate et Platon souriaient à cette maison de l'homme, signe du mesureur, signe du géomètre, mais séparée de l'homme, et laissant libre jeu à l'autre signe, au dieu athlétique, image parfaite de la pensée réconciliée avec la vie. Sur les hauts lieux le temple[[849]](#footnote-850) respire comme un homme. Les chemins de la terre et les chemins de la mer se montrent entre les colonnes, en images coupées et mouvantes ; la foule s'anime à cet air vif et à ces perspectives ; les lois portent l'invention. Ici les cortèges pensent ; d'où cette variété et cette grâce des frises, encore sensibles dans la moindre draperie ; tout chante la liberté heureuse, l'oubli et le renouveau. Tout est printanier et aventureux ; tout est païen ; ce mot n'a eu de sens qu'une fois. Cette beauté parle encore ; et le Temple[[850]](#footnote-851) vide jette encore par ses colonnes et sur ses degrés le cri de l'athlète et l'activité Olympique. Nullement du dehors au dedans ; nullement vers ce mort énigmatique[[851]](#footnote-852) ; mais du dedans au dehors ; car ce n'est point le tombeau de l'esprit, mais plutôt il y ressuscite d'instant en instant et s'en envole, comme cette Athéné entreprenante, qui toujours met ses chevaux au char et prend le fouet. Logette de l'esprit guetteur, ouverte aux quatre vents ; forme inflexible et riante. Image unique au monde de la liberté selon la loi

20 mars 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

*Émancipation*, 15 avril 1923

*Propos sur l’esthétique*, 1923, 3, « Temple grec »

1939 PAE LV, « Temple grec »

541 (CLXXVII)

Supposons que j'aie possédé au moment de la guerre des papiers Japonais, Espagnols, Suédois ou Américains, et que je les aie gardés. Je touche aujourd'hui les coupons en gagnant sur le change, et personne ne le trouve mauvais. Même si j’avais déposé mes titres à la Banque en vue de soutenir le crédit de mon pays, la Banque m'aurait payé les intérêts selon le change, et, si elle ne pouvait me rendre les titres, elle me les paierait au prix de l'or. Au reste ce ne sont pas seulement ces valeurs-là qui ont gagné par rapport à notre papier monnaie ; une maison, un champ ont monté de même et ont à peu près suivi le cours de l'or. L'intérêt commandait de ne point changer ce que l'on avait, valeurs mobilières, maisons ou champs, contre un papier monnaie qui devait fléchir. Ceux qui ont gardé leur or, au lieu de le changer pour du papier, ont agi de même, et je vois qu'ils sont méprisés. Cela n'est point juste.

Il me semble même que cette erreur de jugement tombe sur les pauvres. Car il est très rare qu'un homme riche ait une forte partie de sa fortune en or. On comprend pourquoi. L'or du riche, c'est l'usine ou la part d'usine, c'est le champ et la maison. Grandet lui-même ne garde en or qu'une petite partie de son bien, pour la contemplation, qui est son luxe. Communément les riches contemplent plutôt des tableaux, des meubles, des bijoux ; or je ne vois point qu'on méprise ceux qui ont gardé colliers et armoires de style ; en quoi faisant ils ont pourtant gagné en monnaie-papier autant qu'ils pouvaient gagner en gardant de l'or, et même plus. Au contraire les pauvres qui ne sont pas· tout à fait pauvres font souvent une petite réserve d'or, pour eux grande, en vue d'acheter valeur ou terre ; et ils perdent l'intérêt, sans même y penser, parce qu'ils n'ont point coutume de compter les intérêts dans leurs ressources. Donc ce sont les pauvres gens surtout qui ont changé leur or, ou bien qui l'ont gardé, par des raisons bien naturelles, car c'était tout ce qu'ils avaient. Je vois qu'on veut maintenant les punir, en recevant pour quarante francs un louis d'or qui en vaut soixante. Et, bien mieux, j'entends que l'on dit partout que cette punition est encore une faveur scandaleuse. Et ceux qui iront porter leur or au percepteur, si on le permet, et en perdant un tiers, risquent d'être hués par d'autres pauvres et par tous les riches.

Cela fait voir que la récolte de l'or, qui fit tant de bruit, fut menée à l'étourdie. On ne dit point que c'était une confiscation que l'on entreprenait ; et même on n'y pensa point. Il était juste de donner en échange de l'or, et en plus du papier, des bons qui assurassent le remboursement après la guerre, et au cours de l'or. Par ce moyen, ceux qui changeaient leur or ne perdaient pas plus que ceux qui gardaient leur maison, leur champ, leurs bijoux[[852]](#footnote-853). Ainsi ceux qui auraient changé leur or ne perdant rien, il était facile de laisser l'or se montrer et circuler librement. Bien vainement craindrait-on de marquer par ce voisinage la dépréciation du papier, car elle se voit. Il suffit d'acheter un poulet ou du beurre pour s'en assurer ; et ceux qui accusent les marchands gardent là-dessus une idée fausse qui est nuisible au crédit et aux affaires. Si l'on s'avisait de payer un poulet avec du beurre, on verrait bien qu'un poulet n'est nullement plus cher qu'il n'était au temps de la paix. Mais si l'or sortait des bourses, et à son cours normal, il rendrait évidente à tous cette vérité saine, et rétablirait déjà l'amitié.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

*L’Émancipation*, 15 avril 1923

542 (CLXXVIII)

Il n'est pas difficile d'être malheureux ou mécontent ; il suffit de s'asseoir, comme fait un prince qui attend qu'on l'amuse ; ce regard qui guette et pèse le bonheur comme une denrée jette sur toutes choses la couleur de l'ennui ; non sans majesté, car il y a une sorte de puissance à mépriser toutes les offrandes ; mais j'y vois aussi une impatience et une colère à l'égard des ouvriers ingénieux qui font du bonheur avec peu de chose, comme les enfants font des jardins. Je fuis. L'expérience m'a fait voir assez que l'on ne peut distraire ceux qui s'ennuient d'eux-mêmes.

Au contraire le bonheur est beau à voir ; c'est le plus beau spectacle. Quoi de plus beau qu'un enfant ? Mais aussi il se met tout à ses jeux ; il n'attend pas que l'on joue pour lui. Il est vrai que l'enfant boudeur nous offre aussi l'autre visage, celui qui refuse toute joie ; et heureusement l'enfance oublie vite ; mais chacun a pu connaître de grands enfants qui n'ont point cessé de bouder. Que leurs raisons soient fortes, je le sais ; il est toujours difficile d'être heureux ; c'est un combat contre beaucoup d'événements et contre beaucoup d'hommes ; il se peut que l'on y soit vaincu ; il y a sans aucun doute des événements insurmontables et des malheurs plus forts que l'apprenti Stoïcien ; mais c'est le devoir le plus clair peut-être de ne point se dire vaincu avant d'avoir lutté de toutes ses forces. Et surtout, ce qui me paraît évident, c'est qu'il est impossible que l'on soit heureux si l'on ne veut pas l'être ; il faut donc vouloir son bonheur et le faire.

Ce que l'on n'a point assez dit, c'est que c'est un devoir aussi envers les autres que d'être heureux. On dit bien qu'il n'y a d'aimé que celui qui est heureux ; mais on oublie que cette récompense est juste et méritée ; car le malheur, l'ennui et le désespoir sont dans l'air que nous respirons tous ; aussi nous devons reconnaissance et couronne d'athlète à ceux qui digèrent les miasmes et purifient en quelque sorte la commune vie par leur énergique exemple. Aussi n'y a-t-il rien de plus profond dans l'amour que le serment d'être heureux. Quoi de plus difficile à surmonter que l'ennui, la tristesse ou le malheur de ceux que l'on aime. Tout homme et toute femme devrait penser continuellement à ceci que le bonheur, j'entends celui que l'on conquiert pour soi, est l'offrande la plus belle et la plus généreuse.

J'irais même jusqu'à proposer quelque couronne civique pour récompenser les hommes qui auraient pris le parti d'être heureux. Car, selon mon opinion, tous ces cadavres, et toutes ces ruines, et ces folles dépenses et ces offensives de précaution sont l'œuvre d'hommes qui n'ont jamais su être heureux et qui ne peuvent supporter ceux qui essaient de l'être. Quand j'étais enfant, j'appartenais à l'espèce des poids lourds, difficiles à vaincre, difficiles à remuer, lents à s'émouvoir. Aussi il arrivait souvent que quelque poids léger, maigre de tristesse et d'ennui, s'amusait à me tirer les cheveux, à me pincer, et avec cela se moquant, jusqu'à un coup de poing sans mesure qu'il recevait, et qui terminait tout. Maintenant quand je reconnais quelque gnome qui annonce les guerres et les prépare, je n'examine jamais ses raisons, étant assez instruit sur ces malfaisants génies qui ne peuvent supporter que l'on soit tranquille. Ainsi la tranquille France, comme la tranquille Allemagne sont à mes yeux des enfants robustes, tourmentés et mis enfin hors d'eux-mêmes par une poignée de méchants gamins.

16 mars 1923 (PB 1928)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

L’Émancipation, 15 mai 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XCII, « Devoir d’être heureux »)

CLXXIX (543)

Un franc cinquante répété douze fois, cela fait dix-huit francs ; je cite ce problème de calcul mental, qui est parmi les plus simples, afin que l'on entende en quel sens je dis que je sais parfaitement le résoudre, décomposant le produit en deux parties, dont l'une est la moitié de l'autre. Là-dessus je ne vois pas ce que je pourrais apprendre encore. Or, hier, effectuant cette opération tout en marchant, j'ai fait une erreur ridicule, trouvant un nombre impair, et prenant ce résultat pour bon. Parmi les causes, je trouve la précipitation, et un peu d'infatuation, comme il arrive toujours, qui m'a détourné de tout contrôle ; au total, il faut dire que je n'ai pas fait vraiment attention, ayant l'esprit occupé d'autre chose.

Partant de là, j'étais amené à rendre justice aux psychologues de ce temps-ci, qui ont inventé un genre d'examen où l'on apprécie non pas l'étendue du savoir, mais l'usage qui peut en être fait. Si je demande à un enfant d'extraire une racine cubique, et s'il ne sait même pas ce que ces mots signifient, le voilà convaincu d'ignorance ; mais enfin je ne sais encore rien de ses aptitudes ; ignorer, cela ne montre point un défaut d'esprit. C'est Vauvenargues, je crois, qui a dit qu'il faut juger un homme non par ce qu'il ignore, mais par ce qu'il sait. Faisant donc choix d'une opération mentale dont l'enfant est tout à fait maître, comme de distinguer le pair de l'impair, ou seulement la lettre a des autres lettres, je le mettrai en présence d'une difficulté bien différente de celle que peut présenter l'opération elle-même, en lui demandant d'aller vite et sans se tromper. Par exemple je lui demanderai de barrer les nombres pairs dans une suite de nombres, ou la lettre a dans une page de prose, mesurant le temps et les fautes, et étant en situation, d'après cela, de reconnaître le brouillon, qui va vite et se trompe, le méticuleux, qui va lentement et ne se trompe pas, l'endormi, qui va lentement et qui se trompe, et enfin l'esprit prompt et net, qui va vite et ne se trompe point.

Les Américains ont usé de ce genre d'épreuve, que l'on peut graduer et varier sans peine, en vue de reconnaître les aptitudes de leurs soldats improvisés. Ils s'en trouvèrent bien. J'y vois aussi un moyen de reconnaître les enfants arriérés, dont le défaut principal est de ne pouvoir conduire leur attention. Mais hors de ces problèmes un peu trop simples, je me méfierais de ces méthodes proprement militaires. L'ordinaire de l'enseignement veut plus de patience, et plus de précautions. Car sans doute il est bon d'être maître de ce qu'on sait ; mais il y a un autre genre d'attention qui s'attache au contraire à ce qu'on ne sait pas, et qui porte l'esprit au-dessus de lui-même par l'autorité des belles apparences ; et cette méthode de rester pensif et de se donner crédit à soi-même définit mieux l'intelligence que ne font ces jeux abstraits, et bientôt faciles, où triomphent, il me semble, plutôt l'ambition et la servilité, qui sont sœurs.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

CLXXX (544)

L'esprit humain est quelque chose. Chacun apprend à penser en même temps qu'il apprend à parler ; et dans n'importe quelle langue se montrent les mêmes relations, de nombre, de temps, de lieu, de circonstances qui sont la forme de toutes nos recherches, de toutes nos expériences et de toutes nos réflexions. Connaître c’est ajuster les impressions qui nous sont propres à la langue commune ; ce qui n'est pas communicable n'est encore rien ; même un homme qui pense tout seul pense avec tous et pour tous. Même celui qui doute veut douter avec tous et pour tous ; et toute négation concernant la pensée commune est elle-même pensée commune, et communicable ; ou bien ce n'est rien.

Il est connu que dès que l'on veut faire l'inventaire, et dire ce qui est commun, les preuves sont faibles et les discussions n'ont pas de fin. C'est ici qu'il faut faire attention ; car les preuves du géomètre, ou du physicien, ou de l'avocat supposent le même esprit en tous ; mais ici il s'agit de la preuve des preuves ; et c'est sans doute trop demander. Voici à peu près le problème ; étant présupposé qu'il n'y a rien de commun d'un esprit à un autre, c'est-à-dire qu'il n'y a point de preuve possible au monde, trouvez une preuve en vous tenant à cette supposition. Je demande patience à l'égard de ce chapitre de dialectique, qui tient en quatre lignes, et qui suffit. Se heurtant là, le jugement décide, et saute la barrière. En bref, au lieu de se demander si nous oserons jamais penser quelque chose, il vaut mieux penser humainement, d'après les modèles éprouvés, et dire comment nous pensons. La culture seule y peut conduire, qui est un continuel échange avec les penseurs de tous les temps ; je n'entends pas spécialement les philosophes, où l'on trouve le travail tout fait, ni les savants, parce que la preuve par l'événement, qui est brutale, empêche souvent de bien saisir l'idée, qui est seulement belle. L'esprit humain se montre aussi bien dans les poètes, dans les romanciers, dans les politiques, et même dans les monuments muets. Homère est sans preuves ; Tacite est sans preuves ; Balzac est sans preuves. Mais, puisque chacun s'y reconnaît, cela enlève le doute ; cela guérit d'une intempérance de prouver. Celui qui lit un grand auteur trouve l'esprit humain, et garanti en quelque sorte par la longue suite des admirateurs, commentateurs et grammairiens ; ces derniers ne sont pas les pires.

J'étais ramené à ces idées-là ces jours-ci comme je lisais un assez vif pamphlet de physicien contre Einstein. Il y était dit que ces célèbres doctrines de la Relativité[[853]](#footnote-854) sont absurdes ; et je crois que c'est trop vite dit. Mais il faut reconnaître qu'il y a de l'absurde dans les exposés qui ont été faits en langage ordinaire, soit par des disciples, soit par l'inventeur lui-même. Car on y tombe toujours sur cette idée que le temps va plus vite ici et moins vite là ; ce que j'entends bien des horloges ; mais que le temps ait une vitesse, cela ne passe point ; cela n'est pas bien dit. Que deux chevaux galopent avec des vitesses différentes, cela enferme quelque rapport du mouvement de chacun d'eux avec un temps commun ; par exemple ils sont partis en même temps, et l'un a parcouru une certaine piste avant l'autre ; le temps commun est donc le témoin des vitesses ; et si j’enlève le temps commun, il n'y a plus de vitesses. Là-dessus on me demande de prouver que le Temps commun existe ; or je ne crois point qu'il existe à la manière des objets ; mais je dirais plutôt que le Temps unique est une forme universelle de l'esprit humain. Si l'on me nie cela, je propose, comme première épreuve, que l'on essaie de penser deux vitesses différentes sans les rapporter à un temps unique. Mais ces faciles remarques seront méprisées.

12 mars 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

1942 VE XLVII, « La relativité et le sens commun »

CLXXXI (545)

L'orthographe adoucit les mœurs ; et voici comment. Celui qui lit des yeux sait naturellement l'orthographe ; il reconnaît ce mot que je viens d'écrire comme un gardien de sémaphore reconnaît un navire par le profil, les mâts et les cheminées. Par cette perception contemplative, les choses écrites restent à distance et extérieures ; on en peut juger. Mais celui qui en est encore à faire sonner ce qu'il lit, traduisant les formes en vocifération, doit d'abord dévorer l'écrit et le faire passer en lui-même, de façon à rendre les signes extérieurs par des cris variés qu'il écoute ; et c'est lui-même qu'il écoute ; de là on peut deviner que celui qui lit en parlant se croit lui-même trop, au lieu de garder le calme du spectateur devant l'idée extérieure. C'est en ce sens que je dirais que l'imprimé fait preuve ; oui déjà preuve pour le lecteur mal exercé, en ce qu'il le force à dire selon l'imprimé, donc à prendre à son compte une opinion qui lui est simplement proposée. Je dis prendre à son compte, et ce n'est pas trop dire, car sa bouche, sa gorge, ses poumons, son estomac, et par répercussion son cœur travaillent aussitôt selon l'imprimé. C'est donner trop d'importance au journal.

C'est un signe de pauvre culture si l'on voit remuer les lèvres du lecteur. Il faudrait donc amener les enfants à lire sans parler ; je crois que l'on n'y songe point du tout. Ce que l'on appelle lecture courante n'est point du tout lecture courante, puisque l'enfant déclame tout en lisant. Et la coutume de dicter ramène encore le problème de l'écriture à un exercice de prononciation ; l'enfant écoute, imite les sons à bouche fermée, et les reproduit par l'écriture, non sans des erreurs souvent risibles qui s'expliquent par une prononciation sommaire ou bégayante. Sur quoi je propose cet exercice, qui consisterait à faire prononcer les mots dictés par l'enfant lui-même, à voix haute et distinctement, avant qu'il les écrive. La méthode ainsi modifiée supprimerait, je crois, un grand nombre de fautes ; mais elle serait encore imparfaite en ceci qu'elle formerait toujours l'enfant à parler l'écriture. Or sans doute il faut passer par là, mais il n'y faut point rester.

J'aimerais donc la dictée muette, qui ferait paraître les mots et plus tard les phrases entières un bon moment, puis disparaître, de façon que ce qui resterait dans le souvenir serait comme un dessin que l'on copierait aussitôt de mémoire. Au reste la simple copie serait un très bon exercice. Ainsi l'on arriverait à lire sans y mettre le diaphragme et les passions.

J'entends bien que mes élèves risqueraient alors de ne plus savoir prononcer correctement. Aussi je joindrais au travail des yeux et des mains l'antique exercice de la récitation, pris alors comme une gymnastique des organes parleurs ; mais j'aurais soin que toute récitation fût d'une belle œuvre, et consacrée ; d'abord parce que de telles œuvres règlent les passions en même temps qu'elles les éveillent ; et aussi parce qu'il est convenable, à l'égard de telles œuvres, de croire avant cl' examiner ; ainsi cette part de croyance qui suit toujours la parole, aiderait encore à la culture.

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

CLXXXII (546)

Les drames d'amour ne sont pas les drames du désir ; ce sont bien plutôt les drames de l'orgueil. Du côté du désir il n'y a rien à trouver qui vaille la peine, si ce n'est peut-être cette aride pensée qui est que les vices rendent les hommes sociables et accommodants. Au contraire l'orgueil ne peut transiger ni s'accommoder. Par le désir le voilà aussitôt lié et aussitôt en révolte. Il ne peut en être autrement que si l'âme reconnue de l'autre est vraiment une âme sœur, orgueilleuse et grande assez pour n'humilier point, ni volontairement ni sans le vouloir. Et comme toute âme est ainsi dans le fond, l'amoureux frappe donc à cette porte, poussé par une grande ambition qui est de trouver sa Célimène assez haute pour que lui-même n'ait point à rougir de l'aimer ; et cet accord du haut et du bas entre deux êtres est en effet l'amour cherché, le parfait amour. La déception, qui est ici assez commune, par la timidité ou par la frivolité, éveille une colère sans mesure. Entendez Alceste qui rugit déjà dans l'escalier et dans les antichambres. Misanthrope, de trop espérer.

Dans ces querelles souvent sanglantes, c'est toujours, comme dans toutes les autres, l'honneur qui est en jeu ; c'est l'offense qui torture, mais aggravée par ceci, que l'offense vient de celle-là même que l'on a choisie pour juge, et de qui on veut être estimé au plus haut. Humiliation cuisante, et en vérité insupportable, si l'on choisit encore de se mépriser soi-même, plutôt que de mépriser son juge. « Elle ne peut juger autrement ; elle a raison ; je suis méchant ou sot ou petit à ses yeux, et par ma faute ». Il arrive qu'un homme en vienne à tuer ou à se faire tuer, plutôt que de porter le mépris ; mais qu'est cette blessure à côté du mépris qui vient de l'être qu'on aime ? La jalousie peut se montrer, et se montre souvent sans que l'on ait de rival, avant qu'on le connaisse, avant même qu'on soupçonne qu'il est. C'est parce que l'on est jaloux d'abord que l'on trouve le rival, et que souvent on l'invente. La jalousie vient donc de haut ; et ceux qui font entrer dans ces analyses les combats de coqs ou les combats de cerfs sont bien loin de connaître le secret des passions. La possession, qui est ce à quoi ils veulent penser, n'est pourtant que la victoire décisive sur une âme orgueilleuse et fermée ; et ce que je dis est si vrai que la possession ne suffit qu'en espérance, nullement en fait, si l'âme antagoniste refuse son estime ou seulement son jugement ; aussi peut-on aimer une femme facile, et souffrir par elle, aussi bien qu'une femme fidèle, et que l'on a. L'amoureux veut l'âme ; et c'est pourquoi la sottise, dans la coquette, fait effet de ruse.

24 mars 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Deuxième année, n°26, 31 mars 1923

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

I (547)

Les fêtes du Printemps sont de nature, et l’institution n'y a guère ajouté que des métaphores. L’idée de mort et de résurrection se retrouve chez tous les peuples, exprimant en même temps cet achèvement de l’hiver, les feuilles pourries et redevenues terre, les arbres dénudés, et aussitôt le réveil des forces végétales. C’est pourquoi toutes les cérémonies du monde, en ce temps-ci, imitent la mort et la renaissance ; et que le langage soit toujours humain, cela ne doit pas étonner ; c’est la métaphore essentielle. Je ne vois point de superstition dans la religion, ni la moindre erreur, à bien regarder. Ou bien alors il faudrait dite qu'Homère se trompe ou nous trompe, disant que les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. Les palmes et le buis des Rameaux sont des signes, et la messe de Pâques aussi.

La lune est par elle-même un signe de mort et de recommence­ment. Surtout dans les pays où le ciel est souvent clair, le retour de la lune fut célébré à grands cris comme le signe que rien n'est irrévo­cable et que tout recommence ; ce signe n'a jamais été trompeur ; et les astronomes savent mieux cela que les ignorants, puisque la période courte de la lune est liée à des périodes plus longues dont dépend toute notre vie terrestre ; le fidèle retour de la lune était donc le signe du fidèle retour des saisons, et l’expression la plus frappante de l’ordre astronomique ; aussi le culte de la lune exprima une idée juste, non point démentie par la suite, mais au contraire confirmée. La lune en son croissant et décroissant représente toute croissance et décroissance. À chaque lune nouvelle l’esprit d'entreprendre et d'espérer se trouvait ranimé ; et au contraire la lune finissante inspirait la temporisation et la patience, enfin une sorte de carême men­suel ; dont il reste des traces jusque dans les soins à donner aux vins, car beaucoup disent qu'il ne faut point embouteiller ni soutirer en décours. Or ces pratiques, qui sont de superstition, et non de religion, enferment encore cette utile sagesse qui prescrit de régler toutes les actions humaines d'après les signes du ciel. L’astronomie débrouille seulement cette grande idée, sans l’altérer essentiellement, joignant les signes lunaires aux signes solaires.

D'après ces anticipations précieuses, la lune pascale devait être sacrée entre toutes, puisqu'avec ce croissant d'équinoxe on voyait réellement toutes choses croître, en même temps que le rouge­-gorge, le merle et le pinson annonçaient tous les autres chants. C’est pourquoi cette lune, arrivée à son plein, fut le signe par excellence ; et les deux divinités du ciel, alors réconciliées, fixèrent la fête du printemps bien avant que l’Église eût dressé le Comput, qui est le calcul de ces rencontres entre la lune des bourgeons et le soleil équinoxial. Que l’homme ressuscite alors, et se reconnaisse Dieu, ce n'est que mimique et danse réglée, qui exprime, redouble et con­firme l’allégresse universelle, en même temps qu'elle la tempère. Car il n'y a que les faunes et chèvre-pieds qui dansent sans mesure et au premier rayon ; ce sont des êtres sans mémoire et sans archives, qui n'ont pas remarqué la loi périodique, et les vrais signes du recom­mencement. Et ces formes imaginaires représentent bien des hom­mes encore pris dans l’animalité, et qui ont en quelque sorte les pieds plus prompts que la tête **[**; enfin qui vont danser comme les fleurs s’ouvrent au moment où les oiseaux chantent. Et cela est la vérité de la nature, non de l’homme**][[854]](#footnote-855)**. C’est pourquoi ces métaphores[[855]](#footnote-856) sont belles aussi, et vraies aussi. Seulement les chèvre-pieds n'en savent rien ; ils dansent.

2 avril 1923

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

1924 *PSC* XXX, « La lune pascale »

1938 PSR L, « La lune pascale »

II (548)

Au commencement de ce beau temps qui a marqué la fin du carême, je fus en rivalité avec des jardiniers. Ayant consi­déré quelque temps, comme je fais presque tous les jours, la carte des pressions barométriques sur notre occident, je prédis une belle quinzaine pour le moins ; mais j'entendis que les jardiniers annonçaient la pluie d'après une gelée blanche ; et ils disaient : « Gelée blanche de Vendredi, c’est de la pluie pour Dimanche ; cela ne trompe point ». Mélange d'observation et de superstition. J'estime les gens de métier et la mémoire des métiers ; néanmoins je tins ferme en moi-même. Il plut un peu le lundi, et un peu les jours suivants, comme par boutades, mais le beau temps s'établit.

Je venais de là à réfléchir sur ces cartes des pressions, qui dessi­nent comme les montagnes, plateaux, vallées et ravins de l’atmos­phère. On comprendra quelque chose de ce régime à la fois mou­vant et stable si l’on observe les remous d'un fleuve au-dessous des piles ; on y voit des tourbillons en forme d'entonnoirs, où l’eau tourne rapidement, sans que l’ensemble du tourbillon se meuve très vite ; dans l’intervalle des tourbillons, on voit des plateaux quelque­fois bosselés ; et, par les poussières et les pailles, on se rend compte que l’eau n'y est guère agitée. Je suppose que l’air, si tous ses mou­vements et ses épaisseurs nous étaient visibles par le dessus, nous donnerait un spectacle du même genre. De notre poste, et avec nos yeux comme ils sont, nous ne voyons de ces mouvements et épais­seurs, que les nuages.

Qu'est-ce qu'un nuage ? C’est une surface de contact entre deux masses d'air dont l’une, étant plus froide, fait rosée sur l’autre par­tout où elle la touche. Par l’agitation, ces surfaces de condensation se recourbent et s'enveloppent les unes les autres à peu près comme les volutes de la fumée ; mais de loin, et en perspective, nous voyons des masses apportées et emportées par le vent ; ici tout est illusion ; car les nuages se forment et se dissolvent d'instant en instant tout autant qu'ils se meuvent ; et fort souvent il n'est pas plus vrai de dire qu'un nuage se meut que de dire que le panache de vapeur suit la locomotive.

Le baromètre est un autre œil, qui parle à notre œil par les mouvements du mercure ou de l’aiguille. Sur une carte des pres­sions, et surtout d'après plusieurs cartes successives, nous voyons ces plateaux et ces creux de l’air, et nous remarquons d'abord que ce régime est stable relativement aux vents généraux, comme le cou­rant du fleuve n'entraîne pas les tourbillons qui se font au-dessous des piles. Les creux de l’air sont tourbillonnants, comme dans l’eau ; d'où on les appelle cyclones ; et l’on nomme ordinairement anticy­clones les plateaux d'air autour desquels tournent les cyclones. Le rapport de ces montagnes d'air avec la pluie résulte de ce que je disais, que la condensation ne se fait que par le mélange ; d'où un anticyclone correspond en général à un ciel pur, et un cyclone, sur­tout violent, à des précipitations d'eau. Cela connu en gros, l’obser­vation suivie des cartes de pression instruira d'abord, par cette constance relative et cette lente déformation des creux et bosses, qui permet de prévoir passablement, non point tant pour un jour et une région, que pour une contrée étendue et pour une période assez longue. L’usage enseigne les exceptions, les périodes d'incertitude, et les périodes de sûreté. Les paysans deviendraient bientôt habiles par ces cartes, s'ils y jetaient les yeux tous les jours ; mais les journaux, que je sache, ne pensent point à publier régulièrement ces cartes, à une exception près, qui est *Excelsior*, journal au titre barbare, et qui est assez résolument rétrograde pour se montrer impartial et même quelquefois audacieux, comme on voit de fermes catholiques reproduire fidèlement les raisonnements des athées, assurés qu'ils croient être de les réfuter quand ils voudront.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

III (549)

Un fleuve est une chose parmi les choses, et sans égards. Au temps de la grande crue on vit la Seine suspendue au ras des parapets, au-dessus de la Concorde et du Cours la Reine. Scandale pour nous, mais non pour elle. Il ne fallait que quelques pluies encore dans le haut pays, quelques filets d'eau suivant la pente pour que le fleuve fît cascade sur l’asphalte et sur le pavé de bois. Cette vue de la nécessité n'est point naturelle à l’Animal Poli­tique. Nous nous moquons des faiseurs de pluie ; mais en vérité il est presque impossible qu'un homme qui a charge d'administrer ne considère point la Seine comme un fonctionnaire du département. Aussi l’ancienne idée des magiciens, que l’on peut remédier à tout et même aux crues par des paroles, n'est point tout à fait perdue. Il est beau de voir que les ingénieurs pensent d'abord à exprimer qu'ils ne craignent rien, affirmation qui fait partie du jeu quand ce sont des hommes qui s'agitent. Ici les moyens de défense, comme brigades de police ou régiments de cavalerie, ont un double effet ; non seule­ment elles arrêtent dans le fait, mais elles frappent l’imagination ; et ce second effet est plus utile que l’autre, puisque les passions sont le principal ennemi, et au fond le seul. C’est pourquoi l’optimisme est de règle dans les discours politiques. La difficulté est seulement, pour l’homme d'État véritable, de ne pas laisser entrer l’optimisme dans le secret de sa pensée. Telle est la vertu du Taciturne. Mais l’homme de second rang, ou de troisième, se persuade lui-même dans le temps qu'il persuade ses ennemis et ses amis, et croit ce qu'il espère.

Or ces procédés de la haute politique, et ceux mêmes de la médiocre, sont imités par ces esprits enfants qui peuplent la moyenne administration ; et cela fait du Molière au naturel. Ce qui est dit, alors, dans le communiqué, est tel non seulement que le public ne puisse pas concevoir d'inquiétude, mais aussi que la Seine n'en prenne point de l’audace. Il faut qu'elle sache bien que tous les passages sont fermés. C’est ainsi qu'un colonel, dans les temps difficiles, publie qu'il est sûr de ses hommes, que les meneurs sont connus et leurs projets découverts ; cela non seulement pour les pouvoirs et pour l’opinion, mais pour étonner les mutins eux-mêmes. À quoi l’on ajoute qu'on les connaît bien, et qu'ils ne sont pas si méchants qu'ils le croient. Magie efficace, dès qu'il s'agit d'hommes, parce que les hommes ne sont redoutables que s'ils osent. Mais pour la Seine, qui monte comme une pierre tombe, ces moyens politiques, qui sont encore un peu plus que des métaphores, enferment le plus haut ridicule. Et tel est le sort d'un homme qui arrive, à force d'intriguer et de plaire, au poste de surveillant des eaux. Dès que le flot jaune raccourcit l’arc des ponts, le voilà chagrin et confus, comme si sa faute à lui était non pas qu'il n'ait rien prévu ni rien préparé, mais que la Seine monte ; aussi quand elle descend il s'en réjouit comme d'un traité de paix. Ce genre d'erreur, qui sent son faiseur de pluie, mène fort loin, jusqu'à faire croire que la hausse du blé ou la baisse du franc sont l’effet de manœuvres diaboliques et de conjurations. C’est ainsi qu'un ingénieur qui fait un pont solide ou qui jette les fondements d'un quai parmi les sables perméables, ne pense jamais que la prochaine crue en sera relevée de quelques centimètres, ni qu'un seul pieu enfoncé fait déjà barrage.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

IV (550)

Louis XIV ne supportait pas ce qui ressemblait à une récla­mation de corps ou par délégués ; mais, à l’égard des individus, il était bienveillant et même attentif, surtout lorsqu'il était clair qu'on demandait grâce et que l’obéissance n'était pas mise en question. Je compris mieux ces choses quand j’eus fait connaissance avec le pouvoir véritable, observant des capitaines. Tous gouver­naient par une rigoureuse sévérité à l’égard des pouvoirs subalter­nes, qu'ils rendaient responsables, et auxquels ils ne passaient rien ; et ce n'est pas difficile dès que l’on peut, d'un trait de plume et sans recours, faire passer un vaguemestre aux fonctions de chef de pièce, et transporter à l’observatoire de tir celui qui mesure le vin. Quant aux hommes de troupe, ils étaient facilement reçus et toujours écou­tés s'ils parlaient en leur propre nom ; mais dès qu'ils semblaient parler au nom de leurs camarades, fût-ce pour se plaindre de la soupe, ils étaient aussitôt renvoyés avec violence et menaces. Nos pouvoirs politiques font justement tout le contraire ; mais un esprit de quelque portée jugera bientôt que ce régime est révolutionnaire en lui-même, et enviera toujours cette facilité du pouvoir militaire, qui, par la faveur seulement, arrive à être aimé plus qu'on ne croit, tout en obtenant l’exécution immédiate et presque automatique des ordres quels qu'ils soient.

Le pouvoir militaire est soumis au pouvoir civil quant à la direction des grands mouvements. Mais, pour l’administration et la hiérarchie, il n'en peut être ainsi. Le ministre, s'il n'est pas du métier, se sent aussitôt étranger et craint d'être perturbateur devant cette grande machine où tout est réglé selon des principes tellement différents de ceux qui règlent l’administration civile. Et en même temps il éprouve cette terreur des rois, exprimée par l’un d'eux, je crois que ce fut le Régent, à la pensée que cette obéissance des troupes, qui rend tout facile, pourrait soudainement leur manquer. Ainsi, l’armée obéit en apparence, mais en réalité gouverne. Elle obéit dans le fait ; mais, comme institution, elle commande tout, comme au temps de Louis XIV, et par les mêmes moyens. Sans autre pensée que celle de sa propre existence selon sa nature ; et cela suffit. Cette hiérarchie réclame nourriture, ou, pour mieux dire, elle se nourrit sans attendre et sans pouvoir attendre. Fourgon de ravitaillement, visite du major, piquet de prison, relève de garde, tout marche imperturbablement, et tire à soi à la manière du fait accompli. Le militaire ne propose point et ne demande point ; il existe, et il oriente toute existence d'après sa puissante existence, non point en organisation et changement, non point en projets comme le corps politique, mais organisée et immuable, telle qu'elle était au temps de César ou d'Alexandre. Aussi ce n'est pas le militaire politique qui conduit la politique ; c’est un homme qui a des idées et de I' éloquence, mais qui se soumet par là aux conditions politiques. Le militaire qui gouverne, c’est celui qui ne fait pas de politique, qui n'en veut pas faire, et qui se vante de n'en point faire ; qui attend les ordres, mais qui n'attend point le ravitaillement. Séparé, et dévorant. Occupant partout selon sa puissance, et communiquant sa forme partout où il est, comme le cerf dans le buisson. Par ces causes on comprend cette docilité des pouvoirs civils, inutilement querelleuse s'ils ignorent ou mêlent tout, immédiate et sans paroles à mesure qu'ils sont résolus et clairvoyants. D'où l’on voit que le problème de la politique intérieure est entièrement subordonné à la politique extérieure, et que les peuples trouveront la liberté en cherchant la paix, et non autrement.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

V (551)

Il faut vouloir être heureux, et y mettre du sien. Si l’on reste dans la position du spectateur impartial, laissant seulement entrée au bonheur et portes ouvertes, c’est la tristesse qui entrera. Le vrai du pessimisme est en ceci que la simple humeur non gouvernée va au triste ou à l’irrité ; comme on voit par l’enfant inoccupé, et l’on n'attend pas longtemps. L’attrait du jeu, si puissant à cet âge, n'est pas celui d'un fruit qui éveille la faim ou la soif ; mais plutôt j'y vois une volonté d'être heureux par le jeu, comme on voit que sont les autres. Et la volonté trouve ici sa prise, parce qu'il ne s'agit que de se mouvoir, de fouetter la toupie, de courir et de crier ; chose que l’on peut vouloir, parce que l’exécution suit aussitôt. La même réso­lution se voit dans les plaisirs du monde, qui sont plaisirs par décret, mais qui exigent aussi que l’on s'y mette, par le costume et l’attitude, ce qui soutient le décret. Ce qui plaît surtout au citadin dans la cam­pagne, c’est qu'il y va ; l’agir porte le désirer. Je crois que nous ne savons pas bien désirer ce que nous ne pouvons faire, et que l’espé­rance non aidée est toujours triste. C’est pourquoi la vie privée est toujours triste, si chacun attend le bonheur comme quelque chose qui lui est dû.

Chacun a observé quelque tyran domestique ; et l’on voudrait penser, par une vue trop simple, que l’égoïste fait de son propre bonheur la loi de ceux qui l’entourent ; mais les choses ne vont point ainsi ; l’égoïste est triste parce qu'il attend le bonheur ; même sans aucun de ces petits maux qui ne manquent guère, l’ennui vient ; c’est donc la loi d'ennui et de malheur que l’égoïste impose à ceux qui l’aiment, ou à ceux qui le craignent. Au contraire la bonne humeur a quelque chose de généreux ; elle donne plutôt qu'elle ne reçoit. Il est bien vrai que nous devons penser au bonheur d'autrui ; mais on ne dit pas assez que ce que nous pouvons taire de mieux pour ceux qui nous aiment, c’est encore d'être heureux.

C’est ce que nous apprend la politesse, qui est un bonheur d'appa­rence, aussitôt ressenti, par la réaction du dehors sur le dedans, loi constante et constamment oubliée ; ainsi ceux qui sont polis sont aussitôt récompensés, sans savoir qu'ils sont récompensés. La meilleure flatterie des jeunes, et qui ne manque jamais son effet, c’est qu'ils ne perdent point devant les personnes d'âge cet éclat du bonheur qui est la beauté ; c’est comme une grâce qu'ils font ; et l’on appelle grâce, entre autres sens de ce mot si riche, le bonheur sans cause, et sortant de l’être comme d'une source. Dans la bonne grâce il y a un peu plus d'attention, et aussi d'intention, ce qui arrive quand la richesse du jeune âge n'y suffit plus. Mais, quel que soit le tyran, c’est toujours faire sa cour que de bien manger, ou de ne point montrer d'ennui. C’est pourquoi il arrive qu'un tyran triste, et qui semble n'aimer point la joie d'autrui, est souvent vaincu et conquis par ceux en qui la joie est plus forte que tout. Les auteurs aussi plai­sent par la joie d'écrire, et l’on dit très bien bonheur d'expression, tour heureux. Tout ornement est de joie. Nos semblables ne nous demandent jamais que ce qui nous est à nous-mêmes le plus agréa­ble. Aussi la politesse a-t-elle reçu le beau nom de Savoir-vivre.

10 avril 1923 (PB 1928)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XC, « Que le bonheur est généreux »)

552 (VI)

Le mouton est mal placé pour juger ; aussi voit-on que le berger de moutons marche devant, et que les moutons se pressent derrière lui ; et l’on voit bien qu'ils croiraient tout perdu s'ils n'entendaient plus le berger, qui est comme leur dieu. Et j'ai[[856]](#footnote-857) entendu conter que les moutons que l’on mène à la capitale pour y être égorgés meurent de chagrin dans le voyage, s'ils ne sont pas accom­pagnés par leur berger ordinaire. Les choses sont ainsi par la nature ; car il est vrai que le berger pense beaucoup aux moutons et au bien des moutons ; les choses ne se gâtent qu'à l’égorgement ; mais c’est chose prompte, séparée, et qui ne change point les sentiments.

Les mères brebis expliquent cela aux agneaux, enseignant la dis­cipline moutonnière, et les effrayant du loup. Et encore plus les effrayant du mouton noir, s'il s'en trouve, qui voudrait expliquer que le plus grand ennemi du mouton c’est justement le berger. « Qui donc a soin de vous ? Qui vous abrite du soleil et de la pluie ? Qui règle son pas sur le vôtre afin que vous puissiez brouter à votre gré ? Qui va chercher à grande fatigue la brebis perdue ? Qui la rapporte dans ses bras ? Pour un mouton mort de maladie, j'ai vu pleurer cet homme dur. Oui je l’ai vu pleurer. Le jour qu'un agneau fut mangé par le loup, ce fut une belle colère ; et le maître des bergers, pro­vidence supérieure et invisible, lui-même s'en mêla. Il fit serment que l’agneau serait vengé ; il y eut une guerre contre les loups, et cinq têtes de loup clouées aux portes de l’étable, pour un seul agneau. Pourquoi chercher d'autres preuves ? Nous sommes ses membres et sa chair. Il est notre force et notre bien. Sa pensée est notre pensée ; sa volonté est notre volonté. C’est pourquoi, mon fils agneau, tu te dois à toi-même de surmonter la difficulté d'obéir, ainsi que l’a dit un savant mouton. Réfléchis donc, et juge-toi. Par quelles belles raisons voudrais-tu désobéir ? Une touffe fleurie ? Ou bien le plaisir d'une gambade ? Autant dire que tu te laisserais gouverner par ta langue ou par tes jambes indociles. Mais non. Tu comprends bien que, dans un agneau bien gouverné, et qui a ambi­tion d'être un vrai mouton, les jambes ne font rien contre le corps tout entier. Suis donc cette idée ; parmi les idées moutonnières, il n'y en a peut-être pas une qui marque mieux le génie propre au vrai mouton. Sois donc au troupeau[[857]](#footnote-858) comme ta jambe est à toi ».

L’agneau suivait donc ces idées sublimes, afin de se raffermir sur ses pattes ; et il avait grand besoin d’être raffermi,[[858]](#footnote-859) car il était environné d'une odeur de sang, et il ne pou­vait faire autrement qu'entendre des gémissements bientôt interrom­pus ; et[[859]](#footnote-860) il pressentait quelque chose d'horrible. Mais que craindre sous un bon maître, et quand on n'a rien fait que par ses ordres ? Que craindre lorsque l’on voit le berger avec son visage ordinaire, et tranquille ainsi qu’au pâturage ? À quoi se fier, si l’on ne se fie à cette longue suite d’actions qui sont toutes des bienfaits ? Quand le bienfaiteur, quand le défenseur reste en paix, que pourrait-on craindre ? Et même si l’agneau se trouve couché sur une table sanglante, il cherche encore des yeux le bienfaiteur, et le voyant tout près de lui, attentif à lui, il trouve dans son cœur d’agneau tout le courage possible. Alors passe le couteau ; alors est effacée la solution, et en même temps le problème

13 avril 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

L’Émancipation, 15 mai 1923

1925 EDR 4, « Des moutons »

553 (VII)

Le grand secret des arts, et aussi le plus caché, c’est que l’homme n'invente qu'autant qu'il fait et qu'autant qu'il perçoit ce qu'il fait. Par exemple[[860]](#footnote-861) le potier invente quand il fait ; et ce qui lui apparaît plaisant dans ce qu'il fait, il le continue. Le chanteur aussi. Et celui qui dessine, aussi. Au contraire ceux qui portent un grand projet dans leur rêverie seulement, et qui attendent qu'il s'achève dans la pensée seulement[[861]](#footnote-862), ne font jamais rien. [Ce qui est jugé ici, c’est une conception de l’imagination comme pouvoir d’inventer hors de toute action. Lorsque nous rêvons, nous recevons nos images ; mais lorsque nous agissons, nous les faisons.][[862]](#footnote-863) L’écrivain aussi est soumis à cette loi de n'inventer que ce qu'il écrit ; dès que ce qu'il a écrit a valeur d'objet, il est amené à écrire encore et encore autre chose ; aussi c’est un grand art de ne pas raturer, mais au contraire de sauver tout. Cette idée offre des perspectives.

Ce que nous faisons et ensuite percevons est de trois espèces. L’action est la première, qui change le solide et y enfonce le pouce ou l’outil. C’est l’art rude, qui modèle, qui taille et qui construit. De mes mains je pétris un peu de glaise et j'y imprime les mouvements de la fantaisie en même temps que la forme de mes doigts ; dès que je remarque quelque forme en cette glaise et que je la continue, me voilà modeleur. De même si je découpe un visage avec mon couteau dans quelque noueuse racine. Tel est l’art du simple soldat, ou de l’exécutant. La loi de cet art est que la force s'y montre toujours par la matière résistante.

La voix est la seconde espèce, soit qu'elle crie, qu'elle chante, qu'elle déclame ou qu'elle parle. Ici l’objet, qui est ce que je perçois, est d'un instant ; et la mémoire est l’instrument de l’artiste ; car, de quelque façon que je commence, il faut que je continue, ce qui est recommencer ou imiter, en changeant un peu. D'un côté mon propre modèle, qui est ce que j'ai chanté, m'échappe ; mais en revanche il ne se prête point à la rature, et il faut que je le sauve tout ; d'où naît la phrase musicale, la moins libre de toutes les inventions, si elle est belle. Un beau chant ne pourrait être continué autrement, ni être terminé autrement. Au lieu que la mauvaise musique recommence toujours. Tel est l’art de l’aède, qui est comme la mémoire des guerriers. [L’orateur et le poète sont soumis à cette condition de se conformer à une sorte de modèle de leur parole ; sans quoi on entend mal ce qu’ils disent. Cela suppose qu’ils essaient leur voix. Cet art a reçu de grands développements. Celui qui voudrait soutenir que l’orateur ne chante pas aurait bientôt la preuve du contraire ; car il n’y a point d’orateur sans quelque mélopée mesurée et balancée.][[863]](#footnote-864)

Le troisième art est l’art du geste ; et c’est l’art du chef. Le geste dessine l’action, mais n'est point l’action. Sous la forme de la danse, il ressemble à la musique en ce qu'il se continue en s'imitant lui­-même ; et s'il écrit alors sur le sol ce qui sera le chemin du chœur, c’est sans le vouloir. Le geste tracé, qui est dessin ou écriture, reste léger et effleurant selon son essence, et ne marque sa forme qu'assez pour la pouvoir reconnaître et continuer ; assez et non pas plus ; cette sobriété, qui est aussi clarté, est la loi du chef. De là vient qu'un beau dessin est souverain par la légèreté, laissant même intact le grain du papier et n'y laissant qu'une fine traînée, et même inter­rompue. Un dessin n'est nullement sculpté en creux dans le papier ; cette main n'appuie jamais. Les plus belles écritures[[864]](#footnote-865) font voir aussi ce mépris des moyens, et cette économie de force. J'en parle impar­tialement, car ma plume veut toujours percer le papier et je n'y peux rien ; par quoi je me reconnais sculpteur et prolétaire, peut-être aède à la rigueur, mais nullement chef ; nullement traceur ni direc­teur ; mais plutôt écrivant comme on sculpte dans du bois, et m'arrangeant du coup de ciseau ; car comment le reprendre ?

14 avril 1923 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°1, 21 avril 1923

*Propos sur l’esthétique* (1923), 23, « Le Potier »

1939 PAE LVI, « Le potier »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

554

La conversation n'instruit point, même réglée. J'y vois cet incon­vénient, pour les deux, que la pensée dérive sans cesse, et oublie ce qui l’avait d'abord arrêtée ; ou, pour parler autre­ment, celui qui explique sa pensée en perd toujours quelque chose, et c’est souvent le meilleur. L’état de réflexion, qui seul importe, suppose l’arrêt devant un objet humain que l’on ne peut s'empêcher d'interroger, et qui ne répond rien. Il n'y a que les monuments qui fassent penser. J'entends aussi, sous le nom de monuments, les poètes, mieux protégés que tous les autres auteurs contre le change­ment ; mais tous les auteurs acquièrent quelque caractère monu­mental par la vénération, qui détourne de les changer, et nous ramène toujours à la forme inflexible. La danse des pensées, qui est la plus instable des danses, trouve alors un centre et comme un autel. Aucun homme n'a jamais pensé autrement que sous cette autorité de la chose écrite, et d'après ce préjugé vertébral que ce qui est écrit est vrai. Sans cette idée, le lecteur est jeté à une autre pensée et encore à une autre ; le collier est rompu et les perles rou­lent. Bon pour les chiens de courir après ce qui roule.

La Bible a formé un grand nombre d'esprits vigoureux, aussi bien par ses énigmes. C’est une condition excellente d'être tenu par un texte monumental ; le moment contemplatif est alors prolongé et renouvelé ; l’esprit se pose. Balzac et Stendhal n'agiraient pas moins s'ils avaient la majesté ; mais ils ne l’ont pas encore ; il faut que j'y mette du mien et que j'admire tout par décret, et peut-être même des fautes d'impression, comme l’insinue le grammairien ; ce risque est de peu en comparaison du profit. Mais je ne garderais point cette foi, qui est fidélité, si je n'étais averti par le cortège des admirateurs. Encore aujourd'hui si j’en rencontre un, il m'affermit et je l’affer­mis ; après cela je lis mieux ; je suis plus fort contre le démon polé­mique. Servilité, direz-vous, mais cela me fait rire ; des opinions de Balzac sur la politique et sur la religion, je n'en ai pas pris une. Il n'y a que les abrégés qui fassent des esprits serfs.

Il est chimérique de vouloir former les jeunes esprits autrement que par les anciens livres. Plus les livres sont jeunes et plus on y choisit ; plus on y cherche ce qui plaît, et des thèses pour les pas­sions ; ce n'est point discipline. *L’Imitation*, livre vénérable, n'est point de mes livres ; mais c’était un des livres de Comte, forte tête pourtant ; et c’est toujours un des plus beaux titres de livre, car c’est par l’imitation de l’humain que l’on apprend à penser. Celui qui ne lit que ce qui lui plaît, je le vois bien seul. Toujours en compagnie de ses chétives idées personnelles, comme on dit ; mais il ne sortira pas d'enfance. Il faut du secours à l’esprit enfant, et une inscription sur le granit pour sa lecture. *Télémaque* vaut mieux pour apprendre à lire que *Francinet*, et l’*Iliade* vaut mieux que *Télémaque*. Comte avait pris pour lui cette maxime de *l’Imitation* : « L’intelligence doit suivre la foi et non la précéder ni la rompre ». J'ai pris moi-même cette maxime par contagion, quoiqu'elle ne me plût guère ; elle m'a conduit plus loin qu'aucune autre, et, par exemple, à l’idée même que j'explique aujourd'hui[[865]](#footnote-866).

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923 (VIII)

1924 *PSC* IV, « Libre Pensée »

1934 LIT 33

IX (555)

Celui qui a proposé cette formule connue : « la paix par le droit » a fait tenir, il me semble, beaucoup d'erreurs en peu de mots. Là-dessus j'ai d'abord réfléchi longtemps, sans beaucoup de suite et sans jamais rien découvrir ; et puis, quand la guerre m'a tenu sur ce problème pendant des heures et des jours, j'ai enfin compris que les bonnes intentions ne mènent à rien tant que les idées sont mal attelées. « La paix par le droit », c’est un cri de guerre, à bien l’entendre ; c’est même le cri de la guerre.

La première erreur qu'il faut effacer, c’est que les hommes font la guerre par goût d'usurper ou de piller ; cela peut être dans un petit nombre ; mais le gros se bat toujours pour un droit ; ou bien il le croit fermement, ce qui revient au même. C’est ainsi que l’ardeur des procès résulte bien moins de l’avidité que d'un attachement quasiment mystique à un droit ou à ce que l’on prend pour un droit. Mais approchons plus près, sur cet exemple des procès. Non seule­ment les plaidants voient toujours quelque droit, et plaident, en quelque sorte, pour faire triompher la justice ; mais bien plus il est vrai que dans tous les procès il y a apparence de droit des deux côtés, par la complication des affaires et par l’insuffisance des contrats, qui ne peuvent tout dire ; tout l’édifice du droit écrit et de la jurisprudence répond à cette difficulté majeure de trouver à décider, quand le bon sens découvre de part et d'autre des raisons évidentes et fortes. C’est ce qu'on ne comprend pas aisément ; et j’ai trouvé plus d'un naïf qui raisonnait ainsi : « Puisque c’est l’un des deux qui a raison, il y a certainement un des deux avocats qui est payé pour mentir ». Mais entendez là-dessus les avocats, les avoués et les juges, ils vous diront qu'un avocat ne ment jamais, qu'il n'a pas besoin de mentir ; que ce grossier moyen le rendrait aussitôt ridicule, et qu'un procès n'est possible que par deux apparences de droit qui se peuvent très bien soutenir, sans aucun mensonge et sans aucun sophisme. C’est pourquoi le jugement, qui décide entre les deux, devient aussitôt un élément du droit, et un argument fort dans les procès qui suivront. Mais aussi le droit est difficile à saisir, parce que les hommes passionnés et trop prompts croient tous que le droit est clair et évident toujours.

Où donc[[866]](#footnote-867) la justice ? En ceci que le jugement ne résulte point des forces, mais d'un débat libre, devant un arbitre qui n'a point d'inté­rêts dans le jeu. Cette condition suffit, et elle doit suffire parce que les conflits entre les droits sont obscurs et difficiles. Ce qui est juste, c’est d'accepter d'avance l’arbitrage ; non pas l’arbitrage juste, mais l’arbitrage. L’acte juridique essentiel consiste en ceci que l’on renonce solennellement à soutenir son droit par la force. Ainsi ce n'est pas la paix qui est par le droit ; car, par le droit, à cause des apparences du droit, et encore illuminées par les passions, c’est la guerre qui sera, la guerre sainte ; et toute guerre est sainte. Au contraire c’est le droit qui sera par la paix, attendu que l’ordre du droit suppose une déclaration préalable de paix, avant l’arbitrage, pendant l’arbitrage, et après l’arbitrage, et que l’on soit content ou non. Voilà ce que c’est qu'un homme pacifique. Mais l’homme dangereux est celui qui veut la paix par le droit, disant qu'il n'usera point de la force, et qu'il le jure, pourvu que son droit soit reconnu. Cela promet de beaux jours.

18 avril 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923 (IX)

1926 CCP I, 6, « La paix d’abord »

1939 SM1, C, « Le droit par la paix »

X (556)

Je voudrais dire de la mauvaise humeur qu'elle n'est pas moins cause qu'effet : je serais même porté à croire que la plupart de nos maladies résultent d'un oubli de la politesse, j'entends d'une violence du corps humain sur lui-même. Mon père qui, par son métier, observait les animaux, disait que, soumis pourtant aux mêmes conditions, et autant portés que nous à abuser, ils ont bien moins de maladies ; et il s'en étonnait. C’est que les animaux n'ont point d'humeur, j'entends cette irritation, ou bien cette fatigue, ou bien cet ennui qui sont entretenus par la pensée. Par exemple chacun sait que notre pensée se scandalise de ne dormir point quand elle vou­drait, et, par cette inquiétude, se met justement dans le cas de ne pouvoir dormir. Ou bien, d'autres fois, craignant le pire, elle ranime par ses mauvaises rêveries un état d'anxiété qui éloigne la guérison. Il ne faut que la vue d'un escalier pour que le cœur se serre, comme on dit si bien, par un effet d'imagination qui nous coupe le souffle, dans le moment même où nous avons besoin de respirer amplement. Et la colère est à proprement parler une sorte de maladie, tout à fait comme est la toux ; on peut même considérer la toux comme un type de l’irritation ; car elle a bien ses causes dans l’état du corps ; mais aussitôt l’imagination attend la toux et même la cherche, par une folle idée de se délivrer de son mal en l’exaspérant, comme font ceux qui se grattent. Je sais bien que les animaux aussi se grattent, et jusqu'à se nuire à eux-mêmes, mais c’est un dangereux privilège de l’homme que de pouvoir, si j'ose dire, se gratter par la seule pensée, et directement, par ses passions, exciter son cœur et pousser les ondes du sang ici et là.

Passe encore pour les passions ; ne s'en délivre pas qui veut ; on n'y peut arriver que par un long détour de doctrine, comme celui qui est assez sage pour ne point rechercher les honneurs, afin de ne pas être entraîné à les désirer. Mais la mauvaise humeur nous lie, nous étouffe et nous étrangle par ce seul effet que nous nous dispo­sons selon un état du corps qui porte à la tristesse et de façon à entretenir cette tristesse. Celui qui s’ennuie a une manière de s’asseoir, de se lever, de parler qui est propre à entretenir l’ennui. L’irrité se noue d'une autre manière ; et le découragé détache, je dirais pres­que dételle ses muscles autant qu'il peut, bien loin de se donner à lui-même par quelque action ce massage énergique dont il a besoin.

Réagir contre l’humeur ce n'est point l’affaire du jugement ; il n'y peut rien ; mais il faut changer l’attitude, et se donner le mouvement convenable ; car nos muscles moteurs sont la seule partie de nous­-mêmes sur laquelle nous ayons prise. Sourire, hausser les épaules sont des manœuvres connues contre les soucis ; et remarquez que ces mouvements si faciles changent aussitôt la circulation viscérale. On peut s'étirer volontairement, et se conduire à bailler, ce qui est la meilleure gymnastique contre l’anxiété et l’impatience. Mais l’impa­tient n'aura point l’idée de mimer ainsi l’indifférence ; de même il ne viendra pas à l’esprit de celui qui souffre d'insomnie de faire sem­blant de dormir. Bien au contraire, l’humeur[[867]](#footnote-868) se signifie elle-même, et ainsi s'entretient. Faute de sagesse, nous courons à politesse ; nous cherchons l’obligation de sourire. C’est pourquoi la société des indifférents est tant aimée.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XII), « Le sourire »

XI (557)

Il m'est arrivé, à moi aussi, de nommer « assassins » ceux que je voyais prendre aisément leur parti de la guerre ; et quelquefois en parlant à eux, ce qu'ils prirent mal. J'avoue que l’expression n'était pas juste. Celui qui tue par entraînement et occasion n'est pas encore assassin à proprement parler. Est assassin celui qui, ayant tué, a fait voir, par l’exécution et par la préparation, qu'il considère le meurtre comme un moyen parmi d'autres, et duquel on peut déli­bérer.

Nous manquons d'un mot pour désigner l’homme qui n'a point tué, mais qui fait voir des pensées d'assassin, s'il n'en montre point les actions. Ce genre de pensées consiste à préméditer mort d'homme, en inscrivant cet accident prévu parmi les frais. Comme si, par exemple, dans une chasse au lion, on employait l’homme comme appât, d'après ce raisonnement qu'en sacrifiant une vie humaine on en sauve beaucoup d'autres ; mais nos mœurs s'oppo­sent énergiquement à ce genre de calcul. Aussi voyons-nous que, lorsqu'il s'agit de saisir un malfaiteur fort dangereux et prêt à tout, on n'a point coutume de faire marcher les agents à l’assaut, au risque d'en faire tuer ou blesser quelques-uns ; et ils n'ont point l’ordre de sortir de leur tranchée au péril de leur vie ; mais au contraire on veut qu'ils se protègent d'abord par tous moyens ; à quoi d'eux­-mêmes presque toujours ils ne penseraient point assez. Et cela est approuvé universellement. C’est à la pensée que l’on regarde. Ce qui coule de sang par la surprise, par l’entraînement, par le jeu des passions, on le pardonne.

C’est pourquoi le passage délibéré de l’état de paix à l’état de guerre est inhumain et presque sans exemple ; il y faut l’occasion de quelque violence diffuse, un tumulte, des passions déchaînées, ou bien la menace pressante, et comme la pointe de l’épée au visage. Mais dans un état de conflit où les armes sont publiquement déposées, où les moyens de droit, médiations ou arbitrages, sont solen­nellement acceptés, prendre sur soi, à jour choisi, de s'armer, de rompre la clôture des biens privés, de saisir, d'emprisonner, enfin d’appliquer les lois de la guerre à l’égard d'hommes qui invoquent les lois de la paix, cela ne s'est guère vu. Ici la vie humaine est mise au jeu comme simple moyen, je dirais même comme moyen industriel. Ce passage de la paix à la guerre, sans les excitations de l’hon­neur et même sans les convulsions de la peur, n'est point selon l’esprit commun de l’Occident ; je ne connais personne qui l’ait compris ; ceux qui l’acceptent allèguent le fait accompli. On n'y pense guère ; on s'en console, ou même on s'en réjouit, en évoquant le souvenir encore tout frais de violences pires ; ce n'est toujours point penser. Je vois plutôt en presque tous un refus d'y penser. L’amère pensée serait celle-ci : « Esclavage, et sous peine de mort, pour le débiteur récalcitrant ».

Pensée trop amère. Personne n'a voulu cela. Personne n'a prévu cette étrange peine de la prison contre le refus d'obéir, et appliquée seulement aux fonctionnaires, au mépris des idées de devoir et de discipline, tant célébrées. Ce fut un acte de pure forme, et en vérité de procédure ; abstrait, et visant les biens ; soucieux même de ne point viser les personnes. C’est une action de cabinet, qui, après bien d'autres, porte la marque administrative. À l’autre bout le militaire s'en tire comme il peut. La force porte ses fruits. Le pire serait si nous prenions notre parti d'être méchants, ne pouvant mieux.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

XII (558)

Un chien qui baille au coin du feu, cela avertit les chasseurs de renvoyer les soucis au lendemain. Cette force de vie qui s'étire sans façon et contre toute cérémonie est belle à voir et irrésistible en son exemple ; il faut que toute la compagnie s'étire et baille, ce qui est le prélude d'aller dormir ; non que bailler soit le signe de la fatigue ; mais plutôt c’est le congé[[868]](#footnote-869) donné à l’esprit d'attention et de dispute, par cette profonde aération du sac viscéral. La nature annonce par cette énergique réforme qu'elle se contente de vivre et qu'elle est lasse de penser.

Tout le monde peut remarquer qu'attention et surprise coupent comme on dit respiration. La physiologie enlève là-dessus toute espèce de doute, en faisant voir comment les puissants muscles de la défense s'accrochent au thorax, et ne peuvent que le resserrer et paralyser dès qu'ils se mobilisent. Et il est remarquable que le mou­vement des bras en l’air, signe de capitulation, est aussi le plus utile à délivrer le thorax ; mais c’est aussi la position de choix pour bailler énergiquement. Comprenons d'après cela comment n'importe quel souci nous serre littéralement le cœur, l’esquisse de l’action appuyant aussitôt sur le thorax, et commençant l’anxiété, sœur de l’attente. Car nous sommes anxieux seulement d'attendre, et aussi bien quand la chose est de peu. De cet état pénible suit aussitôt l’impatience, colère contre soi qui ne délivre rien. La cérémonie est faite de toutes ces contraintes, que le costume aggrave encore, et aussi la contagion ; car l’ennui se gagne. Mais aussi le baillement est le remède contagieux de la contagieuse cérémonie. On se demande comment il se fait que bailler se communique comme une maladie ; mais c’est plutôt[[869]](#footnote-870) la gravité, l’attention et l’air du souci qui se commu­niquent comme une maladie ; et le baillement, au contraire, qui est une revanche de la vie et comme une reprise de santé, se commu­nique par l’abandon du sérieux et comme une emphatique déclaration d'insouciance ; c’est un signal qu'ils attendent tous, comme le signal de rompre les rangs. Ce bien-être ne peut être refusé ; tout le sérieux penchait par là.

Le rire et les sanglots sont des solutions du même genre, mais plus retenues, plus contrariées ; il s'y montre une lutte entre deux pensées, dont l’une enchaîne et l’autre délivre. Au lieu que, par le baillement, toutes les pensées sont mises en fuite, liantes ou délivrantes ; l’aisance ·de vivre les efface toutes. Ainsi c’est toujours le chien qui baille. Chacun a pu observer que le baillement est toujours un signe favorable, dans ce genre de maladies que l’on nomme nerveuses, et où c’est la pensée qui fait maladie. Mais je crois que le baillement est salutaire dans toutes, comme le sommeil qu'il annonce ; et c’est un signe que nos pensées sont toujours pour beaucoup dans les maladies ; chose qui étonnerait moins si l’on songeait au mal que l’on peut se faire en se mordant la langue ; et le sens figuré de cette expression fait bien voir comment le regret, bien nommé remords, peut aller à la lésion. Le baillement, au contraire, est sans aucun risque.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XIX, « L’art de bâiller »)

XIII (559)

On peut s'instruire par l’objet ; on peut s'instruire par l’esprit. Le premier chemin est celui des techniques ; et c’est le suc­cès qui décide du vrai et du faux. J'apprends à forger en interrogeant le fer et le marteau ; nul ne me demande compte de mes pensées ; mais c’est à l’œuvre qu'on connaît l’ouvrier. Tout savoir d'âge mûr est ainsi ; on y fait économie de pensée ; même dans le métier d'avocat ou d'avoué, qui est de raisonnement et en vue de persuader, il y a une routine, comme il y a une routine du juge. Au mieux ce sont des routines vraies. Aussi voit-on des compétences qui sont des têtes vides.

L’école primaire s'est jetée par là, cherchant routine pour écrire correctement, pour accorder les mots, pour arpenter, pour compter. Aussi a-t-on assez remarqué que les meilleurs écoliers de la primaire comptent bien ; et l’on se moque du lycéen qui sait la théorie de l’addition et qui compte mal. Or la routine de compter s'apprend par l’objet ; c’est l’objet qui décide ; aussi voit-on qu'une claire disposition des nombres y fait beaucoup, comme tout comptable vous le dira. L’autre écolier met la pensée au jeu, et se trompe très bien, car rien n'est autant instable, fuyant et trompeur que la pensée. Les civilisations primitives font voir ce contraste d'une perfection étonnante des métiers, jointe à des opinions fantastiques fondées sur des raisonnements. L’étonnant, et à quoi il faut regarder avec attention et plus d'une fois, c’est que le progrès des sciences est sorti des extravagances théologiques, et non pas des métiers.

Qu'est-ce donc qu'apprendre par l’esprit ? C’est faire société. Le géomètre formé selon la subtilité Euclidienne est toujours occupé de convenir avec un interlocuteur imaginaire, au moyen d'une défini­tion sans ambiguïté ; et de là, par raisonnement, conquiert l’autre, répondant à toutes les objections possibles. D'où résulte cette connais­sance si bien nommée Universelle, c’est-à-dire commune à tout esprit. Que l’objet en dise ce qu’il voudra. L’attention du géomètre ne se porte point à ce que répond le cercle, mais bien à ce que pour­rait répondre l’autre esprit avec lequel il se met en conversation. Cette manière de penser est démontrer ; et rien n'étonne plus un esprit sans culture, que ces efforts pour démontrer correctement ce qui d'ailleurs ne fait point doute d'après l’application. Cette pensée qui prend son temps est propre à l’enseignement secondaire. Dans le Supérieur on retrouve le technicien, qui se contente de réussir et même en fait doctrine. Par exemple on arrive à démontrer la loi de gravitation, sous condition de quelques suppositions simples et qui rallient tout esprit à qui on les propose. Mais le technicien, je dis même de haute Mathématique, où la routine est presque de rigueur, aimera mieux dire qu'une telle démonstration perd le temps, et que c’est assez de savoir que la théorie s'applique à la chose, et paye de succès ; ce qui est d'esprit primaire. Tout métier conduit là, aussi bien le métier d'astronome. Ce qui est général, entendez qui réussit, équivaut il est vrai à l’universel, qui éclaire. Mais les esprits qui n'ont point participé au loisir et au luxe du bien penser sont des esprits sans lumière, et tout à fait sans ressources quand il s'agit seu­lement de penser humainement. C’est pourquoi cette halte de Raison, si bien placée entre le commun métier et les métiers spéciaux, est bonne à tous. Je dis même qu'aux esprits lents et engourdis, elle est encore plus nécessaire. Réformateurs de l’enseignement, regardez par là.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

XIV (560)

Les animaux n'en pensent pas long. Mais il faut se demander si l’homme lui-même penserait beaucoup dès que quelque puis­sance supérieure, comme celle des Martiens de Wells, le réduirait à l’existence d’un rat. Remarquez que la situation d'un forçat ou d'un prisonnier est encore bien éloignée de l’existence d'un rat. Le prisonnier exerce une sorte de fonction ; il est le centre d'un groupe humain, de geôliers, de greffiers et de juges ; il en est même d'une certaine manière le président ; et cette attention de tous à deviner ce qu'il pense est encore un hommage, et même de haute qualité. En revanche tout porte à croire que l’homme réellement séparé des hommes revient à la condition animale ; tout aussi promp­tement qu'un veau, né dans les bois, prend les mœurs d'un jeune buffle. Ce que j'exprime autrement en disant qu'il n'y a rien d'héré­ditaire que la structure, et que tout le reste est de costume.

Costume c’est coutume ; mais j'expliquerais le second sens par le premier ; et, au lieu de dire que le costume est de coutume, je dirais que la coutume est de costume. Les animaux n'ont point de costume ; ainsi ils n'ont point de coutume ; leur manière d'être dépend seulement de leur forme. La hallebarde du suisse change toutes ses actions, sans compter ses pensées ; le bec de l’oiseau régit l’oiseau aussi ; mais la différence est que le bec est de structure, au lieu que la hallebarde est de costume ; et la pelle aussi est de cos­tume ; le sifflet de l’agent aussi, et la perruque du magistrat anglais. Nos maisons aussi sont de costume, et Balzac n'a rien ignoré de ce rapport admirable qui fait qu'une rampe d'escalier, un siège, de vieilles boiseries, une lumière plus ou moins ménagée sont des par­ties de notre caractère, comme le corset, la robe, le chapeau, la cravate. L’homme nu est déshabillé aussi de la plupart de ses pen­sées ; je dirais presque de toutes ; mais l’homme nu n'est pas encore délié de costume. La ville, la maison, les terres cultivées, l’opinion, et même le scandale, tout cela l’habille encore. Toute l’histoire l’habille, et les livres, et les poèmes, et les chansons. Effacez tout cela, il ne lui reste d'autre mémoire que la structure ; et cela ramène, il me semble, toutes ses actions à ce que nous appelons l’instinct. La pensée est de costume, ou disons d'institution, bien plus que nous ne voulons croire.

C’est une puissante idée que celle de Comte sur les animaux. Il dit que nous ne pouvons rien savoir de ce que penseraient et feraient les chevaux et les éléphants, s'ils se faisaient, par société, monu­ments, archives, cérémonies, un costume au sens où je l’entends. Le fait est que l’homme ne leur en laisse point le temps. Kipling a imaginé, d'après des récits de chasseurs, un bal d'éléphants, dans une clairière fort retirée, et aménagée par la danse même ; cette clairière qui garde la forme de la danse est un commencement de costume ; mais les chasseurs ont bientôt découvert le temple, et dis­persé les fidèles de cette religion commençante. Selon toute vrai­semblance l’animal qui n'a point loisir de danser n'a non plus aucune occasion de penser. Et comme rien ne reste d’une génération à l’autre, si ce n'est la structure biologique, les actions reviennent tou­jours là. Ce n'est pas parce que les abeilles forment ruche que l’on peut dire qu'elles forment société. **[**Coopération n’est pas encore société ; ce sont les archives et les monuments, enfin tous les genres de coutume et de costume, qui font société. Une abeille agit selon sa forme ; en cela elle continue quelque chose, mais elle n’en sait rien. Ce que nous faisons par structure, nous le faisons sans y penser ; mais ce que nous faisons devant le signe, par religion et culte, nous y pensons de vraie attention ; et voilà ce qu’on ne trouve point chez les abeilles.**][[870]](#footnote-871)** Il faudrait qu'une vieille ruche fût l’objet d'un culte et qu'enfin les morts, selon l’expression fameuse de Comte, gouvernassent les vivants ; mais entendez-le bien ; non par la structure transmise, mais par le costume, qui est temple, outil et bibliothèque. La tradition est chose, non idée.

**[**L’histoire humaine est donc l’histoire des signes, ou, en d’autres termes, l’histoire des religions. L’esprit s’est éveillé par une continuelle formation du langage, c’est-à-dire par interprétation des signes. Les actions ne sont pas un objet suffisant ; il faut des signes pour réfléchir. Le signe, gros de sens, et d’abord mystérieux, voilà le miroir des pensées. Et le poète sait bien encore donner à son poème l’air d’un signe afin de réveiller l’esprit par une sonorité de Dodone.**][[871]](#footnote-872)**

28 avril 1923 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°2, 5 mai 1923

1927 EH1 (7), « Tradition »

1938 EH2, IX, « Coutume et costume »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

XV (561)

L’imitation des morts est une grande chose. Je l’ai remar­quée dans le survivant d'une belle paire d'amis. En quatorze tous deux étaient sous-lieutenants et tombèrent dans la même attaque ; l’un d'eux en revint. C’était une sorte de poète assez triste ; l’autre était un paysan bien armé contre les petites misères, et content d'être. Ces contrastes font les amitiés. Or le survivant, por­tant l’autre dans sa pensée, lui a donné à la fin une seconde existence ; l’impatient devint contemplateur et silencieux ; la simplicité, la récon­ciliation et la joie revinrent du mort au vivant par la poésie de l’amitié ; je n'ai pas connu de regret qui fût plus constant et plus beau.

Quand on dit, après Comte, que les morts gouvernent les vivants, il faut comprendre ce qu'on dit. Ce n'est point que le père et les ancêtres transmettent aux enfants leurs passions avec leur forme ; cette servitude est commune à l’homme et à l’animal ; elle n'est pas si pesante que l’on croit, car la forme héritée est propre à plus d'une action ; mais aussi aucun progrès ne peut résulter de là ; mais plutôt, par la variété des occasions, un stable équilibre, et l’immobilité de l’instinct. Ce qui est propre à l’homme c’est le culte par souvenir. Les morts sont purifiés par cette pensée amie qui les recompose au mieux, oubliant l’humeur, la faiblesse et l’esclavage. Ainsi il est rigoureusement vrai que les morts sont affranchis de leur corps et commencent une vie meilleure. Leurs fautes se détachent d'eux comme par un purgatoire ; et leur idée s'affirme par méditation, qui est prière, et par pieuse commémoration. Ils ne sont point pré­sents dans l’existence difficile ; ils ne sont point en situation de se démentir, de se diminuer ni de vieillir ; il ne reste d'eux, par le res­pect, que ce qui mérite respect ; aussi leurs maximes valent mieux qu'eux-mêmes. Pour les grands hommes ce travail se fait au jour, par lecture, commentaire et imitation cherchée ; mais ce même travail se fait partout, par toute amitié, par toute piété filiale. Les Immortels croissent en nombre et en vertu. Le poids croissant des morts, a dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. Ainsi la doctrine des saints, du paradis et du purgatoire traduit les vrais rapports entre les vivants et les morts.

Contre quoi travaillent les historiens, qui en viennent tous à dire qu'Homère n'a pas existé ; mais aucun Homère n'a existé ; aucun mort ne fut digne de ses œuvres ; et c’est pourquoi les publications de lettres intimes et de médiocres aventures sont proprement impies. Comme on voit pour Chateaubriand, Musset, Balzac, Stendhal, enfin pour toutes les victimes de l’histoire des lettres. Et Sainte-Beuve a fait école, qui supposait toujours le pire, et voulait expliquer de grands effets par de petites causes. Il faut laisser mort ce qui a mérité de mourir. Mais il est heureusement vrai que la jeunesse ne se nourrit point des anecdotes, et va droit aux œuvres vivantes, laissant le cadavre. **[**Hier encore je me suis vu m’indignant d’une chicane que l’on faisait à Chateaubriand, en disant qu’il n’avait pas vu l’Amérique autant qu’il le racontait. Cela je puis le comprendre, mais je ne m’en nourris point. Je me nourris d’auteurs qui ne peuvent tromper ; et cette illusion me paraît éclairer les œuvres comme il faut. Le feu de l’admiration est plus nécessaire que l’intelligence, et la critique est un ingrat métier. Pour moi**][[872]](#footnote-873)** j'en suis encore à ne pouvoir lire un auteur si j'aper­çois des notes au bas des pages ; cela pue. Il n'y a d'idées que d'ancêtres ; et il n'y a que la jeunesse qui croie aux idées. **[**Sans doute il faut prendre le vrai pour règle ; mais le beau aussi. Je plains les esprits orphelins qui n’ont pas su accepter quelques prédécesseurs. C’est vieillir terriblement vite. Ces**][[873]](#footnote-874)** vieux décomposent et se décomposent ; mais, dès qu'ils sont morts, jeunesse les sauve.

30 avril 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

1938 PSR LI, « L’imitation des morts »

XVI (562)

Je souhaite que vous lisiez le dernier Bulletin de *l’Union pour la Vérité* ; il est bon à lire et à relire, comme je l’éprouvai hier. Après une sorte de préface qui vous enlève de terre, on trouve des essais de Wells qui vous y rétablissent ; et partout en ces lignes le même vent qu'entre nos arbres. Printemps d'esprit.

Les pages de Wells qui sont ici traduites nous ramènent à la fameuse Conférence de Washington ; ces pages seront neuves pour beaucoup, enveloppés que nous sommes de ruses. Une fois de plus il semble que la paix aborde nos rivages, comme un grand navire. De nouveau l’esprit Wilsonien ; de nouveau les Droits de l’Homme ; de nouveau le Jamais plus. Un bel avenir est toujours à portée de nos mains si nous osons le prendre. Oserons-nous ?

Un précieux ami m'a conté ce qui lui arriva récemment dans un train qui roulait par notre Nord. Comme il retrouvait la trace des obus et faisait quelques remarques descriptives, un Américain, qu'il ne connaissait nullement, lui fit entendre une sorte de sermon sur ce thème : « Ainsi vous, les Français, ayant vu et souffert de cette sorte, vous voulez donc toujours recommencer, et ruines sur ruines » ? Wells n'est pas moins vif. « C’est une perte énorme pour la Confé­rence, écrit-il, c’est un malheur pour le monde entier que les gran­des qualités des Français, leur clarté d'esprit, leur imagination puis­sante qui n'exclut point le bon sens pratique, semblent à présent tout à fait subalternisées par la rhétorique émotive, cette autre face du caractère français ». C’est à M. Briand qu'il en a, et voici com­ment il le juge finalement : « Je ne vois qu'un orateur belliqueux, vaniteux, ruineux, qui mène la France et toute l’Europe à l’abîme ». Mais que dirait-il maintenant du successeur ? Voilà pourtant les choses qu'il faut savoir ; et il est bon, de plus, qu'on les lise non pas dans quelque Revue des Revues, mais dans ce Bulletin à couverture monacale, qui veut être lu de près et qui sera lu de près par des lecteurs qui comptent. Voilà ce qu'il fallait à nos Jansénistes ; et cette petite brochure va faire événement.

Ne voulant rien dire de la Préface, sinon qu'elle est belle de tous côtés, je crois plus utile d'expliquer pourquoi je ne suis jamais entré dans cette église de raison. J'ai toujours suivi ce que l’on y disait, et m'en suis instruit souvent. Mais cette méthode de se réunir pour penser ne me paraît point bonne. La conversation, même étudiée, rabat toujours beaucoup de la force ; et la lumière ne vient, si elle vient, que si l’on garde la force. Je dirais presque qu'il faut se garder d'entendre contradiction ; car toujours le contradicteur cueille l’idée avant qu'elle soit mûre. La conciliation entre deux hommes se fera mieux sans qu'on la cherche, et aussi entre deux idées du même homme sans qu'il la cherche. Et, comme il n'est point d'homme, sans doute, qui ait su tout accorder, c’est cela qui donne trop de puis­sance aux disputeurs, et trop de lieu aux compromis. Tout accord se ferait donc aux dépens de la pensée. Si un mutuel enseignement est possible, voici comment les choses se passeront ; chacun dira ce qu'il jugera bon de dire, sans être interrompu jamais ; sans être contredit, ni sur le champ, ni par la suite ; ou bien, s’il doit l’être, le regard humain, même ami, y est de trop. Aristote eût défait Platon et lui­-même, par la dispute.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

XVII (563)

Quand une femme, d'abord pauvre, arrive à l’aisance, elle achète l’armoire à glace qu'elle a autrefois convoitée ; elle ne compare point ; elle suit son premier désir. Balzac a fait cette remarque dans *César Birotteau* que les parvenus choisissent toujours non point le mobilier à la mode, mais le mobilier qui était à la mode au temps où leur fortune était encore en espoir. Ainsi notre jeunesse gouverne notre vie ; et l’on voit ce même rapport dans les grandes choses ; ou, bien plutôt, il n'y a pas de grandes choses ou importantes qui ne soient puériles par quelque côté. Louis XIV n'ou­blia jamais la Fronde, et gouverna toujours d'après ses terreurs d'enfant, jusqu'à ce point que c’était une adroite flatterie que de n'aller jamais à Paris ; d'où une suite admirable jusque dans les moindres faveurs, et un pouvoir qui mérite de demeurer le modèle de tous les pouvoirs. Tout homme public a une vengeance à exercer et une revanche à prendre ; d'où une consistance étonnante, qui imite la force, et que ceux qui n'ont pas été humiliés ne font jamais voir.

Nous eûmes un dictateur à la Romaine, et sans aucune comédie ; je ne pense jamais sans faveur à cet homme qui se garda de l’em­phase et repoussa du pied l’Académie. Par des raisons que je ne connais point toutes, et dont la principale fut sans doute l’éloignement de deux natures, on se souvient que le chef en nom fut alors publi­quement annulé ; et l’on ne faisait qu'en rire. Mais le chef ne riait point, et rêvait quelque revanche à l’image de sa présente humilia­tion. Ce qui suivit a fait voir qu'une passion qui va à une fin bien déterminée compte beaucoup et fait son chemin au milieu des incer­tains et des indifférents. Bien savoir ce que l’on désire, cela joue la volonté. « Je fais la guerre », cela n'était plus de mode, par mille raisons que tout le monde voit. Mais l’image du Caton à l’antique, qui ne se laissait point détourner, était trop puissante sur l’homme qu'elle avait blessé de ses reliefs durs. Il fallait donc jouer jusqu'au détail ce personnage détesté et admiré, et ressusciter ce qu'il se pou­vait de guerre, de péril pressant et d'action irrévocable en cette Europe fatiguée, qui n'est pas encore revenue de stupeur. Cette action retardée, et qui, chose miraculeuse, ne produit même pas les terri­bles suites qu'on en pouvait craindre, étonne surtout les hommes qui ont eu de l’action, si l’on peut dire, tout leur saoul, et qui en sont à la modestie. Il restait ce petit pistolet tout neuf, qui n'avait encore tué personne, et qui sonne maintenant étrangement dans l’inébran­lable paix.

J'avais conjecturé par là, essayant de comprendre, comme beaucoup, comme presque tous ; mais ces suppositions me semblaient un peu trop romanesques, jusqu'à ce qu'enfin une attaque inattendue, et qui semble pis que déplacée, j'entends inutile, m'a fait apercevoir la suite d'une comédie politique, entièrement imitée, trop évidemment étrangère aux circonstances, et qui n'avait pour fin que de consoler une imagination irritée par souvenir. C’est de même que l’on voit souvent une rivalité de robes changer les grandes affaires. D'où je voudrais tirer cette maxime de politique, que l’on sert et redresse souvent les faibles en les humiliant sans mesure.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

XVIII (564)

Le Dictateur règne par l’Opinion et craint le Suffrage. Compre­nons bien ; ce n'est pas le suffrage universel qu'il craint ; tout au contraire l’approbation de l’homme le plus simple lui paraît valoir autant que celle d'un académicien ; en ce sens le Dictateur est démocrate. Mais ce qu'il craint c’est le suffrage secret.

Dans la dictature tout doit être public et ordonné ; tout avoué ; de façon que le blâme soit scandale et désordre, et aussitôt puni. Mais la punition n'est qu'un effet indirect ; le cortège et la cérémonie agissent directement et par persuasion ; le cortège enrôle. Ceux qui ont connu la puissance de la formation militaire, et comment le pas bien rythmé donne en même temps courage et conviction doivent considérer comme un scandale cet ordre de la société civile, où les travaux, bien loin de s'imiter les uns les autres, se complètent au contraire, ce qui conduit à supporter les différences et même à les aimer ; la liberté des pensées et l’esprit d'opposition se nourrissent dans cette heureuse paix ; aussi voit-on que la cité des métiers et du commerce est difficile à gouverner. D'où cette idée, qui doit plaire à l’ambitieux, d'organiser la paix selon les moyens de la guerre. Ces cortèges, ces cris rythmés, ces nobles saluts, cette belle obéissance, tout cela gouverne autrement que par la peur, et principalement, à ce que je crois, par l’admiration. Cette discipline envahit le corps du spectateur, et dispose ses pensées par ce détour. Il est presque impossible de penser contre un bataillon de chasseurs à pied qui défile ; cette forte musique et ce mouvement qui s'y accorde occupent tout l’esprit. Voir est la même chose qu'approuver ; et cette publique approbation régit ensuite les pensées les plus secrètes, par la difficulté d'être hypocrite. Aussi n'a-t-on à punir que les cyniques, qui sont peu nombreux.

La force d'une police qui n'est que police m'effraye moins. L’agent ni le garde municipal n'entreprennent point sur mes pensées ; ils ne visent point à convertir ; ils ne montrent point cette redoutable foi qui convertit déjà par l’imitation involontaire. Aussi n'y a-t-il rien de plus facile que d'obéir à la force de police. L’ordre est assuré et la liberté de chacun est sauvée en même temps. C’est pourquoi cette force n'est pas violence, même en son action la plus vive. Mais l’autre force est violence par le seul spectacle ; c’est à mon juge­ment qu'elle en a. Et c’est sans doute le citoyen le mieux discipliné qui sent aussi le mieux cette nuance d'injure, ce qui le pousse, contre toute attente des comédiens de la politique, à siffler sur le passage de l’arrogant cortège. Ce qui ne signifie point qu'il désap­prouve, mais plutôt qu'il refuse d'approuver par des preuves qui le prennent ainsi à la gorge. Et tous ces effets résultent de civilisation à proprement parler, quand les citoyens se sont délivrés de cette idée qu'il faut approuver avant d'obéir. Et je conçois au contraire que des populations un peu plus sauvages, et promptes à la révolte, soient aisément gouvernées par des moyens de théâtre.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

XIX (565)

Il n'est pas étonnant qu'un castor ronge l’arbre qui est au bord de l’eau ; non plus qu'il le ronge du côté de l’eau ; non plus que l’arbre tombe en travers du ruisseau ; non plus qu'un barrage se forme, par tout ce que le ruisseau charrie. Pour arriver à expliquer cette célèbre industrie des castors par des causes de ce genre-là, il faudrait observer sans admirer. Une sorte de religion va naturellement à l’animal ; et les pensées du naturaliste sont toujours trop égyptiennes. Un chasseur prête généreusement à son chien. Les oiseleurs font conversation avec les oiseaux. Un oiseau trouve à se baigner, et ensuite il chante ; on veut croire qu'il remercie.

Le tissu des nids est un objet d'étonnement ; il nous semble que l’oiseau a entrelacé les racines, les roseaux et les crins à la manière d'un vannier. Je remarque à ce sujet-là que le crin d'un vieux cous­sin, longtemps foulé, forme une sorte de feutre ; il aurait fallu un adroit vannier pour les entrelacer comme nous voyons qu'ils sont ; mais cela s'est fait par élasticité et tassement, chaque brin se coulant par où il trouve passage.

Un chien fait son lit dans l’herbe en tournant sur lui-même plu­sieurs fois avant de se coucher ; les brins d'herbe s'arrangent comme ils peuvent, et selon la forme de cet animal tournant ; et cela fait une sorte de corbeille, qui semble faite en vue d'une fin, quoiqu'elle s’explique par les causes. J'en dirais autant du nid et de l’oiseau, qui lui aussi se tourne en tous sens et foule son matelas, traçant une sorte de cercle sans y penser. **[**Plus évidemment le ver à soie, dès qu’il secrète un fil aussitôt séché et résistant, a bientôt limité ses mouvements, et finalement s’emprisonne lui-même. Comprendre cela, c’est comprendre qu’il fait son cocon ; mais faire naître un cocon d’une pensée, c’est ne rien penser du tout.**][[874]](#footnote-875)** Il faut toujours que, partout, du pourquoi j'arrive au comment. Aussi, par précaution de méthode, je poserais d'abord la sévère idée de Descartes, d'après laquelle les animaux ne pensent point. Cette idée offense tout le monde. Mais pourtant que dit-on quand on explique un fait par une pensée ? Quand on dit que l’oiseau fait son nid pour y pondre et y couver, qu'explique-t-on par là ? Il faut voir comment il fait, c’est-à-dire considérer sa forme, ses mouvements et les choses autour.

**[**L’instinct est entièrement inventé ; nous imaginons quelque besoin s’éveillant à l’intérieur de la bête. Or c’est l’occasion qui fait l’instinct ; c’est le terrain qui change l’agitation en un mouvement. Il n’y a donc rien à admirer dans l’animal, ni aucune âme à y supposer, ni aucune prédiction à en attendre ; l’animal est une masse matérielle qui roule selon sa forme et selon le plan. C’est en observant ainsi d’un œil sec le vol des oiseaux que l’on est parvenu au vol plané. Nos actions valent mieux que l’instinct et quand nous avons éliminé d’un problème de physique tout ce qui est hors physique, nous tenons la solution si nous nous laissons aller ; telle est, au fond, l’histoire de la technique.**][[875]](#footnote-876)**

Bossuet, en sa célèbre histoire, pose que le peuple romain a étendu ses conquêtes d'après un décret providentiel, et en vue de préparer la monarchie spirituelle, dont il faisait le lit ou le nid, en quelque sorte. Voilà donc une pensée à l’œuvre. Mais il faut voir le com­ment, ce qui revient à considérer le climat, le terrain, les produc­tions, l’industrie, le régime des fleuves, les estuaires. **[**Car il est très évident qu’un homme ne peut agir où il n’est pas, ni couper un arbre avec ses dents, ni percer le bois avec ses ongles, et qu’un bateau à grande quille ne naviguera point sur un marais ; et penser que les choses ont été faites parce que Dieu l’a voulu, c’est toujours penser qu’elles ont été faites selon les lieux et selon les forces. Par**]** exemple[[876]](#footnote-877) c’est la fièvre due aux brouillards nocturnes qui explique ce forum, qui n'était habité que de jour. Et il est remarquable que Bossuet ait conduit ses pensées dans le vrai chemin, préparant Montesquieu et le Marxisme[[877]](#footnote-878), qui nous apprennent enfin comment est fait un nid, laissant aller le pourquoi.

Une bataille étonne d'abord l’historien, par l’entrelacement des causes qui mènent au résultat. Et comme ce résultat était la fin pour­suivie par l’un des généraux, tous les mouvements sont orientés à partir de la pensée dirigeante ; ainsi raisonnent les théologiens bottés. Mais le naturaliste recherche les passages abrités, sûr que les troupes ont incliné par là, expliquant le mouvement tournant par l’obstacle, et la reconnaissance de cavalerie par le fourrage. Comme Tolstoï[[878]](#footnote-879), expliquant le génie du général par ceci qu'il veut avec confiance ce que ses troupes font. D'où l’on voit qu'il se glisse de l’anthropomorphisme dans l’étude de l’homme aussi.

8 mai 1923 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

1927 EH1 (6), « Le culte des animaux »

1938 EH2, VIII, « Le culte des animaux »

XX (566)

L’Académie nous tient sous la férule. Il n'y a pas longtemps comme une assemblée de nobles esprits célébrait la Société des Nations, il se trouva là un petit académicien qui osa rappeler que cette Société est peu de chose en somme, et ne doit point viser trop haut ; enfin que la France victorieuse ne reconnaît pas d'arbitre. Je remarque que l’académicien ne fut pas jeté dehors, et cela me détourne des jeux d'esprit.

Ces hommes d'Académie sont de peu ; mais la coutume de servir, longtemps revêtue avant l’habit vert, les dispose à former un dogmatique Chapitre, selon une suite de pensées politiques qui imite la force, et qui, présentement, tient la victoire. Oser dire, comme l’osa cet homme faible, et qui avant de leur appartenir n'osait rien, oser dire, donc, après une guerre faite de plein cœur pour effacer la guerre, que la guerre vivrait toujours, c’est quelque chose de grand dans son genre. Parole d'abord sans écho, défi aux peuples, étrange oraison funèbre sur des morts qui sont morts pour tuer justement cette pensée-là. Mais, bien plus, redire cela en toute occasion, et même en passant, comme ce qui va de soi et ne fait point doute : « Il est bien entendu. Messieurs, que la Société des Nations ne se propose point cette chimère de la paix universelle et perpétuelle » ; montrer cette face de Méduse aux points cardinaux ; rappeler cette sauvage doctrine comme un prédicateur évoque l’enfer, qu'il a tiré de quelque armoire de doctrine en même temps que ses habits d'officiant ; railler froidement le plus bel espoir, l’évangélique espoir ; cette obstination, cette assurance, cet air de triomphe, tout cela étourdit et engourdit. Je mesure· bien la puissance de ce qui est tranquillement affirmé, surtout contre une doctrine jeune et qui péniblement cherche jour. Mais je cherche où cette force affirmative peut prendre source. Je trouve une société d'hommes polis. Ceux que j’ai connus, et qui se préparaient à y entrer, et dont quelques-uns y ont réussi, ne se montraient point tellement envieux, ni méchants, ni tristes ; mais peut-être cette longue attente et cet espoir fondé toujours sur la mort de quelqu'un les a aigris ; peut-être deviennent-ils pires après le succès, quand tout le cercle des ambitieux les attend à mourir. Peut-être cette guerre d'intrigue sans aucune grandeur faitelle sortir cette avarice de cœur contre laquelle il faut déjà de la précaution en tout état, si l’on ne veut point vieillir mal. Si cela est, ils sont bien punis.

« Effets de l’âge en tout homme, me dit quelqu'un ; dans le fait les vieillards gouvernent, après ce massacre des forts ». Oui, tout homme d'âge se résigne aisément à des maux anciens ; mais l’auto­rité de la parole et de la doctrine est à considérer aussi. Que l’on me montre une assemblée départementale unanime, cela ne m'ap­prend encore rien concernant les intimes sentiments. Comment le généreux espoir, un peu pétrifié déjà, prendrait-il forme devant l’imperturbable rhétorique de l’homme qui vient de Paris pour dire ici ce qu'il affirme que tous pensent ? Quand on sent en soi-même qu'il ne pourrait s'élever qu'une colère informe, il est plus vite fait d'approuver ; il est agréable d'approuver ; c’est le meilleur régime pour un cœur fatigué. Ainsi la politesse académique distribue dans les provinces ses dogmes froids. Mais jeunesse pousse. En cet hiver politique, le printemps des choses me donne espérance.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923

567 (XXI)

Poursuivant mes études de la politique moutonnière, où je suis entré en suivant Platon, je venais à comprendre que les moutons ont un grand pouvoir sur le berger, et presque sans limite. Car si les moutons maigrissent, ou si seulement leur laine frise mal, voilà que le berger est malheureux, et sans aucune hypocrisie. Que sera-ce si les moutons se mettent à mourir ? Aussitôt le berger de chercher les causes, d'enquêter sur l’herbe, sur l’eau et sur le chien. On dit que le berger aime son chien, qui est comme son ministre de la police ; mais il aime encore bien mieux ses moutons. Et s'il est prouvé qu'un chien, par trop mordre, ou par trop aboyer, enfin par une humeur de gronder toujours, enlève à ses administrés appétit de manger, d'aimer et de vivre, le berger noiera son chien. C’est une manière de dire que les opinions du troupeau font loi aux yeux du berger ; même les plus folles ; et le berger ne s'arrêtera point à dire que les moutons sont bien stupides, mais il s'appliquera aussitôt à les contenter, remarquant le vent qu'ils aiment, comment ils s'arrangent du soleil, quels bruits ils redoutent, et quelle odeur les jette en panique.

C’est pourquoi le berger ne serait nullement hypocrite s'il parlait en ces termes à ses moutons. « Messieurs les moutons, qui êtes mes amis, mes sujets, et mes maîtres, ne croyez pas que je puisse avoir sur l’herbe ou sur le vent d'autres opinions que les vôtres ; et si l’on dit que je vous gouverne, entendez-le de cette manière, que j'atta­che plus de prix à vos opinions que vous-mêmes ne faites, et qu'ainsi je les garde dans ma mémoire, afin de vous détourner de les mécon­naître, soit par quelque entraînement, soit par l’heureuse frivolité qui est votre lot. Vous n'avez qu'à signifier, dans chaque cas, ce qui vous plaît et ce qui vous déplaît, et ensuite n'y plus penser. Je suis votre mémoire et je suis votre prévoyance, qu'on dit plus noblement providence. Et si je vous détourne de quelque action qui pourrait vous séduire, comme de brouter l’herbe mouillée ou de dormir au soleil, c’est que je suis assuré que vous la regretteriez. Vos volontés règnent sur la mienne ; mais c’est trop peu dire, je n'ai de volonté que la vôtre, et enfin je suis vous[[879]](#footnote-880) ».

Ce discours est vrai et vérifié. Ainsi qui voudrait instituer le suf­frage universel chez les moutons, par quoi le berger pût être contrôlé et redressé continuellement, s'entendrait répondre que ce contrôle et redressement va de soi, et définit le constant rapport entre le trou­peau et le berger. Imaginez maintenant que les moutons s'avisent de vouloir mourir de vieillesse. Ne seraient-ce pas alors les plus ingrats et les plus noirs moutons ? Une revendication aussi insolite serait-elle seulement examinée ? Trouverait-on dans le droit moutonnier un seul précédent ou quelque principe se rapportant à une thèse si neuve ? Je gage que le chien, ministre de la police, dirait au berger : « Ces moutons ne disent point ce qu'ils veulent dire ; et cette folle idée signifie qu'ils ne sont pas contents de l’herbe ou de l’étable. C’est par là qu'il faut chercher ».

12 mai 1923 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°3, 19 mai 1923 (XXI)

L’Émancipation, 15 mai 1923

1925 EDR 5, « « Encore des moutons »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

XXII (568)

Il n'y a point d'Humanités modernes, par la même raison qui fait que coopération n'est pas société. Il faut que le passé éclaire le présent, sans quoi nos contemporains sont à nos yeux des ani­maux énigmatiques. Ils le sont pour nous, si nous manquons d'études ; ils le sont en eux-mêmes, s'ils manquent d'études. L’homme qui invente le téléphone sans fil n'est qu'un animal ingénieux ; ce qu'il peut montrer d'esprit vient d'autre source.

J'ai observé un certain genre d'incrédulité qui ne suffit à rien. Les dogmes de l’Église sont à première vue indémontrables et même absurdes. Soit donc, et laissons-les. Mais celui qui regarde dans les perspectives du temps aperçoit beaucoup d'autres dieux, d'autres cérémonies, et des temples qui parlent humainement. Chaîne d'énig­mes qui détourne de s'ébahir parce qu'un polytechnicien va à la messe. Les hommes ont suivi bien d'autres messes. Mais il faut s'approcher ; il faut connaître un peu plus intimement le peuple du Droit, qui est le Romain, et le peuple Sophiste, qui est le Grec ; sans négliger le peuple adorant, qui est le Juif. Ici un sublime sauvage et impossible ; ici, par une crainte sans mesure, les superstitions de la main et du pied, du couteau de table et du pot à beurre. Dans les deux autres peuples, si proches de nous aussi, mais par d'autres côtés, des dieux en tout bois et sur toute colline, des oracles, des augures et des haruspices. L’Égypte et l’Assyrie, incompréhensibles, forment le fond lointain. L’Orient rêve encore derrière, et le Polynésien danse. On ignorerait tout de l’homme si l’on n'avait, par bonheur, familiarité avec les Juifs, avec les Grecs, avec les Romains, qui ont tant avancé en diverses parties de la sagesse, gardant avec cela d'étonnantes erreurs. Celui qui ignore cela est sauvage encore, par une incrédulité mal assise ; dont Montaigne nous peut guérir ; mais il nous renvoie aux anciens ; il y faut aller. Ou bien considérer Pascal comme une sorte de fou, et même Descartes, qui pélerina à Lorette. Ainsi le Moderne, j’entends sans culture rétrospective, ne voit que fous ; mais je l’attends au spiritisme, à la théosophie, à tous ces fruits de l’éton­nement ; car ce sont des moments dépassés ; mais il faut les avoir dépassés et surmontés, par une sorte de jeu. Les études classiques assurent le pied sur cette planète ; l’homme s'y étudie à croire sans se jeter. Ces[[880]](#footnote-881) folles guerres viennent certainement de trop croire, comme il arrive à ceux qui n'ont rien vu.

Polynésiens téléphonant ; cela ne fait pas un homme. D'où ces autels sanglants, et sans dieu. Mais tous les autels furent sanglants et sans dieu. On ne remarque pas assez que l’humaniste, déjà avec rosa la rose, se lave les mains de ce sang mêlé à l’eau de la source Bandusienne. Les Bacchantes retournent à la frise de marbre. Poésie guérit de frénésie. Les surprises du cœur sont disciplinées ; un dieu balance l’autre. Le galop des Centaures ne jette plus dans la charge panique. Déjà Socrate et Phèdre, leurs pieds nus dans l’eau, s'amusaient à l’entendre. Ce sont nos travaux d'Hercule, et nos voyages d'esprit, par quoi nous effaçons sur la médaille humaine ce pli de fanatisme bas. D'où mûrira l’enthousiasme qui ne tue point. Jaurès modèle. Modèle de tous, et du forgeron encore mieux ; car toute force est redoutable, et à elle-même aussi. Les Belles-Lettres donc pour tous ? Et pourquoi non ? Regardons cette idée en face.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

1924 *PSC* VI, « Humanités »

569 (XXIII)

Notre politique est primaire, d'esprit, de paroles et d'actes. Je demande qu'on ne voie point ici d'injure à l’égard d'un travail assez ingrat mais entre tous utile. L’enseignement primaire a cent fois raison d'être primaire, puisqu'il faut commencer par l’a b c et les bâtons. Mais une politique d'hommes ne doit point être primaire et en vérité enfantine comme est la nôtre. Tout y est clair, je dis pour le premier ignorant ; tout y est réduit en modèles d'écriture, encore des plus plats. Comme les porteurs de Mascarille : « Çà, payez-vous » ; et ils lèvent le bâton. Je pense aussi à cette mère Madon d'un roman, mais peut-être je prends un nom pour un autre, qui, apportant en vain son mémoire, saisit l’argenterie. Ce sont des traits de la sagesse élémentaire ; au reste ils sont contre la loi. Mais à qui fera-t-on croire qu'un problème humain puisse être résolu par ces maximes de créancier impatient qui s'étalent partout comme des pensées, et qui nous sont répétées du matin au soir. Ce qui est dû est dû ; qui ne peut se faire payer n'a qu'à prendre.

Nul souci donc de ceci, qui importe à ce point que les peuples les plus sauvages en tiennent compte, que l’on ne peut jamais prendre sans offenser, ni s'emparer des choses sans violer le droit des per­sonnes. Il est de civilisation, pourtant, que jamais une créance ne vous rend maître d'un homme ; et l’argent dû ne fait point que les égards cessent d'être dus. Si les plaideurs avaient ainsi droit de pren­dre, la contestation au sujet des choses ferait aussitôt place à une querelle d'honneur entre les personnes ; et chacun, pour se venger, mettrait sa vie au jeu ; preuve que les querelles d'honneur sont d'un autre ordre que les questions d'argent. Et voilà pourquoi c’est l’huissier qui fait la saisie, après[[881]](#footnote-882) que l’arbitre l’a ordonnée.

Tout le monde sait cela. Et j’ai des raisons de penser que presque tous ceux qui lisent cette morale sommaire des journaux ont un peu de honte à se sentir pris ainsi par le bas, et par leurs notions les plus puériles. Et en effet l’on n'ose point discuter ces maximes trop sim­ples et trop grossières ; aucune pensée réelle n'arrive à les rencon­trer. Sociologie, voilà donc comme on te résume ! Le billet est pré­senté à l’échéance ; et aussitôt les poings vont ; voilà tout le fin de l’histoire ; voilà le grand secret pour sauver la civilisation et la faire avancer un peu[[882]](#footnote-883). Les colères, le fanatisme, l’ivresse collective, les fol­les idées qu'enfantent les passions, la rage de l’esclave, qui va à tout détruire au prix de sa propre vie, tout cela n'est rien ; tout cela, fumées idéologiques. À coups de bâton, vous dis-je. On souffle un peu, on laisse souffler, on tend la main, et puis on recommence. Voilà battre monnaie. Un chien comprendrait. Le malheur est qu'un homme forme alors de tout autres idées qu'un chien ne sait faire, jusqu'à considérer que ce qu'il doit en argent est comme rien, com­paré à ce qu'il a payé en humiliation ; ainsi de débiteur il passe créancier, et de sommes infinies.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

*L’Émancipation*, 15 juin 1923

XXIV (570)

J’aime cette recherche des Responsabilités, cette comparaison des textes, par quoi il apparaît que le mensonge est parmi les armes de guerre. Mais de telles recherches ne sont point le tout de l’éducation politique. D'abord réfléchissez à ceci que, pour un homme qui n'a pas le temps de se faire historien, il faut toujours choisir entre deux documents imprimés sur la même feuille, et choisir entre Demartial et Viviani, souvent sans connaître ni l’un ni l’autre. La lumière se fait pour le chercheur à mesure qu'il examine plus de documents sous le même jour ; mais la lumière aussi s'affaiblit dès que l’on essaie de juger sur travail fait. Le résumé des mensonges confirme celui qui l’attendait ; mais il ne suffit point contre celui qui en est surpris et comme secoué ; ses idées chéries se penchent comme les arbres sous le vent, et aussitôt se redressent. Bref, les moyens de la critique historique ne suffisent jamais pour la persuasion ; et qui n'a pas besoin et comme soif d'une vérité cachée dans les documents ne la trouvera jamais.

Par exemple, si, à la première lecture de deux dépêches, dont l’une fut habillée officiellement, je vois aussitôt la ruse, c’est que je la cherche ; c’est que je suis assuré qu'elle y est. Je serais aussi étonné de trouver un document de guerre sincère et véridique, que si l’on me montrait un canon destiné à ne point nuire. Le mensonge fait partie de l’armement. Un général apprend que son allié est en fuite ; il ne va point le dire à ses troupes ; bien plutôt il leur dira justement le contraire, prenant comme règle l’utile et non pas le vrai. Et, par la même méthode, quand la vérité viendra à être connue, il dira et prouvera par toutes les inventions possibles qu'il l’ignorait au moment où il a dit le contraire, et ainsi qu'il n'a pas menti. Car, dira-t-il, faire croire à une armée que son général ne la trompe jamais, cela fait partie de l’équipement. Dès que cette méthode est admise, méthode que tous admettent, remarquez-le bien, dans un danger public et quand la victoire est en jeu, il faut l’étendre à tout ce qui est préparation de guerre et entraînement préalable des citoyens, de façon qu'un homme d'État annoncera toujours plus de canons qu'il n'en a. De proche en proche cela s'étend à toutes les paroles qui sont adressées à l’ennemi, ou seulement destinées à être lues par lui ; sans compter que les plus secrètes peuvent être surpri­ses. Tant que les peuples seront armés les uns contre les autres, ils auront des hommes d'État menteurs comme ils auront des canons et des mitrailleuses. Et même il n'est point juste de blâmer des hommes à qui l’on a confié justement ce métier de mentir pour la patrie.

Si, au contraire, détournant les yeux de cette vérité assez amère, on s'attache à découvrir un mensonge ou deux ou dix, on pourrait bien penser, par sous-entendu avec soi, que s'il se présente une guerre juste, sans aucun mensonge, et pour un droit bien clair, alors per­sonne ne dira non. Contre quoi il est important de penser par réfle­xion à ce que c’est que le droit ; et le droit n'est jamais un pouvoir de prendre, je dis même ce qu'on a droit d'avoir ; mais plutôt le droit est cet ordre de paix où chacun renonce d'abord à prendre ou à retenir par force, et au contraire, jure d'avance et par le plus pro­fond de son cœur, de suivre la sentence de l’arbitre, et de la prendre pour juste, et comme règle pour la suite, quelle qu'elle puisse être.

18 mai 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

1939 SM1, CI, « Mourir pour la patrie »

571 (XXV)

Il y avait, entre France et Allemagne, une question d'honneur à régler. Soit. Je ne veux point chicaner là-dessus. Toujours est-il que cette question est réglée ; et, sur ce sujet-là, je ne pense pas qu'aucune discussion puisse s'élever. Les Français ont assez prouvé qu'ils savent se battre. Les Allemands de même ; aucun des combat­tants n'hésitera à le reconnaître. Dans les affaires d'honneur, c’est le vainqueur qui tend la main, et ce geste assure la paix. Ces idées de l’honneur, et du combat pour l’honneur, sont anciennes et puissan­tes. Cette générosité fait les guerres ; si l’on refuse qu'elle puisse faire la paix, nous sommes joués.

Qui donc, en cette guerre, a mesuré ce qu'il risquait de perdre ? Qui donc a compté ? On ne menait point les héros au pillage. Ils n'auraient point suivi ; ils seraient rentrés chez eux. Les hommes qui tuent pour de l’argent sont rares chez nous et chez nos voisins ; oui, chez nos voisins ; sans quoi nous aurions été vainqueurs tout de suite. Entre deux armées, dont l’une se bat pour l’honneur et l’autre pour s'enrichir, le combat ne serait pas long. Héros de part et d'autre, courant à l’épreuve, avides de bien mourir ; car c’est cela exactement dont ils avaient à faire preuve, qu'ils savaient bien mourir. J'en crois les arbitres les plus sévères ; la preuve est faite.

Si la preuve est faite, il n'y a plus de question, il n'y a plus de querelle, tant qu'un des deux peuples n'aura pas humilié l’autre. Et qui pense à humilier l’autre ? Ce serait vouloir la guerre pour la guerre. Vous ne trouverez pas chez nous un citoyen sur mille pour approuver cette sauvage politique. Aussi c’est l’usurier qui parle, et il n'est que trop écouté. « Si l’on ne me paie point, je me paierai moi-même ». Ce raisonnement s'étale partout. S'il n'est pas soutenu par le sang, c’est simplement parce que l’adversaire ne résiste pas. Mais qui donc se battrait pour de l’argent ? L’idée est trop faible pour porter le sacrifice.

Aussi je vois que la question d'honneur revient. On veut s'affermir par là. « Nous ne cèderons point. La Ruhr est comme Verdun. Ce serait le comble du ridicule, puisque nous sommes entrés là, si nous en sortions sans le triomphe. Nous aurions peut-être pu n'y pas aller. L’équilibre du budget ne valait peut-être pas une vie humaine ; et toujours est-il que l’opération nous coûte gros. Mais il n'est plus question de marks. Il s'agit de savoir si nous subirons la volonté de l’ennemi ou si nous lui imposerons la nôtre. Au drapeau, donc, et tous derrière le chef ». C’est ainsi qu'un plaideur s'obstine à poursuivre son argent, et de tout son cœur se ruine plutôt que d'abandonner. Le joueur ne joue pas pour gagner ; il joue pour qu'il ne soit point dit que les coups du destin lui font peur ; il joue pour la beauté du jeu. Par le même ressort nous changerons nos boutiquiers, nos laboureurs et nos commis de banque en autant de chasseurs à pied. Ainsi l’on voit par l’effet que les pouvoirs ne risquent jamais rien à nous jeter dans les entreprises périlleuses, puisque le péril même est une raison de soutenir et de suivre les pouvoirs. Mais quand comprendra-t-on que l’audace, belle dans le citoyen, est laide dans le chef ?

20 mai 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

*L’Émancipation*, 15 juin 1923

1939 SM1, CII, « Honneur et combat pour l’honneur »

XXVI (572)

Au sujet de la réforme de l’enseignement, il me semble que les partis combattent dans une cave. Arrêté souvent moi-même par des sentiments politiques fort vifs, et plus d'une fois hési­tant à donner approbation à des hommes que je crains, j'aperçois pourtant un passage par où je pourrais éclairer quelque chose de ce vaste sujet. Supposé qu'une disposition de cette réforme fasse obsta­cle à ce qu'un fils d'ouvrier ou de paysan devienne médecin, général ou avocat, alors qu'il y serait porté par goût et certainement apte, sup­posé cela, faudrait-il dire que cette réforme va contre l’esprit démo­cratique ? Je ne sais. Prouvez-moi que l’état démocratique a plus grand besoin d'un sage avocat que d'un sage paysan.

J'ai remarqué plus d'une fois que l’esprit démocratique est, selon beaucoup de gens, une sorte de droit à gouverner, ou encore une espérance de privilèges. Suivons cette idée. On peut concevoir quel­que gouvernement absolu qui saurait chercher partout les plus aptes, et les conduire aux charges les plus hautes. Un tel gouvernement pourrait bien être aussi parfaitement tyrannique. Et, quand on tire­rait aux dés un roi absolu parmi tous les citoyens, voilà une belle consolation pour les esclaves. Dans le fond, ceux qui tiennent pour la Proportionnelle, et j'en connais qui sont de bonne foi, tombent dans la même erreur, il me semble, lorsqu'ils cherchent les plus justes conditions d'après lesquelles une partie des citoyens pourra tyran­niser sur tous. Merci bien ; je ne veux point de tyrans. Selon mon opinion l’arbitrage exercé par le plus grand nombre a pour fin de fortifier non pas l’audace des gouvernants, mais au contraire la résistance des gouvernés. C’est pourquoi je n'estime rien tant qu'un homme qui donne à la politique une bonne partie de son temps, sans pourtant désirer ni accepter aucun genre de pouvoir, sous quelque forme que ce soit. Il me plaît qu'un instituteur bataille ferme, et qu'il reste instituteur. J'avoue que la solution qui le mettrait Directeur de l’enseignement ne me plairait guère. Tous ces avancements sont des défaites pour le peuple ; il y perd un ami.

Je trouve étonnant, pour ne pas dire scandaleux, que l’on console les gens de peu par ceci que les concours leur sont ouverts, et qu'ils ont un chemin pour entrer dans le gouvernement. C’est supposer bien gratuitement que ce qui leur déplaît, dans l’inégalité, c’est qu'ils n'en profitent point, et que c’est ce vil sentiment qui a fait les révolutions. Mais il n'en est rien ; j'ai connu peu d'hommes qui désirent s'élever au dessus de leur état ; non, mais ils veulent rester dans leur état et n'être point méprisés. Et au contraire c’est une espèce dangereuse pour tous que celle de ces ambitieux longtemps humiliés et qui se vengent d'humiliation. Sans compter que le pouvoir corrompt toujours celui qui l’exerce ; et il faut compter aussi que le métier de gouverner, comme tout métier, devient mécanique, comme on voit par l’exemple des militaires. Et je tiens que nous perdons tout d'un fils de boulanger, à la forte tête, s'il devient général. Quand beaucoup de bonnes têtes seront dans la condition d'obéir à un sot, alors la Démocratie sera quelque chose.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

XXVII (573)

Surtout je n'approuve point ces choix que l’on laisse aux parents ou bien à l’enfant. Il en reste encore trop dans le nou­veau plan d'enseignement, moins que dans l’ancien. Il y avait du commerçant dans cet étalage. « Nous en avons pour tous les goûts ». Mais cette flatterie était hors de place.

Je comprends que l’on fasse choix d'une carrière, mais d'après des résultats, non avant tout résultat. Encore faut-il dire qu'un bon choix n'est jamais choix ; il faut que la situation, l’occasion, l’ouver­ture y soient comptées au moins autant que les préférences, qui ris­quent toujours de tromper. Mais choisir avant tout essai, c’est se rabaisser aux mauvaises raisons. On ne remarque pas assez l’embar­ras où l’on jette parents et enfants par ces sommations de choisir ; les parents s'égarent au milieu de raisons équivalentes, et le choix revient à l’enfant, qui se trouve condamné à choisir d'après ce qu'il a de pire, car n'ayant point de raisons mûries et respectables concer­nant ce qu'il n'a point tenté, il suit des motifs non avouables, comme la paresse ; et je tiens que ce funeste choix est souvent le commen­cement de la paresse, par ce gage qu'on lui donne.

Le système des choix ne pouvait naître que dans des assemblées, où toute opinion finit par recevoir un hommage de politesse. Le soin de choisir est laissé à ceux qui ne savent ni ne veulent. Au contraire il faut choisir ce qui est évidemment bon, par les raisons et par l’épreuve, et laisser le reste ; à quoi il faut la décision d'un seul. Les Belles-Lettres ont fait leurs preuves, et la Géométrie de même. Puisque le temps est limité, ce sommaire suffit. Et les aptitu­des ne sont point du tout à considérer. Qu'un enfant n'aime pas la géométrie, ce n'est nullement une raison pour ne la lui point ensei­gner ; bien au contraire ; c’est signe qu'il la lui faut enseigner. Et l’orthographe à celui qui n'en a point souci ; et le bon style à celui qui écrit gauchement, et la danse à celui qui manque de grâce. Ces choses sont si simples à entendre qu'on ose à peine les dire ; mais les passions politiques ou seulement la chaleur des disputes condui­sent aisément à déraisonner. Si donc votre fils est paresseux devant les idées abstraites et au contraire fait aisément des vers ou d'agréa­bles tableaux en prose, c’est la marque qu'il a besoin de géométrie ; et au reste il serait fou de le borner à la géométrie et de ne point cultiver cette poésie naturelle dont il a le germe. Inversement le géomètre né a plus besoin de poésie qu'un autre ; et cela ne veut pas dire qu'on voudra le détourner de ce qu'il aime. Ainsi le même enseignement à tous, sans se soucier des préférences ni des aptitudes, autrement que pour ramener chacun à l’équilibre. Et voilà les parents déchargés du souci de choisir avant le temps ; la culture prise comme fin et non comme moyen ; le noble loisir rentrant au lycée ; et du temps de reste pour la nage, le jeu de ballon et la comédie de société.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

XXVIII (574)

Si Plutarque a menti, je ne sais. J'ai bien lu une dizaine de fois le célèbre livre de Pierrefeu qui donne entrée au Grand Quartier. On peut comprendre que je me sois jeté avidement sur l’autre ; et quoique je sois bien éloigné de l’avoir fait passer tout entier en ma substance, je puis déjà dire qu'il ne nourrit pas de la même manière que le premier. Car l’objet, ici, m'échappe ; je trouve des idées. Peut-être se trompe-t-on tout à fait en supposant que l’esprit se nourrit d'idées ; non pas d'idées, mais d'objets. J'en fais maintenant et une fois de plus l’expérience. Je cours avec ces armées, sans autre règle que le possible et l’impossible ; or l’entendement et l’imagination ensemble ne peuvent créer un caillou. Je ne rencontre que des preuves ; mais je connais le jeu et il y a réponse à tout. Notre attaque vers l’Est fut une erreur, je le vois bien ; nous trouvâmes plus d'un caillou par là ; il reste à savoir si nos bataillons et si nos canons, alignés à ce moment-là des Vosges à la mer, auraient tenu ferme tout du long ; et, si la ligne avait fléchi en un point ou en un autre, ce qui est vraisemblable, il reste à savoir comment l’ennemi aurait manœuvré, si nous aurions tenu les saillants, ou les piliers, ou les charnières, ou comme on voudra dire. Ce qui se montra possible dans la suite, par nos effectifs renforcés et par la masse britannique, sans compter nos canons de forteresse, alors mobilisés, pouvait-on seulement l’essayer après les premiers chocs ? Ou bien concevez-vous un immense mouvement de repli jusqu'à la Marne, ou seulement jusqu'à l’Aisne, avant de violents et meurtriers combats ? Si j'entre dans ce monde des possibles, il me faut supposer d'autres généraux, d'autres soldats, une autre Opinion. Toutes les suppositions n'arrêtent pas une balle de mitrailleuse ; mais un caillou l’arrête. Je cherche le caillou.

Quelles solides substances, quelles natures crocodiliennes en ce Quartier Général ! Joffre et les Jeunes Turcs, Castelnau, Nivelle, Pétain, d'Alenson[[883]](#footnote-884), Serrigny. Ici je n'ai point à chercher les résis­tances ; mais il faut du commencement à la fin que je tourne bien exactement autour de ces existences redoutables ; ce sont des angles coupants, des plans durs, des promontoires. Je ne trouve point de degrés en ces existences ; mais chaque nature occupe le passage selon sa forme. Je cherchais la guerre, et, même en m'approchant, je ne la trouvais qu'abstraite, en des faits destructifs seulement. Ici je la trouve en son centre et affirmative, de bleue vêtue, et ceinturée. Je m'arrête, je me heurte, ce qui est penser. Institution, cette fois, et non plus événement. Non plus guerre des peuples, ni guerre des races, ni guerre pour le droit ; abstractions ambiguës qui cherchent terre et existence ; mais la guerre en acte, et éternelle en acte. Gœthe finit par dire, après six mois de méditation spinoziste : « Tout homme est éternel à sa place ». Ainsi un subalterne, réduit à se glisser, à refléter, à transmettre en tous sens comme l’éther des physiciens, se trouve porté, par ces conditions mêmes, à ce point de contemplation et d'indifférence où l’on voit le Jupiter de l’*Iliade*. L’extrême escla­vage équivaut alors à l’extrême puissance. La fureur de discuter étant surmontée, c’est l’heure du Jugement. Ainsi cette âme inoccu­pée fut l’âme de ces âmes sans fenêtre, ou l’Idée de ce corps redou­table, comme en un dieu d'un moment.

26 mai 1923 (LP, SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°4, 2 juin 1923

1939 SM1, CIII, « Crocodiles »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

XXIX (575)

L’homme qui avait avalé une preuve courait ici et là comme un enragé. Cela se comprend ; les preuves ne sont pas des cho­ses à manger ; mais plutôt des choses à considérer, je dis même à bonne distance ; et j'approuve que l’on fasse un saut de côté quand une preuve vous tombe dessus. Ce monde tout entier est une lourde preuve, qu'il faut explorer avec précaution ; donc qu'il faut tenir à distance de vue ; mais les mystiques l’ont dans l’estomac.

Dodone parle toujours ; même un chat signifie trop. Je comprends que l’Égyptien ait adoré le chat, le bœuf et le crocodile, le fleuve, la source et le rocher. Mieux encore d'adorer le tout, incompréhensible et irréfutable. L’Être te tient, dès que tu lui donnes quelque chose. Le fait tue la pensée. C’est pourquoi il est beau de voir Descartes manœuvrer devant les preuves, comme un Napoléon d'esprit ; s'essayant d'abord à dire non, ce qui est dire oui à soi pensant. Mais ce gentilhomme n'est point assez lu, ni comme il faudrait. On invente un pédant du nom de Descartes, et on le fuit. Ce qu'on apprendrait du véritable Descartes ce serait la légèreté de main et la précaution de se refuser, que les escrimeurs appellent si bien retenue de corps. Ce qui se voit surtout à ceci que son Dieu est toujours le Dieu Pen­sant, et nullement le Dieu pensé ; mais n'allez point avaler encore ces preuves-là : ce n'est que spectacle, métaphore, modèle de l’hom­me. Son mécanisme de l’Univers est modèle aussi, mais d'objet ; sans présages et sans prétentions ; chose purement chose, que l’on peut changer sans égards. Ces précautions prises, et le monde étant purgé d'âme, et l’âme aussi comme purgée du monde, alors l’incré­dule ne refuse point trop à la coutume, et souvent décide de ne point examiner du tout, comme en religion ou politique ; mais c’est qu'il le veut bien. Écrivant du mouvement de la terre, il dit qu'il serait bien fâché de déplaire aux hommes « qui n'ont pas moins de pouvoir sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Ici est la charte de l’Homme Libre.

Montaigne aussi est un homme ; mais encore plus secret en sa façon de croire et de ne pas croire. Semblable en son jeu à ces fins lutteurs qui semblent lutter en simulacre parce qu'ils jugent la prise et ne l’essaient point témérairement ; ou comme ces boxeurs toujours dan­sants ; ou comme ces généraux manœuvriers, toujours se dérobant et revenant, en sorte que la victoire est de position, et assurée presque sans combat. Ainsi Montaigne se glisse entre les preuves et fait sa retraite victorieuse. Accordant beaucoup et peut-être tout ; mais sa force d'esprit toujours sauve. Étant assuré, il me semble, de ne se point tromper, tant qu'il n'est pas forcé. Le plus doux esprit, mais le plus ferme et le plus libre. J'ai reconnu depuis ce visage de chez nous en un janséniste qui faisait la guerre et fort bien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hors le tout à fait incertain. Je le lui dis un jour ; il en fut choqué, et, depuis, encore un peu plus froid et renfermé ; d'ailleurs paternel, simple et brave. Je crois avoir bien compris ce regard blanchi par l’âge et qui voulait dire : « Qu'y a-t-il au monde à quoi il vaille la peine de croire, sinon au Vouloir ? Et qu'y a-t-il de moins croyable et de moins solide pour ces hommes épais ? Jus­que-là qu'il ne serait rien si je n'y croyais ». Il s'appelait Bayle ; ce nom est comme un monument. Ici ma couronne.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

XXX (576)

Le souvenir commence avec la cicatrice. Ce n'est pas parce que les tissus sont détruits que la trace de l’événement, épine ou lame de canif, est conservée ; car, par la mort, tout retourne­rait aux éléments sans mémoire, qui sont carbone, oxygène, hydrogène ; mais le tissu, en se réparant, fait voir la reprise, comme dans le drap ou la toile. Ainsi non seulement ma vue retrouvera ce témoin ; mais aussi les parties cicatrisées ne pourront plus agir tout à fait comme elles auraient fait auparavant, ni même palper comme autrefois. La marque s'imprimera dans les connaissances et jusque dans les œuvres.

Il est vraisemblable que toutes les parties vivantes sont plastiques plus ou moins dans ce sens-là. Le muscle du forgeron est comme blessé à chaque effort, et se répare en apportant aux parties qui ont souffert un supplément de matière et en fabriquant un tissu plus serré ; dont l’effet extérieur est bientôt visible, par ces· muscles durs et qui roulent sous la peau ; mais surtout les moindres actions du forgeron en sont changées ; ainsi le souvenir de ses œuvres s'im­prime dans les œuvres qui suivent, et chaque coup de marteau change ceux qui seront donnés, tout à fait autrement que le mar­teau se déforme lui-même et déforme l’enclume ; tout à fait autre­ment que le manche du marteau, qui se polit par l’usage.

Ce à quoi il faut bien regarder, c’est que les souvenirs se fixent par reconstruction ; il y faut donc du temps et des ressources, et le train régulier du ravitaillement. Il y a apparence que les choses se passent de même dans les parties les plus délicates, et qui sont chan­gées par le faible choc des sons, des couleurs, des odeurs.

Ces remarques aident à comprendre l’accident de Montaigne, qu'il conte dans les *Essais*, où il dit que, renversé de son cheval par la rencontre d'un de ses gens, et ayant perdu le sentiment par la force du coup, il ne put jamais retrouver en son souvenir les circonstances qui avaient précédé le choc, quoiqu'il n'eût pas perdu la connaissance à ce moment-là. La même chose m'a été contée par un homme qui entra en lutte avec un tramway, et fut assommé sur le coup. Il n'a jamais rien retrouvé des connaissances qui précédèrent le choc. Et il est bon de noter ici, afin d'apaiser l’imagination, que la peur aussitôt avant le choc n'a donc point le temps de se former et de devenir quelque chose. Et l’explication de ces oublis est en partie dans ce que je disais, qu'il faut que le souvenir ait le temps de mûrir, et, par le grand trouble qui survient, mûrit autrement et se trouve déformé et comme perdu dans les traces de la révolution organique. Le détail échappe. Mais toujours est-il que c’est par croissance et nutrition que nous retenons les empreintes ; comme un liseron qui s'enroule en une nuit autour d'une canne, et en retient ainsi la forme ; c’est qu'il pousse vite. De même l’enfant prend forme selon la grammaire et toutes choses, ce que le vieillard ne sait plus faire.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

XXXI (577)

Le fou ne doute jamais. Cette idée est aisée à découvrir et difficile à suivre. Renouvier, homme toujours rigoureux, est profond ici. Qui ne sait point douter ne sait point penser. Toi qui es si assuré de ton droit, toi plaideur et aussitôt homme de guerre, ne prendras-tu point cette respiration d'un petit moment ? Ne lâche­ras-tu pas cette prise ? Car c’est toi qui es pris. L’idée est trop près ; prends du champ. Considère. Dans les racines de ce beau mot il y a les astres, nos instituteurs. Nos instituteurs parce qu'ils sont loin ; parce que le bonheur de juger n'est point gâté par la fureur de prendre. C’est là que les hommes apprirent d'abord ce scrupule de religion, qui défend de toucher ; j’ai connu un grand penseur ; son geste était de lever la main, comme qui lâcherait un oiseau ; et s'il s'envole au loin, tant pis.

Mais voici une autre métaphore, saisir. Il faut saisir. « La main serrée, disaient les Stoïciens, et encore l’autre main serrant par-dessus ». Très beau. Ce n'est pas en une leçon qu'on apprend l’escrime. Ne te raidis pas ; ne pétris pas cette dure poignée ; tu ne peux ; mais interroge-la plutôt ; laisse-la libre de mouvement : laisse-la parler. Bon ; la voilà par terre maintenant ; il faut lâcher et il faut tenir ; la même épée. Le même corps, retenu quand il faut, et lancé quand il faut. Ton archet, lâche-le, mais tiens-le. On veut bien dix ans d'études pour le violon ; mais pour le penser on chicane sur une heure ; et l’on demande le pourquoi de tant essayer et de tant recommencer. On voudrait savoir ceci, et puis savoir cela ; une bonne fois, et n'y plus revenir. La raideur de l’épaule n'est point comptée.

Je tourne autour. C’est qu'il me plaît d'être long. Voici mon dogme, c’est que pour douter il faut être sûr. Non point douter avant de savoir ; car douter de quoi ? Il faut que le doute suive la certitude comme son ombre. Ici est le sourire de l’esprit. Tous ceux qui savent maintenant que la terre tourne, tous, ou bien peu s'en faut, ont douté avant de savoir. Ils n'ont pas assez connu ce spectacle des apparences, cette grande constellation tournant tout d'une pièce, et, dans ce mouvement, quelques planètes dérivant à leur tour parmi les étoiles ; ni le soleil montant et descendant ; ni les lunes bientôt entamées, bientôt réparées. Enfin, pour leur malheur, ils n'ont pas assez su que la terre ne tourne point. Oui, à l’école primaire, on doute si la terre est le centre de ces astres tournants. On doute sans savoir de quoi. Mais plutôt on croit que cela n'est point ; on le croit et les dents serrées. Les voilà prêts à mordre dans l’autre doctrine ; ils s'y prendront les dents. Les voilà donc dans le soleil, et à voir les planètes tourner autour et la terre aussi. Jusqu'aux étoiles ils iront ; le moindre Atlas les y invite, ou plutôt les y transporte. Le soleil à son tour est errant, et les planètes lui font cortège. Mais qui ne voit que les apparences que l’on aurait si l’on était habitant du soleil, ou bien de Véga, ne sont pas plus vraies que les nôtres. Autre chose leur semble ; mais ce n'est toujours que semblant.

Je vois un cube. Cette perspective que j'en ai, quelle qu'elle soit, me trompe. Un angle paraît droit, mais d'autres s'aplatissent ; un carré se montre, un autre se déguise ; quelques-uns se cachent. Aucun de ces aspects n'est vrai ; mais tous sont vrais. Vrais ensemble. Mais il n'est point d'homme qui les puisse voir ensemble ; l’entendement le voudrait, et ne le peut ; il n'est point d'entendement sans yeux ou sans mains ; il n'est point d'esprit qui se mette au centre de la chose, j’entends le point d'où toutes les faces se montreraient carrées, et tous les angles, droits. Ce point n'est pas. Il faut donc déposer toutes les apparences, mais en même temps en poser une, car tout échapperait. Ne point se laisser prendre à l’une ; plutôt volontairement s'y prendre, et volontairement s'en déprendre. Mais je vois que vous n'y entendez rien, Monsieur De deux choses l’une.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

XXXII (578)

Les musiciens se voient déjà devant des salles vides, et d'insaisis­sables larrons recomposant la musique à toute distance d'après des variations correspondantes du champ électro-magnétique. Ces craintes sont chimériques. Peu de gens ferment les yeux devant l’orchestre. Presque tous désirent voir en même temps qu'ils enten­dent, et rapporter l’attaque du cor au mouvement et à l’effort de l’homme. Il n'est point de virtuose qui ne mime la musique en même temps qu'il la fait entendre. Et l’on a assez dit qu'un chef d'orchestre mime les sons et les parties, les annonce et les analyse, non seule­ment pour les exécutants, mais pour les auditeurs aussi. D'où quelque raffiné musicien, de ceux qui voudraient lire la musique comme on lit Euclide, conclura que l’auditoire est encore barbare. Je crois, tout au contraire, que ces mouvements des musiciens et du chef, en accordant les perceptions de la vue à celles de l’ouïe, achèvent en cela la musique. Ce concert des sens et enfin de tous les mouvements du corps humain appartient au grand art. Les signes humains concor­dants qui vont de l’artiste à l’auditoire, l’échange même et la contagion entre les auditeurs des mêmes signes, esquissés et retenus, l’applaudissement enfin qui délivre l’admiration et prépare pour ce qui va suivre l’attention redoublée et le miraculeux silence, tout cela ensemble donne un corps à la musique. Il ne faut pas moins pour réduire ce maigre plaisir de critiquer, qui toujours guette, et enfin cet ennui mathématicien qui suit toutes les démarches de l’intelligence séparée.

La mécanique retranche l’homme. Aussi tous les arts périssent par la morsure mécanique. Les moindres marques du moulage déshono­rent l’œuvre, en la rabaissant au rang du signe abstrait. Jusque dans les œuvres écrites, le mauvais style se reconnaît aux traces du moule et le bon à la trace du pouce, qui rend tout l’homme présent. L’art de l’écran est mort dès sa naissance, par cette absence de l’homme. L’acteur mime devant d'autres acteurs ; il n'entend point l’applaudis­sement ; il n'éprouve point cette puissante attitude et disposition, cette attente des spectateurs, enfin ce muet langage de l’amphithéâtre. Et de son côté, le spectateur, devant la reproduction mécanique, ne reconnaît plus son conquérant et maître, ce Jupiter des tempêtes. Aussi ne ressent-il pas cet espoir, si souvent comblé, de porter l’acteur encore plus haut par l’admiration. Si vous doutez là-dessus, allez voir l’homme aux combats de boxe ou aux solennelles parties de ballon. [Vous verrez que les beaux moments de l’exécution sont obtenus par l’enthousiasme et que ces miracles ne se répètent point. Le même effet se produit au théâtre et les grands acteurs sont ceux qui savent sentir ce qu’on leur demande et le jeter au visage de leurs admirateurs. Le drame est ainsi entre l’acteur et le spectateur.][[884]](#footnote-885)

L’écran a effacé l’ancien drame ; ce n'est point qu'il plaise davan­tage ; mais la reproduction mécanique offre un spectacle et le multiplie à peu de frais. La lanterne à projections, servie par quelques manœuvres, vivra un an quand l’entrepreneur de drames est ruiné après dix représentations. Les concerts électromagnétiques ressem­blent, sous bien des rapports, aux projections de l’écran ; mais ils plaisent par d'autres causes ; le plaisir de monter, de régler, d'inven­ter un peu ; de saisir l’impalpable et de lui rendre existence est presque tout dans cette passion nouvelle ; mais ce plaisir s'usera. Il est clair aussi qu'une machine parlante coûte bien moins qu'un petit orchestre. Mais la machine est aussi un infaillible moyen de rendre toute musique ennuyeuse. La musique, encore bien plus que la mimique, veut être portée aux bras de l’homme, et en retour acclamée. Le moindre chanteur des rues vaincra le téléphone, et sans aucune peine.

3 juin 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

1939 PAE LVII, « La musique mécanique »

579 (XXXIII)

Il y a cette différence entre les Nations et les Individus que les individus sont quelquefois violents à l’ordinaire, au lieu que les nations ne sont jamais violentes que par crise et exceptionnelle­ment. Si l’on cherche pourquoi des individus sont ordinairement violents, on trouve toujours qu'ils sont hors de l’organisation des échanges et des travaux ; et cela est vrai des riches aussi bien que des pauvres. Et comme ce genre d'homme nie le droit, il faut une force pour les contenir, exactement pour les traiter selon leur propre loi.

Le citoyen qui est occupé à produire ou à échanger peut disputer sur son droit, mais il ne nie jamais le droit ; au contraire il l’affirme, cherchant avocats et juges, ce qui est soumettre ses revendications au cercle impartial. C’est alors qu'il fera voir les passions du plaideur, et maudira quelquefois ses juges. Mais enfin, toute publicité donnée et toutes raisons dites, il se rangera à la sentence irrévocable, et retournera aux affaires, sous les mêmes lois et sous les mêmes formes, qu'il n'a jamais cessé de reconnaître.

Or, par la nature des choses, une nation est toujours composée, pour le gros, de fabricants et de commerçants, qui ont pris parti pour l’ordre, pour les lois et pour la paix. Les violents de principe n'y sont jamais qu'en petit nombre. C’est pourquoi on peut penser que le rôle d'une Chambre de Justice internationale se terminera à dire le droit, sans qu'il y ait lieu d'y ajouter une force publique quelconque. Et cette idée d'une Armée des Nations, destinée à la police internationale, vient d'une fausse analogie, d'après laquelle il pourrait se rencontrer une nation essentiellement pillarde et étrangère au droit.

Je dirais même que les Nations sont naturellement plus disposées à recevoir une sentence telle quelle et à garder la paix que ne sont les individus. Car un individu peut se sentir lésé par une sentence, et, dans le fait, être appauvri par une décision impartiale. Ce malheur bien réel l’irritera peut-être. Mais les nations ne connaissent de malheur réel que la guerre ; la paix leur est toujours bonne. Et quand une nation perdrait un territoire contesté, il n'y a que l’imagination qui en puisse souffrir ; car on ne voit pas qu'une petite nation soit moins riche en proportion qu'une grande. Ainsi la sentence du tribu­nal international ne blessera jamais aucun intérêt réel. Aussi la colère n'ira jamais loin, et la paix suivra, sans qu'il soit nécessaire de supposer d'autres forces de police que celles des nations intéressées. Sous cette condition pourtant qu'un petit nombre de violents, qui seraient des oisifs, ne puissent pas mettre en mouvement une armée ; et cela exclut d'une société des Nations tout gouvernement tyranni­que. Toutefois cette condition ne devrait point être posée préalable­ment ; car, selon des mœurs presque universelles, la tyrannie ne s'établit et ne se maintient jamais qu'en présence d'une menace extérieure. Ce qu'il y a de démocratie au monde posant l’arbitrage, l’arbitrage à son tour déposera les tyrans, sans avoir même à pro­noncer l’excommunication économique. Au reste tout est difficile en ce monde ; mais je ne vois pas qu'une société de Nations trouve plus d'obstacles qu'une société d'individus ; bien au contraire.

5 juin 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

*L’Émancipation*, 15 juin 1923

1939 SM1, CIV, « Nations et individus »

XXXIV (580)

On propose dans les classes le problème suivant. Sur une route où les distances sont marquées par des bornes numérotées, on fait rouler, par la pensée, ou bien un tombereau et un cycliste, ou bien une diligence et un omnibus automobile ; si l’on préfère on y fait courir le lièvre et la tortue, ou bien Achille et la tortue. On donne les vitesses de chacun, que l’on suppose constantes, et le sens de la marche ; l’on demande le lieu et le temps de la rencontre. Ce problème est connu ; l’analyse a épuisé ici le possible. Selon[[885]](#footnote-886) les données, il arrive, ou bien que les coureurs se rassembleront à un moment, ou bien qu'ils resteront toujours ensemble, ou bien qu'ils ne se rencontreront jamais ; car les vitesses peuvent être égales ou inégales, et les mouvements peuvent se faire dans le même sens ou dans des sens opposés. Il n'y a pas ici de difficultés. Toutefois le temps demande attention. Au premier moment de la réflexion c’est un nombre parmi des nombres, et qui figure, dans les additions, multiplications ou divisions, au même titre que les autres. Mais si l’on se reporte au problème réel, on voudrait dire que le temps n'est pas tout à fait un coureur comme les autres.

On peut bien dire qu'il y a une sorte de course disputée entre Achille et l’aiguille de ma montre ; il s'agit de savoir si Achille tou­chera le but avant que la grande aiguille ait touché midi, par exemple ; ou bien si la rencontre des coureurs aura lieu avant que l’aiguille arrive en un point de sa course, ou bien en même temps, ou bien après. Le temps serait donc un des coureurs du problème ; et même rien n'empêche de le faire courir aussi sur la route. Faites marquer le temps par un cycliste qui roule de kilomètre en kilomètre pendant qu'Achille court après la tortue ; le problème sera celui-ci : « Où sera le cycliste quand Achille passera devant la tortue » ? D'ailleurs, que le cycliste qui sert ici d'horloge roule dans un sens ou dans l’autre, cela n'importe point pourvu qu'il roule toujours dans le même sens. Ainsi il me semblait que le temps n'était point un coureur comme les autres ; mais je cherche vainement la différence.

Je voudrais dire que le temps ne peut pas diminuer ni être compté à rebours. Supposons[[886]](#footnote-887) qu'au départ de la course Achille soit déjà devant la tortue ; on ne conclut pourtant point que la rencontre doit être niée purement et simplement ; mais on remonte le cours du temps avant le départ et l’on trouve la rencontre dans le passé au lieu de la chercher dans l’avenir. Ainsi la quantité varia­ble appelée temps peut être traitée exactement comme les autres ; ou, ce qui revient au même, le coureur temps peut être représenté par un cycliste ; et au lieu de demander : « Où sera le cycliste lors­qu' Achille atteindra la tortue ? » on demandera : « Où était le cycliste, à supposer qu'ils courussent déjà tous avant le problème, lorsqu'Achille a atteint la tortue ? ».

Or[[887]](#footnote-888) voici l’avantage que l’on trouve à réfléchir sur un exemple parfaitement transparent. Il est clair que ce nombre que l’on appelle temps, et que ce coureur que l’on appelle temps, ne représentent point le temps réel. Car le temps réel ajoute toujours un moment à un autre, et jamais ne décompte ; hier n'est plus ; demain n'est pas encore. Si la rencontre n'a pu avoir lieu qu'hier, elle est désormais impossible. Ainsi le temps du problème n'est pas le vrai temps. Je dirais plus ; je dirais que, puisque le temps d'un problème quelconque doit être considéré en ses moments simultanés, sans quoi l’entende­ment ne trouverait rien à prendre, il faut prononcer que le temps des problèmes, quels qu'ils soient, n'est jamais le temps véritable. Ainsi avance la tortue pendant qu'Achille est au cabaret.

7 juin 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923

1942 VE XLVIII, « Le temps irréversible »

581

Ceux qui s'en vont à la recherche du temps perdu n'ont point le visage tourné vers le passé. Cette situation est contre nature et presque impossible ; nous ne savons point vivre à rebours ; mais au contraire bondissant jusqu'à un moment de notre âge, nous recommençons à vivre en pensée selon la suite véritable, marchant toujours du passé à l’avenir. L’autre manière, qui remonte le cours du temps, est abstraite, et convient à la recherche d'un nom, d'une date ou d'une rencontre ; ici le raisonnement nous conduit. Nous nous disons, parlant et discutant en dedans de nous : « C’était avant les fêtes de juillet ; car cette année-là nous les vîmes au bord de la mer ». « C’était avant mon deuxième examen, car je me souviens que j'en avais bien peur ». Chacun est alors historien ; ce thème con­vient pour la table de famille ; la chronologie s'élabore en allant du présent au passé ; et c’est ainsi qu'Halley cherchait sa comète dans les chroniques, après avoir d'abord recueilli les observations des astronomes, plus récentes et mieux déterminées.

L’autre souvenir est solitaire, et proprement romantique. De nouveau je pars ; de nouveau je devine avant de savoir ; j'imagine d'abord d'après des noms et des récits ; puis je vois les choses de loin, d'ensemble, et mal ; puis je m'approche et je fais le tour de chacune, enfin cueillie et bientôt desséchée. Comme on voit si bien dans Proust. Le réveil se fait par un rêve où les choses sont toutes, mais d'abord en reflets et conjectures ; l’apparence premièrement. Le monde[[888]](#footnote-889) finit par se montrer ; il n'est jamais comme on croyait. Ce voyage de la poésie à la prose définit le roman. Et l’on voit par cette remarque que l’historien n'est pas romancier du tout ; l’historien n'a point de jeunesse ; à chaque moment il nous dit tout ce qu'il sait. Il ne tend point d'abord cette pellicule sur laquelle se projettent des images déformées. Il n'a point de perspectives sur ce qui est ni sur ce qui sera ; il est partout à la fois. Au contraire, ce qu'ont essayé Stendhal de Waterloo et Tolstoï d'Austerlitz, pages justement fameuses, est proprement romanesque. Ces peintures ont de la jeunesse ; l’avenir ne s'y dessine point comme il sera.

Celui qui se souvient ainsi, le visage tourné vers l’avenir, sait pourtant bien où il va. Comme le héros du *Lys*, quand pour la première fois il voit sa chère vallée. L’effet de cette poésie est tel que l’avenir est pressenti, quoique caché. Nous marchons à l’avenir, mais cet avenir est passé et nous le savons bien ; irrévocable, nous le savons bien. En ces jeux du souvenir, l’avenir s'offre donc comme irrévocable et déjà accompli. Cette étrange idée marque toutes nos espérances. D'où un renversement des notions, qui nous fait dire, quand l’avenir s'est fait, qu'il était déjà et que toute vie est écrite d'avance. Nous lisons le moment d'aujourd'hui comme une page de roman ; il nous semble que la suite est entre nos doigts. Cette idée fataliste a régné sur les hommes, après l’idée du merveilleux ou du miracle, qui est tout autre et qui vient du rêve où en effet rien n'est impossible. Il y a longtemps qu'on ne croit plus au rêve ; mais on croit encore au souvenir, parce qu'on n'y a point pensé avec réflexion ; et c’est le jeu du souvenir qui a fondé cette autre idée, opposée au merveilleux, à savoir que tout est impossible hors ce qui sera. Et cette idée n'est pas mieux fondée que l’autre. Sans doute sommes-nous à l’âge où l’idée que l’on peut faire l’avenir sera à son tour efficace, le pressentiment devenant un objet de musée, ainsi que les autres dieux.

9 juin 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°5, 16 juin 1923 (XXXV)

1934 LIT LXXII

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

582

Mon esprit, je veux parler à vous ; et tenez-vous sage. Avez-­vous assez honoré les Muses ? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui est de vous, vous avez fait sonner ces clefs abstraites du savoir, qui en effet ouvrent toutes les portes. Vous avez donc choisi de philosopher quand c’était le temps de chanter. Votre puni­tion fut de venir pour commencer à la fin des fins, qui est la politique raisonnable ; et, si je ne me trompe, la résignation vous est venue avant l’ambition. D'où ce mépris pour les poètes. Les pédants qui voient jour dans les hommes comme sous des arbres, surent bien alors vous piquer du nom de poète ; injustice, mais méritée. Je vois ici vingt années perdues, pour le moins. Car, comprendre Platon, ce n'est pas beaucoup ; il faut être soi-même Platon et penser difficile­ment. Le filet ne prend que des poissons ; et qu'est-ce qu'un poisson hors de la mer ? Qu'est-ce que le Platon des *Lois* si l’on n'a point lu le *Phèdre* assez, jusqu'à distinguer, comme en deux couleurs, les deux versions mêlées de cet écrit merveilleux ? Or cela n'est pas arrivé à vous, quoique vous n'en fussiez pas si loin, je le reconnais. Non plus, quoiqu'ayant rencontré le maître des maîtres, vous n'avez pas su vous jeter dans le *Timée* comme dans un monde du haut du ciel. Non point donc le retour d'Ulysse ; mais plutôt voyager après fortune faite. Faire après mépriser, comme la guerre et l’amour, c’était voir en quelque sorte[[889]](#footnote-890) le dos de tout et l’arc-en-ciel après la physique.

Rien n'est perdu. Rien n'est jamais perdu. La plus dure prise de l’entendement tient encore quelque chose de plus qu'elle ne veut. Ainsi les arts vinrent à vous par leurs idées ; ce fut une belle chasse ; le *Timée* rompu ; mais une perle est encore quelque chose. Cela, car je vous fais justice, ô mon esprit, par la grâce de laisser aller, enfin par cette négligence, fruit de violence ; et c’est encore aimer, si on ne peut mieux. Les arts donc s'ordonnèrent par rupture et opposition, comme on taille des images. Mais, ainsi que le remarqua un homme attentif, et nourri des poètes, c’était passer à côté de la poésie sans la voir, de la poésie qui peut-être réunit tous les arts[[890]](#footnote-891). Sculpter tous les arts, ce n'est jamais que sculpter, et sans matière. Ainsi le Jupiter politique mit tout en ordre par la lance de Minerve. Mais Eupalinos, au centre de son art, les voyait mieux tous, ou pour mieux dire, les éprouvait ensemble au creux de sa main. Encore mieux placé peut-être le poète, dont souvent j'ai voulu rire ; mais toutes les choses ensemble n'en faisaient pas moins leur bruit propre chacune contre la pointe de ses rimes, et lui revenaient au cœur par ce musical désaccord. Et ce sont les grains de colophane qui font musique. Ainsi, par des chemins de hasard, d'architecture à musique, et, dans ce détour, capturant aussi le dessin et la plus profonde géométrie ensemble, peut-être sans le savoir, le poète se retrouve entendement et nature à la fois[[891]](#footnote-892), dans cet homme de mer aux barques à demi fluides. Et, par la fiction des ombres et de la mort, la réflexion trouve aussi son lieu et même sa règle. Je te suivrai, poète ; et, par les marches du soleil, plus d'une fois mon ombre sera devant tes pas.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923 (XXXVI)

1934 LIT I

XXXVII (583)

Le vieux Salamalec remonta du royaume des ombres, à la faveur de la nuit, et se plaça près de la tête de son fils, professeur et académicien, qui pour lors rêvait aux anges. Il lui parla à l’oreille et lui dit : « Mon fils, ne placez pas tout votre argent sur Einstein. Je n'entends pas mon argent, qui est en bonnes valeurs, je le sais ; j'entends votre argent à vous qui est de gloire et qui orne notre nom. Vendez à de bonnes conditions tout le papier Einstein ; vous le pouvez encore ; et sachez que c’est votre père lui-même qui vous le conseille ».

Le dormeur là-dessus s'agitait. « Comment ? disait-il ; aucune valeur fut-elle jamais mieux garantie ? À peine deux physiciens sur mille, gens de métier, il est vrai, dont l’un dit que c’est absurde, et dont l’autre dit que ce n'est rien. Au reste de quoi se mêle aujourd'hui mon père vénérable ? Et que sait-il de ces choses ? Ce rêve est ridicule. Éveillons-nous ».

« Mon fils, dit le père, non ne vous éveillez pas encore ; restez encore parmi les Ombres[[892]](#footnote-893). Car je ne vous parle pas sans raison. Il n'y aurait point de faillites sans la confiance de beaucoup. Mais igno­rant ces autres valeurs, dont je vois que vous avez bourré votre portefeuille, j’ai interrogé là-dessus des Ombres considérables. Du célèbre Blaise Pascal, fort renfermé et froid, je n'ai pu tirer que des paroles énigmatiques : « Un aveugle de naissance, qui rêverait toutes les nuits qu'il voit ; c’est par les doigts qu'il en faut juger ». Ce sont ses propres paroles. Mais Monsieur Durand, qui enseigna la logique, me fit plus large part de ses pensées. « Je ne m'étends point, a-t-il dit, sur les jeux de l’algèbre, qui ne rendent jamais que ce qu'on leur donne, ni sur les expériences, qui peuvent toujours s'expliquer par plus d'une supposition, et ne prouvent donc jamais la vérité de pas une. Toutefois[[893]](#footnote-894) les conclusions me suffisent, d'après les­quelles l’Univers[[894]](#footnote-895) serait fini, tout mouvement revenant sur lui-même selon une loi de courbure, et après des millions ou des milliards d'années. Ici sont enfermées toutes les confusions possibles concernant, soit la forme et la matière, soit le contenant et le contenu ; sans compter l’absolu partout, sous l’annonce de la relativité généralisée. Car qu'est-ce, je vous le demande, que le courbe, sans le rapport au droit ? Et qu'est-ce que cette courbure bordée de néant ? Nous voilà revenus à la sphère de Parménide. Mais j'attends qu'un de ces matins cet auteur propose comme possible une marche rétrograde du temps ; car je ne vois rien, dans ses principes, qui y fasse obstacle. Ainsi je reviendrai sur la terre, et à l’école, et je mourrai le jour de ma naissance. Ces puérilités étonnent les ignorants ; seulement[[895]](#footnote-896) à nos yeux elles sont usées ». Ainsi parla cette Ombre à l’ombre de votre père. Vendez, mon fils, vendez la valeur Einstein ».

Le dormeur cependant cherchait le monde ; ses bras tentaient de saisir l’Ombre messagère ; trois fois il crut la saisir ; mais comment aurait-il saisi ce rayon de lumière matinale qui jouait sur ses doigts ? Ainsi le songe impalpable jetait pourtant quelque lumière en ses pensées. Il s'éveillait deux fois. Il parlait maintenant à son propre esprit. Cependant[[896]](#footnote-897) la nature plus forte, par le chocolat et les pantoufles de vert brodées, l’eut bientôt rejeté dans le songe académique.

13 juin 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

1942 VE XLIX, « Les valeurs Einstein cotées en Bourse »

XXXVIII (584)

Renan a mal parlé de Marc-Aurèle, jusqu'à s'en moquer ; d'autres de même, et à la suite. Le pédant est redoutable, dès qu'il veut faire l’élégant. Au contraire on comprend bien qu'un empereur ne cherche pas l’élégance ; il l’avait de naissance. C’était un homme qui montait à cheval et qui conduisait des armées. L’homme de cabinet, s'il a l’imagination vive, rêve toujours assez de monter à cheval et de faire la guerre, et enfin de trancher plus d'une fois le nœud gordien. Ces actions sont belles de loin et éton­nantes ; quand on y est on les voit belles encore et étonnantes encore, mais autrement. Napoléon lui-même est tombé de son cheval, et dans la boue du camp de Boulogne. Les pensées de Marc-Aurèle furent écrites aussi dans la boue des armées, qui est une chose inima­ginable. D'où, si l’esprit ne s'embourbe, une sorte de solitude et une méditation monacale. Alexandre eut toujours avec lui une copie de *l’Iliade* ; mais je crois qu'il n'y cherchait point des leçons de straté­gie ; bien plutôt son âme s'échappait alors, oubliant la boue militaire.

Le pur littérateur s'entretient sans fin avec lui-même ; en cet entre­tien il met tout, et notamment tout ce qu'il n'est point. Il se met empereur en pensée ; il joue le rôle. Le comédien qui joue les rois n'abdique jamais, comme on sait. Il pense toujours qu'il est roi, parce qu'il ne sait point d'autre manière d'être roi. Il y a aussi de vrais rois qui sont comédiens d'eux-mêmes. Aussi j’aime de Napoléon ce trait de grandeur, que, déjà en mer et vers Sainte-Hélène, rece­vant des hommages pour le 15 août, il ne comprit point. Cette date ne sonnait point pour lui comme pour le courtisan. Par où s'éclaire le médiocre pamphlet de Renan ; car c’est un scandale aux yeux du courtisan si le roi abdique, j'entends d'esprit, sans y être contraint. « C’est, dit le chambellan, trop peu me respecter ». Or le chambel­lan en espoir est pire, et le chambellan d'imagination encore pire.

L’ambition est petite, et cela est sans remède. Qui n'a point pouvoir, noblesse, richesse, gloire, s'il les désire il est vaincu. Il faut les avoir si on veut les mériter ; et d'un éclair occuper le dessus et le plus haut, sans avoir eu le loisir d'envier. Plus heureux encore celui qui vient au trône comme par devoir, s'il a l’âme grande ; mais cela est rare, et énigmatique pour l’homme d'Académie, toujours mordu par l’envie, et qui en portera les marques, comme d'étrivières, si haut qu'il arrive. Le roi soudain n'a point de ces parties honteuses ; non plus le roi de naissance.

Pascal a tout jugé, et j'aime ses trognes armées ; mais enfin il avait tout au plus rêvé une nuit ou deux qu'il était roi. Toutefois ce qu'il en dit : « Le mal à craindre d'un sot qui règne par droit de nais­sance » est au-dessus de l’envie et royal. Maintenant notre Marc Aurèle écrit, plus simplement, sans cette violence d'en bas : « Le matin, d'abord dire à soi : je vais tomber sur un fâcheux, sur un ingrat, sur un arrogant, sur un fourbe, sur un envieux, sur un égoïste. Tout cela leur est venu de ce qu'ils ignorent les biens et les maux » ; sachez que c’est un réel empereur qui se parle ainsi à lui-même avant son audience. Mais je veux encore citer : « Fais-les donc main­tenant paraître, et Alexandre, et Philippe, et Démétrius de Phalère ; modèles, s'ils ont vu ce que la nature universelle voulait ; mais s'ils ont joué la tragédie, personne ne m'a condamné à les imiter ». Attention ; cela n'est pas d'un auteur qui veut imaginer ce qu'il ferait s'il était roi.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

XXXIX (585)

Qu’est-ce qu'un inconscient ? C’est un homme qui ne se pose pas de question. Celui qui agit avec vitesse et sûreté ne se pose pas de question ; il n'en a pas le temps. Celui qui suit son désir ou son impulsion sans s'examiner soi-même n'a point non plus occasion de parler, comme Ulysse, à son propre cœur, ni de dire Moi, ni de penser Moi. En sorte que, faute d'examen moral, il manque aussi de cet examen contemplatif qui fait qu'on dit : « Je sais que je sais : je sais que je désire ; je sais que je veux ». Pour prendre conscience, il faut se diviser soi-même. Ce que les passion­nés, dans le paroxysme, ne font jamais ; ils sont tout entiers à ce qu'ils font et à ce qu'ils disent ; et par là ils ne sont point du tout pour eux-mêmes. Cet état est rare. Autant qu'il reste de bon sens en un homme, il reste des éclairs de penser à ce qu'il dit ou à ce qu'il fait ; c’est se méfier de soi ; c’est guetter de soi l’erreur ou la faute. Peser, penser, c’est le même mot ; ne le ferait-on qu'un petit moment, c’est cette chaîne de points clairs qui fait encore le souvenir. Qui s'emporte sans scrupule aucun, sans hésitation aucune, sans jugement aucun ne sait plus ce qu'il fait, et ne saura jamais ce qu'il a fait. Ce qui éclaire ce que nous faisons, c’est ce que nous ne faisons pas. Les simples possibles font comme un halo autour ; c’est le moins que l’on puisse percevoir. Telle est l’exacte situation, il me semble, d'un homme qui fuit et qui sait encore qu'il fuit ; ce n'est pas fuir tout à fait.

Qu'on me pardonne ces subtilités ; si l’on pouvait être homme à moins, je me rangerais à l’heureuse simplicité des termes, et je rece­vrais l’inconscient à guichet ouvert, sans l’éprouver à la balance. Mais ce mot remplit les caisses ; c’est le mark-papier des penseurs. Qui a fait ? Qui a parlé ? Qui a pensé ? C’est l’inconscient, sombre person­nage. Fétiche revenant. Comme ce Double[[897]](#footnote-898) des anciennes croyances, qui se promenait souvent fort loin de son Autre lui-même. Mais il n'y a qu'un Ici pour chacun à chaque instant. Cette loi des corps a fixé l’âme voyageuse.

Maintenant dans cet autre double que l’on nomme l’inconscient, où se trouve la faute ? Non pas principalement à dire qu'il agit et parle sans nous, mais plutôt à vouloir dire que ce personnage pense. C’est ici que tout s'embrouille, faute d'une description suffisante de la situation du penseur, qui est celle de tout homme. Dans tous les exemples d'éveil, d'attention, de scrupule, de retenue, penser c’est toujours prendre pour objet ce qui allait se faire sans pensée, ce qui était commencé sans pensée. Voir, c’est se demander à soi-même où l’on va. Voir sans se rien demander à soi-même, c’est justement ne pas voir. Quand cet autre, qui agit, forme une pensée, c’est juste­ment ma pensée. Cet autre est bien moi et toujours moi ; nous ne sommes point deux. Que j’agisse d'abord, et que je pense sur mes actions et en quelque sorte sur mon être en train d'être, c’est la donnée. Mais que je prête encore une pensée à cet automate, de façon qu'il prévoie, perçoive, délibère et décide sans moi, c’est mal décrire. Ce compagnon n'est pas un homme sans tête ; mais sa tête, c’est la tienne. Ainsi sans ta pensée il ne pense rien ; sans ta volonté il ne veut rien ; sans ton projet il ne poursuit rien. Pur mécanisme, sur quoi gymnastique et musique peuvent assez. Mais sans malice, parce qu'il est sans pensée ; c’est là le point.

17 juin 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

1942 VE L, « L’inconscient »

586

Imaginons un homme comme il s'en est trouvé, qui vit à Paris pour son plaisir et à qui ses intendants font passer l’argent des fermages. Ce régime de propriété n'est point juste ; on en conviendra ; et l’on cherchera quelque réforme des lois par laquelle celui qui cultive une terre de ses propres mains en serait le maître. Mais la solution échappe toujours à l’esprit contemplatif, parce qu'il ne fait rien. Cependant l’oisif se trouve bientôt exproprié. L’inten­dant prélève sur tout, par son active présence, et par ce jugement qui s'exerce tout près de la chose. Le laboureur[[898]](#footnote-899), plus près encore, étend plus[[899]](#footnote-900) sûrement son droit. La sobriété et l’épargne tien­nent à lui comme sa pauvre veste ; il a les vertus de son état ; cette même main ne sait dissiper, qui sait produire, et le plaisir est attelé avec le travail ; tous deux tirent ensemble. D'où cette passion d'acheter la terre ; d’où ces projets nourris par de constantes per­ceptions. La terre lui vient par petits lots ; et nécessairement cette terre conquise est bien mieux cultivée que celle qu'il tient à ferme. Ainsi, par mille causes, l’immense propriété de l’oisif perd valeur, à mesure que la force de travail s'en retire. Il faudrait être sur place et savoir tout ; mais cela ne s'improvise point. L’oisif vendra son bien au paysan. Justice. Et la terre produira davantage, dont tous profi­teront, ce qui est encore une sorte de justice. Cependant le paysan n'a point du tout pensé à la justice.

Cette révolution de taupes s'est faite pendant la guerre d’un mou­vement accéléré ; elle se faisait déjà vingt ans avant la guerre, et j'en ai vu en ce temps-là d'étonnants exemples. Elle s'est faite toujours et se fera toujours, dès que le paysan sera protégé contre violence et pillage. C’est la volonté réelle qui l’emporte ici ; non pas la volonté juste ; car si le métayer fait passer un peu trop d’engrais sur ses terres à lui et rentre premièrement son propre foin, cela ne fait pas que la justice se réalise moins vite ; tout au contraire. Mais il semble que le travail même, et les vertus individuelles qui y sont attachées, saisisse exactement ce qui lui est dû. La justice serait donc l’effet non point d'une idée juste, mais plutôt de vertus moins abstraites et plus rustiques. Ce qui gagne la partie, c’est le courage, c’est la vigilance, c’est la frugalité, enfin toutes les formes du vouloir toujours surmon­tant le paresseux désir. La vertu prend ici tout son sens ; elle est d'abord efficace, et juste par surcroît.

Des exemples comme ceux-là, joints à d'autres raisons, me feraient comprendre ce que Platon a voulu nous dire, répétant que nul n'est méchant volontairement. Car je vois bien clairement que les vertus individuelles sont toutes des effets de volonté, et que le courage est au fond de toutes ; au lieu que la lâcheté et la paresse sont au fond de tous les vices. Il[[900]](#footnote-901) n'est pas besoin de vouloir pour fuir, pour céder, pour dormir trop ou pour rester trop longtemps à table ; ces choses vont de soi. Il faut vouloir pour se tenir debout ; mais pour tomber ce n'est pas nécessaire ; la pesanteur suffit. Ainsi, au regard de l’individu, il ne s'agit pas principalement de vouloir bien ; il s’agit[[901]](#footnote-902) plutôt de vouloir énergiquement, ce qui est tout le bien. Et Platon allait jusqu'à dire que par ces vertus qui sont vouloir, ou ferme gou­vernement de soi, la justice sera. Ici les objections pleuvent. Est-ce qu'un brigand n'est pas injuste par volonté ? Non, dit l’autre, mais bien par colère et paresse. Ce débat n'est point vain ; et par ce che­min on approche de quelque vérité importante, on le sent bien. Je vous propose[[902]](#footnote-903) un cas remarquable où la volonté suivie, et non certes toujours dirigée selon la justice abstraite, non plus[[903]](#footnote-904) sans ruse, non pas même sans une sorte d'oubli des autres et de ce qui leur est dû strictement, arrive pourtant à un état plus juste, et par de tout autres voies que celles de la bonne intention.

19 juin 1923 (ECO)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923 (XL)

1934 ECO 4

587 (XLI)

Chacun peut donner son argent aux pauvres, son usine aux ouvriers ; chacun peut pratiquer ou instituer, à son gré, un collectivisme ou un communisme. La Coopération met à la portée du plus pauvre un moyen d'action peut-être encore plus puis­sant. Par cette organisation, les corporations seront plus unies et plus fortes. Au reste, quand les Coopératives seront assurées de la clientèle ouvrière, elles élimineront la production capitaliste. Ce genre d'action, dont on ne voit pas les limites, dépend des opinions, de la bonne volonté, de la fidélité de chacun ; les lois ne peuvent rien, ni pour ni contre. Il s'agit donc ici de morale, et je dirais même de religion. Ce genre de conditions doit changer aussitôt les actions de chacun, non sans surveillance de soi, patience, esprit de fraternité et même de sacrifice. Et, si la religion de l’Humanité, la dernière venue, est quelque chose, elle doit produire de ces effets-là. C’est par un juste sentiment que les corporations organisées, aussi bien que les Coopératives, viennent à se détourner de la politique, qui en effet est stérile pour ce genre d'œuvre. C’est pourquoi on verra le Socialisme, le Collectivisme, le Communisme disparaître peu à peu des programmes politiques. En attendant, ils y mettent confusion et désordre, et cela résulte de la nature des choses. Attention ici, cama­rades et apôtres.

Mais attention aussi derrière vous. Car la politique nous tient tous ; fait brutal. On ne voit même pas comment on pourrait se passer d'une police commune à tous, quel que soit l’idéal moral ou religieux de chacun. Toujours[[904]](#footnote-905) est-il qu'en fait nous sommes tous engagés dans cette autre coopération pour la sûreté ; nous trou­vons des chefs et une puissante hiérarchie ; nous ne voyons même pas bien comment nous pourrions limiter d'avance les pouvoirs de l’agent et du garde dans l’incendie, la peste, la panique, la rixe. La force publique nous tient, et même, dans beaucoup de cas, nous devons lui dire merci. Qu'elle abuse de notre reconnaissance, depuis que le monde est monde, c’est assez évident ; qu'elle occupe tout le terrain qu'on lui laisse, qu'elle applique souvent le remède avant le mal, et qu'elle crée des maux nouveaux par cette méthode préventive, c’est ce que chacun peut comprendre. Avec cela qu'elle ménage ceux qui lui donnent mandat en blanc, mais qu'elle soit soupçonneuse et même injuste à l’égard de ceux qui la veulent contrôler, cela résulte de la nature humaine ; chaque fonction a ses passions propres.

Cela étant, tous doivent porter attention au problème politique comme tel. Et ici je n'aperçois que deux opinions ; car il faut adorer les pouvoirs, ou bien au contraire les surveiller sans cesse, et limiter leur action au strict nécessaire, c’est-à-dire ne point permettre qu'ils décident arbitrairement et secrètement des maux et des remèdes, mais au contraire les avertir, les modérer, les changer ; à quoi l’opi­nion suffit toujours, pourvu qu'elle parle. Cette doctrine est dite Radicale, et c’est très bien dit, parce qu'elle subordonne les pouvoirs à l’opinion, radicalement, c’est-à-dire dans tous les cas. Et cette doc­trine s'accorde sans difficulté avec les opinions morales ou religieuses les plus diverses. On peut être catholique, chrétien, socialiste, com­muniste, et en même temps radical. L’Union des gauches n'est donc pas de circonstance, mais de nature.

27 juin 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

*L’Émancipation*, 15 juillet 1923

1925 EDR 112, « Politique et Économique »

XLII (588)

Le Misanthrope me dit : « Ce n'est pas que je méprise l’homme ; mais plutôt je ne trouve guère d'hommes. Entendez-moi ; j’en trouve assez qui ne savent presque rien, qui sont livrés aux passions, ou bien qui attendent dans la paresse, comme si ce monde leur devait tout ; ou bien qui désespèrent ; ou bien qui boivent, ce qui est humain, et non point du tout animal. Oui, même parmi les mendiants, il se montre des visages d'homme ; aussi les peintres vont là tout droit. J'en viens même souvent à me dire qu'un homme vrai se reconnaît à ceci que n'ayant pu être Alexandre, il ne veut être que Diogène. **[**Et c’est pourquoi je ne trouve pas souvent un homme dans les places presque grandes, là justement où j’en voudrais un.**][[905]](#footnote-906)**

« Maintenant, dit-il, écoutez une sorte de fable. Je suppose que quelque Jupiter ait fait des singes à forme humaine et sans esprit, à parler proprement, mais doués de cet art d'imiter qu'ont les singes. Quelle perfection, alors, dans les apparences ! Quelle suite dans les signes ! **[**Quelle avance, sils distribuent la monnaie reçue au lieu d’éprouver chaque pièce, de la peser, de la faire sonner !**][[906]](#footnote-907)** En vérité, mon cher, ils en seront déjà à enseigner, quand les hommes véritables en seront à s'instruire eux-mêmes, et à mépri­ser tout ce mécanique qui tire si aisément la conséquence, et enfin la bavarde, l’éloquente, la persuasive mémoire. Qui donc, alors, écrira à vingt ans son premier livre ? Qui donc expliquera les pas­sions sans les connaître ? Qui donc fera sortir, sur tous sujets, ce flot de paroles connues, usées, d'apparence vénérable ? Qui donc sera constant en ses principes, fertile en arguments, imposant par le sys­tème, et enfin jouant toujours les mêmes coups, comme une machine pourrait jouer aux cartes ? Sera-ce le singe ou l’homme ? Et quoi de plus ferme qu'une machine ? **[**Qui est mieux d’accord avec soi qu’une machine ? Qui est plus logique, enfin, qu’une machine ?**][[907]](#footnote-908)** Mais quoi de mieux fait aussi pour classer n'importe quoi, d'après la couleur ou la forme, ou bien pour mettre à part tous les papiers du monde où se trouve écrit un cer­tain nom, comme Victor Hugo, Chateaubriand, Espace, Temps, Attention, Religion ? Grattant aux bibliothèques, et ne laissant rien, sera-ce le singe, ou l’homme ? Et par là composant l’Arlequin de doctrines, sera-ce le singe, ou l’homme ?

« En toute sorte de politesse, dit-il, qui le mieux saura saluer ou flatter ou sourire, ou bien faire passer sans accident un plateau chargé de verres et de bouteilles ? La pensée casse ; la pensée choque et offense. La pensée inquiète aussi le pensant. Composez un tribunal d'hommes ; peut-être ils choisiront le singe. Mais que dis-je là ? **[**N’est-il pas vraisemblable que les singes l’ont emporté depuis longtemps sur les hommes, en ce Droit érudit et accumulant, où les textes font pensée ?**][[908]](#footnote-909)** Quoi de plus facile que de juger selon les précédents ? La pensée y nuit tellement qu'on voit beaucoup de juges dormir aux audiences ; et ce ne sont pas les pires. Toutefois je perds même cette marque, car le sommeil s'imite aussi, je dis le vrai sommeil. Maintenant, pour aller à la noix, ne point la quitter des yeux, faire cependant ce qui est requis et attendu ; de tout événement faire approche ; et, même en se rangeant par respect, faire un pas vers la noix ; et, ten­dant la main en signe d'amitié, la tendre encore vers la noix ; quand on la tient, aussitôt la briser et la manger, dans une inattention aux autres choses qui joue alors la grandeur et le mépris ; tout cela n'est-­il point du singe ? Aussi de dire ce qui plaît aux hommes, ce que les hommes ont souvent pudeur de dire ? Et se faire meilleur que l’on n'est[[909]](#footnote-910), cela n'est-il pas plus facile si l’on n'est rien ? **[**Plus facile si l’on s’estime seulement d’après la noix ?**][[910]](#footnote-911)** Peut-on être cou­rageux en paroles, si l’on a seulement un peu de ce courage qui parle à la peur voisine et la surmonte ? « Je fuyais », dit l’homme ; mais : « Un Français ne fuit jamais », dit le singe. D'où je soupçonne, mon cher, que beaucoup d'hommes ont pris enfin le parti d'imiter les singes ».

23 juin 1923 (LP, EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°6, 30 juin 1923

1927 EH1 (66), « Singes »

1938 EH2 XCV, « Singes »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923

589

Pascal plaît à presque tous, aussi bien à ceux qui refusent l’église. Non pas seulement par cette prose à surprises, rompue, éclatante, mais par l’esprit même, qui s'y voit indomptable. Car des belles apparences, et encore bien composées, qu'en laisse-t-il ? Et des majestés, qu'en laisse-t-il ? Débarbouillant l’acteur, au lieu d'en rire. La guerre jugée, la justice jugée, les rois jugés ; sans aucune précaution ; jugés aussi ceux qui jugent ; car le trait rebondit. « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue ». Méchant salut ; toutefois[[911]](#footnote-912) il faut le rendre ; et le sot guéri en reste sot. Tout est défait, refait et ressemblant. Le duc enfin sait de quoi il est fier.

Voilà le modèle du janséniste, si bien assuré de mépris qu'il n'estime que ce qu'il veut et n'épargne que ce qu'il veut. Dangereuse amitié, turbulent citoyen. Mais la plus libre pensée est de mordre ; car de céder à l’objet il n'en est point question ; si l’objet s'égalait au penseur, l’objet serait trop fort ; si l’idée s'égalait au penseur, l’idée serait trop forte. D'où, pour l’honneur de penser, ce travail de pointe, qui fait voler un éclat, puis un autre[[912]](#footnote-913). Peu ou beaucoup ; il faut entamer cette dure matière ; ce jeu n'est pas un jeu ; la pensée se compte toujours aux débris. Pascal fait opposition continuellement, essentiellement ; hérétique orthodoxe.

Si les raisons de croire s'avisaient d'être plus fortes que l’homme, le coup alors serait plus rude ; il faut[[913]](#footnote-914) que toute preuve s'émiette. La pensée ne respecte rien qu'elle-même ; même la contrainte, même la coutume, il faut les choisir et refaire ; non pas[[914]](#footnote-915) les subir. « Soumis­sion parfaite », mais redoutable liberté. Telle est la messe de Pascal.

Le doute est partout ; un doute actif et fort, par quoi tout se tient debout. De là[[915]](#footnote-916) vient la puissance d'attaque, et disons[[916]](#footnote-917) d'offense, de ces terribles pensées ; même quand elles posent, elles déposent déjà. Chacune va toujours au-delà d'elle-même ; elle en cache d'autres, et aussitôt les découvre, toutes rompues dans l’âme · ainsi elles ont toutes un avenir violent. N'importe quel penseur, et même l’apprenti, s'y fait une puissance et aussitôt l’essaye ; car qui a fait la preuve la peut défaire.

Quoi donc ? Le chapelet ? La religion des bonnes femmes ? Cela[[917]](#footnote-918) est pour le corps ; ce sont des politesses sans importance que celle[[918]](#footnote-919) qu'on leur donne. Mais, pour l’esprit, quel aliment ? Lui-même. Tout de libre consentement. Tout gratuit. Tout généreux. On ne peut crocheter le ciel. D'où ce rabaissement des œuvres et des mérites devant la grâce ; d'où l’humilité, l’inquiétude et le paradoxe de la prédestination, qui est pour enlever l’assurance. Ces mythes font un objet insupportable ; seulement[[919]](#footnote-920) prenez-les comme signes ; ils représentent assez bien la situation du penseur, dès qu'il se risque ; car il n'a jamais assurance sans en être aussitôt puni. L’infatuation[[920]](#footnote-921) est l’enfer de l’esprit. Et les œuvres ne sauvent jamais l’esprit, comme mille lignes écrites n'assurent pas la ligne qui suivra ; car telle est la sévère condition de ce qui est libre, c’est qu'il n'y a point de condition. Celui qui réfléchit ne gagne pas le pain du lendemain, ni même celui de la journée. Qui peut se promettre une pensée ? L’attention est donc une belle prière. Ainsi tant que l’invention sera la plus grande affaire humaine, Pascal sonnera comme il faut à l’oreille de l’homme.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923 (XLIII)

1924 *PSC* XLIV, « Pascal »

1934 LIT 50

590

L’Orient nous parle. Nous ne le comprenons guère, ni lui nous. Il faut penser à ce qu'il y eut de scandaleux dans la révolution Socratique[[921]](#footnote-922). Tout homme réglait alors ses actions et ses pensées d'après quelque loi qu'il n'avait point faite, divine ou humaine. Chacun se conformait. Socrate fut le premier et le plus obstiné des hérétiques. Non qu'il refusât d'obéir aux lois ; mais, pour ses pensées, il prétendait ne croire que lui-même. Les dieux étaient jugés. Cet homme voulait savoir si c’est parce que les dieux l’ordonnent que le juste est juste, ou s'il ne faudrait point dire, au contraire, que c’est parce que le juste est juste que les dieux l’ordonnent. C’était élever l’individu au-dessus des dieux. Autant de fois que Socrate renaîtra, il sera condamné ; mais nous gardons l’idée ; nous la portons tous ; personne ne l’a encore mesurée.

Cependant les anciens peuples dormaient selon la Coutume. Ils ne pensaient que par monuments, danses et cérémonies. Leurs symboles restaient des énigmes, pour eux encore plus que pour nous. La Pyramide rejette tout commentaire. Cette masse sans jour et sans passage, cette pointe aussi, refusent nos pensées. La tour de Babylone, elle aussi, autant que nous savons, n'exprimait qu'elle-même. Mais, en Grèce, les symboles commençaient à fleurir. L’oracle Delphien inscrivait à son fronton la maxime : « Connais-toi ». C’était montrer de l’esprit. D'où Socrate et la longue suite des révoltés et des incré­dules. Le christianisme, à bien regarder, et même le catholicisme, malgré un prodigieux effort d'organisation, doivent être considérés comme des écoles d'incrédulité. Les castes, la hiérarchie, les coutu­mes, les costumes, ce ne sont plus que des apparences pour les sots ; et il n'y a plus de sot[[922]](#footnote-923). Le catéchisme enseigne à tous, et aussi bien aux esclaves, qu'il y a un ordre de l’esprit, invisible, un royaume des esprits, des rois dans l’enfer et des mendiants au paradis.

Dans un roman hindou, qui est de Rabindranath Tagore, on trouve un potier accablé d'injustices, autant qu'il en faut pour faire bouillir une pensée d'homme. Mais cette pensée d'homme est occupée d'abord à ne point user d'un pot qui serait souillé par un homme d'une autre caste ; et l’effet de la misère est de rendre ces soins plus occupants ; ainsi les rites terminent les pensées et en même temps les passions. On retrouve encore chez les Juifs de la pure doctrine, ce souci de manger et de boire selon les rites ; ce genre d'attention détourne de penser aux maux véritables. Mais ces débris des temps anciens donnent[[923]](#footnote-924) une faible idée de ce que fut l’ordre Égyp­tien, où ce n'était point le même homme qui nourrissait le bœuf, qui le tuait, qui le mangeait, qui l’enterrait. Si quelque prêtre de ce temps-là revenait, peut-être pourrait-il expliquer qu'il ne faut pas moins que ces liens de coutume pour tenir en repos l’animal pensant ; mais je suppose que le prêtre était prêtre comme le potier était potier. Il ne choisissait point ; et toute notre vie se passe à choisir et à sauver le droit de choisir. Deux systèmes donc, et l’Oriental est encore assez fort lorsqu'il montre du doigt les effets, qui sont nos guerres, la Fraternité homicide et le Droit sanglant.

27 juin 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923 (XLIV)

1926 CCP XI, 2, « L’Orient dort selon les rites »

1942 VE LI, « L’esprit contre le rite »

591

« L’administration[[924]](#footnote-925), dit Castor, n'est pas le gouvernement. C’est ce qui se montre dans nos usines ou dans nos maisons de commerce ; car il n'est que trop vrai qu'une mauvaise affaire peut être très bien administrée. Je louerai l’ordre, le travail, la probité ; par cette clarté de tout, je verrai très bien que je me ruine et même pourquoi ; mais n'attendez pas que ce sage administrateur fasse retraite, coupe les ponts, brûle les hangars. L’administrateur administre la maladie ; il ne la guérit point. C’est l’affaire d'Alexandre de trancher, ou bien de César. Je pense maintenant à César Birot­teau ; les petites affaires ressemblent aux grandes. Ce pauvre homme a fait de grandes sottises, mais ce ne furent pas des sottises d'administrateur. Et il est bien nommé César. Il décide mal, mais il décide. Ce sont des décrets de ce genre, où je vois des préférences, des aversions, des passions, qui sauvent ou perdent. L’administrateur ne sauve ni ne perd ; il fait ce qu'il fait, bon ou mauvais. Donnez-­lui une faillite à mener, il dira : « C’est une belle faillite ». Enfin le zèle doit être gouverné. Quoi de mieux administré qu'un beau cheval » ?

« Conquérant, lui dis-je, vous faites ici de la fumée. Laissez-moi suivre les effets d'après les causes. Mais y a-t-il quelque chose de plus secret qu'une bonne affaire ? Nous avons tous connu de ces hommes qui font ce qu'ils font ; je dis avec une attention, une pro­bité, un scrupule à peser tout, qui emportent l’estime. Je leur vois ce trait commun, qui est qu'ils ne font pas de politique et qu'ils n'aiment pas la politique. Je comprends qu'ils excellent au second rang ; je sens qu'il est dangereux de les élever au premier ; mais je ne sais point dire pourquoi. On voit dans les Mémoires de Saint­-Simon de ces grand commis qui partent pour les Flandres ou pour l’Italie, marquant en chemin les étapes, créant des magasins, laissant provision chez les banquiers ; pensant fourrage, harnachement, bottes, et faisant le chemin d’une armée. Mais il saute aux yeux que de tels hommes, puissants pour exécuter, ne le sont point du tout pour décider si l’on entreprendra ou non. Maintenant je demande pourquoi » ?

Castor était de loisir. J'ai remarqué que, toujours pris en de difficiles affaires, il est souvent de loisir, je dirais même toujours. Il parla, et je vis que cette idée singulière qui me venait lui venait aussi juste à point pour éclairer ce passage de doctrine. « L’administration, dit-il, ne laisse point de temps. Les documents couvrent le manger, le boire et le dormir. Après un problème il en vient un autre ; cela cache tout. Considérez la fatigue, qui est l’état ordinaire de ces hommes étonnants. Aussi cette charge de la mémoire, et ce travail de vaincre le nombre par l’ordre et par le numéro d'ordre. L’homme qui signe une circulaire sur laquelle il inscrit le numéro 22642 est naturellement content de ce qu'il fait, et il n'a point tort ; il aperçoit une armée de vingt mille circulaires, qui préparent et justifient celle-là. Mais la nécessité est partout ; ainsi cette conscience d'homme absout la force mécanique. Et voilà l’histoire d'une guerre, qui n'est qu'une querelle, malheureusement[[925]](#footnote-926) bien administrée. J'ai observé que dans les délibérations ceux qui savent tout et qui tiennent compte de tout sont rejetés à la nécessité extérieure par cette impartialité de belle apparence. Tout prévoir, mon cher, équivaut à tout subir. L’homme fera toujours l’action qu'il a préparée ; le plan fait preuve. En nos affaires, c’est souvent quelque Auvergnat illettré qui nous sauve, par une vue de gouvernement ».

« Vous êtes, lui dis-je, Auvergnat, mais vous n'êtes pas illettré ». Je vis[[926]](#footnote-927) en son petit œil un éclair de redoutable finesse. « Oh, dit-il, ne vous y fiez pas ».

29 juin 1923 (ECO)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923 (XLV)

1934 ECO 5

XLVI (592)

Les Stoïciens sont bien connus pour avoir enseigné que vertu n'est autre chose que volonté. Mais ils disaient de même que la vérité est dans la volonté, et cela est moins aisé à comprendre. Suivons donc un de leurs chemins. Ils se mettaient et se conservaient comme par religion toujours en présence de ce vaste monde, où l’on ne pourrait jamais trouver deux feuilles d'arbre indis­cernables, deux œufs identiques, ni deux jumeaux sans aucune diffé­rence ; tels étaient leurs exemples favoris ; mais personne de notre temps ne serait embarrassé pour en trouver d'autres ; car le savoir, à mesure qu'il suppose des ressemblances, fait aussitôt apparaître des différences, et nos instruments multiplient sans fin la variété du monde. Aucune chose donc ne sera deux fois, et aucune chose n'est en même temps deux fois. C’est le regard d'Aristote qui le premier fit naître et comme fructifier cet aspect du vrai, pour la confusion des discoureurs.

Voilà donc une notion bien fondée et aujourd'hui commune. Allons donc par là, et disons deux choses, la première c’est qu'on ne peut savoir tout et la seconde c’est qu'on ne peut savoir vraiment qu'une fois. Je m'arrête à la seconde. Une idée ne peut servir deux fois. Quelque brillante qu'elle soit, il faut dans la suite l’appliquer, c’est-à-dire la déformer, la changer, l’approcher d'une nouvelle chose, la conformer à une nouvelle chose. Toujours chercher, donc, et ne jamais réciter. Savoir ce que c’est qu'un médecin c’est considérer d'après une idée un certain médecin, et découvrir qu'on ne savait pas ce que c’était qu'un médecin. Même chose à dire pour un avare, un courageux, un fourbe, une coquette. L’objet donnant toujours quelque chose de neuf à saisir et qui dépasse notre projet, on voit que le plus savant n'est pas plus dispensé que le moins savant de penser ferme en toute rencontre et d’enfoncer l’idée comme un outil investigateur. Appliquer est inventer, et l’idée n'est vraie que là ; hors de là, morte ; hors de là, fausse.

Donc au lieu de dire que l’idée est vraie, il vaut mieux dire que c’est l’homme qui est vrai, par ce mouvement de connaître qui est mieux connaître et avancer un peu, ou, pour autrement dire, se réveiller à chaque instant et passer de l’idée au fait. Mais ce mou­vement est sans fin ; car le fait dans la pensée devient de nouveau idée et pour un nouveau butin. D'autres êtres se montrent auxquels il faut l’essayer, par la rencontre de deux violences, dirais-je pres­que ; car l’idée est maintenue comme par serment, et l’être en même temps la rompt ; l’éclair du jugement est en la rupture. Or le forge­ron de faits, en ce travail où il use ses outils, est proprement dans le vrai, ou plutôt lui-même vrai ; et il n'y a pas à considérer si le vrai auquel il arrive par un énergique effort n'est point le faux pour un autre ; mais tous deux sont égaux ; égaux selon la vérité, autant qu'ils jugent ; égaux selon l’erreur, autant qu'ils dorment. C’est pourquoi, disaient nos sages, le sage ne se trompe jamais, même quand il se trompe, et le sot se trompe toujours, même quand il dit vrai ; ce qu'il dit est le vrai d'un autre, non de lui. Comme le polytechnicien qui se sert des triangles semblables ; il dit le vrai d'un autre. Mais Thalès, inventant les triangles semblables, dit son propre vrai. Au reste, le polytechnicien a bien pu les inventer aussi, quoiqu'on ait pris toutes les précautions pour penser à sa place. Ici est le jugement ; et le reste n'est que singerie.

1er juillet 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923

1942 VE LII, « De l’idée vraie »

XLVII (593)

Les royalistes font argument de ces guerres ruineuses qui furent la suite de tous les mouvements de la Liberté. Il faut avouer qu'une monarchie héréditaire est civile par son essence, et qu'elle ne laissera point s'étendre le pouvoir militaire, lequel, par sa nature même, dépose continuellement le roi. Ajoutons que la nation armée ne peut plaire au roi ; car que sont ses gardes à côté ? Mais il y a mieux à dire, je pense. Je vois toujours de la passion et même de l’humeur dans la politique d'un ministre ; c’est qu'il est entouré de rivaux qui guettent la faute, et enchérissent sans aucun risque sur l’audace, sur l’honneur, cherchant toujours à piquer au vif l’homme, et le piquant en effet. Ainsi le ministre s'anime au jeu. Même dans la paix, il combat toujours ; ce mouvement est dangereux dans le pouvoir ; il se communique au corps entier qui devient querelleur par trop de gestes. Un roi héréditaire est plus large de base et moins sujet aux oscillations. Cette majesté, qui est bien à lui, le détourne de brusquer rien. Il décide sans appeler l’irritation au secours. Au contraire un ministre n'est puissant que par l’exaspération. Toutes ces remarques appartiennent à l’utopie, car la majesté ne peut renaître.

Mais ce reproche aux démocraties, qu'elles sont toujours à vouloir se battre, ne nous fera-t-il point réfléchir ? Les nations en vérité sont querelleuses, pointilleuses et toujours à supposer l’insulte, comme on voit que sont les parvenus. Je conseille au citoyen d'apprendre un peu le métier de roi. Un roi ne lit point les journaux ; il se les fait lire, tout au plus. Il n'est point tant aux aguets pour savoir ce que l’on dit de lui ; il n'a pas remis sa dignité aux mains d'un pamphlé­taire qui, par état, grossit tout. Le roi n'entend que des termes mesurés, médités, refroidis ; l’opinion lui arrive, mais sans les épines. S'il se trouve donc quelque situation difficile, et un peu d'humiliation pour s'être trop avancé, le roi prendra cela sur lui et les formes seront gardées. Nul n'ira dire au roi qu'il fait figure de poltron ; au reste il en pourrait rire, puisque, par son métier, il n'en vient jamais aux mains.

Le citoyen, comme roi, est traité avec moins d'égards, et le moin­dre journal l’entreprend tous les matins sur son honneur ; il ne reçoit que des soufflets ; tout écrivain lui présente le fusil et le sabre, lui proposant une belle rencontre d'honneur. « Tu vieillis, fantassin ; l’Europe se moque de toi ; elle dit que tu n'oseras plus ». Ici le jeune bourgeois se redresse militairement. On pourrait croire que le tra­vailleur prendra plus cyniquement la chose ; et lui-même le dit ; mais ce n'est point vrai. Le corps libre et maigre est prompt à se retourner. L’honneur ne le prend point, mais la querelle le prend. Même dans le paysan, si naturellement mesuré, on surprend une vivacité du mouvement, à la moindre occasion, et une intrépide déci­sion ; ce que le cheval et le taureau reconnaissent promptement. Le bond de l’homme est plus redoutable encore que la colère. Or si tout cela était vu et su, et bien tiré au clair, tout homme ferait réflexion sur ceci qu'il est mené et dupe par cette impatience de n'être ni mené ni dupe, et il se ferait une majesté de précaution, par un mépris jusqu'à l’ignorance de ce qu'on dira de lui en Prusse. Car il faut en venir là ; sans quoi il sera vrai de dire que l’homme soup­çonneux, irritable, intraitable est bien l’image et comme le visage de cette difficile nation.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923

594 (XLVIII)

Je rencontrai l'Aviateur, et nous eûmes loisir de traiter de l’Art Militaire devant l’entrecôte aux pommes. Tous deux pareille­ment admirateurs du fameux *G. Q. G. Secteur I*, et sur la foi de ce beau titre, *Plutarque a menti*, nous avions dévoré cet autre livre plein de promesses. D'accord, et sans restriction nous jugeâmes qu'il ne tenait point ses promesses, et même qu'il restait à côté de la vraie question. « Entendons bien, dit l’Aviateur : à côté, mais je dirais plutôt qu'il est dedans ; ainsi mal placé pour juger ». « C’est, lui dis-je, en quelque sorte le contradicteur prévu par les règlements militaires ». « Oui, dit-il ; le contradicteur modèle 1906 ».

Il y a longtemps que, l’Aviateur et moi, nous avions dit que, si le vrai livre sur l’Art Militaire était jamais écrit, il le serait par nous deux. Nous y avions amplement pensé, et j'en avais même écrit la préface sous le titre de *Mars ou la Guerre jugée*. Nous convînmes que ce n'était qu'une préface, encore abstraite, et qu'il faudrait s'approcher de la Chose ; sur quoi nous réunissions, par fortune, les vues de l’homme de troupe et celles du photographe volant, jointes à ces documents qui sont maintenant sous les yeux de tous ; ainsi nous pouvions juger passablement de ces mouvements d'exécution où l’on voit que le plan pensé recouvre non sans déchirures cet autre plan inscrit sur la plaque sensible. Là-dessus les anecdotes allèrent.

Il en ressortait d'abord ceci que l’exécution est une chose admi­rable, qu'elle convient à l’homme, et qu'elle est la pensée même de la guerre, en ce sens qu'elle efface les objections et qu'elle y est la seule réponse. Car tout ordre de guerre est proprement impossible à exécuter tant que l’on se borne à y penser ; aussi l’invitation à n'y pas penser est fort pressante, et de toute façon irrésistible. D'où ceci encore, qui est propre à l’art militaire, c’est que l’on n’examine jamais sérieusement si une opinion est vraie ou fausse ; mais plutôt il s'agit de savoir si une opinion maintenant douteuse deviendra vraie par l’exécution. Il faut faire grande attention à ce pouvoir spécifique de l’Art Destructeur, qui écrase la vérité gênante ; en sorte que ce témoin incorruptible, la photographie, finit par avoir tort, par la subversion totale de l’ordre qu'il avait inscrit, tranchées, réseaux, mitrailleuses, batteries. D'où l’on pourrait essayer de com­prendre cette pensée militaire, qui est toujours, c’est le cas de le dire, après coup, même dans ses prévisions. Donc, dans l’apparence, une doctrine scolastique, abstraite, étrangère à ce qu'un savant nomme­rait l’expérience ; mais, dans le fond, une pensée qui suit l’action, puisqu'il faut faire le vrai ; et tel est le sens de la célèbre doctrine de l’offensive, qui revient toujours ; seulement les raisons qu'on en donne sont toujours faibles et doivent l’être ; car, puisque l’art de comman­der et d'imposer est le fond de l’art militaire, on arrive à ceci que l’opinion vraie c’est l’obéissance ; et c’est pourquoi l’opinion de la gélatine bromurée fait toujours un peu scandale. Tout exclut donc la réflexion et même la pensée dans cet art d'action, non point cons­tructeur, mais destructeur, où tout est replié sur soi, caché et impé­nétrable. Impénétrable, et qui veut l’être ; car les raisons de couper, d'envelopper, de tourner ne sont jamais suffisantes ; mais il faut qu'on les croie vraies si l’on veut qu'elles le deviennent. Protagoras, homme subtil, disait déjà que son affaire était de faire croire au peuple que des opinions avantageuses sont vraies ; mais le chef militaire lui­-même doit être peuple en cela ; c’est pourquoi le corps militaire refuse la pensée. J’ai admiré une fois une peinture exécutée sur les côtes de Verdun ; on n'y voyait qu'une piste montante, tournante, informe, violente ; image suffisante de la guerre. Nous conclûmes, en buvant le café, que notre grand ouvrage sur l’Art Militaire ne serait jamais écrit.

5 juillet 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923

*L’Émancipation*, 15 juillet 1923

1939 SM1, CV, « L’art militaire »

XLIX (595)

La peinture s'égare naturellement par cette condition qui est la sienne de représenter seulement l’apparence. Sa seule règle est de copier exactement la nature ; toutefois[[927]](#footnote-928) cette règle manque dès qu'on veut s'y appuyer ; car il faudrait donc copier la bruyère brin à brin ; et ce n'est pas brin à brin que la nature nous montre la bruyère sur l’alpe ou à la bordure de nos bois. Mais n'est-il pas évident qu'un profil d'homme ne nous montre qu'un œil ? Aussi voit-on que les enfants dessinent souvent deux yeux sur un profil ; et ce monstre qu'ils ont dessiné nous rappelle que l’apparence est men­teuse, et qu'un homme a réellement deux yeux. Ainsi la règle qu'il faut copier la nature se change en une autre, c’est qu'il faut copier l’apparence, et se garder par-dessus tout de penser l’objet tel qu'il est. Courbet, imitant les apparences d'un tas de bois mort sous les arbres, ne voulait point savoir qu'il représentait un tas de bois mort ; il[[928]](#footnote-929) s'en tenait à la couleur seulement. L’expérience fait voir que l’on sait toujours trop comment est fait l’objet dont on veut peindre l’image ; et tout peintre, en ses premiers essais, suit toujours plutôt l’idée que l’impression, plutôt la vérité que l’apparence. On sait que Corot représenta d'abord les arbres à peu près comme un marchand de bois les voit ; dans la suite[[929]](#footnote-930) il arriva à conquérir l’apparence, qui n'est plus ni arbre, ni brume, ni ciel, mais ensemble tout cela. Toutefois il n'est pas certain que cette apparence émou­vante soit la pure apparence, la première apparence ; car, si j'ouvre les yeux au réveil, que vois-je d'abord ? Je ne puis le savoir que si je pense ce que je vois, disant que ceci est un arbre, cela une prairie, cet éclair une flaque d'eau et ainsi du reste ; ce que je vois n'est jamais la pure et simple apparence ; ainsi tout est permis, parce que le pinceau craint le raisonnement.

Le dessin soutient la peinture, mais comme la béquille soutient le boiteux. Le dessin est fort de sa règle, qui nous est montrée et rappelée par l’ombre des objets. De quelque façon que se projette l’ombre de ma main sur un mur, il y a une vérité de ce contour ; ce que Ingres a voulu dire en une formule célèbre. Mais, d'un autre côté, l’apparence ne nous fait point voir de lignes ; l’ombre n'est pas bordée par une ligne ; encore plus évidemment le contour d'une joue ; il faut donc que la couleur efface la ligne ; seulement il est presque impossible que la ligne ne subsiste pas en son idée, et me voilà à peindre selon l’idée, ce qui nie la peinture.

L’art de la peinture est ainsi travaillé par une lutte qui ne cesse point, l’apparence et le vrai tirant chacun à soi ; d'où il arrive que les œuvres manquées flottent toutes entre le dessin colorié et le jeu informe des couleurs. Toute réflexion est funeste ici, car l’un pense trop, et l’autre pense à ne pas penser ; la vérité de la chose est affir­mée par le dessin ou niée par la couleur ; ce n'est toujours pas l’apparence pure. Le peintre ne peut donc se sauver que par le bonheur de peindre, qui se satisfait de lui-même et efface toute idée et tout projet. Il est connu que les meilleurs peintres de la nature non apprêtée vivent longtemps ; c’est dire la même chose que de dire qu'ils sont heureux de peindre. Aussi[[930]](#footnote-931) cette grâce de nature ne s'imite point. Il y a quelque chose de pire que de vouloir peindre selon la vérité de l’objet, c’est de vouloir peindre selon la vérité de la peinture. Car les couleurs sur la palette sont aussi des idées, mais de nature chimique. Et l’on peut remarquer que toute décadence de la peinture se marque par quelque chose de purement minéral ou chimique dans la couleur. Dont le bleu de Prusse et le rouge géra­nium, justement redoutés, sont les symboles.

7 juillet 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°7, 14 juillet 1923

1939 PAE LVIII, « Lutte entre la couleur et le dessin »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

L (596)

Paroles pour la fête du 14 Juillet. « J'entends le canon ; ici sec et perçant ; au loin plus grave. Signe de joie, de force, et de résolution ; j'allais dire révolution. Mais il faut débrouiller ces pensées ; qu'une fois par an nous soit laissée la liberté de tout dire ; que ce soient maintenant les Saturnales ; n'ayez pas peur, Messieurs de l’Académie Française, ni vous Messieurs des Sciences Morales, ce n'est pas encore aujourd'hui que vous serez pendus.

« J'userai de termes vifs. Pardonnez-moi ; le canon est brutal aussi et sans égard. Nous sommes quelques-uns, traînant ou non la patte, pour qui ce bruit impérieux signifie quelque chose. Ils sont quelques-uns, de l’autre côté du Rhin, pour qui ce bruit signifie exactement la même chose ; des millions dans toute l’Europe, qui écoutent de notre côté. Une bonne fois parlons fort. Pendant quatre ans de guerre, tous les jours, dans tous les pays, l’homme de troupe a été vaincu, les généraux et les académiciens ont été vainqueurs ; oui, par le jeu de la Haute Politique, un petit nombre d'hommes, un très petit nombre d'hommes aux mains blanches ont imposé à un grand nombre d'hommes une vie crasseuse, des travaux d'esclave, la mutilation et la mort, l’humiliation ; pire peut-être, ont imposé à une multitude leurs propres opinions, qui n'étaient autre chose que leur propre éloge. Éloge de leurs viriles pensées, de leur sagesse à longue vue, de leur indomptable volonté ; nous l’avons entendu cet éloge et nous l’avons répété, car les femmes prudentes et les enfants encore bien sots nous tiraient par la manche. La vie chère, l’ennemi perfide, le bon ordre, le savoir-vivre ; dans tous les pays les mêmes discours ; et j'avoue qu'il faut un peu d'amitié, sans quoi le pain serait trop amer. Mais ce sont aujourd'hui les Saturnales.

« Sachez-le donc, notre première pensée fut de vengeance, et de pendre un peu tous ces beaux parleurs. Comme ils ont fait en Russie ; et je vous prie de croire que si l’on vote pour Marty cela signifie un peu autre chose que le communisme. Mais n'ayez pas peur. Voilà qu'ils ont peur et qu'il va falloir avoir pitié de tous ces blancs de poulet. Rassurez-vous, allons ; mais il faut que vous soyez humiliés à votre tour. Laissons l’odieux ; votre estomac y est fait, puisque vous n'êtes point morts de vos propres discours ni du sang des autres ; mais prenez le ridicule ; couvrez-vous en, en ces Saturnales. Per­sonne de nous ne croit un mot de vos arrogants et monotones dis­cours ; on en rit partout. Vous vous croyez irréfutables ; mais nous avons pris un parti plus simple, qui dispense de réfuter, c’est de ne pas vous croire. Et vous avez fait, croyez-vous, des actes irrévocables, et scellé le col de fer de la guerre ; mais vous rencontrez partout une résolution muette, qui se joue de vos discours et qui se joue de vos actes ; le scrutin vous découronne sans cérémonie, vous, vos stratèges et vos évêques ; remarquez que nous n'enlevons pas vos têtes avec vos couronnes ; mais non ; cet espoir de courage que la peur aurait fini par vous donner, il faut y renoncer[[931]](#footnote-932). Il y a eu assez de sang déjà sur la terre. Allez donc en paix, vous pour qui la vie d'un millier d'hommes pesait si peu ; vous aurez encore vos rentes, et une vieillesse d'honorable apparence. Aujourd'hui seulement, jour des Saturnales, aujourd'hui dites-nous merci. Demain les choses se feront silencieusement et convenablement. En foi de quoi, citoyens, il faut boire frais et frapper du talon sur le pavé de la Bastille ».

10 juillet 1923 (SM1) / 14 juillet 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

1925 EDR 134, « Paroles pour le 14 juillet »

1939 SM1, CVI, « Saturnales »

LI (597)

Une des idées de l’*Eupalinos* est que le temple meut l’homme ; par quoi l’architecture ressemble à la musique. Mais il faut voir comment le temple meut l’homme. Par ceci que les grands reliefs s'aplatissent dès que l’on s'arrête, comme si l’air des profondeurs en était chassé. Au contraire, dès que le spectateur se met en mouvement, si peu que ce soit, le temple aussitôt déplace ses perspectives, et d'autant plus que les parties en apparence juxtaposées sont réellement plus éloignées les unes des autres ; mais c’est ce qu'il faut essayer, car on ne le croit jamais assez, en se déplaçant seulement d'un pas devant l’entrecoupement des arceaux et des flèches, ou devant les éclipses des colonnades. C’est explorer la profondeur, et se rendre sensible la solidité de la chose. C’est donc la mort de la chose dans son apparence qu'il faut vaincre par le mouvement. Ainsi le monument nous appelle ; mais d'une certaine manière, selon sa structure. Et Hegel a bien su dire que la cathédrale gothique forme le plus énergique appel, par l’opposition du dehors et du dedans, par l’énigme des contreforts et par la promesse des portes et cette foule pressée des statues qui nous font un chemin. Une colonnade grecque nous meut d'autre façon. Ainsi la Madeleine serait plus politique que Notre-Dame. Mais de toute façon il faut se mouvoir ; et c’est par le mouvement que le monument nous fait penser.

La peinture au contraire nous tient immobile. Supposons un monument peint dans le fond d'un tableau ; cette image ne répond point à nos mouvements, et l’on n'observe point ce glissement des colonnes qui se montrent et se cachent selon nos pas ; ce qui rabaisse aussitôt le monument peint au niveau des accessoires ; ce qui, surtout, nous avertit que cette apparence doit rester à l’état d'apparence, et qu'ici le vrai est de nous et non de l’objet. Il est donc profondément vrai que l’architecture et la peinture ne sont point du même âge. Car le puissant objet de pierre nous tire à une pensée commune de manière à effacer toute méditation de soi sur soi[[932]](#footnote-933) ; il nous soumet à la doctrine. Mais la peinture au contraire, par cette apparence désormais fixée, nie l’être et divinise l’existence. Le mira­cle de la peinture c’est de donner être à ce qui passe ; c’est pour­quoi tout peut plaire en peinture, un arbre, un nuage, un reflet. Par quoi nous voilà immobiles, en quelque sorte, à la seconde puissance ; car nous savons bien que le mouvement est un adieu à l’apparence et à soi, mais plutôt une sorte d'hymne à ce monde solide, et un massacre des apparences.

Un arc de triomphe est peut-être l’objet le plus éloquent qui soit. Ce n'est pourtant qu'une porte de ville, et séparée des murs. Le petit arc du Carrousel est posé sur cette place comme un signe ; on voit d'autres choses par l’ouverture ; ce n'est qu'un passage ; mais il faut passer. Entrer et sortir, ce n'est qu'un. Ainsi s'éveille le pas militaire ; ainsi, par cette porte qui n'est que porte, l’entreprise qui ne promet rien ; ce qui donne vie au grenadier de pierre. II attend de partir. Et au-dessous, les ombres sur le sable stérile font oubli et désert. Car, par la vertu de ce monument, qui signifie absolument l’en-dehors de soi, il y faut passer, mais on n'y peut rester. **[**C’est tout à fait de la même manière que le temple meut l’homme, et encore mieux la foule, bien plus docile à ses propres mouvements. L’action de la musique est presque moins énergique. C’est donc une grande partie de la science des religions que la connaissance du lourd manteau qu’est le monument. L’homme ne peut comprendre cette contrainte qu’il éprouve ; il senti directement l’invisible présence, le Dieu qui n’a point besoin d’une autre statue que le monument même qui, dans son creux, fait un Dieu plein d’échos. La transe religieuse est l’immédiat effet du monument ; ne cherchons point loin de l’homme, mais tout près de l’homme, la présence des dieux. L’homme ne peut supporter la beauté architecturale ; il fléchit alors le genou et la prière est dictée par le Dieu lui-même. Le mystère est ici, autour de l’homme.**][[933]](#footnote-934)**

16 juillet 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

1924 *PSC* XIII, « Le temple »

1938 *PSR* LII, « Le temple »

LII (598)

« Ce n'est pas encore le temps de revenir aux querelles intérieures ». Soit. Mais quand ce temps viendra-t-il ? Viendra-t-il jamais ? Tant que l’Allemagne sera tenue à la gorge, il n'y faut pas penser. Quand nous la lâcherons, alors nous connaîtrons de pires alarmes ; moins que jamais il sera temps de remettre Monsieur l’Évêque à sa place. Je ne vois point de terme à ce pouvoir inflexible, qui bien clairement refuse d’entendre, de consulter, de se détourner. Ce que nous n'oserons pas maintenant, nous ne l’oserons jamais. Mais regardez avec plus d'attention ; c’est parce que nous n'osons pas aujourd'hui que nous ne pourrons oser demain. Il faut donc oser tout de suite, et c’est déjà commencé. Le suffrage secret pèse déjà sur la balance, et, comme l’a dit un agitateur royaliste : « Nous sommes à la merci d’un scrutin aveugle ».

J'essaie de me mettre à la place de ces docteurs en politique qui savent ce qui est utile au pays, ce qui lui serait nuisible, qui lisent dans l’avenir, qui connaissent l’essence de l’Allemagne, l’essence de l’Angleterre, et qui en déduisent ce qui arrivera selon l’hypothèse ; qui n'ont jamais eu et n'auront jamais l’ombre d'un doute au sujet de leurs propres lumières. Leurs idées sont des lieux communs de café ; mais enfin ils y croient. L’autre doctrine est toute en nuances et en doutes. Waldeck ne savait pas où il allait ; aussi prit-il les rênes d'une main tremblante ; mais dès qu'il put agir contre l’arro­gance dogmatique, aussitôt l’ordre nouveau prit forme. Il n'y a peut­-être pas en ce temps-ci un seul Radical qui oserait prendre le pou­voir : et en effet les chemins de la paix semblent fermés pour tou­jours ; mais, en toute exploration, c’est en marchant qu'on trouve le chemin ; ainsi les Radicaux vont se trouver portés au pouvoir sans autre mission que de rompre avec une politique inflexible, trop avancée pour reculer, et nécessaire ; aussi ils connaîtront un mauvais moment, mais court ; l’univers politique leur montrera bientôt d’autres passages. Celui qui va à la paix par la guerre, et qui le pense, et qui le dit, et qui le crie, trouve la guerre dans son chemin, et la fait être par ses moindres démarches. Celui qui va à la paix par la paix, et qui le dit, ou seulement qui le pense, trouve la paix et la fait être, la paix qui, pour les autres, était réellement impossible.

C’est pourquoi il est plus pressé de changer les hommes que de changer les principes ; d'où vient que l’ancien scrutin, si imprudemment décrié, retrouve des partisans. On n'y reviendra pas, c’est entendu ; mais on reviendra, on revient déjà, à cette orientation politique que le scrutin d'arrondissement traduisait si bien, d'après lequel les députés ont d'abord et principalement pour mission de s'opposer à ce gouvernement absolu qui se reconstitue toujours, et qui s'avoue si ingénûment dans les discours officiels. Dès que cette opposition aura trouvé passage, aussitôt toutes les questions seront autres ; les puissances, les pensées, les passions subiront dans le monde entier un changement très petit, mais suffisant, par quoi ce qui était impossible ira de soi, et ce qui était nécessaire sera au contraire impossible et même inconcevable. Songez bien à ceci ; nos pouvoirs disent que les avenues sont bouchées ; mais qui les bouche ? Eux-mêmes.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

599

Il me semble que je comprends assez bien, maintenant, l’erreur de ces romanciers que l’on nomme naturalistes. Ce mot a plus d'un sens, et dit exactement et amplement ce que Zola a voulu faire ; et, quoique cette entreprise soit jugée aujourd'hui, et, à ce que je crois, sans appel, les disciples de Zola sont encore innombra­bles ; je n'ouvre point de roman, ou presque, sans y retrouver de ces inventaires sans perspective où chaque objet est à son tour centre, comme sont les pièces de musée. « Rien n'est beau que le vrai », j'accorde cela ; mais l’art du romancier est pourtant autre chose qu'un art de décrire et d'expliquer. Il faut que l’apparence revienne ; il faut peindre, comme on dit ; et cette métaphore vénérable dit beaucoup ; car, que le peintre doive s'en tenir au vrai, c’est ce qui est évident ; mais enfin l’on se moquerait du peintre si, à côté de cha­cun de ses personnages, il représentait encore le même être vu de profil ou de dos ; nous savons bien qu'il n'est point vrai qu'on voie jamais en même temps deux aspects d'un être ; quand on y arriverait par l’artifice des miroirs, il manquerait toujours une infinité d'autres aspects, dont chacun exprime le vrai, mais qui ne peuvent pas appa­raître en même temps comme vrais. Le peintre est donc tenu par l’apparence ; et c’est son affaire d'enfermer tout le vrai qu'il pourra dans une seule apparence.

Le romancier dispose du temps ; il peut se déplacer ; il peut voya­ger ; rien ne le détourne de peindre les divers aspects d'une même chose ; mais il est soumis pourtant d'une certaine manière à la loi de peinture ; ces aspects divers d'une même chose ne peuvent être vrais dans le même temps ; et c’est le romancier qui est le maître du temps ; c’est à lui qu'il appartient de marquer les temps distincts ; et la marque du temps c’est l’irrévocable. Son art[[934]](#footnote-935) enfermerait donc une chronologie des aspects, ce qui sera sensible par l’exemple des des­criptions successives de la Vallée[[935]](#footnote-936) dans *Le Lys* ; l’amour n'y a point le même âge. Cette condition exclut le plan et le catalogue, où, au contraire, tout est vrai en même temps ; mais ce sont des œuvres de l’entendement séparé ; cet autre miracle est de science.

Dans une maison de six étages, six familles existent en même temps certes ; et ces relations de l’ensemble reposent également sur toutes ; c’est pourquoi si j'entreprends de les étudier et expliquer selon le vrai, je transporterai mon centre de description en un lieu puis en l’autre, et j'effacerai les traces de ce voyage, comme traces de l’infirmité humaine, car l’une de ces familles n'existe pas un seul moment sans les autres. Mais ce vrai-là ne peut apparaître ; tout au contraire il nie énergiquement l’apparence. L’entendement veut être partout à la fois ; ce que l’épure ou l’expression algébrique réalisent par des moyens sévères. Au contraire l’art du romancier se perd dès qu'il essaie de rassembler hors du temps ces apparences inconciliables ; bien plutôt[[936]](#footnote-937) elles s’entre-nient et vont à une pauvre abstraction, si riche de détails, si intéressante par elle-même que soit chacune. Or l’impatience nous jette assez hors du temps, par cette intempérance qui ne veut pas attendre ; tout l’art du roman vise sans doute à nous tirer d'impatience et à nous composer un plaisir d'attendre qui ne s'use point. Par cette précaution, un vrai roman est toujours trop court ; et les longueurs de Balzac et de Tolstoï sont bien savantes ; ce sont en quelque sorte des attentes réelles, pendant lesquelles on sait bien que l’événement mûrit. Au contraire les descriptions qui font longueur suspendent le cours du temps, d'où vient l’impatience, qui est l’ennemie du romancier.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923 (LIII)

1934 LIT LXX

LIV (600)

Monologue du Politique : « Il fallait les garder tous en main, comme la ligue des Chefs de Section l’a bien senti. Ainsi pris dans la troupe organisée, l’homme de troupe pense bien ; ou plutôt il pense comme il agit. Je sais bien qu'il reste, même alors, à l’intérieur de l’homme, un mauvais ferment d'opposi­tion ; mais le chef peut l’ignorer, et même doit l’ignorer. Les opinions non formulées ne comptent pas. Les opinions non avouées ne comp­tent pas. Personne ne penserait à faire voter les hommes de troupe au scrutin secret sur l’opportunité d'une attaque ; et pourtant ils consentent à l’attaque, et même joyeusement, sans quoi il n'y aurait point d'attaque. Les sociologues le disent bien ; l’homme, dans les instants d'accord, de cérémonie et d'effervescence, n'a point les mêmes opinions que lorsqu'il réfléchit à part soi. Le suffrage univer­sel est de fait, et même sous le tyran ; il faut toujours que les citoyens consentent et acclament ; et au fond tout dépend des plus pauvres ; l’énergie se trouve par là. C’est le scrutin secret qui est une erreur. J'en viens quelquefois à me demander si le suffrage restreint, avec le secret, ne serait pas pire que le plébiscite par acclamation.

« On peut gouverner avec des Partis. Le parti impossible s'est compté cent fois ; il ne peut rien. Les autres viendront toujours à parler le langage du gouvernement. Pourquoi ? C’est que les partis sont faits d'hommes qui s'assemblent, qui discutent, qui décident sur des thèses publiques et bien composées ; le parti suppose une opi­nion avouée et jurée. L’homme d'un parti s'accorde à d'autres hom­mes ; ainsi sa pensée est essentiellement politique. Il n'y a point de parti qui soit contrôleur et critique ; cela ne se peut point ; car l’esprit de contrôle et de critique diviserait d'abord le parti. Tout serait facile si le citoyen avait à choisir entre des Partis ; c’est donner un blanc seing ; car les principes, s'ils ne sont pas extravagants, s'accom­modent de tout. Et certes ce ne sont pas les principes radicaux qui me gênent ; mais c’est l’esprit radical qui est dangereux. Indéfinis­sable ; ce n'est qu'une résolution de refus ; une attention à n'être dupe ni des comptes, ni des programmes, ni de l’éloquence. Le scru­tin secret et solitaire va toujours à élire l’homme qui lui ressemble ; ainsi il nous arrive du fond des provinces une armée de Contrôleurs et de Critiques sur qui la Grande, la Belle Opinion, l’Opinion qui sonne bien, l’Opinion académique enfin, n'a presque aucune puis­sance ; ou bien s'ils se rangent à l’Opinion Avouée, soit par ambi­tion, soit par une sorte de pudeur, ils sont d'abord avertis rudement et bientôt punis par le scrutin secret. Contre quoi les partis s'organi­sent, protégeant le député contre l’électeur. Et la représentation pro­portionnelle, en elle-même puérile, a cela de bon qu'elle suppose une organisation des partis, qui donne à choisir entre un pouvoir et un autre. Tous[[937]](#footnote-938) les pouvoirs, comme tels, ont au fond la même doctrine. Mais tous les électeurs aussi, dans le secret de leur juge­ment, ont la même doctrine, qui est aussi ancienne que les pou­voirs, et qui est que le citoyen sera dupe des pouvoirs, s'il ne se défend ; aussi le scrutin secret trouvera enfin passage, dès que le citoyen[[938]](#footnote-939) aura reconnu ce qu'il appelle les pièges d'un nouveau système électoral ; c’est pourquoi les victoires du pouvoir seront sans lendemain ; et même dangereuses ; car l’électeur penchera à gauche par précau­tion. C’est ce que l’Académie ne veut point du tout comprendre, trop disposée qu'elle est à considérer seulement l’opinion formulée, et à mépriser l’opinion muette ».

18 juillet 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

1925 EDR 88, « L’opinion muette »

601

Ce monde-ci est peuplé d'esprits, de personnes et de caractères. Cela fait aussi comme trois âges ; car comme les années nous rendent prudents en même temps que boiteux, tout esprit doit mûrir en une personne et vieillir en un caractère ; mais il y a des esprits qui ne vieillissent guère, comme aussi il y a des caractères prématurés et des vieillards au maillot, toujours sur la défense. Le plus grand esprit que j'aie connu était né avec de mauvais yeux ; il sut ainsi ce que c’est que voir ; et de ce mauvais instrument il fit des pensées plutôt que des idées. Seulement de sa mauvaise vue il ne fit point règle. Le caractère fait règle de tout, et gouverne par loucher ou bégayer. L’esprit est l’autre extrême, qui règne par droit de naissance, et qui possède avant d'avoir désiré. Libre et impudent, son corps est mêlé aux éléments, et partout chez lui. D'où un mépris de costume, qui est mépris de coutume. Liberté trompeuse ; car son corps est dans le vent comme une banderole ; l’humeur[[939]](#footnote-940) le mène. Ainsi vécurent Patrocle, Achille, Alexandre, comme invulnérables ; je sais qu'Achille excellait en toutes choses, et même à jouer de la lyre. Leur propre nature n'a jamais fixé de limite à leur course facile ; mais c’est le destin extérieur qui termine l’aventure.

Je pensais à ces choses en lisant *Ariel* ; et il se peut bien que le personnage de Shelley ne soit point romanesque du tout. Les éléments, en leur forme divine, font l’histoire et revivent par l’Épopée, peut-être ; mais[[940]](#footnote-941) peut-on voir par des yeux qui ne déforment rien ? L’apparence qui n'est pas erreur c’est un monde fluide et sans aucun centre. Il y a[[941]](#footnote-942) bien plus de corps, d'assurance, et de précaution dans ce poète boiteux qui lance en même temps son pied de cheval et ses diaboliques sarcasmes. Ici l’arrogance en ses costumes ; car la négation de cérémonie est pleinement cérémonie ; l’esprit est pris au piège, et tend ses pièges. Ce n'est plus la puérile humeur, brouillard ou nuage, caprice lunaire ; mais c’est l’humeur jouée et consistante, et le caprice prémédité ; orages humains ; passions. Cet homme s'établit en son centre et regarde ; les choses ont des perspectives, qui sont des chemins refusés. Observez comment la canne du boiteux prend possession de la terre ; ainsi Byron s'ancre et s'attache en chaque lieu par ses valets, ses chevaux et ses singes. Cortèges, cour, audience. Par cet arrêt du corps, l’esprit règne[[942]](#footnote-943). C’est par les mêmes causes que l’on s'approche du myope, que l’on cherche le regard du louche, et que l’on voudrait aider le bègue ; et c’est toujours obéir, ce qui est un peu plus qu'aimer.

Le vieux prince Bolkonski, dans Tolstoï, est digne de régner par l’esprit ; mais il règne bien plus sûrement par des manies de vieillard. C’est par là qu'il est un centre d'existence et de durée. Tout ce qui l’approche, et jusqu’à son valet,[[943]](#footnote-944) prend de la consistance ; lui-même[[944]](#footnote-945) d'abord prend de la consistance. Tels sont les caractères, qui certainement dépendent de l’humeur, mais qui résultent du travail de l’esprit sur l’humeur, ce qui fait une humeur composée et costumée. D'esclavage faire pouvoir. Tout le cérémonial autour de Louis XIV s'expliquerait sans doute par d'humbles causes et par l’infirmité du corps humain, si l’on savait tout. Et, même dans la personne, qui est plus haut que le caractère, on devine encore des nécessités surmontées et conservées, comme dans l’éloquence de Démosthène il restait sans doute beaucoup de ce fameux bredouillement dont il s'était rendu maître.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923 (LV)

1934 LIT LXXV

LVI (602)

Les Stoïciens étaient pieux. Modèles en cela, et non égalés à ce que je crois. Diogène le Chien honorait la vertu, et méprisait tout le reste au monde ; c’est pourquoi il ne peut être dit Pieux[[945]](#footnote-946) ; mais au contraire, dans ce génie scandaleux, j'aperçois l’âme de l’im­piété, si je puis dire. Un ivrogne ne peut être dit impie ; non plus un passionné ; non plus un brutal. L’impiété est un genre de pensée ; et qu'elle se fonde, cette pensée, d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas ce qui importe ; quand elle serait mystique, elle ne serait pas encore piété ; quand elle serait abstrait matérialisme, elle ne serait pas encore impiété. Respecter ce que l’on juge respectable, ce n'est pas encore piété ; et la forte expression de Piété Filiale le mon­tre bien ; ces deux mots font comme un monument universellement vénéré ; l’idée y est restée intacte. Piété c’est donc respect au-dessus de toutes les raisons. « Sois pieux devant le jour qui se lève » ; ainsi parle le petit oncle à Jean-Christophe. Nul ne sait ce qu'apportera le jour qui se lève ; pluie ou neige ; brutal événement ; aveugle évé­nement. Mais sois pieux d'abord et ensuite.

Les Stoïciens s'attachèrent toujours à un genre de pensée réel, ils disaient même corporel, qui est la perception d'un objet dans le monde. Hors de cette prise, l’idée n'était rien pour eux. L’être, pensaient-ils,[[946]](#footnote-947) c’est le monde, et il n'y a rien d'autre. Certes ils vont à l’âme, et bien mieux à l’âme de l’âme, qui est le vouloir. Et de l’âme humaine à l’âme universelle, par un raisonnement qui n'a point vieilli. Car, disaient-ils, puisque l’homme est produit du monde et fils du monde, si l’homme a raison et volonté, le monde aussi. Le monde est donc raison et volonté ; et sans limites : car qui pourrait limiter le monde, puisqu'il n'existe rien d'autre ? Tel est le texte de toute théologie. Mais voici où ils étaient forts et pieux ; ce monde qui est raison c’est bien ce monde ici, ce corps du monde. Ainsi, quelles que soient les apparences, violentes, injustes, impitoyables, c’est cela pourtant qu'il faut vénérer. Non point sans agir : « Dès que tu vois pas­sage, dit Marc-Aurèle, élance-toi ». Mais, ce que tu ne peux chan­ger, garde-toi de le mépriser. « Tout ce que m'apportent tes saisons est pour moi fruit, ô Nature » ; ce court poème, car c’est bien un poème, est aussi de Marc-Aurèle ; et Renan est jugé par là, qui s'est moqué de Marc-Aurèle.

Ici paraît la tolérance véritable, qui est dogmatique, et non point pyrrhonienne. **[** Ce n’est pas parce que je doute de moi que je vais respecter la naïve pensée de l’ignorant ; c’est au contraire parce que je vois plus loin que lui, parce que je sais où il va, en quoi il se trompe, et en quel sens il a raison.**][[947]](#footnote-948)** La religion païenne était déjà poésie. Jupiter était aussi le ciel, et Cérès la terre nourrice, et Neptune la mer bruyante. Les ignorants et les superstitieux se trompaient donc seulement en ceci que leur religion était plus vraie qu'ils ne savaient. Et les devins non plus n'étaient pas ridicules, observant le vol des oiseaux et les entrailles des bêtes sacrifiées. [Car il n’y a pas un signe du monde qui ne mérite attention, et qui ne finisse par nous instruire. Le difficile est d’interpréter le monde selon lui, non selon nous.**][[948]](#footnote-949)** Même en cette coutume d'offrir d'abord aux dieux l’innocent animal dont il faut bien se nourrir, il y avait une profonde sagesse, et une précaution contre le sang. Mais les devins ne le savaient pas assez. La règle de l’agir n'est pas seulement de savoir ce que l’on veut, elle est[[949]](#footnote-950) en même temps d'observer les signes du monde, afin de savoir où il nous mène, où il mène notre action et nous ; et cela même est Piété. Toutefois[[950]](#footnote-951) la parfaite piété est de savoir assister au sacrifice et jeter l’encens sur les charbons, sans rien renier de soi, sans ironie et sans comédie. Difficile. Mais je vois une grandeur par là, et une sorte de Paix Romaine.

21 juillet 1923 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°8, 28 juillet 1923

1938 PSR LIII, « La piété romaine »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

LVII (603)

Il est bon de considérer ces agents aux voitures avec leur bâton, et la paix du carrefour. On y saisit très bien le rôle de l’arbitre, et même on peut comprendre d'après cela les malices du droit pur. Remarquez qu'il n'y a point dans ce carrefour un seul homme, chauffeur, cocher ou piéton, qui guette l’occasion d'user de sa puis­sance selon la loi de la guerre ; même la plus puissante automobile ne peut entrer en lutte avec la moindre voiture sans être mise hors d'état de rouler ; et nul ne passerait sur le corps d'un piéton pour gagner une précieuse minute. Il n'y a point lutte à proprement parler, mais plutôt embarras. Je vois ici une assez juste image des conflits qui se rencontrent toujours dans le domaine du droit réel.

Remarquez que le droit de circuler, considéré dans son idée, est absolu. Cette voiture à bras existe ici et, maintenant, il faut recon­naître cette existence et la contourner. Il serait monstrueux de la heurter, de la bousculer, de la briser volontairement ; mais nul n'y pense ; et l’intention de chacun est d'user de son propre droit sans s'opposer au droit d’autrui. Dans le fait, cette précieuse liberté périra par l’incertitude ; même les brusques arrêts de prudence ou de poli­tesse produiront des chocs en retour ; d’où huées et démarrages brusques ; il est douteux à chaque instant si l’on gêne plus les autres en hésitant ou en se risquant. D'où une fureur de bonne foi et de véhéments discours, toujours selon le droit. La marchande d’oranges et l’occupante de la limousine figurent ici comme personnes humai­nes, et cette opposition abstraite ne peut se résoudre. Il se forme un tribunal improvisé et une sorte d’école du droit abstrait qui barre tout. Ainsi le droit absolu de circuler produit aussitôt sa propre négation, qui est l’impossibilité de circuler. Chacun a senti une fois ou l’autre, dans des circonstances difficiles, que la bonne foi et la sincérité s'empiè­gent elles-mêmes, comme dit Montaigne, et que c’est la raison même qui serre le nœud. Ce sont de grands moments, parce que le pire vaut alors le meilleur, et l’ironie se montre, qui est la guerre de la pensée contre elle-même. Le droit est ce qui rend les hommes méchants.

L’arbitre taille dans votre droit, sans aucune précaution. L’autre voiture passe, et le bâton se lève justement devant vous. Pourquoi ? Voici une voiture d'enfant. Le petit roi qui est dedans passe la revue des voitures. En principe cela vous semble juste et même beau ; l’espèce s'honore ici elle-même. Mais pourquoi ce bébé ici et maintenant ? C’est qu'il a plu ainsi à l’arbitre. Sans raison aucune. L’arbitre ne veut connaître ni cet enfant-là, ni si la maman se trouve en retard, pas plus qu'il ne connaît l’heure de votre train. Ainsi ces ambitieuses raisons, et toutes justes, et toutes irréfutables, qui faisaient tout à l’heure barrage, sont toutes annulées ensemble ; et de là résulte ce droit réel et cette paix facile. Mais les plaideurs en sont encore, presque tous, au moment du droit abstrait et du carrefour bloqué ; pourvu qu'ils empêchent l’autre de passer, ils se consolent de ne point passer eux-mêmes. Mais que dire du fou qui aurait chargé selon la puissance de sa voiture, et qui dirait, sur la civière : « Il est vrai que j'ai les deux jambes brisées ; mais l’autre a la poitrine défoncée ; ainsi le droit est sauf ». Ainsi raisonnent les nations.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

604 (LVIII)

Ces thèses officielles concernant notre politique étrangère sont réellement irréfutables. Si mauvaise que soit la situation, on ne peut point prouver qu'elle ne serait point pire encore si nous avions laissé le vaincu produire au rabais, s'armer en dépit des traités, chercher et trouver des alliances, et mépriser des promesses arrachées par la force. Nos politiques sont de bonne foi ; jamais ils n'ont cru à la réconciliation ; ils nous l’ont dit cent fois ; ils nous l’ont dit tout de suite après le dernier coup de canon. Cette opinion une fois posée, les preuves devaient suivre, fruits de cette opinion même. Il faut toujours revenir à ceci que nos politiques n'ont point institué une expérience en vue d'éprouver leur propre opinion ; les physi­ciens seuls ont ce courage, encore ne l’ont-ils pas toujours, de disposer l’expérience comme le ferait l’adversaire le plus décidé. Mais ima­gine-t-on un politique jouant de franc cœur selon la paix lorsqu'il croit fermement qu'il en sera dupe ? Une politique de peur, de soupçon, de force, le tout mêlé, devait suivre. Et, comme il ne s'agit pas ici seulement de choses, que nos erreurs ne changent point, mais d'hommes, il était inévitable que notre doctrine officielle devînt vraie par l’épreuve, et pût montrer enfin ce qu'elle annonçait. Ce genre de raisonnement peut être rassemblé à peu près en ces termes : « Nos ennemis ne sont point de bonne foi ; donc nous n'obtiendrons rien que par la force ; et par la force d'abord obtenons des promes­ses ; vous verrez si elles sont tenues de bonne foi ». On peut dire que le droit de résister autant que l’on pourrait était dans le contrat. Et que de fois avons-nous rappelé à l’ennemi son rôle d'ennemi ? Combien de fois nos hommes d'État lui ont-ils soufflé la réplique ? Molière eût trouvé ici quelque scène de haute comédie : « Si vous êtes de bonne foi, cela n'est plus de jeu ».

Nous sommes nourris de science, et le jugement ne s'en trouve pas mieux. Car nous cherchons de bonne foi les signes de la nécessité extérieure, d'après cette puissante idée que la connaissance de l’obs­tacle nous donne prise aussitôt pour le changer. Mais ici il ne s'agit nullement de nécessité extérieure ; il s'agit de nos actes, des actes qui y répondent, des passions enfin ; nous nous passons le lacet au cou et puis nous tirons, ou, pour parler autrement, la connaissance même de ce qui est conduit à pire. Au lieu de la nécessité libératrice, car on y trouve passage et appui, c’est la fatalité qui se montre ; c’est pourquoi l’idée se simplifie er se fortifie par l’expérience, comme on peut voir. Contre quoi il faudrait un mouvement de réflexion assez subtil ; mais les passions sont trop fortes ; il n'est point d'animal, ni peut-être d'homme, qui sentant le nœud coulant à son cou ne tire. Et c’est une chose redoutable à considérer que ce collet de fil de cuivre, par lui-même inerte et sans ressort, et qui ne peut rien que par la peur. Le lièvre est pris et étranglé exactement par sa propre peur ; et, plus il a peur, plus les raisons d'avoir peur se montrent for­tes, dans ce court moment où il s'étrangle. Ainsi nos actions sont justifiées par leur effet même ; la preuve serre le nœud, le nœud assure la preuve. Dont nous nous tirerons pourtant, par deux causes surtout ; l’une est que le citoyen n’a pas peur à beaucoup près autant que ses chefs ; et l’autre est qu'il ne supporte pas longtemps la tyran­nie. Ainsi c’est la justice intérieure qui assurera la paix extérieure, comme Platon disait.

25 juillet 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

*L’Émancipation*, 15 août 1923

1939 SM1, CVII, « Nos politiques »

LIX (605)

La politique des catholiques nous étonnera encore plus d'une fois. Mais essayons de les comprendre ; je vis présentement par l’imagination en compagnie du fameux duc de Saint-Simon. Rien n'est plus vivant ni plus animé pour la politique, paix, guerre ou bien de l’État, que ce janséniste raisonneur. Nul ne pense plus près des êtres réels ; nul ne s'attarde moins à récriminer ; nul ne se tient mieux contre les remous, sur cette bordure même du temps où l’avenir se fait ; et il est beau de suivre, par les escaliers et les retrai­tes, les conciles des trois ducs, Saint-Simon, Beauvillier, Chevreuse, toujours analysant la situation présente et le mouvement immédiate­ment prochain, toujours pesant, peu ou beaucoup, et toujours modi­fiant, peu ou beaucoup, la puissante machine des princes, des maréchaux, des ministres autour du redoutable roi. Je ne vois point de meilleur modèle de l’activité politique.

Vienne maintenant quelque déroute, ou quelque disgrâce, enfin quelque effet de l’aveuglement, de l’obstination, de l’instabilité, par brève réflexion, comme un Bossuet pourrait faire, il reconnaît l’action de Dieu, vers des fins que l’homme ne peut comprendre, selon une justice que l’homme ne peut mesurer. Sincère en cela, et plus pro­fondément, à ce que je crois, que lorsqu'il jouait ce whist passion­nant, avec de vrais rois, de vraies reines et de vrais valets. On peut aimer le jeu d'échecs, et oublier tout quand on y joue ; mais ce n'est toujours qu'un jeu. Ainsi, par soudains éclairs, notre duc juge que son jeu de duc n'est pourtant pas sa grande affaire. Rancé, l’homme de la Trappe, était son ami. Notre duc, deux ou trois fois par an, s'exilait à sa Ferté, en apparence, d'où il courait à la Trappe, ouvrant alors les yeux, par cette ouverture, sur le vrai monde, qui n'est pas ce monde. Or, quoique cet autre monde soit de grâce, de liberté et de justice, comme il est séparé, comme il est un autre monde, il agit comme Fatalité par rapport à celui-ci. D'où, en nos affaires, de guerre, de paix et de justice tant bien que mal, en nos affaires précipitées, mal sues, bientôt effacées, une Frivolité de foi qui fait scan­dale pour nous. Chose digne de remarque, ce sérieux catholique, que chacun a pu voir à l’œuvre dans un homme ou deux, discipline très bien la vie individuelle. Même si nous ne comptons pas les vertus privées, qui ne sont point peu, on remarquera que ce qui est de métier et pour ainsi dire d'exécution est fait alors selon le devoir strict et selon la justice du métier ; l’homme est laborieux, scrupu­leux, incorruptible. Mais, pour ce qui est du gouvernement de ce monde, l’homme manque. Il y a toujours cette Trappe, par laquelle il s'échappe ; et nous n'y comprenons rien. D'homme à homme, l’honneur, la probité, la modestie, le pardon des injures, enfin tous les instruments de la paix. Mais de peuple à peuple, pourquoi non ? Pourquoi ne pas essayer ? Mais la Trappe s'est ouverte. Vous parlez encore, et l’homme est loin. Cette effigie non gouvernée vous regarde, et ne vous voit point. La pensée est ailleurs. Souvent alors les pas­sions, toujours armées dans le corps, se détendent selon les lois méca­niques, d'où un rire de diable, une colère folle, des raisonnements qui déshonorent le raisonnement. Mais dans les cas les plus favora­bles, où vous avez devant vous l’homme de cour, calme et courtois par le costume, mais volontairement aveugle, sourd et muet, cela est plus effrayant encore peut-être. Car la frénésie politique s'use par la fatigue ; mais la Raison d'État ne se fatigue point.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

LX (606)

Tous les moyens de l’esprit sont enfermés dans le langage ; et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout. En suivant cette idée, on comprend aisément que l’esprit n'apparaîtra point à celui qui ne sait qu'une langue ; d'où il suit que la version et le thème sont des exercices scolaires que rien ne peut remplacer. Là-dessus on demande pourquoi l’enseignement des lan­gues vivantes n'arrive point à égaler la rhétorique latine. Immense question, à laquelle je ne puis répondre. Mais on peut faire à ce sujet plus d'une remarque facile.

Un jeune homme de grande culture, et ami des poètes anglais, qui sont, dit-il, les seuls vrais poètes, se crut capable de surmonter ces épreuves du plus haut examen, en vue d'enseigner à des Français la rhétorique anglaise. Les compositions écrites le mirent en bon rang. Quand il se montra, l’accueil fut favorable ; mais dès qu'il ouvrit la bouche pour moduler le th et le w, il se vit méprisé. Ses juges, étonnés d'abord, bientôt attristés par les aveux qu'il fit de n'avoir jamais passé la Manche, lui conseillèrent de fréquenter quelque temps les cochers de Londres. Ce genre de singerie ne lui plut point ; il laissa la place aux grimaciers.

J'ai ouï conter qu'un inspecteur des études anglaises dans nos lycées tirait de sa poche une petite glace et un crayon, au moyen de quoi il donnait aux élèves et en même temps aux maîtres une leçon de grimaces anglaises. Il leur montrait par l’expérience qu'en repliant leur langue au moyen du crayon, devant la petite glace, ils arrive­raient à disposer leur appareil parleur de façon à produire au mieux le redoutable th. Et il se peut que, par des moyens de ce genre, et par les soins aussi d'un tailleur anglais, on arrive à se donner l’air d'un Anglais et même d'une certaine manière l’esprit d'un Anglais. Mais ce n'est que copier l’animal. Ce genre de succès rend étranger à soi, étranger absolument. Comme un homme qui arrive à imiter parfaitement le ramage des salons ; il n'en peut plus sortir. Cette grimace est sa pensée. D'où, en ces produits anglais que nous appe­lons maîtres d’anglais, une méthode de traduction dont j’ai observé plus d'une fois les ridicules effets, mais péremptoire, mais arrogante, mais méprisante ; ils changent le pli de la bouche. Ce genre de tra­vail est étranger à l’esprit ; mais comment le mépriser assez ? La crainte du ridicule est trop forte ; elle occupe tout l’esprit.

Supposez que Cicéron plaide maintenant à Rome. Quelle figure ferait notre maître de latin, nourri de syntaxe, devant le voyageur qui rapporterait de Rome une imitation admirable du nasillement Cicéronien ? Il est rigoureusement vrai de dire que l’on a compris un homme lorsque l’on arrive à nasiller comme lui. Chacun connaît cette méthode du diplomate, qui s'applique à imiter un homme en vue de deviner ses plus secrètes pensées. Plus d'une fois, par cette méthode de singe, j’ai pu faire résonner en moi-même la timidité de l’autre, ou bien son désir, ou bien sa fatigue, ou bien une indulgence secrète, quoiqu'habilement cachés. Et cela n'importe pas peu dans la pratique des affaires. Mais ce n'est que ruse d'animal. Si je plaidais contre Cicéron, j'aurais avantage à deviner ce qu'il garde pour lui, d'après le ton et le geste. Mais est-ce comprendre ? Est-ce nourrir son esprit ? Est-ce recueillir ce qu'il a pensé de mieux, et même l’ache­ver ? Est-ce y trouver l’homme ? Heureusement il n'y a point de portier d'hôtel qui parle latin. Ainsi il n'y a point de crayon ni de petite glace qui nous dispense ici de penser.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

LXI (607)

Il m'a plu hier de faire rugir le Vrai Patriote. Comme il exposait ses projets, qui ressemblent assez à une mobilisation permanente de tous les corps et de tous les esprits, je lui dis tout modestement : « Reste à savoir ce qu'il restera de tous ces beaux projets quand le bulletin de vote aura passé par là ». Il me regarda comme si j'étais tombé de la lune. « Mais, dit-il, vous ne pouvez pas penser un seul moment, et personne ne peut penser, que la conduite des affaires extérieures dépende d'un scrutin. C’est comme si vous mettiez aux voix la question de savoir si la récolte sera bonne ou non, ou bien si la marée suivra ou non la lune. Mon cher, il y a des nécessités. Si la masse du peuple les reconnaît, ce que j'espère, rien de mieux ; mais si le peuple refuse de les voir, et décide follement que nos droits seront soumis à l’arbitrage, ou que le temps de service mili­taire sera réduit, soyez assuré que les gouvernants, quels qu'ils soient, passeront outre ; il s'agit de vivre ou de mourir, et il n'y a qu'une porte ».

« On croit, lui dis-je, aisément ces choses-là quand on est libre de tout ; car le mécanisme de sa propre action tire l’homme, pendant que le mécanisme de sa propre pensée le pousse. Et j'avoue que la persuasion ici ne peut rien, ni aucun genre de prudence. Comme le maniaque qui se croit persécuté l’est aussitôt, et ainsi ne cesse plus d'invoquer de bonnes preuves, visibles et touchantes, ainsi le politi­que rend vrai tout ce qu'il croit ; et je ne vois aucun moyen d'échap­per à la guerre de revanche si on vous la laisse préparer comme vous faites. Et voilà le piège où vous serez toujours pris, vous intel­lectuels. Vous êtes des hésitants ; vous n'avez pas le moindre grain de l’esprit d'aventure ; vous n'osez pas changer de position et voir venir. Heureusement le grand corps n'a pas peur, et n'a point renoncé à rire. Je soupçonne que vous commencez à l’ennuyer. Il va penser selon sa propre vie, et, aussitôt, les gouvernants, quels qu'ils soient, auront d'autres idées. Il n'y a point d'autres remèdes aux passions ».

C’est alors que le monstre fit jouer tous les ressorts de la terreur, disant que c’était bien ainsi et que la situation était nette et qu'enfin les patriotes feraient leur chemin par le fer et par le sang. Au fond ce n'est pas un méchant homme ; mais de toute façon il est enfantin de vouloir faire peur à ce peuple-ci. « Regardez, lui dis-je, cet agent aux voitures, et allez donc lui dire que vous êtes pressé, et que, s'il ne se rend pas à vos raisons, vous en viendrez à l’ultime raison. Dans deux minutes vous serez au poste. Cet homme a justement les mêmes opinions que moi ; aussi l’appelle-t-on gardien de la paix, et c’est un beau nom ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

608 (LXII)

« Non, je ne plaiderai pas. Au feu le papier timbré. Car cette eau est à moi et ce sentier est à moi. C’est moi qui le sais ; les autres ne sont pas bien placés pour le savoir. Vous me parlez d'un juge impartial ; autant dire qu'il se moque de mon droit. Qu'est-ce qu'il perdra, si je perds le droit de fermer le sentier ? J'en dis autant des autres conseilleurs, fort sages en vérité. Trop sages. Mon droit serait en belles mains ! Non. Je mourrai plutôt pour la justice. On n'entrera sur mon bien qu'en me passant sur le corps ». Tel est le premier monologue du plaideur lorsqu'il découvre qu'il est seul de son avis, et que cette tendresse qu'il sent pour son propre bien n'émeut pas les autres.

Seulement cette idée n'est pas suivie longtemps. Les suites sont bien aisées à prévoir ; et la force publique n'a point d'égards pour ceux qui jettent les assignations au panier. Oui, même injustes, il faut les lire. Il faut écouter l’autre. Les visages tranquilles de l’huissier et du gendarme conseillent comme des choses. Il faut donc poser le fusil. Cet arrêt devant une force supérieure est le commencement d'une pensée véritable, contemplative, et qui pèse enfin tout. L’ordre social apparaît sous de plus justes couleurs. Le droit n'est jamais que la suite d'un accord. Quand les tribunaux, après avoir tout entendu, auront jugé, cette même force publique s'armera pour moi, toujours sans colère. Je n'aurai peut-être pas tout ce que je prétends avoir ; mais ce que j'aurai, je l’aurai bien. La paix autour de moi et la paix en moi, ce n'est pas un petit bien. Où irait-on, au contraire, si cha­cun soutenait de son fusil ce qu'il croit être son bien ? Aucune bar­rière ne tiendra devant l’audacieux. Ainsi le plaideur assagi parle à lui-même, et considère d'un œil amical ces fragiles barrières des champs et des jardins, si fortes par le consentement. Il viendra peut­-être à l’idée d'un accord d'homme à homme, ou bien d'un règlement par arbitre. Il a repris pied dans le droit réel.

L’expérience fait voir maintenant et une fois de plus qu'une nation n'arrive pas aisément à cette sagesse, si elle se croit forte. Ce premier monologue du plaideur, si évident pour lui, si scandaleux aux yeux des autres, je le lis presque partout. Il a suffi qu'il soit rassemblé et comme borné dans un discours sans pierre d'attente, sans ouverture, sans fissure, pour qu'une assemblée l’ait approuvé, entraînée comme par une certitude vitale dédaigneuse des preuves. Et il est clair que l’obstination fait alors clôture, comme si le grand organisme ne voulait plus penser que lui-même et prenait le parti de juger comme il digère. Percevoir le monde à partir de soi, c’est la condition initiale et qu'il faut surmonter si l’on veut penser, c’est-à-dire penser universellement. Mais ordonner le monde en soi-même, et comme une nourriture, c’est l’existence crocodilienne. La puissance d'exister se change alors en droit d'exister par ce droit ambigu de penser selon soi. Et les passions, sous le nom de pensée, font régner l’existence. D'où, comme dit l’autre, tout bon raisonnement offense. Ainsi les perspectives enfin ouvertes sur une paix séparée entre Angleterre et Allemagne, sur les sommations d'huissier que l’on pourrait recevoir à son tour dans ce blocus des opinions étrangères, tout cela paraît faux parce que tout cela est menace. Le jugement n'est plus que défense. C’est à quoi l’on arrive lorsque l’on cherche les opinions comme une nourriture, et selon le flair du nez. Mesurons donc enfin la distance qu'il y a d'un chien de garde à un pilote.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

*L’Émancipation*, 15 août 1923

LXIII (609)

Quand le garçon boucher a revêtu son costume de cérémonie, qui consiste principalement en ce grand tablier attaché obliquement sur la poitrine, il a toute l’autorité et toute la majesté qu'un homme peut avoir ; il réfléchit, il pense, il décide ; ses mouvements ont un commencement et une fin ; tout y est réglé comme dans une danse ; ou plutôt, ce qu'il y a de danse en ses mouvements consiste en ceci que le passage d'une action à une autre se fait selon une loi intérieure, qui imite la loi extérieure et la continue. C’est ce qu'on ne voit guère dans nos ballets, où tout est semblant ; mais en revanche c’est ce que l’on voit très bien dans les exercices des gymnastes, surtout dès que les mouvements y sont réglés par une chose, fil de fer ou trapèze. Et dans ce cas le costume montre encore mieux sa puissance ; car il n'y a rien de plus misérable et de plus humilié qu'un gymnaste en veston et en casquette. Mais pour le garçon boucher, la diminution d'être n'est pas moindre, si l’on y fait attention, dès qu'il a laissé le tablier. Sans majesté, alors, et se consolant comme un animal. Un Hindou, qui veille à ses peintures de caste, ne comprendrait sans doute pas comment un homme peut renoncer ainsi à sa part de souverain.

Tous les métiers donnent un genre d'assurance. Et toute parure est sans doute comme la ceinture bleue d'un poseur de rail ; la parure n'est point belle, mais elle donne beauté parce qu'elle donne assu­rance. Le terrassier est beau lorsqu'il saisit sa pelle ; son regard sur le fossé et sur le tas de terre est digne de César. Il reste presque tout de cette dignité quand il se repose ; déjà moins lorsqu'il rentre chez lui après sa journée faite ; mais souvent alors par le costume, par la marche balancée, par ce repos de compensation qui est comme l’épreuve négative du travail, il s'étudie à se souvenir qu'il est terrassier. Bien clairement son honneur est d'être terrassier tou­jours. Les castes n'humilient point. Il n'est pas de paysan qui ne soit assuré de lui-même par sa blouse bleue ; mais s'il se déguise en cita­din, nous voyons alors tout à fait autre chose ; le bon sens, la ruse, l’esprit, tout est perdu par l’hésitation et la peur de soi. Celui qui est hors caste est aussitôt suspect, parce qu'il est inquiet ; cet état est naturellement malveillant. Il y a une gaucherie du voleur, quelque adroit qu'il puisse être. Chose remarquable, les mêmes signes se voient dans le policier, j'entends sans costume officiel, et au fond souvent les mêmes mœurs. Les vertus de l’agent ou du garde viennent premièrement d'assurance.

J'observe souvent un genre nouveau de César ; c’est le pilote du puissant omnibus. Cette autre majesté n'est pas née en un jour ; cette casquette de cuir fut d'abord sans pensée. Mais on a vu naître peu à peu une élégance, comme ce mouvement des mains après le coup de volant, ce regard de côté à l’obstacle dépassé, ce refus aussi de voir au loin, enfin toutes ces précautions de précaution, si je puis dire, qui vont toutes contre l’emportement ; car toute puissance trouve là son ennemi. J'ai observé un rite nouveau, et qui n'est pas sans grandeur. Souvent deux véhicules s'arrêtent brusquement à deux pas l’un de l’autre ; la surprise, l’effort, le risque, tout porte à injurier. Mais nos deux Césars ont aussitôt chacun l’air de ne pas voir l’autre et d'en être à cent lieues. Je souhaite que les diplomates, dans les moments difficiles, sachent freiner ainsi contre eux-mêmes.

4 août 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°9, 11 août 1923

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

LXIV (610)

En ces premiers jours d'Août les souvenirs reviennent. Le même soleil, la même chaleur, le même point de saison leur rend la vie. De nouveau on croit vaincre le désespoir par le mouvement ; et si l’épreuve par l’imagination est moins sévère, comme en revanche la suite est connue, cela fait un assez noir poëme. Mais il faut croire que l’artisan de la chose n'est pas artiste par cela seul ; et les noirs ne sont pas toujours distribués comme le voudrait une bonne police. Aussi le Correcteur ne chôme point.

Un homme, d'âge peu militaire, s'est risqué, en l’an quatorze, sur la ligne de feu, alors que rien ne l’y forçait. Il s'en est tiré. Plus de peur que de mal, comme on dit. Il écrit beaucoup, et il est vrai qu'on ne le lit guère. Mais le Correcteur veille à tout. Il fait courageusement son triste métier. Il tire l’écrivain par la manche : « Vous avez conquis, Monsieur, le droit de tout dire ; et si quelque mot un peu vif offense parfois nos senti­ments civiques, nous digérons cela ; oui, nous en prenons le petit grain de vérité, car nous ne sommes point sots. Mais l’ennemi n'aura-­t-il pas sa petite part aussi ? Car, enfin, c’est bien lui qui vous tirait dessus. Cette boue, ces incroyables fatigues, ces longs jours, ces nuits sans sommeil, ce pain dur, ce sang sur la route comme de l’eau, tout cela c’était son œuvre. Votre tableau n'est pas équilibré ; les ombres n'y sont pas en place. Certes je ne prétends point vous apprendre comment il faut aimer et servir la patrie ; là-dessus vous êtes mon maître. Mais il ne se peut point que vous ne gardiez pas au cœur quelque colère aussi contre l’ennemi ; c’est pourquoi nous attendions de vous quelque forte parole, mais qui n'est point venue. Pour nos pauvres, s'il vous plaît ».

Une salle d'école. Un discours de fin d'année. L’instituteur est un homme plein de vie, et qui eut les deux poignets coupés par une grenade. Toutefois il sait écrire au tableau noir avec ses mains de bois. On devine si un tel homme est écouté. Mais le Correcteur sait à quoi son métier l’oblige. « Votre discours sera lu partout ; tous con­naîtront cet hymne à la vie et à la volonté. Mais pourquoi faut-il que vous jugiez les Allemands avec une mansuétude que je ne puis comprendre ? Osez donc dire toute votre pensée ».

Une salle d'examen. Un candidat qui a une jambe de bois et un visage couturé, traduit de latin en français l’avance de César en Germanie. Le candidat fait voir des connaissances, du jugement et un bonheur d'expression ; les bons lettrés qui l’examinent n'en deman­dent pas plus. Mais le Correcteur à triste figure s'est encore glissé par là. « J'attendais, dit-il, et surtout de vous, Monsieur, qui avez fait la guerre, quelque rapprochement émouvant qui nous rendît sensi­bles les éternelles leçons de l’histoire ».

Le Correcteur n'obtint aucune réponse ; il n'en obtient jamais. Un lourd silence. Peut-être parce qu'on dirait trop. Peut-être parce que l’évidente sincérité, si l’on ose dire, et en quelque sorte profession­nelle, détourne de vouloir discuter. Un regard seulement, comme en reçoivent les choses aveugles et sourdes, voilà tout ce qu'obtient le triste Correcteur. Métier ingrat, de rouvrir des blessures, et de briser l’os juste à la cassure, comme pour obtenir encore un cri ; mais, pire, de chercher quelque source de peur et de haine dans l’âme des bra­ves. Métier mal récompensé. Je demande la croix de guerre pour le Correcteur.

6 août 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

1939 SM1, CVIII, « La censure parle »

LXV (611)

Quelqu’un me conseillait d'écrire un roman. Je le veux bien ; toutes les formes sont bonnes ; mais il faut l’occasion. Qu'est-ce que l’occasion ? Voici. Supposons que le malheur des temps m'ait fait errer de ville en ville avec une troupe de comé­diens, sans aucun doute j'aurais écrit des pièces de théâtre. Bonnes ou mauvaises, ce n'est pas la question. Toujours est-il qu'on apprend en essayant, et non point en pensant qu'on essaie. Mais écrire une pièce de théâtre sans savoir par quels acteurs elle sera jouée, sur quelle scène, pour quel public, je ne le puis. Il m'est arrivé d'appren­dre la musique. Savez-vous comment ? Nous avions au lycée une petite fanfare assez misérable. L’achat des parties imprimées nous ruinait ; j'essayai de distribuer moi-même les parties d'après la réduction au piano, qui ne coûtait que quelques sous. J'appris ainsi la mauvaise musique, qui, il est vrai, suit en gros les mêmes règles que la bonne ; c’était un commencement. Si le hasard m'avait jeté ensuite dans l’orchestre et les chœurs, et avec de bons praticiens, certainement je me serais essayé à distribuer, à diriger, et tout natu­rellement à composer. Bien ou mal. Combien d'armoires ont été fai­tes qui n'étaient pas belles ; mais c’étaient toujours des armoires. Menuisier d'abord, et sculpteur ensuite s'il se peut.

Je n'étais point né, je vous le jure, avec une disposition spéciale à écrire ces courts articles sur tous sujets. Mais partout je vis que les journaux puissants étaient au service de tous les genres de tyrannie et que la résistance s'exprimait en mauvais français. Je vins au secours. Je ne savais pas le métier ; je l’appris ; et, selon mon opinion, je suis en train maintenant de l’oublier, faute d'un journal réel. Ce journal­-ci est abstrait. [Entendez-moi, je l’écrirais tout sur des exemples si je pouvais. Mais enfin la nécessité du journal je ne la sens pas obliquement comme elle s’exerce. Je n’ai pas à faire des incendies, ni des lancements de bateaux. Or c’est là qu’on se trouve en communication avec la foule des lecteurs ; c’est là qu’on apprend le métier.][[951]](#footnote-952) J'en viens[[952]](#footnote-953) à mon roman. Et j'ai souvent pensé que mon roman serait né de nécessité, si quelque journal ami avait manqué d'un feuilleton pour les portières. J'aurais donc écrit un mauvais roman, ce qui m'aurait donné passage pour en écrire un bon, peut-être. Sur quoi[[953]](#footnote-954), et comment composé, c’est ce que je ne sais point. Les possibles flottent.

J'ai toujours eu un goût très vif pour le dessin et pour la peinture ; goût trompeur, si j'en juge par les effets. Mais la nécessité ne m'a peut-être point mordu assez aux talons. Si j'avais appris le métier de graveur, on saurait alors si j'étais né pour être un bon graveur, un médiocre ou un mauvais. Le métier de peintre ou de dessiner est bien plus caché ; chacun barbouille aisément. Ce n'est jamais que la nécessité extérieure qui nous révèle à nous-même ; c’est ainsi qu'avant d'être un grand général il faut d'abord être un général, j’entends commander à une armée réelle, en face d'un ennemi réel. Dont la peinture elle-même me donna un jour quelque idée, par un hasard. Pendant la guerre je fus amené à dessiner sur une boîte d'horloge en bois verni, avec des crayons de couleur presque vernis eux-mêmes, de façon que la couleur ne marquait pas une fois sur trois. Mais j'avais du temps à perdre, et la patience[[954]](#footnote-955) des forçats. D'où vint que moitié gravant, moitié dessinant, variant l’attaque et rusant avec les deux surfaces ennemies, je fus jeté bien loin de mes traits faciles, et conduit comme malgré moi à une espèce de force et de réalité. Cet Adam et cette Ève, car c’était mon sujet, étaient aussi noueux que l’arbre auquel ils s'appuyaient ; mais enfin l’idée prenait corps. Je ne pense pas que je puisse jamais retrouver une si mauvaise planche et de si mauvais crayons.

8 août 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

1939 PAE LIX, « Le métier et l’art »

LXVI (612)

La mort d'un homme d'État est une occasion de méditer ; et l’on voit partout des théologiens d'un instant. Chacun fait retour sur soi et sur la commune condition ; mais cette pensée elle-même n'a point d'objet ; nous ne pouvons nous penser nous­-mêmes que vivants. D'où une impatience. Devant cette menace abs­traite et tout à fait informe, nous ne savons que faire. Descartes disait que l’irrésolution est le plus grand des maux. Eh bien ! nous y voilà jetés, et sans aucun remède. Ceux qui vont se pendre sont mieux placés ; ils choisissent le clou et la corde. Tout dépend d'eux jusqu'au dernier saut. Et, comme le goutteux est occupé à bien placer sa jam­be, ainsi chaque état, si mauvais qu'il soit, veut quelque soin réel et quelque essai. Mais l’état d'un homme bien portant qui pense à la mort est presque ridicule, par ce risque indéterminé. Cette courte agitation tout à fait sans règle, et qui serait bientôt sans mesure, c’est la passion toute nue. Le jeu de cartes, faute de mieux, offre heureu­sement à l’actif penseur des problèmes bien définis, des partis à pren­dre et des échéances prochaines.

L’homme est courageux ; non pas à l’occasion, mais essentielle­ment. Agir c’est oser. Penser c’est oser. Le risque est partout ; cela n'effraie point l’homme. Vous le voyez chercher la mort et la défier ; mais il ne sait point l’attendre. Tous ceux qui sont inoccupés sont assez guerriers, par l’impatience. Ce n'est pas qu'ils veuillent mourir, mais c’est plutôt qu'ils veulent vivre. Et la vraie cause de guerre est certainement l’ennui d'un petit nombre, qui voudraient des risques bien clairs et même cherchés et définis, comme aux cartes. Et ce n'est point par hasard que ceux qui travaillent de leurs mains sont pacifiques ; c’est qu'aussi ils sont victorieux d'instant en instant. Leur propre durée est pleine et affirmative. Ils ne cessent pas de vaincre la mort, et telle est la vraie manière d'y penser. Ce qui occupe le soldat, ce n'est pas cette condition abstraite d'être sujet à la mort, mais c’est tel danger et puis tel autre. Il se pourrait bien que la guerre fût le seul remède à la théologie dialectique. Tous ces mangeurs d'ombres finissent toujours par nous conduire à la guerre, parce qu'il n'y a au monde que le danger réel qui guérisse de la peur.

Voyez même un malade, comme il est aussitôt guéri, par la mala­die, de la peur d'être malade. C’est l’imaginaire toujours qui est notre ennemi, parce que nous n'y trouvons rien à prendre. Que faire contre des suppositions ? Il arrive qu'un homme se trouve ruiné ; aussitôt il voit plus d'une chose à faire, et pressantes. Ainsi il retrouve sa vie intacte. Mais un homme qui craint d'être ruiné et misérable, simple­ment parce qu'il imagine la révolution, les surprises du change, l’avilissement de son papier, que peut-il faire ? Que peut-il vouloir ? N'importe quelle idée qui lui vient est niée aussitôt par l’idée con­traire, car les possibles sont sans bornes ; ainsi les maux renaissent toujours, sans aucun progrès. Toutes ses actions sont des commence­ments qui s'entrecoupent et se nouent. Je crois qu'il n'y a pas autre chose dans la peur qu'une agitation sans résultat, et que la médita­tion augmente toujours la peur. Les hommes craignent la mort dès qu'ils y pensent. Je le crois bien ; mais que ne craignent-ils pas, dès qu'ils pensent sans faire ? Que ne craignent-ils pas, dès que leur pensée se perd dans les simples possibles ? On peut avoir la colique par la seule pensée d'un examen. Ne croirait-on pas, à ce mouve­ment des entrailles, que quelque fer les menace ? Mais non. C’est l’irrésolution, par l’absence d'objet, qui leur met le feu au ventre.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

*Propos sur le bonheur*, 1928, XV « Sur la mort » (absent de l’édition de 1925)

LXVII (613)

« La Grèce, dit Castor, voudrait changer encore une fois de gou­vernement, comme ces malades qui se retournent. La Répu­blique semble belle à ces pauvres gens. Pourtant l’exemple de notre République fait voir que les parvenus ne sont pas moins dangereux que les rois, toujours formant une idée à leur mode de ce qu'est l’intérêt et l’honneur de la nation, toujours s'animant au jeu, toujours prêtant leurs propres passions ambitieuses au citoyen toujours mal consulté, toujours trop tard consulté, et qui ne sait que dire. Ah ! fantassin, tu n'as pas fini de te battre pour le roi de Prusse ».

« Puisque nous en sommes, lui dis-je, au point de l’ironie, je veux m'en saouler. Je dis donc que la République nous fait plus esclaves qu'aucun autre gouvernement, et les gouvernants, plus fous et plus obstinés qu'aucun roi ne fut jamais. Et voilà bien nos parvenus ; ils se prennent tout à fait au sérieux, et, forts de notre consentement, qu'ils nous mettent sans cesse au nez, ils font les mousquetaires et mettent l’honneur partout. Il ne sera point dit qu'ils reculeront, ni qu'ils entendront raison. Plutôt mourir. Mais ils ne meurent point ; car ils nous ont bientôt prouvé que cette affaire est la nôtre, et cet honneur, le nôtre. Ainsi le fantassin a toujours un duel sur les bras ; et les témoins ont de terribles moustaches ; ce sont des gens qui ne transigent jamais. Non pas au premier sang, mais au dernier sang. Ah, mon cher, notre dignité est en bonnes mains, et jalouses ! J'aime­rais mieux quelque vieux bretteur habitué à ces choses-là, moins discoureur, moins enflé, plus refroidi devant le sublime, et surtout moins prodigue du sang des autres. Car, mon cher, comme la bar­rière du métro doit me protéger contre ma propre précipitation, ainsi mes politiques doivent me protéger contre mon propre enthou­siasme. Il faudrait donc un pouvoir absolu, un pouvoir détesté, un pouvoir qu'on ne croirait jamais, qu'on n'aiderait jamais de bon cœur, et le tenir toujours sur le coupant du sabre. Un tel pouvoir aurait peur de ses propres fantassins, et transigerait toujours. Louis XI nous manque ».

« L’ironie, dit Castor, se détruit aussi elle-même. Mais voyons maintenant les choses comme elles sont. Nos mœurs politiques tien­nent, et c’est le suffrage secret qui aura le dernier mot, car nos hom­mes d'État sont de bonne foi. Le peuple a de rustiques amis ; qu'il les pousse, qu'il les tienne court, qu'il les ramène, et tout ira bien. Le fameux Combes ne connut l’Opéra que très tard, et par devoir d'état ; mais il était le maître. Vous me direz qu'il eût été aussi enragé pour la guerre qu'aucun autre. Vrai, cela ; mais faites atten­tion ; il n'en était pas moins dressé contre tous ceux qui nous pré­parent la guerre. Il y a de ces détours dans la politique. Qui voudrait croire qu'une politique anticléricale est par cela même pacifique ? Mais il est pourtant évident pour tous que dès qu'un prêtre conduit des bataillons de gymnastes, la guerre est au bout. Eh bien, ruse contre ruse ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

LXVIII (614)

Une carte postale illustrée ne nous met point en mouvement, parce qu'elle ne répond pas au mouvement. Ces montagnes seront toujours aplaties et lointaines. Les vraies montagnes ont bien aussi cet aspect, et ne changent point par nos mouvements tant qu'elles sont très loin ; mais alors les premiers plans sont bien éloquents, et nous entraînent par le jeu des perspectives. [Si vous voulez comprendre la puissante action qu’exercent les choses sur nos mouvements, pensez à la puissance d’arrêt d’un mur, qui se montre soudainement tout près de nous, ou bien d’un escalier qui s’ouvre devant nos pieds. Les éloquents reliefs communiquent leur solidité aux autres objets et l’univers se creuse par notre mouvement en arrière. C’est par la violence de tels mouvements qu’un gouffre est perçu. C’est ainsi que][[955]](#footnote-956) l’être se déploie devant le promeneur ; c’est ainsi que[[956]](#footnote-957) la montagne s'entr'ouvre.

D'autres énigmes[[957]](#footnote-958) se montrent, en leurs apparences d'abord immuables et sans replis ; ainsi naît la passion de l’alpiniste, passion que rien ne peut lasser ; la montagne n'est pas mieux vue de loin par celui qui l’a gravie ; au contraire, il sait mieux qu'un autre ce qu'elle cache. D'où vient peut-être que le montagnard est· le plus entreprenant des hommes. Le métayer en son clos de Touraine ne voit point les choses d'assez loin pour qu'il désire les voir de plus près. Au contraire dès que l’horizon est loin, il faut y aller voir ; il faut vaincre ces aspects immobiles, sans réalité ; le désert veut qu'on le traverse. [L’architecture se définit principalement par les mouvements qu’elle imprime au visiteur ; elle n’exprime rien d’autre qu’une attitude de l’homme et une certaine disposition à éprouver les grandes rencontres humaines.][[958]](#footnote-959)

La mer est bien réelle à vos pieds ; chacune des vagues qui déferle contente l’esprit de sa courte existence ; mais la prévision, qui va chercher d'autres vagues au loin derrière elle, est bien faible devant l’apparence de ce grand miroir coupé droit comme un mur. Cet horizon n'a point de vérité ; il faut donc partir. Il y a un point de l’île de Groix d'où l’on voit cette ceinture bleue tout autour ; l’insu­laire ne peut rester chez lui.

Nos rêves ne nous meuvent point ; cela vient de ce que le moindre mouvement fait tout crouler. Je rêve que je prends le piolet ; mais cette seule mimique change toutes mes pensées ; me voilà à rêver que je cultive mon jardin. Au lieu que la carte illustrée ne change point du tout par mon mouvement, le rêve change trop. Il n'y a que le réel qui change selon les lois de la perspective. Si vifs que soient nos souvenirs, nous n'avons toujours pas la peine de les parcourir; mais plutôt il semble que nous passions d'une carte illustrée à une autre ; ce n'est qu'une imagerie ; nous n'avons aucun moyen de la rendre réelle par l’exploration.

L’art de l’écran me mit cette vérité sous les yeux. Chacun peut remarquer que les images projetées sur l’écran sont sans réalité tant qu'elles participent seulement du mouvement des choses. Au contraire, la projection[[959]](#footnote-960) des choses immobiles, montagnes, gorges, rives d'un lac, dès qu'elles sont mises en mouvement par le mouvement de l’observateur lui-même, prend aussitôt un relief et une soli­dité étonnants[[960]](#footnote-961). C’est ce qui arrive quand les vues sont prises d'un train ou d'un bateau en mouvement. Je ne sais ce qu'obtiendrait un promeneur qui ferait tourner son film tout en marchant ; il est vrai­semblable que les spectateurs se croiraient aussitôt en promenade et que les changements de l’apparence donneraient du relief aux objets ; car ce genre de mouvement que nous donnons aux choses par notre mouvement propre est justement ce qui les met en place et leur donne solidité. Le Panthéon n'est qu'une image plate, tant qu'il est assez loin de moi pour que mes mouvements n'en changent point l’apparence ; mais si je tourne autour en levant les yeux c’est alors que le dôme soulève le ciel. Et c’est cet effet de rendre les tran­ches d'air visibles, selon l’expression de Rodin, c’est cet effet que l’image photographique ne produit jamais.

14 août 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

1939 PAE LX, « Images sans relief »

LXIX (615)

Deux francs pour un bifteck ; et dire qu'avant la guerre on avait le même pour douze ou quinze sous. Voleurs ! » Ainsi déclamait cette vieille femme. Les marchands faisaient les sourds, non sans une espèce de remords ; les acheteurs hochaient la tête, comme des gens qui en ont gros sur le cœur. Castor me dit : « Voilà une comédie parfaitement jouée. Mais qui trompe-t-on ? Remarquez que l’on voudrait dire à cette vieille femme et à tous qu'il faut bien payer la guerre, et que la même nécessité, car ils y croient, qui a tué tant d'hommes jeunes, peut bien justifier aussi ce bifteck de deux francs. Mais ce serait comédie encore ; ce prêcheur ne serait lui-même qu'un acteur récitant. Le fait est que si l’or était reçu ici en paiement, ce bifteck vaudrait douze ou quinze sous. La seule cause de ces prix qui font scandale est notre franc de papier, et les marchands n'y peuvent rien. S'ils échangeaient ici produits contre produits, on verrait qu'un gigot vaut juste autant de camem­berts qu'autrefois, et juste autant de petits pois. Ces femmes de ménage et ces bonnes à tout faire gagnent trois fois autant qu'autrefois, c’est-à-dire exactement autant qu'autrefois si on les payait en vivres, en vin ou en farine. N'importe quel ingénieur veut mille francs par mois au lieu de trois cents, pour commencer. Partout le même coefficient se retrouve ; et c’est cela qui m'étonne. La guerre serait donc payée » ?

« Cela se peut, lui dis-je. Le grand Teneur de Livres qui mettrait tous ces comptes à jour n'est pas encore né. Le travail humain donne un excédent tel qu'il se peut que les invalides soient nourris et les maisons reconstruites presque sans qu'il y paraisse. Mais que dis-je là ? Bien certainement tout ce qui vit a sa pâture quotidienne chez nous, et les reconstructions qui ont été faites pouvaient certainement l’être, car on ne fait pas des murs et des toits avec des promesses, mais bien avec du travail réel et disponible, et avec des matériaux existants, qui sont encore travail. Enfin, après comme avant, nous vivons. Mais chacun aime à. se plaindre ».

« Il y a, dit Castor, plus d'une raison à cela. D'un côté l’État est réellement pauvre ; j'entends qu'il n'a plus au même degré ce crédit qui rendait les projets faciles. Dans le fait, l’État a réduit ses dépenses ; car, exception faite pour quelques gros, il n'est point de fonction­naire ni de pensionné qui reçoive le triple de ce qu'il recevait autrefois. Ceux-là paient donc la guerre. Et ces plaintes justifiées ne sont autre chose qu'un appel à toutes les bourses, que la feuille du per­cepteur nous fait entendre. C’est pourquoi, par une ruse bien natu­relle, la plainte se fait universelle aussitôt. C’est ainsi qu'un prêteur que l’on sollicite fait aussitôt étalage de misère. Et les pouvoirs, de leur côté, crient misère au monde ; ainsi ils sont tenus de recevoir pour valables les plaintes sur le bifteck, et même d'offrir la couronne civique à cette vieille femme qui se croit pauvre ; aussi de considérer comme esprits faux et mauvais citoyens ceux qui raisonnent comme nous faisons maintenant. D'où ces lieux communs invincibles, où tout se tient, depuis les bénéfices imaginaires du boucher jusqu'aux comptes de la Ruhr. Tout mécontentement, mon cher, en ce temps­-ci, est gouvernemental ; et cela explique bien des choses ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

LXX (616)

Un diplomate, contraint par les années de porter lunettes, regret­tait de ne s'être pas muni vingt ans plus tôt de ce précieux vêtement. « J'avais bien remarqué, disait-il, que les hommes à lunettes mènent le monde ; mais je ne savais pas pourquoi ». Les yeux nus livrent nos pensées ; du moins nous le croyons et l’autre aussi le croit, guettant toujours cette pointe lumineuse de l’œil, com­me sait faire l’escrimeur. Or je crois bien que l’œil en dit toujours plus que nous n'en pensons ; mais il n'en révèle pas moins ces mou­vements vifs et secrets qui portent nos pensées ; et cette improvisation n'est jamais bonne à montrer. On appelle esprit ce premier feu ; mais cet esprit agité, secoué et renvoyé comme par jeu nous revient infirme, comme ces enfants qui courent trop tôt ; la réflexion n'en peut rien faire. C’est une raison suffisante de dissimuler. Les écri­vains ont observé souvent que ce qui a été une fois conté ne peut plus être écrit ; de là vient qu'ils fuient la conversation. Cela soit dit pour faire entendre que la prudence du diplomate n'est pas toujours mensonge. Mais où sont nos lunettes ?

Tout près et secourables. Car nous voyons à travers, mais on ne nous voit pas bien à travers. On ne peut prendre notre regard ; on se trompe aux reflets du verre. Cela nous donne temps. Il est vrai que, sans lunettes, il arrive que les yeux se dérobent ; mais cela même trahit ; c’est une humble position, d'où l’on ne sait point revenir ; et l’esprit est si flexible aux signes qu'il perd l’assurance en se sentant deviné. Quel abri dans les lunettes ; quel lieu d'attente et d'embuscade ! La pensée se forme, se rassemble et se mûrit là-derrière. Autrement il faut qu'elle grelotte, et souvent qu'elle se réchauffe par l’impudence, ne pouvant mieux. N'avoir pas froid aux yeux se dit d'un homme qui ne sent pas cette nudité de ses yeux, qui n'y pense point. Les pensées de cet homme seront courtes, si elles ne sont méditées de loin et tout armées. On sait que Gœthe ne supportait point les gens à lunettes ; c’est qu'il ne craignait pas l’impudent, étant assez fort de lui-même ; et, en revanche, il aimait lire dans les cœurs ; sans compter que la timidité des fidèles est agréable à l’Olympien.

Il y a du diable, j'entends de l’oblique, dans les lunettes ; il y a une malice et même de l’esprit, sans que l’on ait à s'en soucier. Ces pétillants éclairs sont comme des feux d'escarmouche, d'autant plus assurés qu'ils sont d'abord sans intention aucune ; on les achète chez l’opticien. Mais bientôt l’on en joue ; la lumière du monde est ren­voyée aux indiscrets, comme font les gamins avec un miroir ; il y a des changements d'attitude et de vifs mouvements de tête qui sont propres aux gens à lunettes ; le naïf se jette sur ces réponses ; il en fait ce qu'il veut. Cependant, entre deux éclats, l’œil regarde sans être vu. Aussi n'est-il point facile de parler à des lunettes ; c’est comme parler à quelqu'un qu'on ne voit pas, qu'on n'arrive pas à voir, et qui vous voit, lui, très bien ; ou bien c’est comme parler à quelqu'un qui vous reconnaît, et que vous ne reconnaissez point. L’esprit le plus ferme ne peut tenir en ces rencontres ; il lui faut votre nom. Mais le myope a d'autres ressources ; le voilà qui enlève ses verres, souffle dessus et les frotte ; c’est comme s'il s'en allait et vous laissait seul ; c’est lui qui règle ses sorties et ses rentrées. Quoi de plus naturel ? Aussi admirez la patience et l’assurance ; les mains aussi sont occupées ; il n'y a plus aucun espoir d'émouvoir cet homme-là. Si la timidité est un mal commun, comme je crois, heu­reux les myopes.

18 août 1923

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°10, 25 août 1923

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

LXXI (617)

En ces jours cléments du mois d’août[[961]](#footnote-962), on voit partout des mères portant des tout petits à peine nés. Chacun admire ces mouvements de piété parfaite, cette paix, cette espérance, cet enveloppement, cette précaution, surtout ce retour de l’enfant vers sa propre vie, par­faite amitié et adhérence, qui n'a point lassé les peintres. À bon droit les prêtres célèbrent la Vierge Mère en ces temps-ci. Mais y pense­ront-ils seulement ? Et qui donc y pensera ? Le vrai culte se voit dans la foule, sans une seule faute ; l’impatient se range de lui-même ; la mère passe la première partout, comme une reine. Ce bonheur sans paroles, et par la seule vue, range les passions et les fait sourire.

Que l’athlète ait été adoré au-dessus des aveugles forces, c’est un beau moment. Mais l’Humanité[[962]](#footnote-963) montre de la suite et une parfaite philosophie, comme les mythes le font voir. Le Juste en croix est Dieu[[963]](#footnote-964) déjà dans le *Gorgias* de Platon ; cette idée étonne ; Socrate n'en peut trouver de preuve que dans sa propre volonté. Voyez pourtant com­ment une idée peut faire son chemin. Mais la commune méditation ne pouvait s'arrêter là, et la froide doctrine de l’homme dut plier devant l’intercession de la Vierge Mère. Cette seule image[[964]](#footnote-965) de la mère et de l’enfant vainquit les docteurs. L’enfant Jésus régna par le bonheur, comme règne l’Été. Tel est l’ordre des idées ; nos aigres doctrinaires n'y changeront rien. La beauté est heureusement la règle première et dernière de nos pensées.

« La femme, dit le sévère Aristote, doit surmonter la difficulté d'obéir ». Cette pensée semble heurter l’autre, et la femme elle-même s'y trompe ; mais qui donc pense selon son propre être ? Il serait mieux de contempler le vrai visage du commandement, qui n'est que celui de la nécessité extérieure. Il n'y a ici qu'une fausse majesté. « Il faut », c’est le mot du roi, et c’est le mot de l’homme ; mais c’est comme s’il disait : « Je ne puis ». Entendez cet aveu toujours dans les orgueilleuses déclamations du chef. Or, pour savoir ce qui est de nécessité, il n'y a qu'à observer, compter et mesurer sans aucun res­pect. La nécessité d'obéir est commune à l’homme et à la femme ; mais c’est plutôt l’homme, observateur et mesureur des choses, qui la fait connaître ; et cela ne mérite point respect, mais seulement pré­caution. **[**Ici se trouve le fondement de l’autorité de l’homme dans la famille. Comme tout chef, l’homme obéit à la nécessité extérieure, au nom de laquelle il commande. Une femme clairvoyante ne peut pas désirer pour elle une telle situation. Tout examen des sources du pouvoir diminue le pouvoir. La femme résiste au pouvoir domestique juste autant que les citoyens résistent au gouvernement. C’est dans le détail que l’abus se montre et c’est là seulement que la résistance peut s’appliquer.**][[965]](#footnote-966)** Les passions de l’orgueil doivent être apaisées par cette vue, aussi bien chez l’esclave que chez le maître.

Où donc est l’abus ? En ceci que les passions commandent plus qu'il ne faudrait. Et où donc le remède, sinon en cette Humanité persua­sive par sa seule présence ? Et cette opinion de présence ferait assez si la folle ambition de la femme n'empruntait les pensées de l’homme, afin de participer aussi à ce pouvoir du chef, qui n'est qu'esclavage. La femme est mégère en ce rôle ; car la mesure, du moins, sauve le chef ; mais les Furies, comme l’art ancien l’avait senti, sont bien nos punitions. Que de Furies au temps des massacres ! Ce laid visage nous avertit assez ; mais le laid avertit mal, parce qu'il irrite. Adorons maintenant le vrai et beau visage des mères. Guérissons-nous de gri­mace. Imitons cette paix. La justice suivra.

20 août 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

1924 *PSC* XXIX, « La Vierge Mère »

1938 PSR LIV, « La Vierge Mère »

LXXII (618)

Chacun a médité un petit moment sur l’effroyable chute. L’énorme voiture a manqué d'une roue et s'est inclinée d'abord assez lentement peut-être ; et ces malheureux, suspendus un moment au dessus de l’abîme, crièrent inhumainement. Chacun imagine assez aisément la scène, et quelques-uns, en rêve, éprouveront ce commencement de chute et l’attente du choc ; mais c’est qu'ils ont temps aussi pour délibérer ; ils miment la chose ; ils goûtent la peur ; ils s'arrêtent de tomber pour y penser. Une femme me dit un jour : « Moi qui ai peur de tout, il faudra pourtant que je meure ». Mais la force des choses, quand elle nous tient, ne nous laisse pas loisir ; la chaîne des instants est comme rompue ; ainsi l’extrême souffrance n'est que poussière de souffrance ; impalpable. L’horreur est soporifique. Le chloroforme, selon la vraisemblance, n'endort que le plus haut de la pensée ; le peuple des organes s'agite et souffre pour soi ; .mais la somme n'en est point faite. Toute douleur veut être contemplée, ou bien elle n'est pas sentie du tout. Qu'est-ce qu'un mal d'un millième de seconde, et aussitôt oublié ? La douleur, comme d'un mal de dents, suppose que l’on prévoit, que l’on attend, que l’on étale quelque durée en avant et en arrière du présent ; le seul présent est comme nul. Nous craignons plus que nous ne souffrons.

Ces remarques, qui sont le thème de toute consolation véritable, sont fondées sur une exacte analyse de la conscience elle-même ; mais l’imagination parle haut ; c’est son jeu de composer l’horreur. Il fau­drait quelque expérience. Toutefois l’expérience ne manque pas tout à fait. Il m'arriva un jour, au théâtre, d'être porté à plus de dix mètres de mon fauteuil par une courte panique ; il n'avait fallu qu'une odeur de roussi et quelque mouvement de fuite aussitôt imité. Or qu'y a-t-il de plus horrible que d'être pris en ce torrent humain et d'être porté on ne sait vers quoi, ni pourquoi ? Mais je n'en sus rien, ni sur le moment même, ni par réflexion. Simplement je fus déplacé ; et, comme je n'avais pas à délibérer, il n'y eut pas de pen­sée du tout. La prévision, le souvenir, tout manqua à la fois ; ainsi il n'y eut plus de perception ni même de sentiment, mais plutôt un som­meil de quelques secondes.

Le soir que je partis pour la guerre, dans ce triste wagon plein de rumeurs, de récits passionnés et de folles images, j'étais assailli par des pensées peu agréables. Il y avait là quelques fuyards de Charleroi, qui avaient eu le loisir d'avoir peur. Pour comble il se trouvait dans un coin une sorte de mort assez blême, à la tête bandée. Cette vue donnait réalité aux effrayants tableaux de la bataille. « Ils arrivaient sur nous, disait le narrateur, comme des fourmis ; nos feux n'arrêtaient rien ». Les imaginations étaient en déroute. Heureusement le mort parla et nous conta comment il avait été tué en Alsace, d'un éclat derrière l’oreille ; mal non plus imaginaire, mais véritable. « Nous courions, dit-il, sous le couvert d'un bois. Je débouche ; mais à partir de là je ne sais que dire ; c’est comme si le grand air m'avait endormi tout soudain, et je me suis réveillé dans un lit d'hôpital, où l’on m'a dit qu'on m'avait tiré de la tête un éclat gros comme le pouce ». Ainsi je fus ramené des maux imaginaires aux maux réels par cet autre Er échappé des enfers ; et je soupçonnai que les plus grands maux sont de mal penser. Ce qui ne me guérit pourtant point tout à fait d'ima­giner le choc brutal et le fracas des os rompus dans ma tête. Mais c’est quelque chose déjà de savoir que l’on n'imagine jamais les maux comme ils sont.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1928, XIII, « Accidents » (absent de l’édition de 1925)

LXXIII (619)

D'Annunzio, dans sa nuit d'hôpital, a retracé les plus effrayantes et les plus belles aventures. J'aime cette âme tendre et intrépide. Je lui cédais déjà beaucoup, au temps où il n'était que rhéteur. Combien plus beau maintenant. Achevé, comme ces vases par le feu. Autrement sans doute qu'il n'imaginait ; modeste, fraternel, juste. Je les attends tous là.

Cet homme a forcé la gloire ; il l’a poussée à l’extrême galop. La voilà crevée. Tout ce que peut oser un homme, il l’a osé ; et tout ce qu'il put faire ce fut d'égaler le premier venu. Cela donne une haute idée de l’homme ; non point d'une élite, mais de l’homme. Je pense à ce pilote de chez nous qui ramenait son compagnon à demi-mort, et blessé lui-même ; son sang coulait ; il se sentait gagné par le sommeil ; sa grande affaire était de tenir ses yeux ouverts ; dès que les roues touchèrent le terrain, il se laissa aller ; on le trouva comme mort. Cet homme est, je crois bien, marchand de bois quelque part. Il y a des centaines de récits comme celui-là ; autant en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Allemagne, en Autriche. Ces héros sont ingénieurs, employés, comptables, instituteurs, livreurs ou marchands de cravates. Les plus étonnants sont sans doute ces fantassins d'élite, maintenant paysans comme ils étaient. Heureux encore s'ils ne se traînent point sur des béquilles. Aucun d'eux ne pense à se vanter ; d'Annunzio non plus n'y pense pas ; il est poète ; il chante ; pour tous sa couronne.

L’homme ne connaît point son courage tant qu'il ne l’a pas essayé. C’est pourquoi il y eut des temps où c’était un métier noble que de se faire tuer pour la commune défense. Le plumet et le sabre parlaient à l’imagination ; et l’imagination est si faible, si naturellement adorante, que l’admiration allait aux chefs les plus hauts, quoique leur métier les sépare de l’héroïsme. Il n'est presque point d'homme valide maintenant qui n'ait connu ce genre de risque qui coûta la vie à Turenne. Malheureusement les faibles déclament, ne pouvant mieux, et adorent les signes.

J'ai souvenir d'un livreur d'avions qui n'était même pas militaire. Je le vois froid, mécontent, peut-être irrité, parce que ce nouvel appareil qu'il avait fait manœuvrer autour du camp était jugé trop rapide, et trop brutal à l’atterrissage. Il s'en alla donc, par la voie des airs, et son départ fut sans douceur. La grosse mouche au ventre lisse se cabra, bondit, retomba et rebondit plusieurs fois, et enfin, au grand soulagement de tous, monta vers le soleil. Cet homme risquait sa vie par humeur ; mais enfin son humeur le portait. Personne ou presque ne remarqua le Patrocle de cet Achille. C’était un grand diable maigre et tout souriant, coiffé d'une casquette à carreaux. Il fit tourner l’hélice et vivement grimpa en singe dans le petit tonneau derrière l’aviateur, d'où il nous faisait les signes les plus cordiaux, comme un homme qui prend l’omnibus. Cet homme sans gloire, sans prestige, et alors privé d'action, j'avoue qu'il m'étonna plus que l’autre. Et tous deux ensemble, que n'auraient-ils pas tenté ? Toute action trouve son homme. Et ce n'est pas le héros que je crains. Mais bien plutôt, je crains ces ventres froids qui se réchauffent au courage d'autrui.

24 août 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

1939 SM1, CIX, « D’Annunzio, gloire de l’homme »

620 (LXXIV)

Monologue du fantassin pendant la guerre. « On nous chante que cette épreuve nous purifie, et nous forme pour la paix véritable. En quoi j'aperçois quelque chose de vrai. J'ai certainement gagné ceci que je ne crie point avant qu'on ne m'écorche et que je ne m'amuse[[966]](#footnote-967) plus à avoir peur de maux seule­ment possibles. Ainsi la politique du fantassin se détournera de cet art de prévoir qui fait presque tous les maux. Et de nous battre pour l’industrie, le commerce et des intérêts de ce niveau-là, nous en sommes bien guéris ; par la connaissance des autres plaies, nous jugeons de la plaie d'argent. Le jeu des tyrans nous est connu aussi, qui, de malheurs en perspective, font toujours puissance ; et je sais maintenant pourquoi l’ambitieux n'aime pas la paix. Enfin nous serons contents de peu, par le souvenir des vrais maux. Nous voilà donc disposés à ne guère envier et à cultiver notre champ ; et enfin nous avons appris à dormir. Fini le règne des charlatans et des névropathes. Mais attention mon ami ; les obus ont enterré déjà un bon nombre de sages. Si ce train des choses dure encore un peu, combien restera-t-il de sages ?

« Faisons le compte. Le poltron est conservé. Cette loi naturelle joue sous mes yeux. Ce qui conserve un homme maintenant, c’est l’empire que la peur a su prendre sur lui, soit qu'il recherche des places de secrétaire ou de cuisinier, soit qu'il s'offre pour le travail d'usine, soit qu'il fasse durer une convalescence. Ces morceaux d'acier qui voltigent sont aveugles ; mais tout se passe comme s'ils choisissaient très bien. La sélection se fait, ô Darwin, mais elle se fait à l’envers. Et puisqu'il est connu que le poltron est naturellement brave et invincible en paroles, en quoi il n'est pas hypocrite, mais cherche plutôt à s'étourdir sur lui-même afin de ne point trop se mépriser, voilà que je devine à peu près par qui la paix sera gou­vernée.

« Mais il y a pis. Il y a les faibles, qui naturellement paient en sentiments sublimes. Il y a ceux qui ne peuvent s'empêcher de gagner de l’argent, et qui s'excuseront eux-mêmes par un mépris systéma­tique de la nature humaine. Il y a les hommes d'âge, presque tous tristes et sans aucune confiance, toujours portés à supposer le pire et à noircir tout. Au reste je les vois à l’œuvre ; je n'ai qu'à lire leurs journaux ; tout y est déclamation, aveuglement volontaire, erreurs énormes. Cet esprit survivra, il n'y a point de doute là-dessus, pen­dant que le bon sens et l’esprit de modération seront à six pieds sous terre. Je ne vois que la prochaine jeunesse qui puisse penser noblement et généreusement. Mais qui l’a instruite ? Et qui l’ins­truira ? Les survivants ne pourront tout faire ; mais il est vrai aussi qu'ils auront grand crédit auprès des jeunes. Seulement il faut comp­ter avec cette profonde ruse politique qui est propre aux vieillards. Ainsi notre dur effort va à fortifier, dans tous les pays, justement ceux que nous voulions abattre ; et l’esprit de guerre sera plus fort que jamais, par la mort des guerriers. Toutefois pour un temps, si seulement des réflexions de ce genre sont jamais imprimées ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

*L’Émancipation*, 15 septembre 1923

621

La métaphore est proprement religieuse. Elle soutient nos pensées et nos sentiments par une description ample ou brève, mais qui veut être vraie. Le lac de Lamartine est un vrai lac ; observez comme les moindres traits font apparaître la loi des eaux et des rochers. Dans l’éclair lyrique les choses de nature apparaissent solides et suffisantes, nullement transformées à l’image de nos insta­bles pensées. **[**Et il faut distinguer le lyrique, qui s’appuie sur l’ordre des choses, de tous les genres de fantastique.**][[967]](#footnote-968)** Par exemple I'Apocalypse n'est nullement lyrique ; ce n'est qu'un rêve où la nature est rompue ; ce sont des monstres pen­sants, et qui écrasent nos pensées. Au contraire, dans la comparaison homérique, la chose est de nature ; par exemple un lion, image de la colère, est un vrai lion qui rôde autour des barrières ; la chaîne des forces est suivie, comme avec amour ; et c’est tant pis pour nos pensées ; mais plutôt c’est tant mieux pour nos pensées. Car le vrai c’est premièrement cet ordre solide, que nos raisonnements ne peu­vent point rompre ; et toute consolation revient à accepter le monde, et même à l’adorer tel quel. L’esprit s'y accroche un moment et s'y repose. « Les grands pays muets », cet ordre vaut par soi ; Vigny affirme et pose le monde ; et ces courtes visions, mais consistantes, sont ce qui donne corps aux négations romantiques. Qui n'aime pas et n'honore pas ce monde n'est plus qu'un moine sans pensée. Nous en revenons toujours là ; ce n'est qu'en s'appuyant sur l’ordre exté­rieur que l’âme se compose. Et tel est le principe de toute comparai­son. Non pas tant que la chose ressemble à nos pensées ; mais plutôt apparaît ici le sommaire de toute sagesse, c’est que c’est la chose qui a raison ; et que la pensée s'en arrange comme elle pourra. **[**On voudrait dire que la comparaison a pour fin d’éclairer nos pensées ; mais si l’on considère comment les grands auteurs comparent, et qu’ils développent souvent le terme de nature, sans s’occuper de l’autre, on dira plutôt que la comparaison a pour fin de régler nos pensées, et de les faire marcher, en quelque sorte, du même pas que le monde.**][[968]](#footnote-969)** Ici est la puissance du poète.

Même le sévère Bossuet, en ses sermons, s'il trouve le cèdre du Liban, il faut que le monde soit vainqueur encore une fois ; l’arbre est suivi de branche en branche, et jusqu'au nid de l’oiseau. Ce qui est remarquable c’est que cette image biblique donne ici le ton véritable de la prière, comme si prier n'était autre chose que revenir au réel solide, salut de l’esprit errant. Un torrent de même, image des passions ; toutefois[[969]](#footnote-970) désordre réglé ; chaque filet d'eau se courbe et se termine selon la loi ; cela n'effraie point ; mais si l’eau devient feu, comme dans les rêves, ce n'est plus métaphore ; bien plutôt[[970]](#footnote-971) ce sont nos faibles pensées qui changent le monde. C’est pourquoi il faut remarquer que le symbole veut être de nature, c’est-à-dire étran­ger à nos pensées ; tout poète va donc à l’image vraie, non pas symboliquement vraie, mais d'abord vraie, et fragment du monde, du monde, seul vénérable. Ce qui expliquera, si l’on y fait attention, les belles métaphores, et aussi, par contraste, les plates métaphores, où le tissu de la nature est comme déchiré.

D'heureuses métaphores, je n'en trouve point dans Pascal ; aussi ne pourrait-on dire qu'il soit lyrique, ni poète en aucun sens. Nulle­ment biblique dans le ton ; il n'aime point l’image ; il n'aime point le monde. Le roseau pensant n'est point du tout roseau ; ce chien et ces enfants n'ont point d'existence ; mais plutôt le matériel de la comparaison est rompu par le mouvement de l’humeur. **[**C’est que Pascal aurait méprisé cette règle prise de l’objet, et bonne pour les enfants ; il cherchait la règle de l’esprit dans l’esprit même.**][[971]](#footnote-972)** Ici périt tout à fait l’antique religion agreste, si bien nommée païenne, autrement dit paysanne. L’existence est maudite ; d'où l’essence aussitôt meurt. Mais lui-même l’a dit ; c’est qu'il veut faire l’ange.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923 (LXXV)

1927 EH1 (42), « Métaphores » (*om EH2*)

1934 LIT VIII

LXXVI (622)

Le Pacifisme, dit l’habile homme, ne convient qu'à ceux qui sont assurés de leur propre courage ; et de ceux-là vous n'en trou­verez pas beaucoup. Le commun des hommes a peur d'avoir peur, et cela est assez honorable. Je ne le voudrais point autre[[972]](#footnote-973). II ne domine sur les lions et les tigres que parce qu'il domine pre­mièrement sur sa propre peur. Le courage est donc en lui comme une tige de fer qui le tient droit. Il le sait. Les poltrons aussi le savent. Et d'ailleurs qui n'est pas poltron à un moment ou à l’autre ? C’est pourquoi, si vous l’effrayez, il fait d'abord front ; c’est le premier mouvement, irrésistible ; c’est aussi bien le mouvement des faibles, car l’esprit ne veut point céder ; et, toutes les fois qu'il cède, il est puni par une honte insupportable. Qu'ils cherchent donc l’exercice, le sergent instructeur, le tambour, l’ordre de marche et le terrible chant de guerre dès qu'ils ont peur, c’est la loi de l’homme, comme c’est la loi du tambour de sonner sous les baguettes. II faut bien faire attention à cela ; la prudence ne vient qu'en second, et sera toujours moins estimée. L’homme ne sera prudent, sage et enfin juste que lorsqu'il sera assuré contre sa propre peur. Ainsi la seule idée de la guerre ressuscite la guerre ; et il faut une longue paix pour assurer la paix. Prenons donc ce difficile animal comme il est ; je veux dire que nous devons nous prendre nous-mêmes comme nous som­mes. Car qui résistera à l’appel du clairon ? Là-dessus je me défie de vous, mes amis, et de moi-même. Soyons rusés ».

L’habile homme prit le temps de réfléchir, pendant que les autres, plus naïfs, pensaient à toutes les fautes qu'ils avaient faites dans ce jeu difficile. « Les tyrans, dit l’homme habile, joueront toujours la même carte, et gagneront souvent. Là-dessus les prêtres, les riches et les académiciens s'entendent très bien. Ils nous font peur de la peur et honte de la peur, et nous voilà sous les drapeaux comme on dit, et eux régnant. Car nous aimons mieux mourir que d'être soupçonnés d'aimer une paix peureuse. C’est pourquoi nous devons chercher la paix par quelque autre discours, faisant ressortir l’injustice des uns, la niaiserie des autres, l’insupportable infatuation des uns et des autres. Ici tout homme se redresse sans aucune peur, et rit. Par où, si l’on saisit bien le moment, les tyrans sont par terre, et la paix assu­rée par cela seul. Surtout quand nous voyons les plus redoutables parmi les peuples balancer ainsi que nous sur le tranchant, hésitant entre deux esclavages et cherchant lequel est le plus déshonorant, de supporter l’infatuation étrangère ou l’infatuation nationale. Or on ne peut vaincre la première sans subir la seconde, au lieu que, la seconde vaincue, la première devient par cela seul entièrement chimérique. Mais cela, nous ne le prouverons assez que par le fait, quand les assembleurs de nuages auront perdu ce trop commode pouvoir de faire la tempête en même temps qu'ils l’annoncent. C’est pourquoi allons par où le peuple nous pousse. Car le pouvoir des prêtres peut faire rire ; et même le pouvoir des riches n'est pas grand-chose dans la paix ; mais comptez comme redoutable le pouvoir qu'ils ont les uns et les autres de nous tenir en armes en vue de se garder une ombre de pouvoir. Ainsi tenons ferme contre le Cléricalisme et contre le Capitalisme en faisant taire l’esprit de subtilité et d'ironie. La paix vaut bien cela ».

31 août 1923 (EDR) / 30 août 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

*L’Émancipation*, 15 septembre 1923

1925 EDR 131, « La Peur de la Peur »

1926 CCP I, 9, « La peur d’avoir peur nous pousse à la guerre »

1939 SM1, CX, « La peur de la peur »

LXXVII (623)

Lucrèce est scandaleux. « Tu sais, dit-il, comment les premiers des Grecs se salirent du sang d'Iphigénie. Tu vois cette fille aux genoux tremblants, parée, mais non point[[973]](#footnote-974) pour ses noces ; cette chaste fille violée par le couteau. Et pourquoi ? Pour obtenir un vent favorable. Voilà les fruits de la religion ». Que va-t-il cher­cher là ? Il y avait longtemps que ce sang avait séché ; ce n'était plus qu'un sujet de tragédie. L’amour paternel immolé devant un senti­ment plus haut, c’est ainsi qu'un poète doit prendre les choses, au lieu de réveiller cette odeur du sang et cette scène d'abattoir. Qui donc pense qu'Iphigénie fut saignée comme un porc ?

La religion est toujours la même. Le sacrifice humain y est toujours le principal. Les religions qui ne tuent point sont des religions usées. Mais le Moloch Carthaginois[[974]](#footnote-975) revit sous d'autres noms. De nouveau la tragédie étale les sentiments nobles, et la rhétorique recouvre le cadavre. Mais de nouveau le scandaleux Lucrèce voit les choses comme elles sont. En ce mois d'Août, sous cette brume dorée, sous ce ciel blanc de lumière, sous ce même soleil matinal, la plus belle jeu­nesse s'en alla mourir. Il ne servit point à ces jeunes hommes d'avoir des pères et des mères. Agamemnon se couvrit la tête de son manteau ; geste sublime. Mais, dit l’éternel Lucrèce, plutôt geste symbolique ; Agamemnon refusa de juger. **[**Peut-être sentait-il, peut-être craignait-il de comprendre, que toute la crédulité forme un édifice, ou bien que tout roi règne par les têtes voilées. Ces pensées offensent la majesté ; aussi sont-elles recouvertes encore d’un autre manteau, orné de gloire et de puissance, non pas pour le roi seul, mais pour tous. Il est bientôt fait de couvrir de ce qu’on doit aux autres un certain art de se manquer à soi-même. Couvre donc ton visage, et n’en pense pas plus qu’Agamemnon.**][[975]](#footnote-976)** Ce sang était le prix de l’honneur, de la puissance, de la prospérité. Un dieu jaloux voulait ce sacrifice humain.

Lève seulement un pan de ton manteau. Regarde. Quel honneur restera au monde, si tous ceux qui ont de l’honneur sont tués par l’honneur même ? Quelle force à l’État si tout ce qui est faible ou lâche gagne de vivre, et si tout ce qui est fort et courageux gagne de mourir ? Quelle richesse, de cette dévastation ? Quelle victoire et pour qui, si les vainqueurs sont morts ? Mais, bien mieux, quel prêtre de cette sauvage religion oserait promettre la victoire à celui qui se battra bien ? Le courage est le même des deux parts ; le mérite est le même ; le sang est versé de même ; et il faut un vaincu. Il n'y a pas plus de relation entre ces morts volontaires et la liberté à venir, la dignité à venir, le droit à venir, la paix à venir, qu'entre l’égorgement d'Iphigénie et les vents de la mer Égée. Voilà ce que verrait Agamem­non seulement par un trou de son manteau. Mais les prêtres et les moines sont sortis d'entre les pavés ; et tant de moines sans froc et tant de jaunes dyspeptiques, et tant d'aigres vieillards, tous ensemble menant un bruit d'enfer, hurlant que le moment sublime est venu, et qu'il est absolument beau de mourir, et que cette rosée de sang est agréable aux dieux, féconde, régénératrice. Impie, lâche, traître, inhumain quiconque en doute. Concert formidable, implacable. **[**Agamemnon se couvre la tête.**][[976]](#footnote-977)** La victime court au devant. Ces mâles vigoureux ont cela de beau qu'ils se jettent où on les pousse, incapables qu'ils sont de mâcher la peur. Quelle preuve plus éclatante ? Et comment douter après cela que le plus absurde soit justement le plus certain ? Cependant le scanda­leux Lucrèce médite encore une fois d'ajuster les causes aux effets et de nier les dieux par précaution, en surmontant l’enthousiasme, la pudeur, l’admiration, et l’horreur même, toujours en secrète alliance avec le sacré. **[**Encore une fois, et toujours visant les dieux réels, réels par l’imagination délirante, il dénonce la religion, conseillère de tant de maux.**][[977]](#footnote-978)** Tâche ingrate, et cent fois maudite. Mais attention. Sait-on ce que pensent toutes ces douleurs voilées ? Aucun poète ne fut plus lu que Lucrèce.

1er septembre 1923 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°11, 8 septembre 1923

1927 EH1 (25), « Le manteau d’Agamemnon » (*om EH2*)

1938 PSR LV, « Le manteau d’Agamemnon »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

LXXVIII (624)

C’est une belle amitié que celle de Gœthe et de Schiller, que l’on voit dans leurs lettres. Chacun donne à l’autre le seul secours qu'une nature puisse attendre d'une autre, qui est que l’autre la confirme et lui demande seulement de rester soi. C’est peu de prendre les êtres comme ils sont, et il faut toujours en venir là ; mais les vouloir comme ils sont, voilà l’amour vrai. Ces deux hommes donc, chacun poussant au dehors sa nature exploratrice, ont vu en commun au moins ceci, que les différences sont belles, et que les valeurs s'ordonnent non d'une rose à un cheval, mais d'une rose à une belle rose, et d'un cheval à un beau cheval. On dit bien qu'il ne faut pas disputer des goûts, et cela est vrai si l’un préfère une rose et l’autre un cheval ; mais sur ce qu'est une belle rose ou un beau cheval, on peut disputer parce que l’on peut s'accorder. Toutefois ces exemples sont encore abstraits, quoiqu'ils soient sur le bon chemin, parce que de tels êtres sont encore serfs de l’espèce, ou bien de nous et de nos besoins. Nul ne plaidera pour la musique contre la peinture ; mais on dispute utilement sur le tableau original et la copie, retrouvant dans l’un les signes de la nature libre et se développant de son propre fond, et dans l’autre les cicatrices de l’esclave et le développement par l’idée extérieure. Nos deux poètes devaient sentir ces différences au bout de leur plume. L’admirable c’est que, raisonnant entre eux et s'entretenant souvent de perfection et d'idéal, ils n'aient jamais égaré un seul moment leur génie propre. Chacun d'eux donne bien conseil à l’autre, et cela revient à dire : « Voilà comment j'aurais fait ». Mais en même temps chacun sait bien dire que ce qu'il conseille à l’autre est comme nul pour l’autre. Et l’autre, en réponse, renvoie fortement le conseil au conseilleur, résolu à chercher par ses propres voies.

Je suppose que le poète et tout artiste est averti, par le bonheur, de ce qu'il peut et ne peut pas ; car le bonheur, comme dit Aristote, est le signe des puissances. Mais cette règle, à ce que je crois, est bonne pour tous. Il n'y a de redoutable au monde que l’homme qui s'ennuie. Tous ceux qui sont dits méchants sont mécontents en cela ; non pas mécontents parce qu'ils sont méchants ; mais plutôt cet ennui qui les suit partout est le signe qu'ils ne développent nulle­ment leur perfection propre, et qu'ainsi ils agissent à la façon des causes aveugles et mécaniques. Au reste il n'y a sans doute au monde que le fou furieux qui exprime à la fois le plus profond malheur et la pure méchanceté. Toutefois, en ceux que nous appelons méchants, en chacun de nous aussi bien, je remarque quelque chose d'égaré et de mécanique, en même temps que la fureur de l’esclave. Au con­traire ce qui est fait avec bonheur est bon. Les œuvres d'art témoi­gnent bien clairement là-dessus. On dit énergiquement d'un trait qu'il est heureux. Mais toute action bonne est elle-même belle, et embellit le visage de l’homme. Or il est universel que l’on ne craigne jamais rien d'un beau visage. D'où je conjecture que les perfections ne se contrarient jamais et qu'il n'y a que les imperfections ou vices qui se battent. Dont la peur est un frappant exemple. Et c’est pour­quoi la méthode d'enchaîner, qui est celle du tyran et celle du pol­tron, m'a toujours paru folle essentiellement, et mère de toute folie. Déliez, délivrez, et n'ayez pas peur. Qui est libre est désarmé.

12 septembre 1923 (PB 1928)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXXVIII, « Poètes »)

625

Quand un État fabrique de la monnaie de papier pour payer ses fonctionnaires, tous comprennent que personne ne devient plus riche par là. Si le même État voulait payer par ce moyen sa dette extérieure, le résultat serait encore plus clair, par l’immédiate dépréciation du signe. Jusque-là l’idée est facile à saisir, et devient même familière à tous par les effets. Mais, si nous pouvions payer en or, ne serait-ce point une vraie et bienfaisante richesse qui passe­rait les mers ? Plusieurs remarques se présentent ; d'abord, que le plus riche de nos créanciers, et auquel tous ces paiements viendraient aboutir, n'a point besoin d'or, et qu'il en a même trop. Mais une idée presque trop claire se glisse par la même porte : « Mange-t-on de l’or » ? Ici la réflexion reste immobile, comme un pauvre à la porte d'une banque.

Une banque. Il semble qu'il ne soit pas permis à la pensée d'entrer là. Un banquier a quelquefois une pensée ; mais il la laisse dès qu'il fait son métier. Quel est donc ce jeu derrière ces grilles ? Un jeu de Signes, à ce que je crois ; une algèbre. Personne là-dedans ne pense plus loin que les signes ; mais plutôt les signes pensent seuls, comme il arrive aux médiocres mathématiciens, de transposer leurs signes comme il faut, mais de ne plus savoir lire les signes sous cette forme nouvelle, c’est-à-dire les transformer en objets ; et cela s'est vu pour les doctrines d'Einstein. Quelque enfant terrible a dit : « La mathématique est une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai ». J'aimerais à dire, en imitant ce vigoureux paradoxe, que la banque est un art de compter qui ne sait jamais ce qu'il compte, ni si ses millions ont quelque chose de vrai. Nous autres, au lieu de regarder à travers les grilles, par où nous ne verrons que des signes de signes, nous devons former quelque idée réelle, en vue de surmonter et en quelque sorte d'exorciser ces bilans abstraits qui concluent tous à l’impossible.

Quand on dit que la planète est devenue plus pauvre par cette guerre, on dit quelque chose qui a un sens ; car, premièrement, des objets utilisables ont été détruits, et, deuxièmement, pendant quatre ans, les hommes ont été détournés d'en produire autant qu'ils avaient coutume, passant le principal de leur temps, au contraire, à fabri­quer ce qui détruit et, en détruisant, se détruit. Il faut compter aussi les mutilés, qui produisent moins et ne consomment pas moins. Il faudrait dire en revanche que les morts ne nous laissent pas plus pauvres, si l’on admet, pour simplifier, qu'un homme consomme à peu près autant qu'il produit.

Maintenant si l’on se laisse entraîner à dire que le monde terrestre, en son ensemble, a des dettes, autrement dit qu'il a dépensé plus qu'il n'avait, cela n'offre point de sens. Ce que le monde terrestre a usé, brûlé, consommé, certainement il l’avait. Ce qui n'est pas à remplacer en obus, canons, avions, mines flottantes, est réellement payé. Il n'y a que les moyens de produire qu'il faut refaire, comme machines, vaisseaux de commerce. Léviathan a brisé sa bêche ; il doit prendre le temps d'en refaire une ; et le champ en souffrira. Mais n'exagérons point. D'abord la destruction ne s'étend qu'à une petite partie de l’outillage planétaire. N'oublions pas non plus que toute bêche s'use ; non plus qu'un outillage neuf et naturellement plus parfait paye très vite ce qu'il coûte. Enfin la guerre elle-même peut nous consoler si nous y pensons comme il faut. Que prouvent ces folles dépenses, sinon que, puisqu'on les a faites, on pouvait les faire, c’est-à-dire que le travail humain, au point où il en est, produit un excédent étonnant ? Tout cela va à nous faire entendre que nous ne sommes pas si pauvres qu'on nous le dit. Et chacun le sent bien. Mais est-ce utile à dire ? Il y a pour et contre. Qui veut être payé se plaint. Qui veut crédit se pare.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923 (LXXIX)

*L’Émancipation*, 15 octobre 1923

1926 CCP XI, 5, « L’algèbre des dettes »

LXXX (626)

L’imagination mène le monde. Cette pensée n'est point neuve, mais il y a des moments où il me semble que je l’entends bien, et c’est cela qui est neuf. Je lisais hier que l’Italie pourrait bien exiger de la Grèce une forte indemnité ; cette idée fait rire ; mais il ne s'agit ici que de promesses ; et l’on n'a même pas la consolation d'être en présence de gens qui convoitent le bien d'autrui. Au reste l’acquérir même est imaginaire, dès qu'il s'agit des nations. Dans un récent discours de chez nous, il était rappelé, parmi les pertes de l’autre guerre, celle qui résultait des contributions et taxes payées par l’Alsace-Lorraine, et qui, après le traité de Francfort, allaient à une autre bourse. Comptes imaginaires. À qui fera-t-on croire que les contributions payées par une province repré­sentent autre chose que ce que cette province coûte à l’État ? Où est cet État, distinct des provinces, et qui s'engraisse d'elles ? Et en quel sens pourrait-on bien dire qu'un grand État est plus riche qu'un petit ? N'a-t-il pas plus de dépenses aussi ? Et tout État n'est-il pas assez content lorsqu'il égale les recettes aux dépenses ? À supposer un État sans dettes, et qui recevrait plus qu'il n'aurait à payer, où donc irait l’excédent ? Où est l’être qui encaisserait le profit ?

Le réel est ce qu'il y a de plus caché. Nous en sommes trop près. Il nous touche trop ; il se mêle trop à notre humeur, et nos moindres mouvements font danser les choses, selon nous, non selon elles. Et chacun peut voir que le plus difficile travail de l’homme a toujours consisté à séparer ce qui est des choses et ce qui est par sa propre danse, entendez par ses folles passions. Savoir par les dieux, c’est un détour de l’imagination. Mais savoir par les causes, c’est encore ajouter de l’imaginaire, comme font ceux qui se croient bien savants pour dire qu'une pierre tombe par la pesanteur, ou par la gravitation. Mais savoir seulement ce qui se passe, quand une pierre tombe dans l’air, voilà qui termine tout. Les idées y conduisent ; mais il faut enfin qu' elles s'effacent et qu'elles laissent voir la chose.

L’homme de jugement va toujours de l’idée à la chose. Ainsi le vrai homme d'État, le vrai juge, le vrai marchand. Mais l’homme d'imagination revient toujours à l’idée, exactement comme le théologien revenait à Dieu, cherchant pourquoi Dieu avait voulu une chose ou une autre. Et remarquez que la méthode théologique n'est pas sotte par elle-même. Car si je cherche comment Dieu a voulu que les oiseaux puissent voler, c’est finalement chercher comment l’oiseau vole. Et Képler a approché de la vérité du système planétaire en supposant que Dieu y avait écrit quelque harmonie numérique. Ainsi l’idée est bonne comme instrument de chasse, mais mauvaise si on la prend pour gibier. Térence, qui n'y voit presque point, est revenu bredouille l’autre Dimanche. « J'avais pourtant, dit-il, le meilleur fusil ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

LXXXI (627)

« Le port de Hambourg ne cesse point de s'étendre ; il sera bien­tôt le premier du monde ». On n'ose pas dire : « Que serait-­ce si nous n'avions pas occupé la Ruhr ? » Mais beaucoup le pensent ; et c’est cette pensée même qu'il faudrait traîner à la lumière. Il faut que la politique soit tout à fait folle, puisque le déve­loppement d'un grand port, qui est un bien pour toute la terre, est pris comme le pire des maux pour nous, et comme le plus redouta­ble des signes. Que veut cette pensée craintive, inquiète, jalouse ? La sécurité par les armes ? Mais il n'y a point de solution de ce côté-là. Il est évident que le peuple forgeron, mécanicien et chimiste se fera des armes, et même sans le vouloir. Il est évident que, s'il faut se battre, l’usine vaincra le champ. Je dis à nombre égal. Encore[[978]](#footnote-979) sommes-nous assurés de combattre à nombre égal ? Je veux bien admirer la discipline, le courage et le sacrifice. Et[[979]](#footnote-980), à supposer même que ces vertus nous appartiennent en propre, qu'est-ce que cette ambition de vouloir régner par là ? Le combat de don Qui­chotte contre les moulins représente ce genre de folie. Toutefois[[980]](#footnote-981) ajoutons que ces mécaniques ont aussi une âme. L’appétit d'oser, de combat­tre et de mourir se trouve partout où vit la forme humaine. Les arts cyclopéens n'amollissent pas le soldat. L’expérience fait voir qu'on ne peut obtenir tribut par les armes, ni même soumission. Vos crain­tes, ô politiques, sont encore mieux fondées que vous ne croyez. Au mieux, et en supposant des miracles de foi, en supposant tout notre peuple en armes et en colère pendant ces dix années qui viennent, c’est toujours jouer à pile ou face nos libertés, nos coutumes, notre langue, nos arts, choses à quoi je ne suis pas moins attaché que vous-même.

Vous dites qu'il n'y a point d'autre issue. C’est que vous pensez selon la guerre. Et en effet tout avion est arme, tout navire est arme, toute usine est arme. Mais tout homme est arme ; et l’homme est l’arme des armes. C’est pourquoi le désarmement, l’occupation, le contrôle, sont des précautions trompeuses. Essayez[[981]](#footnote-982) donc de penser la paix. Tout ce développement connu et usé, des produits allemands envahissant le monde, du commerce allemand conqué­rant les marchés, ce n'est que mauvaise métaphore. Si l’Allemand nous vend ses machines, ses teintures et ses lunettes, c’est qu'il juge bon de recevoir en échange nos vins, nos fruits, nos légumes, nos meubles, nos bijoux. Si les produits allemands surabondent sur nos marchés, cela veut dire que nous les échangeons avantageusement contre les nôtres. Où est le mal ? Où commencera la guerre, et d'où viendra-t-elle, dans ce jeu des échanges ? Où est l’exemple d'un commerçant qui appuierait ses offres d'un coup de canon et qui ferait les prix par l’épée, si les marchés sont libres et sûrs, et si le droit commercial est le même partout et garanti partout ? Mais ces fortunes incalculables et ces barons de l’industrie nous font peur, toujours par métaphore. On dit que le riche est puissant. Ce lieu commun[[982]](#footnote-983) est faible ; il faut le revoir et le passer à la critique. Le riche est fort sur les flatteurs et sur les marchands de plaisir. Il est fort sur le paresseux dès que le paresseux est ambitieux. Mais sur la masse des hommes il ne peut rien. Que la paix soit seulement ; il est hors de doute, par les résultats, que les travailleurs développe­ront au-delà de toutes limites concevables, la coopération pour acheter et même la coopération pour produire. Que sont donc les tyrans de la nouvelle Ploutocratie, quand le peuple a de pareilles armes ? Et d'où vient donc, comment est possible ce pouvoir para­doxal d'un petit nombre sur une multitude, sinon de cette menace de guerre, et finalement de la crédulité des citoyens ? La paix signifie la fin des tyrans partout. D'abord osons penser la paix ; et ensuite osons faire la paix.

9 septembre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

1939 SM1, CXI, « Le cercle de la guerre »

LXXXII (628)

De très petites causes peuvent gâter une belle journée, par exemple un soulier qui blesse. Rien ne peut plaire alors, et le jugement en est hébété. Le remède est simple ; tout ce malheur s'enlève comme un vêtement. Nous le savons bien ; et ces malheurs sont rendus légers même dans le présent par la connais­sance des causes. Le nourrisson qui sent la pointe d'une épingle, hurle comme s'il était malade au plus profond ; c’est qu'il n'a pas idée de la cause ni du remède. Et quelquefois même il se fait mal à force de crier, et n'en crie que plus fort. Voilà ce que l’on doit nommer un mal imaginaire ; car les maux imaginaires sont aussi réels que les autres ; ils sont seulement imaginaires en ceci que nous les entretenons par nos propres mouvements, en même temps que nous en accusons les choses extérieures. Il n'y a pas que les nourrissons qui s'irritent de crier.

On dit souvent que la mauvaise humeur est une maladie et qu'on n'y peut rien. C’est pourquoi je rappelle d'abord des exemples de souffrance et d'irritation qu'un mouvement très simple peut aussitôt supprimer. On sait qu'une crampe au mollet ferait crier l’homme le plus ferme ; mais appuyez le pied bien à plat sur le sol, et vous êtes guéri en un instant. Pour un moucheron ou un charbon dans l’œil, si vous vous frottez, c’est un ennui de deux ou trois heures ; mais tenez seulement vos deux mains immobiles et regardez la pointe de votre nez ; aussitôt le courant des larmes vous délivre ; et, depuis que j'ai appris ce remède si simple, j'en ai fait plus de vingt fois l’expérience. Preuve qu'il est sage de ne pas d'abord accuser les êtres et choses autour de nous, et de prendre garde premièrement à nous-même. On croit observer quelquefois chez les autres une cer­taine prédilection pour le malheur, et cela se voit grossi dans un certain genre de fous. D'où l’on pourrait bien inventer quelque sen­timent mystique en même temps et diabolique. C’est[[983]](#footnote-984) être dupe de l’imagination ; il n'y a point tant de profondeur dans un homme qui se gratte, et nullement un appétit de douleur, mais plutôt une agitation et irritation qui s'entretiennent d'elles-mêmes, par l’igno­rance des causes. La peur qu'on a de tomber de cheval résulte de mouvements gauches et tumultueux par lesquels nous croyons nous sauver de chute ; et le pire est que ces mouvements font peur au cheval. D'où je conclurais, à la manière Scythe, que lorsqu'un homme sait monter à cheval, il a toute la sagesse ou presque. Il y a même un art de tomber, étonnant dans l’ivrogne parce qu'il ne pense point du tout à bien tomber ; admirable dans le pompier, parce qu'il a appris par gymnastique à tomber sans craindre.

Un sourire nous semble peu de chose, et sans effet sur l’humeur ; aussi ne l’essayons-nous point. Mais la politesse souvent, en nous tirant un sourire et la grâce d'un salut, nous change tout. Le physiologiste en sait bien la raison ; car le sourire descend aussi profond que le baillement, et, de proche en proche, délie la gorge, les poumons et le cœur. Le médecin ne trouverait pas, dans sa boîte à remèdes, de quoi agir si promptement, si harmonieusement. L’imagination ici nous tire de peine, par un soulagement qui n'est pas moins réel que les maux qu'elle cause. Au reste celui qui veut faire l’insouciant sait bien hausser les épaules, ce qui, à bien regarder, aère les poumons et calme le cœur, dans tous les sens du mot. Car ce mot a plusieurs sens, mais il n'y a qu'un cœur.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (X), « Argan »

629 (LXXXIII)

J’ai rencontré hier un camarade de guerre. Le tramway l’emportait, mais je trouvai le temps de lui dire : « Toujours mauvais esprit ? » Il me répondit : « Toujours ! » C’est un Berrichon de structure massive, bourgeois et bachelier, mais encore assez noueux. Un peu[[984]](#footnote-985) notaire, un peu curé, un peu bûcheron. C’était un soldat raisonneur ; en cela il ressemblait à presque tous ; mais il y mettait un esprit de suite et de modération, ce qui faisait l’attaque plus piquante. C’était au commencement de la bataille de Verdun ; la tour Eiffel et Nauen s'accusaient et se réfutaient. D'où l’on disait que les ennemis étaient menteurs, et que c’était bien connu. Mais lui : « Cela te plaît, disait-il, de penser qu'ils sont menteurs. Et à moi aussi cela me plairait ; mais ce n'est pas une preuve. Au contraire, du moment que cela te plaît, pense plutôt que c’est faux. Mais comment savoir ? Eh bien je propose un pari. Nous connaissons cette aventure d'hier soir, et nous savons à un homme près ce qu'elle nous coûte en prisonniers. L’attaque a réussi presque sans pertes ; mais les vainqueurs se sont trouvés ensuite enveloppés et pris presque sans combat. Nous connaissons cela ; c’est la méthode de notre éminent chef de corps. Donc je parie que le Nauen donnera exactement le nombre des prisonniers, sans en ajouter un seul ». Il gagna. Ces raisonnements ne faisaient point scandale. Quand je dis que j'aime mon pays, entendez que c’est cet esprit-là que j'aime. C’est toujours en essayant sa liberté que ce peuple réchauffe son courage.

Le civil a là-dessus des idées ridicules ; tel est l’effet de la peur oisive et d'un zèle qui voudrait payer en discours. L’imagination alors s'égare faute d'objets. Au contraire, par son métier, le soldat perçoit beaucoup et imagine peu. Cette attention, qui seule peut le sauver des périls ordinaires, cherche toujours l’objet réel ; ainsi l’esprit s'exerce comme il faut. La guerre serait donc l’école du jugement pour ceux qui la font, et l’école de la sottise pour ceux qui y assistent en spectateurs.

Je reviens à mon Berrichon. On chanta dans ce même temps une chanson satirique assez bien faite où chacun de nous avait son paquet. Ce n'était pas méchant, si ce n'est pourtant que le Berri­chon y était nommé : « le Germanophile ». Il en fut choqué, et ce fut l’origine de raisonnements sans fin. Ce trait empoisonné venait de l’arrière ; non pas du lointain arrière, mais de l’arrière tout pro­che, du côté des chevaux. Je sus que l’auteur, que du reste je n'ai jamais vu, était surnommé « fils d'archevêque », ce qui voulait indi­quer une puissante protection, des pensées irréprochables et la peur des coups. Or j'admirais comme déjà, et si près pourtant de la guerre réelle, l’esprit civil aussitôt se montrait.

Remarquez que je ne crois pas du tout qu'il y ait des lâches et des braves. Tout homme, autant que je sais, est un étonnant mélange des deux. C’est la situation qui décide ; qui est protégé est lâche, par cette imagination intempérante qui parcourt sans cesse tous les dangers possibles, et sans faire voir aucune ressource. C’est donc principalement faute de penser à une chose réelle et présente que l’esprit s'égare ; et, dans ce flottement, il n'y a point d'autre règle que de chercher quelque pensée agréable, et de s'y tenir collé, comme un chien à son os. D'où tant d'opinions folles, aussi folles, exactement aussi folles que les craintes dont elles nous guérissent, et voulues comme par serment. D'où aussi ce grognement animal et ces dents qui menacent, dès qu'on fait geste seulement de toucher à l’os.

13 septembre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923 (LXXXIII)

*L’Émancipation*, 15 octobre 1923

1926 CCP III, 3, « Mauvaise tête »

1939 SM1, CXII, « Mauvaise tête »

LXXXIV (630)

L’action discipline la pensée, mais la rabaisse aussi au rang de l’outil. Dont on trouvera mille exemples dans la vie politi­que. Qu'un homme de doctrine devienne ministre ou seulement sous-préfet, aussitôt il avoue que les valeurs humaines passent au second plan ; c’est que la nécessité se montre. Et la pire servitude de l’esprit se fait voir dans la plus exigeante action, qui est la guerre ; c’est alors que l’on livre au peloton d’exécution l’homme à qui on voudrait pardonner ; c’est alors qu'on envoie à une mort certaine l’homme que l’on estime le plus. Ici le cœur masculin, prompt, coura­geux et dur.

Le cœur féminin ne comprend jamais bien les nécessités. C’est la nature humaine qui règne ici, ne considérant qu'elle-même, soit pour récompenser, soit pour pardonner. La mère porte l’enfant ; aucune nécessité extérieure ne change cette société naturelle ; ils vivront ou périront ensemble, toujours fidèles à leur propre loi. Tel est le jugement féminin dont on peut dire aussi bien qu'il est infirme et presque aveugle, et qu'il est infaillible ; c’est qu'on ne considère point les mêmes objets. La femme est faible et protégée ; d'où elle juge mieux de l’ordre humain, et moins bien de l’ordre extérieur. Il en est d'elle comme de l’Église, faible aussi et protégée, qui subit la nécessité extérieure au pis aller, mais qui la méprise toujours. La femme est juge des valeurs dans un monde clos, comme les Cours d'Amour et les institutions chevaleresques l’ont montré. Le caprice, l’obstination, le retour aux mêmes raisons, la surdité aux preuves, la suite dans l’impossible, sont des effets encore de ce jugement toujours purement humain qui naturellement règle les ressources d'après les besoins, et charge de l’exécution l’homme aux cent métiers ; ce que Balzac ne se lasse point de décrire.

Faute de revenir à ces principes, que je trouve dans Comte, on tombe dans des contradictions puériles. Car c’est un lieu commun de dire que la femme doit obéissance ; et c’en est un aussi de dire qu'elle gouverne le plus souvent. Le vrai est qu'elle gouverne par l’exigence de l’humain aussitôt que la situation extérieure laisse un peu de répit. Mais dès que la nécessité extérieure se fait sentir, il faut qu'elle cède, sur l’injonction de l’homme, qui ne fait jamais que transmettre un ordre auquel lui-même obéit. C’est tout à fait de la même manière que l’homme d'État obéit à l’opinion dans les temps prospères, mais, au contraire, dans les temps de crise extérieure, sou­met les citoyens aux nécessités qu'il est le premier à subir.

Le pouvoir masculin est ambigu. Un homme instruit et sage, s'il arrive au pouvoir, abandonne beaucoup de ce qu'il préférait. On dit, d'après l’apparence, qu'il a gagné alors en puissance ; mais le vrai de la chose c’est qu'il obéit alors beaucoup plus. Plus l’homme agit et plus il se trouve dans le cas d'obéir absolument, comme le bûcheron qui se retire d'un saut quand l’arbre tombe du mauvais côté. Et il arrive qu'il sauve les autres en les bousculant. L’action est brutale. Ce cyclone de l’action, qui se fait voir dans les moindres choses, sans délibération, et en apparence contre le bon sens, contre la justice, contre la pitié, contre l’amour, fait toujours scandale aux yeux d'une femme. Et puisqu'il est de règle que le cyclone mascu­lin s'excite à bousculer et s'enivre de nécessité et de hâte, c’est donc toujours au fond la femme qui a raison, comme c’est toujours le citoyen qui a raison contre l’homme d'État. C’est pourquoi le métier, la fonction, le pouvoir enfin diminuent la femme. Ainsi, par une égalité abstraite des sexes, l’Humanité serait affaiblie en son centre de revendication, et la nécessité mécanique serait seule à dire le droit.

15 septembre 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°12, 22 septembre 1923

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

LXXXV (631)

Le mouvement naturel de la main est de prendre et de garder, comme on voit pour les toutes petites mains des nourrissons ; si on leur donne un doigt, ils s'y accrochent, comme la patte de l’oiseau sur le perchoir. C’est pourquoi toutes les passions nous ferment les mains ; ainsi les poings sont tout prêts. C’est pourquoi la main qui s'ouvre est toujours le signe d'une pensée contemplative. D'où ce geste d'adoration, qui ouvre les mains, en même temps qu'il les sépare et les élève ; et ce geste est théologique. Le geste pratique qui y correspond, et qui en est souvent la suite, nous fait joindre les mains, et même les serrer et entrelacer ; c’est le retour à soi, c’est le mouvement de passion, mais avec la précaution aussi de ne rien prendre et de ne nuire à personne. C’est comme une fureur enchaînée. Les gestes intermédiaires, comme d'appliquer ses mains l’une contre l’autre, sans les lier l’une par l’autre, indiquent toujours un geste de contemplation et une prière pour tous.

Donner la main c’est se lier à l’autre ; cela fait une sorte d'assurance contre l’attaque et la prise, et évidemment contre le vol. C’est pourquoi le voleur et le rusé ne savent pas bien donner la main. Il y a autant de nuances dans ce contact que dans l’expression du visage. La main traîtresse s'enfuit déjà ; la main inquiète et versatile s'agite comme dans un piège. La main libre et voltigeante n'a pas moins d'éloquence ; on peut deviner le principal d'un discours en suivant seulement les gestes. Observez cette main qui s'élève, la paume tournée vers le bas ; c’est le refus de prendre, mais contemplatif. La main vivement ramenée au corps marque une prudence de sentiment, qui traverse soudain la pensée. La main ramenée à la tête et souvent vers l’oreille, est le signe d'un autre genre de prudence, qui est relatif aux perceptions, et qui vient plutôt d'une idée ; c’est l’esquisse de ce geste d'écouter, que les acteurs font si bien. Si la main se porte au front, c’est le mouvement pour mieux voir. Je crois même que le signe de la réflexion, qui enveloppe le front et cache les yeux, va à la même fin ; c’est un repos des yeux, c’est comme un élan que prend le regard. Toute cette mimique exprime la délibération et l’enquête. Le poing fermé marque la conclusion ; l’homme ne forme plus sa pensée, il l’annonce, il la transforme en fait, il essaie sa puissance d'action. La main qui se pose à plat sur la table est péremptoire d'une autre façon. Certaines questions sont réservées, mais sans aucune nuance d'inquiétude.

La main repliée à demi et au repos près de la joue est comme une position de sommeil ; c’est un geste qu'on ne voit point dans l’élo­quence, mais c’est plutôt le geste de l’auditeur et du juge, surtout lorsqu'il arrive à un certain degré d'indifférence. Au contraire, l’au­diteur qui admire écarte naturellement les mains et les élève, comme pour prier ; mais ce mouvement est enfin vaincu par la passion lors­que vient le trait final. Le sentiment redescend à l’émotion par un mouvement vif qui rapproche les deux mains, et même avec bruit. Un récit attachant, et qui se termine soudain par un effet de surprise, obtient quelquefois ce naturel applaudissement ; d'où l’on a appris à battre des mains. Ce bruit termine naturellement une longue atten­tion ; il en est le signe ou plutôt le souvenir, en ce corps impatient.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

LXXXVI (632)

J'appelle mariage chinois ce genre de mariage qui fait entrer une femme et qui la tient captive, au milieu de peuplades mal connues, qui ont d'autres lois et d'autres mœurs que nous. Cela ne se fait jamais sans quelque belle apparence, richesse ou puissance, qui étonne d'abord quand on ouvre le paquet ; aussi l’on ne développe pas tout. Chacun renoue son paquet bien vite et l’emporte, soucieux de ne pas le laisser au voisin, comme Platon l’a si bien décrit. En même temps quelque voix dans les airs répète que Dieu est innocent, sans instruire personne ; car tous vont boire au fleuve Léthé, qui est le fleuve Oubli, et ensuite accusent les dieux. Tout est vrai en ce beau mythe, jusqu'à cette lumière crépusculaire et ce choix hors du temps et de la vie. Ce sont des ombres qui choisissent ; parfaite image de ce désir qui enlève d'abord le poids et les obstacles. L’oubli en est une suite, car je ne me souviens que si j'ai prévu. Toute revue militaire est une revue de cadavres ; mais qui y pense ? Tout choix est d'enfance, et Liluli ne touche pas la terre.

Dans le paquet de la Ruhr, il y avait aussi les morts de Corfou ; qui a voulu cela doit vouloir ceci. Il y a bien plus de cas qu'on ne croit où les événements nous agrippent selon les crochets de notre choix. Mais quelle frivolité il y a dans le premier choix, c’est ce qu'on ne croirait jamais s'il ne s'en offrait des exemples grossis. Au cours de ces difficiles délibérations, où le tissu de nos propres actions nous serre déjà si fort, je vois naître un étrange principe de droit international. Une nation est maintenant responsable des crimes commis sur son territoire. Cela est de belle apparence, mais qu'y a-t-il encore dans ce paquet ? Quel sortilège a changé en ombres légères ces jurisconsultes de poids ? Responsable ? Entendez bien qu'une nation s'expose à des sanctions de force si elle ne découvre pas aussitôt des coupables, c’est-à-dire des accusés, ce qui en effet se trouve aisément, mais aussi des preuves. Mais qui peut jurer qu'il trouvera des preuves ? Cette mise en demeure est en vérité un peu folle. C’est le cri des passions.

Remarquez que, dans les pays les mieux administrés, aucun citoyen ne possède cette garantie d'être vengé promptement et infaillible­ment. Et contre la sage méthode des juges, qui est la garantie de tous, il n'a pas de recours, et il ne peut en avoir. On ne peut pré­sumer que la police est en faute, par cela seul qu'un crime a été commis. On ne peut présumer que la justice est en faute par cela seul qu'un crime est resté impuni. C’est au poursuivant, parent, ami, citoyen indigné, de prouver la faute. Et l’État n'est nullement respon­sable, pourvu qu'il ne viole point les lois et règlements. Là-dessus tous sont d'accord. Jugez maintenant cette frivole improvisation d'après laquelle un État devra bien plus à un étranger qu'il ne doit à ses propres citoyens. Tout étranger aura donc une garde ? Et, s'il arrive à se pendre, faudra-t-il, parce qu'il est étranger, que l’on trouve absolument quelqu'un qui l’ait pendu ? C’est la méthode du pacha qui veut pendu pour pendu, et au besoin le grand vizir. C’est vouloir que colère et peur s'associent pour trouver le vrai. C’est choisir tous les maux ensemble. Ces folles et frivoles ombres n’ont pas ouvert le paquet.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

633

Tout échange d'un produit utile contre de l’or est une vente à crédit. L’or est une espèce de billet payable en marchan­dises. Mais d'un autre côté, cet échange est toujours libre ; nul n'est forcé de livrer des marchandises contre de l’or. Si donc nous concevons un peuple qui produirait justement ce qui lui est nécessaire et ne produirait rien de plus, c’est vainement que vous tenteriez d'en tirer quelque chose en lui offrant tout l’or du monde. Ainsi il ne faut point dire absolument qu'un peuple qui a de l’or est bien riche ; il n'est riche que si les autres pays produisent en excé­dent les choses utiles ; il n'est riche que juste autant que les autres pays sont riches.

Mais, bien mieux, il n'est riche par l’or que s'il est lui-même riche par l’excédent de ses produits sur sa consommation. Nul n'accepte l’or que comme signe ou promesse. L’or passe de main en main, mais toujours d'après cette idée que l’or représente un excé­dent réel, qui est disponible quelque part. Simplifions cette circulation de l’or. Supposons deux pays seulement, et chacun d'eux organisé en coopérative d'après l’idée socialiste, de façon qu'on puisse les considérer comme deux commerçants. Il faudra d'abord que les excédents de production ici et là soient de nature différente. Si un pays produit plus de blé qu'il n'en consomme, il n'achètera pas de blé. Mais il faudra aussi que les produits circulent dans les deux sens. Ainsi il n'arrivera jamais que l’un des deux pays paie continuellement en or et l’autre continuellement en produits ; mais l’or qui passe à l’un devra revenir à l’autre. L’un paie en or ; cela veut dire qu'il fait passer aux mains de l’autre une promesse de marchandises ; et cet or n'a de valeur que par les provisions, usines, mines, champs cultivés, populations actives, qui en sont la garantie. Supposons la planète coupée en deux après d'immenses achats payés en or ; c’est la moitié qui aura reçu l’or qui se trouvera la plus pauvre. Car, en échange de biens réels livrés par elle à l’autre moitié, elle n'aura plus que cette promesse dorée, impossible maintenant à transformer en réalités. Or il en serait de même si une des moitiés supposées se trouvait réduite à la misère, c’est-à-dire à un travail qui ne laisserait point d'excédent.

L’or n'est donc qu'un assignat métallique. Mais on voit Ia diffé­rence. L’or est parmi les choses terrestres à la fois la moins corrupti­ble, la plus facile à diviser et à mesurer, la plus facile à reconnaître, et, parmi celles qui ont ces avantages, la seule qui ne puisse être arbitrairement multipliée. Le rapport de la production de l’or à l’usure, à la perte et enfin aux besoins du commerce varie assez len­tement pour qu'on soit assuré qu'un pays qui a reçu promesses en or ne pourra fabriquer des titres au lieu de fabriquer des choses. Une cornue à faire de l’or aurait donc le même effet que la planche à billets. Il se ferait bien vite, par la rumeur des banques et du com­merce, une équation exacte entre l’excédent des produits, seule garantie des promesses, et la quantité[[985]](#footnote-986) des pièces d'or. Bref il faut toujours que la valeur de tout l’or existant soit rigoureusement la quantité des produits à vendre. Donc, augmentez cette quantité des produits, et vous augmentez la puissance d'achat d'un gramme d'or ; diminuez cette quantité, vous diminuez cette puissance d'achat. Mais, inversement, augmentez la quantité de l’or existant, vous diminuez la puissance d'achat de chaque parcelle d'or. L’or n'est donc précieux que par des rapports ; et la valeur de l’or ne cesse pas de varier, et par des causes lointaines, comme son poids varie selon la position de la lune, et sa couleur d'après la lumière qui l’éclaire. Si la lumière solaire ne contenait pas de rayons jaunes, l’or serait noir.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923 (LXXXVII)

1926 CCP X, 2 : « Valeur de l’or »

LXXXVIII (634)

Si l’irrésolution est le pire des maux, on comprend que la céré­monie, la fonction, le costume, la mode soient les dieux de ce monde. Toute improvisation irrite, non pas tant par l’idée de ce qu'on pourrait faire ou dire d'autre, mais plutôt par le mélange de deux actions dans le corps ; ce qui affole nos serviteurs les mus­cles, et par un prompt effet, le cœur, notre tyran. Un homme sur­pris et mis en demeure est un malade. C’est pourquoi la liberté rend l’homme méchant. L’enfant le montre ; il n'y a point de jeu libre qui ne tourne au brutal. Sur quoi l’on se tromperait bien, si l’on supposait de mauvais instincts toujours bandés comme des arcs, et que la loi réprime. Mais la loi plaît, et au contraire l’absence de loi déplaît et irrite par l’irrésolution, ce qui jette à l’extravagance. L’homme nu est frénétique. Le costume est déjà une loi, et toute loi plaît comme un costume. Louis XIV eut un pouvoir étonnant et en apparence inexplicable sur ceux qui l’approchaient ; cela venait de toutes ces lois qu'il établissait, pour lever, coucher, chaise percée. Il ne faut point dire que c’est parce qu'il avait puissance qu'il impo­sait ces lois ; mais au contraire il faut dire qu'il avait puissance parce qu'il était lui-même loi ; chacun autour savait toujours, à un pas près, ce qu'il avait à faire ; d'où quelque idée de la paix égyp­tienne.

La guerre a tout pour déplaire ; mais le raisonnement se trompe là ; c’est que les hommes y trouvent aussitôt la paix ; je dis la vraie paix, celle qui habite en notre peau. Chacun sait ce qu'il a à faire. La raison vainement évoque le malheur, mais elle n’effraie point ; elle n’arrive pas à recouvrir un fond d’allégresse ; chacun voit une fonction bien définie, qui est son lot, et des actions qu’il ne peut remettre ; toute sa pensée y court, et le corps suit ; et ce consentement[[986]](#footnote-987) fait aussitôt un état des choses[[987]](#footnote-988) humaines qu'il faut subir, comme on fait d'un cyclone. On s'étonne que les pouvoirs obtiennent tant ; mais ils obtiennent justement parce qu'ils demandent beaucoup. Ainsi est la règle monastique, qui guérit si bien d'irrésolution. **[**Ce n’est rien de conseiller la prière ; il faut ordonner telle prière, à telle heure. La sagesse propre aux pouvoirs en vient toujours à un commandement tout sec, sans aucune raison. La moindre raison fera naître aussitôt deux pensées et mille. Certes il est agréable de penser ; mais il faut que le plaisir de penser se paie de l’art de décider. Ce modèle de l’homme est en Descartes ; et l’on sait qu’il fit la guerre, on ne peut dire pour son plaisir, mais par une méthode de se délivrer des pensées qui le touchaient trop**][[988]](#footnote-989)**.

On voudrait rire de la mode ; mais la mode est quelque chose de très sérieux. L’esprit se donne l’air de mépriser ; mais il met d'abord une cravate. L’uniforme et le froc font voir des effets éton­nants, pour calmer. Ce sont des vêtements de sommeil ; ce sont des plis de la douce paresse, de la plus douce paresse, celle qui agit sans penser. La mode va à la même fin, mais en ménageant la joie de choisir, qui est toute en imagination. Les couleurs attirent, mais la nécessité de choisir ferait peur. Ici le mal n'est montré que pour mieux faire goûter le remède, comme au théâtre. D'où cette sécu­rité hier en rouge, et retrouvée en bleu. C’est un accord d'opinion, et c’est l’accord qui fait preuve. D'où une sérénité qui réellement embellit. Car il est vrai que le jaune ne va guère aux blondes, ni le vert aux brunes. Mais la grimace de l’inquiétude, de l’envie et du regret ne va à personne.

26 septembre 1923 (*PB 1928*)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXIX, « Cérémonies »)

LXXXIX (635)

L’artilleur voit une grande poussière, et des murs qui tom­bent. Ce jeu ressemble à la chasse, mais se trouve moins bar­bare dans les apparences. L’artilleur ne voit point le sang ni le cadavre ; il n'y pense même point. Il est occupé de ce tonnerre qu'il déchaîne tout près de lui, preuve de puissance oratoire, à laquelle répond, après une attente, un réel[[989]](#footnote-990) effet de puissance dans le champ de la lunette. Et comme le lien de l’un à l’autre ne se voit pas, l’effet de destruction semble naître du désir et de l’attente. Même le spectateur ne se lasse point alors d'espérer, de guetter, d'applaudir.

Je suppose qu'un aviateur qui laisse tomber ses torpilles pense encore bien moins à décerveler ou éventrer. Il est assez occupé de ce qu'il fait ; je ne sais pas s'il a seulement le loisir d'avoir peur. J'ai entendu et lu plus d'une phrase ridicule sur ces assassins de femmes et d'enfants. Cette injustice si commune, si peu raisonnable, si funeste, qui conduit chacun à penser qu'il lutte pour la civilisation contre les barbares, est sans doute l’effet de la guerre à longue por­tée ; car chacun ne voit que la poignée de sa trop longue épée, alors qu'il reçoit la pointe de l’autre dans le ventre. Ainsi chacun voit sa propre action comme sublime, et l’action de l’autre comme crimi­nelle. Plus humains, sans aucun doute, si nous pouvions voir d'un seul regard toutes les parties de l’épée.

Beaucoup ont pu constater, et même de trop près, les effrayants effets des obus incendiaires, surtout en 1914, alors que les villages offraient encore quelque chose à brûler. Au troisième coup, tout flambait comme un bol de punch. Il arriva en ce temps, à nos bat­teries, des obus du même genre, dont on disait merveilles. Imaginez un observateur qui a mission de signaler les premières flammes, et qui ne voit rien. Le téléphone lui apporte des qualificatifs peu agréa­bles à entendre. La scène est de haute comédie, et de loin fait rire. Mais, sur le moment même, ses yeux cherchent, désirent, appellent cette flamme qui le délivrera de passer pour ignorant et sot. Avec quelle joie il verra le village s'allumer au loin comme une torche ! Et comment voulez-vous qu'il pense aux blessés qui seront brûlés tout vivants ?

Il est facile de tirer un coup de fusil ; il n'y faut qu'un petit mou­vement du doigt ; et l’homme n'est plus qu'une cible dans le cran de mire. Je crois que, si la guerre devait commencer par le couteau, les politiques n'y trouveraient pas leur compte. J'ai lu dans les jour­naux, aux premiers jours de la guerre, un récit qui ne me paraît pas entièrement inventé. Quelques cavaliers ennemis, conduits par un officier, se trouvent, dans une rue de village, en présence de deux ou trois de nos fantassins en patrouille. Ils étaient soudain trop près ; ils se voyaient hommes ; et il y eut un moment d'embarras. Alors l’officier prit le parti de tuer un des fantassins, et fut aussitôt tué lui­-même. Cette tragédie courte est belle à comprendre. L’officier vit son métier impossible, et lui-même ridicule. Son geste, à ce que je crois, eut pour fin de punir un mauvais soldat qui oubliait les règle­ments militaires.

On voyait quelquefois, dans les lunettes de l’artillerie, les guetteurs de l’infanterie s'asseoir sur les parapets et engager conversation d'une tranchée à l’autre. L’ordre était de commencer aussitôt le bombarde­ment. Ce tir était contre la paix, bien plutôt que contre l’ennemi. C’est pourquoi Richelieu avait encore plus de raisons qu'il ne croyait de faire graver sur les canons, en latin, la formule célèbre : « Suprême argument des rois ».

25 septembre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

1926 CCP III, 1, « Jouir de sa puissance »

1939 SM1, CXIII, « Jouir de sa puissance »

XC (636)

Tout ce qui a rapport au Temps[[990]](#footnote-991) est déformé dans nos dis­cours par ces métaphores trop faciles qui sont prises de nos voyages. « Demain je serai à Marseille ». Marseille attend ; le voyageur s'en approche, la découvre, la visite, et la fait ainsi pas­ser de l’avenir au présent et aussitôt au passé. Toutefois la ville n'a point changé beaucoup. Elle existait avant d'être sous mes yeux et devant mes pieds. D'où vient cette idée sommaire que nous ne chan­geons point l’avenir, mais que nous le découvrons. Remarquez que, même en un tel exemple, l’idée est fausse à mieux regarder ; car, pendant que je m'approche de la ville, elle s'écroule un peu, elle se bâtit un peu, les habitants y font mille tours et vieillissent en même temps que la ville. Et moi de même, sans compter les changements de mon humeur et de mes idées ; enfin, quand j'y suis, elle est autre puisque j'y suis. Si la ville s'appelait Yokohama, si la terre tremblait dans le moment, ou si le visiteur était Attila avec son armée, les changements seraient plus sensibles.

Les choses qui vont régulièrement, et que nous avons coutume d'attendre, nous donnent une idée de l’avenir qui est du même genre, et qui est incomplète et sommaire aussi. J'attends le soleil ; il ne manque point de se lever selon l’almanach ; je sais qu'il ne naît point de la mer, mais qu'il se lève déjà pour d'autres lieux, et qu'il se couche pour d'autres ; j'attends ces rayons à marche connue qui balayent la terre. J'attends un train ; je l’entends au pont métallique ; la sonnerie, la fumée, le sifflet me le signalent. D'où cette autre idée que l’avenir vient vers moi quand je ne vais pas vers lui. Les pro­phètes le voient de plus loin que le commun des hommes, ou bien l’entendent avant les autres. Les plus étonnants prophètes sont ceux qui connaissent l’horaire, comme l’astronome ou le chef de gare.

La première idée est vraie autant que les choses restent à leur place. La deuxième est vraie autant que les choses s'approchent de nous par leur mouvement. Mais le temps marche tout à fait autrement qu'un train. Tout ce qui existe, mobile ou immobile, vivant ou non, passe ensemble au moment suivant ; ce passage ne peut être ni accéléré, ni ralenti. Ce qui est dans ce moment-ci aussitôt tombe dans le passé, aussitôt n'est plus et ne sera plus ; l’état de toutes choses qui suit celui-là passe à l’existence ; ce qui n'était que possible, attendu ou non, se solidifie en quelque sorte sur cette bordure du temps. C’est là que se tient l’homme d'action ; là se trouve la tranchée de départ, qui change toujours. Ces métaphores pourraient encore tromper. Car l’homme agit toujours, et toujours sur cette bordure. Le pas que je fais me porte à de nouvelles choses et aussi d'un moment à un autre ; et, si je dors, je fais aussi le voyage dans le Temps ; ce train ne laisse pas de voyageurs. Et c’est encore agir que dormir ; car, si la sentinelle dort, ou le général, cela change l’événement. Nous sommes donc toujours au poste ; mais notre pensée n'y est pas toujours. Elle imagine derrière ou devant. Les uns se souviennent, les autres essaient de prévoir ; dans les deux cas l’occasion trouve un homme qui dort. L’homme d'action est celui qui pense à ce qu'il fait. Aussi voyez comme il rassemble sa pensée et la rétrécit ; comme il ne s'attarde point à courir en pensée à la poursuite de ce qui n'est déjà plus ; comme non plus il ne s'occupe guère des possibles lointains. rapprochant toujours sa pensée de cette bordure mobile du temps où se trouve engagée l’épée, ou bien l’outil. C’est là que frappe le génie.

25 septembre 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

1942 VE LIII, « La bordure du temps »

XCI (637)

Le Pessimisme est d'humeur ; l’Optimisme est de volonté. Tout homme qui se laisse aller est triste, mais c’est trop peu dire, bientôt irrité et furieux. Comme on voit que les jeux des enfants, s'ils sont sans règle, tournent à la bataille ; et sans autre cause ici que cette force désordonnée qui se mord elle-même. Dans le fond il n'y a point de bonne humeur ; mais l’humeur, à parler exactement, est toujours mauvaise ; et tout bonheur est de volonté et gouvernement. Dans tous les cas le raisonnement est serf. L’humeur compose des systèmes étonnants, que l’on voit grossis chez les fous ; il y a toujours de la vraisemblance et de l’éloquence dans les dis­cours d'un malheureux qui se croit persécuté. L’éloquence optimiste est du genre calmant ; elle s'oppose seulement à la fureur bavarde ; elle modère ; c’est le ton qui fait preuve, et les paroles importent moins que la chanson. Ce grondement de chien, que l’on entend toujours dans l’humeur, est ce qu'il faut changer premièrement ; car c’est un mal certain en nous, et qui produit toutes sortes de maux hors de nous. C’est pourquoi la politesse est une bonne règle de· politique ; ces deux mots sont parents ; qui est poli est politique.

L’insomnie là-dessus nous enseigne ; et chacun connaît cet état singulier, qui ferait croire que l’existence est par elle-même insup­portable. Ici il faut regarder de près. Le gouvernement de soi fait partie de l’existence ; mieux, il la compose et l’assure. D'abord par l’action. La rêverie d'un homme qui scie du bois tourne aisément à bien. Quand la meute est en quête, ce n'est pas alors que les chiens se battent. Le premier remède aux maux de pensée est donc de scier du bois. Mais la pensée bien éveillée est déjà apaisante par elle­-même. En choisissant, elle écarte. Or voici le mal de l’insomnie, c’est que l’on veut dormir, et que l’on se commande à soi-même de ne point remuer et de ne point choisir. En cette absence du gou­vernement, aussitôt les mouvements et les idées ensemble suivent un cours mécanique ; les chiens se battent. Tout mouvement est convul­sif, et toute idée est piquante. On doute alors du meilleur des amis ; tous les signes sont mal pris ; on se voit soi-même ridicule et sot. Ces apparences sont bien fortes, et ce n'est point l’heure de scier du bois.

On voit très bien par là que l’optimisme veut un serment. Quelque étrange que cela paraisse d'abord, il faut jurer d'être heureux. Il faut que le fouet du maître arrête tous ces hurlements de chiens. Enfin, par précaution, toute pensée triste doit être réputée trompeuse. Il le faut, parce que nous faisons du malheur naturellement dès que nous ne faisons rien. L’ennui le prouve. Mais ce qui fait voir le mieux que nos idées ne sont pas en elles-mêmes piquantes et que c’est notre propre agitation qui nous irrite, c’est l’état heureux de somnolence, où tout est relâché dans le corps ; cela ne dure pas ; quand le sommeil s'annonce ainsi, il n'est pas loin. L’art de dormir, qui peut ici aider la nature, consiste principalement à ne vouloir point penser à demi. Ou bien s'y mettre tout, ou bien ne pas du tout s'y mettre, par l’expérience que les pensées non gouvernées sont toutes fausses. Cet énergique jugement les rabaisse toutes au rang des songes et prépare ces heureux songes, qui n'ont point d'épines. Au rebours la clef des songes donne importance à tout. C’est la clef du malheur.

29 septembre 1923 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°13, 6 octobre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XCIII, « Il faut jurer »)

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

XCII (638)

Le rouge-gorge est le roi de l’automne ; il en porte les couleurs ; bronze poudré d'or sur les ailes, et cette tache de feu qui remonte de la poitrine aux joues et encercle à demi l’œil intel­ligent. Rien ne parle plus fortement à l’œil qu'un autre œil, cette chose qui fait voir qu'elle voit ; d'où tant de suppositions pour un regard, et souvent fausses. Mais le rouge-gorge fait voir bien d'autres signes. Il accourt au bruit du râteau ; il suit le jardinier et lui parle de son cri sec qui imite le choc des cailloux ou la cassure des branches. Le voilà perché sur la pomme de la pelle, ou sur l’arrosoir. S'il daigne piquer quelques mies de pain, ce n'est pas en glouton. Non comme un voleur, mais comme un ami. Bientôt rassasié, il part comme l’éclair et, sur quelque souche noire, il module la chanson de l’automne, qui est comme un rappel de tous les chants, mais plus grêle, éclatant et froid comme le soleil d'hiver. Il chante par souve­nir ; c’est l’ami du poète.

Toujours seul, si ce n'est au temps des nids. En tout jardin l’on voit un rouge-gorge, et l’on n'en voit qu'un. Chartreux d'automne, après les joies de l’été, il affermit le solitaire. Son chant répond à celui de ses semblables, mais toujours de loin, comme les pensées. Ainsi est-il naturellement métaphorique, et symbole de l’esprit favorable. Il n'est point de bienvenue qui vaille la sienne. Haut sur pattes, et, portant ses ailes pendantes comme les basques d'un habit, il salue comme un ambassadeur. Souvent, du coupant de son aile, il essaie l’air ; tout est vie et force en son aspect. Mais quelquefois aussi, tout arrondi et frileux au soleil du soir, il murmure tout bas et pour lui-même ; on l’entend à peine ; on devine le chant au tremblement de sa gorge, ce qui invite à ces douces et fluides pensées que l’on se dit à soi­-même. Solitude et paix, c’est bien l’esprit de la saison.

Mais pourquoi seul ? On finit par tout voir, dès qu'on ne change pas de lieu. Vers ce temps-ci on peut rencontrer deux ou trois rouges-gorges dans le même lieu. Souvent un jeune, à peine paré de son rouge, se perche aussi sur l’arrosoir, ou vient becqueter près du seuil, saluer, parler, enfin prendre possession. Alors du haut du chêne, part une flèche sanglante. Les plumes volent. L’usurpateur est attaqué au corps, à l’œil. Le combat est furieux, tournoyant, court. Le vaincu est chassé hors des limites, et n'y revient guère. Par hasard j'observe le vainqueur. Les plumes hérissées en aigrette, la poitrine gonflée, la tache de feu noircie d'ombres orageuses. Méconnaissable. Laid[[991]](#footnote-992).

Il n'y a point de beauté sans force, soit d'une femme, soit d'un poète, soit d'un oiseau. La force est belle dans son repos. Mais que vienne le semblable, le prétendant, l’autre rouge-gorge. Quoi ? Même dorure ? Même signe couleur de feu ? Mêmes marques roya­les ? Mon propre être usurpé ? Quoi ? Un autre penseur ? Un autre chanteur ? Un autre législateur ? Un autre sage ? Un autre centre du monde ? Un autre miroir du monde ? Imaginez un autre Her­cule, avec la massue, avec la peau du lion de Némée. Le poil volera, et les arbres trembleront jusqu'aux racines.

**[**Tout être aime et recherche son semblable, voilà le lieu commun, qui finit peut-être par être vrai ; mais le premier moment est difficile. Hegel, sobre et fort ici, marque les étapes d’une pensée qui naît à elle-même. Reconnaissance, c’est le moment où l’homme qui pense découvre un autre homme qui pense. Aussitôt après reconnaissance, combat. Cela étonne d’abord et même choque ; on y veut voir une métaphysique de la guerre, à l’allemande ; mais il faut examiner ; ce n’est que le premier moment, où les différences ne sont pas encore saisies. Cet autre Hercule en marche et mission, c’est moi-même. Usurpateur. Aussi quelle douce amitié par les différences, qui ne manquent jamais ! Mais cette colère du plus gracieux des oiseaux peint bien notre premier mouvement.**][[992]](#footnote-993)** Par quoi je com­prends cette mythologie aussi vieille que le monde, d'après laquelle les animaux seraient l’image grossie de nos passions. Paix et guerre ensemble, dans le corps de ce doux oiseau. La pensée manque en ces petites têtes, la pensée qui voit les différences, et qui fait les diffé­rences. Heureuses différences, qui feront la paix.

1er octobre 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

1927 EH1 (46), « Le rouge-gorge » (*om EH2*)

1939 PAE LXI, « L’artiste »

XCIII (639)

« La Destinée, disait Voltaire, nous mène et se moque de nous ». Ce mot m'étonne de cet homme-là, qui fut si bien lui-même. Le destin extérieur agit par des moyens violents ; il est clair que la pierre ou l’obus écrasera un Descartes aussi bien. Ces forces peuvent nous effacer tous de la terre en un moment. Mais l’événe­ment, qui tue si aisément un homme, n'arrive pas à le changer. J'admire comme les individus vont à leur fin, et comme ils font occa­sion de tout ; comme un chien, de la poule qu'il mange, fait de la viande de chien et de la graisse de chien. Ainsi l’individu digère l’événement. Cette constance à vouloir, qui est propre aux natures fortes, finit toujours par trouver passage, dans le changement de toutes choses, où il y a de tout. Le propre de l’homme fort est de marquer toutes choses de son sceau. Mais cette force est plus com­mune qu'on ne croit. Tout est vêtement pour l’homme, et les plis suivent la forme et le geste. Une table, un bureau, une chambre, une maison sont promptement rangés ou dérangés selon la main. Les affaires suivent, grandes ou petites ; et nous disons qu'elles sont heu­reuses ou malheureuses selon un jugement extérieur ; mais l’homme qui les conduit bien ou mal fait toujours son trou selon sa forme, comme le rat. Regardez bien ; il a fait ce qu'il a voulu.

« Ce que jeunesse désire, vieillesse l’a en abondance ». C’est Gœthe qui cite ce proverbe au commencement de ses mémoires. Et Gœthe est un brillant exemple de ces natures qui façonnent tout événement selon leur propre formule. Tout homme n'est pas Gœthe, il est vrai ; mais tout homme est soi. L’empreinte n'est pas belle, soit ; mais il la laisse partout. Ce qu'il veut n'est pas quelque chose de bien relevé ; mais ce qu'il veut, il l’a. Cet homme, qui n'est point Gœthe, aussi ne voulait point l’être. Spinoza, qui a saisi mieux que personne ces natures crocodiliennes, invincibles, dit que l’homme n'a pas besoin de la perfection du cheval. De même aucun homme n'a usage de la perfection de Gœthe. Mais le marchand, partout où il est, et aussi bien sur des ruines, le marchand vend et achète, l’escompteur prête, le poète chante, le paresseux dort. Beaucoup de gens se plaignent de n'avoir pas ceci ou cela ; mais la cause en est toujours qu'ils ne l’ont point vraiment désiré. Ce colonel, qui va planter ses choux, aurait bien voulu être général ; mais, si je pouvais chercher dans sa vie, j'apercevrais quelque petite chose qu'il fallait faire, et qu'il n'a point faite, qu'il n'a point voulu faire. Je lui prouverai qu'il ne voulait pas être général.

Je vois des gens, qui, avec assez de moyens, ne sont arrivés qu'à une maigre et petite place. Mais que voulaient-ils ? Leur franc parler ? Ils l’ont. Ne point flatter ? Ils n'ont point flatté et ne flattent point. Pouvoir par le jugement, par le conseil, par le refus ? Ils peu­vent. Il n'a point d'argent ? Mais n'a-t-il pas toujours méprisé l’argent ? L’argent va à ceux qui l’honorent. Trouvez-moi seulement un homme qui ait voulu s'enrichir et qui ne l’ait point pu. Je dis qui ait voulu. Espérer ce n'est pas vouloir. Le poète espère cent mille francs. Il ne sait de qui ni comment. Il ne fait pas le moindre petit mouvement vers ces cent mille francs ; aussi ne les a-t-il point. Mais il veut faire de beaux vers ? Aussi les fait-il. Beaux selon sa nature, comme le crocodile fait ses écailles, et l’oiseau ses plumes. On peut appeler aussi destinée cette puissance intérieure qui finit par trouver passage ; mais il n'y a de commun que le nom entre cette vie si bien armée et composée, et cette tuile de hasard qui tua Pyrrhus. Ce que m'exprimait un sage, disant que la prédestination de Calvin ne ressemblait pas mal à la liberté elle-même.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

*Libres Propos*, 1925, 1928 (XXIX, « De la destinée »)

640 (XCIV)

Tous les ambitieux aiment la guerre. Là-dessus ils ne font point de faute, et se reconnaissent très bien entre eux, comme par un mot de passe. Le moindre candidat à l’Académie sait très bien ce qu'il faut dire sur ce sujet, et ce qu'il ne faut jamais dire. C’est qu'aussi il n'y a qu'un pouvoir, qui est le militaire. Les autres pouvoirs font rire, et laissent rire. Un riche ne peut rien. Qu'il essaie seulement de donner un ordre à son cuisinier, j’entends un de ces ordres qui offensent, par l’imprévu, par le mépris des usages, par le ton ; le cuisinier répondra en roi, sans aucun risque. L’inégalité ici n'est que d'apparence ; elle est prévue par le contrat ; mais le contrat lui-même, qui enferme l’obéissance, est aussitôt rompu par le refus d'obéissance. Le maître peut chasser son cuisinier, et le cuisi­nier peut chasser son maître. Cette condition étonne toujours le maî­tre, dès qu'il y pense.

On entend, à ce sujet, des déclamations faciles, mais abstraites. Il est vrai en gros que ceux qui n'ont point d'argent doivent obéir à ceux qui en ont. Voilà donc un troupeau d'esclaves, et Plutus les mène au fouet ; mais il n'y a point de fouet. Allons au détail, nous voyons que chacun des esclaves change aisément de maître, selon que l’humeur le conseille ; cette seule idée adoucit l’humeur, et donne patience aussi bien à l’un qu'à l’autre. Sans compter que les travailleurs, pris en masse, ont des moyens irrésistibles de prélever sur les profits, dès que l’heureuse paix dure quelque temps ; tout conspire alors contre le maître ; c’est pourquoi cet état de paix se définit par ce que le maître n'aime point, à savoir une police moins hardie et moins tracassière, des pouvoirs mieux contrôlés, une armée moins nombreuse, la liberté enfin de s'assembler, de parler, d'écrire. Maintenant, comment l’état de guerre, ou seulement la menace de guerre, affermit les pouvoirs, enfle les profits, ajourne les revendi­cations, enhardit la police, c’est ce que nous avons pu voir. L’esprit le plus obtus, s'il ne comprend les causes, éprouve du moins les effets. D'où ce puissant instinct qui pousse les Grands Bourgeois à accepter la guerre, à ne jamais chicaner sur les occasions ni sur les moyens de guerre, enfin à y jeter leurs fils. Les femmes oisives, brillantes et parées ne s'y trompent point ; chacun a observé de ces visages infle­xibles. C’est qu'il faut renoncer au pouvoir, ou le payer ce qu'il coûte ; elles n'hésitent point.

L’avare serait pacifique, car il risque beaucoup aux guerres ; et l’avare n'est pas le même homme que l’ambitieux ; c’est pourquoi je ne dirais pas que le Capitalisme est la cause des guerres ; cela est abstrait. J'aimerais mieux dire que les guerres aggravent, entretien­nent, renouvellent l’inégalité de toutes les manières. Aussi n'importe quel privilégié sent bien qu'il faudra quelque massacre de nation à nation pour restaurer un état des choses[[993]](#footnote-994) en soi impossible, et qui, dans le moindre retour de paix, s'en va toujours croulant. Chacun a pu observer ce paradoxe que l’idée même de la paix perpétuelle irrite. Mais qui irrite-t-elle ? Observez ceux et celles qui déclament contre l’égalité, contre la coalition ouvrière, contre les prétentions des employés et des domestiques. Observez aussi ceux et celles qui déclament contre l’Allemand, bientôt contre l’Anglais, toujours pour la guerre et toujours contre la paix. Ce sont les mêmes ; et le ton est le même.

5 octobre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

*L’Émancipation*, 15 novembre 1923

1926 CCP VI, 1, « L’inégalité vient des guerres »

1939 SM1, CXIV, « Si le Capitalisme est la cause des guerres »

XCV (641)

Il y a un art de constater, qui importe beaucoup pour la forma­tion de l’esprit, et qui est à portée de tous, mais avec cela le plus ignoré et le plus oublié. Je trouve ma montre dans le gousset d’un autre ; je puis constater que c’est bien ma montre, toutefois[[994]](#footnote-995) je ne puis constater que l’autre l’a volée ; cela je le suppose. Et il est admi­rable comme cette vue de ma montre réchauffe cette supposition ; et aussi, inversement, comme cette supposition me conduira à prendre aisément cette montre pour la mienne sans un suffisant examen. Une partie de la sagesse consiste à tenir séparées ces deux questions, qui se joignent si naturellement. Car une constatation peut être discutée, et même doit l’être ; une supposition aussi[[995]](#footnote-996), mais nullement par les mêmes moyens. L’intelligence se jette au pourquoi, et toujours trop vite ; il faut la ramener à l’objet présent, et encore non pas tel qu'on le suppose, mais tel qu'il se montre. Il est remarquable que les meilleurs instruments réduisent notre perception à de simples apparences, qu'il s'agit seulement de décrire avec précision, par exemple le spectre des couleurs à côté d'une règle graduée, l’image de la lune tangente à un fil tendu devant la lunette, ou bien une aiguille couvrant de sa pointe une des marques du cadran. Cela promptement, et sans s'arrêter à aucune pensée de traverse. Il y a des thermomètres à ce point sensibles qu'il faut lire le degré, au dixième près, dès qu'on les découvre ; car la seule haleine et même l’approche de notre corps les fait bondir d'un dixième ou deux. La moindre crainte, et aussi le moindre repentir vous font manquer la lecture. Il faut donc que l’intelligence se nettoie de tout ce qui n'est pas cette simple et fugitive apparition. Cette épreuve est bonne à tout âge. Elle met en garde contre cette intempérance de pensée qui est la cause de presque toutes les erreurs.

Hors des instruments, qui sont comme nos œillères, il nous arrive dix fois le jour de confondre ce qui est constaté et ce qui est supposé. Je constate qu'un tel est avare, et que tel autre est vaniteux. Je cons­tate que les Français aiment la gloire. Je constate que le cinémato­graphe plaît au peuple. Ce sont des suppositions. Un homme me parle ; je ne connais pas sa pensée, je la suppose. Si l’on s'arrêtait tout net à l’apparence, en s'appliquant à bien fixer le son, comme font les musiciens quand ils s'accordent, on serait mieux placé ensuite pour deviner. Mais l’homme pense terriblement vite. Faites voir à des enfants quelque tour de cartes, et puis faites-leur trouver, par l’exa­men des mouvements à découvert et au ralenti, comment et pour­quoi ils ont été trompés. Ils seront bien étonnés en comprenant qu'ils ont très peu constaté, et qu'ils ont supposé beaucoup, enfin qu'ils n'ont pas été trompés, mais plutôt qu'ils se sont trompés eux-mêmes, comme le langage l’exprime si énergiquement. Descartes a dit, et cette remarque conduit fort loin, que c’est l’amour qu'ils ont de la vérité qui fait souvent que les hommes se trompent. Ils se défient des apparences, et certes ils n'ont pas tort. Mais ils n'ont pourtant que les apparences pour les conduire au vrai ; aussi doivent-ils d'abord s'en donner une vue exacte, afin d'en garder un tracé correct, sans omission ni addition. Ce premier moment est d'abord méprisé et dépassé. Et la vérité de la peinture est en ceci qu'elle nous y ramène et même nous y retient, par l’apparence fixée. Il est donc profondément vrai que ce sont les peintres qui nous forment à observer.

7 octobre 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

1942 VE LIV, « Éloge de l’apparence »

XCVI (642)

Les rêves sont inexprimables. Le naïf qui· raconte un rêve invente en racontant ; mais il trouve les mots plus vite que les objets. On voit dans les anciens contes des exemples de ce genre d'invention. Les petites filles tournaient en ronde autour d'un arbre ; elles tournaient, tournaient ; et à la fin elles furent changées en motte de beurre. Les rêveries de ce genre n'ont point d'objet du tout. On dit que ce sont des images ; mais ce mot lui-même nous trompe. On peut décrire sans voir ; et de là vient cette absurdité des rêves ; car les mots suivent les mots sans difficulté. « L’arbre me parla », ce n'est nullement difficile à dire. Mais comment l’imaginer ? Aussi celui qui raconte un rêve parle au passé. Il voyait, il ne voit plus.

Nous ne pensons point sans objet ; aussi c’est dans la perception même des objets qu'il faut surprendre l’imagination. Par exemple, le soir, je vois une forme humaine embusquée ; je ne trouve qu'un arbre ; toutefois[[996]](#footnote-997) ce qui est à remarquer, c’est que je ne puis retrouver par le souvenir seul cette apparence qui m'a un moment étonné ; il faut que je revienne au point d'où j'ai cru la voir ; alors, encore en m'aidant de mimique et de paroles, je retrouve en cet arbre l’appa­rence d'un homme ; mais il me faut cet arbre, vu de ce lieu.

Dans une masse de feuillage on arrive souvent à découvrir un homme barbu ; image fugitive ; je la perds, je la retrouve ; pourtant[[997]](#footnote-998) je vois toujours les mêmes taches d'ombre, les mêmes feuilles, enfin les mêmes formes ; c’est l’interprétation qui est fugitive ; je me dis à moi­-même : « Voici les yeux, le nez, la moustache ». On peut s'instruire à ce jeu ; car on y voit assez bien que nous ne sommes pas difficiles sur les images, pas plus que Polonius quand il consent à voir le nuage comme Hamlet le décrit. Après cela cherchez à quoi pense un fou, pendant qu'il parle.

Mais qu'y a-t-il dans les rêves de si réel, de si proche, de si émouvant ? Riche matière. Des mouvements, des contacts, des heurts, du froid et du chaud, le cœur qui bat, des soupirs, notre voix qui parle à notre oreille, tout l’émoi, toute la peur, toute la colère, tout le désir, tout cela bien réel et bien proche en effet. Sans doute aussi ces formes changeantes qui se montrent dans le champ visuel noir ; sans compter qu'une lumière vive peut se faire sentir à travers les paupières. Ce pâle univers soutient nos discours, mais, peut-être, n'y ressemble guère. Le solide de l’imagination, c’est ce discours à soi, qui ne s'arrête guère, cette mimique, ces actions contenues, si bien senties, ce mouvement du sang, ce souffle qui chante et mur­mure aux oreilles, toutes impressions de soi sur soi, qui, dans le som­meil, l’emportent aisément sur les faibles actions venues des choses. Et, parce que nos mouvements les changent, notre discours et nos émotions règlent seuls nos pensées. Si je rêve que je ferme les poings et que je serre les dents, il est vraisemblable que je mime ces actions, qui ainsi sont bien réellement senties. J'évoque de la même manière[[998]](#footnote-999) mon ennemi, par la peur, par la colère, enfin par les effets sur moi ; mais il ne paraît toujours pas. Je n'ai point ce pouvoir de produire des couleurs devant mes yeux, par mes seuls organes, comme j'ai le pouvoir de parler et de chanter à mes propres oreilles, ou de serrer ma propre main. Les jeux de lumière dans l’œil fermé dépendent d'autres causes ; ainsi le décor[[999]](#footnote-1000) est naturellement sans rapport avec la pièce. D'où peut-être cet absurde des rêves, qui est bien au-dessous du déraisonnable.

9 octobre 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

1942 VE LV, « La matière des rêves »

XCVII (643)

Comprendre, c’est comprendre par les choses, et il n'y a pas d'autre chemin. Les personnes sont trop flexibles ; on leur suppose des aptitudes d'après ce qu'elles ont fait, et cela n'explique rien. Il est facile de dire que les marins d'Angleterre étaient plus entreprenants que ceux de Venise. Aussi Montesquieu compare les estuaires anglais, continuellement creusés par de puis­santes marées, avec les lagunes et l’eau morte de la mer intérieure. Où seront les navires profonds, les hautes quilles et les puissantes voilures, ce n'est pas difficile à deviner. Mais cette physique de l’homme est encore dans l’enfance, et l’immense idée de Darwin est mollement appliquée. Il me plairait d'expliquer Ulysse et ses compa­gnons par la forme de la Méditerranée ; mais il faudrait avoir dou­blé les mêmes caps sur les bateaux qu'ils avaient, et tenir la barre comme ils faisaient, pour prendre un peu de leurs passions, de leurs gestes et de leur ressemblance.

Une chose est à remarquer dans l’*Itinéraire* de Chateaubriand. Dès qu'il prend la mer, le voilà aux aventures d'Ulysse et aux ser­ments d'hospitalité, par les longues relâches ; ce qui s'explique déjà assez par les tempêtes de cette mer profonde, où la vague est rapide et brutale. Une navigation ordinairement facile, et soudain impos­sible, rend compte de ces aventures et même de ces pillages ; on par­tait avec huit jours de vivres et l’on errait pendant des années. Il fal­lait bien tuer les bœufs du Soleil. On m'a conté que, quand les marins de l’île de Groix entraient dans la Méditerranée, à la poursuite des thons, ils n'étaient pas près de revenir ; mais il[[1000]](#footnote-1001) arrivait de leurs nou­velles par les papiers de police ; ils tuaient aussi les bœufs du Soleil ici et là. Il y a un genre d'oisiveté, d'insouciance, d'ennui et enfin de passions qui dépend de la mer, des côtes et du climat. L’*Odyssée* est le poème de cette mer ; Ulysse assis sur le rivage et regardant la mer se connaissait lui-même.

Le montagnard se connaît lui-même en sa montagne. Ses jarrets sont comme les sentiers[[1001]](#footnote-1002) ; la hotte lui façonne la tête, et renvoie les pensées au front. Celui qui ajuste des montres au coin de son feu pendant les longs hivers ne peut avoir la même politique ni la même religion que l’ouvrier d'usine. **[**L’usine rassemble les familles et en même temps les dissout, par l’effet de cette machine à vapeur, qui a changé plus profondément les mœurs qu’aucune prédication ou propagande n’ont jamais pu faire. Par opposition imaginez cette solitude hivernale, qui resserre sur elle-même la famille montagnarde ; le respect et l’obéissance y sont autres ; or les idées de chacun ressemblent à ses actions.**][[1002]](#footnote-1003)**

Balzac a représenté les mœurs de la haute montagne dans son *Médecin de Campagne* ; la famille y est plus unie, plus rassemblée, plus fortement gouvernée ; aussi la reli­gion y a plus de puissance. **[**L’anthropomorphisme a bien des nuances. L’homme fait Dieu à son image ; mais la cité de Dieu est conçue aussi à l’image de la cité des hommes ; et la volonté divine est toujours supposée d’après les mœurs, c’est-à-dire d’après les relations humaines les plus constantes.**][[1003]](#footnote-1004)** Le père est partout le premier modèle de Dieu, comme l’indiquent nos métaphores. Mais il faudrait aller au détail. Il ne se peut pas qu'un conducteur de chevaux ait les mêmes passions qu'un toucheur de bœufs. Le dresseur de chiens a encore une autre manière de commander. Les enfants qui éprouvent cette puissance, et bientôt l’imitent, prennent alors une manière de respec­ter et de braver, de dire et de dissimuler, d'attendre et d'oser. Mais aussi le montagnard ne retrouve plus ses idées dans les plaines ; il lui manque ces trois ou quatre heures de montée patiente, et ces descentes galopées ; sans compter le torrent et l’écho, qui sont deux musiciens, et le printemps soudain, et cette envie de passer de l’autre côté des cols, car nul n'y résiste. Mais chaque tournant a sa poésie propre et sa chanson. Chaque tournant dessine un geste d'homme. **[**Ainsi la poésie est continuellement modelée par le paysage ; le sentier emmène l’homme, l’escalier l’arrête et le dresse ; l’écho le porte à chanter ; la montagne conseille le chant en chœur ; la société est resserrée et affirmée, ce qui, par mille causes, confirme les croyances.**][[1004]](#footnote-1005)**

11 octobre 1923 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923 octobre

1927 EH (22), « Paysages »

1938 EH2 (L), « Géographie humaine »

XCVIII (644)

L’écriture, de même que le dessin, fait connaître à la fois le modèle et l’homme. Seulement, parce que le modèle d'écri­ture est commun à tous, ici c’est la nature de l’écrivant qui saute aux yeux en quelque sorte. Il y a souvent plus de différence, même à première vue, entre deux feuilles manuscrites qu'entre deux visages. Le trait le plus frappant est un genre de brutalité et de pesanteur, qui se voit même au dos du papier par une sorte de sculpture. Entendons bien, laide sculpture ; tout modelage sur matière plastique est laid par cette pesanteur qu'on y sent toujours ; c’est la rencontre de deux corps, c’est la violence mécanique qui y est expri­mée ; au lieu que la sculpture sur marbre, même à la façon de Michel-Ange, qui faisait, dit-on, voler les éclats, n'inscrit pas la vio­lence dans la forme, mais au contraire respecte la forme et la délivre. Tous les arts sans exception exigent cette retenue du corps, aussi bien le violon, et même le tambour ; et c’est par là que le dessin for­merait une éducation admirable, si le papier était d'abord protégé contre cette laide empreinte qui est comme une ornière. Le tracé du crayon, dans l’écriture, offre souvent le même aspect ; mais il faut maintenant se mettre à la place de celui qui écrit comme on charroie. Il est tout en lutte ; il fait peser tout son corps, autant qu'il peut, sur le mouvement de la main ; il est tout crispé et tendu. Ce régime des muscles c’est la passion même, et les pensées qui voudraient le suivre périssent par la fureur. Quand des chiffres sont enfoncés ainsi dans la pâte du papier, je puis parier que l’addition sera fausse. Aussi l’algébriste qui sait son métier se fait-il reconnaître, toujours, et sans exception que je sache, par le beau tracé des symboles et des signes, qui donne à une page de calculs corrects l’aspect d'un beau dessin.

La plume est un instrument plus sensible, et surtout la pointe métallique, qui percerait le papier, qui s'accrocherait, qui ferait jaillir l’encre comme par des explosions. Il faut ici que la main se retire et se possède. Mais la force, l’impatience, l’emportement s'y font voir encore, par l’épaisseur du trait, par la liaison des lettres, par le tournant des boucles. Quelquefois on y remarque des crochets qui signifient l’égarement ; ou bien des boucles redoublées et même des gribouillages, ou bien négligés, ou bien emphatiques. Les habiles reconnaissent aisément un fou à l’écriture. Par des signes du même genre, mais moins marqués ils discernent l’humeur, et l’empire de l’humeur.

Le seul homme que j'aie pleinement admiré avait aussi la plus belle écriture que j'aie vue. Surtout dans le travail de la réflexion, qui était scrupule, retenue, respect de la chose, les lettres ne sont plus guère que des points, mais avec de petites différences qui pro­duisent le mot par le rapprochement, quoique chaque lettre soit, par elle-même, souvent impossible à nommer ; ainsi le signe se trouve subordonné à la pensée, et l’imagination imite l’entendement. Je compare ces lignes d'écriture à ces clairs des dessins de Rembrandt, où il semble que ce soit le fond même du papier qui parle. Mais il reste une profonde différence entre une telle écriture et un tel dessin, c’est que le trait du dessin, en ces clairs, court sans s'interrompre, et même d'une forme à l’autre, serviteur de la nature en cela ; au lieu que l’écriture s'interrompt presque après chaque signe, marquant comme de beaux silences, et le refus de se lier à la nature et de s'y fier. C’est pourquoi les blancs parlent, et avertissent, comme les silences dans la musique. Au reste il y a certainement d'autres genres de perfection, et un salut pour chacun. À chacun de gouverner ses propres diables.

13 octobre 1923

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°14, 20 octobre 1923

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

XCIX (645)

Je veux écrire encore sur les rêves ; car récemment j'ai entrevu sur ce sujet une idée qui est neuve pour moi, et qui le sera[[1005]](#footnote-1006) sans doute pour beaucoup d’autres[[1006]](#footnote-1007). Que nos rêves soient comme des drames où notre corps est continuellement en action, cela ne fait pas doute ; et par là on comprend que ces frappantes impressions, de courir, de lutter, d'être enchaîné, d'étouffer, de ne pouvoir avan­cer, d'avoir froid ou chaud, et ainsi du reste, sont toujours en quel­que façon réelles par notre mimique. Il faut ajouter la parole, que nous produisons en même temps, et qu'en même temps nous enten­dons. Ainsi le témoignage de nos sens n'est pas trompeur et forme même souvent quelque chose qui se tient et qui a un sens. Par exemple il est naturel, si je mime la surprise, que je pousse en même temps quelque cri ; ou bien que je soupire, si mes muscles se relâ­chent. Les rêves, ainsi considérés, peuvent donc montrer quelque cohérence, par la marche corrélative des gestes et du discours, que je produis et que je sens en même temps.

L’objet manque parce que je ne le recherche point ; et l’objet est le vrai régulateur de nos pensées. C’est pourquoi nous dérivons aisément d'un drame à un autre. Or, il y a pis[[1007]](#footnote-1008). La vue, quand les yeux sont fermés, ne nous présente que des fantômes informes, mais souvent variés de couleur, et avec cela en changement continuel, comme des nuages dans le vent. Chacun pourra observer de telles images indistinctes dans le moment où il va s'endormir. Et cela s'explique vraisemblablement par les mêmes causes qui font que nous voyons assez longtemps un fantôme violet après que nous avons fixé le disque du soleil couchant. Effets de fatigue et de reconstitution, ces flottantes images se succèdent selon le sang et les humeurs, sans que nous y puissions rien. Tel est pourtant le décor de cette pièce que nous jouons dans le rêve ; et pendant que je produis à la fois des discours et des gestes, suivant le souvenir et la passion régnante, le changement du décor se fait d'après la vie de l’œil, sans aucune relation avec la mimique. J'ai le pouvoir de serrer les poings et de me donner ainsi le témoignage d'un combat qui commence ; j'ai le pouvoir aussi de parler à mes propres oreilles ; mais je n'ai nullement le pouvoir de changer du bleu au rouge ni du tacheté au strié les images qui passent ou se transforment dans le champ visuel obscur. Il y a donc un désaccord perpétuellement renouvelé entre ce que je fais et ce que je vois. Ainsi les passions sont toujours ce qu'elles sont, et suivent leur propre loi, mimique et déclamatoire. Mais, au lieu que dans la veille les choses extérieures agissent comme régulateurs, au contraire dans le rêve les perceptions de la vue sont au-dessous des passions et réglées par la vie cellulaire ; la passion y devient régulatrice, parce que l’univers se dérobe sans cesse autour. Le décor y est, comme j’ai dit, sans rapport avec la pièce, et c’est de ces changements[[1008]](#footnote-1009) du décor dans le rêve, dont il faut que le rêveur s'arrange.

15 octobre 1923 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

1942 VE LVI, « Le mécanisme du rêve »

646 (C)

Ne croyez jamais ce que dit[[1009]](#footnote-1010) un homme d'État. C’est un homme qui parle de son métier, et qui quelquefois en parle bien ; mais il n'est pas dans l’ordre que l’on mette tous les métiers à la gêne pour que le plombier par exemple fasse aisément et agréablement le sien. « Les hommes qui ne sont pas plombiers, dit le plombier, ne se rendent pas compte de ce que c’est ; ils sont bien loin de nous donner commodité et large place. Ce sont des ingrats. Car comment vivraient-ils s'il n'y avait pas de plombiers » ? Celui qui va sur roues considère le piéton comme un être encom­brant et insouciant. Mais le piéton ne se laisse pas convaincre, et finalement tout se fait.

L’homme pressé qui ne se soucie pas d'user son frein ni son caoutchouc comprend mal ce qu'un troupeau d'oies vient faire sur la route ; mais les oies vont à leur pâture ou à leur mare. C’est tout à fait de même que le gouvernant suit sa route, et s'étonne que les oies ne se rangent point, toute affaire cessante, pour admirer le char de l’État comme il roule bien. « Il faut des oies, j'en conviens, dit l’homme d'État ; mais là où je veux qu'elles soient, et non pas là où elles veulent être ». Ce discours n'a jamais persuadé les oies, parce que les oies sont des bêtes ; il a quelquefois persuadé les hommes, parce que les hommes sont des êtres contemplatifs assez pour savoir se mettre un petit moment à la place d'autrui.

La guerre est un état admirable, j'en conviens, où les gouvernants subordonnent[[1010]](#footnote-1011) toutes les affaires des autres hommes à leurs propres projets. Il faut avoir vu comment les chefs militaires s'installent et s'étalent, rejetant les habitants sur une étroite bordure, et encore s'étonnant s'ils osent se plaindre. « Comment ? Mais ne sommes-nous pas ici pour leur bien et pour leur sûreté » ? Raisonnement irréfutable, qui est aussi celui des paveurs qui tiennent ma rue éventrée depuis plus d'un mois, et qui m'offrent une planche branlante pour passer au-dessus d'un précipice rocheux.

Les citoyens admettent aisément qu'il faut des chefs et des administrations, comme il faut des paveurs et des plombiers. Ils admettent moins aisément que l’homme de la rue soit toujours gêné et limité, et les pouvoirs libres. « Car, disent-ils, j'entends bien que la sécurité et la puissance publiques sont quelque chose ; mais il y a d'autres biens, comme vivre, produire, échanger ; ces biens ne seraient rien sans la sécurité et peut-être même sans la puissance ; mais en revanche, la sécurité et la puissance sont des mots, hors de la commune et humble prospérité. Donc faites votre métier de gouvernant, et je veux bien me gêner pour vous le rendre facile ; mais que les gouvernants s'incommodent aussi pour moi. Car je sais bien ce que deviendront nos rues si le paveur est seul juge. Et je connais aussi par expérience quels sont les travaux du gouvernement dès qu'on le laisse faire. Ce sont des armées, ce sont de ruineuses querelles et de prodigieux éventrements. Disant toujours qu'on ne peut faire autrement. Et de bonne foi. Le paveur barrera toute la rue, et entassera encore ses pavés dans votre cour, si on veut l’en croire ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

*L’Émancipation*, 15 novembre 1923

1926 CCP VI, 4, « Quand on laisse faire le gouvernement »

647

Il sera à propos, ces temps-ci, d'écrire sur Stendhal, et plus d'une fois. Je vois qu'on l’attaque fort, en vue de le précipiter. « Pen­seur nul, écrivain médiocre ». Cette matraque est politique. [Les tyrans, grands et petits, redoutent ce scandaleux exemple d’un homme de grand style et qui ne respecte point.][[1011]](#footnote-1012) Stendhal n'est nullement citoyen. [Il ne prend point au sérieux ces dieux de la politique, que l’on nomme état ou patrie .][[1012]](#footnote-1013) Il se moque des pouvoirs ; il rit des importants. Ses dieux sont le courage, l’honneur, l’amour, l’ami­tié. Les hypocrites de bonne foi, car il n'en manque pas, sont criblés en un instant. Il s'agit de Mosca : « Il a cherché querelle aux fer­miers généraux du prince, qui étaient des fripons ; il[[1013]](#footnote-1014) les a remplacés par d'autres fripons qui lui ont donné huit cent mille francs... Sans ce vol, il était méprisé de tous les honnêtes gens ». Cela sonne comme Molière, ou Voltaire. Cette prose unie déchire. « Je m'attendais à des moralités, vous vous formez », dit le marquis de La Mole à Julien. Ces traits jettent le lecteur dans un infini de pensées ; car l’envers de la politique, et les ressorts cachés de l’apparence vénérable, sont étalés sans nulle précaution ; tout y est découvert, comme en Machiavel, a dit Balzac ; mais je dis : mieux qu’en Machiavel Notre auteur[[1014]](#footnote-1015) est un républicain de l’espèce la plus dangereuse. Et voyez le malheur ; il ne plaira point non plus aux républicains. À qui donc ?

Il me plaît parfaitement. On entend bien que je pense ici à ses deux romans principaux. J'y vois deux modèles de beauté ; je n'en retranche rien. Les premières pages de la *Chartreuse* m'emportent comme le plus beau chant d'Homère. C’est le poème de l’armée d'Italie. Simplicité, jeunesse, poésie, tout s'y égale à ce grand moment. C’est le désespoir des écrivains. Et je sais même très bien pourquoi. La prose de Voltaire, modèle déjà assez effrayant, n'avait pas trouvé son contenu. [Elle ne sait point mentir, ni forcer, ni prêcher. Il faut qu’elle aille au vrai de l’homme et de la chose ; homme nu, chose nue, prose nue. C’est pourquoi elle n’est libre et ailée que dans le conte. Stendhal, en des temps plus favorables, mais encore cinquante ans trop tôt, comme il l’avait senti, porte l’instrument jusqu’à l’homme tout vif. On trouvera des preuves de cette parenté.][[1015]](#footnote-1016) Stendhal cite plus d'une fois Voltaire, par exemple, ce trait de l’herbe disant à sa sœur l’herbe, à l’approche du monstre qui les va dévorer, et après une description effrayante : « Les hommes appellent ce monstre un mouton ». Occasion d'examiner de près la structure de la phrase et l’allure du trait ici et là. On ne peut pas prouver à la rigueur qu'un auteur a du style, ou bien qu'il n'en a pas. Le goût décide, ou les passions, ou l’ennui.

Hugo ne supportait point la prose de Stendhal. Je devine pour­quoi. Hugo n'est que mouvement, rythme, éloquence. En Stendhal, comme en Voltaire et déjà en Molière, la phrase au contraire se rompt délibérément ; dans l’instant même où l’idée passe, où la vic­toire est gagnée, on n'entend point ce grondement de triomphe et ce pas de foule, mais le trait s’accourcit, portant beaucoup de sens en peu de matière ; j'y vois une pudeur, et une attention à ne point du tout forcer l’assentiment. Ce genre de style veut qu'on s'arrête et que l’on pense pour soi ; et c’est ce que le poète et l’orateur ne peuvent guère comprendre. Encore moins le politique qui bat du tambour. [Tous ces hommes sont des entraîneurs ; ils nous mettent au pas de charge ; et avec défense de regarder derrière soi ; le bruit des pas recouvre les pensées.][[1016]](#footnote-1017)

Stendhal ne fait pas de bruit. Si je n'y trouvais que sécheresse, ironie, négation, cet art n'aurait rien de caché. Mais que les plus vio­lentes passions, et même convulsives, soient prises dans cette forme dépouillée, que les Furies effraient sur ce vase hellénique, que le poème de l’ambition, de l’amour et du désespoir tienne en deux lignes, et qu'à cette lumière orageuse paraissent le lac, le bois de châtaigniers, les cimes neigeuses, voilà ce qui me ravit. Ce bonheur ne s'use point ; je viens d'en faire encore l’épreuve. Que dire de plus ? Il y eut dans tous les temps des erreurs de goût étonnantes. Cependant les gloires se font et se défont comme il faut, par le juge­ment de chacun. J'apporte le mien.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923 (CI)

1934 LIT 57

CII (648)

Je ne pense pas volontiers au problème des races. Ce genre de pensée a quelque chose d'injurieux. Comme de décider si un homme est intelligent ou non, vaniteux ou non, courageux ou non. Cela tente, mais il y faut résister. Non que je me refuse à voir les différences ; au contraire il me semble que je les vois, mais bien plus près de moi, en mes semblables, en mes amis ; et cela me conduit à aimer les différences, et à n'en point faire vertu ou vice. Un hom­me de six pieds allonge le bras et prend ce livre sur le plus haut rayon ; un petit homme n'en peut faire autant ; mais il prend l’esca­beau. Un petit homme a d'autres avantages ; il a moins de masse à porter ; il pèse moins sur un cheval ou sur un canot. À mesure que le génie inventeur l’emporte sur la puissance physique, tout s'égalise, sans que les différences s'effacent. L’intelligence a bien plus d'un chemin. L’un est myope, mais aussi il observe mieux. Un homme gros se décide moins promptement, mais aussi il montre plus de ruse. Certains hommes combinent supérieurement et sentent vulgairement ; d'autres sont nés poètes ou musiciens, et avec cela peu intelligents, comme on dit ; mais c’est dit trop sommairement. Entre un esprit abstrait et un esprit métaphorique, rien n'est décidé. L’un est vif et se trompe par là ; l’autre est tenu par le sentiment et se trompe encore par là ; mais il y a remède à tout. Il n'est point de vice dont on ne puisse faire vertu ; et celui à qui tout est facile souvent ne fait rien de bon. Qui est fier de sa nature et s'y fie trop n'est pas loin d'être sot. N'a-t-on pas vu de bons esprits errer étrangement dans les temps difficiles ? Décider de ce qu'un homme pourra ou ne pourra pas, d’après les promesses, les signes et les aptitudes, c’est un plaisir d'infatuation, dont je me garde.

Il est d’un esprit qui veut être juste dans tout le sens de ce beau mot, de réfléchir plutôt sur l’étonnante parole d'Aristote : « J'ai idée que la vertu d'un homme lui est propre, et ne peut être arrachée de lui » ; ce que Spinoza exprime autrement, disant que l’homme n'a que faire de la perfection du cheval. Suivant cette idée, j'aperçois qu'aucun homme n'a besoin ni usage de la perfection du voisin. Mais il faut que chacun aille à sa perfection propre, tournant pour le mieux les obstacles qu'il trouve en lui-même. L’escrimeur qui a de grandes jambes s'allonge ; celui qui a de petites jambes bondit. Lequel touchera le mieux ? Je prononce que c’est affaire de travail, de courage et de confiance en soi tout autant qu'affaire de jambes et de bras. Mais quelles variétés dans l’intelligence, dans le jugement, dans l’invention ? Que deux hommes développent leurs puissances, comme ont fait Platon et Aristote ; les voilà différents par leur perfection même ; et dites lequel vaut le mieux, si vous l’osez.

Osons encore bien moins tant que nous n'avons pas épuisé tous les moyens d'instruire et d'aider. Quel que soit l’homme, il faut l’appeler du plus haut nom, et ne se point lasser. On ne peut faire moins, si l’on a la moindre connaissance de ses propres faiblesses et du crédit que l’on a soi-même trouvé, sans lequel nul ne peut rien. C’est justement cela que l’Église nomme Charité ; vertu difficile pour tous ; mais il faut toujours surmonter les différences, d'un œil noir à un œil bleu, du blond au brun, du noir au blanc, et premièrement de soi aux autres. À quoi la générosité va tout droit ; mais l’intelli­gence y aide aussi, qui n'efface point les différences, et au contraire leur donne droit et charte par une observation plus attentive des conditions réelles et des structures. C’est l’abstrait souvent qui est méchant et sot.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

CIII (649)

La Sibylle se donnait à elle-même comme un accès d'ivresse et de fureur, en vue de mieux connaître. Cette étrange méthode n'est pas sans rapport avec l’antique usage de chercher l’avenir dans les entrailles des victimes. Tout cela n'est que I' écorché du raisonneur aux mains tremblantes. Vous cherchez bien vainement quelque raison contre ses raisons ; mais lui consulte ses propres entrailles. Cette Sybille plus décente prononce tout ensemble que l’ennemi doit payer, que l’ennemi doit être pauvre, que la justice régnera, et que la réconciliation sera belle. Et même elle le prouve ; et certainement elle le croit. Contrariez l’homme en ce qu'il croit, aussitôt le vent mugit, la terre tremble ; tout son univers autour de lui frémit. « Le Dieu ! Voici le Dieu » !

Descartes voulut vivre seul, par l’expérience de cette inspiration sibylline, qui s'élève dans les disputes, et qui bouillonne déjà, quoique contenue, dans la moindre conversation. Naturellement si l’on hait ou si l’on méprise ; mais encore mieux si l’on aime. Car la contradiction irrite encore plus, venant de ce qu'on aime. Cette fureur de persuader n'est que crédit aux mouvements du diaphragme ; et les naïfs héros d'Homère, très près du vrai par le naturel, placent à peu près là leur pensée. Mais le jugement commun ne veut pas admettre un seul moment qu'un tumulte de sang et de peaux soit le principal de ces pensées brillantes, de cette éloquence emportée et emportante, de ces rêveries aussi émouvantes que des objets. Révélations, pressentiments, raisons flamboyantes d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer. Seul peut-être sur la planète le philosophe de l’Animal Machine a su trouver le vrai nom de cette redoutable poésie. C’est pourquoi nous le voyons heureux et libre parmi ces bonshommes à bonnets fourrés dont Rembrandt nous a conservé l’image ; ce mouvement du commerce et de l’industrie l’instruisait sans le troubler.

La haine n'est sans doute que le souvenir de la colère ; et la timidité est à l’origine de tout. La voix mal posée irrite, et le tremble­ment marque le passage de la peur à la colère, si naturelle en ce dieu enchaîné. En vérité il est bien vite fait de trouver un ennemi dans le contradicteur, surtout habile ; celui-là vous a donné de l’humeur, comme on dit si bien, à une première entrevue, et vous a fait dire quelque sottise, ou seulement forcer une idée juste. Désor­mais, et seulement à le voir, vous prévoyez la même déroute, et déjà le tumulte s'élève ; d'avance vous le chargez de vos propres fautes. Ce genre de prédiction à soi-même est toujours vérifié. De là ce mot des passionnés, auquel on ne peut rien répondre : « N'avais-je pas raison » ? Voilà ce que c’est que croire à la Sibylle.

Ces difficultés sont de tous les temps. Aucun progrès, ni des machines, ni des institutions ne peut civiliser cette plèbe qui est au-dessous du diaphragme ni cette autre plus généreuse d'apparence, non moins brutale, qui est au dessus. Il faut que chaque homme soit ici législateur de soi, et depuis l’âge des cavernes. Dont le commencement est de ne point prendre les convulsions d'entrailles comme des oracles. Sans quoi tout le changement depuis Hérodote sera que notre Pythie ambulante suivra une espèce d'ordre en ses vociférations, et, comble d'horreur, un de ces jours citera Descartes.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

CIV (650)

La nouvelle foi a ses Jésuites, ses Jansénistes, ses Politiques. L’un dit : « Que diable ! Nous n’allons pas nous charger l’esprit de cette Ruhr, de ses causes et de ses effets. C’est une étonnante manie en chacun de vouloir faire l’homme d'État. Bien plutôt que chacun fasse son métier, s'arrangeant d'un état de choses où chacun trouve sa chance s'il cherche bien ; cela vaut mieux que de rêver à un état de perfection qui sans doute n'est point possible, et qui serait fort ennuyeux. Au reste, à ceux des mécontents qui ont de la portée, il faut donner une bonne place. Le monde a toujours marché du même pas, quoique sous des noms différents ; si l’on ne s'adapte pas, l’on est un sot ». La vie est facile à ce genre d'hommes.

L’autre genre, qui s'y oppose en tous temps, est triste et bourrelé, par une fureur de juger droit et par une sombre vue sur les passions. « Car, dit ce penseur solitaire, les malheurs suivent les fautes comme l’ombre suit le corps ; on ne le voit que trop. Mais où trouver une centaine d'hommes qui gouverneraient selon la vertu ? L’ambition est une sorte de folie, qui aveugle d'abord. Ainsi je ne vois que l’infatuation et l’erreur dans toutes nos affaires, et aussi dans celles du voisin ; ce qui promet de belles conséquences, et nous avons déjà plus que des promesses. Mais quoi ? L’obéissance contre bon gré est la loi de cette triste vie. Imagine-t-on une armée où le moindre soldat suivrait son propre plan ? Et nous sommes tous soldats. Ainsi ma conscience blâme tous mes actes, et en même temps me les impose ». Telles sont les pensées qu'il confie aux allées de son jardin.

" Ce n'est pas un petit travail, se dit le Politique, que de faire reposer les privilèges, en passable équilibre, sur la mauvaise volonté, sur l’envie, sur la haine toujours armée du plus grand nombre. La guerre y réussit assez bien par une organisation très ancienne et fort savante ; aussi cet état violent doit-il être considéré comme une paix à proprement parler, et la seule concevable. J'ai pu craindre une paix brusquée. Mais heureusement les amis de la paix se trouvent plus habiles en leurs maladresses que l’homme d'État le plus rusé. Vote, citoyen, pour la justice, pour la vengeance, pour la sécurité, pour la réconciliation ; tout cela sur un petit carré de papier ».

Sur quoi le théologien monte en chaire, et développe la Somme du Droit et de la Paix, à la lumière de l’évidence. « Je parle, dit-il, pour les hommes de bonne foi. Tout est juridique en nos pensées et en nos actions. Tout est irréfutable. Les principes sont clairs et les conséquences sont invincibles. Un enfant comprendrait cela. Rien n'est plus précieux que la paix ; aussi nous y allons tout droit ; il n'y a point deux chemins. Ce que je disais hier, je le dis encore ; ce que je proposais hier, je le propose encore ; car la vérité est une. Que suis-je, sinon le héraut de cette vérité commune, et la trompette, en quelque sorte, de vos propres pensées ». Là-dessus Jésuite, Jansé­niste et Politique d'applaudir, poliment, furieusement ou sarcastique­ment, et cela fait un succès très flatteur. Car, si le pur métal est rare, en revanche il y a un peu de tout dans le commun minerai, et pres­que toujours un jésuite, un janséniste et un politique ensemble dans le même homme. Et, puisqu'il faut croire, l’évidence aux yeux clos est encore ce qui donne le moins de souci. Je ne compte pas l’incré­dule, parce que l’incrédule ne va pas à la messe.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

CV (651)

Ceux qui voudront réfléchir sur la nature du Temps[[1017]](#footnote-1018), je les renvoie à Wells et à sa célèbre *Machine à explorer le temps*. Cette fiction part d'une idée d'algèbre pure, d'après laquelle le temps est une autre dimension, de même genre que la longueur, la largeur et la profondeur. Une telle idée ne peut être jugée que si on l’applique aux perceptions et c’est ce que Wells a voulu faire. Premièrement nous ne percevons pas le temps comme dimension, mais seulement parce que nous ne savons pas le parcourir ; nous sommes à l’égard du temps comme sont les poissons à l’égard de l’étendue aérienne. Il faudrait aux poissons une machine pour s'élever au-dessus de l’eau. Eh bien, dit l’inventeur, j’ai fabriqué une machine qui est capable de bondir dans le temps, et d'y emporter son homme. Ici tout reste mystérieux ; mais voici sur ce meuble un modèle réduit de la machine ; l’inventeur la fait partir pour les temps futurs, en appuyant sur un levier. Elle part. Entendez bien qu'elle ne change pas de place, car cette machine ne roule sur aucune des dimensions usuelles ; mais elle voyage dans le temps ; elle quitte ce maintenant où nous restons ; elle entre dans l’ordre des choses qui ne sont pas encore, et qui seront ; c’est-à-dire qu'elle s'évanouit sur place. Remar­quez cette espèce de logique, qui porte l’attention justement où il faut.

Il ne manque pas de machines à parcourir le temps. Cette maison en est une ; car, selon la vraisemblance, elle durera plus que moi ; ainsi elle arrivera à des temps que je ne verrai point ; non pas intacte ; car la pluie et le vent, les mousses, les oiseaux, les insectes ne cesseront pas de la ronger ; elle vieillira en même temps que toutes les choses autour. Quand elle s'écroulera, cet événement ne sera qu'une partie de la contraction de la terre ; ce sera un tout petit tremblement ou tassement de terre. Aussi ne se refera-t-elle point comme elle était. La machine, au contraire, doit passer au temps futur tout entière et sans changement, et l’observateur qui la suit, de même ; ils ne doivent vieillir ni l’un ni l’autre. Cette machine est donc isolante, par rapport au changement universel. Bref elle passe d'un temps à l’autre sans changer du tout. Étant entière dans le temps qui suit, elle ne doit rien laisser d'elle dans le temps précédent ; c’est pourquoi elle s'évanouit sans laisser de traces. Quant à l’obser­vateur, Wells n'en parle point ; mais il est clair, par la suite du récit, qu'il reste soumis à la loi du temps commun, tandis qu'il est soustrait à la loi de ce temps qu'il parcourt à grande vitesse. Ainsi il s'en va jusqu'à des milliers d'années en avant ; il revient de ce voyage une heure après ; il a vieilli d'une heure comme les camarades. S'il avait vieilli seulement de mille ans, qu'aurait-il vu ?

Il y a donc deux fictions en une. La première est celle de la Belle au bois dormant. Je reste cent ans ou mille ans sans vieillir ; alors, me réveillant, je vois l’avenir. Mais je ne puis revenir pour le racon­ter à ceux d'il y a mille ans qui sont restés sous la loi commune. La seconde fiction est que l’observateur qui a conduit la machine revient au temps d'où il est parti, retrouve ses amis, et retrouve l’univers comme l’univers était au départ. Toutefois[[1018]](#footnote-1019) comme il a vu, dans l’intervalle, le monde plus vieux de mille ans, de dix mille ans, de trente mille ans, il faut donc qu'il existe en même temps des états de l’univers en des temps différents, ce qui ne va plus du tout. Je ne réfute pas ce roman, qui est beau, mais je tire un peu au clair, il me semble, cette condition du temps, qui est que toutes les choses le parcourent ensemble et du même pas. Et j'aperçois aussi une opposition éton­nante entre le temps et le lieu, qui est en ceci, que deux choses n'oc­cupent jamais en même temps le même lieu, tandis que toutes les choses sont toujours logées ensemble, si je puis dire, dans le même instant. De quoi le lecteur naïf voudra rire, car ce n'est pas là une grande découverte. Mais l’algébriste n'en rira pas, s'apercevant que les fictions logiques trouvent aussi quelquefois résistance, et de là cherchant pourquoi.

27 octobre 1923 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°15, 3 novembre 1923

1942 VE LVII, « La machine à explorer le temps »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

CVI (652)

Une des puissantes formules de l’*Eupalinos* est sur la Bête Égyptienne ; sous ce nom j'entends aussi bien l’homme. « La ruse, les énigmes ... Monstres de silence et de lucidité ». **[**On trouve dans Hérodote une idée déjà suffisante de ce régime des castes, où les plus grands crimes sont de manquer aux usages.**][[1019]](#footnote-1020)** Ces hommes ont vécu selon l’instinct, pensant leurs propres actes, et créant même l’instinct quand il manquait. Cette intelligence n'a donc plus d'autre fonction que de désapprouver ; d'où ces faces malveil­lantes, quoique impassibles. Ce genre de beauté fait peur. Mais il y a de l’Égypte partout ; partout quelque chose de ce refus de changer qui fait que l’animal est dieu. **[**Quelle plus puissante image, alors, de la perfection, que ce crocodile qui se borne à lui-même ?**][[1020]](#footnote-1021)** Œil sévère, sans curiosité, mais non pas sans attention, comme[[1021]](#footnote-1022) on voit un chat.

J'ai souvenir d'assemblées où les dieux égyptiens se tenaient en cercle, et gardant leur être, chacun les pieds placés sur un petit carré de tapisserie. Les visages exprimaient toutes réserves à l’égard des inventions de tout genre, et qu'en bref rien n'était approuvé ni permis. Chacun a connu de ces conciles provinciaux, où les visages n'affirment qu'eux-mêmes. Non que les passions manquent en ces Immobilités ; mais nocturnes comme celles des chats. Non point matière d'histoire, car l’institution couvre l’événement. Toute poésie et même tout langage revient à la forme ; l’idée se limite à l’être pour soi, et toutes les pensées sont coulées à fond. Par sa forme seu­lement l’animal exprime tout ce qu'il a à dire. **[**L’homme de même, mais avec cette nuance qu’il pense cela même, et le signifie à toute la terre.**][[1022]](#footnote-1023)** C’est le royaume d'Importance[[1023]](#footnote-1024), où l’on ne rit point. Dogme, c’est trop dire ; car la preuve appelle discussion, comme on l’a assez vu ; et l’athéisme commence avec la preuve ontologique. **[**Un Égyptien s’étonnerait de nos religions, toutes pleines d’invention et de dispute, et raisonnables par ce mouvement. Et nos croyants, à vrai dire, sont pleins de doute à l’égard de ce qui est, qui ne leur suffit point. La belle époque des religions est cet immobile culte de l’immobile, de l’immobile qui joue l’éternel.**][[1024]](#footnote-1025)** D'où ces pieds pris dans la masse et ces penseurs enchaînés. Mais c’est trop de dire qu'ils sont méchants. Ou peut-être faut-il dire qu'il n'y a de bon que le géné­reux. Au reste il a fallu que cette idée même se montre, et le Sphinx, par le mélange de l’animal et de l’humain, dit assez et même dit tout. Quelquefois un naïf a plaidé pour quelque idée devant ces assemblées de Sphinx ; ces entretiens sont comme des déserts à traverser.

Penser est une aventure. Nul ne peut dire où il débarquera ; ou bien ce n'est plus penser. Cette sévère condition suffit pour retenir au rivage le dieu Égyptien[[1025]](#footnote-1026). Mais il n'est même pas spectateur ; plu­tôt rocher et promontoire ; car on ne pense pas à demi. La condi­tion préalable de n'importe quelle idée, en n'importe qui, c’est un doute radical, comme Descartes l’a bien vu. **[**Non pas seulement à l’égard de ce qui est douteux, car c’est trop facile, mais à l’égard de ce qui ressemble le plus au vrai ; car, même le vrai, la pensée doit le défaire et refaire.**][[1026]](#footnote-1027)** Si vous voulez savoir, vous devez commencer par ne plus croire, entendez ne plus donner aux coutumes le visa de l’esprit. Une pensée c’est un doute ; mais à l’égard de la coutume, il y a plus que doute ; car, quelque force qu'ait la coutume, et même si le penseur s'y conforme, la coutume ne sera jamais preuve. Peu d'hommes ont osé faire et maintenir cette difficile séparation. Pour l’ordinaire on pense par jeu, en surveillant du coin de l’œil la divinité égyptienne. Descartes aussi craint d'offen­ser les dieux ; mais écoutons bien ce qu'il dit ; craignant, ce sont ses propres paroles, de déplaire à des hommes « dont l’autorité ne peut guère moins[[1027]](#footnote-1028) sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Toute la révolte, et la plus redoutable, est dans cette virile formule, une des plus belles que je connaisse.

29 octobre 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

1927 EH1 (28), « Le dieu égyptien » (*om EH2*)

1938 PSR LVI, « Le dieu égyptien »

653 (CVII)

Le nationaliste est, autant que j'ai pu remarquer, un homme triste, qui a mauvaise opinion des autres hommes et peut-être de lui-même. Il pense que l’homme est un redoutable singe, qui n'est bon que dans la guerre, par le danger, par la fatigue et par la plus sévère discipline. Mettons-les tous au pas de l’oie. Bref, il n'y a d'ordre que d'une armée, comme il n'y a de vertus que dans l’armée et par l’armée. Hobbes, posant que l’homme est loup pour l’homme, a développé une bonne fois cette sévère doctrine ; elle se tient. Il ne faut pas moins que l’idée de la Patrie, et encore dans l’effervescence réglée, pour assurer la seule paix possible entre des hommes violents, envieux, et, ce qui est pire, rongés d'ennui. On dit que les nations ne se conservent que par une guerre continuelle, et cette pensée s'entend assez si les nations sont comme de grands loups ; mais ce rapport est extérieur encore. Il faut saisir une relation plus intime entre la guerre extérieure et l’ordre intérieur. La guerre est bonne en soi parce qu'elle entretient les pouvoirs et l’obéissance. Ce rapport est senti par mille témoignages, quand il n'est pas com­pris ; et c’est par là que tout esprit conservateur aime la guerre, et même[[1028]](#footnote-1029) le prêtre, qui, par sa doctrine, condamne toute guerre.

Les radicaux doivent réfléchir, au moins une fois en leur vie, sur ces amères vérités, qui forment le système de la fatalité humaine. Ils vont d'instinct contre la citadelle et ne se trompent pas toujours. D'instinct à croire que l’homme n'est pas loup, et que l’on peut faire un autre ordre que celui du camp retranché. D'instinct contre la guerre, parce qu'ils voient bien que la guerre confirme les tyrans. D'instinct contre les tyrans, parce que les tyrans vont toujours cher­chant la guerre qui est comme leur milieu vital. D'instinct contre le pouvoir militaire, qui toujours envahit le corps politique, et entretient la maladie en même temps qu'il offre le remède. D'instinct contre les prêtres, parce que le pouvoir dogmatique est allié par le dessous avec le pouvoir militaire, en dépit des doctrines évangéliques, et par une duplicité essentielle. Tous ces mouvements de l’instinct forment système. Mais il faudrait une ou deux têtes pourtant qui compren­nent le système. Car l’autre système a de l’âge ; il est rangé en bataille, et bien fort par l’expérience des siècles ; au lieu que le système radical est jeune encore, et presque sans ruses.

« France d'abord », dit le Radical. Mais attention. C’est le cri de l’Autre. Si la Patrie est la fin dernière, la plus haute, tout le système de la force revient. Si, dès que la force nationale est engagée, il n'y a d'autre solution que la victoire, alors tout est réglé. La formation intérieure de l’État obéit à la loi de guerre. Les noms n'importent guère. Voici la raison d'État et le secret d'État ; voici toute hiérarchie restaurée, l’administration irresponsable, l’usine changée en caserne, les riches tyrans d'opinion, et le prêtre instituteur. Tout le monde sent bien que la République radicalement instituée tuera la guerre. Mais on comprend peut-être moins que l’attitude et les sentiments de guerre, quand ce serait pour exiger un paiement légitimement dû, rendent aussitôt impossible la République Radicale. Certes ce diffi­cile passage à la Paix veut des ménagements et des compromis ; et il est bon d'y penser. Mais il est nécessaire aussi que les principes soient affirmés. Et si la République Allemande met son espoir en la restauration de la République Française, il ne faut pas que cela effraye. Si cela effraye, scandalise, paralyse, alors le système de la force nous tient, la Paix Armée nous tient, et la Guerre se montre derrière, fruit de Misanthropie et de Peur. Il faut que les Radicaux repoussent une bonne fois ces deux perfides alliés.

5 novembre 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

*L’Émancipation*, 15 décembre 1923

125 EDR 127, « La Force »

CVIII (654)

L’homme ne pense que les choses : quand son attention ne se porte plus aux choses, il dort ; d'où les charlatans ont tiré des méthodes assez simples pour faire dormir au commande­ment ; il ne s'agit que de rassembler l’attention sur un point brillant ; comme tout est rapport et comparaison dans notre connaissance des choses, celui qui ne connaît qu'une chose sans rapports ne connaît plus aucune chose ; et, parce qu’il ne connaît plus aucune chose, il dort.

Nul ne croira aisément ce que je dis là. Chacun se croit en mesure de réfléchir sans l’appui de ce monde autour. Cependant vous les voyez qui cherchent des idées sur les tentures et jusque dans la corniche. Et je crois qu'ils tortillent leurs idées et aussi leur langage selon que le plâtrier a tortillé les rinceaux et les macarons. Ces ridicules rosaces, qui entourent au plafond le crochet de la lampe, ont reçu plus d'une confidence. Cependant les mains, sur les bras du fauteuil, cherchent d'autres métaphores. Les tapis de prière, par les jeux énigmatiques des couleurs et des lignes, sont aussi d'étonnants conseillers. Sans doute l’ornement, par cette répétition plus ou moins variée, contribue à ramener nos pensées errantes, et ainsi nous rappelle à nous-mêmes. C’est ce que chacun peut remarquer en gros ; car nos pensées dépendent toujours du décor ; maintenant[[1029]](#footnote-1030) comment un banquier règle l’esquisse de son entreprise sur la moulure ou la rosace, c’est ce qu'il ne sait point. L’art selon lequel nous faisons métaphore de tout n'apparaît pour ainsi dire qu'en débris, mais bien éloquents, dans les figures du langage. Mais, après tout, puisqu'il nous plaît de comparer l’éloquence à un torrent et la poésie à une source, on comprend assez qu'il n'est point de forme qui ne puisse représenter passablement n'importe quelle pensée, et en même temps l’orienter d'une certaine manière. Ce qui n'est pourtant pas tout mystère, si l’on réfléchit à ceci que tout crochet ou tournant dans la forme que les yeux saisissent fait un geste des mains et de tout le corps, ce qui, suivant le cas, emporte ou modère, fléchit ou ramène jusqu'à nos résolutions, qui sont l’âme de nos pensées. Ainsi le macaron est l’emblème d'une difficulté que je n'avais pas assez aperçue ; l’angle fait changement décidé ; la ligne sinueuse que je perds me jette dans les possibles, sans compter que le sens même des figures, hommes, animaux ou plantes, me fait me ressouvenir des objets auxquels j'ai affaire ; d'où j'aimerais conclure que l’homme d'entreprise aime naturellement les choses de l’art, au lieu que l’utopiste se contente d'une cellule de moine ; mais ce n'est pas si simple ; et toutefois ce chemin est bon qui me conduit à rendre compte assez bien de tous ces hasards de nos pensées, au lieu d'en charger le cerveau, bureau de passage, à ce que je crois, et de communication, aussi indifférent à tout ce qui le traverse que le télégraphiste l’est aux dépêches qu'il transmet tout le jour. [Un homme qui cherche des idées doit les chercher en lui-même, et désigne sa tête comme le coffre où elles sont enfermées. L’homme n’est nullement ainsi ; l’homme cherche des variétés qui ne soient pas inquiétantes. Ces variétés sont les ornements, et l’art d’orner est premièrement l’art de ne pas effrayer, comme il est évident si l’on fait ornement d’une tête de tigre. Par l’ornement nous allons à la dérive sans nous en douter, nous trouvons des idées et nous goûtons le plaisir de penser. Ulysse, j’en suis sûr, laissant courir ses doigts sur l’arc fameux, se souvenait et déjà se vengeait. Il est remarquable que toutes les armes sont ornées, et cela prouve peut-être que nos pensées de guerre ont besoin d’être nourries, ce qui signifierait que nous ne sommes pas si méchants.][[1030]](#footnote-1031)

2 novembre 1923

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

1927 EH1 (37), « Ornements » (*om EH2*)

1939 PAE LXII, « Ornements »

655 (CIX)

Ce que redoutent les tyrans, c’est le suffrage secret. Mais que peuvent-ils contre le suffrage secret ? Distribuer des bulletins et suivre l’électeur des yeux ? Cela s'est fait longtemps, mais c’est ce que l’opinion ne supporte plus. Les tyrans eux-mêmes n'avoueront point ce que pourtant ils pensent tous, c’est qu'ils ne reconnaissent pour opinion que l’opinion avouée, autant dire l’opi­nion forcée. L’art de tyranniser est d'obtenir une approbation publi­que, en faisant jouer la pudeur et la politesse. Puisqu'il est convenu, et très raisonnablement, chez nous, que le chef de l’État n'est point exposé aux sifflets ni aux interruptions, il doit parler prudemment et par lieux communs, ou bien il n'est pas juste.

Un terrassier porte son opinion comme il porte son large panta­lon de velours, sa ceinture de flanelle et sa pelle. C’est que cet homme fort ne s'inquiète pas de savoir s'il plaît ou déplaît. Mais tout ce qui est bourgeois vit de plaire, ou tout au moins de ne pas déplaire. Le costume bourgeois lui-même détourne de chercher bagarre. La conversation bourgeoise est de repos, quand elle n'est pas de précaution. Ceux qui tyrannisent sur les opinions ont donc d'immenses avantages. Dès qu'ils font voir un visage orageux ou offensé, on n'insiste point.

Il peut arriver qu'un médecin juge les pouvoirs avec clairvoyance, devine le jeu des tyrans, et vote enfin pour quelque jugeur qui lui ressemble. Mais, en présence d'autres bourgeois qu'il connaît mal, ou qu'il connaît trop, pressé encore par le temps, et pensant à son métier, ou bien cherchant un court moment de détente et d'agréable concorde, il n'engagera pas de controverse. D'où une modération d'apparence, et qui est, en vérité, de costume. Un employé, un fonctionnaire, un marchand n'ont pas moins de raisons de se montrer agréables. Sans compter que l’art de discuter est difficile, et que l’on peut craindre ses propres passions. On voit ici bien clairement que ceux qui admettent la contradiction, et même la cherchent, ont bien moins de puissance sur l’opinion avouée que ceux qui reçoivent la contradiction comme une offense. Un homme simplement poli ne fait rien pour l’un et fait beaucoup pour l’autre. Ainsi tout irait au gré des violents si l’on gouvernait d'après la rumeur des conversations. Et cela ne se fait que trop, après que les urnes ont décidé. C’est alors que les cercles élaborent des programmes étonnants, sous l’œil atrabilaire. Admirable, alors, s'il reste encore un peu de citoyen dans le député. Si les électeurs ne regardent point là, avant, pendant et après, toutes les entreprises contre la liberté réussiront, par cette tempête peu à peu soulevée de l’opinion publique contre l’opinion privée. Or je ne vois point cette idée ressortir ; je n'entends et je ne lis que des hommes d'État, petits et grands. Le citoyen pense-t-il assez à se défier des hommes d'État, petits et grands ?

7 novembre 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

*L’Émancipation*, 15 avril 1924

1925 EDR 87 « Le suffrage secret »

1926 CCP VI, 8, « Le citoyen contre l’homme d’État »

CX (656)

L’homme libre n'a jamais le choix, car les choses nous tien­nent serré ; il n'y a qu'un moment, qu'un parti et qu'un pas­sage ; l’homme libre est celui qui y passe, par l’adhérence, ou mieux, par l’adhésion de son esprit à la nature des choses. En sorte que, si l’on connaissait bien toutes les circonstances extérieures d'une action qui a réussi, on saisirait par cela même l’héroïsme dans son refuge, où il est si bien caché. Le héros donc agit selon que la situation le lui conseille. Là se trouve la liberté avec la puissance.

Sur ce sujet-là notre esprit déraille aisément, parce que, concevant de trop haut la nécessité, il veut dire que le héros suit la nécessité, et ainsi n'est pas plus libre qu'une pierre parmi des pierres quand le tombereau se vide. Mais cette pierre n'est qu'une pierre ; elle est l’image du vaincu. L’homme qui subit ainsi la situation, à la manière d'une pierre, est justement celui qui la connaît le moins. L’imagina­tion, nourrie de peur et de colère, c’est-à-dire les folles idées, les ambitions impossibles, l’imitation, l’infatuation, tout cela ensemble annonce la catastrophe, mais par des signes confus. Comme le pas­sager, sur un vaisseau qui se trouve en péril ; il voudrait bien se sauver ; il aime le port et la terre ferme ; il s'en fait des images tou­chantes ; mais cela ne l’avance point. Le pilote pense plus près devant l’étrave ; son affaire est de surmonter la vague qui arrive.

Ney, à ce que dit Napoléon, oubliait les troupes qu'il avait. Ainsi il s'usait à des actions impossibles, comme il fit à Waterloo, et il manquait le seul passage que la situation réelle lui laissait. Il choisissait ; et le proverbe dit bien que qui choisit s'attrape. Cette sagesse populaire fait voir une profondeur incroyable. Qui choisit suit son désir ; mais le désir ne donne pas un canon de plus. Le fameux Turenne tâtonnait, suivait la situation, toujours changeante, guettait passage et occasion. Je suppose que ce qu'il n'avait pu faire il l’oubliait ; de là cette promptitude à se mouvoir. Une troupe, certes, est lourde et lente ; mais cette loi est égale pour tous ; ce qui alourdit, ce qui fait frottement et lenteur, c’est la queue traînante d'un projet, ou, pour parler autrement, la décision prise d'avance. La fameuse et trop fameuse offensive de Nivelle offre jusqu'au détail le modèle parfait d'une volonté abstraite qui se trouve toujours hors de lieu et de moment. Et au contraire l’attaque de Villers-Cotterets, qui mit la victoire en train, était l’action même que la situation commandait ; mais il s'en faut de beaucoup que de telles actions soient toutes faites ; au contraire c’est un homme rare que celui qui prend justement le seul parti qui soit à prendre. Avant de décider si Plutarque a menti, il faut réfléchir quelques années sur le célèbre axiome de Bacon : « L’homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant ».

6 novembre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

1939 SM1, CXV, « Qui choisit s’attrape »

CXI (657)

Ce n'est qu'un jeu de mettre hors de lui-même l’homme le plus fort ; il suffit de le surprendre d'une tape sur l’épaule. Si les physiologistes avaient le moyen d'observer à distance, ils ver­raient alors une belle émeute des muscles et du cœur, aussitôt suivie de changements étonnants dans le sang, les humeurs et les sécrétions. Quelquefois l’homme surpris se met en colère par une trop vive manière de se reprendre, qui produit un second tumulte ; et ce passage de la peur à la colère est très bon à observer. Le plus souvent il se met à rire, et cette naturelle gymnastique est celle qui convient le mieux.

Tel est l’homme pour une tape, ou pour un moucheron dans l’œil, ou pour une poussière dans la gorge. Encore plus vivement secoué par ses propres erreurs, comme celui qui dans la nuit, et parvenu au palier, veut franchir encore une marche. C’est qu'il s'était préparé et tendu ; ce grand effort tombe sur lui-même comme d'invisibles coups de bâton. Presque toujours il sait rire ; mais s'il se trouve alors occupé de vengeance ou seulement de soupçon, ce tumulte intérieur est mis au compte de l’ennemi, ou bien s'il se trouve disposé à craindre à ce moment-là quelque présence invisible, il se croira saisi par les pieds, bousculé ou bâtonné. Je me souviens d'une histoire de mai­son hantée ; d'invisibles diables secouaient les gens dans l’escalier dès que la nuit était venue. Nous mimons très bien, et à nous tout seuls, ces scènes-là ; il n'y a rien de plus aisé que de se croire heurté et poussé, puisque l’on peut se heurter aux choses, et trébucher de soi-même. Si la peur trouve quelque objet imaginaire, elle grossit hors de toutes limites et fait preuve.

On dit souvent que le toucher est un bon témoin et meilleur que la vue ; or il est bon quand il suit la vue avec aisance et souplesse ; mais, si les passions s'y mettent, le toucher délire bien mieux que la vue. Un morceau de craie qui grince, ou les ongles frottant sur la soie, bien mieux la seule pensée de cela fait ressentir d'étranges contacts suivis d'une émotion sans mesure. On dit que les spectres et revenants sont vus ; mais je crois qu'ils sont principalement tou­chés en imagination ; j'entends que la fuite, le frisson, le seul dur­cissement des muscles suffisent à nous faire sentir comme un frôle­ment, un léger contact, enfin une présence agile et insaisissable. Les perceptions prétendues des spirites sont, il me semble, aussi souvent du toucher que de la vue. Si quelque thaumaturge se vantait de faire trembler la terre, les croyants sentiraient aisément le mouve­ment du sol et la perte de l’équilibre ; car la mimique en ce cas-là équivaut au fait, comme le vertige le fait voir. Encore mieux dans le rêve, où il est clair que le toucher fournit des témoignages vérita­bles par nos mouvements, sans compter le tumulte intérieur qui suit aussitôt, et qui fait preuve ; car nous raisonnons naturellement de la peur au danger, de la colère à l’ennemi et du bonheur à l’amitié. Et c’est une erreur commune de croire que l’on voit ce que l’on éprouve réellement par mimique, recul et chaleur d'émotion, comme le relief dans le stéréoscope.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

CXII (658)

De tous les partis, je ne vois que le Radical qui vise directement à la paix. Il devrait bien le dire. Le citoyen ne voit en pers­pective que violence, pillage et ruines. Tous les Importants s'accordent là-dessus, soit qu'ils adorent ouvertement la puissance de vive force, soit qu'ils placent la justice au-dessus. Laissons les pre­miers ; ce sont des hommes méchants et fiers de l’être, et qui n'ont pas grand crédit. Les autres sont plus redoutables, qui prétendent éveiller en nous ce qu'il y a de plus généreux. Il est vrai que la Justice n'a pas le même visage pour tous. L’un exige les réparations, parce que c’est Justice. L’autre voudrait que les travailleurs soient les maîtres des instruments de production, parce que c’est Justice. Il ne manque pas de formules de Justice, et elles sont toutes vénérables. Mais elles sont comme déshonorées par la colère. Qui ne voit que la violence enferme les pires injustices et les plus évidentes ? Ce n'est pas une petite injustice si l’homme doit obéissance à l’homme, sans loi, sans limite, sans discussion possible. Et c’est par là pourtant qu'il faut commencer. Si vous voulez obtenir justice par la force, soit d'un peuple voisin, soit d’une coalition de riches qui prétendent gou­verner chez vous, vous devez commencer par l’abandon de vos droits et de toute espèce de justice ; telle est la loi des armées. Mais que pensez-vous de cette Justice qui condamne à mort, comme par choix, les hommes les plus généreux ? Telle est la loi de la guerre. Que ce soit guerre civile ou guerre étrangère, les conditions sont les mêmes, et ce sont toujours les meilleurs qui paient.

Regardez bien. Ces partis enragés, que veulent-ils de nous ? Nous prendre en notre état médiocre, en notre existence selon un droit boiteux, non sans garanties, non sans un petit progrès tous les vingt ans, et nous faire honte de cette paix. Nous faire honte de poser les armes, tant qu'il y a des opprimés, des abus de pouvoir, des chances injustes et non redressées. Nous fouetter d'injures et de louanges jusqu' à ce que nous lâchions l’outil pour le fusil. Cela ne réussit que trop. Et nous voilà tous, comme dit le proverbe, à brûler une ville pour faire cuire un œuf.

Il faut un genre de courage assez rare pour faire tête aux violents ; mais il faut de la clairvoyance aussi. Bien dire pourquoi on aime la paix, et que ce n'est pas par peur des coups, mais plutôt par une vue distincte des injustices démesurées qui sont le fruit de toute guerre. Non pas par pitié pour soi, mais par pitié, ou disons mieux, par amitié pour les jeunes, pour les braves, pour les hommes justes et plus que justes, dont pas un seul ne reviendra entier. D'abord la Justice a d'autres moyens que la guerre, bien plus puissants que la guerre, et que la guerre même nous retire. Et enfin n'est-il pas raisonnable de nous en tenir au médiocre état où nous sommes, si nous n'en pouvons sortir que par violence ? Où donc la faiblesse, la lâcheté, la honte, si celui qui parle ainsi et qui pense ainsi est un héros qui a fait ses preuves ? Où donc, si c’est un homme d'âge mûr ou de médiocre santé ? Mais que dis-je ? La honte est certainement de l’autre côté, dans ce parti de pousser les autres et de se faire une gloire de leur courage. L’audace, outre qu'elle est folle en tous, par des effets trop certains, est laide et méprisable en celui qui ne risque rien.

10 novembre 1923 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°16, 17 novembre 1923

1925 EDR 125, « Justice et Guerre »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

659

On sait déjà quelque chose d'un homme quand on l’a bien vu, gras[[1031]](#footnote-1032) ou maigre, fort ou grêle, rubicond ou bistré. Mais que sait-on ? Non pas, à ce que je crois, ce qu'il fera ni ce qu'il pensera, mais plutôt comment il le fera ou pensera. Par exemple, des mains épaisses et courtes, ou bien maigres et longues, ou bien osseu­ses, ou bien molles, on ne peut pas dire ce qu'elles donneront ou prendront ; mais on prévoit la manière de donner ou de prendre, manière forte ou rusée, vive ou lente, décidée ou hésitante. C’est pourquoi la forme humaine est comme une énigme à double sens. Par le visage et l’allure nous arrivons à savoir tout, car la forme ne dissimule pas, ni le geste. Les antipathies ou sympathies, si promptes, font que tout l’homme se jette à nous. Nous tenons ses passions, sans pouvoir deviner ses actions. L’action survenant, c’est merveille comme elle s'accorde à la nature visible ; mais c’est merveille impré­visible. Cette incarnation des pensées est ce qui donne vie au roman. Il faut remarquer à ce sujet que le théâtre n'a point cette ressource. L’acteur qui représente César ou Auguste le fait gras ou maigre, grand ou petit ; c’est pourquoi le théâtre est borné aux caractères ; l’individu manque.

Gobseck est dessiné dans Balzac de façon non ambiguë ; colère, obstination, secret, rire silencieux, nous savons tout d'avance. Mais nous ne savons point du tout s'il rendra l’argent à lui confié dans l’intérêt d'un mineur. Derville, qui le connaît bien, s'est fié à lui là­-dessus ; or[[1032]](#footnote-1033) il n'en sait pas plus que nous. L’argent est rendu au jour fixé ; mais il faut voir la manière ; tout Gobseck y est ; il donne comme il prend. C’est un autre Gobseck et c’est le même. Cette incarnation le fait vivant ; tout s'éclaire en cette lumière courte. Ce moment est esthétique.

Je puis citer, entre tant d'exemples, encore celui du maître de poste dans *Ursule Mirouet*. Cet homme nous est décrit comme un taureau qui marcherait sur ses pattes de derrière ; il faut lire le détail de ce portrait. Le flot du sang, le désir qui charge, l’impulsion, la manière enfin de voler, tout s'y accorde. Mais le remords aussi s'y accorde, et enfin le repentir. Il avoue, il restitue, il se fait autre ; et[[1033]](#footnote-1034) c’est toujours la même masse de muscles, c’est le même régime des passions, la même[[1034]](#footnote-1035) couleur des pensées. Ici l’art du romancier atteint au point le plus haut par ce miraculeux changement, qui s'accorde si bien avec l’immuable nature du taureau debout. Et c’est ce qui fait voir que nos vertus, comme je dis souvent, ressemblent de bien plus près à nos vices qu'elles ne ressemblent aux vertus d'un autre, et comment nos vérités s'établissent si bien dans le nid de nos erreurs. C’est pourquoi la même preuve n'est pas bonne pour tous, ni le même motif ; et j'ai plus d’une fois[[1035]](#footnote-1036) remarqué qu'une idée juste souvent se greffe mal, par un défaut de vitalité et de force dans l’erreur correspondante. « C’est parce que j'étais fou autrefois que maintenant je suis sage ». Ainsi parle Gœthe.

. *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923 (CXIII)

1934 LIT LXXVI

CXIV (660)

Il faut qu'une belle porte soit d'abord une porte. Si un siège n'est point fait pour que l’on y soit bien assis, il ne sera jamais beau. L’utile va toujours devant, et l’artiste est d'abord artisan. Comme on voit dans les anciennes maisons, où l’ornement est toujours soumis à l’œuvre. Le beau ne fleurit que sur l’utile. Jusque dans la poésie, où la mesure et la rime eurent d'abord pour fin de servir la mémoire, comme on voit dans les proverbes. L’un grave un récit dans la pierre par le ciseau, et l’autre le grave dans la mémoire des hommes par la coupe, le mètre et l’assonance. L’architecture domine tous les arts par cette règle de maçon. Le versificateur dit : « Soyez plutôt maçon », voulant précipiter le maçon ; mais il fallait dire : « Soyez d'abord maçon ».

Il n'existe point dans le monde un ornement libre qui soit beau. Le plâtre permet tout ; mais il ne s'est point trouvé d'homme qui· ait pu surmonter la facilité ; l’imagination fait la folle ; la forme engendre une autre forme ; ce sont des monstres sans squelette. Les enfants de l’esprit sont tous laids. Grande leçon pour l’écrivain. Aussi parmi ceux qui cherchent le beau, il n'en restera pas un. Une poutre qui dépasse appelle le sculpteur ; en vérité elle est déjà forme. Au contraire,[[1036]](#footnote-1037) si une fausse poutre est mise là pour le sculpteur, le plus puissant génie ne sauvera pas cette forme que le maçon désapprouve. C’est qu'il n'y a point de mesure à l’ornement dès qu'il va de l’esprit à la chose. De la chose à l’esprit, au contraire, tout est beau. Le saillant fait déjà sculpture ; l’artiste achève ce que le maçon a commencé. Mais, dira l’écrivain, ces métaphores ne m'expliquent rien. En quoi suis-je maçon ?

Pascal ne cherchait point l’ornement, mais il voulait dire quelque chose ; c’est en quoi il était maçon. Tacite racontait quelque chose, c’est en quoi il était maçon. En ces deux exemples on reconnaît le métier, l’avare métier, qui ne mettra pas une pierre de trop. L’ornement alors est trouvé, et non cherché ; le coup de ciseau au-delà est comme involontaire, et n'entame pas beaucoup cette dure matière. Aussi l’ornement ne dépasse jamais. Mais quel métier que celui du romancier ! Où est la règle du maçon ? Il faudrait n'être point maître de l’intrigue, ni des personnages. Car si l’arrangement est fait pour l’ornement, cela se voit ; les fils de l’esprit pullulent sur la frise ; l’entassement de beautés est sans remède. C’est ce qui arrive en toute phrase, et même par l’ordre des mots, dès que le sujet n'est qu'une occasion de bien écrire. Ne faites donc point un beau roman, mais d'abord [un roman ; je veux dire, racontez quelque événement tel qu’on vous l’a transmis. Occupez-vous seulement de bien exprimer par des mots ce que vous avez à faire entendre. N’ajoutez rien par intention de plaire. Toutes les fins de phrase qui essaient de bien tomber, comme on en trouve dans Proust, rompent le récit. Voilà ce que signifie le fameux style du Code Pénal de Stendhal. Autour de cette matière résistante, vous pourrez changer par petits traits ; c’est dans l’exécution qu’on trouve l’ornement. Aussi Stendhal a tiré ses plus beaux romans du journal des tribunaux, où les faits sont tout secs. Ou bien il traduisait quelque vieux récit. On trouverait aisément dans les bons écrivains cette sorte de matière étrangère qu’ils ont reçue d’un narrateur. C’est donc][[1037]](#footnote-1038) une très bonne condition si l’on se donne comme tâche de fixer un récit que l’on a entendu et qu'on ne veut point changer ; c’est sculpter dans la pierre dure. Au lieu que[[1038]](#footnote-1039) si l’on a choix, c’est comme si la matière cédait ; aussitôt l’ornement se pose là, et l’événement lui-même prend forme de moulure. C’est pourquoi il n'est pas certain qu'un récit ne soit pas une meilleure matière qu'une chose vue ; car en une chose vue on choisit davantage, ce qui donne entrée au désir d'orner, toujours trompeur.

19 novembre 1923 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

1939 PAE LXIII, « La règle du maçon »

CXV (661)

Dès qu'un homme se croit lui-même, on peut être assuré qu'il se trompe, et surtout si la peur et la colère grondent ensem­ble et frémissent en ses discours. Quand un malheureux fou me prouve qu'il est entouré d'ennemis, que ceux qui lui proposent amitié et paix sont les plus dangereux de tous, et que l’avenir le fera bien voir, je ne puis que le plaindre ; il est dans un cercle d'enfer que lui seul pourrait rompre et qu'il ne veut point rompre. Ces exemples de persécutés en imagination, qui sont persécuteurs aussitôt, et promptement persécutés dans le fait, m'éclairent la nature humaine et le mouvement des passions. Je comprends que la détente en moi, le calme, l’apaisement en mon intime république sont la première condition d'un utile regard sur les causes et sur les remè­des. Ce doute préliminaire du sage, enseigné par l’exemple du fou, qui ne doute jamais, j'en voudrais apercevoir quelque signe dans le ton de nos plus hauts Conseillers. Mais cette constance, cette mono­tonie, ce durcissement de l’esprit effraient.

La passion nous fait toujours croire que la colère est l’effet de la méchanceté. Une meilleure[[1039]](#footnote-1040) observation de l’homme nous fait voir que, tout au contraire, c’est la méchanceté qui est l’effet de la colère. Et ce n'est toujours que faire l’économie des causes occultes que l’ignorance suppose d'abord, comme le poids dans la pierre ou la valeur dans l’or. Déjà[[1040]](#footnote-1041) peu d'hommes arrivent à comprendre que la pierre n'est pas en soi pesante, mais par la terre et les autres choses, et que l’or n'est pas en soi précieux. Par la même prudence d'esprit on arriverait à comprendre qu'un homme n'est pas méchant en soi, qu'un peuple n'est pas belliqueux en soi, et que la situation fait tout. Je connais un bon nombre de chasseurs à pied, j'entends qui sont tels par la structure, par le vif du mouvement, par l’œil et le sourcil ; or il n'y a rien de si facile que de vivre en paix avec ces hommes redoutables, et nous en faisons tous les jours l’expérience. Se mouvant selon la paix, ils garderont la paix aussi longtemps qu'on voudra. Si vous les groupez selon la guerre, ils ne céderont rien, et il faudra les tuer tous.

Tout peuple est ainsi ; et peut-être la colère commune est-elle encore plus prompte que la colère individuelle ; certainement elle est plus puissante encore sur les opinions par cette Union Sacrée qui se fait, si bien nommée, puisque ses dogmes ont aussitôt force de reli­gion, le moindre doute étant coloré de honte, de scandale et de sacrilège. Or ces formations de guerre, et les puissantes passions qui en résultent aussitôt, ainsi que les opinions dogmatiques qui chan­gent ces passions en haine, on devait les prévoir dans un peuple vaincu ; on devait les comprendre, et se garder d'abord, soit dans les discours, soit dans les actions, de ce qui pouvait leur fournir occa­sion et excitant. Mais comment faire, dès que l’on se livrait soi­-même à des passions du même genre et à des jugements de même qualité ? L’enfant qui se blesse en frappant frappe plus fort pour se venger, Qu'arrivera-t-il si ce qu'il frappe peut frapper aussi, se ven­ger aussi ? Il aura aussitôt raison ; il se sera fait un ennemi par croire, par dire, par frapper. Ce genre de politique ne se trompe pas long­temps ; elle crée un monde humain qui lui renvoie des preuves.

.17 novembre 1923 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

1939 SM1, CXVI, « Colère et Union sacrée »

CXVI (662)

Un poisson théologien prouverait que l’Univers est liquide ; mais il en serait d'abord assuré, et les poissons auditeurs de même. La forme d'un vivant est une sorte de connaissance, et ses actions la confirment. Croire est la même chose que vivre. N'importe quel organe est une règle d'action. Le poisson essaie encore de nager quand il est sur l’herbe ; et peut-être forme-t-il alors cette opinion que tout n'est pas liquide au monde, comme il avait cru ; mais ce commencement d'opinion périt avec lui. Tout vivant est donc persuadé par sa forme. Mémoire et prévision, c’est toujours la même chose que son corps. Les deux sont ensemble dans le battement de l’aile d'un oiseau. Toute la forme, les os creux, les muscles, les plumes, le fort et la pointé de l’aile, tout cela exprime une parfaite physique de l’air. Aussi l’oiseau battra des ailes jusqu'à sa mort, toujours attaché à la règle du vol, et encore contre l’excep­tion. Le sentiment de la règle est animal, et chevillé au corps ; bien mieux c’est le corps lui-même.

Descartes doute là-dessus ; mais tout homme est Descartes un peu. N'importe quel outil prouve que cette persuasion, qui vient de notre forme, nous peut tromper. L’arc et la flèche sont une autre manière de courir et d'atteindre ; d'où l’étonnante floraison de nos pensées ; car la flèche, de même que l’aile, exprime la loi de l’air et la loi de la chute ; mais elle n'emporte pas tout l’homme avec elle ; ainsi la leçon de la flèche n'est pas perdue. Cette réflexion sur l’outil, qui est l’idée, est sans doute ce qui nous a conduits à juger les poissons et les autres bêtes, et enfin à nous juger nous-mêmes. Je laisse le pourquoi, afin de ne pas ressembler au poisson théologien ; le comment est ce qui m'importe, et nous savons passablement comment la science s'est faite ; certainement par surmonter cette persuasion qui vient de la forme du corps.

Surmonter n'est pas supprimer. Il faut bien qu'il reste quelque chose de cette forte croyance en soi. La danse persuade absolument, parce que le corps se suffit ici à lui-même. Les temples et les cortèges pareillement, parce que l’entour s'accorde alors à la forme humaine. Tout ici convient, comme l’eau au poisson. Par ces jeux est effacé le doute, et la leçon de la flèche. Pour un moment. Et l’on retrouve ce témoignage de soi à soi et cette immédiate connaissance, qui est le sentiment de soi. Précieux retour et recueillement. La pensée n'est plus qu'action qui réussit, comme dans la danse. Une cérémonie militaire, ou seulement une marche rythmée, où l’on est soi-même acteur et spectateur, donne quelque idée de cette persuasion immédiate ; et l’homme se trouve aussitôt disposé selon l’ancienne loi, qui prescrit de mourir plutôt que de changer d'opinion. Dont le poisson sur l’herbe est la parfaite image. Les deux, croyance et doute, essai de soi et essai de l’outil, sont dans l’homme ensemble. Descartes pélerin était le même que Descartes géomètre. Et ce sage exemple nous avertit de n'adorer ni l’un ni l’autre, mais plutôt de fortifier l’un dès que l’autre tyrannise. Le fanatique s'abandonne à l’un et le sceptique à l’autre ; et ce sont deux moitiés d'homme.

. *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

CXVII (663)

Dès que l’on s'instruit en vue d'enseigner, on s'instruit mal. Celui qui revoit d'ensemble le siècle de Louis XIV afin de parler là-dessus convenablement et en bon ordre pendant une heure ou deux, celui-là n'apprend nullement l’histoire ; je dirais plutôt qu'il l’oublie. Mais il l’apprend s'il lit Motteville, Saint-Simon ou Vauban. De même celui qui revient à l’hydrostatique pour en tirer quelque leçon destinée aux enfants, illustrée d'une pompe à tuyaux de verre, celui-là n'apprend point, mais oublie. Il apprend s'il lit Tyndall, Huxley, Lyell, Maxwell ou Mach. Concevez d'après cela le ridicule d'un enseignement en cascade, où le degré supérieur, soit le professeur d'École Normale primaire, apprend au degré moyen, qui est l’apprenti instituteur, à faire des leçons magistrales destinées à des enfants de sept ans. Dans ce beau système, tout le monde revient à l’âge de sept ans et presque au parler des nourrices. Et voilà l’arrogante pédagogie démasquée.

Je veux un instituteur aussi instruit qu'il se pourra ; mais instruit aux sources. L’Enseignement Supérieur instruit de source. Que le futur instituteur aille donc là, et qu'il prenne trois ou quatre diplô­mes selon son goût, deux de belles-lettres et deux de science. Mais qu'il n'aille pas après cela verser tout ce qu'il sait dans une classe de petits, où l’on en est encore à épeler. Il faut qu'un instituteur soit instruit, non pas en vue d'enseigner ce qu'il sait, mais afin d'éclairer quelque détail en passant, toujours à l’improviste, car les occasions, les éclairs d'attention, le jeu des idées dans une jeune tête ne peu­vent nullement être prévus. Pour l’ordinaire, je conçois la classe pri­maire comme un lieu où l’instituteur ne travaille guère, et où l’enfant travaille beaucoup. Non point donc de ces leçons qui tombent comme la pluie, et que l’enfant écoute les bras croisés. Mais les enfants lisant, écrivant, calculant, dessinant, récitant, copiant et reco­piant. Le vieux système des moniteurs restauré ; car, pour les plus lourdes fautes d'orthographe ou de calcul, il est absurde de vouloir que le maître les suive et les corrige toutes. Beaucoup d'exercices au tableau noir, mais toujours répétés à l’ardoise, et surtout lents, et revenant, et occupant de larges tranches de temps, sans grande fati­gue pour le maître, et au grand profit des enfants. Beaucoup d'heu­res aussi passées à mettre au net sur de beaux cahiers ; copier est une action qui fait penser. Enfin une sorte d'atelier. Que penseriez­-vous d'un maître peintre qui peindrait devant ses élèves ? Aussi très peu de variété dans les travaux, attendu que la lecture, jointe à la récitation, sont l’occasion d'apprendre de tout.

Le maître surveillera de haut, délivré de préparation, de ces épui­sants monologues, et de ces ridicules entretiens pédagogiques, où l’on ressasse au lieu d'acquérir. Libre de fatigue, et gardant du temps pour lui-même, il s'instruira sans cesse, s'il s'est instruit d'abord aux sources ; et le voilà en mesure de guider et d'illuminer en quelques mots, dans les moments rares et précieux où l’esprit enfant bondit. Et, pour préparer ces heureux moments, toujours lecture, écriture, récitation, dessin, calcul ; travail de chantier, bourdonnement de voix enfantines. Le maître écoute et surveille bien plus qu'il ne parle. Ce sont les grands livres qui parlent, et quoi de mieux ?

. *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

CXVIII (664)

Il y a une force invincible dans tout homme, et déjà dans l’enfant, dès qu'il aperçoit que ses sentiments sont bien à lui, et que nul n'a pouvoir de les changer. Vertu est force ; et il n'y a point de vertu sans cette force-là. Toutefois les premiers effets de cette force d'âme, car c’est son nom, tournent souvent à mal. Nous sommes ainsi faits que le meilleur en nous est d'abord jugé fort mauvais ; par exemple si un enfant s'obstine et se ferme. Dès qu'il découvre en lui ce trésor du vouloir, qui n'est qu'à lui, aussitôt il s'arme ; et le premier effet est presque toujours une sorte de méchanceté ; car nul ne croit d'abord qu'il pourra sauver sa plus chère opinion sans violence, et la moindre discussion le fait bien voir. En sorte que ne point céder, qui est la plus belle chose, passe d'abord pour la plus laide. Et au contraire les moutons, qui n'ont point encore trouvé leur être, sont naturellement préférés, quand le berger serait l’homme le plus sage. C’est même le piège pour les sages, où ils se laissent prendre une fois ou l’autre, que d'estimer trop ceux qui croient et trop peu ceux qui examinent ; trop peu aussi ceux qui refusent par principe, par crainte de ne plus savoir se défendre s'ils donnent entrée ; et ceux-là ne sont pas les pires.

C’est pourquoi il faut craindre la preuve, j'entends celle qu'on tient par le manche ; ce n'est toujours qu'une arme. Je me suis long­temps étonné de ce que les hommes fuient encore plus devant la bonne preuve que devant la mauvaise, et se ferment à l’évidence. Même de loin ; là-dessus ils sont rusés en proportion qu'ils sont ins­truits ; les meilleurs esprits sont justement ceux qui voient venir la preuve du plus loin, qui se mettent en alarme, et lèvent le pont. Ne vous pressez pas de conclure qu'un homme est sot ou endormi. Sou­vent il veille en son silence ; souvent il ne perd pas un seul de vos mouvements ; mais il fait le mort, comme les insectes. Cette pudeur d'esprit est belle. La liberté est alors estimée plus précieuse que la lumière, et cela est dans l’ordre. **[**Toutes les fois qu’on juge l’homme d’après sa forme extérieure, non d’après ses discours, on juge bien. On perd son temps dans la société, si l’on ne fait continuellement ce genre de rectification. Pensez toujours que l’homme intérieur se donne un délai et renouvelle quelques serments à soi. N’allez pas comme un étourneau autour des chouettes de Minerve.**][[1041]](#footnote-1042)**

On n’apprécie pas toujours comme il faudrait ce genre de croyances sans jugement, et qui tiennent à la pratique. La coutume n'offense pas l’esprit. Pourquoi ? Parce qu'elle ne demande pas approbation. Par exemple la guerre ne se donne pas comme raisonnable ; aussi n'y a-t-il point un seul homme de guerre qui n'ait sévèrement jugé la guerre ; ce n'est qu'un état de fait. Mais au contraire la paix est une idée ; la paix demande approbation ; elle frappe indiscrètement au plus haut de l’esprit. Ici vous trouvez une étonnante résistance, et qui n'a rien de vil. Tel s'accommode d'une servitude volontaire qui ne voudrait point d'une liberté forcée. Ces soins de garde et de vigilance ajournent souvent l’examen de raison ; et beaucoup penseraient sagement si on les en pressait moins. En quoi il y a autre chose que cette animale impénétrabilité, que représente le crocodile par ses écailles ; toutefois ce n'est pas un petit inconvénient si, par l’insistance, on fait l’alliance de l’obstination animale et de l’humaine fermeté.

**[**Il ne faut pas tellement se soucier de persuader. Nous croyons trop qu’une pensée n’est pas pensée si elle ne se rend à nos sommations. N’ayez pas peur. Le travail se continue en cet intérieur mobile ; il n’y a point d’argument perdu. La raison est un fait auquel tous ont part, par le refus, par le silence, par un genre de négligence.**][[1042]](#footnote-1043)** Que l’écrivain passe donc comme le veilleur, qui frappe un bon coup, et puis s'en va.

22 novembre 1923 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

1938 EH2 XXXV, « Pudeur d’esprit » (*absent de EH1*)

CXIX (665)

On dit bien la Comédie pour désigner toute espèce de théâ­tre, et même le plus tragique. Chacun sait assez[[1043]](#footnote-1044) ce que c’est qu'un homme qui, dans la vie ordinaire, donne la comédie. C’est un homme pesé et jugé. La même pensée ne cesse pas d'éclai­rer le spectateur en toute comédie, aussi bien[[1044]](#footnote-1045) de poignard et de poison. Si l’on prenait au sérieux la tragédie, il faudrait donc se mettre d'un parti, se jeter au secours, ou bien courir chez le commissaire ; ces émotions, multipliées par l’assemblée, feraient un grand tumulte. Aussi tout est disposé, dans la salle et sur la scène, pour que même le spectateur le plus naïf ne se laisse jamais prendre tout à fait. Le décor est pour avertir, non pour tromper. L’art même des acteurs doit ressembler en cela au décor. **[**Au reste, ici comme en tous les arts, les nécessités du métier conduisent l’artiste dans son vrai chemin. L’acteur ressemble à l’orateur en ce qu’il doit premièrement se faire entendre. Or, dans les scènes réelles, nul ne parle pour une assemblée de témoins. L’action théâtrale, par les mêmes causes, doit être annoncée et en quelque sorte étalée pour les spectateurs ; et cela n’a point lieu pour les événements réels, que nul, peut-on dire, ne voit jamais. De toute façon l’art théâtral est détourné de faire illusion ; et c’est par là que le spectacle est un spectacle. De même la peinture est peinture par ce cadre orné qui la sépare des autres choses, et la propose aux yeux seulement comme un spectacle. Ces précautions sont d’importance ; le spectateur est averti par là qu’il doit d’abord et continuellement consentir, et, mieux, chercher lui-même et composer lui-même le sentiment qu’il éprouvera. Et c’est pourquoi il est vrai de dire qu’il y a de bons spectateurs comme il y a de bons acteurs. Certes on apprend à se plaire au théâtre, et d’abord on apprend à mépriser ce qui est accessoire.**][[1045]](#footnote-1046)** On s'étonne quelquefois de cette simplicité du décorateur, qui vous plante des rochers, des gorges et des précipices sur son plancher de bois ; le bruit des pas nous aver­tirait assez si l’œil ne voyait très bien la séparation du rocher peint et du plancher sonore ; et cela n'est pas plus étonnant que d'enten­dre un conspirateur parler en vers ou chanter. Dire que l’on n'arrive pas à faire illusion, c’est trop peu dire ; l’illusion n'est nullement cherchée.

Il y a une sécurité admirable dans ce spectateur qui se dispose pour prendre part aux passions homicides. Au vrai tout le rassure, et il faut que tout le rassure. Il suffit d'un regard sur le trou du souf­fleur, si ingénieusement disposé qu'il est impossible qu'on ne le voie point. Que vient-on maintenant me dire de cette coutume presque barbare de réserver, comme au temps de Racine, des places sur la scène pour les spectateurs de qualité ? Non point barbarie, il me semble, mais signe au contraire d'un art purifié. Cette salle en demi-cercle, ce palais des rois, auquel il manque un mur, ne seraient pas moins étonnants ; mais le spectateur n'oublie jamais qu'il est au spec­tacle ; tout le lui rappelle. La rime le lui rappelle. L’action ne doit jamais le toucher ; toucher, mot brutal ; mais c’est plutôt le specta­teur qui la touche juste autant qu'il veut[[1046]](#footnote-1047), et non pas plus.

La musique nous avertit encore mieux que la rime ; mais il est vrai aussi que la musique nous atteint de plus près et plus indiscrète­ment. Wagner, par exemple, souvent plus qu'on ne voudrait. Aussi je ne trouve point mauvais que le chef d'orchestre me fasse signe, et me montre, en quelque sorte, les éléments de la tempête symphoni­que, qui sont violons et trombones. Ces gestes me ramènent à la musique. Ainsi je reste juge, contemplateur, séparé. J'ai refuge. Et contre qui ? Contre moi-même. Semblable à l’Olympien qui se retire bientôt du combat pour Troie, et pèse seulement les destins. Ce mouvement est sublime en l’homme, parce qu'il est lui-même tragédien de toute minute, ambitieux, soupçonneux et de courte vie. Mais ce peu, qui est lui-même, ici il le juge de peu ; il en est maî­tre, il s'en retire ; il est arbitre ; il se reconnaît, petit ; mais mieux encore il se reconnaît en ce mouvement de réflexion que le plus rusé des arts lui ménage. Un chien aboierait.

24 novembre 1923 (PAE)

. *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°17, 1er décembre 1923

1927 EH1 (38), « La tragédie » (*om EH2*)

1939 PAE LXIV, « La tragédie »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

CXX (666)

Le mot courtisan, employé au féminin, a pris le sens d'un métier avilissant, ce qui est une profonde leçon tirée du dictionnaire après tant d'autres. Ce sujet est immense, car il enferme qu'aucune espèce de courtisan ne peut aimer aucune espèce de roi. Mais en ce qui concerne l’amour proprement dit, ce même rapport est sous les yeux de tous. L’amour cherche l’amour, et, par cela seul, il ne peut s'accommoder de l’intention de plaire ; car ce qu'il veut, ce qu'il espère et ce qu'il attend, c’est le bonheur de plaire, sans aucune trace de calcul. Par les mêmes causes la moindre apparence d'un maître qui se demande si on saura lui plaire, et qui se prépare à choisir, repousse aussi sûrement et constamment l’amour que ces petites boules électrisées se repoussent l’une l’autre, et, sur le point de se toucher, s'écartent au plus loin. Ces nuances du sentiment sont l’honneur de toute femme, et de la courtisane elle-même, comme le théâtre et le roman nous l’ont assez enseigné.

De ces remarques, que la moindre bergère sait très bien faire, naissent les jeux de l’amour, toujours raffinés dès qu'ils sont libres, et toujours libres s'ils sont jeux d'amour. Il y a une crainte de plaire dans la pudeur, et dans la coquetterie souvent un refus de plaire qui a pour fin d'élever l’émotion jusqu'au sentiment. Un genre de beauté trop voyant et qui cherche puissance est comme voué à l’esclavage. Car rien n'est durable dans la soumission forcée ; et au contraire une rancune s'amasse, et presque un espoir de voir vieillir cette beauté insolente. Mais au contraire un refus de régner et de forcer les cœurs fait parure aussitôt, mieux que mouches et poudre. L’éclair de la beauté sera alors comme un aveu ; effet de l’amour, et non pas cause. Par quoi la beauté est élevée bien au-dessus de ces grains d'hydrocarbure, comme dit l’autre, vus d'ensemble et non pas à la loupe ; car c’est bien ce qui fait une belle joue ; mais ce n'est qu'un plat bien paré. La vraie beauté a bien plus de sens.

L’amour est riche de ce qu'il donne, généreux donc essentielle­ment ; non pas forcé. Qu'il soit approuvé par le plus haut de l’esprit, voilà sa condition. L’amour d'Alceste n'est pas sans mélange de haine et de colère ; c’est qu'il ne se sent pas libre. Et la coquetterie, à ce niveau, vise toujours à vaincre, c’est-à-dire à humilier l’homme. Et l’homme tire sur la chaîne. Alceste a plus d'une raison de ne pas se fier à Célimène ; mais Célimène aussi, de ne pas se fier à Alceste. Ils se paient de la même monnaie. Les querelles, dans l’amour véri­table, se développent d'après une autre loi. Ce sont des jeux de la pudeur, et des déclarations d'indifférence. L’idée qui y est toujours présente est qu'aucun des deux ne veut forcer l’autre ; c’est un aban­don de tous les droits, et comme un recul des deux libertés ; la peur d'être importun et tyran est grossie, ce qui est de politesse ; l’obéis­sance est dédaigneusement repoussée ; l’essai de déplaire est pour rappeler que chacun veut être aimé sans avoir la charge de plaire. Aussi l’amour se ravive par cette sorte de danse libre. La brouillerie ici est feinte, au lieu que, dans l’autre scène, c’est la réconciliation qui est feinte.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

CXXI (667)

Discours de l’Instituteur. « Mes chers enfants, puisque le pouvoir aujourd'hui nous écoute, je veux rassembler en peu de mots ce que j'ai eu occasion de vous dire concernant la politique. Le premier article, le plus ancien, le mieux connu, est qu'il faut obéir aux pouvoirs ; j'entends de bonne volonté, sans restriction, et au mieux. Cela va loin ; obéir aux lois d'abord, mais encore exécuter promptement les ordres reçus. Soit dans l’inondation, soit dans l’incendie, et surtout dans l’état de guerre, il y va de la vie peut-être. Mais je ne vois point de pouvoirs possibles sans cela, ni d'action commune possible sans cela. Le serment d'obéir doit donc être souvent renouvelé dans vos cœurs ; quand il serait renouvelé publiquement chaque année, je verrais là une belle fête. À tes ordres, César ». Il est bon de dire que l’homme qui parlait ainsi avait un bras de moins, avec la renommée d’un fantassin irréprocha­ble. Son discours ne sonnait pas creux.

L’homme sans peur et sans reproche avait encore quelque chose à dire. « Il faut, dit-il, une contre-partie ; ce contrat entre les citoyens et le pouvoir ne peut être ainsi fait que l’un ait tous les droits et que l’autre n'en ait aucun. Ne discutons pas sur le droit d'agir, de posséder, de louer son travail, de le refuser, même d'exprimer ce que l’on pense. Ces droits, de même que le droit d'élire, de critiquer, de contrôler sont réglés par des lois qui sont mieux que passables. Mais je laisse ce détail pour en venir à l’essentiel qui est le devoir de penser librement. Dès que le citoyen est crédule, tous les droits sont comme abolis. Il ne faut point croire. Cela est très pénible de ne point croire ce que dit un homme éloquent et qui occupe la plus haute place. Mais comprenez aussi qu'un tel homme plaide toujours pour lui-même, qu'il est juge et partie, qu'il est entouré de flatteurs, qu'enfin il exerce le pouvoir, chose enivrante, aveuglante. Il sera trompé, il se trompera lui-même. L’histoire des peuples, comme je vous l’ai montré, est l’histoire des erreurs où tombe naturellement tout pouvoir qui gouverne aussi les pensées. Donc examinez, instruisez-vous, écoutez les uns et les autres ; dans les cas difficiles, sachez douter. L’opinion règne toujours ; elle se fait sentir par le vote, mais bien avant le vote. Chacun de vous est partie de l’opinion et modérateur du pouvoir ; le muet refus de croire y suffit.

« Encore un mot là-dessus, mes amis. N'acclamez point. L’accla­mation vous revient et vous prend au cœur. L’acclamation a fait tous les maux de tous les peuples. Le citoyen se trouve porté au-delà de son propre jugement, le pouvoir acclamé se croit aimé et infaillible ; toute liberté est perdue. Le lourd devoir d'obéir n'est plus limité ni tempéré par rien. Je décris ici des mœurs nouvelles ; je vous trace un pénible devoir. Mais, mes amis, si l’on veut être libre, il faut le vouloir. Et n'oubliez jamais que les pouvoirs seront modérés, pru­dents, circonspects, préservés à jamais de l’infatuation, raisonnables enfin, et ménagers de vos biens et de vos vies, si seulement vous vous privez de battre des mains ».

Le plaisant est que le pouvoir le plus ombrageux ne peut rien trouver à reprendre dans ce discours ; mais il bouillonne à l’enten­dre ; il voudrait appeler ses gardes ; il espère, il appelle de tout son cœur la désobéissance, cette autre garde des rois.

3 décembre 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

1925 EDR 148, « Ne point croire »

CXXII (668)

Chacun remarque des différences d'aspect entre les hommes, et même y lit comme dans un livre. Un homme grand, chargé de muscles, riche de sang n'aura pas les mêmes passions, ni par conséquent les mêmes opinions qu'un homme petit, au regard noir, au teint bistré. L’obèse est encore un autre homme ; et il est clair, par la seule structure, que pendant que les deux autres s'emploieront à conquérir, l’homme gros pensera principalement à conserver sa place. Ces portraits sont abstraits et sans nuances. Un visage humain annonce quelque chose de plus riche ; on dirait que de ce regard, de ce nez, de tous ces plis sortent des passions et des jugements. Le désir, le projet, l’entreprise sont logés là, et souvent debout sur le seuil. La bouche propose, récrimine, se souvient. Les mains parlent encore mieux peut-être, courtes ou longues, grasses ou maigres. Tout cela est hérité ; tout cela annonce non pas une destinée extérieure, mais au contraire une nature rassemblée, fortifiée, invincible, qui gouvernera autour de soi selon sa forme. Les bonnes femmes qui veulent lire l’avenir dans les mains avouent par là que chacun fait son avenir.

Cette autre destinée, intérieure celle-là, et qu'on nomme prédesti­nation, porte-t-elle toute une histoire, d'avance écrite ? Ce n'est pas si simple. Nos actions ont la forme de notre corps ; mais elles ont aussi la forme des choses, et encore plus la forme des autres hommes autour. Un métier, la guerre, un naufrage, changent les actions. La nature individuelle se retrouve la même. Qu'un homme devienne roi ou mendiant, ce sera toujours le même œil noir ou gris, la même bouche prudente ou indiscrète, la même main ; entre cette persis­tance de la nature en chacun et la variété sans mesure des rencon­tres, notre histoire passe comme au laminoir, recevant à chaque moment la double empreinte. Ainsi il ne faut point dire que nous recevons aussi nos actions en héritage.

Mais du moins nos vices et nos vertus ? C’est encore aller trop vite. Peut-on parler de vices et de vertus sans avoir égard aux ren­contres ? Non, mais plutôt d'une constante manière d'agir et de sen­tir, qui se reconnaît dans le bien et dans le mal. Une colère n'est point mauvaise toujours ; un soupçon n'est pas injuste toujours ; la ruse est vertueuse et raisonnable souvent ; discrétion et dissimulation peuvent suivre d'une même humeur et d'un même foie. Le même amour peut être dévoué ou ennemi, et il y a une sorte d'obstination dans la fidélité. Un tableau des tempéraments, quand il serait tracé par Esculape lui-même, n'équivaudra nullement à un tableau des vices et des vertus, mais plutôt· il donnera à tous les vices et à toutes les vertus une couleur et un visage. Car il est clair qu'un gros homme sera mauvais à la course ; clair aussi qu'un garçon maigre et agité ne vaudra rien dans un fauteuil et à surveiller les mouvements des autres ; et de ces contrariétés il suivra une humeur aigre et une méchanceté, au lieu que toute nature sera heureuse et bonne par son libre développement. En sorte que, quoiqu'on ne puisse point changer les natures, pas plus qu'on ne peut aplatir des cheveux frisés, néanmoins on peut se fier aux natures. Et la puissance d'un César ou d'un Alexandre venait sans doute principalement de ce qu'ils aimaient les différences, ne faisant jamais reproche au poirier de ne point produire de prunes.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

669 (CXXIII)

Tout pouvoir est absolu. La guerre fait comprendre ces cho­ses-là. Une action ne peut réussir que par l’accord des exé­cutants ; et, quand ils auraient la meilleure volonté du monde, ils ne s'accorderont pourtant que par la prompte exécution des ordres, sans qu'aucun des subordonnés s'amuse à juger ou à discuter. Qu'est-ce à dire, sinon que devant le refus ou seulement l’hésitation, le chef doit forcer l’obéissance, ce qui conduit aussitôt à la dernière menace, et l’instant d'après à l’exécution, sans quoi la menace serait ridicule. J'admire que des gens qui reçoivent aisément la guerre parmi les choses possibles, invoquent pourtant ici l’humanité et la justice, comme si l’on avait le loisir d'être humain et juste quand l’ennemi vous presse. Il faut savoir ce que l’on veut.

Tout pouvoir est militaire. Une rue est barrée. Vous demandez pourquoi ; mais le gardien ne sait pas pourquoi. Alors, invoquant mal à propos les droits du citoyen, vous voulez passer. Le gardien s'y oppose militairement ; il appelle ses réserves ; si vous faites le méchant, vous êtes promptement assommé ; si vous montrez des armes, le gardien prend les devants et vous tue. Si le pouvoir n'est pas résolu à forcer l’obéissance, il n'y a plus de pouvoir. Si le citoyen ne comprend pas et n'approuve pas ce puissant mécanisme bien avant de le craindre, il n'y a plus d'ordre. La guerre est à tous les coins de rue, le spectateur reçoit des coups, et la justice périt.

Très bien ; et voilà ce que le Fascisme enferme de vrai, et ce que beaucoup d'hommes sentent vivement. Mais il faut comprendre ; il faut circonscrire l’idée ; il faut limiter, surveiller, contrôler, juger ces terribles pouvoirs ; car il n'est point d'homme au monde qui, pou­vant tout et sans contrôle, ne sacrifie la justice à ses passions. C’est pourquoi cette obéissance des civilisés serait pour effrayer s'ils ne se juraient[[1047]](#footnote-1048) à eux-mêmes de résister continuellement et obstinément aux pouvoirs. Mais comment ? Que leur reste-t-il ? Il leur reste l’opinion.

Pour moi je n'arrive pas à comprendre que le citoyen chasseur à pied, j'appelle ainsi le bon citoyen, l’ami de l’ordre, l’exécutant fidèle jusqu'à la mort, ayant pesé cette promesse d'obéir, se permette de donner encore quelque chose de plus, j'entends d'acclamer, d'approuver, d'aimer le chef[[1048]](#footnote-1049) impitoyable. Mais plutôt je voudrais que le citoyen restât inflexible de son côté, inflexible d'esprit, armé de défiance, et toujours se tenant dans le doute quant aux projets et aux raisons du chef. Par exemple ne point croire, par un abus d'obéissance, qu'une guerre est ou était inévitable, que les impôts sont calculés au plus juste, et les dépenses de même, et ainsi du reste. Exercer donc un contrôle clairvoyant, résolu, sans cœur, sur les actions et encore plus sur les discours du chef ; communiquer à ses représentants le même esprit de résistance et de critique, de façon que le pouvoir se sache jugé. Car si le respect, l’amitié, les égards se glissent par là, la justice et la liberté sont perdues, et la sécurité elle-même. Tel est l’esprit radical, très bien nommé, mais encore mal compris par ces âmes faibles qui ne savent point obéir sans aimer.

5 décembre 1923 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

*L’Émancipation*, 15 décembre 1923

1925 EDR 147, « L’Action et la Pensée »

CXXIV (670)

Chacun a de l’humeur selon le vent et selon l’estomac. L’un donne un coup de pied dans la porte, l’autre frappe l’air par des paroles qui n'ont pas plus de sens que les coups de pied. La grandeur d'âme laisse tomber ces incidents dans l’oubli ; qu'elle les subisse des autres ou de soi, elle les pardonne parfaite­ment, parce qu'elle n'y pense jamais. Mais ce qui est commun c’est de consacrer l’humeur et en quelque sorte d'en jurer ; c’est ainsi que l’on se fait un caractère ; et, de ce qu'on a pris de l’humeur un jour contre quelqu'un, on vient à l’aimer moins. Pardonner à soi en ce sens-là c’est plus rare qu'il ne faudrait **[**; et c’est souvent la première condition si l’on veut pardonner aux autres. Au contraire, un genre de remords sans mesure est souvent ce qui grossit la faute de l’autre**][[1049]](#footnote-1050)**. Ainsi chacun promène son humeur pensée, disant : « Je suis ainsi ». C’est toujours dire plus qu'on ne sait.

Il arrive que l’on supporte mal les parfums ; cette humeur contre les bouquets et l’eau de Cologne n'est point constante. Mais chercher et flairer le moindre parfum et jurer qu'on en fera migraine, c’est ce qui se voit. On jure de tout, comme de tousser pour la fumée. Cha­cun a connu de ces tyrans domestiques. Celui qui souffre d'insomnie jure de ne point dormir. Et s'il décrète que le moindre bruit le réveille, le voilà à guetter tous les bruits et à accuser toute la maison. Cela va jusqu'à s'irriter d'avoir dormi, comme d'avoir manqué de vigilance à l’égard de son propre caractère. On fait infatuation de tout, et même de perdre aux cartes, comme j'ai vu.

Il y a des gens qui se mettent à croire qu'ils n'ont plus de mémoire, ou bien qu'ils ne trouvent plus leurs mots. Ici la preuve ne se fait pas attendre, et cette comédie de bonne foi tourne quelquefois en tragédie. On ne peut nier les réelles maladies, et les effets de l’âge ; mais les médecins ont depuis longtemps remarqué ce redoutable esprit de système, qui fait que le malade cherche les symptômes, et trop aisément les trouve. Cette amplification fait presque le tout des passions et une bonne part des maladies, surtout mentales. Charcot en vint à ne plus croire du tout ce que ses malades disaient d'elles-mêmes ; et l’on peut affirmer que certaines maladies ont disparu ou presque par l’incrédulité des médecins.

L’ingénieux système de Freud, un moment célèbre, perd déjà de son crédit, par ceci, qu'il est trop facile de faire croire tout ce que l’on veut à un esprit inquiet et qui, comme dit Stendhal, a déjà son ima­gination pour ennemie. Sans compter que les choses du sexe, qui sont le dessous de ce système, sont justement de celles qui comptent par l’importance qu'on leur donne, et par une sorte de sauvage poésie, comme chacun sait trop. Et les pensées du médecin ne sont jamais bonnes au malade ; tout le monde le sait. Ce que l’on sait moins, c’est que le malade a promptement deviné cette pensée étrangère, et la fait sienne[[1050]](#footnote-1051), ce qui vérifie aussitôt les hypothèses les plus brillantes. C’est ainsi que l’on a décrit d'étonnantes maladies de la mémoire, où les souvenirs d'une certaine espèce se perdaient ensemble systé­matiquement. On avait oublié que l’esprit de système est aussi dans le malade.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XXI, « Des caractères »)

CXXV (671)

Confidences de l’homme d'État. « Défendre la République à coups de fusil contre les ennemis de l’intérieur, ce n'est pas si facile qu'on le croirait. Vous savez ce que c’est qu'une émeute ; cela n'est ni organisé ni armé ; au moyen du barrage, du tourniquet et de la charge, on en vient à bout. Mettons les choses au pis, et qu'aux pierres répondent les fusils ; c’est un remords pour l’homme d’État, et souvent une tache ineffaçable ; mais enfin le mas­sacre n'est pas prémédité ; les troupes s'échauffent et l’ordre est naturellement vainqueur. Ce sont de tristes actions, mais qui se font seules en quelque sorte. Le mouvement lent d'abord, mais réglé, des forces de police y suffit ; l’extrême violence, si elle survient par les passions échauffées, terminera tout. Ce n'est point guerre, c’est bagarre. Nos gardes, bien payés, bien nourris et lents à s'émouvoir, feront l’affaire.

« Mais, dit encore cet homme triste, nous voyons paraître une autre méthode, qui est de guerre à proprement parler. Voici des milices organisées, armées, entraînées, conduites par des hommes qui ont fait la guerre, et aux yeux de qui l’extrême violence n'est pas une éventualité, mais un moyen, le premier moyen, le seul moyen. Un tyran n'attendrait pas l’attaque ; il emploierait ses troupes de choc, ferait saisir les chefs, avec ordre de tuer aussitôt tout ce qui ne lève pas les bras ; les autres au cachot. Mais supposons-le surpris ; au premier rassemblement les mitrailleuses marchent. Méthode mili­taire. Mais regardons les choses en face. Un pouvoir civil, appuyé sur le consentement, et sur la paix, ne donnera jamais des ordres pareils. Il agira pacifiquement, amicalement ; il enverra des citoyens en uniforme, qui garderont la défensive, qui viendront au contact avant d'en venir aux coups. Très bien quand l’ennemi lance des bri­ques ou des morceaux de fonte ; mais devant un feu roulant suivi d'un assaut selon les règles, voilà une bataille perdue. Je dis bien plus. Il n'y a pas de troupes sûres, dès qu'elles sont à portée de la voix et dès que l’ennemi leur parle dans leur langue ; encore bien moins si l’ennemi se présente comme restaurateur ou défenseur de l’ordre et des pouvoirs et comme ami de l’armée. Au mieux si nos troupes tiennent contre bon cœur, l’offensive brusquée les rompra. Les fascistes, ou de quelque nom qu'on les appelle, jouent donc un jeu facile, même contre Ia force publique ; à plus forte raison contre des citoyens sans armes et qui ont premièrement leur vie à gagner. Sans compter que l’esprit humain a des raisonnements pour tout, ce qui permet d'acclamer un tyran sur de nobles paroles, quand on ne peut faire autrement, sans trop se mépriser soi-même. Par toutes ces raisons on ne peut nullement comparer une guerre civile, où les Républicains défendraient la République, à une guerre contre l’étranger. Ici la victoire doit être assurée d'avance et sans lutte, par la prudence des citoyens. C’est mon métier de prévoir ; mais il faut que les citoyens sachent prévoir aussi, et ne s'abandonnent pas à l’étourdie, soit qu'ils rient en dedans, soit qu'ils acclament, enfants eux-mêmes, des enfants qui jouent au soldat, soit qu'ils répètent sans examen des lieux communs de belle apparence. Le pouvoir d'un petit nombre d'hommes résolus et formés aux armes sur la masse des commerçants et des producteurs est un fait ancien et presque cons­tant. La justice est jeune et naïve encore. L’esprit doit vaincre par sa vigilance, puisqu'il n'a point la méchanceté ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923

672

Lorsqu’Ulysse attire les ombres des morts autour de la fosse remplie de sang, je ne trouve point d'erreur dans ce récit ; mais plutôt la situation humaine et le rapport des vivants aux morts s'y trouvent décrits[[1051]](#footnote-1052) sans aucune faute ; ce jeu de l’imagination sonne puissant et juste comme une belle symphonie. Les morts sont autour de nous, et principalement mêlés à nos perceptions nocturnes et crépusculaires ; **[**car, par l’affaiblissement et la confusion des perceptions vraies, nos souvenirs prennent importance ; il y a des heures et un genre de lumière où les morts paraissent ;**][[1052]](#footnote-1053)** le lieu de leur séjour n'est donc pas mal placé dans les pays du brouillard et des longs hivers. Et c’est par les vivants qu'ils revivent, qu'ils reconnaissent, qu'ils parlent, comme il est for­tement exprimé par ce sang frais qu'ils boivent, et qui leur rend pour un temps la mémoire. Ce sont bien[[1053]](#footnote-1054) des ombres impalpables, à peine dessinées, voltigeantes, ainsi que sont nos faibles et inconsis­tantes images. **[**Et cette mythologie ingénue et droite a décrit l’imagination mieux que ne font nos docteurs ; car le savoir donne toujours trop de corps, par les paroles, à ces fugitives apparitions, jusqu’à effacer presque toute différence entre nos rêveries et les choses ; au lieu que le poète, par un juste sentiment, donne à ces ombres réelles l’aspect même et le mouvement de nos pensées.**][[1054]](#footnote-1055)** Parmi les choses, et sur cette terre même ; car il est profondément vrai que nous n'imaginons point autrement que par les actions indistinctes des choses autour de nous, comme du feu et de la fumée. Sans les choses présentes, nous n'aurions même point de songes. Aussi la tradition constante en tous pays, qui enseigne que les morts se montrent la nuit, par lune et brouillard, ou bien dans le dessous des forêts, se trouve bien plus près de la vérité que cette fiction théologique qui nous sépare des morts, et les relègue en un lieu écarté ; idée inhumaine.

Tout est donc harmonieux et en quelque sorte disposé déjà pour l’entendement, en cette Nécromancie[[1055]](#footnote-1056) justement célèbre. Tout, jusqu'à cet Ulysse à l’épée nue, qui écarte la foule des ombres, et met un peu d'ordre dans cette rêverie trop émouvante. Car il est vrai encore que c’est l’action qui surmonte le rêve, et que la volonté n'y peut rien changer que par de vifs mouvements du corps, et adroitement[[1056]](#footnote-1057) dirigés ; et c’est bien aussi l’épée qui a fait d'abord l’expérience, l’épée, outil à tout faire, témoin plus sûr que le bras. **[**Et, encore une fois, le sentiment poétique a visé plus juste ici que le savoir ; car plus d’un homme instruit en est à ignorer[[1057]](#footnote-1058) que le seul moyen de changer d’idée est de changer d’action. Tous les passionnés exorcisent d’abord les pensées par des pensées, et bien vainement. L’ancien exorcisme, par le geste, était le plus sage. L’exorcisme par l’action est le meilleur. Tout est donc vrai d’une certaine manière, en ce récit fantastique.**][[1058]](#footnote-1059)** Aussi n'y a-t-il point de discours plus humain que celui d’Achille mort. « J'aimerais mieux être l’esclave d'un pauvre homme que roi chez les morts ». Parole vivante. Tous les détails sont justes, et les plus naïfs sont les plus justes. Orion le chasseur chasse encore parmi les ombres ; et il poursuit les ombres mêmes des bêtes qu'il a tuées. On n'en peut rester là ; il faut que la réflexion saisisse enfin l’idée, c’est à savoir que tout revient en ombres, les bêtes aussi, et même les arbres et même le terrain de chasse ; l’image devient pensée, niée et conser­vée, et l’antique récit entre tout entier dans la doctrine du sage. Platon a pensé Homère, et jamais ne s'est trompé d'un cheveu, par cet art profond de croire, qui met tous les problèmes dans un jour favorable. Au contraire l’incrédulité est l’âme de cette théologie triste qui nie l’apparence. Triste, car si l’apparence nous trompe une fois, la pensée est donc au cachot dans ce monde admirable ; et les plus doux sentiments sont alors[[1059]](#footnote-1060) ceux qui nous trompent le plus. Mais non. L’arc-en-ciel[[1060]](#footnote-1061) est raison et sagesse, quoique deux amis qui l’admirent ensemble ne voient point le même arc par les mêmes rayons ; car cela aussi[[1061]](#footnote-1062) la théorie l’explique depuis Descartes.

8 décembre 1923

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°18, 15 décembre 1923 (CXXVI)

1927 EH1 (23), « Ombres » (*om EH2*)

1934 LIT 42

ERRATUM. - Dans le Propos CXIII, p. 225, ligne 2, lire : *gras* au lieu de *gros*. - Dans le Propos CXlX, p. 238, ligne 2, lire : *veut* au lieu de *sent*.

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

CXXVII (673)

Noël n'est pas un soir ni une fin. Noël est une aurore et un commencement. Cette messe est à minuit et célèbre un enfant. Cependant l’hiver a commencé ; la neige ensevelit l’automne ; les arbres montrent leurs squelettes dépouillés ; le vent du nord descend sur la terre. Mais l’œil voit d'autres signes ; le ciel se creuse par ces légères architectures de la forêt ; la lumière est comme délivrée ; la neige double le ciel. Sur les bourgeons du mar­ronnier j'ai touché une sève visqueuse. Les astronomes de leur côté mesurent ce solstice traînant ; le soleil a fini de descendre. Ainsi tous les signes s'accordent, et la jeune Espérance[[1062]](#footnote-1063) est fêtée justement quand il faut.

Les anciens peuples avaient tous des danses réglées qui figuraient les choses du ciel et les saisons ; c’est ainsi qu'ils se souvenaient ; c’est ainsi qu'ils se persuadaient eux-mêmes. On dit souvent là-dessus que ces danses figuraient la mythologie ; mais je suis assuré au contraire que la mythologie fut un commentaire de ces danses, qui premièrement exprimèrent le rapport de l’homme à la nature des choses, tout à fait de la même manière que le chant des oiseaux raconte le printemps. Ainsi l’ancien culte fut d'abord en action, et absolument vrai. C’est de là que les hommes prirent leurs idées. Je veux bien que penser ce soit, selon un mot connu, se retenir d'agir ; mais je dirais plutôt que penser c’est s'arrêter de danser, ou bien regarder danser. Car il faut un objet à nos pensées comme telles ; il faut un autre monde, solide comme le monde, image du monde, et autre que le monde. La première contemplation fut danse, et la première réflexion fut contemplation de la danse. Pensez-y avec suite. On ne peut compter sans les noms de nombre ; mais comment nommer les nombres avant d'avoir compté ? Cherchez d'un autre côté ; le nombre fut sans doute une abstraction de la danse, et autrefois sacré, comme la danse.

Le détail échappe. Mais posons seulement que l’accord des signes fut toujours adoré. On peut comprendre alors cette mythologie universelle, où la forme humaine représente une partie ou un aspect de la nature inanimée. Si la danse est la plus ancienne vérité, tout s'explique ; et aussi comment l’ordre de la nature fut naturellement exposé sous la forme d'un récit légendaire. La légende fut la pre­mière explication de la danse. Comment expliquer autrement ce sens des mythes, qui se retrouve et se redouble jusque dans leurs derniers replis ? La fête fut d'abord juste, non moins juste que le chant des oiseaux. Elle exprima l’ordre universel. Les récits que l’on en tira furent gouvernés par ces gestes infaillibles ; aussi n'y a-t-il pas une faute dans ces métaphores qui furent les anciens dieux. Per­sonne, ou presque, ne remarque que les poèmes[[1063]](#footnote-1064) sont régulateurs à la fois et révélateurs de nos sentiments ; mais tous l’éprouvent. Encore bien moins remarque-t-on que les mythes sont les régulateurs à la fois et les révélateurs de nos pensées ; mais aussi ceux qui éprouvent cet accord dans le moment de la prière sont transportés si violem­ment par cette beauté inexplicable, qu’ils sont disposés alors à accor­der beaucoup et même tout à la théologie raisonneuse. Toutefois cette théologie elle-même convient que celui qui prend le mythe pour vrai en ses apparences, et qui adore directement et simplement les images, est plus près du vrai que les docteurs. Mais celui qui comprendrait que la prière est une parfaite perception de la nature et de l’homme ensemble serait encore plus près des dieux. **[**Je pense à la vieille femme dont parle Rousseau dans l’*Émile* et qui ne savait dire comme prière que : « Oh ! » Ce fut le plus simple des psaumes, et c’est le modèle de tous. On explique par là que le sentiment de la nature soit puissant dans les poèmes :

O récompense après une pensée

Qu’un long regard sur le calme des dieux !

Le poète sent directement les choses, la beauté des choses, et les dieux ensemble. Les saints ont quelquefois esquissé ce poème.**][[1064]](#footnote-1065)**

25 décembre 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

1924 PSC XXVI, « Des signes »

1938 PSR LIX, « Mythologie universelle »

CXXVIII (674)

Quelquefois, célébrant le héros qui se mesure avec le monde et qui brave la douleur, on glisse à louer la douleur elle-même, et aussi cette aveugle nécessité du monde, qui n'a point d'égards. C’est adorer les idoles. Certainement le pouvoir de souffrir est signe de la puissance ; par exemple il est souvent plus honorable de souffrir d'une injure que d'y être indifférent ; et, plus précisément, c’est grandeur si l’on souffre au spectacle de l’oppres­sion plus que l’opprimé lui-même. C’est perfection et non imperfec­tion de l’oreille si l’on est ému désagréablement d'une note un peu fausse. On souffre enfin en proportion de ce qu'on exige. C’est pour­quoi avançant de proche en proche jusqu'aux bords de l’obscure douleur qu'on dit physique, j'y supposerais encore de l’indignation, j'entends une lutte entre ce qui devrait être et ce qui est[[1065]](#footnote-1066). L’Univers[[1066]](#footnote-1067) en est cause aussi, parce qu'il frappe en sourd et en aveugle, comme il est ; mais ce n'est point par ce côté-là que la douleur est grande et belle. Et si l’on louait l’Univers de ces dures épreuves qu'il nous apporte, ce serait à peu près comme si l’on voulait louer la guerre parce qu'elle fait paraître des héros. Je loue le héros qui surmonte, je ne loue point la guerre qui frappe.

Encore moins irai-je louer cet Univers mécanique. Éloge perdu ; l’existence n'en a pas besoin ; éloge aussi vain que le blâme. La mer s'étale selon la nécessité. La bordure de l’eau contourne le moindre caillou, dessinant le mouvant équilibre ; la lumière s'y joue selon le soleil et le nuage ; la moindre ride se conforme au soleil, à la lune, au vent. Tout subit tout. Cela n'est ni mal ni bien. C’est ainsi.

Cette idée est jeune. Il n'y a pas longtemps que l’homme se fie à lui-même au lieu d'immoler un taureau à Neptune. Et il reste toujours[[1067]](#footnote-1068) trop de cet ancien esprit, encore gravé dans le langage, qui suppose une vertu dans chaque chose, et comme une offense du fer chaud à la main. Tout le coupant de l’intelligence, comme celui du fer, résulte de ce qu'elle se ramasse en elle-même et se retire de l’inflexible nécessité. Il y a loin des grains de minerai mêlés à la terre à cette lame de sabre ; ainsi l’esprit diffus. Le passager se lamente et prie ; mais le pilote agit, prenant l’existence pour ce qu'elle est.

Je crois assez que la mer fut l’institutrice, bien plus que la forêt ou le champ. On voit loin sur la mer, et cette masse fluide exprime mieux que les rochers ou la terre boueuse les balancements de l’universelle mécanique. Et le navire témoigne mieux que la charrue de ce que l’homme peut, quoique plus dangereusement. Le pilote invente ; le laboureur imite. Il est vrai que le pilote instruit le labou­reur ; mais il est vrai aussi que les vastes continents nourrissent encore d'autres idées sur la nature et sur l’homme, que celles qui naissent et se reforment sur les côtes dentelées. Ici c’est l’existence pure qui remplit la coupe de l’esprit. Saine boisson.

12 décembre 1923 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

1927 EH1 (31), « La mer institutrice »

1938 EH2, LI, « La mer institutrice »

675 (CXXIX)

L’homme sérieux m'a dit : « Toutes vos considérations de politique sont marquées d'une erreur assez grosse ; et il faut que vous vous bouchiez les yeux passionnément pour ne la voir point. L’actuelle politique, qui est un mélange de droit et de force, n'est pas évidemment la politique des saints. Ce n'est pas que je crois qu'elle veuille argent ou biens ; nous ne sommes point si pauvres ; mais surtout elle nous venge et elle punit. Or cela plaît à presque tous. Interrogez des hommes de tous les partis, au lieu de songer creux. Ils ont été attaqués, vous diront-ils, par un peuple redoutable, de loin armé pour conquérir puissance, richesse et gloire ; eh bien, ce n'est pas assez d'avoir vaincu ces gens-là, il faut les humilier ; il faut les soumettre à leur propre loi ; il faut leur faire sentir les conséquences de leur propre volonté ; ce n'est que Justice ; et, quand cela nous coûterait beaucoup, il faudrait encore le faire. La sécurité pour un temps, si nous pouvons ; des réparations, si nous pouvons ; mais d'abord punir. Ces idées sont simples, fortes, et touchantes. Notre premier ministre les traduit assez exactement, rappelant sans se lasser nos deuils, nos ruines et l’injustice de l’agresseur. C’est pourquoi cet homme, qui n'était nullement populaire avant et pendant la guerre, l’est devenu depuis. Naturellement il y a à dire là-dessus, comme sur tout, et les opinions sont libres. Mais la politique, mon cher, ne s'arrange pas des subtilités ; il faut gouverner selon l’opinion, et d'abord la reconnaître. Enfin rejoindre le gros ; ou bien ne pas se mêler de politique, et philosopher dans son coin ».

Je répondis ceci à l’homme sérieux. « Mon cher, nous ne saurons jamais ce que pense l’Opinion si nous disons comme elle. C’est comme si vous disiez que le citoyen doit voter selon l’opinion du plus grand nombre, et non pas selon la sienne propre. Et il est vrai que le citoyen électeur doit finir par composer, et tel était l’esprit du second tour de scrutin. S'il faut maintenant composer dès le premier vote, c’est tant pis. Mais, tant qu'il s'agit de parler et d'écrire, il ne faut point composer. Les journaux presque toujours composent, et cherchent à dire ce qu'ils supposent que tout le monde pense ; et le lecteur, de son côté, y cherche une pensée commune. Cette réci­proque duperie, où je reconnais de la bonne foi, n'est pas sans inconvénient, chacun n'étant que trop disposé à rejoindre, comme vous dites, ce qui est penser comme on se bat. Ici, suivant une méthode différente, et fort peu essayée, nous imprimons des opinions individuelles, et qui ne sont nullement concertées. Celui qui aper­çoit erreur, déformation ou omission dans les thèses des diplomates le dit sans avoir égard. Pour mon compte, examinant l’homme de guerre, et non sans amitié, étudiant en naturaliste les mouvements du courage, l’ivresse d'imiter, le jeu des armements, la puissance des rumeurs, enfin toute la mécanique de la chose, je suis toujours ramené à considérer la guerre comme un malheur plutôt que comme un crime. Cette manière de voir est le principe de la récon­ciliation en toute affaire ; et cela aussi je l’explique à l’occasion. Et j'essaie en même temps d'expliquer beaucoup d'autres choses, afin d'éprouver une idée par une autre. Ces réflexions, j'en fais part à tous par cette même amitié humaine qui fait que je cherche avidement des idées dans ce que disent ou écrivent les autres, et que souvent j'y en trouve. Telle est, selon mon opinion, la politique du citoyen, qui n'est pas la même chose que la politique de l’homme d'État ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

*L’Émancipation*, 15 mars 1924

CXXX (676)

La sagesse vulgaire, qui simplifie tout, veut qu'un homme soit tout bon ou tout mauvais. L’homme réel fait voir tout à fait autre chose. Méchant dès qu'il a peur, et bon à l’ordinaire. Scrupuleux au jeu, mais rusé et trompeur dans le commerce, ou bien tout au contraire. Exact aux paiements commerciaux, mais trompant l’État. Sûr associé, mais trichant aux balances. Prodigue, négligent, oublieux des dettes par l’habitude du déficit ; le même administrant très bien la richesse, si elle lui tombe. Paresseux aux actions faciles, diligent aux difficiles : brutal un jour, et l’autre jour héroïque. Menteur jusqu'à l’impudence s'il s'y met ; franc jusqu'à l’imprudence en une autre occasion et sur un autre départ. Tel prendra dans votre bourse, à qui pourtant vous pourriez confier votre bourse. La guerre fait voir de ces contrastes ; un homme courageux, dévoué, simple et cordial dans les dangers ; héroïque aux blessés ou pour éteindre les poudres ; le même tient les plus vils propos sur la prostitution des femmes, dont il avoue qu'il vit à l’ordinaire. Soucieux d'un certain honneur, et nullement d'un autre honneur. Tel chef ombrageux, vio­lent, blessant, ailleurs juste et sage, et même compatissant et bon. Le même homme. Chacun, en ces diverses actions, en ces senti­ments opposés, montrant le même pli de moustache, le même œil, le même paquet de muscles, enfin cette nature immuable, avec ses vertus propres et ses vices ensemble. J'ai connu un policier de l’espèce la plus perfide, capable d'abuser d'un secret surpris, mais non pas d'un secret confié. C’est un grand art de reconnaître en chacun cette partie de pont, en quelque sorte, sur laquelle on peut passer.

Comment débrouiller tout cela ? J'ai vu qu'on pouvait aller assez loin par deux idées. La première est qu'un métier fait vertu, surtout quand l’action est difficile. Un bon nageur sera héros parce qu'il nage bien. Tel qui a peur sur la mer, où il ne peut rien, mettra son honneur à dompter un cheval. Un chirurgien, de ceux qui n'ont point de pitié, sera dévoué au-delà des forces par cela seul qu'il voit d'effrayantes plaies à recoudre et un beau travail à faire. Bien voir la chose et la changer comme on veut, cela fait un bonheur plein. Je suppose qu'un faussaire, de monnaie ou de billets, est autant attiré par le difficile du travail que par le profit. Toute ruse plaît par elle-même, et toute action est ruse. Je me fierais à Ulysse.

L’autre idée est que tous les hommes, ou presque, ont des parties de pure vertu, par un certain genre d'honneur auquel ils ne manquent jamais. On peut se fier à la promesse d'un voleur, dès qu'il la donne de manière à se croire engagé, j'entends à l’égard de lui-même. Presque tous les hommes trompent sans scrupule celui qui se défie, comme on voit dans les marchés. César Birotteau le parfumeur, héros de la probité commerciale, aurait sans doute préféré, entre deux flacons, celui qui mentait le mieux. Nul n'hésite à tromper au jeu de cartes, dès que la tromperie est de règle ; aussi les ruses de guerre ne font point difficulté pour un homme d'ailleurs incapable de tromper ses amis. Dans les contes, miroir de l’homme, il se trouve toujours quelque forme de serment qui engage même les enchanteurs et les dieux. Il n'y a peut-être pas d'homme sans foi ni loi ; mais il n'y a guère d'homme, et peut-être n'y en a-t-il point, en qui foi et loi s'appliquent à tout. Prudence et Confiance sont fortes l’une par l’autre.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

CXXXI (677)

« Taisez-vous, blasphémateur. Que serait la politique si les citoyens refusaient d'acclamer et de croire ? De bas intérêts, de louches intrigues, l’argent roi. L’homme n'est point fait pour cette vie-là. Je ne vois que l’enthousiasme qui le puisse guérir de l’ennui. Mon cher, la guerre et la religion sont inscrites ensemble dans ce corps humain, inquiet, irritable, et chargé de métaphores. Éloquence et poésie conduisent la danse, et vous n'y changerez rien. La raison n'est qu'un repentir, et tous les sages sont vieux. Vous nous offrez une sorte de toit à porcs, si je ne me trompe. Mais les temples furent d'autre sorte, toujours le plafond bien au-dessus de la tête ; et vous-même vous n'écrivez pas par a + b. Il y a des siècles que Sancho suit Don Quichotte ; et le proverbe n'est que la réplique à quelque folie héroïque. Ces deux âmes sont deux moitiés d'âme, et vous ne nous offrez qu'une moitié de vie ».

Si le problème humain était simple, il serait résolu. Les passions sont redoutables, et toute colère est d'assassin, si on la suit ; mais il n'y a point de passion qui ne soit apaisée un peu par une meilleure connaissance des causes. Le moulin à vent ne voulait point de mal à Don Quichotte ; son imagination folle faisait tout l’ennemi ; voilà la grande idée, voilà l’idée neuve et de conséquences infinies. L’homme change par la pensée ; je ne dis pas seulement Descartes, mais un terrassier, un épicier, moi et vous-même. Qui donc se torture l’esprit de sorts et de sorciers ? Qui des songes ? Qui des revenants ? On en rit. Les dieux n'apparaissent plus. Ils sont réels, en pierre, en marbre, en peinture. Images émouvantes, mais images amies. Ce grand travail s'est fait par les beaux arts, et contre leur antique fin. Jupiter, ministre d'un destin sanglant, devient modèle de sérénité pour tous. Les cathédrales, forêts sonores, ne rendent plus l’ancien oracle. Toutes les œuvres disent que l’on peut vivre.

L’idée cartésienne aussi fait son chemin. Le héros humain vient à ne s'effrayer pas plus de lui-même que de ses songes. Les individus mènent une vie passable ; si cette vie peut durer un an, dix ans, sans rixe mortelle, elle peut durer toujours. J'en dirai autant des peuples. Si la paix peut durer dix ans, elle peut durer toujours ; car les problèmes sont les mêmes. Mais ici la connaissance des causes est moins familière, et les passions plus redoutables. Et pourquoi ? Parce que les passions ambitieuses de quelques-uns vont toujours à raconter et interpréter les songes. L’Othello à mille têtes a toujours son lago. L’amitié humaine, qui apaise si bien les passions privées, multiplie au contraire les passions publiques, et leur donne aspect de devoir et de raison. Un homme jaloux jusqu'à la pensée du meurtre a honte de lui-même ; une nation jalouse fait ornement et gloire de ses menaces et de ses soupçons. Ce grand corps est sauvage ; mais je ne vois point plus de fatalité en ses convulsions naïves que dans mes propres passions et dans les vôtres. Et la connaissance des causes doit donner puissance, ici comme ailleurs, et une vie plus facile. C’est pourquoi j'en écris.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

CXXXII (678)

Il y a quelque chose de mort dans toute Théologie[[1068]](#footnote-1069), quelque chose de mort aussi dans toute Géométrie. Ce sont des idées sous clef ; nul n'y va plus voir, et l’on en fait le compte par des registres et abrégés, comme font les teneurs de livres. Or ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point ? Bossuet prouve Dieu par les vérités éternelles. « Une vérité ne peut cesser d'être vérité. Descartes meurt, Bossuet meurt, la vérité ne meurt point. Mais comme une vérité n'est rien aussi sans quelque pensant, il existe donc un Pensant éternel[[1069]](#footnote-1070) ». Voilà une pensée de disciple et une armoire aux idées. Descartes est bien plus difficile à suivre, parce qu’il brise l'armoire aux idées et les idées mêmes, allant jusqu'à dire qu’il n'y a point du tout de vérités éternelles et que la volonté de Dieu en décide à chaque instant, même du triangle et du cercle. **[**Il est toujours permis de comprendre l’avertissement, qui signifie que, dans nos pensées aussi, les idées du géomètre ne sont point comme des corps étrangers, mais veulent être soutenues par le jugement qui précède ici le raisonnement. La difficulté de suivre les subtilités du géomètre vient de la difficulté de saisir et de maintenir les définitions. On comprend que cette perfection de notre esprit doit être transportée en Dieu, où elle se change en une création de vérités et une géométrie plutôt inventée que conclue. La liberté divine se trouve sur une limite dont nous pouvons à peine nous approcher en nous souvenant que la pensée divine est la législation des esprits. On voit jusqu’où la théologie laïque peut se risquer.**][[1070]](#footnote-1071)** Comprenne qui pourra. Toujours est-il qu’il y a ici du scandale et une occasion de douter de l’indubitable ; par quoi la théologie de Descartes se trouve animée d'incrédulité. Au feu les idoles. Ainsi va le vrai Géo­mètre, toujours doutant et défaisant, d'où les idées naissent et renais­sent. Car je tiens que si l’on veut savoir ce que c’est qu'une ligne droite il faut y penser toujours, j'entends la vouloir et maintenir tou­jours, ce qui est douter et croire ensemble. Quant à la ligne droite qui tient d'elle-même, et qui est enfermée en quelque Palais des Mesures, je sais qu'elle n'est point droite. Rien au monde n'est droit.

Rien au monde n’est juste. Aucun objet n'est Dieu. Mais l’homme juste est celui qui pense toujours au juste, et continuellement le maintient et le veut, imitant le Dieu de Descartes en cette création continuée. C’est ainsi que le juste fait justice de tout, comme le géomètre fait géométrie de tout. Un tel homme ne se fie point à l’ordre des choses, et la pointe de son jugement toujours attaque la justice établie et vénérée, la redressant d'après le modèle qui n'existe pas. Ce feu du jugement moral, cette ardeur à briser, ce culte du Dieu seulement aimé, nu, et sans aucune puissance, voilà par où la religion vit et revit. Plus religion dans ce Socialiste que dans ce Thomiste. Mais il se peut bien que le socialisme soit théologique maintenant, et que la Justice soit maintenant sous clef dans quelque Pavillon des Justes Mesures. L’idée aura donc péri par la Suffisance.

On doit appeler Machine, dans le sens le plus étendu, toute idée sans penseur. Je remarque que la téléphonie sans fil guérit de com­prendre et même d'essayer de comprendre. Et l’avion a tué l’idée de l’avion, comme les ailes, en l’oiseau, ont tué le doute, âme des for­mules de Newton et d'Euler. Car qui pensera, si tout est pensé[[1071]](#footnote-1072) ? Qui règlera, si tout est réglé ? La violence est l’effet inévitable, et souvent prochain, d'une pensée sans aucun doute ; et c’est ce que l’on voit en gros chez les fous. Peut-être est-il dans la destinée de toute théologie, aussitôt achevée, de rouler sur la terre comme un char d'assaut. C’est ainsi que la puissance déshonore la justice.

20 décembre 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

1924 *PSC* VII, « De la théologie »

1938 PSR LVII, « De la théologie »

CXXXIII (679)

D'Hercule à Jésus, la suite, l’opposition, le progrès sont assez clairs. Ces récits sont réels par les pensées. On ne demande point si les contes orientaux sont vrais ; on connaît qu'ils sont vrais, parce que les hommes ont certainement pensé d’abord[[1072]](#footnote-1073) leur propre existence d'après le pur événement, qui tantôt trompe l’espérance et tantôt la comble ; et ce tableau des contes[[1073]](#footnote-1074) représente éternellement les jeux de l’imagination et des passions ensemble, un genre de prière qui n'est que curiosité et désir, enfin le premier tissu de toutes nos pensées. Hercule foule aux pieds ce tapis magique ; il n'y fait pas **seule[[1074]](#footnote-1075)ment** attention. Il est vrai que l’action termine le rêve ; mais il est plus profondément vrai que l’exercice athlétique réduit l’imagination à la perception claire. Hercule est donc clairvoyant par sa force, bon et juste par sa force. Cet ordre de la force et cette vertu de l’exécution furent adorés longtemps et le seront toujours assez. L’homme en marche et assuré de lui-même mesure la nécessité extérieure et frappe à coup sûr. Les maux d'événement sont alors[[1075]](#footnote-1076) finis et déterminés ; la vigilance et l’industrie en font le tour. L’homme aménage et assai­nit la planète, se portant d'un mouvement vif et mesuré contre l’eau, le feu, la pestilence, le brigandage. Hercule reconnaîtrait ses fils.

Mais suivons le récit. Hercule périt par ses propres passions. Les démons intérieurs se montrent. D'autres maux, sans mesure, collés à nous comme la brûlante tunique ; les cris d'Hercule emplissent le monde. Qu'est cela, sinon le crime aimé et détesté, la fraternité et la haine ensemble, la puissance de police et d'industrie se détruisant elle-même ? C’est à quoi nos travaux d'Hercule nous ont conduits, et c’est la guerre à l’état de pureté, vertu contre vertu, et le meil­leur, ouvrier du pire. Conflit de soi avec soi. Ici est l’hydre dont les têtes revivent, à peine coupées. Ici périt la force disciplinée, par la force disciplinée ; et sans fin. Par quoi ? Par l’opinion seulement. La seule opinion a tué dix millions d'hommes en ces temps-ci.

Une autre vie se montre, puissante sans aucune puissance. Un autre athlète, par le jugement seul. La puissance de César attend le consentement et le culte ; mais le consentement et le culte lui sont refusés. Un autre salut préoccupe l’homme divin ; il ne regarde qu'en lui-même,[[1076]](#footnote-1077) au désir, à l’amour, à l’ambition, à l’avarice, pour les subordonner. Nullement satisfait de l’ordre politique, qui donne apparence de raison à toutes ces choses ;[[1077]](#footnote-1078) mais annonçant au con­traire que si on leur donne quelque peu du consentement intérieur, on leur donne tout. Plus profondément, discernant que les forces au service de l’esprit déshonorent l’esprit ; que l’esprit vaincra, mais seul, et désarmé ; que tout le bien extérieur possible viendra de ce refus et de cette retraite de l’esprit en lui-même, et de cette purifica­tion au sens propre du mot. Enfin la puissance est déchue de son droit divin. Si l’instrument du supplice, adoré dans le temple nou­veau, signifie quelque chose, il signifie, à n'en pas douter, que la puissance n'est plus un attribut de Dieu. **[**La croix nous rappelle violemment que le Dieu de l’esprit a subi un supplice infâmant. Impossible de l’oublier.**]** L’on saisit ici la vertu de ces grandes images, sur lesquelles le discours n'a pas de prise. Que de sophismes théologiques en vue de rassembler l’esprit et la force, et de composer une même prière pour l’un et pour l’autre ![[1078]](#footnote-1079) **[**Toutefois on ne peut composer avec ce terrible signe, et quoique nous y soyons accoutumés. Cette puissante image nous a précédés. Nous voudrions croire que le progrès est bon diable.**][[1079]](#footnote-1080)** Mais le Signe reste ; il attend nos pensées.

22 Décembre 1923 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°19, 29 décembre 1923

1924 *PSC* XXXIV, « Les grandes images »

1938 PSR LVIII, « Les grandes images »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

CXXXIV (680)

C’est aux grands procès que l’opinion peut s'instruire et se reconnaître. On comprend très bien pourquoi, si l’on réfléchit à ce que devient l’éloquence dès qu'elle recherche l’immé­diate approbation. Dans une réunion publique, et aussi bien à la Chambre, celui qui commence par déplaire à beaucoup ne peut plus se faire entendre. Ainsi l’orateur tombe nécessairement dans les lieux communs ; au contraire l’interruption est violente ; elle ne mesure rien ; elle veut seulement trouver pour blesser ; elle y par­vient souvent. D'où ces yeux hors de la tête. Alors, comment plaider ? Ce sont des batailles.

Au prétoire nous voyons tout à fait autre chose. Si ce n'est que les avocats, un peu couverts par leur privilège, extravaguent encore, surtout dans les répliques croisées, tout homme qui doit parler se trouve en présence d'un pouvoir fort jaloux et qui ne supporte rien. Cette condition sévère protège celui qui parle contre lui-même et contre ceux qui ne l’approuvent point. Tout ce qui interrompt, tout ce qui murmure, tout ce qui voudrait empêcher que certaines cho­ses soient dites sera réduit au silence et au respect très aisément. Donc nul souci de plaire et nul besoin de crier. L’homme ainsi déli­vré est beau à entendre ; on entend rarement l’homme délivré. Ce qu'il dit est plein de sens ; c’est une pensée d'homme, Je ne distin­gue point entre un parti et l’autre ; car dans un parti et dans l’autre il y a une pensée digne d'attention et même de respect. C’est pour­quoi ce qui est dit alors est encore meilleur à lire que les écrits doc­trinaires, qui, toujours, par l’assurance de plaire à quelques-uns s'appliquent à déplaire à d’autres.

Mais il faut considérer encore de plus près toutes les conditions libératrices, et n'en oublier aucune. Ceux qui décideront ici ce ne sont point ceux qui ont pouvoir de police, ni ceux qui disputent. Les arbitres ont seulement le pouvoir de faire poser une question. Serait-il impossible d'instituer le même ordre dans les débats politi­ques, et d'y faire comparaître, sous un pouvoir de police, et irrésisti­blement armé, un accusé, des témoins et des avocats devant des arbitres muets ? On verrait se former alors des vérités politiques.

Encore mieux. Dans un procès criminel comme celui-là, je trouve un accusé qui n'a point du tout de puissance, qui n'eut point d'autres motifs, qui n'a point d'autres moyens de défense que des vérités puissantes sur tout homme, et certainement incomplètes. Une victime, aussi, non point passive, non point innocente, mais qui a coopéré à l’action par une action contraire, découverte, suivie, avouée, fondée sur des motifs puissants aussi, vrais aussi. Le sérieux enfin devant cet homme mort, et cette accusée qui accepte qu'on lui applique à elle-même sa propre loi, qui se l’est appliquée à elle-même autant qu'elle l’a pu. Au regard de ces grandeurs à l’antique et de ce drame essentiel dont rien n'est renié, il n'y a plus de finesse ni de renvoi. Par cette contagion, par ce silence aussi, et par cette sécurité d'un moment les hommes osèrent sans convulsion, d'où naquirent des pensées irréprochables et toutes réelles. D'où je comprends que les hommes déraisonnent non point par l’intérêt, ni par la peur, ni par la prudence, mais plutôt par ces cris autour d'eux et par leurs propres cris. Quant aux écrits, si médités qu'ils soient, ils sont toujours un peu hors de temps et de lieu ; j'y vois trop de choix et trop d'arbitraire ; au lieu que dans ce procès tout ce qui a été dit était nécessaire, et rien de ce qui était nécessaire n'a été omis. Ne serait-il pas juste que tous les journaux, en compensation de ce dangereux pouvoir qu'ils ont, fussent tenus d'imprimer sans omettre une ligne, les détails de ce grand procès ? Non par ce qu'il résout, car il ne résout rien, mais par ce qu'il pose.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

CXXXV (681)

Autant qu'un député juge à la manière d'un arbitre, et sans considérer un parti et l’autre, le peuple est libre, aussi libre que la condition humaine le permet. Ce qui aura semblé nécessaire, utile, ou permis, au plus grand nombre de ces arbitres sera tenu pour tel, et très raisonnablement. Il n'en sera plus de même si le député considère les partis. Car, si l’accusé, ici le ministre, est un des chefs de son propre parti, il le soutiendra peut-être sans trop examiner, en vue de se rapprocher de la tête. Si l’accusé est sou­tenu par l’autre parti, encore bien mieux notre homme imaginera quelque ministère pour lui-même ou pour ses amis. Dans tous les cas il combattra comme soldat d'une armée ; il combattra au lieu de juger. C’est ce qu'on voit toujours à quelque degré, car rien n'est parfait ; mais le degré est ce qui importe. Supposez qu'un puissant parti occupe le pouvoir, et paraisse en mesure de punir les indisci­plinés et les traîtres par une exclusion efficace, tout contrôle est rendu impossible et la liberté est perdue.

Les choses ne seront jamais tout à fait ainsi, parce que nul système électoral ne détournera tout à fait le peuple de disloquer les partis et de choisir des hommes. Mais il faut convenir que le système des listes, qui vise toujours à écarter les isolés, nuit au contrôle et donne plus de liberté aux pouvoirs quels qu'ils soient. Vouloir que le Chef aime le scrutin d'arrondissement, c’est trop demander. Les hommes font voir ici une clairvoyance admirable. Observez les opinions, et vous remarquerez qu'elles dépendent des fonctions. Tout homme qui tient une parcelle des pouvoirs, quand ce ne serait qu'un chef de bureau, est pour le scrutin de liste et contre le scrutin d'arrondisse­ment. Aux yeux de celui qui n'est point du tout chef, la Proportion­nelle est suspecte en ceci qu'elle suppose des listes et des partis. Par la même raison tous les tyrans, grands ou petits, tiennent pour la Représentation Proportionnelle. Les socialistes ne sont pas loin de le comprendre, mais seulement par les effets, et non point par les causes ; sans compter qu'ils sont aisément un peu tyrans, et de bonne foi. « Si j'étais roi », telle est leur chanson.

Si tu étais roi sans contrôle, tu serais un mauvais roi. Il n'est point de sagesse qui ne s'use à exercer le pouvoir. L’importance, une pointe toujours d’entêtement, les difficultés réelles, l’excès même du travail et le poids de mille affaires, enfin la mécanique du pouvoir, qui est l’administration, tout contribue à jeter le chef en de folles entreprises. Je le suppose honnête, attaché au bien public, amoureux de vraie gloire ; cela ne changera rien. Et pareillement je suppose que ceux qui l’ont choisi soient réellement le plus grand nombre, cela ne changera rien si ceux qui l’ont choisi n'ont pas le pouvoir de le modérer. Que les femmes votent, cela ne changera rien. Mais au contraire, soit que les hommes votent seuls, soit que les femmes s'y joignent, et que les chefs de famille aient plusieurs voix ou non, pourvu que le député soit tenu par ses électeurs et non par un parti, le pouvoir sera tenu de dire ses secrets, d'exposer ses projets, d'étaler ses comptes ; et tout ira passablement.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

682 (CXXXVI)

L’esprit chrétien n'est pas encore développé, même en ses premiers replis ; nous n'apercevons pas le moment où l’idée même du jugement intérieur appellera son opposé, c’est à savoir une forme politique purifiée, dont nous n'avons presque aucune idée. Selon les vues profondes de Hegel, qu'il faut elles-mêmes déve­lopper hardiment, la religion n'est jamais que la première réflexion sur les monuments, parmi lesquels je compte les légendes ; et la philosophie elle-même n'est qu'une réflexion sur la religion. C’est pourquoi je dis que la Libre Pensée[[1080]](#footnote-1081) n'est et ne sera autre chose que le Christianisme développé. Je dis développé ; non point réconcilié avec l’ancien ordre politique ; non point interprété d'après l’ancienne logique ; mais lui-même devenant logique et finalement politique.

Je prendrai en exemple le salut individuel[[1081]](#footnote-1082) où Comte lui-même, si attentif à recueillir l’héritage humain, n'a pourtant reconnu que l’égoïsme renaissant. Il faut[[1082]](#footnote-1083) coopérer d'abord et coûte que coûte, sauver les autres[[1083]](#footnote-1084) en même temps que soi, et ne point quitter femme, amis et compagnons pour soigner sa propre âme. Rien n'est plus évident ; mais[[1084]](#footnote-1085) il y a beaucoup de choses évidentes et qui ne s'accor­dent point. Il faut coopérer pour la paix ; très bien. Mais le moindre essai dans ce sens-là fait paraître une autre guerre. La grande guerre a porté cette contradiction et nous la jette maintenant en discours irréfutables. Suivons l’autre idée, si jeune encore ; il est assez clair que l’élément de la guerre est cette colère intérieure en chacun, si aisément parée en indignation. Le monde des hommes est agité en tous sens de ces généreuses colères, saluées sous le nom de courage. Mais nous ne poussons point au-delà. Autour de cette idée nous voyons se reformer les légions de César.

Où donc le salut, sinon dans une retraite à l’intérieur de soi-même en vue de se bien gouverner ? Chacun reconnaît promptement, d'après ses premiers essais, qu'il est difficile d'aider les autres ; mais c’est encore trop peu savoir. Il faut[[1085]](#footnote-1086) comprendre, par jugement irrévo­cable, que les moyens de force, et même d'apparence douce et per­suasive, sont nécessairement soumis aux lois de la force. Cette vue prise, et ce monde une fois exilé de nous, une autre idée se montre, qui est que la paix de chacun avec soi sera nécessairement la paix universelle. Ainsi c’est par gouvernement de moi-même que j'aide les autres, et seulement ainsi. En toutes choses ; car si je ne convoite point, j’établis la justice autant qu'il est en moi ; si je ne violente point, j'établis la liberté autant qu'il est en moi. Ce que traduit exac­tement et sans la moindre erreur cette poétique doctrine d'après laquelle celui qui a sauvé son âme intercède et prie pour tous les autres. Mais ce n'est pas assez de croire ; il faut savoir. Cela est ainsi. Tous les maux humains viennent de ce que je me jette à sau­ver les autres d'esclavage, d'injustice et de violence, au lieu de me sauver moi-même. Dans le Juste, toutes les fois qu'on le rencontre, on reconnaît non sans étonnement un certain refus d'aimer et même d'aider, par un regard à l’ordre invisible et immédiatement universel où le sage gouverne absolument. Mais **[**la plupart des désordres de la bonne volonté sont réformés, non par une loi, plutôt par la loi des choses qui, sans la moindre erreur, nous renvoie l’effet de nos passions. Seulement**][[1086]](#footnote-1087)** cela est encore plus admiré que compris. On s'étourdit à chercher une loi civile qui préserve[[1087]](#footnote-1088) les hommes d'être violents, injustes, esclaves. Au lieu que c’est parce qu'ils ne se sauvent point chacun de violence, d'injustice et d'escla­vage, que la loi civile est corrompue par ce mélange d'amour et de vengeance.

28 décembre 1923 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

*L’Émancipation*, janvier 1924

1924 *PSC* XLVIII, « L’esprit chrétien »

1938 PSR LX, « L’esprit chrétien »

683 (CXXXVII)

On a tout dit contre la Représentation Proportionnelle, excepté ce que le citoyen en pense. Ce sont toujours des doctrinaires qui parlent, pour ou contre, toujours pensant à gouverner. Pour ma part, dans la représentation proportionnelle des minorités, comme dans le scrutin de liste qui en est la condition, ce que je vois de pire ce sont ces candidatures liées et ces programmes communs. En vérité ce sont de futurs ministres qui parlent ; il faut alors voter pour une politique ou pour une autre. Or, aux yeux du vrai Radical, toute politique qui n'est pas contrôlée est mauvaise ; en revanche toute politique sera passable si elle est l’objet d'une constante sur­veillance, j’entends si le député reste en contact avec l’électeur, et enfin garde quelque chose du citoyen, au lieu de penser en ministre.

Par exemple il est absurde de voter pour ou contre l’expédition de la Ruhr. Nous y sommes ; il en faudra sortir, et cela ne se fera pas par coup de théâtre. Le même esprit qui nous aurait détournés d'y aller devra, s'il se retrouve aux affaires, agir d'après la présente situa­tion, et non pas d'après un passé meilleur, mais seulement possible, et aujourd'hui impossible. Les actes changent tout, et on n'y peut revenir. Comme il était aisé de le prévoir, comme on l’a prédit dans ces feuilles[[1088]](#footnote-1089) et ailleurs, cette irruption au fond violente, et vio­lente aussitôt dans ses effets, a changé toute l’Europe, créant un régime nouveau des monnaies, des échanges, des alliances, des arme­ments, des soupçons, des revendications et des espérances. Il faut partir de là, et tout gouvernement partira de là. Seulement, suivant que la Chambre sera plus ou moins disposée à tout croire, à tout craindre, et à acclamer les mêmes refrains, nous verrons une navi­gation différente parmi ces récifs, et d'autres passages, car les récifs se font et se défont par l’action même en cette mer d'intérêts et de passions. Mais nul ne peut dicter à aucun gouvernement tel acte ou tel autre. Les vagues formules[[1089]](#footnote-1090) concernant la paix et la justice ne règleront rien. Je veux voir à la Chambre une masse suffisante d'hommes radicalement républicains, c’est-à-dire qui ne se laissent point effrayer par un petit nombre d'Importants. Les ministres actuels s'en iront ou resteront ; j'avoue que cela ne m'importe guère. Ils sont tous bons dès qu'ils restent en contact avec l’opinion réelle, laquelle n'arrive jamais à s'exprimer que par le député raisonnable, ferme et attentif, et encore surveillé.

C’est ce que le scrutin d'arrondissement réalisait assez bien ; et c’est aussi pourquoi l’élite a voulu s'en délivrer, et compte bien ne le revoir jamais. Je vois d'après des signes bien clairs que cette vic­toire n'aura pas de lendemain. Oui, même dans cette Chambre menée au tambour, l’esprit Radical se montre comme il peut. On le verrait triompher si, par un miracle, le scrutin uninominal reve­nait. Même sur des listes et même sur de vagues programmes de gouvernement, l’électeur, cette fois prévenu, saura reconnaître ses amis et, dans le doute, ira à gauche autant qu'il faudra. Car nos socialistes ne sont que des radicaux déguisés. Tout ce qui déplaît à Nos Seigneurs est bon.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

*L’Émancipation*, janvier 1924

CXXXVIII (684)

Les Grecs et les Romains pensèrent sous la forme de l’Éloquence[[1090]](#footnote-1091) ; raison et discours, c’était le même mot en grec, Logos, et Logos fut dieu. Nous commençons à pouvoir comprendre cela, par le recul des temps. Leur logique du oui et du non est bien claire­ment la logique du prétoire ; et c’est ce qui nous entraîne encore non pas à croire, mais à dire, que celui qui est réduit à dire oui et non sur le même objet se trompe, et que celui qui accorde ses dis­cours les uns aux autres a raison. Étrange idée pourtant, si l’on vou­lait bien y penser sérieusement ; idée d'avocat ou de juge. Il n'est pas du tout évident que le plus habile rhéteur soit le plus pénétrant et le plus profond penseur. Au contraire la coutume de penser en discutant et réfutant, même avec soi-même, nous détourne souvent de la perception droite. **[**Sans doute nous devons accorder toutes nos pensées ensemble, et tous nos discours ensemble ; mais quand cela est fait, rien encore n’est fait. L’univers s’en moque. L’univers n’est pas un discours bien fait et ne ressemble pas à un discours bien fait. Cette idée ne nous est pas assez familière. Nous nous défions de ce raisonnement théologique, d’après lequel l’objet d’un discours parfait existe ; nous nous défions moins de cet autre raisonnement, qui veut conclure que ce qui est impossible dans le discours est impossible dans le fait. C’est pourtant la même faute.**][[1091]](#footnote-1092)**

Hume, qui est parmi les sceptiques peut-être le plus étonnant, se plaisait à montrer qu'une droite ne peut pas être tangente au cercle. Car, disait-il, il faut un point commun à ces deux lignes ; or le plus petit point d'un cercle est toujours d'un cercle, c’est-à-dire courbe, et le plus petit point d'une droite est toujours droite[[1092]](#footnote-1093) ; ils ne peuvent donc coïncider. Mais aussi les habiles géomè­tres savent bien tourner cette difficulté de rhétorique, par un dis­cours subtil sur les limites. Toutefois, bien avant que ce discours fût purifié de toute contradiction, Leibniz pensait en bon géomètre et apercevait un immense paysage d'idées que nous n'avons pas fini d'explorer. Bref, quoique le discours ait soutenu d'abord la géomé­trie, c’est pourtant le discours qui doit se soumettre à la géométrie. Ainsi pour tout, selon la vraisemblance ; mais je ne vois que Hegel qui ait directement surmonté le Discours.

Voilà que[[1093]](#footnote-1094) la Philosophie des Avocats, si longtemps régnante, m'en­traîne par son prestige propre. Ce que je voulais dire, c’est que nous pensons communément maintenant sous un autre régime, que nos arrière-neveux devront définir aussi et juger et surmonter. Ce n'est pas l’éloquence ; ce n'est pas tout à fait le Livre, et c’est plutôt le journal. La presse typographique a changé profondément la manière de persuader ; mais l’éloquence, commune, d'un instant, d'une occa­sion, est mieux représentée par le Journal que par le Livre, ce que le mot Presse, en son sens principal, exprime irrésistiblement. Nous ne sommes pas bien placés pour mettre en forme cette logique de la Presse, qui est la nouvelle Rhétorique. On peut voir déjà qu'elle parle aux yeux, et non aux oreilles ; aussi qu'elle est de sa nature oublieuse, au lieu que l’éloquence ne cesse pas de se souvenir, et de rappeler ce qu'elle a dit, comme elle annonce par ses divisions ce qu'elle dira. **[**De même la condition logique des plaidoyers, qui est qu’on ne dise pas oui et non en même temps d’une même chose, est comme ensevelie en cette multitude d’affirmations et de négations que la vertu de l’imprimé fait exister en même temps. C’est le papier qui fait la transition.**][[1094]](#footnote-1095)** La presse donne la forme et la cohérence d'un objet même aux idées les plus disparates ; l’œil parcourt ces feuilles éphémères, pourtant[[1095]](#footnote-1096) cohérentes par le papier ; les idées, par l’auto­rité des titres, gravitent selon une loi étrangère, et l’illustration y fait entrer des fragments d'univers. Nos rhéteurs utilisent cet art de persuader, sans y penser, et nous le subissons tous, sans y penser. Je dis tous, car ce n'est pas parce qu'on se défie du Journal que l’on échappe au Journal ; je ne puis que le nier énergiquement, ce qui est penser, sinon comme lui, du moins par lui.

1er janvier 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

1927 EH1 (43), « La presse » (*om EH2*)

1939 PAE LXV, « La presse »

CXXXIX (685)

Quand les partis s'équilibrent, l’administration gouverne. Mais il y a entre les partis et l’administration une affinité profonde. Autant que les députés dépendent de leur parti, l’administration gouverne. Or nous vivons présentement sous la férule administrative, et ceux qui essaient d'interpeller se trouvent dans la situation du réclamant devant le guichet. « L’affaire suit son cours, et revenez dans trois mois ». L’idée de fatiguer ceux qui réclament et de résister au public, dans son intérêt même et pour son bien, se fait voir en clair ces temps-ci. Il se peut que le public préfère le scrutin uni-nominal, et c’est ce que je crois pour ma part ; mais le Grand Chef de Bureau ne veut rien entendre. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas de cet avis. Parce que l’administration, consultée, n'est pas de cet avis. Et il est vrai que l’administration n'est pas de cet avis. Qu'est-ce que le député d'arrondissement, sinon un citoyen qui fait du bruit devant le guichet ? Mais qu'est-ce au contraire qu'un chef de liste ? C’est un homme qui voudrait bien être aussi derrière un guichet, et qui comprend les choses. Préfet contre préfet, système contre système ; les principes sont saufs.

On conte que Louvois inventait des expéditions et des guerres. Mais sans doute n'en pensait-il point si long. L’administration ne forme point tant d'idées, ce n'est pas son affaire ; seulement elle s'étend, elle occupe le terrain qu'on lui laisse ; elle produit les fruits qui lui sont propres, comme un arbre, sans demander si on en a besoin. L’administration de la guerre ne veut point la guerre ; mais elle se veut elle-même. Il y a une apparence de raison lorsqu'on demande à un conseil de généraux s'il faut trois ans de service ou deux. Mais ce n'est qu'apparence. Un maréchal de camp disait à son fils, qui pressait les travaux d'un siège : « Mon fils, vous êtes bien pressé d'aller planter vos choux ». Supposez que j'aie un beau projet pour finir les guerres. Selon la sagesse administrative, je devrai le soumettre à un Grand Conseil de Guerre.

L’intérêt d'une carrière ou d'un métier agira seul ici, et suffira bien. Mais les hommes sont ainsi faits qu'ils ne pensent pas seulement à leur intérêt, mais aussi à leur propre majesté. D'où une opposition de principe à tout ce que le public incompétent s'avise de deman­der, ou seulement de souhaiter. D'où résistance violente à tout ce qui enferme le droit d'exiger, c’est-à-dire à tout ce qui est scrutin sincère. Louis XIV cédait assez souvent aux raisons, si l’on prenait la précaution de lui dire et répéter qu'il était le maître. D'où je com­prends cet étonnant mouvement d'humeur, au fond Bureaucrati­que, contre le scrutin d'arrondissement ; et ce serait une raison de le préférer, car c’est la preuve qu'il vise juste. Mais mon parti est pris là-dessus, pour des raisons qui n'ont point changé, et depuis bien des années. Qu'est-ce que les tracasseries, les minces faveurs et les petits abus devant l’immense intérêt de vivre en Paix ? Et ce grand problème, on ne le voit que trop, ne peut être résolu que par une énergique action, et continuelle, de la masse sur les pouvoirs, par le moyen, encore imparfait, mais qu'on a vu efficace, du député per­sonnellement responsable.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

1926 CCP VI, 3, « L’administration aime les partis organisés »

CXL (686)

Il arriva que Jésus eut soif ; il s'approcha d'un figuier et n'y trouva point de figues. Aussitôt il maudit l’arbre inutile, et l’arbre sécha sur pied. Or, dit le livre,[[1096]](#footnote-1097) ce n'était point la saison des figues. Cette étonnante remarque ne peut venir ni d'un copiste, ni d'un commentateur ; ces gens-là ne font que des changements raisonnables. Aussi je ne sup­pose ici point d'erreur. Tout au contraire, en ce terrain pierreux, de telles failles et vitrifications, d'abord inexplicables, me font dire que l’esprit a frappé là. Scandale, dit le lecteur pieux ; je ne puis com­prendre. Patience. Plus grand scandale quand vous comprendrez.

Il me plaît d'imaginer la défense du figuier. « Pourquoi maudit ? Je ne me règle point sur votre soif ; je me règle sur les saisons, et j'obéis à la nécessité extérieure. Image donc je suis, et utile image, de cette loi qui irrite les impatients. Aussi je me moque des impa­tients. Le même Dieu qui a limité les marées est[[1097]](#footnote-1098) celui qui a voulu que j'eusse des figues en un certain temps, comme des fleurs en un certain temps. Je suis l’Ancienne Loi[[1098]](#footnote-1099), la Loi de Toujours ». On reconnaît le discours du Pharisien. Or les figuiers n'ont point cessé d'obéir aux saisons, et les Pharisiens parlent plus haut que jamais.

Mettez-vous cent mille en cortège et demandez aux Docteurs de la Loi d'établir enfin la vraie paix entre les nations. Vous entendrez un discours assez fort. « Suis-je maître des nécessités ? Est-ce moi qui ai fait ce monde comme il va ? Ne parlons pas, Messieurs, de nos désirs. J'aime la paix autant que vous l’aimez ; je la souhaite ; je la veux. Mais où avez-vous lu que nos désirs, que nos souhaits, que nos volontés sont la loi des choses ? Je ne fais pas de miracles. Quand les conditions d'une vraie Paix seront réalisées, la vraie Paix sera. Je vous l’annoncerai. Mon affaire est de savoir ce qui est, et d'en conclure le possible et l’impossible. Et qui sait mieux que moi ? J'ai des résumés de tout, et je les tiens à jour. J'ai trente commis­sions qui enquêtent pour moi et qui résument pour moi. J'ai des artilleurs, j'ai des juristes, j'ai des économistes, j’ai des démographes, j'ai des géographes, j'ai des statisticiens. Je suis documenté, et vous ne l’êtes point. Vous me faites savoir ce que vous voulez ; et moi je vous fais savoir ce qui est et ce qui sera par nécessité ». Les cent mille manifestants s'en iront plus pauvres qu'ils ne sont venus. Une fois encore dépouillés d'espérance. Et contents.

Non pas contents tout à fait. Le nouveau Dieu est ressuscité ; il n'a pas aboli l’Ancienne Loi, mais l’ancienne loi non plus n'a pas effacé l’image du scandaleux supplicié, c’est ainsi que Claudel le nomme[[1099]](#footnote-1100). Que les figuiers suivent les saisons, cela juge les figuiers. Mais, aux yeux de l’homme, la nécessité n'est nullement respectable. La loi des bêtes sera surmontée ; la loi de l’homme sera. Il n'est pas d'assassin qui n'invoque la nécessité ; qu'il soit donc traité selon la loi des bêtes. Mais quel est l’homme raison­nable, ou seulement résolu à n'être point fou, qui reconnaît valable cette loi de nécessité, source indubitablement de ses plus folles pen­sées, de ses plus inhumains désirs, de ses plus brutales colères ? Eh oui, ce sera ainsi et toujours ainsi si nous laissons aller la nécessité extérieure. Spectateur des choses humaines, donc ; toujours souhai­tant, et n'osant rien. Attendant ses fruits du vent, du soleil et de l’eau. Mais il n'y a que le fou qui s'abandonne ainsi. L’homme véritable n'attend point la saison de la paix. **[**Ce n’est pas entre des hommes paisibles et justes qu’il s’agit d’établir la paix, mais bien entre des hommes aisément furibonds et promptement fanatiques. Il est juste qu’ils aient guerre. Ils auront paix contre saison. Voilà ce qui est signifié par cette parabole.**]**[[1100]](#footnote-1101)

5 janvier 1924 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°20, 12 janvier 1924

*L’Émancipation*, 15 avril 1924

1924 *PSC* XXIV, « Le figuier »

1938 PSR LXI, « Le figuier »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

CXLI (687)

D'Annunzio conte, dans ses *Nocturnes*, une des plus belles histoires du monde. Un aviateur s’envole au-dessus de l’Adriatique et voit le soleil rouge se lever sur la mer. Alors il croise les bras, se laisse balancer sur les vagues de l’air, et chante. Il ne put jamais retrouver ces paroles ni ce chant. Il faut renoncer à orner ce récit ; on ne fait point le poème d'un poème. Mais chacun ici reconnaît l’homme.

Je viens de lire un beau récit d'un pêcheur de morue sur le Grand Banc. Ce n'est que peine et misère, et presque au-delà de ce qui est supportable. Mais quoi ? Ce contemplateur, dès qu'il en trouve le temps, se couche sur le beaupré et ne se lasse point de voir l’étrave ouvrant les flots comme une charrue. Il faut prendre l’homme comme il est ; non point au-dessous de lui-même mais au-dessus. Je trouve ridicule de se demander si les hommes du *Dixmude* n'eurent point un peu peur d'une tempête annoncée ; ce n'était qu'une note sur du papier. L’imagination ne se règle point sur de tels messages. Tout départ hors de nos habitudes donne par lui-même une sorte de peur, mais surmontée. Comment ne pas comprendre que ce genre de victoire compte parmi les plus hauts plaisirs de l’homme ? Le dompteur de chevaux a tenté bien d'autres entreprises. La mer invite au voyage. Tout ce que vous direz des ambitions de Christophe Colomb est faible ; il voulait voir seulement l’autre rive. Maintenant les hommes veulent voir la terre de haut ; dès qu'ils ont la moindre expérience des moyens, l’air les appelle. Mais ce spectacle sublime est encore de trop. Le sublime est dans toute victoire, et l’homme veut vaincre, et au fond toujours se vaincre lui-même.

La guerre n'est aussi qu'une entreprise, la plus effrayante[[1101]](#footnote-1102) de toutes, parce que c’est mon intrépide semblable qui fait obstacle. Mais aussi la guerre n'a nullement pour fin de vaincre, ni même d'humilier. La lâcheté ou l’abaissement de l’adversaire blesserait comme une offense à l’espèce. Aussi voyons-nous que l’hommage à l’ennemi qui s'est bien battu est de tous les temps ; d'où cette ancienne coutume, de réconcilier par le combat. Ces idées sont claires et belles ; elles auraient établi la paix sur la terre sans cette erreur où tombent communément les spectateurs de ces choses, gens qui ont mal vieilli, gens assis, gens noués et dyspeptiques, misanthropes enfin par dégoût d'eux-mêmes. Ceux-là ne peuvent point comprendre que l’on se risque et que l’on mette sa vie au jeu sans quelque nécessité supérieure. Cette Idolâtrie à proprement parler est l’effet de l’âge et de tous les genres de faiblesse. D'où ces éloges du cou­rage, qui font rougir les forts. C’est ainsi qu'un avare louerait la dépense. Mais ce tremblement imite mal l’héroïsme. Avares et pru­dents, puisque vous l’êtes, puisqu'il faut l’être par les années, soyez-le donc pour ces vies généreuses. C’est une très sage économie qui donne le gouvernement aux vieillards. Le froid de l’âge devrait faire que l’intrépide espèce ne se détruise pas elle-même. Mais que le sort nous garde de ces hommes qui n'ont point su être jeunes et qui ne savent point non plus être vieux.

7 janvier 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

1939 SM1, CXVII, « L’homme au-dessus de lui-même »

CXLII (688)

L’homme de Dieu[[1102]](#footnote-1103) vient sans avertir, et s'en va de même ; soit qu'il parle, soit qu'il revive un moment en ses écrits austères, soit qu'un rude apôtre nous ramène à la doctrine. Et que dit l’homme de Dieu ? Il dit que nulle puissance de ce monde étalé ne mérite respect ; il dit qu'un César vaut l’autre, et qu'aucune justice ne naîtra ni par les triques ni par les piques. Que la perfection est toute dans ce pouvoir invisible de penser et de vouloir, et enfin de se gouverner soi-même. Que nous sommes comptables premièrement de cette paix avec nous-mêmes qui dépend de nous. Que nous som­mes rois chacun de notre petit royaume, et qu'en voilà bien assez pour nous occuper. Que les choses humaines autour de nous, si mauvaises qu'elles soient, font assez voir une justice redoutable, par toutes ces passions que l’on voit prises à leur propre piège et par ces flèches qui reviennent sur l’archer. Qu'on ne recrute que l’envie contre l’ambition, que la lâcheté contre l’orgueil et la fureur ; que, s'il fallait choisir, la condition de l’esclave est encore la meilleure, parce que la nécessité d'obéir nous conduit naturellement à régner sur nous-mêmes ; au lieu que le lourd devoir de gouverner nous jette hors de nous et dans les apparences de la justice. Qu'ainsi cha­cun doit rester à sa place ; que chacun doit craindre d'avoir et craindre de pouvoir. Que de toute façon l’épreuve de la souffrance et de la mort est commune à tous et imposée, non point par quelque César, ce qui montre assez que notre travail d'homme n'est pas d'écarter l’épreuve, mais plutôt de la surmonter par la ressource de l’esprit. Que c’est la même épreuve pour le soldat et pour tous, et qu'il faut un aveuglement volontaire, c’est-à-dire la plus grande lâcheté de l’esprit, pour que nous nous trompions là-dessus. Qu'au reste ce surcroît de maux, si c’en est un, qui vient des hommes est très évidemment la suite de leurs erreurs, mensonges et convoitises, et que nul ne peut se permettre de s'en plaindre s'il ne s'est purifié lui-même.

L’homme de Dieu est importun. Il faut pourtant suivre aussi ces pensées hivernales, faire retraite et carême. Le paysage dénudé nous y invite. Quand toutes les feuilles sont tombées, le soleil touche la terre justement en ses points de fertilité. Mais ce n'est qu'un moment. L’esprit revient là, mais n'y peut rester. Parce qu'il s'est mis au monastère, s'appliquant à ne respecter que ce qu'il doit respecter, par cela même il en doit sortir. Comme ce corps vivant sait bien rappeler l’esprit qui veut s'exiler, ainsi les pouvoirs excommuniés par le silence de l’esprit appellent au secours ; car César aussi est l’homme de Dieu, et conspire avec tous contre lui-même. Tout homme veut respect ; et tout homme s'y connaît. Non pas cette obéissance séparée ; personne n'en veut. Il n'est point de riche qui cherche seulement la richesse ; tout ambitieux veut approbation. Et de même j'ai remarqué que celui qui refuse le mieux n'est pas celui qui se plaint le plus. Tous ces morts n'irritent en effet que la partie mortelle, et cela ne va pas loin. Mais un mensonge qui cherche approbation irrite autrement ; est-ce irriter qu'il faut dire ? Il réveille la partie haute. On a observé pourtant que révolte ne vient pas tant de misère ; mais on n'en tire point la conséquence, qui est que la sottise est moins supportée qu'aucun autre mal, peut-être par cet écho en nous-mêmes. Car ces sottises naissent et renaissent en chacun, par cette âme de vérité qui en doit sortir ; et l’homme de Dieu ne peut pas nous permettre de laisser l’esprit dans ses langes. Ce ne sont point les actes, ce sont les discours qui nous appellent. César veut penser. César, nous sommes de ta suite. Cette collaboration ne se refuse point.

9 janvier 1924 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

1924 *PSC* XVIII, « L’homme de dieu »

1938 PSR LXII, « L’homme de Dieu »

689 (CXLIII)

Je suppose que je sois Roi de France par la grâce de Dieu, et père de tous les chasseurs à pied. Me voici vainqueur et devant mon livre de comptes, de tous les comptes, ayant charge d'assu­rer, de prévoir, de modérer ; rassemblant ces espérances, ces craintes, ces mouvements d'humeur et cette volonté de joie ; formant enfin la pensée commune, à mes risques, sans rien trahir, sans rien forcer. Penserais-je en avoué ou en procureur ? Non, mais plutôt en père de famille, et d'après ce principe du droit universel que la concilia­tion doit toujours être essayée avant le procès. Ainsi, au nom du peuple français, j'aurais voulu écrire au peuple allemand une lettre publique. Et voici en projet ce que j'y aurais mis.

« D'abord hommage aux héros ; rien n'est plus facile, rien ne délie mieux les cœurs. Le courage est beau ; beau de premier mouve­ment ; encore plus beau dans l’attente, dans la boue, alourdi de tous les travaux ensemble, sous une discipline qu'on s'interdit de juger ; sans même voir l’ensemble, sans être maître de l’avenir ni même de l’heure ; en présence seulement de l’extrême peur et de l’extrême fatigue ensemble, avec la charge de les surmonter l’une et l’autre, et la mort pour récompense. Tel fut le sort commun des combattants. Il serait fou de penser qu'ici nous admirons le Français et vous l’Allemand. Tous nous admirons l’homme. Il faut insister là-dessus. Mille preuves le font voir ; fermer les yeux à ces preuves, c’est faire injure à l’homme. Ici donc rappeler les soins aux blessés, des deux parts les mêmes ; les égards aux prisonniers, des deux parts les mêmes ; aussi les effets d'une action terrible, où l’homme n'épargne pas plus les autres qu'il ne s'épargne soi-même ; une sévérité souvent aveugle ; la pitié jugée criminelle ; la fureur d'un mouvement emporté ; la pression d'une nécessité déchaînée par l’homme et plus forte que l’homme ; enfin cette vertu à visage de monstre ; la guerre en un mot dont les lois inhumaines sont les mêmes pour tous. Chacun payant de sa vie. Paix donc sur les morts. Pardon aux cruels, estime aux braves, car ce sont les mêmes.

« Malheur commun. Dans les masses, ici comme là, obéissance nécessaire. Dans les chefs, ici comme là, précaution nécessaire, précipitation presque inévitable, secret, pensée trouble, enivrement à ce Jeu ; volonté délivrante, qui se porte au plus difficile. Pour juger les chefs il faudrait un Arbitre ; il n'en est point sur cette planète. Au reste tout peut se soutenir, et de bonne foi, quand la douleur, la crainte et la colère argumentent en chaque homme. Ainsi tout va recommencer. Par les intérêts en apparence : en réalité par les passions. Au reste, la guerre coûtant ce qu'elle coûte, qui oserait parler de faire la guerre pour s'enrichir ? Nous la ferons donc, si nous la faisons, pour des passions auxquelles nous ne pouvons croire. Il n'y a pas de doute ; cette guerre fut fratricide. Par les idées, par la poésie, par la divine musique, par le courage, par la force, par l’enthousiasme, par cette fureur de dominer qui vient d'une horreur de subir, vous êtes nos frères ; et non seulement par l’idée, mais par une étroite ressemblance. Assurément de telles déclarations ne règlent pas tout, et mon chancelier vous dira le reste, qui n'est pas peu. Mais cela, que je viens de vous dire, je sais qu'il ne vous le dira pas, étant prudent et sec comme il convient. » Voilà à peu près ce que je dirais si j'étais roi. Mais ne suis-je pas roi ?

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

*L’Émancipation*, 15 mars 1924

CXLIV (690)

Souvent un voilier de pêche tire dans son sillage une toute petite barque ; la corde est à peine tendue ; on ne croirait pas que ces molles secousses fassent frein ; et pourtant cela est. Le voilier aura plus vite fait d'enlever à son bord le petit bateau ; ainsi l’eau est ouverte par l’étrave, glisse le long de la coque et se referme ; au lieu que ce petit bateau vient donner dans le sillage et s'y heurte. Ce petit bateau, qui semble suivre si bien, et qui retarde tout, me donnait l’image de ces conseillers tardifs qu'il faut traîner en remor­que. Une seule étrave pour décider. Sur cette remarque l’homme de mer me dit : « Le mousse voudrait bien laisser traîner une chemise dans le sillage ; le remous lave bien ; mais cela n'est point permis ». Je vois bien pourquoi. Cette chose souple ne divise point l’eau comme il faudrait, mais se divise elle-même au contraire par ses replis mouvants, et multiplie les chocs. La somme se fait, n'en doutez pas. Aux régates, si tu veux gagner, ne laisse pas même un bout de corde à la traîne.

L’imagination ne compte que ce qui l’émeut. Les premiers avions entraient dans l’air par un réseau de haubans et de tringles, ce qui faisait une surface frottante et heurtante immense, et mal orientée. Mais l’entendement finit par compter tout et enferme toute cette dentelle dans une coque résistante ; toutefois l’aile épaisse étonnera toujours les hommes d'imagination.

L’homme d'imagination veut s'arrêter de rouler ; il cale sa roue, d'où un frottement coûteux, violent, peu efficace ; sans compter que souvent la masse tourne autour du point de frottement ; je vois de ces dérapages. Il faudrait imiter ici les résistances fluides, par des surfaces frottantes étendues et surtout mobiles. Ce ne serait pas si mal déjà si quelque train de rouleaux s'abaissait sous la voiture et venait toucher le sol en beaucoup de points. Un réseau du genre chenille, assez relâché et paresseux, tempérerait la vitesse encore plus promptement. Mais, toujours avec l’idée d'imiter un peu les fluides, j'aimerais encore mieux faire descendre jusqu'au sol des franges libres et lestées de petits corps qui pourraient rebondir. Chacun de ces petits corps tirerait très peu sur la masse ; mais il tirerait à chaque retombée ; ils seraient fort nombreux ; la somme serait faite, n'en doutez pas. Tous ces pygmées enchaîneraient la masse géante. On aurait l’impression que le redoutable omnibus entre dans l’eau.

Les fluides ont puissance par un genre de frottement qui leur est propre, et qui résulte de ce que leurs parties reviennent toujours ; au lieu que, dans un solide, quand la place est faite par la scie, ou par le couteau qui n'est qu'une scie, cette place reste libre pour le pas­sage. C’est pourquoi la forme du couteau, bonne pour diviser les solides, s'est montrée très mauvaise pour diviser les fluides ; et ici, au contraire, c’est par le dos du couteau, seulement arrondi, qu'il faut entrer ; ainsi le plus large passage est d'abord assuré, et les parties du mobile qui vont suivre s'amincissent à mesure que le passage se referme. Comme, dans une foule serrée, si vous suivez de près un homme plus gros que vous, vous n'avez presque aucun effort à faire ; et derrière vous de même une file d'enfants de moins en moins larges. C’est profiter de ce sillage vide que laisse le gros homme, et qui évidemment s'amincit à mesure que le gros homme s'éloigne, pour se refermer plus ou moins loin de lui suivant que la foule est plus ou moins pressée et vive. Et j’ai pensé il y a plus de vingt ans que les hommes ne s'avisaient pas vite d'entrer dans les fluides par le dos du couteau. Maintenant pour les freins, et contre des solides, je retourne le problème, transformant le mobile que je veux ralentir en un fluide autant qu'il se peut.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

CXLV (691)

On raconte de Liszt et de Chopin une de ces anecdotes diabo­liques qui flattent en chacun de nous la partie médiocre. En quelque château on voulut entendre Chopin improvi­sant, toutes lumières éteintes. Liszt alors lui dit à l’oreille : « Laisse-­moi jouer à ta place ; ils n'y feront pas de différence ». C’est ce qui fut fait. Alors s'éleva dans la nuit le chant inimitable ; l’âme unique se fit connaître par cette attaque du clavier qui délivre le son, efface le bruit, humilie le chant. Jamais, pensaient-ils, Chopin ne fut mieux lui-même. Aux lumières, il y eut un peu de confusion.

On ne sait ce que Chopin pensa de cette expérience. Je ne sup­pose pas qu'il l’ait bien prise, j'entends à la parisienne, et se moquant de lui-même. Balzac dit qu'il y avait du singe en cet artiste, et jusqu'à effrayer. D'un tour de main dans ses cheveux et d'une grimace Chopin[[1103]](#footnote-1104) imitait l’un ou l’autre. Mais sa musique ne se moque jamais et n'imite jamais ; je n'y entends jamais le plus petit écho de cette singerie du chien qui aboie quand le piano chante. J'ose­rai dire[[1104]](#footnote-1105) en revanche que j'ai entendu plus d'une fois dans la musi­que de Liszt quelque chose de ce bruit diabolique qui menace tou­jours la musique.

On raconte aussi de Chopin qu'il ne se plaisait pas à jouer devant les foules, parce qu'il ne savait pas déchaîner le redoutable bruit qu'un piano enferme. Il n'avait pas, pour tout dire, ce qu'on appelle bien plaisamment la puissance, comme si toute la puissance possible n'éclatait pas dans un chant solitaire, grêle et presque sans corps. Mais que de musiciens, comme on peut l’entendre de nos jours, s'étudient à couvrir la musique comme par un bruit de chaises remuées ! Chopin n'a pas écrit pour l’orchestre. Il craignait ce bruit, si aisément mystificateur. Stendhal, dans le même temps, resserrait sa phrase et se gardait de vocifération. La belle prose est assez bien gardée contre les singes. Pour la belle musique, je ne sais si on en pourrait dire autant. Chopin, d'après ce que l’on sait, ne supportait aucune espèce de méprise. Un jour il fut reçu en même temps qu'un musicien de second ordre auquel on témoigna une nuance de res­pect de plus qu'à lui ; il ne revint plus. Voilà un trait que j’approuve ; et si j'étais ambitieux, c’est ainsi que je le serais.

Qu'aurais-je rêvé ? Quel genre de triomphe ? Eh bien voici. Être auditeur en cette fête nocturne. Être capable de faire à Chopin cette offrande, de bien l’entendre. N'en croire ici que mes oreilles ; savoir goûter le son comme on goûte un fruit ; savoir reconnaître un homme en cette nuit comme on reconnaît un visage. Saisir des traits aussi distincts que ceux d'un visage dans cette perception de la nuit et de l’heure, rassemblée dans un homme et renvoyée par les sons. Être assez attentif et assez présent au monde pour le retrouver en son intégrité et pureté dans le chant du génie ; me disposer et m'accorder en attente comme une harpe ; attendre les touches de l’air inspiré. Au premier choc, me trouver en doute et inquiétude ; à la deuxième minute de tromperie me lever et dire : « Mais ce n'est pas Chopin ». Vous voyez si je suis ambitieux. [Une telle épreuve, qui n’est pas difficile à réaliser, a de quoi effrayer un ami de la musique. C’est un examen du jugement que de poser la question : « Est-ce de Haydn ou de Mozart ? » alors que ce n’est peut-être ni de l’un ni de l’autre ; nul de ceux qui se sont alors trompés n’est bien fier. Certes, nul n’a l’idée que la création de Liszt ressemble à celle de Chopin ; nul ne se permet de laisser échapper l’homme en son plus beau moment. Et c’est pour un Chopin qu’on se permet le moins, lui dont la musique semble révéler l’auteur par des signes éclatants. Un jour dans un salon de Londres un monsieur Frédéric, fort poli, qui était venu avec Mendelssohn et Schumann, ôta ses gants et se mit à jouer. Il y eut comme un soupir de saisissement, un murmure qui nommait Chopin ! À la bonne heure ! C’est là la gloire pure ; voilà qui relève la nature humaine.][[1105]](#footnote-1106)

17 janvier 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

1939 PAE LXVI, « Ambition de l’artiste »

CXLVI (692)

Considéré, autant que faire se peut, selon la rigueur de l’entendement, le christianisme offre un ensemble de vérités sans reproche. Ce Dieu[[1106]](#footnote-1107) nouveau, qui enfin est homme, ter­mine un long tâtonnement d'idolâtrie errante, assuré enfin dans son vrai chemin par le dieu grec, à la fois athlétique et politique. Mais on n'en pouvait rester à cette forme extérieure ni à cette société extérieure. Le plus divin, en ce Dieu homme, c’est la conscience ; et la conscience, élevée aussitôt jusqu'à l’esprit, propose une autre société et une autre vie. Voilà donc l’Esprit. Mais pourquoi le Fils et le Père ?

D'abord, pourquoi le Fils, dit aussi Fils de l’Homme ? Cela signifie que la forme humaine, faible, souffrante et séparée, est divine encore. Entendez que la condition de l’esprit en cette forme ne doit point être exigée d'abord. Un ignorant, un méchant, un fou exigent encore respect par la seule forme extérieure. Ainsi le culte cherche l’esprit et l’espère, comme l’Enfant-Dieu[[1107]](#footnote-1108) le signifie assez. Il me semble aussi que le bœuf et l’âne ne sont point hors de place dans cette puissante image ; ils figurent les dieux de l’Inde et de l’Égypte, déchus, mais encore participants.

Mais que signifie le rapport du Père et du Fils ? Le Dieu des anciens dieux fut toujours le Destin ou la Nécessité, ce qui revient à dire le Monde en son inexplicable existence, puissant par là absolument, mais aussi en ses raisonnables, explicables, irréprochables connexions qui font suivre l’effet de la cause selon une sorte de justice implaca­ble. En cet être nous baignons de toutes parts ; nous vivons de lui et sommes nés de lui ; dépendants en ce sens, et sans remède. Car, si haut que l’esprit nous élève jamais, il faudra d'abord vivre, c’est-à­-dire d'abord obéir, et encore mieux bénir cette obéissance qui nous donne pouvoir. Ainsi le plus ancien des dieux est encore immensité, puissance et sagesse. Cette idée ne doit pas être oubliée, ni l’autre, ni non plus l’autre. Et que les trois ne fassent qu'une, c’est ce que l’esprit termine, retrouvant ses propres lois en cet univers. Tel est le sommaire de nos pensées, et ceux qui ne le développeront pas ne développeront rien. Tout homme qui connaît, si peu que ce soit, connaît selon ces relations souveraines.

Peut-on adorer les images ? Mais que peut-on adorer, sinon des images ? Le géomètre lui-même ne se passe point de ces tracés gros­siers qui disposent son corps comme pour accompagner l’attention intellectuelle. Mais bien plus justes encore, bien plus puissantes pour nous délivrer de ce mouvement étranglé des passions, plus justes et plus puissantes sont ces images si exactement propres à soutenir nos pensées, et ainsi à réconcilier le corps et l’esprit. Ces métaphores parlées ou chantées, maçonnées, sculptées ou peintes, sont la pre­mière preuve, et encore la dernière. Elles préparent, par cette atteinte du beau, corporelle certainement, mais spirituelle aussi ; car le beau[[1108]](#footnote-1109) n'a jamais rien coûté à l’intelligence, ni jamais exigé d'elle aucun reniement, et c’est ce qu'annonce la belle image. Mais le beau est encore ce qui termine nos pensées et les rassemble ; éveil[[1109]](#footnote-1110) à la fois et sommeil de nos pensées, comme la musique, ouvrant et fermant sans cesse la porte d'inquiétude, le représente si bien. Toutefois ce n'est pas assez de chanter au lutrin ; et c’est le mouvement même de la religion humaine qui nous rappelle que l’esprit est aussi quelque chose. **[**Il faut donc que l’esprit en chacun surmonte les divisions et réalise l’unité en comprenant d’abord que la loi du Père subsiste toute et que la loi du Fils est hors du temps comme un mouvement sublime. Et ce regard supérieur sur les contradictions, c’est l’esprit même. Les philosophes ont beaucoup travaillé sur les trois termes ; on peut même dire que toute recherche spéculative fait jouer ces puissantes formes. La religion est, très clairement, le miroir de l’esprit.**][[1110]](#footnote-1111)**

17 janvier 1924 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

1924 *PSC* XLIII, « La Trinité »

1938 PSR LXIII, « La Trinité »

CXLVII (693)

Penser, c’est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l’apparence. En tous ces cas-là, c’est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l’heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses pers­pectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c’est que je consens, c’est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c’est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C’est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c’est nier ce que l’on croit.

Qui croit seulement[[1111]](#footnote-1112) ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien. Je le dis aussi bien pour les choses qui nous entourent. Qu'est-ce que je vois en ouvrant les yeux ? Qu'est-­ce que je verrais si je devais tout croire ? En vérité une sorte de bariolage, et comme une tapisserie incompréhensible. Mais[[1112]](#footnote-1113) c’est en m'interrogeant sur chaque chose que je la vois. Ce guetteur qui tient sa main en abat-jour, c’est un homme qui dit non. Ceux qui étaient aux observatoires de guerre pendant de longs jours ont appris à voir, toujours par dire non. Et les astronomes ont de siècle en siècle toujours reculé de nous la lune, le soleil et les étoiles, par dire non. Remarquez que dans la première présentation de toute l’existence, tout était vrai ; cette présence du monde ne trompe jamais. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune ; aussi ne doit-il pas paraître autre, d'après sa distance et d'après sa grandeur. Et le soleil se lève à l’est pour l’astronome aussi ; c’est qu'il doit paraître ainsi par le mouvement de la terre dont nous sommes les passagers. Mais aussi c’est notre affaire de remettre chaque chose à sa place et à sa dis­tance. C’est donc bien à moi-même que je dis non.

Toute religion est vraie, de la même manière que le premier aspect du monde est vrai. Mais cela ne m'avance guère. Il faut que je dise non aux signes. Il n'y a pas d'autre moyen de les comprendre. Mais toujours se frotter les yeux et scruter le signe, c’est cela même qui est veiller et penser. **[**Sévère règle de nos pensées, plutôt soupçonnée que connue jusqu’à Descartes, car les Anciens laissaient aller le monde et la guerre par peur d’autoriser trop de négations. Il fallait réfléchir sur la conscience même : « Je pense », comme fit Descartes. Alors parut le doute, attaché comme une ombre à toutes nos pensées. La simple foi n’en était pas diminuée ; bien au contraire ; car c’est par le doute qu’il y a un arrière-plan de l’apparence.**][[1113]](#footnote-1114)** Autrement c’est dormir. Si décidé que l’on soit à tout croire, il est pourtant vrai que Jésus est autre chose que cet enfant dans la crêche. Il faut percer l’apparence. Le Pape lui­-même la perce, en chacune de ses prières. Autrement serait-ce prière ? Non point ; mais sommeil de vieil homme. Derrière le signe il y a la théologie. Mais la théologie, si elle n'est que signe, qu'est-­elle ? Et qu'y a-t-il derrière la théologie ? Il faut comprendre, ce qui est toujours dire non. Non tu n'es pas ce que tu sembles être. Comme l’astronome dit au soleil ; comme dit n'importe quel homme aux images renversées dans l’eau. Et qu'est-ce que scrupule, si ce n'est dire non à ce qu'on croit ? L’examen de conscience est à dire non à soi couché. Ce que je crois ne suffit jamais, et l’incrédulité est de foi stricte. « Prends ton lit et marche ».

19 janvier 1924 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°21, 26 janvier 1924

1924 *PSC* LI, « De l’incrédulité »

1938 *PSR* LXIV, « L’homme devant l’apparence »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

CXLVIII (694)

Je trouve en Descartes cette idée que la passion de l’Amour est bonne pour la santé, et la haine, au contraire, mauvaise. Idée connue, mais non assez familière. Pour mieux dire, on n'y croit point. On en rirait, si Descartes n'était presque autant au-dessus de la moquerie que sont Homère ou la Bible. Ce ne serait pourtant pas un petit progrès si les hommes s'avisaient de faire par amour tout ce qu'ils font par haine, choisissant, en ces choses mêlées qui sont hommes, actions et œuvres, toujours ce qui est beau et bon pour l’aimer ; et c’est le plus puissant moyen de rabaisser ce qui est mauvais. En bref, il est meilleur, il est plus juste, il est plus efficace d'applaudir à la bonne musique que de siffler à la mauvaise. Pour­quoi ? Parce que l’amour est physiologiquement fort, et la haine physiologiquement faible, mais le propre des hommes passionnés est de ne pas croire un seul mot de ce que l’on écrit sur les passions.

Il faut donc comprendre par les causes ; et je trouve aussi ces causes en Descartes. Car quel est, dit-il, notre premier amour, notre plus ancien amour sinon de ce sang enrichi de bonne nourriture, de cet air pur, de cette douce chaleur, enfin de tout ce qui fait croître le nourrisson ? C’est en nos premières années que nous avons appris ce langage de l’amour, d'abord de lui-même à lui-même, et exprimé par ce mouvement, par cette flexion, par ce délicieux accord des organes vitaux accueillant le bon lait. Tout à fait de la même manière que la première approbation fut ce mouvement de la tête qui dit oui à la bonne soupe. Et observez tout au contraire comme la tête et tout le corps de l’enfant disent non à la soupe trop chaude. De la même manière aussi l’estomac, le cœur, le corps entier disent non à tout aliment qui peut nuire, et jusqu'à le rejeter par cette nausée qui est la plus énergique et la plus ancienne expression du mépris, du blâme et de l’aversion. C’est pourquoi, avec la brièveté et la simplicité homériques, Descartes dit que la haine en tout homme est contraire à la bonne digestion.

On peut agrandir, on peut enfler cette idée admirable, on ne la fatiguera point, on n'en trouvera point les limites. Le premier hymne d'amour fut cet hymne au lait maternel, chanté par tout le corps de l’enfant, accueillant, embrassant, écrémant de tous ses moyens la précieuse nourriture. Et cet enthousiasme à téter est physiologique­ment le premier modèle et le vrai modèle de tout enthousiasme au monde. Qui ne voit que le premier exemple du baiser est dans le nourrisson ? Il n'oublie jamais rien de cette piété première ; il baise encore la croix. Car il faut bien que nos signes soient de notre corps. Et pareillement le geste de maudire est l’ancien geste des poumons qui refusent l’air vicié, de l’estomac qui rejette le lait aigre, de tous les tissus en défense. Quel profit peux-tu espérer de ton repas, o liseur imprudent, si la haine assaisonne les plats ? Que ne lis-tu le *Traité des Passions de l’âme* ? Ton libraire ne sait pas seulement ce que c’est, et ton Psychologue ne le sait guère mieux. C’est presque tout que de savoir lire.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXVI, « L’hymne au lait »)

CXLIX (695)

J’ai entendu autrefois un médecin raisonnable qui enviait ceux qui ne soignent que des bêtes. « Car, disait-il, les bêtes ne par­lent point. Elles n'entreprennent nullement de me faire connaî­tre ce qu'elles sentent. L’homme parle, et il est presque impossible de ne croire rien du tout de ce que l’on entend d'une bouche humaine. Et l’on écrirait une belle histoire des maladies qui n'ont existé que par la crédulité des médecins. Maladies imaginaires, direz-vous. Mais il n'y a point de maladies imaginaires. Ce que raconte un délirant, ce qu'il croit voir ou avoir vu, cela est bien imaginaire ; mais la peur qu'il éprouve, ou l’anxiété, ou la colère, ne sont nulle­ment imaginaires. Ce sont des mouvements réels en son corps, et souvent violents ; toujours[[1114]](#footnote-1115) perturbateurs de la circulation, de la digestion, des sécrétions, comme les larmes le font voir. Chacun sait bien qu'un homme peut se nuire à lui-même et même se détruire par des mouvements inconsidérés. Le vertige est un bon exemple où il est évident que c’est l’imagination qui fait tout le mal. Mais, dans un homme qui se mord la langue, je vois encore mieux comment notre organisme, par ses propres moyens, peut se nuire à lui-même. Un homme qui se gratte annule l’œuvre du médecin ; et[[1115]](#footnote-1116) il y a plus d'une manière de se gratter. Nous sommes ainsi faits que dès que notre attention se porte sur une partie de notre corps, le sang s'y porte aussi ; c’est pourquoi[[1116]](#footnote-1117) le menteur rougit. D'où on comprend que le bon moyen de s'empêcher de tousser n'est pas d'interroger sa gorge et de surveiller le petit grattement. Penser à ses maux c’est exactement les irriter. Ce mot d'irritation a un double sens, qui est admirable. »

« Il faut donc, disait-il encore, que je mente toujours. Il faut que, non seulement par mes discours, mais encore par mes gestes, par mon regard, je persuade le malade selon ce que je sais être faux. Pourtant[[1117]](#footnote-1118) je suis homme aussi, et bâti comme tous de telle façon qu'il faut que je pense ce que je signifie. Ma véritable pensée et mon attention utile se trouvent donc garrottées par une mimique qui leur est contraire. Je ne puis avoir cette liberté prompte, cette grâce pour tout dire du jugement qui est laissée au mathématicien, à l’astro­nome, au physicien devant les objets qui n'ont point d'yeux ni de cœur. Je glisse à persuader plutôt qu'à connaître ; et l’imagination est assez puissante pour que les effets suivent presque toujours. Me voilà thaumaturge malgré moi. Ce qui est souvent très bon pour mes malades ; toujours[[1118]](#footnote-1119) très mauvais pour moi. L’expérience d'un médecin est merveilleusement riche, mais toujours trouble et ambiguë. Il arrive donc ceci que ceux qui seraient le mieux placés pour faire avancer la science ne possèdent à la fin qu'un art mélangé de savoir et de sorcellerie. C’est pourquoi la médecine, semblable en cela à la politique, ne peut avancer que par les travaux de ceux qui ne pratiquent point ».

23 janvier 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

1938 EH2 XXIII, « Thaumaturgie et médecine » (*absent de EH1*)

CL (696)

Le bleu horizon est la couleur du commandement. L’homme de troupe fut toujours terreux ; le ton se purifiait à partir du sous-­lieutenant, bleuissant selon le grade et en même temps selon la distance en arrière, à partir de la ligne de boue. D'où le bleu horizon a pris des habitudes étonnantes. Une majesté, une sécurité, un degré d'infatuation à peine croyable. L’homme de troupe en comprend très bien les causes. Le bleu horizon a régné sur les mas­ses couleur de terre ; le bleu horizon s'est moqué, le bleu horizon a injurié, sans que l’homme couleur de terre pût avoir seulement l’idée de répliquer ou de s'étonner. Ainsi la pensée a péri des deux côtés, par l’excès du pouvoir et par l’excès de l’esclavage. Au reste je conviens qu'on ne peut faire la guerre à moindres frais.

Les pouvoirs sont revêtus de bleu horizon. La moindre critique leur est injure ; ils n'en reviennent pas ; ils croient avoir mal entendu. « Pour la centième fois, et dans les mêmes termes, je répète ce que je pense, et qui est le vrai ». Sur quoi tout le bleu horizon massé autour s'écrie : « Vous êtes bien bon de répéter. Ne comprenez-­vous pas que cette masse des hommes terreux voudrait former une opinion ? Cela fait rire ». Cette méthode n'ira pas loin, séparée maintenant des sanctions terribles qui l’ont rendue possible. Mais elle produit encore d'étonnants effets. L’homme terreux cherchait des idées ; il ne trouve plus que des injures ; s'il ne prend le parti de se taire, il parle mal et ne dit point ce qu'il veut dire. Le bleu horizon a juré que certaines choses ne seraient pas dites ; et en effet elles ne le sont jamais. La colère conseille toujours mal, soit qu'on lui cède, soit qu'on lui résiste. En ces rencontres celui qui doute et examine si peu que ce soit perdra nécessairement. Ainsi par cette pensée vio­lente qui ne doute jamais d'elle-même, le bleu horizon produit encore cet effet de fascination et d'engourdissement que tous les troupiers ont connu.

Contre quoi il n'est pas facile de rétablir le bon sens. Même la plume à la main, même volontairement éloigné de ce cercle d’incon­nus pour lequel j'écris, j'imagine encore le lecteur bleu horizon qui me fixe de son œil méchant, assuré que par sa présence seule il empêchera que certaines choses soient écrites. Et quelquefois la voix de commandement parvient jusqu'à moi. « Opinions de brigadier démobilisé ». La flèche pique où il faut. « Méprisable orateur », ainsi fut qualifié publiquement et sans risque par le bleu horizon cet autre homme de troupe, couleur de terre. Et c’est tant pis pour nous tous si nous ne savons que renvoyer l’injure. Car, je le sais bien, il faudra se repentir, et trop revenir. C’est ainsi qu'un petit morceau seulement de drap fin qui se montre remportera deux victoires assu­rées si je ne suis très prudent ; premièrement il me fera dire plus que je ne pense, et deuxièmement il obtiendra que je regrette ce que j'aurai dit. C’est pourquoi si je veux conduire raisonnablement cette difficile politique de l’homme de troupe, il faut que j'examine aussi d'autres problèmes propres à calmer l’imagination et à remettre l’entendement dans ses chemins. Je m'y applique, et certainement quelques-uns me comprennent. Ainsi tout est politique dans ces feuil­les, malgré l’apparence.

25 janvier 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924 (CL)

1939 SM1, CXVIII, « Le Bleu horizon gouverne »

CLI (697)

Les Grecs composaient et conciliaient, par cette prudence poli­tique qui ressort de tous leurs écrits. Même dans l’existence Homérique[[1119]](#footnote-1120) ils se trouvent séparés du destin par un peuple de dieux intermédiaires, d'où un retard dans l’accomplissement, qui laisse respiration. Et ces fictions représentent assez bien notre prati­que ; car que faisons-nous jamais, que gagner du temps sur les nécessités extérieures, qui finiront par vaincre ? Cette sagesse s'exprime presque chrétiennement dans la résignation stoïcienne qui compose le devoir quotidien et l’étroit et suffisant passage pour nos actions avec une fatalité invincible.

La liberté, de sa nature infinie et miraculeuse, s'est trouvée posée au milieu même du peuple Juif, parce que le destin y était immédiat et comme irrespirable. Je conseille de lire la Bible d'un seul trait, en vue de contempler une existence impossible. Depuis la Genèse ce n'est toujours qu'une création sublime, violente, absolument arbi­traire au regard de l’existence humaine, qui est chétive et comme néant. Je n'y vois point d'espérance, ni aucun essai d'industrie ou de vraie politique, mais seulement une prompte obéissance, qui n'arrive pourtant pas à courir aussi vite que le châtiment. Toutes les fautes sont égales au regard de l’Absolue Volonté. Les enfants de la faute sont maudits avant de naître. La lettre règne. La guerre y est méta­physique. Chacun des combattants accomplit la volonté de Dieu pour sa part. C’est ce qu'annonce le sacrifice d'Abraham. Mais je trouve[[1120]](#footnote-1121) dans l’*Exode* une plus forte image de la nécessité : « Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort ; et lorsqu'il baissait sa main, Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l’un d'un côté, l’autre de l’autre ; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil ». Ces hommes ont contemplé l’Éternel. Aussi la plainte de Job ne cesse pas d'adorer.

Voltaire n'a pu surmonter cette idée écrasante. **[**De temps en temps il essaie son rire contre le sublime, puis il revient à sa propre condition, souffrante et misérable et aux combinaisons de la volonté divine, qui fait tout bien ; d’où le poème de *Candide* qui s’élève à une sorte de grandeur biblique.**]**[[1121]](#footnote-1122) Cette idée d’une fatalité qui gouverne par les causes est pourtant vraie ; car[[1122]](#footnote-1123) tel est bien notre destin à tous, dès que nous l’acceptons. Et dès qu'un homme croit fermement qu'il ne peut plus marcher, comment ferait-il un seul pas ? D'où devait naître, en ce peuple couché, l’idée antagoniste : « Prends ton lit, lève-toi, et marche ». Les miracles furent possibles cette fois-là, par l’excès du désespoir. Et, parce que la volonté de l’homme était frappée en son centre, étant privée absolument, systématiquement de cette foi en elle-même sans laquelle elle n'essaie même pas, ici devait se faire la résurrec­tion, par la foi elle-même. Idée infinie ; car celui qui pense à la limite ne se pense plus libre, et perd tout. Donc un autre absolu, d'autres possibles, d'autres relations, une autre vie. Par rapport à quoi l’Immense Existence devait paraître enfin ce qu'elle est, inex­plicable en soi, inexorable, mais aussi sans aucune volonté, mauvaise ou bonne, sans aucun décret, mauvais ou bon. Les miracles de la foi mettaient le terme aux miracles de la nature ; le destin était déchu de son rang. Ces idées se dessinent ; on les trouvera en clair dans Descartes ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles gouvernent en la plupart des hommes. Mais plutôt[[1123]](#footnote-1124), dès que la nécessité montre un visage humain, comme dans la guerre et dans tout ce qui s'y rapporte, les hommes reviennent aisément à l’ancien Dieu. Abraham lie triste­ment son fils. Aaron et Hur soutiennent les mains de Moïse.

27 janvier 1924 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

1924 *PSC* XLVII, « Du peuple juif »

1938 *PSR* LXV, « Du peuple juif »

CLII (698)

Il faudrait séparer la Politique et la Morale. À quoi l’honnête homme répond : « Hélas, elles ne sont que trop séparées ». Je l’entends bien ; comparant les promesses avec les effets, il aban­donnerait tout. Car, dit-il, il faudrait des anges à la direction ; mais où les trouver, comment les élever et comment les maintenir ? C’est par là justement que je vois bien que l’honnête homme mêle tout. Autant vouloir que l’élevage des bœufs ou le commerce de l’épicerie se fassent par la charité évangélique.

La plus belle politique devient aussitôt la plus laide politique. Considérez ce que l’on arrive à entreprendre sous le couvert de la Patrie, de l'Héroïsme, de l’Honneur. La violence, l’injustice, la bar­barie sont promptement la suite de ces nobles intentions. Je prends les hommes comme sincères tous, ayant résolu, d'après les leçons de Comte, de faire l’économie du machiavélisme. Ainsi, délivré de cette redoutable fureur toujours réchauffée par la contemplation des fins abstraites, je viens à chercher les moyens et à choisir l’outil.

Kant nomme énergiquement Cité des Fins la société des esprits. Par opposition j'aimerais à nommer Cité des Moyens cette société politique, tissu d'affaires, d'échanges et de travaux où en effet l’homme est moyen et outil pour l’homme. Le besoin, l’intérêt, l’uti­lité, la valeur marchande règnent ici quoi qu'on fasse, portant l’idée, comme en chacun de nous la nourriture porte l’idée. D'où cet axiome si souvent rappelé qu'il faut d'abord vivre. Mais je veux que l’on m'explique par quelle chimie mentale ce principe-là se change aussitôt en son contraire : « Il faut d'abord mourir » ; car que chante-t-on à notre belle jeunesse ? Je veux qu'on me l’explique, mais plutôt j'essaie de me l’expliquer à moi-même par un mauvais mélange des plus hautes idées avec les plus humbles nécessités.

J'en trouve un exemple dans les Réparations. Réparer c’était refaire l’économie de l’Europe et même de la planète tout entière, après cette fureur de dépense et de destruction. Entreprise déjà ambitieuse ; et peut-être l’aurait-on mieux commencée en rétablissant les échan­ges ; car je ne sais si le genre de richesse qui s'est trouvé détruit peut se reconstituer hors des échanges, ce qui exclut tout transfert de richesses, or ou choses, sans compensation. Mais la morale s'est mise dans le jeu comme on sait. Le mot Réparations prit un autre sens ; on voulut des coupables, une condamnation publique et une expia­tion. Je ne veux pas maintenant examiner ce jugement ; je le prends pour bon et je le suppose accepté par l’accusé. Toujours est-il que les premières tentatives pour transférer des choses et du travail sans égard aux lois de l’échange trouvèrent une résistance invincible chez ceux-là mêmes qui devaient recevoir. Chômage certain, dit-on aussi­tôt, et ruine de nos industries. Ainsi l’ordre économique résistait à cette violence qu'on voulait lui faire au nom de la justice abstraite. Nous sommes butés là. Au reste la seule exigence d'un transfert en or, chose économiquement absurde s'il n'y a en même temps un échange de produits, a rencontré le même genre de résistance situé bien au-dessous des volontés bonnes ou mauvaises. Et c’est ce qu'on aurait compris si de part et d'autre les nécessités ne s'étaient pas exprimées dans le langage de la vertu.

29 janvier 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

1939 SM1, CXIX, « Réparations »

699

« La plus grande folie, dit l’Américain, est de vouloir armer les Nations contre la guerre. Non, non. Le tribunal des nations prononce à la manière d'un arbitre. La première faute, et peut-être la pire, est de repousser d'avance le jugement de l’arbitre et de prétendre décider soi-même de ses propres droits. Je suppose donc quelque puissante nation qui se mette ainsi en révolte ouverte contre le pouvoir moral ; pis encore une nation qui dans la paix même saisisse les biens d'un pays voisin et les administre par la méthode militaire. Enfin je suppose que cette nation entretienne de grandes forces, et cherche partout des alliés, leur offrant de l’argent, des armes et même des généraux. Eh bien je dis qu'il n'est pas dif­ficile de réduire cette nation rebelle, s'il y a seulement dans les autres pays un homme sur mille qui le veuille sincèrement ».

« Expliquez cela, dit le Français. Mais n'oubliez pas que vous aurez contre vous un peuple fier, et tout prêt à sauter sur ses[[1124]](#footnote-1125) armes, si vous prétendez seulement lui faire la leçon ».

« Je sais, dit l’Américain, que la morale est mal reçue partout. Mais la leçon sera muette. Vous savez que le refus de concours est, selon la raison, le dernier refuge de l’homme libre. Vous vendez trop cher ; si je refuse d'acheter, tout est dit. Vous payez trop peu ; si je refuse de travailler, tout est dit. Or, ce que l’on n'a point vu encore, et ce que l’on verra, c’est le refus de concours des nations ; et cette excommunication muette se traduira par le cours des changes, aver­tissement propre à faire réfléchir le peuple le plus fier et le mieux armé ».

« J'ai toujours vu, dit le Français, que le cours des changes dépend de la quantité de monnaie fiduciaire qu'une nation se risque à jeter sur le marché ; et accessoirement de l’ordre ou du désordre intérieur que l’on voit dans ses recettes et dépenses, parce que la mauvaise administration annonce le recours au papier. Cette fière nation saura bien se discipliner et se priver de l’inutile. Sa monnaie tiendra par les mêmes vertus qui font les armées invincibles ».

« Je ne sais, dit l’Américain. Il me semble que le cours des chan­ges dépend encore d'autres conditions. Si je reçois votre monnaie pour bonne, cela signifie que j'ai l’intention d'acheter chez vous. Si je n'ai pas l’intention d'acheter chez vous, votre monnaie ne repré­sente rien pour moi ; elle doit tomber au zéro si le refus de concours, ici refus d'échange, est unanime. Il ne le sera jamais. Mais sans doute n'en faut-il point tant. Un mouvement d'humeur général contre une nation batailleuse, l’idée que ses prétentions troublent profondément toutes les affaires, l’exemple de quelques-uns, toujours puissant[[1125]](#footnote-1126) dans les crises du crédit, enfin quelque passion de lutte, l’idée même d'essayer cette arme nouvelle, sans compter les manœuvres de ceux que cette nation menacerait particulièrement, il me semble que tou­tes ces conditions réunies assureraient la plus implacable, la plus irrésistible punition. Blocus invisible, sans vaisseaux ni surveillance, par la seule action, je ne dirai même pas d'un blâme, car il n'en faut point tant, mais plutôt d'une abstention, d'une absence, ou d'une simple inattention ».

« Mais, dit le Français, un peuple peut se suffire à lui-même ; non sans peine ; mais on n'a pas essayé encore ce que peuvent tra­vail et frugalité ».

« Je le crois, dit l’Américain ; mais je crois aussi qu'à ce régime aucun peuple ne peut faire la guerre ni la préparer. À mes yeux c’est toute la question ».

31 janvier 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924 (CLIII)

*L’Émancipation*, février 1924

1926 CCP VII, 8, « Ce que peut l’arbitre »

1939 SM1, CXX, « Refus de concours des nations »

CLIV (700)

Un Conte oriental que je lisais me fit de nouveau penser aux rêves. Ces contes sont des rêves ; et j'y remarque deux cho­ses, une partie miraculeuse et une partie raisonnable. La partie miraculeuse, de génies, de changements à vue, d'oiseaux gigantesques, vient des rêves, et témoigne d'un état d'enfance où les rêves, par souvenir, sont pris pour des événements réels. Mais la partie raisonnable, qui développe les fictions selon la commune logi­que, se trouve aussi dans les rêves, ou si l’on veut dans les récits que l’on en fait. Soit une vallée de diamants, d'où nul ne peut remonter ; soit des aigles très forts ; on conçoit une industrie qui consiste à jeter dans cette vallée de forts quartiers de viande, que les aigles remontent dans leurs aires, et auxquels se trouvent attachés quantité de petits diamants. Chacun des chercheurs de diamants possède en propre une aire d'aigles, comme on a un bureau de change. Tout se tient et s'explique ; mais le fait manque. Ce n'est pas ainsi.

La raison ne manque pas dans les rêves ; c’est[[1126]](#footnote-1127) plutôt l’expé­rience qui y manque. L’objet est très bien pensé, mais très mal cons­taté. Nous appliquons des pensées raisonnables à un monde incon­sistant. Un fait étrange, à peine une fois entrevu, transformé dans le récit, telle est l’occasion d'extravagances raisonnables ; ce n'est point que notre esprit soit faux, mais il manque alors d'un objet. J'entends un objet qui reste, dont nous puissions faire le tour, en l’explorant et l’interrogeant à loisir. Notre esprit a besoin de ce support, non pas une fois, mais toujours. Faute de quoi nous nous perdons en des pos­sibles indéterminés. Ce merveilleux pouvoir de combiner, de sup­poser, d'expliquer, est toujours ce qui manque le moins. Et, par malheur, l’étrange et l’unique est naturellement ce qui intéresse le plus.

Le choix qui fait le penseur, c’est celui qui retient un objet tout à fait ordinaire et commun. Comme un boisseau de blé, qui tient dans la moitié d'un sac ou dans vingt écuelles. Cette expérience continuellement à portée, sur les récipients, les grains, les fluides, sur les surfaces et sur les longueurs, fut le soutien de la géométrie, et l’est encore. Les astres, en leurs retours, nourrissent les pensées de l’astronome. Au contraire le rare ou bien ce qui n'est qu'une fois égare toujours, parce qu'il nous livre à nos seules pensées. Celui qui n'aurait vu un aimant qu'une fois serait tombé dans quelque folle théorie. Et, par exemple, cette fiction de l’île aimantée qui arrache les clous du navire ne vient pas tant d'un faux raisonnement que d'une observation trop peu suivie. Sur quoi l’on voudrait dire qu'il faut se borner à observer, et se garder de penser ; toutefois[[1127]](#footnote-1128) ce n'est pas si simple. Penser sans un objet présent est vain ; mais manier et éprouver l’objet sans penser est un autre genre de sottise, que l’on reconnaît dans les anciens métiers. On peut être hardi à penser, et il le faut, mais sous la condition que l’existence porte nos pensées, et ne cesse jamais de les confirmer. La promenade instruit encore le géomètre. Au lieu que la pensée d'Einstein est encore à l’état de monstre, par ce développement sans mesure d'une théorie peut-être fort logiquement conduite, mais qui ne touche aussi à l’existence que par la fine pointe d'une expérience rare et délicate. Je crains le penseur aux yeux fermés.

2 février 1924 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°22, 9 février 1924

1942 VE LVIII, « Le penseur aux yeux fermés »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

CLV (701)

Le vide de l’imagination est justement ce que l’on veut le moins croire. Encore une fois interrogeons cette lune à son lever. Quand elle se montre au-dessus[[1128]](#footnote-1129) des maisons éloignées et parmi les branches, vous voulez jurer qu'elle paraît alors plus grosse que lorsqu'elle est suspendue au sommet du ciel. Le contraste est bien frappant en cette saison, parce que la pleine lune d'hiver suit le chemin du soleil d'été ; ainsi en aucune saison le globe lunaire ne s'élève plus haut dans le ciel ; et l’on dirait bien que ce globe au­-dessus de nos têtes ne paraît que la moitié de l’autre, celui qui étonne notre regard lorsqu'il se montre au-dessus de l’horizon parmi les arbres et les cheminées. Que cela ne soit pas, nous le croyons bien ; mais que cela ne paraisse même pas, voilà ce qui est plus difficile à croire.

Là-dessus presque tous résistent, voulant dire d'abord : « Si cela me paraît ainsi, il est certain que cela me paraît ainsi. De la même manière qu'un homme vu du haut d'une tour me paraît tout petit. Je sais bien qu'il n'est point tel ; mais je sais qu'il me paraît tel, et je sais même pourquoi, par les lois de l’optique. Et si je mesure ce petit homme en son apparence, par le moyen d'un grillage régulier tenu au bout du bras, je saurai quelle est exactement cette petitesse d'apparence. Eh bien, pour cette grosse lune il en est de même ; quelle que soit la cause, réfraction ou ce que l’on voudra, je puis mesurer sur mon grillage tenu au bout du bras cette grosseur apparente ». Essayez donc ; mesurez par ce procédé les deux apparences de la lune, et vous reconnaîtrez que ces deux apparences ont la même grandeur dans l’apparence. N'importe quel livre d'astronomie vous confirmera là-dessus. Toutes les constellations de même, notamment Orion si aisé à reconnaître, paraissent ainsi plus grandes au voisinage de l’horizon ; bien plutôt[[1129]](#footnote-1130) elles ne paraissent point plus grandes, mais nous croyons qu'elles paraissent telles.

Savoir pourquoi nous croyons cela, ce n'est pas facile. Toujours est-il que, hors de cette opinion, sans doute liée à une sorte d'émotion ou de surprise, il n'y a rien du tout de changé dans l’apparence de l’objet. Nous jurons que nous voyons la lune plus grosse à l'horizon, or[[1130]](#footnote-1131) nous ne la voyons point telle. Revenons à d'autres exemples. Je crois voir un visage dans cette souche d’arbre ; je vois les yeux, le nez, la barbe. Mais point du tout ; je ne vois qu'une souche d'arbre. Le surplus n'est qu'opinion en moi, je dirais presque éloquence, ou bien préparation de tout le corps, émotion tantôt subie et tantôt jouée ; et[[1131]](#footnote-1132) l’image n'est rien. Si vous réfléchissez là-dessus, vous croirez moins vite qu'un passionné, un délirant ou un fou voit ce qu'il décrit avec tant d’éloquence. L’imagination se réduit toujours à cette mimique persuasive, à cette incantation qui jamais ne fait rien paraître, mais aisément nous fait croire que quelque chose paraît, fantôme ou spectre, hallucination, création. Ainsi l’imagination nous trompe deux fois, nous montrant ce qui n'est point, et ne nous le montrant même pas. Ainsi presque toutes les théories de l’imagination sont elles-mêmes imaginaires.

4 février 1924

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

1942 VE LIX, « La lune à l’horizon »

CLVI (702)

Il y a une violence muette dans la Politique du monde, par l’entrée, enfin, du peuple dans les Conseils. L’enceinte était militairement gardée. La pensée populaire tournait autour, mais n'y entrait point. Quelle pensée ? Simplement que la guerre est le crime de ceux qui l’acceptent ; et que, pour se laver les mains de tout ce sang, il faut prouver qu'on a cherché la paix avant tout autre bien. Le bon sens veut qu'on soit indulgent à la colère d'un homme offensé, surtout quand de son malheur propre et de sa propre souffrance il paie sa vengeance. Mais qu'un chef de peuple aime et cultive sa propre colère, dont d’autres répondront à sa place, cela ne passe point, cela ne peut passer. Telle est la pensée commune ; tel est le sommaire du grand procès. Mais ce procès n'est point plaidé. La moindre articulation qui s'y rapporte est prise pour offense, et prend en effet la forme de l’offense par ce refus d’entendre, qui va aussitôt à la violence. Le parti de la guerre se défend par les moyens de guerre. D'où une politique détournée, et une politesse de nécessité. Ce jeu a duré longtemps ; il peut durer toujours. C’est une grande puissance, dans ce monde humain, si lent à penser, si impatient du mépris, et au surplus chargé de travaux, que de croire et de dire hautement que ce jeu durera toujours.

Mais voici un homme d'État qui a reçu mandat de déclarer la paix au monde. Il n'y a pas apparence que le parti Travailliste eût pu recevoir l’investiture, si la signification des élections anglaises avait été le moins du monde ambiguë. Encore moins d'ambiguïté en l’Homme même, dont les opinions sont connues. Ce n'est plus ici l’homme d'État qui reçoit mission contre bon gré, et qui médite d'habiller d’un manteau de cour une opinion un peu trop rude, qui au fond n'est pas la sienne. Tout au contraire, si prudent qu'il soit, et il doit l’être, si modéré qu'il soit dans la forme, et sa haute fonction commande qu'il le soit, il n'aura toujours pas avec nos Hauts Seigneurs ces communs principes qui font que, toutes portes fermées, on considère d'abord comme une pensée d'enfant l’idée que la guerre est un mal qu'il faut traiter comme le choléra ou la peste. Cette situation est neuve. On n'a point entendu encore la Paix parlant devant la Guerre, comme on parle entre égaux. La Paix saura bien entendre, car la règle de Paix est de tout entendre. Mais la Guerre ne voudra rien entendre, parce que l’éternelle politique de la Guerre est d'empêcher que certaines choses soient dites. Et ici comment faire ? Je ne vois plus la garde vigilante, ni les timides entraînés, mais deux hommes ensemble avec les seules ressources de leur esprit, et le silence des peuples autour d'eux. Cela ne sera point, et l’on ne voit pas com­ment cela ne sera point. Je m'explique ce mouvement des média­teurs, ces inutiles précautions, cette trompeuse activité, ces projets à côté, enfin tout le travail des Détourneurs. Mais que peuvent-ils faire ? Par un détour aussi, et imprévisible, voici qu'un Premier Ministre va parler au nom des peuples, devant la plus irritable Majesté. Et chambellans de courir.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

CLVII (703)

Tout ambitieux va à la guerre comme le fer à l’aimant. La guerre, pensez-y bien, est le seul état où l’ambition se contente par sa propre force. Car le savoir-faire ici est bientôt appris, et finalement égal dans tous, surtout devant les hasards. Il reste à triompher par le courage, ou plutôt par le brillant du courage, qui n'est sans doute que le comble de l’insolence. Or qu'y faut-il ? Non point tant de force, ni une grande charpente, ni une adresse, ni une mémoire, ni une forte tête, mais seulement une grande ambition qui ne veut céder devant rien. La gloire d'oser n'est jamais contestée. Ce mouvement est le même dans le chef, quoique le danger soit alors moins visible. Dans les circonstances de guerre, il ne s'agit tou­jours que d'oser, ce qui est affirmer l’ambition. Ainsi chacun est récompensé justement selon son désir.

Si les belles statues se faisaient de même, si les beaux livres s'écri­vaient de même, si toutes les belles choses naissaient selon l’ambi­tion, la jeunesse se jetterait par là. Si seulement le prix de la course était donné au plus furieux, au plus avide de renommée, au plus impatient, l’ambition userait là son premier feu. Mais en toutes ces choses, au contraire, il n'est pas bon de trop désirer, ni de trop mépriser. Les premiers essais font apparaître un champ immense de travaux, la science des maîtres et le prix de la modestie. Surtout dans les choses de l’esprit, les plus vantées de toutes, le désir de l’empor­ter sur tous produit aussitôt une sottise sans mesure. Le laid est adhérent au désir de plaire. L’ambition fait tache en peinture. L’architecture, encore plus sévère, ne passe rien là-dessus. Mais l’art de l’écrivain est, à ce que je crois, le plus redoutable de tous. L’infatuation s'y voit, par le précieux, par la recherche, par l’em­phase, par la simplicité voulue. La nudité de l’écrivain veut une entière pudeur. Sans aucun doute, ici, il faut renoncer premièrement à étonner le monde. Mais en tous les arts il y a de l’ascète. En tout atelier, le premier succès de l’ambitieux est de faire rire.

La gloire militaire ne demande point ces longs travaux, ni cette patience. Il suffit qu'on l’aime plus que la vie. C’est pourquoi toute déception déclare la guerre un moment. Puisqu'on juge des opinions d'après les écrivains, il n'est pas étonnant que la guerre soit célébrée. Toute phrase manquée cherche sang et vengeance. Entendez bien. Toute ambition déçue cherche ce genre de combat où ce n'est plus la puissance qui triomphe, mais le désir de puissance ; où l’orgueil est finalement le plus fort ; où l’humiliation est d'autant plus promp­tement vengée qu'elle est plus vivement sentie. Oser ici c’est vaincre ; et qui m'empêche d'oser ? C’est ainsi que, par souvenir, un vieillard aigri voudrait encore courir aux armes. C’est ce que l’épée de l’Académicien représente passablement.

8 février 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

1939 SM1, CXXI, « L’ambition va à la guerre »

704 (CLVIII)

Toutes politesses dites, et tout mis au clair, que verra-t-on ? Ceci. Ce qui nous est dû ici, nous le devons là. Donc nous n'avons pas à agir en créanciers seulement, mais aussi en débiteurs. Donc ce cri monotone « nous voulons être payés » est un cri d'enfant en bas âge.

Si nous voulons un règlement de droit, nous devrons payer à mesure que nous recevrons ; encore heureux qu'on n'exige pas de nous comme nous exigeons des autres, par force et saisie, sans avoir égard aux moyens ni aux ressources. Il était donc clair dès le com­mencement, pour tout homme qui savait compter, que ce qui nous serait laissé serait peu de chose, et encore par l’amitié de nos deux alliés, qui nous permettraient de rebâtir chez nous d'abord, et de payer ensuite. D'où premièrement il fallait rebâtir aux moindres frais, au lieu de couvrir d'or les premiers réclamants. Secondement n'ou­blier jamais, dans les conseils, de garder à toutes les dettes le caractère d'un règlement général ; et surtout ne point renvoyer nos alliés dédai­gneusement à cet état de créanciers polis, mais sans tendresse, où nous les voyons maintenant. Par ce moyen, joint à une économie serrée en nos reconstructions, nous traversions au mieux les temps difficiles.

Mais qu'avons-nous vu ? Une attaque violente, et en vérité hors des formes, contre ceux qui pensaient, et comment faire autrement, à composer les dettes. Après cela une sorte de dictature sur les affaires extérieures, qui se bouchait les yeux, qui prenait pour doc­trine les lieux communs du premier ignorant, qui reprenait dans la paix les moyens de guerre, comme si le rétablissement de l’ordre économique, la reprise du commerce, la stabilisation de notre mon­naie étaient des œuvres de bravoure. Cette réquisition à main armée du travail, du crédit, de la confiance universelle, choses si profon­dément étrangères à la force et rebelles à la force, cet oubli des créanciers, cette folle confiance faite à un débiteur forcé dont la mauvaise foi était solennellement annoncée au monde dans le même temps, cette entreprise enfin de caporal pour la bonne administra­tion, et conduite par deux hommes qui connaissent les affaires d'argent et dont la probité ne peut être mise en cause, voilà sans doute ce qui étonnera le plus les historiens.

D'où quelque spectateur, finalement, conclura que ce ne sont point les intérêts qui mènent le monde des hommes, mais bien les passions. Non pas même les passions ambitieuses, mais, bien au-­dessous, cette rage de combattre qui ne mesure point l’effort ni la souffrance pourvu que l’adversaire reste dessous. Les dents serrées toujours, et luttant maintenant pour le franc comme autrefois pour Verdun. Contraste étonnant entre ces civils devenus enfin militaires et tous ces militaires chargés de vraie gloire et que l’on voit dans la mécanique, le béton ou la soierie, conduire leurs affaires d'un œil tranquille, d'un mouvement souple et délié, en profonde paix avec tous. C’est que l’action dénoue, même violente ; et la vraie paix exige sans doute que l’on soit au-dessus de la gloire, et non pas au-dessous.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

*L’Émancipation*, février 1924

CLIX (705)

« Vous ne savez pas assez, me dit ce jeune homme, à quel point l’élite de la jeunesse se tourne aisément vers la guerre, et vers cet ordre violent qui la prépare. Quelques-uns, assurément, ont pris leur parti une bonne fois, comptant d'abord l’ambition et la louange ; mais beaucoup ont égard surtout à la santé de leur esprit. Ils voient d'un côté des devoirs virils et un spectacle ordonné, double appui contre ce qui est vil ; de l’autre ils ne voient que la basse intrigue, le bonheur le plus plat, l’ennui, et la perspective des pas­sions les plus humiliantes. Enfin il s'en faut de beaucoup que le tableau de la paix et de la justice soit retracé à leurs yeux comme il faudrait. Personne n'y pense ; tout le talent et toute la poésie s'em­ploient au contraire à orner la vie guerrière. Esthétiquement aussi bien que par le besoin qu'ils sentent d'une règle contre le plus bas d'eux-mêmes, ils inclinent à l’action dangereuse, sous la double con­dition de la discipline et du commandement. Ceux-là doivent être compris et méritent d'être aidés ».

Je ne les aiderai point, parce que je les comprends très bien. Autant que l’élite pèsera sur la conduite de notre politique, nous ne verrons que parades militaires et massacres pour finir. Je fais la part de ce qu'il y a de bonheur viril dans l’acte de guerre, et pour tout homme. Cela est déjà assez effrayant. Je n'y vois qu'un remède, qui est la perspective d'un esclavage qu'il ne faut point se lasser de représenter aux jeunes, et qui s'étend de la guerre jusqu'à la paix armée qui la prépare. Toute tyrannie, et même dans l’ordre économique, prend là son appui. Et cette idée, conçue dans tout son développement, assurera une énergique résistance. Mais j'avoue que ces raisons ne mordent point sur l’élite, naturellement destinée au commandement.

Je ne vois que la guerre qui puisse justifier l’ambition et l’inéga­lité. Les dangers sont alors le prix du pouvoir. L’officier s'engage à vaincre la peur, même dans ses moindres signes. Ce choix a de quoi plaire à une âme noble. Mais la récompense aussi est trop belle. Au bonheur d'agir difficilement se joint le bonheur moins pur d'exercer un pouvoir oriental. L’esclavage des anciens contes et la majestueuse justice du sultan, tout se trouve ensemble offert à l’ambitieux, pourvu qu'il ne craigne pas de mourir. Ce jeu peut se jouer. Le haut de l’homme et le bas y trouvent également leur compte. Il faut dire aussi que ce qui est le plus difficile à supporter dans la guerre, après l’esclavage, j'entends le travail serf et l’existence boueuse, se trouve au moins adouci pour le lieutenant, et prompte­ment annulé à mesure que l’ambitieux s'élève. Il reste le pur bonheur d'être craint et finalement adoré à l’égal d'un Dieu. Persuader contre ces enivrantes promesses, c’est ce que je n'essaierai seulement point. La plus évidente condition de la paix est que l’élite ne dirige nulle­ment notre politique. Et c’est là que nous allons, sans aucun mystère, et sans nous étonner le moins du monde d'une fureur assez natu­relle. Je n'espère pas que nos rois soient contents de la République.

12 février 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924

1939 SM1, CXXII, « La dangereuse élite »

706

L’homme des champs m'a enfin dit toute sa pensée. « Je vote sans aucun plaisir ; je n'aime pas cela. C’est comme si un pro­digue mangé d'hypothèques me demandait conseil, sous la condition que je réponde de ses dettes pour une part. Les affaires publiques sont mal conduites. On me consulte ; mais il est clair que mon avis ne pèsera rien ; on me consulte afin de m'engager. Dans nos campagnes on aime payer, on n'aime point devoir. Vous voulez me mettre sur les bras cette énorme dette publique. Bien forcé je suis, dites-vous. Écoutez ma pensée : j'aime mieux être forcé que consen­tant.

« Forcé. L’État est donc comme le sultan des histoires. Je lui fais mille respects, et encore de loin ; après cela c’est mon affaire de sauver mes plumes, comme c’est la sienne de me plumer. Je me fais petit ; je cache mon bien dans la terre. Non pas des louis d'or dans un pot ; je ne suis pas si bête. Mais tout ce que je gagne va à l’engrais, aux plantations, aux défrichages. Ce sont des choses qu'on ne peut prendre. D'argent, je suis pauvre. Je veux bien produire, mais je ne puis payer. Le sultan ne va pas arracher mes arbres ; qu'en ferait-il ? Non plus me prendre ma semence. Non plus m'enfermer, moi qui travaille pour lui et pour tous. Bref je paie le moins possible, et c’est autant de sauvé, pour moi, pour lui, pour tous.

« Mais si l’État c’est moi, alors il faut que je paie ma part de toutes ces dettes-là. C’est notre coutume par ici de payer ce qu'on doit, quand on devrait se faire garçon de ferme. Mais quoi ? Je ne vois pas de limites. Tous ces beaux messieurs disent que nous sommes pauvres, et dépensent comme des riches. On dit que le chemin de fer perd sur le travail qu'il fait. Mais regardez le travail des ingé­nieurs ; on le voit d'ici. Ils changent les rails et les traverses ; ils vont faire rouler des trains électriques, afin que tous les paresseux et les ennuyés voyagent encore plus vite. Tout va de même, si j’en crois les journaux. Ici même je vois passer leurs avions à voyageurs, qui trans­portent aussi des colifichets. Oui, on envoie une robe de bal de Paris à Londres par la voie des airs. Et quoique chacun paie pour son colis ou pour sa place, chaque voyage nous coûte encore plusieurs billets de mille francs. Ne parlons pas de leur guerre ; on se perd dans ces dépenses-là. Mais souvent une petite chose fait juger des grandes. Mon fils, qui était artilleur, a vu tirer quatre mille obus par jour dans un secteur de deux kilomètres, pour faire diversion. Chaque obus coûtait quatre-vingts francs. Ces mêmes hommes occupent Palatinat et Ruhr[[1132]](#footnote-1133) ; toujours par de bonnes raisons, disant qu'on ne peut faire autrement. Après cela on m'invite à une assemblée d'ac­tionnaires. Mais je n'ai rien du tout à dire sur ce genre de commerce. J'aimerais mieux ne point m'en mêler.

« Voyez ma ferme. Je regarde à tout. Ce que je peux raccommo­der, je ne le remplace point. Il ne manque pas ici de vieilles choses qui font encore un bon service. Si j'ai un moteur pour élever l’eau, c’est parce que je suis sûr, largement sûr, de regagner le prix d'achat en trois ans. Ici l’avarice ne s'endort jamais ; faute de quoi le travail lui-­même ferait mourir le travailleur. La voilà, mon opinion. Maintenant si je donne conseil à mon voisin, mon conseil est perdu ; c’est à lui de veiller et j'ai assez à faire chez moi. Et l’État me demande conseil ! Mais, mon cher, il n'y a pas une page de leurs comptes, pas une page de leurs projets où je trouve seulement une ligne raisonnable. Je ne vois qu'un remède à cette politique de fils de famille, qui est de serrer les cordons de la bourse. C’est ainsi que mon père m'a élevé ; et de nécessité j'ai fait sagesse. De même je dois agir paternellement à l’égard de tous ces prodigues, et faire le sourd. Voilà pourquoi ce papier électoral ne me plaît guère. Il m'engage ; il prend hypothèque sur moi. On devrait pouvoir voter non et non et encore non ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924 (CLX)

*L’Émancipation*, février 1924

1926 CCP VI, 10, « La méfiance paysanne »

707

« Être ou ne pas être », l’anglais le dit avec moins de bruit encore. L’homme aux dents serrées ne veut point crier ; mais, encore mieux, il ne sait point crier. Ainsi se trouve dominé, comme par un athlétisme de mâchoire, ce qu'il y a d'animal dans le cri. La musique délivre au contraire ce bruit émouvant, tout en le réglant d'autre façon et par une discipline de concert ; et c’est encore l’assemblée qui discipline l’orateur. C’est pourquoi l’éloquence exprime un sentiment commun, et comme la masse de nos destinées, mais toujours selon la forme du monstre à mille têtes. L’éloquence est toujours politique.

La musique est toujours cosmique. L’univers s'y exprime tout, comme en ces danses antiques qui figuraient les saisons et les retours célestes. Seulement la loi du temps, composée dans la danse avec la loi des distances et des formes, est enfin purifiée de tout mélange dans la musique, d'où vient que l’inexprimable présence du monde, l’immédiate et indivisible présence, se traduit si bien par cette dimension commune à tout. L’homme se livre et s'abandonne à l’indiscrète musique ; la profonde nature le porte ici par le dedans. D'où une sécurité un peu sauvage ; c’est le jeu de l’écho et le mugissement sybillin ensemble, mais dominés par la loi physique qui ne permet point que l’on sépare la beauté de la puissance, car les sons discordants s' entre-détruisent. On peut se plaire alors à ne point savoir où l’on va.

La prose ressemble à cet homme prudent, qui s’assied[[1133]](#footnote-1134) par crainte de courir. La prose délie, par la cadence rompue, cette loi du temps et ce voyage qu'on ne peut refuser. S'arrêtant, elle arrête toutes choses, et se donne spectacle comme le Jupiter de l’*Iliade*. Les choses ne sont ici reçues que d'abord sur leurs idées ; la prose refuse l’indiscrète présence ; chaque chose à son tour, et selon l’ordre du géomètre. L’homme se fait sa place ; cette place est vide assez long­temps ; mais par cette attente, et par cette juste disposition de la scène, admirez ce moment où l’homme s'y montre, éclairé de toutes parts comme il faut. Il paraît tout entier alors, et c’est un beau moment ; c’est le trait. [C’est Voltaire, c’est Montesquieu qui paraît un moment.][[1134]](#footnote-1135) Cet art étonnera toujours, car on n'y peut croire, et l’on relit pour s'assurer qu'on n'y peut croire. On n'y est que mieux pris.

La poésie est le terme moyen ; le plus riche sans doute en ce qu'il ne sacrifie rien, ni le choix libre, ni non plus la loi du temps, qui ne choisit point. **[**Cette retenue et cette sobriété de la prose, la poésie en conserve quelque chose. Pensez à quelque beau vers ; vous y trouverez l’énonciation stricte, et rien de plus. Mais ce qui fait miracle, c’est que cette expression, si près de la chose, s’accorde avec la loi du nombre, qui lui semble absolument étrangère. C’est ainsi que tous les événements de l’univers, quels qu’ils soient, sont soumis au même temps. Ainsi la poésie garde de la musique ce pouvoir de rassembler ; mais le sentiment et la chose sont pris ensemble dans cette loi inflexible.**][[1135]](#footnote-1136)** Sur le rythme qui ne fléchit jamais, l’esprit dessine, circonscrit, resserre, non pour charger, mais pour orner le temps de tout ce qu'il laisse, toutes choses tenant en une par le mira­cle de l’image. Temps redoublé et allégé. L’univers[[1136]](#footnote-1137) même en sa loi transparente reflète le sentiment qui l’exprime déjà. L’esprit est mêlé aux éléments, d'où le sobre dessin de la chose reçoit une subs­tance cosmique. L’existence apparaît. Poésie est exactement création, par cet accord continu entre la perception la plus claire et le senti­ment le plus intime. Telle est cette parfaite éloquence, mais de soi à soi, fille de solitude et de silence. Attentive contre le bruit, et le doigt sur les lèvres. Oui, toujours amincissant ce peu de bruit néces­saire au rythme, toujours ramenant la musique au murmure, et retrouvant la forme par là. Ce qui s'accorde avec le menton athlé­tique du poète aux dents serrées. Ainsi se trouve un peu éclairé ce que l’on dit, qu'il n'y a de poésie que l’anglaise[[1137]](#footnote-1138). Mais quel phy­siologiste expliquera, par des causes du même genre, et encore bien plus près de la chose, qu'il n'y ait de musique qu'allemande, de prose que française, d'éloquence que romaine ?

16 février 1924 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°23, 23 février 1924 (CLXI)

1927 EH1 (40), « De la poésie » (*om EH2)*

1939 PAE LXVII, « De la poésie »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

CLXII (708)

Dès que l’on veut peindre les vices, les dépravations, et enfin ce genre d'emportement qui concerne les plaisirs de la chair, il est difficile de garder la mesure. Je ne crois point que Juvénal l’ait gardée ; je ne crois point que Zola l’ait gardée non plus ; et nous ne manquons point de moralistes en ce genre-là. J'admets qu'ils ont bonne intention, et que c’est à bonne fin qu'ils nous secouent de surprise, d'indignation et même d'horreur. Ce qui m'inquiète ici, c’est que les émotions du fond du corps sont toutes liées et toutes ambiguës, en sorte qu'il n'y a pas de différence bien marquée, selon mon opinion, entre la fureur qui blâme et la fureur qui désire. Ce n'est pas affaire à moi de blâmer, mais plutôt d'expli­quer, et ce n'est pas facile.

Platon a écrit là-dessus justement comme il faut, selon la fran­chise, la force et la prudence ensemble, comme vous pourrez voir dans sa *République*. Quand vous en serez environ au huitième livre de cette œuvre capitale, vous connaîtrez le médecin de l’âme. Cela ne se résume point ; mais je tire de ce même ouvrage un trait puissant et sobre qui peut instruire par voie indirecte. Un homme fut pris du désir de voir des corps de suppliciés qui étaient exposés sur les remparts ; et, ne pouvant se vaincre, ni chasser cette odieuse pensée, il y courut avec colère, disant à ses yeux : « Allez donc, mes yeux, régalez-vous de ce beau spectacle ». Que cet exemple nous jette droit en notre périlleux sujet, c’est ce qui montre bien l’ambiguïté de ces émotions élémentaires, et comment l’horreur et le désir se tirent souvent par la main. Mais comprenez d'abord qu'il y a ici un genre de remède brutal, et qu’il est plus sain de percevoir que d’imaginer ; d’où, en suivant l’idée, je voudrais dire encore qu'il est plus sain de faire que de percevoir. Nature a plus d'un moyen de nous apaiser, comme Rabelais l’a bien su dire ; et toujours est-il que le désir sera réduit à sa juste place par l’accomplissement.

J'ai besoin de comparaisons, en un sujet qui est neuf et difficile entre tous. Il y a une mystique de la guerre, pleine de notions faus­ses et même monstrueuses, et qui est propre à ceux qui imaginent la guerre. Allez-y donc, mes amis, et régalez-vous ; vous y prendrez des notions exactes et purifiées. Qu'il me suffise d'indiquer que, dans les choses dont je veux écrire aujourd'hui, imaginer est le pire.

Ceux donc qui rêvent à ces choses, et décrivent ces choses comme elles sont pour ceux qui y rêvent, sont aussi loin du vrai qu'il est pos­sible, et font le plus grand mal peut-être, donnant comme objet à la pensée ce qui ne doit pas être objet hors de l’action. L’action, ici comme ailleurs, mais encore bien mieux, nous simplifie et nous donne la paix. Comme le guerrier revient nettoyé de toute soif de meurtre, et même de toute colère, ainsi celui qui a serré son désir contre sa poitrine est délié d'imaginer. D'où l’on croira que je conseille de faire, comme on dit, les cent coups ; mais vous ne ferez point les cent coups. La vie d'un débauché se compose ordinaire­ment d'ivrognerie et d'impudicité. Or j'ai observé, dans ceux qui ne se tirent point de débauche, que l’ivrognerie reste, sans trace d'impu­dicité. De même dans toutes les existences libres de frein, l’ambition reste, la passion du jeu reste, l’amour reste, tous les arts restent, peinture, dessin, sculpture ; mais l’impudicité n'a qu'un moment ; elle ne reste pas ; elle est d'imagination ; elle est chimère et rêverie. Ce genre de vice n'a d'existence que dans les écrits et par les écrits. Aussi les écrits qui le font être sont-ils tout à fait faux. Lisez Sten­dhal ; ce n'est certes pas par hypocrisie qu'il est pur, mais plutôt par jugement droit.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

CLXIII (709)

L’agriculture est une action que l’homme commence, et que la nature achève après un long temps, parmi des circons­tances que l’homme ne peut point du tout prévoir. Le blé est mis en terre. Peut-être la moisson déjà mûre sera-t-elle foulée par la pluie et l’ouragan ; mais c’est ce que le semeur ne peut savoir. Aussi sème-t-il selon une année moyenne, qu'il ne verra jamais et que personne n'a vue. C’est la tradition qui le conduit, c’est-à-dire une somme d'expériences où les différences des années se perdent. Sa prudence n'est donc point réglée par une perception nette. Il suit la règle ; et c’est seulement[[1138]](#footnote-1139) après une longue suite d'années qu'il saura qu'il avait raison de la suivre.

L’action du marin est tout à fait autre. Il tend sa voile, l’incline, l’étale ou la roule selon le moment ; il surmonte une vague après l’autre, toujours au guet dans un monde mouvant, toujours attentif, toujours rompant la coutume. Car il n'y a point de règle pour le coup de barre ; c’est toujours l’exacte perception et le prompt juge­ment qui en décident. Mais aussi le sillon qu'il creuse se referme der­rière lui ; la mer est toujours jeune, et tout est toujours à recom­mencer.

Les corps solides gardent l’empreinte et la forme. Je creuse un fossé ; il reste. Assurément ce n'est qu'apparence, car tout est liquide ; mais la terre coule lentement ; les pierres s'usent lentement ; tout semble durable, et beaucoup de choses semblent immuables. Les vagues de la terre ferme veulent des millions d'années pour s'élever et redescendre. Ainsi dans le monde des corps solides, chaque petit système, fossé, mur, colline, ravin, semble indépendant des autres ; la nature se trouve ainsi divisée et subdivisée. Ce spectacle n'instruit point. On pourrait décrire d'après cela une pensée continentale, conservatrice des métiers, des castes et des traditions, et, pour mieux dire, morceleuse en toutes questions et casseuse de cailloux. L’idée de la liaison, de la continuité, du balancement de toutes choses et en même temps l’esprit d'oser et d'inventer ont sans doute pris terre par les anses et les criques, remontant les fleuves comme font les saumons. Celui qui voudra comparer l’immense et massive Asie aux découpures de la petite Europe comprendra bien des choses.

Je ne compte pas le plus important, qui est cette politique marine, si différente de la terrienne. Un bateau est un système politique clos ; les forces y sont bien aisées à compter, et l’exil par-dessus bord est de prompt effet. Mais, par compensation, le pouvoir du plus savant s’établit aussitôt, et se maintient par une continuelle épreuve, et par le jugement de tous. N'oublions pas que l’exécution immédiate, concertée et même rythmée, est ici la loi de toutes les actions ; ainsi l’action du pouvoir circule dans le corps social tout entier ; l’obéissance est subite, sans réflexion ni temporisation ; le jugement s'oriente toujours vers la chose présente. En revanche[[1139]](#footnote-1140) je ne vois rien qui sente l’esclavage. Le travail serf suppose le fossé de terre, lent à se refermer. Sur la mer l’action ne laisse pas de traces et tout homme gouverne à sa place.

Remarquez encore ceci, qu'on n'écrit rien sur la mer ; au lieu que la terre habitée est aussitôt couverte de signes, sentiers, tom­beaux, vestiges, tisons éteints, ossements. L’homme suit l’homme, et pense selon une action étrangère. Un chemin est une sorte de loi, plus vénérable d'âge en âge. D'où une sagesse liseuse et historienne. L’antiquité fait preuve, et le signe écrit. Au marin c’est le lointain qui fait preuve, et l’inouï, sur le témoignage du dernier revenu. D'où deux genres de merveilleux.

20 février 1924 (VE)

*Février Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

1942 VE LX, « Deux genres de merveilleux »

CLXIV (710)

L’aviateur riait d'un rire sans mélange. Je soupçonnai quelque haute farce. « Mais point du tout, dit-il. Nous étions tous du plus grand sérieux ». « Le sérieux, lui dis-je, est la substance de la Farce. Mais racontez ». « Il y a, dit-il, que je viens d'être insulté de tous les noms par la population entière d'un tramway. J'attendais depuis dix minutes ; j'avais mon numéro en main ; j'étais seul à attendre. J'avais le droit d'être pressé. Le receveur annonce deux places et j'allais en prendre une, lorsqu'arrive un leste gaillard tirant une dame par la main et qui criait : Priorité ! Mutilé ! Carte rouge ! Il montre sa carte, il passe avant moi ; rien de plus régulier. Mais il tirait toujours la dame par la main. C’est alors que j'essayai de faire de l’esprit. Pardon, lui dis-je, vous n'êtes pas aveugle. Il en convint. Cette dame n'est pas votre guide ? C’était évident. Cette dame n'est pas mutilée de guerre ? Là-dessus il commence à parler mal, et le tramway à murmurer, et le receveur à me mépriser. Je tenais le marche-pied. La dame commença un discours véhément ; le mutilé se préparait au combat. Le receveur balançait, comme tout arbitre, entre le droit strict et l’équité. Alors tous furent debout, et j'entendis la voix du peuple, et qu'ils ont des droits sur nous, et qu'à l’âge que je montrais, on devait rougir d'avoir tous ses membres. Bref, tout ce que les Embusqués et les Auxiliaires ont jamais entendu de plus désagréable. J'en ris encore. Naturellement je lâchai tout et je ne suis plus pressé. Que diriez-vous d'un déjeuner à *l’Escargot d'Or*? Je connais là un vin d'Anjou remarquable et nous verrons de la fenêtre les figures de Jean Goujon, ou peut-être celles justement qui ne sont pas de lui ; c’est à débattre ».

Je lui dis : « Mauvais soldat, vous méritez la prison ».

« Je le sais bien, dit-il. Mais pourquoi ? » « Il demande pourquoi ! Vous avez reçu de Nos très Hauts Seigneurs deux bienfaits. Pre­mièrement ce bras droit, que vous appelez le porte-paquet, ce qui est le flatter. En second lieu la Croix de Guerre et la Légion d'Hon­neur. Or qu'en faites-vous ? Où est votre carte rouge ? Pourquoi ne vois-je rien à votre boutonnière ? Mériter ne donne pas le droit de mépriser. La chose militaire, comme vous savez, estime le respect bien au-dessus du dévouement, et cela n'est pas sans raison. C’est son affaire à elle de transformer le respect en courage, si besoin est. Mais vous, tête rebelle, vous n'avez point cessé de donner ce qu'on ne vous demandait point. La voix du peuple avait raison ».

« Vous m'ouvrez les yeux, dit-il sans cesser de rire. Mais il y a remède à tout. J'ai l’adresse d'un médecin qui transformera mon trente pour cent en quatre-vingt dix, et il ne m'en coûtera que vingt francs. J'aurai ma carte rouge, et je vais acheter un mètre de ruban. Je puis faire ce sacrifice à mon pays ». Nous reconnûmes assez aisément les vraies figures de Jean Goujon, et d'abord à ceci qu'elles n'accrochent pas le passant.

22 février 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

1939 SM1, CXXIII, « Dangers de la modestie »

CLXV (711)

La loterie est, bien clairement, la formule abstraite de l’injustice ; et j'ai déjà expliqué que l’assurance était le contraire de la loterie. L’assurance est une coopération en vue de remédier aux injustices du sort. La loterie est au contraire une coopération en vue de remédier, si l’on peut dire, à la plate justice, et de nous sau­ver de l’ennui par l’espérance. La loterie réveille et alimente l’am­bition rêveuse par cette impossibilité d'agir sur la chance. Rien n'est plus stérile que l’ambition rêveuse ; mais il est vrai aussi de dire qu'elle est sans amertume, parce que le bonheur du voisin réveille l’espé­rance. Le résultat est que l’on devient riche sans le savoir-faire qui rend la richesse utile à tous. Nous aurions donc encore plus de pro­digues, et, en revanche, quelques avares sans génie, ce qui ne peut manquer d'élever encore le prix de toutes choses. Tel est à peu près le bilan moral et même matériel de cette loterie d'État qui allè­gerait et répartirait sur un long temps le poids des Bons à court terme. Et peut-être n'avons-nous pas le choix des moyens.

Je veux encore examiner un autre inconvénient de la loterie, c’est que les riches n'y jouent point. La loterie n'attire que les pauvres. Si j'ai un grand nombre de Bons en portefeuille, je suis assuré, il est vrai, d'avoir ma part de lots ; mais, en même temps que la chance est ainsi annulée, je suis assuré aussi de recevoir en lots beaucoup moins que je ne recevrais en intérêts, puisque c’est par cette diffé­rence que le tenancier, qui est l’État, peut gagner quelque chose. Ainsi les riches refuseront la loterie, si elle est libre, et la feraient manquer si elle s'annonçait comme forcée, rejetant par masses le dangereux papier.

La loterie a beaucoup moins d'attraits que le jeu, parce que le joueur n'y a pas à choisir, à chercher sa revanche, à interroger le sort ; aussi parce qu'elle ne se termine point pour recommencer aussitôt, mais que tout reste en suspens, ce qui fait que l’espérance s'endort ; aussi l’on n'y voit point cet entraînement de lutte et cet emportement qui fait passer les fortunes de l’un à l’autre, pour le profit continu du tenancier. Il faudrait donc inventer une loterie à tirage immédiat, qui déciderait promptement du gain et de la perte, produisant ce soudain désespoir qui veut être guéri par une nouvelle mise. L’ancienne loterie dont parle Balzac, était un peu dans ce genre-là ; mais il y manquait cette vue de l’argent et ce hasard tou­jours neuf et courant presque sans cesse, par suite cette hâte, ce passage des chances, cette fureur de décider et de risquer qui rompt les combinaisons de la prudence, enfin la réponse du destin et le prompt voyage de l’or, qui excite à courir, comme on dit, après la mise. La perte, à la loterie, est trop petite, le gain trop rare et trop gros ; aussi celui qui gagne se retire du jeu, et celui qui perd n'a pas l’idée de redoubler. Jeu morne, et j'ai entendu dire que la loterie ne paie guère au-delà des frais. Il est vrai que, dans le cas présent, il ne s'agit point tant pour le tenancier de gagner beaucoup que de perdre moins.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

CLXVI (712)

L’animal n'a point de passions ; c’est qu'il n'est que passion. Un loup combat ou s'enfuit selon la rencontre, aussi content de l’un que de l’autre ; mais l’homme n'est jamais content de l’un ni de l’autre. L’esprit ne veut point céder à la peur, ni céder à la colère ; d'où vient une colère supérieure qui achève de mettre tout au pire.

L’homme qui n'est mécontent que des autres les ménage encore ; mais l’homme qui est mécontent de lui-même ne ménage rien. Com­ment ménagerait-il autour, quand il médite de se détruire lui-même ? Ne vous trouvez pas sur le chemin d'un homme humilié. Je veux dire que la plus redoutable colère vient de l’impatience de ne pou­voir maîtriser la colère. Un homme qui s'irrite contre la serrure, ne pensez pas qu'il s'irrite contre la serrure ; mais pensez qu'il s'irrite contre lui-même irrité. Ce genre de colère, qui s'accroît par un effort maladroit pour la vaincre, est propre à l’homme, il me semble. L’animal pensant n'est point facile ; mais il n'est point non plus méprisable. On sait trop que le courage, par ce mélange de colère, n'est ni tendre ni juste. Pour ma part, et tout en me garant des coups, j'ai toujours jugé qu'une grande colère annonçait un cœur généreux, et seulement difficile à lui-même ; en quoi je ne me suis guère trompé.

En Othello, comme en Hercule, je devine par l’inspection de la masse active, que la passion ne sera pas petite. Car ces hommes de main ont coutume de trouver leur propre corps à leur service, jus­qu'à ce point qu'ils ne remuent qu'un doigt, si cela suffit ; c’est ainsi que l’on est chef de soi-même. Mais gare au bonheur d'aimer. Car il ne peut manquer de s'élever une crainte, un doute, un scrupule, enfin un frémissement de la masse active, rumeur de sédition dans ce corps puissant. Car il n'est pas explicable à cet esprit d’audace et d'entreprise qu'un petit mouvement de la belle, ou seulement un nuage au ciel qui change l’éclat de ses yeux, poussent ces météori­ques ondes de sang, ce chaud et puis ce froid, cette peur tremblante. Que signifie ? Et suis-je le maître, enfin ?

Voilà donc Othello pour la première fois en règlement de compte avec lui-même. Je vous conseille de passer au large. Le cyclone n'enlève encore que des pailles légères, mais ce mouvement de torsion est assez éloquent. Au large, je vous dis. Mais par la loi de l’amour il faut que la tendre Desdémona attire le cyclone et par tous les signes le fasse tourner plus vite. Elle a trop de puissance sur le tourbillon météorique, par cet émoi dont elle est cause, et que l’esprit captif doit changer en actions. Comme l’insomnie d'un homme fort rompt le lit, ainsi sera rompue la tendre et fragile vie, par l’étreinte sans mesure. Ainsi vont les drames, toujours de soi à soi, tous en monologue, depuis le temps où Ulysse couché dans sa maison, inconnu encore dans sa maison, entend les servantes qui se moquent et Pénélope qui pleure, et roule ici et là sur sa peau de bœuf, « parlant à son propre cœur ». Cette tempête de force fera désert et massacre autour. La fable d'Ajax, se réveillant de sa fureur au milieu des troupeaux massacrés, dessine les passions d'un trait sauvage, et toute la guerre du monde.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

713

Hé quoi ! disait Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin l’on s'apprête à m'attacher à un poteau, et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crème ? Hé ! Grand Dieu ! Qui a jamais entendu parler d'une pareille chose ? » On reconnaît le style de Voltaire. Or ces lignes sont prises des *Mille et une Nuits* traduites par Galland en 1704. Je pourrais citer des pages entières du même ton. Que les amateurs d'histoire littéraire veuillent bien chercher par là, afin de mettre à l’épreuve un paradoxe assez piquant, que je veux seulement proposer.

La prose du grand siècle s'est formée par le raisonnable. Elle n'est puissante dans Bossuet, elle n'est piquante dans Molière, que par la nudité substantielle et les fortes articulations qui font paraître le rapport, ou, en d'autres mots, l’idée. Dans le sublime comme dans le comique, c’est le bon sens qui parle au bon sens. Or cet instrument de la sagesse occidentale allait, par un hasard étonnant, rencontrer une matière qui lui était étrangère, et même directement contraire. Cette langue, si bien soutenue par l’ordre extérieur, et si bien faite, par cela même, pour rétablir l’ordre des passions et ainsi assurer de lui-même l’honnête homme nourri de Descartes et de Port-Royal, cette langue trouve occasion d'exprimer la rêverie la plus folle, la plus tranquillement déraisonnable, la plus ignorante de la nécessité extérieure, la moins libre aussi par cela même, et où les passions elles-mêmes n'ont point de forme parce que le destin n'y a point de règle. L’humanité esclave, insouciante, qui croit tout et se résigne à tout, est reflétée en ce miroir de raison. Un contraste si violent entre la forme et le contenu devait faire paraître, en même temps qu'un genre d'ironie, un genre de trait et une moqueuse cadence. Pendant que l’honnête traducteur ajustait le sérieux de notre grammaire, qui juge toujours, à cet autre sérieux de l’enfance humaine, qui ne juge jamais, l’esprit négateur s'exprimait d'entre les mots, sans aucun dessein, et par le seul travail de l’ouvrier. On voit ici comment l’art d'écrire précède la pensée. Et n'oublions pas que ces Contes Arabes[[1140]](#footnote-1141) furent à peu près autant lus que le *Télémaque* de Fénelon. Qui suivrait ce double fil ajouterait un chapitre à l’histoire de la Prose. Sujet neuf.

Les historiens de la littérature se bornent communément à retra­cer la suite des idées et des sentiments, comme si le style dépendait principalement de ces conditions supérieures. Or je crois que, dans l’art d'écrire, comme dans tout art, le style est de métier et d'instru­ment, comme il apparaît assez pour la fresque, la peinture à l’huile, le pastel, la gravure, et encore mieux pour l’art du meuble et pour l’art du costumier. D'autant plus qu'il est de nécessité que tout homme apprenne à lire et à écrire avant d'apprendre à penser. Tout lan­gage est d'abord ramage et gazouillement, comme des oiseaux. Ainsi dans notre traducteur des Contes Arabes, j'entends le ramage de Voltaire enfant.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924 (CLXVII)

1934 LIT 28

CLXVIII (714)

Catholique veut dire Universel. Ce mot arrête tout net la critique. Que voulons-nous tous penser, à nos meilleurs moments, si ce n'est l’Universel ? Ce fut donc un grand moment de l’histoire humaine, lorsque le catéchisme eut la préten­tion d'enseigner la même doctrine à tous et partout. C’était élever n'importe quel esprit à la hauteur de l’arbitre, et déjà excommunier cette partie de l’homme qui juge du vrai d'après le lieu, l’occasion et l’intérêt. Par cette vue un riche et même un roi, aussi bien qu'un esclave, était invité à faire deux parts de sa vie ; l’une animale, et occupée à faire au corps humain son lit et sa place, et à lui assurer pitance ; l’autre, vraiment humaine et soucieuse de l’Universel[[1141]](#footnote-1142), soit dans son savoir, soit dans ses maximes de pratique, soit même dans ses sentiments. Remarquez que c’est toujours par cette vaste con­templation que l’esprit se délivre ; et qu'au contraire[[1142]](#footnote-1143) il s'enchaîne et, bien plus, se déshonore lorsqu'il pense selon ses passions. Deux pouvoirs se montraient, comme Comte l’a vu, et pour la première fois séparés. L’Esprit, toujours cherchant la communion universelle, jugeait les individus, les rois, et les nations, petits et grands animaux, toujours exerçant et nourrissant leur puissance. Et il faut[[1143]](#footnote-1144) convenir qu'avant la révolution chrétienne et l’organisation catholique, l’esprit en venait toujours à adorer la puissance ; et c’est toujours là qu'il revient, lorsqu'il[[1144]](#footnote-1145) a perdu le sens catholique. L’athlète lui-même est comme un cyclone dans l’exécution s'il ne sait par moments suspen­dre et juger sa propre force, tout à fait comme un pape jugeait un roi. La doctrine était donc fortement dessinée, et selon la loi de nos pensées, c’est-à-dire d'abord circonscrite abstraitement comme le dessin par la ligne. Autrement dit c’était et c’est encore le Grand Programme.

On pourrait bien dire que tout savant est catholique, et que tout sage est catholique. Mais, là-dessus, le sévère programme est encore bon à consulter. Car toute science est tirée de deux côtés. D'un côté, et autant qu'elle cherche l’Universel, je la vois exigeante sur les preuves ; mais, de l’autre, autant qu'elle cherche la puissance, je la vois prenant le succès comme la meilleure preuve, et disant même que le succès est la seule preuve, et que, du moment que l’avion s'élève, il ne faut point se soucier de savoir comment cela se fait. Ce mépris de la théorie est assez commun, et va souvent à la colère ; au fond c’est colère de roi. Par où l’on peut remarquer que beau­coup, qui se disent catholiques, ne le sont point du tout. Ce beau mot ne se laisse point déformer.

Je remarque la même chose dans les sages, car[[1145]](#footnote-1146) il y a une sagesse toute de prudence, pour ne pas dire de peur, et qui montre seule­ment ses fruits. C’est par ce détour qu'un avare est parmi les plus sages des hommes, éloigné de tout amour ruineux, de toute gour­mandise et de tout emportement, par une prudente garde de ses frontières de chair. Tel encore le bienfaiteur, s'il donne pour rece­voir, ou seulement pour conserver. Tel encore le vaniteux, qui loue afin d'être loué. C’est par ce jeu des passions enchaînées que toute puissance a grandi et s'est maintenue. Mais, selon le sens catholique, ces prétendues vertus sont de nulle valeur ; l’homme se doit d'agir et de sentir humainement, et non point animalement, c’est-à-dire de suivre encore ici le modèle universel, ce qui suppose d'abord que l’esprit sache se retirer, et mépriser les basses œuvres. Mais ce Grand Programme blesse les rois, j'entends tous les gourmands de puissance. Et, regardant qui s'irrite, et qui rougit de fureur, et qui invoque comme de saintes et vénérables[[1146]](#footnote-1147) lois les plus animales nécessités, par exemple de défense commune, vous déciderez encore une fois que,[[1147]](#footnote-1148) parmi ceux qui ont l’ambition de se dire catholiques, il y en a beaucoup qui ne sont nullement catholiques.

1er mars 1924 (LP, PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°24, 8 mars 1924

1924 *PSC* XLIX, « Le Grand Programme »

1938 *PSR* XLVI, « Le grand programme »

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

CLXIX (715)

Sur l’illustre Wilson, j'écrirais difficilement quelque chose d'exact et de mesuré. Ici les passions politiques s'éveillent ; ici est ras­semblé ce que je ne puis m'empêcher de haïr, pour insulter ce que j'aime. Je ne puis oublier qu'après que nous eûmes combattu pour la Grande Paix, il se leva, parmi les Politiques, un homme qui parla en notre nom ; ce fut Wilson. Je ne puis pas oublier que dans le même temps quelqu'un fit entendre, face à l’ennemi vaincu, la solennelle condamnation de toutes nos espérances. Oui, cet esprit de misanthropie et de faiblesse osa, c’était la première fois qu'il osait quelque chose, élever la voix après tant d'héroïsme, après cette preuve mille fois donnée que l’homme est capable de vouloir contre la mort. Oui, il osa enseigner, il ne cessa plus d'enseigner que c’est folie à l’homme de croire en l’homme. Cette voix glaça les cœurs. À ce moment-là, je prédis la prompte chute de ce déclamateur plus redoutable que les canons et les mitrailleuses. Prédiction ridicule. Tout ce qui est sans courage se moqua de moi. Je n'ai point changé et je ne changerai point. Vive le grand Wilson toujours !

Je n'ai point changé, parce que je vois très bien comment le piège est fait. Il faut vouloir. Il faut vouloir. La guerre n'a nullement besoin de nos volontés ; elle vient par la lâcheté la plus profonde de l’esprit. Elle vient par cette sombre idée que le plus bas de l’homme mènera toujours tout. Idée facile à recevoir, trop facile. On n'a pas ici à rassembler ses forces, à rechercher des témoignages, à faire sonner humainement sa pensée, à s'élever enfin au-dessus de soi. Non ; cette opinion monte jusqu'à nos lèvres comme une marée ; nous n'avons qu'à nous laisser noyer après avoir bu. Qu'y a-t-il donc dans nos histoires qui ne soit passion, rivalités, guerres, massacres, vengeances ? Il n'est pas un champ de bataille, sur cette frontière sanglante, qui n'ait vu cent batailles déjà. Il n'est pas un grand ministre, il n'est pas un grand roi, depuis qu'on écrit l’histoire, qui n'ait fait avancer des troupes à l’appui de ses raisons ; par quoi ils ont conquis une gloire éternelle. Qu'y faire ? L’homme est ainsi.

Oui, l’homme est ainsi fait que, dans les légions de César comme dans les nôtres, on a toujours trouvé des multitudes d'hommes capa­bles de vaincre la peur, et de choisir la mort et la souffrance plutôt que la honte. « Le vice fomente la guerre, la vertu combat ». Ce mot de Vauvenargues éclaire toutes les victoires. Toutes les victoires sont de volonté, et sur l’animal. L’homme est dévoué à l’homme jus­qu'à ceci qu'il donne sa vie. Non point dans les sursauts de la fureur ; ces mouvements ne suffiraient point pour la victoire. La Guerre demande bien plus, et elle l’obtient. C’est l’esprit de disci­pline qui triomphe à la guerre, et l’esprit de discipline c’est l’esprit de paix. Or il est vrai que la guerre a besoin de notre dévouement, de notre volonté, de notre courage. Mais soutenir que ces choses manqueront, c’est se moquer. Le déclamateur juge trop d'après lui­-même. Je me souviens d'avoir rencontré plus d'une fois ce combat­tant d'un autre genre, noir de charbon et couvert de toiles d'arai­gnées ; il sortait de la cave après le danger. Il crie maintenant : « Ne posons pas les armes, ou nous sommes perdus ». On n'entend que lui. Jusques à quand serons-nous dupes des poltrons ?

4 mars 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

1926 CCP V, 2, « Wilson »

1939 SM1, CXXIV, « Le grand Wilson »

CLXX (716)

On peut appeler Humanisme[[1148]](#footnote-1149) ce catholicisme des incrédules, qui fait que l’on juge universellement de ce que l’on fait, de ce à quoi l’on tient, de ce que l’on respecte, et même de ce que l’on aime. C’est le regard du Trappiste. Mais il arrive ceci que le Trappiste, s'étant retranché, ne s'intéresse plus assez aux affaires du monde pour les mépriser véritablement et comme il faut ; ce n'est plus mépriser, c’est oublier. En revanche je parie qu'il se laisse pren­dre aux petits incidents du cloître, et les grandit et s'en nourrit l’esprit sans précaution, comme chacun fait des choses de son métier dès qu'il a perdu le sens de la contemplation réelle. Nier l’impor­tance c’est une grande fonction, et qui fait l’homme. Mais aussi, c’est une sorte de sommeil que vouloir contempler en fermant les yeux. Le catholicisme traditionnel est négatif, faute d'un objet. L’Éternel est sans forme. Ce mouvement qui refuse est le mouve­ment juste et la santé de l’esprit ; mais il faut savoir revenir ; ainsi[[1149]](#footnote-1150) ces sages jansénistes à la manière de Saint-Simon le duc, qui faisait retraite en carême, mais pour revenir bientôt au monde des ducs, comme avec un mépris de souvenir et un avertissement à soi de ne s'y pas trop prendre, et de ne s'y pas tout prendre. **[**L’homme est médiocre dès qu’il se croit, dès que sa propre importance le comble, dès qu’il n’est plus rien hors de ce qu’il fait. Cela est vrai de tous métiers, petits et grands. Il n’y a presque point d’administration qui ne tue son homme, par ceci que ce qu’il fait lui est un monde suffisant ; car il n’y a que l’univers qui soit suffisant. Comme la vue se repose à regarder au loin, l’esprit de même. Au lieu de dire qu’il n’y a point de sot métier, je dirais qu’il n’y a que de sots métiers. Et le métier d’empereur ou de pape est lui-même petit, si l’on ne le juge petit. Pauvre juge, s’il ne juge le juge.**][[1150]](#footnote-1151)** Marc-Aurèle eut ce genre de grandeur ; aussi il garda l’Empire, tenant et n'étant point tenu.

L’esprit a cette puissance de juger et s'y retrempe. Mais il est corps, et toujours tenu en une certaine place par ces liens de nature. **[**Avant de mépriser il faut faire, et croire avant de douter ; on trouve appui, alors, pour rebondir ; ainsi Marc-Aurèle s’élançait de ses audiences ; mais d’abord il faisait son métier. Cela use les passions. L’homme est ainsi fait que, faute d’un métier, son corps lui pèse.**][[1151]](#footnote-1152)** S'il est comme absent de sa place, voilà un animal sans modération ni paix d'aucune sorte, et une terrible humeur, à défaut de passions. « Qui veut faire l’ange », et c’est Pascal qui l’a dit. Si Pascal s'était trouvé ministre de quelque chose, quelles vues perçantes et quel arbitre ![[1152]](#footnote-1153) Mais il ne l’a point voulu. Il s'est refusé à la terre nourrice.

Stendhal, dans la *Chartreuse*, donne l’idée d'un sonnet sublime. Le poète suppose que Fabrice descendant de cette tour et suspendu à cette corde qui lui écorche les doigts, juge les événements de sa propre vie. C’est être roi. Comte, si souvent profond, fut l’égal des plus grands lorsqu'il définit la prière par la poésie. Cette parole mesurée de soi à soi, par l’intercession en quelque sorte d'un poète vieux de deux mille ans peut-être, donne aussitôt du large, et la respiration convenable. Le regard de l’esprit se porte au loin et met chaque chose en sa juste place. Je retrouvais cette même idée, que je n'attendais guère, en lisant les observations et les raisonnements du célèbre Lyell sur les volcans. Le voilà mesurant l’âge de ces immen­ses chaudières, expliquant les falaises basaltiques, par le feu, par les pluies, par le travail de l’Océan, par les vents, par les saisons, en un passé où l’homme n'était point. Ce genre de paysage repose l’œil. Aussi quel ministre, s'il eût daigné revenir à nos affaires ![[1153]](#footnote-1154) Ce qui nous manque, quoique nous soyons en chemin pour le faire, c’est l’Homme Universel, dans tous les sens de ce beau mot. L’homme de métier gâte nos affaires, par une conscience trop rapprochée de ce qu'il fait, et je dirais presque le nez dessus.

5 mars 1924 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

1927 EH1 (63), « Contemplation » (*non repris en EH2*)

1938 *PSR* LXVII, « Contemplation »

CLXXI (717)

Ce n'est pas précisément la Représentation Proportionnelle qui est contre l’esprit radical ; c’est plutôt le scrutin de liste et l’organisation des partis. Si l’on s'en tient aux programmes, un radical se distingue très bien d'un socialiste et très mal d'un modéré. Et voici le paradoxe, c’est qu'une liste de radicaux et de socialistes n'arrive pas à faire le mélange, pas plus que de l’huile avec l’eau ; au lieu que le mélange des radicaux et des modérés est aussitôt homogène d'apparence, comme pour l’alcool et l’eau. Cela vient de ce que les radicaux et les modérés disent les mêmes choses, mais les entendent autrement. Par exemple que le service militaire doive être réduit autant que la défense nationale le permettra, tous le disent, jusqu'à la droite, et je crois même que tous le pensent ; mais quand il faudra apprécier le danger extérieur, les exigences de l’instruction et l’organisation du commandement, vous verrez les différences. Au contraire les radicaux et les socialistes disent des choses fort différen­tes et même opposées ; mais, quand on viendra à juger du possible et de l’opportun, vous verrez les ressemblances. Pour parler autre­ment, les doctrines radicales ressemblent beaucoup aux doctrines modérées, mais les hommes contrastent. Pour les radicaux et les socialistes, c’est justement le contraire.

Plantez donc deux hommes devant l’électeur, deux hommes qu'il connaît bien, surtout par les sentiments, par les passions, par l’atti­tude constante, par le jugement. L’un est radical, l’autre est socia­liste. Leur caractère même fait qu'ils ne dissimulent rien, qu'ils se séparent, qu'ils s’opposent. L’électeur n'a point d'hésitation tant qu'il s'agit de choisir l’un ou l’autre. Mais, par les mêmes causes, et en considérant l’homme, il n'hésite point non plus à reporter sa voix de l’un sur l’autre, assuré que dans le détail des affaires, qui seul importe, l’un vaudra l’autre. Ainsi la coalition se fait naturellement dans l’urne même ; l’esprit commun gouverne, et les pouvoirs sont mis au pas. Imposez maintenant à ces deux hommes de faire liste commune, et encore avec d'autres, vous les verrez mordus aux chausses et accusés de trahir. Si la division s'y met, si chacun retourne au gros de son parti, c’est la défaite. Si l’on concilie, les principes s'effacent ; tout est pâle et fade, l’électeur bâille aux discours ; la vie politique s'endort. De toute façon les tyrans ont gagné quelque chose.

Le radical ne trouve donc à gauche que des amis difficiles. À droite il ne trouve que des ennemis séduisants. Un homme de bonne compagnie, naturellement poli, rompu aux affaires, rusé même sans le vouloir, soucieux de l’ordre, des intérêts généraux, de la paix, de la justice, du progrès, de la tolérance, comme tant d'hommes de bonne foi se montrent dans leurs discours, fera toujours dire de lui : « En vérité il est aussi radical que moi. Ce n'est pas[[1154]](#footnote-1155) ce que vous croyez ». Suivent par la même porte les amis de ce nouvel ami, dont beaucoup ne disent rien et ne pensent guère. Le radical, s'il incline de ce côté-là, est reçu comme l’enfant prodigue. Bref, la des­tinée du radical est d'être repoussé par ses amis et attiré par ses ennemis. Le radicalisme risque donc de périr par ces listes de récon­ciliation. C’est pourquoi cette campagne pour la Proportionnelle, si habilement menée, et encore de bonne foi par presque tous, fut la plus puissante manœuvre contre l’électeur. Nous en avons vu les effets ; mais il est connu que l’on ne peut pas beaucoup contre les effets tant qu'on n'a pas compris les causes. ·

14 mars 1924 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

1925 EDR 116, « Hommes et doctrines »

718

Kant fut assurément une des plus fortes têtes que l’on ait connues. Mais Gœthe fut un penseur d'une autre qualité. Plus homme par les passions et par les folies de la jeunesse ; plus homme aussi par la fonction ; car il fut ministre, et sut faire sérieusement de petites choses, quoiqu'il restât bien au-dessus. D'où vient que le premier coupe ce monde en deux, promenant son être animal parmi ces apparences sensibles, et, par ce côté-là, presque automate, comme les bonnes femmes l’avaient remarqué ; cependant que sa pensée faisait d'autres promenades, et au contraire tout à fait libres, dans le monde des pures idées. Il faut appeler Utopie[[1155]](#footnote-1156) cette immense idée d'une autre vie, d'où nous sommes ramenés par la faim, la soif et les affaires de ce bas monde. En Gœthe, tout à l’opposé, on ne trouverait point de ces idées qui soient hors de lieu ; mais par toute sa pensée il touche à la terre ; il vit et il pense ; les deux[[1156]](#footnote-1157) ne sont qu'un.

Je suppose que le caractère de Kant redescendait toujours à l’humeur ; aussi veut-il appeler pathologique ce qui n'est point l’impartiale pensée. C’est pourquoi il exerce contre son frère inférieur cette morale inflexible et séparée. Un tel homme se corrige, au lieu qu'un Gœthe se sauve. Sa pensée ne refuse pas la nature. Au contraire il la reprend[[1157]](#footnote-1158), dans tout le sens de ce mot si fort. Aussi n'y a-t-il point, dans cette existence, de ces épisodes mécaniques qui font dire que l’enfant n'a pas été élevé ; encore un beau mot. Il y a deux Grandeurs d'âme, l’une qui se sépare et l’autre qui revient. Marc-Aurèle ne méprisait pas son métier d'empereur ; mais, quoiqu'il se tînt à la terre par là, il était encore moine en un sens, méprisant et coulant à fond tous les mouvements de son humeur. C’est proprement manquer de caractère. Quant à cet autre caractère que l’on reçoit de la fonction, des cérémonies et de l’action commune où l’on a sa place et son rôle, il faudrait le nommer Individualité, en vue de rappeler que c’est la Société qui détermine corrélativement l’individu. C’est un costume, à parler exactement, qui modère les actions à la manière du manteau de cour et de la chape ecclèsiastique. Goethe porta donc ce costume, qui discipline si bien l’impatience, la timidité et même l’ennui.

L’individu n’est que la moitié d'un homme. Il faut appeler poésie, ou bien fantaisie, cette singularité de l’humeur, lorsque, sous le nom de caractère, elle est reçue parmi les pensées. L’imagination produit sans cesse des signes capricieux, comme sont ces folles liaisons d’une chose à une autre très différente, ou bien ces assonances, et ces rythmes aussi, qui sont d'abord comme des jeux de tambour. Le penseur abstrait tambourine ainsi de ses doigts et de tout son corps, mais il n’y fait pas[[1158]](#footnote-1159) attention ; le propre du poète est de faire musique et enfin pensée de tous les genres de tambourinage. Telle est la sauvage pensée, mais réelle et forte, d'où sont sorties toutes nos idées ; et la superstition[[1159]](#footnote-1160) consiste toujours à chercher un sens aux liaisons fortuites. Presque[[1160]](#footnote-1161) toujours cette pensée puérile reste au-dessous de la pensée. Il n’y a que le poète qui fasse le passage, accordant ensemble le plus fortuit et le plus raisonnable. Et l’inspiration n'est jamais qu’une confiance héroïque en la nature animale, comme si les mille bruits du monde et cette pluie du monde sur le corps ne faisaient qu'un avec la partie la plus raisonnable. D'où vient que la raison prend corps, et au rebours, que ce monde prend droit et beauté. La poésie ressemble donc d'une certaine manière à la folie prophétique des sibylles et des innocents ; mais c’est une folie sauvée. C’est une enfance sauvée. Le lent passage de la religion à la science, d'où toutes nos idées portent la marque, se fait ainsi en toute idée de poète. Du passé à l’avenir, le trait poétique décrit sa courbe et nous réconcilie au monde.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924 (CLXXII)

1934 LIT 53

719

Lorsque l’énoncé d'un problème est exactement connu, le problème est résolu ; ou bien c’est qu'il est impossible. La solution n'est donc autre chose que le problème bien éclairé. Quand je connais exactement sept et cinq ensemble, je connais douze. L’objet n'a pas changé, mais je le connais mieux. Rien n'a bougé. Ce genre de changement n'est point mouvement.

Je regarde un paysage au matin. Le soleil qui monte va le chan­ger d'instant en instant. Cependant[[1161]](#footnote-1162) mon regard seul l’éclaire d'une autre manière ; je m'éveille à lui ; je remarque, je distingue, je mets en place, je reconnais, je m'y reconnais. C’est une autre aurore. Le pre­mier contact ou la première vision est quelque chose que je ne retrouverai plus ; dès qu'il est premier, il est second. Je ne peux m'en tenir à la confusion inexprimable du réveil, ou bien du premier regard. J'ouvre les volets. Le monde du dehors vient sur moi ; aussitôt[[1162]](#footnote-1163) je le renvoie ; l’attention mord comme un acide ; la chose prend un sens ; la chose se dessine. Qu'est-ce qu'un tournant de route au loin sur le coteau ? Ce n'est qu'une tache claire ; mais non, c’est une route. La naïveté est perdue. C’est ainsi que toutes mes pensées mûrissent[[1163]](#footnote-1164) et vieillissent. Vite ou lentement ? On ne peut dire. Car rien ici n'est mouvement. Que l’objet se meuve ou non, ce vieillissement va toujours. Adieu[[1164]](#footnote-1165) à ma première pensée ; elle n'est plus ; elle ne sera plus ; car c’est toujours le même objet. Tout y participe ; c’est par les autres choses qu'une chose s'éclaire. Cette ombre dure semblait une chose ; mais je ne vois plus qu'une ombre, parce que je pense aussi au soleil. Mon univers[[1165]](#footnote-1166) va du chaos à l’ordre aussitôt que j'y pense. Ainsi chaque moment[[1166]](#footnote-1167) glisse au passé. Je croyais, maintenant je sais. Je confondais, maintenant je distingue. Quand toutes les choses seraient arrêtées par magie, le Temps[[1167]](#footnote-1168) ne cesserait pas de couler.

L’art du romancier est sans doute de peindre de nouveau le temps et les âges. Il faut que tout y soit éveil et découverte, mais dans le même objet. C’est pourquoi le changement d'objet brise le romanes­que. Et les voyages ne sont point du tout objet de roman ; non ; seulement[[1168]](#footnote-1169) les retours. D'où vient l’intérêt sans mesure qui s'atta­che aux souvenirs d'enfance, et dans le même village, dans le même jardin, dans la même maison. C’est à Combray que Proust déve­loppe ses trésors. Pensez aussi à la vallée du *Lys* ; c’est toujours la même vallée, mais le regard a vieilli. Ainsi, dans un vrai Roman, nous partons pour un certain voyage, qui est voyage dans le Temps. Le mouvement n'est ici qu'accident et accessoire. Et surtout rien n'est plus étranger au Roman que la peinture des choses comme elles sont. Non point comme elles sont, mais comme on les découvre, et toujours en partant de la première apparence. De même pour les visages et les caractères ; d'abord en leur jeunesse ; non pas en leur jeunesse propre, plutôt[[1169]](#footnote-1170) en la jeunesse de cette première idée qu'on s'en fait, et qui ne peut rester ; d'où ce départ merveilleux et ce voyage sans mouvement.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924 (CLXXIII)

1934 LIT LXVIII

CLXXIV (720)

Il n'y a d'idées que puériles. Nous commençons par inventer au lieu d'observer, courant d'abord par la pensée le plus loin possi­ble en avant. Bref nous commençons toujours par finir. La ligne droite des géomètres représente sans faute toutes ces pensées de jeu­nesse qui vont droit au but sans s'occuper encore des moyens. Mais considérez une pierre qui roule sur une pente ; elle est détournée, elle rebondit, elle s'arrête enfin dans quelque creux ; telle est la ligne absolument courbe, et, comme on dit, dont aucune partie n'est droite ; mais aussi[[1170]](#footnote-1171) ce n'est nullement une ligne. Nos courbes de géométrie se rapportent à des droites, et, si l’on peut ainsi parler, n'oublient jamais certaines droites qui leur donnent direction à cha­que instant. La géométrie ressemble donc à une vie bien conduite, où les tournants s'orientent toujours par rapport à quelque projet bien droit. Toutefois[[1171]](#footnote-1172), dans l’exécution, il n'y a point de lignes. Un corps qui se meut déplace tout l’univers, et le sillage va s'élargissant.

On s'étonne que l’homme dessine par des lignes alors qu'il n'y a point de lignes ; mais c’est que la ligne ressemble à la pensée, et non point à la chose. C’est pourquoi la ligne se moque de la couleur. En bleu ou en rouge, sur fond blanc ou jaune, cela ne change pas le dessin. Que la ligne ait un corps et une épaisseur, cela marque l’imperfection du dessin ; la ligne la plus mince suffit si elle est bien dirigée ; faites-la fléchir un peu, et vous changez tout. Cette puissance étonne. Le dessin traduit fortement la pensée du dessinant ; non pas[[1172]](#footnote-1173) la pensée du dessiné. Le modèle parle énergiquement par ces lignes, mais il dit toujours la même chose. C’est un moment saisi et fixé ; aussi je n'y vois point de développement.

Je me suis souvent dit à moi-même qu'il n'y a point de vrai por­trait par le dessin ; et quelquefois je l’ai dit à d'autres, qui, en réponse, m'ont fait voir des dessins où la ressemblance éclate, même si l’on n'a point connu le modèle. Il n'en est pas moins vrai que le dessin fixe l’homme et arrête le cours du temps ; image de ce qui recommence ; image du mouvement, et aussi du cours mécanique et du destin tout nu. Non sans puissance, certes ; mais c’est la puis­sance de l’artiste, non celle du modèle, qui est ici représentée. Au lieu qu'un vrai portrait a de l’avenir, et nous promet quelque chose ; cela[[1173]](#footnote-1174) c’est le gibier du peintre.

Ceux qui ont vu le célèbre dessin de Rembrandt, qui représente Jésus prêchant, c’est la pièce dite des cent florins, pourront trouver là un exemple de ce que j’explique ici difficilement. Car le groupe des pharisiens, à la gauche, est achevé par des lignes sans corps ; et l’on peut dire qu'ils sont jugés ; le douteur doutera toujours ainsi, et le dogmatique affirmera toujours ainsi ; toujours ainsi le dédaigneux dédaignera ; ce sont des crocodiles à la forte armure. En revanche, le visage du Christ est travaillé et comme interrogé par le burin, mais bien vainement ; ici était le miracle, la promesse, l’imprévisible changement ; non point la vie jugée, mais la vie jugeante. Ici le graveur voudrait peindre ; mais il ne le peut point. Rien ne peut effacer la ligne ; et l’embrouillement des lignes n'offre qu'incertitude et dénonce l’insuffisance de l’idée. Et ces moyens conviennent pour exprimer cette humanité souffrante, passive et aveugle qui entre par la droite ; non pas[[1174]](#footnote-1175) du tout pour représenter toute l’espérance du monde et la source des miracles. La gravure expire là. La ligne exprime la jeunesse de celui qui la trace, mais la vieillesse et[[1175]](#footnote-1176) comme l’écorce séchée de toutes les autres choses.

13 mars 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

1939 PAE LXVIII, « Vertu du dessin »

CLXXV (721)

Le Fatalisme Oriental ne peut même pas être une pensée. Car si tout est déjà, si l’avenir est fait d'avance ou, comme on dit, écrit d'avance, il faut dire aussi que mes pensées sont faites d'avance ou écrites d'avance ; ainsi l’idée même de bien penser est ridicule ; or je ne vois point que l’on puisse former une idée si l’on ne se croit pas capable d'attendre, de choisir, de rejeter, de refuser. Ici est la pensée de Descartes, et son doute libre ; et telle est la charte de notre pensée Occidentale. Ce qui me vient à l’esprit, d'abord je ne le crois point, et je m'y refuse ; je simplifie, je pose, je suppose ; au risque de me tromper, d'où nos théorèmes, dont tout esprit un peu Oriental dira qu'ils sont faux ; et je le crois bien ; il n'existe pas de triangle. Mais lui, l’Oriental, qui veut penser tout ensemble, ou plutôt qui se laisse penser tout ce qui s'offre et comme il s'offre, ne pense plus rien du tout. Ce n'est qu'un rêve où toute chose passe dans une autre, comme au kaléidoscope, et, mieux encore, comme ces reflets de la gorge du pigeon, où la couleur refuse d'être nommée. Cette pensée est Continentale ; et il faut bien faire attention qu'elle se répand toujours et s'étend, et vient en quelque sorte mourir à cette bordure maritime où se fait toute l’invention du monde.

Quelqu'un dit, dans Kipling, que l’homme blanc ne voit pas les dieux. Un des jeux des thaumaturges orientaux est de lancer en l’air un serpent, lequel flotte dans l’air comme un oiseau. Un blanc me contait qu'il s'était trouvé témoin d'un miracle de ce genre ; mais lui voyait le serpent par terre, au lieu que les indigènes semblaient le voir en l’air. Ces récits étonneraient moins si l’on voulait suivre jus­qu'aux conséquences l’idée Fataliste. Car, selon cette résignation totale, il n'y a point de différence entre rêver et percevoir ; toutes les apparences ont le même prix. Au contraire, devant Ulysse Mari­time, toutes les apparences, sans exception, sont de nul prix ; la pru­dence d'esprit les nie toutes, cherchant une structure de l’objet qui puisse expliquer les apparences, et que nul œil ne voit. Nul œil ne voit la terre entre le soleil et la lune dans le moment de l’éclipse ; mais je pense à ce moment-là que c’est l’ombre de ma planète qui s'avance sur la lune. Qui a vaincu ainsi l’apparence une fois ne se laisse plus prendre à rien, et d'avance méprise les ombres et les reflets, et enfin les apparitions immédiates. Notre science n'est qu'une incrédulité continuellement tendue. Au rebours, dès que l’on croit tout, une larme dans l’œil ou l’ombre d'un cil fait un dieu d'un moment.

Le sentiment Oriental est d'après cela comme une totale adora­tion, ou un amour sans différences, qui va à l’indifférence. Car le sentiment périt par l’abandon de soi ; le sentiment périt en même temps que l’idée. Et il faut que la fidélité indéterminée tombe dans l’infidélité indéterminée ; car tout est bien également et tout est vrai également. Ce quiétisme arrive par vagues dans nos romans, se mêlant en diverses proportions avec l’audace occidentale, d'où résulte une étonnante variété. Car, quelquefois, le rêve cosmique enveloppe tous les désirs, et l’individu n'est qu'un petit remous dans un grand fleuve ; quelquefois aussi le désir danse pour soi tout seul un petit moment, parce que n'importe quoi vaut n'importe quoi ; l’ironie alors éclaire la scène, par le contraste des puérils projets et de l’immense destin. Mais pour l’amour chevalier, qui triomphe par le serment et l’épreuve, et enfin par dire non au changement uni­versel, je vois qu'il ne figure point en ces livres qui veulent se dire romans. L’Orient borde nos rivages, et notre Vénus s'est réfugiée dans le flot marin d'où elle est née.

15 mars 1924 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°25, 22 mars 1924

# *Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

722

Toutes les fois que les hommes d’esprit criblent de flèches quelque dictateur, je pense au[[1176]](#footnote-1177) *Prométhée* d'Eschyle, et je le comprends[[1177]](#footnote-1178) mieux, il me semble, que je n'avais jamais fait, par une comparaison des armes et de l’armure[[1178]](#footnote-1179). Les idées ici présentées sont assez amères, et de celles à quoi on ne veut point penser ; mais aussi le poète ne s'occupe qu'à frapper dessus, comme Vulcain sur ses clous. Ainsi nous sommes cloués, nous aussi, hors du monde.

Vulcain n'étonne pas. Ce dieu forgeron respecte l’intelligence ; il cloue à regret ; mais enfin il cloue bien, parce que c’est son métier de bien clouer. Les deux autres personnages effrayent, dont l’un muet. Force et Violence, deux exécutants qui ne vont jamais l’un sans l’autre ; mais Violence ne fait[[1179]](#footnote-1180) rien ; il suffit qu'elle soit à portée. Force est attentive à l’exécution. « Encore cette chaîne » ; telle est la pen­sée de Force. Force n'en a jamais d'autre. **[**Force ne s’en laisse pas imposer d’autres ; c’est ce que signifie Violence, qui n’est pas loin. Violence ne dit rien ; Violence n’a pas d’opinion. Violence c’est toute violence et tout de suite. Chacun comprend.**][[1180]](#footnote-1181)** Aussi Prométhée ne dit rien. Il est bon de savoir comme ces choses se font promptement, simplement, silencieusement. Force s'en charge, avec Violence en soutien. Le haut pouvoir a seulement donné l’ordre, et aussitôt il n'y pense plus.

Ici prennent fin, en l’homme cloué[[1181]](#footnote-1182), les pensées efficaces, qui suivent toujours l’action des mains. Prométhée enchaîné n'a plus de pensées. Alors[[1182]](#footnote-1183) viennent autour voltiger les Océanides, inconstantes comme le vent et les nuages. Et il est vrai que toutes nos pensées sont filles d'océan. Je dirais filles d'océan et de navigateur ; nées dans l’action même, tenues là, et fortes par cette adhérence. Mais dès que l’homme n'agit plus, les pensées sont libres, inconsistantes et faibles. II y a pire. C’est cette fille vache qui bondit ici et là, piquée par l’invisible mouche, sans pouvoir même achever sa plainte. Tels sont les voyages de l’âme passionnée, et ces coups d'aiguillon au travers de nos pensées. Esprit séparé. Esprit humilié. « L’esprit, a dit Comte, n'est point destiné à régner, mais à servir ». **[**Miracle de pensée, en cette pensée qui, sans doute, comme toute poésie, n’a suivi que l’affinité des mots et l’ordre naturel des mouvements humains.**][[1183]](#footnote-1184)** Il y eut donc un peuple assemblé qui saisit ces fortes images. Mais disons qu'il suffisait de les tenir assez long­temps à hauteur de ses yeux ; car cela est tout aussi clair que Poli­chinelle rossant le commissaire[[1184]](#footnote-1185) ; c’est seulement moins plaisant.

Le vieil Océan devait parler aussi. Il est l’instituteur. Sur sa bordure dentelée Pouvoir, servi de Force, viendra périr. Il se peut ; toutefois[[1185]](#footnote-1186) ce sont des pensées aériennes. Océan n'a rien conseillé. Mais il s'en va et revient, il s'agite et se calme, selon la loi des masses gravitantes. Creux de vague ou crête, flux ou reflux, tout lui est bon et tout est bien de toute façon. C’est ainsi que la Nécessité[[1186]](#footnote-1187) parle au malheu­reux. C’est l’autre leçon de l’Océan. Leçon pour l’homme couché, ou pour l’homme enchaîné. « Tu m'enseignais, dit l’homme[[1187]](#footnote-1188), une autre politique, au temps où je tenais la barre. Car dans la cité de bois, c’est l’intel­ligence qui règne, soit qu'elle construise, soit qu'elle répare, soit qu'elle dirige, observant le flot, le nuage et l’étoile. Ici Force ne peut ». Mais comme cette liberté heureuse est portée par le mécanique Océan, ainsi dans la cité terrestre, où il faut finalement revenir, il n'y a point d'intelligence, ni d'industrie, ni de liberté si l’on n'accepte d'abord Pouvoir et Force comme ils sont. D'abord obéir. Et il suffit d'être entré dans une caserne, et d'avoir passé le poste, pour comprendre comment va l’obéissance, comme il est aisé de la vouloir, et comme aisément elle s'impose si on la refuse. Amère leçon, mais bonne pour la santé de l’esprit.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924 (CLXXVI)

1934 LIT 43

CLXXVII (723)

Le caractère, c’est l’humeur pensée. On peut être brutal par humeur ; ce n'est qu'un mouvement. Le caractère enferme toujours une prétention. Le brutal se pique d'être brutal ; même dans la joie, il fait le bourru. Ce genre de comédie veut un public. Je ne crois point que Robinson, tant qu'il fut seul, eut un caractère, bon ou mauvais. Le caractère se forme par l’opinion. Cela ne veut point dire que le caractère soit toujours moins vif que l’humeur. C’est un jeu parmi les enfants de mettre en colère celui qu'on sait irritable. L’autre comprend très bien le jeu ; il les voit venir d'une lieue ; il serait un grand sage s'il riait ; mais communé­ment il s'irrite de ce qu'on veut l’irriter ; il n'en joue que mieux son personnage.

Un timide n'est pas timide en solitude. Ici toute l’attention se porte à l’opinion. Le timide se maudit lui-même de ce qu'il se fait mal juger ; il se prédit à lui-même qu'il se fera mal juger. Le pire est s'il suppose qu'on le sait timide, que l’on se moque, que l’on lui tend des pièges. Il ne jouera que trop bien son personnage ; il le sait ; il ne pense qu'à cela.

Mentir est de tous ; il ne se peut point qu'on dise toujours tout comme on le sait. Mais il y a un état de menteur où l’on est comme enfermé par le décret d'autrui. L’homme s'y résigne très bien. C’est une sorte de jeu où tromper est comme une règle. Gobseck mentira en affaires, parlant à des gens qui ont juré de ne le point croire. De même le voleur se trouve excusé par la défiance de tous. On pourrait se fier à un voleur ; toutefois[[1188]](#footnote-1189) l’expérience est difficile ; il faut d'abord que l’on ait confiance, sans aucune peur ; et il faut qu'on lui fasse croire que l’on a confiance. Ces miracles, petits ou grands, réussissent par la simplicité. On connaît l’évêque Bienvenu, dans les *Misérables* ; on dira que ce n'est qu'un roman. Cependant[[1189]](#footnote-1190) j'ai souvenir d'un pharmacien qui employait un repris de justice, maître en toute perfidie, pour aller présenter des notes et recevoir l’argent. Il n'y fut jamais trompé.

Chacun se pique, et voilà presque le tout des caractères. C’est pourquoi il faudrait être sobre de reproches, de moqueries et enfin de jugements. Il est trop clair que l’on peut être méchant, obstiné et même sot par persuasion. Il nous faut crédit. Il y a un mauvais pardon si l’on dit : « Je vous pardonne parce que vous êtes ainsi et que vous n'y pouvez rien ». Le vrai pardon dit au contraire : « Je vous pardonne parce que je sais que vous n'êtes pas ainsi. Ce que vous montrez ce n'est pas vous encore ». Comme on le voit bien dans ces vraies discussions, dont Socrate a laissé le modèle : « Ce que vous dites ce n'est pas encore tout à fait ce que vous pensez ». Et les actions d'un homme sont encore bien plus difficiles à débrouiller que ses paroles. Bref la vraie charité efface le caractère et cherche l’homme. L’humeur retombe ainsi à son niveau. Telles ces lettres distribuées, comme on dit, et remises en leurs casiers, indifférentes, séparées, prêtes pour d'autres mots. L’humeur est bien au-dessous des vices et des vertus.

19 mars 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

1938 EH2 LXXI, « L’humeur et le caractère » (*absent de EH1*)

CLXXVIII (724)

Quoique cette menace de dictature par ajournement des élections semble maintenant s'éloigner de nous, j'ai consulté un professeur de morale, afin de connaître la limite de mes devoirs. « Si la constitution était violée, m'a dit cet homme scrupuleux, vous n'auriez plus à compter qu'avec un pouvoir de fait. Vous seriez contraint, n'en doutez pas, en beaucoup de vos actions, comme se trouvaient les prisonniers dans les camps de l’ennemi. Votre droit se mesurerait par votre pouvoir. C’est ainsi qu'il n'est ni permis ni défendu de traverser une rivière à la nage ; c’est seulement plus ou moins dangereux, selon le courant, et selon les moyens dont vous disposez. À vous donc de mesurer ce qui vous plaît, comme de ne pas payer l’impôt, et ce qui vous déplaît, comme d'être saisi à la requête du percepteur, ou bien d'aller en prison ».

« Mais, lui dis-je, je ne pourrais pourtant pas considérer mes compatriotes comme des ennemis, ni même comme des animaux plus ou moins redoutables. Et l’audace d'un tyran ne me donnerait pas, il me semble, le droit de consommer sans payer. Par exemple, si je voyage en chemin de fer, je dois payer ma part des dépenses ; je le dois aussi bien si c’est l’État qui est transporteur ; aussi bien si le chef de l’État est un usurpateur. De même pour les ponts et les routes, dont j'use continuellement, dont usent ces commerçants qui me nour­rissent et me chauffent. De même pour cette police qui me garde des voleurs ».

« Les devoirs de justice, dit-il, restent entiers ; l’égalité reste la loi des échanges, et la libre concurrence est ce qui détermine les prix. Mais, pour les choses dont l’État a le monopole, il n'existe plus, dans notre hypothèse, de tribunal arbitre entre vous et lui. Rien ne limite plus cette puissance qu'il a d'exiger, si ce n'est votre faible puissance de refuser ; faible, mais non pas nulle. C’est donc à vous de décider, selon votre raison et selon votre cœur, dans tous les cas où vous éprouverez que vous êtes libre. Par exemple, si vous pouvez dissimuler sans risque une partie de vos revenus, il dépend de votre seul jugement de décider si le tyran administre mal et dépense trop pour ses plaisirs. En somme ce pouvoir de contrôle, que vos représentants n'exercent plus selon le contrat, vous le reprenez naturellement pour vous-même ».

« Bon, lui dis-je ; mais n'est-ce pas mentir » ?

« Ce n'est plus, dit-il, mensonge ; mais c’est plutôt ruse. Il est vrai que la ruse dégrade toujours un peu l’homme. Mais aussi nul ne peut vivre sans ruse à l’égard d'un pouvoir tyrannique, alors que ce pouvoir ne rend plus de comptes et est soupçonné à juste titre de cacher ce qu'il lui plaît. La ruse de guerre est permise ; et c’est à vous d'exa­miner si le métier d'espion vous déshonore à vos propres yeux. De même, dans ce régime politique que nous imaginons, vous aurez encore à examiner si tel genre de mensonge vous paraît dégradant ; aussi je suis bien loin de croire que vous pourrez alors vous permet­tre tout ce qui sera à votre avantage. Mais enfin c’est vous qui en jugerez, ou votre confesseur, ou votre ami. Vous déciderez, selon les circonstances, selon vos principes, selon l’opinion de ceux que vous estimez le plus, tantôt que vous devez résister à l’entraînement des dépenses publiques et de la commune ambition, tantôt, dans un grand et évident péril, que vous donnerez au pouvoir votre or ou votre vie, ou bien les deux ; mais dans tous les cas, et autant que vous ne serez pas contraint, c’est vous-même qui serez juge ».

« Je ne sais, lui dis-je, si les tyrans approuveraient cette morale. Mais j'ai eu occasion de remarquer souvent que cette conception des droits et des devoirs est fort commune en ceux qui aiment les tyrans ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

CLXXIX (725)

Je vis, non sans étonnement, que Castor allait vers cette partie du train qui est noire et charbonneuse, et qui fait un bruit de ferraille. Quand nous fûmes entrés, en nous courbant, dans la boîte sombre et quand nous nous fûmes assis sur d'étranges coussins, Castor me dit : « La Compagnie m'invite à dépenser, et moi je l’invite à économiser. Ce n'est point que ces nouveaux tarifs puissent me ruiner ; la hausse ne m'a pas déferré à ce point-là, rassurez-vous. Mais je veux donner un bon exemple, qui sera suivi, et d'abord par vous, quand il vous prendra envie de traverser cette banlieue en ma compagnie. Cette pelisse attirera plus d'un homme en pelisse ; car la vanité mène tout, mais aussi on peut faire vanité de tout ».

« Si vous aviez, lui dis-je, votre carte d'abonné... » ; mais il m'interrompit. « Les abonnés seront tondus aussi ; leur tour viendra. Pour moi je n'use point de cette espèce de faveur. Ce que je consomme en charbon et en boulons rompus, je prétends le payer. S'abonne-t-on à prix réduit chez le boulanger ? La Compagnie veut ici faire la reine, et donner des gratifications à ses fidèles amis ; elle les élève, par l’abonnement, au rang d'employés subalternes. Merci bien. Tout ce commerce me fait rire. Avez-vous jamais porté votre attention sur le mystère des billets d'aller et retour ? N'aimez-vous pas cette prime à celui qui ne se contente pas d'aller, et qui revient ? Comme si chaque voyage n'était pas compensé par un retour ? Et que signifie ce délai ? Quel service puis-je rendre à la Compagnie par ce fait que je reviens le sixième jour et non pas le dixième ? Je comprends les trains de plaisir, bien nommés, et le prix réduit en vue de donner le désir d'un certain voyage. Mais encore faudrait-il que la Compagnie y trouvât bénéfice par le grand nombre de petits profits. Or elle perd déjà sur le tarif plein. Ce genre de commerce est ridicule ».

« Non point ridicule, lui dis-je, puisque les chefs de l’entreprise commencent par prélever un bénéfice avant de savoir comment ils paieront les frais ».

« Oui, dit Castor, le fixe est une belle chose, et qui devait tenter aussi le patron. Mais il y a bien d'autres malices. Cette méthode rui­neuse, d'essayer, de perfectionner, de remplacer, tous ces travaux de prodigue alimentent des entreprises à bénéfices réels, métallurgie, électricité, terrasse et maçonnerie, d'où des profits directs et indirects pour les chefs, pour leurs parents et alliés, sans compter de nou­veaux postes pour leurs fils, neveux et cousins. Le transport travaille à perte, mais non point le marchand de rails ni le matelassier. D'où ce luxe qu'on veut nous imposer. Et c’est pourquoi ils n'ont point seulement l’idée de réduire la vitesse, de ne rouler qu'à wagons pleins, ni de condamner les voyageurs à être cahotés dans les plus anciens coucous, comme nous voilà. Et pourtant, dans les temps de crise, il faut se priver de luxe ; et il n'est point d'autre méthode, pour retrouver provision et crédit, que celle de l’avare qui fait retourner son pardessus. C’est pourquoi je choisis d'être transporté sans précau­tion. Voyez, dit-il comme nous sautions sur l’aiguille, voyez ces cous­sins en drap de pauvre ; ils me rappellent des pardessus retournés qui ont fait fortune ».

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

CLXXX (726)

Le lieutenant-colonel Subtil, polytechnicien, donnait à l’École Militaire la deuxième leçon de son cours de morale, en pré­sence du général inspecteur. Quand on prend comme thème de pensée qu'il ne faut point trop penser, l’idée est fuyante et échappe presque toujours, surtout quand on en est à cet âge, et à ce grade, tous deux difficiles à porter. C’est l’âge ingrat. Mais le lieutenant-­colonel professeur tenait son idée à la gorge. Protée avait pris d’abord toutes formes, lion, aigle, serpent, eau claire ; mais mainte­nant, tenu ferme, il disait tout ce qu'il savait.

« Quand vous êtes sur le point, disait-il, de sauter un fossé, l’idée que vous allez tomber dedans peut être vraie ou fausse ; mais tou­jours est-il qu'elle vous nuit, si vous tentez le saut. Elle ne peut être utile que si elle vous conseille de ne pas sauter. Supposons mainte­nant que vous deviez sauter de toute façon ; il est clair que vous devez penser que vous réussirez ; cette pensée même vous donne une chance de plus. Or, dans toute action militaire, vous êtes enga­gés ; vous devez de toute façon obéir ; là-dessus il n'y a point doute. À défaut de l’honneur une contrainte irrésistible agirait. En bonne logique devez-vous penser que vous ne réussirez pas, que l’ennemi est trop bien retranché, que le haut commandement a donné l’ordre sans bien savoir ? Ce serait perdre votre chance et en quelque sorte vous dépouiller de votre armure. Mais, au contraire, à tous vos moyens offensifs joignez encore l’idée active, l’idée efficace, l’idée qui vous soulève, l’idée qui vous rend plus vif, plus fort, plus assuré de vos actions, c’est à savoir l’idée que l’ennemi ne peut tenir, qu'on le prend sur son faible, qu'il est sur le moment de perdre cou­rage, et qu'enfin jamais un ordre ne fut plus à propos, mieux inspiré par le génie offensif, que celui auquel vous devez obéir. Croire que le commandement sait tout, croire qu'il ne se trompe en rien, croire en lui comme on croit en Dieu, voilà une de vos armes, et peut-être la meilleure. Vous n'allez pas la jeter avant le combat. Bref prenez comme idée vraie l’idée utile. Or l’idée utile c’est celle-ci : « Je pas­serai ». Plus profondément, Messieurs, il n'est point question de savoir encore si cette idée : « Je passerai » est vraie ou fausse ; car elle est au futur ; elle n'est encore ni vraie ni fausse ; et on vous demande non pas de penser qu'elle est vraie, mais de faire qu'elle soit vraie. Que votre esprit soit donc l’éclaireur de votre action ; qu'il aille devant vous saisir par la pensée cette position ; qu'il coure, qu'il occupe, et qu'il vous attende. Tel est le véritable esprit d'obéissance, ou d'exécution, qui ne se distingue point de l’esprit offensif ».

Le général inspecteur fit voir un visage mécontent. Quand il tint le professeur loin des regards : « Mon cher, lui dit-il, vous insistez trop sur ceci que nous sommes de vieilles bêtes, à qui il faut pourtant obéir. Et cela va directement contre votre conclusion. Car, s'il est mieux de croire que le commandement ne se trompe pas, pourquoi supposez-vous vous-même qu'il se trompe ? » « Mais, dit l’autre, justement j'explique pourquoi il ne faut point dire qu'il se trompe, ni même se le dire ». « Pourquoi donc, dit le général inspecteur, pourquoi dire qu'il ne faut pas dire ? C’est réveiller le diable. Dites donc plutôt ce qu'il faut dire. Pratiquez vous-même votre morale, et prouvez, par l’histoire des guerres, que notre État-Major a toujours raison. Et ne dites pas que cela n'est pas facile à prouver ; car cette idée même est nuisible, étant directement contraire à l’esprit d'exécution ». C’est ainsi que le cours de morale fut remplacé par un cours de stratégie, et que le lieutenant-colonel Subtil fut renvoyé aux forges et arsenaux. Le R. P. Philéas, qui connut l’incident, dit seulement ceci : « Subtil, encore un Janséniste. L’armée en est pourrie ».

25 mars 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

1926 CCP V, 9, « Les opinions de l’École de guerre »

1939 SM1, CXXV, « Le vrai et le faux selon le militaire »

CLXXXI (727)

Les animaux, autant que l’on peut deviner, n'ont point de pas­sions. Un animal mord ou s'enfuit selon l’occasion ; je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur ; car rien ne laisse soupçonner qu'il veuille résister à l’une ou à l’autre, ni qu'il .se sente vaincu par l’une ou par l’autre. Mais c’est aussi pour la même rai­son que je suppose qu'il n'a point conscience. Remarquez que ce qui se fait par l’homme sans hésitation, sans doute de soi, sans blâme de soi, est aussi sans conscience. Conscience suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi. Il arrive que, dans les terreurs paniques, l’homme est emporté comme une chose. Sans hésitation, sans délibération, sans égard d'aucune sorte. Il ne sait plus alors ce qu'il fait. Mais observez les actions habituelles tant qu'elles ne ren­contrent point d'obstacles, nous ne savons pas non plus ce que nous faisons. Le réveil vient toujours avec le doute ; il ne s'en sépare point. De même celui qui suit la passion n'a point de passion. La colère, le désir, la peur, ne sont plus alors que des mouvements.

Où est la différence ? En ceci, que, par le conflit intérieur, la colère par exemple est redoublée, ou bien la peur. La peur que j'accepte n'est que fuite ; mais la peur que je n'accepte pas, que je voudrais juger, qui fait scandale à mes yeux, voilà la vraie peur. Presque tout dans la colère est colère d'être en colère. Presque tout dans la peur est peur de la peur, ou bien honte de la peur. Ici commence le drame des passions, qui est fertile en surprises. Le principal de la souffrance, dans la colère, dans la peur, ou dans l’amour, résulte de cette lutte contre soi et d'une sorte d'indignation contre ce que l’on n'a point permis. Ce drame est en quelque sorte tout nu dans la timidité, où tout le mal vient de ce qu'on s'aperçoit qu'on ne peut faire ce qu'on voudrait ni dire ce qu'on voudrait ; d'où vient une humiliation amère, et bientôt une colère, qui font que l’on est enfin encore plus maladroit qu'on ne craignait. Ce tumulte intérieur et cette crainte de soi sont dans toutes les passions.

Par ces remarques, on arrive à comprendre à peu près ceci, qui est d'opinion commune, c’est que les natures les plus généreuses sont aussi celles qui font voir les plus violentes passions. Qui consent aisé­ment à tout n'aimera guère. Au contraire dans une nature fière et jalouse de sa liberté, la plus légère atteinte de l’amour sera comme une offense. Le vrai amoureux se reconnaît à ceci qu'il fuit ; mais comme dit le poète, il emporte avec lui la flèche de Cupidon. C’est un état digne de pitié que celui où l’on s'efforce de ne point penser à quelqu'un ; car c’est y penser encore ; c’est graver en soi-même la pensée que l’on s'interdit d'avoir. Tout homme est donc maladroit à ce jeu, et s'humilie lui-même, et s'irrite lui-même. D'où cette façon d'aimer, bien plaisante, qui se montre par la mauvaise humeur.

Bref l’homme a la prétention de se conduire ; il veut vouloir. C’est pourquoi il aime toujours au-delà du désir. D'où cette idée de pro­mettre, et enfin de se lier par un serment. Et plus ces contraintes, qui sont de sa propre volonté, sont pénibles, moins il sent les autres. C’est de la même manière que l’on se délivre de la peur par le cou­rage. Aussi voit-on que l’amour est toujours romanesque, et fort subtil là-dessus, cherchant à se sauver du pâtir par l’agir. Ce quel­que chose de libre et cette méditation sur l’épreuve choisie et fidè­lement subie est ce qui fait la ferveur de l’amour.

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

CLXXXII (728)

SI nos politiques arrivaient à définir la spéculation, ils auraient des surprises. Qu'est-ce que l’accapareur ? C’est celui qui achète non pas pour ses besoins, ni parce que la chose lui est deman­dée, mais simplement en vue de la rendre rare sur le marché, d'en faire monter le prix, et enfin de donner l’élan à ce mouvement pour acheter, si naturel quand les prix montent. Par cette manœuvre, l’accapareur a toutes chances de revendre avec profit les choses qu'il a ainsi achetées. La manœuvre inverse consiste à vendre à bas prix, en vue de déterminer cette fois une panique des vendeurs, qui, effrayés par la baisse, se précipitent pour vendre, et avilissent ainsi les prix, ce qui permet au spéculateur de racheter, c’est-à-dire encore d'accaparer, d'attendre la hausse qui suit, et de vendre à gros béné­fices. Ce qui rend la spéculation possible, c’est que la hausse et la baisse vont toujours au-delà de ce que produirait l’achat volontaire ou la vente volontaire, et cela par l’effet de la rumeur et de l’affole­ment. Faire peur, par des achats ou des ventes qui n'ont d'autre fin que de faire peur, voilà ce que c’est que spéculer. C’est une tromperie concernant les prix du lendemain.

Où se trouve finalement le vol ? Sans doute en ceci qu'un béné­fice est prélevé qui n'est point un salaire, c’est-à-dire qui ne corres­pond pas à un travail producteur. « Nul ne peut s'enrichir aux dépens d'autrui » ; c’est un principe du droit universel, et qui exprime une vérité assez cachée, c’est que dans les échanges justes l’acheteur et le vendeur trouvent tous les deux leur profit. L’ignorant dit sou­vent, et comme une sorte de proverbe, que tout commerce est voleur ; mais ce n'est point vrai. Si j'avais à fabriquer une bicyclette pour mon usage, en partant de l’oxyde de fer tel qu'on le trouve dans la terre, j'y passerais des mois, c’est-à-dire que j'aurais dû faire d'abord de grandes réserves d'aliments, et me priver beaucoup. Le système qui consiste à faire continuellement une même chose et à l’échanger, est évidemment bien plus avantageux pour tout le monde, et c’est cet immense avantage qui se trouve partagé dans les échan­ges justes, ce qui fait que le commerce enrichit tout le monde.

Qu'est cette lutte pour le franc, sinon un genre de spéculation. Je me propose de produire une hausse du franc, parce que j'y trouve des avantages. Pour cela j’emprunte afin de pouvoir acheter, comp­tant bien que le mouvement de hausse se traduira par une rumeur, une confiance et enfin un mouvement d'achat qui permettra de gagner sur l’opération. Cela s'est fait au grand jour, et personne ne blâmera l’état-major de financiers qui a ordonné l’offensive. C’est de bonne guerre, et nous rendons joyeusement le mal pour le mal. Les enne­mis du franc sont en déroute ; nous illuminons ; nous pavoisons. Ces métaphores ne sont que trop justes. C’est l’esprit guerrier qui nous tient. Je n'ai pu retenir un mouvement d'admiration en pensant à cette délibération d'abord secrète, à cet ordre lancé, à ces immenses effets d'une énergique résolution. Comment les maîtres du jeu pour­raient-ils ne pas s'admirer eux-mêmes et ne pas s'enivrer de cette puissance ? Cette puissance ne fait pourtant que des ruines, comme le canon. De nouveau nous tirons sur nos villages. « Qu'importe de mourir au lendemain de la mort d'un ennemi » ? Ainsi parle un proverbe mahométan. Les passions sont effrayantes.

29 mars 1924 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Troisième année, n°26, 5 avril 1924

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

I (729)

Noël à date fixe, et Pâques au contraire flottant d'année en année selon la rencontre de l'équinoxe et de la lunaison, voilà de belles métaphores. Noël n'est qu'espérance : mettons la bûche au feu, gardons les portes fermées, et cherchons la joie en nous-mêmes. Mais Pâques est la fête païenne, moins de foi que de nature ; Pâques doit ses preuves, en lumière, chaleur et renais­sance ; on y compte, on guette les signes, on ouvre trop tôt la fenêtre. Si vous cherchez, en cette fin de carême, le soleil à son lever, vous le trouvez déjà vers le nord ; ce signe de l'été fait scandale, car en même temps l'infatigable vent du nord vous souffle au visage, il sent la glace et la neige. Les arbres n'ont plus leurs feuilles pour nous garder ; nous aussi nous sommes dégarnis de prudence. Tout homme en cette saison accuse la nature traîtresse. La fête de Pâques est donc mobile par nature, et liée à des hasards.

Ce serait beau si la Pâque tardive annonçait toujours un prin­temps tardif, comme on peut voir cette année, où les narcisses sont en retard d'un mois, tout comme la liturgie. Mais autant que je sais et autant que j'ai lu, il n'y a pas ici de règle. Pourquoi, si la pleine lune vient avant l'équinoxe, faut-il attendre une lune encore ? Les lunaisons apportent-elles le froid ou le chaud par tranches de vingt­-huit jours ? C'est une très vieille idée, que la nouvelle lune apporte un régime nouveau ; toutefois[[1190]](#footnote-1191) c'est une idée qui n'est point vérifiée. Non qu'elle soit fausse absolument. Il est hors de doute que le cours de la lune agit sur l'atmosphère par des marées, comme on sait qu'il agit sur l'océan. Mais de quelle manière ? Nous ne pouvons le dire exactement, d'autant que le père Soleil[[1191]](#footnote-1192), en cette marche précipitée à travers l'équinoxe, produit bien d'autres changements dans cet air instable, le raréfiant aux points chauffés, et attirant ainsi des régions polaires ce glacial vent du nord ; sans compter que les glaces polai­res se disloquent et se rapprochent de nous, comme un autre vent plus lourd et plus lent. Ces contrariétés sont sensibles à chaque moment ; on dirait qu'un ciel pur annonce le froid ; la lumière change soudain, les nuages se hâtent, le grésil tourbillonne. En ces causes entrecroisées, Pâques n'a rien pu fixer ; mais errant lui-même d'un mois à l'autre, selon une règle arbitraire, il signifie la vérité de la saison, qui est l'instabilité elle-même. Ces surprises du calendrier expriment qu'à un mois près on ne peut pas compter sur le prin­temps. Il faut donc tenir l'espoir en bride, savoir attendre, et s'exer­cer enfin à ne pas être trop content ; ce qui est faire carême.

Les fêtes sont de saison et de nature, et la religion aussi à ce que je crois ; car la religion fut toujours principalement la science des fêtes ; et l'accord entre les préceptes et la naïve disposition des cœurs fut toujours la plus forte preuve. Si les fleurs pensaient, elles accla­meraient le théologien qui leur annoncerait en quel temps elles vont fleurir ; mais plutôt les fleurs elles-mêmes seraient cette gloire et acclamation. On sait, qu'au temps de Jules César, le calendrier n'était plus d'accord avec les saisons réelles, jusqu'à ce point que la fête des moissons pouvait tomber un jour de neige ou de gelée. César y porta remède, donnant son nom au calendrier Julien. Mais sans doute était-il trop tard ; et les fêtes païennes avaient perdu leur âme. Un sévère physiologiste remarquerait que la décadence du paganisme se fit voir justement dans le même temps où cette grave négligence des théologiens ne pouvait plus être ignorée. **[**Et quelle vraisemblance en une religion dont les solennelles annonces ne s’accordent plus avec les mouvements naturels de la vie ? Ce désaccord atteint la croyance au plus profond ; sans compter que le bon sens fait aussi ses remarques.**][[1192]](#footnote-1193)** Une telle faute déshonorait à jamais les théologiens de la religion agreste.

12 avril 1924 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1942 VE LXI, « Noël et Pâques »

II (730)

On ne demande point autre chose au petit enfant que de pro­fiter des bonnes choses qui l'entourent, comme lait, air pur, eau du bain. Il croît en masse et en vigueur, et c'est sa manière de dire merci. Telle est la gratitude substantielle, la pre­mière en tous, et le modèle de toutes. Le mot gratitude est fait de grâce, et rien n'égale la grâce de l'enfant. Ce qui restera après des années de ce riche amour, on le nommera piété filiale, et ce mot est encore parmi les plus forts. D'où l'on voit qu'un amour triste et maigre est bien loin de son modèle.

Ceux qui veulent penser, à la manière de Freud, qu'il y a quelque chose du désir sexuel dans le premier et le plus pur amour, qui est le filial, semblent penser à l'envers. Car, que le corps soit tout entier intéressé en tout amour, c'est ce qui est évident. Mais c'est une rai­son aussi, dès que l'on veut débrouiller quelque chose dans ces éton­nants mélanges, de suivre l'ordre de nature, d'après lequel l'amour de pure grâce est le premier modèle et comme l'instituteur de tous les autres. On sait bien, et aussi par l'observation des animaux, que rien n'est plus violent, plus irritant, plus brutal, plus oublieux, plus perfide que l'attrait sexuel. En l'homme, par la mémoire réfléchie, par le redoutable travail de la pensée, cet instinct est bientôt pertur­bateur, craintif, triste, honteux et méchant. D'où les passions de l'amour se développent souvent jusqu'au désespoir et jusqu'au crime, et cela est assez connu. On ne réfléchit sans doute pas assez sur ceci que ce même amour, selon la plus droite et la plus humaine culture, retrouve aussi bien la grâce première et la sublime fidélité du plus ancien amour, de façon que les mots piété et culte y retrouvent leur sens le plus profond et même tout leur sens possible.

Il y a un mélange de religion dans tout sentiment véritable, et une mystique de l'amour, comme on sait. Tout cela est naturel, et la structure humaine en doit finalement rendre compte. Et il ne se trouverait point d'obscurité insurmontable, si l'on pensait comme il faut à la piété filiale, qui est le modèle premier. Dans l’amour filial grandissant nous observons d'un côté la vénération, qui invente per­fection à sa mesure ; de l'autre côté gratitude dans le sens plein par une merveilleuse ambition de combler l'espérance maternelle. D'où est venu le culte des morts, cellule mère de toutes les religions. Sup­posant maintenant que tout amour est l'imitation de celui-là, nous voyons se développer, en quelque sorte par l'aiguillon de l'amour charnel, et par un serment de le gouverner d'après l'incomparable modèle de la piété filiale, d'un côté une recherche de toutes les per­fections possibles dans l'objet aimé, d'où vient un zèle jaloux, et sou­vent importun, mais de haute qualité aussi, comme en Alceste ; et, d'un autre côté, une ambition pour soi de se rendre digne, d'où ces épreuves chevaleresques, dont le modèle se trouve grossi en Don Quichotte, sans être gravement altéré. C'est toujours croissance, offrande de force, et grâce vraie, comme dans le modèle enfant. Et, puisque la force virile est ridicule sans le libre gouvernement de soi, cela mène fort loin, et tout droit à cet amour des âmes, auquel le désir est si promptement subordonné, et au besoin sacrifié. En sorte que, selon l'ordre de la nature, le passage de la passion au sentiment se doit faire par la subordination de l'amour sexuel au modèle supé­rieur, dont la maternité offrira toujours l'image vénérable. Et c'est bien ce que promet le nourrisson quand il puise de tout son corps à la source de lait, en vue de faire une belle vie.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

731

George Sand est immortelle par *Consuelo*, œuvre pascale. C'est notre *Meister*, plus courant, plus attachant par l'aven­ture, et qui va au plus profond par la musique, comme fait l'autre par la poésie. J'y joins la *Comtesse de Rudolstadt*, car il faut suivre l’histoire du génie chanteur jusqu'à sa délivrance, où il chante enfin comme les oiseaux. Mais vous trouverez mieux votre résur­rection en ces cinq volumes si vous avez expérience, comme je le souhaite, de notre *Schola* et du vieux maître à tête de lion exerçant le pouvoir absolu sur cent têtes frivoles ; image retrouvée de Nicolas Porpora, du chant sacré, de l'invisible Consuelo, et de sa voix sublime ; œuvre et modèle ensemble.

Ici sont rassemblées majesté, puissance, justice, obéissance, égales et échangées, enfin toute la religion possible. Car le chœur trouve son salut et nous en fait largesse, comme le corps humain trouve salut et grâce dans le chant, par obéir ensemble et commander, par joindre ordre et puissance, et enfin tout résoudre dans le royal accord. Ici l'esprit trouve résonance, et la matière répond au-delà. L'Éternel[[1193]](#footnote-1194) paraît. Cette religion n'a point d'incrédules.

Que peut un livre ? Mais attention, mes amis, ce n'est pas une petite chose qu'un livre ; ami de solitude, par d'autres préparations, par des voies indirectes et sinueuses, il discipline le raisonnement, trop sauvage encore. La religion bavarde trop souvent au lieu de chanter. Ainsi toute l'injustice du monde, et la violence même, renais­sent de la musique par une théologie renversée. Hier, en cette fête du soleil, des musiciens défilaient au pas militaire ; un blessé suivait, allongeant sa béquille, avec une trompette aussi, et partant pour la guerre. Le malheur est qu'une musique, même de trompettes, prouve fortement quelque chose qu'on ne sait dire, et ainsi prouve n'importe quoi. L'âme juste voudrait nier la musique, et se trouve triste et seule. Ce n'est pas un petit travail d'accorder Sagesse et Musique[[1194]](#footnote-1195). Platon nous a tracé plus d'un chemin.

Pousser la musique au-delà de l'amusement ; en faire gymnasti­que du corps entier par le chant. Par ce côté-là chercher le vrai triomphe, qui est le salut. Ainsi surmonter l'applaudissement et même la gloire. Méditer continuellement sur le plus austère et le plus difficile ; par ce moyen descendre en ses passions et les remon­ter ; reconnaître en ce savoir-faire le modèle de tous les genres de pensée ; régler autant que l'on peut toutes ses pensées sur ce mou­vement assuré. Les ramener là ; les joindre toujours à ces mouve­ments du cœur délivrés par la musique. De là réfléchir et débrouil­ler, mais sans s'éloigner et revenant là, et toujours chantant. D'une vertu faire toutes les autres, et d'un métier, le métier d’homme. Ainsi par souterrain travail, à travers embûches et pièges, toujours aller du beau au vrai, et du son juste à l’action juste. Vivifier la reli­gion à son antique source, et subordonner la théologie à ses vraies preuves ; tel est le chemin de Consuelo ou Consolation.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924 (III)

1934 LIT LXIV

IV (732)

Le pédant nous fait voir un esprit bien fait dans un corps mala­droit. L'animal a été oublié, et se venge par un désaccord entre l'enveloppe et le contenu, qui se sent dans la moindre parole. L'athlète est tout le contraire d'un pédant, parce que le corps a reçu tous les soins et toute la culture possible ; et, comme toutes les actions de l'athlète sont justes et belles, on voudrait dire qu'il pense bien, si ce n'était que sa pensée est comme répandue en son corps au lieu d'être rassemblée dans le discours. Ce n'est point l'homme ; c'est un pédant retourné. Il n'est que forme extérieure ; pour les autres, et non pour soi. On le veut statue.

Dans l'homme complet on veut les deux en accord. Le jugement dans le corps est encore jugement, et telle est la politesse. Mais, au rebours, le jugement en discours tient aussi du corps et de ses hasards. On veut que cette nature, rousse ou noire, de grande taille ou de petite, se voie encore dans les pensées. Le pédant se garde de penser selon son corps, d'où cette intention grammaticale qui est la sienne[[1195]](#footnote-1196). Au contraire dans l'homme complet nous aimons ces rencontres de l'expression qui sont comme des gestes involontaires et des mouvements d'équilibre. C'est la grâce de l'athlète, mais qui passe dans le discours. Comme le danseur de corde réussit et se retrouve en quelque sorte par jeu, ainsi le discours d'homme se retrouve dans une improvisation hasar­deuse, et de tout mot fait pensée. L'esprit de tout mot fait pensée. L'on aime jusqu'à cette pointe d'accent campagnard, qui fait orne­ment. Grandet bégayait et de ce bégaiement faisait ruse. Forte nature ; mais aussi l'esprit y était trop captif et resserré ; j'y vois pour­tant la poésie à sa naissance ; et de là vient que les maximes paysan­nes ont souvent tant de poids. Souvent ces natures rocheuses ont du bonheur d'expression, comme des sources. Et même le chant d'un merle a du prix par le naturel. C'est ce chant même, tout physiolo­gique, que le vrai poète délivre ; et cela va au sublime, lorsque ce chant d'oiseau, ce bruit de la vie, nullement apprêté, fait pourtant une pensée, mieux composée que les nôtres. L'orateur aussi fait sortir des pensées de son corps. C'est premièrement un grondement ani­mal, un cri modulé selon les passions les plus aveugles, mais qui réussit en une pensée. D'où une merveilleuse attente de cet accord entre le mugissement et le sens, qui fait la période. Aussi[[1196]](#footnote-1197) ne sommes-nous point difficiles. On passe sur la grammaire ; mais plu­tôt c'est cette inspiration qui a fait la grammaire. Pour le sens, il nous suffit qu'il y soit ; assez neuf par la rencontre du corps et de l'esprit ; aussi dit-on bien que ce sont des lieux communs.

Dans la prose encore, bien plus longuement méditée, bien plus aisément corrigée, il faut que le corps y soit. Le style plat est le style de l'esprit tout seul, et qui ne dit que ce qu'il veut dire. La métaphore est faible si elle convient trop ; il y faut de l’aventure. Comme dans un homme qui court ; car il ne fait que tomber et se recevoir, et rebondir de chute en chute. Aussi une des règles les plus cachées de l'art d'écrire est de ne point trop effacer, mais de sauver plutôt les mouvements naturels, les surprises, les trouvailles ; enfin de continuer toujours ce que le corps propose[[1197]](#footnote-1198), l'esprit suivant et sauvant la nature. Heureux ceux qui conservent cette nonchalance et cette grâce incorrigible. « Il faut être vieux dans le métier, disait Gœthe, pour s'entendre aux ratures ». Suivant cette précieuse idée, mais hermétique, je dirais à l'apprenti : « Ne corrige que pour conserver ».

18 avril 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1939 PAE LXIX, « L’homme complet »

V (733)

« J’ai assez étudié, dit le seigneur du village, tous les livres qui traitent de la politique ; j'ai lu les mémoires de mon bisaïeul, qui était un homme de sens ; sans compter tous vos journaux. Je tiens pour le pouvoir absolu, parce que c'est selon moi le plus faible, le plus doux, le plus facile, le moins exigeant des pouvoirs. On a fait beaucoup de bruit sur les intrigues de cour, à la suite de quoi l'on voit un conspirateur avoir la tête coupée ou finir ses jours en prison ; et il est ordinaire, d'après les récits orientaux, que le sultan fasse pendre le vizir au premier mouvement d'humeur. Or c'est là, selon mon opinion, ce que le pouvoir absolu peut faire de plus étonnant ; cela ne va pas loin. On nous conte les violences de Néron ; mais quoi ? Cela ne sortait point de famille ; cependant sachez bien que l'empire n'était alors ni mieux ni plus mal admi­nistré qu'au temps de Marc-Aurèle. Les grands dignitaires sont esclaves ; mais ils l'ont voulu ; et encore ont-ils mille moyens de gouverner, en se rendant agréables ou nécessaires. Les petits fonc­tionnaires sont bien tranquilles ; ils ont le droit d'être paresseux, pourvu qu'ils crient : « Vive le Roi » aux occasions. Les bourgeois font leur police. Chacun compte avec le voisin ; les marques de res­pect sont la principale dépense. On promet tout et on ne paie guère, justement comme font mes fermiers. Enfin tout va par les mœurs, et le pouvoir est mal servi. Avez-vous remarqué que les hommes sont plus esclaves que jamais depuis qu'ils ont des droits ?

« Ce n'est pas le tyran qui oserait rassembler des multitudes de citoyens en armes. Aussi ne fait-il que de petites guerres et lentes, par la prudence des gens qui les font, et qui se gardent de gâter le métier. Mais je plains les pauvres diables, quand je les vois mainte­nant courir au premier appel ; c'est comme un désespoir et une sorte de suicide en compagnie. Dès qu'ils sont convaincus qu'ils n'obéis­sent qu'à eux-mêmes, ils doivent tout. Chacun d'eux étant roi et sujet ensemble, ils font par leur réunion un État sans tête, un État fou. Vous n'avez qu'à lire les discours publics ; cela épouvante. Ce n'est que fureur et menace. C'est que le tyran d'aujourd'hui parle au nom de tous, disant toujours que sans le consentement de tous il n'est rien et ne peut rien ; toujours faisant le geste d'abdiquer ; mais on sait bien que celui qui le remplacera dira la même chose. C'est, à dire vrai, la Patrie qui parle ; et chacun reconnaît sa propre voix dans cette grande voix. Comment refuser quelque chose à la Patrie ? Au lieu que le tyran peut bien proclamer ou faire proclamer ; nous restons froids comme des usuriers. Chacun se demande : « Qu'y vais-je gagner ? Que vais-je risquer ? » Chacun est en garde et en défense. Chacun se fait un abri, pour lui-même et pour ses écus. Si le pouvoir s'emporte, comptez sur une bonne petite révolte qui se moquera du droit. Cela n'ira point sans abus, ni sans quelques pen­daisons trop promptes. Mais vos très républicains conseils de guerre font paraître les rois absolus comme prudents, modérés et cléments, ce qu'ils sont en effet, par nécessité. Faites le compte des morts. Votre liberté est barbouillée de sang. La machine politique est trop bien faite et trop bien huilée ; le mécanicien n'en est plus maître. Qui nous rendra l'antique charrette, qui roulait péniblement, et qui versait sans grand dommage ? »

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

VI (734)

L'esclavage ne blesse que par la puissance de l'esprit, qui se sent libre, et s'indigne. Cette pensée ne se veut point courber, que par son propre décret. Toutes les passions s'alimentent de cette lutte, et le pur sentiment en réussit. Non sans détours et ruses de pensée, qui vont naturellement à quelque genre de couvent ou de monastère ; tout cela aussi naturel que la corniche, la colonnade, ou le toit en pente ; car la religion aussi a la forme de l'homme.

Pascal, esprit royal, et qui ne trouvait point de résistance, fut emporté par ses chevaux et vit son carrosse suspendu au-dessus du fleuve ; dont il lui resta une peur maladive, à ce qu'on dit ; toujours il voyait un gouffre à ses côtés. Il faut comprendre ce que put être cette épreuve pour un esprit accoutumé à se diriger par soi, à pen­ser droit, à penser vite. Ce fut une honte, une colère, un mépris de soi par estime de soi ; par-dessus tout ce fut un problème, un peu plus résistant que celui des coniques ou des nombres triangulaires. De là il recherche toutes les marques du corps sur l'esprit, et jus­qu'aux plus faibles, grossissant tout, et aggravant tout. **[**Éternuement qui occupe toute l’âme ; moucheron qui bourdonne et assassine le penseur ; vertige plus fort que raison, sur la célèbre planche où Montaigne déjà avait placé le sage, afin d’en prendre la mesure. En tout cela ce qui nous humilie c’est moins le choc, que le sentiment ample et perturbateur, impatience, colère, et, au fond, peur.**][[1198]](#footnote-1199)** Il faut bien comprendre que ce n'est pas la mort toute nue qui fait peur ; mais c'est plutôt la peur qui fait peur ; cet esclavage irrite ; on le voit partout.

Il ne pouvait rester là. Il fallait franchir le pas et parvenir à un sentiment pleinement approuvé, par quoi la peur et le désespoir même eussent leurs lettres de noblesse. Tout amoureux essaie cette délivrance de lui-même, et souvent y parvient, par le serment, qui est choix d'esclavage. Mais ici le problème était plus ample, par le choc pathologique, et aussi par la pénétration de la pensée, qui découvrait un esclavage plus intime, plus inhérent. Il fallait vouloir cela, le choisir en quelque sorte, et jusqu'à l'aimer. Selon le mouve­ment naturel de tout homme pris de passion : « Je ferai bien plus ». Ainsi Turenne courait au danger, parce qu'il avait senti la peur. Mais sans doute Turenne n'avait pas assez d'imagination pour se faire moine. L'autre, donc, chercha son équation. De tels malheurs ne peuvent aller sans de grandes fautes. Le voilà à chercher des fautes, et à juger l'espèce. Or[[1199]](#footnote-1200) si la raison est laissée, c'est que le salut est possible. L'esprit se perd parce qu'il s'oublie. Il s'oublie à des machi­nes à compter, à la brouette, et à des divertissements de ce genre. Regardons les preuves ; il n'y a point de preuve de la preuve ; l'esprit croit. En ces bagatelles, il croit pour s'amuser ; ramenons-le ; il doit croire pour se sauver. Ce serait trop absurde si l'esprit était capable d'inventer des droites et courbes qui n'existent point, sim­plement pour bâtir des ponts, et s'il n'était pas capable d'aller jus­qu'à l'hypothèse qui le sauve tout. C'est ainsi que, passant du remords au repentir, ce qui est le texte de toute consolation, Pascal allait à inventer le Jansénisme[[1200]](#footnote-1201).

Or le Jansénisme était en lui par l'éducation, autour de lui par l'exemple. D'autres hommes avaient inventé l'indignation pour se sauver de la colère, et l'humilité pour se sauver du mépris. De la plainte de Job était née l'espérance ; et l'espérance la plus démunie de preuves peut se sauver encore par l'amour juré. Ainsi la pensée la plus libre fulgura de ces grandes images, et la mythologie chré­tienne fut comme la craie et le tableau de cette géométrie supé­rieure. Ce genre d'esprit méprise la droite bien tracée devant la droite pensée, car c'est[[1201]](#footnote-1202) idolâtrie, à proprement parler, si l'on croit que le signe de l'idée ressemble à l’idée. Le signe est pour le corps, et assez bon pour le corps. Ainsi Socrate voulait faire libation de la ciguë ; idolâtrie surmontée et conservée. Les anciens étaient géomètres, et les modernes sont plutôt algébristes ; mais pour les uns et pour les autres, c'est la même parabole.

22 avril 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1927 EH1 (49), « Le salut »

1938 EH2, LXIV, « Le salut »

VII (735)

Il y a moins de superstition, plus de science, plus de prudence, plus de douceur ; les choses devraient aller bien mieux, et vont bien mieux en effet, si l'on regarde aux individus. Le passant est un homme avec qui l'on peut vivre ; l'agent de même ; et le ministre aussi est un brave homme. Tout cela pris ensemble fait une sorte de sauvage. Pourquoi ? Parce que nous imaginons que Léviathan est à notre image. Mais point du tout. Léviathan est une brute puissante, avec un fort petit crâne.

La structure d'un État fait que les forces sont aisément rassem­blées, et encore multipliées ou mieux délivrées par l’imitation. Cent mille hommes marchant ensemble font un prodigieux animal, égale­ment propre à faire et à défaire, et qui laisse de grandes traces sur la terre. Dans le fait, cette puissance de coopération vient souvent à détruire ce qu'elle a fait, comme Hercule enfant brisait ses jouets et son berceau, sans le vouloir, et seulement par le jeu des muscles. Il faudrait écrire l'histoire du prince Trop-Fort, qui arracherait les portes, enfoncerait les murs, écraserait dix hommes pour en sauver un, en bonne intention, par trop d'effet. D'où l'on comprendrait qu'il faut une proportion entre les pensées et les forces. L'homme est ainsi bâti qu'il peut arriver à la sagesse, comme en un Platon large d'épaules. L'erreur serait d'attendre la même sagesse d'un grand État. Au mieux il n'y aurait qu'une toute petite tête pour ce grand corps. Mais c'est pire. En tout État les Conseils gouvernent ; et, sous un roi absolu, les Conseils sont souvent formés contre le bon sens. Mais quand les conseils seraient formés des plus sages, cela n'avan­cerait guère. Les forces se multiplient par l'imitation, mais non point la pensée.

L'homme pense en solitude et silence, devant les choses seule­ment. Dès que les hommes pensent en réunion, tout est médiocre. Pourquoi ? Parce que le souci de persuader et l'ardeur de contredire vont contre toutes les règles de l'investigation. On sait que les discussions égarent le jugement ; mais, quand on jure de s'accorder, quand l'union, toujours sacrée, est prise comme règle au-dessus du vrai ou du faux, on voit régner alors une sorte de folie qui est fana­tisme. Et l'immense force de l'État ne manque pas de suivre. Mais ce n'est pas assez dire. L'immense force précède toujours, et développe ses effets selon sa tension propre, comme un gaz pressé qui s'échappe par le plus faible passage. Et telle est bien l'action animale, autant que nous pouvons savoir. Toute mâchoire broie selon sa force. Ainsi l'armée fera la guerre, parce qu'elle est l’armée ; la pensée suit, transformant toujours les actes en décrets et la victoire en droit. L'irréparable est le vrai, en cette Raison d'État qui serait mieux nommée Folie d'État ou Passion d'État. Les opinions officielles sont toutes fausses démesurément au regard de la contemplation ; elles ne sont vraies que par la force. De là cette effrayante politique, souvent conduite, si l'on peut ainsi dire, par des hommes inoffensifs, et qui va toujours à frapper au lieu de prouver. D'où l'on voit qu'il ne faut pas moins que les jugements secrets et libres des citoyens pour modé­rer l'État ; et c'est ce que le suffrage réalise assez bien, mais sous la condition, étonnante à première vue, et scandaleuse aux yeux des politiques, que l'électeur ne soit pas homme d'État du tout.

25 avril 1924 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1925 EDR 81 « Le corps sans tête »

VIII (736)

Le prudent Aristote remarquait que les cités sont fondées plutôt sur l'amitié que sur la justice. Ainsi, observant d'abord les liens de nature, il aimait mieux rechercher quel genre de justice convenait à chaque genre d'amitié, que de faire descendre du ciel des idées, en quelque sorte, une justice sans différences. Car, dit-il, il serait insensé de croire qu'il n'y a point de justice entre le père et le fils, et insensé aussi de croire que la justice entre eux soit la même qu'entre deux frères, ou entre deux marchands. L'amitié naturelle de la mère au fils est autre encore, et, par conséquent, autre la jus­tice. Ou bien il faudrait dire qu'entre n'importe qui et n'importe qui les mêmes choses sont permises et les mêmes choses défendues, ce qui n'est point raisonnable. Je dois plus et autrement à mon ami qu'au premier venu. Le fils doit plus à sa mère et autrement ; autre­ment encore à son père. Beaucoup moins doit l'esclave au maître et le maître à l'esclave, nous dirions au prisonnier de guerre, parce qu'il n'y a guère ici d'amitié, si même il en reste encore.

La justice paternelle définit la justice royale ; la fraternelle définit la démocratique. La justice du tyran, si l'on peut ainsi parler, ressem­ble à la justice du maître à l'égard de l'esclave. Mais considérons de plus près l'amitié entre époux. Quelle est la constitution et quelle est la justice politique qui y ressemble ? C'est, dit-il, l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement le plus parfait et le plus rare, où le meil­leur gouverne, entendez le meilleur de chacun, et pour les actions auxquelles chacun est le plus propre. Cela ne se trouve guère dans les sociétés humaines, sinon peut-être sur un bateau, où le meilleur pilote règle naturellement la navigation, et le meilleur pêcheur règle la pêche, comme aussi la meilleure vue est celle qui annonce la terre. Mais, dans le couple humain, on voit bien vite quelles sont les œuvres de chacun, et que ce ne sont point les mêmes, comme d'allaiter ou d'enfoncer un pieu. D'où l'on peut dire que, dans cette société, chacun sert l'autre, et chacun gouverne l'autre, selon les actions. Ils sont donc en même temps égaux et différents ; égaux parce qu'ils sont différents. J'imite plutôt que je ne traduis, afin de continuer ce mouvement de pensée et de l'approcher de nos problè­mes, sans trop perdre de cette force rustique.

Nos cités sont grandes, et ne ressemblent guère à des familles ; l'amitié qui les tient assemblées ressemble donc plutôt à l'amitié fra­ternelle, et encore affaiblie ; c'est pourquoi nous y réglons la justice d'après l'égalité, et nous n'avons point tort. **[**Si ce n’est que, dans les cas remarquables où la justice dépend d’une inégalité aimée, il serait absurde de vouloir appliquer encore la règle égalitaire ; revenir**][[1202]](#footnote-1203)** alors sans prudence vers le couple, si bien fondé en nature, et lui vouloir passer comme un collier cette justice inférieure, qui convient aux marchés et aux murs mitoyens, n'est-ce pas tout confondre ? Certes l'on peut soutenir le couple par cette justice extérieure, mais comme un arbre avec une corde ou un étai ; cela empêchera qu'il se fende ; mais ce n'est pas l'étai ni la corde qui fera vivre ensemble les deux branches de la fourche. Non, mais un tissu et un entrelacement bien plus parfaits, de fibres et de vaisseaux. Pareillement la justice des mar­chands est bien grossière, comparée à la justice propre au couple et à lui intime, résultant de l'amitié correspondante, fondée sur les fonctions et sur les différences, aristocratique enfin, selon le mot du Philosophe. Et les remèdes du législateur ressemblent ici aux remè­des du médecin, comparés aux aliments. **[**Qu’il soit permis ici de rappeler par quelques formules qu’il exista un Aristote digne encore de nous instruire.**][[1203]](#footnote-1204)** Les remèdes conviennent au malade, mais c'est par l’aliment que l’on vit et que l’on se réjouit. **[**Le droit des femmes est certes quelque chose, autant qu’il règle les sociétés politiques ; mais l’idée du droit, née des échanges, est profondément étrangère à la société conjugale ; il n’y entre que comme le médecin. Et chacun sait que l’idée de la maladie n’est pas bonne pour la santé.**][[1204]](#footnote-1205)** Nos féministes ressemblent un peu trop à Knock, qui préventivement voudrait tenir tout le village au lit, chacun avec un thermomètre dans la bouche. **[**La santé a des réactions bien plus fines et des conseils plus efficaces. Et cet exemple montre en quoi il y aurait un Platonisme trop hardi ; c’est celui qui penserait que les idées donnent la vie ; au lieu que la vie est donnée, et que c’est alors que les idées la peuvent aider. Il y a le même rapport entre le Platonisme et le salut de l’âme qu’entre le socialisme et le salut des sociétés.**]**[[1205]](#footnote-1206)

26 avril 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1927 EH1 (11), « Le couple humain »

1938 EH2, XIV, « Le couple humain »

IX (737)

L'État est une coopérative pour la sûreté. Il s'en vante ; il place au premier rang de ses fonctions la défense commune. Très bien. L'intention y est. Dans le fait il ne réussit nullement. Mais plutôt il parvient seulement à suspendre sur la tête des coopé­rants la menace la plus terrible. Sa formule est à peu près celle-ci : « Mourons pour notre sûreté », ou, encore pis : « Ne pensons jamais à autre chose qu'à mourir pour notre sûreté ». L'État organise la terreur. Quelle est la mère, je le demande, quelle est la mère, en nos grands pays si bien défendus par la vigilance gouvernementale, oui quelle est la mère dont le lait n'est pas aigri par cette pensée : quel âge aura-t-il, quand la commune sûreté exigera la mort de deux mil­lions d'hommes jeunes, vigoureux et généreux ? Il est entendu que les mères ont du courage autant que les fils ; cela est sublime, je le dis et je le pense ; et même je serais bien fâché si les jeunes hommes se sauvaient comme des lièvres ; mais je suis assuré qu'il n'en sera rien. Toujours est-il que le problème de la sécurité n'est nullement résolu par le massacre de ceux-là justement qui sont les plus dignes de vivre.

Imaginons une société de protection mutuelle contre les bandits. Nous organisons une garde permanente d'hommes payés pour cela. Il est entendu que tous les hommes valides doivent main forte. Après quelques opérations de sûreté, vigoureusement conduites, il se trouve que nos maisons sont brûlées, nos fils tués. Sur les ruines fumantes, il reste des vieillards et des femmes à qui le chef de cette merveilleuse police ne manque pas de dire : « Nous sommes sauvés, mais il s'en est fallu de peu ; et ce n'est pas fini ». Un homme de bon sens, s'il en reste un, voudra savoir quels sont ces loups enragés à visage d'homme, dont il est entouré et menacé. « Car, dira-t-il, c'est un peu étonnant que des hommes, qui évidemment vivent de violence et de vol, approchent de cette perfection d'organisation, d'armements, de remparts, à laquelle nous arrivons par ordre, sagesse et prévoyance ». Il cherche. Il trouve d'autres sociétés, ordonnées, sages, et prévoyantes, organisées aussi en vue de la mutuelle défense et de la sûreté. Décimées aussi, ruinées aussi. L'homme de bon sens dira : « Le problème de la sécurité n'est nullement résolu. Mais plutôt ces emphatiques chefs de police sont eux-mêmes plus redou­tables que tous les bandits du monde. On voudrait essayer de vivre sans cette coûteuse protection ». Si l'homme de bon sens ne gardait pas ses réflexions pour lui, il serait bâtonné ou pendu. « Car, dirait le merveilleux chef de la merveilleuse police, il importe à la sécu­rité générale que personne n'ait la moindre sécurité. C'est pourquoi, et très légitimement, et très sagement, nous bâtonnerons, pendrons ou étriperons ceux qui se permettront de dire que tous les étrangers autour ne sont peut-être pas des bandits ». Oh ! oh ! dit Sganarelle en se frottant les côtes, ne suis-je pas bien gardé, et par les gardiens les plus vigoureux du monde ? Il vous sied bien, dame Raison, pécore, de chicaner sur quelques coups de bâton. Ce n'est que jeu ; ce n'est que caresse ; et je vois bien que je n'ai pas toute sécurité encore. Mais on nous promet mieux. Toute chose s'estime d'après ce qu'elle coûte, et nos Messieurs l'ont bien dit.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

X (738)

La comparaison n'a pas[[1206]](#footnote-1207) pour fin d'expliquer, mais plutôt de régler. On ne compare point chose à chose, ni pensée à pensée, mais chose à pensée, ou pensée à chose. Deux termes donc, dont l'un cèderait à l'emportement, dont l'autre résiste. Toute pensée, par le mouvement libre qui la forme, va à l'arbitraire et au convulsif, ce que l'on voit très bien dans les récits des enfants ; mais, en tout âge, les opinions libres se séparent de l'ordre, promptement et même violemment ; je vois quelque chose de hagard dans les revendications, parce qu'elles cherchent vainement un objet. La divagation est la loi des pensées comme telles.

J'ai suivi avec bonheur la voie du géomètre, sans compren­dre[[1207]](#footnote-1208) d'abord que cette sécurité des pensées était due aux figures inflexibles et qui toujours ramènent. Non que je croie que la figure par elle-même donne la preuve ; mais c'est qu'elle fixe la partie divagante. Or le poète aussi est à la recherche de figures ; avec cette différence que les figures du poète sont tracées par la description verbale seulement ; d'où il est conduit à leur donner la résistance et solidité d'une chose qui n'est que chose. Par exemple le cèdre du Liban, dans Bossuet ; c'est une chose qui tient ferme, même dans le discours ; aussi je vois qu'il se plaît à la suivre jusqu'au bout des branches depuis les racines et jusqu'aux nids d'oiseaux.

Il n'y a pas de profonde différence entre comparaison et descrip­tion [; l’une et l’autre font rentrer dans l’expression le monde extérieur ; car il faut][[1208]](#footnote-1209) toujours que la nécessité extérieure soutienne nos pen­sées. Ceux qui disent que l'expérience est le dernier juge de nos pensées ne disent pas assez, ni peut-être tout à fait comme il fau­drait dire. Les figures du géomètre ne vérifient pas ses pensées, par[[1209]](#footnote-1210) une mesure qui déciderait de tout ; elles font moins et plus ; elles supportent les pensées dans toute leur suite. Comme la lumière, on ne la verrait point sans quelque objet qui l'arrête ; cette comparaison est aussi vieille que la géométrie, et je n'en vois point de meilleure. De même la rêverie du poète, il faut qu'elle soit disciplinée par quelque objet ; non point tant par un objet res­semblant que par un objet résistant. Si vous considérez quelque comparaison vénérable, soit dans la Bible, soit dans Homère, vous remarquerez que le poète développe bien plutôt la partie résistante que la partie ressemblante. [Quand, dans le moment violent de l’*Iliade*, paraît le bûcheron de montagne qui va préparer son repas, il n’y a presque de ressemblance qu’entre la bataille et le travail du bûcheron. Le contraste n’en est pas moins admirable entre le travail de l’homme et la destruction de l’homme par l’homme.][[1210]](#footnote-1211) Aussi n'y a-t-il rien de plus plat que de vouloir expliquer une chose par une autre qui seulement lui ressem­ble ; mais il faut toujours qu'une des deux étant instable, l'autre soit au contraire engagée et même encastrée dans la nécessité extérieure. C'est ainsi que les monuments furent les premiers soutiens des pen­sées, et sont encore aujourd'hui les meilleurs ; mais aussi la loi des monuments est qu'ils nous déterminent à percevoir, et ainsi soumet­tent à l'ordre extérieur même celles de nos pensées qui par leur nature y voudraient échapper. Ainsi les comparaisons du poète sont comme des pyramides et des sphinx en son discours.

1er mai 1924 (LP, PAE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°1, 15 mai 1924

1939 PAE LXX, « La comparaison, soutien des pensées »

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

XI (739)

Nos hommes vont évoluer. Il n'en peut être autrement. Comme une pierre que vous lancez en l'air ; elle ne cesse pas de tomber, et la force des choses annule enfin votre geste d'homme. De même vos politiques, vous les avez lancés selon vos pensées ; ils vont maintenant retomber selon leur poids. Sans trahison, sans aucune malice.

Toute chose va au plus bas. La vague écume, la falaise s'émiette. Le fleuve adoucit sa pente par l'alluvion. La planète se contracte et se tasse. L'homme vieillit et revient littéralement à l'existence pier­reuse. Il perd son bel élan, il subit, il obéit. Mais voici qui est plus étonnant. L'homme observe, explique, prévoit cela même. L'homme écoute l'homme. Il place des sentinelles ; il envoie un cordon d'ob­servateurs. Il lit ; autre rumeur. Ainsi les forces du monde viennent le battre comme un rocher, et les vagues de l'opinion usent son esprit de même et mordent sur ses volontés. Les forces sont annoncées de loin ; ainsi il est vaincu avant de combattre. Il se fatigue à prévoir. L'homme qui ignorerait tout de l'Allemagne ferait quelque sottise, cela est de bon sens ; mais l'homme qui saura tout de l'Allemagne, heure par heure, ne fera rien du tout. Il y a un milieu à trouver ; il faut une part d'insouciance, et c'est le lot de l'aventurier. Ou bien une robuste fidélité, et c'est[[1211]](#footnote-1212) le lot de l'honnête homme ; il faut jurer et tenir. Mais la force des choses s'emploie toute à nous détourner de jurer, et ensuite à nous détourner de tenir. L'univers nous appor­tera nos opinions, et ensuite nos actes. « Je ne pouvais faire autre­ment », c'est l'excuse des renégats.

Fausse sagesse. J’aime mieux ce genre d'homme qui est tenu d’abord par lui-même. Celui-là, quand il dit : « Je ne puis », il l'entend autrement. « Je ne puis manquer à mes promesses. Je ne puis trahir le grand serment que j’ai fait. Un serment, se dit-il, à quoi cela peut-il servir, si l’on se borne au possible des choses ? Les choses n'ont point fait de serment. Belle action que celle qui contresigne la nécessité ! Je sais, je prévois, j’annonce ; mon action est faite par la pesanteur. C'est se coucher, ce n'est pas agir. Nos hommes, en guerre, cherchaient passage et ont trouvé passage. Le malheur est que la guerre est la seule action politique qui soit faite virilement. Tout ce que l'on fait pour la paix, on le veut faire couché ou abrité. Il y avait des risques à occuper la Ruhr. Il y a des risques à déclarer la paix ; on ne le fait point. Ainsi la partie n'est pas égale. L'homme fait la guerre par liberté, mais il attend la paix ; il voudrait que la paix se fît toute seule. Qui prendra le militaire pour modèle ? Qui osera faire la paix comme on fait la guerre ? Regardons bien. L'homme de la guerre n'obéit pas aux situations, mais plutôt il les force, obéissant à lui-même. Au contraire l'homme de la paix obéit aux situations ; il n'ose point risquer quelque chose ; il oublie ses serments ; il dit seulement qu'il aurait bien voulu et qu'il n'a point pu. Cette excuse passe pour bonne ; il n'y a que les Conseils de Guerre qui ne la reçoivent point. D'où vient cela ? Sans doute, de ce que personne ne croit qu'on puisse faire l'œuvre de guerre sans courage ; au lieu que presque tous croient que l'on peut faire l'œuvre de paix sans courage. Eh bien, je serai chasseur à pied pour la paix ». Est-ce le monologue d'Herriot ? A-t-il rassemblé militairement toutes ses forces d'homme en ce trop court repos ? A-t-il juré ? Prendra-t-il tous ces faits qui se pressent autour et demandent audience comme des instruments et moyens, ou bien les recevra-t-il pour maîtres ? Au temps où j'écris, les signes manquent. Au temps où le lecteur lira, le choix sera fait.

2 juin 1924 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

1925 EDR 156, « Savoir et Vouloir »

XII (740)

Les miracles sont toujours contés. Cela ne fait pas qu'on y croie moins ; tout au contraire. Il nous semble que l'esprit humain a des règles pour décider du possible et de l'impossible ; et cela est vrai en un sens. L'homme qui perçoit ne cesse pas de surmonter des apparences et de chercher la chose. Ce genre d'attention, que l'on voit dans le chasseur, dans le marin, dans le guetteur, c'est l'incrédulité même. Ici la raison s'exerce, parce qu'elle a un objet. Mais si l'homme fuit devant l'apparence ou s'il frappe la terre de son front, ou s'il se couvre la tête de sa tunique ou de son drap de lit, la règle du possible et de l'impossible est comme perdue. Il se fait à lui-même des contes, et se croit lui-même ; il contera aux autres cet évènement qu'il n'a point vu, et les autres le croiront ou non, selon la confiance, selon l'amitié, selon le désir, selon les passions ; non point[[1212]](#footnote-1213) selon l'expérience.

L'idée de l'expérience ne remplace nullement l'expérience. Je pense à un cheval volant ; cette expérience, qui est seulement sup­posée, n'a point de consistance. Je ne saurais dire comment les ailes tiennent au squelette ; je ne vois point la place, ni le volume des muscles puissants qui mettraient ces ailes en mouvement. Je ne cons­tate rien. Cela est familier. Mais on ne pense point assez que, si je veux imaginer un cheval galopant, je n'approche pas davantage de ce que l'on appelle percevoir ou constater. Le choc des sabots, la violence faite au sol, le jeu corrélatif des muscles, les cailloux lancés, tout manque ; ce n'est qu'un discours que je me tiens à moi-même. La raison ne s'exerce nullement sur un discours comme sur une chose. Ce sont mes préjugés qui décident alors, et non point mes idées. En vain j'essaie, sur de tels exemples, de croire comme il faut et de douter comme il faut. Peut-on sculpter sans une pierre ? Non, parce que tout manque ; parce que l'outil ne trouve point résistance. De même l'homme ne peut penser sans la chose. Ce fut en hiver, et en pays neigeux, que Descartes se mit à penser à la neige ; en été, et sous le soleil chaud, il aurait pensé de la neige n'importe quoi.

On dit bien que, si je voyais un cheval volant, je devrais raison­nablement accorder mes idées à ce spectacle nouveau. Et très cer­tainement je le ferais. C'est ce que fait le médecin pour tout malade, car rien au monde jamais ne recommence. Je vois un homme ; si je le perçois d'après une idée toute faite, je le prendrai pour un autre ; mais la moindre attention y remédie. Me voilà à penser en percevant ; en un sens d’après mes idées ; mais aussi je les plie et je les conforme à la chose. La vraie géométrie nous enseigne là-dessus ; car ses formes rigides ne sont que préparation à saisir toute forme, et toute courbe par des droites. Si le gibier rompt le filet, c'est le chasseur qui a tort.

Maintenant vous me demandez de plier mes idées à un récit. Comment ferais-je ? Je n'en puis même pas former une idée. Je ne puis que croire tout à fait ou douter tout à fait. C'est folie de croire qu'une pensée vraie puisse se continuer seulement une minute, et par pure dialectique, dès qu'elle perd le contact de l'expérience réelle. La raison est virile devant l'objet, puérile devant le récit. Cette idée-là est la plus importante que l'on puisse trouver à lire Kant, mais la plus cachée aussi. Je ne la trouve point assez marquée, ni même bien saisie en ces savants mémoires où l'on a célébré ces temps-ci le centenaire du penseur de Kœnigsberg.

14 mai 1924 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

1942 VE LXII, « Rapport de la raison et de l’expérience »

XIII (741)

Tout pouvoir est triste. En cette place on n'est pas aimé ; on ne peut l'être. Sans doute aussi l'on ne voit de là que flatteurs et solliciteurs, ce qui est le côté vil de l'homme ; d'où l'on risque de perdre l'espérance, et l'âge n'y porte que trop déjà. Les travaux sont continuels, et, contre l'apparence, presque tous petits, et faits d'avance ; ce sont des additions à revoir ; dans l'incertitude, ce sont les aigres conflits du droit administratif, où les règlements se battent : les choses n'y paraissent jamais. On conte que Joffre, au temps des offensives longtemps préparées, vérifiait le compte des canons et des obus ; mais ce n'étaient toujours que des signes sur le papier ; c'est au mieux quand les chiffres s’accordent ; mais ce sont de maigres satisfactions. Heureux paveur, qui prend un pavé après l'autre, et qui bouche des trous réels. On pourrait dire que l'ennui du banquier et l'ennui du comptable sont rassemblés au gouvernement. En plus on ne cesse d'obéir et de céder, car la nécessité se montre toujours dans ces problèmes abstraits ; nécessité double ; celle des choses, qui ne se laisse jamais oublier, et celle des hommes, par l'irréparable, car tout est commencé. J'en parle de loin, et comparant les petites choses aux grandes. L'administration marque son homme. À qui entre dans cette caverne, et non plus en visiteur, on lui entasse des dossiers sur les genoux ; c'est l'origine d'un genre de réflexion dont nous n'avons aucune idée réelle, et d'un genre d'indifférence tout à fait inhumaine. Les renards du métier, quand ils passent leurs pouvoirs à d'autres, doivent échanger d’étranges regards. Mais il se peut bien aussi que le triste métier ait éteint le dernier feu de malice, et qu'il se fasse une migration des âmes, cérémonie entièrement sérieuse.

Ce changement est senti et pressenti. Les socialistes, hommes d'espérance et d'entreprise, hésitent naturellement avant de passer le seuil ; cette inquiétude des chefs passe dans les troupes. On pèse la partie de renégat qu'il y a en chaque homme, d'après des exemples illustres, et, à ce qu’il me semble, d’après de petites raisons. On soupçonne l'ambitieux ; on l'attend à cette épreuve, on craint aussi de perdre un ami. Pour mon compte je me garderais de supposer ici quelque hypocrisie. Le changement est d'importance et plie toujours l'homme ; il s'agit d'un changement de camp. L'homme marchait devant vous ; il se retourne ; il était mouvement, il est résistance. Je crois bien que les vertus moyennes, probité, application, savoir, ne surmonteront jamais une telle situation.

Il faudrait quelque chose de sauvage, de robuste, d'indomptable, une partie d'âme, si l'on peut dire, retirée et inaccessible ; mais c'est bien toute l'âme ; le reste n'est que corps et costume. Chose digne de remarque, c'est celui qui est trop de son parti qui trahira le plus promptement son parti, par cette même application au métier, qui est ce qui donne confiance et ce qui aussi trompe confiance. Un indocile vaut mieux ; mais c'est ce qu'on ne croira point. Il faut pourtant de toute affaire savoir se déprendre. Alexandre le Grand, quand il lisait Homère, avait à penser à des choses plus pressantes ; mais il ne se laissait point presser ; et au contraire, les oubliant un moment, il les saisissait ensuite d'un regard prompt et neuf. Je souhaite quelque Thalès, ou quelque Périclès, qui daigne penser une heure par jour à nos affaires.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

XIV (742)

C'est l'esclave qui pense, ce n'est point le maître. Une action suivie et libre où l'on retrouve le lendemain en place les moyens de la veille, comme cultiver, gouverner, organiser, s'enrichir, cela occupe assez ; l'esprit est repu parce qu'il retrouve le passé et l'avenir dans ce qu'il fait ; cela le borne et le remplit. Celui qui entreprend l'occupation de la Ruhr trouve assez à penser ; il ne se recule point de manière à comparer cette difficile action à toutes les autres actions et à l'ensemble des choses ; mais plutôt il est dans son action, et voit les autres choses depuis ce centre, et en perspective diminuée et brouillée. Un chasseur, je dis libre et maître, ne voit que chasse, et toutes choses à travers chasse. Mais le piqueur, comme Pascal le remarque, en juge déjà autrement. Encore bien mieux le paveur, dont la destinée est de faire des rues neuves, sans aucun progrès, et recommençant toujours. Il m'est arrivé de former, dans le temps d'un éclair, cette ridicule pensée : « Heureux paveur, qui a fini de paver cette longue rue ». Mais cette rue à paver n'est point un moyen pour le paveur, et qui portera ensuite d'autres actions ; ce n'est point son œuvre ; au lieu que le sillon est I'œuvre du laboureur ; après labour, semailles, après semailles, sarclage, après sarclage, récolte ; et s'il empierre un chemin, ensuite il y charroie.

Quel bonheur lorsque l'homme construit sa propre maison, choi­sit le bois de son arc, ou seulement taille ses arbres ; ce sont d'autres actions qu'il prépare ou qu'il se promet. Au contraire le pire des tra­vaux est celui dont on ne voit pas la suite, comme si je fabrique tou­jours la même pièce d'après un modèle, sans savoir seulement à quoi elle sert. Quoi que l'on puisse gagner, on n'a toujours point la vraie richesse, qui sert d'outil pour d'autres actions. Celui qui vivrait bien, par exemple un ciseleur, à toujours travailler pour d'autres, et à se séparer de l'œuvre faite, n'aurait pourtant jamais aucune chose à lui. Au contraire un paysan, cultivant son enclos, et manquant de beaucoup de choses, tiendra pourtant une parcelle de richesse véritable, et goûtera les joies du maître.

Un roi fait son propre pouvoir et le continue ; ce qu'il institue est comme un outil qui lui reste en main. Un banquier n'a point d'en­treprise qui ne soit moyen pour une autre. Il faut nommer Prolétaire non pas l'homme qui vit difficilement, mais plutôt celui qui reçoit les outils tout faits et qui livre l’œuvre faite. S’il est riche par son salaire, il sera guéri d’envie, mais il ne sera pas guéri d'ennui ; et quand il serait content de bien faire ce qu'il fait, sa pensée ira tou­jours chercher un progrès ou un autre ; elle concevra un avenir hors de l'action même. D'où cette pensée au-delà de son cuir, comme dit le poète, et ce regard sur toutes choses pendant que l'outil va. Je ne dis pas que l'artisan pense mieux qu'un autre, et je suis bien loin de le croire, mais enfin il s’intéresse à penser. Penser hors de ce qu'on fait, cela ne va jamais sans risque. Par la critique, par le refus, par trop de liberté, l'utopie sera toujours la marque des conceptions pro­létariennes ; mais ce sont ces pensées-là qui réveillent le penseur en tout homme. Un général trouve assez à penser dans la guerre ; aussi il ne la juge point. Le diplomate ne juge point la diplomatie : il pense en elle. Mais le savetier juge l'un et l'autre, parce que sa pensée ne peut se repaître de cette semelle qu'il bat.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

XV (743)

On voudrait des pensées bien prouvées, et puis n'y plus penser ; cela[[1213]](#footnote-1214) ne va point. On dit bien que la terre tourne sans nous ; mais dans notre esprit elle cesse de tourner dès que nous ne la poussons plus. L'astronome lui-même, dès qu'il en est sûr, il n'en sait plus rien. Il s'en tire par un doute élégant, disant qu'il n'est assuré d'aucune chose, que tout est hypothèse en nos connaissances, et autres remarques à faire pitié. C'est qu'ils ne savent point faire revivre le jugement investigateur, et ainsi ne découvrant point ce qu'ils savent, ils ne le savent plus. L'illustre Poincaré qui a écrit de ces choses, fait voir ici ensemble le vieil homme et l'enfant. Souvent il se trouve au point mort, et pyrrhonise alors assez bien ; mais promptement il retrouve le mouvement d'inventer, et l'on voit revivre Thalès, Galilée, Newton ; de nouveau la terre tourne. Or[[1214]](#footnote-1215) le lecteur voudrait là-dessus quelque parole d'honneur, et le dernier mot. « Savoir, disait le sot, si l'espace est plan ou courbe ». Ici on peut rire de bon cœur, parce que chacun rit de soi.

J'ai le bonheur de ne point croire à ce que je sais ; ce genre de doute guérit de douter. Je connais des gens qui furent Euclidiens[[1215]](#footnote-1216), et qui ne le sont plus. Ces gens-là vont trop vite pour moi. Comment cesserais-je d'être Euclidien si je n'arrive pas à être Euclidien, j'en­tends être Euclidien comme on est catholique ? J'en suis toujours à admirer que la somme des angles d'un triangle soit égale à deux droits. Si je me remets cette chose en mémoire, je n'en suis pas assuré pour cela ; à mes yeux ce n'est qu'une de ces choses qu'on dit. Et, dans le temps qu'un docteur de Sorbonne est bien fier de dire enfin autre chose, j’en suis toujours à vouloir comprendre cette chose que je me dis. Je ne m'amuse point à réfuter la vieille preuve. Comment réfuter ce qui n'est pas encore une pensée ? Mais plutôt revenant à saisir comme vrai, si je peux, ce qui est tombé au lieu commun, je considère une fois de plus cette nature du triangle, ces trois droites tournantes, ces trois angles liés en cet être complet, en cet univers que je nomme triangle. Je le mets donc à la question, m’en tenant à cette idée inflexible, et à ces mille formes qui ne la changent point, qui tiennent toutes en l’idée. C’est ainsi que j'ai le bonheur de penser, et de découvrir dans mon coin ce que Thalès savait déjà ; toujours d’autre façon, car je me moque de ces preuves machinales et de ces parades trop connues ; c'est ferrailler. Qu'ai-je gagné ? Je tourne autour de ce divin et merveilleux Triangle ; j'en prends des copies, des aspects, des perspectives, des accidents ; mais enfin ce que c'est que cette loi d'entendement qui épuise les combi­naisons de ces trois tournantes, je sais que je ne le sais pas bien, que je ne le sais pas tout à fait ; je le devine à travers la preuve, et c'est alors que la preuve est belle. Mais que dis-je là du triangle ? La ligne droite offre assez de champ aux méditations. J'y revenais l'autre jour en concevant une sphère immense sur laquelle il est clair qu'un arc de grand cercle viendrait à la droite d'Euclide, au lieu qu'un cercle parallèle n'y vient point du tout. J'ai toujours de quoi me perdre et me retrouver. J'invente la poulie à chaque fois et le levier à chaque fois. Cette méthode de l'âge de pierre ne me donne guère d'avantage dans ces problèmes simples, où je fais figure d'ignorant. Toutefois[[1216]](#footnote-1217) dans les problèmes composés, où les habiles usent leurs armes, il m'arrive d'être de bon secours avec ma hache de silex et mon aiguille d'os.

20 mai 1924 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

1942 VE LXIII, « La hache de silex »

XVI (744)

Puissance ne vaut rien pour l'esprit. Un tyran ignorera tou­jours tout, par la hâte de changer. La vraie figure du physi­cien est ce Thalès immobile, bien différent de ces agités qui font un volcan de mélinite et y mettent l'étincelle à une heure fixée, tandis que des milliers d'observateurs attendent avec calepin et chro­nomètre. Je sais ce qu'on nous dira, que nous ne savons rien, que les météores sont des phénomènes fort compliqués, par l'entrelace­ment des causes, et[[1217]](#footnote-1218) qu'enfin cette expérience nous a mis en pos­session de précieux documents que l'on gardera aux archives. Mais où est la pensée ? La pensée lira les archives, fera des sommes et des moyennes, enfin jugera sur pièces, comme un Conseiller à la Cour des Comptes[[1218]](#footnote-1219).

J'admire comment la méthode expérimentale, ainsi administrée, car c'est le mot, se nie finalement elle-même. Car l'expérience des paperasses est aussi loin que possible de l'expérience naturelle ; et le grand chef des observateurs se trouve séparé de ce monde des choses, qui devrait régler continuellement les moindres démarches de l'esprit. Par cette belle méthode, de recueillir et de dépouiller, le physicien se fait historien. Saint-Simon le duc pouvait écrire de guerre et de politique, ayant approché des deux ; mais l'historien ne le peut, quand il aurait tout lu. Il n'a point l'expérience de ces cho­ses, quoiqu'il raisonne continuellement d'après l'expérience. Ou bien, s'il sait lire passablement les textes, c'est qu'il observe à la manière de Thalès quelques hommes ou femmes qui tournent autour de lui. La manière d'un garçon de restaurant peut nous expliquer les Pharaons. Le malheur est que l'historien presque toujours pense aux Pharaons et ne voit point le garçon. Pareillement je ris d'un politique qui pré­tend connaître les Français par les rapports des préfets, et qui ne connaît point sa propre femme. L'objet véritable est sous notre nez ; c’est le seul qui puisse nous instruire. On trouvait Descartes contemplant un veau ouvert par le milieu. « Voilà mon livre », disait-il. Darwin ne pensait qu'en percevant. Ici est la règle des règles. Rien ne remplace l'objet. En tous les liseurs, en tous les statisticiens, en ces gens qui sont informés de tout, je sens le même creux, j'entends la sonorité suspecte de cette connaissance indirecte d'où n'a jamais réussi une pensée. Et j'irais jusqu'à dire que nous ne pensons point par souvenir. Le souvenir d'une chose n'est nullement une chose. Aussi l'explication de l'événement rare, et que l'on n'a vu qu'une fois, se trouve-t-elle toujours dans les choses ordinaires, et que l'on voit continuellement. Newton vit tomber une pomme ; entendez bien ; il vit réellement une pomme qui tombait ; de ce centre rayonna et fulgura une pensée immense ; tous les astres furent pris au filet.

Dont la raison se trouve sans doute dans la fabrique du corps humain, régulateur de nos pensées, mais perturbateur aussi, et le plus souvent, Là-dessus, je dirais en gros qu'il ne se peut point que l'âme, comme on dit pour abréger, pense de son côté pendant que le corps est occupé d'autre chose. Au contraire[[1219]](#footnote-1220), il faut que pensée et corps aillent ensemble, et que la chose présentement perçue règle à la fois le corps et la pensée. C'est ce qui ne peut arriver dans un homme assis à son bureau, à moins qu'il ne pense bureaux, écri­toire, buvard et choses de ce genre. Et l'on voit trop que nos politi­ques pensent l'homme devant un bureau Louis XIV. S'il résulte de cette méditation quelque ombre de pensée sur l'homme, elle vient de l'ornement, empreinte et signe de l'homme ; mais je crois plutôt qu'elle vient de l'huissier.

22 mai 1924

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

1942 VE LXIV, « La pomme de Newton »

745

« Je ne crains pas les avares, dit Castor, et même je m'y fierais tant qu'il s'agit de produire et de transporter. On peut être assuré que les moyens seront choisis aussi économiques qu'il se peut ; et, puisque toute dépense est finalement de travail humain, nous aurons le plus possible de produits par le moindre travail possi­ble. Comme j'ai toujours vu que qui n'est point avare dans l'industrie est promptement ruiné, nos affaires seraient conduites pour le mieux ».

« Mais, lui dis-je, elles ne sont point conduites pour le mieux ; voyez ces étalages et ces folles lumières ».

« C'est, dit-il, que l'art de vendre ne ressemble nullement à l'art de produire. Ou, pour mieux dire, l’art de vendre au marchand n'est autre chose que l'art de produire. Si j'offre le même drap pour deux sous de moins, tout est dit. Au lieu que le consommateur est conduit par l'imagination. Il va aux lumières comme le papillon. Il ne résiste point aux commodités, qui sont politesses ; il paie la peine que l'on se donne pour lui plaire. D'où les dépenses de publicité, qui sont sans fin. Moi qui fabrique, si j'ai un produit avantageux, mon voya­geur le montre aux marchands, et ma publicité est faite. Le marchand, lui, ne sait jamais si sa publicité est faite. Il faut répondre à l'affiche par l'affiche. Tapis, tentures, ascenseurs, glaces, illuminations, ce sont encore des affiches. Toutes ces dépenses inutiles deviennent utiles par la faute de ce public léger, qui suit les signes. Le marchand fera un pont sur le fleuve, ou creusera un tunnel dessous, si on le laisse faire. Il ne se dit point que tout ce travail humain est sans proportion avec l'effet ; il se demande seulement s'il y gagnera quel­que chose, autrement dit si les acheteurs paieront encore ces frais-là. Affaire d’entraînement, de prodigalité, de dépenses massives et éclatantes[[1220]](#footnote-1221). L'expérience répond par ces Palais[[1221]](#footnote-1222) de la vente, et ces lumières de toutes couleurs ».

« Vous me faites penser, lui dis-je, à ceci, qu'il y a deux espèces de maîtres. Le maître qui produit est un avare qui amasse de l'argent en limitant les travaux au strict nécessaire. Le maître qui vend est un autre genre d'avare, qui amasse de l'argent en multipliant les travaux inutiles. Léviathan, le Mille-Pieds, ne peut perdre en tra­vaillant sous le premier maître ; car il a de produits finalement tout ce que son travail pouvait en donner ; pas une des heures du Mille-­Pieds n'est perdue. Les produits existent ; ce sont des biens communs. Au lieu que, sous l'autre maître, Mille-Pieds perd certainement une partie de son travail, en ces palais, en ces lumières, en ces affiches qui ne servent qu'à faire couler l'argent ici ou là, sans augmenter la somme des choses consommables ».

« Il serait donc plus pressé, dit Castor, de coopérer pour vendre et acheter que de coopérer pour produire. Et j'en vois la raison, qui est que la production veut, dans l'intérêt de tous, un maître dur ; et c'est une condition que la coopération ne peut garder. Mais aussi cette sagesse presque surhumaine n'est point nécessaire, puisque l'avarice du maître est finalement avantageuse pour tous, Au con­traire l'avarice du maître de vente finit par être ruineuse pour tous. Ainsi ce que l'on perdra faute de la surveillance jalouse, ombrageuse, tyrannique du vendeur avare, on le regagnera par l'économie des dépenses de montre, lesquelles augmentent, bien loin de diminuer, par l'avarice même du maître. Selon[[1222]](#footnote-1223) mon opinion, un mono­pole d'État saurait très bien vendre ; et, dans le fait, ce ne sont que des comptes à tenir, ce que l'État sait très bien faire. En revanche c'est comme producteur que l'État risquerait de nous ruiner tous. Inventez donc, mon cher, des Chemins[[1223]](#footnote-1224) de fer de l'État qui vendent, mais ne produisent pas ».

24 mai 1924 (ECO)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924 (XVII)

1934 ECO VI

XVIII (746)

La morale n'est ni incertaine ni cachée ; mais les politiques voudraient dire qu'elle est incertaine et cachée ; car ils la craignent. Le principe de la morale est dans le catéchisme, c'est que l'homme est composé d'un corps et d’une âme. Sur quoi l'homme libre se met aussitôt en défense ; il craint l'église et le prêtre. Je crains aussi l'église et le prêtre ; mais j'ai depuis longtemps remarqué que l'église et le prêtre ont terriblement peur de la morale du catéchisme.

« Corps et âme ? dit l'homme libre, montrez-moi cela. Prouvez-moi cela ». Je décris. Quand j'aurai décrit ce corps humain, qui tombe, qui se couche, qui dort, qui mange, qui bondit au bruit et tremble tout, qui fuit, qui piétine, qui déchire ou mord, selon l'occasion, qui est petit et faible devant les choses, qu'une mouche aveugle, qu'un vent froid peut tuer, je n'aurai décrit qu'une partie de l'homme. Il reste à décrire le gouvernement intérieur, et ce n'est pas peu ; tout homme y tient, et même plus qu'à la vie. Celui qui a perdu le gou­vernement de soi est appelé fou ; nul ne souhaite d'être fou ; nul n'est fier ni content d'avoir été fou. Nul n'est fier de se réveiller com­me Ajax, parmi des troupeaux qu'il a massacrés. Nul n'est fier de s'être sauvé de l'incendie en piétinant sur les faibles ; nul n'est fier d'avoir lâché quelques mots confus et embrouillés alors qu'il voulait parler net ; nul n'est fier d'avoir eu peur d'une ombre ou d'un grin­cement de porte ; nul n'est fier d'avoir mal raisonné, que ce soit par préjugé ou par emportement.

Regardez bien. En tous ces cas, c’est la mécanique du corps qui a conduit les actions et les paroles ; c'est l'animal à forme humaine qui s’est trouvé le plus fort. Le gouvernement intérieur a été entraîné, manœuvré ou dupé par le mouvement des muscles et des humeurs ; instinct, coutume, passion, c'est toujours le corps qui mène, en toutes nos fautes, en toutes nos sottises. Puisque nous le savons, puisque nous en sommes piqués, honteux, ou désespérés, selon l'effet, c’est donc que nous avons autre chose à faire que de suivre l'animal. Juger, déci­der, agir, voilà les fonctions de l'âme.

« Mais, dit l'homme libre, l'âme n'est peut-être rien autre chose qu'une santé, un équilibre, une force du corps. Rien ne prouve que ce qui juge et veut soit séparable, et doive survivre. Vous nous jetez dans d'autres peurs ». Aussi n'ai-je rien annoncé de pareil, ni rien promis de pareil. Je dis que l'homme doit sauver son âme, la sauver maintenant, se gardant de fureur, de brutalité, de maladresse et de sottise ; cette tâche suffit bien. Je dis que le moindre scrupule, le moindre examen, la seule attention au moindre travail, à la plus humble pensée, ont pour fin de sauver ce pouvoir de juger et de vouloir, qu'on l'appelle âme ou de tout autre nom. Mais qu'est-ce que parler en homme ? Ce n'est jamais inventer des noms nouveaux ; c'est toujours mieux entendre les anciens noms. « Trahir son âme », c'est un trait du génie de Molière. Peut-on dire mieux ? J'ai donc à sauver mon âme, par retenue, examen, doute, résolution, par courage, tempérance, justice, contre peur, menace, prestige, contre coutume et autorité. Le corps est assez éloquent ; il tremble devant l'action difficile, mais il tremble aussi devant le chef, et du même tremblement ; cela est assez clair. Autant que le corps me mène, je perds mon âme. Il faut que je retourne à mon âme ; il faut que je trouve en moi-même, et par libre décret, de quoi respecter sans trembler, de quoi obéir sans trembler. Si non, refus. Je dois sauver mon âme ; le reste ne compte point, et Polyeucte a raison. Le catéchisme est un livre dangereux.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

XIX (747)

On sait que l'architecture porte la sculpture et la peinture, et même les règle. Ce n'est jamais sans risque que la statue se sépare de la masse architecturale. La forme humaine est sou­mise ici à la loi de l'ornement, qui, quel qu'il soit, cesse d'être orne­ment dès qu'il n'est plus pris dans la masse. Mais il est bien plus étonnant encore de constater, on l'ose à peine, que la peinture suit le même destin que l'ornement sculpté. Tant qu'elle est maçonnée et construite, mosaïque, fresque ou vitrail, elle trouve aisément son style propre, qui sauve alors la couleur et même le dessin. Disons aussi que la forme architecturale dicte la composition, comme on voit presque partout à la Sixtine, et surtout dans les étonnants pan­neaux triangulaires. [Les formes bibliques, assises ou couchées, sont en quelque sorte campées sous l’abri des poutres inclinées ; elles s’abandonnent à leur destin. Cette rêverie soumise à la pesanteur est une lente chute de pensées.][[1224]](#footnote-1225) La peinture prend autorité par cette règle des masses pesantes. On ne demande plus : « Pourquoi ainsi et non pas autrement ? » Délivrée de la condition architecturale, la couleur est toujours un peu folle. On voudrait dire que la pure apparence, tromperie essentielle, exige un support qui ne trompe point. Mais cela est un peu trop dialectique.

On serrerait de plus près cette énigmatique relation, que Michel­-Ange avait devinée, en disant que la liberté se perd dès qu'elle n'éprouve plus une nécessité constamment antagoniste. Le marbre résiste, et ainsi fait paraître le vrai style de la sculpture, que le modeleur s'efforce vainement de suivre ; vainement, parce que la matière plastique obéit trop. Par cette même raison, il vaut mieux forger, ciseler ou graver que fondre. Mais la matière pesante est la plus rude maîtresse, car elle ne cesse jamais de crouler. Elle n'est en cela ni plastique ni taillable ; elle revient toujours sur l'impru­dent. Corrélativement, l'esprit inventeur ne cesse pas de vivre dans ces œuvres fortement assises, pont, terrasse, escalier. [Ces formes sont naturelles, car elles sont l’effet de la lente chute de la terre. Tout éboulement à demi rocheux fait une voûte. Tout sentier montant devient escalier. Ces lignes][[1225]](#footnote-1226), qui suivent de si près la forme de la terre, sont l'école de l'architecte, et du sculpteur aussi. La première idée de sculpter vint sans doute des formes naturelles qui d'elles-mêmes esquissaient un homme ou une bête.

Une vallée est architecturale déjà, par la pesanteur ; tous les accidents sont rabattus ; tout ce qui pouvait tomber est tombé. L'arbre aussi est architecture ; car ne point tomber est sa seule affaire ; cet équilibre parle ; il est modèle de toute façon ; il décrit par ses branches la moitié de la courbe ogivale ; et le tronc coupé sera encore le modèle de la colonne. Les ruines sont belles parce que la pesanteur s'y est essayée. De même le temps achève les statues. D'où Michel-Ange a tiré cette règle étonnante qu'une belle statue doit pouvoir rouler du haut d'une montagne sans rien perdre qui ait de l'importance. Cette prodigieuse image doit faire scandale en nos écoles de modeleurs, qui lancent des gestes et croient exprimer par là quelque chose. Et c'est là que la sculpture irait, si elle n'avait d'autre règle que d'exprimer les sentiments. Mais la première règle est architecturale ; monument d'abord. D'où cette autre expression, repliée et enveloppée, que l'homme a apprise des statues. On découvre par là cette idée immense, trop souvent oubliée, que les passions humaines ne sont point la règle des arts, mais qu'au contraire c'est l'art qui règle l'homme, lui montrant, par la loi architecturale, sa propre forme plus belle que lui, et plus sage que lui. C'est pourquoi toute vraie statue exige une prière, et toujours l'obtient.

28 mai 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924

1939 PAE LXXI, « L’architecture, règle suprême des arts »

748

Si quelqu'un s'exerce à traduire en français un poème de Shelley, il s'espacera d'abord, selon la coutume de nos poètes, qui sont tous un peu trop orateurs. Prenant donc mesure d'après les règles de la déclamation publique, il posera ses qui et ses que, enfin ces barrières de syntaxe qui font appui et qui empêchent, si je puis dire, les mots substantiels de mordre les uns sur les autres. Je ne méprise point cet art d'articuler, et bien plutôt je l'aime ; il en sort une amitié de raison. Mais enfin ce n'est plus l'art anglais de dire, si serré et ramassé, brillante, précieuse et forte énigme. ·

J'ai cette idée qu'on peut toujours traduire un poète, anglais, latin ou grec, exactement mot pour mot, sans rien ajouter, et en conservant même l'ordre, tant qu'enfin on trouvera le mètre et même la rime. J'ai rarement poussé l'essai jusque là ; il y faut du temps, je dis des mois, et une rare patience. On arrive d'abord à une sorte de mosaïque barbare ; les morceaux sont mal joints ; le ciment les assemble, mais ne les accorde point ; il reste la force, l'éclat, une violence même, et plus sans doute qu'il ne faudrait. C'est plus anglais que l'anglais, plus grec que le grec, plus latin que le latin. Appliquant donc cette méthode de maçon à Shelley, sans autre dictionnaire que deux amis qui savent très bien l'anglais, j'arrivais à un Mallarmé en projet et mal dégrossi. Ces expériences d'atelier instruisent mieux que tant de livres d'Histoire Littéraire, qui sont des travaux de collectionneur, et non pas d'ouvrier.

On sait que Mallarmé était maître d'anglais de son métier. Son travail était de traduire des poètes qu'on ne peut traduire. Je devine assez comment il apprit à traduire en serrant les dents ; d'où il arriva que le français lui apparut avec un visage nouveau, toute syntaxe rabattue, et les mots directement joints. Le burin commande le dessin. Voici une nouvelle logique, et j'en tiens le fil. Voici des substances juxtaposées, comme des pierres précieuses jointes seulement par la force du métal. Purs rapports d'existence, comme la nature les montre, sans aucun pourquoi ni comment. Jeux de substantifs et de verbes. Mettez l'esprit à ce travail ; il pensera tout à neuf. Il verra tout à neuf.

Nous voyons les choses presque toujours selon la logique du prétoire. Dans Hugo elles plaident le oui et le non ; la nature se tient par les raisons. L'autre poète est ramené au rapport immédiat ; il n'abrège plus ses comparaisons en métaphores ; mais il faut que la métaphore soit en elle-même idée. Il n'y a que la nature des choses qui soit vérité par la seule existence. D'où il arrive que ce jeu substantiel cherche le monde et se borne là. L'objet est directement pensée. De tels rapports, sans intermédiaires, sans persuasives préparations, sont les plus abrupts, les plus abstraits, les plus cachés de tous. Ce sont aussi les plus anciens ; la Bible est jeune à côté. Ainsi ce poème du professeur d'anglais devait être cosmique ou n'être point. Cela n'est point pour diminuer le poète ; ce sont les petites rencontres qui le font dépendant ; les causes extérieures n'expliquent que le médiocre ; la vraie cause, même petite, explique le grand. Suivez jusqu'au détail, vous qui ne craignez point cette lyre nouvelle. Tout Valéry, sans doute, vous viendra aux mains, jusqu'à *Eupalinos*, car les pensées sont de métier aussi. Vérification admirable, mais qu'il fallait prévoir ; on me disait hier que les Anglais traduisent Mallarmé sans difficulté aucune. J'attends qu'on me dise la même chose de Valéry ; mais non pas tout à fait la même chose, car la forme fait matière seconde.

1er juin 1924 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°2, 15 juin 1924 (XX)

1934 LIT 29

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXI (749)

« Expliquez-moi, dit le collégien, pourquoi la seule pensée de mon examen me donne la colique ». À quoi le poète répondit : « Tout danger intéresse le ventre ; toute défense couvre d'abord le ventre. Il n'est pas de partie du corps qui soit moins protégée. Il n'en est point où les blessures soient plus dangereuses. Au temps où j'étais infirmier, nous sauvions un ventre pour vingt poitrines, pour dix têtes, car c'est ainsi que l'on parle aux hôpitaux de guerre. Le chien s'aplatit contre terre, et ainsi cache son ventre. L'homme se tient debout, et ainsi découvre son ventre ; aussi lui faut-il une bonne ceinture pour lui donner assurance ; mais, dans le moindre danger, son imagination est aussitôt portée vers ce centre de faiblesse ; c'est pourquoi la maladie de peur se porte aussi là. C'est pourquoi à la seule pensée de l'examinateur, vous pensez sym­boliquement, vous parez d'avance le coup dangereux, vous imaginez la douleur dans la partie vulnérable ; et chacun sait que les mouve­ments imaginaires ne sont jamais tout à fait imaginaires. Sanglez­-vous donc pour l'examen comme pour un combat, et tout ira bien ».

« L'imagination, dit le physiologiste, est ici plutôt effet que cause. Tout danger nous met en boule ; la boule est la forme de défense, puisqu'elle réduit la surface autant que le permet le volume. Le hérisson est géomètre par la force des choses, et tout vivant l'est aussi autant qu'il peut. Nous n'en sommes pas encore au mal de ventre, mais j’y arrive. Tout se ramasse vers le centre. Or le sang, qu'il faut considérer, avec les vaisseaux qui le conduisent, comme un tissu qui tantôt s'étale et tantôt se replie, le sang se met en boule aussi, et reflue des extrémités et de la surface vers l'intérieur ; et c'est cette énergique compression qui fait que le cœur en riposte accélère ses battements à la moindre peur. Autant dire que les parties intes­tinales se trouvent congestionnées. D'où ce filtrage anormal et cette irritation. Le sang fuit où il peut fuir ; c’est le commencement de toute fuite. Et d'autant plus que le corps se dresse et s'étale. Mettez-vous donc en boule, et les genoux au menton ; c'est la meilleure position pour revoir l'histoire de France et l'algèbre ».

L'anatomiste dit : « Trop de symbole encore ; trop de pensée. Vous supposez que l'on se prépare à un examen comme à un combat. Mais un examen n'est pas un combat, et les métaphores ne sont point des raisons. J'aimerais mieux considérer ce qu'il y a de commun dans toute attente, qui est une impatience d'agir et exactement une action anticipée, c'est-à-dire qui n'est point réglée par l'objet. Je vois donc que les muscles tirent en tous sens et se durcissent par un continuel frémissement. Celui qui analyserait de près l'attente y verrait les signes d'un grand travail sur soi et d'une grande fatigue. Mais où est le mal de ventre ? Attendez. Le cœur est un muscle creux, comme vous savez ; seulement vous n'avez pas peut-être pensé à ceci que chaque muscle est une sorte de cœur, par les vaisseaux qui le traversent, et qu'ainsi tous les vaisseaux des muscles se trouvent comprimés par cette raideur des muscles qui est l'effet de l'attente. L'action remet tout en place, par ces contractions alternées qui font circuler le sang partout. Mais dans l'attente anxieuse, qui est un état de contracture, le sang est chassé des parties musclées vers les parties molles, ce qui à la fois excite le cerveau, surmène le cœur, coupe la respiration et inonde l'intestin. Je ne crois pas que les conseils de boucler sa cein­ture ou de faire la boule soient mauvais ; cette dernière position, qui est celle du fœtus, est toujours favorable. Mais je conseille plutôt de scier du bois, de clouer des caisses ou de déplacer des armoires. Mécanique contre mécanique ».

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXII (750)

Mon esprit, tu fais le radical ; c'est la manière du grand sei­gneur en ce temps-ci, où nos Messieurs de la droite raison­nent comme des petits d'orphelinat. Tu te moques des compétences, mais je veux te confondre. Raisonnons socratique­ment. S'il faut coudre des boutons, de qui prendrons-nous l'avis, si ce n'est d'un tailleur ? - D'un tailleur assurément. - Et si l'habit est militaire, n'appellerons-nous pas le tailleur militaire ? - Le tail­leur militaire lui-même. - Bon. Mais s'il s'agit du militaire lui­-même, n'allons-nous pas consulter le cuisinier s'il s'agit de le nourrir, le médecin s'il s'agit de le guérir, et ainsi du reste ? - Je ne t'en­tends pas bien. Tu veux dire le cuisinier militaire et le médecin mili­taire ? - Mon esprit, tu fais de l'esprit. Mais s'il s'agit de savoir comment il faut armer et disposer les soldats en vue de remporter la victoire, qui croirons-nous, si ce n'est le général ? - Eh bien donc, qu'il en soit ainsi ; que le général reçoive le petit homme à sa nais­sance, et qu'il le mette tout de suite au garde à vous. - Mais non, mon esprit ; on ne vit pas seulement de se battre. Et s'il s'agit de chemins de fer, qui sera écouté ? - L'ingénieur des chemins de fer. - Et de finances ? - L'homme qui connaît le change, les fonds et le papier-monnaie. - Et pour la politique étrangère, qui croirons-­nous ? - Celui qui est en relation toujours avec les informateurs en tous pays. L'homme du métier, le spécialiste enfin. Rien n'est plus évident. Mais cela fait trop de rois, il me semble. - Aussi faut-il un arbitre qui compose ensemble tous ces savoirs, et qui en trace la résultante. J'avoue que ce n'est pas facile ; mais je conclus aussi qu'il n'y a pas un citoyen sur cent mille qui ait seulement une idée passable des besoins, des moyens et des nécessités. Le citoyen n'a que des désirs. Qu'il les fasse connaître, je le veux ; mais si le désir est plus fort que le savoir, voilà un fou. Tel sera Léviathan, corps sans tête, si on le laisse faire.

Ici l'esprit rit et s'échappe. Il y a un autre genre de fou, par trop prévoir. À bien regarder il n'y a même point d'autres fous. On n'est point fou par désir, mais plutôt par intelligence non surmontée. Cet homme qui voit des microbes partout, comment pourrais-je lui prouver qu'il n'y en a point dans ce mouchoir sortant de lessive ? Et cet autre, malheureux autant que redoutable, qui se voit des ennemis partout, comment lui faire voir par raison qu'il se trompe ? Son erreur vient de ce qu'il tient registre de tout et délibère sur tout. Et c'est le fond de tout esprit malade, de n'oser pas avancer le pied avant d'avoir fait la revue des tendons et des nerfs, comme de n'oser point décider avant d'avoir dénombré l'infini des circonstances. Il n'y a qu'une promenade possible, dit l'intelligence, c'est celle qui sera ; mais comment savoir celle qui sera ? Aussi chacun se promène, bien avant d'être assuré que la promenade qu'il a choisie est la meilleure. Ce qui manque au fou ce n'est point le sérieux comme on ne le sait que trop ; c'est plutôt un genre de grandeur que l'on nomme courage en tous pays. Ces hommes de bureau sont des hom­mes, et qui savent rire à l'occasion. Mais l'assemblage des bureaux fait un être pédant et mécanique, qui craint tout et qui ne rit jamais. Ce monstre est militaire, parce qu'il est machine. Qu'est-ce qu'une machine, si ce n'est un savoir sans maître ?

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXIII (751)

L'ordre est terrifiant. L'ordre est triste. L'ordre est inhumain et difforme. Comme on voit dans la guerre, lorsqu'un homme est jugé et exécuté administrativement, pour une faute de peu grossie par rencontre. Les juges et les exécuteurs sont bien nommés bourreaux, car le bourreau est un homme qui fait son métier. On ne plaide point devant le bourreau ; il n'a point d'oreilles. On ne plaide point devant le greffier ; il exécute pour sa part. Mais suivez la chaîne ; le juge aussi se bouche les oreilles. « Je voudrais, je ne puis ». Il n'y a rien à dire, et il n'est même point juste de s'irriter. Ces hommes traduisent une situation inhumaine, qui est plus forte qu'eux tous. Il faut. Chacun d'eux est rouage, et agit mécaniquement.

Subir le mécanisme, c'est la part du crime. Si l'on suivait avec attention tout le développement du crime, on verrait que le châtiment en est une suite, et de même espèce que lui. Les juges et le bourreau sont des machines sans pitié ; mais le criminel est aussi une machine sans pitié. C'est la situation qui a poussé le couteau ; la même situation, en se développant, pousse la hache. Il n'y a point de grâce ici ni là ; point de grâce ; mais admirez ce beau mot. Au fond la grâce est refusée par le crime ; c'est l'essence du crime d'être mécanique. Lisez Dostoïewski ; un témoin se présente ; il faut le tuer aussi. Cette suite mécanique tuera finalement le criminel ; et je suis étonné de voir que le romancier n'ait point poussé jusque-là. Le châtiment devait être sans grâce, et en vérité sans pensée, comme le crime lui-même. Je remarque la même suite dans la guerre, qui est comme une mécanique lâchée. Les chefs, à tous degrés, ne peuvent jamais qu'annoncer une nécessité terrible ; ils sont en sous-ordre, tous.

C'est ainsi qu'on meurt ; ce n'est pas ainsi qu'on vit. Je me hâte sur le trottoir, et d'autres gens de même. Mon droit de circuler est bien clair, mais il ne résout rien. Si je heurte, je m'excuse. Imaginez une discussion sur les droits et les torts. La colère, qui est mécanique, rendra tout impossible ; c'est alors qu'interviendra la force publique, mécanique aussi. L'erreur de toute administration est de vouloir soumettre les bonnes volontés à la loi mécanique qui convient aux délinquants. Chose remarquable, c'est souvent de l'agent lui-même que vient la grâce et le jugement ; mais une fois les papiers en mar­che, l'administration jugera sur pièces, et tout sera mécanique.

Où vais-je ? À dire que l'ordre doit être subordonné au jugement. Par le jugement, qui est de l'homme, c'est l'homme qui est affirmé, et le mécanisme refusé. On se trompe donc de tout si l'on croit que l'ordre gouverne. Tout va mécaniquement et très mal dès que l'ordre gouverne. Il faut l'ordre, certes ; mais non point roi. Instru­ment dont le jugement roi se sert avec prudence et économie. J'ai expliqué qu'on ne peut toujours faire grâce ; c'est que le mécanisme alors est lancé. Mais le jugement roi n'adore jamais ces moyens-là. Ainsi tout l'art de gouverner est à surveiller l'ordre terrible. Et l'erreur propre à la guerre est réellement de lancer le châtiment par précaution, et avant le crime ; d'où ce massacre d'innocents. Il me fallait faire ce long détour pour arriver à dire que le vrai gouvernant n'est nullement un juge de répression, ni un prudent administrateur, ni une sentinelle en quelque sorte, esclave de la consigne. Mais plutôt hors et au-dessus de ces sous-ordres ; nullement le premier d'entre eux, le plus exact, le plus scrupuleux, le plus craintif d'entre eux. Au contraire un homme selon la grâce, un homme de jugement, un inventeur. Un homme qui dénoue d'avance les embarras méca­niques au lieu de les administrer. Ce roi en toute sa perfection n'existe point. Mais n'ai-je pas assez décrit, par opposition, l'irrépro­chable administrateur et le détestable roi qu'il a bien fallu déposer ?

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXIV (752)

Les royalistes l'ont surnommé Paul Prudent ; cette manière de dire est ridicule. Le trait le plus visible de ce caractère est l'insouciant courage. J'y vois le prompt, l'improvisé, l'indomp­table, l'indifférent, en mélange explosif. Quand l'esprit y est ramené, cela fait force ; mais l'esprit s'échappe souvent et ne se prend guère aux petites choses. Cela ne fait pas un manœuvrier ; il lui faudra autour deux ou trois rusés et dévoués qui écartent les branches, Mais, dans le danger pressant, il va droit, sans consulter. L'homme qui fit passer les secours français en Italie est un homme d'action ; ce mouvement est un des plus beaux de la guerre. Au vrai c'est ici un homme de guerre du genre Clemenceau, avec un esprit plus au large ; il ne faut que voir le dessin carré de la tête. Prudent, non pas ; le trait est faux. Mais c'est encore une habileté, dans les jeux politiques, de tout brouiller et gribouiller. Je soupçonne que les hommes de main et d'entreprise ne se trompent nullement sur un des rares hommes qui les barrerait tout net, le cas échéant. Aussi jettent-ils beaucoup d'encre par là.

Cela n'est pas sans effet. J'entends souvent d'étranges jugements sur cet homme-là, et sans aucune vraisemblance ; nous avons vu la même chose au sujet de Pelletan, un autre genre d'homme encore, mais qui avait avec celui-là ceci de commun, qu'il ne se gardait point. Caillaux, non moins redouté, semble moins méconnu, peut­-être parce qu'il s'affirme et se compose mieux. Aussi est-il circonscrit d'un trait net dans l'imagerie populaire. Au lieu que notre mathé­maticien n'offre rien de connu ; on a plus vite fait de l'aimer que de le juger ; aussi je connais des hommes ordinairement circonspects, et qui se trompent à ce sujet sans précaution, je dirais même sans élégance. Le peintre jette ses pinceaux.

L'écrivain de journal n'a que deux ou trois couleurs, avec quoi il faut bien qu'il retrace des tableaux d'histoire ; c'est son métier. Je lisais qu'à cette élection de Versailles, l'un, celui qui devait l'emporter, passait souriant et confiant, pendant que l'autre était sombre et les yeux fixés à la terre. Certes l'ambition trouve prise en tout homme, et il est ordinaire que l'on désire enfin ce que l'on n'a point cru devoir refuser. Mais un puissant esprit garde toujours un arrière refuge, et des ressources d'équilibre que le journaliste ne sait pas deviner. Pense-t-on que l'attention mathématicienne ne s'est pas dirigée une bonne fois sur cette haute charge, et ne l'a point jugée comme elle est, de grand souci, de peu d'action, et ennuyeuse souvent ? Toute chose, dit le sage, a deux anses ; et même bien plus de deux, dès que l'on discute le problème selon la loi du dénombrement. Sans compter que le vrai penseur ne pense jamais à une seule chose, et que la relation, qui est proprement son objet, le promène au ciel et sur la terre en un instant, comme Platon disait. Ces thèmes de repos resteront inconnus ; on peut les deviner d'après un air du visage, qui est comme fermé aux hommes. Mais la servante de Thalès n'y voyait rien, et encore moins le spectateur de métier, en quête du spectacle qui lui est dû. En ce défilé d'apparences et en cette comédie de gloire et de déception, il ne pouvait venir à l'esprit du journaliste que Painlevé, centre des regards, pensait peut-être tout simplement à autre chose.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXV (753)

Savoir ou pouvoir, il faut choisir. Ces hommes innombrables qui tendent une antenne sur leur toit, ils croient toucher à la science par là ; mais au contraire ils s'en détournent. C'est une chasse que de prendre au piège ces ondes invisibles et impalpables ; mais ce n'est qu'une chasse. Curiosité de pouvoir, non curiosité de savoir. Celui qui entend de Paris les rossignols d'Oxford n'apprend ni l'histoire naturelle ni la physique. Bien pis, il se dégoûte d'apprendre, par ce contraste entre l'extrême facilité de ce réglage qui le met en possession d'un concert lointain, et l'extrême difficulté de savoir ce qu'il fait quand il compose ensemble une certaine surface de condensateur et une certaine longueur de bobine. Il faudrait un long détour, si l'on voulait savoir seulement un peu ; comment ne pas choisir ce pouvoir qui coule aisément des doigts à l'oreille ? Dès que l'homme, selon un mot fameux, peut plus qu'il ne sait, il choisit le pouvoir et laisse le savoir. Depuis que l'avion s'est envolé sans la permission des théoriciens, les techniciens se moquent des théoriciens ; ce genre de sottise orgueilleuse se développe étonnamment.

Quelque sot disait l'autre jour qu'il vaut mieux ne point parler d'énergie si l'on n'est point un profond mathématicien, attendu que l'énergie est une Intégrale. Je compare le signe de l'intégrale à un serpent fascinateur. Le plaisant c'est que, si je vais trouver le mathématicien, il me conseille de ne pas vouloir comprendre par une intégrale autre chose qu'un abrégé ; et en effet ce n'est qu'un abrégé. Ce qu'il y a à comprendre dans cette somme de travaux, que l'on appelle énergie, exige, tout au contraire de ce que disait notre sot, que l'on se prive d'abréger et de résoudre, et que l'on médite longtemps à la manière de Thalès, sur les cas les plus simples, où la somme se calcule aisément par les quatre règles, comme celui d'un marteau pilon élevé au treuil et retombant sur la tête du pieu. Celui qui saura retrouver dans le choc du marteau la somme des travaux effectués sur la manivelle, simple produit d'une force par une longueur, saura déjà quelque chose de l'énergie. Mais qu'est-ce donc que ce sot qui voudrait nous détourner de comprendre ? C'est un homme à la mode. Il parle en technicien. La chance du célèbre Bergson, qui certes n'a pensé nullement à suivre la mode, c'est qu'il s'est trouvé à la mode, et flatteur des techniciens sans l'avoir cherché.

Il ne faut point se laisser étourdir, mais au contraire penser à un autre genre de progrès dans les Sciences, progrès que l'on n'a encore jamais vu, et qui serait à distribuer un peu de vraie science entre tous les hommes. Laissons aller les machines ; elles vont ; elles iront. Mais pour cet autre projet, qui sauverait l'esprit du machiniste, Thalès suffit bien, par son double attribut de géomètre et d'astro­nome. J'attends donc qu'un électricien, bien puissant en manettes, devine à son tour, d'après les marches du soleil et la forme de la terre, qu'il y a des régions où le soleil éclaire quelquefois le fonds d'un puits. En ces recherches l'esprit se reconnaît roi dans son ordre. Et pourquoi ? Parce qu'il ne peut rien changer à l'immense objet ; ainsi ne pouvant manier et changer les solstices, il se change lui­-même par meilleure contemplation ; d'où, par réflexion, il vient à savoir ce que c'est que comprendre et ce que c'est que savoir. Par quoi il s'élèvera jusqu'au doute, ce que le technicien ne peut, quoi qu'il s'en vante. Le doute n'est pas au-dessous du savoir, mais au­-dessus.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXVI (754)

Je ferais un physicien lent, car je ne sais pas juger sur pièces. Une expérience que l'on me rapporte n'est rien que je puisse connaître. Si ordinaire qu'elle soit, je n'y puis croire. Tout au plus croirai-je que celui qui me la rapporte est un fort honnête homme ; mais cela ne m'avance point. Je cherche objet et ne trouve que papier. Comment douter d'une expérience sur papier ? Et com­ment y croirais-je, si je n'en puis douter ?

Je n'en puis douter. Je n'en ai que l'écorce, sans espoir de trou­ver quelque chose dessous. Il me conte ce qu'il a vu. Fort bien. Mais quand je vois moi-même quelque chose, aussitôt je mets cette apparence à la question. Je m'embusque, je change un peu de place, je tourne autour ; je guette les échanges et les reflets, car tout dépend de tout, et c'est le soleil qui m'explique l'ombre, et non pas le bâton tout seul. Toutefois[[1226]](#footnote-1227) il faut se défier aussi de l'attention, où il entre tou­jours un peu de sottise. Je prends relâche, je repose mes yeux, je rêve à d'autres choses, je me remets à neuf. Ainsi j'arrive parfois à ce regard du coin de l'œil, qui fait voir plus d'étoiles que le regard direct. Montaigne avait cette nonchalance bien rusée ; Molière sans doute aussi. Si l'on n'imite point quelquefois le chat qui dort, on ne voit que ce qu'on veut voir. Hélas, on voit sa propre idée ; ce n'est que trop vite fait. Celui qui vérifie ne s'enrichit point. Mais il faut pourtant vérifier. Ainsi, tantôt rassemblé et tantôt dispersé, tantôt en arrêt et tantôt battant la luzerne, il m'arrive de trouver la caille en cherchant le lièvre. C'est ainsi, à ce que je crois, que Descartes regar­dait la neige. J'ai souvenir d'un bon chimiste qui faisait une leçon tout à fait simple sur les métaux. Il en savait assez et trop là-dessus, aussi n'avait-il point de papier sous les yeux ; mais il tira de sa poche un morceau de plomb, et ne cessa pas un moment de manier, de soupeser, de faire sonner cette chose existante. Toutes ses pensées venaient se rajeunir là.

Julius Robert Mayer naviguait à travers l'Atlantique lorsqu'il découvrit le principe de la conservation de l'énergie. Je crois que ses méditations là-dessus ne furent autre chose que des perceptions continuées, tantôt distinctes, tantôt diffuses, toujours présentes et régulatrices. Continuellement[[1227]](#footnote-1228) balancé, toujours sou­levé et retombant, comme ces vagues qui couraient sous ses yeux, il ne cessait point de percevoir par tout son corps la pesanteur en mouvement et cherchant équilibre ; ainsi était-il toujours ramené au cas le plus simple par cette balance des travaux, sur laquelle il pesait et éprouvait, en quelque sorte, ses pensées de chimiste et ses pensées de médecin. D'où résulta ce fameux et précieux Mémoire, si simple et si riche que les pédants de Mathématique[[1228]](#footnote-1229) n'y comprirent d'abord rien du tout. C'est la folie propre aux passions que de met­tre sa tête dans ses mains et de penser à des choses que l’on ne per­çoit point ; la pensée oscille alors de tout croire à ne rien croire, sans pouvoir du tout s'assurer. Je ris de nos savants d'Institut qui jugent sur pièces, comme font les Conseillers à la Cour. La nature des choses leur parle par la bouche d'un Conseiller Rapporteur. Affaire Einstein contre Brillouin ; appelez les témoins. Par bonheur il se trouve toujours là quelque Conseiller Physicien qui a apporté un morceau de plomb.

22 juin 1924 (VE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

1942 VE LXV, « Le morceau de plomb »

XXVII (755)

Le mathématicien est prolétaire par un côté. Qu'est-ce qu'un prolétaire ? C'est un homme qui ne peut même point essayer de la politesse, ni de la flatterie, ni du mensonge dans le genre de travail qu'il fait. Les choses n'ont point égard et ne veulent point égard. D'où cet œil qui cherche passage pour l'outil. Toutefois il n'existe point de prolétaire parfait ; autant que le prolétaire doit persuader, il est bourgeois ; que cet autre esprit et cette autre ruse se développent dans les chefs, et par tous les genres de politique, cela est inévitable, et il ne faut point s'en étonner. Un chirurgien est prolétaire par l'action, et bourgeois par la parole. Il se trouve entre deux, et le médecin est à sa droite. Le plus bourgeois des bourgeois est le prêtre, parce que son travail est de persuader, sans considérer jamais aucune chose. L'avocat n'est pas loin du prêtre, parce que ce sont les passions, et non point les choses, qui nourrissent les procès.

Où placerai-je le physicien ? Malgré l'apparence d'ouvrier qu'il se donne, je le pousserais un peu du côté des bourgeois, car je le vois persuadant et plaidant. Pourquoi ? C'est qu'il ne s'en tient pas à la chose ; il invente, il suppose, il relie ; or il y a plus d'une manière d'inventer, de supposer, de relier ; la dispute n'est pas loin ; il faut plaider. J'avoue aussi que l'expérience le ramène. Pourtant, sous ce rapport, le chimiste est plus près du prolétaire que le physicien, par cette cuisine sans flatterie qui est son métier. Mais enfin l'objet n'est pas encore assez nu pour qu'un peu d'éloquence ne s'y puisse employer. Théories sont filles de rhétorique.

Bon. Mais le mathématicien se trouve alors dans la théorie pure, et plaideur plus que personne ? On sent bien que non, et même on voit pourquoi non. Le mathématicien ne pense jamais sans objet. Je dis bien plus ; je dis que c'est le seul homme qui pense un objet tout nu. Défini, construit, que ce soit figure tracée ou expression algébri­que. Il n'en est pas moins vrai qu'une fois cet objet proposé, il n'y a aucune espérance de le vaincre, j'entends le fondre, le dissoudre, le changer, s'en rendre maître enfin, par un autre moyen que la droite et exacte connaissance et le maniement correct qui en résulte. Le désir, la prière, la folle espérance y peuvent encore moins que dans le travail sur les choses mêmes, où il se rencontre bien plus qu'on ne sait, et enfin une heureuse chance qui peut faire succès de colère. Un coup désespéré peut rompre la pierre. L'objet du mathématicien offre un autre genre de résistance, inflexible, mais par consentement et je dirais même par serment. C'est alors que se montre la nécessité extérieure, qui offre prise. Le mathématicien est de tous les hommes celui qui sait le mieux ce qu'il fait.

On dit souvent que ce genre de travail sur problèmes abstraits fausse l'esprit. Je n'en crois rien. Assurément il y a danger et passions partout ; mais je ne crois pas que le vrai mathématicien risque d'oublier jamais la nature des choses ; il en est bien plus près qu'on ne croit ; quelque détour qu'il fasse, il y va toujours, et porté par l'expérience la plus constante et la plus commune. **[**Il faut donc relever le jugement traditionnel sur l’esprit géométrique. Car, oui, il n’a point de finesse, mais, à**][[1229]](#footnote-1230)** l’opposé, que vois-je sous le drapeau de la Finesse[[1230]](#footnote-1231) tant vantée ? De vieux acteurs. Des flatteurs tristes. Des hommes qui parent leurs idées comme des mannequins de couturier, toujours l'œil sur l'acheteur, toujours se demandant : « Cela plaira-t-il » ? Courage, conscience, probité, travail, je mets tout égal. Il reste quelque chose en l'un de net et de pur, que l'autre a perdu. **[**Oui, il y a dans le mathématicien quelque chose qui est comme le modèle du prolétaire, quelque chose d’incorruptible qui étonne l’esprit de finesse. La révolution est donc mathématicienne ; on le constate ; il n’est pas mauvais de le comprendre, et de joindre en Platon l’idée abstraite avec la rêverie socialiste.**][[1231]](#footnote-1232)**

24 juin 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

1938 EH2 XLIV, « Le mathématicien » (*absent de EH1*)

XXVIII (756)

« Cela est bel et bien une mutinerie, dit l'officier breveté. Chose prévue, comme sont le ravitaillement, le combat et l'armistice. Les légions romaines elles-mêmes ont vu de ces crises. Le chef se trouve alors en présence d'un problème qui n'attend point ; les hommes sont armés, et coutumiers de force. On négocie pour­tant, on gagne du temps[[1232]](#footnote-1233), et tout finit bien. Je souhaite seulement que le pouvoir civil soit bien conseillé.

« La faiblesse des rois et des ministres est qu'ils se croient aimés. Nous autres nous n'avons point de ces illusions-là ; nous sommes toujours en garde ; c'est pourquoi le vrai militaire est bien plus poli­tique qu'on ne croit. Au reste ce chef civil n'est pas aimé ; c'est pourquoi il ne s'est pas rendu d'abord sur cette première sommation : « Vous n'êtes pas aimé. Allez-vous-en ». Maintenant, que peut-il faire ? Où sont ses forces ?

« Lorsque l'on donne audience à des rebelles, et il le faut bien, ce qui étonne d'abord c'est qu'ils ne demandent jamais un change­ment total. Ils veulent des chefs et une discipline, et marcher à l'ennemi. Seulement ils veulent des chefs justes, et des opérations mieux conduites. C'est comme s'ils réclamaient un peu moins de boue. J'ai souvenir d'un soldat un peu ivre, qui s'était trempé dans un trou d'obus, et qui demandait avec indignation si les choses allaient durer longtemps ainsi. Cela faisait rire ; mais c'est pourtant la naïve expression de toute révolte. Quand les révoltés ont usé leur pensée jusqu'à la réduire à cette faible déclamation contre la nature des choses, la solution n'est pas éloignée. L'ordre se rétablit de lui­-même, et se trouve même consolidé par cette amère expérience. Tout l'art de résister est sans doute de tenir devant la révolte jusqu'à lui faire dire ce qu'elle veut. Elle veut que la guerre finisse ; mais c'est le but commun ; et l'on n'a pas le choix des moyens.

« Les chefs des mutins ont cela de bon qu'ils sont des chefs ; s'ils ne sont pas des chefs, la mutinerie n'est rien. Or, s'ils sont des chefs, ils ont des pensées de chef ; la situation est plus forte qu'eux. On peut donc les attendre de pied ferme. Ils diront oui à tout, ne réser­vant que des détails, toujours faciles à régler. Quel est donc le chef qui ne désire pas que ses subordonnés soient bien nourris, bien vêtus et bien payés ? Quel est donc le chef qui n'aurait point sincèrement l'intention d'être juste autant qu'il pourra ? Ces vagues engagements ne décident rien ; la situation règlera tout. La nécessité sera certai­nement médiocre, et peut-être très méchante. Mais aucun chef ne peut promettre, et chacun le sait bien, que le franc remontera au pair, que l'industrie sera facile, et que l'Allemagne ne s'armera pas de nouveau. La guerre n'est point finie ; la guerre n'est jamais finie. Telle est la force du chef ; il commande au nom de la nécessité. La mauvaise humeur est un fait de l'homme, qui ne change rien, mais qui bien plutôt aggrave tout. L'expérience le fait bientôt voir. Au reste, si les hommes pouvaient vivre sans armée, sans pouvoir, sans aucun ordre, et sans aucune obéissance, croyez-vous qu'ils n'y seraient point parvenus, quand ils n'espèrent et ne veulent que cela depuis tant de siècles ? Et comment des bulletins de vote feraient-ils plus que des fusils et des mitrailleuses ? »

27 mai 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

1939 SM1, CXXVII, « Élections radicales »

XXIX (757)

Il y a de la profondeur dans un ivrogne ; c'est comme un refus total et une démission de l'homme. Boire avec suite, c'est la plus sérieuse manœuvre contre le sérieux. Dans les anciennes corpo­rations, il y avait une espèce de science du boire, et l'on appelait Sublime celui qui y excellait ; la plus profonde ironie et la plus sauvage se joue ici ; car s'abolir soi-même par méthode c'est direc­tement le contraire du sublime ; et donc cela participe du sublime. J'ai connu deux ou trois ivrognes qui certainement n'étaient pas médiocres. Cela s'est trouvé plus d'une fois en de vrais poètes. On boit quelquefois par trop de clairvoyance, ou par trop sentir. L'avare est sobre par une sorte d'avarice de soi, et voilà la contre­-épreuve.

La soif est bien loin. Le désir est bien loin et bien faible. Tout passionné est un boit sans soif. Il me semble que le désir se règle assez bien par la satisfaction, comme la vie animale le fait voir. C'est une partie de la sagesse, et trop méprisée, de suivre le désir. L'em­portement et l'irritation sont bien plus redoutables, parce qu'ils vont à redoubler la peine. Je ne croirai pas aisément qu'un homme ait le désir de tuer un homme ; mais plutôt le criminel va tout droit à consommer son propre malheur et il le sait. Le joueur connaît aussi cet emportement et ce désespoir. Ce sont des suicides tragiques. Oreste tuant sa propre mère se tue lui-même. Garez-vous de ces existences irritées contre I' existence. L'ivrogne contemple cette suite de remords et de crimes, et boit un verre de plus.

Il y a plus d'un genre d'ivresse, et ce redoutable mot a aussi plus d'un sens. Mais dans toutes il y a un refus de réfléchir, ou l'assu­rance d'avoir tort devant soi-même. Il y a un degré d'extravagance qui ne se guérit que par une extravagance pire. Le fanatisme est un très haut attribut ; car c'est la honte la plus grande de rougir devant l'esprit. Celui qui sent que la preuve est mauvaise court à la conséquence, et accomplit toute l'erreur possible. Le refus d'entendre est de fureur plus souvent que de paresse. Dans la moindre discussion cela se voit, et en proportion de la difficulté et de l'incertitude. Le faux va à l’excès du faux. Voyez comme les enragés de politique fuient le centre et refluent aux extrêmes. Ce sont des hommes, et même ce ne sont point des pires ; mais c'est l'imperfection de leurs pensées, c'est la difficulté même de penser qui les pique. D'où ces partis cannibales.

Nul n'échappe tout à fait à ce mouvement. Tout socialiste regarde au communisme, et sent comme une attraction par là, qui le guérirait du mal de composer. Tout modéré regarde de même vers le despotisme et la bienfaisante guerre, qui sont d'héroïques remèdes aussi, et une ivresse convoitée. L'emportement absout. Je comprends pourquoi les guerres religieuses furent féroces entre toutes ; féroces par la pensée ; tout cela par peur de douter. Il faut douter par provision ; c'est l'honneur que chacun doit rendre à son esprit. C'est le doute de faiblesse qui est humiliant, ou si l'on veut le doute reçu. Mais il y a un doute de force, qui vient de la plus ferme pensée et de la plus résolue. Ainsi Descartes a très bien commencé par rompre en ce difficile combat.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

XXX (758)

Il faut que les hommes qui ont porté et soutenu Herriot fassent tous quelque grand serment à eux-mêmes. Il n'y a rien de plus perfide que la confiance, si on l'entend mal. Faire confiance, en un sens, c'est espérer beaucoup. Cette confiance-là fait le lit de la déception. Si j'étais chef en ce temps-ci, voici comment à peu près je parlerais à mes troupes.

« Amis, leur dirais-je, vous attendez beaucoup de moi ; c'est que vous n'avez pas considéré d'assez près les forces de l'adversaire. Je les sens déjà ; j'en suis comme enveloppé ; je m'avance seul et sans secours au milieu d'ennemis souriants. Un immense travail s'accom­plit, en vue de déformer tout ce que je dis et tout ce qu'on me dit. Songez que j'ai contre moi l'Académie, le clergé, l'armée et les bureaux. L'écrivain, même bien payé pour me servir, me trahira, car il craint par-dessus tout d'être méprisé par le haut tribunal des Belles-Lettres. Le militaire ne me suivra pas loin, parce qu'il regarde du côté du Grand Corps, dont il se voit déjà exilé et retranché. L'homme des bureaux, pendant ces dix années, fut choisi et élevé par des intrigues suivies, d'après les gages qu'il a donnés au triple pou­voir occulte, à l'Académie, à l'armée, à la haute Église. Le clergé mène toutes les affaires, non pas tant par des vues et des projets que par un instinct du commandement, ou, pour mieux parler, de l'influ­ence ; et cela est naturel, puisque tous les combats sont de persuasion et d'opinion, et puisqu'enfin toute autorité est d'esprit. On m'a jugé téméraire, peut-être, parce que j'ai publiquement rompu avec ce qu'il faut appeler encore aujourd'hui le Parti Prêtre. Mais aussi ne point rompre c'était me livrer à eux et c'était tout perdre.

« Oui, mes amis, dirais-je encore, par la force des choses j'ai contre moi tous ceux qui exercent un pouvoir grand ou petit depuis dix ans, et qui se sont enivrés de ce long règne. Les tyrans inconnus, qui promettent et qui nomment, qui font et défont, qui se sont fait une cour et une clientèle, savent bien qu'ils sont diminués et mena­cés tous. Toutes les affaires sont aux mains de mes ennemis, et je ne puis me fier à personne. L'instrument dont il faut que je me serve se retourne contre moi. Le temps me manque pour forger un outil neuf. Mais je vais vous dire quelque chose encore, c'est que ces mau­vais serviteurs connaissent très bien leur métier ; c'est que, par une loi du monde politique, mes vrais amis sont des hommes qui n'aiment point le pouvoir, qui ne l'ont point visé, qui ne s'y sont point prépa­rés. Si je les mets en place, le moindre chef de bureau les prendra dans ses pièges lilliputiens. De toute façon, comme il faut agir, je tire dès maintenant sur des milliers de liens invisibles. Faites attention que, par ces trahisons tout instinctives, et concertées à la manière des œuvres animales, toutes mes démarches vont apparaître comme des maladresses, des méprises, des erreurs démesurées. J'ai juré à moi­-même et à vous de respirer et de durer dans cet élément trouble. Notre vrai jeu n'est pas maintenant de faire, mais plutôt d'empê­cher ; et vous savez en gros de quoi il s'agit ; Guerre ou Paix, tel est l'enjeu de cette partie. Nous la gagnons en résistant. Contents ou non, nous devons tenir. Ainsi n'attendez pas de miracles, mais plutôt attendez des échecs, des fautes, une rumeur formidable, une indignation de tout ce qui juge. Contre quoi je n'ai et vous n'avez qu'une arme, jurer et tenir ».

1er juillet 1924 (LP, EDR)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°3, 15 juillet 1924

1925 EDR 164, « Jurons »

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

XXXI (759)

Le dernier mois de ce beau printemps fut un peu grondeur ; mais presque toujours la querelle des nuages était sans consé­quence. J'observais en ces beaux jours une couvée de merles. On ne voyait d'abord qu'un petit tas de feuilles mortes qui remuait un peu. Soudain quatre têtes rondes s'élevaient, et presque aussitôt le noir navigateur accostait, sans agiter seulement les feuilles, glis­sant entre elles d'un vol sinueux et ralenti. Alors, dressé sur le côté du nid, il distribuait les nourritures, et disparaissait comme il était venu en même temps que les quatre têtes avides. II est très difficile de ne point supposer quelque sentiment et même des pensées en des actions si bien mesurées. C'est pourtant comme si nous suppo­sions une connaissance du centre de gravité dans le danseur de corde. Mais au contraire la précision des mouvements nous conduit à percevoir le merle, l'arbre, le nid et la proie comme une seule chose, quasi météorologique. Au vrai ce père nourricier circulait comme le vent, la lumière ou la sève des arbres.

Vers le milieu de l'après-midi, comme je revenais à guetter le nourricier, je vis quelque chose d'inusité. Il se tenait immobile au bord du nid, au-dessus des nourrissons, et comme prêt à les couvrir. Eux dressaient la tête souvent et ouvraient le bec ; mais le pouvoir paternel les remettait rudement en place et les tenait sous son regard vigilant. Je m'assurai à plusieurs reprises qu'il ne bougeait point et que le soin de nourrir était comme suspendu par quelque cause. Mais comment savoir ? Je n'attendis pas deux heures. Il vint au ciel un nuage tordu, le vent retourna les feuilles, la grêle sonna sur les toits, et je vis rouler des grêlons gros comme une noisette. Il n’est pas miraculeux que des mouvements si bien réglés dans l’ensemble des choses soient changés aussi selon le soleil, la chaleur et le vent. Cette soumission parfaite prévoit mieux que notre inquiète pensée. Comme la fumée indique le vent, ainsi l’oiseau indique le temps. Cependant[[1233]](#footnote-1234) si je ne puis m’empêcher de supposer quelque intelligence en cet oiseau, supérieure a la mienne, qu'en devait penser le chasseur d’oiseaux des anciens temps, observant ces signes et d'autres, non pas une fois, mais mille fois ? N'allait-il pas, dans le doute, imiter l'oiseau, et rassembler lui-même sa couvée quand il voyait que le merle veillait sur la sienne ? Il reste partout des traces de cette attention religieuse aux mouvements des oiseaux. Les Romains rompaient une affaire s'ils voyaient un corbeau à leur gauche ; et leurs généraux ne donnaient point la bataille avant de savoir si les poulets sacrés avaient bien mangé. La pensée humaine ne pouvait manquer de construire sur tant de remarques, et sur les récits que l'on peut imaginer, un système théologique composé. On se fait naturellement une grande idée des maux que l'on a évités en suivant les augures ; ce qui n'est pas ne tombe point sous l'expérience. Et les signes tirés du vol des oiseaux devaient s'étendre à tout, par la supposition d'un savoir surhumain en ces bêtes. Mais je crois qu'avant qu'il y eût des théologiens de ces choses, l'observation des présages fut purement une pratique, entendez une imitation. Le chasseur fit le merle, fit le canard, fit le perroquet, s'appliquant à ressembler, dans tous ses mouvements, à ces bêtes prévoyantes. Comprendre un signe c'est d'abord et c'est toujours imiter une action. D'où l'on pourrait trouver moins étranges ces fermes et constantes opinions des tribus arriérées, par exemple de ces Bororos qui sont, disent-ils, des Araras. Sans doute ces familles se trouvaient-elles, par tradition, en accord avec des perroquets pour faire ou ne pas faire ; et la métaphore devait traduire sans nuances cette religieuse imitation ; comme un chasseur dirait : « Aujourd'hui je suis merle », voulant dire qu'il craint la grêle et qu'il reste chez lui. J'avoue que le sociologue qui a cru découvrir ici une autre logique et d'inconcevables contradictions, m'étonne plus que Bororos et Araras ensemble.

3 juillet 1924 (VE)

1942 VE LXVI, « Instinct »

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

XXXII (760)

L'enseignement doit être résolument retardataire. Non pas rétrograde, tout au contraire. C'est pour marcher dans le sens direct qu'il prend du recul ; car, si l'on ne se place point dans le moment dépassé, comment le dépasser ? Ce serait une folle entreprise, même pour un homme dans toute la force, de prendre les connaissances en leur état dernier ; il n'aurait point d’élan, ni aucune espérance raisonnable. Ne voyant que l'insuffisance partout, il se trouverait, je le parie, dans l'immobilité pyrrhonienne, c'est-à-­dire que comprenant tout il n'affirmerait rien. Au contraire celui qui accourt des anciens âges est comme lancé selon le mouvement juste ; il sait vaincre ; cette expérience fait les esprits vigoureux.

La Bible annonce beaucoup, et encore plus selon l'esprit que selon la lettre ; car on n'y peut rester ; mais aussi on sait bien qu'on n'y va pas rester. Cette sauvage et abstraite pensée, rocheuse, abrupte, a de l'avenir. Et puisque tant d'hommes ont surmonté l'ancienne loi, chacun peut se donner permission d'y croire ; et c'est ainsi qu'on portera à la maturité cette promesse d'un ordre meilleur. Il nous manque, pour être chrétiens sérieusement, d'avoir été païens ou juifs. Qui n'est pas pharisien d'abord, comment se guérirait-il de l'être ? Aussi combien d'hommes seront pharisiens étant vieux ! Telle est la marche rétrograde. C'est ce que le droit nous fait sentir ; car le droit n'est jamais suffisant, et cela est bien aisé à comprendre ; mais aussi cette amère pensée ne mène à rien. C'est le juriste qui change le droit en mieux, justement parce qu'il le sait et parce qu'il y croit et parce qu'il s'y tient. C'est par la suffisance, et non par l'insuffisance, qu'une idée en promet une autre. Devant l'espèce le juge de paix pense quelque chose de neuf, par la force doctrinale elle-même ; ainsi se fait la jurisprudence, bien plus puissante et de bien plus grande portée que l'ironie du plaideur.

L'enfant a besoin d'avenir ; ce n'est pas le dernier mot de l'homme qu’il faut lui donner, mais plutôt le premier. C'est ce que font merveilleusement les anciens auteurs, que l’on devrait appeler les Prophètes. Ils vous donnent l'amande à casser. La vertu des Belles-Lettres est en ceci qu'il faut entendre l'oracle ; et il n'y a point de meilleure manière de s'interroger soi-même, comme le fronton de Delphes l'annonçait. Dans les sciences, au contraire, il arrive souvent que par la perfection de l'abrégé, on ne voit plus même l'obstacle. Dans un élégant Cours de Mécanique, rien n'arrête ; et l'on demande : « À quoi cela sert-il ? » au lieu de se demander : « De quoi cela peut-il me délivrer ? » Au contraire dans Descartes on le voit bien, parce qu'il se trompe et détrompe ; bien plus près de nous ; mais Thalès vaut mieux. Socrate avait cet art de ramener toute idée à la première enfance. Et il est bon de raisonner sur les liquides avec Archimède, et sur le baromètre avec Pascal ; et même cette confusion qui reste en leurs raisonnements, elle n'est pas encore assez nôtre ; toutefois elle approche de nous. Les anciens ont du neuf ; c'est ce que les modernes souvent n'ont point. Leur vérité n'est point au niveau de nos erreurs. La terre tourne, cela est vieux et usé ; le fanatique n'y voit plus de difficulté. Mais est-il moins fanatique en cela ou plus ? C'est ce que je ne saurais pas dire.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

XXXIII (761)

J'ai lu l'éloge d'un héros, par un vrai poète. Mais voyez comme je suis fait. Je résiste. Je voudrais piquer le poète en quelque point douloureux. Je le sens complice de cet ordre si bien administré. Un peu académicien, pour tout dire. Non que j'y trouve ces lieux communs et ce lâche consentement qui font les guerres et ne sauraient pas seulement brider un cheval méchant. Celui-là, cet orateur-là est au-dessus ; il cherche l'âme, et le plus haut motif. Mais il laisse de l'ambiguïté et comme du vêtement. Certes cet enfant, comme des milliers d'autres, est mort pour la liberté. Et pour quoi voudrait-on mourir ? Ce mot sonne bien. Mais quoi ? Si je cherche en ces hésitations du funeste mois de juillet de l'an quatorze, je vois emphase, vanité, ruse et peur ensemble, sans aucune vue de brave, sans aucune mesure des effets réels ; ce sont de vieux comédiens qui cherchent le port de voix et l'applaudisse­ment. Plus au fond le fatalisme loge dans ces âmes faibles. Un peu d'audace généreuse, un peu de foi en l'homme, le moindre courage d'esprit devant les mots de belle apparence, un peu de vrai comman­dement, et nous passions le cap. Un cap après un autre, cela est vivre ; cela était vivre pour tant de héros qui à ce moment-là bou­claient leur ceinture, et se préparaient, sur un mot de ces hésitants et de ces faibles, à n'hésiter devant rien.

Cette liberté redoutable, mais belle, les héros ne la cherchaient point en ce jeu abstrait de procureurs. Mais en eux-mêmes, et ils la trouvaient. Qui commandait quoi ? Le plus difficile. Quoi ? L'impossible. L'épreuve rassemblée et proche. Aussi ils ne se demandèrent point si ce traité était juste et public, comme doit un traité qui nous engage tous. Ni si l'honneur de vêtement était engagé, l'honneur qui parle aux banquets. Mais ils se trouvaient devant l'honneur véritable. « Tu vas présentement savoir si tu es un homme ». À vingt ans on se trouve encore dans un grand doute sur ce sujet-là, quand le tendre cœur est empêché d'amour, de pitié et d'espérance. Il se fait alors un coup d'état à l'intérieur de l'homme ; dont les vieillards essayeront et abuseront toujours, parce qu ils n’y croient pas assez.

Les jeunes ont pris pour bon cet ordre d'aller mourir. Quoi ? Disputer de doctrine quand la peur est déjà surmontée ? Quand tout l'être est en ordre de marche ? Quand les pensées sont réglées par le serment ? Vais-je m'empêtrer d'idées maintenant ? L'audience est fermée. Le héros a délibéré, sachez-le bien, sur de plus fortes raisons que sur les doutes politiques. Maintenant il dit non aux pen­sées ; ce n'est plus le temps de penser. J'ai lu une lettre de ce héros ; d'autres lettres, d'autres héros. C'est le même mouvement. Surtout jeunes, ils ne se permettent même point le mépris ; ils craignent ce détour, qui est de faiblesse peut-être. Mais ce qu'ils effacent c'est ce que je voudrais lire. J'ai aimé un homme exact et fidèle en son service, et de brillant courage dans les occasions, et qui disait : « Passe encore pour cette guerre-ci ; mais, pour la prochaine, ils ne m'auront pas ». Celui-là avait plus d'âge et de maturité ; il pouvait porter la contradiction. Il jugeait ; autant que je sais il juge encore, et se garde de croire. Les héros plus jeunes devaient mûrir, et se mieux connaître, et craindre moins de penser. Déjà ils refusaient l'éloge académique, non comme de trop ou de trop peu, mais comme bruit importun. Ils ne voulaient point discerner. Ils nous ajour­naient. Je les attendais à vieillir. Hélas ils sont morts, et ils nous manquent bien.

11 juillet 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1939 SM1, CXXX, « Imprudente jeunesse »

XXXIV (762)

Cet étourdi de Sévigné, dont le nom devait survivre par d'autres causes, fut tué en duel à vingt-sept ans. Les biogra­phes de son illustre veuve ont retrouvé cette folle aventure, où les passions paraissent en écorché. La dispute était de peu, et même fut si bien éclaircie que les adversaires s'embrassèrent comme de vrais amis. « Mais, dit Sévigné, ce n'est pas une raison pour ne point se battre ». Les voilà à ferrailler ; ils s'échauffent, et Sévigné reçoit un grand coup d'épée à travers la poitrine. On raconte qu'il ne pouvait se résigner à mourir, à l'âge qu'il avait. On voit ici ce que c'est que jeunesse et emportement, et comment il est facile de mourir pour n'importe quoi, et en même temps difficile.

La mort ne s'imagine point. On peut seulement dans l'inaction, dans la fatigue, dans la tristesse, attendre quelque chose d'inconnu, d'inusité, d'unique, contre quoi on ne trouve point d'arme ni de parade. Cet état est de honte et de timidité ; tel est le fond de toute peur. L'action efface cette mimique sans objet, surtout une action que l'on sait faire. Celui qui se bat jouit de sa vie et de sa force, et se pense invincible. C'est par ce mouvement de santé que notre jeunesse, il y a dix ans, se trouva l'épée à la main et cherchant passage, et la jeunesse d'outre-Rhin de même, quand on cherchait encore conciliation. Plus d'un, et parmi ceux qui disaient adieu à leur jeunesse, plus d'un sentit en lui ce bondissement et l'aima, non point du tout comme un pressentiment de mort, mais comme un témoignage de vie. Ainsi presque tous furent complices ; de tels mouvements engagent.

Passion connue par ses causes est déjà vaincue. Aussi je ne crains pas les forts. Mais je vois quelque chose de trouble et d'inavouable en cette passion des faibles qui se rangent, qui se rangèrent si leste­ment d'entre les épées et coururent à leur poste de spectateurs. Il y eut de la peur dans cet autre mouvement, qui laissa libre l'arène. C'est une ancienne, et belle, et juste image que celle des vieillards et des femmes se jetant entre les épées ; ce genre de courage a manqué trop. Il y eut une panique des conciliateurs. ·

Paradoxe étonnant. La cause de la guerre ce fut un mouvement de peur en ceux qui ne la voulaient point faire. D’où une sincérité dans les discours. Les hommes ne mentent point en ces crises. Non. On les voit à nu. Les actions illustrèrent les discours, et l'histoire conservera cette célèbre fuite des arbitres jusqu'au plus haut des gradins. En tout homme, si vieux qu’il soit, il faut que ce mouve­ment trop vif se change en colère. Nous en voyons les suites, car beaucoup ont survécu. Colère de vaincu dans le vainqueur même ; et je le comprends bien. Vaincus profondément, et dès cette pre­mière minute, ces hommes qui se firent spectateurs si vite, qui pri­rent peur d'un si vif courage autour d'eux, qui perdirent soudain pensée, parole et espérance. Toute haine vient d'humiliation ; je le sens même dans la voix. Nul ne hait au monde que sa propre faiblesse. Et c’est pourquoi aussi toute vengeance est sans mesure, car la plaie secrète ne peut être fermée. Ce vaincu de lui-même, je n'en puis faire un vainqueur, quand je le porterais sur un pavois dans toutes les capitales. Ils disent qu'ils envient le sort des héros ; et je les crois bien. Le pire envieux, le seul envieux, c'est celui qui n’ose pas.

18 juillet 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1939 SM1, CXXXII, « Passions qui vont en guerre »

XXXV (763)

Pascal perce partout l'écorce, jusqu'à nommer esprits malin­gres les esprits sans charité. Il a bien parlé des princes de force et de ce genre de considération qu'on leur doit ; c'est très peu ; cela revient à choisir un bouclier en rapport avec la lance. Mais aussi on peut toujours concevoir et bientôt trouver un bou­clier plus fort ou une lance plus forte ; cela est sans fin, et cet infini est plutôt ennuyeux qu'autre chose. On peut toujours doubler le mètre, quel que soit le mètre. Un vent double, une pluie double, un volcan double, cela n'accable nullement l'esprit. « Il ne faut, disait Epictète, qu'une pinte d'eau pour te noyer ». L'univers des forces n'est que fort. Je renvoie au roseau pensant.

Archimède, prince d'esprit, est bien au-dessus de l'univers des forces par ses inventions. Quand il pèse deux fois la fameuse cou­ronne, une fois dans l'air et une fois dans l'eau, il est grand d'une autre manière que le mammouth, ou que la distance des étoiles. Non pas en ce qu'il trouve un nouveau moyen de n'être pas trompé par l'orfèvre, mais par l'invention même, par la connais­sance de cette eau déplacée et soulevée par la couronne, et dont le poids se retrouve. Tout naufrage est surmonté par là. Voilà un titre de noblesse que les fils d'Archimède n'ont point laissé perdre ; ils ont pesé bien d'autres choses. Le moindre problème humilie le fils du roi et glorifie le fils du berger, selon le savoir et l'attention des deux ; et, si tous les deux le trouvent, les égalise en cela. Les armées et les victoires n'y peuvent rien. Nous honorons assez cet autre genre de victoire.

C'est encore victoire, encore force, encore inégalité. C'est une rencontre que d'avoir appris un théorème de plus. Je vois des gens qui essaient de mépriser pour un théorème de plus qu'ils savent. Ils jettent ainsi[[1234]](#footnote-1235) une espèce de terreur dans les esprits par trois lignes qu'ils ont lues ; mais il se trouve promptement un autre homme qui a lu encore trois lignes de plus, et cela est sans fin. Fausse infinité encore. Un esprit qui saurait tout est-il plus grand, selon la dimen­sion qui est propre aux esprits, que celui qui sait une chose ? Cela est ambigu. **[**Mais plutôt cela n’est pas ambigu. Socrate n’était nullement un petit esprit, quoiqu’il ignorât beaucoup de choses que nous savons. Il y a plus d’esprit à se tromper à la manière de Descartes, qu’à redresser Descartes comme un petit bachelier peut faire. Et cette grandeur d’esprit se voit encore mieux dans l’erreur, quand l’erreur est selon l’esprit, non selon les passions. Un esprit est grand parce qu’il se gouverne plutôt que parce qu’il s’étend.**][[1235]](#footnote-1236)**

On arrive au Vouloir[[1236]](#footnote-1237), comme les stoïciens l'avaient vu, et comme Descartes l'a mis au clair. On arrive à cette étonnante audace de penser, qui est toute dans la moindre attention dès qu'elle est géné­reuse, et qui n'est point du tout dans l'avare marchand d'idées. J'aime Descartes quand il avertit que, des suppositions qu'il a faites, beaucoup sont douteuses et quelques-unes fausses, ce qui ne l'arrête point dans sa physique. Et, c'est le même homme qui a nommé Générosité l'audace de penser. Ce mot nous avertit. Nous ne som­mes pas si loin de la charité. **[**En effet, l’ordre de la volonté en Descartes, c’est bien le troisième ordre, la charité dont Pascal a si bien écrit ; il enferme toute la société des esprits et tout l’amour qui les tient ensemble.**][[1237]](#footnote-1238)** Car reconnaître en soi le pouvoir[[1238]](#footnote-1239) de former des idées, c'est le reconnaître égal en Archimède, quoiqu'il sût moins, et c'est vouloir le supposer égal en tous, si ignorants et si embarrassés qu'on les voie. Cette idée égalise. L'homme est un dieu pour l'homme. Contre quoi font assaut toutes les preuves tirées des erreurs et des passions. Beaucoup cèdent, demandant que cette égalité se montre, oubliant qu'il faut la poser et la porter. En quoi ils pensent s'élever, mais en réalité ils descendent ; car cette force d'esprit qui cherche et veut l'esprit en tout homme est justement la même qui surmonte la difficulté de comprendre quelque chose avant de savoir tout. Ainsi Pascal destitue le dieu puissance, et destitue le dieu savoir, et enfin toute cette bruyante inégalité. Sans le savoir tout à fait. Son Dieu Humilié est encore figure. Pascal a accompli les prophéties ; mais lui-même est porte-signe et prophète encore. Nouveau Testament, dirais-je.

20 juillet 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1927 EH1 (64), « Roseau pensant »

1938 EH2, XCI, « Roseau pensant »’

XXXVI (764)

« Guerre pour le droit », manière de dire tout à fait confuse. Je veux considérer un exemple qui me paraît maintenant assez clair. Au temps de l'affaire Dreyfus, nous avons mené la guerre pour le droit. Cette guerre se fit à coups de poing, et même les coups de poing y furent l'exception. Il n'en est pas moins vrai que, devant la Raison d'État ouvertement et orgueilleusement substituée à la justice, les citoyens de ce pays-ci se montrèrent décidés à briser par tous les moyens un pouvoir tyrannique. Il n'y eut point de massacre ; l'opinion n'eut qu'à se montrer. Mais per­sonne ne voudra soutenir que les tyrans de ce temps-là aient cédé devant des moyens de persuasion. Ils dénombrèrent seulement leurs troupes et nous laissèrent le champ. La force décida ; et cette vic­toire fut bien la victoire du droit.

Maintenant examinons de près ce que réclamait cette irrésistible force. Non pas la solution d'un problème de droit par des moyens de force, mais tout au contraire la solution d'un problème de droit par des moyens de droit, c'est-à-dire débats publics, liberté de la défense, communication à l'accusé de toutes les pièces du procès. La victoire ne disait pas le droit, mais plutôt elle délivrait ceux qui devaient dire le droit. Elle laissait tout à décider. Exacte­ment elle décidait que ce n'était point à la force de décider. Telle fut cette victoire du droit. Tout simplifié, tout rabattu, c'est bien cela que l'homme de la rue voulait, et c'est bien cela qu'il obtint ; à quoi le monde entier fit grandement attention. C'était la première fois peut-être que la puissance se rangeait devant la justice.

Si l'on en était venu aux mains, il aurait bien pu arriver ceci, que la masse victorieuse eût tiré Dreyfus de sa prison sans autre forme, ou bien que des sections révolutionnaires eussent envahi le prétoire et enlevé l'acquittement par la menace. Mais quelles que fussent les passions en quelques-uns, ce n'était point là qu'on visait ; cela était injuste encore. Il faut admirer que la masse ait compris et maintenu cette distinction entre le fond et la forme, ce que le plaideur, dans l'emportement, ne fait presque jamais.

Ceux qui disent que la Force est belle au service du droit disent une vérité, mais enveloppée. La force qui délivre un innocent n'est pas juste encore. L'innocence n'éclate pas par ceci qu'une troupe est plus forte qu'une autre ; la force ne déclare qu'elle-même. L'inno­cence éclate par un jugement dans lequel la force n'agit point. Les formes et les garanties du droit consistent justement en ceci qu'aucun genre de force, de prestige ou d'autorité ne puisse dispenser de preuve, et que l'arbitre ni le témoin ne soient menacés. La force assure la paix dans le prétoire ; la force protège l'accusé, l'avocat et les juges. Mais cela une fois assuré, rien n'est terminé encore, mais tout commence ou recommence. La force juste, si l'on veut que cette expression ait un sens, la force juste est celle qui s'interdit à elle-même de décider.

Ces principes sont clairs. Les citoyens ont pris les armes, en l'année quatorze, non point pour conquérir une chose particulière sur laquelle ils croyaient qu'ils avaient un droit, mais bien pour assurer un régime de droit, et la paix dans le prétoire. Et qui ne voit que si l'on avait visé là, si l'on visait là, aucun traité de paix ne déciderait d'un droit ou d'un autre, mais tout traité concernerait la forme du droit, c'est­-à-dire les conditions de l'arbitrage, fondant ainsi le droit sur la paix, et non la paix sur le droit. Cette idée commence à percer à travers les nuages.

22 juillet 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1939 SM1, CXXXIV, « La victoire du droit »

XXXVII (765)

On rapporte des traits étonnants de Nurmi, roi des coureurs. II court toujours comme s'il était seul ; il ne regarde jamais où se trouvent ses rivaux ; il ne les imite point ; il ne se bande point pour les dépasser ; mais à chaque tour il consulte sa montre ; et, comme il connaît le temps qu'il faut aux plus forts coureurs pour faire un tour, il s'applique seulement à gagner régulièrement quelque chose sur ce temps-là, et il est tranquille.

L'imagination nous fait croire que les rivalités nous portent au-dessus de nous-mêmes. Cette apparence est fille d'éloquence, et résulte de ce que nous applaudissons, dans l'orateur et le tragédien, bien plutôt l'effort que le résultat. À dire vrai, nous couronnons le désir de nous plaire ; et je crois que l'on couronnerait de même le plus passionné coureur, le plus ardent, le plus bondissant, le plus gourmand de gloire enfin, si les chronomètres obéissaient à nos pas­sions. Toutefois[[1239]](#footnote-1240) le temps et la distance ensemble sont des juges qu'on ne peut fléchir. C'est ce que notre coureur a fort bien compris, se don­nant à vaincre non point les autres coureurs, qui en effet ne l'aident point et ne le contrarient point, mais l'obstacle véritable, qui est terrain, chose sans cœur.

En tout travail l'effort est ce qui nous trompe. Qui fait effort tra­vaille contre soi. La colère en témoigne, et le langage dit bien que l'on s'irrite, c'est-à-dire que l'on exerce sur soi-même une violence et une contrainte. Le mieux connu de l'effort, c'est que tous les muscles tirent ensemble par contagion, ce qui fait qu'un homme serre les dents en tirant sur la corde. C'est de toute façon un travail perdu ; mais c'est bien pis, car tout se noue, les muscles de respiration et le cœur lui-même, en sorte que toute passion et toute colère nous empêche et nous ralentit. Ceux qui ont pratiqué l'escrime savent bien que l'effort pour étirer le bras est justement ce qui fait qu'on ne peut le développer dans toute sa longueur ; il y faut au contraire quelque chose de souple et d'indifférent qui réussit sans qu'on y pense. Jugez d'après cela du coureur qui s'étire le long de la piste. Il est clair que le saisissement, la surprise, l'envie, le désespoir, tous ces mouvements qui le contractent, le raccourcissent toujours un peu. Il y a donc un art de vouloir, tout à fait opposé à ce vouloir d'appa­rence, qui grince des dents. Quelles que soient les apparences, il faudrait dire que l'ambition n'a jamais rien fait au monde.

Je le vois dans le mouvement du musicien, et dans celui du pein­tre. Ils doivent se guérir d'abord de prétendre. La moindre préten­tion s'entendrait et se verrait. C'est sans doute le chant qui, entre tous les arts, est le meilleur maître de modestie. L'ambition tremblante ne peut conduire un son juste vers la force ni le ramener à la douceur. Ce que j'admire le plus en des artistes si follement acclamés, c'est que l'applaudissement ne les change point. Ils sont comme absents, et c'est par une politesse apprise qu'ils saluent et sourient aux bravos ; c'est alors surtout qu'ils sont comédiens.

Il n'est pas à croire que les hommes d'académie soient nés si au-dessous de ce qu'ils voudraient ; mais je suis assuré que le jeu des rivalités est ce qui les rabaisse au médiocre. Ainsi le romancier, dès qu'il veut m'étonner, je le vois grimacer et se raccourcir. Certes l'ambition est utile si l'on veut pousser l'œuvre une fois faite ; mais dans l'exécution elle est tout à fait nuisible ; c'est pourquoi on voit tant d'hommes habiles à se pousser et tout à fait gauches à faire. Ils courent contre quelqu'un ; ils le guettent au tournant. La plume est un enregistreur fidèle ; à chaque pensée de traverse[[1240]](#footnote-1241) elle marque un crochet. Dans le temps qu'un écrivain me veut peindre son héros, souvent il ne peint que sa propre ardeur à me séduire. Cela se voit à ce que j'appellerais les crochets du style. Homère ne fait point de crochets.

24 juillet 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1939 PAE LXXII, « Ne pas prétendre »

XXXVIII (766)

Un petit bonhomme qui fait voir des aptitudes ou seulement un goût marqué pour l'étude est bientôt tiré de son village. Chacun le pousse selon son pouvoir et il est célébré par les commères. C'est un beau trait de l'homme que cette admiration devant un enfant qui peut-être sera quelqu'un. Les condisciples font aussi un beau chœur de louanges ; et j'ai connu des gens qui, à soixante ans passés, étaient encore fiers d'avoir fait leurs classes, eux médiocres, à côté d'un homme arrivé. Ainsi tous cherchent le génie et lui font rumeur. Chacun a connu de ces ramasseurs, nobles hommes, qui ne se trompaient que par trop espérer. Bref les bourses ne manquent pas, ce sont plutôt les boursiers qui manquent. Ainsi l'on rassemble des candidats pour les hautes places, et bien plus qu'il n'en faudrait. Quand le rateau a passé, il ne reste rien qui puisse espérer un succès franc. Ce problème est résolu ; il n'y a point de barrage. J'en appelle à tous ces fils de paysans et d'ouvriers qui sont maintenant en place, et beaucoup au-dessus de ce qu'ils valaient. Je ne veux pas suivre non plus ces faibles déclamations sur ceux qui étant appelés ne sont pas élus. Parmi ceux-là, et j'en connais, je ne vois pas un déclassé sur cent ; mais plutôt ils retournent dans les provinces, où ils ne font point de bruit, mais se trouvent souvent au-dessus de leurs petites fonctions, et utiles encore plus par le conseil ; c'est un bon levain.

Il reste ceux que l'on n'instruit guère, soit parce qu'ils ne veulent pas apprendre, soit parce qu'ils ne peuvent. Ici se trouve le problème véritable. J'ai connu un temps où le jeune garçon qui raisonnait mal une fois ou deux sur les triangles était aussitôt abandonné. Conduite raisonnable, si le pouvoir ne cherche que des recrues pour la partie gouvernante ; conduite ridicule, si le pouvoir veut réellement des citoyens éclairés. Qu'un garçon ne fasse voir aucune aptitude pour les mathématiques, cela avertit qu'il faut les lui enseigner obstinément et ingénieusement. S'il ne comprend pas ce qui est le plus simple, que comprendra-t-il jamais ? Évidemment le plus simple est de s'en tenir à ce jugement sommaire, que l'on entend encore trop : « Ce garçon n'est pas intelligent ». Mais ce n'est point permis. Tout au contraire c'est la faute capitale à l'égard de l'homme, et c'est l'injustice essentielle, de le renvoyer ainsi parmi les bêtes, sans avoir employé tout l'esprit que l'on a et toute la chaleur d'amitié dont on est capable à rendre à la vie ces parties gelées. Si l'art d'instruire ne prend pour fin que d'éclairer les génies, il faut en rire ; car les génies bondissent au premier appel, et percent la broussaille. Mais ceux qui s'accrochent partout et se trompent sur tout, ceux qui sont sujets à perdre courage et à désespérer de leur esprit, c'est ceux-là qu'il faut aider. Le plus grand jugement n'y serait pas de trop ; et, pour ma part, si j'avais à juger quelque esprit hardi et vigoureux, je le mettrais à débrouiller les premières notions dans un petit esclave, comme Socrate faisait. Je soupçonne même que le génie, en ses discours à lui-même, est plus enfant qu'on ne pourrait croire, et ne cherche point le sauvage, l'esclave, le sot, l'arriéré, le superstitieux, le stupide, l'endormi ailleurs qu'en lui-même. C'est pourquoi j'ai souvent pensé qu'on ne perdrait pas de temps à rassembler la queue du troupeau, et à retourner de mille manières les premiers éléments jusqu'à vaincre les esprits les plus obtus. Les meilleurs y gagneraient et le maître aussi, par cette réflexion sur ce que l'on croit savoir, chose trop rare. Ce que je connais de mieux marche encore sur le creux ; je devine en leur regard le parent pauvre qu'ils ne montrent point, enfin des sottises arquées vaille que vaille, et en quelque sorte des voûtes naturelles qu'ils laissent prudemment comme elles sont. Misanthropie est jugement sur soi.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

XXXIX (767)

Quand on est en doute sur l'auteur d'un dessin ou d'une gra­vure, c'est aux griffonnages qu'il faut regarder. L'ombre effa­çant la forme, l'artiste n'a pas su continuer la ligne descriptive ; d'où ce gribouillis qui inscrit non plus la forme de la chose, mais l'impatience de l'homme. Comme on voit qu'une patte de grenouille, excitée électriquement, inscrit une courbe qui dépend de la structure, de l'excitation, et de l'énergie restante, ainsi la main du dessinateur inscrit par les hachures la forme de la main, la position habituelle, les gestes familiers, enfin l'humeur délivrée. Le paraphe des signatu­res enferme toujours quelque convulsion de ce genre, qui est l'image raccourcie de l'écrivain. Encore bien mieux les griffonnages sont l'image du dessinant. Aussi l'amateur, armé de sa loupe, arrive-t-il à reconnaître une retouche du maître sur l'esquisse d'un élève, ou le contraire. Chacun reconnaît au premier regard une écriture d'après cette part de griffonnage qui y est toujours.

La ligne la plus déliée, la plus juste, la mieux réglée selon l'objet porte toujours le poids du corps humain, et inscrit les passions. Il y a donc deux choses mêlées dans le tracé, à savoir la ligne et le trait. Un tracé est une ligne autant qu'il décrit l'objet. Un tracé est un trait, autant qu'il décrit l'homme. Et si le modèle est un homme, le dessin alors en représente deux, le modèle par la ligne, et l'artiste par le trait. Tout dessin ressemble à celui qui l'a tracé, de· la même manière que la déchirure ressemble au tigre. Et quoique cette ressem­blance soit plus difficile à lire que celle d'un portrait, elle saute aux yeux pourtant par ceci que tous les dessins d'un même artiste se ressemblent.

Il y a bien de la différence entre un peintre qui pose la couleur d'une touche légère, prudente, retenue, d'un seul instant, et le dessi­nant qui trace la ligne et le trait ensemble. Le second s'inscrit lui-­même et s'affirme ; l'autre au contraire s'efface lui-même ; cette remarque est bien aisée à saisir si l'on fait attention à ceci que le peintre efface par la couleur le premier dessin qui réglait d'abord son travail. Il est clair que les touches de couleur vont encore à nous rendre le portrait du peintre en même temps que celui du modèle, mais par d'autres moyens, et à un autre niveau. On pourrait dire en gros que la peinture inscrit une manière de voir, au lieu que le dessin inscrit une manière d’agir. Ces deux arts se combattent donc, et il faut que l'un des deux l'emporte. Mais assurément c'est le dessin qui inscrit plutôt l'animal, j'entends l'émotion et l'humeur, enfin la partie sauvage.

Un dessin géométrique n'est point beau, parce que la ligne n'y est que ligne ; c'est l'objet seul qui la règle. Un dessin purement sauvage, au rebours, n'est point beau non plus, parce qu'il ne représente qu'une colère, ou un ennui, et en somme l'étirement des muscles. Mais on saisit très bien dans un dessin[[1241]](#footnote-1242) comment la partie sauvage s'accorde avec la partie géométrique ; car un beau trait, c'est-à-dire libre, décidé, d'une seule venue, inspiré, se trouve traduire la projec­tion de l'objet sans aucune faute et selon une géométrie parfaite. Il y a un accord de ce genre dans toute œuvre belle ; mais il n'est point d'art où les deux contraires soient éloignés et indépendants l'un de l'autre, comme ils sont dans le dessin ; car d'un côté c'est un regard purement intellectuel qui estime les distances et les rapports ; mais de l'autre c'est le geste libre, traduisant l'attitude, qui circonscrit la forme sur le papier ; l’œuvre est belle par la réconciliation des deux, lorsqu'il est clair qu'elle ne force ni l'un ni l'autre, et qu'elle ne coûte rien ni à l'un ni à l'autre. L'heureuse harmonie de l'esprit et du corps vous est jetée aux yeux par ce signe délié et suffisant. Par ces causes, le dessin est peut-être le plus émouvant de tous les arts.

28 juillet 1924 (PAE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

1939 PAE LXXIII, « Les griffonnages »

XL (768)

La famille instruit mal et même élève mal. La communauté du sang y développe des affections inimitables, mais mal réglées. C'est que l'on s'y fie ; ainsi chacun tyrannise de tout son cœur. Cela sent le sauvage. Une entière confiance, mais sans aucune liberté. On peut tout exiger, mais aussi l'on doit tout. Quand la famille vit sur elle-même comme une plante, sans le bon air des amis, des coopérateurs et des indifférents, il y naît un fanatisme qui n'a point d'égal ; c'est une fureur d'admirer et ensemble de blâmer. On ne permet point la différence parce que l'on espère trop l'accord. Le trait le plus marquant de cette existence purement biologique, c'est la différence des âges, qui fait que la hiérarchie est partout. On s'étonne des querelles entre frères ; mais, il faut penser qu'il y a toujours un aîné et un jeune ; la communauté s'y trouve, mais non l'égalité. Le corps s'en trouverait bien, mais l'esprit se met en révolte ; dont la nature le punit. Cela fait des drames, et déjà dans un petit bonhomme de sept ans. Il faut convenir que la moindre pensée est injurieuse à l'égard d'un père ou d'une mère ; il faut convenir que c'est très bien ainsi et que cela ne peut être ainsi.

Il me semble que les communautés religieuses traduisent cette opposition, mais abstraitement, c'est-à-dire par simple négation. L'idée que les liens de famille font obstacle au salut est une idée forte, quoique non développée. Il faut comprendre que l'esprit chrétien fut un esprit de libre pensée, et l'est encore, et le sera toujours ; et la doctrine du salut personnel sera toujours un scandale devant l'institution biologique. Inversement les droits du chyle, et les reven­dications de la pulpe nourricière feront toujours scandale devant l'esprit. D'où cette division, célébrée en Polyeucte.

Il est de nécessité que l'opposé imite son opposé. La naïve église est une famille d'esprits, qui reconstruit la famille ; ce que l'on retrouve dans le festin mystique, négation et imitation à la fois de la table familiale ; d'où l'obligation de vénérer et de croire, et une insurmon­table difficulté à sortir d'enfance. Ces tissus de société devraient être étudiés physiologiquement ; car de toute façon la biologie nous porte, et par suite nous gouverne toujours. Combien d'hommes sont enfants de doctrine, à l'image de ces pères qui sont encore enfants devant l'ancêtre ! La métaphore du Père Éternel est juste comme ces mouvements de vie, qui dépassent de si loin nos maigres pensées, et souvent les annoncent, et toujours les règlent.

Si l'on cherchait maintenant le moyen terme, on trouverait l'École. Qui n'a point connu l'école ne sait rien de sa pensée. Voilà un autre tissu de société et un bel objet pour le naturaliste ; mais on n'y regarde guère. Cela se forme par les jeux, où naturellement les mêmes âges se rassemblent. Les enfants se trouvent naturellement rassemblés, et tout aussi étrangers, en leur république des jeux, à la société des échanges qu'à la société familiale. Mais comment essayer l'exacte analyse de cette autre société, qui n'a point d'industrie réelle, qui n'a peut-être point d'affections réelles, et qui se trouve échapper pour un temps aux besoins et aux plus dures nécessités ? Toujours est-il que la démarche de l'esprit n'y a rien de tragique, et que le jeu lui-même conduit naturellement à une pensée de jeu, qui choisit et limite ses problèmes, et nie les conséquences. Il est assez clair que l'enfant qui fait une faute de calcul n'est pas ruiné pour cela. Ici l'erreur trouve sa place ; on lave l'ardoise, et il ne reste rien de la faute. C'est là que l'esprit prend cet air de négligence, qui n'est point bon tout seul, mais qui est pourtant de première valeur, comme le pouvoir de tomber sans se tuer est pour le gymnaste. Cela est nouveau ; on aperçoit à peine les fruits d'une organisation de société où tout esprit aura été libre et juge de soi pendant un petit moment.

1er août 1924 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°4, 15 août 1924

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

XLI (769)

Descartes dit que l'irrésolution est le plus grand des maux. Il le dit plus d'une fois, il ne l'explique jamais. Je ne connais point de plus grande lumière sur la nature de l'homme. Tou­tes les passions, tout leur stérile mouvement, s'expliquent par là. Les jeux de hasard, si mal connus en leur puissance, qui est sur le haut de l'âme, plaisent parce qu'ils entretiennent le pouvoir de décider. C'est comme un défi à la nature des choses, qui met tout égal, et qui nourrit sans fin nos moindres délibérations. Dans le jeu, tout est égal à la rigueur et il faut choisir. Ce risque abstrait est comme une insulte à la réflexion ; il faut sauter le pas. Le jeu répond aussitôt ; et l'on ne peut avoir de ces repentirs qui empoisonnent nos pensées ; on n'en peut avoir parce qu'il n'y avait pas de raison. On ne dit point : « Si j’avais su », puisque la règle est qu'on ne peut savoir. Je ne m'étonne pas que le jeu soit le seul remède à l'ennui ; car l'ennui est principalement de délibérer tout, en sachant bien qu'il est inutile de délibérer.

On peut se demander de quoi souffre un homme amoureux qui ne dort point. Ou bien l'ambitieux déçu. Ce genre de mal est tout dans la pensée, quoiqu'on puisse dire aussi qu'il est tout dans le corps. Cette agitation qui chasse le sommeil ne vient que de ces vaines résolutions qui ne décident rien et qui sont lancées à chaque fois dans le corps, et qui le font sauter comme poisson sur l'herbe. Il y a de la violence dans l'irrésolution. « C'est dit ; je romprai tout » ; mais la pensée offre aussitôt des moyens d'accommoder. Les effets paraissent, d'un parti et de l'autre, sans jamais aucun progrès. Le bénéfice de l'action réelle est que le parti que l'on n'a point pris est oublié, et, à parler proprement, n’a plus lieu, parce que l'action a changé tous les rapports. Mais agir en idée, ce n'est rien, et tout reste en l'état. Il y a du jeu dans toute action ; car il faut bien terminer les pensées avant qu'elles aient épuisé leur sujet.

J'ai souvent pensé que la peur, qui est la passion nue, et la plus pénible, n'est autre chose que le sentiment d'une irrésolution si je puis dire musculaire. L'on se sent sommé d'agir, et incapable. Le vertige offre un visage de la peur encore mieux nettoyé, puisque le mal ne vient ici que d'un doute qu'on ne peut surmonter. Et c'est toujours par trop d'esprit que l'on souffre de peur. Certainement le pire dans les maux de ce genre, comme aussi dans l'ennui, est que l'on se juge incapable de s'en délivrer. L'on se pense machine, et l'on se méprise. Tout Descartes est rassemblé en ce jugement souverain où les causes se montrent et aussi le remède. Vertu militaire ; et je comprends que Descartes ait voulu servir. Turenne remuait toujours, et ainsi se guérissait du mal d'irrésolution, et le donnait à l'ennemi.

Descartes en ses pensées est tout de même. Hardi en ses pensées et toujours se mouvant par son décret ; toujours décidant. L'irréso­lution d'un géomètre serait profondément comique, car elle serait sans fin. Combien de points dans une ligne ? Et sait-on ce que l'on pense lorsque l'on pense deux parallèles ? Mais le génie du géomè­tre décide qu'on le sait, et jure seulement de ne point changer ni revenir. On ne verra rien d'autre en une théorie, si l'on regarde bien, que des erreurs définies et jurées. Toute la force de l'esprit dans ce jeu est de ne jamais croire qu'il constate, alors qu'il a seule­ment décidé. Là se trouve le secret d'être toujours assuré sans jamais rien croire. Il a résolu, voilà un beau mot, et deux sens en un.

10 août 1924 (*PB 1928*)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (LXXVIII, « De l’irrésolution »)

XLII (770)

Nous sacrifions à des passions que nous n'avons point. Est-il un homme chez nous qui tienne réellement à cet article du traité de Versailles, d'après lequel l'Allemagne se reconnaît seule coupable du crime de guerre ? L'homme moyen, à ce que je crois, inclinerait plutôt à penser que les responsabilités sont partagées, comme on peut le dire de toutes les querelles, où chacun élève le ton, où personne ne dit ce qu'il fallait dire. Ces vues sur la précipitation, sur l'emportement, sur les passions enfin, qui sont notre lot à tous dans les crises, voilà la vraie source de réconciliation et de paix. Les intérêts conduisent toujours à un arrangement, car, comme on dit, il n'y a point de bon procès, et, encore plus évidemment, il n'y a point de bonne guerre. Mais les passions se réveillent par cette prétention d'avoir raison, qui fait les procès. Il faut donc que chacun reconnaisse sa propre part d'imprudence, d'aveuglement, d'emportement ; et c'est même le vainqueur qui doit commencer, parce que son aveu est libre. J'attendais quelque élégante démarche dans ce genre-là ; il est clair que personne n'ose la faire. Pourquoi ? Parce que chacun a peur du voisin. Mais le voisin de même, il craint de déplaire ; il s'assure contre le blâme. Admirez cette opinion qui nous mène tous, et qui n'est peut-être en personne.

Tout homme qui parle, même à son bonnet, arrange toujours son discours pour un public imaginaire. Cela peut mener fort loin, l'un disant ce qu'il croit qu'il faut dire pour être approuvé, et les autres répondant ce qu'ils croient qu'il faut répondre. Il s'y joint, dans les assemblées, une contagion de l'applaudissement et du blâme, qui fait que réellement nul n'y est plus soi. Le souvenir de ces tempêtes est ce qui modère surtout le pilote, et ce qui le rend circonspect sur les moindres paroles. Mais les journaux aussi poussent comme des cla­meurs silencieuses qui traduisent souvent fort mal l'opinion réelle. Le journaliste imagine lui aussi l'opinion de ses lecteurs, plutôt qu'il ne la connaît. Et le lecteur enfin, trouvant dans le journal cette opi­nion, qui est supposée celle de tous les lecteurs, se sent ébranlé à son tour comme par la rumeur d'une masse unanime. J'ai toujours éprouvé un effet de ce genre lorsque je lisais quelque feuille académi­que. Cette voix parle seule, et ce silence autour fait grand effet. J'ai l'impression alors que je suis seul de mon avis. Au rebours, celui qui trouve sa propre opinion dans un journal croit alors qu'il pense en accord avec tout homme qui sait lire. Ces jeux d'imagination font que l'opinion publique est la chose du monde la plus difficile à connaître.

« Je ne veux point, a dit notre négociateur, entendre un discours allemand sur les responsabilités de la guerre ». J'ai cru reconnaître une chanson trop connue ; mais c'est le ton qui importe. Et sans doute la manière de dire signifiait ceci : « Voilà un problème irri­tant. Je ne puis accuser un absent ; je ne me sens point capable de le défendre comme il voudrait. Je ne puis non plus contresigner, en quelque sorte, par mon silence, tout ce qui sera dit. Soyez justes, et mettez-vous à ma place ». C'est tout autre chose que de répéter, comme *Le Quotidien*, que cette question est jugée. Excès de zèle, et tout à fait ridicule. Par bonheur les Allemands ont compris comme il fallait comprendre ; et il faut dire aussi que Mac Donald ici était un traducteur qui ne pouvait trahir. Ainsi voilà qu'est effacée cette idée de juger et de condamner, qui empoisonnait tout.

16 août 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1939 SM1, CXXXVI, « L’opinion, chose inconnue »

XLIII (771)

L'entrée dans la Ruhr fut un coup de politique qu'il faut juger équitablement. Si l'Allemagne cédait en huit jours, comme le Roi des Esprits Faux l’avait annoncé, c'était une de ces preuves de force qui étourdissent. Si la résistance s'organisait, c'étaient des punitions, des colères, et une haine de cent ans. De toute façon le désarmement se trouvait renvoyé en Utopie, et même la nouvelle loi militaire, ce qui sauvait au moins trente généraux et un nombre infini de colonels, sans compter que l'occupation elle­-même offrait de grandes places, et des espérances aux ambitieux. Ainsi, au regard de l'élite gouvernante, l'opération était bonne en soi, et bonne encore par ses suites, dont on ne voit pas la fin. Quand on doit tant à la guerre, à l'ordre de guerre et au désordre de guerre, c'est quelque chose de s'assurer un fidèle ennemi.

Ce n’est pas encore le mieux. L'opposition était forte, clairvoyante, et surtout libre d'esprit par la victoire. Ne voyait-on pas approcher l'heure de la Grande Réconciliation par l'examen impartial des causes de la guerre ? Par ce mouvement, qui devait s'étendre, l'élite était plus que dépossédée, elle était jugée, non pas même comme violente et injuste, mais, bien pis, comme imprévoyante, brouillonne, timide enfin jusqu'au ridicule. Il fallait alourdir l'esprit fantassin, si allègre de ses œuvres magnifiques, et lui remettre le sac. Or le plus profond politique n'aurait rien trouvé de mieux qu'une action facile à commencer, irréparable dans ses suites, et qui fît renaître la guerre dans la paix. Le changement de l'esprit public en Allemagne est un fait qui éclate ; mais, conséquence pire et moins remarquée, tout esprit chez nous fut touché en son centre et comme renoué par cette injustice accomplie ; car il ne s'agissait plus de fausses démarches dans un flot d'événements imprévisibles, mais d'un coup de force annoncé et délibéré, à jour fixé, les Chambres siégeant et la presse libre ; la volonté générale devait s'y reconnaître. En dépit de protestations tardives, et, dans le fait, impuissantes, chacun dut se recon­naître coupable un peu. Le parti de blâmer ouvertement son propre pays est dur à prendre pour tout homme. C'est un état violent, et qui destitue du poste d'arbitre que le vainqueur avait si naturellement et heureusement pris. Par divers chemins le pessimisme rentrait dans les âmes les mieux armées. C'est un état redoutable, après une sottise faite, si l'on ne voit plus comment revenir. Beaucoup prennent le parti violent de n'y plus penser. Ce fut un Rubicon pour tous. Cha­cun boucla cette courroie. Je vois Herriot en fantassin. Ce brave et bon ami des hommes a le fusil, le sac et la musette. Cela coupe les pensées.

Le fantassin a fait d'autres miracles, gardant visage d'homme et même prenant visage de sage ancien dans ces actions terribles et dans ce sévère équipement. Mais les ennemis, en ces guerres machinées, ne se voient pas au visage, ou bien c'est à l'hôpital ou au camp de prisonniers, trop tard. Cette fois du moins notre fantassin mobilisé et équipé se trouve, si l'on peut dire, à portée de sourire, et, pour une fois, le visage qui négocie n'est plus méchant comme les actions. Il semble dire : « Ne croyez pas ce que je fais ni ce que je dis ; croyez ce que je suis ». Digne des combattants, enfin.

18 août 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1939 SM1, CXXXVII, « Le coup de la Ruhr »

XLIV (772)

L'action veut une sagesse virile, qui s'arrange des faits comme elle peut, qui ne se bouche point les yeux, qui ne récrimine point, qui ne délibère point sur l'irréparable. « Que diable allions-nous faire dans cette galère ? » Nous y sommes, il s'agit d'en sortir. Les ruines sont faites, les fautes sont faites, les dettes sont faites. Il faut donc du cynique dans l'action ; et c'est ce que la guerre enseigne à chaque moment. Le plus grand capitaine est celui qui ne tient pas tant à son idée ni à son plan, mais qui court avec la situa­tion, s'allégeant de toute autre pensée. L'action donc assainit l'esprit en un sens, mais en un autre sens le corrompt. Ce qu'on aurait voulu faire, ce que l'on jugeait meilleur, ce que le réel enfin n'a pas permis, est pourtant bon à garder. Mais l'homme d'action finirait par régler sa pensée toujours sur la situation même. Je ne donne pas quinze jours à l'homme d'État avant qu'il se sente amené à ne plus vouloir que ce qu'il peut. Cette politique fut condamnée autre­fois sous le nom d'opportunisme ; le nom n'est pas plus beau que la chose ; sous quelque nom que ce soit, la politique sera toujours blâmée, non pas tant pour avoir fait ce qu'elle a fait que pour l'avoir voulu. Cet impitoyable, cet inhumain qui est dans toute action revient naturellement, et toujours trop, sur la pensée. Comme on voit de ces convertis ou renégats, qui, parce qu'ils n'ont pu faire la justice ni la paix, en viennent à dire qu'il est vain de vouloir l'une et l'autre. Ce fléchissement de l'esprit devant le fait est excusable d'un côté, parce qu'il est trop facile de décider hors de l'épreuve et quand on n'a pas eu soi-même à répondre de l'ordre public ou de la commune sûreté. Mais chacun sent bien qu'il ne faut pourtant pas pardonner trop, et qu'on ne peut pardonner tout. C'est d'après cette double idée qu'il faut juger les auteurs présumés de la guerre, j'entends par là ceux qui étaient au pouvoir quand elle est survenue.

On devrait appeler féminine cette opinion inébranlable qui dit non au fait brutal. Féminine dans le sens entier et fort de ce beau mot. Pour mon compte je n'ai jamais eu l'idée de nommer sexe faible le sexe qui fait l'enfant. Mais je dirais plutôt faible par état le sexe actif et entreprenant qui cherche passage, qui va par ruse et détour, et ainsi ne cesse jamais d'obéir. Et au contraire, d'après la fonction biologique, je verrais dans la femme cette force invincible de l'espèce qui, malgré tant d'échecs - car qui donc fut pleinement homme ?[[1242]](#footnote-1243) - reproduit toujours l'humanité intacte, résistante, rebelle. **[**Oui, après de si grands reniements de soi, après tant de refus d’être homme, l’homme revient le même à chaque naissance, annonçant cette prétention admirable d’être un homme. Et puisque c’est la femme qui, de tout son être et longtemps, nourrit cette obstination, il ne se peut point que la pensée féminine ne revienne toujours là, d’après une infatigable espérance.**][[1243]](#footnote-1244)** Il n'y aurait point de progrès sans ce refus essentiel, sans ce rassemble­ment sur soi, qui fait que l'adaptation est toujours méprisée. Cette fonction est conservatrice ; et, à bien regarder, c'est la révolte qui est conservatrice. **[**Il y a donc une pensée féminine qui est bien au-dessus de l’industrie masculine, et qui est très sûre d’elle-même parce qu’elle s’appuie sur la conservation de la forme humaine, à quoi l’homme ne pense guère. Ainsi nos pensées sur le sujet de la femme sont toutes inexactes et injustes. Toutefois l’amour nous avertit ici et nous redresse, mais contre raison à ce qu’il nous semble. Il arrive même que la femme s’étonne d’être prise ainsi au-dessus d’elle-même et en conçoit quelque ironie. Comme si son règne n’était qu’un jeu de la nature. Et il n’y a que l’enfant qui puisse lui rendre compte de ce mystère et lui faire aimer la nature, et enfin cette grande force de la nature, l’homme.**][[1244]](#footnote-1245)**

Tel est le thème de la méditation féminine. On vou­drait nier cela, d'après l'observation ; mais dès qu'on y pense, on voit que l'observation au contraire le confirme. C'est ce que l'ancienne chevalerie exprimait très bien. Quand le chevalier demandait la règle d'action à la dame de ses pensées, il parlait brillamment et nous jetait une riche doctrine à débrouiller. Car cette règle féminine, ce n'était point de suivre le possible et de s'adapter, mais au contraire d'être pleinement homme ou de mourir. Le génie propre à la femme éclate encore mieux en ceci que l'amour nourrissait l'espérance, et proposait comme devoir premièrement la certitude de vaincre et de revenir. La femme serait donc par sa nature et par ses réelles pensées la source vive de cette opinion invincible, qui nie d'abord le fait, et finalement passe dans le fait, à force de harceler d'éloge et de blâme le dur fabricant d'outils et d'armes.

20 août 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1927 EH (10), « La pensée féminine »

1938 EH2, XII, « La pensée féminine »

XLV (773)

Vendôme avait une vue prompte et de l'entreprise, enfin des parties de grand général ; mais on raconte que, dès qu'il était bien logé et en situation de banqueter, il ne bougeait plus ; au contraire s'il couchait sur la dure et se trouvait réduit au pain sec, l'ennemi pouvait tout craindre. En suivant cette idée, qui fait rire, on arrive à cette autre, si naturelle, qui est que les mouvements des armées et leurs plus brillantes manœuvres avaient souvent pour cause le fourrage, qu'il fallait prendre où il était, et qu'ainsi comme l'eau suit la pente, on aurait pu, d'après les carrés de verdure, tracer la marche de la cavalerie et prévoir les pointes les plus hardies. La thèse du matérialisme historique se montre ici, d'après laquelle les actions des hommes coulent comme l'eau, quoique selon des lois plus com­posées, en sorte que qui connaîtrait un bourbier qui colle aux pieds pourrait prévoir tel détour savant de l'infanterie. Un homme de juge­ment, qui tirait le canon au-dessus de Toul, disait que l'ennemi avait toujours ce petit désavantage de lire la carte à l'envers ; ce genre d'idées me plaît parfaitement. Je conçois à peu près comment le pru­dent Turenne faisait la guerre, contournant l'obstacle comme l'eau le caillou, et de nécessité faisant génie. Mais je ne conclurais point que celui qui regarde ainsi à ses pieds et fait attention à ne jamais tenter ce qu'il ne peut, est celui de tous qui fait le moins ce qu'il veut. Tout au contraire.

Retz, qui était un homme de main, dit que le jugement héroïque est celui qui distingue l'extraordinaire de l'impossible. Et j'aperçois que l'extraordinaire est ce qui se règle sur la situation et non sur les modèles d'écolier ; ce qui étonne, dans le trait du génie, c'est qu'il a passé justement par le seul chemin. Comme l'habile alpiniste ; il n'y avait qu'une pierre solide, et c'est justement sur celle-là qu'il pose le pied.

Quand on analyse jusqu'à ce point de découvrir la nécessité nue, on est tout près de la liberté nue. Car la servitude humaine ne dépend point d'abord des choses, mais principalement des jeux d'imagination qui nous cachent les choses. L'homme qui a le vertige n'en est pas encore aux vrais obstacles, qui sont aussi bien des appuis. L'escrimeur se penche en avant, par le désir qu'il a de se fendre ; mais ainsi il pèse sur la jambe qui doit partir, et il la cloue au sol. S'il se plie à la nécessité, au lieu de se livrer à l'aveugle désir, c'est alors qu'il partira comme l'oiseau ; et, pour n'avoir pas voulu trop ce qu'il désire, mais plutôt ce qu'il peut, il fera enfin ce qu'il veut.

Les Américains en Argonne avaient dit : « Nous aurons trois divi­sions où vous n'en avez qu'une, et trois chariots de ravitaillement où vous n'en avez qu'un ». C'est ainsi que l'imagination remporte ses victoires. Dans le fait ils n'arrivèrent qu'à fermer les routes par le plus prodigieux encombrement qu'on ait jamais vu. Un Turenne se fût fait plus mince que la route, et même peut-être un Vendôme, par cette horreur d'être gêné qui fait que l'on regarde aux choses au lieu de s'envoler en imagination par-dessus. Mais aussi c'est l'homme d'imagination qui accuse la fatalité ; l'homme d'action n'y croit point ; mais il connaît la nécessité, qui est tout à fait autre chose. Quand on dit que c'était écrit, on entend toujours qu’un beau projet, enfant d'imagination, devait se heurter à une petite pierre, laquelle existait déjà. Fort bien, mais on pouvait donc la voir et l'éviter, sans ce beau projet qui bouchait la vue. J'ai aimé ce mot de Turenne, dans une célèbre aventure de nuit ; il dit, tirant son épée : « Allons voir ces gens-là ». Il ne dit point : « Allons combattre ». Voilà un beau projet.

22 août 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1939 SM1, CXXXVIII, « L’homme dans la guerre »

XLVI (774)

Le Radicalisme s'étend, se fortifie et se fait place comme une chose de nature, semblable à ces heureuses inventions, telles la faux, qui sont nées de l'action, et que le calcul n'aurait pas trouvées. Le suffrage universel fut institué pour confirmer les pouvoirs. Injurié des deux parts. Les puissances le regardaient en pitié ; les révoltés ne s'y fiaient point. Le citoyen n'écoutait ni l'un ni l'autre ; il n'avait point le choix ; il prenait l'outil par le manche et cherchait jour. « Vos députés vous paieront de paroles, disait l'un, ce jeu est trop facile, car que savez-vous et que saurez-vous jamais des grandes affaires ? » « C'est bien ainsi que nous l'entendons, disaient les Compétences. Car nous arrivons à grand peine, pour la politique extérieure, pour les finances, pour l'ordre intérieur, pour l'administration de la justice, à savoir chacun notre métier. Le peuple en ses comices peut bien nous dire ce qu'il souhaite, et cela fut toujours admis ; mais comment nous dirait-il ce qu'il faut faire ? Met-on un laboureur au gouvernail ? Met-on un marchand de drap sur une locomotive ? La nature des choses veut que Savoir gouverne et qu'Ignorance obéisse ». Cependant les débats publics et la presse, même vendue, mettaient au jour les erreurs incroyables des docteurs de politique. Pour ne citer qu'un exemple, le traité de Versailles passe toute permission. Cela donne courage.

Tout se sait à la fin. Que n'a-t-on pas dit de la presse ? Quelque intérêt qu'elle ait à nous tromper, le vrai des événements perce. L'objet réel est solide ; il marque sur le papier. L'information court ; elle n'a pas le temps de mentir. Même pendant la guerre, même sous le régime de la censure, le lecteur moyen épluchait les nouvelles. Comptez aussi avec les raisonneurs, que l'on écoute très bien. Mais surtout le vrai se montre par les suites, et les morceaux du vrai s'assemblent d'eux-mêmes. L'affaire Dreyfus en est un bel exemple ; l'opinion y a vu clair à la fin. Bref, en dépit des déclamations faciles, le citoyen s'est obstiné à regarder les choses à travers cette lentille déformante, puisqu'il n'avait pas mieux. Connaissance imparfaite ; mais l'expérience fait voir que le microscope des gouvernants les trompe aussi. Il faut décider avant de savoir tout, et le navigateur ne compte pas les méduses.

Par ces vues les pouvoirs s'organisent, non pas tout à fait comme les théoriciens l'auraient voulu. Que n'a-t-on pas dit contre le scrutin d’arrondissement ? Au vrai, comme je l'ai toujours senti, ce n'était qu'une insurrection des Compétences, qui se voyaient destituées. Ministres, bureaux, réformateurs, députés même se trouvèrent un moment rassemblés contre le tâtonnant effort des citoyens. L'outil a pris forme par ces luttes, et même les socialistes s'étonnent maintenant de le trouver bon. Il arrive ceci, qui est un scandale pour les politiques, c'est que des administrateurs fort savants sont déposés par un vote, et toutes les négociations profondément modifiées d'après les préférences d'une masse électorale qui ne connaît que sommairement la situation. Et l'on convient que cette pacifique révolution n'aurait même point été nécessaire, si l'ancien instrument de vote n'avait pas été témérairement remplacé. Il est dans l'ordre que l'action précède et que les idées suivent ; et qui veut penser la République la pensera dans l'expérience même, ou ne pensera rien. On a roulé avant de savoir ce que c'est qu'une roue, et il y eut des jugements avant qu'il y eût des lois. La charrue à vapeur traîne encore l'ancien soc, résultante non encore calculée de la terre, du bœuf et de l'homme.

10 septembre 1924 (EDR)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1925 EDR 112, « Le radicalisme s’organise »

XLVII (775)

J’ai connu deux ou trois hommes qui cherchaient la vérité comme une chose neuve et que les hommes n'auraient point encore aperçue. Je les ai vus fatigués et bientôt désespérés. Quelques-uns intéressaient par l'effort, mais ce n'étaient toujours que des préambules et des préparations, au bout de quoi l'on ne voyait rien. Voilà ce que c'est que de vouloir penser autre chose que les lieux communs.

Les lieux communs sont plus vieux que les rues. Usés et piétinés. Chacun se dit : « J'ai vu cette idée-là quelque part ». Par exemple que les sens nous trompent, cela est bien connu ; et aussi que ce ne sont point les sens qui nous trompent, mais que c'est notre jugement qui nous trompe ; cette seconde idée suit la première comme son ombre, depuis que l'on écrit et peut-être depuis que l'on parle. Est-ce une raison de passer en courant ? Ou de fuir dès que l'on entend dire que les passions nous aveuglent, chose rebattue ? Si les esprits coureurs voulaient bien s'arrêter un peu à ce que l'on répète, qui est tout vrai, ils découvriraient d'abord qu'il n'est point commun que l'on pense bien ces vérités communes, et même que ce n'est point facile. Le bâton dans l'eau, qui paraît brisé, cela n'est point si aisé à décrire exactement. Cela est vrai ; mais cela n'est pas développé ; on dirait mieux en disant que cela n'est point faux, et[[1245]](#footnote-1246) que cela n'est point vrai non plus tout à fait. Je ne sais pas tout à fait ce que je dis, quand je le dis. Qu'ils essaient donc de savoir ce qu'ils disent ; ils verront que tout ce vieux est tout neuf. Toute pensée est la plus neuve des choses et la plus vieille, comme le printemps. On chante depuis des siècles que la force n'est pas le droit. Mais il faudrait le penser. Le travail attend l'ouvrier. Les mots y sont, le sommaire y est. Rien n'offre plus de sécurité, ni aussi plus de difficulté. Le principe d'Archimède est vrai, et ici personne ne doute. C'est vrai, mais qu'est-ce que c'est ? N'est-ce point la définition même d'un liquide ? Là-dessus Maxwell travaille, et refait Archimède. Il faut refaire Archimède et tout. Quand Maxwell fait voir qu'une chandelle est un solide mou et la cire à cacheter un liquide dur, je commence à comprendre que lorsque l'on me met une vérité dans la main tout n'est point fini. De toutes les vérités connues et trop connues, je remarque une chose, c'est qu'on en peut douter ; on est ferme alors dans le doute parce que l'objet tient bon. Mais douter de ce qui est incertain, c'est tomber sans fin. Penseurs pâles, de quoi doutez-vous ?

Quand on a découvert ce que je viens de dire, et c'est selon moi la maturité de l'esprit, suite naturelle de l'initiation sophistique, on découvre encore autre chose, c'est qu'il y a beaucoup de vérités et presque trop. Car elles ne s'accordent point et l'une détruirait l'autre ; mais c'est ce qu'il ne faut point apercevoir trop tôt, car ce ne serait qu'un thème de la sophistique. Il faut[[1246]](#footnote-1247) d'abord avoir éprouvé par le développement que chaque vérité tient ferme ; alors la contradiction nous pique ; car elle n'est certainement point sans remède. Il est vrai que toute connaissance est d'expérience ; mais il est vrai aussi que la connaissance du triangle, des géomètres est de logique et non d'expérience. On peut y voir le signe que les deux sont faux, mais il n'y a rien à trouver par là ; quand on commence par penser toute idée comme fausse, la contradiction est une sorte de consolation. Au contraire[[1247]](#footnote-1248) si l'on pense d'abord les idées comme vraies, alors la contradiction n'est qu'un défaut d'ajustage ; il faut s'y remettre ; le chantier bourdonne. C'est le moment plaisant, et le plus beau. Le doute actif circule sous ces grandes voûtes d'idées contraires et affron­tées. C'est un triste moment quand le moteur refuse d'aller, triste pour celui qui ne sait pas ce qu'il y a dans la boîte ; il n'y voit que malice. Mais tout est sagesse pour l'ouvrier véritable, et même ce qui bute l'instruit mieux que ce qui va ; car on dormirait. Avec cette différence que les idées ne butent que selon la force d'esprit. Ainsi la difficulté est une sorte de preuve.

26 août 1924

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1942 VE LXVII, « Les esprits coureurs »

XLVIII (776)

« Votre Briand, dit l'homme de guerre, est le pire de tous. Le voilà qui étale au grand jour le raisonnement du mauvais citoyen, disant qu'aucun avantage d'argent ni de territoire ne vaut qu'on y sacrifie délibérément des vies humaines. Remarquez que Briand est assez douteur sur les choses de la politique et qu'il ne croit pas aux grands changements ; et ainsi nous pouvions, à ce qu'il nous semblait, l'attirer à nous et le garder à nous. Mais, en son dernier discours, la plus dangereuse hérésie se montre ; et il est clair qu'il pense exactement comme il dit. Voilà donc selon quel esprit il menait nos affaires, et je m'explique que les deux Présidents, l'ancien et le nouveau, l'aient si brutalement déposé. Car enfin dire ce qu'il dit là, s'il parlait en notre nom, c'est publiquement désarmer la France. C'est déclarer au monde qu'elle ne fera pas tuer un homme pour obtenir paiement. On pourrait donc tout refuser à notre pays impunément, et tout lui prendre. Cela fait bondir le cœur ».

« Monsieur l'homme de guerre, lui dis-je, nous voilà dans le problème, et jusqu'au cou. Il est à propos que nous nous expliquions une bonne fois. Essayez de comprendre comment un homme qui a la prétention de ne pas déraisonner repousse une thèse qui vous semble évidente à vous. Je n'ai jamais pensé que l'on doive se laisser dépouiller et tuer sans se défendre. Mais considérons de près com­ment la police est faite dans nos pays. Nous avons des hommes vigoureux, bien armés et fort vifs, qui sont pour nous protéger selon les lois. Et certes, soit pour l'honneur du corps, soit par l'emportement de la chasse, ils se font très bien tuer. Imaginons maintenant des bandits bien armés, retranchés en quelque abri. Si l'on menait cette guerre-là comme vous menez l'autre, on verrait nos hommes de police aller à l'assaut sous le feu. La victoire coûterait ce qu'elle coûterait. Remarquez que je ne veux point opposer ici l'héroïsme des exécutants à la froide résolution du chef abrité qui les pousse. Je vous imagine très bien, si je vous suppose chef en cette guerre de police, prenant la tête comme Bonaparte à Arcole, et montrant comment on meurt pour l'ordre et pour la justice. Mais le bon sens ne permettrait point que votre précieuse vie ni que les précieuses vies des gardes et des agents fussent jetées ainsi libéralement comme une monnaie pour notre sûreté. Vous savez comment on procède ; je n'invente point ; je rapporte une pratique universellement approu­vée, d'après ce principe que la mort d'un honnête et brave soldat de l'ordre est un mal que la plus prompte et la plus brillante victoire ne saurait compenser. Aussi l'on attend, l'on encercle, l'on affame ; et moi citoyen, qui ai pourtant ma sûreté et mes biens dans ce jeu, je ne montrerai point de l'impatience ; je ne réclamerai point l'offensive à corps perdu ; je ne dirai point que l'on trahit ma cause, et celle du droit et de la justice, par une horreur efféminée devant le sang et les cadavres. Au pis j’aimerais mieux craindre encore quelque temps pour moi-même que de supporter la pensée que deux ou trois hommes jeunes sont morts pour me prouver que j'étais bien défendu. Ce que je dis, chacun le dira. Eh bien, puisque le problème de la sûreté intérieure est résolu d'après de tels principes, je dis que l'on peut les appliquer dans la recherche de la sûreté extérieure et pour garder l'ordre et le droit entre les nations. Non que je n'estime très haut le mouvement de ces hommes de guerre, qui, de même que ces agents et gardes, nous défendront tous au prix de leur vie. Mais ces vies généreusement offertes, je les refuse ; je ne veux point dormir tranquille à ce prix-là ; encore moins m'en­richir à ce prix-là. Et je cherche autre chose ; et je dis qu'on trouvera autre chose ».

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

XLIX (777)

On a dit souvent que le régime démocratique ne convenait qu'aux petits États. L'événement nous fait voir justement le contraire, en ce sens que l'autonomie des provinces a pour effet presque partout un régime violent et une tyrannie de fait. Platon a bien montré comment les ambitieux et les paresseux ensemble ont bien vite fait de saisir la citadelle. Mais aussi il n'avait aucune idée de ces grands États où les intrigues locales sont facilement réduites par un changement des hauts fonctionnaires et par l'enquête d'une police envoyée du centre, et qui n'a point de cousins, ni d'intérêts, ni d'attaches dans le canton. J'ai lu que la tyrannie italienne est de clocher, et non point centralisée, malgré l'apparence ; cela est vrai­semblable.

Le système des vigiles, où chacun à son tour garde les autres, est séduisant au premier aspect. C'est un effet de nature, et qui plaît par l'amitié. Mais il faut toujours que les sentiments tyrannisent. Le nom­bre ne paraît plus alors sous la forme abstraite, qui le fait arbitre. Le parti le plus fort est juge et partie. Il n'y a plus de policier impartial ; mais au contraire chacun est sensible et vulnérable par les racines qui l'établissent, femme, enfants, parenté, biens, métier. Ainsi le parti des violents a mille moyens d’atteindre et de punir. L'homme de main doit réussir. L'ambitieux marche avec toutes ses forces. Le citoyen paisible est nécessairement isolé, parce qu'il veille au seuil de sa boutique. Ainsi l'existence laborieuse est nécessairement soumise à l'existence ambitieuse. Il faut donc un pouvoir abstrait, lointain, irrésistible ; et cela suppose une grande étendue de pays et des gendarmes indiffé­rents. Dès que le gendarme a une vigne dans le pays, il n'est plus gendarme.

Les grandes monarchies furent supportées par ceci qu'un pouvoir, même absolu, est toujours juste dès qu'il n'est point pris dans le jeu des passions. Les quatre régiments hongrois qui tenaient Milan au temps de Bonaparte, étaient plus justes que des magistrats qui avaient à conserver leurs amis, à ménager leurs ennemis, et enfin pour qui un arrêt était le commencement d'une dangereuse querelle. Chacun a connu, dans quelque sous-préfecture, une de ces familles régnantes que Balzac décrit si bien. Cette force du sang et des alliances, qui s'étend jusqu'aux nourrices et aux frères de lait, est précieuse et bonne, mais non pas seule. Il faut aussi le pouvoir abstrait, qui décide à deux cent lieues de là, et le régiment hongrois.

Il y a souvent dans les villes de province, un isolement des fonctionnaires, qui sont là comme en exil, et qui font société entre eux. On déclame aisément là-dessus, parce que l'on ne pense point aux factions et aux guerres civiles qui naîtraient bientôt de ces Montaigus et de ces Capulets si sévèrement renfermés chez eux. Tout patriarche aurait une clientèle et une armée. Alors se montreraient de grands politiques. Alors il faudrait bien que chacun fût d'un parti ; et c'est de là principalement que les querelles de race et de religion ont pris importance ; car le fanatisme est une suite des guerres civiles. Alors reviendrait en pratique l'ancienne diplomatie, maintenant sans usage. On verrait quelque hardi chef de bande administrer au lieu de piller, arbitrer au lieu de favoriser. L'histoire recommencerait. Car on peut considérer l'histoire comme une lente organisation de la démocratie. Le principe abstrait des démocraties, qui est que tout gouvernement est de consentement, est naturel, et sans doute aussi ancien que les hommes. Mais on a vu partout que, faute d'une organisation, ce principe se niait lui-même. Ce que j'ai voulu remarquer, c'est que l'étendue et la variété des territoires n'y sont point contraires, mais plutôt favorables.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

L (778)

Je vois que l'on célèbre Saint[[1248]](#footnote-1249) Thomas d'Aquin. Je le veux bien, et j'ai grand respect pour la fameuse *Somme*, où je me suis plu quelquefois à retrouver Aristote, auquel je tire aussi mon bonnet. Maintenant il faut que je dise en quoi cette Théologie me semble fautive. Frère Thomas a formé cette idée que le plus puissant des êtres existe certainement. Affaire de définitions et vous devinez l'argument. Toutefois, au lieu de raffiner sur la preuve, je veux bien contempler cette immense existence comme puissance démesurée. Mais la respecter, pourquoi ? Là est le passage difficile. Il faudrait me prouver, ou[[1249]](#footnote-1250) plus simplement me montrer que, selon le raisonnement et l'expérience, sagesse, justice et bonté se trouvent du même côté que la puissance. Descartes, qui voulait que le parfait existât, se gardait de confondre l'infini de la puissance avec l'infini de l'esprit. Et bien explicitement là-dessus il a refusé d'être Thomiste. J'irais à même fin par mes petits chemins. Une pierre est bien forte pour me tuer ; mais pour mon estime la plus grande pierre du monde est comme rien. Plus prudemment encore, et regardant aux puissances humaines, j'aperçois pourquoi l'esprit s'en retire, et pourquoi le vainqueur risque toujours d'être un sot. Plus près de moi encore je vois que l'argent, cette puissance, détourne de savoir et même d'observer, par la facilité d'entreprendre. Je vois que, dans les sciences mêmes, pouvoir détourne de savoir ; l'aviateur s'envole et se passe très bien de comprendre comment cela se fait. Bref la puissance est un attribut que je n'arrive pas à joindre avec la sagesse ; comment le joindrais-je à la justice et à la bonté ? Et comment, ainsi disposé, me risquerais-je à les joindre encore abstraitement ? C'est adorer le bâton. Non, Dieu n'est point maître.

Je sais, pour l'avoir éprouvé, que l'on est disposé quelquefois à adorer le bâton. Celui qui fait sentir son pouvoir à toute minute, on finit par lui savoir gré de tout le mal qu'il ne fait pas. L'éloge, dans sa bouche, peut même plaire plus qu'il n'est convenable. Encore faut-il dire que, né dans un heureux temps, je n'ai point connu de tyran à la rigueur. Toutefois il a suffi de quelques années de guerre pour que je forme l'idée d'un esclave adorant, c'est-à-dire qui prenait par reflet la joie et la peine de son maître, ce qui est la perfection de l'obéissance. Je ne parle pas de la théologie du maître, où naturelle­ment puissance et perfection se trouvaient jointes ; mais l'esclave non plus ne pouvait séparer puissance de sagesse, je dirais même de bonté ; et cet humble sentiment parcourt encore nos esprits comme un éclair, quand nous en sommes réduits à souhaiter que le maître soit content. Je vois maintenant, il me semble, l'origine de cette antique idée que puissance est vénérable. Les trompettes ont sonné cela jusqu'à assourdir. Assez maintenant. Cette puissance, il me plaît de la nommer Force, et j'espère, à sa rencontre, enfoncer toujours mon chapeau, comme Beethoven fit.

La légende de Saint Christophe m'instruit mieux. Car ce géant, né pour servir, à ce qu'il sentait, ce géant Porte-Christ allait de maître en maître, cherchant le plus puissant des maîtres, comme seul conve­nable pour le plus puissant des serviteurs. Or que trouva-t-il ? Quand vit-il fleurir son noueux bâton ? Quand il porta un faible enfant sur ses épaules. Charge lourde, il est vrai ; mais autre genre de poids. Puissance qui pèse tout. Esprit, ou qu'on l'appelle comme on voudra, qui ne s'ébahit point de la puissance ; qui n'admire point le double du double. Attentif à d'autres valeurs. Ne demandant point qui est plus fort, mais qui a droit. Mettant à part l'obéissance, et n'y mêlant point de respect. Ce que l'Enfant-Dieu et le Dieu[[1250]](#footnote-1251) supplicié symboli­sent depuis dix-neuf siècles. Je conviens que cette immense idée est difficile à penser théologiquement ; et c'est tant pis pour la Théologie.

1erseptembre 1924 (LP, VE)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°5, 15 septembre 1924

1942 VE LXVIII, « Saint Christophe »

# *Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

779

Pourquoi chercher du neuf ? Tout est neuf. Je relisais hier *le* *Lac* ; c'est toujours le plus beau poème. Il y a bien à médi­ter sur un lac, miroir, équilibre, moment fixé. Le peintre saura nous combler par le seul éclat de cette bordure liquide, si exacte­ment arrêtée selon le moindre caillou. Mais, par opposition, le Temps[[1251]](#footnote-1252) vole sur cette étendue. Ce qui reste nous présente le temps, bien mieux peut-être que ce qui passe ; car ce qui passe nous fait specta­teur ; mais ce qui reste nous fait passant. Ici règne la poésie, assu­rant d'abord notre voyage par l'ample et inflexible mouvement ; puis le voulant rompre par le souvenir et ne pouvant ; car le passé même s'éloigne encore ; et tout compte le temps, même le bruit des rames. Par cette loi, le poème, à chaque fois qu'on le lit, glisse sur un temps neuf ; il est autre que son souvenir, comme le lac lui­-même. Mais il faut lire, ou, mieux, entendre lire. Hors de cette perception, le poème est vieux en effet et usé. C'est une illusion commune à ceux qui s'ennuient, comme dit Stendhal, en espoir ; ils se disent : « J'ai lu cela. J'ai vu cela ». C'est s'ennuyer aussi en souvenir, faute d'un objet.

Le Temps lui-même est un objet usé. Qui ne pense le temps ? Qui ne sait ce que c'est que le temps ? Le temps ne s'arrête point. Le temps ne rebrousse jamais. Je puis l'oublier un moment ; lui ne m'oublie point. Si je dors sans aucun rêve, le temps va toujours son train. Coureur infatigable. Ce sont des thèmes rebattus ; j’en con­viens[[1252]](#footnote-1253). Voilà une notion commune. Il n'y a point d'espoir que je puisse inventer là-dessus quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Bien mieux, je ne le veux point. Je veux penser selon l'ordinaire ; je veux penser ce que les hommes ont toujours pensé là-dessus. Je veux que la notion sonne humainement et retentisse en tous. Banale, elle ne le sera jamais assez. Mais enfin, qu'est-ce que je pense quand j'y pense ?

Un mouvement ? Oui. Des mouvements ? Oui. La suite des sai­sons ? Sans doute. Les positions successives des astres mobiles ? Il est vrai. Tout mouvement est dans le temps. Mais le temps n'est point mouvement. **[**Un mouvement va d’un lieu à un autre ; ou, si je veux échapper aux querelles de mots, une chose qui se meut s’éloigne de certains objets et se rapproche de certains autres. Or le temps ne s’éloigne point d’une chose et ne se rapproche point d’une autre.**][[1253]](#footnote-1254)** Le temps ne voyage point d'un lieu à l'autre, bien plutôt[[1254]](#footnote-1255) il fait son voyage à la fois en tous les lieux. Pen­dant que ce piéton fait trois pas, il s'écoule un temps, le même par­tout. Et c'est par relation à ce même temps que tel mouvement est[[1255]](#footnote-1256) plus rapide, et tel autre plus lent. Ne dis jamais, si tu veux penser ce que tout le monde pense, que le temps va vite ou lentement. Dis seulement que cela te semble quelquefois, et qu'en cela tu te trompes. Car c'est le mouvement qui est rapide ou lent.

Ne dis point que le temps est une autre dimension des choses. Car il n'y a point de distance entre le présent et l'avenir. **[**Quelquefois ce qui est avenir est loin, comme un bateau que l’on attend ; mais le bateau immobile est dans le temps aussi bien ; il passera d’un instant à l’instant suivant sans le secours de ses machines.**][[1256]](#footnote-1257)** Cette ville est à deux heures pour toi piéton ; elle est à deux minutes d'ici pour l'avion. Mais le même moment sera toujours pour toi et pour lui. Il te gagne sur l'espace et non[[1257]](#footnote-1258) sur le temps. Celui qui reste immo­bile devant ce beau lac atteint aussi du même pas l'instant suivant. Pendant que l'avion dévore deux kilomètres, pendant que le piéton fait dix pas, pendant que tu rêves, vous parcourez tous la même minute, et, dans cette même minute, quelque changement se fait dans l'étoile la plus lointaine. Pour mieux dire, les choses, considérées sous le rapport du temps, sont à distance nulle. D'où je com­prends que le rythme du poème, qui redouble le sentiment du temps universel, ait aussi le privilège de nous rétablir un court moment dans notre existence réelle, merveilleuse et suffisante.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924 (LI)

1927 EH1 (41) « Le temps » (*om EH2*)

1934 LIT LXXI

LII (780)

« Dieu sans les hommes », telle est l'étonnante idée du désert, que je trouve dans une nouvelle de Balzac. Ce n'est pour moi qu'un ouï-dire, et pour Balzac aussi. Sans doute faut-il avoir parcouru les espaces désolés pour comprendre pleinement la Bible. **[**La nature s’y montre immense, et non point secourable ; et cet immobile, tellement plus fort que nous, est comme un destin invincible.**][[1258]](#footnote-1259)** Nos jardins de l'Île-de-France parlent tout à fait autrement. Le signe de l'homme y est partout ; c'est une histoire qu'on ne peut s'empêcher de lire ; même la brèche d'un mur donne courage[[1259]](#footnote-1260) ; les pierres attendent ; il faut continuer. Vainement l'équinoxe pousse les nuages. La grande pluie ramène l'esprit à tous ces travaux orien­tés et résistants, à ces pignons qui sont ruse et victoire. Tout cela tient. Aussi l'homme de ce pignon ne craint pas Dieu autant que la Bible voudrait. Mais sur le sable, comme dit le poète, l'homme n'écrit rien. Le vent efface les pas. Un sentier est donc un signe sacré ; mais nullement un oracle ; au contraire un signe de l'homme à l'homme, qui nous rappelle que l'on peut vouloir. Sur ces gais coteaux, nécessité chante, non point fatalité. Mais que penser devant l'étendue inhumaine ? L'existence s'y montre pour soi, non pour nous. L'homme ne subsiste que par grâce. Le sacrifice d'Abraham et le *Livre de Job* sont les poèmes du désert.

L'Océan devrait conduire aux mêmes pensées ; mais non. Cette force mobile offre appui de toutes les manières. Elle porte, et le pilote conduit la charge de cent chevaux, sans autre travail que d'attention. Ce reflux découvre les coquillages et les crabes. La côte résiste ; le promontoire fait abri. Le navire parle encore plus claire­ment que la maison. Sans doute y a-t-il une parenté plus secrète encore[[1260]](#footnote-1261) entre cette eau salée, mère de la vie, et le flux et reflux de notre sang. Même fouettée et furieuse, cette eau nous est saine, et le goût du sel est le goût même de notre intime existence ; aussi voyons­-nous que le sel figure dans les sacrifices et dans les fêtes de l'amitié. Ici, à cet air, à ces pluies, l'audace se nourrit et la pensée prend force.

Ce que l'on trouve dans la pensée désertique c'est au contraire une contemplation désespérée. L'esprit n'ose rien que par l'ordre de ce Dieu sauvage. Il faut donc que la pensée retombe aux menues cho­ses, et travaille sans espérance. **[**Il faut que l’attention, l’esprit d’ordre, la persévérance soient des lois de l’ordre moral, et non pas des moyens pour une grande ambition. Selon l’esprit du *Livre de Job*, l’épreuve est arbitraire, et la vertu ne promet rien.**][[1261]](#footnote-1262)**Remarquez que cette résignation hébraïque, transportée en nos heureux pays, se change naturelle­ment en une puissance d'entreprendre et d'amasser. Mais il n'y faudrait point voir un esprit de calcul, sans poésie, sans grandeur de contemplation. Tout au contraire c’est l'esprit mystique, et toujours revenant[[1262]](#footnote-1263) au sublime de la puissance totale, au regard de laquelle l'homme n'est qu'un ver, c'est ce sentiment de la dépendance qui rend supportables les commencements difficiles et qui détourne de cette ivresse de vanité qui ruina César Birotteau. Le peuple escomp­teur est avare métaphysiquement et comme par désespoir. C'est une profonde erreur de croire que c'est la convoitise qui fait les fortunes ; non, mais plutôt la sévère loi du travail, prise comme une loi supérieure, qui ne distingue point le riche et le pauvre, tous néant et poussière devant le Dieu du désert. Bref, une prudence qui n'est point de calcul, mais d'humilité ; voilà le meilleur soutien des entreprises. **[**Il est prouvé par mille exemples que l’espoir de dépenser ne peut soutenir la patience d’acquérir. Le désir envie, et ne fait rien**][[1263]](#footnote-1264)**. Et tout l'argent des conquérants joyeux doit aller finale­ment à ces prêteurs tristes, qui ne croient point au bonheur et aux yeux de qui la confiance est premièrement un péché. **[**En somme l’idée de l’arbitraire et de l’incertitude est saine à l’homme. Il se prive alors plus par sévérité que par prudence ; sans rien craindre, il prévoit le malheur. Tel est le climat du maître de l’or, telle est sa hautaine justice.**][[1264]](#footnote-1265)** Au contraire le joyeux marin jette sa paye, par trop se fier à son œil, à ses bras, et au seigneur Océan.

13 septembre 1924 (EH2)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

1927 EH1 (32), « Le poème du désert »

1938 EH2, LII, « Le poème du désert »

LIII (781)

Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable. Mais parce que les sucreries donnent un petit plaisir sans qu'on ait autre chose à faire qu'à les laisser fondre, beaucoup de gens voudraient goûter le bonheur de la même manière, et sont bien trompés. On reçoit peu de plaisir de la musique si l'on se borne à l'entendre et si on ne la chante point du tout, ce qui faisait dire à un homme ingénieux qu'il goûtait la musique par la gorge, et non point par l'oreille. Même le plaisir qui vient des beaux dessins est un plaisir de repos, et qui n'occuperait pas assez, si l'on ne barbouil­lait soi-même, ou si l'on ne se faisait une collection ; ce n'est plus seulement juger, c'est rechercher et conquérir. Les hommes vont au spectacle, et s'y ennuient plus qu'ils ne veulent l'avouer ; il faudrait inventer, ou tout au moins jouer, ce qui est encore inventer. Chacun a souvenir de ces comédies de société, où les acteurs ont tout le plaisir. Je me souviens de ces heureuses semaines où je ne pensais qu'à un théâtre de marionnettes ; mais il faut dire que je taillais l'usurier, le militaire, l'ingénue et la vieille femme dans des racines, avec mon couteau ; d'autres les habillaient ; je ne sus rien des spec­tateurs ; la critique leur était laissée, plaisir maigre, mais encore plaisir par le peu qu'ils inventaient. Ceux qui jouent aux cartes inventent continuellement et modifient le cours mécanique des évé­nements. Ne demandez pas à celui qui ne sait point jouer s'il aime le jeu. La politique n'ennuie point dès que l'on sait le jeu ; mais il faut l’apprendre[[1265]](#footnote-1266). Ainsi en toutes choses ; il faut apprendre à être heureux.

On dit que le bonheur nous fuit toujours. Cela est vrai du bonheur reçu, parce qu'il n'y a point de bonheur reçu. Mais le bonheur que l'on se fait ne trompe point. C'est apprendre, et l'on apprend toujours. Plus on sait, et plus on est capable d'apprendre. D'où le plaisir d'être latiniste, qui n'a point de fin, mais qui plutôt s'augmente par le progrès. Le plaisir d'être musicien est de même. Et Aristote dit cette chose étonnante, que le vrai musicien est celui qui se plaît à la musique, et le vrai politique celui qui se plaît à la politique. « Les plaisirs, dit-il, sont les signes des puissances ». Cette parole retentit, par la perfection des termes, qui nous emportent hors de la doctrine ; et si l'on veut comprendre cet étonnant génie, tant de fois et si vainement renié, c'est ici qu'il faut regarder. Le signe du progrès véritable en toute action est le plaisir qu'on y sait prendre. D'où l'on voit que le travail est la seule chose délicieuse, et qui suffit. J'entends travail libre, effet de puissance à la fois et source de puissance. Encore une fois, non point subir, mais agir.

Chacun a vu de ces maçons qui se construisent une maisonnette à temps perdu. Il faut les voir choisir chaque pierre. Ce plaisir est dans tout métier, car l'ouvrier invente et apprend toujours. Mais, outre que la perfection mécanique apporte l'ennui, c'est un grand désordre aussi quand l'ouvrier n'a point de part à l'œuvre, et toujours recommence, sans posséder ce qu'il a fait[[1266]](#footnote-1267), sans en user pour appren­dre encore. Au contraire, la suite des travaux, et l'œuvre promesse d'œuvre, est ce qui fait le bonheur du paysan, j'entends libre et maître chez lui. Toutefois il y a grande rumeur de tous contre ces bonheurs qui coûtent tant de peine, et toujours par la funeste idée d'un bonheur reçu que l'on goûterait. Car c'est la peine qui est bonne, comme Diogène dirait ; mais l'esprit ne se plaît point à porter cette contradiction ; il faut qu'il la surmonte, et, encore une fois, qu'il fasse plaisir de réflexion de cette peine-là.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XLVII, « Aristote »)

LIV (782)

Une mère pourrait écrire ceci : « Vous ne parlez que de me protéger, et mon fils sait bien vous entendre. Je ne le vou­drais point autrement ; j'aime à sentir ce bras fort sous le mien ; j'aime ce sang vif et cette nature bondissante ; c'est ma garde prétorienne. Maintenant j'ai à dire qu'il faudrait pourtant me con­sulter, moi aussi. Je veux que mon fils vive et me continue ; je dirais mieux, je dirais que mon fils c'est moi-même, avec plus d'espoir en avant, moins de souvenirs en arrière ; mon fils c'est ma meilleure vie. Ce qui le garde me garde. C'est vous dire que si, pour me mettre à couvert de dangers et d'injures indéterminés[[1267]](#footnote-1268) et seulement possibles, il devait mettre sa vie en jeu, je serais cruellement dupée. Quoi ? je paierais de la vie de mon fils une vie meilleure pour moi ? Quel absurde marché ! Il est très vrai que, lui vivant et présent, aucune injure, aucune violence n'approchera de moi. Mais il est vrai aussi que nul ne prendra sa vie, moi vivante ; aussi tant que nous serons ensemble, à quelque risque que ce soit, je ne crains rien. Un même sort nous unira.

« Mais que faites-vous ? Vous rassemblez nos fils ; vous leur par­lez en notre nom ; vous éveillez ces sentiments invincibles qui les portent à nous faire un rempart. La rivalité d'honneur s'y ajoute. Ainsi vous les jetez à des jeux de défense, où il vous semblerait ridi­cule de ménager leurs vies. Mais où est le rapport entre cette patrouille qui vous semble bonne à tenter, entre cette position for­tifiée que vous décidez d'enlever à tout prix, où est le rapport entre ce jeu sauvage et notre honneur, notre sécurité, notre vie à nous autres ? Vous nous laissez accablées par un malheur abstrait, par une menace au loin suspendue ; et que nous vient-il pourtant de là-bas, de cette région volcanique où se fait notre bonheur, à ce que vous dites, que nous vient-il, sinon des nouvelles de blessures et de morts, c'est-à-dire le pire malheur pour celles qui sont frappées, et l'angoisse la plus atroce, le plus barbare supplice pour toutes, l'attente ?

« Vous me portez à vouloir imaginer les maux que vous nous épargnez au prix de ces épreuves effroyables. Pour moi je n'arrive point à concevoir qu'il puisse m'arriver quelque chose de pire que d'être protégée par vous, selon cette méthode dont vous tirez tant de gloire. Oui, imaginez les transes d'un bombardement, les nappes de gaz, et après cela les horreurs de l'assaut, les femmes violées ou vendues comme du bétail, enfin tout ce que l'on raconte des anciens barbares. Noircissez ce tableau tant que vous voudrez, et même contre la vraisemblance, faites-moi croire que ces maux sont à ma porte, et vous n'arriverez point, je le jure, à me donner la centième partie de cette terreur, de cette horreur que le seul mot de guerre, le seul son de vos clairons me jettent au cœur. Je cherche quelque mal plus grand que cette défense commune, qui commence par nous enlever nos protecteurs, nos soutiens, tout ce que nous aimons en notre vie ; je n'en trouve point. Il n'est rien de pire pour une mère que ce supplice de son fils. Il n'est rien qui soit plus injurieux à la nature humaine que ces nouvelles emphatiquement publiées d'un succès payé de vingt mille morts. Aussi je ne laisserai point croire que c'est moi qui demande cela, que c'est moi qui appelle, en quel­que danger que je me trouve, ce que je redoute sans comparaison le plus au monde. Arrangez vos discours d'hommes comme vous vou­drez, mais ne parlez point au nom des femmes ».

18 septembre 1924 (SM1)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

1939 SM1, CXLI, « Les mères parlent »

LV (783)

Il est bien aisé de laisser Dieu dans un nuage, et c'est ce que la raison conseille ; d'où on arrivera sans peine à enseigner tout d'après l'entendement le plus rigoureux, sans offenser jamais aucune religion. De leur côté les religions se plient assez et trop aux mœurs et aux nécessités, comme on l'a vu. Et les commandements de Dieu n'ont point empêché que la guerre fût prêchée. La conciliation se fait donc. Mais je n'aime point trop la conciliation. J'aimerais mieux mettre au clair quelque conflit d'idées, qui m'expliquerait le conflit de fait. Je lisais qu'un vieil Alsacien, quoique la neutralité, comme on dit, fût promise, tenait pourtant ferme sur ceci que la morale devait être enseignée par le prêtre. Regardons ici. Cherchons l'attitude naturelle et le sentiment profond.

L'idée de Dieu termine un système par le haut ; c'est le système des pouvoirs. Par exemple le droit divin d'après lequel Louis XIV gouvernait résulte évidemment de la toute puissance de Dieu. Car un pouvoir établi, surtout ancien, fait partie de cette lourde existence totale qui nous tient tous, et qui est providentielle. Il faut donc adorer aussi le roi, sous cette réserve que le roi, à son tour, doit compte au roi des rois. Remarquez que le roi le plus puissant et le plus solidement établi fut aussi le plus soucieux peut-être de son salut. Il croyait et on croyait en lui. Il respectait et on le respectait. Je retrouve ce rapport ascendant et descendant en tous les pouvoirs forts. Le colonel veut obéissance de bon cœur, et obéit lui-même de bon cœur. D'après cette vue, tout homme amoureux du pouvoir à l'ancienne mode inclinerait à servir Dieu. Ce système se tient, d'après l'antique idée du jugement de Dieu, qui revient à dire que le plus fort, surtout dans les rencontres où il n'y a point d'ambiguïté concernant la force, par exemple si Lohengrin a le pied sur la gorge de Frédéric, que le plus fort est réellement le ministre de Dieu. D'où l'acclamation et l'obéissance heureuse ; d'où la force et la justice sont ensemble, comme dit Pascal ; d'où la paix.

Un genre de paix. Je ne vois pas que les hommes de notre temps soient disposés à adorer cette paix-là. Car nous voyons force dans la victoire, et seulement force. Et si vingt canons cèdent à cent canons, cela nous paraît du même ordre qu'une pierre qui tombe. Et cette pensée est sans doute le fond de l’incrédulité. Il faudrait penser et dire, au contraire, que si les vingt canons n'ont point reçu ce secours du ciel qui peut tout, c'est que la victoire des cent canons doit être tenue pour juste, en dépit de nos faibles et courtes idées sur le droit et sur le mérite. Mais qui pense ainsi ? Le plus colonel des colonels pense-t-il ainsi ? Toujours est-il que l'homme moyen de ce temps ne pense pas ainsi, ce qui s'accorde avec un profond refus d'obéir aux puissances établies, avec une volonté obstinée de n'obéir qu'à des puissances contrôlées et jugées. Telle est la scandaleuse idée que fait voir notre morale. Ce qui est n'est point respectable ; ce qui est, c'est pierre qui roule. Il faut s'en arranger, mais sans peur aucune, et vaincre nécessité par industrie, comme fait le maçon ; ce qui, de pouvoir en pouvoir, et en remontant, conduit selon une logique exacte, à ne point du tout vénérer la totale puissance, si évidemment supérieure à nos faibles forces. Et cet esprit d'audace et de résolu­tion pourrait bien apparaître comme l'esprit du mal à l'homme qui cherche pouvoir et respect ensemble, au-dessus de lui, en lui-même et au-dessous.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

LVI (784)

Chacun a ce qu'il veut. La jeunesse se trompe là-dessus parce qu'elle ne sait bien que désirer, et attendre la manne. Or il ne tombe point de manne ; et toutes les choses désirées sont comme la montagne, qui attend, que l'on ne peut manquer. Mais aussi il faut grimper. Tous les ambitieux que j'ai vus partir d'un pied sûr, je les ai vus aussi arriver, et même plus vite que je n'aurais cru. Il est vrai qu'ils n'ont jamais différé une démarche utile, ni man­qué de voir régulièrement ceux dont ils pensaient se servir, ni aussi de négliger ces inutiles qui ne sont qu'agréables. Enfin ils ont flatté quand il fallait. Je ne blâme point ; c'est affaire de goût. Seulement si vous vous mêlez de dire des vérités désagréables à l'homme qui peut vous ouvrir les chemins, ne dites point que vous vouliez passer. Vous rêviez que vous passiez, comme on rêve quelquefois qu'on est oiseau. C'est comme si vous rêviez d'être ministre sans l'ennui des audiences, et sans rien ménager. J'ai connu un bon nombre de ces paresseux, qui disent : « On me viendra chercher ; je ne remuerai pas un doigt ». C'est qu'ils veulent dans le fond qu'on les laisse tran­quilles, et on les laisse. Aussi ne sont-ils pas aussi malheureux qu'ils voudraient le croire. Les niais sont ceux qui font soudain dix démar­ches en deux jours, visant tout d’un coup une riche proie, comme le milan. Il n'y a rien à espérer de ces expéditions très mal préparées. J'ai vu des hommes de mérite attaquer ainsi des coffres-forts avec leurs ongles. D'où l'on dit quelquefois que la société est bien injuste ; en quoi l'on est bien injuste. La société ne donne rien à celui qui ne demande rien, j'entends avec constance et suite ; et cela n'est point mal, car les connaissances et aptitudes d'esprit ne sont pas le tout. Tels entendraient la politique, mais qui font voir pourtant, par ne rien rechercher, que la crasse du métier, tous les métiers en ont, ne leur plaît guère. Et qu'importe alors qu'ils aient science et jugement, s'ils n'aiment pas le métier ? Barrès recevait, apostillait, se souvenait. Je ne sais s'il était propre à la grande politique ; mais certainement il aimait le métier.

Je reviens à dire que tous ceux qui veulent s'enrichir y arrivent. Cela scandalise tous ceux qui ont rêvé d'avoir de l'argent, et qui n'en ont point. Ils ont regardé la montagne ; mais elle les attendait. L'argent, comme tout avantage, veut d'abord fidélité. Beaucoup imaginent qu'ils veulent gagner simplement parce qu'ils ont besoin de gagner. Mais l'argent s'écarte de ceux qui le recherchent seule­ment par le besoin. Ceux qui ont fait leur fortune ont pensé à gagner sur chaque chose. Mais celui qui cherche un joli commerce, où l'on se plairait, comme en amitié, où l'on suivrait son goût et sa fantaisie, où l'on serait facile et même généreux, ceux-là s'évaporent comme la pluie sur le pavé chaud. Il faut rigueur, il faut courage ; enfin faire ses preuves dans la difficulté, comme les anciens chevaliers. Le mercure ne s'unit pas plus vite à l'or que le bénéfice à celui qui fait ses comptes chaque jour et à chaque heure. Mais l'amant frivole est jugé. Qui veut dépenser ne gagnera point. Justice, car ce qu'il veut c'est dépenser et non gagner. J'ai connu un amateur d'agricul­ture, qui semait pour son plaisir, et par hygiène en quelque sorte. Il ne souhaitait que de ne point perdre ; mais cet équilibre ne se trouve jamais. Il se ruina très bien. Il y a une avarice des vieillards, et même mendiants, qui est manie. Mais l'avarice du marchand tient au métier même. Dès que l'on veut gagner, il faut vouloir les moyens, c'est-à-dire faire des sommes de petits profits. Ou bien c'est grimper sans regarder à chaque pas que l'on fait ; or toute pierre n'est pas bonne, et la pesanteur ne nous lâche jamais. Ruine est un beau mot ; car la perte est accrochée au marchand et le tire tou­jours. Qui ne veut pas cet autre genre de pesanteur perd sa peine.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

*Propos sur le bonheur*, 1925, 1928 (XXVIII, « Chacun a ce qu’il veut »)

LVII (785)

L'enseignement primaire manque d'air ; mais tout va bien puisqu'il le sait. Cela vient de ce qu'il fut organisé militaire­ment ; et c'est bien la méthode militaire d'enseigner au caporal justement ce qu'il doit enseigner lui-même, et comme il doit l'enseigner. Dès que l'on apprend pour enseigner, toute grâce périt. Concevez-vous un homme, qui, dans le moment qu'il forme ses idées, se demande si elles sont au niveau d'un enfant ? Ridicule phy­sique, alors, et ridicule histoire. Du haut en bas chacun fait l'enfant. Or l'enfant n'écoute, ne croit et ne suit que l'homme. J'ai souvent pensé que pour expliquer les nombres et les figures aux écoliers, un Newton ou un Maxwell ne seraient pas de trop, ni un Michelet pour raconter l'histoire des hommes. Il est vrai que nous n'avons point les cinquante mille penseurs de premier rang qu'il nous fau­drait. Mais ce n'est pas une raison pour rabaisser l'esprit du maître au niveau de l'enfant, comme on fait.

La pédagogie détourne. Les classes de philosophie de notre ensei­gnement secondaire sont admirées et imitées partout. On n'y enseigne au vrai qu'un vocabulaire, mais aussi c'est celui de tous. Cœur, esprit, passions, espace, temps, science, ignorance, justice, mensonge, c'est le pain quotidien de l'esprit. Or à ceux qui enseigneront seule­ment l'usage correct de ces mots et les plus ordinaires parmi les combinaisons qu'on en peut faire, que demande-t-on ? Rien de moins que la lecture assidue des auteurs les plus profonds, et enfin toute l'humaine sagesse, sans jamais concevoir qu'ils puissent en savoir trop ou seulement assez. Après cela le Cartésien s’en ira enseigner le français en somme, c'est-à-dire le bon usage du donc et du c'est pourquoi. Si haut qu'il soit, sachez bien qu'il n'a point tant à se baisser, dès qu'entendement, mémoire, sentiment, religion, droit sont dans le jeu. Une sotte phrase, mais qui voudrait dire quelque chose, appelle un grand génie au secours. Notre homme y sera passable autant qu'il saura toutes les choses humaines profondément. Dans le fait, c'est celui qui sait mal qui sera obscur, abstrait, ambitieux, ennuyeux.

Je ne veux point qu'on enseigne merveilles à des moutards ; mais il faut savoir merveilles pour enseigner peu. Tout le Primaire, ou peu s'en faut, réfléchit à côté ; pour l'enfant et non pour lui. Au lieu de lire pour son plaisir, il cherche des dictées. La paresse et l'infatua­tion s'étalent en ces conférences pédagogiques, qui prennent tant de temps. Belle leçon sur le charbon ou sur le pétrole. Vivante, dit l'un. Trop abstraite, trop peu pratique, dit l'autre. Mais personne en ce beau cercle ne sait la chimie. Belle leçon de grammaire française. Mais où est le latiniste ? Celui qui ne sait que le français ne sait pas le français. La réflexion n'appuie pas sur ce creux, mais elle se porte sur la méthode, sur la puissance d'attention de l'enfant, sur l'emploi du temps, sur les préparations, sur les procédés. J'ai lu qu'un profond musicien s'était mis à faire chanter les enfants d'une école de cam­pagne ; les résultats étonnèrent. Mais, quand il voulut expliquer sa méthode devant un tribunal de pédagogues, il y eut une pluie d'ob­jections : « L'enfant ne s'intéresse pas à ceci ; il ne comprendra pas cela ». Personne ne s'avisa de la seule chose à dire : « Tout cela est fort beau ; mais la difficulté vient de ce que nous autres nous ne savons pas la musique ».

Faut-il raconter les guerres ? Question mal posée. Je veux bien qu'on les raconte, pourvu qu'on les connaisse, j'entends les folles manœuvres, les rivalités, les morts, les pillages, les impôts, telles qu'on les voit dans Saint-Simon ou dans Sévigné. Le vrai est toujours bon. Mais la guerre lyrique, joyeuse et propre, voilà ce qui empoisonne les esprits, parce que cela n'est point et ne fut jamais. Savoir, donc, et de première main, toute la pédagogie se termine là.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

'

LVIII (786)

Les Humanités tiennent en des livres qui ne sont pas innombrables, et qui n'occuperaient même pas plus, à ce que je crois, que les quatre murs d'une salle de classe. Je supprimerais, il est vrai, des milliers de volumes qui ne sont que commentaires ; mais il est clair que si l'on connaît bien les livres importants, on peut se passer des commentaires. Les œuvres éternelles étant donc réunies aux murs de cette salle, chacune dans sa meilleure édition, je donnerais comme fin à la culture classique de savoir ce qu'il y a en chacun de ces livres. Je n'entends point par là que l'on sache les résumer, car c'est tout perdre, mais que l'on soit capable de tomber tout droit sur tel passage de Platon, de Montaigne, ou de Saint Simon, dont on sait qu'il définit, ou éclaire, ou présente en un exemple, une idée dont on se trouve occupé. Car je hais qu'on dise à peu près et en mauvais langage ce qu'un auteur a dit si bien. J'exercerais là-dessus les jeunes gens, et moi-même aussi, demandant par exemple : « Un roman est un miroir que l'on promène sur le chemin ; qui donc a dit cela, et où » ? Ou bien : « Trouvez-moi le sac de Platon, avec le sage, le lion et l'hydre ». « Trouvez-moi ce qu'Aristote dit de la femme et de la nécessité d'obéir ». « Trouvez-moi l’accident de Montaigne ». Il s'agirait de bondir, d'ouvrir le livre sans hésiter, et de mettre le doigt sur la chose. Des notes, des fiches, des répertoires, je n'en voudrais point ; car il faut lire et relire, enfin être en familiarité avec les pages illustres.

Le pire que j'aperçois, dans cette culture sans latin, c'est que l'on ne saura point lire. La version et le thème ont ce pouvoir de nous tenir devant un rectangle imprimé, comme sont les amateurs devant une belle gravure. Car l'amateur ne dit point : « Je la connais » ; il la voudra voir et revoir. Une belle page aussi veut être étudiée en son ensemble, en ses rapports, en ses lumières et ombres, tantôt par le détail, et tantôt d'ensemble par recul ; mais il faut apprendre à regarder. Ici rien ne remplace la version et le thème, et rien ne rem­place le latin.

L'on voudrait s'en passer, et l'on ne peut s'en passer. Essayons pourtant ; mais alors faisons bien l'essai, en pensant à ceci que la culture a pour ennemie principale cette lecture qui va courant et ne revient jamais, et ne s'arrête jamais. Tous ces livres majeurs dont je parlais pourraient bien être en français, et l'on pourrait encore en tirer beaucoup. Mais comment exercer l'attention ? Il faudrait relire, réciter, copier et recopier. Je ne décide point si les textes anglais, allemands, italiens peuvent donner cette attention à la lettre que le latin donne si bien. Il faudrait d'abord que l'on se détournât de vou­loir comprendre à l'oreille et prononcer aussi bien que les gens du pays. Malheureusement ce genre d'utilité est ce à quoi on regarde, et cela, remarquez-le, revient à former un autre genre d'attention, que je crois ruineux pour l'esprit. Cette dextérité qui consiste à saisir le sens d'après le mouvement des lèvres en quelque sorte, est tout à fait opposée à ce lent regard, circonspect, revenant, plein de précaution et de doute, que l'on donne à un texte d'Horace ou de Tacite. Ces visages sont immobiles à jamais. Je conviens que Shakespeare les vaut bien ; mais qui empêchera qu'on le veuille comprendre comme un Anglais le comprend au théâtre ? On en reviendra tou­jours à vouloir comprendre ce qui sort de ces dents serrées. Nous voilà en Singerie.

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

LIX (787)

J'irais jusqu'à dire que toutes les opinions de religion sont poli­tiques. Cela sera nié, mais, à ce que je crois, politiquement encore ; car ce que je dis là sent le parti ; c'est lèse-majesté. J'ai connu un penseur de belle puissance[[1268]](#footnote-1269), et qui examinait souvent toute chose de haut, jusqu'à ruiner, comme par jeu, ses propres constructions. Mais j'ai remarqué souvent qu'aussitôt que la politique se montrait, cet homme rompait la discussion avec une sorte de vio­lence, quoiqu'il fût fort poli. Or je crois que ces coups de passion pouvaient bien remonter d'une idée à l'autre, et finalement soutenir ou relever le Dieu des messes basses dont il était le serviteur ponc­tuel. Remarquez que l'incrédulité est toujours prise comme révolte. « Il pense bien », cela concerne les choses de la terre non moins que les choses du ciel.

L'homme qui salue toutes les puissances, et qui avec cela n'honore point Dieu, est une sorte de monstre, mal formé à la fois et malheu­reux dans tous les sens du mot. À l'opposé, celui qui honore Dieu seulement et qui n'honore pas les puissances de ce monde, est aussi comme mal venu. Ces espèces politiques ne vivront point. Je les vois disparaître. La convenance et la cohésion entre tous les respects est si forte qu'il faut enfin choisir, et enfin tout saluer, ou ne rien saluer. C'est pourquoi, suivre la procession est et fut toujours poli­tique.

Le jansénisme est un état violent, par cette sédition intérieure, qui cherche appui en Dieu. Pourtant les mots permettent beaucoup, et rien n'empêche de couvrir du nom de Dieu la révolte de l'esprit. Mais il ne se peut point qu'on ne rencontre, en suivant ces pensées Pascaliennes, une opposition résistante et qui revient toujours, entre pensée et puissance. Et l'on sent bien qu'à nommer le pape l'évêque de Rome, comme fait toujours Saint-Simon, on blesse en soi-même le duc. Ou, pour mieux dire, la pensée libre découvre un ordre qui a droit, et aussitôt l'imposerait. Cette secrète colère contre les inexcusables dissidents suit de bien près les plus hautes démarches de l'esprit. **[**On aimera à penser, à ce propos, que Louis XIV redoutait les jansénistes bien plus que les athées. C’est qu’il avait le sentiment des pouvoirs, et que Sa Majesté était fort sensible. On voit par où la grandeur est léie à l’esprit de persécution.**]**[[1269]](#footnote-1270)

On me contait hier qu'un des plus puissants mathématiciens du dix-neuvième siècle, et d'ailleurs fort dévot, disait d'un incrédule qu'il avait vu mourir : « Il grille, maintenant, il grille ». Je devine ici une passion farouche, assez naturelle en un homme qui, avec une très grande sûreté devant lui-même, n'avait pas l'espoir d'être compris par dix hommes dans le monde. D'où l'idée qu'il est juste qu'un esprit plie avant de savoir. L'idée seule d'égalité est un péché, et le pire de tous pour ces esprits trop retranchés. L'enfer où l'on grille traduit ce mélange de force qu'ils veulent dans le vrai. C'est se faire roi. Ce mouvement est presque inévitable ; une grande timidité peut le pousser jusqu'à une espèce de folie. Descartes a su nommer Géné­rosité[[1270]](#footnote-1271) un autre mouvement plus rare, qui subordonne toujours l'ordre trouvé à l'inventeur, disant fortement qu'il n'y a point de nécessité en Dieu, non pas même des nombres et des axiomes. Ici se montre la tolérance positive, dont il y a peu d'exemples, et cette justice qui n'attend rien en retour. Pascal l'avait reconnue, et l'avait nommée grâce ; mais l'esprit de parti fut plus fort que la grâce, et il ne put se refuser de faire peur à ses ennemis, au prix de s'effrayer lui-même. Colère est physiologiquement bien proche de peur ; c'est pourquoi je ne puis décider s'il est plus effrayé pour son propre compte, ou plus irrité contre ceux qui ne prennent point peur.

27 septembre 1924 (PSR)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

1938 *PSR* LXVIII, « Religion et politique »

LX (788)

Pour clore ces escarmouches politiques, je crois à propos de dire quelque chose que personne peut-être ne croira, c'est que la vocation d'écrire m'est venue de politique. Le spectacle des Importants m'a toujours donné l'idée de les cribler de flèches. Et je remarquais aussi, non sans impatience, que les écrivains, petits et grands, sont aisément portés à rechercher les suffrages des Importants. Chose naturelle, mais qui redouble l'Importance. D'où cette misère du Parti Radical, qui fut toujours mon parti ; et, bien pis, cette honte d'être Radical, si souvent observée. C'était donner des verges à Bar­rès et aux autres, pour nous fouetter.

D'où je courus, en volontaire, à secourir nos petits journaux, et d'abord *La Dépêche de Lorient*, qui parut au temps de l'affaire Dreyfus, et qui n'eut qu'une courte existence. Je m'essayais dans tous les genres, voulant montrer comment on pouvait relever le fait-divers jusqu'au niveau de la Littérature. J'ai souvenir d'un tableau de fête populaire où l'on reconnaîtrait sans peine les sentiments vifs, pour ne pas dire violents, qui ont souvent choqué, je le crains, les sages et trop sages lecteurs de ces feuilles-ci. J'avais rêvé d'écrire un Roman Feuilleton ; mais il se trouva que le journal n'en eut pas besoin. Je ne puis dire si j'étais doué pour ce genre d'œuvre. Comment savoir ? La nécessité me poussant, j'aurais écrit d'abord un mauvais Roman ; je me serais jugé et peut-être redressé. Nul ne le peut que sur l'œu­vre, car tous les métiers se ressemblent, et il faut que le menuisier gâte du bois.

Ce que j’écris maintenant est pour instruire ceux qui ont du goût pour le métier d'écrivain. Je veux les sauver de délibération. En ce temps-là j’écrivais des dissertations de deux colonnes, politique et morale mêlées, signées du pseudonyme que j'ai gardé. C'était pesant, et gâté par le mouvement oratoire. Je me piquai, et je fis mes exercices, comme un pianiste ; j'en remplis trois gros cahiers, qui n'étaient que pour moi ; ainsi j'arrivai à oublier le lecteur. D'autant que je n'eus bientôt plus de journal à nourrir.

La *Dépêche de Rouen*, que je vis naître en ce temps-là, vécut d'abord par les hommes du métier. Puis elle connut des temps diffi­ciles, et encore une fois deux ou trois amis vinrent au secours, dont j'étais. Je retombai dans les Chroniques Hebdomadaires, lourdes machines dont je n'eus point de contentement. Mais je ne laisse pas aisément ce que j'ai entrepris. Il me parut finalement plus facile d'envoyer chaque jour un court billet. Cet autre genre a aussi ses règles, et je m'en aperçus à l'essai ; mais enfin je m'y accommodai, et la liberté vint. Je savais le métier quand la guerre m'en imposa un autre.

Comment je revins à la polémique, les lecteurs le savent. De nou­velles conditions devaient changer le genre, et le changèrent en effet. Le lecteur imaginaire, qu'on ne peut jamais oublier tout à fait, prit un autre visage. Il fallut plus d'ordre et d'enchaînement, d'où, même en étendant un peu l'ancien genre, une compression et une densité dont je m'excuserais, si ce lecteur-ci n'était soupçonné par moi, à tort ou à raison, de moins craindre les difficultés de doctrine que cette politique de soldat mécontent, sortant tout armée du buis­son scolastique. Mais puisqu'enfin, lecteur imaginaire, te voilà battu et à demi content, armistice maintenant, et peut-être paix, si les vérités désagréables portent fruit. Trêve, en attendant.

1er octobre 1924 (LP)

*Libres Propos*, Première série, Quatrième année, n°6, 15 octobre 1924

# L’Émancipation, 25 mai 1924

789

« On rirait, dit le Politique, d’un homme qui s’aviserait de se soigner lui-même dans ses maladies, ou de soigner ses proches, sans avoir fait une longue étude du corps humain, des malades et des remèdes. Mais on ne rit point d’un homme comme je vois que vous êtes, qui sans préparation réelle, d’après de courtes vues que le hasard lui donne, entreprend de guérir la France malade, l’Europe malade, et même toute la planète. Permis encore à l’homme tout à fait ignorant de déclamer ainsi selon ses désirs ou selon ses craintes ; mais dès que l’on sait un peu de quoi on parle, on découvre, sous le nom de Politique, une science encore bien plus longue et plus difficile que la médecine, d’un corps bien plus grand et plus composé ; une science qui, quand elle a saisi la structure, doit courir aussi après le changement, se tenir au jour et presque à la minute, recevoir de partout, vérifier tout, et sans retard composer et administrer le remède du moment. Que vous tentiez seulement de former la moindre opinion sur l’opération de la Ruhr, sur l’opinion allemande, sur les intérêts anglais et sur tant d’autres objets de ce genre, vous qui n’y êtes point allés, ou bien qui en êtes revenus, qui ne tenez qu’un fil ou deux, qui n’y avez point d’agents, et qui pensez surtout à vos propres affaires, cela confond. Il faut un pilote qui ne s’occupe point d’autre chose que de son difficile métier ; et ne point l’importuner ni le distraire, mais se fier à lui ; car s’il se trompe de sa place, où il voit le plus qu’on peut voir, il y a bien plus de chances encore pour que vous vous trompiez de la vôtre ; c’est vouloir diriger sans bouger du salon des premières et sans cesser de jouer aux cartes ».

Mais le Modéré fit voir de l’impatience : « Vous prouvez trop, dit-il. Comment choisir un maître ? le plus ambitieux n’est pas le plus savant. Et il reste à savoir si un seul homme suffira à cette tâche que vous dites. Et ne vont-ils pas disputer, s’ils sont plusieurs ? Qui prononcera entre le Grand Militaire et le Grand Banquier ? L’infatuation et les rivalités se montrent assez dans cette suite d’erreurs énormes qui sont le texte de l’historien depuis qu’il y a des politiques. Sur quoi vous me direz qu’on pouvait faire pis. Mais il me vient, de votre comparaison même, une autre idée. Je puis très bien et très raisonnablement donner des ordres au pilote sans cesser de jouer aux cartes dans le salon. Je puis lui dire : « Allez ici ; tournez par là ; faisons escale en tel lieu », selon mes préférences. Bref vous nous décrivez, en votre portrait de l’homme d’État, les vertus de l’exécutant, plutôt que celles du chef. J’inclinerais même à croire que celui qui sait beaucoup ne décide guère, et arrive aisément à cet état de jugement engourdi, où ce sont les passions qui choisissent. N’importe qui pouvait se rende compte que la Roumanie n’était pas en état de se défendre ; elle fut poussée à la guerre par des hommes qui savaient cela et bien d’autres choses. Nivelle connaissait le repli allemand, manœuvre capitale qui devait changer tous les projets d’offensive ; mais il agit comme s’il n’avait rien su des mouvements de l’ennemi ; je ne dis pas qu’il eut tort ; je ne me hâte point de juger d’après l’effet. Je soupçonne seulement qu’à savoir beaucoup on devine enfin qu’il y a objection à tout, ce qui fait que, si on ne se résigne à délibérer sans fin, on se risque contre des objections très claires et très fortes. D’où je reviens au pilote du navire, et je comprends qu’il n’est pas absurde de lui donner des ordres, puisqu’aussi bien, et quelque savant qu’il soit, ce n’est jamais d’après ce qu’il sait, mais d’après ce qu’il désire, qu’il décidera de faire tel voyage ou tel autre. Jusqu’au détail. Car il ne passerait jamais à travers la vague s’il attendait de la connaître ».

*L’Émancipation*, 38e année, n°5, 25 mai 1924

790

On m'a dit plus d'une fois : « Vous êtes le dernier radical, ou peu s'en faut. Cette espèce disparaît comme a disparu l'aurochs ». J'en riais bien. Maintenant j'en ris encore mieux. Le radicalisme n'est point vieux ; il est encore enfant. Il me semble que l'on peut deviner ce qu'il sera ; c'est le seul sujet neuf qu'il y ait encore dans la politique, où presque tout a été dit.

L'art des gouvernants a été étudié de fort près. Sous la forme militaire, il touche à la perfection. Un colonel sait persuader et sait punir ; les grades intermédiaires, si bien ménagés, font circuler le commandement jusqu'aux extrémités du grand et redoutable corps. Tous les pouvoirs ont les yeux fixés sur ce modèle. Le pouvoir de police n'en diffère presque point. Tous les pouvoirs, celui du juge comme celui de l'industriel, s'appuient sur ces deux-là. D'où l'ordre, chose louable et bonne, qui mérite l'obéissance, et qui, au reste, l'obtient.

Les choses allant ainsi, par la persuasion et la force ensemble, il est inévitable que le citoyen soit gouverné plus qu'il n'est nécessaire. Par exemple l'armée s'étend et s'établit, sans aucun projet et par sa seule nature. Toutes les parties du pouvoir imitent l'armée. Quel est le programme d'un président ? Il demande de nouveaux pouvoirs. Quelquefois on s'y laisse prendre et on l'attend au bien qu'il veut faire. Or le bien qu'il veut faire, c'est toujours d'étendre son pouvoir, ainsi que tous les pouvoirs concordants. Cette idée est quelquefois naïvement exprimée, par des hommes qui se disent démocrates et qui croient l'être. Il suffit à leurs yeux que le peuple soit consulté de temps en temps, de façon qu'il puisse choisir d'autres maîtres ou confirmer ceux qu'il a.

Or le peuple, chez nous, va obstinément à une autre fin, toutes les fois qu'il trouve passage. Il n'élit point tant des chefs que des contrôleurs. Selon une idée qui est à peine entrevue, le chef de l'État n'est point tant le chef de tous les bureaux que le délégué du peuple, le Citoyen modèle qui a charge de découvrir tous les abus de pouvoir, et d'y mettre fin. Plus évidemment, les ministres sont comme des tribuns, chacun d'eux ayant la surveillance d'une de ces puissantes administrations, qui toutes tyranniseraient si on les laissait faire. Ainsi le ministre de la guerre n'est nullement le chef de l'armée, mais plutôt le représentant des citoyens ; et c'est ce que les vrais militaires ont toujours senti.

Sur cet exemple, essayons de comprendre comment un ministre, homme scrupuleux d'ailleurs, homme de labeur, homme de jugement, peut se tromper et nous tromper, et de bonne foi. Le voilà, à ce qu’il croit, chef de l’armée, et général sur les généraux. Il s’use d’abord à apprendre ce nouveau métier ; il n’y parvient pas ; il prend conseil de ceux qui le savent, et bientôt il ne décide que d’après leurs propositions. Et cela serait sage, si le ministre avait pour mission d’être le général des généraux. Il suffit d’avoir touché au métier militaire pour savoir que c’est un très difficile métier. Mais aussi le métier de ministre n’est ni d’administrer ni de commander comme chef de l’armée, mais plutôt de s’opposer aux empiètements de cette puissante et vorace organisation. C’est dire qu’il ne doit point rechercher les éloges des militaires, et qu’il doit même s’en défier, et, bien plus, se résigner à se voir suspect et même abhorré. Chacun trouvera sans peine d’illustres exemples d’un genre et de l’autre. Or il arrive que le ministre qui oublie son mandat et se fait plus militaire que les militaires, est finalement puni et chassé, quoique trop tard ; et inversement celui qui a osé faire son devoir de tribun sans craindre le redoutable esprit de corps, est finalement acclamé, quoique trop tard. Cette justice du peuple, encore lente et boiteuse, fait pourtant voir un profond changement dans la politique réelle. Chacun sent bien que, comme le député est le délégué du peuple, ainsi le ministre est le délégué des députés, qui a charge de porter le regard du peuple jusque sur les régions secrètes où les pouvoirs coalisés préparent et poursuivent leurs projets chéris. Comprenez pourquoi l’esprit radical est si violemment méprisé. Donnez une pensée à Combes, à Pelletan, à Caillaux.

15 mai 1924 (EDR)

*L’Émancipation*, 38e année, 25 mai 1924

1925 EDR 1 « Le tribun »

791

« Front partout, la terre est ronde. À toi la Marne, à moi la Gironde ». L’homme d’État parle ainsi à l’homme de troupe. L’ancien combattant rit, et se sent un peu vengé. L’esprit d’Ésope revient. Quelles ruses, quelles précautions, quel art des détourneurs depuis cinq ans pour empêcher que ces choses fussent dites ! Quelle vigilance armée, quelle violence à la Chambre, dès que l’esprit du fantassin se montrait ! Quelle muette réprobation dans les cercles, et bientôt quel désert devant l’imprudent ! Quelle ironie et quelle danse recherchée dans tant de livres ! Quelquefois même un avertissement qui piquait mieux, dans quelque entretien amical avec un de ceux qui connaissent la question : « La guerre vous tient encore ; vous ne pouvez la secouer ; c’est plus fort que vous ». L’autre se délivrait de ma pensée, par ce moyen, mais non pas de la sienne. Chacun reconnut qu’à la cérémonie de l’École Normale, maison où l’on sait dire, rien ne fut dit. La même pensée était en tous ; en ceux qui la craignaient et qui avaient voituré jusque là leur importance et leur œil soupçonneux ; en ces jeunes qui parlaient par ordre, déjà chefs de service, et bientôt académiciens s’il y a une justice ; en ceux qui faisaient cercle, semblables à des portes fermées ; dans les honteux, un peu plus à l’écart ; dans les mécontents, qui rôdaient autour, cherchant passage pour une idée et mâchant des injures. Toutes ces espèces font partout un semblant d’ordre.

Mais quelle est donc cette idée vierge ? Je la connais. Je l’ai dite aux roseaux. Mais la voilà sur les murs. Mieux ; il se trouve des spectateurs qui la supportent, et même qui l’acclament. Maintenant que j’ai lu le *Tombeau sous l’Arc de Triomphe*, je comprends les huées, je comprends des commentaires de la presse, qui m’avaient laissé incertain. Ce drame n’est point fait pour moi ; je crains ce tumulte ambigu, et cette autre violence pour la paix. J’aime mieux un tranquille serment. À lire seulement, l’esprit se sauve mieux. Voilà donc l’autre moitié de *Liluli*. Voilà le héros au naturel ; voilà ses motifs à lui, son honneur à lui. Sauvant son courage ; n’écoutant guère, parlant par éclairs[[1271]](#footnote-1272) ; après l’éclair, nuit noire. Comme celui à qui on demandait le nom de son général, et qui répondit : « Général Mépris ».

Vers la fin de la guerre je vis, dans un train de banlieue, un zouave encore presque au biberon, son père avec lui, et une ou deux vieilles cousines, je suppose. Aussi un autre zouave, son camarade ; tous deux jouaient et se bourraient comme deux enfants. « Est-il possible, est-il croyable, dit la cousine, que ces deux enfants aient vu de si grandes et si terribles choses ? » Le père faisait voir une attention de vieille poule aux petites choses, comme couvertures, jambon et vieux marc. Mais, sur les choses d’importance, il parlait comme un journal : « Ce n’est pas fini. On a encore besoin de vous là-haut ». « Où vont-ils ? », dit la cousine. Et le père : « Ils ne savent pas exactement où ; mais, en quelque lieu que ce soit, on peut être sûr qu’ils feront du bon travail. Ils sont avec Mangin ». Alors celui des deux zouaves qui était son fils dit avec un sérieux étonnant : « C’est une affaire d’or ». On disait ainsi à ce moment-là ; et ce fut très bien dit. Tout fut remis en place. Le zouave sembla un homme d’âge, et le père sembla un tout petit enfant.

Le héros de la pièce à laquelle je pense développe seulement cette réplique du zouave. Le théâtre permet cette fiction qui remplit trois actes de ce qui n’est jamais qu’un mot, ou peut être un silence. Et ce développement n’altère nullement la situation ; les ressorts en sont seulement plus visibles, puisque le soldat, après tant de vérités blessantes, et par leur effet même, rebondit, comme une sûre et fidèle mécanique, justement à ce point de sentiment que les deux autres lui marquaient d’abord. Le zouave, tout jeune qu’il était, ne manquait pas d’expérience.

20 mai 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°5, 25 mai 1924

1939 SM1, CXXVI, « Un zouave »

# *L’Émancipation*, 25 juin 1924

792

Électeur, ne demande point trop. Il se peut que l'État soit, dans des temps à venir, dispensateur et bienfaiteur. En notre temps l'État se montre comme naturellement malfaisant. Vieille habitude. Un hiver terrible, un printemps gelé, un été incendiaire, l'inondation, la rareté des matières, la concurrence, la faillite d'une banque, tout ce qui peut atteindre notre bourse selon le cours naturel des choses, qu'est cela, faites-y bien attention, qu'est cela à côté des dépenses militaires, canons, obus et le reste, sans compter les maisons détruites, les champs ravagés, le commerce corrompu, la monnaie avilie ? Combien faudrait-il de millions d'enfants prodigues et de millions d'ivrognes pour nous amener au point de pauvreté où l'État nous conduit tranquillement, raisonnablement, par le travail appliqué et consciencieux d'une foule d'honnêtes gens ? Et, remarquez-le, après une telle épreuve, dans le plus pénible resserrement des finances publiques, nous avons vu l'État recommencer par les mêmes idées, par les mêmes moyens, ses redoutables entreprises. Nous l'avons vu engager de nouveau les plus folles dépenses, en vue de recouvrements incertains. Nous avons donné un énergique coup de frein. Maintenant, attention. Ne demandons pas à l'État de nous enrichir ; demandons-lui d'abord de ne pas nous ruiner. Qu'il cesse de nuire, et ce sera richesse.

La plaie d'argent n'est pas la pire. Combien faudrait-il de bandits armés, combien de pestes et de choléras, combien de tamponnements, combien de rixes, quelle fureur des passions emportées et homicides, pour réaliser, dans le même temps, le massacre méthodique des plus vigoureux, des plus courageux, des plus honnêtes, des plus utiles citoyens ? Le plus fâcheux désordre, la négligence la plus déréglée, la plus ingénieuse méchanceté ensemble ne feraient point, à beaucoup près, l'étonnant travail de ces hommes savants, austères, dévoués, résignés, méthodiques, et enfin admirablement sages, que l'on appelle les militaires.

Par le jeu d'une organisation folle, très sagement servie, la vertu la plus rare s'emploie au plus sauvage égorgement. Les hommes les plus pacifiques sont formés en cyclone par un art incomparable, et aussitôt anéantissent moissons, villages et habitants, et se perdent eux-mêmes. Entendez bien, c'est pour notre sûreté ! Oui, pour la sûreté des mères et des enfants, pour la protection des faibles, pour le droit, pour la justice, pour la civilisation. Voilà ce qu'ils ont trouvé pour nous assurer une existence tranquille. Et ils veulent bien nous annoncer, ces Hommes d'État admirables, qu'on ne trouvera pas mieux, qu'ils sont renseignés, qu'ils le savent de science certaine. Les survivants se précipitent pour châtier celui qui a préparé et qui prépare encore ces choses ; ils trouvent un homme qui travaille du matin au soir, qui parle bien, et évidemment sincère.

Or le citoyen se dit qu'il y a ici quelque chose qui ne va pas ; que ces hommes sont aveuglés par la puissance, par les flatteurs intéressés, par le métier lui-même ; qu'ils nous préparent la guerre comme un menuisier fait des portes, tout entier à mesurer et à varloper. D'où l'idée de mettre fin d'abord à cette industrie, de chercher autre chose, à tout prix autre chose. Car enfin la vraie paix vaut largement tous les salaires désirables, et toutes les assurances, et toutes les retraites. Elle paierait mieux. Cette idée, cette seule idée suffit bien pour vingt ans. Ne causons point d'autre chose.

1er juin 1924 (EDR) / 5 juin 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°6, 25 juin 1924 (IV)

1925 EDR 135 « Notre ennemi »

1939 SM1, CXXVIII, « Le ruineux État »

793

Le train électrique se mit en marche d’un seul bloc et prit presque aussitôt sa vitesse. Je me plus à imaginer le lourd volant de l’usine, auquel cette masse se trouvait tout à coup accrochée. Quel effort sur l’axe ; quel coup dans la tête de bielle. Mais je ne voyais pas autre chose que ce glissement aisé des wagons, qui partaient au doigt, entraînés par le rail conducteur, cette courroie silencieuse. Un seul désordre, un seul signe de l’effort et de la violence ; les patins, en frottant sous le rail conducteur, crachaient du feu de quoi éclairer vingt bibliothèques. « Il faut, me disais-je, que les ingénieurs soient tout à fait sans idées pour n’avoir pas adouci ce frottement-là ». Je remarquais aussi la pièce d’attaque du patin, un peu courbée, et plus faible que le rail. Pourquoi plus faible ? C’est le point d’usure. Cette pièce sautera. On découvre toujours dans les mécaniques quelque trait d’enfance, semblable à une ficelle dans un harnachement de cuir. Cela s’explique. L’ingénieur fait ses dents de lait en chaudronnerie et vieillit dans la paperasse. C’est ainsi que mes pensées revenaient au polytechnicien maigre.

Castor suivait d’autres idées. « Ces ouvriers, dit-il, chargés d’outils, et qui sont transportés dans ce palais roulant, semblent plus étonnés que contents. Ils aimeraient mieux un bout de jardin et une soupente un peu plus claire pour leurs enfants ; mais ils n’ont point le choix ; ils sont millionnaires pendant ce voyage de dix minutes. J’admire cette fureur de dépenser. Rien n’est trop neuf ni trop beau pour l’administrateur qui ne paie pas de sa poche, et qui se trouve toujours assuré de son traitement. J’ai rencontré plus d’un conseilleur de ce genre-là, qui voulait jeter bas une vieille usine, et me bâtir une brillante cage à machines, toute vernie et reluisante. Ils n’ont aucune idée de ce qu’est le bénéfice ; ils ne savent point qu’il est toujours obtenu au prix de la plus sordide avarice. L’avarice, mon cher, c’est la loi des riches. L’avarice ne cesse pas de crier pour toute pièce manquée et pour toute dépense inutile. Et tout le monde y gagne finalement. Mais on n’estime point comme il faudrait cet aigre censeur des dépenses. Mais, tout au contraire, dès que le chef est assuré de son Fixe, on le pousse à de folles entreprises. Il n’y est que trop porté déjà ».

Notre train passait entre des murs neufs, hauts comme des remparts. « Voilà, dit Castor, trois tunnels de moins, enlevés comme avec la main. Personne ne s’est demandé si, dans ces temps difficiles, il n’y avait point de travaux plus pressants, ni de précautions moins coûteuses. Les travaux sont toujours bienvenus. Ce sont des profits, des traitements, des salaires. L’ouvrier s’y trompe toujours. On embauche, donc tout va bien. Il s’étonne après cela que son salaire lui coule dans les doigts. Mais qu’est-ce qu’un salaire, finalement, si ce n’est une part des produits ? Et si les produits sont de ceux dont on se passerait bien, le travail est comme perdu. C’est Privation qui paie. Dès que quelqu’un produit à perte sans se ruiner, comme nos brillants ingénieurs ont coutume de faire, c’est le travailleur qui est dupe. Finalement, et tous comptes faits, il verrait que ce train de luxe est payé sur son bifteck et sur le lait de ses enfants, sur le logis, sur la chaussure. La vie est chère parce que les dépenses communes sont réglées par des prodigues. Mais c’est ce que l’ouvrier ne peut pas voir, parce que les comptes ne sont jamais faits. Les communistes ont besoin d’un tyran pour l’ordre, et ils le savent ; mais ils ont besoin de deux cent mille avares pour l’administration, et ils ne le savent point ».

*Emancipation,* 38e année, n°6, 25 juin 1924 (V)

NAF 13967/41

Révisé sur manuscrit le 22/03/09

794

On dit qu’une dictature serait impossible chez nous. Je conseille de ne pas trop se fier là-dessus, et de recenser un peu les forces de résistance, que chacun au moins sache ce qu’il pourrait faire le matin où on l’avertirait, après lui avoir demandé ses papiers et où il se rend, que les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits. C’est sous cette forme, ou à peu près, que nous serions avertis de la chose, car les journaux résistants seraient bloqués depuis minuit, et les journaux consentants diraient des mensonges de belle apparence. On courrait chez les chefs de l’opposition ? Mais on rencontrerait de savants barrages. Personne ne peut dire jusqu’où s’élèverait le courage civique d’un citoyen isolé, mal renseigné, balançant au milieu de récits sommaires et évidemment faux. Pour l’action en masse contre des mitrailleuses, elle dépendrait uniquement de l’esprit de résolution que montreraient les pouvoirs. S’il se trouve au poste de commandement un homme sans pitié ni faiblesse, la chose sera faite, et provisoirement sans remède, avant qu’on le sache. Alors s’élèveront les raisonnements de l’intérêt et de la prudence, sans compter la pressante nécessité, qui veut que chacun gagne d’abord sa vie et veille à ses propres affaires. Et n’oublions pas que le parti le plus agréable en ces cas-là, c’est d’approuver et d’acclamer ; tout autre parti laisse des remords.

Ces perspectives sont déplaisantes. On aime mieux se fier à ceux qui tiennent les ministères. Et si l’on veut dire qu’ils sont incapables de violer la loi en vue de se faire plus grands, j’en suis d’accord. Mais je suis bien obligé de compter avec l’amour sincère du bien public. Ce que je craindrais bien plus que l’ambition, l’audace et même la férocité, c’est le dévouement. Il existe un certain nombre d’hommes puissants qui croient savoir d’où viennent nos maux et où se trouvent les remèdes. Là-dessus ils n’admettent point la discussion, comme on peut voir. Or, s’ils ne laissent point seulement parler ceux qui vraisemblablement, ont autant de lumières qu’eux, encore bien moins peuvent-ils admettre que la masse des citoyens, qui connaît sommairement l’état des choses, puisse imposer soudainement de nouveaux hommes et une autre politique ?

On n’a point fait voter sur la guerre et la paix dans le temps où l’on entendait le canon. Cette idée aurait semblé ridicule. Ceux qui étaient au pouvoir à ce moment-là avaient une opinion qui leur paraissait indiscutable ; toute autre opinion était crime à leurs yeux. Pourquoi penseraient-ils autrement maintenant ? Il se peut bien que toute consultation électorale concernant la Ruhr, ou la durée du service militaire leur semble aussi imprudente et folle que si l’on avait recueilli l’avis des citoyens sur la tactique à suivre après la Marne. S’ils ont cette opinion, et s’ils prévoient des élections sans ambiguïté et directement contre ce qu’ils jugent nécessaire et même sacré, comment voulez-vous qu’ils ne cherchent pas quelque prétexte pour éloigner l’échéance ? Et puis, s’ils délibèrent là-dessus, comment n‘arriveraient-ils pas à prévoir les résistances, les manœuvres d’obstruction, les mouvements populaires, les grèves, la rébellion ? S’ils prévoient, ils prendront des mesures. D’où des patrouilles dans les rues et tous les agitateurs encerclés. Tout cela s’ils le jugent nécessaire et de salut public, ils croiront de leur devoir de le faire, et ils le feront à tous risques, par la meilleure partie d’eux-mêmes. Je crains la probité aveugle.

*Emancipation*, 38e année, n°6, juin 1924 (VI)

NAF 13967/42

Révisé sur manuscrit le 21/03/2009

# *L’Émancipation*, 25 juillet 1924

795

On rit du communiste Marty parce qu’il n’a point de cravate et parce qu’il montre ses bretelles. On remarque que ses camarades communistes sont vêtus honnêtement. Ce contraste est plein de sens, et je n’y trouve point de quoi rire. Les communistes bien cravatés sont des doctrinaires ; ils ont l’idée d’un autre ordre social, mieux équilibré à ce qu’ils croient et plus juste que l’ordre existant, mais non moins rigoureux ; où l’individu sera moins libre encore qu’il n’est présentement ; moins libre peut-être qu’il n’était dans la gare de Bar-le-Duc, au temps où les camions roulaient jour et nuit jusqu’à Verdun. Le citoyen trouvait tout réglé, le lieu de son repos, le lieu de son repas, la porte par laquelle il devait passer, et jusqu’au prix des œufs et du jambon. Les plus jeunes[[1272]](#footnote-1273) et les plus forts étaient aussi les mieux gouvernés ; on laissait aux plus faibles, femmes, enfants et vieillards, une sorte de liberté misérable. Plus haut, vers les collines en continuelle éruption qui éclairaient les nuages, tout était commun à tous, vêtements, nourriture, outils, armes, wagons, camions. L’ordre militaire est communiste ; et, tant que les hommes seront conduits par leurs passions le plus souvent, tout ordre communiste sera militaire. Il est donc naturel que le doctrinaire communiste soit boutonné militairement.

Le commun des hommes n’est pas doctrinaire. Ils aiment l’ordre, ils ne l’adorent point. Ce n’est à leurs yeux qu’un moyen de police, qui, dans le fait, se rend maître aisément de quelques perturbateurs. Il y a peu de voleurs et peu de brutaux ; cela exige un bon nombre de grillages, d’agents, et de juges ; tout cela est payé, et même largement payé, par le citoyen paisible ; mais cela n’est pas estimé de vraie estime. Or ce pouvoir, qui, par sa nature même, exige prompte obéissance, s’estime lui-même très haut, et veut respect. D’où l’on comprend que l’abus de pouvoir est une suite naturelle du pouvoir. C’est toujours ainsi. Un ministre, un chef de gare, un percepteur ont toujours naturellement un peu d’infatuation. On peut en rire. Il est clair que l’état de guerre a poussé l’infatuation jusqu’à la majesté, par l’interdiction de rire. Nous en avons vu et nous en voyons les suites. Tous les pouvoirs ont gardé le ton militaire ; et présentement la plus haute majesté ne peut comprendre que ce qui lui semble évident ne soit point la loi de l’État. « J’ai dit que le scrutin d’arrondissement ne serait plus. Il suffit ». Ce ton de colonel, d’abord paternel, et bientôt méprisant, est ce qui a remué l’opinion.

Petite chose. Mais quoi ? Que sait-on des grandes choses ? Que sait-on de l’Allemagne ? Que sait-on de l’avenir ? Quel est le citoyen qui a dans la tête un plan de politique extérieure ? Qui pourra mesurer les dangers ? Qui se risquera ? On sentait, on sent encore, on ne sent que trop la nécessité d’obéir, et la nécessité de croire. Mais ici, en un problème si simple, devant un système si évidemment impraticable, quand il est clair pour tous que le scrutin d’arrondissement n’est nullement perturbateur, un tel décret royal, le ton, la manière, tout a fait voir l’empiètement du pouvoir, la coutume militaire subsistant, un défi inutile et comme de luxe, et à un peuple qui méritait mieux et qui l’a prouvé. Il arrivait, de même, au cantonnement, que le meilleur soldat faisait mille détours faute d’un bouton, et guetté au passage par un pouvoir qui se plaisait à faire peur. Ces petits incidents réveillent une grande idée, c’est que, s’il est nécessaire d’obéir, il est dangereux de respecter. C’est pourquoi le veston déboutonné de Marty signifie quelque chose.

7 juillet 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°7, 25 juillet 1924 (VII)

1939 SM1, « La cravate du communiste »

796

« Si je parie Guerre, dit Castor, je gagne de n’être pas surpris ; c’est tout ce que je gagne, car aucune précaution ne me fera certain de la victoire. Voyons maintenant ce que je mets au jeu. J’y mets ma bonne humeur et par conséquent ma santé. Je fais varier le franc, j’inquiète le crédit, j’empêche les affaires. Je me ruine en armements, j’occupe à grands frais une zone de protection, j’entretiens des oisifs ; je diminue la production ; je m’endette de plus en plus ; je perds mes alliances ; et enfin je voue à la mort ou à la mutilation deux millions d’hommes vigoureux, sans compter les autres fruits de la victoire, si victoire il y a. Au reste, qu’il y ait défaite ou victoire, je n’aperçois au-delà que les mêmes inquiétudes encore et les mêmes misères. La mise est forte, comme vous voyez ; le gain est mince, car le risque d’être surpris est faible, et l’inconvénient même d’être surpris est moins grand qu’on ne dit. Ayant population, transports et industrie, on serait promptement en état de rendre mal pour mal.

« Si je parie Paix, je gagne tout de suite ; je rétablis le franc, je donne confiance au monde ; je retrouve crédit ; je produis, j’échange ; j’accumule des forces réelles ; j’acquiers des amis. Il est vrai que je sacrifie cette sécurité militaire, qui n’est réellement autre chose que le plus grand risque pour les meilleurs. Mais en revanche je rouvre les conduits du foie par une gymnastique d’espérance. Je suis agréable aux autres et à moi-même, et je dors bien. Donc je parie paix ».

« Mais, lui dis-je, ami Castor, est-ce ainsi que l’on juge, et est-il raisonnable de croire ce qui plaît ? »

« Mon cher, dit-il, je connais les affaires. Voilà bien trente ans que je juge, et à mes dépens ; et j’ai pris pour règle constante de supposer toujours le pire dès que je vois une parade bien claire ; par exemple un enfant, sur le bord de la route, je crois toujours qu’il va traverser ; j’use un peu mes pneumatiques, et, par ce faible sacrifice, je m’assure contre un grand malheur. Mais j’ai observé souvent aussi qu’une précaution sans mesure augmente le danger, et surtout quand le danger vient des hommes ; comme dans une barque qui penche de côté et d’autre, je ne dois point me jeter étourdiment d’un côté ; car si les autres s’y jettent à mon exemple et un peu trop tard, nous pourrons très bien chavirer par la précaution même. Encore plus évidemment faut-il être avare de gestes vifs, lorsque le crédit et la confiance sont tout le bien, et lorsque la peur est tout le mal, comme en ces questions de paix et de guerre. J’ajoute que, dans le cas présent, les conditions du problème sont telles que plus on sait plus on doute, en sorte que la sagesse commande d’abord de se tenir tranquille, comme dans la barque. D’autant qu’il n’y a pas ici d’éléments qui nous secouent, et que nous ne sommes secoués que par nos propres passions. Qui croit à la baisse la précipite par ses actions et même par ses discours ; mais encore y a-t-il une quantité de marchandise bien déterminée, d’où il peut résulter une baisse qui ne soit pas d’imagination. La guerre est un cas remarquable où c’est l’imagination qui fait tout. D’où cette rège, qu’il faut que chacun tienne d’abord son imagination en paix. Ainsi l’optimisme n’est pas seulement une opinion agréable, mais encore une opinion raisonnable ».

16 juillet 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°7, juillet 1924 (VIII)

1939 SM1, CXXXI, « Parions pour la paix »

797

Dès qu’on fait la part des passions, les passions n’ont plus de part. Un homme qui dirait : « Prenez garde ; je sens que je vais me mettre en colère », un tel homme aurait déjà surmonté tout ou presque tout. « J’ai le malheur d’être irritable », dit l’abbé Pirard ; c’est ne plus l’être. La passion retombe à l’humeur, dès que l’on n’y croit plus. Qu’est-ce qu’une peur, si l’on n’y croit plus ? Tout le danger des passions est dans ces opinions folles et chéries, si bien vêtues, si bien ornées de preuves. Alceste est au bout de ses peines puisqu’il se dit à lui-même que ce n’est pas la raison qui règle l’amour. Celui qui se dit à lui-même : « Elle n’est pas belle ; mais je ne puis m’empêcher de la voir belle », celui-là n’est plus tant amoureux qu’il le croit ; il commence à juger, qui est diviser ; il rompt le cercle magique. La haine à proprement parler ne demande pas excuse, mais elle se nomme elle-même justice. Et le plaideur qui se dit : « Je plaiderai, mais c’est folie pure », est sur le bord de l’arrangement. Il est vrai aussi que l’on peut s’être juré et se jurer encore à soi-même de faire le fou ; mais ce n’est qu’un jeu. Le fou se croit très sage. Le fou ne doute[[1273]](#footnote-1274) jamais.

Les nations ennemies ont parlé comme des folles. Le plus redoutable signe à mes yeux était dans ces revendications de droit, faites sur le ton de la colère. Dans le moment où le négociateur Briand cherchait un arrangement vaille que vaille, d’après l’idée que tout procès est enfant de folie, il fut traversé par un furieux qui argumentait et qui se croyait. Les sentiments communs sont soumis à cette condition que chacun cherche autour de lui son avis propre ; la fureur éloquente reprend alors tout le terrain. L’historien analysera ce coup de force étonnant et ses suites, qui parurent sans remède.

Il y a remède. J’en vois les signes en ceci que les hommes d’État ne jettent plus leurs sentiments comme des raisons ; mais au contraire ils font part de l’indignation et de la fureur, disant : « Mettez-vous à notre place ». J’ai trouvé en Ramsay Mac Donald ceci de très fort, c’est que, au moment le plus difficile, il disait : « Je comprends très bien que vous ne soyez pas raisonnable tout à fait ; pour mon compte, je voudrais l’être. Mais comprenez aussi que l’opinion se prend aux apparences. Admettez comme un fait que l’homme de la rue ne soit pas content ». Cette division, ou jugement, comme dit la langue allemande, cette division ouvrait passage. Chacun pense maintenant d’après cette prudente méthode. « L’opinion est encore un peu folle. Ayez égard à des erreurs bien naturelles. Mon esprit se possède, mais mon corps est irrité et irritable. Ne pesez point vos paroles et vos actes d’après le droit strict, mais d’après la réaction des foules. Si le contrôle des armements redouble les passions guerrières, il est clair que le remède est pire que le mal ». Et autres propos dont partout nous voyons la trace ; car chacun des disputeurs en a autant à dire, et il est très vrai que l’Allemand et l’Anglais[[1274]](#footnote-1275) doivent avoir égard aussi à la partie guerrière et tumultueuse de nous, je dis de chacun de nous. Tel est l’esprit d’arrangement et de paix qui enfin se montre. C’est dire en objection : « L’opinion ne comprendra pas. Cela se présente mal. Vous irriterez. Cherchons quelque autre formule ». C’est le langage des témoins dans toute affaire d’honneur. Mais comment espérer un honnête accommodement si le négociateur se pique d’être offensé plus que l’offensé lui-même ? Nous en étions là. Nous n’en sommes plus là.

20 juillet 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°7, 25 juillet 1924 (Propos IX, daté du 15 juillet)

1939 SM1, CXXXIII, « Folles passions »

# *L’Émancipation*, 25 août 1924

798

Dès l’année quinze, quand je pus lire le Livre Jaune, qui n’était pourtant pas indiscret, je crus pouvoir me dire, comme ce héros du Châtelet : « Pour Dieu, pour le Tsar, et pour la Patrie ». Je me voyais donc au service d’un despote, et combattant pour confirmer l’ignorance et l’esclavage de tout un peuple. Il est vrai que je servais aussi ma Patrie ; mais on pouvait douter si cette occasion, imprudemment saisie par nos diplomates, se terminerait par le triomphe ou par un inimaginable abaissement. Maudissant donc cette politique, je la servis néanmoins fidèlement et exactement, autant que j’en étais capable. L’enthousiasme n’est utile qu’au commencement ; de toute façon il faut qu’il s’use, et c’est ce que les règlements militaires ont très bien prévu. Il reste le métier et les nécessités.

Les documents sont maintenant assez connus. Ceux qui les ignorent, c’est qu’ils le veulent bien. Je n’ai rien à corriger dans cette vue sommaire de notre politique. Et même la suite qu’on y découvre maintenant me paraît de trop. L’historien, éclairé à ce qu’il croit par ce qui a suivi, découvre aisément de grands projets. Tout se tient, tout est vraisemblable ; et, en dépit du principal intéressé, qui refuse prudemment l’éloge, il faudra écrire l’histoire comme si un homme d’État, en maniant l’opinion et en manœuvrant au milieu des partis, avait entretenu et réchauffé l’Alliance, et enfin préparé le passage pour reprendre nos provinces et remettre notre pays à son rang. Sur quoi on pourrait ouvrir un grand procès, et même le perdre. Car, devant le résultat, si l’on ne peut oublier les pertes, on oublie du moins aisément le risque ; et beaucoup d’hommes d’État sont loués dans nos manuels scolaires, pour des œuvres du même genre et quelquefois pires.

Cela est presque tout imaginaire, j’en jurerais. Les passions font tout. Est-il vrai que le peuple chez nous voulait la revanche ? On ne peut le dire. Mais ce n’est pas faux non plus. Le même homme, selon l’occasion, disait blanc ou noir. Toujours sincère, toujours réglant ses pensées sur ses gestes et sur son humeur, toujours conquis par ces morceaux de vérités que l’on trouve dans toutes les thèses. Tantôt au coin de son feu, ou bien au bord de son champ, il faisait sonner du doigt le creux de la gloire. Tantôt pris dans le bataillon ou marchant derrière, il sentait bouillir l’esprit d’aventure et défiait le monde. « La France ne veut pas la guerre, mais elle ne la craint pas ». Cette parole, digne du Seigneur de la Guerre, est lumineuse parce qu’elle est tout à fait ambiguë. Elle traduit le double mouvement que l’on observe dans la moindre querelle. Elle exprime la naïveté de l’instinct. Nous sommes tous ainsi quand nous nous laissons aller.

Ainsi fut notre politique, sous la direction d’un homme dont Clemenceau disait un jour : « Regardez-le ; le voilà qui court s’abstenir ». Ce Oui et ce Non ensemble sont funestes dans les grandes affaires. Les luttes de l’ambition devaient tirer cette timidité jusqu’à une sorte d’éloquence, si l’on peut dire. La majesté du tsar dictait le ton de la réplique, par ce courage du désespoir, bien connu des timides. À ceux qui voudraient dire que j’exagère, je conseille de lire cette algarade étonnante et presque scandaleuse de notre chef parlant à l’ambassadeur d’Autriche à la cour de Russie, dans les tragiques circonstances que l’on sait. « Prenez garde, Monsieur ; la Serbie a des amis, et la Russie a une alliée ». Je résume, mais sans altérer. Voyez dans Morhart les témoignages concordants. C’est de l’improvisation à corps perdu. Chacun a dit de ces folies, par la difficulté ensemble et la nécessité de dire quelque chose ; chacun en rougit au seul souvenir. Et voilà ce qui fait comprendre que la politesse est quelque chose. Mais si l’on vient me dire qu’il y a des pensées en de tels discours, et un dessein suivi, je dis non. C’est le galop de la peur. Encore une fois je le dis, je crains les faibles.

10 août 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°8, août 1924 (X)

1939 SM1, CXXXV, « Pour le tzar »

799

La guerre fut un temps de triomphe pour les sots. Je ne crois point qu’il y ait de sottise sans remède ; et chacun jugera passablement pourvu qu’il ne se précipite point et qu’il veuille douter. En revanche le mieux doué sera sot s’il se croit lui-même. J’appelle sots les esprits noués et follement timides, qui prennent la contradiction comme une offense. Communément ils se taisent, après quelques essais de dire, d’une voix tremblante, ce qui leur semblait sans réplique. Mais du moment qu’il y a un dogme, vous n’entendez qu’eux. On n’a pas oublié ce cri de l’Importance offensée : « Osez ! Mais osez donc ! » L’Importance était soutenue par une bande de hurleurs déterminés. Ces victoires sont sans lendemain. Dans le fait, cette thèse, que l’on voulait dire sacrilège, d’après laquelle vanité, faiblesse et lieux communs ensemble nous jetèrent trop légèrement dans les cavalcades à la russe, cette thèse est développée maintenant partout. Je vois même dans ces études un souci de ne rien dire au-delà de ce qu’on sait et d’expliquer humainement la faute. Et il est vrai que cette suite d’erreurs énormes qui ont marqué le règne de l’Importance, doit nous instruire tous et nous avertir d’écouter le son de notre propre voix. La jeunesse, instruite par d’éclatants exemples, rougit à l’idée de ce qu’elle aurait pu être. Aussi l’Académie a perdu la partie.

Il ne faut point croire que la guerre conduira les hommes à aimer la paix par le seul souvenir de l’effrayant visage. Jamais la peur n’a conduit à bien penser. Mais plutôt la pensée prudente conduit à l’action téméraire, comme on l’a si bien vu. Il faut dire aussi que la jeunesse n’a point aisément peur, parce qu’elle se sent forte et bien vivante. Aussi je n’ai rien espéré de ces récits de guerre, si aisément émouvants. L’émotion a deux mouvements ; elle nous écrase, et aussitôt nous relève. L’idée de venger les morts deviendrait redoutable, par cette autre idée, si honorable, de vouloir les égaler. Bref, par ces récits de guerre, la jeunesse partait en guerre. Mais il y a heureusement dans l’histoire de la guerre autre chose que cette suite d’actions impossibles et pourtant essayées. Il y a les penseurs de guerre, qui éveillent un sentiment tout à fait contraire et fort piquant. On peut jurer, quels que soient les périls publics, et quoi que puisse demander la Patrie, de ne jamais déraisonner à ce point-là. On veut bien s’emporter en action, mais non point en pensée. Nul ne rêve d’être héroïquement sot ; ces mots ne vont point ensemble. Une erreur aimée est ridicule. Mais bien plus chacun comprend qu’une opinion fausse, soit sur les hommes soit sur les choses, et qu’elle soit dans le diplomate, dans le général ou dans le téléphoniste, est nuisible finalement. D’où je crois voir que la jeunesse, ayant examiné la résolution de bien se battre, comme facile, en vient à examiner la résolution de bien penser, comme difficile, et exigeant d’abord toute attention, toute méthode, toute précaution, de quelque parti que l’on soit, quelque amitié que l’on ait jurée, et quelque ambition que l’on puisse avoir. Du haut en bas je suis assuré qu’on pardonne les erreurs, mais qu’on ne se pardonne pas à soi-même d’être l’homme qui les pourrait encore recevoir. Cette révolution, qui est de conséquence voulait du temps et un silence presque énigmatique, ce qui a été l’occasion pour nos Importants de se tromper une fois de plus. S’ils nous avaient trompés, nous serions en défiance d’eux ; ce serait peu. Mais parce qu’ils se sont trompés, amplement, orgueilleusement, ingénument, cela nous met en défiance à l’égard de nous-mêmes. Voilà un profit de guerre, qu’on n’avait point compté, et qui n’est pas petit.

6/8/1924

Manuscrit NAF 13967 / 47

*L’Emancipation*, 38e année, n°8, 25 août 1924 (XI)

800

Est-il rien de plus simple que de payer ? Il suffit d’avoir de quoi payer. Mais l’expérience a fait voir que la nature des choses ne fléchit point. Payer c’est troquer. Si je paie en argent, ce n’est qu’un troc différé. L’argent que je reçois de vous n’est qu’une promesse de choses que vous me livrerez contre argent quand j’aurai besoin de ces choses. Si je paie en choses, et sans recevoir des choses en échange, ce n’est plus paiement, c’est don. Et le don, à bien regarder, n’est que la permission donnée de consommer sans produire ; ou bien il ne sert à rien, comme ces statues et portraits que l’on garde, et qui n’intéressent que celui qui les reçoit. Hormis ces cas-là, le don risque toujours de faire un paresseux et un mécontent.

J’ai eu souvent occasion de comparer le sort de l’étudiant qui reçoit mille francs par mois de ses parents à celui d’un pauvre garçon qui est tout juste nourri, et sans aucune liberté. Le second a d’immenses avantages : car il n’est point tenté de préférer ce qui lui plaît, mais au contraire il se plie par nécessité à ce qui lui déplaît, d’où il prend force et liberté. L’autre s’alanguit, remet au lendemain, et en dépit de cet amour d’apprendre tant célébré, il fera voir toute sa vie une mollesse du savoir et du faire, avec un grain d’ennui. Ce riche d’apparence est un pauvre pour toujours.

Imaginons un usinier qui recevrait un don. S’il ferme son usine et vit sur le don, se disant qu’il sera temps de travailler de nouveau quand le don sera mangé, il retrouvera ses machines rouillées, ouvriers, contremaîtres, comptables, tout lui manquera. Mais je suppose qu’il profite du don seulement pour produire avec moins de souci ; on verra d’inutiles travaux, des comptes trop faciles, du temps perdu. C’est une pente qu’on ne remonte point. Il se trouvera pauvre enfin, pour avoir reçu sans contre-partie.

Observez chez nous les effets de la seule espérance que l’Allemagne paierait. Une insouciance des comptes, des indemnités sans mesure, un monde de parasites se multipliant aussitôt ; de grosses places ; d’absurdes gains ; le désordre des finances publiques ; de lourds impôts mais mal payés. On peut parier que des milliers de chariots pleins de pièces d’or, s’il en était venu, auraient encore aggravé le mal, en altérant le rapport naturel entre le travail et le profit. Mais heureusement la pauvreté s’est fait sentir promptement, et avec la pauvreté revient la sagesse.

Nous avons entendu des cris étonnants. « Quoi ? des matériaux ? disaient les entrepreneurs. Mais nous autres comment vivrons-nous ? A qui vendrons-nous nos planches et nos briques » ? Les intérêts devinaient ce que la sagesse contemplative aurait oublié, c’est que tout paiement est un troc, et que l’on ne s’enrichit point à recevoir sans donner. On commence maintenant à comprendre que nos industries reconstituées sont trop puissantes pour ce qu’elles peuvent vendre, sans compter que je crois qu’elles sont mal parties, parce qu’elles n’ont point connu ces petits et difficiles commencements, qui établissent les salutaires coutumes. Ces désordres sont la suite de l’erreur principale qui est d’avoir voulu mouvoir l’argent, sans échanger valeur contre valeur. Et au contraire la seule liberté du commerce entre la France et l’Allemagne aurait tout réparé à ce que je crois, et même assez promptement. Au reste c’est ce que l’on verra, et les plaies de la guerre ne peuvent être guéries par aucun autre moyen. Il est beau de voir que la guerre ruine encore les peuples par les stipulations de la paix, et que les remèdes de force sont des maux encore. Le traité n’a pas fait moins de ruines que les canons.

8/8/1924.

Manuscrit : NAF 13967 / 48.

*L’Emancipation*, 38e année, n°8, 25 août 1924. Propos XII, suivi de la date « 15 août 1924 ».

Révisé le 22/03/09

# *L’Émancipation*, 25 septembre 1924

801

Le Ministre de la Sécurité parla en ces termes : « Puisqu’il est évident que la sécurité est le premier des biens et que les autres sont comme rien quand on n’a pas celui-là, je n’épargnerai rien pour que vous vous sentiez protégés. On dit que la prochaine guerre sera sans comparaison plus terrible que les autres ; on parle de gaz empoisonnés versés sur les villes ; il se peut que des populations entières soient anéanties. J’ai des raisons de croire que ce tableau effrayant est encore au-dessous de la réalité. Le prix de la sécurité a augmenté, comme le prix de toutes choses. Je vous invite donc à préparer vos cœurs. Non seulement nos armées seront exercées, mais encore elles seront sans cesse sur pied et en alerte. Les travaux en souffriront, et la vie deviendra plus difficile encore, mais il faut ce qu’il faut. Pareillement, au lieu de déplorer vainement que la population civile doive désormais payer un large tribut de mort et de souffrance, je fais étudier pour elle ce que j’appelle ses formations de combat. Des abris seront aménagés ; je prévois un système de masques pour tous, et notamment pour les jeunes enfants. Ces précautions seraient inutiles sans un système d’exercices périodiques, qui suppose une organisation, des cadres, et une discipline. Moyennant quoi nous vaincrons, j’en ai la certitude, quoiqu’en vérité je ne puisse évaluer[[1275]](#footnote-1276) les sacrifices dont nous paierons la victoire. L’épreuve sera dure. Il serait indigne de moi de vous le dissimuler. Hélas, des milliers et même des millions de morts moissonneront encore une fois pour d’autres. Mais qu’y faire ? Selon l’ancien adage, il faut d’abord vivre, et virilement se plier aux conditions de la vie. Et les récriminations n’ont jamais rien changé ».

Sur quoi il s’éleva une rumeur. De mauvais esprits disaient qu’au prix où était la sécurité, on pouvait se demander si l’insécurité ne vaudrait pas mieux. « À quoi bon, disaient les jeunes, faire rempart de nos poitrines, si la mort passe au-dessus de nos têtes et va frapper derrière nous nos pères, nos mères, nos compagnons, nos enfants » ? Et les mères à leur tour : « Quand bien même nous serions à l’abri, quelle sécurité nous offre-t-on, si jour et nuit nous craignons pour ceux qui nous sont plus chers que nous-mêmes ? Et si un danger commun nous menace, laissez-nous au moins la consolation de lutter ensemble et de mourir ensemble. Que chacun sente à ses côtés le petit qu’elle a élevé, aujourd’hui ingénieux et fort ». « Il ne se peut point, disaient les raisonneurs[[1276]](#footnote-1277), que nos ennemis comptent pour rien les maux auxquels ils s’exposent devant des hommes vigoureux et désespérés. Si faible que soit l’espoir d’une convention concernant les armements et les litiges, n’y faut-il pas porter tout son effort ? Le risque d’être trompés et surpris est-il tellement au-dessus, dans l’ordre des maux, de cette certitude qu’on nous donne, d’un massacre industriellement préparé et organisé ? » Mais le Ministre de la Sécurité avait parmi ses pouvoirs celui d’emprisonner les raisonneurs. Il ne s’en priva point. Supposez un médecin qui ait pleins pouvoirs. Demandera-t-il au malade s’il faut couper et jusqu’où il faut couper ?

12 septembre 1924 (SM1)

*L’Émancipation,* 38e année, n°9, septembre 1924 (Propos numéroté XIII)

1939 SM1, CXXXIX, « Ridicule sécurité »

802

Ils disent que la question des origines de la guerre empoisonne notre politique. Et à qui la faute ? S’imagine-t-on qu’à répéter tous ensemble que l’Allemagne a voulu et prémédité cette guerre-là on le fera croire au monde, ou seulement à soi-même ? Cela rappelle en vérité l’affaire Dreyfus, et cette suite de ministres jurant que la condamnation était juste et qu’il n’y avait pas à y revenir ; bien vainement. Maintenant comme en ce temps-là le fanatisme appelle son contraire. On voulait que les juges fussent criminels, au lieu de supposer qu’ils s’étaient trompés. De même il y a maintenant des hommes généreux et emportés qui veulent trouver dans notre politique, dans la Russe, et jusque dans l’Anglaise une préméditation de loin. Il faudra faire ici une paix blanche, et reconnaître des deux côtés l’imprévoyance, le lieu commun et les passions. On y arrivera.

Je remarque seulement que la presse radicale refuse encore la lumière. Nul n’a pensé à tenir à jour un sommaire de cette immense discussion, où l’on aurait marqué les points, avec la précaution de laisser dans le doute ce qui y doit rester, et séparant enfin ce qui est signé et authentique de ce qui est seulement raconté par des témoins, la pure supposition, tirée des effets, étant donnée pour ce qu’elle est. Par exemple, que l’Angleterre eût le projet de ruiner l’Allemagne et poussât la France, son soldat, à cette fin, c’est une pure supposition. Que Poincaré ait menacé l’ambassadeur d’Autriche en Russie, c’est une chose que plusieurs racontent, et qui est d’importance, surtout comme signe des passions ; mais ce n’est toujours pas un acte notarié. Je sais bien que les historiens ne font pas tant de façons, lorsqu’ils trouvent un même récit, aux détails près, en deux livres de Mémoires, et que rien n’y contredit. Faisons mieux qu’eux ; marquons d’un doute les opinions rapportées et les scènes racontées. Ainsi tout ce que nous fait connaître Isvolski des intentions et des sentiments de Poincaré, cela ne peut faire preuve. Il reste des discours publiés, des dépêches, quelques-unes falsifiées dans la suite, et d’autres interverties ; il y a les dates de mobilisation, il y a les accords Franco-Russes, choses qui ne sont plus contestées. Que chacun y trouve sa faute, et que les peuples sachent comment ils ont été conduits, et comment trompés.

La guerre à peine finie, j’avais déjà un sentiment à peu près juste, et d’ailleurs modéré, sur ce sujet-là. Comme je l’exposais à un ami, grand raisonneur pourtant, mais qui avait deux maisons dans les régions dévastées, il me dit tout court : « Avec ces beaux raisonnements, l’Allemagne ne voudra point payer ». Raison faible en ce temps-là, et qui apparaît maintenant très mauvaise. Car, puisqu’il est visible maintenant que tout ce qui irrite recule les règlements et la vraie paix, il est clair que cet aveu forcé, puérilement inscrit dans le traité de Versailles, est parmi les choses humiliantes qui donnent avantage de l’autre côté au parti de la guerre, et qui, bien loin de donner force à nos justes revendications, jettent au contraire un doute sur ce qui nous est naturellement dû. Je n’oublie point d’autres ruines encore, qu’on nous préparait par tous ces moyens de force, suites naturelles du fanatisme d’esprit. Remarquez bien que toute guerre est d’esprit d’abord ; car les peuples ne font la guerre que par la croyance qu’ils ont que leur ennemi supposé méprise le droit ; et le plus grand mépris du droit, le plus évident, le plus cruellement ressenti, est le refus d’entendre et l’aveu obtenu par menace. Aucun homme ne cédera là-dessus ; au contraire il se croira bien fondé à gagner temps par ruse, en attendant d’avoir des armes. Est-ce cela qu’on veut ?

16 septembre 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°9, septembre 1924 (Propos numéroté XIV)

1939 SM1, CXL, « L’aveu obtenu par contrainte »

803

« J’admire, dit le citoyen, nos Messieurs d’Académie. Ils ne parlent que de sécurité ; cela répond à tout. Il est vrai que la peur est sans comparaison le plus grand des maux ; aussi, qui ne voudra se délivrer de la peur par la précaution ? Quel est le fou qui jugera que la précaution coûte trop ? Eh, diable, quand il s’agit de conserver ses membres et sa vie même, il faut ce qu’il faut. C’est la première dépense, et ne lésinons point là-dessus. Ce raisonnement n’est point Cornélien ; mais aussi on ne peut être Cornélien tout le temps ; ma guenille, comme dit l’autre, m’est chère. Donc soyons prévoyants et gardons-nous bien. Ce raisonnement est fort et me touche à l’estomac, tout à fait de la même manière que ces terribles maladies qui sont décrites dans les annonces ; et il ne faut qu’une pilule pour s’en garder. Qui refusera la pilule ? »

« Mais voyons la pilule, dit le citoyen. Je vois bien le mal ; j’entends déjà mugir ces féroces soldats ; il s’agit de nos fils et de nos compagnes, et disons aussi de nous-mêmes. Le tableau est tout frais encore dans nos mémoires ; il parle au cœur. L’imagination ne peut guère y ajouter. Obus, bombes d’avion, gaz asphyxiants, dépôts de munitions qui sautent et lancent des milliers d’hommes en morceaux, agonies dans les champs, agonies à l’hôpital, mutilés, aveugles. Pis encore peut-être, la peur pendant des mois et des années ; les permissions et les barrières de la gare de l’Est, portes d’enfer. Voilà le mal. Maintenant quel est le remède, s’il vous plaît, Monsieur l’Académicien ? Le remède ? C’est cela même. Quand nous aurons accumulé les munitions, exercé les armées, élevé encore plus haut ce mur branlant et menaçant qui doit nous tomber quelque jour sur la tête, alors seulement, dit l’homme d’académie, nous aurons la sécurité. Il se moque ? Hélas non. Il pense par lieux communs. Nous sommes menacés, défendons-nous. Ils ne pensent pas plus loin. Ils ne voient pas, même après une amère expérience, que cette défense même et cette victoire même sont justement ce qui est à craindre le plus au monde. Car qu’avons-nous de plus précieux que cette jeunesse qui est notre espérance ? Et, dans cette opération de défense, qui est nécessaire d’abord ? »

« Ici, dit le citoyen, l’homme d’académie commence une autre chanson, disant qu’il y a quelque chose de plus précieux que la sécurité, et que c’est l’honneur. J’aime mieux cette chanson-là. Don Diègue a reçu un soufflet ; il faut que Rodrigue tue l’offenseur ou meure lui-même. J’avoue que lorsque la question est ainsi posée, il ne faut point compter que la jeunesse sera prudente, ni économe de sa propre vie. Tel est le danger véritable, si ceux qui parlent en notre nom venaient à manquer de sang-froid ou de politesse. On dit bien qu’il faut être deux pour faire la paix, j’entends deux qui la veuillent ; mais on ne dit pas assez qu’il faut être deux aussi pour se quereller, j’entends deux querelleurs ; et c’est pourtant ce que l’expérience fait voir ; et c’est une règle sans exception que l’offenseur se croit toujours offensé, ce qui n’aurait point lieu si l’autre gardait mesure et politesse. Vous dites qu’on n’en peut toujours répondre. Et moi je dis que, pour notre sécurité, il nous faut choisir des hommes d’état qui puissent répondre d’eux-mêmes. Il n’en manque pas ; on les reconnaîtra au son de la voix. Cette vertu de modération devrait être commune dès que l’on n’a point soi-même à combattre. En cette situation, le véritable honneur, si redoutable, est justement ce qui commandera prudence et possession de soi.

20 septembre 1924 (SM1)

*L’Émancipation*, 38e année, n°9, septembre 1924. Propos numéroté XV

L’ensemble des Propos XIII-XV est daté du 25 septembre 1924

1939 SM1, CXLII, « Le véritable honneur »

# *L’Émancipation*, 25 octobre 1924

804

Cette émeute de Cardinaux est belle dans la forme, et je ne crois[[1277]](#footnote-1278) point que Louis XIV soit un aussi bon modèle qu'on nous le dit. L'idée seule de l'Église Universelle a quelque chose de vénérable, que le pouvoir de police n'aura jamais. Voilà des hommes qui officiellement ne sont rien, et qui n'ont de puissance absolument que par la persuasion. Leur chef est un vieillard sans aucun moyen de force, et qui a même pour principe de n'opposer aucune force à la force. Il résiste par l'esprit seulement, et il croit que cela suffit. Ce royaume des esprits méprise les rois et les royaumes ; il les subit comme des forces, mais il refuse absolument de les reconnaître comme des droits. La guerre n'est à ses yeux, il l'a solennellement répété, qu'un jeu cruel des passions, et une sorte de punition de la folie par la folie même, ou, autrement dit, une convulsion de la force, comme on voit de ces furieux qui se déchirent eux-mêmes. Dans les conseils de chaque jour, cette doctrine reste égale à elle-même. Il n'est pas de confesseur, si épais qu'il soit, qui approuve la vengeance, le vol, la convoitise, ni aucun genre d'ivresse. Ils blâment la mauvaise foi, l'envie, la paresse, la flatterie. Les modèles qu'ils nous proposent sont des Saints, c'est-à-dire des hommes pauvres, résignés, patients, courageux, généreux, modestes. Cette immense association pour la pureté, pour la justice, contre les forces d'argent et les forces brutales, pour l'Humanité enfin noire ou blanche, sans distinction aucune de nations et de races, n'a rien que de grand. Qui parle en son nom doit être écouté. Ils disent que des armées de jeunes hommes sont rassemblées autour d'eux, et résolues à les défendre. Je m'étonne que nous n'y courions pas tous.

Nous n'y courons pas. Nous considérons avec défiance cette autre Armée Rouge où tout ce qui est injuste, ambitieux, violent, tyran se trouve rassemblé. Là-dessus je n'ai point de doute. Il me suffit d'entendre un homme seulement pendant cinq minutes pour reconnaître celui qui adore le coffre-fort et qui prépare la guerre, aux yeux de qui ouvriers et soldats ne sont que du matériel humain, et qui même rit sauvagement de toute paix en projet, livrant ainsi le fond de son cœur. Je reconnais un tel homme aussi promptement que le lapidaire reconnaît une pierre fausse. Et, chose singulière, je prédis aussitôt qu'il tient pour les cardinaux, et je ne me trompe pas une fois sur mille. Voilà un de nos paradoxes les plus forts. Tout cet étalage de justice et de paix, toute cette belle apparence revient donc à maintenir l'injustice et la guerre, sous toutes formes et partout. Le jugement ici se heurte à lui-même. « Comment, dit le poète, comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? »

Par ceci, que dans ce royaume des Esprits, l'Esprit n'y est plus. Tout y est faux, par le seul refus d'examiner. Il y a une infatuation en cette modestie ; le meilleur des moines en est comme pourri, quelque vertu qu'il montre. Non qu'il ne se soit trouvé de puissants esprits en cette prison d'idées ; non qu'il ne se soit fait un prodigieux travail pour sauver les anciennes preuves et pour trouver jour ; mais tout cela condamné et méprisé d'avance, par ceci que la vérité est toute donnée et toute faite, l'esprit devant d'abord, et encore, et finalement jurer contre soi. C'est briser le ressort supérieur, tout le dessous reprenant alors son cours mécanique par cette Misanthropie profonde. Immense expérience, qui condamne à la fois le curé, le pasteur et le rabbin, non certes par ces actes de charité en bonne forme, dont on voudrait les louer, mais par ce surplus d'allégresse qu'ils ont fait voir au temps des massacres, et qu'on ne leur demandait point, que même je n'attendais pas, et qui m'étonne encore.

1er octobre 1924 (EDR)

*Émancipation*, 38e année, n°10, 25 octobre 1924. Propos non daté, numéroté XVI (les 3 avant le 15 octobre)

1925 EDR 140 « Le royaume des esprits »

805

La Politique veut un choix. Si disposé que l’on soit à voir impartialement les deux côtés de l’idée, et quoique la santé de l’Intelligence exige que l’on développe scrupuleusement les raisons de l’adversaire, on ne peut point danser sur le coupant du sabre ; il faut sauter ici ou là. J’entendais hier encore un homme profondément cultivé et de ferme jugement, de ceux qu’on voudrait avoir à ses côtés. « Avec les privilégiés, disait-il, avec les satisfaits, avec les tyrans d’opinion, aves les importants, je ne puis rester ; avec la Révolution je ne puis aller ». Ainsi prétendait-il rester sur le tranchant du sabre. Mais cela n’est point permis. Si l’on ne saute, il faut tomber ; et ce qui est remarquable, c’est que l’on ne tombe que d’un côté. J’ai connu un bon nombre de ces Penseurs Irrités, grands ou petits, qui voulaient rester juges, et qui tombaient au rang des choses jugées. La guerre a cela de bon qu’elle fait voir à pic jusqu’où il faut tomber.

Anatole France fut un de ces hommes précieux, qui, avec les armes et les bagages de l’esprit, ont lestement sauté afin de ne point tomber. De là vient que cet esprit naturellement douteur, et même jusqu’à la frivolité, prit avec le temps une force admirable, par cette foi développante. La même aventure se rencontre en Victor Hugo, en Jaurès, en Pressensé, en Romain Rolland, chacun d’eux développant toutes ses puissances, de poésie ou de raison, d’après le choix irrévocable qu’ils ont fait de l’humain et du libre, à tous risques. De l’autre côté de la barricade vous voyez les autres, tristement appliqués à leur page d’écriture. Nous rirons bien le jour où quelque manœuvre des lettres devra prononcer l’éloge d’Anatole France devant la vieille compagnie. Il ne pourra citer une ligne sans que les flèches de toutes parts reviennent sur lui. Nous rirons bien, et eux riront mal. Il y a du tragique ici ; car la pensée ne se plaît point à fabriquer des opinions de lisière, comme aux prisons. L’oiseau sauvage revient chanter à travers les barreaux. Ce jeu est le plus puissant ; c’était le jeu de Voltaire. Si près, et en même temps si loin.

J’aimerais ce jeu. Qui prêche pour ses amis, il n’avance guère ; on lui accorde beaucoup et trop. C’est à l’adversaire toujours qu’il faut regarder, et l’ébranler au centre même. Cela suppose un genre de générosité, qui va à le reconnaître pensant. Et il est beau de faire vivre l’abbé Lantaigne, c’est le rendre hérétique un peu ; c’est le délivrer en idée ; c’est se montrer plus juste que lui. En ce combat qui ne finit point, les intérêts ne sont peut-être pas le principal adversaire ; je craindrais plutôt la colère du Penseur enchaîné. Celui-là est fanatique, entendez qu’il voudrait nous haïr de loin et en masse, comme une autre espèce. Aussi repousse-t-il la raison nue, comme j’ai vu. Et sans doute il faut bien de l’esprit, et j’ajouterai même qu’il faut un généreux cœur, pour s’approcher et l’adoucir, et enfin apaiser par un éclair de joie cette haine qui n’est que tristesse. Ne voir que moquerie ici, c’est mal voir. Nul ne peut compter combien la prose d’Anatole France a détourné de farouches résolutions. Le rire est l’ennemi du tyran, mais encore bien mieux le rire du tyran. Je ne dirai point comme ce général : « Soldat, frappe au visage », mais je dirais bien : « Soldat, frappe à la tête, au plus haut de la tête ».

*Émancipation*, 38e année, n°10, octobre 1924 (Propos XVII)

806

Pendant que notre train à chaudière[[1278]](#footnote-1279) s’avançait avec précaution à travers le chantier en travail, nous admirions cette puissance de prévoir et d’organiser qui permet de percer des ponts et des souterrains, de relever, d’abaisser, de détourner les voies sans interrompre le trafic. Toutefois les marques d’une folle prodigalité se voyaient partout. « Imaginez, dit Castor, une de ces vieilles et avares Compagnies qui ne se proposaient que de gagner de l’argent. Le public se plaindrait bien vainement ; il serait secoué à l’ancienne mode, il se hisserait sur deux marche-pieds, il traverserait les voies à ses risques au lieu de passer dessous ; il userait ses jambes aux escaliers au lieu d’user l’ascenseur mécanique, et toutes ces actions se feraient ; un peu moins vite il est vrai, mais la vitesse ne change pas le résultat, sans compter qu’elle abrutit. C’est dans le temps qu’il passe à attendre que l’homme réfléchit un peu. En plus nous nous ruinons, par ces Compagnies pour qui c’est un jeu de perdre ; au lieu que les anciennes gagnaient de l’argent tout en ménageant l’argent commun.

« Voyez, dit-il, ces ascenseurs que l’on installe partout. S’il s’agit d’élever voyageurs et marchandises de trois étages, passe encore. Mais j’en vois ici, où il n’y a pas vingt marches à monter. Je soupçonne que c’est le marchand d’ascenseurs, qui fait voir un tel souci de ménager nos jambes ; et je parie que cet homme sage, si son bureau est à vingt marches du sol, n’a pas installé un ascenseur pour y grimper. Les fortunes se gagnent avec les jambes, et sur les paresseux qui ne savent pas jouer des jambes ».

« Mais plutôt, lui dis-je, sur des paresseux par force. Car il n’est point de voyageur qui se soit plaint de deux marches pour s’élever du quai au wagon. Mais le[[1279]](#footnote-1280) marchand de ciment avait grand besoin, à ce que je vois, d’élever partout ces quais redoutables, d’où les enfants tomberont comme dans un gouffre sous les roues des machines ».

« N’oubliez pas, dit Castor, ce rail électrique aussi dangereux à toucher qu’une scie circulaire en plein mouvement. Cela compliquera beaucoup l’effet des tamponnements ; les survivants sauteront sur le rail électrique, et les journaux indignés demanderont pourquoi l’on n’a pas prévu cette nouvelle manière de mourir ; mais huit jours après on n’y pensera plus. J’admire que l’on ait changé l’éclairage à l’essence, qui en effet terminait le tamponnement par l’incendie, et que l’on tende maintenant le long des voies ces rails incendiaires ; il est vrai que ce danger ne parle pas à l’imagination. Et ce n’est qu’un risque. Mais il est certain que nous nous ruinons ».

« Je ne sais, lui dis-je, si nous nous ruinons. La guerre m’a donné une haute idée de la richesse commune. Car, sans aucun doute, ces dépenses presque inconcevables ont fait connaître un excédent de la production sur les besoins stricts. Et si seulement nos Messieurs nous donnaient la paix, j’ose à peine compter les milliards qui pourraient être dépensés par pur jeu, à rouler et à voler comme des bolides, et à faire conversation et musique par-dessus les océans. Je suis même persuadé que chacun finirait par avoir sa maison de campagne et son jardin, car il y a des marchands de maisons aussi. Songez à ces milliers d’abris dont le toit seul coûtait autant qu’une maison ; et la pluie de fer coûtait encore bien plus cher que le toit. Que de maisons abritées du froid et de la pluie, pour le même prix. Je sais maintenant que nous sommes très riches ; et c’est pourquoi je veux bien m’amuser à ce progrès en forme de panier percé, si seulement l’industrie insalubre des canons et des mitrailleuses vient à être supprimée ».

NAF 13967 / 53. Octobre 1924.

*Émancipation*, 38e année, n°10, octobre 1924. Propos non daté, numéroté XVIII

Suit la date (pour les Propos XVI à XVIII) « 15 octobre 1924 »

# *L’Émancipation*, 15 novembre 1924

807

Nous allons revoir les années du petit père Combes, et la grève des riches. Il me semble déjà que le flot des voitures est moins pressé. Resserrer le crédit, raccourcir les projets, ralentir les échanges, voilà le jeu. Les riches y perdent de toutes les façons, parce que, d'un côté, sur le rapide courant des affaires, ils prélèvent toujours quelque chose, et parce que, de l'autre, ils se priveront de dépenser ; l'un compense l'autre, mais l'un et l'autre nourrissent l'humeur atrabilaire. Les Importants n'ont pas fini de gronder en cercle et d'annoncer le pire. Cette conspiration est redoutable en ceci que l'homme politique est souvent en rapport avec les Importants, soit pour les affaires, soit pour les plaisirs de société. Ainsi l'homme politique n'entend que des reproches ; et comme ce sont nos impressions qui nous gouvernent, il croit bientôt que toute la France le maudit. Il se sent solitaire, et comme exilé. Échangeant de telles pensées avec ses pareils, il forme bientôt un très mauvais public, triste et hésitant. Au contraire la Chambre est naturellement favorable à un ministère que l'on loue au théâtre et autour des tables bien servies. Par ce jeu, un Poincaré a pu croire, jusqu'à la chute, qu'il était l'idole des Français. Au rebours Herriot risque de voir fondre l'aile droite de son armée, et peut-être aussi l'aile gauche, par des raisons différentes, mais au fond par les mêmes effets de l'humeur, car le député socialiste dîne en ville aussi.

Herriot semble avoir saisi le jeu. Le père Combes disait : « Regardez vos circonscriptions. » Or là-dessus le député, assommé de reproches, et circonvenu sans cesse de tristes figures, voudrait dire que ses électeurs ont bien changé, et même il le croit. Là-dessus le Chef prend le train, assemble les électeurs, et désormais parle au député comme parle un tribun du peuple à un roi. Ce renversement n'était pas prévisible ; mais je trouve naturel que la démocratie s'organise selon la nature des choses, et non selon les plans des législateurs. Aussi ne croyez point que les choses se passeront tout à fait comme elles se passaient ; nous verrons d'autres groupements, d'autres relations, d'autres moyens, et encore d'autres, et encore d'autres. Il y a comme un hallier très touffu, et chacun pousse où il voit passage.

Ce qui me semble le plus important, c'est que chacun comprenne bien d'où vient l'obstacle, de façon à ne pas prendre une simple haie pour un fourré, ni quelques épines pour des mains invisibles et mystérieuses, comme fait un enfant poltron. Cette coalition qui fait tant de bruit ne peut rien. Qu'elle resserre ses dépenses de luxe et ses entreprises qui sont aussi de luxe, je suis assuré que tout le monde s'en trouvera bien, en ces temps difficiles où l'avarice seule peut nous conseiller utilement. L'humeur de l'opposition soutiendra l'avarice, et en même temps nous consolera des effets, qui sont naturellement peu agréables. Au reste ce n'est qu'un moment à passer. Mais aussi ne demandons point l'impossible, et n'attendons point que le gouvernement qui nous plaît soit acclamé encore par le cortège des Importants, comédiens, danseurs, académiciens. Tout au contraire, je dirais que c'est un très bon signe lorsque ces gens-là sont mécontents.

Paris n'est pas juge, et j'aimerais un parlement à Tours ou à Châteauroux. Mais, comme cela n'est pas possible, il faut prévoir l'assaut perfide mené par toutes les Élégances et enfin par ceux qui se disent modestement Athéniens ; donc soyons Béotiens, et bœufs de labour au cuir épais. Ce personnage n'est point ridicule ; il n'y a que le parvenu mal décrassé, et tout en costume, qui n'en veuille point. Celui qui a vraie richesse d'esprit et vrai savoir se moque du caquetage. Un Jaurès était bien au-dessus des jugements. Un Herriot, un Painlevé, un Blum, pour ne citer que ceux-là, sont capables de trouver respiration au-dessus de l'encens académicien, comme nous trouvons, nous autres citoyens, au-dessous.

1er novembre1924 (EDR)

*Émancipation*, 38e année, n°11, novembre 1938 (Propos XIX), non daté

1925 EDR 165, « Soyons béotiens »

808

Montaigne a dit cette chose admirable, c'est que ce qui est le moins connu est ce qui est le plus fermement cru. Et quelle objection voulez-vous faire à un récit qui n'a point de sens ? Vue prodigieuse sur les prodiges. Je remarque sur ce sujet-là que les prodiges sont toujours racontés ; mais aussi nous n'y croyons que mieux.

L'homme ne croit pas tant à ce qu'il voit. Je voudrais même dire qu'il n'y croit point du tout, et que c'est cette incrédulité même qui est voir. Voir suppose regarder, et regarder c'est douter. Les observateurs de guerre savent bien que si l'on croyait d'abord ce qu'on voit, on ne verrait rien ; car tout nous trompe, et nous ne cessons pas de démêler ces fantastiques apparences. Je me souviens qu'une nuit je sortis de mon trou, étonné de quelque bruit extraordinaire, et je me trouvai, dormant encore à demi, dans un palais de diamants et de perles en arcades. Ce ne fut qu'un moment, et je vis bientôt ce qui en était, c'est-à-dire des arbres couverts de givre dans un léger brouillard que la lune éclairait uniformément. Mais je n'aurais toujours vu qu'un palais féerique si je n'avais pas douté. L'homme qui constate est un homme qui doute. J'entends, qui doute en action, c'est-à-dire qui explore. Observez l'observateur, comme il voudrait faire le tour de la chose, toucher et palper ce qu'il voit ; comment il change de poste autant qu'il peut, afin de faire varier les perspectives. Cet homme-là n'est point crédule, et ne le fut jamais.

Le même homme raconte un rêve qu'il a fait. Mais le rêve n'est plus rien. Il n'est plus question d'observer ; bien plutôt[[1280]](#footnote-1281) c'est le discours qui fait l'objet. L'esprit alors ne sait plus douter ; il n'en a point les moyens. Dans cet objet qui est tout fuyant, il ne peut trouver ces points de résistance qui sont si vite reconnus dans l'expérience réelle. **[**Au moment même où il rêvait, c'est alors qu'il devait douter et explorer, parce qu'alors il le pouvait. Il est vrai qu'il se serait réveillé ; et il n'y a point d'autre moyen de trouver le vrai d'un rêve. Par exemple je rêve que l'on accorde mon piano ; je me réveille, et je trouve que c'est minuit qui sonne. Mais quand le rêve est passé, le temps de l'enquête est passé aussi. L'homme cherche vainement le vrai dans le vide de son esprit.**][[1281]](#footnote-1282)** Il en est de même s'il raconte une chose qu'il a mal vue, une chose d'un instant, ou bien une chose qui l'a mis en fuite. Il ne doute point ; c'est qu'il ne peut pas explorer. Et les auditeurs ne le peuvent point non plus. C'est alors que l'accent et la passion font leurs empreintes.

Je dirais même qu'un récit véridique ne peut pas être compris comme il faudrait. Dès que le narrateur ne peut pas nous montrer la chose, l'imagination de l'auditeur est folle. Tout récit est un conte ; et l'on n'en peut douter, parce que la chose manque. On comprend d'après cela que le récit d'un récit, et de bonne foi, multiplie l'erreur. L'empreinte se fait en chacun, et sans remède, si ce n'est que l'on doute absolument de tout récit, par une incrédulité supérieure qui résulte des remarques que je fais ici, et de beaucoup d'autres. Mais ces remarques enlèvent aussi toute espèce de doute concernant la sincérité du narrateur, en sorte que les récits fantastiques deviennent des faits de la nature humaine, qui peuvent encore nous instruire. C'est pourquoi un esprit supérieur, comme est Montaigne, ne fait point de choix dans les récits qu'il rapporte, mais en un sens les juge tous bons parce qu'en un autre sens il doute sur tous. **[**Il est clair que raconter un récit que l'on a entendu en l'arrangeant selon le probable et le vraisemblable, c'est une manière dangereuse de mentir ; car de quel droit rendre croyable ce qui est par nature incroyable ? Au vrai la seule manière de rendre un récit croyable est de l'interpréter comme ne pouvant pas ne pas avoir été, ce qui est retrouver dans le fait l'essence éternelle, et de nouveau faire immobile le récit. Car tout importe et le plus petit détail peut exprimer l'essence ; il faut donc transmettre les témoignages de l'homme comme étant tous vrais. C'est pourquoi Montaigne**][[1282]](#footnote-1283)** n'y veut point changer la moindre chose ; et il est vrai que ce genre de critique est hors de saison quand l'objet manque. D'où l'on prend souvent pour frivole ce sérieux esprit, et pour incertain ce douteur, et pour crédule cet incrédule. Platon était de la même graine. Faute de tels maîtres, on pense à corps perdu, comme les chevaux galopent.

7 novembre 1924 (EH2)

*L’Émancipation*, 38e année, n°11, novembre 1924 (Propos XX, non daté)

1927 EH1 (65), « Croire »

1938 EH2 XCIII « Croire »

809

Le métier va toujours à humilier l’intelligence, parce que le savoir-faire est autant dans les mains que dans l’esprit. Un bon cimentier étonnera toujours l’ingénieur. L’ingénieur conçoit passablement cette cristallisation du ciment, qui commence aussitôt que l’eau a rendu mobiles les fines particules et leur permet de s’entrelacer selon leurs formes. Des pavés en tas ne font point un mur ; il faut les remuer de nouveau et les rapprocher autant qu’on peut selon leur forme si l’on veut avoir quelque chose de solide ; mais il est clair que le mur serait plus solide encore, si, au lieu de pavés, on avait des pierres taillées selon des reliefs et des rentrants qui se correspondraient ; toutefois il faudrait les remuer beaucoup avant de les ajuster. Il est vraisemblable que les petites parties du ciment sont ainsi faites, et qu’elles restent à l’état de poussière tant qu’elles sont entassées n’importe comment, au lieu que le brassage dans l’eau les ajuste et les entrelace. Il se peut que l’ingénieur ait poussé assez loin la vérification de ces idées. Mais le cimentier procède autrement ; depuis les premiers jours de l’apprentissage, il vit dans ces travaux-là ; l’imitation des anciens, la forme même des outils ont réglé peu à peu ses mouvements ; il est à la fin cimentier des pieds à la tête. Une sorte d’instinct acquis lui fait trouver la quantité d’eau, le temps du brassage et le moment où il faut finir, choses qui varient selon le travail, selon le terrain, selon le temps qu’il fait. Là-dessus, il se moque de l’ingénieur, de façon que bien souvent l’ingénieur aussi se moque de lui-même, et renonce tout à fait à savoir comment les choses se passent. Il est à croire[[1283]](#footnote-1284) que les briquetiers de l’ancienne Babylone, cinquante siècles peut-être avant nous, connaissaient déjà la brique et le mortier aussi bien que notre cimentier connaît le ciment. Mais ce n’était qu’un esprit dormant dans leurs membres, comme on voit les abeilles, les fourmis et les castors. Les métiers n’ont point éveillé la raison.

D’après ce que l’on sait, la raison s’est éveillée, chose digne de remarque, dans ces connaissances fantastiques, et bien au-dessus de nos moyens, sur la destinée après la mort, sur les dieux, sur les présages et divinations, sur les spectres et autres contes de nourrices. Ces connaissances étaient orgueilleusement publiées ; mais elles n’avaient point de preuves à donner aussi solides que le mur du cimentier. Bien au contraire ; et il arrivait comme on dit que la foudre frappait aussi bien le temple même de Jupiter. Ici l’intelligence reprenait avantage, et se fortifiait devant ces erreurs évidentes. Sans compter que ces choses merveilleuses éveillent l’attention par-dessus toutes les autres ; en sorte que la vénération elle-même fut excellente pour l’esprit. Encore aujourd’hui les esprits les plus redoutables aux chimères de la superstition sont ceux qui y croient de bonne foi. Un Luther défait la religion parce qu’il y croit ; un Pascal de même. Et nul ne fera plus attention à l’éclipse que celui qui est disposé à la prendre pour miracle, et qui ne peut croire que les journaux l’annoncent à une minute près. De scandale en scandale, si l’on peut dire, l’esprit réfléchit sur soi, et prend force aux erreurs redressées. D’où l’on comprend que l’esprit scientifique s’est formé par les religions plutôt que par les métiers. Aussi je crois que l’histoire des religions forme mieux l’esprit que ne peut faire l’expérience des métiers. Il n’y a d’esprit fort que l’esprit douteur ; et il est à parier que la vérité incontestable, sans le sel de l’erreur, endormirait l’esprit à la manière des métiers. Que me veut le sulfure de fer ? C’est que je n’avais pas ici d’opinion fausse ; ainsi la vérité que je reçois n’a point cette vivacité de l’erreur redressée. Qui ne s’est point trompé d’abord, il n’apprend point. « Ne sois point droit, disaient obscurément les Stoïciens[[1284]](#footnote-1285), ne sois point droit, mais redressé ».

15 novembre 1924 (VE)

*L’Émancipation*, 38e année, n°11, 25 novembre 1924   
(Propos XXI, non daté – Les Propos XIX à XXI sont suivis de la date du 15 novembre)

1942 VE LXIX, « Les métiers et la raison »

# *L’Émancipation*, 25 décembre 1924

810

Jaurès n'était, il me semble, nullement orateur avec lui-même ; semblable en cela à l'athlète, qui est sans doute l'homme du monde qui emploie le moins de force à casser une noix. J'ai comparé quelquefois cette force assouplie et souriante qu'on lui voyait à parler de tout, que l'on reconnaît aussi dans les quelques pages que l'on a de lui, qui sont écrites plutôt que parlées, j'ai souvent comparé cet équilibre et cette retenue du jugement aux mains du vrai boxeur, toujours entr'ouvertes, et on dirait presque flottantes, si ce n'est sur le moment du coup porté. Chacun sait, au rebours, que les hommes passionnés serrent les poings bien avant de combattre, et même quand l'adversaire est hors de vue. Ils se battent donc avec eux-mêmes, et de là produisent à l'intérieur d'eux-mêmes une continuelle injustice, semblables à ces États mal gouvernés dont parle Platon, qui se produisent sans justice et en même temps sans force dans leurs actions, aucun être ne pouvant faire que selon ce qu'il est. Par une merveilleuse ambiguïté, le commun langage appelle esprit juste le commencement, et coup juste la terminaison de l'action efficace.

Je vis premièrement Jaurès dans son travail de force, gouvernant quatre ou cinq mille têtes. Je connus le réel de l'éloquence ; ce commencement attentif et mesuré, ce rythme compté presque dans le silence, ce thème presque sans matière, qui ouvre, dessine et termine d'avance le champ de l'attention ; c'est comme un essai du lieu, de la résonance matérielle, de la résonance humaine, en même temps de la voix, du geste et du souffle. Comme on construit la voûte avant d'y chanter, ainsi la foule aux mille têtes regardait s'arrondir ces grands arceaux d'où lui venait un pressentiment assuré, par ces formes nues. Cependant la matière d'entendement se montrait, toute métallique, et forgée anneau par anneau. Ici ce mouvement des mains que la statue d'Albi fait voir. Enfin le chant du forgeron, et les voûtes sont remplies ; sans aucune incertitude ; et comme d'un pilier à l'autre monte et descend la force sonore ; par où la nature est réconciliée avec la preuve, selon un commun mouvement. Ce n'est pas peu de chose que de croire ce que l'on sait ; cela est persuasion. Mais ce qui m'étonna le plus, en ces mouvements, en ces acclamations qui allaient au délire, c'étaient ces retours du jugement et ces silences de la nature, de nouveau ce travail de l'entendement forgeron. Pour les uns c'était la nature qui soutenait les preuves, et pour les autres c'était la preuve qui émouvait la nature. Ainsi chacun se retrouvait tout, d'où cet accord des penseurs et des forgerons. Ce cortège s'est continué de la Concorde au Panthéon ; il court maintenant à travers le monde.

Or je compris mieux toutes ces choses lorsque plus tard et trop tard je vis Jaurès loin de la foule et avec ses amis. Jamais la paix ne me parut si belle. Les poètes chantaient à demi-voix comme pour assurer le jugement en sa retraite. Les pensées n'étaient qu'un murmure, plein de nuances de précaution et de modestie ; le rire fleurissait sur tout. C'était un peu avant la guerre, en des temps d'épineuses et même de sanglantes querelles. Je connus ce que c'est qu'un esprit retiré en soi, mesure de tout et non mesuré, force déliée, force arbitrale. Solitaire en cette presse, refusant pouvoir, et gouvernant par ce refus. Ce repos est la force des forces ; et le Penseur de Rodin est tendu et faible à côté. Qui nous sculptera cet autre penseur ?

3 décembre 1924 (PAE)

*L’Émancipation*, 38e année, n°12, décembre 1924. Propos XXII, non daté.

1939 PAE LXXIV « L'orateur »

811

Nous devons des sommes immenses à l’Angleterre et à l’Amérique ; et le créancier, qui est l’allié et le compagnon d’armes d’hier, ne se lasse point de répéter qu’il veut être payé. Ce problème est pénible à considérer. Je suis choqué, au premier moment, de voir que l’intérêt étouffe si vite des sentiments généreux qui allaient à l’enthousiasme. Mais est-ce bien cela ? Est-ce le besoin d’argent qui parle ici ? A-t-on le sentiment que l’Amérique, en particulier, soit pauvre, surtout pauvre d’argent ? Non ; mais plutôt je sens ici une manière détournée de blâmer et de reprocher.

Il est bien entendu qu’une nation n’a point à intervenir dans les affaires d’une autre nation, même amie. À bien regarder, cela n’est pas soutenable ; cela n’est pas. La Société des Nations affirme par son titre seul que cela n’est pas et ne doit pas être. Mais on le dit. Nous le disons, et même nous l’avons voulu prouver par le fait. L’expédition de la Ruhr signifia au monde entier que nous étions assez grands pour conduire nous-mêmes nos affaires.

Fort bien. Mais quand les Américains débarquaient par milliers, formaient des camps, et enfin roulaient vers la ligne de feu, apportant leurs forces jeunes, nous parlions autrement. Il y a un peu d’ingratitude dans notre affaire, et, certainement, en nos amis d’hier, quelque chose de sec et de froid qui est voulu, et qui, presque sans paroles, voudrait nous rappeler quelque chose. En tout ce que je lis sur la guerre, je vois que l’on reconnaît comme évident que l’entrée dans le jeu des divisions américaines est ce qui a changé la face des affaires. Je ne vois point que l’on puisse douter de cela. Et il est encore plus évident, si l’on peut dire, que le long effort anglais est ce qui nous a permis d’attendre l’aide américaine. La conclusion est que, sans ce double secours, nous étions vaincus ; et, certes, nous n’aurions pas eu à délibérer sur l’occupation de la Ruhr, mais plutôt sur d’autres choses, amères à imaginer seulement ; et c’est bien pour cela que beaucoup ne veulent point du tout les imaginer, mais se redressent, chassent ces faibles pensées, s’enchantent eux-mêmes de l’idée que nous aurions vaincu seuls, n’importe comment, et qu’enfin nos affaires ne regardent que nous. D’où une politique sans réalité, dont l’aventure de la Ruhr fut le signe le plus éclatant ; mais par celui-là il faut juger des autres, et du ton pour le moins aigre-doux de la conversation depuis l’armistice jusqu’à ce coup de force. Certes il y a des intérêts, et qui ne s’accordent pas aisément ; certes il y a, après toute action commune, un retour chez soi et un retour à soi ; cela est dans l’ordre. Mais il y a aussi des sentiments sommaires, simplificateurs, forts ; l’alliance en était nourrie. Pourquoi ne veut-on pas voir que d’autres sentiments, et non sans amertume, ont succédé sans doute à ceux-là. Les questions de justice, disons même de politesse, surtout de peuple à peuple, sont abstraites, j’en conviens, et sans nuances ; c’est comme une imagerie où l’un est généreux, l’autre vaniteux, l’autre ingrat. De telles esquisses dominent pourtant les événements, en ce qu’elles donnent un certain ton de sentiment aux discussions d’intérêt. Une victoire commune voulait une paix commune. Le mot reconnaissance est un beau mot ; il fallait reconnaître que la victoire n’appartenait pas à nous seuls. Je laisse à chercher quels furent les hommes qui ne surent pas reconnaître cela, ni en témoigner fidèlement par leurs paroles et par leurs actions. Ils furent en petit nombre chez nous, il me plaît de le croire ; mais impérieux, bruyants, encombrants. D’où nous fîmes figure d’ingrats. Si maintenant nous nous plaignons aigrement, quelle figure ferons-nous ?

15 décembre 1924 (SM1)

1939 SM1, CXLIII, « Leçon de bonne tenue »

812

Auguste Comte fut formé d’abord aux sciences, c’est-à-dire qu’il connut de bonne heure comment les choses de la nature sont liées entre elles, et varient ensemble, soit dans leurs quantités et leurs mouvements, soit dans leurs qualités. Pourvu de ces connaissances, et y exerçant sa forte tête, une des mieux faites sans doute que l’on ait vues, il vécut pourtant maladroitement. C’est qu’avec une vue fort précise de l’ordre extérieur, il se trouvait comme un enfant au milieu de l’ordre humain, source principale de nos passions. Aussi fut-il dupe des sentiments et de l’imagination, suivant les impulsions de son cœur généreux, en vrai sauvage qu’il était. C’est l’aventure de beaucoup. Mais cette forte tête sut du moins réfléchir sur ses propres malheurs, et découvrir en sa maturité ce qui avait manqué à sa jeunesse. Venant donc aux poètes, aux artistes, et en somme aux signes humains vers sa quarantième année, il finit par où il aurait dû commencer, qui est la Politesse dans le sens le plus étendu, et l’Éducation à proprement parler.

Nous naissons du tissu humain, et dans le tissu humain, peu à peu relâché, mais toujours fort, et impossible à rompre, nous grandissons. Nous n’avons pas le choix. L’enfant est malheureux par ses folles espérances, et par ses petits chagrins qu’il croit grands. Le plus pressé est de se donner de l’air, et de reporter les hommes qui nous entourent à distance de vue. Cela se fait d’abord et toujours par la connaissance des signes ; et les nourrices, quoiqu’elles y fassent attention, ne nous conduisent pas loin. Il faut lire autre chose que le visage des nourrices et leur naïf parler. Il faut Lire ; et cela s’étend fort loin. Se rendre maître de l’alphabet est peu de chose ; mais la grammaire est sans fin ; au-delà s’étend le commun usage ; au-dessus est l’expression belle et forte, qui est comme la règle et le modèle de nos sentiments et de nos pensées. Il faut lire et encore lire. L’ordre humain se montre dans les règles, et c’est une politesse que de suivre les règles, même orthographiques. Il n’est point de meilleure discipline. Le sauvage animal, car il est né sauvage, se trouve civilisé par là, et humanisé, sans qu’il y pense, et seulement par le plaisir de lire. Où sont les limites ? Car les langues modernes et les anciennes aussi nous y servent de mille manières. Faut-il donc lire toute l’Humanité, toutes les Humanités, comme on dit ?

De limites, je n’en vois point. Je ne conçois point d’homme, si lent et grossier qu’il puisse être par nature, et quand il serait destiné aux plus simples travaux, je ne conçois point d’homme qui n’ait premièrement besoin de cette Humanité autour, et déposée dans les grands livres. Il faut essayer, en profitant de cette singerie enfantine, qui prend si aisément le ton et l’attitude. Il faut, dès les premières années, pousser aussi avant qu’on pourra. Décider d’après les grâces et la facilité, choisir l’un pour la culture et exclure l’autre, c’est injustice et c’est imprudence. Les Belles-Lettres sont bonnes pour tous, et sans doute nécessaires au plus grossier, au plus lourd, au plus indifférent, au plus violent. Et que fait-on des enfants ? Va-t-on mettre physique et chimie à la portée de ces marmots ? Belle physique et belle chimie. Le même Comte nous rappelle ici à l’ordre, dans le sens le plus fort du mot, nous rappelant que la physique réelle est entièrement impénétrable, sans la préparation Mathématique, Mécanique et même Astronomique, choses que l’enfant ne doit point essayer avant sa douzième année. Jusque là qu’il apprenne à lire et encore à lire. Qu’il se forme par les poètes, les orateurs, les conteurs. Le temps ne manquerait pas si l’on ne voulait tout faire à la fois. L’école primaire offre ce spectacle ridicule d’un homme qui fait des cours. Je hais ces petites Sorbonnes. J’en jugerais à l’oreille, et seulement par une fenêtre ouverte. Si le maître se tait, et si les enfants lisent, tout va bien.

*L’Émancipation*, 25 décembre 1924 (XXIV)

# *L’Émancipation*, 25 janvier 1925

813

Le bien est difficile à suivre, facile à connaître. Quand l’apôtre Pierre eut renié son maître jusqu’à trois fois, il n’eut pas à chercher si son maître avait raison ou tort, ou si lui-même s’était laissé duper par quelque belle apparence ; mais plutôt il se sentit glisser ; il connut sa faiblesse. Je le suppose au paradis, et couronné de toutes les couronnes, et décoré de toutes les plaques ; il rougit encore de cette glissade, lorsqu’il y pense. Demandez à l’alpiniste s’il ne fait pas bien la différence entre grimper et tomber ; j’entends ces chutes imperceptibles, qui viennent de ce que le pied s’est mal assuré, et qui lui rappellent, par un sentiment vif et désagréable, que la pesanteur le guette toujours. De même le parti animal nous tire toujours dans les voies du lièvre, du chien ou du cheval. L’apôtre Pierre, en la circonstance, s’est enfui comme un lièvre ou comme un rat ; il a vu un trou, il s’y est jeté.

Il n’y a point de règles. Je ne dirai pas qu’il est honteux de mentir. Supposons ce Pierre plein de résolution, ayant disposé ses hommes, et lui-même au guet, en vue de sauver son maître et son ami. On le soupçonne, on l’interroge ; alors il dit fermement et tout calme : « Je ne connais point cet homme-là ». Que le coq chante tant qu’il voudra dans la suite des années, Pierre se louera à chaque fois d’avoir si fermement menti. C’est que mentir alors c’était oser et entreprendre, c’était se gouverner soi-même sans peur, et nullement fuir à la manière des lièvres. Ces vues mènent loin, et jusqu’à supposer quelquefois plus de vertu dans le chef de bande qui ne veut point livrer ses complices que dans le juge qui essaie de le mépriser. Mais qu’en puis-je savoir ? La vertu est assez occupée d’elle-même, elle ne juge jamais le voisin.

Il y a souvent une pointe de lâcheté en des actions que tout le monde louerait ; et, comme dit, je crois, Vauvenargues : « Pendant que la peur et la paresse nous maintiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l’honneur ». Mais qu’elle se couronne alors elle-même, c’est ce que je ne crois point. La moindre trace de lâcheté, de faiblesse, de chute est sentie et j’ose dire dégustée. C’est pourquoi, si je voulais deviner ce que vaut un homme, je regarderais plutôt au visage du renégat la laide grimace qu’il fait quand il avale le mauvais mélange ; et toutes les fois que le coq chante, il faut qu’il avale. Mais cela fait pitié à voir, et pitié de soi. C’est pourquoi l’homme ne va point si vite à mépriser un homme qu’il voit ; et j’ai remarqué que l’on est surtout sévère pour les gens qu’on n’a jamais vus. Une des sources de la politesse est que nous craignons de nous voir bien laids au miroir humain. D’où l’on vient à ne parler de rien sérieusement.

Jean-Jacques raconte, et non sans peine, qu’il avait volé un bout de ruban et qu’il laissa chasser une servante. Il fut lièvre ce jour-là, et s’enfuit par où il put. Être vaincu en soi-même par soi-même animal, c’est la faute. Supposer que la faute ne soit point sentie, ou même qu’on en tire quelquefois vanité, c’est supposer qu’un homme qui a le vertige ne sent point le vertige, ou bien qu’il est fier d’avoir été vaincu par cette stupide agitation. Je ne fais pas ici de métaphore, car il y a à proprement parler du vertige en toute faute, dans toute peur, dans tout emportement, dans toute ivresse, dans toute convoitise, dans toute flatterie, dans tout acquiescement paresseux. Si je laisse aller la phrase selon la coutume, au lieu de la faire et de la redresser, je le sais bien. Toutes ces pensées sont amères au premier moment, mais saines par le redressement. Je puis toujours essayer mon propre gouvernement, et le prochain tournant n’est pas loin. J’ai donc deux formules pour me ramener à moi, et je vous en fais part pour vos étrennes. La première est qu’il n’y a rien de difficile en la morale, si ce n’est de la pratiquer. La seconde est que la morale ne nous tourne jamais à juger les autres, et que c’est à ce signe qu’on la reconnaît.

*L’Émancipation*, 25 janvier 1925 (XXV)

1927 EH1 (54), « Sur la morale » (*om EH2*)

814

Hamp nous propose une idée neuve et étonnante, c'est que l'art de produire et de fabriquer est bien plus avancé que l'art de vendre. On regarde, dit-il, à une fraction de centime quand il s'agit de construire une bicyclette, mais on donne vingt pour cent de commission à celui qui saura la vendre. Cette idée a d'immenses suites ; mais je veux d'abord rechercher les causes qui font qu'étant des sages quand nous produisons, nous sommes dans la vente ou l'achat, comme des singes imprévoyants, gourmands, légers, oublieux. Le paysan mesure l'effort, ménage l'outil, administre enfin scrupuleusement son propre bien, qui est le nôtre. Le métallurgiste récupère tout ce qu'il peut de la chaleur du foyer, sauve l'étain qui couvre les rognures, filtre les sous-produits ; en même temps il fait la chasse aux paresseux, réduit la mise en train, unifie les modèles, rassemble les efforts, abrège les chemins ; c'est un bon intendant de la commune richesse. Cependant le commerce[[1285]](#footnote-1286) jette notre richesse au vent, éclaire de mille couleurs le ciel de nos villes, y écrit même, par la fumée des avions, son nom et ses prix. Les intermédiaires pullulent, les agents de publicité courent et crient ; l'idée d'une proportion entre le travail et le profit se perd tout à fait. Il n'est pas rare que l'on laisse se perdre une partie des biens afin de vendre mieux le reste. Nous sommes sauvages par là.

C'est que l'ordre des choses nous rend sages, au lieu que l'ordre humain nous rend fous. On n'obtient rien des choses par l'éloquence ; il faut piocher, il faut limer. Le terrassier se règle sur le caillou, et le menuisier sur le bois ; d'où cette prudence des métiers. Au contraire le commerce est régi par l'éloquence, parce que l'acheteur est sensible à l'éloquence. La foule va aux lumières, comme les papillons, et comme eux s'y brûle, car c'est nous tous qui payons ces lampes, ces affiches, ces étalages. Mais laissons l'argent, qui toujours nous trompe. Tous vivent du travail de tous ; le travail perdu, c'est-à-dire le travail qui ne laisse pas un produit, appauvrit tout le monde. Si ceux qui font des affiches ou qui montent des lampes de toutes les couleurs, ou qui moulent ces innombrables poupées de cire, si tous ceux-là faisaient des maisons, nous aurions assez de maisons.

Mais pourquoi ces travaux perdus ? C'est que le commerce ne peut être sage ; et il ne le peut point, parce que la folle imagination de l'acheteur n'a point de règles. On peut tout espérer d'une affiche ; on peut tout craindre si l'on renvoie le marchand d'affiches. Quand j'ai à façonner une pièce d'aluminium, je sais ce que j'ai à faire ; l'aluminium tient bon ; il reste ce qu'il est ; il est dur, léger, peu malléable, aisé à fondre ; il reste ce qu'il est ; je puis compter sur lui. L'acheteur est capricieux ; l'humeur le conduit ; il se jette à ce qui n'est pas cher ; mais il se jette aussi à ce qui est cher, par d'autres opinions. Aujourd'hui il cherche l'occasion, demain il s'en détourne. Il sort pour acheter quelque objet qui lui manque ; il en achète un autre dont il n'a que faire. C'est pourquoi le commerçant essaie de tout, étend sa surface miroitante, lancerait des ponts sur les rues, s'il pouvait, creuse des tunnels, fait des avenues de poêles, de balais, de fauteuils, de parasols, selon la saison, et toujours à nos frais ; nous saluons ce luxe que nous payons.

Or c'est cette humaine frivolité qui corrompt le livre de comptes. Comme le marchand ne regarde pas aux tapis ni aux lampes, ainsi il ne regarde pas à l'intermédiaire ; il paie la commission comme il paie le peintre et le décorateur, pourvu seulement que, tous frais payés, il reste un bénéfice.

Pour tout dire en résumé, la production se fait selon la science, et la vente selon la magie. Toute industrie suppose deux hommes, le savant qui fabrique, et le magicien qui vend. Magicien au sens propre du mot, puisque la manière de dire ou d'offrir, ce qui est signe enfin, comme affiche ou étalage, est tout ou presque tout. Mais on aperçoit aussi que le mal est dans l'imagination de chacun et le remède en chacun ; c'est quelque chose d'apercevoir cela.

10 janvier 1925 (*Émancipation*, ECO)

*L’Émancipation*, 25 janvier 1925 (XXVI)

1934 ECO VII

815

Les passions politiques sont partout, mais on ne les avoue point ; on les déguise sous l'intérêt. Les riches ne craignent pas tant pour leur argent ni même pour leur vie ; mais ils sont humiliés dès qu'ils voient qu'ils ne comptent guère. Et au rebours vous croiriez que les républicains de chez nous sont des hommes éperonnés par la misère, et qui n'ont voté comme ils ont fait que pour obtenir meilleur salaire. Mais cela n'est point. Je ne sais si les radicaux ont tant promis ; je crois que la vraie promesse, la seule agissante, était de rabattre l'arrogance de ceux qui tenaient le pouvoir. La guerre avait ramené l'ancienne tyrannie ; tous les pouvoirs avaient pris le ton militaire ; de nouveau la canaille rampait. Il y a une assurance dans le commandement, une dogmatique assurance, qu'on ne peut supporter, peut-être parce qu'on ne peut la comprendre. Le peuple se compte ; il se sent assez fort pour faire trembler la maison seulement en écartant les coudes ; il voudrait essayer ; il ne trouve point passage, car le système des pouvoirs est très bien fait.

Je pense à cette grève des cheminots, aux sanctions qui suivirent, et à ces réintégrations, si péniblement obtenues. Remarquez que l'organisation des chemins de fer fut purement militaire pendant quatre ans. Ainsi l'autorité retrouva ses plaisirs ; l'ambition eut saveur. Les hommes presque tous aiment ce qu'ils font et le font bien. Cette grande machine des chemins de fer, par sa beauté propre, par ses rouages étalés et puissants, est plus capable qu'aucune autre de relever la moindre fonction à la hauteur où l'homme respire en homme. Aussi le dévouement n'y manque point ; mais ce n'est pas la question. On feint de croire que les hommes auxquels il s'agit de rendre leurs postes, tous ouvriers d'élite, et en quelque sorte artistes en leur métier, seront ignorants ou négligents. C'est la même erreur que de croire que des mutins sont de mauvais et lâches soldats. En réalité le pouvoir a frappé, comme il fait toujours, ceux qui ne supportent pas cet abus du pouvoir, cette attitude du pouvoir, qui veut respect, et qui est ce qui plaît à l'ambitieux. Ce n'est pas assez que l'exécutant soit sans reproche ; il faut encore qu'il salue et qu'il flatte. J'ai remarqué dans les choses militaires, où tout paraît en clair, que ce n'est point la réclamation qui irrite, mais bien le ton. J'irai même jusqu'à dire que le chef se plaît à être juste, pourvu que la justice vienne de lui comme une grâce, pourvu qu'elle ne se présente jamais comme un droit. Les rusés et les intrigants jouent très bien ce jeu, réclament souvent, et obtiennent presque toujours satisfaction.

Saint-Simon a bien saisi en Louis XIV ces jeux de la puissance. Si l'on avait la précaution de se soumettre d'avance, d'adorer d'avance la réponse, et de redire de temps en temps que tout dépendait du maître, et que son absolu pouvoir n'était nullement en question, on pouvait tout dire ; on trouvait une bonté attentive. Tout l'art de solliciter est d'attendre la justice comme une faveur. Le mauvais esprit est celui qui repousse cela même avec indignation ; c'est celui qui veut avoir droit. Et le pire est celui qui réclame au nom de tous ; car en ce genre de revendications, la justice montre son vrai visage. Au contraire l'ambitieux qui réclame pour lui seul et secrètement est toujours bien reçu ; voilà l’allié du pouvoir. J'irais même jusqu'à dire que la paresse et la négligence sont aisément pardonnées, car elles effacent toute apparence de droit. Et c'est encore une chose qui irrite que de voir de vils flatteurs parvenir si aisément à un pouvoir subalterne. D'où ce paradoxe, dont l'ambitieux ne se console point, c'est que les plus résistants et les moins respectueux sont véritablement l'élite ; et ce groupement doit produire enfin quelque chose de bon. Cela se ferait très vite si l'on résistait toujours sans désordre, c'est à dire en obéissant. On commence à chercher par là.

*L’Émancipation*, 25 janvier 1925 (XXVII)

# *L’Émancipation*, 25 février 1925

816

L’apprentissage est l’opposé de l’enseignement. Cela vient de ce que le travail viril craint l’invention. L’invention se trompe, gâte les matériaux, fausse l’outil. L’apprenti subit cette dure loi ; ce qu’il apprend surtout, c’est qu’il ne doit jamais essayer au-dessus de ce qu’il sait, mais bien plutôt toujours au-dessous. Il y a une timidité dans l’apprenti, qui devient prudence dans l’ouvrier, et qui est marquée sur les visages. « Je ne sais pas ; ce n’est pas mon métier », tel est le refus du compagnon. Le chercheur est plus modeste quand il dit : « On va bien voir » ; mais on comprend que cette parole ne soit pas reçue à l’atelier, car elle menace à la fois la planche et le ciseau, sans compter le temps perdu. Autant dire que l’apprenti apprend surtout à ne point penser.

Ici se montre la technique, qui est une pensée sans paroles, une pensée des mains et de l’outil. Considérez que c’est l’outil qui règle la main, et vous aurez déjà une idée de la tradition réelle, je dirais même solide. Partout où se montre l’outil est une règle en forme d’objet et un esprit de soumissions et même de crainte, car l’outil blesse le maladroit. Mais le patron est plus redoutable encore, parce qu’il représente l’inflexible nécessité. Le patron n’a point le loisir d’admirer un essai ingénieux qui transforme en débris les précieux matériaux. L’esprit d’enfance, qui se trompe, qui brise, qui perd, est ici l’ennemi. C’est pourquoi un gamin qui gagne sa vie fait une mauvaise expérience. Il prend la prudence trop tôt ; il apprend à ne plus oser. Imaginez un petit clerc qui fait une faute d’addition sur du papier timbré ; c’est une faute d’apprenti et non une faute d’écolier. Aussi la colère du premier clerc ne ressemble point à celle du maître d’école. Le maître d’école veut qu’on cherche et qu’on trouve ; il appelle l’intelligence ; il ne pense pas au papier perdu ; mais plutôt il veut placer le petit sot en présence de sa propre sottise, par elle-même ridicule. Ce retour de conscience fortifie. Au lieu que l’autre, le technicien, accuse la recherche même, et se moque de celui qui se fie à soi. Par cette discipline l’esprit renonce, et adore le procédé. C’est se livrer à l’outil.

Il y a deux moyens d’être sûr de soi ; le premier, qui est d’école, est de se fier à soi ; l’autre, qui est d’atelier, est de ne jamais se fier à soi. Cela se voit dans une addition ; car l’entendement ici se trompe, mais prend force par l’erreur redressée ; au lieu que la manière technique de compter est rapide et aveugle. Thalès s’arrête et réfléchit ; mais toujours le fouet se lève. Telle est la vertu de l’apprentissage ; et elle est bonne en temps et lieu. L’homme qui n’a point été apprenti est un grand enfant. Mais aussi l’enfant qui a été apprenti trop tôt, et trop peu de temps écolier, est toute sa vie machine et méprise Thalès l’amateur.

Il y a du jeu dans la pensée. Mais si on voulait que l’école ne soit qu’un jeu, on se tromperait encore. L’École est tirée en deux sens, au jeu et à l’apprentissage ; mais l’École est entre deux. Elle participe du travail par le sérieux ; mais, d’un autre côté, elle échappe à la sévère loi du travail ; ici l’on se trompe, l’on recommence ; les fausses additions n’y ruinent personne. Et ce n’est pas peu de chose si le sot rit d’une erreur énorme qu’il a faite. Par ce rire il se juge lui-même. Remarquez que nous ne raisonnons jamais que sur une erreur reconnue. Mais aussi on ne raisonne qu’à l’École, parce que là personne ne nous redresse que nous. On nous laisse aller, chercher et barboter. « Malheureux, que vas-tu faire là ? » C’est un mot d’atelier. « Montrez-moi ce que vous avez fait » ; c’est un mot d’école. Et quand l’écolier content de soi découvre la faute, c’est une honte sans crainte, c’est-à-dire à laquelle l’opinion des autres n’ajoute rien. Cette autre prudence est la pensée.

*L’Émancipation*, 25 février 1925 (XXVIII)

817

« Nous ne partirons pas ». Telle est la déclaration affichée par un homme qui se dit Jésuite, ancien combattant, et officier de la Légion d’honneur. Je n’aime pas trop le Jésuite, et je crois même que je le flaire d’assez loin ; mais je n’aime pas non plus ces expulsions que l’on racontait au temps de mon enfance. Chanter en commun, prier en commun, travailler en commun, posséder en commun, d’après une loi acceptée, quand ce serait la loi de l’obéissance passive, cela n’est point crime. Herriot a dit sur ce sujet, à Épinal, des choses qui sonnent bien à mes oreilles. Supposez les Pythagoriciens revenus ; ce seraient des Polytechniciens mystiques qui mêleraient à des spéculations sur les nombres, l’espace et le mouvement, des rêveries invérifiables au sujet des voyages de l’âme après la mort, et des réincarnations. Les bons Théosophes se réunissent à même fin, et la police ne va point voir aux tables tournantes ni aux prodiges de ce genre-là. Je suppose que ces nouveaux Pythagoriciens rassemblent autour d’eux des serviteurs volontaires ; cela ferait quelque chose comme cette Trappe que j’ai vue autrefois dans mon pays ; c’était une ferme, un moulin, une fabrique de chocolat ensemble. Il s’y cachait des hommes affligés, des hommes fatigués, quelquefois un banqueroutier poursuivi, et un ou deux repris de justice. C’est une solution fort ancienne de divers problèmes qui se posent dans tous les temps. Ce n’est point une solution parfaite. Mais nos prisons ne sont point non plus une solution parfaite, ni nos asiles pour les malades qui ont l’esprit dérangé. Il faut de toute façon que la police ait regard et entrée dans ces maisons, comme elle a partout. Mais aussi personne n’admet que la police fasse ses enquêtes, brise les portes et force les armoires sans une raison déterminée, sur laquelle on jugera les policiers eux-mêmes. Que, par exemple, le Supérieur de cette Trappe, ou de ce monastère Pythagoricien, ou de cette Communauté Théosophique, s’oppose à une perquisition légalement ordonnée ; c’est une affaire entre lui et la force publique. L’abus, d’où qu’il vienne, sera jugé, et en dernier ressort, par le Commun Bon Sens.

Il y a à dire sur les biens. Et il est assez clair que si de telles associations pouvaient recevoir dons et legs à perpétuité, tout finirait par leur appartenir. Mais il n’y a pas de raison non plus pour que ces hommes, qui se vantent d’avoir servi comme les autres aux armées, soient dispensés de payer l’impôt selon leurs biens. Au reste le droit de donner et de tester hors de la parenté est déjà largement limité. Il me semble qu’hors les cas où la loi donne à l’être impersonnel qui ne meurt jamais le droit de posséder et d’administrer, le fisc trouvera toujours pour un bien visible et connu un propriétaire visible et connu, qui, s’il est sans famille, n’en pourra donner à quelqu’un d’autre qu’une faible partie, et celui-là de même. Et nul n’admettra qu’un Jésuite ait là-dessus des privilèges qui nous sont refusés, à vous comme à moi. Bref la loi ne connaît pas les Associations non autorisées ; elle ne connaît que les individus. Vainement un homme se dit Jésuite ; cela n’intéresse pas plus les pouvoirs que s’il se disait Théosophe ou Végétarien. Mais les Jésuites, dira-t-on, refusent par principe d’obéir aux lois fiscales ? Un tel refus n’est rien. Ce n’est pas un délit. J’attends qu’un célibataire prétende transmettre son bien à un autre célibataire qui n’est pas son parent, sans payer un droit énorme, comme tout le monde. Alors marcheront l’huissier et le percepteur, accompagnés du commissaire, mais non pas contre le Jésuite, encore moins contre les Jésuites. Et dans aucun cas je ne comprendrais la peine de l’exil contre un homme qui refuse l’impôt. Attendons le délit, ne le présumons point.

*L’Émancipation*, 25 février 1925 (XXIX)

818

Il y a du hasard et de la combinaison dans tout jeu. L’intelligence se plaît à la combinaison, et le courage se plaît aux hasards. Celui qui joue aux échecs veut faire l’événement tout entier ; c’est exercer un genre de puissance qui n’est pas méprisable. Celui qui joue à la roulette se donne au contraire un événement auquel il ne peut rien ; ainsi il s’exerce à le supporter sans faiblesse ; c’est une autre puissance, qui est communément estimée au-dessus de toutes. Pourtant on dira que c’est temps perdu de jouer aux échecs, et que c’est temps bien mal employé de jouer à la roulette. Le bon sens regarde aux effets et ne se trompe point.

La guerre est un jeu de combinaison et de hasard ensemble. Le bon sens devrait regarder par là ; mais il se laisse étourdir par les effets et par les causes ; il se perd dans l’admiration et l’horreur mêlées. Il veut et ne veut pas ; il se lasse d’y penser et accuse les dieux. Il faudrait voir l’homme comme il est. Il y a un genre de courage et une sorte de grandeur d’âme à risquer sa fortune sur un coup de cartes ou de dés. Cela fait bien voir que le haut de l’homme est redoutable aussi. Polyeucte serait grand inquisiteur aussi bien, je le parierais, par l’entraînement de ce jeu sublime qu’il joue. Brider les héros, cela répugne.

L’aviateur joue. Ce jeu est sublime de toute façon ; la pesanteur est vaincue et la peur vaincue ; ce sont deux ennemis intimes. Sans compter que l’esprit de combinaison s’y mêle ; et l’homme qui rêve d’hélices et de plans souples, de trous d’air et de tourbillons est à honorer aussi. Mais tous ces héros vont à la guerre. Ils la préparent, et ne peuvent faire autrement. Sans la guerre l’homme ne saurait que voleter. On ne conçoit pas un industriel qui fabriquerait un avion d’un million, ce sera bientôt un prix moyen, pour transporter des lettres ; il se ruinerait au jeu. On parle de désarmer, et, dans le fait, on désarme ; mais l’aviation ne désarme pas ; elle s’arme partout ; elle ne peut exister que comme arme. Ce beau jeu mène droit au plus grand et au plus terrible des jeux.

Toute armée menace. Mais les grandes peurs d’autrefois, ces rumeurs qui précédaient le mouvement des armées, ce redressement des courages, ce changement des sentiments et des pensées qui de toute menace faisaient guerre aussitôt, état de guerre aussitôt, tout cela est de peu comparé à ce mouvement des imaginations par la seule pensée des oiseaux mécaniques poussant leurs bataillons triangulaires. Ces folles vitesses effacent les lents mouvements des anciennes invasions. Il suffit d’une nuit claire et de quelques milliers d’oreilles tendues pour que revienne la Grande Peur et la Grande Colère qui suit. On n’a jamais vu encore de ces armées invisibles, qui en une seule nuit viennent et s’en vont, laissant autant de morts et de ruines que huit jours de pillage en pourraient faire. Jamais l’imagination n’a trouvé si riche pâture, ni une telle occasion de déraisonner raisonnablement. D’autant qu’il n’y a pas ici d’autre défense, ni d’autre précaution que de faire peur, et de menacer l’autre. Ainsi, des deux côtés d’une frontière, et jusqu’aux profondeurs des pays, autrefois lentes à s’émouvoir, la plus folle rumeur aura de la vraisemblance ; et la sagesse oubliera ce mouvement de regarder au ciel des étoiles, pour y retrouver sa propre image. Le jeu de l’homme volant est ainsi[[1286]](#footnote-1287) dangereux pour tous et de toutes les manières. Il n’est pas à croire pourtant que l’homme songe à s’en priver. Nul n’a proposé une telle résolution ; elle n’entre pas dans l’esprit. Tant de travaux, tant de courage, il faudrait une longue misère et le pain à un prix incroyable pour qu’on arrivât à les oublier. Ou bien il faudrait un courage neuf et inouï, une insouciance sur la terre au moins égale à celle de l’homme volant ; enfin que tous méritent cette puissance de quelques-uns. Si la Grande Peur n’avait plus d’ailes, la paix serait sur la terre et dans les airs. La puissance est bonne ; c’est la faiblesse qui fait tout le mal.

15 février 1925 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 février 1925 (XXX)

1939 SM1,CXLIV, « La passion du jeu »

# *L’Émancipation*, 25 mars 1925

819

Imaginez un homme qui se refuserait à descendre dans la rue tant que la sécurité ne lui serait pas garantie absolument. Ce serait une espèce de fou. Il faut prendre le jeu de la vie comme il est, et s’arranger des risques. On ne peut supprimer les voitures, ni les cheminées, ni le vent. Et il est clair qu’un homme agira mieux pour sa propre sécurité en se rangeant d’un petit mouvement devant l’omnibus, que s’il médite dans un fauteuil au sujet d’un omnibus imaginaire. Ces vues sont de bon sens. Mais quand il s’agit du risque de guerre, il n’y a point de bon sens. L’imagination travaille sur les possibles, d’après la peur seulement, et demande l’impossible, c’est-à-dire l’absolue sécurité pour cent ans. Or de même que le piéton, quand il médite dans son fauteuil, ne peut nullement prévoir dans quelles circonstances précises il aura à se garder de l’écrasement, de même le citoyen qui médite dans son fauteuil ne peut former l’avenir véritable, ni les négociations réelles, ni les précautions réelles qui permettront de sauver la paix à tel moment. La sagesse est de ne point tant prévoir, et de n’avoir point peur.

Maintenant je me demande si les gens qui disent qu’ils ont peur ont réellement peur. N’est-ce point plutôt qu’ils veulent faire peur ? Supposons l’ordre moral, comme on dit, restauré chez nous. Supposons qu’un Grand Conseil d’Usiniers, de Militaires et d’Académiciens gouverne chez nous par quelque système électoral ou par le sommeil de l’électeur. Ceux qui disent qu’ils ont peur diraient qu’ils n’ont plus peur. Et pourtant on pourrait par bonnes raisons annoncer la guerre ; et la guerre, même avec la victoire, est un mal certain. Que nous puissions bombarder Berlin par nos avions, cela ne protège pas Paris contre les avions. Et les mères qui ont des fils en âge de se battre ont autant sujet de craindre la victoire que la défaite.

Je soupçonne que les passions qui dépendent de la politique intérieure sont le principal ressort de la politique extérieure. C’est l’Importance qui veut respect ; tout revient là. La richesse même, ce bien solide, n’est aimée que par le pouvoir qu’elle donne, je dirais même par cette auréole de respect qui la couronne si naturellement, et qui plaît mieux encore que le pouvoir.

Le colonel est bon ; mais il ne faut pas rire. Le chef de bureau permet beaucoup ; mais il ne faut pas rire. En tous ceux qui parlent de la patrie et de la guerre sur un certain ton j’aperçois ensemble la passion de respecter et la passion de commander le respect. Et cela se comprend bien. Le colonel honore dans le général ce pouvoir même qu’il désire et qu’il espère. « Si tu veux être digne de commander, apprends à obéir », ainsi parle l’ancienne morale. À quoi résiste une espèce d’hommes que j’aime bien, et qui ne désire point du tout commander, mais aussi qui mesure l’obéissance d’après les nécessités strictes, et qui ne sait point respecter du tout. Ce sont des hommes sans religion.

Si l’on regarde bien, on aperçoit que le pouvoir du prêtre est le pouvoir pur que rêve tout ambitieux, le pouvoir qui ne demande rien que respect. C’est pourquoi l’ambitieux qui ne salue pas d’abord de ce côté-là est un imprudent. Par exemple il est clair qu’une association catholique nous donnera de bons cheminots, non pas qui[[1287]](#footnote-1288) sauront mieux aiguiller que les autres, mais qui sauront mieux saluer. Je ne dis même pas que l’on gagnera sur eux en les payant moins ; l’avarice pure est rare ; presque toujours c’est l’ambition qui détourne de mieux payer les subalternes. Comme on voit dans les administrations, où le chef ne perd rien si les subalternes sont mieux payés ; mais c’est la différence qui l’intéresse ; c’est comme une plume à son chapeau. On veut des pauvres pour le respect. Bref l’ambitieux craint d’être réduit à valoir par soi, et de plus en plus à mesure qu’il vieillit. Voilà de quoi il a peur, et non des avions de bombardement. Mais avouez que nous serions naïfs, nous autres, qui ne sommes pas ambitieux, si nous prenions d’eux, par contagion, cette peur-là.

*L’Émancipation*, 25 mars 1925 (XXXI)

820

J'ai remarqué, c'est une leçon de la guerre, que l'on s'endort plus aisément avec des souliers que sans souliers. La vraie préparation au sommeil consiste à se coucher réellement, c'est-à-dire à se mettre dans la position où l'on ne peut plus tomber du tout. Faute de cette précaution, l'on s'équilibre par un petit effort et une légère surveillance de soi qui sont déjà contraires au sommeil. Mais, bien mieux, si l'on s'endort dans une position un peu instable, le sommeil fait qu'on se détend et qu'ainsi l'on tombe un peu, ce qui réveille. Chacun a observé qu'un homme qui dort assis est à chaque instant réveillé par une chute de sa tête ; et celui qui s'endort en lisant lâche son livre, ce qui le réveille. Or, il suffit d'une main qui n'est pas tombée au plus bas, il suffit d'un peu de résistance à la pesanteur, d'un peu d'équilibre tendu, pour que la chute dans le sommeil soit une petite chute en effet, et qui nous réveille. D'après cela, je conclus qu'on ne s'endort bien que sur le dos ; c'est alors que notre corps est le plus près de la forme liquide et nivelé[[1288]](#footnote-1289) par son poids.

Nous voilà aux souliers. Car, dans cette position étalée et indifférente, les pieds sont dressés, et travaillent contre les couvertures ; or les souliers font arceau et protection ; alors la pesanteur, qui est notre ennemie de tout instant, la pesanteur, qui est la réveilleuse, cesse de nous avertir ; tout est tombé au plus bas ; par cela seul nous dormons. Mais les passions, les souvenirs, les soucis, les projets ? Je crois que nous nous trompons là-dessus, quand nous croyons pouvoir encore former des pensées lorsque le corps ne travaille plus. Le repos du corps est, immédiatement, le sommeil de l'esprit. Nous essayons quelquefois d'écarter les soucis ; c'est justement y penser. Mais si seulement notre corps ne lutte point, la paix est aussitôt dans nos pensées.

C'est pourquoi aussi nous dormons si bien sur un lit dur, et encore mieux, à ce que je crois, sur une planche ; c'est que la surface plane et dure nous invite encore mieux à nous étaler, et, pour ainsi dire, à nous répandre. Notre base de repos s'élargit selon le support ; au lieu que le perfide appui d'un lit mou nous invite à conserver notre forme architecturale, j'entends élevée contre la pesanteur, et à nous tenir[[1289]](#footnote-1290) encore trop debout. Il reste un peu d'incertitude ; tous les travaux possibles, comme disent les physiciens, ne sont pas faits. Aussi nous cherchons le mieux, et, sur ce petit problème, toute notre pensée s'éveille.

C'est un problème souvent, de dormir, et nous le prenons mal[[1290]](#footnote-1291), comme nous prenons mal tout problème humain. Nous oublions toujours notre corps, qui est le lieu de notre puissance. L'on attend d'avoir les pensées disposées ; mais si on mettait le corps au travail, les pensées aussitôt y seraient disposées. S'asseoir, se lever, écrire, cela change les pensées. L'homme naïf secoue la tête, étire ses bras, hausse ses épaules, quand il veut changer ses pensées ; et cette méthode est bonne pour tous. Mais comment croire cela, quand on cherche une solution aux pensées ? Le malheur est qu'il n'y a point de solution aux pensées comme telles. **[**Il est de pratique que l'on écarte les pensées pénibles ; mais il faut savoir s'y prendre ; et comme c'est une découverte de savoir que s'immobiliser c'est dormir, c'en est une aussi de savoir que s'immobiliser c'est annuler les pensées. Et voilà comment l'homme arrive à se tenir tranquille, non pas en changeant ses opinions, mais en réglant ses actions. Ne ferme pas ton poing si tu veux écarter une idée importune. La paix intérieure commande la paix extérieure.**]** [[1291]](#footnote-1292) Il faut se donner un objet, c'est-à-dire mouvoir le corps. Le seul penseur qui réussisse, c'est celui qui fait. Même s'il fait imparfaitement, il approche de la règle, puisqu’enfin il perçoit quelque chose. Aussi voyez comme le mathématicien sait bien se donner des objets. Le vrai est que, soit qu'il dessine, soit qu'il compte, soit qu'il combine et transpose, il pense toujours avec ses doigts ; je ne vois que le passionné qui pense avec sa tête ; au reste il ne peut ; ses gestes portent sa pensée, et cherchent les choses ; mais les choses manquent. Le fou est remarquable par ses gestes, et le sage par ses actions. L'artiste est celui qui passe de folie à sagesse, en modelant l'objet selon son geste, ce qui fait passer ses pensées à l'existence. Corps agité, folie ; corps agissant, sagesse ; et enfin, ce qui revient à mon propos, corps inerte, sommeil. Apprendre à ne plus penser, c'est une partie, et non la moindre, de l'art de penser.

10 mars 1925 (ESH2)

*L’Émancipation*, 25 mars 1925 (XXXII)

1927 EH1 (4), « Dormir »

1938 EH2 VI « Dormir »

821

L'Exposition des Arts décoratifs sera toute en carton, plâtre et ciment, comme on peut déjà voir. Ainsi, l'art décoratif se trouve nié en même temps que posé. L'ornement est et fut toujours le modèle et le régulateur de tous les arts sans exception. Par exemple une statue prise avec d'autres dans la masse d'un porche gothique reçoit[[1292]](#footnote-1293) aisément du style, par l'autorité architecturale de l'ensemble solide auquel elle est liée. La statue libre divague, si ce n'est que le bloc de marbre lui impose encore la loi monumentale. Mais qu'est-ce qu'une statue d'argile plastique ou de plâtre, soutenue encore par une armature cachée ? Ou bien qu'est-ce qu'un jardin qui serait fait de plantes fausses ? Hors des nécessités de la terre, de l'eau, de la lumière, l'architecture des jardins périrait. Bref, on ne peut orner qu'une matière qui résiste. Le fer forgé est souvent beau, par ceci que l'artiste, en même temps artisan, a pensé en travaillant ; la trace du marteau en porte témoignage. Au contraire, la fonte moulée est laide, parce que la matière a été saisie par le moule dans un état d'indifférence, ce qui fait une forme empruntée. Le plâtre aussi est laid parce qu'il prend toute forme. La plus belle des formes, comme on sait, perd beaucoup par cette matière trop complaisante. À plus forte raison doit-on penser que les conditions du faux-semblant, bois, fer, plâtre ensemble imitant la pierre, ne sont point favorables à l'invention de belles formes. Ainsi l'Exposition des Arts décoratifs sera laide de forme, soit qu'elle imite, soit, pis encore, qu'elle invente.

Elle se sauvera par les objets réels, où la matière ne mentira point, par exemple un fauteuil de bois dur, une tapisserie, une assiette décorée, un ivoire sculpté, un bijou ciselé. Les vieilles maisons étaient de matière précieuse aussi ; une poutre qui dépasse en témoigne assez. Les formes ici sont conquises. La matière résistait et exigeait ; c'est pourquoi la marque de l'homme y est incorporée. C'est la matière, on dirait presque, qui fleurit. La morsure du temps le prouve bien ; car la matière attaquée par vent et pluie, par frottements et chocs, garde fidèlement la forme comme si la forme lui était naturelle. De là vient que les ruines sont belles. On pourrait même dire que la forme est sauvée pour le principal, et que c'est l'accessoire qui est rabattu ; leçon pour le sculpteur. Michel-Ange, toujours profond en ses moindres propos, disait qu'une belle statue devait pouvoir rouler d'une montagne sans rien perdre. Et nous voyons que le style des fleurs sculptées est autant l'œuvre du temps que du sculpteur ; car le temps les a soumises à la forme architecturale ; ainsi l'intention et la prétention, deux ennemies de l'ornement, ont été rabattues. Voilà comment les œuvres anciennes forment le goût.

Michel-Ange disait aussi que la règle architecturale est ce qui sauve tous les arts sans exception. Cette pensée, difficile à suivre certes, se trouve vérifiée, contre l'attente, dans l'art du costume. L'ornement brodé sur une étoffe solide, souple et chaude, prend déjà plus de beauté par ce travail d'artisan ; mais il faut encore que l'ornement soit soumis à la pesanteur, par le jeu des plis, qui est architectural car c'est la[[1293]](#footnote-1294) pesanteur qui le règle. C'est pourquoi, au voisinage de ces poupées de cire, qui sont laides par la forme empruntée, on aperçoit souvent quelque étalage architectural, où de belles étoffes sont en quelque sorte sculptées par la pesanteur, loi première de tous nos monuments et de toutes nos actions. L'étalagiste, si aisément ridicule lorsqu'il fait ce qu'il veut, trouve alors le beau sans le vouloir, par cette composition de l'ornement voulu avec les nécessités naturelles.

Ces remarques sont aisées à faire. Si l'on demande le pourquoi, il est moins facile de répondre. Il me semble que ce qui plaît dans la chose belle c'est qu'on y retrouve à la fois la marque de la pensée et quelque chose aussi de cette force de nature qui travaille dans la chose même, par exemple dans un arbre ou dans un enfant. Quand nous créons, nous autres, d'après l'idée extérieure, ce n'est qu'industrie. Mais autant que l'idée semble sortir de la matière même sur laquelle nous travaillons, l'œuvre est miracle alors, et objet de religion.

15 mars 1925 (PAE)

*L’émancipation*,25 mars 1925 (XXXIII)

1939 PAE LXXV « L'ornement et la matière »

# *L’Émancipation*, 25 avril 1925

822

Voici l’émeute des Chats-Fourrés. Nous devions l’attendre. Cette pensée procédurière, à qui il ne faut point parler de raisons, et encore moins de raison, tant que les dossiers ne font pas une pile, cette pensée dormante devait réclamer aussi ses droits ; car, par la complication naturelle, sans compter ce que l’art y ajoute, voilà bon temps que cette pensée nous gouverne. Le moindre plaideur en sent bientôt le poids. Toute revendication commence debout, et finit à genoux devant le dieu Dossier. En matière politique, c’est pis. Vous demandez au Maître des Bureaux ce qu’il pense de Paix et de Guerre ; or cet oracle muet, le doigt sur les lèvres, vous fait voir trois salles pleines de papiers liés et classés, comme pour vous[[1294]](#footnote-1295) dire : « Ici est ma pensée ». Admirez maintenant nos robins, jeunes et vieux, enflant leur Droit Corporatif. Ce dossier est gros de Droit Administratif, de Droit Financier, et de Diplomatie, et de Théologie. Ce savoir paresseux forme masse.

Il forme masse, parce qu’il est divisé. Pour déplacer seulement un pavé, il faut l’avis de trois administrations, pour le moins. Chacune d’elles nous renvoie aux autres. Mais quelle agréable carrière aussi ! Il faut seulement savoir perdre temps, et s’imprégner. La frivolité des étudiants en droit est assez connue ; mais je vois un redoutable sérieux dans cette frivolité-là. Il ne s’agit que d’attendre ; la grande machine pense pour tous ; il en sort une rumeur à laquelle il faut seulement se prêter. Ce genre d’esprit se prend comme les manières. Il y faut plus de temps que d’effort. Comme une langue étrangère, on l’apprend mieux si l’on s’en laisse envelopper ; c’est plutôt éducation qu’instruction. Ou bien le chant et la musique ; on apprend mieux sans y penser, et par imitation, comme les oiseaux. Ainsi le droit est le royaume de la Répétition. Travail heureux qui tire l’esprit hors de soi. C’est ainsi que le corps politique se fait une tête à casiers, où sont les Formes Gouvernantes.

Or, cette élite de seconde qualité se sent expropriée. Non point tout à fait ; car il y a une vérité de l’administration. Mais cet esprit est de second rang ; au reste il s’en contente, pourvu qu’il n’y ait personne au premier. Nous avons vu de ces Parfaits Commis.

Il y a un autre genre d’étudiant, plus rare, moins connu, assez occupé à se délivrer lui-même, et qui se développe sans chercher secours. Ici la difficulté est toujours de soi à soi. Mais aussi tout l’appareil extérieur est broyé et digéré. Cet esprit est royal, et, comme on dit, son royaume n’est pas de ce monde. Descartes se cachait autant qu’il pouvait. Sans être Descartes, il suffit de s’être appliqué à gouverner seulement ses pensées, et même médiocrement, pour se sentir chez soi avec soi, et mépriser toute rumeur. Mais il arrive que l’autre tête, la mécanique, dépasse en sottise et en arrogance ce qui est supportable. La tête pensante, si peu académicienne qu’elle soit, serait complice ; elle ne peut. D’où elle se jette à la politique, et y porte l’attention vive et perçante, l’esprit de simplification et de domination, bien mieux, sans ambition aucune. Tel est le Chef, promptement reconnu des deux parts, aussitôt attaqué sans ménagement par tous ceux qui ont quelque pouvoir, aussitôt soutenu par tous ceux qui ne désirent point le pouvoir, mais aussi qui ne supportent point l’esclavage. En ces belles crises, il se fait partout une séparation profonde ; tous sont réveillés ; il faut choisir. La jeunesse des écoles présentement a fait son choix. Que l’ambition parle fort à de jeunes oreilles, qu’au surplus l’imitation des Puissances joue ici, par une pudeur juvénile qui a son prix, cela ne peut m’étonner. Si l’esprit avait toujours force et jeunesse ensemble, le monde humain irait autrement. Tous ces comptes faits, et tout compris, ce qui est mieux que pardonner, j’ai à dire que le résultat passe de loin mes espérances.

*L’Émancipation*, 25 avril 1925 (XXXIV)

823

C’est au-dessous du Caractère qu’il faut saisir l’homme ; et cela est encore plus vrai de l’enfant, qui est moins terminé, quoique souvent il se croie terminé. L’homme toujours se croit terminé et promène son caractère comme une œuvre, bonne ou mauvaise, faisant de tout vanité. Mais regardons dessous. On trouve l’humeur, qui est instable ; il larmoie, mais c’est qu’il a le soleil dans l’œil. Si vous voulez connaître un homme, il faut premièrement le bien asseoir, tirer le store, arrêter les vagues de chaleur ou de froid, et les bruits offensants, à commencer par celui de votre propre voix ; enfin écarter tous les petits accidents dont il ferait système. Après cela vous trouvez la nature, qui est stable, c’est-à-dire un véritable système, rassemblé et équilibré ; forme du nez et du menton, couleur de la peau, des cheveux et des yeux, tout se tient, car ce sont des signes d’un régime de nutrition invariable, selon lequel il a grandi, il sera malade ou sain, il vieillira. Triste ou gai il aura toujours cette couleur, cette assiette, cette liaison des mouvements, inimitables, qui font qu’il est lui. Ces différences sont invincibles ; il faut les aimer ; cette constance, cette fidélité à soi donne espoir aussitôt. Autant qu’il résiste, je le tiens. L’art de persuader est lié sans doute à cette investigation qui va à la nature sans s’arrêter à l’humeur.

Je le tiens. Bon. Mais qu’en vais-je faire ? Non pas ce qu’il ne veut pas ; mais au contraire ce qu’il veut. Non pas briser cette résistance, mais au contraire la délivrer. Vouloir que les natures soient, c’est la charité même. Non pas la vertu du voisin, dont il n’a que faire, mais sa vertu à lui, de même couleur que ses cheveux, et de même pli. Sa vertu propre, qui ressemble comme un frère à son vice propre. Car, voulant imiter ici Spinoza l’inimitable, je dirai qu’un cheval fringant ressemble bien plus à un cheval fourbu qu’à un homme fringant ; et, pareillement, que le courage d’un homme ressemble bien plus à sa propre peur qu’au courage du voisin. De même une belle pomme ressemble beaucoup plus à une pomme gâtée qu’à une belle orange. Il n’est point dit qu’un avare ne saura point donner ; rien n’est dit. Mais cette manière de donner ressemblera beaucoup à cette manière de garder ; ce sera toujours la même main. Et il n’y a point si loin de l’attention à compter à la probité pure ; la même arithmétique fera les comptes du voisin. Au rebours, le frivole voleur comptera aussi négligemment le sien que le mien ; il se volera lui-même. Mais aussi ce vice de négligence n’est pas loin d’une certaine générosité ; seulement il donnera comme il volait, car c’est la même main.

Du brutal au courageux, du cruel au ferme, au résolu, à l’imperturbable, je ne vois pas grande distance. Ni de l’obstiné au fidèle, ni de l’esprit lent à l’esprit fort, ni du sophiste au subtil et à l’ingénieux. Les vices ne sont que des vertus à mi-chemin. Spinoza a écrit que le seul et l’unique fondement de la vertu en chacun est l’effort de persévérer dans son être. Cette maxime de fer est de loin le meilleur outil ; mais il fait peur. On aimerait mieux cette molle invitation à se changer soi-même, et à revêtir une nature étrangère. Vains conseils. L’homme restera lui-même, au lieu de céder aux choses extérieures. Mais aussi, de ces différences délivrées réussira le plus grand bien pour tous. Comment ? C’est ce que vous ne saurez point si vous n’osez pas délivrer. Comme l’évêque délivre Jean Valjean.

Il faut relire ces pages sublimes des *Misérables*. C’est déjà l’occasion de ne pas se tromper ridiculement sur Hugo. Mais, bien plus, toute l’idée du droit se trouve là, dans cette foi imperturbable qui veut chacun comme il est. Cet amour fort est comme le soleil des hommes, qui fait qu’ils portent fruit. L’autre amour, qui voudrait choisir, et qui va à ce qui plaît, est lunaire et de reflet. La variété des couleurs n’en est pas éclairée, pis, ne mûrit même point. Aussi voulons-nous prononcer sur la perfection du voisin, quand nous ne savons rien de la nôtre ; et promettre liberté, sous condition qu’on en use bien. Mais au contraire le bon usage sera connu autant que des natures délivrées en donneront le modèle. Comme la neuvième symphonie, on n’en avait pas l’idée avant qu’elle fût.

*L’Émancipation*, 25 avril 1925 (XXXV)

824

L'architecte obéit au maçon, et c'est très bien ainsi. Au contraire le plâtrier obéit à l'architecte. Par le soutien du bois et du métal, le plâtre prend toute forme ; l'architecte fait à peu près ce qu'il veut ; l'idée prend corps. Allez voir maintenant les prétendus ornements dont on a chargé le pont Alexandre, et pour célébrer les arts décoratifs[[1295]](#footnote-1296). D'où il ne faudrait pas conclure que ceux qui ont trouvé ces courbes misérables, les plus laides, dirait-on[[1296]](#footnote-1297), que l'on ait pu inventer, manquent tout à fait de goût ; je crois plutôt qu'ils se sont pris au piège de l'ambition. De l'homme le plus sage faites un tyran ; aussitôt il extravague. La colombe, disait Kant, lorsqu'elle fend l'air léger, peut bien croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide.

Écoutez une Messe de Bach. Architecture sonore, on l’a assez dit, et j'ai rejeté longtemps cette métaphore. Les sons ne s'élèvent point et ne retombent point à la manière des pierres ; aussi peut-on les combiner n'importe comment ; mais le plâtre nous guette aussi par là, d'où l'on revient au travail du maçon. Bach est ouvrier. Que l'œuvre soit sublime ou médiocre, le métier se voit. Le thème revient, les ornements reviennent, les traits se développent selon le plan annoncé. Comme un escalier ; entre le sol et le palier, dès qu'il est commencé, il n'a plus le choix ; ce sera peut-être un bel escalier ; seulement[[1297]](#footnote-1298) il faut que ce soit un escalier d'abord. Ainsi Bach, quand il écrit à deux parties pour les enfants, il est le même toujours, selon la règle et le cordeau, d'où une solidité étonnante, dont on ne veut point dire toujours qu'elle est belle. On voudrait bien dire aussi qu'un aqueduc de pierre n'est pas toujours beau. C'est une sorte de scandale, que l'artisan qui n'est qu'artisan soit toujours plus près du beau que l'artiste qui n'est qu'artiste. Mais il faut pourtant en convenir. Et à chaque fois que l'on se moque d'un procédé, parce qu'il n'est que de métier, on remarque que ce procédé est un semblant, et qui n'a point de raison, comme seraient des colonnes qui ne porteraient rien, ou des cintres pour le plaisir. De même, dans la construction musicale, dès qu'elle est vraiment construction, il n'y a pas un seul son pour le plaisir, mais chacun des sons porte quelque chose. C'est la fugue qui a raison, parce qu'elle assemble ; et une fugue sans intérêt est une fugue qui n'assemble pas.

Pour que des sons soient ensemble il ne suffit pas de les mettre ensemble. Écoutez la Bourse ; c'est le contraire de la musique. Ce ne sont que des signaux particuliers. La foule ne s'exprime nullement par ce tumulte ; et telle est pourtant la matière de la musique ; et je crois même que l'oreille musicienne y entendrait comme des moments ou des éclats d'une grande Messe. Mais le concert est rompu aussitôt. C'est que la puissance oblique, aussi nommée diabolique, y travaille sans cesse, déguisant les opinions, séparant les hommes. En revanche il suffit qu'un puissant ouvrier des sons assemble les voix d'une foule en un tissu indivisible pour que la foule soit aussitôt un seul être, un seul cœur, une seule pensée. Et cela c'est toujours la Messe, car c'est l’Église, et Dieu présent. Ne cherchez point à quoi a pensé l'ouvrier des sons ; il n'a pensé qu'à assembler les sons selon son métier. Mais par cela seul l'édifice sonore, s'il est joint, indivisible, et ample assez, fera ressortir une pensée assurée, vigoureuse, affirmative, composée et simple, et enfin une richesse que nul n'a jamais pu compter. Par quoi est effacé le diabolique doute, sans qu'il en coûte rien aux variétés et différences. L’Église Universelle fut toujours cherchée. Quiconque raisonne la cherche et la fait ; mais elle se fait et défait. Ici la voilà toute, en cette commune puissance, qui, par la loi de Musique, ne peut être forte qu'à la condition d'être juste. Aussi dit-on qu'ils chantent juste, et chacun comprend.

15 avril 1925 (*Émancipation*, PAE)

*L’Émancipation*,avril 1925 (XXXVI)

1939 PAE LXXVI « L'artiste et le métier »

# L’Émancipation, 25 mai 1925

825 (NAF 13967 / 65)

Je disais à mon ami Castor : « Il m’est pénible de penser maintenant aux travaux de notre Maître des Finances. Je me perds dans ces solutions abstraites qui nous sont offertes de tous côtés. La finance est idéologique. Et je me demande comment l’on peut choisir, et si l’on peut choisir ; car il y a objection à tout système ; et, d’un autre côté, la masse des prodigues, des aventuriers, des craintifs, des avares, des imprévoyants et des paresseux est bien au-dessous des systèmes, et difficile à explorer ; encore plus difficile à remuer. Ce sont d’incohérents sursauts, comme d’un sac où l’on aurait enfermé plusieurs bêtes. Donc, à quoi pense précisément cet homme vif, impérieux et compétent ? Je voudrais bien le deviner ; mais je ne trouve rien que je puisse suivre ».

« Bah ! dit Castor, affaire de boutique. Je connais un peu ma boutique, et je me fais une idée des réformes véritables ; c’est un rien, mais il faut y veiller, il faut y revenir. Comme pour l’assainissement ou l’antisepsie ; c’est une action simple, mais il faut aller dans tous les coins. Toute fortune, croyez-moi, est œuvre de balayeur. Quoi de plus simple qu’un balai ? Mais il faut que le balai passe partout, et plus d’une fois par jour ».

« J’aperçois, lui dis-je, une fois de plus cette importante idée de Comte, que les plus grands progrès supposent seulement de très faibles variations dans l’ordre préexistant. Seulement il faut être du métier pour savoir lesquelles sont possibles et suffisantes ».

« Soyez sûr, dit Castor, que tout métier est long à apprendre, et que notre Maître des Finances sait son métier. Maintenant quoi ? On trouve mille trahisons en toute affaire, de paresse ou de finesse ; il y a un esprit rétif du haut en bas, et une sottise infinitésimale ; d’où fuites imperceptibles ; d’où encore frottements imperceptibles. Qu’est-ce qui ne va pas, dans une machine qui ne va pas ? Souvent c’est tout, par l’effet de la négligente coutume. Ainsi je suis assuré que le système des Bons est encrassé ici, et qu’ailleurs il tourne fou, faute de serrage ».

« Assez, lui dis-je, assez de métaphores. Un peu de grain, s’il vous plaît, pour[[1298]](#footnote-1299) mon moulin ».

« Vous êtes, dit Castor, un autre poète. Mais voici un exemple. À chaque comptoir de titre est assis un jeune homme qui n’en pense pas long et qui exerce une puissance démesurée. C’est lui qui dit à la vieille dame, laquelle a grand souci de son argent : « On ne reprend guère de Bons en ce moment-ci ». Tout va bien. Le Trésorier, qui est le maître de cet homme, laisse dire ces choses, et peut-être les dit lui-même ou les laisse entendre. Tout Trésorier pense bien ; et madame la Trésorière pense encore mieux. Un grand banquier de même. Et, comme ils prennent position d’après leurs opinions, cela va loin. Administration financière et banque, tout cela se tient de mille façons. L’État aurait grand pouvoir ici s’il voulait ; mais tout le monde trahit, et sans y penser, dès que la tête est faible, myope et accablée. Le Trésorier, remarquez-le, est un homme prudent. Qu’un ordre arrive, ou seulement une rumeur, que l’inspecteur des finances, homme redouté, ait une opinion ferme, ou seulement que l’on dise ou[[1299]](#footnote-1300) que l’on sache, comme cela est, que le Maître sait tout et pense à tout. Soudain tout changera, et le petit jeune homme qui n’en pense pas long dira à son guichet : « Vous vous défiez des Bons ? Pourquoi ? On y revient. La crise est passée ». Cela change tout. Je reprends ma comparaison ; une goutte d’huile ici, une autre là ; tous les écrous serrés. L’oreille du mécanicien a toute satisfaction. Ce que je dis n’est qu’un détail entre mille ; mais tout est détail et infiniment petit dans les grandes affaires. Des ordres, des instructions, des rappels sont partis comme des éclairs dans tous les sens ; chacun touche où il faut ; c’est comme une terreur diffuse, dont nous verrons à peine un ou deux signes. Car pourquoi changer d’hommes si on peut changer les hommes ? Voilà comment on administre une librairie, un magasin de nouveautés ou une fabrique de drap. Petits décrets font grands changements ».

*L’Émancipation*, 25mai 1925 (XXXVII)

826 (NAF 13967 / 66)

Je ne connais que de loin le seigneur Hindenburg. Il faudrait pouvoir observer de près la puissante machine et suivre sur le visage ces rares signes que dessine la force, et qui ne trompent guère. Même de loin je ne me sens pas disposé à tant craindre. La force fait la guerre ; mais c’est la faiblesse qui pousse à la guerre.

Il faut considérer aussi la force percevante et organisatrice, qui s’est montrée pendant la guerre en deux ou trois hommes, et notamment en celui-là. On n’en voit que des parties dans le militaire subalterne ; mais déjà on discerne que l’esprit de querelle et les folies d’imagination sont effacés par ce sévère métier, qui exige que l’on pense à tout et que l’on voie les choses comme elles sont. Pétain, chez nous, d’après ce que l’on raconte, aurait pu aussi bien diriger une industrie, un grand journal, ou n’importe quoi. Au reste il suffit de connaître sommairement les difficultés du commandement pour apercevoir qu’un vrai militaire ne cesse jamais de négocier, non moins attentif aux hommes qu’aux matières et aux lieux. Je me risque à dire d’après cela, et d’après Napoléon, César et Alexandre, qu’un vrai militaire n’est pas spécialement militaire. Je ne crois point que les finesses de la politique lui soient étrangères. Là-dessus l’appareil extérieur nous trompe ; le grand sabre nous fait peur. Mais le sabre, à bien prendre, est plutôt le signe de l’administration la plus regardante qui soit. Joffre, qui montra certainement des parties de la fermeté militaire, Joffre vérifiait les comptes d’obus et modérait les passions. Il eût fait, à ce que je crois, et en dépit du grand sabre, un Président mieux assis que tel ou tel discoureur, auxquels chacun pensera aussitôt. Il eût vérifié des comptes ; et c’était ce qu’il nous fallait. Mac-Mahon avait de l’humeur, et Napoléon III aussi ; mais ce n’étaient point de vrais militaires.

Je crains le discoureur emphatique. Je crains les petits roquets qui aboient aux jambes. C’est le propre de l’homme le moins militaire de vouloir faire le militaire. Sous ce rapport, les discours d’Hindenburg sont nettoyés de tous les projets chimériques ; et je crois que cette prudence n’est point d’intention, mais plutôt qu’elle est de nature. Toujours est-il qu’un tel homme ne fera rien pour la montre ; il n’en a pas besoin ; ses pensées et ses actions exprimeront donc au mieux la situation réelle. C’est peut-être la meilleure chance pour tout l’Occident.

La situation n’est pas bonne. On dirait que quelque Diable a formé le traité de Versailles en vue de nourrir de nouvelles guerres. Les frontières, du côté polonais, sont ce que l’on a trouvé de pire, il me semble, depuis assez longtemps. Dans le fait, c’est nous qui en avons la garde. On ne peut être plus mal placé. C’est un piège admirable, et nous avons le pied dedans. Or il n’est pas question de se battre maintenant. Nous avons temps. Mais il faut employer le temps au mieux, par prudentes et réalistes négociations. L’humeur gâterait tout ; non point parce qu’elle rallumerait promptement la guerre ; cela ne se peut ; mais parce qu’elle laisserait les choses en l’état, et un point d’irritation toujours brûlant. Ici qui gouverne au plus près, sans aucune intempérance, est le meilleur pour tous. Il s’agit d’arrangement. Et, au contraire, celui qui ferait ici grand bruit de sabre serait le pire, non parce que le sabre est redoutable, mais parce que les passions éloigneraient l’arrangement, ce qui réserverait un passage futur à la force retrouvée. Je ne verrais donc pas malice, et je prendrais l’homme comme il se montre, ne désirant pas moins que lui d’apercevoir une carte d’Europe passable, et des conventions qui puissent donner à une force, qui naturellement ira toujours croissant, l’équilibre et les contours de la paix. Dont ce vigoureux organisme auquel je pensais me donne la rassurante image.

*L’Émancipation*, 25 mai 1925 (XXXVIII)

827

Auguste Comte est le seul que je sache qui ait écrit impartialement sur les aptitudes de l'un et de l'autre sexe, et sur la fonction humaine propre à chacun d'eux. Trop sommairement aussi ; et il me semble que lorsqu'il caractérise le sexe féminin par l'affection, il laisse échapper un genre d'action qui est proprement féminin, et un genre d'attention aussi, et même de contemplation, qui vaut bien la physicienne, propre au sexe actif.

Tout être vivant est attentif, il me semble, de deux manières. D'un côté il veille sur le dehors, guettant le danger et la nourriture, et de toute façon prêt à conquérir et à déchirer. Mais cette attention lui est imposée et lui est étrangère. Il faut bien que, d'un autre côté, il veille à son propre être et à la conservation de sa loi intérieure, par laquelle, en ses accroissements et en sa nutrition, il reste lui-même. Ce sont deux pensées, naturellement jointes en tout être, mais qui me semblent, dans notre espèce, comme peut-être dans toutes, inégalement partagées entre les deux sexes, dont l'un, pour dire sommairement les choses, regarde au dehors, et l'autre au dedans, j'entends sans métaphore, dans le corps vivant même. [Et encore[[1300]](#footnote-1301) faut-il dire que cette sorte de jugement, dans lequel on a premièrement égard à soi, est redoublé dans la femme en ce qu'elle y trouve un objet plus précieux qu'elle-même. Sauver, guérir, protéger, tel est le geste humain, même à l'égard de l'homme. Mais ces mouvements ne sont que la suite d'une production et d'une gestation de la forme humaine. Sans pouvoir jamais deviner les secrets du premier berceau, on est assuré que ce qui est dû à la structure de l'homme passe alors bien avant ce qui est dû à la nature extérieure. Le geste maternel ne cesse de continuer ce travail plastique ; et la pensée développe le geste, comme en tout être]. Si cette merveilleuse attention, tournée à porter et à faire l'enfant selon l'espèce, était sans relation avec l'intelligence féminine, tout serait illisible dans ce problème. Disons donc que la femme est l'humanité fermée sur elle-même.

Le travail masculin est brutal et naturellement sans égards ; cela est prompt comme la guerre, et sans réflexion sur soi, comme la guerre ; il faut détruire sans délai, et faire place à la forme humaine. En cette action, le mâle ne ménage guère sa propre forme, ni, en pensée, sa propre loi ; il la conserve, corps ou idée, en la jetant sur l'antagoniste ; après quoi il mange et dort. **[**Quelle que soit[[1301]](#footnote-1302) cette guerre, qu'elle ait pour fin de rompre et de broyer le végétal, l'animal, ou l'homme même, il est inévitable que toutes les idées du mâle portent l'empreinte de ce qui lui est le plus ennemi. Il est remarquable, et de grande conséquence, que la pensée virile soit premièrement jointe à un genre d'irritation qui n'est que le suprême de l'effort.**]** Cette force est encore la même dans l'oisiveté, et redoutable alors par l'orgueil et la colère ; toujours paresseuse à penser hors du combat. Politique, procédure, guerre, tout est marqué du sceau de César. La cité masculine se tient par la victoire ; et deux empreintes s'y retrouvent toujours mêlées, de la forme humaine et de l'obstacle environnant.

C'est à quoi la pensée féminine n'a point d'égards. Elle n'y porte qu'une faible attention. Au contraire l'action féminine est toute vers l'humain, et sa pensée de même ; toutes ses conceptions ont la forme de l'enfant ; ce n'est pas peu dire, car l'harmonie et la proportion qui font un homme définissent la morale, ou bien la morale n'est rien. Il faut ici que l'obstacle environnant soit ignoré et même méprisé. D'où ces comptes féminins, qui partent naturellement de ce qu'il faut, et s'en remettent au pouvoir masculin pour le reste. Tous les conflits, et cette nécessité d'obéir, toujours énergiquement niée, résultent de ce que la nécessité extérieure entre dans la maison, par le ministère de l'homme, qui, par sa fonction propre, obéit toujours à la chose. Et si, d'un côté, la nécessité extérieure se fait toujours entendre, et l'emporte souvent par son irrésistible contrainte, d'un autre côté l'exigence humaine ne cède jamais tout à fait et revient par son élastique puissance, toujours la même. Tel est le thème de toute discussion conjugale.

Le ménage, dont le vrai nom est économie, est le travail proprement féminin. La maison est femme, et fermée aussi sur elle-même. Faire une maison, c'est travail d'homme ; mais la disposer intérieurement selon la forme humaine, et la conserver telle, c'est œuvre de femme, toujours recommencée. En ce petit monde, la forme humaine range toutes choses selon sa propre loi. L'escalier, la chaise, la table, l'armoire sont des empreintes humaines ; au lieu que le toit, œuvre d'homme, est construit selon la pluie. L'architecture est d'homme, et l'ornement est de femme. À l'intérieur du temple viril, il n'y a rien. Le talus, le bastion, l'enveloppe y sont tout. Ainsi sont nos lois. Mais ces retranchements, si fortement nommés, ne sont pourtant point des pensées suffisantes ; tout y est rapport et hors de soi, comme en la physique de Descartes.

*L’Émancipation*,25 mai 1925 (XXXIX)

*SPS*, XV, « Le couple »

# *L’Émancipation*, 25 juin 1925

828

Je ne pense jamais sans rougir un peu à une sorte de représentation tragi-comique qui me fut donnée vers mes seize ans. Des hommes de bonne tenue et d’opinion royaliste, qui tenaient cénacle fermé au premier étage d’un grand café, voulurent peut-être me faire voir comment un fils du peuple devait rugir en leur présence. Ils firent donc venir le cafetier, homme athlétique et ordinairement ivre, et lui redemandèrent le récit de je ne sais quelle grande revue militaire. L’acteur ne s’épargna point ; les yeux lui sortaient de la tête. Je me dis ce jour-là à moi-même : « Apprends à ne jamais rugir ainsi, quoi qu’on ait pu te faire boire, vin ou flatterie ».

Dans la suite je trouvai en Balzac la même leçon, plus sobre, plus piquante. C’est Madame de Mortsauf qui parle, et qui rappelle à Félix les principes de la haute politique. « Ne faites point de zèle, dit-elle. Un homme doit mourir froidement pour son pays ». Ici je fus donc averti de ceci que le patriote, homme du commun, était devenu tragédien de mélodrame aux yeux de ceux qui pensent bien. Et leur jeu, depuis, je l’ai bien remarqué, est de pousser ce tragédien, par un applaudissement où il y a bien du mépris, jusqu’au point où on le tient en bride par son intempérance même.

Un peu plus tard encore, j’entendis des leçons de tactique données par quelque chef de bureau de la Guerre. Je remarquai que, décrivant l’action finale : « À la baïonnette » ! il beuglait lui aussi comme un taureau, et pleurait de vraies larmes. La chose se passait dans une salle de cours. Et les étudiants qui l’entendaient prirent comme moi, du moins je l’espère, la résolution de mourir de faim, plutôt que de gagner leur vie par ces moyens-là.

J’attendis longtemps les effets. Que de fois, dans les discours politiques, j’entendis mes amis les Radicaux s’essayer aussi à ce même rugissement. Ils obtenaient au moins un succès de politesse, car par l’enthousiasme on se délivre de la honte. Ils obtenaient peut-être quelque chose de plus. Car le suffrage des hauts Messieurs de la droite, des fiers officiers de cavalerie, ainsi que des grimauds académiciens est doux à presque tous, et peut-être à tous. D’où nous fûmes gouvernés longtemps par des acteurs tragiques.

J’ose à peine dire que cela a pris fin. Pourtant je le crois. En dépit de quelques sonorités d’usage, et qui me rappellent encore un peu trop ce cafetier qui jouait le héros, je vois paraître au pouvoir l’énergie toute simple, armée contre tous dangers, et, ce qui est le plus difficile, même contre le mépris. Peut-être a-t-on compris enfin, en haut et en bas, que la violence hors de l’action et le courage hors du danger sont choses méprisables ; que la valeur militaire va de soi, sans ces grossières excitations ; et qu’enfin la Patrie ne commande pas plus impérieusement, ni de plus haut, que la vue d’une barque en péril, ou le rappel des mineurs dans l’éboulement. L’action si belle et si simple des sauveteurs, à Penmarch et partout, fait leçon par la simplicité et le silence. Mais rien n’instruit mieux là-dessus que l’applaudissement des premières loges, dès que l’on a compris comment il rétablit si bien la servitude. Réellement on en est venu, on en viendra à baisser le ton par crainte d’un certain éloge. Tous ceux qui devaient passer à l’ennemi, par l’ivresse de ce succès de théâtre, tous ceux-là ont accompli la défection. Ceux qui sont restés radicaux maintenant ont fait le sacrifice d’un genre de gloire, et ont rendu une bonne fois le manteau de tragédien. Le boursier n’aura plus la tentation de payer ses études de cette monnaie-là.

*L’Émancipation*, 25 juin 1925 (XL)

829

Quand Auguste Comte a donné comme un axiome que la Force gouverne, il a projeté la plus vive lumière, peut-être, sur la situation humaine. Aussitôt, comme par reflet, je nous vois gouvernés par ce jeu des forces antagonistes dont le Maroc est maintenant le théâtre. Je veux dire que la solution sera de force. Le droit suivra, par réflexion sur une situation de fait, aussi étrangère au droit que le sabot d’un cheval heurtant une tête d’homme.

Ce sujet-ci est redoutable par un mélange de droit et de force qui se fait dans nos pensées. Il faut revenir aux exemples familiers. Le droit de circuler est plaisant sur nos trottoirs ; un enfant, un infirme y trouvent égards. Qu’arrivera-t-il pourtant si quelque fou ou ivrogne y veut circuler selon sa fantaisie, invoquant même son droit ? Il ira heurtant et bousculant, mais il n’ira pas loin. L’agent le saisira au col de sa veste ; et ce premier effet de la force me saisit toujours moi-même jusqu’au cœur et jusqu’au ventre. Je vois bien qu’une guerre commence ; je ne puis dire quand elle finira. Si l’homme résiste et montre des armes, il se peut qu’il y ait un cadavre ou deux. Plus encore, par un mouvement aveugle de la foule, par une émeute de juin, sous ce soleil violent. Toujours est-il clair que le droit de circuler, qui est pourtant en cause, est aussitôt suspendu. Nous approuvons ces choses, et même nous les aimons, parce que nous aimons le droit, et parce que nous aimons l’ordre.

Mais attention ici. N’allons point concevoir l’ordre comme un effet du droit. L’ordre est de force. Par exemple, que les voitures croisent à droite et dépassent à gauche, cela est de force. Le droit n’a pas ici de préférence ; il n’a rien à dire. Ce qui fait l’ordre c’est la pure et simple obéissance. Obéissance qui peut être de raison, comme si j’obéis à l’escalier au lieu de me jeter par la fenêtre ; toujours est-il que bien clairement, dans ce cas-là, c’est une force supérieure qui me détourne d’hésiter. Pareillement dans la rue, c’est un ordre existant, et par lui-même invincible, comme est l’ordre des voitures croisant et doublant, qui fait que je me donne une règle. Autrement, et dans un désordre supposé, je ferais comme les autres ; je me jetterais où je verrais passage. La Raison ici ne m’éclairerait point, par ceci qu’il n’y a pas de motif abstrait pour préférer le croisement à droite ou le croisement à gauche. Ainsi le droit, je dis dans le plus vertueux des hommes, ne trouverait pas à s’appliquer, faute d’un ordre préexistant. Je demanderai à reconnaître un ordre, et admirez le double sens de ce mot ; je demanderai un maître, et je l’aimerai.

Je l’aimerai parce que je sens que l’ordre tel quel introduit le droit, ouvre passage au droit. Je l’aimerai parce que je mêle tout. Et c’est de là que nous mettons espérance dans le combat. Le fait est que l’ordre de force ne sera ni bien ni mal. Le sabot du cheval frappera selon sa puissance, selon un théorème de forces, et c’est tout ce que j’en dois penser. Je ne suis ni cheval, ni spahi, ni agent. Comment savoir si cette poigne serre trop, quand elle a pour fonction de maîtriser ? Quand comprendrons-nous que dans le combat il n’y a ni juste ni injuste, mais seulement un sabot de cheval plus dur qu’un crâne ?

Nous voudrions premièrement penser le droit, et ensuite l’établir par la force. Mais on ne peut établir aucun droit par la force, ni même penser aucun droit sans percevoir un ordre préexistant. C’est ce que Comte expliquait un peu mieux, disant que « le Progrès n’est jamais que le développement de l’Ordre ». Par exemple on peut réfléchir sur la répartition des richesses, mais toujours à partir d’un ordre de fait ; ainsi toute méditation sur l’origine des richesses est métaphysique, comme disait Comte ; je dirais plutôt hors de lieu, c’est le sens du mot utopique, c’est-à-dire stérile. De même toute méditation sur l’origine des frontières ; mais plutôt il faut penser les frontières comme un ordre de force préexistant. Non pas des frontières selon le droit, mais le droit par-dessus les frontières, qui n’y font point obstacle, mais y donnent appui. Tenons nos pensées en bride.

10 juin 1925 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 juin 1925 (XLI)

1939 SM1, CXLV, « Le droit et la force »

830

Je trouve ridicule qu’on laisse le choix, aux enfants ou aux familles, d’apprendre ceci plutôt que cela. Ridicule aussi qu’on accuse l’État de vouloir leur imposer ceci et cela. Nul ne doit choisir, et le choix est fait. Napoléon, je le crois bien, a exprimé en deux mots ce que tout homme doit savoir le mieux possible : Géométrie et Latin. Élargissons ; entendons par Latin l’étude des grandes œuvres, et principalement de toute la poésie humaine. Alors, tout est dit.

La Géométrie est la clef de la nature. Qui n’est point géomètre ne percevra jamais bien ce monde où il vit et dont il dépend. Mais plutôt il rêvera selon la passion du moment, se trompant lui-même sur la puissance antagoniste, mesurant mal, comptant mal, nuisible et malheureux. Mais je n’entends point qu’on doive enseigner toute la nature ; non, mais régler l’esprit selon l’objet, d’après la nécessité clairement aperçue. Il n’en faut pas plus, mais il n’en faut pas moins. Celui qui n’a aucune idée de la nécessité géométrique manquera l’idée même de nécessité extérieure. Toute la physique et toute l’histoire naturelle ensemble ne la lui donneront point. Donc peu de science, mais une bonne science, et toujours la preuve la plus rigoureuse ; mais le beau de la géométrie est qu’il y a des étages de preuves, et quelque chose de net et de sain dans toutes. Que la sphère et le prisme, donc, nous donnent des leçons de choses. À qui ? À tous. Il est bien plaisant de décider qu’un enfant ignorera la géométrie parce qu’il a peine à la comprendre ; c’est un signe au contraire qu’il faut patiemment l’y faire entrer. Thalès ne savait point toute notre géométrie ; mais ce qu’il savait, il le savait bien. Ainsi la moindre vue de la nécessité sera une lumière pour toute une vie. Ne comptez donc pas les heures, ne mesurez pas les aptitudes, mais dites seulement : « Il le faut ».

La Poésie est la clef de l’ordre humain, et comme j’ai dit souvent, le miroir de l’âme. Mais non pas la niaise poésie, que l’on rime exprès pour les enfants ; au contraire, la plus haute poésie, la plus vénérée. Là-dessus on trouve souvent à dire que l’enfant ne comprendra guère. Sans aucun doute il ne comprendra pas d’abord. Mais la puissance de la poésie est en ceci, à chaque lecture, que d’abord, avant de nous instruire, elle nous dispose par les sons et le rythme, selon un modèle humain universel. Et cela est bon aussi pour l’enfant, surtout pour l’enfant. Comment apprend-il à parler, sinon en réglant sa nature animale d’après ce ramage humain qu’il entend ? Faites donc qu’il récite scrupuleusement le beau ramage. C’est ainsi qu’en réglant d’abord ses passions, ils e met en situation de comprendre toutes les passions, en s’élevant aussitôt au sentiment, point d’observation d’où l’on découvre tout le paysage humain.

Mais il est grossier et comme sauvage ? Il est indifférent à ces choses ? Je n’en crois rien. La grande poésie a prise sur tous. Les plus rudes compagnons veulent la plus grande poésie. Il n’en faut pas moins contre la grimace, qui est une sorte de poésie, mais sans secours. Donc toute la poésie à tous, autant qu’on pourra ; et toute la langue humaine, autant qu’on pourra. L’homme qui n’est pas discipliné selon cette Imitation n’est pas un homme.

Géométrie et Poésie ; cela suffit. L’une tempère l’autre. Mais il faut les deux. Homère et Thalès le conduiront par la main. L’enfant a cette ambition d’être un homme ; il ne faut point le tromper ; encore moins lui donner à choisir dans ce qu’il ignore. Sans quoi le Catéchisme nous ferait rougir. Car les théologiens enseignaient à tous tout ce qu’ils savaient, s’arrêtant à l’esprit rebelle. Et, dans le doute, ils baptisaient toute forme humaine. Allons-nous choisir, nous autres, et refuser le baptême humain au frivole ou à l’endormi ?

*L’Émancipation*, 25 juin 1925

# *L’Émancipation*, 25 juillet 1925

831

Un manifeste de Barbusse m’est parvenu, où les Travailleurs Intellectuels sont sommés de tourner leur attention sur le Maroc, et de modérer énergiquement, si l’on peut dire, les pouvoirs publics là-dessus. Je n’avais pas besoin d’être réveillé, et j’ai assez expliqué que le meilleur pouvoir ressemblera bientôt au pire si l’opinion lui fait crédit. Mais voyez comme il est difficile d’agir de concert. « Nous proclamons une fois de plus, dit le manifeste, le droit des peuples, de tous les peuples, à quelque race qu’ils appartiennent, à disposer d’eux-mêmes ». Ce principe est un monstre à mes yeux, et la source de toute guerre.

Qu’est-ce qu’un peuple ? Idée creuse. Encore quand un peuple est un fait, on peut dire qu’il dispose de lui-même en proportion du droit qui s’y trouve. Mais ce précieux droit lui est intérieur, et le sujet du droit, c’est ici comme toujours l’individu. Quand je dis qu’un peuple a le droit, je veux l’entendre précisément en ce sens que les individus y vivent selon le droit, c’est-à-dire que chacun d’eux dispose de lui-même par la commodité de cette société où il vit ; j’entends qu’il y vit bien mieux que dans un désert, comme dit Spinoza, où, n’obéissant point aux hommes, il serait pourtant tout à fait dépendant et misérable.

Suivons l’idée. Les pouvoirs sont choisis et surveillés ; telle est la fin du suffrage universel et secret. Ainsi l’opinion du plus grand nombre établit et maintient un ordre compatible avec le droit de tous. C’est pourquoi il ne faut point dire que, dans un tel peuple, le plus grand nombre tyrannise le plus petit nombre, mais au contraire que le plus grand nombre, par sa masse invincible, assure à tous le même régime du droit. Voilà par quels procédés un peuple dispose de lui-même. Il ne faut pas dire, il me semble, qu’un tel peuple a le droit de disposer de lui-même, mais plutôt qu’un tel peuple dispose de lui-même par le droit qu’il a en lui, qu’on trouve en lui.

Si maintenant on voulait dire qu’un individu, en ce peuple, a le droit de disposer de lui-même, c’est-à-dire de vivre absolument à sa mode, on nierait le droit en prétendant l’affirmer. Un voleur est un homme qui prétend agir à sa guise, selon ses besoins et ses goûts. Cette controverse est ancienne, et l’anarchiste conquérant sait très bien la réveiller, disant que les pouvoirs sont comme nuls à ses yeux, et les lois de même, dès qu’il ne les accepte point. Vous savez comment la masse des citoyens réagit alors, et maintient l’ordre par la force, en vue de rendre possible le droit, fruit de la paix, droit que cette courte guerre supprime un moment.

Je crois que le droit d’un peuple à disposer de lui-même est aussi chimérique et redoutable que ce droit abstrait et informe invoqué par l’anarchiste conquérant. Mais j’y vois quelque chose de pire, c’est qu’en un peuple inorganisé, qui n’a pas encore en lui-même le droit réel, l’affirmation est laissée à quelques individus entreprenants, devant une masse qui voit ses travaux interrompus, ses moissons brûlées, et en un mot qui perd aussitôt les droits réels dont elle jouissait ; d’où elle est rejetée à ses passions, cherchant le maître le plus fort, flottant et hésitant selon le sort des combats, et perdant enfin l’indépendance individuelle par la revendication de l’indépendance collective. Ici ne nous perdons pas ; rassemblons toute notre attention pour saisir le jeu des pouvoirs en tous lieux et dans tous les temps. L’individu est mis en demeure de sacrifier toute liberté pour sauver la liberté. Ce n’est pas quand nous commençons à apercevoir le piège, que nous donnerons comme maxime de sagesse politique justement l’idée confuse par laquelle les peuples courent au piège et louent l’oiseleur.

5 juillet 1925 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 juillet 1925 (XLIII)

1939 SM1,CXLVI, « Qu’est-ce que le droit d’un peuple ? »

832

Chacun, en ces temps-ci, a eu occasion d’observer quelque oiseau nourrissant ses petits. Non seulement à la ferme et au jardin, mais jusque sur les rails des tramways, on voit les petits avec leurs ailes entrouvertes et tremblantes. Ce signe est moins clair pour nous que le bec ouvert ; pourtant c’est éminemment un signe, parce que nous ne voyons pas d’abord à quoi il sert. Mais il faut dire d’abord qu’un mouvement inutile et retenu est toujours un signe de misère, aussi bien chez nous. Aussi ce tremblement des ailes nous fait distinguer à première vue l’affamé du nourricier, dont les mouvements, au contraire, sont nets et prompts, sans aucun signe.

Il est naturel que le désir mette le corps tout entier en mouvement. Il n’est pas étonnant que, par l’inexpérience, les mouvements du désir soient contrariés et retenus. On peut aussi comprendre que le premier désir, comme la première crainte, mette en mouvement les parties les plus mobiles et les plus libres, comme Darwin l’a remarqué ; ce sont les oreilles et la queue du cheval qui indiquent d’abord les premières ondes de l’émotion en ce puissant animal. Ainsi je comprends déjà le tremblement de l’aile, car qu’y a-t-il de plus mobile que l’aile ? La physiologie doit, il me semble, considérer ainsi de préférence la structure et la situation. Quoi de plus clair que ce bec ouvert ? Mais le frémissement de l’aile n’est pas moins clair ; c’est un faux départ.

J’y vois de la coutume aussi, et une sorte de rite. Cette idée est moins claire que l’autre, parce qu’on y mêle toujours quelque intention. Ne considérons ici, autant que possible, qu’un mouvement autrefois utile, et qui n’est plus maintenant que signe. Darwin a observé que des canards du Labrador piétinaient sur le pavé de la cuisine quand ils avaient faim, comme ils font sur la vase afin de faire sortir les vers dont ils se nourrissent. Suivant donc ce chemin, je cherche quel est le premier mouvement de l’oisillon dans le nid. À l’approche du nourricier, chacun s’agite et se pousse, surtout par de petits mouvements des ailes, qui agissent alors comme des bras. Ces mouvements sont de peu d’ampleur et continuellement recommencés, parce que les voisins ne cessent de se pousser et de se soulever aussi. Or nul vivant n’oublie les premiers mouvements qui ont conquis nourriture ; aussi voit-on que le baiser de l’homme imite le mouvement de téter. L’oiseau tette non seulement de son bec ouvert mais de ses ailes cherchant appui. Tout désir, dès qu’il ne dépend pas de la seule action, le remettra donc au nid en quelque sorte, et dans sa première enfance.

Les petites espèces tout au moins, comme moineau, pinson, mésange, vérifient admirablement ce que je dis là. Car l’amour est signifié par ce même tremblement des ailes. Cupidon, l’amour enfant, signifie donc bien plus qu’on ne croit. Il se peut bien que la timidité soit principalement un retour d’enfance, compliqué de ceci que l’homme timide s’indigne de voir que le besoin qu’il a des autres et de lui-même, en un instant critique, le rejette aussitôt à montrer, par les signes les plus clairs, une faiblesse puérile et une totale impuissance. On serait donc, devant un ministre, quant aux signes, quant à la honte, quant à la fureur, tout à fait comme Alceste devant Célimène. Je saute de là aux saluts de cour, qui inclinent l’homme selon sa plus ancienne attitude. Et, par un saut encore plus hardi, faute de vues suffisantes, je reviens aux saluts du pinson amoureux, qui sont réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois, sur un demi-cercle très exactement tracé. Ces étonnantes cérémonies, que l’on finit par observer dès que l’on sait rester immobile, passent de loin notre physiologie ; mais c’est qu’aussi elle cherche souvent mal, occupée à torturer la nature comme un enfant qui éventre sa poupée, alors que la condition évidente de ces difficiles observations est de se tenir tranquille. Il n’y aurait jamais eu d’astronomie si nous avions pu mettre la main au système solaire et y changer quelque chose. La grande leçon de l’astronomie est qu’il faut tout contempler astronomiquement, tout, même la coquette, même le ministre. Toutes les fois que vous étendez seulement la main, une vérité s’envole.

*L’Émancipation*, 25 juillet 1925 (XLIV)

Réécrit pour *EH1*, *EH2* (voir 832b)

832b[[1302]](#footnote-1303)

Dans le temps où les oiseaux nourrissent leurs petits, on a occasion d'observer un signe étonnant. Le nourrisson, dès qu'il aperçoit le nourricier, soulève un peu ses ailes, et leur imprime un tremblement de pauvre, en sorte que l'on reconnaît au premier coup d'œil celui qui demande et celui qui va donner, comme chez nous le mendiant et le riche. Tout mendiant se fait tremblant, et c'est pourquoi nous comprenons ce signe de l'oisillon. **[**Mais on peut comprendre un signe sans se l'expliquer pour cela. Il n'est pas si aisé de dire pourquoi un homme tremble quand il a peur ; toutefois il est clair qu'un mouvement hésitant retenu, et recommencé sans qu'on le conduise à l'achèvement, est toujours un signe de faiblesse. C'est d'après cette vue qu'en toute catastrophe nous distinguons d'abord si bien le malheureux qui ne sait que faire de celui qui apporte secours, dont les mouvements sont, au contraire, prompts et décidés, et seulement signes d'eux-mêmes.**][[1303]](#footnote-1304)**

Toutefois ces ailes tremblantes ne sont point faibles. Approchez-vous ; l'oisillon s'envolera comme père et mère. Ce tremblement est donc bien un signe, et non pas seulement un effet. Il s'agit maintenant de découvrir quelque pli de coutume et enfin l'histoire de ce signe, comme Darwin a fait pour le cheval qui mord quand on l'étrille. Dès que l'on a observé deux chevaux au pâturage, qui se grattent l'un l'autre la crinière, tout est expliqué. Cet exemple, et tant d'autres non moins célèbres, ont engagé l'intelligence dans de nouveaux chemins.

Je voudrais comprendre l'oisillon par les mêmes causes. Je n'ai pas à expliquer pourquoi il ouvre le bec dès qu'il aperçoit la nourriture ; ce signe n'est qu'une action. Comment comprendre que le tremblement de l'aile est aussi une action, mais une action dépassée et conservée ? Il faut voir comment les jeunes oiseaux sont disposés dans le nid, et comment ils s'agitent à l'approche du nourricier. En ce lit creux, où la pesanteur toujours les rassemble, il est naturel qu'ils se soulèvent et se poussent par de petits mouvements des ailes, qui sont comme leurs bras. Telles sont les premières actions par lesquelles l'oiseau s'approche de la nourriture. Or, je crois que ni l'oiseau, ni l'homme, ni aucun être n'oublient jamais ces mouvements-là. Ils restent attachés aux impressions de la faim, dès que la nourriture est reçue et non conquise ; ils sont encore liés à tout désir, dès que l'accomplissement dépend d'un autre être. Tous ceux qui observent les amours des oiseaux au premier printemps peuvent vérifier cette supposition hardie, qui est déjà dans Descartes.

Dans les petites espèces tout au moins, **[**et notamment dans le moineau, la fauvette, la mésange, le rouge-gorge, le pinson,**][[1304]](#footnote-1305)** le signe de l'amour est ce même tremblement de l'aile que l'on voit en l'oisillon. L'enfance revient ici, par le besoin que l'amour a du semblable. Ainsi l'antique image de l'Amour enfant est encore plus juste qu'on ne voudrait le croire. Qui aime redevient enfant, et se signifie à lui-même, par d'anciens signes, et bien émouvants pour lui, qu'il est de nouveau au nid et en dépendance. Ce retour des signes fait scandale en un homme qui se veut gouverner. La timidité s'explique assez par ce retour d'enfance, exprimé avec force, et sans notre permission, **[** par des mouvements du corps qui signifient tout autre chose que la puissance**][[1305]](#footnote-1306)** ; bref, notre mimique va toujours au-delà de nos pensées, et quelquefois contre ; en sorte que le fier Alceste se trouve devant Célimène, et bien malgré lui, semblable à ces oisillons tremblants. L'humiliation n'est pas loin ; cette peur de soi non plus, qui annonce la colère. Et, puisque le courtisan est mis à certains égards dans la situation de l'amoureux, ainsi que le commun langage nous le rappelle, il est assez plaisant de penser que les signes de l'enfance nous reviennent aussi devant un roi ou un ministre, dans le moment même où nous voudrions prouver puissance au contraire et âge viril.

Je saute de là aux saluts de cour, qui inclinent l'homme selon sa plus ancienne attitude. Et, par un saut encore plus hardi, faute de vues suffisantes, je reviens aux saluts du pinson amoureux, qui sont réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois, sur un demi-cercle très exactement tracé. Ces étonnantes cérémonies, que l'on finit par observer dès que l'on sait rester immobile, passent de loin notre physiologie ; mais c'est qu'aussi elle cherche souvent mal, occupée à torturer la nature comme un enfant qui éventre sa poupée, alors que la condition évidente de ces difficiles observations est de se tenir tranquille. Il n'y aurait jamais eu d'astronomie si nous avions pu mettre la main au système solaire et y changer quelque chose. La grande leçon de l'astronomie est qu'il faut tout contempler astronomiquement, tout, même la coquette, même le ministre. Toutes les fois que vous étendez seulement la main, une vérité s'envole.

« 10 juillet 1925 » (ESH2)

1927 EH1 (5), « Signes »

1938 EH2, VII, « Signes »

833

On n’apprend point la musique au concert. Ce n’est pas que l’intérêt manque, mais l’intérêt n’est pas le tout. J’irais même jusqu’à dire que nous ne nous instruisons jamais à ce qui nous passionne. Alceste de tout son cœur voudrait comprendre Célimène ; mais, soit qu’il pardonne et admire, soit qu’il s’irrite, il est toujours dans un mauvais chemin. Descartes a osé dire que l’amour du vrai est la principale cause qui fait que l’on déraisonne. L’esprit ne prend force que dès qu’il domine assez son objet pour saisir et n’être point saisi. Aussi voyons-nous que le maître de musique n’est pas plus amusant qu’un autre. On peut même dire qu’il est plus ennuyeux que tout autre, et c’est un signe, à mes yeux, que la musique est mieux enseignée que la poésie. Imaginez le maître de violon cherchant à émouvoir ; il en résulterait aussitôt une prise passionnée de l’archet, et un effort sentimental de bien faire, qui se traduirait en grincements. C’est une vérité assez rude, et que les ateliers enseignent, qu’il faut se séparer d’abord de son premier amour. C’est bien lui qui nous conduit à la porte, mais il faut le laisser à la porte. En d’autres termes, il faut travailler, et conquérir par là un genre de bonheur que le désir n’apercevait point. On ne peut jouir de la géométrie avant d’être géomètre. Ainsi il y a de la vanité, au sens plein du mot, dans tous nos désirs. Nous happons d’abord la gloire, qui n’est rien de solide ; et la déception est au seuil de tous nos travaux, en ce sens-là. Mais dès que nous avançons dans le désert de l’étude, aussitôt nous conquérons la puissance, qui nous met bien au-dessus de toute gloire, ce qui est la vraie gloire. Je saisis cette gloire dans un vrai violoniste, ou dans un vrai chanteur, car la moindre vanité grince ou chevrote.

Je reviens à l’orthographe, au calcul, à la lecture, car c’est là ce que je visais. Le problème dès le commencement est celui-ci ; il faut que l’enfant arrive à s’intéresser à des objets qui par eux-mêmes ne l’intéressent point. Les lettres n’intéressent personne ; c’est lire qui intéresse. Ajouter cinq à deux pour faire sept, cela n’intéresse personne ; mais c’est compter comme Inaudi qui intéresse. D’où cet ennui du paresseux, qui attend toujours que le plaisir lui vienne comme par magie.

Faisons maintenant deux expériences, sur les lettres et sur les chiffres. Je vous donne une page imprimée où vous devez barrer tous les a. Vous faites aussitôt réflexion que cela ne sert à rien ; mais je prends soin d’effacer cette idée de traverse, car je vous laisse soixante secondes tout juste pour faire ce travail. Soixante secondes d’attention, on ne peut refuser cela. On ne peut non plus se pardonner un genre de panique, ni la moindre erreur, en un travail si simple. D’où une heureuse humiliation ; car, en même temps que vous vous en prenez à vous seul, vous apercevez aussitôt que tout dépend de vous. Ce genre de confusion est proprement viril. Nous ne nous instruisons que par des fautes inexcusables.

Les petits nombres ennuient ; les grands accablent. Voici un moyen d’intéresser aux petits nombres. On ajoute aisément cinq à sept. Je vous donne une colonne assez longue de groupes de deux chiffres ; il s’agit d’écrire la somme des deux chiffres dans une autre colonne. Je vous laisse trente secondes tout juste, et j’ai choisi l’épreuve de façon que les meilleurs arrivent tout juste au bout sans faute ou presque. Chacun ici se mesure, comme on dit si bien. Les brouillons se reconnaîtront, par la vitesse, et par les fautes ; les tâtonnants, par l’inutile scrupule. Chacun se fera quelque idée d’une marche assurée et vive, d’une clairvoyance tranquille, sans timidité, sans ambition, sans prétention. Voilà l’esprit en son domaine, et aux prises avec lui-même. Je ne prétends point qu’on puisse instruire beaucoup par des pratiques aussi simples. Je veux seulement montrer que l’intérêt de vouloir est bien au-dessus de la molle et paresseuse curiosité.

*L’Émancipation*, 25 juillet 1925 (XLV)

# *L’Émancipation*, 25 août 1925

834

Cette publique condamnation du Darwinisme et des Darwiniens[[1306]](#footnote-1307) étonne. J’ai connu des catholiques fort scrupuleux, certainement plus attachés à l’ordre public qu’à la liberté des individus, et qui n’auraient jamais eu même l’idée qu’un enseignement selon Darwin pût être interdit par mesure de police. Peut-être tous les paradoxes se développent-ils dès que la liberté de penser est purement extérieure ; car il ne peut manquer de se former alors des sociétés fondées sur la conformité d’opinion, d’où une ivresse de puissance et un fanatisme juré. Je pense à ces immenses cortèges de spectres blancs et masqués qui établissent en certaines régions de la Grande République des États-Unis un régime de terreur et de persécutions dont nous n’avons même plus l’idée. Machines à penser. L’idée est plus forte que l’homme. L’instruction ne manque pas là-bas ; mais je crois qu’il y manque le doute, ce sel de nos pensées. Et il se peut bien que le Darwinisme, en ce régime, soit aussi une machine à penser, seulement moins puissante que les autres. Chacun sent qu’il y a un régime de liberté purement extérieure, fondée sur un compte bien clair des suffrages, et qui bien vite tyranniserait. Un tel régime s’esquisse à peine chez nous et périt aussitôt par le bon sens.

Nous ne savons pas assez comment le doute est enseigné chez nous. Cela n’est point en affiche ; aussi cela ne s’improviserait point, mais plutôt c’est un élément de cet air respirable où nos pensées prospèrent. Même les esprits tyrans, chez nous, tyrannisent plutôt par passion que par idolâtrie de la preuve. Aussi l’esprit est régulateur en tous plutôt qu’excitateur. L’esprit nous retire en nous, et même nous garde à l’abri des preuves dans le dernier donjon. C’est ce que dit si bien Montaigne, nourriture commune chez nous ; non qu’il soit lu par beaucoup, mais il est lu par des esprits de toute espèce, et de là un esprit de doute et de paix descend et circule partout. D’où une manière décente de croire et de ne point croire.

Mais il faut voir plus près, en regardant toujours aux meilleurs modèles. Pascal est fort lu. Mesurez ce genre de fanatisme qui est le sien, non pas fondé sur les preuves, mais plutôt fondé sur les ruines de toutes les preuves. Je l’imagine lisant nos journaux, jugeant les Darwiniens et ceux qui jugent les Darwiniens. Voilà, dirait-il à lui-même, d’étranges théologiens, qui ne butent[[1307]](#footnote-1308) qu’au singe. Il y a d’autres difficultés, et qui sont vérités non point pour d’autres, mais pour moi. Il est sans doute plus aisé à un croyant de chez nous d’être Darwinien que d’être seulement géomètre. La force du croyant, ainsi pressé de toutes parts par des idées, dont quelques-unes invincibles, vient de ce qu’il se reconnaît plus fort que les invincibles, les éloigne de lui et les juge. Bien loin donc de risquer tout son avenir sur une idée, il se fie plutôt à cette puissance de douter et de penser enfin, qui fait et défait. Selon ce que j’ai pu comprendre d’un éminent catholique, c’est plutôt ce doute même, ce doute royal, qui est dieu. Toute cette doctrine est en Descartes, d’où cet esprit prudent et plus que prudent devant les novateurs, mais assuré aussi contre sa propre précipitation. La fureur d’affirmer est au même niveau que la fureur de nier. Darwin lui-même est bien loin de l’une et de l’autre, et je n’ai point vu une seule de ses pensées qui ne fût éclairée par un doute admirable. Mais aussi il arrive que ce qui était pensée chez le maître est idée chez le disciple, et théologie chez le disciple du disciple. D’où ces rencontres là-bas[[1308]](#footnote-1309) de machines à penser, qui nous font d’abord rire.

5 août 1925 (VE)

*L’Émancipation*, 25 août 1925 (XLVI)

*VE* LXX, « Machines à penser »

835

Cette panique d’enfants et cette noyade me ramenait à penser que l’École, qui est proprement la société des enfants, est et doit être séparée de la nature. L’École veut des jardins, c’est-à-dire une nature dessinée, ordonnée, limitée par l’homme. Toute l’activité se dépense alors au travail scolaire et au jeu, sans aucun réel souci de production ou de défense. Ces conditions sont réglées par la nature même de l’enfant, qui est absolument sans défense contre les passions. Un désespoir d’enfant passe aussitôt toute mesure et viendrait à la convulsion, si une force supérieure, qui est celle de la maman ou de la nourrice, ne l’enlevait de la terre indifférente, trop sévère pour cet âge, et ne le roulait de nouveau dans le tissu humain d’où il vient de sortir, d’où se répand sur le petit être, avec la chaleur et l’amour, le puissant remède des larmes et du sommeil.

On saisit, dans un enfant porté à bras, cette juste proportion entre l’enfance qui ne sait pas vivre, et l’humanité qui garde l’enfance. Aussi voit-on partout, dans le travail, et même dans le mouvement emporté de nos villes, l’enfant heureux ou l’enfant dormant, transporté, voituré, aussi tranquille dans ce geste enveloppant que dans son berceau. Cette sagesse de l’enfant nous trompe ; elle est de nous, non de lui.

Le peuple enfant est beau à voir dans l’école. C’est là que l’enfant trouve une force convenable à la sienne. Mais, si vous observez bien, vous apercevrez des défenses et des barrières contre toutes les menaces extérieures. L’enfant joue au bateau ou à la voiture, mais l’eau manque, et les chevaux, et le tournant de route. Dès que l’enfant sera en rapport avec une force réelle, quand ce serait la voiture aux chèvres, il faut que tout soit réglé et mesuré, et qu’enfin chèvres, voitures et enfants soient dominés par la force supérieure des nourrices et gardiennes. On ne conçoit pas un tramway véritable, quoique de dimensions réduites, dont les enfants feraient un jeu, où ils seraient pilotes, conducteurs et voyageurs. La force mécanique, qui est aveugle et inhumaine, ne se prête point au jeu ; ou bien il faut alors que les jouets mécaniques soient tout petits, et que le petit pied les culbute sans peine.

Dans la nature même, et sous les communes conditions de la vie humaine, le peuple enfant est un monstre, par la peur, qui est la première des passions et peut-être le ressort caché de toutes. Une assemblée d’enfants suppose un terrain aplani, sans secrets ni chausses-trappes, où tout sera jeu. Dès que la menace se montre, il faut que l’assemblée d’enfants soit divisée, et gouvernée de près par un bon nombre d’êtres plus fermes, qui ne renvoient point peur contre peur. Cette juste proportion entre natures réglantes et natures réglées est offerte par ces familles nombreuses qui affrontent les dangers ordinaires d’un voyage à Meudon. Encore faut-il penser que les enfants n’ont point ici tous le même âge, et que l’aîné trouve naturellement un grand renfort de raison et de courage dans son rôle de protecteur. L’École, au contraire, réunit les enfants du même âge, d’où une belle paix, tant que l’on reste dans les conditions propres à l’école, mais de terribles paniques aussi, dès que l’élément inhumain vient seulement l’effleurer. Aussi, très sagement, dans les grandes écoles, a-t-on institué des exercices de fuite tranquille, commandés par le cri : « Au feu ». Ainsi l’on substitue l’autorité habituelle des maîtres, source de confiance, à la puissance inhumaine du feu, et surtout à la peur, reine des puissances inhumaines. D’où l’on aperçoit peut-être que l’École est une société d’un certain genre, bien distincte de la famille, bien distincte aussi de la société des hommes, et qui a ses conditions propres et son organisation propre, comme aussi son culte et ses passions propres. Beau sujet pour le sociologue.

*L’Émancipation*, 25 juillet 1925 (XLVII)

836

Je lisais par hasard le *Temps.* Je crus rêver. En deux épaisses colonnes revivait le morne chant de guerre. Commémorons, disait l’article ; oui, souvenons-nous, et lisons l’histoire. Toujours les barbares de l’est furent attirés par nos heureuses campagnes. C’est comme une loi de la nature. Elle est désagréable à considérer ; on voudrait bien l’oublier ; quelques-uns y arrivent ; mais cela ne change point les événements ; cela ne les a jamais changés. Les citoyens de ces heureuses villes, policées à la Romaine, et qui sont les aïeules de nos villes, auraient bien voulu oublier les Huns, les Goths et les Visigoths, ainsi que la nécessité, pour les meilleurs et les plus forts, de mourir en combattant. Cependant, faute de s’être exercés, de s’être armés, d’avoir couru avec d’autres et en bon ordre au secours des citadelles avancées, ils virent un jour, de leurs remparts inutiles, les fumées du camp barbare. Ils s’armèrent alors, mais trop tard, et furent massacrés avec leurs enfants ; leurs femmes furent esclaves ; leurs trésors furent emportés, leurs maisons brûlées, leurs champs dévastés. Enfin, par ces dures expériences, l’unité de la France se fit. Depuis ce temps et maintenant encore la barrière est dressée. Veillons.

Cette imagerie, qu’ils veulent appeler histoire, offre une sorte de vraisemblance. J’imagine très bien ce vieil homme du *Temps* appuyé à la cheminée et débitant ces choses, que des auditeurs, d’ailleurs instruits, laissent passer, d’abord parce qu’il est imprudent de contredire ce vieil homme du *Temps****,*** vraisemblablement Académique, qui donne et refuse les bonnes places, et aussi parce que la discussion ici a besoin d’espace ; cela ferait une espèce de conférence, devant un public étonné, peu favorable, et frivole. Je braverais pourtant le ridicule, le cas échéant ; je me jetterais dans cette ingrate discussion. Je rassemblerais ce que je sais d’histoire, qui n’est pas beaucoup, mais qui suffit. Car, enfin, les Germains ont pourtant changé depuis Tacite. Il y a bien de la différence entre cette existence rude et mal assurée que dépeint Tacite, et l’industrieuse république d’outre-Rhin, supérieure, on le dit assez, dans l’industrie et le commerce, qui refait présentement ses paquebots et ses cargos, qui lance de nouveau par le monde ses marques, ses échantillons et ses vendeurs, enfin qui vit assez bien, d’après ce qu’on raconte, non sans hygiène, non sans police, non sans inventeurs, non sans artistes. Il suffit de rappeler le temps de Goethe et de Schiller, la cour de Weimar, la floraison de la librairie, les querelles de philosophie et d’esthétique, pour faire entendre que cela n’est pas nouveau. En ce temps-là c’était l’heureuse Allemagne qui négligeait de s’armer. Les armées avançaient, les caissons et les chariots faisaient trembler la terre. C’étaient les Français qui allaient jusqu’à Moscou, non point sortant de leurs forêts et courant au butin, mais bien plutôt, après des guerres défensives, s’animant au jeu comme tant d’autres, et laissant une vie heureuse et ornée pour la misère des camps. Louis XIV passant le Rhin ne fait pas figure de Hun ni de Visigoth. Turenne et Catinat non plus. Ils faisaient seulement un terrible métier.

J’aperçois ici la faute du raisonnement, qui est de croire que les cruautés de la guerre sont des effets de férocité et de Barbarie. Mais point du tout. Nos zouaves et nos chasseurs, hommes redoutables et redoutés, sont de très sages collégiens, qui ne convoitent nullement le bien d’autrui. Ils sont seulement vigoureux et ils ont de l’honneur. Pareillement il faut ignorer tout à fait la guerre moderne, et ce qu’elle promet aux plus braves, pour croire qu’un fantassin allemand marchait à la curée, et se battait pour avoir notre or et nos femmes. Simplement, de ses mains d’employé, d’ouvrier, de professeur, d’étudiant, il pesait la mort et le déshonneur, et choisissait la mort. Bref il n’y a de redoutable, chez eux comme chez nous, que le héros, espèce essentiellement juste et plus que juste, puisqu’elle meurt pour d’autres. Ce jugement équitable devrait être facile au vainqueur. Mais il est vrai que le vieux Monsieur du *Temps* n’est pas un vainqueur. C’est un intrigant d’Académie qui a peur de tout.

15 août 1925 (SM1)

*L’Émancipation*,25 août 1925 (XLVIII)

1939 SM1,CXLVII, « La guerre n’est pas barbarie »

# *L’Émancipation*, 25 septembre 1925

837

Le train électrique démarra tout d'une pièce, sans secousse, et se trouva bientôt à vitesse de marche ; cela contrastait avec l'effort des locomotives qui grattent le rail et y prennent appui. L'homme qui est ainsi emporté se retrouve au berceau, et dans le monde des enchanteurs. Cependant[[1309]](#footnote-1310) Castor ne manque jamais de nier l'idée naturelle : « On nous conseille, dit-il, de dépenser moins, et voilà ce qu'on nous offre ». À quoi je répondis : « Bien plutôt on nous l'impose. Assurément aucun de nous deux ne s'ennuierait à faire cette route en charrette. Nos pensées suivraient les pentes et les cahots ; nous serions capables d'inventer quelque chose ; au lieu que ce transport monotone nourrit les lieux communs. Mais on ne trouverait point de charrette à louer. Nous n'avons point le choix ».

« En sorte, dit Castor, que d'un côté nous sommes invités à réduire nos dépenses ; et même les impôts nous y forcent, nous privant ainsi du plaisir de décider et de choisir ; pendant que, d'un autre côté, ces ennuyeuses dépenses de transport se maintiennent et même se développent orgueilleusement. Nous sommes des gueux, mais on nous impose des véhicules magiques dont Louis XIV n'avait même pas l'idée. Or nous savons bien qu'il n'y a point de magie, et que ce sont toujours des heures de travail qui nous tirent. Ces murs de béton, ces ponts, ces stations électriques, ces quais neufs le diraient assez. Mais il faut remonter jusqu'à l'énorme machine à vapeur qui nous hale comme par un invisible câble ; nous voilà au charbon et au mineur ».

« Il se peut bien, lui dis-je, que cette grosse machine et ce câble si souple fassent économie à côté de la chaudière sur roues, de la même manière qu'une grosse usine dépense moins, pour produire autant, que vingt petites ».

« Soit, dit Castor. Toutefois[[1310]](#footnote-1311) notre pauvreté étant d'aujourd'hui, et fort pressante, ce n'est pas le moment de redoubler les dépenses en vue d'un profit qu'on apercevra peut-être dans vingt ans. Au reste, je crois que ce profit sera dévoré par le génie inventeur de dépenses qui est propre à ces administrations sans tête. Ici personne ne compte. Considérez ces omnibus automobiles. Ils travaillent à perte. En vain ils élèvent les prix ; ils n'arrivent pas à s'y retrouver. Or ils n'en roulent pas moins. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas dans ces entreprises, un seul ingénieur, un seul directeur qui paye de sa poche. Au fond, comme ces entreprises occupent le terrain, et que leur bonne marche est d'ordre public, c'est encore nous qui payons. En sorte que, si nous voyageons, nous devons payer ce luxe imposé ; et, si nous ne voyageons point, nous devons encore payer. Ces dépenses sont mécaniques aussi ; elles courent et elles nous emportent. Il m'est aussi impossible d'économiser un sou là-dessus que de sauter de ce train en marche. Nous avons une espèce de contrôle sur les dépenses d'État ; mais cela ne va pas loin, parce que nous n'avons aucun pouvoir sur ces dépenses mécaniques, qui ne sont point d'état, qui ne sont pas d'individu, qui ne sont de personne, qui vont comme la Seine coule ».

« Cela est bien frappant, lui dis-je, en ces dépenses de guerre. Le pouvoir, si résolu qu'il soit, n'a point le choix. Dès qu'il fait avancer cent tirailleurs pour une simple fonction de police, toute la machine suit, canons, chars d'assaut, avions. Les millions coulent comme de l'eau ».

« Et en tout cela, dit-il, il y a toujours des raisons invincibles et une sorte de sagesse d'apparence. Car cette police, au Maroc[[1311]](#footnote-1312), si nous l'appelons ainsi, qui voudrait qu'elle ne soit pas faite vite et bien ? Qui trouverait mauvais que l'on ramène un blessé en avion ? De même qui trouverait mauvais que l'on remplace les chaudières soufflantes et la ferraille rétive par ces voitures motrices élégantes et silencieuses ? Qui trouverait mauvais que l'employé soit porté en vingt minutes jusqu'à sa maison fleurie, loin des fumées et des poussières ? C'est pourquoi, contre un homme qui épluche quelque dépense, nous en voyons mille qui ne font qu'étudier, préparer, accélérer des dépenses à côté desquelles l'économie péniblement obtenue est comme une paille. Voyez. Notre raison est dans le train, et n'y pèse pas lourd ».

5 septembre 1925 (ECO)

*Émancipation*, 25 septembre 1925 (XLIX)

1934 ECO VIII

838

Je considère les Syndicalistes comme formant l’armée de réserve du Radicalisme. Cela demande explication. Je vois d’abord quelque chose qui est commun aux deux, c’est qu’ils font scandale aux yeux des Politiques par un mépris déclaré des jeux de la Politique. Le Syndicalisme prend le visage de Sphinx, comme chacun sait, disant qu’il n’y a pas à considérer les opinions politiques ou religieuses en chacun ; d’après cela un monarchiste, un socialiste, un anarchiste peuvent coopérer au mouvement syndical, de même qu’un libre penseur, un protestant, un catholique. C’est dire que le mouvement syndicaliste veut être purement professionnel. D’où cette conséquence, que les syndicats confédérés ne se proposent nullement de saisir le pouvoir et de gouverner d’après une idée. Selon cette rude sagesse, qui étonne par les effets, le plombier ne doit gouverner que plomberie, et le terrassier que terrasse. Mais pourtant cette action sera politique ; elle l’est déjà. En quel sens donc ? En ce sens que ce monde des travaux s’organise en vue de résister aux pouvoirs quels qu’ils soient, et de les régler, en vertu de cette subordination des idées aux besoins, qui définit la situation réelle de tout homme.

Le Radical est un autre Sphinx, mais bon enfant. Lui non plus il n’a point de projet en poche, qui établirait le règne de la Justice. Il voit seulement que les pouvoirs s’étendent, en même temps qu’ils s’enivrent d’eux-mêmes ; c’est pourquoi il prêche aux citoyens de ne point dormir, de ne point se fier, d’exercer activement le droit de contrôle et de blâme qui leur est laissé par la Constitution. Cette action ne se limite pas au bulletin de vite ; elle s’exerce par une constante pression sur les députés, par des enquêtes, par des interpellations, par un mouvement d’opinion enfin qui prend toutes formes, sans compter cette remontrance qui s’exerce d’homme à homme, ou de la foule à l’homme, toutes les fois qu’un ministre se montre en public. On rit de cette puissance, si mal définie. Elle est pourtant redoutable dès qu’elle se croit redoutable. On en voit les effets.

Oui ; mais ces effets ne sont point prompts, et ainsi n’agissent pas au bon moment. Oui ; mais la masse des radicaux s’endort aisément. Oui, mais les députés radicaux inclinent tous à trahir. Oui ; mais les ministres ne manquent jamais de bonnes raisons. La nécessité, disent-ils, les conduit. Qu’il s’agisse de finances, ou bien de la guerre au Maroc, ils montrent les événements ; ils expliquent comment ils n’ont fait autre chose que les suivre, et qu’ils n’ont pas pu faire autrement. Le radical n’est pas content, et il ne sait plus comment faire.

Le syndicaliste ne dit rien. Il a ses cotisants, sa fédération, ses congrès. Il se renferme dans sa fonction, qui est un travail nécessaire, et qui porte tout l’édifice. Il mesure la bonne marche des affaires d’après ses intérêts professionnels seulement ; mesure indirecte, mais extrêmement précise ; car les folles dépenses, les téméraires entreprises, les abus de pouvoir, les enivrements et les triomphes de l’élite gouvernante resserrent toujours le nœud d’esclavage, ajournent toujours les revendications ouvrières, quand ils ne cherchent pas à réprimer, comme un délit, l’organisation ouvrière elle-même. Ce baromètre ne trompe point. Ainsi les plombiers, terrassiers, maçons, cheminots, électriciens se trouvent être de grands politiques par cette pression qu’ils sentent toujours, et de puissants politiques par cette pression qu’ils exercent de leur masse organisée, enfin par ce refus de concours qui est leur ressource dernière, et qui est et surtout qui sera irrésistible par la menace seule. Contre la nécessité, toujours invoquée, c’est une nécessité plus pressante encore qui se montre. Le pouvoir se change en statue inflexible, et les radicaux autour sont comme pétrifiés. C’est alors que le piédestal remue.

*L’Émancipation*, 25 septembre 1925 (L)

839

Il est agréable d’être artilleur. On mesure, on calcule, et les effets, vus de loin, sont merveilleux. Imaginez un volcan qui lance fumée et pierre, c’est à peu près l’aspect d’un monticule battu par l’artillerie. Et il n’est point vraisemblable qu’il reste là-bas quelqu’un de vivant. Dans le fait le sol est tout juste labouré en surface ; la pierre a perdu quelques éclats. Les vivants, au premier obus, se sont collés au pied de quelque rocher surplombant. Ils n’ont point l’idée de s’enfuir parce qu’il est très dangereux de s’enfuir. Quand les rafales ont passé, il importe peu qu’elles aient duré une heure ou une journée. Chacun retrouve son poste de guet et de combat et les mitrailleuses de nouveau gardent les sentiers. Mais c’est ce que l’artilleur ne peut comprendre, parce qu’il en juge d’après l’imagination.

Un barrage d’artillerie agit fortement sur l’assaillant, parce que ces volcans ici et là qui lancent la terre comme de l’eau frappent d’abord l’imagination. Mais celui qu’on veut déloger de son abri est protégé aussi contre les erreurs d’imagination. Il a l’épaule contre le rocher ; il se sent même abrité quelquefois plus qu’il ne l’est. Ainsi le feu d’artillerie le maintient sur ses positions. Combien de fois n’a-t-on pas dit que la préparation d’artillerie était insuffisante. Mais, surtout en terrain rocheux, on peut parier qu’elle le sera toujours. Celui qui a occasion de passer à la gare de Soissons, plus bombardée certes que les positions Riffaines ne le seront jamais, peut remarquer que les gros murs n’ont que de légères cicatrices. La pierre de taille est admirable contre les projectiles. Que dire, alors, d’un rocher épais de deux mètres ? Or un tel rocher de loin, dans la montagne, n’est qu’un caillou dont on croit voir sauter les débris. Il reste que ce travail de belle apparence donne confiance aux troupes d’assaut ; c’est beaucoup, mais ce n’est pas tout.

Les bombes d’avion sont plus redoutables en ce que la direction des éclats est imprévisible. En revanche on voit les avions et on les entend. Les Riffains ont des guetteurs et des signaux, comme avaient les Parisiens. L’effet de la terreur, ici encore, n’est point de vider toute une région de ses occupants, car ils se tiennent, au contraire, près des abris connus. Et sait-on où tombera la bombe ? Ces moyens mécaniques ne peuvent conquérir une position. Tout au plus donnent-ils une idée de puissance. Mais une puissance plusieurs fois bravée perd beaucoup. Ces remarques ne sont point neuves, mais il est utile de se les rendre présentes autant qu’on peut, si l’on veut apprécier comme il faut le travail de l’infanterie. Il faut qu’elle approche, et, à l’approche, un fantassin en vaut un autre ; ou plutôt le fantassin retranché en vaut trois ou quatre. Si l’on ne fait ces calculs de l’entendement froid, on comprendra mal cette lutte de nos troupes, si bien pourvues d’avions et de canons, contre un ennemi qui n’en a point ou presque point.

Dans le fond les méthodes de guerre n’ont pas beaucoup changé depuis le temps des légions romaines. Scipion et Hannibal s’y retrouveraient les mêmes, et reconnaîtraient le centurion et ses consignes, le légionnaire et son bagage, ainsi que le jeu ambigu des troupes auxiliaires, toujours jetées par la nécessité au parti le plus fort. Bref, en dépit des canons, des avions, des autos, et du sans fil, je soupçonne qu’il faut le même nombre d’hommes au kilomètre carré qu’il en fallait autrefois, pour une occupation paisible. Les opinions abstraites, sur la guerre, sur la colonisation, sur le droit des peuples, ne changent point ce problème. Il vient toujours un moment où il faut faire ce que l’on fait.

15 septembre 1925 (SM1)

*L’Émancipation*,25 septembre 1925 (LI)

1939 SM1,CXLVIII, « Le problème marocain »

# *L’Émancipation*, 25 octobre 1925

840 (NAF 13967 / 75)

Il reste à dire sur le droit de grève. Y penser comme on pense à un orage, d’abord annoncé d’après le baromètre, et puis sensible à tous par les nuages, enfin qui se borne, au contentement de tous, à mouiller un peu les pavés, cela n’éclaire point. Cela fait un autre orage des passions en chacun, et c’est l’humeur, au fond, qui gouverne ces choses. On dit souvent que grève est guerre, et les grévistes quelquefois le disent, refusant en quelque sorte le droit. Mais ce n’est que métaphore, et mauvaise métaphore. Il peut s’élever des bagarres autour d’une grève ; mais le fait de la grève en lui-même n’a rien de violent ; il n’est que refus immobile ; ce n’est pas peu ; ce serait même irrésistible en ce sens que tous les moyens de guerre échoueraient là. La coopération, dont nous vivons tous, est de bon vouloir. Comment forcer le bon vouloir ? Aussi faudrait-il se mettre à persuader, ce qui est moyen de paix. La grève, par elle-même, impose la paix. Quelle guerre mènerais-je contre celui qui ne veut point travailler pour moi ? Il est absent ; je ne le trouve point ; il me manque. C’est tout le contraire d’une action armée, qui, elle se montre, qui barre la rue, à quoi je me heurte, qui vient sur moi, qui me heurte. L’armée de grève n’est pas rassemblée, mais au contraire licenciée. Chacun reste chez soi. J’entends bien qu’il n’en est pas ainsi. Il y a des cortèges, et un danger bien visible. Mais faites attention que les cortèges et manifestations annoncent faiblesse. Pourquoi les fait-on ? Pour réchauffer ceux qui hésitent. Pour hâter une solution que le refus seul et l’absence seule ne peuvent amener. La grève se montre ; c’est donc qu’elle n’est pas suffisante. C’est donc qu’on ne s’aperçoit pas qu’elle est, qu’on pourrait oublier qu’elle est.

Supposons un patron qui ne gagne point trop. Cela se voit, puisqu’il y a des entreprises qui périssent d’elles-mêmes. Si une grève réelle survient, c’est le dernier coup. L’équilibre, péniblement gardé, est rompu. Le patron fait ses comptes ; et, plutôt que de se ruiner en accordant ce qu’on lui demande, il se met en grève aussi. La grève devient chômage ; et les chômeurs sont aussitôt oubliés, à moins qu’ils ne fassent cortège et demandent publiquement et solennellement travail. La grève s’est changée en son contraire. Telles sont les grèves en morte-saison ; ce sont des erreurs de jugement. D’où une première règle. Ne demandez par ce moyen que ce que vous pouvez évidemment obtenir. Donc faites d’abord les comptes du patron, et faites-les bien. Faites-lui sa part ; laissez-lui sa part. Quelle part ? Au moins assez pour qu’il n’ait point l’idée de changer de métier. Cela dépend de l’homme et de la situation. Un bon capitaine de grève ne doit point se tromper là-dessus. S’il se trompe il perdra ses galons.

Une autre condition, c’est que les travailleurs soient prêts. On ne fait point de grève sans provisions. Il faut donc des cotisations et une réserve suffisante. Enfin que le métier fasse masse, et que les trahisons soient négligeables. Alors il n’y aura plus de cortèges, ni rien de visible ; seulement l’absence ; seulement le refus. Et cette redoutable paix sera même un signe. À ceci qu’il n’y aura point de cortège, ni aucune demande de médiation ni rien, tous sentiront que la solution n’est pas loin. C’est un compte à faire ; ce n’est rien d’autre. Ou gagner moins, ou ne plus rien gagner du tout. Le même problème est posé à chaque instant par la concurrence, et promptement résolu, je dirai même continuellement résolu. Par les mêmes causes, devant une grève sans tapage, les délibérations seront bientôt terminées. Je crois même qu’il n’y en aura point. Comme une balance sous la pression du doigt, ainsi le Système s’inclinera. C’est ce qu’exprimait un important syndiqué, dans un discours concis. Comme on l’entourait pour savoir de lui quand le mouvement, lui secoua la tête et dit ces simples mots : « Tant que vous ne cotiserez pas tous, et tant que vous ne serez pas modérés, n’attendez rien ».

*L’Émancipation*, 25 octobre 1925 (LII)

841

Au Comité de la Ligue des Droits du Chien, il s'éleva un grand débat sur les droits de l'homme. « On peut se demander, dit le caniche, si l'état de domestication où nous voyons vivre l'homme depuis tant de siècles tient à une insuffisance réelle de sa nature, ou bien à quelque violente spoliation dont le souvenir ne s'est point conservé. Certes, on n'a jamais vu un chien construire lui-même sa niche, ni préparer sa soupe, ni découper et faire rôtir les viandes ; toujours l'homme s'est trouvé chargé de ces serviles travaux, jusqu'à ce point qu'on dirait presque qu'il les fait par plaisir. On peut même dire que, sans l'admirable instinct de son frère inférieur, jamais le chien n'aurait pensé à se nourrir de blé ou de betterave ; jamais le chien n'aurait connu ni le pain ni le sucre. De temps immémorial nous prélevons sur ces provisions de l'homme ce qui nous est agréable, de la même manière que l'homme dépouille les abeilles, s'il faut en croire de patients observateurs. **[**Seulement il faut reconnaître que l'industrie humaine l'emporte de loin sur celle des abeilles. L'homme fait miel et douceur de toutes choses ; et si fabriquer était la même chose que savoir, il faudrait dire que l'homme est bien savant. Toutefois cet esclavage où nous le tenons sans beaucoup de peine, et quoiqu'il soit bien plus fort que nous, laisse supposer qu'il ne pense pas plus, en toutes ses inventions, que les abeilles quand elles font leur miel.**]** [[1312]](#footnote-1313) L'esprit se perd en conjectures lorsqu'il vient à scruter ces étonnants travaux, ces immenses édifices, ce feu bienfaisant, ces tapis, ces lumières qui prolongent le jour, enfin tous ces biens dont nous jouissons paresseusement. Sont-ce des fruits d'une intelligence prise à ses propres pièges, ou bien faut-il dire que ces industries résultent de la structure merveilleuse de la main humaine, comme on l'a proposé ? Le fait est que l'espèce humaine travaille, pendant que le chien se repose, rêve, et contemple. Mais il est bien permis de supposer qu'une telle suite de travaux, dont chacun en exige aussitôt un autre, et qui tous supposent une continuelle vigilance, occupent à ce point l'attention qu'elle n'a jamais le loisir de réfléchir sur elle-même et enfin de juger cet état de choses paradoxal, où le chien se trouve nourri, logé, protégé et choyé par l'homme sans exercer sur lui aucune contrainte. »

« Certes, disait le caniche, c'est quelque chose de pouvoir juger. Mais on peut se demander si cette heureuse liberté de l'esprit serait possible sans la coopération de l'intelligence enchaînée. Que serait notre existence, et surtout nocturne, si ces monstres des anciens récits, lions, hyènes, chacals, sangliers nous guettaient au fond des halliers impénétrables ? Sans doute serions-nous occupés à combattre, à guetter, à fuir, sans ces précieuses clôtures, sans ces barrières, ces murs et ces portes, derrière lesquels il faut convenir que nous veillons encore par une terreur sans doute héréditaire. Quel instinct de gardien et de protecteur tire l'homme de son sommeil, le jette en alarme et surveillance au premier appel du chien ? Messieurs, j'aperçois en tout cela une étonnante harmonie ; car le propre de l'intelligence est de prévoir de loin, et de former même l'idée d'un danger possible, d'après les plus légers signes ; au lieu que l'instinct va à ses travaux avec une sécurité presque stupide. Ainsi, par les voies de la nature, prudence et puissance se trouvent séparées, comme il convient pour la perfection de l'une et de l'autre, et en même temps la puissance est subordonnée à la prudence. L'esprit, père de la peur, a des gardiens sans peur. Cet arrangement n'est pas l'effet du hasard. Une providence supérieure se fait voir ici. Il fallait cette ruche humaine et ces constants travaux pour que l'existence s'apparût enfin à elle-même, justement dans ce caniche qui tient son homme en laisse, et qui, libre de soins, choisit de deviner les mouvements de l'ingénieux animal, au lieu de les changer. »

**[**« Fort bien, dit le gros chien, mais n'oublions pas que la faute, dès que l'on pense à l'homme, est de lui supposer des pensées. Je crois que tous ses travaux sont la suite de ses mains, un jeu de ses mains, et qu'il s'est trouvé attaché à nous par une laisse bien avant d'y comprendre quelque chose. Pour moi, j'aime cette naïveté et je lui fais fête. Les travaux sont des accumulations ; toujours ils sont faits, et les pensées viennent trop tard ; homme et chien forment un composé très ancien. Prenons-en notre parti ; ce composé est une amitié de fait plus ou moins reconnue et c'est en ce sens qu'il y a des droits de l'homme. »**]** [[1313]](#footnote-1314)

10 octobre 1925 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 octobre 1925 (LIII)

1927 EH1 (8), « Les droits de l’homme »

1938 EH2, X « Les droits de l'homme »

842

Lorsque je suis témoin d'un événement rare et émouvant, deux choses existent ensemble, d'un côté l'objet, autour duquel je puis tourner, qui tient bien, et qui donne appui à mes recherches, de l'autre[[1314]](#footnote-1315) l'émotion, qui est de moi, et qui consiste, partie en des mouvements purement physiologiques, partie en des gestes par lesquels j'imite ou je dessine l'objet ; ce sont des commencements d'action, mais retenus, comme ceux que je sens si vivement dans le vertige. L'événement passe, et ne reviendra jamais. Jamais vous ne retrouverez cette solide existence. Vainement vous l'aurez décrite par des paroles ; l'objet manquera toujours ; ce ne sera qu'une ombre inconsistante. Bref nous n'avons point le pouvoir d'évoquer un objet absent. À celui qui prétend faire paraître le Panthéon sur la scène de sa mémoire, demandez de compter les colonnes ou de décrire un chapiteau ; opérations bien aisées à faire quand le Panthéon est présent ; opérations impossibles dès que l'objet est seulement imaginé. Comme Eurydice, l'image fondra devant l'attention. Encore bien moins la description arrivera-t-elle à rendre présente pour le lecteur une scène qu'il n'a point vue. N'allez donc point à l'émotion par la chose.

Au contraire, à la chose par l'émotion. L'émotion peut se communiquer. La danse[[1315]](#footnote-1316) y réussit par les mouvements, la musique[[1316]](#footnote-1317) y ajoute des mouvements plus secrets[[1317]](#footnote-1318), et il reste encore beaucoup de la danse et de la musique soit dans la poésie, soit dans l'éloquence. La prose a moins de moyens ; mais il n'en est pas moins vrai qu'évoquer est autre chose que raconter. Il faut retrouver d'abord l'émotion si l'on veut retrouver l'objet.

Ici est sans doute la raison cachée de ce que je voudrais appeler la Transposition[[1318]](#footnote-1319), qui revient à refuser le fait brut. Il y a une tyrannie de l'événement réel, qui consiste en ceci que vous revenez toujours à le raconter tel qu'il fut. Travail d'historien, qui fait comme des taches d'histoire dans le récit romanesque. C'est pourquoi la méthode de noter exactement me paraît la pire de toutes. Je dirais au contraire que l'artiste doit vaincre le souvenir, de façon à l'inventer aussi bien que le reste ; enfin il me semble que tout doit être fiction dans un roman, et même le vrai. Je n'entends pas par là que la perception actuelle manque ; tout au contraire, il faut que les objets présents et familiers se mêlent au récit, y apportent ce juste mouvement de l'émotion qui donne réalité au tout. D'où la métaphore, où l'on voit qu'une chose revit par une autre ; et la Transposition n'est sans doute qu'une métaphore ; au reste, c'est le même mot.

Voyez comment Proust va à l'objet. Étudiez de près ses métaphores aquatiques ; on dirait qu'il ne peut faire apparaître l'objet qu'en le déformant ; plus réel, l'objet vu à travers d'autres objets, plus réel que dans sa vérité nue. C'est de la même manière que sous un nom se glisse un autre visage. Et il se peut que le mouvement de l'inspiration soit cette hardiesse de changer en exécutant, afin de profiter, si l'on peut dire, de l'émotion, sans avoir tant d'égards aux objets. Ainsi compose le romancier, regardant toujours vers l'avenir, et se dirigeant vers ce qui n'est pas encore. Au lieu que celui qui veut retracer le fait vit à rebours en quelque sorte, explorant des régions désolées. « C'était ainsi, dit le narrateur, quand je l'ai vu ». C'était et ce n'est plus. Cette méthode d'écrire use de l'imparfait. Ce temps verbal semble alors sonner creux. Il est la marque de l'école réaliste.

*L’Émancipation*, 25 octobre 1925 (LIV)

1934 LIT LXIX

# *L’Émancipation*, 25 novembre 1925

843 (NAF 13967 / 76)

Ce changement au Ministère des Finances ne m’a point plu. Ce n’est point[[1319]](#footnote-1320) que je croie qu’un profond mathématicien soit déplacé là, et incapable de saisir en toutes ses conditions cet autre problème. Comme je n’attendais point que son éminent prédécesseur fît des miracles, je ne crois pas que lui-même en puisse faire, ni que personne en puisse faire. Je ne crois pas qu’un changement de personne modifie beaucoup la solution ; il me semble que les mesures à prendre sont de bon sens, et paraîtront telles à tous, dès que la situation aura été attentivement considérée.

Et, justement, par ces raisons, je demande : « Pourquoi changer ? » L’homme de Mamers est modéré, chacun le sait, et lui-même le dit. Mais ne voyez-vous pas qu’on cherche une solution modérée, et qu’il le faut bien ? Toujours est-il qu’il n’y avait pas le moindre soupçon que notre Grand Comptable voulût plaire aux partis de droite, et se faire par là une gloire séparée. Personne parmi nous ne le pense ; aucun socialiste ne le pense.

On a dit que le ministre Caillaux était l’espoir des possédants. Cela est vrai en un sens, et cela même assurait notre politique financière. Mais on peut aussi bien dire que cette puissance évidemment incorruptible, et que j’aurais voulue inébranlable, enlevait tout espoir à ceux qui pensent surtout à retarder, sinon à éluder la nécessité de payer. Dans le fait, nous avions un Dictateur aux finances ; ce genre de pouvoir est seul bien armé pour résoudre. Pourquoi ? Parce que, en tous ceux qui s’inquiètent au moins autant de leurs propres intérêts que de la chose publique, l’espoir d’un changement détourne de penser à ce que la situation exige. Il fallait donc que cet espoir fût affaibli et comme nul. Nous y étions presque, et chaque jour gagné écartait un peu plus la question oiseuse : « Qui nous fera payer » ? ce qui reportait les esprits à la question réelle : « Qu’avons-nous à payer » ? Donc par le seul changement, et si ingénieuse que soit notre tête mathématicienne, nous n’avons rien gagné, et nous perdons les avantages du Pouvoir Absolu, si nécessaire dans les passages difficiles. Bref, et quelles que soient les petites causes que l’on puisse montrer, j’estime que nos amis ont manqué de caractère.

Au vrai, c’est le détestable jeu des politiques qui se développe de nouveau, comme il arrive toujours dès que le souvenir des élections commence à être usé par le temps. Sans parler même des ambitions qui se poussent, les hommes politiques vont au remède le plus simple, qui est de déposer un Ministre, s’il ne réussit pas comme on l’espérait. C’est là un jeu d’enfants. Jamais un ministre, quand il aurait du génie, ne réussira en tout. Et c’est une étrange erreur d’imagination de croire qu’on répare quoi que ce soit en se débarrassant de l’homme qui s’est trompé. À moins qu’il ne s’agisse d’un apprenti, ou d’une faute lourde, ce qui n’est point le cas, j’estime que l’homme qui s’est mépris est le mieux placé pour rétablir les affaires. Un homme de valeur s’instruit par ses fautes ; il est dedans, il les connaît, il tient les commandes, il se redresse. Il n’est point de pilote véritable, dans l’air ou sur l’eau, qui ne tire aussitôt bon parti d’un faux mouvement. Agir, c’est cela même. C’est pourquoi, si le commun sentiment est suivi, nous perdrons cette habitude de punir le serviteur fidèle et habile dès qu’il se trompe ; mais au contraire nous le soutiendrons dans ce moment-là même, et plus fermement que jamais. Les citoyens savent bien que toute situation politique est pleine de surprises et de pièges, et que l’homme le mieux instruit n’arrivera jamais à tout prévoir, ni à gagner à tous les coups. Cela est de bon sens, mais les professionnels de la politique l’oublient trop aisément.

*L’Émancipation*, 25 novembre 1925 (LV)

844

Nos Chemises Bleues s’alignent et se comptent. On peut en rire. Je n’en ris point. La masse des citoyens est bien plus forte qu’une petite armée de violents ; cela est vrai. Mais la masse des citoyens n’a aucun moyen d’agir. Chacun est occupé de son métier, de son commerce ou de sa profession ; ainsi l’armée des violents, rassemblée et portée sur un point, y sera toujours la plus forte.

Nous avons l’armée et la police, qui sont notre force même, ordonnée et prête. Le fait est qu’une vive attaque, par canon, mitrailleuse ou baïonnette, écraserait promptement les forces fascistes, et rétablirait l’ordre pour longtemps. Mais il n’est point facile d’agir par des méthodes de guerre, contre des compatriotes armés seulement de cannes, ou peut-être de quelques pistolets. Ce qui fait la force de toute émeute, c’est que le pouvoir ne prend pas le parti de massacrer. Si quelque féroce tyran régnait chez nous, et si nos fascistes entreprenaient de le chasser, la lutte ne serait pas longue. Mais que dis-je ? Déjà les légions bleues seraient dispersées et leurs chefs emprisonnés. Sur cette seule déclaration, publiquement faite, imprimée et distribuée partout : « Nous ne supportons point le régime actuel, et nous nous organisons afin de le changer par la force », vous verriez se mouvoir les magistrats, les commissaires, les commandants d’armes, sur l’ordre du tyran. Les fascistes seraient vaincus avant d’être. Mais supposons encore qu’ils forment colonne et qu’ils marchent sur l’Élysée. Il se trouverait un homme de guerre prompt à exécuter, et qui mitraillerait pêle-mêle les assaillants, les curieux et les passants. Cela fait bien voir qu’un pouvoir injuste n’est pas facile à vaincre.

Supposons donc que nos pouvoirs se trouvent paralysés par le sentiment même de leur force, et que chacun ménage, soit en pensée, soit en action, ces jeunes gens qui annoncent qu’ils ne ménageront rien. Un coup de surprise peut installer au pouvoir le chef des fascistes ; et à partir de ce moment, et eût-il contre lui les trois quarts des citoyens, il se trouvera dans une position solide et presque inébranlable ; et les choses ne tourneront mal pour lui que s’il manque à ses cruelles maximes. S’il n’y manque point ; s’il commence par massacrer devant l’ombre même d’une résistance, et sans examiner, c’en est fait de la liberté. Il n’y a que peu d’hommes capables de commencer d’eux-mêmes un combat désespéré, sans savoir s’ils seront soutenus. Le tyran a mille manières de couper les communications, de rompre les réunions. Il exile ou emprisonne tout ce qui se mêle de juger. La masse des citoyens se plie à la nécessité. N’oublions pas que le tyran pense du matin au soir à conserver et à étendre son pouvoir ; au lieu que les citoyens ont bien autre chose à penser, abri, vêtement, nourriture, salaire, avant de se concerter, à travers mille obstacles, en vue de chasser le tyran. Je crois que, dans une République comme la nôtre, si les tentatives des violents ne trouvent point barrage au commencement, ils peuvent réussir ; mais surtout je suis assuré qu’ils se maintiendraient longtemps, s’ils réussissaient une fois. De tout temps on a vu des tyrans abhorrés, et puissants par cela même.

*L’Émancipation*, 25 novembre 1925 (LVI)

845

« Voilà un bel automne », dit l’un ; « mais un peu trop froid », dit l’autre. Je leur dis : « Froid et beau, c’est tout un. Il suffit de considérer le cercle bas et court que décrit le soleil en ces courtes journées pour comprendre que la terre se refroidit plus longtemps qu’elle ne s’échauffe ; à quoi il n’y a qu’un remède, qui est qu’elle s’enveloppe de nuages et de brumes, et qu’elle récupère par des pluies cette chaleur qui est dans la vapeur d’eau. Il faut donc payer les journées claires par des nuits froides. » « Mais, dit l’autre, ce beau raisonnement ne me réchauffe point les pieds. »

À chaque misère son remède. Il faut faire du feu ou battre la semelle, voilà pour les pieds. Mais pour cette partie de l’humeur qui vient de la tête, un bon raisonnement est utile[[1320]](#footnote-1321). Aux prodigues qui voudraient s’enrichir, il n’est pas mauvais de comprendre que cela ne se peut point. Vouloir dépenser, cela n’attire point l’argent. Mon charbonnier est plus riche que moi ; mais c’est qu’il pense à gagner. L’argent est juste comme l’eau ; il ne coule jamais à contre-pente. Juste est le froid et juste est la pluie. Penser malice c’est mal penser.

Les hommes d’autrefois avaient grand-peur des éclipses parce qu’ils n’en saisissaient pas les causes. C’est ainsi que les fantômes et apparitions épouvantent le plus haut de l’esprit ; on ne sait d’où ils viennent ni où ils vont. Mais celui qui suit la lune en ses voyages célestes, et qui voit reparaître le croissant après la lune nouvelle, comprend que l’invisible lune passe chaque mois très près du soleil, jusqu’à nous le masquer quelquefois comme un écran. On peut calculer ces rencontres, sans se tromper d’une seconde. Et la plus grande sagesse est de considérer l’éclipse comme un fait qui ne cesse point. Un corps opaque frappé par le soleil promène à l’opposé un cône d’ombre. Cette nuit de l’éclipse se déplace en même temps que la lune ; il arrive seulement que, par le mouvement de la terre, quelquefois nous passons dans cette ombre. La nuit elle-même n’est qu’une éclipse du soleil par la terre ; elle ne cesse pas d’être ; nous y entrons et puis nous en sortons par le mouvement de rotation de la terre sur son essieu.

Les saisons, non plus, ne naissent ni ne meurent. Nous y entrons et nous en sortons par le mouvement de la terre autour du soleil, et par cette inclinaison de l’essieu, qui reste la même, et présente au soleil tantôt un pôle, et tantôt l’autre. Présentement l’autre hémisphère connaît le printemps et va vers l’été ; son automne sera notre printemps. Comme nous savons que le soleil ne s’éteint pas tous les soirs, ainsi nous devons savoir que le printemps ne périt point.

« J’entends bien, dit l’autre. Tout cet univers est une machine où tout se tient, et qui ne veut rien. Me voilà bien avancé. Une machine n’est point méchante, mais elle n’est point bonne. Elle coupe, elle déchire, elle pique. Présentement la grande machine me donne l’onglée. »

Je n’aime point être égaré dans un bois la nuit ; je redoute autant qu’un autre les loups et les voleurs, sans compter la fatigue, le froid, la faim. Mais quand je pense aux terreurs sans mesure de ceux qui croient aux apparitions, fantômes et revenants, ce qui fait que, hors de tout danger réel, ils gâtent des heures passables et même bonnes par des tortures d’imagination, j’aime le spectacle de cette grande machine qui n’est que ce qu’elle est. Je m’oriente par la lune, autant que je sais ; et il me plaît de voir sur son globe brillant, comme sur un sommet plus haut, la preuve que le soleil luit pour d’autres et luira bientôt pour moi. Délivrons-nous des maux imaginaires ; c’est toujours autant de gagné.

*L’Émancipation*,25 novembre 1925 (LVII)

1942 VELXXI, « Les maux imaginaires »

# *L’Émancipation*, 25 décembre 1925

846

Dans cette neige, dans ce brouillard triste, dans ces jours courts qui ont couleur de crépuscule, les hommes de nos pays s'apprêtent à chanter Noël. Si vous leur demandez ce qu'ils célèbrent, ils raconteront que le Sauveur du monde est né justement en cette saison. Mais il faut admirer, en tous les temps et en tous les peuples, comment la commémoration des héros s'accorde avec la célébration des heureuses saisons d'après leurs premiers signes. Regardez au ciel, vous y verrez naître quelque chose. Déjà, depuis quelques jours le soleil ne s'abaisse plus. Si vous aviez mesuré depuis la fin de l'été l'ombre d'un bâton sur le sol à l'heure de midi, vous auriez vu cette ombre s'allonger d'un jour à l'autre, et très vite vers la fin de septembre. Mais c'est fini. L'ombre ne s'allonge plus maintenant. Une observation mesurée vous ferait voir qu'à la fin de décembre elle se raccourcit[[1321]](#footnote-1322) un peu ; si peu, qu'en vérité il faut être astronome pour le savoir. Il est vrai[[1322]](#footnote-1323) aussi qu'après tant d'observations et de mesures c'est une chose connue de tous, et que le calendrier des postes nous annonce. Or, ce qui est digne de remarque, c'est que c'est vers ce temps-là, précisément, que la naissance du grand bienfaiteur est célébrée. Cette rencontre n'est point de hasard ; et l'histoire pourtant n'en peut rendre compte. Cette invention merveilleuse est l'œuvre de tous. La légende si obscure et sur laquelle on n'a pas fini de discuter, s'est accordée d'elle-même à ces sentiments si naturels qui nous portent à nous réjouir quand les jours plus longs sont en vue, quand les premiers signes du printemps se montrent sur la terre dénudée ; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est que la légende se soit accordée aux signes les moins visibles, et que l'astronomie seule sait discerner. Rien ne fait mieux voir que les hommes forment ensemble un grand être, dont les mouvements se règlent à la fois sur les saisons, sur les légendes et sur les connaissances les plus certaines. En ce grand être, la tête, les pieds, le cœur, tout communique. La danse du printemps, le culte de l'espérance, le calcul des saisons, tout se rassemble dans le joyeux Réveillon.

Dans les temps anciens, la Noël était naturellement plus tardive, parce qu'il fallait attendre des signes plus certains. Les bourgeons et les premières anémones donnaient le signal des fêtes de la Résurrection. Et remarquez que cette célébration du printemps était toujours jointe à la commémoration de quelque personnage fabuleux, tel Adonis. Et les fêtes de ce genre durent avancer à la rencontre du temps à mesure que l'on connut mieux les signes, et que l'on découvrit le printemps de plus loin. Nous célébrons encore ces fêtes préhistoriques ; nous les accordons encore avec la légende, comme la fête de Pâques le fait voir. Toutefois, à bien regarder, cette fête, commune aux végétaux, aux animaux et aux hommes, est encore païenne en cela. Nous attendons, pour nous réjouir, d'avoir reçu. Carnaval, qui prédit de plus loin, enferme plus d'espérance ; mais la tradition y a mêlé l'ironie et le doute. Cette fête est une sorte de ruine, mais où les traces d'une pensée humaine conforme à la saison sont encore lisibles. En Noël éclate une pensée mieux assurée et un espoir plus vaillant. Les sens sont rabattus. Sur la neige même on chante les moissons ; on célèbre le triomphe du soleil au milieu même d'une longue nuit. La tristesse est partout alors, excepté dans le cœur de l'homme. La pensée s'y rassemble donc, assez forte d'elle seule, et surmontant les anciens signes, arbres, sources, moissons, enfin tous les dieux extérieurs. **[**On comprend[[1323]](#footnote-1324) très bien, d'après cet exemple, comment l'anticipation du savoir a surmonté les sentiments naturels et comment la connaissance s'est changée en volonté. L'esprit ne serait pas né à lui-même sans le secours de cette concordance, qui marque l'origine des cités, des lois et des mœurs. L'esprit sauveur des hommes, l'esprit soutien de toute espérance, est né dans une étable parmi les humbles aliments, sous le souffle du bœuf et de l'âne.**]** L'humanité jure ce jour-là de croire en elle-même. Ce que j'admire, c'est que cette signification que j'aperçois s'accorde merveilleusement avec la légende comme avec la saison.

20 décembre 1925 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 décembre 1925 (LVIII)

1938 EH2 XIX « Légendes et saisons »

847

« Il n’y a point, dit Castor, autant de misère dans notre situation qu’on le dit, et je souhaite que le citoyen fasse la part des passions lorsqu’il lit les journaux. Ce qu’il faut comprendre comme naturel, c’est que les pouvoirs sont mécontents ».

« Parbleu, lui dis-je, je le comprends bien. Mesurons comme ils sont tombés et déchus, depuis la grande époque, comme ils voudraient dire, où le peuple était réellement misérable, mais où les pouvoirs ne trouvaient aucune résistance. C’est alors, c’est dans l’ivresse de décréter, de forcer, de punir, que les pouvoirs se sont ruinés dans tous les sens du mot. C’est là que le citoyen a appris un peu à se défier de l’amour, de l’enthousiasme et de l’admiration. Nous vivons dans un temps qui est aride et ingrat pour les pouvoirs ».

« Cela même, dit Castor, est plutôt un bien qu’un mal. J’ai dit souvent que les entreprises doivent périr dès que le chef ne montre plus les précautions et les soupçons de l’avare. Or les pouvoirs ne sont point avares ; ils ne peuvent l’être. C’est qu’ils ne produisent point. Leur fonction est de recevoir et de dépenser. Leur pensée ne se tourne jamais à demander : « Que puis-je faire ? » mais toujours à cette ruineuse question des prodigues : « Que faut-il faire ? » Et c’est ainsi, mon cher, que les intelligents administrateurs des Chemins de fer et des autres Transports nous font des véhicules élégants et des sièges moelleux, sans nous consulter, et augmentent ensuite le prix des places, sans nous consulter davantage. J’avoue qu’à l’égard de ces puissances surhumaines, qui dépensent d’abord sans s’occuper des recettes, nous sommes des esclaves, et sans espérances. Et cela nous donne l’idée d’une Administration Absolue, suspendue entre ciel et terre. À l’égard des Ministères, il reste un peu d’espérance. Quelle espérance ? Tout simplement celle-ci. Arriver à ralentir, à paralyser, si peu que ce soit, cette fureur de dépenser qui les tient tous. Or nous y sommes. À grand peine. Tout de suite après la guerre les gouvernants, pénétrés de cet esprit militaire, qui dépense toujours sans jamais produire, engagèrent des dépenses folles, comme pour nous mettre en présence du fait accompli. Et maintenant leurs successeurs, bien forcés, à ce qu’ils disent, nous répètent sur tous les tons qu’il faut payer. Or chacun dit que oui, mais les écus ne se montrent pas trop. Chacun a l’expérience de ces prodigues dont vainement on paye les dettes. Chacun cherche une garantie contre les pouvoirs. Au fond le moindre citoyen sent très bien qu’un gouvernement pauvre ne peut ni préparer la guerre ni la faire. Aussi bien en Allemagne qu’en France, Sancho, qui est le nombre, ou bien Ésope, si vous voulez, comprend très bien que le grand massacre ne fut possible que par un immense crédit ouvert aux gouvernants. Si nous les avions mis au pain sec dix ans avant la guerre, nous aurions eu une autre politique. Malheureusement, dans les années de prospérité, le cœur s’attendrit ; il est pénible de réduire des ministres à l’état de mendiants. Maintenant on s’y résigne ; et par cette seule misère des États, le bonheur de l’Europe serait assuré.

« Je vous entends, dit Castor. Folie ou non, il faut payer ce que l’on doit. Mais, selon mon opinion, ce que tous cherchent présentement, c’est le moyen de donner à l’État Prodigue une sorte de conseil judiciaire. Or l’État est vieux et vénérable. C’est donc le drame du Père Prodigue qui se joue. Il y faut des formes. Et ce sera assez pénible d’expliquer à ce digne vieillard, toujours généreux et emphatique, que la Caisse d’Amortissement ne sera point tout à fait à lui, et enfin qu’il doit se priver, pour un temps indéterminé, de cette ivresse de dépenser qui est sa folie. Oui de l’argent, on en donnera ; mais pour le nécessaire et le dû, non pour le superflu et la montre. Nationalistes, radicaux, socialistes, je n’y fais point de différence. Tous au pain sec pour dix ans ».

*L’Émancipation*, 25 décembre 1925 (LIX)

848

J'aime cette idée de Comte d'après laquelle il n'a manqué peut-être aux éléphants, aux chevaux et aux loups que le loisir de bâtir des mausolées, temples, théâtres, et de s'assembler autour ou dedans. Ces animaux ne font point voir une structure tellement inférieure à la nôtre. Les insectes sont très différents de nous ; mais leurs travaux nous étonnent, ce qui fait voir qu'ils n'ont point des sens moins délicats que les nôtres, et que la mécanique de leur corps est fort bien réglée. À bien regarder, ce qui leur manque à tous, c'est le monument, entendez la chose qui reste, et qui instruit la génération suivante ; et au nombre des monuments il faut compter les outils. Les animaux ne laissent rien après eux que des êtres qui leur ressemblent, et qui organisent de nouveau leur vie d'après la forme de leur corps. Les ruches des abeilles sont un recommencement comme l'abeille elle-même ; et ces étonnantes coopératives ne sont point du tout des sociétés.

Ce qui fait la société humaine, qui est proprement société, c'est un autre genre d'héritage. C'est la maison, le temple le tombeau, la pelle, la roue, la scie et l'arc, la borne, l'inscription et le livre, la légende, le culte et la statue, enfin ce gouvernement des morts sur les vivants qui fait que, selon un mot célèbre de Pascal, l'humanité est comme un seul être qui apprend continuellement. Si l'homme vivait aussi difficilement que le rat, s'il avait tout à recommencer, on peut parier qu'il n'irait pas loin dans la courte durée d'une vie. On connaît peu d'exemples d'hommes qui aient vécu seuls dans une île pendant deux ou trois ans. Darwin en cite un, que l'on retrouva, non point ingénieux et toujours homme comme l'imaginaire Robinson, mais plutôt singe qu'homme, ayant oublié langage, décence, réflexion, mémoire rêveuse, enfin tout ce qui fait l'homme. À bien plus forte raison doit-on croire que, si l'homme avait été réduit, par quelque espèce plus puissante, à la condition du rat, toujours courant au plus pressé, toujours menacé, toujours affamé, il aurait bien pu être habile chasseur, comme sont les bêtes, mais sans aucun progrès et sans la moindre trace de réflexion sur soi. La pensée serait donc de luxe et de piété ensemble.

Cette idée conduit fort loin, et jusqu'à prendre au sérieux les sociologues de ce temps-ci, quoiqu'ils ne nous y aident guère. Et il me semble qu'ils ne voient guère plus loin que leur nez, disputant sur des documents obscurs ou incertains, et formant deux ou trois écoles qui s'entre-dévorent. Toutefois ce n'est qu'apparence. L'impulsion donnée par Comte, leur ancêtre commun, était si bien dirigée, le plan des recherches est si clairement tracé, que, même s'ils gardent les yeux à deux pouces de la pierre qu'ils remuent, l'édifice s'élève par ces travaux de myope.

Je reviens à ce beau mythe de Comte, qui est, il me semble, ce que l'on a dit de mieux sur nos frères inférieurs. Il leur manque de réfléchir, ou, si l'on veut, de contempler. Toutes les marques de l'intelligence pratique, ils les offrent ; ils sont ingénieux, rusés, marqués d'expérience. Ils ont une sorte de langage, en ce sens que, si un corbeau s'envole, tous s'envolent. Il leur manque d'adorer les signes. Il leur manque de les échanger dans le loisir d'une cérémonie ou d'une danse ; il leur manque de s'arrêter devant le tombeau, père des signes, et d'y ajouter une pierre. Il leur manque le respect, ou si l'on veut, la politesse qui fait que l'on se retient d'agir ; enfin cet accord de politesse qui fait que l'on forme ensemble une idée, d'ailleurs fausse. L'animal ne se trompe point, parce qu'il ne pense point. Le propre de l'homme est sans doute de se tromper en compagnie, et de n'en point démordre aisément. Cette obstination, qui diffère tout à fait de celle du chien qui tient l'os, a fait toute la science, par la nécessité d'accorder ensemble des croyances fantastiques et l'inflexible expérience.

**[**Si l'on demande ce que c'est que l'esprit, on trouve un corps de traditions et un Conseil des morts, exactement un ensemble de superstitions qui fait religion et sans lequel il n'y aurait aucun genre de preuves ; d'où cette sorte d'axiome, qu'il n'y a point de preuve contre l'esprit. Toutes les controverses s'élèvent de là.**]** [[1324]](#footnote-1325) Le préjugé est la substance de l'homme.

15 décembre 1925 (EH2)

*L’Émancipation*,25 décembre 1925 (LX)

1938 EH XXVIII « Préjugé, substance de l'homme »

# *L’Émancipation*, 25 janvier 1926

849

Ces honnêtes gens de la Ligue des Droits de l’Homme, qui ont pris à tâche de supprimer les Conseils de Guerre, je les renvoie à un récit de Jean Schlumberger, qui a pour titre *Au bivouac*, et qui est beau. La vérité et l’invraisemblance s’y montrent ensemble ; mais celui qui a touché si peu que ce soit à la Chose, reconnaîtra une odeur familière, et un genre d’horreur qu’on ne peut inventer. En bref, un jeune soldat revient d’une attaque seul, et sans blessure apparente. Il conte qu’il est tombé, qu’il a perdu connaissance un moment, qu’il s’est égaré. Il y a soupçon. Il n’en faut pas plus pour que le terrible chef donne mission à son aide de camp de remettre à sa place parmi les morts ce garçon qui devrait être mort. On retrouve le cadavre. L’honneur de la troupe est sauf, et l’honneur du garçon aussi. L’auteur du récit n’approuve ni ne blâme ; il reconnaît seulement ici cette autorité sans faiblesse qui seule peut faire qu’un rang d’hommes soit plus solide qu’un mur.

Les règlements militaires ont prévu le refus d’obéissance dans l’action même, et ordonnent au chef d’employer aussitôt la force. Je me souviens d’un zouave de mes amis, lieutenant de guerre, qui me disait de sa douce voix un peu chantante : « Mon capitaine était juste, mais il n’était pas tendre. Je suis assuré qu’il m’aurait abattu d’un coup de revolver si j’avais montré quelque faiblesse ». Sil les enquêteurs de la Ligue avaient cherché de ce côté-là, ils jugeraient un peu faibles peut-être ces récits de jugements sommaires et d’exécutions précipitées. Le paradoxe des situations militaires est en ceci qu’il y a toujours de bonnes excuses pour celui qui ne s’est pas risqué tout à fait autant qu’il aurait pu, et que l’on ne peut donc accepter aucune raison, même vraisemblable, même touchante, sans quoi les hommes, inévitablement, jugeront eux-mêmes de ce qui est possible, et la pointe de l’offensive sera émoussée.

Il faut voir la guerre comme elle est. Il ne faut point dire que l’amour de la patrie et l’esprit de corps pousseront l’homme aussi loin qu’il peut aller. Si loin qu’il aille ainsi, l’extrême contrainte le poussera encore un peu plus : ainsi sera gagné le redoutable quart d’heure qui se trouve au-delà du possible. Voilà sommairement la défense du chef.

Passons outre. Instituons des commissions civiles qui sauront bien ne pas épargner les poltrons. Si sévères que soient les juges, ils ne feront point que le délai et l’ample examen des faits ne donnent pas un peu d’espérance à ceux qui se sont trouvés hors de leur rang ou en marge des ordres. Les officiers se jugeront trop peu soutenus, non sans bonnes raisons, mais aussi par un préjugé naturel. Un officier du rang, qui ne pense qu’à mourir, n’est guère disposé à reculer devant le châtiment immédiat, sans délibération, sans garantie aucune. Dès qu’il ne sentira plus derrière lui les terribles Tribunaux Militaires, presque aussi prompts et emportés que lui-même, il hésitera moins encore. Et les Grands Chefs lui rappelleront, s’il l’oublie, qu’il ne doit pas hésiter.

Il faut bien considérer ce que c’est qu’un homme qui a fait le plus grand sacrifice ; et aussi qu’un mort de plus ne compte guère en ces sombres heures où deux cents cadavres parlent vainement aux yeux et ne trouvent plus pitié. Tous ces morts sont sans reproche ; ils n’ont point mérité de mourir ; cette grande injustice qui s’offre au regard pendant des lieues ou pendant des mois noie toute injustice. Un ordre d’attaque condamne à mort des milliers d’hommes, et d’abord les meilleurs. Après cela vous demandez que le Chef hésite devant celui qui est revenu, s’il y a doute. Ici, par la force des choses, le doute emporte la condamnation. Ce qu’on pourrait décider, c’est que le déshonneur soit compté comme une aggravation de peine, et prononcé seulement en des cas qui ne feraient point doute. Il y aurait des circonstances atténuantes, qui n’empêcheraient point l’exécution. De toute façon nous sommes hors de l’humain. Peut-être n’est-il pas mauvais de regarder de près l’Horrible Chose. On puiserait là un genre de courage, un rappel de raison, enfin cette longue patience, cette tempérance devant l’enthousiasme, qui sont les vrais moyens de sauver la paix, un jour après l’autre.

*L’Émancipation*, 25 janvier 1926 ((LXI)

850

La force est louche et traîtresse. Elle va au résultat, comme le voleur. D’où cette antique institution qui réglait autant que possible les rencontres de force, mesurant les armes et le champ, et fixant l’heure. C’est pourquoi la force a deux visages ; l’un de générosité, de volonté, de courage ; chacun est assez disposé à l’adorer. Mais l’autre visage est trouble et faux ; il se moque, il respecte, il échappe ; les yeux toujours en mouvement cherchent l’issue et le stratagème.

Les partis factieux ne jouent jamais le jeu de la force. Mais plutôt leur doctrine, que quelquefois ils avouent, est qu’un petit nombre d’ambitieux doivent parvenir à gouverner, pourvu qu’ils le désirent assez. Les révolutionnaires savent bien que l’armée des paysans ne se rassemblera pas, n’aura pas le temps de lever et d’abaisser les redoutables fléaux. Du moins les révolutionnaires s’attaquent à la police et à la force armée ; ils lancent des pierres ; ils cherchent le combat. La faction opposée, celle qui demande un roi, ne joue jamais le jeu de la force. Ceux-là cherchent la surprise ; ils se mettent à dix pour punir un seul homme. Mais ils ne sont jamais en conflit avec la force réelle. Je ne dis pas qu’ils en aient peur ; l’homme n’est pas un animal peureux. Ces hommes-là se vantent de n’avoir peur de rien ; je veux bien le croire. Mais enfin supposez une troupe bien rangée et les armes prêtes ; ces factieux-là n’attaqueront jamais ; ils acclameront, ils laisseront passer. Pourquoi ? Parce qu’ils se donnent comme les soutiens de l’ordre. Parce qu’ils aiment l’ordre ; parce que la fin qu’ils visent est de fortifier et resserrer les pouvoirs. Ainsi dans le fait ils ne risquent rien.

Ils ont à compter avec la faction opposée. On peut prévoir quelques bagarres. Mais ce n’est qu’un jeu de surprises ; la police est entre deux et rend impossible une bataille rangée. Il n’y aura donc point de ces offensives où les plus braves sont presque assurés de périr. Ceux qui s’en remettent à la force, parce qu’ils l’ont d’abord adorée, reçoivent de terribles leçons dès qu’ils jouent vraiment le jeu. Par exemple la guerre éteint aussitôt l’ambition personnelle ; dès qu’un homme veut s’estimer plus que les autres, il n’a plus qu’à se préparer pour bien mourir.

Au contraire, dans cette guerre des rues, ceux qui combattent pour le tyran ne combattent point à proprement parler. J’admets qu’ils le veuillent ; mais ils ne peuvent. Ils punissent quelquefois, et toujours menacent. Ils sont bien forts contre les promeneurs, tranquilles et non préparés ; encore plus forts contre ceux qui vont à leurs affaires. Forts surtout par cette rumeur qui les représente comme invincibles. Et en effet ils sont invincibles. Il n’en est pas moins certain que si la police jouait leur jeu contre eux, sans pitié, sans faiblesse, sans hésitation, ils seraient écrasés ; mais cela ne se peut point.

Cette situation n’est pas nouvelle ; au contraire elle est aussi ancienne que le monde. Il n’y a qu’un tyran qui puisse vaincre des conspirateurs. Il faut des deux côtés une fureur égale, une bouillante ambition. La masse des citoyens paisibles est bien forte, mais elle n’est jamais assemblée quand il faudrait ; elle ne peut l’être toujours. Comme on voit dans les familles que le plus méchant gouverne toujours, ainsi dans les sociétés les plus ambitieux gouverneront toujours, comme ils ont toujours fait. Ou bien alors il faudrait, à l’égard des réunions, rassemblements et petits délits, une surveillance toujours attentive, et appliquant imperturbablement de petites sanctions, comme est celle de l’agent aux voitures, du contrôleur des billets, ou du douanier. La volonté se manifeste souvent mieux par une longue suite d’actions petites, faciles et sans gloire, que par une seule action, difficile et aventureuse.

*L’Émancipation*, 25 janvier 1926 (LXII)

851

Je n'étais qu'un petit écolier quand j'eus la bonne chance de voir la neige se former, pour ainsi dire, à mon commandement. Un jour de rentrée c'était justement dégel ; tout craquait ; les gouttes qui tombaient des arbres et des toits faisaient des trous dans la neige. Il soufflait un vent chaud chargé de pluie. Ce sont des heures agréables. Or, j'entrai le premier dans une salle de classe fermée depuis plusieurs jours, où l'ancien froid, le froid sec, était demeuré. J'ouvris aussitôt une petite fenêtre, et je vis entrer le courant d’air chaud, car il se trouva marqué par une neige légère et toute fraîche, qui ne venait point du dehors, mais qui se formait aux frontières de l'air chaud et de l'air froid. La zone neigeuse se repliait en volutes, comme font les fumées. Quelques flocons se posèrent sur les tables. Je fis grande attention à cette expérience involontaire, et depuis j'y ai pensé plus d'une fois. C'est ce qui m'a permis de voir, tout récemment, la vapeur d'une locomotive, qui s'enroulait autour des arbres, jeter aussi des flocons légers comme des plumes d'oiseau ; ce sont des faits qu’on ne remarque guère, surtout dans le temps où il neige souvent, et où les arbres sont chargés de neige. Or ce que l'on n'a point vu, on ne le sait jamais bien.

Au contraire, devant cette neige à l'état naissant, je trouvais beaucoup à penser. D'abord je remarquai, en l'une et l'autre occasion, que la neige se formait par minces pellicules, et non point par masses. Il le faut bien ; car c'est au contact de l'air chaud et humide avec l'air sec et froid que la vapeur d'eau se trouve soudain gelée. Après cela, je poussais plus avant mes réflexions. Comment est la vapeur d'eau dans l'air ? C'est ce qu'on ne sait point. Mais il faut supposer que les parties de l'eau sont alors dans un état d'extrême division, ce qui explique cette glace légère, divisée, groupée en rosaces cristallines, enfermant des parties d'air dans ses menus intervalles. Comme ces chambres de glace sont plus petites que toutes nos mesures, petites même au-delà de toute limite assignable, et puisque l'air n'est qu'un mélange, on peut conjecturer que des parties d'azote et d'oxygène se trouvent ainsi séparées et chambrées. La neige serait donc à la fois un excitant, par l'oxygène séparé, et un engrais, par l'azote séparé. Que la neige fertilise la terre, les paysans l'ont toujours soupçonné. Que la neige soit tonique, et excellente pour les gens fatigués de vivre dans les villes, c'est ce qu'éprouvent ceux qui vont chercher la neige sur les hauteurs, et qui jouent sur traîneaux et patins. J'imagine cette neige secouée et rompue, et nous piquant de ces fines parcelles d'oxygène pur. Mais ce n'est peut-être[[1325]](#footnote-1326) qu'un jeu d'imagination, puisque l'oxygène et l’azote se mélangent aussitôt.

Je suivais ces idées incertaines, pendant qu'un joyeux chimiste, qui n'était à ce moment-là qu'un animal vigoureux, me disait à travers la neige voltigeante : « Sentez-vous l'ozone ? Sentez-vous les piqûres, les effluves, le brûlant contact de l'oxygène concentré ? Voilà le sel de notre vie et de nos pensées. Voilà qui nous sauve de ce perfide été, qui nous fait esclaves, despotes, passionnés, résignés selon l'occasion. Sentez-vous l'aiguillon de la liberté ? Maintenant nous ne devons compter que sur nous-mêmes. Nous voilà, réveillés et en bataille. » Je pensais comme lui. Descartes et Spinoza ont pensé dans la neige. Je sens dans leurs pensées les rudes piquants de l'ozone, bien loin de cette molle poésie qui ne se tire de somnolence que par la fureur. Au diable la vie facile ! Dans le vrai j'aime le doux soleil et les zéphyrs ; et je ne suis pas bien sûr qu'il y ait tant d'ozone dans la neige voltigeante. Mais je suis sûr que cette pensée d'ozone est très bonne par le froid piquant. Il faut toujours s'arranger de ce qui est ; mais si on peut s'en réjouir, c'est encore mieux.

15 janvier 1925 (VE)

*L’Émancipation*,25 janvier 1926 (LXIII)

1942 VE LXXII, « Pensées d’ozone »

# *L’Émancipation*, 25 février 1926

852

Quand on veut dire qu'il y a de la volonté dans l'amour, tous résistent, d'après l'antique idée d'une fatalité des passions. En quoi il y a du vrai ; car on ne choisit pas d'aimer ou non, ni d'aimer telle ou telle. Mais il faut dire aussi que l'idée d'une volonté qui choisit est une idée de professeur. On ne choisit point de naître, ni évidemment ses parents. Aussi le bon vouloir, le vrai vouloir, est de partir de là, et de développer ce qui se montre. Ainsi pour l'amour, il dépend de chacun de le mener à bonne fin, comme on élève un enfant chéri. Car on ne choisit pas non plus ses enfants ; mais ce n'est pas une raison pour les accepter comme on accepte la pluie ou la grêle.

L'amour fatal plaît au premier moment. Mais le développement de cette maladie d'après l'idée qu'on n'y peut rien fait voir plutôt offense qu'offrande. Imaginez ce discours de l'amoureux hypocondriaque : « Je suis bien forcé de dire que je vous aime, et je ne puis faire autrement. J'ai cherché vainement quelque symptôme annonçant la guérison, mais je n'en trouve point. Voici donc l'hommage que je vous fais. Je suis lié à vous par une nécessité de nature ; je voudrais me délier, et je ne puis. Je ne vous promets rien, sinon de joyeusement fuir dès que je le pourrai. » Ce discours est en vérité injurieux ; il enferme autant de haine que d'amour. Aussi trouve-t-on les effets de ce mélange dans le jeu des passions. Mais ce n'est point sentiment. Nous ne trouvons encore ici que deux ennemis qui se guettent. Et puisque l'âge les dépouille jour après jour d'un peu de ce pouvoir magique, on voit se produire ce jeu cruel, où chacun essaie un peu tous les jours la corde qu'il tient et la corde qui le tient. C'est à qui s'enfuira le premier.

Juliette, quand elle voit pour la première fois Roméo, trouve ce mot sublime : « Nourrice, dit-elle, si je n'épouse pas celui-là je mourrai vierge. » Certes elle ne choisit pas d'aimer ; mais plutôt elle reprend cet amour étranger ; elle le fait sien. Elle en jure d'abord, ce qui la porte au sentiment le plus haut. On dira que c'est vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Les stoïciens en étaient là quand ils disaient : « Les destins te traînent si tu résistes, mais si tu consens, ils te conduisent. » C'est ainsi qu'un homme peut aller au supplice au lieu de s'y laisser traîner. Mais cet exemple est trop violent ; il abolit toute pensée réelle. **[**Que l'homme le prenne bien ou mal, c'est toujours mourir. Au contraire, s'il s'agit de vivre, il y a bien de la différence entre accepter et subir ; l'action même en est changée. Je n'ai pas bien compris d'abord en quel sens les destins nous conduisent ; entendez qu'ils nous offrent à chaque instant des passages dont l'homme accablé et triste se détourne. L'espérance a ouvert plus d'une porte.**]** [[1326]](#footnote-1327)

Dans le fait il y a bien de la différence entre le métier qu'on accepte[[1327]](#footnote-1328) de bonne grâce et même de tout son cœur, et le même métier, si on le subit. C'est toute la différence d'un bon comptable à un médiocre, ou d'un bon charpentier à un médiocre. En toutes choses, les hommes s'usent souvent à penser cette faible idée : « J'ai mal choisi ; cela est sans remède, et c'est tant pis pour moi. » L'idée juste est au contraire que tous les choix sont mauvais si l'on s'abandonne, mais qu'ils peuvent tous devenir bons par le bon vouloir. Nul ne choisit son métier par de bonnes raisons, puisqu'il faut choisir un métier avant de le connaître. Nul ne choisit non plus ses amours. Mais c'est la fidélité qui sauve le choix, ici comme là. **[**Il faut choisir d'être fidèle ; il faut choisir de rendre le choix bon.**][[1328]](#footnote-1329)** Il y a peut-être des romanciers qui s'aperçoivent, à l'exécution, que le sujet qu'ils ont choisi n'est pas beau. **[**Et certes il est bien facile de se prouver à soi-même qu'un sujet est mal choisi ; mais aussi cela ne conduit à rien. Alors on n'écrit point.**][[1329]](#footnote-1330)** Car il n'y a pas de beaux sujets ; il faut les rendre beaux par la fidélité. Il n'y a pas peut-être une seule pensée qui ne soit déception, si l'on attend qu'elle se développe, et si on la regarde danser. Il n'y a pas une seule pensée qui ne nous paie de nos peines, si nous la suivons généreusement. Ainsi il n'y a pas sans doute un seul amour qui ne puisse devenir grand et beau si l'on en jure ; et le plus bel amour ne va pas loin si on le regarde courir. Mais plutôt il faut le porter à bras, comme un enfant chéri.

5 février 1926 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 février 1926 (LXIV)

1927 EH1 (12), « Fidélité »

1938 EH XXXVII « Fidélité »

853

Comme j’avais examiné une fois de plus les principes du syndicalisme, en compagnie d’un homme rude qui est plongé jusqu’au cou dans la question, il nous était venu en l’esprit une sorte de règle qui est bonne pour les syndiqués et pour tous, c’est qu’il ne faut point espérer d’avoir jamais la justice par les pouvoirs. Pouvoir et justice sont des termes qui se repoussent. On rêve d’un pouvoir juste, mais ce n’est qu’un rêve, ou bien alors c’est que l’homme ne serait plus l’homme.

Premièrement, disions-nous, les pouvoirs pensent surtout à se défendre, à se consolider, à s’affirmer, à s’étendre. Observez là-dessus un directeur, un chef de gare, un inspecteur, un contrôleur. Chacun d’eux pense, et de bonne foi, que ce qui est juste c’est d’abord qu’on lui obéisse, qu’on le respecte, qu’on n’empiète point sur son domaine administratif. En quoi il se trouve une part de vérité ; car sans obéissance, sans hiérarchie, sans attributions réglées, tout va au désordre, et le désordre est une sorte d’injustice. Cette même idée se retrouve dans l’esprit des gouvernants, où elle s’amplifie jusqu’à la grandeur. Car ils se savent gardiens d’un ordre immense et compliqué ; ils ne cessent point de penser à cela. Il faut dire aussi que l’édifice social ressemble à une vieille maison, qui commence à se disjoindre et à menacer l’ouvrier, dès qu’on essaie de la réparer sans prudence. Toutefois les vieilles poutres ne disent rien, au lieu que les privilégiés crient tous ensemble dès que l’on veut changer quelque chose. Enfin l’expérience fait voir que les effets d’une réforme ne sont pas toujours ceux qu’on attendait. D’où les pouvoirs pencheront toujours à laisser les choses comme elles sont.

Je les suppose libres. Or ils ne le sont point. Chacun se dit dans ses rêves : « Si j’étais roi » ; mais un roi est le plus dépendant des hommes. Il est contraint de partout. Les nations étrangères ne cessent point de faire sentir leur pression. Chacune d’elles a sa politique ; sage ou folle, il en faut tenir compte. Cependant les produits ne cessent pas de circuler, ni les marchands de calculer. Tous les intérêts se tiennent tout autour de la planète. Faire baisser le prix du beurre, c’est à peu près aussi facile que d’empêcher la Seine de monter quand il a plu. Le gouvernant éprouve ici que son pouvoir ne va pas loin. Plus il sait, et moins il ose. Principes, programmes, promesses, il oublie tout ; il va au plus pressé et se contente de peu. Supposons-le ouvrier d’hier, et aimant la justice ; ses serments ne tiendront pas longtemps. Or c’est le plus grand malheur quand un ami sincère de la justice est amené à trahir ; cela le marque à ses propres yeux ; il ne croit plus en lui-même. Quand le peuple des travailleurs pourrait élever au pouvoir ses meilleurs hommes, ils s’useront là, et le peuple n’aura plus de tête.

La conclusion serait que les travailleurs syndiqués ne doivent point chercher le pouvoir, mais au contraire s’en tenir à la fonction de juges, où l’on garde son esprit net et pur. Certes le refus de concours, selon l’expression de Comte, est un moyen puissant, et même irrésistible, mais sous la condition que le peuple garde sa tête sur ses épaules. Si cette tête du peuple passe au gouvernement, où sera le jugement ? Où l’action ? Qui gardera la justice ? Au contraire, et quel que soit le pouvoir, si le peuple des travailleurs se discipline et garde sa tête, il faudra que le pouvoir s’arrête, hésite, négocie devant le seul tremblement précurseur du Grand Refus. Et c’est là justement parler la seule langue que le pouvoir entende. Nécessité se fait place, alors que les raisons ne passeraient pas. Bref il faut que le pouvoir, quand il serait socialiste, quand il serait communiste, trouve devant lui une opinion réelle et puissante. Le vote agit énergiquement, mais il n’agit qu’un jour. Tous les pouvoirs sont pour le pouvoir. La masse de ceux qui ont pour fonction d’obéir forme l’armée de la justice.

*L’Émancipation*, 25 février 1926 (LXV)

854

Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes, cousus ensemble dans le même sac, voilà donc l'homme, à ce que Platon dit. L'hydre n'a jamais fini de manger et de boire ; le plus grand des sages se met à table trois fois par jour ; et si d'autres ne lui apportaient point la nourriture, aussitôt il devrait la chercher, oubliant tout le reste, à la façon du rat d'égout. D'où le sage désire amasser, et craint de manquer. Mettons toutes les pauvretés et tous les désirs au ventre ; c'est la partie craintive. Tête sur ventre, cela fait un sage humilié ; cela ne fait point encore un homme, il s'en faut bien. Le lion, en cette sorte de fable, représente la colère, ou l'irascible, comme on disait dans l'ancien temps. Je le mets au thorax, sous la cuirasse, où bat le muscle creux. C'est la partie combattante, courroucée et courageuse, les deux ensemble. Et le langage commun me rappelle qu'autour du cœur vivent les passions. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cela ne demande point si Rodrigue est faible, affamé, craintif.

Cette remarque conduit assez loin. L'homme n'est pas tant redoutable par le désir que par la colère. Le désir compose ; le désir échange. Mais[[1330]](#footnote-1331) on ne peut composer avec un homme offensé. Il me semble que c'est principalement l'offense qui fait les passions. Le refus d'un plaisir, on s'en arrangerait. Les vices sont pacifiques ; peut-être même sont-ils poltrons essentiellement. Mais qui ne voit qu'un refus de plaisir peut être une offense ? L'amoureux peut être déçu ; ce n'est qu'une faim ; ce n'est que tristesse de ventre. S'il[[1331]](#footnote-1332) est ridicule, le drame se noue. Dignité et colère ensemble. Ce mouvement dépend plus de la tête que du ventre. C'est du courage souvent que vient cette idée qu'un homme en vaut un autre ; mais du jugement aussi. Le sage et le lion seraient donc d'accord à ne point supporter le mépris. Dans le fait un homme se passe très bien de beaucoup de choses. Mais il y a une manière méprisante de refuser partage ; c'est par là que les choses se gâtent.

Dans les passions de l'amour, il arrive souvent que la coquette refuse ce qu'elle est arrivée, quelquefois non sans peine, à faire désirer. Offrez la croix ou l'académie à un homme qui ne demandait rien, arrivez à les lui faire désirer, et aussitôt retirez l'appât. Telle est[[1332]](#footnote-1333) quelquefois la coquetterie d'un ministre, et toujours la coquetterie de Célimène. C'est humilier deux fois. C'est se moquer. Chose digne de remarque, moins ce qui était promis est précieux, agréable et beau, plus peut-être l'on s'indigne ; c'est qu'on l'a désiré. Alors le lion rugit.

C'est une idée assez commune que révolutions et guerre sont filles de pauvreté. Mais ce n'est qu'une demi-vérité. Ce ne sont point les pauvres qui sont redoutables, ce sont les humiliés et les offensés. L'aiguillon du besoin ne fait qu'un animal peureux ; pensée de vol, non pensée de vengeance. Et la pensée s'occupe toute à chercher un repas après l'autre. Tête et ventre. Les passions veulent du loisir, et un sang riche. On croit que la faim conduirait à la colère ; mais c'est là une pensée d'homme bien nourri. Dans le fait une extrême faim tarit d'abord les mouvements de luxe, et premièrement la colère. J'en dirais autant du besoin de dormir, plus impérieux peut-être que la faim. Ainsi la colère ne serait pas naturellement au service des désirs, comme on veut d'abord croire.

Pourquoi je conduis mes pensées par là ? C'est que Platon dit quelque chose d'étonnant au sujet de la colère. Il dit qu'elle est toujours l'alliée de la tête, et toujours contre le ventre. Je repoussais d'abord cette idée, mais j'aperçois maintenant qu'il y a de l'indignation en beaucoup de colères, et enfin que c'est l'idée d'une injustice supposée, à tort ou à raison, qui les allume toutes. Que l'homme ait besoin de beaucoup de choses, et ne règne sur ses désirs qu'en leur cédant un peu, cela n'explique pas encore les passions. C'est que cette condition, commune à tous, n'humilie personne. Le travail n'humilie point. Bien mieux, on ne trouverait pas un homme sur mille qui s'arrangeât de ne rien faire, et d'être gorgé comme un nourrisson. Gagner sa vie, cela ne fait point peine, et même fait plaisir. Ce qui irrite, c'est l'idée que ce salaire bien gagné ne vienne pas par le travail seul, comme un lièvre pris à la chasse, mais dépende encore de la volonté et du jugement de quelqu'un. L'idée d'un droit est dans toute colère, et Platon n'a pas parlé au hasard.

**[**Ce qu'il importe ici de comprendre, c'est que la colère est encore un principe d'ordre, dont on voit tout de suite qu'il enferme une contradiction. L'erreur est de compter sur la colère et de prendre pour bonnes ses raisons sans craindre assez les moyens qui lui sont ordinaires. Et voilà pourquoi, de tous les projets de paix, on voit revenir la guerre dont le principe est exactement dans une colère soutenue par l'apparence d'un droit.**][[1333]](#footnote-1334)**

15 février 1926 (EH2)

*L’Émancipation*,25 février 1926 (LXVI)

1927 EH1 (3), « Le sac de Platon »

1938 EH2 IV « Le sac de Platon »

# *L’Émancipation*, 25 mars 1926

855

Il se peut bien, dit Castor, que les principes qui règlent l'administration des finances publiques soient un peu trop métaphysiques. L'unité est belle et claire, certes, mais sous la condition d'une grandeur limitée qui permette de percevoir l'unité. Passé cette limite, chacun travaille dans son coin et personne n'assemble. L'argent est jeté chaque jour dans la caisse unique, immense réservoir où les recettes perdent leur couleur propre. Imaginons une ville avec un port fluvial ; le fleuve est mal dragué, les quais sont vieux et incommodes, l'outillage de chargement et de déchargement est insuffisant ; les grands bateaux n'y viennent plus. La ville emprunte, remet tout en état, d'après les meilleurs modèles ; l'emprunt est gagé et le remboursement est assuré en cinquante ans, partie par une taxe sur les bateaux à quai, partie par un impôt que paient les habitants. Chacun sait pourquoi il paye ; l'hôtelier voit de nouveau ses chambres pleines et sa table garnie, le marchand et le fabricant font venir aisément les produits, sans de coûteux transbordements ; la main-d'œuvre est demandée et bien payée ; l'argent revient ; on le voit revenir. Dix villes, cent villes en font autant ; l'opinion partout raisonne sans peine et voit clair dans les comptes. Essayez de faire payer et de ne point faire les travaux prévus. On demande aussitôt : « Où va l'argent ? » Chacun dénonce une administration lente, des commis trop nombreux et qui ne travaillent guère, des ingénieurs négligents ou imprévoyants. Bon. Mettons maintenant tout en commun. Toutes ces villes paient pour tous les travaux ensemble ; chacune réclame et tire à soi ; on discute sans fin sur l'urgence, sur l'intérêt commun. Ceux qui parlent et ceux qui écoutent ne connaissent bien qu'une chose ; chacun a dans la tête sa propre ville ; sur les autres villes il en est réduit à ce qu'il entend ; il croit ou ne croit point, selon que le nez de l'orateur est fait. Voilà l'intrigue, les coalitions, les promesses, les oublis, enfin une confusion inévitable. On[[1334]](#footnote-1335) juge sur pièces, ce qui est la pire méthode. Aucun industriel, aucun commerçant ne juge ainsi ; il connaît les choses, il les voit et les revoit. Il décide si une vieille machine peut encore marcher un an, si un vieux plancher tiendra, si une réparation est possible ou s'il faut tout refaire à neuf. Enfin il juge, au lieu que les autres raisonnent ».

« C'est, lui dis-je, que nous oublions toujours que l'homme a devant lui des choses, et non point des papiers et de l'argent. L'homme est défricheur, creuseur de rivières, paveur de rues, laboureur, maçon ; au lieu que le comptable est une sorte de métaphysicien, qui ignore les choses. Et les banques sont peut-être des cerveaux qui tournent à vide ».

« Cela, dit Castor, pourrait bien être. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que les banquiers, les comptables et même les ingénieurs à paperasses, trouvent leur profit à cette confusion de toutes les recettes et de toutes les dépenses, qui leur donne grand pouvoir et moyen assuré de répondre à toutes les critiques, et ainsi de se tromper sans risques. Concevez maintenant si vous pouvez toutes les recettes mises ensemble, et réparties ensuite en dépenses selon l'éloquence de chacun, instruction, routes, police, canaux, opéra, pavage, marchés, musées, postes, archéologie, laboratoires, asiles de nuit, tabacs, expropriations, familles nombreuses, reboisement et le reste, tout cela criant misère et attaquant à la vrille le réservoir commun ; les gouvernants bouchant un trou pendant qu'on en creuse trois à côté. Cependant il y a un homme qui essaie de concevoir toutes ces choses ensemble, ou plutôt tous ces comptes ensemble. Ne vous étonnez pas qu'au lieu de juger, il raisonne, ce qui est faire des additions, et qu'il arrive tout au plus à estimer à peu près ce qui lui manque, et à chercher le moyen le plus prompt de faire payer ceux qu'il peut atteindre. Or ce plat empirisme suffit dans les temps paisibles ; mais ces temps-ci sont difficiles ».

« Quel remède ? lui dis-je. Il faudrait donc revenir à des caisses séparées, autonomes, système cent fois condamné ? »

« Oui, dit Castor, mais par qui condamné ? »

5 mars 1926 (ECO)

*L’Émancipation*, 25 mars 1926

1934 ECO IX

856

Les intérêts sont de peu ; les passions mènent tout. Personne ne veut le croire, parce que la prétention du passionné est d’avoir raison. Les additions sont des armes. L’intérêt de chacun est de sacrifier quelque chose pour assurer ce qu’il a. Chacun en convient. Que ce soit traitement, salaire ou profit, chacun sent bien que sa propre sécurité dépend de la sécurité commune. On se trouve donc toujours sur le point de s’entendre ; mais au contact on ne peut. « Oui, la paix, la concorde, l’entente, mais non point avec vous. » L’opposition l’avoue presque, parce qu’elle est jetée dans une sorte de désespoir. « Eh quoi, je paierais pour que ces radicaux fassent figure de sauveurs ? Je paierais pour que les élections à venir soient pires encore que les élections passées ? Vous vous moquez. C’est par nous, par notre caste, par nos hommes que les finances seront rétablies, ou elles ne le seront point. »

L’autre extrême est plus raisonnable, parce qu’il espère forcer, et non persuader. Mais dès que le gouvernement, qui se trouve arbitre par situation, fait mine de persuader, de négocier, de composer, il s’élève à gauche une grande colère. C’est qu’on voit se montrer et menacer l’antique jeu des pouvoirs réels, prêtres, militaires et capitaines d’industrie ensemble, qui ont toujours obtenu obéissance en invoquant le Salut Public. À bien regarder, la guerre n’est qu’une occasion de tyranniser. Cette idée, par elle-même incroyable, et si bien marquée d’ordinaire par un étalage de grands motifs, a pourtant éclaté aux yeux de tous dans les années d’esclavage ; il n’est pas un homme de troupe qui ne l’ait comprise. Et les peuples sentent bien maintenant qu’en sauvant la paix entre les peuples ils sauvent la liberté en chaque pays. Or voici une autre guerre, qui est la guerre des changes. Les causes et les motifs sont merveilleusement inextricables. Les dangers réels et les dangers imaginaires sont impossibles à séparer. Or il est clair que les intérêts à courte vue et le travail de chacun débrouilleront ce chaos bien avant que personne l’ait compris ; et même nul ne comprendra tout à fait le remède. Mais c’est une occasion, en attendant, pour les uns et pour les autres, d’exercer leur puissance de refus, de braver l’adversaire, et de se retirer sur quelque mont Aventin. En cet autre jeu, les systèmes financiers remplacent les émouvantes déclamations. Les Passions ont ainsi figure de raison. Chacun rappelle à l’autre que deux et deux font quatre. Tout est clair, et il n’y faut que du bon sens. Voilà l’apparence.

L’apparence est bien trompeuse, puisque le plus fin de nos politiques a pu croire que l’affaire Malvy était oubliée. Mais l’a-t-il cru ? Lui-même a des passions qui tiennent à sa nature, et une vengeance à suivre. N’a-t-il point pensé, au contraire, qu’il était temps de grouper et masser de nouveau les forces, et qu’à toujours ruser on perdrait tout ? Toujours est-il que la détestable littérature de guerre est revenue toute, et que *les* CerveauxEnchaînés de *Liluli* ont repris leur danse sauvage et leurs frénétiques clameurs. N’ayez crainte ; les finances se rétabliront par les mouvements naturels de la vie ; cela s’est vu cent et mille fois, après le système de Law, après les assignats. Mais la querelle des maîtres et des esclaves n’est pas près de finir ; et comme les maîtres ne cessent de regarder là, ne perdant ni un prétexte ni une occasion, ainsi nous autres soyons attentifs seulement, et attentifs toujours, à refuser la bride et le mors.

*L’Émancipation*, 25 mars 1926 (LXVIII)

857

Je m'étais arrêté près de la sphère armillaire, et j'avais constaté de mes propres yeux, comme aux temps anciens, que le soleil éclairait maintenant par le dessus l'équateur de bronze. Après cela j'annonçais Printemps à tout le monde, invitant chacun à l'allégresse, comme aux temps anciens. Mais le Parisien ne voulait pas être content.

« Printemps menteur, dit-il ; et c'est ainsi tous les ans. Sentez-vous ce furieux vent d'est ? Vous réchauffez-vous à ce soleil blanc ? Encore un grand mois, pour le moins, de temps aigre. Encore deux mois, et même trois, avant que nous puissions nous fier à l'air, et vivre autrement qu'empaquetés. Je me demande pourquoi les hommes se sont rassemblés en si grand nombre sous un climat pareil, qui nous offre tout au plus trois mois de belle saison, trois mois sans feu. »

« Le feu, lui dis-je, est une belle chose. Les hommes de nos pays méditent en tisonnant ; c'est une vieille habitude, et qui a plus d'un sens. J'ai ouï dire au fameux Quinton que les hommes ont dû d'abord émigrer vers l'équateur, à mesure que la terre se refroidissait, et qu'ils ont ensuite remonté vers le pôle en emportant le feu. Il est permis de se représenter mythologiquement des choses immensément anciennes. D'après ces vues, les hommes seraient passés deux fois ici ; une première fois ils suivaient le soleil à la manière des animaux, cherchant comme les animaux à vivre sans peine. Mais quand ils remontèrent, armés du tisonnier, chose propre à l'homme, ils laissaient naturellement derrière eux une multitude d'insectes et de reptiles ; ils s'avançaient vers des terres que le froid nettoyait tous les ans. Ils n'y trouvaient que des bêtes engourdies pendant une bonne partie de l'année ; et leurs propres passions étaient engourdies et maniables comme les bêtes. Le vêtement, la maison, le foyer séparaient l'homme de la bête, sur laquelle il commençait dès lors à régner, par le double effet du froid et du feu. Le tisonnier s'allongeait et prenait toutes formes. L'industrieuse méditation apaisait naturellement ces folles passions qui jettent l'homme à l'esclavage. La politique naissait avec les idées dans ces maisons bien closes d'où montait la fumée. Dans le fait c'est l'âge du froid qui a conquis toute la terre. »

Le Parisien ne m'écoutait plus ; cette race est, dit-on, versatile, par l'effet de ce climat capricieux. Il y a sans doute un degré de chaud et de froid justement convenable pour les pensées. Descartes le voyageur l'a sans doute trouvé. S'il fallait choisir, nous devrions aller chercher un printemps un peu plus rude et des hivers un peu plus longs. Trop au nord, l'homme s'engourdirait dans ses pensées, comme les marmottes ; trop au sud, il se mêlerait dans la nature sauvage, adorant l'ibis et le serpent. Sans aucun doute il y a plus d'une région favorable, et des différences merveilleuses, qui tiennent aux montagnes et aux découpures de la mer. Toujours semble-t-il qu'un certain degré de froid convient aux pensées, et que c'est au coin du feu que l'homme retrouve le fil de ses inventions. **[**Penser en tisonnant, c'est demander conseil à l'outil le plus étonnant, la pincette qui a permis de faire le feu. Nos pensées courent comme il faut sur ce chemin. Car les animaux n'ont pas su manier les tisons ; ils se brûlent au feu. L'homme seul se chauffe ; l'animal se laisse chauffer, ne sachant régler le feu, ni le ranimer, ni le modérer. Cet empire que l'homme a pris sur le plus dangereux des éléments l'a fait roi sur toute la nature. Toute la chimie est contenue dans le feu, dans le feu qui rompt les choses et les rassemble autrement, dans le feu qui fait tourner les atomes et prépare les explosions. Je comprends qu'on rêve en regardant le feu. Mais c'est un rêve d'action et de règne ; on y voit les véritables palais d'Aladin, le diamant et l'or joints**][[1335]](#footnote-1336)** comme dit le sage Épictète, je prends notre aigre printemps par cette anse-là. Profitons de ce temps cartésien.

15 mars 1926 (EH2)

*L’Émancipation*,25 mars 1926 (LXIX)

1938 EH LIII « Le temps cartésien »

# *L’Émancipation*, 25 avril 1926

858

Le Vieux s’arrêta sous les colonnes grecques, regardant le cortège, le blanc corbillard, et la foule attendrie. Il s’appuyait au bras de son petit-fils, adolescent vigoureux et violent. Au cours de la cérémonie funèbre, on avait vu remuer cette célèbre barbiche, qui terrifia un corps d’élite pendant des années. Enfin le Vieux parla :

« Vois-tu, petit, il faut jouer tout le jeu de l’ambition ou bien vivre en solitude. Je méprise ces pouvoirs chancelants, comme sont ceux des politiques ; car on peut s’en moquer ; le premier gamin les siffle sans risquer beaucoup. Quant aux artistes et écrivains ils sont livrés à la critique ; ils ne seront puissants, s’ils le sont jamais, qu’après leur mort. Or moi, par la seule règle de ne pas craindre de souffrir ni de faire souffrir, j’ai vécu à peu près comme un pacha asiatique ; parmi ceux qui m’entouraient il ne s’est pas trouvé un moqueur qui n’ait payé promptement de sa vie. Et ils sont plus de cent qui en ce temps-là ont juré de me tuer, et qui vivent encore. Mais leur premier mouvement serait de me saluer. Cela s’appelle être aimé. Voilà le jeu que tu as choisi. Veille à le bien jouer ».

Le cortège se mettait en marche, et l’on voyait les jeunes ambitieux rangés par quatre, leurs bâtons en main. « Il suffit, dit le Vieux, de punir, et de ne jamais craindre. Mais c’est comme au manège et pire ; il faut que de temps en temps un apprenti ait la tête cassée. Beaucoup partent de ce pas décidé ; il ne se peut pas que tous arrivent. Dans la guerre, aucun ambitieux n’hésite à payer de soi. Mais la guerre n’est qu’un incident en cette vie violente de l’ambitieux. Ce pouvoir royal, il faut en tout temps l’entretenir et le sauver. Si l’on rit de nous impunément, la paix est faite, et il n’y a plus que des pouvoirs contrôlés. J’espère que chacun de ces jeunes hommes sait pourquoi il provoque et combat ; mais je n’en suis pas sûr. Il ne faut pas chercher de grands motifs ; l’idée même du devoir affaiblit le pouvoir. N’oublie jamais, toi qui es de bonne race, que c’est toi, toi, qu’ils doivent respecter. Qui obéit pour la patrie est déjà insolent. Comment faire ? Il m’a plu quelquefois d’être ridicule, afin de punir ceux qui riaient. Vous autres, ne cherchez pas de belles raisons ; mais simplement montrez-vous, exigez respect, frappez. L’autre guerre ne peut pas durer toujours, mais cette guerre-là, contre le troupeau des esclaves, il ne faut point qu’elle cesse jamais. Maintenant écoute les derniers secrets.

« Celui qui veut régner met sa vie au jeu. Être craint ou mourir, voilà ton dilemme ; et il faut qu’on le sache. Les mousquetaires autrefois se battaient à mort pour la moindre chose ; aussi ne faisaient-ils pas tant de bruit pour un mort. Pleurer les morts, c’est un détour de la crainte ; s’étonner d’un mort, c’est déjà craindre. L’esclave l’observe, pense bien à cela. L’esclave pèse tes moindres mouvements. Dès que tu montres de la peur, ou seulement de l’émotion, il espère ; dès qu’il espère, il est fort. Il faut donc, mes amis, que vous bannissiez de vos visages les signes de l’inquiétude, de la surprise, du regret. Je n’aime même pas la vengeance, si c’est autre chose qu’une occasion d’essayer le pouvoir. Quand j’étais en colère, moi qui te parle, c’était parce que je le voulais, et non parce que l’autre le voulait. Donc soyez de fer ; ne marquez pas les coups ; cachez vos morts ; niez-les ; qu’on sache bien que le dernier moyen de la violence est encore de nul effet. Enfin commencez par n’avoir nulle pitié de vous-mêmes. Alors vous aurez pouvoir ; autrement non. Et jamais en aucun temps, il n’y eut de pouvoir pour personne autrement. Après quoi l’on est aimé ; car les hommes ne se résignent pas à toujours craindre ».

*L’Émancipation*, 25 avril 1926 (LXX)

859

« Il est singulier, dit l’historien, que le peuple qui menace le plus soit celui qui ait été le plus régulièrement battu ».

« Ce n’est pas singulier, dit l’autre ; c’est la règle au contraire. C’est toujours le vaincu qui fourbit ses armes. Et il ne faut point rire de cela ; ce ne serait point juste. Je ne veux point voir ici de ces matamores qui, parce qu’ils ne sont point redoutables, s’étudient à le paraître. Et je ne dirai point comme quelques mauvais plaisants, qu’ils ont trouvé un bon moyen de vaincre, qui est de se battre entre eux. Seulement je crois que des souvenirs sans gloire, ou seulement mêlés d’humiliation, réelle ou imaginaire, sont ce qui rend les peuples turbulents ; et ce n’est point le faux courage qui naît de ces repentirs, mais c’est bien le vrai courage. Pour moi je prendrais assez sérieusement ces grands projets et ces menaces à toute la terre ».

« Il me semble, dit le sage, que même dans ce discours modéré il se trouve encore quelque chose d’offensant, qui ne me plaît point. Sans compter qu’il est très injuste de décider du courage des citoyens d’après les victoires des armées ; et c’est par cette idée fausse que la défaite entraîne humiliation, comme la victoire, orgueil. Oui, quand un peuple est vainqueur, et après bien du sang versé, vous voyez que les faibles de ce peuple se redressent, et se parent de ces victoires comme si elles étaient leurs victoires. Et, au rebours, quand un peuple s’est trouvé faible dans les batailles, voici que les plus braves de ce peuple, et qui ont fait mille preuves, se jugent humiliés. Or, des deux côtés, j’aperçois[[1336]](#footnote-1337) de la vanité dans ces sentiments, j’entends qu’ils ne reposent sur rien. Oui il y a autant de vanité en l’homme qui se croit méprisable parce que son pays est vaincu, que dans l’homme qui se juge admirable parce que ses compatriotes ont emporté la victoire. Ces sentiments ici et là sont redoutables ; il faudrait les étaler au grand jour et faire voir que ce n’est rien ».

« Oui, dit le premier, et d’abord par cette raison que c’est le nombre qui l’emporte finalement ».

« Ou bien, dit le sage, l’armement, ou bien l’organisation ; et c’est tout un. Car le problème militaire se ramène à rassembler sur un point et au moment convenable beaucoup d’hommes et beaucoup d’armements, ce qui dépend de l’organisation, et non du courage ; ce qui, en tout cas, ne dépend jamais du courage de tel ou tel combattant ».

« Au vrai, dit l’autre, il se peut qu’une victoire décisive dépende d’un ou deux scribes fort appliqués, qui ont mesuré comme il faut les horaires, les convois, les quantités et les qualités. Or ces scribes peuvent bien se vanter de leur savoir, de leur assiduité, de leur attention ; et ces choses ne sont point méprisables ; mais enfin le courage proprement militaire ne joue ici aucun rôle ».

« Et au rebours, dit le sage, on peut être vaincu par l’effet d'un plan égaré, ou d’un ordre qui n’arrive pas, ou d’administrations mal coordonnées. Ce qui est faute, j’en conviens, mais non pas déshonneur, comme si l’on s’enfuit au lieu d’attaquer. Et ces petites causes, d’inattention, de négligence, de confusion, expliquent très bien une déroute. Les plus braves troupes, si on ne les nourrit point, ou si elles n’ont plus de cartouches, que voulez-vous qu’elles fassent ? Et les troupes de renfort, sur camions, comment arriveront-elles si elles trouvent un emmêlement de convois aux carrefours ? On dira qu’il est honteux de ne savoir point régler ces choses. Mais la plus énergique volonté n’y peut rien, peut-être. On n’improvise pas des bureaux ; on ne fabrique pas à volonté ces précieux adjudants et sergents de l’arrière. Il faut sans doute des traditions et comme une droite routine pour porter les armées où il faut. Disons, plus équitablement, que les peuples du soleil, aux passions si bouillantes, aux vengeances si terribles, sont naturellement moins exacts dans les petits devoirs, et moins attentifs que d’autres aux cartons verts et aux minuties qui font un bureau bien tenu. Cela dépend du soleil, des mouches, et de la sieste, bien plus qu’on ne croit. Ainsi l’honneur est sauf ».

9 avril 1926 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 avril 1926 (LXXI)

1939 SM1,CXLIX, « L’honneur est sauf »

860

« L’homme de la rue, dis-je, accuse le gouvernement. L’homme qui réfléchit a plus d’une fois remarqué que les actes du gouvernement produisent souvent des effets inattendus et même tout à fait contraires à ce qu’il voulait, qu’il s’agisse du prix du beurre ou du prix des monnaies. L’homme qui réfléchit se sent donc embarqué sur cette mer des changes et soulevé par cette marée ; il sait qu’il n’y comprend rien, ce qui est déjà une sorte de connaissance, mais il veut croire qu’il y a quelque part deux ou trois hydrographes de ces choses, qui connaissent le cours du franc par les causes[[1337]](#footnote-1338). Et moi aussi j’ai parfois cette idée-là, que quelques spécialistes sont en position d’expliquer ces flux et ces reflux, ces houles et ces tempêtes ».

« Voilà, dit Castor, ce que je ne crois point. Les spécialistes de la chose sont des banquiers ; car seuls ils connaissent exactement les effets, parce qu’ils en vivent. Mais imaginer que par cela seul qu’ils ont l’expérience, ils connaissent les causes, c’est à peu près aussi raisonnable que de supposer que les poissons connaissent les marées. Ils s’en arrangent, parce que c’est leur milieu ; ils s’y adaptent ; et le banquier de même navigue passablement sur cette mer des changes ; mais il ne pense guère plus qu’un poisson. Pour comprendre il faut loisir, et s’établir spectateur ; comme vos astronomes, qui sont nourris et logés. Et certes ils ont fini par régler la navigation, mais après un long temps ».

« Le temps, dis-je, n’a point manqué aux spectateurs de l’Économique. Sans remonter plus loin, on peut lire dans Montesquieu une bonne description des changes, et un essai d’explication qui ressemble à nos meilleurs essais. Les crises du change se sont montrées bien des fois. Les observateurs logés et nourris n’ont jamais manqué ; il y a toujours eu une administration du trésor public ; et, parmi ces routiniers, il ne se peut point que quelque homme de génie ne se soit rencontré de temps en temps ; cependant nous nous trouvons devant la baisse du franc comme un hoplite grec devant l’éclipse. D’où vient que ce qui nous touche de si près nous soit si profondément caché » ?

« D’où vient, dit Castor, que les passions, qui nous touchent de si près, nous soient si mal connues ? N’est-ce point justement parce qu’elles nous touchent ? De même, en ce problème des changes, nous sommes tous banquiers par les passions. Peut-être n’y aura-t-il jamais aucun homme de génie dans la science politique, j’entends spectateur ou contemplateur. Ici nous avons tous à gagner ou à perdre. Ici nous sommes tous de quelque parti, pour quelqu’un ou contre quelqu’un. Qui accuse, qui excuse, est bien loin de connaître les causes. Imaginez deux religions rivales, et deux prêtres en concurrence ; chacun contestera les miracles de l’autre, mais avec l’intention de sauver les siens. L’un dira à l’autre, comme on raconte des premiers temps du christianisme : « Tu n’es pas capable, toi, parce que tu es impur, de t’élever dans les airs par ta propre volonté ; mais moi je le puis ». Encore pouvait-on faire ici une expérience bien claire ; mais il faut croire que les discours produisaient plus d’effet que l’expérience, puisqu’on nous rapporte de prétendus miracles, et même des magiciens qui commençaient à s’élever, et qui étaient précipités par une prière du saint. Selon moi nous ne regardons pas mieux aux changes qu’on ne regardait aux miracles en ce temps-là ; nous répétons ce qui nous plaît, nous louons, nous blâmons, nous accusons. Voilà pour le contemplateur. Quant au praticien de la chose, il se tient sur ses pieds sans savoir comment. Mon cher, au temps où les magiciens pariaient qu’ils surmonteraient la pesanteur, il y avait des mulets de montagne qui tâtaient le caillou et posaient le pied avec précaution ; et le magicien lui-même se fiait au mulet. Ignorants tous deux. Le mulet avait seulement cet avantage qu’il ne disait rien ».

NAF 13967/91 - Révisé sur manuscrit le 22/03/2009

*L’Émancipation*, LXXII, avril 1926 (LXXII)

# L’Émancipation, 25 mai 1926

861

Lucien Herr, que nous venons de perdre, était un homme de grande portée et de grande action, la plus forte tête de ce temps-ci, dirais-je. On ne s’y trompait point dès qu’on l’avait vu derrière ce bureau semblable à un tribunal, d’où il jugeait les morts et vivants. Il fut et resta socialiste, et, par cette fidélité seule et par son regard de juge, plutôt que par la prédication, il forma un troupeau socialiste où pour quelques bergers il y eut naturellement beaucoup de moutons, et heureusement quelques loups, ennemis de tout collier. Il connut des trahisons, grandes et petites, et il les jugea toutes. Selon mon opinion, il les prévit toutes, car à ce feu d’humanité qui le portait à croire, il joignait ce regard qui pèse les hommes, et il ne se trompait guère. Il n’a point fait la moindre concession aux puissants ; il meurt pauvre, mais non point méconnu. Voilà une belle vie.

Imaginez, vous qui ne l’avez pas connu, un homme de structure athlétique, remarquable au premier moment par un crâne large, spacieux, et comme divisé par de grands sillons. De grands traits, naturellement immobiles. L’œil bleu était aisément dur ; la puissante face exprimait souvent un mépris redoutable, mais plus souvent encore et mieux la plus belle attention ; la plus prompte aussi et la plus libre. Ordinairement il lisait ; assis, debout, parlant, écoutant, il lisait. Je ne l’ai jamais vu distrait, ni possédé comme on dit par une idée ; mais au contraire il passait d’idée à idée par un mouvement toujours assuré, nullement précipité. Observateur d’un grand horizon. L’humeur pourtant était vive ; le sentiment était profond et tumultueux. Mais j’ai pu observer en cet homme rare les effets de la culture vraie. Les Muses avaient joint le haut et le bas ; l’humeur et le sentiment circulaient en toutes les idées ; il n’y en avait point d’abstraites. Il faut dire que, lisant tout en toutes langues, il lisait souvent Platon, et pour le plaisir.

Il y a toujours une contre partie, en nos natures mélangées d’esprit et de terre. Sa force était dans le jugement ; mais il y a une fonction de construire et d’assembler, à tout risque, qui manquait en cette pensée instantanée. Le développement suppose une indulgence à soi, qu’il n’avait point du tout. Nulle trace de raisonnement, nulle ombre d’argument en ses propos. Cet enseignement continu, qu’il donna en prodigue à des générations d’étudiants n’était point du tout un enseignement. Sur chaque chose un trait suffisant. « La mathématique est une pratique » ; voilà ce qu’il trouva à me dire, après tant d’années où beaucoup avaient cru trouver des pensées de ce côté-là ; oui, en pleine ivresse Einsteinienne, il n’en dit pas plus ; et j’ose dire que cela suffisait.

C’était le seul homme au monde qui fût capable de traduire Hegel en français. Il disait lui-même qu’en ces hardies constructions, et sous l’apparence du raisonnement, c’était le sentiment poétique qui faisait tous les passages. Précieuse idée, et qui va loin. Il définissait à la fois, et en peu de mots, Hegel lui-même, et l’homme qu’il fallait pour le traduire. Oui ; mais l’instant d’après il me conta qu’ayant traduit d’inspiration *La Phénoménologie*, il relut et jeta tout au feu. De tels papiers il faudrait les voler et les cacher quelque part, si on en avait l’occasion.

S’est-il trouvé un Eckermann qui nous donnera quelque jour ses Entretiens avec Lucien Herr ? Mais non. Il y en a bien mille, dont je suis ; chacun a gardé en sa mémoire deux ou trois formules peut-être. Mais qui assemblera ? Il faut convenir que l’imprimerie a découronné la mémoire, et que les livres étouffent la tradition orale, si vivace chez les anciens Grecs. Si pourtant on ouvrait à la Bibliothèque de l’École Normale, un cahier tout blanc avec ce seul titre, *Pensées de Lucien Herr*, et si ceux qui passent là voulaient bien y écrire ce que leur mémoire à conservé, nous aurions bientôt un livre étonnant. Ici les objections s’élèvent. Quelle garantie ? Tout sera contesté. Nous avons appris la méthode des laveurs d’or. On mépriserait ce mélange de sable et de paillettes. Mais là-dessus je demande : « Sommes-nous donc si riches » ?

*L’Émancipation*, 25 mai 1926 (LXXIII)

862

Dans les vieux Almanachs que j’ai vus chez mon grand-père, le météorologiste n’était encore que prophète. Il annonçait la pluie, le vent, la grêle, le soleil pour toute l’année et presque jour par jour. Les saisons sont quelque chose ; ainsi l’on peut prédire qu’après le vingt mai il n’y a plus de gelées à craindre, et qu’il fera plus chaud en août qu’en avril ; mais le détail n’est point du tout prévisible, et le mois de Mai a tous les ans un nouveau visage. Pourtant on ne riait pas de Mathieu Laensberg, c’était le nom de ce faiseur d’almanach. Les paysans l’avaient tous sur leur cheminée ; et qui remarque mieux que le paysan les circonstances réelles du vent, du soleil et de la pluie ? On ne se moquait point ; on lisait ; on croyait ; et cela fait voir que le métier de prophète n’est pas mauvais.

Il n’est pas possible que l’on se trompe toujours ; et, comme Bacon le remarquait déjà, on retient une prédiction vérifiée, on oublie les autres. Lorsque l’évènement s’accorde avec la prévision, ces deux coups de balancier impriment les deux dans la mémoire, et les lient fortement l’un à l’autre. Au contraire, qui retiendra une prédiction non suivie d’effet ? L’évènement, parce qu’il ne la confirme point, l’efface. Il faut une dose de critique diabolique pour remarquer une erreur et surtout pour la retenir ; une erreur n’est rien. Selon le commun langage, qui représente la nature humaine comme elle est sans la moindre erreur, savoir est la même chose que retenir. Au reste il est impossible de supposer une mémoire sans des liaisons solides et vérifiées. Mais je suppose que le paysan prenait son plaisir d’avance, à lire au coin de son feu cette suite de jours, ces pluies imaginaires, ces ciels de toutes les couleurs, enfin ce visage des saisons avec une variété qui leur donnait déjà existence. Il y liait d’avance ses travaux et toute sa prudence, ainsi que ses passions. C’était penser, et il est agréable de penser ; mais il faut un soutien. À penser l’avenir d’après les seules ressources de l’imagination, on s’y perd, on s’y ennuie. Mais l’imprimé nous soutient, et nous fait poètes.

C’est par des causes de ce genre qu’on lit les prédictions quotidiennes des météorologistes, et qu’on y croit. Remarquez que nous n’avons rien à mettre à la place, tant que le lendemain n’est pas venu. Quand vient le lendemain, c’est un temps réel qui se montre ; ce n’est plus rêverie. La rêverie n’a puissance que faute de mieux. Aussi, comme le paysan ne riait point de Mathieu Laensberg, ainsi nous ne rions point du Bureau Central. Il faudrait un autre Bureau Central ; alors ils riraient l’un de l’autre.

Dans le temps où la Météorologie militaire était la seule à parler, il y eut deux bureaux, deux méthodes, et des prédictions ridicules. L’un était aux ordres d’un colonel, calculait tout, et se trompait intrépidement. L’autre bureau n’avait que deux galons, et tremblait toujours ; aussi annonçait-il pour le lendemain à peu près le temps de la veille, jetant de petites pluies ici et là parmi le beau temps, et des éclaircies sous la tempête. Tout est unifié maintenant, et les deux méthodes mêlées produisent ce que nous pouvons lire chaque matin. « En hausse légère ; maximum 17° » ; la veille le maximum annoncé était 13°. Encore la prévision de la température est-elle passable ; mais les tempêtes ne sont guère prévues. Ce grand vent du nord qui a gâté le commencement de ce Mai, et qui vint tout d’un coup, et qui dura longtemps, retournant les familles et massacrant les boutons de roses, aucun Bureau Central ne l’annonça. Mais qui fait attention à cela ? Que la prédiction soit bonne ou mauvaise, elle est d’abord seule ; elle donne réalité au jour prochain ; c’est alors qu’elle nous intéresse ; ensuite, non.

*L’Émancipation*, 25 mai 1926 (LXXIV)

863

Depuis les cloches de Pâques, nous avons entendu plus d'un blasphème. Plus d'un homme a osé dire que le soleil nous trompait, qu'il ne fallait plus compter sur les saisons, et autres choses de ce genre. Le soleil cependant s'élevait un peu tous les jours ; l'aurore et le couchant se rapprochaient du nord. Les roses s'y sont fiées. Les couvées volent déjà, ce qui fait voir que les oiseaux n'ont pas perdu la foi. Mais l'homme se pose toujours des questions ; l'esprit de doute habite dans l'inventeur du feu et du blé. Ce n'est pas parce que l'on a célébré Pâques que l'on peut se jeter dans la nature des choses comme dans un bain. « En avril, ne te découvre pas d'un fil. » L'homme craint de trop croire ; et lorsque les premiers jours de Mai[[1338]](#footnote-1339) sont aigres, alors il secoue la tête avec une sorte de joie diabolique : « N'avais-je pas raison ? Nature se joue donc de nous ? » Cependant la buée aux pieds roses s'avance sur les chemins ; un air tiède touche le visage. Il faut se rendre, et célébrer de nouveau l'esprit de Pâques. La Pentecôte vient juste à point, comme une confirmation. La Fête-Dieu s'annonce. À mains pleines jetons les lys et les roses sur les chemins ; nous en avons trop.

Il n'y a point de grandes terres dans la zone tempérée de l'autre hémisphère. Si nous y supposions une autre Europe découpée, une Méditerranée, une Asie massive, disposées par rapport au pôle austral comme le sont nos terres et nos mers par rapport au pôle boréal, mettons tout pareil, il faudrait attendre alors un culte du Printemps, tel qu'est le nôtre, des mythologies comme les nôtres, des fêtes enfin comme les nôtres, mais non point dans le même temps. On sait que l'hémisphère austral connaît maintenant l'automne ; une Pentecôte maintenant y serait ridicule : et conçoit-on une fête de Noël en plein été ? Une telle religion y doit rester abstraite, et consister plutôt en raisonnements qu'en sentiments. Le missionnaire catholique y doit être bien empêché, par la contradiction entre les froides légendes et les puissantes images des saisons. L'automne n'est point le temps de la confirmation ; il ne peut l'être. Carême serait donc au temps des vendanges ?

Les pays équatoriaux doivent résister aussi à la religion des zones tempérées. L'empire du soleil n'y cesse jamais ; on n'y trouve point dans les saisons la succession régulière du recueillement, de l'espérance, du doute. Mais c'est plutôt une insouciance tout le long de l'année, avec des catastrophes imprévisibles, ce qui entretient sans doute une violence des émotions, et une religion d'espérance folle et de terreur démesurée, sans l'idée d'une loi. Nos fêtes, importées dans ces climats où elles n'ont plus de signification, n'ont plus aussi le pouvoir de discipliner l'imagination, en faisant toujours paraître l'accomplissement après la prière et l'attente. Si donc ces populations doivent jamais s'élever au-dessus du fétichisme, ce n'est pas notre métaphysique paysanne qui parlera le mieux à leurs passions, mais plutôt le Mahométisme, abstrait, inhumain, séparant l'idée de l'image, et écrasant les passions sous l'inconcevable loi fataliste, au lieu de les régler par le projet, l'espérance, et le travail. Le fatalisme, si étranger à notre climat, serait au contraire une vérité d'expérience dans une nature prodigue autant que redoutable, et toujours capricieuse. Bref, ce qui soutient une religion, ce n'est point un fragile raisonnement, mais plutôt l'accord du raisonnement avec les spectacles de la nature. Et la grande affaire, pour l'homme, est de se faire une opinion sur cet immense univers, et sur ce qu'il en peut craindre et espérer. Or cette opinion[[1339]](#footnote-1340) change beaucoup si l'on descend seulement de deux cents lieues vers l'équateur. Elle change moins le long d'un cercle parallèle, quoique le dessin des terres et des mers importe beaucoup pour les saisons. On connaît[[1340]](#footnote-1341) les sinueuses limites de la vigne et du tamaris. Qui tracera sur la sphère terrestre les lignes de même religion ?

23 mai 1926 (PSR)

*L’Émancipation*, 25 mai 1926 (LXXV)

1927 EH1 (27), « Religions naturelles » (*om EH2)*

1938 *PSR* LXIX, « Religions naturelles »

# *L’Émancipation*, 25 juin 1926

864

La tentative de nous mettre à genoux et de nous faire baiser la terre n’a pas encore trouvé le succès au moment où j’écris. Je crois que le trop célèbre Homme de la Guerre a craint cette fois la clameur vengeresse. Mais voyez comme les tyrans se rapprochent à la moindre annonce d’un danger public. Au reste, depuis que l’on nous conjure d’oublier la politique, je sais très bien de quoi il est question. Il est question de nous faire avouer que le peuple ne peut rien sans les vrais chefs ; enfin que nous devons tendre de nouveau le cou à ce licol de la guerre dont nous portons encore les marques. Entendez bien. Ces chefs de guerre, que nous avons voulu bannir à jamais, il faut les implorer maintenant, et bientôt les acclamer. Je ne sais ce qu’il en sera. Ces Messieurs nous montrent le baromètre des changes, et ils annoncent que, tant que nous ne nous soumettrons pas, le franc baissera. C’est comme s’ils disaient : « C’est nous, par nos puissants alliés, c’est nous-mêmes qui pesons sur les changes. » Au temps de la guerre on sait comment les mêmes hommes punissaient des propos bien moins hardis. Voilà des hommes qui fondent ouvertement tous leurs espoirs sur les malheurs publics ; ils voudraient en vérité nous faire croire que c’est eux-mêmes qui nous tiennent la tête sous l’eau. Pour moi, je ne crois pas qu’ils aient tant de puissance. Les dépenses de la guerre, tellement au-dessus de nos ressources, et la folle prodigalité qui a suivi, suffisent bien à expliquer nos embarras. Ce n’est pas non plus la première fois que le cours forcé avilit le papier-monnaie. Nous sommes aux prises avec des lois naturelles, qu’on ne peut vaincre, selon le mot fameux, qu’en leur obéissant. Il y avait autrefois des Croquemitaines qui avaient la prétention de faire tonner et pleuvoir à leur gré.

Mais suivons leur hypothèse. Raisonnons d’après ce qu’ils voudraient nous faire croire. Tout ce qui compte dans le monde, et dont tout crédit dépend, considère avec pitié, et bientôt avec impatience, nos puérils efforts pour instituer une république réelle. Toutes les puissances de la terre sont liguées avec nos tyrans d’hier contre nous. Elles sont assurées de nous vaincre ; elles nous le prouvent par ce mouvement des changes, aussi prompt que le mouvement de leurs orgueilleux sourcils. Essayez, pauvres gens, de soutenir quelqu’un comme votre ami Herriot, le franc baissera ; mais laissez revenir Monsieur Poincaré, le franc remontera aussitôt. Je suppose cette expérience plusieurs fois faite, et avec succès. Il n’y a plus d’espérance.

Eh bien je dis que, même s’il en était ainsi, il ne faudrait point céder. La liberté se paie. Si vous espérez écarter du pouvoir ceux qui veulent vous tenir en tutelle, et en même temps être assurés qu’ils ne feront pas tout pour vous remettre en esclavage, vous êtes des enfants, vous n’êtes pas des politiques. Il faut compter la défiance des riches, des importants, des bureaucrates et des militaires dans les frais généraux de la République. Il n’en peut être autrement. On devrait ouvrir une « souscription volontaire pour que M. Poincaré ne soit pas ministre ». Je m’inscris pour huit jours de salaire.

Là-dessus, Castor, qui lit par-dessus mon épaule, me dit : « Vous êtes un fanatique. Si l’on vous prenait au mot, et si, pour rafraîchir vos passions politiques, on vous réduisait à casser des cailloux et à vivre de brouet Lacédémonien, vous regretteriez l’esclavage doré ». Mais non, Castor, mais non. La même question s’est posée en l’an quatorze, à moi et à beaucoup d’autres. Certes l’humiliation était pire, mais le sacrifice aussi était pire. Je n’examine point ici le fond des choses ; dans le fait c’était bien pour la République qu’on nous demandait de mourir, et il a paru naturel à des milliers d’hommes d’accepter ce terrible marché. Il y a des tournants moins redoutables, mais il est commun que l’homme ait à choisir entre une vie facile, mais humiliée, et une vie difficile, mais libre. Et ne dites point, Castor, qu’un homme raisonnable choisira toujours la première.

« Je vous approuve, dit Castor, et d’autant mieux que la liberté cette fois-ci ne vous coûtera rien. Les présentes difficultés seront les mêmes devant toutes les politiques ».

*L’Émancipation*, 25 juin 1926 (LXXVI)

865

Nos écoliers ruminent selon Descartes. Ruminants, ils le sont bien ici ; car il est fort difficile, il est sans doute impossible de comprendre tout à fait Descartes ; encore plus évidemment à cet âge écolier. Mais enfin ils récitent ce beau langage, ils en affilent leur bec. C’est comme une chanson qui met en meilleur ordre le ramage de nos nourrices ; cela nous plaît ; cela achève nos manières. Il se peut que l’on n’apprenne d’abord d’un auteur qu’un usage de parler aux autres et à soi ; mais ce n’est pas peu. Je lisais ces jours-ci un manuel où sont rassemblées les opinions de nos médecins concernant tous les genres de maladies mentales. Ces hommes sont cartésiens. Ce n’est pas qu’ils pensent selon la doctrine de Descartes. Mais plutôt comme les fables de La Fontaine nous reviennent à tout propos, ainsi, en leurs difficiles études, il leur revient de ces choses si bien dites par Descartes, et qui ne les font point grimacer. Leurs pensées se règlent là-dessus bien mieux qu’ils ne croient. La doctrine fameuse de l’animal machine a été réfutée cent fois, telle est du moins la commune opinion. Mais montrez-leur une araignée ou un fourmi-lion ; ils n’y supposeront pas naturellement des pensées ; cette supposition ne va pas naturellement avec le pli de leur bouche. Heureux ceux qui ont appris à lire dans Descartes.

Freud ramène les qualités occultes, et sous la pire forme, lorsqu’il suppose de ces idées que l’on a sans savoir qu’on les a, et comme dans un recoin obscur de l’âme. Cette mythologie plaît. Ce n’est que par un long détour de réflexions que l’on peut la réduire. Peu d’hommes apercevront tout de suite que supposer une idée sous un mouvement est exactement la même faute que de prêter à l’oxygène une sorte d’amitié pour l’hydrogène. Peu sauront voir que chercher des idées dans un délire est la même chose que prêter de l’esprit aux bêtes. Au reste nos médecins n’iront point par là ; ils ont trop à faire pour se soucier beaucoup de Descartes. Il n’en est pas moins vrai que les viriles suppositions cartésiennes seront toujours en eux privilégiées, et que c’est une grande avance d’avoir eu une nourrice qui parlait la même langue que Descartes.

Imaginez maintenant notre cartésien devant un rêve bizarre ou effrayant qu’on lui raconte. En ce récit même il ne cherche que posture et mouvement, en réponse à tels ou tels objets maintenant présents ; par exemple si celui qui raconte orne son récit des couleurs qui frappent maintenant ses yeux, notre cartésien fera avec bonheur l’économie d’une supposition. D’après la même méthode, remontant de mouvement en mouvement et de posture en posture, il voudrait pouvoir dire : « Votre rêve signifie que vous étiez couché sur le côté droit, le bras sous votre tête, les jambes repliées, par un grand vent, et au voisinage d’une porte qui battait. » C’est à quoi on n’arrive pas aisément. Au contraire on arrive toujours à inventer des idées latentes, vaille que vaille, et sans aucun risque, puisque celui qui est supposé les avoir est supposé aussi ne pas savoir qu’il les a ; on amuse donc le rêveur en lui parlant de lui ; on relève ses extravagances au niveau de la pensée, ce qui ne peut lui déplaire. Finalement, quand on a mis sous ses yeux quelque tumeur mentale, comme on dit, quand elle serait imaginaire, on la lui extirpe, c'est-à-dire qu’on lui suggère d’autres idées, plus ordinaires, et plus salutaires. C’est guérir par la persuasion ; et l’on ne peut pas toujours se passer de ce moyen. Par exemple si l’on se trouve en conversation avec un fou, on reçoit ses prétendues idées telles quelles, et l’on cherche à les ramener au sens commun. Mais Descartes remarquerait sans doute, avec mépris, que cette méthode est celle de la Clef des Songes, et qu’elle revient à changer une folie scandaleuse en une folie décente.

NAF 13967 / 95

*L’Émancipation*, 25 juin 1926 (LXXVII)

866

On conte que Hegel, devant les montagnes, dit seulement : « C'est ainsi. » Je ne crois pas qu'il ait retrouvé dans la suite cette sévère idée de l'existence, qui à ce moment-là lui apparut dans sa pureté. Ce poète cherchait l'esprit partout, essayant, comme il l'a dit, de mener à bien une sorte d'immense Théodicée[[1341]](#footnote-1342). Ce que ce puissant génie a porté si loin, nous l'essayons tous. Nous voulons croire que l'existence peut être justifiée ; aussi faisons-nous reproche à cette pierre qui tombe et qui n'a point d'égards, à cette pluie qui tombe et qui n'a point d'égards. Juin nous est un dieu subalterne, qui a des devoirs envers nous. « C'est que Dieu est irrité », dit le prêtre. Mais comment prendre pour une punition, ou seulement pour un avertissement, cette aveugle distribution de pluie, de vent et de soleil ? Les éléments sont secoués ; ils se frottent et se heurtent ; tourbillon et orage ici, éclaircie là. Ne cherchez pas un sens à ces mouvements élémentaires ; ils dansent comme ils dansent ; c'est à nous de nous en arranger ; à nous de lancer là-dessus nos projets et nos barques.

Le spectacle des montagnes donne quelque idée du fait accompli, par cette masse qu'il faut contourner. Mais cette immobilité nous trompe encore ; car nous nous y accoutumons ; et à force de penser que c'est ainsi, nous croyons comprendre qu'il n'en pouvait être autrement ; ces masses butées ont une sorte de constance ; nous les prenons pour des individus ; ce ne sont pourtant que des amas ; chaque caillou et chaque grain de sable est heurté de partout, se loge où il peut, et n'y reste guère. Toutefois il faut jeter les yeux sur une longue durée pour arriver à voir couler les montagnes. Les solides nous trompent toujours par une sorte de visage qu'ils offrent. Celui qui ne voit que la terre est toujours superstitieux ; il cherche quelque sens en ces formes qui persistent. Et même le fleuve coule toujours dans le même sens. Si l'on veut former quelque idée de l'existence pure, c'est plutôt la mer qu'il faut regarder. Ici une forme efface l'autre ; un instant efface l'autre. On voudrait parler à la vague, mais déjà elle n'est plus ; tout cela se secoue et ne vise à rien. Chaque goutte est poussée ici et là ; et les gouttes sont faites de gouttes ; ne cherchez point de coupable. Ici est le champ de l'irresponsable. Chaque partie nous renvoie à d'autres, sans aucun centre. « *Tumulte au silence pareil*» ;ainsi parle le poète de ce temps-ci. Pesez cette parole, si vous pouvez. L'homme a donc enfin compris ce murmure qui ne dit rien ?

Il y a beau temps que l'homme l’a compris. Le marin se fie depuis des siècles à cette chose qui ne veut rien, qui ne sait rien, qui se heurte à elle-même sans fin. Le paysan est timide à côté ; il craint parce qu'il espère. Le marin a jugé cette masse fluide, évidemment sans projet et sans mémoire ; et, parce qu'il ne peut espérer rien d'elle, il ne compte alors que sur lui-même. « Il avait un triple airain autour du cœur celui qui le premier se confia à la mer, lui et sa barque » ; ainsi parle le poète latin ; mais cette remarque est d'un paysan. Au contraire l'audace devait naître sur cette bordure des flots ; car on y voit clair, assez pour voir qu'il n'y a rien à y voir ; cette totale indifférence donne confiance, parce que, devant cette agitation qui ne nous veut ni mal ni bien, l'idée de fatalité se trouve effacée. Les formes terrestres règlent d'avance ce que nous pouvons faire, d'où cette vie païenne, autrement dit paysanne, qui se meut selon le permis et le défendu. La mer nous révèle un autre genre de loi, instrument et moyen pour l'audacieux. D'où il faut revenir, et juger, solide ou non, cette étendue sans fin de l'existence, de l'existence qui n'est ni parfaite ni imparfaite, qui ne nous aime point, qui ne nous hait point, qui est seulement mécanique, et par là gouvernable autant qu'on en saisit l'aveugle jeu. **[**Il est bien remarquable que finalement la physique des liquides ait expliqué les solides et ait servi à défaire ce visage immuable et trompeur que font voir les choses de la terre.**][[1342]](#footnote-1343)** Plus l'homme étend ce cercle de l'existence pure, plus il la rapproche de lui-même, jusqu'à la voir circuler en ce monde humain et dans sa propre vie, plus aussi il est fort.

12 juin 1926 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 juin 1926 (LXXVIII), daté du 20 juin 1926

1927 EH1 (58), « L’existence »

1938 EH LXXXVI « L'existence »

# *L’Émancipation*, 25 juillet 1926

867

Il n’y a pas longtemps, en compagnie d’un vigoureux homme dont l’esprit n’obéit jamais, je traversais Paris par le milieu. Nous divisions comme des bateaux le flot des hommes pressés, des choux et des carottes, des lapins écorchés et des poulets plumés. Ce spectacle nourrit les pensées. Nous devions en venir à la force, partout présente en ces travaux et en ces nourritures ; mais cet ordre aussi des travaux et cette paix puissante devaient nous ramener à quelques vues de politique réelle. Voici donc ce que disaient deux hommes libres.

« Ce qui est redoutable, disait l’ami, ce n’est point le communisme et ce n’est point non plus le fascisme. Il y a à Paris quatre cent mille étrangers dont on ne sait rien, qu’on expulse par paquets de dix, et qui reviennent. Le moindre mouvement, s’ils s’y jettent comme on peut le craindre, tournera en émeute et pillage, sans autre but ; d’où panique, et, après cela, n’importe quoi ».

« Mais, lui dis-je, il n’y a point la moindre valeur militaire en cette masse d’hommes. Je fais avancer une section de municipaux, qui taperont par terre de la crosse, sans s’agiter autrement ; et tant pis pour les pieds ».

« Fort bien, dit-il ; et je conviens que cette force bien nourrie et bien rangée suffirait. Mais il faut un ordre ; admirez le double sens de ce mot. Et qui osera donner l’ordre ? La maladie de nos amis est qu’ils craignent de passer pour tyrans. C’est pourquoi les tyrans véritables attendent l’heure favorable, et peut-être la trouveront ».

« C’est, lui dis-je, que la doctrine de la liberté est faible encore et au maillot. Nous déclamons contre les tyrans, et cela nous prive des chefs qu’il nous faudrait. Pourtant quoi de plus simple que l’obéissance ? »

Dans ce moment même l’agent aux voitures arrêtait, dirigeait, détournait un courant de voitures autour d’un chantier plein de trous, de bosses et d’angles.

« Voici, lui dis-je, le bon tyran ; chacun le voudrait maudire, et tous l’approuvent. C’est qu’il n’a d’égards pour personne, si ce n’est pour les vieilles dames et pour les voitures d’enfant. Et remarquez que nous ne lui demandons pas de prendre toujours le meilleur parti. Pourquoi coupe-t-il ici et non là ? On peut discuter là-dessus sans fin ; mais on ne discute point. Il y avait mille manières de liquider, c’est bien le mot, cet emmêlement d’autos, de chariots et de voitures à bras. Toujours est-il qu’il en a choisi un et qu’il s’y est tenu. C’est justement ce qu’on lui demande ».

« Ample leçon de politique, dit-il, et suffisante ; car on voit ici clairement qu’un ordre est toujours bon dès qu’il existe. Et cela n’empêche pas de chercher le mieux ».

« Au contraire, lui dis-je, cela même fait voir ce qui serait mieux ; au lieu que la confusion est un spectacle qui détourne de penser. Si tous les citoyens étaient comme vous et moi, l’exécutif n’aurait qu’à tracer une ligne à la craie sur le pavé, et personne ne passerait. On ne dirait pas, après deux jours de confiance, qu’il s’est trompé et qu’il fallait procéder autrement ; mais plutôt on attendrait qu’un ordre quelconque se dessine, et là-dessus on formerait quelque opinion saine. Je compare la situation de nos finances à cet emmêlement de voitures. J’attends le sifflet, et que les uns s’arrêtent, et que d’autres passent, enfin du mouvement et de l’air. Mais, au contraire, nous voulons instituer, au carrefour même, un congrès des chauffeurs, des cochers et des pousse-voiture. C’est proprement faire marcher la raison avant l’expérience. Or l’homme s’est servi de l’arc longtemps avant de connaître la trajectoire.

*‘Émancipation*, 25 juillet 1926 (LXXIX, faussement noté LXXXI)

868

On rirait d’un commandant de place qui, sous les assauts de l’ennemi, ferait serment de ne jamais toucher à sa réserve de munitions. Ceux qui veulent que l’on jure de ne jamais toucher à l’or de la Banque ne semblent point montrer plus de bon sens. Toutefois il y a une différence entre les munitions et l’or, c’est que la puissance des munitions ne se manifeste qu’au moment où on les brûle, au lieu que l’or agit énergiquement par sa seule présence dans une cave bien fermée. On sait comment ; mais il faut revoir de temps en temps les idées élémentaires.

Un papier est une promesse de paiement en or. Pour chaque papier que je signe, j’ai en caisse un certain poids d’or qui est prêt à sortir. Or dès que l’on sait cela, dès qu’on l’a vérifié en présentant le papier au guichet, dès que cette opinion se répand sans être contestée, le détenteur du billet peut l’offrir en paiement. C’est comme s’il disait à l’autre : « J’irais bien à la banque chercher de l’or ; mais allez-y à ma place ». Si l’autre est défiant, comme j’ai vu les paysans bretons avant la guerre, il court à la banque, voit son or, et le touche, comme on dit si bien. Mais ce sont des mœurs de sauvage. Dans le cours des affaires, où tout se fait vite, où la monnaie passe de main en main, le second détenteur fera comme le premier. Sur un important marché, cent paiements se feront en une matinée, toujours par ce billet, que nul n’a l’idée de changer pour de l’or, parce que tous savent qu’on le peut sans aucune difficulté. Ainsi l’or n’a point changé de place. Mais remarquez que, s’il est utile dans les caves, c’est à la condition d’être toujours prêt à en sortir.

Le système s’étend sur toute la terre ; il se confirme, jusqu’à ce point que le voyageur vient changer de l’or pour des billets, plus légers, plus maniables. Une longue expérience fait voir que les billets font d’immenses circuits avant de rentrer, que l’or rentre aussi, que beaucoup de billets restent dans des cachettes ou sont détruits[[1343]](#footnote-1344), et qu’enfin il est possible de jeter dans la circulation plus de billets qu’on n’en pourrait payer en or[[1344]](#footnote-1345), et sans les déprécier le moins du monde. Mais la condition d’une telle opération est toujours que la banque paie or contre billets, sans demander délai, sans marquer même le moindre étonnement.

Il y a donc un art de lancer les billets, et de les soutenir, enfin de garder l’or intact dans les caves. Et voilà en quel sens il est sage de ne point toucher à cette réserve ; seulement il ne suffit point de jurer ; il faut se maintenir dans des conditions telles que le public ne songe même pas à changer ses billets pour de l’or. Et justement, en vue de garder cette précieuse confiance, il faut, le cas échéant, payer, et ne pas cesser d’annoncer que l’on paiera. Au rebours, si l’on annonce à son de trompe qu’on ne paiera point, et que la réserve d’or est intangible, le billet doit tomber à zéro.

Il n’est pas facile d’appliquer ces principes si simples au cas présent. Après des années de cours forcé, c'est-à-dire d’un régime où le paiement en or est publiquement interdit, on ne sait plus bien ce que signifie la valeur d’un billet ; c’est même miraculeux que ce billet ait encore une petite valeur. Pour remonter de là, il faut payer de nouveau en or ; mais, comme la confiance n’est pas établie, tous les porteurs de billets voudront de l’or et la réserve sera promptement épuisée. Il faut donc premièrement limiter ces paiements à ce qui est dû à l’étranger, et, même ici, s’assurer contre des demandes massives de remboursement, et c’est ce que signifient les crédits étrangers. Je m’arrête ici ; ce métier n’est pas le mien. Il nous faut un fin pilote en ce passage, et je ne puis dire ce qu’il fera. Mais je sais absolument qu’il n’affichera pas, qu’il ne publiera pas par les mille voix de la presse : « En aucun cas mon or ne sortira de mes caves ». Car c’est bien à quoi il faut arriver, si on peut, mais c’est la plus sotte chose à dire. Et l’on peut voir comme nous sommes bien servis.

*L’Émancipation*, LXXX, 25 juillet 1926

Révision sur manuscrit 04/04/2009

869

Les examens sont des exercices de volonté. En cela ils sont tous beaux et bons. Ceux qui s’excusent de ce qu’ils sont timides, troublés, vidés par l’angoisse s’excusent très mal ; ces fautes de trop espérer, de trop craindre, enfin de ne point se gouverner virilement, sont les plus grandes fautes et peut-être les seules fautes. Je passerais encore sur l’ignorance, ou, mieux, je chercherais ce que le candidat sait, et je le pousserais là-dessus. Mais devant un garçon ou une fille qui sait, qui dirait bien, et qui se trouve paralysé par une grande peur, quelle opinion voulez-vous que j’aie ? Il est trop facile de raisonner bien quand on n’a rien à gagner ni à perdre. Que l’on commence par là, c’est très bien. L’école est belle à voir parce que les fautes n’y ont point de grandes conséquences ; ce n’est qu’un peu de papier perdu. Mais qu’un garçon qui a fait cent problèmes de mélanges, et qui n’y trouve plus de difficultés soit capable, au jour de l’examen, de déraisonner en ces mêmes problèmes, ou que, trouvant d’abord la solution correcte, il soit pris soudain comme de vertige, et gâte tout, voilà d’humiliantes expériences. De même un tireur qui s’est exercé très bien sur des sangliers de carton, le jour où il doit sauver sa vie, c’est ce jour-là qu’il tire à côté. Savoir, et ne point faire usage de ce qu’on sait, c’est pire qu’ignorer. L’ignorance n’est rien ; elle ne fait connaître aucun vice de l’esprit ; au contraire la faute par émotion fait paraître un esprit inculte, et je dirai même un esprit injuste.

Qu’est-ce qu’un esprit juste ? Pesez cette forte expression, et si naturelle. Elle veut dire ceci, c’est que, quand un homme se trompe sur ce qu’il sait, c’est qu’un grand orgueil l’irrite, c’est qu’il se sent atteint en sa majesté, comme ces enfants tyranniques qui ne savent pas attendre. Le langage commun dit aussi qu’un homme se trompe, et cette expression est belle. C’est qu’alors il se jette de tout son poids sur ses délicates et fragiles pensées. Or, si j’attaque selon cette fureur une serrure difficile, la serrure se défend assez bien et règle mes mouvements malgré moi ; au lieu que mes pensées ne se tiennent pas seules ; elles n’ont que moi pour les porter ; elles ne naissent, elles ne se conservent que par une attention bien gouvernée ; on peut même dire qu’elles périssent par le seul désir ; et c’est la loi humaine la plus sévère peut-être, et la moins connue, que la moindre trace d’orgueil ou d’ambition nous fait sots.

L’esprit de famille est profondément barbare. C’est l’effet de passions fortes, et qui croient naturellement que tout leur est dû. Lorsque l’enfant vit principalement selon cette politique du cœur, il compte toujours dans la suite sur l’amitié ; il en cherche les signes. Tout seul alors dans la salle d’examen, loin de cette chaude faveur à laquelle il est accoutumé, il est comme un solliciteur dans l’antichambre. Il contemple, si l’on peut dire, sa propre impuissance, ce qui n’est pas bon ; pis encore, il s’indigne de n’être pas aimé. Il attend l’heure de l’ambitieux, l’heure où il plaira sans mériter. Or il l’attendra longtemps, il l’attendra toujours ; car le monde humain trompe par un commerce de grimaces, mais il attend des services, et une valeur de gouvernement. C’est pourquoi l’épreuve de l’examen est utile et juste ; et, en dépit de faciles déclamations, celui qui ne l’a point surmontée n’en surmontera aucune autre ; non point tant par la paresse et l’ignorance que par un genre d’infatuation, et par cet infatigable cri : « Moi ! Moi ! » Or ce cri émeut un père, une mère, quelquefois même le professeur ordinaire, et n’importe qui un petit moment, mais le problème est sourd et muet.

*L’Émancipation*, 25 juillet 1926 (LXXXI), « 20 juillet 1926 »

# *L’Émancipation*, 25 août 1926

870

Il ne faut point trop croire aux partis. Ils ne font jamais ce qu’ils annonçaient ; ils ne peuvent. Ils font même nécessairement tout à fait autre chose, parce qu’ils pensent bien plus à se concilier les partis voisins qu’à s’accorder avec eux-mêmes. Mettez un radical au pouvoir, il trouvera toujours que sa seule présence est assez radicale, et même trop. Il inclinera vers la politique modérée, toujours content si l’on dit : « Le radical n’est pas méchant ».

On sait que les modérés font un bruit d’enfer ; mais eux non plus ne font pas ce qu’ils annonçaient. C’est qu’ils cherchent à s’étendre du centre vers la gauche, par où ils voient des opinions flexibles. Ils voudraient bien que les radicaux arrivent à dire d’eux : « Ils sont plus radicaux que nous ». Dans le fait les hommes de l’Académie, bien loin d’avoir ramené les choses à leur premier état, travaillent maintenant sous le contrôle des radicaux, et fort attentifs à leur plaire. À quoi les radicaux diront : « Mais c’est notre politique que vous faites ». Et qui l’eût cru ?

Sous ces jeux imprévisibles se cache peut-être une grande idée. Il n’est pas évident qu’un député qui est résolu à faire son métier de radical soit mieux placé au gouvernement qu’à son poste de surveillance et de contrôle. Quand un parti arrive au pouvoir, tous ceux du parti lui jurent fidélité, font crédit aux gouvernants, et se contentent aisément de promesses. Au contraire, dans la situation paradoxale que nous voyons maintenant, la défiance ne peut s’endormir ; les radicaux se croiront trompés et trahis, et c’est pourquoi ils ne le seront point.

Poussons le paradoxe jusqu’aux bords de l’impossible. Supposons que l’actuel ministre des finances soit aux affaires étrangères. Rumeur peu favorable dans le monde entier, certes. Mais quelle application aussi à effacer cette impression ; quelle prudence dans les discours ; et d’un autre côté quelle surveillance ! Cela pourrait valoir mieux quelquefois qu’un radical ou même un socialiste, dont on dirait : « Ce n’est pas lui qui va se laisser mener par les diplomates et les militaires », et qui justement se laisserait mener par les diplomates et les militaires ; cela s’est vu. De même vous allez voir que ce ministère, dont les privilégiés attendent beaucoup, ne va rien faire pour eux, parce qu’il sait trop bien que c’est là qu’on l’attend. Non point par calcul, mais par le seul effet de l’attention publique. Les fautes annoncées et prédites, les fautes attendues, ne sont jamais faites. Enfin, il est très plaisant de voir établi un gouvernement formé de quelques Chefs de bureau éminents, sous le regard défiant de l’opinion, et contrôlé non seulement par les Chambres, mais encore, dans le ministère même, par un petit cercle de tribuns incorruptibles.

Ce système va contre les théories, mais il est souple ; il est extrêmement sensible aux critiques ; il ne peut payer en paroles ; il faut qu’il montre des ressorts bien clairs et des effets palpables. Dire qu’on lui fait confiance c’est parler trop sommairement ; bien plutôt, par cette collaboration des partis opposés, c’est la défiance, en quelque sorte, qui est rétablie. Personne ne s’y fie, voilà à quoi le citoyen se fie. Par exemple il y a dans cette équipe un Tardieu qui est bien connu pour énergique et clairvoyant ; mais aussi il ne peut compter d’aucun côté sur la moindre indulgence ; on attend des services bien clairs ; il le sait, et soyons assurés que ses bureaux ne dorment pas. Quoi de mieux ? Tous les gouvernants sont bons, dès qu’ils sont surveillés.

*L’Émancipation*, 25 août 1926 (LXXXII)

871

Presque tous les maux sont imaginaires. Je laisse les douleurs du corps, cuisantes, mordantes, brutales ; celles-là n'ont pas besoin de pensée. Encore faudrait-il voir. La plupart des douleurs ont pourtant besoin de loisir. Il est à croire qu'un tremblement de terre fera oublier un mal de dents, et on peut parier que le rhumatisant, s'il n’est paralysé que par la douleur, courra très bien devant le feu ou l'eau. On peut donc aller jusqu'à dire que beaucoup de douleurs seraient adoucies et peut-être effacées si l'attention se portait ailleurs. Mais il y a une crainte de la douleur qui fait justement qu'on l'épie, qu'on s'applique à la prévoir, à la mesurer, je dirais presque à la goûter. Pour l'extrême douleur, on pourrait la comparer à un ver coupé ; les parties successives de la douleur ne communiquent plus entre elles ; la conscience est comme hachée en petits morceaux.

Il me semble que les grands malheurs font à peu près le même effet. On sait que, dans les terreurs paniques, tous fuient sans penser. L'excès de la crainte abolit la crainte. Il ne reste que des signes, à la vérité bien touchants pour le spectateur ; mais une panique n'a point de spectateurs. Relisant ces temps-ci des scènes de la Guerre de Trente ans, je voulais former l'idée d'une ville prise et saccagée, hurlements, incendies, massacres ; mais il est clair que tout ici est imaginaire. Le boutiquier qui fuit, emportant son or, et qui voit la mort à toutes les issues, n'a point le temps de penser. C'est plutôt aux approches de ces terribles armées que la peur s'élevait comme une rumeur ; et c'est au commencement, quand elle laissait loisir, qu'elle torturait sans doute le mieux. Dès que les malheurs se précipitent, ils forment comme un trou d'ombre, et une mort anticipée. Si l'on en revient, le bonheur d'être sauf l'emporte sur les plus atroces souvenirs. Mais y a-t-il même des souvenirs ? **[**L'exemple de l'accident de Montaigne, confirmé par tant d'autres, fait voir que l'on n'a pas de souvenir de ce qu'on n'a pas eu le loisir de mettre en forme au moment même. Jeté bas de son cheval, et revenu à lui après un assez long évanouissement, Montaigne n'a jamais pu retrouver en sa mémoire les incidents qui avaient précédé le choc. L'extrême terreur produit vraisemblablement les mêmes effets que le choc ; aussi n'est-elle point goûtée dans le moment, et ne peut-elle point l'être non plus par souvenir. En sorte que le réel le plus terrible n'est pas, il s'en faut bien, ce qui nous épouvante le plus.**][[1345]](#footnote-1346)** Rien n'est comparable, je crois, pour la terreur, à cet effort d'imaginer une catastrophe dont on n'a aucune expérience. C'est alors la peur sans mesure, d'autant que, puisque tout est imaginaire, on n'a point la ressource d'agir ; et, comme disait Descartes, il se peut que l'irrésolution soit, de tous les maux, le plus difficile à porter.

Je pense à Descartes parce que, dans ces récits de guerre, c'est lui que je voulais retrouver. Il servit volontairement, et la guerre n'était pas douce en ce temps-là ; elle ne l'est jamais. Je suppose que ce penseur étonnant avait son imagination pour ennemie, comme dit Stendhal, et qu'il trouvait soulagement à s'approcher du malheur. **[**Son mal familier était une fièvre lente qui le consumait. Or une petite inquiétude suffit pour entretenir cette perfide maladie. Au lieu que, dans les dangers réels, on a plutôt des transes que des pensées. On ne sent plus alors cette humiliation de l'attente qui ne peut rien ; on s'installe au plus près du malheur.**][[1346]](#footnote-1347)** Ce mouvement est proprement guerrier. Les crimes sont aussi comme une course vers un malheur certain. Par impatience d'attendre, l'on se jette. D'où l'on peut comprendre une fois de plus que la peur ne détourne point de la guerre, mais au contraire y précipite. Au reste le vif mouvement d'un homme piqué à l'improviste fait bien voir que la prudence n'est pas si naturelle qu'on croirait ; car la convulsion n'est nullement mesurée, et n'a point pour fin, ni pour effet, d'écarter le danger. L'épine du rosier ne griffe point, mais c'est l'imprudent qui se griffe par une manière violente de fuir. Ceux qui tuent les chevaux n'ont qu'à les piquer au poitrail et à tenir ferme ; cette puissante machine de muscles se poignarde elle-même, par le sursaut.

15 août 1926 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 août 1926 (LXXXIII)

1927 EH1 (50), « Douleurs et malheurs »

1938 EH LXXVI « Douleurs et malheurs »

872

Je remarque dans tous les arts quelque chose qui étonne d'abord, c'est que les plus belles œuvres sont de métier, et étrangères à l'ambition de plaire. Par exemple Bach est un musicien étourdissant qui fait musique de tout ; ses thèmes, il les prend comme ils viennent, et il les pousse devant lui, selon la technique de l'orgue, du clavecin ou du violon, selon les règles de la fugue ou du canon, ajusteur merveilleux, qui rassemble enfin tous ses développements, jusqu'à les faire passer dans le cercle étroit d'une bague. Jeux d'adresse, mais qui prennent souvent de la grandeur, et qui alors écrasent tout. Il va au sublime par des artifices de métier, qui se voient, qui ne sont nullement dissimulés. Des inspirés comme Beethoven, Chopin, Wagner, reviennent là comme à la source du beau.

Un aqueduc est plus beau qu'une colonnade ; un château fort est plus beau qu'une tourelle d'ornement ; un jardin est plus beau qu'un bouquet. Les potiers ont fait naître, par la perfection du métier, des formes que l'esprit n'aurait point conçues. La peinture est fille du vitrail, de la mosaïque, de la fresque ; la difficulté d'exécuter devrait nuire à l'expression, et telle est bien la première apparence ; comme on voudrait juger que Bach est un peu décharné, comme on voudrait croire que l'arche nue d'un aqueduc est trop unie et simple, ainsi on voudrait dire que la peinture retouchée, nuancée, riche d'intentions, libre enfin, est bien au-dessus des rudes et rocheuses images qui font voir les marques et comme les coutures du métier. Mais, dans le fait, la peinture libre est bientôt folle, comme la musique libre est bientôt folle. L'une et l'autre, par mesure de santé, reviennent à leur âge de pierre.

**[**Même le théâtre, qui ne montre que des apparences, se trouve promptement puni s'il recherche l'effet ou l'impression ; c'est faire les pièces aussi minces que les décors. On comprend assez pourquoi, en même temps que la musique se soumet à l'expression, le décor aussi cherche l'impression, ce qui définit l'opéra. Au contraire, les difficultés du métier, et la pauvreté des moyens d'apparence, sont très salutaires au théâtre. Si les décors manquent, si les costumes sont anachroniques, si le public encombre la scène, comme aux beaux temps de la tragédie, l'auteur est ramené de l'action au discours, et contraint de représenter seulement le progrès des passions par l'effet des discours. Ici est le rocheux véritable, le vertige et le précipice. Le décorateur est ridicule à côté.**][[1347]](#footnote-1348)**

Un rhéteur dit quelquefois que Balzac écrit mal, et que c'est bien dommage. Ce style est pierreux en effet ; on y sent comme une matière qui résiste. Mais quelle matière ? La chose même, sans doute, qu'il s'agit de faire connaître. Aussi je ne trouve pas dans Balzac une seule fois l'intention d'écrire quelque chose de beau ; non, mais plutôt quelque chose de vrai. Il ne vise que là. L'aqueduc, les arènes, ne visaient aussi qu'au solide.

J'ai lu les lettres de Michel-Ange, et je conseille de les lire. Vous croirez entrer dans un chantier de maçon. Il est clair que cet homme merveilleux ne pensait jamais au beau. Il entreprenait une œuvre, et puis une autre. Son grand souci était[[1348]](#footnote-1349) d'avoir des marbres, et d'avoir de l'argent pour payer les carriers, les bateliers, les charretiers. Il ne dit jamais : « J'espère que je serai bien inspiré », mais il dit : « J'espère que j'aurai des matériaux et du temps. J'espère qu'un pape nouveau suivra les projets de son prédécesseur. » Il n'est question que de longs et difficiles travaux, mais nulle part de perfection à réaliser, ni de sentiment à exprimer. Le ton est d'un homme dur, qui a des soucis, qui a des maîtres difficiles, et qui fait son métier. Sans retour sur soi, sans aucune pensée de gloire ; je ne crois pas qu'aucun artiste ait été plus caché à lui-même. Il faudrait aller jusqu'à dire qu'en un tel homme le génie n'était absolument pas autre chose que le savoir faire, et qu'il ne voyait jamais qu'une faute de métier dans une faute de goût. Bach aurait dit de même, d'un mauvais musicien : « Il ne sait pas son métier. » Cette vue est propre au génie.

20 août 1926 (PAE)

*L’Émancipation*, 25 août 1926 (LXXXIV)

1927 EH1 (35), « Œuvres » (*om EH2*)

1939 PAE XXVII « Œuvres »

# *L’Émancipation*, 25 septembre 1926

873

Tout citoyen devrait méditer un peu tous les jours sur les grandes paroles qui ont été dites à la Société des Nations. Ce serait sa prière du matin. Briand[[1349]](#footnote-1350) a dit, sur l’héroïsme, des deux côtés égal, quelque chose qui va contre tout ce que les plus violents disaient, et que pourtant les plus violents doivent reconnaître comme vrai. C’est la seule force humaine au monde, de vaincre le contradicteur par le plus haut de lui-même. « C’est de ta propre bouche, disait Socrate, que je l’entends ». Par ce mouvement existe aussitôt la seule paix possible au monde. Mais voici par quels exemples je faisais revivre l’idée ce matin.

Au cours de la guerre, un prince allemand, qui était aviateur, tomba dans le Nord, fut soigné à Rouen, et mourut là de ses blessures. On lui fit de grandes obsèques, royales et militaires. Là-dessus aucun militaire n’hésite un seul instant ; cela ne fait point difficulté ; et c’est pourquoi sans doute la censure laissa passer cette nouvelle. Suivez maintenant les réflexions d’un simple soldat qui lit ces choses, et qui s’est dit bien des fois, en écoutant et en lisant ce qu’on disait : « Comment jamais faire la paix avec ces ennemis du genre humain » ? Tout soudain ses idées étaient comme retournées. Il se disait : « La paix est faite. Il suffirait de savoir qu’elle est faite. Nous soignons ce blessé comme si c’était l’un des nôtres ; cela ce n’est que prudence, quoique l’humanité y trouve son compte. Mais ici je trouve bien plus. Je trouve un public et éclatant hommage au héros, à cette belle image de l’homme, aussi belle dans l’ennemi. Quelle réconciliation ira jamais au-delà de cette paix solennelle ? Cette pensée, que souvent j’ai, et que souvent je cache, c’est donc la pensée de tous ? Elle fait la paix entre nous, elle fait la paix entre eux, elle fait la paix entre nous et eux ».

Voici un autre fait, encore plus étonnant par les détails, et que je n’appris qu’hier, mais de très bonne source. Deux aviateurs ennemis étaient tombés dans nos lignes, sans blessure. Deux de nos aviateurs vinrent aussitôt les visiter, avec toutes les marques de l’estime. Cela fit une rumeur, qui vint jusqu’au général. D’où il arriva que les aviateurs français furent publiquement blâmés par la voie de l’ordre, et l’ennemi une fois de plus publiquement insulté, et fort grossièrement. Il faut pardonner beaucoup aux passions, car nous y sommes tous sujets, et vous allez voir que personne ne les approuve. La chancellerie allemande jugea que ces manières de dire n’étaient point conformes aux lois de la guerre, disons plutôt aux lois de cette belle paix qui ne cesse jamais d’être, et qu’aucun homme ne cesse jamais d’approuver au dedans de lui. Elle en fit représentation, par l’intermédiaire de l’Espagne. Oui, pendant que l’on se massacrait entre la Somme et les Vosges, cette note fit son chemin détourné et parvint jusqu’à nos bureaux, où l’on fit comparaître les précédents et la doctrine. L’humanité est partout, sous mille formes. Imaginez le plus irrité, le plus obstiné de nos politiques examinant ce problème juridique après d’autres, et feuilletant le Code des Nations. La solution ne faisait point doute. Ce qui est juste, vrai, humain ne fait jamais doute ; c’est bien au-dessous que les passions déraisonnent. Bref une autre note parcourut en sens inverse la même route détournée, où l’on reconnaissait que le général en question avait manqué aux règles du jeu et où l’on annonçait qu’il serait blâmé pour ce fait. Et l’on m’a assuré qu’il fut blâmé en effet. Pensez à cette sagesse invincible, qui est de tous, et que tous nient bien vainement ; à cette sagesse qui se heurterait à la ligne de feu, mais qui prend aussi un autre chemin, qui n’est point pressée ni troublée ; qui, à la vérité, ne peut rien contre la violence déchaînée, mais contre qui, en revanche, la violence déchaînée ne peut rien ; à cette sagesse qui fait deux fois la route, sans être en danger un seul moment ; qui arrive tard, mais non point trop tard, parce qu’elle est de tout temps. La guerre s’use elle-même et se finit elle-même.

11 septembre 1926 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 septembre 1926 (LXXXV)

1939 SM1,CL, « La paix par l’honneur »

874

« Le grand architecte divin n’a pas fait de l’humanité un ensemble uniforme, mais l’ordre universel ne peut avoir pour but de voir les humains se dresser les uns contre les autres dans leurs suprêmes efforts nationaux, et de les voir ainsi reculer toujours à nouveau la marche générale de la civilisation ». Paroles de raison, mais religieuses. À quoi l’incrédule répond : « S’il est vrai qu’il peut y avoir un plan divin qui porte les peuples à ne pas se faire la guerre, l’honorable M. Stresemann voudra bien reconnaître que, dans un long passé, ce plan a été singulièrement méconnu ». Il me plaît de retrouver ainsi, encore une fois corrélatives, les deux idées d’ordre et de progrès. Le progrès est ce qui apparaît d’abord. On se met au travail d’après l’idée de ce qui devrait être. La guerre est le pire des maux, il suffit ; il faut faire en sorte qu’il n’y ait plus de guerres. Les hommes pleins de foi qui abolirent l’esclavage et la torture agirent de même ; ils ne se demandèrent pas si ces réformes étaient possibles ; ils se dirent qu’il fallait les faire. Ainsi les antiques lois de la nature humaine furent comme changées. Toutefois, à la première réflexion, nous comprenons que ces lois n’ont pas changé, pas plus que les lois de l’hydrostatique n’ont changé par les progrès de la navigation ; elles n’ont point changé, mais on les connaît mieux. Il ne faut donc point dire que la guerre appartient à la nature humaine comme le manger, le boire et la superstition. De même il ne faut point dire que tel homme mourra parce qu’il a la peste. Mais c’est en essayant que l’on saura s’il devait mourir ou non. Pareillement devant la guerre il n’est pas permis de se résigner. Il n’y a qu’une manière de savoir si les hommes sont condamnés à s’entretuer toujours religieusement, c’est d’essayer de guérir cette autre maladie. Il n’y a qu’une manière d’interroger le destin, c’est de le contrarier. Donc toute prise est bonne et tout passage donne espérance. Au contraire, devant celui qui doute, les portes se ferment. Ce qui est mal, il faut donc travailler à le changer, et tout de suite s’y mettre. Tel est le chant de la liberté.

L’autre homme a considéré autrement le problème, ramené comme par un instinct organisateur à ces conditions résistantes, comme sont pesanteur, mouvement des fluides, saisons, climats, qui donnent appui à l’homme, mais qui aussi ne cèdent jamais et veulent obéissance. L’organisateur n’est pas comme l’inventeur ; il se garde de croire qu’une chose est possible par cela seul qu’elle est désirable ; c’est pourquoi il interroge cette immense nature, qui est tellement plus puissante que nous. C’est dans ce qui est qu’il cherche espoir, et non dans ce qui devrait être. Cette pensée est religieuse. C’est le fatalisme, mais redressé par cette idée que cette immense machine des choses et des hommes ensemble va à quelque fin raisonnable. Les stoïciens pensaient que la nature est raison au fond. Si on leur demandait le pourquoi de tous ces maux, ils distinguaient ceux qui tiennent à l’ordre universel, et qu’il faut accepter, et ceux qui suivent de l’ignorance et des passions. Tel est le texte de toute théologie. Tolstoï, oriental en cela, croit que ces grands mouvements des guerres sont comme les migrations des oiseaux. Le pape ne dira jamais cela ; mais plutôt il prononcera, comme il a fait, qu’ici c’est la folie des passions qui se punit cruellement elle-même, et comme dit la voix aux enfers de Platon : « Dieu est innocent ». C’est par là que l’homme d’État allemand tourne son regard et interroge, peu soucieux, il me semble, d’imiter et de plaire, mais pesant métaphysiquement son espérance. Voilà une belle sincérité. Mais, au reste, cette pensée n’est point stérile. L’autre, l’intrépide pensée, cherche les moyens et court en avant ; celle-là cherche les causes, examinant, il me semble, à quel moment le sage esprit d’organisation s’est aveuglé et emporté jusqu’à se nier lui-même. Et ce retour de réflexion n’est pas moins utile à la paix que la cordiale et chaude confiance. Il faut les deux.

16 septembre 1926 (SM1)

*L’Émancipation*, 25 septembre 1926 (LXXXVI)

1939 SM1, CLI, « Les conditions du progrès »

875

« Il est remarquable, dit l’un des mécréants, qu’un évêque ne se trompe jamais gravement, dès qu’il parle de guerre et de paix. Ils ne sont pourtant point sans passions, et l’on voit que la politique les porte à ménager beaucoup les puissances rétrogrades. Mais la doctrine est plus forte qu’eux. Ils ont appris à ne point changer les anciennes paroles ; cela les garde de se croire et de s’emporter. La guerre n’est qu’emportement, au bout du compte ; et les doctrines de guerre ne se tiennent que par une laide colère. La seule crainte de tomber dans quelque hérésie apaise les passions et détourne d’abord des erreurs les plus grossières ; or toutes nos erreurs sont grossières, peut-être ».

« Il faut dire plus, répondit l’autre mécréant. Ce n’est pas la tradition qui est forte, c’est le vrai qui est fort. Une église qui veut être universelle s’éloigne par cela seul des opinions qui sont particulières, et de circonstance. Le mouvement religieux va toujours cherchant l’arbitre et les pensées d’arbitre. Chaque homme depuis des siècles a suspendu comme en offrande à l’autel ses meilleures pensées, non point son intérêt propre et ses flatteries à lui-même. Qu’ils soient écrivains, peintres, sculpteurs, ou architectes, nul n’a pu songer à orner le temple de ses guerres privées, de ses vengeances, de ses impatiences, de ses fureurs. Outre que, comme vous disiez, la plupart de nos erreurs sont des fautes de goût, et laides, la recherche même de ce qui durera, de ce qui aura encore valeur humaine après nous, est une méthode à délivrer le bon sens. Et enfin si l’erreur, comme on dit, n’est que privation et absence, tout ce qui exprime est vrai, et toute pensée commune est vraie. Le fait est que la suite des religions est comme une pensée qui se développe ; et, s’il reste de l’obscurité dans les anciens mythes, du moins dans les mythes qui s’expriment encore aujourd’hui je ne vois rien qui ne s’accorde avec nos meilleures pensées, si l’on veut seulement y faire un peu attention. »

« Laissons, dit le premier, les pensées abstraites, qui sont livrées aux discuteurs et n’intéressent peut-être qu’eux. Mais j’ai contemplé ces temps-ci de belles images, et je n’ai point remarqué que ce cercle des saints sculptés, avec leurs maximes, ni ce cercle des vertus peintes, avec leurs attributs, enferment la plus petite erreur concernant ce qui est admiré universellement. Simplicité, sobriété, pureté, courage, noblesse, sagesse, tout y est, et la forme répond à l’idée. Toutes ces perfections nous jugent, et voilà nos pensées. »

« Aussi, dit encore l’autre, je ne crois point qu’un homme occupant la position d’arbitre, et qui considère seulement ces belles images en se tenant au-dessus des passions, puisse se tromper jamais quant à la conduite humaine et à l’avenir humain. L’infaillibilité du pape est en somme une idée raisonnable. »

« Il reste, dit un troisième personnage, que vous fassiez tous deux votre conversion, et cela étonnera. » Mais tous deux secouaient la tête ; et celui qui avait parlé le second dit enfin ceci : « Vous ne verrez point cela. Communément ceux qui se convertissent sont des incrédules, j’entends des hommes qui ont méprisé l’esprit, et qui sont punis, comme il est juste, d’ironie et d’irrésolution. En ce désespoir ils se jettent à tout croire. Ils feraient mieux, selon moi, s’ils usaient de leur esprit, avec la part de fermeté, de doute et d’espérance qui convient ; toutefois je ne puis les juger. Mais ceux qui ont réfléchi sur cette suite admirable des religions, les prenant comme des expressions de la pensée universelle, en son développement, ceux-là ont surmonté l’ironie, je dirais même qu’ils recommencent tous les matins, redisant leurs preuves comme des prières, devant fatigue, passion, opinions, prestiges et charlatans, qui ne manquent jamais. Ils ont leurs grâces et leur culte ; car que faites-vous donc en admiration devant les belles images ? Et croyez-vous qu’ils ne s’accusent pas aussi de leurs fautes, et qu’ils ne savent pas par quel genre de pensées et d’actions ils s’en pourront laver, et juste autant qu’ils voudront. Ces choses ne sont point cachées et ténébreuses, mais très claires au contraire. Ce serait un peu trop ridicule si j’allais solennellement déclarer, maintenant, que je n’y comprends plus rien du tout et que j’en croirai désormais ce qu’on m’en dira. »

20 septembre 1926 (VE)

*L’Émancipation*, 25 septembre 1926 (LXXXVII)

*VE* LXXIII, « Crédules et incrédules »

# *L’Émancipation*, 25 octobre 1926

876

Qu’un Anglais, un Espagnol, un Suisse, l’un ayant passé un bras de mer, et les autres un col de montagne, trouvent chez nous deux ou trois jours d’existence en dépensant ce que leur coûterait une journée chez eux, cela n’est pas naturel, et cela ne peut durer. Cela ne peut s’expliquer par la maladie de notre monnaie seulement. On peut concevoir que, le franc étant bas, les prix en francs chez nous soient relevés en proportion, de façon que l’Anglais, l’Espagnol, le Suisse n’auraient aucun profit à venir dépenser leur argent chez nous. Et même il me semble que ce changement de prix d’un pays à l’autre n’aurait point lieu, si notre monnaie était aussi basse à l’estimation de nos marchands qu’à celle de nos banquiers. Mais c’est ce qui n’est point. La cote de la livre règle bien le prix du franc, et même elle le définit ; mais elle ne définit point de même le prix du beurre en francs, ni le prix du bifteck, ni le prix d’une couverture de laine, ni même le prix d’un sac de café.

Évidemment il faut distinguer entre les choses que nous produisons toutes, comme lait et beurre, et celles que nous achetons au loin, en partie ou toutes, comme la laine et le café. On sait que le prix du franc varie quelquefois fort vite ; les prix trouvent plus de frottement. Sans doute la nécessité qui presse de vendre, la peur de perdre une clientèle, la peur aussi de restreindre la consommation, sans compter la rumeur des ménagères, qui est un signe redouté, y sont pour quelque chose. Mais je crois qu’il y entre aussi une superstition à proprement parler, qui est comme une vénération des anciens signes. Cent francs c’est toujours quelque chose, et mille francs c’est beaucoup ; nous n’en croyons point le tableau des changes ; l’imagination résiste. Il faut une longue expérience pour qu’un homme se trouve moins riche avec vingt-cinq mille francs maintenant qu’avec six mille francs autrefois. Or cette expérience ne se fait pas brutalement. Tout commerçant est acheteur, et autour de lui ; comme il achète, il vend. Surtout le commerce de détail forme avec l’acheteur une sorte d’état fermé, où les billets gardent un cours d’opinion et de confiance. Et il est clair que, si nous n’achetions rien à l’étranger, et si nous ne lui vendions rien, cet état de choses pourrait durer indéfiniment, dès que, par l’intermédiaire des billets, un poulet est régulièrement échangé contre un nombre raisonnable de camemberts.

Rétablissons maintenant l’usage de l’or. L’or n’est nullement déprécié. Il n’y a aucune raison pour que le papier garde faveur devant l’or, parce que l’or est l’objet d’un sentiment vif ; la superstition ici, agit d’accord avec le tableau des changes, mais bien plus énergiquement ; et toujours est-il qu’il n’y a aucun moyen de diminuer le pouvoir d’achat de l’or ; ainsi la réelle valeur du papier sur le marché du monde est aussitôt sentie au bout des doigts, dès que l’on éprouve seulement ce poids de l’or, éloquence oubliée, mais qui n’a rien perdu de sa force. Le papier, humilié devant l’or, est humilié par cela seul devant toutes choses ; et les prix papiers se haussent promptement à un niveau tel qu’un Anglais, un Espagnol, un Suisse ne gagne plus rien à dépenser sa belle monnaie chez nous. L’équilibre est rétabli, mais aux dépens d’une illusion agréable, qui se trouvait jusque là passablement vérifiée. Tel est le détroit où nous sommes entrés. Ce bout de navigation est difficile. On lisait autrefois sur les Bateaux-Mouches cette inscription : « Ne parlez pas au capitaine ». Voilà notre régime pour quelque temps, et soit. Il reste vrai que ce petit mot de Rubicon, mal sonnant, nous a privés du meilleur pilote. Cela me rappelle ce que le grand Condé disait une fois, qu’il aurait bien voulu s’entretenir quelques minutes avec l’ombre de M. de Turenne. Aussi Condé est-il dit grand.

12 octobre 1926

*L’Émancipation*, LXXXVIII, octobre 1926

877

Je conçois un chasseur qui, partant dès le matin, aperçoit des signes qu'il croit contraires, et revient aussitôt au coin de son feu. Un certain vent, un terrain trop mouillé, il n'en faut pas plus. Souvent l'allure des chiens décide de tout ; leur manière de quêter, de se rouler, de se secouer est un signe suffisant quelquefois pour un chasseur paysan, qui a le choix de l'heure et qui ne manque pas d'autres travaux. Le vol et les cris d'oiseaux comme les corbeaux et les geais annoncent que la paix du bois a été troublée déjà par quelqu'un. La chute des feuilles suffit pour mettre tout le gibier en alerte. Les pêcheurs connaissent aussi de ces signes, et souvent inexplicables. La couleur et le reflet de l'eau indiquent souvent la bonne position et la mauvaise. Ceux qui ont guetté l'écrevisse savent qu'il y a des heures favorables. Quelquefois l'homme habile comprend par les causes, quelquefois non. Et parce que les circonstances concourent toutes, il s'applique naturellement à les percevoir ensemble, et, mieux, à les goûter et flairer selon leur mélange. C'est se fier au pressentiment, et cette méthode est naturelle.

Elle pèche pourtant en ceci que 1'homme qui prédit l'événement fait lui-même partie de l'événement, ce qui fait que la prédiction devient cause. Il faut aller jusqu'à dire qu'une prédiction est quelquefois vérifiée par cela seul qu'on y croit. Par exemple un chasseur qui, parce qu'il aurait vu un corbeau à gauche, se dirait : « Je ne tuerai rien aujourd'hui », et aussitôt rentrerait à la maison, s'il se trompe, qui le détrompera ? Remarquez que cette expérience n'est pas négative seulement. À chaque fois qu'il rentre chez lui devant le même signe, mécontent et sans courage, il se marque lui-même, inscrivant en sa mémoire le signe et la tristesse ensemble ; ainsi d'année en année, il deviendra plus crédule, et même jusqu'au fanatisme, je veux dire qu'il considérera comme une sorte d'injure l'essai d'un autre qui tentera[[1350]](#footnote-1351) de se moquer du signe ; et en effet, si l'autre réussit, lui sera ridicule. C'est un mouvement naturel d'empêcher, par menace et même par violence, toute expérience contre ce que l'on croit. On ose à peine mesurer la puissance d'une idée fausse.

Mais suivons celui qui essaie contre le signe, et qui le sait. Je suis assuré qu'il essaiera mal. Soit qu'il hésite, soit qu'il surmonte l'hésitation par la colère, il n'aura toujours point cette souplesse du bonheur, qui fait que l'on esquive, que l'on court bien, que l'on vise bien. Le moindre échec sera un signe encore. Qu'on suppose maintenant un chef agissant contre une prédiction, à laquelle il ne veut point croire, mais à laquelle ceux sur lesquels il compte croient déjà un peu. Quel chef l'osera ? Quel chef, s'il l'ose, sera lui-même et tout entier à son propre service ? Combien de fois arrivera-t-il, dans les choses humaines, que le prophète de malheur ait tort ?

Parvenu à ce point, et mis en demeure de croire par d'autres raisons ce qu'il a juré de ne point croire, l'homme libre comprend quelques-unes des conditions de la pensée juste, et quelquefois s'en effraie. Car il faudrait n'approuver point ceux qui cherchent le vrai, et de bonne foi, par d'autres moyens que par le calcul ou l'expérience mesurée. **[**Car, sans compter même les oracles, il y a mille manières, que l'expérience soutient, de savoir par des enivrements ou par des somnolences. Ce qui étonne ces thaumaturges, c'est l'indifférence résolue du sage devant ces découvertes qui sont dues à une sorte de folie. Car, justement parce que l'on cherche de bonne foi, il faudrait**][[1351]](#footnote-1352)** détourner la confiante jeunesse d'écouter ce qu'ils disent, et même de se faire seulement témoins de ce qu'ils prouvent. Car qu'ils tombent juste quelquefois et même souvent, il ne faut point s'en étonner ; il faut même le prévoir, et avec cela vouloir l'ignorer, ce qui fera bouillonner le sang fanatique. Par ces raisons, et par d'autres, qui feraient des volumes, j'avoue que je ne fixerais pas mon regard sur une cuiller d'argent ni sur une mare d'encre, quand on me promettrait de me faire voir par ce moyen de grandes et importantes vérités. Je ne tournerais point non plus comme les derviches, quand quelque grand secret serait à ce prix. Je crois, en d'autres termes, que la raison passe avant la vérité.

15 octobre 1926 (EH2)

*L’Émancipation*, 25 octobre 1926 (LXXXIX)

1927 EH1 (60), « Raison »

1938 EH LXXXVIII « Raison »

878

« Les imbéciles forment le plus grand nombre ». Voilà ce que j’entendais hier ; mais, à mon goût, cela ne sonne pas bien. Ce sont des idées pour dîner en ville. La sottise est fort commune, il est vrai ; mais je ne remarque point qu’elle se pose ici plutôt que là ; bien plutôt elle voltige sans cesse ; chacun en est touché. J’ai souvent remarqué que le plus habile, dès qu’il se dit qu’il est le plus habile, dit aussitôt quelque sottise. Il n’y a point de génie qui tienne. Dès que l’homme se gonfle ou se tend ou se crispe, ses opinions font rire. Mais qui donc rit ? Non point une élite de gens d’esprit. Chacun rit. L’esprit n’est pas moins commun que la sottise. Le même homme, qui fera un bon arbitre, fera un ridicule plaideur, qui croira les plus folles choses de son adversaire. Mettez ce personnage au théâtre, tous riront. Mais, dans la plus petite rivalité, tous seront ridicules. La vanité est commune, et il est commun aussi qu’on s’en moque. Ainsi les hommes ne sont nullement divisés en deux espèces, dont l’une serait sotte et l’autre sage. Je n’ai point vu d’esprits faux, mais j’ai vu des passions vives qui font déraisonner même l’esprit le mieux assis. On voit des hommes qui, par métier, jugent les jeunes, et très bien ; mais de leur propre fils ils jugent très mal, parce qu’ils l’aiment, ce qui fait qu’ils se jettent à le défendre, ou, par un mouvement contraire, à le charger. C’est toujours passion, ce n’est plus jugement. Descartes était certes un des esprits les mieux trempés. Mais que conseille-t-il ? Il conseille, si l’on se sent animé d’amour, de haine ou de colère, de ne point se croire soi-même, et, si l’on peut, de ne point juger, mais d’attendre que l’on soit rassis. Ce genre de réflexion guérit de misanthropie. L’homme du monde qui a le plus réfléchi sur les causes de nos erreurs est aussi celui qui écrit, au commencement de son célèbre *Discours*, que le bon sens est la chose la mieux partagée.

Leibniz cite l’exemple d’un bon géomètre qui s’obstina toujours à rejeter une proposition assez simple, bien prouvée, et qu’il était certainement capable de comprendre. Mais quoi ? Cet homme d’académie ne pouvait point admettre qu’à l’âge qu’il avait, il eût encore à apprendre quelque chose, qu’il n’y eût point pensé de lui-même ; il se sentait humilié, il se redressait, il combattait ; cette méthode ne conduit à rien ni dans la géométrie ni dans aucun genre de connaissance. Le biographe de Pasteur conte, sans y entendre malice, que ce grand homme, au cours de ses expériences sur la clavelée des moutons, reçut très mal une objection proposée par un très petit vétérinaire, et qu’il la repoussa comme une injure. Dans le fait l’objection était très raisonnable ; mais le grand savant se mit en boule, comme le hérisson ; en ce mouvement le plus sage est sot. Et même le plus illustre est souvent le plus sot. En revanche l’homme le plus simple est infaillible dans la position de l’arbitre, c’est-à-dire quand il a à juger de ce qu’il connaît bien, sans avoir le moindre intérêt à pencher d’un côté ou de l’autre. Ainsi, parce que les passions sont inconstantes, parce que l’erreur change comme une fumée, et parce que le vrai nous attend toujours, le bon jugement finit par sortir, et tous s’y accordent. C’est ainsi que dans les sciences, et même dans les beaux-arts, tout se trouve en juste place dans un tourbillon pourtant d’erreurs étonnantes. Et, même dans la politique, où les opinions sont toutes passionnées, il vient un moment où la poussière se rabat, et où les évènements et les hommes se dessinent passablement. L’affaire Dreyfus en offre un exemple incroyable. Mais aussi quel est l’homme qui ne juge pas en arbitre de ses erreurs passées ? Les hommes sont tous de grands fous ; mais les mêmes hommes sont de grands sages aussi.

20 octobre 1926

*L’Émancipation*, 25 octobre 1926 (XC)

# *L’Émancipation*, 25 novembre 1926

879

Il n'est pas étonnant que la Toussaint et la fête des morts, qui ne sont qu'une seule fête en deux pensées, se trouvent placées en ce moment de l’automne où il est clair que tout se défait, et que rien ne s'annonce encore. Tout s'efface par cette pluie infatigable, mais tout n'est pas effacé ; ces feuilles retournent aux éléments, mais elles signifient encore ce qu'elles furent. Ainsi notre pensée remonte contre le temps et médite sur l'irréparable. Et, parce que le spectacle des choses règle nos pensées bien plus que nous ne croyons, nous voilà à commémorer.

Une même fête, disais-je, en deux pensées. Car il est naturel que la méditation commune se porte vers les morts qui furent modèles, et que la légende a déjà noblement ensevelis. La mort par eux se trouve purifiée et même belle. Aux saints la première pensée, la plus facile. Mais la commune sagesse a déjà beaucoup gagné depuis le temps où l'on célébrait Hercule, par cette idée admirable qu'il y a bien plus de saints qu'on ne peut dire, et que les moins illustres ne sont pas les pires. Ce mouvement de réflexion ramène déjà à l'ordinaire de la vie, aux œuvres cachées, encore mieux, aux vertus méconnues. D'où l'on célèbre ensemble tous les saints. Telle est la première idée. L’autre est plus près de nous encore, et veut joindre à tous les saints tous les morts par une sorte de pardon. Les morts, selon une antique tradition, attendent sépulture, et même sont redoutables tant qu'ils n'ont point sépulture. Entendez qu'il n'est point facile de penser aux morts avec piété tant qu'on n'a pas retrouvé le visage qu'ils doivent avoir, celui qu'ils méritent. Or ils l'ont brouillé de mille manières, par l'humeur, par l'âge, par la maladie, par toutes les cicatrices des coups reçus, qui ne sont point d'eux. Il faut donc retrouver ce modèle d'eux-mêmes, que leur vie souvent nous cache. Ici est cachée, avec l'idée de sépulture, la grande idée de résurrection. Il faut que les morts cessent d'être morts ; car être mort n'est rien. Ce devoir de penser aux morts, mais comme à des êtres vivants et réels, conduit fort loin. D'autant que cette charité, qui veut qu'on les retrouve en leur puissance d'exister, en leur vertu au sens plein du mot, ne trouve pas ici cette apparence que les vivants tendent toujours. Les morts ne font plus de fautes. La commémoration va donc à purifier, à glorifier, ce qui est bien mieux que pardonner. Il ne nous faut maintenant qu'un peu d'attention, et d'attention à ceci que ce n'est jamais par leur puissance d'être que les hommes sont méchants, mais plutôt par les blessures de rencontre ; **[**ainsi leur méchanceté n'est point d'eux ; c'est comme un malheur qu'ils ont rencontré. Ou bien c'est un vêtement qui s'est posé sur eux, non point attaché à eux. Et c'est leur être propre que nous voulons retrouver.**][[1352]](#footnote-1353)** C'est donc le temps de laver et purifier en notre esprit les images chères, à l'imitation de cette pluie infatigable.

Cette harmonie des fêtes avec les saisons me conduisait encore à remarquer autre chose. Il se trouve qu'à ces deux fêtes il s'en est joint une troisième, qui ramène notre pensée aux morts de la guerre, à tous les morts de la guerre, et pour un autre grand pardon. Le calendrier ainsi ne cesse pas de s'orner selon la saison ; et ce n'est point miracle. Cette guerre, qui fut toute de passion, devait finir par la fatigue, et au soir de l'année. Souvenez-vous. Ce sommeil des jours, ce brouillard, ce sol boueux où le pas le plus violent est le plus promptement arrêté, tout cela ensemble conseillait la paix, et, bien mieux, imposait déjà comme une trêve et une attente ; d'où les pensées aussi prenaient un autre cours. Une seule fête donc maintenant, en trois journées, en trois pensées. Ici, à ce troisième moment, il n'est plus question de pardon aux morts, mais bien clairement de pardon à soi. Et cela ne peut aller sans quelque ferme résolution. Aussi clair et aussi libre, ce retour de peine, que bientôt le bruit des charrettes sur la terre durcie. Car il est dans l'ordre que l'on revienne du souvenir à l'action, et c'est là que le piquant hiver va promptement nous rappeler.

1er novembre 1926

*L’Émancipation*, 25 novembre 1926 (XCI)

1935 SE LXX « La toussaint »

880

Il me plaît de penser que les Romains sont aujourd’hui ce qu’ils ont toujours été. Ce sont des politiques. Leur génie propre se fait voir au forum, et par l’éloquence. Ils suivent un homme et un parti ; ils s’animent alors ; peut-être faut-il dire qu’ils n’ont jamais occasion de penser hors de l’assemblée. Effet du climat peut-être, et même aujourd’hui un peu plus sensible qu’au temps de César par ce lent adoucissement du climat qui fait que les glaces reculent vers le nord, et que l’engourdissement tropical remonte en même temps. Cette lente oscillation, et bien connue, dont la période est de vingt cinq mille ans environ, et qui nous conduit maintenant à la période la plus tempérée, est sans doute ce qui explique la lente diminution de l’Afrique du nord, et par exemple de l’Égypte. Mais le géographe qui expliquera tout à fait l’histoire n’est encore né. Toujours est-il que la remuante Italie est maintenant livrée aux factions, comme elle fut toujours, avec cette différence peut-être que les passions l’emportent maintenant sur le pouvoir d’agir. L’entreprise est violente et courte ; le sentiment national se traduit par de vifs mouvements intérieurs ; les autres nations ne s’en soucient point trop, et, en cela, je crois qu’elles ne se trompent pas.

Ce qui m’intéresse ici, c’est une corrélation entre la passion politique et le sentiment national. Si l’on se trouve conduit par le climat, et aussi par les circonstances, à vivre dans la rue, à rechercher l’assemblée, le discours, l’enthousiasme, l’acclamation, il faut, premièrement, que la liberté périsse. Un bonheur de puissance efface la liberté. Le moindre citoyen se sent invincible et redouté, dès qu’il pense à son parti et à son chef. La force est adorée ; non point la force abstraite, car elle ne parle qu’à l’intelligence, mais plutôt la force en spectacle. Tous ceux qui ont touché à la politique réelle connaissent ce moment heureux où l’on est dispensé de persuader et de composer par l’assurance de pouvoir contraindre. L’esprit de parti est ainsi par le dedans proche parent de l’esprit national.

L’amour de la patrie est un sentiment puissant et doux ; je ne le vois point conquérant s’il ne s’y mêle un peu de ce fanatisme qui vient de ce que l’on prend les luttes politiques un peu trop au sérieux. En ce mouvement, qui est une sorte de délire, l’amour de la liberté périt. Or, chez nous, il me semble que l’esprit national, même dans les crises, est communément plutôt raisonnable ; cela n’empêche point que l’action n’aille loin et longtemps, peut-être même au contraire, car l’enthousiasme s’use par la fatigue. Toujours est-il qu’on voudrait bien ne pas être dupe. Et cela vient peut-être de ce que nous ne sommes guère amoureux de politique ni d’éloquence. Nous nous défions de la politique, et c’est cela qui explique toute notre politique. Stendhal en son temps le remarquait déjà. Les affaires publiques nous intéressent comme le service des postes, non pas plus, ni autrement. Comptez chez nous les hommes qui sont d’un parti et qui attendent que ce parti soit au pouvoir, espérant d’être plus riches ou plus puissants par ce moyen, vous n’en trouverez guère. Mais plutôt nous demandons qu’on nous laisse travailler chacun à notre avenir et par nos moyens. Bref, comme on l’a souvent remarqué, c’est l’égalité qui nous plaît ; et l’égalité n’est pas une idée vaine ; mais plutôt il nous paraît sot de suivre un maître ou un autre, et sage au contraire de les contrarier tous, au profit de l’heureuse liberté. C’est dire que notre politique est surtout négative, et que nous n’en attendons point merveilles, mais seulement l’économie de quelques maux, et d’abord d’une guerre ou deux. Je parle présentement au nom de ceux de mes semblables que j’ai rencontrés, et qui, comme moi-même, préfèrent de loin la liberté à la puissance. Ce genre d’homme n’est pas rare chez nous.

*L’Émancipation*, 25 novembre 1926 (XCII)

881

Dans le *Pierre Grassou* de Balzac est représentée la rencontre du bon peintre et du mauvais peintre. Le mauvais peintre travaille de façon à ramener à des couleurs communes et non scandaleuses le modèle qu'il a devant les yeux, et qui est une bourgeoise assez sotte, mais avec des cheveux d'un rouge éclatant et un visage couvert de taches de rousseur. Le bon peintre, c'est Joseph Bridau, qui vient là en camarade, ne peut se tenir devant ce beau modèle ; il prend la palette, il éclaire le portrait de quelques touches hardies. La jeune personne dit que son portrait est gâté ; mais le mauvais peintre sait bien qu'il n'en est rien ; il admire ce génie qu'il ne peut suivre. Ces mouvements divers se retrouveront toujours devant une œuvre hardie et neuve. Et c'est une raison, pour le spectateur de peinture, de tenir en bride cette fureur de crier, remarquable dans le chien qui aboie à la musique.

Qui n'a pas aboyé trop vite ? Ces idées me venaient comme on faisait bruit et scandale autour d'une vente de tableaux modernes. Il est clair que les reproductions que l'on en a données sont pour faire hurler. Il se peut bien que les marchands se moquent, et que les amateurs et acheteurs se trompent. Les beaux-arts vont à leur fin à travers des erreurs étonnantes ; et il y a deux genres d'erreurs ; l'une est de se plaire aux lieux communs de la peinture ; l'autre vient de ce que l'on repousse violemment cette erreur-là. L'art de la peinture est bien caché, et presque incompréhensible.

On sait que nous ne voyons pas les couleurs comme elles paraissent, mais comme nous savons ou croyons savoir qu'elles sont. Je transporte une feuille de papier blanc du plein air à la cave ; c'est toujours du papier blanc ; je le vois toujours blanc. Si je veux le représenter en peinture, mon premier mouvement sera d'étendre une couche de blanc pur sur la surface que j'aurai dessinée ; et chacun sait bien que cette représentation de la feuille de papier n'en donnera point la ressemblance. Au vrai, ce prétendu blanc sera jaune violacé ou rouge selon l'heure et selon la lumière. Les peintres s'exercent utilement à copier un amas d'objets blancs, comme une assiette, une nappe, un lis, donnant à chaque blanc autant qu'ils peuvent sa couleur propre, et aux ombres sur blanc, de même. Le spectateur s'étonne, parce qu'il sait que la partie ombrée d'un objet blanc n'est pas moins blanche que la partie éclairée ; mais il arrive aussi que le peintre marque un peu trop les différences. La pensée se glisse partout. L'autre disait : « Le linge blanc n'a pas de ces taches violettes, je le sais bien. » Mais le peintre à son tour se dit qu'une ombre est toujours violacée au voisinage d'une lumière jaune. Dans le fond je ne crois pas qu'il soit absolument possible de voir sans penser. Et qui jugera ?

Un beau portrait est-il l'imitation d'un beau visage ? Quelquefois oui. Un beau dessin d'un cheval est-il le dessin d'un beau cheval ? Quelquefois oui, mais enfin il faut bien reconnaître qu'un visage ridé, menaçant et même effrayant, ou qu'un vieux cheval, peuvent être aussi des modèles pour le peintre. Bref, la peinture ne peut manquer de s'attaquer au laid. D'autant qu'il est d'expérience que la tentation de faire plus beau que nature conduit à une peinture sans substance, comme est la vertu sans les passions. D'où le peintre viendra à remarquer les rides, les bosses, et enfin tout ce qui fait violence dans le modèle, violence, c'est-à-dire existence, difficile existence. Mais ne va-t-il pas aussi donner trop d'importance à ces accidents ? Sur quoi il faut dire que le dessin est plus aisé à contrôler que la couleur ; une faute de dessin peut être prouvée, et même mesurée, pourvu que le modèle soit présent. Autrement il faut se fier à l'artiste. Mais à qui se fier ? Ingres disait que le dessin est la probité de l'art. Or il existe un dessin fort connu du même Ingres, qui représente une famille et un piano ; et les touches noires du piano sont toutes par groupes de trois ; ce qui prouve que le sage Ingres lui-même ne dessinait pas toujours comme il voyait.

18 novembre 1926 (PAE)

*L’Émancipation*, 25 novembre 1926 (XLIII, daté du 20 novembre)

1939 PAE LXXVIII « Peinture moderne »

# *L’Émancipation*, 25 décembre 1926

882

Voici la Noël. L’hiver des choses commence, mais l’hiver du cœur est fini. Ces lumières au centre de la nuit, et ces chants du Réveillon, mot prodigieux, tout cela signifie l’aurore de l’espérance, qui est la plus belle. Ces promesses du soleil hivernal, toujours plus haut maintenant de jour en jour, froid, mais lumineux, je crois bien que les bêtes en reçoivent de la joie. Si vous observez les oiseaux, c’est une des tâches sacrées depuis qu’il y a des hommes, vous remarquerez que la préparation des nids et la saison des amours commencent bien plus tôt qu’on ne croit. Ce n’est pas une petite chose, lorsque le lendemain est constamment meilleur que la veille. Or la neige peut bien tomber, et le son des chariots nous avertir au matin que la terre est gelée ; il n’empêche que chaque jour après jour le soleil, père de toute vie, va rester plus longtemps au-dessus de notre horizon. Les bêtes ne réfléchissent point là-dessus ; et, parce qu’elles n’en pensent pas long, j’inclinerais même à croire qu’elles ne pensent pas du tout, car penser est quelque chose de complet et de grand, ou bien il n’est rien. Toujours est-il, en particulier pour les oiseaux, que la partie du temps où ils volent, où ils se nourrissent, sera de jour en jour plus longue ; cela signifie plus de vie et plus de mouvement. Observez le vol en crochet du pinson, vous le verrez plus vif ; ce vol plus vif, c'est littéralement un reflet du soleil plus haut. Car qu'est-ce que pinson vif, si ce n'est graine nourrice, et graine nourrice, c'est soleil. Mais quête et poursuite c'est soleil encore. Le chant aussi du pinson va s'allonger en même temps que les jours ; le chant n'est que force libre, et comme résonance de ces muscles vigoureux, de cette puissante respiration que le vol suppose. Voler, chanter, ce sont des effets du soleil. Ceux qui admirent l'instinct feraient mieux d'admirer la liaison de toutes les choses.

Le chant de l'homme est fils du soleil aussi. Et sans doute les fêtes, dans les anciens temps, furent des mouvements d'allégresse, suite de chaleur et de nourriture, comme on voit que les moucherons dansent au soleil. La nature soutient l'esprit. Mais ici, à la Noël, exactement fête de l'homme renaissant, c'est l'esprit qui va devant. C'est l'esprit qui allume tous ces soleils d'avance, cierges et lanternes. Car à la Noël on peut bien prévoir le printemps, on ne peut pas encore le pressentir. Il faut de longues annales et des observations accumulées pour qu'on sache, deux ou trois jours après le solstice, que quelque chose recommence, l'année, qui est comme une journée, et qui est comme une vie. C'est pourquoi cette poésie des Noëls sonne plus juste encore que le chant de l'oiseau. Le chant de l'oiseau est à peine un signe ; il n'est qu'un effet. Il forme harmonie avec le réveil de toutes choses, et ce n'est pas peu. Le chant de Noël est faible et seul, dans une nature encore endormie et triste ; mais aussi il prend sa force dans la commémoration, et, traçant les chemins de Mémoire, qui est mère des Muses, il s'imite lui-même et se répète, selon une règle inflexible, qu'on ne trouve point dans le chant de l'oiseau. Le chant de l'oiseau est comme le bruit des sources et comme le bruit du vent ; il ne dit que ce qui est. Le chant humain veut dire ce qui fut et ce qui sera, ce qui recommence, ce qui veut ressembler à soi. Il y a de l'attention dans ces couplets qui reviennent, et de l'attente aussi, car c'est le même mot. Cette parfaite mesure, ces modulations réglées, ce scrupuleux recommencement, c'est l'imperturbable foi, et c'est la religion essentielle. Non pas la joie fille du corps, mais l'espérance, fille d'esprit toute. Écoutez ce chant solitaire, à quoi rien ne répond. C'est la fête de l'Esprit.

24 décembre 1926 (PAE)

*L’Émancipation*, 40e année, n°12, 25 décembre 1926 (Propos XCIV, non daté)

1939 PAE LXXIX « Réveillon »

883

Auguste Comte espérait beaucoup des prolétaires. Beaucoup, cela ne veut pas dire un gouvernement de prolétaires, ni un communisme, ni même un socialisme. Comte n’attendait rien d’excellent d’aucun genre de gouvernement ; l’expérience a déjà fait voir, et de plus en plus fera voir, que le pouvoir, quelle que soit son origine, ressemble toujours au fameux Prince, de Machiavel ; ce portrait du despote est éternel parce que le despote lui-même est éternel. Un sous-chef, un contre-maître, un caporal, qui sont certes de tout petits princes, agissent aussitôt selon le métier de maître ; vous les voyez s’assurer en leur place, s’emporter, intriguer, diviser, flatter selon l’occasion, comme font les ministres. Laissez faire les pouvoirs, qu’ils soient prolétaires, militaires ou banquiers, vous irez à un sombre esclavage, et toujours d’après les plus touchants principes de concorde, et en vue de l’intérêt public.

Or toutes les ambitions s’accordent merveilleusement. Le riche aimera toujours un pouvoir fort ; un pouvoir fort ménagera toujours le riche. Dans le militaire cette orientation des idées, qui ont toutes pour fin de garder la majesté et de briser la résistance, se voit encore plus clairement, et gagne même quelquefois jusqu’à l’homme de troupe, par cette puissance accrue dont tous ont une petite part, et qui est représentée si fortement par l’ordre en mouvement d’une parade ou d’un exercice. Qui veut la puissance est aussitôt attentif à l’ordre. Et, par réflexion, l’on trouve aisément que c’est bien ainsi. La foule est un monstre ; la foule n’est pas une société.

Mais cela bien compris, et par un citoyen qui n’est que citoyen, et qui n’a nullement pour fin de tyranniser, il faut une matière résistante, et une belle matière ; car l’ordre n’est qu’un moyen ; il n’est pas la fin. La fin c’est que les hommes soient libres par l’ordre, qu’ils ne croient que ce qu’ils veulent croire, qu’ils examinent et doutent autant qu’ils le jugent bon, enfin que chacun d’eux développe autant qu’il pourra cette nature inimitable, disons même ce génie qui est le sien. L’homme n’est homme que par le génie, d’où l’arc, le feu, la brouette, les coopératives, la poésie et tous les arts ; d’où physique, médecine, économique, enfin toutes les sciences.

Comte a vu fort loin quand il a décidé que la masse résistante comprendrait les vrais savants, les femmes, et les prolétaires. Je vous laisse à trouver pourquoi les femmes, en leurs foyers[[1353]](#footnote-1354), en leurs travaux propres, sont assez bien retranchées pour juger sans faveur la mécanique des pouvoirs. Les prolétaires, encore mieux armés par ce genre de mépris, ont de plus cette force qui leur est propre de pouvoir suspendre la vie commune par ce que Comte appelle le refus de concours, lequel peut s’exercer sans violence aucune. Et, quant aux idées naturelles du prolétaire, ce sont les idées de l’esclave, immortelles dans Ésope ; je ne dis pas qu’ils les forment tous ; je remarque seulement qu’ils n’en peuvent pas former qui soient opposées à la philosophie ésopique. Or, en attendant les effets d’une instruction plus généreusement donnée, nous trouvons toujours ici un bon fonds, et une sorte d’instinct qui ne se trompe jamais gravement quant au devoir de résistance. Et cela tient d’abord à ceci, que le prolétaire n’agit que sur les choses ; mais cela tient aussi à ce que le prolétaire n’a aucun pouvoir et n’en espère aucun. Ainsi tous ces axiomes du pouvoir, qui sont évidents aux yeux d’un préfet de police, sont justement ce que le prolétaire ne voudra jamais croire. Mais croire que tout serait changé si le chef spirituel des prolétaires devenait préfet de police, c’est cela qui est folie.

*L’Émancipation*, 40e année, n°12, décembre 1926 (Propos XCV)

884

Tous ces souhaits et tous ces vœux, floraison de janvier, ce ne sont que des signes ; soit. Mais les signes importent beaucoup. Les hommes ont vécu pendant des siècles de siècles d'après des signes, comme si tout l'univers, par les nuages, la foudre et les oiseaux, leur souhaitait bonne chasse ou mauvais voyage. Or, l'univers n'annonce qu'une certaine chose après une autre ; et l'erreur était seulement d'interpréter ce monde comme un visage qui aurait approuvé ou blâmé. Nous sommes à peu près guéris de nous demander si l'univers a une opinion, et laquelle. Mais nous ne serons jamais guéris de nous demander si nos semblables ont une opinion, et laquelle. Nous n'en serons jamais guéris, parce que cette opinion, dès qu'elle est signifiée, change profondément la nôtre.

Chose digne de remarque, on se trouve plus fort contre une opinion appuyée de raisons, et en paroles explicites, que contre une opinion muette. Le premier genre d'opinion, qui est conseil, il faut souvent le mépriser ; l'autre, on ne peut le mépriser. Il nous prend plus bas ; et, comme nous ne savons pas comment il nous prend, nous ne savons pas nous en déprendre. Il y a de ces visages qui portent affiché comme un blâme universel. En ce cas, fuyez si vous pouvez. Car il faut que l'homme imite l'homme ; et me voilà, par le jeu de mon visage, et sans que je puisse m'en rendre compte, me voilà moi aussi à blâmer. À blâmer quoi ? Je n'en sais rien. Mais cette couleur triste éclaire toutes mes idées et tous mes projets. Je cherche des raisons en ces idées mêmes et en ces projets mêmes. Je cherche des raisons et j'en trouve toujours, car tout est compliqué et il y a des risques partout. Et, comme enfin il faut agir et se risquer, quand ce ne serait que pour traverser une rue, j'agis sans confiance, c'est-à-dire moins vivement, moins librement. Un homme qui a l'idée qu'il va se faire écraser n'est point aidé par là, mais au contraire paralysé. Dans les affaires plus longues, plus composées, plus incertaines, l'effet de ces pressentiments que l'on reçoit d'un visage ennemi est encore plus sensible. Un certain œil sera toujours sorcier.

J'en reviens à cette fête de la politesse, qui est une importante fête. Dans le temps où chacun regarde cet avenir sur carton, que le facteur nous apporte, il est très mauvais que ces semaines et ces mois, que nous ne pouvons connaître tels qu'ils seront, soient teints d'humeur chagrine. Bonne règle donc, qui veut que chacun soit bon prophète ce jour-là, que chacun élève les couleurs de l'amitié. Un pavillon au vent peut réjouir l'homme ; il ne sait pas du tout quelle était l'humeur de l'autre homme, de celui qui a hissé le pavillon. Encore bien mieux, cette joie affichée sur les visages est bonne pour tous ; et, encore mieux, de gens que je ne connais guère ; car je ne discute pas alors les signes ; je les prends comme ils sont ; c'est le mieux. Et il est profondément vrai qu'un signe joyeux dispose à la joie celui qui le lance. D'autant que par l'imitation ces signes sont renvoyés sans fin. Ne dites point que la joie des enfants est pour les enfants. Même sans réflexion, même sans affection aucune, nous faisons grande attention aux signes des enfants ; chacun ici est nourrice ; chacun commence ici le jeu d'imiter en vue de comprendre, par quoi on instruit les enfants.

Ce jour de fête vous sera bon, que vous le vouliez ou non. Mais, si vous le voulez, si vous retournez de toutes les façons cette grande idée de la politesse, alors la fête sera vraiment fête pour vous. Car, disposant vos pensées selon les signes, vous prendrez quelque forte résolution de ne jamais lancer, le long de ces mois à venir, aucun signe empoisonné, ni aucun présage qui puisse diminuer la joie de quelqu'un ; ainsi d'abord vous serez fort contre tous ces petits maux qui ne sont rien, et dont la déclamation triste fait pourtant quelque chose. Et, par ce bonheur en espoir, vous serez heureux tout de suite. C'est ce que je vous souhaite.

20 décembre 1926

*L’Émancipation*, 40e année, n°12, Décembre 1926 (Propos XCVI, daté du 20 décembre)

1928 PB LXXXI « Vœux »

# *L’Émancipation*, 25 janvier 1927

885

La neige tombe. Aussi loin qu’on puisse voir ce n'est que changement monotone en apparence, variété sans recommencement si l'on regarde mieux ; il n'y a point deux flocons qui aient la même forme, ni deux flocons qui suivent la même route. Quelquefois on devine un souffle d'air d'après un mouvement du blanc rideau ; mais regardez plus attentivement, vous devinerez d'après ces chutes sinueuses l'air continuellement tordu, tourbillonnant, plein de remous. Par choc ou par fusion ou par congélation peut-être, au contact de ces filets d'air chaud et d'air froid entrelacés, de fragiles existences naissent, grandissent et meurent en un moment ; mais aucune d’elles n'est rien en elle-même, toutes sont par les voisines et se défont par les voisines ; c’est le royaume de rencontre ; chaos et désordre. L'esprit en est comme hébété ; oui, l'esprit nourri et trop nourri d'apparences stables et qui lui ressemblent. Uniformes, fonctions, temples, discours, tout recommence le même. L'esprit adore ce monde ordonné. Il me plaît de savoir d'avance ce que sous-préfet dira, ce que curé, pasteur, rabbin dira, D'avance les saisons je les sais, et même les éclipses, d'après l'idée. Je calcule, et le monde obéit. Ce monde est le miroir de ma raison. Je suppose un ordre et de grands desseins en toutes ces choses, et la subordination des parties à quelque ensemble bien composé. Ce n'est pas comme cette neige.

 Cependant elle tombe. Elle me déroule l'existence nue. Pangloss n’entend point cela ; il refait la bonne chanson. « Vêtement pour les maisons et pour la terre. O le bon duvet ! Chaque feuille en reçoit le plus qu’elle peut dans son creux comme dans une corbeille. Il est vrai que cette branche vient de casser sous le poids ; mais ce n'est qu'un désordre particulier ; la loi est bonne ». Rêverie faible. La loi n'est ni bonne ni mauvaise. Il s'est produit quelque chose comme ceci. Le soleil remontant a chauffé nos terres tempérées ; l'air plus chaud et plus léger à ce contact s'est élevé et raréfié ; un air plus froid et venant du nord a roulé dans ce trou d'air ; il s'est mêlé à l'air chaud par entrelacements et replis ; sur ces surfaces contournées l'eau, qui se trouvait en vapeur dans l'air chaud, se change en dentelles liquides, aussitôt gelées, qui s'accrochent à d'autres et tombent selon le poids et le volume, sans aucun droit à l'existence, ni sans égards d'aucune sorte. Ici rien ne veut rien ; tout est égal. Selon ce qui l'environne, la parcelle liquide se condense ou s'évapore, tombe ou s’élève. À ce spectacle l'entendement s'éveille, déchire les lois d'apparence, et découvre la loi.

Voltaire vivait selon les lois de l'apparence lorsque, vers le milieu de ce siècle-là, et par le frottement de l'existence sans dessein, tout d'un coup la ville de Lisbonne fut abattue comme un château de dominos, et là-dessous dix mille créatures humaines indifféremment écrasées, le meilleur et le pire selon la même loi des pressions et des résistances, aussi variée en ses effets que cette neige tourbillonnante. Pangloss naquit. *Candide* est le poème de l'existence fortuite, poème amer et durable. *La* *Henriade* était déjà morte, fade poésie selon l'idée. L'*Iliade* a vécu au contraire et vivra par ce tableau de la nécessité extérieure. « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » « Les Troyens s'élevèrent comme une tempête de paille et de poussière à la rencontre de deux vents. » Ici la comparaison n'est pas un jeu. Voltaire, laissant ce qui n'était plus que jeu, a livré au vent une poussière d'honnêtes gens, de voleurs et de rois ; et c'est *Candide*.

Grande chose. Voltaire n'a pu porter l'idée ; mais du moins il l'a formée. Voltaire n'était ordinairement que raison ; il suivait et adorait Newton en ces majestueuses lois, qui ne sont au vrai que des abrégés. Il n'en savait pas assez pour ramener tout l'Univers[[1354]](#footnote-1355) des choses aux frottements, chocs et échanges d'une partie, aussi petite qu'on voudra, avec ses voisines, selon la mâle sagesse de Descartes. Encore bien moins aperçut-il que cette aveugle nécessité sommait l’homme de vouloir. Du moins il refusa un moment cette Raison d'État, masquée en Raison Universelle, et qui tue dix mille hommes pour le bien de l'ensemble. Ce jour-là il prit de l'humeur, et de l'humeur fit entendement. Œuvre mêlée ; œuvre d'homme.

12 janvier 1927 (VE)

*L’Émancipation*, 25 janvier 1927(XCVII)

1942 VE LXXIV, « Candide »

886

Observez le plombier chez le marchand drapier. C'est comme une tache dans le décor. La voix même de l'homme qui soude et ajuste est ici comme une note fausse dans un concert. C'est que le plombier ne vit point de persuader ni de plaire ; c'est qu'il se sert de sa voix comme d'un signal, le plus bref et le plus mordant signal étant aussi le meilleur ; au lieu que le marchand drapier vit principalement de plaire ; d'où vient que[[1355]](#footnote-1356) le son de sa voix n'est point une attaque, mais plutôt une flatterie et préparation.

Les costumes aussi font contraste. Le costume du marchand est une sorte de politesse, et se présente comme tel. « J'ai pris soin, semble-t-il dire, de cette cravate uniquement pour vous prouver que je pense à vous ». La cravate ne sert point pour souder[[1356]](#footnote-1357). C'est pourquoi[[1357]](#footnote-1358) le plombier n'a pas de cravate. Son vêtement est une sorte d'armure contre les contacts ; l'armure est faussée de mille manières, soit par les chocs extérieurs, soit par les mouvements du travail. Le pli du pantalon ne sert à rien ; il n'est que politesse ; il veut prouver que je pense à plaire. Le bourgeron du plombier a d'autres plis, qui disent tous : « Nous ne pensons nullement à plaire. » Et tout l'être du plombier dit cela. Une politesse de plombier est ridicule. Pourquoi ? C'est qu'on ne soude pas par la politesse. Au contraire on vend par la politesse. Voilà donc deux classes qui restent séparées comme l'eau et l'huile.

Chacun sait qu'il y a des restaurants à bourgeron et des restaurants à jaquette. Supposons mélange et voisinage entre ces deux vêtements. Chacun d'eux s'éloignera du voisin. La jaquette, afin de ne point se salir ; le bourgeron, afin de ne point salir. Ce dernier mouvement est un peu moins hostile que l'autre ; mais aucun d'eux n'est bienveillant. Nos sentiments suivent tellement nos gestes qu'il est impossible que nous aimions dans le temps que nous faisons le mouvement de nous écarter ou détourner. Sentir de l'éloignement à l'égard de quelqu'un, voilà qui est très bien dit.

Dans un de ces tramways du matin, où il y a des ouvriers à toutes les places, supposons que quelque employé bien paré se trouve par hasard. Cette différence choque et éloigne. Non que je suppose quelque jalousie ; on sait que l'ouvrier gagne souvent plus que l'employé ; et chacun est fier de ce qu'il sait faire. Mais c'est bien pis, et sans beaucoup de pensée ; chacun remarque que le vêtement bourgeois est hors de place en ce lieu et à cette heure. Le vêtement bourgeois se fait petit et se sépare. Les autres lui font place et se séparent de lui. Cela non sans bienveillance ; seulement le geste est plus fort que le sentiment. Le mouvement même de se resserrer est contraire à la bienveillance. Il n'y a plus d'aisance pour personne ; ou bien il faut qu'elle soit affectée ; c'est insolence ou moquerie. Toute une politique suivra de ces rencontres. La jaquette sera renvoyée à la modération ; le bourgeron sera renvoyé[[1358]](#footnote-1359) aux extrêmes. Ce vêtement est audacieux et violent par la forme, par les plis ; l'autre est prudent par le coup de fer. Chapeau de soie est tout un programme ; chapeau mou en est un autre ; casquette en est un autre.

15 janvier 1927 (ECO)

*L’Émancipation*, 25 janvier 1927 (XLVIII)

1934 ECO X

887

Il y a un genre d’hommes qui juge sur pièces, et qui ne voit jamais les choses. Ce n’est pas le juge ; car le juge se fait apporter les choses, ou bien va les voir ; toutefois on peut dire que le travers commun des juges est de décider trop sur rapports, témoignages, et arguments ; et convenons que souvent le juge ne peut faire mieux ; c’est que souvent il doit juger de ce qui n’est plus ; en cela il est historien. L’administrateur, lui, est historien par goût ; il juge en historien sur des choses réelles ; au lieu de les aller voir, il se les fait décrire. Lorsque les descriptions ne s’accordent pas, il nomme cela une difficulté. Il s’indigne alors, et envoie de fortes paroles, qui font trembler les subalternes, jusqu’à ce que les papiers s’accordent entre eux.

Un commandant d’artillerie recevait tous les jours avant midi le compte des munitions d’une batterie. C’était naturellement le compte de la veille, moins les munitions brulées, plus les munitions reçues. Il vérifiait lui-même addition et soustraction ; il tempêtait pour la moindre erreur, et on ne peut pas dire qu’il eût tort. Cependant la batterie avait et eut toujours une réserve de munitions qui ne figurait pas sur les comptes ; ainsi on ne regardait pas à tirer un ou deux coups de trop.

L’exemple est un peu trop simple ; mais il fait bien voir que l’on peut contrôler un compte de munitions sans avoir jamais vu un obus ni une gargousse. Remarquez que les militaires ne sont administrateurs que par occasion ; car, au contraire des administrateurs, ils ont vu et étudié la plupart des choses dont ils parlent ou écrivent. Mais on conçoit très bien un rédacteur au ministère de la marine qui n’ait jamais navigué. Autant que je sais, les scribes et chefs de bureau du Ministère de l’Instruction Publique n’ont jamais enseigné. Ils connaissent un peu de droit, et très bien les règlements et les dossiers. Et comme un rédacteur de la marine, à force d’écrire, de recopier, de compter ce qui concerne les marins et les vaisseaux, finit par connaître en un sens très bien la marine, sans la connaître du tout, de même un vieux scribe à l’enseignement primaire arrive indirectement à connaître les écoles, les programmes, les instituteurs, les élèves ; entendez qu’il en parle suffisamment, comme un aveugle peut parler des couleurs. Au reste, imaginez un secrétaire aux chemins de fer, chargé des rapports et statistiques qui concernent les signaux ; il pourra bien être daltonien, c'est-à-dire confondre le vert et le rouge ; personne ne s’en apercevra.

Science aveugle. On peut être un grand administrateur, et être honoré comme tel, en sachant toutes choses de cette science-là. Un bon comptable calculera des prix de revient pour des casseroles ou de la bonneterie sans avoir vu ni casserole ni bonnet de coton. Cette fonction abstraite est de grande importance dans l’État. On y peut être artiste, par une connaissance des droits et des services, sans aucune science réelle de ce qui nous résiste et nous tient, c'est-à-dire des choses, par une bonne mémoire de ce qu’on en dit, par de grands égards à ce qu’on en dit. Avec tout cela le jugement n’est point formé, et ne peut l’être. Ainsi le grand administrateur peut être nul au gouvernement ; on s’en aperçoit par les effets ; on s’en étonne ; on dit quelquefois que l’homme est méconnu, ou qu’il n’a point de bonheur. Pourtant, que l’on puisse être administrateur sans savoir réellement rien de ce qu’on administre, cela s’explique par l’exemple du comptable du Conservatoire. Il ne compte que musique et leçons de musique ; mais, s’il ne sait pas d’abord la musique, ce n’est pas ainsi qu’il l’apprendra.

*L’Émancipation*, 25 janvier 1927 (XCIX, daté du 20 janvier)

# *L’Émancipation*, 25 février 1927

888

On remarque qu’il y a beaucoup d’illettrés. Mais comment en serait-il autrement ? Les programmes de l’enseignement primaire vont au-delà du ridicule. Les écoles sont des Universités en raccourci, où un seul maître, à qui il est demandé premièrement de savoir tout, a la charge de parler de tout en des leçons d’une demi-heure, et qu’il doit toutes préparer sur quelques feuilles, à la manière des conférenciers. Dans le fait, le maître a bientôt oublié cette ambitieuse pédagogie, et, en revanche, il apprend son métier. Quand ses élèves savent lire, écrire et compter, il est assez content. Cependant un conseil de beaux parleurs recherche si l’on n’a point oublié, dans les programmes, quelque connaissance qu’il soit utile d’avoir, hygiène, agriculture, cuisine, physique, chimie, sociologie, morale, esthétique ; et les beaux parleurs croient avoir fait quelque chose.

Il arrive que les maîtres, surtout jeunes, se plaisent à discourir ; et les élèves ne se plaisent pas moins à écouter ; c’est la ruse de la paresse ; mais nul ne s’instruit en écoutant. C’est en lisant qu’on s’instruit. Or, s’il existe quelque part une école modèle, où l’emploi du temps soit suivi de point en point, où se déroulent d’ingénieuses leçons, éclairées d’expériences simples, où les enfants font voir par l’immobilité, par le feu des regards, tous les signes de l’attention passionnée, vous pouvez être assuré que les élèves n’y savent point lire. Les beaux parleurs ne feront point cette expérience, qu’ils jugent longue, ennuyeuse, et au-dessous d’eux. C’est l’affaire du maître de juger les marmots, et c’est l’affaire de l’inspecteur de juger le maître. C’est pourquoi l’inspecteur entendra avec bonheur quelque leçon sur le cœur ou sur le poumon, illustrée par quelque pièce de boucherie. Et il est sûr que l’illettré s’intéresse à ces choses, et en retient même quelques vérités sommaires et inutiles ; seulement il ne sait pas lire.

Écrire et compter, cela s’apprend assez vite. Lire, voilà le difficile, j’entends lire aisément, vivement, sans effort, de façon que l’esprit se détache de la lettre, et puisse faire attention au sens. J’ai connu un illettré, d’âge militaire, qui avait l’ambition d’apprendre à lire, et qui parvint péniblement à épeler. Comme un de ses camarades lui demandait : « Que dit ton journal ? » il répondit : « Je n’en sais rien. Je lis » ; c’est qu’il était tout occupé à traduire les lettres en sons ; cela occupait toute sa pensée. Il faut dépasser ce moment, qui est celui de la lecture esclave ; or, communément, l’homme fait n’y arrive point ; l’enfant le peut, mais à condition de lire et encore lire. S’il sort de l’école encore bredouillant et ânonnant[[1359]](#footnote-1360), il n’aura point le goût de lire ; il oubliera même le peu qu’il sait.

Si j’étais le chef des beaux parleurs, j’aurais bientôt renvoyé chez le boucher le cœur de veau et le mou de veau. Toutes les leçons seraient de lecture ; on lirait l’histoire, la géographie, l’hygiène, la morale ; et si on retenait de toutes ces lectures seulement l’art de lire, je jugerais cela suffisant. Je chasserais de nos écoles tous les genres d’éloquence, et même les commentaires de la lecture expliquée, qui n’ont point de fin. On lirait, on relirait, chacun tour à tour lisant à haute voix, tous les autres suivant et lisant tout bas ; le maître surveillerait, et il aurait assez à faire. On le noterait d’après ce que ses élèves sauraient, non d’après ce qu’il saurait ; et je ne demanderais pas si l’élève sait quelque chose de l’histoire de la Révolution, mais bien s’il est capable de la lire dans Michelet, de la lire aisément, avec plaisir, en spectateur, comme un bon musicien lit la musique. Hélas ! je sais amplement quarte et quinte, mélodie et harmonie ; mais je suis une sorte d’illettré en musique ; je ne lis point, j’épèle. Faute de ce premier savoir, que l’on n’acquiert bien que dans l’enfance, les connaissances supérieures me sont presque inutiles.

*L’Émancipation*, 25 février 1927 (C)

889

J’ai toujours tenu pour le scrutin d’arrondissement, et dans un temps où l’on avait contre soi non seulement tous les tyrans, mais encore presque tous les amis de la justice. Ces discussions vont revenir, presque sans progrès ; car ceux qui ont abandonné la Représentation Proportionnelle disent tout naïvement que c’est parce qu’ils n’y ont point trouvé leur avantage.

Or, que disais-je contre toute Proportionnelle, même supposée parfaite et parfaitement comprise de tout le monde ? D’abord ceci, que je crois encore principal dans la question. Il n’est point juste que les plus nombreux, c'est-à-dire les plus forts, soient les maîtres ; ce qui est juste c’est que les gouvernants, quelque forts qu’ils soient, se trouvent toujours ramenés à la justice. Cela suppose une communication aisée et constante entre les simples citoyens et les pouvoirs. Cela suppose que les électeurs connaissent depuis longtemps et tiennent de fort près celui qui doit parler pour eux. Cela suppose aussi que leur représentant ait pouvoir de parler en son nom, et sans prendre permission du parti.

On ne manque pas de dire qu’alors les intérêts particuliers se font trop aisément entendre. Je réponds à cela qu’ils se font tous entendre, ce qui met sous les yeux des pouvoirs les éléments d’une juste décision ; et j’ajoute que les intérêts particuliers ont cela de bon qu’ils ne trompent guère, au lieu que l’intérêt général est l’occasion d’erreurs énormes, par la difficulté de tout embrasser. Il me semble que les événements de ces temps-ci donnent beaucoup de poids à cette remarque ; car les meilleurs hommes d’État ont réfléchi et raisonné par les changes, l’exportation, les prix, sans s’accorder entre eux, et sans s’accorder seulement avec eux-mêmes ; et l’événement s’est toujours moqué des ambitieuses prédictions. C’est pourquoi plus que jamais je redoute quelque mandat en blanc, donné à un parti et aux chefs de ce parti, par un calcul brutal des voix, ou par quelque décision de principe, valable pour quatre ans. Il n’est point d’homme présentement sur la terre, qui soit capable de tracer d’avance un programme raisonnable, pour un si long temps. À bien plus forte raison faut-il dire que le citoyen est incapable de choisir raisonnablement entre un programme et un autre. Dans le fait, un tel système laissera les mains libres au parti le plus fort, écrasera le contrôle sous l’autorité du nombre, toujours invoquée, et par conséquent étendra et fortifiera les pouvoirs, lesquels sont toujours attentifs à eux-mêmes, et par là injustes, dès qu’on ne les tient plus en bride.

La politique est affaire de jugement, non de raisonnement. C’est comme un voyage en mer ; on ne peut décider d’avance ; il faut voir et décider. Ce qui est vrai du chef est vrai aussi de ceux qui contrôlent, lesquels doivent donc garder leur liberté entière, et donc ne point jurer d’un parti. En revanche il faut qu’ils soient connus et jugés, de façon que le citoyen mesure au mieux confiance et défiance, en tous les passages difficiles. Ainsi les représentants toujours attentifs à des intérêts de lieu qu’ils connaissent bien, toujours réveillés et harcelés, feront parti avec d’autres, avec qui ils s’accorderont, au lieu de s’accorder par préjugé avec ceux de leur parti. Cela fait un système souple et à la mesure humaine, dans lequel il ne se fait point de grandes fautes. Et c’est le mieux. Car la politique à grandes vues, il faut en rire, les plus assurés d’eux-mêmes en ce genre étant sujets, comme on l’a vu, à des erreurs ridicules soit pour les affaires extérieures, toujours écrasantes par l’étendue et le changement, soit même pour les mesures les plus simples, comme celles qui concernent le prix du pain, du beurre ou du sucre. Bref, à la question : « Qui choisissez-vous pour maître ? » le peuple répondra toujours : « Je ne veux point de maître ; je veux des serviteurs éclairés, et fort attentifs à l’opinion réelle ». Cette remarque éclaire assez toutes les disputes et toutes les passions que l’on va voir de nouveau s’élever autour de la réforme électorale.

*L’Émancipation*, 25 février 1927 (CI, daté du 20 janvier)

# Libres Propos, Nouvelle Série, Première année, n°1, 20 mars 1927

890

On a célébré Spinoza ces jours passés ; je me suis uni en pensée à ces pieux discours ; il n'y eut peut-être jamais de républicain si décidé que ce profond penseur ; et il est beau et rare de voir qu'une grande âme refuse tout pouvoir et s'en tienne à la justice. Sur le système, et sur cette transparence impénétrable, il y a trop à dire, et c'est trop lourd pour ces feuilles volantes.

Je veux dire pourtant que les petits-neveux de Descartes tiendront toujours comme étrangère à leur climat cette unité inexprimable et redoutable qui rassemble esprit et corps, tous deux dès lors méconnaissables. Je crois savoir ce que c'est que la loi de l'existence, et qu'elle est sans égards, par cet immense jeu des chocs, des frottements et de la nécessité absolument extérieure ; dont l'océan est l'image, l'océan qui ne veut rien, et qui n'est rien que mobile poussière d'être, que glissement et repli et retours et balancements. Qu'il n'y ait point de dessein là-dedans ni aucun genre d'esprit, je le veux, je m'y tiens. Cette indifférence est ce qui porte le navire, et l'idée de cette indifférence est ce qui porte le navigateur. Maintenant que cela soit encore divin, c'est-à-dire ait valeur, c'est trop. L'idée cartésienne de l'étendue se trouve niée par là ; nous revenons à mêler la chose et l'esprit. Cette chose qui sait où elle va, et qui n'en va pas moins à la manière des machines, cela ramène l'avenir tout fait et le destin mahométan. Au rebours tout esprit, autant qu'il a de perfection, est donc encore machine, et somme d'idées strictement ajustées. Tout est fait et tout est pensé. La philosophie héroïque de Descartes se donnait de l'air, et coupait tout cet Univers en deux et même en trois, machine, entendement, vouloir, regardant d'abord à écrire correctement la situation humaine, et laissant à Dieu d'achever le système, ce qui est un autre genre de piété, non petit.

Balzac, rapportant sans doute l'étonnante parole d'un voyageur, a dit du désert que c'est Dieu sans les hommes. Cela peut aider à comprendre la religion juive et aussi la mahométane, et enfin cette orientale Unité, qui est l'opium de l'esprit peut-être. Devant une terre immense, de sables et de rochers et sous l'immense coupole, l'homme se trouve écrasé et résigné. Actif seulement par la colère, qui est une tempête de sable aussi. D'où, par réflexion, ce culte prosterné. Et, par une réflexion encore plus poussée, cet amour de la puissance infinie comme telle.

Les Grecs respiraient mieux devant la[[1360]](#footnote-1361) nécessité maritime, aveugle et maniable. D'où aussi cet Olympe politique, où les dieux disputent, ce qui laisse un peu de jeu à l'action raisonnable. Et j'aime assez ce jeu ambigu des oracles, autour desquels on tournait comme autour de récifs, de loin visibles. D'où l'homme était ramené à lui-même, et d'où Socrate enfin prenait le courage de penser. Ignorance reconnue, puissance reconnue, risque mesuré. C'est ainsi qu'Ulysse aborde à l'île des Phéaciens. Un moment après l'autre, et ne jamais prévoir sans faire, c'est une sagesse courte et forte. Épictète disait rudement : « Ne t'effraie pas de cette grande mer, il suffit de deux pintes d'eau pour te noyer. » En suivant cette idée, je dirais que le nageur n'a jamais que ces deux pintes d'eau à surmonter. Si grand que soit l'Univers, il ne me presse que selon ma petite surface. Je le divise, et par là je le possède. Plus on se tient ferme à cette idée, qui est de mesure humaine, et plus les tourbillons de Descartes apparaissent profondément différents de cette immense pensée Spinoziste, qui pense les vagues et tout le reste ensemble comme un grand cristal aux plans géométriques, où le philosophe se trouve enfermé et aplati comme une plante d'herbier. C'est penser selon Dieu. Mais il faut premièrement penser selon l'homme.

25 février 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°1, 20 mars 1927 (I)

1935 SE XXXIII « Descartes et Spinoza »

891

Nous avons un socialisme très élégant, quoiqu'un peu maigre. Regardez-le aux mains et n'ayez pas peur ; voilà des mains qui n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien dans le monde ; ce sont des mains de juriste, d'avocat, de professeur ; d'où l'on peut attendre tous les gestes que l'on voudra, mais non point des actions. Occasion de comprendre que c'est le métier qui fait la doctrine. Quand je vois un homme qui vit de plaire et de persuader, je ne conçois point qu'il se jette dans de réelles aventures, ni qu'il ose jamais changer la moindre chose dans cet ordre humain dont il vit. Quand il le voudrait de tout son cœur, si intelligent, si juste, si fraternel qu'il soit, il ne peut pourtant pas se penser tout nu comme un animal, et tirant sa subsistance de la nature extérieure. Cet homme vit de relations ; il n'a aucune idée d'une vie sauvage, et toute d'actions. Comme il vit, il pense. Les raisons accourent en foule, et ne manquent jamais de s'équilibrer ; en des phrases toujours balancées, la fin ne manque jamais d'accourir pour annuler le commencement. C'est ici que se montrent[[1361]](#footnote-1362) le brillant et la faiblesse de l'intelligence séparée, qui toujours délibère et attend, qui toujours se meut dans les possibles, qui seraient mieux nommés les impossibles, et dont les solutions ont toujours ce caractère qu'elles sont efficaces dans le système et impossibles dans le fait. Ce jeu d'idées est sans fin, comme une leçon de Sorbonne. On y réfute beaucoup, on n'y conclut guère ; et cela est naturel, car c'est l'action qui conclut. Voilà donc une dangereuse doctrine, qui n'est point dangereuse du tout, parce que l'homme qui n'a point manié l'outil n'est point dangereux du tout, pas plus qu'il n'est utile, j'entends utile devant la nature des choses, incendie, inondation, cyclone. Et, pour tout dire, les plus fortes pensées du monde ne feront jamais bouger une pierre. Voilà pourquoi les mères prudentes voueront bientôt leurs enfants au socialisme, comme elles les voueraient au bleu, afin d'éviter à ce pays les horreurs du radicalisme intégral.

Cependant si vous vous trouvez par rencontre, quelque matin clair et gelé, dans un de ces tramways où il n'y a qu'une classe, admirez la rencontre des mots, vous observerez une espèce bien oubliée, mais qui pourtant n'est pas morte. Ici de dures mains, qui saisissent encore l'outil absent ; ici le corps se dispose, non pour plaire, mais pour résister, pour prendre appui. Le froid, premier ennemi, est reçu sans peur et sans humeur, en attendant les autres, qui sont lourdes charges, pierres dures, troncs d'arbres, charpentes, rails. L'épaule se hausse déjà pour porter, et ce même geste, remarquez-le, est celui qui se moque des discours. L'ordre humain n'a point de majesté, devant ces hommes qui le nourrissent et le gardent comme on fait d'un enfant au maillot. On ne craint point les changements quand on change soi-même de lourdes choses du matin au soir. L'esprit ne s'arrête pas, alors, aux besoins imaginaires ; il va droit aux besoins réels, contre lesquels il se sent armé. Nul respect, donc ; mais plutôt une disposition toute joviale à changer ce qui n'est pas comme il faudrait. Et que font-ils en leurs journées que changer les choses selon l'homme, et sans aucune politesse ? Courir contre l'eau, contre le feu, contre le roc, c'est leur métier ; ils vont là de tout leur être ; ils ne savent pas penser autrement. La difficulté, c'est la pierre trop lourde ; on[[1362]](#footnote-1363) s'y met, et on en vient à bout ; non que l'on fasse tout à fait ni tout de suite ce que l'on voudrait ; mais le pic n'attend pas ; il creuse un trou, un passage pour la pensée. Voilà donc une politique radicale, patiente, obstinée, qui raisonne sur le trou même qu'elle fait ; irrésistible si, par un miracle trop peu admiré, elle n'avait remis les plus difficiles travaux aux blanches mains des avocats et des professeurs.

5 mars 1927 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°1, 20 mars 1927 (II)

1934 ECO XI

892

La vitesse est une arme de guerre. Les courses de vitesse la font paraître en son vrai jour. Le plus rapide est vainqueur par convention, comme il le serait selon la nature toutes les fois qu'il s'agit de se saisir d'une chose désirée, et en somme de l'enlever avant que d'autres y puissent mettre la main. Mais s'il ne s'agit point de dérober, la vitesse ne sert point. Le bien commun n'en est pas augmenté. Bien plutôt, il en est diminué, car la vitesse suppose une dépense qui ne se retrouve point dans le résultat.

Une maison est une bonne chose, dont tous profitent ; mais il n'importe point qu'elle soit faite vite ; et au contraire si on la fait vite elle coûte bien plus. Communiquer une grande vitesse à ces lourdes pierres, à ces poutres de fer, c'est du travail perdu ; quand les matériaux sont en place, la vitesse ne s'y retrouve plus. Il est donc sage d'élever lentement la pierre, il est sage de la transporter à petite vitesse par les canaux ; il est fou de l'amener par train rapide. L'avantage commun est que l'on s'y prenne assez tôt pour choisir les moyens les plus lents. Seulement il se peut que l'avantage d'un entrepreneur soit d'arriver avant les autres, de pouvoir vendre ou louer avant les autres. Le travail à grande vitesse est toujours une guerre dont nous payons les frais.

L'avion n'est qu'un moyen de guerre, même dans la paix. Par ce moyen j'arrive avant le concurrent pour conclure une affaire ; ou bien j'expédie des marchandises qui seront sur le marché avant les siennes. On dira que je gagne sur le temps du voyage, qui est du temps perdu ; mais je ne vois pas pourquoi le temps du voyage serait temps perdu ; on peut écrire en voyage, réfléchir, combiner tout en roulant ; si on ne le fait point, c'est que l'on veut prendre ce temps pour se reposer. Dans le prix de la vitesse il faut compter aussi le temps du repos diminué ; l'allure accélérée des affaires produit un genre de fatigue qui veut ensuite un long repos. Nous n'y gagnons rien, et même vraisemblablement nous y perdons ; car il vaut mieux se reposer avant la fatigue ; c'est ménager ses forces ; c'est donner le plus grand travail au total, et le meilleur.

La guerre proprement dite est un jeu de vitesse, vitesse des transports, des marches, des attaques ; vitesse des travaux, comme retranchements et ponts ; vitesse des projectiles. Mais aussi la guerre n'est qu'un art de détruire. Au rebours l'agriculture, qui est le modèle des travaux utiles, et la meilleure source de richesse, l'agriculture ne va point vite ; elle est réglée par les saisons. Ce n'est que contre le feu ou l'eau qu'il faut quelquefois aller vite, et c'est encore une sorte de guerre ; ce n'est plus produire, c'est sauver ce qui est produit. Et il est clair que les lents travaux de la prudence sont ici bien plus avantageux que la lutte à toute vitesse.

Toutes les compagnies de transport se ruinent par la vitesse. Je vois que l'on songe à construire des bateaux qui traverseront l'Atlantique en trois jours et même en deux. Ce n'est qu'une question d'argent. Et la compagnie qui arrivera ici la première gagnera au commencement ; mais quand elles travailleront toutes à cette vitesse folle, on en verra les effets ; de plus en plus travail à perte et subvention de l'État. Nous en serons plus pauvres ; car nous aurons toujours les mêmes choses, mais nous devrons les payer de plus de travail.

L'idée fausse, ici, c'est que si l'on va plus vite on a plus de produits, et qu'ainsi le rapport entre le travail et le produit est toujours le même. Or n'importe quel physicien vous prouvera qu'il n'en est rien. Si l'on veut aller deux fois plus vite, ce n'est pas travail double qu'il faut, mais quatre fois plus de travail ; et, pour aller quatre fois plus vite, seize fois plus de travail ; ce rapport est théorique ; comptez que, dans le fait, la vitesse est encore plus ruineuse qu'il ne paraît ici, notamment par l'usure. En sorte que, par les trains rapides, les paquebots de luxe, les avions et la télégraphie sans fil, nous travaillons à perte vraisemblablement. Ce que je dis ici est très obscur, je le sais. Il est clair que si l'énergie humaine dépensée ne trouvait pas dans les produits de quoi se refaire, il faudrait mourir, et nous vivons. Mais l'économie humaine repose sur d'immenses provisions ; et il se peut que nous usions nos provisions sans les remplacer, ce qui est se ruiner. Qui fera ces comptes ?

10 mars 1927 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°1, 20 mars 1927 (III)

1934 ECO XII

893

Cette loi militaire est socialiste. Il ne faut point s’en étonner. Toute organisation militaire est socialiste, et même pour une part communiste, puisque le soldat est vêtu, nourri, soigné selon ses besoins, et non selon ses services. Vous étendez à tous les citoyens, à tous les genres de production et de commerce, les règles de l’organisation militaire ; c’est le socialisme réalisé, sur le papier, oui. Mais les vieilles objections reviendront.

L’ouvrier d’usine, comme le soldat, apportera sa gamelle et mangera la soupe communiste. Sa femme et ses enfants de même, et la femme et les enfants du soldat aussi. Car pourquoi leur donner de l’argent ? Ne vont-ils pas enrichir les bouchers, les charcutiers et les épiciers ? Ou bien décidera-t-on que les commerçants, dans l’état de guerre, doivent tenir boutique et vendre sans bénéfice ? Ou bien seront-ils simplement distributeurs au service de l’intendance militaire, qui seule achètera ?

Autre difficulté. Elle achètera viande et légumes au paysan. Mais pourquoi le paysan ne serait-il pas aussi soldat sur sa terre, et nourri à la soupe communiste, sous la condition de mettre tous ses produits à la disposition de l’État ? Nul ne doit s’enrichir dans le malheur commun. Ce principe est juste.

Il faut l’étendre aux patrons de ferme comme aux ouvriers agricoles. Il faut l’étendre aux patrons d’usine. Ce ne seront plus que des officiers. Le petit fermier sera capitaine ; le gros fermier sera colonel. Un puissant industriel sera général. J’entends par là qu’ils auront automobiles, chauffeurs, ordonnances, plantons, cuisiniers. Cela se comprend ; ce sont les instruments du métier de chef. Mais pourquoi un traitement ? Pourquoi ne seraient-ils pas vêtus et nourris, eux et leur famille, à frais communs ? Mieux que les simples soldats, je l’admets. Mais pourquoi recevraient-ils de l’argent ? Si le commerce est organisé militairement, et n’est plus que distribution, à quoi servira l’argent ? J’entends bien qu’ils le garderont. Alors l’État engage l’avenir ; il prépare de nouveaux riches. Les ouvriers cependant vivront au jour le jour, sans aucun moyen d’amasser. Est-ce juste ?

Ce raisonnement vaut pour les fonctionnaires. Leur donner de l’argent, quand ils n’en peuvent rien faire, c’est grossir la créance sur l’État. Ce raisonnement s’applique aux officiers. Qu’un général soit mieux nourri et mieux servi qu’un adjudant, c’est naturel. Mais pourquoi leur donner de l’argent ? Pour enrichir quels marchands ? Ou bien vous les condamnez à se faire rentiers. Mais ils ont leur pension de retraite, qui suffit.

Je n’insiste pas sur l’argument connu et rebattu, que le travail militaire est lent et négligent. Obtiendrez-vous, par l’autorité seule, ce zèle et cet esprit d’invention que donne l’espoir de s’enrichir ? Obtiendrez-vous du paysan les mille soins, la vigilance, si vous lui retirez le profit ?

De toute façon il faudra acheter à l’étranger, aux alliés, aux neutres, et payer très cher. Des richesses s’accumuleront encore par là ; laissons l’étranger s’enrichir, nous n’y pouvons rien. Mais l’intermédiaire, j’entends celui qui fera les achats ? Quel contrôle empêchera qu’il reçoive une prime du vendeur ? Voilà de nouveaux riches, et insaisissables. Fermera-t-on l’état socialiste après la guerre, de façon que ces capitaux mal acquis n’y puissent point rentrer ? Ou bien verra-t-on encore une fois les moins scrupuleux des fournisseurs devenir rois par l’argent ?

Des réflexions de ce genre vont naître. Chacun va être mis en demeure de penser à cet universel esclavage, à ces injustices démesurées qui en seront la suite. Cela agira sur les esprits plus énergiquement que le massacre même, parce que le lâche se promet bien d’échapper au massacre, et parce que l’homme moyen, qui est courageux, ne se permet pas trop de craindre pour lui-même. On en viendra à peser le risque de guerre de plus près et mieux. On se demandera s’il n’y a point d’autres moyens d’assurer la paix. Nul ne les a encore recherchés sérieusement et de bonne foi, que je sache. Mais on y viendra, par la seule approche de cette loi effrayante, d’abord si légèrement acceptée.

15 mars 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°1, 20 mars 1927 (IV)

1939 SM1,CLII, « L’Armée nouvelle »

# Libres Propos, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927

894

J'ai lu la communication que le célèbre Wells a donnée récemment en Sorbonne sur le sujet de la Démocratie. C'est de l'Utopie toute pure. Nous voyons s'élever de tous les partis, monarchistes, socialistes, démocrates, une politique de raisonnement qui sent un peu trop le professeur. Le citoyen se voit de toutes parts dupé, dépouillé, humilié. Je voudrais rallier tous les citoyens du monde, d'après une politique de jugement. Mais ce n'est point facile. Nous sommes petits devant ces raisonneurs. Mais n'ayons pas peur ; secouons ces belles apparences.

La démocratie, aux yeux de Wells, ne fait présentement que nier. Il faut pourtant construire. Il faut résoudre notamment les trois problèmes, de la Guerre, de la Monnaie, de la Production. Le citoyen, en son petit trou, et occupé à creuser pour lui-même, n'y voit rien et n'y comprend rien. Les changes, c'est bien clair, se manifestent à la façon des forces naturelles, comme pluie, neige, tempête. Allons, dites, comment voterez-vous ? Quelle notion avez-vous de l'utile et du nuisible concernant cette matière monétaire, subtile autant que l'éther des physiciens, où d'invisibles ondes courent d'un pays à l'autre, sensibles enfin au porte-monnaie, et par là meurtrières, aussi mystérieuses au marchand et à l'acheteur que sont les ondes de l'éther à celui qui écoute dans sa chambre le concert quotidien ? D'après ce problème, jugez des autres.

Le problème de la guerre est plus effrayant encore que le problème des changes, non seulement par les effets, mais par la variété et l'entrecroisement des causes. Que savez-vous, o citoyen roi, que savez-vous de la Chine, ou du Maroc, ou de l'Italie, ou des Balkans ? Que savez-vous de la nature humaine, contraire à elle-même partout ? Les horreurs du pillage chinois, où l'on coupe, à ce qu'on raconte, les doigts des femmes vivantes, manière de prendre leurs bagues, sont assez loin de nous, mais bien proches par les répercussions. Plus près, nous voyons que des peuples non barbares se jettent à la servitude, nient ouvertement le droit, se moquent de la paix. Énigmes. Cependant le citoyen demande obstinément la paix, sans savoir comment on la lui donnera, à peu près comme l'enfant demande la lune. Quant au problème de la production, qui sans doute domine les autres et les enveloppe, il suppose une vue claire des travaux et des échanges dans le monde entier. Qu'en pense cette taupe qui laboure, et cette autre taupe qui vend du beurre, et cette autre qui gratte le métal ? Bref le peuple doit élever sur ses épaules quelques hommes qui voient loin, et les croire.

Ces thèses semblent invincibles. Un homme qui parle seul, et sans être contredit, a la partie belle. Mais, encore une fois, n'ayons pas peur. Marx était certes un grand esprit ; il a prédit que la petite propriété serait dévorée par la grande. Or, en ce qui concerne nos paysans, il s'est trompé. Les penseurs de l'Économique, théoriciens ou praticiens, ont tout dit de la monnaie et des changes, sans s'accorder ensemble, et sans jamais saisir l'évènement. Ce que les hommes d'État disent de la guerre ferait rire, si le sujet laissait place au rire, reprenant, sans y changer un mot, les lieux communs les plus faibles, et finalement proposant comme remède le mal lui-même, aggravé par la préméditation. Car on veut nous épargner la ruine, l'esclavage, le massacre. Et que nous offre-t-on qui nous gardera de ces maux ? Le massacre, l'esclavage, la ruine. Ces pensées d'enfance ne m'étonnent point en des hommes éminents. Outre qu'ils n'ont point de vues admirables sur ces grands problèmes, et qu'ils sont taupes comme nous, l'infatuation encore leur bouche les yeux. Gardons la modestie ; tous ensemble, gardons la modestie, et tenons ferme pour quelques biens, tout proches, et contre quelques maux, tout proches, d'après les vieilles règles de sagesse et de justice, heureusement pratiquées par beaucoup d'hommes en leurs propres affaires, malheureusement jusqu'ici trop méconnues dans les affaires d'État. Convenez que si quelque bien a été fait par les gouvernants, il faut en faire honneur toujours à des vertus privées bien plutôt qu'à un rare savoir.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (V)

895

« Cette étrange loi militaire me fait penser, dit Castor, à tous ces réformateurs raisonnables qui m’auraient ruiné dix fois si je n’avais pas su dire non. Des machines neuves, un sol cimenté, des bureaux sans poussière, des hangars légers, spacieux et clairs, des transmissions électriques, toutes choses raisonnables et bonnes, j’ai dû en refuser plus de la moitié, au grand étonnement de mes réformateurs, qui ne voyaient que leur projet et leur propre importance. D’où j’ai compris que le métier de roi est de savoir dire non. Et j’ai remarqué qu’il n’est pas bon de discuter et de donner des raisons, car cela entretient l’espérance. Au contraire, il faut soudainement les refroidir. Il faut que le non soit comme un fait de nature, sourd et aveugle ; alors les hommes s’en arrangent, et trouvent de nouvelles idées. Mais s’ils vous voient écouter et pencher, ils viennent aux derniers moyens, qui sont souvent importuns, disant et faisant dire que vous n’avez plus d’argent, que vous vieillissez, que vous ne vous souciez point d’hygiène ni de sécurité, et autres choses qui, je l’ai remarqué, ne sont jamais mises en action que contre ceux qui se montrent hésitants et faibles ».

« J’ai remarqué, lui dis-je, la même chose au sujet des enfants. C’est pourquoi il faut qu’une chose refusée, même facile, devienne impossible à leurs yeux dès qu’elle est refusée ; alors ils n’y pensent plus. Seulement je ne vois point comment ces idées s’appliquent à cette loi militaire, que nous voyons naître, grandir, et s’étendre ; car tous ces chefs, avec ou sans uniforme, sont bien nos maîtres. Nous le voyons par les effets ; et c’est nous qui sommes refroidis et congelés ».

« Mon cher, tout serviteur devient maître, si on le laisse faire. Et si j’avais dit à mes réformateurs : « Faites pour le mieux, car je n’y entends rien », j’aurais vu naître des murs, des ailes, des annexes, des pavillons, enfin toute la folie de ceux qui ordonnent sans avoir à payer, mais, bien pis, qui gagnent sur toute dépense qu’ils me font faire. Et c’est pourquoi je vous dis, apprenez à gouverner ».

« Mais, lui dis-je, par où les prendre ? Il y a une sorte de logique dans cette folle entreprise qui nous met tous en caserne ».

« Il y a, dit Castor, une sorte de logique dans toute folie. L’erreur est ici de raisonner alors qu’il s’agit de juger. N’essayez pas de prouver à un militaire qu’il a assez de corps d’armée. C’est le jeu des ministres, et ils s’y laissent tous prendre. Du moins vous autres, qui n’êtes que citoyens, n’allez pas penser en ministres. Essayez de former tous ensemble une sorte de Louis XIV qui sache dire non et qui ne revienne jamais ».

« Difficile ».

« Facile au contraire ; mais l’opinion ne connaît pas son pouvoir. Très habilement on nous noie dans cette idée que nous ne pouvons rien contre les hommes qui savent très bien une certaine chose. Mais voici un exemple étonnant. Tous les hommes compétents ont dit et prouvé qu’il fallait régler ces fameuses dettes à soixante ans. Contre quoi l’opinion a fait le mur. Si c’est bien ou mal, je ne sais ; mais c’est ainsi ; un raisonnement ne peut rien contre un mur. Qu’arrive-t-il ? On attend ; on cherche autre chose ; et sans doute on trouvera mieux que ce que l’on proposait d’abord. J’admire ici comme les pouvoirs sont dociles à l’opinion. Obstinés d’abord et dogmatiques par notre faiblesse, les voilà ingénieux et rusés par notre force. Que l’opinion se mette seulement à rire devant ce projet de loi militaire, qui ressemble à une thèse de Sorbonne, et vous verrez comme les pouvoirs replieront leurs antennes, Que feront-ils ? Ils chercheront autre chose ; c’est leur métier. J’ai remarqué qu’une solution qui s’étale sans trouver résistance empêche d’apercevoir d’autres solutions possibles. Dites-moi combien l’on a vu, en politique, de projets qui furent d’abord urgents et cessèrent bientôt de l’être. Mais je reviens. Le rôle des gens à système est subalterne ; regardez n’importe quelle affaire réelle, et vous en serez convaincu. Ce sont des agents d’exécution. Je ne suis pas architecte ; mais si l’architecte me propose le plan d’une maison à ses yeux admirable, et qui ne me plaît point, je saurai bien le lui dire. Je crains seulement que l’état démocratique, par une fausse sagesse, tombe sous la domination des hommes à système, race subalterne ».

5 avril 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (VI)

1939 SM1, CLIII, « Refus »

896

« Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ». Formule immense, dont je ne puis faire le tour ; mais je m’y heurte comme àun solide, dans le moment où je m'élance àdésirer des lois qui me plaisent. Le maître, quel qu'il soit, est bien attentif à cette multitude, et se soucie de plaire, d'où j'aperçois qu'il est flexible, en ce qui dépend de sa volonté. Mais quelque chose se montre derrière lui, au nom de quoi il commande, et qui le tient serré ; c'est cet engrenage des causes et des conséquences, dans lequel il est pris aussi bien que moi. Les dépenses faites sont faites ; nul ne peut faire qu'elles ne soient pas faites. C'est ce qu'exprime la dette, visage de pierre. La production est un fait ; la récolte est un fait ; le chiffre d'affaires quotidien est un fait, de la même manière que la pluie, la grêle et le vent sont des faits. Et, comme un certain vent renverse un certain arbre aussi inévitablement que la terre tourne, ainsi la multitude des événements passés et irrévocables, guerre, emprunts, réparations et le reste, exerce sur nous tous une pression inhumaine, sans plus d'égards qu'une automobile lancée qui va lancer elle-même l'homme comme une pierre, s'il ne se range point. Or, quand le maître m'avertit de me ranger, il n'est point maître en cela, mais plutôt il est le héraut et le serviteur de la nécessité. Ainsi s’avancent les impôts, la loi militaire, et le reste. Et le maître sait bien dire : « Cela ne me plaît pas plus qu'à vous. » Bref, on vit comme on peut, et non comme on veut.

Très bien, me voilà ramené. En ce creux donc où je m'abrite contre toutes ces pluies, j’ai loisir de penser. Je pense, c'est-à-dire je pèse. Je doute. Cela mène loin. La première remarque que je veux faire est que les hommes se trompent aisément, et souvent s'obstinent à ce qui leur plaît, sans savoir si ce qui leur plaît est possible. Cette remarque de sagesse est bonne pour moi et pour tous. Il se peut bien que le maître ordonne comme il lui plaît et non comme il faut. « Cela ne me plaît pas plus qu'à vous. » Savoir. Il plaît au souverain d'avoir de l’argent dans ses coffres ; il ne me plaît point tant de payer. Il plaît à l'état-major d'avoir trois brosseurs pour une chaussure ; il ne me plaît pas tant de cirer des bottes. Enfin, dans ce que le maître me propose et aussitôt m'impose comme nécessaire, il y a certainement une partie, petite ou grande, qui n'est pas nécessaire, mais qui seulement lui plaît. Comment le saurai-je en cette société serrée comme feutre, où nul ne voit guère plus loin que sa main ? « Que savons-nous de la volonté de Dieu, dit Coûfontaine dans l'*Otage*, quand le seul moyen pour nous de la connaître est de la contredire ? » Parole lourde, et peut-être imprudente, mais je ne suis point sourd. Et je dis : « Comment savoir ce qui est véritablement nécessaire, sinon par une obstinée résistance ? »

D'autant qu'une autre idée se montre, quand je pense à ces lois aveugles qui font le vent sur la mer et les vagues. Je cède, et il le faut bien ; mais je parviens souvent aussi où je voulais, comme le bateau qui tire des bordées ; il cède à la nécessité ; mais il avance enfin contre le vent. Et je ne vois pas pourquoi on nous prêcherait d'obéir à la première sommation de la nécessité politique, quand l'homme navigue contre vent, par sa propre industrie, depuis tant de siècles. Sur cette mer politique, il serait bien lâche et bien au-dessous de l'homme de céder au premier flot, et d'aller d'abord comme une épave où le courant me mène, et non point où je veux aller. Encore mieux si je forme équipage avec des hommes qui vont justement où je vais. Hardi, donc, et tiens ta route.

Et je m'aperçois qu’en cette courte méditation de politique, je me trouve porté bien plus loin que je n'espérais. Car l'homme a appris à ne pas adorer la vague ; simplement il en tient compte, et, sans scrupule, la fait servir à ses fins autant qu'il peut. La nécessité est inhumaine ; il est fou de la haïr ; il n'est pas moins fou de l'aimer. Eh bien donc, si je découvre dans les choses politiques la nécessité aussi, qui est mon vrai et mon seul maître, me voilà déchargé de respecter. Cette grande et terrible machine, je veux m'y mouvoir avec précaution ; mais je ne vais point l'adorer. C'est un ennemi comme un autre. Mon seul objet ici est de vaincre en obéissant, comme je fais pour le vent et la vague. Et voilà ma charte de citoyen. Je dois à l'homme, oui ; mais à la nécessité je ne dois rien.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (VII)

1934 POL (I)

897

Ces fusillades de Vingré, de Flirey, et d’ailleurs, qui reviennent toujours, que nous ne savons ni accepter ni refuser, m’ont conduit par un chemin caché à considérer de nouveau ce doux, humain et presque philanthropique principe des penes, que l’on nomme principe de l’utilité. Quand Bentham, après Beccaria, eut comme déclaré au monde que toute peine est un mal, qu’une peine inutile est un mal sans compensation, et qu’enfin le supplice d’un homme n’a d’autre sens que de rendre sécurité à un grand nombre en inspirant terreur à quelques-uns, on crut respirer enfin après des siècles de vengeance. Tous les hommes raisonnables jurèrent d’effacer de nos lois le sauvage talion, et cette sorte d’équivalence que l’on avait cherchée jusqu’alors entre le crime et la peine. Le coupable n’était plus qu’un imprudent, ou un aveugle, ou un emporté, qui devait seulement réparer, à ses dépens, ce qui était réparable. C’était la fin de ces tortures et de ces spectacles cruels, par lesquels on croyait imiter une éternelle justice. Justice industrielle maintenant, sans colère aucune, et même, à bien regarder, sans aucun blâme, qui évaluait seulement le dommage. Qui n’a frémi, en comparant à cette machine économique, du genre anglais, propre comme une machine à calculer, les réflexions que le sévère Kant mettait au jour vers le même temps, disant que si l’on abandonnait quelque île perdue, on n’aurait point le droit d’y laisser à leurs risques, et sans aucun espoir, des criminels justement condamnés, mais qu’avant de partir, et même sans que cela fût utile en aucune façon, il faudrait encore tuer ces malheureux ? Cette fiction veut faire entendre qu’il suffit que la peine soit juste, et qu’elle se passe très bien d’être utile. C’est le premier sens, et qui choque par une dogmatique prétention. Mais il y est enfermé un autre sens encore, qui est que la peine, si utile qu’elle puisse être, ne peut pourtant se passer d’être juste.

Vieille idée. Platon soutenait déjà, en son *Gorgias*, que c’est le pire malheur pour un homme si, ayant commis quelque crime, il n’en est point puni. Ce serait donc une sorte de charité ou de fraternité redoutable, qui, par la peine, porterait secours au coupable. Plus profondément, ce serait le coupable lui-même qui voudrait la peine, et l’on devrait, comme dit Hegel, lui appliquer sa propre loi et, d’une certaine manière, le faire juge. Il y aurait du respect dans la peine, comme évidemment il peut y avoir du mépris dans le pardon. Rude doctrine, bien oubliée, bien méprisée.

Mais, comme aurait dit Socrate, qui savait tout, il n’est pas facile de se passer de la justice. Voyez maintenant à l’œuvre cette claire et convenable machine de l’utilité. Vous serez pendu, si c’est utile. Vous avez effrayé, vous devez rassurer ; vos avez proposé un exemple redoutable ; votre supplice, en retour, va faire exemple. Et s’il ne suffisait pas de vous pendre, si les criminels ne s’effrayaient plus d’une mort s prompte, sans doute on reviendrait à la roue, ou bien aux quatre chevaux, ou bien aux supplices chinois. Et qui sait même ? En des temps difficiles, il pourrait bien apparaître que le supplice d’un innocent sera le moyen d’une terreur utile. Or, par cette avance inflexible, sans yeux et sans cœur, qui est propre aux machines, nous avons vu justement cela. Oui, cela même. Car ces soldats n’étaient peut-être pas des lâches ; peut-être ils avaient été trompés par quelque cri, par quelque commandement ambigu ; toujours est-il certain qu’ils n’étaient pas plus coupables que bien d’autres, et que leur faute, à la mettre au pis, était encore de celles que chacun peut comprendre, et, en stricte justice, excuser. Mais la peine était utile ; et l’utilité montrait maintenant son vrai visage, qui est nécessité. Nous avions choisi un régime de force, sans nous en apercevoir. Il se peut bien que nos guerres mécaniques, en leurs effets les plus atroces, soient notre juste punition. Oui, selon notre propre choix, dirait Socrate.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (VIII)

898

La commission ronge toutes les affaires et les détruira toutes. Je comprends que celui qui veut vendre envoie ici et là des rabatteurs ; c'est un genre de dépense qu'il doit limiter, car cela multiplie l'espèce des intermédiaires, tant de fois maudite, qui ne produit rien et qui consomme. Or chacun peut se nommer lui-même commissionnaire ; on l'est quelquefois sans le vouloir.

Chacun a entendu des récits dans le genre de celui-ci. Une jeune secrétaire se trouve seule dans un magasin où des automobiles sont exposées. C'est une heure vide, où l'on ne fait point d'affaires. Par hasard[[1363]](#footnote-1364) il entre un homme fort riche, étourdi de ce qu'on lui a montré, malade d'irrésolution, et peut-être timide. La secrétaire dit tout ce qu'elle sait. L'homme irrésolu ose se montrer ignorant et défiant, tel qu'il est ; pour la première fois peut-être il a loisir d'observer, et il arrive à bien comprendre quelque chose. J'imagine, et vous pouvez imaginer de même, quelque circonstance qui s'ajoute à d'autres et termine l'irrésolution. Une grande voiture est choisie. La puissante Marque, qui sait toujours tout, mande la secrétaire, bien étonnée, et lui remet la commission d'usage, qui fait peut-être deux mois de salaire.

La puissante Marque a suivi en cela une règle tirée de l'expérience. Quand on paie bien l'intermédiaire, fût-il de rencontre, on se fait un allié ; mais surtout, si l'on ne paie point l'intermédiaire, on risque de se faire un ennemi, et fort dangereux. Dans ces rivalités d'industrie, tout est à peu près égal. Il est difficile de fixer l'acheteur ; en revanche[[1364]](#footnote-1365) il est facile de le détourner ; le moindre mot, et tout à fait en l'air, y peut suffire. On dit que la publicité, par affiches ou autrement, a des effets certains ; je ne sais qu'en dire, car, par les efforts des agents de publicité, qui sont encore des conseilleurs, tout finit par être égal. En revanche je comprends très bien ce qu'il en coûte si l'on refuse les offres d'un agent de publicité. Car on peut prévoir à coup sûr une autre publicité, diffuse et détournante. Le moins que puisse dire un courtier mécontent est que telle maison voit le fond de sa caisse. Chantage, dira-t-on ; mais cela peut se faire sans mauvaise intention[[1365]](#footnote-1366). Un intermédiaire qui a perdu une commission espérée se trouve mécontent, et de bonne foi.

Nul ne m'a dit ces choses ; mais il n'est pas difficile de les deviner. Je vois qu'on accroche en belle place et à grands frais de brillants panneaux qui célèbrent une maison d'ailleurs bien connue. Est-ce que le chef de cette maison a reconnu l'emplacement, mesuré les frais et les profits ? Nullement. C'est un agent de publicité qui a eu cette idée, et qui l'a proposée. Et comme la décision appartient à quelque employé supérieur qui a charge des affiches et panneaux, je parie que la commission se glisse encore par là ; entendez que celui qui accepte l'offre reçoit aussi une commission de celui qui la fait. Ainsi se font les affaires, et il n'y a point de mystère là-dedans. Voici un ingénieur, qui a charge d'acheter des choses de cuivre et de fer au meilleur prix ; il achètera selon la commission qu'on lui offre. Ces choses sont niées ; pourtant elles sont ; le plus scrupuleux y viendra. Il y viendra parce que c'est l'usage ; et d'autant plus aisément que les grandes affaires n'ont guère de chef qui sache tout, mais ressemblent plutôt à des administrations où chacun cherche son propre avantage. Et cela explique assez de folles dépenses, qui souvent ruinent l'affaire, et toutefois enrichissent les participants. Je participe aux bénéfices ; mais cette garantie n'en est pas une, car il se peut que j'aie avantage à diminuer les bénéfices, si je gagne plus à organiser la dépense qu'à assurer le gain. Tel est le genre de calcul qui ronge toutes les affaires. Il y a peut-être un degré d'étendue et de complication à partir duquel les plus brillantes entreprises ne peuvent manquer de mourir. Et cela commence quand l'œil du maître n'a plus la claire perception de l'ensemble.

18 avril 1927 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (IX)

1934 ECO XIII

899

Descartes est le premier qui ait su dire que la passion de l'Amour est bonne pour la santé et qu'au rebours la passion de la Haine est une sorte de maladie. Le *Traité des Passions* est bon à lire, mais un peu difficile par le détail d'anatomie et de physiologie qui veut quelque préparation. Voici d'abord en gros l'idée étonnante et neuve qui oriente Descartes en ses recherches. Comme nous avons été enfants avant d'être hommes, nous conservons la trace de nos premières amours et de nos premières haines. Or, le petit être encore sans connaissances, que peut-il aimer, sinon la bonne nourriture ? Et que peut-il haïr sinon la mauvaise ? Au lieu donc d'appeler par gestes et par discours ce qu'il aime, au lieu de repousser de même ce qu'il hait, il commence bien plus bas, par des gestes intérieurs en quelque sorte, accueillant les sucs favorables par une aisance et une confiance dans les mouvements vitaux, qui précipitent la nutrition et la croissance. Et, au contraire, devant les choses nuisibles, comme mauvaise nourriture ou air empesté, il se ferme en quelque sorte, et même se contracte par une énergique nausée, ce qui va à ralentir la vie et presque à la suspendre.

Or, peu à peu, et à mesure qu'il apprend à connaître choses et êtres, il vient aussi à aimer ou à haïr des objets qui n'ont point de rapport immédiat avec les fonctions vitales, mais le pli est pris, de désirer comme de repousser. Les mouvements physiologiques qui ont été joints si constamment au premier amour et à la première haine sont encore joints, par la force de la coutume, à tout amour et à toute haine, même de l'ordre politique, moral ou religieux. **[**Au reste les mots si expressifs comme répugnance, dégoût, horreur, ne sont pas moins naturels que la grimace du nez et de la bouche pour manifester l'esprit de secte et la condamnation de l'hérétique.**][[1366]](#footnote-1367)**

Certes, aimer en un homme, c'est bien autre chose que mieux respirer, mieux digérer, mieux assimiler ; mais c'est tout cela premièrement. Et haïr, quand ce serait haïr l'injuste ou le méchant, c'est toujours premièrement et profondément se retenir de vivre. Méditez sur cette idée ; elle en vaut la peine. Tous les signes la confirment, et tous les gestes, et ces mille liens de la haine et de la colère, que l'on sent si vivement, et qui redoublent encore l'irritation. Car tel est l’entraînement de ces passions tristes que nous ajoutons encore cette tristesse au compte de l'ennemi. **[**À celui dont la seule pensée nous rend littéralement malades, nous pensons sans bienveillance. C'est tout comme s'il nous détruisait par sa seule idée. Aussi peut-on suivre sur un visage une vieille rancune, comme on y suivrait un accès de foie.**][[1367]](#footnote-1368)** Et, au contraire, dans les moindres mouvements et jusque dans l'accent de l'amour, quel qu'en soit l'objet, et quand ce serait même l'amour de Dieu, on sent aussitôt comme une vie déliée et délivrée, enfin une allégresse, une aisance et une grâce.

Partant de là, on est conduit à vouloir se disposer en toute circonstance, plutôt selon l'amour que selon la haine. Mais comment faire ? La maxime de Descartes est ici que les mêmes actions auxquelles nous sommes souvent conduits par la haine peuvent aussi résulter de l'amour, ce qui revient à dire abstraitement qu'il vaut mieux agir par amour pour le bien que par haine pour le mal contraire ; mais cette maxime n'est pas toujours aisée à étendre aux cas particuliers. Voici un cas assez simple. On élèvera mieux un enfant en méditant sur ce qu'il fait voir de bon qu'en étant attentif seulement à la faiblesse, à la frivolité, à la négligence, aux défauts enfin qu'il montre. Autre exemple ; si vous enseignez le violon, ne remarquez que les notes justes ou presque justes ; laissez les fausses notes tomber dans l'oubli. Faites-y attention, cette règle n'est pas autre chose que la règle de charité. Mais il faut des années pour la découvrir en son immense étendue.

Une règle plus simple, d'abord plus à portée, et bien plus efficace que l'on ne croit, est de se former aux gestes de bienveillance, et d'abord de délier, en commençant par les mains et le visage, tous les gestes qui expriment un commencement de fureur, par exemple poings fermés, dents serrées, sourcils froncés. Ce n'est que politesse ; mais la politesse est d'importance et a de grandes répercussions sur ce régime interne qui accompagne toujours les mouvements de l'amour et de la haine. **[**Car par l'unité du corps humain, et la continuelle communication d'une partie à une autre, il est impossible que le dehors soit changé sans que le dedans le soit aussi. En sorte qu'il y a une médecine du foie et de l'estomac par les gestes du bon accueil. Qu'on juge de ce que pourrait la vraie charité, même comme moyen de vivre vieux. Cette remarque est du même ordre que celle qu'on fait à l'enfant en colère : « Oh ! qu'il est laid ! »**][[1368]](#footnote-1369)** Retenez cette maxime : le geste gouverne l'humeur. Il est donc sage de rechercher toute occasion de politesse.

La psychologie et la vie, n°1, mars 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (X)

*SPS* 43, « Amour et haine »

900

Il y a des parties de la côte bretonne où les cultures, les haies et les bouquets d'arbres viennent border les rochers inhumains et l'océan sans moissons. Il n'y a qu'un petit sentier de douaniers entre le bout du sillon et le bruyant précipice. L’on peut ainsi, sur quelque petite plage et regardant vague après vague, se trouver adossé en quelque sorte au monde humain, tout marqué de signes, tout réglé et raisonnable, devant ce sable à demi liquide, où s'effacent les signes, et devant cette étendue en agitation qui refuse tout signe. Ici quelque chose prend fin et quelque autre chose commence. Ici finit l'empreinte humaine et le royaume de coutume, où l'esprit s'endort. Ici commence le chaos, où il faut que l'esprit s'éveille.

Souvent aux jours de fête on voit, comme en un théâtre, sur la plage courbe, paysans et citadins qui regardent la chose inhumaine comme un miroir où ils se reconnaîtraient. Un fort sentiment saisit ici l'homme, et éveille d'abord une attention sans espérance ; toutes les pensées sont recouvertes et noyées ; ici on ne sème point, on ne récolte point ; mais il faut conquérir, et l'on ne peut garder ; les vaisseaux n'ont point laissé de sillon ni d'ornière. Ici finit le royaume de providence, d'épargne, de fruit, de travail, où la constance cache si bien la loi. Ici se montre en tours et retours l'inconstante nature des choses, qu'on ne peut prédire, et qu'il faut comprendre. Constante et fidèle en cela ; fidèle et sûre amie en cela seulement qu'elle ne promet point, qu'elle ne signe point d'alliance, qu'elle ne trahit point .

Les choses solides et labourables ont toujours une apparence de visage pensant ; car on les retrouve ; elles durent plus que nous. Ce sont des sphinx. Elles renvoient la solution à l'on ne sait quel terme ; nous y sommes dupes du temps, du progrès, et de l'imperceptible usure, qui rend vains tous nos placements. Nous sommes ajournés ; telle est notre exigeante patrie. Aussi qui ne se plaît à dessiner au bord de la vague des empires aussitôt effacés ?

La peur habite les bois. Tous les bois sont bois sacrés. Il faut croire, mais nul ne s'y fie. Devant la plaine liquide on ne peut croire, car on n'y voit point de ces signes muets. Les possibles ne nous guettent point, mais sous nos yeux ils s'enroulent et se déroulent ; on y lit à travers, dans cette transparence ; rien n'est mystérieux ni impénétrable ; c'est la puissance nue ; le moindre ourlet de vague est comme un raz de marée ; rien n'est grand ni petit ; le grand n'est qu'une somme de petits ; tout est fait de ces gouttes inoffensives et sans dessein. Ainsi l'autre loi paraît, la pure loi de nature, en laquelle il n'y a ni punition, ni récompense, ni aucun genre de vouloir. La nature, enfin, n'a plus de visage ; elle ne nous fait plus peur. Il y a de la sympathie dans la peur et toujours du respect ; les animaux domestiques nous renvoient fidèlement, en leurs regards, cette double image de nous-mêmes. D'où ces cultes païens, qui vont si naturellement à la fureur, par l'imitation de l'idole. Or, il n'y a point de culte océanique. L'océan, grandeur étalée, par addition à elle-même, extérieure à elle-même, l'océan refuse le culte ; mais il attire l'action immédiate et la précaution, non le respect. L'esprit d'examen est né et s'entretient sur cette bordure mouvante. Ceux qui ont dit que c'est le solide qui nous instruit n'ont pas poussé bien loin ; dansle fait la physiquedes fluides est bien plus avancée que celle des solides. Devant l’océan instituteur, l'homme conçut la danse des atomes et des tourbillons. Oui, sortant des forêts pleines de dieux, l’homme au bord de la falaise reconnut son redoutable mais fluide et maniable royaume. C'est alors qu'il osa penser.

Nouvelle Revue française, 1er avril 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°2, 20 avril 1927 (IX)

1935 SE XLIV « Sur la plage »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927

901

L'idée que je me fais de mon semblable est une idée. Ce n'est pas peu. Car ce sont les différences qu'il me jette au visage. D'après sa forme et ses mouvements, d'après son inimitable parler, d'après ce qu'il a vu et d'après ce qu'il voit, d'après ce qu'il sait faire, et encore d'après ce monde de secrets en lui, que j'ignore, je sais qu'il est autre et étranger. Mais je le veux semblable à moi, mon semblable ; je le cherche tel ; je ne me lasse point de frapper à la porte.

Par la géométrie je le reconnais mon semblable ; et Socrate fit une grande chose le jour où il proposa le carré et la diagonale, tracés sur le sable, non point à Alcibiade ni à Ménon ni à quelqu'un de ces brillants messieurs, mais à un petit esclave qui portait les manteaux. Ainsi Socrate cherchait son semblable, et l'appelait dans cette solitude des êtres, que la société accomplit. Il formait donc cette autre société, de ses semblables ; il les invitait, il les poursuivait, mais il ne pouvait les forcer ; il ne pouvait ni ne voulait. Celui qui imite par force m'est aussi étranger qu'un singe. Celui qui imite pour plaire ne vaut pas mieux. Ce qu'attend Socrate, c'est que l'autre soit enfin lui-même, par intérieur gouvernement, et ne croie personne, et ne flatte personne, attentif seulement à l'idée universelle. À ce point, ils se reconnaissent, et se décrètent égaux. Une autre société se montre.

Musique et poésie font mieux encore parce que le corps y est. Que l'esprit y soit tout, et qu'il y retrouve sa géométrie en mouvement, en nombre, en accord, en symétrie, c'est beaucoup. Mais l'autre miracle est en ceci, qu'en tous deux, par l'accord du jeu vivant et de l'abstraite raison, le haut et le bas sont réconciliés ; cela fait un grand moment, et une plus profonde reconnaissance. Ce n'est plus cette rencontre et expérience de l'esprit humain, ce qui est déjà beau ; c'est la rencontre et expérience de la nature humaine, c'est-à-dire de l'humanité existante. L'immense société, et invisible, se fait sentir alors, comme aussi autour des monuments, des peintures, des dessins ; plus silencieuse encore dans ce musée où retentissent des pas étrangers qui ne sont pas étrangers. Ces grands témoins de mon semblable me mettent en société, aussitôt, avec cet homme que je ne connais pas, avec l'artiste qui est mort, avec ce peuple ancien qui nourrissait l'artiste. L'humanité existe.

Je ne remarque pas de tolérance dans les arts, ni non plus dans la géométrie. Cela me délivre de cette triste amitié qui voudrait me dire : « Vous êtes autre, et je suis autre ; supportons-nous l'un l'autre, car nous ne pouvons mieux. » Par cette indulgence, tous les dons sont d'avance perdus. La grande amitié, la grande fraternité est plus exigeante. Gœthe a dit cette chose admirable : « Pardonner à tous, et même à ceux qu'on aime ». Admirable parole, parce qu'on ne peut la suivre. Car si quelqu'un se montre insensible aux arts, ou rétif devant la géométrie, on ne peut s'en consoler que si on le méprise. C'est demander trop, peut-être ; mais on n'a pas le droit de demander moins. Le plus beau est, qu'avec toute la sévérité possible, on ne peut forcer, puisque c'est le libre qu'on veut. Ce qu'on veut c'est ce qui se fait soi-même ; voilà mon semblable. Il refuse de l'être, et moi je veux qu'il le soit. Ce que je lui jette au visage, comme on jette de l'eau au dormeur, c'est cette assurance que j'ai qu'il sera mon semblable s'il le veut ; mon semblable et mon modèle, oui, d'un seul mouvement de l'esprit, ou du cœur, ou des deux. Et j'attends, selon la belle image de Claudel, j'attends comme Moïse attendait après qu'il eut frappé le rocher de sa baguette. Cela est bien importun et bien sévère, d'attendre une telle chose d'un pauvre homme, et même d'un pauvre enfant. Ce genre de sévérité est la seule chose au monde qui soit bonne. La charité ne donne pas, elle demande.

18 avril 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XII)

1935 SE LXIX « Mon semblable »

902

Apprendre à lire l’alphabet Morse, soit en des traits et points sur le papier, soit en des sons brefs ou longs, soit en des lumières interrompues, cela semble bien difficile si l’on essaie deux ou trois fois et sans patience. Or le pouvoir militaire entreprend d’enseigner ces choses, et y réussit très bien, par le ministère d’un caporal qui a appris la patience et qui ne compte point le temps. C’est ce qui m’a fait penser quelquefois que, si l’instituteur avait le pouvoir d’un caporal, il n’y aurait point d’illettrés. De tels effets, et bien d’autres du même genre, font que l’on aimerait un pouvoir fort. Mais il faut tout dire. Au temps des pouvoirs forts, il arrivait que des apprentis, déjà assez avancés pour pouvoir lire au son, étaient rassemblés pour une sorte de cours supérieur, fait par un officier qui, lui, ne savait pas le Morse. Ainsi on voyait que le professeur épelait péniblement devant des élèves qui savaient lire. Dès qu’il est défendu de rire, et sous peine de mort, il n’y a plus de ridicule. Et quand le pouvoir parvient, comme on voit par de tels exemples, à écraser le jugement de l’homme sans y avoir le moindre égard, il n’y a même plus soupçon de ridicule, mais plutôt un genre d’ordre qui enivre le chef et qui épouvante le citoyen.

Ce n’est point la faiblesse que je veux montrer en un pouvoir qui ose jusque là, c’est la force. Selon cette infatuation imperturbable, le pouvoir militaire donnera des leçons de stratégie et de tactique en chambre, devant les esprits les mieux affilés, et qui savent comment on fait l’histoire. Et quoique les peines de prison, de déportation et de mort ne soient pas affichées, il ne s’élève point le grand rire qu’on pourrait attendre, peut-être parce que la jeunesse studieuse, à qui l’on promet des grades dans la redoutable hiérarchie, aime mieux le pouvoir que la liberté. Si c’est ainsi, tout est dit, et nous serons gouvernés au bon plaisir de l’État-Major, sous les vaines apparences d’un régime démocratique. Mais il se peut bien que ce soit la force du système, et le degré de l’assurance, ici incroyable, qui fascine les hommes, comme Kaa, les singes, par le jeu de ses anneaux. On citerait de fortes têtes qui se sont laissé[[1369]](#footnote-1370) prendre au serpent, comme de simples petits oiseaux. L’expérience est commencée, soit, et rassemblons nos forces. On verra comment l’homme est fait.

J’en appelle à tous ceux qui, dans les années d’esclavage, ont maudit ce despotisme oriental, aux yeux de qui l’opinion d’un subalterne ne compte pas plus que celle d’une souris ou d’un merle. Tous conviendront que la puissance d’un chef de service ou d’un patron n’est rien à côté. Tous ont pensé alors à l’heureuse liberté du citoyen comme un homme qui a soif pense à une source. Et tous, souvenez-vous, tous mettaient leur vie au jeu pour sauver et retrouver cette facile obéissance de la paix, tempérée par le rire et les chansons. Ils pensaient que pour l’esprit de Rabelais, de Molière et de Voltaire, on peut mourir. Tel est ce peuple léger et indomptable, que j’aime.

Pensées d’enfant. Un pouvoir qui s’est trouvé innocent devant tous, après tant de folles attaques, après tant de féroces exécutions, se trouve aussi bien fort par une sécurité tellement au-dessus des pensées. Devant ce sérieux de machine, je ne vois presque point d’homme qui tienne ; tous se rangent, comme devant un train qui roule. Nous voyons le résultat, qui est une sorte de déclaration de guerre pour toujours, et la promesse solennelle d’un esclavage plus serré et mieux administré que jamais. Tout organisé par ceux qui ne savent rien. La vieille doctrine du sergent recruteur couvre tous les travaux, ferme toutes les avenues. Cependant l’on célèbre l’Humanité en Beethoven ; je lis, certes, de belles pensées. Je voudrais pourtant les accorder avec le projet arrogamment avoué de faire que les communs admirateurs du grand homme puissent se trouver encore une fois ennemis par décision administrative, et s’entre massacrent, et tuent quelque autre Beethoven, maintenant au berceau. Hélas, ils suivent leurs projets, et, nous, nous ne suivons pas nos pensées.

5 mai 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XIII)

1939 SM1,CLIV, « État-Major »

903

Le progrès va[[1370]](#footnote-1371) cahin-caha. À regarder d’un certain côté, il vous paraît que c’est la partie qui travaille qui aussi gouverne, jusqu’à vous étonner, quoique l’équilibre des forces réelles n’exige pas moins. Mais considérez un autre aspect et d’autres rapports, l’esclave ne peut rien du tout, quoiqu’il soit multitude et qu’il sache très bien ce qu’il veut. Vous vous croyez au temps de Xerxès.

J’observais ce matin un groupe de travailleurs, qui refont la route ; beau travail, et au profit de tous. Le soleil était levé depuis longtemps et jetait cette poudre d’or qui annonce les belles journées. Je suppose que les travailleurs s’étaient levés avec le jour, peut-être pour arroser ou sarcler dans leur petit jardin. Mais, à ce chantier qui les attendait, et qui barre la route, ils arrivaient sans se presser, tranquilles sous la loi des huit heures, inviolable charte. Et, comme une preuve de puissance rend hardi, je remarquais que dans le temps de leur travail ils ne se hâtaient point, comme s’ils avaient voulu, de leurs moindres gestes, signifier à ce monde pressé qui va toujours courant, qu’eux du moins ils ont repris le pas de l'homme, et institué dans leurs travaux le gouvernement du bon sens. Ce pouvoir tranquille et presque insolent m’étonne toujours ; par réflexion je l’admire. Je songe à ces entrepreneurs, à ces capitaines d’industrie, à ces banquiers, toujours précipités au gain, si puissants dans la presse et partout, si impatients de ne pouvoir fouetter, je parle au figuré, ces arrogants serviteurs. Je comprends cette puissance de l’union fraternelle et de la fidélité, par-dessus métiers et frontières. Je prends de la considération pour ces bons élèves qui, d’un cœur juste, ont pris la direction de ce Léviathan limeur et piocheur. J’admire que l’Europe vive sous le gouvernement de cette élite écrivante qu’élèvent des bras forts et des cœurs résolus. Le peuple est roi.

Bon. Ce même peuple est soumis premièrement au dur esclavage de la caserne ; et il est défendu de rire. Cet esclavage en annonce un autre, bien pire, dont le souvenir est encore tout frais. Le moindre sous-lieutenant exerce sans presque y penser un pouvoir tel, que le plus puissant industriel, en ses rêves de tyran, ne peut même pas espérer qu’il en exercera jamais un pareil. Le blanc-bec, parce qu’il sait un peu de géométrie, de latin, et d’histoire, aura droit de vie et de mort sur ces travailleurs indomptables. Les travailleurs le savent, et sachez bien qu’ils n’aiment pas cela. Leurs sages professeurs de justice n’aiment point cela non plus. Ils ont bondi au récit de ces offensives à l’étourdie, de ces blessés à l’abandon, de ces innocents arbitrairement choisis et fusillés en cérémonie. Ils ont juré que ces maux devaient être aussi énergiquement combattus que la peste et le choléra. Et les voilà qui nous annoncent que nous aurons encore cette peste et ce choléra, avec cette consolation que cette fois tout le monde sera également livré au microbe de la guerre. Bref ils préparent, ils organisent le plus grand des maux et le plus dur esclavage, sous couleur de remède, au lieu d’obtenir d’abord un désarmement égal en tous pays, comme ils ont obtenu les huit heures en tous pays. Et du reste ils vont répétant que les puissances d’argent nous mènent, après qu’ils ont prouvé, par le fait, justement que cela n’est pas. Et ils annoncent que la tyrannie militaire disparaîtra en même temps que l’autre, alors que l’on voit les riches solennellement vaincus par les huit heures, et que, dans le même temps, l’état-major gouverne selon son intérêt bien clair, avec cette sécurité et cette insouciance presque, qui sont la marque des pouvoirs absolus. Un tel aveuglement des masses mérite bien une comparaison sans respect. Les lapins ont obtenu qu’ils auraient la meilleure herbe et un râtelier en or. Mais, de cet autre droit, de n’être point mis en gibelotte, il n’est nullement question.

10 mai 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XIV)

1939 SM1,CLV, « Prolétaires et militaires »

904

« Vous m’étonnez beaucoup, dit le député. Ce projet de loi est inspiré de l’*Armée Nouvelle,* et signé Jaurès en quelque sorte. Que voulez-vous de mieux ? » Cependant l’ami Jacques battait son cuir et retrouvait ses idées : « Jaurès, dit-il, écrivait dans des temps anciens, où il y avait un empereur en Allemagne. Si nous devions entendre toujours les mêmes discours, comme si rien n’était changé, comme si les hommes n’avaient rien appris dans ce grand massacre, je ne me consolerais pas d’avoir une jambe de bois. Mais je vais vous dire encore autre chose, c’est que le socialisme est un peu trop colonel pour mon goût, attendu qu’il ne vise pas directement la paix, et encore moins la liberté. Nous sommes dans la petite classe, et on nous fait la leçon. Vous verrez que les socialistes eux-mêmes se lasseront d’écouter. Mettez-vous bien ceci dans la tête ; quand le grand État-Major serait socialiste, je ne m’y fierais pas. Je l’aimerais mieux radical ; mais c’est une chose impossible ; c’est l’homme de troupe qui est radical ».

« Mais moi, dit le député, je suis radical autant que vous. Or je vous répète qu’on ne pouvait faire autrement. Vous êtes juge de votre cuir, parce que c’est votre métier de battre le cuir. Eh bien, quand il s’agit de sécurité, de couverture, de fortifications, d’armements, je dois croire un général plutôt que vous et plutôt que moi-même ».

« Alors très bien, répondit Jacques ; la situation est claire, et vous vous moquez de nous. Il n’y a plus de République si les brevetés en tout genre gouvernent par leur brevet. Ainsi voilà ce que vous nous proposez, après que nous avons vu de près ce pouvoir militaire, qui se soucie des individus comme de la poussière des chemins, qui occupe tout le terrain qu’on lui laisse, prend partout le meilleur logement, et ne supprime jamais un poste de colonel sans en créer trois. Voilà ce que vous nous proposez. On demandera aux militaires s’il y a assez de divisions, assez de canons, assez d’avions, assez d’écoles militaires, assez de manœuvres, assez d’inspecteurs, assez de règlements, assez de peine, assez de misère, assez d’esclavage pour le pauvre monde. Mais, mon cher Monsieur, c’est leur métier d’encombrer la vie, bien pire, d’empêcher la vie ; c’est leur métier, et ils savent leur métier. Voilà de beaux conseilleurs. Des maîtres oui ; et nous ne vous avons pas élus pour que vous leur demandiez ce qu’ils comptent faire de nous ».

« Ce sont, dit le député, des discours d’enfant. On ne fait pas ce qui plaît ; on fait ce qu’il faut. Mettez-vous à ma place. Comment faire ? »

Jacques battait son cuir. « Comment faire ? Eh ! résister à tous les maîtres, aux militaires, aux banquiers, aux administrations, à tous les brevetés de la terre, qui veulent mener toutes choses selon leur marotte. Subordonnés, subalternes, voilà comme je les vois. Bons pour exécuter, comme je suis bon pour faire une chaussure, mais à la pointure du client, et non pas à la mienne, à sa convenance et non pas à la mienne. Voyons. Nous avons temps pour respirer, pour revivre. Ne pouviez-vous, comme de bons mandataires, qui discutent pied à pied, obtenir d’abord quelque soulagement pour nos conscrits, sans rien promettre, et au contraire en rétablissant en son indépendance le pouvoir civil, dont la fonction est de nous protéger tous, et d’abord contre ceux qui s’étaient faits tyrans par la guerre ? Allez, ils gouverneront toujours trop. Et ne dites pas que c’est impossible avant d’avoir essayé, mais essayé de tout votre cœur. Remarquez que je n’espère pas beaucoup. Mais vous ne m’apportez rien que les mêmes discours, les mêmes raisons, les mêmes peurs, les mêmes projets, et pires. Rien du tout pour ma jambe de bois. Ce n’est pas assez ».

15 mai 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XV)

1939 SM1, CLVI, « La jambe de bois »

905

*L'Iliade* est une grande chose ; aucune épopée n'en approche ; mais on ne voit point d'abord pourquoi. C'est qu'on y trouve le vrai de la guerre, que nul poète depuis n'a contemplé directement. Que le massacre, les blessures, les souffrances y soient à vif, c'est déjà beaucoup ; et jusqu'à cette atroce odeur ; car on voit plusieurs fois que des guerriers cherchent quelque lieu, pour délibérer, qui ne soit point souillé et empesté de cadavres. Les chiens, les oiseaux de proie, les mouches, les vers, s'agitent sur ces tristes restes ; et il est bien plaisant de voir que les anciennes traductions, qui choisissent[[1371]](#footnote-1372) toujours le mot noble et de bonne compagnie, n’arrivent point à affaiblir trop ces violentes peintures. Je n'oublie pas non plus cette vérité des passions, que le merveilleux n'altère point. Il est profondément vrai que les causes extérieures, soleil, poussière, pluie, faim, fatigue, expliquent entièrement ces despotiques mouvements de l'humeur qui sont les sentiments en cette vie emportée ; et c'est ce que signifient ces dieux proprement épiques, forces élémentaires, en leurs caprices d'apparence, toujours soumis finalement au destin. Je crois que les épopées d'imitation périssent, ou tout au moins languissent, par cette grâce qu'on y veut conserver, par ces vertus et ces desseins qu'on y veut peindre. Les hommes de l'*Iliade* se battent par une fureur désespérée qu'ils expriment fortement : « Nous mourrons tous ici ; et pourquoi ? » Voilà leur refrain. « De toutes les espèces qui rampent sur la terre, l'espèce humaine est la plus malheureuse ».

La raison éclaire l'événement ; elle ne le change point. Quelquefois, réfléchissant sur ce prétexte de reprendre Hélène, ils concluent sagement une trêve, et préparent la paix. Mais quelque perfidie conseillée par les dieux ranime la bataille. Et cela signifie que les forces extérieures secouent les hommes comme des pailles légères dans le vent. C'est ce que signifient aussi ces fortes comparaisons, si vainement imitées depuis. Bref, s'il s'agit de sauver ou de fonder, ce n'est plus épopée. Ici l'on détruit et l'on se détruit, et on le sait. L'homme est alors comme le plus redoutable des éléments. Il s'enivre alors de nuire et de se nuire ; et quelquefois il s'arrête, contemple cela même, et en prend son parti. Tel est le moment sublime, et le vrai de l'homme dans la guerre. Tel est Achille, quand son divin cheval, les naseaux près de terre, parle, et annonce que son maître aussi aura courte destinée. « Il n'importe. De cela aussi je me venge ». Mais, encore mieux ; au dessus de cette force irritée, la raison verse ses clartés froides. Cette vue sur le destin est ce qui précipite. Tragédie essentielle, mère de toutes.

Cela n'a été dit qu'une fois. La leçon était encore fraîche, vivante, présente aux esprits, lorsque Socrate, secouant la tête, disait que la puissance de tuer, qu'on admire dans le tyran, n'est pas grand-chose, qu'elle ressemble bien plutôt à une sorte de folie. Quoi de plus puissant qu'un fou ? Toutefois non[[1372]](#footnote-1373). Qui voudrait de tous les biens du monde, au prix d'être fou ? Donc, gouverne-toi premièrement selon la paix. Cette remarque fut le commencement d'une sagesse que la révolution chrétienne a développée. Mais aussi ne nous laissons point détourner de cette grande idée que le salut individuel assure la paix à tous. Au lieu que ces grands corps des sociétés, à la tête petite, en sont encore à consulter leurs propres tressaillements d'entrailles comme des oracles, et, par une raison qui ne sait que prévoir le pire, accomplissent leur plus grand malheur, annonçant lucidement qu'elles seront folles et désespérées tout à l'heure. Ce qui pourtant ne serait point possible si chacun se refusait à ce genre de folie.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XVI)

1934 LIT XVIII

906

Chacun connaît des suites de mots presque impossibles à dire, et pénibles à entendre, comme « Chasseurs sachez chasser », et bien d'autres ; on en rit ; on ne perdra point son temps si l'on y pense un peu ; car, par le jeu des contraires, on conçoit des suites qui seront agréables à dire ou à entendre ; et ce plaisir est certainement une partie de la poésie ; si la pensée s'y accorde, elle entre alors en nous toutes portes ouvertes. Cette convenance des paroles à notre structure nous dispose à vivre amplement. C'est un charme, comme on dit si bien, qui nous prend par le dessous, et nous touche à proprement parler, sans aucune métaphore. Peut-être[[1373]](#footnote-1374) n'y a-t-il point de plus profonde et puissante médecine que les beaux vers, par ce jeu aisé, ce glissement, cet épanouissement de tous nos replis intérieurs. Un malade est comme noué et durci. Le sublime au contraire fait venir de douces larmes ; signe étonnant.

En suivant cette idée, j'aperçois qu'un langage peut être dit harmonieux en deux sens. Il peut être harmonieux pour l'oreille, ou harmonieux pour le gosier ; j'entends ici tout le corps ; car la machine parlante intéresse directement le souffle et le cœur, c'est-à-dire l'attitude et tout. L'harmonie pour l'oreille est de spectacle ; elle suppose que le poète s'écoute lui-même, et pense surtout à plaire aux autres. Ici se trouve la règle extérieure, et sans doute le secret de tant de vers plats. Il est clair que le vrai poète parle premièrement à soi et selon une disposition de tout son corps. L'oreille[[1374]](#footnote-1375) reconnaît cette harmonie profonde, mais elle ne peut la régler. Qui compose pour l'oreille, il se trompe, qu'il soit poète ou musicien. Je ne m'étonne point de Beethoven sourd ; que la parole ou le chant plairont à l'oreille, le génie le sait d'avance, par un mouvement plus secret.

Ici l'analyse s'arrête devant des difficultés peut-être insurmontables. Mais, faisant jouer de nouveau les contraires, je me fais une idée assez précise du petit musicien qui goûte son œuvre par l'oreille, et la change jusqu'à ce qu'elle lui plaise. C'est tourmenter le clavier ; c'est prendre conseil du cor et du basson. La grande musique ne naît pas ainsi ; le cor et le basson s'en arrangent comme ils peuvent. Quand le subalterne est ainsi à sa place et que le bruit est gouverné, nul ne s'y trompe. Il y aurait donc deux musiques, comme il y a deux poésies.

Deux danses aussi. Il y a une danse pour l'œil, et qui dégénère promptement. Notre ballet d'opéra en est depuis longtemps à ce point qu'il étonne par des mouvements rares et difficiles ; mais on s'ennuie bientôt de ces gestes frénétiques par lesquels la danseuse semble vouloir lancer loin d'elle ses jambes et ses bras. Je remarque que dans ce genre de danse, la draperie est d'artifice et étrangère. Par opposition encore, je comprends le sens des plis véritables et de cette draperie intime, réglée d'abord et toujours par la pesanteur, liée aussi au mouvement, et propre, par cette double condition, à rendre sensibles les attitudes, les préparations, tous les jeux de l'équilibre. Les plis longs, délicats, toujours orientés par la terre, et mobiles selon la moindre invention, sont les témoins d'une danse pour soi, qui est la véritable. Comme chaque mouvement est alors, ainsi que dans la vraie musique et la vraie poésie, la meilleure suite, celle qui convient à la structure et à l'émotion surmontée, l'œil aussi peut suivre et reconnaître ces justes passages, et ces annonces, que le danseur éprouve au dedans de lui-même, d'après le fil à plomb mobile des draperies, de la même manière que l'oreille saisit, d'après l'accord des sons, une autre harmonie bien plus cachée. La violence est étrangère à cette danse, comme le bruit est étranger à la musique et le cri à la poésie. Par les seuls mouvements d'un rideau, toujours ramené selon quelque pesanteur inflexible, nous sommes entraînés du dehors au dedans ; le spectacle est rabaissé au rang du signe. Il faut payer de pensée. Forme voilée, statue aveugle, musicien sourd signifient une même chose.

*Nouvelle Revue Française*, 1er mai 1927 (vérifié le 24/05/2024)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°3, 20 mai 1927 (XVI)

*SPS* LXIX, « Poésie, musique et danse »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927

907

Il y a un abîme dans Spinoza entre cette géométrie cristalline du commencement et les effusions mystiques de la fin. Telle est l'apparence. Et je crois que beaucoup d'hommes cultivés ont tenté de vaincre cette apparence, car Spinoza est fort lu. Mais comment savoir d'où nous tombent, comme des fruits, ces maximes dorées, que plus le corps d'un homme est apte à des perceptions et actions différentes, plus son âme a d'éternité, ou, encore mieux, que plus on connaît de choses particulières, plus on aime Dieu ? J'abrège, mais tel est bien le sens, et cela étourdit. C'est que l'on a mal suivi les arides préparations.

Voici une des idées les plus profondément cachées dans ce système. Un être, un homme, tel homme n'est jamais détruit que par des causes extérieures. Nulle maladie n'est en lui ; nul désespoir n'est en lui. S'il se tue, par l'effroi de sentir en sa propre nature quelque ennemi secret qui lentement le détruit, s'il le croit, s'il me le dit dans le moment qu'il tourne le poignard contre lui-même, cet homme me trompe et se trompe. Le mouvement du poignard lui est autant étranger que la chute d'une tuile. Il tombe des tuiles ; cela signifie que la durée de l'existence dépend de ce grand univers qui l'assiège toujours, qui toujours à quelque degré contrarie, frotte, use sans aucun égard Gœthe aussi bien que Thersite. Cette pluie de tuiles, petites ou grosses, est ce qui finit par nous tuer. Mais la mort n'est point en nous ; la mort n'est point nous. S'il y avait dans la nature propre de l'homme, dans cette formule de mouvements équilibrés selon laquelle il perçoit, agit et aime, s'il y avait dans ce composé quelque cause qui lui soit contraire, il ne vivrait pas un seul moment. Il y a donc une vérité de chacun, qui ne dépend point de la durée. Il y a de l'éternel en chacun, et cela c'est proprement lui. Essayez de saisir cette puissance qui lui est propre, dans ces instants heureux où il est lui-même, où il se traduit tout dans l'existence, par un concours heureux des choses et des hommes. Les sots diront que ce bonheur lui est extérieur ; mais le sage comprendra peut-être qu'à ces moments de puissance il est hautement lui. « Tout homme, a dit Gœthe, est éternel à sa place. »

Gœthe, comme on sait, fit retraite environ six mois afin de lire Spinoza. Il l'a compris. Cette rencontre fait un beau moment, lui-même éternel. Ce sont des lumières pour nous autres. Le poète, cela paraît par les effets, ne se nourrit point d'idées planantes. Il pense les yeux ouverts. Et qu'il voie le papillon ou l'homme, ou une fleur, ou une vertèbre de mouton lavée par la mer, soudainement c'est une nature qu'il perçoit, forte, équilibrée, suffisante. En rapport avec le tout, mais non point par ces vues extérieures et abstraites qui font le savant ; au contraire, par l'idée singulière et affirmative de la chose, ou par l'âme de la chose, directement contemplée. C'est l'autre vrai, le vrai sans paroles. Et la magie propre au poète est de faire éprouver cela, cette présence de l'être particulier, seul universel. Je serais bien embarrassé d'expliquer cela ; mais le poète me le pose et me l'impose, par ce retentissement de l'objet, petit ou grand, et, par cette magie, toujours grand, toujours suffisant, comme Dieu. Il m'est signifié par le poète que la mort n'est rien, et que tout moment est éternel et beau si je sais voir. Chacun a l'expérience de ce bonheur soudain, étranger à la durée, et qui fait que l'on aime cette vie passagère. Or nous voilà en cette cinquième partie de *l'Éthique.* Nous y sommes établis et rendant grâces. Le même homme qui a dit que mieux nous connaissons les choses particulières et mieux nous aimons Dieu, a dit quelque chose qui est encore plus hardi : « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels. » En ce miroir, le poète se reconnut.

26 mai 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XVIII)

1935 SE XXXIV « Gœthe et Spinoza »

908

Tout ce qui va mal va de soi. Une faute de calcul va de soi. Une panique va de soi. Un naufrage va de soi. Il ne faut point d'attention pour tomber ; la nature s'en charge. Il n'est pas difficile d'être sot ou maladroit. Il n'est pas difficile d'être injuste. Penser qu'on n'y peut rien, et que tout va comme un homme qui trébuche et tombe, ce n'est pas difficile non plus. Ce sont des discours croulants. Contre quoi je vois que le poète travaille ; car il pose ses mots d'aplomb ; et, bien mieux, il les règle d'avance. Sans savoir encore ce qu'il va dire, il a juré de le dire selon la mesure. Après cela il peut bien chanter que tout s'écroule ; je ne le crois point ; cette sévère loi de son discours me fait entendre tout le contraire.

La musique nous recompose peut-être encore mieux. Plus profondément ; car le cri est au-dessous du mot ; c'est l'animalité pure ; et c'est à ce niveau que la musique nous reprend, voulant nous faire entendre qu'avant de bien penser, avant même de régler la parole, il faut régler le gémissement et l'aboiement, qui sont nos premières erreurs et peut-être nos seules erreurs. Si tu veux penser, commence par ne pas crier. Un cri c'est une chose qui tombe, c'est une chose qui vieillit. Le son au contraire est un miracle de constance ; le son est un cri qui ressemble à lui-même ; le son prend comme loi d'être ce qu'il est, de demeurer ce qu'il est. Par ce beau travail de s'écouter soi, l'homme se nettoie de hasard ; il se commence lui-même de façon à pouvoir se maintenir. Telle est sans doute la première pensée, et la première forme du vrai. Mais le commun langage pousse encore plus loin, disant qu'un bon chanteur chante juste. Je puis ce que je veux, voilà le thème de tout chant. Celui qui ne croit à rien ne peut chanter.

Tout chant exprime donc la foi en l'homme, et prêche d'exemple, ce qui va bien plus loin que des mots. C'est prouver la liberté par l'œuvre ; mieux encore par l'acte. La musique est plus puissante que les autres arts en ceci qu'elle a besoin d'hommes libres ; comme elle a été faite, il faut qu'elle soit refaite, et toute portée à bras. Elle signifie que la vertu est toute de l'instant et ne s'amasse point.

Mais voici qu'elle reçoit des choses un étrange secours. Il arrive, comme on sait trop, que le cri déforme la musique. C'est une sévère loi, que la liberté se perde si elle ne s'appuie sur le monde. Le chant a une façon à lui de tomber, dans ces chevrotements, dans ces glissades continues d'un son à un autre ; c'est l'animal qui revient. La même flatterie et la même indulgence à soi se remarquent dans le violon, trop près de l'homme, et trop fidèle aux petites fautes. L'instrument mécanique, orgue ou clavecin, conserve les degrés et les différences. « Bien tempéré », dit le livre d'ordre, ce qui signifie que tout ce qui est ambigu et séduisant est ici tranché net, et que l'ordre est mis au-dessus du plaisir. L'esprit retrouve donc sa propre loi dans l'œuvre de l'artisan. Il faut que l'homme soit tout à fait un homme, sur les marches de ce grand escalier. On sent bien que l'orgue ajoute au chant la sécurité, qui est majesté. La chose nous est maintenant servante, rude servante. Telle est, en bref, la charte de l'homme. Bach triomphe ici ; mais trop fort peut-être de la règle extérieure ; ainsi sont les artisans, les plus libres parmi les hommes, et les moins soucieux aussi de l'être. En Beethoven tout est créé de nouveau à partir du chaos et des éléments. Et, par cette rencontre qu'il ne pouvait plus entendre les sons, témoins extérieurs, il eut à faire et à vouloir sans cesse, selon la loi intérieure seulement. Sans récompense. Ce discours de l'homme à l'homme a retenti dans l'histoire ; et ce n'est pas fini.

5 juin 1927 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XIX)

1939 PAE LXXX « Le chant et le cri »

909

Il y a une sagesse des faibles, qui veut que chacun se développe selon les autres, tous imitant et imités. Chacun alors, selon ce qu’il a de vertu, sacrifie sa propre nature au devoir de ressembler à tous, ce qui est d’avance obéir à tous. Or, de cette morale bien parlante, il arrive deux conséquences remarquables. La première c’est que tous, en cette société, descendent au niveau du plus faible et du plus sot, comme on voit aisément dans les conversations du monde, où le plus intelligent s’applique à faire la bête. L’autre conséquence est plus cachée, et paraît seulement par les grands effets ; c’est que les plus faibles étant toujours conduits par les causes extérieures et vivant selon la rencontre, tous sont enfin livrés aux forces, humeurs, passions et accidents de toute sorte ; ce qui va passablement dans les faibles, parce qu’ils produisent peu d’effets dans le monde, mais ce qui va très mal chez les forts, qui sont impatients de cet esclavage, et se secouent avec fureur. À qui regarde bien, les guerres ont pour cause principale cet empire des faibles et cet esclavage des forts. Je n’en donnerai qu’un exemple. Qui donc répand les absurdes, calomnieuses, et irritantes nouvelles, sinon les faibles, de qui les paroles fuient comme l’eau d’un chaudron percé ? Et qui donc se bat et se fait tuer pour soutenir de tels discours, sinon les forts exaspérés ?

Il y a une sagesse des forts. Je la relisais hier dans Spinoza, où elle étonne toujours. J’y voyais que la vertu en chacun est de conserver son être propre, et que la raison ne veut point que l’on vive pour le voisin. D’où le droit de chacun est cette puissance même de vivre, et d’être soi. Les dessous de cette morale bardée de fer, par quoi elle équivaut à la plus profonde paix et à la religion la plus mystique qu’on ait enseignée, ces dessous échappent aisément par cette transparence propre à Spinoza, qui est comme celle de l’eau, et devient impénétrable par les profondeurs. Je les laisse à percer au lecteur patient qui s’enfermera six mois avec le grand livre, comme fit Goethe. Mais les pièces extérieures en sont bonnes encore à regarder, à moins que l’on n’ait peur de tout, maladie de l’esprit la plus dangereuse, et qu’il faut d’abord guérir.

Une force comme Michel-Ange, une force comme Beethoven, une grande et invincible nature, qui gravite autour d’elle-même et selon sa propre loi, nous sentons bien qu’elle n’est pas redoutable ; non pas, mais au contraire secourable. Et la prière des hommes à ces hommes-là n’est pas : « Sois comme nous, ô sois comme nous ; imite-nous ; adore cette petite sagesse qui est la nôtre ; bois ce commun potage qui plaît au plus faible ». Non. La prière universelle est au contraire : « Sois toi-même ; ne t’occupe pas de nous ; ne pense pas à nous petits. C’est ainsi que tu nous aideras, que tu nous chaufferas, que tu nous sauveras ». Tous courent à cette force du puissant individu, ou, pour rendre puissance au mot, à cette force du puissant indivisible. Ses grandes œuvres, statues ou symphonies, sont encore, après des siècles, la plus précieuse richesse en ce monde, et les vrais monuments de la paix. C’est le règne des forts et des indomptables qui établit la paix en ce monde. Faisons seulement attention à ne point confondre ces jeux de force humaine avec les convulsions des faibles assemblés et régnant, qui au contraire sont extérieures et inhumaines, comme la tempête et le volcan, et par les mêmes causes. Supposons mille fous ensemble, ou mille poltrons, nous aurons des effets terribles, comme de bœufs piqués des mouches ; et cela ne ressemble pas mal à quelque avalanche aveugle, ou à ces vagues qui ne savent ni ne veulent. Formez cette idée, et vous n’admirerez pas témérairement.

10 juin 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XX)

1939 SM1, CLVII, « Les forts »

910

« Croient-ils donc que nous avons fait la guerre pour notre plaisir » ? Voilà deux fois, à ce que je sais, que les sarcasmes de Romain Rolland, et d’un petit nombre d’autres, provoquent cette réplique de hauteur, qui veut rompre le débat. Je connais très bien l’adversaire ; il est en moi aussi. Je vois qu’ils nous donnent gagné, et que cela ne nous avance pas ; mais ce n’est sans doute qu’apparence ; et je soupçonne que plus d’une vérité désagréable a trouvé audience auprès de ces honnêtes gens. Toutefois ce n’est point le temps d’échanger des fleurs, car le fantassin n’a que nous, songez-y bien. Il n’a que nous, contre les puissants, et, quelquefois contre lui-même.

À cette question, donc, qui veut terminer tout, par la nécessité où nous sommes mis de répondre non, je réponds oui. Et je dis que toute la question est logée en ce point douloureux. Toutes les doctrines de guerre sont agréables à former, agréables à sauver. Je le sais ; je l’ai éprouvé et je l’éprouve encore. Entendez bien ; faire la guerre ce n’est pas se battre. Quand le canon parle, l’heure de faire est passée ; tout est fait ; on subit alors, et la nécessité excuse tout. Le temps où la guerre est faite, c’est le temps de la paix. C’est le temps où l’on trouve peine à contredire, à blesser, à réveiller. C’est le temps où il est agréable d’applaudir et de recevoir applaudissement, de se réconcilier, de s’enivrer de grands sentiments, de se hausser au niveau des Conventionnels, de recueillir l’hommage des riches en gardant cette rusticité héroïque que le peuple aussi acclame. C’est le temps où il est agréable de n’être point pris pour communiste, alors qu’on ne l’est point, ni pour anarchiste, alors qu’on ne l’est point. C’est le temps où il est agréable de flatter et de se flatter. C’est le temps où l’on se lasse de déplaire à la société polie, qui sait si bien louer, et qui sait si bien mépriser. C’est le temps où l’on cède au poids de l'histoire, qui raconte toujours une même chose ; et où l’on se sent devenir homme d’État par une vue dépouillée, à ce qu’on croit, de la nécessité telle quelle, et par un regard viril sur le champ de bataille universel

Il y a sans doute des hommes qui trouvent du plaisir dans la guerre même. Le chef qui joue ce grand jeu ; d’autres, qui participent à ce pouvoir au-dessus des pouvoirs ; et je ne les considère nullement comme des monstres. Toujours est-il qu’ils ne sont pas le nombre. Mais il y a un plaisir moins violent, et plus commun, à exercer pendant la paix un pouvoir royal, à se sentir protégé contre la critique, contre la moquerie, par des sanctions terribles ; il y a plaisir aussi, dans cette situation, à être juste et encore plus à être bon. Pour tous ceux qui font société ou qui ont parenté avec ces petits rois, il y a plaisir encore à penser à ce respect forcé, qui plie même le citoyen hors des armes, et qui maintient partout une inégalité délicieuse à respirer. Hors même du plaisir que trouve un parvenu d’académie à humer la politesse si bien calculée de cette société des rois, il y a plaisir encore, pour tout homme paisible, et même pour tout homme juste, à penser que cette hiérarchie redoutable, quoique tournée principalement vers un ennemi supposé, sert encore et efficacement à garder l’ordre contre une multitude effrayante, dont les mouvements sont naturellement déréglés. Cette armature de fer nous abrite tous en notre sommeil d’esprit, le plus précieux et le plus doux. Tout est simplifié par là, et tout est ajourné. Sans compter que la doctrine même de la force est aussi celle qui plaît le mieux, par une secrète complicité de ces muscles puissants, toujours plus prompts à rompre qu’à démêler. Voilà vos plaisirs, hommes honnêtes et bons ; je dis même : voilà nos plaisirs, oui, comme de manger, de boire et de dormir. Et cette gourmandise d’admirer et d’obéir et d’imiter va à l’indigestion comme l’autre. Et parce que je vous vois attablés à cette autre table, approuvant et approuvés, broutant l’éloge, j’ai le droit de dire que vous nous faites la guerre encore maintenant, la prochaine guerre, pour votre plaisir.

15 juin 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XXI)

1939 SM1, CLVIII, « Pour le plaisir »

911

Le lis n'est pas plus blanc que cette frange d'écume marine ; le myosotis n'est pas plus bleu que ce reflet du ciel sur cette facette de la vague. Mais la vague se roule et se déroule, prenant ici la couleur dorée du sable, laissant plus loin sur le sable humide comme un rose sombre, qui aussitôt pâlit. Ces roches, noires tout à l'heure, brillent maintenant comme des diamants. Ces couleurs sont tordues ensemble, mêlées et démêlées selon les jeux de l'eau, du vent et du soleil. Au creux de la main cette eau magique qui prenait toutes ces couleurs n'en garde aucune ; et c'est toujours la même eau. Ici, parce que tout trompe, rien ne trompe. Il faut que l'entendement s'éveille et se défie ; il n'a même point le temps de croire.

Cette giroflée est jaune, cette rose est rouge. Ici au contraire il faut que je sois dupe ; il faut que j'imagine cette couleur étendue sur les pétales, comme une chose attachée à une chose. Et quand je remarque que cette couleur est plus terne, et en réalité devient autre de jour en jour et même d'heure en heure, j'imagine maintenant que cette couleur a été enlevée de la fleur, comme on sépare une chose d'une autre. Pareillement ce vert des feuilles, qui va brunir si vite, je ne le vois pourtant point changer, pas plus que je ne vois les feuilles pousser. Ces changements ne sont point à ma mesure. Si la venue d'une vague, et la chute de la crête bouillonnante, durait pour moi autant que mille de mes pas, je verrais la bordure liquide immobile et peinte d'une certaine couleur, comme le peintre la représente. Ainsi cette eau me semblerait revêtue de sa couleur propre comme d'un attribut exprimant sa nature. Et si cette couleur changeait un moment par quelque nuage sur le soleil, je dirais que je suis trompé par cette circonstance, et je chercherais encore la couleur vraie, celle qui appartiendrait à la chose même, qui resterait en elle, qui ferait partie de la vérité de cette chose. Ne la trouvant jamais, et remarquant que même un solide comme l'or est vert, jaune ou rouge, selon que je regarde, je serais sceptique d'après cela, et j'enseignerais que rien n'est vrai ni faux. C'est que je n'aurais pas appris à ne rien croire, ce qui est le commencement de penser et de s'assurer.

L'immobile est trompeur, parce qu'on s'y fie. La coutume s'y attache, et la coutume est prise pour le vrai. C'est ce qui fait croire que l'on peut serrer le vrai dans son esprit, comme l'or dans une bourse. Mais c'est comme si l'on voulait prendre et garder dans le creux de sa main les brillantes couleurs de l'eau marine. Et au contraire, l'idée vivante, l'idée juste, c'est qu'il y a une vérité du changement, d'après laquelle le fluide est plus fidèle que le solide. Les grands continents sont impénétrables, si on les compare à cette mer fluide qui porte nos vaisseaux. Et encore bien plus les esprits continentaux sont impénétrables par ces croyances immuables qu'ils nomment idées. C’est le changement qui les étonne, et qui les trouve dépourvus. Leur modèle c'est l'idole de pierre, et chaque être emprisonné pour toujours en ce qui lui est inhérent. Castes.

Au contraire il faut rompre. Il faut que l'entendement voie toutes choses en mouvements, frottements, chocs et ondes, comme elles sont. Fonctions au lieu de castes ; échanges au lieu de propriétés ; essais au lieu de dogmes. Jusqu'à ces fleurs que je veux penser comme des vagues plus lentes; et ces couleurs comme des messages de lumière, déformés, filtrés, absorbés, renvoyés. Rien n'est en soi ; rien n'est fait ; tout se fait et se défait. Même ces immobiles rivages, quel sens ont-ils, s'ils ne changent ? Et que signifie cette grande dune de sable, sinon qu'elle se fait et défait d'un continuel mouvement ? D'où nous cherchons passage, comme Ulysse nageur.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XXII)

1935 SE XXIII « Couleurs »

912

Crier pour avoir, c'est la méthode des enfants ; et cela est naturel ; car bien loin de pouvoir rendre des services aux autres, ils commencent par ne pouvoir se servir eux-mêmes. Aussi ils ne savent que crier ; et, à force de crier, ils finissent par avoir. Ces années d'enfance laissent de fortes habitudes. Et ce que les hommes ont appelé Magie[[1375]](#footnote-1376) n'est que la méthode des enfants appliquée à tout ; c'est toujours crier pour avoir.

La magie est maintenant méprisée. Il n'est personne qui parle au balai ou au porte-plume. Toutefois il reste encore beaucoup d'hommes qui pensent que crier est la meilleure manière d'obtenir quelque chose des hommes. Et dans l'administration, où les faveurs ne coûtent pas beaucoup à celui qui les donne, la méthode de crier, entendez d'importuner, de demander, d'encombrer du cri monotone : « Moi ! Moi ! », conduit quelquefois à des résultats. Mais dans les affaires, n'y comptez pas. Ou bien alors, c'est que le chef ne sait pas gouverner ; ses faveurs ne dureront pas plus longtemps que lui. On n'imagine pas, sur un vaisseau en mer, que les places d'importance soient données à ceux qui crient pour les avoir ; ou bien le vaisseau coulera.

Un trait que l'on raconte du maréchal Joffre, et je l'ai trouvé dans le *G. Q. G.* de Pierrefeu, qui est un très bon livre, m'a donné beaucoup à penser. Il vit arriver, un matin, un nouveau colonel chargé des opérations extérieures, et ce colonel chercha un peu Monastir sur la carte. Il n'en fallut pas plus ; le général ne voulut plus le voir. Voilà comment on gouverne. Et vous qui voulez servir, et non pas crier pour avoir, sachez premièrement ce que c'est que de servir. Votre chef ne doit pas chercher une adresse ou un numéro de téléphone quand vous êtes présent ; mais vous, vous ne devez pas chercher non plus. Il s'agit de savoir. Comment savoir ? En fixant dans votre mémoire tout le détail des affaires, tout ce qui passe à votre vue ou à vos oreilles, que cela vous concerne ou non. Car la méthode des bureaux, qui consiste à dire : « Je ne sais pas cela parce que cela n'est pas mon affaire », est déjà mauvaise dans l'administration ; on n'y risque rien, mais on n'y gagne rien ; dans les affaires réelles, j'entends celles où le chef paie de son argent les négligences et les pertes de temps, cette méthode est très mauvaise.

Plus d'un riche Américain a raconté qu'il commença par balayer dans le bureau et dans l'antichambre. Mais l'un de ces étonnants parvenus, je ne sais si c'est Rockfeller ou Carnegie, a fait connaître le secret du balayeur, c'est qu'il s'intéressa aussitôt aux affaires de la maison tout autant que le chef lui-même. En suivant cette idée, je devine que le balayeur, au lieu de se plaindre et de crier pour avoir, passa plus d'une fois et repassa dans son esprit tout ce qu'il voyait et entendait, retenant les noms, les adresses, les dates ; qu'ainsi il se trouva plus d'une fois en mesure de dire avant toute instruction : « Je sais, je connais » ; et, enfin qu'il fut comme un registre et un répertoire vivant auquel on sut bientôt courir ; aussi[[1376]](#footnote-1377) il n'en resta pas longtemps au balai.

On dit souvent que la faveur est partout et que le mérite n'est pas compté. Je n'ai rien vu de tel, et je crois que c'est là une idée d'enfant. Notre vie commence en effet par la faveur, parce que nous sommes enfants avant d'être hommes ; mais cela ne dure pas longtemps et ne mène pas loin. Les affaires ne sont pas des fontaines d'abondance où le favori est admis pour y boire ; je les comparerais à une source continuellement entretenue par le travail, de façon que, si quelqu'un songe seulement à boire, sans se soucier de maintenir la pression, le débit de la source est aussitôt diminué et promptement annulé. Il n'y a point de faveur qui dure une journée.

*La Psychologie et la Vie*, mai 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XXIII)

1934 ECO XIV

913

Il y a une vacance des pouvoirs, en France, qui est communément sentie, mais dont il n'est pas facile de démêler les causes.

J'en aperçois une dans la situation ambiguë des ministres, qui ne savent jamais bien s'ils sont les représentants et protecteurs du peuple, ou s'ils sont les représentants et protecteurs de leurs bureaux. Au temps de Louis XIV, un grand ministre était un homme qui arrivait à la puissance par une profonde connaissance des affaires qui le concernaient. Il avait sous lui une armée de travailleurs choisis souvent par lui, souvent gendres ou neveux, et à lui dévoués. Et, quoique le maître fût fort jaloux, un ministre savait très bien le réduire, par un art de lui expliquer tout en détail qui eût hébété la plus forte tête. Ce jeu était celui du grand diplomate, du grand recruteur, du grand financier. Tant d'affaires se trouvent engagées, il se trouve de si grandes difficultés et lenteurs à tout changement, le personnel, qui a ses vues, ses intérêts, qui voit le détail, est si difficile à remplacer, que la machine administrative va finalement comme elle veut, sous la direction du rusé pilote, qui a mille détours pour revenir, et tourner l'obstacle, si le roi fait obstacle, J'en trouve cent exemples dans Saint-Simon. Je reviens de là à notre politique ; je cherche des analogies ; elles m'étonnent d'abord, et aussitôt elles m'expliquent quelques paradoxes de notre politique.

Le roi était par situation le protecteur du peuple, car l'ensemble était son bien ; les royalistes d'aujourd'hui le montrent assez ; ce serait leur force, s'il était prouvé que les rois entendirent toujours leur propre bien. L'amour des peuples, ou ce qu'on appelle ainsi, ne se trompait point ; il n'allait jamais aux ministres, et toujours au roi, leur seul recours ; faible recours ; le roi était circonvenu ; il avait encore ses passions propres, passions de famille, amour de la gloire, ivresse du pouvoir, ou bien paresse, sans compter l'ignorance et la sottise quand cela se rencontrait. Mais enfin la voix du roi devait être celle du peuple tout entier. Nous n'avons plus de roi, et peut-être n'y a-t-il plus de rois nulle part, car les administrations, Finance[[1377]](#footnote-1378), Guerre, Diplomatie, Travaux publics, Instruction, sont bien plus puissantes par le nombre, par le savoir, par l'esprit de corps, qu'elles ne furent jamais. Nous essayons, nous, de remplacer le roi par un conseil d'hommes sûrs, aussi instruits qu'il se pourra, et auxquels nous ne permettrons pas d'oublier la commune opinion, seule expression de l'intérêt commun. C'est juste en principe, et très raisonnable ; nos hommes sont bons et fidèles souvent. Mais je remarque une chose étonnante, et qui passera dans nos mœurs si nous n'y faisons pas attention, c'est que notre homme, dès qu'il devient ministre, accomplit presque toujours un retournement qui fait qu'il est comme perdu pour nous et gagné par son administration. Il se croit le chef des bureaux, et le protecteur de tout ce qui travaille et intrigue dans les bureaux. Au lieu de dire non aux bureaux et à leurs projets chéris, c'est à nous qu'il dit non. De bonne foi, avec un grand sérieux, d'un ton quelquefois émouvant, il nous fait entendre qu'il n'est plus le contrôleur, le revendicateur, l'agent enfin de la commune opinion, mais un spécialiste désormais, et qui fait son métier. Mieux il sait ce métier, plus vite il l'apprend, et plus vite aussi il se sépare de nous tous, non sans tristesse.

C'est à la Guerre que cela se voit le mieux, parce que l'art de la guerre est fort avancé, parce qu'aussi l'administration de la guerre est la plus rusée qui soit et la plus jalouse de son pouvoir. Mais je crois qu'en dépit des apparences, c'est partout ainsi. Si le roi, par nous délégué, de chacun de ces services, s'avise de vouloir un peu faire le roi, et de ramener les bureaux à la position subalterne qu'ils devraient garder, il arrivera ceci, que nous avons vu vingt fois. Le bruit s'élèvera aussitôt que le nouveau roi est tout à fait incapable ; la presse, qui tient aux bureaux bien plus étroitement qu'on ne croit, se moque aussitôt du ministre. Des manœuvres, des pièges fort savants, le font trébucher, le ramènent, le forcent à se contredire, à avouer des erreurs ; il perd pied ; il s'excuse ; il promet qu'il apprendra son métier. Le rire s'élève. Nous regardons cela comme un spectacle, sans nous apercevoir que c'est notre propre pouvoir qui est livré au rire. Amis, souvenez-vous de Pelletan ; relisez cette histoire, si vous l'avez oubliée. Par grâce, nous avons deux rois encore, l'un extrêmement rusé, et l'autre, obstiné jusqu'à une sorte de grandeur ; et c'est ce qui fait que diplomatie et finances ne vont pas trop mal. Mais que dites-vous de la Guerre ? Qui nous défend là ? Qui parle pour nous ?

*La Lumière,* 14 mai 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XXIV)

914

J’ai conté, et je conterai encore plus d’une fois, la belle histoire de Guynemer éprouvant son courage. Il revenait de l’hôpital après la blessure, après l’épreuve de la souffrance, alors sans aucune ivresse ; après l’épreuve plus redoutable du repos ; après la terrible épreuve des pensées. Ses anciens l’avertirent, car ils savaient par expérience qu’il est plus difficile de recommencer que de commencer. Il ne dit rien. Mais que fit-il ? On le vit s’élever, s’approcher de l’ennemi, et, au lieu de l’attaquer d’abord, soudain et vite comme il savait faire, recevoir le feu, sans seulement balancer des ailes ; après quoi il fit son métier. Faute grave, si on la considère administrativement ; car cette force de moteur, d’essence, de mitrailleuse, ne lui est point confiée pour qu’il s’éprouve lui-même. Cette force même de courage, qui est lui, n’est pas à lui. Il la doit soumettre à l’ordre, et l’ordre est évidemment d’attaquer le premier si on peut. Mais ici nous nous moquons de l’ordre ; et celui-là même qui l’a donné s’en moque ; chacun se jette à admirer la première valeur, qu’on appelle éminemment valeur, dès qu’elle se montre. Et c’est celle d’un homme qui gouverne en lui l’animal. C’est par là qu’on rend hommage à l’ennemi, dès que l’ennemi mérite hommage. Nul ne s’y trompe. L’homme est beau en ce culte de l’homme, déblayant ce qui encombre la vue, rabattant ce qui est médiocre, visant droit au centre des valeurs, et ne le manquant jamais.

Nungesser et Coli n’ont point manqué le but. Certes le succès était quelque chose. La puissance est quelque chose ; la victoire est quelque chose. Surtout cette victoire sur les puissances aveugles, vent, neige, océans, espaces inhumains. Victoire pure de haine ; victoire qui ne vise point l’homme. Les Américains ne s’y trompaient point. Déjà ils acclamaient l’homme, le semblable ; mais ils l’acclament encore ; ce n’est qu’un cri sur toute la terre. Tous les sauveteurs s’élancent, méprisant leur propre vie, voulant sauver et ramener la plus haute valeur humaine, héros eux-mêmes. Où sont les frontières ? C’est l’Humanité qui se montre, en ces beaux moments.

Or, tenant ici une idée universelle et sans mélange, je veux la garder à hauteur de vue, pure comme elle est, rabattant les idées parasites. Certes il est utile d’être plus puissant que le voisin. Il est utile d’être bien gardé et bien défendu. Un homme riche est plus puissant que le voisin ; un homme riche est bien gardé et défendu. On n’admire point un homme riche. Cent mille hommes sont plus forts que dix ; c’est de toutes les puissances la plus nette, la mieux nettoyée ; il n’y a pas ici de doute ; on ne ferait même pas l’essai. Mais il n’y a pas un homme au monde qui admirerait les cent mille et qui mépriserait les dix. Si j’aime mieux être un des cent mille qu’un des dix, cela est inférieur, cela est animal. Je ne méprise point l’animal ; je ne puis ; nature me tient. Et même je me pardonnerai très bien ce sentiment si touchant que j’ai d’être puissant, et sauf, et gardé. Mais je n’admire point. J’attends que la vraie valeur se montre. Et il arrive souvent que la vraie valeur étonne la puissance, et sans façon la rabatte, si un homme choisit, avant le combat, et devant l’issue certaine, d’être des dix. Cela s’est vu. Et l’opinion commune ne s’y trompe jamais. Jeanne d’Arc, sur le bûcher, n’a point choisi d’être la plus forte. Ou plutôt elle a choisi un genre de force, et une victoire d’esprit. C’est pourquoi le beau proverbe chante : « Gloire aux vaincus » ; il le chante au nez des puissances. Et, ce qui me plaît le plus, c’est que les puissances le chantent aussi, ce bel hymne, à leur propre nez. En sorte que quand je les rabaisse au rang de pourvoyeuses de nourriture[[1378]](#footnote-1379), et de pourvoyeuses de sécurité, comme elles sont, je compte sur leur pleine approbation, et ne suis point trompé.

28 mai 1927 (SM1)

*La Lumière*, 28 mai 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°4, 20 juin 1927 (XXV)

1939 SM1, CLIX, « Valeur »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927

915

Valéry est notre Lucrèce. Neuf, serré, éclatant, sauvage. Seul devant la mer, qui ne dit qu'elle ; seul sous les constellations, qui ne disent qu'elles ; et suivant jusque dans ces explosions de mondes les jeux de la force nue et des essences impitoyables. Les hommes à ses pieds, ombres passagères. On dit que Lucrèce n'était pas heureux, et que même il ne sut pas supporter cette énigmatique existence. Légende peut-être, mais qui fait ressortir, sans la moindre faute, que le monde des forces niait le penseur. En notre Lucrèce sonne le même son. Toutefois les ressemblances n'expliquent rien, et la combinaison la plus précieuse, celle du poète et du penseur, ne peut réussir deux fois la même de ce grand jeu. La révolution chrétienne a passé ; l'antique physique a voulu se juger, et le penseur a voulu se sauver. D'où cette amère réflexion, et cette morne moitié d'ombre, comme il dit, cette autre face du miroir humain qui renvoie le soleil à sa place, et ne sait pourquoi. Vie intérieure. « Amère, sombre et sonore citerne » ; « Amour, peut-être, ou de moi-même haine ». Narcisse. Il me plaît d'enfermer ces vers dans ma prose. Ainsi coupés d'eux-mêmes ils chantent encore. Toute la jeunesse les sait. Comme la jeunesse des anciens âges, elle se prend à ces énigmes. Tout recommence ; et Zénon d'Élée lance une fois de plus sa flèche immobile. Quelque Platon récite et puis se tait. Ces poèmes feront infiniment plus, pour la renaissance de l'homme, que toute la Sorbonne. Nos vaudevillistes repentis, fort attentifs aux effets, se mettent à quatre pour essayer de comprendre, ce qui est un grand signe, et comme par haruspice.

Mais que sont ces fléchettes d'écolier àcôté de ce grand mépris, solennellement distribué en une séance mémorable ? L'Académie se moque des moqueurs ; cette force est à elle maintenant. Comme ce grand papillon, marqué de signes terribles, qui pénètre quelquefois dans les ruches, les abeilles ont inventé de l'emprisonner par une muraille de cire. Mais le poète, ainsi séparé et muré, me jette des métaphores encore meilleures : « Maigre immortalité noire et dorée, Consolatrice affreusement laurée ». Toutefois[[1379]](#footnote-1380) de ce qui se fait dans la prison, de ce que l'on y dit, de ce que, peut-être, on y pense, nous ne saurons rien.

Ce que pense le sphinx lui-même, on n'a pas à le deviner car il a dit à un journaliste à peu près ceci : « Le public s'occupe beaucoup de moi depuis quelque temps. Il reste àsavoir si les effets seront favorables, quant à ce que je puis encore produire ». Pour moi, mesurant assez les années de méditation que supposent *Le Narcisse* ou *Le Cimetière Marin,* ou *Le Serpent,* je sais ce que nous coûte à tous une conversation élégante ou un dîner de cérémonie. Pourquoi cette hauteur est-elle prise en ces liens de Lilliput ? Impatience, peut-être, devant une vie médiocre et difficile. Mais il ne fallait qu'attendre un peu. Quel genre de courage manque-t-il ? Peut-être un genre de réconciliation avec soi qui embrasse l'humanité toute. Peut-être cette générosité que Descartes a si bien nommée, et qui perce plus avant que l'entendement nu. Ici je ne comprends pas assez. Tout génie se sépare des buveurs de sang ; encore bien plus de ces petits buveurs d'eau rougie. Il se peut que tout soit égal devant le fils du soleil, et que les deux bêtises soient ensemble pardonnées, celle qui se jette au feu, et celle qui y pousse les autres. Et je viens à penser à Anatole France, victime immolée ici par celui qui se nomme lion, mais victime[[1380]](#footnote-1381) qui enfin fit voir une fois ou deux l'étincelle de l'Amour humain, plus précieux encore que l'espérance.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXVI)

1934 LIT XI

916

L'esprit laïque n'est pas la même chose que l'irréligion. J'irais jusqu'à dire que l'on peut pratiquer selon l'Église, bien mieux, jurer de ce qu'elle enseigne, et participer encore à l'esprit laïque. Mais les esprits auxquels je pense maintenant sont assez difficiles à pénétrer. Je les nomme jansénistes, afin d'abréger. Pascal est peut-être leur commun modèle, par une soumission orgueilleuse procédant d'une incrédulité invincible. Mais comment comprendre tout à fait Pascal ? Il se peut bien que l'homme des *Provinciales* soit devenu clérical à la fin, comme nous disons, par un parti de tout croire et d'être enfant. Toutefois n'est pas enfant qui veut. Enfant terrible, on l'a dit, jetant comme un lest son libre jugement, mais encore par libre jugement. Voilà le dernier éclair et la pointe de l'esprit laïque.

On comprend passablement le janséniste par son contraire, le jésuite, dont l'opinion commune a tracé une image grossie, mais non pas infidèle. Le jésuite est comme un préfet des croyances et opinions. Ce qui occupe premièrement ses pensées c'est l'ordre, et prenez ce mot dans tous ses sens. L'ordre se définit plutôt par des moyens et des résultats que par des pensées. Pour mieux comprendre cette religion sans pensées, et presque toute de politesse, songez au Fabrice de *La Chartreuse de Parme,* qui trouve naturel d'être fait évêque par la faveur ; c'est qu'il ne se pose point la question. Qu'y a-t-il donc dans le jésuite ? Une religion qui revient presque toute aux manières. Talleyrand disait que les manières sont tout. L'idée n'est ni faible ni méprisable. C'est dans le même sens qu'un colonel dirait : « Il faut former les hommes à l'obéissance de telle manière qu'ils n'aient jamais l'idée de juger leur chef. » Ce qui fait le jésuite, c'est qu'ayant pesé les moyens extérieurs de persuader, éducation, imitation, opinion unanime, il les juge suffisants, par un profond mépris de la sagesse individuelle, qui examine sans fin et ne fait rien. Et c'est certainement un trait de jésuite que ce que le pape a imposé aux Modernistes, qui pensaient trop. « Ne pas tant chercher une preuve de Dieu par la raison, mais croire qu'une telle preuve est possible. » Nous voilà bien à l'opposé de Pascal.

On devine d'après cela une redoutable méthode, qui est politique, et qui veut former les croyances comme les manières. Un homme élégant ne conçoit pas qu'on aille au bal sans cravate. Là-dessus il ne discute jamais. Combien plus aisément l'amènera-t-on à former des opinions religieuses qui tiennent à la politesse, et qui, bien plus, ouvrent le chemin de parvenir ! Tout n'est ici que coutume, de loin formée, et sans rien qui la vienne troubler. Il suffit que le disciple entende dire, par tous ceux qui comptent à ses yeux, que les impies sont réfutés depuis longtemps. Portant donc ses croyances comme un costume de cérémonie, il sera religieux comme on est juge, ambassadeur, ou officier. Tout se tient à ses yeux, et toutes les fautes le choquent également, soit qu'on lui manque, ou qu'on manque au prêtre, ou qu'on manque à Dieu. Ce genre de religion tue l'esprit.

L'esprit laïque serait donc l'esprit. Non pas une doctrine, mais une manière hardie de juger toute doctrine, et un profond mépris pour les moyens extérieurs. Sans autre secours que la lumière naturelle, même contre la lumière naturelle. Pascal a juré de décider, par ses propres moyens, s'il devait croire ou non. Ce doute supérieur fait scandale aux yeux du Jésuite. L'esprit laïque ne déciderait donc point qu'il faut croire, mais au contraire qu'il faut savoir, examiner, peser, et enfin librement et virilement croire, si l'on décide de croire. C'est alors l'esprit mûr et l'esprit libre qui croit, et non point l'enfant. Le fameux pari, qui depuis Pascal a pris tant de formes, est une idée de laïque ;elle enferme le doute comme preuve, non pas le doute terminé, mais le doute sans remède. L'examen est laïque ; le doute est laïque. L'esprit est laïque.

5 juillet 1927 (PSR)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXVII)

1938 *PSR* LXX, « L’esprit laïque »

917

Il ne faut point mal décrire l’amour de la patrie, ni l’enthousiasme délicieux qui lui est propre, et qui vient de ce que l’objet aimé est une idée. Je laisse les raisons petites et accessoires, que j’ai assez considérées, par exemple que les puissances y trouvent leur compte, et tous ceux aussi qui craignent par-dessus tout le désordre, et ainsi adorent l’ordre armé. Je veux laisser aussi en une place subordonnée, quoique plus haute, cet amour du pays natal et de la langue maternelle, parce que ce sentiment est tellement naturel que nous n’avons jamais à en jurer, et qu’il est tout proche du bonheur de vivre, si éloigné du mouvement qui porte au dernier sacrifice.

Il faut faire grande part, au contraire, à cette attente tragique, et contagieuse de visage à visage, qui naît dans les crises, et qui est une grande peur. L’homme, parce qu’il pense, sent vivement la peur, mais aussi il ne la supporte point ; il est impatient ; il aime mieux aller au danger que l’attendre. Et, même quand il doit attendre, d’avance il prend son parti, se dépouille et se prépare, de la même manière que le boxeur se cuirasse contre le choc. Cette préparation athlétique durcit l’homme, le rassemble, le met en forme, en équilibre, en indifférence, en position de départ ; les sculpteurs grecs ont saisi ce moment. Un tel visage est modèle pour tous ; ainsi tous, jusqu’aux plus faibles, sont élevés au-dessus d’eux-mêmes. Ce mouvement, qui surmonte la peur, est proprement sublime. Il n’est point propre à l’attente de guerre ; on le voit en tout héros, en toute crise, en tout sauvetage. Toutefois, dans l’attente de guerre, il est plus remarqué, et de plus puissant effet, parce que, tous les dangers restant quelque temps imaginaires, et la peur n’en étant que mieux nourrie, la pensée revient toujours au miracle humain et a tout loisir de l’admirer.

La justice n’est pas moins aimée que le courage ; dans ces moments redoutables, beaucoup la cherchent de bonne foi ; mais tout ici est ambigu et incertain ; et le pire est peut-être que la justice, autant qu’on peut la deviner, est jointe à l’espoir de la paix, et se trouve ainsi l’alliée de la peur, alors notre principale ennemie. On ne voudrait pas être juste par peur ; et ce sentiment, qui est fort commun, est aussi ce qui rend difficiles tous les arrangements, même dans les affaires privées. En cette publique affaire, que je veux décrire, il s’ajoute ceci que l’individu, ayant pris le parti de se mettre tout en jeu sans marchander, se trouve lavé lui-même de tout soupçon d’injustice ; aussi prend-il légèrement l’injustice du grand corps ou des chefs ; il la leur laisse. Lui qui, en idée, se voit tout sacrifié, comment se demanderait-il s’il ne veut point trop pour lui d’avantages ? Cette question lui semble hors de propos.

Tout est mêlé. Chacun, et même le héros, pense plus d’une fois à son propre salut, et à de bas intérêts. Il n’en est pas plus fier. Il revient volontiers à cet état sublime où il ne pense qu’aux autres, et où il pense que les autres sont comme lui. Encore bien mieux, s’il revient de l’épreuve, il aimera à faire revivre ce grand sentiment à l’état pur ; il oubliera volontiers ce qui est au niveau de l’art du recruteur pour ne penser qu’à cette belle idée de l’homme, qui fut réelle et agissante un moment. Le culte des héros morts lui fait même un devoir de piété de ne point diminuer leur image, et de les contempler au plus haut de leur vie. C’est alors, c’est par ce retour, par cette purification volontaire, et en l’absence de toute peur, que l’amour de la patrie est véritablement délicieux, comme je disais.

Où va ce discours ? À faire entendre qu’il faut se faire sec et sobre si l’on veut être ici raisonnable, et qu’il faut s’armer contre ces mouvements du cœur, en considérant par volonté ce qui est le moins agréable à penser, comme l’art du recruteur, qui nous met alors si bien au pas, la tyrannie et l’infatuation d’un côté, l’esclavage de l’autre, la frivolité féroce, les sales profits, et par-dessus tout ce massacre des meilleurs, qui laisse infailliblement vie et pouvoir à ceux qui en sont les moins dignes. Il faut se refuser quelquefois au bonheur d’aimer.

10 juillet 1927 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXVIII)

1939 SM1, CLX, « La Patrie »

918

La poésie sans poésie, comme est celle de l'abbé Delille, décrit beaucoup et ne fait rien paraître. La vraie poésie décrit peu, et indirectement, souvent par de hardies métaphores qui sont très loin de la chose, comme « le pâtre promontoire » ou « ce toit tranquille » ; mais la vraie poésie fait aussitôt paraître quelque chose. Non pas que l'on voie, car ce ne sont que des éclairs, ce ne sont que des couleurs et des formes non encore rangées ; seulement nous sentons la présence de cet univers. Or sentir la présence, c'est bien plus fort que voir, c'est presque toucher, c'est sentir comme si l'on touchait. « Vous y croirez être vous-même », dit le pigeon voyageur. Mais il faut comprendre un peu cette grande ruse qui est dans les récits.

Celui qui raconte fait deux choses ensemble. Premièrement il décrit, comme s'il dessinait ; toutefois c'est un étrange dessin où chaque trait efface le trait précédent. Les auditeurs, très bien nommés, voudraient être spectateurs et ne peuvent ; d'où ces grands yeux qu'ils ouvrent, comme on dit. Grands yeux, et vides ; attente sans fin. Mais ils n'ont pas seulement le temps d'y penser. C'est que l'acteur les emmène. Oui, par le mouvement, par le ton, par les préparations, celui qui raconte leur communique quelque chose du récit, qui n'est point ce qu'ils croient. Par l'imitation des mouvements ils sont littéralement touchés, je dirais plus exactement qu'ils se touchent eux-mêmes, comme il arrive qu'en rêve on se bat, on se lie et délie. Par là, si l'acteur est bon, premièrement ils croient ; et ainsi ils ne songent plusà voir ; ils croient voir. Ici est l'imagination, trompeuse, comme on dit, et bien plus trompeuse qu'on ne dit ; deux fois trompeuse ; car ce qu'elle ferait voir, c'est ce qui présentement n'est point ; bien mieux, elle ne le fait pas même voir ; elle fait croire qu'on le voit. Ceux qui n'ont point regardé par là, comme Montaigne a su faire, ne comprendront point ce que c'est qu'évoquer un fantôme.

Incantation. Mais le récit n'est qu'une pauvre incantation ; il y faut l'acteur. Comment se passer de l'acteur ? En inscrivant dans le récit quelque chose de ce mouvement qui gagne l'auditeur. Seulement il faut quelque règle inflexible dans les sons, qui ne permette point à l'auditeur, devenu lecteur, de s'échapper un seul moment. Aussi je crois qu'il n'y a point de poésie sans une règle stricte. Le poète qui méprise la règle, si peu que ce soit, ressemble à ce moment-là à l'homme qui téléphone sur une ligne subitement coupée. L'entente est rompue. L'auditeur se trouve hors du cercle magique. Au contraire, par cette loi du nombre, le poète se trouve maître de l'auditeur, et même du lecteur ; il lui impose un certain régime de mouvement[[1381]](#footnote-1382) ; il l'oblige à se toucher lui-même ; il le conduit littéralement, avant même de lui dire où ; telle est la porte des songes.

Après cela, il peut décrire, et même sommairement, faisant apparaître le ciel, la terre et la mer, près, loin, toujours présents par le soubresaut ; tournant et retournant le lecteur par cette liaison de physiologie entre la parole et toute la mécanique du corps. Présence réelle, alors. L'apôtre Thomas voulait toucher, ignorant que le toucher est le plus trompeur des sens, et celui qui se suffit le mieux à lui-même. Et ce jeu prodigieux est partagé sans répit entre des promesses à la vue, toujours vaines, et un toucher continuel à l'intérieur du corps, par le retentissement de la voix. Telle est la ruse du poète.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXIX)

1934 LIT XV

919

« N’oublions pas, dit l’un, que les nations sont encore à l’état sauvage, et qu’elles vivent comme vivent les lions et les ours. Et encore est-il que les lions et les ours reconnaissent quelque temps leurs petits. Quant aux hommes, même les plus sauvages ont encore un frère, un ami, un complice auquel ils se fient, et auquel ils sont fidèles. Or une nation est assurée que les autres nations sans cesse la guettent et guettent son bien. Une nation ne croit aucune promesse. Elle dit et pense que tout entre les nations s’est toujours réglé et se réglera toujours par la force. Aussi ne cesse-t-elle de montrer les dents ; ses dents, ce sont armées et canons, ce sont généraux et amiraux. On se rend compte des idées que peut former une nation, dans une telle existence et dans de tels sentiments. On comprend ce que c’est que le vrai et le faux pour une nation ; ce que c’est pour une nation que le beau et le laid. Elle ne voit que défense ou attaque ; elle ne pense qu’armes, coups dangereux, coups mortels. Sa pensée constante est de tuer et de n’être pas tuée. Aussi est-elle comme les animaux sauvages ; elle ne dort jamais qu’à demi, et, par compensation, elle n’est jamais éveillée qu’à demi. Enfin c’est une bête redoutable. Et ses parties, qui sont des hommes, doivent se transformer en bêtes redoutables pour la servir. Il suffit d’entendre l’orateur, en ses rugissements préférés ; on comprend qu’il se donne une fureur inhumaine ; c’est sa manière d’aimer la nation ; et tous aussitôt l’imitent, soucieux de se montrer méchants, soupçonneux et brutaux comme lui et comme elle. De là vient qu’aimant la paix, la justice, l’humanité, ils ne veulent plus savoir ce que signifient ces mots dès que la nation est en cause. Mais plutôt, sous le nom d’esprit national, c’est une farouche peur et une farouche colère qui grondent en eux ».

« Tableau trop noir, dit l’autre. Je crois que les nations en sont encore à cette époque de haute fatuité où l’on traînait une épée et où l’on cherchait des défis. Remarquez que les hommes qui vivaient selon ce régime étaient d’abord fort polis[[1382]](#footnote-1383), comme on voit que sont les nations entre elles. Ils aimaient les arts, ils avaient de l’honneur, ils n’auraient point volé. Ce n’était point pour voler qu’ils se battaient, mais pour prouver qu’ils ne craignaient personne. Aussi laissaient-ils bien tranquilles ceux qui ne montraient pas des airs combattants, comme prêtres, magistrats, commerçants. Les êtres faibles, vieillards, femmes, enfants, pouvaient se fier à ces hommes redoutables. En revanche un ami, dès qu’il portait une épée, ne pouvait se fier à eux. Le frivole Sévigné, rendu illustre par sa veuve, fut tué en duel par son meilleur ami, et pour un motif bien léger. Quand l’honneur parlait, c’est-à-dire quand il s’agissait de surmonter la peur, quand les épées étaient à demi tirées, ils ne connaissaient plus raison ni amitié. Ces hommes n’étaient point des sauvages. De même nos nations maintenant sont fort polies, et même justes tant qu’elles ne sont point en colère. Je ne crois pas qu’une de ces grandes nations à quatre rangées de dents attaquerait un petit pays. Mais dès que la force se montre, ou la prétention, enfin les redoutables dents, aussitôt la main se porte vers l’épée. Et, comme vous savez, l’épée est toujours prête. Une grande nation se croirait déshonorée si elle se promenait sans épée. Ces mœurs ne sont plus estimées entre les hommes. Aussi un Français peut aller au bal sans épée ; il peut se promener sans trouver une affaire d’honneur. Mais il n’est nullement sûr de ne pas se trouver pris demain dans un duel de nations. Tout dépend ici, non point des intérêts comme on dit, mais du ton plus ou moins aigre que l’on prend pour revendiquer. La guerre, comme autrefois le duel, est un incident de politesse ».

4 juin 1927 (SM&)

*La Lumière*,4 juin 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXX)

1939 SM1, CLXI, « Honneur et politesse »

920

L’antique comparaison, tirée du navire et du pilote, n’a pas fini d’instruire les citoyens de leurs devoirs et de leurs droits. Premièrement apparaît cette remarque de bon sens qu’on ne choisit pas le capitaine d’après sa naissance, mais d’après son savoir. Et par là nous sommes délivrés d’un genre de servitude, mais pour retomber aussitôt dans un autre, car c’est le plus savant qui est capitaine. Dès qu’il a fait ses preuves, tout est dit. Prompte obéissance, prompte et silencieuse, voilà ce qui nous reste. Il n’est pas dit que le simple matelot comprendra toujours ; et le capitaine n’est nullement instituteur ; il n’en a pas le temps. Mais bien mieux, supposons qu’un capitaine, et non sans renommée, soit au nombre des passagers ; il n’est pas encore évident que celui-là aura le droit de discuter, et d’expliquer aux matelots que la manœuvre à laquelle ils participent n’est peut-être pas la meilleure, ou la seule qui soit possible ; car on agit mal si l’on pense à deux choses dont l’une exclut l’autre. Ainsi le matelot raisonnable devra se persuader à lui-même qu’il doit croire celui qui est au gouvernail, et que, lorsque l’on double l’écueil, ce n’est pas le temps d’examiner. Et comme il n’est point du matelot de savoir où est l’écueil, quel est le risque, et à quel moment le navire est sauf, ce n’est jamais le temps d’examiner. Aux fers donc l’esprit fort qui discute ; aux fers le matelot qui écoute. Songez maintenant à cette traversée sans fin, et toujours périlleuse, que nous faisons tous sur le grand vaisseau ; songez qu’il n’y a point de port. Cette tempête de monnaie, tempête de travail, tempête de guerre toujours ! « Ne parlez pas au capitaine ».

Il est vrai que l’on juge le capitaine qui a perdu son navire, comme aussi le machiniste qui est venu buter contre l’obstacle. De même l’on voudrait bien juger le général qui a attaqué témérairement, et le colonel qui a fait fusiller un peu trop vite des hommes qui peut-être se sont mépris, ou bien qui ont fait ce que tous faisaient. Mais ce genre de procès ne conduit à rien ; car il n’est pas dit que le plus savant ne se trompera jamais. Et, au surplus, il est bien aisé de montrer que l’homme de métier a fait pour le mieux. Enfin, à la rigueur, si l’on voulait prouver que la faute était évitable, il faudrait pouvoir recommencer et faire mieux. Or on ne peut jamais recommencer. LA vague est autre, le brouillard est autre. Une situation ne se retrouve jamais.

Ici le citoyen souvent s’abandonne, et même se détourne par système de ces irritantes pensées. Mais il faut suivre la comparaison. Le capitaine du navire est juge des moyens ; il n’est pas juge de la fin. C’est l’armateur qui dit où il faut aller. De même c’est le citoyen qui dit où il faut aller. Mais, répond le tyran, il n’y a point de doute là-dessus ! Vous voulez tous richesse et puissance. À quoi Socrate répondait : « Non pas d’abord richesse et puissance ; mais d’abord justice ». La puissance donne un genre de sécurité ; la justice en donne un autre, qui ne contente pas moins la partie inférieure de l’homme, et qui contente aussi l’autre. Et si l’on voulait soutenir que l’homme reste indifférent devant les massacres, les supplices, les emprisonnements, les suspicions, on ferait rire. Mais, bien mieux, il y a un bon nombre d’hommes qui s’indignent de ces choses, toute crainte mise à part, et ce ne sont pas les pires. Et encore est-il que beaucoup d’hésitants suivraient ceux-là s’ils ne se laissaient étourdir par les discours bien payés, qui toujours plaident pour les pouvoirs, et non sans de fortes raisons, que j’ai voulu rassembler ci-dessus. Tout examiné, je conclus qu’il faut plaider aussi contre, réveiller tous les citoyens autant qu’on peut, et tenir ferme cette idée que les pouvoirs sont nos serviteurs, et non point nos maîtres. « Ou puissance d’abord, ou justice d’abord ». Et ce n’est point au pilote, si savant qu’on le suppose, qu’il appartient de répondre.

*La Lumière*, 11 juin 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXXI)

921

Le métier est pour beaucoup dans les opinions, et il n’en peut être autrement. Ne rêvons point. N’espérons pas que l’égalité des droits soit reçue de celui qui exerce la puissance militaire. Égalité entre ses sujets, cela va de soi ; tout pouvoir fort établit une sorte d’égalité par un mépris égal ; mais égalité entre l’esclave et le maître, cela ne va pas ; cela ne peut entrer dans l’esprit du maître. Un colonel fera très bien régner la justice entre les hommes de troupe, et même entre le sergent et l’homme de troupe, mais entre lui-même, colonel, et l’homme, cela ne se peut ; il n’en a même pas l’idée. Pensez à ces années de guerre, où, par une nécessité impérieuse, les véritables fins de l’institution se sont montrées. Les hommes furent comme des outils ; il n’en pouvait être autrement. Une telle situation est bien plus puissante que l’homme. Et, puisque tout homme pense, il s’est formé dans l’esprit des chefs, et surtout des grands chefs, une philosophie politique qui ne ressemble point du tout à la nôtre. Depuis l’armistice et la paix, l’occupation a été une sorte de guerre, où les principes du commandement n’ont pu que se confirmer. L’armée s’est fortifiée et retranchée en ses principes terribles, qui lui sont aussi naturels que les dents au tigre. Mais communément nous ne pensons rien de réel là-dessus. Aux yeux de l’officier cela va de soi, et il n’en parle jamais. Et qu’en pourrait dire un gamin de vingt ans ? La coutume, la résignation, les moments de colère impuissante, l’insouciance de l’âge, les plaisirs du métier, car il y en a, cela est tout mêlé et ne peut se traduire. Ainsi nous connaissons fort mal ce qui nous intéresse le plus.

Il y a des éclairs, dans les orages de nuit, qui éclairent tout un paysage. Je parlais du métier, parce que je le connais, avec un officier de complément qui venait de finir son apprentissage. « Deux choses, dit-il, m’ont étonné, qui sans doute ne vous étonneront pas. On tutoie les hommes, et on les bat ». Le garçon dont il s’agit a horreur des phrases, et il s’applique toujours à faire ce qu’il fait. Il tutoyait, parce que c’était l’usage ; il n’a pas usé de l’autre moyen. Je me garde de l’indignation. Il faut voir la fin ; il faut bien comprendre que les opinions d’un homme de troupe ne comptent pas plus que sa vie, qui est prise ici comme de l’argent qu’on met au jeu. Et considérez encore autre chose, c’est que, par cette nouvelle organisation, par ce recrutement presque forcé des officiers parmi ceux qui sont les plus instruits, la séparation s’est faite entre les maîtres et les esclaves ; il n’y a plus, parmi les hommes de troupe, ce mélange de bourgeois et de bacheliers qui, nécessairement, modérait l’action du pouvoir. Au reste ce métier de guerre n’est pas doux ; il ne peut l’être.

Prenant donc ce métier comme il est, je vous invite à penser, autant qu’il vous sera possible, comme pense un chef d’état-major, qui connaît le métier, qui sait comment on forme un régiment d’élite, qui voit le but, qui ne doit voir que le but. Un esprit ainsi orienté, brillant et vif, sera républicain et même démocrate à sa manière. Il admettra sans objection que tout pouvoir vienne du peuple, et que le fils du paysan, s’il l’emporte dans les examens et concours, puisse devenir maréchal de France. L’idée qu’il se fait des pouvoirs, de la politique étrangère, de la justice, du droit, n’est nullement changée par ceci qu’une certaine justice et une certaine égalité sont au départ. Bien au contraire, les pouvoirs lui paraîtront plus légitimes en démocratie qu’en tout autre régime. Investi par le peuple même, et selon des règles approuvées par le plus grand nombre, il fera tranquillement son métier de force, et produira de la force, toujours plus de force, comme un menuisier fait des portes et des fenêtres. Les choses étant ainsi, si nous laissons gouverner et légiférer un homme de cette trempe, nous aurons un avenir selon la force, et il pleuvra des coups, des coups auprès desquels une gifle ou un coup de pied sont de petites choses. Or, se fier à des hommes ainsi formés, martelés et trempés, c’est aussi imprudent que de gratter un obus pour en avoir la fusée. Quoi de plus net, de mieux dessiné, de plus tranquille qu’un obus ? Mais il est fait pour éclater. Ne vous y fiez pas.

18 juin 1927 (SM1)

*La Lumière*,18 juin 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXXII)

1939 SM1, CLXII, « Le métier militaire »

922

Celui qui a choisi de vivre selon la force ne m'étonne pas ; je me reconnais très bien en lui, car nous sommes tous assez prompts pour trancher, et ainsi finir nos pénibles délibérations. Si ceux qui ont pris ce parti étaient le nombre, il faudrait bien se résigner à vivre sous le despotisme et dans la guerre ; de même je ne maudis point la pluie ni l'orage, mais je m'en arrange. Je me résigne moins aisément lorsque je soupçonne que beaucoup pensent comme je pense, et ne le disent pas assez haut. C'est par cette belle méthode que les plus grands maux se préparent, tous semblant consentir à ce que chacun en particulier repousse.

J'étais confirmé récemment dans ces idées par l'aveu d'un fasciste, du moins je le nomme ainsi, que je rencontre quelquefois : « Vous voilà donc, me dit-il, réformateur, destructeur, négateur, ennemi public ». À quoi je répondis : « Mais point du tout. Voyez en moi, au contraire, un conservateur décidé. Oui, j'ai résolu de conserver la liberté que j'ai et que nous avons ; j'ai résolu de conserver ces existences de fantassins, si cavalièrement mises et remises au jeu, comme si les provinces et l'argent étaient estimés de plus de valeur que des hommes braves et forts. Sachez bien que je n'ai point de réformes à proposer ; nous n'en sommes point là, et, par ce que je vois des affaires humaines, nous ne sommes pas près de penser à les conduire mieux ; le plus pressé est d'écarter le pire, qui revient toujours par un étrange refus de juger. Sachez que je pense en paysan, que je résiste à tout ce que nos beaux messieurs entreprennent pour notre bonheur : avions, guerre chimique et autres douceurs. Sachez que je me méfie des pouvoirs, ayant assez observé, comme vous-même, les réactions et, si l'on peut dire, les pensées de ce pouvoir militaire, qui est le pouvoir même. Oui, d'après cette griserie orientale, d'après cet opium du pouvoir, qui est infatuation, d'après cette prudence toujours irritée, qui ne regarde qu'à la révolte et toujours la suppose, je suis persuadé que des pouvoirs forts se tromperont en quelque sorte infailliblement, sur les petites choses et sur les grandes, faisant monter le prix du beurre par le décret même qui veut le faire descendre, et nous menant à la guerre par les précautions mêmes qu'ils prennent pour l'éviter ».

« Vous êtes, dit-il, un dangereux esprit ; vous même vous l'avouez et vous le déclarez ».

« Mais, lui dis-je, dangereux pour qui ? Voyons, il n'est pas possible que vous, qui aimez l'histoire et de plus la savez, vous ne reconnaissiez pas les erreurs énormes de tous les chefs d'État qui pouvaient oser beaucoup. Après des rêves splendides, la décadence vient presque aussitôt. L'ambition déchaînée a produit plus de maux que la peste et le choléra. Même les plus petits pouvoirs, dès qu'ils peuvent tyranniser, ne remarquez-vous pas qu'ils sont obstinés et injustes par la seule ivresse de régner, de façon que tout se passe souvent comme si on choisissait des aveugles pour conduire le peuple des clairvoyants ; c'est que les chefs deviennent des aveugles dès qu'on les suit trop ».

« J'en conviens, dit-il, je le sais. Mais il ne faut pas le dire ».

*La Lumière*,25 juin 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°5, 20 juillet 1927 (XXXIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927

923

La Ligue des Droits de l’Homme représente une idée immense, et nous donne un exemple de ce pouvoir moral, ridicule d’abord parce qu’il n’a ni gardes ni hallebardes, mais irrésistible à la fin parce qu’il s’obstine à dire tout haut ce que tout le monde pense, ce qui devrait être, ce qui n’est jamais. Contre quoi l’exécutif élève toujours la même chanson : « Je ne fais pas ce que je veux ; la nécessité me presse ; les intérêts sont aveugles et impatients ; les passions sont encore pires. Je dois compte premièrement de l’ordre tel quel. J’agis ; je suis couvert de terre. Les conditions ne sont pas celles qui me plairaient ; mais il faut agir selon ce qui est. Je voudrais faire la paix ; je ne puis la faire tout seul. Je voudrais faire la justice ; mais je ne puis remuer ce grand corps que par des intermédiaires ; je dois compter les répercussions, qui sont étranges ; le désordre guette, apportant des injustices innombrables. Mon métier est de chercher le moindre mal. Le risque y est toujours de déchaîner des maux réels en vue d’un pauvre petit bien, et qui encore n’est point compris et soulève des clameurs assourdissantes. Vous êtes étonnants, Messieurs de l’idéal. Quand vous avez dit ce qu’il faudrait, vous croyez avoir tout dit. Mais moi j’entends le refrain de la nécessité : il faut ! il faut ! Une tempête ne plaît pas ; dites donc à la tempête qu’elle ne vous plaît pas. Dites la même chose à l’émeute, au choléra, au ralentissement des affaires, au chômage, aux intrigues, aux ambitions, aux complications. Je suis le pilote ; je m’arrange du temps qu’il fait ; il faut que je m’en arrange ; et il n’y a point de port, ni de bassin de radoub. Je radoube en pleine mer. Travail imparfait ? Changeons donc ; prenez ma place ; on verra si vous ferez mieux ».

Ce discours est de tous les temps. L’autre discours est éternel. Le président de la Ligue secoue la tête et dit : « Mon affaire n’est point de décider ce qui est possible et impossible, mais de dire le droit éternel. Trop de gens déjà à votre suite veulent appeler juste ce qui est de nécessité ; trop de gens déguisent la police et la guerre, et nous les donnent à adorer. Nous autres, nous dirons toujours de ce qui est injuste que c’est injuste, de ce qui est barbare que c’est barbare. Ce cri suffira ; il vous rappellera que vous êtes des hommes, vous aussi ; il troublera ce concert de louanges etd ‘opinions payées qui trop souvent vous étourdit. C’est un grand changement, et dont on peut attendre beaucoup, si les puissants ne s’adorent pas eux-mêmes ».

On comprend que je fais parler ici un président imaginaire. Ce juge des juges, nous ne l’avons point. Peut-être la Ligue est-elle soumise aux lois qui gouvernent tous les Léviathans ; peut-être cherche-t-elle force, ce qui subordonne ses moindres mouvements à l’éternel code des militaires ; peut-être demande-t-elle ses preuves au nombre, ce qui ramène les partis, les compromis, le possible, l’opportun. Et pourtant ce n’est point l’opportune, mais plutôt l’importune revendication morale qui est écrite en son beau programme. Et, si tous les partis se rassemblent là, ce n’est point pour se compter, mais plutôt pour s’oublier et se perdre dans une évidente et invincible pensée, qui n’est que pensée, et qui suffirait ; oui, qui suffira, comme le christianisme a suffi au temps où il était sans force et pur de force. Mais, au lieu de cela, Messieurs de la Ligue, que voyons-nous ? Vous répétez, vous développez, vous faites sonner bien haut des raisons de gouvernement. Soyons prudents. Visons le possible. Tenons compte des conditions de fait. Les pouvoirs font ce qu’ils peuvent. Il ne faut faire aux gouvernants nulle peine, même légère. C’est l’autre discours qui revient ; et nous avons un président du Conseil de plus ; surnuméraire ; volontaire ; et sans réelles baïonnettes, ce qui est le comble du ridicule. O Polonius ! O Liluli !

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXIV)

924

L'esprit masculin n'est que la moitié de l'esprit, et ce n'est pas la meilleure. L'esprit du mâle invente et conquiert. Et certes il faut faire place nette pour l'espèce. Pluie, vent, arbres, animaux, tout nous envahit. Il faut broyer et forcer. J'ai connu un petit châtelain qui aimait les arbres, et qui en avait de fort beaux. Il jura que, lui vivant, on ne toucherait point aux arbres. Mais il ne put tenir ; les arbres l'auraient mangé. J'ai vu chez lui un gros platane qui avait poussé un peu trop près du mur de clôture. Or l'arbre se fit place selon sa forme, et repoussa très bien le mur, lui donnant l'aspect d'une tourelle branlante. D'autres géants allaient à l'assaut de la toiture, soulevant les gouttières, arrachant les tuiles. L'eau suivait ; il n'est pas de maison qui tienne contre l'eau. On nous conte merveilles des termites ; mais nos fourmis ne sont guère moins redoutables ; ce qu'elles peuvent faire au dedans d'un mur en pierre tendre, dépasse l'imagination. Avec ces forces, patientes ou violentes, on ne peut vivre en paix ; et c'est le mâle qui mène cette guerre. Tout l'indique, en cette charpente des os, en cette masse de muscles. Et l'esprit ressemble aux actions.

Le régime de l'action c'est l'emportement. Dès que la chose résiste, on voit s'élever une colère dans les muscles du puissant animal. Il se risque, il se heurte ; il oublie de se garder. Dans les situations difficiles, souvent il se perd tout. Quoique la fin de cette lutte soit la conservation de l'homme, il arrive que l'homme oublie cela. Et, parce qu'il jure de lui-même et ne cède point, c'est pour cela qu'il règne. L'homme est redoutable à tous et à lui-même parce qu'il est admirable. Par ce côté, la pensée masculine est souvent inhumaine. Par un autre côté encore elle l'est ; c'est qu'elle se règle sur l'obstacle ; cette loi de l'aveugle nature, qui ne respecte rien, entre aussi dans nos pensées, qui sont tailleuses de pierre, bûcheronnes, perceuses, broyeuses, chimistes. La destruction y a mis sa marque ; car chacun pense ce qu'il fait.

La femme fait l'enfant. Ce sexe n'est point faible ; il est bien fort au contraire ; mais la force est toute tournée vers le dedans, à façonner et conserver la forme humaine. Les gestes mêmes ont ce mouvement de modeleur[[1383]](#footnote-1384). Et cette empreinte revient aussi sur les pensées ; il n'en peut être autrement. Ou bien il faudrait dire que nos pensées ne dépendent point de notre structure et de nos fonctions ; supposition absurde. Or ces remarques donnent de grandes lumières sur l'esprit féminin, comme Comte l'a montré amplement. Il est vrai que nos Messieurs ont réfuté Comte. Qui donc lit Comte ?

Si l'on suivait pourtant cette idée, on apercevrait que l'esprit féminin ne se développe guère, et qu'ainsi l'esprit humain penche tout d'un côté. Quel est donc l'objet constant de l'esprit féminin ? C'est l'humanité, tout simplement. Au lieu que l'homme lance l'homme à la conquête, et bientôt rencontre l'homme même, et ne ménage rien, usant sa propre forme et sa propre pensée comme il use ses outils et ses armes, la femme ramène toujours ses pensées à la perfection de l'espèce, ce qui, faute d'une culture assez hardie, se traduit surtout par d'humbles travaux, chaque jour recommencés, mais toujours à la mesure humaine, en vue d'orner cette forme même ; ces petits travaux, qui font souvent de petits esprits, sont grands pourtant par l'idée. Car il s'agit toujours de former l'homme selon la loi intérieure, et non selon les nécessités de la guerre extérieure. Cette manière d'agir est conservatrice en un sens, puisque l'humanité revient ainsi à sa nature immuable ; quatre membres, deux yeux, deux oreilles, un nez, nous ne sortirons pas de là. Même cœur aussi, mêmes passions depuis l'âge de pierre, même bonheur, même sagesse, mêmes vertus, nous ne sortirons pas de là. Tempérance, Courage, Justice, Sagesse, les quatre vieilles, n'ont point changé depuis qu'on en écrit. Mais ce travail de retrouver tout l'homme définit aussi un genre de progrès que nous oublions toujours trop. Et c'est le ministère de la femme de nous ramener là, comme c'est celui de l'homme de guetter par les fenêtres, et de bondir contre l'ennemi extérieur. Or la femme ne cesse de penser à ce soin que l'homme pourrait prendre de lui-même, de tout lui, si l'ennemi extérieur était détruit. Elle finira par dire, quand elle osera dire, que l'on pourrait bien aussi penser à la perfection humaine, pendant les loisirs de plus en plus larges que nous laisse l'ennemi extérieur. **[**Et c'est ici que les deux progrès se heurtent. Car l'homme est mieux armé que jamais contre les bêtes et contre les choses. Mais il se fait ainsi des ennemis qu'il n'avait pas ; le haut de l'air et le fond des eaux ont des dangers nouveaux que l'homme va chercher, et qui sont l'occasion d'exposer et de perdre les plus adroits et les plus hardis ; sans compter l'homme même, plus dangereux que jamais pour l'homme, par l'orgueil et par l'industrie. L'idéal n'est honoré que de vains souhaits.**][[1384]](#footnote-1385)**

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXV)

*SPS* XVI, « L’esprit du couple »

925

Au dernier printemps un homme habile me dit, en regardant mes lilas : « Vous n'aurez point de fleurs. » Et cela fut vérifié. Mais, bien avant de reconnaître qu'il voyait mieux que moi dans l'avenir, j'éprouvai une ombre de sentiment, qui ne lui était point favorable, comme si cette prédiction était une sorte de malédiction sur les fleurs non encore formées. Et assurément c'était malédiction sur mes espérances, déjà formées. Il me privait donc d'un bien imaginaire, d'où je glissais à supposer qu'il me privait aussi d'un bien réel. Ombre de sentiment ; mouvement aussitôt surmonté ; mais je suis curieux des mouvements de nature, cherchant à comprendre comment les hommes jugeaient, dans le temps où ils croyaient absolument leurs passions.

En tout état d'ignorance, le plus savant fut réputé sorcier. Parce qu'il prévoyait, et souvent le pire, on croyait qu'il maudissait. Ses paroles se trouvaient liées d'abord à une espérance flétrie, ensuite à un mal très réel. Comme on crut que la lune brûlait les fleurs de la vigne, on crut aussi que ce regard attentif desséchait les sources et frappait à mort les moissons et même les hommes. Encore aujourd'hui le médecin qui condamnerait sans précaution le malade serait peu aimé, c'est le moins qu’on puisse dire. Et l'homme qui se ruine en de folles entreprises n'aime pas non plus qu'on lui fasse voir de loin l'état misérable où il sera réduit. D'où l'on a appris les souhaits de politesse, comme « bonne chance », ou « bon voyage », ou « bonne chasse ». Ce fut sans doute la première précaution du sorcier ; mais toujours trop tardive ; car la vérité, surtout jeune, jaillit la première. Ainsi le souhait de politesse fut percé à jour ; l'œil attentif à l'avenir fut toujours suspect. D'où vient peut-être cette coutume singulière, qui se retrouve en divers pays, qui veut que ce soit encore un signe funeste de souhaiter du bien. L'homme est difficile.

Je suppose que le prétendu sorcier, ainsi pris de deux côtés, et aussitôt en grand péril parmi des hommes vifs, ne trouva d'autre remède que de se faire craindre, en laissant croire qu'il avait une plus grande puissance encore que celle qu'on lui supposait. D'où il eut cet œil ironique, perçant et impénétrable, qui est l’œil du sorcier. C'est ainsi que l'intelligence entra dans les voies de l'ambition, prophétisant selon la plus profonde ruse, et faisant d'astronomie astrologie selon les ordres du prince. Et l'arrière-plan des vraies pensées, toujours épié, donnait aussi l'envie de forcer. D'où ce jeu dangereux des sorciers, qui est aussi celui des conseillers, toujours redoutés, longtemps ménagés, soudainement punis. Le prince veut le vrai, car il en sait le prix ; mais il veut aussi qu'on le flatte, et qu'on le conseille selon ses désirs. L'intelligence se trouva donc longtemps en péril ; et peut-être y est-elle toujours, par cette condition que les hommes aiment la vérité et en même temps la craignent, craignent ceux qui la disent, encore plus ceux qui la cachent. Ce drame éternel s’est joué entre Louis XIV et le célèbre Catinat ; on avait recours à cet homme véridique ; mais ce qu'il disait ne plaisait point. Descartes, écrivant à la princesse Élisabeth, reconnaît qu'on ne peut toujours agir raisonnablement, parce que cela suppose que les hommes sur lesquels on joue seront eux-mêmes raisonnables.

Cette situation, si on la comprenait bien, expliquerait assez les siècles d'ignorance et de superstition. Ces hommes, qui avaient l'esprit farci de tant d'opinions fantastiques, sans aucune preuve, et même sans vraisemblance, n'étaient pas, dans l'ensemble, moins intelligents que nous ; le ciel tournait pour eux comme pour nous ; autour d'eux les choses étaient les mêmes, sans aucun mensonge ; ils n'avaient qu'à regarder. Mais ils étaient soucieux premièrement des hommes, et politiques par nécessité bien plutôt que physiciens ; dissimulés souvent, et quelquefois attentifs à se tromper. Par ces causes la preuve fut souvent moins aimée que redoutée, et l'expérience ajournée. C'est ce qui a fait croire qu'elle est cachée et difficile ; et c'est ce qui fait dire aux discoureurs que la nature nous cache ses secrets. Bien plutôt, nous ne les cherchons guère. Ce célèbre voile d'Isis, qu'il faut lever, on dit bien qu'il est dangereux et sacrilège de le lever ; c'est un tissu de passions, ce n'est rien d'autre.

17 juillet 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXVI)

1935 SE VII « Sorciers »

926

Nous vivons suspendus aux saisons. Notre humeur était changeante comme le ciel de Juin ; en ce Juillet, nous formons des pensées africaines. Il n'est pas de fête d'été qui tienne contre la pluie ; et les fêtes changent notre régime si instable de frivolité, d'espérance et de résolution, bien plus que nous ne voulons le croire. Ceux qui se veulent plus fermes et plus solitaires ont des fêtes courtes qui leur sont données, d'autres qu'ils se donnent par poésie, musique et peinture, mais un peu décharnées ; le corps n'y est que par ses mouvements, non point par le glissement et étirement secret des tissus. Le vrai poète veut une fête cosmique et danse avec son ombre ; et chacun est poète premièrement. Ainsi nous dansons au soleil comme les moucherons.

Par la puissance des nuées sans doute, je rêvais, le mois passé, à ces hivers qui nous rassemblent et rassemblent aussi nos pensées : au poële de Descartes, au soleil brumeux de Spinoza, à cette retraite de l'homme, à cette vie ralentie et prudente qui nous découvre l'ordre, et nous investit d'une autre puissance. Toutefois, comme il y a des zones brûlantes qui bornent la liberté, il y a aussi des cercles de glace que la pensée ne franchit point. Il est beau de voir Descartes voyageur cherchant sa patrie d'élection. L'humanité de même a déplacé son centre de pensées d'après des saisons où les siècles sont comme des jours, et qui nous sont mal connues. Toutefois le prudent *Annuaire* en soupçonne quelque chose, remarquant que, depuis qu'on est capable de mesurer ces faibles différences, l'écliptique se rapproche constamment de l'équateur, quoique très lentement. Voici ce que cela signifie pour nous autres moucherons ; le soleil d'année en année un peu moins haut en été, un peu moins bas en hiver, c'est-à-dire des saisons moins marquées, un été moins brûlant, un hiver moins rude. On peut se plaire à expliquer d'après cela les anciennes saisons telles que les historiens nous les représentent, et surtout l'antique période glaciaire, qui a étendu jusqu'à la Seine, il y a peut-être douze mille ans, la misère arctique. Nous irions donc vers une vie plus douce, à laquelle les régions nordiques participeraient aussi ; et en revanche l'Afrique du Nord et même l’Italie perdraient peu à peu cette relâche du violent hiver, dont elles recevaient autrefois quelque fraîcheur. D'où Montesquieu comprendrait plus d'une chose.

Mais attention. La période de ces grands changements est très longue, et mal connue ; toutefois l'*Annuaire* m'avertit que l'écliptique n'ira point, à beaucoup près, se coucher sur l'équateur ; donc le grand hiver de siècles reviendra, dans douze mille ans ou plus tard encore. Alors un soleil plus haut en été, plus bas en hiver, et des saisons plus violentes, qui rapprocheront de nos contrées l'ours blanc et le renne ; car il ne faut pas oublier que la glace est lente à fondre, et qu'ainsi, quelque chaud que soit l'été, un rude hiver mord toujours sur le printemps. D'où l'on peut prévoir que la civilisation tempérée, après s'être élevée vers le nord encore pendant une ou deux dizaines de siècles, redescendra vers l'Égypte et Carthage, Les pays qui dormaient s'éveilleront, et le poële Cartésien sera gelé. Non sans variétés, car les saisons dépendent aussi des golfes et découpures, à cause que la masse de la mer est régulatrice et modératrice toujours. Il n'en est pas moins que, d'une marche sinueuse comme nos côtes, la puissance émigrera du cercle arctique aux tropiques ; les arts et la pensée iront de même. Sémiramis de nouveau adorera son empire ; les dieux morts renaîtront. Un être immense, pour qui mille de nos années seraient comme une minute, verrait aller et venir du haut au bas de la zone tempérée, et se diviser, et se rassembler, ces centres d'empire, d'art et de savoir, sans que jamais rien recommence le même, à cause des changements lents et continus. Nous sommes de courts historiens.

Nouvelle Revue Française, 1er août 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXVII)

1935 SE XXXII « Les grandes saisons »

927

Il n'y a peut-être pas un homme politique qui ne conçoive les élections comme un plébiscite, par quoi le peuple choisit ceux qui gouverneront. Le plus grand nombre décide, parce que le plus grand nombre est la plus grande force. Tout citoyen contribue, par sa force de travail et de combat, à la puissance commune. Tous doivent donc être comptés. Si le compte est bien fait, il n'y a plus de doute sur la puissance. L'ambitieux alors se dit : « Enfin, me voilà roi pour quatre ans, je puis gouverner[[1385]](#footnote-1386). » C'est par des idées de ce genre que beaucoup ont préparé la représentation proportionnelle. C'est, disaient-ils, le système qui compte le mieux ; c'est donc le plus juste.

Le citoyen, il me semble, a été amené peu à peu à considérer les choses autrement. On lui demandait de choisir ses maîtres, et par mandataires. Il s'est trouvé que, par l'émiettement des partis, les pouvoirs ont été souvent instables ; que l'ambition des représentants, toujours stimulée par des changements, a institué autour des pouvoirs une attentive surveillance, une critique toujours armée. Il s'est fait, enfin, un admirable travail de contrôle. Tout a été mis au jour, ce qui était neuf. L'opposition est apparue comme le sel de la République ; et le contrôle, sans aucune amitié, a plu au citoyen. Car l'histoire d'autrefois et l'histoire récente prouvent assez que les pouvoirs gouvernent toujours pour eux-mêmes et selon le jeu passionnant des rivalités, soit dans la nation même, soit d'une nation à une autre, d'où les plus grands maux, qui sont ceux de la guerre, résultent à la fin. Au lieu que des pouvoirs faibles, toujours menacés, et qui ne peuvent cacher leur jeu, vivent au jour le jour selon la prudence ; dont le citoyen se trouve très bien ; car son affaire à lui est de vivre dans la sécurité quant aux biens et quant aux personnes ; et, de la grande politique, il n'a jamais récolté que des coups et la note à payer.

Ces idées sont vulgaires et méprisées. Un ambitieux prendra toujours la masse du peuple pour un matériel humain qui sert comme de pierre et de mortier à ses grandes constructions. Le général ne demande point si la guerre plaît ou déplaît au soldat ; mais plutôt il le force jusqu'à lui faire dire que la guerre lui plaît. Et cela réussit, parce que l'esclave se console de gloire. De même, aucun chef de gouvernement ne demandera à l'armée du commerce et du travail une lumière quelconque sur l'opportunité d'une alliance ou sur les destins de l'Europe. Son jeu est d'engager d'abord tout le peuple, sans avertir ; son triomphe est de montrer à un moment qu'il n'y a plus qu'un chemin, ce qui fait qu'on marche avec lui[[1386]](#footnote-1387), par nécessité, et même qu'on l'acclame ; car l'homme aime aussi les actions difficiles en sorte que la guerre[[1387]](#footnote-1388) plaît toujours trop.

D'où l'esclave revient à cette idée assez difficile à formuler, qu'il faudrait résister longtemps d'avance. Non[[1388]](#footnote-1389) qu'il aperçoive un passage en ces difficultés de finances et de défense commune, dont on lui rompt habilement la tête. Mais il se dit qu'un gouvernement instable et surveillé ajournera toujours, usera de petits moyens, soutiendra mollement ses alliés, ménagera les ennemis possibles, et enfin sera sage faute de moyens pour viser au grand. Mon affaire, se dit le citoyen, n'est pas qu'il y ait un grand parti et une puissance incontestée, mais au contraire que l'opposition soit forte, et ainsi le contrôle continuel, public, efficace. Je vote pour un radical, non pas pour que le parti radical gouverne sans contrôle, car tout pouvoir non contrôlé est aussitôt tyran et bientôt guerrier, mais parce que ce parti, divisé dès qu'il agit, uni[[1389]](#footnote-1390) dès qu'il résiste, traduit mieux que tous les autres une défiance et une prudence très naturelles à l'homme de peine, si bien nommé, par qui tout se fait, qui porte tout, et qui finalement paie tout. C'est par cette raison que le parti radical est secrètement aimé et ouvertement méprisé ; renié toutes les fois que le coq chante ; le plus fort toujours, le seul fort.

*La Lumière*, 2 juillet 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXVIII)

1934 POL (II)

928

L’opinion réelle est fort mal connue d'après ce qu'on entend. C'est que les conversations sont réglées par la politesse, et non par les opinions de ceux qui parlent. Je ne compte même pas la prudence, qui inclinerait à rechercher ce qui plaît aux puissants, et à écarter ce qui leur déplaît ; les hommes, autant que j'ai remarqué, ne sont point lâches. Mais nul n'aime déplaire ou importuner. Et il est beau de voir qu'une société se met naturellement au niveau du plus timide, du plus prudent, du plus ignorant. On niera cela ; je demande seulement qu'on observe comment vont les discours dans la famille ou dans un cercle d'amis. Encore bien mieux, quand le terrain est mal connu, on voit s'élever des lieux communs qui ménagent toujours les puissants et les croyants. Puissants et croyants forment un système, car le pouvoir n'aime jamais la critique. D'où cette conséquence, que personne ne niera, c'est que l'incrédulité n'est jamais de bon ton.

Le prolétariat est précieux aux yeux des esprits libres par ceci qu'il dit ce qui lui semble vrai, sans se soucier de déplaire. On dira qu'il n'est jamais prudent de déplaire ; mais ce n'est point tant l'intérêt qui modère les discours, que la politesse ; et c'est le métier qui fait la politesse. Le bourgeois est prudent parce que son métier est de persuader, et d'abord de ne point déplaire ; par exemple l'avocat, le professeur, le marchand ; mais un menuisier n'a point d'égard pour la planche ; il scie selon la ligne tracée. Le terrassier s’occupe seulement de vaincre une résistance ou un poids par les moyens les plus rapides. À bien regarder, le prolétariat agit toujours selon une idée, représentée par le cordeau ou le fil à plomb. D'où vient qu'il est naturellement réformateur ; et même il néglige trop l'obstacle de coutume ; c'est peut-être une faiblesse ; mais aussi il dit à tout propos ce qu'il pense et ce qu'il veut, ce qui est une force. Sans le prolétariat, formé par un genre de travail qui ne s'occupe jamais de la vente, nous serions encore sous l'empire d'opinions convenables, auxquelles presque personne ne croit.

Qu'il s'agisse de processions, d'écoles religieuses ou d'une réforme de l'armée, les opinions associées, surtout dans la bourgeoisie, donnent gagné au jésuite. Mais l'opinion réelle, dès qu'elle peut s'exprimer, dépose sans façon les arrogants ministres de l'opinion avouée. Dans une ville de l'Ouest, il y a de cela trente ans, j'ai vu les processions catholiques réclamées par d'imposantes pétitions, et non moins régulièrement repoussées par les électeurs ; souvent, comme je m'en suis assuré, c'étaient les mêmes gens. Il n'échappe à personne que ce qui touche à l'armée et à la patrie a toute l'apparence d'une religion, et même de la plus jeune et de la plus fanatique des religions. L'opinion avouée nous vend tous à l'état-major, comme on vendait les esclaves. L'opinion réelle est bien plus clairvoyante. C'est pourquoi tous les tyrans redoutent le suffrage, non pas tant parce qu'il est universel que parce qu'il est secret. Seulement cette opinion est un bon exemple, justement, de ce qu'on ne peut pas avouer. On feint de croire que l'opinion exprimée dans les cercles et dans les assemblées est l'opinion réelle. Et toute la difficulté de notre politique, et de toute politique démocratique, est de faire prévaloir l'opinion réelle. À quoi les prolétaires nous aident beaucoup. L'affaire Dreyfus, en son temps, a fait ressortir ces contrastes ; mais le problème de la guerre et de la paix se pose dans les mêmes termes. D'après l'opinion avouée, c'est la guerre, d'après l'opinion réelle, ce serait la paix. Aussi quel orchestre de foire, destiné à étourdir ! Et n'oublions pas que tous les députés sont bourgeois plus ou moins, par le métier de persuader qui est le leur. Contre ces tumultueuses puissances, seulement un bulletin plié ; cela suffira.

*La Lumière*, 9 juillet 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XXXIX)

1934 POL (III)

929

Le cheval n’aime pas la bride. Si vous attendez qu’il consente, vous ne lui passerez jamais la bride. D’autre part, comme il est plus fort que vous, il faut bien que vous arriviez à le persuader d’une certaine manière. Il faut donc savoir le prendre, comme on dit si bien, c’est-à-dire effacer en lui toute espérance par une action résolue et des peines appliquées au point sensible. J’ai vu, dans la cour du quartier, un homme de troupe qui connaissait les chevaux s’en prendre à un rebelle qui ne voulait point de bride. Cet homme sans patience s’élança contre l’animal à la manière d’un dieu invulnérable, lui parlant sans douceur et lui martelant le nez de son poing, et bientôt le tint presque assis dans l’angle comme un enfant sage ; alors il lui passa la bride et le consola de la main ; c’est ainsi qu’on se fait aimer. Si ce même cavalier, qui était comme on voit assez vif, s’était avisé de refuser la bride à son tour, il aurait connu les effets d’un pouvoir sans patience et sans peur, qui l’aurait frappé au point sensible, lui inculquant les opinions qu’un homme de troupe doit avoir.

Cet art militaire de gouverner est arrivé depuis longtemps à la perfection, par un mélange admirable de colère, d’assurance et de cordialité, jusqu’à passer la bride à un ministre. Par[[1390]](#footnote-1391) obéir et commander, les militaires acquièrent cette connaissance des hommes qui semble d’abord sommaire, et qui se montre exacte par les effets. Les êtres animés, hommes, chevaux et chiens, sont leur empire, et le commandement est leur industrie. Mais les machines, qui n’ont point de mémoire et qui ne sentent point, marquent la limite de l’art politique. Il ne sert point de menacer une serrure ou de montrer de l’assurance devant un écrou. L’artillerie était déjà le point faible de l’art militaire, car on ne persuade pas un canon déjà fatigué jusqu’à le faire tenir une heure de plus, et le discours martial n’arrive pas à faire deux coups d’une seule gargousse. De même, en dépit des métaphores, on n’éperonne point l’avion ; et l’énergie du combattant ne peut remplacer l’art du mécanicien, homme sans respect et qui ne demande point respect. D’où vint qu’aux premiers temps de l’arme volante, on vit un grand changement dans les mœurs militaires, et l’égalité s’établissant entre l’officier et le mécanicien. Les avions s’envolaient bien, mais le camp d’aviation était le lieu de la fantaisie. Une machine faisait ce miracle ; le pouvoir qui vient de savoir l’emportait sur cet autre pouvoir, qui vient de vouloir.

Les choses furent promptement remises en ordre dès que les chefs, s’éloignant de la machine à mesure qu’ils montaient en grade, appliquèrent de nouveau l’art antique de menacer, de punir et de récompenser. L’audace et le dévouement, comme il arrive toujours, furent portés au plus haut, car c’est tout l’art militaire d’ajouter encore au courage par la contrainte. Toutefois l’avion ne s’est pas laissé persuader. Ici, il s’agit de chercher de bonne foi, et d’accepter d’abord la réponse de l’écrou, qu’elle plaise ou non. Le militaire triomphe toujours quand c’est l’homme qui est dans le creuset ; mais quand il s’agit de métal, d’essence, de bois, de toile, il faut alors, devant ces choses qui n’ont point d’esprit, justement l’esprit le plus libre, le plus ouvert, le moins obstiné contre la résistance, le plus impartial devant les preuves. La discipline est ici très nuisible, parce qu’il n’est pas dit que le plus jeune ou le moins élevé en grade sera toujours celui qui a tort ; et même le contraire est plus vraisemblable, par l’opposition profonde entre l’art de gouverner les hommes et l’art de régler les machines. Et, puisque l’on compte finalement les galons au lieu de compter les raisons, vous aurez bientôt des aviateurs excellents et des avions médiocres. La discipline fait la force des armées et la faiblesse des armes.

16 juillet 1927 (SM1)

*Juillet La Lumière*,16 juillet 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XL)

1939 SM1, CLXIII, « La bride »

930

L’idée de mettre la guerre hors la loi est une grande idée, non pas utopique, mais pratique au contraire. Idée contre idée ; car ce que nous voulons abattre, c’est une idée, une effrayante et malfaisante idée. On l’a dit cent fois ; nul ne veut la guerre, et tous la font. Nul ne croit que la guerre soit raisonnable, et tous, ou presque, la croient inévitable. On veut nous l’éviter ; on nous la prépare. Quiconque y pense d’un peu près y est aussitôt pris. Contre la guerre on ne voit que la guerre ; contre les massacres, un massacre mieux étudié ; contre un esclavage étranger à nos mœurs, un esclavage encore plus serré. J’ai souvent cherché comment la guerre se rend ainsi maîtresse de nos pensées. C’est qu’elle les repousse toutes. La guerre n’est plus un moyen de politique, dont on prévoit, dont on limite les effets. C’est un total renversement des coutumes et des notions ; comme serait un universel déluge, ou un tremblement de toute la terre. Plus effrayant encore, parce que les causes échappent. Plus on y pense, moins on comprend. Nous avions cru, peut-être, que beaucoup acceptent la guerre comme une pensée, comme un moyen. Mais maintenant que nous sommes hors de stupeur, je vois bien par le ton, par une évidente sincérité, que presque tous refusent ce barbare et absurde moyen. Maintenant suivez-les, en leurs pensées, en leurs démarches. Ils vont aux grands chefs comme on allait à l’oracle. Ce que demandent les maîtres de la guerre, ils l’accordent. Ils dissertent sur l’esprit de corps et sur les chasseurs à pied. Ils se demandent par quelles préparations on entraînera les jeunes hommes jusqu’à cette sublime folie. L’homme ne fait pas le plus petit progrès dans l’art de s’élever sur les vents, sans qu’ils calculent aussitôt quelque poids de bombe à enlever, à jeter, quelque terrifiante formation des escadrons aériens. Sur cette terre des frontières, encore malade, ils ne voient que tranchées, boyaux, casemates. Sur la mer et dessous, ils ne pensent que naufrages voulus, obus, torpilles, mines flottantes. Ainsi, maudissant ce qu’ils font, de tout leur cœur ils le font. Et l’absurde est ici l’argument le plus fort ; car, disent-ils, vous ne soupçonnez pas que je le veux, mais vous voyez bien que je le fais ; c’est bien la preuve qu’on ne peut faire autrement. Cet état est par lui-même violent ; on y sent cette fatalité qui est dans tous les crimes ; cette certitude sans raison ni preuve ; cette mécanique préparation qui fait horreur. Faire la guerre, il le faut bien ; c’est trop peu de dire que nous la ferons ; nous la faisons. Une loi est plus qu’une pensée : c’est une action.

Si un ministre, parlant de rétablir l’ordre, chose pourtant aimée, annonçait qu’il se fait fort d’y réussir en faisant pendre seulement deux ou trois innocents, vous verriez probablement les effets ; une opinion, peut-être muette par le mépris, exilerait cet homme de toute puissance et pour toujours. C’est qu’un tel moyen est hors la loi. Admettons que quelque cynique soit capable d’en user, et même de s’y préparer de loin ; toujours est-il qu’il ne l’avouera pas. Or cette guerre privée, car c’est une sorte de guerre, on peut la faire quelquefois sans l’avouer. Mais la guerre est un fait de tous ; il suppose une préparation des pensées, des lieux communs, des applaudissements. C’est présentement une sorte d’entraînement de chacun par tous, et une soumission de tous à une opinion qui n’est de personne. La guerre n’est plus dans les mœurs, mais elle est encore avouée et plus qu’avouée ; elle est loi ; elle n’est que loi. L’idée américaine vise donc justement où il faut. Repousser ce massacre d’innocents, quelle qu’en soit la fin ; ranger ce moyen parmi ceux qu’une puissance civilisée ne peut jamais se permettre. Ne plus tenir en réserve cette suprême raison des rois, comme on disait ; ne plus même laisser entendre que l’honneur blessé peut conduire là. Cela retentira, soyez-en sûr. Et ne dites pas qu’une telle conduite est impossible en fait. Justement je crois qu’ici le fait dépend beaucoup du droit. Toujours est-il qu’une telle déclaration de paix est possible en droit ; disons mieux, c’est le droit affirmé.

I

23 juillet 1923 (SM1)

*La Lumière*,23 juillet 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XL)

1939 SM1, CLXIV, « La guerre hors la loi »

931

Par ces temps d’examen, vieillesse est assise d’un côté de la table, et jeunesse de l’autre. Les hommes d’âge sont au moins deux contre un. Attention ; cela est bien clair. Aussi jeunesse se fait vieille, imitant par l’attention les rides de l’âge. Vieillesse, en retour, a quelquefois des mouvements vifs, er des soubresauts étonnants de substance minérale ; c’est pour faire peur, et jeunesse feint d’avoir peur, profitant de l’ambiguïté que l’on voit souvent entre les signes de la peur surmontée et ceux de la colère rentrée. Tout cela fait à peu près un ordre social, où les plus faibles règlent tout, par des ruses très anciennes. On conte de certains sauvages qu’ils ordonnent aux vieilles gens de se pendre aux branches par les mains, et qu’ils secouent, afin de reconnaître ceux qui ont encore permission de vivre. Mais ce n’est que symbole, sans aucune réalité. En toute société, vieillesse est assise dans l’arbre, et il est défendu de secouer.

Socrate était par terre, et content là ; mais quelquefois, de son bras d’homme de troupe, il secouait pour s’amuser, faisant tomber, parmi les vieux pontifes, quelques jeunes aussi qui se hissaient déjà ; les jeunes heureux de ce beau jeu ; les autres moins. Et cela finit par la ciguë, qui est une potion calmante. Et qui ne voit qu’au lieu de l’administrer en dose massive, et à cet homme d’âge, ce qui fit une mort scandaleuse, il serait plus décent d’en faire boire un peu de temps en temps, et dès le berceau, à ceux qui s’agitent indiscrètement ? Les examens n’ont pas d’autre fin que de faire connaître si le jeune Socrate, qui ne se lasse pas de naître, a bien pris régulièrement sa ciguë à dose infinitésimale.

Comment savoir ? Il ne s’agit que de proposer à ces jeunes de ces questions qui ont plus d’une fois ébranlé le monde, et secoué l’arbre sur lequel les possesseurs de fromage se trouvent perchés. Religion, justice, échelle des valeurs, civilisation, destinée de l’homme, ce sont des problèmes à ne pas poser ; et justement on les pose. C’est inviter à secouer l’arbre. Et l’on connaît par là que ceux qui secouent l’arbre, ou qui seulement le font remuer en y grimpant, ont encore besoin de la ciguë infinitésimale.

Jeunesse donc s’exerce à parler de ce qu’elle ignore, car cela est sans risque, et à résumer des livres qu’elle n’a point lus. Car les grands auteurs, comme on sait, sont fort dangereux pour les petits ; et si l’on voyait Platon déchaîné, ou même Descartes, ou même Kant, si on les voyait tels qu’ils furent, et secouant comme de grands vents toutes sortes d’arbres, cela ferait une sorte de scandale, et une chute de fruits pierreux. Mais il existe des résumés, tout imprégnés de ciguë infinitésimale ; et de cette nourriture, qui sans danger vieillit l’homme, on ne peut rien produire qui ne soit convenable.

Passe encore pour les statues ; mais supposez que ces hommes nus se mettent à revivre, ce ne seraient point des penseurs ; non, mais plutôt des bûcherons. Car comment nommer autrement ceux qui méprisent l’ordre tel quel, et le subordonnent de loin à la perfection de l’homme libre, ami seulement du libre ? D’où je comprends cette sociologie en poudre impalpable, ciguë synthétique comme disent les chimistes, dont on voudrait bien arroser toutes les pensées, si naturellement subversives. Dès que l’on prend l’homme comme fin, rien ne va, dit le Vieux ; mais dès que l’on prend la société comme fin, alors tout va.

*La Lumière*,30 juillet 1927 (vérifié)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°6, 20 août 1927 (XLII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927

932

L’instituteur feuilletait un manuel de Sociologie, rédigé spécialement pour son usage, à ce que je vis. Je remarquai que le livre portait les marques d’une lecture assidue. Je connaissais l’homme comme incrédule, enthousiaste, obstiné, rigoureux ; j’apercevais sur son visage comme une vapeur d’incertitude ; puis il s’éclaira tout, et vont tout droit à la question, comme il a coutume. « Si vous aviez, me dit-il, à donner des leçons de Sociologie à des instituteurs, que feriez-vous ? »

« Nul embarras, lui dis-je ; nulle difficulté. Je relirais encore une fois les quatre volumes de la *Politique Positive* de Comte ; pour les six volumes de la *Philosophie Positive*, il me suffirait du souvenir très présent que j’en ai. De cette immense construction, je prendrais d’abord une vue préliminaire sur la suite des sciences et de leur histoire, qui serait en même temps une histoire des religions. J’appuierais sur ceci que toutes les conceptions humaines concernant l’homme et le monde sont d’abord théologiques, l’enfance, ou l’imagination, allant toujours devant. J’arriverais à cette diée que la Sociologie, étant de toutes les sciences la plus complexe, et dépendant de toutes les autres, est aussi la dernière qui se soit délivrée de théologie. Et cette vue même sur l’ensemble des connaissances et leur lent développement, me serait un exemple de la recherche sociologique ; car ce développement des sciences est lié à un progrès politique et moral, qui va de la Théocratie initiale à la Civilisation Militaire, et enfin la Civilisation Industrielle, qui est le point où nous en sommes. Cela réglé en trois ou quatre leçons, car je me soumettrais à l’esprit d’ensemble, j’exposerais successivement, d’après le Maître, trois théories capitales. D’abord une théorie de la famille, comme cellule de toute société, montrant à cette occasion comment Sociologie dépend de Biologie. D’après ce fil conducteur, je décrirais l’amour maternel comme le type du sentiment altruiste, et la famille comme la première école de société. D’où je passerais à la théorie de la Patrie ; et sur ce sujet plein d’embûches, je m’en tiendrais plus strictement que jamais à mon auteur, selon lequel la Patrie est ce moment de la civilisation qui tire l’homme au-delà de la famille, et lui communique des sentiments bien plus étendus et presque aussi forts que les sentiments biologiques, ce qui le prépare à saisir et à aimer l’humanité tout entière. Conduit ainsi au principal de mon sujet, j’expliquerais, d’après les préparations de ma leçon préliminaire, que l’humanité est un seul être et une seule société, et que c’est la connaissance et le culte de l’humanité, notamment en ses grands hommes, qui achève la morale. Je n’aurais après cela qu’à dicter le Calendrier Positiviste, en le simplifiant un peu, afin de donner à mes auditeurs comme un plan des commémorations annuelles par lesquelles l’école participerait à l’humanité réelle, en soumettant tous ses travaux sans exception, lecture, écriture, calcul, histoire, géographie, morale, à cette succession des vrais Instituteurs ».

« Fort bien, me dit-il ; cela me plaît. Mais dans ce manuel je ne trouve pas un mot de ce que vous venez de dire. Il m’est bien permis de m’en étonner ».

« C’est que, lui dis-je, il y a deux Sociologies, la grande et la petite. Et la petite est premièrement muette sur l’ordre des sciences, par une ignorance admirable des premières et des plus faciles. Deuxièmement, sur la famille, la petite Sociologie s’en tient aux mœurs des sauvages, se plaisant à s’étonner et à étonner. Troisièmement, sur la Patrie, la petite Sociologie retrouve à peu près la doctrine de l’État-Major, d’après laquelle la société est un dieu pour l’homme, et toute la morale consiste à sentir et adorer le lien social. En ce sens, la Sociologie serait une doctrine de gouvernement, et à juste titre subventionnée. Quant à l’humanité, la petite Sociologie l’ignore, ou pour mieux dire l’ajourne à des temps meilleurs où la masse des faits aura été filtrée et mise en fiches ; car l’esprit d’ensemble est sévèrement proscrit par cette méthode historienne ».

« Exactement cela, s’écria-t-il. Voilà mon manuel en raccourci ».

3 septembre 1927 (PZ)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLIII)

L’école libératrice, 25 mars 1930

933

Il faut être plus que polytechnicien pour confondre treize avec douze plus un. Douze a son visage ; un a le sien ; et il est clair que treize ne ressemble ni à l’un ni à l’autre. J’ajoute un à douze, et cela fait une transformation totale, comme si cette unité de plus changeait toutes les autres. Au reste, qui ne connaît ces individus que l’on nomme trois, quatre, cinq ? C’est ainsi que, lorsque des conscrits sont alignés sur le champ de manœuvre, un homme qui ne serait qu’homme saisirait en chacun d’eux un équilibre propre, un visage inimitable, un regard qu’on ne verra qu’une fois. Mais je suppose que le polytechnicien ne voit ici que des conscrits ; et encore n’en suis-je pas sûr ; car le polytechnicien est lui-même un chef-d’œuvre de nature, et qui a même des pensées ; seulement, dès qu’il raisonne, il se garde de penser ; il forme des idées générales, comme on dit ; il compte les hommes comme il compterait des boules de pain ou des obus. Il est vrai que la boule de pain est à peine un être, et que l’obus n’est pas du tout un être, sinon par la rouille et les marques de hasard, qui ne sont point de lui ; semblable en cela aux mécaniques.

Les nombres sont des mécaniques en un sens. J’ajoute un, et encore un ; le comptable joint et sépare ; il forme total, produit, quotient ; en quoi il ne pense point du tout ; et, ce qui le prouve, c’est qu’une machine à compter formera total, produit, quotient, bien mieux que le comptable, et sans former aucun nombre véritable, ajoutant et retranchant un et encore un par l’effet d’une roue dentée, d’un doigt de fer, d’un butoir, d’une vis. Puisqu’une machine à compter est possible, une machine à raisonner est possible. Et l’algèbre est déjà une sorte de machine à raisonner ; vous tournez la manivelle, et vous obtenez sans fatigue un résultat auquel la pensée n’arriverait qu’avec des peines infinies. L’algèbre ressemble à un tunnel ; vous passez sous la montagne, sans vous occuper des villages et des chemins tournants ; vous êtes de l’autre côté, et vous n’avez rien vu.

La géométrie est un monde merveilleux, où l’on fait naître des pensées singulières, comme sont les nombres véritables, mais un peu plus près de la nature que ne sont les nombres. Et de même que treize n’est pas douze plus un, de même, et encore plus évidemment, une surface n’est pas une somme de lignes, et un volume est encore un autre être. Un hexagone n’est nullement un pentagone avec un côté de plus ; ceux qui ont construit le pentagone régulier et l’hexagone régulier savent bien que ce sont deux êtres, qui ont chacun leur visage. Les solides réguliers, qui sont comme des cristaux sans matière, représentent les montagnes et les précipices dans ce voyage du géomètre. Et voilà comment l’homme pense, rassemblant l’expérience, et le raisonnement en chacune de ses démarches.

Mais l’algèbre a passé là-dessus comme un vent du désert ; et la machine à penser fabrique aisément et en série toutes ces choses. Ce qui va fort bien pour l’usage, mais ce qui entraîne la pensée en d’étranges aventures ; comme si l’on fabrique des solides à quatre dimensions ; algébriquement cela va tout seul ; mais géométriquement non ; l’expérience manque. Ou encore si l’on dit que le temps est la quatrième dimension de l’espace ; algébriquement cela va tout seul ; mais ici l’expérience manque.

5 septembre 1927 (PZ)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLIV)

934

Il y a de la soumission et même de la religion dans l'homme qui laboure ; car il y a loin de ce sillon noir aux moissons couleur de soleil ; et ce qui se fait dans la graine est hors de nos mains, loin même de nos yeux, deux fois caché. Le travail est ainsi une sorte de prière, dont on espère beaucoup, dont on n'est pas assuré. Culte et culture sont le même mot que coultre, qui est soc. L'homme qui forge voit ce qu'il fait. La terre végétale est une invention d'aveugle, comme est l'élevage du chien ; encore mieux, car on peut agir par force sur le chien, d'après les appétits et les craintes qui habitent en cette forme si bien dessinée ; mais la terre végétale n'a point de forme qu'on puisse décrire ; le chimiste la décompose, mais ne peut la recomposer ; c'est un état de division et de mélange, confus et impénétrable. La terre sans son maître retourne au sable. L'homme ici est serf par la nature des choses. En revanche la propriété apparaît ici comme un droit parce qu'elle est une fonction. La possession n'est rien sans le travail. C'est pourquoi la vertu paysanne est gouvernante ; nous devons suivre ce pas du laboureur.

Par l'impatience que nous ressentons de cette sagesse serve, nous cherchons à la double bordure du champ, vers la montagne ou vers la mer, quelque piste vierge et quelque ennemi mieux déclaré. L'escalade faite, le cap doublé, ce sont des résultats bien clairs. Ici ce fluide divisé et mobile, où, par la liberté des dernières parties, rien n'est caché ni en promesse. Là-haut, sur les pentes désolées, la seule ennemie, qui est la pesanteur, n'est pas cachée non plus ; elle demande tout l'effort dans le moment. Ici comme là les forces se montrent à découvert, sans aucun semblant d'amitié. L'homme y devrait mourir de peur ; tout au contraire il y court pour le plaisir. Où je reconnais le plaisir du jeu, qui consiste en ceci que l'épreuve a un commencement et une fin, et que le coup suivant, victoire ou défaite, ne dépend pas du précédent. Toutefois derrière ce plaisir, qui est de risquer, et dont le paysan se trouve privé, il y en a un autre, plus intérieur, qui est de sentir qu'on se suffit à soi par une autre puissance, qui défie le destin, mais, encore mieux, qui le défait, par le spectacle de ces forces en action.

Un torrent, une tempête, n'enferment aucun destin, mais bien un sort assez clair si l'on manque le saut ou le coup de barre. Au contraire partout où la matière est solide, le destin se cache derrière. Tout mur croulera. Mais quand ? Pourquoi à cet instant ? Le glacier enferme souvent quelque poche d'eau, assez puissante pour noyer vingt villages. Mais cette eau est suspendue dans le solide ; elle pèse et dissout sans qu'on le sache. Et le glacier lui-même avance comme un fleuve ; mais ce mouvement n'est point à notre échelle ; seulement quelquefois un bruit de tonnerre en cette masse cristalline nous avertit et inutilement nous réveille, sans dire quand. La vague dit quand, et le fait voir ; elle ne cesse, petite ou grosse, de compter le temps à notre mesure. Ce qu'elle peut faire, elle le fait. La guerre a aussi cette vertu d'effacer le destin par ces dangers présents et bien clairs. La paix armée est comme le travail des champs, plus difficile sans doute à supporter, par le danger indéterminé, contre quoi les quotidiens travaux ne peuvent rien. Le corps s'en arrangerait ; mais l'esprit supporte difficilement l'attente, qui est son œuvre et son propre mal. D'où une religion des signes. Si les peuples faisaient continuellement des vagues et des marées comme la mer, la politique serait comme une navigation. Sans peur véritable, et je dirais même presque sans péril, puisque presque tout le péril vient ici de la peur. De même voyons-nous que toute science défait les solides. Les tourbillons de Descartes ont commencé la paix de l'esprit.

25 août 1927 ( ?)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLV)

1935 *SE* XLVII « Les tourbillons »

935

La fidélité est la loi du poète. C'est la loi aussi de tous les sentiments. Ceux qui vont courant et qui écrèment cet univers éprouvent bien cette harmonie des choses et d'eux-mêmes sans laquelle ils ne vivraient pas une minute ; mais ils n'en savent rien ; ils sont toujours sur le point de le savoir. Il faudrait revenir, rassembler, savoir qu'on sent. Le changement est notre ennemi, et il nous trompe bien. Il y a une grande promesse dans une chose belle, et peut-être dans toute chose ; mais la patience n'est point commune. Nous avalons au lieu de goûter ; cette gloutonnerie représente nos voyages. L'œuvre peinte nous avertit mieux que la chose ; elle nous arrête ; elle nous ramène. Elle finit par nous apprendre qu'il vaut mieux voir un même tableau cent fois qu'en voir cent une fois ; mais il faut aider l’œuvre, mettre de soi, jurer de soi. Musique, théâtre sont de même ; chaque art a ses ruses et nous ramène à lui. La nature est bien plus puissante, puisqu'il y a un rapport de nourriture entre elle et nous ; seulement elle n'a point de ruses ; elle ne nous somme point de penser. Au contraire, à notre mouvement elle montre aussitôt d'autres spectacles ; et nous courons, ajournant de faire la somme et la revue. D'où beaucoup arrivent à l'ennui, qui jure, au contraire, de ne point rester, qui court après le merveilleux moment, et qui finalement jure que ce moment n'est point.

Or, puisque c'est de là que le poète se sauve et nous sauve, faisant beauté durable, et même inépuisable, de la chose la plus ordinaire, je devine pourquoi il y a souvent un fond d'ennui dans le poète ; plus sévère est l'ennui, plus grand est le poète. Le remède est un grand secret, et bien ancien ; public, car les règles de la poésie sont à la portée de chacun ; secret, parce qu'il faut savoir user des règles, et d'abord en jurer. Cette religion est comme toutes les religions ; elle ne donne point ses vraies raisons ; d'où une méprise assez commune ; le rythme cède au sens, et la rime se soumet à la raison. Tout est bien décrit ; les idées se suivent et s'enchaînent à merveille ; et ce n'est rien. Au contraire le scrupule devant la règle et le serment devant la rime donnent aussitôt récompense. D'où une patience ouvrière.

Tous les beaux vers sont réguliers. Non que le sens se plie àla règle ; mais toujours est-il que la règle n'a point cédé ; et par cette obstination même, le sens s'est montré. C'est qu'il faut deux vérités, en quelque sorte, pour en faire une, vérité de la chose, et vérité de l'homme ; et il faut que ces deux vérités n'en fassent qu'une. La règle est la vérité de l'homme. Oublier la règle, c'est s'oublier soi, et aussitôt oublier tout. Vainement vous frappez selon la chose ; la chose n'a point besoin de vous ; elle n'est point à refaire ; au lieu que[[1391]](#footnote-1392) l'homme a grand besoin de lui-même. Il se donne donc, par serment, ce temps mesuré, cet avenir réel, encore vide et déjà divisé, qui est comme le calendrier de sa pensée. Mais cela est encore abstrait ; cela danse ; cela ne chante point. Comment faire chanter ce qui n'est pas encore ? Ici la rime, qui est le plus beau et le plus puissant dans ce jeu. Un écho, une sonorité d'avance ; d'avance une forme de la bouche ; d'avance une forme de l'étonnement, vêtement de l'idée neuve, si neuve qu'elle n'est rien encore que cet étonnement. Cette parure ne s'use point. Tout homme comprend cela par les effets ; presque aucun homme ne voudra croire qu'il nous faut cet écho d'avance, jeu du corps, pour savoir que nous pensons. Il fallait une telle ruse[[1392]](#footnote-1393) pour obtenir de l'auditeur cette attention redoublée, qui est l'attention. L'allitération fut vraisemblablement la première pensée. Méthode encore pour tous, et signe oraculaire. D'où cet empire du vrai poète. Mais je crois aussi qu'il ne peut jamais se permettre, si dure que soit la loi, si agréable que soit la tentation, d'abandonner une rime par désespoir d'y trouver écho. Ces infidélités sont senties. Il n'y a rien au monde que nous sentions aussi précisément et délicatement que le courage et son contraire ; et peut-être, en toutes les nuances du sentiment, ne sentons-nous jamais que cela.

Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLVI)

1934 LIT XIII

936

L'expérience nous marque de deux manières. En un sens nous sommes bien tablettes de cire où l'empreinte de la chose se marque. Une cicatrice est la marque de l'offense ; on peut bien dire qu'elle est le souvenir de l'offense. L'événement a refoulé ou déchiré les tissus. Nature tisse selon la déformation, comme une fleur de broderie. Combien de marques de ce genre-là, petites ou grosses, invisibles ou visibles, qui font que l'on boite, que l'on trébuche, que l'on chancelle, que l'on cligne, que l'on grimace ; ce qui fait que l'on bute aussi dans le souvenir et que les idées grimacent. Ce sont les étrivières de l'expérience. L'homme en est gravé, diminué, usé ; c'est ainsi qu'il vieillit.

Il y a d'autres marques, non de faiblesse, mais de force. Car si je cours souvent, je me fais, comme on dit, des jambes. Le muscle, s'il est exercé selon sa force, ne cède pas ; tout au contraire, comme une éponge maniée, il chasse le sang noir, il appelle le sang rouge ; il se lave premièrement et puis il se nourrit par le mouvement même. Vous le voyez grossir. C'est ainsi que le forgeron se fait forgeron, plus fort par l'effort et mieux pourvu de chair neuve sur le point même de son travail. Bien mieux, comme tout participe au travail, non seulement les bras, mais le dos aussi, et les jambes et les pieds, et comme tout profite du grand lavage par le sang et de la nourriture partout envoyée, tout le corps grossit et devient plus puissant par le travail, quoique les muscles les plus exercés l'emportent sur les autres, le mollet durcissant en l'un, le biceps du bras en l'autre. Voilà d'autres marques, non plus en creux, mais en relief. Autre manière de vieillir, qui est grandir ; enrichissement.

Comme je devinais, et non sans raison, d'autres cicatrices, qu'on ne voit pas, et qui sont dans les moindres fibres, dans les sens, et dans le réseau des nerfs, et dans les carrefours, et dans ce lieu de grand passage que l'on nomme cerveau, de même je dois supposer et deviner en tous les organes la marque en relief, la puissance conquise et fixée par le travail même.

Ainsi il y a deux manières d'apprendre. Le métier nous habille d'un costume de chair ; disons même de deux costumes de chair. L'offense nous marque. C'est ainsi que la jambe d'Épictète, après que le maître l'eut cassée, resta boiteuse. Or, la jambe du coureur garde le souvenir des courses tout à fait autrement, non en ce qu'elle est faible, mais au contraire en ce qu'elle est forte. La défaite s'inscrit en creux ; la victoire s'inscrit en relief. La grimace reste, par un pli des muscles et des nerfs, ineffaçable comme le pli du papier. Mais, au rebours, le visage se compose par les essais de puissance et par les victoires. Par les mêmes causes l'idée ne grimace plus, ne bégaye plus, ne bute plus ; l'idée faite en prépare d'autres, comme, dans l'athlète, l'action prépare l'action. Dans les dessins, dans les œuvres peintes, dans les discours, dans les écrits d'un homme, j'aperçois la marque en creux et la marque en relief. Toute sa vie, il butera au même point, comme le cheval se cabre au même point. Il dessine, Il peint, il parle, il écrit selon des sillons ineffaçables. Il vieillit en cela, et c’est ainsi qu'il finira ; chaque cicatrice fait bandelette, et enfin momie. Mais en toute œuvre vivante paraît la marque en relief, qui est signe de puissance accrue et en quelque sorte la ligne athlétique qui annonce quelque chose de plus, qui, par cette action faite, par cette victoire fixée, devient possible et déjà se prépare. La petite musique revient sur ses propres traces, elle s'y enfonce. La grande musique rebondit de ses puissants reliefs ; elle prend force par l'œuvre. On voudrait étendre ces remarques à la poésie ; car il semble bien qu'un poète ne vieillit pas. La poésie donne donc l'immortalité tout de suite ; elle défend qu'on vieillisse[[1393]](#footnote-1394). D'un artiste on dit qu'il fera toujours ce qu'il a fait ; la marque est en creux. D'un autre, on pressent qu'il ne fera plus ce qu'il a fait. Il ne sait plus courir comme il courait au temps où il se faisait des jambes. Ainsi comme son action ne peut plus lui représenter ce temps-là, c'est dire qu'il l'a oublié, qu'il ne peut plus y penser[[1394]](#footnote-1395). Apprendre est une manière d'oublier.

21 juin 1927 (EH2)

La Psychologie et la Vie, juillet 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLVII)

1938 EH2 LVII « Les empreintes »

937

Il y a deux genres de sévérité et deux genres de punition. Il y a police et morale. Le juge de police regarde aux effets ; il décide qu’un dommage sera réparé. Il redresse l’injuste, mais par le dehors. Ce n’est point l’injuste qui vient le trouver, mais c’est plutôt le juste, ou celui qui se croit tel, qui demande que l’injuste soit poursuivi. Se plaindre des autres, ce n’est point vertu. Ce concert des jugements, qui toujours vont à régler le voisin, c’est ce qui fait les mœurs. Police et mœurs sont du même niveau. L’alliance de ces deux mots permet une sorte de mesure. Mœurs de police et police des mœurs, ces composés tombent d’eux-mêmes au plus bas. Mais pourquoi ? C’est que chacun se console et même s’excuse par la faute du voisin, si aisément remarquée. Ces basses pensées sont l’âme de la guerre, qui procède toujours de ceci que l’on attend que l’autre soit puni.

La sévère morale se lave premièrement de cette étrange société, où c’est le pire qui donne la règle, en se rappelant à elle-même qu’elle n’a point pour fin de mettre l’homme en état de juger les autres. Chacun entend bien ce son, quoiqu’il soit peu agréable à entendre. Chacun sait bien que le juste n’attend pas que les autres soient justes. Nous ne sommes chargés que de notre part de justice. Le semblable ne doit figurer en nos contrats que tel qu’il doit être, tel que nous voulons qu’il soit. Quel il est, ce n’est pas notre affaire. La justice n’attend pas un état meilleur, elle le pose. Elle donne et ne demande pas. Elle espère, ce n’est pas la même chose ; et même elle veut, mais sans exiger jamais, puisque c’est le libre qu’elle veut. Tel est l’esprit égalitaire. Agir comme si les autres étaient libres et raisonnables, c’est le seul moyen connu de faire qu’ils le soient. Ici, le génie de Hugo a vu clair, et l’évêque Bienvenu, dans *Les Misérables*, est notre modèle. C’est lui qui commence. Et il n’est point juste d’attendre que les autres commencent. Contre le mensonge, la bonne foi ; contre le vol, la confiance. Ce n’est pas peu, et c’est même charité dans le sens plein, que d’enlever aux autres cette excuse qu’ils savent si bien tirer de notre prudence. L’écolier est menteur par une sorte de contrat, dès qu’il est entendu qu’on ne croit jamais ce qu’il dit. Essayez donc ici de la bonne foi, si bien nommée, celle qui croit que l’autre est bon. Et si on ne le peut toujours, n’appelez point du beau nom de justice ce qui n’est que défense et précaution.

Tout n’est pas dit. Il y aurait une sorte d’égoïsme à se sauver seul. Ce refus est le commencement de la sévérité. Mais ici un autre juge se montre, que l’on peut appeler le confesseur. Ce juge-là ne poursuit pas l’injuste ; c’est l’injuste qui vient à lui ; et non pas pour dénoncer un autre injuste ; on ne l’écouterait point, mais pour demander secours et conseil contre sa propre injustice. Je dis confesseur ; il est clair que l’amitié peut se trouver en présence de ce même devoir. L’enfant ne cesse de demander conseil contre lui-même, quand il vous tend seulement sa page d’écriture oud e calcul. Alors, la sévérité est de justice. Par exemple, si Jean Valjean, devenu Monsieur Madeleine, pouvait demander conseil à l’évêque, dans ce cas de conscience où il se demande s’il va laisser condamner un innocent, on sait bien ce que le doux évêque répondrait. Sans forcer le moins du monde, puisqu’il n’y a que le volontaire et le libre qui ait valeur. Ainsi, dans cette autre fonction de juge, c’est le coupable qui poursuit le juge et qui fixe lui-même sa peine. Par ce détour, le meilleur des hommes, et le plus profondément indulgent, se trouve aussi le plus sévère, demandant à l’autre de vouloir, et enfin d’être homme, ce qui est demander beaucoup.

Tel est le jeu des vrais pouvoirs, de ceux qui obtiennent respect. Toute faute est prise alors comme ayant nui seulement à celui qui l’a commise. Et toujours le médecin de l’âme refuse de forcer, même si l’autre l’en prie ; car il cherche le libre, et ne veut rien d’autre. Bref, la bonne volonté est le seul remède ; et la bonne volonté ne peut être exigée. Ainsi se dessine le pouvoir spirituel, quoique déguisé souvent par un reste de force, comme enfer, puissance divine et autres accessoires. Ce qui se dégage peu à peu de ces nuées, c’est un maître qui n’aime pas à savoir, ni à deviner, qui refuse pouvoir, et qui refuse punition. Par exemple, à celui qui veut guerre, il n’a rien à dire. Mais à celui qui se plaint, disant : « Je veux paix et je fais guerre, expliquez-moi cela », à celui-là, il y a beaucoup à dire.

*La Lumière*, 6 août 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLVIII)

938

La mécanique ennuie. On n’aime point ce serviteur sans esprit, qui dit une seule chose. Le bruit même des mécaniques est laid. On se lasse aussi de cette partie de la science qui est mécanique, qui ne fait que répéter pièce pour pièce les mécaniques et en promet d’autres. On se lasse du théâtre mécanique, abstrait, sans épaisseur, sans substance aucune, qui se joue sur l’écran, et auquel il faut avouer que la vie urbaine, avec métros, ascenseurs et distributeurs, finit par ressembler trop. On se lasse de ces concerts mécaniques, sans musiciens. Ce monde d’artifices, qui est fait pour nous, qui nous donne exactement ce que nous demandons, comme une pelure séparée, cela ne nourrit point. À quoi répondent les ministres mécaniques et les discours mécaniques. Chevaux de bois, musique enregistrée ; les mêmes passent et repassent. L’opposition a d’autres chansons, non moins connues. Fascisme pour l’écran, socialisme pour l’écran. Il n’y a que le syndicalisme qui se renouvelle un peu, par quelques hommes sauvages.

Quel est ce discours ? Vous voilà donc misanthrope ? Ne voyez-vous pas que ce discours est mécanique aussi ? Patience. D’abord, je vis très content et loin de toutes ces choses, mais j’ai bonne opinion aussi de l’espèce. Je la regarde courir. Où va-t-elle dès qu’elle peut courir ? Elle fuit de cette nature préparée et aménagée. Elle s’en va aux parties désertiques et inhumaines. Sur cette bordure où la montagne refuse l’homme, l’homme se tient et regarde s’il ne peut mieux. S’il peut mieux, il grimpe ; il atteint les solitudes, les étendues pierreuses et neigeuses, ces choses qui ne sont point serves ni aménagées. Ou bien, sur la bordure marine, il regarde et il écoute ce mouvement qui n’a point pour but de nous plaire, et qui n’a point du tout de but ; il se plaît à ce rivage sans forme, qui exprime seulement des forces et des résistances, et une usure qui se compte par siècles et dizaines de siècles. Ces spectacles résistent, ils ont du corps ; l’esprit enfin s’y heurte et s’y réveille. Ce n’est plus là son œuvre ; c’est l’autre terme, non flatteur. Comme notre corps y retrouve ses mouvements libres, l’esprit aussi y retrouve sa nourriture propre ; car il ne se nourrit point d’idées, les idées sont comme l’ascenseur et comme l’autobus et comme toutes les mécaniques ; il en a assez et trop, des idées et des choses qui ressemblent aux idées, qui sont des idées de fer peint. L’esprit se nourrit de la chose qui est son contraire parce qu’alors il forme des idées ; idées d’enfant alors, ou de poète, mais pleines d’avenir en leurs replis. De toute façon, devant ces sphinx inhumains, de corps et d’esprit il faut être homme. Notre vraie vie se montre ici, qui n’est pas faite, mais qui est à faire. Sauvagerie première, d’où tout sort et ressort. En vain nous étendons ce squelette de maisons et de machines, humanité morte. Nous naissons nus. Nous recommençons. Où que soit l’enfant qui règnera par la musique ou par la poésie, je sais qu’il recommencera ; je sais que son chant sera vierge et neuf comme la mer. Et nos pensées aussi, vierges et neuves elles seront, naïves comme en Homère ou en Lucrèce, ou bien elles ne seront rien.

Ce qui ennuie, c’est cette vie à l’étage, où tout est distribué par tuyaux et fils ; et cette pensée de quatrième étage, Sorbonnique, où l’Homère, le Platon et la nature même coulent du robinet. Ce sont des idées d’idées, comme la hache de fer est copiée sur une copie de copie, et enfin sur la hache de pierre. Mais au premier âge convient la première invention. Le corps se contente de la hache ; c’est qu’il a toujours les mêmes arbres à couper. Mais l’esprit ne peut penser par l’idée ; il lui faut la chose nue, la chose qui n’est pas arrangée pour lui plaire. L’idée greffée sur l’idée est de courte vie. Une chanson ne naît point d’une chanson corrigée. Une peinture ne naît point d’autres peintures, par une retouche au nez ou au menton. De vieillir, d’accumuler, rien ne naît. Non, mais de toucher l’univers sans âge. Jeunesse le sait et le sent. Jeunesse commence et recommence. Par cette situation vieille comme le monde, nous verrons du neuf.

*La Lumière*, 13 août 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (XLIX)

939

« Le monde humain, me dit le sage, ne mesure guère ses mouvements. L'indignation et la pitié roulent leurs vagues de partout, vers ce siège de juge. Ce mouvement est sans exemple par l'unanimité ; car, dans l'affaire Dreyfus, il y avait deux partis ; mais ici on pourrait dire que toute l'humanité se dresse contre le juge. Et pourtant, il faut reconnaître que parmi les travaux du pouvoir, celui qui consiste à rechercher les criminels est peut-être le mieux fait. Je suis bien loin de croire qu'une erreur judiciaire soit impossible dans les pays que l'on nomme civilisés ; mais enfin, toutes les précautions possibles sont de droit ; la défense peut tout dire et parle la dernière. Chose étrange, dans le cas présent, les délais de procédure, qui sont pourtant une garantie pour l'accusé, sont retournés contre le juge. Cependant, les pouvoirs en tous pays, et sous les yeux de tous, préparent la plus énorme, la plus évidente erreur judiciaire qui soit, et qui est la guerre. Car c'est encore peu de chose que ces tribunaux expéditifs, aux yeux volontairement fermés, à côté de cette exécution en masse d'une foule d'hommes évidemment innocents dans la querelle quelle qu'elle soit qui mettra deux nations aux prises ; et encore est-il que l'obus, qui ne mesure point la peur, ne mesure point non plus la souffrance. Et pourtant, je n'ai aucun espoir de voir jamais l'opinion unanime, l'opinion au-dessus des partis, gronder contre la guerre, contre les préparatifs de guerre, contre la politique de guerre, comme elle gronde maintenant contre le juge ».

« Voilà, lui dis-je, d'amères vérités. Mais laissez-moi me réjouir d'un mouvement d'opinion jusqu'ici sans exemple. Au cours d'une guerre comme celle que nous avons vue, les peuples sont menés grand train et sans égards. À toutes les injustices qui se développent alors selon une loi aveugle et mécanique, s'ajoute cette injustice mère qui garrotte l'opinion, sans examiner seulement la bonne foi ni le probable. On pourrait croire, d'après cette ivresse des pouvoirs, qu'il y a aussi une ivresse d'esclavage, muette et même sans pensée. Mais il n'en est rien. Encore maintenant, et la paix retrouvée, il est dangereux de signer quelque papier contre la raison d'État. Si l'on voulait plaider publiquement et à fond ce grand procès de l'individu contre le groupe social et contre les terribles convulsions du Léviathan, des raisons d'ordre, de sûreté, de piété, s'élèveraient aussitôt, l'opinion déferlerait contre l'opinion, en de grands remous plus dangereux encore pour la paix que cet ordre impassible. Le citoyen hésite, recule, attend ; je ne crois pas pourtant qu'il dorme. Il guette quelque passage ; il attend l'occasion d'une revanche et d'une grande leçon à tous les pouvoirs du monde. Or la voici. Par des causes de hasard, il n'importe. Voici que tout citoyen est fait juge de ce coup de canon de trop qu'on allait tirer pour la sûreté et pour l'ordre ; et la réponse vient de tous pays, la même : « Non ! Non ! Puisqu'il y a doute, puisque vous hésitez, pouvoirs, puisque vous consultez, ne tirez pas. Il est entendu que notre sûreté à tous est en cause, et cet ordre qui n'est que passable, mais qui vaut mieux que rien. Plus d'une fois vous nous avez fait parler, et trop vite, disant qu'en masse immense, et contre quelques égarés, nous aimions des pouvoirs forts, et peu suspects de pitié et de fléchissement en leur difficile mission. Mais cette fois, nous pouvons parler, et nous disons que non, que nous ne nous défions point tant de l'homme, que vos maximes impitoyables n'expriment nullement notre opinion réelle devant le risque, que nous voulons vivre humainement, non férocement ; qu'enfin, il n'y a aucune raison pour que Léviathan, qui est nous, nous ressemble si peu. » Ce discours retentira, jusqu'à réveiller tout à fait ceux qui le font ; et c'est très bien ainsi ».

*La Lumière*, 20 août 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (L)

940

On dit que si nous étions délivrés du capitalisme, nous le serions aussi de la guerre. Ce lieu commun ne me dit rien de clair. En revanche je comprends très bien que le capitalisme ne serait guère redoutable si nous étions délivrés de guerre. On nous répète que la politique est subordonnée à l'économique ; cela s'entend bien en un sens, mais il ne faut point conclure que nos vrais maîtres soient les industriels et les banquiers. La seule menace d'une grève, si la discipline est bien gardée, si le moment est bien choisi, les réduit à négocier. Ils ne sont puissants qu'autant qu'ils peuvent forcer ; or ils ne peuvent forcer que par la police et l'armée, qui sont les instruments du pouvoir politique. Et la tyrannie politique elle-même n'est possible que par l'état de guerre, continuellement et arrogamment proclamé.

Barbusse est fort lorsqu'il nous représente les travailleurs transformés en militaires, et formant la garde des industriels et des banquiers. Étrange magie, et incompréhensible par les seules lois de l'économique. L'ordinaire police serait moins sauvage, plus humaine. Ils seront violents contre la violence, mais ils ne développeront pas cette force aveugle et mécanique que l'on voit dans un régiment bien exercé. La police garde quelque chose de l'art militaire, mais la discipline y est toujours moins stricte que dans l'armée ; la fin n'y est pas de tuer ni de se faire tuer. La peine de mort n'y est pas de toute façon présente aux esprits. Par exemple il n'est pas admis qu'on pousse une colonne d'agents sous le feu de quelques bandits, qu'on fasse tuer le premier rang et le second, qu'on appelle des réserves, sans compter du tout les cadavres. Et, comme tout s'enchaîne, vous ne verrez point non plus l'officier de police tuer sur place l'homme qui refuse d'avancer en terrain découvert. Or, dans l'entraînement militaire, ces terribles moyens sont étudiés à l'avance ; chacun mesure ses devoirs ; chacun se prépare pour une tâche inhumaine ; toutes les énergies s'élancent à corps perdu. La vertu arrivée à ce point n'a plus d'égards, mais il n'y a aussi que le culte de la patrie qui puisse porter ce fanatisme. Cette force n'est nullement économique. Payez des gardiens de l'usine, et aussi cher que vous voudrez, vous n'en ferez point des chasseurs à pied. Ainsi la suprême force est un fait de politique, et même de politique étrangère. Supposez la guerre exilée de nos mœurs autant que le sont l'esclavage, la torture, ou le bûcher pour les sorciers, il n'y a plus d'armée à proprement parler ; les conseils de guerre ne sont plus que des souvenirs à peine croyables, comme sont les cachots de l'Inquisition. Vous aurez une police bien payée, brutale en des moments, mais qui n'aura point dans ses résolutions ni même dans ses devoirs de se faire tuer par sections entières. Voilà ce que l'argent n'obtiendra jamais. Le pouvoir d'un colonel sera effacé de la terre.

L'argent nous tient ; le riche nous tient. Mais il faut voir les différences. On peut changer de maître ; on peut se moquer du maître ; on peut discuter. Que le maître interrompe la discussion en vous montrant la porte, cela se peut, quoique la discipline syndicale trouve ici un puissant remède, car rien n'empêche que les ouvriers se retirent en masse, et dans la minute même, si l'on manque à l'un d'eux. Mais, supposons l'ouvrier isolé ; il n'y a tout de même point de cachot pour lui, quand il serait insolent ; il n'est point tenu à ce respect de religion qui est le propre de l'esclavage militaire ; il n'est point puni de mort pour refus d'obéissance. On dit là-dessus qu'il mourra de faim s'il ne plie ; mais il y a plus d'un patron, et plus d'un métier. L'association, la coopération, toutes les formes de l'assurance offrent des ressources sans fin. Dans tous les cas, il est libre sur le moment, libre de parler, libre en son corps. Ce qui fait voir que le pouvoir capitaliste n'est nullement comparable au pouvoir militaire et qu'il serait désarmé sans le pouvoir militaire. Ce qui reste d'esclavage en notre temps tient à la guerre, et à la menace de guerre. C'est là que doit se porter l'effort des hommes libres, seulement là.

« 27 août 1927 » (ECO)

*La Lumière*, 27 août 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°7, 20 septembre 1927 (LI)

1934 ECO XV

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927

941

La religion universelle, ou catholique, car c'est le même mot, est quelque chose d'individuel, de secret, d'invincible. Elle enseigne premièrement que chacun doit sauver son âme, et que les autres biens, plaisir, richesse, puissance, sont comme nuls à côté de ce grand devoir. Elle enseigne que ce qui est bien est absolument bien, loué ou non, connu ou non ; et que ce qui est mal est absolument mal, connu ou non, puni ou non. Que c'est la conscience de chacun qui en est juge, et non point l'opinion, ni l'autorité, ni l'utilité. Qu'ainsi tous les hommes sont égaux, autrement dit que la richesse, la puissance, la gloire ne désignent nullement les plus dignes ; et que, tout au contraire, on risque fort de s'avilir et de perdre son âme si l'on recherche principalement ces biens-là ; qu'au rebours l'homme piétiné, oui l'homme sur lequel on marche, l'homme qui est comme la terre battue de cette société, peut fort bien au dedans être un héros, un saint, ou plus simplement un brave homme, et enfin compter bien plus en valeur d'esprit que ceux qui le méprisent et même l'ignorent ; qu'il y a même de grandes chances pour que cet humilié, ce méconnu sauve son âme, n'ayant en effet que cette ressource au monde, de se recueillir en soi, de juger de son mieux et courageusement selon son esprit, d'agir en conséquence, et ainsi de posséder le vrai contentement. Dont les saints offrent un exemple éclatant, puisque c'étaient des hommes volontairement pauvres, qui méprisaient la livrée extérieure, et qui s'efforçaient de penser et d'agir selon la vérité universelle.

Ce programme est beau. Faites-le sonner de toutes parts, vous n'y trouverez point de défaut. Il serait beau de vivre ainsi ; il y a des moments d'importance où l'on sent que l'on devrait penser et vivre ainsi ; au reste ce programme a remué le monde, et humilié les conquérants. Je ne sais si ceux qui se nomment catholiques le reconnaîtront ; il est dans la destinée des plus beaux noms d'être volés, comme des vêtements. Pour moi je ne vois pas comment ces idées catholiques s'accordent avec cette arrogance, ce mépris des petites gens, cette flatterie aux puissances, cette ambition, cette infatuation, ce culte de la force, que je remarque chez tant de catholiques, et aussi bien chez des prêtres. Ce que je vois clairement, c'est que ce grand programme est celui de la Ligue des Droits de l'Homme. Car je vois qu'elle n'a point souci des fausses grandeurs, ni respect de la force ; je remarque aussi qu'elle n'a point de force, et qu'il lui suffit de ce témoignage public qu'on appelait autrefois le martyre. Le martyr c'est le témoin intrépide ; c'est aussi trop souvent l'homme persécuté ; ainsi le sens populaire du mot est encore un éclatant témoignage, et même effrayant.

Il n'y a plus de saints. Il n'y a jamais eu de saints, si l'on s'en rapporte à eux, qui se dirent toujours indignes, et prisonniers de chair. Il n'y a de saints que dans la mémoire des hommes, qui toujours rassemble des paillettes du précieux métal pour en faire des statues et des modèles. L'apôtre Pierre a trois fois renié son âme. Ainsi nos nouveaux apôtres ne sont point plus d'or pur que n'étaient les anciens. Ils sont évêques aussi. Ils ne doivent point s'étonner que le petit peuple les morde aux chausses ; c'est fraternité cela. L'église fut toujours mordue aux chausses par quelque esprit de réforme ; et le pasteur réformé lui-même, si arrogant dans la guerre, qui n'a désiré de le mordre aux chausses ? Celui qui prend publiquement ce grand métier d'être homme, il promet beaucoup. Il est au poste de vigie ; qu'il n'espère point dormir là-haut. Fouetté selon sa propre loi ; comprend-il cet honneur ?

1er octobre 1927 (PSR)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LII)

1938 *PSR* LXXI, « L’idée catholique »

942

Costume, coutume. Nous avons vu de grands changements dans la mode ; mais il faut un effort de réflexion pour s'en étonner. Ce qui est de tous ne choque point, et ce qui ne choque point n'offense point la pudeur. Ces jambes de couleur claire qui courent dans nos rues sont très convenables. Sur les plages on voit des jambes nues ; on s'étonne de n'en être pas étonné. C'est que cela est commun. L'invention et la volonté d'étonner sont ce qui choque. Au fond c'est toujours le visage humain qui nous parle. L'impudence avec sa sœur la honte nous remuent d'étrange façon, mais lit-on jamais rien de pareil sur le visage d'une femme qui suit la mode ? La mode est son refuge ; elle s'y cache, elle s'y abrite. L'assurance de ne pas choquer[[1395]](#footnote-1396) fait que nul n'est choqué. Bien vainement l'on prêche. Je ne remarque point le plus petit changement dans les sentiments. L'innocence est la même ; l'amour est le même. Cette jeunesse danse et se marie comme toute jeunesse a toujours fait. Les querelles, les jalousies sont les mêmes ; l'ennui est le même. Les passions vont du même train, par les mêmes erreurs, et se punissent elles-mêmes des mêmes peines. Toujours la fidélité couronne l'amour et le sauve. Quelques doigts de plus ou de moins à la jupe n'y font rien. La nature humaine ne change pas pour si peu.

Tous les sentiments vivent de finesse, et nous n'avons pas fini de décrire une gardeuse d'oies, quand elle rêve à l'avenir de son cœur. On dit communément que la coquetterie est un désir de plaire ; c'est vrai, mais ce désir est armé de précautions. La crainte de déplaire est ce qui se montre d'abord, par ce souci de suivre la mode ; mais j'y vois aussi une certaine crainte de plaire, tout au moins une résolution de ne plaire qu'autant qu'on voudra. D'où ces ornements extérieurs et de convention derrière lesquels se cache la beauté attentive. Et c'est pourquoi cette jeune fille dont parle Stendhal, et qui avait seize ans, mettait du rouge. La pudeur est une crainte des émotions et une économie des signes. Les communs ornements ressemblent à ces lieux communs des conversations, qui donnent sécurité aux timides. Tout sentiment craint l'expression, et la prépare sous l'abri des signes attendus. C'est une loi aussi du poète et de l'orateur, de ne mettre en avant que des mots tout à fait ordinaires ; c'est qu'ils visent plus haut que le tumulte ; et l'orateur a des raisons fortes de craindre le tumulte ; c'est pourquoi il se garde de force intempérante. Mais le poète méprise le tumulte, s'il ne le craint, cherchant au contraire un effet durable, qu'il faut préparer et ménager. C'est ainsi que la coquette se dérobe et se retire, montrant soudain un rideau de coutume ; c'est fermer sa porte ; c'est garder la liberté de soi. Ce signe qui efface tous les signes est ce qui attire l'esprit.

Il y a des beautés qui sautent aux yeux ; promptement reconnues ; souvent étonnées du mépris. L'amour cherche cet éclair de beauté qui n'est donné qu'à lui, et qui s'éteint au monde. La destinée des beautés voyantes est en quelque façon publique. Les hommages y vont bien, mais sans avenir. Or c'est une grande aventure que de plaire ; on en veut rester maître, et se marquer tout au moins le point où l'on ne le sera plus. La mode est donc comme une politesse, qui permet de dire beaucoup parce que d'abord elle n'étonne point. La danse est une étonnante conversation par gestes, et qui serait bien hardie si on l'inventait ; mais au contraire elle jette un voile d'uniformité et de ressemblance. C'est alors que se montre le naturel, si souvent tiré en deux sens, par convulsion et par orgueil, en cet animal pensant.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LIII)

*SPS* LXXII, « La mode »

943

« Vive la liberté, dit l’étudiant. Je le crie, et je veux qu’on m’entende. Je ne veux point être l’esclave des Allemands, ni des Russes, ni des Anglais, ni des Américains, ni des Italiens ; mais je ne veux point l’être des Français non plus. Ma liberté réelle dépend de ceux qui me sont proches ; ils me touchent, ils m’empêchent, ils me garrottent, parce qu’ils sont à portée. Passe encore pour ceux que j’aime ; c’est un esclavage voulu ; je m’en arrange. J’admets encore les nécessités de police, plus étrangères, mais qui aussi ne saisissent que le corps. Je n’ai pas cette obstination à vouloir passer justement là où le préfet de police ne veut pas que je passe. Je n’aime pas me plaindre ; ce son de ma voix est ce qui m’attriste ; aussi, selon les conseils des anciens sages, je prends de bonne humeur les petits ennuis. Je ne sais si, par ce moyen, on peut faire que les grands ennuis deviennent petits ; mais j’ai compris que, par la méthode de se plaindre, les petits ennuis deviennent grands. Enfin je serais bien fâché de passer pour mécontent, amer ou difficile ».

« Oui, lui dis-je ; et je vous vois assez mécontent, assez amer, assez difficile. Dans ce harnais de citoyen, que le peuple appelle un peu grossièrement le bât, il y a quelque chose qui vous blesse ».

« Hénon, dit-il. Pour tirer, porter, ou pousser, je suis bon. Mais l’ânier professe ; c’est ce que je ne puis souffrir. Qu’on me mette à panser des chevaux, ou à marcher sous la charge, cela me fait connaître la commune vie et le lot de presque tous. Mon esprit met sa fierté à supporter ces choses ; toute leçon de force est bonne. Mais c’est mon esprit même que l’on veut prendre. L’importance et le dogme barrent toutes les avenues ; et, pendant que le docteur argumente, on voit paraître à côté de lui le bâton de l’ânier. Il a fallu des siècles pour conquérir la séparation du spirituel et du temporel ; il a fallu beaucoup moins de temps pour le perdre ; et de nouveau c’est le même qui prêche et qui frappe ».

« Vous calomniez, lui dis-je, de braves gens, dont le défaut me semble, au contraire, de ne pas trop savoir ce qu’ils veulent prouver ».

« Il est vrai, dit-il, que dans les questions et problèmes qui sont la nourriture de l’homme libre, ils ne le savent pas bien. Mais cela même est une sorte de ruse. N’est-ce pas Ponce Pilate qui demandait : « Qu’est-ce que la vérité ? » En revanche dès qu’il s’agit de fortifier les pouvoirs, et d’assurer la servitude, ils savent très bien ce qu’ils veulent prouver. Voyez comme la sociologie elle-même revient maintenant à nous serrer le bât. Mais avez-vous lu *La Trahison des Clercs ?* »

« C’est un pamphlet, lui dis-je, qui fera du bruit. L’auteur y dénonce cette ivresse de penser selon César, et ce fanatisme revenu. Et s’il y a encore une Bastille, comme vous dites, on y mettra cet auteur. Mais enfin où et quand avez-vous vu que César ait sauvé l’esprit ? Il faut que l’esprit se sauve lui-même, et par ses propres ressources. Au cachot, ou sous le harnais, c’est son état. C’est de cette position basse et méprisée qu’il juge les vivants et les morts. Et je ne vois point qu’il puisse en être autrement. Donnez pouvoir à l’esprit, faites-le roi ; aussitôt il gouverne, et fabrique des idées en forme de hallebardes ».

« Soit, dit l’étudiant. Mais nous voyons pourtant des choses que César n’aurait même pas imaginées. En cette Sorbonne d’autrefois, supposez un reître en sa peau de buffle, s’installant en une chaire magistrale, posant son épée devant lui en travers, et non point pour enseigner le pansage et la meilleure place dans le sac pour la boîte à cirage, mais pour juger selon son épée, selon son métier, selon ses préjugés, pour juger, dis-je, de l’histoire, des nations, de l’idéal, de la destinée de l’homme. Je ne pense pas que, parmi ces étudiants qui faisaient de si grands voyages, eux si pauvres, sur la renommée d’un docteur, on en eût trouvé quatre pour l’écouter, même en les payant bien ».

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LIV)

944

L'espèce a des élans et comme des pulsations. Le tissu humain, presque tout liquide, a ses périodes de morte eau et ses grandes marées. Cela tient sans doute à des vents, des eaux, des taches solaires, et enfin aux imperceptibles radiations qui favorisent plus ou moins les échanges chimiques. Toutes les espèces animales ont ainsi leurs saisons. Longues et lentes saisons, dont les effets sont difficiles à apercevoir. Mais l'espèce humaine porte en elle comme une aiguille indicatrice qui amplifie ces mouvements ; c'est la pensée. Dès que l'espèce se sent puissante, croissante, élastique, l'aiguille bondit, et atteint sur le cadran des degrés inusités, qui ne figuraient jusque-là que pour la symétrie. Ces mouvements étonnent les vieux marchands de baromètres.

Les pressions moyennes de la pensée correspondent à des lieux communs. En Musset, Hugo, Vigny, l'aiguille va et vient autour d'une position connue. Or les poètes sont de tous les indicateurs de pensée les plus sensibles, d'abord parce qu'ils se risquent un peu plus loin que la logique ne permet ; aussi parce que la règle qu'ils se donnent les porte toujours un peu au-delà de ce qu'ils espéraient. Au reste il est ordinaire que l'on pense d'après les poètes. Or ceux que je viens de citer ne réveillaient guère. Les nuages de Hugo sont réellement des nuages ; cela est obscur de loin ; quand on est dedans, on n'y voit pas plus clair. Son Dieu est un bon grand père, un président de table.

Mallarmé et Valéry annoncent un autre climat des pensées. Comme disait un homme à lieux communs, on y laisse sa tête. Mais cette manière bonhomme de juger est dépassée. La vague insolente arrive. Les jeunes rient à ces énigmes ; ils les secouent, ils les font sonner. C'est de là qu'ils partent. C'est ainsi que Socrate et Platon secouaient les énigmes homériques. Cependant la bouche d'ombre parle toujours du milieu de l'ancien nuage, marquant les limites du connaître et se repliant en ses volutes de brouillard, comme Renan sut si bien faire. Mais cela est passé de mode ; on veut des énigmes claires, j'entends développables, c'est-à-dire mathématiciennes, enfin difficiles seulement par notre paresse. Et s'il est vrai, comme je crois, que pensée, fille de poésie, ressemble àsa mère, nous verrons partout une clarté des détails, clarté conquise, au lieu de nos vagues aspirations ; et les jeunes nous feront voir une autre manière de croire, qui sera un refus de croire. Je remarque déjà partout une jeunesse qui en sait plus que ses maîtres ; dans l'ordre politique cela va à tout examiner et àrefuser tout maître. Bref je crois que cette jeunesse sera difficile àgouverner.

L'administrateur m'écoutait, fixant sur moi son regard à travers ses grosses lunettes, ce regard qui veut être attentif, et qui n'est jamais qu'impérieux. « J'en ai vu, dit-il, de ces jeunesses ambitieuses, et il y a plus d'une manière de la mettre au pas des vieillards, sans compter l'amour, la famille, et le prix élevé de toutes choses. Mais ce que vous dites n'en est pas moins inquiétant. Et quel remède selon vous ?

– J'attends, lui dis-je, que vous me fassiez voir où est le mal ».

*Nouvelle Revue Française*, 1er octobre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LV)

1934 LIT VII

945

L’art de persuader ne repose pas premièrement sur les preuves. C’est naïveté d’arriver avec de fortes preuves pour se faire ouvrir la citadelle ; c’est faire sommation à coups de canon. L’esprit qui se voit ainsi assiégé coupe d’abord les ponts. C’est pourquoi le plaisir de conversation suppose que l’on ne dise que des choses connues et approuvées, en leur donnant, si on peut, un air de nouveauté. Ce jeu, que l’on nomme l’esprit, vise à intéresser sans inquiéter. Mais celui qui veut instruire hors de lieu, on le nomme pédant ; pédant c’est pédagogue ; il est remarquable que ce nom de pédant, qui désigne exactement la fonction d’enseigner, soit toujours mal pris dans le monde, et avec un sens de reproche. Cela avertit qu’il est périlleux d’enseigner hors de l’école. Mais comment faire, si l’on vise à changer les opinions de quelqu’un ?

La règle des règles est que vous commenciez en partant de son opinion à lui, non de la vôtre. Les écrivains ne procèdent jamais autrement. Et pourtant l’écrivain a cet avantage qu’il ne se montre point, qu’il ne guette point, qu’il n’est pas embusqué pour prendre avantage d’une remarque, ou d’un assentiment donné à l’étourdie. On se défie moins d’un écrivain que d’un homme présent en chair. Et pourtant l’écrivain sait bien s’établir d’abord dans le lieu commun. « Tout est dit » ; c’est ainsi que La Bruyère prélude ; et voilà une bonne préface à un livre piquant et neuf. Cela revient au préambule du marchand de couteaux et de pâte à rasoir : « Ce que je vais vous dire, vous le savez aussi bien que moi ». Socrate ne manqua jamais à cette invincible méthode, qui est de chercher à s’instruire aux opinions d’autrui. On ne pouvait quitter cet homme, qui disait toujours : « Je ne sais rien ».

Les avocats savent développer d’abord, et même fortifier, l’opinion de l’adversaire, et encore mieux celle du juge, s’ils la supposent contraire à leurs vues. Et celui qui a deviné d’abord tous les arguments de l’adversaire ne se prive jamais de les étaler. C’est gagner beaucoup ; c’est intéresser ceux qui ont juré de ne se point intéresser ; c’est obtenir oui de ceux qui se préparaient à dire non. Au prétoire, ce n’est qu’une manœuvre ; mais si on la fait de bonne foi, on se trouve bien plus fort. Même la redoutable politique peut être un sujet de conversation si l’on se fait dire les raisons de l’autre, au lieu de proposer celles qu’on a soi-même suivies. Cette démarche est d’amitié et de paix. Dès que vous supposez que l’autre est de bonne foi, il l’est. Ils e modère lui-même ; il ouvre la porte, au lieu de l’enfoncer.

Il n’est point d’homme qui n’aime la philosophie par-dessus tout. Ce que c’est que science, sagesse, courage, cela intéresse le premier venu ; et c’est le thème de toute conversation. Mais tous craignent l’argument. Si vous avez mis un homme dans le cas de ne pouvoir répondre, et de s’empiéger lui-même, comme dit Montaigne, il ne faut pas compter qu’il vous en saura gré. Il aura pour vous à peu près la même considération que le renard pour le piège où il a manqué d’être pris une fois. Convenons que l’homme n’a point tort de se dire en vous quittant : « Il y a sans doute une réponse ; je n’ai pu la trouver ». Car nul ne se convertit pour un argument auquel il n’a pu répondre, s’il ne l’a lui-même trouvé. Or, il en est de même dans toutes les affaires ; et je n’ai point connu d’homme qui ne fût aussi défiant qu’un renard, devant un argument qui lui semble bon. Remarquez que ce pouvoir de douter, même devant l’évidence, c’est tout l’homme. Tous, sans exception, considèrent la force d’esprit comme une sorte de violence. Le vainqueur, en cette guerre des opinions, ne gagne jamais rien.

21 août 1927 (PZ)

La Psychologie et la Vie, septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LVI)

946

La libre pensée mène fort loin ; il n’est même pas d’elle de se fixer des limites et de décider jusqu’où elle ira. C’est donc une aventure. Comme il faut examiner avant de respecter, il n’y aurait plus de rangs ni de pouvoirs, mais seulement des fonctions, et en quelque sorte des métiers ; ce serait un métier d’être ministre, comme d’être maçon ou plombier. Et comme le plombier n’est pas mon maître, car c’est plutôt son métier qui est son maître et le mien, nul n’obéirait jamais qu’aux nécessités extérieures. Ici règne un pouvoir qui ne peut être contesté ; il faut obéir à l’eau, d’où le toit et la gouttière ; il faut obéir à la pesanteur, d’où l’équerre et le fil à plomb. Si le mineur n’étaie pas la galerie, il est promptement puni et sévèrement. Et si le marin se trompe en une circonstance critique, il n’a point recours ; tout se passe entre la coque de son bateau et les rochers, et les vagues, choses sourdes et impitoyables. Il faut donc que l’homme règle son action sur les choses ; il le faut ; mais sans respect, et cela n’humilie point.

Remarquez qu’il n’y a pas ici de méthode consacrée ; le succès est tout. L’homme n’a point d’égards pour le rocher ; il n’en a point pour l’arbre qu’il coupe ; ce n’est que prudence. Il montre quelquefois une sorte de respect à l’égard des bêtes, mais juste autant que les bêtes lui ressemblent, et cela ne va pas loin. Quand le congre a avalé l’hameçon et s’accroche à quelque trou de rocher, le pêcheur est seulement soucieux de ne point rompre son cordeau. Le libre penseur mange très bien le congre. L’action est toujours féroce. Si un fou massacre autour de lui, il faut l’enchaîner, et tout de suite ; on n’y peut mettre beaucoup de douceur. Il faut choisir entre pitié et pitié, car les victimes aussi demandent pitié. Il vient donc un moment où la pensée termine ses délibérations et laisse aller le poing. À quel moment ? Il n’y a point de règle. Tous les cas sont neufs.

Telle est la position du penseur affranchi. Il ne peut point jurer qu’il respectera la forme humaine ; il ne peut point jurer qu’il réduira la souffrance, même de son semblable, au minimum possible. Et si[[1396]](#footnote-1397) l’on regarde bien, on aperçoit que celui qui croit suivre la pitié et la justice a moins de scrupules qu’un autre. Qui ménagerait un monstre à face humaine quand il s’agit de sauver une vie innocente, cent vies, mille vies ? Telle est la libre pensée en son tribunal ; elle ressemble beaucoup à n’importe quel juge. La libre pensée se détourne d’abord de violence ; mais comprenant que laisser faire c’est complicité de violence, et qu’empêcher c’est encore violence, elle s’irrite d’elle-même en cette contradiction, jusqu’à cet état de fureur, et exactement de fanatisme, où la fin justifie les moyens.

En quoi la libre pensée, qui est révolution, n’est pas moins redoutable que la pensée serve, qui est conservation. L’une et l’autre vont aux excès. L’anarchiste ressemble au juge ; il prononce la sentence, et ensuite il l’exécute. Ce n’est plus qu’une question de force, pour l’un comme pour l’autre.

Je me méfie des choses jugées ; de toutes. Je me méfie de ceux qui passent à l’action ; de tous. Non que je veuille tout suspendre ; je ne puis ; personne ne le peut. Le monde va ; et moi-même je me garde de délibérer sans fin, ni sur tout. Mais la grande source des maux est à mes yeux cette assurance dogmatique, qui voudrait habiller l’action de pensée, lui donner enfin ce passeport qui veut respect, et que la pensée aurait signé. La pensée ne signe rien, elle refuse tous ces faits accomplis. Elle ne veut point du tout que ce qui est fort soit jamais dit juste. Nécessaire, soit ; mais nécessaire comme sont les choses, à l’égard desquelles on ne cesse de chercher une meilleure manière de les exploiter, de s’en garder. De même, laissant passer ces actions qui se veulent justes, je refuse le visa. C’est la plus belle chose au monde que cette impérieuse action qui réclame le sceau de la justice, qui en, a besoin ; ainsi cette guerre ; par le seul soupçon de n’être pas juste, elle languit en ses suites ; non pas tuée, mais blessée. Ainsi la libre pensée peut beaucoup par refus d’adorer ; beaucoup et même plus qu’on n’oserait espérer, mais pourvu qu’elle ne vienne pas, à son tour, à faire police de ses refus. Toute action est guerre.

« 3 septembre 1927 » (VE)

*La Lumière*,3 septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LVII)

1942 *VE* LXXV, « Libre pensée »

947

En cette fin d’août l’automne règne sur la nuit. Les étoiles ont presque leur éclat hivernal ; mais pourtant ce sont encore des étoiles d’été ; Arcturus, le soir, est encore assez haut sur l’horizon occidental. La Couronne et sa Perle, au-dessus, ornent encore nos pensées. Que de rêveries humaines s’attachèrent à ces heureuses étoiles ! Cependant la terre se refroidit sous ce grand ciel ; et le matin la brume se pose comme une immense rosée. Toutefois les étoiles d’été avaient raison, et c’est l’été qui occupe la journée. Le soleil bondit vers le haut ; il ne perce point la brume, mais plutôt, il la déchire ; de place en place, au bord même de l’ombre, une chaleur moite touche aussitôt la terre.

Ce grand et prompt changement n’a pas été prédit. Il est venu avec la lune nouvelle, ce qui donne gagné aux bonnes femmes. Pouvait-on le prévoir par les causes ? Arrivera-t-on à prévoir de tels changements par les causes ? Je crois qu’on le pourrait. Certains grains, qui sont des tempêtes courtes, dont le parcours est connu, sont annoncés une heure d’avance, comme un train. D’autres mouvements, de plus long parcours et de plus grands effets, sont assez bien connus, comme ces pressions hautes ou basses qui descendent de l’Irlande, et dont le météorologiste voit la forme, les ramifications, les dérivations, de jour en jour et presque d’heure en heure, à mesure que les dépêches arrivent. J’ai suivi ce travail vers la fin de la guerre, et j’ai vu que les hommes de métier, en leur privé, faisaient de bonnes prédictions, et plusieurs jours d’avance ; mais j’ai compris aussi pourquoi ils ne les faisaient point connaître au public. C’est qu’ils n’étaient que lieutenants, et que le public se composait de généraux.

On sait que l’astrologue de Tibère était fort prudent, et qu’au lieu d’annoncer l’avenir tel qu’il croyait le deviner, il était attentif surtout à son propre avenir, qui dépendait beaucoup de l’humeur impériale. De même ces nouveaux astrologues, bien mieux pourvus et bien plus instruits, tenaient compte aussi des tempêtes humaines. Ils n’osaient pas dire que de longues pluies allaient contrarier un grand projet ; ils le disaient timidement, avaricieusement. Encore bien moins osaient-ils annoncer de belles semaines, que pourtant ils prévoyaient, car après cela ils en répondaient, et même sur leurs têtes ; car, en ce temps-là, la tête d’un lieutenant ne tenait guère ; une simple note de service le rejetait aux plus grands périls. Même sans de telles réflexions, un pouvoir qui produisait avec si peu de peine de si grands effets était nécessairement redouté ; la seule imagination d’un reproche jetait dans des transes. Ainsi l’esprit s’égarait, toujours occupé à se garder, à se couvrir, et jetant des messages mêlés, atténuant tout, et souvent annonçant le même temps pour le lendemain. Dès qu’il y a un Tibère, les erreurs sont jugées d’après les conséquences, et toute science tombe au savoir-vivre, ce mot ayant alors tout son sens.

Les avions mènent encore aujourd’hui une sorte de guerre. L’astrologue a monté en grade. Quelquefois, emporté par l’esprit de commandement, il dit plus qu’il ne sait ; il croit, il veut, il ose ; les hommes obéissent, mais non le vent, non la pluie, non le brouillard. Tibère gronde, l’astrologue qui voit maintenant une éclaircie, et même quelque chose de plus, se consulte lui-même, et mesure son courage, au lieu de mesurer les pressions ; après avoir prédit selon l’audace, il prédit selon la prudence. Il regarde au ciel des passions ; à travers ce milieu trouble il observe l’autre ciel. Il revient, par l’effet du despote, à l’ancien état, sibyllin, ou l’homme annonçait de ses propres entrailles. Tantôt il n’a peur de rien ; bientôt après il a peur de tout. La longue dépression est comblée dans le vrai ciel ; mais ces pluies ont fait dépression dans l’astrologue, qui redescend ainsi au rang des poulets sacrés, et même au-dessous, car c’est un homme vieux et peut-être dyspeptique. A-t-il bien mangé ? C’est ainsi que l’ombre seule du pouvoir fait une science ridicule.

10 septembre 1927 (SM1)

*La Lumière,* 10 Septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LVIII)

1939 SM1, CLXV, « L’astrologue de Tibère »

948

Il y a croire et croire, et cette différence paraît dans les mots croyance et foi. La différence va même jusqu’à l’opposition ; car selon le commun langage, et pour l’ordinaire de la vie, quand on dit qu’un homme est crédule, on exprime par là qu’il se laisse penser n’importe quoi, qu’il subit l’apparence, qu’il subit l’opinion, qu’il est sans ressort. Mais quand on dit d’un homme d’entreprise qu’il a la foi, on veut dire justement le contraire. Ce sens si humain, si clair pour tous, est dénaturé par ceux qui veulent être crus. Car ils louent la foi, ils disent que la foi sauve, et en même temps ils rabaissent la foi au niveau de la plus sotte croyance. Ce nuage n’est pas près de s’éclaircir. Mettons-nous dedans ; ce n’est déjà plus qu’un brouillard. On discerne quelques contours ; c’est mieux que rien.

Dans le fait ceux qui refusent de croire sont des hommes de foi ; on dit encore mieux de bonne foi, car c’est la marque de la foi qu’elle est bonne. Croire à la paix, c’est foi ; il faut ici vouloir ; il faut se rassembler tout, comme un homme qui verrait un spectre, et qui se jurerait à lui-même de vaincre cette apparence. Ici il faut croire d’abord, et contre l’apparence ; la foi va devant ; la foi est courage. Au contraire croire à la guerre, c’est croyance ; c’est pensée agenouillée et bientôt couchée. C’est avaler tout ce qui se dit ; c’est répéter ce qui a été dit et redit ; c’est penser mécaniquement. Remarquez qu’il n’y a aucun effort à faire pour être prophète de malheur ; toutes les raisons sont prêtes ; tous les lieux communs nous attendent. Il est presque inutile de lire un discours qui suit cette pente ; on sait d’avance ce qui sera dit, et c’est toujours la même chose. Quoi de plus facile que de craindre ?

Il est difficile d’espérer et d’oser. C’est qu’ici il faut inventer. Si les inventeurs suivaient les lieux communs, ils ne trouveraient rien ; ils retomberaient de ce que tout le monde dit à ce que tout le monde fait. Le téléphone n’est pas[[1397]](#footnote-1398) une chose de nature ; il ne suffisait pas de l’attendre, il fallait le faire, car il n’était pas. De même il n’y a point égalité d’existence entre guerre et paix. La guerre est ; laissez aller les choses, répétez ce qu’on a toujours dit, faites ce qu’on a toujours fait, la guerre sera ; elle est déjà, sous le nom trompeur de paix. Et cela même est la plus forte preuve, dans ces discours mécaniques qui toujours reviennent. « Qu’a-t-on vu au monde, si ce n’est guerre ? Quelle fut la plus chère pensée des puissants, sinon régiments, canons, munitions ? Je fais de même : régiments, canons, munitions. À tout le reste je suis sourd. » La guerre est. La paix n’est pas ; la paix n’est jamais ; il faut la faire, et d’abord la vouloir, et donc y croire. Je vous tiens là ; si vous n’y croyez pas, vous n’arriverez pas à la vouloir ; si vous ne la voulez pas, vous ne la ferez pas. Il faut y croire.

Il faut. Ces mots ont deux sens aussi. Il faut des régiments, des canons, des munitions ; ici c’est la nécessité extérieure qui parle ; la guerre, c’est le monde comme il est, c’est le monde comme il va. En quoi il va mal. Il faut vouloir qu’il aille bien ; il faut croire que cela dépend de tous, et donc de chacun ; il faut se sentir obligé et responsable. Oui, coupable chacun de nous de tout ce sang, coupable s’il n’a pas fait tout le possible, s’il n’a pas fermement voulu, s’il n’a pas osé croire. Dire qu’il y aura toujours la guerre et qu’on n’y peut rien, c’est se coucher pour penser, c’est s’endormir pour savoir, c’est croyance. Penser debout au contraire, vouloir la paix, tenir à bras tendu cette espérance, c’est refus de croire et c’est foi. Contre quoi la religion voudrait s’inscrire, mais elle ne peut. Dans la religion il y a une forte pensée, qui ne peut longtemps dormir. Dans l’apparence, religion c’est croyance et sommeil ; mais ces textes vénérables sont plus forts que les hommes. Religion, ce n’est point croyance, c’est foi ; c’est volonté de croire et de faire. Cette puissante idée paraît de moment en moment à travers les nuages, comme le soleil de cette saison-ci. Mais il faut réveiller les docteurs ; ils n’aiment point trop cette idée-là. C’est qu’ils sont assis dans ce qui est, comme toute puissance.

« 17 septembre 1927 » (VE)

*La Lumière,* 17 septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LIX)

1942 *VE* LXXVI, « La foi qui sauve »

949

On dit que les nouvelles générations seront difficiles à gouverner. Je l’espère bien. Toutefois l’on n’en voit pas encore les signes dans la politique, si ce n’est par une extrême prudence des pouvoirs, très attentifs présentement à l’opinion. Mais ce qui m’intéresse, c’est le mouvement de l’intelligence, car l’avenir en dépend. Si l’on veut n’être pas esclave, il faut d’abord n’être pas dupe, et résister en détail. Refuser de croire est le tout ; et ce refus définit assez l’intelligence.

Il y a un mouvement catholique. C’est même tout le mouvement, si l’on entend catholique en son plein sens, qui est universel. Et l’universel, de quelque façon qu’on l’honore, c’est le plus haut de l’homme, ce qui refuse. Nul ne peut faire que l’action de prier ne soit un immense refus, un refus d’adorer richesse, puissance, force ; oui, un souci de mesurer ces choses, de les prendre pour ce qu’elles sont. Il n’y a pas d’homme qui n’adore rien. L’intelligence ne s’éveille qu’en immolant d’abord les dieux inférieurs ; mais elle ne s’éveille aussi que par une très haute idée de son pouvoir et de sa destination. L’idée qu’il faut penser, et que cela dépend de chacun, c’est l’idée même que chacun doit sauver son âme.

Sauver son âme ? Vous voulez dire qu’il y a plus d’une manière de l’entendre ? Mais les différences ne mènent pas loin. Si vous me trouvez un théologien qui enseigne ouvertement qu’on sauve son âme en flattant les puissants, en s’occupant d’abord de parvenir, en répétant ce qui plaît, sans se soucier du vrai, je vous donne gagné. Mais vous n’en trouverez point. La principale idée de toute religion, c’est que tout pesé et compté, famille, ambition, pouvoir, ordre public, patrie, tout mesuré et même convenablement traité, il y a autre chose. En ce sens, il faut que toute Église soit dépassée et niée ; l’Église n’est pas Dieu ; il y a autre chose. Dieu même n’est pas Dieu ; il y a autre chose. Le libre penseur continue le mouvement du moine théologien. Ce monastère qui refuse tout n’est encore qu’une image. Toute pensée est un monastère d’un petit moment.

Or, il me semble que l’actuelle jeunesse dit non aux puissances, et même très fort, et dit oui à elle-même pensante. On pourrait bien dire que c’est parce que quelques-uns de ses anciens la dirigent par là. Mais le mouvement vient plutôt du plus profond de chacun. Quand la jeunesse ne voit point de maîtres, elle se moque, elle se détourne ; elle va chercher de ces livres qui n’espéraient pas être lus. Que ce soit science, ou poésie, ou philosophie, le succès va à ce qui est solitaire et difficile.

Pourquoi ? La vague vient de loin. Nous n’avons pas mesuré la liberté ; nul ne la mesure. À force de s’entendre appeler, elle se lève. L’atroce guerre ne l’a point tuée. Les peuples en armes ont beaucoup pensé. Ce monastère par force a dirigé les pensées vers ce qui importe. Cela ne fut pas réservé à un petit nombre. Presque tous ont pensé que cette fois ils tuaient la guerre. Cette idée-là on ne l’a point enterrée. Thème commun, thème profondément religieux. Nous avons fait la guerre, mais il y a autre chose. Nous sommes vainqueurs, mais il y a autre chose. La guerre a réveillé l’esprit tout à fait. Toute pensée a des suites, qui sont des pensées ; et cela suffit. Autant que les hommes affirment qu’il y a autre chose qui compte que ce qui compte, la tyrannie est morte.

Autre chose encore. La femme se mêle de penser. Ce mouvement fut hésitant, contrarié, détourné. Des femmes furent avocats et médecins ; cela ne changeait pas grand’ chose. Puis vint le bataillon des bachelières ; plus de paille que de grain, voulait-on croire. Mais la moindre pensée se continue. Les femmes s’élevaient, dans le silence, jusqu’au grand refus, jusqu’à ce terrible examen que l’élève fait subir au maître. Et il arrivera que l’homme rougira d’avoir peur, en sa force, de tant d’ombres inconsistantes. D’où nous aurons non point du tout quelque instable révolution, mais plutôt un changement petit et suffisant, par une liberté et une résistance diffuses, dont l’exemple ne s’est pas vu encore.

*La Lumière*, 24 septembre 1927

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°8, 20 octobre 1927 (LX)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927

950

L'instituteur, qui était un homme d'expérience, disait et redisait à ses jeunes adjoints que le principal était de lire et encore lire. « Que ce soit histoire, ou physique, ou morale, il faut toujours que le livre soit l'instituteur en chef, et que vous soyez, vous, les adjoints du livre. Vous commencez par vous soumettre au livre, en lisant vous-mêmes, clairement, éloquemment, comme il faut lire ; ensuite les enfants reliront la même page, et plus d'une fois. Assurez-vous que chacun lit tout bas ; et, en vue de tenir l'attention éveillée, changez le lecteur souvent, et à l'improviste. J'avoue que ce n'est pas amusant ; mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser. » Par cette sévère méthode, il arrivait qu'on ne trouvait guère d'illettrés dans ce coin-là. Aussi les chapeaux des inspecteurs allaient se promener par là.

Un jour il en vint trois à la fois, rangés selon l'importance, et le vieil insti­tuteur avec eux. Le jeune maître n'était nullement timide; toutefois il n'eut point le courage de faire ânonner les petits hommes, ni de mettre en place les dentales, les roulantes et les gutturales. Mais, partant de ce qu'on lisait, qui était d'histoire, le voilà parti à conter, et tous les enfants à le dévorer des yeux, les bras croisés sur le livre. Et arrivaient les Normands sur leurs barques, et combats, et pillages, et traités, et mariages. Et le bon roi Rollon, et les bijoux suspendus aux arbres, et les châteaux et les vassaux, et le ban et l'arrière-ban, l'oriflamme et l'armure, enfin un décor d'opéra. Même il dessina une carte de la Seine, et sur les bords sinueux, sur les rives escarpées, on croyait voir les Normands courant et grimpant comme des fourmis, et les autres fourmis en alarme. Les enfants goûtaient fort cette autre manière d'apprendre, et on peut croire que leurs yeux parlaient, versant une part de reconnaissance aussi aux trois puissances favorables.

« Classe vivante », dit le plus vieux des trois. « J'allais le dire », telle fut l'opinion du deuxième ; le troisième opina du bonnet. Sur quoi le plus vieux reprit : « Il faut intéresser les enfants ; tout est là ». Bref les deux instituteurs reçurent mille compliments, et les enfants eurent congé.

Et voici ce que disait le vieux maître au jeune, le soir de ce jour-là : « Voilà, dit-il, qui annule l'effet de trois numéros de *La Croix,* ce journal dont nos chefs ont si grand peur. Et je ne trouve pas mauvais que vous ayez pris le parti d'amuser ces trois vieux enfants ; ce sont des hommes faibles, qui se sont jetés sur leurs pauvres honneurs, au lieu d'apprendre le métier. Aux vieux enfants ce qui convient aux enfants ; mais, mon ami, aux jeunes enfants ce qui convient aux hommes, c'est-à-dire la peine, l'attention non payée d'avance, et un art noueux qui portera fruit en sa saison. Toutes les belles choses sont difficiles, comme dit le proverbe ; et celui-là ne saura jamais le violon, qui n'a su que s'y amuser. Au reste je ne serais pas étonné si quelqu'un de ces petits paysans vous avait un peu méprisé aujourd'hui, et moi, et ces trois messieurs ; car ce n'est point chez leurs parents qu'ils apprendront à estimer beaucoup les marchands de plaisir, ni les montreurs d'images. Et la grande affaire n'est pas d'éveiller l'intelligence en ces petits, car ils sont fort rusés, mais plutôt de la régler d'après l'imprimé, qui est notre architecture à nous et notre cathédrale à nous. Monument contre monument ; mais disons mieux, monument sur monument. Heureusement l'âge de l'éloquence est passé ».

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXI)

Propos sur l’éducation, XLI

951

Les sociologues étudient les mœurs des sauvages, et s'ébahissent. Que n'étudient-ils les mœurs des enfants ? Ce peuple est mal connu. Chacun veut en juger d'après les enfants qu'il observe dans la famille ; erreur de méthode, qu'un sociologue, par ses préjugés propres, doit éviter. L'enfant n'est pas ici en rapport avec ses semblables ; il est pris entre les aînés et les jeunes, et mû par des sentiments invincibles qui sont marqués dans la chair. C'est seulement à l'école qu'il trouve son semblable et son égal. À l'école il est autre ; meilleur quelquefois, pire quelquefois ; disons différent. C'est ce qu'ignorent presque tous les maîtres. Ils comptent sur le sentiment, et le sentiment ne peut qu'être très faible. On n'est point père par décret. Il est vrai qu'un enfant isolé est ordinairement poli devant un homme qu'il ne connaît point ; mais si vous rassemblez des enfants du même âge, les sentiments forts, en cette foule, résultent d'imitation et de contagion. Si vous croyez que cet être collectif[[1398]](#footnote-1399) ressemblera, pour les réactions, pour les opinions, pour les passions, aux individus qui le composent[[1399]](#footnote-1400), vous irez d'erreur en erreur, et vous connaîtrez l'insulte continuelle, parlant par cinquante visages.

Ce peuple enfant est capable d'aimer et de respecter; non point d'abord par des pensées, mais par la puissance de tous sur chacun ; et ces sentiments collectifs s'impriment si fortement que, même dans la solitude, il en restera quelque chose. Seulement[[1400]](#footnote-1401) il faut d'abord que cette foule soit en ordre, et orientée selon le silence et l'attention. Le silence est contagieux aussi bien que le rire. Mais si cette société d'enfants se dispose mal pour commencer, tout est perdu, et souvent sans remède. Le rire secoue même les plus sages et les plus tranquilles. Ainsi ils sentent tous qu'ils sont les parties d'un élément aveugle comme la mer ; ils sentent aussitôt que cette force collective est irrésistible. La politesse, qui est une habitude familiale, n'a plus ici de lieu. L'enfant est à l'état sauvage. Cela a réduit au désespoir plus d'un homme estimable, dévoué, affectueux.

La première pensée qui peut éclairer le maître, en cette situation difficile, c'est qu'il n'y a point de méchanceté en ces désordres, ni même de pensée. Ce sont des effets physiques, qui résultent du nombre. Cette pensée, si on la suit, conduira à un genre d'indulgence et aussi à un genre de sévérité. Car il ne s'agit nullement ici de peser ni de juger ; il s'agit d'empêcher. Et si le maître agit ainsi qu'une force physique, directement opposée au désordre, il triom­phera promptement. Je n'entends pas par là qu'il va se battre ; au reste il ne serait pas le plus fort ; mais il dispose de punitions fort sensibles à cet âge remuant, et qui suffisent toujours, pourvu qu'elles soient inflexibles à la manière des forces naturelles.

J'ai observé quand j'étais enfant que ceux qui maintenaient l'ordre comme on balaie, comme on range des objets matériels, étaient aussitôt redoutés par cette indifférence, qui enlevait tout espoir. Et, sans exception, ceux qui voulaient persuader, écouter, discuter, pardonner enfin aux promesses, étaient méprisés, hués, et, chose triste à dire, finalement haïs ; au lieu que les autres, les hommes sans cœur, étaient finalement aimés.

La situation d'un père est tout à fait autre. D'un côté il aime son enfant, et l'enfant le sait ; l'enfant a ce moyen redoutable de punir son père en l'obligeant à punir. Mais en revanche l'enfant aime aussi ; et surtout l'enfant est seul de son âge devant le père ; et toute la famille, hiérarchiquement disposée, est régulatrice et témoin. Chose digne de remarque, ce pouvoir paternel est tout à fait incapable d'instruire ; et cela se comprend. D'un côté la faute d'orthogra­phe est prise comme une offense du cœur ; mais en revanche tout mouvement vrai du cœur efface la faute d'orthographe. Dans cette autre société qu'est l'école, le sentiment n'est point compté ; en un sens on pardonne tout ; en un autre sens on ne pardonne rien. Ici ne montrez point d'amour et n'en attendez point. L'ordre qui doit s'établir en cette société ne doit ressembler nullement à l'ordre familial. Mais il faudrait décrire avec suite ces mœurs peu connues. Comment se fait-il qu'aucun sociologue n'y ait sérieusement pensé ?

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXII)

Propos sur l’éducation, XII

952

Tout est trompeur dans le mouvement des vagues. Et je comprends qu’Helmolz conseille d’observer longtemps des vagues et des sillages si l’on veut savoir ce que c’est qu’une onde. Ce mot lui-même nous instruit ; mais la première apparence de la mer nous jette aux yeux une idée touchante et fausse, c’est que chaque vague est un être qui court sur la mer comme une voiture roule. Il est vrai que cette belle pente de sable rose fait que la vague s’y étale comme une eau qu’on jetterait. Mais dans les masses d’eau profondes, par l’observation de ce qui flotte sur l’eau, on remarque que le mouvement est à peu près vertical ; l’eau s’élève et s’abaisse. Si je suppose une suite de vases communicants et assez étroits, et, l’eau étant au même niveau dans tous, si je romps l’équilibre en pressant vivement sur la surface du premier, je ferai monter l’eau assez vite dans le second, moins vite dans le troisième ; mais l’eau du deuxième vase retombe par son poids, ce qui soulève assez vite l’eau du troisième, qui déjà montait, et ainsi de suite, en sorte que ce balancement vertical ira courant d’un vase à l’autre jusqu’au bout, et reviendra. On comprend même que la vitesse de propagation dépendra du canal qui joint un vase à l’autre ; car il est évident que si le canal est assez petit, il faudra plus de temps pour que l’eau pressée coule d’un vase à l’autre.

Les vagues sont ainsi. Chaque tranche d’eau est pressée par la voisine qui retombe, et ainsi s’élève presque aussitôt, avec un retard qui dépend de la profondeur, car le canal par où ces deux tranches[[1401]](#footnote-1402) communiquent est la masse d’eau elle-même, immense pour chaque crête de vague dans les eaux profondes, plus resserré à mesure que le fond se rapproche de la surface. D’où je comprends que la vitesse d’une vague ne dépende point de l’impulsion. Pressez plus énergiquement l’eau dans ce premier des vases communicants que j‘imaginais ; vous ferez que l’eau s’élèvera davantage ; vous ne ferez point que ce soulèvement coure plus vite. L’idée est simplifiée ; elle me permet du moins de comprendre un peu ce que j’ai lu, c’est que la tape du volcan sur la mer, au rivage du Chili, traverse le Pacifique avec la même vitesse que la vague de la marée.

C’est là que je voulais venir. La marée est une grande vague, dont les pentes s’étendent à proportion, et qui vient déferler sur nos côtes à la manière de toutes les vagues. Et, au lieu que les petites vagues qui viennent s’étaler à la plage font pleine mer et basse mer en quelques secondes, la grande vague met presque six heures à s’étaler jusqu’au fond de nos ports et à refouler nos fleuves, et le même temps à se retirer, laissant les bateaux sur la vase et découvrant le champ des algues et les petites mares où crabes, homards et crevettes sont prisonniers.

Puisque cette grande vague court vite sur les profondeurs et traîne au contraire sur les points où le fond se relève, je comprends cette double marée du Havre, l’une arrivant après l’autre. Et encore mieux que dans les mers étranglées il arrive que la marée s’annule elle-même, par une compensation de deux vagues successives. Ce qui se voit bien clairement en une grande mare à goulet étroit ; car elle n’a pas eu le temps de se vider quand de nouveau elle se remplit. Mais de toute façon, et même sans goulet, l’amplitude des marées dépend de la concordance des vitesses, c’est-à-dire de fonds, avec la rotation de la terre sur elle-même et les mouvements combinés de la lune et du soleil, qui entretiennent cette grande vague autour de la terre. C’est ainsi qu’un petit garçon qui porte une casserole pleine de lait voit naître soudain une grande tempête et des vagues déferlantes, dès que ses propres mouvements concordent avec les balancements du lait dans cette petite mer ; mais si par hasard son mouvement propre contrarie ceux de la vague, la surface garde à peu près son équilibre. C’est par des causes de ce genre que les géomètres méditerranéens, devant cette mer sans marée, ne purent concevoir la liaison de la lune à nous, autrement qu’à la manière des bonnes femmes.

15 novembre 1927 (PZ)

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXIII)

953

Quelquefois vers les bords de cette grande coupe dorée, on voit dans le sable sec comme de petites vagues immobiles, formées chacune d'un creux et d'une crête ; ce sont les pas du vent. Si l'on regarde mieux, on voit courir de crête en crête une fumée de sable. Un peu plus loin, de rares herbes commencent à se montrer ; on croit d'abord que leur extrême pointe a percé la couche de sable ; mais ce n'est pas ainsi ; bien plutôt le sable en pluie ne cesse de les ensevelir ; quelques-unes se sauvent, poussant aussi vite que le sable monte. Ce gazon rare ralentit un peu l'incessant balayage ; c’est pourquoi un peu plus loin encore le gazon se sauve mieux, jusqu'à former une sorte de feutre qui empêche que le vent emporte du sable, mais qui reçoit toujours et toujours une légère pluie de sable, qu'il ensevelit, qu'il recouvre, qu'il absorbe. Là-bas donc, vagues d'eau et plage de sable ; plus haut, vagues de sable et plage d'herbe. Quand le vent est fort et le temps sec, ce sont de grandes marées de sable, et la bordure d'herbe recule un peu. Par les temps calmes ou mouillés, l'herbe s'affermit au contraire et revient ; ces vagues de l'herbe sont plus lentes encore que les vagues de sable. L'étendue et la pente de la dune indiquent aussitôt le vent dominant. D'autres vents, en certaines parties découvertes, reprennent le sable, font de nouveau une plage de sable et des vagues de sable, un creux en forme de coupe, et une bordure d'herbe, qui marquent aussi par leur forme et par leur importance, la fréquence et la force de cet autre vent. Ces pistes de vent, inégales et entrecroisées, font une image de création. Un peu plus haut les cultures et les maisons fixent le sol. Le monde existe. La pastourelle ramène les vaches errantes, et rêve. La Vénus terrestre s'est tirée hors des flots.

Image. Ces changements ne sont qu'une image de l'immémoriale création ; car ils se font vite. Les sables courent. La vague d'eau les apporte en son bouillonnement ; le soleil les sèche ; le vent les balaie et les entasse ; cette terre jeune n'est qu'une petite vague, et presque à notre mesure. Des cartes vieilles de deux siècles à peine indiquent l'estuaire d'un petit fleuve à la place de ces champs et de cette dune. Les vieux ont encore vu, sur des pierres à demi enterrées, les anneaux de fer où l'on attachait autrefois les câbles des bateaux. Une nappe d'eau s'étend sous le sable fertile, et se jette aux nuages par les arbres et les moissons. Une petite source, au bas de la pente, remporte vers la mer un peu de sable ; cet enfant de fleuve ne grandira point. Mais c'est le soc du glacier, dans un autre hiver de siècles, qui creusera de nouveau la vallée, non point la même, et qui repoussera à la mer ensemble tous ces débris de bêtes, d'hommes et de dieux. Vagues plus lentes des glaciers qui remontent et descendent en des siècles de siècles.

Le sort de nos pays tempérés est sans doute de n'avoir point d'histoire, parce que le mouvement glaciaire a cette puissance de broyer dont on voit encore des signes au bord de nos vallées, en stries sur les roches dures. Les civilisations plus méridionales, qui périssent au contraire par une trop constante chaleur, sont plus décemment ensevelies. C'est là que l'homme retrouve les signes de l'homme et l'abrégé de l'ancien savoir, et le code aussi de l'esclavage humain, propre à ces contrées. C'est sans doute par quelque cause de ce genre qu'après tant de recommencements nous ne trouvons point de proportion entre l'avancement des sciences et le progrès de la justice. L'heureuse liberté des pays nordiques n'a point laissé de signes. Nos archives sont toutes égyptiennes. Nous sommes sans mémoire propre, et nous vivons d'après une mémoire étrangère. Mais peut-être apprendrons-nous, au déclin de quelque été de six mille ans, à loger nos archives et nos livres de pierre dans le haut de l'Afrique. Ainsi raisonnait l'éphémère, devant le grand sablier.

25 septembre 1927 ( ?)

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXIV)

1935 SE LII « La dune »

954

Ces Américains, qui sont venus se souvenir chez nous, sont des hommes qui pensent avec bonheur à un temps où ils étaient capables de tout oser et de tout supporter. Rien de plus naturel ; et pour y mieux penser, ils reviennent aux lieux mêmes où ils furent malheureux ; malheureux, mais forts. Par le choc de cet autre pays, de cette autre langue, des cérémonies, des acclamations, ils ressentent cette même chaleur du cœur qui porte à tout braver. Célébration de la vie, non de la mort. L’amour de la patrie est ici accessoire. C’est plutôt l’amour de l’humanité qui les échauffe ; ils se sentent de nouveau hommes[[1402]](#footnote-1403) ; ils trouvent beau d’être des hommes. Le culte des héros est universel. Dans quelques années sans doute, les aviateurs survivants célébreront de même le temps où un vol par-dessus l’Atlantique était chose périlleuse et presque folle à tenter. Alors ils retrouveront quelque chose de leur courage. De nouveau ils estimeront petit ce qui est petit et grand ce qui est grand. Ce sera une fête de l’Homme, toute pareille à celle-ci.

Si les ennemis d’hier, choisis parmi les intrépides, se rassemblaient maintenant pour célébrer leur commune gloire, où serait la difficulté ? En ceci que les spectateurs seraient étonnés et hésitants, ce qui donnerait occasion aux politiques et aux déclamateurs de faire manquer cette grande réconciliation. Pour que le héros puise sa joie à la source pure, il faut un concert et un accord parfait. Une mère n’acclamera point celui qui peut-être a tué son fils. Pour s’élever jusque-là, ou pour tenter de s’élever jusque-là, il faudrait deux idées d’apparence ne s’accordant point ; il faudrait savoir que l’ennemi n’est pas plus responsable que les vagues de l’Atlantique ; mais savoir aussi que, devant son propre cœur, et aux prises avec lui-même, l’ennemi combattant est un homme admirable. Il faudrait, pour la réconciliation, celui-là même qui a formé ces deux idées et qui les a accordées ; il faudrait l’autre héros, celui qui est mort.

Je décris ici un sentiment universel, qui est le chevaleresque, mais que l’homme n’apprend qu’à son propre risque. Dans les autres, dans ceux qui ont payé plutôt de peur que de courage, ce sentiment est compris quelquefois, mais il manque de sang, il est faible, il ne peut vaincre l’instinct de conservation, si fort dans nos pensées, quoique si aisément oublié dans l’action. L’esprit guerrier coule de deux sources. Venu de peur, de faiblesse, d’avarice, il prépare une guerre après l’autre. Venu de courage, de force, de générosité, il fait la paix dans la guerre même.

Ces idées ne manquent point. Chacun les applique. Qui demandera, avant d’acclamer un sauveteur encore tout meurtri, s’il est Français ou Allemand ? Et même qui ne sera pieux comme il convient devant cette inscription si souvent lue sur les champs de bataille : « Ici reposent plusieurs Allemands, morts pour leur pays ». Nos sentiments vont à l’humanité et bondiraient là sans la surveillance de ces redoutables pouvoirs toujours attentifs à maintenir l’obéissance sous couleur de réveiller le courage. Il y a un enseignement officiel, violent, qui martèle, qui frappe toujours au même point, qui frappe comme un sourd, en vue de river à nos crânes cette idée proprement inhumaine, que la patrie est le dernier terme de nos fins et la plus haute valeur connue. Littérateurs, historiens, sociologues, instituteurs, pasteurs et prêtres, tous travaillent ici comme des prisonniers, écrasant à coups de marteau l’évidence catholique, l’évidence chevaleresque, l’évidence socialiste, le nom n’y fait rien, d’après laquelle une grande âme est vénérable au-dessus des nations. Il n’y a de culte que ce culte, il n’y a de fête que du héros. Mais toujours veille le silencieux et triste et hautain pouvoir, afin que cela ne soit point dit.

1er octobre 1927 (SM1)

*La Lumière*,1er octobre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXV)

1939 SM1, CLXVI, « Le sentiment chevaleresque »

955

Je n'irais pas jusqu'à dire que tout ce qui est énergiquement voulu est bon. Cela choque. On demandera si un crime n'est pas quelquefois énergiquement voulu. C'est pourquoi le mot de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement » est presque toujours repoussé. Trop vive lumière peut-être. Platon comparait le bien au soleil, voulant dire qu'à y regarder tout droit on se fait mal aux yeux. Mais la lumière, indirectement, nous fait voir en leur détail les choses imparfaites. D'après cela, et dirigeant la vive lumière socratique du côté des fautes ordinaires et communes, je remarque aisément que presque tout le mal vient de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire.

Dans une course d'autos, il n'est point nécessaire de vouloir déraper au tournant ; les forces mécaniques s'en chargent. Et dans une ascension difficile, il n'est pas nécessaire que l'on veuille tomber ; cela va de soi. Boire un verre après l'autre, cela va de soi. Oublier une affaire importante, cela va de soi. Brouiller des papiers et des comptes, ne s'y plus retrouver, cela va de soi. La paresse, la négligence, en toutes affaires, cela ne vient évidemment pas de vouloir ; nul ne se dirige de ce côté-là ; nul ne gouverne de ce côté-là. Encore plus évidemment pour se tromper il n'est pas besoin d'effort ; tout nous trompe si nous ne nous éveillons pas. Il n'y a pas de jugement droit qui se fasse seul, et comme par favorable mécanique. Tout ce qui est mécanique, tout ce qu'on laisse aller, est faux et mauvais. Une phrase ne se fait point d'elle-même ; un beau vers ne se fait point de lui-même. On voudrait dire que l'inspiration est involontaire, et qu'il faut l'attendre ; mais c'est là une opinion de paresseux. Qu'y a-t-il de plus naturel qu'un beau chant ? Mais essayez de chanter sans faire attention.

Les crimes ne sont presque jamais voulus. En ceux que l'on nomme passionnels, il est clair que l'homme s'est laissé emporter. Toutes les passions, comme le nom l'indique, viennent de ce que l'on subit au lieu de se gouverner. Et, quant aux crimes de convoitise, ils résultent presque tous d'un genre d'ennui et de paresse. On ne citerait peut-être pas une existence réglée qui tourne soudain au vol, et aux violences qui suivent si aisément le vol. Mais on trouvera aisément au contraire, dans les antécédents, au moins des parties cachées de négligence et de paresse, une irrésolution, un ennui. C'est la nécessité ensuite qui prend le commandement, et la violence mécanique achève l'aventure.

Il y a des crimes de système, et qui ressemblent plus à des crimes volontaires. On a vu des fanatiques en tous les temps, et sans doute honorables à leurs propres yeux. Ces crimes sont la suite d'une idée, religion, justice, liberté. Il y a un fond d'estime, et même quelquefois une secrète admiration, pour des hommes qui mettent au jeu leur propre vie, et sans espérer aucun avantage ; car nous ne sommes point fiers de faire si peu et de risquer si peu pour ce que nous croyons juste ou vrai. Certes je découvre ici des vertus rares, qui veulent respect, et une partie au moins de la volonté. Mais c'est à la pensée qu'il faut regarder. Cette pensée raidie, qui se limite, qui ne voit qu'un côté, qui ne comprend point la pensée des autres, ce n'est point la pensée ; c'est une sorte de lieu commun qui revient toujours le même ; lieu commun qui a du vrai, quelquefois même qui est vrai, mais qui n'est pas tout le vrai. Il y a quelque chose de mécanique dans une pensée fanatique, car elle revient toujours par les mêmes chemins. Elle ne cherche plus, elle n'invente plus. Le dogmatisme est comme un délire récitant. Il y manque cette pointe de diamant, le doute, qui creuse toujours. Ces pensées fanatiques gouvernent admirablement les peurs et les désirs, mais elles ne se gouvernent pas elles-mêmes. Elles ne cherchent pas ces vues de plusieurs points, ces perspectives sur l'adversaire, enfin cette libre réflexion qui ouvre les chemins de persuader, et qui détourne en même temps de forcer. Bref il y a un emportement de pensée, et une passion de penser qui ressemble aux autres passions. Ces beaux crimes sont donc mécaniques encore et involontaires. Socrate a vu loin.

*La Lumière*,8 octobre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXVI)

1961 Propos sur des philosophes, XXXVII

956

La liberté d'action, nul ne l'a. La rue est barrée par ordre, à l'occasion d'incendie, de bagarre, ou de cortège. Je veux passer ; l'agent s'y oppose. Je veux discuter, l'agent ne m'écoute seulement pas. Je menace, l'agent m'empoigne. Je frappe, l'agent m'assomme. Tout est clair ici, et j'ose dire raisonnable. Qui songera à forcer le passage, ou seulement à discuter, quand l’agent aux voitures lève son bâton, ou quand l'homme du Métro ferme sa porte ? Il se peut bien que la porte soit fermée un peu trop tôt, ou que l'agent lève son bâton à contre-temps. Nul homme n'est infaillible, et tout est discutable. Une rue est barrée. Pourquoi ? Souvent l'agent n'en sait rien. Supposons une passerelle branlante ; fort sagement on empêchera d'y passer. Or, une personne, ou deux, ou trois y pourraient bien passer ; une foule la ferait crouler ; et encore n'est-ce pas sûr. Va-t-on discuter ? Va-t-on essayer ? Ce serait ridicule. Toutes les mesures d'ordre sont ainsi. Y a-t-il risque de désordre ou de bagarre ? C'est ce qu'on ne peut savoir, puisque la mesure d'ordre arrête l'expérience. Aussi, quand on réclamerait, quand on discuterait devant le juge ou devant la Chambre, comme cela est permis, le pouvoir sera excusé presque dans tous les cas. De toute façon la nécessité d'obéir d'abord est comprise de tout le monde, excepté de l'homme en colère ; et colère n'est pas raison. Par ces considérations, toutes simples, nous apprendrons à obéir ; la liberté est à ce prix.

Voici une procession catholique, ou une procession fasciste. Je me permets de sourire, ou seulement de ne pas saluer. Ces fanatiques tombent sur moi ; me voilà à l'hôpital pour un mois. Si je suis accompagné d'une bonne troupe de partisans, c'est bataille. Si j'en cours le risque, c'est mon affaire, mais qu'en penseront les passants ? C'est le rôle des pouvoirs de disperser le cortège, ou bien de l'isoler, en barrant les rues ; et c'est toujours fermer la porte du Métro. Il n'est pas sûr que le voyageur pressé ira sous les roues ; mais c'est pourtant[[1403]](#footnote-1404) dans son intérêt qu'on l'arrête tout net. Cette porte haute n'entend point raison. Prenez toute mesure de police comme une porte sourde et muette.

L'abus n'est pas loin. Il faut savoir, il faut dire, que tous les pouvoirs sans exception iront toujours à fermer toutes les portes. Tout noyau de spectateurs sera suspect, ou seulement encombrant. Tout cri sera injurieux ou séditieux. Cet officier de police fait son métier ; il me dit d'aller à mes affaires. En quoi je le gêne, en quoi je fais désordre ou menace de désordre, c'est lui qui le sait et non pas moi. Je m'en vais ; mais j'aperçois d'autres barrages. Cela me rappelle le temps où l'homme de troupe isolé ne pouvait se tenir ni sur le quai, ni dans les salles, ni à la barrière, et devait pourtant prendre le train. Celui qui a souvenir de ces pouvoirs en liberté comprendra qu'il faut un peu de ruse et de patience pour garder ses droits. Cette mécanique du salut public, nous l'avons touchée. On n'arrête pas[[1404]](#footnote-1405) une locomotive d'un coup de poing.

La ruse est dans la critique, dans le recours, dans cette mise en jugement des pouvoirs, qui, par la liberté d'opinion, ne cesse pas un seul moment. L’opinion gouverne dès qu'elle peut s’exprimer. Mais, dès qu'elle fait désordre, ou seulement apparence de désordre, elle ne peut plus s'exprimer. La méthode de crier est très mauvaise ; elle a toujours fortifié les pouvoirs ; elle donne occasion à cette action prompte et irrésistible qui recouvre le fait et obscurcit à jamais la question. Comment savoir si l'ordre était menacé ? L'écrit vaut mieux. Et, quant au plaisir si vif de déplaire aux puissants, il est bon encore de s'en priver un peu. Sur quoi vous me jugerez trop prudent. C'est que je vois les causes ; c'est que je mesure les pouvoirs, les éternels pouvoirs, ainsi que les éternelles occasions. Souvenez-vous. Il n'y a pas dix ans nous étions esclaves. Et ce n'est pas un rêve.

*La Lumière,* 15 octobre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXVII)

1934 POL (IV)

957

Vers le milieu du précédent siècle, Auguste Comte décida que l’ère des guerres était close en notre Occident. Là-dessus il est facile de se moquer. Pourtant si jamais un génie fut capable de juger d’ensemble la marche des choses humaines, ce fut bien celui-là. Il crut que la civilisation industrielle niait la guerre de toute façon, soit d’après la loi du crédit et des échanges, soit d’après l’incrédulité radicale qui est la condition de toute invention et de toute recherche, et enfin d’après un état des mœurs et des communs jugements, qui conduit en effet à condamner ce jeu sauvage. Ces effets se développent sous nos yeux, et la guerre aussi se développe, par une sorte de doctrine officielle, par une sorte de fanatisme qui y répond, enfin par les progrès de l’industrie même, qui fabrique sans cesse de nouvelles armes. Les causes s’entrecroisent. Ce grand homme a ressemblé ici à beaucoup d’autres ; il a jugé d’après son cœur. Il s’est trompé.

L’officier dit : « S’est-il trompé ? Je vois bien la guerre. Je l’ai faite et peut-être je la ferai. Mais j’ai le sentiment que la guerre est morte ; elle n’a plus d’âme ; ce n’est qu’un corps agonisant. Il y a fort peu d’hommes qui aiment la guerre ; il y en a moins encore qui osent penser que la guerre est le plus noble moyen de la puissance. On choisit le métier d’officier comme on choisirait d’être médecin ou ingénieur. Il s’y attache encore une sorte d’honneur ; mais convenons qu’il ne tient guère, puisque le risque d’avoir à combattre est commun à tous les hommes valides. On se donne à ce métier ; on s’y passionne ; c’est un jeu comme un autre. Et, quand l’âge vient, c’est une administration comme une autre. Mais l’esprit guerrier est mort. Nos meilleures troupes n’étaient pas moins impatientes que les autres de reprendre les travaux de la paix. Ils se battaient par désespoir ; ils n’en étaient peut-être que plus redoutables. Mais enfin ils faisaient la guerre en maudissant la guerre. Les plus enragés, les plus militaires d’entre nous, se soutenaient par l’idée d’une revanche à prendre, et d’une injustice qui nous était faite. De telles idées étaient profondément étrangères à un soldat de Condé ou de Turenne ; encore plus à un soldat de Wallenstein. Quand je lis des récits de ce temps-là, j’y sens une épaisseur de peau que nous n’avons plus. La vertu de courage n’y a rien perdu, bien au contraire ; mais elle a une teinte de tristesse. Stendhal a dit à peu près que l’excuse d’un crime c’était qu’on y trouvât du plaisir, expliquant par là ces guerres de la Ligue, où chacun se proposait un avantage. Aussi que de trahisons en ce temps-là ! Je lisais ces jours-ci les mémoires de Retz. Turenne apportait aux ligueurs ses vingt mille hommes à tout faire. Ivresse des Parisiens. Oui, mais Mazarin faisait distribuer quelques centaines de mille livres aux soudards, et toute l’armée de Turenne lâchait Turenne. Cette guerre s’accordait à elle-même[[1405]](#footnote-1406). Croyez-moi, nos guerres honnêtes et tristes n’iront pas longtemps. Dans les temps que je viens d’évoquer, le duel était le moyen ordinaire de s’affirmer ; c’était la guerre en petit. Dans les armées de l’Empire, il y avait des duels pour la moindre cause ; un ancien appelait en champ clos le blanc-bec un peu trop glorieux, seulement pour voir s’il reculerait à la piqûre. Citez-moi donc un duel dans nos armées de citoyens ? Et ne dites pas qu’ils étaient plus poltrons que d’autres ; vous feriez rire. Non ; mais ils avaient assez et trop de se battre ; ils avaient horreur de ce qu’ils faisaient. On citerait quelques mystiques, qui étaient officiers comme on est moine. Hommes d’un autre temps, pensez-vous ; je ne le crois point. Hommes de ce temps. Ni barbares, ni pillards, ni violents ; mais prenant cette vie de guerre, au contraire, comme une épreuve, comme un cilice de crin. Aussi n’ont-ils pas commencé ; ce sont quelques arriérés qui ont commencé, et qui commenceraient. Les suites dépendent d’une immense administration, consciencieuse et triste ».

22 octobre 1927 (SM1)

*La Lumière*,22 octobre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXVIII)

1939 SM1, CLXVII, « La guerre est morte »

958

Un Alsacien qui se trouvait hors d’Allemagne au temps de la guerre s’engagea comme zouave et fit le métier. Il y risquait plus qu’un autre, car, s’il se faisait prendre, il était assuré d’être fusillé comme traître. Les pouvoirs s’avisèrent de cela, et de beaucoup d’autres conséquences possibles, et décidèrent que les Alsaciens qui servaient dans nos rangs seraient employés au Maroc. Cette décision ayant été rendue publique, notre homme respira. Ceux qui n’ont pas fait la guerre ne peuvent comprendre cette détente, cette vie retrouvée de l’homme qui se trouve écarté de la ligne de feu par une décision administrative. Là-dessus, il reçoit l’ordre de monter en ligne. Il proteste ; il invoque le droit et la loi. Il résiste. On le traîne au lieu de rassemblement, où le commandant le prend au collet et le tue d’une balle dans la tête.

Les règlements militaires sont très clairs ici. Le chef doit forcer l’obéissance. Il se peut que l’ordre soit injustement ou follement donné. Dans tous les cas la résistance ouverte est immédiatement punie de mort, ou bien c’est que le chef ne sait pas son métier. Je ne crois pas qu’il y ait deux opinions là-dessus parmi les professeurs de guerre ; tous diront que les régiments d’élite sont tels par ces moyens-là. Je ne conclus point que nos prétendus héros sont des animaux de combat qui vont à l’ennemi parce qu’ils ont peur du chef. Ce n’est point si simple. L’homme le plus résolu trouverait aisément des raisons de reculer, ou de ne pas avancer ; mais dès qu’il sait qu’il n’a point le choix, il se rassemble, il écarte les perfides et amollissantes pensées, il se donne tout à l’action, il est plus courageux encore. Et le plus haut courage peut-être consiste en ceci qu’il accepte d’avance cette terrible loi, partout écrite, qui punit de mort la moindre défaillance de la volonté.

Telle est la thèse du professeur de guerre. Elle étourdit. Elle gèle la pensée. Ceux qui essaient ici de juger abordent la question de biais. Ils voudraient savoir si l’homme condamné n’avait point quelque excuse ; si le chef n’a pas agi précipitamment ; si les conseils de guerre ne pourraient être remplacés par des tribunaux de juristes, mieux disposés à peser et à mesurer. Ce sont des pensées faibles, puisque, par la loi militaire même, c’est le chef qui est juge, juge et partie. C’est le chef, et sur-le-champ, qui décide si un exemple est nécessaire ou seulement utile ; lui seul peut le savoir. L’esprit vient buter là.

Je remarque que, dans un sauvetage, il n’est jamais nécessaire ni utile de piquer ainsi le héros par derrière. Le héros va tout seul, quelquefois même trop vite et trop loin ; et le héros c’est n’importe qui. L’histoire humaine est pleine de ces traits admirables, où l’on reconnaît ensemble une prudence suivie, qui choisit les moyens, et une audace qui arrache des cris. Le chef, s’il y en a dans ces belles entreprises, contre le feu, ou contre l’eau, ou contre la peste, n’est qu’un homme brave entre des braves, et qui sait très bien ce qu’il faut faire. Je demande pourquoi le chef de guerre n’est point tel. Je demande pourquoi l’enthousiasme, une vue de la nécessité, une confiance, une admiration, ne suffisent pas pour assurer l’obéissance. Je demande pourquoi le chef de guerre ne croit jamais pouvoir compter sur ses hommes, et pourquoi il est amené à cette attitude de dompteur, toujours le fouet levé, toujours en garde contre la griffe ?

Cela ne révèle-t-il pas que l’idée qui porte les sauveteurs manque tout à fait dans la guerre ? Je soupçonne que personne ne croit que la guerre soit nécessaire ou seulement utile. Ce n’est point la sévère nécessité née du fait de la guerre qui explique cette inhumaine discipline. Tout au contraire, c’est cette inhumaine discipline mise en doctrine, et appliquée dans le temps de paix, qui fait que la guerre est toujours présente aux esprits, toujours annoncée, toujours redoutée, et enfin toujours menaçante par cette pensée même et par cette crainte même. Et, jugeant cette inhumaine contrainte, si étrangère à nos mœurs, nous oserons conclure que ce n’est pas la guerre qui est cause que nous l’acceptons, mais au contraire que c’est parce que nous l’acceptons que la guerre est toujours possible à quelque mauvais tournant. Il y a un genre de pouvoir qui est guerre déjà dans la paix.

29 octobre 1927 (SM1)

*La Lumière*,29 octobre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n°9, 20 novembre 1927 (LXIX)

1939 SM1, CLXVIII, « Justice militaire »

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927

959

Savoir lire, ce n'est pas seulement connaître les lettres et faire sonner les assemblages de lettres. C'est aller vite, c'est explorer d'un coup d'œil la phrase entière ; c'est reconnaître les mots à leur gréément, comme le matelot reconnaît les navires. C'est négliger ce qui va de soi, et sauter à la difficulté principale, comme font si bien ceux qui savent lire la musique. Or, cette allure vive, qui n'est pas sans risques, mais où l'on trouve le plaisir de deviner, n'est pas celle de l'écolier qui a le nez sur son livre, et qui suit du doigt une syllabe après l'autre. À ce pénible travail d'épeler, l'attention s'endort. Il faudrait lire vite ; mais on tomberait dans le bredouillement. Il existe des méthodes ingénieuses qui ont pour fin de faire reconnaître les lettres ; mais la difficulté n'est point à reconnaître les lettres. Je ne crois pas qu'on ait cherché quelque méthode qui éveille l'esprit d'ensemble et qui délivre d'épeler. Les mieux doués y viennent tout seuls ; il y faudrait amener les autres, qui souvent, je le parie, sont retardés par un scrupule, par une défiance à l'égard d'eux-mêmes ; ils lisent comme on bêche ; une motte de terre après l'autre, et tout l'esprit est au tranchant de la pelle. Or, je suis assuré que le courageux garçon qui arrache ainsi une syllabe après l'autre peut défricher toute la Bible sans faire aucun progrès. Le pas du métier est toujours lent ; il ne vaut rien ici. Pas à pas on va loin ; mais quand on lit, l'important n'est pas d'arriver au bout de la ligne ; il faut y courir d'abord et revenir. La vertu qui travaille n'est pas la même que celle qui lit.

Au temps des concours de récitation, celui qui n'était pas sûr de sa mémoire trichait un peu, non pas pour conquérir une bonne place, mais pour éviter la punition ; le voisin complice approchait un peu son livre, ouvert au bon endroit ; un seul regard alors, soutenu par la mémoire déjà préparée, recueillait une masse de ces précieux signes, qui n'étaient pourtant pas à distance de vue ; mais chacun sait qu'on lit de fort loin, quand on sait à peu près de quoi il s'agit. Exercice excellent. je ne vois pas pourquoi l'enfant ne lirait pas quelquefois des textes qu'il sait à peu près par cœur. Et peut-être pourrait-on lui montrer le texte par éclipses, comme se montrent ou se dérou­lent les enseignes lumineuses. Le mot philosophie est comme un récif difficilement abordable quand on s'y accroche en quelque sorte avec les mains ; mais l'ensemble du mot est aussi facile à reconnaître qu'une brouette ou une locomotive. Si un tel mot paraît tout entier le temps d'un éclair, l'esprit s'y prend mieux ; il le juge, il le domine. Une courte phrase, et même une période à incidentes, serait bientôt reconnue si on la voyait paraître plusieurs fois et aussitôt disparaître. Formé à ce jeu, l'esprit guetterait comme il faut ; il n'irait point à l'assaut des syllabes ; il appliquerait là cet éclair du jugement, que les illettrés ont quelquefois si vif pour d'autres choses. L'attention se préparerait à se donner toute, comme on bondit. Il s'agit d'apprendre à lire, et aussi d'apprendre à penser, sans séparer jamais l'un de l'autre. Or, une syllabe n'a point de sens, et même un mot n'en a guère. C'est la phrase qui explique le mot.

Quand je suis dans l'autobus, je m'amuse, comme chacun fait, à lire les réclames collées sur le verre et qui se montrent à l'envers ; je suis alors semblable à un illettré ; car je reconnais aisément chaque lettre, mais l'ensem­ble du mot m'est tout à fait étranger. J'épèle, mais je n'ai jamais cette perception instantanée, si facile, à laquelle personne ne fait attention, qui me permet de reconnaître un mot comme je reconnais un visage. Et si j'avais coutume d'examiner un visage par parties, le menton, le nez, les yeux, jamais je ne reconnaîtrais un visage. Au reste, si la règle de nos pensées était d'aller du détail à l'ensemble, nous ne penserions jamais rien, car tout détail se divise, et cela sans fin. L'esprit d'ensemble, c'est l'esprit. Ainsi il se peut bien qu'épeler soit un très mauvais départ, de toute façon.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXX)

Propos sur l’éducation, 1932 (XXXIX)

960

Ceux de l’Orne je les connais bien. Je suis l’un d’eux. Un ami à moi qui se promenait par là fut surpris de trouver en ce pays peu connu autant d’exemplaires de moi-même qu’il en voulut. Ainsi je les connais par le dedans. Ce sont de grands diables qui ne savent ni croire ni respecter. Et il est vrai qu’ils ont élu l’homme qui représente à merveille les pouvoirs sourds, qu’ils soient curés, colonels ou préfets, ou l’ordre s’adorant lui-même. Il y a une défiance qui vaut crédulité. Votant une fois de plus contre le préfet, ce qui est leur jeu, ils ont voté pour tous les préfets et plus-que-préfets, plus qu’il n’est permis.

Si l’in veut bien sentir les pointes de l’inégalité, il faut sans doute sortir de ce pays assez isolé, et qui se suffit à lui-même. C’est un mélange d’herbages plats, célèbres par la viande, le beurre et le fromage, et de pâturages élevés et secs, qui nourrissent de puissants chevaux. Partout des bois coupés de prairies, qui sont comme les prolongements des grandes forêts où l’on chasse le cerf. De riches fermes de place en place, et des châteaux de grande apparence où vivent des gentilshommes de vieille souche, souvent assez pauvres. Or en cette nature qui produit nobles et paysans comme elle produit des arbres, chacun se trouve merveilleusement à sa place, sans envie, sans respect, sans mépris. On peut écouter quelque conversation entre le seigneur et le vilain ; on n’y entendra point le son de l’arrogance ni de la servilité. Gardant les formes, mais les prenant pour ce qu’elles sont, ils se traitent en égaux. D’où il arrive que les passions politiques s’exercent seulement contre les pouvoirs étrangers. J’ai connu là de purs royalistes; c’est peut-être que le pouvoir royal est le plus faible de tous, celui qui pénètre le moins dans les replis de ces collines, amorti qu’il est par cette poussière de noblesse, puissante pour résister, comme le sable.

Nos passions politiques viennent de ce que nous obéissons trop. La grande machine ne peut aller qu’à ce prix ; tout s’y tient ; nous ne savons par où la prendre, ni à qui parler. Le sentiment de l’impuissance est ce qui nourrit l’esprit de révolte, qui, ne pouvant s’avouer dans les grandes choses, se montre dans les petites. Les classes se séparent, et surtout se croient séparées. Cela tient à notre civilisation mécanique, où sans aucun doute les citoyens se croient plus esclaves qu’ils ne sont. Mais toujours est-il que cette dépendance presque toute imaginaire se traduit dans le système militaire par un esclavage bien réel et bien difficilement supporté. Tel est le prix de cette liberté abstraite, qui est à tous et dont personne n’éprouve les effets. Ce grand mécanisme fait scandale, par des effets si éloignés des promesses.

Mais ce que je voulais surtout remarquer, c’est que le chef, autant qu’il exprime ce pouvoir sans visage, récolte une partie de cette colère qui ne sait où se prendre, et en réponse fait voir cette fureur des timides, qui est de toutes la plus redoutable. Ainsi la mauvaise humeur gâte toute notre politique. Chacun veut déplaire et offenser; on le veut en haut comme en bas. Il faudra faire aussi la paix intérieure, car l’autre dépend de celle-là. Les pouvoirs ne peuvent se résoudre à diminuer l’institution militaire; c’est que c’est le seul moyen de rappeler l’inégalité, de la faire solennellement reconnaître. Et d’une certaine manière on peut dire que les guerres résultent surtout de cet ordre menaçant, qui traduit si bien les passions politiques intestines.

Je crois que nous arriverons à nous adapter mieux à ces inhumains régimes, où l’homme ne connaît plus l’homme. Et parce que le mal est presque tout imaginaire, ce que la révolution violente, redoutée ici, espérée là, exprime très bien, nous nous adapterons par une allure libre du corps et de l’esprit, qui niera tranquillement les inégalités, jusqu’à ne plus les voir, et traitera de la politique selon le bon sens, au lieu de soulever au-dessus de nos têtes, comme nous faisons, ce lourd marteau pour écraser une noix.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXI)

961

Demandez quelle rue vous devez prendre, ou quelque renseignement de ce genre-là, vous aurez une réponse courtoise. Mais demandez à un homme ce qu’il pense, et le voilà en colère. Ce n’est pas que son intime jugement ait toujours ce ton de colère ; c’est plutôt que tout homme est timide devant sa propre pensée ; il est alors farouche, démuni, tout seul, tout nu. L’idée du droit est d’abord irritée ; c’est l’effet d’une belle pudeur. La question posée de soi à soi est une chose neuve, et qui remue profondément tout l’intérieur de l’homme. Il n’a pas coutume de regarder par là ; il n’y est point formé ; il est formé, tout au contraire, à dire ce que tout le monde dit. L’erreur de Socrate, si l’on ose ainsi parler, était d’inviter chaque homme à combattre de sa vraie pensée. La peur de s’avancer ainsi tout seul éveille aussitôt la colère, et, par cela seul, la certitude de ne point dire ce qu’on veut dire, ni comme on voudrait le dire. C’est par là que le penseur est naturellement mécontent. Le ton emporte l’opinion. D’où les partis extrêmes, qui s’irritent eux-mêmes et font peur à tous. C’est par ces tumultueux mouvements de l’humeur que, finalement, les lieux communs gouvernent.

La pensée juste, voilà ce que chacun cherche. Mais il faut un grand exercice pour la trouver, un grand exercice qui apaise la première fureur de penser. Les essais sont d’abord maladroits, ce qui fait qu’il n’y a presque que deux espèces de jugeurs, ceux qui s’obstinent, et ceux qui renoncent. Ainsi sur la guerre vous ne rencontrez presque que deux opinions, l’une qui est révolte, et l’autre qui refuse de s’interroger. De toute façon c’est guerre. Il faudrait penser tranquillement. Dès que l’on veut danser sur l corde, la règle est qu’il faut danser tranquillement; mais aussi il y faut un travail d’assouplissement, et depuis la première enfance. J’ose dire que les opinions d’un danseur de corde, au sujet de sa propre danse, sont naturellement modérées ; ou bien il tombera. Ce n’est pas que l’action soit tellement difficile ; ce qui est difficile c’est de n’avoir pas peur et de ne point s’irriter ; les deux vont ensemble.

Il n’est pas difficile de réduire les riches à leur juste pouvoir ; il n’est pas difficile de réduire les militaires à leur juste pouvoir. Mais on n’entend là-dessus que des opinions irritées. Penser c’est peser. Mais qui donc fait la pesée ? On se jette, on s’emporte, on veut briser quelque chose. Ces désordres sont suivis de honte et de silence. Combien d’hommes arrivent à faire taire leur pensée et à conserver tout, par le souvenir des sottises qu’ils ont dites étant jeunes ! Ils ont voulu danser sur la corde ; ils sont tombés ; ils n’essaieront plus. Il faudrait assouplir les pensées comme les gens du cirque assouplissent leur corps.

La société irait passablement par le bon sens. Tout le monde sait qu’une grève bien préparée, et dans un temps de profits démesurée, obtiendrait aisément satisfaction. Mais il y a mieux à dire ; la seule préparation suffirait ; le tranquille jugement suffirait. Au contraire, colère ramène à coutume. De même les mutineries militaires, qu’elles réussissent ou non, conduiront à un régime militaire. Tout mouvement vif est militaire. Nos religions enseignent toutes la paix, et elles font toutes la guerre. Pourquoi ? Parce qu’elles reposent toutes sur la peur d’examiner, sur la peur de penser. Ainsi les paroles sont fraternelles, mais le ton est violent. Celui qui s’en échappe ne sait pas peser ; il voudrait forcer. Tous les fanatiques nous poussent au même point. Nous devons rechercher un genre de pensée sans peur aucune, qui prenne tranquillement mesure des hommes et des idées. Tous les maux politiques viennent de ces grandes peurs qui secouent l’animal aux mille têtes. Donc ne pas craindre, ne pas haïr, et tranquillement juger.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXII)

962

Au-dessus des mottes de terre et des brins d'herbe, on aperçoit quelque chose de sinueux qui s'élève, où les courbes se mêlent et se démêlent, sans qu'on puisse dire d'abord ce que c'est. Mais bientôt se montrent, comme sortant de terre, trois paires de bœufs en file, dont les jougs, de forme sinueuse, et balancés encore par la marche lente, avaient montré d'abord une étrange perspective. Celui qui a vu onduler les jougs sait quel genre de collines les Romains appelaient jougs. Mais les bœufs, en se montrant, les six bœufs, tellement plus forts que le bouvier, effaçaient cette métaphore, et en imposaient une autre plus lourde. Car voilà le fameux Contre Un, encore une fois absurde et invincible, en cette frappante image. Le plus fort est sous le joug.

Le cheval n'aime pas le mors ; il ne cesse de le mâcher ; il espère qu'il l'usera. On peut supposer qu'il le connaît et l'explore. Le mors se laisse explorer et, si l'on peut dire, manier par la langue et les mâchoires. Certes le mors ne cède jamais, mais cette sorte de protestation mâchonnante ne s'use jamais non plus. Et si l'on disait d'un peuple que quelque tyran lui a passé le mors, on voudrait dire que ce peuple médite sur l'esclavage, et même est sur le point de le comprendre. Le joug est une autre ruse. Par la forme du bœuf, on peut dire que l'art de persuader approche ici de la perfection. Sur l'arme même, sur la corne, repose cette pièce de bois qui lie le bœuf à son frère bœuf ; et il n'y a pas d'espérance que jamais le bœuf connaisse, explore, comprenne cette pièce de bois qui le tient, mais plutôt c'est tout son être qui devient soudain plus lent, plus lourd. En sorte que, s'interrogeant lui-même, il ne trouve point de contradiction entre sa propre force et une force intérieure qui l'enchaîne. La charrue, la terre, le bouvier, tout cela lui est intérieur ; tout cela ensemble est un bœuf. Telle est la bonne volonté du bœuf ; regardez-le marcher, tirer, tourner. Joug, fatalité.

Autre ruse du tyran. Le bœuf traîne d'une certaine manière son compagnon. Et admirez ce lien de bois qui à la fois rapproche les deux têtes et les sépare. Deux têtes en une, mais qui ne communiquent que par le joug. Deux têtes qui ne peuvent faire signe l'une à l'autre. Comprenez-vous ce genre d'amitié ? Un accord sans liberté ; des actions qui par force se correspondent. De tous les poids qui s'opposent à l'improvisation, à l'invention, à la révolte, celui du compagnon est le plus lourd. Le tyran, c'est l'autre esclave. Et il se peut bien que ces mouvements imités et cette chaleur échangée forment une sorte de résignation. Mais nul n'en sait rien ; le bœuf lui-même n'en sait rien. Comment sentirait-il l'amitié, celui qui ne peut la rompre ? Et le secret de tout se trouve au-dessus des têtes, inaccessible et proche. En sorte qu'il semble que ces têtes ne puissent méditer sur autre chose, et, de cette chose capitale, ne peuvent rien penser. D'où le contraste de ces membres libres et forts poussant cette tête enchaînée. Je comprends mieux l'antique métaphore. C'est la tête qu'il faut délivrer premièrement, et d'abord de cette amitié forcée qui fait que les têtes se tournent ensemble du même côté. L'union fait la force, à ce qu'on dit ; oui, la force du tyran, à ce que je vois.

28 septembre 1927

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXIII)

Saisons de l’esprit, LVI, « Le joug »

963

Avant de dormir soi-même, il faut faire dormir ses pensées. Mais cela ne va pas bien, car vouloir endormir une pensée, c’est penser ; et penser c’est s’éveiller. Toute pensée nous met en alerte ; et cela est naturel dans un univers qui n’a rien promis. En toute situation, l’homme qui veille fait promptement le compte de ce qui peut servir et de ce qui peut nuire, sans se bercer d’illusions, comme on dit si bien. Et, au contraire, ce qui nous endort c’est une illusion agréable, d’après laquelle tout est pour le mieux et rien ne mérite attention. Remarquez que cette manière de voir est songe déjà. On dit : « Vous rêvez » à un homme qui n’a point fait une revue exacte, et en quelque sorte militaire, de ce qu’il a et de ce qui lui manque. Il faut donc rêver avant de dormir ; et la plupart des rêves sont vraisemblablement avant le sommeil.

Il faudrait donc mentir à soi dès qu’on se dispose à dormir. Mais, quand on est assiégé de pensées mordantes, on ne veut point se mentir à soi-même. On veut examiner, en vue de se rassurer. On veut résoudre, on veut conclure. Or un homme qui est dans la nuit et les yeux clos, et les membres immobiles, est en très mauvaise situation pour résoudre et conclure. Car les choses auxquelles il pense sont loin de lui ; il n’a pour y penser que de faibles images, et surtout des mots. Il faut faire bien attention ici. Toute situation perçue s’éclaircit, si mauvaise qu’elle soit ; l’homme s’avance avec précaution, fait le tour, s’il peut, de chaque chose. Comme disait Turenne un soir qu’il était avec Retz et d’autres, et que les autres, femmes et valets, voyaient des spectres, et qu’eux-mêmes croyaient aussi les voir : « Il faut aller trouver ces gens-là ». C’étaient de pauvres moines qui profitaient de la nuit pour se baigner. Que de fois, soupçonnant de puissants ennemis et de grands obstacles, on trouve des moines qui ont bien peur. Mais il faut y aller. L’homme aux yeux fermés n’y veut point aller ; il prétend explorer en pensée ; il n’y a point de plus grande folie, ni plus commune. Tous les Alceste se retirent dans leur cabinet pour penser à Célimène, et forment alors les idées les plus fausses. Toute pensée sans objet présent et perçu est une Célimène. Il faudrait savoir cela, et ne point faire revue des choses absentes. Mais il faut du génie pour endormir les pensées par une pensée supérieure, et dormir avant la bataille, comme on conte d’Alexandre et de Napoléon.

Il y a une meilleure méthode. Nous avons bien plus de puissance sur notre corps que sur nos pensées. Non que nous puissions faire taire le corps quand il souffre ; mais nous pouvons presque toujours le disposer comme nous voulons. Il faut donc savoir s’étendre et s’allonger. L’étirement et le bâillement, qui annoncent le sommeil, nous donnent ici une sorte de modèle. Mais le raisonnement peut seconder ces leçons de nature. Il faut comprendre ce que c’est qu’être couché ; c’est ne plus pouvoir tomber. Or souvent la tête, un bras, une main restent debout si l’on peut dire, soutenus par un effort qu’on ne sent point. Cette fausse position fatigue ; et, de plus, si le sommeil vient, cette partie qu’on a négligé de coucher tombera, ce qui réveille. Il importe donc que tout soit descendu au plus bas ; que tout soit étalé, étendu, on dirait presque répandu. Un sac de pommes jeté à terre prend naturellement cette position, où tous les travaux de la pesanteur sont faits. Un chien, et surtout un chat, la prend de même. L’homme, par cette vie debout qui est la sienne, ne se couche pas aisément. Je suppose qu’un masseur trouverait, dans l’homme qui se croit couché et qui ne peut dormir, des nœuds, des points de lutte, des muscles en boule ; solide, alors qu’on le voudrait fluide, autant qu’il est possible à ce sac de peau. Et cet heureux état terminerait toutes les pensées. Vous qui voulez dormir, ne refusez rien à la pesanteur ; laissez-vous doucement choir.

*La Psychologie et la Vie*, novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXIV)

964

La Bible, ce livre cruel, n'a pas fini de massacrer. Le *Livre de Job* est une source d'injustice, qui ne peut tarir ; ce qui est d'esprit ne peut tarir. Lisez. Il plaît au dieu terrible d'éprouver Job ; le voilà aussitôt sur son fumier. Ses amis lui conseillent de se résigner ; et lui se le conseille à lui-même. Comment lutter contre Dieu ? Comment plaider contre Dieu ? Ce culte de l'esprit extérieur, irrité, inflexible, invincible, est peut-être l'essentielle idolâtrie. Car les fétichistes ont consolation et espérance par la multitude des dieux ; l'un vaincra l'autre ; ces naïves fictions représentent assez bien la situation réelle de l'homme ; car la variété des choses fait qu'il y a remède à tout. Mais un seul Dieu, qui est ensemble esprit et force, cela écrase, cela massacre par l'idée seule. Job était riche et heureux ; il avait des amis ; soudainement il est pauvre, malade, abandonné ; cela lui semble naturel. Ce grand univers, tellement plus puissant que nous, il n'est pas aux yeux de Job divisé en poussière, modifiable au seul mouvement du petit doigt d'un homme résolu ; non, ce monde est Esprit ; ce monde est tout d'une pièce, et d'une seule volonté. L'homme alors se couche et meurt.

L'Occidental, il me semble, n'est pas aussi aisément massacré. C’est qu'il repousse de tout son esprit l'unité redoutable. Ce Dieu objet, cette substance spinoziste, il ne cesse pas de les nier. Ce monde tournant et croulant n'est que de débris et de parcelles ; il est immense par l'accumulation, mais sans projet, sans idée aucune, sans décret, divisible, et, mieux encore, divisé, absolument divisé ; en quoi l'homme cherche passage, sans aucun respect. S'il respecte quelque chose au monde, c'est ce pouvoir d'oser ; Dieu est par là ; il est avec nous, non contre nous ; faible comme nous, mais ingénieux comme nous ; invincible par cette foi en lui-même. Essayez de massacrer chez nous ; essayez seulement de menacer ; faites le tyran, pour voir. Descartes n'était point patient ; Descartes tirait l'épée. Les fils de Descartes sont vifs ; ils ne craignent rien au monde. Et, après tout, ils n'ont toujours que leurs deux mains comme ces Juifs de l'Ukraine.

J'en parle à mon aise, dites-vous. Mais cet ordre humain, cet ordre heureux auquel je me fie, il ne tient que par les joyeuses volontés. Personne ici ne croit au destin ; nul ne divinise le malheur. Nous nous moquons, comme faisait Voltaire, de ce Dieu de la Bible, qui massacre toujours. L'ennemi nous le voyons bien, l'ennemi infinitésimal, l'ennemi sans pensée, le monde ; il se peut même que nous ayons peur, quand l'infinitésimal se secoue un peu trop, cyclone ou volcan ; mais il n'y a jamais dans la plus grande peur ce mélange de respect qui détourne d'oser et de vouloir.

L’autre résignation, l'emphatique, la fanatique résignation, comment n'appellerait-elle pas le malheur ? Car l'imagination règne en ce monde. Une malédiction sur soi, tous aussitôt la confirment. Car c'est la bénédiction sur soi et le bonheur, c'est cela que nous aimons en chacun. Et, par un effet inverse, que la sagesse a grand'peine à vaincre, le malheur métaphysique, écrit dans le regard, parlant dans le regard, cette profonde ironie, cette obstination à vivre sans espoir, cela irrite. La pitié ne va pas loin ; cette vie difficile a marqué les bornes étroites de la pitié. Tristesse se gagne comme maladie. C'est pourquoi on vient vite à haïr les malheureux qui ne s'aident point eux-mêmes assez. Cela est odieux à première vue ; mais remarquez que l'impérieuse et doctrinale tristesse vise à nous déposséder de notre seul bien. Supposez maintenant deux masses, deux foules, sans sagesse, sans précaution, dont l'une représente à l'autre, par une résistante manière de vivre et de penser, la biblique malédiction ; vous aurez des réactions aveugles, inhumaines ; inconcevables, tant que l'on n'a pas compris que la fureur contre les faibles enferme une sorte de justice.

*La Lumière,* 5 novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXV)

1935 SE LXXXV « Le Dieu cruel »

965

J’ai relu pour la vingtième fois peut-être le récit de Jean Schlumberger qui a pour titre : *Au Bivouac.* J’aurais besoin de ces couleurs, de ces odeurs, de ces bruits pour ressusciter l’histoire du lieutenant Chapelant. Il y faut la palette du fantassin ; l’artilleur a bien quelques teintes de la chose, mais non pas toutes. Voici donc en bref comment je vois l’événement. D’abord le coup de main ; l’ennemi survenant ; les mitrailleurs résistent vainement. Quatre survivants, et le lieutenant, au reste gravement blessé, sont faits prisonniers. Cela se fait vite, et l’on n’a point le temps d’y penser. On a vu des sections et même des compagnies prises comme au filet, et même quelquefois sans combat. Les prisonniers sont emmenés vers l’autre arrière, et l’événement est impénétrable. Cette fois-ci il arriva qu’une contre-attaque prompte délivra les prisonniers.

Matière à enquête. Imaginez les quatre mitrailleurs qui n’ont rien compris et le lieutenant couché sur la civière. Le chef se montre ; et non point magnanime, comme nous voulons toujours l’imaginer, mais irrité, menaçant, plein de soupçons ; le même homme maître, responsable, et juge. Il faut concevoir, si l’on peut, ces troupes depuis longtemps aux extrêmes limites de la force et de la patience, et le chef qui sent cela en quelque sorte au bout de ses doigts, et qui n’a point cessé, depuis des mois peut-être, de boucher toutes les fissures en ce barrage humain, par où s’écoulerait ce qui reste de courage et de discipline. Vraisemblablement le redoutable juge vise d’abord les quatre hommes, et non point le lieutenant blessé. Ils se défendent mal ; ils sont perdus. C’est alors, je le suppose, que le lieutenant blessé prend tout sur lui ; ce genre d’héroïsme est commun ; on en a vu plus d’un exemple. Et c’est pourquoi on a pu dire au procès de révision que le lieutenant avait fait des aveux. On peut parier que, dans un événement si prompt, où la force ennemie avait tout réglé, le lieutenant n’avait rien à avouer ; le fait se passe de consentement. Mais plutôt il a sauvé ses hommes, disant que c’est par son ordre qu’ils se sont rendus. Dès lors l’affaire est si claire que même un tribunal de révision n’y trouvera rien à reprendre. Le lieutenant Chapelant est ficelé sur la civière et la civière dressée contre un arbre. On le fusille. Sur sa tombe on écrit : « Mort sans honneur ». Et sans doute les hommes de troupe, s’ils en ont eu le temps, ont effacé l’inscription ignominieuse, et mis des fleurs sur la tombe du héros. Mais aujourd’hui d’autres juges, devant l’aveu enregistré, et peu soucieux de le comprendre, ont confirmé la sentence : « Mort sans honneur ».

Cette force de la guerre, qui ne cède jamais, qui se retrouve intacte dans les suites, qui va comme un obus et qui raisonne aussi comme un géomètre, écrase l’esprit et le rompt. L’arbitre, qui est vous et moi, trop souvent se récuse ; il aime mieux penser à autre chose. Et même, frappé comme il est à coups redoublés sur le même point sensible, il arrive à se faire insensible là, par une inattention de système, en vérité fort attentive. La guerre est mise hors des pensées. Chose inhumaine ; menace suspendue, qu’on ne veut point décrire, qu’on ne veut point connaître par les causes. Ainsi l’on s’enlève tous les moyens de l’empêcher. C’est se livrer aux forces.

Il faut regarder droit. J’aperçois ici le héros de tous les temps, le juste en croix, couvert de honte par sa vertu même, tel enfin que Platon l’a décrit pour toujours dans sa *République.* J’aperçois un autre pouvoir, que je puis excuser à la rigueur, mais que je ne puis honorer. Hors du péril immédiat, et, bien pis, se sauvant lui-même par une sévérité atroce ; sauvant son propre pouvoir et l’avenir de son propre pouvoir. Pensant certainement aux suites, au blâme ; poussé par un genre de peur qui n’est pas beau. Soutenu aussi et relevé par l’idée qu’il sert son pays. Mais ce grand motif, orné de tant de morts volontaires, ne peut pas couvrir d’héroïsme l’action d’un homme qui se sauve, qui se grandit, qui étend son pouvoir, en qui la colère et l’orgueil ensemble triomphent, en qui l’intérêt et le souci de soi s’accordent avec les exigences d’un terrible métier. Encore une fois regardons bien. Mépriser ici serait trop ; mais admirer aussi serait trop.

19 novembre 1927 (SM1)

*La Lumière*,19 novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXVI)

1939 SM1,CLXIX, « Sévérité militaire »

966

J’avais écrit le roman de l’affaire Chapelant. Quelques jours après, la sévère Histoire vint frapper à ma porte. Je reçus la brochure rouge où la *Ligue* *des Droits de l’Homme* a rassemblé les faits de la cause. Or l’événement reste impénétrable. Tout examiné, tout passé au crible, on ne sait rien de précis que la fureur du chef et l’atroce exécution. Tout le reste est dans un brouillard. Le lieutenant et ses mitrailleurs, ayant usé leurs munitions, furent cernés et emmenés on ne sait comment. Les circonstances dans lesquelles le lieutenant fut ensuite blessé entre les lignes ne sont pas mieux établies. Nos brancardiers le ramenèrent après deux jours et deux nuits, épuisé de fatigue et de souffrance ; et l’on comprend que ce qu'il put répondre en cet état manqua de précision, Toutefois nulle trace d’aveux ; et au contraire il n’a cessé de protester de son innocence. La sévère Histoire efface ; elle ne peut faire mieux ; elle refait le brouillard tel qu’il fut, tel qu’on le vit. L’éloquent plaidoyer du secrétaire de la Ligue conclut à la réhabilitation. Un jury approuverait. C’est que le commun bon sens n’aura point ici de respect pour la chose jugée. Tout au contraire il supposera que l’accusateur principal, directement intéressé, a jugé selon la colère, et que les juges, s’ils n’ont pas été emportés par les mêmes passions, ont ici obéi plutôt qu’ils n’ont jugé. Mais on ne peut pas attendre que les juges de révision, qui exercent eux aussi un pouvoir, considèrent la chose jugée du même œil. Là-dessus on propose de supprimer les conseils de guerre. Mais supprimera-t-on le revolver du colonel ? Changera-t-on les règlements militaires, d’après lesquels le chef doit forcer l’obéissance ? Ce n’est pas aux conseils de guerre, ni aux colonels, c’est à la guerre elle-même qu’il faut s’en prendre.

Ce que je veux remarquer aujourd’hui, c’est que les détails de la guerre sont et seront toujours profondément cachés. La guerre est une chose qu’on fait, non une chose qu’on voit. On peut la voir en masse et de loin, ou par les effets. Mais celui qui est dedans n’a que des vues courtes, et comme des apparitions. Cela est vrai surtout du vaincu, parce qu’il est surpris, parce qu’il n’est pas préparé à percevoir ce qui arrive. Le vainqueur sait mieux ce qu’il fait, parce qu’il a prévu en gros ce qu’il ferait ; mais l’action l’emporte ; il court, il voit mal. L’action toujours dévore la pensée.

Peut-être ne voit-on jamais aucune action réelle. Deux hommes se battent ; je ne vois rien parce que je n’étais pas préparé à voir ; l’action a de l’avance sur moi ; elle ne m’attend point. Toutes les actions qui font spectacle sont des actions réglées, et en vérité des espèces de danses. Celui qui donne un coup de poignard sur le théâtre doit bien montrer le poignard. Un coup de couteau réel, nul ne le voit ; un accident réel, nul ne le voit. Il n’y a peut-être que la cérémonie, ou si l’on veut l’institution, qui entre dans l’histoire. Quant à l’événement tout nu, dès que l’on fait la part de ce qui est inventé ou supposé, il s’amincit et se rompt. Les morceaux étonnent, émeuvent, déchirent le cœur, ou quelquefois amusent, comme il arrive pour tant d’anecdotes ; mais on ne peut rien en penser, parce que l’homme n’y est point. C’est pourquoi il se peut que le roman soit plus vrai que l’histoire. Au reste la fable, qui ne veut même point avoir l’air d’être vraie, va souvent plus profond encore que le roman.

Cette guerre toute en morceaux, cette guerre en éclats comme un obus, telle enfin que le sévère historien doit nous la montrer, cette guerre est effrayante, elle fait horreur ; mais elle est aussi trop inhumaine. On n’y comprend rien ; on n’en pense rien. Ainsi se trouve fortifiée l’idée fataliste, qui est ici la plus nuisible de toutes. L’homme ne s’y reconnaît point ; il n’y voit plus sa propre œuvre. Il ne sait comment se prendre et se changer lui-même afin qu’elle ne soit plus. On se lasse enfin d’y penser. Il faudrait écrire le roman de la guerre, et y retrouver l’homme. Non pas des tronçons de héros et de monstres, mais l’homme tel qu’il est en son ordinaire. Ce serait réhabiliter tout l’homme, car la faute initiale est toujours petite en chacun, et les conséquences inhumaines ne sont de personne. La fable ici nous ouvre de grands chemins. Le cheval s’était voulu venger du cerf.

17 décembre 1927 (SM1)

*La Lumière*,17 décembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXVII)

1939 SM1, CLXXII, « Le roman et l’histoire »

967

Rousseau voulait former son Émile de façon que, même vendu comme esclave, il fût capable de porter virilement cet excès de malheur. En ce temps-là, on pouvait être pris sur la Méditerranée par les pirates d’Alger, et bel et bien vendu. Oui, hommes, femmes et enfants réduits à la condition des poules au marché. La police est faite maintenant sur la mer, mais le continent africain est impénétrable. Un court voyage en avion, quelques heures en auto ; le plus riche et le plus libre des hommes se trouve soudain dans la pire situation que l’on puisse imaginer. Ce jeu de la rançon est encore abstrait ; c’est le beau côté de la chose. La situation réelle n’est même pas celle d’un animal domestique. Quelque puissante que soit l’avarice, on dépend alors de l’humeur ; et l’homme même qui vous tient se donne encore le droit de vous haïr par sa religion même, devant laquelle les chrétiens sont des idolâtres qui insultent Dieu. On se trouve donc au bord des plus grands supplices et au fond de l’humiliation. Je ne sais si vous formerez cette idée. L’homme civilisé n’y arrive pas sans peine ; l’homme riche et puissant est encore plus éloigné de se voir au-dessous de l’animal. Aucune femme, surtout riche et élégante, n’appliquera à elle-même les plus simples conséquences ; la pudeur l'en détourne. On jouait encore aux Français, il y a une trentaine d’années, une comédie badine qui avait pour titre : *La Parisienne au sérail ;* ce n’était que marivaudage. Chacun de nous est vêtu de la civilisation ; il ne se connaît point dans la nudité de l’animal. L’homme puissant est vêtu de majesté ; il ne s’imagine point lui-même sans cet agréable pouvoir. C’est ainsi qu’il ose. Mais est-ce courage ? C’est plutôt vanité, pensée creuse, pensée qui ne va pas jusqu’au réel.

Je n’ai pas grande opinion de nos pouvoirs abstraits. Encore maintenant, après une expérience qui ne fut pour eux que paroles, ou presque, ils s’approcheraient de la guerre, si on les laissait faire, et nous y jetteraient à force de se promener aisément et même allègrement dans la zone dangereuse. C’est que le danger ne paraît pas, sinon comme un lieu commun d’histoire. En vain ils se donnent inquiétude, prudence, résolution ; ces vaines pensées ne correspondent nullement à ce que sera la guerre. Ce n’est guerre que sur le papier, comme la zone dangereuse de l’Atlas n’est qu’une ligne tracée sur une carte. Et, quand on y serait, c’est toujours montagne pierreuse, chemins montants, ravins, jusqu’au moment du plus grand malheur, qui se fait en un instant. L’homme passe subitement dans l’esclavage entier ; en cet état, je ne sais même s’il pense beaucoup ni longtemps ; ou peut-être se berce-t-il encore des plus vaines pensées. Il faudrait la mèche du fouet ou la pointe du couteau pour faire entrer le monde réel en ces âmes bien composées, qui n’imaginent jamais rien que de convenable.

Turenne, formé par un métier rude, ne dédaignait pas d’apprendre à un jeune valet qu’il n’est pas prudent de passer à la croupe d’un cheval sans tenir au moins dix crins de la queue : « Et rappelle-toi, ajouta-t-il, que c’est Monsieur de Turenne qui te l’a dit ». Et certes, c’est facile à chacun de passer à la croupe d’un cheval sans précaution aucune ; ce pas n’est nullement différent de tant d’autres pas que l’on fait. Seulement, si la ruade part, voilà un homme gémissant, à charge pour longtemps aux autres, faute d’une pensée réelle, d’une pensée ayant un objet véritable. L’esprit juste ne se trouve guère ; celui qu’on voudrait dire juste se meut presque toujours dans le juridique, dans les thèses, dans les discussions ; voilà ce qu’il nomme le réel et les difficultés véritables. Il faudrait joindre à la culture, qui éveille l’esprit, le travail des mains qui seul peut-être fait paraître le monde redoutable, dont les pointes ne respectent rien. Je crains ces chefs abstraits, et, à vrai dire, absents de ce monde, qui sont trop bien servis, qui roulent en auto, qui ne font que penser, et qui ne pensent que des pensées. Je me fierais plutôt à un farouche chef de partisans, tout fraîchement recousu. Celui-là sait du moins ce qu’il fait.

26 novembre 1927 (SM1)

*La Lumière,* 26 novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Première année, n° 10, 20 décembre 1927 (LXXVIII)

1939 SM1, CLXX, « Le danger mal connu »

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928

968

« Au temps d'Homère, on racontait que les dieux prenaient souvent figure de mendiants, afin de mettre les hommes à l'épreuve. Nous n'avons point d'idée qui soit plus grande ».

« Oui, me dit ce bon prêtre ; mais enfin ce sont des fables ; en ce temps-là on n'y croyait guère, et vous n'y croyez pas ».

« C'est bien vite fait, lui dis-je, de croire qu'on ne croit pas. Un vieil homme, borgne et misérable, est venu sonner à ma porte, et, en même temps que l’aumône, il a reçu de moi des paroles fraternelles. Ce n'est pas ma coutume de parler aux dieux de bois ou de pierre. J'ai donc supposé en lui quelque pensée. Quelque pensée, c'est-à-dire la pensée. Je ne crois point que la pensée soit une petite chose ».

« Marque divine, dit le prêtre, mais presque effacée en ce mendiant, selon toute vraisemblance ».

« Incrédule, lui dis-je, je vous prends sur le fait. Parbleu, si ce mendiant m'avait enseigné l'astronomie, je n'aurais pas eu à croire qu'il pensait ; je l'aurais su. Ici je crois, et même contre toute preuve ».

« Par la doctrine, dit le prêtre, nous devons croire. La révélation évangélique porte les marques d'une raison éclatante ; voilà pourquoi je crois que ce mendiant est mon frère et le vôtre ».

« J'avoue, lui dis-je, que je ne sais pas en quel temps Homère a écrit. De même je ne sais si la révélation du semblable fut faite à d'autres à tel moment de l'histoire. Je prends ce mendiant comme il est ; c'est un homme, ce n'est pas peu. Si ignorant qu'il soit, il sait peut-être ce qui importe. Peut-être a-t-il donné à plus pauvre que lui ; peut-être a-t-il reconnu son frère en un être plus misérable que lui ; peut-être a-t-il tenu quelque promesse, ou gardé un secret, contre menace ou tentation. Peut-être a-t-il seulement pensé qu'il serait beau de le faire. Je ne puis marquer de limites, ou bien ce n'est pas la peine de dire qu'il est un homme. Enfin, je l'ai jugé mon égal. Mon égal. Avouez que mon égal est bien au-dessus de moi. Mon égal, c'est mon juge ».

« Toujours l'homme, dit le prêtre. Vous êtes borné là ».

« Mais, lui dis-je, je ne vois point la borne. Et n'enseignez-vous pas que l'homme fut Dieu une fois ! Alors toutes les fois ».

« Ce sont, dit-il, des rêveries. Voici la cloche de Noël. Une naissance va être une fois de plus célébrée. Le rédempteur est né ; les peuples l'attestent ; il faut croire. Voilà croire ».

« Si ce n'était manquer à la règle de charité, je dirais, lui répondis-je, que je crois plus que vous. Un enfant est comme un mendiant. Que sais-je de ce vermisseau ? Mais, sans qu'il me donne encore la moindre preuve, de lui je crois tout. Le plus grand génie que je puisse concevoir, je le suppose en lui. Pourquoi moins ? De quel droit moins ? Je guette le dieu. Qu'est-ce qu'enseigner, si ce n'est cela ? La mère ici m'enseigne, car elle n'a point de doute. En ces vagissements, elle guette une pensée. Et je reviens à mon idée, qui vaut mieux encore que l'espérance, car c'est la foi. Seulement homme, par un éclair de pensée seulement, il va porter sa part de ce monde humain. Supposez que les nouveau-nés ne soient point des hommes. Tout chancelle. Les rois tremblent. Un roi n'est rien sans ses gardes. Un roi sait le prix de la fidélité. Que dis-je ? Il est parmi tous les hommes celui qui en sait le prix. Les rois mages sont venus au berceau ; je les y vois encore, honorant cet enfant et le priant d'être homme ».

« Cette nuit, dit-il, est unique et solennelle. Pourquoi refuser les signes ? »

« Les étoiles, dis-je, nous font de grands signes. Je sais, par celles qui maintenant se lèvent, que les jours vont croître et que la pâquerette fleurira. La chair soutient l'esprit ; cet espoir porte l'autre. Ainsi c'est fête aujourd'hui, fête pour les meilleures de nos pensées. Cette cloche annonce le salut. Que puis-je mieux ? »

« N'y pas tant croire, dit-il ».

25 décembre 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXIX)

1935 SE IV « L'homme-Dieu »

969

« Pardonnez-moi, dit l'homme, si j'interromps vos très savantes discussions. Je voudrais savoir si je ne me suis pas trompé de salle. Car je me suis inscrit à la Ligue des Droits, et j'étais venu ce soir pour entendre parler de droits. Or je suppose que je me trouve, par erreur, dans une Ligue des Devoirs, et je n'entends parler que de devoirs depuis une heure ».

Le président de section était un homme fatigué, mais considéré. « Notre ami et camarade, dit-il, me semble avoir oublié qu'il n'y a point de droit sans devoir. Or peut-il y avoir doute là-dessus, pour nous qui sommes unis, qui avons juré de rester unis, enfin de sacrifier au moins quelque chose de notre repos et de nos intérêts pour la défense du droit. Il n'y a point de ligue sans devoirs ; voilà ma réponse ».

« Très bien, dit l'homme. Tant qu'il y aura des esclaves, tant que l'homme ne pourra parler et discuter d'égal à égal avec l'homme, tant qu'on verra de terribles peines appliquées pour de légères fautes, et encore bien légèrement, tant qu'il y aura dans les geôles des hommes supposés innocents, tant que l'opinion libre sera bâillonnée, soit par l'argent, soit par les pouvoirs, soit par la trique d'un parti ou d'un autre, je comprends qu'il ne faut pas dormir ; et si je suis jamais paresseux là-dessus, qu'on m'en fasse reproche, je le demande. Mais quand j'entends parler ici de ce que nous devons à l'ordre public, aux agents du pouvoir, à l'État, à la patrie, c'est alors que je crois m'être trompé de porte, et me trouver par erreur dans une Ligue des Devoirs. Camarades, je ne veux point nier qu'une telle ligue existe ; je dirai même que j'en suis membre, et vous aussi. De gré ou de force remarquez-le ; il faut cotiser ; et c'est le percepteur qui est caissier. Il faut se réunir ; et c'est le colonel qui préside. On ne nous demande point notre avis. Et, ma foi, je paye ; et je vais aux réunions, quoique ce ne soit pas agréable en général. La dernière réunion a duré quatre ans. Remarquez que si je paye de mon argent et de ma personne pour cette Ligue des Devoirs, je ne m'en vante pas, attendu que je n'ai pas le choix. Remarquez aussi que cette puissante ligue ne manque ni d'argent ni d'hommes. Enfin je puis dire que je fais assez pour elle, attendu qu'elle me demande en tout temps ce qu'il lui faut, et que de temps en temps elle me demande tout. Si c'est pour la fortifier encore que nous sommes ici, je m'en vais.

« Mais je vois que vous faites non de la tête. Vous le savez bien ; ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas ce grand corps, redoutable et impitoyable ; ce ne sont pas ces pouvoirs lointains, inaccessibles, retranchés dans leur poste de commandement. Ce qui nous intéresse, c'est la victime, celui qui est écrasé ou meurtri par cette grande machine ; celui qui est emprisonné, déshonoré, ruiné, exilé ou fusillé au nom du salut public, souvent en hâte, dans la colère, sans examen suffisant, souvent par l'effet d'une négligence, sans que jamais le chef, peut-être responsable, soit seulement accusé ; comme s'il y avait une matière humaine, aussi méprisable qu'une pelle ou qu'une pioche, et qui est destinée a servir d'outil et de moyen aux ambitieux. C'est l'être humain qui nous intéresse ; l'individu seul contre tous ; et s'il tombe de haut, comme ce Dreyfus dont vous aimez à parler, c'est encore la même chose. Dès qu'il est petit, faible, méprisé, effacé par les pouvoirs comme on effacerait un chiffre sur ce tableau noir, alors il est notre dieu et notre fin ; rien ne compte devant l'innocent persécuté ; aucun intérêt, si haut qu'il soit, ne peut couvrir l'injustice. Nous sommes bien d'accord ? Ici donc nous n'avons d'amour et de respect que pour l'homme isolé, démuni, sans aucun pouvoir ? Ici toutes les grandeurs sont jugées ? Alors de grand cœur avec vous, camarades et amis ».

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXX)

970

Quand je lis Homère, je fais société avec le poète, société avec Ulysse et avec Achille, société aussi avec la foule de ceux qui ont lu ces poèmes, avec la foule encore de ceux qui ont seulement entendu le nom du poète. En eux tous et en moi je fais sonner l'humain, j'entends le pas de l'homme. Le commun langage désigne par le beau nom d'Humanités cette quête de l'homme, cette recherche et cette contemplation des signes de l'homme. Devant ces signes, poèmes, musiques, peintures, monuments, la réconciliation n'est pas à faire, elle est faite. Cependant on feint de croire que la société humaine est bien loin d'être un fait ; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, voilà des faits.

Occupez déjà cette position ; fortifiez-là. Si vous rencontrez quelque colonel de pensée, demandez-lui s'il est d'usage d'adorer ou seulement de respecter les faits. Non. Les faits, il faut en tenir compte ; il faut même y faire grande attention. Et, au contraire, le respect et le culte vont, comme d'eux-mêmes, à des idées qui n'existent peut-être point, mais qui devraient exister, comme le courage, la justice, la tempérance, la sagesse, et si nous laissons ces colonels d'opinion nous faire paraître leurs tristes nécessités de police comme des articles de morale, c'est que nous sommes bien peu attentifs à nos propres pensées. Je dirais même que nous sommes trop peu attentifs aux pensées de notre contradicteur ; car tout homme, à toute minute, se règle sur ce qui devrait être, et n'accorde valeur à rien d'autre[[1406]](#footnote-1407).

Mais il y a mieux à dire. L'humanité existe ; l'humanité est un fait. Comte, considérant les choses en naturaliste, a enfin aperçu ce grand être, trop grand même pour nos vues ; et il nous jette au visage cette étonnante décou­verte, disant que l'humanité est le plus réel, le plus vivant des êtres connus. Ces paroles éveilleraient de grands échos ; mais quelle secrète police a capitonné les murs ? Il ne manque pas de sociologues, et qui se disent les disciples de Comte. Je n'en connais pas un qui expose seulement cette grande idée ; tous l'écartent, tous la balaient d'un geste. L'étudiant qui la voudrait ressusciter apercevrait aussitôt, sur le visage de son maître à penser, les signes de l'impatience, et bientôt de la colère. Laissez-moi admirer cette noble espèce, qui ne se pardonne pas d'avoir trahi.

Voici la doctrine en raccourci. Comte a aperçu d'abord que la coopération dans le présent ne suffit point à définir une société. C'est le lien du passé au présent qui fait une société. Mais non pas encore le lien de fait, le lien animal ; ce n'est pas parce que l'homme hérite de l'homme qu'il fait société avec l'homme ; c'est parce qu'il commémore l'homme. Commémorer c'est faire revivre ce qu'il y a de grand dans les morts, et les plus grands morts. C'est se conformer autant que l'on peut à ces images purifiées. C'est adorer ce que les morts auraient voulu être, ce qu'ils ont été à de rares moments. Les grandes œuvres, poèmes, monuments, statues, sont les objets de ce culte. L'hymne aux grands morts ne cesse point. Il n'est pas d'écrivain ni d'orateur qui ne cherche abri sous ces grandes ombres ; à chaque ligne il les évoque, et même sans le vouloir, par ces marques du génie humain qui sont imprimées dans toutes les langues. Et c'est par ce culte que l'homme est l'homme. Supposez qu'il oublie ces grands souvenirs, ces poèmes, cette langue ornée ; supposez qu'il se borne à sa propre garde, et à la garde du camp, aux cris d'alarme et de colère, à ce que le corps produit sous la pression des choses qui l'entourent, le voilà animal, cherchant pâtée, et bourdonnant à l'obstacle, comme font les mouches.

L'homme pense l'humanité, ou bien il ne pense rien. « Le poids croissant des morts, dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence ». Entendez-le bien. Notre pensée n'est qu'une continuelle commémoration. Ésope, Socrate, Jésus sont dans toutes nos pensées ; d'autres montent peu à peu dans le ciel des hommes. Le moindre débris de pensée est mis sur l'autel. Poèmes, paraboles, images, fragments d'images, griffes de l'homme, toutes ces énigmes sont l'objet de nos pensées. Il n'y a point de pensée nationale ; nous pensons en plus grande compagnie. Directement ou indirectement nous ne cessons point de nous entretenir avec les ombres éminentes, dont les œuvres, comme dit le poète, sont plus résistantes que l'airain[[1407]](#footnote-1408). Cette société n'est point à faire ; elle se fait ; elle accroît le trésor de sagesse. Et les empires passent.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXI)

Propos sur l’éducation, 1932 (LXX)

971

Les anciens empereurs de la Chine réglaient l'espace et le temps. C'étaient de grandes cérémonies. Ordre était donné solennellement aux quatre points cardinaux et à toutes les distances du grand empire ; ordre aussi aux saisons et aux mois, et d'avance aux années, de se bien aligner et de former comme la route du temps à venir, vide encore d'événements, mais préparée pour les recevoir. D'après cette double assurance, les peuples orientaient leurs projets, réglaient leurs travaux, étendaient leurs espérances.

Or, cela nous fait d'abord rire, parce que nous savons que l'espace s'étend bien tout seul et sans nous, toujours au-delà de lui-même, et que le temps aussi s'écoule sans notre permission, chaque instant effacé par l'instant suivant ; cette mort des instants ne cessera jamais, quand il n'y aurait plus d'empereur au monde. Et toutefois cette cérémonie chinoise ferait un beau symbole, la fonction de tout empereur étant proprement de régler ses décrets sur ce qui ne peut être autre. Et si les lois d'un État n'étaient autres que les lois mêmes de la nature, selon les vues perçantes de Montesquieu, nous n'aurions plus rien à demander. Que peuvent les pouvoirs sinon nous confirmer tels que nous sommes, laissant courir, sous le nom redoutable de la justice, les suites du crime et les suites du travail ? Car enfin il est dans l'ordre que tout service soit payé de retour, et que celui qui vole et tue ne meure pas tranquillement dans son lit. Ainsi le gouvernement le plus parfait ne pourrait jamais que prédire selon les lois naturelles. « Si vous êtes justes, si vous vivez de travail et d'échanges publics, vous vivrez en paix. Si vous voulez dominer, menacer, forcer, enfin prendre au lieu de gagner, vous ferez la guerre ». Le progrès dépendrait des individus ; les pouvoirs assureraient seulement l'ordre tel quel, et justement celui-là qu'ensemble nous méritons. Vue étonnante sur la fonction de police.

Il y a un autre pouvoir, un autre ordre, une autre société. Il n'est pas vrai que l'espace s'étende de lui-même, et nous ouvre en tous sens des routes. Ce qui est donné c'est le fourré impénétrable, la nuit qui revient, le brouillard, les astres souvent cachés, la fuite, l'épouvante. Mais la girouette indique le levant et le couchant bien plus précisément que ne fait le soleil ; il y a des routes et des bornes kilométriques ; il y a des phares sur la côte, des cartes et un annuaire ; il y a des écoles où l'on apprend à reconnaître en quel lieu on se trouve, quand ce serait sur l'océan sans différences, d'après les astres et d'après les montres. L'espace est aménagé ; et il n'est même point autre chose que cet aménagement. Le loin, le près, les directions, et jusqu'aux bornes de nos champs, tout est fixé et contrôlé par un pouvoir qui ne tyrannise point.

Le temps n'est rien si on ne le pense ; et je ne vois pas comment on le penserait sans le compte public des jours, la mesure exacte des lunes et des saisons, sans les fêtes publiques qui célèbrent les vraies positions du soleil. Que seraient nos souvenirs sans les dates ?

Que serait l'année si chacun en jugeait d'après le froid et le chaud ? Oserait-on célébrer la renaissance à Noël, ou annoncer l'année nouvelle et le soleil remontant quand la gelée nous saisit ? Oserait-on croire au capricieux printemps quand avril nous fouette de sa pluie glacée ? Et quand l'éclipse commence, qui ne croirait que le soleil va mourir ? Mais l'éternel empereur de Chine connaît ces choses. Il trace d'avance cette année vierge et les époques où il convient d'être prudent ou confiant. D'avance il dessine les archives de notre histoire, quelle qu'elle puisse être ; d'avance il nomme les jours, ainsi que le décor solaire ou lunaire, pour nos joies ou pour nos malheurs, laissant le reste à notre courage. Ainsi dans les cérémonies du premier janvier, ce n'est pas le pouvoir de police qui se montre, mais un autre pouvoir qui n'est que pensant. Fête abstraite, austère, et belle.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXII)

1937 SE I « Deux pouvoirs »

972

C’est par l’esprit qu’on se délivre, il n’y a pas d’autre chemin. Et quand je dis esprit, j’entends aussi bien la rhétorique. Quand nous voyons revenir ces discours aussi anciens que les pouvoirs, sur l guerre et la paix, nous autres, subalternes ou hommes de troupe, nous y entendons très bien le claquement du fouet ; et nous voilà aussitôt à l’indignation ; nous voilà à nous compter, à nous unir, et à nous enivrer de cette force du nombre, que nous croyons invincible. Or cette force du nombre est vaincue et serve depuis des siècles de siècles. Et pourquoi les esclaves sont-ils vaincus ? C’est qu’ils ne savent pas la rhétorique. Pour parler autrement c’est qu’ils n’ont point l’esprit formé, ni cultivé, ni assoupli. Voltaire était bon contre la guerre ; lisez *Candide* ou *Micromégas*. LE grand Frédéric lui-même devait rendre les armes ; il ne pouvait point se prendre tout à fait au sérieux ; mais il savait bien aussi faire valoir la nécessité de sauver l’ordre tel quel, et enfin d’appliquer à des masses ignorantes et barbares le genre de gouvernement qu’elles méritaient. Voltaire n’aimait point le désordre, ni l’aveugle foule, la canaille, comme il disait. Ce bruit de la fureur populaire, ceux qui l’ont entendu reviennent promptement à l’antique doctrine des pouvoirs forts. Ou bien, ouvrant eux-mêmes, comme dit Platon, leurs propres prisons, ils s’abandonnent eux aussi à l’aveugle colère. Guerre, désordre et injustice ensemble, c’est une amère consolation. L’homme moyen en vient très vite, et sur la seule rumeur, à préférer ce même mal de la guerre, mais contenu et limité par un ordre terrible. La force va au pouvoir comme à un aimant ; c’est une très vieille histoire.

Tout cela, faute de rhétorique. L’esprit révolutionnaire est raidi, sans nuances, aussi dogmatique que l’autre. Les deux se repoussent et se séparent, laissant entre eux comme un champ libre où les forces joueront. L’esprit ne lutte point ici de ses propres armes ; mais plutôt il prépare une autre lutte où les armes d’esprit seront de nul poids. La paix est de l’esprit seul, sans aucun moyen de force. La révolution chrétienne a bien failli le prouver ; mais elle était surchargée de trop d’opinions incertaines ; elle devait céder à la tentation de forcer, par la difficulté de prouver. L’esprit qui règne n’est plus esprit.

La liberté n’est pas un bien extérieur. Il faut que chacun la conquière en lui-même et pour lui-même ; c’est ainsi qu’il travaillera le mieux pour les autres. Et si seulement l’esprit socratique, si fort de ce qu’il avoue l’ignorance, était un peu plus commun, les arrogants discours trouveraient un étrange silence, qui suffirait. Ce vide d’applaudissement, je crois que les pouvoirs le sentent déjà. Que serait-ce si le peuple savait parler ? J’entends si la rhétorique, habile à plaider, ne se trouvait pas toujours au service des pouvoirs. Je ne dis pas seulement dans les assemblées, mais dans les conversations, l’importance, qui dit toujours la même chose, met en déroute le Socrate obscur et sans rhétorique. Aussi ne voyons-nous que des dogmatiques, qui cherchent leurs pareils. L’esprit qui n’a point son système et ses partisans, l’esprit qui pique l’importance et la dégonfle, n’a presque aucun rôle. J’ai entendu des gens que je crois raisonnables dire : « Ce n’est pas tout que de démolir ». Mais je crois au contraire qu’en politique il n’y a rien à bâtir, et que tout irait passablement si l’esprit public osait jusqu’à dire non, et jusqu’à rire au nez des Importants. Tout le mal, et jusqu’à ces périodiques massacres, vient de ces colonels d’opinion qui sont tellement assurés d’eux-mêmes. Car, enfin, il n’est pas nécessaire de réfléchir beaucoup pour comprendre que les impôts, la misère, l’injustice, sont des fruits de la guerre, et qu’ainsi notre politique, à nous citoyens, consiste principalement à nous défendre contre les politiques.

*La Lumière*, 12 novembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXIII)

973

On se demande quelquefois ce qu’étaient les simples soldats dans les armées d’autrefois. Cela est profondément ignoré ; tout ce qui a été écrit sur les armées, la guerre, le devoir militaire, et choses semblables, a été écrit par des officiers. L’autre côté de la question reste noir. Dans les romans et dans les comédies, on entrevoit seulement le commencement ou la fin de ces équipées. Un homme jeune, vigoureux, pauvre, souffrant d’un amour humilié, ou bien las d’être toujours petit garçon devant ses parents, un tel homme, au sang vif, un peu impatient, colère, brutal, se vendait comme en des temps plus anciens on vendait les esclaves. Quelque sergent recruteur terminait promptement l’affaire. Le nouveau soldat s’en allait avec des rubans à son chapeau. Rarement il revenait, après des années, et tout gaillard, quelquefois épique, il racontait. Mais l’ordinaire de cette existence séparée, les brutes qu’il y trouvait, et par quelle violence méthodique il était amené à une sorte d’indifférence ; quels désespoirs, quels remèdes, quelles pensées, c’est ce qu’on ne sait guère. L’homme y gagnait certaines vertus propres à l’esclave, une résignation, un durcissement, une vue nette des choses prochaines, une industrie à tout faire, une fraternité bornée. Mais tout est embelli, dans les récits de ce genre. Le métier exige que l’homme de troupe se montre tel qu’on veut qu’il soit. Assurément, dans les grands pillages, le soldat se montrait tout à fait autre. Plus vrai ? non pas. Une foule est un monstre sans pensée. L’individu n’est pas tant changé au sortir de ces grands désordres. Il les a oubliés. Les corsaires étaient de rudes garçons, qui ne différaient pas beaucoup des pirates. C’est au retour, quand ils rapportaient au roi une belle part de leurs prises, c’est au retour que s’établissait la différence. Et, encore une fois, ils prenaient le parti de croire ce que l’on disait d’eux. Lorsque Ducasse ou Jean Bart ramenaient des millions, qui pensait aux femmes, aux enfants, aux vieillards ?

L’autre côté, celui du commandement, est clair au contraire. L’art de diriger ces bandes où il y avait de tout est connu et publié par les règlements, par les châtiments, par ce caractère du chef, qui s’est conservé. Une hiérarchie admirable ; une division du travail ; un art de choisir les subalternes ; un pouvoir absolu, et qui se montre tel ; un mépris du détail ; un mélange d’indulgence et de sévérité, propre à chaque grade. L’autorité plus familière chez les subalternes, mais stricte par la dépendance. Au-dessus, une ignorance volontaire des moyens, une attention aux résultats. Une justice à la turque, soucieuse surtout d'effacer l’idée même d’un droit et la moindre espérance. Un monde inhumain, profondément étranger au régime politique, mais en revanche naturellement célébré par tout ce qui est chef comme le plus beau, le plus convenable à la nature humaine, le plus sage qui soit. Ce qu’on lit sur la fraternité militaire, sur la grande famille, sur le bonheur d’obéir, ce sont des pensées de chef. Ce sont les seules qui aient cours dans la société polie et dans les conseils du gouvernement. Le pouvoir à la turque n’est jamais blâmé par celui qui l’exerce ; il est envié de presque tous ; chacun compte sur soi-même pour le rendre juste.

Mesurez maintenant, si vous l’osez, les immenses effets de l’égalité politique et du service militaire obligatoire. L’esprit du commandement n’ayant point changé, et ne voulant point changer, les pacifiques citoyens, élevés dans le respect du droit et des personnes, sont jetés en pâture à cet autre ordre, à cet ordre terrible, qui par système nie tout cela, et ouvertement. En sorte que l’idée, si naturelle et si puissante, de se dévouer volontairement à la défense des foyers et des mères, se trouve aussitôt écrasée et méprisée. Regardons bien là ; c’est l’idée même du droit qui est mise sur l’enclume et martelée ; c’est miracle s’il en reste quelque trace dans ces jeunes têtes. Et la situation de la jeunesse est telle qu’elle n’a d’autre chance d’échapper à cet esclavage ésopique que de saisir, si elle peut, quelque parcelle du pouvoir turc. D’où cette ironie militaire, dissolvant énergique de nos mœurs, de nos idées, de nos espérances. La guerre même, sous toutes ses formes, occupe alors les esprits, en haut, en bas, la guerre intérieure, la guerre essentielle. Il ne manque plus que l’ennemi ; on le cherche, on le trouve, on l’invente. Je crois que la démocratie surmontera cette contradiction ; mais il faut d’abord qu’elle ose la regarder en face.

3 décembre 1927 (SM1)

*La Lumière*,3 décembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXIV)

1939 SM1, CLXXI, « À la turque »

974

L'union fait la force. Oui, mais la force de qui ? Le Léviathan populaire emportera tout, si une seule et même idée habite toutes les têtes. Et ensuite ? J'aperçois les fruits éternels de l'union ; un pouvoir fort ; des dogmes ; les dissidents poursuivis, excommuniés, exilés, tués. L'union est un être puissant, qui se veut lui-même, qui ne veut rien d'autre. Le raisonnement militaire montre ici toute sa force. « Je ne puis rien faire de subordonnés qui toujours critiquent ; je veux qu'on m'approuve ; je veux qu'on m'aime. » Et c'est quelque chose de faire à dix mille un seul être ; cela écrase tout. L'imagination s'enivre de cet accord, sensible même dans le bruit des pas. Chacun attend de merveilleux effets. Or les soldats de Bonaparte virent le sacre et tout l'ancien ordre revenu ; ils ne virent rien d'autre. L'union s'affirme et se célèbre elle-même ; elle s'étend ; elle conquiert. On attend vainement quelque autre pensée.

Il n'y a de pensée que dans un homme libre ; dans un homme qui n'a rien promis, qui se retire, qui se fait solitaire, qui ne s'occupe point de plaire ni de déplaire. L'exécutant n'est point libre ; le chef n'est point libre. Cette folle entreprise de l'union les occupe tous deux. Laisser ce qui divise, choisir ce qui rassemble, ce n'est point penser. Ou plutôt c'est penser à s'unir et à rester unis ; c'est ne rien penser d'autre. La loi de la puissance est une loi de fer. Toute délibération de puissance est sur la puissance, non sur ce qu'on en fera. Ce qu'on en fera ? Cela est ajourné, parce que cela diviserait. La puissance, sur le seul pressentiment d'une pensée, frémit toute et se sent défaite. Les pensées des autres, quelles qu'elles soient, voilà les ennemis du chef, mais ses propres pensées ne lui sont pas moins ennemies. Dès qu'il pense, il se divise ; il se fait juge de lui-même. Penser, même tout seul, c'est donner audience, et c'est même donner force, aux pensées de n'importe qui. Lèse-majesté. Toute vie politique va à devenir une vie militaire, si on la laisse aller.

Petit parti ou grand parti, petit journal ou grand journal, ligue ou nation, église ou association, tous ces êtres collectifs perdent l'esprit pour chercher l'union. Un corps fait d'une multitude d'hommes n'a jamais qu'une toute petite tête, assez occupée d'être la tête. Un orateur quelquefois s'offre aux contradicteurs ; mais c'est qu'alors il croit qu'il triomphera. L'idée qu'il pourrait être battu, et, encore mieux, content d'être battu, ne lui viendra jamais.

Socrate allait et venait, écoutait, interrogeait, cherchant toujours la pensée de l'autre ; ne cherchant point à l'affaiblir, mais au contraire à lui donner toute la force possible. Dont l'autre souvent s'irritait ; car notre pensée, mise au clair, n'est pas toujours ce que nous voudrions ; il s'en faut bien. C'est pourtant ainsi qu'on s'instruit ; il n'y a point d'autre moyen. Ceux qui auront la curiosité de lire Platon, ce qui est suivre Socrate en ses tours et détours, seront étonnés d'abord de ces grands chemins qui ne mènent à rien. Mais aussi il n'est pas dit qu'un esprit libre sera assuré de beaucoup de choses ; encore moins qu'il s'accordera aisément avec beaucoup d'hommes. Un joueur de ballon en un sens ne gagne rien non plus, mais, quand il perdrait la partie, il a gagné de bonnes jambes et de bons bras. Ainsi Socrate gagnait de se sentir fort contre les discours de belle apparence. En ce petit pays de Grèce, en ce temps heureux, on vit paraître un commencement de liberté. Nous vivons encore sur cette monnaie précieuse. En cette pâte d'hommes, épaisse, dogmatique, il reste heureusement un peu de ce levain. Ainsi la formation impériale, qui toujours renaît en toute nation comme en tout parti, et fût-ce entre deux hommes, ne réussit jamais tout à fait. Il reste une petite lueur d'incrédulité. O vigiles de la flamme, n'allez pas vous endormir.

*La Lumière*,10 décembre 1925

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXV)

1961 Propos sur des philosophes, LIII

975

Lorsque l’homme de troupe tremble devant le capitaine, on ne peut pas dire qu’il manque d’attention ; on voudrait dire qu’il en a trop ; toujours est-il qu’il ne fait pas attention comme il faut. Et, s’il est vrai que l’oiseau soit fasciné par le serpent, l’oiseau non plus ne fait pas attention comme il faut. Les êtres faibles que l’on endort en fixant leur regard sur quelque point brillant, ne ménagent pas assez leur attention ; on pourrait dire que l’attention périt ici par un excès d’attention. Bref, il n’est pas facile de penser.

Tout être vivant fait continuellement attention à son propre contour. Cette frontière sensible où la douleur commence, où la puissance se termine, est naturellement ce qui intéresse. Il n’y a même point d’intérêt au monde qui ne commence que par ce resserrement et cette garde autour de soi. Aussi l’adjudant dit bien : « Garde à vous ». Et l’orateur aussi, et le professeur de même quand ils essaient de tonner à la manière de Jupiter. Mais il ne faut point dire alors que l’attentions ‘élève ; bien plutôt elle redescend jusqu’à une sorte de terreur qui cherche objet. Le candidat aussi cherche objet, et ne choisit point, considérant le sourcil du maître, ou le bouton de porte. Chacun a remarqué que, dans les moments difficiles, l’attention est souvent occupée par un objet qui n’a point de sens, qui n’offre aucun rapport avec la situation présente, et qui offre pourtant la couleur de l’intérêt le plus vif. C’est le propre du frisson animal et du saisissement de donner intérêt à n’importe quoi. Ainsi l’homme qui se sent pressé, et bien en peine d’écrire quelque lettre difficile, regarde sa plume, le papier, le plafond, comme si quelque grand secret y était enfermé. Ce que l’on appelle travail ou effort n’est presque jamais autre chose que cette tension stupide, et qui, en effet, fatigue autant que si l’on soulevait des fardeaux. C’est que l’homme se noue alors autour de lui-même, et se garrotte, employant sa force à s’empêcher de respirer et de vivre. Il faut délier cette attention servile.

L’objet beau délie. Ce n’est pas que l’esprit y trouve d’abord quelque chemin. Mais c’est plutôt le corps humain qui trouve ici ec qui convient à son équilibre et qui, par une sorte d’imitation et de danse, se trouve rétabli en sécurité et souplesse. L’attention est libre alors pour des pensées. Et c’est par là que le poète est le meilleur maître à penser. Ce discours à mesure humaine fait la paix en ce corps tremblant ; c’est le moment de contempler. Ainsi la vieille méthode d’instruire par les poètes sera toujours la meilleure.

On ne peut pas savoir ce que pense l’animal ; mais les pensées courtes qui accompagnent la peur peuvent donner quelque idée de ce retour à soi et aux frontières du corps. Pour ces êtres qui sont entièrement occupés à ne pas mourir, l’objets e perd dans le saisissement ; le monde n’est que danger ou proie. Le point d’intérêt est tout, et ainsi n’est plus rien. Ce qui fait qu’un paysage est vu, c’est un état de loisir et de liberté, une attention déliée et je dirais presque distraite, qui se joue autour d’un centre. Cet heureux état n’est point animal ; il suppose le sentiment du règne humain sur les bêtes et les choses, de la garde humaine présente par des signes innombrables, enfin de l’ordre humain présent, non point pesant, mais diffus et comme répandu. Solitude en société, c’est le moment de la pensée.

L’alarme n’est pas le moment de penser. Il faut agir alors, et la pensée coule au bout des doigts ; mais si l’on ne peut agir, on reste rivé à soi, sans la moindre espérance d’une idée. Or, parce que notre première attention est comme un sursaut animal, la perspective de penser ne plaît guère. Aussi est-il difficile d’intéresser sans alarmer, et de demander jugement sans irriter. Il y faut la précaution, la cérémonie, la politesse. Je dis à l’égard des hommes les plus savants, et les plus subtils. Si vous les prenez de court, vous trouverez l’humeur, non la pensée. Un mot non prévu produit le même effet qu’une attaque au corps ; l’homme passe comme une revue de ses frontières et ferme toutes ses portes. Il faut être extrêmement poli avec les rois. Si vous cherchez un penseur, c’est un roi que vous cherchez. Saluez de loin et n’approchez qu’avec permission. Soyez poli.

*La Lumière*, 31 décembre 1927

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXVI)

976

Après la dure gelée de décembre, il vint soudainement un vent chaud et un verglas, après quoi les nuages en haillons arrivèrent du sud-ouest, et la grande pluie amollit la terre. Un tel changement est commun dans nos climats, et presque toujours, c’est une dépression venant d’Irlande par l’Écosse qui permet de le prévoir. Représentez-vous un petit entonnoir tournant comme on en voit dans le fleuve aux piles des ponts. Ces tourbillons, creux et reliefs de l’air, se lisent aisément sur les cartes des pressions, que l’on dresse deux fois par jour au bureau météorologique. Il est presque impossible de prévoir le temps pour le lendemain en un lieu donné, surtout dans les périodes variables et mal caractérisées. Au contraire, un changement soudain et étendu, passant d’une violence à une autre, est toujours prévisible d’après les cartes, autant que je sais. Il faut donc rire une fois de plus des météorologistes. Mais faut-il rire ?

Il ne faut point rire, car ce sont des militaires. Il ne faut point rire, car ces hommes aux yeux bouchés sont en position de peser gravement sur notre existence privée et publique. Ils forment la jeunesse, par la situation où ils sont, situation unique, de prêcher et de menacer de la même voix. Ils inclinent la politique, par le souci de leur importance, qui suppose et appelle les plus grands malheurs. Ils sont, de tous les hommes, les plus écoutés, en ces cercles de puissants, d’ambitieux, d’intrigants, où notre avenir se prépare. Et n’est-il pas effrayant de voir qu’un général bien connu qui se mêle de prédire le temps, s’excuse de n’avoir point annoncé le verglas, par cette raison, dit-il, que la météorologie s’occupe seulement des choses du ciel, et non pas de celles de la terre ? Cela est bonhomme, et ironique ingénument. Cette légèreté à s’excuser, cette gaminerie de vieil homme, ce sourire ambigu que je devine, tout cela est d’institution. Voilà bien l’âme royale qui, au cours d’une vie attentive et même scrupuleuse, n’a pourtant jamais compté ni avec la nature des choses ni avec le commun jugement qui voit les effets, mais seulement avec un chef de même lignée qu’elle, de même formation qu’elle.

Je ne sais si la guerre a toujours élevé au pouvoir le même genre d’hommes. Il se peut qu’au temps de Turenne, ou aux commencements de Bonaparte, la guerre fût un métier comme la chasse, et les troupes aussi plus libres de juger. Cet art en notre temps est devenu scolastique en haut et en bas. L’officier est très raisonnable, et sait très bien sa leçon ; l’homme de troupe, de même. Nos colonels et nos généraux sont des administrateurs rusés ; nos soldats sont des enfants très sages. Aussi voit-on que le pouvoir absolu produit tous ses fruits. Mais il faut convenir qu’en tout temps la puissance d’une troupe armée a supposé premièrement la discipline. Et disons même, en prenant les choses au mieux, qu’un chef militaire n’est jamais bien préparé à juger des événements qui arrivent sans l’homme, puisque toute la fonction militaire est de faire les événements. Si le chef se trompe, il peut toujours effacer l’erreur par l’audace, par la confiance qu’il a eue en lui-même, par celle qu’il inspire. Et d’après cette vue qui est la dominante dans la scolastique militaire, il est toujours douteux que le chef se soit trompé, même s’il est battu ; car il dira que ses subordonnés ne l’ont point secondé comme il fallait, et même il le croira. Chacun a vu de ces offensives malheureuses ; chacun attendait qu’il fût demandé compte au chef responsable ; chacun a enfin compris que cela ne pouvait pas être, et ne serait jamais. Là-dessus on peut jeter toutes armes par désespoir, et se résigner à suivre ces chefs, qui, par état, se croient infaillibles. Toujours est-il bien clair que cette tyrannie ne sera point effacée de la terre tant que la guerre sera un moyen permis, et même honorable, de régler entre nations les querelles de bornage et de mur mitoyen.

7 janvier 1928 (SM1)

*La Lumière*,7 janvier 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 1, 20 janvier 1928 (LXXXVII)

1939 SM1, CLXXIII, « Le pouvoir militaire »

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n° 2, 20 février 1928

977

Qu'est-ce que la *Jeune Parque ?* C'est l'envers de nos pensées. Ces touches innombrables du monde, ces gestes commencés et retenus, ces pas qui n'avancent point, ces mouvements intérieurs par lesquels le vivant se conserve et en même temps s'use, ces marées du sang et de la lymphe, cette flamme enveloppée, non moins livrée aux marées du vent que la flamme d'une torche, ces puissants sommeils, ces courts sommeils, ces changements de pied, ces détentes, ces emportements, ces enveloppements sur soi, ces tissus qui flottent et déplient leurs franges comme des algues dans le liquide salin, tout ce petit monde alarmé et rassuré, c'est tout cela qui porte nos pensées. Ainsi quand nous fermons les yeux, et sur le point de dormir, ces remous de la vie se traduisent sur le fond noir par des houppes, des fumées, des points brillants, des aurores, des crépuscules ; d'où je viens quelquefois à penser à des visages, à des champs, à des forêts, à des villes. Non point que de telles formes soient réellement dessinées par le cours du sang et des humeurs. L'orgueilleux esprit gouverne encore ces apparitions ; il les achève ; il en fait des pensées. C'est merveille de voir, en une femme assise, emportée avec cette terre, flottant vers la prochaine saison, aussi mobile que l'air et l'eau, c'est merveille de voir flotter et surnager une pensée raisonnable, attentive à ces autres tourbillons, à ces autres mondes gravitant, brûlant, rayonnant, attirés et attirant, passant de grande marée à morte eau ; ces autres mondes balancés qui sont des hommes et des femmes, non moins raisonnables, non moins attentifs et polis, si ce n'est que parfois un sourire, reflet cosmique, ou un mouvement de l'œil, assez étranger au discours, présagent quelque tempête d'amour, d'ennui, ou de désespoir.

Or les destins de l'homme ne sont guère changés par les discours, ou plutôt par cette partie du discours que l'on peut imiter en soi-même et reproduire. En revanche, les imperceptibles remous, comme de banderoles qui indiquent la direction du vent, mais aussi tous les plis de l'air, les signes enfin de l'âge, de la saison, par quoi le monde s'exprime tout, en ces visages si bien composés, sont ce qui oriente nos sentiments, nos serments et nos actions. Si le diplomate, à force d'art, de ruse et d'intrigue, suit la danseuse en ses déplacements, ce n'est pas pour entendre des discours raisonnables ; mais c'est qu'il cherche un sens à ces merveilleux signes, à ces plis du front, à ces yeux changeants, à ces doigts aussi mobiles que des herbes au fil de l'eau. Chose digne de remarque, la plante humaine la mieux protégée et gardée, la moins durcie et épaissie par les actions, la moins livrée aux hasards de ce monde, est sans doute celle qui les exprime le mieux en leurs passages, en leurs nuances, en leurs ombres et lumières, comme l'aiguille de la boussole, si bien protégée et toujours tremblante. Et c'est si bien notre lot, d'accorder nos pensées avec l'intime battement de la vie, que nous ne nous lassons point de suivre ce double langage, essayant de faire marcher ensemble l'air et la chanson.

Or, tant que ces signes sont souples comme l'eau, nous en faisons aisément réussir des pensées, et ce sont nos heureuses pensées. Mais l'écorce durcit ; il se forme des roches en cette mer ; la nature fait voir des angles, des plis, des chemins ; la pensée s'y retrouve ; l'irritation s'ajuste avec les motifs. Non plus tourbillon, mais planète durcie. On n'a plus à deviner, on ne peut qu'attendre. Ce minéral a raison. De raison on ne peut faire raison ; c'est de nature qu'on fait raison. Ainsi l'invention périt en même temps que le caprice. Et c'est ainsi que la Jeune Parque se change en une vieille Pythie.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n° 2, 20 février 1928 (LXXXVIII)

1934 LIT XII

978

Impulsion, coordination, discipline, voilà ce qui nous manque, et principalement pour les ouvrages de l'esprit. Chacun travaille dans son coin, et tous ces produits de l'inspiration anarchique feront pourtant la pensée française. Un homme gouverne son langage, un pays non. Chacun choisit entre ces cris qui veulent sortir de lui-même ; chacun en fait des mots et des phrases, d'après lesquelles il sera jugé, estimé, méprisé. Un pays laisse crier les mille ou dix mille bouches qui parlent son langage. Un beau matin il sort un livre que l'éditeur poussera, que le libraire étalera, qui changera peu ou beaucoup le jugement des citoyens et le jugement des étrangers. Léviathan est le dernier informé ; il constate le succès ; quelquefois il s'en étonne ; souvent il ne peut ni empêcher ni réparer.

Considérez la *Trahison des Clercs*. Ce livre était-il opportun ? S'accordait-il aux projets, aux soucis, aux besoins de Léviathan ? On n'en a point délibéré, attendu que l'auteur n'a pris conseil de personne. Et maintenant le livre s'est envolé ; l'auteur lui-même n'y peut rien. Une masse d'un gaz rare, et dont les propriétés n'ont pas été assez étudiées, est mêlée soudainement à l'air que nous respirons. Si nos poumons s'en trouvent bien ou mal, c'est ce que l'on verra par les effets. Léviathan a l'esprit lourd et la tête petite. Dans deux ou trois ans peut-être, il s'apercevra que c'est sa propre pensée qui est mise ici en jugement. Il y est soutenu par un homme tranquille, et d'opinions jusque-là modérées, que les idées utiles ou opportunes ne sont pas toutes vraies, qu'il est indigne d'un homme pensant de fabriquer des opinions de propagande, comme on fabrique des armes, et qu'enfin celui qui prétend à l'honneur de penser doit viser un autre objet que le mensonge pieux, béni par les pouvoirs. Au temps de l'affaire Dreyfus, beaucoup se demandaient s'il était opportun, s'il n'était point même dangereux d'avouer une erreur cent fois niée par les pouvoirs les plus hauts et les plus respectés ; mais d'autres, d'abord peu nombreux, bientôt indomptable foule, voulaient qu'on examinât, d'après les règles de toute enquête selon l'entendement, si l'accusé était coupable ou non.

Or, après le long sommeil du temps de guerre, où il fallut penser par ordre ou se taire, c'est bien le même esprit d'examen qui se réveille et qui revendique, jugeant traîtres à l'esprit ceux qui produisent des opinions utiles et les donnent comme vraies. Et remarquez que l'auteur ne méconnaît point les charges du pouvoir et les nécessités de police. C'est l'affaire d'un ministre de savoir si une opinion fera émeute, et, dans les crises, de mettre en prison le penseur ; mais aussi les ministres ne se donnent point comme des penseurs ; c'est leur élégance, et leur vertu propre. La honte ne va qu'à celui qui fait métier de penser et qui habille de l'apparence du vrai ce qui n'est que précaution politique. Or, sous cet air de modération, cette thèse est peut-être la plus dangereuse qui soit. Car Protagoras disait déjà, au temps de Socrate, que les opinions utiles ne sont utiles qu'autant qu'on les croit vraies. Par exemple, dira quelque Protagoras de ce temps-ci, il est utile qu'on ne croie point qu'il y a trop de billets de banque en circulation ; mais il ne faut point dire qu'il est utile qu'on ne le croie point ; il faut dire qu'il n'y en a point trop, et même le prouver. Il faut donc des clercs, et qui inspirent confiance, et qui trahissent ; c'est ce que Protagoras appelle servir.

Il faut donc recenser et mobiliser les clercs. Entendons bien ; il ne s'agit pas d'emprisonner, ni même de faire payer l'amende. Mais il n'y a rien de plus simple que d'instituer un bureau militaire des ouvrages de l'esprit, qui réunirait périodiquement auteurs, éditeurs et libraires, et qui saurait d'avance ce que l'on écrit, ce que l'on prépare, ce que l'on va lancer. D'un commun accord, je le parie, on conviendrait de ce qu'il faudrait lancer, pousser, ou étouffer ; et les auteurs mêmes entendraient raison. Il suffit d'assembler les hommes pour qu'ils pensent bien.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n° 2, 20 février 1928 (LXXXIX)

979

L’homme est fanatique parce qu’il est animal. S’éveiller c’est premièrement bondir ; faire attention c’est premièrement guetter. Il reste quelque chose de ce mouvement dans toutes nos pensées, sans quoi nos pensées ne nous seraient rien. Mais chacun sait qu’une grande peur ou un grand désir n’aident point à toucher au centre de la cible, ni même à bien placer un coup de poing ; encore moins à débrouiller une serrure ou à régler une horloge. Les passionnés sont maladroits, et, par de cuisantes expériences, ils deviennent timides, j’entends maladroits en imagination. Or il y a de sévères méthodes, pour jouer du violon ou pour manier l’épée, et qui parviennent à délier de lui-même l’esclave irrité. La règle est : « Ne pesez pas de tout votre corps ; ne vous jetez pas ; ne faites pas toute l’action à la fois ; ne vous préparez pas à bondir d’un saut par-dessus la colline ; ne pensez pas à tous ces kilomètres qui sont devant vous. Un pas, et puis un autre ». J’admire dans l’ouvrier une sorte de lenteur qui va fort vite, et un air d’indifférence, par quoi les maisons sont bâties et les tunnels sont percés. Mais le même homme se jette à penser ; il s’y met tout. Il veut tout résoudre. Au lieu de débrouiller, il serre le nœud.

On ne voit point pourquoi un homme serait moins intelligent qu’un autre. Un plus un, qui fait deux, cela n’est pas difficile à comprendre ; pour les plus grands nombres c’est impossible, si l’on ne revient à un plus un. Aussi ne sert-il point de se mettre en colère selon la grandeur du nombre, comme un petit chien qui aboie à l’éléphant. Au contraire il faut s’apaiser d’abord, et diviser, ce qui est ajourner. Or il arrive que, plus le problème est compliqué, moins on se croit en droit d’ajourner. La mort, Dieu, l’âme, la justice, comment ajourner ? Grande alarme, qui fait bouillir le sang. Et toujours quelque Pascal secoue la porte. La fable du Sphinx est belle. Le Sphinx attendait l’homme, et lui proposait quelque énigme ; qui ne devinait pas était dévoré. L’homme est à lui-même ce monstre. Il ne se donne point de délai. Le feu offre une image grossie de l’homme naïf ; le fou se précipite à juger. Ce mélange de vertige, de peur et de colère est souvent sensible dans les nœuds du visage et dans le son de la voix. Quand le fanatique pense, ne vous mettez pas en travers.

Socrate ajournait. Montaigne ajournait. Descartes ajournait. En Descartes la méthode enfin se montre ; l’ordre paraît. « Avant de connaître telle chose, je dois connaître d’abord telle autre chose, plus simple ». Et lui-même a dit aussi que c’est souvent notre grand amour pour la vérité qui fait que nous la manquons. Il faut donc se garder de l’emportement ; c’est se donner par étude une sorte d’indifférence. Analyser est toute la force de l’esprit ; mais analyser c’est d’instant en instant choisir et refuser ; c’est penser comme on veut et non point comme les choses voudraient ; encore moins comme les hommes voudraient ; car ils aiment la vérité toute, et voudraient d’un seul mouvement l’embrasser toute. Cette impatience est ce qui persécute. Ainsi c’est toujours l’intelligence qui est brûlée. Elle est impie. Diviser les difficultés, voilà le sacrilège.

C’est une question de savoir s’il est permis de tout examiner. Oui, c’est une question, et il faut l’examiner ; donc il faut tout examiner. Jamais vous en vaincrez l’esprit qui s’est une fois éveillé, quand ce ne serait qu’à compter un plus un. Car la vue claire de cette loi commune à tous les esprits fait paraître aussitôt une autre valeur bien au-dessus de ce monde des forces, et même qui exige que ce monde des forces soit refusé. En aucun problème ma force du poing ne décide ; et c’est par là que la force n’est pas le droit. Mais c’est sans doute quand on est aux prises avec soi-même, quand on éprouve que le moindre retour de force enlève jusqu’à l’espérance d’une pensée, c’est alors qu’on le comprend le mieux.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n° 2, 20 février 1928 (XC)

980

Beaucoup se plaignent d’avoir mal choisi. C’est qu’un métier n’est nullement, pour celui qui le fait, ce qu’il était devant celui qui l’a choisi. Toutefois n’allez pas maintenant en choisir un autre ; vous y trouverez d’abord une belle apparence, et, bientôt après, tout à fait autre chose ; bon ou mauvais, mais autre. Cela est vrai pour un appartement, pour une maison de banlieue, pour un site ; cela est vrai dans l’amour et vrai dans l’amitié. On choisit vite. On choisit mal. Et même, choisit-on ? Qui donc a tout visité, tout pesé, tout comparé ? Mais non. Chacun choisit devant ses pieds. Le hasard est pour beaucoup dans nos partis. Pour le surplus, nous sommes déjà chargés de choix. Chaque pas dans la rue est un choix. Et que de choix faits pour nous et par d’autres, avant que nous nous avisions de choisir, avant que nous y puissions penser ! On n’oserait choisir de marcher sur tel pavé, si l’on calculait les suites possibles. Aussi, c’est nature qui fait le choix.

Première remarque à faire : l’homme qui s’avance porte, disait le sage, toute sa fortune avec lui. Il est toujours lui ; il n’a jamais réellement que lui. Mais ce n’est pas peu. Laissons le costume. Laissons toutes ces pendeloques qui commémorent nos choix. Cela n’est pas de nous. Regardez deux prêtres, deux juges, deux gendarmes, comme ils diffèrent par la charpente, les os de la face, les yeux, les cheveux, l’inévitable expression. C’est par quoi, direz-vous, nous sommes encore tenus, et de plus près. C’est, il est vrai, un autre costume, que nous n’avons pas choisi, que nous ne pouvons jeter. Mais c’est décrire la force en langage de faiblesse. Un vivant est par lui-même un succès étonnant ; car ce grand univers n’a pas cessé de l’attaquer ; un vivant ne cesse de vaincre et de s’affirmer. Voilà ce que nous sommes premièrement, une victoire en marche. Le pensant, qui se sent et se connaît lui-même, est encore bien plus riche ; car la situation difficile, et l’obstacle infranchissable, on peut encore les connaître ; la connaissance va jusqu’à la lune, jusqu’au soleil, jusqu’aux étoiles inaccessibles ; et même cette connaissance de choses si lointaines règle nos actions, par une détermination précise des temps et des lieux.

Ces ressources de vie et de pensée sont encore peu en comparaison du vouloir, pourvu qu’il redescende de ses vues chimériques à la situation réelle, et à ce qui est commencé. Tout est commencé, nous n’avons qu’à continuer. Que chacun se prenne au point où il est, dans le mouvement qu’il va faire. Le point où il est arrivé, chacun peut le connaître mieux par un mouvement d’attention. Le mouvement qu’il va faire, par la nature, par le besoin, par la coutume, chacun peut le faire mieux par un mouvement de volonté. Songez-y, la volonté n’a absolument aucune prise hors de la situation présente, et de ce pas que vous allez faire ; toutes les résolutions pour l’avenir sont imaginaires. Continue ce que tu fais, mais mieux. Tu n’as point le choix. Partant de la présente situation, il faut ou suivre le besoin, ou suivre la coutume, ou vouloir ce qu’on va faire, et le changer par là. Ce que je ferai dépend de ce que je fais. L’action compte double ; elle change la situation ; elle me change moi-même. Le bûcheron fend l’arbre et se fait des bras.

Il n’y a qu’un mieux pour chacun, c’est de faire mieux par volonté ce qu’il allait faire par nécessité et mal. Le pilote ne se dit point qu’il aurait dû ne pas partir, ou prendre une autre route ; mais, de la route qu’il a prise il veut faire la bonne route. N’ayant plus à choisir, sinon entre vouloir et subir, il veut, afin que le choix soit bon. De même un enfant, qui est né tel, il faut l’élever selon sa nature, au lieu de vouloir follement qu’il soit autre. Et chacun est pour lui-même comme un enfant qu’il a, et qu’il n’a point choisi, qu’il doit prendre d’abord comme il est, et conduire pour le mieux, partant de là. De même un ami, une femme, un métier. Tout est mauvais si l’on laisse aller ; il faut donc vouloir, ce qui est espérer et aimer. Il faut vouloir ce qu’on fait, aimer ce qu’on fait.

La Psychologie et la Vie, janvier 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n° 2, 20 février 1928 (XCI)

981

Une aurore ne ressemble nullement au crépuscule du soir. Ce sont quelquefois les mêmes couleurs, et il n'est pas sûr qu'un peintre puisse, par la seule clarté, distinguer l'extrême matin de l'extrême soir ; c'est qu'il arrête le soleil. Dans le fait l'aurore s'illumine d'instant en instant ; ce signe suffit. À l'aurore de l'année, le même signe n'est pas moins éloquent ; chaque jour annonce un peu plus de soleil. Et, quoique les nuages, le brouillard, le froid s'assemblent pour nous tromper, cette touche de la lumière, chaque jour plus appuyée, nous éveille et nous prépare.

Il est vrai aussi que tous les signes concordent. Tant que les feuilles de l'an passé tombent au vent, nous ne cessons de commémorer ; notre pensée retourne au dernier printemps d'après ces éloquents débris. Mais maintenant les arbres sont tout neufs ; ils élèvent nos regards ; ils creusent le ciel. Hier, à travers les branches noires, la lumière du couchant semblait nettoyée. Les bruits sont autres ; le bruit du vent même est autre. Un oiseau essaie un commencement de chanson. Printemps est mort, printemps est né. Il n'y a point d'interrègne.

L'homme chante comme l'oiseau. Nous sommes avertis par le chant de l'oiseau ; mais sans doute l'oiseau est averti par le chant de l'homme. Le chant de Noël est le premier chant de printemps qui s'élève sur la terre ; c'est une prédiction de l'homme à toute la nature. Fête savante, fête d'esprit. Le premier janvier est comme la Noël de César. L'Épiphanie est la Noël des anciens rois. Carnaval est la Noël des esclaves. Pâques est de toutes ces confirmations la plus ancienne ; souvenir d'un temps où la prévision était courte, ou peut-être souvenir des périodes glaciaires en nos pays, où le printemps tardif éclatait soudain, comme on voit encore dans la haute montagne. Il n'y a qu'une fête, qui est la fête du soleil.

Idolâtrie ? Je ne sais. Le culte consiste toujours à faire résonner des images selon des idées. Un rayon de soleil ne fait qu'une fête de moucherons. Mais une fête de l'esprit seul, une fête qui n'associerait pas les grands changements de la nature aux pensées les mieux assurées serait une maigre fête. J'imagine un Noël au Cap, dans l'autre hémisphère, et à la même date que chez nous. Quel sens peut avoir ce sapin, quel sens ces lumières, au temps des plus longs jours, au temps où tous les arbres sont verts ? Il faut convenir que l'hymne à l'enfant ne résonne pas bien alors avec le corps humain et avec toutes les choses. À quoi Hegel répondrait que c'est le propre de l'animal de vivre en immédiate union avec la nature, « au lieu, dit-il, que l'esprit fait de la nuit le jour ». Certes cette remarque est belle. Toutefois[[1408]](#footnote-1409) l'esprit ne peut régler tout l'homme. Et ce n'est pas assez de confirmer l'idée par l'assemblée et par les chants, si la nature aussi ne fait écho. Il y a quelque chose de plus dans une religion qu'une foi jurée. Il y faut les grands signes du monde, et une sorte de réponse de Dieu. De cette poésie, qui est accord entre la nature et nos pensées, chacun tirera l'idée comme il pourra, et aussi purifiée qu'il pourra. Mais si l'idée n'est pas jointe d'abord aux pulsations de la vie, ne manquera-t-elle pas de sang ? Le Premier Mai est la fête de la paix, du travail et de l'espérance. Et je conviens qu'on peut célébrer ces idées, en novembre et en tout temps, et que même il le faut. « L'esprit fait de la nuit le jour. » Le chant et le poème font des saisons au commandement. Mais enfin ce n'est pas fête tout à fait si la nature des choses ne se déplie et ne s'entr'ouvre en même temps que nos espérances.

Nouvelle Revue Française, 1er février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°2, 20 février 1928 (XCII)

1935 SE XXI « Fêtes »

982

« La République, dit le grand administrateur, ne s'oriente pas comme j'espérais. Je voyais naître du peuple et s'élever une race ambitieuse autant qu'intelligente, qui visait le pouvoir et en étudiait les ressorts. L'administration n'a rien à cacher ; mieux on la connaît, plus on la respecte. Et pourquoi ? Parce qu'elle représente les nécessités vitales contre le désir, le caprice, la folle imagination des ignorants. Celui qui entre chez nous aperçoit aussitôt les intérêts réels, et les hommes comme ils sont. Rien n'est improvisé chez nous ; les formes, dont le public ignorant ne cesse de se moquer, sont le fruit d'une longue expérience. Nous exprimons les conditions réelles, et le poids de la matière. Nous sommes lents et lourds comme le monde lui-même, et comme lui sans entrailles. L'homme qui ne sait rien et qui vit comme dans un rêve, maudira toujours l'administration. Au contraire, celui qui veut bien travailler avec nous a bientôt le sentiment que nous exprimons seulement des résistances naturelles, et que, la nature humaine étant ce qu'elle est, les règles ne peuvent être autres qu'elles sont. Voilà ce que l'ambitieux apprend à notre école. Et j’ai cru un moment que nous n'aurions plus d'hommes politiques que ceux que nous aurions formés à notre ressemblance. Sans aller jusqu’à esquisser l'idée d'un certificat d'aptitude à la fonction de député, j'apercevais le temps où l'on ne compterait dans la politique que sous la condition d'obtenir une sorte de brevet d'administrateur, délivré par ce genre de rumeur qui nous est propre, et qui, avant de prouver qu'elle a pouvoir d'élever, avait montré par de puissants exemples qu'elle avait pouvoir d'abaisser. Les ambitieux comprennent très bien ce langage ; ainsi nous formions une corporation en quelque sorte de représentants du peuple, dont la vraie fonction, sous couleur d'apporter jusqu'à nous les revendications populaires, était au contraire de faire sentir au peuple les raisons cachées de l'administration. Si l'on veut un exemple clair, je citerai l'armée, où rien n'est arbitraire, où rien n'est fondé que sur l'expérience, et dont les institutions ne sont pas aimées. Dans le fait, la nécessité n'est jamais aimée ; nul n'aime attendre au guichet. Eh bien, selon moi, les députés devaient être comme les apôtres et les prédicateurs de l'administration, chargés d'enseigner la patience à ceux qui attendent au guichet.

« Messieurs, les choses ont tourné autrement. Et pourquoi ? Je crois deviner que les hommes politiques sont moins ambitieux qu'ils n'étaient. On dirait que le dangereux esprit de réclamation et de refus les a marqués pour toujours. Ils restent de l'autre côté du guichet. Même ministres, ils parlent encore comme des électeurs, comme des contribuables, comme des hommes de troupe, comme des subalternes enfin. Il y a d'honorables exceptions. Je comptais sur la représentation proportionnelle, par l'organisation administrative des partis, pour fortifier cette religion du pouvoir qui devrait être la religion de l'ambitieux. Mais le retour au scrutin d'arrondissement est par lui-même un symptôme redoutable. Nous aurons la province campée à Paris et réclamant. Nos ministres mêmes, étrange désordre, seront des tribuns du peuple, et interpelleront le gouvernement. Il ne s'agit plus ici des partis extrêmes ; nous en parlons beaucoup, nous n'y croyons guère. Pour ma part, je crains que les modérés, surtout les modérés, n'aient été corrompus par cet esprit d'opposition qui demande des comptes à la diplomatie, à l'armée, à la police. Allons au fond des choses. Il n'y a que l'inondation qui justifie la digue, et cela arrive une fois en trente ans. De même il n'y a que les temps difficiles, les troubles, disons la guerre, qui justifient l'administration. On ose à peine dire que la prospérité et la paix sont les ennemies de l'administration ; d'où le rôle ingrat des vrais pouvoirs, qui est d'annoncer toujours le malheur, ce qui fait qu'ils semblent quelquefois le désirer. Messieurs, j'ai cru pouvoir faire l’économie des couleurs gaies ; nous sommes entre nous. Défions-nous de l'optimisme. »

*La Lumière*, 14 janvier 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°2, 20 février 1928 (XCIII)

1934 POL (V)

983

Il y a une connaissance des hommes ui ne sert point, parce qu’elle ne saisit rien ; c’est la malicieuse connaissance de ce qui manque, de ce qui n’est point ; c’est saisir le vide. La ruse se fait des chemins dans ce vide autour des hommes ; mais jamais un homme ne rencontre, ne frotte, ne heurte cette ruse, ombre qui fait la chasse aux ombres. Car ce n’est pas par ce qui lui manque que l’homme agit et avance, c’est par son être positif. Qui s’accroche à cela, il tient autre chose qu’un fantôme. Tel est l’ami vrai ; tel est l’employé fidèle. Ces liens ne se rompent jamais ; ils font les unions et associations. Les malicieux s’étonnent de voir que celui qui s’élève, qui s’étend, ou qui s’enrichit, entraîne avec lui toujours celui qui a cru en lui.

Cette idée positive que l’on se fait d’un homme est proprement une idée ; car nul n’est tout à fait un homme. Quand on se dit à soi-même : « Je suis pourtant un homme », cela veut dire qu’on ne l’est point assez. Si l’on est jamais aidé au monde, c’est par quelque autre qui regarde à cet être positif, qui n’est jamais assez lui-même. Et, comme c’est être fidèle à soi que de regarder en soi cet homme qui veut être un homme, c’est fidélité aussi aux autres que les connaître hommes. Il y a donc une certaine manière de connaître qui est trahir, par vider l’homme de sa substance. Et cela se connaît promptement, de même que le vide est irrespirable. Ainsi les malicieux ne peuvent suivre jamais aucune fortune.

Il est très sage de dire qu’il faut s’attacher à la puissance comme à une bouée qui surnagera ; mais attention ; il faut s’attacher à la puissance en effet, non point à l’impuissance des puissants, qui n’est rien. Le jugement fidèle, le seul qui attache, est celui qui discerne par où un puissant est puissant, par où il est quelqu’un, par où il est un homme. C’est avoir, comme on dit, de l’ambition pour lui, mais réellement de l’ambition. J’entends souvent des discours tout autres : « Je compte sur lui, j’arriverai par lui, je le connais bien. Il est faible et d’humeur variable ; il est hésitant et paresseux ; il remet au lendemain ; ils ‘effraie de l’opinion. Je le connais, donc je le tiens ». Tu le tiens, mais tu ne tiens rien. Et lui-même ne sent pas ta présence. L’homme a grand besoin de l’homme.

Par ce jugement de l’homme qui cherche l’homme, tous deux sont égaux, sans faveur aucune, ou plutôt par cette vraie faveur, par cette promotion au rang d’homme. Sans aucun doute, Napoléon allait droit à l’être de chacun ; c’était sa manière ; il n’avait que faire du non-être. Ce regard faisait des héros. L’homme qui balaie votre bureau est un héros aussi ; mais il faut chercher le héros ; il faut vouloir le trouver ; il faut gratter l’apparence, chercher son semblable, et en soi aussi chercher le semblable. Le mot du chef, le maître mot, est le même que celui du subordonné : « Qu’en puis-je faire ? », ce qui revient à dire : « Quel est son être ? » Une ombre si tu veux. La défiance a toujours raison, car tout homme joue le jeu auquel on l’invite. Mais si l’on observait de bonne foi, on verrait aussi que la confiance, celle que je dis, n’est jamais trompée. Je viens de citer la bonne foi, qui est la foi ; et voilà ce qui manque. La mauvaise foi dit encore mieux ; car c’est par croire au mal partout et en tous que l’on est injuste premièrement ; les tromperies sont la suite de cette première erreur, car il faut bien que l’on se descende soi-même au niveau où l’on a placé les autres. Et sans doute faut-il se fier aux autres si l’on veut garder bonne opinion de soi.

*La Lumière*, 21 janvier 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°2, 20 février 1928 (XCIV)

984

Celui qui s'engage pour la durée de la guerre sait à peu près ce qu'il fait. Donnant son propre corps comme on vend un cheval, il trouve quelquefois que ce genre d'esclavage est plus pénible qu'il ne l'avait imaginé ; en revanche, il garde cette liberté des opinions qui est le bien de l'esclave ; c'est que le maître ne s'occupe guère de ce que peut bien penser l'esclave, et puis le soldat se dit que ce misérable état ne durera pas toujours.

Celui qui s'engage dans la Légion d'honneur ne sait pas ce qu'il fait ; quand il croit recevoir une récompense, en réalité, il engage son esprit dans l'état militaire, et pour toute sa vie. Je sais bien que le légionnaire, à l'âge qu'il a, n'engage plus grand-chose ; sa pensée n'est plus communément qu'un reflet. Alliances, amitiés, biens de fortune, fonctions lui sont l'occasion de lieux communs, qu'il relève plus ou moins par l'expression, sans jamais marquer sur l'idée reçue la moindre petite raie. Toutefois il se rencontre des exceptions. Alors se montre la pensée militaire, qui est un produit étonnant.

L'homme de troupe est bien au-dessous de ce gouvernement des opinions ; mais l'officier en connaît quelque chose ; et il est quelquefois risible de l'entendre affirmer ce qu'il a vu de ses yeux contre un chef à qui cette opinion ne plaît point. La discussion ne va pas loin. Bientôt paraît l'admirable principe, que le vrai est ce qui plaît au chef. Et celui qui accepte cette autre logique n'est point méprisable ; car premièrement il reçoit, en échange de ce qu'il sacrifie, un peu de ce grand pouvoir et l'espoir d'en conquérir encore plus. Mais surtout il peut employer son esprit, si son esprit a besoin d'exercice, à comprendre qu'un tel principe convient seul à une action difficile et concertée ; et il est clair qu'à bien servir une opinion douteuse, par exemple que l'on passera, que l'on vaincra, on arrive souvent à faire qu'elle soit vraie ; au lieu que la défiance contribue à faire être ce qu'elle craint. Certes, il est bon que le chef soit éclairé ; mais c'est l'affaire du chef de mesurer la lumière, et enfin de distinguer les vérités qu'on ne peut changer, et celles qu'on changera. Telle est cette méthode pragmatique, et je n'en ris point. J'y verrais même une sorte d'héroïsme, si le subordonné, sans aucune pensée d'intérêt ni d'ambition, prend pour vraie la pensée du chef et coule à fond la sienne propre. Ce sont d'honorables blessures.

Mais considérons la situation d'une pensée affranchie de toute obligation militaire, et qui s'est pourtant engagée pour la vie, mais qui n'en sait rien. Elle se risquera peut-être dans la broussaille des origines de la guerre ; peut-être elle s'y égarera ; je n'en puis décider ; de bons esprits assurent que nul n'en peut décider. En tout cas, il ne s'agit point ici de ce qui plaît ou déplaît ; réfutez si vous pouvez ; redressez si vous pouvez. C'est du moins ce que pense le naïf chevalier ou le naïf officier de la Légion d'honneur. Soudainement le voilà averti, en termes solennels, que son opinion n'est pas celle du Grand Chancelier. S'il s'obstine, il devra rendre sa croix, comme un enfant. Cette affaire, que je n'invente point, développera au grand jour des suites dignes de Molière.

Ici l'homme qui est décoré m'avertit : « Je porte sur mon habit, me dit-il, le signe de l'honneur ; il ne peut être question ici de l'honneur tel que je le conçois, et dont je suis seul juge ; car je ne me suis pas décoré moi-même. Cette confrérie de l'honneur, dans laquelle je suis entré volontairement, dont je puis sortir volontairement, a ses chefs, son grand conseil, son tribunal ; je le savais et je le sais. Il est absurde que je prétende porter cet insigne sans m'engager à rien. Il est absurde que je veuille décider par moi-même si je suis digne ou non de l'insigne. Bien au contraire, j'ai ajouté volontairement un lien aux autres liens de société. J'annonce, par ce ruban, que j'accepte d'avance le jugement du Grand Conseil. Fus-je imprudent ? Toujours est-il que j'ai fait cette promesse. Il faut savoir ce que l'on veut ! »

*La Lumière*, 28 janvier 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°2, 20 février 1928 (XCV)

985

« Si je vous comprends bien, dis-je au général, le vote du Parlement au sujet de la réduction du service militaire, n’est qu’une sorte de vœu, ou, si vous aimez mieux, une supplique aux grands chefs ; et les grands chefs restent seuls juges de ce qu’ils doivent accorder ou refuser ».

« Il vaudrait mieux, dit le général, se servir d’autres mots, car les mots font passer les choses. Mais enfin il en est ainsi pour tous les genres de réformes ; les électeurs proposent, mais c’est l’administration qui dispose, et il ne peut en être autrement. Supposez que les électeurs demandent de longs et hauts parapets contre les inondations ; si les ingénieurs prévoient que ce genre de protection aggrave le mal en resserrant le fleuve, ils refuseront de faire ce que demandent les ignorants. Pour les finances, cela est tellement évident que nul ne disputera ; un vote ne peut pas décider de la stabilisation de la monnaie, ni du taux de l’escompte. Un général ressemble à ces experts de l’économique, qui observent les marchés, la circulation, les changes, et qui répondent, selon le cas : « Possible ; difficile ; impossible ».

« Étrange situation, lui dis-je. Car chacun sait qu’on ne gouverne pas contre l’opinion. On l’a bien vu dans cette question des dettes extérieures, où les experts réclamaient un prompt règlement ; l’opinion, en dehors même d’un vote explicite, en a décidé autrement ; il a bien fallu laisser le problème en suspens. Un tyran aurait agi comme nos très prudents pouvoirs. Mais il y a plus. Un déplacement des suffrages change promptement les personnes, si haut placées qu’elles soient, comme on l’a vu. Et finalement, devant un ordre bien clair, vous devez obéissance. En sorte que si l’opinion exige le service d’un an, comme je crois, et si cette opinion se formule explicitement, comme il est possible, vos restrictions, vos conditions, vos opinions sur la paix et la guerre et sur la menace extérieure, tout cela sera balayé comme paille au vent ».

« Votre comparaison, dit-il, ne vaut rien. Ce sont les désirs et les souhaits qui sont des pailles devant les nécessités extérieures. Le vent ne demande pas si les marins aiment la tempête. Ce n’est point le soldat qui règle la durée de la manœuvre ; il n’y a que quelques fous qui le voudraient, et bien aisément ramenés à l’obéissance, ce qui fait voir que la masse des citoyens distingue très bien ce qu’elle voudrait et ce qu’il faut. Considérez l’actuel ministre, qui est certes une forte tête. N’a-t-il pas bien compris que vouloir et pouvoir sont deux ? »

« Mais, dis-je, si je ne me trompe, il a fort bien compris aussi ce que ses électeurs en pensaient ».

L’homme de guerre sourit. « L’adjudant lui-même, dit-il, méprise les histoires de chambrée. Nous n’avons pas tout dit ; nous n’avons encore rien dit. Le public ne sait rien des forces ennemies, ni de nos défenses, ni des risques que nous courons dès maintenant. C’est notre métier de savoir ces choses, et d’estimer ces risques. Évidemment, il serait mieux de n’en pas parler. Mais vous n’êtes pas sans savoir que ce genre de risque grossit quand on en parle. Il dépend donc de nous de régler la force de l’argument selon la nécessité. Ainsi nous gagnons toujours ».

« On l’a cru, lui dis-je. Mais quand la peur parle en l’homme, le courage n’est pas loin. Les citoyens pourraient bien apercevoir que la peur fait presque tout le risque. Et puisque leur destin est finalement de tout risquer, jusqu’à leur vie, ne choisiront-ils pas la paix, à tous risques ? Car enfin, en tout projet de guerre, il y a risque de mort. Quel risque pourrait-il y avoir qui soit pire en un vrai et franc projet de paix ? Et, en attendant, ils seront toujours déchargés quelque peu du service militaire, qu’ils n’aiment point ; que cette pensée se montre seulement par l’inflexible mécanique des bulletins, direz-vous encore que vous êtes seuls juges ? »

« Le premier article de notre doctrine, dit-il, est de croire qu’on vaincra ».

4 février 1928 (SM1)

*La Lumière*, 4 février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°2, 20 février 1928 (XCVI)

1939 SM1, CLXXIV, « Philosophie militaire »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928

986

Le soleil bondit maintenant vers l'équateur, avec une vitesse chaque jour croissante. Loin déjà est l'hiver dormant ; loin encore est l'été dormant ; saisons où le soleil s'attarde. Chaque jour maintenant je l'aperçois plus haut que je n'attendais, étendant de plus en plus vers le nord la courbe de son coucher. Chaque jour me paraît une saison nouvelle, et je me moque de ces flocons de givre, et de ce vent d'est. Rien ne dure, rien n'est stable en ces jours de mars. Nous sommes dans la saison rompue. Les changements du soleil, qui nous crible chaque jour sous un angle plus ouvert, brassent les airs et les eaux ; le froid annonce le chaud, le chaud annonce le froid ; le bleu se voile ; le nuage se fond ; la giboulée ruisselle comme de l'or. Vous remarquez là-dessus qu'il n'y a point de giboulée ; mais cela même annonce la giboulée. Les temps d'équinoxe sont capricieux, violents, tapageurs. Effet de ce soleil instable ; c'est aux environs de l’équateur, qui est sa position moyenne, qu'il court le plus vite, comme s'il n'y pouvait rester. Remarquez qu'un pendule qui se balance ne va jamais si vite que quand il passe par sa position moyenne, qui est la verticale. Cette image nous aide à comprendre ces puissants coups de râteau dans les nuages, et toutes ces répercussions et déceptions qui font que le printemps est si prompt, si assuré et si trompeur.

La terre est chauffée soudain ; l’air vibre et monte ; appel du vent ; l’air plus lourd, l’air froid accourt des plaines continentales. Mélange, comme on voit au-dessus de la marmite L’air chaud et l’air froid en volutes, et des surfaces nuageuses à leurs limites. Ainsi des nappes de nuages s’enroulent, se déplient, se replient. Ce sont des pluies aériennes d’abord, bientôt fondues ; puis elles s’alourdissent et tombent jusqu’à nous. C’est ainsi que le même soleil fait beau temps et pluie, chaud et froid, par cette cause principalement que le soleil chauffe la terre et que la terre chauffe l’air.

Autre perturbation bientôt ; les glaces du nord fondent et se disloquent ; les courants marins nous les apportent ; la mer fait ainsi comme un autre vent. Nous n’avons pas fini d’accuser ce soleil trompeur, qui ne trompe point. Un vieux proverbe dit, et le poète redit : « Qui osera dire que le soleil ment ? » Cette manière de dire, qui étonne d’abord, s’explique par nos printemps batailleurs.

Qui ne remarque la même inégalité et le même grain de folie dans nos fêtes ? Nous avons vu Carnaval, la fête qui se moque, qui met un masque, qui tire la langue. La Mi-Carême redouble cette moquerie gaie, pudeur de l’espérance. Le fait est qu’il y a du ridicule dans ce ciel ; ce n’est pas encore le temps de fêter Dieu. Nous remarquons que les anciens peuples, en leurs fêtes, en leurs danses, en leurs cérémonies, naïvement et scrupuleusement imitent les astres et les saisons ; mais nous ne remarquons point que nous faisons de même. Sur la mode des confettis, quelque historien dans mille ans d’ici remarquera qu’elle imite la giboulée de neige, et cet effet de surprise et de comique indignation de celui qui reçoit ce compliment au nez. Offense qui fait rire ; sentiments travestis ; mensonge du mensonge ; feintes de joie et de peine ; tel est le cœur printanier. Bien loin de cette confiance, de ce cortège de l’été, où l’on marche sur les fleurs ; bien loin de cette autre confiance, confiance d’hiver, confiance de Noël. Ainsi nous sommes moucherons, arbres, fleurs, oiseaux, bien plus que nous ne croyons. Mais soyez assurés que les anciens peuples ne se croyaient pas moucherons plus que nous. Bien plutôt ils étaient théologiens et politiques, inventant des dieux et des raisons. Et c’est nous qui découvrons qu’ils adoraient le soleil.

9 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (XCVII)

1935 SE XI « Soleil instable »

987

Quelqu'un disait : « J'ai remarqué, comme je m'exerçais à reproduire par le dessin soit des rochers, soit un profil de montagne, soit un arbre, qu'on ne peut pas changer la moindre chose, en ces formes de hasard, sans perdre aussitôt cet air de réalité, qui est ce que l'on cherche. » Cette remarque conduit fort loin. Un barbouilleur en trouve souvent la preuve au bout de son pinceau. Même dans un bon peintre, il arrive que la variété de nature soit recouverte par l'uniformité du geste. J'ai cru quelquefois remarquer, sur la tempe de la *Joconde,* deux touches d'ombre qui se ressemblent trop. L'esprit se retrouve et se répète, car c'est sa loi ; seulement la nature n'offre plus alors ce visage de rencontre ni cette marque de l'existence pure. Deux vagues se ressemblent ; mais cela c'est une idée ; c'est le sceau de l'esprit. Deux vagues réelles ne se ressemblent jamais. L'esprit remarque encore cela, et cherche la différence ; c'est encore le sceau de l'esprit ; cette pensée se voit aussi bien que l'autre. Il ne faut point penser, il faut copier ; il faut suivre cette ligne de la crête, cette inégalité de la pierre, cette torsion de la branche ; nul ne peut ici inventer. L'esprit touche ici sa négation et son contraire. Les actions de pluie, de neige, de vent qui ont dessiné cette crête, ne sont point formulables ; c'est l'événement tout nu. Pourquoi ainsi et non autrement ? Il n'y a point de réponse. Rien n'est cherché ni pensé. Aussi nul ne peut inventer la forme d'une branche. Qui invente tombe dans quelque courbe qui ressemble à elle-même. Les accidents, les angles, les nœuds, sont distribués alors selon une loi humaine. Une banderole flotte au vent ; si vous vous fiez à vous-mêmes et si vous vous imitez vous-mêmes, vous tracerez une ligne régulièrement sinueuse. Le serpent du caducée sera géométrique, si vous n'y prenez garde, et si vous ne copiez avec tout le scrupule possible un vrai serpent qui ondule selon les variétés de la terre, des plantes et de l'air, selon les variétés aussi de son intérieur, selon les détails des organes et des fonctions. C'est que, par ces innombrables conditions, par cette répercussion en lui de toutes choses, le serpent existe. Pourquoi cette forme-ci, ce pli, ce renflement ? Il n'y a point de réponse. C'est ainsi, par ce moment de l'univers sans pensée, moment qui ne reviendra jamais. Et cela même est une réponse, la réponse de l'existence nue. C'est ainsi que le réel paraît souvent plus dans un simple ornement que dans un ambitieux paysage. C'est que l'ornement exprime toute la nature par cette ligne de nature qu'on ne peut inventer ; au lieu que, dans l'ambitieux paysage, souvent tout est composé selon l'homme, sans cette déformation qui témoigne que toutes les choses ne font qu'un monde.

Un arbre est comme une histoire des pluies et des vents. Si vous le voyez arrondi, symétrique, enfin régi seulement par son genre, vous laissez aller le réel, qui façonne toutes choses selon les chocs des choses environnantes, et par elles, de toutes. Ce chêne ne cesse pas d'être foudroyé, déraciné, renversé, par des saisons qui ne sont point les saisons de l'almanach, mais ce flux imprévisible de pluie, de grêle ou de soleil. Ce qui paraît dans ces branches telles qu'elles sont, ce sont ces continuelles blessures, et cet assaut des forces aveugles. Un visage humain n'est pas moins battu et marqué. Il se peut que l'art du portrait recherche ici quelque constante pensée et quelque intime nature, enfin un miroir de l'homme. Mais le peintre des eaux et des bois représentera tout à fait autrement la forme humaine, y retrouvant ce choc et ce frottement de toutes les choses, et enfin l'universelle existence. Ce qui explique peut-être, par une réaction de l'art du paysage, certains portraits rocheux, noueux, battus des vents et des pluies.

20 février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (XCVIII)

1935 SE XXX « Portraits »

988

Un chanteur est bienveillant, par l'attitude qu'il prend. Envers lui-même aussi. C'est pourquoi il y a toujours opposition entre un drame bien noir et les chants et récitatifs qui le traduisent en opéra. La musique n'exprime pas les passions, elle les efface ; encore bien mieux dans le chanteur, quand il se prépare, ménage son souffle, et enfin se gouverne lui-même. La tragédie mesure déjà la terreur et la pitié ; elle nous en éloigne, à distance de vue. Il me semble que l'opéra les éloigne un peu trop, au-delà de ce qu'on peut appeler la distance de sentiment distinct. La musique cependant nous prend au corps et nous allège, comme au concert ; d'où nous nous trouvons plus disposés peut-être à contempler de grands tableaux de nature, ou des cortèges, ou des cérémonies, ou des danses, qu'à suivre des actions individuelles. Le roi de tragédie est un homme ; le roi d'opéra est une institution.

Celui qui dessine est bienveillant. Lui aussi se prépare ; lui aussi se délie. La violence briserait la pointe du crayon. La satire tue aussitôt le dessin. Le commun langage dit un méchant dessin pour dire un mauvais dessin. Un dessin ne peut être juste en sa forme que s'il est juste en son trait, c'est à-dire pur, non pesant, non brutal, non grossier. Un vieil usurier, par la pointe de Rembrandt graveur, est aussi beau, ou presque, qu'un enfant. Non point par artifice, mais par cette justesse du trait, que l'on voudrait appeler aussi justice. La ligne sans colère, et en même temps l'exacte proportion des parties, nous disposent à saisir l'équilibre vital, aussi assuré en ce visage d'usurier qu'en un crocodile, qu'en un serpent, qu'en une fleur ; au lieu que la passion dessine un serpent hideux, aussitôt reconnu par l'horreur, mais qui ne ressemble point à la nature. Une gueule de serpent qui s'ouvre, nous la voyons toujours trop grande, comme nous voyons trop grand un nez impérieux, trop enfoncés et trop noirs des yeux méchants, et ainsi du reste. C'est le mouvement d'attaque ou de défense qui fait la caricature. Valéry a dessiné en ses vers un serpent qui est une sorte de monstre, et un raccourci de toutes les privations, méchant. Il est vrai de dire que la poésie nous sauve encore d'horreur par ses moyens propres. Mais le graveur fait ornement du serpent tel qu'il est, si bien fini, si parfait en lui-même ; nullement diabolique. C'est l'imagination qui est diabolique.

Il est difficile de dire comment la peinture exprime le vrai du modèle, toujours selon la justice contemplative, mais par d'autres moyens encore, par d'autres gestes, par d'autres préparations. Cet art est plus secret sans doute que le dessin. Le dessin en sa perfection ne retouche guère ; la peinture n'est que retouche. Un honnête peintre trouvait souvent à dire d'un tableau : « Ce n'est pas assez peint. » Touche sur touche, voilà le peintre. Je remarque ici encore un mouvement mesuré et décidé, sans aucun emportement. Mais, ce mouvement, qui pose la touche et s'en retire, nie le dessin. Ce n'est plus une forme limitée et circonscrite qui va paraître ; ce n'est plus cette suffisance de l'être limité à soi. Dans un portrait peint de Rembrandt, la ligne qui limite le haut de la tête est insaisissable ; mais plutôt il semble que le portrait surgisse ou ressorte de l'ensemble des choses, dont il n'est point du tout séparé. Ce fond souvent indistinct, d'où ressort le portrait peint, c'est la merveille ; c'est le monde, plus ou moins effacé, mais présent par la liaison, par le passage ; c'est l'ombre universelle. Si le fond est un paysage, ou un mobilier, ou une tenture, la merveille de participation est plus rare ; le dessin ici guette le peintre. La condition de la peinture n'en est pas moins la même. Il faut que cet homme peint soit dans l'ensemble des objets, qu'il en soit éclairé, porté, nourri. Et c'est peut-être le propre de la peinture, opposée en cela au dessin, de représenter l'insuffisance de l'être particulier. Relisez le *Platane* de Valéry. Le dessin serait ici bien inférieur au poème ; mais la peinture en approcherait.

12 mars 1928 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (XCIX)

1939 PAE LXXXI « Dessin et peinture »

989

Oui, sans doute, il faut prier ; et certainement les hommes ne prient pas assez souvent, et ne savent pas bien prier. Mais qu’est-ce que prier ? Vais-je chercher dans mes mobiles pensées, quand il s’agit de fixer et d’apaiser mes mobiles pensées ? Mais plutôt je veux considérer le corps humain dont la forme est comme une règle de nature, qui nous tient étroitement.

Dans une éruption volcanique, dans un naufrage, dans une longue chute du haut des airs, supposez que je sois un puissant masseur ou chirurgien, connaissant bien ce qui peut rompre le corps humain ou l’offenser et que je puisse modeler, pétrir, ramener enfin à la meilleure forme ces hommes qui fuient, qui menacent, qui grimacent, qui font tant d’inutiles mouvements et même souvent nuisibles ; comment les disposerais-je pour le malheur ? Ou bien dans quelque choc de véhicules, au moment où la ferraille est tordue autour d’eux, où ils sont roulés, projetés, lancés en l’air, heurtés, froissés, peut-être déchirés ; dans ce moment, moi le modeleur, comment les disposerais-je ? Ou bien encore lorsqu’ils vont nuire aux autres et à eux-mêmes par leur propre violence, qu’ils se rouent, se lancent, s’enchaînent et se déchaînent ? Ou bien quand ces redoutables mouvements, comme comprimés par d’invisibles liens, ne sont connus qu’au mouvement des yeux et des sourcils, à la voix étranglée, à la respiration coupée, à des discours précipités et incohérents, que vais-je faire d’eux ?

Le danger extérieur est ce qui m’éclaire le mieux, car la forme et la situation, alors, ne mentent point. Cet homme qui tombe parmi de dangereux débris, je le rassemble sur lui-même ; je le mets en boule, comme il était dans le sein maternel, voulant faire tenir tout son volume sous la plus petite surface. Donc les genoux pliés et la tête vers les genoux, c’est ainsi que je le dispose pour le malheur. Non point tendu et menaçant comme un arc ; au contraire en repos et résignation. Oui, même dans une chute, c’est encore le mieux, si, devenu chose, il se laisse rouler comme une chose. Mais ce n’est rien de consentir à la forme si la forme d’abord ne consent. J’ai admiré une fois la ruse naïve d’un soldat, qui, sur le point de se mettre en colère, savait dire : « Je suis tout petit » et faire comme il disait, c’est-à-dire former un petit tas par terre. Et si quelquefois il vous arrive d’avoir peur à quelque tournant de route, quand vous ne tenez pas le volant, observez que toute votre peur vient de ce que vous sautez au volant sans pouvoir, ou plutôt de ce que vous sautez en vous-même, par ce mouvement excité et retenu ; et c’est ce même sursaut, comprimant votre poitrine comme un soufflet, qui vous fait quelquefois pousser un cri. Dans ce cas, et puisque vous ne voulez ni ne pouvez agir, disposez-vous selon la gymnastique, comme un corps qui obéit, comme un corps qui va tomber, et qui est répandu déjà sur les coussins. Vous admirerez comment, ayant supprimé ce cri, qui est une sorte d’opinion, vous supprimerez en même temps toute espèce d’opinion. En tout cas, revenant par la forme à votre première enfance, vous retrouverez la paix de la première enfance. Vous vous confiez ; vous flottez un moment dans ce grand univers, vous vous laissez porter. Ce court moment est ce qui sauve le coureur, le boxeur, le pianiste, le gymnaste ; c’est de là qu’il se réveille pour l’action libre et déliée. Après cela, quand vous savez vous détendre et consentir à vous, ne cherchez point quelles pensées vous devez avoir en cette respiration de nature ; elles viendront d’elles-mêmes, et ce seront, je le parie, des pensées d’enfance, légères, aimées.

Nouvelle Revue Française, 1er mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (C)

990

« La guerre hors la loi ? Oui, la guerre d’agression, mais non pas la guerre défensive ». Admirez ce coup oblique. Nous avions raison ; nous étions tous d’accord ; et soudainement notre belle idée est par terre et brisée. Il est odieux et inhumain que les nations aient des armées, des conseils de guerre, des canons et des gaz empoisonnés en vue de s’agrandir, de conquérir, d’envahir ; mais il est légitime et même heureux que les nations aient des armées, des conseils de guerre, des canons et des gaz empoisonnés en vue de repousser l’agression ou l’insulte. Ainsi la guerre subsiste toute. Le bon sens était contre la guerre, mais le bon sens est pour la guerre. Enfants, nous lançons notre flèche, et elle nous revient en plein visage. Nous sommes battus encore une fois, par nous-mêmes battus. Il y a quelque diablerie là-dedans ; et le diable est bien cet esprit rusé, à marche oblique, qui tue l’esprit. Le non se change en oui. Combien de temps encore avant que nous cessions de préparer la guerre afin d’avoir la paix ?

Penser n’est pas facile ; c’est un travail fin ; et il faut pourtant que chacun s’y mette. Je m’y mets. Il y a deux injustices possibles dans une guerre. La première dépend des motifs. Il est injuste que le plus fort prétende faire la loi ; il est juste que les faibles s’unissent et soutiennent le droit par l’épée. Cette injustice est amère ; les esclaves et les peuples conquis en savent quelque chose. Mais enfin, on en parle assez. Il n’est pas d’orateur, pas de manuel de morale qui ne nous fassent goûter et repousser ce genre d’humiliation, au nom de la dignité humaine. Or, je demande que l’on détourne les yeux, pour un moment, de cette injustice et que l’on regarde en face une autre injustice qui, elle, est intérieure à la guerre et qui ne dépend point du tout des motifs que l’on a de s’armer. Que la guerre soit de conquête ou de défense, nous voyons aussitôt s’enchaîner et se dérouler les mêmes injustices. D’abord, dans l’action même, les faibles dépouillés, chassés, piétinés comme la terre, dès qu’ils ne s’enfuient pas au plus vite loin des régions où les armées se rassemblent ; et puis ce massacre des héros, si profondément contraire à toute justice, puisque tout mouvement généreux est promptement puni de souffrance, de mutilation et de mort. Encore pis, peut-être, cette sommaire police, que l’on n’oserait pas appeler justice, qui frappe, dans l’emportement, sans examen, sans garanties, qui punit de mort et de déshonneur des fautes qui, en temps ordinaire, seraient légères et excusables, et qui ne prend même pas le temps d’examiner si ces fautes ont été réellement commises. D’après cela, un genre de pouvoir énergiquement repoussé par nos mœurs et qu’aucun chef d’État ne possède ; un mépris affirmé, violent, ironique même devant le droit ; le silence imposé, le sourire même réputé crime, comme en présence des dieux. L’homme réduit à l’état d’instrument et de moyen ; les hommes poussés au feu comme on y pousse des morceaux de bois. Que la guerre soit juste ou non en ses motifs, voilà ce qu’elle est par sa nature.

Dans la préparation, dans l’état de paix, même défi aux communes idées, à la commune justice. L’ouvrier peut se moquer du patron, le pauvre peut répondre au mépris par l’insolence ; ils n’en meurent pas. On trouve des héros contre le feu, contre l’eau, contre la peste, sans menace, sans contrainte. Les hommes s’assemblent et délibèrent, chacun peut parler et écrire, tous en vue de régler encore mieux cet ordre passable. Mais la guerre, au milieu même de cette paix, applique imperturbablement sa loi inhumaine et, dans le simulacre même de ses terribles jeux, exerce ses sanctions démesurées. Et cela se comprend. Les mœurs de la paix sont une sorte de désordre, et l’ordre du droit fait rire, tant que la négation ouverte de ces choses est la constante pensée des hommes d’État, et même l’espoir à peine dissimulé de quelques-uns. Aussi, ceux qui veulent mettre la guerre hors la loi savent très bien ce qu’ils veulent. Toute la force de leurs habiles adversaires vient de ce qu’on espère qu’ils n’oseront pas le dire.

11 février 1928 (SM1)

*La Lumière*,11 février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (C)

1939 SM1, CLXXV, « Hors la loi ? »

991

La fureur est le premier effet d’une pensée. Cette majesté est trop fragile ; on la voit se courber et se changer comme une flamme au moindre vent. C’est pourquoi les hommes jouent aux cartes, ce qui fait des pensées courtes, par le double poids du hasard et de la règle. Toutefois, dès que le jeu s’arrête, et dans le moment où on mêle les cartes, vous voyez s’élever de vives disputes, qui portent toujours sur ce qui aurait pu être ; les voix s’élèvent au ton de la menace, le tyran gronde en chacun. Heureusement le remède n’est pas loin. Celui qui donne les cartes distribue un destin bien clair, et chacun, rangeant ces signes non ambigus, y trouve le fait accompli ; cette petite douche condense aussitôt les nuages et les vapeurs. Chacun cache son jeu et ses pensées. C’est ainsi que des pensées cachées et même ennemies font une sorte de paix.

Ce qui fait guerre, ce n’est point que l’on gagne, mais c’est que l’on prétend avoir raison. Avoir raison, c’est découvrir en soi-même une règle qui vaut pour tous ; c’est convertir, en soi-même et seul, tout l’univers des hommes ; c’est vouloir qu’ils viennent tous à approuver et c’est vouloir qu’ils approuvent de bonne volonté ; mais c’est ne même pas concevoir qu’ils refusent d’approuver ; car n’ai-je pas raison ? Tout le pouvoir et toute l’ambition montrent ici leur vrai visage. Rien n’est faible et démuni comme celui qui prétend avoir raison. JE l’entends qui tremble en lui-même. Le joueur perd par le fait ; un fait n’offense point. Ce qui offense, c’est le refus de reconnaître la raison de l’autre.

Toute pensée suppose l’égalité. Je pense, c’est-à-dire que je propose des opinions non point avantageuses, mais vraies et évidentes, des pensées qui seront communes dès qu’on les connaîtra. Je pense comme dans un concert universel ; j’entends déjà l’applaudissement. Donc, tout droit à chacun de douter, de nier, d’attaquer ; et cela ne me fait pas peur. Qu’ai-je fait lorsque je pensais, sinon essayer contre ma propre pensée toutes les attaques possibles ? Mais, c’est pourquoi aussi la moindre critique, le moindre signe de refus sonnent aigrement. Le meilleur argument est ici le pire, car il entre sans façon dans la pensée qui se propose ; il commence à la changer. Ainsi le législateur universel, le roi d’esprit, se trouve promptement menacé et détrôné. Il se redresse, il s’irrite, et l’on rit. Ce genre de déception rend féroce.

Dans le fait on ne met sa vie en jeu que pour une idée. C’est qu’auprès de la majesté qui est propre à la pensée rien ne compte. Les vraies guerres sont d’opinion, disons même de religion. La plus grande méchanceté se trouve entrelacée avec la plus grande charité. Car j’estime très haut et j’aime profondément celui que je veux persuader ; je le fais juge ; mais, s’il résiste, je me sens offensé et détrôné ; bien aisément je suppose en lui quelque obstination diabolique. Le fanatisme est la plus redoutable des passions ; mais il faut dire aussi qu’il y a du fanatisme dans toutes les passions. Chacun cherche l’esprit en l’autre, l’approbation en l’autre ; et l’autre, ainsi promu à la dignité de juge, use de ce pouvoir royal. Deux rois, deux prétentions égales, cela veut du sang. La fureur politique ne repose point sur les intérêts ; au contraire, le jeu des intérêts apaise les passions, comme fait le jeu de cartes. Mais chacun propose une opinion qu’il juge vraie ; ainsi chacun joue sa couronne. Le point douloureux, le point de dispute et d’irritation, c’est la pensée ; car c’est la plus haute prétention ; mieux, c’est la seule. L’injustice blesse la raison bien plutôt que la bourse. Tous voudraient nier cela ; c’est que l’offensé veut encore faire croire qu’il n’est pas offensé. Colère rentrée n’en est que plus vive.

*La Lumière*, 18 février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (CI)

992

Une fois de plus le discours ministériel coulait sur des têtes somnolentes. L’orateur, un écho habillé, rendait fidèlement cette assurance d’un esprit positif, qui sait qu’on ne le réfutera point. « Je parle prose, disait-il ; je me mets au niveau de l’intérêt immédiat et je prétends y rester. Que voulons-nous ? La sécurité. Rien de plus, rien de moins. Qu’est cette loi militaire ? Un bouclier contre une attaque possible. Que celui qui, menacé dans sa vie et dans ses biens, renonce à se défendre lève la main pour parler contre moi. Mais un tel homme ne passera-t-il pas pour un insensé ? »

À ce point du discours, l’ancien combattant perdit patience. « Ce que vous dites n’a point de sens. Je suppose que tous ceux qui sont assis ici pensent à leurs affaires, laissant passer cette chanson trop connue. Mais moi, j’ai écouté et je n’en crois pas mes oreilles. Sécurité ? Je connais cette sécurité ; nous sommes quelques milliers qui en avons fait l’expérience. Mais que dis-je ? Tous ici en ont fait l’expérience, si ce n’est quelques jeunes gens. Les pères et les mères ne vivaient plus. Chacun pensait aux cadavres, aux salles d’hôpital, aux blessés abandonnés sans secours. C’était l’ordinaire. La moindre promesse d’offensive renouvelait les craintes. Cependant, des centaines de maisons étaient chaque jour pilonnées, mises en poudre ; les champs, tout le long de la zone rouge, étaient changés en un terrain volcanique. Sur les mers, des bateaux allaient par le fond, hommes et millions. Nos biens et nos vies étaient poussées[[1409]](#footnote-1410) sur la table de jeu comme les oisifs poussent des jetons. Qu’était-ce que cent morts ? On n’en parlait même pas. Cent morts, autant que vous êtes ici. Supposez tous vos projets, toutes vos pensées, tous vos amours mis dans un hachoir. Mais ce n’était que petite monnaie. On nous disait que la prochaine victoire ne coûterait pas plus de soixante mille hommes. Vous entendiez ces choses ; je ne sais si vous les compreniez. Ouvrez maintenant les yeux et les oreilles. Sécurité, comprenez-vous ? Sécurité ! Oui, les pires malheurs assurés, annoncés, préparés, et la ruine avec cela, pour vingt ans peut-être. Sécurité de Gribouille.

« Camarades, il est temps de peser les mots. Voilà donc le remède qu’on vous offre. Regardons une fois le mal. Être conquis ; vivre sous d’autres maîtres. Ne sautez pas ; ne bondissez pas. Il s’agit de sécurité ; je traite de la sécurité seulement. Supposons le conquérant aussi insolent, aussi imprudent qu’on voudra ; il n’arriverait pas, en vingt ans, à un tel massacre, à une telle somme d’injustices. Il en serait bien loin. Les commerçants vendraient. Paieraient-ils plus d’impôts qu’ils n’en paient maintenant ? Les hommes seraient-ils moins libres qu’ils ne furent en ces quatre années ? Mais supposons des persécutions, des brutalités, des pillages. Est-ce que l’homme libre n’aurait pas toujours la ressource de punir à coup sûr la brute, en sacrifiant sa propre vie ? Est-ce que la centième partie du courage qui s’est montré dans cette guerre ne suffirait pas pour inspirer au conquérant une sorte de prudence et de justice ? Sécurité ? La sagesse consiste à attendre les maux, à ne pas aller au-devant, à appliquer à chaque mal le plus proche remède, le plus efficace, le moins ruineux. Vous me faites l’effet d’un homme qui me conseillerait de guetter mon ennemi sur le pont, de l’enlacer et de me jeter à l’eau avec lui. Belle sécurité ! »

Cependant, l’auditoire s’agitait ; et le président, rouge d’indignation, finit par éclater : « Paroles impies, s’écria-t-il ! Il n’est point d’homme qui accepterait cette vie sans honneur, cette vie d’esclave que vous osez décrire ».

« Très bien, dit l’ancien combattant. Il s’agit donc d’honneur ? Alors, parlons d’honneur, mais ne parlons plus, ne parlons jamais plus de sécurité ».

25 février 1928 (SM1)

*La Lumière*, 25 février 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (CIII)

1939 SM1, CLXXVI, « Sécurité »

993

Il y a toujours eu deux religions, dont l'une nous tire vers le dehors et les pratiques, et l'autre, au contraire nous ramène à quelque chose d'indomptable en nous-mêmes. Socrate savait très bien quand les dieux étaient injustes, et il le disait ; mais il disait bien pis, ou bien mieux : « Ce n'est point parce que les dieux le veulent que le juste est juste ; mais c'est parce que le juste est juste que les dieux le veulent. » C'était soumettre les dieux à Socrate pensant ; ou plutôt c'était soumettre les dieux à Dieu. Mais ce mouvement n'a point de fin ; car un homme qui réfléchit ne cesse d'en appeler de lui-même moins pur à lui-même plus pur, de lui-même moins libre à lui-même plus libre. Si l'on croit à l'esprit, on ne croit pas tant aux autres choses. La foi religieuse est l'âme de l'incrédulité.

Ce qui fait que je ne crois pas, c'est toujours que je crois. Celui qui est sceptique mollement dit vainement qu'il ne croit rien ; s'il ne se croit pas lui-même, s'il ne croit pas qu'il est capable de débrouiller, de critiquer, de juger, s'il se voit gouverné par l'usage et par la coutume, enfin par les plis et cicatrices du corps, alors il dit bien vainement qu'il ne croit rien, car au contraire il croit tout. Sur l'homme qui se dit que rien n'est plus vrai qu'autre chose, toutes les apparences ont la même prise. Finalement ses désirs et ses intérêts le mènent ; et cela ferait un vieil enfant tout à fait capricieux. Mais la société est un système admirable de récompenses et de mépris. La cérémonie et l'institution ont bientôt rassemblé et orienté ces hommes légers ; comme des bouchons flottants qui descendraient avec le fleuve vers la mer, et qui le sauraient, les hommes légers s'aperçoivent qu'ils vont quelque part. Ils font même des livres de ce voyage de bouchons flottants. Je les vois dogmatiques, et même religieux dans le sens extérieur du mot. Ils croient, tout au rebours de Socrate, que le juste, c'est ce que les dieux veulent. Par exemple la guerre, dès qu'il est visible que les dieux la veulent ; ou leur propre fortune, dès qu'il est visible que les dieux la veulent. Telle est la partie de résignation et la religion du jésuite. Et cette partie de religion n'est jamais tout à fait abolie dans un homme ; car on ne peut juger tout, et il y a des événements, des situations, des courants dont il faut bien prendre son parti. C'est s'adapter ; c'est croire enfin que ce qui réussit est vrai et juste. Contre quoi l'éternel Socrate, qui n'est peut-être jamais tout à fait mort, même dans un conseiller d'État, ne cesse jamais de s'élever d'après l'oracle intérieur, d'après l'oracle secret. Ce qui devrait être, lumière vacillante souvent, parfois éclatante. Par exemple, devant une friponnerie bien claire, l'homme qui prétend n'être sûr de rien s'arrête tout net, disant : « Ce sont des choses que je ne fais point. » Non, quand le ciel et la terre ensemble applaudiraient. Un espion ne sera peut-être pas traître à l'amitié. Un corsaire des grandes affaires ne trichera pas au jeu.

J'arrive à ce qu'il y a de plus surprenant en ces détours. Celui qui est pragmatiste, c'est-à-dire qui suit le courant, ne dit jamais qu'il l'est. Protagoras, déshabillé par Socrate, avoue enfin qu'il n'y a que des opinions plus ou moins avantageuses, mais reconnaît en même temps qu'on ne peut point le dire, parce qu'alors les opinions avantageuses ne seraient plus avantageuses. Ainsi un mensonge pour la patrie, il ne faut pas dire qu'il est avantageux ; il faut dire que c'est le vrai. Et cette subtilité de la réflexion est elle-même inhumaine ; car ce qui est le plus avantageux, c'est de croire que ce qui est avantageux est le vrai. Ainsi les plus indifférents font figure de fanatiques. Et, au rebours, celui qui cherche refuge en son libre jugement n'est jamais tellement assuré qu'une preuve soit tout à fait purifiée du commode et de l'opportun ; et, parce qu'il craint de prendre pour vrai et juste ce qui lui plaît, il dénonce souvent comme seulement opportun ce que l'autre veut dire et croire vrai. D'où le jésuite est rationaliste en ses discours, et le janséniste est sceptique en ses discours. Pascal plaira toujours aux esprits libres, par une manière de croire et de ne pas croire : « Il ne faut pas dire au peuple que les lois ne sont pas justes. » Mais enfin il l'a dit, puisqu'il a dit qu'il ne fallait pas le dire. Pour lui seul, à ses notes, à son bonnet ; mais c'était encore trop.

*La Lumière*, 3 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°3, 20 mars 1928 (CIV)

1961 Propos sur des philosophes, LXI

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928

994

La Caverne de Platon, cette grande image, s'est rompue en métaphores qui ont circulé dans le monde des hommes comme des bijoux, jetant de vifs éclats. Mais l'image mère est bien autre chose ; elle forme un thème à réflexion pour des siècles encore. J'aime à penser, quand je regarde ce ciel d'hiver qui maintenant descend, que je suis enchaîné à côté des autres captifs, regardant avec admiration ces ombres sur le mur. Car les idées qui pourront m'expliquer quelque chose de ce ciel n'y sont nullement écrites. Ni l'équateur, ni le pôle, ni la sphère, ni l'ellipse, ni la gravitation ne sont devant mes yeux. J'aperçois qu'il faudrait regarder ailleurs, et faire même le long détour mathématique, et contempler alors des choses sans corps et sans couleur, qui ne ressemblent point du tout à ce spectacle, que pourtant elles expliqueront.

Me voilà donc à suivre quelque captif encore jeune, qui s'est trouvé délié par quelque bienveillant génie et conduit par des chemins qui sont solides tout à fait autrement que cette terre, solides par la preuve. Je le vois étonné d'une autre assurance, ébloui d'une autre lumière, et regrettant plus d'une fois cette autre connaissance, qui suffit aux bergers et aux pirates de la mer. Mais on l'occupe, on ne le laisse point retourner. Il se prend d'abord aux reflets des idées, qui sont ces figures où l'on voit des vérités sans en comprendre les raisons. D'où il prend force pour saisir, par des raisons mieux nettoyées, les idées elles-mêmes ; et c'est alors qu'il prend le mépris des images et qu'il entre dans le désert algébrique, où il n'est plus dupe des ressemblances. Toutefois mon polytechnicien, car c'en est un, pourrait bien se faire de nouveau mécanique penseur, et de ces signes faire une autre sorte d'expérience aveugle. C'est pourquoi Platon l'entraîne encore jusqu'à ce point de réflexion où le seul discours nous peut conduire, où l'on ne voit plus, où l'on entend. Il sait alors que le nombre n'est pas une chose, ni la droite non plus. Le voilà aux idées. Il peut maintenant revenir dans la caverne comme ingénieur hydrographe ou mesureur de terre. Armé du triangle et des autres puissants outils sans corps, il annonce les phénomènes, conjonctions, éclipses ; et même il les change, construisant digues et bateaux, et toutes sortes de machines, ombres efficaces. Ainsi il règne, et devrait conduire les captifs à de meilleures destinées. Cependant je le vois encore plus étonné qu'instruit, admirant trop que ses formules réussissent et lui donnent puissance. Dangereuse machine à penser ; il tue de plus loin qu'un autre.

Me voilà loin de Platon ; mais c'est qu'aussi je me suis trop pressé de revenir faire des miracles, comme un faiseur de tours qui a saisi deux ou trois secrets. Platon allait toujours, voulant conduire son polytechnicien, peu à peu affermi, jusqu'à contempler le Bien, ce soleil des idées, qui les éclaire et même les fait. Et Platon n'oublie pas de dire[[1410]](#footnote-1411) que ce Bien éblouit d'abord plus qu'il n'éclaire, et qu'il faut suivre un long chemin de discours avant d'en saisir quelque chose. Et qu'est-ce que c'est donc, sinon l'esprit libre, qui fait les idées, non selon la loi des ombres, mais selon sa propre loi ? Si l'on peut conduire le disciple jusque-là, et maintenir l'impatient jusqu'à ce qu'il ait jugé cette suprême valeur, alors on peut le laisser redescendre, et prendre dans la caverne son rang de roi. Car il se sait esprit et libre, et reconnaîtra à présent toutes ces ombres du Bien aux profils changeants, qui sont courage, tempérance, probité, science ; et, reconnaissant en ces ombres d'hommes des hommes véritablement, ses semblables, valeurs incomparables, ne craignez pas maintenant qu'il s'en serve comme de moyens et d'outils, ni qu'il soit bien fier de savoir tuer les hommes de plus loin qu'un autre. Tout au contraire[[1411]](#footnote-1412) il saura reconnaître les hommes de plus loin qu'un autre. Il relèvera l'arme, et ne permettra pas qu'on tue le Bien. Mais quel étrange et rare polytechnicien !

25 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CV)

1935 SE VIII « La caverne »

995

Je suppose que Jean Valjean, au lieu de rencontrer l’évêque, ait trouvé au contraire d’autres refus, d’autres soupçons, d’autres menaces, et qu’il ait jugé enfin cet ordre du droit, où lui-même n’a point droit. Un homme de ce caractère ne s’arrête pas à mi-chemin. Il fait serment de se venger ; il tient son serment. Il tord le cou à quelque avare ; il est pris. Il ne s’excusera point sur la surprise, ni sur l’emportement ; mais plutôt, jugeant maintenant son propre crime, il en apercevra les suites, les suites qu’il n’a point refusées, qu’il ne refuse point. « Que l’on m’applique, dira-t-il, ma propre loi ». Tel est le crime parfait, si l’on peut dire, le crime entièrement exprimé. Le crime est une pensée.

Là-dessus, pendant que Jean Valjean poursuit sa pensée, et l’achève, imaginons quelque médecin aliéniste qui ne prête nullement oreille aux pensées, qui cherche ici quelque impulsion maladive, qui la trouve, qui la prouve, par une enquête sur les parents, par une mesure des réactions, sursauts et tressaillements, peut-être par une injection révélatrice dont il est l’inventeur. Imaginons le défenseur à son tour, plaidant d’après cette apparence de raison et de volonté que l’accusé met en avant. « Cela même prouve que nous n’avons pas ici un homme équilibré ; un homme équilibré s’excuse et essaie de sauver sa vie. Nous sommes en présence de quelque déformation cachée ; ce n’est qu’un monstre à visage d’homme, bien au-dessous de votre justice ». Est-ce que ce refus de juger n’est pas injurieux ? Jean Valjean ne fera-t-il pas tous ses efforts pour échapper à cette sorte de déshonneur ? Est-ce qu’il ne revendiquera pas la peine comme son propre droit ?

Nous avons un autre exemple de cet enchaînement des pensées dans le célèbre roman de Dostoïewsky, *Le Crime et le Châtiment****.*** Le héros, comme on dit, a, lui aussi, nié par longue réflexion cet ordre impitoyable qui lui refuse place. Lui aussi, à sa manière, a pesé ces existences inutiles en face de la sienne, en face de son riche avenir qui ne peut être. Seulement, comme il y a de la fièvre en ses méditations, et du hasard dans le crime, il n’arrive à développer qu’un demi-châtiment. Toutefois il le cherche, il l’attend. D’une certaine manière il veut achever son crime ; car il ne peut rentrer dans cet ordre du droit qu'il a nié ; il ne peut le vouloir. Ainsi est-il puni d’abord par sa pensée ; non pas qu’il la refuse ou la renie, mais au contraire parce qu’il la suit jusqu’aux conséquences ; mais parce qu’il ne les a pas vues d’abord, on ne lui fait pas l’honneur de le punir tout à fait.

Quand j’ai trouvé ces idées dans Hegel, j’étais à demi empoisonné par les plates raisons de Beccaria et de Bentham, selon lesquels la peine n’est que de défense et d’exemple. Et j’aimais quelquefois à développer les paradoxes de cette philanthropie inhumaine, qui prend l’homme comme moyen. Je fus réveillé. Je l’aurais été plus tard et plus brutalement par ces conseils de guerre, aussi sans méchanceté, et qui eurent à trouver et à fusiller sur l’heure trois ou quatre coupables choisis au hasard et pour l’exemple. Ces juges, si l’on peut ainsi les nommer, se sont trouvés à leur tour punis par leur propre pensée. Ils s’étaient écartés des chemins de la justice, et voilà jusqu’où ils étaient conduits. Je ne sais s’il ne s’est point trouvé quelque colonel refusant de juger selon l’utile, et osant dire : « Je serai juste, quoi qu’il puisse arriver ». Celui-là fut promptement puni par la perte de tout pouvoir ; puni ou récompensé, toujours selon sa propre pensée ; et c’est justice. Et cela me ramenait à la justice Platonicienne, selon laquelle les âmes choisissent leur paquet d’après leur pensée ; et c’est la suite même de leur choix qui est récompense ou punition. La guerre a résulté aussi d’un choix dans nos pensées. Que de fois j’ai eu l’occasion de dire : « Fantassin, c’est toi qui l’as voulu ».

5 avril 1928 (SM1)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CVI)

1939 SM1, CLXXVII, « Le châtiment »

996

Les grands acteurs font peu de gestes, et encore moins de grimaces ; j'ai remarqué même qu'ils ne font que passer vivement d'une attitude à une autre, de sorte que, si je pense à eux, je les revois non pas en mouvement, mais immobiles et parlant. Dont il y a des raisons extérieures, par exemple qu'une action réelle est toujours mal vue. Un coup de couteau, un homme qui tombe, ce sont des choses que l'on reconstruit d'après les effets, plutôt qu'on ne les voit. Celui qui ne voit pas les effets, mais seulement le passage, reste toujours en doute, et se demande s'il a bien vu. Le geste naturel, qui est un commencement d'action, est encore plus ambigu ; il l'est en lui-même, puisqu'il est retenu. Aussi voyons-nous que les mimes sont bien loin de nature, et composent les gestes, ce qui fait une sorte de danse. Ainsi la règle du geste est extérieure, et elle exprime l'extérieur.

Il faut considérer une autre raison de cela, qui est plus intime. L'homme ne se voit pas agissant comme il s'entend parlant. Il se sent, il se touche lui-même quand il agit ; mais le contour de son action, tel qu'il paraît aux yeux du spectateur, l'acteur[[1412]](#footnote-1413) n'en a pas connaissance ; il ne peut se placer hors de lui-même. Ce qu'il montre[[1413]](#footnote-1414) de lui-même par ses gestes et par ses actions, il ne le connaît que par le témoignage des autres. D'où naît la danse essentielle, qui est une imitation de l'imitation, et un moyen de suivre les gestes dans le miroir du semblable. Me réglant sur ce qu'il imite de moi, je me vois en quelque façon comme je verrais un autre ; je m'apparais ; je sais comment je signifie ; je vois ce que l'on voit de moi-même. Cette remarque explique assez les précautions et le style de la vraie danse. D'après cela, les vrais gestes de théâtre seraient collectifs.

La parole exprime mon propre être à moi-même comme elle l'exprime aux autres. Je m'apparais à moi-même dans le discours comme un autre m'apparaîtrait. Je sais ce que je montre ; je puis régler ce que je montre ; je puis l'accorder au toucher secret, à l'émotion, au sentiment. Je connais en même temps ce que j'ai à dire et ce que je dis ; je suis spectateur de moi-même. Et, puisque penser c'est s'accorder à quelque spectateur, mes discours sont mes pensées. Mes gestes, au contraire, s'ils sont réglés, sont les pensées de l'autre. Le geste exprime la pensée commune ; le geste est de rite et de cérémonie.

La parole invente. Non pas seulement en ceci qu'elle exprime le plus secret de l'homme, mais aussi parce qu'elle est continuellement corrigée d'après ce que le parleur lui-même y remarque. Et cela fait qu'au théâtre une vie présente se déroule, qui, par l'imprévisible, rajeunit le drame, et le suspend au bord de l'avenir comme il fut une fois. On ne sait jamais comment l'acteur jouera ; il se juge, il délibère, il hésite, il se jette ; ce n'est qu'un jeu entre sa voix et tout son corps ; mais ce jeu est un symbole de l'action même. L'acteur tragique risque à chaque fois sa couronne ; et cette métaphore le fait roi. Le mime, parce qu'il ne se voit pas au miroir, est bien moins libre ; il se règle plutôt par mémoire. Tout est prévu ; il n'y a plus d'avenir ; il n'y a plus de temps. Je crois que le spectateur, dans le théâtre véritable, perçoit surtout le temps, et par un mélange de l'inévitable et de l'imprévisible. Et c'est pourquoi les gestes projetés sur l'écran, joints à une reproduction mécanique de la parole, ne remplaceraient point l'acteur. Le chœur, dans l'ancien théâtre, parlait à son tour, et servait comme d'avertissement[[1414]](#footnote-1415) au cercle des spectateurs. Or, en tout spectacle vivant, les spectateurs parlent par l'attention, par un volume de silence, par l'applaudissement compensateur, témoin fidèle du religieux silence ; et le spectateur sait que l'acteur a compris et comprend ; il attend la réponse ; il porte ainsi l'acteur dans la crise et dans le paroxysme. Ces puissants effets, qui participent à la fois de la poésie et de l'éloquence, supposent la parole vivante et toute chaude.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CVII)

*SPS*, LXVI, « Le théâtre »

997

Le rapport du maître à l'esclave est le nœud et le ressort de toute l'histoire. Hegel, merveilleusement pénétrant, s'est plu à faire jouer les mouvements d'attraction et de répulsion qui s'exercent entre ces deux espèces d'hommes ; car un des termes suppose l'autre et l'appelle, mais aussi l'éloigne de soi le plus qu'il peut, comme on comprend si l'on compare le bois de Boulogne au bois de Vincennes, ou les Champs-Élysées à Belleville. Alors se montre la dialectique la plus brillante, puisque l'esclave devient, par le travail, le maître du maître, tandis qu'au rebours le maître devient l'esclave de l'esclave. L'histoire nous fait voir sans fin le maître déposé et l'esclave couronné ; sans fin, car aucune couronne ne tient sur aucune tête. Le soldat juge le général, et le général ne juge point le soldat. Tout est mirage dans la pensée du maître, tout est vérité nue et sévère dans la pensée de l'esclave. Ainsi s'achève, par le vide en cette tête couronnée, le mouvement de bascule qui substitue le gouverné au gouvernant. Le moindre valet connaît mieux son maître que le maître ne connaît le valet. Cette différence se remarque aussi dans la connaissance qu'ils ont des choses, car l'oisiveté rend sot. Il n'est point de garde-chasse qui ne connaisse mieux que son seigneur les passages et les pistes. Et la servitude forme un caractère, par cette règle qu'il faut toujours travailler pour d'autres et donner plus qu'on ne reçoit.

La frivolité de l'élite effraye ; ils n'osent pas seulement former une sérieuse pensée ; mais ils regardent toujours où cela les mène ; c'est une danse des œufs ; et cela défait jusqu'à leur style. Ils ne savent plus se parler virilement à eux-mêmes. Ils n'osent pas. Ainsi le grand ressort s'use encore plus vite que les autres. Que l'on me montre une pensée de l'élite qui n'enferme pas une précaution contre cette pensée même. Et au contraire celui qui n'a rien n'a pas peur de penser ; il n'a pas, en ses réflexions, ce visage, comme a dit un auteur, du marchand qui perd.

Cette région des villes où l'on dîne en plastron blanc ne produit point de pensées. Ce que nous appelons la catastrophe de Pierre Hamp, et certes le mot n'est pas trop fort, vient de ce qu'il a passé sans précaution cette frontière. Et je vois que le même malheur, moins marqué parce qu'ils ont moins de force, arrive présentement à d'autres. Malheur de vivre en riche ; malheur plus grand d'être riche. L'art de persuader manque justement à ceux qui en ont besoin. Ils vont comme des aveugles ; et c'est par la pensée que le pouvoir périt. Savoir est le fait du pauvre.

Cet ordre renversé donc, qui porte en haut les têtes vides, je ne vois point du tout qu'il soit urgent de le redresser ; il suffit de le connaître. J'ai compté un bon nombre de têtes pensantes qui n'ont pas envié la mangeoire d'or. Et si l'élite véritable veut bien rester, si je peux dire, assise par terre, en cette situation d'où l'on ne peut point être déposé, j'aperçois une sorte d'équilibre qui peut durer longtemps, par ce jugement sans la moindre envie. Car, que les gouvernements soient faibles, c'est un mal que l'homme libre ne sent point du tout ; et le symbolique chapeau sur un bâton n'est point un si mauvais roi. On observe quelquefois une sorte de peur très comique dans le citoyen, quand il s'aperçoit qu'il n'est plus assez gouverné. Je ne crois pas que ce sentiment soit commun parmi ceux qui ont fait la guerre, je parle des esclaves. Qu'ils forment seulement les jeunes d'après cette coûteuse expérience, et tout ira passablement, sous le règne de Sa Majesté Chapeau Premier.

*Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CVIII)

1934 ECO XVI

998

Socrate remarquait déjà qu'un père, si éminent qu'il soit, ne sait pas bien instruire ses propres enfants. J'en ai vu l'exemple en une grand'mère fort instruite, qui n'arriva jamais[[1415]](#footnote-1416) à enseigner à sa petite-fille le calcul et l'ortho­graphe. Ce paradoxe irrite ; car les parents sont toujours disposés à croire que le maître manque de zèle ; et ils s'étonnent lorsqu'ils constatent, par leur propre exemple, que le zèle ne suffit pas. Je dis bien plus : je dis que c'est le zèle qui nuit.

Il est clair que l'enseignement est un métier comme un autre. Mais je ne crois point trop non plus aux procédés. Au surplus, j'ai vu des maîtres, et qui savaient le métier, réussir fort mal avec leurs propres enfants, soit pour le violon, soit pour le latin. La force du métier n'est point où nous la cherchons ; elle est au-dessous. Voici un maître payé, qui vient à l'heure juste et qui s'en va de même ; c'est qu'il va à d'autres leçons. Il y a un ordre inflexible et étranger qui se montre ici. Que l'enfant soit bien disposé ou non, on n'y pense point. On ne renverra pas sans de grandes raisons un maître qui se présente à l'heure accoutumée. Ainsi les leçons prennent le visage de la nécessité. C'est ce qui importe ; car l'enfant ne se résignera jamais au sérieux et à l'attention s'il a la moindre espérance de perdre un peu de temps. Chacun sait bien qu'un père qui veut se faire instituteur n'est pas tout à fait esclave de l'heure ; aussi l'enfant ne se prépare point. N'étant point tenu par une règle qui ne donne jamais ses raisons, il ne prend point cette précieuse habitude de se mettre au travail tout entier et en un instant. Il ruse. Or, la principale de toutes les leçons, et de bien loin la plus importante, c'est qu'on ne peut ruser devant la nécessité. Celui qui apprend le sens de ces petits mots : « Il faut », sait déjà beaucoup.

Autre conséquence. Le père se plaît à une leçon qui va bien ; il la pro­longe. C'est encore une grande erreur de soutenir l'attention au-delà du temps fixé. Ceux qui règlent l'entraînement des coureurs savent bien qu'il ne faut jamais céder à un genre d'emportement qui fait qu'on ne sent pas la fatigue. Le maître payé serait moins sage peut-être; mais heureusement la nécessité extérieure l'appelle ; il se lève à la sonnerie de l'horloge. Il n'y a rien de meilleur à tout âge qu'un travail qui n'use point le plaisir. On ferme le livre, on passe à d'autres occupations, et c'est alors que la lecture retentit de son propre élan, et achève de mûrir par un genre d'inattention. Cela est encore plus vrai pour l'enfant.

Ajoutons que le père est exigeant, et bientôt impatient, par de belles raisons ; c'est qu'il espère beaucoup ; c'est qu'il compte trop sur cet autre lui-même, qui n'a pourtant point son âge ni son expérience. Le pire est qu'il compte sur le sentiment, de façon que la moindre faute est prise au tragique. Cet enfant, qui fait voir la légèreté, de son âge, est soupçonné aussitôt de ne pas aimer son père. Ainsi la moindre sévérité lui paraît une horrible injustice. Lui-même joue ce jeu ; il se sait aimé ; il veut être pardonné ; ces petits drames, suivis de réconciliations, ces signes mêlés de la tendresse et du dépit l'intéressent beaucoup plus que la grammaire. Les sentiments sincères et profonds ont ceci de redoutable qu'ils comptent pour rien ce qui n'est pas leur propre victoire. On veut être aimé, et sans montrer qu'on le mérite ; tout ce qui ressemble à un marché et à une récompense est profondément méprisé. C'est pourquoi il y a de la coquetterie dans tout sentiment vrai, et un essai pour voir jusqu'où l'on peut déplaire impunément. Et, comme il est évident pour tous deux que l'orthographe ne compte guère devant le sentiment, cette belle pensée ne tarde guère à noyer grammaire, histoire et calcul.

La Psychologie et la Vie, mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CIX

Propos sur l’éducation (1932), X

999

Concevez une école publique où l'on ait, pour les enfants d'un certain âge, six classes et autant d'instituteurs. Je me suppose idéologue et chargé d'inspec­tion. Je remarque que ces six instituteurs ont des aptitudes différentes et je décide que chacun d'eux enseignera seulement ce qu'il sait le mieux. Très raisonnable. Ainsi, l'un des instituteurs ira de classe en classe, apportant l'écriture, le dessin et la géométrie ; un autre promènera de classe en classe de beaux discours sur Jeanne d'Arc et Bayard ; un autre se chargera de la grammaire française, et un autre de la morale. Tous ceux qui connaissent un peu le métier annonceront les résultats, et les résultats seront détestables, selon la prédiction. Mais pourquoi ? Disons donc pourquoi. Les causes inférieures ne sont pas à négliger ; elles sont invincibles.

Il est question ici de discipline, uniquement de discipline. Assurer l'ordre dans une classe de quarante élèves que l'on retrouve deux fois par jour, où l'on est le seul maître, le maître, c'est un métier possible. Assurer l'ordre en six classes, où l'on paraît seulement une fois par semaine, pour y enseigner seulement une certaine chose, c'est un métier impossible. Les professeurs de lycée le savent bien ; seulement ils ne l'avouent pas volontiers. Tel homme instruit et connaissant le métier est, à juste titre, respecté de ses élèves principaux, qu'il retrouve tous les jours ; le même homme, s'il a charge aussi d'enseigner le français une heure par semaine à d'autres écoliers, connaîtra des moments difficiles. Au mieux, il conclura avec ces étrangers une sorte de contrat humiliant ; il parlera dans le silence, et les élèves s'occuperont d'autre chose. Temps perdu ; professeur sourdement irrité, fatigué, sans élan, sans courage. Qui fera le compte de ces heures perdues ? Mais on n'en parle point.

Il y a pire, oui pire, si de temps en temps l'on mélange aux écoliers princi­paux quelque équipe étrangère. En règle, il y a toujours désordre en une réunion d'élèves qui n'ont point coutume d'être ensemble. Chacun devinera aisément les causes. C'est par là que l'amalgame, comme on dit, devait donner des fruits amers. On le savait ; nul n'avait là-dessus le moindre doute. Mais on a fait l'essai, parce que les raisons de l'échec si exactement prédit sont de celles qu'on ne veut point dire ; et aussi parce que les essais sont décidés en partie par des hommes qui enseignaient bien, mais qui n'enseignent plus ; en partie par d'autres qui enseignaient mal et qui, par cette raison même, ont choisi d'administrer ; en partie par les hommes des bureaux, qui n'ont jamais enseigné, qui n'en seraient point capables, et que je me permets d'appeler les illettrés de l'instruction publique. Ceux-là sont des sergents-majors, en quelque sorte, qui savent un peu de droit routinier et qui administreraient aussi bien, ou aussi mal, les bateaux, les écluses, les théâtres, le pain de troupe ou le mobilier national. Il suffit à de tels hommes, et même aux autres, dès qu'ils ont un peu vieilli dans cet étrange métier, qu'une classe soit faite de huit heures à dix heures par un professeur diplômé et responsable. Deux heures de français sont comptées comme on compte des balais. S'il apparaît que ces deux heures ne suffisent pas, on en ajoute une, faite au besoin par un autre professeur qui n'a pas son compte d'heures. Et tout est bien, sur le papier.

Une administration centrale a-t-elle jamais cherché autre chose ? Qu'il s'agisse du Théâtre Français, d'un hospice, d'une piscine, d'une prison ou d'une école, ne s'agit-il pas toujours d'ancienneté, d'avancement, de titres, de faveurs, de solliciteurs, de crédits, d'économies, d'horaires ? Audiences et dossiers, conflits entre bureaux, points de droit, précédents, c'est toujours le même art de gouverner sans savoir. Torpilleurs, avions, cuisines, pensionnés, mutilés, dommages de guerre, vaccination, enseignement, ponts, chaussées, inondation, tout est égal. Tout cela donne occasion à un même travail abstrait que tout administrateur comprend aussitôt, et que nul autre ne comprend.

*La Lumière*, 10 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CX)

Propos sur l’éducation (1932), XLIII

1000

« Nous allons élire, disais-je, des chefs spirituels, qui auront charge de gronder et de résister, au nom de l'opinion, devant les mécaniques pouvoirs temporels, qui roulent toujours aussi vite qu'ils peuvent. C'est ainsi que l'agent lève son bâton et arrête les machines ronflantes. Le même résultat serait obtenu si les piétons traversaient en masse, ce qui ferait une sorte de révolution, non sans accidents et bagarres. L'agent et son bâton levé représentent les droits des piétons ».

Mon ami le Politique m'interrompit :

– Encore une fois, dit-il, tu brouilles tout. D'abord l'agent n'est point du tout un pouvoir spirituel ; il exerce une force qui est bientôt irrésistible si quelqu'un s'avise de lutter, Quant aux ministres, qui sont en quelque sorte les élus de nos élus, ils ne représentent pas seulement l'opinion ; ils ne se bornent pas à approuver ou à blâmer. Combes était soutenu par l'opinion ; mais il avait aussi un pouvoir bien déterminé ; il nommait les généraux, les magistrats, les préfets ; c'est ainsi que les tyrans furent vaincus en ce temps-là, et c'est ainsi qu'ils le seront, non autrement. Force contre force, pouvoir matériel contre pouvoir matériel. Les tyrans passeraient à travers l'opinion comme à travers un nuage.

– Je ne sais, lui dis-je. La neige ralentit beaucoup un obus ; et la neige est quelque chose de bien léger ; toutefois c'est encore force. Un piéton n'arrête pas une auto ; cent piétons l'arrêteraient ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'on n'en vient pas là. Devant l'opinion, manifestée par la foule qui traverse, l'auto s'arrête ; car les hommes ne sont pas des monstres, et le tyran a besoin de croire qu'il est approuvé. Mais laissons les comparaisons. Allons aux ministres. Ils ne sont pas élus ; bien plutôt les députés les reconnaissent comme des puissances ; ils les attendent, ils les blâment ou les louent ; ils n'ont pas besoin d'autre pouvoir ; ils représentent l'opinion. Et les ministres ont un double rôle, il me semble. D'un côté ils sont les interprètes des puissances réelles devant l'opinion ; de l'autre, ils modèrent ces mêmes puissances au nom de l'opinion.

– Mais, dit-il, le président, qui nomme les ministres et tous les chefs d'administration, est bien l'élu de nos élus. Vas-tu soutenir que le président représente le pouvoir spirituel ?

– J'irais, dis-je, jusqu'à soutenir cela, car je remarque que le président n'a aucun pouvoir sans les ministres, que pourtant il nomme. Dans le fait, nous avons vu qu'un président qui a l'opinion contre lui tombe de lui-même. Ces complications de la constitution, cette force des usages, ces étonnants effets d'une force impalpable me font entrevoir que c'est bien le pouvoir spirituel qui siège sur les bancs de nos assemblées législatives. Il n'y a rien d'absolument nouveau dans notre système politique. L'opinion fut toujours souveraine ; seulement, dans les systèmes d'autrefois, elle s'exprimait difficilement et mal ; le tyran pouvait l'ignorer ; il avait mille moyens de dresser une apparence d'opinion, qui étonnait l'opinion et même la changeait. Et c'est ce que les pouvoirs réels sauraient bien faire aujourd'hui par la presse, s'il n'y avait le suffrage universel et secret, rumeur étonnante. Et toutefois nous avons vu, il n'y a pas longtemps, que cette opinion est aisément déformée et presque annulée par un fantôme d'opinion habilement fabriqué. Mais nous ferons mieux désormais, par une sorte de conversation continuelle et de contact maintenu entre l'électeur et l'élu. Bref, l'opinion réelle se fera un peu mieux connaître et se laissera moins aisément oublier. Enfin on lui prouvera moins aisément qu'elle est autre qu'elle n'est. Les tyrans, mon cher, je veux dire[[1416]](#footnote-1417) les tyrans d'administration, de banque, d'industrie, qui s'entendent encore mieux qu'on ne croit, ont deux ennemis : le suffrage secret, auquel il faut bien maintenant qu'ils consentent, et le scrutin d'arrondissement, que la coalition des puissances n'a pas réussi à tuer. La seule victoire politique que le citoyen ait pu inscrire, depuis la guerre, sur son livre secret, est celle d'Herriot sur Millerand. Tu peux en rire.

– Mais non, dit-il, je n'en ris point, et personne n'en a ri.

*La Lumière*, 17 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CXI)

1934 Pol (VI)

1001

Nous ressemblons tous à ce roi de Siam dont parle Hume, qui refusa d'écouter plus longtemps un Français dès que celui-ci eut parlé de l'eau solide, sur laquelle un éléphant pourrait marcher. Ce que nous n'avons jamais vu, ce qui ne ressemble point à ce que nous avons vu, nous le jugeons impossible. Qu'on nous mette alors le nez dessus, que nous ayons le moyen d'explorer et d'enquêter, que les conditions soient telles que nous puissions refaire à volonté la chose, comme pour la glace en nos pays, alors nous nous assurons qu'elle était possible et que nous aurions dû la prévoir. Mais si l'événement est soudain et unique, si nous n'avons point le loisir de tourner autour, si nous ne voyons point le moyen de l'expliquer d'après ce que nous savons déjà, c'est alors que nous sommes saisis de l'idée effrayante que les collines pourraient bien se mettre à danser, et qu'enfin nous ne pouvons plus compter sur ce monde, et que tout travail est vain. Cette idée, si l'on peut dire, est exactement celle de la fin du monde et du jugement dernier. Maintenant est-ce autre chose qu'une terreur ou qu'un vertige ? Un homme y peut-il rester ? Ne tombera-t-il pas de là dans une nuit de fureur ?

Sur ce point des religions, l'homme est presque insaisissable. Ainsi ce roi de Siam croyait vraisemblablement à des miracles de sa religion non moins étonnants que le changement de l'eau en une roche vitreuse. Si le Français lui avait conté un tel miracle comme ayant été fait autrefois par un puissant magicien, je soupçonne que le roi de Siam aurait retrouvé le fil de ses coutumes, ayant lui-même à citer bien d'autres miracles, comme d'une plante grandissant de son germe en une minute sous la robe d'un grand sorcier, ou d'un serpent lancé en l'air et qui reste en l'air comme un météore. Mais l'eau solide n'était point donnée comme miracle ; tout au contraire comme une chose commune et ordinaire en une certaine saison, une chose que chacun pouvait constater et explorer. Ce roi, donc, on ne l'invitait point à croire, mais plutôt à percevoir, et sans lui fournir d'objet Peut-être avait-il tracé une frontière entre les pensées sans objet et les autres. Nul chasseur n'a suivi en chasseur la chasse fantastique ; c'est le soir, à la veillée, que le cerf s'envole. Et, bref, en tous pays, un homme qui est invité à constater ne croit plus rien. Un cheval boiteux est toujours difficile à vendre.

Pris dans un récit émouvant et entraînant, encore mieux dans un poème, le miracle passe. Rien n'est constaté ici ; rien n'est réel ; il faut croire tout ; c'est la règle du jeu. Mais remis au monde, pris comme une chose à constater, le miracle n'est plus miracle. Les vrais croyants glissent souvent à vouloir prouver que la résurrection du Christ était possible par les causes naturelles, ou que l'action à distance d'une volonté sur les hommes et même sur les choses dépend d’un fluide jusqu'ici trop peu observé. « Tout ce que Dieu fait est naturel » ; Balzac a écrit cette pensée, à la fois théologique et raisonnable, dans son roman d'*Ursule Mirouet*, qui est plein d'apparences fantastiques.

Il n'y a pas si longtemps que des esprits positifs demandaient, comme un miracle irrécusable, que quelque fakir fît paraître à Bombay le numéro du *Times* tel qu'il paraissait à Londres et à la même heure ; or, c'est ce que le télégraphe rendrait possible, et de plus d'une manière. Et je ne vois pas qu'on puisse donner comme impossible qu'une jambe d'homme coupée repousse, puisque les pattes repoussent aux écrevisses. Notre critique s'exerce mal quand l'objet manque ; et la première question n'est pas si cela est possible, mais si cela est. Il faut y aller voir premièrement, et il n'y a pas d'autre manière de connaître. Nous raisonnons très mal du possible au réel, voulant dire : « Cela est impossible, donc cela n'est pas » ; et, au contraire, nous raisonnons très bien, disant : « Cela est, donc cela est possible. » Tel est le chemin de la raison.

*La Lumière*, 24 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CXII)

1961 Propos sur des philosophes, 2

1002

Écoutez l'histoire du Prince-Trop-Fort. Les enfants sans patience ne peuvent saisir un œuf sans l'écraser ; mais lui écrasait aussi le coquetier, avec sa fourchette perçait la table, arrachait les serrures en ouvrant les portes, et entraînait avec soi la rampe de l'escalier. Songez qu'il était encore bien jeune. Ses parents eurent donc très peur[[1417]](#footnote-1418) et firent venir quatre médecins, l'Empirique, le Persuasif, l'Érudit et le Raisonneur. Cherchant d'abord les causes, ils se mirent d'accord sur ceci, que cette grande force venait de ce qu'il était ainsi par sa nature ; et puis, cherchant le remède, ils conclurent qu'il lui fallait ôter un peu de sang. Mais il arriva qu'à la première atteinte de la lancette le Prince-Trop-Fort eut un petit frisson qui renversa les médecins. Là-dessus ils délibérèrent. « Il faudrait une bonne corde », dit l'Empirique. « Je vais chercher le meilleur cordier », dit le Persuasif. « Je vais d'abord, dit l'Érudit, écrire une histoire de la corderie depuis les anciens rois d'Égypte ». « Et moi, dit le Raisonneur, je vais mettre en ordre douze leçons sur la résistance des cordes. On verra bien s'il les réfutera ». La délibération n’avance jamais beaucoup les affaires.

Cependant, le Prince-Trop-Fort croissait aussi en jugement ; mais cela ne l'avançait guère, car la force toujours allait devant ; et parce qu'il réussissait toujours, il n'avait seulement pas le temps de penser. Remarquons qu'il n'était point méchant, ce qui donne apparence à cette opinion fort ancienne que c'est la peur qui fait les méchants. Aussi se consumait-il en regrets, disant à ses petits camarades et, plus tard, à ses ministres : « Je vous envie ; il ne vous coûte rien d'entreprendre, car vous êtes assurés de ne pas réussir. Pour moi, je n'ose plus vouloir ; cela fait des débris incroyables et des suites bien fâcheuses ». D'après ces discours, et quand il fut évident que le Prince n'y mettait point d'hypocrisie, les ministres commencèrent à avoir moins peur ; et, pour occuper le Prince-Trop-Fort, et quoique sans espoir de l'user jamais, ils lui trouvèrent quelques montagnes à percer et choses de ce genre. Toutefois, ayant repris un peu de courage, ils se gardèrent bien de le montrer, mais au contraire ils feignaient une grande peur et criaient comme des nourrissons dès que le Prince levait le doigt. C'est que cet homme trop vigoureux éprouvait aussitôt les passions dont il voyait les signes dans les autres ; et cette laide peur, qu'il prenait comme par contagion, sans la pouvoir comprendre, il la sentait comme une maladie honteuse ; et il baissait le doigt. C'est ainsi que le Prince-Trop-Fort devint timide.

Ce fut bien mieux, ou, si l'on veut, bien pis, quand il aima. Othello avait bien peu d'expérience, s'il crut que la force terminait quelque chose. Dès que le bonheur de ce qu'on aime efface tout autre bonheur, il faut que la force abdique tout à fait. Il n'est pas besoin d'être Prince-Trop-Fort pour apprendre promptement à ne plus jamais vouloir ce que l'on désire. Bref, le bonheur de persuader l'emporte de loin sur le bonheur de forcer. Ainsi le monde humain se retourne tout, pourvu que l'on reste assis à se regarder les uns les autres. Et, par une compensation admirable, c'est le peureux qui ose, c'est le faible qui entreprend et c'est l'ignorant qui instruit. Il n'est pas besoin des mille liens de Lilliput. Il suffit que la force soit vertu, ce qui est une sorte de théorème, pour que la force soit esclave. Et le fameux chant de Sémiramis l'orgueilleuse, montant au-devant du soleil, suppose une seconde partie. « Moi qui suis enfant, et qui fais l'enfant, il suffit donc que j'aie peur pour donner aux forts une espèce de honte ; il suffit donc que je montre mes doigts menus pour que toute la terre travaille pour moi ; et la moindre niaiserie, comme démesurée, arrête le plus fort penseur. Ô roi de nature, vous pouvez trop. Les faibles n'ont pas fini de gouverner. » Tel est l'autre chant de l'orgueil. Le Prince-Trop-Fort se plaît quelquefois à l'entendre.

*La Lumière*, 31 mars 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°4, 20 avril 1928 (CXIII)

*SPS* XXX, « Le Prince-trop-fort »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928

1003

Longtemps après la tempête d'équinoxe, la mer reste houleuse et tonnante, et roule dans ses vagues un fourrage glauque arraché aux grands fonds. Juste à l'heure où le flot change de voix et commence à se retirer, on voit bondir les agiles paysans, chacun brandissant un râteau aux longues dents, comme une main de bois. Chacun d'eux guette le moment de harponner tout un paquet d'algues, et les traîne en courant, souvent gagné de vitesse par la vague qui suit ; dans l'eau jusqu'aux jarrets, et souvent trempé jusqu'aux yeux. Cette pêche du goëmon a fait un lieu commun de littérature et de peinture. Toutefois[[1418]](#footnote-1419) il reste à dire.

« C'est un jeu, dit l'un, et même une sorte de danse, que les baigneurs imitent ; mais on ne se baigne pas en avril. Je vois que ces vigoureux paysans sont bientôt gelés, rompus, essoufflés. Tout métier est un jeu pour l'amateur ; tout métier[[1419]](#footnote-1420) est pénible par la durée. J'ai lu qu'une femme bienfaisante, voulant se donner quelque expérience des métiers de femmes, choisit pour commencer le plus doux, qui consistait à coller des étiquettes sur des bouteilles ; deux jours après elle était au lit avec la fièvre. Jugez de ce métier-ci. Cet engrais d'or vert, la mer, il est vrai, l'apporte, élaboré en sa grande cuve chimique ; elle l'apporte, puis[[1420]](#footnote-1421) elle le remporte ; à quoi s'opposent ces doigts de bois, longs et crochus. C'est ainsi toujours. Nous ne créons rien ; nature fait tout ; mais ce qu'elle fait il faut le lui arracher, charbon au sol, goëmon à la mer, force industrielle au torrent. Nous mangerons ces précieux sels, incorporés au blé et à la pomme de terre ; et nous mangerons aussi, en ce mélange, cette force paysanne qui s'exerce à l'extrême bord de son domaine. Cette jeune verdure qui s'étend jusqu'au bord de la falaise rocheuse, depuis ces arbres qui cachent les villages, cette verdure est faite de travail humain aussi. »

« L'histoire est abolie, dit l'autre. Il est hors de doute que les légionnaires de César, quand ils abordèrent ici, trouvèrent les mêmes pêcheurs d'algue, armés de ce râteau de bois aux dents inclinées. Les paysans de ce temps-là estimaient déjà la force des tempêtes et l'heure du reflux qui recule le long des jours du même pas que la lune. Et sans doute les légionnaires jouèrent un petit moment ce jeu, et envièrent les heureux paysans ; car il suffit d'essayer seulement un métier pour qu'il plaise. Et les paysans, au rebours, rêvaient de porter les armes ; mais le métier des armes consiste à porter les armes une heure encore au-delà de l'extrême limite, au-delà de ce degré de fatigue où l'on se couche comme on tomberait. Seulement ces paysans n'en savaient rien. Ainsi César fit ici quelques recrues. »

« Si l'on était assez grand, dit un troisième, pour observer à la manière de Micromégas, ces pêcheurs de goëmon, si bien réglés sur les marées, n'admirerait-on pas le merveilleux instinct de ces insectes si bien adaptés ; en revanche, après quelques siècles d'observation, ne conclurait-on point qu'ils ne pensent pas, puisqu'ils n'inventent plus ? »

Et l'autre lui répondit : « À deux signes Micromégas saurait que ce ne sont point des insectes, mais bien des hommes ; ces deux signes sont le vêtement et l'outil. Les bêtes produisent leurs vêtements et leurs outils d'elles-mêmes ; elles ont poil ou carapace, et leurs râteaux seraient des antennes ou des pattes. Voyez ceux-là qui jettent leurs râteaux et qui courent se dépouiller de leurs cottes mouillées, revêtir des habits secs, et boire à la bouteille ; voilà le moment humain. »

1er mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXIV)

1935 SE XIX « Les pêcheurs de Goëmon »

1004

Vouloir que la société soit le Dieu, c'est une idée de sauvage. La société n'est qu'un moyen. Mais il est vrai aussi qu'elle se donne comme une fin, dès qu'on le lui permet. C'est tyrannie. Dans les familles il arrive que ce qui est médiocre parvienne à gouverner, et souvent l'on voit le savant en pantoufles, ou l’artiste, ou l'inventeur, comparaître comme une sorte de coupable devant un tribunal de tantes, de belles-sœurs, de cousines, sans compter les enfants, raisons sans raison, qui ramènent toujours l'attention à leur propre niveau. Tel est le poids animal. Or[[1421]](#footnote-1422) cela n'est ni juste ni beau. Michel-Ange se débattait dans des fils[[1422]](#footnote-1423) lilliputiens. On rougit de penser qu'un garnement de neveu, un imbécile de trésorier, ou bien un carrier ivre, ont tué peut-être tant de statues avant qu'elles fussent nées. Certes cela est de la condition humaine, comme de manger et de dormir ; mais nous sentons qu'il faut que cela soit subordonné et obéissant. Il y a un ordre des casseroles, des draps et de la plomberie ; il faut même un gouvernement de ces choses ; seulement[[1423]](#footnote-1424) ce n'est qu'intendance. Tout cela est aux ordres du maître. Et voilà une maison. Le seigneur dit : « Ma maison ; mes gens ». Ainsi l'ancien ordre figure l'ordre vrai.

Il le figure ; il ne l'est point. En tout temps nous voyons que l'inférieur usurpe. Un chef de travail, un chef de police, un chef de guerre, ne sont jamais à bien regarder qu'empereurs de casseroles. Ce sont des cuisiniers de nourriture, d'abri, de sécurité, d'épargne ; ils soignent le corps, et, comme dit Platon, ils le flattent, ils l'attachent par mille crochets et par mille clous de plaisirs et de douleurs. Si Dame Magloire a de l'humeur, le rôti sera brûlé. Si Monseigneur le ministre a de l'humeur, c'est la ville qui sera brûlée ; si César a de l'humeur, les bombes tomberont sur l'atelier ; Phidias sera fantassin. Adieu statues !

L'ordre, on nous en emplit les oreilles ; mais on ne dit point quel ordre. Je vois que c'est toujours l'inférieur qui gouverne ; cela s'entend à ce bruit d'argent ; il n'est parlé que de bons, que de crédit, que de dettes ; c'est ainsi que, dans les familles, il n'est parlé que de maçon, de plombier, de fumiste. Et pour un verrou qui ne ferme pas bien la grand' porte, que de bruit ! Le musicien devra payer de toute sa musique, et le sage de toutes ses pensées, afin que la porte soit solidement[[1424]](#footnote-1425) fermée. Au diable ! Remarquez que c'est très bien dit. C'est bien le diable, cette puissance oblique, qui fait paraître l'ennemi, le voleur, la pauvreté, la faim, la maladie. C'est bien le diable qui rit sardoniquement de nous voir d'abord inquiets, et puis attentifs, et puis tout à fait sérieux sur le propos des portes et des fenêtres. Les sages autrefois se faisaient moines, et le prieur défendait que l'on parlât du bouillon d'herbes. Mais je me méfie. Je crois qu'on en parlait ; je crois qu'on assemblait le chapitre pour en parler. Les intendants partout se font rois.

Cet ordre est un ordre de fourmis, d'abeilles, de termites ; ce n'est point un ordre humain. Au reste, la plus belle farce du diable, c'est de dire à l'homme supérieur : « Tu es roi du bouillon d'herbes. » À quoi l'homme qui sait se laisse prendre ; car il a des idées aussi sur le bouillon d'herbes. Platon, à ses soixante-dix ans, se laissait encore attirer en Sicile, en vue de gouverner l'orange, la figue et le vin muscat. C'est être président de table ; on ne sait pas jusqu'où cela entraîne ; il faut descendre aux cuisines. Non. Plutôt, qu'on nomme roi le meilleur marmiton ; mais qu'il n'essaye pas de nous faire baiser la casserole.

Toute révolution se fait au nom de l'esprit, et contre les cuisiniers. Car chaque homme est roi ; il n'a pas seulement à défendre le sage, l'artiste, l'inventeur, contre l'administration des casseroles ; il a à se défendre lui-même contre son ventre, et contre tous les ventres. Voyez ce roi, dans le symbolique isoloir ; il s'y prend comme il peut, et souvent mal ; mais il prend un édit contre les gens de cuisine, éternels usurpateurs.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXV)

1934 POL (VII)

1005

La pensée est un repentir ; ce n'est pas un remords. Remords est retour amer et inutile ; c'est mauvais usage des fautes ; mais bien plutôt nul usage. Celui qui est content de ce qu'il a pensé, en ce sens qu'il n'y voit nul défaut, c'est un sot ; laissons-le. Mais je ne sais si un tel homme existe. Ce qui est le plus commun, c'est une sorte de désespoir, qui ferme l'idée, qui l'achève, qui la polit, sachant qu'elle n'est pas vraie, et sachant ou plutôt croyant qu'il n'y peut rien. C'est croire qu'on ne peut penser, et faire métier de penser. Cette tristesse passe dans le style et le dessèche. Ce sont de maigres fleurs, et qui s'ouvrent mal. Ou bien, encore pis, c'est un système qui revient toujours, et qui se heurte àses limites. La région du demi-talent est peuplée de ces aigres peintres, sculpteurs, écrivains, qui sont noués à eux-mêmes, et qui vernissent cette insuffisance. La manière est une sorte de colère. Car c'est une sorte de condamnation de soi, et un avenir de travaux forcés. Un homme de ce genre sait toujours ce qu'il fera. Quel que soit le sujet, il se prépare toujours à tracer sa propre ligne et à signer son propre nom. Il faut un grand déploiement de gloire pour couvrir l'ennui ; mais l'ennui de soi sort par toutes les coutures du style.

Par opposition, on dit d'un trait qu’il est heureux, et c'est très bien dit. Le besoin d'écrire est une curiosité de savoir ce qu'on trouvera. De même le besoin de peindre vient d'une expérience de ces maladresses dont on fait quelque chose. C'est ainsi que j'entends le repentir ; car j'y vois une grande espérance, ainsi que les théologiens l'ont enseigné. C'est bien faire la juste part aux hasards, aux faiblesses, à cette tremblante, hésitante et passionnée mécanique. Mais c'est savoir aussi qu'exprimant toutes choses, et traduisant tout le grand monde dans le petit, elle n'a pas fini de nous étonner. C'est le sentiment de la ressource et de l'imprévisible. C'est revenir au chaos, et joyeusement le reconnaître ; matière de Dieu. Mais il faut s'y fier. Le forçat des lettres ne redescend point jusque-là ; il lui faut des membres d'homme pour faire un homme.

L'idée fausse dans le remords est que l'homme n'est que ce qu'il est. L'homme est fini ; bien mieux tout est fini. Dans l'homme damné il y a une sorte d'ordre, qui ressemble beaucoup à l'ordre de police, qui n'a d'autre valeur que de durer. On s'y tient. C'est une manière d'adorer qui rend fanatique. Il y a une affinité entre le forçat de lettres et la guerre. C'est que la guerre nous somme de redescendre à l'ordre tel quel, et de le trouver beau. La guerre affirme, en gros caractères, que ce sera toujours la même chose. Ce qui effraie dans la guerre, et ce qui pétrifie, ce ne sont point les passions ; c'est plutôt l'ordre. L'homme est ici prisonnier non pas de sa propre folie, mais plutôt de sa propre sagesse, qui développe alors ses suites mécaniques. La guerre, c'est le grand remords.

Au contraire, le repentir est ce qui sauve la nature. Et le bon style aussi sauve la nature, assuré qu'il est qu'il n'y a point de crochet ni de faux pas qui ne puisse tourner à bien. Le mauvais poète choisit sa rime, ou bien la change ; mais le vrai poète, en cette rime venue on ne sait d'où, y reconnaît l'élément sans préférence, et le champ de sa liberté. C'est de même que la pensée sauve toute pensée de traverse, et jusqu'aux plus folles rencontres, par une confiance dans la nature, riche de passages comme une mer. De ce pas aventureux naissent les métaphores. Ainsi de Fagon, le tyrannique médecin, réduit une fois au silence par un rebouteux, Saint-Simon écrit qu'il se limaçonne sur son bâton. Il s'agit de la mort du roi, grave sujet. Et qu'y vient faire ce limaçon ? Aussi inattendu à l'auteur qu'à nous-mêmes. Le style a de la course, alors, et du vent autour.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXVI)

1934 LIT XVIII

1006

Savoir en qui se trouve l’amour de la patrie, en qui non, c’est impossible. Et même, ceux qui disent qu’ils ne l’ont point, je ne les croirais point trop. Savent-ils bien ce qu’il en est ? Il faudrait les voir sous le joug étranger. Qui donc conspirerait alors ? Qui serait en prison pour trop aimer sa patrie ? Le même homme, je le parie, que nous voudrions mettre en prison parce qu’il ne veut point dire qu’il l’aime. Et qui serait alors hors de prison, et servant l’étranger selon son métier et sa fonction ? Plus d’un sans doute de ces hommes d’ordre et d’obéissance, qui n’ont que la patrie à la bouche. Et c’est alors, quand la contrainte s’exercerait dans un tout autre sens, que l’on verrait la différence des paroles aux actes. Mais souhaitons que cette expérience ne se fasse jamais.

Maintenant, sous le nom de patriotisme, je ne vois que des paroles, et je les prends pour bonnes. Je décris ces paroles des uns, ce silence des autres, ce refus d’un petit nombre. Voilà des faits de société qu’il n’est pas inutile d’étudier comme des faits, sans rien supposer au-delà. Ces hommes sont donc sous mes yeux, comme des variétés d’un même genre, reconnaissables à l’habit, à la fonction, au métier. D’après ces caractères, ne puis-je pas quelquefois prévoir que les uns diront patrie, d’autres humanité, et que d’autres ne diront rien ? Je le puis, et sans me tromper beaucoup. Ceux qui tiennent quelque pouvoir, ceux qui vont au pouvoir, ceux qui savent commander et qui aiment commander, ceux qui font travailler, ceux qui ne font rien, pas même cela, je sais ce qu’ils diront. Ceux qui craignent l’opinion, ceux qui craignent tout, ceux qui aiment l’ordre, ceux qui ne souhaitent que d’obéir afin d’arriver à commander, je sais ce qu’ils diront. Pour ceux qui travaillent, et qui n’ont d’autre ambition que de ne point obéir au-delà du nécessaire, il y a doute. Pour ceux qui ne sont point flatteurs, qui vivent d’un rude travail, et qui rêvent d’un heureux état où il n’y aurait plus d’esclaves, il n’y a guère de doute. Je parle de ce qu’ils diront ou ne diront pas, de ce qu’ils crieront ou ne crieront pas. Je ne sais ce qu’ils pensent. La patrie est quelquefois un puissant prétexte pour imposer l’obéissance ; cela, tout le monde le sait ; il n’en faut pas plus pour que les uns soient enthousiastes, et les autres prudents. Il suffit de remarquer quelles sont les opinions qui plaisent aux tyrans ; voilà une occasion d’acclamer ou de ne point acclamer. Qui est seulement petit neveu ou petit cousin dans la grande famille des tyrans, celui-là acclame. L’homme libre est plus froid.

En cette jeunesse des écoles, qui toujours s’agite et manifeste, je remarque sans peine un groupe d’étudiants riches et fils de riches ; le vêtement, l’allure, le genre de vie permettent de les reconnaître ; ce sont des importants en pépinière ; et je sais bien aussi ce qu’ils crieront. D’autres sont plus sobres, plus maigres, et plus râpés ; ils n’espèrent qu’en eux-mêmes, en leur travail, en leur savoir. Plus tard, beaucoup d’entre eux vivront d’opinion et de politesse ; beaucoup d’entre eux compteront, si l’on peut dire, sur l’injustice ; mais ils n’en sont pas encore là. Ils comptent au contraire sur la justice. Or cette espèce, qui est en gros celle du boursier, vous ne l’amènerez pas facilement à crier avec la masse des héritiers. (J’emprunte cette manière de dire, boursiers contre héritiers, à un observateur qui veut être impartial, et qui vient d’ajouter deux termes corrélatifs au dictionnaire politique). Bien plutôt vous amènerez les boursiers à crier contre, car la résistance muette n’est pas de cet âge. Et encore peut-on se tromper une fois ou deux, car il se trouve parmi les boursiers des ambitieux fort clairvoyants. Mais si j’en observe quelques-uns jusqu’à savoir qu’ils n’ont point le goût de commander, qu’ils n’espèrent rien de la faveur, et qu’ils sont réduits à garder au moins la liberté de leurs pensées, alors, sur ceux-là je parie à coup sûr, et vous pariez à coup sûr. Sans savoir ce qu’ils pensent, sans savoir ce qu’ils crieront, ni même s’ils crieront, je sais très bien ce qu’ils ne crieront pas.

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXVII)

1007

Les pompiers sont hardis ; il suffit de les voir marcher pour comprendre qu’ils se fient beaucoup à eux-mêmes. Plus d’un est tombé au feu. On admire ces héros ; on les donne en exemple. Toutefois, quand il serait prouvé que le corps humain étant fait d’eau pour une bonne partie, éteint très bien le feu, il ne viendrait à l’idée de personne que les pompiers en groupe serré doivent se jeter eux-mêmes, comme on jette l’eau ou les couvertures, sur un foyer d’incendie. Idée folle et inhumaine évidemment. La sécurité, si précieuse qu’elle soit, n’exige point que quelques-uns se sacrifient à coup sûr afin que les autres se sachent bien gardés.

Supposons des bandits bien armés et bien retranchés ; on en a vu, on en peut voir encore. Personne n’aura l’idée de faire avancer les policiers sous le feu des bandits ; personne ne décrétera la peine de mort pour celui des policiers qui s’abriterait, qui hésiterait, qui reculerait. Et pourtant ce serait un moyen assuré de vaincre. Outre que les munitions des bandits seraient promptement épuisées, cette méthode, effrayante par la discipline et la résolution, ôterait toute espérance à tous les genres de bandits. Et, encore une fois, nous serions tranquilles. Mais nul ne voudrait de la sécurité à ce prix-là. Nul ne supporterait que l’on comptât le matériel humain juste autant que des échelles et des pioches. Non, quand bien même nous serions assez riches pour payer des pensions aux mutilés, aux veuves et aux orphelins. Non, quand un vif sentiment de l’honneur assurerait le recrutement ; non, quand la loi et l’opinion ensemble obligeraient tout homme valide à participer à la défense commune sous cette loi de fer. On n’oserait dire, sur aucune tribune, que les morts ne sont pas morts en vain, puisque à ce prix l’ordre public a été rétabli et assuré, sans une longue inquiétude, et pour longtemps. L’homme n’est pas un moyen pour l’homme, comme est une brouette.

De même on n’imagine point des corps d’élite sur lesquels on ferait l’essai des remèdes, des vaccins et des virus, comme on fait sur les cobayes. Et pourtant l’expérience instruirait mieux si elle était faite sur les hommes. Et si ce risque de servir comme de bétail aux médecins était obligatoire pour tous les hommes bien constitués, je me demande par quels arguments ils refuseraient de sacrifier leur propre santé afin qu’on apprît mieux à guérir les malades et à conserver les vieillards. Car on pourrait bien faire briller à leurs yeux un bel avenir où les maladies seraient vaincues, où la vie humaine serait plus longue et plus heureuse. Et refuseraient-ils de se sacrifier, eux les braves, les forts, les sains, pour le salut commun et pour la prospérité commune ? Ce discours est déplaisant ; mais je veux le suivre. Qu’auriez-vous à objecter à une grande offensive contre la peste ou le choléra, d’après les plans du général Purgon, qui serait, selon toute vraisemblance, efficace et dernière, et qui ne coûterait que cent morts peut-être et un millier d’incurables ? On ne saurait payer trop cher la sécurité, qui est le plus grand des biens.

Vous pensez à la guerre ; vous savez bien que c’est là que je veux conduire vos pensées, par cet étrange chemin, où il faut que vous soyiez bien éveillés, au lieu de répéter comme en rêve les phrases consacrées. Que l’attaque d’un voisin fort soit un grand mal et une grande menace, nul ne le niera. Que le seul remède soit ici le sacrifice préparé, consenti, approuvé, d’un million d’hommes choisis parmi les braves, les jeunes, les forts, cela vous paraîtra à peu près aussi raisonnable que si l’on jetait des hommes sur le feu afin de l’éteindre. Vous chercheriez quelque autre méthode, plus prudente, plus rusée, industrieuse, économe de vie et de souffrance ; et vous ne croiriez pas être en cela lâches et faibles, même s’il s’agissait de vous ; encore moins si vous étiez de ceux qui profiteront maintenant et ensuite, sans payer d’eux-mêmes. Oui, vous penseriez ainsi si mes comparaisons paradoxales et violentes vous avaient réveillés. Mais à peine avez-vous ouvert un œil, et déjà vous dormez de nouveau. O force de coutume !

7 avril 1928 (SM1)

*La Lumière*,7 avril 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXVIII)

1939 SM1, CLXXVIII, « Matériel humain »

1008

J’ai dit plus d’une fois que les prolétaires étaient naturellement pacifiques ; Comte est de cette opinion. Proudhon soutient au contraire que l’ouvrier manuel est naturellement querelleur, attendu que son métier consiste proprement à forcer au lieu de persuader ; et il est clair que forcer est une opération violente. Ces temps-ci, j’ai su qu’un homme d’esprit libre et de grande expérience pensait là-dessus comme Proudhon. Or, chacun peut concevoir passablement les passions, les sentiments, les opinions propres aux prolétaires, et qui dépendent beaucoup du métier. Là-dessus Proudhon s’accorde avec Comte. Mais il est plus difficile de se faire une juste idée de la guerre, je dis de la guerre telle qu’elle est maintenant dans notre Occident. Cette guerre est toute mystique : l’esprit de convoitise n’y est presque pour rien ; l’esprit de violence non plus. L’esprit d’obéissance, au contraire, y est pour beaucoup. C’est le respect de l’ordre tel quel, c’est un attachement de cœur à la hiérarchie, c’est un mélange tout bourgeois de dévouement et d’ambition, c’est par-dessus tout l’horreur du désordre anarchique qui rendent possible cette paix armée, cette méthodique préparation, enfin ce redoutable mécanisme qui est monté administrativement et qui développe de même, par rapports et circulaires, ses terribles effets. Ce sentiment est porté souvent jusqu’à un transport sublime, et c’est par là qu’il est violent. C’est pourquoi, en cette analyse, il est difficile de ne point confondre tout. Mais regardons bien. Quand les régiments défilent, quand les drapeaux s’élèvent comme des dieux, quand les chefs saluent de l’épée, c’est bien l’ordre qui se montre ; ce n’est nullement la violence ; ce n’est point l’emportement selon l’impatience et selon les muscles ; mais plutôt c’est la puissante réaction de l’ordre sur celui qui y participe par l’accord et l’obéissance ; c’est le sentiment d’une force démesurée, que le tout bien ordonné communique à la moindre de ses parties. Je dirais même que l’homme éprouve d’autant plus vivement et délicieusement cette sorte de miracle qu’il est à l’ordinaire plus prudent, plus respectueux, moins prompt. Les spectateurs, et surtout les plus faibles, sentent encore mieux cette prodigieuse transformation, ici imaginaire, et donc sans limites.

Tel est l’esprit de guerre, en son paroxysme. Il s’y joint, dans l’ordinaire, une pudeur, un scrupule qui viennent de ce que toute précaution à l’égard du courage passe aisément pour un calcul de la peur. Et encore une disposition à imiter, à parler, à aimer, à haïr selon la mode ; un besoin d’être approuvé ; une honte d’être seul de son avis, comme d’être nu. Tous ces sentiments sont bourgeois ; j’entends qu’une existence qui repose sur la persuasion, et nullement sur la force, les développe naturellement. Au contraire, le sentiment d’une puissance individuelle, que l’on sent dans le corps, dans les bras, dans les mains, un certain mépris aussi de la politesse, une disposition à contredire sans précaution, tout cela, sans annuler jamais cette religion de l’ordre, si puissante dans la cérémonie, ne peut que l’affaiblir dans l’ordinaire des pensées. Et si, avec cela, l’attention se porte naturellement sur les pires effets de l’inégalité, sur les injustices qui résultent de l’ordre adoré, sur les vices et sur la frivolité des chefs, il faut prévoir que la provision d’enthousiasme et le capital d’obéissance qui se trouvent en tout homme seront promptement diminués dans l’homme outil, si peu qu’il pense. C’est par là que l’on peut comprendre cette apparente contradiction qui fait que l’homme le plus disposé à redresser l'ordre par la violence est aussi celui qui est le moins prompt à se jeter dans des pensées de guerre, et enfin dans la guerre, par une fureur d’obéissance. Confusion qui n’a été nullement débrouillée à Genève, ni par les uns ni par les autres. Il faut comprendre qu’il n’y a presque point de ressemblance entre la guerre civile et la guerre des nations, mais plutôt une opposition directe entre un de ces mouvements et l’autre ; car les mêmes causes qui disposent l’homme à l’une de ces guerres le détournent absolument de l’autre.

21 avril 1928 (SM1)

*La Lumière*,21 avril 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXIX)

1939 SM1, CLXXIX, « Pourquoi les prolétaires sont pacifiques »

1009

Rien au monde ne fera que je vote pour Poincaré et ses amis. À mes yeux, Poincaré est l'homme de la guerre, l'homme de la Ruhr, l'homme de la Haute Banque et de la Haute Industrie. Nous avions juré de l'exclure à jamais ; les autres, tous ceux qui ont puissance et force, ont juré de le ramener et de le maintenir. Ils ont gagné ; mais la lutte n'est pas finie.

- Pot de terre ! me dit quelqu'un, ridicule Pot de terre, qui prétends lutter contre le Pot de fer. Et comment lutter ? Êtes-vous de la banque ? Avez-vous des armées de devises à jeter sur le marché ? Avez-vous des millions à prêter ou à refuser ? Êtes-vous l'oracle d'un millier d'hommes timides qui ont de l'argent placé ? Où sont vos armes ? Montrez-les ? J'entends ; ce n'est que ce pauvre bulletin de vote. Vous me direz que vous êtes beaucoup, que nul ne peut rien contre le nombre. Puissance politique, soit, ombre de puissance, d'après ce qu'on a vu. Il s'agit d'argent, mon cher, il s'agit de crédit. Vous n'empêcherez point qu'un seul coffre-fort pèse plus que mille bourses plates. Vous êtes le parti des bourses plates, à ce que je vois. Au reste, l'expérience a été faite. Vous aviez le nombre, et il n'y eut même pas de combat. Herriot par-dessus Caillaux ; tous vos hommes par terre. Et vous voulez recommencer ? Cela n'est pas croyable.

- Quand je vote, lui répondis-je, je n'essaie point de savoir si ce qui me plaît sera ; je dis seulement ce qui me plaît et ce qui me déplaît. Si je veux faire l'homme d'État, si je m'efforce de deviner ce qui sera possible et ce qui ne le sera point, c'est comme si je cherchais quelle est l'opinion du plus grand nombre, afin de m'y conformer. Mais c'est trop tôt. C'est seulement après que chacun aura voté selon son intime sentiment, c'est seulement après cela que l'on connaîtra l'opinion du plus grand nombre. Beaucoup se trompent là-dessus ; beaucoup, au moment où ils plient leur bulletin, se croient chargés de la sécurité du pays, du cours des changes, du commerce, de l'industrie, de l'ordre public. Mais point du tout. Chacun doit faire connaître par son vote ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît point. Là-dessus, il ne peut se tromper. S'il a une préférence bien nette, il vote blanc ou rouge ; s'il est partagé, il vote gris. Au lieu que s'il veut deviner l'opinion des autres, il risque de se tromper. Tout est fait pour le tromper. Et vous-même, qu'essayez-vous maintenant, sinon de m'effrayer par les suites ? Mais les suites dépendent du vote de chacun.

- Non, dit-il ; les suites dépendent de cette armée des riches, peu nombreuse, mais bien pourvue de munitions, que vous avez vue à l’œuvre et qui se moque des bulletins.

- S'en moque-t-elle ? lui dis-je. Il n'y paraît guère, à l'effort qu'elle fait. Vous savez aussi bien que moi que le précédent système électoral favorisait les opinions flottantes et même les rétrogrades. Et j'ai toujours pensé que les bancs radicaux, en cette Chambre qui vient de finir, n'étaient pas assez garnis ; nous avions tout juste la victoire. Aussi nos hommes n'ont pas été soutenus. Mais enfin, même après la mémorable culbute dont vous faites tant de bruit, nous avons vu un compromis, une déception de la droite, une immobile et moyenne sagesse, un regard plus attentif à la gauche qu'à la droite, enfin mille précautions à l'égard de ces bulletins rouges que vous méprisez. Qu'aurait été la politique financière avec cent radicaux de plus, je dis bien déterminés ? Vous ne le savez pas, ni moi non plus. Qu'aurait fait un Caillaux, soutenu par ses troupes ? Nous ne le saurons jamais, parce que le terrain a comme cédé sous lui. Mais pourquoi ? Parce que l'opinion alors se jugeait elle-même d'après l'ensemble des élus ; parce que chaque citoyen, les radicaux y compris, jugeait que le parti radical n'avait pas les reins assez solides pour déplacer l'obstacle. Changez l'hypothèse ; supposez cent radicaux de plus ; tout est changé. Les ministres radicaux ont aussitôt cette certitude de durée et ce supplément d'autorité qui justement leur a manqué. La confiance se déplace ; les radicaux ne doutent plus d'eux-mêmes ; les modérés se rallient au pouvoir fort. Les radicaux n'ont rien pu faire, parce qu'ils n'étaient pas assez forts. N'essayez pas de me prouver que, plus forts, ils n'auraient rien fait de mieux, car cette supposition va contre le bon sens.

*La Lumière*,28 avril 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°5, 20 mai 1928 (CXX)

1010

Cette coalition des riches et cette menace de grève sous laquelle nous vivons, refus de prêter, refus d'entreprendre, refus de coopérer, c'est un fait nouveau, difficile à saisir selon les formes du droit. Avant la guerre, dans le moment où l'électricien éteignait de temps en temps les lumières, où le cheminot s'essayait à arrêter le trafic, j'étais partagé, comme beaucoup de citoyens, entre l'ennui de voir que cette force tranquille menaçait de troubler mes occupations habituelles, et, d'un autre côté, une naturelle sympathie pour des hommes qui m'éclairaient en quelque sorte à bout de bras et qui me portaient dans mes voyages. En ce qui me concerne, je puis dire que la sympathie l'emportait bien loin sur les petits ennuis qui me pouvaient venir d'une grève ou d'un[[1425]](#footnote-1426) autre. Mais enfin, laissant de côté les sentiments, autant que je pouvais, j'essayais de me faire une idée de ce droit de grève, qui avait si bien visage de force. Je me représentais le marché du travail comme on voit tous les marchés, où nul n'est forcé de vendre. L'acheteur fait le tour du marché, et, finalement, accepte le prix s'il ne peut faire autrement ; ou bien il s'en va, se privant pour ce jour-là de poisson, d'œufs, ou de salade. Et comme la coalition fait la force des vendeurs, elle fait la force des acheteurs aussi. Personne ne penserait, me disais-je, à écrire dans la loi que les acheteurs n'ont pas le droit de s'engager entre eux à faire durer leurs souliers plus longtemps, à porter des vêtements retournés, à remplacer la salade par le fruit selon l'occasion, et choses de ce genre. L'idée commune était, ce me semble, qu'on a le droit de consommer peu, ou de changer en potager un jardin d'agrément. L'autre coalition, celle des vendeurs, faisait difficulté au contraire, toujours selon l'idée commune ; on n'admet pas aisément que les vendeurs remportent toutes les choses consommables, les gardent en magasin, les laissent se perdre, et même les détruisent, en vue de punir l'acheteur récalcitrant. Il existe une loi contre l'accaparement et une taxe du pain. Pourquoi cette différence ? Pourquoi l'acheteur est-il ici protégé ? Sans doute parce que la grève réelle des vendeurs affamerait aussitôt l'acheteur, et que la faim est une forme de nécessité aussi pressante que la tempête et le fleuve, au lieu que la grève réelle des acheteurs est limitée, et même impossible par cette nécessité même, et qu'en outre, poussée jusqu'à l'extrême possible, elle n'affame pas immédiatement le vendeur, qui peut vivre sur ses provisions, et encore moins le producteur d'aliments, qui est toujours assuré de se nourrir lui-même de son blé, de son bétail, de ses fruits. Je remarquais donc une inégalité des droits entre vendeurs et acheteurs, qui venait de ce qu'une loi naturelle et irrésistible faisait ici sentir ses effets par la présence agitée d'une multitude d'affamés, force de nature, contre une association d'accapareurs protégée par l'institution. Car, effacez le droit, il n'y a plus de magasins ni de meules de blé, mais il y a toujours des estomacs.

Les marchands de travail, si bien nommés hommes de peine, sont-ils dans la même situation que les marchands de denrées ? Et les acheteurs de travail, qui sont rentiers, banquiers, usiniers, entrepreneurs, sont-ils dans la situation des acheteurs de denrées ? De quel côté sont les provisions, armes de droit et protégées par le droit ? De quel côté la force naturelle ? Coalition des marchands de travail ; les acheteurs de travail sont affamés, mais non immédiatement ; et toutefois leurs provisions ne subsistent que par le droit, qui protège maisons, greniers et coffres. Au lieu que les marchands de travail ont toute leur précieuse marchandise dans les limites de leur peau. On peut confisquer le blé d'un accapareur, on ne peut confisquer la force de travail d'un homme, il y faut son consentement. Et, en revanche, l'immédiate faim fait un problème pressant, qui raccourcit les délibérations. Ainsi les travailleurs échappent, comme vendeurs, à la loi contre l'accaparement ; comme acheteurs, ils en profitent, et cela par des conditions naturelles, que nul ne peut changer. C'est pourquoi ils osent penser. Les riches sont plus prudents.

*La Lumière*, 5 mai 1928

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928

1011

La force a mauvaise grâce ; et, dès qu'elle prétend à être aimée, elle est ridicule. La plus naïve des femmes sait cela. Arnolphe peut enfermer Agnès ; il suffit d'un tour de clef. « Je sais que vous m'aimez », dit le barbon. « Si je vous aime, et si vous le savez, pourquoi m'enfermez-vous ? » « Il est vrai, se dit le barbon. Et comment pourrait-elle ne pas m'aimer ? Je suis riche, généreux, plein d'esprit. Mascarille me le disait encore hier. Et qui aimerait-elle ? Elle ne voit que moi. Ouvrons la porte. » Il tourne la clef. Mais il n'est pas au coin de la rue qu'il se reprend. « Cette jeunesse est facile à tromper. Quelque galant rôde peut-être par ici. Liberté n'est pas licence. Et au surplus je lui dois protection et conseil. Mon conseil est qu'elle m'aime ; et c'est pour son bien. Fermons la porte. » Il revient ; il donne un tour de clef. « Ce n'est pas, dit-il en regardant la clef, que je me méfie d'elle. Au contraire j'ai pleine confiance. Qu'est-ce qu'aimer, qu'est-ce qu'être aimé si ce n'est se fier ? Elle est libre, cela va sans dire. Qu'elle choisisse. Mais je veux qu'elle me choisisse. Si elle hésitait, ce serait le signe d'un étrange aveuglement. Quelqu'un a écrit que la liberté n'est point la liberté de mal faire, ni de se tromper. Cette clef la met en garde. Ce n'est qu'une sûreté de plus, et presque inutile. Presque. Oh, si j'étais sûr qu'elle ne ferait jamais que ce qui me plaît, comme je la laisserais libre de faire ce qu'elle voudrait ! » Cependant la pensée s'envole ; la pensée n'est jamais prisonnière ; la pensée n'est jamais sous clef. Comment pourrait-on reconnaître un droit à celui qui force ? A-t-on le moindre devoir de bonne volonté envers celui qui vous enferme ? Tu seras trompé, Arnolphe ; tu l'es déjà ; et tu le sais.

« Oui, je le sais. Je devine ces pensées rebelles. Soit. Du moins elles ne seront que des pensées. Je fermerai les portes. Ou plutôt, puisque je les fermais déjà, je les fermerai à grand bruit. J'ôterai toute espérance. Les actions seront à moi. La pensée suivra. Comme on voit que les oiseaux en cage chantent pour leur maître. Et n'ai-je pas lu aussi que l'on commence par craindre Dieu, et qu'on finit par l'aimer ? Soyons tyran, mais sans faiblesse. Que n'ai-je commencé par là ? »

**[**Cette situation de l'homme mûr est la situation humaine. L'art d'aimer est profondément caché. Ce genre d'ambition, assez noble, qui cherche un pouvoir de sentiment ne peut s'empêcher de l'essayer, ce pouvoir, ce qui fait aussitôt révolte parmi les sujets de ce sage, monarque. L'esprit de résistance n'est pas assez estimé ; cela veut dire exactement que l'on n'aime pas assez. Le remède à ces situations c'est d'aimer encore plus. Et ici l'âme généreuse n'hésite pas. Ainsi l'autorité a tort et donne des armes contre elle.**][[1426]](#footnote-1427)** Il n'y a point de tyran qui ne prétende à être aimé. Il n'y a point de tyran qui y réussisse. La plus grande concession qu'il puisse faire est de laisser la porte grande ouverte, mais en cachant un geôlier derrière, qui a mission de la fermer dès qu'on fait mine de sortir. Arnolphe est ridicule, parce qu'il ne pense même pas qu'Agnès puisse former une opinion ou avoir une préférence. Alceste est ridicule aussi, parce que, tout en aimant selon la règle chevaleresque, il n'a pourtant point compris la règle du jeu, qui est que Célimène se plaira d'abord à déplaire, afin d'essayer ce grand pouvoir qu'on lui a noblement remis. C'est ainsi que, dans les discussions où il est convenu que l'on peut tout dire, on voit paraître aussitôt les opinions les plus déplaisantes. L'esprit libre, c'est d'abord l'esprit de contradiction. Celui qui tente d'instruire, de conquérir, de gouverner enfin, sous le signe de la liberté, doit faire provision de sagesse. Et il me semble que la première précaution à prendre ici contre soi, si l'on ne peut tout permettre, est de séparer l'action et l'opinion ; car l'action se heurte naturellement aux forces, et toujours doit composer, ce qui fait que le tyran des actions offense moins ; au lieu que l'opinion ne veut changer que par des raisons ; c'est pourquoi le bâton ici, même seulement montré, offense et sans remède. Et pourquoi ce discours ? C’est que l’on a entendu ces jours-ci plus d’un Alceste, et même plus d’un Arnolphe qui se disent amoureux de l’Alsace, et qui font faute sur faute[[1427]](#footnote-1428).

5 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXII)

1938 EH2 XXXVI « Arnolphe » (*absent de EH1*)

1012

N'oublions pas que les fascistes sont des hommes. Nous leur devons justice ; nous leur devons même amitié, si nous pouvons. Quant à moi je plaiderai toujours pour eux devant le tribunal de la vengeance populaire. Je ne confondrai point un fasciste avec ce gentilhomme dont parle Saint-Simon, qui, voulant essayer une carabine, s'amusa à viser un couvreur sur un toit. Un tel mépris de l'homme n'entre point en nos Messieurs. Ils rêvent seulement de fouetter publiquement ceux qui ne leur font point hommage, ou bien de les purger à l'huile de ricin, afin[[1428]](#footnote-1429) de voir la laide grimace de l'enfant malade sur ce visage qui se mêlait de penser. Quelques-uns de nos amis disent que cela est pire que de tuer, et que cette autre insulte, inoubliable, précipite très bien l'esprit qui s'élevait. Il se peut. Mais Messieurs nos maîtres, ainsi se croient-ils, n'y voient point malice ; simplement ils veulent user, en son commencement, cette folle idée du subalterne, de se croire offensé. Plonger de nouveau l'homme de peine, l'homme de corvée, l'homme outil, dans le néant d'où il sortait[[1429]](#footnote-1430), cela ne peut se comparer au crime des crimes, qui est d'offenser l'important. Du moins l'Important en juge ainsi.

J’ai une sorte de pitié pour l'offenseur. Il a l'épiderme si délicat que tout lui est blessure. La seule idée que des députés s'assemblent pour délibérer lui fait bouillir le sang. Imagine-t-on des hommes de troupe délibérant sur la soupe ou sur la chaussure ? Nul besoin, en ce cas, de la trique ni de l'huile de ricin ; le plus éclatant mépris, et le plus constant, celui qui n'admet même pas l'hypothèse, qui n'y pense jamais, ce mépris admirable et vivifiant a suffi à d'autres. Ce bel ordre, cet ordre enivrant n'est pas si loin. Quelques petites années auraient donc rayé la majesté dans ce monde humain ? Les hommes nés pour obéir ne sont-ils pas maintenant ce qu'ils étaient hier ? Qu'y a-t-il donc de changé ? Ma propre ambition est-elle donc moins assurée d'elle-même ? Car c'est toute la question. Si l'on a pu marcher sur l'homme, on le peut encore. Tel est le texte de cette méditation corrosive. Je plains cet humilié-là. Il est mal parti ; il fut mal instruit par Monsieur son papa, par Madame sa mère, et par l'académicien qui vient quelquefois dîner.

Il faut reconnaître que l'infatuation donne une sorte de droit. Faisons notre examen de conscience. Nous est-il si pénible d'obéir ? Avons-nous seulement le désir de faire peur, de commander, de mépriser ? Espérons-nous comme un paradis un ordre merveilleux où nous aurions pouvoir d'écraser ou de faucher le contradicteur par un seul froncement de sourcil ? Est-ce là notre chère pensée ? Non, n'est-ce pas ? Sentons-nous l'envie nous mordre ? Toute grande place, toute gloire, toute richesse nous semble-t-elle un vol à nous fait ? Ou bien, quand de telles pensées nous arrivent, ne rions-nous pas de nous-mêmes ? Cela nous juge. L'ordre humain, aussitôt, par une loi qui est comme physique, nous confirme dans le rôle de moyen et d'instrument, pour lequel nous sommes nés. Ainsi l'on voit qu'un enfant, empoisonné de fureur, est bientôt maître de nourrices, de frères, de père et de mère, si seulement il ne se fatigue pas de crier. Faut-il le tuer ? Non ; mais d'une seule main tenir ses deux mains, et de l'autre main travailler pour soi et pour lui.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXIII)

1934 POL (X)

1013

Les nuits sont maintenant pythagoriques. Heureux qui devise librement sous le signe de la Lyre, sans espérer ni craindre. « Rien n'est surnaturel, disait l'un, en ces étendues ; tout y est sans reproche, et parfaitement raisonnable. J'ai vu, à distance de spectateur, la célèbre explosion de Verdun, par un beau matin ; cela dura bien deux heures. De puissants météores étaient lancés comme d'un inépuisable cratère. Des explosions faisaient des soleils d'un moment, en cette nébuleuse ; et soyez assurés que le moindre petit éclat retombait selon l'impulsion et selon les chocs. Là-dessous les hommes bondissaient et rebondissaient, peur ou courage, selon d'autres explosions en leurs nerfs et en leurs muscles ; et tout redevenait terre, jusqu'à ce que l'explosion solaire agitât de nouveau cette masse, faisant surgir de nouveau arbres et blés, hommes et chevaux, obus et guerre, le tout aussi calculable que la trajectoire de cette lune amie. Nul de nous n'en doute. Ce ciel est un livre qui ne promet rien, et qui ne ment point. Comptez qu'une seconde vaille cent mille siècles de nous, en cette horloge de géants. Ce ciel, n'est-ce pas alors l'explosion de Verdun ? Soleils, explosions. Tout ce feuillage, crépitement d'énergie solaire. Et ce chant nocturne, sentez-vous cette force qui frappe l'air à coups redoublés ? Et cette pensée même qui me vient pétille comme un feu. Non, il n'y a point de volonté au monde qui puisse détourner un seul atome en ces tourbillons. Qui connaîtrait parfaitement une tranche de cet univers en cet instant-ci saurait tout l'instant suivant. C'est ce que nos calculs plus simples, vases clos, et nos expériences, vases à peu près clos, vérifient autant de fois qu'on veut. »

L'autre a toujours quelque chose à dire. « Je ne sais si cet âge-ci n'est pas l'âge du surnaturel, au contraire. Car le surnaturel peut bien être pressenti dans les temps d'ignorance, mais il ne peut pas être conçu. Tout est miracle, et rien n'est miracle. Maintenant vous nous amenez au point extrême où le contraire du miracle est si bien rassemblé en lui-même que l'autre terme enfin se montre. Car il n'est point d'homme qui agisse selon ce mécanisme d'avance réglé ; et, pour en venir au principal, il n'est pas d'homme qui pense sous cette idée que ses pensées sont ce qu'elles peuvent être, et qu'il n'y peut rien. Penser exactement cela, ce ne serait plus penser, car tout serait vrai, et même la pensée du fou, oui, vraie comme une trajectoire. Ainsi, dans les temps mêmes où nous reconnaissons que la nature est achevée et imperturbable, par cela même nous commençons à croire tout de bon que le vouloir peut quelque chose. Je laisse les subtilités, les pièges de pensée, qui pourraient nous occuper et nous détourner longtemps. Comme vous allez au principal, je vais aussi au principal. Je me fais pilote, ou Ulysse nageant. Or, mieux il sait que la vague ne veut rien, qu'elle est poussée et balancée par les autres vagues, par le vent et par les astres du ciel, plus il est assuré de cela, plus il ose, plus il s'évertue ; il est tranquille en sa pensée, dans ce chaos sans pensée ; il s'élève et se sauve sur ce mécanisme qui ne trompe point. Ainsi, d'un côté, devant cet objet poussant et poussé, l'homme ne croit rien ; il veut seulement savoir. Mais d'un autre côté, devant cet empire qu'il veut exercer sur lui-même, il jure de croire que cet empire de son propre courage est bien à lui ; non sans limites ; et l'idée héroïque c'est que la limite ne peut être trouvée que par l'essai. Vrai ou faux ? Mais quel sens ont alors ces mots, puisqu'il sera vrai qu'il peut s'il essaie, et vrai qu'il ne peut rien s'il n'essaie pas ? Ici paraît la foi de l'incrédule, chose neuve, chose jeune, et toujours, remarquez-le, contre la force, nommée, déshabillée, jugée. » Là-haut se faisaient les explosions silencieuses, soleils.

7 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXIV)

1935 SE XXVIII « Le surnaturel »

1014

Au temps où je faisais mes études, je considérais Taine comme le roi des gobe-mouches. Cette espèce foisonnait à l’École Normale, et plusieurs de nos maîtres en étaient des exemplaires assez remarquables. Le gobe-mouches avale tout, faits, textes et commentaires. Il rend cela en idées, si l'on peut ainsi dire ; et comme je puis savoir, en ouvrant l'estomac d'un oiseau, quelles choses comestibles il a rencontrées, ainsi le discours du gobe-mouches montre des débris encore discernables des vérités qu'il a rencontrées en son vol de gobe-mouches, bec ouvert, sans choix. Je dis vérités, car tout est vrai. Tout ce qu'on voit est vrai ; tout ce qu'on lit est vrai ; oui, même l'écrit d'un fou ; car il est vrai qu'il l'écrit ; et les sottises elles-mêmes forment une part de l'opinion qui est considérable. On dit, on croit, et il est vrai qu'on dit et qu'on croit. On commente et de nouveau on commente le commentaire ; ce sont de vrais commentaires ; ce sont des faits de l'écriture. Le séminariste avale sa théologie ; il n'y regarde pas ; mais il est en cage et gavé selon un choix. Le gobe-mouches est en liberté ; il vole bec ouvert ; il avale tout. Cela est effrayant.

Je revois en imagination un jeune gobe-mouches qui s'est élevé depuis dans la littérature jusqu'à une place de demi-laquais ; demi-laquais c'est majordome. Ayant ingurgité les matières de M. Taine, comme on disait, et en ayant composé, s'il est permis de parler ainsi, une sorte d'aliment concentré, il fut, de notre année, celui qui fut invité à déjeuner chez l'illustre Académicien ; déjeuner réel, et en même temps symbolique. Si vous voulez savoir où ils ont déjeuné, ouvrez l'estomac. Morceaux de Taine, morceaux de Renan, un peu plus tard morceaux de Barrès. Au reste on ne pourrait pas dire que Renan et Barrès furent eux-mêmes des gobe-mouches ; car ils gouvernaient leurs pensées ; chacun à sa mesure ; mais enfin ils gouvernaient.

Pour ce qui est de Taine, je ne voudrais pas le confondre avec ses sots disciples ; c'est pourquoi je le dis roi sur cette espèce des gobe-mouches. Il a donné pour longtemps des lois à ce peuple des ébahis. Tout le marque ; il obéit ; il suit. En son temps, l'étude des fous était une chose neuve ; il y alla ; il vit un fou ou deux. Il en fut saisi ; il crut voir la nature humaine en ce grossissement. Les Pyrénées, la guerre, la Commune, autant de coups qu'il appela ses pensées. Il découvrit la nécessité, le poids des choses, les passions, le désordre, comme on découvre un bandit au coin d'une rue. C'est ainsi qu'on fait sagesse de ses expériences ; mais c'est une sagesse courte ; car ce qui frappe n'instruit guère. Et, encore, si l'on fait système de ces choses reçues, ou de ces pressions subies, on ne saisit plus en chaque chose, événement ou homme, que l'écorce. Ce genre d'esprit n'est juste que devant la mécanique nue ; aussi les pages de Taine sur les Pyrénées sont suffisantes et belles. Mais, dès qu'on veut comprendre l'homme, il faut choisir ; et même il faut choisir le mieux ; c'est une méthode d'espérer et d'aimer qui cherche ses objets au-delà du choc, et dans un large horizon. Bref, c'est l'homme de génie qui explique l'homme moyen ; et il n'y a que les grands poètes qui éclairent assez les passions.

Je relisais hier le premier volume des *Misérables*. Une fois de plus je m'instruisais à ces pages sublimes. J'y apprenais autre chose que la peur. Sans compter que, dans ces analyses de la philosophie de cet évêque, et des confuses pensées de Jean Valjean, j'apercevais en leur juste place toutes les raisons d'espérer, et aussi de prévoir que rien ne sera facile en ce monde humain. Et cette lumière m'éclairait aussi la nuit des Révolutions. L'ordre et le désordre étaient jugés ensemble, et l'un par l'autre, comme il convient. Suivant ces réflexions je me disais qu'on n'oserait peut-être jamais mettre Hugo en sa place qui est tellement éminente ; les gobe-mouches se trouveraient trop au-dessous, trop méprisés ; et pourtant il faudra mépriser l'accumulation du savoir. Mais heureusement Hugo est poète ; il est en situation de dominer. J'ai remarqué plus d'une fois qu'il est l'âme de beaucoup ; nous serions donc bien au-dessus de notre propre opinion et presque demi-dieux sans le savoir[[1430]](#footnote-1431).

« 1er juin 1928 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1928.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXV)

1938 EH XXXIV « Le gobe-mouches » (*absent de EH1*)

1015

Barbusse a fait un livre des horreurs qui, depuis moins de vingt ans, ont déshonoré l’Europe. Ce n’est qu’un choix des exemples les plus remarquables ; et l’on pense bien que nos exécutions militaires n’y sont pas oubliées. C’est là que je veux regarder, et non pas pour m’indigner, car ce sentiment s’use vite et ne fait rien, mais pour comprendre un peu la tyrannie et ses ressorts. Voici un général qui, à l’arrière des lignes, voit arriver une troupe un peu en désordre et qui ne sait où elle va ; cette troupe était en soutien derrière une autre qui s’est repliée ; elle a suivi. Ce qui m’intéresse ici, c’est l’allure même de la répression. « Ce sont des fuyards, dit le général ; prenez m’en sept au hasard et fusillez-les contre cette meule de paille ». Ce qui fut fait. Ne discutons pas sur le droit et les formes. Il est admis que ce qui paraît immédiatement nécessaire à un chef, en vue de soutenir l’ordre et la discipline, il peut le faire. Et comment autrement ? Ce qui retient mon attention, c’est que le chef le fasse sans hésitation, sans scrupule, sans pitié. Et de tels chefs furent choisis et formés dans une longue paix, où l’on n’usait point de ces moyens-là. Ici est le secret du pouvoir absolu. Ici jouent les maximes que l’on trouve dans Tacite : « Ils me haïssent, mais qu’importe s’ils me craignent ? » Il ne s’agit pas ici de ces rois débonnaires qu’heureusement nous avons retrouvés, mais d’un pouvoir qui ne délibère point, qui attaque le premier et qui tue à tous les coups. Il n’y a pas de criminel, en ces temps de paix, qui soit traité comme le furent alors des citoyens obéissants, mais qui, faute d’ordres précis, offrirent un moment l’image du désordre.

Supposez, après cela, un cortège dans les rues, une masse qui montre sa force, mais qui n’en fait rien, enfin cette houle qui commence les révolutions. Qu’un général, de la même trempe que celui auquel je pense, avec une troupe formée par une impitoyable discipline, ait charge de rétablir l’ordre coûte que coûte. Alors cette foule, où il y a des curieux, des femmes, des enfants, sera mitraillée sans autre avertissement, sabrée pour finir, et les prisonniers fusillés aussitôt. Il n’y a point de mouvement populaire qui puisse tenir contre une attaque de ce genre. Stendhal fait remarquer que Bonaparte, par l’affaire de Saint-Roch, mit fin aux troubles révolutionnaires ; c’est qu’il fut militaire ; c’est qu’avant de demander ce que la cohue voulait faire, avant d’essayer de la persuasion, il employa tout de suite le canon à mitraille. On vit par les suites que cet homme résolu savait ce que c’est qu’user de force ; mais je suppose que plus d’un politique reconnut alors quelque chose de neuf, le pouvoir passant sur les hommes sans seulement les voir, comme passe la roue dans l’ornière, broyant toutes choses selon la forme.

Les pouvoirs sont rarement ainsi. Ils se croient aimés ; ils s’étonnent du tumulte ; ils ne le peuvent croire ; ils attendent. Ils oublient cette règle de guerre, qui n’est pas toujours bonne à la guerre, mais qui réussira toujours contre une foule qui ne sait pas encore ce qu’elle veut, c’est qu’il faut attaquer le premier, et à fond, et selon la dernière violence. Et quant aux promeneurs inoffensifs, aux femmes, aux enfants, pourquoi voulez-vous que le vrai militaire y fasse seulement attention, quand nous voyons qu’il n’a pas le moindre égard pour ceux qu’il considérait un peu avant comme ses propres gardiens et ses compagnons de gloire ? Toujours est-il que l’humanité ici ne joue point ; le chef n’a pas plus de sentiment qu’un obus. Est-ce l’effet d’un inconcevable orgueil soutenu par de longues marques d’obéissance et de respect ? Toujours est-il qu’un homme de ce genre-là, s’il avait une fois le pouvoir, le garderait tant qu’il voudrait. Car, quand l’homme est traité par l’homme comme nous faisons les fourmis et les rats, l’opinion est comme hébétée, pour ne pas dire changée, peut-être parce qu’ayant honte de craindre, on se hâte de respecter. Il est juste d’aimer un peu, même s’ils ne sont pas du même avis que nous, ces hommes attentifs à l’opinion, soucieux de nous plaire et qui nous menacent seulement de s’en aller dès que nous ne sommes pas contents.

12 mai 1928 (SM1)

*La Lumière*,12 mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXVI)

1939 SM1, CLXXX, « La répression militaire »

1016

La formation fasciste n’est pas réellement militaire. Le service y est volontaire ; il suppose un accord d’esprit, un enthousiasme, un pouvoir partagé et qui communique à chacun des exécutants quelque chose de l’ivresse du chef. Il y manque la masse gouvernée ; ou plutôt, dans le système fasciste, la masse, c’est l’ennemi ; le travailleur, c’est l’ennemi. Un état gouverné selon ce système est coupé en deux. D’un côté l’audace et la récompense de l’audace, qui est une constante victoire, et avec peu de risques. De l’autre côté la résignation, que le travail et le souci de vivre rendent facile ; il suffit d’obéir passivement, de renoncer à la formation militaire, de vivre pour soi, de considérer la politique et tout ce qui est national comme étranger et indifférent. L’ordre est bien gardé ; celui qui fait commerce ou qui cultive son champ n’a plus à se soucier de police, petite ou grande. La séparation se fait entre le militaire et l’homme de peine. Le chef ne trouve plus sous ses doigts la matière résistante, la matière étrangère, si énergiquement nommée le matériel humain.

Deux choses font le corps d’une armée, ce sont l’exercice et la corvée. L’exercice est bien au-dessous de l’enthousiasme ; il prend forme de mécanisme ; il efface la prétention ; il détruit pour toujours l’idée que l’on a un rôle à jouer, que l’on est quelqu’un. La corvée tient du métier ; tous ces travailleurs retrouvent alors quelque chose de leurs vertus naturelles. Balayer, cuisiner, fourbir, panser les chevaux, polir le parquet, ranger l’équipement, faire briller l’arme, c’est presque tout le service. Le détail est supporté et quelquefois aimé ; l’idée est indifférente ; on ne juge point l’ordre auquel on participe ; on attend l’heure de s’en aller, de secouer de soi tout cela. De la même manière, à la guerre on attend la paix. C’est alors que, sous le poids d’une nécessité invincible mais qu’on n’aime point, on fait voir d’étonnantes vertus, dont la principale est la patience. Bref le soldat fait son métier ; il n’est point ambitieux du tout ; il n’est pas tyran du tout.

La milice fasciste est étrangère à ces sévères conditions. Elle ne connaît de la force et de l’ordre que ce qui est agréable, c’est-à-dire l’enivrante cérémonie et la facile victoire. Former un bataillon d’amour, jurer l’union, jouer le double jeu politique de la vigilance et de la force, bousculer, bâtonner, fouetter ceux qui se moquent ou qui seulement refusent de saluer, c’est partie gagnée d’avance. Ce qui est nourri par un tel entraînement, c’est l’arrogance, le mépris, le bonheur d’être craint. Maintenant supposez-les, ces Césars en petite monnaie, dans la boue, à piocher ; dans la nuit, à charroyer ; attaquez-les par ces moyens mécaniques qui frappent à la manière du volcan et du cyclone. Ils se lasseront.

Où le sergent-major et les colonnes des comptes ? Où le soin du ravitaillement ? Qui fera ce travail de ménage et ce travail d’usine qui est toute la guerre ? La guerre se fait par les paysans, par les prolétaires, par les commis de magasin, tous gens de métier, attentifs, scrupuleux, qui savent supporter l’injustice et supporter l’ennui. Les fonctions d’artificier, de canonnier, de mitrailleur sont des travaux, dont la garde civile de César a perdu l’habitude. Mais il y a mieux à dire. Un officier qui connaît son métier n’aime pas l’acclamation ; il la craint presque autant que la révolte ; toutes deux rendent le même son à l’oreille prudente. L’armée doit premièrement se taire ; on ne lui demande même pas d’approuver. Il se peut que le salut romain ait trop d’ampleur ; c’est, un signe d’éloquence et de commandement ; il donne essor à la pensée, chose dangereuse. Il est politique plus que militaire. Il n’est donc pas évident que la tyrannie, telle que nous la voyons, s’accorde avec la puissance militaire, telle que nous la voyons. On ne fait pas l’histoire comme on voudrait.

19 mai 1928 (SM1)

*La Lumière*,19 mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXVII)

1939 SM1, CLXXXI, « Le métier de soldat »

1017

Lorsque le commandement découvre, au milieu de la plèbe militaire, un homme instruit et assez méprisant, qui obéit correctement et qui ne demande rien, la conclusion est celle-ci : « Voilà un homme qui n'est pas à sa place et qui pense mal. Mettons-le à sa place et il pensera bien. » Ce qui n'est pas mal raisonné ; car la plupart des hommes subissent le pouvoir avec humeur, mais l'exercent avec sérénité. C'est un thème de comédie ; c'est un lieu commun. Le plus résistant des gouvernés devient le plus ferme des gouvernants. Cette sorte de miracle, qui quelquefois fait rire, est l'affaire d'un décret. C'est ainsi que le pouvoir digère ses ennemis et fait passer toute leur force en sa propre substance. Enfin, comme l'a dit plus d'un moraliste depuis Platon : « L'amour de la justice, en la plupart des hommes, n'est que la crainte de subir l'injustice ».

Platon ne le croit point ; ce n'est point du tout sa profonde pensée ; mais il le fait dire à son Calliclès, modèle de l'ambitieux, dont c'est la plus chère pensée. Un de nos plus rusés gouvernants, fortement secoué par un jeune moraliste plein de feu, lui disait un quart d'heure après en le prenant amicalement à l'épaule : « Tout n'est pas dit. Nous reviendrons là-dessus quand vous serez ministre ». Le jeune moraliste prit de l'âge, devint ministre, et vous devinez la suite.

Tout métier durcit la peau, justement de la partie qui tient l'outil. On ne sent plus alors le manche de la pelle. Le cuisinier ne se brûle plus aux casseroles. De même le gouvernant s'endurcit et se cuirasse en certaines parties plus secrètes. La richesse, qui certes est un pouvoir, épaissit de même la carapace, et aussi certains replis intérieurs, d'où les connaissances et les jugements sont souvent changés du tout au tout. Le mieux pris est celui qui compte trop sur lui-même, comme ces ouvriers d'élite que l'on fait entrer au conseil des patrons ; la perspective alors est changée. Une certaine teinte, due à l'instrument, altère les couleurs naturelles. Et la plus grande erreur de ceux qui portent des lunettes jaunes est de croire qu'ils voient toujours les choses comme ils les voyaient. Effets inévitables, par le jeu desquels les pouvoirs gagnent toujours. On s'étonne, et bien vainement, de constater que le changement des constitutions n'a nullement affaibli les maximes et les pratiques du pouvoir.

On peut prévoir ces effets ; on peut s'en garder par un refus radical. Ce mot vient sous ma plume et me fait penser qu'un radical ne devrait pas être ministre, mais au contraire rester, comme dit l'autre, assis par terre, en ce point le plus bas d'où l'on ne peut être déposé. Ce genre d'homme assurerait l'opinion. L'éternel pouvoir en serait modéré et prudent ; il n'en faut pas plus pour que les maux résultant de l’intempérance propre à la force publique soient réduits autant que la raison a le droit de l'espérer[[1431]](#footnote-1432), et peut-être même plus. Les temps nouveaux dépendent de cet homme nouveau, dont j'ai connu quelques beaux modèles, et qui consent tout juste à être caporal. Officier, non. Il ruse, il fait le modeste, il fait l'ignorant. Il échappe, par cette tranquillité du pêcheur de grenouilles, qui se fie à son petit bout de ruban, qui a toujours suffi. Au vrai, personne n'a encore pensé que le pouvoir puisse être décrété obligatoire pour ceux qui sont reconnus capables de l'exercer. Platon, en ses rêveries de politique, a bien vu la difficulté. Justement parce qu'il gardait espoir dans l'homme, et à mesure qu'il formait son sage selon la justice, il reconnaissait mieux que ce sage ne voudrait jamais être roi. Le même Platon augurait mal de la démocratie, parce qu’il voyait les médiocres en haut. Il n'avait pas pensé assez au poids merveilleux d'un bon nombre de sages assis par terre et jugeant l'acrobate.

*La Lumière*,26 mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXVIII)

1934 POL (VIII)

1018

J’admire fort notre civilisation. Je le dis sans rire. Il est merveilleux de penser à cette multitude d’actions barbares qui sont comme impossibles à un homme moyen de chez nous. Bousculer une vieille mendiante, se moquer d’un aveugle, tromper un enfant, laisser un malade à la rue, écraser froidement un chien ou un chat, ce sont des choses que l’homme moyen ne peut pas faire. De même, il ne supporterait pas la torture ni la roue, non seulement en spectateur, mais en idée. Nous avons des hôpitaux, des soupes, des asiles de nuit, des gouttes de lait. Tout cela va de soi. La bonté va de soi. Nul ne discute ici ; nul ne demande pourquoi. C’est quelque chose d’être gardé de faire le mal par un usage aussi fort que celui qui nous impose la cravate et le pantalon. Ce que j’appelle civilisation, c’est ce qui va de soi dans nos vertus. Et c’est une sorte de politesse, je n’ose dire plus étendue, plus sérieuse, que la politesse, car la politesse va fort loin et je n’en vois point les limites ; la plus grande charité est souvent cachée dans la politesse. La politesse est un hommage au semblable, une reconnaissance du semblable, sans enquête, au seul aspect. C’est supposer dans l’autre l’esprit et le cœur, toute la délicatesse possible, et en tenir compte, par la manière d’aller, de venir, de se ranger, d’aider, de ne pas trop aider, de s’intéresser, de ne pas trop s’intéresser. Un homme de politesse moyenne est fin comme trois moralistes. Il est Pascal, il est Vauvenargues, il est Voltaire, et il ne s’en doute point. Cela va tout seul, cela est mécanique.

« O mécanique civilisation ! » C’est un mot de Montaigne pensant à la conquête de l’Amérique, et aux rustiques vertus des indigènes, si promptement broyées.

Montaigne va ici au fond. Ce mot réveille. Le mal des civilisations est qu’elles sont mécaniques. On s’y fie ; on s’y repose. On dirait presque comme l’écraseur : « L’assurance paiera » ; mais on ne le dit point, et l’écraseur ne le dit point ; simplement il roule. Il fait comme tout le monde fait. Je ne sais s’il y eut jamais des nations barbares. Tous ceux qui ont écrit des Égyptiens, des Perses, des Germains ont à citer de bons usages et des mœurs que l’on peut admirer. La barbarie consiste peut-être en ceci que l’on n’a que des mœurs. On vit alors comme une machine roule. On ne juge plus. De même que chez notre épicier, le compte des recettes est fait par la machine, de même nous laissons les jugements moraux à la grande machine à juger ; mais il n’y a point de machine à juger.

L’homme poli montre du jugement, mais n’en a point. C’est l’homme peu poli qui sait le prix de la politesse, lui qui, sans le vouloir, quelquefois blesse et offense. Mais le même homme aperçoit très bien les limites de la politesse, et même les crimes de la politesse, dont la guerre est un frappant exemple. C’est pourquoi il y a du sauvage en tout moraliste, comme on voit en Rousseau, qui, vivant hors d’institution, devait tout faire par jugement et n’y suffisait point. Nul n’y suffit. On ne peut allonger le bras par jugement ; il faudrait disséquer muscles et nerfs, motifs, méthode et tout. C’est la nature qui allonge le bras, et c’est l’habitude qui oriente ce mouvement vers une tasse de thé ; celui qui délibère ici cassera. Mais la nature ne suffit à rien, ni l’habitude, ni aucune civilisation. Ce qui achève et ce qui orne une civilisation, ce sont les mécontents, et, par-dessus tout, les mécontents qui devraient être contents. Précieuse espèce.

*La Lumière*,2 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°6, 20 juin 1928 (CXXIX)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928

1019

La libre pensée est invincible ; l'exemple de Socrate le prouve assez. On n'a pu que le tuer. Que voulez-vous faire d'un homme qui annonce premièrement qu'il ne sait rien, et qu'il sait qu'il ne sait rien ? Que faire d'un homme qui se trouve autant qu'il peut où l'on enseigne, et qui interroge, et qui passe les réponses au crible, sans jamais être satisfait ? Vous lui direz qu'il a l'esprit lent ; il répondra qu'il ne le sait que trop. Vous lui direz qu'il voit des difficultés où personne n'en voit. « C'est tant mieux, dira-t-il, pour ceux qui comprennent si vite. Mais est-ce une raison pour que moi je me rende avant d'avoir compris ? »

Là-dessus quelque grand sophiste, ce qui veut dire orateur, juriste, savant, lui fera remontrance. « Qui donc es-tu, dira-t-il, pour te mêler à des discussions sur le droit, la justice, le bonheur, auxquelles tu te montres si peu préparé ? Ainsi un chétif esprit comme le tien ose se mettre en balance avec des doctrines formées par des siècles d'hommes éminents ? Tu veux juger de Dieu, de ce qu'il permet et défend, des mystères, des sacrifices, de la vertu, et choses semblables, quand tu te reconnais toi-même pour un homme tout à fait ignorant ! Et tu prétends disputer contre des maîtres très illustres, comme si ton petit jugement devait régler l'ordre des cités et la conduite des citoyens. A l'école ! Socrate, à l'école ! »

Ce discours a été fait bien des fois depuis ; et souvent le simple citoyen rentre dans sa coquille, et laisse dire qu'il approuve. Mais il pourrait bien, à la manière de Socrate, répondre à peu près ceci : « Rien ne m'oblige à penser promptement et brillamment. Mon esprit est sans doute lent et engourdi. Néanmoins, tel qu'il est, j'ai charge de lui et de lui seulement. Je sens bien que c'est la chose en moi qui me fait homme. Je ne dois point trahir mon esprit ; je dois même l'honorer. Mais je l'honorerais très mal, et même je le trahirais, il me semble, si je disais que je comprends ce que je ne comprends pas, et que j'admets ce qui me semble faux ou incertain. Mon devoir envers mon propre esprit, c'est de voir clair dans mes jugements, et, si je n'y vois point clair, de douter. Il n'y a point de honte à douter si l'on ne peut mieux ; et vous-mêmes, vous êtes bien loin de savoir tout. Mais il y aurait honte, au contraire, si vous ou moi nous donnions comme certaine une doctrine qui nous paraît seulement avantageuse, ou seulement vraisemblable. Cela, c'est tromper les autres, et quelquefois se tromper soi-même, ce qui est peut-être encore pire. Je ne dirai donc jamais que je suis de votre avis, quand cela n'est point, ni que vous m'avez convaincu, quand cela n'est point. Au contraire je ferai grande attention à dire à vous et à tous que je doute, si je doute, et qu'un argument ne me semble point bon, s'il ne me semble point bon. Si ignorant que je sois, ou plutôt parce que je suis ignorant, il faut que je m'attache à ce devoir de ne rien reconnaître pour vrai que ce qui m'apparaîtra évidemment être tel. J'ai lu que Descartes s'était donné cette règle ; et j'ose dire qu'elle est encore meilleure pour moi que pour lui. Car combien de fois ai-je jugé sans savoir ? Combien de fois n'ai-je pas dit comme les autres, entraîné par l'autorité, par l'intérêt, par l'amitié ? Mais j'ai reconnu que cela n'est point digne d'un homme. Et parlons franchement, si je considérais comme prouvées les doctrines que vous soutenez, alors qu'à peine j'y vois clair, et cela pour recevoir vos éloges, ou une bonne place, n'est-ce pas alors que je ressemblerais à un chien qui fait le beau pour avoir du sucre ? Eh bien donc, puisque nous sommes d'accord là-dessus, je choisis d'être un homme, et j'attends vos preuves. »

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXX)

1961 Propos sur des philosophes, LIV

1020

Créer n’est pas difficile ; c’est décomposer qui est difficile. Dieu avait devant lui le chaos ; il ne se heurtait pas à des droits acquis. Mais les arrangements vaille que vaille ont fait un désordre de belle apparence, qui nous cache la nature. Là-dedans il faut vivre, et le compromis répond au droit acquis. La politique se meut sur des ossements, car nous ne sommes point des dieux. Cela accordé, on ne peut dire jusqu’où descendrait la politique si elle n’était que politique. Par bonheur le jugement, cet incrédule, met tout en charpie d’abord. La monnaie est un être second que le banquier et le politique manient sans le défaire. L’avare aussi est un être second ; le brave et le lâche, l’impérieux et le timide, le vaniteux et le cynique sont de même ; ce ne sont point des éléments. Composer un roman par un rapprochement de caractères, c’est vouloir faire un monde avec des idées.

Quand j’étais enfant, je croyais qu’un nuage était un être qui venait tout fait de quelque part. L’apparence vérifie quelquefois cette supposition, mais non pas toujours. En observant mieux, j’ai vu des nuages se former dans un ciel pur. Puis, comprenant mieux ce que c’est qu’un nuage, j’ai vu les nuages se former et se dissoudre d’instant en instant, par la rencontre et le brassage des volutes d’air chaud et d’air froid. Par une réflexion un peu plus difficile, j’ai cessé de concevoir la foudre comme un personnage caché dans un nuage bien noir ; mais plutôt j’ai compris la foudre comme une différence de niveau, comme une relation. Cela est facile, et bien loin de l’homme. Toutefois ces problèmes simples m’ont appris à dissoudre d’autres personnages de belle apparence. Il y a des cas où l’on rit d’avoir pu se tromper. Un peu de vent, un peu de poussière fait quelquefois une larme ; un moucheron dans l’œil aussi.

L’homme est fait d’un cerveau, d’un cœur, de deux poumons, et autres organes. Santé et maladie dépendent d’accords ou de querelles entre ces personnages. Et cela est commode pour en parler. Mais le génie médical, en ses éclairs, qui font la vraie médecine, dissout ces personnages de tragédie. Des tissus vivants repliés sur un support rocheux ; le sang lui-même tissu ; cela ramène à l’unité réelle de l’homme ; et, par cette vue même, le monde traverse l’homme et brasse ces tissus comme la mer brasse les algues.

Aussi les pensées, car il faut tout décrire. Et, partant du signe, on devine toujours mieux les vraies pensées d’un homme, si on les lit dans ce mouvement d’algues remuées. Un diplomate quelquefois, après s’être battu contre toute la politique, lieux communs, précédents, finesses supposées, reconnaît en lumière favorable son frère le madrépore, dépôt rocheux recouvert de végétations flottantes qui disent oui ou non. Il argumente alors de ses propres algues. À quoi les fraises à la crème ou le poulet aux champignons peuvent aider beaucoup. Mais expliquer le lien entre les gestes élémentaires et les plus hautes idées, c’est trop difficile. Je saute donc aux idées les plus hautes, et j’y remarque encore le même art de défaire. Car les nombres faits, nul n’y comprend rien ; les calculateurs se meuvent à l’aveugle dans cette matière seconde. Mais le profond mathématicien se donne un et zéro ; il trouve que c’est encore trop. Il se remet toujours dans la position de départ, supposant qu’il n’y ait pas encore de nombres. Car on ne fait pas une idée avec des idées ; il faut se placer devant le monde tout nu. Chaos, objet de choix.

3 juillet 1928 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXI)

1942 VE LXXVII, « La charpie »

1021

Nous sommes tous fatalistes, et par le jeu naturel de l'imagination. C'est pressentiment, mais c'est aussi vertige un peu, parce qu'il n'y a jamais de sentiment vif sans quelque action. Quand nous craignons de tomber, c'est que nous nous sentons tomber déjà. Ce tremblement annonciateur, qui signifie la mise en marche de notre machine, est si clair et si éloquent, qu'on oublie tous les discours sages que l'on pourrait se faire à soi-même, pour n'écouter plus que le discours animal. C'est ainsi qu'on sent la colère monter en soi-même comme un orage ; et le corps tire sur la bride, comme un cheval impatient. « Je me connais, dit l'homme naïf, je sens que l'événement tourne mal. » Autant de fautes ou de sottises, autant, ou presque, de prédictions réalisées.

Voici un homme que je dois ménager et flatter, à qui enfin je dois plaire ; en des discours à moi-même, fort sages, je me conseille ; mais bientôt je sens se préparer une impatience, qui consiste en des commencements de gestes ; j'entends dans ma propre voix une sorte de grondement ; en même temps j'observe dans l'homme important d'autres signes qui répondent à ceux-là. La peur de soi est insupportable ; la peur de la peur est insupportable ; l'attente est un état violent. Je lâche mon cheval, c'est-à-dire que je suis méprisant, insolent, menaçant ; je me jette ; j'achève mon malheur. Ce mouvement est commun ; chacun en a l'expérience. Tous les mouvements d'humeur sont ainsi prévus, redoutés, et enfin confirmés par le gouvernement intérieur, qui achève alors l'événement, qui joue son rôle comme un acteur le jouerait. C'est ainsi qu'on est bourru, et même méchant, contre toute résolution, contre tout bon sens, par cette seule idée que l'on sent qu'on le sera. Il y a un brusque parti dans l'homme, qui prend soudain le commandement des forces animales ; et par un mouvement très noble, car c'est par l'aiguillon de la peur que souvent l'on ose tout. Le timide se change en audacieux ; une sorte de raison incendiaire éclaire le malheur et l'achève. Ainsi vont nos passions, petites et grandes. « Je savais que je ne pouvais pas faire autrement. » Être l'exécuteur d'une pensée redoutable, d'une prédiction funeste de soi à soi, c'est l'ordinaire de nos fautes.

**[**La passion est une prédiction et comme un oracle qui s'élève du corps humain ; cette connaissance est très confuse mais aussi très émouvante ; elle arrive escortée de l'action ; le sort en est jeté. L'homme a choisi ; ou bien il se rend compte qu'il joue un rôle, ou bien il arrête les gestes et modère les mouvements. C'est dire qu'il sent qu'il a choisi ; il s'élance ou bien se recueille ; lui-même se dit qu'il est trop tard pour revenir ; le rôle qu'il joue, c'est son opinion. Voilà en quoi les partis se poussent eux-mêmes à l'exaspération ; car ils sont ici spectateurs, et retrouvent leur vieille fureur toute fraîche en leur orateur préféré. On s'étonne souvent d'entendre des menaces de guerre de la part d'hommes qui ne pensent point du tout à se battre et qui cherchent autour d'eux leur opinion.**][[1432]](#footnote-1433)**

Le fatalisme est une doctrine abstraite qui absout notre cœur. C'est pourquoi le fatalisme plaît. Tolstoï, racontant la guerre des deux empereurs, se plaît à dire que tous les événements, bataille de Borodino, incendie de Moscou, désastreuse retraite, étaient fixés d'avance. Cette puissante imagination gouverne l'idée. Comment peindre les passions si l'on n'en imite point le mouvement, le vertige, les mirages ? Si nous étions souples, froids, mesurés, comme un homme qui coupe un arbre, l'idée fataliste n'aurait plus alors aucune puissance. Alors nous changeons tranquillement l'avenir. Mais ces précieuses expériences ne sont point émouvantes comme sont les autres ; nous n'y pensons guère. La puissance ne se connaît point ; c'est la passion qui se connaît.

Le bûcheron lui-même quelquefois se tue, soit qu'il se fie une seconde de trop à la branche qu'il est en train de couper, soit qu'il s'obstine à frapper au lieu de bondir. Et il se peut bien qu'un vif mouvement de peur appuie encore sur la hache. En ce court moment les dieux ont leur revanche. Et il se peut que la théologie repose toute sur les passions ; car il faut un dieu pour porter le destin. Il y a de l'humeur, certainement, dans la métaphysique. J'ai remarqué que les fameuses preuves contre la liberté sont toutes irritées. Ce sont des Furies bachelières.

5 juillet 1928 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXII)

1938 EH LXIX « L'humeur dans nos passions » (*absent de EH1*)

1022

J'admire qu’il y ait une Fête-Dieu. Faites sonner ces deux mots ; le langage est plein d'idées, et c'est déjà penser fort avant, que savoir ce qu'on dit. La théologie abstraite veut que toute fête soit de Dieu ; mais l'esprit réel a d'autres mouvements ; il se replie sur soi et se déplie. Il y a des fêtes de réflexion et de refus, comme sont la Toussaint et Noël ; le signe humain est alors le grand signe. Et, même à Pâques, il faut que la foi soutienne les signes de nature. Mais en ce temps-ci on peut se fier au monde ; le corps humain ne sent plus l'attaque de l'air. En nos climats cette saison de clémence n'est pas longue ; elle n'en est que mieux sentie. En tout temps on peut croire que le monde est bon pour nous et d'accord avec nous ; mais il faut s'y mettre, et rassembler toute l'espérance ; au lieu que maintenant l'abondance des fleurs fait une preuve éclatante. Nature elle-même jette des pétales de roses sur nos chemins. Ces tapis odorants, ces fleurs lancées, et ces petits Saint-Jean tout nus, ce n'est point l'annonce de ce qui sera, c'est la célébration de ce qui est. L'ancien Dieu, le dieu de puissance, règne seul sur ces journées.

Cette fête-ci est une fête solaire. Flammarion avait coutume de célébrer le solstice d'été dans la nuit la plus courte, où l'on peut suivre, le long de l'horizon septentrional, une continuelle aurore du soir au matin. La piété populaire est astronomique aussi. Elle reconnaît la source de toute puissance en ce soleil, que Platon nommait bien le dieu des choses sensibles, mais que j'aimerais encore mieux nommer le dieu des choses telles qu'elles sont. Le feu, le végétal, l'animal, le vent, le torrent, tout est soleil ; et ce même soleil qui anime ces choses est aussi celui qui nous les montre. Comme moucherons dansant dans le rayon, nous célébrons cette gloire, ou plutôt elle se célèbre elle-même en nous. J'ai lu qu'il y a des infusoires qui se tournent toujours face au rayon. Il semble qu'en ces êtres simples il n'y ait point d'équilibre si un côté du corps ne reçoit point autant de lumière que l'autre. Or nous autres, plus compliqués, nous nous tournons pourtant et retournons de même, et nous rôtissons à contentement. Ainsi c'est le soleil même qui déroule nos cortèges, comme il déplie nos roses. En danses et chants nous fleurissons. C'est le moment païen.

L'autre moment est chrétien. Platon, qui mit tout en ordre, sut nommer aussi le Bien, qui est le dieu des choses telles qu'elles devraient être. Même, par une fulgurante anticipation, il a mis le Juste en croix, voulant faire entendre que cet autre dieu n'a point de puissance, et qu’il faut l'aider ; oui, porter cet enfant d'un bord à l'autre de la nouvelle journée, comme fit Christophe. Et voilà une autre manière de servir, qui est à grands cris méprisée. Au contraire, servir les choses telles qu'elles sont, et les adorer telles qu'elles sont, et se tourner face à la puissance, de façon à bien se rôtir également des deux côtés, comme l'infusoire, c'est la règle du courtisan ; et c'est une comédie admirable de voir comme il se tourne d'un prompt mouvement, pour une lumière qui s'éteint, pour une autre qui s'allume. Étrange remarque, que pourtant tout le monde fait ; ce qui est beau dans les fleurs n'est point beau dans l'homme. Le dieu des choses telles qu'elles sont mérite précaution ; c'est tout ce qu'on en peut dire ; mais respect non pas. On pourrait dire que l'ancienne religion se meurt, et que la nouvelle vient à peine de naître. J’aimerais mieux dire que ce fut toujours ainsi ; que toujours la puissance est sur le point d'obtenir respect, mais que jamais elle n'y parvient, par cette rumeur étonnante, et qui revient toujours, d'un dieu faible et nu, d'un dieu des choses telles qu'elles devraient être.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXIII)

1935 SE XXIV « La fête-dieu »

1023

Monter à cheval, danser, jouer aux cartes, cela donne du plaisir ; mais il faut savoir ; et il faut apprendre, en se jurant d'avoir aussi ce plaisir qu'on voit que les autres goûtent. Il n'y a d'exception que pour les plaisirs tout préparés, et convenons qu'il n'y en a guère. L'ennui vient principalement de ce qu'on se livre à un plaisir célébré, sans vouloir y mettre du sien. Tous les jeux peuvent instruire là-dessus, car il faut s'y donner, et, en un sens, s'y soumettre, et d'abord croire qu'on s'y plaira. Si au contraire on s'ennuie en espoir, comme dit Stendhal, l'événement confirmera ce beau projet.

L'erreur principale ici est sans doute que l'on veut comprendre d'avance, et sans avoir essayé, le genre de plaisir que l'on trouvera à jouer au bridge ou à pousser le ballon selon la règle. Or il n'y a rien à comprendre en aucun plaisir. La raison de gagner, par exemple, semble extrêmement faible, et compensée par la crainte de perdre. Ce qui fait le plaisir en tous les cas peut-être, c'est un accord et comme un ajustement entre l'action que l'on fait et les conditions extérieures. La fonction vitale est une adaptation de chaque instant, un triom­phe devant un problème nouveau ; nouveau, mais que l'on reconnaît assez pour s'y attaquer avec confiance et sentir qu'on le surmontera. En considérant la chose ainsi, on aperçoit que la timidité est au contraire le sentiment d'une maladresse que l'on sent qui se prépare, que l'on voit venir, et devant laquelle on se raidit. Celui qui se raidit à cheval sent qu'il effraye la bête, et tombe déjà. Et il faut remarquer qu'une grandeur redoutable de l'homme est en ceci qu'il peut se résigner, et même trouver une sorte de consolation à prédire son propre malheur.

Je suivais ce détour en cherchant la juste réponse à une question que l'on m'avait proposée touchant la formation de l'esprit. Les uns n'aiment pas du tout les mathématiques, et n'y peuvent mordre ; les autres ont comme juré de ne point goûter la musique. Est-ce l'aptitude qui leur manque, ou bien ont-ils eu le malheur de broncher, d'abord, comme certains chevaux peureux qui se dérobent devant la barrière ? En tous ces cas, je crois plutôt que c'est l'imagi­nation qui est mal disposée ; car que peut-on savoir des aptitudes quand on se trouve devant l'enfant, quand on reconnaît dans ce paquet de muscles toute la sauvagerie du cheval, et l'orgueil en plus ? Il faut faire grande attention aux décrets de l'enfant et de l'homme. S'il prend la résolution de perdre toujours, il perdra toujours. Oui, il vaincra les meilleurs plaisirs comme il peut vaincre les pires, par un mépris de provision. Il marchera au problème comme on va au supplice, assuré d'avance qu'il n'ira pas au-delà, qu'il bronchera juste en ce point. Chacun a connu ce sentiment que l'on a, que l'on va dire une sottise, et comme amèrement on s'y résigne ; je dirais même fièrement ; car l'homme se réfugie toujours à ne rien craindre ; et il faut toujours qu'il brave quelque chose.

Sous ce rapport l'enfant est plus homme que l'homme. Il se hâte de se condamner ; il court à son propre malheur. « Jamais je ne comprendrai » ; c'est bientôt dit, et c'est irrévocable plus souvent qu'on ne croit. Tout l'art d'ensei­gner est de ne jamais pousser l'enfant jusqu'à ce point de l'obstination. Qu'est-ce à dire ? Calculez l'obstacle de façon qu'il puisse le franchir ; et ne soulignez pas d'abord toutes les fautes. Peut-être faudrait-il louer ce qui est bien et négliger le reste, n'en point parler. Les gymnastes du cirque savent tomber ; c'est un autre genre d'exercice, où ils excellent ; ainsi ils essaieront cent fois, aussi joyeux, aussi souples à la centième. Il faudrait apprendre à se tromper aussi de bonne humeur. Les gens n'aiment pas penser ; c'est qu'ils ont peur de se tromper. Penser, c'est aller d'erreur en erreur. Rien n'est tout à fait vrai. De même aucun chant n'est tout à fait juste. Ce qui fait que la mathématique est une épreuve redoutable, c'est qu'elle ne console point de l'erreur. Thalès, Pythagore, Archimède ne nous ont point conté leurs erreurs ; nous n'avons pas connu leurs faux raisonnements ; et c'est bien dommage.

La Psychologie et la Vie, mai 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXIV)

Propos sur l’éducation, XXXII

1024

Au sujet des gaz asphyxiants, je lis de terribles prédictions. Une nappe de vingt mètres d’épaisseur couvrant Paris, cela, dit-on, est une chose faisable. Il suffit d’une nuit sans vent et de cent avions. Qui osera maintenant préparer la guerre ? L’argument semble fort. Mais ne vous y fiez pas ; s’il était fort, la guerre serait hors la loi, et depuis longtemps. Si l’homme était un animal peureux, nous n’aurions point de guerres ; mais l’homme n’est pas un animal peureux.

Au commencement de la grande guerre, ceux qui partaient pour la ligne de feu n’espéraient point en revenir. Les pères, les mères, les sœurs n’avaient point d’espoir non plus. Communément, on se faisait une image grossie des puissances de destruction ; on ne se faisait pas non plus une juste idée des moyens de protection ; c’est pourquoi on prévoyait un grand massacre, mais court. Or, tous y ont couru. Ceux qui ne pouvaient courir jugeaient la chose naturelle et même belle ; ils souffraient de n’y pas être. Facile à dire ? Mais, pour ceux qui couraient à la mort, vous ne direz pas que c’était facile à faire. Or, tous, jeunes et vieux, sont de la même espèce. En tous, la peur se change en courage, et promptement. Il n’est point de mouvement plus redoutable. Ce sursaut, ce redressement, ce départ, cette action vive, alerte, qui coule à fond les pensées importunes, voilà le plus dangereux des explosifs. Il n’y a rien qui tue aussi promptement et aussi effroyablement qu’un corps à corps entre deux troupes bien nourries et bien entraînées. Toutes les guerres ont de ces rencontres. On le sait, on l’a toujours su. Je crois que les pères et les mères aiment leurs enfants plus qu’eux-mêmes. Car, le départ est le même pour tous ; en tous la même obstination farouche. Qui n’a pas pensé qu’une victoire décisive, au prix de soixante mille cadavres, était une chose que l’on devait vouloir ? Et ceux qui ont pris de ces fortes décisions, qui ne les admire ? S’il y avait beaucoup d’exceptions, les guerres ne seraient pas possibles.

On croit aisé de passer par-dessus un ou deux cadavres ; on croit impossible de passer par-dessus une grande masse de cadavres ? Mais où commence l’impossible ? Vous acceptez que soixante mille hommes soient couchés morts en une journée. Vous n’acceptez point que la population de Paris soit empoisonnée en une nuit. Pourquoi ? Au fond, le nombre n’y fait rien. Chacun risque tout ce qu’il a. Toute la peur qu’il peut sentir, et tout le courage qu’il trouve en ressource, tout cela tient dans les limites de sa peau. Dès qu’il a pris le parti de se mettre en guerre, soit qu’il offre son propre corps, soit qu’il offre son propre enfant, tout est dit. Qu’ils soient cent ou qu’ils soient un million, ce parti de résolution, de fureur et de mort est le même pour chacun. L’épouvante atteint aussitôt sa limite et le courage surmonte l’épouvante.

Ce grand tableau de villes détruites et d’une Europe dépeuplée, ce grand tableau est de nul effet. Pour l’homme qui a sacrifié son propre être, cela ne pèse guère. Pour l’homme qui est en difficulté avec lui-même, qui se sent lâche et faible par plus d’un endroit, qui parle à son propre cœur, qui fait résonner les parties guerrières de lui-même, pour l’homme qui ainsi par lui-même mobilisé donne le coup de talon du départ, qui se jette, qui s’emporte, rien ne peut le toucher ni l’émouvoir. Entendez que celui qui saura le toucher et l’émouvoir par quelque tragique peinture est alors son pire ennemi. Il marche dessus comme il marche sur lui-même. C’est ainsi que la plus difficile vertu consomme le plus grand malheur. Ne faites point peur à l’homme ; c’est très dangereux.

9 juin 1928

*La Lumière*,9 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXV)

1939 SM1, CLXXXII, « Ne pas compter sur la peur »

1025

Selon le système de la représentation proportionnelle, pris à la rigueur, un député représente des électeurs qui pensent comme lui. Au contraire, dans le système de l'arrondissement, auquel nous sommes revenus, le député représente une région et tous ceux qui y vivent, quelle que soit leur opinion. Il devrait le dire, et quelquefois il le dit ; mais, quand il ne le dirait pas et quand on ne le penserait pas, la situation est plus forte que lui. L'idée de favoriser ceux qui ont voté pour lui n'est pas une idée naturelle ; d'abord parce qu'il ne les connaît pas bien. Mais quand il les connaîtrait, il ne peut renvoyer ceux qui furent ses adversaires à l'élu de leur parti, car il se peut qu'il n'y en ait point dans le voisinage ; il ne peut les renvoyer, il n'y pense même pas. Au contraire, de ce partisan douteux, ou de ce douteux adversaire, il voudra se faire un ami. Ce travail de persuader, qui se fait par la courtoisie, par l'attention, par de promptes démarches, est ce qui forme le jugement politique.

Il y a sans doute des fanatiques qui voudraient que toutes les faveurs soient pour les fidèles. L'idée fausse ici, c'est l'idée même de faveur, qui occupe tous les esprits romanesques. Presque toujours l'intervention du député a pour fin d'accélérer des[[1433]](#footnote-1434) affaires, qui souvent sont enlisées, enterrées, oubliées on ne sait pourquoi. Au reste, le député doit apprendre, et apprendra fort vite, qu'une faveur scandaleuse, et dont il devra répondre, est toujours une mauvaise affaire pour lui. Le député se trouve donc arbitre ; il fait valoir les droits et les raisons ; il apaise les impatients. Dans tous les cas, qui sont fort nombreux, où il s’agit seulement d'obtenir une décision, et non point de la changer, par exemple de faire payer une indemnité qui est due ou d'obtenir promptement une pension qui ne peut être refusée, le député s'emploie toujours, et allègrement, sans demander pour qui le solliciteur a voté. Ainsi, par les actions, les partis se trouvent rompus.

Ils sont rompus en même temps par les discours. Un député d'arrondissement regarde aux frontières de son parti ; là se trouvent les hésitants, ceux qu'il veut conquérir. Et, comme il n'y a guère d'hésitants dans les partis extrêmes, c'est toujours vers le centre, c'est-à-dire vers les opinions moyennes, que s'exerce l'art de persuader. Un radical farouche aimera à prouver qu'il n'est pas si farouche. Un modéré s'appliquera à faire dire de lui qu'il n'est pas si pâle que l'on croit. Un député, sous ce rapport, ressemble assez à un ministre qui veut rester ministre. On a vu souvent et l'on verra encore plus d'une fois qu'un homme d'État qui n'a pas la confiance des gauches fait beaucoup pour leur plaire. Les radicaux, au rebours, inclinent toujours à une politesse modérée. C'est que la Chambre tout entière est comme un arrondissement qui, tous les jours ou presque, réélit les ministres. Un ministère qui s'appuierait sur un parti écrasant par le nombre et d'avance résolu à tout approuver, ce serait un tyran insupportable. Mais ce n'est qu'une fiction ; les hommes, heureusement, ne cessent de juger. Cela est encore bien plus évident de l'arrondissement réel, où les citoyens n'ont rien promis à personne. L'élu ne cesse donc jamais de composer avec les partis ; bien mieux, il ne cesse jamais de dissoudre les partis, étant porté d'abord, par la nature des choses, à agir comme son adversaire aurait fait, et, dans les cas douteux, s'appliquant toujours à défaire le personnage composé par ses amis, achevé par ses adversaires. Un bon roi, en somme. Et il n'est pas impossible, dans un petit royaume, et bien aisé à connaître, qu'un roi ait intérêt à être un bon roi.

*La Lumière*, 16 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXVI)

1934 POL (IX)

1026

Au temps où je suivais quelquefois les procès criminels, j’ai entendu, comme tout le monde, le président dire au témoin, avant de recevoir son serment : « Vous n’êtes ni parent ni allié de l’accusé ? Vous n’êtes pas à son service, il n’est pas au vôtre ? » C’était comme une publique leçon de morale. C’était reconnaître le devoir de fidélité. C’était honorer les vertus privées au-dessus des vertis publiques. C’est ainsi qu’on voit dans l’*Iliade* deux guerriers sur le point de se battre et qui, en se nommant l’un à l’autre, se reconnaissent comme les fils de deux hommes qui avaient échangé le serment d’hospitalité ; alors il n’y a plus de devoir militaire ni de devoir civique qui tienne ; ils échangent leurs armes en signe d’amitié et courent chercher d’autres ennemis. Grande idée ; grande leçon.

Je vos qu’à l’occasion du procès Mestorino les chroniqueurs dissertent sur le bien et le mal, et sur l’étonnante corruption de ce temps-ci. Mais aucun ne touche le point vif. Une femme doit-elle dénoncer son mari ? Je dis que non, quel que soit le crime. Un fils doit-il dénoncer son père ? Je dis que non, quel que soit le crime. Et le juge m’approuve, puisqu’il n’exige pas alors le serment. Le serviteur doit-il dénoncer son maître ? Le juge affirmait autrefois que non. L’obligé doit-il dénoncer son bienfaiteur ? C’est une question qu’évidemment le juge ne peut résoudre ; car qu’est-ce que bienfaiteur et qu’est-ce qu’obligé ? Mais c’est une question de conscience, qui exige attention et respect. L’angélique Schmucke, dans Balzac, aurait menti pour ses bienfaitrices devant tous les juges de la terre. L’évêque Bienvenu, des *Misérables*, a menti, disant que Jean Valjean ne l’a point volé. Nos moralistes d’occasion diront peut-être que je lis surtout des livres dangereux, Homère, Balzac, Hugo. Pour moi, je voudrais dire de ces moralistes d’occasion seulement ceci, que je les trouve un peu trop citoyens. Quel est ce monde étrange où la vertu est d’obéir toujours au commissaire ? Quel est ce monde sauvage et idolâtre, tout hors de lui-même, où il est enseigné que l’homme convaincu d’un crime aussitôt n’aura plus d’ami ? Est-ce donc là qu’aboutit cet effrayant travail d’enseigner, de former, de soumettre depuis l’école ? Ne juge point, obéis, galope sous le fouet. C’est honorer la force et c’est honorer la peur.

Évidemment, nos éminents sociologues ne savent pas bien où ils vont. Comme ces enfants à qui on donne un marteau, ils tapent, ils tapent. Ce bruit plaît aux pouvoirs. La société est une sorte de dieu Moloch. Très bien. La conscience de chacun est ainsi tirée hors de lui-même. Ce qui est juste et bon, c’est ce qu’ordonnent la loi et les pouvoirs. La justice, c’est ce qui plaît aux plus forts ; c’est ainsi que Platon faisait parler le sophiste. En ce temps-là, la pensée osait. Elle arrachait le masque du frère prêcheur et l’on voyait le recruteur. Je croirais assez que ce bel élan de la pensée grecque, bien discernable encore dans la révolution chrétienne, n’a point cessé de s’affaiblir peu à peu depuis ce temps-là. L’homme retombe aisément à honorer le maître le plus puissant. Assurément, il y a toujours des héros ; et, pour ma part, je les reconnais à ceci que le devoir d’obéir est puissant en eux parce qu’il est difficile et parce qu’il soumet la partie basse de l’homme, celle qui a peur. Mais quand la peur, la prudence, l’intérêt s’accordent au contraire avec le devoir d’obéir, alors ce qu’on voudrait nommer un grand sentiment me devient suspect. Je ne vois plus que la fuite animale en ce trop bon écolier qui cherche toujours sa règle hors de lui-même, qui veut plaire, et plaire, et encore plaire aux plus forts. O Épictète, reviens au monde et vois nos maîtres de morale, courant comme des rats et cherchant un trou !

*La Lumière*, 23 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXVII)

1027

Conversation sans fard.

— Prouvez-moi, dit l'ingénu, que ces grands massacres que vous nommez des guerres sont le seul moyen de maintenir les agités dans l'obéissance, que sans les guerres il n'y a plus d'armées, que, sans les armées, il n'y a plus de police, et qu'ainsi les hommes ne peuvent se priver d'un grand accès de sauvagerie de temps en temps qu'à la condition de retomber dans une sauvagerie de tous les jours. Prouvez-moi enfin qu'il n'y a pas d'autre ordre possible que cet ordre terrible.

— Tout ordre est terrible, dit celui qui fumait la pipe.

— Va pour terrible, dit le raisonneur ; il se peut bien ; les hommes sont remuants et la foule est un cyclone effrayant. Je veux la paix, le compromis, l'arbitrage en tout, et c'est cela qui est l'ordre. Mais permettez-moi de ne pas admirer cet ordre stupide qui fait la guerre pour maintenir la paix et qui ne trouve d'autre remède aux mouvements d'une poignée de révoltés que de faire tuer à la fleur de l'âge les citoyens les plus soumis et les plus raisonnables. Cet ordre est bête.

— Tout ordre est bête, dit celui qui fumait la pipe.

— Voilà justement, dit le politique, ce qu'il ne faut point dire. Les ignorants n'ont aucune idée de l'incertitude. Ils obéissent à ce qui est juste. Ils se battent pour des vérités. Ponce Pilate demandait : « Qu'est-ce que la vérité ? » C'était un très mauvais préfet. Il était payé pour affirmer la vérité romaine. Et nos juges aussi sont payés pour dire : « Voilà celui qui a raison », et pour condamner des coupables, vous entendez bien, des hommes réellement et véritablement coupables. Et, puisque leur fonction est de faire croire cela au peuple, j'aime autant qu'ils le croient eux-mêmes. Il n'est pas si difficile de croire. Toutes les preuves sont bonnes, excepté la bonne, qui serait de montrer qu'il est utile de croire. Par exemple, il est utile que les hommes croient à l'enfer ; toutefois, si vous voulez qu'ils croient à l'enfer, n'allez pas leur expliquer qu'il est utile qu'ils y croient ; mais prouvez-leur que l'enfer existe véritablement. Tel est l'art de gouverner, art difficile et toujours défiant à l'égard de ce qu'on nomme les pensées.

— Il est clair, dit le raisonneur, que la pensée est déjà une sorte de révolte, qui passe aisément dans les actions. Et quel mal plus grand que la révolte ? Quelle somme de l'injustice !

— Au contraire, dit le général. Révolte, soutien de l'ordre. Selon mon opinion, il n'est rien de pire qu'un ordre accepté par tous. On le croit juste, on le croit pliable aux raisons, et tout pourrit par les réclamations des bons serviteurs. L'ordre s'oublie lui-même ; il se croit aimé. Tous comptent sur la raison. Or, il faut toujours en venir à forcer, quand ce ne serait que pour faire circuler des curieux qui barrent une rue. Les hommes sont ainsi bâtis que la première atteinte d'une raison les fait demeurer où ils sont ; et cela est bien plus remarquable encore dans une foule. Donc, si inoffensifs qu'ils soient, il est bon de leur rappeler de temps en temps que le gardien de l'ordre n'est pas un bon papa. C'est à quoi sert la révolte. Par la révolte, aussitôt l'ordre se montre tel qu'il est et se connaît tel qu'il est, ce qui importe encore plus. Car le point difficile est toujours de savoir à quel moment il faut user de contrainte à l'égard de subalternes qui font preuve de bon vouloir ; c'est ainsi que peu à peu on capitule devant l'obéissance. Mais il y a de mauvaises têtes ; je ne dis pas : c'est heureux, car cette pensée est inutile ; il y a de mauvaises têtes ; cela ne manque jamais ; et je suis assuré que, sans les mauvaises têtes, on n'arriverait jamais à gouverner les bonnes.

L'homme qui fumait la pipe ne disait plus rien. Il prenait leçon ; ses yeux brillaient de plaisir. Je le connais. Je sais qu'il n'est ni ambitieux, ni esclave, ni sot. Sans doute apprenait-il la prudence des gouvernés, qui est une chose neuve.

*La Lumière*, 30 juin 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°7, 20 juillet 1928 (CXXXVIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928

1028

Un vrai peintre ne voit pas un pont, une maison un arbre, un livre, une carafe, comme vous et moi ; il ne voit que des couleurs qui passent les unes dans les autres, ou qui sont limitées les unes par les autres. Remarquez que nul ne voit autre chose que cela ; mais nous n'en savons rien. Nous ne remarquons point cette première apparence, parce que notre affaire est de la surmonter. Quand nous reconnaissons au loin la puissante voiture, nous ne la voyons point petite, comme elle apparaît ; nous savons que c'est une grosse voiture ; nous croyons la voir telle. Au contraire le peintre dissout plus ou moins toutes ces idées-là ; il ne demande pas ce que c'est ; ainsi nous retrouvons sur sa toile notre premier regard et la jeunesse de notre œil.

Cela est assez connu. Mais, comme je lisais ces temps-ci différents romans, qui ne parvenaient pas tous àme faire toucher la présence réelle, je me demandais si l'on ne pourrait point faire, au sujet de l'observateur du cœur humain, les mêmes remarques que pour le peintre. Toutes choses changées, car le romancier n'est peintre que par métaphore. Ces précautions prises, il me semble qu'il y a deux manières d'observer les hommes ; et la plus commune se fait par concepts, c'est-à-dire avec le souci de classer et de qualifier. On se dit : voilà un intrigant, voilà un ambitieux, voilà un vaniteux. Je connais bien ce genre d'observateur ; je vois de l'esprit dans ses yeux ; ou bien je sens sur moi une attention perforante, comme s'il me visait de ses deux yeux braqués. Mais cela ne me fait point peur. Les chiens aussi regardent de cette manière, et devinent aussi passablement ce que vous allez faire.

Or ces puissants observateurs, politiques, industriels, financiers, policiers ou moralistes, sont rarement trompés aux situations, mais sont presque toujours trompés aux hommes, parce qu'ils jugent trop vite, et définissent, et pensent, pour dire bref, l'autre côté de la carafe. Or[[1434]](#footnote-1435) rien n'est plus vite jugé qu'une carafe ; cela est utile à y mettre de l'eau. Au lieu que le peintre ne pense point ; il regarde avidement l'apparence de cette carafe, et la lumière qui s'y joue, et les reflets qui s'y font. Il ne saisit que la surface de l'être, et par là il arrive quelquefois à représenter à miracle l'existence, qui en effet n'est point en la carafe toute seule, mais dans l'air qui l'enveloppe, dans la lumière, enfin dans cet univers qui s’exprime en elle. D'où le prix des natures mortes, à première vue inexplicable.

Sans aucun doute il faut changer presque tout en ces remarques, si on les veut appliquer au romancier ; car il n'a point à peindre des natures mortes, mais au contraire à faire mouvoir et vivre des hommes. Peut-être[[1435]](#footnote-1436) n'est-il pas moins importuné que le peintre par ces natures jugées et séparées, qui sont le gibier du politique. Et je soupçonne que le politique lui-même, celui qui recueille des éléments à combiner et à composer, a quelque chose de cet œil du peintre, qui ne juge point, qui voit seulement la forme telle qu'elle apparaît dans le moment. Seulement il la voit bien, et il la garde dans sa mémoire comme une matière pour toutes sortes d'usages. Et le romancier, à ce que je crois, encore bien plus. Des projets de l'homme, du passé, de l'étiquette, de l'homme enfin tel qu'il se présente, comme un huissier qui s'annoncerait lui-même, il ne veut rien savoir. Il[[1436]](#footnote-1437) observe et conserve, à ce qu'il me semble, la forme et le mouvement : autre expression, elle-même inexprimable, mais qui a de l'avenir, qui se trouve ici à l'état naissant, comme disent les chimistes, et qui peut entrer en combinaison. Un tel être[[1437]](#footnote-1438) a de l'avenir ; il n'est point fini ; il commence. Et c'est cet avenir réellement indéterminé qui fait la vie d'un personnage ; au lieu que, dans le romancier qui pense trop son homme, tout est défini dès le commencement ; et je sens qu'il me raconte une histoire déjà finie. L'idée a tué le personnage.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXXXIX)

1934 LIT XXIV

1029

Ce n'est pas par des retouches aux grands hommes que l'humanité se fera. Toutes les Sorbonnes sont empoisonnées de réfutation. « Il y a de bonnes choses dans Platon, dit le Sorbonnagre, mais enfin Platon n'a pas tout su. Descartes non plus ». Il y fait retouche, comme ferait un peintre au nez de la Joconde ; seulement un tel peintre serait ridicule ; à lui de faire mieux en partant d'une toile blanche ; plutôt, à lui de faire autre, et d'éclairer autrement le visage humain. Un portrait de Manet ne réfute point la Joconde. Hugo ne réfute point Lamartine. Chacun s'instruit aux œuvres, et fait son œuvre s'il peut. Une œuvre qui n'apporte point quelque chose d'indivisible et de neuf, on la laisse. Mais, dès qu'elle parle à l'homme, il faut la prendre comme elle est, et toute. L'admiration est le sentiment qui nous rassemble en dedans, et qui nous réconcilie à nous-mêmes. C'est l'épreuve de choix, c'est la seule épreuve contre l'humiliante division en nous. Tout homme se contredit et se met lui-même en pièces s'il lit seulement deux journaux. D'où cet œil animal qui va d'un homme à l'autre et à tout ; c'est l'œil du parvenu, qui ne sait comment se tenir à table. Ainsi il voit le vrai partout et s'habille de morceaux, comme ces poupées d'auto, qui dansent selon l'accident.

Or l'admiration rassemble soudain ces morceaux d'hommes. Tout en l'homme prend alors un même mouvement, comme par une danse essentielle. Ventre, estomac, cœur, humbles organes, toujours déréglés, toujours irrités par les pensées de traverse et de peur, soudainement participent à un ordre intime. Aussi, dans le fond, je ne connais que l'admiration qui soit bonne pour la santé. Un témoignage me suffit, que le médecin ne peut récuser, les larmes. Car les larmes expriment le dépit, la division, l'impatience d'être animal et en même temps la nécessité d'être animal. Cette sueur des yeux est le signe le plus énergique de la difficulté d'exister, de l'intime sédition, de la haine impuissante. Mais, chose digne de remarque, les larmes ne trouvent pas ainsi leur vrai sens ; bien plutôt c'est dans le sentiment du sublime que les larmes se produisent librement ; et cette irruption des puissances inférieures, cette marée de nos humeurs, non seulement ne trouble pas alors nos plus hautes pensées, mais s'y accorde au contraire, témoignant d'une puissance intacte et retrouvée.

En ces heureux moments on ne peut point dire que l'homme est disposé à imiter ; non pas même à imiter l'œuvre belle ; mais plutôt à s'imiter enfin lui-même, à suivre enfin cette précieuse inspiration qui vient de toute sa forme et qui l'exprime tout. C'est ainsi qu'en se soumettant sans réserve à une grande œuvre l'homme se retrouve indomptable et lui-même. C'est ainsi que se sème et se reproduit l'humanité, d'homme en homme. D'où l'on a tiré cette belle maxime qu'admirer c'est égaler. Maintenant si l'homme saura écouter son génie propre et n'écouter rien d'autre, d'après cette leçon de l'œuvre belle, c'est ce qui est à savoir. Car les choses médiocres sollicitent, divisent et usent ; cette pluie ne cesse point. Toujours est-il qu'il faut d'abord découvrir ce point d'admiration, qui n'est pas le même pour tous, ni des mêmes œuvres. On peut comprendre un auteur, et même l'approuver, et ne point l'admirer. Mais en cherchant bien on trouvera toujours. On aperçoit qu'il n'est jamais question de réfuter, ni de retoucher. Il y a par le monde des Platoniciens et des Aristotéliciens ; tous bons dès qu'ils se trouvent.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXL[[1438]](#footnote-1439))

1934 LIT XXXIV

1030

Il y a une logique de la guerre, et deux développements possibles, l’un par négation, l’autre par affirmation ; car l’homme fut toujours un animal pensant ; les *Fables* d’Ésope le font bien voir, et l’*Iliade* aussi ; ce sont deux conclusions opposées. D’un côté, si le régime de guerre est pris comme criminel, il faut bien que les pouvoirs soient jugés, les pouvoirs toujours s’étendant, toujours triomphant, toujours s’enivrant et se célébrant eux-mêmes par la guerre. D’où viendra, en nos pays tempérés et mûris par la lecture, un régime non encore mis en expérience où toute la politique s’appliquera à essayer méthodiquement la faiblesse et l’irrésolution des gouvernants. La politique sera alors une chose de nécessité, et médiocre, à laquelle chacun devra penser prosaïquement. Un tel régime suppose un ornement et contentement de la vie privée, une grande activité des sciences et des arts, sans quoi l’ennui viendrait.

L’autre solution est toute écrite dans la fureur d’Achille, qui sait qu’il trouvera quelque jour plus fort que lui, mais qui s’emporte et s’étourdit au jeu. « De tous les animaux qui volent ou rampent, l’homme est sans contredit le plus misérable » ; tel est le dernier mot de l’épopée. Et, parce que la pensée accomplit tout, je comprends cette fureur de l’homme contre l’homme, ce parti d’obéir, pourvu que l’on tyrannise, et cette consolation par l’emportement. Ici tout est ambigu, et surtout l’amitié. Comme on a vu dans cette guerre, où le plus admiré des hommes, celui qu’on embrasse en cérémonie, est aussi le plus délibérément sacrifié. Je ne sais ce qui se passe dans ces âmes hautaines, qui ont gouverné pendant quatre ans selon cette sombre idée, qui ont remis ce grand pouvoir, qui ne désirent rien, qui ne disent mot. Ce sont les simples soldats du commandement. Ceux-là ne chercheront point l’acclamation ; ils savent ce qu’elle vaut et comment on l’obtient, par quels moyens de fer. Toutefois ces pensées seront toujours secrètes, peut-être même énergiquement refoulées.

Mais posons que l’ordre de guerre est beau et bon. J’admire comme le plus simple des hommes est un profond philosophe ; car le système, alors, se déroule sans aucune faute. Le vrai, c’est ce qui plaît au chef. Il n’y a qu’une erreur au monde, qui est de croire que le chef pourrait se tromper. À n’importe quelle affirmation du chef il ne manque jamais que la force ; chacun doit s’employer à achever cette autre preuve. Dès qu’il s’élève le moindre doute, c’est le signe qu’il faut frapper fort. Ici tout est paradoxe. Le chef subalterne qui reste au fond d’un abri et de là lance les vagues d’assaut, c’est celui-là qui est décoré, et qui doit l’être ; et le seul étonnement est déjà crime ; car le chef le plus haut et le plus célébré, celui qui est comme la statue de l’énergie et de la résolution, on sait bien qu’il est à vingt kilomètres en arrière, qu’il couche dans un lit et qu’il a ses cuisiniers et son maître d’hôtel. Et l’on sait bien plus, on sait qu’il n’en peut être autrement. C’est pourquoi l’esprit de critique se perd dans le vide ; il a raison, il a cent fois raison, il a trop raison. Qu’est-ce que cela pèse donc, d’avoir raison ? Cette pensée, si elle est honteuse, elle est perdue. Il faut qu’elle s’affirme au centre de l’orgueil ; il faut qu’elle se publie et s’étale, sans la moindre faute ; il lui faut assurance vraie. Et cela serait inexplicable et impossible si les pensées ne formaient un système irréfutable depuis le commencement. L’autre système est moins composé ; il repose moins sur le raisonnement que sur le jugement. Ce serait faiblesse, si l’on ne savait cela même de loin, et par longue préparation. Autre genre de ruse.

27 juillet 1928 (SM1)

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLI)

1939 SM1, CLXXXVI, « Logique de la guerre »

1031

Sur la religion des Hindous, Hegel a dit des choses sublimes : « État vertigineux du réel », « l'Univers chancelle ». Poésie sans aucun doute, mais poésie à laquelle il manque quelque chose. Je voudrais quelque puissante respiration, et libre, et naturelle, aussi naturelle que le chant de l'oiseau, où cette puissante pensée se produise toute. C'est beaucoup demander. Mais le monde humain est riche et secourable. Au moment même où le noir forgeron bat cette prose résistante, il aperçoit au bord de sa mémoire une fleur parfaite :

*Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige.*

Ce moment de l'imagination, le voilà sans faute, sans peine, sans recherche ; et même la cause y est, la doctrine y est, en un seul petit mot, ce possessif, inattendu et nécessaire. Ce bonheur d'admirer ne s'use point.

Cependant le critique va trouver le poète, et tire son crayon : « Sans doute, lui dit-il, vous avez beaucoup travaillé ». Le poète, s'il était un petit poète et soucieux de sa gloire, répondrait que non, et qu'il a chanté comme le rossignol. Au contraire il répond comme Michel-Ange aurait répondu, comme Bach aurait répondu. Le premier aurait parlé marbre et carrière, plans et commandes, géométrie et anatomie. Le second aurait expliqué la fugue, les problèmes qu'il se posait, les règles qu'il se donnait. L'un et l'autre auraient conté le long apprentissage, l'extrême complication du métier, l'étendue désertique des travaux d'approche ; enfin tout ce qu'on peut dire ; car l'inspiration ne se dit point ; c'est l'œuvre qui la dit. Dans les lettres de Michel-Ange, vous ne trouverez rien de merveilleux, et c'est ce que j'y trouve de merveilleux. Tenez compte aussi de la politesse et d'une belle pudeur. Notre poète donc produit en réponse ses pensées d'artiste, qui sont méditées et mesurées ; il s'étend sur ses études, qui eurent simplement pour objet le monde et l'homme, comme vous pensez bien.

– Le monde, dit le critique ? Dois-je entendre que géométrie, algèbre, astronomie, physique, chimie vous sont familières ?

– Il le faut bien, répond le poète ; il n'y a pas deux manières d'apprendre. Un vrai poète a toujours su tout ce qu'on savait. Aujourd'hui ce n'est pas peu ; cela suppose des préparatifs effrayants par la longueur, par l'abstraction ; de longs silences, et, en apparence, bien du temps perdu.

– Mais l'homme, dit le critique ? Dois-je entendre physiologie et psycho-physiologie ?

– Comment autrement, répond le poète ? Et j'avoue que cette scolastique moderne dessèche quelquefois, et détourne même de revenir àla poésie. Mais quoi ? Le musicien aussi fait ses gammes, et se fie à son métier. L'art est long, comme a dit Gœthe.

– En somme, dit le critique, si j'ai bien compris, travail de patience, de combinaison, de choix, de retouches ; travail intellectuel ; jeu d'énigmes. Vous êtes un bon ouvrier de vers.

– Je le voudrais, dit le poète ». Le critique s'enfuit, emportant ces morceaux du poète déchiré, et les jette ici et là. J'avais vu que les chacals dévoraient Hugo mort, prouvant que ses plus beaux poèmes étaient faits de pièces rapportées ; oubliant, non pas volontairement, mais par leur propre indigence, ce feu du génie qui de débris fond son œuvre. Mais il y a des critiques plus prompts, plus hardis, plus rusés, qui dévorent le poète tout vivant. Mieux que chacals, ou pires ?

*Nouvelle Revue Française*, 1er août 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLII)

1934 LIT X

1032

Le grand-père et le petit-fils s’arrêtèrent devant la grande affiche blanche où l’on voit que le ministre Painlevé convoque les réservistes. Le jeune homme, qui avait l’allure d’un sous-lieutenant en vêtements civils, monologuait sans joie. « Le métier, disait-il, est déjà ingrat. Pourquoi chercher des difficultés ? Aux yeux des jeunes conscrits le service sera toujours quelque chose de nouveau ; c’est la fin de l’enfance et le commencement de la liberté réelle. Intervalle entre le temps d’apprentissage et les travaux civils. Pour quelques-uns, c’est le commencement d’une vie aventureuse ; pour tous, c’en est l’essai. Mais la réserve est moins maniable. Il faut une grande raison, et bien pressante, pour distraire ces hommes de la vie civile où ils sont entrés et les jeter dans un simulacre de guerre. Cette raison existe, je le crois. Mais serons-nous compris ? L’apparence est contre nous. Il faudrait savoir ce qu’on veut et ne pas parler en même temps de mettre la guerre hors la loi. L’homme pense ; il faudrait faire attention à cela ».

« Puisque tu penses, dit le grand-père, pense donc franchement et virilement. Tenir le pouvoir, comme j’ai fait, comme tu dois faire, ce n’est jamais facile en aucun temps. Qu’il y ait des raisons, je le crois ; mais je n’aime pas qu’on parle trop de raisons, car il y a réponse à tout. Cela ne plaît pas ? Mais, mon cher, le service ne plaît qu’aux chefs. Seulement, le pouvoir est un fait. Le pouvoir ne doit point se laisser oublier. Occuper le terrain, faire la preuve par l’expérience, étendre la force, la faire jouer, voilà la raison, la seule raison. Les réservistes vont voir ce que c’est qu’exercice, manœuvres, autorité ; ils seront en présence du fait. Comprendront-ils ? Pour ma part, j’aime mieux qu’ils ne comprennent pas ».

On entendait le ronflement d’un avion dans le ciel. « Voilà une force, dit le Vieux. Elle ne demande point permission. Si les hommes raisonnaient, ils calculeraient les risques et les profits. Ils trouveraient peut-être mauvais qu’on lève des impôts afin de porter ces audacieux et leurs machines par-dessus les océans. Mais la question n’est point posée. L’avion occupe le ciel et les hommes admirent. Aux carrousels aériens, ils se précipiteront ; ils constateront qu’il y a une partie audacieuse, remuante, puissante de l’homme, qui ne donne point repos à la partie résignée et ouvrière. La force se montre ; la guerre se montre ; le courage règne. Tu n’es pas peureux ; tu as de l’ambition ; il s’agit de le montrer, il s’agit d’oser. Le peuple nomme ses administrateurs. Le chef se nomme lui-même ».

Après un silence : « Il faut conquérir, dit le Vieux. Le pouvoir n’est point une chose qu’on reçoit ; c’est une chose qu’on fait. Toute ambition est à nous ; voilà ce que cet avion me rappelait. Mais il y a d’autres moyens. Ces officiers de complément, qui sont à présent banquiers, ingénieurs, avocats, ils sont tout entiers à leur difficile travail de gouverner en persuadant. Il ne faut point leur laisser oublier le pouvoir réel ; il faut le leur mettre en mains. Ils retrouveront alors devant eux la même masse, mais disciplinée, ordonnée, muette. Une expérience de ce genre vaut toutes les raisons. Nos terribles outils, vieux comme le monde, qui sont sergents et adjudants, ils en connaîtront la puissance. Et les hommes de troupe eux-mêmes, pris dans cette savante structure, admireront leur propre obéissance. Il n’est point d’homme qui se heurte obstinément à un mur, mais aussi un mur a son éloquence propre ; il suffit qu’on étende la main. Qu’ils touchent seulement le mur, et je me moque des raisons ».

7 juillet 1928 (SM1)

*La Lumière*,7 Juillet 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLIII)

1939 SM1, CLXXXIII, « Le chef »

1033

Lorsque la guerre sera mise hors la loi, dit l’instituteur, il faudra refaire tous les manuels d’histoire. De bons esprits ont pensé quelquefois qu’il faudrait réduire en dimensions le tableau des armées en marche et des conquêtes et, au contraire, décrire amplement les travaux et les arts de la paix, la condition des laboureurs et des artisans, le progrès des sciences et des métiers, le changement des mœurs et des lois, les mouvements du commerce, les conditions du crédit, les conquêtes de l’hygiène et de la médecine, l’éducation enfin de l’esprit public et la longue lutte du bon sens contre la superstition et le fanatisme. Et soit. Mais ce n’est qu’un moyen de ruse, et qui, sous le régime nouveau qu’on nous annonce, ne sera plus nécessaire. En fait les guerres tiennent une grande place dans l’histoire par les massacres, par les ruines, et encore plus peut-être par les préjugés qu’elles ont nourris, par les jugements imposés, par une systématique déformation de la morale. Dès qu’il sera permis de juger la guerre comme on juge maintenant l’esclavage ou la torture, on pourra raconter les guerres.

- Changement des couleurs, lui dis-je ; autre éclairage ; vocabulaire neuf ; ce n’est pas un petit travail.

- Je le sais bien, dit-il, et il est temps d’y penser. Car nous sommes bornés, quant à présent, à condamner les folles ambitions, l’emportement, la témérité, en un mot les guerres injustes ; il ne nous est pas encore permis de dire qu’il n’y a point de guerres justes. Mais on pourra, dans un proche avenir, décrire les guerres comme elles sont. On effacera tout à fait cette redoutable et meurtrière idée que l’homme n’est grand que par la guerre. En regard du fantassin qui attaque à corps perdu ou qui se fait tuer à son poste, on représentera le matelot et le mineur ardents au sauvetage, inventant sur le coup un ordre et une discipline admirables, où c’est le plus brave et le plus expérimenté qui est le chef. On reconnaîtra ici et là le même homme et la même vertu de courage. On apercevra que ce terrible pouvoir, qui écrase la personne, et cette farouche répression, qui usurpe le beau nom de justice, n’ont point du tout cette excuse de faire des héros ; que l’homme est tout aussi grand sans la contrainte, sans la colère, sans la haine, sans aucun genre de peur, et par la seule fraternité. Plus grand donc quand il saute dans le canot de sauvetage ou qu’il grimpe à l’échelle parmi les flammes et les fumées ; plus grand puisque sa volonté alors n’est nullement soutenue par la menace ni par un ordre inflexible.

- De façon, lui dis-je, qu’un chef seul, obstiné, impitoyable, n’aura plus cette auréole de créateur de courage. Mais, mon cher, vous vous jetez dans une dangereuse entreprise.

- Dangereuse aujourd’hui, dit-il, je le sais, et même impossible. Mais facile demain, dès qu’il sera écrit dans notre publique morale que la guerre est mise hors la loi. Il faudra bien expliquer, alors, comment cette industrie criminelle, car elle sera telle par un décret public, a pu être si longtemps acceptée, honorée, aimée par des hommes qui n’étaient pas des monstres. On comprendra comment le pouvoir absolu enivre ; comment ce genre de pouvoir se prend lui-même comme fin ; comment au rebours, l’homme de troupe est pris comme moyen et instrument ; quel réconfort, venu de sa propre vertu, il trouve même à participer à ces grands mouvements ; quels autres plaisirs, d’ordre inférieur, il y peut encore trouver ; enfin comment ce pouvoir turc, subsistant intact en des nations qui sont l’honneur de l’humanité, y annulait toujours, par sa seule présence et par ses effrayantes méthodes, tout l’idéal de fraternité et de justice que l’on essayait de prendre pour règle. Et cela, oui, je l’expliquerai ; mais, dit-il en riant, qu’il soit bien entendu que maintenant je ne fais rien de tel. Je lis l*'Officiel,* et j’attends.

14 juillet 1928 (SM1)

*La Lumière*,14 juillet 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLIV)

1939 SM1, CLXXXIV, « La guerre jugée »

1034

Un homme sincère et scrupuleux nous décrivait les mœurs balkaniques, les races mêlées, mais non point confondues, la seule différence faisant une sorte d’injure, le moindre paysan toujours en armes, toujours prêt à se jeter sur l’autre espèce, enfin ce bouillonnement de passions nobles couvrant la cruauté et le pillage ; ces patries diffuses, ces frontières impossibles à tracer, mais dont le contour n’en est pas moins reconnaissable autour de chaque village, de chaque famille, et presque de chaque homme. « Ici, disait-il, on ne peut accuser l’action concertée des militaires et des diplomates, qui n’est même pas comprise ; mais c’est plutôt l’invincible nature qui annonce guerre d’honneur par ses moindres mouvements. Si l’homme est ainsi fait, qu’y pouvons-nous ? »

Ce fut d’abord un beau tumulte, quoiqu’ils fussent quatre en tout, mais qui avaient gardé toute fraîche la marque de la guerre. Toutefois, après d’énergiques négations, quelques raisons se montrèrent. L’un dit : « Cette guerre des cœurs offensés, soupçonneux, indomptables, je la mets au rang des petits maux, comme sont les crimes et les vengeances. Ce qui me paraît une sorte de folie, c’est la grande guerre, la guerre sans plaisir, la guerre sage. Quand vous faites avancer en rang des marchands de cravates et des commis de banque, des ouvriers, des paysans, des mathématiciens, des naturalistes, des postiers, des cheminots, tous gens qui ont juré la paix et qui savent la garder, hommes d’ordre et de méthode et qui jamais peut-être en leur vie n’ont médité d’employer la force pour leurs intérêts et leur ambition, c’est alors que la guerre prend l’aspect d’un hachoir mécanique ; c’est alors qu’on voit suivre l’armée des médecins qui épongent le sang, qui nettoient, recousent et récupèrent. C’est alors que le major répond au blessé mal guéri, qui n’a plus l’usage entier de ses membres : « Nous ne vous demandons pas de tuer des ennemis ; nous vous demandons de vous faire tuer ». C’est alors la guerre sans but, et sans l’excuse même de la haine. C’est l’absurde guerre des sages contre les sages. Que deux hommes passionnés se prennent à la gorge, cela est dans les choses possibles et naturelles. Mais que des milliers de spectateurs ne trouvent d’autre moyen de les séparer que de commencer eux-mêmes, entre eux, par ressorts administratifs, une guerre de quatre ans, voilà le fait insupportable. Qu’un désordre isolé fasse crouler l’ordre sur les amis et sur les soutiens de l’ordre, voilà la conséquence absurde ; voilà le fil qu’il faut couper ».

« Police, dit un autre, ce n’est nullement guerre ; c’est le contraire de la guerre. Police c’est prudence, c’est économie d’effort et de sang ; c’est patience, précaution, usage, aux moindres frais et aux moindres dégâts, d’une force supérieure et tranquille. Mais on confond tout. On nous invite à nous défendre, à préserver nos biens et nos vies. Par quel moyen ? En jetant au gouffre nos biens et nos vies. Je devine ici une immense tromperie, ou bien l’erreur d’une administration sans tête ».

Mais le troisième alla plus avant ; et c’était celui des trois qui ressemblait le plus à l’homme des guerres sages, car il est pauvre, infatigable et dur à lui-même. « On parle toujours de me défendre, dit-il. Dix mille hommes vont mourir pour moi. C’est trop de bruit ; c’est trop d’affaires. Ne suis-je pas mortel ? Une auto peut m’écraser. J’ai pourtant mon mot à dire aussi. Eh bien, je ne veux plus qu’on se fasse tuer pour moi ». Ce cri universel des braves, ne l’entendrons-nous point ?

21 juillet 1928 (SM1)

*La Lumière*,21 juillet 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLV)

1939 SM1, CLXXXV, « Le cri des braves »

1035

Lettre du tyran. « Mon cher ministre, il me revient que l'opinion troublée peut-être par des appréciations étrangères, comprend mal que le chef d'une expédition se soit retiré le premier d'une position dangereuse, laissant ses subordonnés exposés à un péril certain. Pour couper court à des commentaires mal séants, je vous prie de faire publier que c'est par votre ordre exprès que le général dont il s'agit a exécuté de sa personne ce mouvement de retraite.

« Maintenant, pour le cas où vous seriez attaqué vous-même de cette maladie de critiquer, ou si vous rencontriez autour de vous quelqu'un qui en soit touché, sans être pourtant incapable du raisonnement politique, je veux bien ajouter quelques explications que je dois à l'ami et au disciple, mais qui ne sont point destinées à la masse des ignorants. Nous sommes tellement empoisonnés, moi-même aussi, de l'esprit révolutionnaire, qu'il nous semble naturel, à première vue, que le chef donne l'exemple des vertus qu'il exige des autres. Mais remarquez qu'en réalité cette maxime est subversive. Elle revient à mettre perpétuellement en question les droits du commandement, en orientant le jugement populaire vers des comparaisons déplacées dont l'égalité est le principe secret.

« Si vous m'avez bien compris, vous remarquerez que toute ma politique va à former l'opinion d'après des habitudes directement opposées à celles-là. Il faut, mon cher, que les actions et les sentiments du chef soient au subordonné tout à fait inexplicables, de façon que nous effacions cette pensée révolutionnaire, que le subordonné puisse jamais se mettre à la place du chef, et ne l'approuver que s'il juge qu'il aurait agi de même dans une situation donnée. Tout au contraire, il importe que le peuple forme cette idée, que le métier de chef est fort difficile et ignoré du commun. J'entends bien que le peuple est juge ; mais comprenez comme je l'entends. II est juge par les effets, quand il perçoit la force en ordre dont l'exécutant est une partie ; quand chacun se sent délivré d'inquiétude et d'irrésolution, et même plus dévoué et plus brave qu'il ne l'aurait jamais espéré de lui-même. C'est alors qu'il acclame et qu'il remet tout pouvoir au magicien. Mais quant aux moyens de cette politique, qui est la politique, il importe que le subordonné perde tout espoir de jamais les comprendre.

« Je sais que l'on invoque ici une tradition de la marine. Je laisse les subtilités, car le pouvoir ne doit jamais se laisser entraîner à plaider. Je dis qu'il se peut bien que la marine ne soit point la meilleure école du pouvoir. D'abord, le chef commande par science reconnue, ce que je n'aime point trop. Bien pis, cette république isolée est trop petite pour que la disproportion des forces n'apparaisse pas au regard ; la hiérarchie ne s'y conserve peut-être que par une familiarité et amitié de contact. L'autre ordre, l'ordre impénétrable, l'ordre politique, ne fait plus sentir directement sa pression irrésistible. Un navire est comme une usine coupée du monde. Dans le fait, il n'est pas rare que les révolutions commencent sur mer. Toujours est-il que l'idée de l'égalité des risques est par elle-même dangereuse ; toute occasion de rompre cette idée est bonne. Et bref il ne convient pas que le pouvoir soit menacé, quand ce serait par les éléments. Faiblesse est faute. Faiblesse est la seule faute ».

*La Lumière*, 28 juillet 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°8, 20 août 1928 (CXLVI)

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928

1036

En ce point de la côte, la mer n'a pas usé le rivage par de grandes plages entre deux becs de schiste ; mais la terre nourricière se trouve tranchée comme à la bêche par de profondes entailles, et séparée en îlots grands comme des maisons, chacun élevant au niveau des moissons une table de terre fertile, ornée des mêmes plantes que le rivage. Vue de loin, la frange verte semble continuée ; de plus près on découvre ces grandes coupures qu'on dirait d'hier. Les champs de blé et de betteraves et les petits murs courants conduisent l'œil jusqu'aux bosquets d'arbres tordus, indicateurs du vent, où les toits se montrent. En bas c'est un autre monde, de rues tournantes entre ces maisons de roc, d'ouvertures découpées sur une mer d'août, violemment bleue. Ces couloirs sont comme pavés d'un sable rose, humide et ferme, sans un galet, le plus beau que j'aie vu. Ici tout est brassé, lavé, séparé. Couleurs pures, ombres dures.

L'homme sent qu'il se retrouve, en ce monde sauvage et étranger. Je le vois qui s'arrête au spectacle, heureux, et nettoyé d'ennui. Sait-il pourquoi ? C'est qu'il se livre, à ce que je crois, au bonheur de penser. Comme quelquefois on pense à ce qu'on aime, pour s'y fier absolument et ne jamais le vouloir autre. Mais, hors de ces précieux moments, il se peut que l'homme soit fatigué de l'homme. Cette forme veut l'accord, et même le force ; d'où une attention précipitée et souvent sans fruit. Nous rendons le signe avant de l'avoir compris. Toute vie bornée aux échanges est étrangère à soi. Sans compter que la terre est couverte de signes de l'homme, qui veulent aussi politesse. Au contraire sur cette coupure, encore mieux au fond, il suffit que vous tourniez la tête ; nul chemin, nulle trace de l'homme ; nulle méditation sur un avenir composé. Tout est clair ; tout est en place. L'histoire ici ne pèse plus. Je suis le premier homme. Vainement on voudrait remonter au temps où ce sable était roche ; aussitôt la roche et le sable répondent par ce contraste de tout temps ; et l'eau devant nous, allant et revenant, explique assez, par ce qui est, ce qui fut et ce qui sera. Tout sera toujours bien, et tout sera le même, car rien n'est fait ni défait, et tout se garde d'être, en ce mouvement. Tout est neuf, et en parfait ajustement. Je me demande ce que c'était autrefois ; mais autrefois vient de se montrer ; c'était cette vague qui n'est plus, qui se reforme autre et la même. Cette mer ne baigne pas seulement le corps ; l'esprit s'y lave.

Comme cette rumeur aussi qui ne cesse point, et cette continuelle musique en ces chambres sonores. Ce bruit ne dit rien et n'est rien. Peut-être noie-t-il ces discours murmurés, cette plaiderie tout bas que chacun fait à soi, ce heurt du oui et du non. Il me semble que nous disons oui toujours à cette rumeur rythmée, comme nous disons à la belle musique. Mais pourquoi ? Sans doute par une plus profonde imitation, qui, celle-là, nous rend à nous-mêmes. Car il se peut que la rumeur marine s'accorde avec notre propre rumeur, rythmée aussi, monotone aussi en sa variété. Il y a une partie de la musique, et ce n'est pas la moindre, qui excite, modère, conseille notre souffle, nos vagues, nos marées. Le grand musicien devine ces hauts, ces bas, ces compensations, ces repos, ces réveils ; mais il se peut bien que l'Océan nous apprenne encore mieux à vivre, par ceci que nos fluides, suspendus et tremblants, dépendent comme lui des changements de la pesanteur que commandent les astres proches, soleil et lune. Car nous sommes liquides, et nous ne pouvons changer tout d'une pièce. Celui qui n'a pas réglé les touches de son attention sur les vagues de sa propre vie connaît des creux et des chutes, et quelquefois un malheur de système en ses pensées ; dont l'Océan peut-être nous guérit ; non qu'il nous donne toujours des pensées ; mais il semble en marquer d'avance les réveils et les repos selon notre loi secrète.

20 août 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CXLVII)

1935 SE XLV « L'océan instituteur »

1037

Par le chemin creux, aux marches de schiste[[1439]](#footnote-1440), d'où l'on entend la mer proche, les gens se hâtent vers la petite chapelle, dont le clocher est du même style que les margelles de puits. En haut, à droite et à gauche de ce chemin de purgatoire, sonnent d'autres pas et d'autres voix d'invisibles ; c'est le chemin sec, le chemin d'hiver, qui semble d'en bas un chemin de paradis. Toutes les pierres plates, par des sillons aussi anciens que la chapelle, indiquent le même chemin, le chemin du salut. Et l'on voudrait dire que cela vaut encore mieux que d'adorer le gouvernement. Mais attention. Je suis au pays des fantassins d'élite ; je ne veux pas l'oublier. Les prêtres ont collaboré merveilleusement avec les gendarmes. Il faut que je contrarie ces sillons vénérables, qui conduisent tous à une même fin. Il faut que je me tire d'affaire tout seul.

Sous l'œil de Tolstoï, qui, en ces temps-ci, est mon apôtre et mon Père de l’Église, je veux me souvenir de me gouverner et de ne gouverner que moi. Comme j'ai dit souvent, et assuré de ne pas me tromper : « Écrivez sur vos manchettes que la morale ne consiste jamais à juger le voisin ». Chacun a assez à faire de se conduire. Peur, colère, convoitise, voilà des compagnons difficiles, avec lesquels je me trouve cousu dans le même sac de peau. Rousseau disait que c'est assez faire si l'on ne nuit point. Or je n'ai nullement besoin de savoir ce qui est utile aux autres, et encore moins de savoir ce qu'ils désirent de moi. Autant que je tiens en bride peur, colère et convoitise, je leur suis bon. Les plus grands maux leur viennent de ce zèle autour d'eux, de ce zèle à les gouverner. D'où la misère en cette terre heureuse, si recruteur et percepteur ne les venaient sommer d'accomplir une folle politique, et qui leur est tellement étrangère ?

Mais il faut réfléchir sur les causes. Cette mer me rappelle les bateaux si bien gouvernés, et les sauvetages, et la vertu d'obéissance, si naturelle au courage. Toutefois je fais attention à ceci que les chefs naturels de l'action, ceux que l'on reconnaît, ceux auxquels on se range, ce sont des hommes qui ont vaincu la peur premièrement, et tout ce qui suit de peur. Aussi qu'ils ne commandent aux autres que par l'exemple de se commander à eux-mêmes. Aussi que, par ce gouvernement d'eux-mêmes, ils sont à tous secourables, et que la bénédiction des mères les accompagne.

Par contraste j'aperçois que cette horreur propre aux guerres[[1440]](#footnote-1441) n'est possible que si les héros obéissent aux faibles. Car, si je regarde à ceux qui, par discours, projets, et paperasses, ne cessent de préparer et d'annoncer la mort des héros, je les vois possédés de peur, de colère, de convoitise. Et certes par eux-mêmes ils sont risibles et faibles ; ils s'enfuiraient ; ils s'enfuient déjà. Je ne veux point les blâmer ; ils sont ainsi, comme dit le sage, par leur ignorance du bien et du mal. Mais quand je leur pardonnerais, ce qu'il faut bien que je fasse, je ne veux pourtant pas les prendre pour maîtres et modèles ; ni, quand ils me disent d'avoir peur, avoir peur ; ni, quand ils me disent de me mettre en colère, me mettre en colère ; encore moins désirer ce qu'ils désirent par-dessus tout, pouvoir et gouverner sur toute la terre. Cette ambition est la marque des faibles. Et comme on voit ces faibles et peureux qui, pour une vague plus haute, se jettent tous en criant du même côté, et font chavirer la barque, gouvernant ainsi le pilote selon leurs propres passions, de même, je l'ai bien remarqué, tous ceux qui annoncent massacre et ruine, avions, gaz empoisonnés et le reste, ce sont des vieillards dyspeptiques, ou des femmes en espoir de peur, ou des envieux qui traînent la patte. D'où je compose cette maxime : « Apprends à ne gouverner que toi-même, et à n'obéir jamais qu'aux forts ». Voilà ma messe bretonne.

27 août 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CXLVIII)

1935 SE XLVI « La messe bretonne »

1038

Tolstoï est maître de force, non de faiblesse, et fut tel jusqu’à la fin. Nous sommes loin d’avoir développé tout ce riche héritage. Nous l’enfermons en des résumés. N’oublions pas que l’idée antagoniste, qui est l’idée politique, n’a cessé de se développer juridiquement, entourant comme une mer toutes les découpures de nos promontoires. Ordre, hiérarchie, sûreté, épargne, coopération, solidarité, initiative, obéissance, droit et devoir, tout cela foisonne en arguments, conflits, solutions. Quoi de plus raisonnable qu’un juge, un chef de bureau, un colonel ? Tout est réfléchi, tout est pensé, en cette morale civique. L’évidence et la force y éclatent partout. Contre cet allègre gouvernement qui respire à table, à la promenade, au prêche, au sermon, nous pouvons bien dire, refermant Tolstoï, que la loi de charité suffit à tout. Mais, où la pensée manque, rien ne suffit. Il faut rouvrir Tolstoï, au contraire, et débattre, et poursuivre, et assouplir, et adapter. Notre tsar à nous est un administrateur nourri de droit romain ; et notre moujick raisonne aussi serré qu’un avocat.

Il s’agit de préparer, d’après l’impulsion de Tolstoï, le nouveau vol de l’idée chrétienne, qui sans nul doute suffit. Je lisais hier que Hegel rassemble ces pensées neuves en trois mots, honneur, amour, fidélité. On peut rebondir de là. L’honneur fut souvent sauvage, brutal, et politique pour finir. Mais l’idée, comme Hegel la reprend et la relève, est grande et forte ; c’est que la volonté libre seule vaut ; ce qui dessine un honneur premièrement solitaire, et sévère pour soi. D’où une autre société ; car l’honneur cherche son semblable, le veut reconnaître et s’en faire reconnaître ; c’est vouloir tout autre homme libre et fier autant que soi ; cela annule tous pouvoirs et toute contrainte. Qui ne reconnait ici notre égalité, tant moquée ? Les inégalités sont rabaissées au rang des nécessités inférieures. Un duc n’est qu’un valet d’ordre, et Pascal l’a bien vu. Je laisse à chacun de refaire d’après cela le tableau des valeurs, j’entends de le refaire en chaque action, par une pensée aussi souple que l’eau autour de la roche.

L’amour est éclairé par là ; il ne l’est que par là ; car rien n’est plus ambigu qu’amour, quand on dirait même charité, dès que la source virile ne jaillit plus. L’amour est cette force de foi qui suppose et devine, qui frappe à la forme humaine sans se lasser. L’amour veut l’esclave libre et fier, contre l’esclave même ; et, bien mieux, cherche dans l’esclave son maître d’un moment ; car tout homme est inégal et par éclairs. Et c’est le maternel amour, comme on le comprend aisément, qui est le modèle et la perfection de tout amour. Ici on comprendra le prix d’admirer.

Pour la fidélité, elle est plus cachée. La raison politique nous persuade de juger d’après les actions, et d’abandonner un ami pour l’autre, comme le parfait juge condamnerait d’après un texte son propre fils, mais l’instinct populaire, remontant jusqu’à l’honneur vrai, sait bien qu’il est lâche et vil de retirer confiance à l’autre homme dans le moment où il en a le plus besoin. L’homme vrai, par une réflexion suffisante sur ce beau thème, n’hésitera jamais à choisir ici le parti le plus délaissé, le plus blâmé, le plus libre, d’après cette vue intrépide qu’il n’y a de suffisant dans l’homme que ce qui repose tout entier sur soi. Comme cet évêque Bienvenu, modèle d’honneur et de charité. Mais comme il fit en cette circonstance, faites de même en d’autres et encore en d’autres ; car rien ne revient le même. Et c’est pourquoi il ne suffit pas d’aimer ; il faut penser.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CXLIX)

1039

Tolstoï, c'est une vie de jugement. N'allez pas courir à la fin ; vous trouverez une doctrine sublime, mais sans matière ; sans matière, parce que vous n'aurez pas jugé, dépassé, et en même temps conservé tous les moments d'une vie. Cette morale a passé au feu. Cette nature a vaincu avant de se vaincre. Elle a accepté avant de refuser. Bien placée alors pour déposer les puissances, toutes, car elle les portait ; comme les légionnaires, par un refus tout proche, déposaient César.

Dans *Guerre et Paix* tout est jugé premièrement à l'intérieur de cette fatalité chimique, qui a défait les composés. Mais il faut se mettre au creuset, et, pour ceux qui n'ont point fait cette expérience, du moins dissocier l'ordre terrible. Car ce n'est plus parade, cette revue avant la bataille ; et l'humeur de chacun y est délivrée. Ce ne sont plus ici les pouvoirs théoriques, ni ce monde des historiens, si bien composé. Les plans des généraux scolastiques sont rompus avant d'être formés, par les mouvements du dessous que Koutousov[[1441]](#footnote-1442) écoute et touche, Koutousov, génie incrédule et fort. Koutousov vaincra, par les saisons, par les passions, par l'humeur ; il ne sait comment, mais il sait ; il est dans le tourbillon. Le pillard moscovite est aussi dans son jeu. Allez au fond. Lisez, relisez ces pages éternelles. N'espérez pas en trouver ailleurs l'équivalent. Ce jugement n'est qu'une fois, comme la Bible n'est qu'une fois, comme le Christ n'est qu'une fois. À toujours, si seulement vous savez lire, l'apparence militaire vainement se reformera. Ici est le vrai de toute guerre. Et, parce que l'individu bondit alors selon sa forme, l'ensemble porte le caractère d'un météore inhumain. Non point surhumain ; vous ne pouvez vous y tromper si vous lisez bien. Le fatalisme surhumain est une de ces illusions qu'il faut former d'abord, si l'on veut la surmonter. Or, par chaque détail en sa place, par ce ferme dessin[[1442]](#footnote-1443) des individus invincibles, premièrement il n'y a plus de centre humain, et aussitôt, il n'y a plus de centre divin ; mais tout va selon une chimie terrestre ; froid et faim, viande de cheval et le reste. Au milieu de quoi vous suivrez Pierre Besoukof, le penseur, votre ami, votre propre pensée ; et vous saurez quelles idées de l'âge de pierre il peut former, en cette tempête des forces. Par ces idées vous vaincrez, non par les idées de commande ou leurs contraires, qui n'ont point d'objet.

Après cela, de ce fond sauvage vous jugerez l'ordre restauré. Ici *Anna Karénine* ; mais ne lisez ce roman qu'au retour de la guerre ; sans quoi Karénine vous tromperait encore, Karénine, homme probe, pieux, fidèle, mais homme d'apparence, de forme, et de bureaux ; homme de guerre, qui ne fait point la guerre. Et vous ne comprendriez pas assez la faute d'Anna, celle de Wronski, et comment ce monde creux et mécanique punit ceux qui y croient. Après donc la première méditation, perçante, et cette seconde, rongeante ; après avoir tenu assez longtemps ces deux livres sur vos genoux, vous serez mûrs pour *Résurrection*, et vous jugerez enfin le vrai Karénine ; car c'est bien lui encore qui reçoit Nekludov. C'est lui qui ne croit jamais que les autres, et c’est lui aussi qui, par une conséquence que vous saisirez, ne juge jamais de la puissance et du bonheur de l'État que d'après l'argent qu'il reçoit et les grands postes qu'il conquiert. Mais ce jugement n'est pas facile à mettre debout ; vous comprendrez longtemps avant de croire ; peut-être *Résurrection* est-il un roman trop clair ; on sait trop qui a raison et qui a tort. Plus d'une fois[[1443]](#footnote-1444) vous retournerez aux apparences d'*Anna Karénine*, afin de les juger telles qu'elles se donnent, et, suprême recours, à *Guerre et Paix,* notre Bible, poème élémentaire, chaos pour toi, démiurge.

*Nouvelle Revue Française*, 1er septembre 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CL)

1934 LIT LXXIX

1040

Quelqu’un, ces jours-ci, me demandait un remède contre l’humiliation. Celui qui me faisait cette demande ne manque pas de jugement ; aussi savait-il bien que le remède ici n’est pas de jugement. C’est la première chose à savoir quand il s’agit de passions qui sont à peine des passions. Il est bon pourtant de remarquer que les critiques d’un homme que nous estimons très haut ne nous humilient point, mais plutôt nous mettent en ordre de marche et de bataille. Et ne cherchons point dans les nuages pourquoi la vraie estime fait ce miracle ; le lien est en quelque sorte substantiel ; nous n’estimons, au vrai, que ceux qui font ce miracle ; ils le font parce qu’ils devinent nos puissances mieux que nous-mêmes. Cela ne fait jamais de doute ; nul ne s’y trompe ; chacun recherche son maître et son ami. Il est bon de rappeler en son esprit ces précieux jugements où l’humiliation ne se trouve point.

Mais où se trouve-t-elle ? Est-on humilié d’être traité sans respect par quelque sot que l’on juge sot ? Il se pourrait. Nous ne sommes pas ainsi faits que nous puissions mépriser la forme humaine. Nous prêtons toujours trop d’esprit aux bêtes, dès qu’elles nous ressemblent un peu. À bien plus forte raison les signes de l’esprit se trouvent joints au visage, au son de la voix, aux éclairs du regard. Aussi on dit très exactement que c’est le trait d’esprit qui blesse ; entendez que dans le refus même de comprendre, ce qui offense c’est la preuve, au moins d’apparence, lancée en même temps, d’un esprit qui n’est ni borné ni engourdi. Souvent dans ces bûches parlantes, qui se mettent en travers devant nos départs et nos espoirs, nous découvrons tout à coup une perspicacité étonnante, une pointe de finesse, un éclair qui fait soudain paraître un rapport d’égal à égal, qu’il nous plaisait d’oublier. C’est ainsi qu’un enfant, qui semblait tout à fait imperméable, trouve quelquefois le chemin de nous piquer au vif. Moins on se prépare, moins on attend, et mieux l’on est touché. Cela conduirait à des réflexions consolantes. C’est toujours profit si l’on découvre qu’un homme est moins sot qu’on ne croyait. Mais admirez comme le jugement nous donne les verges : aussitôt l’on rougit de ne pouvoir persuader ce semblable que l’on découvre. Marc-Aurèle voyait loin lorsqu’il écrivait, parlant à lui-même : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux, supporte-les ».

Je disais bien que le jugement ne peut rien contre l’humiliation, et aussitôt je l’oublie. Que faire donc ? D’abord biens avoir cela même, et ne point chercher d’arguments ; c’est faire le sourd. Encore moins chercher des arguments à part soi ; encore moins chercher la victorieuse réponse dans le temps où on ne peut plus répondre. L’adversaire réel est difficile à persuader ; mais comment persuader l’adversaire qu’on imagine ? Celui-là lance et relance la même flèche. La vraie défense, sans doute, est au-dessous de la pensée. Elle est dans l’attitude. Notre ennemi, c’est ce guerrier en nous quis e prépare, qui s’élance, et qui se retient. Il faudrait, au contraire, s’assouplir et s’étirer ; cette gymnastique secrète doit s’accorder avec la politesse ; je crois même que la vraie politesse y conduit ; car elle se trouve principalement dans une sorte d’indifférence musculaire que l’on nomme aisance. Ne rien marquer, ne rien signifier, cela prépare à n’entendre guère, et c’est ce que j’appelle faire le sourd ; car ce n’est point l’oreille qui entend. Disons encore mieux : c’est le cœur, ce moteur infatigable, c’est le cœur qui entend. Or, si le cœur s’en mêle, c’est qu’il y a raideur et attente, animation et commencement d’émeute dans le troupeau des muscles. Donc, à cette société qui n’est pas amitié, prêter son être comme un vêtement pendu, dans lequel il n’y a personne.

La Psychologie et la Vie, juillet 1928

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CLI)

1041

« Je ne puis les tuer tous », me dit ce vieillard Polynésien. Il portait des lunettes d'écaille et un veston d'intérieur très convenable. Ni hache, ni billot, nulle odeur de sang. Un bureau fort propre où l'on remarquait ces monstres sculptés, communs à tous les peuples, seuls témoins ici de la peur et de la colère. Téléphone, boutons électriques, papiers, enfin tous les moyens de la persuasion. « Je fais ce que je puis, ajouta-t-il, en ce poste à demi-subalterne. Il est sûr que les meilleurs, les plus audacieux, les plus effarouchés d'honneur, je ne les manque point. Toute entreprise à se casser le cou, je les y mets, bien plutôt ils se battraient pour en être ; et ces sentiments, dont j'ai ici mille témoignages, me sont une grande consolation. Mais que voulez-vous ? Ils sont trop ».

« Comment ? lui dis-je ; manqueriez-vous de vieillards ? Et quoi de plus fort qu'un vieillard, puisqu'il ne participe pas aux folles entreprises ? Vainqueurs vous êtes et vous serez. Il y a beau temps que la loi naturelle est renversée ».

« Monsieur, dit-il, nous touchons à une crise inouïe. Ce grand massacre que vous savez effaça de la terre les jeunes d'alors ; et, dans le temps où ils seraient arrivés à la maturité politique, il y eut un grand vide entre les nouveaux jeunes et nous. Les vieillards gouvernèrent, et les plaisirs de l'ambition les détournèrent de mourir. Mais nature ne s'arrête jamais. Voici que l'autre jeunesse, intacte, grandissait, et ce vide entre eux et nous prenait aussi de l'âge, si j'ose ainsi parler.

« Cette cohorte d'absents, elle n'était plus faite de ces audacieux qui toujours secouent l'arbre pour voir si nous tomberons comme des fruits. Ces manquants, ces redoutables manquants, ils atteignent maintenant l'âge où ils diraient aux jeunes que les vieillards ne sont pas si bêtes après tout. Nos cheveux blancs n'ont plus la garde des cheveux gris. Les jeunes vont oser et gouverner ; ils vont oser et gouverner trop jeunes. Ils secouent l'arbre ; il faut donc descendre ou tomber. Il n'est point dans l'ordre que les pouvoirs de fait capitulent sans combat ».

Ici la sonnerie du téléphone ; et je surpris quelques paroles énergiques, et un peu d'étonnement de voir que les ordres étaient si mollement exécutés.

« Vous voyez, me dit-il en raccrochant l'appareil, cette mitrailleuse des vieillards ; vous voyez, je tiraille, et rien ne nous manque, ni ce qui vole dans les airs, ni ce qui nage sous les eaux. Mais ce ne sont, il faut l'avouer, que des accidents ; et encore, l'opinion s'y attache et les grossit beaucoup. C'est une idée de Machiavel qu'un grand massacre est encore ce qui fait le moindre scandale ; chacun occupé de sa plainte est sourd aux autres ; le spectateur manque. Aujourd'hui, il faut compter un million d'indignés pour un mort. Ah, monsieur, nous vivons dans un temps où il est pénible de vieillir ».

Là-dessus je pris congé du vieillard polynésien. Mais lui, flairant le journaliste, me lança ces paroles, avant de fermer sa porte : « Surtout, dites bien que ce n'est pas pour les manger, je ne suis pas un sauvage ».

*La Lumière*, 4 août 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CLII)

1042

Avant un mois, la guerre sera publiquement et officiellement déclarée hors la loi, sous réserve de la légitime défense. Tous ont compris que les militaires, les fabricants d'armes et les ambitieux ne se tiennent pas encore pour battus. Plus que jamais discipline de fer, manœuvres contre un ennemi figuré, fortifications, explosifs, puis fausses nouvelles, effervescence, grand désespoir, grande colère, massacre. Contre quoi quelques mystiques essaieront la négation pure et simple, qui les mènera en prison. La masse, toujours trompée par une fausse image d'elle-même que l'on lui jette aux yeux, la masse se détournera de comprendre, et le politique, une fois de plus, gagnera la partie.

Jugement sommaire. L'industrie humaine, celle qui inventa le feu, l’arc, le moulin, le blé, le bœuf, le chien, le chat, n'a jamais réussi par des pensées planantes, mais plutôt en appliquant la pensée à la chose comme un outil. Je cherche l'outil. La guerre est hors la loi, mais sous réserve de la défense, et, par la défense, la guerre revient toute. Où donc la fissure ? Où faut-il enfoncer le pic ?

La fissure, encore bien petite, et que tant de sophistes s’appliqueront à bien cacher, la fissure se trouve entre guerre et défense, que l'on voudra confondre et qui n'ont rien de commun. Afin de prouver cela, je dois décrire premièrement la guerre telle qu'elle est, comme une affaire d'honneur entre des peuples. Cette idée n'est pas très cachée ; même dans les discours des gouvernants, elle ressort toujours, car c'est une sorte d'indignation, colère honorable et honorée, qui est le ressort des guerres ; et toutefois il est vil d'exciter ce sentiment chez les autres dès que l'on ne paie pas de sa propre vie. L'outil peut mordre là ; mais le travail est presque fait. L'entreprise d'ambition et de gloire, qui pousse les hommes à s'entre-tuer d'après les déclamations d'un tragédien qui se croit sublime, cela est maintenant réputé crime. Cette idée est désormais à développer, non à démontrer. Je marque un point pour l'homme de troupe.

Mais la défense ? Ici encore, au lieu de déclamer, cherchons passage pour l'outil. Défense, c'est police, et police n'est point guerre. Voilà le passage. Police ne ressemble nullement à guerre, et l'on peut le montrer par un exemple. Soient des bandits bien armés et bien retranchés, comme on a vu. Si police était guerre, on rassemblerait les plus jeunes, les plus forts, les plus sensibles sur l'honneur, et on les lancerait à l'assaut, avec plumets, drapeaux et musique. Or on ne fait rien de tel. Mais, choisissant au contraire les hommes les plus rusés, les plus froids, on recommanderait et on louerait la prudence ; en aucun cas, on ne sacrifierait délibérément mille hommes, cent hommes, un homme. Mais plutôt on couperait l'eau, on rendrait impossible le ravitaillement, et l'on attendrait. On n'attendrait pas longtemps. Cette tactique n'est que le refus de concours, selon l'expression de Comte. Ici le bon sens approuve ; car c'est le seul moyen de punir les coupables qui ne commence pas par frapper des innocents. C'est la recherche du moindre mal, méthode appliquée contre le feu, contre la peste.

Or c'est par là qu'il faut regarder. Il faut chercher l'industrieux et économique moyen de réduire un peuple méchant, s'il en est un. L'isoler, l'affamer. Ou, s'ils sont deux peuples qui se battent, tracer autour d'eux un cercle infranchissable aux denrées, aux machines, aux armes. Ce genre de guerre, qui n'est plus guerre, qui est police, n'a pas été encore sérieusement préparé. C'est le moment d'y penser et d'en parler. Car chacun y devra coopérer, et par son métier même. Concevez cette mobilisation du refus.

*La Lumière*,11 août 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CLIII)

1939 SM2 I « Guerre et défense »

1043

Le char de l'État, voilà une métaphore qui devient bonne en prenant de l'âge. Car nos chars, maintenant, sont des projectiles lancés par l'explosion. Le moindre chauffeur a sous ses pieds une puissance qui passe de bien loin celle de ses muscles. D'une légère pression, bien moindre que celle du pas de promenade, il attaque la côte, il la pousse au-dessous de lui ; il bondit par-dessus la colline, et puis il se laisse descendre en une sorte de vol plané, accumulant pour la remontée. Il est impossible, en ce jeu, que l'on soit prudent tout à fait. Cet homme n'est pas construit pour tant de puissance ; aussi voyons-nous que, sans un grain de méchanceté ni de folie, souvent il tue les autres et se tue lui-même.

Nos gouvernants sont très sages et très doux. Ésope, s'il revenait au monde, admirerait ces bons tyrans qui, assurément, n'écraseraient pas volontairement un chien. Mais ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre. La bonté n'a pas crû comme la puissance ; il s'en faut bien ; et sans doute ce n'était pas possible. Toute la sagesse dont un homme est capable est vraisemblablement en proportion avec cette machine d'os et de chair qu'il pousse dans le monde ; et il faut reconnaître que la fatigue, et encore bien mieux la touche de la douleur, font un avertissement continuel et une limite fort bien gardée entre ce qui est permis et défendu. Ce sac de peau ne cesse de parler et de répéter : « Tu n'es qu'homme », ce qui répond merveilleusement aux pensées supérieures : « Qu'est-ce qui vaut ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Quel est ton droit ? » Tout cela ensemble fait un homme.

Or, il est clair qu'en un homme, qui, d'un léger mouvement de pied, pousse derrière lui les kilomètres, cet équilibre est rompu. La sagesse est trahie par la puissance. De même, en nos gouvernants, par cette complicité des mécaniques, des intelligences et des vertus. Ils n'ont qu'à appuyer un peu sur l'accélérateur ; chacun obéit selon son métier. Le chaudronnier fabrique de grands réservoirs ; le chimiste les emplit de gaz toxiques. Les avions s'alignent, les obus s'empilent. On voit courir des hommes, baïonnette au fusil, sur l'ordre d'un inoffensif sergent ; autre explosif ; animal énorme, qui n'a toujours qu'une toute petite tête. Et cependant, les plus fortes têtes, en quelque bureau plein de fiches et de plans, travaillent à coordonner toutes ces puissances, explosifs, passions, enthousiasmes ; et ce travail est aussi bien fait que celui du médecin qui guérit et de l'architecte qui construit. Ainsi la sagesse elle-même est machine. Et rien ne limite cette puissance. Car, se dit le sage gouvernant, on n'a jamais trop de puissance, et je n'en ferai que ce que je voudrai. Cependant le char de l'État arrive à toute vitesse sur l'obstacle ou sur le tournant. Ferraille et cadavres. Après dix ans, j'en vois encore les restes tordus, au bord même de cette riante vallée. Il faut bien que nos sages gouvernants comprennent pourquoi nous devons maintenant leur refuser confiance et en quelque sorte entraver et presque paralyser leurs pieds et leurs mains dans nos fils d'araignée. Encore un tour et un tour ; et qu'ils sachent bien que ce n'est pas pour notre plaisir.

*La Lumière*,18 août 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CLIV)

SM2 II « Sagesse et puissance »

1044

L'avion tue régulièrement trois ou quatre hommes par jour ; à cette idée nous venons buter, comme nous butions à la guerre. C'est que nous ne voyons ni remède ni fin. Plus les pilotes sont habiles et plus les moteurs sont puissants, plus nous voulons aussi de vitesse ; ainsi le risque ne diminue point. Devant une peste ou un choléra, la police agit vite et bien. Mais ici, la question n'est même pas posée. C'est premièrement la guerre qui promène ainsi dans le ciel sa tête de Méduse. Ce jeu sauvage, qui a feint de détruire Londres, est bien compris. Nous sommes muets et stupides ; mais nous ne sommes pas contents. Cependant, le salut est en vue, par ce merveilleux Pacte qui s'avance administrativement lui aussi. Quand la paix sera solennellement proclamée et la guerre déclarée crime, y aura-t-il moins d'avions en l'air ? Voilà la question.

Supprimons en idée sur toute la terre la fabrication des avions de chasse et de bombardement. L'aviation est alors un sport de luxe. Je prévois ici de folles déclamations, sur les grandes industries en chômage, sur cet étonnant progrès arrêté net, refusé net ; fait unique dans l'histoire. Reste à savoir ce que la masse des citoyens en pensera. Les hommes d'âge sont là-dessus tout à fait froids ; mais c'est à l'enfance qu'il faut regarder. On dit que beaucoup d'écoliers rêvent d'avions et attendent impatiemment d'être hommes, ambitieux de voler d'un continent à l'autre. Le risque n'est rien pour eux ; car c'est leur vie même qui repousse l'idée de la noyade, de l'écrasement, du cadavre carbonisé. À voler en imagination, on ne se tue jamais. Il faut faire grande attention à ceci que les rêves de l'enfance font la vie des hommes. Leur propre serment les tient. L'homme ne sait point reculer, dès que quelque Méphisto lui dit : « C'est toi qui l'as voulu ». Je pense souvent à ce malheureux homme qui avait inventé un parachute et qui rêvait de l'essayer. Méphisto le mit enfin sur la première plate-forme de la Tour, et lui dit : « Tu n'as pas peur ? » Tout homme arrivé à ce point sautera, comme sauta l'inventeur de parachute. Or, un autre diable dira à notre aviateur, à ses vingt ans : « Voici l'oiseau mécanique. Es-tu lâche ? » Il volera. D'autant que ce danger est comme le risque de guerre ; au moment où l'on délibère, il n'est rien de palpable. Dès qu'il l'a dit, dès qu'il se l'est juré à lui-même, il sautera.

II y a d'autres causes. Le régime militaire est difficile à supporter pour tous. Ce genre d'ennui réveille le goût des aventures ; et, bien mieux, on observe aisément, dans le peuple volant, une sorte d'égalité qui tient au risque même, à cette machine qui isole l'exécutant, et aussi, comme je l'ai bien remarqué, au voisinage du mécanicien, sorte d'artiste nécessaire et difficilement gouvernable. Comptons la gloire et l'argent qui brillent en espoir devant l'audacieux. Mais le fond commun de ces témérités et de tous les hasardeux départs, c'est le difficile passage du jeu au travail. À quoi la nature offre remède, par l'amour et la paternité. Mais qui ne voit que la perspective des devoirs militaires prolonge l’âge critique et fait naître une impatience qu'on dirait calculée. Tous les genres de guerre se font par des bureaux bien réglés et par des enfants inoccupés. On exprime trop sommairement toutes ces causes en disant que voler est enivrant, que voler est le rêve de l'homme et, en quelque sorte, un besoin du cœur. Le vrai est qu'on n'y penserait guère sans l'occasion, sans l'exemple, et si cette organisation immense de bureaux et d'usines n'était plus alimentée aux frais de tous. Mais cela, personne ne le croira. Les plus grands maux viennent de ces besoins qu'on feint d'avoir pour ne point choquer le voisin, et le voisin aussi feint d'aimer ce qu'on aime pour lui plaire. Dangereux, l'homme qui approuve ; secourable, celui qui s'examine et refuse. Couvons et nourrissons cette espèce d'homme.

*La Lumière*,1er septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°9, 20 septembre 1928 (CLV)

SM2 III « L'avion »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928

1045

Pendant que Napoléon scrutait vainement Gœthe, si opaque, si bien fermé, haut caché comme une source de fleuve, Gœthe au rebours perçait cette transparence militaire, sans mystère aucun, du technicien universel. Cet empereur qui n'a point d'amis, qui n'a même pas d'ennemis, qui juge de tout homme comme on juge d'un outil, est incompréhensible au courtisan ; peut-être cela explique que cet empereur n'eut point de cour. Il institua une cour, des fonctions, des titres, des costumes, des respects, comme il institua tout. Autant qu'un décret peut faire un monde, il fit un monde. Mais ces œuvres de raison ne durent pas plus que la ferraille de guerre. Une sorte de grandeur, et aussi une médiocrité de bon élève sont ensemble dans un tel homme. La sécurité des machines effraie ; on y voit une pensée ; mais tout y est extérieur, même l'intérieur. On a peur de comprendre qu'en un tel homme la colère elle-même n'était qu'un moyen ; aussi était-elle mécanique ; et le désir même n'était qu’impulsion et bataille. Les anecdotes s'éclairent ; souvenez-vous de cette porcelaine brisée au nez des diplomates, et de cette eau volontairement répandue sur une robe par le dîneur impatient. Faut-il dire impatient d'aimer ? Non. Il n'aimait rien. Gœthe l'a traversé. Il fallait le regard du poète.

Je vous renvoie à ces précieux *Mémoires* qui peu à peu nous livrent le tout de ce grand moment. C'est par de tels moments conservés que l'humanité gagne sur le destin. L'esprit napoléonien n'est pas mort ; il ne mourra point. Grand ou petit nous l'avons subi, nous le subirons, peut-être en nous. Qu'est-ce que c'est donc ? C'est l'esprit militaire même. Et quel civil, en notre dernière convulsion, n'a pas mis en avant cette vertu vide et cette machinale résolution, à l'imitation des militaires ? Grandeur monnayée, et médiocrité monnayée. L'homme ainsi fait et ainsi orienté, qu'il soit général ou ministre, cherche et reçoit une consigne, ou bien se la donne à lui-même ; après quoi il est touché et transformé d'une grâce qui est le contraire de la grâce. On voudrait dire que, par une abstraite disgrâce, et qui se lit alors sur le visage, il est désormais sans fatigue, sans distraction, sans reproche ; qu'il est intrépide ou prudent sans y faire de différence, et selon l'emploi du temps qu'il s'est donné. Que par les mêmes ressorts il est tantôt généreux et tantôt impitoyable ; sévère par raison, ami par raison, ennemi par raison, montrant ici une suite que les passions envieraient. Mais entendons que sa raison c'est son projet, s'il est chef, ou sa consigne, s'il est subalterne. Mettez-le aux prisonniers, aux récoltes, aux troupeaux, aux journaux, aux transports, aux mitrailleuses, aux avions, aux canons, aux fils de fer, aux cuisines roulantes, il développera partout la même perfection, d'exactitude, de méthode, de savoir, de conscience. Avec cela ambitieux et intrigant ; ce qu'on ne peut pourtant mépriser ; car il n'est ambitieux que de faire mieux et de mieux servir. Les jésuites ont fait voir aussi des vertus de ce genre-là. D'où l'on comprend des affinités d'abord difficilement explicables.

Ici le jugement s'arrête. Il n'a pas entrée en ces terres désolées. Tournant autour de l'enceinte si bien gardée, que cherche-t-il ? Qu'espère-t-il ? La plus maigre fleur, quelque trait de nature, poésie, fantaisie, humeur, paresse. Enfin quelque frottement en ces machines politiques, quelque poids mort, quelque refus, quelque désordre, un éclair de doute, un être intérieur et suffisant à soi. Autre chose que l'utile ; autre chose que l'impitoyable moyen. Quelque sourire de paix ; car cette sérieuse machine est guerre. Et j'ai espoir en nos maîtres, d’après quelques précieux signes. Mais devant Napoléon, il n’y avait point d'espoir. Gœthe fut très poli.

13 septembre 1928 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLVI)

SM2 IV « Napoléon devant Gœthe »

1046

Léviathan fait courir ses mille pattes ; il avance en colonne serrée. Ceux qui le composent n’en sont point maîtres ; au contraire ils reçoivent avec enthousiasme les signes de ce grand corps, et s’accordent à ses mouvements. Honte si l’on ne les devine ; honte si l’on commence à les rompre. Ainsi Léviathan se resserre et se durcit. Ceux qui le regardent passer voudraient être écailles ou griffes de ce monstre. Objet de l’amour le plus puissant peut-être, le plus naturel, le plus facile. Le plus grossier est sublime alors. Comment n’aimerait-on pas ce qui rend courageux, imperturbable, infatigable ? Mais étrange objet d’amour. Car ce grand corps ne sait rien, ne voit rien, et se croit lui-même, comme les fous. Nulle pensée ici que l’erreur adorée, la passion adorée, la violence adorée.

Voici le même corps en assemblée, et s’exerçant à penser. La dispute y fait deux ou trois monstres, et chacun pense contre les autres. Nul ne résiste à ces répulsions et attractions. D’où une pensée convulsive, sans preuves, sans examen, et qui se connaît elle-même par la vocifération. Qui s’y laisse emporter admire après cela d’être assuré de tant de choses, et ami d’hommes dont il ne sait rien, mais ami à se faire tuer pour eux. Que sera-ce si l’accord se fait dans l’assemblée par quelque chant ? Alors tout semble évident, juste, facile. Mais quoi ? Une seule chose évidente et juste, c’est que l’assemblée unanime a raison. Léviathan est assuré ; mais de quoi ? De ceci qu’il est assuré. La grande réconciliation a balayé toutes les pensées, hors celle-ci : « J’ai raison. Raison je suis. Preuve je suis. Mais de quoi preuve ? Je ne sais ». On s’étonne de tant d’absurdes croyances, dont on retrouve la trace dans le cours des âges. On s’étonne parce qu’on essaie de comprendre, ou seulement de savoir, ce que Léviathan a pensé. Mais regardez mieux ; il n’a cru jamais qu’une seule chose, qui est qu’il ne se trompe jamais. Cette pensée efface toutes les pensées.

Tout fragment et même le plus petit morceau de Léviathan frétille comme son père, et pense de même. Aussi d’un parti, d’une académie, d’une commission, de trois hommes et même de deux, je n’attends guère. Non pas même s’il s’agit de choisir la couleur d’un timbre-poste ou la marque d’un sou. Car les partis se forment, et sont heureux de se former ; l’union fait la force, et la force fait preuve. Et l’accord final est assez content de soi. Ainsi toute décision est faite d’absurdes morceaux. Vous ne trouverez pas une Commission qui, pour finir, ne monte l’hélice d’un avion sur les ailes d’un autre. Tout programme d’études rassemble les contraires et impose l’impossible. Et cela par le double mécanisme de la contradiction qui met tout en pièces, et de la réconciliation qui précipitamment et aveuglément recolle, tant l’amitié est douce. Il reste un grand espoir que l’avion volera tout de même. Mais les choses n’ont rien entendu. L’air est toujours le même, la pression toujours la même. L’insensibilité des mécaniques est scandale aux cœurs généreux.

Léviathan est un sot. Ouvrier des sentiments délicieux, et, par là, ouvrier des plus grands maux en ce monde. L’assemblée des hommes fait reculer l’humanité. La guerre en est une preuve assez forte. Trop forte, car elle nous enivre comme un vin, pour ou contre. Et chacun connaît les trois degrés de l’ivresse, singe qui imite, lion qui s’irrite, pourceau qui se couche. Ce troisième personnage exprime la puissance des besoins, et la source impure de la résignation. Cercle infranchissable, tant que l’on va chercher à l’assemblée ce qu’on doit penser. Mais nul homme n’est sot. Que chacun pense donc en son recoin, en compagnie de quelque livre écrit en solitude. Autre assemblée ; invisible assemblée. Ces courts moments de refus suffiraient, si l’on comprenait par les causes qu’un amas d’hommes peut faire une redoutable bête.

3 octobre 1928 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLVII)

1942 *VE* LXXIX, « Léviathan »

1047

On parle mal de George Sand. C'est une mode qui ne finit point. Ceux qui ont lu ses Mémoires savent qu'elle fut une saison à Majorque avec Chopin déjà malade. Elle conte que c'est là, dans un couvent à demi ruiné, qu'il composa le plus grand nombre de ses fameux *Préludes*. Or, dès ce temps-là, elle les jugeait comme nous les jugeons ; elle avait prédit que ces courtes pièces attireraient des foules aux concerts, tout aussi bien que les plus fameuses symphonies. Cette sécurité du jugement devrait avertir ; d'autant que nous savons, par la *Confession* de Musset, que George Sand connaissait[[1444]](#footnote-1445) profondément la musique, je dis même le métier. Voilà donc un précieux témoin ; mais on n'ose point le croire. Un esprit d'ironie et presque d'insulte a touché tous ceux qui écrivent de Liszt et de Chopin ; et même le célèbre interprète des *Préludes*, qui cite avec prudence la bonne dame de Nohant, ne peut[[1445]](#footnote-1446) se retenir de se moquer un peu d'elle. J'avoue que cette partie d'un commentaire d'ailleurs justement célèbre ne fut pas loin de m'irriter. Avons-nous donc tant de témoignages justes et lumineux sur les génies ? La vraie histoire de l'humanité, hors les œuvres éternelles, tient toute en ces éclairs de sentiment et de pensée. Je vois que, dans les vies de Beethoven et de Gœthe, on recherche, on choisit, on rassemble toutes les pensées qui furent dignes des œuvres ; et c'est bien là le vrai de ces précieuses biographies. Nous ne pensons et nous ne nous sauvons les uns et les autres que par cette pieuse imitation des moments sublimes. Tel est le culte des morts ; tel il fut toujours. Et l'impiété au contraire n'a pas d'avenir. Elle meurt, elle n'est que mort. La plus belle loi de notre espèce, la loi vertébrale, est que ce qui n'est pas admiré soit oublié. D'où vient donc que ce spectre de Nohant, fait seulement de non-être, revient toujours ?

C'est qu'il y a ici autre chose qui ne peut point mourir. J'attends toujours de voir, aux vitrines de librairie[[1446]](#footnote-1447), les cinq volumes de *Consuelo* enfin dans leur gloire. Alors, j'en suis assuré, même les plus aigres feront justice à une grande âme. On lira ce livre comme on va écouter les *Préludes*. Alors ce qui n'est que poussière et cendre aura trouvé sépulture.

Hugo était bien au-dessous de l'évêque Bienvenu. Je le sais. Mais, de ses passions mêlées, ce fils de la terre était pourtant capable de donner vie à ce saint au-dessus de l'homme. De même George Sand, de sa propre vie, médiocre, déformée, manquée comme est toute vie, a pu former cette Consuelo, modèle unique, où toute femme trouvera de quoi imiter, tout homme de quoi comprendre et aimer toute femme. Car tout être a de beaux moments ; si cela n'était pas, qui donc courrait aux grandes œuvres ? Et, selon mon opinion, toute vie humaine s'élance au-dessus d'elle-même ; et les moindres vertus ne tiennent que par des passages surhumains. Mais il faut encore[[1447]](#footnote-1448) que la belle statue nous ressemble plus que nous ne ressemblons à nous-mêmes. Or, Consuelo est fille de la terre aussi. Je lisais hier, dans le quatrième volume, une description de ce qu'il y a de violent, de soudain, d'animal par la chair et le sang, dans la surprise de l'amour voleur. Mais aussi quel courage dans les pensées ! Quel merveilleux effort pour réduire ces puissants mouvements selon la règle de la fidélité ! Le pressentiment, la rencontre, l'arrangement des circonstances sauvent enfin cette âme pure. Mais n'est-il pas vrai aussi que tout amour est d'abord livré aux hasards ? Et qu'est-ce que vouloir, sinon surmonter, reprendre et enfin sauver ce qui n'est pas voulu ?[[1448]](#footnote-1449) Le chant, art si profondément viscéral, et qui pourtant nous porte si haut, est ce qui rassemble en un seul être le jugement et le tressaillement. Force et raison, sœurs ennemies, qui n'attend, qui n'espère les rares occasions où elles se réconcilient ? Et c'est bien le chant sévère, le chant selon les maîtres, qui discipline déjà la bohémienne enfant. J'imagine George Sand devant son clavier, éprouvant, comprenant que l'instrument, si bien tempéré qu'il soit, ne suffit pas à régler le redoutable cœur.

*Nouvelle Revue Française*, 1er octobre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLVIII)

1934 LIT LXIII

1048

S'accorder c'est s'ignorer. Socrate semait la dispute ; et aucun homme n'a plus patiemment cherché son semblable ; aucun homme ne l'a mieux reconnu. Dans la conciliation l'esprit se cache ; bien mieux il s'ignore lui-même ; il se laisse dormir. Ce sont les corps qui composent, par une attentive imitation, qui est politesse. Ce qui nous unit n'est jamais une pensée. C'est pourquoi les partis ne savent jamais ce qu'ils veulent ; et les églises non plus ne savent jamais ce qu'elles croient ; ce ne sont plus que des mots. D'où cette parole fameuse : « Il est bon qu'il y ait des hérétiques. » Bref, dès que l'on s'accorde, on ne sait plus sur quoi l'on s'accorde.

Même loi dans l'homme. S'il croit, il ne sait plus ce qu'il croit. Les fantômes et les apparitions sont de ces choses auxquelles on croit ; aussi on ne les voit jamais. Je crois, c'est-à-dire je fuis, ou je me cache la tête. Le rêve absolu n'est connu de personne ; il n'y a de rêve que devant le réveil, qui est doute. Dans ce monde des choses où je cherche ma route, il n'y en a pas une que je croie. Ou bien c'est la chose tout à fait familière, comme mon escalier ou ma serrure ; alors je ne les vois pas. Au rebours les choses que je vois sont des choses auxquelles je ne me fie pas, que je ne crois jamais. Elles sont niées et encore niées, discutées et encore discutées. Une allée d'arbres, une colonnade, sont d'étranges apparences ; tous les arbres sont comme sur un plan, et inégaux ; toutes les colonnes, de même ; mais je nie qu'elles soient inégales ; je nie qu'elles soient toutes à la même distance de moi. L'astronomie, comme on sait, ne cesse de nier ce que les astres ont l'air d'être. La lune, dans l'éclipse, recouvre exactement le soleil ; mais je nie que la lune soit aussi grosse que le soleil ; je nie aussi qu'elle soit presque à la même distance. Je nie enfin que la terre soit immobile, apparence bien forte. Toutes nos pensées sont des disputes contre nous-mêmes.

Et toutefois, en ces pensées astronomiques qui sont dites vraies, il y a encore un germe de mort, qui est qu'on les croie vraies. Si je m'accorde à les dire, si je ne saisis plus cette contradiction entre l'apparence et ce que je dois penser de l'apparence, alors le vrai, si l'on ose dire, n'est plus vrai. C'est le mouvement, c'est le passage qui est le vrai. Celui qui croit à la géométrie, celui-là ne la sait plus. Il parle, il agit ; il ne pense plus. C'est ce qui m'a fait dire quelquefois qu'il est bien difficile de savoir la géométrie, attendu qu'elle est prouvée ; car, qui est saisi dans la preuve parfaite, celui-là est machine aussi. Il pense comme la machine à compter compte. Mais soyons tranquilles ; aucune preuve n'est sans défaut ; la géométrie n'est pas toute prouvée ; il y a les demandes.

L'esprit se connaît lui-même dans cette division et opposition sans fin à l'intérieur de lui-même ; et il se reconnaît de même dans le semblable, par une opposition où il reconnaît sa propre nature. La pensée de l'autre est encore une pensée ; il m'invite à la former, je puis la former ; c'est en cela que consiste l'opposition ; car les pensées ne se heurtent pas comme des pierres ; elles se heurtent à la condition qu'on les reconnaisse pour légitimes ; tant que je ne comprends pas en quoi l'autre a raison, ce sont les poings qui se heurtent, non les pensées. Aussi la méthode de persuader est-elle toujours celle de Socrate, qui pense avec l'autre tout aussi sincèrement et naïvement qu'avec lui-même. Quand il réfute l'autre, c'est qu'il plaide pour l'autre, et de bonne foi. Mais cette grande lumière nous fait peur. « Cherchons ce qui nous unit, non ce qui nous divise. » O troupeau, puissant et stupide berger de toi-même !

1er septembre 1928 (VE)

La Psychologie et la vie, septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLIX)

1942 *VE* LXXVIII, « Division et opposition à l’intérieur de l’esprit »

1961 Propos sur des philosophes, XX

1049

La famille, dit le physiologiste, est une société, je le veux bien, mais qui refuse les lois de société, comme sont justice, droit, égalité, et autre corps étrangers. La famille est biologique, et nul n'y changera rien. Les lois peuvent beaucoup, mais non décider que le cœur se portera à droite.

- N'empêche, dit le sociologue, que la famille a évolué, comme nous aimons à dire. Le pouvoir paternel n'est pas chez nous ce qu'il était à Rome. Et l'on retrouve les traces d'un régime familial bien plus étrange, où le père était ignoré, où les mères donnaient leur nom aux enfants, ou le frère de la mère était le chef mâle, ce qu'est le père aujourd'hui. Et n'allez pas croire que ce régime était sans vertus ; l'amour entre le chef mâle et la mère était un grand crime.

- Je vois où vous allez, dit le liseur. Cette variété des mœurs, ces étranges différences que l'on développe complaisamment entre les primitifs et les civilisés, tout cela rompt l'humanité. Permettez que je salue pour la centième fois une vieille connaissance, le sauvage qui mange son père. Et vous jetez ces morceaux d'homme aux élèves des écoles normales ; à eux de recoudre, s'ils peuvent.

- Le vrai, dit le sociologue, n'est pas ce qui plaît, et je n'y peux rien. C'est un peu sot aussi de croire, comme Arlequin, que c'est partout comme ici. La vérité des comètes a dissous des idées que l'on jugeait éternelles. De même la sociologie positive ouvrira un vaste champ de possibles. Einstein, déjà, nous rend l'usage d'articulations nouvelles, j'entends de l'esprit, que nous ne savions pas avoir. Dénouons, assouplissons.

- Très joli, dit le physiologiste, mais je crains les métaphores ; une articulation de plus à la jambe, quoi de plus simple à concevoir pour le pur littérateur ? Mais c'est ce que nous ne verrons point. Un organisme est un merveilleux succès de conditions liées et équilibrées. Les variations possibles y sont fort petites à ce que je crois. Et, pour ce qui est d'Einstein, mon opinion est qu'il n'a rien changé du tout. Bouasse demande s'il doit refaire[[1449]](#footnote-1450) ses traités d'optique ; et personne ne lui a répondu. Beaucoup de statique, mes amis ; et la dynamique en corollaire.

- Vous me rappelez, dit le liseur, qu'un certain Auguste Comte a écrit de sociologie. Il a même amplement expliqué que cette science dépendait de toutes les sciences précédentes, et les supposait. Mais on comprend aisément que les historiens, espèce étrange de savants qui ignorent ingénument mathé­matiques, mécanique, physique, chimie, biologie, que les historiens aient repris la sociologie pour eux, au moins pour un temps, ce qui fera rire. Et le même Comte a pris soin de dire que les formes avortées de la famille sont explicables, de même que les monstres, seulement par le type vrai, qu'il a déduit des conditions biologiques en sa *Statique sociale*, qu'il me semble qu'on ne lit guère. Au reste, tout le monde devrait savoir que c'est la déduc­tion, commandée par une science plus abstraite et plus avancée, qui, dans toute recherche, donne la clef de l'expérience. Mais vos sociologues sont joyeusement ignorants, quand ce n'est pas arrogamment. Ainsi, vous, mon cher sociologue, qui appartenez par chance à la variété joyeuse, vous ne m'écoutez point ; vous tirez votre montre ; c'est l'heure, je le vois bien, où vous allez faire une leçon de plus sur la famille, le bâtiment, le costume, l'agriculture, ou n'importe quoi à travers les âges. Un conseil encore, avant que la porte soit fermée. La dynamique toute seule est d'abord facile, mais aussitôt impossible. Commencez par la statique ».

L'éclair d'une porte vitrée lui répondit. Sourire de marchand.

*La Lumière*, 25 août 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLX)

Propos sur l’éducation, LXXII

1050

Notre situation de citoyen est une situation de fait, que nous n'avons pas choisie, que nous n’aurions pas choisie ; car, dans les choses de peu, nous pouvons beaucoup ; mais, quand il faudrait modérer les terreurs, les colères, les impulsions du grand corps, nous ne pouvons presque rien. Nous passons d'heureuses années à parler comme il nous plaît et à rire des tyrans ; et puis, soudain nous tombons dans l'état d'esclave ; le sang coule, le canon tonne, contre nos intentions, contre nos cœurs, et par nos propres mains. La Révolution, qui fut autant un emportement qu'une pensée, nous a légué des droits immenses et des devoirs démesurés. Faudra-t-il boire sans fin ce mélange d'idéal, de gloire et de sang ? Ou bien le refuser une bonne fois et nous asseoir sur la terre, comme l'ermite ? Vie surhumaine ou vie humaine ? Mais nous voulons vivre une vie humaine ; et il est clair qu'il y faut de la ruse. L'animal se jette ; oui, même le tranquille bœuf se jette à tirer ; l'homme ne se jette point ; l'homme ruse contre tout ; la navigation est ruse ; l'industrie est ruse. On ne méditera jamais assez sur cette grande parole que l'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. Pourquoi n'en serait-il pas de même devant cette nature politique, qui est de bien loin la plus redoutable ? On ne se jette point dans le feu pour l'éteindre. Pourquoi se jetterait-on contre César ?

La ruse des gouvernants est vieille comme le monde. La ruse des gouvernés est bien jeune. L'ambition des uns, la pudeur des autres, l'impatience de presque tous, cela fait une mer, tantôt maniable et mollement balancée, tantôt houleuse et grondante, tantôt furieuse, hurlante, brisante. Et il n'y a point de port. De la naissance à la mort, tout homme doit vivre sur ces flots-là. Sans s'y fier jamais, il doit céder beaucoup. J’entends que l'on me dit : « Aimer beaucoup ; surtout aimer ». Je comprends assez que cette mer politique est toute humaine, toute faite de mes semblables, en partie même de ma propre substance. Mais quand je la concevrais toute comme ma propre substance, d'après un sentiment bien fort, et, au fond, religieux, n'ai-je point la tâche de me gouverner moi-même et de ruser avec moi ? La moindre colère, tempête proche et intime, me l'apprend assez. Tout n'est pas bon dans ce qui est moi ; pourquoi tout serait-il bon dans ce grand moi ? Pourquoi adorerais-je dans les autres, dans la masse des autres, ce que je n'adore point en moi ? Il faudrait soutenir que tout est infaillible en cette société, tout bon, tout divin, comme dans les convulsions de la Pythie.

Non pas tout bon ; mais j’y verrais plutôt une nécessité inférieure, comme sont le manger et le dormir, comme sont le défrichement qui est destruction, la chasse et la pêche, conquêtes sans pitié, et même la défense, si promptement inhumaine. Personne n'a jamais dit qu'il était beau de lier un fou, ou peut-être de le tuer si l'on ne peut mieux. Je ne vois pas pourquoi on s'enivrerait de défense. L'enthousiasme ici ressemble à ces mouvements désordonnés qui dépassent le but, comme on voit dans un pugiliste maladroit. Mais, au rebours, je ne vois point qu'il soit raisonnable de tout laisser aller, refusant cette vie inférieure qui porte l'autre.

On me veut prendre dans le dilemme abstrait. Ou bien refusez toute violence, et laissez-vous mourir ; ou bien résignez-vous, et acceptez les mouvements de force comme condition de la vie. On veut me prendre, mais je m'échappe. Je prétends limiter et calculer au mieux les mouvements de force, résister à l'emportement, me garder de convulsion et de fureur. Ruser enfin avec le corps social comme je ruse avec mon propre corps. Ne sais-je pas bien de quelle ridicule façon mon propre corps débrouillera la serrure, si je le laisse faire ?

*La Lumière*, 8 septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLXI)

1934 POL XI

1051

 « En réalité, dit l'homme, je ne vois nullement dans notre Occident cette barbarie, cette violence prête, cette fureur de l'homme contre l'homme, dont vous faites des discours. La paix, dites-vous, n'est qu'une courte trêve. Soit. Je prends l'homme en guerre, et je remarque comme aisément les ennemis se changent en amis, comme l'esprit d'ordre surnage, comme la paix est vivace. Je connais un homme assez riche qui connut les maux de l'invasion. On lui prit toutes ses valeurs ; on les ficela devant lui ; elles allaient dans une banque hollandaise garantir quelque emprunt. Or, à la paix, il les retrouva intactes, et sous la même ficelle. Est-ce pillage ? Est-ce désordre ? Et n'est-il pas évident qu'une telle administration, en cette manière de prendre, garde toutes les vertus qu'elle peut garder. Mais il y a mieux. Cet homme fut assez gravement malade ; or, dans ce temps où une vie comptait pour si peu, il fut guéri à longs soins par un médecin allemand. Chacun a entendu de ces choses. Mais on conte des récits plus étonnants. Le fermier de chez nous, prisonnier 1à-bas, en vient naturellement à diriger la ferme où l'homme manque. Cependant ce même homme, prisonnier chez nous, y fait aussi son métier, et, sous la livrée de l'esclave, donne conseil et aide à la femme seule. Ainsi rien n'est presque changé dans cet entrecroisement de malheurs. Plus admirable encore. Dans le moment tragique où les Russes de notre front, en révolte, furent relégués dans un village du Centre, affamés, et finalement à moitié bandits et fort redoutables, que trouva-t-on pour protéger les populations ? On arma les prisonniers allemands, et ils firent très correctement et très utilement le métier de gendarmes. On devrait conter ces choses aux enfants, afin qu'ils admirent comment la guerre n'interrompt même point les devoirs de l'humanité, et comment les hommes continuent au mieux, et malgré tant d'obstacles, la tâche de guérir, de protéger, de nourrir l'homme ».

Mais quelqu'un lui répondit : « Vous prouvez trop. Si la guerre est absurde à ce point, à ce point contraire à tous les sentiments réels, comment est-elle donc possible ? »

L'homme prit le temps de réfléchir, et dit : « On pourrait parler ici d'honneur et de pudeur ; mais la guerre n'est pas une improvisation du cœur. Il faut regarder droit, et dire ce qui est. Il y a les militaires, qui forment une administration presque parfaite, très puissante, très respectée, ayant pour fin une sorte de jeu redoutable, et à laquelle tous les moyens sont fournis, parce qu'elle est juge souveraine de son propre pouvoir, de sa fonction, de ses instruments. Je ne crois point que ces hommes soient des monstres ; mais, par une division du travail très méthodique, par une hiérarchie forte, par une ambition naturelle, chacun fait en perfection une petite partie de ce redoutable travail ; et chacun naturellement considère ce qu'il fait comme nécessaire et bon ; car c'est son métier ; c'est son existence même. Et, parce que les plus jeunes savent qu'ils y risquent tout, ils ne sont pas disposés à compter pour beaucoup les risques des autres. Ainsi tout va, accessoirement par l'ambition et la cupidité, mais principalement par la vertu, ce qui est effrayant. Enfin je comprends que les militaires s'étendent toujours, ne suppriment un poste que pour en créer deux, accumulent les armes et les explosifs, étonnent et terrifient tout le monde des hommes par de nouveaux projets et de nouvelles inventions. Et ce n'est toujours qu'administration ; mais il ne se peut point que cette guerre suspendue et comme surplombant ne finisse par tomber sur nous sans que personne le veuille. Ainsi il n'y a pas de coupables, ni de châtiments, ni de remède aux abus et conséquences, du moment qu'on garde l'institution. Vous avez lu qu'un aviateur, forcé d'atterrir, a écrasé une petite cabane et ses occupants. Le voulait-il ? »

*La Lumière*,15 septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLXI)

SM2 V « L'institution militaire »

1052

 Nous voilà tous à l'école, et mis en demeure de définir la guerre. J'entends déjà les fuyards et les traîtres de l'esprit qui se plaisent à embarrasser. Saisir et mettre en prison un homme qui s'est vengé, n'est-ce pas guerre ? Chasser un homme de chez lui, vendre ses meubles et sa maison, parce qu'il ne paye pas ses dettes, n'est-ce pas guerre ? Garder l'usine quand les compagnons en grève menacent d'y briser tout, n'est-ce pas guerre ? Assurer le commerce, protéger les biens et les personnes, soit au Maroc, soit en Afghanistan, soit en Chine, n'est-ce pas guerre ? Dès que, par suite d'une émeute ou d'une dictature au-dessus des lois, les étrangers, leurs consuls, leurs ambassadeurs se trouvent en danger, faire avancer navires, canons et compagnies de débarquement, n'est-ce pas guerre ? Barrer une rue où les pompiers travaillent et, si quelqu'un s'irrite et bouscule, le maîtriser par tous les moyens qu'il rendra nécessaires, et jusqu'à l'étourdir d'un coup de poing, si l'on ne peut mieux, n'est-ce pas guerre ? Ainsi tous les signataires du célèbre Pacte, et ceux mêmes qui en ont eu la première idée, seront mis en contradiction avec eux-mêmes. D'où il sera clair, une fois de plus, que les vénérables principes, qui ne sont pas d'hier, seront méprisés à la première occasion, comme ils furent toujours, et même le sont déjà dans le moment où on les proclame.

Ce qui fait la force des tyrans, c'est la difficulté de penser. L'homme s'irrite, s'embarrasse, s'empêtre en ses propres discours, et déjà serre les poings. Voici une anecdote qui plaît. Un prêcheur, en quelque parc de Londres, critique sans façon les lords et le gouvernement. Un jeune athlète, et bien né, qui l'écoute, met bas sa veste et lui dit : « Nous allons traiter la question à fond ». Le peuple applaudit. C'est qu'il s'agit maintenant de coups de poing, dont chacun peut juger aisément par les effets. Au lieu que, devant des arguments, on se voit toujours dupe. Quand l'esprit est humilié, les poings vont. L'élégant auteur, où j'ai trouvé ce récit, est de ceux qui se disent, parce qu'ils ont l'esprit vif, orgueilleux, subtil : « Il est trop difficile de penser selon le droit. Au diable les raisons. Et vienne la guerre, on s'y jettera ». J'ai déjà remarqué souvent que les paresseux, les voleurs, les injustes ne sont pas bons dans nos guerres ; mais, au contraire, ce sont des hommes bien gouvernés, polis, sages, modérés, élégants, qui mènent les guerres et qui les font. C'est que ceux-ci sentent fortement l'impatience de penser et l'humiliation de se contredire.

Cette remarque me conduit à définir la guerre par l'orgueil et par l'honneur, nullement par la prudence ou le calcul. Elle conduit à distinguer assez bien ce qui est guerre de ce qui n'est qu'opération de police. La guerre s'est séparée de la police dans le cours des temps et par une sorte de progrès étrange. La guerre s'est définie ; regardons-la bien. Lorsqu'un peuple s'arme contre un autre peuple qui reconnaît le même droit que lui, les mêmes règles de commerce, les mêmes crimes, les mêmes sanctions, enfin les mêmes mœurs, ce n'est plus qu'un fanatisme, un désespoir, un mouvement d'honneur, qui peut les jeter l'un contre l'autre. Ces sortes de convulsions, par lesquelles on refuse l'humiliation, l'insulte, le soupçon de lâcheté, sont déjà bien fortes en l'homme seul ; mais, dans la foule, et par une soudaine contagion, elles sont autant redoutables et irrésistibles que le cyclone. Or, éveiller ce genre de fanatisme, l'entretenir, l'organiser en cohortes prêtes, s'enivrer soi-même de ce frémissant courage, l'exprimer en tout discours, en tout geste, dans l'attitude même, et comme un défi au monde, c'est le jeu des gouvernants, depuis plus d'un siècle. Ce jeu était approuvé, célébré, adoré. On s’étourdissait là-dessus. Mais nous avons vu le jour du grand jugement qui découronne ces choses. Regardez là ; ne vous laissez point détourner. Croyez-vous que ce soit peu ?

*La Lumière*,22 septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°10, 20 octobre 1928 (CLXIII)

SM2 VI « La difficulté de penser »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928

1053

Un refus de l'opinion, et tout est dit. Les moines en savent quelque chose. La politique radicale, et même la socialiste, quoiqu'elle n'en convienne pas, se définit sans doute par une énergique résistance devant tous les genres de tyrannie. Et puisque les pouvoirs avaient aussitôt reculé, faisant manquer ce coup de ruse contre nos lois laïques, on ne voit pas pourquoi les radicaux ont voulu abandonner une tactique assez gauche, très mal définie, mais qui est peut-être la seule possible si l'on estime la pression exercée par les électeurs de gauche au dernier scrutin. On sait bien que l'électeur doit faire tenir tant de choses, et trop de choses, dans son bulletin muet. Il veut la paix, il veut une monnaie stable, il veut un cours aisé des affaires, et en tout un régime de sagesse et de justice ; mais ces vastes projets, qui sont à peine des projets, surchargent inévitablement un homme qui a premièrement sa vie à gagner. Aussi la masse, qui veut tout à la fois, se trouve-t-elle bien faible contre les moines, qui veulent une seule chose, et contre nos administrations, qui veulent chacune une seule chose. Si les électeurs votaient seulement contre les moines, on verrait une déroute de robes. Enfin, direz-vous, on la voit, par une action indirecte, par un réveil, par une rumeur. Eh bien, donc, tout est passable, et l'on n'invente rien de mieux que ce système très mal fait. Il se peut que la politique démocratique ne soit point définissable. Pourquoi donc ce mouvement d'humeur, et après un succès bien clair ?

C'est qu'il y a le militaire, qui ne veut qu'une seule chose, et qui fait mieux que la vouloir, qui la fait. On rit des moines et de leurs petites ruses ; les citoyens dressent seulement l'oreille, lèvent le nez au prix d'une minute de travail, et tout est dit. Mais on ne rit point des militaires qui, en pleine paix et au lendemain de cette déclaration solennelle de la paix entre les nations, poursuivent tranquillement la guerre, la déclarent, la font, à la manière des machines, et selon la structure propre de leur grand corps.

Ces crédits pour la défense, ces projets de fortifications, cette espèce de levée en masse qui est inscrite au budget font un scandale sans mesure, mais surtout par l'assurance audacieuse qu'ils font voir. Et c'est sur ce sujet-là que la clameur d'Angers s'est élevée d'un ton au-dessus de l'ordinaire. Les fines oreilles l'ont bien entendue. Ici on n'aperçoit pas de manœuvre efficace, ni aucun espoir. Cette immense et folle dépense, ces milliards de béton à jeter inutilement dans la terre, c'est comme fait. L'opinion s'éveille trop tard. La machine est en marche. Les militaires ont une mission bien déterminée ; ils sont juges des moyens. Les lois, les mœurs, les communs jugements, l'expérience de la guerre, tout s'accorde ici. Nous voulons être défendus ; et à chacun son métier. Tels sont les lieux communs qui roulent vers nous comme des chars d'assauts. On se range, mais on n'acclame point ; les plus hardis crient contre. Tel est le point de difficulté. Là-haut tout le monde le sait, et personne ne le dira.

Oui, il est bon que le budget soit voté avant janvier. On sait qu'il y faut un gouvernement obstiné, et qui fasse taire les discoureurs. Tout le monde en convient. Mais ce qu'on sait aussi, ce que l'on vient de nous redire, c'est que les crédits militaires sont inscrits au budget, qu'ils n'en seront pas disjoints, que la question de confiance sera posée, et, bref, que l'administration militaire gouverne tranquillement et automatiquement les citoyens, les députés et les ministres. La loi Boncour a passé ; les conséquences passeront. Et nul n'a droit seulement d'examiner. Il fallait donc signer cette charte d'esclavage perpétuel, ou bien retourner à la position d'opposants, et réveiller par une lutte serrée, quel qu'en soit l'effet, l'opinion qui, sur ce point, ne sait encore que dire. Céder ou résister ; nul moyen terme ici, nul accommodement. Le peuple saura-t-il vouloir une seule chose, la paix, contre ceux qui veulent une seule chose, la guerre ? Voilà la question.

18 octobre 1928 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXIV)

SM2 VII « Vouloir une seule chose »

1054

« Si ces écroulements de maisons, dis-je, n'étaient pas tragiques par les suites prochaines et lointaines, et par une rumeur d'inquiétude, bien naturelle, ce serait une occasion de rire un peu des compétences, et de Notre Seigneur le Calcul ».

Je parlais à Castor. « On peut rire à la comédie, répondit-il, sans être méchant. Premièrement un immeuble s'écroule, bâti par un entrepreneur. Aussitôt les architectes font écrire que les entrepreneurs sont incapables de calculer la résistance des matériaux, et qu'ainsi seront justement punis ceux qui essaient de se passer d'architectes ».

« Et deuxièmement, dis-je, un autre immeuble s'écroule, bâti par trois architectes. Aussitôt les ingénieurs font écrire que les architectes ne sont pas capables de calculer la résistance des matériaux, et qu'ainsi seront justement punis ceux qui essaient de se passer d’architectes »

« Et deuxièmement, dis-je, un autre immeuble s’écroule, bâti par trois architectes. Aussitôt les ingénieurs font écrire que les architectes ne sont pas capables de calculer la résistance des matériaux, et qu’ainsi seront justement punis ceux qui essaient de se passer d'ingénieurs».

« Ingénieurs, dit Castor. Qu'est-ce qui n'est pas ingénieur ? On ne compte plus les écoles qui en fabriquent à la douzaine. Et voilà une grande mystification. Au reste ces effrayants calculs consistent à user de tables fondées sur l'expérience ; et je parie qu'il n'y a pas un commis d'architecte qui ne fasse correctement ce travail ».

« J'ai observé, lui dis-je, comme tant d'autres, certains petits travaux de ciment armé, passages souterrains, escaliers, et choses de ce genre ; et j'ai admiré comment, avec beaucoup de gravier et très peu de ciment, ils arrivent à faire tenir leurs minces plates-formes. Je comprends que l'habileté même, et le succès, entraînent à gagner un sac de ciment ou de chaux, puis deux, puis trois. Certes il est beau et bon de calculer ; mais le calcul plane. II serait bon aussi d'avoir de fortes chaussures et de descendre au bourbier ».

« Écoutez, dit Castor, une histoire vraie. Un agent-voyer trouva dans son nouveau service un pont de briques tout fini, et non encore décintré. Il le vit crouler à l’épreuve, et eut pour tâche de le refaire. Il prévit des nuits pénibles, car son imagination était vivement émue. Mais heureusement il connaissait le métier. Aussi, laissant bureau et maison, il vint loger dans une baraque tout près du pont, et chaque jour il se levait avant que les ouvriers fussent au travail, et restait, m’a-t-il dit, devant le mélange de chaux et de sable, comptant les sacs et les brouettes. Non pas une fois, mais toujours ; et sachez bien qu’il ne se permettait pas de suivre une conversation ni de tourner seulement la tête. Car, disait-il, une brouette de sable est bientôt versée ; et retrouvez-la dans le mélange, si vous pouvez. C’est ainsi que par volonté et patience il fit ce pont, et très solide. Ce récit, lorsqu’il me le fit, me rappela mille exemples de moi connus, d’où il résulte que ce n’est point par le projet et le calcul, mais par l’exécution que manquent les entreprises. J’imagine que l’expédition d’Alexandre fut une affaire de détail. Au reste Napoléon était un homme de détail ; on raconte qu’aux Tuileries il comptait le sucre. Et c’est lui-même qui a dit cette parole étonnante : « Les choses faciles ne se font jamais ». Chose facile, que de compter six mois durant les sacs de ciment et les brouettes de gravier ; facile, mais ennuyeuse. Toutes les fortunes se font par des travaux ennuyeux, non par des travaux difficiles. Et la principale vertu, en toutes les affaires, est de s’intéresser à ce qui est ennuyeux. Pour moi je ne puis appeler attention ce qui va au brillant, comme les alouettes ; mais plutôt je nommerais attention ce qui fait briller toute chose, si terne qu’elle soit, sur quoi elle se porte ».

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXV)

1055

Lorsque notre civilisation reprit contact avec le Secret Empire, si longtemps ignoré, on trouva un peuple doux et poli, mais qui avait conservé l'esclavage. On y vendait ingénument des enfants au marché, comme nous vendons les veaux. N'allez pas croire que ces enfants que l'on mettait à l'enchère fussent maltraités. Les philanthropes de ce pays-là, qui sont fort nombreux, ne l’auraient point permis. Au reste l'esclavage n'est monstrueux en ses apparences que s'il est aux mains d'hommes brutaux, imprévoyants, incapables d'administrer leurs propres biens. Ce que l'on conte des négriers, qui. est atroce, fait un contraste instructif avec nos expéditeurs de pêche et de raisin, qui donnent tant de soins à l'emballage. Pareillement ce que l'on rapporte du fouet et des autres supplices prouve seulement que les planteurs étaient eux-mêmes des sauvages ; et l'institution de l'esclavage n'est nullement jugée par là. Dans le Secret Empire, la sagesse des hommes avait sauvé l'institution. De bonnes lois, des mœurs douces, une religion puissante et raisonnable, avaient si bien discipliné les passions, qu'une révolte des esclaves y était aussi impossible que chez nous une révolte des chiens de luxe ou des chats.

En aucun pays l'enfance ne fut jamais mieux protégée, plus ingénieusement instruite, mieux brossée, mieux lavée, mieux exercée, ni plus belle, ni plus saine. Je parle des petits esclaves, car les enfants libres étaient fort souvent, comme il arrive, chez nous, laissés aux soins des esclaves, et, dans la suite, gâtés par les caprices ou l'ambition mal entendue de leurs parents. Et de même les mœurs privées des personnes libres étaient souvent irrégulières et corrompues par l'effet du loisir et de l'ennui. Au contraire, par l'effet de ce que nous appelons la rationalisation, depuis longtemps appliquée à l'élevage humain dans ce pays, le mariage des esclaves était sacré, l'infidélité y était rare et quasi impossible. Au reste une part raisonnable était faite à la liberté du choix, plus étendue même que chez les maîtres, où, comme on voit ici, le hasard et l'intérêt réglaient presque toutes les unions. Les familles nombreuses y étaient un sujet d'orgueil pour le maître, et toujours choyées. Outre que les enfants n'étaient point témérairement ni prématurément dispersés par la vente, le nom et l'origine restaient attachés à l'esclave comme un ornement et un signe de valeur. Et, comme il arrive chez nous que le poulain libre fait connaître irrécusablement son origine, ainsi les sentiments familiaux des esclaves étaient entretenus par des cérémonies, où les petits enfants, devenus grands, entouraient de nouveau l'aïeul, noble souche. Ainsi la noblesse du sang, qui se perdait chez les maîtres par la nécessité de conserver et d'unir les fortunes, se conservait au contraire chez les esclaves par l'avarice du maître, sans compter l'art de l'éleveur qui avait ses fanatiques.

On devine que les médecins avaient de grands pouvoirs en cet Empire Secret, et que les problèmes de l'alimentation, de l'alcoolisme, et enfin de l'hygiène préventive étaient tous résolus selon la raison, du moins pour les esclaves. On remarquera que ce qui nous manque ici, et surtout en ce qui concerne le voisin, ce ne sont pas les lumières, mais plutôt c'est la puissance. Toutefois on demandera comment cette permission de rationner, de peser, d'explorer, de vacciner, n'avait pas conduit les médecins jusqu'à l'extravagance. C'est que les médecins d'esclaves étaient jugés d'après l'intérêt du maître, et sur un long et attentif calcul des effets. Aussi les maîtres, soignés par des médecins d'esclaves, avaient-ils de grandes chances de vivre vieux ; mais beaucoup étaient perdus par ce pouvoir funeste de désobéir. D'où il arrivait qu'un maître raisonnable pouvait fort bien envier le sort des esclaves, au lieu que l'esclave n'avait guère occasion d'envier le maître. Car il faut savoir que les travaux de l'esclave étaient limités par de sévères règlements, au lieu que les travaux du maître, toujours soucieux des lois et règlements, occupé de contrôles, de statistiques et de perfectionnements, n'avaient ni fin ni mesure.

*Nouvelle Revue Française*, 1er novembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXVI)

1934 ECO XIX

1056

L'administration est semblable à une raison mécanique. Tout y est sans reproche, et tout y est inhumain. Le principe, de belle apparence, c'est qu'il faut savoir avant d'agir ; seulement savoir n'est pas une petite chose ; savoir, c'est faire l'enquête de tout et le compte de tout ; c'est délibérer sur les inconvénients, sur les avantages, sur le probable, sur le possible. C'est régler mille coups de pioche avant d'en donner un. Savoir, c'est avoir des yeux partout ; c'est unifier, c'est rassembler. Car il se peut que l'on ait, ici trop de bois, là trop de charbon, que les pommes de terre pourrissent en un point pendant qu'ailleurs on en manque ; vous devinez les papiers et statistiques ; et cela est très raisonnable, trop raisonnable. L'homme n'est point bâti pour gouverner ainsi un immense royaume de raison ; s'il l'essaie, c'est un grand bavardage et une grande perte de temps ; dix hommes, en ce système, font à peine le travail d'un seul. L'administration militaire, qui est admirablement raisonnable, nous a heureusement éclairés là-dessus. On en rit ; cela ne suffit pas ; il faudrait y regarder de près et sérieusement. Mais, attention, par jugement et non par administration. Car le propre de l'administration est de s'examiner elle-même ; et il existe peut-être une commission de perfectionnement qui a pour fin de recueillir et de classer les erreurs administratives et d'y chercher un remède ; raisonnement sans fin qui complique, qui ralentit. « Attendez, nous ferons bien mieux », c'est le maître mot des commissions.

Le marchand de bois est en chasse ; il ne pense que bois. Il n'attend pas de savoir tout ; il se risque à juger ; s'il se trompe, s'il ignore, s'il achète, il est promptement puni ; il paye aussitôt ; il aperçoit de loin le mauvais procès, qui n'est que l'admirable administration ; il se méfie de cette raison lente ; il transige ; il sacrifie quelque chose, il se coupe un bras, comme on dit. Il s'allège, il efface, il se nettoie l'esprit. Car il compte l'insomnie, la récrimination, la plaidoirie à soi comme les pires maux et les sûrs présages de ruine. Et il est strictement vrai que, dès que l'homme raisonne au lieu de dormir, c'est le signe que l'administration travaille en lui et que le raisonnement chasse le jugement. Mais ce que dix chefs de bureau, qui n'ont rien à perdre et qui sont payés pour délibérer, portent allégrement, lui, l'homme seul, l'homme qui perd, il ne peut le porter. Il jette donc ce fardeau de raisons. Souvent il recommence tout à neuf. Ils sont des milliers ainsi ; par leur vive et directe impulsion, par l'immédiate surveillance, par la prudence qui paie, ils font tout ce qui est fait. Chacun résiste, lutte, empiète. Si la police et la justice maintiennent ici un ordre passable, surtout si ceux qu'ils emploient exercent leur puissance de jugement et de résistance, voilà un État.

Le mal des révolutions, c'est qu'il faut qu'elles organisent tout, par commissions, par contrôleurs payés au mois. Je me garde de juger la République des Soviets ; mais, d'après ce que j'en sais, je plains ces hommes qui ne dorment pas et qui, sur toute chose, ont d'abord un discours à faire. Tout étant réfutable, et bientôt réfuté, les humeurs s'affrontent ; le plus résistant l'emporte ; cette dictature est exaspérée et fatiguée. Les problèmes se posent et tous pressants. L'esprit ne vaut rien et ne peut rien en ces tragiques abstractions ; l'esprit ne vaut qu'au manche de la bêche. Ainsi toute révolution dissipe un trésor de sagesse et de volonté. Au lieu que si chacun se recueille et sauve son jugement, la vieille machine sera aussitôt imperceptiblement changée, et, en peu de temps, beaucoup changée. Que chacun gouverne à sa place, comme il bêche.

*La Lumière*,29 septembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXVII)

1934 ECO XVII

1057

Savoir que la terre tourne, cela n’avance pas beaucoup, ni pour le bonheur, ni pour la sagesse, ni pour la justice. D’où un homme subtil, et assez avancé dans les sciences, voulait conclure que l’on avait fait beaucoup de bruit pour cette aventure de Galilée, beaucoup de bruit pour peu de chose. Je veux suivre cette idée. Il est clair que Socrate se passait très bien de savoir si la terre tourne. Le plus savant homme de notre temps est privé de myriades et encore de myriades de connaissances dont il peut être curieux. Quelles sont les montagnes et les cratères sur l’autre côté de la lune ; s’il y a des habitants dans Mars ; combien de planètes tournent autour de telle étoile ; savoir si on pense sur ces planètes, si on y fait la guerre, si la géométrie y est la même que chez nous. On peut ignorer ces choses-là. Bien mieux, un juriste ignore la chimie. Vous feriez rire si vous demandiez qu’il ait pesé l’azote et le chlore avant de réfléchir sur les successions ou sur les murs mitoyens. Le chimiste lui-même ne sait pas toute la physique. Il y a sur la planète trois ou quatre mathématiciens qui on fait, si l’on peut dire, les plus difficiles ascensions, et qui sont seuls à contempler certains paysages d’idées ; le commun des hommes, et même le commun des savants, est privé de cette connaissance et s’en console. Bref, il n’est pas besoin d’en savoir autant qu’un Pascal pour dire comme il pensait : « Voilà bien des connaissances que j’ai possédées ; j’en aperçois d’autres et encore d’autres ; en puis-je nommer une qui me rendra plus juste, plus sage, plus humain, ou seulement plus content ? »

Toute thèse est soutenable ; toute thèse a du vrai. J’en fis l’épreuve autrefois, aux Universités Populaires, quand nous jurâmes de discuter de tout librement. Là-dessus quelque ouvrier, qui s’est instruit seul et à grand’ peine, demande si l’on se moque, si le progrès se fera par des esprits crédules, si toute vérité prouvée ou expliquée n’est pas bonne, au contraire, à réveiller et armer le jugement. Le même homme, si j’entreprends de lui faire connaître seulement le mouvement apparent des astres, trouve que c’est bien long et demande si le midi vrai assurera la soupe et le loisir à tous ceux qui travaillent. D’où l’esprit fin vaincra l’esprit fort. Les prolétaires se défient des intellectuels, et cela se comprend.

Le raisonnement irrite et ruse. Il faut juger. Il n’y a peut-être pas une connaissance, je dis soutenue par ses vraies preuves, dont un homme ne puisse se passer. Mais qu’est-ce qu’un homme qui n’a jamais rien compris par les vraies preuves ? N’est-il pas comme un enfant devant le premier charlatan venu ou le premier discoureur ? Au rebours, je dis que toute connaissance est bonne pour réveiller l’esprit, pour lui donner l’expérience du vrai et du faux. Géométrie, si vous voulez. Physique ou chimie, comme il vous plaira. Qu’il sache distinguer, en un exemple simple, ce que l’on suppose et ce que l’on prouve. Qu’il conduise une expérience ; qu’il aperçoive d’où vient l’erreur, et comment l’on s’en garde. Triangle, mouvement du pendule, chute d’un corps, ébullition, combustion, moteur électrique, tout est bon si l’on apprend à ne pas confondre ce que l’on croit et ce que l’on sait. Et donc il importe moins, pour le progrès réel, de savoir beaucoup, que de savoir très bien une chose ou deux. Et puisque ce qui importe par-dessus tout, c’est de révéler à lui-même l’esprit libre et l’esprit juge, vous voyez, dirais-je à notre subtil jésuite, vous voyez que le procès de Galilée fut un grand moment, parce qu’il s’y découvrit une autre manière d’instruire, qui menace, qui force, qui apporte comme preuve le piquet de gardes et la prison. Ce genre d’expérience instruit par le ridicule ; car le piquet de gardes ne pouvait empêcher, comme on dit, la terre de tourner. Oui, on peut ignorer si la terre tourne, et mener une vie digne d’un homme. Mais on n’est pas du tout un homme si l’on croit et si l’on suit ceux qui trouvent naturel de démontrer par gendarmes si la terre tourne ou non.

*La Lumière*, 6 octobre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXVIII)

1058

Le troupeau des hommes mécaniques ne m’intéresse pas. L’homme qui croit tout, qui craint tout, qui imite tout, qui va à l’abreuvoir comme un bœuf, qui va à l’abattoir comme un bœuf, qui machinalement laboure ou machinalement tisse et qui toujours approuve le dernier venu, que voulez-vous que j’en espère, que j’en fasse et même que j’en pense ? Ici faim et sommeil, froid et chaud règlent les pensées comme la pluie fait pousser la mousse ; ici les petits moyens sont les meilleurs ; ici celui qui veut tromper a un tel avantage sur celui qui essaierait d’instruire, que, ma foi, les hommes qui sont si bêtes, je les abandonne.

- Oh bien, dit le camarade, ce discours me casse les jambes. Trop de fois j’ai pensé cela. Mais vous, l’optimiste, quelle tuile vous a enfoncé le crâne ?

- Nulle tuile, mon cher. Mais il me plaît de secouer un peu vos sottes idées, qui voudraient aussi être les miennes. Nous sommes mystifiés par les professeurs qui voudraient nous faire croire qu’il y a des sots. Cela est agréable à croire, mais cela n’est point. Ce peuple ignorant et sot n’est point. Je souhaite qu’il vienne loger sous votre crâne autant de pensées fermes et justes qu’il en passe sous le sien, quand vous croyez qu’il vous écoute sans vous comprendre. Attention, professeur. Ce toucheur de bœufs est en train de vous peser. Ce vieux paysan vous considère comme un étonnant exemple de cette espèce qui ne sait rien et qui parle beaucoup. Quelle finesse ! Quel riche silence ! Il vous voit venir. Il voit venir tout, le banquier et le préfet, le militaire, et le policier, le démarcheur et l’assureur. Tous ces parleurs qui vivent de lui, il les écoute comme il écoute le marchand de pâte à rasoirs. Essayez de vous moquer d’un berger, d’un bûcheron, d’un terrassier. Vous trouverez une impénétrable lenteur ; mais c’est qu’il délibère. Savoir s’il va vous jeter à terre et vous piler la face, grand plaisir, court plaisir ; ou bien s’il va vous cribler à son tour de ses malices ; oui, mais c’est se découvrir ; ou s’il va faire le sourd et faire la bête ; plaisir de sage ; plaisir supérieur ; voilà à quoi pense cet homme hébété. Hébété à vos yeux, parce que vous ne pensez qu’à vous, parce que la grande distance que vous étendez entre lui et vous vous détourne de l’observer, mais lui il vous voit très bien.

Les choses vont en effet comme si le troupeau des hommes ne pensait à rien. Maintenant regardez ces bouches cousues, ces regards vifs qui aussitôt se recouvrent, ces gestes simples dont l’inflexion est à peine visible, cette majesté de l’immobile. Là-dessous, je soupçonne une pensée réelle, une pensée qui paie ses erreurs, qui pense en péril et en risque ; qui peut-être se détourne de penser le juste parce que déjà les fortes mains s’avancent pour appuyer la pensée. Oui, un homme qui connaît mieux que vous la difficulté d’obéir et le bonheur d’humilier. Qui se prive de révolte parce qu’il connaît les hommes ; qui n’essaie point de changer de maître, parce qu’il a jugé tous les maîtres ; et enfin qui se craint lui-même ; ou peut-être qui se fie tellement à lui-même qu’au moment où vous croyez qu’il a peur, en réalité il s’éprouve lui-même et se plaît à ne rien craindre. Cela, cette forme humaine, fait travaux et guerre ; cela assure l’ordre tel que, et non point par faiblesse, mais par force. Cela méprise, cela paie ce qu’il en coûte pour mépriser. Devant quoi le chef fait ses gentillesses et meurt de peur au-dedans.

*La Lumière*, 13 octobre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXIX)

1059

Le treuil est une machine où rien n'est caché. On aperçoit aisément que c'est un levier continu. L'homme qui tourne la manivelle tient le grand bras du levier ; la corde qui porte le seau plein de terre tire sur le petit bras, qui est le rayon du cylindre et qui mesure environ le dixième du grand, d'où le seau se déplace dix fois moins vite que la main ; mais, en revanche, la main n'exerce sur la manivelle qu'un effort qui est la dixième partie du poids soulevé. Joignez à cela que l'homme qui tourne est disposé selon sa forme, équilibré et souple en ce mouvement, bien mieux que s'il tirait directement sur la corde. Cette machine est aussi ancienne que le monde des hommes ; et si ce n'est que les esclaves des Pharaons élevaient la terre dans des paniers, nous voilà hors du temps ; voilà l'éternel travail. Je remarque même que les deux hommes qui sont aux manivelles savent très bien se ménager de courts repos, éviter les saccades et les fausses positions, enfin administrer la force du travail, l'épargner, la réparer. Dans la profondeur, on entend sonner le pic, toujours selon le rythme vital. La vitesse est ici réglée sur l'homme. De ce mouvement, il a bâti la tour de Babylone, les Pyramides et l'Aqueduc romain. Lenteur vient à bout de tout.

Il est clair que ce souterrain sera creusé, et bien vite creusé ; nous y passerons, courant peut-être après la fortune, après le plaisir, après la gloire, et ne ménageant point notre souffle. Au-dessus passe le train électrique, chargé d'impatients. Dans l'air, un avion exerce une action mille fois plus violente et toute d'ambition ; il n'en reste rien qu'un homme qui s'est déplacé plus vite que les autres. Ici donc, dans le champ du regard, comme sur un théâtre, le prodigue, le généreux et l'avare paraissent ensemble. Et je soupçonne que les hommes qui ont un peu loisir autour essaient de juger ; toutefois, l'attention revient toujours au treuil des Pharaons. Comment comprendre ce train électrique qui démarre par un faible mouvement de la main ? Comment comprendre cette sorte de furieuse canonnade qui lance l'avion au-dessus des oiseaux ?

J'aperçus Castor, qui est Pharaon un peu de toutes ces choses.

- N'entendez-vous point, lui dis-je, cette moquerie qui descend de là-haut ? N'ai-je point vu de ces perceuses à détonations qui donnent dix coups de pic à la seconde, et des machines qui enlèveraient en une minute plus de terre que ces deux hommes en une heure ? N'y a-t-il point des wagons sur rail qui remplaceraient promptement et élégamment l'antique tombereau ? Pourquoi ne pas faire en deux jours ce travail qui va durer un mois ? Pourquoi cet avion rapide là-haut qui ne sert à rien ? Et pourquoi ce travail utile se fait-il par les antiques méthodes ?

- Vous vous moquez, dit-il. Vous savez aussi bien que moi ce qui en est. Cet avion use peut-être dix journées de travail en une minute. Ce train électrique est un bijou ruineux. Ici travaille le fonctionnaire, qui a son traitement fixe, son avancement et sa retraite. Là-haut, travaille le militaire, dont la fonction propre est de détruire et qui est payé pour cela. Là-haut comme ici une machine administrative qui nous ruine detoutes façons. Et, dans ce trou de taupe, l'entrepreneur, le précieux avare, qui compte pour lui et pour nous, qui sait le prix de la vitesse, qui paie l'homme, qui paie l'outil, qui paie la machine, qui ne cherche pas à étonner, qui n'est pas à la mode ; en qui fantaisie, vanité, ambition, infatuation sont aussitôt punies. Aussi voyezce seau percé, et qui ira encore bien un mois. La raison est belle devant la nécessité. La raison délivrée est folle.

*La Lumière*,20 octobre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXX)

1934 ECO XVIII

1060

L’insolation n’existe plus chez nous ; c’est toujours autant de gagné. Le même homme qui, par-dessus un large chapeau, étalait encore une ombrelle, a livré son crâne aux feux du soleil, multipliés par la réverbération des roches et du sable ; d’où son crâne a mûri comme un marron d’Inde. D’autres ont rôti à bonheur leurs visages, leurs bras, leurs jambes. Tous contents, car c’était un jeu. Il semble que, sous le signe du jeu, l’homme forme une surface inviolable, sur quoi tout rebondit, comme le coup de poing rebondit sur le boxeur, pourvu que son imagination soit bien préparée.

Imagination, ce n’est pas peu ; et nous ne le croirons jamais assez. Imagination bien disposée, c’est défense aisée, c’est adaptation des muscles de surface et de tout l’intérieur ; c’est un régime élastique et actif, qui va au-devant du coup, qui s’apprête à en tirer profit. Toutefois, notre industrie ici ne va pas loin ; nous ne savons pas nous ranger en ordre de lutte et de victoire ; le détail de nos fibres, de nos canaux, de notre humeur ne nous est point connu. Nous ne savons pas tirer sur nos muscles comme sur des cordages et régler les voiles sur le vent, comme un navire ; mais nous recevons un grand signe, et non trompeur, qui nous annonce que tout va bien ; c’est la joie. Ce ton de bonheur, cette assurance de vie se prennent par les signes et par l’imitation des signes. Et voici toute la différence : au lieu de me cacher et de fuir devant le soleil, je bombe le torse comme un boxeur et je lui dis : « Frappe ». Au vrai, ce n’est pas si simple. Cette sorte d’attaque contre l’attaque consiste sans doute en une activité redoublée de milliers de cellules, soutenues et nourries à point par toute la mécanique du corps. Sans raideur, sans étrangement, sans crainte aucune. Ne voit-on pas que les gymnastes apprennent à tomber ? Et c’est aussi toute la différence de celui qui a peur de l’eau froide et en vérité est déjà malade avant d’y risquer seulement un pied, à cet athlète du bain qui se jette au froid et l’attaque le premier. Au reste, frappez du poing sur une noix ; si vous avez peur, c’est la noix qui vaincra.

Mais voici qu’i tombe d’autres flèches, inépuisable pluie, musique sur les toits, ruisseaux. Musique. C’est déjà beaucoup d’entendre cette liquide musique, grand murmure et notes rondes, soudain, comme des perles. C’est prendre en joie la chose. Comment ne pas penser aussi à ces prairies brûlées et à cette soif de la terre ? Du lait, me disais-je, c’est du lait qui tombe. Je ne sais pas du tout comment je me dois disposer pour me mettre en toit, et tout mon être à l’abri de lui-même. Mais, par la joie, je sens que je rejette cette pluie, que je maintiens mon être en cet écoulement. Comme au rebours je sens très bien qu’impatience, tristesse, crainte du long hiver sont comme un espoir de malheur et déjà un mauvais frisson avant le froid. Je me mets en place pour souffrir. Je fuis. Comme Socrate remarquait, ce n’est pas une bonne manœuvre de guerre que montrer le dos. Et cette respiration raccourcie, cette fuite du sang, ce gel anticipé des muscles, n’est-ce pas rhume par persuasion ? Le soldat a supporté la pluie et les vêtements mouillés, jusqu’à s’étonner lui-même. C’est qu’il craignait d’autres maux. Et, pour la maladie, quelquefois il l’espérait, il donnait cette permission à son courage. Ainsi, il se trouvait disposé le mieux contre pluie et froid. Le Bezoukhov de Tolstoï s’n va répétant : « Tombe, bonne pluie, mouille-moi bien ». Ami des choses, et confiant en ce monde. Tel est le vrai de la prière.

*La Lumière*, 27 octobre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°11, 20 novembre 1928 (CLXXI)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°12, 20 décembre 1928

1061

Stendhal écrit que la belle Mathilde s'ennuyait en espoir. Cette sorte de choc m'a laissé d'abord étourdi d'admiration. Cela sonnait vrai. Le personnage, ainsi couronné, entrait en ce bal ; les rangs s'ouvraient ; l'avenir s'ouvrait ; les yeux de Mathilde m'étaient présents ; j’aurais voulu lui plaire ; j’aurais craint de lui plaire. Me voilà presque à toucher toutes les fautes que Julien fera. Le bonheur d'expression ne peut aller plus loin. Si l'art du romancier consistait à raconter, à décrire, à expliquer, n'importe qui serait romancier. J'en lis d'intrépides, et qui arriveront à l'ancienneté, comme dans les autres carrières ; mais ils n'ont point de bonheur.

Un trait comme celui-là est proprement beau. Il promet le vrai ; mais il n'explique rien ; il me tourne vers l'avenir, à chaque fois de nouveau vers l'avenir ; au lieu que, si le vrai va devant, tout est passé, et il n'arrive rien. Je suis bien loin de pouvoir expliquer en quoi un mauvais roman diffère d'un bon ; j'appelle mauvais roman un roman où tout se tient, où il n'y a rien à reprendre, mais enfin mauvais. Cet art est bien caché ; toutefois je remarque qu'à chaque nouvelle lecture le bon roman ouvre un avenir neuf. En tous les arts littéraires, c'est le temps vrai qu'il faut mettre en marche ; et il me manque ici d'entendre, comme dans le poème, ces pas mesurés qui ouvrent des perspectives. C'est l'enveloppé, c'est le trait du style, alors, qui fait promesse. Aussi ne finirai-je point de développer cet ennui en espoir.

L'ennui est chose royale. C'est un haut attribut ; ne s'ennuie pas qui veut. Bâiller et gémir comme les chiens, en allant du foyer à la porte, c'est s'ennuyer pour les autres, mais ce n’est pas s'ennuyer pour soi. Il y a de la promesse dans l'ennui, même si on le prend au niveau des passions. Il se peut que je me voie condamné à l'ennui, comme d'autres se voient au jeu, d'autres à la violence, d'autres à la maladresse. S'ennuyer ainsi c'est s'ennuyer en crainte ; ennui d'esclave. Cela suppose s'agiter et courir, comme l'ennuyé d'Horace, qui espère toujours qu'il sera heureux où il n'est point. Il fait seller son cheval, il galope, mais le noir ennui est assis derrière le cavalier. Cette peinture est forte ; toutefois l'homme qu'elle représente est petit. En Stendhal, au contraire, une grande âme, qui a tout pesé, et qui a une avance de mépris, avance inépuisable. L'ennuyé d'Horace se réjouit en espoir ; il y est trompé ; il craint d'y être trompé ; il subit ; il est ennuyé ; on ne peut pas dire qu'il s'ennuie ; admirez la force de l'expression.

Par mon propre décret ; et j’espère que je m'ennuierai ; j'y compte bien ; je l'ai juré. Cela fait une autre attitude, d'autres gestes, et une majesté. Ce genre de regard paraît souvent en éclair, car il n'y a pas[[1450]](#footnote-1451) d'homme sans esprit, et il n'y a point d'esprit sans un total refus. Ce mauvais auditeur, qui refuse audience, est pourtant le bon auditeur, le bon juge, le seul bon ; car tout esprit y reconnaît l'esprit. Ce consentement refusé, c'est le seul qu'on cherche, le seul qui vaille la peine. Qui voudrait plaire à un ennuyé qui demande aumône ? Non ; mais l'amour cherche l'être libre, et qui se garde. Ces jeux de l'esprit font tous les drames, car l'orgueil d'aimer celui qui en est digne enlève aussi l'espoir de lui plaire. D'où mille complications, car il arrive que, de se croire aimé, on vienne à aimer moins. Ainsi je devais lire, en deux petits mots, tous les malheurs de Julien, et la saveur même de ses désespoirs ; mais plutôt je pressens tout cela ; je vais à découvrir le secret de ce bijou si bien fermé ; je cours avec Julien ; je suis lui.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXII)

1934 LIT LVIII

1062

Nous n'avons point deux régimes de nos humeurs en notre corps, l'un pour les petits malheurs et l'autre pour les grands. Il arrive qu'un homme jaunisse et maigrisse pour une croix ou une promotion. Un courtisan, sur le point de l'audience, tremble et sue dans son harnais comme le soldat au matin d'une bataille. Cela semble ridicule à en juger par la raison ; car le courtisan craint surtout de ne pas bien dire comme il voudrait, et tout au plus de tomber sur un maître irrité et impatient. Quand il lui en coûterait quelque pension, qu'est cela à côté d'une jambe arrachée ? Aussi n'en faut-il point juger par la raison, mais plus exactement, il faut appliquer la raison à ce qui importe, à ce qui fait la saveur de la vie, j'entends à ces petits mouvements du sang, à cette agitation du cœur et des autres muscles, à cette sorte de révolte et de division du corps vivant contre lui-même. Ce trouble des timides, qui s'étranglent eux-mêmes par des mouvements incohérents, commencés et retenus, sans compter la peur de la peur et la honte d'avoir peur, qui ne font qu'aggraver le mal, ce trouble est pénible à l'égal d'une grande peur, et quelquefois pire. C'est qu'on le goûte mieux et qu'on s'en irrite davantage, et d'autant plus que les événements redoutés sont ridiculement petits.

Au reste une grande peur ne se définit pas par un grand mal en perspective. On peut avoir grand' peur sans savoir de quoi on a peur. L'attente est toujours difficile à porter, et l'inquiétude sans objet trouble aussi profondément la vie que peut faire la crainte d'une douleur inévitable. Les passions ne se mesurent point à leurs causes. Les discussions peuvent venir à l'exaspération et même aux coups pour une chose de peu. Qu'un ministre soit impérieux et emporté dans le temps de la guerre, cela paraît naturel. Je crois qu'un chemin vicinal ou une croix d'actrice l'irritera autant dans la paix s'il est mal préparé, s'il se croit humilié, s'il est fatigué, si d'autres déplaisirs s'élèvent en même temps. La différence est qu'il s'approuve en une colère qu'il offre à la patrie, au lieu qu'il se méprise dans l'autre ; ainsi la première se traduit au grand jour par des éclats, et l'autre est souvent retenue. Mais cette différence des effets est plus sensible pour nous que pour lui. Et au contraire on peut penser qu'une colère honteuse est plus piquante, plus longue, plus douloureuse au souvenir. Les limites de souffrir, on les trouve dans ce corps qui n'en peut mais. On les connaît bien vite, et pour la moindre déception ou humiliation. Il n'est pas besoin, comme on sait, de former un grand amour pour éprouver une cuisante jalousie. **[**Il n'y a point de passion plus mal connue que celle-là. Souvent il y entre de la grandeur, par l'idée que le jaloux se fait de la grandeur de Célimène. La colère n'en est que plus vive sous ce brillant prétexte. On serait encore plus humilié si l'objet aimé montrait une bassesse sans remède. Ainsi l'on est balancé d'une raison à l'autre, et rudement heurté aux extrémités. De toute façon l'on s'irrite d'être sot et de savoir qu'on le sera, de presque le jurer. Nous sommes en scène comme Alceste, et le parterre s'amuse de nous ; d'où l'on vient au pénible examen de ce que peuvent penser des gens que nous connaissons à peine ; nous inventons une opinion publique ; nous plaidons passionnément. Chacun**][[1451]](#footnote-1452)** sait bien que, par un effet qu'on n'attend guère, le mépris[[1452]](#footnote-1453) qu'on veut avoir de la cause s'ajoute encore aux effets. De souffrir sottement et ridiculement, on s'indigne encore plus. Indignation, mépris, jalousie, incertitude, attente, humiliation sont toutes ensemble dans ce sac de peau ; les mouvements s'ajoutent aux mouvements ; et voilà un homme encore plus irrité par les raisons qu'il a de ne s'irriter point. D'où les hommes, souvent, se jettent dans de grands maux par ne savoir supporter les petits.

La politique n'est rien d'étonnant ni de grand. Il faudrait gouverner comme l'agent lève son bâton, et de l'autre part, obéir tout mollement comme on attend dans sa voiture que la voie soit ouverte. **[**On ne croirait point que les citoyens s'intéressent tant à leurs maîtres débonnaires.**][[1453]](#footnote-1454)** Dans le fait il s'amasse au jeu politique d'étonnantes colères et des haines sans mesure, dont la somme à la fin se fait et se paie par émeute ou guerre. Et, quand on arrive à ce paroxysme, on se trouve plus étonné qu'irrité ; c'est qu'on retrouve les limites connues du souffrir. Bon. Mais quel conseil ? En votre voiture, si vous êtes presque debout et voulant pousser, la passion vous guette. Mais tenez-vous au contraire couché et au repos sur les coussins, vous saurez attendre.

5 décembre 1928 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXIII)

1938 EH LXXV « Petits maux » (*absent de EH1*)

1063

Le roi Pot était sorti premier de l’École des Sciences Politiques. Aussi pensait-on qu’il porterait à la perfection le système administratif, et l’on n’y fut point trompé. Les compétences furent enfin choisies, reconnues, élevées au premier rang en chacun des services ; et les services eux-mêmes furent mis en communication les uns avec les autres par ce qu’on appela la liaison ; et les compétences de la Liaison, car il y en a, ajustèrent si merveilleusement les différents rouages qu’une aile de mouche bloquait la culasse, comme dit l’armurier.

Quand on a sous ses ordres un ministère des coups et blessures, où des spécialistes étudient tous les moyens de déchirer, rompre et percer le corps humain, de loin et de près, en plaies longues et rondes, en fractures, arrachements, défoncements, en brûlures, infections, asphyxies, il est réconfortant de porter les yeux sur le ministère des pansements, où d’autres spécialistes, selon le microscope, le bouillon de culture, le vaccin et le bistouri, s’appliquent à guérir les plaies longues et les plaies rondes, à gratter, assainir, recoudre et récupérer. Mais la Liaison trouvé le moyen d’ajouter encore à la satisfaction de ce roi très raisonnable ; car les artistes en coups et blessures ne trouvaient jamais une nouvelle manière de percer ou de déchirer, sans qu’aussitôt les artistes du pansement missent à l’étude une nouvelle méthode de guérir, correspondant parfaitement à la nouvelle plaie. Les citoyens étaient très contents, d’autant que le ministère de la persuasion, par mille journaux et brochures, leur prouvait qu’ils devaient l’être.

Mais, quelque attention qu’il portât à la guenille, le roi Pot savait mettre les différences et ordonner les valeurs. Aussi les choses de l’esprit qui sont opinions, jugements, espoirs, craintes, furent-elles l’objet principal de ses travaux diurnes et nocturnes ; jusqu’alors on avait cru, espéré, soupçonné, insulté au petit bonheur, et, dans les mêmes bureaux, souvent le même homme passait d’une politique à l’autre, selon l’humeur et l’occasion. Il ne s’agit jamais que de séparer les fonctions et de mettre chacun à la place qui lui convient. Mais qui y pense, s’il n’est sorti premier de l’École des Sciences Politiques ? Or le roi Pot ne pensait qu’à cela ; et il ne prit point de repos avant que le ministère des soupçons et des injures fût séparé du ministère de la conciliation. Et, dans le premier de ces services, on ne mit que des hommes bilieux, qui amèrement annonçaient toujours le pire, d’après la saveur de leur propre corps. Plus quelques esprits faux, mais indifférents, qui formèrent un bureau à part, et qui donnèrent une apparence de raison à cette folie si utile aux pouvoirs. Mais cela n’était pas très neuf ; et, au contraire, ce qui fut neuf, et inauguré, et célébré, ce fut le ministère de la conciliation, où l’on rassembla les optimistes, choisis par des spécialistes du ministère des vocations, sous la double garantie d’un diplôme et d’un examen médical.

Après quoi le roi Pot n’avait plus qu’à composer son dossier, une feuille d’ici, une feuille de là, mettant au jour, en ses discours du trône, les pensées élaborées par ses bureaux. D’où il résultait que périodiquement les citoyens étaient invités à se donner tout entiers aux travaux de la paix, sans oublier toutefois ceux de la guerre. Et les peuples entendaient que l’on était prêt à les croire en toute chose, et à sceller avec eux une éternelle alliance, comme aussi à les percer, à les déchirer et brûler à toute distance et selon les meilleures méthodes. Cependant quelque homme du peuple, voyant briller au palais royal la lampe du travailleur, disait : « Nous sommes gouvernés ». Mais quelque bureaucrate, qu’il fût de Guerre ou de Paix, faisait ainsi sa prière, après promotion reçue : « O mécanique, toi qui de coups et de pansements, de guerre et de paix, de malheur ou de bonheur, fait pour nous rosée d’importance, de croix et d’argent, que tu reçoives de nouveaux rouages et encore plus d’huile à travers des siècles de siècles ».

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Deuxième année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXIV)

1064

L'annuité, l'escompte, la surface d'un champ, la capacité d'un réservoir, le tonnage d'un navire, la richesse d'un engrais, la chaleur disponible dans le charbon, dans l'alcool, dans le sucre, tout cela est calculable, mesurable, par des raisonnements rigoureux et par des mesures précises, de façon que personne n'ait rien ici à croire. Ce genre de savoir, qui concerne les choses, et qui conduit à les changer pour notre avantage, est à la portée de tout homme qui voudra faire attention et suivre l'ordre requis. Le menuisier, le maçon, l'agriculteur sont continuellement occupés à des calculs de ce genre. Personne ne voudra dire que la femme y soit moins apte que l'homme ; la couturière, la cuisinière, la marchande de légumes ont aussi leurs problèmes de métier, et, tantôt par raisonnement, tantôt par expérience, elles arrivent à les résoudre. Et puisque cette méthode de mesurer, de peser, de calculer, est toujours au fond la même, on ne voit pas de raison pour que la femme n'avance pas fort loin dans les sciences, si seulement elle le veut. L'expérience, soit à l'école, soit au lycée, soit à l'université, confirme cette supposition.

Maintenant, si la femme s'intéresse aussi naturellement que l'homme à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Il me semble que la structure des deux sexes répond assez bien. Qui est bâti pour détruire et construire, pour transporter, pour écarter, pour vaincre enfin la nature extérieure ? La structure parle clairement. La fonction maternelle, qui n'est ni moins importante ni moins pressante, occupe assez la femme et limite sa province naturelle aux murs de la maison. D'où, quel que soit l'entrecroisement des travaux, une prédilection naturelle du sexe fort pour l'exploration et la conquête extérieures ; et, en revanche, dans le sexe dit faible, qui à vrai dire n'est ni moins robuste, ni moins résistant, ni moins courageux, quoique pour d'autres tâches, la pensée se porte plus volontiers à la première éducation et aux soins d'aménagement qui en sont la suite naturelle. Or cet autre paysage de pensées est éclairé par l'affection, par l'espérance, par le goût esthétique, enfin par une méditation sur la nature humaine.

Sans aucun risque de s'égarer dans les abstractions, on pourrait dire que la pensée féminine se porte surtout aux fins, au lieu que la masculine fait surtout attention aux moyens. Or les fins sont connues par le sentiment. Ici l'on ne peut ni calculer, ni mesurer, ni prouver à la rigueur. Que l'homme puisse quelque chose sur lui-même, qu'il doive réaliser un modèle de l'homme, que le progrès moral ne soit pas un vain mot, on ne peut le prouver ; il faut le croire ; il faut vouloir le croire ; ce qui ne peut aller sans une sorte d'amour invincible, qui, par réflexion, se change en une foi ou volonté intrépide. **[**Le sexe fort, qui se charge aussi de philosopher, ne fait guère attention à ces connaissances indiscutables, indiscutables par ceci que le doute à leur égard est déjà une faute. Ainsi est l'honneur, toujours sensible dans l'homme quoique l'homme s'étudie à le nier. Ainsi est la justice, offensée par cela même qu'on se demande ce qu'elle est. Ainsi est la liberté, cette vertu mère, qu'il faut évidemment faire être, et non point chercher comme on cherche une étoile. Or la première éducation, celle qui se fait autour des berceaux, efface toutes les subtilités par l'amour qui ne peut attendre, et qui suppose hardiment dans l'enfant tous ces miracles de l'esprit. Il est rigoureusement vrai que toute foi a pour objet l'enfant. Et il serait même plaisant de rechercher comment l'inventeur de la pompe, de la voile et de l'hélice, essaie de changer en machines à grand rendement ces adorables mythes, qui nient la machine. Tel est donc l'objet d'une rêverie muette, qui ne cède jamais. On comprend la force, la suite, et le prix des premières leçons de morale, qui n'ont cessé de sauver l'espèce, livrée sans cela aux divagations des inventeurs, Au reste cet autre ordre**][[1454]](#footnote-1455)** des pensées n'est pas propre à la femme. Dès que l'homme regarde par là, il sent bien qu'il doit faire provision de courage plutôt que de raisons. La vérité de toute religion est ici enfermée.

Maintenant si l'homme se plaît à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Ici encore c'est la structure qui répond. L'homme, manieur de choses, revient plus volontiers à la science des choses. Il est défricheur, laboureur, architecte ; ingénieux et patient en tous ces projets et en toutes ces actions. Moraliste, moins volontiers, parce que son fil à plomb et son compas ne peuvent rien là ; moins volontiers, parce que ce genre de méditation n'accompagne pas naturellement ses travaux ordinaires. Et, au contraire, où vont les pensées d'une femme qui nourrit et berce l'enfant, sinon aux caractères, aux vertus, aux vices, à ce qui devrait être, aux raisons d'espérer et de vouloir ? D'où se développe une pensée qui n'est pas tant soucieuse de preuves qu'attentive à rassembler et à sauver toutes les richesses de l'espérance et de l'amour. Or je crois bien que les lumières propres à ce qu'on nomme l'intuition féminine viennent toutes de là.

La Psychologie et la Vie, novembre 1928

*Libres Propos*, NS, 2e année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXV)

*SPS* XVII, « Pensée masculine et pensée féminine »

1065

Il m’est arrivé de réfléchir avec suite sur le calcul mental. Ce genre de savoir est utile en mille circonstances. En tous les achats, en tous les projets et pour toutes les affaires sans exception, il donne une première vue, et approchée, au sens exact du mot. Et cela tient à la méthode même qui commence par les grands nombres et finit par les petits, au rebours du calcul écrit. Si vous faites une addition la plume à la main, votre attention en sa fraîcheur se porte sur les centimes ; la plus grosse erreur serait donc la plus probable ; tout au moins une grosse erreur est tout aussi possible qu’une petite. Chaque chiffre étant pris pour ce qu’il est, la fonction du jugement est comme suspendue. En de telles opérations, la machine l’emporte de loin sur l’homme. Au contraire, dans le calcul mental, vous vous assurez d’abord des mille, puis des centaines, et ainsi de suite, formant une somme toujours approchée, mais dont la partie principale ne recevra plus de grands changements. Cette manière de compter tient le jugement en éveil. L’esprit juste est moins dans l’exactitude à la rigueur que dans une précaution constante contre les grosses erreurs, et un mépris, au moins provisoirement, des petites.

Je remarquais en ces exercices encore un autre avantage pour la formation de l’esprit ; c’est la nécessité où l’on se trouve d’inventer une méthode pour chaque problème. Par exemple, pour multiplier par vingt-cinq, vous multipliez par cent et vous prenez le quart. Pour multiplier par vingt, vous multipliez par dix et vous doublez. Chacun se donne ici sa règle, d’après les facilités qu’il aperçoit et d’après une expérience de ses propres aptitudes, ce qui encore tient en éveil la fonction du jugement. Il faut alors explorer les nombres, y reconnaître comme des points de division, enfin penser continuellement le rapport des grands nombres à des nombres plus petits. Au lieu que, dans l’opération écrite, on ne pense jamais qu’entre un et vingt. Je m’occupais donc à chercher des méthodes pour compter vite et à les mettre en expérience, assuré que je cultivais ainsi une attention de haute qualité. Cette sorte de jeu intéresse aussitôt tous les âges.

Seulement j’y découvris, et vous y découvrirez aussi, une difficulté à laquelle je n’avais point pensé. Dès que l’on se propose d’aller vite et, par exemple, de trouver un résultat dans un temps mesuré, soit trois secondes comptées par le juge du camp, on aperçoit qu’il faut alors surmonter une sorte de terreur qui d’abord rend stupide. Dans cet étrange état, on sait bien ce qu’il faudrait faire, à savoir se représenter les nombres, les diviser, les grouper autrement, à peu près comme on ferait manœuvrer des troupes. On sait ce qu’il faut faire donc, mais on ne le fait pas, parce que l’on revient à cette idée de traverse que le temps passe et qu’on n’arrivera point. Si un physiologiste étudiait à ce moment-là, par des instruments explorateurs, l’organisme de celui qui s’efforce à compter et ne peut, il mettrait au jour les signes de la peur, de l’impatience et peut-être de la colère. Mais vous ne le croirez point. Vous direz plutôt : « Je ne sais pas compter ; je ne suis point doué pour cela ; le problème est trop difficile pour moi. » Telles sont les ruses des passions, qui jamais n’avouent. Faites donc l’essai, sur un enfant, d’un calcul très simple et qu’il fait ordinairement en moins de trois secondes sans songer au temps. Changez les données et avertissez-le de ceci que le temps sera compté. Vous verrez ce que peut la peur de soi ; vous assisterez à une déroute de l’intelligence. Expérience amère, que tout homme a faite plus de cent fois, et toujours, à ce que je crois, sans bien la comprendre, parce qu’il se hâte de juger et de condamner le haut de son esprit, au lieu de faire attention aux conditions basses, invincibles tant qu’on les ignore. Et bref, c’est toujours la passion qu’il faut vaincre, dès que l’on veut former le jugement.

« 3 novembre 1928 » (VE)

*La Lumière*,3 novembre 1928

*Libres Propos*, NS, 2e année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXVI)

1942*VE* LXXX, « Calcul mental »

1066

Personne chez nous ne s'échaufferait pour les Jésuites. Mais cette fureur contre le seul nom de Combes, fureur que l'on voit renaître, et toute vive, en des hommes en qui on ne l'attendait point, s'explique par d'autres causes. La principale, et peut-être la seule, est dans une Terreur d'administration dont le souvenir est resté. Un préfet, un trésorier, un directeur des postes, un recteur, un général ne pouvaient plus faire société avec les ennemis du régime sans être aussitôt ramenés, et assez brutalement. D'où l'on inventa fiches et délation, mots qui sonnent mal. Au vrai, les trahisons qui furent châtiées à ce moment-là n'étaient nullement cachées ; elles s'étalaient au contraire ; le nouveau, c'est que le chef du gouvernement, à bon droit nommé le Petit Père, se sentait assez fort contre elles. Non qu'il fût soutenu par les députés de son propre parti, car les députés de gauche trahissent toujours plus ou moins, par cette société qui leur donne à dîner, les flatte et les endort. Mais les députés étaient ramenés aussi contre bon gré par l'impulsion irrésistible des comités départementaux. Combes, appuyé sur la masse électorale, réduisait à l'obéissance les pouvoirs intermédiaires, lesquels tyrannisent et se moquent du peuple dès que l'autorité centrale hésite, négocie, fléchit.

Le problème politique est resté le même. La masse est toujours prête à faire sentir sa pression toute puissante ; mais elle ne trouve point de levier. Les amis du peuple sont faibles comme des enfants. Ils ne peuvent supporter cette impopularité d'apparence qui retentit dans les grands journaux et dans les cercles élégants. Naïvement, ils prennent pour opinion publique l'opinion des tyrans et des ambitieux. Ainsi ils sont menés, tordus, à l'occasion jetés au panier, par l'action même de tous ceux qu'ils prennent comme amis, conseillers et soutiens. Il ne leur plaît pas d'être dénoncés tous les jours comme incapables, ignorants, fatigués, malades et même ivrognes ; ce fut le sort peu enviable de Camille Pelletan, qui était un grand orateur, un esprit profondément cultivé, un travailleur infatigable. Et jusque dans les rangs socialistes, j'aperçois des hommes de valeur qui ont très bien compris l'amère leçon. Le fauteuil du Représentant suprême est vide ; et il se fait tout autour un cercle respectueux qui va s'élargissant. Cependant, les bureaux gouvernent, sous d'éminents chefs de bureaux qui connaissent très bien le jeu. L'opinion réelle ne trouve plus passage.

Tout est prêt pourtant. Les comités sont les mêmes ; les délégués sont les mêmes. L'opinion et la résolution se montrent par des signes dispersés et discordants ; les tremblants pouvoirs, qui ont l'oreille fine, savent très bien manœuvrer et céder ; et, pour tout dire, nous sommes en république, mais atteints de paralysie pour ne savoir à qui porter les volontés du peuple. Ils disent tous oui et n'en font pas plus. Si Combes revivait, nous verrions aussitôt la circulation rétablie dans ce grand corps, et les délégués prenant le train et secouant les députés. Le chœur des ambitieux et des écrivains faméliques crierait que tout est perdu. Crédit ferait mine de s'enfuir, et Faillite de se montrer. Grimaces parisiennes. Il n'a fallu au temps de Combes qu'un homme sans peur après une grande injustice. Certes la grande injustice n'a pas manqué à notre temps ; seulement, elle a tué tous les hommes sans peur, ou il s'en faut de peu. Remarquez qu'il faut bien des hommes sans peur pour qu'on ait chance d'y trouver un politique, car ce métier ne plaît pas à beaucoup. Voyez Romain Rolland en exil volontaire, Duhamel rêvant, Barbusse rêvant. Mais il est vrai aussi que pousse derrière nous la moisson des jeunes hommes sans peur ; rumeur de printemps et bientôt d'été. Il ne nous faut qu'un peu de patience encore.

*La Lumière*, 17 novembre 1928

*Libres Propos*, NS, 2e année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXVII)

1067

Calliclès suit les funérailles de l'homme qui n'a point trahi. Que fait là Calliclès ? Mais où serait cette ombre diligente, sinon en ces lieux et en ces cortèges où l'on soupçonne qu'il y a des hommes lassés de vertu ? « Étrange folie, se disait-il, les jeux étant faits comme ils sont, tout étalés, et les chances bien claires, que des hommes qui ne sont point sots misent encore sur ce triste tableau de la justice, où l'on ne gagne jamais. Et pourtant, jamais le passage d'un jeu à l'autre ne fut mieux ménagé. Pouvoir a rentré ses griffes. Il ne s'agit plus de ces partis violents, comme autrefois, ni d'Archelaüs, le fameux tyran, ni du taureau de Phalaris. Le pouvoir se nomme justice et plaide, ma foi, très bien. Ce n'est plus au fil de l'épée, et par-dessus les cadavres, que l'on conquiert les louanges des lettrés, la rumeur agréable des riches et le sourire des femmes bien parées. Il suffit d'un tour adroit de plume ou de parole, d'un brin d'élégance, d'un geste de main qui défait la pensée, d'un petit salut à la raison d'État, d'un sentiment à ces messieurs prêtres, ou d'un peu de cordialité à ces messieurs moines, qui sont de bons vivants. Cette frontière, qui sépare justice et puissance, on la passe sans la voir, on la passe en dormant, comme dans les trains de luxe. Il ne manque point d'actifs valets, Scapins et Mascarilles, qui s'occupent des bagages et de tout. Vous vous trouvez déporté au pays élégant même avant d'avoir payé le passage. Et nous avons ce raffinement de donner le pouvoir avant qu'on le mérite, de le donner afin qu'on le mérite. Il faut crier et faire le méchant si l'on veut rester du côté des pauvres. Or, celui qui a lu, qui a appris, qui a médité et mesuré, est-il quelque chose qui lui soit plus pénible que ce ton de populace ? La route étant ainsi aplanie et doucement inclinée, se peut-il qu'ils ne s'y laissent pas aller tous, oui tous ceux qui savent, qui parlent, qui écrivent, qui conseillent ? »

Ainsi parlait Calliclès à lui-même, essayant de deviner, en tous ces hommes vêtus sans élégance, marqués de travail et de souci, les lourdes valeurs, et aussi les ambitions qui leur donneraient des ailes ; mais cette ombre, si habile à se glisser, à pénétrer, ne trouvait guère que cet autre pouvoir qui refuse pouvoir, une gloire retirée et contente, enfin l'esprit nu, pauvre, invincible. Il ne put se défendre de s'irriter, comme il faisait aux entretiens de Socrate.

« Il faudra, se dit-il, que nous soyons plus attentifs encore à punir. Car on dirait que nos académiciens dorment et que nos critiques ne savent plus mordre. Plus que jamais, donc, prouver que l'historien ne sait pas l'histoire, que l'économiste ignore les premiers éléments, que l'helléniste en est tout juste à l'alphabet, que l'écrivain fait des fautes de grammaire, que le romancier est un plagiaire et le politique un niais, tant que l'historien, l'économiste, l'écrivain et le politique n'auront pas fait ce salut un peu bas dont on ne se relève point. À l'esprit, blessures d'esprit. Et l'on verra bien s'ils se consolent, réduits à leurs amis ignorants et rudes, forgerons, terrassiers, manœuvres, hommes sans nuances et qui ne savent point louer ».

À ce moment parut, visible seulement à l'ombre de Calliclès, l'ombre de Socrate. Cet ancêtre de la raison punie, cet ami de la vérité et de la justice avait quelques motifs d'être là. Toutes les fois qu'un homme se consulte lui-même et se croit lui-même, méprisant honneurs, richesse et puissance, Socrate est assis à ses côtés. Mais cette fois l'ombre au nez camus voltigeait ici et là, heureuse et fraternelle. Et, ne jugeant pas utile de discuter maintenant, elle dit seulement à l'oreille du puissant sophiste : « Il y a des choses, Calliclès, que tu ne comprendras jamais ».

*La Lumière*, 24 novembre 1928

*Libres Propos*, NS, 2e année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXVIII)

1068

La conversation en était venue à cette pétition désormais fameuse, par laquelle les Normaliens revendiquent le droit de n'être pas officiers. Le ton s'élevait et les voix faisaient comme un tumulte ; car cette fois les pensées sont piquées en leur centre, et c'est peut-être la première fois depuis l'armistice que l'on se trouve devant un parti bien clair.

Le détourneur dit : « Ne prenez point trop au sérieux ce que l'on appelle, en termes d'école, un canular. Ces jeunes gens assistent par force à des leçons de stratégie et de tactique ; je ne sais si vous vous faites une idée de cette scolastique, la plus ennuyeuse que l'on ait vue. L'auditeur a voulu piquer ; et, dans ces cas-là, le piqué doit rire, ou bien c'est de lui qu'on rit. Voilà toute l'histoire ».

« Je ne sais, dit un homme triste. Il me semble que les terribles nécessités de la guerre ne permettent pas qu'on rie. On ne conçoit point une revue au cantonnement, avec chansons et le reste, où les hommes de troupe diraient tout cru ce qu'ils pensent quelquefois. Soyons sérieux ».

« Est-ce que je ris ? dit un jeune. C'est ici un grave débat entre soi et soi. Entre celui qui commande, et qui naturellement se livre à l'humeur, menace, se moque, méprise selon le cas, et l'homme-outil, en qui ces mêmes écarts d'humeur seront punis de mort, la situation est violente. Le respect qui est dû d'homme à homme, et qui est peut-être le plus clair des devoirs, est ici nié et foulé. On ne peut refuser le rôle de l'offensé ; cela c'est bien entendu ; mais aussi ce n'est pas le pire ; ne peut-on refuser le rôle de l'offenseur ? J'entends bien qu'on peut toujours être humain, et bon roi. Mais, pour ma part, je ne suis pas un saint. Je crains d'exercer un pouvoir qui va à l'abus si naturellement, si aisément. Laissons même les raisons. Par un sentiment fort, et dont je ne rougis point, je refuse de porter avec moi ces signes qui, d'eux-mêmes, éloignent, glacent, répriment. Je demande si ce sentiment m'est permis ».

« Voilà bien de la subtilité, dit un bouillant personnage. Il y a offense en cette prose, et je compte que les grands chefs ne s'y méprendront pas ».

« Je veux bien admettre, dis-je, que cette prose n'est pas faite pour vous plaire. Mais essayez de comprendre. Il y a eu la guerre. Vous en voudriez faire un chapitre d'histoire bien propre. Vous lavez, vous frottez, mais la mer n'y suffirait pas. Je ne parle pas surtout des cadavres, des hôpitaux, des mutilés ; c'est l'honneur de l'homme de pouvoir regarder en face un destin cruel. Je sais que vous êtes un brave ; mais je sais aussi que cette jeunesse n'est point lâche. Or il faut regarder attentivement à cette ivresse des pouvoirs, à ce règne des importants, à ces rois à l'ancienne mode qui, soudain, ressuscitèrent avec leur nuage de courtisans et de valets, et d'autre part à ces esclaves terreux, qui comptaient juste autant qu'une pioche et qu'une pelle ; enfin à ce régime militaire, qui s'adore lui-même, qui s'affirme, qui s'étend, qui nie la paix, qui s'applique à faire durer, contre nos institutions et nos mœurs, l'inhumaine séparation entre maîtres et esclaves. Or il se peut que nous n'échappions point à ce régime de fer. Vous autres, à renfort de fureur, d'injustice, de violentes maximes et de violentes actions, vous arriverez peut-être à prouver par le fait que ce régime est le seul possible. Vous n'arriverez pas à prouver qu'il est beau ; vous n'arriverez pas à prouver que tout homme qui est capable d'en tirer pouvoir et privilège viendra vite à l'adorer. Si c'est la réponse de l'homme qui vous irrite en cette prose, permettez-moi de marquer un point. »

*La Lumière*,15 décembre 1928

*Libres Propos*, NS, 2e année, n°12, 20 décembre 1928 (CLXXIX)

SM2 X « Refus de privilèges »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°1, 20 janvier 1929

1069

 « Charité ! Charité ! me dit le R. P. Philéas ; en vérité vous faites un beau théologien ; un théologien qui ne croit pas en Dieu ».

« Il faut bien, lui dis-je, quelque compensation. N'êtes-vous pas un prêtre qui ne croit pas en l'homme » ?

« Comment, dit-il, comment croirais-je en l'homme, le voyant borné comme il est, chargé de besoins comme il est, toujours un peu fou de peur et un peu fou de colère ; cynique et ingrat dès que la nécessité le lâche un peu ; passable seulement quand il est tenu et serré. Il faut aimer Dieu si l'on veut aimer l'homme. Mais ce sont des mystères où vous n'entrez point. En vain vous frappez sur l'idée comme sur un gong ; ce n'est que du son ».

« N'est-ce pas, lui dis-je, dans vos livres que j'ai lu, tout au contraire, que celui qui ne sait pas aimer son semblable ne sait pas non plus aimer Dieu ? Au reste je ne voudrais point me vanter d'aimer Dieu ; je l'entendrais si subtilement, si abstraitement, que j'en aurais honte. Mais que je rencontre l'homme de charité, ou seulement que je l'imagine, j'en fais mon Dieu, et je l'imite autant que me le permet une nature négligente, aisément heureuse, et trop prompte. Et je vous avoue que le miracle de Monseigneur Bienvenu... »

« Oui, dit-il, je sais que vous faites votre évangile de Hugo et de Tolstoï. Et, puisqu'aujourd'hui nous parlons franc, sachez que j'ai horreur de cette religion sans objet et sans règle. Il est plus facile de peindre un évêque que d'être évêque ; et la vie humaine est une sévère épreuve, qui n'a de sens que par le malheur, la souffrance, et la mort présente. L'homme heureux ne peut me comprendre ».

« J'entends, lui dis-je ; l'homme vrai, l'homme purifié, l'homme sauvé, c'est l'homme dans la guerre. Et soit. L'homme paraît alors comme je sais qu'il est, et bien meilleur qu'il ne croit être. Là-dessus je ne dispute point ; et je ne rencontre pas encore aujourd'hui le vrai fantassin sans lui rendre mon culte ; oui, même s'il est contre moi et contre l'homme et contre l'espérance, ce qui quelquefois arrive. Mais j'avoue que les grands pasteurs me sont plus difficiles à aimer. Je ne vous vis point, Philéas, en ces jours sinistres ; toutefois, j'en ai remarqué plus d'un de votre foi, plus d'un d'une autre religion, et qui me semblaient plus disposés à exhorter qu'à faire, et, j'ose dire, trop aisément consolés du malheur d'autrui. Non point lâches ; l'homme n'est point lâche ; mais plutôt comme enivrés et rendus insensibles par le contact de cet ordre sanglant, où ils trouvaient grand pouvoir avec peu de risque. Au reste je ne fais pas ici de différence entre le chef spirituel et le chef temporel. Et je me posais cette question en lisant ces jours-ci quelques fragments des mémoires d'un grand chef, où je trouvais une froide et lucide résolution, jointe à des sentiments d'humaine fraternité que je n'arrive pas à comprendre. Comment trouve-t-on des chefs, si l'amour du pouvoir n'étouffe pas toute charité ? Ou bien cette impassible résolution, que je ne puis m'empêcher de croire trop facile, ne tient-elle pas, en eux comme en vous, à un genre de charité trop au-dessus des hommes, et qui commence par Dieu ? Je dis par Dieu, ou par quelque idée marquée d'un autre nom, mais abstraite toujours. Je ne juge point. Selon une doctrine que vous reconnaîtrez, je ne dois juger que moi. Bon. Mais d'après cela, croyez-vous que je vais prendre à vos côtés la place et le rôle d'un homme sérieux et profond qui désespère de l'homme, qui désespère de la paix, qui adore l'ordre de force comme seul possible ? Est-ce aimer, enfin, est-ce croire, si de ces vertus du fantassin innombrable, en cette Europe, on n'essaie pas de former un ordre fraternel, même à grand risque, même à tout risque ? »

27 décembre 1928 (SM2)

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXX)

1939 SM2 XIII « PASTEURS »

1070

Les dieux de l'*Iliade* sont moins raisonnables que les hommes. Tous ces guerriers autour de Troie sont las de se battre pour les intérêts ou les haines de deux ou trois ; ils désirent une trêve et un arrangement, ou bien quelque combat singulier qui réglerait tout, après quoi ils s'en retourneraient. Ce sont les dieux qui inspirent à l'un ou à l'autre de violer les serments. D'où l'on peut dire que cette mythologie est elle-même absurde, comme sont nos rêves. Mais cela n'instruit pas.

Il vaut mieux chercher les dieux, où ils naissent et quand. Dans cet emportement, dans cette mêlée et dans ce nuage de poussière, c'est là qu'ils croient voir les dieux, surtout qu'ils croient les avoir vus, qu'ils les devinent à côté d'eux, derrière eux. Souvent poursuivant leur ennemi, et le tenant presque, ils le perdent soudain. En quoi ils sont trompés par leur propre violence, par un élan mal mesuré, par ce tumulte et ce désordre qui est leur œuvre. Ils ne sont point trompés, ils se trompent, comme le commun langage le dit si bien. Toutefois[[1455]](#footnote-1456) ils ne sont point non plus en état de comprendre cela ; un homme courant et frappant ne pense pas bien. Mais plutôt ils supposent quelque invisible et invincible qui a recouvert leur ennemi d'un nuage et l'a emporté hors du combat. Plus près encore d'eux-mêmes, quand ils se sentent allègres et invincibles, quand ils ne peuvent retenir leurs mains ni leurs genoux, ils disent ingénument que quelque dieu les pousse. Et, encore bien mieux, quand ils fuient en troupeau, ils se sentent menés. Au vrai ils sont menés par cette partie d'eux-mêmes qui ne demande point permission, cœur, muscles, et toute la machine humaine. En bref, tous ces dieux qu'ils imaginent, ce sont leurs passions. Ainsi il n'est pas étonnant que leurs dieux soient moins sages qu'eux-mêmes.

Leurs dieux, mais non pas tous. Jupiter, en cette guerre des dieux, est arbitre et spectateur. Il élève sa balance d'or, après avoir mis dans les plateaux le sort des uns et des autres ; il voit qu'un des plateaux s'abaisse, annonçant victoire aux uns pour ce jour-là, défaite aux autres ; il n'en pense pas plus. Ce qui signifie que tout sera réglé par des forces aussi aveugles et inhumaines que celle de la pesanteur. Cette pensée n'est pas petite ; elle dessine d'un trait irréprochable tout l'avenir de la connaissance, et tous les pouvoirs réels. Que fit jamais le pouvoir, sinon élever au-dessus des hommes sa balance d'or, réglée aussi bien qu'il sait faire, et dire : « Voilà ce qui sera par la nécessité ; et c'est cela même que je veux et ordonne » ? La sagesse de Montesquieu paraît dans les nuages.

Remontant maintenant le cours des dieux, si je puis dire, je découvre encore d'autres métaphores parfaites. Car les hommes de l'*Iliade* savaient bien dire que Jupiter, le dieu politique, avait vaincu les Titans, qui sont les dieux de la terre, entendez non pas même les passions, mais la brute sans loi, qui est au-dessous des passions. Il lui reste à gouverner les passions mêmes, qui sont Junon, Neptune, Apollon, Vénus. Minerve même, Minerve, la déesse de la sagesse, est passion aussi, indocile aussi, tenue aussi par la menace, quoiqu'elle soit la préférée. Nous n'avons pas encore mesuré cette pensée. Et toujours est-il que ce peuple des dieux, brillant et immortel, représente assez bien ce que la balance d'or trouve à gouverner et régler en chacun de nous, passions, filles de la sagesse, filles aimées et redoutables. C'est ainsi que le poète, d'un juste mouvement, et se fiant à la forme humaine, ce qui[[1456]](#footnote-1457) est le secret des secrets, trace d'un trait sûr le sommaire des sciences, et termine d'avance le cercle de nos réflexions. Sans savoir qu'il sait. Homère aveugle, voilà sans doute la plus étonnante métaphore. Ce ciel est en deçà des yeux. Et la guerre des idées se fait d'abord dans le ciel.

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXI)

1934 LIT XLI

1071

Pierrefeu a remarqué dans son G. Q. G., qui devrait être le bréviaire des civils, que les grades sont donnés régulièrement, et selon une stricte justice, à l'intelligence et au savoir. L'homme de main et d'entreprise, qui sait dompter un cheval, risquer, oser, n'a aucune chance de s'élever sur l'élève qui a appris sa leçon, qui sait comprendre, rédiger, discuter. L'esprit commande, la force exécute. Et voilà qui arrête tout net l'idéologue soucieux d'ordonner les valeurs selon l'esprit. L'idéologue, c'est le militaire. Le système de Jaurès, selon lequel le plus instruit commande, c'est le système militaire même. L'intelligence ici s'empêtre elle-même ; il n'y a que l'expérience de l'homme de troupe qui puisse démêler la malice ; et le principe en est qu'un homme d'esprit ne doit jamais être simple soldat.

Napoléon élevait les sabreurs ; il allait au plus pressé ; et il s'en est repenti. « Ney, disait-il, oublie les troupes qu'il n'a pas sous les yeux ». Il faut que le commandement pense sur états, sur cartes, sur étapes. Et voilà une raison d'estimer les bacheliers, brevetés, diplômés. Mais ce n'est qu'une raison extérieure. L'expérience de la nation armée a fait voir que l'intellectuel n'a pas moins de feu et d'audace que l'ignorant. La matière de guerre, l'animal d'abord peureux et aussitôt irrité, l'impulsion des jambes, leviers admirables, le thorax gonflé de colères, les industrieuses et violentes mains, tout cela est réparti à peu près également entre les hommes sains. Le littérateur, le discoureur, l'historien, le statisticien bondiront comme des lions, dès que les filets bien serrés du commandement maintiendront l'ordre militaire. Cela est réglé et jugé, d'après mille expériences. Il n'est pas difficile de faire la guerre ; mais il est difficile de la préparer, par une concentration des pouvoirs, par un brisement des espoirs, par une séparation d'abord des maîtres et des esclaves.

Or qu'est-ce qui résiste ? Ce n'est point l'humeur. L'humeur est instable ; un quart de vin l'apaise. Ce qui résiste c'est ce qui sait parler, ce qui raisonne à part soi, ce qui instruit autour, ce qui juge le chef. L'esprit donc, s'il n'est chef de répression, sera chef de révolte. Il s'agit donc de discerner l'esprit partout où il se cache, et de lui donner pouvoir, et de ne point permettre qu'il refuse pouvoir. Ainsi le problème n'est pas, comme on aurait pu croire, de choisir quelques puissantes brutes, mais au contraire d'aller chercher les forts en thème, de les tirer du rang, de les élever jusqu'à ce despotique pouvoir qu'un président du Conseil est bien loin d'avoir, et devant lequel l'hésitation et le plus petit commencement de critique ou de moquerie sont des crimes.

Votre homme est peut-être myope et un brin maladroit ; mais laissez faire. Premièrement il fera très bien son métier ; il fera voir cette exactitude en tout, cette attention méthodique, cette mémoire infaillible, cette connaissance des règlements, qui encerclent, étonnent et découragent le troupier. Non seulement il aimera ce qu'il fait, parce qu'il le fera bien ; mais il aimera aussi cette obéissance qui court le long des rangs comme un message, et même une sorte d'amitié, s'il n'est pas aussi méchant qu'il pourrait l'être. Et quand même il serait un peu tiède, et ironique en son privé, cela fera toujours un mécontent de moins. Et surtout il importe que l'homme de troupe ne puisse pas dire : « Voilà un de mes frères d'esclavage, qui porte le même fardeau que moi. Il aurait pu être officier ; et il ne l'a pas voulu ». Or cette séparation se fait aisément. Il est rare qu'un homme instruit refuse pouvoir. L'esprit est ambitieux ; tel est le ressort de toute l'injustice. Seulement je crois que cela peut changer. J'en vois des signes. Si ce changement se fait, d'autres changements suivront aussitôt. O Fraternité, que ne pourrais-tu ?

Nouvelle Revue Française, 1er Janvier 1929

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXII)

1939 SM2 XIV « Officiers et soldats »

1072

Je ne suis pas curieux de savoir ce que pensent les chiens, les chats, les bœufs ou les lapins. J'entends bien ce que l'on me dit – cela traîne partout, cela fait un lieu commun – que j'ai moi-même, et que nous avons tous, nous les hommes, de ces pensées auxquelles nous ne faisons guère attention, de ces pensées de demi-jour, ou crépusculaires, comme ce soin presque machinal de me tenir debout, ou de conduire ma plume selon l'orthographe ; et quelquefois je découvre que je pensais à quelque chose, comme à une chanson que je fredonne, sans m'en apercevoir ; et cette pensée est pourtant quelque chose pour moi ; et ces feuillages roux que je vois tout en écrivant, sans les regarder, ils sont pourtant quelque chose dans la couleur de mes pensées. On peut raffiner là-dessus, et même autant qu'on voudra, décrivant une sorte de frange ou de pénombre autour de mes pensées principales, qui forment le centre du tableau. Et puisqu'il y a de ces pensées crépusculaires, qui sont à peine des pensées, voilà donc de quoi sont occupés, selon la vraisemblance, les chiens, les chats, les bœufs et les lapins. Demi-sommeil et presque rêve.

L'homme fatigué, l'homme qui va s'endormir, connaît de telles pensées ; il est chien ou chat à ces moments-là. D'où l'on conçoit des degrés infinis dans toute la nature, et des degrés infinis en nous, conscience, subconscience, inconscience ; et ces derniers degrés, les plus obscurs, conduisent même à dire qu'on peut avoir des pensées sans savoir qu'on les a, aimer sans savoir qu'on aime, haïr et vouloir nuire sans savoir qu'on hait et qu'on veut nuire. Cela est assez émouvant, et donne même grande prise sur les esprits faibles, à qui on découvre des abîmes d'intentions et de projets. J'ai demandé plus d'une fois à des peseurs d'or, que je voyais habiles, de faire sonner toute cette fausse monnaie ; mais ils n'osèrent pas. L'inconscient est de cérémonie pour dîner en ville, comme l'habit noir.

Il faut pourtant une sévère exactitude en ces choses, ou ne point s'en mêler. Qu'on retourne la question comme on voudra, la conscience faible ou diffuse est un fait de l'attention la plus éveillée. Comme la lumière d'une lanterne fait voir autour du centre qu'elle éclaire d'autres ombres et comme des esquisses d'hommes et de choses, ainsi 1'homme qui réfléchit découvre en lui-même de ces pensées du coin de l’œil, si l'on peut dire, et même les tire un peu au jour, se plaisant à les remettre aussitôt dans leur premier état. Mais je le prends ici sur le fait ; ces pensées presque larves, c'est lui, l'étincelant penseur, c'est lui qui les forme. Et c'est un grand sophisme, dont je voudrais lui faire honte, s'il enseigne que ces pensées, quand la lumière centrale manque, sont encore des pensées qui vivent et se développent par elles-mêmes et pour elles-mêmes, comme d'étranges animaux. C'est comme si l'on voulait dire que les formes entrevues dans la pénombre autour de la lanterne, gardent cette fugitive lueur comme une phosphorescence à elles propre, quand la lanterne est éteinte.

L'autre parti, où je vois Descartes, peu suivi, peu soucieux d'être suivi, l'autre parti tranche, d'après cette vue, qu'une pensée qui n'est point formée en pleine attention n'est plus une pensée du tout. Par exemple la somme de trois et deux qui fait la même chose que quatre et un, si je n'y fais plus attention, ce n'est qu'un signe tout nu et une parole mécanique, enfin un mouvement du corps qui dit : « trois et deux font cinq ». Et soutenir que, quand je dis cela sans y penser, je forme encore des nombres, c'est comme si l'on disait que la machine à compter qui est chez l'épicier forme aussi des nombres en son intérieur. Suivez donc cette pensée ; éclairez les erreurs, les sottises, les passions, les folies de l'homme par ce côté-là. Qui n'a que des rêves n'a point de rêves, et qui pense à demi ne pense point du tout. Mille regrets ; mais ne faites point de conversation avec votre chat.

**[**Ce qui manque, dans la conversation du chat, c'est très précisément le nombre véritable qu'il ne forme pas plus que ne fait la machine à compter. La pensée est éclairée par le dessus, et les subtilités de l'arithmétique sont ce qui soutient la conversation entre caissier et placier. Les pensées sont reconnues dans l'esprit humain comme Malebranche les voyait toutes en Dieu. Ces notations sont équivalentes, et c'est par soupçonner cela que l'homme a de l'esprit.**][[1457]](#footnote-1458)**

20 novembre 1928 (EH2)

La Psychologie et la Vie, décembre 1928

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXIII)

1938 EH XXVII « Pensées crépusculaires » (*absent de EH1*)

1073

Dirigeables, avions, sous-marins, c'est toujours guerre. J'y vois les traits de la guerre. Nul rapport entre la dépense et le profit. Nul souci des hommes, qui sont ici de simples moyens. Et en même temps cet étrange détour de pensée qui fait que les guerres sont acclamées. Un peuple veut prouver qu'il a des richesses à jeter et une ressource d'énergie inépuisable ; mais, par cela même, l'individu est mis en demeure de prouver qu'il n'est pas moins audacieux qu'un autre ; à quoi il arrive aussitôt par un redressement qui le fait roi. Ainsi il est lavé de honte, de confusion, de petitesse. Cette hauteur, cette indifférence, ce froid mépris qui sont l'armure du chef, voici que l'homme le plus humilié s'en trouve soudain revêtu ; l'égalité s'établit ; l'homme est reconnu par l'homme. Cette victoire, qui est la victoire, est premièrement assurée, quoi qu'il arrive. Ce jeu dangereux est accepté, bravement et joyeusement, comme autrefois on acceptait le duel.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'homme est très mauvais juge ici en sa propre cause. Les enragés de l'honneur, quand ils risquaient par surcroît leur tête, ne s'en battaient que mieux. Le risque, en ces aventures, est la raison d'y aller. Ainsi ne comptez pas que pilotes, timoniers, machinistes, électriciens, signaleurs, télégraphistes, cuisiniers de ces dangereux engins auront pitié d'eux-mêmes. Ne comptez pas sur la peur, qui si promptement se change en courage. Il faut plutôt espérer quelque chose du spectateur. Je sais trop que, dans la guerre ouverte, le spectateur trompe l'attente du sage, et même le sage quelquefois trompe sa propre attente. C'est peut-être qu'étant tous soumis à une peur indéterminée, ils se jettent à une sorte de courage sans action qui les fait inflexibles. Mais dans cette guerre gratuite et qui n'engage que les exécutants, il me semble que le spectateur est plus libre, plus maître de son jugement et, parce qu'il ne paie nullement de soi, moins prodigue des autres. Toutefois, l'opinion de guerre qui plane toujours sur ces exercices de courage, paralyse encore les pensées, les détourne, les hébète. Le fait est que nul n'ose mordre dans le vif. On essaiera de dire que les avions sont mal construits, l'aviation mal gouvernée, et choses semblables. Mais apercevoir que l'avion bien construit tuera aussi bien, par l'audace croissante qu'il permettra et même exigera, nul ne l'ose. Nul ne fait les comptes du progrès. Du moment que les hommes se risquent, et joyeusement se risquent, il semble que tout est dit.

Or, dans le fait, peu d'hommes pensent à l'usage qu'ils pourront faire du dirigeable et de l'avion, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Ce sont jeux de riches. Il y a des mineurs à cinq cents mètres sous la terre et mal protégés ; il y a des poussières d'usine qui usent les yeux et les poumons ; il y a des êtres fatigués tous les soirs et sans loisir réel. Il y a des enfants crasseux, des maisons puantes. Il y a des illettrés, des dégénérés, des désespérés. Cela n'est pas miracle si la plus belle jeunesse est jetée à un jeu meurtrier qui massacre à coup sûr les meilleurs. Sans compter ces travaux de luxe que consomment les merveilleuses machines volantes et plongeantes, et qui sont autant de pris sur les travaux utiles et sur le pain de chacun. Il se peut que ceux qui ont une vie mutilée et à peine humaine soient consolés en suivant des yeux l'avion ou en lisant chaque matin ce que l'homme peut oser. Cela est beau. Mais tous ces jugements, du haut et du bas, ont quelque chose de convulsif. Je voudrais entendre l'homme moyen, l'arbitre, sur une question comme celle-ci : « Est-il bien pressant d'aller de Paris à Madagascar en huit jours ? » Mais l'arbitre ne dit rien. Il conduit d'ornière en ornière l'utile tombereau, le tombereau des temps mérovingiens.

*La Lumière*,1er Décembre 1928

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXIV)

SM2 VIII « Jeux de riches »

1074

On était venu à parler de ce général qui, au cimetière de Fontainebleau, ôta, avec indignation, les drapeaux qui ornaient les tombes de deux ou trois soldats allemands. « Je ne veux point, dis-je, juger ce général, d'après mes propres idées ; je veux le juger d'après les siennes. Et je dis qu'il a manqué à l'honneur ».

« L'honneur ? dit le niais ; qui peut savoir ce que c'est que l'honneur ? Notion vague, déformable, déformée, propre à servir toutes les passions ». La police devrait payer les niais ; mais ils sont gratuits. Il n'y a rien de plus aisé à gouverner qu'un important qui doute de tout. Et que pouvons-nous espérer, nous autres, de ces esprits faibles qui s'échappent par tous les trous, comme des souris ?

« Au contraire, dis-je, il n'y a rien de plus précis et de mieux défini que l'honneur. Par exemple, cet aviateur allemand qui était prince royal, et qui mourut à Rouen de ses blessures, on lui fit, et dans la guerre même, de royales funérailles ; et cela est selon l'honneur. Ces aviateurs français qui allèrent saluer deux ennemis de leur arme, prisonniers en leur voisinage, agirent selon l'honneur. Au lieu que cet autre général qui, en ce temps-là, leur infligea un blâme public pour ce fait, et, bien plus, injuria les aviateurs ennemis, manqua, lui aussi, à l'honneur et fut officiellement désavoué, tant l'honneur est brillant et clair. L'honneur est court, disons même borné ; pourtant, universel, humain et fort. Souvent brutal, toujours redoutable. Mais, j'y trouve de quoi espérer. Au contraire, de ces deux généraux sans honneur, et de ceux qui leur ressemblent, l'humanité a tout à craindre et n'a rien à espérer ».

Le niais reprenait ses esprits comme il pouvait. Cependant l'arbitre, il y a toujours l'arbitre dans tout cercle, était très éveillé. « Je ne vois là, me dit-il, que des exemples forts, et qui parlent au cœur. Mais où est la doctrine ? Qu'est-ce que l'honneur ? Qui dessinera cette idée ? »

« Hegel, lui dis-je, m'a instruit de ces choses, et vous instruira de même si vous avez patience. En attendant, voici ce que j'en sais. L'honneur estime l'homme qui sait vouloir, c'est-à-dire qui sait surmonter, en son propre animal, notre grand ennemi à tous, qui est la peur. L'homme d'honneur cherche son semblable, l'éprouve, le reconnaît dans l'épreuve, et par-dessus les lois, les intérêts et les passions, le nomme son frère et son égal. Par cette recherche et cette reconnaissance, qui ne vont point sans défis, coups d'épée, massacres, c'est pourtant l'humanité qui est reconnue ; ainsi les combats d'honneur annoncent une belle paix. Mais, attendez ; ils annoncent encore mieux. Car le Généreux, comme Descartes l'appelle, juge naturellement des autres hommes, et jusqu'à preuve contraire, d'après ce qu'il sent en lui-même ; et toujours devinera mieux qu'un autre, et même éveillera, aimera d'avance et réchauffera en tout homme le plus petit commencement de liberté et de puissance sur soi. Et, pour quelques fripons et lâches qu'il méprise, il trouvera autant d'humbles héros qu'il en voudra, avec lui ou contre lui, il n'importe. Et certes, avec eux et contre eux, il nous fera la plus terrible guerre ; il la fera, il ne la voudra point ; car il a vaincu cette basse peur, cet universel mépris, cette sombre vue sur les hommes, sur les intérêts, sur les convoitises, qui font croire que la guerre est naturelle et inévitable. Et, bref, sous le couvert du grand et redoutable honneur, je vois naître la jeune charité, qui est du même souffle, et encore plus hardie, puisqu'elle suppose une grande âme, contre les preuves, et aussi bien dans un forçat. Mais peut-être n'avez-vous point lu *Les Misérables ?* C'est un très beau livre aussi ».

*La Lumière*,8 décembre 1928

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXV)

SM2 IX « L'honneur devant le bon sens »

1075

Je vis hier, attablés à la brasserie, et entourés de nuages de fumée, des survivants de quelque régiment d'infanterie. Ces visages si divers avaient en commun un genre de solidité impénétrable, jointe à cette bonne humeur qui ne s'use point, et qui vient de ce que l'on se dit chaque matin : « Ce n'est plus la guerre ». Les hommes qui sont contents, sont faciles à gouverner. Le fait est que les anciens combattants n'ont rien changé dans la politique. Ce n'est pas qu'ils n'aient rien dit. Au contraire, tout ce qu'ils avaient gardé de ces sombres années, a été mis au jour par quelques-uns, avec force, avec éclat. Et, quoi qu'on ait annoncé plus d'une fois que les récits de guerre ne se vendaient plus, j'en vois paraître d'autres, et encore d'autres, tous marqués de cruelles vérités, et je crois que rien n'est si sérieusement lu. Toutefois, aucun effet ne se montre. Et cela prouve premièrement que la machine politique est lourde à remuer.

Mais il faut dire aussi que le soldat mécontent, outre qu'il est toujours plus content qu'il ne voudrait, est toujours assez difficile à déchiffrer. Je n'ai aucune peine à le faire parler ; les terribles souvenirs sont tout frais encore, et bien vivants ; et je suis un bon auditeur, par les mêmes raisons qui font qu'il est bon narrateur. Même je ne puis point dire que ses opinions diffèrent jamais beaucoup des miennes. Il faut seulement les tenir tout près du fait, dans la boue, dans le sang, dans le meurtre stupide. Jamais je ne l'entends dire que la guerre est un mal nécessaire ; encore moins que la guerre soit un noble jeu et une école des vertus. Quant aux merveilles de la stratégie et de la tactique, on en entend de bonnes, et telles même que celui qui n'a pas fait la guerre ne peut les croire. D'où la guerre paraît encore plus ridicule qu'atroce. Et l'un des plus fougueux fantassins, virtuose des attaques réelles, me faisait, il n'y a pas longtemps, cette prédiction : « Il n'y aura plus de guerre. Tant que ceux qui ont vu le feu vivront, soyez bien tranquille. Et ensuite, l'habitude étant perdue, on ne pourra former de nouveau les hommes selon cette étrange folie. » Très bien. Mais je sais que ce métal, frappé autrement, rendra d'autres sons.

Tous les sons ensemble. Et, même quand le son principal me plaît, j'entends d'autres harmoniques, comme on dit, et aussi d'aigres dissonances. On méprise le chef militaire, si bien cuirassé pourtant en son apparence d'inflexible courage. Alors que pensera-t-on du politique ? « Un homme fatigué, alourdi, vaniteux, qui vit dans les mots, qui n'a point la vue ni la présence des choses, qui veut la paix sans savoir ce que c'est, comme il a voulu la guerre sans savoir ce que c'est. Une administration encore plus abstraite, qui ne pense que traitements, avancement, décorations ; qui délibère toujours et jamais ne décide. » Je vois paraître ici l'expérience de l'action directe et l'estime pour celui qui ose ; aussi un amour de l'ordre, un mépris de la rumeur et de la foule mal rangée ; ces sentiments sont bien forts dans le soldat ; plus forts dans le chef de section qui a mené l'attaque ; bien plus forts en ceux qui ont commandé de plus loin ou dans des zones plus tranquilles. Et qui dira où commence le vrai combattant ? Le goût d'un ordre puissant et bien discipliné incline toujours à permettre trop à la violence et à l'injustice. Communisme et fascisme sont des formations militaires. Je voudrais qu'on méprisât moins l'ordre médiocre auquel nous devrons la paix. Chacun sait bien que toute déclamation contre la politique annonce tyrannie et guerre. Il faudrait juger le jugement lui-même, et considérant la multitude humaine, le conflit des besoins, des passions et des idées elles-mêmes, ne pas s'enivrer d'avoir raison ; mais plutôt estimer à sa juste valeur, ni trop, ni trop peu, cette police lente et boiteuse, autant inférieure à l'homme moyen que la cuisine est inférieure au génie, qu'elle nourrit pourtant.

*La Lumière*,22 décembre 1928

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXVI)

SM2 XI « Soldats mécontents »

1076

J'ai souvenir d'un Noël d'artilleurs. C'était le premier Noël de la guerre ; il n'était pas question encore de l'orange, ni du cigare, ni du quart de vin. Toutefois l'argent ne nous manquait pas, et nous avions liaison avec le Quartier Général par des estafettes qui venaient observer chez nous, d'où l'on avait les plus belles vues sur les mouvements de l'ennemi. Ainsi nous célébrâmes et chantâmes gaiement la plus belle annonce que le monde des hommes ait jamais reçue. Sur l'heure de minuit, le capitaine, homme d'imagination, fit envoyer douze obus successivement sur le village le plus proche par-dessus les terres infranchissables. Ce langage fut très bien compris. Une heure environ après, douze obus nous arrivèrent, qui firent plus de bruit que de mal. La lune brillait doucement sur les ruines. Les anciens, me disais-je, valaient mieux que leurs dieux. Nous qui avons des dieux meilleurs, sommes-nous pires qu'Achille ou Diomède ? Au total rien n'a[[1458]](#footnote-1459) changé ; il pleut toujours du sang.

Là-dessus, je rêvais que Noël m'apparaissait, vieux et blanc, comme il est, depuis plus de dix-neuf cents ans, après tant de vains espoirs. « Ce n'est pas peu, me dit le vieillard, si le mal est descendu du ciel sur la terre. Du moins tu le reconnais ; il t'est tout proche ; il n'est plus mêlé à ces destins astronomiques que tu ne peux changer. Ce n'est plus Jupiter maintenant qui lance la foudre ; c'est toi-même. Garde-toi seulement de tisser de toi-même et de tes semblables un autre destin. Tu demandes si les hommes sont méchants ; cela prouve que tu as encore à faire une autre découverte, c'est que les passions cruelles sont effacées sur la terre comme au ciel. Effacées, non pas tout à fait, mais trop rares et trop dispersées pour entretenir ce mécanique massacre. Aussi fais bien attention, et garde-toi de haine. Il n'y a pas un méchant sur mille à l'un et à l'autre versant de ce ruisseau disputé. Je ne parle pas seulement de ces hommes couleur de terre, qui obéissent au mieux ; ceux-là vivraient selon le droit et la paix pendant des siècles ; ces vertus qu'ils font voir le prouvent assez, et tu l'as bien compris. Mais les chefs, de part et d'autre, ce ne sont point des buveurs de sang. Ce sont des hommes d'ordre, et qui ont le malheur d'exercer un pouvoir que la nature humaine ne peut porter. Tu sais comme, dans la paix même, ils regardent toujours la hache. Et comment autrement, soit qu'ils aiment cet enivrant pouvoir, soit qu'ils se fassent un devoir de rendre cette arme éclatante et sans rouille, telle qu'ils l'ont reçue ? Ainsi emploient-ils des passions nobles, et non sans mélange de vertus, à tenir prête et toute huilée cette prodigieuse machine à tuer. Après cela, comme un homme indigné consomme aisément son propre malheur, s'il trouve sous son doigt la gâchette, si bien nommée, et le crime réduit à un tout petit geste ; ainsi, d'après le seul mouvement d'une plume sur le papier, tout s'allume, tout explose, et les collines fument comme des volcans. Vous n'avez point de sage qui puisse tenir ce grand pistolet sans péril de mort pour chacun. Trop de pouvoir, ami ; trop d'obéissance. Certes, ce guerrier à musette qui prend le train à l'heure fixée ferait rire Achille. Et pourtant qu'est-ce que la colère d'Achille à côté de ce massacre sans colère ! Tu chantes Noël ; mais ton chant selon moi est trop doux. Bon pour bercer un enfant. Il est temps d'éveiller l'homme ».

25 décembre 1928 (SM2)

*La Lumière*, 5 janvier 1929

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°1, 20 janvier 1929 (CLXXXVII)

SM2 XII « Noël d'artilleur »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°2, 20 février 1929

1077

Dire qu'un cheval a des ailes, c'est bien facile ; l'imaginer est impossible ; les ailes ne tiennent pas ; elles sont aussi étrangères au cheval que peut l'être un pompon ou une aigrette. Car où sont les os et les muscles qui commanderont l'appareil volant ? Le poitrail et l'épaule sont orientés vers les puissantes pattes ; cette mécanique devrait être remontée vers l'aile, toute changée en aile, et le cheval ne serait plus un cheval. Il suffit d'avoir découpé un perdreau ou un faisan pour savoir que le moteur de l'aile n'est pas peu de chose. Tout l'oiseau est aile.

Il ne manque pourtant pas de sculpteurs qui ont attaché des ailes au dos d'un cheval ; ces sculpteurs-là n'étaient nullement architectes ; ils ne construisaient pas leur animal ; leur pensée n'allait pas jusqu'aux muscles et jusqu'aux os ; ils se bornaient à produire par le marbre ou le bronze une fantastique apparence. Or, cette apparence, je la vois et je la touche, mais je refuse en même temps de la voir et de la toucher. Je ne puis percevoir que ces ailes appartiennent à ce cheval. Je suis sculpteur aussi, moi qui regarde. Il faut bien que j'attache ces ailes sur ce dos, où elles n'ont point de lieu. Je ne le puis. C'est comme si on me donnait à percevoir une énorme coupole de pierre, suspendue sur trois colonnes grêles. Mais l'architecture ne peut mentir ; la pesanteur défait aussitôt de tels monstres, ou bien c'est qu'ils seraient en carton et en toile. Or l'œil du spectateur est fort exigeant là-dessus ; il cherche la masse réelle et l'équilibre vrai. Et c'est peut-être la raison qui fait que les marques du temps plaisent ; car elles révèlent la pierre. Un décor de toile et de plâtre ne s'use point de la même manière qu'un pilier de pierre. Il y a donc une probité de l'architecture, qui lui est inhérente. Et c'est peut-être ce qu'entendait Michel-Ange, quand il disait que l'architecture est l'institutrice des autres arts. Toujours est-il qu'un cheval ailé n'est point possible, et ainsi n'est point vrai ; d'où j'ai grand' peine à le trouver beau.

Ces remarques mènent loin. Car la Victoire de Samothracea des ailes aussi ; et je ne puis m'empêcher de vouloir les joindre à ce dos humain, qui aussitôt les refuse. Clavicules, omoplates, muscles de l'épaule, ont déjà leur emploi, qui paraît dans leur forme. Où le bréchet de l'oiseau ? Où la masse musculaire qui le porte dans l'air ? Je n'en trouve point la place ni la forme en ce corps de femme. Ainsi ces ailes n'y tiennent pas plus qu'un casque ou un manteau. Quant aux hanches et aux cuisses, puissants organes de saut et de course, quels sens ont-ils en un être qui peut s'envoler ? Ces ailes sont donc littérature seulement ; elles me disent que la victoire plane et glisse sur l'air ; elles me le disent, mais je ne puis le voir ; je ne puis construire cette sorte de monstre qui m'est proposé. Il me semble que je m'éveille d'un rêve. Car, dans les rêves, les morceaux des choses sont attachés n'importe comment. Je marche sur les eaux ; je flotte dans l'air ; je nage dans l'air par un petit mouvement des pieds et des mains. Rien n'est moins architectural qu'un rêve. Mais aussi je ne crois point que de telles fictions puissent jamais être belles. Comme dans ces Assomptionsque l'on connaît ; la peinture de ce corps humain devrait signifier qu'il tombe ; elle n'arrive pas à me faire percevoir qu'il monte ; ces anges ailés qui le soulèvent ne peuvent même pas se porter eux-mêmes. Au contraire, dans cet esclave fatigué que Michel-Ange dessine, et dont la tête penche sur l'épaule, quelle architecture !

5 février 1929 (PAE)

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°2, 20 février 1929 (CLXXXVIII)

1939 PAE LXXXII « Le cheval ailé »

1078

 « Il y a dans le cinéma, disait cet homme, un contentement de soi qui m'irrite. Je lis partout que cet art cherche et progresse ; je lis cela partout excepté sur l'écran. Tout au contraire je vois qu'on ne s'occupe plus de donner à ces mouvements de foule, à ces fuites, à ces rixes, à ces bousculades, seulement un peu de vraisemblance. Et, du moment que le spectateur devine ce qu'on veut lui représenter, il semble que cela suffise. Une convention s'est faite, comme en nos langages, si promptement abrégés et déformés. Il est admis maintenant, il faut bien le croire, qu'un homme qui court laisse derrière lui une douzaine de pieds en rosace ; et cette apparition de pieds immobiles signifie que l'homme court ; et l'homme qui ôte son chapeau esquisse à partir de sa tête une sorte de pont fait de chapeaux innombrables. Je vois ici de la négligence ; car, pour certains mouvements de l'eau, des arbres, de la fumée, l'apparence est sans reproche ; mais évidemment, dès que les passions sont en scène, l'acteur ne se soucie nullement de peindre ; il lui suffit de signifier. Vous avez compris que nous nous battons ? Il n'en faut pas plus. J'entends qu'il n'en faut pas plus à l'acteur, si évidemment occupé de lui-même et content de lui-même. Enfin, au lieu de s'adapter au public, on espère que le public s'adaptera ; on veut qu'il s'adapte. Il faut croire que les hommes se laissent aisément persuader d'avoir du plaisir. Cette assurance d'un côté, cette obéissance de l'autre, j'avoue que cela fait un autre spectacle, instructif certes, mais attristant. »

« Je n'y vais plus, lui dis-je ; et je fais donc bien de n'y plus aller. Ici je crois qu'il faut résister ; car c'est l'argent qui fait sentir sa pression irrésistible. Oui, c'est bien l'argent. Le cinéma ne se propose point ; il élimine les autres spectacles, par cet avantage bien clair qu'il a d'occuper en même temps mille salles par une seule troupe d'acteurs, et encore mille fois. Aussi peut-il payer royalement les acteurs, et les retenir ; aussi peut-il payer les critiques, qui de bonne foi se creusent la tête, et nous composent une philosophie de l'écran, destinée à nous faire oublier cette multitude de pieds, de mains et de chapeaux dont vous parliez, et que je connais trop. Ces spectateurs sont bien touchants, qui donnent raison à leur intelligence, et qui donnent tort à leurs yeux. »

« On nous raconte, dit l'homme, que les acteurs américains étudient, en des miroirs grossissants, les moindres mouvements de leurs traits. Et je vois bien qu'ils tirent de leurs sourcils, de leurs yeux, de leur bouche, d'étranges mouvements, et parfaitement réglés. Mais si cela exprime la terreur, la moquerie, le chagrin, c'est ce que je ne puis dire ; ce sont des grimaces qui prennent sens par l'événement, au lieu que l'événement devrait prendre sens par les signes. »

« Monde à l'envers, dis-je ; et il n'en peut être autrement, si vous réfléchissez à ceci que l'acteur est son propre juge, et que jamais il ne lit l'effet des signes qu'il lance sur les mille visages d'un public. Le public est fait d'autres acteurs dont chacun pense à soi, et d'un directeur de troupe qui imagine le public, sans jamais le voir, et qui juge par les profits. Ce public invisible, et cet acteur devant ce miroir, ce sont de grandes images du gouvernement peut-être. L'acteur est loin ; l'acteur est sourd ; l'acteur est imperturbable. Vais-je siffler ? **[**Je ne siffle point un acteur sourd. Je n'applaudis point un acteur aveugle. Je ne forme pas un complot de gloire avec un ambitieux qui se sépare de moi. Je ne regarde pas mes sentiments dans un miroir qui ne me renvoie rien. C'est l'humanité même qui est défaite par l'art de l'écran. L'homme est jugé ainsi qu'un animal qui saute, qui griffe, qui rugit. Il faut que la pensée soit effacée en cet étranger ; aussi la plus grande erreur de ces acteurs est certainement d'avoir pensé au théâtre. Nul rapport de la salle mécanique au salon de compagnie où des conventions règlent l'usage des signes et même le plaisir et la peine. Il y a cinquante siècles entre l'un et l'autre. Comment il faudrait faire ? Si je veux le dire utilement, il faut que je m'éloigne de ces cinquante siècles ; et ces gens sont pressés.**][[1459]](#footnote-1460)** »

7 février 1929 (PAE)

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°2, 20 février 1929 (CLXXXIX)

1939 PAE LXXXIII « L'acteur sur l'écran »

1079

Le geste d'Othello (hélas, pauvre Desdémone), est toujours le premier. Comme on voit que les mains des tout petits enfants saisissent aussitôt ce qui les touche, et serrent tant qu'elles peuvent. Colère ou tendresse, on ne sait ; on ne le saura jamais. Ces mouvements n'ont point de nom. Couvrir, sauver, prendre, détruire, la forte main n'y fait pas de différence. Au reste, il n'y a peut-être point d'action qui s'accomplisse sans un peu de colère. Ainsi on serait tenté de dire que tout ce qui intéresse offense. D'où un détour de la politesse, presque impénétrable, qui est de ne pas s'intéresser. Le sourire et toutes les grâces sont peut-être des refus de s'intéresser. Au rebours, il faut que l'amour gronde et menace. C'est que la touche de l'amour ne peut être refusée. Ardeur et fureur se ressemblent beaucoup, comme on voit aux animaux. Tous les poètes comparent l'amour à une blessure ; et les premiers mouvements de l'amour sont souvent de fuite ; mais entendons bien, par peur de soi. Les mouvements de l'immortel Misanthrope me paraissent consister en ceci, que, loin de l'émotion souveraine, il se recueille et prépare ses pensées, en vue d'aimer généreusement, ce qui est annulé par le bonheur de présence, qui est violent. La jalousie n'est peut-être qu'un pressentiment de violence, et toujours profondément injuste pour commencer. Un des malheurs du jaloux est qu'il se rend haïssable, et qu'il le sait, et que ses résolutions n'y changent rien. Peut-être serait-il près de délivrance, s'il apercevait que la violence est d'émotion toute pure, et sans aucune signification. À vrai dire, ce n'est pas moins qu'un commencement d'assassinat, comme est toute réaction de surprise ; mais enfin les causes en étant toutes dans cette machine sans pensée qui serre les poings, il suffit de n'y rien comprendre et de savoir qu'il n'y a rien à comprendre. Nos passions ne vivent que de pensées.

L'amour vit de pensées, de nobles et douces pensées, qu'il faut d'abord purifier de ce grossier mélange. D'abord et toujours, par ceci que l'émotion doit être surmontée à chaque fois ; car, supposons qu'elle manque, il ne resterait qu'un amour de pensée[[1460]](#footnote-1461) ; et je ne crois pas que l'esprit soit généreux tout seul, et sans rien à vaincre. Je me suis souvent demandé de quelle source coulait cette charité merveilleuse, qui ne fait point acception de personnes. Or, je crois bien que ces beaux élans, et qui portent si loin, résultent d'une émotion vive qui chaque fois est à vaincre, et qui revient toujours. Et les héros de charité ne sont peut-être point ceux qui s'endurcissent à voir les plaies et la crasse, mais, tout au contraire, ceux qui ne peuvent jamais surmonter une horreur de ces choses, un mouvement de recul et même de dégoût. Car il y a aussi un mélange de terreur et de colère dans la pitié. La sensibilité prompte aux larmes est une belle promesse, mais qui n'est pas toujours tenue. Il n'est pas facile de pardonner aux malheureux ce grand pouvoir qu'ils ont sur nous. La frivolité résout ce problème comme l'autre, par une fuite dans le monde des signes prévus et qui n'offensent jamais. Or, tous les grands sentiments se font de braver et surmonter sa propre violence, sans jamais fuir. Ce que le langage exprime fort bien, joignant toujours l'amour et le courage sous le même mot de cœur. Au contraire, si l'on craint et si l'on fuit les mille piqûres, il n'y a plus de charité, ni d'amour, ni même d'amitié ; et, par suivre trop la nature, une sorte de sauvage humeur à l'égard de ceux que l'on craint d'aimer. La politesse couvre ces espaces déserts où Philinte s'est retiré. Grande et morne compagnie. Sourire. Refus.

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°2, 20 février 1929 (CXC)

*SPS*, VII, « Violence surmontée »

1080

Je ne sais quel auteur a dit, à peu près, que l'amour devient promptement anémique sans les nourritures de vanité. Cette malicieuse remarque éclaire justement l'amour tel qu'il devrait être, tel qu'on le veut, tel que tous le cherchent. Un roi voudrait être aimé pour lui-même ; et cette idée si naturelle conduit fort loin. S'il faut rabattre les courtisans, les gardes, la couronne, le costume, la richesse, le pouvoir, pourquoi ne pas rabattre aussi la beauté, la force, la santé ? Vaincu et prisonnier, est-ce raison de l'aimer moins ? La cour d'amour, où tous siègent, tous les pairs, qui sont tout le monde, répond d'une seule voix que non. Une blessure ? Non. La maigreur, la misère, la vieillesse qui vient si vite en prison ? Non encore. Mais quoi ? Un regard hébété, un esprit engourdi, une volonté brisée, un cœur mort ou presque ? Ce sont toujours des effets de prison. Où s'arrêter ? C'est à peu près comme si l'on demandait à quel moment un malade n'est plus digne de soins. Le médecin a fait ici un grand serment, dont rien ne le peut délier. L'amoureux ne le fera-t-il point, ce grand serment ? S'il refuse ce serment, s'il y manque, s'il a seulement l'idée qu'il y pourrait bien manquer, n'est-il pas jeté par cela seul hors du cercle des bienheureux ? Je ne parle pas de l'autre, qui, à la rigueur, n'en sait rien. Mais l'amoureux lui-même ? Il se connaît ; il se juge. S'il ne se rassemble, s'il ne redouble de force et de résolution dans l'épreuve, s'il ne se purifie lui-même jusqu'au point de ne plus douter de soi, c'est comme s'il se retranchait lui-même du cercle des bienheureux. Quelle confiance en l'autre, si l'on n'a confiance en soi ? Cette dialectique redoutable, elle s'impose à tous, et tout de suite. La moindre querelle pose toute la question. Il faut répondre de soi. Il faut jeter ce défi à la nature.

L'amour est métaphysique, je dis dans une gardeuse d'oies. Il n'y a rien ici d'arbitraire, ni d'extérieur. Le paradis du Dante ne se soutient pas par soi. Car si ce paradis est un ordre des choses, aussi clair qu'en ce monde visible, alors il n'y a plus d'épreuve. Comme un roi déguisé, si on le devine, est-on sûr de n'aimer pas la couronne et les gardes ? Mais il faut d'abord être sûr. L'amour veut le risque, et même le suppose. Ce serait trahison si, se jurant à soi que l'on est sûr de soi, on s'assurait en même temps sur un ordre des choses. C'est pourquoi les mystiques veulent croire contre les preuves. La preuve tue. Et c'est la raison cachée qui fait dire qu'on n'aime point par théorème. Mais soyez tranquilles. Il n'y a preuve de rien à la rigueur, et l'on peut toujours douter de tout. N'importe quelle vérité, il faut la vouloir. La connaissance craque, aussi bien que l'amour, aux hommes sans courage.

Si l'on voulait bien faire l'inventaire de l'homme tel qu'il est, en ses sentiment les plus ordinaires, on ne trouverait rien qui étonne dans cette police du cœur, qui a ses règles. Les anciens, si l'on ne compte Platon, qui a tout dit, considéraient l'amour comme une étrange maladie. Comment autrement ? Il est bien aisé d'être ancien si l'on se livre au triste monologue où l'amour se nie lui-même, où la pensée se punit elle-même ; où l'on vient à espérer de l'autre ce qu'on ne peut seulement pas espérer de soi.[[1461]](#footnote-1462) Mélancolie, insuffisance. Le maigre Pyrrhon avait choisi de mourir tout vif. Mais non ; il n'avait même pas choisi cela plus qu'autre chose. De même l'amoureux sans courage ne choisit même pas de ne pas aimer. Mais il s'amuse des décors et des dehors. À chaque minute puni. La bonne foi, admirez ces deux mots, la bonne foi, au contraire, est aussitôt récompensée ; ce que ne peut croire celui qui aime sous condition. Les subtilités de la grâce sont toutes dans le cœur humain.

Nouvelle Revue Française, 1er février 1929

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°2, 20 février 1929 (CXCI)

*SPS* XI, « Amour platonique »

1081

Il est rare que les militaires ne gouvernent point. « Trouvez autre chose que cet ordre terrible ». Ainsi me parlait un homme juste. Supposons une obéissance qui discute, qui demande raison ; aussitôt le barrage fléchit, l'émeute passe. Et voilà mille violences, mille injustices, fruits amers d'une raison qui a voulu chercher d'abord justice. Dans le fait nous voyons que les pouvoirs révolutionnaires reprennent aussitôt la méthode militaire. Et comme il est évident que cette méthode ne suppose pas seulement l'énergie la plus farouche, mais aussi l'organisation, la mise en rang, l'exercice, le maniement des armes, le maniement des hommes, la hiérarchie, les insignes, les sanctions, voilà que tout recommence. L'homme secoue la tête et chasse ces pensées importunes.

Il faut observer ces choses en naturaliste. L'ordre militaire ne se suffit[[1462]](#footnote-1463) point, car il ne se nourrit point. Tout le monde sait que le système militaire produit mal et fabrique mal. Le marchand et l'industriel ne cessent pas de négocier ; le double sens de ce mot nous instruit assez. Qui force disperse le marché ; qui force tue le crédit. Vous ne voyez jamais dans les échanges, la moindre trace de commandement ni d'obéissance. Charbonnier, comme on dit, est maître chez lui. Forcez ; l'or se cache ; les provisions se cachent. L'homme n'étale plus ses projets au soleil ; il ne les étend plus sur l'avenir, n'étant plus assuré de ses outils ni de ses réserves. Aussitôt on voit disparaître l'excédent, ce fruit merveilleux du travail libre. L'homme vivra donc comme les bêtes, entretenant tout juste sa force de travail par les produits de son travail. Chacun chasse, pêche, s'abrite, va au plus court pour lui et les siens. L'ordre militaire meurt de faim.

On n'arrive point souvent à ces extrêmes, extrême désordre et extrême misère, qui du reste se ressemblent. Les nations civilisées ne font voir que de faibles mouvements par lesquels elles évitent de loin l'un et l'autre. Et tantôt les marchands et fabricants se rallient au militaire, disant : « Vous êtes juges de la sûreté, et nous obéirons. » Tantôt c'est le militaire qui rassure, disant : « N'ayez crainte. Achats et ventes, salaires, contrats de travail, tout cela est libre et restera libre ». Et c'est ainsi que les conquérants avancent et subsistent. L'ordre terrible trouve résistance ; l'ordre paisible fait sentir une puissance qui force sans commander ni menacer. À bien regarder, la puissance de l'ordre terrible vient toute des passions ; la puissance de l'ordre paisible vient toute des nécessités naturelles.

L'homme est double ; l'homme regarde de deux côtés. Il craint l'homme, et même souvent il se craint lui-même. Il craint les forces naturelles. Mais il semble que la crainte qu'il a de l'homme et de lui-même, parle plus vivement à son imagination. L'émeute, le désordre, l'invasion, le massacre, il les sent en ses moindres mouvements, peur, colère, sursaut. La faim est peut-être inimaginable pour celui qui a bien mangé. C'est pourquoi le discours sur la paix est plus faible que l'autre. « Vous vous ruinez en armements » ; c'est à voir ; le papier ne manque point. Et qu'est-ce qu'un milliard ? Qui en forme l'idée ? Il faudrait penser en heures de travail ; arithmétique ; froides pensées. « Une masse d'hommes irrités s'avance contre vous » ; voilà ce qui touche. L'orateur lui-même est violence, passion, fureur ; vous de même ; en guerre aussitôt, avec lui ou contre lui. Colère pour la paix, c'est guerre. Voilà le tournant où vous perdez toujours, furieux amis de la paix. O redoutable sac de peau !

*La Lumière*, 29 décembre 1928

*Libres Propos*, Nouvelle série, 3e année, n°2, 20/02/1929 (CXCII)

1082

La journée de travail est la véritable unité monétaire. On l’a cent fois prouvé ; mais il faudrait le penser ; cela ne nous est point naturel. Comme nous avons été enfants avant d’être hommes, selon l’expression de Descartes, nous avons nécessairement pratiqué d’abord une étrange méthode d’acquérir qui est la persuasion. L’enfant ne gagne pas sa vie, il n’a pas à échanger service contre service ; il ne pourrait. Mais toujours il demande. Et cette partie de richesse qui est de luxe pour lui, comme jouet, caprice, fantaisie, est objet d’ambition ; il y mesure une puissance de persuader et non pas une puissance d’agir. Ce qu’il a à vaincre, c’est un de ses semblables qui ne veut pas donner. Nous sommes réellement alors dans le monde fantastique des Contes. L’espérance n’a de limites que par le refus de quelqu’un. Une très petite chose, et très facile, comme de se faire ouvrir une porte, on peut s’y heurter sans remède par une maladresse, par une colère hors de propos, par une impatience, par une erreur sur le gardien. On aurait dû ruser, flatter, feindre moins de désir peut-être ; ou bien trouver un point sensible, un point vulnérable, mais vulnérable par des paroles seulement, par des signes seulement, larmes, sourires. Telle est cette étrange physique, selon laquelle l’enfant passe d’un lieu dans un autre, enfonce l’obstacle, saisit l’objet.

Par cette situation, qui est de nature, et que nous avons tous connue, nous avons juste autant d’erreurs à redresser que nous avons d’idées. Or les choses nous instruisent assez bien, dès qu’il n’y a plus d’hommes entre elles et nous. Mais les hommes nous instruisent fort mal, parce qu’ils font jouer volontiers leur puissance de refus. On n’aime pas tant dire : « Je ne puis », que dire : « Je ne veux pas ». Je ne vois que le prolétaire, le paysan, le marin, qui connaissent la loi des choses au bout de leurs doigts. Tous les genres de bourgeois, qui sont des animaux politiques, connaissent seulement la résistance d’un homme qui dit non ; d’un homme qui pourrait, mais qui ne consent pas, qui hésite, ou se détourne, ou se bute. Telle est la mine d’or où grattent et creusent la plupart de ceux qui se vantent d’avoir des idées. Ce n’est point creuser, c’est plaider.

Ce métier n’est point tout agréable. La faveur et la chance y règnent sans partage. Il y faut, comme on dit, du bonheur, et cette manière de dire exprime très bien que le succès attire le succès selon une étourdissante progression. Mais il faut convenir aussi que la notion de la richesse réelle s’y perd tout à fait. Une heureuse minute répare vingt, cent, mille journées malheureuses. Sur de tels exemples, et sur de telles expériences, les espérances courent selon la méthode enfantine. Aussi les métiers dangereux, comme est celui du banquier, se sauvent par l’indifférence à plaire, qui résulte d’une vue matérielle des services échangés. Je compte pour vous, je m’informe pour vous, je fais mille démarches, et c’est de cela que vous me payez. Rien de plus clair. La journée de travail reparaît, par cette économie d’instants, ou plus exactement par cet art de rendre en une minute, et à mille clients peut-être, des services qui représentent pour chacun d’eux une journée de tâtonnements et de soucis. Mais celui qui ne sait pas être le prolétaire de la chose, celui qui ne sait pas faire cette somme de petits profits, tous réglés sur la nature des choses, celui-là ne doit point se mêler de banque. Car il prendra l’art de s’enrichir comme une sorte de magie, soumis seulement aux paroles ; il perdra tout à fait de vue l’échange de service et la valeur du temps de travail, qui est la seule valeur. L’idée de richesse coupée de l’idée de travail est une idée folle. Il n’y a de tromperie ici que de soi à soi. Law, le fameux Écossais, était de bonne foi ; mais il n’avait pu surmonter une idée fausse, qui est à vrai dire une idée d’enfance. Il prenait la richesse comme une chose existante, que l’on peut faire couler ici et là comme de l’eau ; au lieu que rien n’est plus rocailleux et lourd que la richesse, collée qu’elle est et adhérente à des millions de travaux ; engagée ainsi dans les choses, et les remuant toutes un peu pour un sou qui change de mains ; mais nullement chose en elle-même ; aussi, dès qu’on la coupe du travail et des choses, ombre vaine.

*La Lumière*, 12 janvier 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, 3e année, n°2, 20/02/1929 (CXCIII)

1083

Celui qui peut forcer, il n'aura point respect ; je dis même Dieu. Cette humanité qui daigne attendre, qui cache le fouet derrière son dos, comme on fait aux chiens, cet amour qui fait le bon prince, voici le discours qu'ils osent produire : « Je puis frapper ; j'ai tout pouvoir ; et je n'hésiterai pas, sachez-le bien. Maintenant je suis homme, je préfère de bien loin une obéissance d'amour ; je l'aurai, je l'ai ». Il faut qu'on sache bien que ce discours n'a jamais seulement entamé l'écorce d'un seul homme. On dit que la crainte se change en amour ; on dit qu'il faut cravacher d'abord et toujours, afin de remuer ce cœur paresseux. Je vois bien que les chiens font voir une obéissance, une fidélité, une joie étonnante, à l'égard du maître sévère ; mais enfin ce sont des chiens. L'homme n'est pas un chien. Il plaît au maître des chiens de croire que ses chiens l'aiment. Combien plus fier le maître de l'homme si ceux qu'il foule aux pieds donnaient l'amour comme la vigne le vin !

On n'a jamais vu, on ne verra jamais rien de tel. Un brave, on l'estime, même s'il est chef ; l'amour de la justice et le bonheur d'admirer vont jusque là. Sans compter que l'honneur intime, ainsi que la peur surmontée, donne des ailes à l'obéissance. Ces signes sont trompeurs et étourdissants. Sans aucun doute, il y a des situations violentes qui, par elles-mêmes, s'imposent à tous, naufrages, incendies, redoute dix fois attaquée, où chacun lance la grenade ; alors le chef est homme ; et disons que tout homme est chef autant qu'il fait voir l'homme. Alors se montre une belle égalité. Et qui pense alors aux galons ?

C'est fort bien. Mais j'imagine quelque naïf, après ces beaux passages, qui se dirait : « On est tous frères et camarades, après des moments pareils », et qui irait bourrer cordialement les côtes du lieutenant, en signe d'allégresse et de vraie affection.

Cette idée ne vient à personne. Napoléon tortillait l'oreille du grenadier ; mais l'oreille impériale était comme ces objets sacrés, qu'on ne peut toucher sans aussitôt mourir. Vous dites que le grenadier était content ; c'est vous qui le dites, vous, général, ministre, académicien. Chers et bienveillants conseillers, que de fois, depuis l'armistice, vous avez tortillé l'oreille du grognard, reprenant avec bonhomie cette position de l'homme qui sait ce qu'il faut penser, et disposé même à pardonner beaucoup, jusqu'à ce que le subalterne reconnaisse enfin l'inconvenance de ses propos. Mais moi, je guette l'oreille, l'importante oreille, et du même geste, je la tortille. Ils ne sont pas contents. Mais il faudra bien qu'ils se contentent. Ils me jugent insolent. Et moi, comment les jugerai-je, quand ils viennent me rappeler, et même avec modération, qu'eux, ils savent ce que je ne sais pas, qu'eux, ils comprennent ce que je ne comprends pas ?

Quel droit ont-ils sur moi ? Quel pouvoir ? De me retirer les quatre sous qu'ils me donnent ? De me faire coucher à l'asile de nuit ? Ils ne peuvent, ils n'oseraient ; mais quand ils le pourraient, voilà une belle affaire. Vous-mêmes, mes beaux seigneurs, vous m'avez durci le cuir. Et je ris bien. Et qu'il soit pape ou empereur, le familier qui me tortillera l'oreille, je m'amuserai, moi aussi, de son cartilage vénérable. Songez donc qu'il y a dix petites années, le même geste d'eux à moi, était une marque de condescendance, et de moi à eux, puni de mort. Maintenant c'est permis. Le cartilage me tente. Mes amis, il vaut mieux rire que haïr ; la poitrine se remplit mieux.

*La Lumière*,19 janvier 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, 3e année, n°2, 20/02/1929 (CXCIV)

1084

Nous croyons moins les choses que les hommes. Il n'est point de comptable qui donne sa confiance aux colonnes de chiffres ; au contraire, il les examine sans parti-pris, et même il se défie du parti-pris. Il connaît la force de la coutume ; mais aussi il a appris à rompre la coutume, Un chiffre mal fait et mal lu, cela laisse un pli en nous. De même, ces erreurs de langue et de gosier, qui sont comme les faux pas du calcul, si on y glisse une fois, déjà on s'y accoutume. Aussi le comptable s'impose d'autres chemins et se donne d'autres perspectives. Il remonte au lieu de descendre ; il groupe les mêmes nombres tout à fait autrement. Enfin, il ne cesse de douter. En présence d'une caisse à régler, il soupçonne les piles de pièces et les liasses de billets. Le même homme, qu'il chasse ou qu'il pêche, ne cesse point de supposer que les choses sont autres qu'elles paraissent. Et toutes les affaires enfin réussissent par cet enquêteur qui ne veut point se croire, et qui fait le tour de chaque chose. Les sauvages les plus naïfs sont de grands sages en leurs travaux, d'où l'on comprend ces inventions merveilleuses, hache, scie, rabot, roue, moulin, bateau, voile, qui sont aussi anciennes que l'homme. L'enfant lui-même est un grand sage en ses recherches personnelles, soit qu'il élève un cerf-volant, soit qu'il plie un bateau en papier. Tous les travaux se font sous le signe de l'incrédulité.

Cependant l'enfant croit ceux qu'il aime. Le sauvage croit ce que croit l'assemblée. Le sévère comptable croit d'abord ce qu'il entend et ce qu'il lit jusqu'à preuve contraire. Et avouez que c'est une grande imprudence, car on peut concevoir une infinité de récits vraisemblables et qui pourtant ne sont pas vrais. Le fait est que l'homme croit l'homme ; et, quand il se défie de tel homme ou de tel autre, il croit formellement qu'il ne doit point croire. Occasion encore de se tromper. Ce serait trop beau si les menteurs mentaient toujours ; et il n'y a point de vraisemblance pour qu'un homme que je n'aime point dise toujours faux.

Et certes cela s'explique assez déjà par les passions. Nous n'aimons point contredire quand nous aimons, ni approuver quand nous haïssons. Croire est une politesse ; c'est même la plus profonde politesse. Et, au rebours ne pas croire est une sorte d'injure, et qui nous plaît, même silencieuse. On voit jusqu'où l'esprit humain peut s'égarer en cette politique, qui est toute la politique. Nous ne cessons de jurer par l'un et par l'autre, contre l'un et contre l'autre. On admire l'aveuglement de ceux qui nient un fait bien connu ; on l'admire dans un adversaire ; on ne le remarque seulement point en soi-même. Les colères, l'intrigue, l'esprit de parti, si ordinaires entre les hommes, expliquent déjà assez bien cette masse d'erreurs que les temps passés nous apportent en même temps que de précieuses et pures vérités. L'arc et l'idole sont deux témoignages ; l'un de pures idées et passées au crible, l'autre d'erreurs boueuses.

Mais la cause principale de ce contraste est en ceci, que lorsque l'homme parle à l'homme, neuf fois sur dix la chose dont il parle est absente et même passée et abolie. Un récit n'est pas un fait. **[**Cela est tout à fait ignoré, mais enfin il est évident que l'esprit critique ne peut agir contre un récit. On ne peut faire l'expérience, ce qui est si simple et décide de tout. Non pas, mais on me raconte l'expérience, ce qui est tout autre chose. Tous les miracles sont racontés.**][[1463]](#footnote-1464)** Je ne puis retourner un récit comme je retourne une pierre. Je ne puis faire l'essai. Il ne sert point d'être esprit si l'objet manque. Je ne trouve qu'un fait ici, c'est un homme à qui je vais plaire ou déplaire, et qui guette le doute sur mon visage, comme un refus de l'honorer. Or, si la chose est présente, comme cette fenêtre que Louis XIV jugeait mal placée, contre Louvois, il n'y a pas de roi ni de ministre qui tienne ; on cherche un mètre, et tout est dit. Au lieu que, si la chose manque, il n'y a plus d'équilibre aux passions ; elles règlent tout. Aussi ce n'est pas parce que je vois un homme crédule que je dois le croire sot ; et, au rebours, de ce qu'un homme n'est point sot, je ne puis décider ce qu'il est capable de croire ou de ne pas croire, dès que la chose est seulement à deux cents mètres du discoureur.

« 26 janvier 1929 » (EH2)

*La Lumière*,26 janvier 1929.

*Libres Propos*, Nouvelle série, 3e année, n°2, 20/02/1929 (CXCV)

1938 EH XXIV « Savoir et croire » (*absent de EH1*)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929

1085

Des mots bien clairs, et par convention expresse, comme calorie, volt, ampère, watt, ce n’est point langage. Le langage est premièrement un bruit de nature, ou un geste de nature, dont on ne sait pas d'abord le sens, mais qui, par l'attaque à nous, nous annonce qu'il a un sens. Le visage d'un homme est un caractère de langage qu'il porte partout, et qui signifie fortement, sans que les autres sachent d'abord quoi, ni lui. Toujours est-il que ce visage nous dispose d'une certaine façon, muscles, estomac, ventre, et tout ; et quelquefois nous lance à l'obéissance, ou bien à la révolte ; en sorte que, par ces effets irrécusables, nous sommes avertis que le message mérite attention. Le vrai langage nous prend au corps, non à l'esprit ; ou plutôt il va à l'esprit par voie indirecte. « Cela m'importe, et je n'en puis douter, car cela me remue. Mais qu'est-ce que c'est ? Que veut dire ce signe étrange, ce signe chargé de sens » ? Tout signe est énigme.

Ici naît l'attention véritable. Car, aux signes bien clairs, nul ne fait attention ; l'action automatiquement s'y conforme, et le signe voyage d'homme en homme sans trouver âme ni pensée. Le conducteur de la voiture mécanique aperçoit une main tendue ; lui-même serre le frein et en même temps étend la main. A-t-il vu ? Sait-il qu'il a vu ? Mais un certain rire, convulsif, sardonique, cruel, on le garde en sa mémoire. Je ne m'étonne pas que les hommes se plaisent à brouiller les signes usuels, en mots carrés et autres jeux. C'est vouloir réveiller la langue commune, si aisément étrangère. Il est strictement vrai que les formules pratiques, si promptement comprises qu'on n'y pense plus, deviennent pour un Français une sorte d'anglais. « Comment vous portez-vous ? » Qui pense à cette forte expression : « se porter », qui exprime si bien notre travail de tous les instants, ce paquet que nous ne pouvons point séparer de nous ? Personne n'y pense. L'ennui se nourrit de ces signes qui n'ont qu'un sens, et qui, par cela même, n'ont plus de sens.

Je lisais hier des vers plats. « Que n'écrit-il en prose ? » Ce mot si connu et si naïf vient alors de soi. Aussi un vrai vers n'est point du tout de la prose mise en vers. Un vers c'est un étrange bruit de nature, qui me saisit physiologiquement. C'est une respiration que j'imite, une forme de la bouche et du gosier qui m'est imposée, et que je reconnais aussitôt comme mesurée sur moi, propice, convenable, qui commence selon moi, qui s'achève selon moi ; qui ainsi m'éveille et m'endort et me réveille. À quoi ? Je ne sais. Les mots, à qui je demande compte de cet intérêt qu'ils provoquent, font voir un double visage. Ce sont des mots tout ordinaires, et des : « Comment vous portez-vous ? ». Mais ils me retiennent, par ce rythme, par cet autre grand signe musical où ils sont pris. Promesse. Et si le poète tient la promesse, si chaque mot retrouve tout son sens, tous ses sens en un, si l'idée se forme selon l'usage, et malgré l'usage, de nouveau l'homme parle à soi ; il sort comme d'un long sommeil. Par l'énigme, le réel se retrouve, quand ce serait d'un arbre, d'un rocher, d'une de ces choses qu'on ne regarde plus, que l'on contourne selon la prudence animale, faisant passer le signe « attention àdroite » comme des fourmis en marche. Le signe du poète est tout autre, et nous touche premièrement au corps, par une alarme mesurée, apaisée, renaissante, qui ne veut point action, mais qui cherche pensée. Quand un poète vous semble obscur, cherchez bien, et ne cherchez pas loin. Il n'y a d'obscur ici que la merveilleuse rencontre du corps et de l'idée, qui opère la résurrection du langage.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CXCVI)

1934 LIT IV

1086

Je vois revenir un jeu sophistique que je me contentais autrefois de mépriser, mais qui jette maintenant une sorte de lumière au souffle du génie. On veut prouver que tout ce qui est apprêté et travaillé est mensonge. L'art est mensonge, car ce n'est certes pas du premier mouvement, sans contrôle et surveillance de soi, que l'on sculpte, que l'on fait un beau vers, et choses de ce genre. La vertu est mensonge, car ce n'est certes pas de premier mouvement que l'on est courageux, sobre, patient ; il faut gouverner les premiers mouvements, ceux qui se feraient seuls et sans nous ; il faut couler à fond certaines pensées qui ne sont pas belles, certains désirs dont on n'est pas fier. Mais suivons cette étrange idée. La vérité est mensonge, car ce n'est certes pas du premier mouvement que l'on saisit la chose et l'homme comme ils sont. La première apparence est toujours trompeuse ; il faut de grands détours et de longues préparations pour apercevoir seulement l'ordre du ciel, qui est pourtant le moins caché de tous. Par exemple le mouvement apparent du soleil, qui est d'est en ouest, nous paraît d'abord vrai ; et le vrai mouvement, qui est d'ouest en est, n'est point d'abord visible, attendu qu'on ne voit point les étoiles en même temps que le soleil ; il faut donc observer comment changent les étoiles de nuit, ce qui veut du temps, et rapporter ce changement au soleil, ce qui veut raisonnement, c'est-à-dire gouvernement des pensées. Nous voilà au bout du paradoxe. Expliquant cela, nous mentons, car nous n'exprimons pas le premier état, l'état ingénu de nos pensées. Nous composons avant de dire. Mais qui donc croit sa première pensée ? Qui la dit sans précaution ? Attention ici. Il n'y a que la Pythie qui soit vraie, c'est-à-dire une folle ; elle participe au monde ; elle se tord selon le monde, comme une corde au feu. Elle mugit ; tel est le vrai de sa nature.

Cela ne va pas ; nous sentons que toutes les notions ici sont tête en bas. Et cela fait voir qu'il ne suffit pas de quelques abstractions irritées pour tout résoudre en désespoir. Nous ne sommes pas des machines à penser qui donneraient un résultat lisible, comme font les machines à peser et à compter. Nous sommes en mouvement et changement ; ce que nous allions penser, déjà nous ne le pensons plus. Et le mouvement est en deux sens ; ou bien nos pensées se défont et nous emmènent dans une rêverie incohérente ; ou bien nous les fixons et ordonnons, résistant à cette sorte de dissolution qui ressemble à la fonte des neiges. Par exemple je défie bien un homme de connaître et de reconnaître le plus cher de ses sentiments s'il se laisse couler lui-même comme l'eau. Il faut faire le sentiment, et le porter, et en jurer. De même il est tout à fait impossible qu'un homme dise ce qu'il pense, ou seulement le sache, s'il se regarde penser. Physique, géométrie, droit, tout s'écroule alors comme château de cartes. Il faut construire et garder ses pensées comme des forteresses. **[**Ces remarques remuent un peu vivement ce qui est dit d'ordinaire de la réflexion. Et cela fait voir que, sur les pensées, on improvise aisément n'importe quoi. Méfiez-vous de la philosophie. Cette personne de bon accueil est bien trompeuse.

Construire et garder ses pensées, c'est**][[1464]](#footnote-1465)** ce qu'à l'école on appelle tout simplement travailler. Et le fait humain c'est que, plus on travaille, mieux on sait, comme l'éclipse le fait voir, épouvantail à ceux qui n'ont point travaillé, fait prévisible et calculable à ceux qui ont gouverné leurs pensées. Et sans doute nous n'arriverons jamais à mettre en clair tout ce que la Pythie exprime, et la Pythie c'est vous, c'est moi aussi bien. Mais un peu de paix et un peu d'ordre dans nos perceptions, c'est quelque chose. Passer de l'apparence au réel, pour une chose, et puis pour une autre, voilà le travail d'homme. Au contraire les mots sans les choses nous tromperont toujours. Mais, par une naturelle compensation, ne serait-ce point la prose du vrai poète ?

28 février 1929 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CXCVII)

1939 PAE LXXXIV « La pythie »

1087

L'épique est le vrai de la guerre. Un homme de cabinet ne peut prendre la mesure de l'épique, car il y mettra toujours trop de raison. On ne se bat point par raisons. Mettre sa vie en jeu, ce n'est jamais raison. Un sauveteur, dans la plus rude tempête, espère qu'il en reviendra. Supposer qu'il y a la moindre prudence dans la guerre, c'est nier la guerre. À corps perdu, tel est ce mouvement. Or, dans toute action, il se trouve le moment de l'emportement aveugle ; mais court moment, mesuré ; ainsi les dernières foulées d'une course ; ou bien l'intérieur, si l'on peut dire, d'un coup de hache ; ou bien l'élan pour sauter ; on s'y jette tout ; on s'y jette, mais toutes précautions prises. En ces travaux ou en ces jeux on se voit d'avance vivant et vainqueur. Il n'y a que la guerre qui nous déshabille de cette espérance, et sans façon. En revanche une insensibilité, un fatalisme, une contemplation qui n'a point d'égale. L'emportement humain est alors tout extérieur, au-dessous des passions ; l'esprit est au-dessus.

Tous les mensonges pieux sont étrangers à l'épique. Un Dieu juste et bon, comme dans la *Jérusalem*, ce n'est point un dieu des armées. Non, mais le caprice des dieux, qui représente très bien le jeu des forces aveugles. Après le courage la fuite, comme, après la force qui ne doute point de soi, la fatigue qui doute de tout. Les dieux dispensent l'un et l'autre, comme ils jettent la pluie, la tempête, la foudre. Et l'homme est ainsi fait que ces amères réflexions ne le détournent pas de combattre ; au contraire il se livre à ses propres forces, tempête contre tempête. Cependant les sages lois, la vie prudente, les travaux qui ont pour fin de conserver la vie, ce sont alors des souvenirs purs, dont l'homme se trouve à jamais séparé. Par cela même il les voit. Ce sont des pensées qui n'ont plus de lieu, semblables à ces peintures qui sont pure et éclatante apparence, si bien séparées des choses par le cadre ; et, parce qu'on n'y peut point croire, on les contemple, on les connaît. Ainsi paraît en un éclair tout l'autre monde, paradis perdu, dans la comparaison épique. Vers midi la bataille est au plus haut point de la confusion et de l'horreur ; une poussière lourde s'élève et cache les actions. C'est l'heure, dit Homère, où le bûcheron, qui depuis le matin coupe des chênes dans un vallon écarté, pense à préparer son repas, désire boire, manger et dormir à l'ombre. Ou bien, quand le moissonneur vanne son blé, on voit s'envoler au vent les pailles légères et l'écorce du grain ; ainsi sont les hommes dans la bataille, eux-mêmes tourbillon et poussière.

Or l'homme de cabinet a cent fois imité ces comparaisons ; mais vainement. Et il s'étonne que l'art de peindre soit de tous les jeux le plus froid. C'est qu'il ne regarde qu'au frais vallon, à la source, au troupeau qui vient boire ; c'est qu'il n'a point composé comme il faut cette couleur du désespoir, qui donne prix aux choses perdues sans remède. Et parce qu'il ment avec suite, composant une guerre raisonnable, telle qu'il la voudrait et telle qu'il croit qu'il la ferait, tout est faux aussi dans les parties vraies. Le mouvement même de ses alexandrins, cet avenir sur douze pieds, inévitable, qui ne peut attendre, qui dévore le récit et d'avance l'achève, ce mouvement, cette prédiction, ces pas que l'on va faire et qui sont déjà faits, tout cela manque de sens par la faute de ses héros bien sages, serviteurs d'un dieu plus sage encore. Au contraire écoutez Diomède : « Aujourd'hui il plaît à Jupiter de donner gloire aux Troyens ». Diomède n'en frappe pas moins et de tout son cœur. Cet emportement de l'homme, plus fort que l'homme, et qui méprise l'espérance, telle est la matière épique. Et, comme l'histoire nous l'apprend, l'épopée est mère de la tragédie, et même de l'élégie. Oui, encore dans un sonnet, c'est le vers épique qui, annonçant l'avenir des passions, déjà passé et dépassé, donne majesté à Chloris et aux larmes frivoles.

*Nouvelle Revue Française*, 1er mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CXCVIII)

1934 LIT XXXVII

1088

Si le langage avait premièrement pour objet de décrire les choses, l'art de persuader serait une sorte d'arithmétique ; car les choses sont de constantes et fidèles redresseuses. Aussi l'on voit que les œuvres de la technique muette sont des merveilles en tous les temps ; tels l'arc, le moulin, la voile. Mais dès que deux hommes parlent, les choses sont oubliées. Le langage est geste et cri ; il ressemble à l'homme, non aux choses. Fuir est un énergique langage, et qui persuade d'abord, sans qu'on sache de quoi. Frapper est un énergique langage, qui appelle aussitôt défense et riposte. Dans les deux cas, agir, répondre, comprendre sont une même chose. Quant au danger réel, ou à la cause réelle du combat, qui donc y pense d'abord ? Le signe fait connaître l'homme premièrement, et la chose indirectement et par l'homme, par la forme de l'homme. Dans nos discours ordinaires, nous abrégeons l'ancien langage ; mais nous conservons toujours, assez du geste et du cri ; un discours attaque, effraie, rassure par d'autres moyens que par des raisons ; les choses sont oubliées, aisément oubliées, toujours trop. L'assemblée est un moyen de croire, mais non pas un instrument de savoir.

Quand l'homme va d'abord à la chose, il en connaît promptement ce qui importe ; sauvage ou civilisé, cela ne fait point une grande différence. L'homme chasseur est merveilleusement adroit, précis, puissant, dans tous les âges et dans tous les pays. Mais quand l'homme court d'abord à l'homme, afin de savoir ce qu'il doit penser de la chose, nous pouvons attendre des erreurs démesurées. Sauvage ou civilisé, cela ne fait point une grande différence. Ceux qui fuient ensemble, dans les terreurs paniques, forment une sorte d'assemblée, si l'on peut dire, qui est unanime à croire. Mais à croire quoi ? N'importe quoi, et nul ne s'en soucie. Or les tranquilles et solennelles assemblées pensent à peu près de même, en leur repos, que l'autre en sa course folle.

Dans les deux cas, l'homme se conforme à l'homme, imite l'homme, et la chose est oubliée. Qu'une assemblée décide que la terre ne tourne pas, cela s'explique aisément. Car, si la terre tourne ou non, ce n'est pas une chose qu'on peut voir en un moment, quand on y regarderait. Comme on n'y regarde point, mais à l'homme, il est arrivé en tous pays que les assemblées ont décidé contre l'expérience la plus simple, la plus commune, la plus facile. La technique du chasseur, du marin, du forgeron fut toujours trouvée dans la solitude, sans langage, sans mythologie aucune, et en perfection. Mais ce qu'on devait penser de ce même monde où l'on chasse, où l'on navigue, où l'on forge, cela fut décidé en assemblée. Ainsi le même homme eut toujours un bagage d'opinions sans paroles, très sages, et un bagage d'opinions parlées, très folles.

Le lent progrès consista à reprendre prudemment les opinions parlées, et à les rapprocher des choses ; ce n'était pas facile ; car il fallait déplaire ; il fallait troubler l'accord. Les écrits y firent mieux que les paroles. Les écrits, invention admirable, et faite d'abord pour fixer les dogmes de l'assemblée, furent ce qui rompit l'assemblée. Et de combien de folles terreurs, de combien d'aveugles opinions nous sommes délivrés par les écrits sans visage ! Et pourtant nous avons toujours même corps, mêmes gestes, mêmes passions. Ce corps humain nous tient toujours. Aussi quand nous courons à l'assemblée, afin de savoir ce que nous devons penser, sauvages encore nous sommes, et fanatiques, et assurés sans bien savoir de quoi. Léviathan ne s'est pas instruit. Oui, tous ensemble, cousus nous sommes dans la peau d'un serpent aveugle.

La Psychologie et la Vie, février 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CXCIX)

1934 LIT XIX

1089

Si vous voulez sauver la paix, ne dites pas que la guerre est redoutable ; c'est un très mauvais moyen. Toujours l'homme a bondi sous l'aiguillon de la peur. Toujours, ainsi touché et humilié en son centre, il s'est mis en guerre contre lui-même, s'est jeté un défi, a parié, a tenu le pari. Vous n'avez jamais fait reculer un homme parti pour se battre, en lui disant que son adversaire est plus redoutable qu'il ne croyait. Non. L'action guérit la peur ; l'action dangereuse est aimée. Vous qui essayez de douter là-dessus, vous lisez tous les jours dans les journaux que des hommes et des femmes ont pris le parti de mourir ou de tuer, c'est toujours le même parti, plutôt que de supporter une pensée piquante ou humiliante. L'homme est ainsi, et il ne sert pas de le vouloir autre. S'il n'est pas ainsi, c'est qu'il est vieux, faible ou malade.

Les dangers de la chasse au tigre ? On en rit. C'est un jeu d'adresse. Les dangers de l'aviation ? Il n'y a que le rêveur collé à la terre qui s'en fasse une grande idée. Le passager qui est en avion ne connaît qu'une chose, c'est qu'il ne tombe pas. Quant au pilote il est dans la situation du dompteur de chevaux ; il ne cesse de vaincre. De telles aventures ne méritent point que l'on se rassemble, ni que l'on jure. On s'y trouve entraîné peu à peu, dans le double sens de ce mot. Non. Il n'y a que l'autre peuple, le semblable, aussi ingénieux et aussi résolu que l'on peut l'être soi-même, il n'y a que l'égal qui puisse faire peur ; il n'y a que l'homme accompli qui puisse faire peur à l'homme. Supposez un peuple en marche, ou seulement en ordre de bataille, pourvu de toutes les machines et de toute la science, et de toute la vertu ; cette rumeur agit trop sur le ventre ; humiliation insupportable ; il faut boucler ce ventre peureux, et courir. Parce que l'on se sent prêt à fuir et déjà fuyant, il faut attaquer. Les discours raisonnables sont hors de lieu, par le sentiment vif de ceci, que la raison n'est pas si elle n'est portée par le courage. Tout l'homme est en péril par la peur ; et il faut vaincre la peur. Et voilà toute la guerre.

Il n'est jamais bon de penser à côté. On use son attention à des arrangements ; on oublie qu'il n'y a pas d'arrangement de soi à soi. Autrefois le duel était comme une maladie ; on se battait à la moindre occasion ; l'idée même que l'occasion n'en valait pas la peine était une raison de se battre. Ainsi les ressorts du courage étaient mis à jour. C'est par cette vue claire et sans brouillard aucun que les mœurs ont changé. Car il arrivait que l'homme qui avait dix fois fourni sa preuve était le plus poli, le plus calme, le meilleur conseiller, le modérateur. Il arrivait que le spectateur, mesurant les causes et les effets, devenait arbitre, et interposait la masse irrésistible. Et, puisqu'il était reconnu que l'homme n'est point un animal peureux, le bon sens ne rougissait point de crier par mille bouches : « C'est trop bête ».

La guerre serait plus vite jugée que le duel, si l'on connaissait clairement les vraies causes. Car il n'y a plus ici cette apparence de justice, ce risque égal, ce courage nu, cette épreuve réglée, ce champ clos. L'honneur se nie lui-même dans la guerre par la confusion, par l'accumulation des forces, par le hasard qui distribue blessures, mort, gloire ; par une inégalité qui aussitôt se développe mécaniquement, méconnaissant et humiliant les meilleurs moments de l'homme, sauvant les faibles et les lâches, massacrant les braves, réservant pouvoir et suprême gloire à des vieillards qui ne combattent pas. Tout cela étalé au plein jour, et selon les vraies causes, on se guérira de tant admirer, de tant craindre, de tant se craindre et enfin de tant croire. Si seulement les vieillards et les femmes se privent de s'asseoir aux gradins et d'applaudir, comme à des jeux de gladiateurs, il n'en faut pas plus.

*La Lumière*,2 février 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CC)

1939 SM2 XVI « Les ressorts du courage »

1090

Nul ne peut penser ce qu'il dit, car sa pensée est encore autre chose qu'il dit. Écoutez le bavardage ; la pensée y est toujours en retard d'un moment. Ce que je dis recouvre ce que j'ai dit. Chacun a connu de ces parleurs qui sont toujours sur le point de penser. Le discours est proprement intempérant ; car en un sens il se continue lui-même, et chaque parole dépend de la précédente ; mais en quel sens ? En ce même sens qu'un geste suit un geste. L'homme ramène ses bras à lui par cela seul qu'il les a étendus. C'est ainsi, mais par un jeu des organes plus caché, qu'un mot suit un autre mot, que l'aigu succède au grave et le roulant au sifflant. J'entends bien ses raisons, si l'on peut dire ; et c'est que sa bouche ne peut garder la même forme, ni sa gorge vibrer de la même façon. Ce discours est réglé comme le murmure de la mer, toujours balancée. Cette sorte de mémoire oublieuse fait toutes les querelles.

Tout ce qu'on invente sur l'éducation est misérable, faute d'avoir réfléchi sur la difficulté de penser. On admire le parler de l'enfant, sorte de chant d'oiseau qui imite sans savoir, et qui imite aussi bien le vieux merle, si bien dressé, j'entends l'homme important qui interroge. Il est dur de mépriser ces concerts d'intelligence, où l'intelligence n'est que pour l'autre, et n'est rien pour soi. Tant que l'enfant ne répète pas exactement ce qu'il a dit, tant qu'il ne pense pas ce qu'il dit, et enfin tant qu'il ne pense pas sa pensée, rien n'est fait. Aussi voit-on que les ignorants qui cherchent sagesse s'appuient sur les proverbes, qui sont de naïfs poèmes, où le nombre et l'assonance sont comme des marques auxquelles l'esprit se retrouve. Une telle pensée s'affermit, mais ne se développe point. Les poèmes plus achevés enferment encore l'esprit ; ils le conforment ; ils ne l'affranchissent pas.

C'est la prose qui affranchit. La prose repousse la mémoire chantante. Il n'y a de prose que lue ; ainsi savoir lire est le tout. Chacun comprend que celui qui sait lire pourra s'instruire ; mais la vertu de savoir lire n'est point toute là ; elle est dans le premier moment de lire, dans le merveilleux moment de com­prendre ce que l'on dit ; dans ce moment affranchi de mémoire et d'égarement, par la vertu de cet objet invariable, noir sur blanc, le livre. Modèle de nos propres pensées ; improvisation qui reste ; liberté fixée. Ce n'est plus le rythme qui conserve ; c'est la chose qui conserve. Ainsi je fais l'expérience d'une pensée qui essaie sans se perdre.

Il y eut un temps de proverbes, de poèmes, d'invariables récits. Temps de croyance ; et il n'importe guère si ce qu'on croit est vrai ou non. Il y a tout le bon sens possible dans les anciennes fables ; mais, par la nécessité de mémoire, et la crainte de s'égarer, l'esprit est serf. Peut-être faudrait-il dire que, dans l'ancienne sagesse, il n'y avait point d'espérance ; les mêmes che­mins toujours, et la même fin. Le même ordre, la même vitesse, les mêmes pauses, tel est le royaume de mémoire. Lire corrige premièrement cette peur de penser mal. Lire en chantant, ce n'est que l'apprentissage. Lire des yeux, éprouver l'objet invariable, l'explorer d'un coup d'œil, y revenir, c'est la perfection du lire. Les pensées d'aventure trouvent ici un soutien, un commen­cement d'espérance, par la perspective de l'art d'écrire. Et c'est là qu'il faut viser, par les exercices entremêlés de lire, de relire, de copier, d'imiter, de corriger, de recopier, je dirais même d'imprimer ; car pourquoi l'enfant ne donnerait-il pas à ses pensées, revues, corrigées, nettoyées, cette forme architecturale ? Au reste, il est toujours bon d'imiter, en écrivant, les formes typographiques, car l'imprimé est maintenant le roi de l'esprit. Ainsi, en s'appuyant toujours sur la règle de l'ancienne sagesse, qui est de ne rien changer aux pensées, on apprendrait peu à peu à changer en conservant. C'est douter et croire d'un même mouvement.

*La Lumière*, 9 février 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CCI)

Propos sur l’éducation, XL

1091

Dès que le pouvoir veut être aimé de ceux qu'il est décidé à contraindre, il ressemble à Arnolphe qui, d'abondance de coeur, donnerait toute liberté à Agnès, s'il était assuré qu'elle en usera comme il veut. Il est sans doute impossible que celui qui prétend forcer soit aimé. La plus naïve des femmes est bien forte lorsqu'elle fait valoir que son libre consentement est justement ce que l'amour cherche, et, faute de quoi, il se désespère. L'amour chevaleresque, où l'on voit que la force obéit toujours, n'est pas une invention arbitraire ; c'est le plus noble jeu, où deux libertés se cherchent et s'éprouvent. Ce jeu n'a rien de politique. Il nie énergiquement le rapport politique, où c'est la force qui termine. Ce débat sur l'Alsace ressemble à une querelle de ménage. Qu'entend-on d'autre dans ces discours à double face, que l'obéissance exigée au nom de l'amour ? On évoque l'ivresse puissante des premiers jours. Or, il est premièrement imprudent de prendre les foules pour des personnes. Mais, quand il serait vrai que les grands mouvements de la rue, les cortèges, les acclamations laissent en presque tous une trace profonde et une sorte d'amour, encore faudrait-il consentir à être aimé comme l'autre veut, non comme on veut soi-même. Les caprices naissent avec l'amour, non seulement parce que l'humeur est instable, mais surtout parce que celui qu'on dit aimer essaie toujours son pouvoir de désobéir et même de déplaire. « Cela ne vous plaît point, dit Célimène ; mais cela me plaît. Ce qui me plaît doit vous plaire ; ou bien que me chantez-vous quand vous dites que vous m'aimez ? »

Il n'y a rien d'absurde dans ce discours alsacien : « Nous voilà hors de servitude, et bien heureux, et bien reconnaissants. Permettez maintenant que nous comparions l'ancien état et le nouveau. Autrefois, nous n'avions qu'à nous conformer aux habitudes, aux lois, aux décrets de nos maîtres. Serait-il vrai que maintenant nous devions nous conformer à vos coutumes et à vos volontés ? Idée insupportable à nous et même à vous, puisque vous nous avez dit cent fois que ce que vous nous apportiez et ce qui payait de sanglants sacrifices, c'était la liberté même. Ou bien alors vous pensez que la liberté consiste à faire ce que le maître veut. C'est ce que nous allons savoir ».

Il y a une ironie ésopique en toutes les populations fidèles. L'idée d'aimer s'y trouve usée ; on n'y compte point trop. Mais plutôt chacun se dit qu'il faut toujours obéir à quelqu'un, et que tel est le prix de l'ordre ; et que le changement de maître coûtera bien cher, sans rien promettre. Mais il reste en tous, paysans et ouvriers, un goût pour l'opposition permise, et un jeu de déplaire, auquel il faut bien que M. le Préfet s'habitue. Les prêtres jouent habilement, dans nos provinces, de cet avantage qu'ils ont de n'être plus les maîtres. Les divers remous qui vont d'une incrédulité d'apparence à une crédulité d'apparence, s'expliquent assez bien par là, sans que le fond commun, qui consiste pour le principal dans la morale chrétienne, change beaucoup. Mais enfin la question du divorce ne se pose jamais. Si elle se posait ; si le pouvoir disait : « Je veux être aimé pour moi-même et n'être obéi que par amour », on verrait une Alsace en chacune de nos provinces. II y aurait de grands jours, où les acclamations sembleraient rendre tout facile. Et, par une réaction naturelle, il y aurait des jours difficiles où le défiant cœur humain, tant dupé, essaierait de tirer un peu sur les liens de fleurs. Alors on verrait les chaînes. Chose prévue ; vérité amère. Aussi M. le Préfet rajuste les fleurs ; et l'on ne rit point. Il y a une grande politesse qui modère les mouvements de ce vaste corps. Or, l'amour est sans politesse ; il se veut au-dessus et souvent tombe au-dessous. Le pouvoir s'attriste. Mais c'est peut-être une loi que tout pouvoir soit triste.

*La Lumière*, 16 février 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CCII)

1092

Les mouvements du temporel et du spirituel, qui, toujours brassés par l’événement, toujours se séparent, comme l’eau et l’huile, se passent dans les profondeurs de la société, chose secrète, fermée, inexplorée. Mais quelquefois on distingue des ronds et des remous à la surface, d’où l’on peut deviner de grands changements. Les journaux annoncent que le ministre de l’air modifie ses formations techniques. Quelques jours auparavant, j’avais appris, ou plutôt deviné, d’après une courte note, et assez obscure, que la météorologie officielle cessait d’être militaire. Je conclus que l’aviation travaille à se délivrer du pouvoir absolu. Révolution difficile, mais inévitable, dès que la chose, qui est sans respect, règle nos pensées. Les vents, les pluies, la neige se moquent de la hiérarchie. Le plus modeste, celui qui observe sans parti-pris, est aussi celui qui prédit le mieux. En ce jeu, où c’est la nature qui marque les points, l’infatuation perd toujours. Il en est de même pour les ailes, les hélices, les moteurs ; ce sont choses de nature, qui ne donnent puissance qu’à celui qui obéit. L’art de commander, qui fait jouer ambition, respect et crainte, est tout à fait impuissant devant la chose.

Mais quoi ? dira-t-on. Après dix ans de paix, en sommes-nous encore à défaire les premiers nœuds du redoutable pouvoir ? C’est que tout va lentement et tortueusement, en ce monde compliqué, mêlé d’homme set de choses. L’état de guerre organise et fortifie le pouvoir militaire ; nul n’en doute. Mais d’un autre côté l’art de la guerre se heurte aux choses, aux machines, aux forces sans oreilles. Quand il s’agit de tirer des coups de canon, c’est l’esprit critique qui l’emporte, et la meilleure méthode n’est pas de regarder aux manches, car l’obus se moque des galons. L’intelligence se fait sa place, par l’empire d’une nécessité sourde et aveugle, qui punit à coup sûr les ignorants. Ainsi le moment de la guerre n’est pas celui où le pouvoir militaire se développe selon ses propres lois. Non ; c’est aux premiers temps de la paix, c’est après la victoire, que le prestige développe tous ses effets, parce qu’alors l’ordre humain règle seul ou presque les respects, les promotions et la compétence. On ne tire plus le canon qu’au champ de manœuvres ; et parce que l’ennemi ne guette plus les fautes et n’en multiplie pas les effets, on oublie les fautes, et, pour mieux dire, on ne les voit plus. On regarde aux manches ; chacun obéit en vue de commander. C’est après la guerre, remarquez-le, que la météorologie est devenue strictement militaire, c’est-à-dire dans le temps où il importait moins de prévoir pluie et neige, ou seulement de mesurer la vitesse du vent et la déviation de l’obus.

L’aviation est toujours en guerre. Que ce soit au terrain de manœuvre ou sur le champ de bataille, l’avion livre toujours son combat premièrement contre le vent et le brouillard. Les choses règnent. L’intelligence règne. Il faut observer, prévoir, mesurer. Une belle manœuvre d’infanterie ne dépend que de l’art de punir et de récompenser. Une belle manœuvre d’avions dépend surtout du physicien. L’attention a plus de valeur ici que le respect. L’esprit libre retrouve ses droits. Ce détail de l’histoire ressemble à toute l’histoire. Le pouvoir absolu ne peut vivre de soi ; il se ruine en respect. Il ne peut vivre sans le travail, ni sans l’intelligence ; il doit cultiver dans les plus hardis l’esprit de résistance, d’innovation, d’invention, ou bien mourir de faim. Aussi ridicule quand il essaie de fixer le prix du beurre que s’il prétend fouetter la mer comme Xerxès. Autant que l’homme ne sent point la nécessité extérieure, il est esclave ; le vieil art de commander joue selon les passions et gagne toujours. Mais dès que le froid et la faim nous serrent, alors l’industrie nous délivre. Descartes règne, lui qui justement ne veut point régner. Hiver, saison de l’esprit.

*La Lumière*, 23 février 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°3, 20 mars 1929 (CCIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929

1093

En relisant *Lucien Leuwen*, je retrouve dans Stendhal quelque chose qui secrètement plaît et secrètement déplaît ; c'est qu'il ne voit pas le rang social. Cet être interposé, de préfet, de duc, de rentier, de marchand de chevaux, ce milieu mal transparent, il l'écarte, ou le perce, ou le dissout, par quelque grâce de nature, d'autres diront par quelque malheur de nature. Il n'est même point égalitaire. Une volonté de chercher l'égal, le semblable, l'homme tout nu, cela est encore une sorte d'hommage à l'inégal, dont le duc, le préfet et le ministre sauraient bien encore[[1465]](#footnote-1466) se contenter, car l'inégalité enivre un moment et aussitôt ennuie. C'est flatterie, et même flatterie double, si l'on fait entendre au ministre : « Je vois bien que vous êtes ministre, mais je vous prends simplement pour un homme ». Seulement ici est la nuance stendhalienne, fort rare ; il ne voit point le ministre. En sortant des salons, où il a très bien saisi le fort et le faible, il trouve son marchand de chevaux dont il voit très bien le fort et le faible. Il ne fait point de différence, sinon dans le propos du moment, dans l'éclair de raison, dans le mouvement gai, dans le sentiment vif, qu'il cherche partout, qu'il trouve, et qui le ravissent. C'est bien un genre de cynique, et qui porte, comme Diogène, sa lanterne à découvrir l'homme ; mais c'est un cynique qui aime l'homme. Puisqu'il faut toujours en venir là, attendu que la moindre pensée n’exige pas moins, cet auteur a de l'avance.

Allez jusqu'à l'extrême de cette idée, vous êtes assuré de plaire et de déplaire. Hugo et Balzac n'échappent pas toujours à cette flatterie renversée qui grandit les humbles. Stendhal est à l'égard de tous sévère et bon ; mélange amer, mais tonique. Vanité, sottise, épaisseur, bruit ne le choquent pas moins dans un palefrenier que dans un duc. Lui-même était ingénument délicat et grossier selon l'occasion, d'après ce que l'on raconte ; manière d'être franc avec soi. Un tel homme plaît ; car nul n'estime en soi son costume de cour ; et chacun sait bien ce qu'il cherche dans un livre. Mais un tel homme déplaît, car on veut rester vêtu et fermé, que l'on soit seigneur ou paysan. On craint cette présence ; on craint ce juge ; on ne l'aime que mort, et dans le secret de la lecture. C'est pourquoi le critique bat les buissons.

De cette prise directe et comme sauvage., qui voit tout égal et même la grandeur, l'amour est une preuve redoublée. Stendhal excelle ici par-dessus tous les autres peut-être. L'amour « fait les égalités et ne les cherche pas » ; ce vers, assez plat d'apparence, mais qui, à la réflexion, prend de la force, est, je crois bien, de Corneille. On ne peut mieux dire que l'amour est étranger à la vanité ; on ne peut mieux dire, aussi, que l'amour écrase toute vanité. Or rien ne renaît intact aussi aisément que la vanité écrasée ; car elle n'est rien. C'est ainsi que nos raisonnements ne peuvent rien contre la lune plus grosse à l'horizon, qui n'est que vanité. L'un des termes éclaire l'autre. Il fallait l'homme vrai pour dresser le costume, et lui donner même un air de majesté. On voit alors un costume marchant. Par là le peintre de l'amour est peintre aussi de cette apparence creuse et ennuyeuse, sans aucune substance. La société est vivante alors comme elle peut l'être. Le dehors est dehors, ainsi qu'il convient ; et c'est sans doute la raison pour laquelle ce qui ne compte pas est peint en quelques mots, qui suffisent ; car c'est le creux et le non-être qui est ici le vrai. L'homme le plus sincère fut aussi le plus fat ; et voilà la double face de toutes nos pensées. Comme je disais, plaisant et déplaisant. Il faudrait être tout vanité pour ne l'aimer point ; mais on n'y peut réussir.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCIV)

1934 LIT LIX

1094

L'imagination est premièrement un essai de l'épouvante. On m'a conté qu'une bonne jouait au loup avec deux enfants ; elle se couvrait d'une peau de loup qui servait de descente de lit, et les enfants feignaient d'avoir grand' peur ; mais aussitôt ils avaient peur, et ils en rêvaient ; les parents firent cesser ce jeu. Montaigne dit bien que les enfants ont souvent peur d'un visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé ; mais il faut dire aussi qu'ils cherchaient la peur, par cris et mimique, entraînés seulement plus loin qu'ils ne voulaient, comme il arrive aussi pour le rire. Et le fou rire, très justement[[1466]](#footnote-1467) nommé, nous instruit très bien ; cette sorte de convulsion est bonne pour la santé ; mais toujours est-il qu'elle remue fort indiscrètement nos parties intérieures. La peur, qui est une sorte de maladie, ne nous remue pas moins. Toute notre vie se passe à vaincre la peur ; nous aimons à penser que nous en sommes maîtres ; nous l'interrogeons et la chatouillons ; telle[[1467]](#footnote-1468) est l'âme des spectacles. Tout l'art de l'acteur est à montrer toujours assez le visage humain sous la peau du loup ; et l'art du spectateur, qui n'enferme pas moins de ruse, est de se garder attentif à tous les signes, à ceux qui rassurent comme à ceux qui effraient.

Une petite fille se faisait raconter des histoires terrifiantes ; mais elle tenait par précaution ses doigts à ses oreilles, et se bouchait les oreilles de temps en temps, quand l'émotion allait dépasser le degré permis. C'est ainsi que l'on apprend à sentir, jusqu'à donner un nom à la terreur et à l'horreur, qui, dans un drame réel, n'ont point de nom ni de forme. On sait bien que, dans les terreurs paniques, ceux qui fuient ne savent pas qu'ils fuient ni qu'ils ont peur ; c'est qu'ils ne sont plus du tout au spectacle et, parce qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, ils ne se connaissent plus, comme on dit si bien. Il faut compter le spectacle comme une institution de grande puissance, et comme un premier essai de penser à soi. Je remarque une autre expression commune : « Observez-vous », qui est un avertissement de se gouverner. Le langage enferme bien des secrets ; et qui saurait bien sa langue saurait tout ce qui importe.

Conscience est un beau mot, qui, en son sens populaire, refuse le laisser-aller. Les pédants disent qu'il faudrait se connaître comme on est, et que c'est très difficile. C'est qu'ils n'ont pas assez considéré la position du spectateur. La conscience enferme un refus de soi ; telle est la règle du jeu. On ne connaît de soi que ce qu'on change. D'où vient que la sincérité est une idée mortelle pour les trop subtils. Othello, certes, est sincère lorsqu'il resserre ses fortes mains autour du col gracieux. Il est sincère comme est sincère l'arbre qui tombe sur le bûcheron. Il est sincère comme la matière est sincère ; mais l'esprit est d'autre sorte.

L'ancienne tragédie avait inventé une ruse qui me ravit. Elle donnait au centre le spectacle, et, autour du spectacle, des spectateurs en spectacle, qui formaient le chœur ; ainsi les spectateurs avaient sous les yeux, non seulement le drame, mais le spectateur tel qu'il ne devait pas être, le spectateur qui ne sait pas qu'il est spectateur. Image sublime de la réflexion, et véritablement école de la pensée. Voilà, se dit le spectateur du spectateur, voilà ce que je serais si je me laissais être, si je me croyais. Ainsi on apprend l'art de croire et, comme dit Montaigne, de décroire. Qui oublie cet art et veut jouer au loup, il sera loup.

*Libres Propos*, NS, 3e année, n°4, 20 avril 1929 (CCV)

*SPS* LXV, « Le spectateur du spectateur »

1095

Je ne suis pas assuré que les belles œuvres plaisent. Il me semble qu'il serait quelquefois plus juste de dire qu'elles déplaisent. Elles saisissent, et sans permission. L'admiration n'est pas un plaisir, peut-être, mais plutôt une sorte d'attention. Ce qu'on admire par réflexion, dans une œuvre d'art, c'est un intérêt inexplicable, qui exclut tout projet ; c'est une suffisance dans le moment même et sans désir. C'est ainsi qu'un passant s'arrête sur un pont de Paris, et contemple ; ce n'est point une promesse de beau temps qu'il contemple ; il se peut qu'un beau ciel annonce la pluie ou l'orage. Ce qui est remarquable dans le beau, c'est qu'il a importance par lui-même ; et cela nous jette hors de nos mesures ; car les choses n'ont communément d'importance que par rapport à d'autres, et selon nos actions. C'est pourquoi le beau fut dit sacré, et le seul objet peut-être de religion. Une image fut un dieu par cette puissance ; et le temple[[1468]](#footnote-1469) aussi bien fut un dieu. La musique suspend à elle-même toute notre vie ; cela ne veut point dire qu'elle plaise ; c'est mal parler. Une belle fugue n'est pas toujours plaisante ; je crois même qu'on y trouverait toujours quelque chose de déplaisant, surtout en ses départs. Un charme ? Je veux bien. Mais il faut redresser tous ces mots-là ; un charme est ce qui subjugue, plutôt que ce qui plaît.

Questions de mots ; et soit. Seulement j'ai remarqué une méprise assez commune, et qui égare même les artistes. Car le souci de plaire se voit souvent en un poète et en un romancier, comme en une danseuse. Et encore plus évidemment, en nos très polis écrivains, une attention à ne pas déplaire. Toujours est-il que ce n'est pas par ce souci-là que notre peinture se sauve. Certes le rocheux, le rugueux, le heurté sont d'âpres signes, et non suffisants. Mais les connaisseurs savent bien reconnaître une peinture flatteuse et prédire qu'elle n'ira pas loin. Il se peut que le désir de plaire gâte sans remède toutes les œuvres qu'il marque. Le vrai artiste va tout seul, selon une loi qui n'est point tant douce qu'impérieuse. Quand je viens[[1469]](#footnote-1470) au détail d'un poète qui me plaît, je trouve des heurts, et une sorte de violence, non point de molles inflexions. La culture se forme selon une étrange loi ; le goût découvre et préfère un état des arts plus barbare et plus fort, comme l'égyptien ou le gothique, Shakespeare, Bach, Haendel. Ce qui s'explique si l'on remarque que les grands signes de l'art sont moins flatteurs que redresseurs. Un crucifix au carrefour n'est pas là pour plaire. Mais plutôt il indique énergiquement. Quoi ? Personne n'a encore dit quoi. Le beau marque une avance sur le vrai, merveilleuse.

J'ai entendu sur Balzac une remarque pleine de sens. Il n'est pas difficile d'y trouver des parties finies, sans reproche, profondes, éclatantes. Mais le lecteur s'effraye souvent des préparations. C'est comme un défrichement où l'on bute à chaque pas. Retours, détail des fortunes, description des lieux et des costumes ; le lecteur n'est ni ménagé, ni flatté, ni rassuré ; s'il est content ou non, nul ne s'en soucie ; on le laisse mordre et déchirer un détail ou l'autre, comme font les petits chiens. On voudrait punir par raillerie et refus cet art sans politesse. Mais le vrai lecteur n'écoute seulement pas. Quelqu'un donc, qui explorait à grand travail *la* *Comédie humaine*, comme on lui citait des merveilles de cet auteur, faites pour les musées et les anthologies, trouva à dire ceci : « Ni rare ni difficile ; on voit les ressorts, et n'importe qui peut en faire autant. Mais quand Balzac est ennuyeux, c'est alors qu'il est inimitable ».

*Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCVI)

1934 LIT 31

1096

On n’arrive jamais à trouver des degrés dans l’intelligence. Les problèmes, réduits au simple, comme de faire quatre avec deux et deux, sont si aisés à résoudre que l’esprit le plus obtus s’en tirerait sans peine, s’il n’était pas empêtré de difficultés imaginaires. Je dirais que rien n’est difficile, mais que c’est l’homme qui est difficile à lui-même. Je veux dire que le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d’aller. Par humeur, par colère, par peur, par désespoir ; oui, ce sont de telles causes ensemble et tourbillonnant qui font que l’on est sot. Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, aimera mieux faire la bête dix ans que travailler pendant cinq minutes en toute simplicité et modestie. Comme celui qui se rebuterait au piano, et, parce qu’il se tromperait trois fois de suite, laisserait tout là. Toutefois, on travaille volontiers à des gammes ; au lieu qu’à raisonner[[1470]](#footnote-1471), on ne veut pas travailler. Peut-être par le sentiment qu’un homme peut se tromper de ses mains, mais qu’il ne lui est pas permis, sans grande humiliation, de se tromper de son esprit, qui est son bien propre et intime. Il y a, certes, de la fureur dans les têtes bornées, une sorte de révolte, et comme une damnation volontaire. Les peintres et les poètes n’ont pas bien représenté, au Jugement Dernier, la fuite des damnés qui se précipitent sans attendre la condamnation. Ce mouvement est à considérer dans l’enfant, car il s’y trouve un bel orgueil et un refus d’être pardonné, dont on pourra faire peut-être une sorte de vertu hérissée. Tel[[1471]](#footnote-1472) a toute patience pour débrouiller un paquet de ficelles, qui n’en a point du tout pour débrouiller un paquet d’idées.

On dit quelquefois que c'est la  é »oire’qui fait la différ ence,  et que la mémoire est un don. Dans le fait, on peut remarquer que tout homme montre assez de mémoire dans les choses auxquelles il s’applique. Et ceux qui s’étonnent qu’un artiste de piano ou de violon puisse jouer de mémoire, font voir simplement qu’ils ignorent l’obstiné travail par quoi on est artiste. Celui qui a travaillé autant qu’il faut peut jouer de mémoire, et cela ne fait pas question. Je crois qu’il en est de même pour tous les genres de savoir, et que la mémoire n’est pas la condition du travail, mais en est bien plutôt l’effet. J’admire la mémoire du mathématicien, et même je l’envie ; c’est que[[1472]](#footnote-1473) je n’ai point fait mes gammes comme il a fait. Et pourquoi ? C’est que j’ai voulu comprendre tout de suite, et que cet esprit brouillon et rétif s’est jeté dans quelque erreur ridicule dont je n’ai pas su me consoler. Chacun a vite fait de se condamner. L’infatuation est le premier mouvement, et toujours cruellement puni. D’où cette timidité indomptable, qui tombe d’avance à l’obstacle, qui bute exprès, qui refuse secours. Il faudrait savoir se tromper d’abord, et rire. À quoi l’on dira que ceux qui refusent science sont déjà assez frivoles. Oui, mais la frivolité est terriblement sérieuse ; c’est comme un serment de ne se donner à rien.

J’en viens à ceci, que les travaux d’écolier sont des épreuves pour le caractère, et non point pour l’intelligence. Que ce soit orthographe, version ou calcul, il s’agit d’apprendre à vouloir. Il s’agit de surmonter l’humeur. **[**On s’étonnera peut-être de comprendre par là l’immense prix de la culture, qui est un bon gouvernement de soi. On demande à quoi sert de savoir le latin ; il sert de l’avoir appris à cause de la difficulté et de la subtilité. Mais justement on refuse souvent ce genre d’épreuve.**][[1473]](#footnote-1474)** L’homme est naturellement atrabilaire et misanthrope, par la grande opinion qu’il veut garder de lui-même. J’en vois beaucoup qui aiment mieux n’essayer point que se tromper. Mais aussi on remarque que, dans la politique, la modération est presque toujours un état violent. Par ne pouvoir tout résoudre et débrouiller, en ce prodigieux écheveau, on se jette à tout croire, et à vouloir que tout soit cru. C’est se jurer à soi-même qu’on ne peut rien changer à rien. Et l’on n’est que plus furieux à la guerre, par l’impossibilité de comprendre pourquoi on la fait. Quand l’homme, par pur orgueil, refuse la pensée, il se plaît alors à se faire brute. Et quand les biographes nous content que tel obstiné chef est, au fond, timide comme une fille, je reconnais mon terrible frère et mon redoutable ami. Descartes dit que c’est souvent le grand amour que nous avons pour la vérité qui fait que nous la manquons.

20 février 1929 (EH2)

La Psychologie et la Vie, mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCVII)

1938 EH LXX « L’humeur dans nos pensées » (*absent de EH1*)

1097

Chacun a remarqué que la lumière de l’œil révèle les moindres mouvements ; ce globe brillant et mobile, porté lui-même sur cette masse de muscles inquiets, est comme un avertisseur très sensible ; il n’y a point de frémissement intérieur qui ne détourne aussitôt quelque rayon ; et les paupières elles-mêmes, quand elles s’abaissent, révèlent quelque changement que l’in veut tenir secret. Quelquefois celui qui craint d’être deviné fait danser volontairement le reflet, ce qui est brouiller les signes ; et cela même est encore un signe. D’où Heine admirait en Goethe le regard fixe, comme d’un dieu qui est maître de ses mouvements intérieurs.

J’ai pensé quelquefois que les diamants aux oreilles, ou en aigrette sur la tête, ou reposant sur la poitrine, ou fixés aux doigts par des anneaux, sont comme d’autres yeux et d’autres indicateurs de pensées ; car il n’y a sans doute point de pensée qui ne tourne autrement le corps, qui ne change la respiration, qui ne change le port de tête, et premièrement qui ne dispose les mains, les entreprenantes mains, toujours prêtes à saisir, à écarter, à détourner. Une femme parée, parce qu’elle sent ces effets sans en connaître les causes, se tient donc naturellement en garde contre ces messages involontaires qu’elle lancerait. Par cette précaution, elle pense sa parure, et se fait portrait.

Les rois en cérémonie sont encore mieux tenus, par cette couronne, par ce grand manteau, par ce sceptre et ce globe qu’ils tiennent. Leurs mouvements ont de telles suites qu’on a appris à les charger des insignes du pouvoir comme de chaînes ; ainsi en arrêtant par les ornements et même par la masse tous les petits mouvements, on arrête du même coup les improvisations de la pensée. On les veut statues. Aucun roi ne fut ainsi ; mais on aime à se les représenter ainsi ; on craint un pouvoir remuant. On craint même ce mouvement de tête qui dit oui ou non. À chaque fois que Jupiter fait oui ou non, tout l’Olympe tremble, et la terre remue jusqu’aux profondeurs. Cette image naïve exprime très bien le sentiment populaire, qui, d’une tête trop puissante, attend plutôt le mal que le bien.

Nos rois sont en veston, et sans cérémonie. On y voudrait voir l’image d’une liberté heureuse. Ils nous ressemblent ; ils improvisent ; ils se livrent à l’humeur ; ils font oui et non de la tête ; il ne nous semble point que l’Olympe vacille alors, ni la terre. Mais faites attention pourtant que la politique du monde change tous les jours, par un discours, par un mot. Les solutions avancent et reculent, par ces messages téméraires. Ce ne sont plus les lourdes idoles de l’histoire passée. Hélas ! Ils sont comme nous ; ils forment cent idées fausses pour une vraie ; ils passent de l’espoir à la crainte par un mouvement de la bile, ils se fatiguent, ils s’irritent ; ou simplement ils changent pour changer, comme on se repose d’un pied sur l’autre. Et cependant ils portent guerre et paix, richesse et pauvreté, querelle et réconciliation dans les plis de leur manteau. Tout cela, ils le secouent, et nous voilà bousculés à droite ou à gauche. On ne peut mesurer le bonheur dont jouiraient les citoyens si les rois cessaient de penser.

Comme on amasse imprudemment la poudre, comme on comprime des gaz dangereux dans de grands réservoirs, ainsi nous travaillons à concentrer les pouvoirs, à ménager un passage aisé entre la décision et l’obéissance, assez contents de savoir que notre roi est un homme libre de ses mouvements et de ses pensées, comme vous et moi. Nous oublions trop l’antique défiance, et les mille liens de la résistance jurée, qui feraient comme un invisible manteau de cour. Nous avons mis la liberté sur le trône ; en ce haut lieu, elle ne peut que nuire.

*La Lumière*, 2 mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCVIII)

1098

 « Non, dit l’ami Jacques, ne me parlez plus de ligues pour la paix ; je suis de toutes ; j’envoie deux francs à l’une et cinq francs à l’autre et je reçois tous leurs papiers, où ils ne disent, hélas ! que des choses évidentes et que n’importe qui signerait ».

L’ami Jacques tapait sur son cuir, comme s’il avait juré d’aplatir ensemble tous les présidents et toutes les présidentes, tous les trésoriers et toutes les trésorières des respectables ligues pour la paix.

« Qui donc, dit-il, n’est pas pour la paix ? Le ministre de la guerre ne cesse de demander des armes, des fortifications, des hommes ; on les lui donne. Il affirme qu’un État-Major bien pourvu est le meilleur artisan de la paix ; et personne ne rit. On nous annonce un cent d’avions au-dessus de Paris et vingt mètres de gaz empoisonné. Très bien. Nous allons tout faire, vous pensez bien, pour qu’un tel événement soit rayé de notre avenir. Et quoi faire ? Des avions, des réservoirs à gaz et des bombes. Voilà le raisonnement des pouvoirs, qui fut toujours le raisonnement des pouvoirs. On ne rit point au nez de ces Gribouilles. Mais non. On les supplie de rester au pouvoir ; on leur signe des bons en blanc pour autant de canons et d’avions qu’ils en voudront. Et ce sont les mêmes hommes, oui, les mêmes, qui ont mené la guerre avec la résolution que l’on sait, qui ont enterré les morts avec la virile résignation que l’on sait. Eux-mêmes faibles et irrésolus, tout à fait petits garçons devant l’ombre seulement d’un maréchal. En fait, les militaires gouvernent ; les militaires font exactement ce qu’ils veulent, Ils ne fléchissent point. Si vous rognez sur les fortifications, il leur faut des effectifs. Si vous rognez sur les effectifs, ils reportent les mêmes dépenses sur les armements. Ils font tranquillement la guerre ; ils n’ont pas cessé de faire la guerre ».

L’ami Jacques tapait toujours, comme cherchant l’idée résistante.

« Je ne sais, dit-il, où est l’opinion. Il y a des moments où je la vois et je l’entends ; mais elle ne passe point dans la politique ; on dirait que le chemin lui est barré par là. Radicaux ou socialistes, nous les poussons comme une armée ; tout cela est en cire ; tout cela fond aux approches du pouvoir. C’est un socialiste qui a mis sur pied l’organisation militaire la plus redoutable, la plus tyrannique. Vote rouge ou vote blanc, mon bonhomme, c’est tout pareil ».

Et, tapant toujours :

« Mais, dit-il, ce n’est point vrai. Le vote peut tout. Le Parlement est hésitant et faible parce que l’électeur est hésitant et faible, et l’électeur est ainsi parce qu’on lui a fait croire qu’il ne peut rien à rien. Je crois bien, mes amis, que nous avons méprisé la politique. Les ligues prospèrent, mais les comités languissent. Où donc choisit-on des candidats ? Où donc fait-on le procès des députés qui ont trahi ? Où donc prend-on la résolution de voter pour un homme sûr ? On dit qu’il n’y a point de tels hommes. Mais il faudrait les chercher, et les pousser, et les porter à bout de bras. Quel programme ? Le vieux programme, contre tous les tyrans. Réduire les pouvoirs ; leur faire sentir qu’ils sont nos serviteurs, voilà mon programme. Les contrarier lorsqu’ils décrètent, lorsqu’ils empiètent, lorsqu’ils se concentrent et se fortifient. Mais on vous étourdit ; on vous parle finance, industrie, religion ; on vous offre de beaux plans et un pouvoir fort, des méthodes de travail, des réalisations, comme ils disent. Or, si nous mordons comme à un appât à ces biens secondaires, nous verrons, nous voyons aussitôt se préparer le mal principal, la guerre, qui détruira à coup sûr la richesse et l’outillage, qui niera toute religion, toute sagesse et tout progrès. Mais il faudrait comprendre que tout pouvoir non contrarié est malfaisant ; c’est un peu plus difficile que d’aimer la paix. Soyons radicaux ».

C’est ainsi qu’il tapait, et encore tapait.

*La Lumière*,9 mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCIX)

1939 SM2 XVII « Un radical »

1099

« L’administration, dit Castor, excelle dans un genre de plaisanterie sans aucun rire et sans aucun signe de pensée. Vous vous souvenez de cet accident d’électricité qui mit en rumeur le commerce, les cafés, les théâtres ; tous ces acheteurs de courant, qui paient fort cher, se plaignirent en termes vifs. Un ministre courut sur les lieux mêmes et fit marcher son tonnerre. L’administration prouva qu’elle était sans reproche et fit de froides promesses. J’aurais voulu voir, à ce moment-là, le visage administratif. Dans les quinze jours qui suivirent, il y eut d’autres accrocs, ici et là ; l’acheteur finira par comprendre qu’il a seulement le droit de payer ».

« Les compagnies à monopole, lui dis-je, ressemblent tout à fait à des gouvernements. On croit parler à un ministre responsable ; mais que trouve-t-on ? Des chefs d’administration qui ont un traitement fixe et des droits à l’avancement. Quand se produit le court-circuit, qui est guerre ou crise des changes, ils nous prouvent qu’il n’en pouvait être autrement et nous invitent à payer la casse ».

Nous allions sortir de la gare, après avoir prouvé pour la troisième ou quatrième fois que nous avions bien payé nos places.

« Les voyageurs, dit Castor, sont comme des militaires non gradés ; toute leur pensée est occupée à réciter un règlement et à exécuter sans faute tous les mouvements commandés. S’ils en oublient un seul, tant pis pour eux. Timbrer soi-même son billet, avoir soin, dit le règlement, d’introduire le billet jusqu’au fond de l’appareil, les talons joints et les ongles en dessus. Les gradés observent l’armée des conscrits ; celui qui fait une fausse manœuvre est arrêté, interrogé, perd un quart d’heure et, finalement, paie dix francs s’il montre du repentir et tout le respect possible. Tous les gouvernements se ressemblent ».

« Si les grands magasins, lui dis-je, arrivaient à s’entendre et à régler uniformément les devoirs de l’acheteur, nous verrions d’étranges choses. On aurait à remettre, à la sortie, autant de fiches que l’on aurait de paquets ; car il y a des voleurs, et c’est à moi à prouver que je ne suis pas un voleur. Et sans doute plus d’un habile administrateur de la dentelle et des jupons de soie a rêvé d’imposer tout le travail du contrôle à ceux qui paient. Toutefois qu’ils[[1474]](#footnote-1475) essaient seulement, et ils méditeront amèrement devant leurs comptoirs abandonnés. Bénie soit la concurrence ».

« Qu’un monopole de fait, dit Castor, ait tous pouvoirs, on peut encore le comprendre. Si un seul homme peut me vendre ce que je cherche, tableau ou meuble rare, il faut que je subisse son humeur ; c’est un fait comme l’hiver est un fait. Mais quand il y a monopole de droit, ce qui est un avantage, on devrait limiter, au contraire, ces inventions administratives, qui nous imposent fiches, carnets, estampilles, simplement pour s’assurer un contrôle aisé et des statistiques concordantes. Ainsi, nous, voyageurs, acheteurs, usagers, nous sommes véritablement des employés subalternes, et chargés, sous peine d’amende, de la comptabilité de ces messieurs.

« Admirez cette Compagnie des Transports en commun, formation réellement militaire, qui décrète qu’une pauvre femme qui n’a pas cent sous ne peut prendre l’omnibus. Scandale ? Bien au contraire[[1475]](#footnote-1476), l’administration publique reconnaît son image chérie en ces administrations privées, qui, si naturellement, se font servir au lieu de servir, qui punissent les moindres fautes de leurs clients et maîtres, et qui, en revanche, ne paient jamais leurs propres fautes. Mais nous voilà heureusement hors de la gare. Nous cessons pour un moment d’être des employés subalternes du chemin de fer et nous ne sommes pas encore employés subalternes des omnibus ».

*La Lumière*,16 mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCX)

1934 ECO XX

1100

On a célébré la police. À ce propos, on rappelait le célèbre Lépine, dont le chapeau melon se trouvait toujours au plus fort du tumulte et au plus près de l’incendie. On contait de nouveau la célèbre offensive des policiers, protégés par une voiture de paille, contre les fameux bandits qui, après deux ou trois coups de folle audace, avaient juré de bien mourir. Les policiers n’avaient nullement pour fin de bien mourir, sans quoi ils auraient attaqué en colonne, marchant par-dessus leurs morts. Ce n’est pas qu’il n’y ait, en ces opérations de force réglée, souvent de la violence, donc de l’imprudence et un grain d’héroïque folie. L’homme n’est jamais sage tout à fait. Même dans les sauvetages, et plus naturellement encore dans les luttes où l’homme est l’ennemi, il arrive que l’on lance son corps à tout risque. Mais, chose digne de remarque, ce moment de fureur est désordre et jugé tel ; il n’est jamais approuvé par le commandement ; encore bien moins pourrait-il être systématiquement préparé. L’opinion ne supporterait pas le spectacle de sauveteurs, de pompiers, d’agents de la force publique, qui seraient dressés à sacrifier leur vie sans aucun retour de prudence. Et bref, il n’a jamais été et il ne sera jamais dans l’esprit de la police de sacrifier seulement un homme. Il peut arriver qu’un homme soit blessé ou tué, soit dans l’incendie, soit dans le cyclone, soit dans la bagarre ; mais cela n’est pas prévu ; cela n’est pas considéré comme un moyen permis ; c’est un malheur ; c’est une faute bien excusable dans l’exécutant lui-même, qui se trouve emporté, mais inexcusable dans le commandement, lequel n’a jamais le droit de choisir un genre d’attaque très efficace, et qui coûtera seulement dix, cinq vies humaines, ou même une. L’exécutant, lorsqu’il se laisse emporter, pourra bien dire : « Tant pis pour qui tombe » ; le chef ne le dira jamais ; le chef ne le pensera jamais.

Tel est l’ordre de force ; tel est l’ordre de paix ; et cet ordre est beau, soit que des pompiers imperturbables arrivent sur leur char mécanique, déroulent les tuyaux, dressent les échelles, soit que des lignes d’hommes, marchant au pas cadencé, divisent la foule informe et fassent place nette. Tout le détail de discipline et d’entraînement qui prépare de telles actions est utile et louable, et même sain pour l’homme qui y est soumis, et qui est ainsi guéri d’irrésolution, de timidité, et de maladresse. Cette partie du service militaire dont souvent on se moque, est au contraire entièrement bonne, comme une gymnastique. Je n’ai point ri de cette méthode pour plier un manteau, qui prévoit tout, ni du paquetage bien carré, ni des chevaux brossés comme des meubles de salon, ni des harnais brillants, suspendus selon la règle, et si promptement jetés sur les chevaux. Non plus des rangs d’hommes faits et défaits, changés, orientés, retournés, retrouvés, sans désordre ni incertitude. Tout revient à savoir faire ce qu’on veut de son propre corps, art précieux. La police commence naturellement par la police sur soi ; il n’y a point de paix au monde sans police sur soi. Honneur à l’adjudant, qui prend au sérieux ces choses.

Ce qui est mauvais dans cet ordre armé, c'est la doctrine militaire, qui est violente, ambitieuse et folle de parti pris, qui jette ces rangs d’hommes et cet ordre sage à des entreprises impossibles, comptant bien que l’impossible devient aussitôt possible, si la farouche résolution, si le fanatisme des uns fait peur aux autres. Et, d’après cet autre calcul, qui n’est nullement de police, il importe que des hommes se fassent tuer, il importe que l’exécutant soit comme une monnaie que l’on dépense et il importe enfin que cela même soit annoncé et que l’ennemi n’en doute point. Ainsi, la mort des meilleurs est véritablement un moyen et même le moyen propre à l’art militaire. Ce qui est sublime dans l’exécutant qui l’accepte, mais moins beau dans le chef, quoique l’on glisse aisément à admirer encore cette résolution farouche dans un homme qui n’est pas au péril. Mais je ne veux point maintenant juger ce genre de gloire. Je veux seulement marquer que police et guerre, qui d’apparence sont une seule et même chose, diffèrent en réalité profondément par l’esprit. Il y a tout espoir si le citoyen débrouille ces notions ; il n’y a point d’espoir s’il les confond à plaisir, comme on voit qu’il fait trop souvent.

*La Lumière*,23 mars 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°4, 20 avril 1929 (CCXI)

1939 SM2 XVIII « Police n’est pas guerre »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°5, 20 mai 1929

1101

J’ai remarqué un défaut assez commun dans les églises neuves et dans les projets d’église ; le clocher est trop haut. Au reste il ne manque pas d’églises déjà anciennes qui montrent la même disproportion entre la masse et les tours. Il y a souvent du bonheur dans ces édifices qu’on dit inachevés. Il se peut que les tours de Notre-Dame de Paris attendent deux flèches démesurées ; pourtant on ne désire point et on imagine mal ces deux frêles pyramides ; il semble au contraire que les deux tours se soient trouvées achevées en dépit des ambitieux projets. La juste proportion a parlé à tous ; la base a réglé la hauteur. Le monument s’est montré meilleur juge que l’architecte. Le secret de ces harmonieux édifices est sans doute qu’élevés assez lentement, et jugés par les générations successives, ils ont effacé les plans et dessiné d’eux-mêmes à tous les yeux la hauteur qui convenait. Il s’en faut de beaucoup que l’église du Sacré-Cœur offre à nos yeux cette sage mesure et cette sorte de pudeur des lignes verticales. La même erreur m’est apparue dans le projet, non encore réalisé, d’une église de village. L’ancienne église avait été changée en un tas de pierres par les combats de la célèbre Route des Dames ; mais cette église avait déjà l’aspect d’un tas de pierres pour le principal ; le clocher s’élevait à peine au-dessus du toit. L’église neuve, autant qu’on en peut juger par un dessin d’architecte, est assez simple et robuste, et copiée sur de bons modèles, si ce n'est que le clocher y est comme ajouté et étranger. Amiens et Bourges, par exemple, offrent une masse p’us puissante, mieux ramassée. Il me semble que les Pyramides, formes naturelles d’un tas de pierres sur un tombeau, donnent les limites de l’ambition permises. On peut faire grand, mais sur large base. L’orateur qui fait des clochers démesurés étonne et ne rassure pas. Je vois, au contraire, que le vrai orateur s’élève comme les montagnes, par contreforts et versants. Ou bien, pour choisir une métaphore qui convienne mieux à cet art en mouvement, je le vois qui trace une trajectoire de grande portée, au lieu de lancer une fusée tout droit en l’air.

La hauteur est ridicule ; c’est la masse qui compte. Je pensais, comme tout le monde, en ces temps-ci, à la célèbre doctrine de notre Sorbonne militaire. L’offensive à tout prix, c’était une sorte de clocher trop haut. Quand on en est seulement au projet, il est bien facile d’élever encore un peu le clocher. Toutes les Sorbonnes se ressemblent. On a vu s’élever aussi la Sociologie en projet ; la société était tout ; l’individu n’était rien. Rien ne coûte à l’ambition parlante. Une seule idée s’élève, comme une fusée. Mais il y a d’autres idées, qui feront contreforts et soutiens. Platon s’est élevé plus haut que personne, mais il a suivi la forme pyramidale. Ses recherches dans tous les sens et en étendue de pays sont en proportion avec l’élan qu’il veut nous donner. Et souvent ceux qui le lisent estiment que la route ne monte guère, comme ces impatients qui s’approchent de la montagne. En revanche le lecteur fidèle se trouve ambitieux sans le savoir, et porté au-delà de son espérance. Ruse, patience et chemins tournants. Mais cet art est bien caché. En revanche l’architecture, par cette pesanteur toujours sensible qui est sa loi première, nous offre aux regards la juste image de notre puissance. Et, à tous ceux qui entreprennent, que ce soit roman, usine, magasin de nouveautés, bataille, ou doctrine, la forme pyramidale est le meilleur modèle. C’est pourquoi, imitant un mot célèbre, je dirais à l’ambitieux : « Mon fils, tu fais des clochers trop hauts. »

3 mai 1929 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°5, 20 mai 1929 (CCXII)

1939 PAE LXXXVI « Clochers »

1102

Othello a étranglé Desdémona. L’étreinte de ces corps inégaux devait finir ainsi, dès qu’elle n’était plus gouvernée. Les forces et les masses sont bien au clair, et pesées devant l’esprit. Je ne vois point de mystère ici, ni aucune malice. Je n’ai point besoin de supposer quelque sourde idée de tuer, tapie dans les ténèbres de l’âme comme un animal. Il n’y a ici qu’un animal, et bien assez redoutable ; c’est l’homme. Non point caché ni ténébreux. Athlète ; réserve de force en des muscles bien nourris. Quoi de plus clair qu’un torrent ? Quoi de plus clair qu’une avalanche ? Quoi de plus clair qu’un assassin ? C’est un arc bandé. N’y touchez pas sans prudence. Maintenant supposez Othello après deux jours de guerre continue ; il tombera de sommeil. Ou bien donnez-lui du bois à fendre ; la passion sera autre ; autres les effets. D’autres pensées ; d’autres résolutions. Dès que l’homme ne dirige plus ses pensées, il pense ce qu’il fait ; et ce qu’il commence, il le désire. Desserrer les puissantes mains et pardonner, c’était une même chose.

Homme nu. Homme de Descartes. Tourbillon plus serré dans une pluie de lumière. Tout y est transparent et maniable. Ennemi ou ami ? Ennemi si je l’attaque ; ami s’il me voit souriant et sans peur aucune. La politesse, cette parure de sécurité et de puissance, est reine ici. Le geste pieux, le salut d’hospitalité, suspendent toute colère, pourvu qu’on les fasse, pourvu qu’on sache que l’on peut les faire, pourvu que la volonté ne s’emploie pas à autre chose qu’à disposer le corps ainsi ou ainsi. Ne vous inquiétez pas des pensées ; les seules pensées qui soient redoutables sont celles qui suivent de l’emportement ou du tumulte corporel. L’homme n’a de mémoire qu’autant qu’il fait. Le forgeron se souvient de forger lorsqu’il forge ; il commence à se souvenir autant qu’il commence à forger, par ennui ou impatience. L’homme ne se souvient d’assassinat qu’autant qu’il serre les poings. Qui sait tendre et détendre, celui-là est olympien.

Méchant veut dire qui tombe mal. Maladroit, âme noire. Celui-là entre en lutte avec ses pensées. Et sa manière d’oublier c’est de penser à ce qu’il voudrait oublier. Chacun y est pris ; nul n’est assez Cartésien. Chacun nourrit des pensées sourdes, dont il croit sentir le voisinage et l’approche. Chacun, en ses mauvais moments, se fait une âme à replis et à cachettes, et de profonds complots en lui-même contre lui. S’il surveillait seulement ses mains, et tous ses muscles en boule, et cet étranglement de soi ! Mais non. Il pense à ses ennemis ; il croit les voir. **[**C’est ainsi qu’il poursuit son monologue de tragédien se tournant vers des confidents imaginaires, et cependant**][[1476]](#footnote-1477)** tous les messages qu’il lance sans le savoir lui font des ennemis, et véritables, de gens qui ne le connaissent pas, qui ne savent pas seulement son nom. Parmi lesquels, heureusement, il se trouve plus d’un athlète qui efface le message par un sourire. Heureux ce conspirateur, s’il n’est pas pris sérieusement ! Mais imaginez une fable de deux conspirateurs qui ne se connaissent point, et mangeant à la même table, et[[1477]](#footnote-1478) comme s’ils broyaient leurs ennemis entre leurs dents. Ces sombres regards, cette violence de cannibale, cette farouche résolution, quel assaisonnement pour le bœuf bouilli ! **[**Manger n’est pas une opération de douceur. Nos idées alors concernent la destruction, d’où nous inventons des ennemis. J’ai supposé deux conspirateurs en face l’un de l’autre afin que l’on sache que l’imitation des mouvements entraîne l’imitation des passions. Le moment de manger est donc critique][[1478]](#footnote-1479). Chacun devrait rechercher d’où lui viennent ses amères idées, de quels mouvements de lui, et de quels signes autour, surtout dans le moment où, par nécessité, il détruit afin de vivre. Très sage coutume des anciens, pour qui un repas était une cérémonie de religion, exactement une sorte de prière, un bénédicité en action qui excluait toute violence[[1479]](#footnote-1480).

7 mai 1929 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°5, 20 mai 1929 (CCXIII)

1938 EH LXXVII « Méchants » (*absent de EH1*)

1103

D’aventure je suis monté hier jusqu’au plus haut sommet de la poésie. Les comparaisons de l’*Iliade* sont comme des rêveries courtes. Du milieu du carnage, la pensée se détourne naturellement vers l’ordre des choses, vents, pluies, saisons, ou bien vers l’ordre des travaux humains. Nous n’avons que de courts regards à cette nature sage et éternelle, de courts regards qui sont métaphores. Nous ne savons plus comparer, parce que nous voulons que la comparaison s’ajuste à la chose ; mais au contraire, dans Homère, la comparaison fait contraste avec la chose. Aussi le terme qu’on peut appeler étranger, la paille au vent, la neige, le lion, les feux qui envoient l’alarme d’une île à l’autre, le terme étranger se développe toujours selon sa propre loi, bien mieux, affirme sa propre loi. Et s’il est dit que le guerrier tombe comme un chêne, il faut que l’imagination se repose en un court tableau des hautes montagnes, de la forêt, du bûcheron, du feu de brindilles et de l’odeur du repas rustique. Ainsi le feu des passions éclaire quelque chose qu’il ne peut détruire, mais au contraire dont il est nourri. Car d’où ces bœufs et ce vin, aliments du courage, si quelque bouvier ailleurs ne tenait la charrue ? Et d’où ces navires sans le bûcheron ?

Suivant donc cette guerre trompeuse et cette paix véritable, coursiers ensemble de nos pensées, j’étais arrivé au point extrême de la colère. Achille se couvrait de cendres et se roulait comme un animal ; Achille jurait d’égorger douze captifs sur la tombe de Patrocle ; Achille se montrait seulement au-dessus du rempart, furieuse flamme ; Achille criait trois fois ; il n’avait plus d’armes. C’est alors que le dieu des forgerons se met au travail, et pense selon ses mains. Silence. Le bouclier d’Achille s’orne de pensées. La rêverie homérique s’élève ; le monde est de nouveau créé, tel qu’il est, tel qu’il fut, tel qu’il sera. Ici quelque chose de plus grand que la *Bible* ; car le dieu séparé ne pouvait créer le monde qu’une fois. Mais que fait donc le dieu forgeron ?

Il fait d’abord le ciel et la terre ; le soleil, la lune sur le point de sa splendeur, et les Pléiades et les Hyades, et l’Ourse qui regarde Orion. Et puis il fait deux villes ; et dans l’une, mariages et procès ; fleurs jetées, gamins courants ; avocats et juges ; dans l’autre, siège, armées, disette, embuscade pour le bétail ; et les traits volent. Et puis il fait le labour ; et, merveille de l’art, quoique la sculpture soit d’or, on voit la terre noircir derrière le soc. Puis la récolte, moissons et fruits ; puis la vendange ; puis les chants et les danses. Enfin toute l’histoire humaine, selon l’éternel retour des saisons et des âges. Ce qui ne fait point question ; ce qui ne donne point de raison, mais qui porte raison, folie et tout. Ce que signifient les dieux ; ce que célèbrent les fêtes ; ce que l’on remercie chaque matin ; ce qui est plus beau chaque matin. La naissance, les amours, les travaux, les pensées. Cette suffisance du monde comme il est ; ces industries premières, qui ne lassent jamais ; cette harmonie sentie du monde et de l’homme, Charte de vie. Charte de paix. Chacun la signe, et heureux qui s’y tient. Vulcain a achevé son travail ; il jette aux pieds de Thétis les armes neuves. Sagesse et paix, voilà donc ce qu’Achille poussera devant lui dans la mêlée ; bien malgré lui ; le forgeron en a ainsi décidé.

*Nouvelle Revue Française*, 1er mai 1929

*Libres Propos*, Nouvelle série, Troisième année, n°5, 20 mai 1929 (CCXIV)

1934 LIT 40

1104

Chacun a pu remarquer qu’à mesure que s’élèvent les traitements et salaires, le coût de la vie s’élève aussi ; le premier de ces mouvements est volontaire, et donne d’abord une agréable idée de la puissance de l’homme en marche vers la justice. Le second mouvement est comme une réponse de la nature des choses. Assurément on comprend que la hausse des traitements et salaires est une charge pour l’industrie et le commerce, et qu’elle est comptée dans les prix. Il est vrai aussi que ceux qui sont payés à l’heure ou à la journée, au moment même où ils reçoivent un peu plus de numéraire, sont mal placés pour résister à la hausse des prix. Je remarque encore qu’ils ne sont point toujours libres de se priver de luxe, quand ils le voudraient. Il y a un genre de commodités qui ne se propose pas seulement, mais qui s’impose. Nul ne peut revenir aux anciens wagons, ni à l’omnibus traîné par des chevaux ; et tel qui s’arrangerait de la lampe à pétrole trouve l’électricité à sa porte et même chez lui. L’épicerie est parée de marbre et d’or ; les grands magasins offrent leurs tapis, leurs ascenseurs, leurs milliers de lampes, aussi bien à l’acheteur prudent. Et qui paiera tout ce luxe, si ce n’est l’acheteur ? Voilà quelques exemples de cette communication qui s’établit par mille canaux entre les recettes et les dépenses. Mais il reste encore l’espoir que les travailleurs, par un effort suivi et concerté, tirent à eux quelque chose du gain qui allaitautrefois à un petit nombre, et enfin que la commune richesse soit plus également partagée. Comme quelques hommes assez sages s’entretenaient de ces choses, et s’étonnaient de ce mirage de l’aisance que l’on effleure du bout des doigts, et qui fuit toujours, alors Jérémie parla.

« Je vous annonce, dit-il, ce qui fut toujours, ce qui est et ce qui sera. Non point par la volonté d’un Dieu sévère, car nous avons changé les paroles, mais par la nature même des choses humaines, qui ne plie jamais. Les salaires et traitements monteront selon vos vains désirs ; mais les prix monteront et montent déjà, malgré vos vains désirs, jusqu’à ce que les travailleurs sentent les pinces de la nécessité. Car on a beau dire que l’homme aime le travail, et produit de bonne volonté, toujours est-il que la nécessité ajoute un aiguillon et accélère le mouvement. D’où vient que les gens courent dès le matin et regardent l’horloge, sinon de ce que la nécessité les pince aux jambes ? Et supposez l’aimable aisance installée partout ; vous verrez accourir la non moins aimable négligence, et des quarts d’heure se perdront, qui feront, par jour, cette somme de valeurs réelles que l’humanité conquiert au-delà de ses besoins stricts. Cet excédent, c’est le luxe même ; et regardez bien ; vous comprendrez que luxe est fils de misère. Je n’entends pas par là que c’est la misère du grand nombre qui fait le luxe de quelques-uns. Je ne considère pas la répartition, mais la production. Le travail ne crée un excédent, par exactitude et vigilance, que si le fouet de misère est levé sur les épaules de ceux qui produisent. Car l’homme est léger, et merveilleusement doué pour perdre le temps. Non parce qu’il est sot et brute, mais au contraire parce qu’il est intelligent et artiste. Au reste, plus la nature et le climat sont généreux, plus l’homme est pauvre. Et si le luxe n’était attaché à un petit nombre comme une maladie, il n’y aurait plus de luxe pour personne. Ainsi, Messieurs les travailleurs conscients, je vous annonce, et j’annonce à moi-même que tant que vous aurez votre loyer en poche un mois à l’avance, et tant que vous n’aurez pas de dettes chez le tailleur, chez le bottier, chez l’épicier, cela prouvera que vous vivez sur un remous passager, et que l’équilibre entre les travaux, les besoins et les soucis n’a pas encore fixé la balance d’or qui règle finalement les volontés de Jupiter ».

*La Lumière*, 30 mars 1929

*Libres Propos*, 3e année, n°5, 20/05/1929 (CCXV)

1105

Un homme qui avait bien près de cinquante ans s’engagea pour la durée de la guerre, et demeura d’abord environ deux mois au quartier, menant une vie toute nouvelle et assez rude. Aussi fut-il vaincu d’abord par les rhumatismes, et se trouva ainsi en rapport avec un vieux médecin revêtu d’un vieil uniforme. Or l’apprenti soldat, occupé de sa lutte contre lui-même, eut l’imprudence de penser tout haut, disant : « Monsieur le major, j’aurai autant de patience qu’il en faudra » ; la réponse fut celle-ci : « Prenez garde, dit le major, j’aurai peut-être moins de patience que vous ».

Ce major était un médecin civil, redevenu militaire. Il devait reconnaître et même honorer un vieux conscrit plein de résolution. Pourquoi cette sorte d’injure ? Pourquoi cette ironie hors de lieu ? Je ne désespère pas de comprendre. Voilà un vieux médecin, et peut-être humilié, peut-être sans clientèle et sans argent ; sentant de toute façon les effets de l’âge ; déjà hors de la vie. Mais tout change, par la guerre. En même temps qu’il se coiffe de son képi d’un autre âge, il retrouve un pouvoir absolu ; il se redresse et se durcit, lui faible, afin de porter cette armure. Il pense premièrement à son pouvoir, et devant une multitude jeune, forte, naturellement turbulente. L’oreille devient alors extrêmement sensible à cette rumeur du désordre, toujours menaçante. Et j’ai observé que ce qui choque le plus un chef, c’est l’expression d’une volonté indomptable, même dans l’obéissance. Sans le vouloir, le vieux conscrit exprimait une sorte de droit, une prétention à se gouverner lui-même ; rien ne déshabille plus promptement le chef ; enfin il est insolent d’avoir raison. Le vieux conscrit comprit assez vite toutes ces choses, et dans la suite, fit semblant d’obéir par peur. Il faut prendre les hommes comme ils sont et l’armée comme elle est.

Je n’ai jamais considéré les rangs d’hommes armés et le chef en face d’eux sans comparer entre elles les forces réelles, et sans admirer cet instable équilibre. Ce qu’on dit de l’enthousiasme, de la confiance, et de l’amour ne m’a jamais paru suffisant, au regard de cet ordre terrible. Dans un édifice de fer, mettez quelques pailles en soutien ; telle me paraît cette creuse physique de la force armée, physique qui n’est que rhétorique. Mais plutôt j’ai reconnu et admiré une double certitude. Une certitude dans le chef, que l’idée d’un droit quelconque, ou d’une réclamation seulement possible, est effacée dans l’homme de troupe. Et, dans l’homme de troupe, une certitude aussi, sans aucune espérance. Montaigne me rappelait ces jours-ci ce trait d’une troupe romaine, que les hommes n’avaient point permission jamais de s’abriter sous un toit, et ne mangeaient que debout. Troupes de fer.

Comprenez bien d’après cela que la rigueur ne dépend pas ici de nécessités extérieures, mais est essentielle au système, et doit même se montrer telle. Car, sous la pression de l’ennemi, subir le froid et la faim, c’est une condition qui ne dépend pas du chef, mais de la situation même. Tout homme trouve en lui-même, alors, des ressources de volonté ; mais il n’est pas, après cela, plus aisément gouvernable, bien au contraire. Et c’est pourquoi, quand on avait à reprendre, à reformer, à remettre en ordre les troupes éprouvées, aussitôt on voyait reparaître dans le chef la résolution de gouverner, et, dans l’homme, la résignation sans pensée. Si les pioches pensaient, quand on les use contre le roc, elles penseraient ainsi. Et que cette dureté s’éprouve et s’exerce loin de l’ennemi, dans la paix même, et contre le bon sens à ce qu’on croit, ce n’est pas scandaleux ; ce n’est pas étonnant. Il est plus difficile, peut- être, de préparer la guerre que de la faire.

*La Lumière*,6 avril 1929

*Libres Propos*, 3e année, n°5, 20/05/1929 (CCXVI)

1939 SM2 XIX « Monsieur le major »

1106

Quelquefois la plume irritée déchire le papier ; ce n’est qu’un grattement d’insecte dans ce grand univers. Comme j’allais déchirant le papier, l’ombre de Marc-Aurèle m’apparut, grave et même un peu triste, telle que je l’imagine. Il me dit : « Ne touche pas à l’idole. Les chrétiens ont touché à l’idole ; en bonne intention peut-être ; mais j’ai dû les punir. Toutefois, comme je sais que la punition rehausse d’avance la faute et même l’excuse, ce n’est pas cette raison de force que je veux élever devant tes yeux ; et ce n’est pas la bonne raison. Car c’est par la piété que tu dois t’abstenir de toucher à l’idole, à l’idole à laquelle tu ne crois pas. J’étais bien placé pour écrire ce qui est le dernier mot là-dessus ; aussi l’ai-je écrit, chargé d’hommes comme j’étais, et sentant leur poids sur moi. « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Entends bien cela. Je ne veux pas dire qu’il faut supporter ce poids des corps ; tu le supporteras, que tu le veuilles ou non. Supporte-les ; mais non point comme on supporte pluie ou soleil, peste ou choléra, car ce sont des hommes ».

« Car, reprit l’Ombre, ce sont des hommes ; et ceux qui croient, et ceux, plus nombreux qui croient qu’ils croient ; ce sont des dupes, soit, non point des sots. Des sots quand ils jugent au-delà de leur vue ; mais dans l’ordinaire de leurs actions, et même dans l’extraordinaire, sur ce qui leur est assez près, quelle sagesse, quelle patience, quelle modération ! Toi-même, afin de ne pas te tromper, regarde à ces faces humaines que tu as connues et que tu connais. Quelle mesure dans un paysan, dans un ouvrier ! Quel art de vivre et de mourir ! Quel scrupule, quelle exactitude, quelle pudeur dans les actions ! Instruis-les, disais-je ; mais d’abord laisse-toi instruire par eux de ce qu’ils savent. Je te rappelle seulement ce que tu sais. Ce sont des ministres de l’esprit. Amis et frères pour toi. Les instruire, c’est premièrement les prendre comme ils sont et les aimer comme ils sont. Cela fait un autre poids à remuer. Au solitaire, la foule n’est pas moins pressante ; elle l’est plus. Or, vaille que vaille, l’idole est une image d’eux-mêmes qu’ils ont composée au mieux. Ne touche pas à l'idole ».

« L’idole, elle-même, cette vie d’homme changée maintenant en statue, juge-la au mieux. Tu peux m’en croire, c’est un terrible métier que d’être chef. Fais la part de ce qu’il y a de généreux dans l’ambition ; et, pour l’emportement, qui nous guette tous, je t’en fais juge, car tu connais la question. Nos actions commencées sont exigeantes ; elles nous tirent. Et songe aussi que c’est une grande ivresse d’être obéi ; une plus grande encore d’être flatté ; et que personne ne résiste tout à fait à être aimé. Enfin comprends qu’en un grand poste on n’a jamais qu’une sommaire connaissance, de trop loin, et sans différences, qui n’est point science. Au surplus qu’il faut plaindre celui dont les mouvements d’humeur tracent un grand sillage, sur lequel dansent les vaisseaux et les hommes, à grand péril. Et que jamais personne n’a bu à la puissance sans en être étourdi. Aussi que nul n’a jamais su tout à fait ce qu’il choisissait, et que l’ordinaire punition de nous tous est en ceci que ce que nous imaginions avec ivresse devienne réel et nous somme de signer nos paroles. Finalement il faut savoir gré à un homme puissant de tout le mal qu’il n’a point fait. Ayant donc pesé toutes ces choses, reprends maintenant cette plume, qui est une puissance aussi. » J’écrivis donc que nous ne devons pas oublier nos devoirs de charité envers les grands. Sermon de carême. Plume légère comme l’oiseau[[1480]](#footnote-1481).

*La Lumière*,20 avril 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°5, 20/05/1929 (CCXVII)

1935 SE LXXXVI « Marc-Aurèle parle »

1107

Je trouvai dans le R. P. Philéas comme une troisième jeunesse, un mouvement tout militaire, et une liberté sans précaution. « Quel sermon, lui dis-je, quel argument ? Allons, dites vite, et ne m’épargnez pas ». Les yeux brillants de victoire, il me dit : « Sermons ? Arguments ? Moyens du diable. Sachez que je ne parle plus et que je ne pense plus. Je peins ».

« Bel art, lui répondis-je, mais long et difficile. Voyez cette boîte de couleurs, elle m’a appris, du moins, que je n’y entends rien ».

« Toujours, dit-il, toujours dans les apparences. Quand vous auriez talent et génie, le monde n’est point sur vos petites toiles ».

Cette rencontre était sur la dune, merveilleux tapis, à la bordure des rochers noirs, devant le seigneur Océan, désespoir du peintre. « Ne m’entendez point mal, reprit-il. Je peins par des réalités, selon les leçons de Dieu ».

« Oui, dis-je, comme peint l’homme qui plante des arbres, et qui laisse faire la sève et le vent. Quel dessin de branches tordues, sans la moindre faute ! Et comme peint l’homme qui sème le blé ; ce vert n’est point sur nos palettes. Et comme le jardinier qui, de sable ou de gravier, de buis ou de lierre, de lilas, de myosotis, de roses, de marguerites, et de terreau brun, et de frais gazon, compose un tableau véritable, un tableau qui change selon le ciel et la saison ».

« Encore bien mieux, dit-il. Je peins des cortèges non pas des apparences de cortèges. Mes couleurs sont de vrais hommes, rouges, noirs, verts, blancs. Je les range selon les affinités et les contrastes. Oui, je rassemble en un tapis vivant toutes les forces et toutes les passions, tout ce pouvoir d’inventer, de critiquer, et de nuire. Bien plus, cette peinture de l’ordre, qui est l’ordre, je la mets en marche sans la rompre, par la seule vertu des couleurs. Et chacun d’eux, au lieu de se dire qu’il est un homme, qu’il vaut tout homme, et de chercher son droit et son désir, se dit seulement qu’il est vert, ou qu’il est rouge, et qu’ici est son rang et sa place, n’en pense pas plus, et se trouve parfaitement heureux. Que dire du spectateur, qui attend, qui voit venir cette chose heureuse et souveraine, qui s’emplit de ce bonheur, qui envie seulement d’y être incorporé, qui rêve d’être vert, ou rouge, ou noir, ou blanc, lui aussi ? Une même idée en tous, ou plutôt une même substance en tous, qui est l’ordre, et qui n’est que l’ordre, et qui se passe de raisons. Pendant que vous vous cherchez et que vous doutez, car les possibles ne sont rien encore, eux, ils se trouvent et se pensent, l’un grenadier et l’autre cavalier, l’un diacre et l’autre évêque, sans aucun doute. Il m’a fallu quelque temps, mon cher, pour apercevoir que le dogme est tout entier dans cette réelle peinture, et que la preuve est bien faible. Qui prouve, c’est qu’il doute. Tout art se passe de preuves, comme vous savez bien. Mais vous n’avez pas assez pensé que l’art des cérémonies et des cortèges est le plus puissant de tous, et le plus populaire. Une seule de mes peintures efface tous vos articles. Aussi pourquoi dissimuler, et pourquoi ruser ? »

« Savoir, dis-je. Vous m’expliquez pourquoi l’église et l’armée ensemble gagnent toujours. Comprendre est quelque chose. Comprendre est plus fort que réfuter. »

**[**« Et il est vrai, dit-il, que j’ai souvent pensé que vous compreniez trop bien le dogme et trop bien la monarchie. Cela serait pire en effet que de réfuter. Mais, mon cher, si nous sommes d’accord sur les mœurs des hommes, rouges, verts ou autrement, nous serons d’accord aussi sur les moyens de les gouverner et de les sauver ; car vous n’allez pas laisser le cortège multicolore errer sans chefs et sans règles ? »

« Je ne sais, lui répondis-je, notre histoire finira peut-être par quelque Léviathan se tortillant au soleil sans rien comprendre à rien. Seulement, alors, il faudra ruser de nouveau comme au commencement et rouvrir l’école où l’on apprend à douter et à critiquer. Nous nous retrouverons, mon cher, à la millième année du voyage. »

Déjà il s’éloignait à grands pas.**][[1481]](#footnote-1482)**

« 27 avril 1929 » (PAE)

*La Lumière*,27 avril 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°5, 20/05/1929 (CCXVIII)

1939 PAE LXXXV « Cortèges »

1108

Mon ami Jacques tapait sur son cuir, un peu plus fort peut-être qu’il n’était nécessaire. Au dehors, bruit de canons et de cloches. « Je ne vois pas pourquoi, dit-il, on suppose plus d’honneur dans un Maréchal qui a gagné la bataille que dans le simple soldat qui se fait tuer en avançant. Même, si on voulait y regarder, on trouverait une grande différence ; car faut-il autant de courage pour faire avancer dix armées que pour se faire avancer soi-même ? Et toujours est-il que le Maréchal fait ici son métier, pour lequel il est payé et bien payé, tandis que l’autre a laissé son métier, et, en récompense des risques, trouve seulement un terrier de lapin et de la soupe froide. »

Le marteau frappait moins fort : « Bah ! dit l’ami Jacques en regardant sa jambe de bois, il y a plus d’un métier de guerre, et chacun fait le sien. Ne discutons pas là-dessus. Mais voici où je voulais en venir ; nous n’avons point à louer ou à honorer nos chefs ; nous avons à leur obéir à l’heure de l’obéissance, et à les contrôler à l’heure du contrôle. Après cela ils sont payés, ils ont leur pension ; tout est réglé ; je ne dois plus rien. Il y a d’autres dettes, qui ne sont point réglées ; et si je pense premièrement à cette veuve qui habite à côté, et qui élève ses quatre enfants, ou à cet ancien combattant qui tousse là-haut, en souvenir des gaz empoisonnés, j’attends qu’on me prouve que j’ai tort. Malheureusement, le citoyen n’ose pas raisonner. »

« Je crois, lui dis-je, que le citoyen raisonne très bien. Tous ces mouvements de foule sont menés par les ambitieux, grands et petits. Ce qu’ils honorent, eux, ce n’est point le courage, c’est le pouvoir. Ce qu’ils admirent maintenant, ce qu’ils acclament, ce qui les jette hors d’eux-mêmes, c’est le plus haut pouvoir, cela même qu’ils espèrent depuis leurs quinze ans. Quelque petit morceau de pouvoir qu’ils tiennent, ils sont tyrans tant qu’ils peuvent, et même ils sentent très bien que le plus haut tyran soutient les petits tyrans. Cette graine n’est pas si nombreuse ; mais elle fait du bruit. En ces occasions-ci, elle menace, elle insulte ; elle étourdit ceux qui manquent de résolution ; sans compter le respect naturel pour les morts, et le plaisir du spectacle. C’est ainsi que les pouvoirs semblent gagner toujours, et gagnent quelquefois. Nous autres, cuisons et recuisons nos pensées. Bien des choses ont changé déjà, depuis que le cordonnier pense plus loin que son cuir. Et même je me dis quelquefois que le bon sens gagne à être battu, comme le cuir. »

« À ce compte-là, dit Jacques, notre bon sens serait dur comme fer. Et c’est pourtant vrai que celui qui gagne sa vie s’endort bientôt, si les choses vont passablement. Au lieu que la petite armée des ambitieux ne cesse de penser et de ruser ; leur métier, à eux, c’est de penser, d’argumenter, de parler ; tous leurs raisonnements leur sont payés. On n’entend qu’eux ; on ne lit qu’eux. L’autre raisonnement, celui du citoyen qui ne veut point du tout tyranniser, l’autre raisonnement, celui qui juge les pouvoirs, est payé d’injures et de coups de bâton. Le miracle n’est pas que l’on voie un tyran ou deux régner sur des peuples qui ne sont point sauvages. Le miracle c’est qu’il n’y ait pas de tyrans en tous pays. Quand j’étais jeune, je croyais que les pensées justes réussiraient tout de suite. Il m’a fallu du temps pour comprendre que le progrès ne va pas vite, et que c’est déjà beaucoup demander si l’on prétend à être autre chose qu’un pion sur l’échiquier de nos Messieurs. J’arrive, comme vous voyez, à une sorte de modération et de philosophie. Le difficile, voyez-vous, c’est d’être modéré sans être faible. On se croit déshonoré si on ne demande pas la lune, et tout de suite. Alors on n’a rien du tout ; et c’est une très vieille histoire. »

« C’est l’histoire, lui dis-je. On acclame le tyran qui a vaincu le tyran. Patience. Le citoyen qui obéit et juge fait à peine ses premiers pas dans le monde. »

*La Lumière*, 4 mai 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°5, 20/05/1929 (CCXIX)

1934 POL XII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929

1109

La philosophie de l’entendement est à la base ; et, faute de savoir exactement ce que c’est que penser, c’est-à-dire penser universellement, on n’avancera point dans la connaissance de l’homme. Mais il est clair aussi que cette philosophie de l’éternel n’est point une philosophie de l’histoire, et que l’histoire est quelque chose. Platon pensait comme nous, mais il ne vivait pas comme nous. C’est dire que, pensant d’après les mêmes règles que nous, il appliquait pourtant ses pensées à une situation tout autre, où la navigation à vapeur, l’automobile, l’avion, ne figuraient même pas à titre d’espérances. En un sens l’homme recommence toujours, parce qu’il est commandé par sa structure d’homme ; mais, en un autre sens, l’homme ne recommence jamais, car une situation conduit à une autre, qui n’était même pas concevable sans la première. C’est ainsi que nos automobiles sont des petites filles de la chaise à porteur, et que le moteur d’avion descend en ligne directe, par les pistons, bielles et soupapes, de la machine à vapeur. Les constitutions, les coutumes, les mœurs, les religions, machines bien plus compliquées, sont marquées aussi de tout ce qui a précédé. Et ce qui a précédé ne pouvait rester tel, mais exigeait, au contraire, d’autres inventions. Présentement, comme ce fut toujours, nous sommes en transformation. Sagesse vaine, si, naviguant sur ce courant, nous ne savons ni observer, ni prévoir, ni gouverner.

Ces pensées, trop étrangères à mon métier, m’attaquaient en force, comme je lisais un pamphlet marxiste, où une philosophie à la mode d’hier, et que du reste je n’aime point du tout, était à belles dents déchirée. Il ne faut pas dix ans, me disais-je, pour connaître assez la philosophie transcendantale, qui décrit le penseur éternel. Après cela l’homme soucieux de penser, et non pas d’enseigner, devra penser l’histoire. Il n’échappera au marxisme qu’en le traversant. Et qu’est-ce donc que cette philosophie de l’histoire ?

Premièrement c’est une philosophie de l’Idée[[1482]](#footnote-1483) ; mais il faut l’entendre au sens Hegélien. L’idée n’est pas ce qui nous attire, mais ce qui nous pousse ; l’idée n’est jamais suffisante, et, par l’insuffisance, nous jette à une autre, et ainsi sans fin, d’après les exigences de la logique éternelle. Ainsi il faut comprendre le marxisme comme une philosophie du changement sans fin. Par exemple le Capitalisme porte en lui l’exigence d’autre chose ; il n’a cessé de changer ; il ne cesse de changer. La République ne cesse de changer ; le droit ne cesse de changer. Ce dernier exemple est parmi les plus clairs ; ce qui fait vivre le droit, c’est l’idée de l’insuffisance du droit. Qui ne sent pas, qui ne suit pas, qui ne précède pas ce changement par l’idée, celui-là n’est pas un homme.

Très bien. Mais le Marxisme s’intitule matérialisme. Que veut dire cela ? Que l’idée réelle n’est point abstraite ; qu’elle est concrète, et qu’elle pousse, comme l’idée dans la plante pousse la plante à bourgeonner et à fleurir. Ainsi le développement de l’idée réelle est lié à toutes les circonstances de la vie universelle. Et, bien avant que l’on comprenne l’insuffisance de l’idée, on la sent, on l’éprouve, de la même manière qu’un homme sent qu’il est malade bien avant de comprendre qu’il l’est, et souvent sans jamais le comprendre. C’est dire que c’est l’inférieur, comme faim, soif, colère, tristesse, qui nous amène à penser ; c’est dire que c’est la morsure de la nécessité qui fait éclore, dans l’histoire, un nouveau moment de l’idée. Ainsi la guerre suppose la paix et porte en elle la paix ; on peut le comprendre ; mais c’est par la faim qu’on l’apprend d’abord. Cette autre logique, où c’est toujours l’inférieur qui nous éveille, définit l’histoire, c’est-à-dire le matérialisme de l’histoire.

28 mai 1929 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXX)

1942 VE LXXXI, « Philosophie de l’histoire »

1961 Propos sur des philosophes, XXV

1110

Il y a une impuissance de communiquer, qui est comme une disgrâce d’entendement. C’est ce genre de maladie qui fait que l’on doute d’être compris, et que l’on veut d’abord s’assurer qu’on est bien compris. Cette manie expliquante est une sorte d’injure continue. On semble dire à l’auditeur, ou au lecteur, en une multitude de parenthèses : « Cela est bien difficile ; je ne vous crois pas suffisant ; je fais de mon mieux ; mais j’aperçois le mur des différences ; je me heurte au mur des différences ». Ce discours sous-entendu est fort bien entendu ; et voilà ce qui change à coup sûr le lecteur ou l’auditeur en une sorte de mur. Rien ne traverse. J’ai connu de ces orateurs malheureux qui répétaient une même chose, durcissant à chaque fois l’obstacle de chair. Il est très vrai que les hommes sont différents, et incompréhensibles les uns aux autres ; c’est très vrai dès qu’on le croit. L’intelligence a grand besoin d’une forte amitié. « Il faut que l’intelligence suive la foi ». Cette parole tant de fois citée a plus d’un sens. De tous ces sens, il en est un qui traverse ; les autres butent. Et, si l’on ne croit point d’abord qu’il y a un bon sens de cette parole, on ne le trouvera point. Mais qui commencera ? Qui ouvrira l’immense crédit ? C’est le plus fort qui doit faire crédit. C’est le plus savant qui doit faire crédit. Il est vrai que celui qui veut s’instruire doit d’abord croire qu’il peut apprendre ; mais il est bien plus pressant que celui qui veut instruire croie qu’il peut instruire. Le certain regard, tout à fait sans amour, qui prononce que l’auditeur est un sot, est ce qui rend sot.

Les deux, sots, par ce certain regard. Je n’ai pas grande opinion de ces hommes redoutés qui changent en statues de sel ceux à qui ils parlent. Nul ne pense pour soi ; cela ne peut aller. La moindre pensée, même à soi, même en solitude, est pour tous, et reçoit l’approbation comme un écho, comme une résonance. Ce cirque d’hommes, voilà le lieu de la preuve. Il faut comme une étendue d’esprit, un monde de concert, une immense salle d’essais. Les incompris s’expriment sans bonheur ; ils pensent tout bas ; ils ne pensent guère. Penser mépris ce n’est point penser.

L’universel est le lieu des pensées. Je pense pour tout esprit. Le premier venu est un bon témoin. Je ne choisis point ; les marques de la stupidité, du refus, de l’invincible différence, je ne les vois point. Je ne cherche point l’entrée, ni le faible, ni ce qui pourrait séduire le rétif animal. Ainsi fait l’avocat consultant, l’homme d’affaires, l’intrigant ; mais ce n’est point penser ; à ces grands moyens répondent toujours des pensées médiocres, et pis que médiocres. J’admire ce racolage dans les petits coins, cette persuasion assiégeante ; mais la pensée qui suit est toujours petite et misérable. Au rebours, le pouvoir de communiquer prend du champ et de l’élan ; il me traverse comme un boulet. Je n’ai pas le temps de me mettre en défense, ni en défiance ; je n’y pense seulement pas. Avez-vous remarqué cette grande politesse du génie, qui me parle à moi comme à son frère et comme à son égal ? Il ne me connaît pas ; il ne m’a jamais vu. J’ouvre son livre ; le voilà chez moi. Selon lui, non selon moi ; mais il n’y pense point et je n’y pense point ; plutôt nous sommes ensemble dans la maison de l’homme. Obscur ou clair, tout passe ; et il le faut bien. Ce n’est pas communiquer que communiquer seulement ce qui est clair. Ce choix est injurieux. Et c’est par là que ce qui est mis à la portée de l’enfant ne touche jamais l’enfant. Moi aussi je suis enfant. J’ai besoin d’un auteur qui croie en moi autant qu’en lui-même. Au moins autant. Dans le trait de génie il y a une grande espérance ; presque tout est laissé au lecteur. J’aime le poète parce qu’il court ce risque ; c’est son état de poète. La puissance de communiquer, qui, je crois bien, est le génie, marche ici la première. Mais, hors de cette grande résonance, qui lui renvoie l’applaudissement, il se peut que le poète montre une prose sans courage.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXI)

1934 LIT XVII

1111

Aider les pauvres, soigner les malades, laver les plaies, cela est plus facile à dire qu’à faire. Et qui donc mépriserait les œuvres ? Que ce soit fraternel, qu’il n’y ait point ici d’humiliés ni d’offensés, quoi de plus beau ? Les bonnes paroles descendent comme d’une source. Ô divine charité ! Cependant l’apôtre ne cesse de frapper sur l’idée comme sur un gong, disant : « Si tu n’as point la charité, tu seras comme l’airain sonore ». Métaphore parfaite, car les ondes sonores s’élargissent et se perdent, image des effets purement extérieurs. D’où, rebroussant, nous revenons à nous, cherchant la loi de l’amour, et la trouvant difficile, mais si claire en ses comptes d’or pur, qu’ayant voulu mettre en balance cette caisse secrète, il se trouve souvent que l’on a honte de donner. Mais enfin, apôtre difficile, que demandes-tu ?

Je demande, dit-il, que les bonnes paroles n’aient pas à descendre. Je demande que la sainte égalité soit seulement pensée. Je demande que le semblable soit reconnu. Le semblable, l’homme qui pense, l’homme. Car je te vois prompt à juger ; mais je te trouve paresseux à juger. Tu mesures l’ignorance ; tu mesures la faute ; tu aperçois par où la forme humaine manque ; et tu jures de pardonner. Mais ce calcul n’est point beau. Ce calcul manque par le fond. Car il n’y a point de signe qui suffise ; et cet homme qui raisonne bien, tu peux toujours supposer qu’il récite bien ; et qu’il ne jette que des apparences, sans substance aucune, tu peux le supposer de l’homme le plus homme, car il ne jette que des apparences. Et que veux-tu qu’il jette d’autre ? Le génie même demande crédit. L’ironie mord sur tout. Il faut une ferme volonté pour lire *l’Iliade*. Tu l’as éprouvé. Faute d’offrir d’abord tes meilleures pensées à cette apparence, elle n’est plus aussi qu’airain sonore. Toutes les beautés attendent que tu aies courage. Homère n’entrera pas malgré toi. Puisque les plus grands signes ont besoin de toi, que dire des moindres signes ? L’esprit n’apparaît jamais. Chacun de nous n’a jamais que son esprit pour porter les signes. La mère est ici le modèle, parce que de toutes ses forces elle devine le signe[[1483]](#footnote-1484) avant qu’il soit né, et le renvoie avant qu’il soit compris. Tout homme a grand besoin de ces messages qui lui renvoient sa pensée ; et ce n’est peut-être que dans ces messages de retour qu’il peut la lire. Sais-je ce que je dis, tant que le semblable n’a pas répondu ? C’est pourquoi il est vrai qu’un homme est ignorant et hébété, si tu veux. Après cela tu peux le nourrir et le laver ; ce n’est pas aimer ; ce n’est pas aider.

La sagesse commune a trouvé ce tour, qui doit nous faire honte, d’avoir respect des fous et même piété, supposant, en leurs propos absurdes, quelque sens caché et merveilleux. Mais n’ai-je pas vu, par de tristes exemples, qu’il faut faire le même crédit à Platon lui-même et à ses contes de bonne femme ? Et enfin à n’importe quel homme qui lance ses messages sonores. De quoi vit une pensée, sinon du sens qu’elle veut trouver à tout risque en ce bruit du semblable, en ce ramage de gorge, de langue, de dents ? C’est à nous de donner ; en nous est le sens. L’esprit ne peut passer par ce chemin de l’air. J’ai remarqué qu’à laisser sans secours les signes de l’homme, on est puni aussitôt par un vide de pensées en soi-même. On se fait sot par croire que tous sont sots. Ainsi le message de l’apôtre est plus pressant encore qu’il ne voulait. Sans chercher loin, sans courir à des devoirs héroïques, vous en ferez profit dans l’instant.

I

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXI)

*SPS*, XXIII, « Charité »

1112

Quand je me donne le spectacle de l’Histoire, il me vient aussitôt deux idées que les historiens ne forment jamais. D’un côté je reconnais le même homme nu ; je le vois courir à ses plaisirs, courir à ses vengeances, et s’enflammer, et s’emporter, et se fatiguer, et enfin dormir, comme il fait maintenant. Je vois jouer des muscles, et non pas des costumes ou des armures. Bref, j’aperçois bien moins le changement que l’immuable nature humaine. Les Sorbonnagres étaient comme ils sont ; les marchands aussi. Enfants, adultes, vieillards menaient leur jeu selon les ressources de l’âge, s’irritaient aux mêmes injures, et se persuadaient aux mêmes raisons. Je crois être avec eux, être l’un d’eux. En ce temps-ci ils entendaient chanter le merle et le pinson. Ce léger brouillard des jeunes feuilles, ils admiraient de le découvrir un beau matin ; ils savaient que le paysage allait vieillir en une quinzaine ; ils se hâtaient de l’aimer. Ils se hâtaient d’aimer. Les progrès et décadences de l’âge les changeaient plus que les progrès et décadences des couronnes. Les vieillards représentaient un étrange passé ; et les jeunes étaient incroyables aux vieux. Ainsi volontiers je ne vois rien de changé que les machines, qui ne changent rien.

En cette stabilité, maintenant, un autre trait, qui est l’instabilité. De tout temps les hommes s’obstinent, et puis tout soudain pardonnent. Ils se butent, et puis ils comprennent ; ils entreprennent, ils renoncent. Ils oublient et ils se souviennent selon le geste qu’ils font. Ils disent qu’ils ont des coutumes et qu’ils y tiennent ; ils se croient liés et marqués par leurs actes, et je vois qu’ils ne le sont pas. Ils semblent fixés aux mêmes lieux comme les arbres ; et vous les voyez qui voyagent, qui s’acclimatent, qui s’en vont régner ou servir chez le voisin ou dans le lointain pays ; à vrai dire, ils y portent encore leurs traits et leurs formes, leur accent, leur bégaiement, leur ton ; leurs mains et leurs poings, et aussi ces parties jurées sur lesquelles on peut compter ; mais tout cela ensemble souple et disponible, s’adaptant aux situations, si ce n’est que l’âge les durcit tous et enfin les pétrifie.

La guerre a plus changé les hommes que n’eût fait un miracle les rejetant aux époques anciennes. Au lieu de maisons ils avaient des trous, comme les animaux. Changement incroyable, changement impossible, et qui s’est fait non point peu à peu, mais tout de suite, comme l’on se tourne dans un lit, touchant d’autres formes et composant aussitôt d’autres songes. Où il faut toujours distinguer une part de fantaisie, insaisissable, et le creux du lit, qui règle tout. C’est ainsi que l’on convoitait une place pour dormir, comme la veille encore un bureau de sous-inspecteur. Revenus au lit moelleux et au bureau, de nouveau ils furent les hommes de la situation ; ils rêvèrent selon le creux du lit. Comme sur un bateau ceux qui jouent au bridge et lisent les revues ne conçoivent même pas le naufrage. Mais, dès que le bateau penche, ils sont naufragés ; et, dans une île déserte, Robinsons ; et le changement n’est jamais si grand qu’ils pensaient ; c’est qu’ils changent aussi, et fort promptement, aussi vite qu’un chat qui tombe se retourne. Ce qui fait dire que l’instinct est merveilleux, ce sont ces changements soudains du geste et de l’attitude, que la situation exige, et qu’elle obtient aussitôt, bien plus aisément qu’on ne croirait. Même les passions sont sans mémoire. Mettez-le à ramer, il n’aurait plus peur. C’est pourquoi l’attente d’un changement est plus pénible que le changement même. Les hommes sont souvent plus heureux qu’ils ne voudraient.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXIII)

1935 SE XXXVII « L’histoire éternelle »

1113

Je plains le tyran, il n’a jamais ce qu’il voudrait. De même qu’une femme n’est pas bien fière d’être aimée pour son argent, de même le tyran ne peut se réjouir d’acclamations payées ou forcées. L’ambition, à ce que je crois, n’est pas moins exigeante que l’amour, ni moins clairvoyante. Nul ne veut régner sur des sots, ni sur des poltrons, ni sur des flatteurs qui sont bien clairement à vendre. L’habile courtisan est celui qui sait assaisonner l’éloge d’un grain de liberté ; mais le tyran, à ce que je crois, guette la liberté vraie, car c’est là son gibier. Il veut le libre éloge, venant d’un homme libre. De la même manière le mathématicien méprise l’approbation d’un ignorant ; il veut être admiré par un autre mathématicien ; et, s’il foule toute vanité, s’il se rend bien compte de ce qu’il veut, il cherche son égal ; il ne se contente pas à moins ; car autant qu’il reste une inégalité, l’approbation est forcée ou sotte. Or, même ceux qui vivent presque entièrement de vanité, comme sont les comédiens, font encore la différence entre l’applaudissement libre et l’applaudissement qu’ils ont eux-mêmes payé. Si comédien que soit le tyran, il fera toujours venir Platon, comme firent les Denys de Syracuse. L’infatuation même ici les aveugle ; et parce qu’ils se croient éloquents, séduisants, profonds, sages, et tout, c’est avec Platon qu’ils veulent jouer le jeu. Ce jeu a fini très mal une fois, et finira de même mille fois et plus.

Si l’on est seulement une sorte d’homme libre, qui s’exile lui-même dans un silence impénétrable, et si l’on a au-dessus de soi, non pas Denys le tyran, mais un simple capitaine, on voit que c’est souvent le tyran qui fait la cour à l’esclave en qui il soupçonne des pensées, et enfin lui propose amitié, donc égalité, car l’ennui est le tyran des tyrans. Or l’esclave ne sait pas se priver d’essayer ce beau contrat, et en quelque sorte de tirer dessus, pour éprouver l’étoffe. Ainsi, il cherche l’occasion de déplaire et de contredire ; et voilà le contrat en deux morceaux. J’ai observé que c’est toujours le maître qui revient et essaie de recoudre, sous la pression de l’ennui, et que ces tentatives sont toujours vaines ; ainsi je comprends très bien, il me semble, l’histoire de Platon et de Denys.

Il est pénible d'être méprisé de celui-là même dont l’estime est jugée désirable. Et l’autre, parce qu’il se sent recherché, se remet bien vite dans la position de déplaire. J’ai connu deux ou trois de ces durs amis, qui vous jugent tellement au-dessus des flatteries qu’ils vous mènent au bâton. La vanité en souffre toujours, car tout homme a des parties de tyran. Mais quoi ? Si aucun n’a pouvoir sur l’autre, cela fait des amitiés bourrues et fortes. **[**Il n’y a que l’ami véritable qui s’arrête tout net, au point où le musicien n’a plus d’inspiration, au point où le poète ne fait plus que des chevilles d’or. Ce critique est clairvoyant par amitié ; et cela est redoutable, car dans le travail même on ne cesse de penser au juge incorruptible, à celui à qui on ne peut rien cacher. On imagine l’artiste usant d’une pénétration supérieure, qui lui sert à deviner ce que son sévère ami pense et ne dit pas. Ces deux consciences forment miroir.**][[1484]](#footnote-1485)** Or, cette humaine fourrure, qui seule tient chaud, le tyran n’est pas assez riche pour la payer. Les vertus et perfections qu’il croit avoir, et qu’il a peut-être, sont comme vaines entre ses mains. S’il se désarme, s’il s’offre poitrine nue, il n’en est que mieux piqué. Il se remet en garde. Et l’autre, grand ou petit Platon, toujours assez grand par le refus, s’enveloppe de ce respect qui fait la bête, qui est la plus insolente chose du monde. Sur quoi le tyran répand la terreur par le sabre et le sang, s’il peut, par le coupe-papier et l’encre, s’il ne peut mieux. « Qu’ils me haïssent, pourvu qu’ils me craignent. » Mais c’est le cri du désespoir. C’est le signe que l’Ambition n’a pu se développer selon son idée. C’est le cri du poète médiocre, qui se jure d’avoir flatteurs, académie, et tout, mais qui ne peut oublier le vrai lecteur, le lecteur qui compte, et qui reste arbitre en son grenier. Toute tyrannie est un sonnet d’Oronte.

« 13 avril 1929 » EH2)

*La Lumière*,13 avril 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXIV)

1938 EHLXVI « Le jeu de l’ambitieux »

1114

On ne naît pas vainqueur ; on ne naît pas vaincu. Chacun naît avec un certain capital de force, poitrine, tête, bras et jambes ; non point armé, ni désarmé, mais nu. La somme des hommes nus, telle est la force. Outils, armes, forteresses, c’est encore un vêtement que fait l’homme nu ; tout est fait par les mains ; tout dépend des mains. Un homme qui a les mains coupées est vaincu pour toujours, mais son fils naît avec deux mains et n’est point vaincu du tout. Il est étrange que le spectacle d’un vainqueur vieux, malade, mort, ne fasse point penser à ces choses. On voudrait ici quelque sermon fort. Le vainqueur ne peut garder la victoire ; la force se retire de lui. D’autres naissent, il est vrai, neufs, et bientôt athlètes ; mais partout il naît des athlètes. Les uns et les autres courant, sautant, transportant, fabriquant, pourront peser et mesurer leurs masses musculaires ; ils ne trouveront en eux ni défaite ni victoire. Défaite et victoire ont glissé dans le passé ; le vainqueur est mort, le vaincu est mort ; ce qui grandit est neuf et sans histoire.

Contre quoi on écrit l’histoire ; mais bien vainement. Je reçois un champ en héritage. Mon père était un habile cultivateur. Mais qu’est-ce que cela fait ? Il s’agit pour moi de labourer bien ; sans quoi la terre est vaine entre mes mains. Des outils ? Des machines ? Mais ce n’est que ferraille, si le travail aussitôt ne s’en empare. Air et poussière, soleil, humidité, vent, plantes et bêtes, tout ronge, tout attaque la force oisive. Ce matin, je remarquais un pigeon qui picotait contre un mur ; il faudra un maçon contre ce pigeon. La fourmi travaille au-dedans ; l’herbe disjoint les pierres. Un arbre peut jeter bas une maison, et ce n’est pas si long qu’on croit ; un homme vit assez longtemps pour en voir l’effet. Il n’y a que le travail qui vaille et qui compte. Il n’y a que l’homme nu qui vaille et qui compte.

Il faudrait faire qu’il ne naisse pas d’enfants au vaincu ; ou bien leur briser à tous une jambe ; alors, oui, on se garderait vainqueur ; mais par force réelle, par force agissante. C’est toujours combattre. L’histoire de Napoléon a été cent fois commentée ; on y voit clairement qu’il ne pouvait conserver les conquêtes que par le moyen même qui les avait faites. On voudrait dire : « Maintenant, vous savez que je suis fort ; maintenant, vous savez que vous êtes faibles ; tout est donc réglé pour toujours, et le pouvoir, et l’obéissance ». Mais ce discours est ridicule. La force d’hier ne compte pas. La situation d’hier ne compte pas.

Regardez bien le moment de la victoire, autant qu’on peut regarder en souvenir. Des canons attelés, des armées en action ; les usines de guerre tournant. Des milliers d’Anglais en armes avec nous ; deux millions d’Américains en armes avec nous. Ce grand fait est aboli, effacé, enterré, mort. Nous y pensons, nous l’évoquons, nous déclamons ; mais les paroles ne sont rien. L’idée de chercher des garanties de force, qui ne soient pas la force en action, la force continuant, paraît bien puérile dès qu’on y pense sérieusement. Il faudrait donc combattre sans fin ? Eh oui ; et encore en acceptant tous les risques, fatigue, épidémies, fausses manœuvres, querelles, alliances, révoltes. Vous êtes vainqueurs maintenant ; mais vous ne serez vainqueurs demain que par une victoire demain.

Le paradoxe de ces temps-ci c’est qu’on voudrait assurer et prolonger les effets de la force pendant soixante ans de paix. Ce sont des jeux d’imagination. Si l’on veut consentement, il faut discuter selon la raison, l’intérêt, la civilisation. La force ici ne peut rien. Le consentement forcé cesse d’être dès que la force cesse d’agir. Eh bien, donc, force continue ? Pression continue ? Mais ce n’est point paix. Une paix dictée est un non-sens. Une paix forcée est un non-sens. Cette idée est au bout de nos doigts ; mais nous fermons les yeux.

*La Lumière*,11 mai 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXV)

1939 SM2 XX « Paix dictée »

1115

Le problème de la paix est un problème de religion. On le comprend assez d’après les récentes cérémonies et les étranges panégyriques que l’on a pu lire. Toutefois ce mélange d’enthousiasme et de raison étourdit. Le culte des héros, si naturel, si puissant sur tous, embrume et grandit toutes les formes qui y sont jointes. Comment rire, et de quoi rire ? L’idole ne se laisse point diviser. Mais attendons. Le dogme descend toujours au-dessous de lui-même et jusqu’à l’incroyable, absolument et évidemment incroyable. Si, comme on le dit, on arrive à célébrer publiquement l’héroïsme du pigeon de Verdun, l’incrédulité trouvera ici un passage facile, pour remonter jusqu’à beaucoup d’autres choses, jusqu’à viser un plus gros gibier. Malheureusement nous sommes presque trop bien armés contre une idolâtrie aussi absurde ; nous doutons trop vite ; nous doutons de la croyance même ; nous doutons qu’on la propose ; nous doutons qu’on ait pu sérieusement y penser. La religion était trop haut pour nos flèches, elle est maintenant trop bas. On se moquera du moqueur. Il en sera du pigeon décoré de la croix de guerre comme de Saint Antoine qui fait qu’on retrouve une clef perdue. Les prêtres ne combattront point sur ces positions-là.

Ici l’ombre du R. P. Philéas m’apparaît. « On peut combattre, me dit-elle, et même vaincre. Quand vous doutez si un esprit tout puissant s’occupe des choses de ce monde, j’ai le droit de rire de vous ; car beaucoup d’hommes ont cru et croient en Dieu, et qui ne sont ni des sots, ni des ignorants. L’hypothèse Dieu mérite donc d’occuper vos pensées. Or, si l’on suppose Dieu, l’intercession des Saints va de soi, c’est même une grande et touchante idée. Maintenant vous demanderez s’il est permis d’invoquer les puissances surnaturelles au sujet d’une clef perdue, et enfin si l’on peut se permettre d’importuner Dieu de ces choses. Or, toutes les choses, mon cher, sont viles et méprisables, mais la paix de l’âme n’est jamais méprisable. Eh bien, si, ayant perdu ma clef, je m’irrite, si je secoue inconsidérément ma mémoire, jusqu’à me boucher moi-même les yeux, ne puis-je demander un secours contre ces passions qui m’égarent, et, en retrouvant mes esprits, retrouver ma clef par cela même ? C’est une grande chose, alors, que j’aurai demandée, non une petite. Et prouvez-moi que les plus humbles prières n’ont pas une très haute et très noble fin. Je vous attends ».

« Soit, dis-je à l’Ombre. Mais le pigeon ? » – « Si vous savez, dit l’Ombre, ce que pensent les bêtes, si elles aiment ou non, si elles ont peur ou non, courage ou non, vous êtes bien savant. Si vous voulez soutenir que la fidélité du chien est purement mécanique, vous aurez contre vous tous ceux qui aiment leur chien. Y a-t-il donc un abîme entre chien et pigeon. Ces remarques sont pour vous inviter à la prudence. Mais vous serez plus prudent encore, et par de plus fortes raisons, si vous faites attention à ceci, qu’on ne pourra rire du pigeon de Verdun sans rire en même temps de beaucoup d’autres personnages, que j’estime respectables, et qui ont les moyens, comme vous savez, de se faire respecter. Ainsi, dans cet ordre humain, qui est comme une image de l’autre, tous les respects se tiennent, et les grands respects relèvent les petits. Le manteau royal a une très longue queue, faites attention ».

*La Lumière*,18 mai 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXVI)

1939 SM2 XXI « Le pigeon décoré »

1116

L’autre dimanche, comme j’allais mettre mon bulletin dans l’urne, je me disais : « Que fais-tu exactement ici ? Viens-tu gouverner ? Ou ne viens-tu pas te faire gouverner ? » Bien plutôt je me soumettais au nombre, par cet acte symbolique ; et d’autant plus évidemment que mon vote ne pouvait rien. J’en étais assuré d’avance, et je le voyais, sans chercher à le voir, en remarquant que les électeurs prenaient tous leurs bulletins au même tas. J’avais perdu d’avance ; je ne faisais donc autre chose qu’accepter la règle du jeu. Je votais ; c’était une manière de reconnaître que mon choix était de nul effet. D’une certaine manière mon bulletin signifiait que je refusais de penser en mouton ; mais, considéré autrement, il signifiait que j’acceptais d’agir en mouton. C’est quelque chose, car c’est refuser d’être tyran.

En ma jeunesse, et par le lieu de ma naissance, je me trouvai éduqué et civilisé principalement par des royalistes décidés, qui me répétaient qu’un garçon comme moi ne pouvait accepter que l’opinion de l’homme le plus ignorant valût tout juste autant que la sienne. Même si je prenais un moment pour bien fondée cette flatteuse appréciation, l’argument me paraissait faible, comme il me paraît encore aujourd’hui. J’ai une opinion sur la justice et l’injustice ; elle me paraît bonne. Est-ce une raison pour l’imposer à ceux qui en jugent autrement ? Tous les tyrans répondent affirmativement. Il fallait donc entrer dans la carrière de tyran ; petit ou grand, car il y a des couronnes de toute pointure. Mais, semblable en cela à beaucoup d’hommes, je n’aimais point l’esclavage ni l’humiliation, non plus chez les autres ; et je n’estimais pas très haut la liberté du tyran ; je le voyais surtout dépendant, et comme enchaîné à son trône grand ou petit. Je ne me trompais point. Encore aujourd’hui, quand je pense à un préfet, ou à un ministre, ou même à Napoléon, je me représente un homme lié. Refusant donc d’être tyran, je n’avais d’autre parti à prendre que de persuader la masse de mes semblables, si je pouvais, et si je ne pouvais, de leur obéir. Voter, à le prendre de haut, ce n’est point compter raison, c’est compter déraison. C’est peser déraison dans la balance de force. Et si de toute leur masse ils veulent roi ou guerre, j’aurai roi ou guerre par la nature des choses, comme j’ai pluie ou grêle.

Seulement cette idée est sèche et abstraite ; trop jeune. On découvre chemin faisant qu’il y a bien autre chose à penser et à dire. Il n’est point d’homme qui ne lance à tout moment des messages d’esprit. La juste application d’un proverbe, le fin jugement d’un vaniteux, d’un matamore, ce ne sont point choses rares ; sans compter le bon sens en chaque métier, chose qui rend modeste. Les sentiments vifs, vrais, fidèles, sont encore plus communs partout ; quant aux vertus de courage, de patience, de silence noble, elles sont partout au travail. Montaigne admirait autour de lui des paysans qui savaient aimer, souffrir, mourir, plus simplement et mieux que lui-même. Il est vrai que les mêmes hommes sont aveuglés souvent par les passions, et vaincus par l’animal. Mais les passions sont égales pour tous, et chacun en a fait l’amère expérience. Alors ? Alors, à mesure que l’on connaît mieux ces choses, il est plus facile de se soumettre à l’opinion commune ; le difficile est seulement de la connaître, et de n’en pas juger par les discours des charlatans. Or quel meilleur moyen que ce bulletin sous enveloppe ? Et s’il y a des ignorants et des perroquets, c’est au plus instruit la faute.

*La Lumière*, 25 mai 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°6, 20 juin 1929 (CCXXVII)

1934 POL XIII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°7, 20 juillet 1929

1117

Ayant parcouru d’un seul mouvement ce grand paysage de l’*Iliade*, j’en comprends soudain le premier mot : « C’est la colère que tu vas chanter, Muse ». La colère d’Achille, on le sait, éminente et rebondissante, effrayante image de ce que nos ennemis devraient attendre, si les forces répondaient aux secrets mouvements. Songez à ces longues nuits où il saute sur sa couche comme un poisson sur l’herbe ; où il attend la douce Aurore afin d’attacher à son char, encore une fois, le cadavre d’Hector, et de le traîner encore trois fois autour du tombeau de Patrocle. Colère d’Achille, oui ; mais le propre de la poésie est que les mots éclairent selon leur place. « C’est la colère que tu vas chanter, Muse ». Colère des Dieux et des hommes ; colère cosmique ; effet de ces vins et de ces chairs rôties. Cette force du monde circule de l’un à l’autre ; un jour c’est Diomède qui la reçoit, un jour c’est Ménélas, un jour c’est Ajax, ou Sarpédon, ou Hector, comme si quelque Dieu les touchait. Remarquez qu’ils savent très bien que cette guerre est folle, et qu’il vaudrait beaucoup mieux[[1485]](#footnote-1486) conclure une paix de marchands. Mais dans le moment qu’ils invoquent le grand Jupiter, gardien des serments, ce sont les dieux mêmes qui rompent la trêve ; et cela signifie que les forces de colère sont des forces de nature.

Je ne crois pas qu’on puisse mieux dire sur la guerre ; et je vois bien pourquoi les pieuses épopées sont manquées ; c’est qu’elles sont menteuses. Elles voudraient dire que l’homme se bat par juste raison. Se battre, admirez ce mot ; et peut-on se battre par juste raison ? Toute la guerre est en un homme qui ne dort point, et qui se bat et se déchire lui-même par sa propre force. D’où aurait-il pitié des autres s’il n’a point pitié de lui ? On invoque les intérêts, les droits, la justice, alors que toute guerre est ruine, injustice, offense, blessure et mort à tous ceux qui la font. Cette contradiction nous étonne autant qu’elle étonnait les héros d’Homère ; et nous dirions bien comme eux : « Quelque dieu a passé par ici ». Nous ferions mieux de regarder à ce paquet de muscles et à cette explosion qui se communique d’un muscle à l’autre. Il n’y a point de mystère en cela, et c’est ce qu’il faudrait savoir ; c’est le grand secret. Ainsi il n’y a pas de plus grande folie que de partir en colère contre la guerre et pour la paix. S’il y avait quelque Machiavel pour qui la guerre serait comme un champ ou une vigne, il rirait bien de ces colères pacifiques ; il comprendrait pourquoi il a toujours gagné. Mais il n’y a point de Machiavel ; c’est encore une sorte de dieu que j’invente. Ce vieillard qui essaie de montrer le poing, colère osseuse ; il tuerait et se ferait tuer ; il ne manque ici que la force.

D’où je dis qu’il faut délier, et encore délier ; assouplir en soi d’abord cet effet étonnant de la pensée, qui fait qu’on ne discute point de grammaire sans menace. La plus belle page de Montaigne, et que je m’étonne[[1486]](#footnote-1487) qu’on ne cite jamais, le fait voir tranquille sur son seuil, et sa porte ouverte, au milieu des guerres et pillages de ce temps-là. « J’ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard, et toute matière de gloire militaire, qui a accoutumé de leur servir de titre et d’excuse : ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte ». Et je veux citer aussi la fin du chapitre, qui sonne la vraie sagesse. « Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, en France, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n’en ai jamais ôté ni vaisselle d’argent, ni titre, ni tapisserie. Je ne veux ni me craindre, ni me sauver à demi. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusques au bout ; sinon, j’ai toujours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans ». Si vous demandez où se trouve ce mouvement peut-être unique de courage sans colère, je vous dirai que c’est aux *Essais.* Mais cherchez le chapitre et la page ; cela vous détournera de chercher des ennemis.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXVIII)

1934 LIT XXXIX

1118

Le sage referma sa grosse *Bible*, et la remit en son coin. « Me voilà bien avancé, me dit-il. Tu ne tueras point ; cet article du Décalogue est excellent ; il est merveilleusement commenté par ces massacres d’infidèles que Dieu ne cesse d’ordonner. Ce livre est le plus beau succès de librairie que l’on ait vu ; et cela prouve que les hommes ne sont pas difficiles ».

« Ou plutôt, lui dis-je, qu’ils lurent ici leur propre situation d’hommes, laquelle est fort difficile. Car que le plus haut de l’âme commande de ne point tuer, cela chacun le sent et l’approuve. Mais vient le moment où le plus haut de l’âme ordonne de tuer ; car enfin les chevaliers, qui rompirent des lances pour le faible et l’opprimé, ne furent pas méprisables. Et croyez-vous qu’il soit bien beau d’égorger chaque jour tant d’agneaux ? Mais qui ne s’arrange des côtelettes, laissant à d’autres d’entendre le cri d’agonie et de recevoir l’éclaboussure du sang ? Le Dieu de la *Bible* a tout pris sur lui, et la contradiction même ; il nous en décharge ; et trouvez mieux, si vous pouvez ».

« La *Bible*, dit le sage, a trouvé mieux, et l’*Iliade* aussi. Car vous observerez que les meurtres d’animaux sont réglés jusqu’au détail selon une sagesse plus cachée. Voyez cette génisse aux cornes dorées, ces bandelettes, et cette offrande préalable de quelques poils du front. Y a-t-il ici le moindre geste sans règle et sans mesure ? Et c’est toujours le roi qui tranche cette gorge d’un seul coup, selon le rite ; cette immolation est sans colère et propre. Et ce préambule relève le repas, cette chose animale, au niveau du sacrifice ».

« Descartes, lui dis-je, écrit que nous pouvons faire par raison tous les mêmes actes auxquels la passion nous pousse. Mais j’avoue que cette idée m’étourdit. Il serait donc permis d’être bourreau ».

« Il n’est pas honorable, dit le sage, de laisser à un homme grossier, et que l’on méprise, le soin de tuer si l’on ne peut mieux. Mais voici la *République* de Platon, qui est le livre des livres. Et, d’après ce sommaire de l’homme, tête, thorax, et ventre, qui y est dessiné, j’aperçois trois manières de tuer qui ne sont point de même police ; j’entends police intérieure, intérieure à l’homme ».

« Oui, lui dis-je ; tuer par la tête, comme fait le juge, c’est autant de gagné sur la nécessité naturelle, selon laquelle il y aura toujours rixes, tumultes, grandes peurs, aveugles massacres. J’ajoute que, si le juge suprême tuait de sa propre main, comme au temps des sacrifices, nous pourrions juger le juge d’après ses mains et son visage. Mais quoi des bourreaux inférieurs ? »

Ici je perdis de vue le sage en veston, et il me sembla que c’était Socrate qui parlait. « N’as-tu point remarqué que beaucoup d’hommes sont incapables de tuer s’ils n’éveillent la colère, et s’ils ne l’appellent, pour ainsi dire au secours du courage ? Et n’est-ce pas comme s’ils remettaient le pouvoir à la brute armée, admirant alors cette face injectée de sang, ces yeux hors de la tête, et enfin tous les effets de ce thorax bouillonnant qui si promptement exécute ce que la raison n’oserait jamais ? Voilà un étrange courage, qui n’ose pas vouloir ce qu’il fait ».

« Étrange, mon cher, en vérité ».

« Mais, dit Socrate, il y a pire que tuer par le thorax, c’est tuer par le ventre. N’as-tu point remarqué souvent que les plus poltrons sont enfin les plus féroces, et, comme par une faim ou un appétit, courent aux supplices comme à un spectacle, et même, s’ils peuvent rompre les barrières, achèvent les blessés et déchirent jusqu’aux cadavres, offensant doublement la forme humaine, car eux aussi sont bien laids ? Et ne prieras-tu pas tous les dieux de te faire mourir avant que tu aies contemplé, comme dans un miroir, ta propre face ainsi déchirée ? »

« Oui certes. Et il est plus pressant de faire cette prière que de savoir si les dieux existent ou non ».

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXIX)

1934 LIT XLV

1119

Les répliques célèbres comme « Sans dot », ou, sur le cœur à droite : « Nous avons changé tout cela », ou bien l’ironique : « Des mots, des mots, des mots », sont fort difficiles à dire. La plus grande erreur, il me semble, est de les moduler selon l’intelligence, c’est-à-dire de chercher à comprendre comme le lecteur ou le spectateur comprennent. Mais je ne crois pas non plus qu’il y ait une intonation vraie, et que l’on pourrait apprendre en écoutant, comme une musique. Le plus connu de nos acteurs formait, à ce qu’on dit, sa célèbre troupe par la gymnastique ; peut-être croyait-il ne régler ainsi que le mouvement ; peut-être soupçonnait-il qu’il préparait aussi la diction. Chacun sait bien qu’on ne peut faire sonner l’*a* en serrant les dents. Mais les dents ne sont point séparées ; le souffle, l’attitude, toute la masse musculaire y sont intéressés. Dans un bon chanteur, tout conduit le son, du bout des doigts à la plante des pieds. On le voit. Une sorte de danse accompagne. Et, au rebours, j’ai vu souffler des poitrines séparées de leurs pieds, posées là comme sur des supports étrangers aux passions. Le pied, ce qui nous porte, nous enlève, qui frappe la terre, qui délibère, qui traîne, qui hésite, qui commence l’aventure, le pied peut-il être étranger aux passions ? Nous savons qu’un homme bondit tout pour une piqûre au doigt. C’est ainsi que, dans tous les arts, le corps se montre, indivisible. Balancé, équilibré, comme fluide. Et en revanche, il y a un nouement et une épaisseur, des cloisons, un poids mort, qui ne promettent rien de beau. Ces conditions de physiologie changent aussi le poète, et même l’artiste de prose. Toutefois nul n’est près de comprendre tout à fait cette proposition cartésienne, que je trouvai hier en Spinoza ; « L’image n’est rien de plus qu’une affection du corps humain. »

Revenant à l’art du comédien, plus étalé, art qui avoue, j’aperçois du moins que la voix n’est qu’un autre geste. Un des moyens de Got, qui sut quelquefois lancer une parole, était de porter le geste en avant ; ce n’était qu’une manière d’ouvrir la bouche comme il fallait. Le pédant dispose sa langue, arrondit sa bouche, et produit de mécaniques voyelles ; Molière n’a pas manqué ce gibier-là. J’ai connu un professeur qui usait d’une glace et d’un crayon, afin de disposer sa langue à l’anglaise ; on imagine un Anglais, attaqué par ces sons étrangers. Mais non ; soyez anglais des pieds à la tête, autant que vous pourrez, et l’accent suivra. Le costume y contribue, et même un genre de chaussures.

La scène est toute humaine ; c’est un creux de chair qui renvoie certains sons, qui en étouffe d’autres. Si le grand acteur n’y trouve pas d’abord sa place et son passage, la voix aussi manquera son entrée de reine ; car il est clair que nos attitudes, nos préparations, nos élans dépendent des autres hommes et du chemin qu’ils nous ouvrent. Que l’autre acteur soit à gauche au lieu d’être à droite, voilà un brusque mouvement du cou, et un son étranglé ; il faudrait un autre départ, et changer tout en remontant, depuis le premier mouvement du pied. C’est pourquoi les acteurs sont si attentifs aux positions et aux passages. Une situation, ce mot le dit si bien, est comme une figure de danse. Au contraire, dans les drames réels, il n’y a point de situation à proprement parler ; les passions se heurtent ; les discours ressemblent à Retz pris dans une porte ; le naturel alors n’est pas d’un homme, mais d’un ver. Et l’on sait bien que le timide ne peut être naturel, quoique la timidité soit naturelle. Ainsi le théâtre est l’école et comme le conservatoire du sentiment.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXX)

*SPS* LXVII, « Le comédien »

1120

Nul ne jetterait des hommes dans le feu, même si c’était un passable moyen de l’éteindre. Nul ne ferait un barrage d’hommes courageux en vue d’arrêter les flammes ou l’eau, d’après ce raisonnement que le feu ne brûlera pas tout, que l’eau ne noiera pas tout. Or, un tel raisonnement est avoué et mis en pratique quand il s’agit d’arrêter une armée de conquérants. Il faut comprendre pourquoi l’art militaire ne ressemble à aucun autre.

Le feu ne veut rien, le feu ne menace pas, le feu n’a pas peur. L’eau, dans sa marche si précisément dessinée, si exactement divisée par le moindre caillou, fait voir encore mieux les effets d’une force aveugle et d’une loi irréprochable. Ce sont les fous qui menacent l’eau et le feu. Mais il n’est point fou de menacer un homme qui veut faire peur ; c’est même le coup juste. Le conquérant ne veut point tuer ; il veut régner ; il veut faire peur. Il faut donc lui montrer que l’on n’a pas peur, ce qui est se faire tuer. Je ne vois point de folle témérité qui puisse être inutile à la guerre. Et, en revanche, je vois bien qu’il est toujours dangereux, si je puis dire, de s’abriter ; c’est un petit morceau de victoire pour l’ennemi si je change si peu que ce soit mes actions sous la menace. D’où les règles de ce jeu terrible. Un véritable homme de guerre doit mettre sa vie en risque pour la moindre cause, comme on voyait au temps des duels, où deux amis s’entretuaient très bien pour la plus futile querelle. C’était annoncer à leurs chefs, à leurs camarades, à leurs ennemis, un courage qui ne plierait point. Cet étrange devoir, si différent des autres devoirs, devait donner occasion, si l’on y pensait, à une mystique un peu folle d’apparence, mais où tout se tenait. Telle est la raison de cette nouvelle scolastique et de cette autre Sorbonne que l’on nomme l’école de guerre ; et j’avoue que, dans ce que j’en ai lu, je n’ai point trouvé de faute. Ce que l’on nomme la pure doctrine, et dont on se moque un peu trop vite, c’est tout simplement la doctrine.

On voudrait croire que le progrès de l'armement changera la guerre en une sorte d'industrie dangereuse où la fin du combattant sera premièrement de se protéger lui-même et, cette précaution prise, s’occupera alors de nuire à l’adversaire. Mais je ne vois rien de tel. La guerre des gaz, si je comprends bien, sera à corps perdu. Il n’y aura d’autre défense que la riposte audacieuse, plus audacieuse s’il se peut que l’attaque, et moins soucieuse encore des pertes. L’agresseur tentera de briser les courages ; l’attaqué montrera, par l’audace, par la vigueur, par la violence des ripostes, que son courage n’est point brisé. Qui cèdera ? Affaire de résolution, de discipline, d’obéissance. C’est la grande peur, d’un côté ou de l’autre, qui terminera tout. Ainsi la vie humaine comptera moins que jamais ; et il sera de doctrine qu’elle ne doit pas compter. Une mystique du courage peut tout oser, puisque, par son principe, elle nie toute limite à partir de laquelle il serait permis d’avoir peur. Ainsi, par une logique sans faiblesse, nous verrons le motif Patrie s’élever en même temps que les courages et, selon une antique métaphore, le culte se ranimer par les sacrifices. À moins que, les ressorts de la doctrine étant mis au jour, les hommes renoncent à un jeu cruel et qui n’a absolument d’autres causes que les passions qu’il entretient. Regardons là.

*La Lumière*,1er juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXXI)

1939 SM2 XXII « Le jeu cruel »

1121

Il est clair que plus d’un Américain, et d’importance, nous considère comme un peuple turbulent auquel il faut tenir la bourse serrée. Cette position, qui est celle du fils de famille à qui on donne un conseil judiciaire, n’a jamais été mise au jour, parce qu’elle est humiliante. Et elle risque, si elle est connue et déclarée, de produire par réaction, un effet opposé à celui qu’on en attend. Le citoyen se ruinera en avions, en canons, en états-majors, afin de prouver qu’il ne dépend de personne. Seulement, le créancier connaît plus d’un tour, et nous ne sommes qu’au commencement. Si nous prenions le parti de rester armés jusqu’aux dents et de ne point payer, on verrait peut-être se développer un premier essai de blocus pacifique. C’est un des thèmes possibles de la prochaine histoire. On verrait alors un changement étonnant dans les idées et dans les passions de notre bourgeoisie industrielle et commerçante ; car la puissance de l’argent irrite d’abord, mais bientôt écrase. Quant à l’homme du commun, je ne sais comment il prendrait la chose ; peut-être comme une guerre, où il faut s’obstiner et tenir. Un tel mouvement est naturel, et même honorable. Je n’attends rien de doux ni rien de sage d’un homme humilié. Encore moins d’une foule humiliée.

L’intérêt prépare quelquefois les guerres ; mais ce n’est point l’intérêt qui fait les guerres, c’est la colère. La colère se calme dans le privé et s’échauffe dans la rue. Nos systèmes démocratiques ont fait voir et feront voir un paradoxe étonnant. Le suffrage secret est modéré, et porté aux compromis, en somme raisonnable ; mais le suffrage public, qui est diffus, qui s’exprime continuellement et partout, est au contraire passionné, de premier mouvement, et vite emporté. Les gouvernants doivent compter avec l’un et avec l’autre. Le suffrage secret leur donne pouvoir, et l’autre les précipite. L’un agit une fois, et puis se tait ; l’autre exerce sans cesse sa pression. Ce sont les mêmes hommes. Mais l’homme est variable. Ses pensées de travail ne sont point ses pensées de dispute. Le matin, devant son bureau ou devant ses outils, il pense en philosophe ; il considère le raisonnable, l’avantageux, le possible. Le soir, en réunion, je dis de quatre personnes, il oublie la prudence. Léviathan se reforme ; Léviathan sent sa force et pense selon sa force. Le progrès ne peut changer cela, pas plus qu’il ne peut changer le cours du sang et des humeurs. Tout l’effet d’une constitution sage est de défaire Léviathan. L’isoloir est un grand symbole.

Est-il si extraordinaire qu’un homme s’occupe le matin à annuler les résolutions martiales qu’il prendra le soir ? Nous ne faisons que cela. La raison n’est rien si elle n’est pas une précaution contre soi. Je sais que je m’irriterai à ce conseil de famille ; aussi je donne mes instructions à l’homme de loi. Tel est le jeu de l’électeur à l’égard de lui-même. Mais ici nous manquons de sages procureurs. Suivez en leurs démarches ces ministres généreux, que nous voudrions aimer, que nous finissons par craindre. Le matin, ils sont arbitres, ils sont justes, ce sont nos têtes, ce sont nos sages. Le soir, ils se battent pour leur compte, ce sont des taureaux piqués. J’en reviens toujours à imaginer une Chambre Haute qui ne se réunirait jamais, dont les membres résideraient chacun dans leur province, jugeraient sur pièces et opineraient par plis cachetés. Plutôt nos avoués que nos avocats. Notre politique serait du matin, non du soir. Ces hommes feraient nos affaires, et nous laisseraient l’indignation. Nous aurions vingt-quatre heures pour les maudire et quatre ans pour les juger. Or, cette sagesse qui toujours transige, je crois que nos chefs l’ont en leurs matinées, qui sont des heures d’isoloir ; mais Léviathan les reprend à cinq heures du soir.

*La Lumière*, 8 juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXXII)

1934 POL XIV

1122

Toute enfance se développe sous les signes de la faveur et de la chance. Il n’en peut être autrement puisque l’enfant obtient par prière et non par échange. Occasion de remarquer encore une fois que toutes nos idées d’enfance sont fausses, et que l’expérience virile devra opérer un énergique nettoyage. Car la vérité du monde humain est dans cette chaîne de travaux si étroitement joints et emboîtés que pour le moindre arrêt en une des parties tout grince partout et frotte et s’échauffe. J’admirais, en voyant grandir peu à peu une maison de rapport, comment chaque pierre arrivait à son heure, ce qui faisait que ni le camion, ni les maçons n’attendaient. D’autres pierres, pensais-je, sont en marche ; les unes sur péniche, les autres hors de carrière et déjà dégrossies, d’autres prises dans la masse rocheuse et attaquées par le pic et la mine ; ce qui supposait un ordre de marche, donc exactitude et vigilance d’une foule d’hommes. Et des vivres et des vêtements pour tous ces hommes. Le bœuf déjà en quartiers ; d’autres bœufs au marché ; d’autres paissant. Des moutons aussi. Le cuir et la laine séparés prenant d’autres chemins pour reparaître en chaussures, étoffes, tricots. L’outil neuf arrivant de la forge, et juste à point. Et les courants inverses de l’argent qui font comme l’huile et le graissage de ce monde plein qui ne cesse de tourner. Heureux celui qui est pris dans cette grande machine et qui sait exactement ce qu’une faute lui coûte. La machine ne pardonne rien ; ainsi, par obéir, l’homme trouve sa vraie puissance.

Au contraire, dans cette partie du monde humain où l’on a loisir d’être poli, il y a trop de pardons d’apparence ; ici l’homme vieillit mal. L’avocat donnera toujours trop de pensées à l’art de plaire, et apprendra toujours trop tard qu’il n’est lui aussi qu’une sorte de porteur d’eau en terrain difficile, qui marche pour un autre et plus vite qu’un autre sur des pavés branlants. Mieux, je le comparerais à ces porteurs d’autrefois qui, d’une rive à l’autre d’une rue inondée, faisaient passer à bras les femmes craintives. L’art de rassurer n’est jamais que l’art de porter ; mais on s’y trompe, et l’on joue toujours trop de la prunelle, à la manière des enfants. D’où vient que l’on rencontre de ces vieux enfants qui, toujours jouant de la prunelle, expliquent qu’ils n’ont pas eu de chance. L’homme qui travaille de ses mains sent mieux les poids et les valeurs.

Par un long détour, mais promptement fait, ces sévères idées me rappellent une scène étrange, dans un abri de guerre, près d’un feu de coke. Il neigeait. L’un des guetteurs était à son poste ; l’autre, réellement sans culotte, c’était à la fin de l’an quatorze, se chauffait tout en écoutant le lieutenant, à peine sorti de l’école, et moi, vieux écolier. Ce guetteur, fossoyeur de son métier et breton, s’était mis dans la tête d’apprendre à lire et à écrire, et il y parvint dans la suite, faisant voir une obstination admirable. Ce soir-là, les deux autres, diplômés et estampillés, s’entretenaient en vrais gamins d’école, racontant de belles mystifications et des tumultes joyeux, enfin tout le temps perdu. C’est alors que le guetteur parla, d’un ton rude et vrai que j’entends encore : « Il faut être fou, dit-il, pour perdre son temps quand on peut s’instruire. Et moi, qui ne sais même pas lire, comme j’aurais bien écouté et retenu ce que disaient vos Messieurs, au lieu de perdre le temps comme vous l’avez fait ». C’est ainsi que le fossoyeur prenait nos mesures. Mais le propre de la guerre est de jeter au gouffre travail et valeur, pêle-mêle avec l’art de plaire et la frivolité. Polytechnicien et fossoyeur sont depuis longtemps morts et poussière. Et, pour moi, quand je résisterais à estimer trop l’art de plaire, et à mépriser la part des travaux et de services réels qui est dans mon métier, les gens polis me tromperaient encore, et de bonne foi, par cette enfance qui est en eux. Toute expérience est ambiguë, dès que l’on n’est plus au treuil et à la pelle.

*La Lumière*, 15 juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXXIII)

1123

Je voudrais dire du bien de l’État. Ce n’est pas par préjugé ; mais le principal en toute chose est de voir clair, que cela plaise ou non. Que l’individu dépende de la société, et qu’il y soit pris comme une noix sous le marteau-pilon, chacun le sait, chacun le sent. Léviathan est redoutable, et sans jugement aucun ; simplement il se remue, et, si vous ne suivez le mouvement, gare à vous. Ne sifflez point au feu d’artifice, saluez le cortège des guerriers, et laissez la foule heurter la porte de la prison. Mais, là-dessus, je fais une réflexion qui d’abord m’étonne. Pourquoi la foule veut-elle briser la porte de la prison ? Pour mettre en pièces un criminel. Et qui protège la prison et le criminel ? L’État.

Regardons-le bien, ce très sage État, puisque nous le tenons ici sous la loupe et au bout de nos pinces. Qu’a-t-il fait ? Il a rendu la justice. Mais comment ? Par lois et précédents. Il a pensé petitement et prudemment, chacun des représentants de l’État prenant toujours conseil du voisin. Et finalement c’est un papier de hasard, qu’on ne pouvait plus changer. (Car, mon assesseur, qu’en pensez-vous ? Je n’en pense rien du tout). Et voilà ce qui sauve un homme. Or, la foule ne regarderait point au papier, ni au témoignage. Elle tomberait aussi bien sur un homme qui aurait barbe et cheveux taillés comme le criminel. On voit quelquefois, dans les poursuites, le plus ardent des poursuivants pris pour le voleur ; c’est qu’il court, et il n’en faut pas plus. Les malheurs de l’histoire sont des mouvements de foule. L’État, au point de perfection où nous l’avons conduit, n’est point du tout redoutable, on le voit bien dans cet exemple de Limoges ; un simple papier arrête tout.

Un crime, une grande peur, des cris, Léviathan va se refermer sur le criminel supposé, écrasé comme une noix. Telle est la justice spontanée. Mais je vois que le très sage État se substitue à la foule, et prend son temps. L’État c’est le contraire d’une foule ; toute la puissance y est divisée. « Cela n’est pas de ma compétence ; cela n’est pas de ma fonction ». Ils s’animent tous, mais seulement pour décider qui a le droit de parler le premier, ou le dernier. Pour le savoir il faut consulter trois cents ouvrages, dont chacun réfute tous les autres. Léviathan n’y pense plus ; une autre mouche le pique. Et convenez qu’un massacre mesuré et mécanique, par texte et par précédents, est moins dangereux pour nous tous qu’une vengeance de foule. L’État serait donc une machine sans passions, et contre nos passions. L’individu, élément de la foule, est le même qui demande protection contre la foule. Si la foule menait la politique, nous aurions guerre sans fin ; guerre extérieure et guerre civile. L’État est pacifique ; il le dit, et je le crois ; il ne le dirait pas, je le saurais encore par ces lents mouvements qui lui sont propres, par ces enquêtes et contre-enquêtes, par ces étonnants rapports, qui remontent au déluge, et par ces considérants, où le droit romain et la coutume s’équilibrent en chaque phrase. Oh, le plaisant guerrier !

Il fait pourtant la guerre. Non qu’il la décide ; il ne saurait ; il y mettrait vingt ans. C’est la foule qui le pousse là ; il devient lui-même foule ; il ferme ses dossiers, il est peuple un moment ; il montre le poing. Mais voyez la suite. Alors que la foule se disperserait à la première mitraille, ou tiendrait un mois au plus, l’État, dès que la guerre est déclarée, redevient État ; et chacun fait la guerre selon une compétence jalouse, devant son bureau et ses classeurs ; et cela va bien lentement, bureau d’artillerie contre bureau d’infanterie. Résultat, dans le moment où la foule en a assez, et pense que c’est fini, l’État commence à peine ; les convois sont en marche ; la guerre est enfin administrée ; elle commence ; et elle ne peut plus finir. Elle va de son pas juridique et administratif. Après un temps de désordre, et des erreurs énormes, qui sont de foule et proprement de folie, on s’aperçoit que l’Administration de la guerre était très bien préparée. Alors tout va comme la guillotine ; on prévoit quatre-vingt-mille pansements ; on voit paraître le général inspecteur des pigeons et le général dégustateur du vin de troupe. Car l’État fait tout très lentement et très bien. La foule voulait tuer et mourir. Or, l’État prend son temps, et administre ici comme ailleurs, d’où une horreur froide. Mais ne comprendrons-nous pas la leçon ?

*La Lumière*, 22 juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXXIV)

1124

Admirez, je vous prie, ce qui se passe et comment les événements redressent nos systèmes politiques. Ce problème des dettes est parmi les plus épineux. Or, qu’a fait le très sage État ? Il a mis une sorte d’ordre en des comptes impénétrables ; il a aligné des prix absurdes ; il a compté sur pièces des moteurs grippés et des locomotives rouillées, et nous a établi finalement cette dette commerciale, ou des stocks, qui fait penser aux crocodiles empaillés et autres fournitures fantastiques. Sommé plus d’une fois de revoir et de réduire cette petite note de dix milliards, le très sage État, par bureaux et spécialistes, a suivi ses lignes d’encre, comme il fait toujours. Et à qui la faute ? On ne peut le dire. Aussi bien l’Harpagon Américain est lui-même un personnage mythologique. Bureaux ici, bureaux là ; partout très sérieuse liste de choses avariées et sans valeur ; partout l’apparence du droit. En revanche, par ces mouvements lents et revêtus d’ennui, sans aucune passion, quelle possibilité d’arrangements ! Quels délais ! Quels détours ! Quels lointains et impalpables paiements ! Sans voir clair jusqu’au bout de ces longues avenues d’échéances, on peut bien être assuré qu’il viendra un moment où tout se fera par écritures, et où personne ne paiera plus ; et personne ne s’en apercevra ; ce sera matière de bureaux et querelle de paille mouillée. Solutions admirables par la clarté, par la logique et par un impossible diffus. On ajourne, on use les passions. On change un plan pour un autre ; cependant les travaux réels vont ; la richesse réelle circule ; toutes les pensées abstraites et métaphysiques sont chloroformées. Léviathan dort et l’individu est tranquille.

Comme l’a dit Retz, toute assemblée est peuple. Un haut-parleur mugit. Le peuple s’émeut à sa propre voix. Tous ces tronçons de pensée, si proprement coupés et séparés, et chacun inoffensif, se rassemblent par l’incantation. Un Jugement Dernier ressuscite ces morts. L’insoluble paraît ; l’inacceptable se montre. L’Administration vit et marche comme un être ; prodige. Les cartons s’ouvrent et livrent au grand jour des horreurs que nul œil humain ne devait rassembler. De ces débris de pensées naît une opinion fulgurante. Ces dettes dormantes nous sautent à la gorge. « France, on veut t’étrangler ! » Alors on voit ce qu’on verra toujours, les affaires traitées selon l’héroïsme ; chacun offre sa vie, au lieu de payer tout simplement, ce qui, comme vous savez, et par miracle administratif, revient à ne pas payer. Il ne s’agissait que de ne rien faire, comme dit l’autre, et de rendre compte. Mais les héros sont en marche. Il s’en lève partout ; et j’ai vu les hommes les plus tranquilles montrer le poing au créancier imaginaire. Aucun d’eux ne pense à l’argent ; c’est l’honneur qui les tient. Montrez-leur le danger, vous les relevez, vous les haussez au courage. « Nous gratterons la terre ; eh bien, soit ». Il s’agirait d’invasion, de villes ruinées, de jeunesse massacrée, de vingt mètres de gaz empoisonné sur Paris, simplement le courage et la colère ensemble se hausseraient jusqu’à braver cela. Léviathan ne sent que sa force ; il est bien vain de lui parler de pauvreté et de mort. Il se sent victorieux ; et c’est très vrai qu’il a vaincu la peur. « Paraissez Navarrois, Maures et Castillans », comme dit le Cid, qui lui aussi se sent en lui-même invincible, par cela seul qu’il se sent bien vivant, et qui ne reçoit point d’autre témoignage. Et c’est ainsi que la lente et inoffensive sagesse de l’État devient arme et explosif aux mains de la Nation. Le sublime est redoutable en ce grand corps. Quand le saurons-nous ? Et quel remède ?

*La Lumière*, 13 juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°7, 20 juillet 1929 (CCXXXV)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929

1125

Le maître du navire dirige la noire étrave à travers l’Océan, qui est tellement plus fort que lui ; mais aussi il ne cesse d’observer, de ruser, de changer imperceptiblement ce grand système. Devant les forces étrangères, il sait vouloir ; il trouve prise en ces résistances. Le même homme, s’il rumine sur quelque accueil qu’on lui a fait, sur quelque intrigue, sur quelque rivalité supposée, soit d’amour, soit d’ambition, navigue misérablement sur ses propres pensées. Il voit venir la vague ; il goûte déjà l’eau saumâtre ; il s’y jette bouche ouverte. Il sait très bien qu’un certain raisonnement le mettra au désespoir. Néanmoins il le cherche, il l’appelle ; il attend d’être seul pour le parcourir encore et s’assurer qu’il n’y manque rien. Bien pis, il se met à la recherche des moindres circonstances ; or il n’y a sans doute rien de plus fou que de chercher des faits dans son esprit ; les faits sont au dehors, et se connaissent par la résistance. Ici, en l’absence de l’objet, qu’est-ce qui mène cette ronde de nos inquiétudes, de nos soupçons, de nos regrets ? C’est la trace de coutume, qui toujours nous ramène dans les mêmes chemins ; mais c’est aussi bien, je pense, une ivresse de persuader et un bonheur d’avoir raison ; nous sommes à la fois plaideur, avocat, et juge. Ajoutons qu’il est naturel de croire plutôt ce que l’on craint. Voilà quelques-unes des causes qui font que nous sommes très mal armés contre les malheurs imaginaires. En vérité nous avons grand besoin du monde, qui a du moins cette vertu d’être ce qu’il est, et de ne point changer par nos raisonnements, ni par nos passions.

Nous devrions savoir que nous ne pouvons penser sérieusement ni utilement sans objet. J'aime qu'on représente le penseur les yeux ouverts et noué aux choses, comme Rodin a fait. Mais c’est une idée neuve. Combien pensent les yeux fermés ! Combien pensent sans faire ! Et pourtant le mathématicien lui-même ne cesse d’écrire ou de dessiner, inventant un objet fixe qui servira d’appui à ses pensées. Aussi ils peuvent laisser leurs travaux en suspens ; le monde les leur garde ; le monde est le seul gardien des pensées. L’homme heureux serait celui qui ne penserait que sur l’œuvre commencée. Mais les hommes méprisent communément cette partie de leurs pensées qui suit le travail de leurs mains. Ce qu’ils nomment leurs pensées, leurs chères pensées, ce sont leurs passions. Encore l’amour est-il mieux pourvu que la haine ; car l’amour cherche son objet ; au lieu que le propre de la haine est de s’éloigner le plus qu’elle peut de l’ennemi, et ainsi de le deviner et reconstruire dans la solitude. Nos ennemis sont des fantômes.

Bon. Mais quel remède ? D’abord savoir cela. Se répéter à soi une vérité bien commune, toujours oubliée, c’est que l’expérience imaginaire n’est nullement une expérience. On dit souvent qu’on ne peut rien penser de ce qu’on n’a point vu ; mais c’est encore trop peu dire, car on ne peut rien penser que de ce qu’on voit et de ce qu’on touche. Si vous voulez former une idée d’architecte, voyez le terrain ; et encore voyez-le. Toutes les pensées réelles sont nées au contact du monde. Les mêmes hommes, remarquez-le, dès qu’ils fermaient les yeux, déraisonnaient avec bonheur, et on les croyait encore ; cela explique notre confuse histoire. « Mais, dira quelqu’un, contre ces idées flottantes, n’avons-nous point quelque secours ? Peut-on écarter des pensées ? » Art précieux, art profondément caché. Nous avons coutume de lutter contre nos pensées comme si c’étaient des êtres ; or c’est nous qui les pensons, qui les formons, qui les soutenons. Sans nous, elles ne pourraient rien contre nous. Bref je crois qu’un refus de former l’idée désagréable en ôterait la force et le piquant. C’est le secret du frivole, secret non méprisable. La langue commune appelle éminemment esprit un refus du sérieux. Très sérieuse leçon.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXXXVI)

*SPS* LXI, « Les yeux fermés »

1126

L’homme qui se connaît sans se conduire est aussitôt malheureux ; je ne sais pas jusqu’où il descendrait ; nul ne le sait, car le désordre est informe ; une peur non surmontée le fait voir aussitôt ; le fait voir aux autres ; car qui se connaît dans la peur absolue ? Les grandes paniques ne laissent point de souvenir ; elles sont sans lumière. L’homme qui s’est connu, qui a franchi le pas, qui s’est gouverné, qui s’est tenu, n’a qu’une idée très incertaine de ce qu’il aurait fait s’il n’avait rien fait. Comme, dans le vertige, si l’on n’y résiste, c’est la plus basse nature qui prend le commandement ; non pas même la peur, mais la pesanteur. Qui observe le vertige à la rigueur, comme un fait, il est chose aussitôt, chose qui tombe. Quant à celui qui a pris des précautions afin de ne pas tomber, il a changé le fait ; car il est sûr de ne point tomber ; ce n’est que jeu.

Savoir ce qu’on pense n’est pas facile ; toujours est-il que cesser de penser à ce moment-là, afin de ne pas troubler l’expérience, c’est une méthode de Gribouille. Il faut faire ses pensées. Essayez de faire seulement une addition sans aucun égard à ce que vous devez penser des nombres, vous aurez un résultat ridicule. Savoir ce qu’on pense, c’est régler ses pensées, c’est ne pas les laisser aller comme des moutons. Bien penser, cela ne va pas de soi. De même, bien gouverner le navire dans la passe, cela ne va pas de soi. Si vous vous laissez aller, vous êtes pris par quelque chose qui n’est pas vous, qui n’est pas plus vous que le courant ou la houle ne sont vous. La nature mécanique nous guette toujours et nous tient toujours.

Je lis et j’entends sur ce sujet-là des développements qui ne sont point purs de toute comédie. On dit : « J’agis sans penser ; l’habitude fait tout ; l’inconscient fait tout ». Cela veut rehausser la nature brute. Mais je guette le musicien qui improvise, et je découvre une attention fort rusée, et qui compose, comme on dit si bien. De même celui qui roule à folle vitesse sait très bien ce qu’il fait. Ce que l’on nomme habitude n’est point une permission de penser à autre chose ; c’est plutôt un passage libre de vouloir à exécuter. Aussi un pianiste qui s’exerce s’exerce exactement à exécuter ce qu’il veut, en commençant par des mouvements simples. S’il cesse de vouloir, il travaille en vain. Le gymnaste, de même, ne fait qu’acquérir et assurer son propre empire sur ses mouvements ; c’est un homme qui se tient tout entier à ses ordres ; mais si l’on ajoute que cela le dispense de vouloir et de faire attention, on se moque.

Un bon chanteur dira peut-être qu’il chante comme les oiseaux, mais je ne l’en crois point. Dans un son tenu je connais une attention scrupuleuse. Et au contraire, dans un chant d’oiseau, je n’entends point de son à proprement parler, mais seulement des bruits. Je dirai, si je veux parler rigoureusement, qu’un chant de merle est faux. Admirable métaphore. Car ce chant est pourtant vrai selon tous les mouvements du merle, et selon la nature environnante ; ce chant est vrai, comme on peut dire qu’un homme qui tombe du sixième étage tombe vrai ; et le fait est que la trajectoire sera sans reproche. Mais l’homme qui tombe n’est plus un homme. L’homme qui tombe est une chose qui tombe. Ainsi le commun langage nous redresse comme il convient, disant d’un mauvais chanteur qu’il chante faux. C’est que son chant n’est vrai alors que comme une chute est vraie, comme un dérapage est vrai. Vrai, oui ; mais ce n’est plus œuvre d’homme.

Tout serait vrai dans les pensées d’un fou, vrai par le délire, c’est-à-dire par les mouvements dans le cerveau, les nerfs, les sens, les muscles de ce malheureux. Je demande qu’on porte attention sur cette pensée absurde que toutes les pensées sont vraies. Celui qui achèverait cette belle pensée serait lui-même fou et ne saurait pas qu’il l’est. Il faut donc rebondir de là et se reprendre. On pense faux comme on chante faux, par ne point se gouverner. Et le commun langage nous porte encore plus loin, disant non pas qu’un bon chanteur chante vrai, mais qu’un bon chanteur chante juste. D’où l’on aperçoit une parenté admirable entre penser vrai et penser juste. Disons seulement que bien penser est une chose que l’on se doit à soi-même, et qu’il faut vouloir. Ainsi l’homme n’est pas un spectacle permis à lui-même ; ni permis, ni possible.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXXXVII)

1127

Si l’on manie les mots sans prudence, on peut bien dire qu’un fou est le plus sincère des hommes, et même le plus vrai ; car, réduit à un état de passion pure, il traduit tout ce qui le traverse, et exprime ingénument ce qu’il est. Toute opinion qui lui vient, il la croit vraie ; toute affection, il la croit éternelle. Par cet abandon à tout, il est comme ouvert à tous les vents ; il est tout. La Pythie des anciens temps était une sorte de folle, qui faisait la folle jusqu’à se rendre folle, ou bien qu’on rendait folle, et qu’on[[1487]](#footnote-1488) écoutait très sérieusement, d’après cette idée qu’elle formait alors un récepteur parfait, exprimant tout l’instant, et bien au-delà de notre maigre sagesse, qui toujours distingue et choisit. C’est par une vue du même genre que l’on observait les animaux, et surtout les oiseaux, évidemment portés ici et là par les vents et les saisons. L’instinct fut toujours divin et toujours devin. Et toutefois la Pythie était la mieux écoutée de toutes les bêtes, parce qu’elle proférait des mots humains. Mais, parce que tout y était ensemble, cette énigme était encore plus difficile à déchiffrer que l’instant total lui-même, l’instant du grand Univers.

Le sage est tout autre ; il a juré de n’être que ce qu’il veut. Il[[1488]](#footnote-1489) choisit, ce qui est refuser. Il refuse d’être tout, et de tout dire à la fois. D’où ces merveilles, comme la pure suite des nombres, où l’homme attentif ne laisse pénétrer aucun événement. Mais aussi cette pure loi n’est la loi de rien ; l’homme n’y retrouve que son propre décret. Ce qui ne va point sans méprises, dont le peuple rit. J’ai vu l’illustre Poincaré courir soudain après un tramway qu’il ne voulait point prendre ; le conducteur tira la sonnette, le mathématicien revint à ce monde ; et ce fut un moment ridicule. Thalès aussi fut moqué d’une servante, parce qu’il tomba dans une citerne ; c’est qu’il pensait alors aux choses du ciel, ou peut-être aux triangles semblables. Socrate ne visait qu’à se connaître, entendez à connaître sa propre loi. Sur quoi on dit aisément, et même on prouve, qu’il est faux de choisir, et que, tout étant vrai ensemble, il faut penser tout ensemble.

Voilà donc deux extrêmes, et le poète est entre deux. Il veut être récepteur universel, mais sans perdre raison. C’est pourquoi il se règle, tout comme le savant, et se donne une loi. Mais, au rebours du savant, il se règle en son propre corps. Il se donne un rythme, de marche, de respiration, de cœur, en accord avec le moment total ; mais un rythme juré. Il compte, et jure de bien compter. Même il jure de compenser ses cris selon le nombre ; et, suprême miracle, il s’impose de faire écho aux sonorités de hasard. Et c’est ainsi qu’il déclame une sorte de poème qui n’est point encore, monument tout en creux, en vide, en attente. Cette Pythie rusée se tend au monde comme une harpe ; une harpe qui vibrera à toute traverse, mais sans laisser fléchir sa propre loi ; c’est tout choisir d’avance, et en même temps ne rien choisir ; c’est s’affirmer absolument et se livrer absolument. L’univers s’inscrivant sur cette surface sensible et raisonnable, il devient possible d’appliquer sur cette matière déjà ordonnée l’autre foi jurée, celle du sage, qui est de syntaxe et de bon sens. Regardant donc tout l’univers en reflet, à travers cette double grille du rythme constant, et des mots voltigeants, il guette, il attend, il fixe au passage ces précieuses perspectives où tout paraît dans un éclair, tout ordonné et désordonné, vue[[1489]](#footnote-1490) éternelle de l’instant. Tels sont les nouveaux oracles, accords miraculeux de hasard et de raison, lisibles et illisibles, sans choix à force de choix, et, par un obstiné refus, laissant entrer tout ; enfin composant le naturel par un jeu d’interférences. Et la dure règle de ce jeu est que ce qui n’est point parfait n’est jamais passable.

*Nouvelle Revue Française*, 1er août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXXXVIII)

1934 LIT V

1128

Il y a un paradoxe dans le Marxisme, c’est que cette doctrine qui s’annonce comme un matérialisme se montre dans le fait comme l’idéalisme le plus hardi. Tant que l’on ne sait pas surmonter la contradiction, c’est-à-dire la faire passer à l’opposition, qui est la corrélation, on n’avance point. Les innombrables lecteurs de Lucrèce savent ce que c’est que sauver l’esprit en niant l’esprit ; et j’ai souvent remarqué le contraste entre les matérialistes, qui sont des esprits résolus, et les spiritualistes, qui sont des esprits fatigués. Mais il faut voir clair ici ; et toute la difficulté est rassemblée dans cette formule de Bacon, si connue : « L’homme ne triomphe de la nature qu’en lui obéissant. » Dont le moindre pilote montre l’application ; car le pilote n’est pas homme à nier la puissance de la mer ; et il n’est point disposé non plus à prier pour que la vague le prenne de cap et non de flanc ; au contraire, devant la force impitoyable, mais qu’il sait fidèle et sans malice aucune, il agit, c’est-à-dire que s’appuyant sur ce qui résiste, il passe. Tous les métiers chantent la même chanson.

Celui qui n’a point pesé comme en une balance l’inflexible univers, si bien lié et ajusté à lui-même en tous ses mouvements, sans pensée aucune, celui-là n’est pas un homme. L’état d’enfance consiste à croire qu’à force de prier et d’espérer on verra un sort meilleur. L’audacieux cherche seulement quelque entaille où poser le pied, assuré premièrement que l’Univers ne triche point. Cette sévère position est celle de Descartes, qui, même des corps vivants, même de son propre corps, ayant retiré toute pensée, et n’y voyant que parcelles poussant et poussées, conçut que l’on pouvait vivre vieux si seulement l’on jouait serré. Toutefois, devant le corps politique, le plus compliqué de tous, il ne formait aucun projet ; il se fiait ici à la nature, c’est-à-dire aux coutumes, aux passions, aux amitiés. Il vivait en Léviathan comme le sauvage vit dans la nature des choses, tirant son chapeau par précaution à toutes.

Or qui veut agir ici est comme le pilote sur la mer. Il doit d’abord saisir la loi mécanique, ce qui résiste, ce qui offre appui, ce qui ne trompe point. Ainsi lire la politique comme un tourbillon plus compliqué, mais sans esprit. Dès qu’on y suppose esprit, il faut prier. Donc, en ce monde humain, chercher ce qui ne cède jamais à la prière ; c’est-à-dire y retrouver la nécessité naturelle, par les besoins, par les travaux, par les ressources. Comme la mousse ne pousse qu’aux lieux humides, ainsi l’homme s’étend comme un végétal. Boutiques, usines, banques, transport et entrepôt, tout est dessiné sur la terre aussi nécessairement que cette tache d’humidité au plafond. Qui veut oublier ces nécessités, il meurt ; toutes les pensées qui ont vécu dépendent de ces nécessités inférieures. Voilà donc nos ambitions rompues ; mais les ambitions du guérisseur sont rompues aussi dans le chirurgien ; cette virile réflexion, qui contemple enfin la nécessité extérieure, bien loin de tuer l’action, au contraire lui ouvre passage. Dès que l’eau et le vent sont des forces aveugles, je puis naviguer. D’où cette autre navigation politique, qui regarde aux besoins, aux outils, aux travaux, éléments aveugles, sans caprices, et qui ne trichent point. Et, en même temps, par cette nouvelle séparation de l’esprit et du corps, la volonté trouve ses armes et éprouve sa puissance. Un des termes éclaire l’autre, comme on le dit, et comme on le montre, mais abstraitement ; au lieu que, dans chaque ordre de l’action, il faut trouver l’objet pur si l’on veut sauver l’esprit pur. D’où l’on comprend que nos sociologues mystiques sont au niveau des faiseurs de pluie. Au lieu que le moindre changement dans les conditions inférieures est comme un coup de rame dans l’eau ; bien ou mal donné ; mais la bonne traversée se fait par les mêmes lois que le naufrage, et n’en diffère, quant à l’action de l’homme, que par de très petits mouvements ou travaux, tous orientés par un esprit clairvoyant et retiré de peur.

*La Lumière*, 29 juin 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXXXIX)

1961 Propos sur des philosophes, XXVII

1129

Il y a toujours quelque chose de faux dans la haine comme dans la fureur ; je veux dire quelque chose que l’on décrète, que l’on excite, que l’on appelle au secours. C’est que le jugement tout seul est impitoyable, comme on voit bien lorsque l’homme le plus ordinaire décide impartialement sur le droit d’un autre. Tout homme est bon arbitre, s’il est arbitre. Et je ne suis pas de cette opinion que la plupart des hommes ne pense guère ; je vois au contraire qu’ils pensent beaucoup, qu’ils se fient aux faits, aux comparaisons, aux raisonnements ; qu’ils ont des ruses étonnantes dans le marchandage ; qu’ils connaissent le fort et le faible du maître comme du valet ; et qu’enfin ils savent très bien comment il faut parler aux uns et aux autres. Ils le savent ; cela les fait juges et justes ; mais, en leur propre cause, c’est ce qu’ils n’aiment point.

L’ambiguïté des droits résulte de cette mobilité admirable de l’esprit, qui fait l’avocat, et toujours plaide contre soi ; car il n’y a point d’autre manière d’éprouver une opinion. Aussi toutes les querelles, toutes les contestations, tous les procès, iraient à une conciliation, à une solution moyenne, à la paix. Mais quand on est juge de soi, quand on se nomme arbitre de soi-même, ce qui serait la sagesse, on n’aime point ce jugement équitable et partageur que l’on voit venir. C’est alors que l’on regrette de n’être plus en colère. Et pourquoi ? Parce que chacun a pu remarquer que la colère égare merveilleusement le jugement, et éclaire en quelque sorte tous les désirs comme des droits. Dès que l’on est en colère, tout est évident, tout est prouvé ; l’esprit troublé garde encore de quoi plaider et très bien plaider. On ne se considère plus alors comme privé, mais comme injustement privé ; et l’adversaire, autant qu’il semble confiant dans son droit, apparaît alors comme une sorte de monstre déraisonnant. Cet état est agréable. Mais, chose digne de remarque, il n’est pas agréable à la partie animale, laquelle souffre de la colère et de la haine comme d’une maladie. Non, cet état d’indignation, car c’est ainsi qu’on le nomme alors, est agréable à la partie supérieure, laquelle veut avoir raison et veut avoir droit.

Entre les animaux, autant qu’on peut savoir, il n’y a pas de querelles à proprement parler, mais des attaques, des morsures, des convulsions, qui, l’occasion passée, reviennent au repos et à une sorte d’oubli. Un chien furieux peut être, l’instant d’après, le plus doux des chiens ; il suffit que les impressions changent. Une touffe d’herbe brillante de rosée le détourne. Le malheur de l’homme, qui est son honneur aussi, c’est qu’il pense, qu’il veut avoir raison, qu’il se soumet au droit. D’où il arrive que désir et justice se battent, et que la colère est le premier moyen, le plus facile, le plus à portée, pour mettre d’accord le désir et la justice. Apparence de justice, c’est bien entendu ; mais apparence qui fait le bonheur de l’homme irrité. Le langage, conservateur de toute sagesse, ne dit pas alors que l’homme est trompé ; il dit que l’homme se trompe. Admirez cette énergique expression. Il appelle à soi la colère, soutien de l’erreur aimée. Il retrouve alors ses arguments, son droit, son mépris, sa haine. Le moment où je le vois faux et comédien, c’est le moment où il cherche sa colère, on dirait autour de lui, comme une arme.

*La Lumière*, 6 juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXL)

1130

« Il est remarquable, dit Castor, que nous connaissions si mal la monnaie, qui est pourtant une chose que nous faisons et qui n’a point de mystère dans son intérieur. L’or, monnaie excellente, est ce qui change le moins parmi les choses que nous manions. L’or ne fermente point et ne se rouille point ; tel on l’a mis en coffre, tel on le retrouve. Et néanmoins ceux qui gagnent sur l’or, sur les petits changements de la valeur de l’or, sur les dépôts de l’or, sur les prêts d’or, sur les promesses d’or, sont, à ce que je vois, des empiriques aussi rusés que les pêcheurs sur la mer ; eux aussi ils gouvernent d’après la prochaine vague et le courant qui les porte, faisant, d’après un apprentissage aveugle, un très vieux métier. Et ce n’est jamais d’après un raisonnement qu’ils prévoient le change, l’escompte et le prix, mais d’après de petits changements qu’ils savent remarquer. C’est ainsi que le paysan prévoit assez bien le temps du lendemain, sans connaître du tout les causes ».

« Au lieu, lui dis-je, que le météorologiste, quoiqu’il connaisse bien les causes des vents et des pluies, prédit très mal ».

« Il prédit très mal, dit Castor, mais il explique très bien. C’est que les gouttes d’eau n’ont point d’opinion. Un créancier, c’est une opinion. Un homme qui gagne le gros lot change d’opinion, je dirais même de religion ; la crainte remplace aussitôt l’espérance. Mais il y a mille nuances d’espérer et de craindre, qui dépendent de l’âge et du foie. Nous raisonnons maintenant sur ces paiements immenses qui se feront d’est en ouest comme nous ferions sur un courant et sur une pente. En réalité ces suites de la guerre ne dépendent pas moins des passions que la guerre elle-même. L’idée de punir s’y mêle étrangement. Ce n’est pas ici un paiement ordinaire ».

« Il n’y a sans doute pas au monde, lui dis-je, un seul paiement qui puisse être dit ordinaire, c’est-à-dire qui marque seulement une compensation de nécessité. Payer est un esclavage, une obéissance, et c’est pourquoi il y a quelquefois une sorte d’enflure à ne point payer ; ceux qu’on appelait autrefois les lions étaient fiers de leurs dettes. Et, au rebours, il faut un grand mépris de l’opinion pour être avare ; mais quelquefois aussi, comme dans le Gobseck de Balzac, le créancier jouit d’être puissant et d’humilier. Ceux qui disent que la loi des travaux et des besoins règle finalement les affaires humaines par le dessous, disent quelque chose d’ambigu ; car je vois une marge immense de richesses qui ne sont que signes de puissance et d’esclavage, et moyens de faire plier une opinion orgueilleuse. Aussi quand on dit, comme dans le cas présent, que le créancier n’a point de cœur et qu’il n’est qu’une machine à fabriquer et à vendre, cela même est une malice d’opinion. Le créancier ne songe point tant à ses intérêts ; il veut punir une opinion qui n’est pas la sienne. Toutes ces querelles sont de religion ».

« Mais, lui dis-je, il n’en est pas moins vrai que ces grands paiements, quand ils se feront, agiront à la manière des éléments, comme l’eau et le feu, et peut-être, par l’excès, produiront d’étonnants effets, ceux-là indépendants de l’opinion ».

« Là-dessus, dit Castor, nous ne pouvons prévoir et nous ne comprenons pas. Mais que ces étranges effets, qui appauvrissent celui-là justement que le paiement devrait rendre plus riche, soient sans rapport avec les passions, ne le croyez pas. C’est une opinion sur la richesse qui fait ces crises. Et de cette opinion résulte un changement dans cette proportion entre le capital et l’entreprise, ou bien entre la pensée et l’action, si vous aimez mieux, qui fait la santé de ces grands corps. J’avoue que ces mots sont bien loin des choses. Mais toujours est-il que le nombre relatif des rentiers, des gérants et des gardiens ne peut croître indéfiniment dans un pays sans conduire à un état monstrueux et à des opinions folles. Trop de pensée, neurasthénie dirait un médecin. Ainsi consolons-nous de payer ».

*La Lumière*, 20 juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXLI)

1131

Les avocats plaident pour leur client, non pour le juge. Le juge connaît tous les moyens de l’éloquence ; il les voit venir de loin ; il n’en rit même plus. Son enquête est faite. Tout ce qui peut décrire et expliquer, qui concerne la cause, il l’a lu ; tout ce qu’on peut voir des lieux et des vestiges, il l’a vu ; tous les hommes qui ont des intérêts et des passions dans le procès, il les a fait sonner de toutes les manières, tantôt les mettant aux prises, tantôt les laissant parler seuls, tantôt les interrompant sur quelque partie faible, et les tirant à l’improviste hors de leurs desseins. Que lui veut et homme qui a pour métier de rassembler de nouveau toutes les apparences ? Ne sait-on pas qu’il plaiderait contre aussi bien ? Que fait le ton, que fait le mouvement, quand tout le métier du juge est de vaincre le ton et le mouvement, et de porter son attention où il veut, et non pas où on veut le conduire ? Un mémoire écrit instruit bien mieux ; on cherche le point difficile ; on s’y arrête ; on y revient.

Le plaideur ferait de même, s’il était raisonnable ; car son intérêt est de connaître ses chances. Mais ce sont les passions qui nourrissent les procès ; et les passions n’aiment point ce qui les apaise ; elles cherchent au contraire une belle apparence du droit, un mouvement non contrarié, une lumière habilement distribuée, enfin une vraisemblance publiquement soutenable, et qui donne un air de raison à leur folie ; c’est pourquoi l’éloquence sera toujours bien payée.

Dans les affaires publiques, qui sont comme de grands procès, on remarque le même contraste. Tout est su. Les enquêtes sont bien faites, et la presse les rend publiques. Toutes les thèses sont écrites ; tout ce qui est réfutable est cent fois réfuté ; le jugement se filtre de lui-même. Seulement les passions veulent un plaisir de théâtre ; elles attendent que l’orateur ressuscite l’erreur aimée. D’où des jugements par acclamation, qui ne sont pas toujours réparables. On voudrait qu’imitant la prudence des juges, les auditeurs renvoient à huitaine le prononcé du jugement ; cela pourrait être d’usage, et même de règle. Pourquoi voter en assemblée ? Chacun des juges devrait décider en son cabinet, toutes pièces revues, tous discours relus. On pourrait même instituer une sorte d’isoloir, de façon que celui qui va renverser un ministère ou changer la loi fasse retraite un bon moment avant de décider. On saurait alors, et ce serait un axiome de la nouvelle politique, que les mouvements de séance sont bien trompeurs. On le sait déjà ; on le dit, ; mais on se résigne à vivre dans la précipitation et la surprise. Il est vrai que les lois sont lentement préparées, ajournées, retouchées. Mais les résolutions politiques, non moins importantes, qui blâment ou qui approuvent, qui élèvent ou qui précipitent, sont encore de premier mouvement.

Le progrès des mécaniques a fait paraître deux étranges manières de discourir pour des hommes assemblés. L’une, par ce défilé de mots lumineux en un lieu élevé. La foule alors acclame et s’agite à son gré sans cesser pour cela de lire ; le bruit ne change pas le discours ; et voilà un chemin neuf pour la raison ; mais je ne crois pas que l’éloquence politique ait rien tenté encore de ce côté-là. L’autre se fait par les ondes de la téléphonie sans fil. L’orateur, ici non plus, n’est pas troublé par la réponse de la foule ; mais, bien mieux, la foule s’ignore elle-même ; l’approbation ou l’indignation ne se propagent point d’un auditeur à l’autre. Et il faut convenir que des députés chacun en sa province et l’écouteur à l’oreille feraient un parlement tout à fait neuf. Bien ennuyeux, il est vrai. Mais il n’est point dit que la politique sera toujours un beau jeu. Et peut-être viendra-t-on à payer fort cher les politiques, pour qu’ils consentent à s’ennuyer à notre service, comme font les douaniers et les postiers. Les pouvoirs formeraient comme une administration supérieure, élue, responsable et révocable. Pourquoi non ? Ce n’est pas raison de mettre une foule à la place d’un roi.

*La Lumière*, 27 juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXLII)

1132

J’ai eu l’occasion de raisonner avec le Français moyen, qui est un homme aimable, généreux et vif, mais qui veut passionnément être aimé et s’irrite promptement s’il soupçonne qu’il ne l’est point. Ce personnage, je n’ai pas à le chercher loin ; il habite bien près de moi-même. Et voici comment il me parlait : « J’avoue, disait-il, que je ne comprends pas l’amitié à l’américaine ; c’est trop gelé pour moi. Se peut-il que cet esprit d’affaires soit leur esprit ? Se peut-il que cette mercantile résolution soit leur dernier mot, et leur profonde pensée ? Je ne puis le croire et il faut pourtant que je le croie ».

« Ce n’est point, lui dis-je, leur plus profonde pensée ; je soupçonne même que ce n’est point du tout leur pensée. Mais, afin que je devine un peu, permettez que je me mette à la place d’un Américain ami de nous et qui ait suivi depuis quinze ans toutes nos affaires. J’imagine donc que je suis lui. J’ai vu les maux de la guerre ; j’ai nourri des femmes, des enfants, des vieillards ; je fus ensuite le parrain de quelque village qui n’était plus que poussière. Et, en ce temps-là, je jurai d’agir selon mon pouvoir afin qu’on ne revît plus jamais de telles choses. Je passe sur les détails. L’esprit militaire est le même partout, et redoutable partout, s’il n’est subordonné. Je suivais donc le réveil de l’esprit civil et de l’esprit juridique. Je vis l’expédition de la Ruhr, qui était bel et bien une guerre, à laquelle il n’a manqué que l’ennemi. « Quel est, me disais-je, ce génie infernal qui ne trouve jamais d’autre remède aux ruines et aux massacres que de nouvelles ruines et de nouveaux massacres ? Et quel aveuglement, de courir seul après un milliard ou deux, et par la force, alors qu’on en doit cent et plus de cent ? Cette nation serait-elle donc gouvernée toujours par les militaires ? Certes je ne leur reproche pas de faire très bien leur métier. Mais enfin leur affaire est d’obéir et ils sont très dangereux au poste suprême, qui n’est point le leur ».

Comme je voyais bouillir mon Français, ou plutôt comme je le sentais bouillir, car il m’est si près, je lui dis : « Souffrez que je mène à bien cette expérience ; me voilà presque Américain et non point tant homme d’argent, mais plutôt moraliste, et tempérant l’indignation par l’amitié. J’attendais, donc, que ces fumées de la guerre fussent éteintes ; j’attendais que l’on mît le pied sur les derniers charbons puants. Pour parler sans métaphore, j’attendais que le peuple souverain, que je sais fort jaloux et nullement timide, remît chaque pouvoir à sa place. Mais point du tout. Je trouvais aux affaires les mêmes hommes ; j’entendais les mêmes discours ; et, si quelque sage élevait un peu la voix, j’entendais les mêmes cris. Ce n’était pas que je crusse que ces convulsions exprimaient la vraie pensée de ce peuple raisonnable, car j’avais occasion d’entendre dans le privé des hommes de toute condition ; presque tous parlaient humainement, voyaient loin et jugeaient en arbitres. Même les chefs, autrefois emportés, se faisaient sages ; mais je remarquais aussi qu’ils étaient portés et poussés plus que jamais par un demi-cent d’énergumènes, et que le peuple, autant qu’on pouvait savoir, paraissait trouver cela naturel et bon. Armée, armements, terribles plans de paix. L’argent et le crédit étant les ressorts, évidemment, de ces choses, n’était-il pas naturel de ramener tous les ambitieux à une plus juste appréciation des moyens, ce qui était serrer les cordons de la bourse, ne plus prêter au prodigue, envoyer l’huissier au turbulent. Mais, soyez juste, l’amitié ne permettait point un tel langage. La faiblesse et la dépendance ne sont pas des choses qu’on puisse rappeler. Ce point était douloureux ; nous ne pouvions le palper, l’explorer, par discours et conseils. Et puisque les choses de l’Économique se moquent des passions, et parviennent toujours à les réduire, il n’y avait qu’à se taire, et à laisser agir les lois inférieures. C’est pourquoi vous nous avez jugés impénétrables et au fond presque mécaniques. Mais vous n’aviez qu’à vouloir deviner ce que, nous, nous ne voulions pas dire ».

*La Lumière*,3 août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°8, 20 août 1929 (CCXLIII)

1939 SM2 XXIII « L’Américain parle »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929

1133

Il n’est pas rare que les hommes qui réfléchissent prennent les idées comme vraies ou fausses ; et quelquefois les mêmes hommes deviennent sceptiques, par l’effet de cette erreur proprement scolastique. Cela ne serait point si l’on reconnaissait dans l’idée le mécanisme du savoir, qui n’est jamais suffisant, mais qui n’est non plus jamais inutile ; et je nommerais homme de jugement celui qui surmonte les idées sans les mépriser. Mais, parce que tout jugement se sèche en idée, comme un fil de soie, me voilà à fermer mon cocon. Un exemple viendra à propos. La Rochefoucauld écrit qu’il y a plus de défauts dans l’humeur que dans l’esprit. C’est bien là une idée ; mais admirez comme l’application même la divise et la rompt presque, la préparant aux applications. Au contraire si je dis que tous les défauts de l’esprit viennent de l’humeur, me voilà dogmatique, et près du pédant ; dont La Rochefoucauld s’est bien gardé, du moins en cet exemple, voulant nous avertir seulement et nous apprendre à chercher, ce qui est vouloir mesurer la part de l’humeur dans chaque mouvement de l’esprit, en tel moment, en tel homme ; et cela c’est connaître. C’est par ce secours que je passerai de l’opinion que tel enfant est peu intelligent à cette vue plus humaine, qu’il est surtout affectueux et ombrageux, ce qui le rend souvent distrait et toujours timide. Il n’y a point de formule qui dessine l’homme une fois pour toutes, et qui permette enfin de deviner au lieu d’observer, tâche ordinaire des disputeurs ; bien plutôt ces idées d’intelligence et d’humeur sont des instruments d’observation, ou des références, comme on dit quelquefois, qui font paraître en sa juste proportion d’intelligence et de folie l’homme du moment, l’homme qui argumente en serrant les poings. La formule éclaire le réel ; mais elle ne le représente point. Le réel déborde toujours, et c’est en le regardant à travers l’idée, en quelque sorte, que l’on découvre que l’idée n’était pas vraie ; à bien regarder, il n’y a point d’autre découverte que celle-là.

Le cercle du géomètre n’est ni vrai ni faux. L’ellipse non plus. Aucun astre ne décrit un cercle, et les anciens ont fini par s’en apercevoir ; mais aucun astre ne décrit une ellipse ; aucun astre ne ferme sa courbe ; et même il ne décrit aucun genre de courbe ; c’est nous[[1490]](#footnote-1491) qui décrivons la courbe, et qui attendons l’astre sur sa courbe. Référence, ou grille tendue entre l’objet et nous ; nous ne notons que des écarts. Il est vrai qu’en revanche l’écart ne serait rien sans l’idée ; en sorte qu’il faut dire que l’expérience n’est que par les idées et que toute connaissance est d’expérience. Les longues disputes sur l’idée et le fait viennent ici mourir. J’appelais scolastique cette dispute, parce que l’école a pour fin seulement de nous rendre familières les idées ou références ; mais comment ne glisserait-elle pas à croire qu’elle enseigne des vérités ? C’est le risque du métier. Le pédant croit que les astres obéissent aux lois. Un mathématicien qui avait bien de l’esprit a écrit : « La mathématique est une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi l’on parle, ni si ce qu’on dit est vrai ». Mais il faut laisser ce paradoxe en son état naissant ; il n’en pique que mieux.

Revenons à La Rochefoucauld. Il ne nous dit point que l’humeur explique tous les défauts de l’esprit. La distinction de l’esprit et de l’humeur est une forme qui ne définit rien ; et même cette distinction est fausse, puisque l’esprit et l’humeur sont toujours ensemble, et indivisibles ; il n’y a pas plus d’esprit séparé que de cercle parfait ; et l’humeur pure ne serait plus humeur ; et c’est parce qu’il y a une pensée dans le poing fermé que ce poing est de l’homme, et difficile. Ainsi cet exemple est propre à faire voir qu’on peut se servir d’une idée en sachant très bien qu’elle n’est pas vraie. Il faudrait mille exemples, et enfin une pratique constante de ce doute investigateur, pour arriver à comprendre que c’est ce doute même qui fait l’idée et la garde transparente. Et faute de cet étrange refus d’être content de ses pensées, l’idée se durcit et s’épaissit ; on ne voit plus qu’elle ; on ne voit plus le monde au travers. D’ici, de ce poste mouvant, on peut juger ces critiques si connues, si justes, et si vaines, qui visent l’esprit mathématique. Elles n’atteignent que le pédant de mathématiques, qui croit que les mathématiques sont vraies. Cet homme-là ne voit que ses lunettes.

3 septembre 1929 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLIV)

*1942 VE* LXXXIII, « Le bon usage des idées »

1134

Une toupie nous pose un beau problème. Car il est clair que la toupie se tient en équilibre oscillant parce qu’elle tourne. Mais comment les choses se passent, c’est ce que j’aperçois d’abord mal. Je commence par imaginer avec force que c’est cette impulsion tournante qu’elle garde en sa masse qui fait qu’elle ne peut tomber. Toutefois[[1491]](#footnote-1492) cela est mythologique. Cette toupie montée sur deux cercles, et qui est un beau jouet, si vous la lancez en l’air toute tournante, elle est libre comme une pierre ; mais au contraire si vous la soutenez par un point, elle prend son équilibre de toupie, et vous sentez au bout du doigt les réactions énergiques de la monture, transmettant les chocs de la partie tournante contre la partie fixe. Revenant à la toupie ordinaire, j’aperçois autour du clou tournant un petit cratère de sable, que le clou frôle tantôt d’un côté, tantôt de l’autre, et c’est sans doute la suite de ces petits chocs qui maintient l’équilibre.

Je faisais tout haut ces réflexions, maniant toujours cette toupie montée sur cercles, qui frémit au doigt comme un vivant. Le mathématicien, qui me considérait amicalement, me dit enfin : « Vous labourez avec vos doigts. Nous avons des abrégés pour ce genre de problèmes. Les conditions d’équilibre d’un corps tournant qui a un point fixe nous sont connues, et nous ne perdons pas notre temps à en chercher le pourquoi. Les théoriciens de la mécanique ont été amenés, d’après quelques expériences, à se borner à quelques hardies suppositions, transformées ensuite selon les règles du calcul ; et ce système tire sa valeur de ses succès innombrables, qui nous dispensent maintenant de pénibles vérifications. C’est comme une machine à penser, dont vous devez vous servir, comme on prend une charrue pour labourer. Or[[1492]](#footnote-1493) je vois que vous en êtes encore à chercher le pourquoi et les causes, arrivant inévitablement au choc, dont justement nous ne savons rien. Que d’esprit on dépense à inventer ce qui est déjà trouvé ! »

Ce discours écrase, ou plutôt il veut écraser. Mais j’ai saisi, à force de patience, et par une sorte de modestie indomptable, cette impossibilité de comprendre, résultant de trop de savoir ; et je sais que cela est polytechnicien. J’admets qu’il serait avantageux de naître homme, et non pas enfant. Mais enfin, puisqu’il faut grandir peu à peu, j’ai idée qu’il faut aussi s’instruire peu à peu, et penser d’abord par ses idées d’enfance. Il est clair que nos premières idées sont prises de l’ordre humain et par conséquent mythologiques. Ils disent qu’ils ont dépassé aussi ces vues de Comte ; je n’en crois rien. Que nous soyons théologiens premièrement, et par quelles causes, cela me ravit toujours et m’instruit ; je n’épuise point ce grand sujet ; comment le dépasserais-je ? Et j’en tire qu’en tout mouvement de réflexion, si l’on n’est pas théologien d’abord, on laisse dormir l’enfant, ce qui fait que l’on sera théologien plus tard. Avec ses erreurs faire des vérités ; tâtonner ; ne point craindre de se tromper ; se donner cette petite honte, qui est piquante, qui est tonique, qui est saine. Et il importe peu que l’on prête à rire aux techniciens comme aux logiciens, qui sont souvent le même homme. La grande affaire est de débrouiller ses propres idées, et non d’y superposer celles d’autrui. Des inventeurs comme Archimède, Galilée, Descartes, Leibniz, ont raisonné péniblement, gauchement. Le polytechnicien suit maintenant des chemins tout tracés. Cela trompe d’abord sur l’état réel des connaissances humaines, car les savants sont bien loin de la masse humaine. Mais cela trompe aussi sur ce qu’on peut trouver d’humanité réelle dans ces orgueilleux penseurs. Le polytechnicien offre souvent, avec un savoir de demi-dieu, des idées d’enfant en bas âge. Et il y a une grande et arrogante et violente partie de lui-même qui en est encore à l’âge du sorcier, comme leur politique et leur guerre le font voir assez et trop.

5 septembre 1929 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLV)

1942*VE* LXXXIV, « La toupie »

1135

Au tournant du sentier de chèvres, sur la bordure d’ombre, j’étais couché, scandale pour les fourmis, comme fut toujours l’homme. Je les voyais partir ainsi que des flèches, et rebondir contre l’obstacle, et je m’émerveillais, comme fit toujours l’homme. Et combien de fois aussi ces mêmes carrés des cultures sous ce même soleil ! Soleil suspendu à son plus haut point de puissance ; de même toutes les formes finies selon leur essence. Et ne pouvant penser ni le progrès, ni le temps, je revenais aux idées Pythagoriques, elles-mêmes fermant leur cercle, partout égales, et immobiles en leurs oppositions. De là j’interrogeai le ciel sans rides, et je me sentis tenu de tous côtés par cet air brûlant, qui me persuadait heureusement de ne rien vouloir et de ne pas même attendre. J’étais pris, insecte pour toujours, et éternel à ma place, comme dit Gœthe, dans le grand cristal Spinoziste. Ces moments assurent la vie. Toutefois ces pensées mêmes ne trouvaient ni passage ni place. Je les cherchais, mais je ne les pouvais rassembler en ce point sans dimensions d’où elles auraient égalé l’Univers.

C’est pourquoi je cherchai aux poètes. « Midi, roi des étés... » ; mais ce n’était encore qu’une idée, une approche de l’esprit, sauvée ensuite par le rythme. Ce n’était qu’à peu près ; car il était bien cinq heures, et le jour n’avait point bougé ; on ne voyait, dans ce ciel sans annonce, aucune raison pour que ce jour eût commencé, ou dût jamais finir. C’est alors qu’un autre souvenir m’attaqua, comme un coup d’archet juste : « Été, roche d’air pur ! » Tout était dit, et mes pensées firent grand cristal aussi, jusqu’au fond de ce ciel immuable. À partir de cette soudaine et réelle communication, je pouvais me promettre la suite des pensées que je viens d’écrire, et bien d’autres, qui sont prose. Et la raison pourquoi la poésie est première, je la voyais bien. Qui n’a le tout d’abord, il ne peut former les parties. Mais qui, le poète ? Il se peut bien que le nom n’ait pas jailli tout de suite en votre mémoire, et je vous le laisse à trouver. Cet hémistiche n’est point de ceux que l’on cite, quoiqu’on ne puisse citer quelque chose de plus beau, je crois. Il n’est toujours pas de ce Parnassien que je citais ; car il n’a jamais que des idées ; et ce n’est point par les idées que l’on peut trouver ce miraculeux geste de nature. Et ce n’est pas non plus dans le Grand Romantique[[1493]](#footnote-1494) qu’il faut chercher. Car c’est par le mouvement oratoire qu’il saisit à la fin l’immobile, et toujours, à ce qu’il me semble, dans une image particulière. Ce qui est total et cosmique y est toujours tempête, comme le printemps nordique. Au contraire, cet éclair Olympien qui nous occupe est un commencement ; il éclate soudain, après un long silence ; et l’on n’y conçoit pas d’autre préparation qu’un accord de l’Être avec tout son être, et comme un réveil indivisible. C’est ainsi que la musique est d’abord toute en son commencement. Si je voulais définir l’inspiration nue, je retiendrais cet exemple ; et le génie n'est sans doute qu'un long refus. Par opposition serait aussi définie la prose, qui sauve les préparations, et leur renv’ie une autre sorte d’honneur. Toute pensée est bonne pour la prose ; il ne faut ici que patience à débrouiller. Mais la poésie veut une autre patience, qui écarte les pensées. Faire sonner le corps humain ensemble et le monde, et, par un privilège de structure et l’extrême simplicité, attendre le chant naturel, le chant de l’heure. « Été, roche d’air pur » !

Ici l’Homme qui se trompe toujours me parle à l’oreille : « Nous sommes parfaitement d’accord. Je n’ai sur cet hémistiche que des souvenirs incertains ; mais, comme vous dites, il ne peut être le fruit de cette poésie intelligente, qui n’est point poésie, et qui met péniblement en vers des combinaisons très subtiles, et je dirais même byzantines, aussi loin que possible du naturel. Aux sources, Monsieur, aux sources de terre, aux sources de vie ! » J’approuvai l’Homme qui se trompe toujours, admirant que, même en disant le vrai, il se trompât encore.

Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLVI)

1934 LIT IX

1136

Pendant qu’ils pensent, ils se regardent pensant ; et pendant qu’ils éprouvent, ils se regardent éprouvant, guettant ainsi, à ce qu’ils croient, la nature humaine telle qu’elle est. Mais elle n’est point du tout ainsi. Elle n’a pas plus tôt formé une pensée qu’elle la change et la redresse. « Que j’étais sot ! Que je suis sot ! » ; ce sont de beaux discours à soi. Et pareillement l’homme ne goûte point la peur, ni la pitié, ni la tristesse ; mais il les repousse, il les secoue de lui ; il les juge. Oui, l’homme le plus simple ; et c’est par là qu’il est roi sur les animaux. Il est beau que la honte d’avoir peur change aussitôt la peur en colère. Il est beau que la pitié soit tout de suite active et bourrue. Il est beau que la haine se change en mépris par le serment, car c’est le bon chemin, le même qui conduit de l’amour soupirant à l’amour actif, généreux, tyran peut-être. Par ses discours à soi, par ses énergiques pensées, l’homme certes n’est point facile ; et même je le vois redoutable. S’il n’est pas redoutable, ce n’est pas l’homme. S’il n’est pas redoutable, il n’a pas de quoi être bon. La vertu n’est pas au-dessous de la passion, mais au-dessus.

L’homme de cabinet est trop sage et trop pâle. Il se défait au lieu de se faire. Il scrute le commencement, l’inerte commencement. Il se dit : « Dès que je me change, dès que je veux, dès que j’agis, je ne suis plus vrai. » J’en ai vu se venir heurter à cette idée que tout est mensonge en un homme dès qu’il ne se prend pas comme il est. Ils faisaient leur tour en bourdonnant et revenaient se coller là, comme une mouche aux vitres. Dans la moindre pensée, dans le moindre discours, ils voient encore de l’artifice ; c’est avant la pensée que l’homme est sincère, que l’homme est soi. La vie est riche, la pensée est pauvre. Cela se développe sans jamais s’élever ; c’est de la philosophie couchée.

Il arrive la même chose à ceux qui observent les rêves. Car, disent-ils, où suis-je plus naïf, plus sincère, plus réduit à moi-même que dans le rêve ? C’est la nature qui se montre. C’est comme si l’on disait que les erreurs d’un homme sont de lui, les vérités non. Mais c’est se moquer. Le vrai du songe, c’est l’éveil qui le dira. Au matin je dors, ou plutôt je m’éveille à demi, pensant que quelque spectre secoue des chaînes et fait un bruit terrible. Mais enfin je viens à l’enquête sérieuse, et je connais que mon réveille-matin est la cause de tout ce bruit et des ridicules suppositions que je faisais. L’homme devient véritable en ce passage, en même temps que le songe devient véritable. Un songe signifie que j’ai mal perçu ce qui est. Oui, dit-on ; mais il se peut bien que ce genre d’erreur me révèle ma nature profonde et mes vraies pensées. Admirez ceci, que mes vraies pensées soient peut-être des pensées fausses.

Spinoza, qui va souvent au fond, entendit quelque jour un homme qui disait : « Ma cour s’est envolée dans la poule de mon voisin. » Et, réfléchissant sur cet exemple admirable, cherchant ce qu’il y avait de vrai là-dedans, il n’y trouvait qu’un mouvement de nerfs, de gosier, de langue, dans lequel, par une culbute à quoi les mécaniques sont sujettes, le commencement se trouve à la fin. Il faut en rire. Mais faites bien attention que le même jeu de mécanisme qui fait dire à l’enfant : « Trois fois neuf font dix-sept », ce qu’il ne pense certainement pas, pourra bien faire sonner en ses rêves ou rêveries, d’étranges formules qui auront une apparence de sens, ou qui feront d’émouvantes énigmes. Je choisis de dire, comme Descartes, que les animaux ne pensent point, et qu’il n’est pas plus raisonnable de chercher de grands secrets en son propre animal, que dans les poulets sacrés et dans les entrailles des victimes, comme on faisait dans l’ancien temps. On comprend que je ne veuille point louer la philosophie couchée, même quand elle fait voir une subtilité rare, et une rigueur d’expression quasi miraculeuse.

**[**En d’autres termes je n’aime pas des pensées qui se soulèvent à peine et qui soupirent avant l’effort. Selon mon opinion, la pensée est vive comme la poudre et énergique. Elle ne s’étonne point de ses erreurs, elle va au fait délibérément. C’est elle qui sauvera l’homme et la civilisation.**][[1494]](#footnote-1495)**

13 juin 1929 (EH2)

La Psychologie et la vie, juillet 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLVII)

1938 EH XXXIII « Philosophie couchée »

1137

L’ordre est bas. Ce n’est que nécessité. Nécessité veut précaution, mais non respect ; et il n’y a sans doute qu’Auguste Comte qui l’ait dit, car les autres reviennent toujours à adorer l’ordre tel quel, par la supposition d’un esprit créateur de l’ordre. Et ce n’est pas d’hier que le droit divin justifie la force établie. D’où vient que la politique est prise comme un art supérieur. Mais regardons mieux. Les politiques disent quelquefois qu’il faut d’abord vivre. Manger, dormir, s’abriter, se défendre, voilà ce qui nous presse ; voilà ce qui ne souffre point délai. Nous sommes dans les forces, et toujours menacés. Les besoins nous tiennent, et toujours reviennent ; il faut respirer et encore respirer, manger et encore manger. Tel est notre avenir premièrement ; d’où les espérances, les craintes, le frisson, le sursaut, et les enivrantes joies. Murs, toits, routes, ports, phares, chaîne sans fin des travaux ; sillage des transports, aussitôt effacé, image de nos travaux eux-mêmes. D’où la discipline, et un autre sens de l’ordre ; le chef donne l’ordre et veut obéissance.

Obéissance. Au nom de quoi ? Il est remarquable que l’on ne veuille obéir qu’à un dieu. Mais que couvre donc le manteau royal ? Manger, dormir, et autres choses tyranniques. Trône, chaise percée. Mais les rois ont toujours fait écrire contre ce genre de blasphème. Et pourquoi s’en étonner ? Ne voyons-nous pas que ceux qui nous vendent des boîtes de sardines ou des autos veulent respect aussi ? Que dire des diplomates ? Sont-ils autre chose que des agents à un plus grand carrefour ? Cet immense appareil de banquiers, de fabricants, de militaires, tous ministres d’ordre et recenseurs de peaux de lapin, cet appareil de signaux et d’alignements nous fait assez voir que la nature des choses nous tient serrés. À la pesanteur, à la soif, à la faim, à la fatigue, il faut obéir. Au cyclone, au volcan, à la vague, aux saisons, il faut obéir. Toute la prudence humaine consiste à ne pas attendre le coup ; à se former et grouper en guerre contre l’aveugle nature ; à prévoir, pourvoir, amasser ; et voilà l’ordre. Un garde-manger est une assez bonne image de la politique. Le dépensier fait sonner ses clefs, et j’ai compris. J’ai compris à la manière de ces vaches très sages, qui font à peine un ou deux petits sauts, et puis qui s’en vont processionnellement à l’étable. Procession, ordre ; et même saluez, si le cœur vous en dit ; c’est le garde-manger qui passe.

Je me moque des choses sacrées ? Tout au contraire je me moque de ces sacrées choses, comme dit l’éternel ironique, de ces choses inférieures qui, parce qu’elles nous tiennent à la gorge, voudraient reconnaissance, prière, et brevet d’honneur. Il y a des choses sacrées, oui ; bonne foi, courage, savoir, patience, qui fleurissent sur les travaux ; et, par-dessus tout sacrée, la force d’âme qui résiste à adorer, qui refuse salut de respect à la nécessité elle-même. Un exemple : je respecte celui qui meurt à son poste ; mais cette nécessité de police, de défense, de garde, ce n’est pas quelque chose qui soit beau ou bien en soi ; et si, par prévision, je gagne quelque chose et sauve le héros d’être un héros, c’est tout gagné. J’avoue que la couture est bien cachée, entre les vertus qui gardent l’ordre et l’ordre lui-même. Le manteau est bien cousu, qui recouvre à la fois le général et la sentinelle. Toutefois la sentinelle ne s’y trompe point, ni l’homme qui tient l’outil ; l’un et l’autre sentent qu’il y a duperie quelque part, et souvent renoncent à tirer les fils, remarquant qu’ils ne peuvent dénouer ici sans nouer là. Regardez les râbles épais et les tables trop bien servies. Celui qui se trompe, celui qui adore l’ordre de tout son cœur, celui qui salue à l’envers et méprise à l’envers, c’est l’homme pour qui manger est chose sacrée ; c’est l’homme qui adore le bœuf rôti et le foie gras.

*La Lumière*,10 août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLVIII)

1934 ECO XXI

1138

Cet homme modéré, toujours attentif aux visages, me dit, avec une nuance de reproche : « Vous vous êtes coupé ! » Le fait est que je portais une entaille de rasoir au milieu du menton. C’était violence à ses yeux ; mais encore plus qu’il ne croyait ; diabolique violence. « Cette coupure, lui dis-je, est l’effet d’une pensée. Comme je faisais ma toilette, c’est le moment des idées, et que j’avais le rasoir en main, je me posai cette question : lequel vaut le mieux d’un chef de guerre juste et d’un injuste ? Et il me vint cette réponse : le chef juste est pire, car il n’a pas d’excuse. D’où légère secousse, et cette balafre. La violence se punit elle-même ».

« Qu’alliez-vous chercher là ? dit-il ; sont-ce des pensées de toilette ? La guerre est loin, et laissons-la où elle est. La guerre vient de trop penser à la guerre. »

« Mais, lui répondis-je, on me la jette au visage. J’avais reçu la veille un beau livre, écrit par un ancien lieutenant de zouaves que j’aime bien. Beau livre, d’un homme qui est sorti de la guerre mutilé et résigné. Livre qui rend le même son grave et religieux que les *Pensées* de Marc-Aurèle. Livre sévère, où la nécessité est reçue au mieux, et le mal du corps accepté pour le bien de l’âme. Livre où j’ai recueilli un bon nombre de vérités amères, et notamment un portrait de Pétain, portrait qui voulait forcer l’amour ; d’où cette coupure. »

« Méritée, oui. Méchante pensée. Quoi de plus beau que le sage en armes, et pacifique jusque dans la guerre ? »

« J’attendais, lui dis-je, cette réponse, comme j’attendais le portrait de Pétain, comme j’attends cette sagesse qui ne vient pas. Que de lieux communs greffés depuis dix ans sur le sauvageon, et par les meilleurs jardiniers encore ! Est-ce ma faute s’ils ne prennent point ? »

Je voyais bien que l’homme modéré préparait encore une greffe, selon toutes les règles de l’art. Après un silence, voici ce qu’il me répondit : « Marc-Aurèle prenait les hommes comme ils étaient, ignorants, querelleurs, vaniteux, irritables. N’ayant pu les instruire, comme il disait, il les supportait, limitant le désordre, et visant au moindre mal ».

« Il les supportait, dites-vous. Mais lui, le sage, le sage ouvrier de folie, puis-je le supporter ? Un enragé, un brutal, un ambitieux ne m’étonne point ; il fera la guerre, je le sais, je le sens au ton de sa voix ; il est lui-même guerre. Les hommes de ce genre, je les compte ; je n’espère rien d’eux, sinon qu’ils seront pris et comme paralysés dans la masse proprement humaine, moins prompte et moins heureuse à déraisonner. Si au contraire la masse prend cette folie par contagion comme on prend la peste ou le choléra, c’est encore un effet de nature, dont je dois m’arranger ; et je ne dois pas m’étonner alors de voir le plus violent à la tête, et hurlant le plus. Mais que le moins hurleur des hommes, et un des mieux composés, puissant sur soi, bronze déjà, et juge né de toute force, soit l’économe et le comptable de ce massacre industriel, et le raisonnable exécuteur d’un tribunal fou, quel exemple ! »

« Marc-Aurèle, dit-il, obéissait encore dans la place la plus haute. Nul n’est moins libre qu’un chef, »

« Oui, répondis-je ; toujours obéir ; toujours servir. Et s’il se tait maintenant, c’est encore obéir ; et s’il prend place solennellement au milieu des histrions et des mimes, c’est encore obéir. Le mal d’un chef, ce qui fait qu’un chef sage est un sage de moins, c’est qu’il a vécu par l’obéissance ; c’est le seul air qui lui soit respirable ; il n’a voulu que cela ; il ne sait que cela. Or, mon cher, où ira Léviathan si tous obéissent ? Où ira-t-il s’il faut que la vertu achève toujours ce que le vice a commencé ? Et n’est-ce pas bien là le monstre des monstres, notre sage guerre ?... »

L’homme restait pensif : « Je m’explique maintenant ce coup de rasoir », dit-il.

*La Lumière*,17 août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLIX)

1939 SM2 XXIV « Le chef juste »

1139

Le fascisme d’opinion est établi en France. L’intelligence a passé la chemise bleue, et fait l’exercice. Sur la droite, alignement ; cela fait un bel ensemble de bâtons levés. Les radicaux fuient comme des rats. Ce n’est pas que l’homme libre ait peur d’être battu ; on n’oserait aller jusque là, car le corps est fier, et même là-dessus tout à fait paisible. Mais c’est peut-être pis ; car c’est l’esprit libre qui est battu ; cette tactique est neuve. Ingénieurs et Sorbonnagres, économistes et philosophes, moralistes, psychologues, sociologues, comédiens, danseurs, hommes d’esprit, tout forme colonne et emboîte le pas. Le défilé de la victoire a une suite, et les Messieurs prêtres jouent du trombone ; infirmiers en temps de guerre, musiciens en temps de paix.

Contre procession, il n’y a que procession. Je comprends qu’on soit socialiste ; c’est une fuite, j’entends pour les esprits cultivés, et qui ont peur du ridicule. Ainsi il n’y a plus que des lieux communs. L’espace dangereux, celui où l’esprit est spectateur, et parle contre lui-même, l’espace dangereux est quasiment vide. Quelques obstinés s’en vont errant, le chapeau enfoncé sur la tête. Quand l’opposition est condamnée au système, il n’y a plus d’opposition. Quand la critique dogmatise, il n’y a plus de critique. Les pouvoirs ont très bien compris cela ; les pouvoirs n’ont pas manqué d’esprit.

Les pouvoirs manqueront d’esprit. Dès que l’esprit est discipliné, il tombe au plus bas. Il ne suffit pas de remarquer que tous disent alors la même chose. La loi des cercles pensants, c’est-à-dire bien pensants, est plus sévère ; chacun répète la plus sotte chose. Dès que vous avez égard, c’est au plus sot que vous avez égard. Comme un célèbre avocat regardait toujours celui des jurés qu’il estimait le plus stupide, ainsi c’est de ce côté-là que tous regardent dans un cercle bien pensant. Au reste, je ne crois pas qu’il y ait d’autre sottise que l’infatuation, et cela suffit bien. Remarquez qu’un penseur arrogant ne se fait jamais d’objection à lui-même ; c’est faiblesse à ses yeux. Et il est plus enivrant de forcer que de prouver. Il y a ainsi des hommes d’esprit qui font les sots ; tel est le centre de ralliement ; tel est le refuge et le fort des pensées ; tel est le « Je pense, donc je suis » du tyran d’opinion. À partir de quoi il n’est plus besoin de têtes ministérielles ; une machine parlante fera très très bien l’affaire.

Je ne dogmatiserai pas sur l'état de l'Europe ; même la critique s’y perd ; il faudrait être au cœur des affaires, mais un esprit libre au cœur des affaires. Or cela n’est point, l’expert règne et gouverne, après tant d’erreurs énormes. L’expert c’est la machine à compter ; le diplomate c’est la machine parlante. Si vous avez lu quelque journal d’Importants, dans le moment où la Conférence de La Haye allait s’ouvrir, vous n’y avez trouvé qu’un entassement de lieux communs, imperturbables, immuables, et toute la thèse des Importants, c’était que ces lieux communs devaient rester immuables quoi qu’il arrivât. Tel est l’esprit tyran ; un tyran des corps penserait mieux, on y trouverait du cynisme, et le cynisme s’adapte.

Où vais-je ? À comprendre un peu le ton du Travailliste, qui n’est qu’une sorte de radical. Je dis le ton, je ne parle pas de la thèse, qui a sans doute du vrai et du faux, comme toute thèse appliquée à ce monde compliqué. Les Importants admettraient la thèse, mais ils ne s’expliquent point le ton. Impatience, c’est le moins qu’on puisse dire : mais les Importants ne sont pas loin de penser qu’il y a offense, volonté de rompre. S’ils entendent rompre négociations et pourparlers, ils sont à côté. Rompre, oui ; rompre ces idées mortes, braver l’importance, oser d’abord ce qui est défendu, enfoncer son chapeau au lieu de saluer. Évidemment, ce n’est pas fin, ce n’est pas subtil ; ce n’est que difficile. Oser déplaire. L’auriez-vous fait ? Nos socialistes l’auraient-ils fait ? Quand on suit chapeau bas son propre cortège, il se trouve qu’on salue aussi l’autre. Le piège est à double entrée.

*La Lumière*, 31 août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLIX)

1140

Le Grand Bourgeois m’a dit : « Vos pacifistes sont bien dangereux ». C’est ce qu’on lit partout. Mais j’ai à peu près mesuré tout ce qu’un Grand Bourgeois peut dire, qui ne va jamais loin. Je lui répondis : « Pacifisme, esprit de désaccord et de dispute », Sur quoi il reprit : « C’est bien ce que je remarque, et c’est ce que je crains ».

« Ce p’est pas, lui dis-je, ce que je crains. La politesse est un signe de sauvagerie assez effrayant. Au temps des duels, les bretteurs étaient fort polis ; mais aussi le moindre démenti, comme on disait, faisait sortir aussitôt les épées. Cet exemple ne fait que grossir un vice de l’esprit poli, c’est qu’il veut plaire, c’est qu’il veut être aimé. J’ai observé que, dans les cercles élégants, on ne peut contredire sans passer pour ennemi. Et si un critique n’aime pas votre roman, tout de suite vous cherchez quelque raison de cette animosité, que vous jugez farouche. Vous ne supposez jamais qu’on puisse contredire par raison. Encore moins soupçonnez-vous que la pensée ne vit et ne se tient éveillée que par contredire. Ce que vous nommez penser n’est qu’un échange de formules équivalentes, un jeu où l’on se renvoie la même balle. « Tout bon raisonnement offense », dit Stendhal. Garder ses amis et alliés, s’en faire d’autres, ne pas déplaire, ne pas se faire d’ennemis, voilà ce que vous appelez sagesse. En ce régime tout est ajourné, rien n’est décidé ».

« N’est-ce pas quelque chose, répondit-il, que de gagner du temps et d’endormir les passions ? ».

« C’est quelque chose, repris-je, oui, entre bretteurs qui ont toujours la main sur l’épée. Voilà où en sont vos nations très polies et très civilisées. Voilà votre paix. Les canons sont braqués, les armées sont rangées ; le seul argument c’est la menace ; aussi ce serait guerre sans fin si chacun disait ce qu’il pense. Les passions sont enfermées et cuisent sous pression. Vous avez inventé, vous avez rendu familière cette idée de tension diplomatique, qui tient, comme vous dites, à des impondérables, et qui sème une sorte de terreur sans objet, et d’abord une inquiétude, une impatience, qui se nourrissent de signes ambigus. C’est l’imaginaire alors qui mène le monde. Cette méthode peut être jugée par ses fruits. Elle n’est pas toute mauvaise, mais le fond en est trouble ».

« Ce qui est trouble, dit-il, c’est la nature humaine elle-même, si prompte à la colère, et si aveugle dans la colère »,

« Je le sais, répondis-je, et je ne méprise pas la politesse. Mais je remarque aussi que les mœurs ont changé depuis le temps où l’on se battait en duel par jeu. On peut disputer maintenant sans se couper la gorge. Essayez donc de comprendre un peu ce que c’est qu’un homme qui ne pense même pas à tuer ni à forcer et qui ne voit que ses raisons, qui les croit bonnes, qui attend raison contre raison. Celui-là ne respecte ni experts, ni chose jugée, ni précédents. Il veut réponse, il s’échauffe ; il secoue l’arbre. Pourquoi ? C’est qu’il ne pense pas du tout à éviter le sang. Cette idée ne lui vient point. Parce qu’il est pacifiste, il a banni cette idée-là. Et vous, au contraire, vous ne pensez qu’à éviter le sang ; voilà ce que vous nommez la paix. Votre paix tremble toute de puissance concentrée et de colère rentrée. Il s’y mêle de la raison, j’en conviens. Comme un homme qui discuterait de métaphysique, et qui se dirait que cela ne vaut pas un coup d’épée, ainsi, toujours pensant aux armées en bataille et aux atroces suites, vous considérez tout argument comme l’esquisse d’un assassinat. Cet état est violent ; et remarquez que la raison se tourne ici contre elle-même et se méprise. Cette fausseté, aussi à l’égard de soi, lasse à la fin toute patience. C’est pourquoi visant sans cesse la paix vous la manquez toujours. Au lieu que le pacifiste ne pense même pas à la paix ; c’est son état naturel ; je dirais qu’il efface de son esprit la paix en même temps que la guerre. Il discute comme au marché ; non sans passion ; mais voilà un autre usage des passions, une autre société, une autre amitié, d’autres traités, et enfin un monde assez neuf, où, quand on annonce qu’on ne cèdera rien, cela ne veut pas dire que l’on va faire marcher un corps d’armée ».

*La Lumière*,7 septembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°9, 20 septembre 1929 (CCXLX)

1939 SM2 XXV « Le pacifique par raison »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929

1141

Nous admirions cette tête de Furie dormant, qui est pour désespérer le sculpteur. Les narines respirent, la bouche forme quelque rêve paisible, la paupière exprime ce bonheur de dormir où il se trouve un peu de volonté. « Pourquoi Furie ? dit quelqu’un ; je n’aperçois ici nulle trace de colère, ni même de sévérité ». Je répondis : « Les anciens nommaient ces redoutables les bienfaisantes, les douces, les amies ; mais c’était pour les apaiser. Toutefois il se peut que la réponse de ce beau visage porte plus loin que nos ruses ».

Il faut revenir et encore revenir aux grandes œuvres ; elles finissent par tout dire. Cette bouche de dormeuse, presque enfantine, parla comme en Lucrèce parle la nature des choses, toute neuve et jeune. « La fureur, dit cette bouche, est dans le coupable. Moi je suis la loi, et non pas même la loi qui punit. Je suis la loi qui accomplit le crime, je suis la même loi qui accomplit la vertu. Faire peur ? Pourquoi ? Je ne juge point ; mais strictement je continue. Je conduis les faits accomplis ; je les conduis selon la géométrie ; c’est-à-dire qu’à regarder attentivement tu ne trouveras jamais dans mes mouvements la moindre trace d’humeur vengeresse. Le même ordre, la même connexion des choses qui font descendre les ruisseaux jusqu’à la mer, font aussi que la suite de tes actions répond au commencement. Si les collines sautaient comme des chèvres, si les choses n’avaient plus ni résistance, ni poids, ni équilibre, si le monde était un lieu de perpétuel miracle, c’est alors que tu aurais peur ; et je te défie de supporter sans épouvante le surnaturel, même juste, même accomplissant tes désirs. C’est dans tes rêves à toi que mon visage grimace, quand tu crains la foudre cent fois méritée. Tu t’éveilles par la terreur même, et tu reconnais mon vrai visage, mon rassurant visage, qui ne blâme ni ne menace. Maintenant, comprends bien. Il n'arrive rien de ce que tu crains ; mais ce qui arrive est pire, car c’est ton œuvre qui revient sur toi, par ces mêmes causes et par ces mêmes liaisons qui sont ta charte d’homme. Ce tyran, tu l’as trop loué d’être injuste quand c’était toi qui profitais. La force brutale, c’est toi qui l’as enivrée. Ces faux témoins et ces coupeurs de bourse se sont très bien formés à ton école. Et cette femme aussi, tu l’as trop persuadée. Tes paroles courent ; tes actions courent. Ta propre loi te sera appliquée, non pas une loi étrangère ; et quand les flèches te toucheront au point sensible, en ces punitions si bien ajustées qu’elles promettent encore plus qu’elles ne font, reconnais tes propres flèches, et que c’est toi qui l’as voulu. Pour moi, je dors ».

Les belles œuvres sont inépuisables. Il y avait encore quelque chose à comprendre dans ce sourire dormant. Nous vivons de ce flux de force qui passe sur nous. Fils de ce ciel et de cette terre, nous y sommes adaptés ; mais c’est trop peu dire ; nous n’avons pas eu à nous y adapter ; nos organes, notre souffle, nos rythmes, nos marées, tout exprime cet univers, tout s’y accorde. Les malheureux sont des hommes qui oublient la nature des choses, et ne voient que cette société où chacun accuse, où chacun juge, supposant toujours quelque liberté méchante en des actes qui souvent s’expliqueraient par la nécessité naturelle. Mais qui donc comprendra assez que ce qui est libre est toujours beau et bon ? Au contraire le passionné se fatigue à croire, et à se prouver à lui-même, que ce qui l’irrite est voulu et délibéré. Cependant la nature nous attend, et tous y courent ; tous la cherchent vierge, en ces lieux extrêmes d’où la trace humaine est effacée, montagne ou mer. Et tous jouent avec bonheur quelque franc jeu, comme grimper, nager, pêcher, contre ces choses évidemment aveugles, qui n’ont rien promis, qui ne trahissent point, dangereuses certes, mais fidèles et pures. Et la seule contemplation de cet ordre inhumain déjà nous rassure, et nous rend à notre être. Paganisme, paysanne religion, qui ne survit pas seulement en ses belles images ; en nos cœurs aussi.

10 septembre 1929 ( ?)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLII)

1935 SE LX « La furie endormie »

1142

C’est une vieille thèse, fortement soutenue, faiblement combattue, sue les hommes n’agissent que par intérêt. Les preuves, bonnes ou mauvaises, font ressortir simplement ceci, c’est que les philosophes n’ont guère de passions ; et c’est en ce sens qu’ils sont étrangers au monde, jusqu’à entreprendre quelquefois de prouver que le monde existe. C’est que le monde n’entre pas moins, et sans permission, dans notre propre tourbillon, celui qui tourne en notre peau, que dans les tourbillons du vent et de l’eau. Qui sent cela et l’exprime, il est poète. Et si le poète réfléchissait à la manière du prosateur, jamais il n’irait supposer qu’un homme qui se venge a l’idée de se conserver. Un homme qui simplement agit, comme le pompier dans l’incendie ou l’aviateur dans la tempête, ne pensent même point à se conserver. S’ils pensaient à se conserver, ils seraient spectateurs. Mais non. Ils sont eux-mêmes des tourbillons fort compliqués et de forme résistante ; et, attaqués de toutes parts par la fumée, par le vent, par tous les diables du feu et de la tempête, ils ripostent selon leur forme, c’est-à-dire qu’ils jettent cette forme même dans le jeu, et se réjouissent s’ils la sauvent ; mais d’abord ils l’exposent, ils la risquent, selon un étrange plaisir comme serait celui d’une ivresse lucide. Et ce héros est en tous ; il n’y a qu’à observer une discussion, même de grammaire, pour entendre gronder l’orage humain. Dépense folle. Et pourquoi ? L’intérêt commanderait de ne jamais contredire, afin de ne jamais s’irriter ; car tous les médecins vous diront que cela n’est point bon pour la santé. Aussi les vrais égoïstes sont admirablement froids. Mais combien y en a-t-il ? En avez-vous vu ?

Tout amour est prodigue ; prodigue d’enthousiasmes et d’indignations. La haine, si intimement mêlée à l’amour qu’à peine l’en peut-on distinguer dans les paroxysmes, la haine mesure encore moins ses ressources et ses dépenses. La méthode de cette tempête tournoyante qu’est l’homme est toujours, comme on dit, de brûler une ville pour cuire un œuf. On dit bien que la guerre a réglé quelques petites questions ; mais cette manière de régler est folle ; les dépenses et les suites funestes ne sont même pas dénombrables. Et toujours est-il que ce n’était pas l’intérêt qui poussait le fantassin à l’assaut. Même les chefs, qui risquaient moins, ils participaient pourtant à une sorte de fureur de jeu ; ils risquaient plutôt qu’ils ne calculaient.

Et dans les jeux de la paix, j’aperçois encore des camps, des enjeux arbitraires, des buts qui ne sont désirables que parce que l’adversaire les garde, enfin la course, l’emportement, les cris, comme au ballon. Les novateurs ne savent pas bien où ils vont ; et ils savent très bien qu’ils ne le savent pas. Mais ils jouent le jeu. Et quant aux résistants, on pourrait vouloir dire qu’ils sont prudents comme des escompteurs ; car c’est leur rôle, on le sait, de conserver et de couvrir de leurs mains l’ordre tel quel ; et cette thèse ne manque pas de preuves. Dans le fait ils ne cessent point, eux non plus, de faire pencher la barque par des mouvements inconsidérés. Ils font équipe, ils jouent le jeu. Cette monnaie, qu’ils juraient de sauver, comme ils travaillaient bien à la faire aller par le fond, du moment qu’il s’agissait de gagner la partie ! Les intérêts publics ou privés ? Oubliés ; absolument comme un vrai joueur de ballon ne compte pas une culotte déchirée. Cette générosité, qui s’est vue à plein dans la guerre, est l’âme de tous les plaisirs vifs. Au rebours, le calcul de l’intérêt est parfaitement ennuyeux. Il faut pourtant le faire. Et plût aux dieux que la politique fût d’intérêt toute ! La démocratie, avec son vote secret et ses pouvoirs révocables, voudrait bien réduire les actions communes à la règle de l’intérêt bien entendu. Toujours est-il qu’elle n’y arrive point.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLIII)

1143

*La carrière de Beauchamp* sera un de nos grands livres, de ceux qui ne cessent point de nous remettre debout. On dira Nevil et Shrapnel comme on dit Meister, Besoukhof, Lévine, Jean Valjean, Myriel. Le commun secret de ces œuvres si différentes n’est pas facile à deviner. Je trouve en elles toutes une épaisseur, quelque chose qui ne va pas, des idées mal léchées, des parties opaques, une réflexion qui bute et des mouvements du corps humain qui ressemblent à ceux des plantes grimpantes, quoique plus vifs. Mais les ressemblances ne mènent à rien. Qu’est-ce qui est propre à ce *Beauchamp ?* Un marin, voilà ce qu’on y trouve, mais un marin sur terre.

Un marin regarde au loin, attendant les catastrophes tournoyantes, après quoi tout revient à l’équilibre, et marchant sur l’obstacle fluide, qui soulève aussitôt l’audacieux, et le porte enfin où il veut aller. Or ce marin-ci est pris comme un arbre dans l’ordre tel quel des choses qui font montagnes et vallées, bornes, clôtures, chemins, coutumes, détours ; et ainsi amarré sur les corps morts, il tend encore sa voile. Comment gouverner si on ne se meut point ? Il lui manque l’élément perfide, le seul antagoniste peut-être qui soit à la mesure de la raison, et que la raison sache vaincre. Il est enlisé dans la bonne foi. Ce n’est pas l’éperon d’un navire qu’il lui faudrait, mais plutôt une charrue et des bœufs.

Le travail de mer est tout politique, et c’est de là que les réformateurs tirent leurs métaphores ; car le danger est présent toujours, et le salut est de tous ensemble ; d’où l’urgence, la discipline, la fausse manœuvre, le redressement ; et enfin le plus savant au poste le plus haut. Le terrien voit défiler sans surprise ces métaphores navales, car rien ne bouge. À terre, ce n’est pas le projet qui fait la route ; chacun tourne selon le mur ; et les choses n’ont point de raison d’être, sinon qu’elles sont ici et non là. Il faut donc que le fait soit raison. Voilà ce qu’un marin ne peut point du tout comprendre.

Lévine, dans *Anna Karénine*, est le contraire d’un Beauchamp ; il veut réformer, mais réformer comme on laboure ; il ne veut point regarder plus loin que le bout du sillon. Beauchamp veut réformer comme on navigue. Folie. Change-t-on de place une allée de chênes ? On trouvera donc, plantés autour de Beauchamp, de ces produits agricoles, rabougris ou florissants, tous mobiles en leurs feuilles, solides en leurs troncs ; hommes et femmes ; femmes plus flexibles, mais non moins enracinées ; car la femme du marin est terrienne. Quelqu’un disait qu’une femme ne sait pas être tout à fait radicale ; le fils de la terre est pire, car il ne veut pas être radical ; il craint de l’être ; il ne voit point de place dans les cultures pour cette plante-là.

Mais voici une autre touche. Beauchamp est aimé ; aimé autant que détesté, car la pensée plaît. Comme le vent fait remuer les feuilles et les jeunes branches ; elles vont et reviennent, et cela n’avance point. Les hommes aussi approuvent de la tête ; cela fait au radical un étrange cercle d’amis, car c’est respiration pour les arbres que d’aller et de revenir au vent ; de même la pensée. Ce n’est jamais que le sel radical qui chasse l’ennui. Vous trouverez cette nuance de la curiosité et de l’amusement dans ce terrible lord, trompant même un profond amour pour ce neveu remuant. Il est ordinaire que l’amour se craigne lui-même, et assez pour souhaiter quelquefois que l’objet aimé revienne de ses perfections à la commune médiocrité. Ainsi finissent les radicaux ; leur pensée n’est plus que de l’esprit. Enracinés à leur tour, ils disent oui et non comme des arbres. Ce n’est pas ainsi que finit Beauchamp ; mais il finit par cet intrépide courage ; deux enfants imprudents tombent à l’eau ; Beauchamp sauve l’un et se noie avec l’autre. Et cette conclusion, mal éclairée par quelques falots au bord d’un estuaire vaseux, fait une sorte de symbole impénétrable. Le monde s’oppose à l’esprit, mais non comme l’esprit voudrait.

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLIV)

1144

L’école est une grande famille ; l’école est une petite société ; voilà des métaphores agréables, mais que l’expérience écrase aussitôt. Essayez de gouverner une classe selon la bienveillance propre au père de famille, qui compte avec raison sur des sentiments naturels et forts, vous verrez un beau tumulte. Et l’expérience inverse, qui consiste à vouloir instruire soi-même ses enfants, lorsque l’on a assez de science et de loisir pour l’essayer, est peut-être la pire de toutes. On aime à dire aussi que la famille est une petite société, et la société une grande famille. Essayez, d’après cela, de prendre votre fils comme employé ou apprenti, tout ira médiocrement, par un imprudent mélange des sentiments et des affaires. Mais faites l’autre expérience, qui consiste à confier votre fils à un patron qui soit votre ami, et qui jure de traiter votre fils comme son propre enfant ; tout ira très mal, par ceci que le jeune homme espérera toujours un genre de pardon qu’il n’obtiendra jamais ; c’est que la marche des affaires ou les travaux d’un métier ne permettent pas qu’on pardonne. Les choses ne pardonnent point ; l’intention n’est plus comptée, ni le respect, ni l’amour. Quant à cet autre essai, qui consisterait à organiser l’école comme un petit état, il n’est guère tenté, et par des raisons assez évidentes ; il serait absurde de donner un brevet de fort en thème à toujours, ou de faire élire le meilleur d’après un ensemble de qualités, parce que l’art de plaire enferme la flatterie, l’intrigue, la force physique même, enfin des dons et des puissances que l’école doit subordonner aux vertus acquises. On sera donc conduit à des échecs par ces métaphores que l’on prend souvent pour des idées, et qui voudraient qu’une chose en soit une autre.

Par opposition, au contraire, on a chance de comprendre, et ces trois sociétés en sont un exemple. L’école n’est nullement une famille. Les sentiments n’y peuvent être comptés, parce qu’ils ne reposent point sur les fortes relations de la naissance et des premiers soins. Sans compter que l’uniformité des âges, qui est la loi de l’école, est évidemment exclue, par la nature même, de la famille. Il manque aussi à l’école le pouvoir médiateur de la mère, si nécessaire entre la faiblesse enfantine et la prompte colère du dompteur de chevaux. Et enfin, l’expérience continue des humbles nécessités, comme manger et dormir, se trouve écartée de l’école, qui n’a point à se nourrir elle-même, et qui est comme coupée des besoins et des travaux. Ces contrastes paraissent par les effets ; il serait scandaleux qu’un écolier voulût se faire valoir par des témoignages d’affection ; cette nuance est très bien sentie, et, comme dit le maître, rien n’efface un barbarisme ; mais s’il y mettait un cœur de père, il serait ridicule. Dès que l’écolier a trouvé le moyen d’infliger au maître une peine vraie, une peine de cœur, l’autorité est perdue.

L’école n’est pas une société ; le travail producteur n’y est point reçu, ni la division du travail, ni l’entr’aide qui en résulte. Ainsi, la nécessité extérieure, humaine ou non, n’y pénètre point. L’école n’a pas plus à se défendre, comme il arrive à la nation, qu’à conquérir sa nourriture, comme toute famille le doit faire. Et c’est pourquoi on ne trouve à l’école ni situation acquise, ni rien qui ressemble au capital. Le premier en version n’a point d’avance ni de privilège pour l’essai suivant. Il se peut que la négation de l’avance et du privilège, que la suite de l’économie impose dans la société, soit proprement une idée scolaire. C’est que les travaux réels ne sont point des essais. L’erreur dans le ciment armé est tout autre chose qu’un contre-sens dans une version. Le travail ne cesse de s’assurer contre l’imprudent, même bien doué, surtout bien doué ; le fort en thème apprend cela fort vite, par une amère expérience ; or, les rudes idées, mais amies par la nécessité comprise, préparent l’expérience et enlèvent l’amertume.

**[**Quelle est donc la leçon de l’école ? C’est que l’école est une société naturelle qui diffère de celles que nous connaissons par ses conditions d’existence. Les sentiments qui se produisent entre le maître et l’élève sont assurément de très haute qualité ; il importe beaucoup qu’on les distingue des autres sentiments. Il s’y trouve d’un côté l’admiration, qui est un goût du sublime et de l’autre une fraternité très haute, toute fondée en esprit, et qui égalise, dans l’action d’instruire celui qui sait et celui qui ignore. Heureux qui a éprouvé cette noblesse, la plus haute qui soit !**][[1495]](#footnote-1496)**

« 24 août 1929 » (EH2)

*La Lumière*,24 août 1929.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLV)

1938 EH XV « L’école » (*absent de EH1*)

1145

Deux jugements faux dans tous nos essais. Nous pensons d’abord que la chose est très facile ; et, après un premier essai, nous jugeons qu’elle est impossible. Ceux qui ont fait tourner un diabolo, jeu oublié, savent ce que c’est qu’une tentative ridicule et sans aucune espérance. Que dire du violon, du piano, du latin, de l’anglais ?

Le spectacle de ceux qui sont déjà avancés fortifie d’abord notre courage, mais presque aussitôt le ruine par une comparaison qui écrase. C’est pourquoi la curiosité, le premier élan, l’ardeur de tout commencement ne promettent pas beaucoup aux yeux du maître ; il sait trop que ces provisions seront promp­tement dévorées ; il attend même que le désespoir et la maladresse soient en raison de la première ambition, car il faut que toutes ces choses d’entrée, bonnes et mauvaises, soient enterrées et oubliées ; alors le travail commence. C’est pourquoi, si l’on travaille sans maître, les essais prennent fin juste au moment où le travail devrait commencer.

Le travail a des exigences étonnantes, et que l’on ne comprend jamais assez. Il ne souffre point que l’esprit considère des fins lointaines ; il veut toute l’attention. Le faucheur ne regarde pas au bout du champ.

L’École est un lieu admirable. J’aime que les bruits extérieurs n’y entrent point. J’aime ces murs nus. Je n’approuve point qu’on y accroche des choses à regarder, même belles, car il faut que l’attention soit ramenée au travail. Que l’enfant lise, ou qu’il écrive, ou qu’il[[1496]](#footnote-1497) calcule, cette action dénudée est son petit monde à lui, qui doit suffire. Et tout cet ennui, là autour, et ce vide sans profondeur, sont comme une leçon bien parlante ; car il n’y a qu’une chose qui importe pour toi, petit garçon, c’est ce que tu fais. Si tu le fais bien ou mal, c’est ce que tu sauras tout à l’heure ; mais fais ce que tu fais.

Cette simplicité monastique n’est jamais acceptée par ses vraies causes, quoique, dans le fait, on s’y trouve heureusement réduit. « O solitude, ô pau­vreté ! » Tout homme est un poète qui se plaint. J’ai ouï conter, au sujet d’un enfant bien doué, que son maître de piano occupait une bonne partie du temps à lui parler des biographies, des écoles et des genres ; ce qui prépare peut-être à parler passablement de Beethoven, mais nullement à jouer ses œuvres. Or, parler passablement n’est pas difficile ; c’est jouer qui est difficile. Et enfin il n’y a de progrès pour nul écolier au monde, ni en ce qu’il entend[[1497]](#footnote-1498), ni en ce qu’il voit, mais seulement en ce qu’il fait.

Or, cette sévère méthode, qui raccourcit si bien les vues sur le monde, est justement ce qui y donne entrée. Car, à s’informer de tout, on ne sait jamais rien. On apprend la politique en transmettant des ordres et en copiant des dépêches, non autrement. J’irais jusqu’à dire qu’en tout travail, le désir de bien faire doit être usé d’abord ; dont tout métier se charge, et le métier d’écolier comme les autres. Car le désir vise trop loin, et gâte l’action présente en y mêlant celle qui suivra. Si exercé que soit le pianiste, il aura toujours autant de déceptions que d’ambitions. Par quoi il est ramené à son travail, et lui confie tout. Ici commence toute grandeur.

Je veux expliquer par là que la patience consiste à se passer de preuves ; et l’épreuve, en tout son sens, signifie cela. Aussi le mot des impatients est-il toujours qu’ils ne retiennent rien, qu’ils ne font pas de progrès, que tout est difficile. Ce tour d’esprit n’est pas méprisable ; j’y vois du sérieux, une sévérité pour soi-même, une noble idée de la perfection ; mais ce sont des vertus prématurées. Il faut surmonter cette timidité orgueilleuse. L’ambition se porte alors toute à des actions qui sont toujours à portée, comme de régler l’emploi du temps ; et, par cette humble police de soi, l’esprit se trouve délivré sans qu’on s’en doute. Cet art de vouloir ne se perd plus ; mais je ne vois pas qu’on puisse l’acquérir hors du collège ; et les Tard-Instruits, comme dit Platon, ne l’ont jamais.

*La Lumière*, 14 septembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLVI)

1146

« Ces Politiques, me dit Castor, sont des hommes pour qui le monde extérieur n’existe point ».

« Mais, lui répondis-je, cela ne définit-il pas la politique ? La politique, c’est-à-dire l’art de manier, ranger et conduire ce monde humain, où nous voyons qu’opinion et passion font de terribles tempêtes. Et cet art repose, comme tout art, sur la science correspondante, qui, à vrai dire, est fort difficile. Un politique occupe sa vie entière à apprendre comment on persuade, comment on apaise, comment on inspire confiance ou défiance. Quand ses cheveux blanchissent, et pourvu qu’il ait apaisé ses propres passions, le voilà Homme d’État, ou, si vous voulez, médecin des rumeurs. En tout cela il ne manie que cette chose impalpable, l’opinion. Quant au monde réel, pendant ce temps-là, il va comme il va, portant les métiers, faisant inondation, disette, froid ou chaud ; ici, la marge de liberté qui est laissée à l’homme est fort petite ; chacun s’arrange de ce qui est ; on vit, on produit, on échange. Et jamais un véritable Homme d’État n’a tenté de fixer le prix du beurre. Non. Mais quelquefois il fait semblant, afin de calmer les passions, et afin que les Grands Beurriers ne soient point pendus ».

Castor voulut bien rire. « Il est vrai, dit-il, que les vaches ne sont pas citoyennes. Et il est vrai aussi que la circulation des produits et de la monnaie se fait comme celle des eaux et des vents. Mais c’est justement pourquoi la tentative de régler les dettes et les paiements par politique m’a paru bouffonne. Admirez ces marchandages à un million près ; on croirait qu’ils se saignent, et chacun frémit d’horreur à ces totaux gigantesques. Or, comme vous savez, ces paiements ne seront point faits. On ne peut payer en or ; l’or manque, et de loin ; on ne peut payer en papier, parce que c’est évidemment trop facile. Et nous avons assez vu qu’on ne peut payer en nature, parce qu’on ruine alors celui qu’on paie. Dire pourquoi, ce n’est pas facile ; mais on aperçoit en gros que c’est le travail ici qui est matière, le travail, si étroitement collé et adhérent au monde. Quant à nos politiques et experts, je veux les nommer Docteurs des non-êtres ».

« Non-êtres, lui répondis-je, c’est bientôt dit. Impitoyablement, nous l’avons vu, les uns réclamaient ces paiements qui ne seront point faits, qui ne peuvent l’être. Et les autres refusaient énergiquement de les faire ; cela ressemblait à une pièce de théâtre. Le public trépignait, acclamait, huait, sifflait ; ces choses finissent, on le sait, par quelque pillage bien réel. C’est pourquoi il nous faut une bonne troupe de comédiens. Alors le public purge ses passions, comme disait Aristote, et revient au calme ».

« Politique d’enfants, disait Castor. Là-dessus nous en sommes exactement au temps des sorciers. On chasse quelque diable par incantation ; ce n’était rien et ce n’est rien. Le sorcier sait bien que ce n’est rien ; le public soupçonne que ce n’est rien. Mais les bûchers sont quelque chose ».

« La position du sorcier, dis-je, est difficile. S’il croit tout à fait, il joue mal ; s’il ne croit point du tout, il joue mal. On sait bien que le roi et le conspirateur rient ensemble dans les coulisses ; mais les comédiens sont sujets à de redoutables passions, par d’autres causes. Auguste ne pardonne pas à Cinna de bien jouer et d’être applaudi ».

*La Lumière*, 21 septembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLVII)

1147

C’est maintenant la saison des crimes par amour. On ne lit que cela dans les nouvelles. Beaucoup de causes ici s’entrecroisent. Outre que l’insomnie, en ces jours torrides, est naturelle, et conseille très mal, il faut compter que le soleil verse l’énergie, non seulement sur la terre nourrice, mais directement aussi sur les bêtes et les hommes. Il la faut distribuer. Ceux qui n’ont pas une moisson à faire sont des faucheurs redoutables. L’imagination nous trompe ici par une sorte de paresse qu’il faut nommer royale, parce qu’elle vient de ce que la nécessité extérieure nous pique moins ; le soleil nous nourrit, nous habille et nous loge à peu de frais ; aussi nous ajournons l’utile. Il n’en reste pas moins une différence de niveau entre l’homme et les alentours, et une pression croissante qui nous pousse du dedans au dehors.

Un maître d’escrime m’instruisit autrefois là-dessus, me faisant voir par l’expérience qu’on n’est jamais si léger et si vite que sous la sueur d’été. Tout s’accorde à cette idée. Le printemps conviendrait mieux pour les guerres et les révolutions, parce que l’été se trouve en réserve, et nous promet audace sur audace ; mais ce n’est là qu’une vue de raison. Les décisions téméraires, qui sont comme des ruptures de digues, se font voir plutôt aux approches de la Canicule. Le quatorze juillet et le deux août sont des dates assez éloquentes. En ces passages, l’homme sent sa propre puissance, et se trouve disposé à changer soudainement ce qui lui déplaît. L’hiver est au contraire un refuge de patience et de ruse. Et j’ajoute, pour revenir à mon propos, que l’été est le temps des promenades, et que les amours y sont plus découvertes. Voilà donc l’homme parti en chasse, l’homme qui a oublié l’art d’être malheureux, en cette heureuse saison.

L’esprit, le pilote, a son coup de soleil aussi. Tous les sages ont remarqué que les passions sont d’autant plus vives que l’on suppose plus libre l’objet chéri et détesté auquel elles pensent. On ne hait point le voleur parce qu’on sait bien qu’il ne veut rien et qu’il ne peut rien. Il pousse fort, mais il est poussé. Comme un homme qui bouscule, lui-même bousculé, on l’excuse. Au contraire, de même que l’amour s’attache aux signes de la liberté, et les adore, de même il ne compte comme fautes que ce qui pouvait ne pas être fait. Une trahison est toujours supposée libre. On veut faire cet honneur à l’objet aimé d’être libre quand il aime ; de même on fait cet honneur à l’ennemi d’avoir changé soudainement tout, et jusqu’à l’aspect et la saveur des choses invariables, par un décret de souverain. D’où le sentiment de l’offense, et cette fureur cuite et recuite, et d’autre part suspendue au plus haut, sur le bord du dénivellement et sur le point d’imminente chute. Cette menace que l’on sent en soi est irritante ; il faut s’en délivrer. Heureux alors celui qui aura à faucher, à lier, à porter la gerbe au bout de la fourche.

L’esprit trouverait secours dans la saison même, s’il contemplait. Car la lumière d’été ne laisse guère d’ombres, et l’immense Nature[[1498]](#footnote-1499) apparaît aisément comme elle est, en ses tourbillons, en ses remous, en ses calmes, toujours faits de plusieurs tempêtes. L’homme se sent barque, et soulevé, puis précipité selon des plis liquides qui dépendent du vent, de la lune et du soleil. Cette vue devrait conduire à considérer les folles actions comme aussi imprévisibles et aussi irrésistibles que les caprices de l’eau sur la bordure océanique. Raison de ne pas haïr, et peut-être d’aimer ; car il y a un amour secret et bien fort de ces choses balancées qui n’ont point égard à nous. Les êtres de même forme que nous ne seraient alors que tourbillons de quelque durée, fils du Soleil et messagers du monde. Poèmes purs, et objets de l’éternel poème. Mais la ruse du poète nous prend aussi par le dessous, offrant, au lieu de la chute à corps perdu, ses belles marches pour descendre, et la loi de mesure. La prose ne peut que conseiller.

« 28 août 1929 » (VE)

*La Lumière*,28 août 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°10, 20 octobre 1929 (CCLVII)

1942 *VE* LXXXII, « Passions d’été »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929

1148

Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise ; et son dieu qui s’est retiré, laissant le monde à des lois sans reproche, et les hommes à faire leur destin, cela démêle assez bien nos plus tragiques aventures. L’amour, fils, comme il dit, de pauvreté et de richesse, se trouve à chaque moment sur le coupant du sabre ; il faut choisir ; et l’inflexible loi accomplit notre choix, comme fait la vague au pilote.

Qui choisit d’aimer., il fait un grand et beau choix ; car il choisit de conduire ce qu’il aime à la plus haute perfection ; et cette idée ne laisse point à balancer, comme on voudrait croire ; il faut vouloir l’autre libre et heureux, c’est-à-dire se développant selon sa nature, sauvant sa forme, agissant et non subissant. Le nom même de Platon est resté attaché à cet amour généreux, bien vainement moqué. Ce qui est moqué, au contraire, c’est l’amour tyrannique, qui ne cesse de se nier lui-même, défaisant cette promesse de beauté dont il a garde, et observant la triste captive, en cet air irrespirable qu’il lui fait. Cette tristesse revient sur lui, par l’inflexible loi. Un des plus mystérieux parmi les romans de Balzac, c’est *Honorine*, nous fait voir une femme lentement assassinée par un dévouement trop peu attentif, et comme par le poids de cette forme mâle qui ne respecte point la personne. Ainsi va l’avide bonheur qui ne considère que soi, et qui se nie à tout instant. La beauté est une énigme si on la prend comme un bien étranger et que l’on voudrait conquérir ; et le tourment de la jalousie est sans doute de remarquer qu’on la déforme en la voulant saisir selon soi, non selon elle. Heureux au contraire celui qui la voit fleurir. Le bonheur de l’autre lui revient tout. Et c’est bien cela qu’il veut. Seulement il oublie aisément ce qu’il veut ; il s’irrite, s’emporte et punit. C’est lui-même qu’il punit. Le malheur lui revient tout. Méchant, c’est méchant, qui tombe mal.

L’amour est la première ambition ; l’amour est l’ambition jeune. Les manœuvres du tyran, plus mûres, sont peut-être aussi plus claires à suivre. Car le tyran croit se contenter d’être craint ; et, là-dessus, les sauvages maximes ne manquent pas. « Qu’ils me haïssent, soit ». Mais cet homme ne sait pas ce qu’il veut. Le tyran de Syracuse appelait Platon ; cela est beau, de régner sur Platon ; mais il faut aussi que Platon reste Platon. Bel esclave, certes ; mais, s’il est esclave, ce n’est plus Platon. Le tyran veut faire cette conquête ; conquête difficile. Platon ne me plaît à séduire que s’il est bien Platon ; selon lui, non selon moi. S’il n’est pas le plus libre, s’il n’est pas soi selon son intime loi, qui est-ce que je tiens ? Ainsi, par la contrainte, je rabaisse au niveau de la chose cet homme précieux ; je n’enchaîne qu’une ombre. Plus je le presse, plus il m’échappe. Il n’est pas d’homme peut-être que l’on ne réduise par le cachot ; mais c’est détruire ce qui faisait le prix de l’homme. Je l’ai gagné, soit ; mais si je l’ai corrompu, si j’ai faussé ses ressorts, qu’ai-je gagné ? Le fameux Frédéric voulait annexer aussi Voltaire ; mais il ne put ; par une habitude de tyran, il forçait l’homme libre ; ce qui lui semblait beau et rare, cela même il le tuait par la manière de prendre. Aussi retourna-t-il à son amer métier, régner et mépriser. Or chacun est tyran et voudrait être roi. Il n’y a que la flatterie libre qui compte ; et là-dessus tout homme est fort exigeant ; mais c’est dire qu’il n’exige rien ; telle est la loi des amitiés ; et il me semble qu’elle explique aussi les amours.

Comment l’amour se change en haine, on peut le comprendre. Car, si le tyran ne peut forcer ce grand pouvoir qui défie le sien, il le voudra humilié ; il s’efforcera de l’imaginer faible, esclave, déshonoré au-dedans. Quand de tels souhaits ont pouvoir, les effets sont terribles. Platon sera mis aux fers. Les mêmes effets se remarquent dans l’amour. Car, si l’on juge trop lourde la charge d’admirer, on peut trouver une sorte de soulagement à mépriser, et même, si le moyen s’en rencontre, à avilir. Tel est l’autre choix, qui, par la loi inflexible, nous descendra au-dessous de toute prévision. Comme le tyran va désespérément à effacer et enfin à détruire cette liberté résistante, qui lui est injure, ainsi l’amoureux va désespérément à déformer l’être libre, fier et beau qui a sur lui tant de puissance ; c’est vendre Platon. Ce genre de rage est plus commun qu’on n’ose l’avouer. Aussi les extravagances de ceux qu’on veut dire fous peuvent encore nous instruire, par une image grossie de nos passions ; grossie, mais encore reconnaissable.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLIX)

1961 Propos sur des philosophes, LIX

1149

Toutes nos actions sont réglées selon l’emportement, la fatigue, et la compensation. L’enfant s’éveille à courir et n’en court que mieux. Le disputeur s’échauffe à parler et le combattant à frapper. Le passionné s’irrite à penser, comme on se gratte. On observe ce tumulte croissant dans les assemblées. Mais la fatigue a enfin raison, si l’on peut dire, de ces mouvements explosifs ; une sorte de sommeil engourdit et délie. C’est alors que les muscles qui ont le moins servi entrent en jeu à leur tour, et règlent nos mouvements et nos pensées selon la compensation.

C’est ainsi qu’un homme qui chanterait librement selon son corps trouve d’abord plaisir à grimper jusqu’aux cimes du son ; on sent ce mouvement dans les querelles comme dans les jeux ; le chant aussi est d’abord prodigue ; mais la machine du corps bientôt le ramène. La loi du sommeil, qu’Homère n’oublie jamais, ne se montre pas seulement par le grand rythme des jours et des nuits ; il y a de courts sommeils qui viennent ombrer nos pensées et rabattre notre ton. Un roi d’opéra est fort attentif à chercher repos. Dans le plus haut de ses revendications, je devine qu’il aperçoit déjà le retour au grave, ce qui est une sorte d’oasis philosophique. Et, dans le moment où je vais me moquer de ce chanteur, qui fait le penseur, j’aperçois qu’il est l’image très fidèle en cela du vrai roi, lequel ne saurait se tenir toujours, ni même longtemps, à menacer ou à défier ; car, tout compte fait, et quand il régnerait sur des milliers de lieues carrées, il n’a pourtant que son sac de peau ; il est limité là. Quand il a épuisé les fibres de colère, il vibre naturellement selon la ruse ou selon la clémence. La puissance de ceux que Saint-Simon nomme les valets intérieurs, et qui passe toute prévision, vient sans doute de ce qu’ils agissent ordinairement contre une majesté fatiguée. Ils tirent les bottes ; c’est le moment de la détente et du consentement.

Les renards d’assemblée sont des hommes qui dorment pendant que l’on dispute, et qui se trouvent encore assez frais quand les autres ne pensent plus qu’à ôter leurs bottes. Et les avoués, si bien décrits dans Balzac, n’apaisent pas d’abord les querelles ; leur art est de ne point s’y jeter ; cette indifférence est de métier ; ils attendent le soir de la journée Homérique ; ils font le lit du héros ; ils le couchent à la fin et le bercent.

Je ne sais pourquoi j’ai observé en entraîneur, et à la montre, la dernière crise de politique. En lisant seulement les communiqués, j’ai remarqué d’abord des mouvements réglés, de sages repos, un refus d’emportement, une sagesse enfin prise de la course à pied. Et puis un peu de convulsion, et des marques d’impatience ; quelque précipitation, un peu de fatigue surmontée ; au moment où j’écris, c’est le couchant. Un homme qui aurait dormi pendant l’agitation serait le maître ; c’est ainsi qu’à la fin d’une bataille une troupe fraîche n’a qu’à se montrer. Cette manière de voir ne fait que ramener l’idée marxiste, d’immense portée, d’après laquelle le biologique, faim, soif, fatigue, règle tout finalement et toujours, et même les sursauts idéalistes. **[**Après la colère s’offre un autre régulateur, suite de la colère et qui est la fatigue. Comme le réformateur ne cesse de construire sur la colère, ainsi le conservateur construit sur la fatigue, bien assuré que tout se tassera et dormira. Là se trouve sans doute presque toute la sagesse politique qui consiste à attendre. De là vient toute la séduction du parti conservateur qui finit souvent par avoir raison.**][[1499]](#footnote-1500)** Toutefois cette idée il faut la considérer à distance de vue, et non point s’y jeter. L’art de penser et de vouloir ressemble à l’art de naviguer ; l’homme est moins fort que l’Océan, mais il arrive tout de même à traverser ; il se sert d’une houle ou d’un courant, non pas tout à fait comme il voudrait ; non pas tout à fait comme le courant et la houle voudraient. Le corps humain a aussi ses régulières marées, sur lesquelles il faut bien que la pensée s’élève et redescende. Et, certes[[1500]](#footnote-1501) cela ne signifie pas qu’on ne puisse se gouverner par de petites variations, et suffisantes[[1501]](#footnote-1502). C’est ainsi qu’on arrive à chanter au lieu de crier. Les beaux-arts[[1502]](#footnote-1503) sont peut-être le meilleur modèle de la volonté réelle ; car tout dépend de l’inspiration ; seulement[[1503]](#footnote-1504) il faut que l’inspiration soit gouvernée. On ne fait point de poème contre la nature ; mais aussi la nature ne fait point de poème ; et puisqu’il faut se tenir ferme entre deux folies, l’une, de croire que l’on peut tout, et l’autre de croire qu’on ne peut rien, les œuvres d’art seraient donc de bon conseil pour le vrai politique.

5 novembre 1929 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLX)

1938 EH V « La loi du sommeil »

1150

Le long du chemin bordé de petits murs s’en vont les vaches blanches et noires ; ces cornes, ornements parfaits, ne menacent point ; un enfant conduit ces puissantes bêtes ; telle est la paix des champs. Mais quelquefois on voit une vache folle, la queue tendue, le front mauvais, qui galope et cherche passage. Peur, piqûre de mouche, ou sauvagerie pure, on ne sait. L’esclavage n’a point altéré ces formes libres, et le monde n’a pas beaucoup changé depuis le temps où la vache était un gibier, comme le cerf. Une guerre d’esclaves dépend d’un réveil de muscles. Mais cela aussi est prévu, et le maître ne l’oublie jamais. On connaît bien la maigre, la leste, la méchante. Dans le moment qu’elle commence à paître, la tête basse, la bergère ou le gamin lie les deux jambes de devant par une corde qui passe au-dessus des cornes. Une corde, il n’est rien de plus simple ; mais aucun animal ne sait faire une corde. Lien flottant, mais c’est toi-même, esclave, qui le tendras ; tu t’enchaîneras toi-même, et le coup de corne te mettra à genoux. J’ai vu courir cette vache boiteuse, la queue raidie, toute colère ; mais ridicule et ramenée à paître.

J’ai vu pire. Au temps de la guerre l’artillerie reçut des chevaux sauvages. Un certain cheval ruait à tout bruit, à tout contact. Mais on parvint à lier d’une corde un peu lâche chaque jambe de derrière à la jambe de devant ; le cheval, à chaque fois qu’il ruait, était jeté rudement à genoux ; ainsi il apprit la prudence. J’en vis un autre qui se couchait dans le harnais ; mais César ne voit pas ces choses. L’ordre de départ fut donné, les fouets claquèrent ; hommes et bêtes, chacun fit son métier ; il fut traîné et piétiné jusqu’à ce qu’il en eût assez, et cela ne tarda guère. Le désordre n’est pas de force ; il ne peut. S’il est de force, c’est qu’il est ordre et obéissance. On peut changer de maître. C’est une vieille histoire. C’est l’histoire.

J’en vois plus d’un qui se lasse de paître et qui lance quelques coups de corne ; cela ne fait qu’un boiteux de plus, honteux bientôt, sans que le maître y fasse seulement attention. Il y a de ces pardons sans regard, et l’on ne se pardonne point de les mériter. Mais qu’importe, si l’arrogant visage est ramené à paître ?

L’homme ne pense point à la corde lâche ; il ne la sent qu’autant qu’il tire lui-même dessus. Il a ses pieds de-ci de-là, et libres pour le bien, comme on dit ; et sa femme, et ses enfants, et ses vieux parents, autres membres, autres pieds ; et l’ordinaire de sa nourriture, corde lâche, mais qui s’enroule à plus d’un solide poteau ; et des amis, cordes plus souples, bientôt tendues ; et rien ne casse ; d’où ce galop boiteux et tête basse. Qu’est-ce qu’un coup de corne ou deux, à côté de ces coups que l’on reçoit de soi-même, de ces nœuds que l’action même forme ? Et c’est la loi aussi du cœur sensible qui ne peut rien oser qui ne le blesse. Ou bien ne rien aimer ? Alors, pourquoi oser, et pour qui ? Ce sont les tendres enfants et la faible femme qui supplient de ne rien tenter pour eux.

Qu’il n’y ait plus de guerre ? Quoi de plus simple. Je sens mon pouvoir de refus ; oui ; je le sens, tant que je ne refuse rien. Mais refuse seulement une parole. Le lien d’opinion court ; léger sur ta forte main ; mais un peu plus loin il étrangle un de tes membres chéris ; et c’est toi qui tires dessus. Nul ne s’occupe même de toi ; tous comptent sur la corde ; tu n’as à compter qu’avec toi-même ; ta révolte est contre toi ; tu te lasseras de tirer et de t’étrangler ; on le sait. Si tu ne veux pas marcher, si tu te couches, le grand corps te traînera. Cela fera un peu de poussière, et un homme meurtri. On s’étonnera. On demandera : « Que vous est-il donc arrivé ? Nul ne vous veut du mal. Quel emportement à vous nuire ? Vous ne boitez et souffrez que de courir. – Et bien sûr, les opinions sont libres ; et même l’opinion de vous jeter de trois mètres sur le rocher ; mais elle ne vous mènera pas loin. Toujours amis, au surplus ». Telle est la paix des champs.

18 septembre 1929 (SE ?)

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXI)

1935 SE LV « La corde »

1151

*Régler le dedans sur le dehors*, c’est une maxime de Comte, par-dessus laquelle galope l’esprit ambitieux, toujours occupé, au contraire, à régler le dehors sur le dedans, ce qui est réformer, inventer, créer. On sait qu’il y a des professeurs qui passent trois ou quatre heures à prouver l’existence du monde ; cela fait rire. Rien n’est plus solidement posé que le monde, rien ne nous tient plus serré, rien n’a moins besoin de preuve. Au reste la preuve est ici hors de lieu ; on ne prouve point l’existence, on la constate. Ce nettoyage fait, il reste un problème vrai sous le problème faux. Les hommes oublient aisément le monde ; ils n’aiment pas y regarder ; ils préfèrent leurs propres créations, discours, écrits, états, règlements. Et il faut convenir que l’habitude de juger sur pièces et sur témoignages, qui définit presque toute l’administration, nous détourne de faire ce relevé de la situation réelle, à quoi il faut du courage, un refus de préférer, et un mépris de récriminer, choses rares, choses viriles. L’inventaire, qui est un compte de choses, nous met en face de vérités qui ne sont pas toutes agréables, et qui nous enlèvent le recours aux arguments, qui fait le bonheur des esprits faibles. « Si l’on m’avait écouté » ; cette phrase, à mes yeux, condamne un homme. Ce qui n’est plus ne peut servir de départ réel pour une action ; cela est évident. Mais l’action est saine et raisonnable toujours ; c’est la pensée qui a besoin de règles ; c’est la pensée qui a besoin d’objets ; or ce qui n’est plus n’est pas un départ ni un appui pour les pensées ; non pas seulement parce qu’il ne sert point d’y penser, mais parce qu’on n’y peut penser. C’est alors que le discours extravague. Et je tiens que l’on ne peut raisonner que sur un fait présent, que l’on reçoit d’abord comme il est.

Les fous ne m’étonnent point par leurs absurdes raisonnements ; et même il n’est pas difficile de retrouver dans leurs divagations une logique passable, et qui vaut bien celle d’un disputeur. Ce qui fait le fou, c’est qu’il a perdu le contact avec la chose telle qu’elle est ; c’est qu’il ne sait plus la voir ; c’est qu’il ne veut pas la voir. Et, tout au contraire, il invente les faits d’après des raisonnements. Il se croit persécuté ; il vous prouve qu’il est victime d’une intrigue très bien menée ; mais tout est supposé d’après une idée qu’il se fait des hommes et des caractères. Il vous dit l’heure et le lieu d’une rencontre ; elle a eu lieu, pense-t-il, parce qu’il y a de bonnes et claires raisons pour qu’elle ait eu lieu. Vous retrouvez ici le point malade de toutes nos pensées. C’est toujours une faute de vouloir prouver l’existence par raisonnement, au lieu d’aller voir et toucher la chose existante. Et n’importe quel passionné, s’il tient un moment sous son regard cette idée si simple, se reconnaîtra lui-même dans le fou. J’avoue que ce moment-là n’est pas agréable.

Attentif donc à couper d’avance tous les nerfs de ce raisonnement intrépide, qui multiplie si bien nos malheurs, j’ai pris comme règle de pratique cette maxime dont chacun pourra faire son profit : « Ce que l’on suppose d’après un raisonnement n’est jamais vrai. » Vous devinez ce qui a été dit dans un entretien secret ; vous raisonnez brillamment, et je n’ai rien à dire contre vous que ce petit mot qui plaisait à Montaigne : « Il n’en est rien. » Et ce petit mot semble bien hardi. « Qu’en savez-vous vous-même ? » Mais si. Je sais très bien qu’il est impossible qu’un raisonnement vienne tomber sur une combinaison réelle, et s’y accorde. La variété est si grande dans le monde, et le concours des circonstances dans le moindre événement est si loin de mesure avec nos calculs, que je parie sans hésiter et toujours contre vous, homme passionné ; je suis sûr que la chose n’a pas été et n’est pas comme vous prouvez qu’elle a dû être. Allons-y voir, si nous pouvons ; à chaque fois je gagnerai. Mais attention ! Si je suis moi-même intéressé à la chose, soit par ambition, soit par amour, je raisonnerai alors au lieu de constater ; je raisonnerai et je perdrai à chaque fois. Ce qui n’empêche pas que ma maxime soit bonne encore ici, comme avertissement. Je l’ai éprouvé plus d’une fois, imaginant, par exemple, les causes qui faisaient qu’une lettre attendue n’arrivait pas. Je raisonnais très bien et je me persuadais moi-même. Mais il m’était bon de me dire : « Cela n’est pas vrai. On ne prouve pas l’existence, on la constate. »

20 août 1929 ( ?)

La Psychologie et la Vie, septembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXII)

1152

Voici un argument qui revient toujours : « Désarmer ? C’est fort bien, mais si Pierre me saute à la gorge, que ferai-je ? S’il est de ses seules mains plus fort que moi, que ferai-je ? Et que fera le pacifique Jean, qui se dit mon ami et même qui l’est, s’il me voit tombé ? » Le lecteur aussitôt transporte ce raisonnement aux nations, et d’autant mieux qu’il y a plus d’inégalité naturelle entre les nations qu’entre les individus. Il faut donc une police des nations, et armée en guerre, et formidable. Autant dire que, pour l’avenir prochain et même lointain, les nations doivent rester armées, attentives, inquiètes, menaçantes.

Il ne s’agit point de réfuter, car il reste toujours l’attente et la recherche d’un nouvel argument, d’après l’idée que tout se plaide. Mais, plutôt, il faut analyser la matière même, si l’on veut que des similitudes de mots ne terminent pas tout. Je nie, pour ma part, que les nations soient comparables aux individus, et je le nie par deux raisons opposées, ce qui, peut-être, expliquera l’apparence invincible de cet argument qui revient toujours.

Premièrement, je dis que les nations valent mieux que les individus ; entendez qu’il n’y a point de nations folles, ni de nations méchantes. Et pourquoi ? D’abord parce que les travaux paisibles sont faits partout, et partout les contrats sont observés par le plus grand nombre, ce qui fait une raison diffuse et équilibrée. Ensuite, et cela est bien frappant, les individus de sang trop vif, ceux qui attaquent selon le désir du moment, ou selon la colère, sont partout surveillés, saisis, punis. Il n’y a point de nation sans police, et les règles de police, disons de morale, sont les mêmes partout. Une nation est donc comparable à un individu qui connaîtrait ses propres passions, qui ne cesserait de les tenir en bride, et qui prouverait quotidiennement qu’il en est le maître. Sous ce rapport, il y a peu d’individus qui soient aussi sages, aussi pacifiques qu’une nation. L’idée que les nations pourraient être obligées sans contrainte n’est donc pas absurde, pas plus qu’il n’est absurde de supposer que les individus obéissent sans contrainte soit aux mœurs, soit aux lois, dès que l’on fait abstraction de quelques brutes redoutables.

Mais, deuxièmement, je dis que les nations sont plus à craindre que les individus. C’est que l’effervescence qui les possède dans les temps de crise est un sentiment noble. Quand un peuple bourdonne comme un nid de guêpes irritées, ce n’est point la basse convoitise qui le pousse, ni aucun retour de sauvagerie ; c’est, au contraire, une passion généreuse, partout honorée, par laquelle l’individu surmonte en lui l’animal et commence par renoncer à tout. Qui oublie cela, il néglige la donnée principale. Il n’y a point de nation pillarde ; mais, en revanche, il n’y a point de nation qui ne soit capable de prendre, sous la menace, une sublime folie, sur laquelle la peur n’a pas de prise. Rien n’est plus redoutable que la vertu ; un des effets de l’indignation vertueuse, parce qu’elle est noble, est d’assurer celui qui l’éprouve en lui-même qu’il a le bon droit pour lui ; et ce jugement fortifie encore l’indignation. On voit qu’il est faible de penser que la peur des sanctions pourrait maintenir un peuple dans la sagesse. Au contraire la peur, émotion partout méprisée, sera une raison de plus d’oser. Les guerres sont des entreprises de l’indignation et du désespoir. Quelle froide police tiendrait contre ce fanatique enthousiasme ?

Ainsi le raisonnement que j’examinais manque par plus d’un point. La méthode qui vaut contre les individus turbulents ne vaut nullement contre les nations. Maintenant, ne peut-on rien contre l’héroïsme ? Regardons bien là. Ces terribles crises d’amour et de courage supposent toujours quelque menace ou quelque insulte, au moins apparente. Que le médecin ici ne se trompe pas. Il ne s’agit pas d’empêcher les guerres de convoitise, maux imaginaires ; il s’agit d’empêcher les guerres d’honneur. À quoi une nouvelle politesse et des changements de mots ne seraient pas inutiles. Si seulement cette idée commune qu’il n’y a point de peuples lâches était exposée au grand jour, croyez-vous que le regard de peuple à peuple n’en serait point changé ?

*La Lumière*,12 octobre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXIII)

1939 SM2 XXVI « Les nations et les individus »

1153

Après que de gros nuages eurent fait une sorte de nuit sinistre, il s’éleva une lumière livide qui n’avait point de centre, et la pluie tomba, rebondissant sur la chaussée en des milliers de jets ; les eaux ruisselèrent ; tout autre mouvement fut arrêté ; la forme humaine fut effacée. Comme nous étions réfugiés avec d’autres sous une voûte, Castor me dit : « On voudrait penser qu’il y a un peu de folie là-haut. Nous nous étions adaptés à cet été immuable ; il y a de la violence dans ces changements soudains ; comment n’y pas joindre des idées de colère et même de châtiment ? »

« Mais, lui dis-je, il faut penser, au contraire, que ce monde surprenant n’a point du tout de pensée. La seule conquête sur les forces, c’est de les reconnaître pour ce qu’elles sont, aveugles et sourdes, ce qui est retirer des choses ce que l’imagination y met. Ces longues chaleurs avaient élevé des masses d’eau invisibles ; cependant la terre faisait son tour, orientant vers l’ombre le sommet de notre hémisphère ; d’où des masses d’air froid accoururent et se mêlèrent à d’autres masses plus chaudes et chargées de vapeur. La condensation se fait sur des surfaces tournantes, semblables à celles que la fumée rend visibles ; d’où ces formes tragiques dans le ciel. C’est pluie d’abord là-haut ; les gouttes d’eau s’usent dans un air encore tiède ; et puis la condensation s’accélère, se rapproche de nous ; le nuage touche le sol ; nous sommes dedans ; et voilà ce que nous appelons pluie. Or, il n’y a point une goutte d’eau qui ne dépende des autres, et du vent, et du soleil, et de la pesanteur. Les mêmes lois de ces éléments inertes nous ont séchés en ces beaux mois et nous trempent maintenant, sans aucune malice. Et cette idée est la seule efficace contre tous les genres de malheurs ».

« Trop efficace peut-être, dit Castor. Il est difficile de savoir si la nature mécanique nous effraie moins qu’un dieu irrité. Que faire ? Que puis-je faire ? Voilà la question. Cette puissance des forces, sans proportion avec les nôtres, nous laisserait sans courage. Attendre un mal tout fait ; ne pouvoir le mesurer ni le limiter, mais savoir qu’il est fait et qu’il est en marche, c’est la position la plus difficile peut-être ».

« Je ne sais, lui répondis-je. Les plus grands maux de l’homme lui viennent de ses passions ; et, comme dit Spinoza, les passions sont plus vives toujours à l’égard d’un être que nous supposons libre. On n’a point de haine contre un fou ; on se range ; et nous nous abritons de cette pluie ; cesactions toutes simples sont sans colère, et, par cela seul, on y découvre un plaisir de gymnastique. Les hommes qui sont dans le risque et qui comptent seulement sur eux-mêmes ne passent pas pour malheureux ».

« Il est vrai, dit Castor. J’ai connu le plaisir de lutter, d’inventer, de m’abriter, en des grandes crises de la monnaie et de l’échange, et lorsque j’y reconnaissais d’immenses mouvements bien au-dessus de nos desseins. Au contraire une perfidie supposée d’un plaideur ou d’un rival me privait de sommeil. Il fallait toujours arriver à les voir mécaniques seulement, poussés et poussant, comme ces masses d’air, et comme ces gouttes d’eau ».

« Et surtout, ajoutai-je, quand on a compris, dans méchant, méchéant, c’est-à-dire qui tombe mal, il reste encore à éliminer un méchant sans visage, qui est le sort, ou le destin. Or nous ne cessons point d’échapper, et de défaire le sort ; mais, ce qui est digne d’être remarqué, c’est que l’idée même d’un mauvais sort nous fait manquer le saut. Celui qui est assuré de se sauver est plus leste par cela seul ; au contraire, celui qui se voit écrasé est d’abord écrasé par cette pensée même ; et c’est bien plus simple qu’on ne veut croire ; cette pensée de l’insurmontable nous arrête ; et il n’en faut pas plus pour que la voiture lancée et glissant sur cette eau nous happe ».

« Vous me faites penser, répondit-il, à deux ou trois circonstances critiques, où, au lieu d’agir selon le métier, je perdis le précieux temps à quelque rêverie fataliste. Ce genre de fautes, que l’on paye souvent fort cher, reste inexplicable, et fortifierait aisément la funeste idée qui les a inspirées. Mais quel remède ? »

« Quel remède, dis-je, sinon une observation attentive de la mécanique des choses et des hommes ; car, dans le fait, c’est l’inertie de la nature qui nous donne prise ; au lieu que, si toutes choses étaient fées, comme dans les contes, je ne pourrais me fier à mon action. Seulement le difficile est de pratiquer cette idée, qui se traduit aussitôt par l’attention la plus dévoratrice ; ce qui exclut tout à fait la rêverie contemplative, ou bien si vous aimez mieux, cette sorte de droit que nous prenons quelquefois d’être indifférents à notre propre sort ; c’est dans ces courts moments que la fortune nous saute à la gorge ; ainsi l’idée[[1504]](#footnote-1505) de l’ensemble risque d’être théologique, et en tout cas elle nous détourne de saisir le moment et l’étroit passage ».

« Et voici, dit Castor, un rayon de soleil ; voici le moment de l’étroit passage ».

*La Lumière*,19 octobre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXIV)

1935 SE LXI « La nature »

1154

Les sociologues n’ont pas de peine à montrer que la hiérarchie héréditaire est comme naturelle aux sociétés, tant que les nécessités militaires ou économiques n’y sont pas bien pressantes. On appelle assez improprement Théocratie ce régime des castes, dans lequel chacun suit la condition de ses pères, prêtres s’ils sont prêtres, et potiers s’ils sont potiers. Il y aurait donc quelque chose de naturel dans le respect ; je n’entends pas le respect du respectable, ce qui irait de soi, mais le respect du respecté, respect qui accepte la hiérarchie et ne la juge point. J’aperçois aussitôt que tout pouvoir a des courtisans, et que le courtisan respecte naturellement le pouvoir, autant qu’il tient à sa propre espérance. Toutefois ces calculs conduiraient encor eà une sorte d’hypocrisie ; ces ressorts sont trop faibles, et le Machiavélisme n’est jamais qu’une vue de l’esprit réfléchissant. Je crois plutôt que la relation de respect se maintient et même se fortifie dès qu’elle est établie, par l’assurance de l’un et par la timidité de l’autre.

Timidité n’est pas crainte ; c’est lorsqu’il n’y a réellement rien à craindre que l’assurance étonne et trouble. De même je crois que l’assurance n’arrive à la majesté que lorsqu’elle n’a d’autre soutien qu’elle-même. Un homme qui compte sur des gardes est toujours inquiet, et attentif à tout ; il craint l’insolence. Et celui qui cherche à inspirer respect montre encore quelque chose de tendu. Un long respect, au contraire, et qui ne peut être discuté parce qu’on n’en voit point les raisons, donnera le vrai visage de l’assurance, qui ne s’imite point, qui ne se compose point, enfin qui est naturel. Ce genre de regard dépasse toute attente et coupe tout projet. De l’assurance de l’un résulte chez l’autre un doute et un arrêt. Ces changements d’attitude à l’intérieur du corps sont sensibles souvent par la rougeur du visage, qui fait voir que le sang est violemment pressé et refoulé vers les parties molles, par le raidissement imprévu de tous nos muscles. Maladie à proprement parler, qui occupe aussitôt l’esprit du timide, et qui le rend muet et sot ; c’est la déroute d’un homme.

Remarquez que l’intelligence et la volonté rendent ce choc encore plus pénible, soit parce qu’on s’y attend moins, soit parce qu’on le remarque mieux. En ces faits si simples, et entièrement physiologiques, tient peut-être tout ce qu’il y a de religion dans ce monde humain. Car, de quelque façon que je m’arme contre le respect, je ne puis empêcher que la majesté, par sa seule présence, me vise réellement au cœur. Un tel effet est pris comme un signe et une preuve ; et tout pouvoir serait donc mystérieux. Comment la cérémonie et l’exemple fortifient ces sentiments, et surtout dans le jeune âge, c’est ce qui est bien aisé à comprendre.

Admirez maintenant cette tranquillité si frappante des familiers, des flatteurs, des laquais ; ici l’on trouve une nature plus profonde et mieux établie. Ici le tissu social, et le pur instinct. Car le jeu des émotions est plein de malice ; n’est puni que celui qui veut s’élever et braver. Celui qui accepte et qui ne prétend rie, enfin qui se tient, comme on dit, à sa place, se trouve aussitôt à l’aise ; parce qu’il se lie, il est délié. Je n’ai point remarqué de bassesse, ni aucun genre de servitude, dans un garde-chasse parlant à son seigneur. L’un est établi dans son respect, comme l’autre dans sa majesté ; ou, pour mieux dire, l’assurance est ici commune aux deux et en quelque façon échangée. Je crois qu’il faut faire grande attention à de tels sentiments, qui circulent encore partout dans nos mœurs, et qui opposent une si forte résistance à l’esprit de révolte. Quoique les abus de pouvoir qui en sont la suite déchaînent des maux énormes, cela ne remue jamais les esprits autant qu’on pourrait croire, parce que tout homme compte sa propre aisance et bonne humeur comme le premier des biens, et la timide et violente révolte, même juste et utile, comme une des maladies les plus douloureuses. Si l’on apprenait à résister sans s’irriter, la République commencerait d’être.

*La Lumière*, 26 octobre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXV)

1155

On dit souvent que les femmes n’ont point le désir de voter. Cela se peut, mais on n’en doit pas faire argument. Les hommes, non plus, n’ont point le désir de voter ; car ils ne s’imaginent point qu’ils font chacun figure de souverain ce jour-là ; ils ne sont pas si sots. Voter, c’est acte de sujet et charte de soumission. Ce n’est que faire entendre de vives plaintes et d’énergiques protestations ; cela n’est nullement agréable, et n’importe qui choisira d’être content. Il est facile d’obéir ; et les pouvoirs ont beau jeu.

La défiance est triste ; la défiance n’est pas aimée. Au contraire, la confiance est le principal bienfait que l’on attend d’un gouvernement. C’est pourquoi, dès que les affaires vont passablement et qu’il n’y a point menace de guerre, les hommes cessent de voter, soit qu’ils s’abstiennent, soit qu’ils donnent blanc-seing aux pouvoirs. Pareillement quand tout va très mal, quand on imagine un danger prochain et inévitable, la confiance est élevée à force de bras comme une arme ; c’est le temps de l’impuissance pour le citoyen, après le temps de l’insouciance. Ainsi tout va par défaites du peuple et triomphes du peuple, une période préparant l’autre. Quand les pouvoirs sont muselés, le peuple s’endort ; les pouvoirs alors se reprennent et s’étendent ; l’infatuation passe toutes limites ; d’étranges maximes reviennent, sans l’excuse des nécessités. C’est le moment où le citoyen se réveille, et comprend que le moment est venu de voter sérieusement. Ces périodes sont rares et courtes. Il est évident que le métier d’opposant est désagréable et mal payé. Si la ruse et la prudence s’accordaient souvent avec l’ambition, la liberté perdrait toujours.

L’affaire Dreyfus fut admirable par l’imprudence des pouvoirs. Mais ce beau triomphe ramena pour longtemps la ruse dans les Conseils de l’État. L’humiliation de se mettre sous la protection du peuple et de reconnaître l’opinion comme suprême loi, ce fut toujours l’école des hommes d’État. La Révolution forma des politiques qui surent mentir, céder, frapper, selon le moment, comme Talleyrand, Fouché et même Napoléon. Ainsi, après l’Affaire Dreyfus, nos rois revinrent, mieux instruits par cette rude épreuve ; nos rois qui sont innombrables, qui sont ministres, directeurs, colonels, inspecteurs, chefs de bureau ; et chacun d’eux avait bien senti qu’en découvrant le haut des pouvoirs, ce que presque tous ils avaient dû faire, par l’évidente absurdité de la doctrine officielle, ils se découvraient eux-mêmes, et perdaient beaucoup de leur propre pouvoir adoré. Il y eut donc une période de sourde méditation politique, un changement lent et très bien ménagé, qui coïncida avec un sommeil du peuple, trop assuré sur sa victoire. On chercha appui dans le danger extérieur et dans le danger intérieur, et ce travail, cette fois mieux conduit, devait amener une sorte d’empire à mille têtes, et la guerre, par une sorte d’ivresse des pouvoirs.

Nous n'avons pas encore l'esprit lucide ; les suites maintiennent nos idées dans l’état de confusion. Deux opinions circulent ; l’une que la plupart des hommes politiques accueillent favorablement, c’est que le citoyen n’est point juge, et qu’il peut seulement choisir ses maîtres ; l’autre, qui naît spontanément dans les masses, et qui paralyse souvent même les caractères les plus énergiques, c’est que le vote ne mène à rien et ne change rien ; ce qui d’un côté, ramène les méthodes révolutionnaires, et, de l’autre, rompt l’alliance des violents et des prudents, seule ressource des uns et des autres.

Où donc la sagesse ? À comprendre, d’après ces coûteuses expériences, qu’il ne faut jamais s’endormir, mais au contraire jouer continuellement et obstinément ce jeu ennuyeux des Comités et des réunions publiques, afin d’éviter de plus grands maux. On dit, et ce sont les pouvoirs qui le disent, que la femme ne s’intéresse pas à l’agitation politique et que c’est très bien. Évidemment, c’est un ennui de moins pour les femmes ; mais c’est un souci de moins aussi pour les pouvoirs ; car l’indifférence où se trouvent les femmes est une des causes principales qui détournent l’homme de son pénible métier de citoyen pensant. Il n’est point dit que le vote des femmes changerait quelque chose dans l’opinion, et ce n’est peut-être pas cela qui importe ; l’opinion est assez éclairée sur ce qu’elle veut et ne veut pas ; seulement elle n’agit pas avec vigueur et confiance. La réforme électorale donnerait sans doute aux mêmes opinions comme un sang nouveau. C’est pourquoi j’appelle les femmes au secours, et je ne demande pas si cela leur plaît.

*La Lumière*, 9 novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°11, 20 novembre 1929 (CCLXVI)

1934 POL XV

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Troisième année, n°12, 20 décembre 1929

1156

On n’obtient ni amour ni amitié ni respect par force. Si j’enferme Agnès, je ne puis sérieusement lui demander promesse de ne point s’enfuir. Car, appliquant la loi que je lui impose, elle se demandera seulement, de concert avec Horace : « Le puis-je ? » Du moment où c’est la contrainte qui marque la limite du défendu et du permis, tout ce que je puis m’est permis. C’est ce que sent très bien la plus ignorante des femmes, dès qu’elle éprouve la pression du lien, si légère que cette pression puisse être. Et c’est par cette raison que la reconnaissance ne fortifie jamais l’amour, ni même l’amitié ; une âme noble le voudrait pourtant, mais elle ne peut ; c’est que le bienfait a force et poids, comme une chose ; on le subit ; on ne peut l’oublier. Ce qui est dû n’est jamais ni amour ni amitié. Même le pur devoir dessèche le cœur. Les vertus, qui font qu’on doit être aimé, font aussi qu’on ne l’est point. J’irais jusqu’à dire qu’un genre de beauté trop parlant, parce qu’il force l’amour, glace l’amour. Le jaloux plaide, et prouve qu’on doit l’aimer. Mais il ne gagne jamais ; au fond, il sait qu’il ne gagnera jamais ; car que veut-il ?

Il y a une profondeur libre en tout être humain, et une grâce qui seule plaît ; mais il faut l’attendre. Encore ne faut-il point marquer qu’on l’attend ; il y a une sorte de grimace qui est en avance d’une minute sur le vrai sourire. Cette mécanique des affections irrite les deux. D’où quelquefois une indifférence jouée, et même une application à déplaire. Et ces jeux de la coquetterie, par une continuelle contradiction, sont ce qui tire nos mouvements en tous sens, et nous donne le sentiment d’une gaucherie sans remède. La timidité se sait condamnée à faire toujours le contraire de ce qu’elle voudrait. Tel est le malheur des passions. En quoi il y a toujours de la violence ; et les effets dépendent seulement des forces, et de ce hasard éruptif qui fait jaillir une action ou une autre, suivant l’attitude et suivant l’arme. Qu’Othello soit irrité contre lui-même dans le moment qu’il tient le cou fragile entre ses mains, cela ne desserre pas l’étreinte. Il suffit de connaître, même sommairement, la fabrique du corps humain pour comprendre le crime par amour, ce paradoxe. À qui je veux le plus grand bien, je fais le plus grand mal. Laissons même les mains étrangleuses, et le revolver, ce corps emprunté qui obéit si vite et si aisément. C’est la loi de toute querelle que l’on sait qu’on blessera par un mot, et que l’on sait qu’on ne pourra s’empêcher de le dire ; on le regrette par avance, et cette avance de colère s’ajoute à la colère ; car tout fait masse en nos émotions, et nous n’avons pas deux corps.

Il n'y a qu'un remède, qui est de l'ordre du sublime ; et c’est ce qui m’a fait dire souvent que le sublime est comme un temps de naturelle respiration, tout à fait nécessaire à la vie. Mais qu’est-ce que c’est ? C’est le sentiment du libre et l’amour du libre. Tout soudain l’on se sent maître et comme retiré du malheur imminent. On se dit, comme au danger sans mesure, cette parole étonnante : « Que m’importe, après tout ? » Du même mouvement on reconnaît le semblable ; on lui laisse du champ et du temps. Du temps ! L’impatience n’a pas fini de gâter tous les biens, sous ce ciel des hommes. Et l’art de persuader, de qui toutes choses dépendent finalement, ne manque guère de s’annuler, au bord de la dernière minute, par un désir de forcer, qui remet tout en question. Il n’est pas d’homme, et quand ce serait dans une question de pure géométrie, il n’est pas d’homme qui ne se refuse si je le presse ; et la puissance de mes raisons est annulée, dès qu’elle pèse comme une arme. Avoir raison de quelqu’un, voilà une manière de dire qui devrait nous éclairer ; on y voit comment raison devient guerre. Mais guerre ne prouve rien. Et preuve ne prouve rien ; ou, comme on dit, prouve trop. Il faudrait savoir émousser la preuve, et s’en tenir, dans les conflits d’esprit, qui sont les vrais conflits, à ce beau mot de proposition, qui se trouve désigner nos plus fortes pensées. Autre leçon du commun langage.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXVII)

1157

L’humilié est le même homme que l’orgueilleux ; cet homme est bridé et étranglé. La modestie au contraire est une force nue et prompte ; c’est le beau moment de l’homme ; et j’aime à la définir par un état des muscles ; oui, un état aisé et délié. Comme le maître d’escrime enseigne aux apprentis, qui ne le croient point, que le vrai moyen de frapper vite n’est pas de se tendre, mais au contraire de se détendre ; comme le maître de violon enseigne à l’apprenti, qui ne le croit point, que la main ne doit point serrer l’archet, si l’on veut conduire, étendre, élargir le son ; ainsi je veux enseigner à l’apprenti de n’importe quel savoir qu’il ne doit point se raidir ni s’étrangler par les signes de l’attention et du désir. Il ne me croira point ; et le maître de savoir non plus ne me croira point, lui qui serre la gorge, élève la voix, et bientôt crie dès qu’il veut former une idée.

C’est que ce n’est pas une petite science, ni facile que de savoir vouloir ; et presque tous commencent par serrer les dents, comme le chien. Ce n’est point qu’ils aient une adoration passionnée d’eux-mêmes, ou une jalousie, ou une féroce ambition ; ils le croient peut-être, et je pourrais le croire aussi de moi-même lorsque je suis entraîné à la colère. Mais ce n’est point par là que je dois me considérer, ni me juger, ni me redresser. Au contraire, c’est par gymnastique et musique, comme voulait Platon, que je me dois assouplir ; **[**le repentir n’assouplit point. Le mal du repentir c’est que l’on pense beaucoup à soi. Colère contre colère ne gagne rien. C’est à moi de penser d’abord sans violence ;][[1505]](#footnote-1506) et cela me détourne des amères pensées, qui sont toutes filles d’attention étranglée.

Je veux nommer attention déliée cette simple, libre et puissante modestie que l’on remarque dans les bons écoliers. Aussi mon avertissement n’est point : « Faites attention ; regardez-moi ; serrez les poings et mordez-vous les lèvres », mais au contraire : « Ne prétendez point ; laissez mûrir ; nous avons le temps ; sourions ; ne courons point. L’idée s’enfuit ? Elle reviendra, et nous la verrons alors au visage ». Et si j’étais maître de chant, je n’aurais même pas ce discours à faire ; je n’aurais qu’à écouter ; car la moindre envie de plaire fait une écorchure sur le son. Voilà par où j’ai compris pourquoi Platon prend la musique comme une gymnastique plus subtile et plus puissante.

La politesse est aussi un repos et une assurance sur ce que l’on doit dire et faire, qui exclut la timidité et la maladresse. Seulement la politesse ne vise à rien ; l’invention est proprement son ennemie ; au lieu que la modestie vise fort loin. Chacun a pu remarquer que la politesse détourne de penser ; non par la crainte des pensées mêmes, mais plutôt par la crainte de l’agitation laide et sotte qui est l’effet ordinaire des controverses. C’est seulement faute de modestie que la politesse va aux lieux communs. Ils disent qu’ils craignent les idées neuves et hardies ; mais je crois qu’ils craignent les passions et la mauvaise tenue ; non du peuple, mais d’eux-mêmes. Ils ne savent pas comment s’y prendre pour penser. Ainsi ils aiment mieux risquer de perdre dans une guerre tous leurs enfants mâles, mal lointain, que se jeter dans les chemins inconnus de la paix, mal prochain. La paix fait guerre, parce que la paix est neuve.

La modestie a donc raison de viser loin ; elle peut encore plus qu’elle ne croit. Ce sentiment juste ouvre aussitôt des perspectives sans fin, qui éveillent quelque chose de plus fort que l’espérance. Il suffit d’oublier un moment ce malheureux Moi, qui toujours mâche l’humiliation ; et c’est en déliant les muscles qu’on y arrive. Ainsi est assis le bon écolier à son banc, moins soucieux du vrai, du bien et du beau que de ses cahiers et de sa plume ; l’air distrait et peut-être même négligent ; peu soucieux de s’affirmer, de régner, d’imposer sa propre loi aux choses et aux gens ; mais l’esprit aussi vif qu’un jeune chat. **[**Je veux dire qu’il guette l’idée comme un peloton de laine et prend ses mesures pour le faire rouler d’un bon coup de patte. Toute idée de culture est alors effacée ; il voit en Dieu sans dire merci. Je reconnais le modeste à ce bon sourire.**][[1506]](#footnote-1507)** Il ira loin, s’il garde la modestie.

5 décembre 1929 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXVIII)

1938 EH LXV « La modestie » (*absent de EH1*)

1158

La politique de l’enfant gâté va directement contre cette vie des travaux et des marchés qui est la vie politique même, et qui devrait porter la pensée politique. Mais nous avons vécu d’abord selon la famille, c’est-à-dire selon la tyrannie du sentiment. Le sentiment est ami du don, et ennemi de l’échange. Aussi celui qui vit de plaire, à la manière de l’enfant, veut-il mépriser les affaires d’argent. Il ne le peut, et nul ne le peut. Mais toujours est-il que, par l’ordre et la division des travaux, il se rencontre trop de ces grands enfants qui n’aperçoivent point de lien entre leurs faciles travaux et les profits qu’ils peuvent espérer. Un banquier, un avocat, un professeur finissent par considérer leur gain comme un salaire, c’est-à-dire l’équivalent d’actions suivies et souvent ennuyeuses dont ils se chargent, et dont ils délivrent ceux qui sont occupés à produire. Ils finissent ainsi, mais ils ne commencent pas ainsi. Ils croient d’abord et ils aiment à croire qu’ils sont payés pour plaire et pour persuader. Ils croient vivre de faveur, et peut-être est-ce d’abord vrai. Dans les professions dites libérales on ne peut servir que si l’on est d’abord choisi et préféré. Ce genre de prudence, qui se compose de politesse, et aussi d’un fond de gentillesse ou de grâce enfantine, définit la vie bourgeoise en ses premiers pas. D’où l’on peut attendre un genre de religion et un genre de politique. Et c’est un aspect de l’idée marxiste, d’après laquelle les opinions, les mœurs et l’idéal d’un homme dépendent de la manière dont il gagne sa vie. J’ai observé que les hommes nécessaires, j’entends qui sont choisis sans se soucier de plaire, sont aussi moins empêtrés de politesse et en quelque façon plus prolétaires que leurs médiocres seconds. Il y a heureusement un peu de cynisme en tous ceux qui exercent une vraie puissance.

Je dis heureusement. Pourquoi ? C’est que les plus grands maux humains se développent par ce que j’appellerai la surenchère des sentiments sublimes. Il y a bien de la politesse dans l’esprit de guerre. Une des faiblesses du pacifique, c’est que, par un effet assez paradoxal, il est déplaisant. La prudence est utile dans les actions, mais elle dépare les discours. La plus difficile condition de la paix est un refus de concorde, par vouloir examiner. Et au contraire l’accord de politesse, qui s’élève aussitôt à l’enthousiasme, est la guerre même en son départ, comme on l’a vu cent fois. Ces moments sont heureux ; il en reste quelque chose dans toutes les conversations flatteuses. La déclamation belliqueuse s’avance, plus ou moins discrète, mais toujours comme un lieu commun assuré d’approbation, et presque comme une leçon de bienséance. Il faut être enragé à se nuire pour ne point saluer ces drapeaux de la bonne société. On devine que l’homme qui cherche faveur se fait aussitôt porte-drapeau. Ces discours ne sont pas difficiles à faire ; ils ne coûtent rien ; aussi vont-ils à l’extravagance. Ajoutons[[1507]](#footnote-1508), afin d’être juste, que le sublime est agréable à ressentir, et enfin, ce qui est honorable, que tout homme est prêt à tenir les beaux serments qu’il a faits ; car la honte est un sentiment insupportable.

Le prolétaire pur est celui qui n’entre point du tout dans ce jeu ; celui qui ne fait que servir, et qui n’a jamais besoin de plaire. L’industrie usinière produit en abondance ce genre d’homme. Mais dès que l’ouvrier s’emploie à de petits travaux sous l’œil d’un homme poli, la flatterie revient. Et, bien mieux, on peut dire que l’industrie même prélève, pour des travaux de bureau, les meilleurs souvent des prolétaires, dont elle fait aussitôt des bourgeois, seulement par cet air de faveur qu’elle leur donne à respirer. Le moindre changement dans le costume en dit assez long là-dessus. Il y a des têtes de fer qui ne changent point, surtout lorsqu’ils ont vu comment le piège est fait. Mais on peut donner comme règle que ceux qui participent d’une façon ou d’une autre à la fonction de penser pensent presque tous bien, comme on dit, c’est-à-dire mal ; j’entends qu’ils pensent pour plaire. Et je crois que les intérêts des puissants ne jouent ici aucun rôle ; l’homme n’est pas si rusé. Tous les maux de la guerre se préparent, et enfin se font par le bonheur d’être approuvé, par la coutume d’être poli, par ce mirage de la faveur, suite d’enfance, qui nous cache les vrais ressorts. L’économique, il est vrai, nous mène, et finalement nous ramèn ; mais nos chères pensées d’enfance s’étudient à le mépriser ; et, si l’âge nous éclaire, il apporte aussi avec lui des raisons trop pressantes de chercher faveur. Tout mendiant est bourgeois.

« 1er décembre 1929 » (VE)

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXIX)

1942 *VE* LXXXVI, « Rançon de la politesse »

1159

On me contait des histoires de Lourdes ; notamment qu’un brave homme de prêtre, évidemment de bonne foi, se proposait d’exiger de tout malade un dossier complet, un examen radiographique, enfin, une description aussi serrée que possible de la maladie avant le miracle. Méthode que l’on jugeait imprudente. Qu’une guérison prompte, accélérée par un mouvement enthousiaste, soit prise pour miracle par une foule vociférante, cela sera toujours ; et ceux qui veulent conduire les hommes d’après le jeu puissant de l’imagination feraient bien mieux de s’en tenir à cette touchante apparence, attendu que le miracle, considéré à la loupe, risque d’être toujours contestable. Sur le fond même, que dire ? Nous ne savons pas tout ; sommes-nous jamais en position de nier ? Voilà ce que j’entendais, et autres propos.

Là-dessus, il me vint à l’esprit d’attaquer le problème en me servant d’un outil un peu plus robuste. Un miracle, me dit-on, est fort difficile à constater. Qu’est-ce que constater ? Voici un faiseur de tours très habile. La muscade était sous le gobelet ; je la retrouve dans ma poche ; je me défiais, je surveillais, j’ai même obtenu que le miracle fût recommencé. En vain. Toujours la muscade fond ici et se montre là. Je n’y comprends rien ; mais enfin je constate ; il le faut bien. Maintenant qu’est-ce que je constate ?

Quand une muscade passe d’un lieu dans un autre (et c’est cela que l’on veut me faire croire), comment est-ce que je constaterai qu’elle a réellement passé du gobelet dans une poche de gilet ? Il faudra que je puisse la suivre de position en position, soit que je perçoive le mouvement au ralenti, soit que je la[[1508]](#footnote-1509) saisisse par quelque procédé d’enregistrement, comme la photographie, soit que je la surprenne au passage par des traces ensuite soumises au grossissement. Mais le néant ne peut être constaté. Tant qu’elle passe sans laisser de trace, ni aucun genre d’effet appréciable sur le parcours, je ne puis pas constater qu’elle passe ; au contraire je constate qu’elle ne passe pas. D’ailleurs je puis faire toutes les suppositions que je voudrai, deux muscades semblables, des doubles fonds, ou seulement l’extrême dextérité du faiseur de miracle, ou bien une attention insuffisante dans le spectateur. Mais aucune de ces suppositions ne me dispense de constater ; tant que je n’arrive pas à vérifier, au moins par quelques indices perceptibles, une de ces suppositions, ou bien toutes ces suppositions ensemble, mes suppositions ne sont point des connaissances.

Je serre le miracle de près ; c’est qu’il le faut. Avant que je croie, il faut que je sache à quoi je vais croire. Or, si un miracle se laissait suivre de l’œil en quelque sorte, si je pouvais le ralentir, le grossir, le recommencer, le creuser, comme je fais d’une bille qui roule, d’un gaz que je prépare, d’une nourriture dont je suis les effets et les résidus, ce ne serait plus un miracle ; ce serait un fait comme tous les faits ; car il n’y a pas un seul fait réel que l’on connaisse parfaitement bien, par exemple, éclipse, réaction chimique, digestion ; mais il suffit qu’on soit sur le chemin.

Si au contraire vous définissez le miracle par cette condition qu’il y a un trou dans l’événement, une partie où la connaissance n’a pas les moyens d’entrer, enfin un néant d’objet, comment voulez-vous que je constate cela ? Il n’y a rien alors à constater dans ce qui est proprement miraculeux ; on ne peut que croire, sans pouvoir dire même ce que l’on croit. Car que l’arsenic pénétrant dans les tissus en dose faible active la nutrition, on peut le constater ; mais que la Vierge ait cicatrisé une plaie, on ne peut que le croire ; et tant que l’on constate seulement bourgeonnement, défense contre l’infection, élimination, et choses de ce genre, on décrit seulement, dans le miracle, ce qui n’est pas miracle. Comme dans l’exemple des muscades, il ne peut y avoir miracle que par l’absence, sur le parcours, de quoi que ce soit qu’on puisse constater. Je constate qu’elle est ici, puis qu’elle est là ; et pour le passage, je constate, s’il y a lieu, que je ne constate rien. Maintenant puis-je constater qu’il ne peut y avoir rien à constater ? Cela est absurde. L’impossibilité de constater n’est pas un fait alors, c’est une idée ; je dirais plus simplement une supposition.

« 5 octobre 1929 » (VE)

*La Lumière*,5 octobre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXX)

1942*VE* LXXXV, « Du miracle »

1160

La guerre chimique, seulement imaginée, ne fera pas plus d’effet que l’autre. L’homme n’est point un animal peureux. L’ambition, c’est-à-dire le risque avec l’espérance, voilà ce qui le tire d’ennui ; voilà ce qui lui plaît. Il n’y a pas un homme sur deux qui demande seulement qu’on le laisse à son existence telle qu’elle est réglée et prévue. Beaucoup souhaitent un changement ; ils y voient l’occasion d’essayer, d’inventer, de spéculer. Tant de fortunes sont nées de la guerre ! Et ils savent bien aussi, car c’est une sorte de lieu commun, qu’un homme prudent, et qui sait son métier, trouve souvent le moyen, et même sans le chercher, de servir sans grand péril. La guerre ne leur apparaîtra donc jamais comme un cataclysme ou une explosion qui, à coup sûr, les mettra en pièces. Ils se voient en danger, mais ils ne se voient point perdus. J’ajoute qu’aucun homme ne peut imaginer sa propre mort ; la vie même repousse cette idée. Il se sent vivant, et il se voit vivant. C’est la raison pour laquelle les châtiments ont si peu de puissance ; un criminel ne pense qu’à échapper, de même qu'un aventureux banquier ne pense qu'au gain. Encore bien moins arriverez-vous à effrayer, par cette punition de la guerre en perspective, la masse des hommes qui n’oseraient point contre l’opinion, mais qui attendent l’occasion d’oser honorablement ; qui se voient loués dès maintenant, pour la moindre audace en paroles, et méprisés pour la moindre prudence et pour le moindre essai de refus. C’est pourquoi l’homme moyen est difficile à gouverner.

J’avais pensé tout haut. Castor, qui m’écoutait, m’interrompit là. « Je crains, dit-il, encore plus la vertu. Nous sommes administrés par des hommes qui aiment leur métier et qui font très bien ce qu’ils font. Nous avons des bureaux de travail, des bureaux de la paix, des bureaux de l’hygiène, des bureaux de l’aviation, des bureaux d’infanterie, d’artillerie, d’explosifs, de gaz empoisonnés. Je lis quelquefois les rapports qu’ils font et les réformes qu’ils proposent ; tout cela est terriblement raisonnable. La paix me paraît assurée, et la guerre aussi. Toutes ces machines me semblent très bien montées ; elles ronflent au banc d’essai. L’homme de la paix sait son métier ; il n’oublie rien. Le même homme, s’il a charge de préparer et d’essayer des gaz toxiques, n’oubliera rien non plus. L’entraîneur d’hommes fait son métier et lance les vagues d’assaut. Chacun creuse devant lui ; personne n’imagine que son cher travail puisse être méprisé, diminué, limité, supprimé. Chacun aime les pensées qui le font vivre. Et, comme Tolstoï l’a expliqué dans *Résurrection,* il n’est pas un homme en place en qui le dévouement à une grande cause ne se confondent point avec l’amour de la puissance et l’amour de l’argent ; mais cela n’affaiblit nullement, en l’homme qui sait, la puissance de travail et la conscience professionnelle ; bien au contraire. Nous sommes prêts, pour le meilleur et pour le pire ; également prêts. Telle est la pensée de l’État. On voudrait concevoir quelque fonctionnaire suprême qui ajuste tous ces rouages et qui les subordonne à quelque idée. Je vois plutôt que les arbitres suprêmes, ceux qui nous représentent, sont menés par les grands commis ; car que font-ils, sinon les approuver, les payer et les décorer tous également ? »

« Qui ne voit point ces causes, lui dis-je, il n’est qu’un enfant. L’effort direct, ici, ne remue rien. Mais je remarque que certains efforts indirects finissent par remuer quelque chose. L’effort ouvrier vise directement le bien-être, et aussi un certain ordre ou une certaine logique de la production. L’effort bourgeois va directement contre les abus du pouvoir. L’esprit clérical est ici l’ennemi de choix ; non qu’il soit redoutable ; mais plus d’un tyran sans mitre se trouve menacé et comme cerné par la même manœuvre. Tous ceux qui s’instruisent et qui instruisent poussent dans le même sens, sans le vouloir et même sans y penser ; la guerre même veut des hommes qui aient des connaissances et qui jugent bien. Or tous ces lents mouvements, tels qu’ils se composent, vont à la paix par des chemins cachés. Ce sens politique, ce sens de taupe, voilà ce qu’il faut cultiver ; voilà ce qui rendra confiance au bulletin de vote, chose petite, chose ambiguë, chose suffisante ; seulement, il faut s’y mettre et aimer l’ingrat et obscur métier de citoyen. Et d’abord, ne point se fier du tout au plébiscite de l’épouvante. »

*La Lumière*,2 novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXXI)

1939 SM2 XXVII « L’épouvante »

1161

« L’économique, dis-je à Castor, est le nouveau Sphinx. L’argent nous tient tous et nous gouverne. Semblables à des aveugles, nous sentons comme au bout de nos doigts des fils ténus, mais impossibles à rompre. Nous passons notre temps à croire que nous pouvons traverser, et à constater aussitôt que nous ne le pouvons pas. Toujours est-il qu’il y a quelque chose de clair à mes yeux, c’est que nous ne formons, ni les uns ni les autres, aucune notion de l’argent. Les forces de la nature sont transparentes à côté ; nous disons que nous ne savons pas de quoi elles sont faites ; mais nous savons quelque chose de mieux, nous savons comment elles sont liées, comment elles dépendent les unes des autres, comment l’air entretient le feu, comment les vagues d’eau montent et descendent, et à quelles conditions un navire flottera. Mais ce que c’est qu’être riche, nous ne le savons que par l’essai ; nous n’y comprenons rien ».

« C’est ce qui fait, répondit Castor, que l’avarice est impénétrable. Toute la pensée de l’avare tient dans sa main, qui ne sait pas payer. Peut-être, de cette main, et à force de palper les fils d’argent, peut-être a-t-il formé ce préjugé que toute richesse est perdue dès qu’on se croit riche. Et il se peut bien que celui qui marchande jusqu’à user toute patience, comme fait le paysan, soit le seul qui pense à l’argent comme il faut. C’est renoncer tout à fait à comprendre, et je crois que c’est toute la force des vrais manieurs d’argent. Le banquier qui comprend est déjà sur sa ruine ; et cela même, que je vous dis, je ne le comprends nullement. Mais vous, qui aimez les mots à double sens, vous devriez être averti, je ne dis pas éclairé, par le mot spéculation qui désigne à la fois une vue de l’esprit et un téméraire usage de l’argent ».

« Juste, lui dis-je. Mais je ne puis comprendre que des pensées comme celles-là ne vous aient point ruiné. Toute pensée n’est-elle pas un trou à la bourse ? »

« Il y a, répondit-il, remède à tout. On peut se faire une routine ; et le grand secret, dans le fond, est peut-être d’aimer mieux le travail que le gain. C’est un bon trait, dans Balzac, que Grandet rabotant et clouant une marche d’escalier ; il se dépense là, et même je crois bien qu’il chante. C’est qu’alors il produit. Je retrouve la chose, la chose fidèle, qui est rude souvent à toucher, mais qui ne trompe point ».

« L’homme, repris-je, serait donc le trompeur, et, en quelque sorte, l’élément perfide. Et l’argent, peut-être, est un signe double. Signe de la chose faite, ou, pour mieux dire, du travail, il serait la valeur même, et comme le régulateur physique de notre vie mentale, si naturellement instable. Mais, comme signe de puissance, l’argent serait chose non moins changeante et décevante que l’imagination elle-même ».

« Argent contre argent, alors, dit Castor. N’est-ce pas un peu la même chose que police contre police ? Quoi de plus utile et de mieux mesuré que la police ? Aussi aimons-nous cet agent et son bâton blanc ; mais la puissance vient tout gâter. Et l’on voit des luttes de puissance contre puissance, ou de police contre police, sans raison, ni mesure, ni résultat. C’est que la mesure, qui est ici la sûreté, s’est trouvée tout à fait oubliée ».

« La guerre, oui, lui répondis-je ; et il y a des guerres d’argent, comme à la Bourse, où la vraie mesure, qui est ici le travail, n’est plus comptée, argent libre, argent fou ».

« Faible lueur, dit Castor. Mais je ne puis réellement comprendre que l’abondance d’argent appauvrisse, car j’admets qu’un changement dans la proportion des richesses réelles, aliments, pétrole, coton, aux signes qui les représentent, diminue peu à peu le pouvoir d’achat de l’argent ; mais cela ne fait pourtant pas qu’on soit plus pauvre, c’est-à-dire que l’on manque d’aliments, de pétrole, de coton ; si ce n’est que beaucoup d’hommes, se croyant riches, cessent de produire, et qu’ainsi les métiers se perdent ; mais cet effet serait lent et presque imperceptible. Les Espagnols, autrefois, ne pouvaient comprendre ni constater que l’arrivée de navires chargés d’or les ruinait pour longtemps. Il faut donc plutôt penser que l’argent libre, comme vous dites, fasse naître en tout homme une sorte de folie, d’où des échanges absurdes, où le produit, c’est-à-dire le travail, ne figure point. Mais quel est le chemin de la cause aux effets, c’est ce que je ne puis saisir, car l’imagination brouille tout. Argent, la plus sûre des choses, et la plus trompeuse ; ce que l’avare sent très bien, comme par un toucher aveugle ».

*La Lumière*, 23 novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXXII)

1162

Ce que je trouve mauvais dans cette absence des radicaux, c’est qu’ils n’apprennent pas le métier. Le moindre poste de ministre les formerait à une manière vive de percer et de décider à travers le fatras scolastique ; seulement il y faut un peu de temps, et au moins une familiarité, comme pour ces tableaux de téléphone à lignes multiples ; c’est d’abord effrayant, et, quand on a pratiqué seulement quinze jours, ce n’est rien. Maintenant supposez que l’apprenti se trouve seul pour commencer en présence de quelque grand tumulte, de sonneries enragées, et de messages précipités comme ceux que l’on entend à la Bourse, l’apprenti sera méprisé, et qui pis est, par lui-même méprisé ; il aura peur, et pour tout son avenir ; il sera petit garçon ; il sera gouverné.

La bonne intention, les idées, les plans de gouvernement que l’on fait tout seul, cela ne manque guère, et cela ne fait rien. Beaucoup croient que l’apprentissage de la politique se fait dans les comités et dans les réunions, par réfutation et persuasion. Mais ce n’est que le dehors. L’obstacle n’est pas tant dans les passions des assemblées ni dans les émotions de la rue, mais bien plutôt dans la coalition des intérêts, dans la ruse administrative, dans l’intrigue qui ne dit mot. L’instinct mollusque, on voudrait dire madréporique, tend ses mêmes petits pièges, gagne deux ou trois fois, et paralyse l’homme. La dernière fois que notre Caillaux, qui sait le métier, parut aux finances, il commença par se débarrasser d’un gouverneur de la Banque de France ; cet acte précis et vigoureux ne fut point critiqué ; le pouvoir, quand il sait, a des mouvements irrésistibles, et qui ne sont difficiles qu’en imagination. Je conclus aussitôt, à ce moment-là, que tout irait bien. Mais ce ministre fut aussitôt abandonné par ses collègues, qui, eux, ne savaient pas le métier. Parmi eux j’en vois deux qui sont considérables, par l’éloquence ou par le sentiment ; ce sont de bons enfants, mais ce sont des enfants. Le système muet les prend dans ses trappes ; et l’homme moyen se méfie. Un chauffeur dévoué, c’est quelque chose ; mais il faut d’abord qu’il sache conduire.

Aussi n’ai-je point ri de ces innombrables sous-secrétaires d’État. Les petites raisons, qui sont de tactique, ne me cachent point la vraie manœuvre ; il s’agit de mettre à l’école un bon nombre d’hommes encore neufs, et de préparer des équipes et des chefs. Le parti des privilégiés se consolide et s’étend. Le citoyen se résigne, parce qu’il a d’autres affaires et d’autres soucis. Il se peut que ce jeu abstrait, qui consiste à se fortifier dans l’opposition, en attendant l’heure, soit le plus décevant de tous. Les grands partis, et bien tranchés, sont des mirages de l’espérance. L’Affaire Dreyfus eut ceci de bon qu’elle rompit les partis, et nous gagna des transfuges ; beaucoup de modérés prirent en horreur leurs propres maximes. Le même mélange et le même brassage des partis peut se produire par une opposition oscillante et mal limitée. Au contraire nous voyons que le parti socialiste, qui refuse le mélange, se trouve réduit à la contemplation, et même le sait. Il y a une sorte de peur du pouvoir, en ces hommes retranchés. C’est qu’ils n’apprennent que le métier de refuser ; quelques-uns même le savent très bien. Mais gouverner une administration justement célèbre, c’est tout à fait autre chose que de gouverner un parti.

Un homme d’État, de quoi est-ce fait ? On grossit toujours, je suppose, la part de la connaissance ; d’autant que la masse fatigue l’esprit, ce qui fait un genre de modération. Le principal, à ce que je crois, est d’être bien servi ; mais le commencement de tout est de n’avoir pas peur. Chacun craint ici le timide ; on sait bien que ce n’est pas par ignorance qu’il fera marcher l’accélérateur, au lieu de serrer le frein. Que j’imagine de belles promenades en auto, cela ne m’avance guère ; et si j’étudie en physicien, le moteur à explosion, cela ne m’avance pas beaucoup plus ; il faut que je monte sur la voiture, et d’abord en second. D’autant que ma comparaison est bien faible ; car les commandes de la politique ne sont point leviers et manettes ; ce sont des hommes vêtus d’importance et qui regardent l’apprenti. Ce n’est rien, mais il faut s’y faire. Dans l’opposition on apprend l’art de persuader, nullement l’art de commander. Bref je voudrais, en nos ambitieux, un peu plus de ruse.

*La Lumière*, 30 novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXXIII)

1163

Je me souviens d’un camarade qui jouait au photographe. Nous étions enfants. Je représentais celui dont on faisait le portrait ; c’était le rôle ingrat. Mais lui au contraire imitait, à la manière des singes, tous les mouvements du photographe, le voile noir, la mise au point, le commandement. Depuis, toutes les fois que j’ai vu sur l’écran quelque homme d’État, ou quelque industriel, ou quelque bandit, j’ai toujours pensé à ce jeu de mon enfance ; car il m’était clair, par les gestes mêmes, que rien n’était vrai, que la lettre lue n’était pas une lettre, que le repas n’était pas un vrai repas, et que le revolver ne pouvait tuer. Ce genre de spectacle, qui est sans épaisseur, formera un genre d’ambitieux, toujours de profil.

Dans l’épaisseur d’un homme, fût-il acteur, il y a quelque chose d’imprévisible. L’ombre sur l’écran, au contraire, nous ôte l’espérance et la crainte : son avenir est tout fait ; nous savons qu’il est seulement enroulé, et qu’il se déroulera. On peut siffler, on peut huer, cela ne fera pas seulement trembler l’image qui suit. Et, puisque les mœurs dépendent du spectacle, nous aurons l’homme de l’écran, l’homme de qui tout est prévu et su. Nous l’avons peut-être. Les avares à l’ancienne mode ne reconnaîtraient plus la richesse en ces signes à l’américaine, qui changent de maître en une heure. Est-ce posséder ? Il semble qu’au-dessus des travaux réels et des échanges réels il se forme un lieu abstrait et comme aérien où le paiement, la dette, l’échange ne sont plus que des ombres sans épaisseur. L’or nous pesait aux doigts ; on le sentait partir ; mais, si vous avez un compte en banque, et si vous signez un chèque, ce n’est plus dépenser. Au vrai, dépenser c’est se dépenser, mais il arrive que les signes nous cachent la chose. L’action est alors facile et comme rectiligne. Mais mord-elle sur les choses ? Ou bien n’est-ce qu’un vain spectacle ?

Nous savons ce que c'est qu'un ambitieux[[1509]](#footnote-1510). Dès qu’il paraît sur l’écran, nous le reconnaissons ; il se pose de profil ; l’œil et la bouche nous font des signes assez clairs. Mais cela est sans épaisseur ; je le sais. J’ai remarqué qu’un homme véritable, un homme qui pèse, n’a jamais l’air de ce qu’il fait, ni de ce qu’il fera. C’est qu’il porte d’autres richesses, et comme de l’inutile, de l’inutile qui se retrouvera. Mais l’homme de l’écran est comme une machine, qui n’est propre qu’à une seule chose. Tout ce qu’il doit savoir, en cet emploi qui fut et qui est tout son être, il le sait ; il ne sait pas au-delà. Il a son plan de police, et son plan d’industrie ; il persuade comme une machine roule. On rêve, en le voyant, de quelque école des hommes d’État, d’où l’on pourrait sortir ayant en poche le diplôme de président du Conseil. Nous avons déjà une école de guerre d’où l’on sort homme de guerre. Mais Turenne en rirait. Ces bons élèves sont sans épaisseur ; ce sont des figures d’écran.

Il fait les gros yeux ? C’est qu’il a appris aussi cela. Il aime les arts ? Il est frivole à l’occasion ? Il fait des bons mots ? Il est fidèle à ses amis, et, si l’on peut dire, à ses ennemis ? Je le crois bien. Tout cela est inscrit sur son diplôme ; et aussi, je le parierais, qu’il doit prendre une maîtresse au garde-meuble. Mais tout cela est su d’avance, et d’avance épuisé. Il ennuiera, tel est son destin. Ses moyens abstraits ne mordront pas plus sur le monde, que ces milliards disponibles, êtres qu’on voudrait dire métaphysiques, parce qu’ils ont perdu le contact, parce qu’ils sont réduits, eux aussi, au rôle de signes sans aucune substance. Vous le niez ; et je ne puis le prouver. Mais nous avons plus d’un exemple de ces mouvements prétendus de richesses, qui ne se font que sur le papier. Nous ne pouvons retrouver le chemin qui joint ces choses abstraites au monde réel des travaux ; on peut craindre d’étranges répercussions ; mais le personnage sans épaisseur a lancé son geste plat ; il ne cherche pas plus loin. Je ne lui dirai ni « tragédiante », ni « commédiante », car c’est trop dire, mais seulement : « Cinéma ! Cinéma ! »

*La Lumière*, 7 décembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 3e année, n°12, 20 décembre 1929 (CCLXXIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930

1164

Je vois que l’on espère beaucoup de quelque homme éminent, qui assurerait l’ordre et la prospérité. Selon mon opinion, ce genre d’éminence appartient aux grandeurs moyennes, et n’est pas difficile à trouver. Je lui veux seulement assez de vanité pour que le métier de gouverner ne l’ennuie pas. Après cela, je ne considère pas comme miracle le soin de la police intérieure, parce que le jeu des intérêts, qui n’est point flexible, laisse peu à faire au gouvernement. On a vu, en ces dernières années, quelle est la résistance de l’état mercantile, dont l’armature est heureusement forte. Manger n’est pas beau ; mais manger gouverne et n’est point gouverné. Il reste une étroite marge d’administration, où le peu qui est à faire se trouve toujours fait, par la force du métier, toujours clairvoyante chez les agents subalternes. Ainsi, pourvu que l’opinion ne s’endorme pas et n’adore pas, tout va. Un quart d’heure de travail par jour, Monsieur le chef des bureaux ; et nous ferons semblant de croire que le surplus n’est pas vanité.

Pour la politique extérieure, je n’en dirais pas autant. Je poserais, là encore, comme un axiome de pratique, que les mesures nécessaires sont assez évidentes, et toujours dictées par la situation. Mais je sens aussi la menace des passions, qui est démesurée. J’ai voulu établir que les passions seules poussent à la guerre ; et cela n’est guère contesté dès que l’on consent à examiner. On doit comprendre d’après cela que la vertu essentielle d’un Homme d’État est de ne point montrer de passions, et encore mieux de n’en point avoir, dans la discussion des affaires internationales. Sous ce rapport, le type traditionnel du diplomate n’est point mauvais, et l’imperturbable politesse en doit être imitée.

Comme citoyen, je demande cela, et cela seulement. Ce n’est pas peu ; car le Grand Jeu est émouvant, surtout pour un parvenu qui parle au nom d’un pays naturellement fier. Au reste je pense que tout pays est fier, et j’aime un pays fier ; mais je veux un gouvernement moins vif que le citoyen moyen. Ce n’est pas le chef qui se bat ; je le comparerais plutôt à ce qu’étaient les témoins dans les affaires d’honneur ; n’ayant point à surmonter la peur, ils devaient se garder de colère. Donc, s’il se rencontre dans les discussions ou arrangements entre nations quelque chose qui puisse éveiller l’impatience et l’invective, que le chef coule à fond le plus petit commencement de ces passions en lui-même. Car c’est son affaire, à lui qui parle en notre nom, c’est même proprement son métier, de traduire toutes les situations en termes convenables. S’il s’anime et s’il improvise, il ne sait pas son métier.

Cette idée si simple, qu’un chef d’État qui fait le brave le fait aux dépens d’autrui, est maintenant populaire. En détournant les hommes d’État de discours honteux, elle les détournera aussi de cette folle ambition d’après laquelle le chef devrait jouer, sur la scène du monde, la comédie des bravades, des défis, et même des injures, à laquelle la masse laborieuse ne se livre que rarement et par humeur. Et il faut dire que ce jeu d’acteur tragique a plu longtemps, et peut plaire encore par un entraînement de foule. Le chef aurait donc pour mission de changer les émotions en passions ; et il faut convenir que tel est trop souvent le rôle de la raison, rôle servile, en chacun de nous. Mais heureusement les nations peuvent être plus sages que les individus. Et c’est le monde à l’envers si le chef est moins raisonnable que la foule. À bien regarder, l’honneur, qui porte si promptement les foules à l’action, est justement ce qui doit retenir le chef. Qu’il soit donc cérémonieux ; et, si ses pensées ont des épines, qu’il ne pense pas trop. Le peuple n’estime certainement pas assez la Majesté, même vide.

29 décembre 1929 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXV)

1939 SM2 XXVIII « Le diplomate »

1165

Platon n’est pas tout en mystères et en profondeurs. Son homme en trois parties, tête, poitrine, et ventre, se montre à moi souvent par ces crânes puissants, presque sans coffre et sans muscles, par ces gros appétits qui vont roulant, par ces hommes-tambours aussi, qui ne sont que caisses sonores, et qui déclament pour le plaisir. D’après cette structure, je devine déjà le défaut de chacun. Nos docteurs méprisent ces images, qu’ils jugent trop simples ; mais je les vois perdus dans le monde humain, et ne pouvant saisir, ni juger, ni piquer, faute d’une division convenable. Car les hommes qu’ils veulent décrire n’ont presque toujours que tête et ventre. Ils comptent bien la raison gouvernante, entendez les connaissances prouvées, les perceptions nettes, et les sages maximes. Ils comptent aussi les désirs et les besoins d’après ce ventre insatiable, comme parle le mendiant homérique ; et c’est de là qu’ils font naître les passions, peur, colère, envie, amour, haine, vengeance, et choses de ce genre, qui font une bonne partie des maux. Tout le déraisonnable viendrait donc du ventre peureux, avide, affamé. Contre quoi Platon dit comme en se jouant qu’amour est fils de richesse et de pauvreté. Cela doit nous avertir que le monde est remué surtout par les puissances d’orgueil et de colère, et que le besoin n’est pas notre moteur efficace, ni le père de toutes nos opinions. Et s’il y a quelque chose d’incomplet dans l’analyse marxiste, que du reste j’estime précise et forte, c’est parce qu’ils n’ont point assez distingué, comme on disait autrefois, l’irascible du concupiscent.

C’est une grande lumière sur l’homme si l’on sépare, dans ce qu’il doit gouverner par sa prudence, ce qui est besoin et appétit, qui vient de pauvreté, de ce qui est emportement, qui vient au contraire de richesse accumulée. Les politiques soupçonnent bien, par les effets, que ceux qui manquent de tout ne sont pas les plus redoutables, et que la misère, qui a tant de raisons d’oser, n’a point la force d’oser. Au surplus, ce genre d’ambition, qui a pour principe le besoin, est aisément gouvernée, comme on voit dans ces récits où l’on jette des provisions aux loups poursuivants, ou des pièces d’or aux brigands qui sont sur la piste ; c’est ainsi qu’on divise et qu’on règne. Et l’on a souvent remarqué que l’excès de l’injustice n’est pas ce qui annonce la fin de l’injustice.

La colère est bien plus à craindre dans un homme vigoureux et reposé ; et ces mouvements, qui s’annoncent dans le thorax et autour du cœur, sont les plus difficiles à gouverner. D’abord par un besoin de dépense, qui met l’homme en action pour la moindre cause ; surtout par cette loi d’entraînement, ou d’emportement, qui fait que le commencement de l’action éveille tout le corps, agite les muscles, excite le cœur, et ainsi s’accroît comme l’avalanche. Regardez comment une colère s’élève, et de quoi elle se nourrit ; son aliment est en elle-même. Comme une meule de paille, par une étincelle, elle brûlera toute ; c’est qu’elle ne demande, comme on dit, qu’à brûler ; cette énergie est suspendue, disponible, instable. C’est ainsi que l’action fouette l’homme et l’irrite, de façon qu’il crie parce qu’il crie et frappe parce qu’il frappe. Ici est la source des passions conquérantes, qui poursuivent quelque lièvre dont elles ne feront rien, et dont elles ne voudraient pas, comme dit l’autre, s’il était donné. On ne peut jeter un os à ce genre d’ambition-là ; elle ne cède qu’à la fatigue. Ainsi va l’amour conquérant, qui ne compare jamais le gain avec la dépense, et qui s’échauffe au contraire par la lutte et l’obstacle. De même il y a une grande différence entre le chasseur économe de ses mouvements, qui chasse pour se nourrir, et celui qui chasse avec fureur et s’enivre à se dépenser. Ainsi va la guerre, fille d’ennui et de puissance, nullement fille de besoin et de désir.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXVI)

*SPS*, XXIX, « La colère et le besoin »

1166

Un canon est un puissant signe, certes ; force rassemblée et dirigée ; et le coup de canon est un cri émouvant, par quoi les peuples sont ramenés aussitôt sur leurs positions inférieures, d’esclavage et de puissance. César est jovial ; il sait ce qu’on peut faire avec mille hommes. Vous l’avez vu aimé et acclamé ; vous le verrez encore. Mais il faut penser que cet amour est bien méprisant, puisque la croix est toujours dressée au carrefour. Cet autre signe est d’esprit ; il dessine ses quatre angles droits que la nature ne fait jamais. Merveilleuse fortune d’un signe, puisqu’à cette universelle géométrie l’on a pendu le cadavre d’un supplicié, dont le crime est illustre entre tous ; il a méprisé César. La bonne femme se prosterne devant cet emblème séditieux. Pense-t-elle mépris et sédition ? On ne peut le dire. Elle ne sait le dire. Mais elle se trouve disposée selon le signe qui ouvre les bras. Le signe est le plus fort.

Signe d’opinion. La force gouverne. Comte aimait à donner cette formule comme un exemple d’axiome. Que Bonaparte mitraille la foule ou que des agents bien rangés barrent la rue, l’axiome joue. Il n’y aurait qu’à bien comprendre cela, et toute la politique serait dite. Jugée. Par elle-même jugée ; mais elle n’ose point. Elle cherche du mérite au poids de deux kilos, qui vient d’enlever si brillamment le poids d’une livre. Droit et gloire aux deux kilos ! Mais on en rit. À ce point de discernement, le vainqueur méprise les autres et soi. Tout s’éclaire dans une vie violente. Nous avons vu la force par son essence même humiliée, et refusant l’hommage. Tous ces hommes venaient adorer leur propre force ; mais ils n’y ont point trouvé de centre ; car un kilo se compose de grammes. Deux hommes sont plus forts qu’un, et la défaite plane avec la victoire ; il n’y a que les sots pour dire, d’après ce témoin à double face : « Maintenant nous serons toujours vainqueurs ». César ne dit rien.

Le calvaire, cependant, dit quelque chose. Il faut bien que ce quelque chose soit la pensée intime et familière de tous ; car tous élèvent ce signe. Je vois des évêques qui sourient à la force ; j’ai vu des aumôniers qui bassement imitaient le jovial César. Mais enfin ils portent au-devant d’eux la croix. Ce signe est plus fort qu’eux. Honneur au supplicié. Honneur à celui qui fut seul contre beaucoup. Honneur au jugement invincible, au jugement tout nu. Voilà ce qu’ils disent, ces princes de force, d’intrigue et de persécution. Et, bien mieux, voilà ce qu’ils pensent. Quatre angles égaux, et le juste sur ces angles cloué. Et toute la force, en cet Occident plein d’armées et roi de toute la terre, n’a seulement pas pensé à effacer le scandaleux signe. Elle n’oserait pas.

Il y a d’étranges remous autour de ce grand signe. Les princes de force l’élèvent bien haut, témoignant contre eux-mêmes. Et les héros de justice le traînent bien bas, témoignant contre eux-mêmes. Qu’importe ! Lorsque Jean Valjean, dans le livre depuis un siècle le plus lu, dit en regardant la croix : « Voilà le grand martyr », tous comprennent. Sans aucune parole, tous comprennent. Comprennent quoi ? Le signe sans paroles, le poteau indicateur qui n’indique rien, qui arrête tout net nos pensées conquérantes. Voilà ce que l’homme dit à l’homme ; il n’y a point de doute là-dessus. Tout est dit, et nous n’avons qu’à développer. Qui a développé ? Le Christ fut trahi tout de suite ; trois fois trahi. Quelle légende ! Observez tous les porte-croix ; aucun d’eux ne voit le signe qu’il porte. C’est aux autres que leur conscience parle. L’apôtre ne cesse de trahir. Mais le signe est fidèle.

Étonnant génie qui n’est de personne. L’art a tracé partout sur la terre ses grandes écritures, qui ne trompent point. Tout est dessiné et jugé. L’arc orgueilleux aspire le monde, et le rejette à lui-même ; c’est une porte qui ne mène nulle part. Le même vide des forces, des deux côtés. César passe. Il n’est pas de poème qui dise tant sur le triomphe. La croix, cette autre écriture, signifie plus sur l’autre ordre que ce que nos discours développeront jamais. L’esprit de Socrate, égal en tous, en tous reconnu ; le juste en croix, par sa justice même. Platon, en sa *République[[1510]](#footnote-1511),* avait dressé l’image en paroles ; mais pouvait-il savoir qu’elle s’élèverait aux carrefours ? Signe parfait. Dieu suffisant et véritable.

3 décembre 1929 ( ?)

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXVII)

1935 SE LXV « Le calvaire »

1167

Aucun homme ne pense jamais que sur les pensées d’un autre, et cette méthode est visible dans les plus profonds comme dans les plus ambitieux. Les premiers prennent ce qui leur est bon et poussent plus avant. Les autres rejettent beaucoup et quelquefois tout, par la méthode de réfutation propre aux avocats. Et cette polémique, dont on voit partout la marque dans nos manuels scolaires, est certainement mauvaise ; car de quel droit prononcerait-on que même la métaphore d’un poète n’enferme pas une idée profonde ? Les œuvres sont des faits humains ; les grandes œuvres nous sont apportées, comme dit Comte, par un cortège d’admirateurs ; cette sorte de rumeur, qui vient du passé, signifie certainement quelque chose. Si l’humanité jamais se montre, c’est bien alors qu’elle se montre, et il est de l’homme de s’y accorder, prononçant toujours que ce qui semble dépourvu de sens est seulement ce que nous ne savons pas comprendre. Préjugé commun ; préjugé fort, et qui oriente déjà la culture.

Toutefois ce n’est encore que le pressentiment d’une idée plus cachée ; car on peut former un préjugé plus étendu, et de plus grande portée, concernant la langue, qui est l’œuvre de tous. Il est maintenant familier à presque tous qu’un organisme vivant a pu se perfectionner peu à peu par l’élimination de ce qui est nuisible ou inutile ; d’où viendrait cette harmonie tant admirée entre l’oiseau et l’air. Par une élaboration du même genre, nous voyons que le bateau et la voile, comme le moulin, comme la faulx et la serpette, et la pelle du terrassier, ont pris, sans aucun inventeur et sans aucun calcul, la forme, les dimensions et la courbure convenables, par la simple élimination des mauvais modèles. La langue est aussi comme un outil, et qui, sans doute, répond aux besoins. On peut donc parier que tout mot d’usage correspond à une idée ; et un tableau correct des mots qui ont entre eux relation de voisinage dans ce qui est dit communément donnerait un sommaire des idées humaines concernant chaque question. Respect, estime, admiration, vénération, voilà une série de mots qui détermine souverainement une certaine région de l’âme et qui règne même sur l’observation de soi. Remarquez qu’à cette série le mot adoration veut être joint ; il faut même qu’on lui trouve une certaine place d’après les affinités ; et les affinités se reconnaissent aux manières de dire, selon qu’elles sonnent humainement. On ne dit pas indifféremment mémoire ou souvenir, coutume ou habitude. Et ce n’est pas un petit honneur aux Stoïciens d’avoir donné un adjectif à notre langue, honneur qu’ils partagent avec Platon. Considérée dans la langue, la pensée humaine est une donnée de l’expérience, et il n’est pas vraisemblable qu’il subsiste plus de graves erreurs dans la structure d’une langue naturelle que dans la forme d’un bateau de pêcheur ou d’un poisson.

À regarder seulement, comme Comte nous y invite, le double sens du mot cœur, on est conduit à des relations de première importance. Car ce même mot, qui désigne aussi bien la fatalité des passions que le plus haut courage, nous détourne de séparer les affections naturelles de tout vouloir et de tout serment. D’un autre côté, et par le sens le plus grossier de ce même mot, la physiologie est rappelée, et avec une précision telle qu’il n’est plus possible de confondre les entraînements du cœur avec les besoins. Ainsi celui qui parle selon l’usage pense toujours plus qu’il ne croit ; et toute la force d’un penseur est terminée, peut-être, à savoir ce qu’il dit. Autre exemple, la forte expression populaire : « ne pas savoir ce qu’on dit », nous ramène à cette même idée. Le poète joue continuellement ce jeu, d’après lequel ce qui sonne selon l’usage, et je dirais presque selon le gosier, doit toujours dire quelque chose de neuf. Et le poète gagne souvent. En tous, les plus fortes pensées sont de rencontre, et belles avant d’être vraies. Ce n’est point miracle. C’est se fier à l’humain discours ; c’est vraiment penser en compagnie.

La Psychologie et la Vie, novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXVIII)

1934 LIT XXIII

1168

Quand on dit que tous les hommes poursuivent quelque plaisir, l’un de manger et boire, parce qu’il est ainsi fait, l’autre de s’enrichir, parce qu’il est ainsi fait, l’autre de se dévouer, parce qu’il est ainsi fait, on n’a rien dit encore, on n’éclaire point du tout l’homme. Car les plaisirs ne sont point en étalage, à prendre ou à laisser, comme des denrées. Par exemple le plaisir de lire n’est rien pour celui qui ne s’est pas exercé à lire ; de même le plaisir de peindre, ou le plaisir de grimper en montagne. Chacun doit gagner son plaisir, et je dirais plus, le tirer de lui-même à force de travail ; et je ne vois point du tout d’exception à cette règle. Il est vrai qu’on envie ceux qu’on voit qui ont du plaisir, et qu’on les imite ; mais ce mauvais départ est ce qui fait que l’on s’ennuie. L’ennui vient de ceci que l’on croit que le plaisir est en un certain lieu, et qu’on n’a qu’à le prendre. Mais c’est folie, évidemment, de se mettre à barbouiller afin d’avoir part au plaisir de peindre ; et le plaisir de l’amateur, malgré l’apparence, suppose aussi un apprentissage ; on pourrait bien dire que tout plaisir est la récompense du généreux ; car il faut donner d’abord.

Au vrai les hommes se jettent dans l’action ; ils y essaient leurs puissances ; ils cherchent passage pour un génie qui est captif en eux et qui se remue. Autant qu’ils règnent sur leurs actions, ils y trouvent du plaisir ; et il n’y a de peine aussi qu’à sentir l’esclavage et l’impuissance. C’est pourquoi le bien-être ne résout rien. Un bien reçu n’intéresse pas. Le Gobseck de Balzac n’est pas un de ces avares imaginés qui entassent ; c’est un homme qui exerce une puissance, et qui fait mouvoir les passions comme sur une scène. On s’étonne de voir qu’un avare ne jouit pas de son argent ; c’est que l’argent n’est pas tant un moyen de jouissance qu’un moyen de puissance. L’amitié est une puissance, et l’amour aussi. Chacun sait bien à quel niveau l’on descend si l’on cherche seulement les plaisirs tout faits, sans la puissance qui les relève. Ainsi toute ambition mène fort loin.

On ne veut pas tenir puissance d’un hasard, ou d’une méprise ; on veut un vrai et grand et libre pouvoir. Il se peut qu’un musicien ait pris d’abord comme fin d’être acclamé ; mais ce n’est que vanité. Néron prétendait au rang d’artiste ; mais l’idée seule que l’applaudissement était payé ou forcé annulait l’applaudissement. Chose étrange, et que tout le monde comprend très bien, on veut l’applaudissement libre ; c’est dire qu’on veut le mériter. Suivez maintenant le musicien en son travail ; ce qui compte pour lui, c’est le progrès qu’il sent et dont il est seul juge ; c’est la victoire, même si le public ne la mesure pas bien, c’est le développement selon la loi intérieure. Et là-dessus l’ancêtre Aristote a dit quelque chose de bien profond, c’est que les plaisirs sont les signes des puissances. Ainsi c’est par le plaisir même, tout intime, et sans témoin que lui, que l’artiste juge qu’il s’est dépassé lui-même. Alors, oui, l’applaudissement compte, parce qu’on le juge libre.

L’obéissance est une sorte d’applaudissement, et soumise aux mêmes règles. Car l’ambitieux veut être approuvé ; l’ambitieux, d’un mouvement sûr, passe continuellement de vanité à orgueil et d’orgueil à modestie ; il faut enfin qu’il se juge digne, et qu’il soit sévère pour lui-même ; autrement, il faut dire adieu au plaisir ; il faut mépriser les autres et soi, et s’étourdir d’apparences. La gloire est creuse si elle n’est que bruit. On loue mon courage. Que me fait cela, si je sais que j’ai couru comme une bête affolée. Les hommes sont ainsi toujours rejetés au travail véritable, de soi à soi. Le moindre boxeur ici nous donne leçon ; car il ne veut point vaincre un adversaire malade ; il le veut fort et libre ; c’est presque aimer. L’écrivain aussi veut un lecteur clairvoyant, sans faveur, sans légèreté, sans pitié. L’écrivain qui méprise, au contraire, est bien malheureux, car il se méprise. Il n’y a aucun plaisir par là ; chercher le succès auprès d’un public que l’on croit ignorant ou sot, c’est descendre. Et il est vrai que l’intime plaisir est finalement le juge et le seul juge, et qu’ainsi le plaisir, ou la joie, ou le bonheur, comme on voudra le nommer, est le seul bien ; seulement il n’est pas à prendre ; il est à faire. Il est vraisemblable que le fond de toutes les utopies politiques soit de vouloir distribuer le plaisir comme on distribue l’eau.

« 16 novembre 1929 » (EH2)

*La Lumière*,16 novembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXIX)

1938 EH LXVII « La vraie gloire » (*absent de EH1*)

1169

On parle d’instruction, de réflexion, de culture ; on annonce que cela changera tout ; on remarque que cela ne change rien. En réalité, il s’exerce une pression continue et fort habilement dirigée contre l’esprit. Il y a une manière d’enseigner, que ce soit science, ou langues, ou histoire, qui va obstinément contre l’esprit. L’ancien apprentissage, qui n’est qu’esclavage, revient partout, sous les dehors du savoir technique. En bref, je dis que l’esprit n’a rien fait encore ; mais c’est qu’il n’est pas éveillé encore. Nous vénérons un entassement d’énormes pierres, et les vrais croyants apportent chaque jour une pierre, de plus. Tel est le tombeau de Descartes.

Il faudrait oser ; on n’ose point. Mais sait-on bien ? La doctrine du libre jugement est profondément enterrée. Je ne vois guère que des croyants. Ils ont bien ce scrupule, de ne croire que ce qui est vrai. Mais ce que l’on croit n’est jamais vrai. La pensée s’éveille un peu, tâtonne un peu et tombe dans l’être ; soudain, elle est chose et traitée comme chose. Imaginez un écolier qui cherche une solution, que ce soit un nombre, ou une construction géométrique, ou la traduction d’un vers latin ou d’un vers anglais. Il la cherche, et c’est un malaise et un petit supplice de chercher. S’il la lit du coin de l’œil par-dessus l’épaule de son voisin, il s’y jette, il est sauvé ; enfin il pense. S’il la lit sur son propre papier, ou dans son propre discours intérieur, il s’y jette encore ; il appelle cela sa pensée. Il a gagné, tout est dit. Je le compare à un homme qui creuse, et qui ne sait point se garder, ni sauter en arrière ; il laisse son outil sous le bloc, peut-être sa main, peut-être lui-même tout. Les preuves sont comme des pièges, un homme instruit est un homme en cage ; chaque connaissance ajoute un barreau. La règle de trois emprisonne le petit bonhomme, et le système emprisonne le grand homme. À la Bastille aussi, il y avait des prisons bien meublées, et des cachots vulgaires pour le menu peuple.

De quoi s’agit-il donc ? Il faut le dire. Il s’agit de l’esprit de Socrate, de l’esprit de Montaigne, de l’esprit de Descartes. Il s’agit d’une certaine manière de croire, et même le vrai, qui laisse l’esprit tout libre et tout neuf. Descartes, à des moments admirables, pèse sa propre physique, y reconnaît des suppositions, dit-il, assurément fausses, et d’autres assurément douteuses. C’est cette manière d’être assuré qui sauve l’esprit. Une belle proposition de mathématiques est vraie selon l’esprit, par l’ordre et l’enchaînement des notions ; mais, au regard de l’objet, elle n’est qu’une raisonnable préparation à penser. Le chimiste invente des atomes, et puis les décompose en atomes plus petits qui gravitent comme des planètes autour de quelque soleil ; belle machine pour penser plus avant ; belle construction ; idée. Mais s’il croit que c’est une chose, que c’est vrai, que l’objet est ainsi, il n’y a plus de penseur.

Où vais-je ? Il n’y a qu’un objet qui est l’homme en société et dans le monde. Et chacun, depuis des siècles, a pris le parti de croire avant de savoir. Or, ce croire fanatique est la source de tous les maux humains ; car on ne mesure point le croire, on s’y jette, on s’y enferme, et jusqu’à ce point extrême de folie où l’on enseigne qu’il est bon de croire aveuglément. C’est toujours religion ; et religion, par le poids même, descend à superstition. Suivez les démarches d’un partisan ; même des cris, même une bousculade heureuse lui font effet de preuves. La puissance revient, comme règle de l’esprit ; et, selon la loi de puissance, elle revient toute. Tel est l’esprit de guerre et de domination qui n’est pas seulement dans le despote, mais dans l’esclave aussi. Il y a des choses prouvées ; c’est entendu ; on n’y pense plus ; et voilà la pensée. Or, regardez bien, je dis que le contenu n’importe guère, et que la manière de croire gâte tout. D’autant que le despote raisonnable n’est pas longtemps raisonnable. Il faut donc que les hommes prennent le parti de juger, de penser, de douter. Obéir, il le faut bien ; mais rien n’est plus simple et rien n’est plus sain, si seulement on refuse de croire, si seulement l’esprit se garde. Et vous verriez, sous ces regards attentifs et libres, forts du vrai savoir, vous verriez comme le despote serait promptement un bon petit roi.

*La Lumière*,14 décembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXX)

1961 Propos sur des philosophes, XIX

1170

Il n’y a que les Marxistes aujourd’hui qui aient des idées. J’entends par idée l’idée de l’idée, car, pour l’idée immédiate, chacun la forme au bout de ses doigts, Et l’idée de l’idée, c’est que chacun pense selon ce qu’il fait. L’idée qu’un policier forme concernant l’art de persuader lui vient de cette étrange matière qu’il sait faire parler. Un banquier pense autrement ; un prêtre autrement. Je sais que le ministre pense son pouvoir, et l’avare aussi, mais autrement, sur d’autres objets. J’observais hier une équipe de poseurs de rails ; ce grand et lourd objet impose d’exactes pensées ; l’accord des mouvements importe autant à chacun que l’air qu’il respire. Le chef d’équipe, dont l’appel mordant va retentir jusque sous les chênes de l’antique forêt, fait une autre chanson que l’appel du paysan. L’obéissance aussi est autre. Supposer que les idées du paysan et de l’ouvrier n’obéissent point premièrement à cette musique rythmée et modulée selon le travail, c’est penser selon les livres. Et il est vrai aussi que celui qui pense selon les livres est un genre de diplomate qui a sa manière propre d’objecter et de concilier, parmi ses muets compagnons.

Imaginez un tisserand de lin, qui en est encore, par la fragilité des fils, à l’ancien métier, dans sa cave voûtée. La famille se trouve rassemblée, chacun travaillant autour du métier, et selon ses moyens, jusqu’aux petites mains qui rattachent le fil rompu. L’ancien apprentissage revit, l’ancien respect aussi, et l’ancien culte. Inventez quelque machine mieux réglée qui permette le tissage à la vapeur des plus fines toiles de lin ; voici la famille dispersée, les maisons serrées autour de l’usine, les logements sans air et sans jardins. Voici une autre discipline, d’autres pensées. La famille paysanne gardera les anciens dieux, qui sont et seront toujours les ancêtres ; autre religion encore, autre politique. Un champ de blé ne se laisse point faire comme une toile ; un champ de blé enseigne un autre genre de patience, une autre économie. Et chacun juge de la chose publique comme de sa propre maison.

L’idée prolétarienne, si j’en crois les discours, je la manque ; mais si je serre de près le métier, je la trouve. Elle n’est pas cachée. C’est une idée que le paysan n’aura jamais, à savoir que, ce qui ne va pas comme il faudrait, il faut y mettre les mains, et sur l’heure le changer. Mais on ne peut changer le blé sur l’heure, ni changer le nuage et le vent. Ces hommes qui portent un rail et le posent tous ensemble, leur destin dépend d’eux ; ils se font une certaine idée du chef ; non point du chef faible, irrésolu, conciliant, prolixe. La dictature du prolétariat est assez bien définie par ces brefs commandements. L’autorité que l’homme prend sur le cheval est tout à fait d’autre nature ; on y trouve une part de menace et de brutalité, jointe à une amitié d’étrange espèce ; ainsi l’officier de cavalerie est lui-même un produit de la nature et des travaux ; je devine déjà le discours qu’il se fait à lui-même en lisant son journal ; je sais quel journal. L’automobile et l’avion commanderont une autre politique. Et l’usine d’avions elle-même nourrira, c’est le mot propre, en l’ouvrier d’avions, une autre idée du progrès et des besoins qu’en l’ouvrier qui fait des couteaux ou des casseroles.

Et le Marxiste lui-même, je l’explique par sa propre idée. Car, tant qu’il est spectateur, il pense selon le discours, et selon le genre de puissance qu’il exerce par le discours. Mais dès qu’il est gouvernant, il pense pouvoir, police, armée. Il a son rail aussi à porter ; il pense selon le cri bref, oui ; mais comme le rail fait voir aussi des opinions, le cri change et l’idée change, et beaucoup plus vite qu’on n’oserait croire. L’idée fait la révolution. Il reste[[1511]](#footnote-1512) un chapitre à écrire, comment la révolution comme métier change à son tour l’idée ; car il y a une manière de prendre l’homme et de le manier, comme de prendre et de manier un rail ; seulement tout à fait autre.

*La Lumière*,21 décembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXXI)

1934 ECO XXII

1171

Les images de Noël sont étonnantes, et même, à bien regarder, subversives. Cet enfant dans la crèche, entre le bœuf et l’âne, et ces rois mages adorant, cela ne signifie pas que les pouvoirs vaillent un seul grain de respect. Il y a lèse-majesté dans ce vieux mythe ; et j’admire comment la pensée populaire tient ferme depuis tant de siècles. Par la vertu de chansons invincibles, et qui rendent un son inimitable, tous les hommes sur la terre, et non pas seulement ceux qui vivent d’obéir et de travailler, célèbrent maintenant une destinée misérable, relevée par la pensée, mais achevée par le bourreau. Toute la force des Césars, passée, présente et à venir, est ici publiquement déshonorée. Mauvais moment pour le chambellan, s’il se mêle de penser ; mais il s’en prive ; il est sot par privilège.

Supposons qu’il pense. Il voudra se tirer d’affaire en expliquant que c’est le vrai Dieu qui est représenté entre le bœuf et l’âne. Mais, en prenant tout à la lettre, il faut encore dire pourquoi Dieu a pris la forme d’un pauvre, d’un faible, d’un supplicié. De quelque façon qu’on l’entende, cela ne nous pousse toujours pas à faire cortège aux rois de guerre et de police. Que l’on croie ou non à la manière du charbonnier, cela ne fait pas grande différence. Car, dès que l’on n’a pas juré de rester stupide devant ces grandes fresques de la légende, il faut bien enfin se dire au moins à soi-même ce qu’elles signifient. Religion c’est jugement, et jugement des valeurs. Parmi les hautes valeurs, j’aperçois le travail, l’entr’aide, le pardon, l’esprit de paix ; la force est loin derrière, et même sans valeur aucune. Qu’est-ce que cela peut prouver au monde, dans l’ordre des valeurs, si vous êtes trois contre deux ? Là-dessus il n’y a point de querelle. Les prétendues querelles de religion sont d’habiles moyens pour masquer l’accord de religion.

Il y a même un accord d’irréligion, qui revient à honorer la force. Intriguer, s’enrichir, gouverner, réussir, c’est toujours force. Et l’on s’enivre de force. L’esprit même peut être pris comme la force des forces, et le suprême moyen de régner. Source, alors, d’inégalité et d’injustice ; ce qui devrait instruire s’emploie à tromper. Je pense plus vite, donc je frappe plus vite. Platon, décrivant l’homme tyrannique, sait bien dire que la pensée y est en prison, et fabrique alors des opinions utiles au pouvoir. En cette situation, plus l’esprit est esprit et plus l’esprit est humilié. La pire impiété est celle qui le brandit[[1512]](#footnote-1513) comme une arme. Au contraire, si l’on pense comme on doit, c’est à l’autre qu’il faut donner cette arme. L’esprit cherche l’égal et veut l’égal. L’esprit n’a d’autre espoir que de rendre son semblable aussi puissant à persuader que lui-même. C’est ce que l’on appelle enseigner. Honneur à cette puissance qui refuse force. Noël ! Noël !

La force gouverne. Cette formule est une sorte d’axiome. Même quand[[1513]](#footnote-1514) on refuserait de penser comme évidente cette loi de fer, il faut toujours qu’on l’éprouve. L’ordre suppose un effet assuré des forces, comme on peut voir pour la moindre chose, pour la circulation des voitures, et choses de ce genre. Or cette police nous mène fort loin. Il faut des pouvoirs, et cette vie compliquée, ce rassemblement des hommes, ces travaux distincts et liés, ce jeu des échanges, et enfin la paix elle-même, tout cela veut obéissance, et même prompte obéissance. D’où il arrive que les chefs sont bientôt bénis et célébrés, et se bénissent et se célèbrent eux-mêmes. Les cortèges de force, précédés de ces tambours, qui imitent et redoublent le bruit des pas, nous prennent à l’estomac, et nous inspirent une sorte de vénération animale. C’est l’autre fête, celle-là, la fête de force. Je sens ma propre force, multipliée par tous ces alliés que je me vois, par ces rangs, par ce mouvement réglé auquel je participe. Me voilà chasseur à pied, et c’est quelque chose d’être chasseur à pied. Ce n’est pas d’hier que le bataillon s’acclame en son chef. D’autant que tout est mêlé, et que la religion soutient l’idolâtrie ; car le[[1514]](#footnote-1515) pouvoir de force se glorifie de ces vertus de patience, de tempérance, de résignation sur lesquelles il s’élève. Et l’homme du rang, qui se sent meilleur à son rang, fait naturellement honneur au chef de ces vertus qui portent l’ordre terrible. De tout cela, il faut que nous soyons dupes un peu, et toujours trop. Soyez d’un cortège, quel qu’il soit, et vous éprouverez en vous-même la puissance inhumaine, celle qui dit dans son secret : « Qu’importe qu’ils me haïssent, pourvu qu’ils me craignent. » Contre quoi suffit cette universelle pensée et cet irrésistible chant : Noël ! Noël !

25 décembre 1929.

*La Lumière*, 28 décembre 1929

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°1, 20 janvier 1930 (CCLXXXII)

1935 SE III « Le chant de Noël »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930

1172

À quel point le spectateur se sent désarmé devant la Joconde, ou devant n’importe quel puissant portrait, on peut à peine le dire. Désarmé, j’entends sans aucune puissance, et même sans idée. Sans puissance, en présence d’un visage humain, cela est neuf et incroyable, car la seule attention inquiète le vivant, l’arme, le dispose, change les plis, les ombres, les lumières. Il n’est point d’œil qui soit indifférent à l’œil. Et c’est un tyran surhumain, que celui qui ne s’aperçoit même point de ceci, qu’on le brave. Non seulement sans puissance, mais sans idée ; car on ne peut ici deviner ; on constate seulement en soi-même un intérêt puissant, une sorte de fureur d’interroger, et avec cela une sorte de bonheur. Mais quel bonheur et pourquoi, c’est ce qu’on ne saurait dire ; et non plus ce que signifie ce visage si expressif. Il semble que tout y étant rassemblé, rien n’y peut être démêlé. C’est pourquoi on surprend souvent le contemplateur immobile ; bien mieux, on est réduit soi-même à l’immobile et au silence, quelque défiant que l’on soit. Je lisais hier qu’il y a des hommes qui haïssent la Joconde ; et je le crois bien ; mais haïr et aimer sont ici des mots impropres ; dans les deux cas l’on se sent dominé ou possédé ; on y consent ou bien l’on se défend ; c’est[[1515]](#footnote-1516) toujours reconnaître une puissance inexplicable. Supposez maintenant un homme naïf, et tout à fait ignorant du jeu des passions ; il priera.

Toutes les images de l’art furent sans doute des dieux ; et il n’y eut peut-être jamais d’autres dieux que les images ; je ne dis pas les images belles, je dirais plutôt les images puissantes. Chacun retrouvera ici l’ancien mot de Magie, exprimant ainsi un étrange mélange d’amour, de peur, et de respect, que même l’on aime à éprouver. Si l’on tient compte de la contagion, qui, dans une foule, grandit si aisément toutes les émotions jusqu’à la folie, peut-être tient-on par les racines le sentiment religieux lui-même. Au reste, dans un temple, et par le génie de l’architecte, on se sent aussi comme vêtu de respect, et littéralement saisi au corps, par l’empire que prend aussitôt l’édifice sur les mouvements de l’homme. Ainsi, dès qu’il y eut des temples et des images, il y eut des dieux et un culte.

Comme il ne faut jamais supposer que le prêtre enseigne sans croire, aussi je n’excepte pas l’artiste, je ne le retranche pas du groupe adorant. Si l’artiste savait comment il a peint, s’il avait fait exactement ce qu’il voulait comme il voulait, il ne serait pas artiste. Le poète, comme je lui récitais quelque partie purement inspirée, me dit : « Ce trait m’étonne toujours quand je le lis ». C’est peut-être encore plus juste à dire du peintre, car il ne juge jamais du coup de pinceau qu’après qu’il a posé la touche de couleur ; aussi ce regard qu’il a peint par recherches, préparations, tâtonnements, trouvailles, l’étonne autant qu’il m’étonne. Même l’architecte n’a pas pu prévoir tous les heureux entrecoupements, les volumes d’air rendus sensibles, enfin tous les effets de l’œuvre réelle ; elle le dépasse. Il y est donc le premier pris. Je conçois une sorte d’épouvante dans l’artiste des anciens temps, qui, par rencontre, vient d’achever bien au-delà de son but les traits d’un dieu effrayant. C’est[[1516]](#footnote-1517) la peinture qui, par-dessus tous les arts, est mystique, et je le crois bien. Car le visage humain paré de ses couleurs et de son vivant regard est ce qui nous émeut le plus au monde. Seulement, s’il est vivant, et s’il nous est familier, nous arrivons à le surmonter. La majesté de Louis XIV était maniable et gouvernable à ses valets. Mais contre le portrait imperturbable, je ne vois que le raisonnement théologique, qui est un essai de revanche et presque le commencement de l’impiété.

15 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXIII)

1935 SE LIX « L’art et les dieux »

1173

Turenne fut un des chefs les plus aimés ; et cela n’allait pas si loin qu’on pourrait croire. J’ai trouvé dans les Mémoires du cardinal de Retz un récit que les pieux biographes aiment mieux passer sous silence. Au plus fort de la Fronde, Turenne prit parti pour les Parisiens, et se mit en marche depuis l’est avec une armée bien entraînée, d’une vingtaine de mille hommes ; la plus grande force de France et même d’Europe en ce moment-là. Or Mazarin manœuvra contre Turenne et mieux que Turenne, car il fit passer six cent mille livres à cette armée, qui laissa promptement Monsieur de Turenne tout seul. Napoléon fut l’homme le plus acclamé, et aussi le plus promptement abandonné dès que les plus bas intérêts trouvèrent passage. Il faut rappeler ces vérités peu agréables. Ce qui me paraît le plus déplaisant dans la politique de nos Chefs de Section[[1517]](#footnote-1518), c’est un genre de déclamation creux[[1518]](#footnote-1519), et une méthode de mentir à soi et de s’étourdir.

Il faut que l’homme mange ; il faut que l’homme dorme. Ce n’est pas sublime, mais c’est irrésistible. On peut obtenir d’une troupe qu’elle tienne sans espérance ; on ne peut pas obtenir qu’elle tienne sans manger ni dormir. Ces conditions sont humiliantes ; toutefois[[1519]](#footnote-1520) elles sont réelles. Tous les méprisent, et tous y cèdent. Ce n’est pas pour la pâtée qu’un homme se fait tuer ; mais si la pâtée manque, il s’en va la chercher, toute autre affaire cessante. L’argent ne fait que traduire cette puissance de l’inférieur, qui n’a nullement besoin d’être respectée ni estimée. On sait qu’on y cédera. Pourquoi faire des phrases ? Les folies de la politique reposent toujours sur la prétention d’être adoré de ce qu’on méprise. Les travailleurs, comme Platon disait déjà, représentent le ventre avide, le ventre toujours pauvre ; mais entendez bien ; non pas leur ventre à eux, mais le commun ventre, le ventre de société. Il faut produire, et d’abord produire les aliments et les abris pour tous. Les arts et les pensées fleurissent par rares îlots sur une masse énorme de nourriture, et par le balayage d’une masse énorme de déchets. Il est sans respect d’imaginer ce que deviendrait Polyeucte sans aucune nourriture. Le penseur et le héros reçoivent la becquée au moins deux fois en vingt-quatre heures ; le calcul de l’astronome suppose le petit pain et le beurre.

Ce genre de réflexions, qui n’est ni rare ni relevé, me venait comme je relisais *Les Paysans* de Balzac. Certes cet auteur tient compte de tout et met tout en place ; mais il ne peut s’empêcher de mépriser ces insectes obscurs qui rongent un beau et grand domaine. Qu’un général, sa femme et un parasite de talent se promènent pendant six mois dans un beau parc, cela ne plaît point au tailleur de haies ni au journalier. Basse envie ? C’est bien à ce jugement qu’on veut m’entraîner. C’est à peu près comme si l’on me prouvait qu’il est vil d’avoir faim. Le travailleur, c’est celui qui songe à la nourriture et aux premiers besoins. Non pas seulement pour lui, mais pour tous. Et certes ses pensées sont rivées là, et ne s’envolent guère ; mais cette condition est de tous ; et tous devraient se mettre en chasse comme des animaux si le travailleur cessait de produire plus qu’il ne consomme. Qu’on épilogue sur les droits acquis, et autant qu’on voudra. C’est tout de suite, et non pas demain, qu’il faudrait se mettre en chasse. Qui sent cette dépendance qui ne cesse jamais, et à laquelle les millions accumulés ne changent rien, il est bon politique. Celui qui déclame, et qui montre l’ordre des valeurs, je le soupçonne de se tromper lui-même, et de vouloir ajouter une scène à une comédie sans consistance. Il y a une frivolité dans la politique élégante, une frivolité bientôt irritée. Et cet oubli de la condition humaine ne me paraît pas tant injuste que sot.

Napoléon à Sainte-Hélène, se promenant dans un sentier étroit en compagnie d’une femme sans métier, savait bien dire en apercevant l’humble porteur : « Place au fardeau. » Des vues comme celle-là, justes au sens où l’on dit : un esprit juste, des vues comme celles-là, et encore bien rares, ont contribué à le faire puissant par-dessus les puissants. Mais qu’il cessât une minute de regarder à ses pieds, il tombait déjà. L’inférieur méprisé riposte aussitôt sans le vouloir, et ne manque jamais son coup.

21 janvier 1930 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXIV)

*1942 VE* LXXXVII, « Le supérieur et l’inférieur »

1174

Lorsque l’homme, poursuivi, déformé, foulé, écrasé par les forces extérieures, pousse son cri mécanique, l’émouvant signal, de roc en roc rebondissant, porte l’horreur alentour. Et, parce que l’imagination est attentive et prompte à deviner, le cri signifie, selon les circonstances, une chose ou une autre, le fauve, le torrent, l’incendie. Le signe de nuit, le signe qui éveille à distance, devait régner sur tous les signes, et l’ancien geste être rabattu au rang de signe des cris, ce qui est écriture. Le langage, ainsi pris, n’est qu’arme, instrument, outil. Prose, le mot même le dit. Prosateur, serviteur.

Le chant est un autre genre de signe. Non pas de faiblesse, mais de force ; exprimant la forme humaine, non point menacée ni forcée, mais libre. Forme qui se rétablit en son équilibre, qui a soumis les choses et s’y appuie ; qui se recueille selon sa loi propre ; ne cherchant plus arrangement entre elle-même et les assauts, mais plutôt accord entre les parties d’elle-même. Que dois-je au ventre, au thorax, aux jambes, aux bras, à la tête qui regarde au loin ? Mais, encore mieux, que doit chaque partie de cette forme à toutes les autres ? Chaque fonction à toutes les autres ? C’est le tout de l’homme qui gouverne l’homme ; et il n’est pas fibre qui ne tienne sa place et qui ne se tienne à sa place, tendue comme il faut et cédant comme il faut. Voilà ce qu’exprime le chant. Oui, le chant d’un paysan, d’un passeur, d’un haleur des berges. Cet autre cri ne demande point secours. Il n’annonce point la ruine d’un homme. Tout au contraire il en exprime l’architecture sauvée, la forme droite et reine. Tout vrai chanteur a forme de dieu. Puissance du cri qui se conserve le même, qui s’imite lui-même, qui s’écoute ; qui commence, se change, se retrouve et se termine selon la volonté.

Cela est compris au seuil des maisons, non moins que le cri d’alarme et de terreur. Cela ne signifie point une chose ou une autre, mais seulement l’homme ; l’homme restauré et rétabli en lui-même, l’homme roi. Le cri est un animal fuyant ; le chant plane. Le chant rassure ; le chant est un message de sûreté. Il témoigne que l’homme impose sa forme ; l’air multiplie les mouvements divins. Le monde nous ouvre lieu ; le monde nous est vêtement.

L’heure du musicien est belle et précieuse. Mais il faut faire hommage au poète ; car le poète ose quelque chose de plus. Ayant assuré son chant selon la forme conservée, il ose encore parler ; il reprend l’instrument ; il reprend l’outil ; il incorpore à l’inflexible chant tout ce rugueux langage, déformé par les hasards ; et tous ces souvenirs et tout ce cortège de malheurs, il en dessine les contours étrangers. Le chant faisait une large place autour de l’homme. Mais, par la poésie, le monde tout entier revient sur nous. Le cri revient, et l’alarme. La grande machine à broyer nous approche. Le chant est en péril. La prose, chargée d’actions et d’objets, refuse la loi sonore, l’oublie, la retrouve. La rime, à point nommé, reprend le son ; le nombre porte l’espérance ; et la résistante prose est encore une fois vaincue. Telle est l’épopée réelle, qui n’était qu’en projet dans la musique. C’est ainsi que le poète, en son double langage, approche le plus près du malheur, sans s’y jeter. Il en dessine des images d’un moment, précises et terribles ; mais la promesse du chant nous les rend supportables. Et l’autre cri, le cri d’espérance et de force, ne cesse jamais de retentir dans le discours même.

Le chant efface les choses en même temps que les mots ; l’aigre plainte de la prose efface le chant. Le poète tient ferme ensemble l’un et l’autre. La forme humaine n’est pas alors immobile[[1520]](#footnote-1521) dans la paix des choses ; elle[[1521]](#footnote-1522) bondit dans les périls ; elle meurt selon sa propre force. C’est pourquoi l’épopée est la poésie mère ; et même dans un sonnet je reconnais cette forme qui se termine et meurt selon sa loi, refusant la loi extérieure. **[**Toutefois le sonnet renonce trop vite et demande grâce ; il finit à genoux, au lieu que le héros tombe tout de son long selon l’immuable mètre. Une fois**][[1522]](#footnote-1523)** au moins la poésie, rassemblant sous elle toutes les puissances ennemies, a fait paraître aux hommes, par la nature, le destin, les dieux et les héros, une image redoublée d’elle-même.

*Nouvelle Revue Française*, 1er février 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXV)

1934 LIT II

1175

L’art des vers est sans doute le plus difficile, le plus émouvant, le plus caché aussi de tous les arts. Voltaire a écrit des milliers de vers, parmi lesquels il ne s’en trouve pas un qui soit beau. Chateaubriand approche de la poésie dans sa prose chantante ; mais quand il écrit en vers, il descend au-dessous de la prose la plus plate. On peut tout mettre en vers, le jeu d’échecs, le bilboquet, les jardins ; il n’y faut que de la patience. Mais les vrais vers, les beaux vers, veulent une sorte de patience aussi. Un beau poème mûrit lentement, comme un fruit. Où est la différence ? Peut-être comme d’un fruit naturel à un fruit en cire ; car il faut de la patience pour fabriquer des fruits en cire.

Le vrai poème est un fruit de nature. C’est ce qui est senti aussitôt par l’oreille, dès qu’on l’entend, et encore mieux par la gorge et le souffle, et même par le corps tout entier, dès qu’on le lit à haute voix. C’est premièrement une sorte de musique, qui a physiologiquement raison, entendez qui est à la mesure de l’homme, qui règle comme il faut ses intimes mouvements, qui brasse, qui étire, qui délivre d’angoisse ce corps difficile. Nous sommes ainsi bâtis que presque toutes nos émotions sont des malheurs ; songez à cette timidité farouche, à cette impatience, à cette irritation, qui se voient déjà chez l’enfant, et pour les moindres causes. Nous sommes étrangement remués pour une serrure brouillée, pour un faux pas, pour une surprise, pour une réponse inattendue. C’est que tout alors est contracté, contrarié, étranglé. Le premier effet de la poésie, et avant même que l’on ait compris, est un effet de grâce, dans tous les sens de ce beau mot. Émouvante certes, elle l’est, et surprenante, car c’est un cri d’homme ; mais en même temps rassurante, déliante, heureuse, jusque[[1523]](#footnote-1524) dans la mélancolie, la tristesse, le tragique ; et le contraste est alors admirable entre ce que nous devrions éprouver et ce que nous sentons en effet.

Le poète est donc un homme qui, sous la touche du malheur, trouve une sorte de chant d’abord sans paroles, une certaine mesure du vers, d’abord sans contenu, un avenir de sentiment qui sauvera toutes les pensées. Ces signes puissants subsistent dans le vrai poème, qui est toujours promesse de bonheur. Ce dernier mot est assez clair, par son double sens ; car on dit bonheur d’expression, et chacun comprend. Le poète, ainsi, cherche ses pensées, non pas par la voie de raison, mais par la vertu d’un rythme sain, qui attend des paroles. La grande affaire du poète, où il n’est jamais ni trop intelligent, ni trop savant, est de refuser ce qui convient à peu près au rythme, et d’attendre ce miracle des mots qui tombent juste, qui soient de longueur, de sonorité, de sens, exactement ce qu’il fallait. Et quelquefois le poète finit trop vite ; un mot de trop, un peu de remplissage. Comme les peintres disent volontiers d’un tableau : « Ce n’est pas assez peint », ainsi on peut bien dire de presque tout poème qu’il n’a pas mûri assez lentement. Du moins un beau vers a cette plénitude, cette perfection, cette réconciliation merveilleuse du rythme, de la rime, et du sens.

Écrire est toujours un art plein de rencontres. La lettre la plus simple suppose un choix entre des milliers de mots, dont la plupart sont étrangers à ce que vous voulez dire ; vous attendez, vous choisissez. D’après[[1524]](#footnote-1525) quoi ? D’après une pensée que vous avez, que vous dessinez d’avance, mais qui n’aura toute sa précision que si vous avez patience et chance. Et ce n’est pourtant point poésie. Pourquoi ? Parce que la pensée ici marche la première, parce que vous voulez prouver ou expliquer quelque chose. Le poète n’a pas d’abord une pensée ; il vit, il sent, selon un certain régime, salutaire, convenable à la forme humaine. De ce rythme vital il part, et, ne le laissant jamais fléchir, il appelle les mots, il les ordonne d’après l’accent, le nombre, le son ; c’est ainsi qu’il découvre sa pensée. Et cela ne serait point possible s’il n’y avait, en tout langage, des harmonies cachées entre le son et le sens. Cette foi au langage est la foi propre au poète. Maintenant, n’attendez pas que les pensées qu’il trouve ainsi, en faisant sonner son corps, tuyau sonore, soient les pensées que vous attendez d’après la logique seulement. Au contraire, elles étonnent ; et vous devez vous y préparer par le rythme, c’est-à-dire par l’incantation, comme le poète a fait. C’est pourquoi récitez d’abord ; conformez-vous d’abord, et les pensées prendront un autre éclat, une autre puissance, par cet accord avec le plus profond sentiment. Disons simplement que ce seront des pensées.

*La Psychologie et la Vie*, janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXVI)

1934 LIT III

1176

La richesse n’obéit pas au législateur. Il n’y a rien dans le monde qui puisse être dit richesse si le travail ne s’y met. Dans cette sorte de composé chimique que l’on accumule, que l’on échange, et que l’on compte avec orgueil, dans ces biens, comme on les nomme énergiquement, il n’y a sans doute qu’un élément qui soit précieux, et c’est le travail. D’où l’on devait conclure que la guerre était ruineuse, pour le vainqueur comme pour le vaincu, pour les acteurs comme pour les fournisseurs, et, par répercussion, pour tous les habitants de la planète. Car, premièrement, dans une telle guerre, des millions d’hommes en leur vigueur s’emploient à détruire des biens de toute sorte ; deuxièmement d’autres millions d’hommes s’emploient à produire des instruments de destruction ; ainsi le travail dépense le principal de son effort contre lui-même ; troisièmement il faut compter ce que tant d’hommes auraient pu produire ; enfin des hommes sont tués, mutilés, épuisés. Un homme de grand jugement disait, aux premiers temps du cataclysme : « Quatre ans de guerre ; trente ans de misère ». Mais l’œil humain ne s’arrête pas communément à ces choses ; personne n’y croit.

La situation humaine est pressante, par cette consommation d’aliments, qui va toujours, et par l’usure continuelle des vêtements, abris, outils, machines. Que le travail cesse partout, et aussitôt la misère est partout. Franklin disait que le travail regarde par la fenêtre du travailleur, mais n’ose pas entrer. Cette situation est aisément oubliée, lorsque tant d’hommes risquent leur vie au jeu. La puissance aussi étourdit, surtout quand elle s’emploie à détruire, car les effets en sont foudroyants. C’est pourquoi on s’amuse encore ensuite aux miracles de puissance ; et nul n’imagine qu’une espèce qui vole par-dessus les océans puisse manquer de pain. Or cette remuante espèce ne manque pas exactement de pain. On ne sait même point dire de quoi elle manque. Il y a des centres de misère, il y a des remous qui vont et viennent. Une apparence de richesse se rassemble en certains points. Partout, et même dans la Russie des Soviets, le législateur fait merveille. En France, en France, en Angleterre, le crédit est restauré miraculeusement. Aux États-Unis d’Amérique, la prospérité s’organise et s’offre en modèle à l’univers. Et tout cela donne raison aux pilleurs d’épaves qui estiment que les crises d’honneur et de folie déplacent les richesses plutôt qu’elles ne les diminuent ; et tous aiment à croire qu’on aura bientôt retrouvé, à force de produire intelligemment et ingénieusement, les millions de journées de travail qui ont été insoucieusement jetées au gouffre. Cela fait une belle apparence. On y veut croire, et il est sain d’espérer.

Mais on est ramené enfin à penser que dans ce monde humain si bien ajusté, toute perturbation doit produire ses effets à un centime près, comme ces vagues qui courent, murmurent, se brisent, contournent, reviennent. Les suites sont indirectes, sinueuses, méconnaissables. Nul ne voudrait croire que c’est encore la grande vague de la guerre qui vient encore de balayer tant de fortunes à la bourse de New York. Et qui verra toutes les causes ? Les signes, comme or et papier, attirent le regard. Et il est agréable de comprendre que l’accumulation des signes élève des fortunes imaginaires et une fièvre de jeu. Mais il y a pourtant quelque chose de réel en ce resserrement de dépenses, en cette prudence qui ferme les porte-feuilles, en ces chômages qui en sont la suite paradoxale. Au vrai, ce ne peut être un ralentissement du travail qui suit de cette misère planante ; mais plutôt il faut penser que le travail se réorganise d’après l’urgence des besoins, ce qui ne va pas sans bras croisés. L’opinion court, et achève de brouiller tout. Les industries de nécessité se trouvent aussi ralenties. Le détail déconcerte. Mais toujours est-il qu’en gros le monde entier paie les dettes de guerre. À qui ? À soi-même. L’univers des hommes est débiteur envers lui-même de ce travail follement perdu. On demandait : « Qui paiera ces coups de soixante-quinze qui coûtent quatre-vingt francs l’un, et que l’on jette comme des pierres ? Or il y a ici deux dettes bien différentes. Celui qui achète et dépense doit payer à celui qui vend et produit. Mais comme le produit est en pure perte, et encore détruit des hommes et des biens, il se creuse une autre dette par-dessous, que tous doivent à tous. L’homme était riche, il s’est appauvri. On a fait grand bruit de ces paiements qui déplacent les signes et promènent autour de la terre le doit et l’avoir. Ainsi a tourné vainement le Zeppelin autour de la planète semant la fumée. On ne vit point de signes ; on vit de travaux. Et la nécessité nous tire, de ses fils tellement embrouillés que qui dénoue ici noue là. Mais finalement nous devrons payer à nous-mêmes ; et ce débiteur-là ne nous fera point grâce.

*La Lumière*, 4 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXVII)

1177

Que l’on maudisse la Russie des Soviets, du moment que l’on a pris parti pour les tyrans, cela est naturel ; et même je ne méprise point. De temps en temps, je relis *Le Pape* de Joseph de Maistre, ou quelque livre de ce style-là, afin de revoir l’ensemble des raisons très cohérentes qui se développent fortement dès que l’on considère la masse des travailleurs comme un ennemi capital. Mais qu’on juge cette même Russie d’après des erreurs trop visibles, quand on se dit soi-même ami du peuple, cela ne me paraît pas beau. Romain Rolland a fait entendre sur ce sujet une noble remontrance, en homme qui sait ce que fut notre Révolution, qui apprécie les difficultés, l’urgence, et enfin les sursauts de la force au travail sous l’éperon de l’intelligence seule. Ce sont des choses qu’il faut dire et redire.

La vengeance est, comme on dit, le plaisir des dieux ; cela coûte très cher. Il y a un excès de misère, d’esclavage et d’injustice qui rompt enfin le lien des armées, si bien conçu, si bien noué, si coulant pour étrangler celui qui résiste. Il n’y a guère de chef qui n’ait éprouvé, aussi bien chez nous, cet amer sentiment de la haine reçue de mille regards qui n’ont pas peur. Et pour ma part je me suis guéri d’ambition par la seule vue des suites. Aussi j’estime enfantin qu’un pouvoir qui s’adore s’étonne de la révolte comme d’une injustice et d’une ingratitude. La révolte est un retour des forces, et je comprends que l’esclave y trouve d’abord son plaisir. Mais, après le grand nettoyage, il se trouve jeté en Utopie, non pas par le système de quelque rêveur, mais par la nécessité même ; car, tout étant à refaire, il faut ajuster à neuf les pièces de l’État, et d’après la raison ; il n’y a point d’autre moyen, et c’est un effrayant moyen.

Il n'y a peut-être pas, dans les pays de santé passable, et où presque tout va de soi, un ministre qui use de sa raison cinq minutes par an. Bien plutôt il cherche des précédents et des arrangements, selon la coutume et d’après le moindre trouble possible. En notre relèvement financier on a vu à l’œuvre des moyens très simples, et qui n’étaient pas tirés d’un système. Le système, c’est la ruine. C’est la ruine, non pas seulement parce que les choses de société sont difficiles à connaître, mais parce qu’une constante application de la raison jette aussitôt dans un état de fatigue et d’irritation que la nature humaine ne peut porter. Le premier article d’un bréviaire du gouvernement, c’est une paresse héroïque.

Un pays qui a tout brisé, qui n’a plus que des hommes neufs et des lois neuves, se trouve condamné au travail de penser jour et nuit, et d’organiser toutes choses d’après un modèle conçu par l’intelligence. Telle est l’Utopie réelle, on pourrait dire l’Utopie pratique, non pas celle qui fut rêvée, mais celle qui s’impose ; et c’est à peu près comme si un homme avait à régler par le calcul de la prévision tous les mouvements d’instinct par lesquels il se nourrit, se tient debout, respire, marche et parle. Nous avons connu ces choses au temps des assignats, mais autres ; nous n’avions point cette multitude d’ingénieurs, ces mécanismes si promptement déréglés, ces abstraites communications, ce crédit à longue et rapide portée, cette presse, cette publicité, ces hauts-parleurs, ces écrans à projections animées, qui, en étendant les moyens, grossissent les erreurs et offrent de dangereux remèdes. Il est effrayant de penser que des conseils de spécialistes délibèrent alors sur tout, que les pouvoirs règlent tout et surveillent tout ; que la matière, qui est ici la masse humaine, est informe et à l’état de chaos ; qu’il s’agit de créer, et que la vie, qui toujours mange, n’attend pas seulement une minute. Je ne sais par quel honneur[[1525]](#footnote-1526), dont je serais bien fier si je l’avais mérité, je reçois les bulletins de propagande de la République Soviétique. Cela est touchant et beau ; cela est impossible, et cela est pourtant à demi réel. L’utopie, c’est-à-dire l’organisation abstraite, touche presque terre ; tout un peuple est à l’école ; tout est soumis àla méthode de Descartes, Descartes en aurait pris de l’épouvante ; mais il ne s’agit pas d’avoir peur ; il faut organiser àtout risque, et c’est aussi pressant que de manger. Jamais encore le génie humain ne s’est vu àune telle épreuve. La somme d’erreurs et d’injustices qui en peut résulter ne m’étonne point ; j’admire plutôt la durée seule de l’état révolutionnaire comme la plus grande merveille que l’on ait vue.

*La Lumière*, 11 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXVIII)

1934 POL XVI

1178

L’ordre enferme par lui-même une espèce de religion, et peut-être toute la religion. Le langage ici nous enseigne, par une richesse de sens qui n’a point d’égale. On dit ordre pour dire commandement ; ordre et désordre, en leur opposition, ont un sens bien clair ; on dit mot d’ordre, ce qui désigne une sorte de pensée qui nie la pensée ; les ordres religieux referment le cercle, en rassemblant tous ces sens en une procession ou un cortège, qui n’a d’autre fin que lui-même. L’ordre se termine à soi et vaut par soi. Qu’est-ce qu’un régiment qui défile ? C’est un ordre qui se prouve d’abord lui-même. Rien ne commande mieux qu’un tambour ; et qu’est-ce qu’un tambour, sinon ce qui grossit le bruit des pieds ? Mais quel pied commande ? Tous les pieds règlent chacun, et chacun tous. Marcher au pas est la raison de marcher au pas. C’est un plaisir et c’est même un besoin ; le semblable imite le semblable, par cela seul qu’il le voit faire. L’homme qui voit l’oiseau ou le cheval tente par cela même d’imiter le vol de l’oiseau ou le galop du cheval. Il n’y parvient pas. Mais si c’est un homme qu’il voit, il emboîte le pas.

Il s’ajoute à cela que l’imitation est un moyen d’apprendre et de se sauver. À la guerre, dès qu’un homme plongeait, tous plongeaient, je veux dire se jetaient contre terre, de ce mouvement merveilleusement prompt, et que l’on apprend si vite. Mais la profonde raison d’imiter et le plaisir d’imiter dérivent de la ressemblance. Les fêtes et les cérémonies sont des jeux d’imitation qui n’ont point d’autre fin que de donner du plaisir. Et il faut convenir que ce plaisir ne s’use point. C’est explorer le semblable, l’éprouver, le reconnaître et se reconnaître. Ce genre de pensée est le dessous de toutes nos pensées. Quand je pense un objet, je me propose deux fins : penser conformément à l’objet, et penser comme mon semblable. La géométrie le fait voir ; car elle définit le cube, la sphère, et choses de ce genre ; mais en même temps elle définit l’homme pensant. Ce n’est donc pas peu de saluer et d’être salué, de sourire à qui sourit, de suivre qui marche et de répéter exactement ce qu’on entend. Il y a une partie de danse et de chant dans toutes les actions en commun, et ce n’est pas celle qui importe le moins. L’ordre est alors cause et effet. Nous y donnons une attention qui est adhésion ; c’est peu de dire que nous l'approuvons ; nous y sommes maître et serviteur. Ainsi l’ordre n’est point subi, ni voulu ; il est au-dessous du subir et du vouloir ; il appartient à la vie comme respirer.

Je suivais ces pensées, qui ramènent si bien toutes nos pensées, comme j'observais un vol d'étourneaux. Ils ne faisaient qu'un être, quoique chacun d’eux se mût dans un cercle de fantaisie. Ils s’écartaient, se distendaient par les bords, puis se rassemblaient, comme tenus par des fils élastiques. L’ensemble ondulait comme une draperie au vent. Nulle apparence de chef ; c’était le tout qui gouvernait les parties, ou plutôt chacun des oiseaux se trouvait gouverné et gouvernant, chacun imitant le voisin, et le moindre écart de l’un inclinant un peu tous les autres. Où il n’y avait autre chose que ceci, que l’un d’eux s’envolant communiquait son propre mouvement aux autres par les yeux et les oreilles, d’où résultait ce qu’on nomme si bien émotion, c’est-à-dire, par la ressemblance, justement le même mouvement ; tout changement agissait de même. Le mot d’ordre venait de tous et les menait tous. C’est ainsi que dans une danse on ne doit point penser que les mouvements soient réglés par quelque bruit extérieur ; cela, c’est l’apparence. En réalité c’est le bruit même de la danse qui règle la danse ; et la plus ancienne musique de danse fut le bruit des pieds, où les différences sont continuellement effacées. C’est ainsi que partout où des semblables sont réunis, l’ordre naît et renaît. Roi invisible et présent ; à proprement parler, Dieu.

18 janvier 1930 (PSR)

*La Lumière*, 18 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCLXXXIX)

1938 *PSR* LXXII, « La religion de l’ordre »

1179

Une idée que je crois fausse, et à laquelle s’attachent souvent les partis les plus opposés, c’est qu’il faudrait changer beaucoup les institutions et même les hommes, si l’on voulait un état politique passable. Ceux qui ne veulent point du tout de réformes y trouvent leur compte, car ils effraient par la perspective d’un total bouleversement ; ainsi, ne voulant pas tout mettre en risque, on ne changera rien. Et, d’autre côté, les révolutionnaires essaient de faire croire la même chose àleurs amis, les détournant avec mépris des demi-mesures. Or nous vivons de demi-mesures. Il n’y a pas beaucoup de changement d’un homme qui met un cache-nez à un homme qui s’expose au froid ; et pourtant les suites peuvent aller fort loin. Un homme attaqué ou seulement insulté viendra très vite aux mouvements de brute, et oubliera aisément la règle qu’il approuve en son ordinaire : « Tu ne tueras point. » Mais détournez seulement d’un mètre l’insulté ou l’insulteur, tous deux resteront en paix. Au reste nous voyons rester dans la paix, et s’en accommoder très bien, des hommes qui feraient vigoureusement la guerre, une fois qu’ils y seraient entraînés. Les héros du dernier massacre étaient des hommes aussi tranquilles que ceux que nous voyons maintenant aller àleurs affaires, attentifs àne bousculer personne, et s’arrêtant même pour un enfant qui pleure. L’entraînement et l’emportement font presque tous les maux humains. Ces sombres instincts de domination et de meurtre, que l’on décrit d’après les effets, sont des fictions scolastiques. Il n’y a point d’autre férocité, en la plupart des hommes, que ce puissant système d’os, de muscles et de nerfs, qui s’irrite si promptement par sa propre action. La paix et la guerre se feront par les mêmes ressorts.

Les grands corps que l’on nomme nations sont de même, et encore plus évidemment. Car on peut encore parler avec vraisemblance d’un homme méchant ou brutal. Mais qui voudrait dire qu’il y a des nations méchantes ou brutales ? Celui qui a fait commerce ou hospitalité avec d’autres peuples dira toujours qu’il a trouvé la même paix et le même droit partout où il n’y a point de peur. En revanche dès que la peur fait croire à la nécessité de combattre, il n’y a point de peuples doux, et vous trouverez que les plus paisibles seront redoutables dans l’action. Il ne faut point croire que les méchants font la guerre, pendant que les bons les regardent avec horreur. Ce sont les mêmes hommes qui font la guerre et qui aiment la paix. Et les vertus de paix, comme résignation, obéissance, dévouement, éclatent dans la guerre. D’un régime à l’autre il n’y a point tant de différence, si l’on regarde bien. De petits changements assureront un an de paix, et encore un an, et cela peut durer sans fin. De la même manière une étincelle peut incendier dix maisons ; mais en revanche, comme disait un homme du métier, il n’est guère d’incendie en son commencement qu’un seau d’eau ne puisse éteindre.

En suivant cette idée, je conçois aisément une société meilleure qui ne diffère pas beaucoup de l’ancienne. Composée des mêmes hommes, oui, des mêmes barbares, j’entends des cerveaux, des cœurs et des muscles comme ils étaient il y a dix mille ans, comme ils seront toujours ; avec des marchés, de l’argent, des temples, des écoles, des chefs, des riches, des ambitieux, des paresseux, des brutaux, comme on a toujours vu. Avec l’ignorance de presque tous, avec la vanité de tous, avec cette mobile imagination qui les porte à tout croire et à tout craindre ; avec la naïveté et la colère de l’âge de pierre ; enfin, avec tout ce qui a fleuri dans l’an de malheur de 1914, et par des changements à peine perceptibles, je crois qu’on peut faire une société pacifique, juste et sage, non pas absolument, mais bien au-delà de ce que les réformateurs à systèmes nous font espérer.

Tout pouvoir est méchant dès qu’on le laisse faire ; tout pouvoir est sage dès qu’il se sent jugé. Si l’opinion savait ce qu’elle peut, nous aurions des rois d’Yvetot. Tous les maux viennent peut-être de ce que le citoyen, comparant l’épaisse et lourde force publique à l’impalpable jugement de l’opinion, dit et croit qu’on ne peut rien que par des mouvements catastrophiques. D’après cela, l’homme moyen craint autant les remèdes que les maux, et se défend à lui-même de parler et de penser. Ce pessimisme finit par avoir raison, car il engendre les maux qu’il craint.

*La Lumière*, 25 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°2, 20 février 1930 (CCXC)

1934 POL XVII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930

1180

On demande quelquefois ce que c’est que la beauté d’un chien, d’un cheval, d’un homme. Et l’on voudrait répondre que c’est la coutume qui règle ici nos jugements ; mais il suffit d’un chat bien léché pour effacer cette faible réponse. Un chat mouillé est laid ; c’est que la forme animale, qui dresse et range si bien jusqu’aux poils, est ici vaincue par une cause extérieure. Toute déformation est laide, toute mutilation est laide. Nous jugeons belle, au contraire, une forme vivante qui n’a point cédé, et qui se termine selon sa propre loi. L’art égyptien nous a laissé des têtes d’épervier qui sont admirables, admirables par une évidente victoire de la structure sur l’accident. Le sculpteur a saisi cette puissance affirmative de l’animal, et il la traduit dans la pierre ou le bronze mieux que l’animal même ne peut faire. Par exemple un œil qui cligne n’a pas de beauté, parce que ce mouvement est d’inquiétude et de faiblesse ; la cause extérieure, poussière ou rayon de soleil, est la plus forte. Tous les mouvements de retraite et de fuite qui témoignent que la forme animale cède à l’événement, ont quelque chose de laid ; au contraire un mouvement est beau si la forme s’y développe librement ; tels sont, en l’homme, les mouvements de danse et d’exercice ; mais dès qu’une contrainte s’y marque, comme serait la menace du fouet, ou quelque lien blessant la chair, ou quelque partie du costume trop serrée, la beauté se trouve en péril.

Un sourire est beau, parce que la forme s’étend alors selon un équilibre intérieur ; mais, dans le rire, on peut reconnaître une sorte de violence, et une invincible circonstance ; et cela fait comprendre assez ce qu’il peut y avoir de déplaisant même dans un genre de sourire. Au reste la peinture et la sculpture, parce qu’elles représentent l’immobile, ont toujours à craindre les signes passagers, et les plis que la forme devrait en quelque sorte aussitôt oublier. Mille exemples font voir que l’on risque beaucoup à peindre et surtout à sculpter même un sourire ; car ce signe qui ne cesse point évoque quelque condition extérieure qui marque sur le vivant. C’est ainsi que l’expression est toujours rabattue. Je suis ramené à cet épervier, qui n’exprime que ce qu’il est, non ce qu’il fait. Faire, c’est subir.

La majesté est le trait commun de toutes ces formes si bien dessinées. Et le contraire de la majesté dans l’homme, c’est peut-être l’étonnement ; car l’étonnement est la marque de ce qui survient, de ce qui est inattendu, et ainsi deux fois étranger. Il n’y a pas une belle statue, ni un beau portrait, qui exprime l’étonnement ; et j’ai vu peu de beaux visages qui fussent capables de porter la curiosité sans y perdre beaucoup. Ces remarques peuvent aider à comprendre ce que c’est que le style, soit dans les œuvres, soit même dans les êtres. Une beauté ne s’émeut que par une cause intérieure ; elle résiste à l’occasion ; elle ne prend point la forme de l’événement. Un événement écrit sur un visage, c’est peut-être le laid. Les combattants gardèrent quelque temps vers le front et les tempes une marque de terreur, ou disons d’un genre d’attention forcée, qui n’était point belle. Et les signes de l’âge ne sont point beaux, dès qu’ils sont les signes d’événements accumulés, ou si l’on veut les sillons de l’expérience. Mais si le vieillissement se fait par durcissement intérieur, la forme vivante devenant statue et s’affirmant imperturbable, alors un vieillard peut être beau. Ces conditions sont indépendantes d’un canon de beauté ; un nègre impassible est beau ; un rire esclave est laid sur tout visage. Tout être est beau autant qu’il est lui. Je vois très bien Socrate gagnant sa beauté propre, pendant qu’Alcibiade perdait la sienne.

1er mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCI)

1935 SE LIII « La beauté des formes vivantes »

1181

Il y a deux manières d'aimer le beau. Le roi Saül, quand il fut guéri de mélancolie et de fureur par la harpe de David, on peut dire qu'il aimait le beau ; mieux, il le buvait comme un remède dont il sentait aussitôt l'effet. Tous ceux qui sont en passion, c'est-à-dire en difficulté avec eux-mêmes, aiment la musique ainsi, et le poème ainsi. Un monument ce n'est pas un spectacle pour leurs yeux, c'est un vêtement dans lequel ils se mettent, et qui les rétablit dans leur forme humaine. Une belle statue est un modèle d'équilibre et de bon gouvernement ; ce semblable immobile les dispose aussitôt comme il faut être pour penser à soi sans colère. Et le théâtre nous représente en objet nos propres drames, déjà passés et dépassés, surtout jugés, ce qui est le beau remède, mais rare, et peut-être impossible sans le secours du poète. Dans une belle œuvre, que je voudrais mettre sous le nez des critiques, et dont le titre, *Consuelo*, qui veut dire consolation, est symbolique, George Sand fait comprendre que le chant est une méthode pour vivre, pour supporter, pour surmonter. Et que serait la danse, si elle n'était un art d'aimer qui sauve l'homme de l'animal ?

Ici l'amateur sourit. Il pense à ce meuble rare qui complète enfin sa chambre de style. Il goûte cette harmonie comme on goûte un plat fin. Et cette comparaison me conduit à admirer que le commun langage, qui ne se trompe jamais, ait nommé goût ce pouvoir de jouir des belles choses, et d'en tirer comme une saveur de plaisir. L'homme de goût est bien fier d'avoir du goût. Il le serait moins s'il pensait à cette énergique métaphore, qui rapproche l'amateur du gourmet. Et au contraire le sombre Saül, avide de musique, fait plutôt penser à un homme qui aurait faim, et à qui on apporterait un plat de lard aux choux. Il ne s'agit plus alors de faire claquer sa langue, ni de comparer une recette à une autre ; c'est tout le corps, c'est tout l'être, c'est tout l'homme, qui est sauvé. Il ne goûte pas, il mange. C'est bonheur alors plutôt que plaisir. C'est puissance retrouvée. Et c'est bien autre chose que de sentir un attouchement agréable sur une partie de sa peau.

Le vrai musicien, à ce que je crois, est plutôt un homme qui se nourrit qu'un homme qui goûte. Et cette différence éclate dans les œuvres ; car, parmi ceux qui composent, il y a aussi des gourmets, qui goûtent, si je puis dire, leur propre sauce, et même, par précaution, la font goûter à d'autres amateurs, ajoutant ensuite poivre, sel et muscade ; et il me semble que je reconnais aussitôt la musique qui a été faite ainsi ; l'intention de plaire et presque de caresser y est tellement visible qu'on se demande pourquoi l'auteur n'a pas employé encore tel autre moyen, connu et goûté dans les concerts ; et la réponse n'est pas loin ; vous reconnaissez, à la mesure suivante, le goût de muscade que vous attendiez. Que dire des écrivains, quand on voit que ce qui a plu dans l'un, ornement tortillé, arabesque, corniche, rosace, est aussitôt reproduit par tous les autres, et combiné avec les parures qu'ils ont coutume d'offrir à nos regards ! C'est seulement par cette étrange manière de composer que je puis m'expliquer les moulures qui ornent la salle de notre Opéra. Par opposition à quoi l'on comprend qu'un mur pélagique, tout nu, et fait de pierres non cimentées, peut saisir tout un homme, et l'arrêter, et le faire autre en le confirmant. Mais est-ce plaire ? Je laisserais ce mot aux hommes de goût. L'exemple de l'Opéra est propre à nous rappeler, aussi bien que les tragédies de Voltaire et les poèmes de l'abbé Delille, que le goût, tant vanté, se manifeste dans l'histoire des arts par une suite d'erreurs incroyables, qui viennent toutes de chercher à plaire et de rassembler ce qui plaît. Cependant les Michel-Ange et les Beethoven bâtissent leur mur pélagique ; et les hommes s'arrêtent. Non qu'ils soient ravis ou charmés ; ils s'arrêtent.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCII)

1934 LIT 32

1182

L’aviation est un jeu tyrannique. Cette idée est d’abord sensible par cette puissance concentrée, fruit d’immenses travaux, et remise aux mains d’un seul. Combien de journées de bœuf pour qu’un avion vole pendant deux heures ? Au reste cette tyrannie-là aussi est adorée. L’ouvrier et le paysan admettent très bien, et même d’enthousiasme, que l’excédent de leur travail s’en aille ainsi en vitesse, bruit et fumée. Tout homme a le culte de l’homme, et se réjouit de la puissance humaine, surtout éclatante et volant haut. Les antiques métaphores nous montrent le ciel comme lieu des suprêmes puissances, et cela vient, je crois, de ce que la pesanteur est notre constante ennemie. Or l’Homme Volant[[1526]](#footnote-1527) se meut dans le champ de l’admiration. Qui pense au mineur ?

L’admiration est un sentiment agréable, mais qu’il faut payer. Cette tyrannie là-haut développe irrésistiblement ses conséquences. La foule se plaint d’une vie difficile, et d’un travail qui paie mal. Et ceux qui piochent au plus bas remarquent avec indignation une coutume de répartir les produits qui amasse d’immenses réserves aux mains d’un petit nombre d’hommes. Néanmoins[[1527]](#footnote-1528) toute cette foule admire et acclame quand l’avion a passé les mers. Il est pourtant clair que l’homme ne volerait point si l’excédent du travail était employé premièrement aux plus pressantes nécessités. Mais ce raisonnement déplaît. On aime mieux s’imaginer que cette puissance de l’oiseau mécanique est prise à la nature et non pas au travail quotidien ; qu’elle coûte déjà moins ; qu’elle coûtera moins encore si elle se multiplie ; que chacun bientôt prendra l’avion comme il prend l’omnibus automobile. On ne se demande point si un tel progrès ne suppose pas un dur régime de travail forcené et d’injuste répartition. L’argent tyrannise ; on le sait, on le voit ; et considérant la masse des travailleurs, on se demande comment cela est possible. Mais c’est l’avion qui tyrannise. Un continuel plébiscite lui demande seulement de voler plus haut et plus vite.

Autre conséquence. Le pouvoir politique devient plus fort, par ce rassemblement de la puissance. Après avoir payé tant de guerres, l’homme du commun se méfie ; il prend des mesures contre le rassemblement des armées ; il touche presque au but. Mais la puissance de guerre se transforme. Si quelque chef veut mener une guerre foudroyante, il ne s’agit plus pour lui de persuader deux millions d’hommes. Il ne faut que mille hommes pour conduire mille avions ; mille hommes choisis, bien payés, audacieux. Or on dit maintenant et on prouve que mille avions porteurs de bombes peuvent anéantir la population d’une capitale, c’est-à-dire produire en une seule nuit l’effet d’Austerlitz multiplié peut-être par cent. Il y a encore un peu de romanesque dans ces visions ; mais tout change vite dès qu’on ne compte point avec la puissance, dès qu’on la paie pour régner. Le jour viendra, par cette agréable folie, où paix et guerre dépendront d’un pouvoir s’exerçant sur un camp fermé et retranché, ayant préparé là un prodigieux explosif d’atomes, de machines et d’hommes, aussi sensible et docile que la détente d’un fusil. Et le Néron de ces choses sera un homme très instruit, à l’ordinaire très sage, mais inévitablement tyran par cette puissance démesurée dont il disposera. Chacun saura, et même avant l’expérience, qu’il ne faudra point pousser jusqu’à l’impatience l’homme porteur d’un tel fusil à tuer d’un seul coup tout un peuple. D’où l’on voit, plus clairement que jamais, qu’il faut noyer l’explosif, ou, plus sagement, l’empêcher d’être ; et d’abord paralyser, par une obstinée résistance, ce pouvoir violent qui déchire le ciel. Sagesse triste, et qui ne persuade point. Mais pourquoi ? C’est qu’on ne fait point le compte des journées de travail qui se dépensent là-haut. C’est qu’on croit à une puissance gratuite ou presque, obtenue par science. La connaissance du travail est encore à l’état d’enfance, et exactement scolastique.

« 1er mars 1930 » (VE)

Nouvelle Revue Française, 1er mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCIII)

1942 *VE* LXXXVIII, « L’avion tyran »

1183

On comprend qu'un homme puisse manquer de ressources, c'est-à-dire que tout son travail soit en vain. Je le suppose seul, par un naufrage, dans une île volcanique, et la mer boueuse par les cendres de façon qu'on ne puisse trouver de coquillages qui soient mangeables. Mais qu'un homme manque de travail, cela est tout à fait absurde. Le travail n'est pas un bien à partager ; le travail n'est pas une chose consommable et que l'on se dispute. Le besoin de travail ne peut s'entendre qu'en ce sens que le vivant ne peut pas toujours dormir, et qu'il se sent porté à dépenser, à user de ses forces, à changer de lieu, à chanter, à danser. Ce genre de travail, qui par lui-même fait besoin, ce n'est plus travail, c'est jeu.

Quand on dit que le travail manque, on veut dire que les produits manquent. Or, puisque les produits résultent du travail, et hors le cas de stérilité absolue, qui très promptement supprime l'homme, il suffit que l'homme travaille pour conquérir aussitôt quelque nourriture, fruit, racine, mollusque ; ainsi fait Robinson. Cette manière de raisonner, qui considère l'homme seul dans une nature vierge, fait rire par l'artifice ; l'homme est société ; la famille, les marchés, les pouvoirs, les institutions, ne lui sont guère moins naturels que les poumons et le foie. Du moins, par la fiction de Robinson, on comprend que le manque de travail est un fait de société.

Disons mieux, c'est une erreur de société. Il existe des coopératives et des unions de coopératives, qui non seulement distribuent, mais encore produisent tout ce qui est nécessaire. Ces associations, qui sont des modèles de la société selon la raison, peuvent toujours admettre un membre de plus, pourvu qu'il travaille ; car il consomme la part d'un homme, mais il apporte le produit du travail d'un homme ; et, dans nos pays, puisque l'homme y peut vivre, il est évident qu'un homme peut produire, par son travail, au moins ce qu'il faut pour le nourrir et l'abriter, et même de quoi perpétuer la race humaine, c'est-à-dire nourrir femmes et enfants. Or n'importe quelle société est une coopérative ; mal faite, sans doute, mais enfin viable, puisqu'elle vit. J'y remarque des oisifs, c'est-à-dire des hommes qui consomment sans travailler ; mais cela ne signifie point qu'on n'y ait pas besoin de travailleurs, et qu'il s'y puisse trouver jamais trop de travailleurs. Au contraire, des travailleurs y seront demandés ; on les paiera mal, mais tout au moins on les nourrira ; l'oisif ne peut pas refuser cela ; sans quoi, il devra travailler lui-même, ou très promptement mourir. Dans le fait, on nourrit les chômeurs ; ce n'est point la nourriture qu'on leur refuse, c'est bien le travail. D'où vient cela ?

Il n'y a point de mystère, et Platon expliquait déjà ces choses. Tout l'embarras des Sociétés vient de ce qu'on y fabrique à grandes journées des choses dont on pourrait se passer. On y taille des diamants, on y brode des mouchoirs, et choses semblables. Et par l'excédent des produits de nécessité, pain, viande, charbon, laine, on paie les travailleurs qui fabriquent des bijoux et ornements ; on les paie, c'est-à-dire qu'on leur fournit pain, viande, charbon, laine et choses de ce genre. Imaginons maintenant quelque volcan qui détruise une forte partie des moissons et qui arrête les travaux utiles. On n'achètera plus les choses de luxe ; autrement dit, on ne paiera plus ceux qui les fabriquent, et ils devront changer de métier, c'est-à-dire se mettre à labourer, bêcher, moissonner, construire, carder, tisser. Toutefois, le changement ne se fera pas en un jour, car ils ne perdront pas aussitôt tout espoir de retrouver leur habituel travail, et ils passeront beaucoup de temps à le chercher, à le demander, ou, pour mieux parler, à l'offrir. Tel est le chômage, qui se répand ainsi, comme une maladie, depuis les industries les moins nécessaires jusqu'à celles qui sont le plus près d'être nécessaires. Ainsi le chômage doit toucher d'abord les fabrications qui correspondent à un besoin créé, ou à un besoin démesurément grossi par l'ambition du producteur même, par exemple, le besoin de voitures automobiles. Quant au volcan qui a lancé feux et cendres, nous le connaissons, c'est la guerre. Et ce n'est pas fini ; il y a encore des cendres fines dans l'air, et des vapeurs empoisonnées. C'est la brodeuse qui paie.

*La Lumière*, 1er février 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCIV)

1184

Il faut lire l'adversaire ; et encore choisir le penseur le plus fort. Autrement nous n'aurons que des idées molles. Je trouve dans Joseph de Maistre cette pensée : « Les fautes des gouvernements sont les fautes des peuples ». D'où je conclurais que tous les gouvernements sont bons, pourvu que l'homme moyen n'oublie pas de penser droit et de parler droit. Il est sûr que l'Espoir de l'État-Major parle assez bien de la paix. Cela prouve qu'il y a présentement un fond d'opinion dont le murmure se fait entendre. Je voudrais seulement que le citoyen se rendît compte de son pouvoir, et qu'ainsi le murmure se traduisît en claires paroles. Faute de quoi on risque de s'attendrir sur le bon roi que voilà, et de s'y fier. Il n'y a point de bon roi, et le bon sens n'est pas là-haut. Même les députés, et à plus forte raison les ministres, sont sujets à une petite fièvre qui leur est propre, et qui tient à la Concentration des Importants, formation politique qui n'a ni droite ni gauche, et qu'il faut calmer sans cesse par une fumigation de bon sens.

Comment donc parler aux pouvoirs ? J'imagine un discours du citoyen. À qui ? À tout homme qui commence à s'élever, et, comme on dit, à se gonfler, admirable métaphore prise des ballons aéronautiques. Dans le moment qu'ils commencent à tirer sur les cordes, il faudrait rappeler les vraies maximes du gouvernement, que les gouvernants sont sujets à oublier. Leur dire ceci par exemple : « Messieurs les ballons, si nous payons les enveloppes, le gaz et les accessoires, ce n'est certes pas pour vous dire ce que vous verrez de là-haut quand vous y serez. À chacun son métier ; et nous ne jugeons même pas les raisons de l'agent à bâton blanc. Seulement, comme nous jugeons aisément des effets, et par une expérience dont nous faisons les frais, il nous est bien permis de dire pourquoi nous vous envoyons là-haut. Vous avez charge de notre sûreté. Vous alliez le dire, et vous le dites souvent ; mais j'ai remarqué que vous[[1528]](#footnote-1529) ne l'entendez pas tout à fait comme nous.

« Sur l'ordre intérieur et la paix des rues, nous sommes à peu près d'accord. Quand il s'agit d'empêcher le tumulte, le pillage, les rixes, l'assassinat, le vol ou le choléra, vous faites de votre mieux, et nous vous donnons, remarquez-le, un large crédit. Il vous est permis de vous tromper sur les moyens, tant qu'il est évident que vous ne vous trompez pas sur la fin. C'est pourquoi vous nous voyez obéissants ; et pour ma part je souhaite qu'il suffise à l'officier de police de tracer une ligne à la craie pour que personne ne passe. Cessez donc de représenter l'obéissance comme la condition première de l'ordre ; cela nous l'avons compris, et même nous l'avons prouvé en des circonstances dangereuses pour nous.

« C'est à la guerre que je fais allusion ; et je vous demande d'étendre votre sollicitude, et votre bâton blanc, jusqu'aux dangers de la guerre. Certes, quand vous immobilisez des files de voitures, vous avez pour fin d'empêcher qu'elles s'accrochent et se défoncent. Vous veillez sur nos membres mieux que nous-mêmes, et c'est très bien. Un peu d'attention maintenant s'il vous plaît aux accrochages entre nations. Car votre fin à vous, Messieurs les ballons, qui voyez de haut et qui voyez loin, est de les empêcher ; or on dirait quelquefois que vous travaillez surtout à les préparer. Et ne dites pas que vous vous y préparez parce que vous les voyez venir. Un préfet de police ne dit point : « que les voyageurs se préparent à être déchirés, défoncés, écrasés, hachés, brûlés, car je prévois de grands embarras de circulation ». Ce discours ferait rire, car le métier de police est d'empêcher cela même. Par le même raisonnement, mettez-vous bien dans la tête que votre métier de chef est de nous conserver la paix. Vous essayez toujours d'en appeler à nous, et de nous faire juges des moyens ; mais ce n'est pas notre affaire. C'est à vous de régler les moyens sur la fin, et de ne pas nous dire à la façon de Gribouille, après quatre ans de massacre : « Citoyens, votre sécurité était en péril ; vous étiez menacés de mutilations et de mort, sans compter la ruine. Eh bien, j'ai pris des mesures, et votre confiance n'a pas été trompée ; voici des ruines, voici des tombes par milliers de milliers, voici des jambes de bois, des gueules cassées, des aveugles, des orphelins, sans compter le franc à quatre sous. J'avais promis de veiller à votre sécurité ; et vous voyez que j'ai tenu ma promesse ».

*La Lumière*, 8 février 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCV)

1934 POL XVIII

1185

Le camarade socialiste m'a dit : « Oui, je suis contre la participation. Et les raisonnements que j'entends, tous fort bien conduits, ne m'ébranlent point ; c'est qu'ils sont à côté de la question. On me demande si je laisserai l'adversaire gouverner, et seulement par nos divisions, seulement par notre irrésolution. Et moi, qui ai vu tant d'hommes transformés et je pourrais dire annulés par le pouvoir, croyez-vous que j'aie hâte de changer nos amis les plus précieux en des Excellences accablées de travail, et occupées à des soins de police, trompées et humiliées par des subalternes, forcées de les couvrir, et passant leur temps, en somme, à de courtes pensées ? Ce vieux mirage, qui a trompé les hommes pendant des siècles, et qui les conduit à remplacer de mauvais rois par de bons rois, ce vieux mirage, nous n'en sommes plus dupes. J'ai remarqué ce que vous dites souvent, qu'il n'y a pas de bons rois. Cela répond à quelque chose que le métier enseigne à chacun. Qu'un ébéniste soit un homme de bien, cela ne change pas beaucoup la colle, ni le fil du bois, ni l'art de faire courir la scie. J'ai idée que le gouvernement est un métier aussi. Si on le méprise, on se fait moquer de soi ; si on l'apprend, eh bien, c'est toujours scie, colle et fil de bois. Ce serait beau d'inventer un vernis ; mais on se trompe, et on y perd de l'argent. L'homme de métier est prudent et conservateur. Vous parliez d'apprentissage ; vous paraissiez regretter que nos meilleurs hommes ne soient pas sous-secrétaires dans quelque coin de l'atelier. Or, justement je crains l'apprentissage ; je le crains parce que je le connais ; on y apprend d'abord à respecter et à imiter les anciens ; on reçoit des gifles si on gâche une belle planche ; on y prend cet air souffrant que donne la lutte véritable. Nos jeunes politiques, ceux qui touchent d'une manière quelconque à l'outil, apprennent en même temps l'art de dissimuler les marques de l'apprentissage, et cette parade du coude contre les gifles ; mais ils ne me trompent point. Dans toutes leurs apparences de sous-maîtres, il y a du chien battu. Je fais de mon mieux, semblent-ils dire, et je n'ai que des reproches ; de droite, de gauche, du dessous, du dessus, c'est un concert infernal contre l’apprenti ; sans compter que je fais des sottises ; on m'en fait faire. Il y a des farces d'atelier dans ce métier-là, comme dans tous les métiers. Un vieux gros, que je voudrais mépriser, en trois mouvements aplanit le nœud ; et je lui dis merci. Tel est le vrai discours, qu'on ne fait jamais, et que je devine toujours. En résultat nous gagnons un préfet de police qui ressemble à tous les préfets de police, et nous perdons un ami ; j'entends un rude ami, qui juge librement de tout, et qui ne craint rien au monde ».

« Thèse anarchiste, lui dis-je. Vous vous retirez dans l'opposition, et les ennemis du peuple gouvernent pendant ce temps-là. »

« Eh oui, dit-il, c'est la vieille histoire. Mais d'où vient qu'elle tourne à mal ? De ceci que les amis du peuple, les meilleurs, les instruits, les jugeurs, les éloquents, sont touchés les uns après les autres par le microbe de la participation. C'est exactement comme s'ils passaient à l'ennemi avec armes et bagages. Le peuple est continuellement décervelé. J'ai vu la même chose à la guerre, quand un bon camarade arrivait au grade de sergent ; on reconnaissait encore quelquefois ses yeux, qui demandaient pardon, mais c'était un autre homme. Je ne sais si je rêve, toutefois je voudrais[[1529]](#footnote-1530) ce qu'on n'a encore jamais vu, une élite qui n'ait point de pouvoir, ni de galons, enfin, qui ne soit rien qu'élite, à peu près comme était Jaurès, qui ne pouvait rien que juger, et qui eut pourtant l'honneur d'être assassiné tout comme un roi. Supposez vingt ou trente Jaurès, assis tranquillement à leur poste de juge. On ne les aurait pas tués tous ; le peuple avait une tête, le peuple avait une pensée. C'est cela qui a manqué ; nos hommes étaient secrétaires d'État, ils faisaient le métier ; ils varlopaient. Et quels copeaux, Seigneur ! Quel sang ! Mais voyons, camarade, est-ce que ce n'est pas le vrai de l'homme, de résister au pouvoir, de réveiller les hommes de métier, préfets, généraux, comptables, balayeurs, en montrant les effets, en montrant les abus. Eux, ils n'ont qu'une réponse, ils nous tendent le balai. Mais non ! je ne suis pas balayeur, et je veux des rues propres ».

*La Lumière*, 15 février 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCVI)

1934 POL XIX

1186

Le radical m'a parlé à son tour : « J'admets, dit-il, qu'il y a des pouvoirs de fait, comme les banquiers, les chefs d'industrie, les puissants bureaux d'État. La compétence qu'ils ont, les fidèles dont ils sont entourés, les commandes qu'ils ont en main font qu'ils régneront toujours, assez et trop, jusqu'à une subversion totale que je ne souhaite point, parce qu'elle annonce encore une tyrannie. Et votre socialiste, et peut-être vous-même, vous semblez croire que de grands tribuns, soutenus par le peuple, et exprimant l'opinion, suffiraient pour contenir ces pouvoirs de fait. Je reconnais là une idée de Comte, et qui a ceci de vrai, qu'on ne peut gouverner contre l'opinion. Fort bien. Mais il faut encore que l'opinion soit exprimée. Comte entendait bien sauver, contre les pouvoirs, la liberté d'écrire et la liberté d'instruire. Or, si les pouvoirs de fait ont encore la force armée, ils ne manqueront pas d'étouffer toute parole libre, tout en soutenant de leur argent une presse libre d'apparence, et entièrement à leurs ordres, comme on voit déjà. Et notre doctrine, que je crois bien aussi être la vôtre, est de conserver les postes de commandement aux mains des tribuns du peuple. Seulement j'avoue qu'ils risquent d'être menés et manœuvrés, et enfin rejetés, s'ils ne se laissent corrompre. Et comment faire ? »

« Le mal vient, lui dis-je, d'un pédantisme de gouvernement, qui épouvante nos honnêtes tribuns. Ils travaillent trop. On m'a conté que le président Carnot, qui était un homme de savoir et de conscience, arrêtait tout par le scrupule : il ne savait point signer le moindre papier avant d'avoir tout lu et tout pesé. Ces irrésolus finissent par se laisser mener, par cet esprit de détail qui les noie. Et l'erreur vient de ce que nos ministres se croient chefs de bureaux, ou, si vous voulez, ingénieurs de gouvernement. C'est supposer qu'un ministre de l'Intérieur doit savoir pourquoi les voitures s'entassent et s'immobilisent à certaines heures et dans certains quartiers de Paris ; s'il se met à étudier ce problème et cent autres, il est perdu. Tout l'art des subalternes, qui en cela sont très habiles, est de l'inviter à choisir et à décider. On rirait pourtant d'un chef d'industrie à qui un ingénieur viendrait dire : « Venez voir ce moteur, ou ces robinets, car je ne sais que faire ». Le chef d'industrie répondrait : « Je vous paie pour que les moteurs marchent ». Et l'ingénieur lui-même fera la même réponse à l'homme des robinets. C'est ainsi que l'on gouverne, par refus d'entrer dans les détails, et par un jugement qui se borne aux effets ; tel est le jugement de l'opinion ; et le ministre devrait être un représentant de l'opinion, et non pas un ingénieur en chef ».

« Le pouvoir militaire, dit le radical, m'a appris quelque chose qui se rapporte à ce que vous dites. Car les chefs n'écoutaient seulement pas quand on voulait leur expliquer les causes d'un retard dans l'exécution ; simplement, ils exigeaient qu'on allât plus vite, et chacun, à son rang, s'ingéniait et travaillait ».

« Vous me faites penser, interrompis-je, à un capitaine qui me faisait quelquefois des confidences. Il admirait, me disait-il, ce ravitaillement en munitions qui se faisait la nuit, par des chemins défoncés. Je ne sais, disait-il, comment ils font, et je me garde bien d'y aller voir. Or, ce capitaine savait commander, c'est-à-dire choisir les hommes, récompenser, punir, et cela d'après les effets. Il y a de la portée dans ce mot, qui est, je crois, de Pétain. Comme on lui demandait ce qu'il ferait demain s'il était roi, il répondit qu'il se ferait un état-major. Entendez des subalternes compétents, et qui répondraient de l'exécution, au lieu de demander conseil et décision au chef pour les moindres choses. Et n'est-ce pas ainsi que, sans être architecte, je sais très bien dire à l'architecte ce que je veux et ce que je ne veux pas ? Nous observons quelque chose de ce genre en nos meilleurs ministres. Il suffit que l'opinion soutienne obstinément ceux qui parlent pour elle ; alors un tribun pourra être ministre et rester tribun. Mais craignons le pédant ».

*La Lumière*, 1er mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCVII)

1187

L'esprit des fêtes publiques consiste dans un air d'égalité que chacun reçoit au visage. Si cela vous déplaît, restez chez vous. Mais vous perdez par cela même, et c'est justice, un grand renfort de joie, qui nous arrive de tant de visages. Et sans doute il n'y a rien de plus dans la fête que ce concert de joie ; chacun annonce à l'autre que c'est fête. De là une égalité ; car tous les messages de joie se valent ; un visage heureux a puissance sur vous, et la foule heureuse encore plus. La forme humaine suffit bien ; on ne lui demande pas ses titres. Les statues le prouvent assez ; vous ne savez pas quel était ce modèle du sculpteur, qui est devenu modèle pour vous, de joie, de sérieux, ou de douce mélancolie.

La puissance de la foule, et par la seule expression, s'affirmant ainsi les jours de fête, il fallait quelque effet de réflexion là-dessus, car la pensée ne chôme jamais, et quelque philosophie des fêtes, qui fût la fête des fêtes. Un essai donc, d'égalité, mais sans mesure ; l'esprit de la fête devait ressortir en excès et grimace ; comme un enfant qui plaît, et qui sait qu'il plaît ; il faut qu'il mette tout le monde à quatre pattes. Tel est le sens du Carnaval, par qui l'ordre ennuyeux est renversé et moqué ; au nom de la joie. Le principe de la moquerie ou comédie n'est peut-être pas tant dans le ridicule que dans une joyeuse humeur qui ne respecte rien ; et parce qu'elle ne respecte rien, tout le sérieux et tout l'important est ridicule. Il y a certainement du Carnaval dans les grandes bouffonneries du genre Pourceaugnac, où il est clair que la gaîté est première, et ne garde point de mesure. Au reste le rire est convulsif ; le rire se passe de permission. Et le personnage ridicule a grand' peine à garder sérieux ; dans la rue, et non sur la scène, il rirait aussi, et serait heureux de rire ; nous voilà revenus à la fête des fêtes, qui ferme le cercle du comique, par ceci que Sganarelle rit de soi.

Le déguisement, qui est l'échange des insignes, c'est-à-dire du sérieux, n'est qu'une peinture violente ou un barbouillage de l'idée. L'ancien Carnaval allait à l'excès, par des traits sûrs, dont la seule esquisse fait encore toute la comédie peut-être.

J'admire que l'humanité pense si droit, sans jamais aucune faute. Les arts, ces grandes écritures, sont populaires ; oui, même la musique. Le plus grand des musiciens ne dédaigne pas de puiser à la source commune ; là est la miraculeuse convenance du chant aux viscères. Toutefois, et bien que la naïve musique fasse couler nos pensées comme l'eau, il y a toujours un peu de fatigue dans le sublime ; et l'homme se lasse d'être tendu comme un tambour. Le rire est le remède héroïque. C'est pourquoi il y a toujours un rien de comédie qui regarde par-dessus l'épaule tragique. Le langage le dit bien, car le terme commun, pour désigner les arts du spectacle, gais ou tristes, ce n'est pas Tragédie, c'est Comédie.

Il y a une gaîté, dans les sentiments vifs, qui touche plus que la déclamation et l'invective. Shakespeare et Molière n'ont point manqué cette peinture de l'amour qui rit. Le fait est que l'amour sérieux irait bientôt à un genre de férocité. Mais l'être humain pense naturellement, selon une précision admirable ; et la réflexion sur la réflexion va comme l'éclair, se sauvant du tragique par un mouvement de vivre. L'ennuyeux n'est pas aimé ; tel est le secret des drames. Encore une fois le langage nous instruit ; car il appelle esprit, c'est le plus beau des noms, ce pouvoir supérieur de se moquer, qui est toujours le signe d'un sérieux très menaçant. Il y a du Carnaval dans *Candide ;* chacun y est déguisé précisément en son propre personnage, ce qui fait une sorte de réflexion au troisième degré. Un peu de Carnaval aussi dans ces amours des valets, qui imitent les maîtres. Quand au vrai Carnaval, il n'est plus de ce temps-ci. Il y faut, à ce que je crois, un excès de tyrannie, de sérieux, d'inégalité, à quoi il réponde. La Grande Comédie suppose de grands pouvoirs.

*La Lumière*, 8 mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°3, 20 mars 1930 (CCXCVIII)

1935 SE X « Carnaval »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930

1188

On m'a trompé sur l'imagination. Que ne conte-t-on pas sur ce prétendu pouvoir de se représenter ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore, ce qui n'est point ? Cet arbre ici en est à un certain point de sa croissance, et il exprime un moment de ce beau printemps ; c'est dire que cet arbre promet beaucoup ; il aura des feuilles, je le crois et je me le dis ; mais enfin présentement il n'en a point ; il se dessine terriblement comme il est, jusqu'au petit crochet de la branche ; je ne puis le voir autre. Maintenant voici qu'une goutte d'eau roule sur la vitre ; la forme de l'arbre tremble ; mais il n'y a rien ici de faux ; seulement je connais alors, en même temps que l'arbre, la vitre et la goutte d'eau. Une mouche volante, comme on dit, me ferait connaître encore en plus les humeurs de mon œil, mes propres humeurs ; et n'est-il pas vrai que je connais les choses à travers mes propres humeurs ?

Il peut m'arriver de croire un petit moment que je vois ou plutôt que j'ai vu un monstre allongé sur la branche. Mais ce n'est qu'un paquet de feuilles ; je n'ai jamais rien vu d'autre qu'un paquet de feuilles ; seulement j'ai connu en moi-même un mouvement de peur ou d'étonnement ; et c'est cette petite fuite qui me fait croire qu'un court moment j'ai vu. Contes que tout cela ! Et cette manière de dire est admirable, car toutes les erreurs sont finalement des discours, et ne sont rien d'autre. Il est vrai que j'ai eu peur ; il est vrai que j'ai commencé un tout petit peu à fuir. Et il est vrai que ce mouvement de moi a fait bouger l'apparence de l'arbre, et peut-être le monstre. Rien n'est trompeur en ce tableau parfait du monde ; et tel il est, tel il apparaît, sans aucune faute jamais. Les médecins effaceront quelque jour l'halluciné, si éloquent. Qu'est-il de plus qu'un discoureur ? Contes que tout cela ! Et, dans le réel, goutte d'humeur qui a roulé sur la vitre.

Où je vais ? Il n'y a qu'une manière d'imaginer un chant, c'est de le chanter. Si[[1530]](#footnote-1531) la belle pense à un pas de danse, regardez ses talons. Et le poète n'imagine pas un beau vers, il le fait. La parole, le chant, la danse sont des choses réelles dans le monde, des choses que l'on entend ou que l'on voit. Le rythme, on le touche, sans métaphore aucune. Pourquoi, si je passe aux arts plastiques, irai-je dire, comme on le conte, que l'architecte voit son édifice avant de l'avoir fait, et comme une sorte de modèle idéal dans son esprit ? Et que le peintre voit son tableau avant d'avoir posé une seule touche de couleur ? Et que celui qui dessine de souvenir pose son modèle devant lui et le copie ? Contes que tout cela ! Oui, vraiment, ce genre d'homme dessine ou peint, essaie ou esquisse ; et ce qu'il a fait, il le voit, comme j'entends ce que je chante, comme j'écoute mon propre discours, comme je touche ma propre danse. Et l'imagination parvient à la perfection créatrice juste autant que l’œuvre est faite.

J'ai souvenir d'un discours de dramaturge, se confiant à un journaliste : « Je crée d'abord mes personnages ; et puis je les observe ; ils vont et viennent ; ils parlent ; ma pièce est d'eux et non de moi ; j'écris sous leur dictée ». Un romancier a usé à peu près des mêmes termes. Quand ils seraient mille, ils ne me persuaderaient point. Ils sont bien plus de mille, ceux qui disent et écrivent qu'on se souvient comme on feuillette un album. Les souvenirs sont des images ; et ces images on peut les décrire, les dessiner, les peindre. Contes, vous dis-je. Et le plus étonnant des contes est cette philosophie mystificatrice qui demande que l'on prouve que ce monde n'est pas un simple produit de notre imagination. En quoi il y a une sorte de logique, comme dans tous les contes. Au vrai l'incrédulité, si redoutée, n'a pas encore ses dents de sagesse. A-t-elle seulement ses dents de lait ?

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCXCIX)

1934 LIT XXII

1189

D’abord la leçon d’honneur. La théorie est belle, et parle fort ; tout homme en est redressé. L’honneur est le sentiment que celui qui est digne du nom d’homme a de sa propre dignité. Il est contre l’honneur de suivre la partie tremblante de soi ; cela est bon pour l’animal. Donc ne pas flatter le plus fort ; ne pas soumettre sa pensée aux exigences d’un tyran ; ne pas supporter le mépris ni l’insulte ; enfin respecter et faire respecter la partie gouvernante de soi. Chacun a compris ; chacun se sent fier et résolu. Et voilà pour la théorie. Passons aux exercices.

Alors Jeannot apprit qu’il n’était qu’un instrument dans la main du chef ; qu’il devait supporter le mépris et l’injure, et se bien garder de les rendre, seulement par les moindres signes. Que de son opinion intérieure et de son intime gouvernement on ne se souciait point ; qu’on n’estimait point les objections qu’il pourrait faire au-dessus de l’avis des chevaux, si les chevaux en ont un. Pour le consoler, on lui fit entendre qu’après six mois de leçons pratiques, il ne considèrerait plus le vrai et le faux, ni le juste et l’injuste, mais seulement l’autorité et la force ; qu’il ne délibèrerait plus avant d’obéir ; enfin qu’il aurait perdu même l’habitude de penser avec tristesse à la liberté, attendu qu’il ne penserait plus du tout. Moyennant quoi il pourrait avoir quelque espoir de monter en grade, et de mépriser et injurier à son tour. Mais, comme il n’était pas encore à ce point d’indifférence, il essayait de faire tenir ensemble la théorie et la pratique, et il n’y réussissait point.

Il n’avait pas fini de s’étonner, car la leçon de sécurité suivit de près la leçon d’honneur. Il entendit d’abord des choses assez claires, et que le bon sens ne refusait point. « Que la sécurité passe avant tout ; qu’il y faut pourvoir premièrement, si l’on n’est pas fou. Et qu’il ne faut pas attendre, pour s’y mettre, qu’il pleuve des coups ; mais qu’il est digne d’un être intelligent de prévoir de quel côté les coups peuvent venir, et quel genre de coups. Que si l’air était plein d’avions mitrailleurs, si la campagne était arrosée d’obus, et si des nappes de gaz empoisonnés roulaient par les vallons et descendaient dans les abris, il serait un peu tard, alors, pour penser à la sécurité. Et qu’il fallait donc y penser tout de suite, et prendre les mesures nécessaires ».

Après quoi et en vertu de quoi Jeannot dut s’élever dans les airs, culbuta à l’atterrissage, fut à demi rompu et un peu brûlé. Il eut aussi un retour de flamme au canon ; il connut le vent d’un obus qui éclata sans permission, et ramassa les débris de deux ou trois camarades. Puis, quand il fut remis de cette secousse, il explora encore d’autres provinces de la très nécessaire et très précieuse sécurité. S’exerçant à lancer des gaz, il souffrit des caprices du vent, et fut deux jours et deux nuits à tousser et à pleurer. À quoi l’on trouva un admirable remède, qui fut de lui recouvrir le visage d’un masque étouffant, et de l’enfermer avec d’autres dans une pièce bien close, remplie de ce même gaz. Et si quelques-uns s’en trouvèrent mal, comme il arriva, cela prouva que les masques étaient encore loin de la perfection. Jeannot conçut un sentiment très vif de la sécurité.

Ce sentiment reçut pleine confirmation quelques années après ces épreuves préliminaires. Jeannot put juger à l’épreuve cette sécurité si chèrement gagnée. Il put voir des villes détruites, des populations empoisonnées, un million d’hommes tués en pleine force, sans compter une foule innombrable d’éclopés, jambes coupées, bras arrachés, yeux brûlés, poumons rongés. Lui-même avait perdu un pied et une main. Il se voyait inutile, réduit à implorer, dépendant d’une foule d’administrateurs devenus presque insensibles par la masse des misérables. Et pensant quelquefois aux temps de l’épouvante, aux pénibles sursauts de courage, au désespoir qu’il fallait vaincre à toutes les heures, se représentant après cela les vives souffrances de l’hôpital, l’inquiétude et le chagrin des siens, et l’immensité des ruines et des malheurs autour, il remerciait le ciel de l’avoir fait naître dans un pays si bien défendu.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCC)

1190

Les chevaux ont une sorte de courage ; quand ils sentent que la boue prend le tombereau, ils se jettent en avant ; le spectateur voit alors ce que c'est qu'un paquet de muscles ; il peut comprendre, en partant de là, tout l'emportement et toutes les passions. Cependant le conducteur des chevaux, assez froid, fait aussi l'emporté, donne de la voix, donne du fouet ; il ajoute au courage naturel une petite dose d'épouvante, et le tombereau est tiré du marécage. Ces scènes de forces me revenaient à l'esprit comme j'entendais un dialogue entre deux hommes. L'un disait, montrant un sol boueux : « Je ne me tirerai pas de là avec une charge de moellons ». Et[[1531]](#footnote-1532) l'autre répondait : « Tu ne t'en tireras pas, si tu regardes. Il faut faire travailler les chevaux ».

J'admire une équipe d'hommes tendus et tirant sur un câble. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils tireraient encore mieux si quelque conducteur d'hommes leur donnait du fouet. Naturellement il faut supposer que ces hommes n'aient pas plus de liberté, pas plus d'espérance, et par conséquent pas plus d'idées que n'en ont les chevaux. À ce point de civilisation, il suffirait de faire claquer le fouet ; peut-être saurait-on alors ce que l'homme peut faire. Et que de produits alors ! Quelle richesse sur la terre !

Bon. Seulement essayez[[1532]](#footnote-1533) de fouetter un homme attelé ; vous aurez aussitôt la foule sur le dos. L'esclavage n'est plus, l'homme n'est pas un outil ni un instrument pour l'homme. Le maître du cheval peut bien user son cheval en dix ans ou en deux ans ; c'est son affaire. Mais le maître de l'homme, non pas. Ou, pour mieux dire, il n'y a point de maître de l'homme. Nos Grands Messieurs voudraient dire que c'est bien regrettable. Toutefois[[1533]](#footnote-1534) ils n'osent pas le dire. Ils[[1534]](#footnote-1535) essaient tout au moins de le penser, mais ils n'arrivent seulement pas à le penser. Un mouvement de colère n'est pas une pensée. C'est pourquoi la politique de nos Grands Messieurs me fait rire ; ils ne savent que dire : « Production ! Prospérité ! » Ils ne vont pas plus loin. Le chemin est dangereux. Ces fiers-à-bras marchent sur des œufs. C'est qu'ils aperçoivent la réponse ; c'est qu'ils la font à eux-mêmes ; c'est qu'ils ont en eux-mêmes leur ennemi, qui est l'homme. Ils regrettent un peu de s'honorer d'être des hommes. D'où la colère. D'où l'invective.

Mais quelle est donc cette réponse ? Ceci : « Produire pour quoi ? Produire pour qui ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de produits ? Et s'il n'y en a pas assez, pourquoi tous ces travaux de luxe ? Pourquoi ces avions ? Pourquoi ces automobiles au large dos ? Pourquoi cette folle vitesse ? Pourquoi tant de puissance aux mains de cet homme ennuyé ? Pourquoi ces trains de luxe, et cet écouteur de Radio sur la tête encore ? Pourquoi tant de grandes maisons fermées ? Pourquoi tant de parcs déserts ? Tout dit, au contraire, tout crie qu'il y a assez de produits, mais que les produits sont mal répartis, et de toute manière ; car les travailleurs sont mal payés ; la vraie[[1535]](#footnote-1536) raison en est que l'on fabrique trop de choses inutiles, ce qui réduit la provision des choses nécessaires ». Et cela revient à dire que l'homme n'est pas un outil, comme est le cheval.

Après cela qu'on nomme rationalisation l'art de fouetter ; que le fouet soit plus doux qu'un ruban de soie ; que le discours du conducteur d'hommes soit plus sucré que le miel ; que l'éperon, enfin, ne fasse point venir le sang, cela déguise l'idée, mais ne la change point. Il s'agit de faire travailler l'homme. Il s'agit de le forcer habilement, et jusqu'à ses limites. Comme si la production était par elle-même un bien. Mais cela, il faudra le prouver. Il faudra prouver aussi que, les fruits du travail augmentant, la part du travailleur augmente par cela seul. Et l'on viendra à examiner si ce n'est pas le contraire qui est vrai ; si ce n'est pas l'excédent, et cette ivresse de produire, qui fait que les biens les plus nécessaires sont bien loin d'arriver au niveau qui serait raisonnable si le grand compte était fait. Ainsi, par cette imprudence de l'homme qui tient le fouet, on va refaire le grand compte, et de nouveau traiter de l'homme comme fin. Le vrai discours de l'homme va sortir. Attention.

*Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCC)

1934 ECO XXIV

1191

Le commun langage offre des nuances admirables. Lorsqu’on dit d’un homme qu’il a du bonheur, on n’entend pas qu’il est heureux parce qu’il réussit, mais plutôt qu’il réussit parce qu’il est heureux. Cet autre nom de la chance éclaire comme il faut une idée qui nous occupe tous, et que nous n’arrivons pas aisément à débrouiller. La chance, dans les jeux de hasard, est une notion absurde, par cette remarque décisive que le coup suivant ne dépend pas du précédent. Mais aussi l’idée de chance, ou de bonheur, n’est point naturelle dans les jeux de hasard ; elle y est transportée de la vie même, et des affaires réelles, dans lesquelles elle se montre toujours ; seulement, comme nous aimons à croire que nos bonheurs, et surtout nos malheurs, viennent de rencontre, c’est pour cela que nous croyons interroger le sort dans les jeux de pure rencontre.

Revenons à ce merveilleux langage, où toute sagesse est enfermée. Notre chance, c’est notre bonheur. Ce qui fait les suites favorables, dans les affaires réelles, c’est premièrement un visage qui porte la confiance, et qui la jette aux yeux. La vérité des présages se trouve toute rassemblée dans cette contagion d’homme à homme, dont les effets semblent merveilleux, parce que nous ne comptons jamais la confiance pour ce qu’elle vaut. Pour fendre une bûche, il faut premièrement croire qu’on la fendra. Le moindre doute arrête le coup. Cela ne veut pas dire que la confiance suffit à tout ; il y a des nœuds plus forts que nous. Mais dans les choses faisables, et juste mesurées à notre puissance, il est clair que l’idée que nous n’allons pas réussir nous rend inférieurs. Et, dans l’exemple du coup de hache, on comprend très bien pourquoi. C’est que l’imagination n’est point une puissance d’esprit seulement ; elle est dans nos muscles ; elle consiste dans une esquisse de mouvement, dans un geste, dans une attitude. Or, imaginer que le coup ne passera pas, c’est la même chose que l’arrêter. Il est vrai, physiologiquement vrai, dans cet exemple, que celui qui n’a pas confiance ne se bat pas avec toutes ses forces. Parce qu’il n’est pas heureux en espoir, il ne sera pas heureux dans le fait.

Nos coups de hache, dans les affaires humaines, sont étrangement compliqués ; nous coopérons ; nos succès dépendent de tous ceux qui travaillent avec nous. Et tous ces efforts, d’organisation, de publicité, d’économie, de simplification, de concordance, sont régis par la loi du bonheur. La confiance se communique, et la défiance aussi ; d’innombrables coups de hache, si l’on peut dire, petits et grands, sont donnés à toute force sous l’idée que l’on va réussir, ou au contraire arrêtés et comme niés par l’idée qu’ils ne fendront pas la bûche. Une entreprise, et même très bien conçue, peut périr par la tristesse. Chacun peut observer, dans les grands magasins, de ces jours où les vendeurs portent sur le visage cette étrange annonce : « Aujourd’hui nous ne vendrons rien ». Ces prédictions muettes sont toujours vérifiées ; le petit bonheur d’acheter, bonheur en espoir, se trouve gelé dans ce rigoureux climat. L’ennui décolore tout.

Peu d’hommes suivent jusqu’au détail ces causes si simples ; mais chacun voit les effets, et apprend à les prévoir d’après l’annonce du visage humain. Aussi dites seulement : « Ce choix n’est pas heureux », tout le monde comprendra. Cette étonnante métaphore veut dire que celui qui a été choisi ne porte pas les signes du bonheur, et aussi que celui qui a choisi n’était pas content de lui-même ; et toute cette humeur mêlée et échangée fait des affaires bouchées, sans jour et sans passage. Avez-vous bien pensé, au contraire, à ces combinaisons impossibles que certains hommes conduisent presque jusqu’au succès, seulement par cet espoir qu’ils ont et qu’ils communiquent ? On dira là-dessus que la raison rend triste, par tout prévoir. Raison courte, alors. Car c’est encore raison de comprendre ce que peut une atmosphère de confiance et de bonheur, et de l’inscrire à l’actif. Et si l’on instituait, dans une grande entreprise, un bureau de bonne humeur, chargé d’entretenir le ton, les regards et les sourires, cela ne me semblerait pas plus ridicule qu’une surveillance organisée contre les voleurs.

La Psychologie et la Vie, mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCCII)

1192

J'étais amené ces jours à penser de nouveau aux Soviets[[1536]](#footnote-1537), et à l'honorable effort de tout régler par la raison. Ils ne peuvent faire autrement, ils sont embarqués ; mais la connaissance de la nature humaine est pleine de pièges. On sait que le divorce est tellement facile là-bas, que c'est comme s'il n'y avait point de mariage ; d'où le soin des enfants retombe à l’État. Quelqu'un disait : « C'est revenir à l'amour libre. » Or, réfléchissant là-dessus, je me disais que le mariage ainsi tempéré par le divorce, était bien au-dessous de l'amour libre. Car l'amour libre ne commence pas par penser à la rupture ; il n'a pas tué d'abord l'espérance. Au lieu que, si la loi et les mœurs annoncent le divorce comme probable, on ne peut plus faire que le divorce ne soit pas dans la pensée dès le commencement ; et c'est tuer l'amour ; car l'amour qui pense qu'il finira n'est pas l'amour.

Mais, dira-t-on, si la nature humaine est ainsi faite, qu'y pouvons-nous ? Je demande alors si elle est ainsi faite, et[[1537]](#footnote-1538) comment on le sait. On saisira sur cet exemple le péril de légiférer scientifiquement. La science psychologique et la science médicale prises ensemble n'ont à m'offrir ici que des préjugés, fondés principalement sur l'étude des fous, des instables, des tristes, et en somme de ceux qui ne se gouvernent point. Tout sentiment a des éclipses et des points de fatigue ; mais savoir si l'homme est plus vrai à ces moments-là qu'au contraire dans ses victoires de joie et ses reprises, c'est cela qui n'est pas facile. Spinoza donnerait comme un axiome, selon sa rude manière, que la faiblesse et la tristesse ne sont point notre force, et que c'est le bonheur qui est normal, entendez qui donne la règle. Cette vigoureuse pensée étonne ; la pensée étonne ; psychologues et médecins se défient de la pensée ; ils ont commencé par faire ce divorce-là. Ils observent, et fort bien, ce qui arrive de l'homme quand l'homme se laisse glisser. Ils disent que l'homme est ainsi fait ; je dirais plutôt que l'homme est ainsi défait. La maladie n'est point la règle. Quand on l'observerait neuf fois sur dix, elle ne serait toujours pas la règle. Quand la plupart des hommes seraient mutilés par quelque guerre pire que toutes les guerres, cela ne changerait pas l'homme. On ne peut définir l'homme par cette pluie de circonstances qui ne cessent de le diminuer et qui finissent par l'éliminer.

Mais voici où la psychologie apparaît comme la plus dangereuse des sciences. Que beaucoup d'hommes soient mutilés, cela ne change pas ceux qui ne le sont point. Au lieu que, dans l'ordre des sentiments, ce que l'on croit est bientôt vrai. Si vous écrivez dans la loi que l'amour est une illusion de courte durée, cela s'inscrira dans les pensées ; car il n'y a rien de plus aisé que de penser mal de soi ; c'est la pente, le choc des choses ne cesse de nous y porter. Le découragement se prend par persuasion. Si vous répétez à un enfant qu'il est sot, il sera sot ; et je ne sais pas si un homme résolu résisterait longtemps à une conspiration de le juger sot. Et si je l'annihile par ce moyen, sera-t-il plus véritablement lui que si aucontraire je lui ouvre crédit et confiance ? N'importe quel éducateur, s'il sait seulement le métier, aura à dire là-dessus. Et si un esprit libre se trouve en défiance devant ces idées, qu'il n'a point coutume de considérer, qu'il lise Comte. Voilà une forte tête, un esprit positif s'il en fut, un homme qui sait ce que c'est que méthode, expérience, et fait ; mais le seulaussi que je sache, parmi les incrédules, qui se soit gardé de l'utopie. Aussi a-t-il d'étranges ennemis, ceux-là mêmes qu'il voulait pour amis ; et, en revanche, il a d'étranges amis. Et qu'importe ? Cela n'a toujours pas changé une seule ligne de ses admirables ouvrages. N'écoutez donc point ce que l'on dit de lui, mais n'en croyez que lui-même. **[**Certes ce beau génie a connu l'amour et c'est ainsi qu'il a pu dire que les sentiments altruistes sont par eux-mêmes délicieux. Mais faute d'être bien assuré de cela on passe à côté de l'idée. On légifère mal et l'on obtient le contraire de l'effet cherché ; il faut un genre d'audace pour connaître l'homme. Il fallait s'y fier, et régler le mariage selon l'amour.**][[1538]](#footnote-1539)**

« 22 février 1930 » *(EH2)*

*La Lumière*,22 février 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCCIII)

1938 EH LXXXIII « Psychologues » (*absent de EH1*)

1193

Il y a de la comédie dans la politique ; et il n'en peut être autrement. Le métier de gouverner et de contrôler est ennuyeux. Mais quel bonheur d'intriguer, de rallier, de faire des serments ! Quel bonheur surtout d'entrer en scène, revêtu de son propre personnage ! Et je comprends que l'on aime mieux tomber que changer de rôle. Ce que je regrette dans les radicaux, c'est qu'ils ne soient pas assez Fracasses dans leur emploi. La modération a pour elle l'ordre, la sûreté, Patrie d'abord ; où je vois de la comédie, mais de la bonne foi aussi ; un acteur est de bonne foi. Les communistes récitent un rôle ; ils parlent en vaincus ; c'est une manière. Quant aux socialistes, ils ont trouvé leur personnage, qui est long et maigre, et premièrement intellectuel, et donc ironique ; ils braquent sur ces hommes si proches une sorte de télescope renversé, qui rend les choses petites et lointaines ; tous les autres, en écoutant ce discours astronomique, se sentent de peu et déjà morts. Au fond le beau rôle, le grand rôle appartient au radical, car le radical parle au nom de l'Homme. Liberté individuelle tout de suite, égalité tout de suite, justice sans attendre, refus à la tyrannie, d'où qu'elle vienne, refus aux forces, d'où qu'elles viennent. Mais ces thèmes magnifiques veulent un certain volume de la voix et un tour de poitrine. Nos amis font cette faute d'imiter un peu tous les autres. Ordre, patrie, prolétariat ; budget, outillage, instruction ; ils voudraient s'unir aux autres, s'accorder aux autres ; ils ne savent pas se séparer ; leur réplique, c'est la réplique de l'autre. Il faudrait un Conservatoire des doctrines et de la déclamation radicales.

Au fond, ils ne savent pas porter le mépris ; ils ne savent pas s'en envelopper comme d'un manteau. Pelletan et Combes allaient au-devant ; ils savaient faire le fossé entre eux et toutes ces élites ; ils savaient dire à tous ces bacheliers, licenciés, et docteurs en politique : « Vous mourez d'envie de nous jeter par terre ; vous le pouvez ; vous vous êtes comptés. Eh bien, osez donc ! » C'est que le peuple des hommes était derrière eux, le peuple qui attend depuis des siècles que l'on parle d'autre chose que de lui passer la bride, et de le conduire où il ne veut point aller. Or, le peuple a eu un petit espoir, et il est en train de le perdre. La foule a des représentants, l'individu n'en a point.

Cela encore est du théâtre, j'en conviens, et je parle en régisseur de la scène. Il me paraît que dans les coulisses le travail politique se fait passablement. L’esprit de parti cède devant l'esprit de contrôle, qui est une chose neuve. Dès que l'on ouvre un livre de comptes, il faut refaire les additions ; un raisonnement faux périt devant vingt personnes ; la froide interpellation des commissions est de plus en plus redoutée. La résistance a ses traditions, sa scolastique, ses inviolables textes : tous ensemble, et par leurs disputes mêmes, exercent une puissante et constante opposition ; et les plus enragés de despotisme se trouvent défenseurs de la liberté, et éplucheurs de tous ces comptes sans visage, qui sont et furent toujours nos maîtres. En sorte que l’opinion silencieuse trouve tout de même passage, comme il paraît dans la politique extérieure, et même dans l'intérieure. Par exemple, les passions, au moins celles qui sont avouées, déclamées, contées, seraient moins favorables qu'au temps de Waldeck, de Jaurès, de Pressensé, à la révision d'une nouvelle affaire Dreyfus ; seulement, une telle affaire ne se produirait point ; elle suppose une audace, un cynisme dans les pouvoirs bureaucratiques, qu'on ne trouverait plus ; et aussi une paresse du jugement, un sommeil du contrôle immédiat, qui sont du passé presque autant que la Bastille ou les bons à vue sur le trésor. La tyrannie a pris une autre forme ; elle n'ose plus dire son nom. C'est qu'il manque, dans le mélodrame, le grand rôle et les répliques essentielles. Craignons l'accord.

*La Lumière*, 15 mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCCIV)

1934 POL XX

1194

On pourrait spéculer à la rigueur sur des papiers qui ne représenteraient rien autre chose que la passion même de spéculer. Car celui qui achète se soucie peu des biens réels qu'il achète, comme seraient terrains ou galeries de mines ; il ne pense qu'à revendre ; et, par le fait même qu'il achète, il contribue à créer le mouvement qui fera monter l'enchère et le fera gagnant. Il est vrai aussi que l'on raisonne, d'après la découverte d'un filon, ou l'avancement des travaux, ou la répartition des bénéfices ; mais ce raisonnement est bien froid tant que le jeu des enchères ne se dessine pas. Chacun raisonnera ainsi : « Si ce qu'on dit était vrai, ce papier serait recherché et l'on verrait monter les cours ». En revanche, le papier le plus décrié, dès qu'il est demandé, tout le monde en veut : « Car, se dit l'homme qui étudie les cours, il y a sans aucun doute une raison à cela, et ceux qui la connaissent se gardent bien de la dire ; nul ne vante ce qu'il convoite ». Dès que ces propositions, si naturelles, si aisées à comprendre, sont entrées dans l'esprit d'un homme, il est conduit à cette étrange méthode de croire faux tous les raisonnements fondés sur l'enquête réelle, et de ne plus se fier qu'aux mouvements d'achat et de vente. C'est ainsi que le papier se détache de la chose qu'il représente, et prend une valeur qui est toute d'opinion sur la valeur. D'où une richesse fictive.

Si je spécule sur des tableaux d'un certain genre, je n'ai pas à considérer s'ils plaisent ou plairont. Tout ce qu'on pourra dire ou écrire pour ou contre me fait bien rire. Il me suffit qu'il y en ait beaucoup et qui montrent un air de famille. Alors je fais la rafle ; et cette chasse, ce seul désir que je montre, suffisent à enfler les prix. Ce mouvement de hausse est la seule preuve ; cette preuve suffit. Les discours ne peuvent rien contre, car tout spéculateur se dira : « On veut me détourner d'acheter ; cela signifie qu'il faut acheter ». On s'étonne d'erreurs de goût énormes. Mais c'est que le goût est toujours vacillant et faible, au lieu que le calcul du prix est bien fort. L'argent recouvre les tableaux ; ce n'est plus beauté, c'est richesse qui emplit la vue. Discours pour et discours contre ont le même effet. C'est désir contre désir, et ruse contre ruse. Les passions se développent selon leur propre loi ; la chose elle-même n'est plus qu'un signe. Il suffit qu'on ne puisse pas la fabriquer industriellement. La difficulté d'imiter est ainsi l'équivalent du beau. Aussi cette étrange esthétique a ses règles et ses experts. Elle a même ses principes ; car on dira que la marque de l'homme, inimitable, est toujours belle. Dont les œuvres réellement belles peuvent profiter. Toutefois les chefs-d’œuvre, de même que le bon papier, ne nourrissent pas longtemps la spéculation, car on les garde.

Ce qu'on a acheté seulement pour le revendre, il faut le vendre. Mais quand ? C'est le moment critique du jeu. La crainte de perdre ce que l'on a gagné lutte contre l'espoir de gagner encore plus. On a raisonné amplement sur ce sujet-là ; je crois qu'il y faut penser cyniquement, j'entends par ces rudes preuves, comme on en trouve en Spinoza. La crainte est une tristesse ; l'espérance est une joie ; chacun choisit d'être heureux ; donc, dans l'homme naïf qui se livre à ses mouvements de nature, l'espoir sera le plus fort, et la ruine suivra. Je suppose que ceux qui s'enrichissent sont des gens qui ont pris le parti de s'ennuyer, ou, pour parler autrement, qui prennent le jeu comme un métier. Mais ils peuvent être soutenus aussi par quelque hypocondrie naturelle, ou par quelque sévère préjugé de religion. Ils se croient perdus dès qu'ils oublient d'être malheureux. Ils regardent en soupçon tout ce qui est agréable. Et peut-être n'est-on pas assez armé contre l'esprit de dépense, tant qu'on ne le considère que comme imprudent. Mais si c'est un péché, à la bonne heure. L'avarice que l'on doit nommer métaphysique, est sans doute la seule qui puisse porter le poids de l'argent.

*La Lumière*, 22 mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCCV)

1195

Quelqu'un me disait hier[[1539]](#footnote-1540) que l'amour du jeu est bien plus puissant en l'homme que l'amour du gain. Ce jugement d'abord étonne, et puis il paraît aussitôt vérifié par une multitude d'exemples. Après cela, on n'y pense plus, et l'on traite des échanges, des affaires et des richesses, comme si les hommes étaient poussés, en tout ce qu'ils font, par la règle de l'intérêt bien entendu. C'est que l'on ne peut réfléchir sans quelque loi simple et constante, comme est la pesanteur pour l'eau qui coule. Et en effet, tout écoulement d'eau est calculable et prévisible, ce qui pourtant n'empêche pas qu'on en soit surpris, comme le récent désastre de notre Midi l'a fait voir. L'homme est bien plus compliqué que l'eau. Ce qu'une foule va faire, fuir, attaquer, ou simplement se disperser selon les chemins accoutumés, on ne le sait pas. Que penser, alors, de cette invisible foule d'hommes silencieux, et même secrets, qui exercent leurs désirs et leurs craintes sur de simples signes, qui achètent ces signes, qui[[1540]](#footnote-1541) les revendent d'après d'autres signes volants qui en quelques minutes font le tour de la terre ? Et[[1541]](#footnote-1542) ces mouvements de foule enrichissent l'un, ruinent l'autre, soutiennent ou détruisent confiance et crédit, ouvrent et ferment des chantiers, poussent au voyage, chauffent les bateaux et les trains, ou au contraire, changent le prix des tableaux, la recette des concerts, vident ou remplissent les lieux de plaisir, ouvrent ou ferment des banques, bâtissent des théâtres, et donc favorisent un métier ou un autre, font chômage ici, disette de main-d'œuvre là-bas, crise de production, crise de consommation.

Ces flux et reflux sont déjà assez difficiles à analyser d'après les besoins les plus pressants et d'après les règles de la prudence. Mais ces idées sont courtes, car l'homme n'aime point la prudence ; il n'est pas ainsi bâti. Si La Rochefoucauld, en ses maximes si connues, et partout célébrées, avait enfermé les axiomes de la mécanique humaine, tout serait simple ; le désir suivrait la pente comme l'eau ; tout homme serait tapi en lui-même comme un usurier. Seulement[[1542]](#footnote-1543) existe-t-il un usurier ? Des personnages balzaciens, comme Gobseck et Élie Magus sont des poètes, des passionnés, des amoureux à leur manière. Mais ce ne sont que des éclairs dans une grande nuit. Que penser de tous ces gens qui jouent aux courses ? Et que penser de ces bretteurs qui tiraient l'épée à la moindre occasion, et qui cherchaient l'occasion ? Cela s'est vu. Descartes eut un duel, contre un rival, et en présence même de la dame qui occupait à ce moment-là ses pensées. Et que dire des guerres ? Ne sont-elles pas des jeux aussi ? Et n'est-ce pas bien faible de les expliquer par les calculs de la prudence et les conditions de la sécurité ? Mais on aime les idées simples, et la mécanique abstraite ; et il faut bien commencer[[1543]](#footnote-1544) par là. Les discussions, remarquez-le, ramènent toujours nos idées à cet état de squelettes ; c'est[[1544]](#footnote-1545) que la discussion est encore un jeu. On serait bien empêché de dire ce que veut un ambitieux ; il joue ; il aime le jeu.

Il est bien plaisant que l'on s'avise maintenant de régler les passions de l'ouvrier dans le travail même ; il flâne, il s'irrite, il s'essouffle ; il siffle, il chante, selon les hasards de l'humeur ; il oublie son propre intérêt ; il dépense mal sa propre énergie. Et il est vrai que ses mouvements ne sont pas sages absolument, et qu'il faudrait, comme on dit aujourd'hui, rationaliser le coup de marteau. Cette idée est ridicule. L'ouvrier à son travail est peut-être l'homme le plus raisonnable ; et il est étrange que l'on veuille régler au chronomètre cette mécanique passable, quand les maîtres du jeu roulent comme des fous, seulement pour aller vite, et secouent la machine boursière, volant principal et suprême régulateur, au risque de se faire sauter eux-mêmes. Régler d'abord le travail, c'est juste[[1545]](#footnote-1546) aussi raisonnable que de calculer la dixième décimale quand on n'est pas encore assuré du chiffre des centaines. Si peu de fantaisie et tant de raison dans un coup de marteau, quand la fureur de vaincre, ou seulement l'ennui, changent soudain les prix et l'ordre des métiers ! Et je ne compte pas le grand jeu, la guerre. Certes il ne manque pas de choses à rationaliser, comme on dit. Mais il faudrait aller au plus pressé.

*La Lumière*,29 mars 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°4, 20 avril 1930 (CCCVI)

1934 ECO XXIII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930

1196

Tout est vrai dans un fou ; car c’est pourtant vrai qu’il est fou. S’il croit voir courir des rats, c’est qu’il a les yeux malades, ou les nerfs, ou la cervelle. S’il sent des morsures de rats, c’est qu’il sent de vives douleurs, comme il arrive aux goutteux. Et peut-être faudrait-il dire qu’il n’arrive au fou rien de pis que ce qui nous arrive à tous dans la fièvre, ou seulement quand nous rêvons. La différence est en ceci que nous ne croyons point aveuglément ce qui se présente, au lieu que le fou croit tout. Le fou est un homme qui se croit. Par un mouvement brusque, par un jeu de lumière, il lui semble qu’une forme a passé d’un arbre à l’autre ; au lieu de se méfier et d’y aller voir, il se demande qui cela peut être, et ce que veut cet insaisissable. Sa pensée est un roman assez bien conduit quelquefois ; il y exerce même un esprit de sagacité comme on voit en ceux qui, sans être fous à lier, donnent trop de place au soupçon et pas assez à la connaissance de ce qui est. Et en effet le fou se conduit assez raisonnablement pour un homme qui est entouré d’ennemis cachés, et dont il ne voit jamais que l’ombre fugitive ; seulement il n’est pas entouré d’ennemis cachés ; et, comme Montaigne aime à dire : « Il n’en est rien ». Avant de raisonner sur le réel, il faut regarder ; c’est une idée de Stendhal. Et l’union des sentiments les plus vifs, et qui tromperaient aisément, avec un esprit qui sait se servir de ses yeux, c’est-à-dire douter de ce qui se montre, cela fait un artiste rare, qu’on ne se lasse point de lire ; cela fait un homme. Avec toute l’incrédulité possible, garder la foi, voilà l’homme de l’avenir, l’homme qui sut dire : « Je serai compris dans cinquante ans ». Au contraire il faut dire d’un fou qu’à force de crédulité il a perdu la foi. Cette opposition fait un texte suffisant pour toutes nos pensées ; qui démêle cela est bon conseiller et précieux ami. On bat les buissons à chercher le grand secret de Stendhal ; on l’aime, et puis on le repousse, et puis on veut se moquer ; pour finir on l’aime.

Mais qu’est-ce donc ? C’est un homme à son poste d’homme, et fort attentif à son humaine situation. Entouré certes du monde, et même assez serré de ce rude compagnon, qui n’a point du tout d’égard ; mais de bien plus près serré et touché par lui-même, et voyant toutes choses à travers soi, yeux brouillés, émotions, passions ; mouvements de soi mélangés aux mouvements du monde, et qui font courir les dieux d’arbre en arbre, si l’on se croit. Mais il le sait. Pour une fois la mathématique, la mécanique, la physique ont servi à autre chose qu’à fabriquer d’étonnantes et ennuyeuses machines. Pour une fois le progrès aveugle est revenu sur lui-même et s’est reconnu. Le progrès aux yeux ouverts, c’est la merveille de ce temps-ci. Ce que je crois voir, se dit l’homme, est mêlé de moi ; il s’agit de défaire ce mélange. Le plus beau moment du héros stendhalien est quand il parle, comme Ulysse, à son propre cœur, mais mieux : « Je suis fou ; je dois penser que tout ce que je suppose est faux ». Napoléon, son modèle, avait des parties de jugement ; il savait bien dire : « Ce qui le plaît à croire est suspect ». Par cette précaution, on arrive à percevoir les signes réels ; on arrive à un degré admirable de confiance. Mais cela n’entre point en nos ajusteurs de sagesse, qui font des serrures pour d’autres. Et quel avantage en ce savoir-faire, sils croient ce qui leur plaît, ou seulement ce qui les touche ? En leurs équations ils ne croient rien ;ils font l’enquête bien exacte et le recensement ; mais s’ils sont candidats à l’Académie, ils croient tout. Le premier fripon conduit leurs pensées, si seulement il sait flatter. Aussi ces crédules sont-ils rongés de doutes, c’est-à-dire guéris d’un flatteur par un autre flatteur. Il fallait douter par connaissance de soi, non par expérience des flatteurs ; mais c’est la difficile école, et même ignorée ; d’où vient que le mot de Critique a pris un sens étrange et détourné. Critique veut dire séparation ou distinction.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCVII)

1197

Il faut des mesures précises et de longues archives pour que l'on ose fixer à l'équinoxe le commencement du printemps. Et encore que de moqueries du peuple à l'astronome ! Tantôt, éprouvant le zéphyr tiède et voyant tout fleuri, ils diraient : « Cet homme est endormi dans sa tour ; il n'a donc pas d'yeux ; qu'attend-il ? ». Et, d'autres fois, sous la neige et la bise, on rirait dans le cache-nez, ou au coin du feu, de ce décret par raisonnement qui a interdit l'onglée. Supposons maintenant que la fête de Pâques soit fixée par quelque pouvoir municipal, qui se fie seulement aux signes les plus visibles. L'instabilité, qui est propre à cette saison, ferait encore qu'on accuserait le maire soit de s'être trop hâté, soit d'avoir trop attendu. Et j'imagine ce pouvoir, comme tout pouvoir, tremblant devant les commères, qui, d'une année à l'autre, corrige la plus récente erreur par une erreur inverse. Ainsi la fête de Pâques avancerait et reculerait par rapport à l'année politique, qui est celle des usuriers, où les jours sont comptés comme l'argent. Ce mouvement qui exprime une vérité, la vérité de l'instabilité même, s'est conservé comme un rite.

La lune s'en est mêlée. La lune est un signe émouvant, par les phases, par cette croissance de jour en jour, cette merveille de la pleine lune, et ensuite cette décadence de la lune malade. Cette période courte et régulièrement variée convenait à la mémoire naturelle ; on compta longtemps par lunes ; on mesura les saisons par les mois lunaires ; et l'on supposa, ce qui est vrai, que les mouvements de la lune n'étaient pas sans liaison avec les événements terrestres. Il a fallu du temps, il a fallu la rencontre des civilisations à archives et des marées océaniques, pour que l'on comprît que la lune règle l'embarquement, la pêche, l'horaire des trains de marée, et, de proche en proche, un peu toutes les actions humaines. Mais l'esprit humain, dans ce cas-là comme dans tous, a commencé par se tromper, et d'après une idée juste, quoique indéterminée, de la liaison de toutes choses à toutes choses dans ce monde si bien cousu. On a supposé, par sympathie et métaphore, que la croissance de la lune signifiait la croissance de toutes choses ; le fait est que le premier croissant donnait à tous l'espoir de la lune pleine ; et l'espoir ne se divise point. Ainsi on attendait beaucoup de la lune renaissante. Et de là est venue cette opinion, vainement niée, toujours reprise, toujours soutenue, que la nouvelle lune annonce un nouveau régime des vents, des pluies, des nuages. D'où l'on comprend que les augures, ou magistrats, lorsqu'ils essayaient de fixerpassablement la fête de la résurrection universelle, aient consulté la lune, et, dans l’incertitude, aient attendu la lune pleine, après laquelle il fallait se décider, puisque la pleine lune terminait l'espérance.

Je suppose qu'on a encore hésité longtemps entre une lune et une autre ; et il est clair que tous y pensaient et que tous en parlaient, ce qui a encore fortifié l'ancienne idée que la lune réglait le beau temps et la pluie. Aujourd'hui l'astronomie et le calendrier sont au-dessus des passions. Mais supposons que le ministère ait charge de décréter le printemps. Quelle crise de la confiance, après des Pâques neigeuses comme celle de cette année ! L'intérêt étant tel, et l'attention toujours portée sur cet art de deviner, on comprend que, par les archives, par le mélange des peuples, et par la comparaison des climats, on soit arrivé à une solution moyenne, qui faisait coïncider au mieux la célébration humaine et le printemps cosmique. Il n'est pas rare que le temps de la semaine qui précède Pâques soit un vrai temps de carême ; il n'est pas rare que le dimanche de Pâques soit marqué par un triomphe du soleil. Mais cela ne réussit pas toujours ; il est vrai qu'une fête fixe, et réglée sur l'équinoxe astronomique, ne réussirait pas mieux. Le métier d'augure fut toujours sans gloire.

7 mai 1930 ( ?)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCVIII)

1935 SE XIII « Les augures »

1198

Lorsque quelqu'un dit, après tant d'autres, qu'il faut plaire aux enfants, et que c'est le vrai moyen de les instruire, on laisse passer. Mais je n'aime pas trop cette bouche en cœur, ni ce maître courtisan. J'ai rencontré, quand j'étais sur les bancs, un professeur assurément affectueux, et qui intéressait son jeune auditoire ; je puis même dire que nous l'aimions. Or, il ne put jamais surmon­ter un certain désordre, qui résultait surtout, je m'en souviens très bien, de marques indiscrètes d'approbation. Et cela venait promptement au tumulte, par les forces de jeunesse, et par les lois de la foule, qui s'agite à la manière des éléments naturels. D'où j'ai tiré une sorte de règle de métier, c'est qu'il faut intéresser, j'en conviens, mais qu'il ne faut pas vouloir intéresser, et surtout qu'il ne faut pas montrer qu'on le veut. Cette règle est bonne aussi pour l'ora­teur ; et dans tous les arts on la retrouve, bien qu'elle soit alors profondément cachée. L'acteur n'a-t-il pas pour métier de plaire ? Oui, mais il y a plaire et plaire : et le difficile est d'amener les hommes à se plaire finalement à ce qui de premier abord ne plaît point.

Le métier de meneur d'hommes, à quelque degré qu'on le prenne, enferme plus d'une ruse. Ces acteurs qui inventèrent de jouer en tournant le dos au public, avaient trouvé, et peut-être par de petites raisons, qu'un certain air d'indifférence sert quelquefois à élever l'attention au niveau convenable, et à faire découvrir aux spectateurs un genre de plaisir qu'ils ne concevaient seulement pas. L'art du musicien, si j'ai bien écouté, ne commence pas par plaire, mais plutôt par forcer. Trop de flatterie d'abord dans le son, cela offense. Il y a aussi une architecture flatteuse, et un abus de roses en guir­landes. Je sens que l'homme est un animal fier et difficile. Et là-dessus, l'enfant est plus homme que l'homme. Un enfant gâté, c'est un enfant repu de flatteries et de plaisirs tout faits. Que veut-il donc, et que veut l'homme ? Il vise au difficile, non à l'agréable, et, s'il ne peut garder cette attitude d'homme, il veut qu'on l'y aide. Il pressent d'autres plaisirs que ceux qui coulent au niveau de ses lèvres ; il veut d'abord se hausser jusqu'à apercevoir un autre paysage de plaisirs ; enfin il veut qu'on l'élève ; voilà un très beau mot.

Un très beau mot, dont l'enfant saisit très bien tout le sens, par ce mouve­ment naturel de croître qui est le sien. Au niveau de l'enfant, pensez-y, vous n'intéressez déjà que son être d'hier ; il se rapetisse alors un peu, afin que vous puissiez lui plaire ; mais gare au mépris. Ce qu'il y a de redoutable dans le mépris, c'est la part de mépris de soi qui y est, mépris de soi dépassé. Tel est le progrès de l'enfant ; s'il[[1546]](#footnote-1547) le fait sans vous, vous n'êtes qu'amuseur. Et rien n'est plus méprisé que l'amuseur. « À cet enfant d'hier, se dit l'enfant, mes jeux suffisent bien. »

C'est pourquoi je ne crois pas trop à ces leçons amusantes qui sont comme la suite des jeux. Ce sont rêveries de braves gens qui n'ont pas appris le métier. Certes, il est mieux d'entrevoir les causes ; mais le métier instruit plus rudement et rustiquement. La cloche ou le sifflet marquent la fin des jeux et le retour à un ordre plus sévère ; et la pratique enseigne qu'il n'y faut point un insensible passage, mais au contraire un total changement, et très marqué dans les apparences. L'attention est élevée d'un degré ; elle ne cherche plus[[1547]](#footnote-1548) alors quelque plaisir à lécher, comme font les chiens ; elle n'est plus gourmandise ; elle est privation[[1548]](#footnote-1549), patience, attente qui regarde au-dessus de soi. L'attention du chien n'est pas l'attention.

L’école libératrice, 4 janvier 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCIX)

Propos sur l’éducation, IV

1199

L'esprit de révolte est tout bon. C'est le véritable esprit de société. Et voici comment. L'esprit de révolte est esprit, c'est-à-dire universel. Nul ne pense pour soi seul. Penser librement, c'est chercher l'accord, et l'accord par liberté. Il n'y a pas un esprit libre qui n'aime et ne cherche les esprits libres. C'est se mettre à la recherche du semblable ; c'est vouloir l'éveiller et le reconnaître en toute forme humaine. Dès que l'on aime la dispute de bonne foi, l'accord est fait. Celui qui me contredit, je ne peux point vouloir qu'il soit esclave, qu'il soit flatteur, qu'il soit vaniteux, qu'il ait peur de tout. Au contraire, c'est la hardiesse d'esprit et le feu de l'invention que l'on aime dans l'autre, comme on l'aime en soi-même. Dans le fait l'esprit de révolte est toujours pour les opprimés, contre les tyrans. Les tyrans font souvent ce calcul : « Voilà un homme qui ne supporte point d'obéir ; il faut lui donner pouvoir et commandement, argent et honneurs. Cela fera un mécontent de moins ». Mais ce beau calcul est toujours trompé. Et, comme on dit, celui qui ne sait pas obéir ne sait point non plus commander. Il n'aime pas les pouvoirs ; n'allez pas croire que c'est parce qu'il désire le pouvoir. Tel est l'esprit de Stendhal, maintenant si admiré ; on le retrouve dans la moindre page ; et ce n'est pas une mode ; c'est un esprit qui s'éveille ; je trouve ici mon semblable et mon ami.

Stendhal plaît et déplaît à l'âme impériale. Situation étrange. L'âme impériale cherche de petites raisons. C'est que l'âme impériale est en lutte avec elle-même ; elle veut dominer ; elle veut être admirée ; elle veut être seule. Cela ne va point. Admirée par qui ? Par des sots ? Mais l'âme impériale méprise les sots. Ainsi, fuyant et craignant dans les autres l'esprit indomptable, elle n'aime pourtant au monde que cela, entendez ce qui n'a point peur, ce qui n'a point de vanité, ce qui invente en parlant. Voilà les sujets que recherche l'âme impériale ; des sujets en révolte, oui ; des lecteurs en révolte, oui ; les seuls sur qui on puisse essayer les pouvoirs de l'esprit. C'est pourquoi la rencontre de Stendhal et d'un ambitieux est un beau moment, qui fait des chocs, des éclairs et de la fumée. Les Stendhaliens sont insupportables ; c'est qu'ils ne savent point percer l'esprit aristocrate, qui est en eux, jusqu'à l'amour du semblable et jusqu'à l'esprit égalitaire, qui est le fond de tout aristocrate. Le monde civilisé est heureusement plein de ces esprits libres, mal déguisés en tyrans. Dangereux soutiens de l'ordre.

Et, au rebours, l'esprit de soumission rompt l'humaine société. C'est que l'esprit de soumission craint l'esprit. Stendhal insiste beaucoup sur ceci que le tyran craint les hommes d'esprit, même lorsqu'ils argumentent pour lui. Le tyran n'aime pas qu'on raisonne ; et c'est qu'il craint en lui-même un raisonneur, qui se tournerait contre lui. Qui sait[[1549]](#footnote-1550) ? Quelqu'un a écrit que la vérité a cela de dangereux, c'est que, dès qu'on la cherche, on la trouve. Par les mêmes raisons l'esprit esclave craint l'esprit libre, qui peut-être lui ferait honte. D'où vient le fanatisme, qui est une manière étrange et passionnée d'honorer l'esprit libre. Le même Stendhal a osé écrire que tout bon raisonnement offense ; et cela est, en un sens, honorable chez l'offensé ; cela prouve que l'esprit en lui n'est pas tout à fait mort ; il craint d'être ébranlé. Il refuse les pensées ; par là il refuse son semblable, il ne veut point le reconnaître. Tout ce qui est libre, tout ce qui est sans respect, tout ce qui se moque de l'Importance[[1550]](#footnote-1551), il le flaire d'une lieue. « Voilà, se dit-il, mon ennemi qui est mon ami ; c'est le pire des ennemis. Je sens que je lui donnerais raison si j'apaisais seulement cette amertume et cette colère que je déploie, comme une troupe de couverture, entre la justice et moi ». Et telle est la faiblesse de ces soutiens de l'ordre, qui font les gros yeux ; c'est qu'ils ne peuvent fonder ni garder aucun ordre. « Il y manque la pensée » ; c'est encore un mot de Stendhal, et qui porte loin. Quelle éloquence, quel pouvoir, quelle décision, quelle suite pouvez-vous supposer en celui qui s'interdit premièrement de penser ?

*La Lumière*, 5 avril 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCX)

1934 LIT LXI

1200

Pilate tue l'esprit. Au lieu de le mettre en croix, il met une croix dessus ; mais c'est toujours la même opération ; toujours à refaire ; et l'on n'a pas assez de croix. C'est qu'il naît tous les jours des hommes nus, qui se mettent à chercher l'esprit en eux, et à s'instruire de tout, et à juger de tout. Et comme dit Pilate en ses bons jours : « C'est très bien d'aimer le vrai et le juste ; mais si on ne trahit pas, cela ne mène à rien ». Toute la culture, si elle est conduite comme il faut et d'un pas militaire, arrive à demander au Christ importun : « Qu'est-ce que la vérité ? » À partir de là, on est suffisant, mot admirable ; on est un autre homme. Christ est mort, Pilate est né. Or, tout irait parfaitement bien, comme Pilate l'entend, si l'on pouvait être sûr d'avoir tué l'esprit. Mais les esprits reviennent, comme on dit.

« Je suis un réalisateur ». Cela sonne faux ; car jamais on ne réalisa sans géométrie. Ne plus croire qu'aux forces, et compter seulement les résultats, cela est creux. Au contraire, juste est un mot qui sonne fort ; on dit : un esprit juste. Une machine doit être ajustée. Quel bonheur si on pouvait ajuster sans l'esprit juste, ou si seulement l'on pouvait garder l'esprit juste et mépriser la justice ! Mais la justice reniée fait crouler le tout. Voyez. La guerre ne cesse de mourir de cette intime maladie ; car la pensée de guerre est que la force règle tout, et qu'elle suffit ; or[[1551]](#footnote-1552) la guerre a besoin d'un peuple de justes ; et si l'intérêt était la règle de nos actions, qui donc combattrait ? Pensée de Pascal, effrayante : « Il ne faut point dire au peuple que les lois ne sont pas justes ». D'où un mensonge forcené. Il faut toutes les ressources de l'esprit pour tuer l'esprit. Mon cher Pilate, c'est plus sérieux et difficile que vous ne croyez, de sauver justement en soi ce qu'il faut d’esprit pour gouverner contre l'esprit ; et de sauver dans les autres ce qu'il leur faut d'esprit pour se laisser gouverner ; juste assez, pas plus. Vous y perdrez votre belle humeur.

Remarque étrange, les choses sont encore plus exigeantes que les hommes. Dans le fait, Pilate n'est bon à rien ; il ne saurait pas cultiver un champ de choux, ni un champ de caoutchouc. Les entreprises sur les choses ne réussissent que par l'esprit, j'entends par cet autre champ, petit ou grand, où l'esprit est cultivé comme la première des valeurs. Le vrai et le juste sont de puissants outils ; on le nie, et dans le même moment la chose vient témoigner. Platon remarquait que c'est seulement[[1552]](#footnote-1553) par la justice qu'une bande de brigands est forte ; et encore, les brigands ne produisent point. Qui produit ne peut écraser tout à fait la pensée sous le désir. Qui organise estime l'ordre plus que son propre pouvoir. L'ambitieux qui n'est qu'ambitieux fait pitié. Ce qui me frappe dans ces grandes entreprises dont Pilate voudrait bien se laver les mains, ce n'est pas l'absence de scrupules, ni l'audace et la suite dans le désir, mais c'est le creux de l'entreprise elle-même, l'absence du savoir réel et des réels moyens, une intrigue dans le vide, qui cherche à détourner vers soi la richesse commune, mais qui ne l'augmente pas. En guerre comme dans les affaires, il faut recruter à tout prix des hommes qui honorent l'esprit. Vouloir avec cela les tenir esclaves, c'est la folle entreprise. Et c'est la même d'instruire le peuple afin qu'il serve mieux. Vous voulez un mécanicien qui voie clair dans la machine et qui ne voie point clair dans votre jeu. Vous voulez un peuple dévoué, c'est-à-dire qui estime en vous ce qu'il méprise en lui-même. Mais l'esprit remonte ; l'esprit soulève la pierre, si bien scellée qu'elle soit. « Aux vertus qu'on exige d'un bon domestique, combien de maîtres seraient capables d'être valets ? » Ce trait d'esprit a mordu jusqu'à l'os. L'esprit au plus bas, sous la pierre, c'est là qu'il prend force. Attendez seulement trois jours. Sur ce thème, que chacun se fasse à lui-même son sermon de Pâques. Ce sujet est toujours neuf, comme le printemps est toujours neuf.

*La Lumière*, 12 avril 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCXI)

1934 POL XXII

1201

Ceux qui annoncent maintenant une politique agraire sont tombés sur une idée juste. Et, si nous poussions tous ensemble de ce côté-là, le problème des salaires industriels se trouverait plus près d'être résolu qu'il ne peut l'être par aucun autre moyen. Car il faut comprendre ce que signifie vie chère, ou salaire insuffisant, ce qui est la même chose. La situation humaine n'a point changé depuis l'âge de pierre, et ne changera jamais. La loi biologique nous tient. Ce qu'il faut premièrement à l'homme qui taille des diamants, c'est pain, viande et légumes. Et celui qui ajuste des moteurs n'a pas besoin d'avions ni d'autos pour nourrir sa force de travail ; il lui faut pain, viande et légumes. Ainsi, dans les diverses productions, il y en a qui sont de première importance ; il y en a d'autres qui sont moins nécessaires ; il y en a qui ne sont point nécessaires du tout. Un homme qui serait en doute sur son prochain repas ne s'amuserait pas à orner son arc ; il partirait en chasse.

Mais ce gros Léviathan, qui est fait d'une masse d'hommes, fait voir des pensées d'enfant en bas âge ; ou plutôt il ne pense point ; il n'a pas de cerveau à sa taille ; il est gouverné par une association de petits cerveaux, dont les puissances, bien loin de s'ajouter, se neutralisent[[1553]](#footnote-1554) par l'échange et le compromis. Un exemple : un homme seul, et qui verrait sa maison ruinée par l'eau et son champ dévasté, apercevrait tout de suite par où il doit commencer ; l'expérience fait voir à présent qu'une réunion d'hommes délibérant sur un grand désastre, ressemble à un chariot embourbé que l'on tire à hue et à dia. Les pensées de gouvernement sont toujours faibles et lentes. Le cerveau collectif pense mollement. L'ordre des travaux, qui veut que l'on pense d'abord aux choses de nécessité, dépend du choix de chacun. L'ouvrier laisse la charrue et travaille à l'usine, parce que l'usine paie mieux. Le propriétaire vend sa terre et bâtit une usine, parce que le travail d'usine lui assure plus de profits. Deux dupes, au fond, car à quoi serviraient profit et salaire si la nourriture manquait ? Seulement c'est ici qu'est située la difficulté principale, que je suis bien loin de savoir démêler toute. Dans l'immense circulation de l'argent et des produits, il y a un retard ou un détour des effets, qui font que l'ouvrier d'usine se félicite quelque temps de son choix, et le propriétaire, devenu patron d'industrie, encore plus longtemps. C'est ici qu'il faut regarder attentivement.

Je ne sais si le capitalisme agricole est possible ; j'ai vu, et je ne suis pas le seul, la grande propriété rongée par la petite, et cela dépend peut-être de cette immense étendue, et visible, et vulnérable, que prend nécessairement l'entreprise agricole, dès qu'elle repose sur une masse de salariés. Il faut tenir compte aussi de la nature du travail, et surtout, à ce que je crois, de ceci que la partie du salaire qui est en nature, comme nourriture, bois de chauffage, chanvre pour filer, est sous les yeux et devant les mains. Ces raisons, soit parce qu'elles agissent directement, soit parce qu'elles détournent de ce genre de production les capitaux avides, expliquent que le travail soit plus près ici qu'ailleurs de pouvoir racheter ses propres produits. Mais c'est cela même qui fait que les joueurs, toujours en quête des profits démesurés, ne portent point par là leurs réserves d'argent, ni leur trompeuse publicité, ni leurs salaires d'apparence.

Si donc les pouvoirs publics peuvent quelque chose, il est raisonnable qu'ils laissent l'industrie à ses risques, toujours assez payés d'espérance, et qu'ils pensent premièrement au blé, au beurre, au gigot, au chanvre, à la laine. Et, en supposant même qu'ils ne puissent pas beaucoup, car ces choses aussi circulent sur toute la terre, et le jeu s'y met, il est toujours bon que les législateurs ne pensent pas d'abord à grossir la voix des crieurs d'industrie, si bien payés pour prouver que le meilleur moyen d'avoir pain, viande et légumes est de fabriquer des autos et des avions. Le pouvoir ne produit pas, ce n'est pas son affaire ; mais il s'entend assez bien à changer l'opinion et même à créer l'opinion. Or s'il entreprend, même par de petites raisons, d'afficher en gros caractères une opinion juste, les effets iront leur train, sans s'occuper des projets. La justice aura fait un grand pas silencieux. Léviathan ira tuer le cerf au lieu d'orner son arc.

*La Lumière*,19 avril 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCXI)

1934 ECO XXV

1202

L'imagination nous prépare des guerres. En deux sens. Car ceux qui nous racontent de brillants exploits et la mort dans l'emportement, plaisent à la partie coléreuse de nous-mêmes. L'homme, irrité contre le brutal et contre l'injuste, ou seulement irrité contre sa propre peur, ne craint rien au monde. En idée le voilà parti pour l'attaque. Il promet, il tiendra. Même quand il verra la chose comme elle est, il tiendra. Il se dira : « J'ai déclamé en me trompant moi-même, j'ai trompé les autres ; c'est le moment de payer ». Mais ceux qui composent l'horreur déclament aussi ; on sent la thèse, on se dit qu'une partie belle, enivrante, et si l'on peut dire vivifiante, de la guerre est volontairement effacée. Ainsi on est ramené aux lieux communs, si agréables au cœur. Tout est dans l'ordre, et le politique, homme d'imagination, verse des larmes d'attendrissement.

J'ai lu le *Vauquois*, de Pézard, et je comprends mieux encore à présent le célèbre Norton Cru que la critique a si fort malmené. Cet historien, qui fut fantassin, a juré de passer les livres de guerre au crible de la critique ; il en a examiné près de trois cents ; il n'a point fait grâce au talent, ni aux bonnes intentions ; les fins de la politique, il les a méprisées, posant seulement cette question : « A-t-il pu voir ? Ce qu'il raconte est-il vraisemblable ? » En quoi il n'est pas médiocrement servi par sa propre expérience, et par ce rapprochement des témoignages, travail unique en son genre, et qui pique des deux côtés, lardant aussi bien Barbusse et Dorgelès que Jean des Vignes Rouges, ce mousquetaire d'état-major. Ainsi, il a tous les préjugés contre lui. Sans compter qu'il a lui-même ses préjugés de fantassin, qu'il ne cache nullement. On rectifiera ; on rectifie. J'ai vu que l'on signale dans son livre de précaution une erreur énorme ; il a pris, dit-on, pour bon témoin un homme qui a fait toute la guerre aux environs d'Aix-en-Provence. Et j'ai bien remarqué que, semblable en cela à mes innombrables frères en frivolité, j'ai commencé par rire de l'historien. Mais patience. Cet énorme travail a remué une épaisse couche de vase ; l'eau est trouble. Au lieu de rêver à la guerre, de nouveau nous y pensons. J'ai lu Pézard ; je lirai Genevoix. J'ai revu le guerrier boueux dans sa peau de mouton. La vase remonte, l'odeur remonte. Voilà de fortes lectures pour l'école.

Coïncidence digne de remarque ; voici que le redoutable fantassin fouille aussi les tranchées de l'arrière, qui sont couloirs d'intrigue et de politique. Clemenceau sort de la tombe, et ce calot d'homme de troupe sur cette tête consulaire, c'est un grand emblème, et effrayant pour nos bien couronnés. Témoignage attristant ; mais le témoin a vu, et il n'a pas peur de dire, et même ses passions propres, qui sont connues, qui furent en tout temps déchaînées, ne nous mettent pas en défiance. Il n'y eut point, sans doute, dans toute la guerre, de joueur plus intrépide, ni plus inhumain. En aucun homme que je sache, jamais le feu du courage n'a mieux fondu cet étrange alliage du droit et de la force, pour une sauvage philosophie de la guerre. Aussi l'idée de la guerre fut réelle en lui. Toujours en lui-même, et l'épée, sans métaphore, soutenant l'opinion. En cette nature armée et préparée, les faits devaient s'inscrire tout à fait autrement qu'en ces pieux administrateurs, en qui la substance neutre éteint tous les acides. Ce qui n'est pas à dire que je prends pour vraies les touches corrosives de Clemenceau. Mais en ce réactif, si rare dans les hauts, il s'est inscrit des mouvements du pouvoir qui, sans cela, nous seraient restés tout à fait inconnus. À ces griffonnages, effets composés de l'événement et de l'homme, notre imagination s'arrête net. La guerre revient ; elle revient toute, le bas et le haut. Tous les lieux communs sont piétinés. Aussi quels mouvements des souris dans le tiroir ! On court. On lève les bras au ciel. On pousse de petits cris. On rectifie. On rectifiera ; on bouchera au papier ces trous de lumière. N'empêche qu'il faudra refaire toute cette histoire qu'ils s'étaient hâtés d'écrire. Le grand examen de conscience n'est pas seulement commencé.

*La Lumière*,3 mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCXIII)

1939 SM2 XXIX « Témoignages »

1203

Toutes les légendes sont vraies. Ce ne sont point des faits, ce sont des pensées. La légende de Jeanne d'Arc exprime que la guerre se fait par le bon sens et le courage, et que bon sens et courage sont souvent moins dans les têtes couronnées que dans l'humble exécutant, qui, lui, ne perd jamais de vue la fin réelle ni les moyens.

Au temps de la guerre des tranchées, lorsque les bataillons s'usaient à prendre ou à reprendre des positions où l'on ne pouvait rester, les acteurs et les témoins proches comprenaient très bien que de telles entreprises, sous la pluie, dans la boue, non assez préparées, non coordonnées, trop peu soutenues par l'armement, n'avançaient nullement l'heure de la victoire et de la paix. Le commandement, posté à trente kilomètres derrière, entendait les choses autrement. On voudrait, alors, que le pouvoir montrât quelques-unes des vertus qu'il exige de la plèbe combattante, et qu'il fût posté au bord de l'action, sur l'obstacle même, dans le péril même. Toutes choses impossibles ; car le pouvoir perdrait, en cette position, le moyen de connaître beaucoup de circonstances ensemble et d'agir en même temps sur beaucoup de points. Le pouvoir ne peut connaître que par intermédiaires, ni ordonner que par sous-ordres, ni organiser et ravitailler que par bureaux et plans, choses qui veulent des toits, des lampes et la sécurité du moment. Et quant au souci que l'on remarque en tous les pouvoirs, de s'essayer, de se conserver, de s'accroître, on ne peut dire qu'il soit vain toujours, et l'exécutant n'en est pas juge. Qu'il y ait pourtant de l'excès, et qu'il soit bon que le conseil du subordonné remonte jusqu'au maître, et que la troupe boueuse trouve audience aux états-majors, c'est ce que personne ne niera.

L'entreprise de Jeanne d'Arc représente ce beau moment de l'obéissance où l'inférieur juge le supérieur, et le réveille à la perception claire des fins et des moyens. Ce roi qu'elle veut digne et qu'elle somme de commander selon l'attente populaire, c'est le pouvoir jugé. On déclame souvent contre l'égalité, comme s'il appartenait à quelques-uns de connaître et d'ordonner, et aux autres d'exécuter, d'admirer, de remercier. La chose n'est pas si simple. Il n'y a pas tant de différence entre les hommes. Et, chose digne de remarque, celui-là même qui grossit ces différences et qui s'adore comme un dieu, perd aussitôt, par cela même, toute clairvoyance supérieure, et même le bon sens. Il n'y a pas de génie qui tienne contre l'orgueil. Écoutez Michel-Ange déjà vieux, et à qui on demandait où il pouvait bien aller, par un temps de neige . « Je vais, répondit-il, à l'école, afin d'apprendre quelque chose », Cet esprit nu ne se rencontre qu'en ceux qui ont refusé de régner. Au pouvoir l'esprit s'habille, et le costume étouffe l'homme. C'est encore un lieu commun, et de légende, que le sage et le saint soient pauvres, errants, sans pouvoir. Mais ce n'est que légende ; les écrivains ne s'avancent pas jusque-là ; ce sont, au mieux, des ambitieux prudents qui espèrent bien gagner sur le marché et tromper, comme on dit, le diable.

La position d'un homme tout simple est donc de chercher un chef, et de n'en point trouver. Non qu'il ne fasse crédit au chef qui se présente ; au contraire, l'homme du commun ne cesse de se fabriquer par l'imagination l'homme auquel il voudrait obéir. Savoir, patience, résolution, courage, simplicité, il lui prête tout. On raconte ce mot d'un homme de troupe à un camarade pourvu d'un galon tout neuf et qui s'excusait : « C'est bon. Tu es le chef. Commande ; on t'obéira ». Ce grand jugement qui remonte, et qui porte le chef sur le pavois, est bien redoutable ; le chef n'aime pas ce ton-là. Une égalité étonnante y est affirmée. Il ne naît peut-être pas un chef par mille ans qui puisse porter l'égalité. C'est pourquoi ce qu'ils appellent l'ordre est quelque chose qui est sans pensée. Tous les pouvoirs, dans le fait, sont craintifs et divisés, et comme cette pensée ne peut s'avouer elle-même, les pouvoirs se font mécaniques et écrasent le zèle. C'est ce qu'on a vu dans cette guerre, et dans toute guerre. Le supplice de Jeanne d'Arc, dont l'éternel Pilate va encore une fois se laver les mains, signifie donc quelque chose.

*La Lumière*, 10 mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°5, mai 1930 (CCCXIV)

1939 SM2 XXX « Le fort et le faible des pouvoirs »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930

1204

C'est dans une armoire très bien fermée, et loin des bruits du monde, que délibéra le Conseil Supérieur des Balais de Crin. Ces messieurs sont à première vue remarquables par de fortes têtes sur des corps maigres ; et au sommet plus ou moins de crins, mais qui tous menacent le ciel. Raideur bien légitime. Tous ces balais éminents avaient été formés à l’École Supérieure des Balais de Crin, dont on connaît la noble devise : « Seulement servir ».

Le président des balais se garda bien de développer une autre idée que celle-là même. Que doit être, demanda-t-il, la pensée d'un balai, sinon la pensée de l'action même à laquelle il est propre, à laquelle il est voué par sa forme ? D'où il vint à admirer cette ressemblance qu'il y a entre tous les balais de crin, et cet accord, ou pour dire mieux, cette fraternité des pensées. Et résultant de quoi ? D'une fonction qui a toujours été et qui sera toujours : « Sous Néron, Messieurs, et sous Héliogabale, il y avait autre chose que les sanglantes folies qui retiennent l'attention des esprits légers. Soyez-en sûrs, il y avait, en ces temps-là, dans des armoires à balais, des balais supérieurs qui se juraient de rester balais et de penser balayage. L'ordre est, si j'ose dire, la substance même du désordre ; et la pensée d'une fonction, fonction élevée au niveau du devoir par l'accord parfait entre l'action et la forme de l'agent, voilà ce qui fait que les sociétés durent, ou disons mieux, que la même société dure sous l'apparence des révolutions. Et qu'est-ce au fond que l'aristocratie véritable, sinon l'immuable corporation de ceux qui se connaissent comme des outils irréprochables pour un travail nécessaire ? Aux dieux ne plaise que je méconnaisse les séductions de l'imagination. On nous accuse quelquefois de manquer d'imagination. C'est qu'en nous l'imagination est réglée par l'action, et ainsi marque en chacun de nous des traces profondes et uniformes, toujours en accord avec la raison. Certes, le temps de l'usure vient pour les balais de crin, comme pour toutes choses. Mais je dirai aussi qu'une longue pratique, frottant en quelque sorte sur des principes constants, prolonge pendant bien des années une rare et utile manière de vieillir. Reprenant le mot d'un ancien, je conclus qu'un vieux balai est encore celui qui balaie le mieux. »

Il y eut un cliquetis des balais. Les étages s'émurent ; et plus d'un oisif crut que l'heure du réveil avait sonné. Mais rien ne bougea. La pensée même de l'action veut son temps de loisir, la rêverie, et l'applaudissement. Après que le balai archiviste eut donné lecture d'une histoire des balais depuis les plus anciens documents, un balai moraliste tourna à droite et à gauche son maigre visage, cherchant quelque maxime ou devise, propre non pas à redresser les balais, car un balai ne plie pas, mais à les réjouir et à les rendre contents d'eux-mêmes. Certes Marc-Aurèle a presque dit et aurait pu dire : « Si j'étais rossignol, je chanterais ; je suis balai de crin ; je fais ce qui m'est propre, et ce pour quoi je suis fait ». Selon le même esprit, Messieurs, je donnerai ce conseil au balai : « Que t'importe la poussière, et que t’importe le balayeur ? Ils changent comme les nuages du ciel ; mais toi, entre les deux, tu es l'immuable moyen et l'éternelle idée ». Toutefois comme il fallait une maxime courte, et qu'on pût inscrire sur l'Annuaire des grands, moyens et petits Balais de Crin, on s'arrêta à trois mots, qui exprimaient à la fois la physiologie du vrai balai, et le principe régulateur de toutes les pensées du vrai balai : « Inflexible dans l'obéissance. » Et le mouvement d'approbation fut si vif dans l'armoire aux balais, qu'Anatole, qui s'éveillait péniblement non loin de là, put croire ou rêver un moment que les balais allaient balayer tout seuls.

Vains espoirs et pensées frivoles. Le laitier ébranle la rue. Anatole s'ébroue, chante un peu, fait envoler mille pensées et mille projets, ouvre l'armoire, et empoigne sans façon le président des balais. Horreur ! Il le tient tête en bas. Profanation ! Mais le pouvoir n'y pense seulement point. Est-il meilleur outil, et plus utile, qu'une tête vénérable ?

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXV)

1934 POL XXVI

1205

Je me souviens d'avoir vu une affiche qui faisait penser. Elle représentait[[1554]](#footnote-1555) un esclave, c'est-à-dire un homme qui est à vendre comme une bête. Ce scandale n'est pas effacé de la terre ; il est du moins effacé dans les esprits. « Même dans l'esprit du marchand d'esclaves ? » L'homme d'esprit qui me fait cette question croit qu'elle est sans réponse. Bah ! Un ignorant n'annule pas la géométrie. Mais je ne veux point aujourd'hui discuter là-dessus. Je rassemble en pensée un certain nombre d'hommes qui repoussent énergiquement l'esclavage. Cette assemblée offrira en sa variété bien des degrés de science et de vertu. Je ne la veux ni sublime ni basse. Il s'agit de savoir, d'après cet exemple bien clair d'un homme à vendre, ce qu'elle pense et ce qu'elle veut.

Personne, en cette assemblée, ne demandera d'où l'on sait que cet homme à vendre est bien un homme. On n'en sait rien ; mais la forme humaine est un signe suffisant. On suppose que cette forme humaine est un homme ; mais c'est trop peu dire ; on l'affirme énergiquement ; on repousse toute preuve contraire, d'après cette vue suffisante que la preuve ne vaut rien, tant que cet homme est à vendre comme une bête. Ce n'est pas miracle si le carcan et le fouet effacent l'homme. Ôtons d'abord le carcan et le fouet.

Ce jugement, sur lequel l'accord se fait bien vite, est à considérer. Car je remarque qu'il se passe de preuves, et, bien mieux, qu'il veut s'en passer. Il n'attend pas que le vrai se montre ; il le pose, il le porte, il l'élève comme un drapeau. C'est donner par provision, à cet homme esclave, tout l'esprit, toute la vertu, tout le prix de Socrate. Lourde supposition, que l'homme esclave ne peut porter. Le drapeau penche ; c'est à nous à le tenir droit ; c'est notre affaire ; ce n'est pas l'affaire de l'esclave. En échange de cet immense crédit, nous ne lui demandons rien. Ce sentiment fort, qui est un genre de foi, qui est peut-être toute la foi, on le nomme d'un beau nom, l'humanité. J'y vois tous les caractères d'une religion, qui est peut-être toute la religion. Car il faut croire, et il faut vouloir croire ; et le doute là-dessus n'est pas permis. Le doute, c'est la faute. J'aperçois une mystique, peut-être toute la mystique.

On me dira que c'est le christianisme qui nous a appris la valeur de l'homme, de tout homme. Mais je retourne la question. Qui nous a appris à croire le christianisme sur ce dogme-là ? Sont-ce les autres dogmes ? Mais j'aperçois, dans mon assemblée, plus d'un homme qui secoue la tête. Pourquoi faire reposer le certain sur l'incertain ? C'est penser à l'envers. II faut délier cet homme esclave ; après cela on discutera, si l'on veut, sur la création, sur la chute, sur la rédemption, sur Dieu, sur le Fils, sur l'Esprit. On discutera, si on veut ; nous ne sommes pas pressés. Il y a un bon sens dans toute la légende chrétienne ; on peut sauver ce sens-là ; en quoi on sera dit aussitôt hérétique et incrédule. Ces choses n'importent guère devant cet homme qui est à vendre comme une bête. Le fait est qu'au plus haut point de l'Empire, les hommes ont découvert une mystique, qui est la religion de l'humanité. Que cette mystique ait raffermi de vieux dogmes un peu sauvages, et qu'en appliquant cette méthode neuve de la foi par volonté, elle ait déployé d'immenses rêveries et de beaux contes, cela ne peut étonner. Il est difficile de savoir où il faut prouver, où il faut douter, où il faut croire ; l'idée retombe aisément à l'image, et la superstition se mêle à la foi. Nous en sommes présentement à débrouiller ces choses. Il faut que la religion se sauve de la superstition.

Selon mon opinion, elle se sauvera par une vue claire de la foi toute volontaire. Croyance n'est que faiblesse devant la preuve effrayante et tonnante. Science est doute et précaution contre ce genre d'épreuve. Ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que foi est force d'esprit, non pas faiblesse d'esprit. Si j'imite, si je crains, si je me couche, ce n'est plus foi, c'est croyance. Que chacun discipline son imagination comme il pourra. Il y a une physiologie du chapelet ; cet antique instrument m'est connu ; je n'y vois point de mystère. La croix est une bien belle idole, car c'est l'esclave Dieu. Mais toujours est-il que ce qui est reçu et subi n'est point foi. En bref il n'y a qu'une valeur, c'est l'homme libre ; et tel est l'objet de la foi. À partir de là, je ne veux point dire que tout s'explique ; mais tout s'ordonne, et l'on commence à voir un peu de jour en bon nombre d'honorables erreurs. **[**La religion de l'humanité est tombée trop vite sur les combinaisons politiques et a gêné les réformateurs par son caractère absolu. Dès qu'on posait la question de l'esclave, il fallait s'élancer jusqu'à l'égalité, jusqu'à une sorte d'injuste justice. La politique s'est trouvée mêlée de religion ; et le catholicisme y est pour quelque chose. Il y a une majesté du citoyen et une tyrannie de chacun sur tous. C'est presque trop simple ; comme on remarquera sur le sujet de la condition de la femme. Fort sagement quelque théologien s'est demandé si elles avaient une âme. La réponse ne fait pas doute. Seulement il y a une autre réponse que donne la famille équilibrée où la femme gouverne. Entre ces deux solutions le législateur ne peut qu'hésiter, désespéré d'avoir à construire une cité des âmes, chose peut-être impossible.**][[1555]](#footnote-1556)**

10 juin 1930 (PSR)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXVI)

*Propos sur la religion*, LXXIII, « L’esclave »

1206

Nous ne savons plus faire un tombeau. Nous avons oublié le geste pieux qui ajoute encore une pierre. L'idée naturelle ici est de protéger la forme humaine contre les bêtes, contre l'insulte, et même contre les regards. D'où l'antique tas de pierres, signe parfait, puisque chaque pierre de plus signifiait une pensée et une prière. Il nous fallait seulement un tas de pierres immense, propre à figurer le souvenir de tout un peuple. Et, parce que les pierres entassées sans règle auraient bientôt fait une ruine sans contours définis, et une sorte d'éboulement, il ne fallait que donner au premier tas une forme régulière, sorte d'assise ou de fondation pour des travaux sans fin, ce qui conduisait à trois ou quatre escaliers égaux, également inclinés, et terminés à une étroite plate-forme ou pointe. C'était toujours la forme du tas de pierres ; et, parce que les angles trop aigus sont fragiles, on aurait choisi le carré comme base, figure simple, facile à tracer, à vérifier, à conserver. Ainsi, seulement par une piété attentive, on retrouvait la pyramide des Égyptiens. L'avantage d'une telle forme, qui doit représenter une fidélité infatigable, et toujours active, c'est qu'elle est d'abord finie, qu'elle est toujours finie, et qu'elle n'est jamais finie. On peut toujours recouvrir la pyramide d'une enveloppe nouvelle, qui ne change point la forme. Ou demande quelquefois comment les Égyptiens construisirent ces grands cristaux géométriques, je pense qu'ils les firent concentriquement, ou par recouvrement ; c'est ainsi que se font les cristaux.

En cette forme donc s'expriment ensemble une loi de nature, une loi de sentiment, une loi de pensée. Ce n'est pas peu, et voilà sans doute la plus puissante allégorie que l'on ait vue. Les formes humaines, si belles qu'on les suppose, ressembleront toujours moins à l'homme que ce signe géométrique. Car l'industrie, la piété, et la soumission à l'ordre de pesanteur y trouvent ensemble leur témoignage, sans aucune ambiguïté. La forme humaine se trouve ici sculptée par le plus ancien et le plus naturel de tous les gestes du culte. Et c'est le seul monument qu'une équipe de travailleurs puisse aussitôt continuer. Deux ou trois hommes y peuvent ajouter une pierre selon la loi. Œuvre de tous, sans aucun chef, et sans calcul préalable ; et bientôt le plus puissant des signes. Imaginez cette montagne parfaite s'élevant dans quelque plaine, au centre même du pays, peut-être.

À partir de cet objet étonnant, la méditation ne pouvait plus s'égarer. Sorte de règle à penser, de quelque façon qu'on le considérât. La situation humaine y était exactement représentée. La loi de nature y était plus lisible encore que sur les pentes des montagnes. L'homme ne triomphait, ici comme partout, qu'en obéissant. Mais là-dessus nos machines nous trompent, et représentent mal, en leur puissance, le travail qu'elles ont coûté. Ici au contraire le travail parle seul ; le travail n'est que travail. Et le monument évoque ensemble la multitude des morts et la multitude des vivants. Toutes nos machines offrent, en premier aspect, des pensées ; et nos monuments redoublent encore là-dessus, subordonnant évidemment le travail à la forme, ou disons à l'idée ; un créateur se montre, et l'exécutant est oublié ; notre rhétorique de pierre serait donc l'image exacte, si l'on peut dire, de la guerre telle qu'elle n'est pas. Au contraire, en cette pyramide, tous les travaux se valent, et la forme exprime cela même. Cette pensée de pierre, riche et inépuisable, est l'effet même du travail, et inséparable de lui, et portée par lui. Cette géométrie de pierre serait donc justice, par un rapport vrai des pensées aux travaux. L'artisan y serait penseur ; la tête n'oublierait pas le bras. On n'oserait plus dire que tant de travaux se font pour nourrir une pensée étrangère. On n'oserait plus penser que l'obscur genre humain ne fait que garder, porter et nourrir une brillante élite. La société paraîtrait en ses justes proportions ; car les pensées y sont imperceptibles, en regard des travaux ; mais, au rebours, la masse des travaux fait pourtant une pensée sans paroles, toujours oubliée par la rhétorique. Eh bien, cette pensée, la voilà qui barre la route, qui change les chemins, qui porte une ombre immense, qui creuse le ciel. Large base pour l'étroite pointe. Thalès s'arrête, admire, et retrouve son théorème sans paroles.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXVII)

1935 SE LXXI « La pyramide »

1207

Spinoza dit que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval. Cette remarque, qui peint si bien le rude penseur, signifie à tout homme qu'il n'a nullement besoin de la perfection de son voisin. D'où chacun serait guéri d'envier, et détourné d'imiter. Et certainement le principe de la vertu est de se prendre comme on est, et de s'efforcer de persévérer dans son propre être. Si un escrimeur est de petite taille, qu'il se sauve par la vitesse et le bond. Peut-être n'est-on jamais mécontent de soi que lorsqu'on essaie d'imiter les autres. Mais c'est qu'aussi on veut exister pour les autres, et tout au moins trouver en soi des raisons d'être approuvé par les autres, si l'on en était connu. D'où on glisse à se dessiner à soi-même pour les autres, ce qui est vanité.

Cet étrange travers suppose une peur de soi, et même un dégoût de soi. À étudier l'égoïsme dans les hommes, on trouve que les hommes ne s'aiment guère. Se sacrifier, a dit un auteur, à des passions qu'on n'a point, quelle folie ! Il faut donc se chercher et se trouver. Mais la difficulté vient de ce qu'il y a de l'universel dans la pensée de soi. L'universel, c'est la pensée même. Une preuve vaut pour tous, ou bien elle ne vaut même pas pour moi. Voilà par où on prend le mauvais chemin de vouloir être comme les autres. On suit une opinion comme une mode. On se forme à juger comme le voisin ; mais aussi l'humeur est redoutable en ces gens si polis ; c'est que l'humeur n'est point civilisée du tout par les opinions d'emprunt. On peut remarquer qu'il y a aisément de la violence dans les passions feintes, et dans les jugements dont on n'est pas tout à fait assuré. Il faudrait être comme tout le monde en restant soi. Balzac a écrit là-dessus cette pensée étonnante : « Le génie a cela de bon qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble ». Il est hors de doute que le génie fait la preuve, non pas éclairante, mais convaincante. Car ce qui me soutient et me sert, c'est l'homme qui est énergiquement soi.

Mais d'où vient la difficulté de comprendre ce que je nomme les natures crocodiliennes, si bien armées et réfugiées, comme sont Descartes, Spinoza, Gœthe, Stendhal ? Ce n'est qu'une très ancienne méprise, et proprement sco­lastique, qui nous fait prendre le général pour l'universel. Une science d'école voudrait saisir plusieurs choses par une même idée ; ceux qui s'égarent par là n'en reviennent pas facilement. Combien croient que, lorsqu'ils ont saisi des phénomènes variés comme chaleur et travail par l'idée commune d'énergie, ils sont au bout ! En réalité ils sont au commencement. Le même Spinoza, toujours fort et énigmatique dans ses avertissements, nous dit que plus on connaît de choses particulières et mieux on connaît Dieu. Ce n'est pas grand-chose d'avoir des idées, le tout est de les appliquer, c'est-à-dire de penser par elles les dernières différences. À celui pour qui les idées ne sont ainsi que des outils ou moyens, tout est neuf, tout est beau.

Revenant par ce chemin à la pensée de soi, je dis qu'il faut se penser soi-même universellement, et non pas comme une généralité ; universellement comme unique et inimitable ; ce qui est proprement se sauver. Les grands esprits ne s'occupent qu'à vaincre les difficultés qui leur sont propres, et qu'ils trouvent dans le pli de leur humeur. Et seuls, par cela même, ils sont de bon secours. J'ai à sauver une certaine manière d'aimer, de haïr, de désirer, tout à fait animale, et qui m'est aussi adhérente que la couleur de mes yeux. J'ai à la sauver, non pas à la tuer. Dans l'avarice, qui est la moins généreuse des passions, il y a l'esprit d'ordre, qui est universel ; il y a le respect du travail, qui est universel ; la haine des heures perdues et des folles prodigalités, qui est universelle. Ces pensées, car ce sont des pensées, sauveront très bien l'avare s'il ose seulement être lui-même, et savoir ce qu'il veut. Autant à dire de l'ambitieux, s'il est vraiment ambitieux ; car il voudra une louange qui vaille, et ainsi honorera l'esprit libre, les différences, les résistances. Et l'amour ne cesse de se sauver par aimer encore mieux ce qu'il aime. D'où Descartes disait qu'il n'y a point de passions dont on ne puisse faire bon usage. J'avoue qu'il ne s'est guère expliqué là-dessus ; mais que chacun applique ce robuste optimis­me dans la connaissance de soi. Suivre ici Descartes, ce n'est nullement vouloir ressembler à Descartes. Non, mais je serai moi, comme il fut lui.

La Psychologie et la Vie, mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXVIII)

1208

Le communisme est un régime naturel que nous avons tous connu, car c'est le régime de la famille. Nul n'a rien en propre, et chacun reçoit selon ses besoins. Le pouvoir même y est en quelque sorte indivis. Dans la puissance paternelle le fils reconnaît sa propre puissance. Le père est absolu en ses fonctions propres, qui sont les travaux extérieurs et les échanges qui s’y rapportent. La mère est absolue en ses fonctions propres, qui sont les travaux domestiques et tous les genres de commerce auxquels ces travaux donnent lieu. Les attributions se trouvent partagées, et sans aucune loi écrite ni aucune constitution jurée. Le père parle au fils : « Tu as entendu ce que dit ta mère ? » La mère, en d'autres cas : « N'oublie pas ce que ton père t'a ordonné ». L'intercession de la mère est une grande chose qui a passé, à bon droit, dans la mythologie populaire. Enfin tout va, et sans aucune charte. La tyrannie, l'usurpation, la révolte sont des exceptions, et contre nature. Mais pourquoi ? C’est que les sentiments y sont soutenus par la communauté biologique. Il n'y a pas ici de droit, et même la revendication de droit y est injurieuse. Par exemple, entre frères, et la famille déjà dissoute, les partages selon le droit sont irritants ; c'est qu'on regrette l'heureux temps où le sentiment réglait tout. Aristote dit que le sentiment est ami du don et ennemi de l'échange.

D'où l'éternelle idée de transporter dans la société politique ces beaux liens de pouvoir éclairé, d'affectueuse obéissance, et d'égards mutuels. Mais les métaphores ne changent point les choses. On dit que les hommes sont tous frères, mais cela n'est point. Cette communauté de sang, cette vie d'abord protégée par un double pouvoir reconnu et aimé, c'est justement ce qui n'est point entre deux hommes qui n'ont pas le même père et la même mère. On peut imiter le sentiment fraternel, et cet effort est beau, soit dans l'amitié, soit dans le voisinage, soit dans l'exercice de la charité universelle, mais il y manque la matière première, que la nature seule peut fournir, et que rien ne peut remplacer. Au reste il est déjà rare que deux frères, véritablement frères, s'aiment assez pour ce beau genre de partage qui est un don total et réciproque.

Un bon roi est le père de ses sujets. Belle métaphore aussi ; mais cela n'est pas. Le roi devrait gouverner en père ; mais il n'est pas père. Le lien de nature manque. L'orgueil et la colère ne sont point tempérés assez par l'amour, et notamment par l'amour conjugal, si puissant au commencement pour éduquer l'amour paternel. La reine peut bien être dite la mère de son peuple ; mais elle ne l'est point réellement. Cet amour hautement mystique qui résulte d'une vie d'abord commune absolument, quand le petit n'est qu'une partie de l’organisme maternel, ne peut évidemment être imité par raison ; l'esprit ne peut pas tant. Ainsi l'intercession de la reine ne s'exercera point comme celle de la mère. Les sujets voudront une charte et des garanties ; ils n'auront pas tort. Et, d'un autre côté, le roi ne peut compter que ses sujets l'aimeront comme un père ; les sentiments naturels ne se transportent point. Les liens de chair et de sang sont animaux, soit ; mais toujours est-il qu'ils sont de chair et de sang. Comte remarque que les sentiments les plus purs sont aussi les moins énergiques. Ainsi, avec une fraternité sans les racines, ou une paternité sans les racines, nous travaillons vainement à former une famille métaphorique, qui comprendrait des hommes que nous ne verrons jamais ou qui ne sont pas encore nés. Au contraire la sagesse est de respecter alors toutes les précautions du droit, qui soutiennent un sentiment éminent, mais proprement anémique. La justice n'est point l'amour ; elle est ce qui soutient l'amour quand l'amour est faible, ce qui remplace l'amour quand l'amour manque.

*La Lumière*, 12 avril 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXVIII)

1934 POL XXI

1209

Léviathan est étrangement bâti. Je lui vois un corps énorme et athlétique, également propre aux travaux de la force et de l'adresse ; de noueuses mains, mais capables aussi de sculpter et de peindre ; et en ce grand corps une admirable circulation de nourriture et de déchets. Entendez que ce grand corps est fait d'hommes de tous métiers, terrassiers et balayeurs, chimistes et physiciens, qui tous travaillent, savent très bien ce qu'ils savent, et le plus souvent savent ce qu'ils disent.

Au-dessus de ce corps puissant et équilibré, j'aperçois une toute petite tête qui parle continuellement de tout, et jamais ne dit rien. Elle parle de finance, et le banquier se moque ; elle parle de traités et d'arrangement entre les nations, et le commerçant se moque, lui qui ne cesse de discuter, de promettre, d'exécuter, en rapport avec des hommes de toute langue et de tout climat. La même petite tête parle de police et d'ordre public, et le veilleur de nuit se moque. Elle parle de construire et de produire ; alors l'entrepreneur rit tout à fait. Ne croyez pas que cette petite tête ne sache rien ; il y a une chose qu'elle sait très bien faire, c'est parler en mangeant. Art charmant, qui dissimule très bien l'animal. Et en somme, les choses vont passablement, par la santé du grand corps, tant que cette petite tête n'exerce sur les mouvements et sur les travaux qu'une action imperceptible. Et c'est bien ainsi qu'un homme vit selon sa nature ; car ses opinions ne changent guère sa manière de respirer, de digérer, de marcher ou courir, ni ses amours, ni son humeur. Et pourtant quelle proportion, dans l'individu, entre la tête et le corps ! Quelle communication constante ! Quelle modération des opinions par les travaux !

La tête de Léviathan est, relativement à son immense corps, bien plus petite ; elle est aussi plus séparée, et comme portée par un cou de cigogne. Haut perchée donc, et habitée de grêles paroles. On la salue ; on ne marchande point le respect à ce chef qui ne décide jamais.

Oui, cela va bien, jusqu'au jour où Léviathan doit se mouvoir d'ensemble contre quelque autre Léviathan. Les petites têtes mènent d'abord la querelle comme elles mènent tout, sans savoir de quoi elles parlent. Ordre de colère est donné au grand corps, et par cette petite tête qui ne ferait pas peur à un enfant. Et, dès que Léviathan se sent pris de colère, c'est merveille comme il regarde à sa petite tête. Comment autrement ? Le propre des passions est de donner importance aux pensées faibles. Et, parce que le grand corps exécute à merveille des ordres abstraits, chacun selon son métier maniant l'explosif, la machine, la pioche, ou l'arme, on voit, par les décrets de la petite tête, de terribles effets, dont la petite tête ne formait et ne forme nullement l'idée. « Ne pas reculer d'une semelle. Reprendre coûte que coûte le terrain perdu. Trouver des responsables, et les punir ». Ces ordres sont aériens, abstraits, impossibles ; la petite tête se garde bien d'approcher un peu pour voir ce qui se passe, toujours retirée en quelque lieu paisible où elle puisse exercer son art favori, de parler en mangeant. Cependant les hommes de métier empoignent chacun leur outil, et piochent comme ils peuvent, de façon que les ordres impossibles prennent une réalité terrible, réalité que jamais la petite tête ne connaîtra. « Il faut savoir sacrifier vingt-cinq mille hommes », dit la petite tête. Cependant l'homme de métier, misérablement replié sous les décombres, ou s'efforçant de courir dans deux pieds de boue, essaie de faire de bon cœur le sacrifice de lui-même, et il trouve que c'est dur. Toute son attention s'emploie à rassembler ses forces et son courage pour un bond de deux mètres. Et l'on se demande pourquoi un tel régime prendrait fin. Les hommes arriveront-ils à se méfier de cette redoutable petite tête ?

*La Lumière*, 17 mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXX)

1934 POL XXIII

1210

Au fond nous n'avons d'autre maître que la nécessité extérieure ; et il ne reste plus, de l'inégalité ancienne, qu'un déguisement de vanité ; et encore personne n'y croit. Il n'y a pas un homme peut-être sur la terre qui ose dire à d'autres : « Obéissez, car tel est mon bon plaisir. » Au contraire vous voyez que le chef parle toujours au nom de la nécessité. « La situation l'exige, dit-il, et ce n'est pas moi qui l'ai faite, ni qui l'ai voulue ; je ne l'approuve même point ; mais je vous demande obéissance afin que nous évitions des maux plus grands. » S'il n'y avait pas d'ennemi en armes, ou cru tel, qui donc se soumettrait à la discipline militaire ? Et si l'agent levait son bâton pour une ou deux voitures, dans des avenues presque désertes, on se moquerait de lui ; et lui se moquerait de lui-même.

Il n'y a peut-être pas un homme qui ait la prétention d'être plus éclairé ou plus sage qu'un autre. On raconte qu'il y eut des rois et des princes. Pour mon compte, je n'en ai point vu. Cherchez parmi les princes de ce temps, qui sont banquiers et meneurs d'affaires ; en trouverez-vous un qui se vante de prévoir les mouvements de la Bourse, ou la vente d'un produit ? Je les devine plutôt modestes, et même timides. Les chefs de guerre aussi ; nul ne s'est vanté d'avoir des lumières supérieures. Et comment l'auraient-ils pu sans faire rire, quand les erreurs s'étalaient à tous les yeux ? Ces terribles répressions mêmes, ils ne les donnent point comme justes ; ils invoquent la nécessité. Ils ne disent pas : « Je n'ai pas pu me tromper » ; bien loin de là, ils considèrent l'erreur comme possible ; ils invoquent la nécessité, la terrible pression de la guerre, la hâte inévitable, le désordre toujours menaçant, les effets trop connus de la faiblesse ou de l'hésitation. « C'était, disent-ils, la défaite, la déroute, les maux les plus grands et les plus certains ; il fallait des châtiments prompts et terribles, et refuser toute excuse à des fautes qui, en d'autres circonstances, eussent été aisément oubliées. » C'est une manière de dire que ce ne sont point les chefs qui commandent, soit pour la défense, soit pour la police, soit pour les impôts, mais bien une nécessité extérieure, aveugle, inhumaine, celle à laquelle nous sommes tous soumis, que cela nous plaise ou non. Quand le médecin dit : « Il faut », ce n'est pas le médecin qui commande, c'est la nécessité qui commande.

Peut-être en fut-il toujours ainsi ; peut-être cette auréole des grands est-elle toute de légende. Céder à la force n'est pas obéir par respect ; mais si j'obéis afin de résister à la force, où est le respect ? Un chef est continuellement jugé. Si le pilote, d'aventure, est ivre, aucun marin n'obéira. Toute la majesté du monde dépend de l'habileté du chef et des lumières du subordonné. Nul n'a jamais dit : « J'obéirai religieusement, même à un ordre que je jugerai absurde. » Si quelqu'un fait ce serment, c'est qu'il entend bien à part lui qu'il se tromperait en jugeant l'ordre absurde. Ou bien, plus subtil encore, il se dit que tout vaut mieux que le désordre, et qu'il ne faut jamais juger le chef. Tel est notre raisonnement devant l'agent au bâton blanc, lorsque nous n’arrivons pas à comprendre pourquoi il arrête les uns et laisse passer les autres. Mais nous entendons bien que ce crédit que nous lui ouvrons n'est pas sans limites. Un chef ivrogne, ou fou, ou faible d'esprit se trouve promptement déposé, d'une manière ou d'une autre. Tout chef accepte cette règle, et s'offre au jugement ; c'est dire que l'égalité est sentie partout ; on veut être aimé. Les rois sont fort polis devant la foule ; je suppose qu'ils le furent toujours, et que l'opinion a toujours gouverné. Je ne puis être esclave que d'une foule d'hommes ignorants. Et à qui la faute ? Marc-Aurèle disait une bonne chose : « Instruis-les si tu peux ; si tu ne peux les instruire supporte-les. »

*La Lumière*, 24 mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXXI)

1934 POL XXIV

1211

La guerre est le fruit amer de l'imagination. Il n'est point d'homme vigoureux qui d'avance puisse se voir sans courage, épuisé, vaincu ; et, quand il le pourrait, il repousserait ces idées comme désagréables et même dissolvantes, je veux dire nuisibles à sa santé. Au rebours, celui que je considère comme mon ennemi, je l'imagine volontiers mort, ou fuyant, ou vaincu. C'est pourquoi le discours qui promet la victoire sera toujours bien reçu. Et l'autre, celui qui parle de plaies, de souffrances et d'esclavage, toujours mal reçu. Les raisons du premier sont saines et fortifiantes ; les raisons de l'autre sont humiliantes. Ainsi, pendant que l'on cherche à évaluer la vérité des raisons, en même temps on les sent comme un breuvage ou une médecine ; et l'homme choisira toujours l'enthousiasme et l'audace ; l'homme repoussera toujours la défiance et la peur.

Cette mécanique de nos opinions, à laquelle on ne pense jamais assez, s'explique par ceci que nous ne pouvons imaginer sans des mouvements du corps qui expriment déjà la situation, les actions, et les passions auxquelles on pense. Imaginer une maladie, c'est déjà être malade un peu ; imaginer une peur, c'est produire en soi quelques-uns des gestes secrets de la peur ; de la même manière qu'imaginer qu'on parle, c'est déjà parler tout bas. C'est pourquoi le secret des orateurs est d'évoquer toujours confiance, force et victoire. Ces ressorts si simples ont joué souvent ; ils sont toujours neufs. Et les hommes d'État trouveront toujours la même ruse sans la chercher. Eux-mêmes sont de bonne foi ; eux-mêmes ils jouent la santé et la force ; cela leur est aussi nécessaire que l'air qu'ils respirent. D'où cette marche à la guerre, qui est l'ordinaire allure, et qui se fait tranquillement, ouvertement et sûrement, contre le jugement de tous, et par la complicité de tous.

Faute d'avoir aperçu le mécanisme des passions, on s'effraye de voir que la prudence ne sert point, que la peur n'agit point, que les mêmes discours reviennent, et la même infatuation. On se dit : « Les peuples qui ont fait la guerre n'aimaient point la guerre. C'est donc que l'opinion n'y fait rien. Nous sommes en présence d'une fatalité invincible ; il y aura toujours des guerres ».

Tenant donc ici sous mon regard l'idée même de l'adversaire, il faut que j'insiste sur cet étrange raisonnement, par lequel Pascal prouvait aussi que la religion la plus absurde est pourtant vraie ; car, disait-il, absurde comme elle est, personne n'y croirait. À quoi il faut répondre : « Non pas absurde, mais aisément explicable au contraire par le jeu de l'imagination, soutenu par les plus fortes de nos passions, sans compter nos meilleurs sentiments aussi ». Au sujet de la guerre, nous trouvons le même piège, et les plus prudents y sont pris. Quand je prouve que la guerre est évidemment absurde, l'homme de la rue se dit : « Comment supposer qu'on fasse la guerre parce qu'elle est absurde ? Les hommes ne sont pas si bêtes. Il y a donc une autre cause que je ne sais pas, et qui est bien puissante ». Gardez-vous donc de prouver trop. Mais, au contraire, cherchez l'explication des guerres dans ce jeu de l'imagination que je disais, et aussi dans les sentiments de l'honneur et de l'admiration, et dans le mépris pour les poltrons, en comptant aussi la curiosité et le goût du risque, et enfin en comptant l'ennui. Dès que l'on connaît par les causes on commence à espérer ; et l'homme qui sait comment on fait de lui un guerrier, aperçoit déjà deux ou trois ruses, et quelques précautions. Selon mon opinion, la plus efficace précaution de toutes est de développer l'individualisme tant maudit, sans s'arrêter aux petits inconvénients qui en peuvent résulter. Et c'est ce qui peut se faire en temps de paix, par d'utiles passions. Il vaut mieux avoir un peu de guerre politique et de désunion, si les croyances qui mènent à la guerre sont par là un peu affaiblies, que de payer l'agréable union, si vantée, d'un grand massacre et d'une grande misère. De deux maux, choisis le moindre.

*La Lumière*,31 mai 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°6, juin 1930 (CCCXXII)

1939 SM2 XXXI « La marche à la guerre »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930

1212

Les anciens dieux existaient. Ils étaient ce monde même, divisé selon les puissances du ciel et de la mer. Jupiter et Neptune se prouvent assez par la foudre et la tempête, tellement plus fortes que l'homme. J'ai lu bien des fois que notre faiblesse, notre dépendance, nos maladies, nos erreurs, notre courte vie, tout cela prouvait assez qu'il y a des Dieux ou un Dieu. Un ou plusieurs, il n'importe guère ; le fait est que le Monde est redoutable, et finit par nous vaincre. Celui qui ne connaît pas cette dépendance est aveugle et sourd ; mais, bien pis, il est fou. S'il s'agit de reconnaître une puissance qui surpasse infiniment la nôtre, le bon sensy suffit ; et il n'est pas nécessaire de penser aux étoiles et aux nébuleuses ; il suffit d'un bloc de pierre qui tombe, ou d'un imperceptible caillou dans notre corps. Ce genre d'humilité est facile ; croire et craindre est facile.

Notre position à l'égard de ces anciens dieux, qui n'ont point cessé d'exister, et de peser, et de foudroyer[[1556]](#footnote-1557), est tout à fait la même qu'à l'égard d'un tyran impitoyable, et prompt à frapper par ses gardiens fanatiques. Ne pas le craindre, marcher contre lui, s'étonner des effets, ce serait puéril ; et du reste il ne s'agit point de savoir si l'on doit céder ou non ; la force décide ; il faut céder. Cette prudence et cette ruse à l'égard des puissances est toute l'âme des anciennes fables. Ces leçons n'ont point cessé d'être bonnes, car je n'y vois point le moindre respect. Ésope est dépendant, mais non tout à fait humilié. Ésope est une partie de nous, une très grande partie de nous. Estimer nos forces, et ne pas mordre dans du fer, c'est une sagesse que l'expérience nous donne, et sans réplique, si nous ne savons pas aller au-devant par la prudence. Mesurer les forces, et se résigner à ne pas faire tout ce qu'on voudrait, c'est la raison même. Et croyez-vous que le tyran lui-même fasse autrement ? Comme vivement et sans transition il cède devant une force supérieure ! Le mal de dents et la colique le tiennent, sans aucun respect ; l'âge le mord ; les gardes n'y peuvent rien. Chose cent fois dite et cent fois célébrée. Tel est le sens de ces cérémonies où la majesté humaine s'humilie la première, et publiquement implore le roi des rois. Au reste cette mythologie n'a peut-être jamais trompé personne. Le Jupiter Homérique au fond ne peut rien ; il élève la balance d'or, et annonce seulement le destin. En ce temps-là l'ancien dieu n'avait déjà plus de visage, c'était le monde ; c'était l'immense existence elle-même. Qui donc n'y croit pas ? Et pourquoi des preuves ? Plus on cède et plus on croit.

Ce que nous nommons la foi est tout à fait autre chose que cette croyance prosternée. La foi est toute de volonté et de courage, et directement opposée à la croyance. La foi nie le destin ; la foi nie les preuves, qui sont toutes contre. La foi est ce qui travaille à relever la justice, à chaque moment, comme par une tourmente, balayée et méprisée. Rien ne fatigue la foi ; rien ne l'use ; et ce qu'il y a de plus beau en elle, c'est qu'elle jure de cela même. Il est beau de voir que les hommes reconstruisent la paix, et presque sans espérance ; entendez que les forces aveugles, et ceux qui les adorent, ne laissent aucune espérance ; mais l'espérance intérieure, et fondée sur elle-même, rien ne peut la diminuer. Telle est la religion des temps nouveaux. Et, ce qu'il y a de plaisant, c'est que la théologie ne peut qu'approuver ici et consentir, quoique, dès qu'on la laisse à sa naturelle pesanteur, elle revienne aussitôt au culte des anciens dieux. Ce n'est pas seulement dans ses actions, c'est aussi dans ses pensées, que le prêtre hésite continuellement entre puissance et justice. Mais la puissance est lourde ; si peu qu'on la légitime par le respect, elle emporte tout, elle fait basculer l'homme ; et j'ai remarqué souvent ce moment critique où l'homme penche un peu trop du côté de la puissance. C'est ainsi que l'éternel prêtre de Jupiter Tonnant se tourne à demi, en son oraison, vers le tyran et ses gardes, oubliant cet esclave supplicié, toujours pendu à sa croix, dieu victime, dieu faible, dieu des temps nouveaux. Mais convenons que c'est une image digne de Platon que cette croix sur la poitrine de l'évêque ; il la montre aux autres, il ne la voit point.

15 juin 1930.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXIII)

1935 SE LXXX « Croyance et foi »

1213

La religion est invincible par l'absence de preuves, et même de la vraisemblance ; ainsi toutes nos sages preuves contre, tirées de science peseuse et mesureuse, tombent dans le vide. Contre les passions et l'imagination, qui toujours déraisonnent ensemble, il faut des faits bien clairs et positifs ; et c'est ce qu'on ne peut pas toujours faire constater à un malade imaginaire, à un plaideur, à un jaloux ; chacun se bouche les yeux plutôt que de renoncer à une erreur adorée ou abhorrée ; la peur, comme on sait, donne le même genre d'aveuglement que le désir. Mais enfin, dans les choses de ce monde, on peut toujours espérer quelque occasion de constater, qui remettra l'esprit en équilibre. Au lieu que sur l'enfer ou sur le paradis, que pourrait-on constater ? Et sur des événements vieux de vingt siècles, que puis-je savoir qui soit communicable comme sont communicables la géométrie et la physique ? Il faut que les passions, l'imitation, l'autorité décident de tout, formant une sorte de manie collective, et cohérente en son intérieur. Et j'y vois cette différence avec les fous à proprement parler, c'est que les fous ne veulent pas y aller voir, et règlent dans leur pensée les questions de fait, au lieu que les croyants ne peuvent pas y aller voir, vivant sur des faits qui ne sont point des faits. Le doute est l'état naturel de celui qui manie des preuves. Mais dès qu'on ne peut espérer de preuves, le doute est une maladie dont on se guérit par serment. Je ne dirai donc pas qu'un homme peut tout croire, c'est trop peu dire. Le vrai est que l'absurde est ce qui est le plus fermement cru.

Et encore je ne compte pas les heureux effets, les incontestables effets. Si un chapelet dit selon le rite apaise les soucis et les scrupules, et conduit à un paisible sommeil, voilà un fait que je ne puis nier, et que même je comprends très bien. Et si la position d'un homme à genoux le rend plus facile à lui-même, moins enragé de vengeance, en tout plus équitable et plus humain, la plus simple physiologie m'avertit que je devais prévoir cela. La passion d'un homme couché n'est pas de courir ; et la même bouche ne peut en même temps prier et menacer. Ce sont là des exemples tout simples. Il y a bien plus. Il y a des monuments sublimes qui, semblables à un manteau, nous donnent un peu de majesté et de paix. Il y a les cortèges et les cérémonies, qui disposent énergiquement le corps humain selon une sorte de grandeur, qui se communique naturellement aux pensées. Il y a la musique, qui agit encore plus subtilement, et, par le chant, sur les viscères mêmes. Et ce n'est pas trop supposer que de prêter à la Bible le même genre de puissance qu'à un beau poème. D'où il résulte que le croyant se sent récompensé de croire, et se trouve attaché, par des liens de reconnaissance, à des légendes et à des rites si bien taillés pour lui, si agréables à porter. Ajoutons qu'il est toujours pénible de penser selon la rigueur, que c'est souvent dangereux, que c'est parfois impossible. Qui jugera son bienfaiteur ? Qui jugera ses parents ? On craint donc les jugeurs ; on les évite. On se passe donc très bien de penser.

La situation étant telle, je fus et suis encore assez content de ce que je répondis à un camarade soldat, évidemment de bonne foi. « Qu'est-ce que vous pensez, me demanda-t-il, de Dieu le père, de Jésus-Christ, du diable, et de tout ça ? » Nous faisions notre petite lessive à l'abreuvoir, non sans guetter du coin de l'œil l'adjudant, qui ce jour-là trouvait tout mauvais. Que pouvait répondre l'esclave à l'esclave ? Je lui dis : « Ce sont de beaux contes. On ne se lasse point des beaux contes. Cela fait comme un autre monde où la bonne volonté triomphe à la fin. Un monde selon nos meilleurs désirs. Ce sont des récits faits à notre forme, et qui conviennent dans les moments où le monde est trop dur. L'esclave alors oublie d'être méchant. Il revient à la vérité de l'enfance. Il se dispose selon la confiance et l'espoir. Et quoi de mieux ? Personne certes ne dira que les beaux contes sont vrais ; mais personne non plus n'osera dire qu'ils sont faux. »

23 juin 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXIV)

1935 SE LXXXI « Les contes »

1214

Le fameux pape Jules, appuyé sur son double pouvoir, ne pouvait pas exiger de Michel-Ange qu'il ne suivît pas son propre génie. Cela, le tyran le mieux assuré ne peut l'obtenir ; il ne peut même pas le vouloir. L'artiste n'obéit pas. Le saint fait mieux peut-être, lui qui vient dire au tyran : « Je ne suis pas content de toi. » Mais est-ce mieux ? Le sage ne dit rien ; il jette un regard comme un muet jugement, et s'en va. Frédéric de Prusse avait bien saisi la réplique juste : « Vous visez trop haut, disait-il à peu près ; le métier de police n'est ni beau ni grand ; si on veut le bien juger, il faut le faire. » Le sage a compris cela, et que le mépris passe bien au-dessus du trône ; aussi il ne méprise que si on l'en prie. « Ne suis-je pas bien heureux ? » disait Crésus à Solon ; et Solon répondit : « On ne peut décider si un homme est heureux tant qu'il n'est pas mort ». Je plains le tyran ; il ne reçoit que des éloges forcés ; il n'a pour amis que des âmes basses, et qu'il fait jouer comme des machines ; c'est comme s'il tâtait la trahison. Nul homme ne prise l'estime forcée, ni l'amour forcé. Par quoi l'égalité subsiste comme au temps d'Ésope, ni plus ni moins ; l'égalité, loi de diamant, claire et dure. « Je puis mettre Platon aux fers, se dit Denys : mais je ne puis pas mettre son jugement aux fers ; et quand je le pourrais, quelle valeur en un jugement serf ? Ce que je veux, c'est qu'il m'approuve librement ».

Ces traits sont écrits partout, dans l'histoire, dans la légende, dans les belles œuvres, dans les grandes vies. Le pouvoir ne cessera d'être humilié. Beethoven, dans une scène célèbre, enfonce son chapeau jusqu'aux oreilles au lieu de saluer la cour. Mais en Gœthe, qui saluait si bien, le mépris n'était pas moins marqué. Le seul départ d'un beau vers se moque des puissances ; et, au rebours, tout ce qui est flatteur est plat. On ne peut point du tout gouverner l'artiste, ni le saint, ni le sage. Cet étrange et subversif caractère est tracé partout. L'ambitieux peut-il seulement lire un conte ? L'égalité y éclate. Et il me semble que je n'aimerais point trop, si j'étais roi, ces palais qui naissent d'une parole, et, d'une autre parole, sont effacés ; c'est traiter bien légèrement les plaques, les cordons, les épées. En toute œuvre vénérée il y a lèse-majesté. Mais oui, par cela seul que ce n'est pas un tyran qui l'a faite.

Ce qui, dirait Candide devenu vieux, ce qui ne va pas sans inconvénient ; car il y a du malheur dans la politique, et une rage mal dissimulée ; et cela retombe sur nous. Il faut payer tous ces mépris. Tout homme qui a pouvoir finit par se venger ; l'épée tuera ; car que peut-elle de plus ? Le pouvoir rend méchant par une réelle impuissance, aussitôt sentie. Descartes s'en va. Pascal regarde au ciel. Kant écrit sa Raison Pure, et évidemment sans prendre conseil de la Bonne Pensée. Chacun a sa manière ; mais tous s'enfuient. Cette fuite des vraies valeurs est sous les doigts du tyran ; il la sent toujours. Et qui empêche que son valet le juge, son valet qui ne dit rien ? Il n'est pas un général qui ne rougisse d'être approuvé. On nous raconte[[1557]](#footnote-1558), comme un éloge, qu'il admet la contradiction, et que même il la cherche. « Ne pensez pas à me faire plaisir », disait Pétain. Mais le franc-parler n'est pas longtemps favori. C'est qu'avec le franc-parler l'égalité se montre ; l'égalité, qui n'est jamais loin dès qu'un homme parle à un homme. Ainsi la vanité ne se trompe pas elle-même. Je cherche l'homme qui est fier d'être décoré ; je ne l'ai pas trouvé. Mais méfions-nous, dit Candide ; tout ambitieux est bientôt furieux ; l'humeur le tient ; il s'y livre. Il n'y a que l'aveugle colère qui le puisse consoler ; d'où les guerres, ces vengeances de rois. Et en vérité, dit Candide devenu sage, on devrait chercher l'occasion d'admirer les rois, sincèrement et librement ; cela rendrait service à tout le monde.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXV)

1934 POL XXVIII

1215

Jamais je ne dirai que le redoutable dictateur est fou. C'est trop simplifier ; c'est traiter trop légèrement ses propres pensées. Si l'animal humain, tel qu'il est bâti, n'était dangereux que dans deux ou trois fous, on s'en garderait bien aisément, et l'on n'y penserait guère. Je crois, au contraire, que l'ivresse du pouvoir est aussi puissante sur tous que l'ivresse du vin. La sagesse est de ne point boire.

Le moyen de force, c'est notre vie même, qui broie et assimile. L'homme vit de briser, d'écraser, de tuer, d'épouvanter. Regardez comment il se rend maître du cheval et du chien. Il est vrai que nous ne sommes pas des chiens et des chevaux ; nous voulons des égards. Il y a une expression assurée, féroce et joyeuse en même temps, que nous disons inhumaine ; mais je suis persuadé qu'un chien ou un cheval y reconnaîtrait le visage de l'homme, le maître. Il n'y a pas deux manières d'être le maître. Ne frappez pas à demi, ne laissez pas paraître le plus faible signe de la justice. Non ; ou alors abdiquez. Vous n'êtes plus le maître. Vous êtes un égal devant des égaux ; vous êtes chargé d'une certaine fonction ; vous expliquez vos actes ; vous en rendez compte. Où n'est pas la férocité, l'égalité se montre aussitôt.

L'ambitieux n'a que deux chemins, il me semble. Ou bien il veut instruire et persuader, il cherche des égaux, il a plaisir à leur rendre les armes. Tel fut Socrate, exerçant, certes, une puissance sans mesure, mais fondée sur la même puissance supposée, reconnue, éveillée en l'autre. L'homme supérieur se reconnaît aussitôt à cette simplicité qui pose les armes, à cette totale absence de prétention et de crainte, à ce refus de régner. Si, au contraire, on prend le parti de régner, il faut savoir ce qu'on veut ; il faut écraser ce qui résiste ; il faut se monter à ce degré où l'on n'a plus de crainte ni de doute. Le pouvoir militaire, dans les années qui furent à lui, a fait voir ce genre de majesté, toujours suivie de la violence comme de son ombre. Maurois a peint les militaires en y mettant toute la grâce possible ; il n'a pas tout dit, mais il n'a pourtant pas menti.

Il faut voir ce qui arrive quand un imbécile d'infirmier s'avise d'être familier un peu avec le charmant colonel Bramble. En quelques paroles choisies, l'état de terreur fut rétabli entre le chef et le subordonné, comme un espace libre et déblayé, comme un champ d'autorité comparable au champ magnétique. Il le faut, ou bien il faut discuter, parler en égal ; persuader, c'est abdiquer. Il n'y a qu'un visage de tyran, et chacun sait très bien être tyran, dès qu'il le peut. Je pense même plus, car je crains aussi bien le tyran en moi-même ; dès que le tyran peut être tyran, rien d'autre au monde ne l'intéresse plus. Et c'est pourquoi le tyran est sot ; quand il aurait toutes les ressources du génie, il est sot ; il doit l'être ; il doit à sa propre majesté d'être sot. Vouloir avoir raison, c'est se démettre de tout pouvoir. Je connais la question ; je fus esclave ; c'est la bonne place pour s'instruire. J'ai étudié le tyran comme on étudie les forces naturelles. J'ai manié un petit tyran ; petit, mais je dépendais de lui. J'ai très bien saisi que les moments d'égalité n'étaient que des jeux et des badinages.

Quant à l'aveuglement, c'est une grâce d'état. Toute force est aveugle. Non pas par ces raisons faibles qu'on se plaît à former, d'un homme enivré de flatteries et d'applaudissements. Non. Il faut dire que toute force croit en elle-même. Si un homme imagine qu'il est vaincu, cela même est faiblesse et commencement de mort. De telles pensées sont écartées ; bien mieux, coulées à fond. L'audacieux pense le succès et ne pense rien d'autre. Celui qui entreprend de franchir l'Atlantique sur son avion, se voit volant, surmontant, triomphant ; il ne peut se voir autre. Et sans doute le moindre trou d'air ou tourbillon anéantira cette folle audace ; vous n'aurez plus qu'un homme blessé, épuisé, gémissant ; c'est vite fait ; mais l’entreprise imaginée n'enferme jamais rien de pareil. L'homme sain n'imagine que des victoires ; il se voit triomphant ; il se voit éternel. Moi-même, qui me sens menacé, je me vois aussitôt vainqueur ; je vois le matamore vaincu. Un bon coup de matraque me mettrait à l'hôpital, et esclave de tout, mais trop tard. C'est par justice que je serai prudent ; ce n'est point par prudence que je serai juste, ne comptez point là-dessus.

*La Lumière,* 14 juin 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXVI)

1934 POL XXV

1216

Les passions sont comme la peste et le typhus. Cessez de les combattre, elles reviennent. Tout plaideur croit avoir raison ; s'il perd, il se croit victime ; il déclame contre les puissances inhumaines qui l'ont dépouillé de son bien ; son premier mouvement est de force. Or, qu'il rassemble une petite armée, rien n'assure qu'une foule d'hommes misérables, inoccupés, avides de désordre et de pillage, ne prendront pas parti pour lui ; les mécontents pourront bien s'y joindre ; et peut-être aussi ces hommes vifs qui jugent du droit par le courage. Le désordre et le massacre iront fort loin, par les meilleurs et par les pires. Dès qu'il y a deux partis en armes, il n'y a plus de bon sens. Ces maux sont en nous, dans ce paquet de muscles et de nerfs, si prompt à déraisonner, et même dans cette tête ingénieuse, qui plaide si bien pour nos folies. Les moyens de force, même au service de la justice, effacent la justice.

Contre l'agitation première, contre le premier coup de poing, il faut une force irrésistible, qui agisse par la masse, qui soit assurée d'elle-même, bien ordonnée, bien disciplinée, de façon qu'elle ne forme point de passions, ni de pensées folles. L'idéal du policier, c'est un bloc de muscles imperturbable, strict sur les ordres, et qui ne prenne jamais parti. Je ne crois pas qu'une société d'hommes puisse vivre en paix sans ce mur d'hommes, qui fasse digue contre les querelles. Il y a toujours de la bonne foi dans les querelles ; et c'est par là qu'elles sont difficiles à apaiser. Je conçois les amis de la justice divisés en deux camps, menant les uns contre les autres une terrible guerre. Encore je ne compte point les fureurs et les paniques d'une foule, et les folles opinions qui en peuvent résulter. Il nous vient d'outre-mer quelquefois des récits de nègres brûlés vifs ; d'où nous voulons conclure trop vite que les blancs de ce pays-là sont encore à demi sauvages. Supposons un crime atroce, supposons une police faible, ou qui prenne parti, supposons un premier coup de bélier contre la porte d'une prison. Dickens raconte, en son *Barnabé Rudge,* une terrible émeute de Londres, dont les premières causes étaient ridicules. Un tumulte ne peut être raisonnable. Mais, pour bien comprendre cela, il faut connaître le mécanisme des passions ; par simple impression, les hommes se tromperont toujours sur eux-mêmes. Un homme qui n'est pas en colère est aisément persuadé qu'il ne sera jamais en colère.

D'après ces remarques, on peut comprendre les institutions de police, et cet ordre en marche qui est comme l'image de notre sagesse. On peut comprendre l'obéissance passive et les sentiments du chef, responsable des manœuvres de police, et lui-même soumis. Comme un cristal se forme et s'augmente d'après un premier encastrement des petites parties, ainsi tout pouvoir cristallise d'après la fonction de police, qui est la plus importante et la plus résistante. Tout pouvoir s'organise selon l'ordre militaire, qui sera toujours son modèle bien aimé. On voit les effets, on les subit, on s'en effraie ; il serait mieux de les comprendre. La tyrannie est toute formée, toute rangée, toute prête, autour de son impérissable centre. Ce que Stendhal appelle la haine impuissante est ici aussi peu raisonnable que l'amour aveugle, et non moins dangereux. Le citoyen n'a pour lui que la connaissance de ces choses, qui sont comme des forces naturelles, et la ruse clairvoyante qui en doit résulter. L'abus de pouvoir est naturel, et donc continuel, et suppose, si l'on veut s'en protéger, une habile résistance. Un exemple ? Les bulletins de vote radicaux étaient une arme lente, silencieuse, paisible, irrésistible. Remarquez que les bulletins socialistes peuvent produire le même effet, car les mots n'importent pas tant. Mais chacun, il me semble, peut prévoir aussi un genre de fautes, irréparable.

*La Lumière,* 21 juin 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXVII)

1934 POL XXVII

1217

Une buée chaude sous les arbres ; nous sommes dans le nuage. Le ciel tonne ; la pluie tambourine ; c'est le massacre des roses. Je me souviens d'un printemps de la guerre, non moins brutal que celui-ci. Mais nous n'avions pas souci de Jupiter et de ses humeurs ; l'artillerie des hommes était bien plus redoutable. Tant de sagesse, tant d'obéissance à la cloche de l'usine ! Et c'étaient toutes ces journées de travail qui nous tombaient sur la tête. Car il n'y a dans un obus que du travail humain accumulé, par la forge, par le mélange, par la cuisson. Vingt mille coups de poings, peut-être, rassemblés en un coup de canon. On nous promet mieux. Quelqu'un me parlait de bombes incendiaires lancées par avion, et d'un effet prodigieux. On disait autrefois que Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre ; mais les hommes s'aveuglent très bien eux-mêmes. Les dieux n'ont qu'à laisser faire.

Les pires maux sont de l'homme. Le fanatisme, si vainement maudit, a seulement changé d'objet ; il n'a point changé de visage. On me dit que la soif de l'or est cause de tout. Il faut bien l'entendre[[1558]](#footnote-1559). Les profits stimulent l'ambition et lui donnent des armes. Mais la passion politique est la première ; et les rivalités entre nations seraient bien abstraites et bien froides, si elles n'étaient nourries en chaque pays par la colère des maîtres impuissants. Toute la guerre gronde et mugit dans le cœur d'un homme riche qui voudrait tyranniser et qui ne peut. On ose le contredire ; on s'applique à lui déplaire ; les flèches du ridicule le criblent ; il cherche ses armes ; il cherche ses gardes ; il ne trouve rien. Le laquais le mieux stylé peut se permettre de rire ; il n'y perdra que sa place. L'égalité est partout. On n'aperçoit plus qu'un moyen de faire obéir les masses ; c'est la grande effervescence ; c'est le grondement du canon et le pas cadencé des régiments. Alors le fanatisme aveugle à la fois le maître et l'esclave. L'opinion de l'ambitieux se change en un dogme de religion. Le rire du laquais est puni de mort. Je comprends que l'ambitieux prépare et appelle la catastrophe ; oui, quand ses fils devraient périr et lui-même. Ce jeu n'est pas absurde ; on y trouve d'enivrantes joies.

Je comprends moins que l'esclave joue le même jeu, et se trouve, à point nommé, dans l'état violent où l'on a voulu l'amener. Pourtant il peut voir les causes ; il peut voir les moyens. Cette colère des ambitieux en tous pays, c'est pourtant assez clair. Cela sonne dans les discours, dans les écrits, dans les cortèges. Toute puissance irritée fait comme un centre d'ambition qui attire et fait graviter les ambitions inférieures. Que veulent-ils ? Cela n'est nullement caché ; ils veulent gouverner par la guerre, par la formation de guerre, par la menace de guerre. Et combien sont-ils ? Une poignée d'hommes, au regard de ceux qui n'ont point mis dans leurs projets d'être méchants. Et peut-être suffirait-il de refuser pouvoir à ceux qui veulent pouvoir. Mais il faudrait jouer le jeu ; il faudrait l'apprendre. Citoyen pour qui j'écris, tu es comme moi ; tu aimes l'égalité et tu ne fais rien pour elle.

Les chefs que tu aimerais, ils sont justement comme tu les veux. Vois comme ils sont ouverts dans la discussion, et disposés à reconnaître leurs erreurs. Mais aussi comme ils sont prompts à se retirer et à cultiver leur petit jardin, dès que la moquerie et l'insulte leur arrivent du côté des petits et des grands ambitieux. Ils tiendraient ; ils tiendront. Mais il faut les soutenir, les appuyer d'une force irrésistible, et d'une ténacité imperturbable. Au fond, vous voudriez bien qu'ils soient impudents, rusés, irrités, infatués comme sont les autres, et le fait est que les tyrans nous préparent l'esclavage et le malheur sans que nous ayons à nous en mêler. Mais n'espérez pas que l'autre espèce, aussi démunie de méchanceté que vous-même, vous préparera la liberté et la paix par des moyens d'ambitieux, pendant que vous serez là à les regarder et à juger les coups, comme au spectacle.

*La Lumière,* 28 juin 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXVIII)

1939 SM2 XXXII « Les ambitieux »

1218

Rien n'est plus dangereux qu'une idée, quand on n'a qu'une idée ; j'ai vu courir la plus meurtrière de toutes les idées ; l'enseignement n'en est pas encore tout à fait purgé. Il s'agit d'une théologie nouvelle qui a ses fanatiques et ses martyrs. Un nouveau dieu, qui est la source des dieux. Et en même temps un dieu qui parle, qui ordonne, qui récompense, qui punit ; un dieu que l'on touche de la main, un dieu sensible au cœur ; un dieu qu'il est doux et enivrant d'aimer ; qu'il est amer de ne pas aimer. Un dieu qui pardonne des années d'oubli pour un mouvement de sacrifice ; un dieu qui se réjouit plus d'une brebis retrouvée que de tout le peuple bêlant fidèle à l'étable. Mais qu'est-ce que c'est ?

C'est la société même, sans laquelle l'homme n'est rien et ne serait rien. À force d'étudier les religions primitives, les sociologues ont fini par trouver qu'il n'y avait jamais eu d'autre religion que ce culte, que l'on rend à la société dans les fêtes et cérémonies. Et ils ont nommé effervescence cette agitation qui s'entretient d'elle-même, et par laquelle chacun des citoyens participe à l'âme commune. Dès que le citoyen se trouve dans cet état de grâce et de communion, il ne se soucie plus des petites misères ; tout lui est tonique ; il ose tout ; il se sent dieu lui-même. Il n'hésite plus sur les raisons de vivre ; la société en effervescence lui verse un bonheur plus enivrant que le vin. Comment voulez-vous qu'il n'invente pas alors quelque invisible dieu, dont il croit sentir la miraculeuse présence ? Mais cette théologie est abstraite et froide ; le sociologue rétablit le dieu en sa vraie substance, qui est la société elle-même ; c'est ainsi qu'il interprète les anciens cultes et les naïves croyances ; c'est ainsi qu'il explique la décadence des religions qui n'ont plus qu'un objet idéal ; c'est ainsi qu'il nous fait constater la renaissance de la religion primitive, sous d'autres noms, mais avec ses vrais croyants, ses martyrs, ses inquisiteurs.

Le fanatisme, si étrange et même si peu concevable lorsqu'on le sépare de ses racines, redevient un fait humain de première importance, devant qui les problèmes de la justice, de la sagesse, et de l'humaine destinée ne pèsent plus rien. Aimer le dieu, vivre en lui et pour lui, mourir pour lui, ne jamais le juger, ne jamais douter, voilà le destin de l'homme et la perfection de l'homme.

Seulement il n'y peut arriver tout seul ; tout seul il comprend bien tout ce que je viens d'écrire, qui n'est qu'un cours de Sorbonne ; mais il ne fait pas l'expérience. Il ne se soumet pas à l'effervescence, il n'entretient pas, par des exercices continuels, cet état de transport et d'enthousiasme qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Il n'est pas pratiquant. Il sait peut-être ; il ne croit pas. Or, qu'y a-t-il en cette solitude de l'homme ainsi éloigné ou exilé du dieu ? Des idées ; d'autres idées ; un pénible travail par lequel les pouvoirs et la société même sont mis en jugement ; des scrupules sans fin concernant la justice, l'égalité, la richesse, le travail. Un mécontent. Un jugeur. Et il en est de cette religion comme de toutes les autres ; elle se croit en droit de forcer et pousser les gens pour leur bien, et de les sauver malgré eux. À quoi l'on arrivera par une éducation bien conduite et une répression sans faiblesse. Et de quel droit serait-on faible quand on est médecin et quand on est sûr du remède ?

Cette effrayante idée se montre dans les crises. Après quoi l'esprit humain revient à l'équilibre, par la considération d'autres idées, quelques-unes inférieures, quelques-unes supérieures à celle-là. Mais ce que je ne crois pas qu'on ait jamais vu encore, c'est, hors de tout danger, et comme pour essayer l'instrument, la mise en expérience, dans une sorte de laboratoire, de cette doctrine explosive, par une technique de l'effervescence entretenue, renouvelée, exaspérée, fouettée à tour de bras. Et voilà ce qui arrive quand on laisse courir une idée toute seule.

9 juillet 1930 ( ?) (PSR)

*La Lumière,* 5 juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXIX)

1938 *PSR* LXXIV, « Le nouveau dieu »

1219

Le pouvoir célébrant la prise de la Bastille, c'est comme le prêtre bénissant Jeanne d'Arc. Le pouvoir est un être qui digère les affronts ; cela fait qu'il n'y a point de pouvoir sans aigreur, ni sans esprit de vengeance. La Restauration ne fut pas longtemps prudente ; Louis-Philippe non plus. Et si je redescends à nos rois de carton, un directeur des postes n'accepte point le ton égalitaire d'un délégué ; il cuit et recuit sa colère ; il attend l'heure et l'heure vient toujours.

Pourquoi vient-elle toujours ? Pourquoi cette longue suite de victoires et de défaites ? Ce n'est pas seulement parce que le cortège des privilégiés revient toujours, et crie fort ; car combien sont-ils ? C'est surtout parce que le pouvoir a la charge de l'ordre, et que le citoyen moyen, celui qu'on appelait l'homme du juste milieu, formera toujours une puissante masse, qui ne s'arrange pas longtemps de l'incertitude. Ce jeu est simple, mais encore n'en voit-on pas toujours les ressorts. Ayez une police bien nourrie et bien brossée. Tout est là. Mais n'entendez pas que cette police peut tout et permet tout. Non. Elle est une garantie de l'ordre et une forte image de l'ordre ; et ainsi, tant qu'elle n'est pas évidemment injuste, elle plaît à voir au citoyen du juste milieu. Cet homme paisible paie l'impôt, se range et se laissera même bousculer un petit peu. Ce n'est pas qu'il ne puisse l'empêcher, c'est qu'il ne le veut pas.

Il n'y a guère de tyran qui ait compris ces choses. Quand on voit ce qu'on peut faire avec une section bien rangée et qui fait retentir le pas cadencé, on sent le pouvoir au bout de ses doigts. On ne doute plus de rien. On oublie entièrement l'axiome premier de toute politique, c'est que la masse gouvernée est toujours la plus forte ; ou, pour dire la chose autrement, que toute garde s'arrête net un peu avant le moment où elle assommerait le citoyen du juste milieu. Voilà pourquoi tout pouvoir essaye de passer les bornes et jamais ne le peut. Dans un moment d'enivrement, il donne de ces ordres qui paraissent très simples du fond d'un cabinet, mais qui, dans le fait, ne sont jamais exécutés. C'est ce qu'on a vu ; c'est ce qu'on verra.

On évoque maintenant, et fort à propos, l'affaire Dreyfus. On ne dira pas que les pouvoirs de ce temps-là manquaient de résolution ; bien plutôt ils en vinrent à oser tout, ce qui remua la masse qu'il ne faut pas remuer ; et tout fut dit. Mais je veux ajouter ici quelque chose ; je crois qu'il n'y a que le juste orgueil offensé qui puisse faire masse. Les intérêts divisent les hommes et les rendent prudents. Un employé de l'État balance entre le traitement qu'il désire, et le traitement qu'il a et qu'il voudrait bien garder. L'ouvrier de même, entre deux salaires. L'un et l'autre ne sont jamais sans redouter quelque crise qui avilira la monnaie, ou, ce qui est la même chose, élèvera le prix de la vie. Le meneur souvent se laisse prendre à la flatterie et à l'ambition. De toute façon, il y a le pour et le contre ; le calcul jamais ne fit les révolutions ; tout homme qui calcule appartient au parti moyen ; vous pouvez, en manœuvrant, le gouverner ; mais ne l'offensez pas.

Ne l'offensez pas en montrant que vous croyez pouvoir tout. L'homme se résigne à l'inégalité, pourvu que ce ne soit pas une inégalité de mépris. Les crimes des passions viennent tous de ce que l'on se croit méprisé. La partie qui sent le mépris est, dans l'homme, la plus redoutable, parce que c'est la meilleure. Les tyrans de Dreyfus montrèrent un impudent mépris du jugement commun ; c'est la faute de tous les pouvoirs ; et ils viennent là parce qu'ils n'ont affaire directement qu'à des valets très bien payés et très polis. L’aveuglement des soutiens de l'ordre est incroyable. On se souvient d'une souscription publique qui voulut honorer ce qu'on appelait le faux Henry. Je sentis à ce moment-là que c'était trop, et que la masse sentait que c'était trop. Bourgeois et ouvriers marchèrent ensemble contre la nouvelle Bastille ; nul ne calculait ce qu'il y gagnerait : c'était proprement une affaire d'honneur ; et l'acquittement du capitaine Dreyfus fut une réparation d'honneur. Instruisez-vous, comme dit Bossuet, instruisez-vous, juges de la terre.

*La Lumière,* 12 juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°7, juillet 1930 (CCCXXX)

1934 POL XXIX

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930

1220

La commémoration a ses règles, qui se moquent de celles de l'histoire. Personne ne pense volontiers à un homme faible, sot, ou méchant, dès qu'il est parti. Ce genre de pensée n'est pas agréable ; c'est se représenter un homme mourant. Qu'il meure donc ! Et, quand il est mort, on n'en pense plus rien du tout. La commémoration du mépris, c'est l'oubli. Je sais bien qu'on alléguera que l'homme aime diminuer l'homme, afin de se grandir lui-même. Ce raisonnement se soutient ; mais, physiologiquement, nous ne sommes pas faits ainsi. Nous aimons admirer, ce qui est se représenter un homme par ses forces de vie ; ce mouvement nous est sain ; nous imitons le héros ; nous nous sentons nous-mêmes plus vivants et plus forts. Nous nions ce qui tue le héros et ce qui nous tue ; nous le pensons immortel et nous nous sentons immortels. C'est pourquoi la commémoration fera toujours légende ; et la vérité de la légende, c'est la vérité de l'homme vivant, lequel se trouve bien d'imaginer la force, la vertu, la grandeur de l'homme. La haine est un effet secondaire ; on se hait de n'admirer point les mêmes héros. Comte a laissé, dans son calendrier, un excellent tableau des commémorations fortifiantes ; telle fut et telle sera toujours la religion de l'homme. Mais il y voulut joindre une fête, si l'on peut dire, de réprobation, contre la mémoire de Napoléon. Sans aucun succès. Commémorer, c'est célébrer. Au reste, célébrer ne dit pas plus que commémorer ; mais ce mot enferme la louange. Sur misère, faiblesse, esclavage, on se tait. Telle est la loi de santé.

Appliquant cette réflexion à elle-même, je remarque qu'il n'y a rien de plus ennuyeux et de plus débilitant que de mettre en catalogue les erreurs humaines. Invinciblement, une pensée forte, et, comme on dit si bien, positive, veut que tout soit vrai dans les éternels contes des veillées. Quand on dit que les morts reviennent, et nous tirent par les pieds, choses terrifiantes et indicibles, on décrit très exactement une manière d'imaginer les morts qui est elle-même mortelle. Il est strictement vrai que, tant que l'on n'a pas reconstitué le souvenir selon la vie, ce qui est tombeau et statue, on est livré à des visions tristes. Le mort vient nous prier de penser un peu mieux à lui, c'est-à-dire de l'honorer selon ses mérites, au lieu de le tuer de nouveau chaque jour selon sa faiblesse. C'est exhorter le vivant à vivre ; et le vivant entend très bien cette exhortation ; il retrouve la force d'admirer et d'aimer, en même temps que son propre régime de vie. Telle est la résurrection des morts. Et j'ai remarqué que la mort est un événement de courte durée ; c'est une maladie de l'imagination, j'entends dans le vivant, maladie qui ne peut durer. Il vient un temps, et que quelquefois l'on discerne très bien, où les morts ont cessé d'être morts. Si vous voulez suivre ces mouvements du cœur humain, et les métaphores qui les traduisent, pensez seulement que le culte des morts est la plus ancienne religion et la plus constante en tous pays. L'humanité, pour tout dire en bref, n'est pas un animal triste. Ce grand corps vit d'admirer.

Contre l'admiration, je ne vois que l'admiration. Le nom de Sémiramis dit encore quelque chose ; le nom d'Ésope dit bien plus ; le nom de Socrate encore bien plus. Le peuple, en des temps de malheur et d'injustice, sut bien commémorer une multitude de saints, c'est-à-dire d'hommes pauvres, et qui très évidemment méprisaient un certain genre de gloire. César et Napoléon sont bien loin d'être nos seuls modèles ; et qui voudrait chercher les dieux réels le long des rues trouverait encore un bon nombre de victimes ouvertement glorifiées. Légende contre légende ; et le vrai visage du héros se dessine assez bien, par cette composition de toutes les gloires. Les puissants, au fond, ne sont jamais loués de leur puissance ; mais la légende les sauve, quand elle les sauve, en leur prêtant des vertus de sages et de pauvres. Admirez ce que la légende a conservé de Saint Louis. Et à quoi bon rechercher une vérité morte ? Ce qui m'intéresse, c'est ce que l'on a trouvé de plus éminent à célébrer dans un roi. L'histoire est très bien comme elle est.

15 juillet 1930.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXI)

1935 SE LXVII « Admirer »

1221

Du premier regard je connus que le R. P. Philéas était dans ses bons jours. « Eh bien donc, me dit-il, toujours en état de mutinerie ? Mais peut-être voulez-vous entrer en arrangement ? Parlez. J'ai pleins pouvoirs ».

« Mille exemples, lui répondis-je, font voir que tout est pardonné et même oublié. Et n'enseignez-vous pas que Lucifer n'est damné éternellement que par sa propre volonté ? Pour moi je m'obstine à espérer mieux que ces gras pouvoirs qui n'ont pas une idée hors de leurs coupons de rente ».

« César, dit Philéas, n'aimait pas les gens maigres ; mais il se vantait ; ce n'était qu'un chef de mutins, et Napoléon aussi. Les pouvoirs sont gras par définition. Ils sont la graisse et le poids ».

« Centre de gravité », lui dis-je.

« Bonne métaphore, répliqua-t-il. Mais vous autres, les mutins, vous imaginez un pouvoir maigre, plein d'idées et de méchanceté. Erreur mythologique. Les pouvoirs réels sont un capital d'inertie ; principes d'union par la masse même ; comme ils ne se remuent point, on vient à eux. Oui, mon cher, les mutins ont à faire le premier pas, et puis encore le second ; ils capitulent, et personne ne leur demande rien. Simplement, physiologiquement comme vous aimez à dire, la masse attire les corpuscules ».

« Le royaume de Dieu, lui dis-je, n'est donc que matière, et vils intérêts ? »

« Mais, répliqua-t-il vivement, le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Et l'ordre politique est méprisable ; au reste frappé d'aveuglement, grands et petits, comme il est écrit ».

« Bien habiles, lui répondis-je, ces pouvoirs aveugles ».

« Non pas habiles, répondit-il, ni ambitieux, ni rien qu'on puisse dire. Et c'est une grande folie de supposer que la police ait de l'esprit. Gras contre maigres, c'est toute la finesse. Ne m'avez-vous pas dit autrefois qu'un homme gros est politique, par l'attention seulement à ses immenses frontières ? Mais c'est trop dire, et il n'a nullement besoin d'attention pour occuper la place de deux maigres ».

« Admirable ! lui dis-je. Et Machiavel, à ce compte, n'est donc qu'un maigre, qui cherchait comment, par industrie, un maigre pourrait occuper autant de place qu'un gros ».

« Tout est clair, reprit-il, en ce bas monde, qui est livré aux désirs. Les riches ont gouverné et gouverneront toujours ; tous gravitent par là. Remarquez que les partisans maigres réussissent toujours. Rien n'est plus docile que le pouvoir ; il abdique, il s'en va ; on le rappelle. Toute l'histoire raconte le retour des Bourbons. Pourquoi ? Vous le savez aussi bien que moi. Il n'est pas de partisans qui ne soient inquiets de leur suite, maigre et agitée, vouée aux ténèbres extérieures. Toute politique est de ralliement et de trahison. Napoléon, ce jacobin, avoue lui-même qu'il ne songea jamais à s'enrichir ; aussi ne fut-il pas compris dans la capitulation. Messieurs les mutins, nous attendons vos propositions ; et nous, les éternels pouvoirs, les éternels vaincus, nous n’avons rien à dire ; nous attendons que toute cette poussière retombe. Un roi ne choisit pas ; il est choisi. Et que pourrait-il sans le consentement ? Voyez, Monsieur le député dîne en ville ; nous ne le lui avons pas conseillé ; cela va de soi ; il gravite autour du centre gras ; il va tomber. N'a-t-il pas de l'esprit ? Ne vient-il pas de faire imprimer un livre ? Je ne pense pas qu'il compte sur les mutins pour l'acheter. Et qui donc voudrait de cette gloire péniblement gagnée par le tribun du peuple, et qui dure un jour ? Les gros, il est vrai, ne lisent point. Mais ils savent louer tout ce qui s'attache à leur masse. Ils savent ? C'est trop dire. Ils sont l'éloge et la gloire ».

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXII)

1934 POL XXX

1222

Il y a deux ans à peine on allait encore en Amérique pour y apprendre le secret de ce mouvement accéléré de production et de dépense, qui donnait prospérité, concorde et puissance. Mais la roue tourne vite. Toutefois, de même qu'il faut bien user les chapeaux de l'an passé, on trouve encore des arriérés qui veulent nous faire honte d'un faible nombre d'appels téléphoniques par tête d'habitant. Dès qu'un homme qui travaille de ses mains a son auto, son phonographe, son téléphone et son sans-fil, il semble que tout doit marcher. Pourtant non[[1559]](#footnote-1560), cela ne semble même pas, si ce n'est à ce genre d'avare alerte et prodigue, qui cherche un bon placement. La Chambre Introuvable de notre temps serait composée de ces gens-là.

Dans les beaux temps de la bicyclette, puis de l'automobile, on doublait son capital en un an si l'on prêtait son argent à un habile mécanicien. Le mécanicien était content aussi, et l'ouvrier d'usine aussi. Les gros salaires endorment les syndicats, et font des acheteurs qui ne marchandent pas. Ainsi s'esquissait dans l'esprit de l'avare alerte et fin dîneur un système économique étourdissant, fondé sur le désir et sur la consommation de l'inutile. On comprend bien que ce n'est pas l'agriculture qui donne ce genre de rentes et ce genre de salaires. D'où ces discours de l'avare prodigue, qui remplacent maintenant ceux de l'avare prudent ; un peu tard ; mode qui retarde. Car la dégringolade des systèmes de prospérité accélérée va elle-même un peu vite, il me semble. Ce ciel abstrait des trusts, des machines et de la rationalisation se charge bientôt de nuées, comme un air tremblant et surchauffé ; la foudre tombe ; la foule s'abrite ; étrange nettoyage de ces rues vernies comme des dessus de meubles.

Ce n'est pas la première fois que nos Désirs Pensants se trompent ; ce n'est pas la dernière. Et cette confusion des idées, si bien payée, a de grandes conséquences. La guerre, notamment, y est liée ; car chacun comprend que le mirage de la victoire est capable de faire durer un peu la folle industrie ; et, dans le fond, dès que l'on espère échapper à la sévère loi des échanges, la conquête est le vrai moyen de s'enrichir. C'est pourquoi je puis prévoir, sans me tromper d'un cheveu, les opinions politiques et même religieuses de cet avare prodigue qui, partant du centre, a envahi la droite et corrompt présentement la gauche. Mais il faudrait juger par les causes. Et qui donc écrira de nouveau le *Télémaque ?* Quifera le tableau d'une Salente sans téléphones et d'abord sans avions ?

C'est difficile ; d'abord parce que l'on trouve une nuée d'adversaires dans tous les camps ; surtout[[1560]](#footnote-1561) parce que l'on trouve l'adversaire en soi-même ; les obscurités de doctrine ne manquent pas, et le carnet de chèques parle fort. Je pense qu'on pourrait commencer par se donner le spectacle d'une société évidemment impossible, où les fabrications de luxe occuperaient tous les travailleurs. Ainsi reparaîtraient[[1561]](#footnote-1562) dans l'esprit l'ordre et l'urgence des besoins, c'est-à-dire le vrai portrait de l'homme. L'homme mange, fait ses ordures, dort, s'abrite ; cet humble ménage, s'il vit seul, occupe presque tout son temps. La société, qui est toujours une sorte de rationalisation, a permis de gagner beaucoup là-dessus. Sans injustice, ou bien par l'injustice même ? C'est ce qu'il faudrait examiner d'abord. Et secondement faire très sérieusement le compte des machines, et des journées de travail qu'elles détournent. Combien de coups de pioche ou de marteau pour une station de Télégraphie sans fil ? Combien de tartines de pain pour une conversation au téléphone ? Combien d'hommes attelés à cette brillante automobile ? Mais le plus difficile est sans doute de bien comprendre comment l'industrie la moins utile est, par sa nature même, celle qui promet les plus gros profits, sans doute parce qu'il n'y a que le besoin strict qui ait sa mesure. D'où l'on comprendrait que la chasse usuraire conduit à un régime économique d'abord brillant, et bientôt croulant, et à la guerre par la déception. Je résumerais toutes ces choses en disant que l'édifice économique doit ressembler à l'homme tout nu, et offrir comme lui une large base de nature et un étroit clocher de fantaisie.

*Nouvelle revue Française*, 1er août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXIII)

1934 ECO XXVII

1223

Les gens, presque toujours je les prends aisément comme ils sont. Même quand j'aurais un miraculeux pouvoir de les changer, je n'en userais point témérairement. Avares, colériques, insouciants, naïfs, rusés, ambitieux, emphatiques, flegmatiques, cela peut plaire ou déplaire ; mais je sais du moins que ce ne sont point des couleurs qu'on pourrait changer sans changer tout l'édifice, comme on repeint une porte. Au contraire je craindrais, en essayant de changer ces traits-là, d'en changer d'autres, de rompre un équilibre, et, en voulant corriger quelque défaut, de mutiler une vertu cachée justement derrière. Bref, je suis volontiers jusqu'aux extrêmes conséquences cette idée Aristotélicienne que les vices et les vertus de chacun lui sont attachés et enracinés, et ne s'enlèvent point comme vêtement. Aussi je n'approuverais point ce travail d'user les reliefs d'un homme comme on voit que s'usent les monnaies, enfin de le polir et atténuer de façon qu'il ressemble un peu plus à l'homme moyen. Au contraire, je souhaite qu'il se produise tout, qu'il développe pleinement sa nature propre. Car il ne peut point sauter hors de lui-même, ni emprunter la vertu d'un autre. S'il est roux, il vivra roux, et aura une vertu rousse.

Mais qu'en cela il soit esclave, esclave de lui-même, c'est ce que je n'entends point. Tout au contraire je le vois esclave en ce qu'il se laisse déformer ou décolorer par les circonstances, perdant une parcelle de son propre être à tous les chocs. Libre au contraire autant qu'il pousse ses reliefs selon sa loi intérieure. On ne se change utilement qu'en développant ce que l'on est ; bon ou mauvais, ce n'est pas ce qui m'intéresse ; mais plutôt je dirais que ce qui se développe est bon, que ce qui est mutilé est mauvais. C'est ce que m'enseigne le nom même de vertu, qui est bien beau ; on dit la vertu d'une plante ; on désigne par là des effets qu'elle produit par sa nature, sans considérer si ces effets sont utiles ou nuisibles à quelqu'un. Et de même c'est à nous d'user d'un homme selon ce qu'il est, et de ne jamais reprocher au poirier de ne point produire de prunes. Des leçons de Platon est sorti Aristote, qui est presque le contraire de Platon ; non point un autre Platon qui n'eût été qu'un singe, mais un Aristote plus que jamais Aristote ; tel fut le plus beau fruit du plus bel enseignement. Et je suis assuré que ceux qui ont fait de grandes choses, et que l'on voit qui furent si bien servis, sont premièrement des hommes qui acceptent les différences, et même qui les aiment. Et au contraire, quand on remarque que les subordonnés imitent le maître, et jusqu'à la forme de son nez, s'ils pouvaient, rien ne va.

Cette remarque est vérifiée souvent dans les affaires d'industrie ou de commerce ; car souvent une maison réussit par deux hommes qui contrastent. Et j'ai connu qu'une grande entreprise s'était formée par deux caractères qui ne cédaient point en leur constante opposition, l'un propre à fabriquer et l'autre propre à vendre. **[**L'homme qui sait vendre sait aussi persuader et aime persuader ; il est comme revêtu d'une naturelle politesse ; il montre de la patience dans la conversation ; mais c'est qu'aussi il s'y plaît. L'autre, celui qui fabrique, ne se soucie point de plaire, car il a affaire à des choses insensibles ; et il ne fait de discours qu'à lui-même, selon l'algèbre et le dessin. Si l'un s'était appliqué, par esprit de concorde, à imiter l'autre, leur collaboration aurait valu moins. La volonté de servir n'implique jamais qu'on se diminue soi-même. Et l'étonnante histoire des Républiques Soviétiques fait voir, aussi bien que notre Révolution même, de puissantes natures qui s'affirment dans les conflits et même s'y fortifient, sans que l'action commune en soit gênée. Et au contraire celui qui renonce à soi ne peut aider.**][[1562]](#footnote-1563)** D'où je reviens à conseiller à tout homme de s'aimer lui-même. À quoi les moralistes de vulgaire prudence diront que cette condition ne manque jamais. Au contraire j'ai appris à nommer égoïstes et tyrans ceux qui ne peuvent se supporter eux-mêmes, et que ronge l'envie, l'envie qui est la plus folle des passions. **[**On ne peut pas dire que l'envieux s'aime lui-même ; au contraire, il est triste en face de lui-même ; il voudrait être autre. Ambition exactement vaine, c'est-à-dire sans substance, sans pouvoir, sans espoir. Aussi l'envie est peut-être un désespoir.**][[1563]](#footnote-1564)** Car vais-je envier une facilité de mon voisin qui le fait avancer dans les mathématiques ? Envier cela, qui est de lui, non de moi ? Qu'en ferais-je ? Toute ma mathématique à moi, il faut qu'elle sorte de moi, que je la tire de moi. Je n'ai jamais à moi que ce que je développe de moi. Ce genre de courage et ce genre d'expérience est le véritable amour de soi. L'on peut aider un homme à sauver en lui cet amour de soi ; et peut-être ne peut-on rendre au monde aucun autre service que celui-là. Et aider ainsi l'autre à être lui-même, c'est exactement le contraire de l'envie. Car j'ai remarqué que l'envieux supporte mal cette foi que d'autres ont en eux-mêmes ; et tout son art, qui est souvent profond, est de fâcher chacun contre soi, et de recruter des envieux. Et quand je sens le premier toucher de ces rayons froids, qui recroquevillent l'espérance, alors à toutes jambes je fuis. Je n'ai peur que des faibles.

La Psychologie et la Vie, juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXIV)

*SPS* XLV, « L’amour de soi »

1224

J'enseigne l'obéissance. Le lecteur rugueux va me dire que je suis payé pour cela. Il est vrai. Mais si nos Grands Messieurs m'entendaient sur l'obéissance, ils jugeraient qu'ils placent bien mal leur argent ; cette espèce est insatiable ; ne veulent-ils pas, avec l'obéissance, le respect et même l'amour ? Eh bien, lecteur rugueux, faisons nos comptes, entre eux et moi, entre toi et moi.

Tout pouvoir est absolu. La guerre fait comprendre ces choses-là. Une action ne peut réussir que par l'accord des exécutants ; et, quand ils auraient la meilleure volonté du monde, ils ne s'accorderont pourtant que par la prompte exécution des ordres, sans qu'aucun des subordonnés s'amuse à juger et à discuter. Qu'est-ce à dire, sinon que, devant le refus ou seulement l'hésitation, le chef doit forcer l'obéissance ? Cela conduit aussitôt à la dernière menace, et l'instant d'après, à la suprême punition, sans quoi la menace serait ridicule. J'admire que des gens qui reçoivent aisément la guerre parmi les choses possibles, invoquent pourtant ici l'humanité et la justice, comme si l'on avait le loisir d'être humain et juste, quand l'ennemi pousse. Il faut savoir ce que l'on veut.

Il n'y a point de paix, car il y a plus d'un ennemi. C'est pourquoi tout pouvoir est militaire. Feu ou eau. La rue est barrée. Vous demandez pourquoi ; mais le gardien ne sait pas pourquoi. Alors, invoquant les droits du citoyen, vous voulez passer. Le gardien s'y oppose militairement ; il appelle ses réser­ves ; si vous faites le méchant, vous êtes un peu assommé ; si vous montrez des armes, le gardien prend les devants et vous tue. Quand le pouvoir[[1564]](#footnote-1565) n'est pas résolu à forcer l'obéissance, il n'y a plus de pouvoir. Si le citoyen ne comprend pas et n'approuve pas ce puissant mécanisme bien avant de le craindre, il n'y a plus d'ordre ; la guerre est à tous les coins de rue, le spectateur reçoit des coups et la justice périt.

Très bien. Et voilà ce que le Fascisme enferme de vrai ; voilà ce que beaucoup d'hommes sentent vivement. Mais il faut comprendre ; il faut circonscrire l’idée ; il faut limiter, contrôler, surveiller, juger ces terribles pouvoirs. Car il n'est point d'homme qui, pouvant tout et sans contrôle, ne sacrifie la justice à ses passions ; et de bonne foi ; car l'homme puissant se croit lui-même. C'est pourquoi cette obéissance des civilisés serait pour effrayer, s'ils ne se juraient à eux-mêmes de résister continuellement et obstinément aux pouvoirs. Mais comment ? Que leur reste-t-il puisqu'ils obéissent ? Il leur reste l'Opinion.

L'esprit ne doit jamais obéissance. Une preuve de géométrie suffit à le montrer ; car si vous la croyez sur parole, vous êtes un sot ; vous trahissez l'esprit. Ce jugement intérieur, dernier refuge, et suffisant refuge, il faut le garder ; il ne faut jamais le donner. Suffisant refuge ? Ce qui me le fait croire, c'est que ce qui subsiste d'esclavage vient bien clairement de ce que le citoyen jette aux pieds du chef son jugement aussi. Il admire ; c'est son bonheur ; et pourtant il sait ce que cela lui coûte. Pour moi, je n'arrive pas à comprendre que le citoyen chasseur à pied, j'appelle ainsi le bon citoyen, l'ami de l'ordre, l'exécutant fidèle jusqu'à la mort, se permette encore de donner quelque chose de plus, j'entends d'acclamer, d'approuver, d'aimer le chef impitoyable. Mais plutôt je voudrais que le citoyen restât inflexible de son côté, inflexible d'esprit, armé de défiance et toujours se tenant dans le doute quant aux projets et aux raisons du chef. Cela revient à se priver du bonheur de l'union sacrée, en vue d'éviter de plus grands maux. Par exemple, ne point croire, par un abus d'obéissance, qu'une guerre est ou était inévitable ; ne point croire que les impôts sont calculés au plus juste, et les dépenses, de même ; et ainsi du reste. Exercer donc un contrôle clairvoyant, résolu, sans cœur, sur les actions et encore plus sur les discours du chef. Communiquer à ses représentants le même esprit de résistance et de critique, de façon que le pouvoir se sache jugé. Car, si le respect, l'amitié, les égards se glissent par là, la justice et la liberté sont perdues, et la sécurité elle-même est perdue. Songez à l'affaire Dreyfus, qui, fort à propos, reparaît en bonne lumière. Je sais bien que vous, bon citoyen, qui n'avez pas vu ces choses, vous n'arrivez pas à les croire. C'est qu'il faudrait comprendre que des abus aussi énormes, et tranquillement avoués, sont le fruit inévitable du pouvoir sans contrôle. Il n'y a aucune raison pour que l'homme qui s'élève gagne les vertus qui le préserveront de trop se croire[[1565]](#footnote-1566) ; il y a beaucoup de raisons pour qu'en s'élevant il perde ces vertus, même s'il les a[[1566]](#footnote-1567). Ces réflexions amères, mais utiles, donnent une idée de l'esprit radical, très bien nommé, mais encore mal compris par ces âmes faibles qui ne savent pas obéir sans aimer. Es-tu content, lecteur rugueux ? Non, peut-être. Je ne demande pas si le pouvoir est content. Il n'est jamais content ; il veut tout.

L’École Libératrice, 12 juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXV)

Propos sur l’éducation (1932), LXXXIII

1225

J'ai plus de blé dans mon champ que je n'en puis couper, lier, rentrer, battre en temps utile. Je me fais aider par un homme dont la récolte a été brûlée ou noyée. Je le paie en blé, tel est l'ordre naturel. Si je le paie en or ou en papier, et s'il accepte, c'est qu'il est sûr de pouvoir, au moyen de ces signes, acheter du blé ou d'autres choses. La monnaie suppose le crédit et marche par le crédit. En considérant une société très simple et purement agricole, nous pouvons déjà concevoir une crise de crédit. Par l'effet d'une inondation, ou d'une guerre, qui aura détruit une grande quantité des produits, les hommes ne se croiront plus assurés de se procurer des aliments par leur monnaie. Dès qu'ils pourront, et tant qu'ils pourront, ils échangeront leurs provisions d'argent pour des provisions de blé. Le blé sera demandé et l'argent offert ; l'argent baissera. Ainsi un homme qui avait mille francs n'en aura plus que cinq cents, entendez que sa provision de monnaie s'échangera contre une quantité de blé moitié moindre. Sans rien consommer, il aura perdu la moitié de sa fortune. Il aura toujours les mêmes titres, papier gravé ou or frappé ; mais ses titres auront baissé. Il n'est pas nécessaire de supposer une Bourse des valeurs et une folie de spéculation pour comprendre ce genre de perte, où pourtant l'esprit vient buter comme un bourdon à la vitre.

J'ai supposé une sorte de famine ; telle est la cause la plus naturelle des crises de ce genre. Toutefois[[1567]](#footnote-1568) il est clair que la multiplication des signes peut avoir le même effet que la rareté des produits. L'or a eu longtemps et a peut-être encore le privilège de suffire tout juste aux échanges. Le jour où on fabriquera de l'or, vous verrez une étrange panique. Dès maintenant et depuis longtemps on fabrique des papiers, billets, actions, lettres de change, et l'on fait croire qu'ils représentent des valeurs réelles, c'est-à-dire du blé et choses de ce genre. Qui ne voit le danger ? Toutes les richesses réelles, blé, laine, fer, restant égales, si l'on fabrique encore des signes, tous les signes sont atteints, chacun d'eux perd un peu de sa valeur d'achat. Les choses vont passablement tant qu'on n'en sait rien ; les crises sont retardées par l'avare pauvre, qui cache les signes dans un trou. Elles sont accélérées par l'avare riche, qui jette sans cesse sur le marché les billets de travail, disant qu'on lui doit cent ou mille journées en échange de son papier, et[[1568]](#footnote-1569) brûlant le charbon et l'essence, en train express, en auto, en avion. Toute cette fumée donne à penser. Le travail refuse de payer en journées ces billets à vue ; les salaires montent, la vie est chère ; cela signifie que les papiers sont en baisse. Au fond, c'est qu'on soupçonne que si tous les billets de travail se montraient, il n'y aurait pas, et de bien loin, assez de travailleurs pour l'énorme travail demandé. Supposez qu'un homme soit assez riche pour mobiliser pendant deux jours tous les travailleurs du monde, en vue de faire bâtir partout des pyramides célébrant son nom ; il fera bien de ne pas essayer ce pouvoir.

Mais des diamants, des dentelles, des avions, des autos, des paquebots rapides, des ascenseurs, des châteaux, des parcs, c'est toujours pyramides pour celui qui gagne péniblement sa vie. Toute journée de travail employée à ces choses diminue un peu la quantité du blé, de la laine, du bois, et choses de ce genre, dont tous ont besoin. Et, parce que les ouvriers travaillent en grand nombre à des pyramides, dès que les riches sentiront que leur fortune de signes diminue dans leurs coffres sans qu'ils y touchent, il y aura chômage pour tous ceux qui travaillent aux pyramides.

J'écris ici des choses évidentes et que tout le monde sait. Mon ambition est de n'en écrire jamais d'autres. Toujours est-il que deux de ces trois causes étant inévitables par l'aveuglement des riches, je comprends qu'un État riche et fastueux va tout droit à la misère, et qu'il suffit peut-être de vingt ans pour qu'on découvre les effets de la richesse sans prudence. Messieurs les millions sont comme les rois de théâtre ; c'est dans le plus beau moment que le figurant pense à ses haillons, et aux souliers percés qui sont sa voiture.

*La Lumière*,19 juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXVI)

1934 ECO XXVI

1226

Un brave de la guerre raisonnait ainsi : « L'Allemagne nous a attaqués parce qu'elle se croyait sûre de vaincre. Elle connaissait les plans stupides de notre État-Major. Elle savait que nos canons de campagne étaient bien moins puissants que les siens. Mais, en les supposant même égaux des deux côtés, elle n'avait qu'à en faire le compte ; par la mécanique de la guerre, elle nous écrasait. Or, vous savez quel merveilleux usage nous avons fait de nos canons de forteresse, qui n'entraient point dans le compte. Et je dis que si en temps de paix nous les avions mis sur roues, il n'en fallait pas plus ; les Allemands auraient attendu ; c'était autant de gagné ».

Ce genre de raisonnement m'intéresse toujours trop. Les moyens de guerre, les causes, les effets, la stratégie, la tactique, l'armement, tout cela, éclairé par l'expérience directe, occupe aussitôt l'esprit. On conçoit des plans de défense, et une formation en camp retranché ; tous les hommes armés, avertis, exercés, tenus en haleine. Qui donc s'y frotterait ? Mais je m'arrête tout court. J'aperçois un esclavage de tous les jours ; une tyrannie des agités et des importants ; l'heureuse liberté démocratique annulée par le despotisme militaire. Très sages ingénieurs, très prudents bureaucrates ; oui, mais avec droit de vie et de mort. Et défense de rire. Je sais bien qu'il y a alors une ressource, qui est de se hausser jusqu'à cette élite toute puissante et bien payée. Mon raisonneur, mon brave de la guerre y a sa place ; il se voit chef, et très bon chef ; mais moi, par un goût décidé, j'appartiens à l'espèce nombreuse de ceux qui n'aiment point exercer ce terrible pouvoir, ni le subir. Pourquoi combattre, en somme, et pourquoi s'armer ? Pour la liberté ; d'accord ; mais, comme le cheval de la fable, qui voulait vaincre le cerf, nous commençons par perdre la liberté, afin de la mieux défendre. Méthode de Gribouille. Je cherche autrement ; je cherche ailleurs.

L'idée de faire la guerre dès qu'on est sûr de vaincre est une idée inavouable. De rares hommes l'expriment tout bas ; ce sont des tyrans nés, ou formés par le métier, à qui la guerre promet un pouvoir enivrant ; oui, un pouvoir auprès duquel celui des rois est ridicule. La masse du peuple ne comprendrait pas cette politique, ou plutôt elle la comprendrait trop bien. Aussi faut-il l'effrayer de dangers imaginaires, de noirs projets, d'ennemis supposés, d'encerclement, d'isolement, d'injustice, de mépris. Ce jeu d'ailleurs à demi sincère, car l'ambitieux croit aisément ce qu'il espère, serait méprisé s'il était compris. La paix, la vraie paix, la paix sans armes, dépend d'une défiance générale, en tous pays, des citoyens à l'égard de leurs chefs. Or, cette défiance est bientôt apprise, par l'exercice même de la liberté et du contrôle. Les démocraties portent la paix en elles. C'est donc l'esprit d'examen qu'il faut fortifier et répandre. À quoi un bon nombre d'hommes travaillent ; mais on voit les résistances. Toutes les tyrannies se tiennent. Un bon prêtre ne comprend pas aisément pourquoi on le considère par préjugé comme porteur de guerre et buveur de sang. « Quoi, dit-il, quoi de plus pacifique que l'Évangile ? » Cela est vrai. Tout le monde conviendra que le catéchisme a du bon. Et ce n'est pas une mythologie assez puérile qui nous effraye ; on peut l'interpréter ; elle vise sans aucun doute à diminuer les passions, les vices et les crimes. Fort bien, Monsieur l'abbé ; mais vous affirmez au lieu de prouver ; vous forcez l'assentiment ; vous formez des citoyens faciles à tromper, faciles à gouverner. C'est par là que vous êtes sergent recruteur.

Effacez ce dangereux croire et cette habitude de vivre à genoux. Les projets des dirigeants sont alors percés à jour. En aucun pays ils ne peuvent plus menacer le voisin, en feignant de le craindre. Personne ne croit plus qu'un peuple n'attende, pour frapper le premier, que la certitude d'être le plus fort. La guerre apparaît alors comme une manœuvre des ambitieux contre la masse des citoyens. En tout homme qui se lève pour annoncer que la patrie est en danger, le citoyen reconnaît aussitôt le tyran et l'important, qui grince des dents à la seule idée du contrôle et de l'égalité. De tels discours font rire. Je devrais mettre tous ces verbes au futur, car nous n'y sommes pas ; mais essayez seulement de faire conversation avec un citoyen qui ne soit que citoyen et qui ne se défie pas de vous, vous verrez que nous ne sommes pas si loin de cet esprit-là. Et cet esprit aura des ailes ; il volera par-dessus les frontières ; il ne s'agit que de l'annoncer sans peur. Je me permets de penser que nos orateurs socialistes et même radicaux ont peur de leur propre idée.

*La Lumière*,26 Juillet 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXVII)

1939 SM2 XXXIII « Les pouvoirs contre le citoyen »

1227

Je veux soumettre à une révision serrée ce raisonnement qui a tué tant d'hommes braves, et qui menace d'en tuer encore plus : « Si nous voulons être en sûreté, soyons forts ; on n'attaque pas les forts ». Je sais bien qu'un homme désarmé, si résolu et si animé qu'il soit, n'attaque pas un homme qui montre des armes ; et non seulement il attendra une meilleure, occasion, mais, bien mieux, et surtout si l'adversaire ne cesse pas de se garder, ce sont les pensées elles-mêmes qui changeront insensiblement. La certitude d'un échec et d'un châtiment immédiat empêcherait tous les crimes. J'admets cela. Mais le raisonnement que je vise suppose implicitement autre chose, c'est que l'homme qui se sait le plus fort aussitôt attaque. Cela n'est point vrai de l'homme moyen ; beaucoup d'hommes forts sont pacifiques ; d'abord parce qu'ils n'ont point peur ; et aussi par l'idée fort commune, et très puissante, qu'un combat inégal n'est pas honorable. Ces remarques sont pour rappeler l'homme à lui-même ; il y a dans l'esprit de guerre une misanthropie tout à fait injuste.

Mais le débat n'est point là. « Un peuple, dira mon raisonneur, n'est pas un homme. Un peuple est conduit par des passions démesurées, où d'abord se montre l'âme des foules, brutale et aveugle, où de plus se mêlent des sentiments honorables de fidélité et de dévouement qui relèvent au niveau de la vertu la conscience de l'exécutant, même dans le plus vil abus de la force. Par ce mélange, nous devons craindre de l'homme moyen, dès qu'il est en troupe ou en assemblée, une sauvagerie au-dessous de l'homme, en même temps qu'un héroïsme au-dessus de l'homme ; et c'est pourquoi les règles de société ne peuvent être appliquées aux nations ».

Très bien. Tenant donc compte de ces illusions invincibles et de cette terrible effervescence, je considère deux nations, comme la France et l'Allemagne, et d'abord je dis qu'il ne peut y avoir entre elles une telle différence de forces, si évidente qu'elle glace le plus faible et le paralyse à jamais. Ici mon raisonneur entre dans le vif de la question ; et il la connaît bien.

« C'est, dit-il, qu'on pense toujours à des rencontres d'armées qui se précipitent l'une contre l'autre ; l'imagination peut alors espérer ce qui lui plaît. On n'a jamais encore essayé de la défensive stricte, avec tranchées, fils de fer, mitrailleuses, tirs de barrage ; et tous savent, par les exemples de la guerre, qu'un tel système, même improvisé, tient longtemps ; à plus forte raison s'il est préparé et pourvu de tout. Nous pouvons faire que nos frontières soient inviolables, et ainsi la paix sera assurée ».

Elle serait assurée, si les peuples jugeaient raisonnablement du possible et de l'impossible : Mais il n'en est pas ainsi. Les passions collectives ne se croient jamais impuissantes ; elles se trompent avec enthousiasme. Un peuple animé de vengeance, et se contemplant lui-même en armes, ne croira jamais qu'une ligne de défense puisse tenir contre l'enthousiasme, contre la surprise, contre le génie d'un chef. J'ai cette opinion, et mon interlocuteur l'a aussi, que les avions et la guerre chimique ne peuvent pas beaucoup ; mais un peuplé irrité croira justement le contraire ; il imaginera des régiments entiers immobiles par la mort foudroyante, des villes détruites en une nuit, les pouvoirs paralysés, l'esprit de résistance soudainement brisé. En bref, les plus folles espérances seront les plus vraisemblables, parce qu'elles seront les plus agréables, en cet état d'effervescence où la raison n'est plus écoutée. Ainsi votre défensive nous préservera peut-être de la défaite, mais non pas de la guerre. Et je maintiens le « peut-être », pourquoi ? Parce que, par les mêmes causes, le peuple attaqué ne croira pas aux vertus de la défensive ; parce qu'il s'ennuiera à la préparer, parce qu'il la négligera ; aussi parce que, après les premières offensives d'avions, il voudra se venger et attaquer, parce que la patience est plus difficile que le courage surtout chez les jeunes. D'où je conclus que la paix par les armements est une chimère. L'idée n'est pas neuve, mais si elle entrait dans l'opinion, avec raisons et preuves, c'est alors qu'on verrait quelque chose de neuf.

*La Lumière,* 2 Août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°8, août 1930 (CCCXXXVIII)

1939 SM2 XXXIV « La défensive »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°9, septembre 1930

1228

Aristote dit que le cœur est impérieux et ne sait point se plier. Cet aperçu concernant la paix des familles ne serait pas remarqué sans la gloire du nom. Ce qui importe, en ces vieux livres, c'est quelquefois moins ce qu'ils disent que l'attention que nous y portons. Réveillant donc cette idée antique, je la traduirais en disant que dans les familles on ne transige jamais. On y est aimé ; on n'y est pas supporté. Assurément nous attendons trop de ceux que nous aimons ; et sur le fond d'affection le moindre déplaisir fait tache d'encre. À chaque fois tache d'encre. On ne peut transiger ; ce serait promettre d'aimer moins.

Toutefois ce raisonnement est plutôt un effet qu'une cause. En ces liaisons de sang et d'humeurs, tout se passe physiologiquement. Je vois deux houles qui se contrarient, et qui soudain lancent l'écume et le bruit. Nous sommes un vase d'eau salée, et dont les parois aux mille contours rendent encore choc pour choc ; l'humeur saute et ressaute. La joie familiale ressemble à la paix du jeune marsupial[[1569]](#footnote-1570) qui se blottit dans la poche maternelle ; ce miracle ne s'use point. Mais la surprise d'un mouvement heurtant, que nous nommons indignation, refus, mépris, dégoût, ne s'use point non plus. On conçoit trente ans de blâme, ce qui est un genre de fidélité. Il faut dire que l'amour se change en haine, mais par des mouvements, et bien au-dessous de nos pensées. Ce genre de haine ne dure pas, mais il revient. J'ai vu des scènes entre père et fils, inavouables, toujours oubliées et pardonnées, toujours recommencées. Il y a une grande partie de l'éducation que la famille ne sait pas donner ; c'est le monde indifférent qui la donne, ou bien le maître d'école, qui n'est pas payé pour aimer. Remarquez que la politesse n'est point d'usage dans les familles ; elle serait presque injurieuse ; le cœur doit suffire à tout.

Le cœur a trop de choses à dire, et il n'a qu'un langage. Il bat pour une porte trop vivement fermée ou pour un faux pas, comme il bat pour la charge. Mon humeur est toujours vraie, parbleu, au sens où un fou est vrai. Mais le vrai d'un homme n'est pas d'être fou. Ceux qui écrivent de la sincérité ne voient pas toujours cette trappe sous leurs pieds ; ils y sont pris, puissants ou non, jusqu'à dire quelquefois qu'un auteur n'est pas sincère, puisqu'il choisit, et que le poète est le moins sincère des hommes. La confusion est ici au comble ; car le premier mouvement, qui est d'humeur, ne peut pas être dit sincère toujours ; les regrets et les excuses sont souvent bien plus sincères que l'humeur. Il faut donc savoir gré à l'auteur et au poète de choisir parmi les cris variés qui leur viennent. Mais il y a mieux à dire. Car je remarque que l'auteur et le poète, autant qu'ils ont le grand secret du style, savent très bien conserver le mouvement de nature, et même le chercher et l'attendre ; non pas fou, non pas n'importe quel, mais au contraire éclairant et portant la raison. Or, justement, pour mériter ce beau mouvement, il faut savoir attendre et refuser ; et, selon mon opinion, c'est refuser le malheur ; c'est guetter le bonheur d'expression, comme on dit si bien. Il y a beaucoup de ruses dans cette chasse ; mais le poète trouve la plus sûre dans la chanson même, dans la chanson sans paroles qui le dispose d'abord selon le bonheur ; et, s'il se soumet à cette condition, il élimine ce heurt de la houle contrariée ; c'est ainsi qu'il sauve l'humeur, et nous rend l'homme entier, corps et pensée ; ce que la statue de l'athlète exprime aussi, mais plus simplement, parce que la pensée est bornée à la forme heureuse. Le poète chasse donc un gibier plus rare. Ces exemples sont propres à faire comprendre que le naturel n'est pas sous notre main ; il faut le chercher et le conquérir, peut-être le mériter par le travail. L'ancien potier exprimait quelque jour son propre bonheur par l'amphore parfaite et sincère. Il ne s'y trompait point ; il vendait les autres ; mais celle-là il l'offrait.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXXXIX)

*SPS* XLI, « L’humeur »

1229

Il n'est pas difficile de croire. Ceux qui ont beaucoup d'imagination et qui ne s'en doutent point sont bien malheureux ; car sur un simple mouvement évocateur qu'ils font soudain, ils forment un pressentiment très assuré qui les tourmente, jusqu'à ce qu'un autre le remplace, ou que l'événement imprévisible ait recouvert ces fantaisies tragiques. J'ai su retenir ce que mon bon ami soldat me disait un matin : « Je serai tué aujourd'hui ». Il y avait de quoi frémir ; mais il ne fut point tué. Ai-je cru ce qu'il me disait ce matin-là ? Je ne puis dire non, si attendre et craindre supposent croire. Seulement je me défendais de croire, et lui s'emportait à croire. Chacun trouvera de tels exemples dans sa propre vie ; et retenez que nul ne peut toujours s'empêcher de croire. Comment mesurer et comprendre cette force de l'imagination dont les causes nous sont si profondément cachées ? Si je rêve seulement trois fois de suite que mon ami m'a trahi, resterai-je indifférent ? Certes je le veux et je le jure. Mais effacerai-je cette vision ? La vaincrai-je sans perte ? Jurer qu'on ne croira pas, c'est jurer qu'on ne sera jamais malade. Et l'un et l'autre de ces serments sont bons et sains. C'est par une telle résistance que l'on sauve ses pensées. Descartes disait qu'il était parvenu à n'avoir plus que des rêves raisonnables. Après avoir admiré, j'ai fini par comprendre que ce n'est peut-être pas si difficile qu'il semble. Car le fait d'avoir un rêve est par lui-même inconsistant ; ce qui nuit, dans un perfide rêve, c'est qu'on le recompose avec une sorte de complaisance ; on lui prête pensée. Et me voilà à l'idée difficile que je cherchais, c'est qu'il ne faut point prêter pensée à une croyance. Il faut la laisser fumeuse et absurde, comme elle est. Ce pas fait, j'arrive aisément à tout croire, ce qui est ne rien croire. Par exemple qu'ils ont cru voir Jésus ressuscité, et même que j'aurais cru voir la même chose si j'avais été leur compagnon. Maintenant, quelles pensées j'aurais formées là-dessus, c'est à examiner ; et que ces pensées eussent été toutes fausses, c'est ce qui ne va pas de soi. Car enfin Jésus n'était pas mort ; et cette proposition s'entend en beaucoup de sens, parmi lesquels j'en vois plus d'un qui est raisonnable. Et toujours est-il que cette vision était vraie à ce moment-là pour eux et en eux, par leurs humeurs, par leurs mouvements, par leurs paroles, enfin par la mécanique de leur corps, sans compter les jeux de lumière et autres choses. Telle est la clef des songes.

Il est très difficile de croire ; je veux dire maintenant croire qu'on peut jurer contre une croyance ou une vision. Car l'homme faible dira : « Tout dépend de la force persuasive qui est dans la vision elle-même, et dans les mouvements de sentiment qui l'accompagnent. J'examine en des cas, je fais comme vous ; en d'autres je ne puis examiner. Et ne pensez-vous pas que tout ce que je croirai et ne croirai pas est fatalement tel par les forces du monde et par le tourbillon de ma propre nature ? » Et nous y voilà. Il est très difficile de croire que la volonté peut quelque chose ; et c'est comme si je disais qu'il est difficile de vouloir. Car enfin vouloir sans croire que l'on peut vouloir, c'est se moquer. Ainsi cette police de l'esprit par l'esprit, que je proposais, suppose un grand serment, et dans le vide. Car, au moment où on fait le serment de surmonter l'imagination, toutes les preuves sont contre, par l'imagination même. Je jure de n'être pas malheureux, mais dans le même temps je crois, par le mouvement des passions, que je ne puis m'empêcher de l'être. Et puis-je m'empêcher, quand j'ai le vertige, de croire que je vais tomber ? Je me jure pourtant de rester maître de mes actions. Pardonne les difficultés, lecteur ; ce n'est pas moi qui les invente. Chacun de nous exerce courageusement une foi volontaire contre des croyances involontaires ; et il n'y a que dans le fou que les croyances involontaires conduisent tout, et même les pensées. Cette seule remarque montre qu'on n'a pas fini d'errer et de flotter en ces controverses sur la foi et sur la croyance, et que chacun de nous doit conduire sa barque entre le Jésuite et le Janséniste, tous deux éternels, et même, par la distinction entre la foi et la croyance, ressuscites chacun dans sa gloire.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXL)

1230

Dans le genre immense de ceux qui écrivent, je distinguerais deux espèces, dont l'une n'est pas bien assurée du monde ; car, disent-ils, je ne connais, à bien regarder, que moi-même et mes propres rêves ; les autres hommes ne sont d'abord qu'en moi ; les choses ne sont d'abord qu'en moi. Ce sont de subtils discours, mais qui ne passent point la rampe ; et c'est très bien fait, car ils s'appliquent à prouver qu'on ne peut passer la rampe. L'acteur parle à des ombres en lui ; il joue sa pièce pour lui-même. L'auditeur moyen n'aperçoit aucun lien entre ce genre de pensées et ses propres affaires, si fortement accrochées aux choses réelles. En ces rêveurs, fermés sur soi, qu'ils soient romanciers, poètes, ou politiques, même quand j'y trouve des idées, des sentiments, et l'art d'écrire ou de parler, je remarque qu'il manque l'efficace, et le pied sur la terre.

Les forts, au contraire, qui sont l'autre espèce, sont dans le monde premièrement ; leurs pensées sont des fruits de la terre. Le ciel, la terre, la saison, le près et le loin, et selon l'ordre de ces choses invincibles, tout leur est présent. Ici et maintenant, comme d'un poste de guet, ils forment des idées éternelles, mais à la rencontre, et marquées de rencontre. Le vrai poète, comme Gœthe le savait, est tout de circonstance ; et entendez ce mot en son plein sens, la situation cosmique que nous n'avons point faite, ni voulue, ni prévue, et qui nous tient. Elle tient tous les hommes, direz-vous ; mais l'espèce des rêveurs n'est tenue que par l'estomac ; c'est par la pensée qu'il faut être tenu. Penser le monde, et ne penser rien d'autre, c'est la règle la plus cachée. Le génie, ici, décide au lieu de discuter.

On peut discuter, et on finit par gagner, même contre Berkeley et ses innombrables disciples, qui croient avoir prouvé que chacun de nous est en prison dans ses propres pensées, comme dans ses propres impressions. Mais on perd bien du temps. J'aime mieux saisir sur le fait, et aussi bien en moi-même, cette étrange méthode qui voudrait prouver l'existence, au lieu d'aller voir ce qui en est. Méthode de fou ; le fou raisonne très bien, et se prouve à lui-même que ses ennemis se sont réunis à tel jour, et ont dit ceci ou cela, car le fou est même sûr des paroles. Seulement il n'en est rien ; ce n'est pas ainsi. Ne riez pas trop vite du fou ; tous les passionnés inventent le fait ; ils se prouvent à eux-mêmes que la situation est telle ou telle. Nous cédons tous à cette manie de deviner ce qui est, au lieu de constater. Or, quelle chance y a-t-il pour que notre petit raisonnement coïncide avec ce grand coup de dés à chaque instant, que l'univers nous jette au nez ? Les politiques ne cessent de prédire ; et une des plus puissantes passions, qui est cachée dans toutes, nous porte àadmirer et à aimer qu'une prédiction se réalise. On prédit l'éclipse à une seconde près ; mais cela ne devrait point nous tourner la tête ; car s'il y aura ou non des nuages, on ne peut pas le prédire deux heures d'avance. Encore bien mieux, pour la politique et pour les finances, les prophètes nous font rire. Nous font rire si nous regardons bien ; mais il est vrai qu'en changeant un peu l'événement et un peu la prédiction, on arrive à une sorte d'histoire des prophètes qui est peut-être l'histoire.

Notre état d'homme ne permet point une telle sécurité, même à l'égard du malheur, mais plutôt les événements sont comme les vagues de la mer ; et l'habile pilote manœuvre sur l'événement. Napoléon, dans l'exercice de son art propre, s'efforçait même, comme il le fait entendre, de nier directement le séduisant moyen de prévoir, en se disant : « Cela est vraisemblable et cela me plaît ; donc cela est faux ». Cette disposition revient à être au monde, et à savoir ce que c'est que le monde. Et à l'opposé se trouve la méthode des rêveurs, qui toujours essaie de nous conduire du raisonnement à l'événement. Tous les songe-creux se ressemblent, car c'est toujours vouloir prouver le monde.

Nouvelle revue française, 1er septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLI)

1934 LIT XX

1231

Quand vous avez remonté le poids de votre horloge, il travaille pour vous, c'est-à-dire qu'il fait tourner les aiguilles et entretient le mouvement du balancier. Ce même poids, que vous avez élevé par un mouvement de manivelle, vous pourrez le laisser retomber tout d'un coup ; ce sera comme un marteau ; vous pourriez aussi lui donner à mouvoir un petit ventilateur ; mais, de quelque façon que vous le fassiez travailler, il ne rendra jamais plus que le travail que vous lui avez fourni. Tous devraient savoir cela, et ce serait le principal de la physique, si on se gardait d'une vaine admiration pour tout ce qui a l'apparence du miracle. Nous n'en sommes pas là encore ; et j'ai connu un homme assez instruit qui croyait pouvoir, en élevant une grande quantité d'eau par une petite pompe, et au prix d'un travail long mais facile, gagner ensuite sur le travail en précipitant toute cette eau en quelques secondes. Ce sont des erreurs d'imagination ; le lent travail est oublié ; on admire la puissance soudaine que déchaîne un simple mouvement du doigt.

Le même raisonnement convient pour un ressort que l'on tend. Au mieux le ressort rendra exactement tout le travail qu'on y a mis ; et même il ne rendra jamais tout. Toutefois[[1570]](#footnote-1571) la grande affaire est de savoir qu'il ne rendra pas plus. C'est très simple pour un ressort et pour un poids ; mais dès que les rouages nous sont cachés, l'imagination fait la folle. Un morceau de zinc mis dans une pile travaille pour nous, agitant notre sonnette ou portant à cent kilomètres les vibrations de notre voix, il travaille jusqu'au moment où il est ramené à l'état d'oxyde, de sulfure, ou comme on voudra dire ; état dans lequel il n'est plus bon à rien pour notre pile. Or c'est dans un tel état que nous trouvons le zinc dans la terre ; et nous devons d'abord l'élever au niveau de l'état métallique, si nous voulons qu'il travaille pour nous. C'est toujours comme si nous remontions notre horloge ; et le zinc de la pile nous rendra au plus le travail que nous y avons enfermé. L'important est de comprendre qu'il n'y a point de magie là-dedans, et que le miracle de la multiplication du travail est un rêve, comme le miracle de la multiplication des pains.

Un explosif nous étonne un peu plus, parce qu'il rend en un moment une longue suite de travaux. Il faut considérer qu'on ne trouve point d'explosifs dans la terre, mais qu'on y trouve seulement des choses terreuses et inertes, lesquelles devront être triées, pulvérisées, cuites et recuites, de la même manière que l'on tend un ressort. C'est l'homme qui travaille dans l'explosion.

Je n'oublie point qu'on trouve du charbon dans la terre, ou bien du pétrole, et que ces corps sont des sortes d'explosifs tout préparés. On peut dire que ce sont des ressorts que nous trouvons déjà tendus. Toujours est-il qu'on ne les trouve point sans travail, et qu'il faut fabriquer la machine par laquelle ils travailleront. Un canon est une machine à feu, qui représente des journées de travail, et qui s'use vite. Même dans le cas le plus favorable, où c'est la cascade qui travaille pour nous, il faut encore barrer, filtrer, construire la turbine ; toujours le marteau est en mouvement, et le muscle humain. Les merveilles de la civilisation sont portées à bras. L'avion est porté à bras.

Il n'y a point de limite aux inventions, mais il y a une limite à cette consommation de travail humain qu'elles supposent. Ou, pour parler autrement, parmi les choses possibles et admirables, il y en a qui sont trop coûteuses. On feint de croire que le transport par avion sera rémunérateur quand tout le monde usera de l'avion. Mais l'expérience est déjà faite, et assez instructive, pour des machines moins dispendieuses. Tout le monde prend le train et l'autobus, et ces transports travaillent à perte, ce qui devrait nous rappeler que ces beaux ressorts sont finalement remontés à la main, et que la dépense musculaire exigée croît avec la puissance produite, et peut-être même plus vite. Admirables chevaux, de vapeur, d'essence et d'ampères : mais c'est la bride qui nous ruine.

*La Lumière*,9 août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLII)

1934 ECO XXVIII

1232

« Il y a, me dit Castor, un problème qui a ravagé les cervelles. On demande de calculer ce qu'aurait produit un franc placé à cinq pour cent depuis Jésus-Christ. Placé où ? Dans quelle banque ? Les villes et les empires ont péri, mais la métaphysique financière se représente des guichets éternels, abrités des Goths et des Vandales. Des régions sont dévastées, l'agriculture produit à peine le pain nécessaire aux hommes, les métiers sont brisés ou brûlés ; néanmoins, par bonheur, dans les tiroirs de la banque magicienne, les pièces d'or n'ont pas cessé de faire des petits ! »

« Il n'est pas, lui répondis-je, de fiction plus agréable. Je prête sans risques, pourvu que ce soit à un taux raisonnable ; les intérêts grossissent le capital ; je m'enrichis sans y penser ».

« Cependant, dit Castor, le plus sûr des banquiers fait une banqueroute des quatre cinquièmes ; de petits rentiers meurent de faim ; et la plus célèbre des sociétés de secours mutuels, la plus officielle, je dirai presque la plus vertueuse, paie à un sociétaire fidèle, après quarante ans, une pension de trente-sept francs par an ; c'est un détail que je connais d'hier, et que je n'aurais point cru si je n'en avais les preuves ; toutefois[[1571]](#footnote-1572) le bon élève, celui qui a été formé selon la vertu, considère avec tristesse ces accidents, qu'il juge rares et monstrueux, et n'en croit pas moins que le fameux franc, placé depuis Jésus-Christ, aurait produit d'immenses richesses ».

« C'est ainsi, lui dis-je, qu'après un tremblement de terre, les hommes refont leur maison sur les lieux mêmes. Cette confiance est belle ».

« Elle est belle, dit Castor. Mais la sottise n'est point belle. Et quoi de plus sot qu'une théorie des signes et de la multiplication des signes quand ce mauvais temps foule les champs de blé et pourrit les javelles ? On devrait enseigner que le métier de prêteur est le plus difficile de tous, celui qui exige le plus d'actives démarches, la plus constante attention aux hommes et aux affaires, enfin un continuel travail ».

« Les jambes de cerf, lui dis-je, les jambes de cerf de Gobseck ».

« Oui, reprit Castor, et la casserole qui chauffe sur deux tisons fumants. Mais il y a encore du romanesque dans ce portrait. L'argent n'est pas mieux connu que le miracle de saint Janvier. On se hausse pour voir, on raconte ce qu'on n'a pas vu, et les millions vont par centaines. Chacun veut pêcher dans ce fleuve-là ».

« On ne se lasse pas, dis-je, de laver le sable, dès que l'on a entendu dire qu'on y peut trouver de l'or ».

« Et l'on ne se lasse point, dit Castor, de placer son argent, comme si ce fameux intérêt, si aisément calculable, n'était pas, par la nature des choses, ce qu'il y a au monde de plus incertain. Vous ne voyez pas réussir une affaire sur cent. Et d'où vient l'intérêt, pourtant, si ce n'est d'une heureuse affaire ? Et qui donc indiquera les heureuses affaires à tous ces commis qui tiennent bureau mécanique d'épargne, calculent les versements et les rentes, sont payés au mois, et ne savent au monde que l'arithmétique ? C'est un bon métier, à ce que j'ai su, de prêter pour huit ou quinze jours aux commerçants, aux jours d'échéance ; encore[[1572]](#footnote-1573) faut-il que les commerçants fabriquent et vendent ; et c'est ce que le préteur doit savoir ».

« Les caisses d'épargne, repris-je, n'en pensent pas si long ; elles achètent des rentes d'État ».

« Et l'État, dit Castor, fait croire et croit peut-être qu'il est un habile banquier, capable de faire fructifier les avances qu'on lui fait, alors qu'il ne fait que reprendre à ses prêteurs, sous forme d'impôts, de quoi leur payer l'intérêt de leur argent. Tous les États, à ce que je crois, ont péri et périront par la finance, qui est un jeu de signes. Et enfin n'admirez-vous pas ce vain calcul des retraites des fonctionnaires, ces retenues sur leurs traitements, cette caisse fictive qui distribue le produit de cet argent placé. Placé où ? En quelle industrie ? En quel commerce ? En réalité, c'est l'impôt qui paie tout ; et l'impôt dépend lui-même du travail, de la pluie, du soleil. La banqueroute est le remède aux folles promesses. Mais qui ne rirait de ces très sérieux calculateurs ? Mon cher, l'économique en est encore à l'âge des magiciens et du grimoire que l'on lisait solennellement, pendant que les choses allaient comme elles pouvaient ».

*La Lumière*, 16 août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLIII)

1934 ECO XXIX

1233

« Je ne vois pas, dit le moine, en quoi la guerre est plus terrible que le tremblement de terre, le cyclone, ou la peste. Ce qui est terrible, c'est qu'il faut souffrir et mourir ; et celui qui n'a pas d'autre espérance, je comprends qu'il se plaigne. Mais qu'y puis-je ? »

« Remarquez, lui répondis-je, que je n'ai jamais promené mon lecteur sur les champs de carnage ni dans les ambulances. Ce qui m'indigne, dans la guerre, c'est la sottise que j'y vois à découvert ».

« Un assassin, dit le moine, est aussi un sot ; il prend un étrange chemin pour être heureux. Mais encore, si on ne peut l'éclairer, faut-il bien le museler ; et voilà toute la guerre en raccourci ».

« Mais non, lui dis-je, ce n'est pas la guerre. Si la guerre était un mouvement de force contre ceux qui adorent la force, et ouvertement la choisissent comme moyen d'acquérir, la guerre serait promptement finie. À l'assassin sa propre loi, comme font les juges ; et les assassins forment un bien petit nombre, et sont promptement réduits dès qu'ils se déclarent ».

« S'il en est ainsi, répondit le moine, avouez que la guerre est parfaitement inexplicable. Or elle est, et comme vous dites souvent, nous n'avons de puissance contre les évènements que par quelque connaissance des causes. Vous niez les causes ; cela vous avance juste autant que de nier la guerre. Elle va son train, chez les Chinois et chez nous ; chez nous moins souvent ; mais reconnaissez qu'elle reprend avantage par une manière prompte et organisée de massacrer et de détruire. N'est-ce point qu'il y a dans l'homme une malice profondément cachée, et enfin qu'il mérite ce qu'il a. Au méchant sa propre loi, dirai-je à mon tour ; et telle est la loi de Dieu ».

« Faible et sommaire conception, lui dis-je. Mais je cherche, moi aussi, à voir clair dans les causes. Et qu'est-ce que je vois, je dis dans nos guerres ? La méchanceté de quelques-uns, l'ambition d'un bon nombre, et la vertu des autres ; et ces autres-là forment presque le tout de ce qu'on nomme les exécutants, dont je dirais qu'ils vont à la guerre bien plutôt comme des héros qui pensent à se dépouiller eux-mêmes et à mourir, que comme des bandits qui s'efforceraient de dépouiller et de tuer les autres. Et peut-être ne trouverais-je pas, parmi ceux qui aiment le métier des armes, un seul méchant ou un seul ambitieux qui ne fasse voir enfin cette vertu-là. Et voilà ce qui me fait peur ; car je n'aimerais pas prêcher à tous ces hommes vifs et pleins de courage qu'ils doivent être faibles et lâches. Tout au contraire, ceux qui en sont revenus après s'être comportés en hommes, comme on dit, je me sens disposé à les admirer. En quoi je ressemble à tous. Eh bien, voilà le difficile, tout le difficile de la question ».

« Vous n'en sortirez pas, dit le moine ».

« Savoir, lui répondis-je. Au temps de ces absurdes duels, où deux hommes s'égorgeaient très bien parce qu'ils s'estimaient très haut l'un l'autre, on pouvait bien penser que jamais les règles de l'honneur ne changeraient ; et surtout, il était évident que ce n'était point par la peur qu'on les pourrait changer. Le bon sens pourtant les a changées, par une vue toute contraire, c'est-à-dire par plus de confiance en l'homme. Car il est injuste et absurde de soupçonner de lâcheté cet animal si naturellement héroïque. Et, du moment que la lâcheté n'est point présumée, la coutume du duel tombe presque toute. Or, selon mon opinion, celui qui comprend bien les mouvements de l'honneur et la pointe de l'offense, celui-là comprend toute la guerre, qui est toujours entre honnêtes gens, et sans autre méchanceté que l'emportement naturel qui suit l'action. Et quelle est ma conclusion ? C'est que tous ceux qui ont le rôle de témoins, en ces duels gigantesques, s'appliquent de leur mieux à arranger ces absurdes affaires d'honneur entre peuples ».

« Et vous supposez, dit le moine, que, parmi ces témoins, il ne se trouvera pas quelques-uns de ces méchants ou de ces égarés que vous nommiez assassins ! Songez qu'il n'en faut pas beaucoup. Et jurez-vous d'en purger la terre ? »

« Je ne jure rien, répondis-je ; mais par la remontrance, ou la honte, ou la peur, je dois tenter de faire que leur rôle ne soit plus un premier rôle, ni un brillant rôle ».

*La Lumière*,23 août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLIV)

1939 SM2 XXXV « Affaires d'honneur »

1234

Je viens de lire quelques-unes des pensées fortes et inhumaines que nous a laissées le fameux Quinton, selon moi biologiste génial, et qui d'ailleurs, à la guerre, a payé de sa personne. Je connais le refrain ; je l'ai entendu autrefois de sa propre bouche. Il reste à dire. Mais enfin, comme je n'étais pas d'humeur à serrer de près la doctrine de la force, je laissai courir ma rêverie, et j'imaginai quelque leçon d'énergie donnée par le commandant Quinton à ses canonniers.

« Braves compagnons, disait-il, et cent fois éprouvés, vous êtes dignes d'entendre toute ma pensée. Je rougirais de mentir à vous. La guerre est partout et le plus fort survit ; voilà le progrès. La peur et la pitié sont des maladies honteuses. Qui n'a pas développé toute sa puissance et toute son audace, celui-là n'a pas vécu ; il n'a fait que mourir. Je sais ces choses-là mieux que vous, parce que j'ai observé de près le monde des bêtes, sur lesquelles l'homme est roi par son courage. Mais enfin vous pouvez me comprendre. Chacun de vous s'est demandé : qu'est-ce qu'une vie sans amour ? Or, l'amour est un triomphe, et dans toutes les espèces, nous voyons que les mâles se battent devant les femelles enthousiasmées. Reconnaissez vos meilleurs moments. Se battre, c'est vivre. Les hommes pacifiques sont des hommes faibles et déjà morts. Les peuples pacifiques sont des peuples faibles, et déjà morts. Si je pouvais vous rendre tout à fait à vous-mêmes, et vous réveiller, vous nettoyer de tous les discours bêlants, nous ferions de grandes choses ».

Ainsi parlait Quinton dans ma rêverie, marchant de long en large comme il avait coutume. Et j'abrège son discours, mais sans l'affaiblir, du moins je l'espère. Après ce dur sermon, il demanda : « Voyez-vous des objections ou des difficultés ? Tirons au clair, étalons devant nous tous les sophismes lâches ; et n'ayez crainte. Présentement vous parlez à un frère d'armes, qui veut seulement vous instruire ».

Là-dessus se leva le canonnier Lacruche, qui est fort comme un cric : « Il me vient, dit-il, comme une idée ; ce n'est pas contre ce que vous venez de dire, au contraire. Mais ce n'est pas bien respectueux tout de même ; et j'ai besoin de permission pour parler sans façon et à ma manière ».

« Toute permission, Lacruche ; le temps du mensonge est passé ».

« C'est que, dit Lacruche, il me venait une idée qui n'est pas douce. Si je m'avisais, ici, tout de suite, d'essayer si je suis plus fort que vous, ces mains-ci vous étrangleraient, sauf respect, comme un poulet ».

« Les suites, Lacruche, seraient promptes et terribles ; je suppose que vous n'avez pas de doute là-dessus ».

« Très bien, dit Lacruche ; mais vous dites qu'il faut mépriser ceux qui pensent aux suites. Je serais le plus fort pour un moment, pour un petit moment. Mais peut-être que j'y trouverais du plaisir. Et, comme vous le dites aussi, il faut toujours mourir. Ce que je vous dis ne vous plaît point ; mais est-ce vrai ou non qu'on peut parler sans mentir ? Et vous voyez bien que ce n'est qu'une supposition, sans quoi vous seriez mort déjà. Eh bien, puisque vous savez tant de choses que je ne sais pas, dites-moi donc si j'ai tort, et pourquoi. Et surtout ne dites pas que mon seul tort serait de ne pas réussir ; car je réussirais certainement à vous tuer ; je serais vainqueur un moment. Laissez-moi dire ; jamais je n'ai tant parlé. Ce qui m'arrête, ce n'est pas que je tienne à cette vie misérable. C'est plutôt parce que je vous respecte parce que vous n'avez pas peur. En cela je ne crois pas être faible ni lâche. Mais qu'en pense un homme instruit comme vous ? Voilà ce que je voudrais savoir... »

Ici, le rideau se baissa, comme au théâtre.

*La Lumière*,30 août 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLV)

1939 SM2 XXXVI « Le canonnier Lacruche »

1235

La doctrine de la force doit être prise sérieusement et sérieusement examinée. Je citais, l'autre jour, quelques maximes atroces du célèbre Quinton, qui, à ce que je crois, montra du génie en traçant des chemins nouveaux dans la forêt Darwinienne. Il faut bien remarquer que cette physique des vivants, qui considère seulement le pouvoir de vivre et de survivre, c'est-à-dire de vaincre, n'est point tendre et ne peut l'être. Notre entendement a des rouages de fer. L'inflexible calcul est son arme ; et le mot rigueur a deux sens en un qui feraient aisément de l'esprit quelque chose de méchant ; l'esprit porte aussi ce double sens ; un homme d'esprit n'est pas bon ; il se jette sur son gibier mécanique qui est le sot. L'esprit est un chasseur sauvage.

L'esprit est bien autre chose qu'un chasseur sauvage. On le voit par l'exemple de Socrate, qui toujours cherchait son semblable, et le supposait doué de tout l'esprit possible ; d'où une grande patience et une belle amitié, et, pour tout dire, l'esprit égalitaire, chose redoutée, rude aussi et sauvage à sa manière, et ici encore sans pitié ; car Socrate ne faisait point grâce au raisonnement d'un sot ; amicalement, il le rossait et l'étrillait ; c'est toujours rosser et étriller. Un maître qui n'est pas sévère est méprisé. Remarquez aussi un double sens dans ce mot de Maître. L'orgueil bien aisément se trompe là. Les jeux de l'esprit enferment aussi une certaine violence qui heurte et qui réveille. Un penseur fait scandale ; et disons même que dans une société où chacun a une bonne place, et s'y est endormi, le penseur fait une sorte de désert, comme font les conquérants. D'où le mépris viendrait. J'ai conté autrefois dans ces feuilles comment Quinton expliqua ses idées devant un tribunal de biologistes assurés chacun d'une spécialité et d'un traitement ; il aurait aussi bien pu parler devant une assemblée d'huîtres ou d'escargots. Tel est le sentier de la guerre ; tout homme n'a pas la patience de Socrate. Et je crois que celui qui entreprendrait d'instruire les corps académiques ne se garderait pas aisément contre une sorte de fureur. Tel je vis cet homme hautain ; tel je le compris. Je ne songeai nullement à l'aimer.

Il faut savoir, donc, qu'une vie orgueilleuse, méprisante, violente, est souvent le refuge d'une grande âme, surtout parfaitement incrédule. Mais il faut savoir aussi que ces amères maximes plaisent aisément à tous. Car l'homme n'est pas un animal faible, ni peureux, ni premièrement tendre. La vie humaine n'est possible que par un travail assez brutal qui prend empire sans cérémonie sur les choses et sur les bêtes. C'est la première tâche, et il y faut toujours revenir. L'audace est honorée et l'action est saine. L'action délivre notamment de ces pensées difficiles sur le juste et l'injuste, pensées si malaisées à prouver ou seulement à proposer, et si mal récompensées. Il n'est point d'homme, de quelque parti qu'il soit, qui ne glisse aisément de persuader à forcer. Les doctrines de paix apportent souvent la guerre, et même ouvertement et naïvement. Qu'il est tentant de se mettre à l'œuvre ! Et qui donc n'a pas rêvé d'être un bon tyran ? Mais premièrement tout homme aime sa propre force et honore son propre courage. Il rêve d'en donner des preuves promptes et indiscutables. Et cela est vrai surtout des jeunes, qui se voient bien loin de savoir persuader, mais qui se voient bien près, en revanche, d'enfoncer une porte ou de forcer un retranchement. Ayons d'abord le courage de reconnaître que la guerre plaît. Et ne comptons pas sur les misères et les fatigues. Qui donc peut penser à cela tant qu'il se sent fort ? Si la paix ne vient jamais qu'après l'expérience de la guerre, elle viendra toujours trop tard ; elle règnera toujours sur les morts.

*La Lumière*,6 septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, 4e année, n°9, septembre 1930 (CCCXLVI)

1939 SM2 XXXVII « Quinton ou la force nue »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930

1236

Je n'ai jamais fait grand cas des sceptiques. Car ils prouvent que d'aucune manière ou ne peut trouver la vérité ; c'est comme si on prouvait que l'homme, bâti comme il est, ne peut pas du tout marcher ; or l'homme marche. De même je me suis continuellement cassé le nez sur des vérités, dont quelques-unes désagréables ; sans compter qu'elles sont importunes par leur masse, et par la difficulté de les faire tenir ensemble. On les a sur les bras ; on ne sait où les mettre. Dès que l'on fait attention, l'on aperçoit que tout est vrai ; par exemple, le célèbre bâton qui dans l'eau paraît brisé, il doit me paraître tel ; il n'y avait qu'à chercher un peu ; les trop célèbres sceptiques n'ont pas cherché du tout.

J'ai cru qu'ils n'étaient pas sérieux, et qu'ils s'amusaient à réfuter ; car c'est un jeu parmi les jeux. Mais, tout considéré, je les crois très sérieux. Je comprends Pilate. Quand il demandait, en bon préfet : « Qu'est-ce que la vérité ? » c'est qu'il soupçonnait que Jésus pouvait bien avoir raison. Mais qui est-ce qui n'a pas raison ? Les vérités se battent ; il faut les accorder ; c'est très difficile. On ne peut pas gouverner des vérités, il faut les comprendre. Concevez-vous un préfet qui aurait charge de toutes les vérités, et de les ajuster selon leurs exigences ? Il n'est pas de tyran au monde qui aime la vérité. Non pas seulement parce que la vérité peut déplaire ; mais plutôt parce qu'il faudra lui donner désormais audience si on la laisse entrer une fois ; la vérité n'obéit pas. Les nombres n'obéissent pas. Un homme qui a seulement connu un peu les nombres, il n'y pense pas comme il veut ; il ne peut plus être tyran ; quelque chose l'arrête, et c'est lui-même. Voilà un autre genre de doute, et qui est le pressentiment de vérités en foule, qui poussent la porte. « Vais-je pourtant croire, se dit Denys, que Platon me vaut bien ? » Et moi je dis : « Vais-je penser selon le vrai cette bonne femme qui me tire de l'eau à mon puits ? » Cette seule proposition enferme tout le droit de la bonne femme. Je ne sais même pas jusqu'où cela peut aller. Fermons la porte. On comprend que la meilleure conversation, au festin de Balthazar, soit de sceptiques ; car ils ferment la porte et jettent la clef dans le puits.

Ce qui déplaît dans la justice, c'est qu'elle soit vraie. On lui permet d'être agréable, d'épargner le temps, de pacifier. On lui permet d'être célébrée et chantée ; mais comme volonté du Prince ; jusque-là tu iras, et non plus loin. Mais si elle est vraie, me voilà pauvre Prince à examiner tout de proche en proche, sans savoir jusqu'où ira la revendication ; elle n'est pas dehors et faisant plier la grosse porte ; non ; elle est entrée toute avec ce petit brin de vérité ; elle est de moi à moi. À la garde ! Et brûlez-moi toutes ces preuves ! Comme d'un procès où le Prince ne sait pas s'il ne trouvera pas le crime de son propre fils. Brûlez tout !

La situation des apôtres me paraît assez claire. Je ne crois point qu'ils disaient ou savaient tout le vrai ; et eux-mêmes pouvaient bien sentir que ce qu'ils pensaient était encore misérablement confus, incomplet, incohérent. Mais ils avaient reçu le coup terrible ; ils avaient entrevu que rien ne tiendrait contre le vrai, quel que fût le vrai ; ils avaient aperçu la somme de pensées agréables qu'il faudrait peut-être abandonner. Peut-être ! Ce grand doute les dépouillait déjà. Remettre tout en question. C'est se démettre de toute préfecture. C'est se soumettre à toute vérité mendiante. Comme un homme qui soumettrait ses gains à une révision impartiale des gains ; c'est tout donner. Ainsi les apôtres, soudain frappés de pensée, s'en allèrent mendiants. Ils manquaient d'expérience ; et la grande lumière n'éclairait plus rien. Il y a une vérité de l'ordre, une vérité des pouvoirs, un ajustement, une obéissance ; mais sans aucun tyran. C'est à chercher et à trouver. Telles sont les pénibles suites de cette première imprudence, penser.

18 septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCXLVII)

1935 SE XL « Les apôtres »

1237

J'ai sous les yeux la reproduction d'un petit esclave dormant. L'enfant est coiffé d'un bonnet pointu, et il dort[[1573]](#footnote-1574) assis, mais plutôt presque debout, appuyé d'une main sur une pierre, et de l'autre soutenant sa tête. La fatigue vaut encore mieux que la résignation. Ces hommes d'autrefois ne savaient donc pas reconnaître leur semblable ? J'avoue que je reconnais mon semblable en toute forme humaine, et du plus loin. Sous ce rapport, ceux qui m'ont instruit, mes parents et mes maîtres, n'ont point perdu leur temps. Non seulement je reconnais l'esclave comme mon égal ; mais je suis capable de quelque chose qui est bien plus difficile, je reconnais mon égal aussi dans le maître de l'esclave. Cet esprit est invincible en ceux qui l'ont ; mais est-il assez commun pour changer la face de la terre, comme il devrait ? Voilà la question.

La race des maîtres existe ; je la connais au pas, et à un certain air de gouvernement. Je ne la hais point ; car ce sont de pauvres hommes, qui ont peur de tout. Ce n'est pas qu'ils ne soient à l'occasion aussi courageux que d'autres ; mais ils partent mal ; ils commencent par une maladive timidité, et cela fait un courage méchant. Semblables aux bègues, qui ont de la violence dans leurs opinions parce qu'ils ont peur des syllabes. Les tyrans sont des bègues d'idées, qui éclatent et tonnent sur toute idée ; ils buttent et ils ont décrété qu'on ne s'apercevrait pas qu'ils buttent. Tous les esprits noués se font examinateurs ou juges. Ils foncent, ils foudroient, telle est leur manière de penser. Je les compare à ces acteurs, qui meurent de peur à chaque entrée. On demande pourquoi ils font ce métier ; mais ils le font parce qu'ils ont peur ; ils ont grand besoin de régner.

La vanité est une extrême faiblesse, comme d'un homme écorché vif ; tout lui est supplice. Quelquefois il se trouve dans les familles royales quelque athlète en équilibre, qui ne se soucie point tant de l'opinion. Les courtisans décident, car ils s'y connaissent, que ce n'est point là le sang royal. Marc-Aurèle n'était point à sa place, et Renan le lui a bien dit. N'a-t-il pas écrit pour lui-même, cet empereur : « Nul ne m'a condamné au métier d'acteur de tragédie ? » Ainsi il avoue, l'usurpateur. Comme un professeur de Sorbonne qui avouerait qu'il n'a point de plaisir à donner zéro. Alors celui qui attend sa vengeance demande, non sans une sorte de raison : « Que fait-il là ? »

Beaucoup d'entre nous ont dormi debout, à la manière du petit esclave. Et ce n'était que pour la satisfaction de quelques bègues de courage, qui mouraient de la peur d'avoir peur. J'ai l'idée que la grande guerre a été décidée, je dirais en panique, par des acteurs qui attendaient en tremblant la grande scène. Les mêmes acteurs tragiques maintenant, tremblant[[1574]](#footnote-1575) de peur et de colère, les deux ensemble, nous fatiguent de leurs mauvais rêves. Et gaz, et masques, et fortifications, et armée de métier, et milices, et couverture. Ils ne cessent de se battre, et admirez ce beau mot. Ils font la guerre à eux tout seuls ; ils y croient ; ils ne pensent qu'à cela. Leur pensée butte partout, et voilà leur guerre. Ah ! Dieux ! Donnez-leur la pelle du terrassier et seulement la journée de huit heures ! Comme la soupe leur semblerait bonne !

Je regrette que l'on ne puisse point mettre à la tête des affaires justement ceux qui ne désirent point y être. Des hommes, oui, des hommes campés sur cette terre de péril, et adaptés à cette situation, qui est celle de tous, de ne rien savoir du lendemain. Il suffit, certes, d'un fou ou d'un ivrogne pour me tuer ; mais admirez ; je n'ai pas peur de ces inconnus que je rencontre. Et ce qu'ils peuvent penser de moi ne m'inquiète guère. Qu'y a-t-il autour ? Des travaux utiles, des échanges, de paisibles maisons et la fumée du repas. C'est ainsi sur toute la terre. Et dire que la paix serait assurée si le maître savait dormir debout, comme le petit esclave !

22 septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCXLVIII)

1935 SE XLIX « L'esclave dormant »

1238

Dans ce pays breton, les costumes sont des pensées. Un maître maçon porte son grand chapeau, qui a presque le même âge que lui, comme il porte son visage. Et la coiffe des femmes leur est aussi naturelle que les ailes aux libellules. Les baigneurs et baigneuses ne sont que des enfants aux jambes nues, qui n'ont plus ni métier ni fonction ; en cela ils sont naturels ; c'est le côté instable de l'espèce humaine ; la carapace est déposée ; elle attend au bord de la route ; c'est l'auto, étrange boîte à sardines, ornée d'une marque de fabrique ; et cela est laid comme une idée abandonnée ; telles sont bien les mécaniques. Et les animaux font honte aux mécaniques. Mais quel animal que l'homme vêtu !

Chacun connaît l'épervier égyptien, net, imperméable, dogmatique, fort. Mais il ne sait que lui ; c'est ne rien savoir. Vu du dehors, ce paysan, le long de son champ, est une sorte d'épervier farouche. Mais son costume n'est qu'un abri d'où le visage sort pour tout découvrir et tout juger. En cet animal politique, qui n'a guère plus changé que l'oiseau ou le poisson, c'est une étrange apparition que le visage ; ici la méditation, l'esprit, le chant. Le costume n'a rien gagné ; il borde le visage comme le rivage borde la mer ; et le visage encore est la bordure des yeux, des yeux libres comme l'eau. Cette lumière a soumis toutes les choses.

Les différences de l'homme à l'animal éclatent. L'homme est le seul animal qui ait des outils, des machines, un costume. Par l'outil, il se prolonge en des mains insensibles et invulnérables ; par l'outil il manie le feu. Chose étonnante, que le chien et le chat, qui adorent le feu, ne fassent point de feu. Mais cela s'explique par la patte, qui ne va pas au feu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'homme, c'est cette partie de lui qui tient si bien à lui, et qui pourtant n'est pas organe. Ainsi la roue, cette mère des machines, n'est pas possible comme organe, car elle est séparée du moyeu. On jette une vieille roue ; on la remplace. Le bateau est un admirable outil, à la fois poisson et oiseau ; par le bateau, l'homme sent l'eau et le vent sur ses paumes ; mais enfin le bateau n'est pas lui. Il le répare, il l'aime, il le nomme ; mais il l'use et le laisse. C'était sa chère pensée ; mais ce n'est plus rien. L'âme s'en retire et se met dans un autre corps.

Le costume est mieux gardé. J'y vois plus d'obstination ; car la coiffe n'est pas un outil ; la coiffe est un dogme. Parce que je suis né de ce côté de la rivière, je penserai ainsi et non autrement. Rempart contre les pensées. Comme l'épervier conserve sa propre forme, qui lui est vitale, ainsi l'homme conserve une pensée politique qui lui est vitale ; seulement il y a de l'arbitraire dans cette coque et dans ce ruban. Pourquoi ainsi ? Parce que c'est ainsi. Symbole de ces pensées qui étonnent toujours, mais qu'on aurait tort d'admirer. Pourquoi ainsi ? Parce que j'ai décrété de résister là. Il me plaît que ce soit assuré ; mais je me moque de ce qui est assuré. Je m'en moque ; entendez bien ; je ne veux pas qu'on dise que je m'en moque. Et, puisqu'il faut un bonnet, qu'il soit ainsi, et n'en parlons plus. On se trompe sur les dogmes en demandant pourquoi les hommes y sont attachés. Il faut un bonnet. Ceux qui délibèrent sur le costume y passent toute leur vie. Cela fait des pensées ridicules ; non moins ridicules que ces paradis et ces enfers gravement délibérés. La théologie est l'abri de l'homme contre la théologie, comme le chapeau breton est un abri contre les chapeaux. Si je crois à mon chapeau, voilà une plaisante question, dit ce visage.

Et ce visage lui-même, composé il est, et surveillé, de toute prudence, et contre les intempéries ; car tout homme menace mon visage par le sien ; tout homme veut que je lui ressemble ; mais je vais au-devant ; je lui offre son portrait, c'est-à-dire une somme convenable d'approbation ; comme cette bouche cousue, siège de l'impénétrable concorde. Le oui y est aspiré et enfermé. Oui, j'approuve et je conviens ; mais quoi et de quoi ? C'est ce que vous ne saurez pas, ni moi. Si je crois mon visage ? Plaisante question ! Voilà ce que disent les yeux.

*Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1930 (vérifié le 23/05/2024)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCXLIX)

*SPS* LXXI, « Chapeau breton »

1239

Il n'y a point de technique s'il n'y a outil, instrument ou machine ; mais ces objets, fabriqués de façon à régler l'action, et qui sont comme des méthodes solidifiées, ne font pas eux-mêmes la technique, qui est un genre de pensée. Un ouvrier qui se laisse conduire par la chose, la coutume, et l'outil, n'est pas encore un technicien. Un technicien exerce la plus haute pensée, et la mieux ordonnée ; un technicien découvre, réfléchit, invente ; seulement sa pensée n'a d'autre objet que l'action même. Il ne cesse d'essayer. Toutes ses idées sont des idées d'actions.

On se plaît à dire que l'expérience décide de tout ; et c'est vrai ; mais c'est vrai de trop loin pour qu'on détermine par là les différences dans cette foule des hommes qui inventent. L'ouvrier adhère à l'expérience ; il ne perd jamais le contact ; mais le théoricien aussi, à sa manière ; et le technicien se trouve placé entre ces deux extrêmes. Palissy, autant qu'on sait, était un ouvrier d'émaux ; mais non pas un pur ouvrier, car il cherchait. Le propre de l'ouvrier c'est qu'il invente sans chercher, et peut-être en refusant de chercher. Guidé par la chose, par l'invariable outil, par la tradition, il ne se fie jamais à ce qui est nouveau ; il invente par des changements imperceptibles à lui-même. La pirogue, la voile, l'arc, le moulin à vent, l'agriculture, la cuisine, l'art de dresser et d'élever les animaux, sont dus à cette pratique serrée et prudente, pendant une immense durée, de maître en apprenti, et, plus anciennement, de père en fils. L'art du luthier est un de ceux où l'on peut admirer un lent progrès par pure imitation. La technique s'y met présentement, et l'on tente de produire des sons de violoncelle sans violoncelle. À l'autre extrême, un Helmholtz analyse les timbres, et nous apprend de quels sons harmoniques se composent les voyelles. Tous suivent l'expérience, et interrogent la chose. Le premier suit les procédés connus ; le second invente des procédés ; le troisième cherche à comprendre, c'est-à-dire à débrouiller ses propres idées. Que gagne-t-on à comprendre ? Peut-être simplement ne pas craindre. Lucrèce, après Épicure, disait qu'il se souciait peu de choisir entre telle ou telle conception de l'éclipse, pourvu qu'on n'y mît pas les dieux. Je me borne à rappeler ici l'immense idée de Comte, d'après laquelle la science est née de théologie nettoyée, et non de technique. Cette idée est livrée aux discussions ; mais, de toute façon, elle éclaire le sujet.

Dans les choses de l'âme, comme passions, sentiments, aptitudes, caractères, vertus, vices, il se trouve aussi des ouvriers, des techniciens, des savants. M. de Saci, le fameux directeur, était une sorte d'ouvrier ; l'inspecteur de la Sûreté en est un autre. Saint-Cyran et Sherlock Holmes sont plutôt des techniciens. Descartes est un savant dans les passions. L'ouvrier manie l'homme selon la tradition, et devient habile sans le vouloir. Le technicien ose davantage, et secoue l'homme, si je puis dire, de diverses manières ; le savant cherche seulement à se représenter ses propres passions comme des mouvements non absurdes ; et c'est ainsi que Descartes comprend que l'amour est bon pour la santé, et la haine, au contraire, très mauvaise. Cette troisième route n'est pas assez suivie. On ne gagne pas beaucoup à agir sur les passions comme on ferait une soudure, ou comme on manie le condensateur dans la téléphonie sans fil. Au lieu que Spinoza a marqué le point idéal en disant : « Une passion cesse d'être une passion dès que nous en formons une idée claire et distincte ». Ainsi, de même qu'il y a des ouvriers d'astronomie, comme un capitaine au long cours, des techniciens d’astronomie, comme les Égyptiens qui arrivaient à prédire les éclipses par longues archives, et des savants d'astronomie, qui se font autant qu'ils peuvent des idées explicatives des apparences célestes, je dirais de même qu'il y a des ouvriers de Psychologie, des techniciens de Psychologie, et de rares savants, plus précieux et plus secourables en cette difficile matière qu'en aucune autre.

**[**Qu'est-ce que c'est que le savant de psychologie ? C'est Descartes qui en donne le mieux l'idée. Il joint la contemplation avec l'adhésion la plus stricte à la nature. En toute science, il y a étude continuelle de l'expérience ; il est bon de voir comment se définissent les différences, comment la recherche s'oriente, et comment il se fait que l'orgueilleuse technique n'ait pas tout dominé. C'est que les formes géométriques et mécaniques sont bien plus légères que les outils. Ce sont des ombres qui limitent l'expérience ; on les voit à peine ; on les change d'après l'événement sans que la rigueur géométrique cède jamais. L'arpentage n'est pas moins rigoureux en marécage.**][[1575]](#footnote-1576)**

20 août 1930 (EH2)

La Psychologie et la Vie, septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCL)

1938 EH XLV « Technique et science » (*absent de EH1*)

1240

Canons contre avions, cela est imaginaire. Mais l'administration militaire organisera cela comme le reste, si on la laisse faire. Des places, du matériel, des exercices, des manœuvres, des rapports, cela nourrit. L'intelligence y trouve même son compte ; le problème des télémètres et du réglage amusera le polytechnicien. Dans le fait, on n'abattra pas un avion sur mille ; mais il est facile de dire, au contraire, que l'on fera des barrages infranchissables. Au reste, je crois que les prédictions concernant les avions et les gaz sont fantastiques aussi. Quand on vit paraître, après trois mois de guerre, les mortiers de cuivre de style Louis-Philippe, se chargeant par la gueule, avec un petit trou pour le boute-feu, on commença par rire. Dans le fait, les fantassins se trouvaient nez à nez, ce qui annulait les artilleries des deux côtés, car elles tiraient sur leurs propres troupes ; il fallait se battre de près, contre toutes les prédictions.

De loin, on détruit tout. D'avance, et par la pensée seulement, c'est encore bien plus facile. Les très raisonnables manœuvres, le masque mis à tous les citoyens d'une ville, cela n'est pas imaginaire ; et quel moyen de gouvernement ! Dans le fait, la surprise annulera toutes ces précautions. Tout sera tué avant l'alerte, si les choses se passent comme on les imagine. Si réellement, nous prenons au sérieux ces annonces, il faut espacer les villes, étendre les banlieues, réduire le centre des affaires à des bureaux, mobiliser le commerce et les marchés. On y va déjà, par d'autres causes, et si la défense emploie ainsi ses millions, ce ne sera pas de l'argent perdu. Mais il faut savoir si les citoyens se laisseront déloger par ordre et militairement. Les peuples, à ce que je vois, entendent tout à fait autrement la résistance.

Au fond, la lutte est entre les citoyens et leurs ingénieux bienfaiteurs. Et la situation des citoyens est difficile ; car, il faut une police, une monnaie, des routes, des ports, des phares, et un certain capital d'obéissance. Mais il y a une limite aussi au bonheur d'être gouverné, au lieu qu'il n'y en a point au bonheur de gouverner. Les bienfaiteurs tiennent absolument à leurs places, et applaudissent à toute place nouvelle. Le bien public est très payé, et cela fait un autre bien public.

La guerre met ces choses en plein relief. Car l'organisation militaire ne veut que notre bien ; mais, parce qu'elle confond son propre bien avec notre bien, et de bonne foi, elle nous prépare des maux sans mesure, qu'elle nomme remèdes. À faire les comptes de la sécurité, on frémit. Mais cela est pourtant inévitable si le militaire est juge de ce qu'il lui faut. Il lui faut tout.

Le médecin, s'il avait pouvoir, serait tyran aussi. Et pourtant, il est beau de penser que la peste et le choléra sont vaincus par l'organisation. Il n'y a pas de bien qui n'aille à l'excès. L'instruction, certes, est bonne ; mais si tout le monde instruit, qui produira ?

Toute fonction rétribuée aveugle son homme. Ainsi, nos ministres sont choisis pour modérer cette ivresse des fonctions ; ils devraient représenter les citoyens contre les administrations. En réalité ils se croient chefs et défenseurs des administrations. Le ministre de la Guerre fait la guerre et étend la guerre alors qu'il devrait limiter la fonction de guerre par la considération des autres, et, en somme, s'opposer à l'intempérance de nos bienfaiteurs. Ou bien, si nos ministres sont dans le fait des bureaucrates supérieurs, il faudrait élever des tribuns du peuple contre les ministres. Alors, les chefs du parti démocratique jureraient de n'être jamais ministres. Ils voteraient ou refuseraient l'impôt, toujours attentifs à la proportion des biens, toujours avares de notre argent. Cette sorte de démocratie rebelle s'organise comme elle peut ; et sous un concert d'injures bien payées. Elle n'est ni communiste, ni socialiste, ni monarchiste ; elle est radicale ; c'est dire qu'elle doit braver le mépris ; et c'est lui demander beaucoup.

*La Lumière*,13 Septembre 1930 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCLI)

1939 SM2 XXXVIII « Gouvernants et gouvernés »

1241

Certes le beau de la guerre ne doit point être effacé ni oublié. Les pamphlets où je ne vois que l'horrible sont comme des comptes qui prouvent trop. On cherche quelque chose encore. Car, pourquoi ? Si les hommes vigoureux, de qui finalement tout dépend, avaient peur de la guerre, il n'y aurait point de guerre. Selon mon opinion, aucun genre de peur n'assurera la paix. Nul homme n'aime la peur ; je dirais même que nul homme ne supporte la peur. Surtout la peur d'imagination, parce qu'elle est sans limites, déshonore à ses propres yeux celui qui l'éprouve. Ainsi, toutes ces perspectives effrayantes ne peuvent qu'exciter le courage, et même effacer tous les détails de politique devant ce conflit entre soi et soi. La pensée de guerre est étroite et dure ; elle se forme à la première touche de la grande peur ; elle ajourne les réflexions débilitantes ; tout est réduit à cette question : « Ne supporterai-je pas ce que d'autres hommes ont supporté ? » Vous trouverez, sans chercher beaucoup, des hommes jeunes qui aiment la guerre, qui le disent, et qui sont capables de le prouver. Ce type d'homme est beaucoup plus commun qu'on ne croit ; il est caché presque en tout homme. Il se montre peu, et seulement aux tragiques occasions. C'est pourquoi les guerres étonnent, par la violence, par la durée, je dirais par la facilité, même ceux qui les mènent.

Il faut remarquer là-dessus que l'homme n'est point un animal peureux : il est même le seul, autant qu'on sait, qui ait honte d'avoir peur. Demandez cela aux lions et aux tigres ; mais leur manière de fuir sans façon quand ils ne sont pas les plus forts répond assez. L'homme règne sur la planète par ceci qu'il sait se jurer de ne pas céder à la peur. N'importe quel dompteur de chevaux prouve assez cela. Maintenant, j'aperçois que beaucoup d'hommes refusent de parler de leur courage et même d'y penser. C'est souvent un effet de pudeur, et une marque de bonne éducation. Mais j'y vois aussi une sorte de ruse, qu'il suffirait d’éclairer un peu. Tout homme, prévoit ce que l'enthousiasme lui coûtera ; surtout quand un système tout monté et tout armé n'attend que le saut du courage pour mettre en marche le massacre, le deuil et la misère. En ce mouvement d'arrêt ou de recul, je crois que l'homme ne pense pas seulement à lui ; non, mais plutôt il se sent cause, pour sa part, dans une catastrophe sans mesure ; il la sent gronder en lui par une invincible résolution qui se forme ; et l'énormité du malheur le rappelle à la raison. Posez un million d'hommes sur ce coupant, entre guerre et paix. Cet équilibre instable trompe comme l'explosif, dont on ne se défie jamais assez. Un homme pacifique, neuf fois sur dix, garde sa pensée de guerre toute prête ; je la vois, je prévois cette terrible mutation. Qui ne l'a sentie en lui-même dans les temps tragiques ? Je crois qu'il faut tout mettre au clair.

Tout mettre au clair, et en arriver à ceci, c'est que l'esprit guerrier refuse l'esclavage. L'âme guerrière veut être respectée ; c'est la même qui fait les guerres et qui fait les révolutions. L'homme qui fait la guerre n'arrive pas à n'obéir qu'à ceux qu'il approuve et admire ; il n'y arrive pas ; mais il fait la guerre afin d'y arriver. Il ajourne la liberté, mais il ne l'oublie jamais. Or, il devrait regarder en face et jusqu'au détail le jeu du système très rusé dont il est la dupe à chaque fois. Il devrait se dire que lui sera tué et que les meilleurs seront tués. Il devrait comprendre que fortune et pouvoir n'iront jamais au héros. Que par le rôle même qui est réservé aux plus énergiques, il n'y aura point de remède aux abus de pouvoir, ni aux erreurs les plus folles ; que tout sera gouverné selon la ruse administrative. Qu'enfin, les pouvoirs seront reformés par la guerre, non pas selon l'esprit de guerre, mais selon l'esprit d'intrigue, de convoitise et de flatterie. Qu'ainsi tout guerrier, outre qu'il n'est jamais assuré de la victoire, se prépare dans tous les cas une défaite assurée pour lui-même et pour ceux qui lui ressemblent. Car ce n'est pas par hasard que toute guerre fortifie les tyrans d'argent et les tyrans d'opinion. Les soldats de la Grande Armée virent le sacre, les manteaux de cour, les cardinaux. Pour des hommes qui n'obéissaient qu'afin d'être libres, c'était un réveil assez amer. Qui aperçoit les mille liens de guerre à esclavage, il sera prudent, si je puis dire, à l'égard de son courage ; et il jouera serré.

*La Lumière*,20 septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCLII)

1939 SM2 XXXIX « L’âme guerrière »

1242

On voit très bien comment Caillaux a évité la guerre ; et l'on comprend le mot hardi de Briand, qui a retenti dans le monde entier. Un homme d'État, de son haut poste, peut arrêter la guerre qu'il sent venir dans les conversations diplomatiques, dans les rumeurs de la rue, dans la presse. Il suffit qu'il ne se laisse pas envahir lui-même par ce mélange de peur et de colère qui lui donne assaut. Au contraire, s'il fait le brave, s'il se pique, s'il hausse le ton, tout est perdu. Car ce n'est pas la foule des grandes villes, la seule qu'on entende, qui sera raisonnable. Et même ceux qui sont dans le cas de se battre rassemblent leur courage et sont tout prêts à faire le saut. La moindre trace de peur, même surmontée, rend l'homme terrible. Cet animal ne sait pas mâcher l'humiliation ; en quoi il diffère profondément des lions et des tigres, qui s'enfuient aussi bien qu'ils attaquent. On a dit que les animaux ne font pas la guerre ; on l'a dit comme pour faire honte à l'homme ; mais c'est mal pensé. Les animaux n'ont point d'honneur, et c'est par là qu'ils sont animaux. L'homme sait mettre sa vie en jeu, et mépriser l'état d'esclave. En quoi l'opinion joue ; mais l'honneur ne regarde pas seulement à l'opinion ; il y a une morsure intime de l'homme qui se sent lâche, ou qui seulement craint de l'être. Toutes les guerres viennent de là ; ce sont des affaires d'honneur.

Maintenant représentez-vous le témoin. Il pèse l'insulte et la colère ; il voit les suites. Certes l'affaire le touche ; s'il se laisse aller, il déraisonnera de tout son cœur. Mais il ne doit point se laisser aller ; ce n'est pas son rôle. Son courage propre est de résister à des mouvements de courage trop faciles. Si l'autre témoin s'emporte, il ne s'agit point de le provoquer aussi, ni de greffer un duel sur un autre. Il s'agit de savoir si des paroles peut-être mal comprises valent que l'on risque une vie d'homme. Il s'agit d'adoucir et de retenir deux hommes exaspérés ; il s'agit de discuter à leur place, et sans leurs passions. Là-dessus il n'y a point deux opinions ; et j'ai remarqué que les hommes les plus vifs sur l'honneur et les plus évidemment braves sont aussi les plus sages témoins et les arbitres les plus raisonnables. Mais il faut y penser, et s'y préparer ; sans quoi la colère, que la pensée nourrit si bien, fera une guerre de plus. Car tout homme est naïf, et élève naturellement le ton dans la dispute. On peut donc, et même on doit, faire le serment à soi-même d'être un négociateur sans colère aucune. Après cela, et dès que l'on connaît les affaires, on peut affirmer que le saut mortel ne sera pas fait ; car rien n'est instable comme la colère ; elle semble implacable ; elle jure de l'être ; mais la physiologie est, à sa manière, une sagesse ; et il n'y a point de paroxysme qui dure. Il faut dormir tous les soirs et manger tous les jours. Une simple pluie arrête une émeute. L'homme d'État est donc bien fort, s'il veut.

Ce que je redoute, pour ces milliers de duellistes en si grand péril, c'est un témoin qui ne soit pas plus sage qu'eux. De bonne foi, j'en conviens ; comment ne croirais-je pas de bonne foi un homme qui a les yeux hors de la tête ? On lui dirait qu'il va se tuer de colère, il ne s'en soucierait guère ; il donnerait sa vie à la tribune. Mais ce n'est pas cela qu'on lui demande. On lui demande d'être un bon ami pour tous ces jeunes qui ont la main sur l'arme. On lui demande de se posséder au moins lui-même dans le moment où il va condamner à mort des milliers d'innocents. Je dirais même que, quand il sentirait une injure véritable, on lui demande de ne pas traiter comme une affaire personnelle l'immense et tragique affaire. S'il prend les choses ainsi, quoi de plus simple que de barrer les rues et d'émietter les vociférants ? Quoi de plus simple que de calmer les aboyeurs de la presse, non pas tous, du moins assurément quelques-uns ? Mais le naïf ne pense seulement pas à cela ; il se croit poussé et porté ; il fixe sur son propre visage ces opinions errantes ; il est lui-même l'homme de la rue ; il est lui-même l'aveugle force ; il s'enivre de cette puissance dont il est l'instrument. Un tel homme, c'est l'ennemi. Bon serviteur, peut-être, et honorable au second rang ; dangereux au premier.

*La Lumière*,27 Septembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCLIII)

1939 SM2 XL « L'homme d'État et son honneur »

1243

Après toute défaite il y a un Déroulède. Ce n'est pas difficile à comprendre ; et ce sursaut contre l'esclavage est honorable ; on devrait l'honorer. Il est seulement un peu étonnant de voir que ceux-là mêmes qui sont le plus capables chez nous de ce genre d'enthousiasme sont aussi ceux qui sont le moins disposés à le comprendre chez d'autres. Aveuglement incroyable ; bourdonnement de guêpes irritées. À chaque fois le vainqueur se croit magnanime et se croit trompé. À chaque fois le vaincu se croit humilié. L'un est fier de sa force, comme si le nombre, qui seul donne force, était un grand titre. L'autre rougit de n'avoir pas été le plus fort. Comme si ces choses n'étaient pas pesées à la balance d'or du grand Jupiter ! Le sort des armes, en dépit des ambitions, des espérances, du courage, finalement dépend d'un poids de chair humaine. Les héros n'y peuvent rien changer ; ils l'ont toujours su ; ils l'ont toujours dit. Il n'y a qu’un rhéteur de théâtre qui, le pied sur la terre conquise ou reconquise, ose dire à la force que la force ne reprendra jamais ce que la force a donné. Un Napoléon n'oserait point cette puérile parole : « Vainqueur une fois, vainqueur toujours ». Aucun combattant ne peut penser cela.

Clemenceau ne l'aurait pas dit. C'est qu'il voyait la dure loi des armes comme elle est. Certes il était bâti pour en abuser dans le moment, ce qui est gagner un peu de temps. Mais comment l'ivresse même de la force n'éclairerait-elle pas un avenir difficile, et les inévitables retours de la fortune ? Quel homme de force, et aux yeux de qui les idées ne sont agissantes que par les intérêts, quel homme de guerre pourrait croire que les alliances seront éternelles, et que la roue va cesser de tourner ? L'histoire n'enseigne que la chute des victorieux. Et la raison même la plus hébétée devrait comprendre que les positions de force changeront comme de grandes vagues, le creux venant après la crête, et toute rupture d'équilibre en annonçant une autre, compensatrice. Comme un joueur, par cela même qu'il a gagné, comprend qu'il peut perdre, de même le conquérant joue un jeu désespéré. Plus il frappe, mieux il forge ses ennemis. Napoléon s'est élevé haut et vite ; il est tombé de haut et vite.

Mais nous ne sommes pas Napoléon. Vaincus d'abord, attaqués ensuite, nous avons comme malgré nous repris position de vainqueurs ; on nous y a forcés. Accordons cela. Voyez-vous, pouvez-vous concevoir, que les lois de la force en soient changées ? Nos aveuglés le disent eux-mêmes, car ils disent tout : « Ne comptons que sur la force » ; alors qu'ils doivent dire aussi : « Comptons sur le droit ; le droit ne peut être vaincu ». Ainsi le droit nous donnera les alliances et les corps d'armée ? Raisonnement d'enfant. Ce que donne la force, la force l'ôtera. Nous sommes dans la position d'un joueur qui vient de gagner. La sagesse est de ne plus jouer.

Ne plus jouer ? Le pouvons-nous ? Le jeu de la force ne demande point permission. Il fallait descendre de cette instable position, et, comme le génie de Wilson l'avait senti, travailler à égaliser le gain et la perte, niveler de toute façon le terrain des forces, et, autant qu'il se pouvait, ne point laisser de vaincus. C'était soumettre au droit les règlements de la force ; au droit, c'est-à-dire à l'arbitre ; car nul n'est juge en sa propre cause. Cette idée a paru ; elle a noblement parlé ; elle s'est soutenue contre un mouvement enragé. Elle est populaire chez nous. Je crois qu'elle l'est partout. Mais elle ne trouve point passage. C'est que tout ce qui gouverne et administre, à l'exception d'un seul homme, est contre. Nous sommes victimes de joueurs passionnés qui ne veulent pas savoir où ils vont. Ils ne sont pas le nombre, mais ils ont pour eux l'importance et le bruit. C'est à peu près de même en Allemagne, et c'est miracle que ce ne soit pas pire. Il s'agit de savoir si Français et Allemands vont reconnaître enfin la position, la force réelle et les intentions de leurs véritables ennemis.

*La Lumière*,4 octobre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°10, octobre 1930 (CCCLIII)

1939 SM2 XLI « Le jeu de la force »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930

1244

L'art de l'écran est impénétrable, par la même raison peut-être qui fait que l'industrie des avions et des dirigeables est impénétrable. En apparence c'est le public qui mène la danse, et qui veut admirer toujours du nouveau ; en réalité je vois des hommes actifs et ingénieux qui ont une grande situation et qui s'y accrochent. Les fonds de publicité attirent la foule et font taire la critique. Voilà un beau thème pour les marxistes, puisqu'on voit par de tels exemples comment une certaine manière de gagner sa vie compose les idées d'un homme concernant le beau, le bien, et tout l'avenir de notre espèce. Le phonographe arrivera et arrive déjà à changer l'amour de la musique et même les règles de la composition musicale, et toujours par la tyrannie cachée d'un avaricieux qui a ses fonds placés dans l'industrie des disques, et qui presse fort les inventeurs, les constructeurs, les vendeurs, et les agents de publicité.

Une telle idée s'étend prodigieusement ; je voulais seulement comparer l'art de l'écran et l'art du romancier, sujet proposé ces temps-ci par quelque agité du royaume des ombres parlantes. Ce n'est qu'un genre d'affiche lumineuse, mais je m'y laisse prendre. Le sujet est beau et neuf. En apparence rien ne ressemble plus à un récit qu'une suite de tableaux animés. Mais il faut penser à un récit dans une grange ; il faut penser à cette magie des paroles, qui sont ici le seul moyen, ou presque ; aussi au narrateur, qui, à lui seul, est tout le spectacle ; aux chandelles de résine de l'ancien temps, aux ombres dansantes, à la nuit du dehors ; écran prodigieux sur quoi l'imagination se joue, nourrie d'attente, de peur, d'enthousiasme, et de sagesse aussi. Tout est passé, dans le récit ; il n'en est plus rien que ce ton uni de la parole, ce ton propre au récit,, et musicalement réglé dans l'ancien vers épique, qui effaçait si bien le cri. Ce ton de simplicité, et qui s'abaisse encore un peu dans l'extrême du tragique, est celui que l'on entend encore dans les vrais romans, où les choses effrayantes nous regardent à travers les mots les plus ordinaires. Et je ne pense pas seulement à l'art de Stendhal, si dépouillé. Le simple récit de l'*Île au Trésor*, qui plaît par l'action et le mouvement plutôt que par les pensées, donnerait occasion aux mêmes remarques. L'homme qui raconte a vu ces choses, il en est revenu, il les juge. Cette couleur passée, en si grand contraste avec mes perceptions présentes, est sans doute ce qui compose tous nos sentiments sans exception, à coup sûr les sentiments du lecteur. Un coup de pistolet réel n'ajouterait rien au récit d'un combat ; bien au contraire, cette couleur crue et inimitable de l'événement présent ferait une monstrueuse tache dans ces perspectives du passé, comme une motte de vrai gazon dans un Corot.

L'art de l'écran me semble, et surtout quand il parle, jeter aux yeux et aux oreilles un instant qui est présent, et qui cesse aussitôt de l'être, recouvert par l'instant suivant, à peu près comme dans l'action même, et selon la même loi d'emportement, quoique atténuée par mille signes rassurants qui nous maintiennent dans la position du spectateur. En cela l'art de l'écran est un art. Mais son objet n'en exclut pas moins cette rêverie sur le passé, cette saveur du passé qui est le romanesque même. Le présent y est tout ; et ce que je verrais de neuf en cet art, ce serait le présent contemplé. Je me risque à dire que l'instant fugitif n'est pas ici l'objet de choix, mais que ce qui plaît surtout c'est le mouvement revenant, comme des vagues de la mer, ou les remous d'une foule, ou le travail, ou la danse, ou encore les mouvements ordinaires d'un phoque, d'un lion, d'un oiseau. L'objet propre à l'écran serait donc plutôt l'éternel présent que le temps véritable. L'avenir et le passé sont exclus de ces images mobiles, absolument précises, et tout de suite absolument oubliées. L'écran n'arrive donc jamais à imiter le roman, ni le roman à imiter l'écran, non pas même un petit peu. Les pires œuvres, dans les deux genres, le montrent aussi bien que les belles.

28 octobre 1930 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLV)

1939 PAE LXXXVII « L'action sur l'écran »

1245

N'a pas peur qui veut. Si on pouvait avoir peur à volonté, ou autrement dit par raison, ce ne serait plus peur. La peur est absurde ; elle monte du ventre et de l'estomac ; elle exprime l'inquiétude bien naturelle d'un homme qui ne se sent plus maître de ses mouvements. Je comprends qu'on ait peur en auto ou en avion, dans le moment où l'on s'aperçoit que les effets ne répondent plus à ce qu'on voulait. Mais encore faut-il ramener la peur aux limites de notre propre corps, où elle est toute. Tant que c'est seulement la machine de fer ou de bois qui est déréglée, on cherche, on essaie, on n'a pas peur. Mais quand on sent que la main est folle, ou le pied, voilà la peur ; et c'est surtout l'annonce de ces choses qui est peur ; par exemple le tremblement, ou les ondes chaudes et froides qui indiquent une chasse du sang ; ou encore la révolution d'entrailles, signe que le sang se réfugie là ; ces mouvements de nos liquides sont des indicateurs d'un mouvement de panique dans les muscles ; et il n'est rien de pire que si nous sentons que cette émeute en nous s'accroît par la seule connaissance que nous en avons. Le remède, comme je disais, se trouve dans une action que l'on sait faire. Autrement ? Je conseille à l'oisif par force de faire l'oisif, c'est-à-dire de prendre la position la plus molle et la plus couchée, comme s'il se disposait au sommeil ; c'est suivre le conseil du fauteuil anglais.

Ne comptez pas sur la peur. Vous n'en ferez pas une vertu. Un cheval qui rue fait peur quelquefois, quoique l'on soit à distance ; mais un cheval qui ne bouge pas, on passe derrière, où pourtant il y a péril de mort. Et celui qui connaît le danger, et qui voit l'imprudent, peut bien bondir dans sa propre peau, ne sachant que faire, et ainsi éprouver la peur, et la communiquer à l'imprudent. La peur nous est donnée plus vite par le visage humain que par le danger même. Les foules ont de terribles peurs ; il s'y trouve beaucoup d'hommes courageux, mais qui sont hors de leur métier. On m'a conté qu'un aviateur assez téméraire n'aimait pas trop l'état de passager ; c'est qu'il voulait conduire et ne pouvait. « Plus haut, criait-il bien inutilement, par Dieu volez plus haut ». La marchandise vulgaire est plus sage ; elle fait son plan de Bourse, ou calcule un prix de revient. Ou bien elle somnole, par le conseil du fauteuil.

Nul n'a peur de la guerre. Les déclamations viennent plutôt d'une colère contre un parti. Il se peut bien que les passions politiques fassent toute la guerre. Ceux qui aiment la guerre, je vois bien ce que c'est ; ils aiment leur pouvoir, et l'égalité les fait grincer. Je n'oublie pas l'autre espèce des guerriers, ceux qui subissent l'inégalité, sans en être bien fiers. Un homme libre est à ceux-là comme un reproche. Ils voudraient que tous leurs frères soient lécheurs de bottes. Hélas ! nous le fûmes. Ces grandes colères contre l'étranger ne sont point naturelles ; regardez mieux ; c'est colère contre ceux qui contredisent, contre ceux qui ne veulent point servir ; colère de maître ou colère d'esclave ; la seconde plus honorable, et donc plus dangereuse. Le fait est que la guerre, dès qu'elle se donne des raisons, relève à la fois le maître et l’esclave. La peur ne joue nullement dans ces redoutables mouvements ; c'est l'orgueil qui joue. Dès qu'il y a deux partis, l'un d'eux est pour la guerre ; et il s'en vante ; l'autre est pour la paix, et ne s'en vante pas assez ; surtout l'ambitieux, dans ce second parti, est fort gêné de son personnage ; il voudrait aussi une épée, seulement une toute petite épée.

5 Novembre 1930 (SM2)

1939 SM2 XLIII « L'esprit de parti »

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLVI)

1246

Lorsque Caruso ou Chaliapine commencent à chanter, on se retourne ; on cherche le puissant animal qui rugit selon la mesure ; on ne trouve qu'une boîte et un disque tournant. Il manque quelqu'un. « Que serait-ce, disait ce professeur d'éloquence, après avoir lu un discours de Démosthène, que serait-ce si vous aviez entendu le monstre lui-même ? » Or vainement la boîte mécanique nous restitue les sons et le souffle ; nous n'entendons toujours pas le monstre lui-même. Et quand les apprentis orateurs auraient eu un disque du fameux *Discours pour la Couronne,* oud'une *Philippique,* ilaurait manqué encore l'homme, l'auditoire, la situation, tout ce qui accompagnait et soutenait le rugissement. Mirabeau et Danton ne revivraient point par le seul bruit. Quand nous entendrions Bonaparte en colère, et même le bruit de son pas précipité, cela ne nous remettrait point en esclavage, ni en attente de ce qui va suivre, car tout cela est passé, qui ne sera pas deux fois, et les suites mêmes sont passées, qui ne seront pas deux fois. Ce qui fait la beauté du récit, c'est la couleur passée, l'éloignement, et la juste proportion entre toutes les parties du fantôme. Conservez la voix, qui vous perce l'oreille et le cœur ; conservez encore la forme et le mouvement ; vous n'avez toujours pas conservé l'homme, les hommes, le moment. Les moments passés ne seront plus ; tel est le sens du récit. Et quand on dit qu'un grand historien ou un grand poète font revivre le passé, il faut savoir aussi que le lion est mort ; sans quoi on irait aux épieux. Si Bonaparte vivait, je serais soldat, conspirateur ou marchand ; je l'entendrais de ma place et je pousserais en même temps mes actions. Le soldat, le conspirateur, le marchand n'ont de réalité que par une distance certaine à cette terrible voix. L'entendre de près, c'est le moment des poignards. Si la situation est imaginaire, que la voix le soit aussi.

Quel rapport à mon Caruso, et à cette puissante voix sortant d'une petite boîte ? Assez évident, il me semble. Car la situation de Caruso chantant est passée pour toujours. Je ne suis plus écrasé dans une salle ; je ne participe plus à cette masse humaine ; je ne fais plus écho à ce chant, écho avec deux ou trois mille enthousiastes. Il ne chante plus pour moi, pour nous. Il ne sait plus que nous l'écoutons. Il ne porte plus de sa seule voix ce magnifique silence, qui va retomber en bravos. Cette voix ne communique plus de lui à nous ; ce silence ne communique plus de nous à lui. La simple entrée d'un acteur ou d'un chanteur n'est pas deux fois la même ; elle dépend de lui, de moi, et de tous. La musique et le théâtre sont des événements de société. Vous n'accepteriez pas de rejouer une partie de cartes, la même absolument ; et cette idée est absurde, car, pour qu'elle fût la même, il faudrait que chacun la jouât pour la première fois. Ainsi cette seconde fois serait la première. Cette folle idée nous glace. C'est pourquoi ces parties de passé qui renaissent intactes nous feraient stupides ; mais heureusement le disque s'use, ou l'aiguille est mauvaise ; nous nous retrouvons, en notre temps et en notre âge, par ce souci de mécanicien ; nous sommes alors trop petits pour cette voix. Elle-même est petite par là. La tempête que j'écoute maintenant, ce n’est pas seulement du bruit ; tous les arbres saluent ; l'eau coule sous la porte ; c'est une journée qui passe ; ce moment avance et ne reviendra plus ; un chant est aussi un moment de nature ; nous y sommes de tout notre être, et cela veut dire qu'il ne sera plus jamais ; ce sentiment qui nous presse est ce qui chasse l'ennui. Au contraire l'idée seule que l'on pourra recommencer fait naître un ennui subtil comme ce léger grincement de la mécanique.

« 1er novembre 1930 » (PAE)

*Nouvelle Revue Française*,1er novembre 1930 (vérifié le 24/05/2024)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLVII)

1939 PAE LXXXVIII « Disques »

1247

C’est le temps du souvenir, et le souvenir est pieux ; c’est pourquoi l’âge d’or renaît dans nos rêveries. Pourquoi le souvenir conserve ce qui est beau et grand, et laisse le laid et le petit ? Cela n’est que physiologie peut-être. Il est pénible de craindre et de haïr, car c’est vivre petitement et en esclave ; c’est se savoir faible ; et au contraire, le sentiment d’admirer est sain. Aussi, quand les êtres sont sortis du cercle de nos intérêts, naturellement nous les voyons beaux. La légende est tonique, et bonne à respirer. Telle est la loi des commémorations ; les affections vives y ajoutent encore quelque chose ; il n’y a point d’autre pitié envers les morts que de penser bien d’eux ; prier pour eux signifie justement cela, et les mythes sont sans reproche. Je demande que les fautes des morts soient pardonnées ; c’est d’abord soi-même les pardonner, et par là tout est fait ; les morts sont élevés dans la gloire, et peuplent le paradis de l’âge d’or. L’enfer est moins naturel ; on le promet à ceux qui vivent encore, mais cette promesse n’est pas tenue. Au pis, la mort les efface.

Par ce jeu de l’imagination et par ce jeu des amours volontaires, nous nous trouvons précédés d’une foule de héros et de demi-dieux. Tous saints, la fête elle-même le dit, puisque la Toussaint est la fête de tous les morts. Chacun pense l’époque héroïque. Le noble imagine de très grands nobles, et le notaire imagine de très grands notaires ; le militaire remonte à Napoléon, à Turenne, à César, et se voit petit ; l’ouvrier dit qu’on ne sait plus travailler, et le syndiqué dit qu’on ne sait plus se dévouer. Tous conviennent que les intérêts et les besoins mènent maintenant le monde. Peu savent reconnaître en tous les temps un mélange de grandes idées et de petites ambitions ; peu avoueraient que le besoin de manger et de dormir était le plus fort en César comme en tout homme. Le fait est que les héros n’ont plus ni faim, ni soif, ni fatigue ; et c’est d’après cette supposition que l’histoire populaire est inventée. Homère dit : « Il est rare que les fils soient meilleurs que leurs pères ; la plupart sont pires ». Voilà une touchante idée, mais qui nous persuade aussi que tout va de mal en pis ; à cette pensée la triste saison nous incline. Croyez bien que l’homme a trouvé tout seul de se mettre à genoux, de se mépriser lui-même, et de prier pour les morts.

Ce qui est digne de remarque, c’est que le progrès est assuré par cela même ; seulement on n’en sait rien ; cette source est cachée. Il est pourtant clair que l’ancêtre et le héros, objet réel de tout culte, sont meilleurs que nous, et sont même meilleurs pour nous qu’ils ne furent jamais en leur vie réelle. Car ils étaient soumis, comme nous sommes, à cette loi de fer, que le besoin inférieur, quoique méprisable, est pourtant irrésistible ; le plus grand serment ne tiendra pas un homme quarante-huit heures sans dormir. Mais cela, que nous ne pouvons oublier de nous, nous l’oublions d’eux. Ainsi nous imitons des modèles qui n’ont jamais existé. « Les morts gouvernent les vivants » ; cette grande parole de Comte signifie que les morts sont nos rois, et dignes de l’être. Il n’y a que de grands morts, parce que les morts ne sont que des esprits. Et que seraient-ils d’autre ? en vain nous essayons de greffer nos vices et nos faiblesses sur ces tiges coupées de la terre. Et toujours est-il évident que notre pensée se forme de lire, ce qui est prendre conseil des Immortels. Nous, nous ne sommes que matière ; eux, ils ne sont qu’esprit. Et l’esprit ne cesse de croître, car le peuple des morts ne cesse pas de se recruter.

C’est pourquoi Comte dit aussi : « le poids croissant des morts » ; et il l’entend en ce sens que les morts sont plus sages que nous. Ils nous assiègent tous, les uns par le courage, les autres par l’intelligence, les autres par la justice et la tempérance. Et, si peu que ces âmes appuient sur nos actions, cette faible pression de tant de modèles ne peut manquer d’élever la foule des hommes un peu au-dessus d’elle-même. Ainsi par l’idée imaginaire d’une décadence, un progrès réel se fait tout doucement. Tel est l’effet de ce culte des morts, dont, il faut le remarquer, les animaux n’ont pas le moindre souci.

*La Lumière*, 1er novembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLVIII)

1248

« Certes oui, me dit ce capitaine, je veux refaire *l'Armée Nouvelle* ; et je garderai peu de chose de ce que Jaurès a écrit ; cet homme raisonnable et bon ne pouvait juger d'assez près la guerre telle qu'on la fait, et qui est la chose la plus absurde du monde. La fin de la guerre, telle que nous l'entendons, c'est de punir sévèrement et même cruellement ceux qui violent le droit. Or, par notre système de guerre, nous punissons très mal. Un colonel du parti ennemi ordonne de bombarder un village ; en réponse nous en bombardons un autre ; et c'est tout ce qu'on peut faire d'après le système actuel, qui est tout à fait aveugle et sauvage. La punition réelle serait un obus individuel et infaillible, qui, à chaque fois, frapperait à mort l'instigateur, non l'exécutant ».

« Voilà, lui dis-je, une autre machine à finir la guerre, et qui ferait merveille. Laissez-moi imaginer le détecteur sans fil qui isolerait l'ordre inhumain et en découvrirait la source ; et, en réponse, un invisible châtiment qui suivrait la route inverse. À chaque coup, on gagnerait quelque chose contre la guerre, puisqu'on tuerait un de ceux qui réellement la font ».

« Et cette fiction, dit le capitaine, n'est pas si loin des faits. Il m'est arrivé de connaître le nid d'un état-major d'artillerie, et d'arriver à une sorte de paix en visant là. Mais ce n'étaient que de misérables essais. Et la fiction que vous inventez n'est qu'une misérable fiction. Il faut changer entièrement les formations de combat, l'armement, et la théorie de l'assaut, d'après un principe de tactique que tous les militaires reconnaîtront, c'est qu'il ne faut jamais faire ce que l'ennemi veut, ni ce qu'il attend ».

« Laissez-moi, lui dis-je, deviner un peu. L'ennemi attend une belle bataille, et sur un point qu'il a choisi ; il faut donc refuser la bataille ».

« Mais, dit-il, l'ennemi cherche aussi des retranchements, pour les forcer. Il ne faut point se retrancher ; il faut s'égailler, comme faisaient les chouans ».

« Oui, ajoutai-je ; vous supprimez l'uniforme ; l'ennemi, après l'escarmouche, ne trouve jamais que de paisibles laboureurs. Mais il fusillera terriblement ; les francs-tireurs, même imaginaires, produisent un genre de peur qui est féroce ».

« Très bien, dit le capitaine. Et avant que le nombre des otages fusillés approche du nombre de tués et de mutilés que coûte la moindre offensive, il se passera du temps, pendant lequel mes troupes invisibles et exercées placeront quelques bons coups de fusil, de pistolet ou de poignard ».

« Vous ne comptez point, lui dis-je, l'autre peur, celle qu'inspire le peloton d'exécution et la mort attendue sans l'emportement de la colère. Vos troupes fondront ».

« Il faudrait pourtant savoir, dit le capitaine, si la guerre, même de stricte et juste défense, ne peut être faite qu'en troupeau et sous la menace du chef. La guerre est ainsi parce qu'on la prépare ainsi ; si on la préparait autre, elle serait autre ».

« Je vous entends, interrompis-je, et je vous arrête. La seule idée d'une telle guerre, où évidemment il n'y aurait plus d'ordre de police, ni de sûreté pour personne, est tellement effrayante, que la seule préparation serait un crime d'État. Les personnes, les biens, la civilisation, l'obéissance, le respect, la pitié, tout serait donc jeté au jeu de la guerre ; on verrait des troupeaux d'enfants affamés et sauvages, comme on a vu en Russie. Mon cher, dans Lille occupée, le recteur français de l'Université eut son chauffeur à lui ; et les enfants préparèrent le certificat d'études. Il vaut mieux laisser faire nos très paisibles généraux et nos très sages juristes, qui, premièrement, sauvent l'ordre ».

« J'ai vu, dit le capitaine, ce que coûte l'ordre ; je pense que c'est trop cher, et je cherche autre chose ; et je convie les juristes aussi à chercher autre chose, d'autres règles, un autre ordre, enfin à organiser la guerre des Scythes ».

*La Lumière*,11 octobre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLIX)

1939 SM2 XLII « La vraie guerre »

1249

J’eus, ces jours, la visite toute courtoise du vénérable ecclésiastique qui est chargé de redresser les hérésies innombrables qui gâtent mes discours théologiques. Or ce censeur pour la foi n'était autre que le R. P. Philéas lui-même, tout chargé d'ans et de doctrine. Je le vis assez fier de ce que toute la jeunesse studieuse, ou presque, se rangeait sous le signe de la croix. Ces grands changements ne m'étonnent point. Ceux qui n'ont pas choisi de vivre sous le signe de l'épée, de l'auto et du dollar, que voulez-vous qu'ils fassent ? Et puis-je leur conseiller l'ordre dispersé, où il est vrai que l'on n'est jamais vaincu, mais où l'on croit toujours qu'on l'est ! Bref, le franc-tireur trouvait un corps d'armée ; et soit.

« Je salue en vous, lui dis-je, le représentant de la seule révolution, que je sache, qui ait rabattu devant l'esprit les nobles, les riches, et les militaires ».

« Hérésie, dit-il. Car notre royaume n'est pas de ce monde. À César ce monde des forces, directement gouverné par une providence plus haute que nous. Et à chacun de sauver son âme ; c'est bien assez pour nos faibles vues ».

« Trop modeste, lui répondis-je. Vous êtes ministre des valeurs ; votre costume vous tient ; et la doctrine, qui est aussi costumée, est telle qu'elle ne vous laissera pas errer. Les martyrs, ou témoins, étaient forts devant César ».

« Ils étaient forts, dit-il, parce qu'ils refusaient la force, et ne se mêlaient ni des changes, ni des armées, ni de l'ordre de police ».

« Ils jugeaient, lui répondis-je ; et c'est la force des forces. Il n'y a pas de tyrans que sur l'esprit, et vous le savez bien. Parce que l'or est adoré, il y a des pauvres ; parce que la force est adorée, il y a des guerres. Qui est seulement incrédule devant ces idoles, il choisit paix et justice par cela seul ; et même il les fait ».

« Il les fait ! dit Philéas en joignant les mains. Il les fait ! Dans cet immense monde, presque tout mécanique, où règnent la nécessité et les besoins ! Pauvre esprit, borné et lié ! Que peut-il, hors de sa propre paix intérieure ? »

« Oui, lui dis-je ; l'esprit est en croix, et pendu en exemple aux carrefours. En exemple. Mais vous n'allez pourtant pas dire que ce grand signe est offert au mépris. La doctrine vous tient ; et la grande image tient debout la doctrine ».

« Non pas au mépris, dit-il ; non plus à la gloire en ce monde-ci ».

« Ce monde-ci, lui répondis-je, n'est pas tendre. Il faut manger et dormir ; il faut défendre sa vie. D'où des nécessités de fer, une part de guerre, et une part d'avarice, et des frontières de résignation. Mais rien ne dit que l'aveugle César, d'épée ou de banque, se tienne tout près des limites naturelles ; tout fait voir au contraire qu'il s'étend selon sa fonction, et qu'ainsi le mépris des vraies valeurs se trouve justement puni. Convenez que vous saluez un peu trop ».

« Tout homme, dit-il, est faible ; et je vous y prendrai aussi ».

« D'accord, lui dis-je ; et nous trahissons sept fois par jour. Pour moi je me garde, par mes propres moyens, de mettre jamais la trahison en doctrine, et d'adorer ce que je salue. Mais vous, moins libre et plus défiant, vous ne pouvez pas trahir par recueillement ; la parole vous tient ; le signe vous tient. Cette jeunesse, vous le saurez et vous le savez, ne vient pas acheter des indulgences. Et comme il arrive à ce bel âge, elle vous prendra au-dessus de vous, non au-dessous, saisissant ce que vous dites, et ne regardant pas ce que vous faites. Aussi ne vous gênez pas pour moi ; nous pouvons très bien travailler ensemble ».

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLX)

1250

La fonction de dépenser sans gagner est pis qu'immorale ; elle est absurde. L'argent y perd toute signification. Le conquérant n'a qu'à prendre ; il prend selon ses besoins ; il jette follement ce qu'il a dans les mains, pour prendre autre chose, comme firent nos soldats à Moscou. Telle est la suprême injure au travail, si souvent recommencée, non encore punie ; car c'est le militaire qui juge le militaire, et les militaires sont les mêmes partout ; leur affaire n'est pas de produire ; ils ne savent que prendre. Et par une loi intérieure à leur être, ils administrent mal. Bien administrer c'est apercevoir, comme compensation de ce que l'on va jeter, un travail de plus à faire. Celui qui puise l'eau sait le prix de l'eau. Celui qui vit de sa chasse gratte jusqu'à l'os. L'enfant gâte ce qu'il touche, et demande autre chose ; il ne sait que demander ; il n'a pas l'idée du travail. Ce n'est pas le désir qui est juge ; ce n'est pas même le besoin, car les besoins s'étendent. Duhamel a peint fortement ces amas d'autos rouillées que l'on trouve en Amérique ici et là ; pour un rouage usé, tout ce fruit du travail est laissé à la pluie. On ne répare point ; on achète du neuf. Qui n'a connu le besoin d'acheter ? Voilà une étrange faim. Dans une ferme au contraire tout est vieux et reprisé ; on y voit des culottes héroïques. C'est que le lien y est serré entre le travail et la dépense. Tout y est compté en journées. Journées, quel beau mot !

Il faut comprendre que, par la magie politique, la lutte de l'homme contre la nature est remplacée depuis longtemps par la lutte de l'homme qui travaille contre l'homme qui dépense. J'ai mis en avant le militaire, qui est prodigue par état. Mais il n'échappe pas que tout ce qui est politique est militaire, par ceci qu'il prend ce qu'il lui faut, bien loin de produire ce qu'il consomme. L'administration est une personne étonnante, semblable aux enfants ou aux femmes de luxe. « Il faut ce qu'il faut. On demandera ». Tel est le travail par lequel l'administration s'enrichit. Et n'admirez-vous pas ces princes de l'outillage, qui ne demandent jamais si c'est cher, mais seulement si c'est commode ou agréable. Heureux ingénieur d'État, qui change le vieux matériel simplement parce qu'on peut faire mieux. Vous savez bien que ce n'est pas lui qui paie. Certes le prodigue a une part dans le progrès, une grande part. C'est par lui que l'outillage se renouvelle. C'est par lui que l'avare est piqué et mordu, jusqu'à refaire à neuf sa chambre des machines. La mort dans l'âme ! Et c'est ainsi que les peuples neufs et militairement administrés civilisent les peuples vieux, trop attachés à la bêche et à la brouette. Mais le dernier mot n'est pas dit.

Il n'est pas dit ; parce qu'il y a une limite aux improvisations administratives ; parce qu'il n'est pas évident que tout ce qui est prompt, propre et commode soit par cela seul dans nos moyens. Grandet aimerait à faire l'histoire d'un morceau de sucre ; l'arrachage des betteraves est un terrible métier ; le travail de raffinerie, entre chaleur et froid, est parmi les plus durs. On passe aisément de là aux puits de pétrole et aux mines de houille. La nécessité nous tient serrés ; telle est notre condition. Tant qu'on ne changera pas l'estomac, les mains, les pieds, nous irons aux betteraves, trempés et gelés jusqu'aux genoux. Je dis nous ; cela m'est facile. Mais que chacun sente au moins la nécessité ; que chacun tire sur la corde ; que les traits soient tendus, même à la descente, comme on enseigne dans l'artillerie ; tel est l'ordre de marche, pour les fils de la terre. Et, au contraire, quand tout va trop bien pour beaucoup, comme je comprends que tout soit sur le point d'aller très mal !

*La Lumière*,25 octobre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLXI)

1934 ECO XXX

1251

Il est difficile de ne pas prendre au sérieux un homme qui a gagné cinquante millions, ou disons cent, car cela ne coûte pas plus à écrire. Ces capitaines d’industrie, si bien nommés, ont pris le pouvoir sans demander permission. Quelque bataille de Bourse a réglé notre sort, comme autrefois Pharsale. Il y a encore des orateurs qui emportent des suffrages, des ministres qui font ou défont les coalitions ; mais cela est déjà vieux presque comme l’Église. Ces antiques pouvoirs ne font rien. Le vrai roi, qu’il soit du caoutchouc, du parfum, du porc en boîte ou du sommier élastique, a d’autres méthodes de persuader ; il a des ouvriers aussi à cette fin ; il a les meilleurs orateurs, les meilleurs écrivains et les meilleurs penseurs ; et il vous prouvera, entre autres choses, que ceux qui prétendent résister sont des gens qu’il n’a pas daigné acheter. Je crois qu’on peut faire cette preuve, tant l’inférieur a de puissance ; et s’il y a quelques songe-creux qui ne sont pas à vendre, cela même, comme fait un chapeau ancien, les renvoie à la fin du siècle précédent. Ainsi s’installe l’ordre nouveau ; on l’annonce, et il est déjà fait.

Qui naît promptement périt promptement ; ainsi parle la sagesse. Au milieu de l’admiration universelle, ce grand édifice s’affaisse tout seul, par une intempérance qui lui est intérieure, par une précipitation, par une disproportion à la nature humaine, qui, elle, ne change point du tout. Partout où l’industrie a pris le commandement, vous voyez de l’embarras, et pis. Un grand liseur me montrait des pages de l’économiste Salvandy, qui, à la date de 1820, vous avez bien lu, annonçait que la surproduction viendrait buter sur un marché plein. Les penseurs en mansarde, s’il en existe encore, feront bien de ne pas bâtir l’avenir sur des arceaux déjà croulants. L’état communiste devait prendre en main ce pouvoir tout organisé, et distribuer aux vrais producteurs ces profits énormes. À la place des métallurgistes et des banquiers, mettez des commissaires du peuple. L’avion géant aura des places pour tout le monde.

Je ne sais rien de ce qui sera ; je remarque ce qui arrive. Une instabilité évidente, une baisse des valeurs industrielles qui signifie plus, semble-t-il, que les hasards du jeu ; d’absurdes manœuvres douanières qui reviennent à vouloir vendre et à refuser d’acheter, la Russie vend à perte, manœuvre connue de l’industrie intempérante ; et la très sage Angleterre étudie quelque moyen de ramener les hommes au travail de la terre. Remarquez que je ne sais rien de ces choses ; simplement je lis les journaux. Ceux qui sont dans le jeu, qu’en pensent-ils ? Pensent-ils ? Peut-être, selon un mot assez coupant du même Salvandy, peut-être comptent-ils simplement sur la faillite du voisin. Duhamel a regardé en face le roi des sommiers élastiques ; il a vu un homme sans idées. On se moque de nous quand on nous annonce que le pouvoir va passer, comme de droit divin, aux mains de ces gens-là ; un grand pouvoir n’est rien à une tête faible. Mettez un singe au volant d’une auto ; un homme à pied ira plus loin.

J’ai vu par rencontre, et beaucoup ont pu voir comme moi, la misère d’une brillante façade. La gare Saint-Lazare a voulu être moderne ; elle l’est ; ce n’est pas beau ; mais est-ce riche ? est-ce solide ? Il n’y avait qu’à regarder ; et nos brillants annonciers ne cachaient même pas leur chemise sale. Les vieux murs de la salle des Pas Perdus, on ne les a même pas ravalés ; les corniches crasseuses, on ne les a pas brossées ni rabattues. Quelques crampons de fer, un intervalle pour les rats ; des marbres suspendus, des vitraux, des lumières, ambition énorme, naïve, et creuse. Nos grands et petits Messieurs, qui ont conçu et réalisé cette chose, je ne les vois pas bien fiers, si ce n’est de ce qu’ils ont gagné, de ce changement, le plus grand bénéfice, dans le temps le plus court. Un autre chiffre à leur compte, voilà ce qu’ls ont à contempler. Objet maigre et abstrait. Un chiffre en appelle un autre. Ils s’occupent maintenant à d’autres façades, je ne sais quelles. Et voilà donc les rois du monde ? Cela fait rire. La matière d’un roi du monde doit être, selon mon opinion, toute lourde et pleine et riche en son intérieur, et partout sincère, au lieu de ces murs creux et de ces comptes creux, plate image, mais ressemblante, de cette tête sans cervelle.

*La Lumière*,8 novembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°11, novembre 1930 (CCCLXII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930

1252

La politesse est un grand mystère. C'est peut-être l'art des signes, sans pensée aucune. Savoir saluer, cela n'implique point que l'on sache ce que signifie le salut. L'impolitesse, c'est de donner un sens au salut. La souffrance du timide vient surtout de ce qu'il se demande, au sujet de ses moindres gestes : « Qu'en va-t-on penser ? » Le secret du savoir-vivre est de ne rien penser dans la politesse, et de n'attendre point que les autres en pensent quelque chose. Il s'agit premièrement d'accorder ses mouvements aux mouvements des autres, de façon à les guérir d'inquiétude, et à se guérir soi-même d'inquiétude. Bien saluer est comme bien danser ; bien parler est comme bien danser. On ne comprend rien du tout à la messe tant qu'on espère y comprendre quelque chose ; et c'est une grande leçon de politesse que ce latin, que nul ne comprend. La messe est le moment de la concorde, par une harmonie des paroles et des mouvements. Se mettre à genoux, c'est comme saluer ; ces actions délient ; elles concernent seulement les muscles, les poumons, le cœur. Elles ressemblent à la danse, qui exclut absolument l'entreprise difficile et extraordinaire. Il s'agit de faire société, mais physiologiquement, comme les sansonnets volent ; l'ensemble de ces êtres est comme une grande draperie ; nul ne force et nul n'est forcé ; nul ne heurte, et nul n'est heurté.

Le chant devrait nous instruire ; car il plaît par le libre passage des voix ; la surprise y est tout à fait contraire. Il y faut de la variété, comme en toute assemblée et en toute danse ; car on ne peut rester sur le même pied ; les autres muscles s'ennuieraient. Mais tout l'art est de varier sans heurter. On ne se lasse point des chants populaires ; mais aussi c'est qu'on les connaît parfaitement ; on prévoit ce qui suivra ; et[[1576]](#footnote-1577), encore mieux, dans les beaux chants, ce qui précède prépare ce qui suivra ; la bouche n'a point d'arrêts brusques, comme lorsque l'impoli ravale un sourire. Un roi qui se trompe sur le nom ou sur la personne est offensé ; il ne vous pardonne point de ressembler à quelque autre. Mais pourquoi ? Non pas par raison, mais plutôt par ce choc intérieur et cet arrêt à quoi vous l'obligez sans le vouloir. Il se trouve comme au tournant d'un escalier rompu. Quelle violence sur soi ! L'humeur en est troublée pour longtemps. C'est une étrange chose que cette liquide humeur et ses balancements. Le familier, l'aisé, l'ample et facile communication sont comme l'air respirable. Tous les signes du langage ont premièrement ce sens-là. Je parle ; on me comprend, je ne sais ce que je dis ; nul ne sait ce que je dis ; personne n'y pense ; ce n'est pas nécessaire.

Toute conversation polie est donc une messe en latin. Chacun se dispose pour la réponse ; il ne s'y trouve point d'incertitude, ni aucune délibération avec soi. Tel est le premier moment du signe ; il est comme un chant ou comme une danse ; la société s'y assure d'elle-même et y reconnaît sa formation de paix. L'homme habile profite de cet accord pour y poser une idée, ou deux, ou trois ; rien n'empêche ; mais c'est à lui de voir si la musique peut porter cette dissonance, et si le passage des signes au sens est assez préparé. On a très bien nommé tact cette exploration de la surface des signes ; car c'est bien par le toucher de nos propres émotions que nous savons si l'idée passera. L'art d'effacer ce qu'on allait dire est la moitié de l'esprit. Et l'on aurait tort de croire que ces difficultés de navigation soient propres à la société des oisifs. En toute assemblée il faut d'abord chanter selon la coutume, et assurer sa voix ; enfin dire d'abord ce que tous attendent, et faire comme une revue de concorde ; ce que l'orateur sait très bien faire, reprenant et imitant la rumeur, même par le ton de la voix, jusqu'à lui faire signifier quelque chose. D'où je comprends la bonne méthode pour apprendre l'anglais, qui est celle de l'enfant. Imitez le bruit et la manière de rire, et n'en pensez pas plus.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXIII)

*SPS* LVII, « Politesse »

1253

Lorsqu’on me demande si la coupure entre partis de droite et partis de gauche, hommes de droite et hommes de gauche, a encore un sens, la première idée qui me vient est que l'homme qui pose cette question n'est certainement pas un homme de gauche. C'est une riposte, ce n'est pas encore une idée. À réfléchir, peut-être, je m'en vais réconcilier tout le monde dans l'amour de la patrie ; car il y a de grands et pressants problèmes, qui nous tiennent unis ; défense commune, prospérité, industrie, transports, monnaie, colonies, travaux publics, sans compter l'ordre de la rue. Cela est pressant, j'en conviens, comme manger et dormir ; cela n'est pas respectable ; ces sages pensées ne me réchauffent pas le cœur. Si c'est pour cela que je suis né, pour garder mon lit, mon fauteuil, ma bourse, et mon plaisir, autant vaudrait boire ; et tout genre d'ivresse incline à droite. Croyez-moi, je sais ce que c'est ; et je serais un homme de droite, très cohérent et même très fort, si je voulais bien. Je sais le moyen de plaire à cet homme d'ailleurs charmant qui tourne autour de moi, comme un recruteur. « Il faut voir, dit-il, les réalités ; et l'Allemagne, et l'Italie, et la Russie. Et la crise des affaires ? Et la crise de l'autorité ? Vous profitez de ces choses, mon cher ; vous vivez de respect ; il ne faut plus qu'un petit mouvement ; laissez-vous faire ». Eh ! Diable ! je le sais bien. La pesanteur me tient ; il n'est pas difficile de tomber.

L'homme est moyen ; l'homme est mélange ; l'homme est du centre, et tous reviennent là, comme ces radicaux, dont je ne suis pas sûr de ne pas être, qui ont battu en retraite avec plus ou moins de dignité, quand ils ont vu le franc fondre dans leur bourse. Les hommes de droite ont aussi de ces mouvements naturels ; et, chose remarquable, ces mouvements sont plus honorables en eux qu'en nous ; eux ils reviennent à l'idée de nettoyer tout de même un peu les taudis, de faire des crèches pour l'allaitement, entendez bien l'allaitement des petits d'homme, et autres concessions au frère inférieur. C'est ainsi qu'un général s'intéresse au rata. En quoi il trahit, car où cela ne mènerait-il pas ? L'homme de gauche, au contraire, trahit lorsqu'il ne pense pas au rata. Cela ne définit pas mal les deux hommes, il me semble.

Je conviens que les hommes se ressemblent beaucoup quant à leurs actions ; cela vient de ce qu'ils sont tenus fort serrés par la commune nécessité. Il faut toujours bien revenir à une humanité assez inhumaine. Le révolutionnaire sera général aussi ; il connaîtra lui aussi une certaine manière d'aimer son semblable, un peu comme on aime les côtelettes. Mais l'homme n'est pas là, dans cette position contrainte ; l'homme sous les débris d'une maison n'est plus guère un homme ; il fait ce qu'il peut ; il prend la forme qui lui est laissée. Qu'il se remette droit, je le jugerai alors d'après ses pensées chéries. Je le juge d'après ce qu'il voudrait être.

Il y a un lyrisme de droite et un héros de droite, comme il y a un lyrisme de gauche et un héros de gauche. L'un en face de l'autre ils sont comme la nuit et le jour, comme le bien et le mal. Vous dites que cette pensée est enfantine ; cette opinion est de droite. Il n'y a jamais de doute, et les réactions sont vives et claires. Servir en commandant, imaginer d'après cela une vie sans peur et sans reproche, à la manière de Bayard, à qui la fidélité et le courage suffisaient ; et d'y penser seulement, quand on manquerait de tour de poitrine, sentir ses yeux mouillés de larmes, voilà le lyrisme de droite. Je ne le diminue pas. Observez, et vous verrez que l'amour de la patrie est une absolution pour toute injustice. L'homme est beau quand il paie de sa vie cette arrogante promesse à soi. Mais si Bayard n'est pas mourant au pied de l'arbre, je deviens froid comme un usurier. Il est trop facile de payer d'une mort imaginaire une vie bien réelle, de puissance, de jouissance, de sévérité, et de mépris. Quiconque se donne ce lyrisme, et se prépare ce pardon, celui-là est de droite.

Est de gauche, au contraire, le héros d'intelligence. Je ne veux pas dire qu'il soit très intelligent, ni très savant ; on peut être très intelligent et trahir l'esprit dix fois par jour. Le héros d'intelligence se dit, en ses meilleurs moments, que l'honneur de l'homme serait de vivre selon le vrai, quoi qu'il lui en puisse coûter ; et que la première trahison est de se boucher les yeux à ce qui le gêne, prenant même l'ironique précaution de se dire et de dire que nul ne peut connaître le vrai. Ponce-Pilate, demandant : « Qu'est-ce que la vérité ? » était-il assez homme de droite ! Et cette ironie est bien forte. Malheureusement pour Ponce-Pilate, il se trouve des cas où la vérité est simple comme tout ; le plus âne des hommes ne s'y trompera que s'il le veut bien. Exemple, l'affaire Dreyfus. Aussi quelle coupure ! Nos Ponce-Pilate en saignent encore. Or les choses en sont là et toujours là ; vienne l'occasion ; les partis sont pris ; et voilà la coupure.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXIV)

1934 POL XXXII

1254

Ce matin j'ai deviné à travers les arbres les premiers rayons de soleil ; j'ai bondi sur le chemin et j'ai salué l'astre jaune annonciateur du vent ; je l'ai salué en levant le bras droit, et en disant « Le voilà ! » Tout cela se fit en un instant et sans aucune arrière-pensée ; les pensées viennent après le geste. Cette prière était la même à l'âge de pierre. À l'astre qui monte, offrir la forme humaine étalée. Le soir, tout au contraire, se rassembler sur soi, diminuer la surface sensible, se mettre en boule. Je sais très bien comment priaient ces hommes de l'âge de pierre, le matin et le soir. Je le sais. Ne suis-je pas l'un d'eux ? Qu'ai-je donc sur le corps que des peaux de bêtes ? Et qu'y a-t-il d'autre que des pierres, des bêtes et des hommes ? Et l'arbre, toujours conquérant, l'arbre qui bien vite crèverait le toit, et descellerait le mur, si l'on ne faisait jouer la scie et la hache. Toute cette banlieue, et ces marchands de cravates qui courent à leur échoppe, cela me semble assez sauvage en somme. Il y a quelque chose que j'admire plus que cette civilisation, c'est le sauvage ingénieux qui la porte.

Si loin que l'on remonte, on trouve que le principal était fait. Quand on veut avoir un lion vivant, on fabrique un grand filet, on dispose un appât, on tire vivement et ensemble sur les cordes, et le lion est pris comme un moineau. Cette industrie est plus ancienne que l'histoire. L'homme eut toujours un chien, un chat, un cheval, un bœuf. Le charmeur de serpents a le même âge que la flûte. L'immense fossé entre l'homme et la bête est comme éternel. Le génie humain est tout là, dans ce filet, dans cette flûte, dans cette prière du matin. Les autres industries tâtonnent : c'est qu'elles sont contre l'homme ; et l'homme ne se laisse pas dresser comme le bœuf et l'éléphant, ni charmer comme le serpent ; et tout homme naît roi ; d'où les soucis du roi.

Je lisais hier une sorte de roman sur les choses de Russie, terroristes, attentats, révolutions. Et l'auteur me répétait : « Nous ne pouvons, nous autres occidentaux, comprendre ces hommes et ces femmes ; l'âme russe est impénétrable ». Le refrain m'importunait ; car j'étais russe ; j'étais fonctionnaire du tsar, et j'étais terroriste ; tous mes semblables et mes frères ; il n'y avait pas un seul de leurs gestes qui ne s'accordât avec ma propre structure. Et les jeunes filles russes ? Et leurs yeux énigmatiques ? Suppose-t-on que les jeunes filles d'ici sont toujours au bal ? Ou bien que nous avons inventé la dactylographe en même temps que la machine à écrire ? Notre sauvage compagne a des pensées royales aussi. Mais beaucoup d'hommes sont aveugles à ce qu'ils voient tous les jours. Beaucoup ne savent reconnaître l'homme qu'au moment même où ils ne le reconnaissent plus. Pour moi je ne vois pas un menuisier avec sa planche sur l'épaule sans voir aussitôt le fantassin. Supposez un tsar ici, et toute la séquelle ; aussitôt s'ouvre une guerre secrète ; rois contre rois. Vous direz qu'il n'y a plus de tsar. Mais il y en a ; j'en connais, et qui régneraient par les mêmes moyens ; tous peut-être, d'aventure. La forme humaine a ses gestes tout prêts ; de tyrannie ou de révolte.

Au temps d'Horace, les habitants des villes ne pensaient qu'argent et prêts usuraires. Ils jouaient et perdaient souvent ; à leur compte ils perdaient toujours. Ils ne pouvaient comprendre qu'une promesse de travail, enfermée dans un signe d'or ou de papier, et sacrée aux yeux de tous, perdît sa valeur par l'entassement ; ils ne pouvaient comprendre, quoiqu'ils le sussent très bien par le fait, que mille journées de travail ne peuvent être réclamées aussi aisément qu'une, et qu’un million de journées ne se tirent point à la raclette, comme sur une table de jeu. C'est pourquoi les usuriers de ce temps-là étaient tristes et irrités, comme sont ceux de maintenant ; car leur bras ne s'est pas allongé seulement d'un centimètre, et ils n'ont que cinq doigts pour prendre. Forme humaine, temple des temples !

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXV)

1935 SE XXXVIII « L'âge de pierre »

1255

Qui rit fait rire. Qui pleure fait pleurer. Qui a peur fait peur. Ces effets si simples, si connus, si puissants, dépendent de la fonction d'imiter, qui est physiologique. Un homme qui me jette les signes de la peur, me dispose moi-même selon la peur. J'ai compris les signes par cela seul que je les renvoie ; mais de quel danger il s'agit, si c'est feu ou eau, homme ou bête, je ne le sais pas encore ; je commence par participer aux signes et en même temps à l'affection. Toutefois c'est l'action qui est première, car c'est elle qui m'émeut. Dans une panique, je commence par fuir. Ainsi je commence par imiter et renvoyer les signes, sans savoir de quoi ils sont signes, et sans même savoir que je sens. Du signe suspendu ou abrégé, je fais ensuite émotion, recherche, connaissance. C'est par ce chemin détourné, et qui est sans fin, que le signe signifie le sentiment et l'idée. Nous n'avons jamais fini de savoir ce que nous disons.

Le mot Dieu attend toujours qu’on l'explique. Je dis qu'un spectacle est sublime ; je sens que je dis quelque chose. Mais quoi ? Le calvaire est un grand signe, et profondément senti. Mais signe de quoi ? Le croissant est un autre sphinx. Plus près de nous, plus familier, le mot même de terreur est bien loin de livrer tout son contenu. Horreur dit tout, et ne dit rien ; mais ici la physiologie est assez éloquente ; je sens en moi une défense comme du hérisson ; j'ai compris, en ce sens que je suis dans le bon chemin. Les poètes ont cet art de me disposer physiologiquement par le signe ; en cela ils ne font que retrouver la vertu du langage, qui dit toujours plus qu'il ne sait. Nous n'arrivons presque jamais à parler en prose. Je ne vois que l'algébriste qui sache parfaitement ce qu'il dit ; et encore je n'en suis pas sûr, car il se montre des profondeurs imprévues, dans ces signes si bien dépouillés. Comte, qui est ici le maître des maîtres, se plaît à montrer que l'invention des signes algébriques imite, en ses aveugles tâtonnements, le langage des bonnes femmes.

Il n'est donc point si important qu'on croirait, quand on veut parler en quelque langue peu familière, de savoir d'abord ce qu'on veut dire. Cette marche, qui consiste à traduire dans la langue de l'autre ce que l'on s'est dit d'abord dans sa langue à soi, cette marche n'est point naturelle. Ce n'est évidemment pas celle de l'enfant qui apprend de sa mère ; il commence par dire, et il a toute sa vie pour comprendre ce qu'il dit. Il n'a pas premièrement des pensées, qu'ensuite il communique ; mais plutôt dans son propre langage, qui l'émerveille, il trouve ses pensées.

La vraie méthode ? Ce serait d'après cela parler anglais ou allemand sans savoir ce qu'on dit. Cela n'est pas si étrange. Les politesses, les interjections, les particules, sont des signes que l'on emploie sans jamais bien les comprendre. On peut dire « bonjour » sans penser que c'est un souhait, de beau temps, de bonne humeur, de bon succès. Le premier sens de ce mot, celui qui porte tous les autres, vient d'un air ouvert, bienveillant, confiant, hospitalier, toutes choses qui assurent la prononciation. Et ce que je vois à dire d'utile là-dessus, c'est que la prononciation, ou si vous voulez, l'accent, est ce qui importe, si l'on veut pouvoir ensuite découvrir dans une phrase anglaise des pensées d'Angleterre. **[**Il faut bien remarquer que le langage intéresse des organes vigoureux et de première importance, la mâchoire, les poumons, le larynx. Un mot ne peut donc se produire que par une torsion vitale qui change notamment le visage. Ainsi pour parler anglais il faut imiter la grimace anglaise et avoir, en quelque sorte, les passions anglaises.**][[1577]](#footnote-1578)** Et la faute, que je connais bien parce que je la fais toujours, est de chercher des mots anglais pour exprimer une idée française. Il faudrait donc apprendre une langue étrangère sans jamais traduire en dedans de soi, ou, autrement dit, parler anglais sans comprendre en français ce qu'on dit en anglais. Je sais qu'on y arrive ; et les philosophes grecs savent bien nous faire penser en grec. Mais quelle avance, si j'avais pu commencer par imiter la manière dont Socrate mâchait ses mots ! C'était me faire Grec par sentiment d'abord ; c'était prendre les idées d'un Grec de ce temps-là par les racines ; et remarquez que cette métaphore dit bien plus que je ne voulais. La difficulté est d'arriver dans une langue à ce genre de bonheur. C'est difficile en grec ; et c'est l'avantage d'un enfant qui parle anglais comme il imiterait le chant d'un oiseau.

15 octobre 1930 (EH2)

La Psychologie et la Vie, novembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXVI)

1938 EH LXIII « Le langage naturel » (*absent de EH1*)

1256

« On vous télégraphie l'image de ce qui s'est passé à mille lieues d'ici ; bientôt on vous la fera voir, directement, ou presque, et dans le moment même. N'est-ce pas bien beau ? » « Non, ce n'est pas beau ; ce n'est qu'une variation de télégraphie ; c'est une chose qui coûte fort cher, et dont je n'ai nullement besoin. » Mais l'inventeur réplique : « Je vous en donnerai le besoin, et voici comment. Un journal a besoin d'avoir les nouvelles une demi-journée avant un autre ; et vous, vous achèterez le journal le mieux informé. » « Pardon[[1578]](#footnote-1579), répond l'infortuné consommateur, un mois après, tous les journaux seront également bien informés. Il y aura une agence des images comme il y a l'agence Havas. Ainsi aucun journal ne fera fortune par votre invention. » « Soit, dit l'inventeur irrité ; du moins[[1579]](#footnote-1580) le journal qui prétendra se passer de moi sera ruiné. » « Et bien plus sûrement, dit le consommateur, sera ruiné le journal libre, le journal d'idées, dont j'ai besoin. »

Ce n'est pas si simple. Je n'ai pas grand besoin de nouvelles vraies ; je n'ai pas besoin de les savoir à la minute. Seulement[[1580]](#footnote-1581) les fausses nouvelles sont dangereuses ; les rumeurs sont dangereuses. Par cet envolement des nouvelles et par cette enragée concurrence, il devient impossible de fabriquer des nouvelles. Si nous vivions en paysans, et chacun chez nous, nous aurions peut-être un journal d'idées, qui serait quelque chose comme un sage almanach ; mais il serait payé par le gouvernement et nous n'en saurions rien. Quels récits effrayants ! Quelles rumeurs ! Quelles peurs ! Quelles fureurs !

Les peuples sauvages ont tous d'absurdes croyances. Il faudrait savoir si elles ne tiennent pas à l'absence de quelques connaissances précises, et en elles-mêmes inutiles. Un arbre peut être pris pour un fantôme. Connaître l'arbre pour un arbre est alors une précieuse connaissance. C'est ainsi que notre air et notre éther sont parcourus de nouvelles bien petites, qui[[1581]](#footnote-1582) annulent peut-être de terribles songes. Nos chefs d'États, nous savons jour par jour où ils sont et ce qu'ils font. Que nous importe ? Mais attention. Cela rend difficile l'invention de telle entrevue mystérieuse. Qui peut savoir ce que le bon sens doit à cette sotte curiosité qui ne choisit point ?

Il faut donc tout prendre dans le progrès, et s'intéresser à cette planète au-delà de Neptune. Certes personne n'y penserait s'il n'y avait des gens payés pour y penser. Et l'on peut se passer de connaître la distance et le temps de révolution. Mais il se peut bien aussi que ce soit l'inutile qui éclaire l'utile. Les animaux savent ce qui leur est utile ; et c'est peut-être ne rien savoir. La machine instruit. À la construire, à la nettoyer, à l'huiler, à la conduire, on s'exerce à comprendre de grands effets par des causes toutes simples. Ainsi le Capitalisme[[1582]](#footnote-1583), comme on l'appelle, ne peut faire qu'il n'éclaire ceux qu'il voudrait duper. Crédules et incrédules à la fois, voilà comme il les faudrait ; et l'école professionnelle est instituée pour tenir debout ce modèle impossible d'homme, qui comprendrait jusque-là et non plus loin. C'était possible au temps des mystérieux métiers, où le tour de main était tout ; ce n'est plus possible au temps des machines, qui sont des objets sans malice aucune et sans aucun mystère. C'est ainsi que s'est développé ce matérialisme ouvrier, qui est peut-être, chose imprévue, la seule force morale agissant maintenant dans le monde. Le fait est qu'un ajustage bien clair et dent pour dent est une sorte d'image de la justice. Et, surtout, la pratique des machines dispose à changer tout de suite ce qui ne va pas comme on voudrait. Bref, et par ces chemins détournés, nous approchons de ce point de rebroussement où le travailleur, instruit par la machine, s'aperçoit qu'il est dupe de la machine et juge enfin l'aveugle progrès d'après un simple calcul de dépense et de profit. Combien de maisons saines en moins pour un avion de plus, voilà la question.

*La Lumière,* 15 novembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXVII)

1934 ECO XXXI

1257

La morale plaît d'abord comme chose tempérée et de juste milieu ; mais elle ouvre soudain des chausses-trappes. Il est raisonnable et il est presque toujours facile de se priver d'un plaisir en vue d'éviter une peine. Toutefois cette précaution ne mérite le nom de vertu que si l'on résiste à la nature. Si la nature ne vous pousse que trop, au contraire, à vous priver de tout par crainte de manquer ou de souffrir, il est raisonnable de se risquer un peu, et de se donner une sorte d'insouciance par raison. Ce gouvernement de soi, toujours à contre-pente, qui triomphe tantôt d'imprudence et tantôt de prudence, c'est déjà sagesse. Mais il faut avouer que ce que l'on sacrifie est d'abord peu de chose, et que la récompense ne manque guère.

C'est sagesse un peu plus haute de ne point flatter les puissants. Mais il faut encore remarquer ici que si l'on est rebelle par entraînement de nature, ce n'est plus vertu. Il peut arriver que l'envie ou seulement l'humeur donne une contrefaçon de la franchise. C'est en celui qui naturellement n'aime point à déplaire que la franchise est belle. Ainsi une politique de précaution à l'égard de soi-même conduit à chercher des raisons d'être mécontent quand on est trop disposé à approuver tout ; et, au contraire,[[1583]](#footnote-1584) quand on se sent tourner à l'aigre, à chercher des raisons d'être content. On se garde par ce moyen de tous les genres d'emportement et d'excès. Tout homme cherche plus ou moins cet équilibre, et cela ne va point non plus sans récompense. Ainsi la morale est bonne fille, en somme.

Quelquefois les risques se montrent et la vie du sage devient soudainement très difficile. Il suffit d'un tyran bien résolu pour que la simple franchise soit cruellement punie. Nous ne sommes plus au temps où le tyran faisait voir le taureau d'airain rougi au feu, dans lequel on enfermait ceux qui refusaient de mentir. Toutefois on peut encore payer de misère, pour soi et les siens, un témoignage selon le vrai. Et ce qui me paraît remarquable, dans ces situations difficiles, c'est que la grande voix de la peur, parce qu'elle est alors reconnue, éclaire la conscience, à ne s'y pas tromper. Plus la peur nous saisit, plus elle a d'empire, plus aussi il est évident qu'il n'y faut point céder. Et voilà ce qui explique que beaucoup d'hommes, incapables de petites vertus, en fassent voir souvent de grandes et d'inébranlables devant l'épreuve. Mais enfin je ne vous souhaite pas d'avoir à choisir entre un faux témoignage et une vie misérable.

Je souhaite que vous n'ayez pas à rendre, et au vu d'une pièce que vous êtes seul à connaître, une fortune que vous considériez comme vôtre, et à laquelle vous étiez accoutumé. Balzac a représenté deux héros de ce genre, dans les nouvelles qui ont pour titres : *L'Interdiction* et *Madame Firmiani.* Vous direz que les problèmes ne se posent ainsi que dans les romans. Je ne sais. La morale nous guette peut-être au prochain coin de rue. Trois hommes contre un, un brutal contre un enfant, une femme renversée et à demi étranglée qui appelle, vous voilà sommé d'être un héros. Ou bien entre en scène un fou armé, qu'il faut maîtriser tout de suite; vous êtes seul peut-être à pouvoir l'essayer. Et, même si vous n'êtes pas seul, ne devez-vous point aider les autres ? Au reste, la guerre exige bien plus. Et c'est une condition dure quelquefois de ne pouvoir se permettre de céder à la peur, comme font les animaux. Mais il faut être bien fort, et bien sûr de soi, pour ne point courir à l'épreuve. Et il faut avoir une provision de petites vertus si l'on veut n'être point dupe des grandes.

Cette femme qui jeta son gant au milieu des lions, afin d'affirmer son pouvoir, jouait tranquillement sur l'honneur de son chevalier. Je suppose qu'il alla chercher le gant, et que depuis il méprisa parfaitement la dame. Tel est à peu près le jugement d'un fantassin qui revient de la guerre, mais il a commencé par y aller. Évidemment, chacun devrait chercher quelque précaution de sagesse contre cette vertu-là, par un froid mépris, peut-être, des exploiteurs d'héroïsme ; mais les héros sont jeunes et prompts. Que du moins les vétérans n'oublient pas de mépriser.

*La Lumière*, 22 novembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXVIII)

*Minerve*, XLIV, « Pièges de la morale »

1258

Un ami me disait hier : « Quelle catastrophe le jour où on fabriquera de l'or à peu de frais ! » Cette idée m'est souvent venue ; elle est de celles que j'aime à suivre, tout en observant le trafic et les métiers. Quoi de plus beau qu'une rue, et quoi de plus clair qu'une rue ? Sur les bords, les échoppes offrent des fruits, des chapeaux, des phonographes ; au milieu passe le fleuve des camions ; l'acheteur se glisse comme il peut entre le commerce et le transport. Chacun semble échanger une chose qu'il désire contre un papier bleu qu'il tire de son portefeuille ; mais ce n'est qu'apparence, car nul ne s'est procuré le papier bleu sans avoir porté à quelqu'un ou façonné pour quelqu'un justement un des objets qui sont ici en vente ou sans avoir aidé d'une façon quelconque à cette fabrication ou à ce transport ; celui qui garde et instruit toute la journée un troupeau d'enfants est encore un auxiliaire de la production et du transport ; et l'agent de police aussi. Tous ces services sont comptés en papier bleu. Quel besoin avons-nous de l'or ? Cependant l'on sait qu'il y a des masses d'or dans les caves de la banque. On dit que chacun peut échanger ses billets bleus contre de l'or, mais que personne ne le fait. Toujours est-il que, présentement, on ne pourrait changer du papier contre cet or qui est en cave ; et les choses n'en vont pas plus mal.

Ici mon idée se perd aussi dans des caves impénétrables. Peut-être cet or n'est-il qu'une idole. Et ce papier lui-même, qui remplace l'or, qui circule de poche en poche comme faisait l'or, est peut-être déjà inutile, déjà dépassé, et estimé seulement par souvenir d'un temps barbare. La manière de payer, qui imite l'ancien troc, et qui fait une circulation de papier en sens inverse de la circulation des choses, n'est peut-être qu'un rite qui touche seulement l'imagination, en rendant plus sensible le compte et le décompte. L'homme moderne se passe très bien de ces papiers crasseux, si seulement son vendeur est client de la même banque que lui. Au lieu de payer, il avertit la banque, qui prélève sur le compte de l'un une certaine somme qui va grossir le compte de l'autre. Et vous pensez bien que le banquier ne va pas prendre un billet bleu dans un certain coffre pour le transporter dans un autre ; le paiement se fait en écriture.

On dira que cette opération suppose une confiance des uns et des autres. Mais l'emploi du billet bleu n'en suppose pas une moindre. J'accepte le billet bleu parce que je sais que je vais le changer tout à l'heure pour quelque aliment ou quelque vêtement. Et l'or lui-même, au temps où on payait en or, n'était qu'un billet plus propre et plus solide ; en cas de grande famine, on aurait pu être chargé d'or et mourir de faim. Les hommes ont vécu longtemps de crédit, et sans le savoir ; maintenant qu'ils découvrent le vrai dieu, que ne laissent-ils les faux dieux ?

Toutes les banques communiquent entre elles ; et tout se passe déjà comme s'il n'y avait qu'une immense banque pour toute la planète. Cela étant, et mon compte se grossissant régulièrement par écriture selon les services que je rends, je puis en retour, acheter ce dont j'ai besoin par un simple avis à la banque ; le compte de mon vendeur est grossi, et le mien est diminué ; ni lui ni moi nous n'avons besoin de monnaie ; mais plutôt notre signature vaut monnaie, tant que nous rendons service contre service, et la banque universelle n'a point non plus besoin de monnaie, puisque tous les paiements sont faits d'elle-même à elle-même, par un simple jeu d'écritures. Tel est l'état positif des échanges, purifié de l'ancienne magie. L'or des caves est oublié comme un ancien dieu dans son temple. Naturellement, il y a des falsifications dans les comptes et des chèques sans provision, comme il y eut toujours des faux-monnayeurs et des gens endettés, des coupeurs de bourses et des perceurs de murailles ; contre quoi on a la police, la saisie des biens, la prison ; d'où il résulte un équilibre suffisant, quel que soit le signe, coquillage, diamant, or, argent, billet gravé ou signature. Que nous fait l'or ?

Ou bien faut-il dire que le sentiment de la richesse disons même le culte de la richesse suppose l'entassement secret, un amour du signe, et un arrachement de la dépense qui parle au cœur ? Si le signe n'est plus rare ni pesant, si l'on paye un million du même geste qu'on paye un franc, il se peut que la notion de la richesse soit alors profondément changée. On conçoit que la possibilité de dépenser en un instant, sans rien peser ni transporter, change l'avare d'autrefois en une sorte de prodigue qui veut exercer tout son pouvoir. Pouvoir explicite, pouvoir menacé, Harpagon se croyait pauvre et craignait les voleurs. L'or se cachait. C'était un frein à toutes les dépenses.

*La Lumière*, 29 novembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXIX)

1259

Le régime des castes est théocratique. Le culte y règle toutes les actions. D'où l'on pourrait conclure que les pensées y étaient tournées vers le haut ; mais c'est ce que je ne crois point du tout. Il faut considérer les anciens métiers comme des merveilles adorées. Les procédés de l'agriculteur, du dompteur de bêtes, du presseur de fromages, choses purement techniques, non expliquées, ne pouvaient être transmis que par une pieuse imitation. L'apprentissage, qui ne peut aller sans respect, s'accordait très bien avec la filiation. L'enfant imite tout de son père, le geste, les mouvements du visage, le son de la voix ; il s'applique depuis ses premiers ans à cette ressemblance, qui est bien nommée piété filiale. Cette fidélité est d'autant plus honorée que l'on sent mieux le prix de ces sorcelleries diverses qui assurent l'homme contre la faim, le froid, les bêtes féroces, et tous les autres dangers. Est méprisé, haï, maudit, celui qui change la moindre chose aux gestes, aux paroles, à l'air même du visage. Le métier est sacré et rituel. C'est par les motifs inférieurs, ou besoins, toujours pressants, toujours puissants sur les pensées, c'est par là que tout est sacré dans les sociétés les plus misérables. J'ai vu des colères fanatiques, et j'ai entendu des malédictions réelles, du père au fils, pour une barge de blé qui penchait. « Tu n’as pas aimé ton père ; tu l’as jugé » ; tel était le texte biblique, accompagné de coups de fourche[[1584]](#footnote-1585).

Ce genre d'indignation et cette majesté vengeresse se retrouvent dans tous les métiers, et explique les corporations, plus profondément religieuses qu'elles ne croyaient. Il y a dans Stevenson un mot de marin qui a de la portée ; il a tué un de ses camarades après dispute, il regarde le cadavre, et dit : « D'ailleurs ce n'était pas un marin ». D'après ces traits survivants, on peut juger du fanatisme propre au régime des castes, où le métier est héréditaire. On ne s'étonne plus de ces rites qui couvrent toute la vie, et qui règlent les aliments de la caste, la manière de tuer et de faire cuire, le vase même dans lequel on boit. L'infraction, même involontaire, même de nécessité, est un crime contre le métier, une offense à l'homme, une diminution de puissance. Il est connu que la plus ancienne des religions est le culte des ancêtres. Il est clair pour l'incrédule que c'est le geste qui fait le dieu. Tout ce qui est défendu par coutume, et qui est dans les muscles, fait que l'on croit toucher une puissance invisible. C'est par là que le régime des castes est théocratique, et non point par le gouvernement de prêtres astrologues ; ces prêtres forment une caste, par l'hérédité des métiers ; mais ils ne sont pas plus prêtres que le laboureur ou le meneur de taureaux. L'universel fétichisme est la pensée même, dans cette période si peu connue où se firent les grandes inventions, le feu, le blé, le moulin, la vache, le chien.

Il est bien remarquable que les animaux, même les plus industrieux et les mieux policés, n'aient ni temples, ni dieux, ni fétiches. Aussi, faut-il prononcer, selon la pensée de Comte, encore mal comprise, qu'ils ne forment point de sociétés. Le lien social n'est pas d'un métier à l'autre, mais du passé au présent dans chaque métier. Ce qui est humain, c'est que le sacré passe avant l'utile. Devant une puissance imaginaire, l'action s'arrête ; et voilà sans doute la première pensée, qui a ainsi pour contenu l'inexplicable. Cet empire de l'invisible sur le visible rend compte assez bien du lent progrès de nos sciences, toujours en lutte contre d'énormes erreurs, toutes théologiques, et appuyées au fond sur l'autorité du père de famille. Il est très vrai que la religion est à la base de l'édifice humain ; mais l'orgueil de pouvoir, joint à la peur de manquer, enfin la double passion du vieillard, est encore jointe aujourd'hui à l'esprit de religion par les liens secrets. On sait que l'industrie de ces temps-ci nous range sous le gouvernement des avares ; la ploutocratie signifie cela. Par ce détour, dont les chemins physiologiques sont profondément cachés, le progrès même des sciences nous ramène aux anciens dieux. Le raisonnement bien payé est plus sincère qu'on ne croit ; ce n'est qu'un raccourci.

6 décembre 1930 (PSR)

*La Lumière*,6 décembre 1930

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Quatrième année, n°12, décembre 1930 (CCCLXX)

1938 *PSR* LXXV, « Les castes »

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931

1260

Dans les disputes sur l'inconscient, où, contre toutes les autorités établies et reconnues, je ne cède jamais un pouce de terrain, il y a plus qu'une question de mots. Qu'un mécanisme, semblable à l'instinct des bêtes, nous fasse souvent parler et agir, et par suite penser, cela est connu, et hors de discussion. Mais il s'agit de savoir si ce qui sort ainsi de mes entrailles, sans que je l'aie composé ni délibéré, est une sorte d'oracle, c'est-à-dire une pensée venant des profondeurs ; ou si je dois plutôt le prendre comme un mouvement de nature, qui n'a pas plus de sens que le mouvement des feuillages dans le vent. Vieille question ; faut-il interroger le chêne de Dodone, ou les entrailles des animaux expirants ? Ou bien, encore, faut-il consulter la Pythie, folle par état et par système, et essayer de lire tous les signes qu'elle nous jette par ses mouvements et par sa voix ? Enfin suis-je moi-même à moi-même Pythie ou chêne de Dodone ?

Par ma structure d'homme tous mes mouvements sont des signes, et tous mes cris sont des sortes de mots. Dois-je croire que tout cela a un sens, et traduit à moi-même mes propres pensées, pour moi secrètes, de moi séparées, et qui vivent, s'élaborent, se conservent dans mes profondeurs ? Je suis naturellement porté à le croire ; toutes les passions se nourrissent des signes qu'elles font. Observez quelque échange de reproches ou d'injures ; tout y est improvisé, tout dépasse le but ; d'avance, et examinant ces folles affirmations, si on l'avait pu, on les aurait refusées ; mais quand on les a lancées, quand on les a entendues de ses propres oreilles, on y croit ; encore mieux lorsque l'on pense aux ripostes. Il n'est rien de plus commun que de prendre pour sa propre pensée ce qu'on a dit d'abord sans y penser ; c'est bientôt fait.

C'est bientôt fait de croire qu'un mouvement d'inquiétude, de répulsion, d'horreur, est une pensée. Nous nommons pressentiments ces pensées que nous admirons après coup ; et nous les admirons parce qu'elles se sont trouvées vérifiées. Naïveté des passions, chacun y est pris. Il n'est pourtant pas étonnant qu'un homme vous soit ennemi dans la suite, si de premier mouvement vous le prenez comme devant être tel. Les messages volent, et sont aussitôt compris. Ainsi ce qui n'était peut-être que fatigue, petite fièvre, ou mal d'estomac, devient à vos propres yeux votre chère et première pensée. Si donc quelqu'un veut me persuader que mes moindres paroles et les moindres signes que je produis involontairement sont mes pensées, il y réussira toujours ; car ces pensées je les formerai aussitôt et je les aurai. Ce n'est rien d'autre que penser, comme disait Descartes, selon l'ordre des affections du corps ; c'est se livrer aux passions. En tous les penseurs prétendus, qui tiennent pour l'inconscient, ou le subconscient, et autres fantômes mythologiques, je remarque cette complaisance à eux-mêmes.

**[**Où est pourtant la faute, la vraie faute, la faute de doctrine ? C'est une erreur sur les pensées mêmes, que l'on croit conserver en soi comme des poissons dans les profondeurs, qu'on reverra, qui auront grossi ; ou comme des algues recouvertes d'une eau opaque, qui grandissent et se nourrissent, et que quelque coup de mer jettera sur la plage. Ce thème est inépuisable. Il est faux en ceci que nos pensées hors de notre extrême attention ne sont rien ; elles périssent, bien loin de croître et de prospérer ; il n'en reste que le squelette, ou, si l'on veut, la coquille, c'est-à-dire les mots ; et les mots, même conservés, même jurés, même arrivant en bon ordre, sont stupides sans le jugement qui les démonte et les reconstruit. Ces remarques voudraient un long développement. C'est assez que le lecteur sache pourquoi sans hésiter, devant des thèses cent fois applaudies, et assurées d'être irréfutables, je prends toujours l'autre parti.**][[1585]](#footnote-1586)** L'autre parti est un parti de santé. Le fou se croit lui-même ; avertissement pour l'homme moyen de ne pas se croire, et, s'il profère un juron, de se bien garder d'y chercher un sens.

Mais suivez cette idée ; on pourrait trouver un sens dans un juron. Un juron, c’est souvent une malédiction. Il faut suivre ici Descartes, et savoir que la fabrique de notre corps peut produire des suites de paroles et de gestes par le simple jeu de l'excitation et de la fatigue, jointes aux innombrables coutumes, qui sont comme des sentiers dans nos nerfs et dans nos muscles. D'où il faut refuser que de tels mouvements signifient des pensées ; c'est la même chose que de refuser d'interpréter ses propres rêves ; mais plutôt rejeter au mécanisme de la nature ces prétendues pensées, qui ne sont que des rencontres de signes. Et certes l'on n'y peut pas toujours parvenir ; car nous sommes bien fous dans les passions, et bien loin de nous croire fous. Mais quel beau mouvement d'arrêt lorsque nous jugeons ce mécanisme comme vide de toute pensée. C'est le moment du rire ; c'est le plus beau moment de rire. Et au contraire quand vient le sondeur d'âme et l'interprète des songes, qui me tient sous son regard noir, et me condamne à avoir pensé tout ce que j'ai dit, alors c'est fini de rire.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (I)

*SPS*, XXXV, « Profondeurs vides »

1261

Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, une pantoufle d'un pied et un soulier de l'autre, on pouvait croire qu'il n'était plus sur cette terre, et que ses spéculations abstraites ne toucheraient jamais le laboureur. Si pourtant on se donne le spectacle de l'histoire humaine, comme il nous a appris à le faire, on est amené à penser que son système philosophique est le seul, depuis le christianisme, qui ait labouré la terre. Car, enfin, les Marxistes sont des Hégéliens[[1586]](#footnote-1587) ; et, quand ils nieraient, de plus près encore qu'ils ne disent, ce qu'ils nomment l'idéalisme Hégélien, c'est très précisément en cela qu'ils le continuent. Hegel lui-même nous apprend à nier l'idée pure ; et sa célèbre logique, où l'on reste trop volontiers, ne fait rien d'autre que nous déporter hors de la logique, par l'insuffisance des grêles et aériennes pensées qui s'y jouent.

Le vieux Parménide, dès qu'il eut fait un pas dans la logique pure, s'y trouva enfermé, et battit les maigres buissons de l'être et du non-être ; ce qui éclate dans le disciple, dans ce Zénon qui, ne pouvant saisir le mouvement par ses rudimentaires outils intellectuels, s'obstina à le nier. Diogène se levait et marchait : tout le monde riait. C'était comme le balancement du vaisseau avant qu'on coupe l'amarre. N'importe qui, il me semble, seulement un peu éclairé par les lumières vives et dispersées du Platonisme, doit comprendre que l'opposition entre Zénon qui nie le mouvement et Diogène qui marche, est trop abrupte, et qu'il manque ici des moyens ou échelons par lesquels on ferait le passage de la flèche à l'archer. Ces moyens ou échelons, l'histoire humaine les fait voir assez. Par exemple on voit les anciens se buter à la chute des corps, et n'y rien comprendre, et Galilée débrouiller avec peine le fait de la chute par des idées qui veulent encore s'accrocher selon l'être et le non-être. Car, certes, les faits étaient variés, éloquents ; mais l'homme pense, c'est-à-dire qu'il s'empiège lui-même, comme on voyait au temps de Galilée, par ces théologiens qui ne pouvaient comprendre que la terre tournât.

Or. Hegel, observant ces longs débats de l'esprit humain avec lui-même, aperçut que ces contradictions surmontées et dépassées formaient un système de la Logique véritable, de celle où l'on ne peut rester. Et, quand il eut parcouru ces cercles polytechniciens, du oui et du non, du grand et du petit, de la cause et de l'effet, enfin des relations nues, par l'insuffisance, l'ennui et le stérile de ces choses sans corps, il se jeta dans une intrépide zoologie, où il voulut deviner ces mêmes oppositions et ce même drame de l'esprit, mais dessinés cette fois par la Nature comme elle est ; ce qui était voir qu'on ne pense point sans d'abord vivre, et enfin que l'esprit est à la nage comme Ulysse, penseur court, mais penseur réel. Cette partie du système, qui est la philosophie de la Nature, a été fort sévèrement jugée ; plus d'un Ulysse s'y est noyé. Il fallait regarder au loin ; car ce naufrage de Logique à Nature n'était que l'autre commencement.

L'Humanité s'est sauvée ; non point par la logique abstraite, mais par la logique terrestre, fondant des cités, élevant des temples, inventant des dieux ; selon la Nature, c'est-à-dire selon les vents et les eaux, selon les âges et les besoins ; mais selon l'esprit aussi, comme l'histoire le fait comprendre. Par exemple il y a un contraste bien frappant entre l'idée pure de la justice, qui toujours se nie elle-même, et le droit qui est une justice réelle, une justice qui nage et qui se sauve comme elle peut ; et nul ne peut méconnaître en cette histoire de l'esprit en péril, un reflet brisé de la Logique. On en jugera assez par ces philosophies de l'art et de la religion, constructions colossales faites de terre, de briques, et d'hommes vivants ou, pour dire plus fortement, d'animaux pensants. La preuve était faite, par cette moisson d'idées réelles, que nos instruments intellectuels pouvaient saisir jusqu'à l'histoire comme elle fut, comme elle est. Et l'histoire marchant toujours, d'autres chercheurs retrouvèrent les étranges et gauches moyens par lesquels l'esprit se sauve, entendez l'esprit vivant, c'est-à-dire mangeant, dormant, s'irritant, se recouchant, mourant pour renaître. On a donc vu cette philosophie après une longue descente et une longue histoire, toucher enfin et ouvrir la terre de maintenant. Diogène marche, et personne ne rit plus.

« 1er janvier 1931 » (VE)

Nouvelle revue Française, 1er janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (II)

1942 VE LXXXIX, « Les abstractions »

1961 Propos sur des philosophes, XXXIII

1262

Les maniaques sont éloquents ; c'est miracle s'ils ne mènent pas le monde ; mais peut-être le mènent-ils ; peut-être cette folie commune que tous désavouent tient-elle à quelques douzaines d'hommes qui ont le foie bouché, qui croient leur foie, et qui ne croient rien d'autre. Je suivais ces réflexions pendant que le maniaque m'assourdissait de ses raisonnements, tout en jetant le mépris, la fureur et l'épouvante tour à tour par les plis de sa face tourmentée. Un enfant qui crie occupe toutes les pensées. Ô sympathie, ô pitié, vous enfermez tous les maux peut-être ! Cependant la voix poursuivait son entreprise, et non sans ruse, comme on le remarque en tous les maniaques.

« Vous parlez de paix, disait la voix. Et qui donc aime la paix mieux que moi ? J'ai trop souffert de soupçonner ; j'ai trop mâché la défiance. Oh ! Poser les armes ! Faire crédit à son semblable ! Lui tendre la main dans le moment qu'il tend le poing. Risquer un peu ; risquer beaucoup ; ce qui est contesté, l'abandonner. Et, si l'autre n'est pas assez sage, être sage pour deux ! Qu'ai-je fait d'autre toute ma vie ? Et, tant de fois trompé, je veux croire encore. Mais enfin il y a des hommes qui font voir une telle suite dans la perfidie, dans la violence, dans la cupidité, dans la férocité qu'il faut bien que je garde la main sur l'arme ».

Je voyais bien que cet homme malheureux cherchait son revolver dans sa poche. Situation difficile ; j'avais épuisé tous mes discours calmants, et bien en vain ; ce genre d'homme n'écoute que lui-même. Par bonheur l'avenue était presque déserte.

« Cet homme, là-bas, disait la voix, vous croyez que c'est un promeneur tranquille. Les malheurs rendent clairvoyant. Je flaire le danger. J'interprète les gestes ; je lis dans les pensées. Vous dites bien : heureux les imprudents ; ils vont au malheur, mais ils n'en souffrent pas d'avance. Seulement qu'y puis-je ? Ce que je pense, je ne puis pas ne pas le penser. Je ne puis pas ne pas le dire. Qui voit le danger de loin, il se range et avertit les autres ; et les autres ne lui en savent pas de gré. L'insouciance est une sorte de bien, je l'avoue ; mais l'insouciance ne m'a pas été donnée ».

Ah, certes non, pensais-je ; et le grand Jupiter qui verse les biens et les maux avec sa grande cuiller de bois, a très mal arrosé cette plante humaine ; car il faut quelque tempérance aussi dans la recherche du vrai ; et Descartes l'a bien dit, que ce grand amour que nous avons pour la vérité fait souvent que nous la manquons. J'accusais les dieux, c'est la dernière ressource ; mais Jupiter répondait, comme il fait dans Homère : « C'est grand’ pitié d'entendre les hommes, et comme ils maudissent le destin, quand ils font provision de malheur, bien au-delà du destin, et par leurs propres fautes ». Cependant la voix avait baissé d'un ton.

« Cet homme-là, disait-elle, je le devine. Il tourne le dos ; parbleu c'est assez clair. S'il était poli, flatteur, plein de promesses, ce serait plus clair encore. Il faut être un enfant pour ignorer que toujours les méchants font voir de belles apparences. Que de fois j'ai percé du regard le masque hypocrite ! Que de fois j'ai déjoué les complots par une défense prompte, et même par une attaque brusquée. Cet homme s'en va, il a compris ; il sait que je ne suis pas dupe. Et sachez bien, me dit-il tout amicalement, que je ne suis pas un obstiné ; je connais les méthodes, j'attends les faits. Eh bien, les faits jusqu'ici ont toujours vérifié mes suppositions ; toutes les fois que j'ai démasqué un perfide ami, ou bien un indifférent que je savais payé pour me nuire, ils ont bientôt montré leur vrai visage. J'ai connu leurs sentiments. Savez-vous, ajouta-t-il en confidence, que j'ai été enfermé trois fois ? »

Il y a une sorte de logique dans ces folles pensées, on en serait troublé ; on laisserait aller ses pensées par ce mauvais chemin. Par bonheur, le visage et les gestes instruisent mieux que les paroles. Et c'est premièrement une sorte de pudeur qui me ramène à la tempérance.

*Europe*,15 décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (III)

1939 SM2 XLIV « La manie de la persécution »

1263

Les problèmes politiques sont presque impénétrables. La force gouverne. L'opinion gouverne. Auguste Comte a compris ces deux axiomes ; il les tient devant son regard. Il n'est pas de constitution au monde qui [ne ?] limite la force gouvernante par quelque autre force ; il n'est pas de société organisée où la force publique ne soit supérieure à n'importe quelle force privée. Il n'est pas d'action de police qui n'aille à sa fin par des moyens aussitôt réglés sur la résistance. D'abord une invitation, très assurée d'elle-même, et qui écarte toute discussion ; bientôt sommation, et la force se montre en bon ordre, et imperturbable ; violence n'est pas loin ; comme on voit dans *Prométhée*, où Violence est silencieuse à côté de Force qui enfonce les clous. Une arrestation se fait ainsi ; que l'homme arrêté soit innocent, cela ne change pas l'action. L'innocent élève son droit contre la force ; mais l'idée ne rencontre point le fait. Contre la force il n'y a que la force ; et si une force quelconque, comme d'une foule émue par les cris de l'innocent, l'emporte sur la force publique, l'ordre est perdu, la société est défaite. Elle ne se rétablit que par la victoire. L'état de siège est permanent et le sera toujours ; simplement il ne se montre pas tant qu'il n'est pas nécessaire. De même le poing de l'agent ne se ferme que s'il faut le poing ; tout dépend de la résistance. Force doit rester à la loi.

À la loi. Mais je vois ici de l'ambiguïté. On n'entend point, par cette formule de la politique universelle, que c'est la justice, la constitution, la force légitime enfin qui doit l'emporter ; non pas, mais c'est le représentant de la loi qui doit l'emporter, juste ou non. La moindre émeute rappelle cette vérité amère. Mais elle m'apparaît assez dans les gestes de l'agent aux voitures. Car il n'est point dit que la décision qui arrête soudain un courant et laisse passer l'autre, sera la plus sage de toutes. L'agent peut s'obstiner ou être distrait ; alors on verra de rares voitures circuler dans un sens, et une masse de voitures s'accumuler dans l'autre ; mais ce n'est toujours pas le voyageur pressé qui est juge ; et s'il veut résister, il saura ce que c'est que la force.

Cet exemple est bon, parce qu'il est simple, et que tout y est étalé sous le regard. Et même nous y voyons paraître l'opinion, par un concert de trompes qui réveillera l'agent. Et cet agent, alors, sera tout à fait ministre, c'est-à-dire qu'après avoir fait tête contre l'opinion, il cédera, le plus simplement du monde. Nul pouvoir n'a jamais bravé l'opinion. On l'a bien vu dans ces scandales de banque ; l'opinion a passé ; ce n'était qu'un souffle léger ; mais c'était l'opinion. On ne dira jamais assez que les pouvoirs les plus arrogants se plient aussitôt à l'opinion, comme la flamme au vent. Ce qui fait qu'on en doute, c'est qu'on prend pour opinion celle qu'on juge que tous devraient avoir. Mais doucement ; l'opinion est chose fermée, secrète, muette, obstinée. À qui la faute ? Il faut instruire ; et Marc-Aurèle a dit là-dessus le dernier mot : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. »

D'où cette puissance de l'opinion ? Car enfin elle n'a point force ; elle ne triomphe que par une sorte de paralysie des pouvoirs, qui fait que l'irrésolution circule tout le long de leurs membres. Est-ce parce que la masse des citoyens fait voir une autre force, invincible ? Je ne sais si la masse inorganisée ne sera pas toujours vaincue par des pouvoirs résolus. Mais il s'agit ici d'hommes, qui sont conduits par la honte et la gloire. Un ambitieux qui serait indifférent à l'opinion est un monstre, un être impossible ; supposons même un tel homme ; il n'arrivera jamais au pouvoir. C'est la rumeur qui fait la nourriture de l'ambitieux. Il l'écoute ; il en discerne toutes les nuances ; il se gonfle et se dégonfle selon ces souffles extérieurs. Quand un gouvernement est résolu, par exemple au commencement et au cours d'une guerre, quand il passe allègrement par-dessus les lois, c'est qu'il a l'opinion pour lui ; c'est là, comme je disais, une espèce d'axiome. Mais l'opinion est aveugle ? Je reviens à Marc-Aurèle : « Instruis-les, si tu peux ».

Au temps de l'affaire Dreyfus, on a vu des pouvoirs qui avaient juré, qui s'étaient établis et obstinés, et encore soutenus par l'organisation militaire elle-même, et pourtant dispersés par le vent de l'opinion ; il fallut seulement le temps d'instruire les hommes de quelques circonstances très claires. Il n'est pas toujours facile d'éclairer l'opinion. Si on ne peut l'éclairer, c'est bien vainement que l'on s'élève contre un régime de force ; par le seul doute de l'opinion, par la seule confusion de l'opinion, le régime de force se trouve établi, car il était, il est, et il sera. En revanche rien n'est flexible comme cette terrible force ; elle ressemble à l'acteur ou à l'orateur ; ils sentent l'hésitation et le froid de la salle. Ils en meurent. Ce n'est pas long.

*La Jeune République* (l’étudiant jeune-républicain), 19 décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (IV)

1934 POL XXXI

1961 Propos sur des philosophes, XLIII

1264

L'épargne reçoit de rudes coups. Ceux qui ont placé leur argent le perdent. Je suppose que cela n'est pas accidentel, et au contraire résulte d'une certaine manière d'épargner et de placer, qu'il faudrait appeler paresseuse. Un homme qui, depuis trente ans, aurait acheté des maisons et des champs n'aurait rien perdu. Mais aussi que de soins ! Connaître son bien, le visiter souvent, entretenir, réparer, surveiller soi-même les travaux, obtenir des rabais, accorder des délais, plaider selon les cas, ou transiger ; apprécier les choses et les hommes, saisir le moment et l'occasion, tout cela est travail, et travail payé. Métier de gagne-petit ; métier d'avare.

Cela m'ennuie ; il ne me reste plus de temps pour dépenser. J'aimerais mieux des rentes qui tombent à jour fixe. Je prends un gérant, ou un intendant. Les choses que je possède n'occupent plus mes yeux ; elles sont représentées par un livre de comptes ; et c'est alors que les choses commencent à aller mal. Le gérant gagne sur vous de mille manières. Il vend mal et vous en donnera mille raisons ; la vraie raison est qu'il se trouve associé avec l'acheteur, et reçoit une prime pour tous les mauvais marchés qu'il fait. Il paie les travaux très chers, mais c'est qu'il est associé avec l'entrepreneur contre vous. Il répare, il vous fait du neuf, c'est qu'il est, pour une part, marchand de ces choses qu'il achète pour vous. Choses inutiles ? Non pas. Il vous prouve qu'elles sont utiles. Et vous le croyez ; car c'est pour le croire que vous le payez ; il est chargé de penser pour vous. Tout cela, vous vous le niez à vous-même, parce que c'est par horreur des soucis que vous avez choisi cette manière d'être riche. Or, cette tranquillité est ce qui coûte le plus cher au monde. Vous serez ruiné ; vous l'êtes ; votre bien s'effrite. Ou bien il faut revenir à la méthode de l'avare, qui voit tout par lui-même et discute lui-même ses marchés.

Un gérant n'est encore rien. Que dire d'un peuple de gérants formant une administration bien payée et mal surveillée ? Qu'il s'agisse d'un grand magasin ou d'une Compagnie de chemin de fer, vous verrez s'établir une situation paradoxale, d'après laquelle les chefs de comptoir, acheteurs, ingénieurs peuvent trouver leur intérêt à travailler à perte. L'acheteur en gros, par exemple[[1587]](#footnote-1588), vous fait un stock de toile à draps pour un million ; ce n'est pas vendable, mais il a touché une grosse commission ; ou bien il est associé avec le vendeur. Qui l'en empêche ? Et nos brillantes Compagnies de chemin de fer ne se lassent pas d'inventer, de remplacer, de démolir, de bâtir, de faire passer les lignes du premier étage au sous-sol, de gagner un quart d'heure sur un parcours, de peindre en bleu ce qui était jaune, et en jaune ce qui était bleu. Voilà d'intrépides gérants. Cependant[[1588]](#footnote-1589), vous, actionnaire, vous jouissez du spectacle de cette activité généreuse et vous détachez vos coupons. Or je ne vois point par quelle raison vous ne seriez point ruiné par cette troupe d'intendants. Et si la Compagnie en question, qui est à vous pour une part, n'est point soutenue par l'État, vous saurez promptement ce que c'est qu'une entreprise prospère. Vous verrez cette prospérité affichée sur les murs ; vous la lirez en lettres de feu ; tout cela sans penser que nos gérants s'enrichissent de cette publicité ruineuse. Or, ici, vous n'avez[[1589]](#footnote-1590) pas le choix ; il vous faut administrer par intendant et votre bien s'effrite.

Je vous entends. Vous choisirez désormais des valeurs d'État, ou des valeurs garanties par l'État. Mais ici[[1590]](#footnote-1591) les biens, les travaux, les gérants, tout est dans un nuage impénétrable. Tout est mêlé dans cette immense entreprise qui travaille pour vous ; j'y vois bateaux et chemins de fer, routes et ponts, canons et mitrailleuses ; les gérants ont fait des petits ; ils se paient eux-mêmes et se multiplient par leur propre décret. Cependant[[1591]](#footnote-1592) vos rentes sont payées très exactement au guichet ; tout le monde est heureux. Néanmoins[[1592]](#footnote-1593) il faut croire que la sévère loi selon laquelle le propriétaire oisif est ruiné par son intendant, agit toujours sous la majestueuse apparence ; car un beau jour votre gérant aux mille visages vous annonce que vous avez perdu les quatre cinquièmes de votre bien et que lui, gérant, sera désormais payé cinq fois plus, comme il est juste.

*La Lumière*,13 décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (V)

1934 ECO XXXII

1265

Parce que la peur est la plus commune et la plus humiliante de toutes les passions, le courage est, de toutes les vertus, la plus estimée. L'enfant, qui a presque continuellement peur, et encore plus qu'il ne dit, admire dans ses rêveries les hommes qui osent ; il ne se fie qu'à eux ; il se tient tant qu'il peut dans leur ombre ; il les imite ; il s'habille comme eux, parle comme eux, attendant et espérant l'âge viril où il pourra penser comme, eux. Cet âge venant, le jeune homme découvre que les actions réputées dangereuses sont beaucoup moins difficiles à entreprendre que celles qui l'effrayaient quand il était enfant, comme de rester dans le noir et le silence, ou se trouver seul dans un petit bois où rien ne se montre. Un petit paysan est plein de résolution contre une vache, qui est bien plus forte que lui ; mais il craint le couvert, les ombres, les bruits nocturnes ; à bien regarder, il craint sa propre peur. Il fait sur lui-même la plus étonnante expérience, c'est qu'un danger bien clair par raison est peu de chose à côté d'une grande peur sans aucune raison. La physiologie explique très bien pourquoi la peur sans raison s'accroît d'elle-même jusqu'à une sorte de folie ; car il ne s'offre rien, alors, qui puisse occuper les muscles et les discipliner. Quand après cela l'enfant d'hier se trouve formé par ses aînés à entreprendre une action risquée, il la trouve facile ; et dans le fait elle est toujours facile au commencement. Sans compter que l'agitation diffuse de la première peur se retrouve en enthousiasme quand l'action délivre le cœur. C'est ainsi que l'homme a navigué et a conquis ; c'est ainsi maintenant qu'il vole au-dessus des océans.

Une autre peur, mêlée d'amour et de respect, est celle qu'il a des sorciers et des sorcières, qui sont les gens d'âge, et qui exercent un pouvoir inexplicable, simplement par leurs yeux froids, leurs traits durs, et l'indifférence qu'ils font voir devant les ombres, les souffles et tous les dangers impalpables. Tout secours vient d'eux ; mais ils comprennent si étrangement ce qu'on leur dit, et leurs raisons d'affirmer, de nier, de louer, de blâmer sont si cachées, qu'ils répandent devant eux une autre sorte de terreur qui est la timidité. Un jeune homme a bien plus de peur devant le juge du baccalauréat que sur une machine roulante qui fait du cent à l'heure. Et pourtant qu'est-ce qu'un examen manqué à côté de jambes rompues et de poitrine défoncée ? Seulement la peur a ses comptes qui lui sont propres ; elle évalue toujours le risque d'après l'émotion. L'enfant rêve d'un temps à venir, où il saura rompre l'enchantement des sorciers et des sorcières. Or, ce temps vient souvent plus vite qu'on ne l'espérait. Le jeune homme qui revient de la guerre est sorcier et magicien à son tour ; et les sorciers et les sorcières d'âge, par des raisons faciles à comprendre, sont devant lui comme de petits enfants. Le vieux est tout obéissant, et c'est le fils maintenant qui raconte.

L'ivresse d'oser et d'avoir osé étant telle, et la gloire étant de toutes les choses du monde la plus belle, il faut compter sur une morale déformée comme sont déformés nos visages dans des miroirs courbes. Le courage l'emporte de loin sur les autres vertus, et même il les efface. Que voulez-vous que fassent les destructions, les pillages et les morts aux yeux d'un homme qui risque sa vie ? Que sera la tempérance, si souvent alliée de la peur ? Que comptera la justice, pour celui qui s'est donné tout ? Toutes les dettes sont payées en un moment. Et quant à la sagesse, dont un petit éclair seulement sauverait tant de vies, qui donc estimerait cette parure de vieillard, ce calcul des faibles, ce jugement des cœurs froids ? Personne, et non pas même le vieillard, rajeuni par l'admiration, se souvenant peut-être d'anciens exploits, ou bien contemplant en son petit-fils celui qu'il aurait voulu être, et qu'il n'a pas pu être, lui qui parcourut tous les grades, à la Caisse des Dépôts et Consignations. Scènes touchantes et nobles vertus, d'où résultent les plus grands maux. Je n'ai pas encore trouvé d'homme sur qui ces puissants sentiments n'aient pas de prise. Et qui donc ne laisse passer avec amour les sottises que débite un homme brave et qui a payé de sa personne ? À quoi je ne vois de remèdes que dans la connaissance des causes qui, par la sagesse de quelques vieillards, discernera que le bonheur d'admirer est une gourmandise que l'on paie souvent trop cher. Tous les héros morts, et tous les faibles saufs, voilà du beau travail en vérité !

*La Lumière*,20 décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (VI)

1939 SM2 XLVI « La vertu de courage »

1266

La seule rumeur d'un brouillard empoisonné qui tue bêtes et gens a de quoi effrayer. On peut rêver là-dessus et imaginer par quelles causes notre espèce pourrait disparaître. Il n'en manque pas ; les possibles ne manquent jamais. Mais les possibles ne tuent point ; il faut voir le fait. Un fait effrayant est toujours mal vu et mal raconté. Je me souviens qu'à la guerre, un canonnier de batterie fut tué, à ce qu'on racontait, d'une balle au milieu du front. Le fait n'était pas impossible ; Il était pourtant peu vraisemblable, si l'on considérait la distance entre cette batterie et les plus proches fusils. On alla donc chercher confirmation ; mais les envoyés rapportèrent un récit bien plus effrayant ; c'était une mouche qui avait piqué le canonnier au milieu du front, et l'avait tué raide. À force de douter et de chercher, nous arrivâmes à nettoyer le récit de ce que l'imagination y avait ajouté. Le canonnier, piqué au front par une mouche, dans la pleine chaleur, par l'effet de la douleur, du saisissement, de la fatigue, avait soudain perdu le sentiment ; on l'avait ranimé, et l'affaire était sans conséquence.

Au sujet de ce brouillard empoisonné, je m'appliquai à rabattre le plus possible des récits que je lisais ; je supposai quelque mauvaise grippe, prenant force par l'effet d'un froid subit, dont le brouillard n'était qu'effet et signe. Et, contre l'assaut des possibles, je menai une guerre de raisons ; c'est tout ce que l'on peut faire tant que l'on n'est pas à portée de constater, ce qui termine tout par ce petit mot que Montaigne aimait à dire : « Il n'en est rien ». Donc, raisonnant dans le vide des possibles, je me disais que la chimie souterraine, qui se manifeste par le charbon, par le grisou, par le pétrole, par les volcans, pourrait bien produire d'aventure quelques nappes d'un terrible gaz ; les matières ne manquent pas, et le feu est sous la grande cornue. Cette concession faite à l'adversaire supposé, homme triste dans le genre de nos prophètes de malheur, je remarquai que les effets de la chimie souterraine, si souvent terribles, n'avaient pas fait voir une grande variété, dans une longue suite de temps ; que c'étaient toujours vapeurs de soufre ou gaz des marais, produits déjà assez redoutables ; et que le brassage des éléments s'étant fait de mille manières, il n'y avait guère de chances pour que la grosse cornue que nous appelons terre se mît à fabriquer du phosgène et autres saletés. Au reste, si cela arrivait, j'imaginais tous les chimistes du monde inventant et fabriquant aussitôt quelque gaz ou liquide capable de neutraliser les nouvelles émanations. Ce serait une belle guerre.

Et ces pensées en l'air me ramenaient à des pensées réelles, et beaucoup plus amères. Car il est vrai que l'on fabrique, et que l'on essaie sur des bêtes, des gaz bien plus terribles que ceux que la chimie terrestre a jamais fabriqués. Il est vrai que l'on prépare des réservoirs pour contenir ces gaz, des pompes pour les lancer, des bombes qui les produiront dans l'explosion même. Et ceux qui accusent ici le voisin, avouent aussitôt que nous faisons de même, et veulent nous rassurer par l'idée que nous serons en mesure, le cas échéant, d'empoisonner les empoisonneurs. Tous sont d'avis que les plus grands maux et les plus grands dangers viennent de l'homme, et qu'il n'y a point de proportion entre les intérêts que l'on débat dans les chancelleries et l'immense risque que nous accumulons sur notre tête. Mais cette sagesse ne change rien. Deux ou trois hommes mis à part, qui savent ce qu'ils disent, notre avenir est réglé par des bavards aigris qui n'ont jamais su ce que c'est que balle, obus, ypérite, et qui savent moins que jamais ce que c'est que phosgène, ou bombe incendiaire à l'air liquide et au charbon. Ils jouent ce jeu comme ils pousseraient des pions. Ils menacent, ils craignent, ils s'irritent et ils irritent, bornés aux mots, oubliant les choses. Quand on pense que cette vanité, dans le plein sens du mot, gouverne des peuples d'hommes qui passent leurs journées à vaincre les choses, et à assurer notre difficile existence, cela fait pitié.

*La Lumière*,27 Décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (VII)

1939 SM2 XLVII « La guerre des gaz »

1267

Si l'agent aux voitures voulait être juste, il interrogerait les uns et les autres, laissant passer d'abord le médecin et la sage-femme ; dans le fait, ce serait le comble du désordre, et tous seraient mécontents. Aussi l’agent ne se soucie point de savoir qui est pressé ni pour quels motifs ; simplement il coupe le flot ; il réalise un ordre tel quel ; non pas meilleur qu'un autre, mais c'est un ordre. Son idée, s'il en a une, est que le désordre entraîne par lui-même une masse d'injustices. Mais il n'a point d'idée. La puissance de l'ordre vient de ce qu'il renonce à conduire les choses humaines par l'idée. L'homme d'ordre résiste là, parce qu'il voudrait adorer l'ordre ; mais l'ordre n'est pas dieu.

Si l'on scrute l'ordre moral, il faut lui ôter cette couronne qu'il remet toujours. L'ordre n'est jamais vénérable ; il nous rappelle seulement l'urgence des besoins inférieurs. L'homme ne peut penser que s'il a dormi et mangé. Et la loi de fer des besoins consiste en ceci, que celui qui essaie de mépriser les besoins s'y trouve aussitôt soumis comme une bête. Essayez d'ajourner le dormir ou le manger, ils vous assigneront, et sans délai. C'est la pensée toujours qu'il faut ajourner, c'est-à-dire l'égalité, la liberté, la justice. Ces choses éminentes peuvent attendre ; elles doivent attendre. Tels sont les axiomes de l'ordre. Campé ainsi sur les besoins animaux, l'ordre est invincible.

Que d'hommes ont cherché l'ordre ! Ils entendaient l'ordre selon l'idée, et les fonctions rangées selon les valeurs. Ces recherches peuplent le grand royaume d'Utopie. L'ordre n'est pas à chercher ; il est ; sa vertu propre est d'exister ; on y vient buter. L'ordre ne demande pas permission ; admirez le double sens du mot ; l'ordre est impérieux ; rappeler quelqu'un à l'ordre, c'est une opération de force. Et cette force de l'ordre, attribut de tous les agents de l'ordre, ne fait que traduire la force des besoins inférieurs, non moins brutale. La forte tête de Comte, si bien garnie de connaissances sévères, est allée tout droit à cette idée de l'ordre, qui n'exprime autre chose que notre dépendance par rapport aux choses sans esprit desquelles nous tirons notre vie. Il nous faut premièrement des produits, des métiers, des marchés, une monnaie. Si vous effrayez les marchands, il vous faudra chercher votre nourriture comme le moineau, le rat et le lapin. Adieu aux pensées.

La monnaie, comme on a pu voir, comme on a toujours vu, est autant rebelle que l'Océan, et encore plus compliquée en ses remous et tourbillons. C'est qu’elle exprime la pression des besoins, qu'on ne peut oublier. À la première apparence, la monnaie est une invention ingénieuse, et que l'on peut changer d'après l'idée. Dans le fait vous devez suivre ici les marchands. S'ils sont conduits par la convoitise et par la peur, vous ne devez pas vous en étonner ; cela doit être. Les naïves passions des marchands, qui finalement règlent les changes, expriment que la faim passe avant la justice. La peur et la confiance sont des animaux indociles ; ils sont attelés à notre chariot. Si le chariot roule passablement, le cocher pourra rêver à des choses meilleures ; sinon, non. Ce que Comte exprimait par la formule : « Le progrès n'est jamais que le développement de l'ordre ».

La défense, ou police, c'est l'ordre même ; et le principe de la défense est qu'il faut d'abord vivre ; c'est un principe animal. On s'étonne que les raisonnements se cassent le nez ici ; on s'étonnerait moins si l'on apercevait que c'est la peur et la rumeur de peur qui règlent[[1593]](#footnote-1594) ces choses. Au fond c'est le besoin de dormir qui porte la défense ; et le besoin de dormir n'entend pas raison. L'homme d'ordre veut qu'on prenne la nature humaine comme elle est, et même, par instinct de sûreté, il la prend un peu au-dessous d'elle-même, conduisant la politique comme si les citoyens étaient de grands enfants. Et cela devient vrai aussitôt, si l'on méprise l'ordre. J'aime à plaider pour l'homme d'ordre ; mais lui n'aime pas mes raisons ; c'est que je lui ôte sa couronne. Il n'y a point d'autre piperie en l'ordre que la couronne.

*La Lumière*,3 janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°1, janvier 1931 (VIII)

1934 POL XXXIII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931

1268

Cet homme que Spinoza entendit, et qui disait que sa cour s'était envolée dans la poule de son voisin, ne pensait certes pas ce qu'il disait ; c'était par un mauvais pli de coutume ou de fatigue qu'il produisait cette suite étrange de mots. Quand les choses dites sont absurdes à ce point-là, on se réveille en s'entendant soi-même. Mais il y a des propositions absurdes qui sonnent un peu mieux. Un élève que j’eus autrefois, peu attentif et d'ailleurs fort poli, disait : « Si un ouvrier emploie un certain temps à creuser un fossé de telles dimensions, deux ouvriers y emploieront deux fois plus de temps ». Ce deux, qui répond à deux comme un écho, imite assez bien un bon raisonnement ; mais il fallait penser aux choses ; et ce garçon poli ne songeait qu'à répondre convenablement.

Je lis qu'un général en chef était toujours impatient de se battre. La phrase sonne bien ; mais à quoi pense celui qui la dit ? Pense-t-il à quelque chose ? A-t-il jamais pensé à quelque chose ? Ou bien est-ce une mécanique bien costumée, qui dit ce qu'on dit ? Je vois des costumes qui parlent, et l'habit vert répond à l'habit bleu. Des cours s'envolent dans des poules. Je voudrais bien comprendre seulement une petite chose en tous ces discours.

« Vous ne pouvez comprendre, me dit l'homme-tambour ; et je dirais même que vous n'êtes pas digne de comprendre. Il fallait participer à ce chaud enthousiasme ; mais la colère du soldat mécontent vous emporte. Il faut que la guerre soit absurde et laide ; et certes on peut prouver n'importe quoi ; mais le cœur s'en moque ; il a ses raisons ».

Ce discours passe à côté. J'ai su obéir ; je saurais encore obéir. Je ressemble en cela à mes frères les hommes, qui courent à l'incendie avec des seaux, et qui ne se demandent point alors quel est l'imprudent qui a mis le feu à la maison. Je m'accommode de cette pensée raccourcie. Mais la maison ne brûle pas toujours, et il y a un temps aussi pour penser. Et je ne puis croire qu'il soit mauvais de savoir quelquefois ce qu'on dit, comme aussi[[1594]](#footnote-1595) de savoir ce qu'on admire. J'aime admirer ; en cela aussi je suis comme tous. J'ai vu de ces hommes sans ambition et sans aucune espérance, quelquefois amers et révoltés, mais qui dans l'action pressante prenaient parti contre leur propre peur. Et certes ils voyaient les choses à cru, les morts, les blessés, et tout ; ils avaient souvent l'expérience même de la blessure, qui est quelque[[1595]](#footnote-1596) chose ; on dit, et non sans raison, que l'expérience n'empêche pas de craindre. Mais enfin, devant le roi des épouvantements, ils trouvaient au fond d'eux-mêmes une force en réserve, intrépide et invisible. Tel me paraît le pur honneur. Et le langage, qui ne se trompe guère, les nommait bien comme il fallait. C'étaient des hommes.

Je ne veux point d'idoles. Je ferai le compte du général, sans rien oublier ; il aura le degré d'admiration qui lui convient. Il n'aura pas plus. Pourquoi aurait-il plus ? Au nom de qui ou de quoi les cours s'envoleraient-elles dans les poules ? Or il me semble que le général ressemble assez à ces banquiers ou à ces industriels qui risquent leur fortune sur une manœuvre hardie, bien méditée certes, mais où tout ne peut être prévu. Ce sont de beaux joueurs. Ils voient la ruine, la misère, un dur travail. Ils se disent : « Eh bien, quand j'en viendrais là, je serai moi toujours ». Très bien ; j'approuve. Mais les héros de la guerre devaient faire un pas de plus, un petit pas encore : « Je n'y serai plus, mais il vaut mieux se perdre soi que de sauver une ombre peureuse ». Personne ne me persuadera que je doive effacer cette différence. Et certes ma comparaison du général avec l'audacieux banquier n'est pas parfaite de tous points ; rien n'est parfait dans les pensées ; aussi je ne cesse point de les ajuster à l'objet. Assurément il est difficile de mouvoir cent mille hommes vers le péril, et d'en jeter ainsi dix mille à une mort certaine. Dix mille ? Je ne sais ; mais quand ce serait un seul ! Il faut vaincre alors cette tyrannique pitié, du même genre que la peur ; mais ennemi peut-être moins difficile à vaincre. Toujours est-il que l'admiration, ici, ne va pas de soi ; c'est plutôt un pardon que je cherche. Voilà mes comptes. Vous demandez pourquoi ces comptes ? Il n'y a pas de pourquoi. Il faut savoir ce qu'on dit.

3 Février 1931 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (IX)

1939 SM2 XLVIII « Savoir ce qu'on dit »

1269

Penser irrite. C'est qu'il faut penser universellement, c'est-à-dire donner la loi à tous les esprits ; et l'on ne peut. Dans les parties les mieux explorées de la mathématique, on le peut ; mais c'est trop facile ; la loi est donnée aux esprits depuis Thalès. Dès que le jeu se complique, la prétention de régner sur les esprits, qui est celle de tout esprit, reçoit de rudes coups. Rien n'étonne plus qu'une objection ; dès qu'on ne l'a pas prévue, on se trouve sot. Il faudrait oser beaucoup, mais sans aucune prétention ; c'est difficile ; car la modestie ne commence rien. Qui n'est pas un petit Descartes, qui ne compte pas sur ses propres lumières, est un penseur faible ; mais qui se lance d'après ses propres lumières est bientôt un penseur ridicule.

J'ai souvenir d'un homme tout simple à qui j'avais appris le jeu d'échecs ; quand il eut saisi la marche des pièces, il eut comme une illumination, et me dit ceci : « Maintenant que j'ai compris, vous ne me gagnerez plus. » Par cette folle déclaration, il changea l'ami en ennemi, perdit autant qu'il voulut, devint furieux, et laissa le jeu. J'eus tort ; j'aurai dû perdre volontairement une fois ou deux. On trouve peu de bons joueurs, j'entends qui sachent, perdre sans prendre de l'humeur ; mais si on gagne toujours, on n'en trouvera point. Comment se pardonner de perdre toujours, dans un jeu qui n'est que d'esprit ? L'esprit annonce l'égalité ; mais l'esprit trompe aussitôt cette belle espérance. Je suppose que déjà sur les bancs de l'école on trouve des fanatiques, qui ont buté une fois, et qui sont offensés pour toujours ; ils ont juré d'apprendre sans comprendre. Ils ont dit une fois ce qu'ils pensaient ; et cela n'avait pas de sens. Ils ne s'y frottent plus. C'est pourquoi la méthode si simple d'apparence, et qui veut toujours éveiller le jugement, n'est pas sans périls. Trop de sérieux au commencement, cela fait des esprits noués.

La culture est un bon remède ; j'entends une longue familiarité avec tous les genres de pensée, où l'on explore tous les auteurs, en se souciant d'abord plutôt de les comprendre que de les approuver ou blâmer. Les jeux d'esprit, où l'honneur n'est jamais engagé, conviennent à l'enfance et à l'adolescence ; c'est ainsi qu'on apprend à ne pas avaler l'idée comme un appât. Comprendre, mais ne pas se prendre, c'est la santé de l'esprit. Lucrèce, suivant en cela Épicure, fait voir, avec des pensées quelquefois naïves, une prudence admirable, lorsqu'il veut qu'on donne, des phénomènes comme éclipses, saisons ou météores, non pas une explication, mais plusieurs ; car il suffit, disait-il, que les dieux soient écartés. Le fameux Maxwell poussa jusqu'au bout cette idée, disant que, du moment qu'il y avait une explication mécanique d'un phénomène, il y en[[1596]](#footnote-1597) avait une infinité. Les grands sages raisonnent par hypothèse, et savent changer l'hypothèse. Et Descartes, qui semble parfois péremptoire, savait bien dire qu'il ne prétendait pas avoir reconstruit le monde tel que Dieu l'a fait. C'était prendre une idée pour ce qu'elle est, et ce n'est pas peu. Quand il s'offre à mes yeux un miracle, ou bien un tour de passe-passe, mon affaire n'est pas d'abord de savoir comment l'habile homme s'y est pris, mais de me représenter une ou deux explications possibles de la chose ; après quoi j'attendrai avec tranquillité l'expérience, qui seule peut dire ce qui en est. C'est ainsi que l'on arrive à être sûr de soi, sans jamais à la rigueur être sûr de rien.

Voltaire avait bien vu. C'est le fanatisme qui est le mal humain ; et ce n'est que l'esprit qui pense convulsivement, par une ambition trop prompte et aussitôt déçue. Le fanatisme n'a point tant reculé ; il a changé d'objet, ou plutôt il a changé seulement les mots. Je crois que les passions politiques sont moins d'intérêt que d'esprit. **[**Le tort que me fait le contradicteur, j'ai à peine le temps d'y penser devant l'audace qu'il fait voir de se montrer en esprit. Même s'il m'approuve il se pose comme mon égal ; il me somme de le reconnaître esprit ; il demande accord dans le désaccord même.**][[1597]](#footnote-1598)** Un esprit ne peut supporter un autre esprit, son égal, son semblable, qui ne pense pas comme lui. Ce travers, où il y a de l'estime, et même de l'amour trompé, a fait les bûchers d'autrefois, et les grands bûchers d'aujourd'hui, qui sont les guerres.

10 février 1931 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (X)

1938 EH XCIV « Esprit contre esprit »

1270

La suite des fêtes nous conseille comme il faut ; et ces antiques inventions ne sont pas moins admirables que le moulin ou la voile. Honorer les morts, et généreusement les sauver tous ; après cela adorer le berceau et l'enfance ; et puis, au temps des souhaits, montrer à tous un heureux visage, ce qui est très bon pour la santé ; en même temps, par les cadeaux, rabattre l'ennuyeux échange ; tout ce grand livre des fêtes est un beau livre de sagesse. Il faut dénouer de toutes les manières et tout le long de l'année cet animal craintif et bientôt irrité. C'est l'aigre bile, et encore qui se veut admirée, c'est l'aigre bile qui fait les guerres. Mais il y a trop de sérieux encore contre la bile. Les vêtements d'hiver ne sont pas assez secoués et battus. L'esprit comique arrive en dansant ; c'est Carnaval. Toute majesté doit donc être piétinée ? Que signifie cela ?

L'homme a de l'esprit ; tous les maux qui lui sont propres, tyrannie, fanatisme, guerre, sont d'esprit. Selon la langue commune, qui ne se trompe pas plus que les fêtes, l'esprit est éminemment ce qui se moque de l'esprit. Cet avertissement pique au vif. Tous les genres du sérieux, du pédant et de l'important en sont offensés. Mais ne pensons point tant aux autres ; la moindre pensée est aussitôt gâtée par le sérieux, le pédant et l'important. Quand on pense que la politique de l'univers est une continuelle colère, on s’étonne moins que le jugement ne s'y montre jamais. Tous sont assurés de leurs chères pensées. Après tant de siècles, nous ne savons pas encore nous servir de l'esprit ; c'est une arme dangereuse. Même le doute et la moquerie gardent de l'aigreur ; il y manque un dessus de gaîté, et une sorte de hauteur sans aucun sérieux, qui contemple et défait le château de cartes. Mais quoi ? Mathématiciens, physiciens, philosophes et politiques ont, tous, les yeux hors de la tête ; au lieu d'ouvrir des passages, ils bouchent tous les trous. « Avec un sac de plâtre, disait le maçon, on fait tenir pour dix ans une maison qui branle ». Ainsi, confondant les métiers, les penseurs plâtrent et replâtrent, au lieu de se fier à la partie croulante, qui est la bonne. Celui qui croit aux atomes, il ne pense plus l'atome. Les systèmes sont les tombeaux de l'esprit. La chance de Platon, chance qui est unique, est qu'il n'a rien plâtré ni replâtré. L'esprit s'envole, et le serf de pensée cherche vainement son maître, un maître par qui il puisse jurer. Or il faut jurer de ne point jurer. Celui qui se croit est sot. Tout notre travail est de percer des trous d'air en des erreurs énormes et massives. On le voit bien pour l'argent et le crédit, qui sont choses simples et inférieures ; personne n'arrive à comprendre tout à fait ce qui en est ; et chacun légifère. Il faut piquer le bœuf dogmatique.

À quoi ne travaillent pas ceux qui se disent sceptiques ; car leur conclusion est que rien n'est plus vrai qu'autre chose. Ne se fiant point du tout à l'esprit, ils laissent les erreurs comme elles sont. Ainsi ils amusent, et n'inquiètent point. Carnaval fait mieux que menacer ; il bondit, et couvre de farine mon beau costume et mon visage composé. Il change les masques, et rit. Tout le monde rit. Il y a des siècles que la grande comédie trouve grâce partout ; c'est qu'elle ose tout et dépose tout. Ce dépouillement veut être soudainement fait ; sans quoi ce qu'on laisse de costume s'irrite. Les hommes ne sont heureux que dans la position de liberté et d'égalité ; c'est le seul hommage digne de l'esprit. Mais il faut les jeter dans le bain.

Je ne sais si le militaire rirait ; on s'est moqué de tout ; on ne s'est pas moqué du militaire. Sérieux contre sérieux, au contraire ; c'est ce qu'il veut ; car le militaire finit par être plus sérieux que n'importe qui. La guerre nous gouverne par le sérieux ; il est défendu de rire d'un médecin, s'il est militaire. Nous nous vantons d'avoir surmonté toute majesté, tout fanatisme, toute religion ; et nous sommes écrasés et pilés comme des sauvages par le pouvoir le plus absolu peut-être qu'on ait vu sur la planète. Il tient les opinions comme les actions ; il s'est annexé la Mathématique et la Chimie, la Morale, la Théologie, la Statistique. N'essayez pas de tirer sur cette barbe. Il faudrait enlever le masque d'un seul coup. Mais peut-être Carnaval est mort.

Nouvelle revue Française, 1er février 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XI)

1935 SE IX « Masques »

1271

Le fruit des travaux nous plaît à voir, mais ne nous enchante pas. À vaincre la nature, on découvre qu'elle n'a point d'égards pour nous ; c'est comme un état de guerre entre nous et elle ; l'éboulement, l'inondation, la grêle savent bien nous le rappeler. Ce n'est pas qu'elle soit méchante ; bien plus simplement elle ne veut rien ; elle est mécanique et aveugle ; cette idée appartient à la maturité de notre espèce ; c'est une idée sévère ; c'est l'idée même du travail.

La chance nous ravit. C'est pourquoi le jeu de hasard plaît dès qu'on joue ; le plus sage y est pris. C'est qu'alors il ne s'agit plus de travailler ; il s'agit de poser une question à la pure nature, représentée par une distribution de cartes ou par un coup de roulette. Si nous perdons, ce n'est que hasard ; mais si nous gagnons, c'est une gloire. La coïncidence entre notre désir et la réponse des choses est comme une faveur de la nature, une entente secrète entre elle et nous. La chance suivie donne une sorte de délire ; nous sommes un fils chéri de la nature ; nous nous accordons avec elle comme par des fils invisibles. Au bout de nos doigts la carte souhaitée se montre. Selon mon opinion la passion du jeu, qui est une des plus puissantes, et peut-être incurable, se nourrit toute d'attendre ce merveilleux moment, qui finit par arriver, où nous sentons que les choses nous aiment.

Le sentiment religieux est peut-être tout entier fait de cette confiance au monde. Voyez les personnages d'Homère ; ils invoquent les dieux, mais ils guettent en même temps quelque présage tiré du vol des oiseaux, ou bien un coup de tonnerre. Qu'il y ait communication entre leur désir et les choses, ils sont heureux. Ils inventent le miracle, ils le racontent. Par exemple un songe favorable ; ou bien un conseil d'ami qui ranime leur courage ; ils croient alors que quelque dieu a pris cette forme ; c'est toujours s'assurer la complicité des vents et des eaux. Telle est la belle époque de la religion ; dès que le miracle se fait rare, la foi n'intéresse plus que l'âme toute seule ; la foi renonce à ce monde-ci. Espérer une juste récompense, c'est se soumettre à la loi du travail. Nous aimons mieux la pure grâce. Les jansénistes s'appliquaient à ne plus rien comprendre aux desseins de Dieu ; en quoi ils étaient païens, et hommes pour tout dire. La faveur a un bien autre prix que la justice.

Dans le monde des hommes on peut compter sur les services qu'on rend ; pas un n'est perdu. Telle est la méthode virile, la méthode du travail. Mais on aime mieux plaire, plaire sans savoir pourquoi, plaire sans l'avoir mérité. On est plus fier de la chance que du talent. Le poète est un homme qui joue sur la nature aveugle ; il s'y fie ; il gagne quelquefois. Un beau vers est un miracle de nature ; il nous prouve que notre corps n'est pas l'ennemi de nos pensées. Et le musicien, non moins que le poète, distingue très bien ce qui lui est mystérieusement révélé de ce qu'il doit à son industrie. L'invention géniale est comme l'aigle homérique qui soudain venait, à point nommé, confirmer des pensées. C'est toujours être favori du monde. La faveur d'un roi est aussi du monde ; car être aimé, c'est s'accorder avec cette partie de l'homme qui nous est aussi inexplicable que le vol d'un oiseau selon nos pensées. Aussi le vrai courtisan ne cesse jamais de guetter les signes ; il ne pense pas à servir. L'amoureux est une sorte de courtisan ; il ne tient pas à mériter ; il tient même, en un sens[[1598]](#footnote-1599), à ne pas mériter.

Nous voulons toujours dire que ce qui plaît dans l'œuvre d'art c'est ce qui est raisonnable et calculé ; mais cette partie des œuvres est trop froide[[1599]](#footnote-1600) ; ce qui est bien construit, bien peint, bien rimé, c'est toujours travail. Ce qui nous[[1600]](#footnote-1601) ravit, ce qui fait le prix des belles œuvres, c'est au contraire ce qui évidemment n'a été ni prémédité ni même prévu, comme telle réplique au théâtre, qui jaillit de la nature même et s'accorde à miracle avec ce que la raison pouvait attendre de mieux. C'est raison, mais c'est nature. Cela coïncide avec ce que nous espérions, mais cela vient par des voies inexplicables. Et pareillement ce qui plaît dans une peinture c'est ce que le peintre n'a pas voulu et n'a pas pu vouloir ; c'est une grâce de nature. L'œuvre d'art est un miracle d'une seule fois, mais durable. Ici se trouve la révélation véritable ; et peut-être n'y eut-il jamais sur la terre d'autre dieu que la statue, par la disproportion entre le projet et l'effet, qui est propre au beau. Un temple vide se trouvait objet d’adoration par le même mouvement, qui créait aussitôt un dieu invisible. La religion ne serait jamais autre chose qu'une réflexion sur les statues et les temples. Et ce mouvement est juste, car le beau témoigne que la nature nous est amie. Tout rabattu, il ne me paraît pas que les hommes, les dieux et les prières aient changé beaucoup depuis les anciens fétiches.

10 décembre 1930

La Psychologie et la Vie, janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XII)

1935 SE LXXXII « La chance »

1272

J'ai souvent souhaité que l'on entendît, dans nos assemblées politiques, la voix du simple bon sens ; je veux dire par là quelque discours d'un Paysan du Danube. Oui, un mépris du succès et des belles phrases, une vue directe des problèmes, enfin une solution ouvrière, en prenant ce mot dans tout son sens. Le fait est que celui qui essaie de parler paysan est toujours quelque rentier qui n'a jamais tenu la bêche ni la charrue. Et ceux qui représentent l'ouvrier sont tous des doctrinaires aux mains blanches. Quand, me disais-je, verrons-nous à l’œuvre des idées courtes peut-être, mais réelles, des idées sortant toutes neuves du travail et de l'outil ?

Les idées d'un homme, ses manières de dire et de résoudre, ses respects, ses attentions, son genre de prudence et d'audace, tout cela dépend toujours du métier qu'il fait. Non pas du métier qu'il a fait. Je ne crois pas beaucoup aux traces que le métier laisserait dans le corps ; je crois bien plus aux attitudes actuelles, aux mouvements actuels, au costume actuel. Un député, même s'il sort des champs ou de l'usine, aura bientôt des opinions de député, car c'est un métier d'être député. Au travail de persuader, on prend bien vite une idée étrange des difficultés, des moyens et des solutions. C'est exactement devenir bourgeois, et ce mot est plein de sens. Quiconque vit de persuader est bourgeois ; un prêtre, un professeur, un marchand sont des bourgeois. Et au contraire le prolétaire est celui qui, en son travail ordinaire, bute seulement contre la chose ; tels sont le laboureur, le terrassier, l'ajusteur ; on ne persuade pas l'écrou, ni le caillou, ni le trèfle. Ici, contre l'obstacle même, naissent des idées courtes, mais efficaces. Chacun les remarque et souvent les admire dans les conversations de hasard. Il n'est pas rare que de telles idées, que je veux appeler ouvrières, règlent le budget d'une petite commune.

J'avais fait le tour de l'église neuve, non sans penser à l'autre église, si bien assise sur la terre, et que les obus ont mise en poudre. J'admirais les belles tuiles brunes dont on avait couvert le toit, et j'étais choqué de ne point retrouver cette riche couleur sur le clocher tout en pierre, telle[[1601]](#footnote-1602) une pyramide. Et comme je communiquais à un paysan cette idée de peintre, il me répondit : « C'est nous qui l'avons voulu ; non, point de tuiles là-haut ; nous savons ce que cela coûte ; une tuile qui tombe en casse quatre. » Voilà un exemple d'idée ouvrière, et je crois que toute la politique serait meilleure par de telles idées. Seulement[[1602]](#footnote-1603) le métier de député change tout l'homme, et fort promptement. Adieu ouvrier, adieu paysan ! Le meneur d'hommes, quel qu'il soit, apprend bien vite un autre art qui ne concerne plus les tuiles, mais les hommes. Il se plaît à cette autre physique, miraculeuse. Et il est vrai que les difficultés passagères tiennent aux hommes, et que l'éloquence y sert plus que les mains ; toutefois, au fond[[1603]](#footnote-1604), les véritables difficultés viennent des choses, que nous avons toujours à vaincre par industrie, et l'existence politique oublie ces choses-là. Tout se dépense à persuader.

Autant que je puis savoir, les Soviets ne sont pas gouvernés selon des idées ouvrières, mais bien plutôt selon des idées administratives. Parler, délibérer, persuader, tel est le travail politique en ce régime-là comme dans les autres.

Or, le mal n'est pas de délibérer, de venir au vote, de rédiger des circulaires, procédés aussi anciens que l'homme, et dont on ne peut se passer tout à fait. Le mal, à ce que je crois, c'est qu'à ce métier on prend d'autres idées qui sont des idées de préfet, de ministre, de roi. Idées bien anciennes ; finesses connues ; je pense que les ministres des Pharaons les savaient déjà. Un renard de politique me disait : « Écrire ce qu'on veut proposer et faire accepter ; garder l'écrit dans sa poche ; disputer d'autre chose et de tout jusqu'à ce que l'assemblée soit à peu près morte de fatigue. Alors lire le papier ; c'est le moment. » Or, il arrive que ce papier soit bon et juste ; mais ce n'est point la question. Ce que j'ai remarqué, c'est que ceux qui parviennent à cet art de conduire les assemblées perdent bientôt tout ou presque tout de ce qui leur permettait de rédiger une résolution raisonnable et juste. Le bon sens est partout, excepté au sommet. Ésope l'esclave est très sage et son maître est fou. Par bonheur cela n'est ni sans exceptions ni sans remèdes. Il faut[[1604]](#footnote-1605) premièrement comprendre par quelles causes tout gouvernement est médiocre ; car, faute de comprendre, on désespère ; d'où d'énormes et ruineuses sottises dont la guerre est le plus admirable exemple.

*La Lumière*,10 janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XIII)

1934 ECO XXXIII

1273

Spinoza dit : « Dans nos entretiens gardons-nous de dépeindre les vices des hommes et leur esclavage ; ou que ce soit fait très sobrement. Largement au contraire sur la vertu, c'est-à-dire sur la puissance ; et le plus possible se mouvoir, non par la crainte et l'aversion, mais par la joie ». Voilà un beau texte pour prêcher. Il est facile d'abaisser, mais il est sain d'admirer. La misanthropie est une maladie ; mais de ce jugement, qui a lui-même une teinte misanthropique, je me relève en prenant l'humeur dénigrante comme une erreur énorme. Je n'ai pas compris d'abord le trait de génie de Molière, nommant misanthrope celui qui ne sait pas aimer selon la joie. Célimène tient ferme en son être ; elle vit, elle surmonte, elle combat à son poste ; elle vaut mieux qu'on ne croit ; elle ne le dit pas ; elle ne saurait pas le dire ; mais elle attend qu'on le devine. Alceste n'est pas celui qui la confirmera dans son être à elle ; il ne voit que ce qu'elle n'a pas. Aimer c'est soutenir, deviner, porter le meilleur de ce qu’on aime. Et c'est la joie qui est le signe de ce sentiment héroïque. Alceste est mal parti.

Un Alceste bouillant m'aborde l'autre jour en me disant, comme bienvenue : « Que d'être vils[[1605]](#footnote-1606) en ce monde ! » À quoi je répondis : « Oui ; mais que de braves gens ! » Il en convint. Or, ce sont les mêmes. A l'axiome trop connu de Hobbes : « l'homme est un loup pour l'homme », Spinoza répond que l'homme est un dieu pour l'homme. Mais il est vrai que le dieu se cache dans des nuages bien noirs. « Qu'il est difficile, a écrit La Bruyère, qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Si vous voulez là-dessus vous donner un exercice profitable, je vous propose deux livres, qui sont très ennuyeux si l'on veut, et qui sont très nourrissants si on leur ouvre crédit. L'un est *La Nouvelle Héloïse*; l'autre est *Wilhelm Meister.* Si vous faites serment de les aimer, vous trouverez amplement de quoi les aimer. Sinon, non. Cette disposition à payer d'abord de bonne volonté, à payer avant de recevoir, si vous l'avez une fois fortifiée, elle vous aidera en toutes vos lectures. Et si vous arrivez à lire les hommes comme les livres, cela vaudra une cure à Vittel ou à Carlsbad ; car la malice est beaucoup dans nos maladies.

Cela, chacun le sent et l'éprouve. Mais où est la racine de l'idée ? En ceci, que l'être positif de chacun est beau et bon, et que ses défauts ne sont point de lui. Idée que Spinoza a connue en Dieu ; mais, même sans ce grand détour, on peut comprendre qu'un être ne vit pas par ce qui lui manque ; et le trésor de sa vie, œuvre précieuse et unique, c'est à vous de le trouver. S'il se met en colère, ce n'est pas de lui ; c'est que ce monde l'attaque ; c'est que quelque mouche le pique, comme on dit si bien. Et, comme il ne manque pas de mouches, il ne manque pas non plus de grimaces sur la vivante statue ; mais la grimace n'est point l'homme ; autrement il faudrait dire qu'il ne fait que mourir. Le même Spinoza a écrit que nul n'est détruit que par des causes à lui étrangères. Seulement, comme tout être est en lutte et péril, c'est à nous de démêler à travers ces apparences, le vrai visage, et disons l'âme, que Spinoza définit comme l'idée du corps. Je trace un peu cet aride chemin, mais non sans récompense, à l'usage de ceux que trop de pensée a brouillés avec les hommes et avec eux-mêmes aussi. Il s'agit de passer au-delà ; et je dis seulement, comme à l'athlète : « Nul ne sautera pour toi ».

Or, je remarquais, ces jours, que les hommes savent bien se jeter à l'admiration, dès qu'ils le peuvent. Ils vont là tout droit, comme à un air respirable. Ils composent leur grand homme ; ils le portent à bras. Tant qu'il est vivant, et surtout si on le voit de près, c'est difficile, par toutes les grimaces étrangères qui le recouvrent. Mais quand il est mort, la légende se fait, et se moque de l'histoire. Où est le vrai ? J'ai voulu bien entendre qu'il faut s'aider de soi en cette recherche. Car il y a le vrai des choses, qui diminue l'homme ; mais le vrai des choses n'est pas le vrai de l'homme ; et le vrai de l'homme, il faut le porter à bras.

*La Lumière*, 17 janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XIV)

*Minerve*, XXXVI, « Le vrai de l’homme »

1274

Deux lieutenants, à Fleury, c’était dans les mauvais jours de Verdun, abandonnèrent, avec ce qui leur restait d’hommes, une position qu’ils jugeaient intenable. On les fit fusiller par leurs propres soldats. C’était l’ordre. Si le chef suprême était à portée de voir et de juger, il ferait fléchir l’ordre ; ou plutôt, comme César ou Bonaparte, il s’élancerait et tous le suivraient. Aussi voit-on que, dans les anciennes batailles, c’était la mort du chef qui terminait tout. Napoléon pouvait encore suivre les mouvements de ses grandes armées ; il voyait l’effet des ordres qu’il donnait ; il saisissait le moment d’une manœuvre, ou d’un coup de bélier. Il était dans l’action. Turenne fut tué. Le grand Condé risquait sa vie.

On se fait difficilement l’idée d’un chef de guerre qui entend à peine le canon, qui connaît et décide par trois bureaux, qui n’a pas vu la guerre, qui ne peut pas la voir ; et qui, hors de la boue, de la faim, de la soif, du froid, et des éclatements volcaniques, décide de faire retraite ou de tenir jusqu’à la mort. La volonté est alors abstraite ; la tête est comme séparée du corps. Supposez une tête qui connaîtrait son propre corps, qui jugerait les blessures, mais par connaissance seulement, sans éprouver la douleur, vous concevrez le chef de guerre tel qu’il est maintenant. Il serait puéril de blâmer ou de s’étonner. La guerre étant ce qu’elle est, le commandement ne peut être autre. Il n’agit directement que sur des chefs encore abstraits, et seulement par la disgrâce. Ces seuls mouvements, s’ils sont prompts et irrévocables, de proche en proche se transforment en une énergie tout à fait inhumaine. Parmi les rares paroles du général en chef, on rapporte celle-ci : « Toutes les troupes sont bonnes si elles sont bien commandées ». Voilà un jugement à proprement parler. Il ne s’agit pas de savoir si c’est vrai ; le chef décide que c’est vrai ; il veut que ce soit vrai ; s’il se tient ferme et inébranlable là-dessus, il fait que ce soit vrai. Cette pensée est de grande portée ; je n’en connais point qui recouvre aussi exactement le grand mécanisme. Les autres pensées, celles qui voudraient remonter de l’action au chef, invoquant l’obstacle et la fatigue, sont annulées par là ; elles n’ont pas même audience.

On a admiré comment des paysans, des marchands de cravates, des comptables, se changeaient bientôt en d’irréprochables guerriers ; c’est qu’ils n’avaient pas le choix. Il fallait être un héros ou n’être rien ; rien et moins que rien. L’homme s’adapte merveilleusement ; l’homme a des ressources dans le désespoir ; il se fait selon l’étroite place qui lui est laissée. À tous les degrés de la grande machine, chaque homme a dû se faire aussitôt selon sa place, ou ne plus être. Le plus haut poste ne donnait pas plus d’aisance ; il n’y avait point d’autre choix qu’entre être et ne pas être. La volonté se forge dans la nécessité même, autant que l’homme a le choix, l’homme est faible.

On voudrait comparer ici les valeurs, et décider s’il était plus difficile, et plus admirable, d’être chasseur à pied ou général en chef. Ce sont des idées d’enfant. La situation de guerre écrase tout et nivelle tout. Chacun fait son métier. C’est un métier d’aller à l’assaut, comme de téléphoner ou de compter des munitions. Il n’y a point de valeurs. L’état de guerre efface les différences par ces simples mots : « Il le faut ». La décision de reprendre ou non le terrain perdu, doit dépendre d’un homme qui n’y risque pas sa vie ; c’est ainsi ; cela ne peut être autre ; et tous les jugements qui s’élèvent au-dessus du métier sont perturbateurs. D’où un genre de pensée strictement militaire qui étonnera toujours. Qui apporte ici ses sentiments et sa bonne volonté s’aperçoit que sentiments et bonne volonté sont présupposés et forcés ; le zèle n’est pas bien vu ; il n’est pas même vu. Et même celui qui trouvera un sauvage plaisir aux actions de guerre sera aussitôt suspect, par cette manière de disposer de lui-même ; car, enfin, s’il n’y trouvait plus de plaisir ? Sur ce point du jugement, il n’y a plus qu’à parler d’autre chose ou ne rien dire.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XV)

1275

« J'ai vu naître, dit Castor, beaucoup d'inventions industrielles, petites et grandes. Qu'il s'agisse de cycles ou de faux ivoire, c'est toujours la même chose. On vend d'abord comme on veut, on demande des ouvriers et des ingénieurs. On gagne, et le résultat est qu'il y a bientôt dix usines quand il en faudrait une, et dix ouvriers pour un, et dix ingénieurs pour un. Le bon sens n'est pas écouté ; il ne peut l'être ; car chacun espère bien que c'est le concurrent qui sera ruiné. C'est le temps de la publicité ruineuse ; cette autre industrie se gonfle ; et c'est déjà spéculation, puisqu'il suffit de persuader pour gagner. Le jeu sur les valeurs, remarquez-le, n'est que l'art de la publicité en quelque sorte sublimé. On sait bien, du haut en bas de l'édifice, que tout ne sera pas vendu ; seulement chacun compte vendre[[1606]](#footnote-1607). Quels que soient les besoins, l'industrie les dépassera toujours ; et le chômage est au bout. Heureux agriculteurs !

- Mais, lui dis-je, par le même raisonnement on fera aussi trop de blé, trop de vin, trop de bœuf ; il faut bien qu'ici encore l'élan dépasse le but. Trop de fruits, trop de légumes, trop de conserves, cela peut se voir. Non pas trop pour les besoins, trop pour que l'agriculture enrichisse son homme. Ainsi il y aura des chômeurs de la charrue et de la bêche.

- Je vois, dit Castor, une différence, c'est que l'ouvrier d'industrie qui ne trouve pas à vendre ses cycles ou ses briquets meurt de faim. L'éleveur et le laboureur ne meurent pas de faim. Ici on n'attend pas la nourriture d'un échange ; on l'a tout de suite. Avec trois champs, un pré, un jardin, une vache, des poules et des lapins, le père de famille n'est pas assuré de s'enrichir ; mais la soupe fumera deux fois par jour sur la table. En nos climats il faut guerre ou pillage, ou des impôts insensés, pour que le laboureur soit privé de la partie du salaire qu'on ne peut attendre.

- Oui, la faim, lui dis-je, n'attend pas ; au lieu qu'on peut faire durer un vêtement, une bêche, une toiture.

- Et par cette raison même, dit Castor, celui qui produit un excédent de nourriture trouvera toujours à l'échanger. Au lieu qu'un marchand de livres ou de phonographes peut cesser de vendre par un simple effet d'imagination ; il suffit que les gens se croient pauvres.

- Ainsi, lui dis-je, il faut que ce mouvement tant de fois décrit, de la charrue à l'usine, trouve maintenant sa contre-partie. Cela aussi dépend de l'opinion. Si les ouvriers d'usine s'étaient réservé une maison et un champ, comme font les maçons, ils pourraient traverser, pauvrement, mais non misérablement, les heures difficiles. Et n'ai-je pas lu qu'il y a en France des régions incultes, des champs en friche, des fermes abandonnées ? L'État, au lieu de payer les chômeurs, ce qui est une opération absurde, ne pourrait-il acheter ces terres abandonnées et y occuper les chômeurs utilement pour eux et même pour lui ? On parle de ces choses ; il faudrait les faire.

- Comment, dit Castor, comment déciderait-on promptement, lorsque les jugeurs haut placés sont surpris et dépassés toujours en leurs prévisions, tout autant que les plus naïfs acheteurs de titres, tout autant que les escompteurs les plus rusés ? Et pourquoi un ministre gouvernerait-il mieux la France qu'il ne gouverne sa propre bourse ? Mais, sur le sujet du retour à la terre, j'ai encore une autre idée, c'est qu'il est plus facile de faire un ouvrier d'un paysan, qu'au contraire de remettre à la bêche un praticien de la lime. Il n'y a qu'une paysanne qui sache tirer profit des poules et des lapins. Je n'ai jamais vu qu'un amateur réussisse dans les champignons ou les escargots ; les plantes et même la terre sont aussi des bêtes capricieuses ; il faut revenir à la coutume et apprendre la patience et l'avarice. On aime mieux attendre et battre le pavé. Heureux les peuples qui ont une large assise de paysannerie ! C'est une bien vieille chose que je dis là ; mais c'est une bien vieille coutume aussi que de manger. »

*La Lumière*,31 janvier 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°2, février 1931 (XVI)

1934 ECO XXXIV

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931

1276

L'enfant vit dans un monde de miracles, et par une continuelle incantation. Il demande, il prie, il persuade ; c'est ainsi qu'il obtient ; tel est son travail propre ; voilà comment il gagne sa vie. Il le faut bien. L'enfant ne peut pas vivre de son travail ; il ne conquiert pas sur les choses ; il ne fait que jouer avec les choses. En revanche il prend au sérieux les hommes, et même trop ; d'eux toute sûreté et toute nourriture. Il s'agit de leur plaire ; mériter c'est plaire. On dit très bien que nos réelles idées nous viennent de notre propre expérience ; mais on ne considère pas assez que nos premières expériences sont de trompeuses expériences. Il n'est pas vrai que la tâche de l'homme soit de demander et d'obtenir. Ce qu'on obtient par grâce, ce qui circule de l'un à l'autre, serait comme néant si le travail s'arrêtait seulement un jour. La condition réelle de l'existence humaine est une lutte continuelle contre les choses et contre les bêtes. C'est une chasse, une culture, une construction, un transport à grand'peine, travaux qu'il faut toujours recommencer, parce que l'homme consomme et use, et parce que la nature vient toujours à l'assaut.

Cette dure nécessité, l'enfant ne peut en former l'idée. Aussi cette idée n'est point dans les contes, où au contraire les palais, les diamants et les fruits naissent d'un coup de baguette et disparaissent de même. Tout dépend des paroles magiques et des puissances magiques. Aladin est soudainement riche par sa lampe. Or ces premières leçons, ces leçons menteuses, je suis bien sûr que tout homme les a reçues, dans le temps qu'on le portait à bras. Mais la leçon redressante, celle qui vient du travail réel, celle qui fait sentir le poids, la résistance, le frottement, la fatigue, et le prix du temps, je sais bien que tous les hommes ne l'ont pas apprise. Il y a de grands enfants. Nous sommes gouvernés par de grands enfants. Les ridicules et emphatiques leçons de sagesse nous viennent d'hommes qui n'ont pas mûri, qui ne savent rien. Cette puérilité explique assez bien les maux humains. Nos sages montent dans un train de luxe, munis d'un permis qu'ils ont obtenu par gentillesse, comme font les enfants. Cependant les cheminots bourrent le caillou et changent les rails ; le forgeron martelle ; le mineur creuse. Mais qui pense à cela ? Il ne s'agit que d'obtenir une place dans le Pullmann ; il n'en coûte qu'un sourire, ou une flatterie, ou un article de journal. Monnaie de singe, comme on dit énergiquement.

Or ces grands enfants se disent administrateurs, juristes, arbitres en toutes choses. Ils sont fidèles, dévoués, honnêtes à leur manière. Ils ne prennent point ; seulement[[1607]](#footnote-1608) ils reçoivent, sont reconnaissants et se croient quittes. Et en effet on ne demande rien de plus aux enfants. Mais un homme doit savoir ce que c'est que l'argent, l'achat, l'échange. Il ne peut recevoir un chèque comme il recevrait un bouquet. Or[[1608]](#footnote-1609), aux yeux du grand enfant, tout est grâce, tout est cadeau. La richesse s'extrait des riches comme d'une carrière ; et non par la pioche, mais par les paroles. D'où vient cette richesse, quelle en est la source première, combien de coups de pioche réels dans un billet de mille francs, ce sont des questions qui ne viennent jamais à l'esprit de nos grands enfants. Ils demandent, ils plaisent, ils obtiennent ; leur pensée ne va pas plus loin. Ainsi la politesse, la générosité, les grâces du cœur, et enfin tous les fruits de la bonne éducation ne les préservent[[1609]](#footnote-1610) nullement de voler sans s'en apercevoir ; cela dépend de l'occasion, et non pas d'eux. Aladin frotte sa lampe ; et admirez dans la fiction ce souvenir du travail ménager, dont l'enfant est témoin, et qui lui semble un jeu ; Aladin frotte sa lampe, et se procure ainsi toutes sortes de biens. À qui fait-il tort? je vous le demande.

10 mars 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XVII)

1934 ECO 38

1277

Le prodigue est une tête creuse, qui essaie le pouvoir de l'argent, mais qui ne cherche pas à comprendre d'où cela vient. Il joue avec de grands secrets ; il trouble profondément l'ordre du travail et du commerce, mais il ne s'en soucie guère ; ainsi la probité, s'il en garde, pousse sur un creux, et n'a pas de bonnes racines. L'avare, tout au contraire, est un penseur fort sérieux ; et il ne peut être autre. C'est un homme qui cherche la sécurité et le solide ; or il se trouve dans cette étrange situation d'être appuyé principalement sur des signes, c'est-à-dire sur des promesses. Qu'est-ce que pièce de monnaie[[1610]](#footnote-1611) ou billet de banque, si ce n'est promesse ? Et ce qui est promis c'est toujours du travail. L'oisif peut transmettre des titres et des promesses, mais ce n'est pas lui qui tient les promesses. C'est ainsi que l'avare, seul en son réduit blindé, pense à la société des hommes, et, sautant par-dessus les cercles de politesse et de frivolité, écoute les métiers, écoute les pas de ceux qui se lèvent avant le jour. Il écoute, et il comprend que ce mouvement matinal est ce qui sauve la richesse. Il se lève lui-même avant le jour, et, comme Grandet, il cloue lui-même une planche à son escalier. Grandet chantait en travaillant ; c'est qu'il sentait profondément que tout travail s'ajoute sans erreur possible à la masse des richesses, à cette masse en mouvement sur laquelle sa propre puissance est fondée.

L'avare ne peut en rester à cette idée qu'en échange de l'or on a ce qu'on veut. Il ne le peut, parce qu'il aime l'or. Ce qu'on aime, on arrive toujours à le comprendre, et en quelque sorte à le percer d'une attention véhémente. Que peut-on attendre du billet, et même de l'or, si la disette vient ? Et d'abord, que peut-on attendre de l'or si l'incendie détruit les ateliers et les magasins ? Il ne faut qu'une négligence pour que le tas des provisions soit réduit, ce qui diminue évidemment le pouvoir de l'or. Il ne faut qu'une autre négligence, plus abstraite, en ceux qui ont charge de l'ordre, pour que la peur s'en mêle, la peur pire que le mal, et pour que les signes de la richesse se changent en un peu de cendre, comme dans la symbolique bourse du diable. Oui, à travers les portes d'acier, et sans toucher aux verrous, ces choses impalpables, le crédit et la panique, ajoutent à ma richesse ou au contraire m'en retirent quelque chose. Profonde méditation. L'avare est politique. L'avare pèse comme une richesse la prudence des autres.

La prudence administre ; la prudence ne produit rien. L'avare se joint par la pensée au cercle actif des métiers. Le désordre là et le doute là, c'est le plus subtil des voleurs. L'homme qui se lasse de son travail, ou qui seulement ne l'aime point, cet homme prend dans ma bourse, sans allonger le bras. Si tous les métiers s'arrêtaient ? Cette pensée n'est pas tant menaçante pour la vie même que pour la pensée chérie ; car l'avare vit de peu ; c'est sa pensée qui est exigeante ; c'est la richesse contemplée, non employée, qui est atteinte la première ; c'est son dieu qui est offensé. Aimer et penser, c'est un travail qui mène loin. Quel que soit l'objet aimé ou pensé, il faut que le champ des méditations s'élargisse. Il faut que l'avare se représente l'engrenage des travaux mordant bien, et les hommes contents. L'esprit avare sera socialiste, s'il est esprit.

Je veux dire que, sous le nom de Capitalisme, il arrive que l'on pense deux choses tout à fait opposées, savoir le bénéficiaire, qui consomme follement sans jamais remonter à la source des richesses, et l'avare véritable, qui tout au contraire consomme peu et honore le travail. Il est à peu près clair à mes yeux que les signes de la richesse, seulement accumulés et contemplés, n'appauvrissent personne. Il m'est tout à fait clair qu'un train de luxe, un avion, une parure de dentelle, appauvrissent tout le monde. Le Capitalisme ne serait donc qu'une idée abstraite et assez creuse ; et la négation du Capitalisme serait creuse et abstraite au même degré.

15 mars 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XVIII)

1934 ECO XXXIX

1278

Les puissances n'ont point d'idées. Chateaubriand s'en étonnait ; il ferait de même maintenant et toujours. Au centre de la puissance on trouve toujours quelque Charles X massif et impénétrable. L'idole gouverne parce qu'elle ne bouge pas, et parce qu'elle n'entend rien. Il faut comprendre ces fastueux cortèges où chacun à sa place est une idole. Un huissier à chaîne est bien autre chose qu'un flatteur ou un approbateur ; simplement il conserve son apparence ; il ne pense que chaîne et mollets ; et le porte-queue pense à garder sa distance. La technique militaire repose sur les intervalles et alignements ; elle craint par-dessus tout l'enthousiasme, et les hommes à idées. Approuver est inconvenant ; cela signifie qu'on pourrait blâmer. Les esprits remuants sont ramenés au badinage. Tardieu plaisait aux militaires. Mais quelques-uns ont le souvenir d'un discours officiel où la doctrine de Marx était prise à partie ; ce n'était rien.

Il importe que ce ne soit rien. Les idées ne restent jamais tranquilles ; elles se réfutent fort bien elles-mêmes. Ce qui fait vivre une idée, c'est une contradiction hardie, formulée, qui la porte à une idée plus profonde ; ainsi réfuter c'est comprendre, et c'est confirmer. Un homme qui s'est essayé à la technique du pouvoir, par alignement et défilé de masses musculaires, hommes ou chevaux, ne porte plus son attention à autre chose. Louis XIV aimait par-dessus tout passer en revue le régiment qui était à lui. Cet ordre est tout l'ordre. Les idées reviennent toutes là. On trouve quelquefois, dans le haut des subalternes, des hommes qui font semblant de penser ; mais le plus haut pouvoir se garde de ce détour inutile. Tout est discipline ; et, comme a dit l'oracle : « Quand on veut entrer dans une équipe, on ne doit point dire du mal des camarades ».

La pensée est révolutionnaire ; il n'y a qu'elle qui le soit. Et, à première vue, elle devrait vaincre. N'est-elle pas ce qui invente moyens et machines, et ce qui place le coin justement où il faut ? Oui, quand il s'agit de changer les choses, par exemple de jeter un pont ou de creuser un tunnel. Aussi tout est révolution permanente dans les machines. Mais quand les choses à mouvoir sont des hommes, tout change. La pensée les éveille, et ne peut les mouvoir qu'en les éveillant ; seulement[[1611]](#footnote-1612) la pensée éveillée est merveilleusement divisée contre elle-même. Un hérétique ne fait pas une Église, il en fait cent et mille ; presque autant que d'hommes ; car, ce qui est posé par l'hérésie, c'est le droit à l'hérésie ; tout homme pensant use de ce droit ; il commence par là. La pensée fait aussitôt des égaux, qui se doivent respect ; ainsi tous sont chefs, et il n'y a plus de chef. L'esprit anarchique est au fond de l'esprit révolutionnaire ; on peut le craindre et vouloir s'en détourner, mais cela n'avance pas beaucoup. Car que peut-on enseigner, en ces entretiens où se prépare la résistance, sinon le libre examen ? Et comment repousser l'objection quand on est soi-même objection ? On entend crier partout : Unité ! Unité ! mais ce cri est le cri des pouvoirs, parce qu'ils ne pensent point. L'unité se fait par des discours vides et toujours les mêmes. Il y a une forte scène de Rabelais : thèse en charabia ; contradiction en charabia ; conciliation en charabia par le très sage Pantagruel lui-même, qui a compris le jeu. Cette raillerie énorme va au fond des choses. Au reste la messe est chantée en latin.

Ésope avait déjà bien plus d'idées que son maître. Le malheur des esclaves qui pensent, c'est que chacun d'eux a son idée, et comprend que l'on contredise. L'unité ne peut se faire que par la colère ; c'est ce qui fait qu'on voit naître aussitôt, sous la division des doctrines, la division de l'humeur. On voit bien que Trotsky n'a pas d'ennemis plus intimes que les socialistes révolutionnaires ; et comment voulez-vous que ceux qui sont sans idées ne gouvernent pas ceux qui ont des idées ? Telle est la force de l'huissier à chaîne et à mollets, qui pense chaîne et mollets et qui ne pense rien d'autre.

*Nouvelle Revue française*, 1er mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XIX)

1934 POL XXXV

1279

Des chefs temporels, on en trouve autant qu'il en faut. Mais il n'y a pas beaucoup de chefs spirituels. Ce grand poète, académicien par hasard, est un chef spirituel, par le savoir, par l'inspiration, par la sévérité sur soi, par cette sorte d'Olympe où il se retire. Ainsi l'on attendait quelque vue transperçante, sur cette guerre si bien cachée et cuirassée, sur cette guerre qui brave la pensée. Or, rien ne s'est montré, rien qu'une horreur qui est commune à tous, et qui seulement accable.

« Bah ! me dit l'autre, qui est un fantassin lettré, que pouvait-il dire de plus ? Et la place d'un vrai poète est-elle à l'Académie ? L'Académie n'est-elle pas une association pour le semblant et pour le faire croire ? Si l'esprit entre là, c'est comme s'il mourait. Et nous en voyons la preuve une fois de plus ».

Je ne sais. Il me semble que l'esprit doit savoir vivre partout. Si l'on attend que le monde des hommes soit déblayé de semblant et de faire croire, on attendra toujours. À décrire simplement la chose comme elle est, on gagnera ; mais il faudrait prendre les sots comme des sages seulement endormis ; mépriser ne conduit à rien.

« Comment, dit l'autre, iriez-vous dire, en pleine Académie, qu'un général est un homme qui ne se bat point ? Iriez-vous dire que le combattant est pris entre deux feux, dont l'un ne manque jamais son homme ? C'est impossible, et il faut commencer par ne pas entrer à l'Académie ».

Oui, et prêcher seulement les convertis. La position d'un académicien est difficile ; en cela elle est bonne, et c'est la nécessité qui aiguise la pointe. Vous avez exprimé des pensées d'énergumène. Cela plaît aux uns et déplaît aux autres ; et rien n'est changé. Oui, vous voudriez savoir ce que j'aurais dit en ce lieu et devant cet auditoire. Supposition fantastique ; et sachez que rien ne remplace la difficulté réelle ; c'est elle qui rend ingénieux. Je veux bien esquisser pourtant une sorte de discours à l'Académie. Ne vais-je pas tout naturellement comparer l'ancien chef de guerre, celui qui s'élance le premier, au chef de ce temps-ci, tel que l'ont fait d'invincibles conditions, le nombre, l'armement, l'étendue des combats ? Et n'est-il pas évident premièrement que notre chef ne porte pas d'armes, et qu'il n'en a pas besoin ? N'est-il pas évident que l'énergie qui lui est propre s'exerce non pas contre la menace qui vise sa propre vie, mais contre une volonté aussi abstraite que la sienne, et qui agit, elle aussi, par plans, ordres, sanctions ? Dire que le chef ne peut pas et même ne doit pas connaître, par expérience directe, les obstacles, les périls et les souffrances, c'est dire ce que tout le monde sait. Expliquer que cette volonté séparée, et qui commande sans faire, élève, tout compte fait, le courage humain jusqu'à un degré de résistance et de patience qu'Alexandre et César ne pouvaient concevoir, c'est expliquer un peu la durée de nos guerres, et le prix qu'elles coûtent. Les bandes de Wallenstein n'auraient pas joué longtemps ce jeu. Ces pensées, que l'on découvre sans peine, doivent changer un peu l'éloge que l'on fait d'un maréchal. Le maréchal lui-même n'y peut rien. Il sait ces choses aussi bien que moi.

Vous attendez l'autre idée, plus périlleuse encore, car il s'agit maintenant du combattant. Et il ne s'agit pas de dire qu'il cède à la peur, toujours cherchant un passage pour la révolte ; car ce n'est pas si simple. Je vois seulement ceci, que les efforts que l'on exige de lui dépassent un peu ce qu'oserait l'héroïsme d'un Bayard, et qu'il faut une contrainte vigilante qui presse et foule encore le courage, et en tire un peu plus qu'il ne donnerait. D'où il résulte une résignation et un esprit de sacrifice à peine concevables, mais toujours joints à une colère difficilement contenue, dont le chef doit s'arranger, et qu'il peut même vouloir ignorer, laissant à d'autres de rencontrer le noir regard de l'exécutant, et d'y trouver pour eux-mêmes une raison encore plus pressante de se faire tuer. J'esquisse seulement ; je néglige des nuances ; si je parlais à des académiciens, je serais plus exact à mesurer ces mouvements rebondissants qui, finalement, dans un système bien fait, lanceront contre l'ennemi les projectiles et les hommes. On se fait difficilement l'idée de ce que pourrait l'esprit captif, au milieu même de ses ennemis, si seulement il ne s'abandonnait point. Il faudrait être soi-même lié au poteau, et chanter cet autre chant de guerre.

« Ce serait beau », dit le fantassin.

*La Lumière*,7 mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XX)

1939 SM2 XLIX « Le penseur à l'Académie »

1280

On dit[[1612]](#footnote-1613) qu'en certains pays on se sert du blé comme combustible, alors qu'en d'autres pays on manque de pain. L'intelligence vient buter là. Il faut donc que celui qui a du blé à vendre soit bien mal informé. Mais est-ce vraisemblable, quand on voit que des nuées d'intermédiaires ne cessent de proposer partout ce qui est à vendre, et de rechercher partout ce que l'on est sûr de vendre ? Sans[[1613]](#footnote-1614) compter que les nouvelles font le tour de la terre en moins d'une minute. Et dire que l'argent manque pour payer, c'est, il me semble, ne voir que les signes. Nul n'échangera du blé contre de l'argent, s'il n'est pas assuré d'avoir, par cet argent, quelque produit dont il a besoin. Au fond, on n'échange que produit contre produit. Ce n'est pas encore assez dire ; on n'échange que travail contre travail, et c'est la journée moyenne de travail qui est l'unité de valeur. J'échange un sac de blé contre un phonographe, cela veut dire que, pendant que j'ai produit un sac de blé, et les heures de travail peuvent être comptées assez exactement, l'autre a fabriqué et réglé un phonographe ; ici encore on peut savoir combien d'heures de travail sont enfermées dans la petite boîte qui chante, en comp­tant tout, depuis le travail du mineur jusqu'à celui du planteur de caoutchouc. Au reste, il n'est pas nécessaire de tout compter. L'enchère publique, qui ne cesse pas, et dont toutes les voix sont portées aussitôt en tous lieux, assure l'exact échange d'une heure de travail contre une heure de travail. Chacun comprend que, si par une meil­leure organisation, le phonographe vient à coûter une heure de travail de moins, cela signifiera qu'il faut donner moins de blé, moins d'œufs, ou moins de drap, pour le payer.

Ce n'est pas sans intention que j'ai rassemblé, sur un marché réduit à deux personnes, le marchand de phonographes et le marchand de blé. Car il se peut que le marchand de blé ait déjà le meilleur phonographe, ou bien qu'il n'aime pas la musique ; au lieu qu'il faut manger tous les jours. Il y a bien une sorte de faim de musique, qui est un besoin naturel ; aussi les hommes ont toujours chanté ; mais on peut vivre sans phonographe. Il y a mille manières de persuader, de conseiller ; mille manières, et le haut-parleur lui-même, qui est un phonographe, d'entretenir ce besoin de phonographe qui n'est pas naturel. Toutefois[[1614]](#footnote-1615) si la mode change, dans le moment même où la fabrication des phonographes occupe des milliers d'ouvriers, voilà des journées de travail qui ne seront pas payées. Et moi, détenteur de blé, je n'échangerai pas mon blé contre cette multitude de phonographes ; je le brûlerai plutôt ; petit profit, mais préférable à un profit nul.

Rétablissez maintenant la circulation des produits et de l'or, supposez transports, information, crédit, et les fabricants de phonographes travaillant à pleines journées. L'hypothèse que le phonographe ne trouve plus d'acheteurs se traduira par ceci que les fabricants de phonographes n'auront plus d'argent pour acheter du blé. La même chose se produira s'il y a seulement trop de phonographes. Et remplacez ce phono­graphe symbolique par des avions, par des autos, par des téléphones, par des appa­reils de vision à toute distance, par des salles de cinéma, par des dancings, par la masse des produits dont on peut se passer. Qui dira si on en fabrique trop ? Qui le dira, sinon ce blé brûlé pour cuire la soupe et faire la lessive ?

D'après cela, il me semble qu'un état socialiste, c'est-à-dire qui réglerait la fabri­cation d'après les besoins, devrait assurer son existence d'abord, en se réglant sur les besoins naturels, attendant toujours d'avoir produit[[1615]](#footnote-1616) le nécessaire avant de penser au superflu, et prenant garde que vanité et frivolité ne viennent troubler l'économie natu­relle. Cela ferait une Salente assez sauvage, mais bien nourrie, riche de nécessaire, pauvre de superflu, régulatrice des justes prix. Seulement si l'État socialiste ne rêve qu'avions, cinéma et publicité, selon la frivolité capitaliste, alors, à quoi bon changer ?

*La Lumière*, 7 février 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XXI)

1934 ECO 35

1281

Il arrive souvent qu'un grand de la terre se rapproche des paysans et artisans, et retrouve dans leurs discours le pur bon sens, si rare dans les hauts. Il arrive moins souvent que l'esclave trouve à admirer dans le maître ; ou bien, ce que l'esclave admirera dans le maître, c'est une sorte d'enfance, une ignorance, une naïveté. Au reste, il n'en peut être autrement. L'homme s'instruit par la sévérité du maître, et encore mieux par le contact de la chose, qui n'a point d'égards. Je plains ceux qui trouvent toujours leur dîner fait. Certes ils pourront montrer un certain goût et une certaine facilité d'apprendre ; mais ils apprendront mollement. Peut-être faudrait-il dire qu'ils acquièrent les connaissances, mais sans les rudes vertus qui font que l'on va jusqu'au bout de l'idée. Il ne manque pas de jongleurs d'idées ; mais le vrai penseur se reconnaît à l'encolure ; et Rodin fut bien inspiré quand il représenta son *Penseur* comme une forme rustique, chargée de matière, et adhérant au rocher comme un coquillage. Effacez l’inscription le Penseur, écrivez l'Esclave ; nul ne sera étonné. C'est l'esclave qui pense, et c'est le maître qui joue.

Le maître ne connaît guère celui qu'il emploie ; c'est qu'il le considère comme un instrument, principalement docile ; c'est qu'il rapporte à lui-même toutes les vertus de l'employé. Au rebours l'employé connaît assez bien le maître, car il l'explore, si l'on peut dire, avec prudence, n'ayant jamais la ressource de forcer, qui dispense si bien de penser. Je ne veux point dire que tous les esclaves aient du génie ; mais je crois que, toutes choses égales, le génie se développera mieux dans l'esclave, par une patience qui est de métier, par un silence qui est de métier ; et surtout parce que le mépris est alors long à acquérir ; au lieu que le maître commence par le mépris. Rassemblez et fortifiez les pouvoirs, vous n’aurez que de belles apparences, et une majesté vide. De l'autre côté, brassez tous les genres d'esclaves ; il en sortira des chefs véritables, sans aucun semblant, et soutenus par une masse de vertus résistantes et comme pierreuses, à l'épreuve des soucis, des fatigues, des douleurs. La pensée s'éveille mieux d'un lit dur.

Ainsi l'inégalité ne cesse de se corriger elle-même. Le fils du riche viendra aux folies du prodigue ; le fils du roi n'aura même plus la fureur de punir, qui seule fait durer les tyrannies. L'histoire, vue de haut, ne serait donc qu'une guerre d'esclaves, qui toujours dépose le maître. Et l'art de gouverner, si caché, si borné dans ses ruses, si énigmatique, ne serait qu'une ignorance massive, impénétrable, imposante par là, tant qu'on n'essaie pas. Comme dit un personnage de Claudel : « Ce gros Louis XVI, la tête ne lui tenait guère ». Mais il vient un respect pour ces idoles creuses ; le pouvoir est inexplicable ; voilà sa force. Il y a de la superstition dans l'obéissance ; et la Majesté a été inventée pour remplacer les vertus qu'on attendait.

Tout pouvoir viendrait donc d'en bas, et commencerait aussitôt à se faner par l'exercice. Dans le cercle de nos expériences, nous voyons que le tribun ne gagne presque jamais à être ministre, et que le syndiqué ne gagne presque jamais à être président. Il faudrait un chef qui par préjugé considérerait tout homme comme son égal. Cela ne se trouve pas une fois par siècle. Je compterais plutôt sur la sagesse de l'esclave, qui finira par comprendre que le pouvoir n'est sain pour personne. Je n'efface pas l'ambition ; cela ne serait pas terrestre ; mais je la conçois limitée dans les meilleurs par un recul vers la position de juge, qui fait la conscience de l'homme. J'imagine l'homme le plus populaire d'une ville disant : « Mon affaire n'est pas d'être député, mais de surveiller le député » ; et, de même, le député disant : « On ne m'a pas élu pour être ministre, mais pour surveiller les ministres. » De tels hommes, à tous les degrés, formeraient et formeront l'invincible opinion. Et maintenant même, lorsqu'on agite le seau, et qu'on voit comment ils courent à la pâtée, regardez ceux qui ne courent pas. Maîtres sans aucun pouvoir ; ce sens est le plus beau.

*La Lumière*, 14 février 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XXII)

1934 POL XXXIV

1282

« Si nous entrons maintenant dans les années de pénitence, comme on le dit, nous devrons nous nettoyer d'abord de cette publicité, qui est vanité. Toutes ces vitrines lumineuses brûlent à nos frais. Cette dépense de cuivre et de charbon ne nous donne pas un produit de plus, ni une lumière utile de plus. Que de journées de travail seraient récupérées si les utiles marchands prenaient le parti de chasser l'indiscret agent de publicité, marchant de clinquant et de poudre aux yeux. »

Je parlais à Castor, et sous les feux même d'une publicité évidemment ivre de soi. Mais Castor m'apaisa de la main. « Soyez prudent, dit-il. La publicité a des oreilles partout. Elle se vante de faire l'opinion. Certes elle ne fera pas que telle confiture, que je ne veux pas nommer, soit mangeable, ou que telle moutarde soit meilleure que les autres ; elle[[1616]](#footnote-1617) fera croire, si elle veut, que je n'ai plus un sou en caisse, et, si elle le fait croire, ce sera vrai ».

« Je vois bien, lui dis-je, que vous ne parlez pas tout à fait sérieusement. Quand un maître chanteur fait courir une petite feuille où il annonce que vous avez du plomb dans l'aile, vous n'achetez pas le chanteur[[1617]](#footnote-1618) ; vous le laissez mourir ».

« Vrai, dit Castor ; et tel est le fruit de patience et de prudence. Mais j'ai vu naître et je vois grandir une puissance d'opinion bien plus rusée et bien mieux armée. Essayez de fonder une ligue contre la publicité, vous serez accusé de diminuer le travail des mineurs, des métallurgistes, des électriciens, et dans un moment où le chômage est à craindre. Comment vous défendrez-vous ? »

« Je ne sais, lui répondis-je. Outre les ouvriers intéressés, j'aurais contre moi un peuple d'intermédiaires, ceux qui vivent d'offrir la publicité, et ceux qui vivent de l'accepter ; car l'employé supérieur qui choisit pour sa maison l'affiche rouge ou l'affiche verte reçoit une commission aussi. On est payé pour persuader, et payé aussi pour se laisser persuader. Ce monde des parasites fait une rumeur de belle apparence. Et cette ligue que je supposais pourrait bien être supprimée par loi ou décret, comme contraire au bien de l'État ».

« Plus vrai que vous ne pensez, dit Castor. Il n'est pas prudent de parler contre les armements ; cela inquiète un important commerce ; mais enfin les métallurgistes peuvent faire autre chose que des armes ; au lieu que l'agent de publicité ne sait faire que des affiches ; aussi se défendrait-il en désespéré. Nous[[1618]](#footnote-1619) n'en sommes pas là ; et le peuple des gobe-mouches n'est pas près de comprendre que c'est lui qui paie les illuminations. Il constate que tout est cher ; il s'en plaint ; mais il admire la publicité, cette fée moderne, qui l'accueille partout sous une voûte de lumière[[1619]](#footnote-1620). Les choses resteront ainsi longtemps ».

« Faute, lui dis-je, de vraies lumières ».

« Qu'enseigne-t-on[[1620]](#footnote-1621) ? répondit Castor. Laissons cette ligue mort-née. Allons aux racines. La coopération réduit les intermédiaires de toute sorte, et d'abord les frais de publicité. Vous savez aussi bien que moi que le système coopératif est capable de fonder, et fonde enréalité une république où il n'y aurait plus de chômage. Mais qui parle de cela dans les écoles ? Exigez donc qu'on en parle, qu'on explique amplement la chose, théoriquement et pratiquement. Vous serez approuvé ; de belles circulaires seront écrites, et rien ne sera fait. Pourquoi ? C'est que l'intermédiaire est maître d'opinions. C'est qu'il connaît très bien son métier de tendeur d'illusions. Qu'est-ce que cette erreur énorme qu'on nomme guerre, sinon le résultat d'une publicité effrénée ? Et cette autre erreur qui croule présentement sur nous, d'une richesse qui n'est faite que de signes ? C'est la publicité même. C'est la lettre lumineuse, blanche, rouge ou verte, qui persuade d'elle-même et de tout, par le seul brillant. Toutes les illusions forment un seul voile, qui enveloppe l'école aussi. Et le mauvais esprit, ainsi le nomment les marchands d'illusions[[1621]](#footnote-1622), ne fait qu'une feuille aussi, noir sur blanc, sous une pauvre lampe. Lutte inégale ».

*La Lumière*,21 février 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XXIII)

1934 ECO XXXVI

1283

L'histoire humaine, vue de haut, se divise en deux périodes. La première est immense et mal connue, si ce n'est par les résultats ; c'est l'âge de la technique, qui nous a transmis toutes les inventions qui comptent, le feu, la terre végétale, l'arc, le moulin, le blé, la vache, le chien, le chat, le treuil, la roue. Par quels tâtonnements ? On le conçoit à peine. La pensée des hommes ne se séparait point, alors, de l'outil et de l'action ; autrement, et si elle voulait se faire contemplative, elle était folle, fétichiste, magicienne, courant aux oracles. L'inventeur de l'arc n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire ; et, même quand il perçait son ennemi d'une flèche, il croyait encore que c'était un sortilège qui avait tué l'ennemi. Nous n'avons, de ce genre de pensée, que des restes informes, mais qui rendent tous le même témoignage. Et cela conduit à juger que la technique, quoique réglée sur l'expérience, et fidèlement transmise de maître en apprenti, n'a pas conduit toute seule à la science, et qu'enfin inventer et penser sont deux choses.

La seconde période, qui commence avec les disputeurs de l'ancienne Grèce, nous fait voir une pensée qui se sépare des métiers, et qui cherche en elle-même et dans ses propres débats intérieurs le secret des choses. Le fameux Zénon d'Élée s'était prouvé à lui-même que le mouvement n'est pas possible ; il concluait que le mouvement n'est pas. Ce genre de dérèglement est resté célèbre ; il fait rire. C'est pourtant le modèle d'une pensée qu'on doit nommer théologique, et qui a fait merveille jusqu'à ces temps-ci, prouvant que ce qui doit être est. Nous sommes à l'opposé du technicien, qui, construisant le bateau, le moulin, le treuil, se tient aussi près que possible de l'expérience et le nez dessus, mais n'en pense rien. Le théologien a fermé les yeux afin de mieux voir ; son expérience était ailleurs, dans le ciel de l'autre vie, d'où personne ne revenait. Cette étrange méthode, qui traitait de tout par plaideries pour et contre, n'a pas été stérile, comme on pourrait croire ; c'est elle qui nous a donné des idées et l'esprit d'examen. L'ancien fétichisme n'a cessé d'être nettoyé et purifié d'après l'idée absolue de ce qu'un Dieu se doit à lui-même. La morale universelle s'est dessinée. La Mathématique, qui est comme une morale de l'entendement, a développé ses étranges preuves, si attentives à mépriser l'expérience. Et nous savons que notre lumineuse et aventureuse physique est sortie de là, donnant au levier, au treuil et au moulin comme une seconde naissance, et, par la théorie de ces anciennes machines, ouvrant sur le monde des vues raisonnables, de théologie tempérée par l'expérience.

On a remarqué que nous entrons dans un nouvel âge technique. Et soit. Mais il n'est pas à croire que cet âge ressemblera à l'âge de l'arc et de la voile. Car l'esprit humain est bien mieux éclairé sur ses propres démarches, et bien plus disposé à comprendre ce qu'il invente. Certes la division entre l'idée et la technique se voit à cru dans nos usines, où la plupart exécutent sans penser. Mais, si sommaire que soit l'instruction que l'on donne à l'exécutant, comparez-le à l'inventeur de l'arc ; vous trouverez dans l'ajusteur, le fondeur, le mineur, le terrassier de notre temps une étonnante philosophie, en partie morale et politique, en partie cosmogonique, bien supérieure à celle du chasseur sauvage. Assurément la liaison n'est pas encore faite entre l'idée et le métier ; le riveur pense à la justice, et rive selon la coutume apprise. Mais il ne se peut point que l'idée théologique purifiée ne se pose pas enfin sur le métier, d'une manière que je ne puis dire, et qui[[1622]](#footnote-1623) sera quelque chose de neuf. Il me paraît, en tout cas, que ce qu'il y a d'attentif, de sincère, de résolu, d'agissant dans le métier passera dans les idées, qui en ont grand besoin ; et que par ce chemin, non encore parcouru, la pensée prendra terre, et perdra ce caractère d'utopie, qu'elle a gardé de la théologie. Penser et juger comme on rive, ce sera sans doute le privilège de l'homme nouveau. Il me semble qu'on en voit des signes.

*La Lumière*,28 février 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°3, mars 1931 (XXIV)

1934 ECO XXXVII

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931

1284

Une constitution politique, de quelque nom qu'on l'appelle, ne se fait jamais selon un projet ; bien plutôt, semblable en cela aux organismes naturels, elle s'adapte, et produit elle-même ses moyens de défense. Au reste, le droit tout entier se fait et se change par des expériences continuelles. Dans chacun des jugements rendus ici ou là, il se trouve une grande part de routine, une naturelle paresse, et un petit éclair de sagesse. Tout cela ensemble prend place dans l'énorme répertoire de la jurisprudence ; les précédents s'accumulent, et font loi avant qu'on y pense ; quand on y pense, tout est fait. Telles sont les lois ; et comme Montesquieu l'avait vu, ce sont des lois naturelles. Nous croyons qu'il y eut un Lycurgue ou un Solon qui fit des lois toutes neuves ; la légende est toujours ainsi et trompera toujours. Je suis assuré que ces hommes très sages regardèrent seulement comment le peuple vivait, produisait, échangeait, et firent seulement passer l'usage dans la loi. Le génie de Napoléon n'a pas inventé le Code Civil ; il a traduit en lois les coutumes de nos provinces, c'est-à-dire une longue pratique, une pratique dormante qui n'ouvrait que rarement un œil. Ne vous trompez pas au juge ; il sait très bien quand il peut dormir ; il s'éveillera au bon moment.

Cet esprit, tout alourdi de nature, contrebalance utilement l'esprit abstrait, qui est l'esprit fou. L'esprit fou, c'est l'esprit gouvernant qui s'aperçoit que le beurre est trop cher, et qui annonce que tout cela va changer. Les vaches n'en vont pas moins de leur pas tranquille, et le vacher prend toujours le pas des vaches. C'est ainsi que le troupeau des intérêts suit ses mille chemins, sans s'occuper beaucoup de ces lois qui naissent tout armées, non pas du ventre et de la poitrine, mais de la tête, hélas, du grand Jupiter. Ainsi un peuple a une constitution comme un individu a des yeux, des oreilles, un nez. Chaque peuple a son visage, où tout s'ajuste ; et vous n'allez pas dire qu'il faudrait un nez un peu plus long ; ne touchez pas au nez ; il faudrait changer tout. Mais qui donc a travaillé ici ? Qui donc a contribué ? Tous ont travaillé, comme le terrassier qui choisit un manche de pelle contribue à courber, façonner et polir la forme juste.

Je pensais à ces lois de santé comme je lisais les procès-verbaux de la Commission d'enquête, qui sont réels, qui sont humains, qui éclairent tout. Non pas comme ces immenses enquêtes, à forme statistique, qui font paraître des déserts inhumains ; mais ici un détail conduit à un autre ; et le lecteur moyen en apprend plus en une demi-heure sur la politique et sur la finance qu'il ne ferait en des ouvrages dogmatiques, et en y usant dix ans de sa vie. C'est que la Commission d'enquête est un outil de circonstance, ou ce qu'on appelle un moyen de fortune. L'outil a la forme de la chose ; il se trouve appliqué juste au point de difficulté. L'esprit fou voulait prédire que par ce rustique moyen on ne ferait rien, on ne saurait rien. Le fait est qu'on sait tout. La lumière éclaire largement les choses et les hommes. On demande où cela mène, et quelles sanctions suivront. Mais le lecteur moyen se moque des sanctions ; la lumière suffit ; je dirai, bien mieux[[1623]](#footnote-1624), qu'elle instruit les coupables eux-mêmes ; on les voit qui pénètrent dans leur propre pensée ; ils s'arrêtent devant l'ombre qu'ils portent ; ils ne savaient pas qu'ils étaient ainsi faits. Et voilà ce qui arrive d'une assemblée qui théoriquement devrait faire des lois, et qui ne peut. Toujours est-il qu'elle est assemblée, et qu'il s'y fait un travail réel et imprévu. L'opinion réelle finit par s’y exprimer, moins dans les votes comptés que dans les discussions ; moins encore dans les discussions que dans ce genre d'enquête, où le bon sens fait plier la loi apparente, d'après une loi réelle et non écrite. Il n'y avait qu'à laisser aller ces terribles monologues, d'un magistrat, d'un financier, d'un journaliste. La république radicale n'a même pas à les juger ; ils se jugent. Cela est Platonicien. Quand on croit en avoir fini avec la pensée, c'est à ce moment-là qu'elle se montre.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXV)

1934 POL XXXVII

1285

L'actionnaire reste pensif devant le total des frais généraux. Les affaires grossissent, et le bénéfice maigrit. Telle est la malice de l'organisation. Et cela paraît en gros caractères dans l'État, où nous voyons que les surveillants les plus hauts placés fixent premièrement leurs salaires, qui sont de très beaux salaires. Dans l'enseignement public, par exemple, celui qui fait travailler est mieux payé que celui qui travaille. Ce genre de patron salarié est un produit de l'organisation. Il a un bureau, il reçoit, il écrit, il voyage ; il invente lui-même son travail ; et toutes ses combinaisons sont à double fin ; il pense à faire travailler les autres et à augmenter son propre salaire. À quoi je le vois affairé et agité. Mais il faut croire que le métier est bon, car on s'y pousse.

Cet esprit des Hauts Salariés s'est infiltré aussi dans l'industrie. C'est qu'il n'y a pas[[1624]](#footnote-1625) de raison pour que le grand patron ne soit pas à lui-même son plus haut employé, et pour qu'il ne réserve pas à ses fils et neveux les bonnes places dont il dispose. Il vaut bien mieux être payé cent mille francs que d'attendre sa part des profits. Les frais généraux augmentent ; mais il en est des frais de l'organisation comme du prix du cuivre ou du charbon. Il faut ce qu'il faut. Et quiconque organise se vantera d'un loyer ruineux ; toujours les frais généraux. Il y a une sorte d'enchère de ce côté-là qui est mal connue ; ce genre d'homme multiplie ses dépenses ; il déclame contre la vie chère, et finalement crée cette opinion que cent mille francs sont tout juste le pain de l'organisateur. C'est une manière d'élever comme sur le pavois le minimum du traitement fixe. C'est ainsi que la confrérie des Patrons Salariés s'élève vertigineusement, multipliant les bureaux d'étude et de statistique. Tel est notre grand cerveau ; et c'est lui-même qui nous dira si nous sommes riches ou pauvres, et pourquoi.

Il y a longtemps que j'ai soupçonné que la commission et la publicité, sources des folles dépenses, finiraient par ruiner toutes les entreprises, sans exception. Car l'ancien principe de l'avarice, qui visait toujours à réduire les frais généraux, doit faire place au principe contraire, qui va à les augmenter, puisque c'est là-dessus que vit l'organisateur. Et, hors quelques escompteurs sans vanité, qui sont restés crasseux, je crois que toutes les banques périront par le brillant des dépenses préalables. Gagner sur l'affaire avant de savoir si l'affaire gagne, voilà sans doute le secret de ces fortunes énormes sans aucune consistance. Mais ce sujet est enveloppé d'une obscurité redoutable. Tout le jeu est de tromper l'actionnaire réel, et aussi bien l'ouvrier, par le dehors de l'organisation.

Toujours est-il que cette méthode fleurit merveilleusement dans toute entreprise soutenue par l'État, et dans l'État lui-même. Un ministre d'ancien régime disait que plus on dépense plus on est riche. Et, depuis, plus d'un haut organisateur l'a pensé sans le dire. D'où nous pouvons admirer, comme une sorte d'enseigne lumineuse, les cinquante milliards de notre budget. Cinquante milliards de surveillance et d'organisation ! Cela est pris sur le travail. Ainsi, en admettant que les méthodes modernes aient un bon rendement, ce qui est loin d'être évident, toujours est-il que le bénéfice ne redescendra jamais jusqu'au producteur réel. Celui-là est dépouillé d'avance.

Quand l'État est patron, c'est-à-dire organisateur du travail, ce mal est au comble. L'organisateur foisonne, et le bénéfice est réduit au strict entretien de la force de travail. Les Russes n'ont pas inventé ce système ; simplement ils font ce qu'on a toujours fait chez nous et partout où l'organisateur règne. Un de ces jours, nos Messieurs réclameront le droit de grève pour les travailleurs russes ; et ce sera assez plaisant. Car n'ont-ils pas organisé eux-mêmes tant qu'ils ont pu contre le droit de grève chez nous, et leur rêve avoué n'a-t-il pas été de placer les travailleurs devant une organisation raisonnable et admirable, devant une armée de techniciens, de surveillants, et de comptables, apportant un budget de l'affaire aussi incompressible que notre budget public. Les Russes font comme nous ; ils dépensent d'abord.

10 avril 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXVI)

1934 ECO XLI

1286

L'Europe est grosse. L'enfant donne déjà des coups de pieds. Que sera l'enfant ? Guerre ou révolution ? On le saura quand ce terrible enfant viendra au monde. Toujours est-il que ce germe se développe selon une loi intérieure. Selon que nous, chétifs, nous nous accorderons à sa forme, il nous sauvera ou nous brisera. C'est ainsi que Beethoven enfant était déjà Beethoven, croissant et se fortifiant par les choses et les hommes ; mais non pas selon les choses et les hommes ; selon lui. L'histoire se fait de même, et ne nous demande pas permission.

C'est ainsi que parle le prophète, qui est poète. Et j'aime le prophète. Mais à la prophétie je secoue les oreilles comme le célèbre âne rouge, que l'on ne peut atteler. Des êtres comme Vinci, Michel-Ange, Beethoven, Gœthe, Hugo, je les aime ; je les prends comme ils sont. Toute parcelle de leurs œuvres est à leur ressemblance. Je n'y vais pas choisir, ni gratter, ni effacer. Comme je voyais ces temps-ci en Platon et Aristote, deux vieux amis à moi ; ils sont parfaits l'un et l'autre et sans reproche ; ils diffèrent comme la rose et l'œillet ; je ne veux point choisir, ni préférer ; encore moins corriger. Je leur sais gré de leur être. Et par ce chemin j'essaie de savoir gré à tout homme de son propre être. Autant qu'un homme est lui-même, qu'il ne cède point, qu'il n'imite point, je le vois beau. L'artiste va là tout droit ; par sa vertu d'être soi il met au jour la vertu de chaque être. Une nature, autant qu'elle est forte, est bonne et juste. C'est pourquoi de ce qui pousse et grandit par sa propre loi, j'attends quelque bien. Je ne veux pas mutiler, je veux aider et délivrer.

Mais je ne respecte pas les métaphores, ni les êtres de raison, comme on dit. Une nation n'est pas un être ; une révolution n'est pas un être ; ce ne sont que des pailles au vent. Léviathan n'est ni beau ni sage. Léviathan c'est l'association, c'est le bureau et le président ; c'est l'opinion commune, qui n'est de personne, et qui n'est rien. C'est la statistique, c'est la moyenne ; c'est l'ordre et la discipline ; c'est l'imitation de tous par tous ; c'est le stérile esprit de commandement et d'obéissance ; c'est le rapport extérieur, qui de tout homme fait une chose. Léviathan, c'est le sergent-major. Lisant Spinoza, qui certes est un être, je me disais qu'il y a des essences inflexibles, livrées à un océan de hasards. L'histoire est un océan de hasards.

Cette prédestination, qui fait les génies, je ne vais pas la transporter aux peuples, êtres de rencontre. Hegel, qui a si fortement posé l'homme pensant et agissant, glisse de là à parler de l'esprit d'un peuple. Mais ce n'est qu'une métaphore. Je la refuse. Et pourquoi ? C'est que je ne trouve point de tissu vivant entre les individus, de[[1625]](#footnote-1626) tissu vivant qui puisse faire un être, un peuple pensant. Intérêts, industries, constructions, voies de communication, provisions, archives, ce ne sont que des choses, des parcelles d'or, de papier, de fer, de pierre, disposées ainsi, et qui pourraient être disposées autrement. Il ne faut pas soumettre l'homme à l'outil. Ces liaisons mécaniques qui font un peuple, n'en attendez pas pensée ou œuvre. La tête manque. L'unité n'est que d'accumulation. Un grand peuple sera une grande caserne, ou une grande usine ; de toute façon une grande administration ; toutes les idées périront là, comme nous voyons qu'en une association avec statuts l'idée périt aussitôt, et la mécanique annule l'homme.

Croire à cela, c'est mal croire. Respecter cela, c'est mal respecter. Il n'y a de fatalité historique que parce qu'on y croit. Il faut résister aux prêcheurs. Si les hommes croyaient en l'homme et ne cherchaient pas l'esprit où l'esprit n'est point, ils s'arrangeraient de politique comme ils s'arrangent des éléments, les détournant et soumettant par leur industrie. Ils feraient l'histoire, ou plutôt ils la déferaient, sans respect ni religion. Fausse grandeur, d'un homme ajouté à un homme comme chose à chose. L'Océan est grand, mais l'homme y navigue. Épictète disait : « Tu as peur de toute cette grande mer ; il ne faut pourtant qu’une pinte d'eau pour te noyer. »

*Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXVII)

1934 POL XXXVI

1287

Si l'on pouvait observer les mouvements des nerfs, des muscles et du sang dans un homme qui se pique ou se brûle par mégarde, on apercevrait une suite de sauts de grenouille qui vont de la partie au tout. Il n'en peut être autrement, puisque le choc nerveux rebondit d'abord à partir des centres inférieurs, et réveille les muscles par zones de plus en plus étendues, avant que le tout puisse gouverner les parties, ou, en d'autres termes, avant que le haut du cerveau renvoie des excitations équilibrées et comme tempérées les unes par les autres. Voilà en gros ce que j'observerais du dehors, dans un homme rendu transparent pour moi. Si c'est de mon propre corps qu'il s'agit, il arrivera que je sentirai toutes ces choses, mais seulement quand le centre principal entrera en jeu ; c'est dire que je sentirai d'abord un grand tumulte des muscles et du sang, une défense commencée, un trouble total, d'où je démêlerai ensuite, par une exploration active et prudente, la douleur de brûlure ou de piqûre en un point déterminé. Les esprits attentifs remarqueront que lorsqu'ils se trouvent réveillés par quelque cause, c'est d'abord leur propre tumulte qui les réveille, c'est-à-dire les premiers mouvements de la défense. Bref, c'est toujours une alarme musculaire qui nous avertit, ce qu'exprime très bien le sursaut. Dire que la sensation n'est qu'une abstraction du sentiment, c'est dire la même chose. Et, de toute façon, il est évident que moi, le tout, je ne puis avoir mal à la main si le tout n'est pas ému de ce mal. Si l'on appelle peur ce sentiment de ma propre agitation, on pourrait dire que je sens tout ce que je sens sur un fond premier de peur, dont j'ai ensuite à démêler un objet, une lésion, une action utile. La peur sans cause, l'alarme pure, serait donc le premier état de toutes mes pensées sans exception.

J'ai mis en avant, et en abrégé, ces choses assez obscures, afin de rétablir la timidité en sa place. Il est dans l'ordre que nous ayons peur sans savoir d'abord de quoi ; nous sommes éveillés par notre propre peur, et notre peur, comme pensée, est d'abord la peur de la peur. Quand nous avons découvert l'objet et essayé l'action, la peur se change en crainte. La crainte mesure et pèse ; l'action nous détourne de penser à nous. Chacun sait par mille expériences qu'un danger connu, si redoutable qu'il soit, nous trouble moins qu'une peur sans cause, et qu'enfin l'action nous délivre de peur, surtout l'action difficile et que nous savons faire.

La timidité se développe dans l'attente, parce que, ne pouvant ni agir utilement ni percevoir distinctement, nous éprouvons alors en notre corps une agitation diffuse et qui se nourrit d'elle-même. Ce sont de faux départs, en quelque sorte. Par exemple, je commence une conversation qui a de l'importance pour moi ; mais, en l'absence de l'interlocuteur, je ne puis la continuer ; je ne trouve point d'objet. Je joue du piano sans piano, et autres choses de ce genre. Toutes ces actions sont commencées et arrêtées, et recommencées. C'est une lutte diffuse des muscles contre eux-mêmes, non sans répercussion sur le sang, qui est comme chassé de ces organes durcis, et lancé dans les parties molles. Et l'on dira qu'il est bien sot de prendre cette agitation comme une peur, et d'en souffrir comme d'une peur ; mais j'ai mis en avant une sorte de préface, afin de faire entendre qu'une telle agitation est exactement la peur, et que la peur toute pure n'est rien d'autre que le sentiment de ce trouble sans raison ni remède. Disons qu'en somme la peur n'est jamais l'effet d'une pensée que nous aurions concernant les choses qui sont à craindre. La timidité serait donc une peur sans autre objet qu'elle-même, et la plus pénible de toutes par cela même.

On aperçoit les remèdes. Tous les genres de massages sont très bons contre la timidité ; tous les genres de gymnastique aussi. Si vous êtes condamné à rester en repos, alors appliquez-vous à vous mettre bien en repos ; on est plus timide sur un pied que sur deux. Il y a une méthode de détendre les muscles qui n'est pas méprisable, tout à fait analogue à cette attitude que l'on prend pour dormir. Mais la connaissance des causes est sans doute le meilleur remède ; car, comme la peur de la peur grossit la peur sans fin, au rebours, si l'on n'a plus peur de cette peur, et enfin si on lui refuse une pensée, elle n'ira pas loin. Ne pas présager de soi.

19 février 1931 (EH2)

La Psychologie et la Vie, mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXVIII)

1938 EH LIX « La peur sans objet » (*absent de EH1*)

1288

Pâques, c'est résurrection. Le brouillard fond, les sentiers au loin s'éclairent, la terre nue est criblée de rayons. L'ombre d'une aile m'invite au voyage. Les bruits ont des ailes ; ils bondissent dans un ciel d'argent ; c'est une idée naturelle en ce temps-ci de chercher en l'air des cloches qui passent. Les métaphores ne sont presque plus métaphores ; ce monde qui se réveille les porte toutes. La religion m'est aussi claire qu'un homme qui chanterait selon son plaisir. C'est le temps de se réconcilier, d'oublier neige, torrent et boue, de vivre selon la foi et l'espérance. J'ai très bien compris ; je n'ai pas besoin de votre sermon ; je le fais mieux que vous.

Ici tout se brouille. Une croix au carrefour. Que me veut cette croix ? Que dois-je comprendre ? Voilà une terrible métaphore. Vous l'adoucissez. Ce Dieu pendu semble dormir. Mais l'imagination serait en moi tout à fait morte si je n'arrivais pas à penser à ces mains percées, à ce poids du corps qui déchire les plaies, à cette honte d'un homme nu expirant aux yeux de tous. Par des clous, choses humaines ; sur une croix, chose humaine, charpente. La nature verse vainement sa lumière d'or. Je pense aux hommes. Où vont me conduire ces pensées-là ? Quel est cet autre sermon ? Étrange sermon. J'y entends les épreuves de cette vie, et l'assurance d'un dieu tout proche de moi ; j'ai compris ; ce dieu, c'est l'homme. Je veux bien me fier à l'homme, et prier l'homme. Mais, mon cher curé, vous ne pouvez pourtant pas me cacher tout à fait cette terrible histoire, d'un juste mis en croix par les pouvoirs. Si c'était une exception, nous l'aurions oubliée. On n'élèverait pas ce scandaleux signe aux carrefours. Tout le monde dirait : « Ce temps de barbarie et d'aveuglement est passé. À bas la croix ! À bas le supplice du juste ! » Et que pensera Monsieur le Préfet ? car c'est Pilate lui-même. Il est vrai qu'un préfet ne pense rien sur rien. Mais moi, que dois-je penser ? N'y a-t-il pas un violent contraste entre cette fête de la nature et ces maux humains, seulement humains, que vous voulez me rappeler en ce temps même de la Pâque riante ?

La commémoration en novembre, je la comprends ; car l'année meurt. Aussi ne s'agit-il pas maintenant des misères naturelles. Non. Mais plutôt, en contraste avec la joie et l'amour, on me représente ici les maux que nous préparent la peur, l'ambition, l'infatuation, la frivolité, l'avarice, réunies en leur conseil secret. Songez qu'il n'y a presque pas de délibération entre les puissances qui ne prépare[[1626]](#footnote-1627) des maux inouïs pour les meilleurs. Tranquillement, vertueusement, et déjà se lavant les mains, selon le geste éternel de Pilate. Tout cela la croix nous le jette au visage. Je m'étonne que César n'ait pas fait arracher toutes les croix. Mais ici César, si cette idée lui vient, montre étrangement les dents, en une sorte de rire ; car il sait bien que ses préfets et ses évêques ont porté les pensées humaines à ce point de confusion que les pouvoirs se couvrent de la croix, et que ce sont les amis de la justice qui arrachent les croix.

Cependant le signe parle. Au carrefour, il indique la route. Car la croix ne peut pas ne pas signifier premièrement l'aveuglement de César. Aveuglement d'institution, non de hasard. Ce n'est pas par hasard que l'ambitieux trouble la paix pascale et le grand serment d'amitié. Le juste prix, c'est ce qu'il nomme pauvreté ; et la paix sur la terre c'est son désert. Non qu'il pense jamais cela. Mais son suave désir et sa propre éloquence, si douce à son cœur, le persuadent de ceci, que le gain et la gloire sont bien aisément lavés du travail et du sang. C'est ainsi qu'à force de faire briller la croix d'or, il y efface tout à fait l'image du juste. Oui, à ce même soleil il fait briller sa croix, à ce soleil du printemps, à ce soleil des offensives, souvenez-vous.

*La Lumière*, 11 avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXIX)

1935 SE XV « La croix »

1289

Les temps glissent, les perspectives changent. Nous pensons à la guerre entre nations ; des livres sont publiés, des vérités se montrent ; l'examen de conscience se fait. Mais aussi le spectre de la guerre est comme nourri par toutes ces pensées. Cependant il se peut que les problèmes réels soient d'autre sorte. Un homme vif, et qui n'aime pas la République, me disait hier : « Il faudra bien que nous en venions au combat ; car toutes ces paroles que nous disons ne sont rien du tout ». Sur quoi j'imaginais des colonnes de terrassiers ou de maçons, lancées contre des chemises noires ou bleues. Les faits ne manquent pas ; briseurs de grèves aux États-Unis, victoires de la République allemande, Révolution prolétarienne en Russie, fascisme en Italie. Mais ces faits ne nous sont guère mieux connus que les campagnes d'Alexandre et de César. Effectifs, armements, subsistances, stratégie, tactique, tout nous échappe dans cette guerre des rues. Dans le peu que j'en ai vu, c'était au temps de l'affaire Dreyfus et en province, tout fut réglé par la mobilisation ; et la masse ouvrière n'eut qu'à se montrer pour réduire au silence ceux qui voulaient tyranniser. Ce que je remarquai, en ce temps-là, c'est que l'armée invincible ne fit point de dégâts, et rentra dans ses foyers, comme on dit, sans rien demander. L'expérience italienne prouve que les choses ne se passent pas toujours ainsi.

Ce qui est mal connu, c'est le recrutement, j'entends par ceux des chefs qui ont de l'argent à distribuer. Il se trouve dans les grandes villes une masse misérable et sans métier défini. L'emportement, l'espoir du pillage et une naturelle sauvagerie peuvent porter cette masse ici ou là, selon les premiers succès. Nous sommes ramenés au temps de Wallenstein, où le parti de l'ordre redoutait ses propres armées. L'art de discipliner de telles bandes tout en permettant beaucoup, ne ressemble guère à notre bureaucratique commandement, invincible par le sergent-major, Une autre guerre renaît, qui est à elle-même sa propre fin. Ici le temps de préparation manque, et les manœuvres et exercices. Tout l'effet vient de la surprise, et d'une soudaine cristallisation.

Un des avantages de cette armée improvisée, c'est l'hésitation inévitable de tout ce qui est police, devant une masse active qui n'annonce pas d'autres fins que les fins mêmes de la police. Une armée qui ne sait pas reconnaître ses ennemis est sans puissance. Et voilà un avantage immense pour tout fascisme.

J'en vois encore un autre, qui vient de ce que cette guerre des rues est toute d'embuscades. Un coup de main où l'on est six contre un peut toujours réussir une fois ; le succès répand la terreur, et les échecs ne comptent pas, outre qu'ils sont à peu près sans risques ; la peur d'être pris et jugé est peu de chose, comparée à l'effet visible d'un barrage de feu qu'il s'agit de traverser. Cette autre guerre ressemble aux anciennes guerres, et nullement à notre guerre mécanique. On y refuse la bataille rangée. Ce jeu convient à des hommes qui ont de l'imagination et des passions ; on ne pense au danger que lorsqu'on est dedans. La faiblesse du parti ouvrier est alors qu'il faut se jurer de vaincre ou de mourir. On peut être homme de main et de brillant courage sans être capable de cette sérieuse résolution de mourir. C'est ainsi que les chances du despotisme peuvent dépendre du climat. Ce qui réussit à Rome peut manquer à Berlin ou à Paris. J'ai bon espoir.

Quelqu'un m'interrompt : « Je ne vous savais pas, me dit-il, révolutionnaire à ce point ». La remarque est bonne, en vérité. Les tyrans préparent la révolution partout, ouvertement partout. S'ils avaient autant de puissance que de volonté, demain matin je trouverais les rues barrées, les réunions interdites, la presse mutilée et la matraque pour les mécontents. Ce beau projet ne manque que de force. Mais où donc aussi la force des radicaux ? Ils ne sauraient que gémir. Et moi, que ferais-je d'autre ? Nous oublions que la liberté ne se tient pas seule, et qu'il faut la porter à bras. Heureusement je vois arriver mon grand frère le terrassier, avec sa ceinture rouge.

*La Lumière*, 14 mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXX)

1290

J’ai déjà cité le mot étonnant du duc de Villeroy : « A-t-on mis de l’or dans mes poches ? » La frivolité militaire n’a jamais parlé plus clairement. Je dis militaire, parce que le noble duc tirait principalement ses revenus de Lyon, dont il était gouverneur et presque roi. Et l’on comprend bien que c’était en qualité de chef de force qu’il prélevait un tribut sur les banquiers, les marchands et les ouvriers. Trop heureux encore si on ne leur prenait pas tout ; car le chef de force, l’éternel Wallenstein, peut tout prendre ; et encore faire pendre celui qui fait mine de n’être pas content. Cette situation revient dès que la force est rassemblée. Il suffit d’avoir vu, en temps de guerre, comment les militaires occupent les maisons. Simplement ils choisissent ce qui leur convient ; les occupants sont refoulés.

Dans un petit village que je connais bien, et qui fut occupé par nos secondes lignes pendant toute la guerre des tranchées, il arriva ceci au commencement. Une troupe prit logement dans ce village ; tout fut visité. Un paysan gardait sa vieille mère dans une chambre reculée ; il refusa d’en ouvrir la porte ; il eut un geste vif, en homme accoutumé à être maître chez lui. Sur quoi il fut saisi, déporté à l’intérieur du côté de Tours, jugé sur le rapport des chefs militaires, et resta en prison dix-huit mois. Cette troupe était anglaise. Les habitants de ce village parlent des Anglais sans tendresse. On pardonnerait plutôt aux ennemis, parce que d’eux on attend le pire. Au fond la force est toujours la force. Le duc est toujours le même ; duc veut dire chef. Il reçoit la richesse comme une suite de la puissance. Sa pensée s’arrête aux signes, sans remonter au-delà. Tel est l’effet d’un rapport entre le travail et la force armée, rapport qui est aussi ancien que le monde des hommes. Un peuple laborieux est toujours à la merci d’une troupe disciplinée. Il faut troupe contre troupe ; et à celui qui protège les travaux on donne presque tout ; mais disons mieux ; il prend ce qu’il veut prendre, car la force est toujours la force.

Je suppose que ce paysan dont je parlais, dans sa prison, a réfléchi sur ces choses. Je suis sûr que le chef de guerre, c’était peut-être un adjudant, n’y a point pensé du tout. Le duc n’a rien su. Le duc ne sait jamais rien. Le pouvoir ne pense que pouvoir. Et il faut avouer que la troupe ennemie l’occupe assez. Tel est le régime contre lequel les travailleurs ne cessent de chercher quelque ruse. Tribuns, élections, contrôle, faibles moyens ; car le duc est toujours en guerre ; il a toujours quelque ennemi à montrer, quelque ennemi qui joue le même jeu. Et, parce que le duc paie insoucieusement ses intendants et ses collecteurs d’impôts, ses fournisseurs et ses flatteurs, ses avocats et ses poètes, le champ du travail est toujours lieu de pillage. Ainsi il se forme un immense dessus de frivolité, où le signe de richesse perd tout à fait son poids.

Cette frivolité est toute militaire ; elle ne peut être autre. Le prélèvement se fait sous l’épée. C’est pourquoi ceux qui demandent la paix demandent bien plus qu’ils ne croient. Ils demandent que le duc ne se paie point lui-même, et que sa part soit discutée comme on discute des prix dans un marché. C’est demander que la force armée soit, en tout lieu, moins puissante que ceux qu’elle protège. Tel est le désarmement, qui consiste dans une proportion intérieure à l’État, entre la force armée et la force du travail. Plus on s’en rapproche, et plus le signe, disons l’or, retrouve son poids et son sens. Plus on s’éloigne de cette proportion, plus au contraire le signe de richesse s’allège et voltige ; plus légèrement la frivolité reçoit, dépense, et joue ; plus se multiplie le monde des heureux parasites, sur qui l’esprit duc jette un peu de ses grâces. Aussi ne demandez pas quelle opinion ces parasites ont de la paix. Ils pensent duc ; ils n’ont point d’autre pensée.

*La Lumière*, 21 mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXXI)

1291

On parle de la guerre, et ce n'est pas pour en dire du bien. Soit. Mais je n'aime pas qu'on vise à côté. Un film de guerre n'est rien du tout, attendu que chacun sait bien que c'est une fiction, que c'est fabriqué, que ce n'est pas vrai. On s'attendrit là-dessus juste autant que sur les malheurs de Britannicus. Quand on y retournait réellement, quand on prenait le train des permissionnaires à la gare de l'Est, on était ému d'autre façon. Peur, désespoir, colère ; mais cela n'empêchait rien. Ne comptez pas que des images en mouvement sur un écran puissent beaucoup. On ne savait par où prendre la chose terrible, quand elle était. Mais que faire contre ce qui n'est point ?

Les horreurs de la guerre chimique sont du domaine de l'imagination. Quand on y pense, quand on s'applique à y penser, on arrive tout au plus à une peur de pensée ; ce n'est pas beaucoup. L'horreur réelle ne s'invente pas ; il faudrait avoir déjà le gaz dans le nez. D'autant que l'on s'accoutume bientôt à un danger simplement possible. Nulle femme n'a peur quand elle lave ses gants à l'essence, ou quand elle fabrique de l'encaustique. Qui donc imagine alors la chair brûlée, les longues nuits de souffrance, le supplice des pansements ? Est-il un homme, au volant d'une auto, qui se voie et se sente brisé et saignant ? Et vous voulez que cette faible imagination fasse encore la différence entre le gaz moutarde et le phosgène ! Y a-t-il tant de différence réelle entre un petit éclat d'acier dans le rein et un poumon brûlé ? Certains gaz vous brûlent les yeux ; mais plus d'un homme a perdu la vue, seulement par de petits cailloux lancés par une tape de mélinite. Et la mélinite est une pâte jaune parfaitement maniable. N'a pas peur qui veut. Un récit n'est toujours qu'un récit. Autrement il suffirait d'un accident de chemin de fer bien raconté pour vous détourner de partir en voyage.

Un camarade, qui n'est guère sensible à la peur, me disait encore mieux : « C'est détourner ; c'est effacer la guerre même ; c'est mettre à la place de la guerre un genre de malheur qui nous menace tous. Souffrir, mourir, c'est le lot commun. Belle affaire, si vous les rendez tous peureux ; ce ne sont point les peureux qui empêcheront la guerre ; les peureux laissent faire. Heureusement l'homme n'est pas peureux. C'est mon seul espoir. Que les hommes regardent la guerre en face ; qu'ils y voient un autre genre de blessure. Quoi ? Le mépris ; l'esclavage ; l'homme pris comme outil. Dirait-on pas, à entendre nos déclamations, que la guerre serait bonne sans les gaz et les avions ? Allons-nous dire que la guerre à coups de bâton serait supportable ? »

À la bonne heure ! Et nous voilà au centre. La guerre est l'extrême d'un mal politique contre lequel le citoyen ne cesse de lutter ; d'un mal qui ne cesse de renaître, qui nous menace à toutes les heures de la journée. Ce mal, c'est le pouvoir absolu, le pouvoir arrogant, le pouvoir enivré de lui-même. Il est partout ; il s'essaie ; il s'exerce à dépasser les limites ; il se plaît à les dépasser. Contre quoi tout homme digne du nom d'homme a deux armes. Premièrement, il se défie de son propre pouvoir ; il se surveille, afin de ne pas mettre un pied dans le camp des tyrans. C'est si facile, c'est si vite fait, c'est si agréable ![[1627]](#footnote-1628) Et, deuxièmement, il s'oppose à tous les abus de pouvoir, à tout ce que j'appelle cri du pouvoir, chose que chacun discerne aussitôt. Et que maintenons-nous à grand peine, sous le nom de République, si ce n'est une résistance concertée, publique, ouverte, de ceux qui ne veulent point du tout tyranniser contre ceux qui ne pensent qu'à tyranniser, contre ceux qui n'aiment dans le pouvoir que l'abus du pouvoir ? Et comme tous les tyrans ont l'œil sur la guerre, qui est leur suprême ressource, et leur renaissance et leur triomphe, ainsi les hommes libres ont l'œil sur la guerre, qui est toujours et absolument contre eux. L'œil sur la guerre, et sur les hommes de guerre, qui sont tous et absolument des tyrans qui mâchent le frein. Et cet œil de l'homme libre n'est pas tendre, ni peureux, ni tellement pacifique. Qu'on se le dise.

*La Lumière*,28 mars 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°4, avril 1931 (XXX)

1939 SM2 L « La guerre, ressource du tyran »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931

1292

La misanthropie ne mène à rien. Si vous vous défiez, vous serez volé. Si vous méprisez, vous serez haï. Les hommes se hâtent de ressembler au portrait que vous vous faites d'eux. Au reste essayez d'élever un enfant d'après l'idée, mille fois répétée à lui, qu'il est stupide et méchant ; il sera tel. Non pas peut-être autant que vous croirez ; car dans ces têtes rondes il y a des ressources. Mais il jouera comme un acteur ; il fera le méchant. Il y a un esprit de comédie entre les hommes, car les signes font toute leur religion. Un homme s'avance sous les feux croisés de cent spectateurs. Il donne la réplique qu'on attend. Si vous vous fiez à lui pour un rôle de traître, il dépassera votre attente. Il sera artiste de trahison. Tout homme est artiste. Les vices sont effrayants par cette perfection de l'acteur. Les sots sont sots exprès et admirablement. J'en connais cent, qui se font bêtes parce qu'on les croit bêtes. Tout enfant a fait cette expérience ; le visage sévère, méprisant, blâmant déjà, vous rappelle à une sorte de devoir ; vous êtes niais par politesse. À quelqu'un qui évidemment attend un mensonge, il arrive que l'on mente par une sorte de pitié redoutable. Le bourru aussi est un personnage ; s'il était doux, cela ferait scandale. Toute la tragédie du monde est jouée par des acteurs. Un homme seulement indifférent arrête tout net la tragédie. L'enfant insolent attend le reproche comme un droit ; le rôle de l'offensé n'est que trop facile à jouer. Mais prenez au contraire l'offense comme un bruit de nature et qui n'a pas de sens, vous verrez un changement étonnant.

Il n'est pas facile d'être indifférent ; et même ce n'est pas poli. Mais on peut faire mieux. On peut être assuré qu'un homme en colère vaut mieux que ce qu'il montre. Lui faire ce crédit, c'est seulement le prendre pour un homme. Les anciens disaient que les dieux avaient coutume de se déguiser en mendiants, vagabonds et loqueteux. Belle métaphore. Mais, en suivant cette idée, je peux aussi bien me dire que les dieux se déguisent en hommes irrités, injustes, traîtres, afin d'éprouver les sages. La métaphore me ramènera à une vue de sage. « Voilà, me dirai-je, un homme bien plus sage que moi, qui veut me faire croire qu'il est fou. Attention. Ne soyons pas dupe ». Belle défiance. Quand le petit esclave, interrogé par Socrate sur la géométrie, commençait par répondre précipitamment et sottement, Socrate secouait les oreilles, disant : « Tu ne penses point cela ; ce n'est pas ta pensée ». C'est qu'il prêtait à l'autre son propre esprit. Et que veut-on dire quand on reconnaît un homme, sinon que l'on reconnaît un esprit ? Je parle à l'esprit ; je lui parle plus d'une fois, comme à quelqu'un qui a le sommeil dur. Il me répond en rêve ; il me répond **[**à côté. Si vous ne cherchez que le faible plaisir de la conversation, cette épreuve suffit pour vous donner l'idée de votre supériorité. Mais cette idée est incertaine tant que vous ne secouez pas le dormeur. Cela pourrait bien être, penserez-vous, un dieu qui se moque de moi.

Dès que l'on pense à l'esprit, on se sent descendre ; ainsi l'on craint l'esprit ; et de là vient peut-être le trait d'esprit qui existe surtout dans l'imagination de celui qui craint l'esprit. C'est donc le moment**][[1628]](#footnote-1629)** de parler clair, et de réveiller l'homme en moi si je veux réveiller l'homme en lui.

Or je vous dis que la situation est en réalité bien meilleure. L'homme ne dort pas ; il vous observe à travers ses yeux entr'ouverts. Il se dit : « Quelle comédie veut-il que je joue, cet autre acteur ? Quel est ce jeu ? Quelle tricherie encore ? Faut-il faire le pauvre, l'ignorant, le méchant, le nigaud ? » La grandeur propre de l'homme, c'est qu'il essaie d'abord de vous décourager. Lui-même cherche l'homme. Lui-même sévère, attentif, défiant, misanthrope peut-être. Ce n'est pas votre affaire. Votre affaire est de le prendre pour un homme. S'il ne répond pas à votre appel, ne dites pas que c'est sa faute ; pensez que c'est plutôt votre faute si vous lui faites l'effet d'un comédien. Vous avez une ombre de doute ; il n'en faut pas plus. Douter de l'homme devant l'homme, c'est la faute. Prenez garde, je vous le répète, les dieux se déguisent en mendiants, et ils sont bien forts pour vous tromper. Et voyez comme la métaphore est juste ; car ils demandent la charité. Oui.

27 avril 1931 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXIII)

1938 EH LXXIII « Dieux déguisés » (*absent de EH1*)

1293

Le doute est le sel de l'esprit ; sans la pointe du doute, toutes les connaissances sont bientôt pourries. J'entends aussi bien les connaissances les mieux fondées et les plus raisonnables. Douter quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé ou que l'on a été trompé, ce n'est pas difficile ; je voudrais même dire que cela n'avance guère ; ce doute forcé est comme une violence qui nous est faite ; aussi c'est un doute triste ; c'est un doute de faiblesse ; c'est un regret d'avoir cru, et une confiance trompée. Le vrai c'est qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours. L'incrédulité n'a pas encore donné sa mesure.

Croire est agréable. C'est une ivresse dont il faut se priver. Ou alors dites adieu à liberté, à justice, à paix. II est naturel et il est délicieux de croire que la République nous donnera tous ces biens ; ou, si la République ne peut, on veut croire que Coopération, Socialisme, Communisme, ou quelque autre constitution nous permettra quelque jour de nous fier au jugement d'autrui, enfin de dormir les yeux ouverts comme font les bêtes. Mais non. La fonction de penser ne se délègue point. Dès que la tête humaine reprend son antique mouvement de haut en bas, pour dire oui, aussitôt les tyrans reviennent. L'union sacrée est la plus récente invention contre l'homme, et la plus funeste. Ici l'homme est sans défense, et le bonheur d'aimer l'envahit tout. « C'est pour toi, lui dit-on ; c'est pour ton salut ; c'est pour ton bien ». Si c'est un mauvais comédien qui parle, on en rira. Même les bêtes, à ce que je crois, sentent le mensonge comme par un instinct ; et les hommes vibrent comme des tambours selon l'éloquence du cœur. Aussi je ne crois pas que les comédiens aient jamais eu la moindre puissance. Je ne crains pas les mauvais maîtres ; je crains les bons maîtres. On me montre l'homme-tambour, celui d'hier ou celui de demain. On me dit : « Il est sincère, il est bon, il est honnête ; il est dévoué au bien public ; il est fidèle à son serment ». Il se peut. Ce crédit qu'il me demande, ou que vous me demandez pour lui, je l'accorde volontiers à tout homme. Mais j'attends encore mieux d'un homme ; j'attends qu'il sache douter ; car c'est la marque de l'homme. Et je veux l'y aider ; ce n'est donc pas le moment d'abdiquer ; ce n'est pas le moment de renoncer moi-même à l'esprit d'examen. Non. Ce serait le détrôner et découronner en même temps que moi-même.

Il faut que les hommes politiques s'habituent à ce genre d'amour qui les bourre et les pique, qui les réveille, qui leur donne la grande ruse de l'esprit. Quant à présent, ils ne savent que verser des larmes, et dire que le peuple est bien ingrat et bien méchant. Le peuple est touché, et leur renouvelle, par un bail de trois, six ou neuf, le droit de se croire eux-mêmes. Ainsi les voilà tous les yeux bouchés. Tout à fait de la même manière que ces banquiers, qui sont des poètes, et qui obtiennent un nouveau bail de confiance ; ils n'aiment pas, eux non plus, douter de leurs merveilleuses valeurs ; et les actionnaires assemblés n'aiment pas douter non plus ; l’expert-conseil, si bien payé, ne doute pas davantage. Certes il est agréable de croire à sa propre richesse ; mais par-dessus tout il est agréable de croire à quelqu'un ; et cet homme, à qui on croit, est heureux aussi d'être cru, et de croire ceux qui le croient, et de se croire lui-même. C'est par ces causes que tous les rois sont sans discernement. L'homme n'est pas dans une situation telle qu'il puisse jamais s'offrir le luxe de croire.

Croyance, c'est esclavage, guerre et misère. Et, selon mon opinion, la foi est à l'opposé de la croyance. La foi en l'homme est pénible à l'homme, car c'est la foi en l'esprit vivant ; c'est une foi qui fouaille l'esprit, qui le pique, qui lui fait honte ; c'est une foi qui secoue le dormeur. En toutes les ligues, en toutes les associations, en tous les états, il se montre un bonheur d'acclamer, d'approuver les comptes, et de dormir, en haut, en bas, pendant un an, comme si les statuts pouvaient penser. Il y a aussi en ces assemblées de vrais croyants, un petit nombre de ceux que j'appelle les ânes rouges, qu'on ne peut atteler, qui ne croient rien. Ceux-là ont la foi, la foi qui sauve.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXIV)

*Minerve*, LXXXIX, « Les Ânes rouges »

1294

La cloche est une invention parfaite, comme sont le violon, la faulx, le chat. Le choc du battant est comme un coup de marteau sur une enclume ; mais l'art du fondeur a cherché un alliage et une forme qui nourrissent le son ; et, sans doute par deux surfaces à peu près concentriques, mais différentes, et réconciliées seulement sur la bordure plus mince, une cloche fait toujours au moins deux cloches, deux vibrations qui selon un rythme s'annulent et se renforcent, deux sons qui vont se liant et se déliant, imprimant dans l'air la forme d'une cloche bondissante. On dit que les cloches s'en vont en voyage. Je le crois bien. Qui ne cherche dans l'air quelque fantôme de cloche ? Nul n'a jamais vu un fantôme. Les images ne sont vraies que par le mouvement du corps qui les cherche.

Le col charmant cherchant la chasseresse ailée.

Diane est toute en cette double présence, dans cette lune et dans ce mouvement. Qui saura croire selon le mouvement juste, il aura retrouvé les Dieux.

Je reviens à cette cloche, qui fait société avec elle-même. Une cloche commence la grande volée ; elle l'exige. Et tous ces balancements contrariés ne font qu'imiter la première danse des sons. Toute danse compose avec la pesanteur, qui toujours la ramène. La danse des cloches abandonne plus à la nature, se fiant à ces mariages de sons qui réussissent en musiques ; musiques de hasard, mais aussi qui conservent le réel et la masse ; les sons ont de l'épaisseur et du volume ; et les coups impérieux qui trompent l'attente figurent la nécessité. Tous les métiers sonnent dans les cloches.

La cloche seule, frappée et non balancée, est donc un commencement qui ne se suffit point. C'est une annonce en solitude. L’Angelus marque les pulsations de l'attente, que la grande volée de Pâques seule peut terminer. Le printemps est le grand attendu, le seul attendu. Il y a aux environs d'ici une cloche de chapelle qui ne sonne jamais ; je me ferais bien sonneur d'Angelus pour le matin et le soir. Ce serait ma prière, et très suffisante. Car leur théologie je m'en moque ; mais les images justes qui s'en moquerait ? Elles disposent le corps humain selon le bonheur. La religion n'est qu'un art qui s'interroge ; c'est[[1629]](#footnote-1630) selon la raison qu'il faut répondre ; ou ne point répondre du tout. C'est le premier croire qui vaut le mieux. J'entends passer les cloches ; je regarde ; j'ai cru les voir.

Un moine qui chante matines se guérit de l'insomnie. Que cet homme, peut-être autrefois riche, puissant, injuste, se soumette à la loi de la sobriété et du travail, et qu'il y trouve le bonheur, cela n'est point miraculeux. Qu'un homme à genoux se trouve délivré de la maladie de haine, et même de toute maladie, cela est physiologique. Je le vois qui reprend l'attitude première de l'enfant, l'attitude du fœtus, la mieux protégée, et je n'admire point qu'il retrouve ainsi confiance en lui et en toutes choses, pardon à lui et à toutes choses. Imaginez une tragédie jouée à genoux ; cela ne va point.

Soit, dites-vous. Mais on ne se met pas à genoux par physiologie. Il faut croire au-delà. Je ne sais. Je remarquai un jour un vieux paysan, promeneur, et comme gardien de ses champs, ainsi qu'ils sont à la fin de leur vie. Ce vieil homme était sur un genou et tête basse ; je supposai qu'il pensait à la mort et qu'il priait ; mais une paysanne à qui je disais la chose ramena le dieu sur la terre. « C'est la coutume, dit-elle, en ce pays-ci, de se reposer sur un genou ». Le vieil homme priait donc sans le savoir ; il ne pensait rien au-delà de son geste. Cette remarque explique comment la religion s'accorde avec les pensées, et ne les change guère, et c'est grande folie de prendre des coutumes pour des pensées. C'est ainsi, je le soupçonne, que nous barbouillons notre frère le sauvage de superstitions qu'il n'a point ; et, plus près de nous, nous barbouillons encore cet autre frère sauvage qui parle notre langue, et qui n'est pas moins rusé que nous ; et qui rirait de nous peut-être, s'il nous voyait appliqués à ne pas croire que la vierge existe et que les cloches voyagent dans le ciel. « Ne pas croire, dirait-il ; mais c'est donc que vous le croyez ? »

Nouvelle revue française, 1er mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXV)

1935 SE XVI « Cloches »

1295

L'esprit bourgeois ne se soutient pas par lui-même ; il cherche appui ; il cherche conseil ; il échange conseil contre conseil. Il fait croire et il croit. La vérité c'est ce qu'on croit et c'est ce qu'on fait croire. Qu'importe qu'une marchandise soit sans valeur, du moment que je la revends plus cher que je ne l'ai payée ? La richesse coule d'elle-même des sources de persuasion. Et cette douce certitude est écrite sur le visage extrêmement poli, où on lit que la bonne tenue et les discours convenables seront toujours bien payés. Ils sont ainsi par milliers à l'École de Droit, de ces bien pensants qui travaillent à devenir bien disants, et qui se feraient tuer, oui, ils iraient jusque-là, pour le suave lieu commun. Religion, patrie, sécurité, ordre, hiérarchie, ils reçoivent les yeux fermés toutes ces idées circulantes. Ils n'y regardent pas ; ils ont appris à n'y jamais regarder. Ils forment la pépinière de ces ministres d'assentiment, qui contestent seulement sur les détails, et encore sans s'obstiner, sachant bien que tout se plaide. Ce ne seront jamais que des chefs de bureau. Toutes les vertus, je le crois ; toutes les vertus, moins une, que l'on désigne du beau mot de jugement[[1630]](#footnote-1631). Ils ne jugent point, parce qu'ils ne doutent point, ni d'eux-mêmes, ni des autres, ni de tous les semblants qui font étalage. Ces chemises et ces cravates que vous voyez rangées en bon ordre, cela fait d'irréprochables conseils d'administration, et d'irréprochables conseils des ministres. Convenons que l'encolure de l'entrepreneur, qui fait si bien grimacer la chemise, manque un peu trop là-haut. Du paysan et de l'ouvrier ne parlons point ; ils ont autre chose à faire. Eux ils font tous ces biens réels sans lesquels l'argent ne serait rien du tout. À chacun son métier. Persuader est un métier, comme limer, comme labourer.

En haut, dans le suave pays de la persuasion, il se trouve quelquefois un cynique, capable de tout persuader, mais incapable de rien croire. Et c'est déjà quelque chose. Napoléon aux Tuileries comptait le sucre, comptait les personnes, et disait : « On me vole ». J'ai connu un fabricant de drap qui apprenait le métier ; je l'ai vu bien fier de savoir apprécier, du bout du doigt, le poids d'un mètre de drap. Ce genre d'homme laisse à des subalternes le soin de compter les signes. Eux-mêmes, ils ont toujours la main sur la chose ; ils cherchent terre ; ils cherchent poids et résistance ; ils ne sont tranquilles que sur l'obstacle. Ce sont des sortes de paysans ou d'ouvriers. On s'étonne quelquefois que, sans être de grandes âmes, ils fassent de grandes choses. Que n'aurait-on pas fait, à la guerre, si le chef avait daigné toucher la chose même, le rugueux de la chose. Un vrai fantassin, et qui s'y est brûlé le poil, me disait encore hier : « Pensez qu'ils n'y venaient jamais voir ». Je le sais ; j'en ai mille preuves. Le commandement ne savait que persuader, et se persuader. Clemenceau fit la guerre ; il fut le Napoléon de cette guerre ; mais aussi jamais il ne se persuadait ; bien plutôt il y allait voir. Les hauts militaires sont très peu militaires ; diplomates plutôt.

Ce qui ruine les entreprises, offensives, banques, fabriques de chaussures, ou n'importe quoi, c'est la suave persuasion et l'éloquence de la chemise et de la cravate. L'homme fait croire et croit lui-même, et élève sur le croire un château fragile. Trop loin de terre, trop loin de la chose. À force de faire croire et de croire, on oublie de creuser ; tel est le sommaire de tout Panama. Une parole défait le croire. Observez maintenant les redoutables moutons ; ils se croient pauvres ; c'est comme s'ils l'étaient. Le cynique s'emploierait à faire marcher le marteau, la lime, la bêche, et non pas à faire voler des traites creuses. Avons-nous un cynique ou deux ? Peut-être oui. Si oui, on entendra le son des marteaux.

« Mais, Monsieur, dit le très honnête bourgeois, ce cynique a volé et volera ». Cela se peut. Nous n'en sommes pas au régime de la vertu ; nous en sommes loin. Présentement c'est Cerveau-Vide qui est à craindre, et Beau-Parlant, et Plastron-de-Chemise, qui volent sans s'en apercevoir, et qui volent même des richesses inexistantes. La niaiserie effraye. Quelles armes contre le vide ?

*La Lumière*,4 avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXVI)

1934 ECO XL

1296

Le Sauvage me dit : « Tout est clair. On peut comparer un train de Pâques à un train de Pâques. Deux voyageurs au lieu de cinq ; cela veut dire deux chapeaux au lieu de cinq ; deux robes au lieu de cinq ; deux billets de mille au lieu de cinq ; deux banques au lieu de cinq ; deux ouvriers au lieu de cinq, et ainsi pour tout ».

« Oui, lui dis-je ; et deux millions chez le percepteur au lieu de cinq ; et les cinquante milliards du budget ramenés à vingt par la nécessité, laquelle n'entend pas raison. Ce n'est peut-être pas si noir ; mais enfin, si c'était ainsi, il faudrait pourtant vivre, et l'on vivrait ».

« L'on vivrait mieux, dit le Sauvage. On cherche à réduire les folles dépenses pour la guerre, qui ne nous prépare que des maux. On n'arrive à rien. On voudrait concevoir des chemins de fer qui ne nous ruinent pas et des omnibus qui gagnent honnêtement leur vie. C'est comme si vous parliez à des sourds. On voudrait limiter le nombre des banques, comme on fait pour les débits de boissons. Mais tous se cramponnent à leur poste fragile ; aucun ne veut déserter l'édifice branlant. Tout va s'aplatir et les déposer tous par terre un peu rudement. Ils n'en mourront pas. On vit de soupe ; on conquiert la soupe par le travail. Tout le reste est traite creuse, du genre Oustric. Cela court de main en main, et chacun y ajoute sa signature à tant de belles signatures ; mais le papier n'est toujours que du papier. La vie de l'homme est sérieuse et difficile. Voici de grands chapeaux de paysans qui s'en vont à la messe. Tant que l'homme ne fait pas durer son vieux chapeau, il est loin de sagesse ».

« Mon cher Sauvage, lui dis-je, je n'aime point trop la messe ; il y a des traites creuses aussi par là, et des folies d'imagination. Et bénis soient les physiciens, quoiqu'ils inventent des machines ruineuses ; car ils nous ont nettoyé l'esprit ».

« La superstition, répondit le Sauvage, était un autre mal. Mais il y a mille façons de chanter la messe. Et, sûrement, ces hommes bien cravatés qui allaient chercher cent mille francs à la banque comme on dit bonjour, ne savaient pas plus ce qu'ils faisaient qu'un paysan qui prend l'eau bénite. Quatre ans d'âge, voilà la sagesse gouvernante et administrative. Et le spectre de la guerre ressemble à tous les spectres ; il se lève aussi des cimetières, et tous ces enfants ramènent leur drap par-dessus leur tête, tant ils ont peur. Quant à vos physiciens, j'en veux rire un peu ; ils pensent par millions et milliards d'années-lumière, et je lisais hier que l'origine de l'homme remonte à quelques millions d'années solaires, pour le moins. Très bien ; mais j'avoue que de cent mille années à cent millions d'années, je ne fais pas grande différence, et que les années-lumière m'éblouissent sans m'éclairer. Ces chiffres sont fantastiques, absolument comme les millions des banques et les milliards du budget. Nous pensons par mètres et par francs, voilà notre mesure. Et vos physiciens m'ont l'air de s'habiller un peu trop à la mode de demain, qui sera bientôt celle d'hier. À la terre ! À la terre ! Nous n'avons pas le moyen de penser en avion. Et je rêve, mon cher, d'une grande réforme intellectuelle qui ramènerait nos idées tout près de l'expérience, d'après les beaux exemples de Faraday et de Tyndall ; et l'esprit garderait une plus juste proportion entre ce qu'il constate et ce qu'il suppose. Mais qui pèsera les richesses imaginaires tant qu'il peut les passer au voisin ? La chose est plus sage que nous, et nous ramène. Deux voyageurs au lieu de cinq. Si l'épreuve est aussi sévère que je la vois, il se montrera une nouvelle économique, et une nouvelle morale, et une nouvelle physique. Si, par chance, nous sommes pauvres, vous verrez comme nous serons sages ! »

« 18 avril 1931 » (ECO)

*La Lumière*,18 avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXVII)

1934 ECO XLII

1297

Il est bien sûr que les faits de nature intéressent tout homme ; encore mieux l’homme s’approche des mécaniques armé d’une merveilleuse attention. Les enfants sont de même ; et je comprends qu’on veuille leur voir toujours en mains un objet qu’ils défont et refont, qu’ils essaient, qu’ils explorent, qu’ils comprennent enfin comme on comprend le mécanisme d’une horloge. Seulement je suis assuré que si l’on espère éveiller l’esprit par ces moyens-là, on se trompe. Ce qui intéresse n’instruit jamais. L’homme est naturellement ingénieux, observateur, inventeur. Vous n’apprendrez rien à un chasseur qu’il ne sache mieux que vous. Et ce n’est pas d’hier qu’on nous invite à admirer le sauvage suivant une piste. Est-ce savoir ? N’y a-t-il pas autre chose à savoir ? Voilà la question.

J’écrivais une fois de plus ces choses, pour répondre à une enquête de pédagogie. J’abrège alors, par nécessité. Je heurte, je contrarie, je déplais. C’est quelque chose. Mais le pédagogue a le cuir épais ; il s’en tient à ses leçons de choses et à l’expérience. L’histoire humaine prouve pourtant assez qu’on peut être un merveilleux tireur d’arc et n’avoir point de bon sens. Le secret de ces choses est en Platon et en Descartes. Or, Platon[[1631]](#footnote-1632) voulait écrire au fronton de son école : « Nul n’entre ici s’il n’est géomètre » ; et Descartes suppose premièrement qu’un théorème au moins a été compris. Un pédagogue devrait savoir de quoi il parle.

Dans tout fait de nature et dans toute machine il y a un point de difficulté qui rebute, qui doit rebuter. Par exemple, dans une horloge, c’est le mouvement régulier du pendule qu’il faut comprendre ; on ne le peut sans la loi de chute ; on ne peut comprendre la loi de chute si l’on n’est géomètre. Dans le fait de la marée il y a à comprendre l’effet de la gravitation, d’après les positions relatives du soleil et de la lune ; et, par exemple, il faut savoir pourquoi cette marée de Pâques fut plus forte qu’une autre et relier cela à l’éclipse de lune. Très bien. L’imagination nous représente passablement les deux astres tirant dans la même direction, comme deux hommes tirant sur le même câble. Oui. Mais si l’on demande pourquoi l’effet est le même dans l’éclipse du soleil, où les deux astres sont en conjonction, que dans l’éclipse de lune où ils sont en opposition[[1632]](#footnote-1633), il y aura de l’embarras. Encore bien plus si l’on demande pourquoi il y a grande marée en même temps des deux côtés opposés de la terre. Ici est le point d’ignorance, sur lequel on passe légèrement. Leçon de choses, cela veut dire qu’on sait qu’il y a grande marée à l’éclipse ; l’effort pour comprendre, et le long détour qui y est nécessaire, on laisse cela, on ajourne cela. Alors que sait-on de plus que ce que sait le pêcheur ? Encore saura-t-on moins bien que lui les retards de la marée, les effets de houle et de tourbillons. Que sont tous ces métiers mal sus ? Fermez l’école, envoyez l’enfant à la chasse ou à la pêche, sous le pouvoir d’un vieux praticien.

Ou bien alors, en cette école heureusement fermée sur le monde, faisons le difficile détour. Allons à ces difficultés véritables dont l’arithmétique offre les exemples les plus simples. Cela est ennuyeux, j’en conviens ; cela est abstrait, comme vous dites. Cela n’intéresse l’enfant que lorsqu’il a vu la lumière, mais un genre de lumière qu’on ne peut lui jeter dans l’œil ; car c’est l’enfant lui-même qui fera la lumière par son attention à ses propres pensées, par une volonté de s’en tenir à ce qu’il suppose, par une rigueur enfin qui est toute inventée, et que les choses ne nous proposent jamais. Ces théorèmes sévères ne sont pas intéressants par eux-mêmes ; c’est que par eux-mêmes ils ne sont pas ; il faut les faire et les soutenir. Mais cette lumière, alors, qu’ils montrent, est plus belle que l’aurore ; c’est l’aurore de l’esprit. À ce moment le petit d’homme naît une seconde fois ; il se sait esprit ; il a saisi cet instrument admirable dont Descartes parlait.

Il est vrai aussi qu’en même temps que l’esprit il s’éveille en l’homme autre chose, qui est l’effrayante égalité. Socrate, cherchant dans le cercle, prit pour apprenti géomètre un petit esclave qui portait les manteaux. Le brillant Alcibiade n’avait rien à dire, mais sans doute il mâcha toute la journée de ces pensées qu’on ne dit pas. Le pédagogue est peut-être très fort ; peut-être a-t-il promis à lui-même de n’apprendre le secret de l’égalité qu’à ceux qui seront les maîtres.

*La Lumière*,25 avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXVIII)

Propos sur l’éducation, 27

1298

Le syndicalisme ouvrier est radical, et ne s'en doute pas. Cela me fait comprendre que les formes politiques ne dépendent pas beaucoup des doctrines abstraites. Tout se fait selon une autre logique. Les ouvriers sentent la main du maître, et n'aiment pas cela. Ils s'unissent contre la métaphysique du cuivre et du caoutchouc. Seuls ils sont capables de ramener à la terre des hommes les rêveries bureaucratiques de nos colonels d'industrie. Cette inhumaine rationalisation, ils la jetteront par terre quand ils voudront ; d'autant que le haut de l'édifice tombe tout seul. L'ouvrier revient à dire qu'il veut vivre une vie humaine tout de suite ; humaine et non pas mécanique. Il ne veut pas être traité en outil ; il veut être traité en homme. Le résultat ? Moins de banques ; moins d'avocats-conseils et moins d'ingénieurs, moins de chèques et moins d'organisation. L'organisation a pour effet de détourner, pour la vanité des chefs, tous les bénéfices d'un travail forcené. Le syndicalisme résiste là ; il est fort de sa masse, ou plutôt il sera fort ; car chacun cherche péniblement la route. Mais enfin ils aperçoivent déjà que le socialisme ne fait rien. Ils aperçoivent même que, quand le socialisme fait quelque chose, c'est toujours organisation, carnets de chèques, surproduction ; c'est toujours jeu des maîtres. Or Ésope a son mot à dire ; il le cherche ; il le trouvera.

Produire est le maître mot, dans un pays qui a cinquante milliards de budget et une quantité de fonctionnaires riches. Produire est le maître mot quand le bon élève, sa règle à calcul en poche, établit d'abord son budget familial à cent mille francs. Dès qu'on prélève un bénéfice sur chaque objet fabriqué par d'autres, on célèbre la production et la rationalisation. Mais Ésope demande à souffler un peu ; il voudrait avoir le temps d'essuyer la sueur et peut-être de réfléchir à ses propres affaires, au lieu de gonfler les affaires des autres sans besoin ni raison, pour l'inquiétude et le mal de tous. Non, produire n'est pas une fin ; c'est une vie humaine pour tous qui est la fin ; c'est l'individu libre qui est la fin. On voit naître un droit du travail, une procédure de la grève, un clair marché des salaires qui rendra la grève inutile. Remarquez que ces progrès sont sous notre main. La résistance ouvrière est comme la résistance citoyenne ; que le maître la sente seulement au bout de ses doigts, et tout est dit. La volonté rebelle n'a qu'à lever un doigt, vous verrez courir comme des rats tous ces maîtres peureux. Ouvrier résistant, patron sage ; consommateur résistant, marchand sage ; contribuable résistant, législateur sage. Mais le consentement nous perdrait. Nous aurions vie chère, crise et guerre. Songez à l'armée de fonctionnaires bien payés qui nous préparent tous ces maux. Songez aux avions, aux trains bleus, aux autos étincelantes. On peut se passer de tout cela ; on peut certainement calmer cette sorte d'ivresse du petit nombre, qui dépense follement les précieuses journées de travail ; il suffit de faire frein du soulier contre la roue. Ou bien alors c'est qu'il n'y a plus ni ouvriers ni paysans ; c'est que tout le monde roule en auto ou en Pullmann. Mais non. Je vois des vaches qui s'en vont du même pas qu'au temps d'Homère. Le menuisier fait chanter la scie et la paysanne bêche son jardin. De ces milliers de travaux nous vivons ; qu'ils s'arrêtent, aussitôt nous mourons. La politique radicale consiste à faire sentir ce poids de l'outil et cette tranquille revendication du peuple. Il ne faut pas grand appareil pour établir aussitôt la dictature du travail.

« 2 mai 1931 » (ECO)

*La Lumière*,2 mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XXXIX)

1934 ECO XLIII

1299

L'homme-tambour vient à moi en roulant de gros yeux. Celui que j'appelle l'homme-tambour est un brave plein de feu et nourri d'histoire. Il n'est pas heureux tant qu'il n'a pas trouvé, d'après population, exportation, industrie, mouvement des richesses, que telle guerre, qui a eu lieu, était aussi inévitable que la chute d'une pierre que la pluie et le vent détachent de la falaise. L'homme-tambour craint de me comprendre ; il attaque avec toutes ses forces : « Vous ne parlez pas sérieusement ; ou alors vous ignorez tout de l'histoire, et c'est incroyable. Comment ? La cause des guerres ce serait l'effervescence, si naturelle, et que d'ailleurs vous décrivez très bien ! Mais l'effervescence n'est pas sans cause. Elle se produit quand la menace de guerre se montre. Et la menace de guerre résulte d'un voisin bien armé, qui regorge d'hommes, qui étouffe quelquefois par ses richesses mêmes, et qui veut ou rompre une barrière de douanes, ou conquérir un terrain minier, ou simplement arrondir sa frontière selon ce qu'il considère comme la géographie naturelle. Quand les invasions roulèrent sur le monde romain, ce n'était qu'un fait de population ; des masses d'hommes, mourant de faim, en des régions non aménagées, descendaient vers le soleil, et vers les champs de la fertile Italie, cultivée depuis des siècles. Alors, je reconnais que la question d'honneur se posait pour ceux qui jouissaient de la paix romaine ; il s'agissait pour eux d'être libres ou esclaves ; et les nobles natures n'hésitaient pas un seul moment. Mais ils n'avaient pas posé la question ; elle était posée par la force des choses. Et quand elle se pose de même aujourd'hui, vous semblez croire que si l'on apaisait l'effervescence, on écarterait la guerre par cela seul. C'est insensé ».

Je ne réponds jamais à l'homme-tambour, parce qu'il ne m'écoute pas ; il s'écoute lui-même. Seulement, quand je l'ai quitté, je passe en moi-même la revue de mes pensées. Je considère d'abord ces barbares qui ne connaissaient d'autres manières d'acquérir que de prendre. Et je remarque que les guerres de notre temps sont entre des hommes qui ont pour maxime constante de s'enrichir seulement par le travail et l'échange ; je parle ici du grand nombre, dont tout dépendrait, si un petit nombre de pillards fort habiles ne savaient créer la terrible effervescence.

Et je me dis ceci. Parmi ceux qui font la guerre à corps perdu, y en a-t-il un sur mille qui pense qu'il en reviendra plus riche ? Ce qu'il risque, il le sait ; une croix de bois, une jambe de moins, les yeux perdus, les poumons rongés. Trop heureux s'il retrouve son métier. Et il sait très bien qu'il devra payer de son travail pour rebâtir ce qu'il détruit furieusement. Les chefs d'État raisonnent peut-être autrement, se disant que, les ruines une fois restaurées, le vainqueur aura plus de territoires, plus d'usines, plus de soldats qu'auparavant. Toutefois ils ne peuvent pas ignorer qu'ils risquent tout sur des chances incertaines. Ils ont aussi le spectacle de petites nations qui vivent selon la paix, et où les hommes ne sont ni moins riches ni plus malheureux qu'ailleurs. C'est pourquoi je les vois, ces hommes d'État, assez prudents dans les négociations, et persuadés que tout peut se résoudre par une transaction avantageuse aux deux parties. C'est le principe des avoués qu'ils ne disent point, mais qu'ils savent : « Un arrangement médiocre vaut toujours mieux qu'un procès ». Mille affaires d'État à État sont réglées ainsi ; on travaille à les régler toutes ainsi.

Mais l'effervescence naît, d'un côté ou de l'autre, et bientôt des deux côtés ; par les ambitieux, par les ennuyés, par ceux qui n'ont pas réussi et qui souhaitent quelque grand changement ; par les marchands et fabricants d'armes, qui ne peuvent pousser aux armements s'ils ne font croire qu'une guerre est proche et inévitable ; et enfin par des gouvernants qui entendent cette rumeur, qui s'y laissent prendre, qui se croient débordés, et qui d'ailleurs sont bientôt injuriés. Alors ils imaginent des catastrophes et s'en voient responsables. Ils perdent le sommeil ; ils n'ont plus ce regard tranquille de l'avoué ou de l'avocat, qui ne se laissent point prendre aux passions du plaideur. Au contraire, ils croient qu'il est de leur honneur de déraisonner ; ainsi conduits par l'opinion d'un petit nombre d'hommes fort bruyants, ils contribuent à leur tour à répandre cette opinion, et quelquefois ils l'imposent. Comment ces écrits, ces discours, ces armements excitent les esprits de l'autre côté de la frontière, et fournissent des arguments aux déclamateurs, soit sincères, soit payés, c'est ce que chacun peut voir. Et je dis que c'est ce genre de délire et de fièvre qui est la cause des guerres, et qui transforme les questions d'argent en questions d'honneur. Examine bien, citoyen, et méfie-toi de l'enthousiasme.

17 Décembre 1930 (SM2)

L’École Libératrice, 20 décembre 1930

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°5, mai 1931 (XL)

1939 SM2 XLV « L'EFFERVESCENCE »

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931

1300

J'ai vu hier qu'un grave journaliste évoquait l'équipe invisible. Marquez ce temps-ci ; nous allons voir quelque chose de neuf. Le prodigue aperçoit le fond de sa bourse ; il fait ses comptes ; il va mettre en train le Grand Livre où tous les travaux seront en regard de tous les produits. Moment difficile ; mais nécessité n'a point d'égards ; et il va falloir penser, c'est-à-dire peser le nécessaire et le superflu.

Faisons paraître l'équipe invisible. Voici le grand train qui démarre ; deux hommes le traînent ; d'autres hommes sont à demi couchés dans les wagons bleus ; ceux-là font le poids mort. Où est l'équipe ? Il y a chef de gare et pousse-wagons, aiguilleurs à leur poste, piqueur avec son marteau, qui chasse les coins. Ces hommes mangent pain et viande, mais ne produisent ni pain ni viande ; ce qu'ils produisent c'est vitesse, voyages d'ennuyés, fumées comme cette fumée là-bas, que le train a laissée autour des arbres. Voici une autre partie de l'équipe ; ce sont des artistes à ceinture rouge qui jour et nuit bourrent le caillou, remplacent traverses et rails ; car le furieux train appuie sur les courbes et arrache la voie. Comprenez-vous que cette voie est tenue à bras ? Autre partie de l'équipe, ceux qui font les rails, la machine, les wagons. Combien dure une roue ? Chacun a vu de ces roues qui voyagent sur les wagons plats. Beaucoup de trains soufflent péniblement au service du grand train bleu. Voici l'usine, elle-même bâtie à bras d'homme, et tournant à bras. Mais oui, à bras, comme le train marche à bras. Comptez les mines de fer et les mines de charbon. Le fer n'est pas tout fait ; il faut séparer le minerai, le fondre, le refondre, forger, laminer. Combien de coups de marteau ? Combien d'huile de bras ? Qui comptera les journées de travail que suppose un kilomètre raboté en une demi-minute par le Pullmann ?

L'économiste se réveille : « Il y a, dit-il, des forces naturelles qui travaillent pour rien. Charbon et pétrole nous sont donnés ; l'énergie y est concentrée ; ce sont comme des réservoirs que nous n'avons qu'à vider. Il y a le cheval, il y a le bœuf ; il y a l'arbre qui en cent ans nous fait une belle poutre ; il y a le vent de Dieu, qui fait marcher bateaux et moulins ». Très bien. Mais charbon et pétrole là où ils sont ne font rien du tout ; il faut les extraire et les transporter, à bras. Il faut des foyers, des chaudières, des tuyaux, des cylindres, des pistons. Que de coups de marteau ! Et le cheval même ? je voyais ces jours-ci hommes et chevaux qui rentraient le foin ; provision d'hiver pour chevaux et bœufs ; toujours des bras d'homme. Et toutefois nous touchons ici à la méthode sage ; car les bras de l'homme ne font qu'aider la nature ; le foin fixe l'énergie solaire pendant que l'homme s'occupe à d'autres travaux. Mais l'arbre est le meilleur serviteur sans doute ; il se fait tout seul ; lentement ; c'est une leçon. Et que fait le temps ? Moyennant des coupes sages, nous avons toujours un arbre tout poussé. À cet exemple, les pierres arrivent par le canal, où un seul cheval traîne plus de cent tonnes. Il y faut du temps ; mais ce n'est pas perte de temps. Au contraire qui ne voit qu'il serait fou d'amener les pierres par avion ? C'est qu'ici, au lieu d'un homme et d'un cheval, il faudrait l'équipe invisible ; composée de combien d'hommes, et travaillant combien de jours, pour un voyage de deux heures ? Voilà ce que personne ne sait. C'est là qu'on n'ose point regarder. Il faudra pourtant bien y regarder. L'équipe invisible a bon appétit. L'avion dévore du pain. Cependant le fabricant de pain va du même pas le long du sillon. Vous le secouez, vous le fouettez, vous voulez charrue électrique et autres machines ; mais attention à l'équipe invisible, qui s'accroît autour du sac de blé. Ici même se montre l'orgueilleuse vitesse qui dévore l'énergie en proportion croissante pour un même résultat. Savoir où se trouve le moment critique où vous emploierez à produire un sac de blé plus d'hommes que ce blé n'en peut nourrir. Voilà la question ; une des questions, mais qui éclaire les autres. Le blé représente ici toutes les choses premièrement nécessaires. Peut-on développer hors de toutes limites les travaux superflus et les vitesses ruineuses, sans compter l'obus, lancé à bras d'homme lui aussi ? Le Grand Livre est ouvert ; il n'a encore que des pages blanches.

20 juin 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLI)

1934 ECO XLVI

1301

On cherche une culture qui convienne à l'homme de demain, et qui nous change un peu de l'éternel art de persuader, qu'on nomme rhétorique, et qui est, au vrai, la sophistique. Je vois bien que tout se plaide, et, par exemple, que la thèse Franklin-Bouillon arrive à une sorte de vraisemblance, et que la thèse opposée y parvient moins aisément, parce qu'elle est plus neuve, et de toutes façons moins bien payée. Mais supposons qu'on puisse retourner complètement un auditoire et l'entraîner à la paix, comme je crois qu'on peut le faire, aura-t-on labouré les esprits ? Non pas. On aura éveillé en eux des sentiments vifs, comme l'horreur du carnage et l'horreur de l'esclavage ; on leur aura donné expansion parce qu’on leur aura donné expression ; on les aura délivrés de la honte d'être toujours réfutés. Mais le problème lui-même aura-t-il été seulement gratté de l'ongle ? Il me semble, au contraire, que la réfutation de la réfutation se produira de nouveau, avec les mêmes chances et la même apparence de raison ; j'en vois tous les jours le signe en des orateurs et en des journalistes qui, je crois, sont de bonne foi ; à plus forte raison faut-il penser que le citoyen moyen et très occupé, dont tout dépend, se trouve jeté d'une thèse à l'autre selon ce qu'il entend et ce qu'il lit. Cette instabilité est comme stabilisée. Preuve que les esprits ne sont pas éclairés, et encore moins formés. Mais comment les former ?

Si je voulais relever l'art de persuader, je le considérerais en quelque sorte sous une autre dimension, autant qu'il éclaire et forme l'orateur même. Car en dehors de l'action sur une foule, qui est comme la surface du métier, la rhétorique apprend deux choses au rhéteur. D'abord, par une réflexion sur les sentiments et les émotions, et finalement sur la physiologie de la chose, l'orateur apprend comment les opinions changent dans un homme, et pourquoi ; il connaît que les preuves, dans la matière historique, qui dépasse de si loin notre instrument géométrique, physique et chimique, sont des moyens d'exciter et d'apaiser, et au fond de gagner du temps sur l'humeur, qui d'elle-même toujours passe à son contraire par la fatigue. C'est connaître l'homme par culture ; c'est ne pas se croire ; c'est reconnaître en soi les mêmes ressorts du croire et du décroire ; c'est être sage par sophistique jugée. L'intime pratique des hommes, et des affaires que je nommerai sensibles, permet de vérifier ces vues idéologiques, et d'être assuré que toute querelle peut être apaisée comme les pêcheurs noient le poisson. Cette technique a son prix ; il faut pourtant que l'homme de demain en saisisse quelque chose, et cesse d'y voir une sorte de magie. Comment, sans une ample connaissance de la sophistique ? C'est ce que je ne vois pas. Lire beaucoup, et du meilleur, cela me paraît la condition première de toute culture politique.

Toutefois la familiarité aux sciences n'y est pas non plus étrangère ; mais il faut craindre de la science ce qui n'est qu'opinion, c'est-à-dire expérience sans preuve. Par exemple le maniement d'un appareil à radiations, comme récepteur sans fil, n'apprend rien du tout. Ce n'est qu'une autre croyance. Au contraire l'appareil géométrique, mesure, arpentage, lever de plans, orientation, accompagné de ses preuves, donne l'idée d'un savoir en lui-même complet, et que l'expérience vérifie. Ce qui à vrai dire ne peut servir directement à percer le brouillard politique ; mais ce qui, par opposition, détourne de juger ici d'après des preuves, évidemment sans proportion avec l’objet ; par quoi on arrive, dans l'extrême complication des causes, à juger par volonté, c'est-à-dire à prendre parti, et à mépriser les sophistes. Et la science ouvre ainsi indirectement des vues sur l'action. Car l'homme embarqué n'attend pas de connaître tous les filets et remous de l'eau pour aller où il veut aller. La complication supérieure des conditions, qui fait que la situation réelle est impossible à mettre en preuve, est aussi ce qui fait que cette situation est modifiable et que l'homme la traverse par la vertu de constance.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLII)

1934 POL XXXIX

1302

Fondez une ligue des honnêtes gens ; tous les voleurs voudront en être. Je n'ai point de misanthropie ; mon opinion est qu'il y a un petit nombre de voleurs et une masse d'honnêtes gens. Je dis seulement que le voleur a intérêt à passer pour honnête, et même à mettre l'honnêteté dans son enseigne, à quoi l'honnête homme ne pense jamais. Je dis encore plus ; je dis que le voleur paiera une prime à l'honnêteté ; je dis qu'il voudra vivre dans une société d'honnêtes gens ; car que peut faire un voleur parmi des voleurs ? Le grand voleur, ce serait l'homme qui persuaderait à tous de ne jamais voler ni tromper. Je le vois donc non pas seulement membre d'une ligue d'honnêtes gens, mais président de cette ligue, et payant pour des cours de morale. Le voleur aime la morale ; il ne peut rien sans elle. On ne peut acquérir sans travail que si d'autres travaillent. Plus les gens travaillent, plus on trouve à voler. Et s'il n'y avait pas des épargnants, des prévoyants, des sobres, il n'y aurait pas non plus d'épargne à rafler[[1633]](#footnote-1634). C'est une étonnante contradiction du voleur que de ne pouvoir vivre que de probité. Cette contradiction, j'avoue qu'il la porte allègrement ; mais s'il la connaissait, il viendrait peut-être à vivre selon le travail, la promesse et la confiance. J'espère cela ; vous voyez que je ne noircis pas l'homme. Seulement je vois les causes et je me méfie. C'est la loi de notre existence que la probité soit suspecte par la faute d'un très petit nombre de voleurs.

Au sujet de l'amour de la patrie, sentiment si naturel, et si puissant sur presque tous, nous devons faire les mêmes remarques. Car, si l'on est disposé à préférer sa propre existence, à s'abriter le plus loin possible, et à profiter tranquillement du malheur commun, il faut cacher ces sentiments-là ; peut-être même tient-on à se les cacher à soi-même ; car il y a une honte solitaire. Qui sera donc président d'une ligue des patriotes, si ce n'est un poltron ? Qui a intérêt à passer pour un héros de la prochaine guerre, si ce n'est celui qui, par un mouvement toujours noble, choisira la Gironde et laissera aux autres la Marne ? Qui donc acclamera le mieux l'armée, si ce n'est le fournisseur à cent pour cent de bénéfice ? Ces choses sont pénibles à dire ; mais quoi de plus clair pourtant ? Et qui voudrait ici croire les discours ? Qui n'attendrait pas les actes ? De tous les hommes que j'ai connus, celui qui s'est enfui le plus loin était une sorte de héros en discours. Il l'est plus que jamais, et sans aucun risque, car il est vieux. Au reste, comme soldat, il ne valut jamais rien ; son propre coup de fusil l'aurait jeté par terre. Mais ce n'est pas une raison pour que j'aie admiré ses discours. Celui qui n'est pas patriote en action, et au risque de sa vie, je me permets de le juger ridicule.

Autour du bastion dix-sept, au moment le plus sombre de l'an quatorze, je voyais une colonne de héros conduite par un porte-drapeau qui criait comme dix ; il n'avait qu'un œil ; et certes je plains un infirme ; mais cela ne m'empêche pas de penser que l'héroïsme qu'il fait voir ne lui coûte pas beaucoup. Selon mon opinion, le vrai héros serre les dents et ne dit rien du tout. J'ai connu des centaines de héros ; il y en eut des milliers ; il y en a encore ; il y en aura toujours. Et sans doute quelques-uns d'entre eux feront des défilés, signeront des manifestes, porteront des drapeaux, par l'impossibilité de rien refuser à la patrie. Mais que tous les poltrons et égoïstes marchent avec eux, et, s'ils peuvent, à leur tête, cela j'en suis assuré. Il n'en peut être autrement.

J'ai retrouvé, après la guerre, un de ces hommes à discours, qui avait combattu dans une usine ; il était banquier ; il fut comptable de munitions. Cela ne m'étonna point ; c'était un vrai livre de morale que cet homme-là. La lâcheté, le mensonge, le compromis, il vomissait tout cela. On aurait dit une image d'Épinal. Vous devinez que, dans les années de prospérité, il enfla ses affaires et fit une belle culbute, à ses dépens peut-être, aux dépens des autres certainement. Tout cela est parfaitement logique ; et voilà pourquoi nous devons nourrir cet esprit de soupçon et de méfiance que déplore, en chacun de ses discours, le président de la ligue des honnêtes gens.

Nouvelle Revue Française, 1er Juin 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLIII)

1939 SM2 LI « Ligue des patriotes »

1303

Lamartine, à Constantinople, dans un bazar, admirait la grâce naturelle de jeunes enfants qui jouaient aux billes. Survinrent deux hommes qui examinèrent les yeux et les dents de ces enfants ; c'étaient des acheteurs, et ces enfants étaient à vendre, comme chez nous les chevaux. Lamartine ne le comprit pas tout de suite ; on peut même dire qu'il ne le comprit jamais tout à fait. Nous attachons grand prix à notre semblable. Par la seule forme, nous devinons la personne ; nous la posons égale à nous, et libre comme nous voulons l'être. Cela ne fait pas que la personne humaine soit toujours traitée comme telle. Il y a de terribles métiers ; il y a des taudis ; peut-être faut-il dire qu'il n'y a pas une parcelle des commodités de notre vie qui ne soit payée par la misère de quelqu'un. Mais enfin, il n'y a plus d'esclaves et nous ne voulons plus d'esclaves. Nous avons formé cette idée ; nous y tenons.

Nous avons encore d'autres idées, concernant les peines, la torture, le droit des accusés, le droit de l'enfant, l'éducation, les bonnes mœurs. Et cela revient toujours à respecter la personne humaine, et enfin à supposer, mieux, à vouloir par préjugé, qu'un homme vaut un homme. C'est une idée qu'il faut porter à bras, car elle est souvent démentie et toujours menacée. À la guerre, on ménage moins l'homme que le cheval. Le premier interrogatoire se fait trop souvent à coups de poing et à coups de pied. L'industrie attelle l'homme comme le laboureur attelle les bœufs. La colère et l'avidité reviennent toujours à l'esclavage. La frivolité refuse de voir ; mais enfin, quand tout est clair, l'opinion n'hésite pas ; nous sauvons le principe. Si nous sommes cruels, c'est encore pour sauver le principe. Quand on a assez compris le mouvement naturel des passions, on s'étonne moins des difficultés et des contradictions ; on accepte une contrainte souvent importune, quelquefois très pénible. Comme nous acceptons cette contrainte, ainsi nous l'exerçons. Qu'on nous signale une maison où la personne humaine est violée, avilie, torturée, nous enfonçons la porte.

Au temps de Jean-Jacques, comme on peut voir par l'*Émile*, un homme qui naviguait en Méditerranée courait le risque d'être esclave en Alger, lui, sa femme et ses enfants. Il fallut bien enfoncer cette porte-là ; celle-là et bien d'autres. Il n'y a plus de négriers ; mais si notre police se relâchait, il y en aurait demain. L'idée qui fait vivre notre civilisation, c'est que cette civilisation ne va pas de soi, et que les passions sont et seront toujours les mêmes.

L'hospitalité homérique est une grande chose. Ils disaient que les dieux se déguisaient en pauvres et mendiants. Certes, nous avons ici quelque chose à prendre. Mais nous devons savoir aussi que le fidèle Eumée, porcher en Ithaque, avait été acheté comme un jeune veau. Lamartine fut reçu pacifiquement et noblement par un chef arabe très puissant ; mais la conversation fut néanmoins épineuse, par ceci que le grand chef considérait la doctrine de la Trinité catholique comme une superstition qui méritait la mort. Nous avons peine à respecter la pensée de notre semblable ; mais enfin, nous nous y efforçons ; nous sauvons le principe.

Il est facile de louer les mœurs des sauvages, et Montaigne a écrit là-dessus des choses généreuses et fortes ; mais, à défaut d'une connaissance plus approchée, nous devons savoir, et ne jamais oublier, que la simple et aveugle coutume établira partout, et ici même, si nous laissons faire, un régime de crasse, de négligence et de fanatisme ; sans compter la force nue, qui passera comme le cyclone. Certes, il faut payer l'ordre, et même très cher ; nous aussi nous le savons, qui avons fait la guerre. Nous sommes colonisés, si je puis dire, par nous-mêmes, et sans douceur ! Qui n'a pas accusé les lois ? Qui n'a pas souhaité de vivre sans maître ? Mais le moindre mouvement de foule, quand ce ne serait que de panique, nous rappelle que l'homme est un animal dangereux à lui-même. La paix est un état sévère, et qui fait tout aussitôt oublier que la sévérité est nécessaire. D'où le rêve idyllique renaît toujours ; seulement, il suffit de trois bandits pour nous remettre en ordre. Rêver que des populations naïves et ignorantes étaient bien heureuses avant nos gendarmes, c'est toujours rêver. C'est le même rêve.

*La Psychologie et la Vie*, mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLIV)

1934 POL XXXVIII

1304

Pour une vitesse double, quatre fois plus de travail ; pour une vitesse triple, neuf fois plus de travail ; ces rapports sont théoriques. Un homme de métier vous dira que, dans le fait, la dépense de travail croît selon une loi bien plus sévère, dès que l'on veut augmenter la vitesse ; c'est qu'il faut tenir compte des frottements, des chocs, des dislocations. Un train rapide passant sur l'aiguille, et battant la voie de ses lourds wagons, peut déjà vous instruire là-dessus ; mais l'avion est encore plus éloquent par le terrible bruit qu'il fait. N'oublions pas les navires, qui, à forcer de vitesse, plissent leur avant et déforment toute leur carcasse.

Cela est beau, j'en conviens. L'ingénieur est ivre d'orgueil, le pilote aussi. J'admets ces jeux. Nous sommes au cirque, et j'applaudis. Je suis fier d'appartenir à cette audacieuse espèce. Mais l'homme n'est pas dans une situation telle qu'il puisse jouer toujours. Il faut faire les comptes de ces travaux follement prodigués, il faut estimer le résultat. Un homme gagne trois jours sur la traversée de l'Atlantique. Où est le résultat ? Trois jours de travail de plus au champ ou à l'usine ? Aucune magie ne peut gonfler ces trois jours de travail jusqu'à leur faire payer la vitesse. Ce qui trompe ici, c'est que le voyageur qui se hâte gagnera sur son concurrent ; mais ce gain est un déplacement de richesse, non un accroissement de richesse. Léviathan, le grand être, s'appauvrit d'autant plus qu'il va plus vite. Telle est la proposition que, depuis déjà pas mal d'années, j'offre aux réflexions des politiques. Ils n'y mordent pas ; ils ne mordent que sur les gros volumes pour ou contre Marx ; et je suis assuré qu'on pourrait bien trouver, dans l'analyse de Marx, le point où cette idée s'attacherait naturellement. Toutefois[[1634]](#footnote-1635) la politique n'est pas mon métier.

Je me borne à remarquer que les pierres d'une maison n'arrivent pas par l'express, et qu'on ne les enlève pas en l'air avec la vitesse des projectiles ; certes, on le pourrait ; mais on s'en garde bien. Les pierres arrivent par le canal, et tirées par deux ânes ; elles sont élevées à petite vitesse ; et la maison, une fois qu'elle est faite, n'en est pas moins solide, ni moins utile. Vous direz qu'en allant plus vite, on aurait quatre maisons au lieu d'une. Bon. Mais la dépense, en journées de travail, serait, pour le moins, seize fois plus grande. Il y aurait une partie importante du travail consommé qu'on ne retrouverait point dans le résultat ; la vitesse aurait mangé des heures de travail en pure perte. Je ne compte pas le bénéfice de celui qui arrive avant l'autre ; je compte les biens réels en les comparant aux travaux réels. Et il me semble que si Léviathan, le grand être, produit moins de biens réels par un même travail, il s'appauvrit.

Voilà, il me semble, une des raisons qui font que le feu de la concurrence, l'enivrement de la vitesse, l'activité redoublée, et les admirables bénéfices des meilleurs coureurs, conduisent à un état de pauvreté générale dont on s'aperçoit enfin, après une admirable jonglerie qui multiplie les signes et l'échange des signes. Et si cela est ainsi, les raisonnements des politiques, j'entends les vrais, ceux qui ont souci du bien commun, seront grandement changés. Car ils se disent : « Le capitalisme produit très bien, mais répartit très mal ; il s'agit de produire par les mêmes méthodes, et de répartir mieux ; tel est le remède à la misère ». Et ils mettent en marche une production qui ronfle comme l'avion. Mais s'il y a, au contraire, un point de vitesse où l'homme commence à perdre, et si le beau jeu des machines conduit à une prodigalité sans compensation, la masse n'a pas seulement à saisir les outils du capitalisme, et à les faire aller à toute vitesse dans l'intérêt de tous ; elle doit plutôt faire ses comptes, de façon à ne pas se ruiner en travaillant.

« 9 mai 1931 » (ECO)

*La Lumière*,9 mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLV)

1934 ECO XLIV

1305

L'ancien combattant mourra avant d'avoir été compris ; je veux dire compris de ces hommes trop habiles qui mènent une guerre, comme on fait un rapport. Le grand ressort des guerres, c'est l'honneur ; et l'honneur a d'étranges sursauts. Un homme est pacifique, juste, pas trop rusé, ami du travail bien fait, mais soucieux aussi de son bien-être et de celui des siens. Bonne pâte, comme on dit ; mais ne vous y fiez pas. Il connaît la valeur d'un homme, d'après l'idée de la volonté libre. Un homme que l'on mène comme un animal, en lui montrant un morceau de sucre ou le fouet, voilà ce qu'il méprise. Il dit d'un tel homme : « Ce n'est pas un homme ». Mais, au contraire, de celui qui dompte un cheval, qui supporte la fatigue, qui tient bon au travail, qui refuse un gain suspect, qui ne flatte pas, qui résiste au tyran, qui se redresse à la menace, qui mord le fouet, de cet homme-là il dit : « C'est un homme ». Il ne regarde ni les rentes, ni le plumet, ni les galons. Platon disait que devant Minos, Éaque et Rhadamanthe les hommes comparaissent nus. Notre homme aussi déshabille le ministre, le général, le préfet ; il les pèse tout nus.

Les ambitieux ne comprennent nullement ce redoutable juge. C'est que ce juge est patient, poli, et silencieux. Il y a un grand mépris dans le silence ; mais ce mépris reste perdu dans les profondeurs. Pendant toute la guerre, on a dépensé une quantité immense d'encre à faire croire au combattant ce qu'on jugeait utile à croire ; le combattant n'a rien cru du tout. Il était parti à la guerre pour la liberté et l'égalité ; il tenait bon par cette idée qu'un homme qui cède à la force n'est plus digne du nom d'homme et n'a plus de plaisir à vivre. Cette idée de l'honneur, si forte, si simple, il la cherchait dans la clarté terrible, où il n'y a plus d'hypocrisie. Il ne la trouvait pas toujours. Elle n'était nullement mesurée par l'éclat du costume ; cela ne l'étonnait pas. Ce juge, dans son trou terreux, découronnait les pouvoirs. Qu'on me montre une exception, parmi ceux qui ont réellement combattu ; je n'en ai pas trouvé une seule. Tout cela dans un brouillard de peur, de colère, de désespoir ; car telle est la matière du courage. Mais le pur jugement perçait toujours. La valeur de l'homme exactement pesée, telle était la constante pensée du combattant, réconfortante en somme, mais absolument égalitaire, car les titres, pouvoirs et costumes n'y faisaient rien.

Assurément de tels hommes n'étaient pas bâtis pour céder le trottoir à un préfet prussien. Ils n'étaient pas d'un pays où l'on ait coutume de saluer bas. Je décris le héros de chez nous, parce que je le connais bien. Je suppose que le héros d'en face a appris les mêmes choses, s'il ne le savait déjà ; car nous avons vu sauter comme un costume vide un ancien modèle de préfet dont il est clair que les combattants ne veulent plus. Tel est le peuple en son repos, qui est travail. Oh, le bon peuple ! Terrible aux ennemis, et doux à ses maîtres. Ainsi pense le suave et persuasif maître, qui sort après la guerre de son profond abri, qui se nettoie des poussières de la plus profonde cave, et commence son académique remerciement. « Vous avez été admirables, dit-il ; vous avez obéi à des chefs plus admirables encore. La preuve de vos vertus n'est plus à faire, et vous m'en voyez tout plein de résolution. Alignez-vous ; comptez-vous quatre ; et à droite par quatre ». Le plaisant est qu'il sortait aussi de la cave d'autres chefs qui disaient : « Révoltez-vous. Et à cette fin alignez-vous, et comptez-vous quatre ». On a ri. On a rompu les rangs, laissant là les brillants états-majors, très ennuyés. « Quoi ? disent-ils, est-ce là cette fraternité des camps ? » Oui, c'est elle-même.

*La Lumière,* 16 Mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLVI)

1939 MS2 LII « L'ancien combattant »

1306

Il faut savoir ce qu'on veut, et il faut le dire ; car en vérité je ne sais plus ce que c'est qu'un socialiste ; et le socialiste ne le sait pas lui-même. Si le tout doit être préféré aux parties, et si I'œuvre doit être préférée à l'homme, alors, travaillons à de grandes choses, et, si l'humble esclave périt au métier, c'est encore bien de l'honneur pour lui. Il peine dans son coin ; d'autres conçoivent l'ensemble ; d'autres inventent des machines inouïes ; d'autres s'envolent, peut-être jusqu'à la lune. Magie de l'obéissance. Ainsi parlait et pensait Napoléon. C'est un spectacle sublime que celui d'un homme élevé à bras par un peuple. Il faudrait savoir si le socialisme élèvera aussi une puissante élite sur des bras misérables.

On connaît le plan du communisme russe ; l'Amérique elle-même en sera humiliée. Les plus grandes usines agronomiques, métallurgiques, électriques seront peut-être dans ces plaines et sur ces fleuves qui connurent le plus sordide esclavage et la plus orgueilleuse tyrannie. Le nouvel esclave admirera d'en bas cette œuvre colossale. Il y aura mis un peu de son enthousiasme, et tout son génie ignoré. On conte que les ouvriers du pays des Soviets sont invités à inventer eux aussi un plan de travail pour l'équipe, de façon à gagner sur le temps. Ils font merveilles, à ce qu'on dit. Je veux bien le croire. Mais est-ce que cela ne vous rappelle pas d'autres merveilles ? Est-ce que les hommes, comme on les appelait, n'entraient pas de tout leur cœur dans les immenses projets de Nivelle ? Ils n'avaient pas le choix ; seulement[[1635]](#footnote-1636), dans les étroites limites que leur imposait l'ordre terrible, ils choisissaient encore d'être des hommes et de faire pour le mieux ; non pas pour eux. J'admire le héros qui exécute ; j'admire moins celui qui fait les plans. Celui qui fait les plans cherche la puissance, et développe en même temps sa propre puissance. Mais moi, qui en suis toujours à chercher Liberté, Égalité et Fraternité, croyez-vous que j'y trouve mon compte ? Je ne sais si nos socialistes se posent cette question. Veulent-ils une sorte d'état militaire, dont la puissance rayonne sur tous, et où l'inégalité est adorée ? Ne cherchez pas loin, mes amis ; cet état vous l'avez. La gloire de Joffre ou de Citroën n'est-elle pas la gloire de tous ? Et l'ouvrier n'est-il pas bien riche, puisqu'il a construit de son travail les mille millions de son maître ? Et son maître n'est-il pas le meilleur ? Est-ce par droit de naissance que Joffre était maréchal et que le millionnaire est millionnaire ? Non ; le chef est à sa place, comme l'ouvrier est à sa place. Et quant au plan d'en bas, comme ils disent, au plan de travail raisonnable que l'équipe invente, il trouvera place demain dans notre ordre industriel et militaire ; les chefs ne demandent que cela, n'espèrent que cela. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Ce qui ne va pas, c'est ce qui déjà n'allait pas au temps où les Pharaons élevaient les Pyramides. Cela n'allait pas, mais personne n'en savait rien, si ce n'est quelque Ésope méditant sur l'homme, sur cette pyramide d'hommes où on ne trouve l'homme qu'à l'extrême pointe. Et encore, se dit Ésope, cet homme-dieu s'ennuie, car ses mains ne pensent point ; cette tête séparée ne forme même plus une idée ; elle ordonne, c'est son plaisir ; ainsi elle est orgueilleuse et cruelle ; elle ne compte les hommes sans tête que comme des mulets de bât. Que penserait l'homme sans tête s'il formait seulement une pensée ? Mais il ne pense point. Telle fut toujours la puissance. Elle ne peut vivre selon l'égalité et la justice. Ce qu'elle appelle égalité et justice, c'est ceci, que l'homme le mieux doué, c'est-à-dire qui a plus que les autres selon la nature, reçoit plus encore selon la loi. Au lieu que nous, les mécontents, nous pensons que la loi humaine devrait corriger la nature, et égaliser pour tout homme, autant qu'il est possible, la part de la pensée et celle du travail manuel ; à quoi tous gagneraient ; car cette harmonie de la tête et des mains est la perfection de l'homme. Eh bien, sommes-nous socialistes ? Je ne sais. Le mot sonne mal ; il dit très bien ce que je crains qu'il veut dire, la société adorée comme un dieu, et l'homme broyé sous les roues du char triomphal. Si c'est cela, le socialisme, ne le cherchons pas ; nous l'avons.

« 30 mai 1931 » (ECO)

*La Lumière*,30 mai 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLVII)

1934 ECO XLV

1307

Je revois par le souvenir ce bourg breton, avec des vitraux plombés aux fenêtres et tous les signes de l’immobile antiquité. C’était au temps des Universités Populaires, et notre équipe s’était transportée toute, sur l’appel de l’instituteur, dans ce creux de campagne. Un peuple était assemblé sous l’immense toiture du marché. Je leur parlais comme à des amis. Et de quoi ? Simplement de ceci que le diable n’existe pas. Je le leur prouvais par le raisonnement et par l’expérience. Par le raisonnement ; car, supposé que Dieu existe, qui par définition est tout bon, va-t-il permettre à une sorte de malin génie, qui serait comme le dieu du mal, de tendre mille pièges aux pauvres hommes ? Comme si les hommes n’avaient pas assez de peine déjà) à se délivrer des erreurs et des passions ! Non, le mal n’est que dans notre imagination, si naturellement folle, et portée à croire tout ce qui fait peur. Cela m’amenait à l’expérience, et ‘expliquais que c’est très mal constater que de s’enfuir, ou de se cacher sous les draps, et qu’il n’y a point de mystère dans ce monde qui ne s’éclaircisse si l’on s’en rapproche et si l’on en fait le tour. Après cela, un autre de l’équipe fit quelques tours de cartes, et l’on vit la dame de pique danser au son du cornet à piston ; l’invisible fil fut montré, et je conclus, encore une fois, qu’il fallait regarder de près ce qui étonne. Il n’y eut point de déclamation ; la bonne humeur fut avec nous, et nous vîmes de belles danses.

J’avais à mes côtés, comme renfort, le plus tranquille garçon du monde, qui est maintenant un de nos plus célèbres physiciens. Il se levait de temps en temps pour confirmer mes paroles en trois mots, à la manière lacédémonienne. Un peu plus tard il remporta une victoire admirable sur les esprits malfaisants. Comme nous dînions un soir dans notre cabaret ordinaire, on vint le chercher du faubourg, où il y avait une maison hantée. Remarquez que ces Bretons ne se fièrent pas au philosophe ; simplement ils demandèrent où était le physicien, et s’il voulait bien venir tout de suite. Le physicien posa sa serviette et s’en alla. Il purifia la maison ; je suppose que sa présence fit beaucoup et presque tout ; car en ces choses il n’y a jamais que peur, et un homme qui n’a pas peur est justement ce qu’il faut.

Je laisse les grandes questions ; on a bien le temps d’y penser ; elles ne sont redoutables que par la peur. Les prêtres qui m’ont instruit jusqu’à douze ans étaient des ignorants, et cela se voyait ; mais c’étaient surtout des peureux qui arrivaient à me faire peur.de même j’eus longtemps peur du tonnerre parce que ma grand’ mère en pensait mourir. La peur se prend comme une maladie ; plus tard la compagnie d’hommes sans peur m’a guéri de la peur, sans aucun discours.

Les choses sont plus simples qu’on ne croit. Les prêtres ont peur et font peur ; et souvent l’empreinte reste. J’ai connu un incrédule qui avait peur de l’enfer. Ce que l’enfant trouve à l’école laïque, c’est une vue du monde sans tragédie, et tout au contraire un esprit d’audace, de prudence et d’industrie devant les choses, les choses qui ne pensent rien, qui ne veulent rien, qui ne sont ni bonnes ni méchantes. Ce premier sentiment de curiosité sans aucune peur, c’est le dessous de l’esprit humain. Purifié de superstition, c’est-à-dire de la peur aux yeux fermés, l’esprit pensera bien sur tout, l’esprit saura ignorer, douter, conjecturer, inventer, juger ; qu’il aille plus ou moins loin ce sera toujours l’esprit ; et l’esprit, comme le commun langage le fait entendre, c’est toujours la partie de l’homme qui sait rire, la partie qui n’a pas peur. Il s’est fait un grand changement, par l’école laïque, si grand que nous en pouvons juger à peine. Un peuple qu’on ne mène plus par la peur c’est quelque chose de tellement neuf dans l’histoire que les politiques en sont effrayés ; mais patience ; je vois paraître une génération de politiques qui n’auront pas peur de ne plus faire peur ; et l’on verra une autre métaphysique, sans peur, toute poétique et bonne.

*La Lumière*, 6 juin 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°6, juin 1931 (XLVIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931

1308

Lorsque l'Allemagne lance un paquebot transatlantique plus rapide et mieux aménagé que les nôtres, nous relevons ce défi. Il ne s'agit plus alors de savoir si l'entreprise paye. L'entreprise vit sur le budget, et le citoyen paie les impôts de gré ou de force. Cette concurrence entre nations est politique, non économique. Elle rend même impossibles les entreprises de transport qui seraient économiquement viables. Certainement un raisonnable constructeur, et préoccupé seulement de faire un bateau qui paye, utiliserait le vent et les courants ; il prendrait un long détour, et tendrait d'immenses voiles ; la cargaison humaine serait moins secouée ; on ne compterait plus un voyage comme une maladie de quelques jours. Libre aux concurrents d'offrir la vitesse et le mal de mer au plus juste prix. Le voyageur choisirait.

Bon ; mais si une nation ambitieuse fait des folies, faut-il la suivre ? Ici tout se mêle. Va-t-on suivre la pente de l'économie, qui conseille de profiter de ce luxe sans le payer ce qu'il vaut ? Par exemple, tous les transatlantiques seraient allemands. Impossible, dit-on ; l'Allemagne[[1636]](#footnote-1637) se ferait donc une grande industrie, et à nos frais ? Allons-nous l'enrichir à nos dépens ? Raisonnement creux. Nous savons bien que ces beaux paquebots travaillent à perte. Nous laissons les pertes à l'ambitieuse nation. Nous gagnons sur elle en achetant chez elle. Elle travaille pour nous. Mais ce raisonnement ne passe point. Notre argent va là-bas, au lieu de rester chez nous ; il paie des salaires là-bas au lieu d'en payer chez nous. Finalement, à eux les bonnes machines, les bons capitaines, et la maîtrise de la mer. Cela décide tout ; pas une assemblée n'acceptera de telles conséquences. Donc la subvention ira de soi chez nous comme là-bas. Je m'étonne qu'on s'étonne ; et l'étonnement n'ira pas loin. Dès que la guerre se montre à l'horizon des pensées, tout est ruine. Et[[1637]](#footnote-1638) qu'on ne dise pas que c'est l'économique qui est folle ; la folie, ici, est toute politique. Il n'est pas plus absurde de se ruiner en paquebots de luxe que de se ruiner en armements. Mais nul armateur, laissé à lui-même, ne s'amusera à travailler en perdant ; ou, s'il le fait, car l'orgueil se glisse partout, il se ruinera ; ce sera bientôt réglé.

On dit que la rusée Économique mène par le nez la naïve Politique. D'après le présent exemple, je dirais plutôt le contraire. Car, si l'économique suivait ici ses voies, nous n'irions pas fabriquer à grands frais ce que nous trouvons ailleurs à meilleur compte. Si un pays excellait dans la navigation, il serait l'universel transporteur ; si un autre produisait le blé à moindres frais, c'est lui qui serait le nourrisseur du monde, de même que l'Amérique nous envoie par milliers des machines agricoles ; et où est le mal, si la Terre est un vaste marché ? C'est la politique qui pense à la défense, et qui veut qu'un pays produise tout ce qui lui est nécessaire, et se rende ainsi indépendant, quoi qu'il en puisse coûter.

L'Économique est pacifique. Forcer et prendre sont choses qui lui répugnent. Car imaginez un marché qui ne soit pas libre, il n'y aura plus de marché. Les produits se cacheront ; les commerçants fermeront boutique. Le politique se garde de tels excès, car il mourrait de faim. Et toutefois la Politique ne cesse de corrompre l'Économique, par des subventions, commandes, préférences, qui faussent les prix et enflent dangereusement certaines industries. Ce genre de folie n'est point la cause des guerres ; il est plutôt l'effet d'un état de guerre permanent. On peut parier que si la concurrence économique était la seule guerre au monde, les paquebots, les chemins de fer, et même les tramways seraient bien différents de ce qu'ils sont. Sans les budgets de guerre, y aurait-il un seul avion en l'air ?

10 juillet 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (XLIX)

1934 ECO XLVII

1309

Je donne un jeton de vingt sous ; par ce signe magique je me rends maître de la marchande de journaux pour un petit moment. Elle rompt une conversation animée ; elle me trouve mes quatre journaux et me dit encore merci. J'ai régné par l'argent ; je n'ai pas tyrannisé. Au contraire je me suis soumis à l'ordre des métiers et à l'usage. J'ai fait ce que j'ai voulu, mais la marchande aussi a fait ce qu'elle a voulu. Cette femme, qui n'est pas riche, n'aurait certainement pas chanté ni dansé à mon ordre et sur l'heure, même pour gagner mille francs. Elle ne m'aurait même pas vendu au juste prix tout son étalage. Le désordre est encore un ordre. Si je veux faire de folles dépenses, il faut que je cherche un autre courant de métiers, qui sont organisés pour les folles dépenses, et qui, fort sagement, me vendront chant et chanteuse, danse et danseuse. L'ordre résiste ; il ne fléchit que sur certains points, où il est convenu qu'il doit fléchir. La puissance de l'or trouve ainsi ses conditions rigoureuses. Il y a des règles pour se ruiner.

J'avais pensé tout haut devant Castor, qui venait d'acheter un journal anglais. Il me dit : « Louez toutes les places d'un train ; voilà une fantaisie de riche ; on prendra d'assaut toutes vos places ; cela fera une petite révolution, irrésistible. Il y a une prodigieuse quantité de choses qu'on ne peut pas faire, si riche qu'on soit. Un troupeau de vaches arrête tout net l'automobile d'un millionnaire. Il ne peut écraser sans s'écraser lui-même ; et quand il pourrait matériellement écraser, il ne le ferait pas. Même en payant tous les dégâts, il n'oserait pas le faire ».

« Les vaches, lui dis-je, sont peu de chose ; les chiens et les poules ont encore moins de masse. Mais c'est l'homme offensé qui arrête tout. J'ai vu, dans les temps de prospérité, d'insolents ivrognes en un lieu où l'insolence était de règle ; pourtant il y avait une limite, et l'un des buveurs fut rossé par le maître d'hôtel, ce que l'agent approuva, ce que tous approuvèrent ».

« Puis-je, dit Castor, fermer mon usine demain, sans autre raison que mon bon plaisir ? La police s'en mêlerait. Il faut de grands prétextes et une longue préparation pour exercer une puissance quelconque. Vous avez une grande puissance pour vingt sous ; rassemblez cent mille fois vingt sous, et essayez d'exercer cette puissance sur un seul point, comme un explosif ; rien ne sautera, parce que rien n'obéira. Cent millions sont comparativement bien moins puissants qu'une poussière de francs aux mains de petits rois comme vous ».

« L'avare, lui dis-je, est assez riche pour brûler les moissons ; mais il n'essaie jamais une chose pareille, et même il essaie bien moins, comme s'il sentait que sa puissance le lie. Toute dépense est imprudence ; telle est cette étrange sagesse. Étrange aux yeux de celui qui imagine la richesse ; bien moins étrange aux yeux de celui qui connaît la richesse ».

« Juste, dit Castor ; non pas seulement vrai, mais juste. Un riche qui trouble l'ordre est un fou. Qu'est la richesse sans l'ordre des échanges et des travaux ? »

« Aussi, lui dis-je, la forme humaine sur la monnaie signifie quelque chose. Et la tyrannie ne peut s'exercer que sur des signes abstraits, comme en Bourse, et dans un combat entre les signes abstraits ».

« Attention, répondit Castor. La Bourse est en effet un merveilleux instrument, le seul qui permette de déplacer promptement une pression de cent millions. Mais aussi il y a de l'imaginaire dans cette puissance ; et, justement, sur le point de régler les destinées du monde, cette puissance aérienne se dégonfle. On voit cela tous les dix ans ; c'est comme une cure de santé ».

15 juillet 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (L)

1934 ECO XLVIII

1310

Comme j'admirais la force pesante des vaches, les unes broutant, la jambe avancée, les autres ruminant, debout sur leurs piliers ou couchées selon la paresse, le bel équilibre de ces formes fut troublé par une cause que d'abord je n'aperçus point. Toutes s'éloignaient assez vite d'un centre perturbateur qui semblait n'être rien ; enfin le vainqueur de ces fortes bêtes sortit d'un petit pli du terrain qui suffisait à le cacher ; ce vainqueur était un enfant de trois ans qui élevait une frêle baguette. Petit roi ; mais les gros yeux des bêtes y avaient reconnu aisément la forme du roi. C'est la coutume ; ainsi pensaient les grosses bêtes, ou plutôt elles le disaient bien clairement par leurs actions, sans penser plus loin que leurs actions, car telle est la coutume.

Une vache se décide quelquefois selon sa force. J’en vis la preuve un autre jour quand l'esclave voué au maintien de l'ordre, le chien, vint chasser la gourmande d'un gras pâturage où elle ne devait pas être. La grosse bête chercha la brèche, ne la trouva pas, et chargea contre une barrière, montrant cette puissance guerrière qui étonne dans une vache ; la barrière fut en morceaux du premier choc ; je ne sais ce qu'en pensa le maître, mais le chien était content.

Ces paraboles muettes m'en rappelèrent une autre, depuis longtemps oubliée. Comme je gardais un troupeau en compagnie du pâtour et d'un chien, il arriva que les vaches firent cercle contre le chien, un cercle de cornes ; et le chien s'enfuyant vers nous, nous courions grand risque. Mais le pâtour se mit à marcher à quatre pattes, comme un animal, et les vaches reprirent aussitôt leur fonction ruminante. Effet de coutume encore, car cette étrange apparence d'une forme humaine à quatre pattes ne correspondait à rien de ce qu'une vache avait pu voir, ni à rien de ce qu'une vache eût jamais fait. Le gouvernement, mettons que c'était moi, avait eu bien peur ; il reprit son souffle, et n'en pensa pas plus long qu'une vache. Ainsi vont les choses, car un résultat vaut mieux qu'une pensée.

Maintenant que je suis provisoirement à l'abri des vaches, des chiens et des pâtours, il me plaît de penser que, roi constitutionnel en cette circonstance, et incapable comme un roi, j'aurais dû décorer le pâtour, mon ministre, de la Grande Étoile de la Ruse, réservée aux orateurs. Car c'est proprement éloquence de produire devant les yeux du troupeau en révolte une apparence tout à fait inattendue et nouvelle qui, en réveillant la pensée, la jette en des difficultés insurmontables. Il est clair qu'on ne peut penser en troupeau ; chacun retourne en lui-même pour délibérer, et oublie ce qu'il allait faire. Par où je comprends que la coutume est favorable au tyran, et l'intelligence aussi. C'est pourquoi, remarquant que, nous autres citoyens, nous avons l'intelligence plus subtile que celle des vaches, je ne nous vois point pour cela mieux armés qu'elles contre nos maîtres. Car qui débrouillera les discours de Coty, les discours du *Temps*, ceux de Herriot, et mille autres ? Pouvons-nous retrouver la forme humaine en ces étranges apparitions, dettes, armées, industrie, finance, qui se plient comme des clowns de cirque, et boitent exprès, tombent exprès, et soudain s'envolent dans les nuages ? Qui leur refusera une pensée ? Qui y trouvera une pensée ? Impossible. Or[[1638]](#footnote-1639) cela même nous occupe un petit moment. Nos espoirs sont grignotés par des petits moments de pensée sans issue. Il faudrait donc ne point penser ? Mais nous voilà à la coutume, c'est-à-dire à ruminer, ce qui a deux beaux sens, dont l'inférieur emporte l'autre. Car la révolte ne donne pas de pain ; et le malheur du citoyen, c'est qu'à résister à ses maîtres il perd du temps, au lieu que le maître gagne sa vie à gouverner ; c'est proprement son métier. Supposons que je fasse un discours aux vaches sur le droit des vaches et qu'elles commencent à me comprendre ; je leur ferais justement l'effet du mystérieux pâtour ; elles iraient paître.

*Nouvelle revue Française*, 1er juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LI)

1934 POL XL

1311

Les rois furent nommés pères de leurs peuples. Ce n'est qu'une légende, qui, comme toutes les légendes, dit plutôt ce qui aurait dû être que ce qui fut. Cette antique idée devrait toucher terre en notre temps, où le peuple choisit son roi. Dans le fait, il n'en est rien ; l'idée de père du peuple est presque effacée. C'est une mode au contraire de se poser comme menacé et menaçant, enfin de mettre en avant tous les signes d'une impitoyable résolution. Mélange de pédant, de préfet de police, et de colonel, voilà notre modèle de l'homme. Ce mal de raideur vient quelquefois de naissance ; tous les ambitieux, même ceux qui ont de la bonhomie et de la simplicité, prennent ce mal par accès, comme s'ils se juraient capables d'exécuter sans faiblesse. Ces vertus sont subalternes. Nos constitutions le disent ; car le pouvoir suprême n'a pas la charge de condamner ; le droit qui lui est propre, c'est le droit de grâce. Or nous voyons une sorte de disgrâce en haut ; le trône est vide.

Le portrait du subalterne régnant est gravé dans nos mémoires ; et sans doute il paraît admirable à beaucoup, parce que l'idée seule du pouvoir écrase l'homme moyen ; c'est que le pouvoir n'apparaît que comme le sommet de l'obéissance. Idée abstraite et proprement métaphysique. Le plus haut des subalternes croit obéir à quelque dieu inhumain, alors qu'il n'exprime que le sentiment et comme le cri de tous les subalternes, qui tous se couvrent de leur devoir et ne jugent jamais qu'à partir d'un ordre. Ordre, mot ambigu et admirable par son double et triple sens. L'ordre, ainsi divinisé, est aveugle à sa suprême pointe. Au lieu d'un juge, une résultante. Ainsi la nécessité nous tient, et la politique aux yeux bandés poursuit sa course mécanique. L'ordre va.

Étrange et inhumaine situation d'un homme qui a présidé à la plus grande ruine et au plus grand massacre, et qui n'en a point de remords. Semblable à un colonel, qui s'est trouvé pris à l'étroit, et qui a fait ce qu'il a pu. D'après ce modèle, on comprend que le triste roi se juge chargé de conduire encore ses enfants dans quelque épreuve terrible, en vue de laquelle il se cuirasse contre ses propres sentiments. Si c'est un père, c'est un père du genre Romain, qui n'est occupé que de savoir si ses fils sauront bien mourir. D'où une sévérité d'aspect et de discours, et presque une attention de colère. Ce personnage de tragédie compte qu'il est de son devoir de s'irriter, de soupçonner, de menacer, enfin de voir triste. C'est ainsi que la fonction mutile l'homme, si l'homme ne domine pas la fonction. Je n'irais pas jusqu'à dire que l'homme faible devient méchant en ce poste ; mais il est vrai aussi que méchant veut dire qui tombe mal ; méchant n'est que maladroit. Où est le roi sans peur, qui aura pitié des citoyens ?

Un brave homme, c'est la même chose qu'un homme brave. Le commun langage nous découvre ainsi de merveilleuses correspondances. Celui qui n'ose pas ne peut pas être bon. Et certes ce serait déjà beaucoup si le père du peuple prenait sa part du risque qu'il fait courir aux autres ; car, puisque son haut poste exige qu'il soit prudent pour lui-même, il le serait aussi pour tous. S'il ne peut mieux, on veut le roi sur la brèche et exposant sa vie, comme Clemenceau[[1639]](#footnote-1640) sut faire. Mais le courage gratuit, qui est le courage roi, ne se divise point. Il ose juger l'ordre terrible, et le modérer et changer, au lieu de l'adorer. Au-dessus des pouvoirs et parlant au nom de l'homme, tel est le rôle. Devant la menace de guerre, qui donc peut penser aux travaux interrompus, aux familles déchirées, à la misère, à la souffrance ? Assurément le subalterne n'a pas le temps de penser à ces choses. C'est son honneur propre de n'y pas penser. L'honneur du roi est d'y penser, et de prendre pour lui la manœuvre de patience et de prudence, que les circonstances critiques remettent à lui seul. Une bonne femme disait au seigneur de Cocherel, et c'est lui qui l'a raconté : « Pas de guerre, Monsieur le Président ; cela dérange tant de monde ». L'idole peinte n'entend pas la prière des bonnes femmes.

*La Lumière*,16 juin 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LII)

1939 SM LIII « Un bon roi »

1312

 « Un homme qui a eu quatre fils tués à la guerre connaît le prix de la paix. S'il n'annonce pas la paix, s'il n'y croit pas, vous saurez que la paix n'est pas possible ». Ce raisonnement est touchant, mais passe à côté. Si l'homme était un animal peureux, il n'y aurait point de question. Mais cette supposition est folle. Vous n'avez qu'à observer un paysan de quinze ans aux prises avec un cheval rétif ; vous verrez si le risque d'être broyé par la puissante bête est ce qui règle son action ; non pas, mais plutôt une adresse prompte, irritée, et qui se croit invincible. Songez aussi aux querelles et au chatouilleux honneur. Songez aux sauveteurs, qui courent si bien au point dangereux. Songez à ceux qui se risquent, seulement par curiosité, ou par une ivresse d'action et de puissance. Vous devrez bien reconnaître que la peur des coups ou la trace des coups n'est pas ce qui rend pacifique. Ces basses émotions, que chacun éprouve, mais que chacun méprise, ne jouent aucun rôle dans la politique. Passez en revue l'armée des pacifiques, vous y trouverez un bon nombre d'hommes au cuir épais, qui savent ce que c'est que fatigue, péril et misère.

Que pensent-ils donc tous, quand on leur parle de guerre et de paix ? Ils pensent commandement et obéissance. Ils comparent un genre de maître à un autre ; ils comparent un genre d'esclavage à un autre. Et, inévitablement, chacun selon son métier ou sa fonction imagine un grand et soudain changement dans son allure, dans ses paroles, dans ses moindres actions. Cela se voit à ses gestes, à l'attitude qu'il prend, à ce qu'il approuve ou accepte, à ce qu'il blâme et refuse, à l'ennemi tout proche enfin, contre lequel il se dresse en une guerre préalable. Vous observerez ces vives réactions et ces séparations ; vous saurez presque toujours les prévoir d'après le costume, ou d'après ce que vous devinez du métier ; et cela n'importe où, au café, dans le tramway, dans une assemblée politique ou un repas de corps, dès qu'un imprudent aura réveillé les passions par le nom de Briand ou celui de Coty.

Maintenant, il faut saisir les différences. Au seul nom de la guerre, l'ouvrier aperçoit un autre maître et un autre contremaître, le colonel et l'adjudant, contre lesquels il n'a point l'arme de la grève ni aucune arme ; devant lesquels il n'a aucun droit, pas même le droit de rire. Or la consolation et le sel de la vie, pour cet esclavage mal payé, c'est la confiance en son métier, c'est une liberté d'allure qui se voit dans les gestes[[1640]](#footnote-1641), c'est une indifférence parfaite à ce que veut exprimer le visage du grand ou du petit tyran. « Je dirai ma pensée si cela me plaît ». La seule pensée de la guerre écrase cette liberté immédiate, cette liberté dont on jouit tout de suite et qu'on se prouve à soi-même par un haussement d'épaules. L'ouvrier se sent visé et menacé par l'ennemi proche. Il lit la guerre sur le visage de l'ingénieur, ce gamin.

L'ingénieur voit les choses autrement. Il ne s'agit pas ici d'une froide raison qui pèserait tout. Il considère l'action prochaine, et l'immédiat changement. Il ne se voit plus ingénieur, c'est-à-dire ordonnant par conseil et savoir ; il se voit officier, c'est-à-dire puissant par sa seule présence, et bien plus qu'aucun roi. Dépendant certes, mais comme il l'est maintenant, mais sous les formes de la politesse, avec droit d'entretien familier et de discussion. Il va obéir comme il a toujours obéi ; il va commander comme il n'a jamais commandé. Aussi, quand il refuserait la guerre de tout son esprit, il ne la refuse point de son corps ; il y trouve une nouvelle et enivrante puissance. Ne parlons pas des risques, car ils sont les mêmes pour tous.

L'homme politique se redresse, lui aussi, à la seule mention de la guerre. Car ce mot signifie d'abord que les électeurs vont croire et obéir enfin, comme des enfants qu'ils sont. Ce mot signifie la fin d'une longue patience ; car la paix est inextricable, et l'esprit qui dénoue ici serre un autre nœud ; on se fatigue à des compromis. La guerre tranche. La guerre ne veut qu’un grand sentiment, et une farouche résolution qui réconcilie, qui simplifie. L'homme se lève déjà pour l'acclamation et pour l'union sacrée ; le sublime lui monte aux lèvres. Telle est la récompense, toute proche, déjà sensible au cœur. Observez comme l'éloquence de guerre est facile et va de soi. La raison, heureusement, peut modérer ces mouvements jusqu'à les rendre secrets ; elle ne les supprime pas.

*La Lumière*,23 Juin 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LIII)

1939 SM2 LIV « Pacifiques et guerriers »

1313

Il est facile de faire des phrases, de dire qu'on ne refusera rien à la défense nationale, de montrer le péril présent sous les plus noires couleurs. Ce sont les mouvements de la politique intérieure, entre maître et serviteur. Cette guerre est la vraie guerre, et tel qui s'anime contre l'ennemi du dehors fait en réalité ses tranchées et ses redoutes contre l'ennemi intime, celui qui demande des comptes et qui tire la barbe aux Majestés. Il n'a fallu qu'un croiseur de vingt-trois mille tonnes pour ramener le bon sens. On a annulé ainsi trois ou quatre cents mètres d'épures. Les ingénieurs de la marine ne comprennent pas ; ils comparent tant de discours enflammés à ce vote froid.

La vraie pensée de tous sur la guerre, on ne la fera pas sortir sans peine ; on en voit ici un indice remarquable ; c'est comme une cristallisation soudaine. Cet énorme croiseur en projet a soudainement rafraîchi les imaginations. Ce que serait la guerre chimique, nul ne peut le savoir, et je crois que nul ne le saura. Au fond, la précédente guerre n'était pas moins atroce ; seulement, elle se présentait sous les formes accoutumées : concentration, trains militaires, fleur au fusil[[1641]](#footnote-1642), toutes choses traditionnelles et représentables. On savait commencer cette guerre-là. L'autre guerre, par avions et gaz, est neuve et inouïe en son commencement. Elle commence par violer des principes déjà anciens. Cette fois il est évident que nul n'est protégé. Ni femmes, ni enfants, ni blessés, ni malades, ni vieillards n'ont plus la moindre garantie. Le crime est éclatant ; le risque est immense des deux côtés. La partie jeune et forte ne peut plus sentir en elle ce mouvement qu'elle croit invincible, et par lequel elle repoussera l'agression ; ce mouvement si persuasif n'a plus de lieu. Les troupes ne se rencontrent plus ; certainement l'agression réussit des deux côtés. Tout commence par une effroyable défaite des deux partis. Une telle guerre n'est donc plus qu'un mouvement désespéré. Les lieux communs sont rompus. La marche d'un régiment suivant ses tambours n'a plus de sens ici. Le bon sens retrouve donc ses forces et ses espérances ; mais le parti guerrier n'en veut pas convenir.

Il ne fallait qu'une occasion. Pourquoi celle-là précisément ? L'ingénieur ne comprendra pas. Depuis quand les techniciens de la guerre sont-ils renvoyés comme des enfants ? Une assemblée de profanes est-elle juge ? Mais le bon sens se prend où il peut. Cet être fantôme de vingt-trois mille tonnes a-t-il représenté dans ses contours nets une pensée qu'on n'avouait pas ? Ce grand revirement est d'importance. Il correspond très bien à la situation paradoxale des radicaux, qui sont battus et encore battus, mais qui n'en mènent pas moins la politique étrangère. On veut bien annoncer des folies, mais on veut aussi être assuré qu'on ne les fera pas. Le pilote de Cocherel navigue sur cette double houle. Et ceux qui demandent clarté, fin des équivoques, et autres choses, oublient que la politique n'est pas simple et ne peut pas l'être. Il y faut vivre, au jour le jour, et surtout former et garder, malgré les apparences et les déclamations, l'idée que les hommes ne sont pas aussi fous qu'ils veulent nous le faire croire.

*La Lumière*,30 juin 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LIV)

1939 SM2 LV « Le grand croiseur »

1314

Il arrive que des bonnes femmes, bien sagement assises le long du bateau, et selon l'équilibre, s'alarment d'un balancement inusité ; elles commencent par crier, et bientôt se précipitent à contre-pente, fuyant le noir trépas ; cette fuite est dangereuse comme toutes les fuites ; et le bateau peut très bien chavirer par cette houle humaine, plus redoutable que l'autre. En sorte qu'on se demanderait s'il importe tant que le passeur connaisse bien la mer, et si quelque persuasif pasteur, connaissant la nature humaine, ne vaudrait pas mieux qu'un bon marin. Si un tel homme obtenait que les bonnes femmes restent tranquilles, quel coup de barre !

La monnaie est bien aussi une sorte de mer, qui balance le bateau politique ; on peut remarquer en ces phénomènes des effets de pesanteur, d'inertie, de nécessité ; choses plus aisées à connaître qu'à changer. Avouons que si chacun des passagers restait tranquille à sa place, presque tout le danger serait évité par là. On le sait, on l'a vu. La confiance nous a remis au calme, et bien plus vite qu'on n'espérait. Dans la nouvelle crise je prends la résolution d'être un sage passager et de ne m'inquiéter de rien ; je vous conseille d'agir de même. Dès que la masse des hommes est dans le jeu, l'optimisme est de stricte prudence. Les gens se croient pauvres, et cela arrête tout. Chacun sait bien comment les valeurs s'enflent et se dégonflent ; toujours par enthousiasme et panique. Certes il y a d'autres causes, qui tiennent aux affaires elles-mêmes, et à la physique de la chose ; mais nous y ajoutons, nous les multiplions par nos mouvements inconsidérés. Figaro se moque trop vite ; et nous avons plus besoin d'un danseur quelquefois que d'un calculateur ; oui un danseur qui nous apprenne l'équilibre, le calme et la beauté. Si nos chefs grimacent, gare à nous.

La guerre est purement humaine ; elle dépend seulement des passions. Les déclamateurs disent le contraire ; mais la colère même qu'ils font voir est certainement une cause ; et s'ils communiquent aux autres soit leur propre colère, soit une grande peur, ce qui a presque les mêmes effets, nous serons précipités dans les pires maux par la seule opinion que ces maux sont inévitables. C'est par de telles réactions, et bien aisées à comprendre, que le souci de la sécurité est tout à fait contraire à la sécurité. L'énergumène, voilà l'ennemi.

Mais allez donc raconter cela à celui qui a peur. C'est comme si vous disiez à celui qui fuit dans la nuit qu'il n'est poursuivi que par lui-même. Lui, il a d'autres preuves, et par sa propre peur. Sa propre peur lui fait voir un danger qui n'est point. Plus il a peur, plus il croit qu'il a raison d'avoir peur. Ou bien si c'est un homme irrité, plus il souffle sur sa colère, plus il colore son ennemi de cette rouge lueur. Et celui qui s'irrite a bientôt pour ennemis tous ceux qui refusent de se mettre en colère. C'est pourquoi on n'observe jamais longtemps ce jeu des passions ; on y est pris. Et c'est presque la même chose d'être en colère pour la guerre et d'être en colère contre. Nous partîmes en guerre pour tuer la guerre. Et il ne faut pas concevoir quelque Machiavel qui manie les passions sans s'y brûler. Cela n'est pas humain. Les passions sont de mauvaise foi pour qui les regarde en spectateur ; elles sont de bonne foi pour elles-mêmes. Et je ne crois pas trop à cette idée comique, que si les hommes d'État étaient priés de se battre les premiers il n'y aurait pas de guerre. Un homme irrité n'a pas peur ; un homme qui a bien peur n'a plus peur. Ne voit-on pas des gens affolés qui se jettent par les fenêtres par crainte du feu ? Au vrai ils ne savent plus ce qu'ils font. Rien n'effraye un fou. C'est en ce sens qu'un cheval peut être dit courageux. Le remède dépend de vous ; restez tranquillement assis à votre place ; gardez-vous de peur et de colère ; apaisez votre propre royaume. Le maître des tempêtes humaines c'est vous, c'est moi, c'est qui voudra.

*La Lumière*,4 Juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LV)

1939 SM2 LVI « Tempêtes humaines »

1315

La trahison est naturelle dans un député, à quelque parti qu'il appartienne. Et la trahison, comme on l'a cent fois remarqué, consiste à tirer vers la droite après avoir juré de rester plus ou moins à gauche ; chacun sait qu'il y a une droite et une gauche en tous les points de l'hémicycle ; et vous n'entendrez jamais dire qu'un député ait glissé à gauche malgré les promesses faites aux électeurs. Ce phénomène d'attraction, ou de répulsion, ou d'ionisation, comme on voudra dire, mérite d'être considéré avec attention ; le jeu politique revient tout à ces mouvements insensibles qui déplacent lentement et sûrement les représentants du peuple vers les ennemis du peuple.

Ennemis du peuple ? J'appelle ainsi ceux qui pensent que la Révolution fut une folie, que le peuple ne connaît nullement son propre bien, qu'il faut le ramener à l'obéissance, et le conduire à ses destinées d'après les lumières supérieures, qui brillent pour Coty, Kérillis, Bourget et autres génies nationaux, qui éclairent encore un petit peu le boursier Herriot, mais qui sont invisibles à vous et à moi, au commerçant, au paysan, à l'ouvrier, à tous les petits. Là-dessus on peut rire, car le peuple est à ses prétendus chefs comme un terrassier à un enfant ; il est très sain de rire ; mais enfin les récents événements ont prouvé que les esprits enfants, ceux qui se trompent à tout coup et sur tout, ont plus d'un moyen de nous passer la bride. Et tant que nous n'aurons pas compris le jeu, nous perdrons. Je reviens donc à mon député.

Premièrement, il croit savoir, ce qui est la pire ignorance. Il ressemble à ces gens qui reviennent d'Allemagne, et qui disent : « Vous ne connaissez pas l'Allemagne ». L'Allemagne est à peu près aussi facile à connaître que l'Amérique, ou la Chine, ou le problème des changes, ou celui des douanes. Dans ces immenses objets on trouve de quoi prouver n'importe quelle thèse. Ce qu'on en dit n'est jamais vrai ; sans compter que tout change d'un jour à l'autre. Or, le député fait sonner cette fausse monnaie des pédants de politique ; il incline à penser que le peuple est là-dessus tout à fait aveugle, qu'il est difficile de l'éclairer, qu'il demande des choses impossibles, comme la paix, la justice dans l'impôt, une police égale pour tous, et qu'enfin l'art du politique est de refuser en détail ce qu'on a promis en gros. Ce métier, quand on le voit sous cette lumière, donne de l'amertume, de l'impatience, un peu de mépris.

Ces sentiments sont chauffés à blanc dans la cornue parisienne, qui est méphitique. Il faudrait plus d'espace et de solitude aux amis du peuple. Il faudrait que la populace des parasites, intermédiaires, intrigants, joueurs, marchands de plaisirs, journalistes, vaudevillistes, leur laissât un peu plus d'air. Il faudrait aussi qu'ils ne soient pas tant serrés les uns contre les autres, échangeant leurs idées, qui n'ont pas une journée d'âge, et qui périssent le soir même. Tour à tour flattés et injuriés selon qu'ils risquent un pas à droite ou qu'ils reviennent sur leurs positions. J'y joins les ambitions, qu'on ne peut blâmer, car, sans ce piquant, la vie du politique serait mortellement ennuyeuse. Et voilà pourquoi le député mûrit mal ; voilà pourquoi vous le retrouvez misanthrope et pessimiste, par cette opinion trouble qu'il a de lui-même. Là-dessus on me dit souvent que les partis, s'ils étaient forts, vaudraient mieux que les hommes ; mais je n'en crois rien. Les partis ont leurs gouvernants, qui suivent le destin de tous les gouvernants, j'entends qu'ils sont Hommes d'État, mais prématurément. Homme d'État, on l'est toujours trop. Dix minutes par jour c'est assez et trop ; le reste du temps qu'il soit Homme ; mais c'est beaucoup demander.

*La Lumière*, 11 juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°7, juillet 1931 (LVI)

1934 POL XLI

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931

1316

Deux ou trois augures cherchaient pourquoi le catholicisme trouve plus que jamais audience dans la jeunesse la mieux instruite. Ils ne remuaient que des lieux communs. Mais le sauvage Philosophe mit le pied sur leurs faibles pensées.

« Le prêtre, dit-il, est en meilleure position que vous. Il parle au nom de la libre pensée. Ne vous récriez pas ; il le peut. Il a le droit de se moquer de vous, et il ne s’en prive pas. La terre a tourné, les perspectives se sont déplacées ; vous ne vous en doutez pas. La libre pensée, c’est votre pensée. Votre pensée. Elle s’étale sur la première page du *Temps*. Le révérend Bouillon et le pasteur Herriot sont vos sermonnaires. Rien n’est moins respirable que cette épaisse pensée, qui ne bouge pas, qui ne bougera pas, qui cherche des verges, qui juge selon la peur, selon l’ennemi, selon l’ami, selon le banquier ; cette pensée coléreuse, méchante, étranglée, peut-être honteuse d’elle-même au fond ; car elle ne cesse pas de monnayer des cadavres. Et cette importance, et cette arrogance, et le fouet levé sur ceux qui contredisent ! Il est vrai que l’on rit du fouet ; mais votre espérance est qu’on n’en rira pas longtemps. J’ai appris qu’il ne faut par troubler un cheval qui mange l’avoine ; le coup de pied est brutal, et, heureusement, mal dirigé. Voilà comme je vous vois ; vous pensez en mangeant ».

Les augures posèrent leurs fourchettes et voulurent bien recevoir en hommes libres les bourrades de l’amitié ; peut-être pensèrent-ils en un éclair que la libre pensée était un peu trop bien payée. Ils en appelèrent à cette conscience. Mais l’autre poursuivait.

« Il y a trop de chair dans nos pensées ; chacun sait cela. Mais l’enseignez-vous encore ? Êtes-vous seulement en garde contre les pensées de nature, si émouvantes, si persuasives, et qui habillent si proprement les appétits ? Non ; c’est ce qui vous plaît qui est vrai. Quoi de plus évident que ce foie gras ? Et ne suis-je pas seulement plus rusé que vous, pour en venir finalement au même point de satisfaction ? C’est à voir. Cependant le petit prêtre maigre et mal payé enseigne que la pensée est difficile et dangereuse, par la hâte de chacun à prendre ses intérêts pour des raisons. Le petit prêtre enseigne que le diable nous corrompt par des pensées. D’où le conseil de penser maigre, non seulement le vendredi, mais aussi les autres jours. Penser maigre, c’est ne point croire qu’une pensée vraie est bonne à manger. Penser maigre, c’est penser contre soi animal. Or cela sonne bien aux oreilles jeunes, qui en ont assez et trop des preuves suaves. Non tout ne s’arrange pas, dit le prêtre maigre. Et César est un maître à penser tout à fait ridicule. On voit ses raisons comme on voit des baïonnettes. Faites le compte, mes amis, de vos chères pensées ; ce sont toutes des pensées de gouvernement ; donnez-les alors pour telles, et transportez la Sorbonne à le Tour Pointue. Mais le vrai est autre, universel ; le petit prêtre dit cela ; je ne crois pas qu’il le sache, mais il le dit. Et qu’il faut laisser patrie, maison, famille, amis, et suivre le vrai ; et sauver son âme. Qu’on l’entende comme on voudra, encore une fois cela sonne bien. Folles ambitions, soit ; on n’en fera pas le quart. Mais cela le petit prêtre le dit aussi. Mais enfin il est maigre ; c’est peut-être un saint, qui ne cesse de demander pardon à son esprit ; cela s’est vu ; l’homme se reconnaît à cette image, et s’y réveille comme d’un songe de foie gras. Le nierez-vous ? »

Les augures avaient mille autres choses à nier ; mais le sauvage Philosophe en était à nier les négations. « Les dogmes sont des contes, ou des métaphores, si vous voulez ; mais il n’y en a tout de même pas un seul qui soit pour flatter les tyrans, ou seulement pour flatter le tyran que chacun porte en lui-même. Qui donc dit que le riche ne peut entrer au royaume de Dieu ? C’est encore le petit prêtre. Et que les humbles ont la meilleure part de l’esprit ? C’est encore le petit prêtre. Et comme il ne peut plus forcer, vous l’avez fait bien fort. Il ne peut qu’attendre un retournement du jugement intérieur, un refus aux passions, un changement de vie ; ajoutant même que si ce jugement n’est pas libre, il ne vaut rien. Ajoutes à cela qu’un grand pontife maigre, ce n’est pas impossible, pourrait bien demain prêcher la paix, la fraternité, la justice ; cela est écrit dans ses livres. Que pèsent à côté de cela deux ou trois énigmatiques chansons ? Fait-on des objections à la musique ? »

Un des augures dit : « Qu’avons-nous fait de l’esprit ? »

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LVII)

1317

Il n'y a pas longtemps que l'on célébrait tout ce qui est grand et que l'on se moquait de tout ce qui est petit, comme petite culture, petite industrie, petite politique, La roue a tourné, et même très vite. Les grandes entreprises font maintenant leurs comptes, où le million est l'unité. Il est clair que les hommes les plus familiers avec ce genre d'affaires tâtonnent dans cette transparence. Certes il n'est pas facile de débrouiller toutes les causes de cette grande faillite. Sans doute il y a une proportion entre la structure humaine, qui n'a pas changé, et l'étendue des affaires qu'un homme peut réellement diriger. Un entrepreneur connaît son chantier ; un paysan fait la revue de ses champs et de ses chemins en une matinée ; une hôtelière, avant de s'endormir, fait défiler en son esprit ses verres, ses serviettes et ses draps. Je soupçonne que les choses sont le seul objet possible pour nos pensées. C'est alors que s'exercent la prudence et la prévision. C'est alors que le fameux œil du maître juge et décide. Mais l'abrégé nous perd. Nous ne sommes pas bâtis pour un certain degré de calcul abstrait, ni pour une grandeur ou petitesse quelconque de l'unité. Milliards d'atomes inclus dans une parcelle microscopique, ou distances stellaires mesurées en années-lumière, cela n'est pas à notre mesure. Le tout simple chiffre, et tout menu, qui exprime ces immenses différences, n'a pas assez d'angles résistants ni d'épines ; il ne dit rien, parce qu'il ne parle pas aux sens comme il parle à l'esprit. Le million en chiffres n'avertit pas ; il ne pèse guère. Par cette disproportion, l'homme se trouve promu métaphysicien ; il ne sait plus ce qu'il dit. Du moins je suis ainsi fait ; il me faut l'exemple ; il me faut la chose, et même dans la main.

Une femme qui coud sait ce qu'elle fait ; un menuisier qui varlope sait ce qu'il fait. La chose se défend et redresse l'erreur ; elle parle aux yeux et aux doigts. L'électricien qui donne le courant à des charrues électriques qu'il ne voit pas, sait déjà moins ce qu'il fait ; il agit par signes et par règle de signes. Il ne saisit plus sous ses doigts la relation entre un geste simple et d'immenses effets. De la même manière un officier d'état-major donnait par téléphone un ordre raisonnable sur le papier, absurde dans le fait ; c'est qu'il ne voyait point la boue, les réseaux, l'état réel des travaux préparatoires. Il pensait en algébriste, construisant sur des suppositions bien nettoyées. Ici, par les hasards, par l'élasticité étonnante des hommes, et aussi parce que l'ennemi était un autre algébriste, l'erreur ne se montrait pas toujours tout de suite ; sans compter que les rapports apprenaient bien vite à ne dire que ce qui plairait. Ainsi le chef était comme aveugle aux choses, dans sa chambre de signes.

Je suppose qu'il se produit quelque chose d'analogue lorsqu'un homme dirige de son cabinet une centaine d'immenses affaires, dont chacune est déjà trop étendue pour que l'œil du maître puisse la saisir. Ce n'est pas que l'opinion puisse jamais régner sur les affaires ; il n'y a d'affaires, finalement, que de chaussures, de bas de soie, de drap, de papier, et choses de ce genre, qui plaisent ou ne plaisent pas, sont nécessaires ou inutiles, se vendent ou ne se vendent pas. Toutefois[[1642]](#footnote-1643) l'opinion peut régner longtemps ; et si l'on croit, ou si l'on fait croire, qu'une affaire est bonne, les effets peuvent donner raison à l'opinion, dans la chambre des signes. Et remarquez qu'il y a aussi des signes de signes, dans une chambre des signes encore plus abstraite qui est celle du banquier. On comprend qu'ici tout est clair d'apparence, si seulement l'on sait compter, mais en réalité tout à fait obscur et comme opaque, par l'absence des choses fabriquées auxquelles se termine toute la richesse possible. Ainsi l'esprit n'est nullement averti, et la catastrophe prend un étrange aspect, comme d'un orage de signes.

Heureux les métaphysiciens de philosophie et de physique ; car s'ils se trompent, cela est sans conséquence ; il leur est bien facile de l'ignorer ; l'expérience est complaisante. Les métaphysiciens de finance sont moins bien placés ; le petit boutiquier, le petit artisan, le petit rentier sont au bout du fil ; et ils ne sont point dans une situation à tout croire, car il y a l'impôt et le chômage, qui sont des suites trop réelles de la métaphysique financière. On ne joue pas avec les besoins. C'est toujours l'économique qui nous rend sages. Quelles folles idées nous formons, sur l'univers, sur les dieux, et sur nous-mêmes, dès que l'erreur n'a pas pour conséquence la faim !

20 août 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LVIII)

1934 ECO LI

1318

Tous ces pays sont fort émus à la pensée qu'ils ne seront pas payés ou qu'ils ne pourront pas payer. Qui pèsera ces richesses imaginaires et ces dettes imaginaires ? Il y faudrait un cynique ; et le cynique de nos jours c'est Gobseck, c'est le banquier, justement celui qui croit aux richesses imaginaires et aux dettes imaginaires. Quand Gobseck se demande ce qu'il tirera d'un mauvais papier, il pèse une croyance, il pèse une opinion, il ne pèse pas une valeur vraie. La question est de savoir s'il vendra le papier plus cher qu'il ne l'a payé. Faites croire à un amateur de tableaux qu'il vendra une absurde petite toile plus cher qu'il ne vous la paye, alors la valeur est bonne ; on oublie de se demander si la toile en question vaut quelque chose. C'est encore plus évident pour le papier ; un des plus variables papiers de ce temps s'est appelé Extension, ce qui est admirable. Et ce papier, dont la valeur était multipliée par la seule croyance, pouvait bien se transformer en un château, en une ferme, en une maison de rapport ; toutefois un tel échange était creux. L'un, l'acheteur, pouvait disposer d'un travail utile et solide, ferme ou château ; l'autre, le vendeur, n'était riche que d'une croyance ; de tels échanges ne peuvent pas s'étendre sans fin ; on le comprend par la fiction d'une humanité qui s'occuperait toute à échanger des papiers d'après la seule croyance qu'on peut les revendre avec profit. Qui ferait du blé, du vin, du bétail, des maisons, des voitures ?

Or, parce qu'il y a abondance de ces choses utiles, on ne sent pas d'abord le creux des richesses imaginaires. Mais il en est de ces richesses comme du papier-monnaie ; elles ne sont supportables qu'en relation avec les richesses réelles et le travail réel ; relation indirecte, mais qui dépend sans doute d'un excédent, d'une part laissée au jeu comme à l'oisiveté. Dès que les limites sont passées, on le sent ; une terreur se répand. Chacun vend ses richesses imaginaires et se jure de n'en jamais plus acheter. C'est ainsi qu'un banquier qui avait cinquante millions n'a plus rien ; mais il n'avait rien. On le croyait riche ; on cesse de le croire riche. Je pense qu'il y a dans toute grande fortune une partie imaginaire, et même que la réalité des millions décroît à mesure qu'ils s'accumulent ; toutefois cette étrange idée, si contraire à l'opinion commune, mérite une longue réflexion.

Je veux seulement, d'après de telles remarques, revenir à ceci, qui est tout près des faits. L'Amérique n'a pas besoin d'argent ; la France encore moins, puisqu'elle a trop d'or dans ses caves. D'où l'on peut conclure que ce n'est pas non plus l'argent qui sauverait l'Allemagne ou l'Autriche. Ces pays, soit créanciers, soit débiteurs, n'ont pas besoin d'argent ; ils ont besoin d'affaires, c'est-à-dire de commerce réel, d'échanges réels. En d'autres termes un paiement qui n'est pas le signe d'un juste échange de produits n'a pas de sens, et ne peut avoir d'effet. Les fortunes, au fond, sont des créances, et le mot est beau. À mesure qu'une dette s'accroît, elle devient imaginaire. On ne paye qu'en travail, et les journées de travail sont comptées par le soleil. Encore a-t-on vu dans le fait que le paiement en travail, sans contrepartie, c'est-à-dire sans échange, était bien capable d'appauvrir aussi le créancier. Mais ici toute l'obscurité possible se trouve amassée. Car, enfin, si un homme travaille pour moi sans que je travaille pour lui, n'est-il pas vrai que je m'enrichis ? Toutefois je vois bien que s'il devient ingénieux à force de travail, et si moi je deviens paresseux et ignorant par l'oisiveté, la richesse et la puissance passeront de son côté. On devine ici, sans tout comprendre, le jeu d'une très juste et très sensible balance, qui toujours s'incline du côté du travail. Et, donc, payez ou ne payez pas ces grandes dettes, ce n'est jamais que croyance voltigeante ; et un artiste de politique pourrait bien chercher le moyen de faire croire seulement qu'on les paie ou qu'on les paiera. Créance, croyance ; voyez comme la langue est belle.

« 1er août 1931 » (ECO)

*Nouvelle Revue Française*, 1er août 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LIX)

1934 ECO L

1319

Un sage qui cultive son jardin et ne parle guère, se vante d'avoir fait tenir toute la doctrine de l'action en deux chapitres dont chacun n'a qu'un mot. Premier chapitre, continuer. Deuxième chapitre, commencer. L'ordre, qui étonne, fait presque toute l'idée. Méditer vaut mieux que discuter. Par ce moyen, les deux chapitres feraient bientôt un gros livre. Voici un sommaire du gros livre.

Continuer, c'est le seul moyen de changer. Quand l'idée vous vient de changer, c'est signe que le métier commence à entrer et à piquer, au lieu de caresser. C'est le moment rugueux ; c'est l'épreuve de l'homme. Un métier qui n'est pas rebutant n'est pas encore un métier ; l'homme n'y est qu'amateur, selon un admirable mot, et qui enferme un juste mépris. L'amateur s'amuse ; le point où cesse l'amusement, il ne le passe jamais. Quand donc le métier ne va plus tout seul, cela nous avertit de le faire. Il faut alors se tourner vers soi et donner de soi. Enfin le métier n'est plus agréable ; il n'y a plus qu'à le bien faire. L'athlète qui est récompensé au commencement est bien trompé par cette faveur de fortune ; ce qu'il amasse, c'est le contraire du courage. L'heureux succès lui fait perdre de vue la nécessité de vouloir. Quand vient le moment difficile, où il faut tenir bon, c'est alors qu'il lâchera tout, cherchant un métier qui aille tout seul; mais un tel métier n'existe pas.

Stendhal conte qu'étant jeune il restait la plume levée, attendant le génie. Il n'a pas eu la chance, dit-il, de trouver le bienfaisant ami qui lui aurait dit : « Écrivez vingt lignes tous les jours, génie ou non ». J'ai aperçu ici un des secrets de l'art d'écrire. Ne raturez pas, continuez ; une phrase commencée vaut mieux que rien. Si la phrase est gauche et caillouteuse, ce sera une leçon pour vous. Je suis assuré que le poète n'achève ses étonnants miracles qu'en s'appliquant plutôt à continuer qu'à changer. Ne dites pas que vous vous moquez de l'art d'écrire ; c'est un art nécessaire en tout métier, et l'on perd bien du temps à effacer et à recommencer. La rature n'est pas le moyen de s'épargner des ratures ; bien au contraire ; car on prend l'habitude d'écrire n'importe comment, par l'idée qu'on pourra changer. Le brouillon gâte la copie. Essayez de l'autre méthode ; sauvez vos fautes. Ces remarques sont bonnes pour tous les arts et pour tous les travaux. On dit que Calmann-Lévy, l'ancien, le fondateur de la dynastie, battait la semelle devant une petite boîte de livres accrochée au mur. Selon mon opinion, la puissance de réussir, si commune chez les Juifs, vient d'une opinion métaphysique selon laquelle on n'est pas au monde pour s'amuser.

Le deuxième chapitre attend. Commencer, si ce mot vient après l'autre, c'est s'y mettre, s’y mettre tout de suite, et réduire, comme je dis souvent, le temps de la mise en train à zéro. Le petit mot : « Je ferai » a perdu des empires. Le futur n'a de sens qu'à la pointe de l'outil. Prendre une résolution n'est rien ; c'est l'outil qu'il faut prendre. La pensée suit. Réfléchissez à ceci que la pensée ne peut nullement diriger une action qui n'est pas commencée. On ne conçoit pas Boucicaut fondant le Bon Marché ; il l'a fait ; c'est une tout autre méthode. Et, en dépit d'un fort préjugé, les entreprises bien conçues ne se font jamais. Il n'y a qu'à savoir comment l'avion a été inventé. Ces exemples éclairent les deux chapitres. Les appliquant au second, je dis qu'il est tout à fait inutile de réfléchir à ce qu'on va faire, tant qu'on n'a pas commencé. C'est inventer un classeur avant de savoir quels papiers on y mettra. Ou bien, c'est vouloir savoir ce que l'on dira avant de le dire. Et ce dernier exemple est le meilleur, parce qu'il choque. Notre pensée n'est pas ainsi faite qu'elle puisse marcher la première ; qui pense ses actions n'agit jamais. Le grimpeur de l'Himalaya peut aussi nous instruire ; car s'il reste à regarder la montagne, il ne saura jamais par où il peut passer. « C'est pour savoir par où je passerai que je marche. » Goethe terminera ce discours : « Accepter comme une loi ce que le génie de la raison humaine souffle à l'oreille de chaque nouveau-né, c'est-à-dire soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action ».

La Psychologie et la Vie, juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LX)

*Minerve*, LXXX, « Doctrine de l’action »

1320

L'homme de Platon, qui est l'homme, est fait d'une tête, d'une poitrine et d'un ventre. Et parce que l'équilibre, qui serait justice, est rare, et que l'homme bascule presque toujours d'un côté ou d'un autre, nous avons une assemblée de têtes, de poitrines, et de ventres ; et tels sont les partis véritables.

Dans les têtes habite l'utopie, c'est-à-dire l'idée. Les têtes s'occupent de ce qui devrait être, et cela n'est pas méprisable. Les poitrines ont de l'honneur ; et l'honneur, comme on sait, méprise les arrangements. Les ventres sont souvent bilieux et aigres, mais ils sont attentifs à leurs frontières de chair ; cela fait un genre de sagesse courte, sur laquelle on peut compter. Platon disait que les artisans sont les ventres de l'État, comme on pourrait le dire aussi des chevaux. Dans le fait, les choses ont tourné autrement, et les maigres ouvriers sont nos têtes ; entendez que s'ils ne pensent pas toujours aisément, du moins ils portent et élèvent les penseurs ; sophistes ou utopistes, il n'importe ; c'est toujours pensée, c'est toujours tête.

Un problème tombe, un problème réel, pressant. On n'a pas plus d'un jour pour décider ; on décide passablement. Il s'agit de cette pente savonnée sur laquelle valeurs et crédit glissent ensemble, et du frein Hoover, qui a produit un certain effet. Mais examinons le vote. Les ventres aiment bien ce que j'appelle les lieux communs à roulettes ; car quoi de mieux pour digérer ? Les ventres n'en pensent pas long. Mais ici, en ce mauvais détour, ils sentent vivement la crise des affaires ; ils ont de longues antennes par là. Ils ont perdu ; car tout le monde a perdu. Faim d'ogre, sagesse d'ogre. Le ventre sait très bien compter, et la cote est sa pensée. Donc, se priver des invectives et des mépris faciles ; aller au plus pressé. Ce qu'ils ont fait. L'économique ramène la politique assez brutalement ; les ventres sont sensibles à ce genre de contrainte.

Les têtes aiment bien contester et contrarier. En principe elles votent contre les ventres. Mais on ne peut pas toujours s'amuser. Ensemble paraissaient la paix, le désarmement, la fraternité universelle. Occasion rare ; court moment. Les têtes, d'un seul mouvement ont obéi à l'idée. À tous risques, et même d'accord avec les ventres. Et la tête, après avoir voté, peut bien se féliciter encore plus de ce qu'elle a fait. Ne sait-on pas que l'intérêt dessine d'une certaine manière l'idée, et que l'extrême dessous rejoint souvent le dessus ? Et cela même est dans la pure doctrine. C'est donc quelque chose d'être socialiste.

On ne sait que faire des poitrines. Ou plutôt si, on devrait les mettre au premier rang des batailles ; le fait est qu'elles n'y vont pas toujours d'elles-mêmes, et c'est bien regrettable. Mais quels combattants ! Il ne faut qu'une vibration de mots ou de clairon pour les jeter dans un noble délire. Il leur faut un ennemi ; ils le voient ; ils le montrent. « C'est un piège ; c'est une manœuvre de guerre. Où sont nos armes ? Courons aux remparts ! Et puis il me semble qu'on nous traite un peu légèrement. Sommation par télégraphe, cela ne peut aller. On nous presse, donc nous résistons. À moi la colère, alliée de l'honneur ! » Avouez que c’est une étrange idée que de télégraphier à une poitrine. Cette majesté sonore a horreur de la surprise. Elle veut des préparations et des politesses ; comme ces chevaux au sang vif auxquels il faut parler avant de les toucher. Chatouilleuse poitrine ! L'ennui, c'est qu'on l'aime ; car elle n'est qu'amour, générosité, fidélité. L'honneur est honorable ; les mots le disent, et cela va de soi. Mais on finit par apercevoir que l'honneur n'est généreux que de sang, et n'est fidèle au fond qu'à sa propre colère. Les vieilles traditions de l'honneur ne sont que justes. L'homme d'honneur devait mettre sa vie en jeu, et tout de suite. Cela était un peu fou, mais grand. C'est une misère que l'honneur en discours et que ces poings qui ne frappent jamais que sur une table. Et comme disait le fameux Pape, tragédien n'est pas loin de comédien.

*La Lumière*, 18 juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LXI)

1934 POL XLII

1321

La fête du peuple fut annoncée, comme toujours, par des pétarades. Sur quoi je me disais : « Éternel zouave, tu célèbres la guerre, et puis tu la feras, et tu seras beaucoup moins content. Mais, comme tu seras mort ou mutilé, ton avis ne pèsera guère. Et d'autres zouaves, nés avec le même goût de faire du bruit, célèbreront la guerre, et puis la feront. Xerxès n'a pas fini de régner ».

Ces réflexions faciles ne touchaient pas le vif de la chose. Xerxès, tout puissant qu'il fût, ne savait pas faire ce genre de bruit. Je ne sais s'il l'eût aimé. Il y a de l'offense dans un pétard. L'arme chimique donne une puissance démesurée, même à un enfant. Une massue ne passe pas par-dessus la garde du roi. Mais le marteau porte beaucoup plus loin. Le marteau pile et mélange charbon, soufre, et autres choses. Le marteau forge l'enveloppe de fer qui transformera la combustion en explosion, et Xerxès lui-même en une bouillie sans majesté. Les obus, même sans malice, vont jusqu'au chef, et le zouave comprend que l'égalité n'est pas une chimère. Le marteau ouvrier trouve passage.

On a dit que l'arme à feu tuerait la guerre. Les événements n'ont pas vérifié cette prédiction ; mais patience. J'ai connu, et tout le monde a connu des prêcheurs de guerre qui s'enfuyaient si loin qu'on prenait le parti d'en rire. Mais l'arme chimique n'est pas au bout de ses moyens, et je ne sais où ces foudres de guerre, car il en naît toujours, comme il naît des zouaves, pourraient bien s'enfuir maintenant. Je ne compte pas trop sur la peur, et rien n'arrêtera le zouave ; vous ne lui ferez pas saisir la différence entre une grenade ordinaire et une bombe au phosgène. Croix de bois ou hôpital, c'est toujours la même chose pour lui. Quand on a la tête assez dure pour tenir la promesse de mourir, les désagréments accessoires ne jouent aucun rôle. Et il faut dire aussi que le zouave, parce qu'il est robuste, n'imagine que victoire et triomphal retour. Mais le maigre Barrès, avec son parapluie, je parie qu'il fera plus d'une réflexion sans joie sur les nouveaux pétards, qui franchissent si allègrement la distance qui s'étend de l'action à la littérature. Ces imaginations tristes sont dangereuses pour les hommes gais. J'attends qu'elles se retournent contre elles-mêmes. Émoussez un peu la pointe d'un discours ou d'un article de journal, vous calmez l'esprit du zouave ; le zouave a quelque chance de mourir d'accident ou de vieillesse ; et il y consent très bien, si vous ne le piquez pas d'honneur, vous, c'est-à-dire l'homme au parapluie.

Le zouave sent ces choses ; il ne sait pas les dire, et c'est le malheur de son état. Il s'embrouille dans ce raisonnement sur la guerre, que plus de mille fois, dans les abris, j'ai entendu commencer très bien et finir très mal, car l'homme de guerre méprise l'homme au parapluie, mais, par ce sentiment même, il se trouve plus fort, et bien moins porté aux lâches pensées. Ce détour de raisonnement se fait de mille manières, et il aboutit toujours à quelque point de farouche résolution. Encore une fois le tour est joué. Le zouave s'est pris à son propre lacet. Il ne tend même plus le lacet. Cette ironie fait la guerre. Elle fait aussi la paix. Combien de fois le zouave, maintenant ouvrier de fer ou de plomb, a-t-il décidé que l'homme au parapluie devrait bien prendre le marteau aussi ? Mais le même sentiment de l'honneur encore une fois décrit son cercle, et remet le marteau à celui qui sait s'en servir. Le brave se bat pour le lâche, et l'ingénieux nourrit le maladroit. Ces formules paraissent d'abord absurdes, et, tout aussitôt, raisonnables. Noblesse oblige. Au marteau donc, en attendant le fusil. Cette philosophie dansera ce soir aux lampions. Ce matin de fête, elle rassemble en un pétard tous les coups de marteau, toute la force de l'usine, un travail comprimé et recuit, allume la mèche, saute en arrière, se brûle la moustache, et rit. Le bruit est sans façon ; il va réveiller les seigneuries. Petite peur, petit scandale. Image inoffensive de ce que pourrait le compagnon aux mains noires, s'il était méchant. Il est juste que les métiers parlent fort.

*La Lumière*,25 Juillet 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LXII)

1939 SM2 LVII « L'éternel zouave »

1322

Je pense à ce qu'ils firent pendant la guerre, ces peuples admirables, à ce qu'ils firent par leurs chefs d'administration, par leurs commis, et par d'innombrables exécutants sans peur. J'ai admiré l'arrivée quotidienne des viandes, du pinard et des obus. Je fis une fois un rapport sur un téléphone qui s'enrhumait ; il en résulta un sac de coke deux fois par semaine ; ce coke trouvait son chemin parmi les autres choses. Les Allemands firent sans doute des miracles plus étonnants, parce qu'ils avaient moins de ressources. Je ne veux pas dire que tout arrivait à point ; il y avait des moments critiques, des encombrements, des négligences. Je veux seulement me remettre en l'esprit la grande machine à ravitailler, qui donne une haute idée de ce que l'homme pourrait pour l'homme, s'il y avait grande alarme quelque part.

Supposons une imprévisible éruption, suivie de famine et de peste, dans quelque canton de notre Occident. Vous verriez de beaux courants d'hommes, de wagons, de vaisseaux, portant aliments, remèdes, matériaux. On verrait une admirable rivalité, non pas de pitié, car c'est trop facile, mais de promptitude et d'ingéniosité. Ce même Hoover, il n'y a pas tant d'années, fit admirer le génie de l'assistance. Cette fois encore il fut prompt au départ, seulement[[1643]](#footnote-1644) rien ne va.

Remarquez que les conditions sont bien meilleures qu'au temps de la guerre. Il n'y a point d'obus, ni de mines flottantes. Les voies ferrées et les locomotives sont à neuf. Le blé, la viande, le vin, tous les remèdes couleraient vers la blessure. Le sentiment ne manquerait pas, ni l'action. Une grande et durable paix résulterait de ce mouvement humain. On ferait cela comme la guerre, et de cœur plus libre. Mais quoi ? On sait bien que ce n'est pas le pain, ni la viande, ni la quinine, ni le vaccin contre la peste qui manquent là-bas. Qu'est-ce donc qui manque ? A-t-on jamais un pressant besoin d'autres choses ? Que signifie cette détresse, cet appel S. 0. S. du grand navire ? Que porter ? Qu'offrir ? C'est l'imagination qui est malade. Ce qu'il faut remuer c'est une masse de milliards, chose inexistante. On ne peut remuer une chose inexistante. Il faudrait faire croire qu'on la remue. Or le croire ne se fabrique pas comme du pain.

Quand une valeur, jusque-là haut cotée, glisse vers zéro, on voudrait se précipiter, agir sur un frein, empêcher l'accident prévu. On le voudrait, on l'a tenté souvent ; mais on ne trouve rien de solide, rien qu'on puisse saisir et soulever. C'est peut-être qu'il n'y a rien ; c'est peut-être qu'une valeur qui s'évanouit était déjà vaine. Un mouvement d'imagination ne peut effacer que ce qui était déjà imaginaire. Ces milliards sont sans aucune substance, je le crains. Dans le fait il s'agit de signes et de la valeur que l'on attribue aux signes. Et les signes par eux-mêmes ne sont rien. On ne vit pas de signes ; on ne meurt pas faute de signes. Toutefois ici je me trompe ; on meurt très bien de peur, c'est-à-dire seulement par les signes alarmants, ou faute de signes rassurants. Toujours est-il que nos meneurs de signes, financiers et banquiers, sont bien au-dessous des chefs de gare et pousse-wagons. Un train de blé ou de bœufs serait depuis longtemps arrivé ; un train de milliards ne part même pas ; il siffle ; c'est tout ce qu'il sait faire.

On vit autrefois des croisades, des pèlerinages, des persécutions, des guerres, dont la cause, autant que nous pouvons savoir, était dans des nuées sans consistance. Seulement on y croyait. Rien n'a changé ; les hommes sont bâtis maintenant comme ils étaient. À l'approche de l'an mil, ils se crurent perdus ; ce fut une folie. Les dieux ont-ils pris une autre forme ? Apparaissent-ils en chiffres dans les journaux ? Imaginez une sorte de miracle. Personne ne lit plus les journaux. Il y aurait toujours le boulanger, le boucher et le crémier. Mais c'est à savoir ; car il faudrait compter avec les folles nouvelles. La rumeur serait aussi brutale et aussi aveugle que les vagues de l'Océan. Nous n'avons guère l'idée de l'inquiétude toute pure multipliée dans une foule. Et cela éclaire un peu l'art de gouverner ; car le positif n'y est pas le tout ; il faut gouverner la croyance, et, d'abord, croire soi-même très peu. Malheureusement nos Astrologues de milliards sont les premiers à croire ce qu'ils annoncent.

23 juillet 1931 (ECO)

*La Lumière*, 1er août 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LXIII)

1934 ECO XLIX

1323

Jacques le cordonnier m'a dit : « Les radicaux plaident bien ; les ruines de la guerre non encore effacées, nos finances, les garanties nécessaires, les croiseurs allemands, l'inconnu où l'on prétend nous jeter. C'est très éloquent, mais c'est une thèse de gouvernement, ce n'est pas une thèse radicale ».

« Il est vrai, lui dis-je, qu'une thèse radicale n'est jamais une thèse de gouvernement. Mais nos députés radicaux pensent en ministres ».

« Est-ce que ce n'est pas malheureux, dit Jacques en faisant sonner sa jambe de bois, d'entendre toujours les mêmes paroles, de voir les mêmes gestes vers la frontière, les mêmes soupçons, la même peur, enfin les aigres plaintes des enfants de soixante-dix ? Alors, la guerre n'a servi à rien ; la victoire n'a servi à rien ; ma jambe n'a servi à rien ! Guillaume est exilé, l'Allemagne est en république ; elle brise les conspirations ; elle est socialiste ou presque. Que voulions-nous de mieux ? Et à présent, après douze ans de paix, toujours le poing, toujours la force, toujours l'appel à notre dignité méconnue, à notre liberté menacée ? Pourquoi cela ? Dites-moi pourquoi, si vous le savez ».

« Je suppose, lui dis-je, que nos prétendus radicaux n'ont pas beaucoup d'imagination. Avoir peur, s'armer, faire le serment de vaincre ou de mourir. Ils répètent ce qu'on disait à l'école quand ils étaient petits ».

« Alors, dit Jacques, ils croient que cela va recommencer ? Voilà un peuple vaincu, qui voit nos alliances refroidies, qui pourrait bien se proposer de lutter avec nous de nouveau, et non sans espérance. Ce peuple est travaillé par une propagande frénétique. Il a ses Barrès, ses Déroulède, sa ligue des patriotes. Finalement ce parti de la guerre que peut-il ? Il renonce à persuader ; il en appelle à une guerre civile, qui ne peut plus même commencer. Nous avons connu ces cortèges-là, et ces tournants-là. Nous devrions savoir lire les journaux. Voir neuf. Ne pas habiller la nouvelle Allemagne d'une vieille défroque. Passe pour la droite, qui voudrait bien nous remettre en colonne par quatre. Mais des radicaux, qui parlent au nom du peuple ! Comme ils sont loin de ce que pense le peuple ! »

« Eh bien, lui dis-je, que pense le peuple ? J'écoute ».

L'ami Jacques prit le temps de réfléchir, et posa même son marteau, instrument de force. « Deux ou trois idées, dit-il, habitent la tête du travailleur. Voici. Premièrement tous les peuples, contre tous les rois. Et vous entendez bien qu'il y a des rois de toute sorte. Donc, alliance déclarée à tous les peuples, mais non pas à cette partie des peuples qui veut tyranniser. Je n'aime pas les Casques d'acier, ni ceux de là-bas, ni ceux d'ici. Si on regarde bien, les Allemands sont autant vainqueurs que nous, et des mêmes ennemis que nous. Entr'aide donc, et au grand jour, voilà ma politique. Et, deuxièmement, on nous explique que la réconciliation nous coûtera beaucoup d'argent. Mais les armements nous coûteront bien plus ; une guerre nous coûterait infiniment plus. Ils nous parlent milliards ; ils ne comptent jamais ces économies-là. Tous les gouvernements aiment la dépense ; et cela ne changera que par l'entente des peuples. Maintenant je sais bien que ces choses-là ne seront jamais dites comme je les dis. Ambitieux et vaniteux, il en faut pour faire le métier de gouvernant. Et qu'ils soient de la gauche ou du centre, ce seront toujours des ballons gonflés de vent. Ce qui manque, voyez-vous bien, c'est une opposition radicale assez forte pour leur faire la vie dure. Alors, ils finiront par apprendre l'autre discours ; ils l'arrangeront, ils l'envelopperont à leur manière ; mais il en restera encore assez pour que le peuple allemand les comprenne aussi bien que nous. On dira, on répétera qu'un peuple n'est pas un camp de soldats ; que les métiers sont autrement utiles que les banques, et que les milliards se composent de pièces de vingt sous, chacune martelée comme mon cuir.

« Écoutez les outils, regardez les champs. Si le bonhomme travaille, s'il n'y a ni peste ni choléra, qu'est-ce qui peut aller mal ? Qu'est-ce que c'est que leurs crises ? Guérison plutôt, à mon avis. Quand la commission marchait, quand on gagnait sans travailler, c'est alors que nous étions malades ».

*La Lumière*, 15 août 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°8, août 1931 (LXIV)

# *Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°9, septembre 1931

1324

Le métier de citoyen est difficile. On le somme de juger les nations, les banques, les industries. On lui fait entendre que, s'il n'arrive pas à comprendre le mécanisme des crises cycliques, il est incapable d'opiner utilement sur les impôts, sur les armements, sur le crédit. Il devrait donc se laisser gouverner par des administrateurs compétents. Mais lesquels ? Chacun d'eux réfute le voisin. Les journaux racontent heure par heure un régime de Terreur ; seulement[[1644]](#footnote-1645) ce sont des doctrines que l'on guillotine. Toute doctrine est suspecte ; on l'arrête à sa préface ; à son premier chapitre on l'égorge. Les cadavres sont jetés aux oubliettes. Ce régime de violence intellectuelle n'est pas bon. La politique est comme la physique. La plèbe apprend la loi de Mariotte et d'autres petites choses qui relèvent du bon sens ; les hommes éminents s'exterminent. La plus haute pensée est comme un bûcher de papillons. Pour la physique, passe encore, se dit le citoyen ; car les doctrines ne changent pas les choses. Mais pour la politique, c'est effrayant, car on se demande s'il y a autre chose ici que des doctrines, et si ce ne sont pas seulement des morceaux de doctrines qui nous tombent sur la tête. Un impôt, c'est une doctrine ; la baisse des valeurs est une opinion ; la guerre vient certainement de penser, et vraisemblablement de mal penser. Où est le manuel du bien penser ? Je m'informe ; je m'abonne à trois revues ; je trouve deux cents volumes essentiels dont chacun s'applique à prouver que les autres ne valent rien.

Cette scolastique veut un coup de balai. Mais qui tiendra le balai ? Je pense ici au proverbe que Gœthe aimait à citer : « Que chacun balaie devant sa porte » ; et je crois que beaucoup seraient capables de balayer le seuil de leur propre esprit. Que signifie l'instruction donnée à tous, sinon cette sorte de balai remis à tous ? Et que chacun refuse ce qui est confus pour lui, mal connu de lui ; ce qui est rapporté ou résumé. C'est sagesse. Il y a quelque chose de clair dans les Soviets Russes, c'est que je n'en puis rien savoir qui soit clair et incontestable. Eh bien, au lieu d'en croire plusieurs choses successivement et avec colère, je n'en croirai rien. Nul ne m'a condamné à savoir tout.

Au temps où les locomotives, par décret des Compétences, portaient un coupe-vent, j'eus l'idée de balayer ce dogme mécanique, qui était, à regarder de près, une erreur d'enfant. La question pouvait être prise selon la méthode de Descartes. Un examen, même sommaire, d'un solide poussé dans un fluide, conduisait à arrondir l'avant, à effiler l'arrière. On a fini par le savoir, et je n'y suis pour rien, estimant qu'il m'importe plus d'éclaircir mes propres idées que de persuader les autres. Mais je gagnai, par ce moyen et par d'autres du même genre, d'échapper à la Terreur Physicienne[[1645]](#footnote-1646). Je conseille au citoyen d'échapper de la même manière à la Terreur Sociologique en considérant avec patience quelques relations très simples et qu'il connaît bien. S'il est commerçant, il a connu quelque agent de publicité. Il sait comment ce genre d'homme s'impose, comment il se multiplie, comment il invente. Il sait ce que cela coûte. Il comprend que le producteur, de moitié avec le consommateur, doit nourrir ce parasite, qui n'a pour lui que l'éloquence. Et quels que soient les effets d'une affiche, il comprend bien qu'à mesure que les affiches se multiplient, le monde des hommes est appauvri par là. Or supposons seulement vingt espèces de rongeurs qui lèvent impôt sur le travail, travail d'ouvrier, d'ingénieur, de commerçant, est-ce que cela n'expliquera pas assez de trop rapides fortunes, s'accordant très bien avec une gêne des affaires réelles et une pauvreté générale ? Alors le citoyen commerçant, tenant en main de telles idées simples et bien nettoyées, jugera quelques-unes de ses fautes, et balaiera encore un petit bout du trottoir devant le voisin ; et par ce moyen agira sur la politique et sur les destins du monde à la longueur de son bras ; et si c'est peu ou beaucoup, il n'a pas à le savoir. Et c'est parce que trop de gens voudraient savoir ce que la Chine en pense, qu'ils restent appuyés sur leur balai, à regarder passer la charrette des doctrinaires.

10 septembre 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°9, septembre 1931 (LXV)

1934 ECO LIII

1325

Le jeu est d'esprit ; c'est par là qu'il est redoutable. La vie prudente ennuie, et finit même par effrayer. Pourquoi ? C'est que l'imagination ne nous laissera[[1646]](#footnote-1647) jamais la paix. J'ai connu un homme qui donna comme but à sa vie de s'assurer contre les microbes ; on ne peut s'assurer ; il se trouvera toujours qu'on aura oublié de fermer quelque porte. L'homme auquel je pense ne se trouvait en sûreté que sur les plus hauts glaciers ; il y fit une chute de cinq cents mètres ; par ce détour les microbes le tuèrent ; ou plutôt l'idée du microbe le tua. L'avare craint de manquer, et commence par se priver de tout ; c'est que la réflexion sur les risques est sans fin et sans mesure. Allez-vous vous abstenir de promenade par crainte des autos ? En un sens ce serait raisonnable, car tout accident est de surprise, et c'est donc dans le moment où rien ne vous inquiète que vous devez être inquiet. Vous restez chez vous ; mais un avion peut vous tomber dessus ; cela s'est vu. Le risque n'avertit pas ; il est déjà sur vous.

Il y a une heureuse insouciance, qui est presque toute la santé. Heureux ceux qui laissent le soin de la sûreté à leur machine vivante, au lieu d'y penser toujours ! Celui[[1647]](#footnote-1648) qui pense trop à soi, s'il n'est avare ou malade imaginaire, doit être joueur. Au lieu d'attendre l'accident, il le cherche, il le définit, il le conduit à un point où il faut que le sort décide. Toutefois ce n'est pas facile. Tel fait l'acrobate en avion, qui se cassera la tête dans l'escalier du métro. J'ai rencontré un aviateur, brave entre les braves, qui fuyait Paris à cause des obus de la grosse Bertha ; c'est que ce danger n'était pas de ceux qu'on peut aller chercher. C'est ainsi que l'esprit finit par inventer un destin dont il soit maître. Il fallait y penser ; on y a pensé, et on a trouvé les jeux de hasard. Car je suis maître alors du hasard ; je peux laisser passer dix coups, vingt coups sans jouer ; je ne cours alors aucun risque. Je joue ; la réponse est prompte et sans ambiguïté ; la prudence n'y peut rien du tout, et le doute dure à peine un moment. Tous les jeux vont vite, et tous les joueurs sont impatients. La pensée les importune ; l'action les délivre.

Le jeu est peut-être l'action pure ; car rien ne force ; et, parce que le jeu va toujours son train, l'hésitation elle-même est irrévocable ; il n'y a pas de milieu entre se risquer et ne pas se risquer. Et, si l'on se risque, on connaît tout de suite le dernier mot du destin ; je dis le dernier mot, car chaque coup ne frappe qu'une fois et laisse l'avenir intact et neuf. Au contraire l'ambitieux est humilié par les expériences réelles, où souvent c'est la prudence qui est punie, et où le destin le prend par derrière. Cette situation explique ce regard toujours attentif à ce qu'il ne peut voir, et propre au tyran. Un tyran ira donc au jeu de hasard, où il n'y a rien du tout à deviner en dehors de ce qu'on voit. Le jeu est traître absolument, puisqu'on n'en peut rien prévoir ; et le jeu c'est cela même. Mais aussi ce traître jeu ne frappe qu'au moment où on offre volontairement sa poitrine. Supposez un tyran qui décide des minutes où sa vie sera en danger ; il sera maître aussi des poignards. Au lieu que le tyran réel, du genre Pygmalion, craint très justement ce qui n'est pas à craindre, et, supplice encore plus subtil, il craint par-dessus tout les moments où il ne craint pas.

Au contraire le jeu nous met notre propre crainte en mains ; nous la réglons comme nous voulons. Nous savons exactement quand nous aurons besoin d'audace et de résolution. Au temps des embuscades imprévisibles, le duel était un soulagement, un rendez-vous que l'on prenait avec le péril ; aussi remarquait-on dans les duels quelque chose d'aussi absurde que dans le jeu. Et beaucoup sont impatients d'attendre la guerre ; ils aiment mieux y courir, rassembler tout le risque en un moment et sur un certain point, et puis être tranquilles après cela. C'est par un calcul de ce genre que l'on aime mieux souvent risquer sa fortune que l'administrer. Administrer est une sagesse aisément ennuyeuse, et qui ne donne même pas la sécurité. Je m'explique cette préférence pour les valeurs incertaines, qui est ce qui rend compte des étranges finances de ce temps-ci.

15 septembre 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°9, septembre 1931 (LXVI)

1934 ECO LIV

1326

L'homme fait grand ; c'est sa manière. L'avarice est une sorte d'ambition de vieillard, une ambition de mains qui ne savent plus s'ouvrir. Mais la jeune couvée est généreuse, dépense et se dépense. L'avarice n'aurait pas fait cette folle guerre. L'avarice ne s'envolerait pas par-dessus les océans. L'avarice ne pouvait concevoir ni approuver cette époque de vitesse, de dépense et de jeu, qui vient de se clore provisoirement. J'ai connu, le temps d'une soirée, un de ces rois d'industrie, allemand, blessé de guerre, camarade de l'autre armée ; j'eus plaisir à me réconcilier symboliquement avec ce noble ennemi ; et lui rêvait de me faire traduire en toutes langues. Je me gardai de me croire riche, et je fis bien. C'était un poète. Il ne se déplaçait qu'en avion, et déclamait du Shakespeare dans le fracas. Il n'est pas tombé de son avion, mais il est tombé du haut de sa fortune, comme nos aïeux faisaient des cathédrales trop hautes qui leur tombaient sur la tête. Un aviateur ne pense qu'à allonger sa trajectoire. Un banquier vise deux cents millions, et, quand il y touche, il trouve que ce n'est pas beaucoup. La guerre des gaz est comme le poème du désespoir. Toute puissance se gonfle jusqu'à l'impossible. « Audacieuse race de Japet, dit le poète, audacieuse qui fatigue la foudre ».

Une strophe de Goethe monte plus haut, et ne crève point. Il est vrai que tout le monde[[1648]](#footnote-1649) n'est pas Gœthe. Un poème est la plus belle aventure ; mais l'aventureux génie se remue dans le roi de la planète, et s'envole comme il peut. On voudrait expliquer la passion du jeu par le désir de gagner ; or[[1649]](#footnote-1650) cela ne va pas ; les avares ne jouent point. Le jeu de pur hasard, c'est l'aventure toute nue. Une passion si commune éclaire l'homme, et le montre redoutable à lui-même aussi bien qu'aux autres. Quelle misère de pensée dans les maximes de La Rochefoucauld ! L'homme voudrait bien s'y reconnaître, et s'y assurer de sa propre prudence. Mais la morale de l'intérêt est imaginaire. Oustric lui aussi fut poète ; il ne profitait pas plus de cent millions que d'un ; il bâtissait un étrange édifice de chaussures, d'étoffes, de produits chimiques, de tout ; il se plaisait sur ce sommet branlant. On a cherché quel genre de services il rémunérait ; je crois[[1650]](#footnote-1651) plutôt qu'il payait royalement, pour la grandeur. Et ces Messieurs si polis ne savaient comment refuser ; c'est leur excuse. Il n'y a pas plus de sécurité dans ces entreprises que dans une auto qui avale la route. Il y a des siècles de siècles que l'homme oublie la sécurité et se consume au plaisir d'oser et de défier. Les lions et les tigres le savent bien ; car ce sont des avares, qui ne bondissent que sous l'aiguillon de la faim ; avares qui sont tombés au pouvoir des prodigues ; et que faire, se disent-ils, contre un animal qui n'a pas peur ? Le plus sage est de sauter au cerceau, comme ils font dans les foires. Toutefois[[1651]](#footnote-1652) les lions n'en pensent pas tant ; la pensée est une prodigalité aussi.

Tout est jeu athlétique sur la terre des hommes. J'entendais hier un grand diable blond qui dépliait son journal : « Neuf partout, disait-il, c'est formidable » ; il parlait du tour de France ; il célébrait les athlètes, comme faisait Pindare. Ceux qui peuvent courent ; ceux qui ne courent pas applaudissent. Et les financiers ne sont pas de gros ventres, comme nous croyons ; ce sont des coureurs maigres. Quand ils ont dépassé les autres, ils jouent à se dépasser eux-mêmes. Comme on voit qu'un joueur de bridge, qui en attend trois autres, fait des réussites.

L'homme tenait un cerf-volant au bout d'un fil ; l'oiseau de toile planait bien au-dessus des falaises. Quelqu'un demanda : « Quel plaisir ? » Or la réponse ne se fit pas attendre. Un remous ou un trou d'air précipita l'oiseau de toile. Il fallut courir contre le vent, et puis tendre et lâcher la ficelle, selon que la chose légère disait oui ou non. J'admirais une fois de plus le jeu des forces, et comment le vent, rencontrant cette surface toujours obliquement tendue, et ne pouvant l'emporter, glissait par dessous, et élevait le planeur par cette pression. Comprendre est un autre jeu ; je revenais à mon théorème favori, selon lequel la pression de l'air sur un plan est normale au plan ; les difficultés ne me manquaient pas. Elles ne manquaient pas non plus à l'homme ; et l'on a élevé bien des cerfs-volants avant de penser à l'effet des pressions sur un plan incliné. L'homme luttait de souplesse et d'agilité contre un vent inconstant tel qu'il peut être au voisinage du sol, par les obstacles, et par la chaleur réverbérée. Enfin la voile sortit du port et trouva le vrai vent ; elle fut bientôt au bout du fil et glorieuse. Personne ne demanda pourquoi le jeu était amusant ; mais plutôt chacun aurait voulu essayer, et jouer ainsi avec le vent. Le difficile plaît.

« 1er septembre 1931 » (ECO)

*Nouvelle Revue Française*, 1er septembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°9, septembre 1931 (LXVII)

1934 ECO LII

1327

L’École est universelle parce que le savoir est universel. En tous genres, car il n’y a point de chimie allemande, russe ou française ; il y a la chimie. Et dans l’autre ordre, celui de la culture, Tolstoï est à tous, Goethe est à tous, Hugo est à tous. Et si ces Messieurs de quatre-vingt-dix ont rêvé que l’école enseignerait le respect du gouvernement et la colonne par quatre, ils seront déçus et le sont déjà. Belle conception, certes, que celle d’un réseau d’instituteurs policiers, commandés par des inspecteurs policiers, des recteurs policiers, des directeurs policiers. Par là on tenait l’opinion ; on formait les enfants et les parents selon des maximes de préfet. Et ces Messieurs de quatre-vingt-dix écrivaient des « Tu seras soldat », et des « Tu seras citoyen » où ils daignaient indiquer au bas peuple une nouvelle manière de penser bien, qui remplacerait l’ancienne. Vains efforts ! Regrets superflus ! Les instituteurs ont l’ambition de penser juste.

Il est trop facile de signaler les difficultés de l’entreprise, et disons même les erreurs inévitables. Toujours est-il que celui qui craint l’ambition de penser juste n’est pas digne du nom d’homme. « Où allons-nous ? » C’est un mot de police. Et je plains ceux qui, par amour de la pédagogie, se sont laissé[[1652]](#footnote-1653) enrôler dans les rangs de la police ; ils se sont aperçus, un peu tard, qu’ils avaient laissé le plus noble des métiers pour devenir des agents subalternes de l’exécutif. On l’a dit plus d’une fois à la tribune, le simple agent d’exécution ne doit avoir d’autre pensée que la pensée actuelle du gouvernement ; il doit changer de pensée sur un simple ordre revêtu des cachets requis. Cela fit scandale autrefois ; mais, si l’on veut bien y réfléchir, on y trouvera la charte des instituteurs, qui, eux, ne sont nullement des agents d’exécution. Ce sont des hommes qui ont charge de s’instruire le mieux qu’ils peuvent, et d’instruire en même temps les autres. Le gouvernement peut bien donner ici l’impulsion ; il ne peut donner la direction. Le vrai n’est pas plus de la compétence d’un préfet que d’un autre homme. Que les pouvoirs envoient des livres bien faits, à la bonne heure ! Mais c’est le lecteur au pied du mur, l’instituteur finalement, qui sera juge de la preuve ; c’est lui qui marquera d’un doute la preuve qui n’est qu’éloquente ; c’est lui qui distinguera ce qui est opinion et ce qui est savoir. Direz-vous qu’il n’en est pas capable ? Alors ne le chargez pas d’instruire.

L’école laïque a joué un assez bon tour à ses fondateurs. C’étaient des gens enragés contre le Pape, et souvent par le vieil esprit protestant. D’où des combats homériques, et les coups de parapluie de l’autre siècle. On avait lâché la raison contre le prêtre ; et il le fallait bien ; car, entre tant de maximes concernant les mœurs et aussi la résistance aux pouvoirs, maximes que l’esprit libre retiendra, il y avait dans l’enseignement de l’Église une partie de métaphysique sans aucune preuve et sans aucune vraisemblance. La raison commença à mordre, d’après le principe évident que l’esprit ne doit pas obéir, mais seulement comprendre. LA raison commença à mordre, mais elle n’a pas fini de mordre. Et si Messieurs nos chanoines laïques se sentent mordus à leur tour, et si les suaves chambellans, et si les marchands d’opinions utiles au pouvoir lèvent maintenant les bras au ciel, ce n’est que risible. C’est une nouvelle expulsion de moines qui commence. On ne fait pas à la raison sa part ; elle se fait large part ; elle rafle[[1653]](#footnote-1654) tout.

J’ai remarqué, au temps où j’étais instruit par des prêtres, qu’ils ne saisissaient nullement la preuve géométrique, c’est-à-dire la belle preuve, la preuve type. L’idée de raisonner librement et pour soi leur était tout à fait étrangère. Mes quatorze ans en furent scandalisés. La géométrie m’a ouvert un monde nouveau, où l’autorité ne compte pas. La physique, même en des exemples très simples, y ajouta le fait, le petit fait, qui se moque des princes. Et j’ajoute que les princes de l’esprit ne commandent jamais ; simplement ils conseillent ; ils ont écrit pour ceux qui ne veulent point croire. Voilà trois espèces de maîtres pour l’esprit, et l’esprit n’en reconnaît point d’autres. Et certes notre école ne dira jamais : « Ces Messieurs gouvernants, qui en savent bien plus que vous, ont ainsi conclu, et il faut les croire ». Tout au contraire l’école dira, selon la rencontre, que ces Messieurs les gouvernants se trompent quelquefois, et quelquefois aussi, ce qui est plus grave, ont trompé les autres. Contre quoi toute la police assemblée ne peut rien, si ce n’est dire, en ses sombres couloirs : « Si nous avions su ! » Ah sûrement, s’ils avaient su, ils auraient conservé l’enseignement de Rome, qui au fond est bon diable, et qui sait le prix d’une croix. Mais il est un peu trop tard, mes petits amis, pour rétablir les Frères-Quatre-Bras de la doctrine opportuniste.

*Libres Propos*, Nouvelle Série, Cinquième année, n°9, septembre 1931 (LXVIII)

1328

Le problème de la lecture courante est admirable et difficile. Tant qu'il n'est point résolu, ne distinguez pas entre ceux qui savent lire et ceux qui ne le savent point. La lecture qui ânonne ne sert à rien. Tant que l'esprit est occupé à former les mots, il laisse échapper l'idée. Ces affiches lumineuses où la phrase semble sortir d'un trou comme un serpent, pour se précipiter aussitôt dans un autre, ce sont des leçons neuves et excellentes. On dit que nous vivons maintenant dans la vitesse, et emportés au train des machines. N'exagérons pas ; la promenade du dimanche se fait toujours du même pas ; et il ne manque pas de flâneurs, de pécheurs à la ligne, ni d'amateurs qui s'arrêtent pour un tableau ou pour un vieux meuble. Mais nous avons gagné ceci, de faire vite ce qui ne mérite point qu'on s'arrête. Épeler un écriteau, cela est ridicule ; il faut le saisir d'un regard ; et la plus grande partie d'un journal doit être saisie à la course. Les titres, et quelques mots d'importance, cela suffit bien. Bref, il faut savoir lire l'imprimé comme le musicien exercé lit la musique.

Nous en sommes restés au temps où l'on se lisait à soi-même, où l'on s'écoutait lisant. Mais cet orateur qui parle à soi pour se dire que la ville est à cinq kilomètres et que les Français jouent *Andromaque*, cet orateur n'est pas de ce temps-ci. Il ne sait point lire ; et même s'il lit le journal à haute voix et pour d'autres, je ne suis pas assuré qu'il comprend ce qu'il dit, assez occupé de faire correspondre les sons aux signes. Cette partie oratoire de l'art de lire doit être effacée ; il n'est pas utile que j'imagine des sons quand je lis ; c'est temps perdu. Et l'être humain retombe si promptement à la coutume, que je me demande si les écoliers n'apprennent pas à lire lentement, par l'exercice de lire tout haut. Au reste, dans toutes les opérations de l'esprit qui dépendent d'un mécanisme, il faudrait, et dès les commencements, donner une prime à la vitesse ; car la lenteur, qui nous attarde à des niaiseries, est souvent une coutume et une sorte de manie. Le calcul mental est une partie brillante et neuve de notre enseignement. Le maître et même l'élève y inventent sans cesse de nouveaux moyens de courir sans se tromper. Ce genre d'exercices est sain pour l'esprit ; c'est mépriser la fonction mécanique, c'est la gouverner de haut, c'est se dépêtrer, de la même manière que celui qui apprend à marcher, à courir, à grimper, à nager, à tirer le lapin.

Mais lire, cela n'ose point courir ; il y reste de la majesté. On lit d'un pas de sénateur, comme dit l'autre. On dit souvent qu'il faut apprendre lentement, et que c'est le moyen d'aller vite ; mais je ne suis pas assuré de cela ; j'ai remarqué au contraire qu'il est souvent plus facile de faire vite ; et pourquoi ? C'est que l'on se délivre par là de ces pensées de traverse, de ces rêveries d'un instant qui font les maladroits. Dès que l'attention s'attarde, elle se détourne. J'ai là-dessus une expérience que je dois aux hasards de la guerre. J'ai enseigné l'alphabet Morse, et par le son, à des équipes de signaleurs qui n'étaient point des lettrés ; et, après avoir tâtonné un peu, je me suis assuré de ceci que la vitesse dans les exercices stimulait l'attention. Il en est de ce cas-là comme du calcul mental, où la vitesse ne doit jamais être séparée de la sûreté. Comment donc faire ? Il faut seulement choisir les premiers exercices de façon que l'apprenti puisse aller très vite sans se tromper ; et en somme, au lieu d'aller du lent au vif, ce qui est trompeur, il faut aller, et toujours en vitesse, du simple au complexe. Et j'ai remarqué que cette dure méthode plaît, et qu'elle forme le caractère aussi. On apprend à compter comme on apprend à traverser une rue ; il ne s'agit pas d'aller lentement ; mais il faut saisir le moment, apprendre à disposer de soi, et faire vite, sans aucune peur.

Comment transporter ces règles à la lecture ? Il faudrait lire des phrases qui passent sur un écran ou qui seraient montrées un moment, et puis cachées ; ensuite on écrirait ce qu'on a lu. Par ce même exercice on apprendrait l'ortho-graphe. On reconnaîtrait d'un regard un mot et une phrase, comme on reconnaît quelqu'un. On gagne ou l'on perd, et l'on recommence. Voilà qui réveille. On pourrait aussi faire paraître une affiche, et puis disparaître ; il s'agirait d'en retenir ce qui importe ; exercice de pensée, remarquez-le, exercice de jugement. Sans compter que les pages denses d'un prosateur seraient utilement éclairées par ce regard d'exploration, qui va de l'ensemble aux détails. Car enfin toute la page est vraie en même temps, et il arrive souvent que la fin explique le commencement. Au lieu que celui qui ânonne, et qui bute sur un mot difficile, rompt la pensée en petits morceaux ; c'est former de ces esprits bègues, qui se querellent à la porte au lieu d'entrer.

L’École Libératrice, n°23, 1929-1930

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°9, septembre 1931 (LXIX)

Propos sur l’Éducation, XXXVIII

1329

Il m'est arrivé de répondre à quelque enquête de pédagogie. Ce n'est toujours que donner un bon coup de pied dans le système d'instruire en amusant. Je regrette de troubler des hommes très bons et éminemment raisonnables. Seulement quoi ? Les pédagogues sont des enfants sages ; ils ne connaissent pas la puissance des passions. L'homme est un animal ; et l'homme supérieur est peut-être plus animal qu'un autre ; j'y remarque une force qui est disciplinée, mais qui est toujours force. Cela me fait entendre que c'est l'animal qui pense, condition que nul ne peut éviter. En revanche, les grands modèles font apprécier aussi l'immense distance entre l'animal et l'homme. Je sais comment on dresse les chiens, et que le plus parfait dressage les fait paraître plus chiens que jamais. Mieux je les gouverne et plus ils sont chiens.

Il n'est donc nullement question d'apprivoiser les petits d'hommes, quand ce serait pour leur bien. Tout au contraire, il faut mettre en leurs mains leur propre apprentissage, ce qui est fortifier en eux la volonté. Car il n'y a point d'autre valeur humaine que celle-là. Et je n'ai nullement le projet d'habituer l'homme aux bruits soudains, comme on fait pour les chevaux des gardes. Bref, tout ce qui est accoutumance dans l'éducation me paraît inhumain. Autrement dit l'expérience qui intéresse me paraît mortelle pour l'esprit. On a de cela mille exemples. Les sauvages s'intéressent à ce qui est chasse et pêche, aux changements de temps, aux saisons, aux signes des saisons ; et nous les voyons pourtant superstitieux et crédules ; c'est que l'accoutumance les gouverne. Ils savent bien tirer de l'arc et suivre une piste, mais ils croient aussi qu'un charme, c'est-à-dire une conjuration de paroles, fait mourir. Ils ont vu les effets, ils craignent les causes ; en quoi je reconnais le mouvement de l'animal qui a peur du fouet ; on prend le fouet et il gémit déjà. Il se croit ; il croit les mouvements animaux que produit l'accoutumance, et ainsi il est très assuré que la seule vue du fouet fait mal. Le sauvage est gouverné de la même manière et naïf de la même manière ; il croit que le seul regard d'un sorcier gâtera une journée de chasse, et, parce qu'il le croit, il le constate ; car celui qui est assuré de manquer la bête la manquera. Ce genre de piège, à mille formes, est ce qui explique l'incroyable état de barbarie et de fureur dont nous sommes à peine sortis, dont l'enfant, à coup sûr, n'est point sorti du tout ; car il naît tout nu, et il porte toutes les passions dans son sac de peau.

L'immense danger, et l'urgence, toujours aussi pressante, de tirer l'humanité de la barbarie proche, commandent d'aller droit au but humain. Il faut que l'enfant connaisse le pouvoir qu'il a de se gouverner, et d'abord de ne point se croire ; il faut qu'il ait aussi le sentiment que ce travail sur lui-même est difficile et beau. Je ne dirai pas seulement que tout ce qui est facile est mauvais ; je dirai même que ce qu'on croit facile est mauvais. Par exemple l'attention facile n'est nullement l'attention ; ou bien alors disons que le chien qui guette le sucre fait attention. Aussi je ne veux pas trace de sucre ; et la vieille histoire de la coupe amère dont les bords sont enduits de miel me paraît ridicule. J'aimerais mieux rendre amers les bords d'une coupe de miel. Toutefois ce n'est pas nécessaire ; les vrais problèmes sont d'abord amers à goûter ; le plaisir viendra à ceux qui auront vaincu l'amertume. Je ne promettrai donc pas le plaisir, mais je donnerai comme fin la difficulté vaincue ; tel est l'appât qui convient à l'homme ; c'est par là seulement qu'il arrivera à penser au lieu de goûter.

Tout l'art est à graduer les épreuves et à mesurer les efforts ; car la grande affaire est de donner à l'enfant une haute idée de sa puissance, et de la soutenir par des victoires ; mais il n'est pas moins important que ces victoires soient pénibles, et remportées sans aucun secours étranger. Le défaut de ce qui est intéressant par soi, c'est qu'on n'a pas de peine à s'y intéresser, c'est qu'on n'apprend pas à s'y intéresser par volonté. C'est pourquoi je méprise jusqu'au beau langage, qui est une manière de rendre l'attention facile. Et non seulement l'enfant doit être capable de vaincre l'ennui et l'abstraction ; il doit aussi savoir qu'il en est capable ; c'est là-dessus qu'il faut mettre l'accent, et ce n'est qu'appliquer à la culture de l'esprit les principes qu'on ne peut oublier quand on enseigne la gymnastique. Essayez donc cette rude méthode, et vous verrez aussitôt une belle ambition, une ambition d'esprit que n'ont pas les chiens.

*La Lumière*, 8 août 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°9, septembre 1931 (LXX)

Propos sur l’Éducation, II

1330

Cet homme maigre et bilieux montrait de la résolution, et même un sombre enthousiasme. « Nous voilà, dit-il, au réalisme et à la technique ; les idées morales et politiques n'ont rien à voir ici. Cette ville est menacée d'une attaque aérienne. L'est-elle, oui ou non ? Y a-t-il des avions, des bombes, des gaz ? Question de fait. Et la défense, question de fait aussi. Je conçois d'abord dix batteries de canons contre avions ; j'ai le plan des casemates ; j'exerce là, chaque quinzaine, des réservistes et des territoriaux d'ici ; il ne manque pas d'ingénieurs, qui sauront lire le télémètre et faire des calculs. Nous ferons des tirs réels sur ballonnets ».

« Et les éclats, lui dis-je, tomberont où ils pourront ».

« Justement, dit-il, je pense à faire coïncider les exercices de tir réel avec les exercices de sécurité réelle. Les civils apprendront à descendre sérieusement et promptement dans les abris. Pour les gaz, j'avoue qu'ils ne sont guère maniables, et que les vents peuvent changer d'une heure à l'autre. Mais, comme il faut s'habituer à bien fixer le masque respiratoire et les lunettes, j'aurai de grandes chambres bien calfeutrées, avec tambour d'entrée ; c'est là, et dans un danger habilement gradué, sous les piqûres de la douleur, que les femmes et les enfants feront l'apprentissage de la guerre. Il nous faudra des chefs de section énergiques ; nous les prendrons parmi les anciens militaires ».

« Il n'y aura pas, lui dis-je, d'anciens militaires ».

« Très juste, dit-il. Chacun sera militaire de sa naissance à sa mort, pour son salut et pour sa liberté. Ne vous récriez pas. Ce que la force des choses exige, on le fait. L'avion, la chimie, la passion de la revanche, les instincts de domination, sont des données aussi indépendantes de vous que sont le vent, la marée et le cyclone. Il ne sert pas de se plaindre. Et la nécessité d'obéir aux circonstances nous tient tous. Mais il en est de nous comme des médecins, dont on voudrait bien se passer. C'est comme si on voulait se passer de la gravelle, du cancer et de la pneumonie. De même, vous dirais-je, on voudrait bien se passer d'avoir à subir l'officier prussien et de lui céder le trottoir ; mais cela ne dépend pas de vous seulement, cela dépend de lui. Les malheureux des régions envahies ont fait l'expérience de ce qui nous attend tous si nous vivons selon l'insouciance. Il faut choisir ».

« C'est tout choisi, lui dis-je ; et je ne supporterai pas l'officier prussien. Mais je voudrais bien être armé contre la pneumonie et le cancer comme je suis contre les tyrans. Car enfin, sans toutes vos précautions et muni seulement d'une canne plombée, je réponds de punir l'insolent, et à coup sûr ».

« Au prix de votre vie ».

« Comme je ferai votre guerre au prix de ma vie. Et dans votre guerre je ne suis pas sûr de vaincre ; au lieu que, dans ma guerre privée, je suis sûr de vaincre ».

« Mais vous êtes sûr aussi de provoquer d'atroces vengeances et des massacres d'innocents ».

« Qui ne m'effraient pas plus, lui dis-je, que les enfants d'une école, mutilés, brûlés, empoisonnés par une seule bombe. Mais j'avoue que mon plan de défense est aussi fantastique que le vôtre. J'aperçois quelque chose de bien plus simple ; et qui sera. À tous vos beaux projets nous répondrons que c'est trop cher ; voilà une autre nécessité, et qui n'attend point. Il nous arrivera la même chose qu'à ces riches qui soudain deviennent pauvres ; ce qui leur paraissait nécessaire devient superflu. On n'a pas toujours toutes les commodités ; c'est ainsi que nous nous passerons de masques, d'abris, et de chefs de section, peut-être même de gaz, de bombes et d'avions. Nous perdrons l'habitude de ces commodités de la vie, et nous prendrons à bras le corps les difficultés immédiates, comme labourer, maçonner, tisser. C'est sans doute affaire de goût ; mais je vous avouerai que la vie d'un garçon de ferme me paraît cent fois préférable à celle que vous m'offrez ».

« C'est l'inconnu, dit-il, c'est la fin de la civilisation ».

« Belle civilisation ! Mais j'espère bien que nous sauverons ce qui vaut d'être sauvé. Je brave les périls lointains ; et quant au péril de dépendre de vous, de vos masques et de votre tyrannie, j'y échappe tout de suite. Voilà mon plan de défense contre les avions et les gaz. Je l'estime bien plus raisonnable que le vôtre ».

*La Lumière*,22 août 1931 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°9, septembre 1931 (LXXI)

*1939* SM2 LVIII « Contre les avions et les gaz »

1331

L'art de faire attention, qui est le grand art, suppose l'art de ne pas faire attention, qui est l'art royal. Savoir dormir, savoir se reposer, savoir ignorer, savoir oublier, voilà ce qui est trop rare dans les chefs. L'homme est étrangement assiégé ; couleurs, odeurs, bruits, contacts ne cessent pas de se précipiter par les portes de l'homme ; s'il tient audience ouverte, il est perdu. La résolution de dormir est merveilleuse ; c'est un refus d'attention. Il y faut un courage tranquille et une indifférence aux frontières ; la surface du corps ne se hérisse plus, elle se confie ; cette réconciliation est la substance du bonheur. Qui se prive de sommeil se prive d'éveil. Qui ne dort pas assez est littéralement empoisonné par sa propre agitation ; qui a dormi est lavé.

Ce retour des nuits est un grand conseil. Mais une journée de pensées est bien au-delà de nos moyens. Un homme de jugement sait dormir partout. Il donne audience, et dort. Au court réveil, quand c'est le moment de juger, il a cette faiblesse de n'avoir pas écouté, mais il a cette force d'être frais et reposé. Quel avantage pour celui qui a tout lu et qui sait tout, s'il est fatigué dans le moment où l'événement demande réponse ? On conte des miracles sur le travail inconscient de l'esprit. Quelques-uns croient qu'il se fait une mise en ordre et comme une digestion des idées pendant le sommeil. J'aime mieux supposer que lorsqu'ils ont longtemps dormi, ils s'éveillent tout neufs, et, en un instant, démêlent des difficultés qui, la veille, étaient insurmontables par l'effet de la fatigue. Tout l'art est de ne point courir après l'idée dans le moment qu'elle fuit. Tout l'art est de refuser cette attention usée, cette attention qui n'est plus du premier et frais moment. Sur une statue ou un monument, il vaut mieux jeter deux ou trois éclairs d'attention qu'appuyer le regard. J'ai connu de ces regards appuyés qui quêtaient le savoir ; ils ne voient pas, parce qu'ils regardent trop.

Ceux qui ont étudié avec suite les plus faibles sons ont découvert quelque chose qu'ils ne cherchaient point. Un très faible son, et continu, est entendu comme discontinu ; l'attention bat comme le pouls ; elle se donne de petits sommeils ; elle se refuse, et puis elle saisit. Cela est vital ; cela ne fait que traduire l'exigence du corps, la même qui donne le rythme à la rame ou à la hache ou au marteau. Qui serre toujours serre mal. L'athlète véritable est celui qui se repose dans le jeu même, et qui ne ferme le poing que sur le coup.

Ce qui m'intéresse dans l'homme c'est la masse dormante ; ce que je méprise c'est l'agitation comme méthode de penser ; c'est frapper cent fois à côté avec l'espoir d'un coup juste ; mais le coup juste est toujours le premier coup ; et il ne faut point essayer. C'est pourquoi la méthode de penser en commun et de décider en commun est mauvaise ; elle épuise tout le monde et conduit à des solutions de fatigue. Il n'est pas difficile de deviner ce que sera une solution de fatigue ; ce sera acceptation et résignation ; et de mauvaise grâce, ce qui achève le mal. La mauvaise humeur est le fruit de l'attention intempérante. J'ai pris une grande leçon de ces associations qui prospèrent et ne font rien. C'est que l'attention y est vivante au commencement, quand les questions se posent, et morne à la fin quand il faudrait décider.

Les signes de l'intelligence sont bien trompeurs. Front soucieux, regard pénétrant, bouche tordue par les discours contraires, cela annonce plus de pensées que l'homme n'en peut conduire. Je regarde au contraire les parties lisses et apaisées ; telles les joues, comme un grand mur ; aussi le cou et la carrure qui signifient une juste proportion entre la vie et la pensée. Ce qui n'est point rustique pense d'abord trop, et bientôt ne pense plus du tout. De quoi les belles statues devraient nous avertir ; car la forme y est gardée contre l'incident. Je crains les agités. Je voudrais quelques hommes de marbre dans la politique.

*La Lumière*, 29 août 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°9, septembre 1931 (LXXII)

*Minerve*, VII, « L’attention intempérante »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931

1332

J'ai cru longtemps que l'Hermès de Praxitèle était simplement le portrait d'un beau garçon. Toutefois, à force d'interroger une image que j'en ai, et qui est parlante, j'y voyais le genre d'attention qui dénombre un long cortège, et aussi un genre d'importance alerte. On sait qu'Hermès ou Mercure a principalement pour fonction de conduire les morts à la baguette. Or il m'arriva, au cours d'une cérémonie bien ordonnée, de découvrir que Mercure n'était pas mort. Je le voyais, son regard au-dessus des têtes, porté sur ses pieds légers et sur deux ailes de gaze noire, et tenant l'éternelle baguette. Cet homme ne meurt pas et ne vieillit pas ; il nous enterrera tous, et son visage annonce cela même. C'est ce que je compris en remarquant une ressemblance étonnante de traits et d'expression entre ce voltigeant Mercure et l'Hermès de Praxitèle. Et voilà le Dieu Immortel ; c'est une fonction éternelle ; c'est un symbole politique. Il y aura toujours des Mercure conduisant la pompe des morts. Toute situation nécessaire apparaît immobile ; et la statue naît, avec le visage d'une loi. L'artiste saisit cette vie immortelle.

À peine avais-je fait cette découverte que j'en fis une autre, en tournant seulement la tête. Car j'ai à mes murs quelques-unes de ces images où il me semble qu'il y a plus d'idées que dans les livres ; mais communément on le pressent plutôt qu'on ne le sait. Mon Hermès impérieux et suave m'éclairait les faces bien connues d'Adam et de Dieu son créateur, telles que Michel-Ange les a formées. Le premier étalage de libraire vous les montrera. Et certes c'est une immense et folle entreprise que de peindre Dieu. Mais sans doute est-ce plus simple qu'on ne croit. L'homme est gouverné, et il ne sait pourquoi. Il voudrait rire de la majesté persuasive, et il ne peut. C'est un trait étonnant dans *Liluli* que ces prolétaires devant le pont qui n'est pas encore inauguré. Ils commencent par rire, demandant pourquoi on ne passe pas ; mais enfin ils attendent, et sont sages comme des écoliers. C'est ainsi qu'ils partiront une fois de plus pour la dernière des guerres ; et Herriot, qui est l'un d'eux par le visage, le leur expliquera jusqu'à ce qu'ils n'y comprennent plus rien du tout ; c'est à ce moment-là qu'ils seront persuadés. L'entendement ouvrier se trouve sans puissance contre l'éternelle raison d'État. Toujours on a fait la guerre pour avoir la paix. L'histoire ainsi se change en éternité. Dieu parle et Herriot prêche ; il n'en est pas bien fier ; mais ceux qui se moquent feront comme lui ; et même mieux, car ils prendront le fusil. N'ai-je pas entendu un prolétaire qui partait à la guerre d'un pied léger, afin, disait-il, de venger Jaurès ? La raison d'État se reconnaît en ce déraisonnement. L'homme fabricant, l'homme de main, fuit alors vers les armes.

C'est ainsi qu'Adam est déjà en déroute, dans l'immortelle peinture ; son regard triste est le dernier recours. Maintenant étudiez le menton, le cou, le pli des cheveux, les fortes mains, vous reconnaîtrez l'homme qui fait tout, l'ingénieux forgeron, celui qui ne pense que selon l'outil ; celui qui forge sa propre chaîne, fermée enfin par sa propre colère ; et le coup de marteau n'en est que meilleur. L'éternel fantassin, deux fois cité et dix fois blessé. « Que votre volonté soit faite ». Adam commence par là et finit par là ; ce geste est éternel.

Dieu aussi est éternel ; et regardez-le une bonne fois, le Dieu de Michel-Ange ; vous y trouverez tous les traits de ce pouvoir persuasif, qui ne peut rien et qui mène tout. Car cet homme-là ne tiendra jamais la pioche ; il ne saurait pas ; mais il tient l'homme qui tient la pioche. Et en effet il le regarde comme son œuvre chérie ; mais son regard embrasse encore beaucoup d'autres choses. Sous cet œil de commandement sont les grands projets, les causes finales, le mal présent pour un bien à venir et les souffrances individuelles pour la prospérité générale. Et de cette barbe bien peignée sortent des paroles qui changent le monde. Car Adam, qui sait tout faire, est sans puissance aucune sur le bien et le mal ; au lieu que la bouche divine est celle qui prononce : « Que la guerre soit ». Michel-Ange, lui-même ouvrier, n'a pu qu'exprimer en deux visages l'éternelle situation et l'immobile histoire. Son pinceau ne pouvait le tromper sur l'homme ni même sur Dieu. C'est bien clair ; l'homme est prolétaire et Dieu est bourgeois.

15 septembre 1931.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXIII)

1935 SE LXIV « Le visage des dieux »

1333

Des enfants nés et élevés en bourgeoisie imitent les conversations et politesses, offrent des sièges, reconduisent, saluent, et ne trouvent à cela aucune difficulté. C'est que les choses n'y sont guère, et que les personnes y sont presque tout. Les enfants d'acrobates, sur le tapis du cirque, essaient de se dresser sur la tête ou de faire le saut périlleux, choses dans lesquelles l'opinion ne fait rien, car la pesanteur corrige rudement le maladroit ; que les parents s'en mêlent ou non, c'est toujours comme si l'enfant était battu pour chaque faute. Ces deux méthodes font deux espèces d'hommes, deux espèces d'estime, deux espèces de gloire. Un fils de virtuose fait semblant de jouer, d'être applaudi, de saluer, de parler aux princes ; c'est la partie facile du métier ; mais il ne peut faire semblant devant le violon ou le piano. Aussi faut-il le forcer souvent ; et beaucoup d'artistes furent d'abord conduits à la justesse et à la mesure par des coups de règle. À considérer les résultats selon les valeurs humaines, on comprend qu'il manque quelque chose à une éducation toute de douceur. Montaigne était réveillé au son des instruments ; ce n'était pas le moyen de faire un musicien. L'homme ne compte que par ce qu'il obtient de lui-même selon la méthode sévère ; et ceux qui refusent la méthode sévère ne vaudront jamais rien.

Ce n'est pas que je sois pour les coups de bâton. Pierre Hamp, dans son beau livre où il nous donne l'histoire de ses métiers, raconte qu'un petit pâtissier, pour une maladresse excusable ou non, reçoit aussitôt un coup de spatule sur la tête, un coup qui fait mal. On ne sait pas dire si la rapidité et la précision des mouvements gagnent ou perdent à ce régime ; et beaucoup diront qu'il en est des hommes comme de ces chevaux généreux qui se crèveraient à dépasser le voisin, mais enfin qu'il faut frapper encore sur le poteau, si l'on veut obtenir dans le même temps un demi-mètre de plus. Peut-être[[1654]](#footnote-1655) le boxeur ira encore plus vite à la parade si le coup est réel, et si, pour une fraction de seconde, le nez saigne ou l'œil est poché. Et il ne faudrait point conclure qu'alors sa volonté est esclave et que c'est le mieux ; car c'est l'apprenti boxeur lui-même qui veut que l'on frappe fort, et que ses fautes soient punies selon la force, non selon l'opinion. La méthode de force eut certes[[1655]](#footnote-1656) ses excès. Locke, en son traité de pédagogie, recommande de rosser très fort le petit menteur. Que manque-t-il ici ? Il manque que l'enfant menteur demande lui-même d'être rossé. C'est là le point. Il faut que l'enfant cherche de lui-même la difficulté, et refuse d'être aidé ou ménagé. Non seulement un tel enfant se trouve, mais c'est l'ordinaire.

Ce qui porte l'enfant, ce n'est point l'amour du jeu ; car, à chaque minute, il se défait d'un amour du jeu, et c'est passer[[1656]](#footnote-1657) de la robe à la culotte ; toute l'enfance se passe à oublier l'enfant qu'on était la veille. La croissance ne signifie pas autre chose. Et l'enfant ne désire rien de plus que de ne plus être enfant. Ambition qui cède sans cesse à l'attrait du jeu ; aussi le jeu continu n'est-il jamais sans regret ni sans ennui. L'enfant demande secours. Il veut être tiré vivement du jeu ; il ne le peut de lui-même, mais de lui-même il le veut ; c'est le commencement et comme le germe de sa volonté. C'est pourquoi, gardant des coups de bâton ce qui mérite d'être gardé, on ne doit pas craindre de lui déplaire, et même il faut craindre de lui plaire. Il aime ce qui est sem­blant, mais il le méprise aussi. Si vous l'aidez à compter, il cédera et se réjouira, car il est enfant ; mais si vous ne l'aidez pas, si au contraire vous attendez froidement qu'il s'aide lui-même, et si vous marquez la faute sans aucune complaisance, c'est alors qu'il reconnaîtra son ami véritable, qui ne flatte point, qui ne triche point. Quant à la sévérité, les nombres eux-mêmes s'en chargeront, qui sont sans pitié. C'est ainsi que sera honoré comme il doit l'être le maître de valeur.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXIV)

Propos sur l’Éducation, III

1334

Le polythéisme était à la mesure de l'homme. Ce n'est pas qu'il fût raisonnable, ni même croyable. Mais le propre d'une religion est de n'être ni raisonnable ni croyable ; c'est un remède de l'imagination pour des maux d'imagination. Au temps de la guerre il était admis que l'on ne doit point allumer trois cigarettes avec la même allumette ; est-ce à dire qu'on croyait que cela portait malheur ? Non pas. Mais on évitait le pressentiment du malheur, qui est lui-même un mal. On ne croyait pas, mais on agissait comme si on avait cru. C'est dans le même sentiment, je pense, que les anciens sacrifiaient un bœuf à Neptune. Par ce moyen l'imagination était un peu détournée de craindre ; et craindre n'est pas bon.

Cela étant rappelé, il faut convenir que plusieurs dieux valaient mieux qu'un seul. Car l'allure qui convient à l'homme n'est pas l'obéissance passive, mais plutôt l'industrie, qui ruse, qui biaise, et qui commande en obéissant, selon le mot fameux de Bacon. Plusieurs dieux, cela représente nos chances et nos recours. Ulysse avait Neptune pour ennemi et Minerve pour amie ; cela signifiait que la nature des choses n'est jamais toute mauvaise pour nous, jamais toute obstinée contre nous. Cela signifiait aussi que nos fautes n'étaient pas pesées par un seul juge, et que chaque homme avait, dans sa nature mêlée, de quoi plaire à un dieu ou à un autre. Le destin planait, il est vrai, sur tous, hommes et dieux, mais très loin au-dessus, ce qui ne représentait pas mal la part de la nécessité ; car nous devons subir les astres, les saisons, les âges, la pluie, le vent, sans être esclaves pourtant ; et ce sera toujours un point difficile de la sagesse que de prendre comme il est ce mélange de forces dociles et de forces indomptables, au milieu desquelles nous devons faire route et traversée.

Le monothéisme est dur et inhumain. C'est une vue abstraite et un des pièges de l'esprit. Car l'Un n'est pas un être. L'Un est une idée, et aussitôt corrigée par le deux, le trois et les autres nombres, sans lesquels elle n'a pas de sens. Mais les peuples qui ont pensé que l'Être est Un, ou que l’Un est l'Être[[1657]](#footnote-1658), n'ont pas su sortir de cette pensée par d'autres pensées, comme il faut toujours faire. Ils sont restés comme saisis devant ce dieu sans forme et éternellement immobile, impénétrable, incompréhensible. Pourquoi et comment remuer seulement un doigt, dans ce grand Être[[1658]](#footnote-1659) qui fait tout, et, bien pire, en qui tout est d'avance accompli ? Le fatalisme est le poison de toutes ces religions sublimes ; et l'homme n'y est plus rien du tout. Ce qui n'empêche pas un fanatisme féroce. Et je comprends pourquoi. Sous l'idée fataliste, il n'y a jamais aucune raison valable de faire ceci plutôt que cela, puisque, quoi qu'on fasse, on est toujours sûr d'obéir au grand Un. On resterait donc couché, selon le proverbe mahométan. Ainsi l'on n'agit que par colère. Ce mouvement aveugle de la vie est toujours suivi ; d'où un mélange de sagesse et de violence, de douceur et de fureur, que les voyageurs remarquent dans ce genre d'homme. Sans compter que le sentiment de l'esclavage absolu nous étrangle, de façon que la contemplation du grand Un irrite toujours aisément. Disons aussi qu'il n'y a rien de plus scandaleux, pour celui qui se nomme le vrai croyant, que de voir que d'autres hommes s'arrangent de l'Un comme du Plusieurs, et trouvent leur chemin parmi des puissances composées. Le majestueux Mahométan, si noblement hospitalier, trouve naturel de punir de mort ce qu'il nomme idolâtrie, et notamment la Trinité de nos théologiens, le culte de la Vierge, les autels dressés à tel saint ou à tel autre.

Le fait est que nos théologies occidentales, au prix de grandes subtilités, tiennent une sorte de milieu entre la religion de l'Un et la superstition pure, qui serait fétichisme. Au fond, et si l'on prend notre religion comme un art de gouverner l'imagination, on y trouve du bon sens sous les métaphores, et un pouvoir de s'adapter qui résulte de l'extrême complication de la doctrine. Le destin, la grâce, la punition, le pardon, l'obéissance aux pouvoirs, la résistance aux pouvoirs, la guerre, la paix, le capitalisme, le socialisme, tout s'y trouve, en un mélange où la pensée commune reconnaît à peu près son image. « Mais enfin, dira quelqu'un, vous ne croyez pourtant pas que cette religion soit vraie ? » Étrange question. Demande-t-on si les contes sont vrais ?

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXV)

1935 SE LXXIX « Plusieurs dieux »

1335

Le caractère est littéralement une marque reçue du dehors. Naturellement l'empreinte dépend aussi de l'être qui la subit. Il est donc vrai de dire que le caractère enferme le tempérament et l'humeur ; mais ce n'est pas tout dire. Un homme très vigoureux, très puissant, a souvent plus d'humeur que de caractère. Le caractère c'est l'humeur contrainte. Par exemple un horloger d'humeur impatiente prendra un caractère, par la lutte entre ses mouvements naturels et les actions de son métier. De même un militaire d'humeur inégale prendra du caractère. Le caractère est ainsi la marque du métier sur un tempérament et une humeur qui résistent au métier. Le caractère exprime donc bien la nature, mais par une lutte des circonstances contre la nature ; et c'est surtout par la famille, le négoce, la fonction que les circonstances contrarient notre nature. Notre caractère doit donc beaucoup à la société ; notre nature explosive, ainsi comprimée, est ce qui porte un caractère. Dans une vie sauvage, il y a plutôt de l'humeur. Un grand esprit comme Beethoven a seulement de l'humeur. En Gœthe, au contraire, le corps sait saluer ; aussi la nature ne s'y montre que par ruses et voies détournées. L'humeur fait bosse ; on la lit aisément ; on peut la manier physiologiquement ; par exemple un fauteuil large à un homme gros, voilà un remède à l'humeur. Mais le caractère est fait d'humeur déguisée, de colère rentrée, de haine différée, de désir transposé. Un être faible comme le petit La Baudraye de Balzac, dans *La Muse,* est une énigme souvent, parce que ses ressentiments viennent de loin. Chauchard, maître absolu dans ses magasins, renvoyait toutes les femmes rousses ; ce n'était qu'humeur. S'il avait dû vivre trente ans avec une femme rousse, peut-être aurait-il pris du caractère.

L'humeur n'a pas le temps de penser ; elle crie, elle frappe. Le caractère pense beaucoup ; il n'a d'abord que des pensées, ou, pour parler autrement, ses réactions sont toutes ajournées. C'est pourquoi il y a de la dissimulation en tout caractère, et toujours une teinte de tristesse. Une des choses qui assombrissent l'homme, c'est la promesse de souci qu'il se fait à lui-même, d'après une longue expérience ; et ce souci à venir est déjà souci ; c'est pourquoi un caractère marqué se défie même du bonheur. Et cette prédiction, comme toutes les prédictions de l'ordre moral, se réalise par sa propre puissance. Il n'est donc pas absurde de dire que l'homme est l'esclave de son caractère.

Seulement le commun langage, qui ne se trompe jamais, me redresse ici. Car, quand on dit d'un homme qu'il a du caractère, on entend qu'il sait vouloir, et qu'il ne se laisse point gouverner. À son tour, donc, l'homme de caractère va imprimer sa propre marque sur les choses et sur les gens. Il va gouverner, par son caractère ; il va montrer constance, patience, ténacité. Mais on ne veut pourtant point dire que l'homme de caractère va subir l'événement. L'usage a rassemblé les deux sens en un mot, ce qui nous invite à réfléchir sur la puissance d'un caractère. Un homme énergique gouverne souvent par son humeur ; il lâche sa colère à point nommé, et c'est ainsi qu'il meut la masse inerte des subalternes. Napoléon savait bien se servir de ses terribles mouvements d'humeur. Or un caractère est une arme, encore mieux que l'humeur. Vouloir changer son propre caractère est une de ces entreprises qui rendent triste, parce qu'elles sont vaines. Au contraire l'homme de volonté se reconnaît à ceci qu'il ne discute jamais devant la situation donnée, mais qu'il s'y établit et part de là pour la changer ; de même il se prend comme il est, n'ayant point l'idée qu'un caractère est mauvais absolument ; en vérité l'on fait ce qu'on veut de son caractère, et sans le changer. Il est vain de souhaiter d'être grand si l'on est petit ; l'homme petit, à la salle d'armes, fait deux pas au lieu d'un ; en revanche, il est léger et offre une moindre surface. Cet art est subalterne. Mais c'est un grand art, et de même espèce, que d'agir avec toutes ses forces, telles qu'on les trouve ; ce qui suppose qu'on ne prononce jamais qu'on est par caractère incapable de ceci ou de cela. Les grands négociateurs ne sont pas moins forts par ce qu'on appelle leurs défauts. Il n'y a qu'à se rappeler ce que le père Grandet faisait de son bégaiement. Un timide, qui se sait timide, est bien capable de gouverner les autres par cela même. Et la manie du soupçon peut bien soutenir un genre de confiance ; car on se sent gardé par soi. Il ne s'agit que de laisser le caractère à sa place, et l'humeur aussi ; comme ces habiles, qui font outil de tout. Disons qu’avant de montrer du caractère il faut avoir un caractère.

20 août 1931 (EH2)

La Psychologie et la Vie, septembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXVI)

1938 EH LXXII « Le caractère »

1336

Le semblant mène le monde des hommes. Un peuple assemblé a des opinions de fétichiste. Personne ne croit que Joffre s’est battu, que Foch s’est battu ; personne ne croit que Mangin s’est jeté intrépidement sur l’ennemi. Personne ne peut le croire. Ordonner une action difficile et même impossible, ce n’est pas la même chose que de la faire. Le bon sens ici ne se trompe pas d’un cheveu. En n’importe quel récit de guerre vous lirez que l’État-Major parle à son aise, et sans connaître réellement la situation, quand il téléphone qu’il faut reprendre le terrain perdu coûte que coûte. Il n’est pas nécessaire d’avoir été fantassin pour comprendre cette loi de nos guerres modernes, selon laquelle l’énergie qui décide est séparée de l’énergie qui exécute. Le plus modéré et le plus prudent des hommes dira tout au plus là-dessus qu’il faut qu’il en soit ainsi ; que cette terrible méthode est justement celle qui obtient d’une troupe d’élite toute la patience possible et tout l’effort possible, comme il est clair que la cravache et l’éperon feront encore gagner un mètre, ou ne serait-ce qu’une encolure, au cheval le plus généreux. Et, ajoutera l’homme modéré, il faut bien accepter cette méthode-là dès que l’on se bat. De ce qui est nécessaire on ne demande pas si c’est bien ou mal.

Mais ici Machiavel parle et ajoute encore une petite chose : « Il faut, dit-il, qu’il en soit ainsi ; il faut que l’homme qui décide si l’on tiendra ou si l’on attaquera ne mette pas sa vie en jeu. Et[[1659]](#footnote-1660) il n’est pas bon non plus que l’exécutant ait la vue nette de ces choses. Il faut que tout soit mêlé. Il faut que le courage du soldat orne le général. Il est même bon que l’on considère comme plus difficile de pousser les autres à la mort que de s’y pousser soi-même. Il faut donc que le jugement individuel soit étourdi et comme noyé ; cela fait partie de l’armement. Gouverner, c’est faire croire. »

On y arrive. Les pompes, les cortèges, les discours publics, tout cela a pour fin de persuader l’individu par la foule. La foule le prend au corps et l’entraîne. Il est ému sans savoir pourquoi ; il est touché, comme on dit si bien, par l’enthousiasme ; il court et il acclame comme s’il croyait. C’est cela même qui est croire. L’homme ne croit point alors, mais plutôt il croit qu’il croit. Cette illusion produit des maux eux-mêmes incroyables, et qui persuadent par l’incroyable. Le mystère fascine. Le dogme des religions qui sont actuellement pratiquées, je dirais affichées, chez nous, n’est pas plus croyable que telle superstition de sauvage dont nous savons bien rire. Pourtant[[1660]](#footnote-1661) qu’on nous montre mille personnes que nous savons aussi raisonnables et clairvoyantes que nous-mêmes, qu’on nous les montre témoignant pour le dogme, par cérémonie ou cortège, alors nous ne rions plus. Nous ne sommes pas loin de croire que la foule humaine a un sens de plus, qu’elle perçoit des choses qui nous échappent. Et c’est ainsi que chacun est persuadé par tous ; non pas peut-être persuadé, mais au moins ébranlé, mis en doute au sujet de ses propres lumières ; et dans le doute il se laisse conduire.

J’ai fait paraître Machiavel ; mais ce personnage est imaginaire. Il n’y a aucune ruse dans un général ni dans un chanoine. Considérez qu’ils sont persuadés par leur propre pouvoir, qu’ils n’ont point de doute là-dessus ; et que simplement ils louent et récompensent tous ceux qui travaillent à élever le décor et le semblant, ce qui fait des partisans de bonne foi, dont le sérieux est bien persuasif. Un huissier à chaîne et un Suisse[[1661]](#footnote-1662) d’église sont persuadés et persuadants. Qui donc a jamais douté d’un banquier qui paie bien ? Le dividende persuade. Persuade de quoi ? On n’en sait rien ; on ne cherche pas à savoir. Comptons aussi que toute pensée demande un peu de peine. Ainsi il n’est pas difficile de croire, ou, pour mieux dire, de se persuader que l’on croit. Les raisons de douter, on s’en détourne alors ; on ne les aime point. Qui comprend un peu cet art royal de faire croire s’étonnera moins de l’ordinaire aveuglement, et découvrira les moyens de s’en préserver. Et d’abord, bien loin d’attendre pour juger que les autres jugent, il commencera par juger tout seul et selon lui, détrônant en son cœur le roi Semblant.

9 avril 1931 (VE)

L’École Libératrice, 11 avril 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXVII)

*1942 VE* XC, « Le roi semblant »

1337

De nouveau, car c'est la saison de Lourdes, on parlait de miracles, c'est-à-dire de témoins et de témoignages, de mesures et de méthodes, de doctrines et d'hypothèses, de science, de sagesse et de modestie. L'homme dit :

« Il n'est pas de récit que je ne puisse croire. Certes, je sais examiner une preuve ; par exemple si l'on me fait la somme d'une série infinie, je ne vais point croire, mais au contraire je veux mettre au net ce que l'on suppose et me retrouver dans les transformations. Ici je pense savoir ce que c'est que possible et impossible. Au contraire, pour les faits, je ne puis dire d'avance ce qui est possible et impossible. Renan donnait comme impossible qu'une jambe d'homme coupée repousse, et nous voyons pourtant que cela arrive pour les pinces des écrevisses. Et il n'y a pas bien longtemps, on jugeait impossible de lire à Calcutta le numéro du *Times* imprimé le même jour à Londres. J'en suis toujours, pour ma part, à cette histoire du roi de Siam, que l'on trouve en David Hume. L'ambassadeur de France racontait mille choses curieuses de son pays, et le roi l'écoutait avec intérêt ; mais quand l'ambassadeur voulut lui faire croire que l'eau, dans les hivers de France, devenait assez solide pour porter un éléphant, toute la confiance s'en alla ; le roi ne voulut plus voir cet étranger, fou ou imposteur, à coup sûr. Le roi de Siam avait tort. Je me garde de faire le roi de Siam. Et, en réfléchissant sur cet exemple, je trouve que je n'ai pas grand mal à éviter des erreurs de ce genre. Car, que la glace puisse porter un éléphant, ce n'est ni vrai, ni faux ; je demanderai à quel degré, de quel thermomètre, et quel éléphant, Sans aller chercher un si gros animal, puis-je dire que toute glace peut porter tout patineur ? On se moquerait de moi. De si vagues affirmations ne valent pas qu'on doute. Où je ne vois point de connaissance, il n'y a ni examen, ni doute. En ce sens, je crois tous les contes que l'on me fait. Mais si je veux passer la rivière gelée, moi, mon cheval et mon bagage, c'est alors que le jugement trouvera à s'exercer. C'est que là, je pourrai constater, supposer, essayer. Mais comment essayer la glace d'un conte ? Comment savoir si le cheval de d'Artagnan peut faire encore deux lieues ? Autant vaudrait essayer le tapis magique ou la lampe d'Aladin. Comment douter d'une connaissance que je n'ai nullement ? Je ne vais pas vous déplaire pour si peu. Vous voyez que je suis accommodant.

« Mais, reprit-il, ne vous y fiez pas. Ne me faites pas voir le miracle. Car, alors je ne serai plus un homme de société. Je serai défiant et diabolique. Je ferai le tour de la chose, et plus d'une fois ; je tâterai la glace du pied et de l'oreille. Et je ne vous écouterai seulement pas. C'est alors que mon esprit se hérissera de doutes ; c'est alors qu'ayant retrouvé mon poste d'homme devant la chose, je ferai grande attention à distinguer ce que je suppose et ce que je constate ; c'est alors que j'ajusterai scrupuleusement une pièce à l'autre, non pas un fait et une idée, mais une partie d'un fait à une autre partie d'un fait, selon l'inflexible entendement, dont tout l'honneur se trouvera engagé dans cette recherche. Car les hommes sont ainsi faits qu'ils n'aiment pas se noyer, mais qu'ils n’aiment pas non plus se trouver sots. Et je crains bien qu'il n'en soit de vos miracles comme des tables tournantes ; toute l'affaire est de connaître qu'elles tournent, et comment. Je dis telle table, en tel lieu, à tel moment. Et de même comment puis-je connaître qu'une plaie se cicatrise, non par un changement des liquides, des cellules, des globules du sang ? Que ce soit ou non la Vierge qui guérisse, nul ne peut le savoir ; mais comment elle guérit, c'est ce qu'il faut savoir ; savoir, et non pas croire. Car, comme dit Spinoza, croire que la femme de Loth fut changée en statue de sel, ou qu'un arbre parla, c'est n'avoir rien devant l'esprit que des paroles. Maintenant si je voyais la femme se changer en statue, ou si j'entendais un arbre parler, quelle enquête j'aurais à mener, et prompte, et difficile ! Et tant que je ne saurais pas comment les feuilles frappent l'air et produisent des mots, je pourrais bien dire que l'arbre parle, mais je ne pourrais pas le penser. Ainsi devant le fait, où l'on dit que les esprits rendent les armes, c'est alors justement que je prendrais les armes.

« Méfiez-vous. La raison n'est raison que devant le fait. À la faible preuve, on rêve ; mais sur la bonne preuve le doute commence. » Ainsi parla l'homme.

*La Lumière*,5 septembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXVIII)

1935 SE XXXIX « Croire et douter »

1338

Cette vallée si tranquille va de nouveau entendre le canon. De nouveau le célèbre Chemin des Dames va être pris et repris. Les troupes sont annoncées ; les logements des officiers sont marqués. Et, naturellement, les esprits faibles disent que nous aurons la guerre dans deux ans. Les militaires font la guerre assez mal ; ils l'ont prouvé ici même au moins deux fois, par la folle offensive de Nivelle, et par la déroute qui amena l'ennemi jusqu'à La Ferté-Milon. En revanche, les militaires s'entendent très bien à déclamer par grandes images et à occuper ainsi les esprits. Je me demande s'ils aiment la guerre et s'ils croient à la guerre. Mais, comment savoir ? C'est comme si je demandais au bedeau s'il aime Dieu et s'il croit en Dieu.

Nous sommes partis à la guerre pour tuer la guerre, et même, si je regarde le champ de bataille, maintenant que la poussière commence à tomber, je crois que nous avons tué la guerre. Il n'y a plus de tsar à Moscou, ni d'empereur à Berlin. Mieux encore, les rois d'industrie chancellent sur leurs trônes ; et, dans le moment qu'on nous annonçait le règne des banquiers, voilà qu'ils s'accrochent les uns aux autres tout autour de la terre en appelant au secours. Excès de puissance, excès de défense, tout cela se paye ; les répercussions sont lentes ; nous voyons tomber un pan de tyrannie et puis un autre. La sagesse, la prudence, l'économie sont partout à l'honneur. La paix est dans tous les discours. On ne pouvait pas espérer mieux. Seulement, dans ce monde d'aujourd'hui, très peu militaire, il reste des militaires, et qui enflent leur métier.

Remarquez que la raison, ici, ne peut fixer aucune limite. Jamais nous ne serons assez défendus ; jamais nous ne serons assez exercés. L'expérience a montré qu'on est toujours surpris par l'arme nouvelle, par la tactique nouvelle ; qu'il faut cent fois plus d'avions, de canons, de munitions qu'on n'avait cru. Enfin, que tout change d'un jour à l'autre, par les inventions connues, et par celles qui restent secrètes, et qui n'en sont que plus effrayantes. En sorte que, d'après le simple bon sens, nous n'aurons jamais assez de militaires, assez d'armes, assez de munitions, assez de fortifications, assez de manœuvres. Ce raisonnement s'étale dans les journaux les plus lus ; il est irréfutable.

Irréfutable, oui ; mais étranger. Comme est irréfutable la thèse qu'il y a de méchants microbes partout, et même dans un mouchoir propre. Il faudrait donc se priver de respirer. Le bon sens se défie d'une thèse qui a trop raison ; on sait bien qu'il y a d'autres thèses, et un juste équilibre. Peut-être commence-t-on à faire réflexion sur ceci que la guerre est un fait de l'homme, et comme une maladie que l'homme se donnerait. Elle existe juste autant qu'il y croit. Je sais qu'on nous parle de peuples violents et ambitieux ; mais ce raisonnement est fait dans tous les pays. Dans tous les pays, les militaires s'évertuent à prouver que la guerre viendra du voisin. Quand on aura compris que la prédiction militaire fait tout l'événement, chacun se trouvera devant les manœuvres et choses de ce genre comme devant une procession. On sera poli, mais on comprendra que le chantre est payé pour annoncer l'enfer, et que le marchand de cierges a des opinions physiques bien déterminées.

Ce qui n'empêche pas que le *Dies* *irae* soit émouvant. Et quel psaume, ici, sur ce plateau, quel psaume que la canonnade et la fusillade, quand les ruines sont à peine recouvertes de lierre ! Il ne se peut point que ce grand bruit ne remette l'homme dans la position d'attente, de crainte et d'obéissance. Ce bruit prouve seulement qu'il y a des militaires payés pour le faire. Mais l'émotion efface de telles pensées. La guerre apparaît dans le nuage et les éclairs, comme Dieu au Sinaï. La paix fait moins de bruit ; la paix n’a pas ces moyens de théâtre ; la paix ne nous fait point violence. C'est pourquoi il faut y penser.

*La Lumière*,19 septembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXIX)

1939 SM2 LIX « Le son du canon »

1339

Un homme libre contre un tyran, telle est la cellule politique ; et cela est abstrait, comme la politique elle-même. Si chaque homme libre avait charge d'un tyran, qu'il tiendrait sous son regard, on arriverait à une sorte d'équilibre ; il suffirait de contredire, de raisonner, quelquefois de se moquer, et toujours de faire jouer la puissante amitié humaine. Dans le fait, les tyrans se réunissent autant qu'ils peuvent et réchauffent leurs maximes ; et les hommes libres, de même, forment des assemblées où les tyrans sont durement secoués ; mais les tyrans n'en savent rien. Toutefois, cet autre tableau politique est lui-même abstrait. On trouve les deux espèces d'hommes dans tous les partis, et presque dans toutes les places. L'affaire Dreyfus, qui rompit les partis, fit apparaître de ces antagonismes intimes. D'officier à officier, de bureaucrate à bureaucrate, de chrétien à chrétien, d'incrédule à incrédule, on discutait les yeux dans les yeux ; et c'était la bonne manière. On sait qu'il se forma à la fin une opposition de droite et de gauche parmi les amis de la justice. C'est que les uns aiment la justice tyranniquement et les autres démocratiquement ; ou, pour parler autrement, les uns se poussent vers le haut avec la résolution d'être de bons rois ; les autres se défient de la justice royale, et résistent tant qu'ils peuvent, tirant la barbe à toute majesté.

Qu'il y ait des tyrans socialistes, syndicalistes, communistes, on le sait. Un prolétaire qui voudrait bien n'être ni tyran ni esclave ne cesse d'admirer ces petits rois qui posent la question de confiance et invoquent la raison d’État. Les chefs radicaux ont leur couronne aussi, et leurs dogmes, et leurs mouvements d'impatience royale. Et, au rebours, parmi les modérés et même parmi les bonapartistes, boulangistes, royalistes, autant que ces mots ont encore un sens, il y a des ferments de liberté ; non pas tant dans les chefs, qui sont comme tous les chefs, mais dans les troupes électorales, souvent portées de ce côté-là par le bonheur de s'opposer aux pouvoirs existants. On a joué sur le mot liberté ; mais il ne faudrait pas croire que ceux qui sont partis en croisade pour la liberté religieuse sont tous des hypocrites. Le parti catholique se divise maintenant explicitement en un parti peuple et un parti noble ; mais toujours on y a trouvé janséniste contre jésuite ; et l'affinité des grands chefs catholiques avec tous les pouvoirs forts se marque quelquefois en traits qui font caricature, comme évêques décorés et choses de ce genre.

L'union sacrée est le paradis des tyrans ; mais que signifie l'union sacrée, sinon un oubli des fins politiques qui ne sont pas le renforcement et la consécration de tous les pouvoirs ? Tous ceux qui aiment le pouvoir, même en imagination seulement, se serrent alors en phalange. Et les hommes libres se mettent en rangs aussi. Car les hommes libres, extrêmes mis à part, savent aussi le prix de l'ordre. Ils voudraient seulement qu'on n'abuse pas des occasions pour mettre tout le monde au pas militaire. Et ils savent bien que tout pouvoir abuse et abusera. D'où une opposition diffuse, infatigable et souvent de bonne humeur, qui ne construit pas, qui ne propose rien, qui n'a pas de plan pour sauver les finances, ni pour sauver la paix, mais qui se méfie des sauveurs. On a souvent remarqué que tout est négatif dans les thèses fameuses que résument les mots Liberté, Égalité, Fraternité ; mais c'est qu'en effet on ne peut fonder ni maintenir aucun ordre d'après ces énergiques sentiments. Toute police les nie ; et il faut une police. Et les tyrans de toute espèce sont parfaitement à leur place sur les sommets de l'ordre. Ils ont les vertus de l'emploi, qui ne sont pas petites ; et ils y trouvent les plaisirs de l'ambition, sans lesquels le métier de régner serait parfaitement ennuyeux. L'homme libre se range et s'efface ; l'ambitieux se pousse. Il ne peut en être autrement ; un socialisme aura toujours un préfet de police, un général, un grand juge, qui marcheront allègement sur les libertés, si on les laisse faire ; et les sous-ordres imiteront les grands chefs, comme on voit partout ; l'espoir de gouverner ne va jamais sans une sorte de religion à l'égard de ceux qui gouvernent. Et cette procession chante conquête, gloire et massacre ; on ne le sait que trop ; elle nous le crie aux oreilles. Que prospère et s'assure de soi la bienfaisante race des hommes libres, qui refusent pouvoir ! Si elle fait seulement équilibre, homme contre homme, ce sera déjà beau.

*La Lumière*, 26 septembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°10, octobre 1931 (LXXX)

1934 POL XLIII

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931

1340

Le commun langage nomme encore esprit ce qui se moque de l'esprit. Mais qui comprendra tout à fait ce que signifie l'art comique ? Le rire, comme dit l'autre, est le propre de l'homme. Et il me semble, en effet, que les animaux sont diablement sérieux. Toutefois les animaux ne sont point ridicules, parce que, autant qu'on peut savoir, ils ne pensent rien du tout. L'homme a le privilège d'être ridicule, et la puissance aussi de se juger tel. Car tout est dans le même homme, l'esprit qui se croit comme l'esprit qui se moque. Les deux ensemble font l'homme. L'homme qui se croit n'est que la moitié d'un homme. Et tout cela revient à dire, ce qui est de tous connu et de tous oublié, que c'est par le doute que l'homme achève ses pensées. D'où l'on voit que les pensées ne s'achèvent pas comme un édifice, où l'on met un petit drapeau, et puis c'est fini. Ridicule celui qui met un petit drapeau sur le haut de ses pensées, comme s'il se disait : « Maintenant je n'ai plus rien à apprendre ».

Sûrement il y a quelque chose de mécanique dans l'esprit, ou, si l'on veut, d'animal et d'aveugle, comme nous voyons l'instinct. Nous revenons aisément au même trou chercher l'os, comme fait le chien. Le cheval veut prendre le chemin qu'il a une fois pris. J'ai connu un chien de chasse qui allait toujours voir au même buisson, y ayant trouvé une fois un lièvre ; et l'animal est presque ridicule en son attitude de déception ; mais le chasseur rit. L'homme rit encore mieux du docteur qui retourne toujours au même buisson ; c'est que le docteur a la prétention de penser ; et le ridicule est à croire que l'on sait une fois pour toujours. Polichinelle, dans *Liluli,* dit bien au jeune enthousiaste, qui veut être tout âme : « Méfie-toi de l'âme ; c'est une bête comme une autre ». Il faut risquer son âme, si on veut la sauver. Et, bref, l'esprit n'est pas une machine bien montée. Dès qu'il est machine, il est plus bête qu'une bête.

Douter et encore douter ; il n'y a pas d'autre moyen de saisir le temps présent, qui n'attend pas, et qui n'a rien promis, qui n'a nullement promis de ressembler à nos pensées d'hier. On dit qu'il faut agir et construire, au lieu de toujours examiner. C'est construire à l'aveugle, comme les fourmis et les abeilles. Et ce genre de travail est toujours une grande partie du travail ; c'est, à bien regarder, plutôt conservation qu'invention ; c'est la partie et le rôle de l'esprit machine ; et cette partie ne manquera jamais. On peut se fier à l'esprit de conservation. Mais dès qu'il se prétend esprit, il est la cible de l'esprit. C'est encore un ridicule de vouloir fourrer l'esprit partout. Je marche comme on marche, sans savoir sur quel muscle je tire. Je ne puis examiner tout ; mais, quand je veux examiner, il faut que je sache à quel prix. Or c'est au prix de ne pas me croire.

Socrate se plaisait à dire qu'aucun bien n'est un bien si on n'en sait pas l'usage. Et il poussait son idée, selon sa coutume, jusqu'à demander si un homme ferait marché d'avoir tous les biens du monde à la condition d'être fou. Ce raisonnement mène à l'esprit. Car on peut demander de même si l'intelligence est un bien sans que l'on sache en user. Machine comme une autre, et pire qu'une autre. La vraie intelligence est celle qui règle l'intelligence. Et comment, sinon par un doute assuré ? Tout progrès est fils du doute. Nous entendons cela très mal, confondant l'incertitude et le doute. Et l'incertitude vient d'une croyance qui ne réussit pas, comme nous voyons le chien qui n'a pas trouvé le lièvre au buisson. Mais le vrai doute est assuré de quelque chose, à savoir qu'une idée est fausse dès qu'on la prend pour suffisante. Et certes l'esprit de conservation condamne le doute, et s'en effraye. Nous naissons et grandissons dans le croire, et les théologies traduisent exactement nos pensées d'enfance. Mais il n'y aurait plus même de théologie sans un grain de doute. « Il est bon, a dit quelque docteur, qu'il y ait des hérétiques ». Manière de dire que l'esprit qui ne sait plus douter descend au-dessous de l'esprit. Et même la vertu d'un saint, qu'est-ce autre chose qu'un doute héroïque concernant la vertu ?

20 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXI)

1935 SE XLI « L’intelligence-machine »

1341

« La rationalisation vient trop tard, dit Pharaon, à peu près comme la propre et élégante électricité après l'invention du gaz, puante et asphyxiante. L'esclavage était une très sale chose, j'en conviens ; c'est que les marchands d'hommes étaient des brutes. Qu'y eut-il alors ? Un dégoût, une révolte des délicats. L'institution fut brisée ; les hommes eurent à se conduire eux-mêmes. Les reprendre maintenant par persuasion, c'est presque impossible. Il fallait rationaliser l'esclavage. Quand on pense à nos ingénieurs, à nos médecins, à nos professeurs, et à ce qu'ils auraient pu faire de la race obéissante, on est ébloui.

« Il n'y a pas encore bien longtemps, le producteur de fruits les emballait n'importe comment. Ces poires sans tache ont été rationnellement produites et rationnellement emballées. Concevez d'après cela ce que serait le transport des esclaves, s'il y avait encore des esclaves. Bateau bien aéré, avec douches ; antisepsie parfaite ; la nourriture pesée par le médecin du bord. Nous avons maintenant des spécialistes qui savent reconnaître les aptitudes de chacun. Classer les hommes selon les différentes techniques, et donner à chacun les connaissances convenables à son métier, ce serait facile ; et le temps de la traversée serait utilement employé. Les partisans de l'école unique disent bien qu'aucune aptitude ne doit rester improductive, et que la méthode rationnelle de culture doit être appliquée à tous sans exception. Ils le disent ; mais ils n'ont pas le pouvoir de le faire. Ils doivent compter avec les préférences et les préjugés de chacun. Nos esclaves seraient bien mieux instruits. Quelle joie et quelle reconnaissance dans l'esclave devenu polytechnicien et membre de l’Institut ! Pourquoi non ? Pourquoi le médecin des esclaves ne serait-il pas lui-même un esclave bien doué ? De quoi se plaindrait-il ? N'aurait-il pas exactement le pouvoir qui conviendrait à son savoir ? Quel homme a jamais désiré autre chose ? Je sais bien qu'ils croient tous désirer autre chose ; et cela vient de ce que les désirs ne sont pas rationalisés. La liberté ne peut être un moyen ; la liberté est un résultat. Nous sommes partis trop vite ; et une réforme prématurée a rendu le progrès difficile. Combien péniblement nous arrivons à contraindre les hommes pour leur bien !

« L'eugénétique est une science déjà avancée, mais sans pouvoir. Et pourquoi ? Parce que nous laissons choisir ceux qui ne savent pas choisir. Ainsi, suivant l'occasion, ils se trouvent presque tous mal mariés et malheureux. Un mariage réglé d'après les intérêts de l'espèce donnerait de meilleures chances ; lui seul devrait être dit volontaire, car qu'est-ce que vouloir sans savoir ? Au reste nous ne pouvons nous faire une idée de ce que seraient les mœurs et les opinions dans un peuple d'esclaves. Être esclave et obéir, cela semblerait aussi naturel que vieillir et mourir. Ainsi, la vague ambition de liberté et d'égalité étant effacée, je ne vois pas pourquoi le malheur de l'esclave ne serait pas soigné et guéri comme la maladie de l'esclave. La colère et le désespoir ne valent pas mieux que la peste. Donc, dans le commerce des esclaves rationalisé, point de ces époux brutalement séparés ni de ces enfants arrachés à leur mère. Et, puisqu'il est évident que les vertus d'un homme n'ont pas moins de valeur marchande que ses muscles, nos moralistes auraient charge de la bonne humeur, de la confiance et de la fidélité des esclaves, comme d'un genre de santé supérieure et précieuse par-dessus tout. Car, enfin, est-il un éleveur de vaches qui soit content de voir ses vaches affolées par les mouches ? Aussi, parce que les hommes sont quelquefois harcelés par des idées comme par des mouches, nous aurions un genre d'émoucheurs nommés prêtres, et une religion rationalisée ; et l'idée de Dieu serait ce qu'aujourd'hui elle voudrait être, l'idée la plus favorable aux maîtres. Malheureusement le progrès s'est fait par sursauts ; de folles idées nous barrent la route, et nous avons grand' peine à ramener la philanthropie dans ses vrais chemins ». Ainsi parlait Pharaon, en lissant ses brillants cheveux. L'ironie est comme une maladie dans les âmes faibles et divisées ; mais dans les âmes fortes elle se referme sur elle-même, composant une parfaite image de l'homme. Parfaite, mais renversée.

20 novembre 1931 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXII)

1934 ECO LVI

1342

Stella est née dans un monde de grâce et de faveur ; elle n'en peut percer les mystères. C'est le sort commun des hommes et des femmes de vivre d'abord de bienfaits et d'obtenir par prières ; et c'est le sort aussi de la sixième fille du fermier, qui est une petite princesse portée, choyée, servie par ses grandes sœurs et par sa maman, sous la protection d'un papa qui peut tout et qui tonne de temps en temps comme un bon Jupiter. Mais cet état féérique ne dure pas ; dès que ses petites jambes la portent, elle commence à servir, elle court à la queue des vaches, et elle apprend le prix d'un litre de lait. Le dur apprentissage fait paraître un monde difficile, et sourd aux prières. La pluie entre dans les petits sabots, le froid mord, la provision de bois s'épuise ; le feu ne chauffe que si on le nourrit. C'est ainsi que le travail forme le jugement. Et voici une autre petite sœur, qu'il faut porter et servir ; on sait ce qu'elle pèse.

Stella ne sait même pas qu'il y eut un temps où la bougie s'usait ; encore moins conçoit-elle l'usage des mouchettes. Il suffit de tourner un commutateur et tout s'illumine ; c'est presque comme si on disait : « Que la lumière soit ». Elle entend raconter que les voitures étaient traînées par des bêtes qui mangeaient et dormaient. Le train rapide marche tout seul ; l'auto ne se fatigue jamais. La nourriture d'essence est distribuée partout ; un homme donne deux tours de manivelle ; qui pourrait saisir un rapport entre ce travail facile et la puissante machine qui dévore la route et surmonte les collines ? Tout est caché, tout est miracle. Il fut un temps où il fallait emporter de l'or, chose lourde qu'on tenait sous clef, et dont le niveau baissait comme l'huile de l'antique lampe Carcel. Mais ce sont des légendes incroyables. Stella a son carnet de chèques ; une ligne d'écriture fait des miracles. Tout est miracle, et le vieux valet, qui est toujours content, ressemble au bon génie des contes, pour qui rien n'est difficile.

Un jour il a montré un peu d'humeur ; Stella remercie et s'excuse, « car, dit-elle, que serais-je sans vous et vos pareils, si prompts à exécuter » ? Mais le vieux valet s'étonne, et arrange du mieux qu'il peut une réponse selon la sagesse des valets : « Au contraire, dit-il, c'est vous et vos parents qui me faites vivre. Si vous vous avisiez de vous servir vous-même, c'est alors que je manquerais de tout. Vous êtes bien bonne d'avoir besoin de moi ». Tous ceux qui servent et qui travaillent disent la même chose. « Comment vivrais-je, dit le maçon, si les riches ne faisaient pas bâtir ? » Et le maître d'hôtel : « Je serais misérable si tous ces gens ne venaient jouer sur la plage ». Et cela revient à dire que si tout le monde travaillait, il n'y aurait plus que des pauvres. Et il est clair que tous ces serviteurs pensent ce qu'ils disent. Ainsi l'enquête n'éclaircit rien ; au contraire le mystère est de plus en plus impénétrable. Stella peut apprendre l'économie politique ; elle y verra que toutes les crises résultent de ce qu'on ne consomme pas assez, autrement dit de ce que les maîtres n'ordonnent plus rien aux serviteurs. Autos, faites-nous la grâce d'user les routes. Élégants, changez de costume tous les huit jours. Dieux de ce monde, donnez des fêtes et des bals. Que Vos Grâces pensent un peu plus à s'amuser, et tout ira bien.

Ce monde des richesses est impénétrable ; l'intelligence s'y perd. Ce qui est remarquable, c'est que la mythologie des maîtres, et même celle des serviteurs, est l'image exacte du monde des richesses. Comment Stella ne croirait-elle pas que tout ce monde dépend d'un maître infiniment riche, qui n'a besoin de personne et dont tous dépendent ? Ces contes ne sont pas plus incroyables que ne l'est l'existence vue d'une auto infatigable ou d'un balcon d'hôtel. Tout est miracle, et les riches sont l'image de Dieu. Il n'a pas fallu moins que la pointe de l'outil pour entamer un peu cette brillante surface. Et encore la demande de travail est la prière du matin, qui obscurcit toute la journée ; essayez de supprimer les avions, vous entendrez les ouvriers d'usine. À peine quelques-uns voient un peu de jour, et commencent à comprendre que ce n'est pas le riche qui est l'image de Dieu, mais que c'est plutôt Dieu qui est l'image du riche.

« 1er novembre 1931 » (ECO)

*Nouvelle Revue Française*, 1er novembre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXIII)

1934 ECO LV

1343

Toute manœuvre à plusieurs veut un chef ; et ce chef est absolu ; dire qu'il est absolu, c'est dire qu'il est chef. Quand vingt hommes soulèvent un rail, ils obéissent à un chef ; s'ils discutent dans l'action même, ils auront les doigts écrasés. Un grand carrefour, et encombré d'autos, veut un roi absolu. Un pilote, dès qu'il met le pied sur le grand navire, y est roi ; et le changement de roi se fait le plus facilement du monde ; le commandant qui a régné jusque-là n'est nullement diminué ni humilié ; il sera roi de nouveau, et personne n'en sera étonné. La monarchie semble donc être une partie de l'ordre. Et remarquez que tous ces rois sont jugés. Un intempérant, un distrait, un visionnaire ne tiendrait pas longtemps dans ces postes-là, et même il n'y serait pas mis. Ceux qui célèbrent l'ordre, le pouvoir fort, et l'obéissance, disent des choses évidentes et que tout le monde sait.

Le pouvoir monarchique n'est pas tout l'ordre. Il faut compter le pouvoir d'organisation et de préparation qui au contraire semble, par sa nature, divisé et délibérant ; l'exécution ici ne presse plus ; on prend le temps d'examiner, et chaque spécialiste donne son avis après avoir mis au point sa loupe, son télescope ou son microscope. Ces mêmes commissions, dont nous avons abondance, jugeront les actions des rois, ou choisiront, au concours, les candidats au poste de roi et les futurs spécialistes. Ce système n'est pas propre à l'État. Dans une usine, dans une banque, dans un journal, les choses se passent à peu près de même. Et finalement, par ce travail des commissions et ces rois soumis à l'épreuve, les pouvoirs se dessinent, et seront partout et toujours les mêmes ; et les favoris, s'ils ne sont que favoris, flatteurs ou gendres, ne jouent pas un grand rôle dans les affaires réelles, car la nullité tombe d'elle-même. Il est juste d'admirer les grands corps, d'ingénieurs, de conseilleurs, ou de chefs d'exécution, pour le savoir, la conscience et l'exactitude qu'on y trouve, que ce soit dans les services publics ou dans les affaires privées. Ainsi nous sommes tous gouvernés, et mieux que passablement, selon le principe de l'aristocratie, qui est que le meilleur doit commander.

En tout cela, qui est éternel, je ne vois point de démocratie. Que le meilleur, et qui a charge de commander ou de conseiller, selon ce qu'il vaut, soit pris au concours dans le peuple, cela ne change rien aux pouvoirs ni à l'obéissance. Que le commandant du navire soit fils de prince ou fils de soi, il ne vous fera pas moins mettre au cachot si vous résistez ; et la justice ne dira son mot qu'à la fin de la traversée. Sinon c'est la révolte, avec tous ses risques, et finalement d'autres pouvoirs, qui ressembleront parfaitement aux anciens pouvoirs ; cette remarque a été faite mille fois, sans qu'il en sorte une pensée utile. Nous sommes comme engourdis et fascinés devant ces pouvoirs, qui renaissent comme les têtes de l'hydre. Où donc est le point de résistance ? Et serons-nous toujours taillables et corvéables, autrement dit contribuables et fantassins, sans aucune espérance ?

L'effort démocratique est jeune ; il se laisse aisément détourner. On lui fait croire qu'il s'agit d'élire des chefs, et on lui montre aussitôt et bien aisément que cela est absurde. Dans le fait les chefs ne sont pas élus ; les ministres ne sont pas élus ; un directeur, un inspecteur, n'est pas élu. Qu'un élu, par ses moyens propres, arrive à gouverner ; aussitôt il échappe, par un traité plus ou moins secret avec l'organisation gouvernante, tant publique que privée, qui lui donne boules blanches et mention très bien. Après quoi, tout fier de ce brillant sujet, nous ne demandons qu'à le réélire les yeux fermés. Grande sottise, mais nous nous en guérirons. Nous avons à élire des résistants, c'est-à-dire des tribuns qui restent citoyens et qui prennent le parti des citoyens. Cette précieuse espèce n'est pas rare, mais elle est aisément corrompue, soit par un concert d'éloges qui monte comme un encens des pouvoirs intéressés, soit par des moqueries, calomnies et injures, ce qui fait que l'existence du radical pur n'est jamais sans amertume. Que faire, sinon le payer d'amitié, de fidélité et de gloire ? À vrai dire, nous devrions garder toute notre acclamation pour lui, pour l'incorruptible, au lieu d'applaudir ceux qui ont réussi à nous duper. Mais patience. Le peuple cherche son chemin ; le troisième pouvoir, celui qui dit non, entre en scène ; et les pouvoirs meurent de peur ; cela on ne peut pas le nier. Le difficile est de jouer ce jeu avec modération et sans haine aucune ; pour y arriver, comprenons par les causes.

*La Lumière*, 3 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXIV)

1934 LP XLIV

1344

Il y a encore des socialistes qui promettent la lune. Peut-être sont-ils sincères ? Ou bien plutôt pensent-ils qu'il faut émouvoir les imaginations, et montrer un but lointain afin de faire quatre pas. Mais, selon mon opinion, ce système est mauvais. Le difficile est de faire seulement un pas, et, à vrai dire de refaire toujours le même pas, car les forces opposées ne cessent jamais d'agir. Un bon socialiste disait à peu près ceci : « Nous vivons sur une mince couche d'humanité au-dessus d'un abîme de barbarie ; il s'agit de nous maintenir dans cette pénible position ». J'aime mieux cette manière de poser le problème. Non, certes, je ne promettrais pas la lune ; je promettrais tout au plus de nous maintenir en cette position passable où présentement nous sommes. Là-dessus, exclamations. « Quoi ? Cette crise, ce chômage, ces armements, vous trouvez cela passable ? » C'est que j'ai vu pire, et vous aussi. La guerre nous a tenus en enfer pendant quatre ans. L'avez-vous empêchée ? Non. J'ai bien le droit de me méfier de vos promesses et de vos systèmes.

Toutefois le mot que je citais me paraît un peu noir. Pourquoi déclamer ? La guerre n'est nullement un effet de barbarie. La guerre est faite et préparée par des hommes admirablement raisonnables et qui ne sont pas méchants. Simplement ils font leur métier. Un colonel se propose de tenir un millier d'hommes en rangs, avec défense de rire ; il trouve donc que la prison, le conseil de guerre, les compagnies de discipline et le peloton d'exécution sont des moyens nécessaires. Cherchez mieux, vous ne trouverez rien ; dès qu'on veut un genre d'ordre où les hommes d'exécution sont des outils comme pelle et pioche, il est impossible d'être bon. Voilà donc un homme qui, par métier, est impitoyable ; il voudrait bien être le père de ses soldats ; il voudrait aimer et être aimé ; peut-être a-t-il cette illusion un jour sur deux, Mais supposez une petite révolte, et un groupe de délégués venant donner son avis sur les exercices ou sur les manœuvres ; aussitôt les grands moyens entreront en jeu ; des vies seront perdues, d'une façon ou d'une autre ; la question d'autorité étant posée, il n'y a point d'arrangement. Si les délégués ne frappent pas d'abord, ils sont perdus. Vous voyez que la seule notion d'armée enferme toute la guerre possible. La barbarie n'est pas dans les hommes ; elle est dans l'institution.

Supposons un moment que des délégués ouvriers, pour avoir parlé au patron avec fermeté, soient aussitôt jetés en prison et déportés ; supposons que l'un d'eux, pour avoir tendu le poing, soit condamné à mort et exécuté. Un tel régime n'est pas impossible ; le fascisme italien n'en est pas très éloigné. On peut essayer de prouver que, hors d'un tel régime, l'industrie nationale ne peut se développer assez ; on peut rappeler à ce sujet que la vie même d'un simple citoyen ne compte pas auprès des intérêts supérieurs de la société ; ce raisonnement est le même que celui des militaires. De braves gens se laisseront convaincre, et gouverneront l'usine selon la force, sans remords et même sans méchanceté. Ou plutôt ils se feront méchants par raison, absolument comme Lénine ou Trotsky se faisaient méchants par raison. Les uns et les autres sont convaincus qu'ils travaillent à des fins qui les dépassent, Patrie ou Humanité ; l'ivresse de commander vient épauler cette dogmatique Raison ; et l'histoire recommence, aussi dangereuse à ce que je crois par les bons que par les méchants.

Mais quoi faire ? Un pas en avant dès qu'on trouve passage. Vous savez bien qu'il ne manque pas de patrons qui vous dresseraient pour votre bien, comme les militaires vous dressent pour votre bien. Tranquillement vous arrêtez le patron, et tout net ; il n'a même pas occasion d'oser. Ce grand succès vient d'un jugement assuré. Vous décidez que la condition humaine est incompatible avec un esclavage même raisonnable. Cette idée est invincible ; mais il faut la sauver tous les matins, et c'est beaucoup de la sauver. La même idée est sans force contre les armements et contre la guerre ; c'est que le grand échafaudage des raisons d'État est toujours debout ; c'est que la critique n'a pas encore déshabillé les diplomates. Affaire de patience ; travail quotidien et travail de tête ; il est clair que l'armée se forme et se gouverne maintenant comme au temps de Wallenstein. Une foule de braves gens croient que c'est nécessaire, de même qu'une foule de braves gens croyaient que Dreyfus était coupable. Affaire de discussion, et d'homme à homme. Vous sauverez un peu de liberté et dix ans de paix. Vous dites que vous ferez mieux ; mais je me méfie. Le mieux, c'est le grand appât ; c'est la lune.

*La Lumière*, 10 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXV)

1934 POL XLV

1345

Les cours magistraux sont temps perdu. Les notes prises ne servent jamais. J'ai remarqué qu'à la caserne on n'explique pas seulement en style clair ce que c'est qu'un fusil, mais chacun est invité à démonter et à remonter le fusil en disant les mêmes mots que le maître ; et celui qui n'aura pas fait et refait, dit et redit, et plus de vingt fois, ne saura pas ce que c'est qu'un fusil ; il aura seulement le souvenir d'avoir entendu un discours de quelqu'un qui savait. On n'apprend pas à dessiner en regardant un professeur qui dessine très bien. On n'apprend pas le piano en écoutant un virtuose. De même, me suis-je dit souvent, on n'apprend pas à écrire et à penser en écoutant un homme qui parle bien et qui pense bien. Il faut essayer, faire, refaire, jusqu'à ce que le métier entre, comme on dit.

Cette patience d'atelier, on ne la trouve point dans nos classes, peut-être parce que le maître s'admire lui-même parlant ; peut-être parce que toute sa carrière dépend de ce talent qu'il montre à parler longtemps tout seul ; vrai­semblablement aussi de ce que l'enseignement a pour fin de distinguer quelques sujets d'élite, qui arrivent d'eux-mêmes à singer et à inventer ; car il est vrai que l'on n'a pas de grandes places pour tous. Il faudrait imiter la rude patience de l'instructeur militaire, qui veut que tous sachent démonter et remonter un fusil ; car il ne s'agit pas seulement d'apprendre le métier à deux ou trois instructeurs ; tous doivent le savoir. Si donc on posait en principe que penser, parler et écrire sont les armes de l'homme, au lieu de démonter et remonter devant eux en quelques mois tous les systèmes connus de fusils, je veux dire toutes les manières de parler et de raisonner, on leur mettrait les pièces en mains jusqu'à ce qu'ils sachent remonter d'abord une arme, puis une autre. Et les plus habiles n'y perdraient rien, car, à recommencer plus d'une fois ce qu'ils savent faire, ils se le rendraient familier ; et ce genre de savoir, qui est au bout des doigts, est toujours ce qui manque. Par exemple, si quel­qu'un veut écrire des pièces de théâtre, je lui dirai : « Soyez acteur, soyez souffleur, soyez copiste ; occupez, si vous pouvez, toutes les places du métier ; et en même temps écrivez vingt ou trente pièces ; on verra bien ensuite si vous êtes capable d'en écrire une ».

Que serait-ce donc qu'un cours, à ce compte ? Voici ; vous faites trois phrases devant l'auditoire, qui écoute, au lieu d'écrire à toute vitesse. Et chacun doit essayer de reproduire ensuite les trois phrases en belle écriture. Les plus habiles changeront un peu, ce qui est inventer ; les moins doués feront des fautes bien visibles, et bien aisées à corriger. Tous ces devoirs seront vus par le maître, et remis aussitôt en forme. Après cela ils apprendront à intercaler une phrase entre deux autres, ou à compléter les trois phrases par une quatrième ; non sans variations et inventions, dont les meilleures auront l'honneur du tableau noir ; et c'est là que se fera le dernier nettoyage. Et puis encore, tout effacé, il faudra refaire, réciter, varier en récitant, chercher des exemples, changer les exemples. On dira que c'est long ; mais à quoi sert un travail qui ne laisse rien ?

Le grand inconvénient d'une telle méthode c'est qu'étant assez difficile à pratiquer, elle n'en a pas l'air. Le maître n'apportera pas un paquet de copies corrigées et vingt pages de préparations ; il n'arrivera pas fatigué, comme un vrai travailleur. Il improvisera, et, s'il ignore quelque chose, il fera ouvrir le dictionnaire. L'heure passera bien vite, et l'inspecteur trouvera que cet argent est bientôt gagné. Il estime plus le penseur aux nuées, qui tend des fils sur des abîmes, pendant que les jeunes spectateurs admirent l'acrobate.

*La Lumière*, 17 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXVI)

Propos sur l’éducation, XXXVII

1346

Les pouvoirs élus ne valent pas mieux que les autres ; on peut même soutenir qu'ils valent moins. L'électeur ne saura pas choisir le meilleur financier, ni le meilleur policier. Et qui pourrait choisir ? Dans le fait les chefs réels s'élèvent par un mélange de savoir, de ruse et de bonne chance, et aussi par l'emportement de l'ambition. Les chefs sont des produits de nature ; et l'on ne demande point s'il est juste qu'une pomme soit plus grosse qu'une autre. Un chef grossit et mûrit de même. Nous voyons partout des gros et des petits. Nous savons ce que peut faire un homme qui a beaucoup d'argent. Mais il serait absurde d'élire un homme riche, je veux dire de décider par des suffrages que cet homme aura beaucoup d'argent. L'inégalité des hommes est de nature, comme celle des pommes. Et le pouvoir d'un général d'artillerie est de même source que celui d'un financier. L'un et l'autre se sont élevés par un savoir-faire, par un art de persuader, par un mariage, par des amitiés. Tous les deux peuvent beaucoup dans leur métier, et étendent souvent leur pouvoir hors de leur métier. Ce pouvoir n'est pas donné par la masse, mais plutôt est subi et reconnu par elle, souvent même acclamé. Et il serait faible de dire qu'un tel pouvoir dépend du peuple, et que le peuple peut le donner et le retirer. Dans le fait ces hommes gouvernent. Et de tels hommes sont toujours groupés en factions rivales, qui ont leurs agents subalternes et leurs fidèles sujets. C'est ainsi qu'un riche fabricant d'avions gouverne une masse ouvrière par les salaires. Toute société humaine est faite de tels pouvoirs entrelacés. Et chacun convient que les grands événements politiques dépendent beaucoup des pouvoirs réels, et de leurs conseils secrets. Il y a une élite, et une pensée de l'élite[[1662]](#footnote-1663) ; d'où dépendent trop souvent les lois, les impôts, la marche de la justice et surtout la paix et la guerre, grave question en tous les temps, et aujourd'hui suprême question, puisque toutes les familles y sont tragiquement intéressées.

Or, ce qu'il y a de neuf dans la politique, ce que l'on désigne du nom de démocratie, c'est l'organisation de la résistance contre ces redoutables pouvoirs. Et, comme on ne peut assembler tout le peuple pour décider si les pouvoirs abusent ou non, cette résistance concertée se fait par représentants élus. Ainsi, l'opinion commune trouve passage ; et tant que les représentants sont fidèles et incorruptibles, cela suffit. Le propre des assemblées délibérantes, c'est qu'elles ne peuvent se substituer aux pouvoirs, ni choisir les pouvoirs, mais qu'elles peuvent refuser obéissance au nom du peuple. Un vote de défiance, selon nos usages politiques, ressemble à une menace de grève, menace que les pouvoirs ne négligent jamais.

D'après cette vue, même sommaire, on comprend pourquoi tous les pouvoirs réels sont opposés à ce système ; pourquoi ils disent et font dire que les représentants du peuple sont ignorants ou vendus. Mais la ruse principale des pouvoirs est de corrompre les représentants par le pouvoir même. C'est très promptement fait, par ceci, qu'un ministre des Finances, ou de la Guerre, ou de la Marine, tombe dans de grosses fautes s'il ne se laisse conduire par les gens du métier, et se trouve alors l'objet des plus humiliantes attaques ; et qu'au contraire il est loué par tous les connaisseurs et sacré homme d'État s'il prend le parti d'obéir. C'est ainsi qu'un homme, excellent au contrôle, devient faible et esclave au poste de commandement. On comprend que les représentants, surtout quand ils ont fait l'expérience du pouvoir, montrent de l'indulgence, et soient ainsi les complices des pouvoirs réels ; au lieu que ceux qui sont réduits à l'opposition se trouvent souvent rois du contrôle, et fort gênants. C'est pourquoi le problème fameux de la participation au pouvoir est le vrai problème, quoiqu'on ne le traite pas encore à fond. La vraie question est de savoir si un député est élu pour faire un ministre, ou pour défaire les ministres par le pouvoir de refus. Ces rapports ne font encore que transparaître. On s'étonne que le Président suprême ait si peu de pouvoir. Mais n'est-il pas au fond le chef suprême du contrôle ? Ce serait alors un grand et beau pouvoir, devant lequel tous les pouvoirs trembleraient[[1663]](#footnote-1664). Ces choses s'éclairciront, en dépit des noms anciens, qui obscurcissent tout.

*La Lumière*, 24 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXVII)

1934 POL XLVI

1347

Une des difficultés de la guerre telle qu'on l'a vue, c'est le ravitaillement dans la nuit noire, et par des chemins boueux et défoncés. Les officiers n'y allaient point voir. Et qu'auraient-ils vu ?

Ils se fiaient aux hommes de peine, si bien nommés, et ils n'avaient pas tort. Les conducteurs laissaient faire les chevaux ; et ces bêtes, ingénieuses par l'expérience, avançaient prudemment, les naseaux près du sol, et sauvaient souvent le chargement ; non pas toujours. Imaginez un grand chariot d'obus versant dans un trou ; il fallait vider le chariot, le redresser, le recharger, cela dans la nuit, dans la boue, sous la pluie. Le ravitaillement à dos d'homme n'était pas moins pénible. Formez l'idée d'un homme portant un lourd rouleau de fil barbelé, et dans un sentier qu'il ne peut voir, pendant que l'air est plein de bruits menaçants. Pour porter un rondin, qui est un tronc d'arbre de grosseur moyenne, on se met à trois ; représentez-vous cette marche des trois hommes dans un terrain difficile ; ce qui arrive si l'un des trois trébuche ; et je ne compte pas les éclatements, ni les balles. Ceux qui ont fait ces métiers-là peuvent rire des manœuvres. Et ceux aussi qui ont passé des nuits à relever comme ils pouvaient des parapets de terre fondant sous la pluie et éventrés par les projectiles. Ces travaux, ces obstacles, ces dangers ne peuvent être réalisés par aucun artifice. Alors qu'apprend-on aux manœuvres ?

On me dit que cette guerre est déjà d'autrefois. Admettons-le. Mais n'est-il pas évident qu'on n'a aussi qu'un semblant de la nouvelle guerre ? Voilà des infirmières qui se portent au secours des blessés après les premières bombes. Elles ont un masque. Mais la difficulté n'est pas d'avoir un masque sur le visage ; il s'agit de le bien ajuster et serrer. On y arrivait, à la condition de faire entrer les hommes dans une chambre remplie de gaz irrespirables ; et c'était le major qui ajustait et serrait le masque. Je doute qu'un homme seul puisse s'équiper utilement. Ces infirmières ont-elles été soumises à ce dressage sévère ? Non, bien sûr. Elles ont fait semblant de mettre un masque, comme les blessés faisaient semblant d'être blessés.

Dans les livres d'imagination sur la guerre, que l'on lisait avant la guerre, un chef de musique mettait en déroute la cavalerie ennemie en faisant jouer aux trompettes l'air allemand de la retraite, qu'heureusement il leur avait appris. Les militaires ont plus d'un tour dans leur sac. Je pensais à cette invention burlesque, en lisant qu'un gros avion a transporté un groupe d'hommes sur les derrières de l'ennemi. Peut-on être enfant à ce point ? Ces jeux sont ridicules. L'invention de la poudre sans fumée, si célébrée, s'est trouvée ridicule en beaucoup de cas. Car la fumée des pièces a cet avantage de cacher un peu le feu, qui se voit de loin, et qui renseigne bien plus exactement que la fumée, et même en jour. Mais on n'avait pas pensé à cela.

À quoi pense-t-on quand on joue à la guerre ? On se sent leste, et emporté par un grand mouvement. On se sent invincible. On fait plus qu'imaginer la victoire ; on se donne le mouvement de la victoire, comme font les enfants. On prononce que l'ennemi est battu. On s'assure qu'on a résisté aux gaz et aux bombes incendiaires. Ces imaginations soutenues par la mimique des actions sont très puissantes. Elles préparent des hommes qui iront à la guerre sans savoir du tout ce que c'est. Après les premières catastrophes, et quelle que soit l'épouvante, il naîtra une colère terrible ; car l'homme n'est ni doux ni peureux. Alors on apprendra la vraie guerre, les vrais dangers, les vraies précautions. Et, en dépit des prévisions, qui sont toujours selon l'espérance, la guerre sera d'autant plus difficile à arrêter que les commencements en seront plus atroces. Mais ceux qui s'y préparent par jeu ne pensent qu'à l'action présente ; ou peut-être même ne pensent-ils qu'à leur pouvoir et à leur traitement. C'est dire que le jeu devrait être mis hors la loi, comme la guerre elle-même. Et c'est ce que le peuple fera quand il voudra. Mais je conseille de ne pas trop attendre.

*La Lumière*,31 octobre 1931

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°11, novembre 1931 (LXXXVIII)

1939 SM2 LX « Le jeu de la guerre »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931

1348

Ce que j’ai lu de la *Vie de Lucien Herr* me plaît parfaitement. J’y trouve cette buée de sentiment qui est le fond convenable pour un tel portrait. Toutefois je pense que ses amis ne peuvent manquer de l’adoucir trop. De toute façon je dois donner mon témoignage. Je l’ai connu bibliothécaire et dans la force, en fait directeur d’études et déjà directeur de consciences, moi simple élève, et indiscipliné. Après dix ans de province et de rares entrevues, toujours orageuses, je l’ai retrouvé souvent, retranché dans son bureau comme dans une forteresse, nulle part ailleurs. Il n’était point question d’amitié ; à la fin il y en eut comme l’ombre. En revanche, une familiarité entière, sans aucune trace de politesse ni de cérémonie. Je connus un homme dur et sans pardon. Et comme je n’ai ni attendu ni espéré ni mérité l’indulgence, cela pouvait marcher. Ce visage de Maréchal d’Empire[[1664]](#footnote-1665) passait en revue ses propres troupes et les forces ennemies ; il méprisait le Franc-Tireur. Qu’est-ce qu’un radical aux yeux d’un Socialiste pur ? Cela fait de tristes alliances, comme on a vu et comme on verra. Il m’attendait, je suppose, à ma première trahison. Ayant pesé en ses justes balances la faiblesse humaine, et la gravité du combat, il exigeait un parti, et des vœux irrévocables ; cette précaution est bonne, les vrais amis à part, comme il est naturel.

Je faisais grande attention à ses jugements, et fort peu à ses opinions. Je savais qu’il ne changerait pas, qu’il ne trahirait pas. Tel est à peu près le mariage du vrai radical et du vrai socialiste ; le radical reçoit les injures et ne les rend pas. Le jeu de province, que j’avais joué cent fois, me rendait encore plus indifférent à ces choses. En revanche je recueillais fidèlement, sans en rien marquer, les oracles de l’Homme qui savait tout. Quant au fond de la doctrine, il me semble que je ne risque guère de me tromper, par cette raison que cet homme très tendre n’avait aucune tendresse pour moi. Je suis assuré qu’en cet esprit encyclopédique il s’est fait une digestion de l’Hégélianisme selon la puissance propre de ce système jusqu’à un pur Marxisme, perpétuellement recomposé au bord même de l’événement. Et si je rappelle que le Marxisme est la vérité du Pragmatisme, j’aurai dit en bref tout ce que j’ai pu deviner de ce penseur secret. Et quand il me disait, sur quelque boutade intemporelle de l’incorrigible platonicien : « Prenons la chose au point de vue historique ; il faut toujours en venir là », je crois que je le comprenais assez bien, et assurément mieux qu’il ne croyait. Mais peut-être voyait-il très clair. Ce n’était nullement un régime de ménagements ni de compliments, de lui à moi ni de moi à lui. Les temps furent difficiles, et le sont, et le seront ; les progrès aussi, chèrement achetés, promptement perdus ; là-dessus du moins nous étions d’accord.

Lorsque, après la guerre, et chargé d’un métier qui exclut l’érudition, je me risquai à enseigner Hegel, naturellement je le lui dis, et je fus un peu surpris de le trouver bienveillant et secourable. Un ami commun me dit plaisamment : « C’est qu’il vieillit ». Ces manières rudes sont saines, et nous ne ferons rien par la douceur. Si les hommes de gauche, qui sont des esprits libres, apprenaient à aimer les vérités désagréables, et à ne point rompre l’unité d’après des dissidences, ils apprendraient beaucoup. Certes, la marque du collier d’honneur sur le cou du chien, il est difficile de l’aimer, et il est très prudent de tirer au large, comme fit le loup. Mais à des amis pauvres et sans honneurs on peut permettre le coup de dent, et même il le faut. Les hommes de la pure doctrine sont dans des greniers, comme ils furent toujours, et chacun seul dans sa pure doctrine ; et ils sont profondément étrangers aux douceurs académiques, d’ailleurs si perfides. Il faut avouer que la condition de la libre pensée est difficile, mais essentiellement difficile. Car si quelqu’un forme une pensée universelle, sans aucun doute il la formera dans le silence, et par un mépris parfait des approbations ; mais il pense alors au péril de ses passions, et la grande défiance de lui-même s’étendra naturellement aux autres hommes. Et pourtant l’approbation et l’accord sont l’expérience finale que toute pensée cherche et attend. L’amitié selon l’esprit est exigeante et difficile. Et cela même on peut le comprendre ; mais il est plus rare et plus beau de s’en réjouir.

3 décembre 1931 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (LXXXIX)

1942 *VE* XLI, « L’amitié selon l’esprit »

1349

La tyrannie sera toujours raisonnable, en ce sens qu’elle cherchera toujours des spécialistes, et les cherchera de mieux en mieux, comme on voit que fait l’armée. Et la raison, au rebours, sera toujours tyrannique, parce que l’homme qui sait ne supportera jamais le choix et la liberté dans l’homme qui ne sait pas. Ainsi le tyran et le savant se trouvant alliés par leur essence, ce qu’il y a de plus odieux se trouvera de mieux en mieux joint à ce qu’il y a de plus respecté. Contre quoi il n’y a d’autre ressource qu’une résistance, qui semble aveugle, par exemple se refuser à une visite médicale, ou à quelqu’un de ces innombrables tests par lesquels on arrive à découvrir et à mesurer vos aptitudes véritables. Je choisis à dessein ces exemples parce qu’ils font scandale des deux côtés, scandaleux si l’on résiste, scandaleux si l’on obéit tous en rang et sans juger. Quant au juste milieu ou à la limite, ne l’attendez point du technicien inspecteur qui lui-même avalera s’il le faut le thermomètre, se prêtera aux tests de surveillance, et finalement aux tests de décadence, d’après lesquels il sera mis à la retraite en temps convenable. Et le tyran lui-même, qui ne sera bientôt qu’un technicien de police, ou peut-être de terreur et de supplices, sera soumis à une science sans tête. Tel serait donc le paradis humain. Or je vois l’artiste qui dit non, et l’esclave qui dit non ; et bien mieux, le médecin et le tyran qui ont envie aussi de dire non. Mais ils sont bien capables, comme Javert, de se prendre eux-mêmes au collet.

Dans cet absurde rêve d’un ordre rationalisé, il y a quelque chose qui ne va pas. Mais quoi ? J’ai recueilli, en de rares auteurs, quelques fragments de ce que je nomme la doctrine secrète, qui rompt toutes ces choses. Aristote est connu pour avoir dit qu’il n’y a de science que du général ; on sait moins qu’il disait aussi que la science n’est pas la connaissance parfaite ; qu’elle n’est connaissance qu’en puissance ; et que la connaissance en acte est la connaissance des choses particulières. Quant à l’action même et à la vertu, elles concernent aussi les êtres particuliers et les situations particulières, ce qui brise la règle, et le tyran raisonnable. Cette dernière conséquence, il ne la dit qu’à son bonnet. Mais enfin, sous le bonnet même, c’est l’oreille du jugement qu’on voit passer. Tels sont les fruits éloignés et presque méconnaissables de l’enseignement Platonicien. Un tel refus est rare dans les penseurs. Presque tous sont enragés de raison ; on ne lit que des plans de bonheur universel ; c’est à faire frémir. Toutefois le premier rang, où l’on voit Descartes et Spinoza, tient bon contre le bonheur distribué comme l’eau. Les hommes de cette sorte considèrent avec une extrême défiance même le bon tyran. Leurs raisons sont contre un genre de raison extérieure et matérialisée. Spinoza enseigne énigmatiquement que plus on connaît de choses particulières, mieux on aime Dieu. Goethe, non moins établi dans la résistance, quoiqu’il fût ministre, a reconnu là sa propre sagesse, presque inexprimable. Notre âge fera-t-il le procès de la Raison abstraite ? Il n’en prend pas le chemin.

Je vois deux choses à dire et à répéter, contre l’arrogance des colonels et adjudants de pensée. La première est que le progrès des connaissances ne va point du tout du concret à l’abstrait, mais au rebours de l’abstrait au concret. La pensée de l’enfant n’est que paroles, sans aucun contenu réel. Le contenu, c’est le monde des choses, des bêtes et des hommes ; et heureux qui le verra comme à travers des vitres bien nettoyées. Non pas voir un système ; c’est contempler ses propres lunettes ; bien plutôt à travers le système découvrir le monde et nier le système. Mais peu d’hommes conviennent que les instruments intellectuels ne sont ni vrais ni faux. Avoir des idées claires, cela signifie que l’on ne voit plus le monde à travers les passions ; mais si les idées sont claires on ne les voit plus ; on voit le monde. Ce genre de connaissance a reçu le beau nom de Jugement ; et nous vivons sous le roi Raisonnement ; d’où une révolution diffuse et permanente, toujours réfutée, toujours invincible.

L’autre idée est à une assez grande distance de celle-ci ; mais pourtant elle s’y relie par le dessous. Je pense qu’il est ridicule d’instruire les enfants selon leurs aptitudes ; ce n’est qu’une méthode de guerre, et toujours pour le bien de l’État. Au contraire il faudrait développer les aptitudes qui ne se montrent pas, par cette raison que les faibles ont plus besoin de gymnastique que les forts, et que, comme on cherche évidemment l’équilibre du corps selon le modèle de l’athlète, il faut chercher aussi l’équilibre de l’esprit, ce qui est exercer les jambes de celui qui a de gros bras. Et du reste c’est là qu’on va lorsqu’on instruit les arriérés, qui ne sont aptes à rien. On agit ainsi selon le Jugement, mais on n’ose pas le dire ; car le seigneur Raisonnement classe les hommes comme des outils ; et il est défendu de refuser le thermomètre. C’est pourquoi il y aura toujours une doctrine secrète.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XC)

1350

Le bègue et le sourd se disputeront les suffrages. Lequel des deux aura l'honneur de parler au monde en notre nom, je ne sais. Les dons naturels en l'un et en l'autre se balancent à peu près. L'art de persuader, de rallier, d'entraîner est le même dans les deux, par des causes bien différentes, mais qui vont aux mêmes effets.

Le sourd a pour lui cet appétit de parler sans arrêt qui est naturel aux sourds. Être long est une force méprisable, mais qui finit par donner la victoire à l'orateur, comme le nombre la donne aux armées. **[**N'importe quel exposé peut être court. Celui qui n'a pas l'habitude des débats politiques s'étonne d'un discours de trois heures ; c'est pourtant le moins. Cet art de n'en pas finir, et ce courage surtout de n'en pas finir, sont de métier pour l'orateur ; il n'est donc pas besoin d'être sourd pour être long.**][[1665]](#footnote-1666)** Mais encore la faiblesse d'un homme de gouvernement c'est de saisir quelquefois dans les paroles d'un contradicteur une idée neuve et non encore examinée ; car la bonne foi est fort commune ; et elle a perdu les empires. L'homme qui entend, c'est de là que vient entendement, est sujet à penser comme l'autre et à changer de parti dans le temps d'une phrase ; Socrate le savait bien ; **[**Socrate tendait le beau piège du discours, excellant à faire entendre en de vieilles paroles un son tout neuf, un son à réveiller les morts. Il fallait être Gorgias, et, de plus, vieux, pour jouer ce jeu sans trouble, et pousser une pièce contre une autre. Les jeunes s'animaient, s'élançaient, rompaient leurs propres phalanges d'idées. Les effets de cette victoire se font sentir encore ;**][[1666]](#footnote-1667)** mais Socrate ne pouvait rien devant un sourd. C'est beaucoup de mépriser le contradicteur, mais c'est encore mieux de l'ignorer. Le sourd est comme ces seigneurs à la forte armure, qui ne sentaient même pas les coups. À la fin de ces discussions tournoyantes, au moment où personne ne trouve plus sa pensée, le sourd est tout frais ; il arrive à la fin de la bataille avec des troupes intactes ; il répète ce qu'il a toujours dit, et même il tire gloire de n'avoir point changé et de ne jamais changer. Cela fait impression. Ses propositions sont comme des bouées qui surnagent ; tous les esprits naufragés s'y accrochent.

Le contradicteur est naïf ; nous le sommes tous. Un bon argument, ou jugé tel, n'a pas seulement pour fin de toucher la foule des spectateurs ; il veut toucher l'adversaire ; il veut en obtenir un commencement d'aveu, ou au moins un mouvement de surprise ; et le spectateur regarde aussi à ce visage, qui peut-être va marquer l'hésitation et la fuite ; de même qu'aux combats de boxe on ne cherche pas si un coup est habile, mais on observe les effets. Le sourd est de fer ; il ne marque jamais le coup. Il peut toujours sourire comme celui qui signifie : « Je sais d'avance ce que vous allez dire ; croyez-vous que je n'y aie pas pensé ? » Cela est de métier pour le sourd. Heureux les sourds d'oreille ! Mais qui ne sait qu'il y a des sourds d'esprit. J'en ai connu un qui était sociologue ; il vous regardait avec des yeux étonnés. Son oreille était bien touchée par les sons ; mais son esprit ne pouvait pas former une idée étrangère. Cet homme fut célèbre. On l'accepta tel qu'il était, par l'impossibilité reconnue d'y changer un cheveu.

Voici le bègue. Celui-là est encore une sorte de sourd, mais par l'attention forcenée qu'il porte aux mots qu'il va dire, et qui sont ses ennemis. Il se ramasse, il se prépare, il tremble tout. Cela fait une belle émotion ; comme devant un tour de force ; et quand le mauvais passage est franchi, quel applaudissement ! Les mains, d'abord écartées en attente, frappent d'elles-mêmes, célébrant la volonté à l'épreuve et enfin triomphante. Car le courage plaît ; et l'on sait que le bègue ne manque pas de courage. Or je ne suis point double, et quand j'applaudis, il faut bien que j'approuve ; et c'est à moi de m'arranger comme je pourrai de cette opinion du bègue, qui m'est lancée comme une balle. Mais applaudir ce n'est guère ; ce n'est que la fin et la récompense d'un travail. La contagion de l'homme à l'homme est si puissante qu'il faut que j'aide l'orateur bègue et que je tire sur son discours comme sur un câble ; ainsi je m'applique à deviner et à former la pensée du bègue ; et si nous sommes trois mille tirant et haletant, quel merveilleux concert des corps et des pensées ! J'ai surpris quelque chose du bègue dans plus d'un orateur ; et peut-être par ruse ; mais tout le monde n'est pas doué pour se jeter dans la folle entreprise d'une phrase à corps perdu. Heureux les bègues, car ils emportent la contradiction comme un fétu. Mais comptons aussi les esprits bègues, toujours en emportement devant la difficulté de penser. Ils y vont comme des taureaux. Cette colère des bègues exprime naturellement des sentiments guerriers ; et, comme de juste, nous serons chargés d'exécuter l'offensive bègue, à travers des fils de fer qui ne seront pas imaginaires. Il faut payer le spectacle. Toute la question est de savoir si nous aurons une politique bègue ou une politique sourde.

25 novembre 1931

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCI)

*SPS* XXXIII, « Le bègue et le sourd »

1351

Je me souviens d'un commandant de batterie qui reçut l'ordre de changer de position ; il avait trois heures pour exécuter ; c'était court, mais il fit des objections au lieu de commencer. J'écoutais ces choses au téléphone, et j'en fus surpris. « Est-ce obéir ? » me disais-je. Dans le fait, les objections ne touchaient qu'un intermédiaire qui ne pouvait rien. Le changement fut fait. Combien mieux fait, plus aisément fait, si la pensée de l'exécutant s'y était attelée tout de suite !

Solon donna des lois et s'en alla. Ce sage savait qu'il y a objection à tout ; j'entends objection raisonnable. Il faut d'une manière ou d'une autre fermer cette porte, de façon que, l'espoir de faire changer l'ordre étant enlevé, tout l'espoir possible s'emploie à exécuter. Tant que le cheval a espoir de jeter son cavalier à terre, c'est à cela qu'il emploie ses forces ; aussi les dresseurs disent qu'il ne faut jamais céder au cheval. Si l'on est contraint de céder, alors l'autorité périt. La méthode de ne point changer un ordre est assez justifiée devant la force brute, qu'il s'agit d'employer toute, ou de lancer toute dans une direction déterminée. Or, à l'égard d'une force intelligente et que l'on veut telle, la règle de Solon est peut-être encore plus pressante. Car la pensée est un instrument qui remord son maître ; et que ce soit ma pensée ou celle de l'exécutant qui revienne sur la chose décidée, il n'y a point de décision qui tiendra. On conte que Joffre, cinq minutes après un ordre donné la nuit, dormait déjà profondément. En de telles natures, l'ordre donné est aussitôt comme un événement du monde, sur quoi il n'y a pas à revenir, et dont il faut s'arranger.

Il n'y a pas d'exécution qui ne change un peu l'ordre, comme il n'y a point de jugement d'espèce qui ne change un peu la loi. L'obéissance passive est une fiction, mais qui est bonne au commencement, sans quoi l'exécutant reviendrait toujours au chef, lui apportant de ces objections qui ne sont que des pensées. L'action n'avance point par des pensées, et pourtant l'action n'avance que par des pensées ; ce que l'on comprend assez bien d'après l'exemple du voyage d'Arras, dans *Les Misérables ;* d'autant que l'exécutant est celui-là même qui a donné l'ordre, après une pénible délibération ; mais la porte est fermée de ce côté-là ; il n'y a plus à y revenir, quoique la malice des choses offre occasion sur occasion ; seulement la pensée s'emploie maintenant toute à inventer des moyens. Peut-être trouvera-t-on, en réfléchissant sur ces pages célèbres, quelques rapports de la volonté à l'œuvre ou à l'action ; j'aimerais mieux dire œuvre dans tous les cas ; car l'œuvre est cette partie de l'action qui est irrévocable comme chose dans le monde, et qui nous barre le retour. Et malheur à celui pour qui ses propres décisions sont révocables, ou semblent telles, car il ne tirera jamais de ses décisions tout le bien possible. Tels sont ceux qui divorcent, changent de métier, et courent d'une chance à l'autre. **[**Et en effet ils recommencent au lieu de continuer. Le moment où l'on se déplaît dans le nouvel état est un moment à passer. Il n'y a que le temps d'un éclair entre la joie d'avoir changé et la certitude que ce changement est médiocre lui aussi. Et le plus grand mal, ici, est de ne pas comprendre cette sorte de loi de la nature humaine. L'homme qui ne pense pas à vouloir est accablé de ses pensées et doit se donner du jour et de la distance. Cela même fait partie du vouloir et le chef a naturellement ce mouvement d'avancer, et de rendre irrévocable chacune de ses démarches.**][[1667]](#footnote-1668)**

Or l'autorité s'établit par guérir dans les autres, et d'abord en soi-même, le perfide espoir de renoncer au premier obstacle. Chacun connaît trop bien en lui-même cette fausse sagesse qui toujours raisonne et jamais ne décide. Le commun langage désigne du beau nom de jugement à la fois la sentence irrévocable et la plus haute fonction de l'esprit. En un homme faible, les pensées brillent souvent comme des diamants ; mais ce ne sont que des idées. Dans un homme qui sait vouloir, les pensées sont des jugements ; c'est dire qu'elles engagent, qu'elles sont des commencements d'œuvre, et qu'il ne leur est point laissé ce pouvoir de remordre, qui fait le supplice des faibles. Là-dessus on peut lire ce que Descartes a écrit des irrésolus, dans son *Traité des Passions,* et aussi, dans le célèbre *Discours,* une page étonnante sur l'art de sortir d'une forêt où l'on s'est égaré ; ces textes contiennent les éléments d'une doctrine de l'action, qui est à rechercher. Toujours est-il clair que l'irrésolution est un de nos malheurs. Il est aisé de comprendre que le subordonné qui soupçonne l'irrésolution dans le chef est lui-même incapable de vouloir et parvient promptement à l'état ironique, qui est une sorte de métaphysique de la faiblesse. Au contraire, l'exécutant qui sent le vouloir du chef est lui-même lancé dans le vrai chemin du vouloir, qui est de persévérer en explorant, sans jamais revenir ; par où l'on explique en quel sens les hommes veulent être gouvernés, et en quel sens non.

La Psychologie et la Vie, novembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCII)

*Minerve*, LIV, « L’autorité de l’irrévocable »

1352

La défense est chose excusable, non point chose louable. Il peut se trouver des moments où il est difficile de traiter le semblable comme un semblable, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Un brigand sort de l'ombre et menace, ou simplement quelque malheureux, qui me prend pour ennemi, commence à se venger sur moi sans autre avertissement. Alors, l'instinct m'avertit assez que je dois suspendre les droits de l'homme et ajourner la reconnaissance. Je me mets au niveau de l'autre, et je fais seulement attention à frapper plus vite et plus fort que lui. Toutefois, si je le tue, la police elle-même veut qu'on examine si je n'ai point déclaré la guerre précipitamment, et sans avoir assez mesuré le danger. Un impatient, dans une foule, soufflette un homme qui lui marchait sur les pieds : « Combien vous regretterez cette action, dit l'homme, quand vous saurez que je suis aveugle ! » Ce mot est reproduit dans les petits traités de morale, et il y est bien à sa place, car il peut éveiller la honte, et il porte loin par une sorte de symbolisme ; car toute violence est aveugle. Ce n'est pas un grand sujet d'être fier que d'être toujours prêt à la riposte ; et, même dans les discours, il est digne d'un homme de ne pas prendre tout avantage, et de garder pour soi un mot perçant. L'homme d'esprit et l'athlète sont doux par leur force, et contrôlent le premier mouvement.

On rit de celui qui enseigne qu'il faut tendre l'autre joue. Toutefois, cette idée mystique a la vie dure. On la voit toujours revenir. Je crois que c'est François d'Assise qui courait après le voleur, disant : « Vous ne m'avez pas tout pris ». On dira que c'est un saint, qui croyait à des choses qui ne sont pas. C'est justement, à mes yeux, parce qu'il croyait à des choses qui ne sont pas, que son témoignage a une valeur. Car enfin, les hommes ont inventé la religion de leur propre fonds. Et le commun des hommes, qui s'arrange si bravement du ciel et de l'enfer, n'aurait pas nommé saints, mais plutôt fous, les inspirés et illuminés, s'il n'y avait reconnu une étincelle de l'homme tel qu'il se voudrait. Et, au reste, les légendes sont fausses quant aux faits ; il reste à savoir pourquoi on les invente telles et non autrement.

Plus près de nous, encore légendaire, et dans le fait très lue, est l'histoire de l'évêque Bienvenu, qui, rencontrant un forçat très suspect, le traite premièrement comme on doit traiter un homme, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Et advienne que pourra. Cette sagesse n'est point tant au-dessus de nous ; elle brille parmi nous, ici et là, comme un éclair. Il y a des médecins d'arriérés qui se font une joie de tirer quelque marque d'affection ou seulement d'attention, de faces à peines humaines. Et l'on ne peut presque pas instruire sans supposer toute l'intelligence possible dans un marmot. Je ne sais pas quelle amitié il pourrait y avoir en ce monde des hommes si l'on n'était quelquefois disposé à pardonner tout. Et je n'étais pas loin du bon sens, quand je disais à un garçon qui s'indignait de ce que son ami l'avait volé : « S'il est voleur ou non, cela dépend de vous ; c'est vous qui avez à dire si ce qu'il a pris était à vous ou à lui. » Il y a un secret mouvement qui nous avertit que l'équitable jugement sur les autres dépend autant de nous que de l'autre, et qu'enfin être juste seulement avec le juste, ce n'est pas justice. Vous dites que de telles idées vont contre les faits. Oui. Exactement contre les faits ; et voilà la morale. Vous dites qu'il n'y a point de morale ? Très exactement la morale n'est pas. C'est à cela qu'on la reconnaît. Si elle était à la manière du blé ou de l'arbre, ce ne serait plus la morale. Et ce que je remarque en ceux qui renoncent à ce qu'ils nomment des illusions, c'est une profonde misanthropie qui enferme tous les hommes et eux-mêmes, et une colère qui descend toujours plus bas. En quoi ils sont terriblement punis, et par leur propre jugement, comme Platon voulait.

*La Lumière*, 7 novembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCII)

*Minerve*, XXXVIII, « La morale contre les faits »

1353

« Parmi tant de tableaux, artistement nuancés, dit Castor, dans lesquels on nous présente la politique des divers pays, je m’arrête à votre imagerie en couleurs crues. Les partis, dites-vous, se tiennent à la gorge, homme contre homme, chacun cherchant à faire plier l'autre. Et il arrive que, par une fausse manœuvre, l'un des deux se trouve à genoux, sans pour cela céder jamais ; toutefois cela est l'exception ; le plus souvent, le groupe des lutteurs est debout et presque immobile, sans que l'on remarque le moindre progrès. L'esclave est sur le point de se délivrer ; le tyran est sur le point de prendre l'avantage. Aucun homme ne change d'opinion. La seule idée d'examiner reviendrait à desserrer la prise ; on ne peut, car l'adversaire prendrait avantage. Il n'y a point de modérés, car il n'y a point de méthode douce pour tenir au collet un adversaire d'égale force. Sur la Société des Nations, sur les changes, sur les dettes, sur les droits de douane, sur le chômage, il y a toujours deux partis ; il y a instantanément deux partis. La question n'est pas connue et ne peut l'être ; le temps manque ; il s'agit de garder appui sur le sol et de conserver la prise. Ce tableau me plaît. Il est faux et vrai à la manière des mythes. Jupiter a fait deux espèces d'hommes et il a pris soin de les faire égales en nombre et de les conserver telles, afin que le commandement et la résistance se fassent équilibre, de la même manière que pesanteur et solidité ensemble font l'édifice, et ainsi de suite ; vous composerez ce mythe aussi bien que moi. »

« Il se peut bien, lui dis-je, que toutes les affaires humaines dessinent réellement un mythe. Rappelez-vous l'affaire Dreyfus ; chacun alla tout de suite à l'extrême ; c'était le moins qu'on pût faire. Et cette soudaine lumière fit paraître la lutte politique comme elle est. Il y a encore des gens qui croient que Dreyfus était coupable ; ils sentent bien que céder sur ce point-là, ce serait lâcher prise sur tout. Et quand l'homme m'a livré sa chère pensée là-dessus, même si ce n'est que par un geste, tout m'est connu ; je sais ce qu'il pense et ce qu'il pensera de l'Allemagne et de l'Amérique, des congrégations et du pape, des grèves et des assurances sociales, du fascisme et du socialisme. Ce qui n'empêche pas une certaine politesse, et un essai de modération ; car Jupiter nous a donné à tous la raison et le respect de l'homme ; aussi voit-on des sortes de réconciliations bien agréables. Mais nous savons tous que cela ne peut durer. Nous savons bien tous que demain, et peut-être tout à l'heure, il faudra reprendre parti ; ou plutôt, tout en faisant preuve de courtoisie, on n'a pas cessé de tenir parti. Chaque parti, comme vous l'avez remarqué, reproche à l'autre ses extrêmes ; tel est renvoyé au roi et au pape, tel autre à Moscou ; en cela les deux partis ont raison. Plutôt le tsar, pense l'un ; plutôt les Soviets, pense l'autre. Pensées superflues, lorsque chacun dispute le terrain pied à pied, là où il se trouve, écartant l'un, soutenant l'autre, louant tel roman, jetant l'autre avec mépris, selon le genre de pression qu'il y reconnaît aussitôt infailliblement. En toutes choses il faut voter blanc ou rouge. Ainsi, parce que la circonstance nous presse, le mythe est vrai. Jupiter lui-même est effet et non cause. Qu'est-ce que ce maître immortel sinon le pouvoir même, toujours absolu, soit qu'on l'adore, soit qu'on l'exècre ? Il y a des religions, parce qu'on n'a pas le désir de nuancer, d'argumenter, ni même d'examiner. Et croyez-vous, par exemple, que l'égalité permette des nuances ? L'inégalité non plus. Coty ne reconnaît d'autre pouvoir que le sien. Et il y a abondance de Coty, comme la moindre discussion le fait voir. »

« Très bien, dit Castor. Mais alors comment se fait-il qu'un peu partout, et sauf accident de guerre, le parti de la résistance aux pouvoirs soit imperceptiblement le plus fort, disons à vingt voix près ? »

« Achevons le mythe, lui répondis-je, par un trait de satire, et que chacun en pense ce qu'il voudra. Les hommes libres ont des chefs, en cette guerre contre les tyrans ; et ces chefs risquent bien d'appartenir à l'autre espèce. Je dis quelques-uns ; et c’est autant de moins dans le parti des tyrans. Cela suffit à faire pencher un peu la grande mêlée. »

*La Lumière*, 14 novembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCIV)

1934 POL XLVII

1354

Le congrès radical jette un beau défi. C'est un congrès d'hommes nus. Ils ne peuvent rien, et c'est leur vertu de ne rien pouvoir. Car ils nient les pouvoirs qui, depuis la guerre, nous mènent insolemment au fouet. Un métallurgiste, un parfumeur, un évêque, un général, deux ou trois journalistes, et quelques avares à coupons pour faire garniture, tel est le Grand Conseil qui a juré de nous conduire selon ses propres fins. Les radicaux n'ont pour eux que d'être méprisés par le Grand Conseil ; toute leur force est là. S'en rendent-ils compte ?

Un cœur tendre voudrait bien être aimé des deux côtés. Impossible. Il faut rompre avec les salons et avec l'Académie ; rompre à jamais. Il faut compter pour rien le mépris des brillants subalternes. Ce n'est presque rien tant qu'on reste dans l'opposition ; ce sont, par comparaison, les temps agréables du métier radical. Mais qu'ils arrivent au pouvoir une fois de plus ; une fois de plus ils trouveront des caisses vides, l'ironie des chefs de service, les injures de la Presse, les huées de la rue et l'épouvante de leurs propres troupes. En revanche, ils auront l'amitié socialiste, toujours perfide par des raisons de doctrine ; car un article de foi des socialistes, c'est que les radicaux ne pourront jamais rien. Tel est le terrain mouvant. Je me souviens du jour, car ce ne fut qu'un jour, où Caillaux eut le pouvoir sur les finances. Les actes de force jaillirent de lui comme un tir de mitrailleuse. Mais ce ne fut pas long. Quand il se retourna vers ses troupes, il n'avait plus de troupes. Un grand socialiste, que je ne pouvais qu'estimer, me dit alors à l'oreille « Caillaux est fini. » Je le crus un moment ; c'était faux ; on en eut tout de suite, et toujours depuis, cent preuves.

Les troupes revinrent ; mais trop tard. La panique agit promptement et irrémédiablement. Nous passons notre temps, nous autres radicaux, à fuir quand nous avons la victoire, et à revenir quand l'ennemi s'est retranché. Les radicaux sont assurés de vaincre ; mais sauront-ils porter la victoire ?

Je n'accuse pas les hommes. C'est la situation qui est difficile. Et pourquoi ? C'est que le parti radical est une force d'opinion, et qu'il y a deux opinions. Il y a l'opinion des urnes et l'opinion bavarde. La première résulte d'un rassemblement du citoyen sur lui-même, et dans une sorte de solitude. Il juge alors les arrogantes Majestés ; il sait bien qu'il n'a qu'à lever le doigt ; il lève le doigt. Cette force silencieuse balaie tout. Mais c'est alors que l'autre opinion siffle à ses oreilles. Il devrait s'y attendre, et, comme Ulysse aux sirènes, s'attacher au mât par un grand serment ; donner au moins vingt mois de crédit à ses amis, et leur permettre même quelques fautes. Qui n'en fait pas ? Mais avez-vous jamais vu un journal radical qui ne soit pauvre ? Avez-vous jamais assisté à une conversation de politique où les radicaux ne soient criblés de flèches venimeuses ? Entre le renard d'administration, qui raconte avec esprit les erreurs du ministre, et l'ironique socialiste, qui explique que ces erreurs étaient inévitables, vous ferez figure de béotien ; on vous prouvera que vous ignorez l'histoire, la géographie, l'économique. Cette situation est trop pénible pour un ami de la raison et de la justice. Où est l'homme cuirassé de fer, qui tiendra bon devant les Grands Sophistes de droite et de gauche ? Et s'il est ministre ? Croyez-vous qu'il ira chercher des éloges dans quelque petite feuille radicale ? Non. Il ouvrira le *Temps,* avec l'espoir, toujours trompé, d'y trouver une bonne parole. Il faudrait ne pas lire le *Temps* et ne pas dîner en ville. C'est le régime du pain sec, pour un ambitieux. Et pouvez-vous concevoir un homme politique qui ne soit pas ambitieux du tout ? Les vieux n'ont guère d'illusions là-dessus, s'ils n'ont pas oublié Combes et Pelletan. Les jeunes devraient lire ces biographies et les faire illustres. Il n'est pas dit que la liberté ne sera pas payée cher, ni qu'elle fera plus que tenir péniblement, et même sans avancer d'un cheveu, devant les antiques puissances, qui savent si bien punir et récompenser.

*La Lumière*, 21 novembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCV)

1934 POL XLVIII

1355

Au sujet de l'Armistice du 11 novembre, célébré une fois de plus par ceux pour qui la guerre est métier, gloire ou profit, j'ai lu un peu partout que les espoirs du simple fantassin étaient tombés bien bas. Telle est l'apparence. Les guerriers nous gouvernent, et les ambitieux font encore sonner leur tambour, comme si la grande pensée d'un Homme d'État était de remettre tous les hommes valides aux tranchées, et de jouer toute la civilisation sur un coup de dés. Or, je crois que cette folle idée est maintenant dépassée et jugée. Mais pour saisir les signes de ce que je dis là, il faut regarder de près ; le progrès réel n'est jamais visible dans l'apparence, car les vieilles formes subsistent longtemps.

Je veux considérer les effets de cette expérience de la guerre, expérience qui a été mise au jour pour la première fois, sans aucun fard, en ces douze années de lumière. Je dis pour la première fois ; car, l'autre guerre, celle de Reichshoffen et de Sedan, fut déguisée à l'ancienne mode. J'ai encore, dans mon vieil atlas, des cartes péniblement tracées heure par heure, et qui me découvrirent quelques vérités peu favorables aux pouvoirs. Mais, surtout, de l'expérience des exécutants, il n'est rien resté. Ceux qui ont fait cette guerre-là l'ont racontée selon les lieux communs. Cette fois-ci, il en fut autrement ; et nous avons, comme on sait, des centaines de documents qui tous concordent pour le principal. Le jeu des chefs, assurément très intéressant pour eux, nous est connu. Les métaphores usuelles sont percées à jour. Chacun peut mesurer la distance qu'il y a de la poignée de l'épée à la pointe, en ce duel éclatant. Chacun se fait l'idée des épreuves réservées à l'humble exécutant. Où je ne compte point au premier rang le risque continuel de blessure et de mort ; ni non plus la misère de la boue ; car l'homme est brave et dur. Je compte surtout un genre d'esclavage qui ne se digère point, et un retour du pouvoir absolu, si affermi dans ses dogmes, si parfaitement irresponsable en ses terribles décisions, que l'histoire la plus sauvage n'en donne encore qu'une faible idée. Car, enfin, les tyrans d'autrefois avaient une vie courte et inquiète ; et le fameux Pygmalion ne dormait pas deux nuits de suite dans la même chambre. Or, tous les bourreaux de Pygmalion travaillant à pleine journée n'auraient pas approché du massacre si tranquillement administré que nous avons vu. Cette expérience est neuve ; et, de plus, elle est étalée en pleine lumière, ce qui est encore plus neuf.

L'idée ne s'est pas montrée tout de suite. Messieurs les penseurs essaient toujours leurs vieilles formes et leurs discours tout faits. Mais l'idée, enfin, s'est montrée sous la plume du célèbre historien Ferrero ; et peut-être n'a-t-il pas conduit l'idée jusqu'à son plein développement. Mais il ne s'agit pas de discuter sur l'interprétation. Je prends l'idée pour moi ; je la cherchais, je la sentais au bout de mes doigts. C'est l'idée de ce qu'il nomme la guerre hyperbolique, de la guerre qui ne compte ni les morts ni les ruines, qui forme et reforme ses armées de tout un peuple, et qui ne se demande même pas un seul moment : « Qu’est-ce qui arriverait si on perdait ? » Et c'est bien ainsi que jouent les joueurs fous. D'où il est résulté en tous pays, en même temps qu'une violence inouïe des ambitieux, un esprit de révolte que personne n'a encore mesuré.

Tout est caché sous de vieilles formes. Les uns s'animent contre le péril clérical ; d'autres tiennent ferme sur les droits du citoyen en temps de paix ; les plus actifs partent en guerre pour les salaires et pour les droits du travail. Or, qu'est-ce que le pouvoir du plus puissant patron comparé à celui d'un simple capitaine ? Et qu'est-ce que le chômage auprès de la guerre des tranchées ? Non, après une expérience neuve, connue de tous, démesurée, il s'élève un genre de résistance aux pouvoirs, qui, sous les anciens noms de radicalisme et de socialisme, vise en réalité le plus énorme abus des pouvoirs que l'on ait jamais vu. Or, le pouvoir déroule plus que jamais ses vieilles ruses ; toutefois je n'y remarque rien de neuf, si ce n'est qu'il est quelquefois trahi par les siens. Imaginez-vous avant l'an quatorze un ministre de la guerre faisant, dans les termes suivants, l'éloge des grands chefs de guerre : « Ne risquer jamais que la vie des autres, quelle épreuve pour un soldat » ? Peut-on mieux juger et transpercer cette guerre d'école et ce savant massacre ? Mais aussi c'est un mot de fantassin. Pour la première fois, l'expérience est plus forte que le lieu commun.

*La Lumière*, 28 novembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Cinquième Année, n°12, décembre 1931 (XCVI)

1939 SM2 LXI « La guerre hyperbolique »

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932

1356

Le XIXe siècle a vu deux grands constructeurs, Comte et Hegel. Le nôtre est un polytechnicien échappé. C'est un beau spectacle que celui de l'entendement calculateur qui retrouve le monde et l'histoire, et qui juge l’histoire. Si l'on prenait la peine de lire les dix gros volumes où le système positiviste est exposé, on y trouverait des vues du plus haut prix sur l'histoire universelle, et un projet de salut pour les hommes de bonne volonté. Sans diminuer, à ce que je crois, ces grandes idées, je puis trouver en Comte le père du radicalisme français. Quels sont les traits principaux ? D'abord un immense espoir dans l'enseignement, qui, par le système des sciences, arrivera non seulement à surmonter les superstitions, mais à les comprendre, et à comprendre aussi les conditions inférieures qui, sous la pression constante du monde, exigent la conservation d'un ordre industriel et politique fort peu relevé, et qui n'est nullement respectable. En face de ces chefs temporels s'organisera, par la culture encyclopédique, un pouvoir spirituel gouverné par les vrais savants, et formé de deux masses principales, les prolétaires et les femmes. Ce pouvoir sera d'opinion seulement, c'est-à-dire sans aucune contrainte, et suffira à la plus grande révolution qu'on ait jamais vue, par ceci seulement que la force et la richesse ne seront plus des valeurs adorées. Il en sera du temporel comme des basses nécessités, que l'on peut bien mépriser, mais qu'on ne peut pas oublier. Cette révolution ne s'est pas faite tout à fait comme le philosophe l'avait annoncé, Toutefois dire qu'elle ne s'est point faite du tout, c'est mal voir. Il y a dans notre politique des parties de jugement qui ne sont pas peu. Les dix gros volumes feraient mieux, si on les lisait. Nos maîtres de lectures sont payés par les riches ; mais patience.

Hegel vivait selon la règle et le respect ; il n'a jamais pensé à aucun genre de révolution. Autre genre d'homme. Naturaliste. Il a jugé la science abstraite, non sans la connaître. Il a rejeté derrière lui un univers de forces et de quantités. Il s'est plongé, à tous risques, dans le monde vivant ; il a admiré comment le vivant se développe d'un germe ; c'est là qu'il a reconnu l'esprit en travail. Ainsi après avoir traversé la nature, il s'est appliqué à retracer l'histoire véritable, qui n'est que la délivrance de l'esprit enchaîné. Et, parce que le vivant doit premièrement et toujours se nourrir, se reproduire, travailler, échanger, Hegel a voulu montrer comment la justice réelle s'est développée par ces humbles tâches, et par ces pensées mêlées de terre. **[**Je considère comme un trait de génie très admirable, d'avoir découvert qu'on ne trouve l'esprit que dans les ténèbres de l'histoire, et non point du tout dans les froides lumières du géomètre. Il y a donc deux Sociologies, dont l'une très Cartésienne construit la société d'après l'idée ; c'est la française ; au lieu que l'autre, l'allemande, demande tout à l'expérience laquelle est, en gros, toute claire et bien connue. Par ce côté encore je retrouve l'image efficace en contraste avec l'idée inefficace des communistes. Le progrès ne se fait point comme nous aurions voulu ; il se fait par celui qui travaille plutôt que par celui qui pense.**][[1668]](#footnote-1669)** Ainsi, dans le même temps que Comte, et par d'autres chemins, Hegel[[1669]](#footnote-1670) découvrait la Sociologie que Comte avait nommée. Il essayait de dire ce que c'est que l'esprit d'un peuple, montrant que les Constitutions ne sont jamais les pensées d'un sage, mais toujours des pensées de laboureur, de bourgmestre, de juge, et d'abord des pensées de père et de fils, de maître et d'esclave. Cette grande histoire tient elle aussi en dix gros volumes, qui comprennent les mœurs, les arts et les religions, toujours d'après le principe que le supérieur se développe de l'inférieur comme d'un germe. En ce vaste système, il n'y a que la préface de critique qui soit ardue. Les succès quant à l'histoire des mœurs, des beaux-arts et des religions, sont éclatants et incontestables. Et l'on comprendra que le mouvement Hégélien, qui essaie de retrouver l'idée dans la matière même, est tout à fait opposé à la méthode de Comte, qui sépare au contraire l'esprit afin de le sauver lui-même et de tout sauver par ce refus.

**[**Quant à l'avenir on permettra l'annonce prudente que j'en fais, en remarquant qu'en l'année 37 le problème est exactement posé comme je dis. Ouvrier ou commerçant, tel est le dilemme qui se propose à l'ingénieux sauvage et dont la grève générale indique la solution probable. En ce sens on ne peut négliger de lire l'Histoire du monde ; et qui s'instruit est amené à l'essayer. Lire fera l'avenir. Quoi lire ? Tout ! Qu'arrive-t-il maintenant, sous nos yeux et presque sous nos pieds ? C'est que l'opposition réelle fait des groupes réels de nations.**][[1670]](#footnote-1671)** C'est que le prolétaire d'esprit français s'instruit autant qu'il peut, pense la justice, et médite de la faire. Au lieu que le prolétaire d'esprit allemand cherche sa pensée dans son métier même, et dans ses pressants intérêts, assuré que c'est par le dessous que l'esprit renaîtra. D'où je puis dire que le socialisme descend de Comte, non pas de Comte tout seul, mais de cet esprit-là ; et qu'au contraire le syndicalisme descend de Hegel et des Hégéliens, lesquels n'ont jamais cessé d'être naturalistes, c'est-à-dire d'interroger et d'imiter les détours de l'esprit vivant, qui se sauve premièrement par la faucille et le marteau. On m'excusera de simplifier ainsi de grandes et fécondes idées. Aussi je veux seulement renvoyer le lecteur aux vingt volumes où il les trouvera. Quant à l'opposition des deux systèmes, dont l'un est si clairement petit-bourgeois et l'autre ouvrier, elle est en train de se résoudre par l'histoire du monde. Ce qui est le plus admirable, c'est que nos philosophes officiels, parfaitement Cousiniens, ne lisent ni Comte, ni Hegel, ni l'histoire du monde.

22 décembre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (I)

1935 SE XXXV « L'histoire du monde »

1357

J'ai toujours vu les Français s'enfuir devant Hegel, je devrais dire devant l'ombre de Hegel. Cette panique me semble peu naturelle ; car un homme pensant doit être capable de supporter n'importe quelle pensée. D'où vient donc que nos penseurs détalent comme des lièvres, seulement devant la *Logique* qui n'est qu'un tout petit morceau du système ? Une remarque m'a éclairé un peu ; vous suivrez l'idée si vous pouvez. Une catholique à chapelet, comme on en trouve chez nous, devant cette formule de Hegel, que « Jésus est à la fois véritablement dieu et véritablement homme », fut comme épouvantée à la pensée qu'un homme philosophant pouvait se dire assuré de cela. « Ce n'est plus croire », disait-elle. Un de nos philosophes réputés, de l'autre siècle, était intrépide à critiquer et à nier. Ce qu'il laissait de religion dans ses pensées n'était qu'un espoir ou un souhait, et par insuffisance de nos raisons. Le même homme allait à la messe tous les matins, avec un rat de cave pour lire l'office. La religion pratiquée était autre chose que la religion pensée, et même à une infinie distance, comme a voulu dire Pascal, qui ne croit pas qu'avoir trouvé quelque forte preuve de l'existence de Dieu, cela serve beaucoup pour le salut.

Hegel se jette dans la nature ; il prend au corps les Ægipans ; il éprouve les dieux de la terre et du sang, comme il dit. Il ne les juge point tout à fait comme de faux dieux ; ce n'est qu'un commencement. L'animal des Égyptiens est un dieu manqué ; mais la statue d'Horus parle encore à l'esprit. Le Dieu grec nous nettoie de cette bourbe. Il y a loin de l'animal stupide et borné dans sa coutume à l'athlète maître de soi, et dont l'esprit est comme répandu jusque dans le moindre muscle. Cette paix de l'athlète, puissante paix, est adorée en Jupiter, Apollon, Mercure. Tel est le modèle de 1'homme, non plus l'épervier, le loup, ou le crocodile, redoutables énigmes, mais l'homme roi, l'homme gouvernant et gouverné, selon la puissance et l'ordre. Alexandre et César ont fait marcher ce dieu sur la terre. L'anthropomorphisme n'était pas une erreur. Si l'esprit absolu transparaît dans les formes vivantes, comme un naufragé qui surnage un moment et de nouveau descend aux profondeurs, il est clair que ce même esprit s'exprime mieux déjà dans un sage roi. Ainsi en passant des religions sauvages à la religion grecque, l'homme a appris beaucoup. Les œuvres de l'art en témoignent, par cette forme humaine et surhumaine dont le puissant repos nous émerveille encore maintenant.

Était-ce fini ? L'histoire nous montre que ce n'était pas fini. La révolution chrétienne signifie une valeur plus haute que la beauté de la forme humaine. Disons, pour abréger, l'infini de l'âme, et l'appétit de mourir à soi pour revivre ; secrets qu'exprime déjà la peinture, et mieux encore la musique, et mieux encore la poésie. Beethoven est beau d'une autre manière que Jupiter ou Hermès ; on peut bien dire aussi que, d'une certaine manière, le sublime a tué le beau. Et comme Jupiter n'a paru qu'une fois, mais éternel dans son ordre, ainsi dans l'autre ordre Jésus n'a paru qu'une fois pour toujours ; et il est vrai absolument que cette mort de la forme extérieure a tué l'art de la forme et peut-être tous les arts, désormais subordonnés et même niés devant la destinée de l'esprit libre. J'essaie de résumer exactement, afin qu'il paraisse dans ces lignes, comme dans une fresque à demi effacée, quelque chose de l'histoire réelle et des révolutions réelles, évidemment non encore développées. Si notre vieille politique entrevoit quelque chose de cela, je devine qu'elle va se détourner avec horreur. Car il faut de la religion certes ; et, comme disait le Romain, on peut réserver un autel à tout dieu nouveau, pourvu qu'il ressemble à César. Il est admirable que le Christianisme ait été si tranquillement digéré par l'ordre armé. Et disons que le Christianisme est un idéal, un objet de prière, et une consolation pour les affligés. Mais dire que c'est vrai, essayer de penser que c'est vrai et presque y réussir, c'est en vérité sacrilège. Avec mes actions, et mes coupons, et mon traitement, et mon plumet, et mon chapelet, et mon bénitier, le dernier mot était dit. Doucement, philosophe, il y a des porcelaines dans la maison.

27 décembre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (II)

1935 SE XXXVI « Hegel »

1358

L'inattention n'est pas moins difficile que l'attention. Mais l'exemple de cette grande inattention qui est le sommeil, avertit qu'il ne faut pas se tromper sur la difficulté ; car l'effort pour dormir écarte le sommeil. Il ne faut rien d'irrité dans le refus d'audience ; simplement il suffit d'effacer toutes choses et le souvenir même ; ne plus nouer ; laisser retomber le discours que les choses voudraient nous faire. Un homme raisonnable n'est jamais en état de dormir ; il trouvera toujours quelque petite chose qui n'est pas faite, quelque difficulté non résolue, quelque précaution qui n'est pas prise ; seulement[[1671]](#footnote-1672) il refuse de s'intéresser plus longtemps à ces choses, ce qui est cesser de s'intéresser à soi. Il y a de la grandeur d’âme dans le sommeil, mais sans rien de tendu. On admire le héros, qui dort quand il veut, et même justement quand les choses voudraient l'empêcher de dormir. Nous sommes tous des sortes de héros à ce compte ; car ce n'est pas parce qu'un homme dort que le monde s'arrête, et que les problèmes cessent d'être pressants ; c'est l'homme qui est absent à tout, comme un ministre qui s'enfuit par une porte dérobée.

Sommeil, fuite, refus ; tout l'esprit du monde est peut-être dans cette bonne administration du non-chaloir. On nomme esprit le refus du tragique et même du sérieux. Cela est scandale pour les fronts plissés, pour les fronts prophétiques en forme de Sinaï ; mais ces bureaux de pensée font faillite presque tous. L'effort est bien trompeur, même dans les métiers de main. L'homme de métier apprend à ne pas appuyer toujours. Donner légèrement un fort coup de marteau, c'est déjà un secret assez caché. Un vif regard de l'esprit est de même sorte. Il y faut un profond repos d'abord, et comme un trou de sommeil. Prétendre est la seule faute ; mais je ne crois pas que l'on puisse apprendre cela ailleurs que dans Platon. Le lecteur sérieux croit que Platon se moque. Au vrai sa manière de parler par mythes est une précaution suivie contre le sérieux. Les appliqués sont bornés. Voltaire est borné dans *La* *Henriade,* non pas[[1672]](#footnote-1673) dans *Candide*;et peut-être lui-même n'en savait rien et serait bien étonné maintenant, s'il revenait, de voir ce qu'on lit encore de lui, et ce qu'on ne lit plus. Je sais qu'on n'est pas un poète sans l'application ; on me le dit. Mais la ruse du poète à l'égard de lui-même peut bien le tromper. Son art est peut-être de tenir l'application au-dessous des pensées, dans la région des rimes, de la chanson, du mouvement, ce qui fait dormir l'amour-propre et le désir d'étonner ; ce qui aussi le préserve de boucler trop vite l'idée, faute commune à tous les forçats de la pensée.

Je veux retenir ici un propos de Paul Valéry, qui autrement serait perdu. Comme je lui disais, en suivant ce même chemin : « Le difficile n'est pas de faire, mais de défaire », il m'interrompit, asseyant sa pensée par terre : « Avez-vous fait des cigarettes ? Oui ? Voyez, il s'agit de défaire, et encore de défaire, et même de refuser de faire. Elle se fait sans qu'on y pense ». Dans le génie, me disais-je après cela, il y a grand risque de talent. Et je rêvais de refaire la *Jeune Parque* telle qu'elle n'a pas été faite, toute de vers honorables et gagnés à la sueur de mon front. La vraie *Jeune Parque*, telle que nous l'avons, est justement le contraire de cela. Le long temps ne signifie pas travail forcé, bien au contraire. Il faut du temps pour refuser attention aux formes prématurées.

Toutes les actions réussies sont promptes et sans retouches. J'y vois une légèreté et une sorte de négligence. C'est ce qu'on nomme grâce, et il n'y a pas de force sans grâce. Un beau dessin explique ces choses et même les jette au visage. Car on n'y trouve rien de difficile. Comme il n'est pas difficile de saisir avec la main une chose familière que l'on a sous les yeux, ainsi il n'y a pas de raison pour que l'on manque la ligne dans le dessin, si ce n'est quelque tremblement ou sursaut qui détourne un peu le geste, et souvent même une sorte d'impatience ou de colère qui se révèle dans le trait. L'apprenti connaît assez les fruits de l'attention forcenée. Apprendra-t-il à attendre la grâce, et à calmer le désir de plaire ? Selon mon opinion, une pensée juste est comme un bon dessin. Elle naît d'une profonde paix, et d'un travail tranquille à côté d'elle, ou au-dessous d'elle, comme lire, copier, calculer. C'est le chien qui tombe en arrêt, ce n'est pas l'homme.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (III)

1934 LIT XVI

1359

Si la guerre est le vrai de la vie, s'il faut s'y attendre et s'y préparer, si c'est seulement dans la guerre que l'ordre humain se montre tel qu'il doit être, si les vertus humaines éclatent alors, et s'il fait bon vivre dans ces temps terribles, comme j'ai entendu dire par un enthousiaste, alors je trouve que la commune manière de penser et de vivre est bien ridicule. Car pourquoi parler de libres opinions, quand il est entendu qu'à partir de l'annonce de guerre les opinions sont toutes dictées et imposées ? Pourquoi toute la presse n’est-elle pas réduite à un *Bulletin des Armées* ? Pourquoi donner au peuple ces maigres vacances du temps de paix ? Pourquoi laisser croire au citoyen qu'il dispose un seul moment de lui-même ? Pourquoi faire voter, puisque ce qui importe, dépenses militaires et action de force, aura lieu, que le peuple le veuille ou non ? Faire la paix, faire la guerre, renouveler l'armement, chercher des alliés, exercer les hommes, ce sont des choses qui dépendent du chef, non des hommes ; et jamais on n'a poussé l'extravagance jusqu'à faire voter les hommes sur l'offensive, la tactique, et choses de ce genre. Il est entendu, il est répété, il est crié partout que la vie du citoyen ne pèse rien devant l'intérêt national. L'homme n'est absolument qu'un moyen et un instrument pour le grand être qu'on nomme la patrie. Nationaux le disent ; radicaux le disent. Je ne suis même pas sûr que les socialistes ne le diraient pas, si on les poussait un peu ; car voici comment ils argumentent : « Nous refusons la patrie et nous refusons la commune défense parce que la patrie prétendue n'est qu'une coalition d'intérêts ; mais quand la patrie sera juste et harmonieuse, alors vous verrez si nous saurons mourir pour elle ». Cela nous promet un camp retranché, mieux organisé que tous ceux que l'on a vus, et une armée permanente de toute la nation, le contremaître étant sergent et l'ingénieur colonel, ce qui revient à dire que le règne de la liberté et de la justice signifiera toujours l'esclavage sans recours pour celui qui ne sera pas premier en mathématiques, physique et chimie. L'Armée Nouvelle sera tout simplement l'armée ancienne. Et il suffira d'une querelle entre deux systèmes socialistes pour qu'on aille aux armes, et que l'État-Major pousse les hommes comme des pions d'échiquier.

Si les choses humaines sont ainsi, c'est Mussolini qui a raison. Tout chef est général en chef ; et il est absurde d'attendre une déclaration de guerre pour lui remettre ses pouvoirs essentiels ; c'est aussi absurde que si l'on attendait la guerre pour fondre des canons. Toute institution est de guerre, toute formation est de guerre, tout enthousiasme est de guerre. Admettons le suffrage qui acclame, car c'est l'esprit même d'une armée ; mais quant au suffrage qui détrône, qui renverse, qui révoque, c'est un non-sens que l'ordre militaire a toujours écrasé et écrasera toujours ; au vrai c'est mutinerie ; et il n'est jamais trop tôt pour punir tout commencement de mutinerie. La vie privée et la pensée secrète sont des délits pour l'Œil vigilant. Celui qui n’acclame point, on suppose qu'il blâme, et c'est très bien supposé. Dans l'état de solitude et de séparation, l'homme n'est pas homme. Il faut l'encadrer et l'entraîner, l'arracher à lui-même, le disposer dès ses premiers ans, selon une fin plus haute que lui, par une discipline émouvante, par des discours, des chants et des spectacles qui vont tous à une même conclusion. L'exil ou la prison pour ceux qui prêtent mollement leur science, leur éloquence, leur culture, leur philosophie même, à cette grande idée.

Voilà donc une sorte d'idéal réalisé quelque part. Cela réveille l'attention ; cela donne un sens terrible à des discours auxquels on s'accoutume trop aisément. Quelquefois, on trouve un peu dur de refuser pour toujours confiance et amitié à un brave homme qui se réchauffe à d'antiques métaphores. Il faut pourtant voir où va sa pensée, si pensée il y a. Et s'il n'y a point pensée, c'est pire encore ; car il est le complice de ce qu'il repousse. D'où celui qui veut d'abord la paix, doit comprendre qu'en cela il veut quelque chose de neuf et d’inouï, qui n'est nullement compris dans les plans politiques entre lesquels les ambitieux nous donnent à choisir. Et cela se fera, non point par plans, mais par ferme volonté de chacun.

*La Lumière*, 5 décembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (IV)

1934 POL XLIX

1360

Il y a trois âges du capitalisme. Le troisième âge est venu ; il nous marche sur les pieds ; mais nous ne le voyons point. Nous pensons selon le second âge ; et quelques-uns pensent encore selon le premier. Nos idées sont en retard de cinquante ans pour le moins. Ainsi nous ne comprenons rien à ce qui nous arrive.

Il y eut d'abord l'âge du grand patron. C'était l'ancien balayeur, assez mal instruit, et très raisonnablement avare. Il vivait comme un pauvre, régnait despotiquement, et payait mal. Son vieux bureau fut toujours obscur, crasseux, secret. Une porte criait et fermait mal ; cette porte resta toujours ainsi, par la raison souveraine : « Je ne veux pas dépenser d'argent ». Quand cet homme-là perçait un mur, ce n'était pas, comme l'innocent Birotteau, pour donner un bal ; c'était pour étendre ses ateliers ou ses comptoirs ; et le travail était payé aussitôt en argent clair, après des réductions dont l'architecte restait malade. C'est d'après les mêmes principes qu'il faisait les comptes de ses ouvriers, leur prouvant qu'ils pouvaient encore garder quelques sous à la fin de chaque semaine. C'est ainsi qu'il gouvernait deux cents ménages. Et sa femme, riche comme elle était, disait qu'elle n'avait jamais payé un œuf plus d'un sou, même pour un malade. Tout le commerce du quartier vivait sous cette loi de fer. D'après dix patrons de ce genre-là, jugez du banquier, et jugez de l'ingénieur. De ce temps nous sont restées des étiquettes comme Bon-Marché et Gagne-Petit, qui ne sont pas encore déshonorées.

Le second âge fut celui des actionnaires et des sociétés anonymes. Le maître à mille têtes est plutôt avide qu'avare ; il ne connaît pas le métier ; il ne s'en soucie point. Des gants, des parapluies, des voitures, des rails, fabriquez ce que vous voudrez et vendez ce que vous pourrez ; je ne m'occupe que du profit. Et, selon le profit, je transporte mon argent d'une affaire à l'autre. Par prudence je participe à plusieurs affaires. Je n'ai pas à savoir ce que c'est qu'usines, machines, ouvriers, salaires, grèves. Il n'y a pas longtemps j'étais fabricant de chaussures, et je n'en savais rien. Le coupon est le produit uniforme de toute industrie quelle qu'elle soit. Tout le monde est banquier. C'est l'âge des banquiers. Le chef de l'entreprise est étroitement serré entre les exécutants et les prêteurs, qui tous réclament. Et la muette réclamation du prêteur est la plus puissante, car, par un simple mouvement de ses capitaux, il écrase une industrie et affame tout un quartier. Mais il n'en sait rien ; ce n'est que placement ou déplacement.

C'est alors que s'accomplit une transformation étonnante, et dont je ne vois pas bien tous les ressorts. Le chef et les sous-chefs ne laissent pas passer longtemps entre leurs mains les profits d'une entreprise prospère. Et avouez qu'il est ridicule de doubler de tous ses soins les capitaux d'un prêteur qu'on ne connaît pas. D'où l'étrange précaution d'augmenter peu à peu les frais généraux en inventant des places bien payées, des dépenses admirables, des renouvellements de matériel, des frais de publicité, sur quoi il est bien facile de prélever des commissions, d'une manière ou d'une autre. D'où enfin une concurrence[[1673]](#footnote-1674) d'un nouveau genre, où sont vaincus et méprisés ceux qui ne savent pas dépenser. Il s'institue ainsi une école des grands administrateurs, qui n'est nulle part, et une opinion sur les grands administrateurs, qui court partout. Et n'est-il pas risible de voir qu'on livre encore à deux chevaux quand il y a des camions automobiles ? Les marchands de camions sont bien de cet avis. Obtenir des subventions, des primes à l'exportation, des commandes de l'État, c'est encore un travail du même genre, où la commission, la vie riche, et l'alliance des compétences ont leur rôle. Et il est juste que ces fruits de l'administration soient pour l'administrateur. C'est ainsi que les Grands Salariés, que nous nommerons les « Plus de cent mille », ont pris peu à peu tous les leviers de commande, et ont mis à la mode autour d'eux la prodigalité comme moyen de s'enrichir. Et pourquoi pas un ascenseur de plus, si c'est commode, et puisque j'ai mon vingt pour cent ? Nous sommes loin de Boucicaut.

« 12 décembre 1931 » (ECO)

*La Lumière*, 12 décembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (V)

1934 ECO LVII

1361

Le fougueux nationaliste a couru sur moi du plus loin qu'il m'a vu. « Toujours, m'a-t-il dit, cette politique de négation et de rébellion ! Toujours, et dans un temps comme celui-ci, quand il faut décider sur la Chine et le Japon, sur l'Amérique, sur la Russie, sans compter l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, remuantes voisines ; quand il faut décider tout de suite et quand la décision engage l'avenir de nos enfants ! Il faut construire. Allons, dites, où sont vos projets ? »

Enfin je trouvais à qui parler. Un mot n'attendait pas l'autre. « Vous voulez savoir, lui dis-je, quels sont mes projets ? Très simple. Je ne veux plus vous entendre, vous et vos pareils. Non que j'espère vous mettre en prison ; ce n'est pas ma manière. Mais je veux qu'un bon mouvement de masse, et tout pacifique, vous décourage d'écrire et de parler. Nous n'en sommes pas si loin, à ce que je crois ; mais quoi qu'il en soit, je sais très bien ce que je veux. Vous êtes né pour commander, pour conseiller, pour avertir, pour alarmer. Je ne sais d'où vous avez reçu cette mission. Du ciel, peut-être. Vous êtes le prophète. Vous venez d'Allemagne, où vous avez vécu huit jours ; vous savez les projets de l'Allemagne ; vous avez surpris ses armements secrets. Vous avez rencontré un journaliste qui revient de Chine, et en avion encore ; cela vous suffit pour démêler le problème d'Extrême-Orient et pour annoncer l'avenir de l'aviation. Vous avez dîné avec un banquier, d'ailleurs ruiné ; et vous connaissez le secret de la livre, du dollar et du florin. Vous lisez dans le jeu de la finance internationale. Selon moi ces grands faiseurs d'affaires n'ont jamais su où ils allaient, et on ne le voit que trop. Mais vous, vous flairez les coalitions et les pièges. Ce que je veux, c'est qu'on rie de vous, de vos discours, de vos articles et de vos affiches. Ce que je veux, c'est que l'on voie en vous et en vos pareils des colonels sans régiments ; des hommes qui croient tout naïvement que s'ils commandaient et si la poussière des hommes obéissait sans rire, tout irait bien. Ce que je veux, c'est que chacun détourne ses yeux de cette folle image du monde, qu'il trouve dans les journaux, et regarde mieux à ses intérêts proches, à ses libertés menacées, à sa vie même, qui n'est au regard de vos projets qu'une vile marchandise, enfin à ses proches ennemis, dont le jeu est assez clair.

« Il y a des siècles, mon cher tyran, que les hommes se laissent gouverner par ceux qui prétendent savoir, et qui tout simplement aiment le pouvoir, et se choisissent eux-mêmes comme chefs du spirituel et du temporel. Les résultats sont et seront toujours massacres et ruines partout. Vous voulez m'apprendre le secret de la Chine et du Japon, le secret de l'Amérique, le secret anglais, le secret allemand, le secret italien. Je n'ai qu'à regarder autour de moi, car c'est tout pareil. Je reconnais le tyran au son de la voix. J'essaie contre lui, ou, si vous voulez, nous essayons, nous qui sommes las de l'esclavage, une formation massive et résistante, qui puisse paralyser la redoutable agitation d'un petit nombre ; et toute la difficulté est de ne pas mettre un tyran à la place d'un autre ; au contraire, d'administrer au jour le jour et au plus près, selon le bon sens, selon l'égalité, selon l'humanité pour tout dire. Et ce serait un beau jour pour nous, les esclaves, si les hommes les plus savants et les plus résolus se conduisaient à l'égard des autres comme des amis tout simples et sans orgueil, qui les mettraient en garde contre tous les genres d'erreurs passionnées. Nous n'aurons jamais ce parfait contrôle et ce régime de coopération sous la grande idée d'égalité. Nous ne l'aurons jamais parce que les tyrans sont infatigables et inconsolables. Mais nous pouvons nous en approcher par un refus obstiné de toute tyrannie. Là-dessus, vous sachant battu d'avance, vous montrez du doigt les terribles voisins. Mais eux aussi ils ont des tyrans qui voudraient leur faire peur de nous. Or, autant que les tyrans persuaderont dans chaque pays, il y aura menace de guerre, conquête et revanche, massacre et ruine. Mais autant que chacun aura déjoué la ruse des tyrans, il y aura concorde et alliance entre les peuples. Et puisqu'on voit que l'exemple du voisin est presque tout dans ces luttes, que chacun agisse aussitôt autour de lui, contre la crédulité, contre les abus du pouvoir de tout genre. Ainsi il changera un peu son propre pays, et de proche en proche toute la terre. Telle est ma politique extérieure ». Je parlais ainsi à moi-même, non pas à lui. C'est un homme qui n'écoute jamais.

*La Lumière*, 19 décembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (VI)

1934 POL L

1362

J'essayais de ne pas voir ces horribles bariolages de couleurs et de lumières qui annoncent la Noël. Et je dis à Castor : « À qui ces choses plaisent-elles ? Et ces folles dépenses feront-elles vendre une poupée de plus ? »

« Comment savoir ? répondit Castor. Les grands comptes ou bilans sont à peu près aussi clairs que notre budget. Mais soyez tranquille, personne ne s'intéresse à ces comptes-là ; personne ne calcule le bénéfice final. Tout se passe entre un courtier de publicité qui veut enlever une grosse commande, et un chef de décoration qui donne sa clientèle au plus offrant, entendez à celui qui offre la plus belle commission. Tous deux gagnent à dépenser beaucoup ; l'électricien s'en réjouit, et le marchand de lampes, et l'ouvrier des lampes. Il est bien clair que le patron à l'ancienne mode couperait les ailes à ces beaux projets, réduirait ses frais généraux, et enfin baisserait ses prix, en se disant que le bon marché est la meilleure publicité qui soit. Seulement il n'y a plus de patron à l'ancienne mode ; le patron est un grand employé, qui a son fixe et ses commissions. Les actionnaires, qui sont des patrons incompétents, seront payés les derniers. Il n'y a pas que les chemins de fer qui travaillent à perte. Le chef de rayon qui achète de l'étoffe pour un million ne sait pas au juste comment il revendra ; mais il sait très bien ce qu'il gagne tout de suite ».

« D'après cela, lui dis-je, toute entreprise irait à la faillite, pour le profit des administrateurs. Cependant[[1674]](#footnote-1675) ce n'est pas si simple ».

« Non, dit Castor ; mais c'est par la complication même et par un immense cercle de règlements retardés que les entreprises continuent, et que le creux sonne plein. Il s'agit de faire croire, et les gens aiment croire ; et la publicité elle-même est un élément du faire croire ».

« Et, lui dis-je, on sait que l'acheteur, enivré lui-même de son traitement, de ses commissions ou de son salaire, ne recule pas devant les hauts prix et fournit l'argent courant. La commission paie la commission. L'emprunt fait le reste. Et l'emprunt n'est-il pas aussi une affaire de publicité et de commission ? »

« C'est un bien vieux procédé, dit Castor, de prendre sur le capital pour payer les intérêts. Tout nûment, sans façades, ni lumières, ni apparence d'industrie ou de commerce, c'est une escroquerie très méprisée. Mais si les étalages brillent, si les clients s'écrasent aux portes, si l'entreprise s'étend et se lie à d'autres entreprises, si le banquier enfin, dont c'est le métier, ne cesse de découvrir l'une pour couvrir l'autre, on se demande où seraient les mécontents ».

« Jusqu'au jour, lui dis-je, où tout le monde est mécontent. Les gens d'affaires se demandent pourquoi. Ils disent que si de nouveau on cherchait le gain et on achetait, au lieu de garder stupidement l'argent, la grande machine tournerait aussi bien qu'auparavant. Seulement[[1675]](#footnote-1676) qui expliquera la peur ? »

Castor réfléchissait ; son visage était nettoyé de ce fard des affaires, imprimé par des pensées extérieures. « Je ne sais, dit-il, si c'est seulement peur. J'y vois de l'indifférence et du mépris. L'homme pense. L'homme est juge. Et naturellement en lui vendant une auto vous le forcez à remuer ; vous lui enlevez le haut de sa pensée. Toutefois[[1676]](#footnote-1677) il n'est pas content. Il se sent complice d'un tas de voleurs. Il voit s'élever l'injuste, et il se dit que cela n'est pas selon l'ordre. La religion est un fait étrange ».

Je l'interrompis : « Profondément humain. Je ne m'inquiète pas de la part mythologique, si peu vraisemblable qu'on perd son temps à l'examiner. Mais la religion enferme un jugement tout humain. Le mépris des richesses est autre chose qu'un commandement de Dieu ».

« Autre chose, oui, dit Castor. C'est un jugement, je crois, sur le travail et sur le profit ; au fond sur ceci, que le travail est bon et sain, et que le profit pourrait bien n'être ni bon ni sain. Le système moderne repose sur ce principe que tous les hommes aiment premièrement l'argent. Faites attention à une chose, c'est que ce brillant des étalages et des affiches est une sorte d'injure à la partie noble de l'homme. Nul ne refuse la richesse ; mais chacun se méprise de jouer ce jeu imbécile. Il y a un peu de vengeance dans cette mauvaise volonté, qui au fond n'est pas si mauvaise. Nul homme ne se bouche les yeux pour toujours ».

« Noël, dis-je, Noël n'est pas une petite chose. Noël n'est pas tout de lumière et de jouets mécaniques. Il y a l'étable, l'âne, le bœuf, et l'homme qui naît et renaît en cette rustique compagnie. L'immortelle image signifie, entre autres choses, que l'or n'est pas dieu ».

« 26 décembre 1931 » (ECO)

*La Lumière*, 26 décembre 1931

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (VII)

1934 ECO LVIII

1363

Je me souviens du jour où un grand homme de la laine me dit qu'il partait pour la Roumanie : « Ils ont trop de laine, ils manquent de drap et ils n'ont pas d'argent. Je prends leur laine et je la paie en drap ». Par des inventions de ce genre, il rétablit sa maison, fort ébranlée par une crise de la laine. Ce lainier trouvait cela tout simple et assez ennuyeux ; il estimait à leur prix les choses véritablement rares et difficiles. Le père Grandet spéculait sur les tonneaux ou sur les monnaies, selon l'occasion ; mais, parce qu'il était borné aux affaires, personne ne dira qu'il avait une forte tête, ni qu'il faisait honneur à l'espèce. Thalès, qui passe pour avoir inventé la géométrie prouvée, et qui était curieux aussi des astres, s'amusa un jour à gagner sur les olives, d'après une prévision juste, et par un jeu d'accapareur, afin de faire voir que la richesse était une des choses qu'il avait le droit de mépriser. Il n'y a pas de plus grande folie que de donner le pouvoir politique à un homme simplement parce qu'il a su gagner beaucoup d'argent. La fonction de l'État n'est pas de gagner de l'argent, ou bien c'est par exception, comme pour les postes et le tabac, et c'est l'affaire d'un administrateur subalterne. Quant au pouvoir véritable, il doit notamment empêcher que les riches gouvernent selon leur argent. Il faut alors un sage, qui ait la notion des valeurs, et pour qui liberté, justice, raison ne soient pas seulement des mots.

On dit que la plupart des hommes tombent en quelque sorte à genoux sur la seule mention de l'argent. Je n'ai vu rien de tel. Je vois bien que les hommes ont besoin d'argent et s'occupent premièrement à en gagner ; cela[[1677]](#footnote-1678) veut dire seulement que l'homme mange au moins deux fois par jour, et choses semblables. Mais un homme qui ne pense qu'à manger et à gagner, cela est rare ; c'est une sorte de monstre. Et pareillement, celui qui ne pense qu'à étendre ses affaires, et à ajouter des millions à des millions est une sorte de monstre. Quant aux opérations intellectuelles que suppose cette manie d'acquérir, elles sont tellement communes et faciles que personne ne les jugera au-dessus de soi. Où donc courent les hommes dès qu'ils sont assurés de leur pâtée ? Ils courent au stade, et ils acclament un homme fort, un homme agile, un homme courageux ; ce sont des valeurs qui ne s'achètent point, des valeurs estimées bien plus haut que l'argent. Ou bien ils vont au concert, et crient de tout leur cœur et casseraient les banquettes en l'honneur de quelque artiste ; et certes ils savent que le plus riche des hommes ne peut s'offrir cette gloire. Quant aux puissances de pur esprit, nul ne les méconnaît ; nul ne les mesure aux millions. Personne ne demande si Einstein est bien riche. On raconte que les Américains lui ont offert des millions contre une perte de son précieux temps ; il a refusé ; c'est dans l'ordre, et cette histoire est belle, belle d'universel consentement. Remarquez[[1678]](#footnote-1679) qu'il ne sera jamais question d'offrir des millions à un tel homme sous la condition qu'il changera un peu sa physique. Les hommes se sentent environnés de gardes d'esprit, inflexibles, incorruptibles ; ils n'ont point de doute là-dessus ; en cela ils sont hommes. Mais autant qu'ils pensent à gagner, ce qu'il faut bien, ils ne sont qu'animaux. Et ils le savent.

Maintenant, je conviens qu'il y a un étourdissant tapage de quelques riches, en vue de faire croire qu'un riche sait tout, comprend tout, prévoit tout. Si quelqu'un croit cela, qu'il se montre, qu'il le dise. C'est comme si un prêtre donnait comme argument qu'il est le mieux payé des prêtres, et que son église est la plus riche des églises. On rirait. Pauvreté fut toujours condition de vertu. Les saints étaient pauvres. Et je crois que ces modèles à ceinture de corde sont de très bons témoins du jugement commun. Car je ne pense pas du tout que c'est parce qu'on croyait que Dieu estimait les pauvres que l'on faisait confiance au prédicateur maigre. Au contraire, c'est parce qu'on a toujours refusé, dans le secret du cœur, d'honorer la richesse, que l'on a toujours supposé ce même jugement en Dieu. Par toutes ces raisons, et contre des déclamations faciles, je crois qu'un riche est très mal placé pour persuader, et qu'il aura toujours autour de lui comme un cercle de défiance. Pour dire vrai, les passions politiques sont si naturelles et si vives en chacun que je crois bien que la promesse d'argent n'y change jamais rien. Un riche ne peut autre chose que payer celui qui a des opinions utiles aux riches ; cela ne déplace peut-être pas une voix. Car enfin tout l'argent du monde ne peut changer ni le ventre, ni la poitrine, ni la forme du nez.

« 2 janvier 1932 » (ECO)

*La Lumière*,2 janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°1, janvier 1932 (VIII)

1934 ECO LIX

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932

1364

Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant et de Laplace, et jugeant de nouveau l'éternel Platonisme[[1679]](#footnote-1680) ; voilà Hegel. L'esprit de Platon ne se lasse pas d'interroger la connaissance en vue de se représenter l'être ; et toujours il se retrouve en face de ses propres formes, et d'une physique abstraite. Si pourtant Platon pensait à sa propre idée, il apercevrait que cette idée vraie de Platon est autre chose que la représentation de Platon pour Platon. Car l'idée vraie n'est pas une formule qui ressemble à l'être, c'est l'intérieur même de l'être, c'est sa vie avant d'être sa pensée. C'est ainsi que le nouvel Aristote entreprit de lire de nouveau la nature entière et l'histoire humaine non pas selon la science de Newton, science morte, mais selon l'esprit vivant.

Aristote s'était d'abord délivré de Platon par sa célèbre *Logique*, où il tentait de faire l'inventaire des formes. Hegel pareillement se délivre de la science abstraite dans sa *Logique*, mais en poussant plus avant le système des formes, de façon à montrer comment l'on passe inévitablement d'une logique de l'être à une logique du rapport, c'est-à-dire à un univers d'atomes, de mouvements et de forces, univers tout à fait creux. D'où il ressort clairement qu'il faut attacher les attributs aux substances, ce qui sera penser l'Idée réelle. Penser Socrate par des rapports, c'est perdre le vrai Socrate. La vertu de Socrate ce n'est pas ce que Platon pense de Socrate ; c'est l'idée même de Socrate se réalisant en lui à travers des contradictions surmontées, qui sont de réelles épreuves. Socrate à la guerre, Socrate en face des trente tyrans, Socrate en face d'Alcibiade, Socrate devant ses juges, Socrate devant Criton qui le vient délivrer, voilà la dialectique réelle par laquelle Socrate conquiert ses illustres attributs, aussi inséparables de lui que sa propre vie. D'après cet exemple, on peut comprendre que l'idée réelle d'un être, c'est la vie de cet être dans le monde des hommes et dans le monde des choses, aventure unique, histoire plus ou moins illustre et qui ne se recommencera jamais. Socrate, exemple éminent et très explicite, nous éclaire une multitude d'autres vies, plus fermées, où le philosophe s'efforcera pourtant de deviner les mouvements de l'esprit en travail. Car on ne peut penser comme objet le vide du rapport extérieur. Donc, si quelque chose est, l'Idée est nature.

Retrouver l'idée dans la nature, c'est difficile et périlleux quand la nature n'est qu'astronomie inerte et physique décomposée. Mais dans la vie des animaux il se montre déjà comme une ombre de l'esprit ; toutefois la grande nature domine et reprend ces êtres sous la loi du recommencement. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; car l'histoire humaine laisse d'éternelles traces, Art, Religion, Philosophie, où il faut bien reconnaître le pas de l'esprit. Cette histoire absolue éclaire l'histoire des peuples. Les constitutions, le droit, les mœurs sont encore d'autres traces, des traces de pensée. Mais il ne faut pas confondre ces pensées réelles avec les pensées de l'historien ; de la même manière que la pensée qui est en la Vénus de Milo est autre chose que la pensée du critique. Ainsi on est amené, si l'on veut penser vrai, à retrouver les pensées organiques qui ont travaillé à l'intérieur des peuples et des hommes, ce qui est lire l'histoire comme une délivrance de l'esprit. Or cette histoire réelle est bien une dialectique qui avance par contradictions surmontées ; sans quoi l'esprit n'y serait pas. Mais cette dialectique est une histoire, en ce sens que la nécessité extérieure et la loi de la vie ne cessent d'imposer leurs problèmes. Par exemple l'enfant est un problème pour le père, et le père pour l'enfant. Le maître est un problème pour l'esclave, et l'esclave pour le maître. Le travail, l'échange, la police, sont des nécessités pour tous. Aussi ce qui est sorti de ces pensées réelles, ce n'est pas une logique de la justice, c'est une histoire de la justice, c'est le droit. Le droit est imparfait, mais en revanche le droit existe ; et le droit est esprit par un devenir sans fin à travers des contradictions surmontées. Contradictions nées de la terre, des travaux, des liens de famille, des passions rebelles, de la vie difficile, enfin d'une lutte sans fin contre les nécessités inférieures. Ainsi c'est bien l'Idée qui mène le monde, mais au sens où c'est l'Idée qui se montre dans la statue. L'idée abstraite, ou idée du critique, n'a jamais rien fait et ne fera jamais rien. Une telle idée est bien nommée utopie ; elle n'a pas de lieu ; elle n'a pas d'existence. Qu'on juge déjà d'après ce résumé si les Marxistes peuvent être dits Hégéliens, et si le matérialisme historique est tellement étranger au moderne Aristotélisme. Rien n'est moins abstrait que Hegel. Ne croyez pas ce qu'on en dit ; allez-y voir.

25 janvier 1932 (VE)

1er février 1932 (?)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (IX)

1942 VE XCII, « L’éternel Aristote »

1961 Propos sur des philosophes, XXXII

1365

Le culte des animaux est une pratique ancienne, toujours puissante par l'imagination. Quoi de plus touchant que de supposer dans les hirondelles ou dans les cigognes un sentiment des saisons bien plus précis que notre abstraite science ? Toutefois quand je remarque, dans la chaleur de l'été, quelques pailles tournoyant qui prennent la forme d'une petite trombe, je pourrais bien dire que ces pailles connaissent le cyclone mieux que je ne le connais. Supposition qui fait rire. Or je crois que les oiseaux migrateurs ne sont autre chose que des pailles au vent, qui me rendent sensibles certains changements de l'atmosphère. Ainsi est exorcisé l'instinct, qui est sans doute le dernier des dieux. Ce travail se poursuit par d'innombrables recherches, où l'on présuppose toujours que l'animal, en toute circonstance, fait des mouvements selon sa forme et selon la situation environnante, exactement comme les pailles au vent, quoique leur structure, leurs articulations et leurs réserves chimiques, leur fassent faire des sauts plus compliqués.

Le subconscient est une réalité de même ordre que l'instinct. On peut y joindre un mystérieux savoir ; on peut, au contraire, y rechercher, par un préjugé volontaire, seulement les effets d'une structure. En d'autres termes je puis croire que la partie animale de mon être conserve des pensées, élabore des pensées, produit même des pensées ; ou bien je puis présupposer qu'elle ne conservera que structure et qu'elle ne produira que mouvement. Cette manière de voir paraîtra sévère à beaucoup, exactement comme de nier toute pensée dans un chat. Les hommes sauvages croient que tout est plein de dieux, c'est-à-dire de pensées. D'après ces vues on comprendra peut-être où va le progrès, et quelle discipline il suppose. Je veux m'en tenir à la pratique, et considérer seulement ce que c'est qu'un athlète, et comment il se rend maître de son corps. Ce n'est certes pas en laissant aller les muscles, ni en s'intéressant à ce qu'ils semblent vouloir. Cette autre méthode, c'est l'attention au pressentiment ; c'est la méthode des timides et des maladroits.

Selon la passion nous sommes maladroits. Qu'est-ce à dire ? Qu'en voulant faire un certain mouvement nous en faisons aussi plusieurs autres, comme ceux qui ne peuvent nouer une cravate sans serrer les dents. Le remède est d'acquérir par l'exercice l'indépendance des mouvements partiels, et l'égale préparation à tous les mouvements possibles, d'où souplesse, adresse, vitesse, efficacité. C'est ainsi que le pianiste, dès qu'il aura aperçu une suite de notes, suite nouvelle et imprévisible, l'exécutera aussitôt. Je suis persuadé que le gymnaste conçoit et exécute de même. Et si j'écris une lettre, il importe aussi que tous les mots possibles soient placés, par l'exercice, dans un état d'indifférence ; et au contraire celui qui écrit péniblement revient toujours aux mêmes mots et aux mêmes tournures. Je dirai qu'il ne s'est point rendu maître de son propre animal, et qu'au contraire il en attend quelque oracle. On connaît la méthode du médium, d'écrire en demi-sommeil. C'est attendre de l'animal une grande pensée. Or les pensées obtenues par ce moyen sont au niveau de la niaiserie, comme on sait. Toutefois ce genre de culte n'est point laissé sans regret, ni sans nouveaux efforts, comme on sait aussi. Bien aisément les dieux reviennent.

On se plaît souvent à dire que le subconscient élabore nos connaissances et les mûrit. Je veux considérer seulement des effets très simples. Mes deux doigts les plus faibles sont comme liés ensemble ; l'un ne peut se plier sans que l'autre suive, ce qui alourdit le mouvement, sans compter les fausses notes. Je m'exerce à produire volontairement les deux mouvements séparés ; et souvent je n'obtiens que gaucherie et fatigue ; mais je m'aperçois qu'après une nuit de repos les deux doigts sont plus libres qu'ils n'étaient, jusqu'à faire un trille satisfaisant. Vais-je dire qu'ils ont compris ? Il est bien plus simple de supposer que certains muscles plus faibles ont pris force, effet qui ne peut être sensible que par un travail d'élimination et de nutrition, exactement par un sommeil. Je suppose que c'est par une maturation de ce genre que toute ma mécanique vivante s'adapte à mes ordres, c'est-à-dire se réveille plus maniable après le repos qui suit l'exercice. Et c'est pourquoi je crois aisément que j'ai appris en dormant, que j'ai travaillé en dormant, ou, en d'autres termes, que j'ai pensé sans y penser. Mythologie à mes yeux, si je rapproche ce genre d'illusion de celles qui ont trompé l'enfance de chacun de nous et les peuples enfants. La grande affaire est d'être maître de son propre animal, et d'être assuré qu'on en est le maître ; et l'on jugera aisément, quelque difficile que soit ce sujet-ci, quelles sont les conceptions directrices qui ont de l'avenir, et quelles sont celles qui n'en ont point.

**[**Je veux que toute connaissance soit cernée d'entendement ; cette précaution fait la connaissance ; elle nous élève au difficile degré où le savoir est devoir, où compte surtout, dans la recherche du vrai, ce que l'esprit se doit à lui-même. En cherchant par là, en dressant cette sévérité trop peu connue, on dessinera à peu près ce que c'est qu'une conscience intellectuelle. Le fameux Poincaré lui-même hésitait beaucoup à chercher les raisons d'entendement d'une de ses grandes découvertes. II préférait, je le voyais bien, être la Pythie de lui-même, c'est-à-dire penser comme font les poètes, par la faveur d'Apollon.**][[1680]](#footnote-1681)**

La Psychologie et la Vie, janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (X)

*Minerve*, X, « Usage de l’instinct »

1366

On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx, tant que l'on prendra Hegel pour un logicien. Car le second de ces penseurs accroche fortement toutes nos pensées à la terre nourrice, au métier, en un mot à la nécessité inférieure. Ne cherchez point l'origine des superstitions paysannes ailleurs que dans la culture, souvent déroutée par les effets, et donc fortement attachée aux traditions. Et, au contraire, l'irréligion prolétarienne s'explique assez par un genre d'action où les erreurs sont aussitôt redressées par la chose même. Il n'y a rien de secret dans un boulon ; si le rivet est mal serré, on sait pourquoi. Le fer ne trompe point l'attente ; la poutre de bois non plus ; c'est pourquoi l'ouvrier croit en son action, et ne croit en rien d'autre. L'usine non plus n'apprend guère la piété ; c'est qu'elle sépare les travaux du foyer familial, autel des dieux anciens, et, au fond, de tous les dieux. Dieu est le père, et cette métaphore explique beaucoup de choses. Qu'est le père, à côté du contre-maître ? Ainsi les anciens pouvoirs furent réellement attaqués, non point par les philosophes, qui tirent des livres leurs idées, mais plutôt par la machine à vapeur commandant l'usine énorme. Et l'usine fut énorme par l'imperfection des transmissions. Si l'on avait trouvé, en même temps que la machine à vapeur, l'électricité, cette longue et excellente courroie, peut-être eût-on vu l'usine divisée en mille ateliers familiaux. Le père alors était chef d'industrie et maître d'apprentissage, d'où d'autres mœurs et d'autres croyances. Et la religion est certainement plus puissante sur les esprits dans les régions où l'on tisse à la main, et où l'enfant enroule les bobines et rattache les fils dans l'atelier paternel. Une ferme est un atelier familial. L'enfant y apprend, ou plutôt y conserve, un genre d'obéissance qui est liée au sentiment, et qui développe le respect. Ces exemples sont encore bien pauvres. Il faudrait comparer le gain et le salaire, et comprendre comment l'homme reçoit, de l'un et de l'autre, des idées bien différentes de l'argent, de la richesse, et de l'économie. Quant aux idées que l'on trouve dans les livres, elles ne comptent guère. L'homme prend toutes ses idées réelles dans son expérience de chaque jour ; ou, pour mieux dire encore, il pense selon son action. Il croit, il juge, il respecte, il méprise selon la façon dont il gagne sa vie. Ainsi l'outil et la machine ont changé le monde politique. Telle est l'idée du matérialisme historique, dont le marxisme lui-même est un exemple ; car sans la révolution mécanique dans l'industrie, il n'y avait point de Marx.

Hegel semble bien loin, et même à l'opposé de cette idée, parce que la *Logique* de Hegel est une tête de Méduse pour beaucoup. Or Hegel nous invite certainement à comprendre, par sa logique même, que le développement réel des idées dans l'histoire ne se fait pas selon la logique. Non, mais selon la vie premièrement, selon la famille, selon les métiers, selon les contrats, les procès, les institutions, les monuments, les religions, les arts, enfin selon l'humanité à l'ouvrage, ce qui fait que l'histoire est une logique brisée, et une sorte de dialectique souterraine. Par exemple, lajustice réelle c'est le droit, institution mêlée de terre, accumulation d'expériences et de nécessités, sorte d'outil de société pour le règlement des querelles et la sûreté des échanges. L'État réel n'est nullement une invention de législateur ; l'État s'est fait comme la charrue, l'arc, la poulie, le treuil ; c'est une machine à vivre. Et de même que l'archer a pris de son arc ses premières pensées, l'homme de société prend de l'État ses premières pensées de politique ; il pense métier, commerce ou fonction ; ces idées se traduisent dans l'art et dans la religion, qui sont encore d'autres puissants signes, tout près de terre, où nous cherchons de nouvelles pensées. Le reste, comme dit l'autre, est littérature, et ne remue rien. Ainsi la dialectique qui est à l'œuvre dans l'histoire, et qui assure, par d'humbles causes, la continuelle victoire de l'esclave sur le maître, n'est pas la pure logique ; l'esprit et la nécessité y sont aux prises, et toutes les pensées y sont des produits de l'action. Cela c'est l'Hégélianisme tel qu'il est, tel qu'on peut le lire ; et le Marxisme en est une suite, seulement réglée sur des changements dans le travail qu'Hegel ne pouvait pas prévoir. Et cela même, que l'histoire a toujours une suite, et imprévisible, s'accorde tout à fait à la doctrine Hégélienne.

« 1er février 1932 » (ECO)

*Nouvelle Revue Française*, 1er février 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XI)

1934 ECO LXI

1367

« Pourquoi n'adhérez-vous pas à un parti révolutionnaire ? » On m'a posé cette question plus d'une fois. Et je répondrai toujours la même chose : c'est parce que je suis plus révolutionnaire que vous tous. Je ne dis pas seulement que je n'ai aucune confiance dans aucun genre de chef ; ce serait trop peu dire. Au fond je suis assuré que tout chef sera un détestable tyran si on le laisse faire. Pourquoi j'en suis assuré ? Parce que je sais très bien ce que je ferais si j'étais général ou dictateur. Les passions qui se rapportent à ce genre de métier ne sont jamais qu'endormies. Quel bonheur d'avoir une garde de fidèles ! Qu’il est agréable de ne jamais revenir sur un ordre ; de n'y plus penser ; d'écraser tout ce qui résiste, comme une grande machine qui passe. Quel bonheur aussi de jouer le grand jeu, de défier, de risquer, de braver ! Quelle éloquence que celle de Napoléon ! Et, parbleu, c'est la même que celle d'un chef de pirates : « Ce que je déciderai, vous le ferez ; et vous pouvez en être sûr ». Cette certitude de soi, on y arrive bien vite. Dans le grand sillage les hommes sont entraînés. Et heureux. De cela aussi je sais quelque chose ; car je suis capable de marcher sur les pas d'un homme brave et résolu. La fidélité est par elle-même délicieuse.

Et quant aux idées, demanderez-vous, qu'est-ce qu'elles deviennent ? Qu'est-ce qu'on en fait ? C'est très simple ; on n'y pense plus jamais. Il n'y a rien de plus facile que de ne pas penser. Il suffit d'être très occupé aux actions. Il suffit d'avoir des intrigues à démêler, un pouvoir à conserver, un ordre à exécuter. Si vous voulez être tyran, ne laissez aucun repos ni aux autres ni à vous-même. Ils seront heureux. Vous serez heureux. La puissance est comme un alcool. Le bonheur d'estimer donne la force de mépriser. On donnerait sa vie pour ses amis. À ce point de résolution, la vie d'un ennemine compte guère. Quel est donc l'orateur qui parle en égal à des égaux ? Il commence bien ainsi ; mais la fureur d'admirer, qui est enivrante, a vite fait de le déloger de sa modestie ; car le fracas des bravos est de force ; l'oreille ne s'y trompe pas. On se sent maître et Jupiter d'un orage humain, d'un heureux orage qui jure de déraisonner. On se dit : « Marchons toujours, puisque moi du moins je sais où je vais ». Mais ce n'est plus vrai. La première faute du chef, la plus aisée, la plus agréable, la plus ignorée de lui-même, c'est de se croire. Là-dessus je n'irai pas ramasser des exemples ; on ne voit que cela. Alexandre, Napoléon, Lénine, Trotsky, ce sont des hommes divins ; ce furent des hommes divins au commencement. Disons en peu de mots que le suffrage périt par l'acclamation. Stendhal, qui a éprouvé tous ces mouvements, a percé d'un coup la cuirasse, comme il fait toujours : « La nation s'enivre de gloire ; adieu la liberté ».

Pourquoi c'est ainsi ? Il suffit de voir l'homme debout et marchant pour comprendre comment il se fait que c'est ainsi. La tête est petite et froide. Le dos est large et généreux. La pensée est une grande et petite chose qui jusqu'à présent n'a jamais réussi. C'est toujours le thorax, lieu du courage et de la colère, qui prend le commandement. La justice s'irrite à seulement parler fort ; elle n'est plus justice ; et la fraternité enivrée n'est plus fraternité du tout. Voyez les syndicats divisés contre eux-mêmes, et gouvernés par des empereurs, des ministres, des adjudants. Et pourtant s'il y a au monde quelque organisation démocratique, c'est bien celle-là. Tout y devrait marcher par des réunions d'égaux, où le chef n'est que secrétaire. En fait tout va par décrets, mouvements d'éloquence, et union sacrée. Si cet ordre nouveau s'affirme, ce sera par un Alexandre, par un César, par un Napoléon, qui refuseront gloire et puissance, qui seront et resteront peuple en toutes leurs fibres ; qui sauveront dans ce grand corps les pensées diverses, égales, opposées, amies ; qui aimeront la justice, et refuseront ce mouvement de mordre, si terriblement joint à toutes nos amours. Et Descartes le solitaire a bien dit que notre plus ancien amour est de bien manger ; d'où vient que tout amour dévore ce qu'il aime. Là-dessus vous dites que la froide sagesse vous ennuie. Très bien. Jouez donc éternellement le même jeu. Vous changerez seulement de maître. L'Armée Nouvelle attend des volontaires. Courez-y. Une fois de plus vendez la liberté. Librement vendez-la.

*L’Étudiant socialiste*, février 1932 (réponse à une enquête)[[1681]](#footnote-1682)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XII)

1934 POL LII

1368

J'ai rêvé que quelque fabricant d'or m'ouvrait un crédit illimité. Je voudrais publier, alors, un journal quotidien qui ressemblerait à beaucoup d'autres, mais qui, enfin, dirait toute sa pensée sans détour. La suprême pensée de ce journal ne serait autre que le principe viril, d'après lequel la force de conquérir et de garder est le seul fondement du droit de posséder. D'où, à toute occasion, je déduirais tantôt les ruses, et tantôt les menaces, et toujours les armements, qui commandent toute politique réelle entre les nations. Et je nommerais faibles, et bonnes pour l'esclavage, les nations qui n'oseraient pas s'appuyer de leur force.

Cela ne vous paraît pas bien neuf. Ce qui serait neuf, c'est que j'appliquerais le même principe à juger les individus. À toute occasion, et les occasions ne manqueraient pas, je me moquerais des faibles et des envieux qui demandent d'où vient une grosse fortune. J'expliquerais comment tel ou tel banquier a profité de ses avantages pour s'emparer du bien d'autrui par ruse ou menace ; et que non seulement ses conquêtes sont bien à lui, mais encore qu'elles prouvent qu'il est vraiment un homme dans le genre d'Alexandre, de César et de Napoléon, qui se portaient avec toutes leurs forces vers l'objet de leur désir, sans compter les ruines ni les cadavres. Et je rappellerais que, toujours et sans exception, les louanges, flatteries, honneurs et dignités vont à de tels hommes ; comme au rebours le mépris va tout droit aux pauvres, c'est-à-dire à ceux qui n'ont ni su, ni pu, ni osé. Et, sur quelque catastrophe du genre Oustric, j'expliquerais, en première page, que l'adoration allant toujours au succès, il était naturel et légitime d'honorer ce riche tant qu'il était riche ; et qu'il n'est pas moins naturel et légitime de le mépriser dès qu'il est pauvre, et même de le mettre en prison pour le punir d'avoir trompé notre estime, en nous faisant acclamer et adorer un sac vide. L'histoire me prouverait qu'on a toujours agi de cette manière à l'égard des vainqueurs dès qu'ils cessent d'être vainqueurs.

Et cela même ne vous semble pas extraordinaire. Mais il faut suivre une idée, quand on a le bonheur de la tenir. C'est pourquoi je me donnerais, en ce journal, comme l'ami de tous ceux qui entreprennent, et qui ont juré de vaincre. Car, dirais-je, il n'y a qu'un mal, qui est de ne pas réussir. J'ouvrirais donc en mes bureaux, et au profit de mes fidèles lecteurs, des consultations d'escroquerie, de ruse, d'illégalité et de violence, ou chacun serait pesé et mesuré, d'après les meilleures méthodes de la psycho-technique, et recevrait, selon ses aptitudes, de judicieux conseils pour tromper ou décerveler, ainsi que l'assurance, au plus juste prix, d'une contre-police très bien organisée. Et à ceux qui trouveraient que j'exagère, je dirais : « Quoi ? Ne reconnaissez-vous pas vos chers principes, ceux que vous achetez tous les matins pour cinq sous ? Et n'a-t-on pas imprimé récemment qu'il serait très sage de laisser Japonais et Chinois se massacrer, pourvu qu'on y gagne quelque chose ? Je ne fais que transformer cette morale en une technique à l'usage de chacun ».

J'aurais, comme vous pensez bien, une technique aussi pour le citoyen mobilisable, sous ce beau titre : l'École de l'Embusqué. Car, quoiqu'il soit conforme au culte de l'énergie de risquer quelquefois beaucoup, mais pour gagner beaucoup, en revanche je poserais en principe qu'il est absurde de tout risquer pour ne gagner rien. C'est pourquoi à un manuel d'éloquence militaire ayant pour fin d'exalter les poltrons jusqu'à la colère, j'ajouterais conseils et moyens pour occuper un bon abri, d'où l'on pourrait gagner sur le change et les fournitures. Car, dirais-je, il est d'un esprit fumeux de courir après la puissance sans penser à protéger sa vie. Et ce qui est beau, d'après nos principes, qui sont aussi les vôtres, ce n'est pas d'être changé en cadavres à l'âge de vingt ans, mais c'est de revenir de la guerre avec gloire et richesse, ce qui suppose une certaine manière d'y aller, que j'enseignerais à mes fidèles lecteurs. Et parce que ce journal serait surtout remarquable par l'absence de toute hypocrisie, je le nommerais l'*Ennemi du Peuple*. Je le vendrais un sou.

*La Lumière*, 9 janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XIII)

1369

Voici une autre fable du Savetier et du Financier, qui montre comment l'espèce du producteur se multiplie dangereusement. Un petit fabricant de chaussures, qui était déjà maître d'une sorte d'atelier, considérait ses étalages à la manière du vendeur, qui est une étrange manière ; car l'œil marchand n'estime les choses que selon l'espoir qu'il a de ne plus les voir. Or ce marchand aperçut à travers ses vitrines un de ses bons clients qui, chose étonnante, jetait sur l'étalage un regard de marchand. Cet homme entra, mais ce n'était pas pour acheter des chaussures. « Au contraire, expliqua-t-il, je voudrais en vendre et d'abord en fabriquer. Je vois que vous avez fait déjà de jolis profits ; cela me fait envie. Je suis las d'acheter ; on ne gagne rien à acheter ». À quoi le marchand répondit qu'un métier est long à apprendre, et ne s'apprend point sans erreurs et pertes. « C'est pourquoi, dit le client, je n'ai pas l'intention d'apprendre votre métier ; vous le savez, c'est tout ce qu'il me faut. Bref, si vous aviez besoin d'argent en vue d'étendre votre industrie, je vous en apporterais et nous serions associés. Qu'en dites-vous ? » J'abrège, car les deux compères tournèrent longtemps autour de la question. Toutefois quand il s'agit d'une industrie nouvelle, et qui vend comme elle veut, que ce soit cycles, autos, phonos ou radios, les choses vont très vite, et le financier ne laisse pas dormir le savetier tant que le terrain n'est pas acheté, tant que l'architecte n'est pas consulté, tant que l'usine n'est pas dessinée. Il est presque inévitable, dans les affaires, que l'on soit plus ambitieux qu'on ne voudrait.

Au second degré paraît le banquier, qui n'est autre qu'un courtier ou intermédiaire entre ceux qui voudraient bien être producteurs et ceux qui le sont. Et peut-être faut-il dire que le grand désordre consiste en ceci qu'il y a plus de capitaux qui s'offrent que d'industriels qui en cherchent. Alors le banquier, déjà connu par quelques bons placements qu'il a découverts, reçoit l'argent à caisse ouverte, et se met en campagne, visitant tous les genres de fabricants et de marchands, excitant, étendant, organisant la production d'après le désir d'innombrables rentiers en espérance. D'où une industrie supérieure et abstraite, qui indifféremment creuse, cultive, bâtit, transporte, lamine, ajuste, coud, peint, vernit, illumine, mordue qu'elle est aux mollets par les amateurs de coupons, et harcelant à son tour les paisibles inventeurs et les tranquilles fabricants, qui se trouvent menacés de périr s'ils ne s'étendent, et mis en demeure de gagner cinquante millions, s'ils ne veulent point perdre le petit million qu'ils ont gagné. Le savetier ne chante plus ; il a perdu le sommeil pour tout de bon.

Ce que je remarque ici, ce n'est pas seulement que la production s'étend par ses propres bénéfices, mais que le fabricant devient en quelque façon l'esclave de prêteurs indiscrets, qui l'accablent sous les crédits. On dit bien que l'amour des richesses n'a point de limite ; toutefois[[1682]](#footnote-1683) il faut comprendre que souvent un riche n'a pas le pouvoir d'être modérément riche. Car s'il refuse les immenses crédits qui lui sont offerts, c'est pauvre qu'il sera, par l'extension du voisin. La grande machine est bientôt folle, et ses conducteurs n'en sont plus maîtres. Le ressort, c'est la masse des prêteurs, aux yeux de qui l'intérêt de l'argent est comme un droit.

Au troisième degré se trouve placé l'État, banquier aveugle, qui ouvre ses caisses à l'argent prêté, sans exercer lui-même d'autre industrie que celle de lever impôts sur impôts. L'homme prudent confie son argent à la caisse d'épargne, et attend l'intérêt comme par une loi de la nature. Le fonctionnaire verse à une caisse de retraites entièrement fictive, qui calcule les pensions d'après les intérêts accumulés, sans pourtant fabriquer des chaussures, ni aucune autre chose. Et c'est l'impôt qui paye rentiers et pensionnés. C'est à peu près la manœuvre du banquier, qui, bien avant de savoir si les entreprises qu'il a excitées fructifient, paie d'abord les intérêts en prélevant sur les dépôts, ce qui revient à faire payer les prêteurs par les prêteurs. L'État de même reçoit d'une main et paye de l'autre. Et s'il est vrai qu'un banquier, par son métier même, perd la notion du travail et du profit, puisqu'il fabrique et vend de tout sans rien connaître, il est vrai aussi qu'un ministre des Finances perd la notion même d'argent et de crédit. Le père Grandet comptait son or et partageait avec son fermier le blé, les noix et les poulets. Dès que le marchand de chaussures ne pense plus cuir, couture et vernis, il est perdu.

« 16 janvier 1932 » (ECO)

*La Lumière*,16 janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XIV)

1934 ECO LX

1370

Comme je lisais le troisième volume des *Œuvres* de Jaurès*,* je voyais déjà surgir l'homme tout entier. J'y trouvais la grandeur d'âme, sans aucun genre d'amour de soi ni même de retour sur soi, un vif sentiment de l'ordre selon la justice, une expérience et comme une présence de l'humanité réelle. Comment n'aimerais-je pas cette universelle, active, éloquente amitié ? Avec lui toujours, et de bon cœur. Seulement je ne pense pas du tout comme il pense ; c'est comme si j'étais d'un autre métier, et accoutumé à d'autres outils. Jamais je ne pense à de meilleures lois, à un ordre plus juste, à quelque projet mieux monté qui mettrait l'harmonie partout. De même je ne crois pas à quelque sage banque qui réglerait, pour toute la planète, un équilibre de l'or, de l'argent et du papier ; non plus à quelque sage entrepôt qui réglerait entre tous pays la circulation des marchandises ; non plus à quelque universel entrepreneur qui composerait les équipes et donnerait une juste impulsion à tous les travaux. Et pourquoi ? C'est que je veux toujours joindre la raison aux sens et même aux travaux des mains. Je veux des entreprises à la mesure de l'homme, et pour le chef, quel qu'il soit, un chantier dont il puisse faire le tour en une journée. C'est pourquoi tout ce qui est petit me plaît, petite culture, petite industrie, petite banque, petits comptes. Un budget de cinquante milliards ne me paraît pas objet pour un penseur quel qu'il soit. Je vois plutôt le penseur creusant devant lui, tout près de lui, pour lui seul. Voilà le bon roi. Tous les progrès se font par cette espèce de roi sans couronne. Ce genre de pensée s'affaiblit dès qu'il s'étend. L'homme qui a inventé la banque prêtait à son voisin. Il n'y a plus de Turenne parce que les armées sont trop grandes. Ces manières de penser détournent d'être socialiste.

Ou bien ne peut-on être socialiste de son poste, et en creusant toujours devant soi ? En lisant Jaurès, je remarquais que je ne trouvais pas en lui la moindre trace de l'esprit de révolte, qui est impur, qui tient aux passions et à l'humeur, mais qui donne aussi plus de mordant aux pensées. Certes, il y a de la grandeur dans l'entreprise de persuasion et dans la discussion sans armes. Mais aussi, dès que les thèses s'étendent, ou, pour mieux dire, dès que les thèses sont des thèses, tout se plaide. La Révolution Russe, comme le marque Ferrero, s'est faite par un immense refus d'obéissance, répondant à un abus de pouvoir évident. Cela épouvante. Mais je me demande si le simple suffrage, tel que nous l'avons, n'est pas plus effrayant pour l'ambitieux. Car le suffrage est bien une sorte de refus d'obéissance. Le dénouement du boulangisme, refus d'obéissance. La séparation de l'Église et de l'État, refus d'obéissance. L'affaire Dreyfus, refus d'obéissance. La chute de Millerand, refus d'obéissance. Que ce refus soit promptement suivi du refus de refus, que les électeurs reviennent, d'un mouvement presque insensible, à accepter de nouveau l'ordre tel quel, par la vue ou l'imagination d'autres abus, c'est ce que nous voyons et c'est ce que nous verrons. Dans l'un et dans l'autre cas, les affaires publiques sont changées d'après un esprit de résistance qui dépend de milliers d'individus ordinairement muets, et fort occupés chacun d'administrer un royaume à sa mesure. Cet ordre est bien plus neuf qu'on ne croit. Nous offrons au monde une sorte de modèle politique assez mal fait ; mal fait, je le crois bien. Quel est donc le penseur qui l'aurait conçu ? Mais plutôt il s'est fait par l'effort d'une multitude de penseurs inconnus, chacun d'eux retranché dans son droit de refus. Et quel est le penseur à vastes conceptions qui ne s'est pas moqué, un jour ou un autre, de cette coalition des pense-petit ? C'est pourtant là, à ce que je crois, l'ordre nouveau. Et maintenant, penseur, il t'est permis d'éclairer ton voisin, et le voisin de ton voisin. Non pas certes pour l'inviter à former quelque plan de bonheur universel. Mais simplement pour qu'il mesure son pouvoir de refus, pour qu'il l'exerce contre tel abus et tel autre. Pour quoi il n'est pas besoin d'être instruit de tout. Je crois plutôt que les problèmes extérieurs, de paix, de commerce, de crédit, seront grandement changés, et aussitôt plus faciles, si seulement la résistance à telle ou telle tyrannie, des militaires, des industriels, des banquiers, se fait sentir un tout petit peu. Seulement[[1683]](#footnote-1684) cela ne se fera pas par des pensées abstraites sur l'économique ou sur la politique, mais bien plutôt par un refus d'obéir au-delà de certaines limites, et par une tranquille résolution de jeter par terre, une fois de plus, ceux qui se croient maîtres à jamais. Cette force-là, Jaurès la comprenait fort bien ; je ne sais s'il en éprouvait le ressort en lui-même. Il était trop bon.

*La Lumière*, 23 janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XV)

1934 POL LI

1371

Quand l'homme au regard noir me dit tout bas : « Cette fois-ci, c'est la guerre », je vois très bien le bout de l'oreille. La manœuvre est claire. Le cri d'alarme va nous être jeté infatigablement jusqu'aux élections. Nous savons assez que la formation de guerre exclut la liberté du citoyen. Le cri d'alarme veut nous rappeler qu'il ne servira à rien de voter rouge ; car la menace de guerre est le triomphe du parti blanc, sous le nom d'union sacrée. Par cette idée paralysante, on espère que le citoyen votera à peu près comme il a fait, c’est-à-dire que l'effort des gauches s'enlisera encore une fois dans le marécage du centre. La manœuvre est bonne aussi contre toute menace du désarmement, si l'on peut ainsi dire. Sans compter l'assurance des gros crédits, des bonnes places et des dividendes, la course aux armements sert encore à prouver que quelques peuples veulent la guerre et que tous l'attendent. Et, par cette idée planant sur nous, de nouveau une poignée d'hommes orgueilleux et avides nous tiendra de justesse devant une résistance toujours prête à mordre. C'est tout ce que les tyrans peuvent espérer. Que le citoyen comprenne seulement la manœuvre, et il la fera échouer. En apparence, la politique intérieure dépend de la politique extérieure ; et c'est ce que nos Messieurs voudraient nous faire croire. En réalité c'est le contraire ; tout dépend premièrement de la politique intérieure ; que chacun en tous pays s'occupe à sauver sa liberté, et la paix sera.

« Mais enfin, dit le citoyen, ne craignez-vous pas que ce chantage, car c'en est un, amène un de ces matins le mal qu'il annonce ? » Je crois que chacun peut se guérir lui-même de cette terreur accablée. Et voici comment je raisonne pour mon propre compte. Les puissances de guerre sont présentement à un point mort. D'abord nous savons très bien que nous ne tirerons plus rien de l'Allemagne ; tout le monde le dit ; il est bien entendu que ce qu'elle pourrait payer ira à l'Amérique ; et nous nous hâtons de dire que nous ne paierons rien si nous ne sommes pas payés. Les plus sages arrivent à comprendre que de tels paiements, sans contre-partie, ne peuvent que troubler encore plus l'économie universelle. Or qui donc, pour des résultats aussi incertains, proposerait de faire avancer une armée ? Nul n'y songe sérieusement ; le temps de la Ruhr est passé.

Une autre raison, encore plus forte, paralyse à présent la pensée militaire. Elle vient des nouvelles armes, des nouveaux risques, et d'une nouvelle méthode de défense ; et celui qui prépare la guerre, et qui ne voit point dans les projets et exercices un simple jeu politique, est bien forcé de regarder en face ces choses inouïes, comme une grande ville brûlée ou asphyxiée en quelques nuits. Ces redoutables coups on ne peut les parer, on ne peut que les rendre. Et la première précaution à prendre est, comme on l'a dit, de préparer l'évacuation des villes, c'est-à-dire de dresser un plan d'émigration à toute vitesse, de prévoir des maisons ou au moins des tentes pour les populations, enfin de fixer pour chacun une direction de fuite, un moyen de transport, un point de refuge. Une perturbation aussi profonde des métiers, du commerce et des mœurs dépasse de loin ce qu'un État-major peut concevoir et exécuter. On en parle, on en écrit ; mais ce qu'on essaie est comme rien. C'est d'avance, remarquez-le, qu'il faut disperser les administrations en des logettes de campagne ; c'est d'avance qu'il faut prévoir la liaison par fils souterrains entre les bureaux invisibles. Ce travail effraie l'imagination ; il changerait profondément la vie sociale, l'hygiène, la police, le régime même des pouvoirs. C'est pourquoi ce travail ne sera point fait. La guerre nouvelle ne sera point préparée. Aussi l'on n'en courra point le risque.

Nous assisterons donc à un grand changement, mais lent, imperceptible, déjà commencé. Ne comptez pas que les pouvoirs renonceront avant longtemps à leurs phrases sonores et commodes. Plus d'une fois les diplomates discuteront, chacun essayant de gagner quelques canons ou bateaux sur l'arrangement. On n'espère pas que les pouvoirs renonceront tout d'un coup à leurs plus puissants moyens de gouvernement intérieur, ni que les fabricants d'armes cesseront de faire de la publicité pour leurs produits. L’homme n'a jamais cessé d'adapter ses vieilles manières de dire à des situations nouvelles. Mais tout changera et tout change par l'impossibilité reconnue de préparer la guerre de demain. L’autre guerre a éclaté par la prévision même des préparations ; chacun savait ce qu'il avait à faire ; chacun avait son livret, ses chaussures de marche et son avenir tracé. Cette grande machine n'est plus que ferraille. Les marchands de peinture nous prouveront qu'il faut encore la gratter et la peindre. Soit. L'homme a toujours fait des mausolées. Mais la vie neuve, la vie qui se délivre des morts, est plus belle à regarder.

*La Lumière*,30 janvier 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°2, février 1932 (XVI)

1939 SM2 LXII « Comment se guérir de la terreur »

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932

1372

On pourrait imaginer une entrevue de Chateaubriand et de Gœthe. Chacun d'eux refermé sur lui-même ; chacun d'eux vivant et pensant selon sa loi propre. On peut bien dire que la prose de Chateaubriand est autant un produit de nature que l'est un poème de Gœthe. Tous deux approchèrent les princes et les grandes affaires ; tous deux soutinrent le regard de Napoléon. Tous deux menèrent une longue vie, et difficile par les passions, sans jamais prendre conseil que d'eux-mêmes. Tous deux, par René et Werther, ensemencèrent le monde. Tous deux bien au-dessus du monde politique, auquel pourtant ils eurent part, l'un et l'autre selon la politesse, le secret et le mépris. Ils pouvaient échanger pensée contre pensée. Et surtout chacun d'eux pouvait transpercer l'autre. Nous aurions deux portraits de plus. Il me semble que Goethe, en cette circonstance aussi, serait resté énigme pour l'autre, par un dédain de se montrer, par un empressement à comprendre l'autre, par une simplicité de naturaliste devant un homme d'État, coquillage à ses yeux. Je crois[[1684]](#footnote-1685) pourtant que le portrait de Gœthe par Chateaubriand aurait été des deux le plus achevé, le plus profond ; j'ai souvent remarqué dans Chateaubriand une modestie redoutable.

Gœthe domine de haut. Mais pourquoi ? Tous deux sont présents à la nature, et tout près d'elle. Tous deux expriment absolument la situation ou l'occasion. Tous deux saisissent le moment éternel. Toutefois l'un[[1685]](#footnote-1686) est prosateur, ce qui est une manière d'être peintre. Et ceux qui récitent, en admirant, quelque période de Chateaubriand, remarqueront que le mouvement oratoire, si naturel dans la prose, y est infléchi et même rompu par le contour de la chose. Non pas toujours, car il y a de la rhétorique dans *Les Martyrs*, parce que l'objet y est souvent imaginaire. Mais l'objet réel, que ce soit un détour de chemin Breton[[1686]](#footnote-1687) ou une vaste étendue de Grèce, exerce aussitôt sur le peintre comme un enchantement de modestie ; un geste soumis et assuré, une promesse de perfection, un trait sans retouche ; et, par ce naturel même, un sentiment de sauvage, éternel comme l'aurore, le merle et la grive. Ce qui conduirait à penser que notre homme est poète. Il ne l'est point du tout. Il a écrit une tragédie en vers, qui est ridicule, et des poèmes plats. On dira qu'il était meilleur poète en prose ; mais c'est se moquer des mots. La poésie est une chanson selon le poète, et qui exprime premièrement la nature du poète, et disons même son corps. Cette chanson ne se soumet jamais à la chose extérieure ; au contraire elle la plie et la déforme selon l'inflexible chant. En ce sens, il n'y a point de poème didactique.

Chateaubriand l'a dit, en une parole qui est le chef-d'œuvre de la critique littéraire. Il veut parler de ces étranges poètes de notre XVIIIe siècle, Voltaire, Parny, son ami Fontanes et lui-même, qui ne sont point du tout des poètes : « Ce n'est pas, dit-il, qu'ils manquent de naturel, mais plutôt ils manquent de nature ». Trouvez ici un exemple de prose, et du trait de la prose. La pensée est coupée net ; on attend autre chose, et tout est dit. Je ne sais si la langue allemande permet cette prose, de Montesquieu, de Voltaire, de Stendhal. Gœthe n'en avait peut-être pas l'idée. Telle serait donc la limite de Gœthe, dans l'entretien que j'imagine. Au contraire il me semble que le crayon de Chateaubriand était tout prêt à saisir sans aucune faute cette nature du poète, où l'esprit est tellement joint au corps qu'il ne peut jamais former une idée que par la grâce du corps, par un mouvement de pure physiologie ; et dont l'art propre est d'attendre le moment de l'extrême familiarité, et de la réconciliation avec la chose, tel que le poète, en dessinant sa propre nature, dessine la chose aussi. Nature fermée, et qui, selon son bon plaisir, refuse le vrai, ajourne le vrai, jusqu'au moment où elle l'exprime soudain, sous la forme la moins attendue et la plus naturelle. Cette énigme, toute circonscrite dans l'homme de Weimar, Chateaubriand pouvait nous la rendre, par la perfection du trait. Ce serait la revanche de la prose.

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XVII)

1934 LIT 56

1373

J'imagine Gœthe armé de son marteau de géologue, et frappant sur la montagne. Les morceaux de montagne, tous différents et singuliers, qu'il rangeait sur sa table, il ne se lassait pas de les regarder ; il observait ; c'est une fonction de l'esprit que l'enragée technique nous fait oublier. Il observait, il ne pensait jamais à changer la chose. Je ne vois pas que l'idée d'une machine se soit jamais formée dans son esprit. Dans son *Meister*, il circonscrit les métiers éternels, comme de mineur, de forgeron, de tisserand ; et toujours frappant sur les montagnes. C'est l'homme des solides ; je dirais presque que les fluides sont ses ennemis propres. La partie fluide de lui-même, ses passions, sa jeunesse, il la secoue de lui, il s'en délivre. Il attend et il espère le moment du cristal et la lumière fixée. Les beautés de l'*Iphigénie* sont en quelque façon minérales ; ce sont des moments éternels. Ceux qui peuvent saisir ses poèmes comme matière sonore y discernent, à ce qu'ils disent, le pas sur le sol et l'écho rebondissant, ce qui fait une musique ferme et disciplinée. Il se plaisait à régler jusqu'au détail la déclamation poétique, mesurant le souffle et les pauses. Et je conjecture que le théâtre était à ses yeux, à ses yeux fixes et perçants, un objet plus solide encore que le monde, et serrant les passions de plus près, changeant en objets ces mouvements redoutables, concentrant et fixant les feux, comme font les diamants. Le *Faust* se trouve sur les limites de ce jeu hardi. Mais, aussi dans le *Meister*, on remarquera la même proportion entre la catastrophe. une des plus émouvantes qui soient, et les degrés du souvenir et du salut, qui sont de marbre. Il faut dire que ce majestueux édifice tremble de passions enchaînées ; non pas tant apaisées ; un noir et immobile regard en dit plus que les poignards et les convulsions. Qu'est-ce qu'un poème, sinon l'insoutenable soutenu ?

La structure du *Meister*, si longtemps interrogée, m'a fait comprendre à la fin, ou à peu près comprendre, l'énigme du *Werther*. Car on peut remarquer premièrement que le désespoir ne se propose pas dans le moment du mariage, où tout est fini, mais bien quand, après un assez long temps, l'espoir revient, et même, si on lit bien, la certitude que l'amour sera le plus fort. Ainsi la contradiction n'est pas entre la passion et l'événement extérieur, mais dans la passion même, qui veut et ne veut pas, et qui craint ce qu'elle cherche. Il s'y joint des déceptions d'ambitieux ; car Werther, dans l'intervalle, s'est mêlé au monde des hommes et aux grandes affaires. Ce mélange n'a pas échappé à Napoléon, ce contraire de Goethe, cet homme qui accomplissait par la violence, et qui ne dura guère. Cette discussion de littérature, entre l'empereur et le poète, nous est conservée par F. de Muller. « Pour Werther, l'empereur assura l'avoir lu sept fois, et en donna la preuve en faisant une analyse approfondie de ce roman, non sans trouver qu'à certains passages les motifs de l'ambition meurtrie venaient se mélanger à ceux de l'amour passionné. Cela, dit l'empereur, n'est pas conforme à la nature humaine et cela affaiblit, dans l'esprit du lecteur, l'idée qu'il s'était faite de la puissance irrésistible de l'amour sur Werther. Pourquoi avez-vous fait cela » ? Gœthe convint de tout. Que pouvait-il dire d'autre ? Il avait sa manière de vaincre le fluide. Savoir. Faire. Mais l'art est long et l'œuvre ne répond jamais aux questionneurs. Comment aurait-il expliqué à ce Corse en mouvement la nécessité de mourir au commencement afin de revivre ? Meister est revenu du sombre royaume ; Faust en est revenu ; Gœthe en est revenu. Il n'est pas bon d'être un ambitieux déçu ; mais un ambitieux mort, c'est un homme. Conduire un grand duc, ce n'est pas difficile alors, et on peut même l'aimer. C'est ainsi qu'à des traits royaux on peut comprendre que Gœthe aurait su, en un quart d'heure par jour, gouverner l'empire et l'empereur même. Car les passions ne font rien, mais le souvenir des passions a toute puissance, par la seule idée que le plus difficile est loin derrière soi. Napoléon ne pouvait le comprendre, mais il l'a senti comme on sent l'impénétrable contraire. Aussi est-ce à la fin de cet entretien qu'il dit de Gœthe : « Voilà un homme. »

*Nouvelle Revue Française*, 1er mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XVIII)

1934 LIT LIV

1374

Si l'on veut essayer de penser selon la dialectique de Hegel, il n'est pas bon de s'en tenir aux jeux les plus abstraits, tels que ceux qui nous font passer d'être et non-être à devenir. Cela c'est le commencement, abstrait, difficile, irrespirable. Celui qui recommence à vous prouver, si longtemps après le vieux Parménide, que l'être est un et immuable vous semble hors de ce monde et loin de nos problèmes ; et l'autre sophiste, qui s'amuse à prouver, par des raisonnements du même genre, que l'être est plusieurs, ce qui revient à dire qu'il se repousse lui-même et se nie lui-même, vous a bientôt mis en fuite. Vous voilà à vos amours, à votre métier, à l'obéissance, à la révolte, à la paresse, à l'indignation, pensées réelles, qui se partagent votre vie. Soyons réels ; soyons par terre. Nous avons fui ; on rencontre partout de ces fuyards ; ils se bouchent l'entendement comme d'autres se bouchent les oreilles. Toutefois ils n'ont pu fuir leurs pensées. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils n'ont pu se délivrer des contraires qui se battent dans leurs pensées. Je l'aime, donc je vais la tuer. Je veux instruire, et déjà je ferme les poings. Quel est le tyran qui sauvera ma liberté menacée ? Et ne devons-nous pas acheter la sécurité au prix de notre vie ? Ces pensées-là nous martèlent ; et contre elles nous ne gagnons rien. Le oui nous renvoie au non, et le non au oui. C'est que nous pensons en fuite. Il faudrait comprendre que nous sommes poursuivis par le vieux Être et le vieux Non-Être. Qui n'a pas dit : « De deux choses l'une », et bien vainement ? Car l'instant d'après il est forcé de prendre les deux. Cette fatigante expérience fait les modérés, qui sont des enragés.

Or, dans Hegel, si vous y entrez seulement en promeneur, vous trouverez bien vite le portrait de vos passions, et même de votre humeur, enfin tout l'homme, qui est un animal difficile. Quand il vous propose l'opposition de maître à esclave, vous reconnaissez aussitôt la constante pensée du maître, et la constante pensée de l'esclave, c'est-à-dire la constante pensée de tous ; et une pensée à l'œuvre, certes, et qui pousse le monde humain par secousses. Vous lisez, vous ne pouvez pas ne pas lire cette histoire de vous-même. Vous apercevez comment le maître se connaît esclave par ses pensées de maître ; comment l'esclave se connaît maître par ses pensées d'esclave. Ou bien, usant de mots plus touchants, vous comprenez que le riche, à force de richesse, est séparé de toute richesse, et que le pauvre, à force de pauvreté, détient toute richesse ; enfin que le travailleur n'a jamais cessé d'exproprier l'oisif. N'est-ce pas l'être qui passe dans le non-être, et le non-être qui passe dans l'être ? Et cette permanente révolution n'est-ce pas un devenir inévitable de toutes ces choses qui se croient éternelles ?

Si vous formez cette sorte de vision rétrospective de la logique, de la logique d'abord trop méprisée, vous penserez qu'il fallait faire face dès le commencement, au lieu de fuir. Et au lieu de vous moquer de l'Être et du Non-Être, qui, dans leur nudité, s'équivalent, vous vous porterez de vous-même, comme un homme libre, à la pensée toute proche, au devenir, par laquelle vous penserez être et non être ensemble. Et ce devenir est l'annonce d'un voyage sans fin. **[**Car, à chaque fois que vous voudrez sortir d'une contradiction, il vous faudra retrouver le devenir correspondant, et vous laisser porter au courant cher à Héraclite ; exactement chercher le très précis devenir qui va dévorer les contradictions et enfin faire comme font les gens.**][[1687]](#footnote-1688)** Ce qui vous guérira premièrement de la peur de penser ; car, au lieu de vous laisser pousser par des pensées, c'est vous qui pousserez vos pensées. Non pas peut-être selon Hegel ; Hegel n'est pas un livre sacré. J'y vois plutôt une méthode qui nous forme à vaincre la contradiction, et d'abord à la regarder en face, par l'expérience faite que la contradiction, annonce toujours, comme disait Leibniz, quelque chose de bien plus beau. Seulement il faut vaincre et résoudre. Une folie commune en tous les temps est de croire que si l'on se tient ferme à l'un des termes de la contradiction, l'autre terme nous laissera tranquille. En bref, penser n'est pas une position de repos, ni une position de repli. J'en suis bien fâché, pour nos penseurs aux yeux fermés.

8 mars 1932 (EH2)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XIX)

1938 EH LXXXIX « La dialectique dans nos pensées naturelles »

1375

« D'abord le grec » ; telle est la réponse que je fais, toutes les fois que l'on me demande conseil au sujet de la préparation intellectuelle, quel qu'en soit l'objet. Que vous visiez la mathématique ou la physique, l'histoire ou la morale, la politique ou l'économique, ou simplement le bonheur de penser, je commence par vous dire : « d'abord le grec ». Certes je me nourris aussi des modernes, mais c'est toujours dans Homère et Platon que j'ai retrouvé et que je retrouve le commencement de tout, le pur commencement. On me dit que le latin, l'allemand, l'anglais peuvent porter une culture, un style, une recherche. Je le veux bien. Il y a plus d'un chemin, plus d'une beauté, et même plus d'une clarté. Je suis moi-même assez Cimmérien et j'aime nos brouillards et nos pluies. Mais je trouve souvent une sorte d'épaisseur barbare dans les pensées que le grec n'a point nettoyées ; et chez les purs latins, j'entends de culture, une autre épaisseur, juridique.

La Grèce antique fut l'île d'incrédulité. Avant les célèbres sages je ne vois que croyance aveugle ; après eux le fanatisme, les fleurs de la foi, les saints. De tout cela notre étoffe est faite. Elle me plaît, et je n'ai pas le choix. Mais je trouve dans les anciens Grecs un modèle de paix avec soi, que la statuaire de ce temps-là nous représente. Encore mieux dans Platon, et encore mieux dans Homère, nous voyons courir l'athlète, homme ou dieu, on ne sait. Le merveil­leux de cet art, et de cette pensée, et de ce style, c'est que l'homme accepte pleinement et joyeusement sa situation d'homme, et que, cherchant la perfection au-dessus de sa tête, c'est encore l'homme qu'il trouve, et une sorte d'athlète immortel. Cela signifie la réconciliation de l'âme et du corps, comme Hegel l'a dit.

Je ne vois après cela qu'un bel effort de l'homme, mais vain, pour sauter par-dessus son ombre, une ambition d'âme qui, sous couleur de mépriser les passions, nous livre à l'humeur. C'est changer les pensées de muscles pour des pensées d'estomac. L'humanité, en cette pointe d'Europe, a passé du beau au sublime. Dans le sublime il y a une teinte de malheur. Les anciens Grecs étaient malheureux par leurs crimes ; ce n'est que justice. Les modernes ont inventé d'être malheureux par leurs vertus. L'éternel Ulysse se sauve de cette aventure, comme de tant d'autres. Mais on comprend pourquoi je dis à celui qui se lance dans le dangereux métier de penser : « Reprends tout l’élan ; retourne au commencement de notre esprit. Chausse la sandale grecque. »

L'incrédulité est un beau moment. Sans l'incrédulité, la foi ne serait pas connue. Il faut refaire ce chemin, non pas une fois, mais mille fois. Une pensée est comme une civilisation. Il faut partir de la stupide croyance ; il faut se sauver de là, et toujours, car l'homme est toujours bâti de même, ventre, cœur et tête. Il y a un moment Égyptien de toutes nos pensées, comme je vois le visage Égyptien à cet homme qui est attaqué par une pensée. Le visage grec doit suivre, par une nudité admirable qui ressemble à la géométrie de Thalès. Ensuite le Saint de vitrail. Seulement, mon merveilleux ami (ainsi parlait Socrate), fais bien attention de sauver, en même temps que ton âme, cet esprit tout nu dont tu as besoin pour courir aussi vite que l'histoire. Car tout n'est pas dit, ou mieux, ce qui est dit ne compte plus. Tout est neuf. Regarde comme ces esprits bien habillés se perdent dans leur physique, dans leur politique, dans leur économique, dans leur morale. Thalès, Solon, Platon y verraient pourtant, s'ils revenaient, toujours les mêmes problèmes, et toujours la même sibylle mugissante. Penseurs enchaînés et convulsifs. L'Olympe grec a vaincu les dieux animaux. Beau symbole. Mais c'est toujours à recommencer. Ne jette point ta grammaire grecque.

*La Lumière*, 12 mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XX)

Propos sur l’Éducation, XX

1376

L'instituteur me demanda : « Qu'est-ce enfin que cette Sociologie ? Quel est ce grand et dernier secret, et tel que, si on l'ignore, on ne sait rien de rien ? Ce ne sont pas quelques remarques sur les étranges opinions des sauvages qui peuvent porter cette ambition despotique. Où vont-ils[[1688]](#footnote-1689) ? À changer la politi­que ? Mais dans quel sens ? À quelles fins ? Ou bien est-ce une mode qui passera ? »

Je lui répondis : « La Sociologie est présentement un fanatisme. Comte a mis en place une grande idée, certes, qui est comme la physique de nos sentiments et de nos pensées, c'est que l'homme n'est homme que par la société des hommes, laquelle est autant naturelle et inévitable que le système solaire, avec lequel il nous faut bien tourner. Ces grandes vues accablent si l'on n'est pas armé de science vraie. Comme on a adoré longtemps le soleil et la lune, on risque aussi, par premier mouvement, d'adorer la société. Il ne faut pas moins que l'esprit positif, progressivement formé par la série des sciences, Astronomie, Physique, Biologie, pour dominer cette nécessité sociologique, si proche de nous, si intime, si émouvante. Par exemple, il ne manque pas d'esprits qui ont été écrasés par l'hérédité biologique. C'est qu'ils ne la connaissent pas bien. La physique et la chimie en apparence nous enseignent l'esclavage par une vue sommaire de ces grands tourbillons d'atomes qui nous emportent ; en réalité ces sciences nous enseignent la puissance ; et, comme dit Bacon, l'homme triomphe de la nature en lui obéissant. Mais il faut savoir bien, et correctement, et beaucoup, pour ne point tomber dans un désespoir physico-chimique. De même, et à plus forte raison, les études biologiques exigent un esprit fort, et déjà préparé. Celui qui sait réellement soigne et guérit. Celui qui ne sait qu'un peu s'épouvante, imagine qu'il a toutes les mala­dies, et voit des microbes partout. Encore bien mieux l'apprenti de sociologie prend peur de ce grand organisme, dont il n'est qu'une pauvre cellule. Au lieu d'essayer de comprendre, il prêche et déclame ; c'est un prophète ; c'est un Vrai Croyant. »

« Ce qu'on lit de Durkheim, me dit l'instituteur, s'accorde assez bien à cette idée. Mais Comte lui-même n'était-il pas une sorte de mystique ou d'illuminé ? »

« Sur Comte, lui répondis-je, il ne faut croire que Comte. Cela ne fait que dix volumes à lire, où tout est mis en place, et même la mystique vraie, par la vertu d'un savoir encyclopédique. Mais Comte lui-même a très clairement prévu ce que pouvait devenir la science nouvelle, si elle était livrée à de purs littérateurs. Qui n'est pas astronome, physicien et biologiste, ne le croyez jamais quand il traite de Sociologie. Sombre fatalisme ; sombre fanatisme... »

« Qui répond merveilleusement, si je ne me trompe, dit l'instituteur, à la tragique expérience de la grande guerre. Car les hommes y étaient aisément illuminés et désespérés, non sans un bonheur farouche et inhumain, surtout ceux qui, au lieu de faire, n'avaient qu'à penser et sentir. Et vous me faites penser que les sauvages, indigeste nourriture de nos sociologues, sont des fanatiques de ce genre-là, fous de tradition, de rumeur, d'imitation, d'opinion, et cela faute d'un savoir réel de toutes ces choses. »

« Nous y voilà, lui dis-je. Il faut ici des yeux secs, un régime positif de l'esprit, et ne point du tout prêcher, ni se croire. Car s'il est dangereux de sentir les microbes et l'hérédité en son propre corps, il est plus dangereux encore de reconnaître, en son propre fanatisme, la présence et la puissance du monstre société. L'incrédulité est l'outil de toute science. Mais que peuvent ici nos sociologues mal préparés, qui croient l'astronomie et ne la savent point, qui croient la physique et ne la savent point ? »

« Me voilà, dit-il, en défiance. Mais enfin si j'étais mis en demeure de dessiner une esquisse de la Sociologie Positive, n'y a-t-il point quelques autres règles de prudence ? »

« Il y en a, lui répondis-je. Comte avait aperçu que l'esprit sociologique[[1689]](#footnote-1690) n'était autre que l'esprit d'ensemble ; et cela revient à soutenir, contre toutes les tentations de l'étude spécialisée, qu'il n'y a qu'une société. L'objet propre du vrai sociologue, et ce qui donne un sens aux parties, aux détails, aux moments, c'est l'Humanité même. Il est positif que notre science ne serait point ce qu'elle est sans Thalès, Ptolémée, Hipparque ; que nos mœurs seraient autres sans la fameuse révolution qui partit de Judée et de Grèce ; que nos lois seraient autres si Rome n'avait conquis la Gaule ; ainsi nous ne sommes point fils seulement de cette terre-ci. Mais lisez Comte ; vous verrez comme il écrit l'histoire. Et, quant aux sauvages, l'idée même du fétichisme, telle que le penseur positif l'a formée, et toujours selon la méthode comparative, éclaire­rait comme il faut leurs naïves croyances. Mais, hors de quelques fidèles qui n'ont point accès à nos chaires publiques, Comte est oublié et renié. Il faut croire que l'esprit positif est encore le meilleur guide de l'humaine recon­naissance. »

L’École libératrice, 24 mai 1930 ( ?)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XXI)

Propos sur l’éducation (LXXVII)

1377

L'homme sérieux m'a dit : « Vous n'espérez pas empêcher la guerre par des conversations d'homme à homme et par une résistance aux lieux communs ; il y a disproportion entre vos faibles efforts et les immenses effets que vous prétendez changer. » Je ne sais. Je ne méprise aucun moyen ; mais je ne veux pas non plus me laisser étonner par ces grands objets qui ne sont que des sommes de petits. Une élection dépend de tel homme et de tel autre ; et ce que vous appelez courant irrésistible de l'opinion résulte d'une somme d'élections. Ce monstre que vous nommez société, je ne sais pas où le prendre ; je ne veux même pas le former dans ma pensée ; mon idéal serait plutôt de le défaire, d'abord dans mes pensées, et ensuite par mes actions. Le défaire et encore le défaire, car il sera toujours trop. C'est le dernier des Dieux. Je me défends de l'adorer ; je me défends d'en avoir peur.

Encore bien moins aurai-je indulgence pour ces folles et terrifiantes pensées qui font être les peuples, les races, les fleuves et les tempêtes d'hommes, et autres imaginations. Non, non. Je vais à l'élément, un homme, et puis un homme ; et l'action qui est à la taille de l'homme, c'est de persuader un homme, ou d'affaiblir un homme en bousculant ses discours, ou de le faire trébucher sur quelque fil de fer bien caché, dans le moment où il court acclamer le tyran. Cette guerre à la tyrannie et à la guerre paraît chétive et misérable si vous ne considérez que moi. Mais de nouveau faites la somme ; supposez dix, vingt, cent hommes qui ne se laissent ni effrayer, ni tromper, ni détourner. Cela ne vaut-il pas plus qu'un parti qui ne cesse de faire confiance à des chefs ? Cela ne vaut-il pas mieux que des chefs qui ne cessent de composer leur propre opinion comme on prend une moyenne ? Par ces moyens, tout sera neutre. Et l'aveugle force des choses balaiera ces masses qui se disent organisées. On l'a vu, on le verra. Qui donnera résistance à ces masses, sinon des individus eux-mêmes résistants ? Mais, plus précisément, je dis que résister à la guerre, c'est refuser de croire aux masses et aux aveugles mouvements des masses. Et je pense très sérieusement qu'il ne faut jamais dire : « La masse pense ceci ou cela ; la masse veut ceci ou cela ; la masse presse ici ou là » ; bien plutôt[[1690]](#footnote-1691), selon une vue bornée, mais positive, il faut se dire : « Voici un homme qui répète sans comprendre, un homme que l'on a trompé, ou bien qui a intérêt à se tromper. Il s'agit de l'éclairer un peu, de le réveiller à lui-même, de lui faire honte. Surtout en aucun cas, jamais il ne doit croire qu'il m'a persuadé et que je pense comme lui. » Oui, l'opinion est faite du silence des sages. La faiblesse du sage, c'est qu'il lui faut écrire quinze chapitres avant de décider paix ou guerre. Et encore il ne décidera point, attendant toujours de bien savoir ce que pensent les autres. Or, il ne s'agit pas ici de savoir, il s'agit de vouloir.

Vous voulez un exemple ? Je le prends très simple, et tout petit. Votre vieille femme de ménage demande en gémissant si c'est vrai qu'on va avoir la guerre. Réponse : « Vous ne comprenez donc pas, ma pauvre femme, que c'est le jeu des tyrans et des ennemis du peuple de répéter cela et de faire croire cela. Refusez de croire. » Cette opinion s'en ira dans les escaliers, tout aussi bien que l'autre. Et que chacun se jure de répondre à chaque fois au mot guerre, comme un écho : « Manœuvre électorale. » Le sociologue hausse les épaules. Il doit bien savoir pourtant comment se propage l'idée que la guerre est pour demain ; c'est comme si chacun passait la torche de main en main, la torche qui brûlera sa maison. Au contraire, éteindre la torche à chaque fois qu'on la reçoit. Et qui donc osera dire que la guerre est encore possible, si les masses, ici et en face, se mettent à croire qu'elle ne l'est pas ?

Je considère ici la plus simple des résistances ; je la crois efficace. Mais on a souvent mieux à faire devant un illuminé, ou un pédant, ou un bavard qui dit ce qu'on a dit. C'est beaucoup déjà de marquer que l'on n'approuve pas ; c'est mieux de lancer une objection comme un lasso. Le fait-on ? On ne le fait guère. On se dit : « Que puis-je tout seul ? » Or, ils se réunissent à mille, chacun avec cette belle pensée, et s'enivreront de persuader des gens qui pensent comme eux. Au lieu que la désapprobation agit aussitôt, et d'autant mieux que l'adversaire, neuf fois sur dix, ne sait ni ce qu'il pense ni ce qu'il veut. Croyez-moi, jetez un peu de sable, à toute occasion, dans la grande machine à tuer. Un seul grain fait beaucoup.

*La Lumière*, 13 février 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XXII)

1939 SM2 LXIII « L'individu seul compte »

1378

Ferdinand Buisson représente à mes yeux le parfait radical, c’est-à-dire l’homme qui dit non. Non à quoi ? À la cuisine politique, quel que soit le cuisinier. C’est de la même manière que les protestants disent non à la cuisine ecclésiastique. On vendra des indulgences tant qu’il y aura des dieux et des fidèles, et Platon remarquait déjà que les voleurs ont de grands moyens de plaire aux dieux, tandis que les volés sont abandonnés de la terre et du ciel. Laissons ici Dieu, qui, à mettre les choses au mieux, est un être patient, qui ne dit jamais rien. Pour ma part, j’ai remarqué souvent, et je remarque encore que les riches ont de grandes vertus. À quoi il faut dire non et non. Un vrai saint laissait toutes ses richesses et se faisait mendiant, admirable esprit d’opposition, et qui suffit. Le peuple se porte vers ceux qui disent non ; il y reconnaît aussitôt ses vrais amis, et ne se trompe jamais ; seulement, il faut la robe du pauvre et la ceinture de corde, et n’être rien que vivante protestation. Ferdinand Buisson tint ce personnage.

Je l’ai entendu s’élever contre les recommandations de quelque genre qu’elles fussent. Les objections s’élevaient comme des mouches ; il les chassait de la main, comme on chasse les mouches. Il est très clair à mes yeux qu’il y aura toujours des pouvoirs, et toujours des faveurs, et que les choses humaines seront, à peu de choses près, comme elles sont et comme elles furent. À peu de choses près. Oui, je crois que tout le progrès convenable tient à quelques légers changements, et que ces légers changements dépendent de l’opinion d’une foule d’hommes libres, assez justes pour nous faire une sorte de paradis. Mais ces justes sont faibles d’esprit. Ils se laissent plumer ; je les reconnais bien là ; j’ai appris dans Platon que le juste aura toujours moins que l’injuste, quelle que soit la loi du partage. Très bien. Je ne vais pas souhaiter, et comprenez-moi, que le juste devienne avide à son tour et plante aussi ses dents dans le rôti. Mais, ce que je trouve mauvais, c’est que ces justes, si résignés, suivent le cortège des grands voleurs, admirent les millions, et y ajoutent encore leurs deux sous. Non. Point d’acclamation, point de respect. Les dieux et demi-dieux ont soif de ces choses ; pas une goutte, non, pas une goutte de cette belle eau claire. Hardi ! Nous les mettrons au régime sec ; je n’espère pas plus ; je ne désire pas plus.

Il y a des guerres, il y a des héros. Le héros est une valeur. Saluons. Mais le chef, si bien abrité, et par de si bonnes raisons ? Allons-nous célébrer comme un courage ce genre de volonté impitoyable qui s’applique d’abord et toujours à étendre son propre pouvoir ? Et pourtant, que l’on porte le chef en terre, aussitôt vous voyez les héros, les sacrifiés, les mutilés qui s’assemblent pour lui faire honneur. Mouvement naïf ; c’est très beau d’admirer. Seulement, tous les maux humains viennent de cette naïveté-là. Vous n’avez qu’à vous souvenir du visage buissonnien. Je l’ai connu au temps de sa vivacité ; il n’était pas tendre ; mais plutôt piquant et bourru. Il est clair que le faux héroïsme n’avait pas plus d’espérance de séduire cet homme-là que n’en avaient le clinquant de la richesse et le clinquant de l’esprit. J’aimais ses bourrades ; il ne me les épargnait pas. Peut-être discernait-il le candidat né aux pouvoirs de frivolité et de persuasion. Seulement, il y avait de la ressource. D’où ce doigt prompt et sarcastique, sans douceur aucune, qui visait l’estomac. C’était son geste familier. Il avait l’air de reconnaître et de dénombrer l’immense armée de ceux qui n’obéissent pas ; ce sont les mêmes qui ne veulent pas commander. Il fut le maréchal de cette armée-là, et le petit caporal des mécontents qui ne sont pas envieux. Comptons-nous, mes amis. Notre vieux maréchal a pris sa retraite.

*La Lumière*, 5 mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XXIII)

1379

Le Pèlerin de la Paix, mais disons plutôt ce Père des Peuples, qui vient d’entrer dans sa gloire, que fut-il ? Ce n’est pas en assemblant les petites remarques et les petites raisons que l’on reconstruit un grand homme. Il y faut retrouver un attribut majeur. Briand fut le Politique tel que l’entend Platon, celui qui juge au-dessus des lois. Cela suppose une liberté à part soi dont on peut à peine former l’idée, une indifférence à l’opinion, un mépris assuré éclairant l’art de se servir de chacun. On dit qu’il se montrait indulgent et bon ; je le crois bien. Un tel homme ne sait pas haïr, et la rancune en lui ne peut être que de précaution. Toutes les passions hérissées sont historiennes et raisonneuses. L’homme de jugement, tel qu’il était, est trop près du moment, trop attentif à l’avenir proche, pour ne pas oublier les principes, qui sont nos béquilles. Les principes sont comme des lois d’après lesquelles l’individu se gouverne ; il les conserve, il les respecte, il se jure à lui-même de n’y jamais manquer ; cela fait une armature de subalterne, et j’ajoute, pour toucher le point brûlant, que les principes, en un homme qui sait raisonner, permettent toutes les trahisons réelles. On n’en a vu que trop d’exemples. Le fameux Frédéric disait qu’il trouverait aisément un jurisconsulte pour déguiser en justice et raison les projets de la force. C’est ainsi qu’est fait l’homme moyen ; et nous avons de grandes raisons de nous défier de l’homme moyen. La guerre a été préparée et conduite à tous les degrés par des hommes raisonnables et très peu méchants. Ils ont suivi les précédents ; ils ont fait comme on a toujours fait. Ces très innocents principes font rouler sur nous des maux démesurés.

Une nature royale, ainsi la nomme Platon, est tout à fait autre ; elle méprise les béquilles du raisonnement ; elle les jette ; elle invente pour le moment neuf une pensée neuve ; elle se plie à l’événement, elle le palpe et le tient ; elle laisse tout le reste. Bien plus fort que ces gens, déjà au-dessus du commun qui, devant un obstacle imprévu, changent leur projet, la nature royale n’a point de projet ; aussi elle résout sur l’heure, et contre toutes les prédictions. Songez quelle puissance, si l’on ne s’use pas l’esprit à deviner ce que l’autre pourra dire. Cet art de l’entretien et de la négociation suppose une sorte de nudité d’esprit, ou bien, pour parler autrement, une impartialité d’arbitre. On y gagne de ne pas inventer des procès à soi tout seul ; de la même manière qu’un lutteur ou un boxeur ne se fatigue pas à imaginer les attaques de l’adversaire et ses propres parades ; il attend d’y être. Je suppose que cette audace d’improviser toujours allait dans ce politique, bien plus loin qu’il ne voulait le laisser croire. Ce vide heureux de l’esprit, qui est tout à l’opposé de la peur que connaissent tous les comédiens, est vraisemblablement ce qui a fait mystère pour les familiers. Ils ont deviné de profondes ruses, fruits d’une longue expérience ; et je crois qu’en cela ils ont très mal deviné. La Séparation était un problème chargé d’histoire ; l’adversaire était des plus rusés ; Briand, sans avoir l’expérience de ces choses, mena l’affaire comme il voulut. Cette facilité ne plaît pas ; on y voit du cynisme, ou tout au moins une profonde et immorale indifférence. L’esprit sera toujours mal jugé ; et l’esprit se moque d’être mal jugé.

Il fallait attendre la fin. Nos guerres, telles qu’elles sont et telles qu’elles seront, nos guerres fanatiques et frénétiques, je dirais même enivrées, sont des choses que nul ne peut vouloir, et, à ce que je crois, que nul ne veut. Toutefois, les esprits serfs y vont, par le besoin qu’ils ont de conventions irréprochables et de règlements définitifs. Ils règlent la paix à peu près comme les juges règlent les successions inextricables. C’est qu’ils cherchent, juges ou politiques, des précédents à un problème neuf. Tout problème est neuf, et l’histoire ne recommence jamais. Or, l’esprit neuf qui avait fait de tout jusque là avec bonheur, de tout, du petit et du grand, trouvé, en cette épineuse question de la paix, l’occasion de faire, malgré tous, ce que tous voulaient. Malgré tous, j’entends les politiques. Car les peuples ont promptement reconnu le bon roi, celui qui a réellement pitié des pauvres gens. Toutefois, si on croyait que la pitié n’est pas dans les autres rois, on se tromperait encore. La pitié est un étrange mélange, où il entre souvent beaucoup de colère, et trop. On remarquera que ce qu’il y a d’atroce dans la guerre n’est pas ce qui apaise les passions ; on fait la guerre par haine de la guerre. Cette intime et si naïve contradiction est difficile à surmonter. Il y fallait, je crois, un esprit plus fort que la haine, et plus fort même que la pitié. Combien de fois n’ai-je pas dit d’un homme bon : « S’il n’est que bon, il sera méchant ! » Briand était de fabrique plus rare.

*La Lumière*, 19 mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°3, mars 1932 (XXIV)

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932

1380

L'aristocratie est le gouvernement des meilleurs. Ce genre de commandement n'est point une chose rare ; c'est une chose au contraire très commune, et qui fait vivre toutes les sociétés sans exception. À l'entrée de la passe le pilote prend le commandement ; cela ne fait point difficulté. Dans le bateau de sauvetage, le bon rameur tient la rame, le plus habile navigateur est au gouvernail, la meilleure vue observe les choses. La femme dirige la lessive, et l'homme ne s'en mêle pas parce qu'il n'y entend rien.

La Timocratie est le gouvernement des nobles ; nobles ou notables, c'est le même mot, qui veut dire connu. La science et la compétence n'éclatent pas toujours ; on choisit l'homme connu. L'homme connu c'est souvent l'homme vieux ; l'homme vieux peut avoir été fort capable, et ne l'être plus ; mais il est orné d'une longue approbation. Et fort souvent on tient compte de ceci, qu'un homme à ses vingt ans était le meilleur de ceux de son âge. Il faut dire aussi que le sérieux, les bonnes mœurs, l'exactitude dans les choses faciles, donnent une réputation qui n'est ni toute fausse ni toute vraie. On comprend que la timocratie remplace en bien des cas l'aristocratie, et ne la vaut point. Il y a des occasions où l'on écoute avec respect un ingénieur blanchi et décoré, pour obéir au fin contremaître quand l'ingénieur est parti ; il arrive aussi que l'ingénieur reste. Et les galons l'emporteront toujours sur le savoir, dès que le savoir est difficile à reconnaître.

La parenté vaut honneur, quand ce ne serait que par le nom. La recommandation ou protection d'un homme honoré vaut honneur ; la gloire, comme on voit assez, passe même aux gendres. Ici paraît l'oligarchie, qui est le pouvoir d'un petit nombre de familles ; et l'oligarchie est au fond la même chose que la ploutocratie, ou gouvernement des riches ; car on achète des gendres et on les pousse. L'argent n'est que la forme visible de l'honneur transmis. Si l'on regarde de près une carrière de gendre, on comprend comment l'argent soutient le nom, et donne des ailes au talent. L'ingénieur épouse la fille de l'actionnaire et prend une avance immense sur ses égaux. Sans compter que, plus directement, l'homme riche s'entoure d'hommes de talent qui le grandissent et qu'il pousse. Le tissu ploutocratique est très serré, très compliqué, très caché. Il est faux de dire qu'un imbécile chargé d'argent arrive jamais à un pouvoir quelconque. Ce qui est vrai c'est que l'argent orne le talent, l'assure, et l'élève sur le pavois. La ploutocratie travaille et organise ; en ce sens elle réveille la bureaucratie, qui est timocratie ; mais en un autre sens elle la corrompt. Lisez sur ce sujet les procès-verbaux de la Commission d'Enquête, qui font comprendre quelque chose par l'analyse des décombres ploutocratiques ; quelque chose, non pas tout, car une entreprise prospère est toute cachée et impénétrable.

Il reste à décrire la tyrannie, qui est le gouvernement du pire. La tyrannie, comme dit Platon, est le pouvoir exercé dans la ruche par le Grand Frelon, animal brillant, bruyant, gourmand et paresseux, qui rassemble autour de lui la masse des frelons vulgaires et s'en fait une garde. Et quelquefois la tyrannie occupe toute l'apparence d'une société ; mais soyez assurés qu'elle ne détruit jamais ni la ploutocratie, ni la timocratie, ni même l'aristocratie ; mais plutôt elle les exploite par violence et peur. Ce qui importe, c'est de remarquer qu'en toute société il y a toujours une part de tyrannie diffuse qui vit d'intrigue et de menace, et qui trouve en beaucoup d'hommes une partie qui lui pardonne beaucoup ; car tout homme s'ennuie quelquefois de raison.

La démocratie, par rapport à tout cela, n'est sans doute que résistance à tyrannie, à ploutocratie, à timocratie, en vue de sauver l'aristocratie, qui est le bien de tous. Et il n'y a pas plus de démocratie pure qu'il n'y a d'aristocratie pure, ni de timocratie pure, ni de ploutocratie pure, ni de tyrannie pure. La démocratie voudrait, par un jugement public, s'opposer à une corruption des pouvoirs qui ne cesse jamais d'agir, et qui nous ferait marcher tête en bas, armée, police, industrie, commerce, banque et tout, si les gouvernés croyaient ce que disent les frelons, les riches, et les messieurs décorés.

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXV)

1934 POL LV

1961 Propos sur des philosophes, LII

1381

On me demande si je suis avec le prolétariat. Réponse : je ne suis avec personne. Autrefois on me demandait, aux Universités Populaires : « Vous n'aimez donc pas le peuple ? » Réponse : « Non, je n'aime pas le peuple ». J'ai été amené, par des passions de résistance qui ne sont pas petites, à tout revoir, dans la philosophie, la politique et l'économique, par mes ressources, et sans m'occuper de l'approbation. Entreprise évidemment au-dessus de mes forces. Toutefois[[1691]](#footnote-1692) je me suis trouvé maître à penser comme d'autres se trouvent maîtres à danser ; je ne veux pas tromper ni me tromper. De quel côté courraient mes passions, si l'on se mettait à courir, ceux qui ne l'ont pas deviné ne sont pas dignes de le savoir. Mais je veux traiter présentement de la lutte de classes, en rapport avec la dialectique hégélienne.

Celui qui veut remonter à la source, je le renvoie à la *Phénoménologie,* oùHegel analyse et développe l'opposition entre Maître et Serviteur. Le combat, qui est un moment de l'orgueilleuse pensée, fait un vaincu, donc un esclave ; et l'opposition entre le maître et l'esclave se développe de façon que le maître perd toute pensée réelle, et que l'esclave, au contraire, forme toute pensée réelle. Pourquoi ? Parce que toute pensée réelle se forme dans l'action contre la chose, action qui est travail ; au lieu que l'action contre l'homme, qui est le travail du maître, est nécessairement mythologique. Mon commentaire est ici tout à fait libre ; je ne crois pas déformer la pensée de Hegel, j'essaie seulement de[[1692]](#footnote-1693) la développer. Je veux dire qu'une pensée réelle n'est jamais la suite d'une pensée, mais toujours l'effet d'une nature vivante qui se développe contre l'obstacle propre, et qui gagne sa vie, comme on dit énergiquement. Ne tombons pas ici dans la rêverie. Un policier ne gagne pas sa vie, un militaire ne gagne pas sa vie, un professeur ne gagne pas sa vie ; ces espèces sont nourries, vêtues, abritées, chauffées par d'autres hommes. Observez cet étrange travail, qui consiste à épier, à forcer, à persuader l'homme ; vous comprendrez que ce travail ne nourrit pas ; je dis plus[[1693]](#footnote-1694), je dis que ce travail n'instruit pas. Pourquoi ? Parce que l'objet antagoniste est ici le semblable, qui répond par des pensées. Et le monde humain, qui répond par des pensées, est l'antique trompeur et le père de toutes les religions. Par exemple l'enfant est magicien et mythologue tant qu'il obtient sa nourriture par des cris. Un professeur aussi obtient sa nourriture par des cris. Suivez l'idée avec patience ; elle mène loin.

Un exemple bien hégélien ; les procès tueraient le droit, par les apparences du droit, et par des victoires sur l'homme, toujours par des cris. Ce qui fait vivre le droit c'est le conflit de l'homme et de la terre, c'est telle servitude, concernant la source, le chemin, le mur, telle nécessité, concernant l'équipe, l'outil, la machine, tel marché, de bœufs, de moutons, de blé ; car ici il faut résoudre, et la nature n'attend pas ; c'est par cette irrésistible pression que la jurisprudence a fait peu à peu le droit, et continuellement le transforme. Par exemple la loi sur les accidents du travail a suivi les changements du machinisme ; l'accident n'est pas le même, aux yeux du juge, si un homme remue les tonneaux à la main, que s'il les enlève au moyen d'une grue électrique. Cet exemple est parmi les plus faciles ; il y en a bien d'autres, tout à fait neufs, et qui attendent l'analyse. Ce que je veux seulement faire apercevoir, c'est que c'est le travail réel, travail contre la chose, qui fait la loi et qui change la loi ; autrement dit que l'idée politique naît du travail, et non point de la pensée abstraite d'un réformateur. On devine ici les chemins de l'analyse politique, et que Marx, en montrant l'exemple, n'a pas épuisé la question. Où est donc à mes yeux la lutte de classes, sinon dans ce mouvement de pensée qui remonte du travail, et qui change continuellement les mœurs et les religions ? Mais cela ne signifie pas qu'un ouvrier pense juste en toutes choses ; cela signifie qu'il pense juste autant qu'il pense les conditions de son travail ; et cette remarque peut servir à distinguer le syndicalisme, chose neuve et créatrice, de tous les genres de socialisme et de communisme, qui sont, je le crains, des pensées bourgeoises, ou, si l'on veut, logiques, c'est-à-dire des pensées nées de pensées. Maintenant vous me demandez si je suis avec le prolétariat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Essayons de sortir d'enfance.

19 avril 1932 (ECO)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXVI)

1934 ECO LXIII

1382

Platon n'est pas idéaliste comme on le dit. Le monde de Platon n'est nullement un songe ; au contraire, dur comme le diamant, et toujours le même. C'est notre vie qui est un songe ; car nos souvenirs sont des ombres pâles. Mais quelquefois, butant sur une arête de ce diamant du monde, nous retrouvons une éternelle situation de l'homme, un de ses travaux anciens, présents, ou futurs, il n'importe ; cela fut et cela sera. Le souvenir est chose du monde, et nous voilà assurés dans un temps plein. Pourquoi ces énigmes ? Parce que j'ai vu ces jours-ci que Kipling s'était élevé, dans son *Puck*, juste au point où je le cherchais.

Chacun a lu *La plus belle histoire du monde*, c'est-à-dire des morceaux de vies passées, vies de guerriers, de navigateurs, de pirates, et dans la tête d'un jeune commis de Londres. Mais les comptes de la semaine et les amourettes du dimanche voulaient qu'il oubliât de tels souvenirs, peu conformes à son état. Ainsi la plus belle histoire du monde ne serait jamais écrite. Or, finalement, elle a été écrite, par un rassemblement des circonstances, lesquelles sont toujours devant notre nez, et par une entente du temps qui abolit le temps. Pour ma part je ne crois jamais qu'aucun passé soit loin ; et en cela je ressemble à tous. Il est clair, me disais-je un jour devant une plage de sable bordée de rochers, il est clair que les choses étaient ainsi quand les légions de César eurent envie de se baigner en ce lieu même. Un décor du monde se peint lui-même très fort devant cette extrême attention qui fait presque qu'on ne le voit plus. Quant à l'homme, il n'est pas loin, puisque j'y suis ; l'homme, dont la forme n'a point changé, et dont l'action suit les contours du monde aussi fidèlement que cette bordure du flot dessine le caillou. Toute l'histoire était donc présente et recommencée ; mais je l'oubliais ; se souvenir, c'est nier la présence. La plus belle histoire du monde nous échappe, parce que le vrai de notre rêverie nous échappe.

Le conteur s'évertue. Chateaubriand a dépeint les légions et les barbares ; mais, parce qu'il pense toujours selon le progrès et selon une grande distance de temps, ce qui est refuser de croire, il n'arrive pas à faire tenir ses personnages sur cette terre-ci. Or Kipling regardant sa terre anglaise, l'éternel camp romain, l'éternel moulin, l'éternel estuaire où l'on débarque, et disposant, en homme qui sait le métier, tous ses moyens obliques de saisir ce que la trompeuse mémoire ne cesse d'effacer, Kipling, suivant le songe de Shakespeare jusqu'à le voir vrai, dessine enfin, sans s'écarter de ce qu'il voit, du pré, des ronds d'eau, du vieux cheval, une suite d'histoires qui sonne sous les pieds comme le caillou. Ce n'est encore qu'étonnant. Mais vers le milieu du livre, alors, et préparé comme vous serez, vous verrez sortir, des buissons dorés et enflammés par le soleil, le centurion de la trentième. Et c'est un centurion comme tant de centurions, avec cette différence qu'il est véritable. Et à partir de là, toute l'histoire de ce Parnesius, et de Maxime, empereur au large dos, et du mur d'Hadrien, toute cette histoire est réelle à faire crier d'admiration. Après ce sommet, nous redescendons d'histoire en histoire, vers le monde de tous les soirs ; et cette manière d'achever ainsi le plus beau songe est encore pleine de sens. Car la loi de raison veut qu'on oublie l'homme tel qu'on le voit. Aussi le très prudent Puck, qui fait bien attention de n'être pas pris pour réel, impose l'oubli chaque soir aux deux enfants qui voient ces choses. Le miracle est que cette rêverie toute réelle soit conservée pourtant. Je ne pense pas que l'art du récit puisse aller plus loin.

Cette difficulté, de faire être un centurion avec son casque, et choses de ce genre, vient d'oublier le monde afin de mieux se souvenir. Mais, dirai-je, il n'y a de souvenir que du présent ; il n'y a que le monde qui soit réel, et c'est bien assez. Plus d'un poète a su regarder à des moments la souche d'arbre, le promontoire, l'immuable ornière pleine d'eau, et découvrir soudain la forme humaine en ce creux ; seulement ce ne sont que des éclairs, car les vaines idées nous tentent toujours. Platon, grand magicien, nous a bien avertis qu'il faut revenir aux ombres de cet univers, ombres auxquelles il ne manque rien, mais auxquelles nous manquons. Toute la vérité de l'histoire est devant nos yeux. Le même soleil porte toujours la même ombre d'Alexandre debout sur Diogène couché.

Nouvelle Revue Française, 1er avril 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXVII)

1934 LIT LXXXI

1383

Penser vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ? Non certes ; les belles métaphores ne trompent point. La justice serait donc au-dessus du vrai ? Oui, sans doute. Non pas que le juste puisse se passer d'être vrai. Mais ne peut-on pas dire que le vrai se passe aisément d'être juste ? Il y a du divertissement et même de l'égarement quelquefois dans le vrai. Le vrai est immense, et l'on y trouve des parties frivoles. Tous les jeux, les échecs comme le bridge et les mots carrés, ont une infinité de solutions vraies que les joueurs aiment à nommer solutions justes ; c'est que les joueurs ont transporté la justice dans leurs combinaisons arbitraires ; et c'est là qu'ils usent l'esprit de justice, toujours exigeant. Les mathématiques offrent aussi des espaces imaginaires où l'esprit de justice peut se contenter, mais plutôt se perdre en des vérités qui ne coûtent rien. C'est un plaisir d'aimer le vrai. On se dit qu'on ne reniera pas le théorème, quand le tyran l'exigerait. Mais le tyran se moque bien du théorème ; il se peut aussi qu'il s'y plaise, ou aux mots carrés. Croyez-vous qu'il acceptera une solution fausse s'il la soupçonne fausse ? L'esprit a son honneur. Honneur frivole, comme celui de l'homme qui paie un pari et qui ne paie pas son tailleur.

Leibniz a dit une chose cinglante, c'est que si nos passions avaient intérêt dans la géométrie, on y verrait des erreurs obstinées et des yeux volontairement fermés. Il en donne même un exemple ; car il connut un bon géomètre, qui ne voulut jamais croire ni comprendre que les sections d'un cône et d'un cylindre[[1694]](#footnote-1695) par un plan fussent les mêmes courbes. C'est qu'il ne l'avait point trouvé lui-même, alors qu'il l'aurait pu ; ainsi la vérité l'humiliait ; c'est pourquoi il la niait, et ne céda jamais. En quoi l'on peut dire qu'il avait l'esprit injuste ; et cette expression, qui d'abord choque, est pourtant ce qui donne tout son sens à l'esprit juste. Ce géomètre refusait de regarder en face une vérité désagréable ; désagréable par sa propre imprudence ; avec un peu plus d'érudition, il aurait mieux connu le terrain des choses prouvées. Mais prudence n'est pas encore justice.

L'esprit juste n'est pas tellement prudent ; au contraire il se risque. Il ne s'assure point tant sur les preuves connues et enregistrées ; ce n'est toujours que peur de se tromper. Au fond c'est se changer soi-même en règle à calcul. C'est s'appuyer sur un mécanisme infaillible. C'est un refus de juger. L'illustre Poincaré disait que même en mathématiques il faut choisir, ce qui est garder les yeux sur ce monde, et s'orienter déjà vers la physique, où se trouve le risque. C'est déjà savoir que l'esprit clair n'est qu'un instrument pour les choses obscures. Cette orientation, si fortement marquée par Descartes, est celle d'un esprit qui ne craint pas de vivre ; lisez le *Traité des passions*. Descartes s'était juré à lui-même d'être sage autrement que dans les nombres et figures théoriques. Il faut voir comment le philosophe explique à la princesse Élisabeth les causes d'une fièvre lente, et que le sage est médecin de soi. Seulement ce n'est plus alors l'ovale de Descartes, et choses de ce genre, où il n'y a point de risque ; c'est esprits animaux, glande pinéale, cœur, rate, poumons, explication des mouvements de l'amour et de la haine, où il y a grand risque. L'esprit essaie ici d'être juste, et refuse les raisons d'attendre, qui sont toujours de belle apparence, et ne manquent jamais. Quand l'affaire Dreyfus éclata, il y avait de belles raisons d'attendre. Fausse sagesse, celle qui attendit. Attendre que tout soit clair, développé, étalé comme la table de multiplication, c'est proprement administratif. Le vrai vrai, si je puis dire, est plus dangereux que le vrai des choses seulement possibles.

Un magistrat pourrait bien refuser de juger, disant qu'il n'a pas tous les éléments d'une preuve à la rigueur ; car il ne les a jamais. Or c'est un délit, qui se nomme déni de justice. Il faut juger. Juge ou non, dans ce monde difficile, il faut juger avant de savoir tout. La science, si fière de savoir attendre, ne serait qu'un immense déni de justice. Mais heureusement il s'est trouvé quelquefois un physicien qui s'est dit : « À quoi bon toute cette préparation et toute cette patience si je ne m'asseois pas enfin au siège de l'arbitre ? L'esprit serait donc une si belle épée qu'on n'ose jamais s'en servir ? » Platon ne voulait pas que l'on passât toute sa vie dans la caverne ; mais il voulait aussi qu'on y revînt. Cette idée est encore neuve maintenant. Quelque vieux renard dira à l'homme instruit : « Ne faites donc pas de politique ; cela n'est pas digne de vous ». Dans le fait la politique est sans esprit parce que l'esprit est sans justice. L'esprit juste est donc celui qui revient parmi ses frères et qui se mesure aux ombres de ce monde-ci, s'étant juré à lui-même que l'esprit se sauvera autrement que par la fuite. Car, dit Aristote, « ce ne sont pas les plus beaux athlètes qui sont couronnés, ce sont ceux qui ont combattu ».

15 février 1932 (VE)

La Psychologie et la Vie, mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXVIII)

1942 VE XCIII, « Penser juste »

1961 Propos sur des philosophes, LVI

1384

Avec un peu plus d'espoir et de résolution, les socialistes seraient radicaux. Il faut un ordre, des pouvoirs, des services publics, un budget ; tout le monde comprend bien que ces nécessités ne sont pas des inventions de la bourgeoisie ; et il est très évident[[1695]](#footnote-1696) que la gestion des grandes entreprises par la communauté elle-même redoublera les maux d'administration. L'État est comme un monstre aveugle ; on commence à le savoir. Et si vous croyez que l'État socialiste saura ce qu'il fait, c'est que vous n'avez pas encore compris la leçon de ces comptes immenses et impénétrables, qui font que le monde civilisé s'est ruiné sans savoir comment ni pourquoi. C'étaient les meilleurs, pourtant, qui faisaient ces comptes ; ils étaient instruits ; ils avaient intérêt à ne pas se tromper. Aurez-vous mieux, pour gérer la grande usine ? Vous aurez pis. Quand on voit, par d'éclatants exemples, que des hommes éprouvés, rompus aux affaires d'argent, ou à la fabrication, ou au commerce, perdent bientôt la notion du possible et du risque, et même la vue de leur propre fortune, dès que leur entreprise dépasse la longueur de leur bras, comment peut-on croire qu'on trouvera des chefs suffisants pour l'immense travail de compensation et d'équilibre qui réglerait monnaie, travail et produits sur toute la terre, par une sorte de télévision et de radiophonie continues ? Certainement non ! Le salut et le remède ne sont nullement dans l'esprit centralisateur et administratif ainsi étendu et uniformisé comme une algèbre. Beaucoup comprennent cela ; tous le sentent. Et c'est pourquoi il n'y a plus d'espoir dans le vieux rêve collectiviste. Ce n'est qu'un moyen de refuser énergiquement ce qui est, et de blâmer sans faiblesse la politique aux yeux crevés. Il est clair que le gros animal à toute petite tête ne peut plus remuer sans écraser quelque chose. Personne n'a de mécanicien suffisant pour cette machine. Il faut certainement freiner, diviser ce grand corps, réorganiser à partir de l'entreprise limitée, que l'homme puisse percevoir en toutes ses parties et dont il puisse répondre.

Or, par la nature même de cette immense réforme, il n'y a point d'homme qui la puisse concevoir avant qu'elle soit faite. Cela, c'est l'utopie même de tous les Oustric[[1696]](#footnote-1697). Ce n'est pas par l'idée qu'il faut commencer ; c'est au contraire par le dessous ; et l'initiative de sagesse ne peut venir que d'un immense refus de ce système abstrait, à la fois ruineux et méchant, qui a fait la grande guerre comme il a fait la grande banque, absolument sans comprendre ce qu'il faisait. Or le citoyen qui en tout cela paie exactement de sa peau, commence à comprendre qu'il n'y a point, en ces cataclysmes mécaniques, d'autre coupable que lui-même. Comme l'actionnaire s'en remet au banquier, ainsi le citoyen s'en remet aux pouvoirs, en se disant : « Ces gens-là sont bien mieux placés que moi pour connaître les conditions de la paix et de la prospérité ». Telle est la faute. Et le remède est de couper le crédit, dans tous les sens du mot. Le remède est de ne point croire au regard d'aigle du général, de l'organisateur, du gouvernement. Ce sont des hommes. La grande idée qui éclairera notre avenir par le progrès des lumières, c'est qu'il y a peu de différence d'un homme à l'autre, en ce sens surtout que devant l'immense problème réduit à dépendre d'une seule pensée et d'une seule clef, tous sont également insuffisants. Il faut donc rabattre[[1697]](#footnote-1698) ce pouvoir centralisé, ce pouvoir à qui on confie tout, ce pouvoir qui devrait penser toute l'humanité et toute la planète et qui ne peut. Ne plus l'aimer ; ne plus l'acclamer ; au contraire le tenir en crainte. L'essieu crie aussitôt, dès qu'il n'est plus graissé ; quels que soient les grands projets, il faut descendre ; il faut toucher le métal qui chauffe ; il faut remédier ; il faut attendre. C'est ainsi que le citoyen écrasé doit crier. Et cet autre ordre, à marche pénible et lente, est juste le contraire de l'ordre militaire, où les souffrances de l'exécutant ne comptent absolument pas. Et faites bien attention ici. Ce n'est pas la peur ni aucun genre de lâcheté qui peut être le ressort de l'existence commune. L'homme vaut mieux que cela ; il l'a prouvé cent fois. Le fait est que pendant que le simple citoyen se résigne, et même se console par le courage, la marche des affaires devient tout à fait stupide par cette vertu mal employée. C'est par raison qu'il faut résister, et se priver même d'héroïsme. Car qu'ont-ils fait là-haut de notre blanc-seing ? Qu'ont-ils fait de notre obéissance ? Qu'ont-ils fait de l'argent, du travail, et du sang ? Chacun peut voir. Et il s'agit d'arrêter les frais.

*La Lumière*, 6 février 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXIX)

1934 POL LIII

1385

Le ressort des guerres, c’est l’honneur. Quand on supposerait des mercenaires mis en mouvement par l’espoir d’un grand pillage, ils ne tiendraient pas longtemps en nos batailles obstinées, presque immobiles, et si infailliblement meurtrières. Nos guerres sont des affaires d’honneur. Il s’agit pour l’homme libre de prouver que la plus terrible menace ne peut faire fléchir sa volonté. C’est pourquoi il va au combat comme à une épreuve ; et son propre père, ni sa propre femme, ne pensent point à la détourner, mais considèrent au contraire l’inquiétude, l’angoisse, le chagrin, qui sont leur lot, comme un autre genre d’épreuve, qu’ils supportent de leur mieux, voulant prouver qu’ils choisissent les pires maux plutôt que l’esclavage. Ce langage de l’honneur parle très fort, et bien plus haut que la sûreté. C’est pourquoi les discours politiques que je lis mes emblent misérables, et tout à fait à côté de la question.

Ce qu’il y a à dire contre l’honneur, c’est l’honneur même qui le dira, car il n’y a point d’honneur à écraser une faible troupe par l’assaut d’une multitude ou plus simplement par des armes supérieures. Il y a déshonneur bien clairement à attaquer les faibles. Et l’ancien honneur, l’honneur des duels, devait périr par cette contradiction intime ; car l’honneur ne permet pas la botte secrète. Aussi voit-on que les duellistes ont toujours recherché un adversaire armé exactement comme eux, de même âge et de même résistance, exercé comme eux à une manière de combattre très exactement réglée, de façon que victoire et défaite dépendissent du courage seulement. Or, on ne peut jamais être assuré de cela ; car si l’un des deux trébuche sur une pierre, n’est-il pas lâche d’en profiter ? Aussi voyons-nous, dans les récits de l’âge chevaleresque, abondance de traits concordants. Si une épée est brisée, on ne redouble point. Cette grandeur d’âme est très bien comprise. Comparez cet idéal du courage généreux à ce qui arrive dans nos guerres. Si je tire le pistolet à coup sûr, contre un homme sans expérience, je ne suis guère mieux qu’un assassin. Si je pointe mieux et si mes canons tirent plus loin, où est l’esprit chevaleresque ? C’est pourquoi on voudrait dire que toute guerre est contre des barbares qui veulent simplement prendre notre or et nos femmes ; mais ce n’est point vrai. Laissez les choses précieuses sans défense, et à la portée de l’ennemi, il n’y touchera pas. Il se remettra à produire et à échanger, comme il faisait.

Les notions étant malheureusement brouillées, ainsi qu’on peut voir, quel est le rôle de l’homme d’État ? Il est dans ces affaires d’honneur comme le témoin dans les duels de notre temps. Son honneur à lui, impérieusement commandé par sa position abritée, est de se garder des passions du combattant, c’est-à-dire de négocier, en prenant garde que les vils intérêts n’empoisonnent la querelle, et que l’épreuve ne dégénère en un massacre sans gloire. Tel serait aussi le rôle des généraux, si l’on regardait bien. Car ne sont-ils pas aussi des témoins, comme ces maîtres d’armes que les maîtres d’honneur s’adjoignent quelquefois ? Or, si ces différents genres de témoins écoutaient leur propre honneur, on ne les verrait point si ardents à pousser les jeunes ; au contraire, on les verrait appliqués à les calmer, à les retenir ; et devant l’absurdité de nos guerres, devant le massacre assuré des meilleurs par les meilleurs, ils s’emploieraient à arranger l’affaire, et ils se garderaient bien de se piquer eux-mêmes d’honneur ; c’est le moins que puissent faire ceux qui ne risquent pas leur vie au jeu. Il y a heureusement de tels hommes ; mais il y a aussi des caractères hérissés qui croient montrer du courage en leurs discours, qui ne sont pourtant que discours. Or l’honneur ici est inflexible ; c’est devant la pointe de l’épée que le courage se prouve. Éclairons ce coin honteux de l’âme qui se croit guerrière. Dégonflez les matamores ; c’est la paix.

*La Lumière*, 20 février 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXX)

1386

Lucrèce, le poète matérialiste, loue son maître Épicure d'avoir tué l'âme, comme s'il suffisait, pour ne plus craindre la mort, d'être assuré de mourir tout entier. Bien plus, il semble croire, et il dit que celui qui ne craint plus ni la mort, ni les dieux, est délivré aussi des passions méchantes. Dans l'autre parti on dit, au contraire, que la religion sert au moins à nous adoucir et à nous consoler. Le débat est ouvert encore ; on n'a point cessé de lire Lucrèce, ni de réfuter Lucrèce. Je veux considérer seulement les effets. Peut-on dire que la religion rende les hommes méchants ?

Sûrement, elle les rend tristes. L'office des morts ne veut pas être consolateur ; les chants portent l'effroi par la seule résonance. Qu'est-ce alors si l'on croit ce qu'ils annoncent ? Les moines que j'ai vus n'étaient pas gais. Les vrais croyants que j'ai connus vivaient selon la peur. Ceux qui m'ont enseigné la religion m'enseignaient la peur. Ils avaient de terribles histoires, qui m'empêchèrent souvent de dormir vers mes dix ans ; et le prédicateur n'avait pas moins peur que moi. On dira que c'est superstition, non religion. Savoir. Les jansénistes prouvent que le meilleur des hommes a encore des raisons de trembler. **[**Je suppose que ce qui attriste les consciences religieuses, c'est l'incertitude du grand jugement qui viendra comme un voleur, sans ménager les timides, ni les innocents. Dépendre d'une puissance qu'on ne peut absolument comprendre, c'est cela qui assombrit l'homme.**][[1698]](#footnote-1699)** Pour moi je reviens au poète, qui me paraît sonner juste. Je revois avec lui le sacrifice d'Iphigénie, chose horrible et inhumaine. Certes, je l'ai su et je l'ai vu, le temps des sacrifices humains n'est pas si loin de nous. Y a-t-il un lien entre cette peur et cette méchanceté ?

Il se pourrait. Les passions ont cela de remarquable qu'elles se développent sur un fond commun de tristesse, sur une sorte de régime aigre et mécontent, qui n'est pas plus fureur que peur, et qui même n'a pas de nom. Je crois avoir compris que le passage de la peur à la fureur est naturel et commun dans l'homme. Et, en somme, je n'attends ni secours, ni amitié, ni rien de bon, d'une nature qui n'est pas chez elle dans ce monde-ci, qui n'est pas adaptée, et qui saute sur elle-même en ce plein jour comme les enfants dans la nuit. Le dieu ici ne joue guère ; c'est la peur qui mène le jeu ; et la peur, comme on sait, n'a pas besoin d'objet ni de raisons. Quelle pensée y a-t-il dans la peur ? La pensée d'autre chose que ce qu'on voit et que ce qu'on touche ; de quelque chose qui est caché, qui tourne autour de l'arbre, qui est derrière la porte, qui marche derrière nous. La peur qui habite les bois, et qui les fit dire sacrés, c'est toute la peur peut-être. Et, dans le fond, c'est croire que ce monde-ci n'est pas vrai, et qu'il y a quelque chose derrière. Je n'entends pas par là ce qu'on veut quelquefois appeler mystère, et qui n'est point mystère, comme les choses qui sont très loin ou les choses qui sont très petites ; car celui qui prend le monde comme il est ne veut point dire qu'il sait tout ; seulement, des choses éloignées ou petites il pense, comme Arlequin, que c'est partout comme ici. Le mystère, selon la doctrine de la peur, est aussi bien dans une chose familière et connue ; ce n'est pas au télescope ni au microscope qu'on le verra mieux. Je conclus que se sentir mener par d'autres puissances, indicibles, par d'autres causes, indicibles, cela ne peut rendre l'homme doux et facile. À l'homme qui voit noir, tout est noir ; la sérénité lui est importune ; il trouve très naturel que l'on soit malheureux.

Par ces chemins, j'arrive à comprendre assez un paradoxe très choquant. Car nous avons maintenant une religion de grâce, de pardon et de fraternité. Grande annonce de paix. Mais j'interroge maintenant les visages où la guerre est annoncée, on dirait presque désirée à force d'être attendue. J'y trouve, certes, des hommes qui se disent incrédules ; mais surtout j'y vois beaucoup trop de vrais croyants, que la religion n'a point délivrés d'être méchants pour les autres et pour eux-mêmes. Et cela me ramène à comprendre que les hommes sont toujours les mêmes, et que les vrais dieux, si je puis dire, sont toujours les mêmes dieux. Je remonte au sacrifice d'Iphigénie et aux folles idées des vents et des flots que formaient ces hommes cruels. Mal adaptés, dirais-je ; car, dans la pire tempête, si vous nettoyez bien vos lunettes de chair, par lucide expérience, il s'agit de bien ramer et de tendre la voile comme il faut. Et cette autre manière de naviguer, par le sang d'une vierge et fureurs folles du même genre, j'y vois l'effet d'une peur adorée, et l'horrible tremblement du fanatique. À quoi ne peut remédier la lumière du soleil, qui n'y peut rien, mais seulement le lucide regard de la raison éclairant l'expérience. Voilà comment je suivais le poète, essayant, comme il dit, de poser mes pas sur la trace de ses pas.

27 février 1932 (PSR)

*La Lumière*,27 février 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXXI)

1938 *PSR*  LXXVI, « Éloge de Lucrèce »

1387

La politique est physiologique, bien plutôt qu'idéologique. Je voyais hier un paquet d’agents qui attendaient, en battant la semelle, le moment de refouler les étudiants monarchistes et patriotes. Ces agents n'étaient pas contents ; après les coups de canne ils le seront encore moins. Voilà une opinion. Il faudrait payer les futurs notaires, et les futurs avocats, et les futurs médecins, pour qu'ils donnent l'assaut au Sénat tous les jours. La police ne tarderait pas à prendre des opinions très républicaines. Mais qui ne voit, en revanche, le danger des tumultes communistes, socialistes, radicaux, pacifistes ? Par l'effet des coups de poings donnés ou reçus, la police devient alors monarchiste et nationaliste. Là, me disais-je, se trouve le point dangereux. Quand les défenseurs de l'ordre se trouvent alliés aux fanatiques de l'ordre, tout commence à aller mal pour la liberté. Un homme qui saurait agiter au moment convenable ces poings et ces colères, simplement comme on vanne le blé, changerait beaucoup les opinions et toute la haute politique.

Dans toute l'Europe il n'y a que rivalités, querelles, bagarres, mais nez à nez, et de chien à chat. Voilà ce qui change les empires ; et la politique extérieure dépend des querelles intérieures. Je montre le poing à l'ennemi lointain, mais c'est seulement pour irriter mon voisin, mon rival proche, le maître que je crains, l'esclave que je crains. Être patriote, c'est une manière de faire reproche ou injure à l'autre parti. Une assemblée n'est qu'une bagarre où l'on brandit les opinions comme des armes. Une réforme absurde est acclamée par cela surtout qu'elle est huée. Supposez une chambre dispersée, que l'on persuade par Radio et qui vote par Téléphone, tout sera bien plus froid et bien plus raisonnable. Si l'on invente dans la suite quelque manière de disputer ainsi sans se voir, on aura la paix intérieure, et, par suite, la paix extérieure. Platon aurait aimé à dire que si la guerre n'était pas d'abord en chacun d'eux, elle ne serait pas entre eux, individus ou pays. C'est ainsi qu'il est clair que l'armée est un moyen de gouvernement intérieur ; mais on ne le dit point ; et l'on invente l'ennemi afin de garder l'armée. On se porte vers la frontière, mais c’est pour vaincre l'ennemi intérieur. La lutte contre les émigrés fut hautement symbolique. Mais si vous suivez la lutte des partis jusqu'à l'élément, vous trouvez la lutte de voisin à voisin, tel paysan contre tel seigneur, tel ouvrier contre tel surveillant, tel employé contre tel chef. Chien contre chat ; et les opinions suivent, même religieuses ou métaphysiques. Ce qui ne veut point dire qu'un homme ne se fera pas tuer pour une opinion, et contre ses intérêts. Mais ce qui explique ce genre d'obstination c'est encore l'irritation et l'emportement. L'esprit ne se fixe que par la colère. Il ne serait pas difficile d'expliquer toute l'histoire de la Réforme par des intérêts, des colères et des bagarres où les dogmes n'étaient pour rien. Au rebours ce sont les luttes qui font les dogmes ; et l'on arrive aisément à croire n'importe quoi devant un ennemi qui crie le contraire.

Toujours guerre, donc, et toujours maîtres et esclaves, si nous n'arrivons pas à nous défier de notre colère même, qui est notre tyran à tous. Et premièrement il ne faudrait jamais considérer le voisin, mais premièrement garder la paix en soi-même, c'est-à-dire le calme et l'industrieuse ruse. L'opinion silencieuse, le vote silencieux, le rire tranquille, voilà des forces qui n'ont guère encore été essayées que par quelques sages. L'âge n'y fait rien, car on voit des vieillards convulsionnaires. Toute l'affaire est de comprendre un peu comment l'homme est fait et comment les peuples sont faits ; les peuples sont faits d'hommes, et il n'y a pas de mystères dans les grands mouvements des peuples. Nous avons à nous défaire de la mythologie politique, qui personnifie encore les masses. Il faut défaire par la pensée les grandes Idoles, et tout ramener au corps humain et aux passions de l'homme. En quoi faisant on ne changera pas le voisin, mais on se changera beaucoup soi-même, simplement par rire d'un mouvement de frapper qui nous ferait croire à un ennemi. En vain l'on crie. La justice s'établira par la paix en chacun ; elle ne peut être par aucun autre moyen.

*La Lumière*,26 mars 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°4, avril 1932 (XXXII)

1934 POL LIV

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932

1388

L'homme est un vrai diable. Dans le moment où vous croyez le tenir, lui, c'est-à-dire son cher esprit, il est à cent lieues ; ou bien, quand vous croyez qu'il pèse vos raisons, peut-être s'amuse-t-il de la forme de votre nez. J'entends dire quelquefois qu'on peut acheter des suffrages ; c'est un préjugé qui vient d'un temps où il était facile de suivre le bulletin jusqu'à l'urne ; toujours est-il que forcer ou acheter n'est pas persuader. Quand l'homme cède ou obéit, c'est alors souvent qu'il se garde et se retranche. Que sait le ministre de son huissier à chaîne ? Le serviteur le plus fidèle se réserve d'épier, de juger, de mépriser ; il est espion au moins pour son propre plaisir. Ainsi l'ambitieux se sent trahi de tous les côtés, s'il n'est pas tout à fait sot. Et pourquoi serait-il sot ? Je ne crois pas aux sots. Un homme qui dit une ânerie est bien loin derrière, et peut-être caché volontairement derrière. Le moindre paysan dans une discussion serrée où son argent est en péril, fait d'abord paraître de niais discours à l'abri desquels il réfléchit ; souvent, quand vous croyez que tout est prouvé et gagné, vous découvrez que la discussion véritable n'a seulement pas commencé. L'homme fuit ; on ne gouverne que l'ombre.

Il n'y a que le tyran qui s'en plaigne, et pourtant il n'a pas le droit de s'en plaindre, lui qui passe si promptement de persuader à forcer, lui qui joue le jeu de se faire craindre, et qui voudrait se faire aimer. Le tyran c'est chacun de nous, autant qu'il perd patience, et disons respect, devant la partie libre de l'autre, qui lui est cachée et dérobée. C'est l'amoureux qui invoque une promesse ; or certes une promesse est belle et sacrée ; mais qui exige au nom de la promesse, il annule la promesse ; dès que vous forcez, si peu que ce soit, vous n'avez plus que le corps inerte, vous n'avez plus que l'enveloppe, et c'est tout ce que vous méritez. L'ingratitude vient d'un peu de précipitation à tirer sur la reconnaissance comme sur une corde. Il s'agit alors de savoir si la corde est solide et si vous tirez fort ; l'ingrat suit ; il n'y a rien de plus simple que de céder à la force, et chacun l'a appris ; mais la partie libre a aussitôt repris tous ses droits, pendant qu'on traîne son enveloppe. Ainsi le tyran perd toujours. On sait comment Napoléon fut trahi ; non pas une fois, mais toujours. La célèbre conspiration de Mallet faillit réussir ; tous les fidèles en un moment se tournèrent vers l'autre pouvoir. Napoléon ne pouvait s'en plaindre, lui qui savait si bien forcer. Sa manière de persuader était prompte et admirable ; il faisait les demandes et les réponses ; aussi les hommes lui furent profondément cachés. J'aperçois ici un autre cas, et remarquable, c'est la fidélité du soldat ;c'est que le soldat porte un fusil chargé, et c'est qu'il est à ce point de désespoir et de courage où nul ne peut le forcer. Les gardes ont le tyran à leur merci ; d'où un esclavage volontaire qui est le principe de tous les autres. La raison de la fidélité des troupes est dans leur irrésistible puissance. Leur chef familier est au milieu d'elles, le flanc nu. Elles ne frappent jamais cet homme évidemment désarmé. Elles ne savent donc où frapper, dans cet état d'impatience et de colère, si naturel ; et c'est l'ennemi qui paye.

Descartes s'enfuyait loin, je veux dire qu'en lui-même il se renfonçait, remettant tout en question, même ses plus chères pensées, même son précieux savoir, même le dieu qu'il priait, même le dieu qu'il craignait ; surtout celui-là ; car de celui, quel qu'il soit, que je crains, je ne puis rien croire. Un homme méprise sa peur, même s'il y cède. Un homme méprise tout ce à quoi il cède ; non pas seulement Descartes, mais tout homme. Descartes, ce soldat par choix, a seulement osé dire la chose tout crûment, au grand effroi des théologiens, mais avec l'approbation des théologiens. Je crois que le principal du drame humain tient dans cette rencontre ; car chacun estime plus haut que tout la moindre liberté, même dressée contre lui. **[**C'est le sort de celui qui respecte de ne respecter que le libre, et ainsi d'abdiquer tout pouvoir. L'ambitieux ne voudrait point d'un respect forcé ; ce qu'il veut, c'est l'approbation d'un homme libre. De même c'est **][[1699]](#footnote-1700)** le sort d'un homme riche de n'accorder valeur qu'à ce qu'il ne peut pas acheter. **[**Ces nuances ont sans doute éclairé Descartes quand il reconnaissait dans la liberté la partie de l'homme qui ressemble à Dieu**][[1700]](#footnote-1701)**. D'où il résulte que l'inimitié déclarée recouvre souvent une amitié cachée. Ainsi la plus profonde malice sera sauvée, si Dieu est libre. Et si Dieu n'est pas libre, il n'y a pas de Dieu. Tels sont les jeux profondément cachés de la théologie intime, qui n'est après tout que la rumination de l'indomptable esprit. **[**Rumination mal connue et qui a toujours pour objet, la liberté considérée comme attribut de Dieu. Cette intime réflexion est un genre de prière, assez familier, faite à la liberté au nom de la liberté**][[1701]](#footnote-1702)**. Ce paradoxe est dans tous les sages et dans tous les saints, de ne rien respecter, et très exactement par respect du respect.

1er mai 1932 (PSR)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXIII)

1938 *PSR* LXXVII, « L’esprit libre »

1389

Lénine et Trotsky, en leur beau temps, et dans le tumulte des assemblées, faisaient sortir environ un décret à l'heure, et rédigé par l'un sur un carré de papier qu'il faisait passer à l'autre. Trotsky écrit : « Nous nous inspirâmes, en toutes ces décisions, de la dialectique matérialiste, et nous nous en trouvâmes bien ». Voilà un de ces beaux éclaircissements qui redoublent l'obscurité ; beaux, car c'est quelque chose de se savoir aveugle ; c'est quelque chose de tâtonner dans les choses politiques, où presque tous courent intrépidement d'erreur en erreur. Je me permets de tâtonner à ma manière ; il s'agit de ne pas manquer une idée neuve.

On peut appeler dialectique idéaliste le raisonnement qui nous porte de l'idée à la chose. J'ai lu qu'Edison, encore jeune, inventa une machine à voter à l'usage des assemblées politiques, et découvrit que ces assemblées n'en voulaient point ; d'où il tira cette règle de n'inventer que des machines demandées, c'est-à-dire qui répondissent à un besoin évident. Et il me semble que le phonographe, par exemple, fut inventé contre la règle. Qui diable se souciait, il y a cent ans, d'enregistrer des sons ? Au contraire on s'est toujours soucié d'envoyer rapidement d'un point à l'autre les nouvelles ; et le télégraphe électrique remplaça le télégraphe optique, aussi ancien que les hommes. D'après cette remarque, on pourrait distinguer deux genres d'inventions, l'un qui répond à un besoin existant, et qui, tout compte fait, épargne notre peine, l'autre qui, au contraire, crée un besoin, et par suite accroît nos travaux. Voler par-dessus les mers n'était pas un besoin ; c'était plutôt un rêve ; ce fut ensuite une idée, et la machine réalisa l'idée. La vie des hommes pouvait être tranquille, raisonnable, juste, et ornée, sans cette machine ; mais, maintenant qu'elle est inventée, on ne peut s'en passer ; la guerre le montre ; la concurrence des transports le montre. Besoin nouveau, travail nouveau, dépense autrefois inconnue, et qui pourrait très bien nous ruiner. Toutefois on peut bien dire que l'art du guetteur conduisait à vouloir élever un homme au moyen d'un cerf-volant ; il y a seulement disproportion entre le besoin réel et la puissance qui s'est développée à l'occasion du besoin. On dira là-dessus que toute puissance est belle, et que le jeu répond à un besoin illimité. Toujours est-il que le travail utile passe avant le jeu. Disons en bref qu'il y a un ordre des travaux et des jeux, que la nature nous rappelle sévèrement, lorsque nous l'oublions. Il faut d'abord manger, dormir, balayer l'ordure.

Ce qui est à remarquer dans nos civilisations, ce qui exerce la verve de Gandhi comme celle de Duhamel, c'est moins l'enrichissement monstrueux de quelques-uns que l'invention continuelle et intempérante d'une quantité de jeux forcés, qui correspondent à une masse de travaux forcés. J'aime le disque, qui met à ma disposition l'orchestre et le soliste ; mais il faudrait penser aux journées de travail qui sont ici dépensées. Toujours est-il que le problème premier, manger, dormir, balayer l'ordure, n'est pas résolu pour tous, alors qu'il est clair qu'il pourrait l'être, si les dépenses de travail suivaient l'ordre des besoins. Il y a donc un certain refus de civilisation, très raisonnable, et fondé sur la condition humaine telle qu'elle est et telle qu'elle sera toujours, c'est-à-dire soumise à d'humbles travaux, et très urgents. Ce refus s'exprime dans les célèbres pamphlets de Jean-Jacques, qui ont retenti sur toute la terre. Et ce n'est pas fini.

Me voilà, pensez-vous, bien loin de Lénine et de Trotsky. Savoir. Il y a un socialisme idéaliste qui occupe l'esprit, et qui se propose d'ouvrir à tous cette vie de société brillante et artificielle couronnée de cinéma, d'aviation et d'années-lumière ; entreprise absurde si, comme je le crois, ces jeux compliqués multiplient les travaux et aggravent la somme de misère. Et, par opposition, on peut nommer socialisme matérialiste un esprit de résistance à ces choses et de retour à l'ordre naturel, lequel esprit, s'il triomphait, ferait tomber promptement tous les abus du capitalisme, et peut-être le capitalisme lui-même, l'inégalité entre les hommes provenant surtout des besoins imaginaires qu'on arrive à leur donner, comme Jean-Jacques a voulu le montrer. Et cet esprit de résistance, qui va si naturellement au plus pressé, est celui de tout homme d'action dans les crises. En ce sens le fascisme ressemble à l'esprit révolutionnaire ; tout homme de guerre est prolétarien, et certainement Napoléon l'était. Mais en cela le fascisme et l'impérialisme vont contre leur fin, qui est de soumettre le travail à la loi du jeu, au lieu que l'esprit révolutionnaire, quand il se simplifie et se dénude par l'action, entrevoit par cela même l'ordre nouveau, et bien plus distinctement qu'il ne l'avait pu faire par la seule réflexion. Il se peut bien d'ailleurs que cet esprit réaliste soit plutôt de Trotsky que de Lénine, ce qui expliquerait les suites.

20 mai 1932 (ECO)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXIV)

1934 ECO LXV

1390

Sur les raisons d'être vertueux, les hommes disputent ; mais sur la vertu elle-même, non. Je me représente un congrès des mangeurs de pain sec, au temps de Théodose ou en n'importe quel temps. Je vois arriver l'Épicurien, le Stoïcien et le Chrétien, chacun avec son petit pain et sa cruche d'eau, chacun avec son manteau de berger et son bâton. Ce banquet des trois sages est beau à voir, et donne une forte idée de la raison, tant qu'ils mangent et boivent en silence. Mais dès qu'ils essaient de s'entendre, tout est perdu. « Les nations, dit le Chrétien, étaient aveugles et folles jusqu'au jour où le fils de Dieu s'est fait homme pour nous enseigner le mépris des richesses ; et voilà pourquoi je trouve bon ce pain sec, et bonne cette eau claire. – Mais point du tout, dit le Stoïcien, Diogène disait déjà que c'est la peine qui est bonne, et savait bien briser son écuelle après qu'il avait vu un enfant boire dans le creux de sa main. L'homme libre est celui qui a le moins de besoins ; l'homme libre est l'égal de Jupiter ; voilà pourquoi je vis de pain et d'eau. – Il n'y a point de dieux, dit l'Épicurien, ni aucun genre d'âme immortelle. Tout se fait par la pluie, les courants et les tourbillons d'atomes ; ils se heurtent, se frottent et s'accrochent, et voilà une mer, une terre, un arbre, un homme ; et tout périt, tout s'en va, tout est promis à la mort éternelle. Les hommes sont fous parce qu'ils prennent sérieusement cette vie de moucherons dansants qui est leur vie ; mais moi qui sais, je m'occupe à fuir les troubles de la pensée et les plaisirs mêlés de douleurs ; c'est pourquoi, à l'imitation du grand Épicure, qui est mon dieu, je fais mes festins de ce pain et de cette eau. »

Le banquet fut assourdissant. Il faut croire que les pensées n'enivrent pas moins que le vin. Jamais Chrétiens, Stoïciens, Épicuriens, ne se lassèrent d'écrire des pamphlets à double pointe, où les deux sectes ennemies étaient convaincues d'ignorance, de mensonge, de crédulité et d'orgueil fou. Personne n'eut l'idée de considérer le petit pain et l'eau claire comme la plus éclatante des preuves. Sur l'expérience humaine, sur le sage, et sur le repas du sage, il n'y eut jamais aucun doute. Et jamais le solitaire n'alla consulter un roi afin d'apprendre de lui le secret du bonheur ; mais au contraire tous les rois du monde voulurent consulter le sage, et quelques-uns finirent volontairement par le pain sec et l'eau. Le monastère et le chapelet sont universels comme l'arc et le moulin à vent. Il est admirable à quel point les religions et les prières sont indépendantes de l'idée que l'on se fait de Dieu.

Le parfait sceptique apporte aussi son petit pain et sa cruche d'eau. C'est des fakirs de l'Inde que Pyrrhon, officier d'ordonnance à l'état-major d'Alexandre, apprit qu'il ne faut attacher à nulle chose une importance particulière. Car ce rêve du monde est un rêve de malade, qui s'agite à désirer ; il n'est que de se tenir immobile et indifférent pour que le grand sommeil de la mort nous prenne tout vivant ; et c'est là le mieux, puisque c'est le vrai. Car il y a un vrai du sceptique, qui est que rien n'est vrai ; et il s'y tient dogmatiquement. Il n'y a donc qu'une porte ; et qui pense, il y passera. Tous ces buveurs d'eau sont contemplateurs ; de ce grand monde et de ce petit homme[[1702]](#footnote-1703), ils ont formé l'idée de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ne sont pas[[1703]](#footnote-1704). Et, comme nous ne pensons point sans postulats ou idées auxiliaires, les uns ont posé l'atome, et les autres l'âme, et d'autres seulement l'apparence pure, à partir de quoi ils se sont souciés de rester fidèles à eux-mêmes. D'où ils devaient craindre par-dessus tout les causes qui évidemment nous font déraisonner, comme l'ivresse du vin et les folles passions. On a appelé sages ou saints, et modèles en tous les temps, ceux qui se sont dépouillés de tout ce qui n'était point leur propre pensée. Mais il se peut bien, d'après cette opinion universelle, qu'il y ait dans tout homme une partie de monastère, et comme un solitaire qui méprise beaucoup plus de choses qu'on ne croit. Napoléon lui-même a pu dire, ayant tout perdu : « Vous voyez un homme qui ne regrette rien ». Et peut-être aucun homme ne peut-il s'élever à la puissance que par ce secret jugement, qu'il ne la regrettera pas s'il la perd. Telle est la mesure universelle ; telle est la nudité redoutable. En toute puissance vous trouverez cette réserve, un petit pain et une cruche d'eau dans quelque coin.

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXV)

1935 SE XX « Le pain sec »

1391

Un des effets de la culture est le respect du commun langage. Les savants parlent jargon et parviennent à une clarté sans reproche, par watt, ampère, entropie et le reste. Ce qui est remarquable c'est que l'écrivain ne recherche jamais la clarté par ces moyens-là ; il ne met pas, en avant de ses essais et de ses poèmes, un lexique de termes inventés ou définis. Il ne dit jamais, et ne pense jamais, que la langue des bonnes femmes est un mauvais instrument, et une sorte de lyre mal accordée. Au contraire sur cette lyre accrochée à l'arbre, et aussi naturelle que l'arbre, il frappe, écoute, et s'instruit. Telle est la position du poète, de l'orateur, de l'écrivain. Mais comment comprendre que la langue de tout le monde soit le meilleur instrument pour penser ?

Il est maintenant familier à beaucoup qu'un organisme vivant a pu se former, à travers les générations, par l'élimination des êtres les moins adaptés ; et cela explique assez bien cette harmonie tant admirée entre l'animal et le milieu. Par une élaboration du même genre, nous voyons que la coque du bateau et la voile, comme le moulin, la faulx et la serpette, comme la pelle du terrassier, le violon et d'autres objets si convenables à l'homme et à la chose, ont pris la forme, la dimension, la courbure, sans aucun inventeur et sans aucun calcul, seulement par l'élimination des mauvais modèles. Qui se soucie de copier un médiocre bateau, ou un méchant violon ? La langue est une formation du même genre, un outil aussi, où nous devons supposer que tout répond à quelque besoin. D'après cette supposition, on devrait se fier au langage, et ne jamais reconnaître d'autres idées que celles qui chantent dans le langage, à peu près comme le musicien ne recherche pas d'autres intervalles que ceux qui chantent dans le violon. Cette méthode est celle de l'artiste ; elle fait scandale pour l'intelligence abstraite, laquelle cherche toujours, au contraire, à inventer un langage d'après les idées. L'algèbre est le triomphe de ce style étrange ; et la punition de l'algèbre à la rigueur, ce serait de ne plus rien dire, par souci de ne dire que ce qu'elle dit ; ou bien, par une application à se faire comprendre tout à fait, de ne plus se comprendre elle-même.

Je parie pour la langue commune. Je parie que tout mot d'usage correspond à une idée, et que toute liaison d'usage correspond à une attache vraie entre une idée et une autre. C'est pourquoi un arrangement des mots d'après leur naturel voisinage est toujours un tableau d'idées. Que chacun, en toute question, essaie d'abord de se donner un vocabulaire bien ordonné ; il y trouvera au moins le commencement de sa recherche, et bien plus solide qu'il n'aurait cru. Les mots respect, estime, admiration, vénération, forment une sorte de famille ; et toutefois il n'est pas sûr que je les aie rangés ici comme il faut. Le mot adoration y veut être joint. À quelle place ? Je la trouverai d'après les affinités, et les affinités se reconnaissent d'après les manières de dire, et selon qu'elles sonnent bien ou mal. De même on ne dit pas indifféremment mémoire ou souvenir ; des mémoires ne sont pas la même chose que des souvenirs. Suivez le commun langage, et vous trouverez une précieuse idée. J'en ai fait cent fois l'expérience. Développer cette idée, ce serait écrire sur toutes choses, et bien écrire. Je dis seulement en abrégé que la pensée est donnée dans la langue, comme un fruit de l'expérience humaine, et qu'il n'est point vraisemblable qu'il subsiste plus de graves erreurs dans la structure d'une langue naturelle, que dans la forme d'un bateau de Groix, ou dans celle d'un poisson. Je veux citer une fois de plus l'exemple du mot cœur, souvent commenté par Comte. Cœur signifie courage ; cœur signifie amour ; cœur signifie muscle creux. Si vous ne le prenez pas dans ces trois sens à la fois, vous écrivez mal ; et vous manquez en même temps l'occasion de décrire l'amour comme il est, et la part du sang, et la part du vouloir. Enfin pour avoir voulu résister à la langue, vous manquez la notion. Proudhon disait d'instinct : si vous écrivez mal, c'est le signe que vous pensez mal.

« 2 avril 1932 » (PAE)

*La Lumière*,2 avril 1932 (PAE)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXVI)

1939 PAE LXXXIX « Le commun langage »

1392

Castor parlait sur les machines. Un homme raisonnable qui se ruine voudrait bien savoir comment cela se fait. Je lui dis : « Castor, vous battez les buissons, et il ne s'envole aucune idée qui soit digne de vous. J'ai grande envie de vous redescendre au niveau d'ignorance où je me trouve. Car souvent les connaissances empêchent le bon sens. Voulez-vous suivre mon pas d'enfant en bas âge ? »

« Certes, dit-il, je le veux. Interrogez, et je répondrai par oui ou non, comme autrefois le disciple ».

« Pensez-vous, lui demandai-je, qu'il y ait au monde d'autre salaire que le résultat du travail ? »

« Assurément, dit-il, je ne le pense point ».

« Bon, poursuivis-je. Et pensez-vous qu'une richesse quelconque soit autre chose qu'un prélèvement sur le salaire ? »

« Comment, répondit-il, en serait-il autrement ? »

« Bon, fis-je. Castor, ces champs ont besoin d'eau ».

« Ils en ont besoin », dit Castor.

Je pris alors mon élan : « Cette rivière coule inutilement vers la mer. J'y mets un barrage et des turbines. J'envoie l'eau, par de grandes pompes, le long d'immenses tuyaux, terminés ici et là par un arrosoir tournant sur un pylône, comme on en voit chez les maraîchers, mais vingt fois plus puissant. Je fais la pluie, et certainement j'augmente les récoltes, c'est-à-dire le résultat ».

« Je vous suis », dit Castor.

« Ce résultat[[1704]](#footnote-1705), dis-je, est le salaire non plus seulement des journées agricoles employées à labourer et à moissonner, mais d'une quantité immense de journées d'ingénieur, de maçon, de mineur, de forgeron, d'ajusteur, de plombier et autres ouvriers de ce genre-là ».

« Comment le nier ? » répondit-il.

« En sorte que, poursuivis-je, et quoique le résultat soit meilleur par mon arrosage, il se pourrait bien que le salaire des coopérants fût pourtant diminué ».

« Il se pourrait », dit mon laconique ami.

« Ainsi, lui dis-je, notre entreprise travaillerait à perte, sous les regards émerveillés ? »

Il m'interrompit : « Je vous vois venir. Avions, Tehessef, Télévision, et le reste. Mais à qui ferez-vous croire que les hommes, directeurs et ouvriers, travailleront plus pour gagner moins ? »

« Vous voilà, lui dis-je, professeur à votre tour. Auriez-vous peur de l'idée qui se montre ? Et avez-vous juré de ne point réfléchir sur cette Compagnie Transatlantique qui travaille à perte depuis des années, et sur nos chemins de fer qui perdent huit millions par jour à vous changer de place ? Accordez-moi seulement que la répartition des salaires, qui se fait par crédits et reports d'une entreprise à l'autre, est assez lente, et à peu près indéchiffrable ».

« Je l'accorde », répondit-il.

« Et convenez, ajoutai-je, que les actionnaires à qui on paie leurs dividendes par de nouveaux emprunts, que les ingénieurs, à qui on assure cent mille francs et plus, sans compter les commissions, et que les ouvriers, payés eux aussi en brillantes apparences, s'accordent pour dire que tout est bien, pendant que les règlements vont leur petit train ».

« J'en conviens », dit Castor.

« Jusqu'au jour, dis-je, où un certain frottement dans ces grands comptes, un malaise, une défiance, une charge croissante des impôts, une difficulté à vivre enfin, font sentir à tous que l'arrosage n'est pas payé par la récolte, autrement dit que le salaire réel d'une journée se trouve diminué pour tous, quoique le rendement à l'hectare soit augmenté, je veux dire quoique nos paquebots, et nos wagons, et nos locomotives, et nos avions, et nos radiations, soient de plus en plus admirables. Toutefois[[1705]](#footnote-1706), dans ce qui est brouillard pour moi, vous devriez voir clair, vous, Castor, par cette sagesse qui vous a jusqu'ici gardé de ruine ».

Il rêva un moment et se dit comme à lui-même : « J'y laisse bien quelques plumes. Pour[[1706]](#footnote-1707) votre idée, je crois que j'y touche. J'y touche, c'est-à-dire que je vois les effets. Mais la raison des effets ? »

« La raison, répondis-je, c'est qu'il n'est pas évident qu'une machine merveilleuse paie en résultats les journées de travail qu'elle coûte. Un avion fera bientôt le tour de la terre en un jour, en suivant le soleil ; et nous verrons sur l'écran, dans le moment même, les événements de la planète ; seulement[[1707]](#footnote-1708) ces miracles ne nourrissent point ».

Il leva les bras, s'écriant : « Mais on vous dit que le blé ne manque pas ! »

« Sans doute, lui dis-je ; cependant[[1708]](#footnote-1709) les ouvriers qui font vos merveilleuses machines n'ont pas d'argent pour acheter le blé. Ici est le frottement et même le grincement dans les comptes, grincement qui avertit, mais sans instruire ». Il me quitta en hochant la tête. Les illusions de vieillesse, ou disons d'avarice, sont sans doute les plus aimées.

« 9 avril 1932 » (ECO)

*La Lumière*,9 avril 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXVII)

1934 ECO LXII

1393

Les électeurs enverront à la Chambre une belle masse de députés radicaux. Mais beaucoup de ces députés trahiront ; ainsi les pouvoirs réels, militaires, financiers, cléricaux, policiers pourront encore jouer leur jeu. Maintenant, pourquoi les députés trahiront-ils ? C'est qu'envoyés pour contrôler, ils partiront pour gouverner. La seule idée d'être ministre les change déjà ; le métier de ministre les corrompt tout à fait. À ce moment heureux de l'ambition, ils passent de l'autre côté de la barricade ; ils sont désormais contre le peuple et pour les bureaux.

Les bureaux militaires auraient bientôt mobilisé toute la nation, si on les laissait faire. Et cela se comprend ; ils n'ont jamais assez d'effectifs, assez de pouvoir, assez de bonnes places ; et en cela ils sont plus sincères qu'on ne croit ; car, ne pensant qu'à une seule chose, ils essaient de la porter à la perfection. Un ministre de la chose militaire devient aussitôt plus militaire que les militaires ; il ne pense plus qu'inspection, fortification, manœuvres, armement. S'il ne sait pas le métier, il trouve des subalternes qui le lui apprennent. On lui répète qu'il est responsable de la défense ; il s'y donne tout. Dans le fait, c'est l'homme de métier qui gouverne ; et le ministre est en quelque sorte l'avocat de ses bureaux ; il plaide pour eux. Or, selon le bon sens, le rôle du représentant du peuple est, au contraire, de plaider pour le peuple contre les bureaux. Car il n'est pas raisonnable de laisser les spécialistes organiser une défense à tout ruiner et à tout casser. Cette folie est celle de tous les Hauts Salariés, quelle que soit leur fonction ; ils consomment des journées de travail sans les compter ; ils ne s'occupent pas de savoir si nous sommes assez riches pour nous payer la plus belle armée, le plus beau paquebot, le plus beau réseau de chemins de fer. Ils dépensent tranquillement, nous font voir le brillant résultat, et nous présentent la note à payer. Notre affaire à nous, citoyens, est de résister, par délégués élus pour cela. Mais où est le meilleur de nos délégués ? Il est devenu ministre ; c'est-à-dire qu'il est le suprême ingénieur ou le suprême militaire. Et, par cet ingénieux système, il est clair que nous serons ruinés, comme on voit et comme on verra.

Il ne s'agit pas ici de règlements ; il s'agit de mœurs politiques, que les uns acceptent et acclament, que les autres refusent. Selon les uns, il faut faire de grandes choses et ne pas regarder au prix ; selon les autres, il faut considérer ce qu'on peut y mettre, afin que la plus belle organisation du monde ne nous laisse pas finalement mutilés et misérables. Le premier système a le suffrage des bureaux et des fournisseurs, ce qui, par ramifications, va déjà assez loin. Le second système a pour lui la masse de ceux qui paient. Ainsi les élections sont et seront toujours favorables au contrôle, à l'économie, à la paix. Mais faites voter, sur les mêmes questions, la Chambre ainsi élue ; le résultat sera tout autre. Observez le député, voyez chez qui il dîne, ceux à qui il veut plaire ; vous trouverez que la société des bureaucrates et des fournisseurs le tient serré, par les parentés, par les amitiés, par les intérêts. Et n'oubliez pas non plus que le ministre en espoir se met aisément à la place du réel ministre, et le comprend à demi-mot.

Que faudrait-il ? Une certaine sauvagerie ; une école de la pauvreté et du mépris ; une simplicité plébéienne. Ces choses seraient bientôt objets d'ambition, si le peuple y poussait. Alors le député, même ministre, exercerait continuellement son pouvoir de refus au nom du peuple. Les injures et les calomnies que vous prévoyez, et dont vous devinez les causes, au lieu de l'effrayer, le confirmeraient ; car on rirait des affiches que les ennemis du peuple colleraient sur les murs. L'amitié populaire se mesurerait exactement aux insultes reçues par l'incorruptible tribun. Nous avons vu ces choses au temps de Waldeck, de Combes, de Pelletan ; nous les reverrons. Il n'est que de choisir des députés qui sachent rester peuple. Cela ne signifiera pas victoire, mais compromis entre les éternels pouvoirs et le peuple des résistants.

*La Lumière*,23 avril 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXVII)

1934 POL LVI

1394

Mon discours sur les élections ? Il se compose de deux ou trois vérités désagréables, mais toniques. Il est clair que nous commençons les années maigres. Il faudra sacrifier quelque chose de cette vie sur caoutchouc. Adieu aux belles rentes, aux beaux traitements, aux beaux salaires. Mais, quand on en viendrait aux soupes communistes, sachez bien que ce serait douceur à côté de la guerre. Et quant à ces gaillards pleins de résolution qui se disent prêts à courir les chances de la guerre, je les connais ; on les connaît. On a parlé beaucoup d'une révision des valeurs, mais on ne l'a point faite. Pour ce qui est de l'économique, la révision des valeurs, hommes et papier, se fait toute seule. Mais la valeur du courage, qui donc la pèse ? On crie contre l'un ou contre l'autre, mais nul ne se défie assez de son propre cœur. Le cœur dépasse toujours l'attente. Vienne le danger, vienne le défi, vienne le grand mouvement d'amitié généreuse, et tout marche ; avec des avions, avec des canons, avec des bâtons, cela n'importe pas autant qu'on croit. De ses mains seulement, l'homme peut déchirer l'homme. Et j'ai assez remarqué que les raisons ne comptent pas beaucoup quand la colère monte. Seulement, un commandant par régiment, un qui sache à quoi l'honneur l'oblige, et qui sorte le premier avec sa canne et sa pipe, tous le suivront. Toute l'affaire est de reculer, et encore, et encore, ce terrible moment. Et c'est là-dessus que j'ai quelque chose à dire aux politiques.

Il y a un honneur honteux, c'est celui que l'on se donne aux dépens d'autrui. J'en ai assez du héros qui ne se bat pas. Les métaphores ont bien trop de crédit. Pousser un groupe d'armées, est-ce se battre ? Quelque énergie que l'on montre à ce poste d'arrière, je ne suis pas dupe de l'homme impitoyable qui sait vouloir. L'orgueil d'un grand pouvoir donne aisément ces vertus-là. Laissons ce subalterne qui, après tout, n'est pas cause de la guerre et fait son métier. Mais que penser du négociateur qui se croit brave parce que, devant l'ombre de la menace, il se redresse, frappe sur sa poitrine comme sur un tambour et fait un bruit effrayant, comme on a dit, avec l’épée du camarade ? Ce prétendu courage est parfaitement laid.

C'est là qu'il faut regarder. C'est là qu'est tout le danger. Le courage imaginaire a évidemment des charmes pour un pur littérateur, et ce genre de déclamation a toujours plus de succès qu'on ne croirait. Les réels combattants sont bien guéris de cette naïveté-là ; à eux d'en guérir les jeunes. Et quant au choix des négociateurs, de qui dépendra la paix et la guerre pendant ces quatre ans, écoutez le ton, devinez le matamore, faites même la part de la sincérité dans ce qu’on nomme si bien le couplet de bravoure, et écartez sans pitié l'homme qui n'a pas peur de faire tuer les autres.

Qu'est-ce que je veux donc ? Quel est mon homme ? Mon homme c'est celui qui a compris tout seul ce que je dis maintenant. C'est l'homme, d'ailleurs souvent fort brave pour son compte, mais qui a juré d'être prudent et sans honneur dès qu'il s'agit de la vie d'un autre. Sans honneur ? Mais oui. J'entends que, recevant un défi, il saura faire le sourd, et s'en tenir alors plus que jamais aux formes de la conciliation, pensant toujours à cette fleur et à ce trésor de jeunesse qui sont en ses mains, qu'il peut broyer par indulgence à soi, par humeur, par silence, par absence. Avocat de son pays, oui ; mais pour le sauver, non pour le massacrer. Et comme l'avocat se garde des passions du plaideur, et au contraire transige, et trouve par métier les paroles convenables, c'est ainsi que je conçois le vrai père du peuple, qui sait ajourner, différer, concéder, ramener l'énergumène au calme de l'arbitre, et enfin qui s'est juré d'éviter le sang, le sang des jeunes, le sang des meilleurs. Or c'est là une vertu d'intelligence, sans emportement, sans vanité, non point sans amour. Un homme, et non point un de ces vieux coqs de combat, qui ne savent que chanter au poulailler. Un homme. Et ce n'est pas une chimère, puisqu'un tel homme, non étranger à la condition humaine, a vécu parmi nous. Pensons à Briand et aux ennemis de Briand ; alors nous voterons bien.

*La Lumière*,30 avril 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XXXIX)

1939 SM2 LXIV « Le vrai père du peuple »

1395

Il faut bien plus que des intérêts, il faut des passions réelles pour faire des guerres ; et je ne vois de passions réelles, en n’importe quel pays, qu'entre gouvernants et résistants. Je comprends gouvernants à l'ancienne mode, étant bien entendu que cette mode pourrait bien durer encore longtemps. Le gouvernant, c'est celui qui se croit né pour exercer sur les autres un pouvoir de majesté. Tous les chefs militaires sont des gouvernants, et même des modèles de gouvernants ; la plupart des riches sont de même, non pas tous ; une bonne partie des prêtres aussi ; car, quoiqu'ils suivent des principes d'égalité, ils ne comprennent pas aisément que l'on résiste à leurs conseils, et à cette lumière supérieure qu'ils croient connaître. Ajoutez encore toute la haute administration et une bonne partie des subalternes, lesquels se consolent d'obéir en tyrannisant. Au reste, il y a un genre de gouvernement familial qui est en harmonie naturelle avec tout gouvernement de majesté. Est majesté ce qui ne souffre pas d'être contredit. Mettez donc ensemble tout l'orgueil, toute l'infatuation, à quoi j’ajoute la bonne intention, car tous ces gens à poigne sont persuadés que tout ira mal dès qu'on cessera de les croire, et qu'au contraire tout sera gloire et profit si l'on s'aligne à leur commandement. Nos apprentis fascistes sont ainsi bâtis et ressemblent tout à fait à leurs chefs. Et je suis sûr que la troupe bruyante des Hitlériens est composée de même. Tous, ici comme là-bas, ont le même genre de philosophie, de politique, et d'économique ; tous pensent, et disent, et même crient qu’il n'y a de salut pour aucun peuple hors d'un gouvernement fort. Tous ont juré de museler les Chambres, et même s'il se peut de les renvoyer. Tous espèrent quelque dictature, et chacun d'eux se voit dictateur à sa place, petite ou grande. Cette race est remuante et violente. À tout problème, que ce soit grève, colonisation, tarifs, crédits, ou dettes, elle voit des solutions de force. Elle prépare tous les genres de guerre et finit par les faire avec ivresse, quand ce serait à ses risques ; car l'emportement est la loi de ces natures impatientes et irritées. Un grand roi sait merveilleusement conduire cette troupe redoutable, par un art de confier à chacun la petite ou grande royauté qui lui convient. Tel est et tel sera toujours, en tout pays, le parti de la guerre.

Le parti de la paix n'est pas, à ce que je vois, plus peureux que l'autre ; et même, dans le fait, comme il ne s'est pas réservé quelque commandement, c'est lui qui fait le plus dur de la guerre ; c'est lui qui tient bon dans le froid et la boue. Voilà des raisons assez sérieuses d'aimer la paix ; toutefois, ce ne sont pas les principales. L'homme, heureusement assez commun, qui n'aime pas exercer la tyrannie, et qui n'aime pas non plus la subir, commence à apercevoir que la guerre ou seulement la menace de guerre, supprime la liberté et l’égalité, qui font ensemble la justice. Il voudrait crier cela à ses frères, par-dessus les frontières ; peut-être commence-t-il à se faire entendre par toute la terre, et à recevoir de toutes parts l'écho de ses propres pensées. Telles sont les négociations réelles ; car, d'un côté, les tyrans en tous pays s'entendent très bien sur une manière de discourir, de disputer, de menacer et de traiter ; et jusqu'à ce point que les marchands d'armes, qui vendent au plus offrant, ne les scandalisent pas trop. Et, pourvu que les peuples soient tenus en aveugle obéissance, ils vous feront aussi bien une longue paix, mais selon la loi de guerre. Et ce que je vois de mieux en ce temps, c'est que les résistants, d'un pays à l'autre, commencent à se comprendre assez, et savent même peut-être que le refus de croire, s'il est assez fort en chaque pays, assurera une paix réelle selon la loi de la paix. Et, bref, la justice sera entre les peuples autant qu'elle sera en chacun des peuples par une résistance sans faiblesse. Tout à fait de la même manière qu'un homme ne peut être juste et pacifique à l'égard de son voisin qu'autant qu'il a paix et justice en lui-même.

*La Lumière*,7 mai 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°5, mai 1932 (XL)

1939 SM2 LXV « Guerre et tyrannie »

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932

1396

L'ombre de Platon m'a parlé comme dans un songe : « Je t'ai assez dit que le monde de Dieu était juste et sans faute, par une infaillible manière de punir, qui n'est que l'accomplissement de nos volontés. Si ton poing frappe sur le marbre, le marbre frappe sur ton poing selon la même violence. Communément les ricochets du monde se font attendre, ou frappent de côté ; nos volontés aussi sont sinueuses ; l'ordinaire est qu'on les ignore dans le voisin, et qu'en soi-même on les oublie ; c'est ce qui fait que l'histoire humaine n'est pas facile à lire, et que presque tous les hommes accusent le destin. C'est pourquoi j'aime à dire que la même âme toujours recommence, et frappe encore le marbre de son poing nu. Comment ne pas rire quand le discoureur, au milieu même d'une province reconquise et toute chaude encore des batailles, crie au monde : « Nous l'avons reprise par la force, et nul jamais ne nous la reprendra ». Tous les vainqueurs ont pensé qu'après leur victoire la justice seule allait désormais régler les choses. Mais laissons les diseurs de vaines paroles. Tu as vu grandir et mourir un roi d'une autre trempe. Essaie d'en raisonner avant que les tentures noires soient déclouées, car nos âmes sont légères et oublieuses. Cent fois et mille fois encore la même expérience sera faite et nous laissera au même point, tant que nous jugerons par opinion seulement ».

L'ombre se tut un long moment ; je suppose qu'elle rêvait à l'histoire éternelle ; car la vraie sagesse multiplie les vies, les voyant toutes en une ; et tous les temps ainsi rassemblés ne se peuvent guère exprimer. Revenant ainsi, comme Er, du grand jugement qui n'a ni temps ni lieu, elle[[1709]](#footnote-1710) reprit le discours qui n'a ni temps ni lieu. « Un homme pauvre, qui apprend la vie par le travail, qui s'instruit sans maître, qui devient maître à son tour, maître juste et sévère, qui élève des fils aussi durs et aussi fermes que lui, et enfin qui devient roi par les vertus du maître, cela n'est pas nouveau, quoique vous disiez que c'est nouveau. Sache bien que nos rois, comme les vôtres, et comme tous les rois qui seront jamais, furent les meilleurs selon la commune opinion ; et cette opinion, comme peut-être tu l'as compris, n'est point fausse ; il lui manque seulement d'être vraie. L'ambition est toute la vertu de l'homme, et la puissance est le suprême bien. Seulement il ne faut point prendre l'ombre pour la chose ; et j'ai su comprendre que Socrate était encore plus ambitieux que moi ; aussi fut-il plus digne de la couronne, et il l'eut. Suivons donc l'autre roi sur la route de l'opinion. Travail donne richesse, et il n'y a point d'exception à cela ; le peuple, quand il honore les riches, récompense ce qu'il a désiré faire, et ce qu'il n'a pas sérieusement voulu faire ; et l'on sent bien par les effets qu'il y a quelque chose d'injuste dans cette justice ; mais tant qu'on ne le sait pas autrement que par les effets, le succès aveugle. J'ai nommé Tard-instruits et Mal-instruits ceux qui n'ont pas d'abord rencontré un meilleur maître que la nécessité. Suis donc par la pensée l'homme qui se récompense de vertu par puissance. Comment ne choisirait-il pas puissance ? Mais puissance méritée c'est force. Telle fut donc sa loi. Et nécessairement il jugeait des devoirs et des droits selon la loi de fer, qui est au fond celle des métiers. On voit dans cet exemple même qu'il y a de la sobriété, de la probité, du courage dans une vie ainsi conduite ; mais la vraie justice en est absente. Nous le voyons donc annoncer guerre et encore guerre, et disons même qu'il y exposait et y offrait[[1710]](#footnote-1711) le plus précieux de sa vie ; ce qui toujours sauvera l'injustice, du moins tant que l'opinion, en sa caverne, prendra pour le pur courage un mélange où la colère domine. Et certes notre homme n'était point au niveau de ces enivrés qui frappent fort et gémissent des coups qu'ils reçoivent. Il y a encore des degrés dans l'opinion ; l'esprit d'ordre et la suite dans le travail font qu'il y a, même dans la caverne, des hommes plus clairvoyants que d'autres. Et sans doute celui-là sut voir, en de cruelles ripostes du monde, les suites de la loi qu'il s'était donnée. **[**Toutefois l'épreuve n'instruit que celui qui pense selon la justice. Heureux quand on peut reconnaître ce rebondissement de la faute, même dans le tumulte humain. Car c'est la nature alors qui fait écho à la justice. Admire**][[1711]](#footnote-1712)** une fois de plus cette justice du monde aveugle, qui n'est point justice, qui est plutôt ajustement. Les chocs sont amortis, la fatigue endort ce qui reste des combattants, les forces sont nouées, ce que vous appelez paix ; cependant une flèche folle a gardé l'élan, rebondissant ici et là, jusqu'à frapper le maître de force. Et si cette âme a compris, sa vie prochaine sera bien plus belle. »

Tout se passe comme si les Dieux gouvernaient le monde. Mais il faut pourtant savoir aussi que cela n'est pas ; car si cela était l'esprit ne serait pas en péril ; l'homme n'aurait rien à garder, rien n'étant en péril. Si l'on veut donc garder son esprit, il faut se donner le spectacle, comme faisait Platon, c'est-à-dire comprendre que tous ont choisi et reçoivent les conséquences de leur choix. Et il est pourtant bien vrai qu'il faut contempler ainsi les perspectives du Temps, afin de découvrir un peu les perspectives de l'esprit. Car l'esprit éternel pense le temps sous la loi d'éternité ou de recommencement. Un esprit ne peut se penser mort. Ainsi sont créés les Champs Élysées d'esprit[[1712]](#footnote-1713).

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLI)

*Minerve,* XXIV, « C’est toi qui l’as voulu »

1397

Supposons que j'aie le pouvoir de changer comme il me plaira les actions, les sentiments et les opinions d'un homme. Qu'on imagine par exemple un appareil à radiations qui enregistre ensemble le secret de mes pensées et le secret des pensées de mon ennemi, marquant les discordances par des courbes ; et que je puisse, par réglage, comme on accorde un violon d'après un piano, réduire les pensées de mon ennemi à faire harmonie avec les miennes. Me voilà certes pourvu d'un grand pouvoir de séduire. Je serai aimé et admiré au commandement ; et même je serai sincèrement aimé et admiré. Jamais tyran a-t-il rêvé plus ? Et pourtant ce grand pouvoir sera tout de vanité. Je pourrai croire que mes partisans m'acclament spontanément ; je pourrai le croire, à condition que j'oublie l'appareil que j'ai dans ma poche. Et n'importe qui pourrait bien l'oublier un moment, tant la louange est douce. Au fond et quand je penserai à mes tout-puissants moyens, je devrai reconnaître que je m'admire simplement moi-même, et que je m'acclame par des semblants d'hommes, pures machines en réalité.

L'ambitieux n'a pas entre les mains une telle petite boîte à persuader. Le plaisant est qu'il souhaite quelquefois d'en avoir une. Un acteur paie très bien la claque, et se réjouit d'être salué dès son entrée. L'homme politique a souvent des journalistes payés, et se plaît peut-être à les lire. Et il ne faut pas croire que l'approbation d'un petit lieutenant déplaise toujours au général. Mais c'est qu'il reste un soupçon d'indépendance, qui est comme le sel des éloges payés. J'écris un roman, et je lis une critique qui m'a coûté assez cher à obtenir, soit par l'argent, soit par l'intrigue ; et, si le marchand de louanges sait son métier, je me dis en le lisant : « Il est fort heureux que j'aie obtenu un moment d'attention de cet homme ingénieux. Car on voit bien qu'il n'a pu résister, et que ses cordes mentales étaient d'avance ajustées aux miennes. Cela se voit ; le ton de la sincérité ne s'imite point ». Qu'est-ce que je cherche donc, sinon l'incorruptible juge, celui qui décide librement, celui que je ne puis forcer ? L'art des flatteurs est de se faire désirer, à la manière des coquettes, par des mouvements de liberté et de fuite. Telle est la part de l'insolence dans le flatteur, et qui va loin. C'est faire entendre ceci : « Je me moque de vous plaire, et je ne vous loue que si vous le méritez ». Matière de comédie.

La vanité est un sentiment très sérieux ; car, comme il est de petite santé, on le soigne. Mais il faut dire aussi que les signes sont bien puissants. Les huées vous rendront malade, même si on vous prend pour un autre. Et je comprends que celui qui ressemble à un homme connu trouve du plaisir à l'attention admirative qui lui fait cortège un petit moment ; car ce sont des signes agréables directement ; ce n'est que par réflexion qu'on en rit. Toutefois on n'aimerait pas un phonographe à louanges. C'est le semblable que l'on veut conquérir ; exactement c’est la partie libre et cachée du semblable que l'on poursuit. Les jeux de l'amour, qui sont d'abord énigmatiques, s'expliquent par là. Mais les jeux de l'ambition sont plus purs, et, au fond, mieux nettoyés de contrainte ; car il n'y a pas ici d'autre plaisir que d'être loué par un homme libre, sur qui l'on n'a aucune prise de force. Ainsi la force est vaine, et ainsi toujours irritée. On veut avoir raison ; mais cette forte expression prend souvent un autre sens, qui est tout de violence ; par où l'ambitieux montre ce qu'il voudrait, et qu'il est en train de perdre. Au seul mouvement de forcer, l'homme s'enfuit très loin au fond de lui-même, et désormais impénétrable. C'est de la même manière que Célimène s'enferme à clef dans son apparence, dès qu'Alceste gronde. Il n'y a qu'un chemin pour être aimé ou admiré, c'est de chercher et d'estimer seulement le libre, d'aimer ce qui résiste et ce qui contrarie, mais non pas par jeu et pour un court moment comme fait le vain. **[**À vrai dire on découvre ici ce qui fut la réelle et sérieuse religion dans tous les temps ; car les recherches théologiques finirent par considérer que le libre arbitre est le plus haut attribut de Dieu, et que l'imitation de Dieu consiste à se faire libre, à adorer le libre et à établir sur la terre des demi-dieux.**][[1713]](#footnote-1714)** Ce qui mène très loin ; car on veut régner alors sur ses égaux ; tel est le fond des sociétés, sans exception aucune. Terreur et corruption ne furent jamais que surface. Tant qu'on ne gratte pas jusqu'à découvrir liberté et amitié, on n'écrit que l'apparence de l'histoire.

7 juin 1932 (EH2)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLII)

1938 EH LXI « La vanité » (*absent de EH1*)

1398

La justice est une idée d'avare. De même que l'ajusteur adapte le tourillon à l'axe, justement comme il faut, ne laissant ni trop d'espace, ni trop peu, de même l'avare est un ajusteur de travaux, de salaires, et de prix ; toujours au plus près ; assez est assez. S'il est marchand de transports, il vous fera rouler de vieux wagons sur de vieux rails, aussi longtemps qu'il pourra ; et, s'il met à neuf, vous reconnaîtrez les vieilles portières, la même dimension des fenêtres, les mêmes vis dans les mêmes trous ; car pourquoi changer ce qui peut encore servir ? Et si la concurrence obtient quelque chose de lui, ce sera une récupération encore plus attentive des vieilles ferrailles, permettant d'abaisser un peu les prix. Ce qu'il souhaite, c'est de n'avoir à transporter que des avares comme lui, ajusteurs comme lui, qui nommeront juste prix les plus bas prix. Ces hommes serrés et ennemis du trop ne nous feront jamais une crise des chemins de fer. Et au contraire l'ennemi de l'avare c'est le prodigue, celui qui paie sans compter, à la condition que tout soit neuf, brillant, rapide. Que faire contre ces hommes frivoles ? Il faut que l'avare devienne prodigue comme eux, prodigue de glaces, de tapis, de vernis, prodigue de fer neuf et de charbon ; il y gagne ; mais il gémit de cette manière de gagner, qui ne frotte pas juste sur l'axe. Il écoute la grande machine des travaux, des salaires, des transports, des prix ; il y sent un dérèglement. Si la dépense, se dit-il, n'est pas au plus juste, au plus strict, alors c'est folie, car où sera la limite ?

Le commun langage est plein de très sages leçons, comme les divers sens du mot juste nous le font entendre. De même ce n'est pas par hasard que le mot économie, qui signifie administration des biens, incline toujours à conseiller une limitation de dépenses. Au fond, dépense c'est dépense de force musculaire, c'est travail ; et la sagesse veut qu'on règle le travail sur le résultat ; on ne soulève pas un marteau de forge pour casser une noix. Seulement il y a un excédent ; il y a l'emphase, la déclamation, les jurons, les gestes inutiles ; il y a le jeu de ballon. Un homme fort se dépense, et y trouve du plaisir. Le prodigue dépense la force des autres. Or l'avare, homme désagréable, mais précieux, est ainsi bâti que la dépense de soi lui est pénible ; il n'élève même pas la voix ; il règle son souffle ; il est vieillard avant le temps, C'est de cette pauvreté de nature qu'il tire une sagesse utile à lui et aux autres. La crainte de manquer lui est d'abord sensible dans sa peau. C'est là-dessus qu'il réfléchit.

Il aime l'or, qui est provision. On ne connaît bien que ce qu'on aime. Il interroge ce métal, et il le transperce par une réflexion obstinée. L'or n'est ni nourriture, ni vêtement, ni maison. L'or est un signe, qui représente un certain droit sur le travail d'autrui. Si les travaux s'arrêtaient ? L'avare écoute les pas des travailleurs et le bruit des métiers. Il est attentif à l'échange des travaux tout autour de la terre. Tout travail vain est un vol qu'on lui fait ; toute dépense vaine dissipe un peu de la valeur de cet or. D'où il vient à aimer l'ordre, non seulement chez lui, mais partout. C'est un trait remarquable de l'avare qu'il n'aime pas le prodigue, même quand il gagne sur le prodigue. Et il estime au contraire celui qui joue serré. Tel est l'esprit des marchés, et cet esprit a quelque chose de sacré, à juste titre. Tel dépense cent francs pour son hôte, à qui il vient de disputer vingt francs sur le blé ou la laine. C'est que l'idée-mère de toutes les affaires est que les affaires ne sont pas un jeu, et que la faute des fautes est de payer un centime de plus qu'il n'est nécessaire. C'est ainsi que les avares ont toujours sauvé et sauveront toujours la commune économie, toujours corrompue au contraire par les esprits vains, qui ne pensent pas le travail sous le signe. En nommant bourgeois ces esprits vains, on ne parlerait pas mal. Non plus en nommant prolétaire l'esprit qui pense travail sous richesse. Mais il n'est pas évident que tout travailleur aura l'esprit prolétaire, ni que tout chef d'entreprise aura l'esprit bourgeois. Le socialisme est peut-être le rêve d'un avare qui est parvenu enfin à savoir ce qu'il aime.

« 1er juin 1932 » (ECO)

*Nouvelle Revue Française*, 1er juin 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLIII)

1934 ECO LXVI

1399

Nul ne peut vouloir sans faire. Je n'entends pas par là seulement que l'exécution doit suivre le vouloir, ce qui est déjà une assez bonne maxime de pratique ; j'entends que l'exécution doit précéder le vouloir. Comment cela ? Rien n'est plus simple ni plus aisé à comprendre si l'on considère l'homme tout entier, l'homme dans la situation de l'homme, tel qu'il est né, tel qu'il a grandi. Que l'homme agisse avant de vouloir, c'est ce qui est évident par l'enfance. L'homme nage dans l'univers dès qu'il y est jeté ; et il s'y trouve toujours jeté, et jamais d'aucune manière il ne s'en peut retirer. L'action réelle est donc toujours commencée. Tout le vouloir doit s'appliquer à ce point où l'homme déjà se sauve par les mouvements de l'instinct. L'art de naviguer, qui est un des plus admirables, fournit toujours de bonnes comparaisons pour l'art de vivre. On sait que le gouvernail ne peut agir si le bateau ne reçoit pas une impulsion, soit du vent, soit des rames ; et disons même que, tant que la coque n'a pas pris une certaine vitesse par rapport à l'eau, le gouvernail est une chose morte.

Appliquons, car les meilleures idées se perdent dans le projet. On ne peut gouverner un projet. On croit le faire ; on retouche ce qui n'a pas encore navigué ; on veut finir avant d'avoir commencé. L'esprit administratif, tant de fois moqué, est l'esprit très prudent qui ne lance jamais la barque ; seulement c'est une très bonne barque. Et les politiques passent souvent leur temps à concevoir une constitution qui serait sans défauts. C'est gouverner des pensées. C'est faire un plan de paix perpétuelle. Quand je veux penser au grand ouvrier de la paix, quand je cherche à m'expliquer cette impulsion efficace qu'il exerçait par sa présence, je dois conclure qu'il était navigateur en ces choses, c'est-à-dire qu'il n'exerçait jamais sa volonté que contre l'obstacle présent, toujours imprévisible, au lieu de se fatiguer contre des obstacles seulement possibles. Il négociait, à ce que je crois, avant de savoir où il allait ; et c'est seulement quand il sentait qu'il allait quelque part, où il ne voulait pas aller, qu'il trouvait dans cette résistance en mouvement l'occasion de vouloir selon l'idée. Comme celui qui fait un radeau ; il a une idée d'après le bout de bois et d'après le bout de corde.

L'intelligence condamne et condamnera cette manière d'agir. Mais il faut penser que l'intelligence condamne toute manière d'agir ; il faut savoir que l'intelligence est fataliste, et il faut s'armer et s'équiper contre cette pensée mortelle. J'assemble des capitaux ; je fais bâtir un grand magasin où je rassemble toutes les perfections connues ; mais je dois me dire aussi que, si je n'ai pas tout prévu, cette grande entreprise coulera à fond par ses perfections mêmes. Au lieu que ces marchands qui s'installent dans une échoppe provisoire, qui s'étendent et s'organisent dans le courant humain, qui tendent leurs filets juste au remous, à la manière des pêcheurs, ces marchands-là ne peuvent pas se ruiner tout à fait ; ils se ruinent ici et s'enrichissent à un mètre de là. C'est ainsi que les grandes maisons se sont faites. J'entends bien que l'on se moque, et que l'on dit le contraire, et qu'on rit de l'entrepreneur qui fait marcher les brouettes, les seaux, les treuils, alors qu'il existe de puissantes pelles mécaniques qui enlèvent d'une bouchée le contenu de dix brouettes. Or ces comptes ne sont pas faits ; ce qu'on en devine épouvante, et conseille déjà quelque retour à la sauvage méthode. Ce que je veux remarquer maintenant, c'est que ceux qui conçoivent avant d'exécuter portent en eux l'esprit fataliste, l'esprit du joueur, toujours partagé entre le grand succès et le grand échec. La guerre a fourni là-dessus plus d'un exemple. C'est que, dans l'état présent des mœurs, la guerre est un projet avant d'être une action.

**[**La perfection de l'action se trouve dans le sauvetage. Pourquoi ? Parce que tout le projet est alors fourni par l'événement. Où sauver ? Qui sauver ? Les réponses sont dans l'expérience ; et le premier effort pour se rapprocher du centre de l'action oriente déjà la volonté. En fait il n'y a point d'action plus rapide, plus engagée, plus lancée toute avec plus de foi, que le sauvetage. L'esprit établit alors le projet en même temps qu'il le réalise. C'est alors que l'on comprend que l'esprit est dans le monde.**][[1714]](#footnote-1715)**

Où donc l'école de l'homme ? Vous la trouverez dans l'*Émile.* Rousseau supposait que son Émile était pris en mer et vendu comme esclave ; c'est d'après cela qu'il le jugeait. « Tiendra-t-il ? Se rendra-t-il précieux à son maître ? Sera-t-il celui que l'on affranchit ? Sera-t-il celui qui s'évade ? Sera-t-il un homme ? » Grande idée ; neuve encore aujourd'hui ; neuve toujours. L'homme libre n'est pas le participant d'une vaste entreprise pour la liberté ; c'est un homme qui sait vouloir, agir, oser, aux frontières mêmes de son corps. Et une somme d'hommes libres sera toujours une nation libre. Mais que l'esprit soit manuel, voilà toute l'affaire.

La Psychologie et la Vie, mai 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLIV)

*Minerve*, LXXVII, « La volonté et l’action »

1400

La vitesse n'est pas un produit, mais bien plutôt une dépense ; ou, en d'autres termes, la vitesse coûte plus qu'elle ne rapporte. Chacun a remarqué la lenteur des maçons, et aussi de leurs machines ; une grosse pierre qui monte fait à peu près un mètre à la minute, comme au temps des Pyramides. La sagesse des entrepreneurs semble avoir compris, au moins par les effets, qu'à vouloir gagner du temps on perd de l'argent. Toutefois, ce principe sonne mal aux oreilles. On comprend que le directeur d'un grand port ait d'autres idées, quand il voit les navires serrés comme des harengs, perdant alors leur temps, et arrêtant le mouvement du commerce. C'est pourquoi il méprise la méthode du maçon, et invente quelque appareil élévatoire qui multiplie la vitesse au lieu de la diviser. C'est ainsi qu'on invente un vigoureux piston qui actionne un moufle monté à l'envers ; et au bout d'un fil d'acier on voit voltiger les tonneaux, les ballots, les pierres. Ainsi un navire est déchargé trois fois plus vite que par le système des Pharaons ; les quais sont promptement dégagés ; les navires gagnent un jour ou deux sur le temps du voyage. Par le même raisonnement, on se moque des voiliers, qui font de grands détours pour chercher les vents et les courants. Non seulement on marche à la vapeur, mais on travaille à haute pression, on chauffe au mazout, on gagne du temps. Toujours d'après la même idée, on aplanit les voies ferrées, on adoucit les courbes ; on gagne encore sur la mise en vitesse en remplaçant l'ancienne locomotive par une énorme machine fixe, qui, par des fils électriques, merveilleuses courroies, tire cent trains à la fois. Le charbon remonte de la mine à la même allure, par des engins du même genre. Ainsi tout voltige, et le trafic ronfle et tourbillonne. L'avion commence à mépriser toutes ces bêtes rampantes ; dix fois plus vite il emporte des robes, des fleurs, et le commerçant lui-même. Temps gagné.

Je dis : argent perdu. Je vois bien les rivalités, et ce que chacun gagne à arriver le premier, s'il le peut, pour négocier, pour offrir avant les autres le produit impatiemment attendu. D'où résultent des profits, c'est évident. Je veux appeler valeurs de guerre ces richesses que l'on conquiert sur le voisin par la vitesse même ; et aussi tous les équipements qui permettent de vaincre en gagnant sur le transport un jour ou une heure. Au fond, c'est la guerre proprement dite qui mène le jeu. L'avion ne paierait pas si la guerre n'avait pas besoin d'avions. Mais toute méthode qui cherche à vaincre par la vitesse est réellement une méthode de guerre. Le vainqueur ne compte pas les dégâts ; il espère bien s'enrichir sur des ruines. On commence à connaître la grande déception, celle qui est militaire. On pense moins à cette déception diffuse, qui vient de chercher la vitesse en presque tous les travaux ; toutefois, on commence à la sentir. Le crédit, l'escompte, la monnaie sont des signes terrifiants, et[[1715]](#footnote-1716), à ce que je crois, indéchiffrables.

La vitesse n'est pas indéchiffrable. Quand vous déchargez des navires trois fois plus vite, vous avez trois fois plus de produits dans le même temps ; mais vous dépensez pour le moins neuf fois plus de travail ; et encore ce rapport, d'après lequel le travail dépensé s'accroît comme le carré de la vitesse, est théorique, c'est-à-dire bien au-dessous de ce qu'on doit attendre d'après la violence des chocs, des frottements, du freinage, qui usent et disloquent nos mécaniques. Raisonnons[[1716]](#footnote-1717) sur des vues théoriques que personne ne peut contester ; et, réduisant tout en journées de travail, disons que triple vitesse suppose neuf journées de travail pour une. Et heureusement nous exploitons, par nos machines, des choses comme charbon et pétrole qui ajoutent leur énergie accumulée au travail humain. Si nos machines couraient seulement à force de bras, il y a longtemps que nous serions ruinés. Mais toujours doit-on dire que cette énergie naturelle qui nous est donnée dans le charbon et le pétrole, nous la gaspillons à chercher la vitesse et encore la vitesse. Et comme il n'est point de vent, ni de torrent, ni de houille, qui travaille pour nous sans construction, extraction, surveillance, nous arriverons inévitablement à un moment où la vitesse ne paiera plus, en résultats, le travail humain qu'elle suppose. À ce moment-là, toute l'humanité se ruinera en travaillant, comme font déjà les avions, les paquebots et les trains rapides. Alors on verra s'écrouler les entreprises les plus admirables, et le très sage paysan, l'homme du treuil à main, et le tranquille maçon en recevront les débris sur la tête. N'est-ce pas[[1717]](#footnote-1718) commencé ?

« 14 mai 1932 » (ECO)

*La Lumière*,14 mai 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLV)

1934 ECO LXIV

1401

Après la victoire électorale, les difficultés se montreront ; toujours les mêmes au fond. Chômage, déficit, menaces de guerre, ce seront des prétextes pour revenir à l'ancienne politique, à l'éternelle politique. Mais pourquoi ? C'est que tout élu est un ambitieux, c'est que le pouvoir est l'idole de l'ambitieux. Gouverner est pour lui comme respirer ; ainsi tous les ambitieux s'accordent physiologiquement. Les différences de doctrine n'ont pas alors beaucoup d'importance ; et il est remarquable que toutes les vues sur le bien public enferment une menace d'inégalité. Toujours la liberté et la puissance du tout nous est présentée comme fin ; toujours l'esclavage des parties nous est présenté comme moyen. Remarquez que l'idéologie politique ne change pas beaucoup ce rapport des gouvernés aux gouvernants. J’ai souvenir d'un livre socialiste qui fit du bruit et qui avait pour titre l'*Armée* *Nouvelle*; ilne changeait pas beaucoup l'ancien ordre, mais plutôt il le confirmait, essayant de fonder le pouvoir absolu sur le mérite et sur le libre consentement. On y aperçut quelque chose de neuf contre l'égalité et quelque chose d'effrayant, c'est que le pouvoir absolu était un devoir civique au même titre que l'absolue obéissance.

La politique vue par l'ambitieux serait donc l'art de faire durer l'esclavage en changeant seulement les noms. La guerre, ou plutôt la menace de guerre, serait la manœuvre première de l'ambitieux ; il inventerait des périls ; il les créerait ; tout au moins il les grossirait. Je ne crois pas à un calcul froid ; toutes les passions se persuadent aisément de ce qui leur plaît. L'ambitieux aime l'ordre armé, la fumée de la poudre et l'épreuve du combat ; il y jetterait sa vie ; je le crois. Un homme n'est pas moins redoutable parce qu'il est sincère ; tout au contraire. Modérant autant que je peux l'expression d'une juste défiance, je dis seulement que les vues de l'ambitieux sur le bien public sont nécessairement déformées par l'ambition même. C'est le pouvoir qui est juge des devoirs. Et le résultat est toujours un plan de sécurité parfaitement absurde, puisqu'il nous prépare tranquillement les plus grands maux.

Les peuples commencent à comprendre ce jeu dont ils sont les dupes ; ou plutôt, car les anciens fabulistes apercevaient déjà le vrai rapport des grands et des petits, les peuples commencent à exercer par institution leur puissance de résister ; mais cela ne leur donne pas encore prise sur l'immense bureaucratie militaire, qui se multiplie par les ambitions petites et grandes, et nous offre toujours le même projet, à peine renouvelé, d'une immense usine pour la commune défense, où les ambitieux sont organisateurs, calculateurs ou surveillants, selon leurs moyens, pendant que celui qui voudrait seulement être son propre maître est réduit à creuser la terre avec ses mains, comme une bête. Or, le nombre nie obstinément cette terrible inégalité ; obstinément et inutilement ; inutilement, parce que les représentants du peuple, élus premièrement pour résister, se font aussitôt organisateurs, instructeurs, surveillants. Les représentants des esclaves prennent de bonne foi le rôle de maîtres. Il faudrait des députés qui gardent en eux-mêmes jalousement l'esprit du citoyen et de l'homme de troupe ; et sans doute pourrait-on les y aider par une continuelle vigilance ; il est très vrai qu'il faudrait encore des délégués pour surveiller les délégués. Alors vous verriez la déroute de cet effrayant pouvoir qui, musculairement compté, est comme rien. Vous l'avez vue, cette déroute, vous qui avez souvenir du petit père Combes, et de ce pouvoir contre les pouvoirs.

Maintenant, si vous savez aussi que les ambitieux grands et petits ont gardé la terreur et l'horreur de cette courte révolution, si vous savez qu'ils ont juré de la rendre à jamais impossible, et si enfin cela vous étonne, vous scandalise, et bientôt vous décourage, c'est que vous n’avez pas assez compris le jeu des politiques. Où est-il dit que les pouvoirs se limiteront eux-mêmes ? Ne comptez pas là-dessus. Comprenez pourquoi un ambitieux se dit plus volontiers socialiste que radical, et pourquoi le radicalisme a été méprisé, tué et solennellement porté en terre, mais bien vainement. Après cela, ne formez pas de grandes espérances, mais plutôt rappelez obstinément à vous le beau ballon que vous avez gonflé et qui, maintenant, s'élance vers le ciel politique. La démocratie ne peut pas être dans les institutions ; elle reste dans la masse du peuple ; et le peuple perd absolument son pouvoir de résistance dès qu'il cesse de l'exercer.

*La Lumière*, 21 mai 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLVI)

1934 POL LVII

1402

Que les soldats allemands aient buté, à Douaumont, sur des barbelés fabriqués par leurs propres usines, que les canons Schneider aient tiré sur nos troupes, que nos marchands aient fait passer des explosifs, des métaux rares, ou des couvertures, par les neutres, qui les revendaient aussi bien à l'ennemi, je me permets de ne pas m'en indigner ; le commerce n'eut jamais de patrie, et n'en aura jamais. Il n'y a point de loi qui empêche qu'un Français soit actionnaire de Krupp. N'importe qui peut l'être sans le savoir, par la communication des banques.

L'homme de troupe est admirable. Il veut bien être tué ; mais être tué par un canon fabriqué en France, cela lui semble excessif. Il réclamait très fort quand nos soixante-quinze tiraient trop court ou bien, comme il est arrivé, quand les défenseurs d'un ouvrage supposé évacué recevaient le barrage français dans le dos. J'ai connu des chefs qui étaient responsables d'erreurs de ce genre ; je ne leur ai point vu de remords, et les grands chefs, autant que j'ai su, laissaient passer ces choses ; c'était la guerre ; ils n'en pensaient pas plus, assurés que ce n'était pas volontaire ; et qui en doute ? Ce métier de guerre est dur, il faut bien s'y attendre. Et n'est-ce pas effrayant de penser qu'il faut quelquefois choisir, après un recul, une douzaine de victimes qui ne sont pas plus coupables que les autres ? C'est la guerre. L'homme de troupe est ici matière et instrument. Qu'on le pousse sous le feu de l'ennemi ou qu'on le fusille, ce sont toujours les moyens de la victoire. Je ne blâmerai pas plus un général qui fait son métier, que je ne blâmerai un marchand de canons qui fait son métier.

Je ne blâmerai même pas l'électeur qui envoie de tels hommes au Parlement ; l'électeur est libre, ou bien il n'a pas su se faire libre ; il n'a pas su, ou il n'a pas pu. Trop heureux je me trouve si de tels hommes ne sont pas en nombre. Je commence seulement à m'indigner, ou disons à m'étonner, si ces hommes, en si petit nombre dans une assemblée de défenseurs du pauvre, sont considérés et écoutés, et finalement arrivent à décider de tout, d'armements, d'impôts, de paix et de guerre, d'alliances, de choses de ce genre, comme on a vu, et comme on verra peut-être. Et encore si les députés se laissaient acheter par les riches, je dirais que les électeurs ont mal choisi, et qu'ils paient leurs propres erreurs. Le mal, à ce qu'il me semble, c'est de croire, sans être payé pour cela, ce que disent les marchands de canons et les militaires. Il y a des gens de bonne foi, et aussi parmi les électeurs, qui trouvent naturel que l'on consulte un homme de l'armée pour savoir si nous avons assez de troupes, et un homme de l'acier pour savoir si nous avons assez de canons. Cette modestie de nos députés peut mener loin. Un homme politique se croit tenu de penser grand, ce qui est sacrifier le citoyen. Où est l'ami du peuple ? Où est le père du peuple ? Il se cache bien ; on ne l'entend jamais.

Un orateur dira d'une grande voix que les Français sont disposés à faire leur devoir. Cela est vrai et cela est beau. Mais d'où tire-t-il cette conséquence que l'on peut alors dépenser sans compter, et conduire les héros au massacre pour une question d'honneur, qui est souvent une question d'humeur ? Les citoyens, qui n'ont pas le temps d'examiner, de discuter, de défendre leur bourse et leur vie, voudraient au moins être défendus par délégués. Au fond ils devraient être mieux défendus par délégués, car on plaide mal pour soi, et, chose digne de remarque, on n'aime pas plaider pour sa propre vie. Malheureusement ces sursauts de l'honneur brouillent tout. Le délégué, est tout fier d'apporter l'offrande de ses amis sur l'autel de la patrie ; on sent pourtant bien, et il faut le redire, que ces choses-là ne se font pas par délégués, et qu'un homme d'âge, s'il a de l'honneur, devrait être fort jaloux là-dessus, et ne pas apporter, comme une simple monnaie, le dévouement de ceux qui lui ont fait confiance, leur travail et leur vie comme choses dues à d'ambitieuses entreprises. Un chef d'État est comptable de toutes les vies qui se sont confiées à lui ; mais non pas comme un colonel qui doit sacrifier deux cents hommes pour enlever une redoute. À chacun son métier.

*La Lumière*, 28 mai 1932 (erreur en SM2 ?)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLVII)

1939 SM2 LXVI « Où est l'ami du peuple »

1403

Tout homme qui vient au monde se trouve aux mains de plus fort que soi, père, mère, nourrice ; ainsi il apprend en même temps à craindre, à respecter et à aimer les puissances. Tel est le premier fonds du cœur humain, et la contradiction y fermente ; car il est naturel aussi de haïr ce que l'on craint. La saveur composée de ce mélange nous revient toujours à la bouche. Chacun se dévoue à un maître, et volontiers le loue, ce qui est orner l'obéissance ; mais c'est l'art du maître, en revanche, de relever celui qui loue, par un amour de gloire et par une sorte de confiance. C'est ce que l'on remarque au cortège des rois de tout genre, qui ne manquent jamais d'acclamations. J'aperçois une contradiction et une vanité du côté du roi aussi, car il ne peut pas aimer beaucoup l'acclamation forcée, mais il aime peut-être encore moins l'acclamation libre, où quelque menace sonne toujours. Le pouvoir absolu est un problème sans solution. Cependant l'on vit et l'on acclame ; on aime un pouvoir fort, étant entendu qu'il sera juste. Tout pouvoir a connu les revirements, les trahisons, les abandons ; tout pouvoir oublie cela même ; et l'assujetti a bien d'autres choses à quoi penser ; il a ses travaux, ses fêtes, ses amours. Au total, il n'est ni agréable ni sain de haïr. La révolte même veut un chef aimé, par quoi l'ancien ordre revient aussitôt, ce que l'homme moyen sait très bien prévoir. Par ces causes, les pouvoirs établis peuvent durer longtemps. Toutefois il reste de la fragilité dans les pouvoirs ; on dirait quelquefois que l'esclave le sait mieux que le maître. Mais ces choses ne sont pas à dire.

Jean-Jacques est le premier et peut-être le seul qui ait gratté le pouvoir jusqu'à l'os. Voltaire n'est rien à côté ; ce n'était qu'un sujet mécontent qui cherchait un bon roi. C'est que Voltaire, de même que les autres enfants terribles de l'époque critique, n'avait point creusé jusqu'à la morale ; il pensait que l'honnêteté n'était qu'une conformité de sentiment à l'égard d'une société passable ; affaire de civilisation en somme, d'où l'idée d'un bon roi, et d'un arrangement. Jean-Jacques, longtemps ignoré, et toujours vagabond, a trouvé le temps de réfléchir à fond et dans la solitude ; et ayant fait l'expérience que l'on est souvent forcé et sans façons, il connut aussi que l'on n'est obligé moralement qu'à l'égard de soi. Il est évident que celui qui n'est honnête que par force n'est pas honnête du tout ; mais, si l'on prend le temps de réfléchir là-dessus, le mélange que je disais se trouve défait ; la liberté est du côté du bien, et inséparable de toute vertu, et la force alors est nue. Tout est rassemblé en ce court chapitre du *Contrat social*, qui a pour titre le droit du plus fort. Il y est prouvé qu'il n'y a point de droit du plus fort, et que l'on n'est point moralement obligé à l'égard de la puissance, mais forcé. Le pistolet du voleur me force ; il ne m'oblige point. Chacun comprend ; maintenant appliquez cela aux rois. Une bonne moitié de ceux qui ont compris trouvent tout aussitôt que la pensée est une charge importune. Seulement, comment faire pour empêcher que ce qui ne devait point être dit ait été dit ? Il nous faut vivre désormais dans cet état violent. La *Ligue des Droits de l'Homme* s'efforce de ne pas exister ; elle ne peut.

La solution est dans le *Contrat social*, qui nomme souverain le peuple assemblé, et qui nomme tout le reste, que ce soit roi, consul, colonel, juge ou député, magistrat seulement, entendez serviteur du peuple. On ne vivra pas selon cette formule, et Jean-Jacques lui-même l'a dit, sans une fédération de petites républiques ; mais, en attendant, l'idée nous tient. Le suffrage est le court moment du souverain. Après quoi les pouvoirs, revenant sous le nom de magistratures, réalisent politique, conquêtes, colonisation, guerres et traités contre le souverain au nom du souverain, faisant jouer cette idée redoutable que chacun n'obéit qu'à tous, et que le chef commande au nom de tous. Comment savoir, lorsque l'événement presse, et quand la seule prétention d'examiner est si sévèrement punie ? La guerre, ou seulement la menace de guerre, remet les peuples en esclavage au nom de la liberté même. Il reste pourtant que ces terribles chefs sont finalement jugés par les troupes, et détrônés sans cérémonie. Il n'y a pas un ambitieux qui ne maudisse Jean-Jacques trois fois par jour.

*La Lumière*, 4juin 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°6, juin 1932 (XLVIII)

1934 POL XLVIII

1961 Propos sur des philosophes, XLIV

# *Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932

1404

Les anciennes armées fondaient la puissance, non la liberté ; nous nous servons de ce vieil instrument pour des fins nouvelles dont les esprits rétrogrades n'ont même pas l'idée ; aucun colonel ne formera l'idée que ses hommes combattent afin qu'il n'y ait plus de colonels. Et c'est le colonel qui a raison. Il y a contradiction entre la formation militaire et la liberté. Nous n'en sortons point et nous n'en sortirons point si nous ne prêtons attention à quelques idées neuves.

Nous avons joué la liberté sur un coup de dés, et encore en supposant que la victoire donne la liberté. Mais réservons cette question, et ayons le courage d'examiner l'autre. Dès le commencement de la guerre il apparut à tout arbitre que nous étions perdus, parce que nous n'avions pas le nombre. Le courage peut faire des miracles, mais tout est réglé finalement par la loi du nombre. Aussi, même appuyés de puissants alliés, nous avons risqué plus d'une fois la culbute. Alors après tant de sacrifices, nous aurions connu l'occupation, le tribut, la diminution, l'humiliation. Ce sont des choses, je le sais, qu'on ne veut pas même imaginer tant qu'on est dans le combat ; et on a raison alors ; car il faut croire si l'on veut vaincre. Mais nous pouvons dire maintenant que la victoire est un résultat de hasards qu'on aurait à peine espérés. Quant à se fier absolument aux destinées de la France, c'est supposer que l'Allemagne était une nation condamnée ; ce sont des folies. En mettant même Dieu dans le jeu, il faut avouer que Dieu est égal pour tous.

Un esprit rassis conviendra que ceux qui ont joué ce coup d'audace nous ont mis à deux doigts d'immenses malheurs. Or ce jeu est le jeu de la puissance ; l'homme libre veut plus de sécurité. La guerre ne donne jamais de sécurité. Le vaincu nécessairement rassemble ses forces, cuit et recuit sa colère ; et tout risque de recommencer, les rôles étant renversés, et l'humiliation changeant de camp, comme l'histoire nous le montre. On nous dit : trouvez mieux. On ne trouve pas si on ne cherche pas.

À ce point des armements où nous en sommes, nous formons, d'après les gens qui savent, la perspective suivante. Une attaque aérienne massive et soudaine fait un massacre inouï au centre même de la vie nationale ; les villes sont abandonnées ; les survivants se terrent où ils peuvent, dans un désordre et une misère à peine concevables. À quoi le militaire dit : « Rien n'est perdu ; rien n'est même commencé. Nous rendons le coup, nous le rendons, s'il se peut, plus cruel encore, plus mortel encore ». En cette imagerie, où il faut bien reconnaître quelque chose de possible, et sur quoi nous devons donc régler nos pensées, en cette imagerie donc apparaît ce qui était diffus dans l'autre guerre, c'est que tous deux perdent à coup sûr. Nous voulions être libres comme des hommes, et nous ne sommes même point libres comme des animaux.

D'où cette idée que la résistance à l'oppression changera de forme, par nécessité. Comme nous savons résister aux tyrans de l'intérieur, nous résisterons aux tyrans de l'extérieur. Cette guerre est neuve ; nous en comprenons mal les ressorts. Ce n'est même pas quelque chose comme la guerre d'Espagne, qui coûta si cher à Napoléon. C'est une guerre de refus ; mais encore une guerre où la masse se dérobe, se fait insaisissable et muette, ce qui ne veut pas dire qu'elle reste inactive. La conspiration est permanente et secrète. Je prévois les emprisonnements, les déportations, les massacres d'otages, sans compter une grande misère, et un dur travail pour tous. Et je comprends que la partie heureuse du peuple ait horreur de ces choses. Mais il s'agit de savoir si, tout compte fait, cette guerre civile contre l'étranger coûterait autant de vies et de richesses que la guerre d'hier et que la guerre de demain, si évidemment pire. Maintenant, autre chose. Il s'agit de savoir si les hommes auraient assez de résolution pour fatiguer l'envahisseur ; pour ce qui est des riches, des chefs, des artistes, des parasites, certainement non ; pour ce qui est du peuple ouvrier et paysan, peut-être oui. On ne peut décider sur une situation entièrement nouvelle, où l'amour de la patrie et de la liberté se tournerait contre des chefs étrangers. Guerre nouvelle, guerre de tranchées plus profondes, de ruse, de silence et de surprise. Et j'avoue que ni bourgeois ni prolétaires n'y sont assez préparés. Est-ce une raison de n'y pas penser ?

16 juillet 1932 (SM2)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (XLIX)

1939 SM2 LXVII « Une autre guerre »

1405

« Nos peuples ont toujours cru, dit l'orateur, qu'ils dépendaient d'un être bien plus grand, bien plus puissant, bien plus intelligent qu'eux, et dont la nature et les desseins ne pouvaient être devinés que par une méditation assidue, d'après les analogies, et d'après l'idée que nous pouvions nous faire des perfections de notre chétive espèce. Quelles folles suppositions furent proposées sur ce sujet-là, vous le savez. Notre raison y perdait ses raisons. Cependant les faits étaient là. Justement quand nous étendions nos conquêtes et nos travaux, quand nous approchions d'une ère de prospérité inouïe, soudain un inexplicable nuage interceptait le soleil, des trombes d'eau emportaient nos édifices, d'immenses éboulements coupaient nos chemins, des fumées empoisonnées rendaient la terre inhabitable. Était-ce quelque dieu jaloux ? Avions-nous prié et sacrifié comme il fallait ? Que d'Iphigénies périrent sur des bûchers inutiles ! Mais heureusement les temps d'ignorance sont dépassés, et le physicien a remplacé le théologien. Après de longs travaux, je suis en mesure aujourd'hui de vous apprendre comment j'ai pu observer cet être immense, et ce que je sais de sa nature et de ses intentions.

« Quelques mots sur la méthode de recherche, qui est neuve. Jusqu'à ces temps tous ceux qui se mêlaient de scruter l'Univers armaient leurs yeux de puissantes loupes, télescopes ou microscopes, ce qui convenait en effet pour les êtres fort éloignés ou fort petits. Il me vint à l'idée que si l'être inexplicable dont nous dépendions était assez près, et aussi très grand, nos instruments n'en découvriraient jamais que des parties, c'est-à-dire encore les éléments que nous trouvons partout, air, eau, terre. Et au contraire, si nous voulions saisir la forme de cet être, et ses comportements, il nous fallait bien plutôt des instruments diminuants, tout simplement nos lunettes retournées ; mais il fallut encore de nouvelles dispositions avant que nous pussions ramener l'être immense à notre échelle. Je l'ai vu, je l'ai observé ; bientôt il sera sur nos écrans. En attendant je veux vous dire ce que j'en sais, qui n'est point du tout selon nos raisons.

« C'est un insecte autrement fait que nous, mais pourtant comparable à nous par les sens, par les travaux, par la prudence. Il remue la terre et bâtit des maisons comme nous. Je suis assuré qu'il nous connaît, et qu'il s'intéresse quelquefois à nos minuscules entreprises. Je sais aussi qu'il ne comprend pas notre langage, et qu'ainsi nous perdrions notre temps à le prier. Nous avons cru par raisons qu'un être si puissant comparé à nous avait de profondes connaissances, jusqu'à deviner aisément nos pensées ; mais il n'en est rien. Il est périlleux de raisonner sur ce qui est, au lieu d'y aller voir. Il nous a paru évident que la puissance de savoir croissait avec la puissance d'agir ; mais c'est une pensée de flatteurs. L'être immense est semblable aux grands rois ; il a plus vite fait de changer les êtres que de les comprendre. Bref cet être redoutable, qui change nos destins quand il lui plaît, n'est pas plus savant que nous.

« Il n'est pas non plus meilleur ; et certes ceux qui ont conclu de la puissance à la bonté ont mal conclu. Mais n'allez pas croire non plus que notre dieu soit méchant ; il est pire ; car nous ne comptons pas plus pour lui que la terre insensible. Je l'ai vu courir à ses fins que je ne comprends pas ; il va comme l'ouragan et la foudre. Il ne lui faudrait quelquefois qu'un peu d'attention à nous ; mais point du tout ; il écrase nos villes, et il ne le sait même pas. Nous courons aux blessés, aux enfants ; nous relevons nos murailles ; ou bien nous émigrons, décimés et misérables, cherchant quelque lieu permis, où nous puissions recommencer à vivre, à construire, à entasser selon notre sagesse. Or, il ne manque point de lieux permis ; nous y pouvons prospérer une ou deux saisons, à la condition que le grand être n'ait pas la fantaisie d'y passer. Ainsi c'est une grande fatuité à nous que de croire que nous sommes punis quelquefois. Simplement nous sommes sur le chemin de quelques projets incompréhensibles. Bref, il ne nous est pas donné d'avoir un maître. Un maître, on peut savoir ce qu'il veut ; on peut lui plaire ; on peut du moins l'aimer. On fait société avec un maître, et il en résulte toujours quelque loi. Mais cette force intelligente que j'ai découverte par le petit bout de ma lunette, c'est pire que la force nue. »

C'est ainsi que les fourmis arrivaient peu à peu à mieux connaître le jardinier. **[**De cette sorte de fable, on conclura que peut-être un homme qui aurait vu Dieu face à face serait hors d'état de définir une politique de Dieu. Il se peut que Dieu soit puissant sans être savant, ou bien le contraire. La véritable révélation consiste à savoir d'où vient Dieu. Et c'est de l'homme qu'il vient ; Dieu est l'objet d'une sorte de science naturelle ; mais parce que Dieu est esprit, il faut toujours deviner la pensée de Dieu, et cela n'est pas objet de science. Les fourmis de notre fable n'ont point fait cette réflexion. Leur lorgnette ne les a nullement approchées de leur dieu**]**[[1718]](#footnote-1719).

5 juillet 1932 (PSR)

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (L)

1938 *PSR*  LXXVIII, « Théologie positive »

1406

La dispute du Saint-Sacrement est une fresque de Raphaël, que l'on peut voir au Vatican, mais que l'on peut lire partout ; car cette autre écriture est maintenant imprimée aussi. Il se peut que la peinture soit le langage propre aux choses de la religion. Toujours est-il que le peintre nous emmène loin, par cette pensée à trois étages. En bas est l'assemblée des docteurs terrestres, avec l'hostie au milieu, image à mille sens ; et les discours vont. Dans la foule de ceux qui parlent ou écrivent ou prient, on voit Dante muet, qui exprime si bien sa propre dispute avec une nature difficile. Et chacun des visages vous dira que ce qu'il peut dire n'est pas encore ce qu'il faudrait dire. À quoi répond le ciel, où la dispute continue ; mais cette fois Jésus lui-même préside, à demi nu, parmi toutes ces robes des docteurs célestes, et semblant dire : « Homme, seulement homme ». Au-dessus du ciel il y a encore un ciel où Dieu se montre comme une image du silence. Ainsi rien n'est dit et rien ne sera dit ; ce qu'on dit n'est jamais cela qu'il faudrait dire, et ne le sera jamais. Sur tous les discours, Dieu se tait. Peut-on mieux dire que le peintre ?

Dans l'*Otage* de Claudel il y a un audacieux Georges qui conspire avec Dieu, enlevant le Pape, et osant dire : « Il faut que Dieu décide » ; mais Dieu ne décide pas, et le Pape lui-même laisse entendre que l'Empereur Napoléon est aussi un de ses enfants ; car chacun a toujours voulu un Dieu pour ses projets ; mais la charité n'a pas le droit de choisir. C'est pourquoi le prudent Georges avait mis en œuvre premièrement ses moyens terrestres, recevant le doute dans son jeu, comme il apparaît de sa belle prière : « Seigneur Dieu, si du moins vous existez, comme ma sœur Sygne en est sûre... » Ce coup de pinceau me ravit. Il faut toujours que la forme humaine revienne ; et si tel est le portrait du croyant, comment peindre mieux l'incrédule ? Or l'autre peintre disait bien plus, en nous signifiant que la dispute est encore au ciel comme ici. Car cette fois ils voient Dieu, mais ce n'est qu'un homme. Et que voulez-vous qu'on voie ? Toute apparition est chose parmi les choses ; et il ne s'agit que de la regarder pour apercevoir qu'elle n'est pas Dieu. Aucune chose n'est Dieu ; de signe en signe il faut qu'on arrive au silence, qui est la grande règle de sagesse. Pourquoi mettre Dieu dans nos querelles, quand il est reçu que Dieu est pour tous, et que nos querelles sont des fautes contre Dieu ? « Si toutefois vous existez... » Épicure nous a laissé cette maxime, que ce qui est impie ce n'est pas de ne rien dire de Dieu, mais d'en mal parler.

La justice est pourtant quelque chose, commune aussi à tous, comme la mathématique est commune à tous. Mais si la justice existait, nous n'aurions pas à la faire. Tous ces embarras sont enfermés dans le petit mot : « Je veux ». Si l'homme renonce à vouloir, alors ses pensées mêmes sont par terre ; car tout est nécessaire et tout est vrai, même le discours d'un fou ; nul ne niera que ce soit l'univers qui parle par ce fou. Il faut donc secouer de soi cet univers qui sait tout et évidemment ne se trompe jamais. Cette vérité existante n’est point la vérité. Les incrédules, à bien regarder, sont ceux qui croient tout, et d’abord leur colère. Et les hommes de foi[[1719]](#footnote-1720) repoussent cette preuve du fait accompli, disant que ce qui existe ne dit point le dernier mot, et enfin qu'il n'y a pas de dernier mot. L'esprit se refuse aux forces, et même, faute de mieux, il sait en rire, ce qui est dire à la victoire : « Tu n'es pas Dieu ». Cela ramène à penser obstinément des choses qui n'existent point, comme les modèles du géomètre, la justice, et la liberté elle-même.

On dit que Dieu paraîtra, et que ce sera alors la fin du monde. Je le crois bien ; car si Dieu paraissait, tout savant et tout puissant comme on veut dire, si enfin c'était bien sûr, si l'on n'en pouvait pas plus douter que de cette pierre ou de ce torrent, nul n'essaierait seulement de lutter contre cette force si évidemment supérieure, et tous seraient justes comme la pierre tombe ; il n'y aurait plus ni injustice, ni justice, ni pensée ; penser c'est peser, c'est douter ; il n'y aurait plus de doute. Toute vertu périrait dans l'existence assurée. C'est pourquoi il y a faute à trop croire, et la religion consiste à se garder d'un genre de croire, qui nous délierait de vouloir. La stupide croyance fait un prêtre décoré, car toute puissance n'est-elle pas de Dieu ? Mais cela est ridicule au saint, qui toujours méprise ce qui n'est que fait accompli. L'esprit est pauvre, juste et bon, comme il fut toujours, avec la promesse d'une croix de bois.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (LI)

1935 SE XLIII « La théologie en peinture »

1407

La droite pique maintenant les radicaux comme on pique des bœufs ; et le cuir plébéien n'est pas si dur qu'on pourrait le croire. Deux défauts à la cuirasse, il me semble, qui sont colère et résignation ; et les deux ensemble font courage, finalement courage dans la boue et le froid, sans compter même le continuel péril. Par les vertus de l'esclave, n'importe quelle guerre peut commencer et durer. Vous pouvez parler de nécessité au piocheur ; il comprend tout de suite, qu'il soit terrassier ou boursier. Les vrais riches, à structure de riches, ont plus de jeu dans l'esprit, parce que la réalité les tient moins serrés ; ils ont coutume de changer beaucoup de choses par des paroles ; c'est pourquoi ils gouvernent naturellement, au lieu que les autres sont gouvernés naturellement.

On a vu quelquefois de grands bourgeois, c'est-à-dire nés gouvernants, venir au parti du peuple ; je citerai Waldeck- Rousseau et de Pressensé, pour ne parler que des morts. Et ce que l'on remarque en ces hommes d'État, c'est qu'ils ne croient point du tout à la nécessité éloquemment annoncée ; mais plutôt ils se fient à la complication des choses, et y tracent leur chemin. Comte a aperçu, et cette idée n'a pas encore été considérée comme il faudrait, que c'est la complexité d'un système qui donne prise à la liberté réelle. Le même penseur aimait à joindre pauvreté et nécessité, d'après le double sens du mot nécessaire, si naturellement éloquent.

Or la politique riche se sert de la nécessité comme d'un aiguillon ; elle n'y croit pas. Les intérêts font voir une incroyable souplesse ; ils profitent de tout, inventent continuellement. Le travail est plus borné ; il forme à l'exécution. Je veux dire qu'il y a un état de soumission ordinaire, qui est justement honoré, qui convient à l'homme, et sans lequel nous ne pourrions vivre un seul instant dans une nature qui n'a point d'égards pour nous. L'ordre politique exprime ces différences par une situation paradoxale en apparence, et bien ancienne, qui soumet les travailleurs aux oisifs, en dépit de l'inégalité des forces, qui est évidente. Aussi, quand le nombre a parlé, rien n'est dit encore. La droite n'a nullement renoncé à l'espoir de faire continuer par les radicaux sa propre politique. C'est déjà commencé. Oui, disent-ils, vous prêterez de l'argent à nos alliés, comme nous avons fait ; et ce sera pour payer quelque commande d'armes au Creusot ; et vainement vous dites que le Creusot vend impartialement des armes aux ennemis comme aux alliés. Mais, dites-moi, sait-on d'avance qui sera ennemi et qui sera allié ? Vous ferez comme nous ; il n'y a qu'un chemin, il n'y a qu'un très étroit chemin.

Tout est chemin dans ce monde, comme sur la mer. Toutes les alliances sont incertaines ; toutes les promesses flottent. Qui se croit forcé, il l'est. Ce sentiment fait le naufrage à coup sûr. Il faudrait que l'esprit du travail, si hardi dans le détail, s'élevât jusqu'à l'ensemble, et fît la politique comme on navigue, un coup de barre après l'autre, et toujours en même temps d'après la force des choses, et d'après la volonté humaine, qui se compose aussitôt avec les forces dans n'importe quelle action. L'axiome pratique devrait être que tout ce que l'on fait par la nécessité seule est une faute. Il n'est pas vrai qu'une politique déjà commencée n'ait qu'une suite possible ; elle en a mille. Et le plus petit changement par volonté montre de nouveaux chemins. L'adversaire sait très bien ces choses, et ne décide point que le vote populaire va tout changer ; l'adversaire manœuvre contre la bourrasque. La centième partie seulement de cette ruse ferait passer un peu de justice et un peu de sagesse à travers les élégants filets de ces Messieurs. Mais la vertu d'obéir, qui rend digne de commander, fait souvent aussi qu’on ne sait point commander. L'homme de cœur sera-t-il dupe des gens d'esprit ? Voilà la question.

*La Lumière*, 18 juin 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (LII)

1934 POL LIX

1408

Du fond de l'Hadès s'élève la voix de l'illustre fantassin, ainsi je puis nommer Paul Doumer[[1720]](#footnote-1721), plusieurs fois blessé, tué enfin par une balle perdue. Les morts, comme a dit Comte, gouvernent les vivants ; le chef d'hier gouverne encore. Et que disait-il à ses fils, que dit-il à tous ? Que l'homme d’État doit écouter sa conscience, et non pas la voix capricieuse des foules. Je sens ici quelque chose de respectable. Quoique le peuple soit roi, il est évident que la rumeur populaire ne peut faire que ce qui est injuste soit juste ; et il y a un point critique où il faut s'opposer au peuple au nom du peuple. Faites attention que nos meilleurs amis répètent présentement la même chose, et je suis sûr qu'ils sont sincères en cela ; nous gouvernerons, promettent-ils, selon la volonté véritable du peuple, ce que le peuple ne sait pas faire. Et il est très vrai, pensent-ils, que le peuple nous a donné des ordres ; mais il est vrai aussi que le peuple ne sait pas tout ; encore bien moins sait-il ce que personne ne sait, c'est-à-dire ce qui sera demain dans l'univers politique. L'homme d'État, au bord même de l'événement, fera donc son devoir, en méprisant l'acclamation.

Les hommes de devoir sont redoutables. L'artilleur fait son devoir quand il coupe les hommes en morceaux. L'aviateur fait son devoir lorsqu'il descend par nécessité sur une maisonnette pleine d'enfants. Ceux qui porteront l'incendie et le poison sur des villes feront leur devoir aussi. Le chef d'État qui prépare ces choses et les mettra en marche, fait et fera son devoir. Les mille bureaux qui entretiendront ce brasier d'hommes feront leur devoir. Les députés qui voteront et acclameront devant ces préparatifs de force et ces œuvres de force feront leur devoir. Tous ceux qui répéteront que leur pays ne peut avoir tort feront leur devoir. Tous ces hommes vertueux ensemble réaliseront une somme d'injustices auprès de laquelle les œuvres des plus célèbres bandits font rire. Méphistophélès fera entendre son rire. L'enfer, encore une fois, sera pavé de bonnes intentions. Si nous ne surmontons cette contradiction, pouvons-nous nous vanter d'avoir une pensée politique ? Sommes-nous le jouet des forces, et devons-nous, d'accord avec tous les hommes de devoir, signer l'abdication de l'homme ?

Je demande qu'on écoute un peu plus attentivement la voix populaire. Elle a profondément senti que les événements humains n'ont rien de fatal, que la volonté de l'homme y est engagée, qu'elle en est responsable. Quoi ? Quand on voit que le pilote arrive à faire sa route sur les flots aveugles, par une volonté qui ne cède jamais, dira-t-on que, sur les flots humains, il n'y a qu'à se laisser porter et à bien mourir ? Mais non. La volonté populaire va droit à l'injustice, et exige que d'abord l'impudent marchand d'armes, qui vend à tous, cesse d'être roi des armements et maître de morale. Et tous les effrontés courtisans du coffre-fort, tous les ennemis du franc populaire, des nécessaires travaux, des justes salaires, il s'agit de les traduire au suprême tribunal, pour un blâme public qui suffira. Cela, n'est-ce pas le devoir aussi ? Et réduire à l'obéissance les subalternes, maîtres de la force, au lieu de suivre aveuglément leurs secrètes alliances, et cette ivresse de victoire qui est toute leur pensée, n'est-ce pas le devoir ? Et enfin, pour serrer de plus près l'orgueilleuse conscience, n'est-ce pas un devoir de sortir de la suprême puissance aussi pauvre qu'on y est entré ? Mépris des richesses, n'est-ce pas devoir encore ? Être arbitre entre le tyran et l'esclave, n'est-ce pas le devoir ? Aider la balance de la nécessité, donner secours à ceux qui ont le moins et qui peuvent le moins, à ceux qui n'ont pas le temps de regarder au loin, à ceux qui nourrissent nos pensées par leur obstiné travail, n'est-ce pas le devoir ? Ou bien le devoir est-il de laisser aller la nécessité comme elle va, et de contresigner tous les pouvoirs de fait ? L'avertissement populaire mérite d'être écouté par la conscience la plus scrupuleuse. Au lieu de se mettre d'abord en garde, qu'elle s'examine elle-même. Il faut qu'il y ait, dans une haute conscience, quelque écho de l'universelle conscience, une fraternité avec la charrue et le marteau, qui ont pris voix et qui ont même parlé assez fort. Hegel a montré que la moralité abstraite c'est le mal, au fond identique à l'autre mal, qui est la nécessité pure. La justice réelle est entre deux, fille des mains et des travaux, paysanne, ouvrière. Qui oublie cela peut parler de sa conscience ; je le défie d'y penser sérieusement.

*La Lumière*, 25 juin 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (LIII)

1934 POL LX

1409

Je veux bien qu'on dise que quelque chose a fait faillite. Mais quelles sont ces promesses trompées, quelles sont ces ambitions qui se sont trouvées ridicules, quelles sont les valeurs maintenant méprisées, voilà ce que je veux savoir exactement. Qu'y a-t-il de cassé ? Comment sont les débris ? Que reste-t-il de solide ? Que reste-t-il de vivant ? Il me semble que ce qui a trompé l'attente presque partout, c'est l'intelligence abstraite, celle qui remplace les choses par des signes.

Je viens aux exemples, afin d'échapper moi-même à la manie algébrique. Déjà longtemps avant la guerre, on se moquait des entreprises à l'ancienne mode, qui s'étendaient comme par un toucher aveugle, toujours se réglant sur la clientèle, ajoutant un bout de comptoir et un coin de maison, toujours réduisant les frais, craignant la dette et l'emprunt, et faisant leurs comptes sur le même vieux bureau. Peseurs d'or, ou presque. Cela c'était le passé ; c'était mort. Des astres nouveaux se levaient, qui se nommaient crédit, publicité, rationalisation. Nous étions étourdis de projets abstraits. On célébrait ces nouveaux princes, dont les uns s'élevaient verticalement de la mine à l'usine, et les autres s'étendaient horizontalement du cuivre au caoutchouc. Le banquier faisait figure de ministre. Le virement remplaçait le paiement. Le carnet de chèques étonnait le peseur d'or. Les soupers d'esprit, comme on en voit dans Balzac, faisaient place à des conversations de machines à écrire. Les lieux communs étaient uniformes et rapides comme des machines ; l'intelligence s'apprenait comme l'art de manier le couteau et la fourchette. J'ai remarqué, vers le même temps, un nouveau genre de récit dans le roman, un amincissement des personnages, une sorte d'algèbre aussi, de l'aventure, des passions, du crime. On ne peut parler ici de style, car le style semble plutôt dépendre de la nature massive que de l'idée. Les ombres du cinéma couraient. Les prétendus grands hommes imitaient le héros sans épaisseur. Tout marchait téléphoniquement.

L'homme des cavernes, aux lentes pensées, s'accommoda de ces choses, rabattit sa barbe et ses cheveux, devint plus simple et plus propre. La bachelière aux cheveux coupés entra en scène. Il restera quelque chose et même beaucoup de ce mouvement frénétique. C'est ainsi que de nos grands budgets, les écoles, les bibliothèques, les hôpitaux tirèrent un petit profit. Les ateliers aussi ; les maisons aussi. Mais, de la même manière que l'on voit quelquefois s'affaisser le ciment armé, il y a dans les créations modernes quelque chose qui s'écroule tout seul. Quoi donc ? Ce qui est d'abord en idée ; ce qui est construit à partir du ciel ; ce qui réalise un plan abstrait.

Qu'avons-nous retenu ? Proust, qui se loge dans sa phrase et qui la prolonge selon sa propre forme. Cet art se greffe sur lui-même et va comme il peut. Le plan est effacé par l'exécution. On se souvient du temps où les Américains ne pouvaient mettre en batterie leurs canons à tracteurs ; on amenait les douze chevaux qui tiraient nos grosses pièces. L'épaule de l'homme et l'épaule du cheval ont toujours la même forme. Je sens partout de ces mouvements d'épaule, et l'esprit non séparé a permission de rire. Voyez notre politique, comme elle se moque des plans et des prophètes. Que de systèmes mécaniques furent proposés pourtant ! Et combien raisonnables ! Mais nous nous en tenons à la manœuvre du bras et de l'épaule ; la masse se remue à petits coups. Chacun vote sans connaître la question. Scandale. Ici[[1721]](#footnote-1722) encore on devine que les comptes abstraits s'embrouillent d'eux-mêmes, et que l'effort obstiné, tâtonnant, presque aveugle, contre tous les genres de tyrannie, met au jour finalement quelque chose qui est de nature, qui est organique, qui a forme humaine. Par quels moyens ? On ne peut le dire. Qu'est-ce qui fait la force de l'opinion ? Toujours est-il qu'elle bouge de temps en temps, et que les ingénieux tyrans s'en aperçoivent. Dans le fait, chacun pousse là où il se trouve ; et cette rustique méthode nous sauvera des doctrinaires, si évidemment inférieurs à leur tâche. Et, dans cette permanente révolution, j'aime à reconnaître ce que la doctrine abstraite, pour une fois se niant elle-même, a nommé la dialectique matérialiste. Ce n'est autre chose que l'idée travaillant dans la masse vivante, par les bras et les épaules, selon la forme humaine, et toujours au contact des plus pressants besoins. L'idée n'est pas au ciel des abstractions ; mais plutôt elle monte de la terre et des travaux. Ainsi se firent les belles choses, et ainsi les bonnes se feront.

« 2 juillet 1932 » (ECO)

*La Lumière*,2 juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (LIV)

1934 ECO LXVII

1410

La politique extérieure n’est qu'un moyen de la politique intérieure. De cela vous trouverez des exemples partout ; mais ceux qui nous concernent suffisent bien pour achever notre instruction civique. Comment tenir tout un peuple en camp retranché si l'on n'a point d'ennemis ? Comment aurait-on des ennemis si les traités étaient raisonnables ? Les tributs prolongés sur une grande suite d'années, cela est impossible, cela va contre le bon sens. J'entendais hier un homme qui n'est point radical dire que cinq ans est la limite des paiements d'indemnités de guerre ; après cinq ans la partie jeune d'un peuple a oublié la défaite. Le même homme disait que nous n’aurons pas la paix tant que le couloir de Dantzig existera. Il avait raison ; mais quand on a si aisément raison, cela prouve qu'on se trompe sur le problème véritable. Si l'on avait voulu tuer la guerre, ou disons simplement faire une paix durable, de tels règlements seraient absurdes. Mais si l'on a voulu protéger les privilégiés contre les risques de la paix, c'est-à-dire contre l'imminente République, de telles dispositions sont très rusées. J'admets que les négociateurs n'aient pas pensé exactement à cela ; toujours est-il qu'ils y sont allés comme l'aimant au fer, par un instinct de tyrannie, un brave et bon, et joyeux et enthousiaste instinct, l'ivresse de la victoire n'étant pas séparable de l'ivresse de gouverner. Sous leurs pieds le peuple allemand et le peuple français, d'un même mouvement. On a vu et on voit les effets. Ces difficultés intérieures des peuples, et la considération des causes et des périls qui en résultent partout pour la liberté et l'égalité, devraient faire l'unique objet des entretiens entre nations. Or, bien loin de là, nous entendons toujours les mêmes phrases, soit que nos délégués ne veuillent pas en changer un mot, soit qu'ils ne le puissent pas. Et pour nous c'est toujours la même perspective, c'est-à-dire la tyrannie exercée par les hauts subalternes, qui, dans le système du camp retranché, sont nos vrais maîtres.

À mon sens, nous n'avons qu'un problème politique à résoudre qui est d'empêcher que la France soit réduite au régime italien. Cela vaut la peine qu'on y pense, et que l'on vise juste. Les Allemands ont à résoudre aussi le même problème, et encore plus péniblement. On parle d'une alliance franco-allemande ; mais cette alliance est faite, et elle est double. Les privilégiés ici et là ont le même intérêt, qui est la menace de guerre ; les peuples ont ici et là le même intérêt, qui est la paix, le désarmement et le nettoyage intérieur. Chacun des peuples aide l'autre en s'aidant lui-même. Les parasites ne cesseront jamais de nous dire, et de bonne foi, car ils se croient utiles et, de plus, aimés : « Si vous voulez résoudre les problèmes intérieurs, regardez au dehors ». Et nous ne cessons de dire : « Si vous voulez résoudre les problèmes extérieurs, regardez devant vos pieds ; délivrez-vous des tyrans, et vous aurez la paix ».

On me dit qu'il faut alors détruire et remplacer le capitalisme. Je ne sais ; c'est une entreprise qui dépasse mes vues. Et, au contraire, s'il s'agit seulement de destituer les riches de tout pouvoir politique, je vois très bien que l'entreprise est commencée, et se continuerait aisément si nous n'étions tenus sous la menace, et médusés par un régime de force extérieure, qui suppose la violence intérieure. Toutes les fois qu'il apparaît que l'argent gouverne, l'opinion s'indigne ; et vous ne direz pourtant pas que le capitalisme a mené à son gré les dernières élections. S'il n'a pu cela, il ne peut rien ; il ne peut rien, à moins que la ruse de nos ennemis intérieurs, servie par l'aveuglement de nos amis, ne nous remette dans l'état d'effervescence, état mélangé de peur et de colère, où nous étions aux approches de l'an quatorze. Et je dis qu'il faut vaincre de telles apparences, et calmer tous ces sentiments-là par le régime froid. Si nous en sommes là, comme je le crois, nous allons voir du nouveau.

*La Lumière*, 9 juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle série, Sixième Année, n°7, juillet 1932 (LV)

1934 POL LXI

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932

1411

La morale extérieure ne cesse pas de s'écrouler. J'en vois une raison qui parle à tous, c'est que la crainte n'est ni belle ni bonne. Même Dieu, s'il menace, ne peut faire qu'un poltron. Il faudrait tirer au clair cette théologie de police, qui ne peut faire qu'une vertu de prisonniers. Mettons l'honnête homme et le bandit en présence de Dieu, comme on suppose que le vrai croyant est en présence de Dieu. L'un et l'autre céderont à une puissance évidemment invincible. Il n'y a point en cela plus de vertu que si un voleur renonce à voler parce qu'il est vu, ou parce que la maison est bien fermée. Comment pourrais-je voler ou tromper si Dieu me voit et me sait ? Cette transparence, et un ordre bien clair, font une mécanique sans faute. Un caissier en qui son patron lirait tous projets et toutes pensées ne peut être ni déshonnête ni honnête ;mais je le comparerais plutôt à ces machines à compter qu'on voit chez l'épicier.

On peut essayer de former l'idée d'une police par radiations, qui serait avertie de tout crime et de toute pensée de crime avant le moindre signe extérieur et le moindre commencement d'exécution. Et, sans parler alors d'une répression, tellement facile et même infaillible, supposons plutôt que Police-Secours envoie aussitôt par radiations, et vers la cervelle en rébellion, un flux de repentir et d'honnêtes résolutions. Voilà un admirable État, qui se passerait de louer comme de blâmer. Il n'y aurait plus d'hommes. L'homme est variable, secret, incertain pour l'homme. La conscience qu'il a de lui-même, de ses désirs, de ses projets, m'est inconnue autant qu'il voudra. Je n'attends rien de bon que de son bon vouloir ; et la seule partie de lui-même que je ne puis ni connaître ni forcer est celle qui a valeur à mes yeux. Tel est le principe de la morale. Et jamais je ne saurai bon ni mauvais gré à quelqu'un qui n'a pas pu faire autrement. Cette autre police refuse de forcer ; elle ne veut ni d'amitié forcée, ni d'amour forcé, ni de justice forcée. Les hommes jouent tous ce beau jeu, de persuader et de se fier. Et en revanche le pur tyran est fou et furieux, car il veut exactement savoir ce que nul ne peut savoir, et forcer ce que nul ne peut forcer.

L'esprit tyran essaie de se cacher à lui-même ces choses ; mais l'esprit libre les a depuis longtemps éclairées, allant jusqu'à dire qu'un homme qui n'est point juste pour le principe, c'est-à-dire par une libre et secrète réflexion sur lui-même, n'est point juste du tout. Et c'est ce que tout homme sait très bien ; car la résolution de ne pas voler par la certitude d'être pris si on vole, n'a jamais passé pour une pensée de vertu. Mais, au contraire, devant l'occasion de voler sans aucun risque, ou bien en tuant le fameux mandarin, c'est là que l'honnête homme se reconnaît ; et il est seul à se reconnaître, car il est seul à connaître ses mouvements secrets. **[**Ce récit fameux nous renferme donc en notre conscience et en quelque sorte sous le regard de Dieu. Toutefois, si ce regard était positif, je n'aurais pas à délibérer, ou plutôt ma délibération serait toujours à côté, puisque le juge saurait tout. Il faut donc, pour que la vertu éclate dans sa pureté, que la connaissance de Dieu soit incertaine à côté de la connaissance des actions. La célèbre tempête sous un crâne nous montre Jean Valjean délibérant et plus d'une fois, toujours dans sa conscience et, par une invention dramatique admirable, condamné à être méprisé justement quand il mériterait l'admiration.**][[1722]](#footnote-1723)** Ainsi la conscience est seule juge, la morale n'est pas pour le voisin, tu ne jugeras personne que toi, tu ne te régleras pas sur ce qu'on fait, tu ne voleras pas un voleur, et ainsi de suite. Les conséquences s'enchaînent depuis que le monde est monde, et il n'y a jamais eu de doute sur ce que c'est intérieurement qu'un saint ou un sage ; non pas l'homme prudent, et qui a l'air d'être, mais l'homme qui est tel devant lui-même.

C'est pourquoi il faut que Dieu soit incertain ; il faut que son silence soit incompréhensible et ses projets impénétrables. Il faut qu'on doute des miracles, et qu'exactement le miracle soit comme la récompense du croyant, toujours ajournée. Car, comme dit l'autre, il faudrait être fou pour risquer sa propre éternité contre un maigre profit ; mais on n'en sait rien ; il faut même, théologiquement parlant, qu'on ne cesse jamais d'en douter. Il faut que la religion soit comme si elle n'était pas, et Dieu comme s'il n'était pas. Ne disent-ils pas qu'il faut mériter de croire, c'est-à-dire gagner la récompense sans savoir d'abord qu'il y a récompense ? Bref il faut du courage pour aimer ce Dieu qui ne se montre jamais ; ce que la mythologie exprime naïvement par les deux puissances balancées du bien et du mal. Et ces difficultés mettent au désespoir les préfets de religion, qui prétendent savoir ce qui en est et enseigner ce qui en est. Mais au contraire ces subtilités mythologiques expriment très bien la pensée de l'homme et les replis de la morale. Le saint est l'homme qui se passe de Dieu.

1er août 1932 (PSR)

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LVI)

1938 *PSR* LXXIX, « Dieu incertain »

1412

L'amitié est une heureuse et libre promesse à soi qui change une sympathie naturelle en une concorde inaltérable, d'avance au-dessus des passions, des intérêts, des rivalités et des hasards. Telle est la définition que je propose d'un sentiment tant de fois célébré et tant de fois trahi. Chacun la refusera, je le sais ; mais, sur cette réflexion que la refuser c'est exactement refuser l'amitié, chacun se rangera à mon opinion ; cela je le sais aussi. Je convoque donc les hommes en un parlement imaginaire ; j'entends les discussions et objections ; je sens en tous un intérêt vif ; il me semble que je vois les yeux étincelants dirigés tous sur le même foyer. L'humanité se réveille et se reconnaît ; en moi-même aussi bien. Qui n'a pas manqué à l'amitié ? On ne fait que cela. Ce sentiment vacille comme une maigre flamme ; souvent il se met en veilleuse ; c'est qu'il y a des manques et comme des trous dans la sympathie naturelle. C'est bien pour cela que je dis promesse à soi. Qui n'a regretté une sorte d'absence à l'amitié ? Mais qui n'a refait aussi la belle promesse, contre tant d'impérieuses causes ? Nos sentiments ont besoin d'être portés à bras ; surtout celui-là. Il y faut une résolution obstinée. Autrement ce serait trop facile. On consulterait le cadran de l'amitié comme on regarde l'heure. On aimerait comme on a chaud ; on oublierait comme on a froid. Nos sentiments sont des faits, dit l'homme positif. Essayons donc de formuler ce beau contrat d'amitié : « Je suis ton ami quand cela se trouve ; c'est affaire d'humeur et je ne réponds de rien. Un beau matin, demain peut-être, je saurai que tu ne comptes plus pour moi. Je te le dirai ». Ce discours, en tous pays, signifie que l'on n'aime pas. Non, non, point de conditions ; une fois amis, toujours amis.

Le moraliste entre en scène. « Quoi, dit-il, si ton ami se montre indigne ? Vas-tu l'aimer jusqu'à la prison, jusqu'au bagne, jusqu'à l'échafaud ? » L'argument a de l'apparence. Mais le cœur humain se retrouve dans le danger. Ce genre d'objection le remet droit. J'ai rêvé une fois que j'étais fusillé en musique ; mon ami se trouvait auprès du poteau ; je n'avais plus que lui au monde, mais j'avais lui ; et cela me semblait naturel. Certes la trahison et la fuite sont des choses naturelles aussi, mais de basse nature ; nul n'en est fier ; au lieu que chacun serait fier d'avoir aidé son ami dans une épreuve terrible, et sous la commune réprobation. Je dis commune réprobation ; mais non ; chacun admirerait l'imperturbable ami. Vous dites non, et déjà vous pensez oui. Je cite Fouqué, l'ami de Julien Sorel ; je cite le Schmuke de Balzac, et, du même auteur, l'amitié de d'Arthez et de Michel Chrestien, l'un royaliste, l'autre socialiste. Lisez et relisez ces beaux textes, et rêvez un peu ; je sais que vous vous laisserez emporter par le sublime, comme Julien, qui voulait pourtant ne rien croire. « Monsieur de Lavalette, dit-il à son ami, était innocent ; sans le vouloir tu me fais penser à la différence ». Il est clair que Fouqué n'y pensait pas. Nous sommes hors du réel ? Je le crois bien. Je définis l'amitié telle qu'on la voudrait, et non pas les sentiments médiocres qui usurpent ce beau nom.

Revenons à la prose ; la prose nous serrera tout aussi bien. Essayons de formuler cet autre beau contrat : « Je suis ton ami ; mais fais en sorte de marcher droit. Tant que je t'approuverai, en toutes tes pensées comme en toutes tes actions, compte sur moi ; mais si tu t'écartes du sentier qui est à mes yeux celui de la vertu, je t'abandonnerai le premier, entends-tu ? Le premier ! » Voilà de gentilles promesses. Là-dessus l'ami si tendrement aimé pourrait bien demander une petite liste des choses défendues. L'amitié serait à débattre, comme location ou vente. Ce genre d'ami s'engage, en somme, à vous soutenir tant que vous n'aurez pas besoin d'appui. C'est assez ; je vois briller dans les yeux l'espoir, au moins, d'être fidèle malgré tout et contre tout. Sans ce beau mouvement, aussi ancien que l'homme, comment juger de ce qui importe, et de ce qui n'importe guère ?

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LVII)

*Minerve*, XXXIV, « Pour l’amitié »

1415

J'ai lu dans Saint-Simon que quelque haut seigneur, envoyé pour rétablir l'ordre aux Halles, où le peuple criait la faim, dut traverser d'abord dans son carrosse une foule dangereuse qui le couvrit des plus sales injures. Le maître d'ordre ne sourcilla seulement pas ; il fit le sourd ; et c'est sans doute par ce courage, qui n'est pas petit, qu'il sauva sa vie et même son pouvoir. Car on poursuit ce qui fuit, on frappe ce qui menace ; et on n'attaque pas aisément un homme sans geste et un flanc nu. Mais encore on garde le souvenir d'une puissance plus qu'humaine ; cette idole reste miraculeuse.

Je suppose qu'Alexandre et César passèrent de ces moments-là. Le pouvoir y apprend un genre de sévérité, qui choisit ses moyens et son heure. N'est-il pas militaire de frapper quand on veut, non quand l'autre veut ? L'histoire efface ces choses. L'histoire est misérablement croyable, et par là sans enseignement aucun. On ne sait le vrai, qui est violent, que par quelques éclairs d'hommes sans respect. Retz raconte vainement l'aventure de Turenne, qui amenait sa redoutable armée aux ligueurs, et qui vit ses compagnons d'armes le laisser seul, parce que Mazarin fit distribuer quelques sacs d'or. J'imagine que Turenne laissa dormir alors son pouvoir de chef ; ce n'était pas le moment de l'essayer.

Le *Puck* de Kipling fait revivre l'empereur Maxime, et montre un autre respect qui épouvante les médiocres, et peut-être aussi les forts ; mais les forts n'en disent rien. L'empereur parle familièrement à deux jeunes officiers parfaitement braves, et étroitement amis. Il sait bien dire à l'un d'eux que certains propos satiriques sont venus jusqu'à l'oreille très sensible du pouvoir ; et que de tels propos ont coûté cher à quelques-uns. « Mais, dit le chef, vous n'avez aucun péril à redouter de moi ». « Pas le moindre », dit l'autre ami, qui balance négligemment son javelot de chasse. L'empereur Maxime ne laisse rien paraître ; dans la suite il se fia entièrement à eux ; et, eux, ils finirent par l'aimer. Ce tracé[[1723]](#footnote-1724) d'impérialisme me plaît ; j'y trouve mes devoirs et la limite de mes devoirs ; enfin des valeurs vraies.

Je tiens d'un bon témoin un autre récit, plus proche de nous. Imaginez le fameux Mangin, sur un petit tertre, au bord d'une route, regardant défiler ses divisions qui reviennent du feu. Il ressemble à sa statue ; rien ne bouge sur ce visage ; les bras sont croisés. Cette image est entrée dans la légende. Mais il faut savoir aussi que ce long défilé de soldats armés était un défilé d'injures et de menaces. Tout ce qu'on a pu dire était alors crié. « C'est une erreur, me dit le témoin, de croire qu'un général n'a pas occasion de montrer du courage, et ne risque, comme on a dit, que la vie des autres ». On saisira cette nuance de l'estime, et un peu les ressorts réels de la tragédie.

À quoi pensait l'Homme ? À quoi pensait Fonck tombant de trois mille mètres, quand il cherchait et trouvait enfin l'objet qui avait coincé son gouvernail ? Les soins du métier effacent la crainte. Sans doute le conducteur d'hommes évaluait, d'après ces signes terribles, le redressement qu'il devait opérer, par des moyens à lui connus. Sans doute il repassait en son esprit toute la chaîne des pouvoirs, depuis l'officier d'ordonnance jusqu'au sergent, ce qu'il faudrait à chacun dire ou faire dire ; le mélange d'espoir et de crainte qui pourrait jouer sur ces degrés de l'ambition, la puissance des exercices, des repos, des sanctions et des pardons, les effets mêmes de son propre renom, qui, d'après ce qu'il voyait et entendait, ne pouvaient pas être médiocres. **[**C'est ainsi qu'il reprenait le commandement dans un moment où d'autres l'auraient cru perdu ; il se rassemblait dans sa force pendant que ses terribles enfants se fatiguaient à l'insulter ; on comprend qu'il n'entendait même pas l'insulte**][[1724]](#footnote-1725)**. Et faisons bien attention à ceci, qu'un danger si clair le lavait du terrible métier qui était son métier. Il faut savoir ce qu'on veut. La poudre non plus n'est pas douce ; et que peut-on faire d'alliés qui ne seraient pas redoutables ? Le Julien de Stendhal, en suivant les cercles d'un épervier, admirait cette force et cet isolement. L'empire est à ce prix.

« 1er août 1932 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er août 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LVIII)

1938 EH XCII « Portraits d'empire » (*absent de EH1*)

1414

Si la vie intérieure ne fait que doubler la vie extérieure à la manière d'un miroir, alors la vie intérieure est très mauvaise. Ainsi l'homme qui couve une vengeance, il ne cesse de se raconter l'affront ; ou bien il imagine une revanche, il y joue son rôle, il triomphe, il pardonne, tout cela en imagination. Le romanesque est un remède à la rumination triste. Ce que je veux remarquer, c'est que cette vie rêveuse est tout à fait extérieure, car tout y est incident. Par exemple, si je me plais à rêver que je deviens riche, c'est que j'imagine des circonstances non liées au travail. Quant au travail même je ne peux pas du tout l'imaginer ; le travail est réel ou n'est rien. C'est pourquoi le rêveur pense selon une nécessité étrangère, comme on le voit dans les contes, qui, par leur essence, éliminent le travail.

Un homme de jugement disait un jour : « L'homme sain est celui qui n'a que des perceptions ; le neurasthénique n'a plus de perceptions ». Cette pensée a du prix ; mais j'y ajouterais, pour l'éclairer, que les perceptions reviennent toujours à la rêverie, pour celui qui ne fait rien. C'est le travail qui tient la perception à distance ; c'est le travail qui fait que le monde est réel. Maine de Biran a bien saisi cette liaison entre le réel et l'effort ; toutefois cet homme profond, par un genre de vie où les pensées sans corps tendaient toujours à dominer, n'a considéré dans l'effort que l'essai de connaître, et n'a point poussé jusqu'au travail, qui s'appuie sur la chose résistante pour la changer. L'effort biranien se meut à la surface du monde ; on n'entre dans le monde que par le travail. La promenade est une invention de l'ennui ; on promène l'ennui ; le monde n'est pas plus réel là-bas qu'ici. Or, je crois que le monde comme réel est le remède à tout. Le paysan perçoit son travail d'hier et son travail de demain. C'est l'homme heureux, comme dit le poète ; mais il ne sait pas qu'il est heureux.

La vie du travail tombe dans la technique, qui est comme une pensée sans pensée. Il faut pourtant vivre en conscience. Et comment faire ? Car rêver n'est pas vivre en conscience ; travailler non plus. Par exemple si je rêve la politique, ce n'est que vanité, et passion d'esclave. Si je la fais, comme directeur, ministre ou tyran, je touche au réel par la résistance et par le travail, mais je m'oublie moi-même. Tous les sages ont dit que dans une vie utile et occupée il faut encore des moments de fuite en soi-même, ou de retraite, comme on raconte que faisaient les gens d'autrefois, passant une huitaine en jeûne, silence et prière. C'est retrouver son propre être, mais sans vaines rêveries. Prenant la religion comme chose seulement humaine, je crois qu'elle a exactement pour fin de retremper la foi, comme elle dit. Et il n'y a qu'une foi, qui est de se garder libre. Il est bien remarquable que la foi, sérieusement considérée, ne consiste absolument qu'à ne rien croire de ce qui veut créance, comme flatteurs, comme puissance, comme argent, comme savoir. Dieu est la négation de ces valeurs d'apparat. Dieu c'est la vraie puissance ; et cette vraie puissance c'est la foi. Si la foi n'était pas libre, si Dieu pouvait la contraindre, la religion serait le pire esclavage. Si Dieu se montrait en roi des rois, il n'aurait certes que des courtisans ; la religion se sauve en ajournant cette mortelle cérémonie.

**[**Ici se meut la théologie réelle, en son geste familier qui ne cesse de ressusciter Lazare. C'est par cette suite d'idées que l'on peut comprendre que la religion se perd par l'évidence. Il est bon, il est très précieux que la religion soit incertaine. Car la perfection est douée d'une prodigieuse puissance pour attirer notre adhésion ; nous passons alors notre temps à nous convertir, bien vainement. Au lieu que le grand pari, si l'on peut dire, nous tient au bord du néant. À nous de frapper sur l'être !**][[1725]](#footnote-1726)**

Toutefois, par ce jugement même qui surmonte la partie vaine de la religion, il me semble que l'idée de l'âme ne paraît pas mal, car l'intime liberté est alors au-dessus de toutes les valeurs ; mais d'une façon singulière ; non pas à la manière d'un être existant, si je puis dire; plutôt à la manière d'une foi qui ne peut reposer que sur elle-même. Ce sentiment sans aucun orgueil, Descartes l'a nommé générosité ; on ne peut mieux dire. Descartes est plus près de chacun qu'on ne croit ; c'est un homme. Et, selon mon opinion, tout homme a ses moments cartésiens. C'est le moment où, lâchant la partie vaine de lui-même, et toutes les choses qu'il fait semblant de croire précieuses, il se retrouve encore tout. Car, savoir que rien ne peut atteindre la volonté, c'est exactement vouloir ; et c'est le moins qu'un homme puisse penser. C'est à partir de là, comme Descartes a vu dans son poêle, que toutes les choses s'ordonnent, et toutes les personnes, et même Dieu. Tel est le sens du doute, qui est père de la certitude, et même, si l'on y fait attention, de la fidélité. Car qu'est-ce qu'une fidélité forcée ? On s'étonnera peut-être de découvrir que ce grand refus est ce qui rend vigueur à l'amour même. Telle est la vie intérieure, qui donne réalité à l'autre.

La Psychologie et la Vie, juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LVIII)

*Minerve*, LXII, « La vie intérieure »

1415

Aucune société ne veut que les contrats soient nuls et sans effet selon le bon plaisir d'un des contractants. Si l'on institue le chèque, on ne peut admettre comme chose naturelle et permise le chèque sans provision. On ne peut mettre en loi que le crime ne sera pas puni. On ne peut mettre en loi que le vol soit un moyen de s'enrichir. Et pourquoi ? C'est que le vol suppose le travail ; c'est que le vol est par sa nature une exception. C'est que le chèque non payé est une exception. C'est que le contrat rompu par le bon plaisir est une exception. C'est que le crime est une exception. Tous ces actes, qui profitent d'une convention générale en y manquant une fois, sont l'effet d'une volonté particulière, disons même solitaire et secrète, qui ne peut faire contrat avec tous, ni publier ses intentions. Platon disait déjà que des brigands ne peuvent former une bande véritable, ce qui est une sorte de société, qu'à la condition d'être justes entre eux. Et il est évident que leur règle ne peut être que chacun trahira ses alliés à la première occasion. Par cette seule pensée, si nous la supposons en tous, il n'y a plus de bande, et chacun des brigands agit seul et à ses risques. Donc, au rebours, s'il y a société, et autant qu'il y a société, chacun des participants veut quelque règle égale pour tous, qui est une loi, et cette loi est voulue par tous. Voulue, cela veut dire qu'ils y manqueront peut-être, mais sans la nier. On trouvera ces remarques dans Rousseau. Platon a jeté l'idée au vent, parmi tant d'autres ; c'est sa manière. Rousseau l'a mise en forme, et le *Contrat social* a remué et remue encore toute la terre. Les inventeurs d'idées sont rares ; on peut les compter sur ses doigts.

Cet exemple est propre à faire voir la difficulté de penser. Car ces remarques que j'ai rappelées vont de soi ; mais pour rassembler et former l'idée qui y est cachée, il faut une forte tête et une vie inoccupée. Ceux qui gagnent de l'argent n'ont point le temps de penser ; ceux qui débitent des pensées en leçons n'ont point le temps de penser. Et encore Rousseau n'a pu écrire que l'introduction de son œuvre politique. C'est là qu'il nous jette au visage que la volonté générale ne se trompe jamais, et que toute loi est juste. Et cela fait crier tous les docteurs. C'est qu'ils ne forment pas l'idée, semblables à quelqu'un qui dirait contre le géomètre, qu'il n'y a pas de lignes droites ; mais comment savoir qu'il n'y en a pas, sinon par l'idée ? De même comment savoir qu'une loi n'est pas juste, sinon par l'idée ? Mais disons plutôt qu'une loi qui n'est pas juste n'est pas une loi, c'est-à-dire qu'elle n'est pas voulue par tous comme applicable à tous.

On me demande alors de citer une loi qui soit vraiment une loi. On ne peut citer une idée comme on cite un fait. Je trouve déjà bien beau que Rousseau ait donné la formule d'une loi qui se nie ouvertement elle-même, et qui n'est point loi du tout : « Il y a un contrat entre nous deux ; tu es obligé à mon égard à ceci et à cela, mais moi je ne suis pas obligé à ton égard ». Tout contrat entre deux est égal pour les deux ; c'est en cela qu'il est contrat. On dit là-dessus qu'il n'y a pas un seul contrat au monde ; il se peut ; l'égalité de deux choses échangées est difficile à mesurer ; toujours est-il que l'arbitre sait très bien ce qu'il s'agit de mesurer et pourquoi ; c'est comme s'il avait dans la pensée le modèle de tout contrat, estimant par là en quoi tel contrat est un contrat, en quoi non. C'est ainsi que l'idée d'une société a pu être tirée hors de nos essais informes, et désormais servir de modèle, au grand effroi des puissants. Toute l'idéologie socialiste est sortie de là. Car, supposons un salaire misérable ; il est assez connu que l'ouvrier peut bien l'accepter. Mais quand il signerait ce prétendu contrat devant un notaire, ce n'est toujours pas un contrat. Ici entre en scène le Juste, personnage abstrait, sans aucune existence réelle. La force en rit. Et certes la force peut beaucoup ; mais elle ne peut pourtant pas faire que ce qui est injuste soit juste. Et ce qui prouve bien que ce point est sensible et même douloureux en tout homme, c'est que les sophistes de force ne cessent de vouloir prouver que la force est juste et mérite respect. Un juge de force aurait pendu Rousseau, si ce juge avait su son métier. Mais on n'a point le choix de savoir une chose et non une autre ; et plaider pour la force, c'est toujours plaider contre la force.

*La Lumière*,16 juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LIX)

1961 Propos sur des philosophes, XLV

1416

Tout gouvernement est fasciste autant qu'il est permanent et sans contrôle ; je veux dire que l'administration rendra obligatoire pour tous, et sans aucune limite, ce qui lui semble utile à l'État. Déclaration obligatoire à la douane, au fisc, au service d'hygiène, à l'enregistrement, au recensement, aux bureaux de l'état civil. En quoi nous prétendons discerner l'utile et l'inutile, et cette prétention est déjà révolte ; car tous ces règlements sont faits par des hommes qui savent mieux que nous ce qu'il nous faut. Cette sorte de raisonnement étourdit ; et nous voyons que cela mène à la tyrannie tout simplement. Le citoyen ainsi serré et presque étranglé considère très sérieusement les députés, les ministres, et le chef même de l'État comme les gardiens des libertés. Toutefois, il remarque, non sans inquiétude, que ses meilleurs amis passent promptement de l'autre côté du guichet, plus préoccupés alors des commodités du pouvoir que de la liberté du citoyen.

Considérant hier un groupe de jeunes têtes pensantes, je me disais, d'après ce que l'on remarque aisément dans la politique, qu'un peu plus de la moitié d'entre elles auraient l'esprit citoyen, et que les autres auraient l'esprit tyran. Ce partage se fera d'après la vocation de chacun, et aussi d'après la situation de chacun. Toutefois, la situation me semble moins forte que la vocation, car on trouve aussi des hommes qui exercent un petit ou un grand pouvoir, et qui n'en aiment point l'abus. Les neutres suivent leur état, résistants s'ils sont citoyens ; tyrans un peu s'ils administrent. L'armée des tyrans est un peu moins nombreuse que l'autre. Mais en revanche, que d'avantages chez le maître, qui gagne sa vie à gouverner, au lieu que le résistant ne gagne pas sa vie à résister, et pense nécessairement à bien d'autres choses au moins cent heures contre une. La plus petite des deux troupes est concentrée et organisée ; la plus grande est dispersée et occupée par mille travaux. Nous ressemblons, nous autres résistants, à ces milices féodales qui voyaient débarquer les pirates et qui couraient de la bêche à l'arbalète.

À ces troupes dispersées il va se présenter une épreuve de choix. Les manœuvres contre les gaz, que les militaires préparent tout doucement, vont être justement les grandes manœuvres pour l'armée des citoyens. Et dans le moment où l'on voudra les exercer à la défense contre une attaque d'avions supposée, ils auront l'occasion de s'exercer à une défense d'un tout autre genre. On me conseille, je suppose, de mettre un masque et de descendre à la cave à un signal donné. Je résiste ; on essaie de me forcer. Peut-on me forcer ? Voilà la question. Je suppose que quelque préfet me convoque, usant à la fois de menace et de persuasion. Je réponds : « Il y a abus de pouvoir ; il faut une loi ; je l'attends. Et quant à ma propre sûreté, je l'entends autrement. Je soutiens que cet exercice contre les gaz est très dangereux pour moi et pour tous, en ce sens qu'il va à présenter comme possible et même permise une action atroce. S'en protéger d'avance et par système, c'est établir peu à peu et tacitement une convention que l'on n'oserait pas rendre publique. C'est dire : « Nous sommes prêts ; attaquez donc ! » C'est avouer en même temps que l'on tient la riposte prête. En ce cas particulier, et favorable parce qu'il est nouveau, je me prouve à moi-même que le refus de me défendre est la meilleure défense. Et, puisqu'il ne faut pas moins de courage pour mourir tranquillement au troisième étage que pour s'enfuir sous la terre avec des tampons sur le nez, l'éperon ordinaire des guerres manque ici son effet.

« Maintenant, ajouterais-je, je vais vous dire toute ma pensée. Vous trompez les femmes, si vous leur faites croire qu'un masque les protégera contre ces gaz qui brûlent la peau et contre ces foyers instantanés qui brûlent tout. Vous les trompez si vous leur faites croire qu'un masque sera mis utilement à un malade ou à un enfant qui vient de naître. Ce n'est donc ici que comédie, et dangereuse comédie. Le seul espoir des faibles est qu'on les sache sans défense. Oui, cela même, que les faibles sont sans défense contre l'homme volant, il faut le publier ; car il importe beaucoup que l'homme volant le sache ; et le pire danger est qu'il croie le contraire. D'où mon refus, dirais-je, que je donne en exemple. »

*La Lumière*, 23 juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LIX)

1934 POL LXII

1417

Je ne sais si le président Herriot nous comprend bien. Je vois de lui des discours qui datent de mon enfance. Il nous est dévoué, je le sais ; il nous aime ; il veut notre bien. Mais il sait quel est notre bien ; même contre nous il nous servira ; ainsi font les parents à l'égard des enfants. Ces métaphores sont usées. Elles nous renvoient à un temps où l'on croyait aux Hommes d'État. Or, par un éclairement nouveau et jusqu'ici inconnu, nous savons que les Hommes d'État se trompent souvent ; et, bien mieux, nous devinons pourquoi. Nous les voyons assaillis par une foule de parasites, flatteurs, solliciteurs, qui sont nos ennemis jurés. Nous entendons, et ils entendent encore bien mieux, la clameur assourdissante de tous ceux qui ont le pouvoir et les places. Nous savons aussi que le pouvoir par lui-même aveugle, et d'abord fatigue. C'est pourquoi lorsqu'un homme d'État, si ami qu'il nous soit, parle de sa conscience et de son devoir, nous sommes inquiets. L'appel à la confiance a toujours été une manière de forcer. Quoi ? Une seule lumière va-t-elle donc éteindre les lumières de nos représentants, déjà vacillantes ? Avons-nous fait un plébiscite ? Avons-nous un roi ?

Les vieux fantômes de la politique n'ont jamais fait que guerre et dette, dette et guerre. C'est jugé, et l'histoire n'est que trop claire. Napoléon, le plus grand des chefs, s'est trahi lui-même. Au fond je soupçonne qu'il en est des hommes d’État comme des militaires, qui ne savent rien au monde que l'art de commander. Je sens très bien que l'éloquence m'entraîne, que l'ordre m'entraîne. Je ne suis que trop disposé, moi et des milliers d'autres, à garder l'alignement et à marcher au pas du chasseur à pied. Mais où nous mène-t-on ? Voilà la question indiscrète, qui scandalise nos grands Messieurs, et peut-être Herriot lui-même, assurément ceux qui l'entourent et qui espèrent quelque monnaie de puissance. Nous résistons à notre ami ; nous résistons à notre élu ; tel est l'ordre nouveau. La démocratie n'a encore fait au monde que l'affaire Dreyfus ; et, depuis, mille artistes en commandement ont défait l'affaire Dreyfus. Nous avons fait les élections, cassant très explicitement Tardieu, Chiappe et compagnie. Depuis, et sans attendre une seule minute, mille artistes de commandement ont juré de défaire les élections ; je les vois au travail. Il nous reste quelques amis ; entendent-ils le grignotement ?

Le peuple est roi ; la volonté générale est la loi ; et la volonté générale est infaillible, puisqu'elle implique que ce qui est imposé à l'un est imposé à tous ; il n'y a d'erreur possible qu'autant que quelques-uns légifèrent pour tous. Mais il est évident aussi que la volonté générale s'exprime tout juste dans le moment du vote. Il est clair que les délégués sont portés à l'oublier, et les magistrats supérieurs encore plus. Et, comme on ne peut pas voter tous les jours, il faut donc que l'opinion presse continuellement sur les pouvoirs ; et cela ne va pas sans difficulté, car l'opinion est comme dissoute après l'élection ; et l'on sait que la presse sert presque toujours les tyrans réels, et non pas le peuple. Il est bon de remarquer aussi que, dans les associations, quelles qu'elles soient, et dans les partis, quels qu'ils soient, les mêmes forces s'exercent contre l'opinion, en vue de la tromper, de la détourner et de lui ôter le courage. N'empêche que, dans l'affaire Dreyfus, l'opinion a traversé tous ces barrages, par les efforts convergents d'une multitude d'hommes libres, qui n'avaient aucun pouvoir défini. Cet ordre nouveau est mal connu ; il repose, à ce que je crois, sur une multitude de petits centres d'amitié, où chacun dit librement son opinion, sans jamais l'imposer. Cette liberté réelle foisonne maintenant comme jamais. C'est une belle rumeur, et neuve, que le peuple entend très bien. Les pouvoirs y devraient bien prêter l'oreille avant d'y être forcés. N’est-ce pas mieux d'être amis ?

*La Lumière*, 30 juillet 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LX)

1934 POL LXIII

1418

Je me souviens d'avoir vu, au temps de la guerre, un fantassin qui luttait pour sa propre vie dans d'étranges conditions, et contre un ennemi masqué. Le fantassin avait le torse nu ; une des épaules était sillonnée d'énormes cicatrices ; il s'agissait de savoir si ce torse mutilé était encore bon pour l'infanterie ; un visage impénétrable de médecin s'appliquait à cette recherche, et, voyant qu'il usait du compas à pointe mousse pour explorer la sensibilité de la peau sur un bras et sur l'autre, méthode évidemment inconnue du fantassin, je compris que le fantassin allait être vaincu ; et il le fut.

Sur ces remarques, ainsi présentées maintenant, telles que je les formai dans ma pensée à ce moment-là, je vois que le moraliste roule des yeux méchants. « Quoi, me dit-il ? Est-ce que ce médecin récupérateur était l'ennemi du fantassin et le vôtre ? N'était-il pas votre ami à tous deux, puisqu'il éclairait votre volonté d'obéir et de servir jusqu'à vos dernières forces ? Ou bien est-ce encore mutinerie ? Est-ce encore le détestable esprit de révolte qui faillit, à un moment tragique, perdre la patrie ? Assez de ces jeux funestes. Il faut dire, et tout de suite, que vous approuvez ce médecin-là ».

Lorsqu'un homme passe de la situation de témoin à celle d'accusé, le juge anglais l'avertit en ces termes : « À partir de ce moment, ce que vous direz pourra être tourné contre vous ». Quand ce ne serait qu'une parole, c'est toujours une noble parole. Le juge se prive solennellement d'un moyen universellement méprisé, mais très puissant, qui consiste à profiter d'une conversation toute amicale pour rapprocher insensiblement l'homme de la potence. Il est remarquable de trouver dans la loi même, et à l'égard d'un criminel présumé, ce rappel de l'inviolable personne humaine. Mon moraliste aux yeux méchants voudrait bien posséder quelque projecteur qui traverse mes pensées. Mais j'aperçois bien clairement que l'obligation de penser tout haut équivaudrait à l'impossibilité de penser. Il y a des pensées vives, et scandaleuses, que l'on se dit à soi-même, que l'on dit quelquefois à un ami, des pensées qui seront limitées par d'autres et qui finiront par faire une sagesse, mais qu'il faut pourtant former à l'état naissant, ou, si vous voulez, à l'état sauvage, si l'on veut organiser quelque ligne de résistance. Car je ne vois pas que les pouvoirs soient disposés maintenant à se limiter eux-mêmes.

L'épreuve du compas à pointes mousses est un test. Il y a des milliers de tests. En chacun d'eux est enfermée une ruse ; et la fin de ces épreuves, innocentes d'apparence, et en fait tout au moins indiscrètes, est de sonder un homme, souvent même un enfant, en vue de savoir ce qu'on peut faire de lui, charpentier, télégraphiste ou comptable. Et la méthode d'orientation professionnelle, tant célébrée, n'est qu'un conseil de révision où les hommes sont mis tout nus sans qu'ils le sachent. L'intérêt public, comme on dit, est ici d'accord avec l'intérêt privé. Très bien. Et en effet, si l'on n'a pour refuge que des pensées prudentes et dont on se sert comme d'une monnaie, il n'y a rien à dire contre cette organisation de l'État par ceux qui savent ou qui croient savoir, quel est notre bien, notre devoir et notre destinée. Par ce consentement, si nous le donnons, on voit revenir les principes du camp retranché, qui furent lois dans des heures tragiques, et que les pouvoirs transporteraient naturellement dans l'état de paix armée, et jusque dans le régime des travaux, si on les laissait faire. Et comme évidemment on ne peut les laisser faire, comme évidemment le citoyen cherche quelque position retranchée, et au moins un petit enclos de vie privée et de libre choix qui lui soit garanti, je signale que la ruse des tests recouvre un moyen de gouvernement dont je ne vois pas les limites, et comme un travail d'espion sur nos pensées. Oui, c'est entendu, il faut déclarer telle et telle maladie contagieuse, puisqu'on peut la donner au voisin. Mais il n'est pas moins évident que la loi doit énumérer, et avec bonnes raisons, ces cas exceptionnels où la liberté périt. Nos lois sont nos libertés ; et nous devons défendre pas à pas ce précieux terrain, selon une pratique universelle que les fables ne cessent de nous rappeler. J'arrive à cette règle : refuser de se prêter à un test quel qu'il soit, tant qu'il n'est pas écrit dans la loi.

*La Lumière*, 6 août 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°8, août 1932 (LXI)

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932

1419

II y a l'essence ; il y a l'existence ; ou bien, si ces vieux mots rebutent, il y a vérité selon l'esprit et vérité selon la chose ; on peut dire aussi idéal et réel, mais à la condition de dessiner l'idéal très précisément, à la manière du géomètre. D'aucune façon il n'est permis de confondre les deux. On confond les deux si l'on prend le monde pour un système raisonnable qui vérifiera nos idées. On confond les deux si, au contraire, on se moque de géométrie et de justice, et si l'on pose qu'il n'y a au monde que de l'inhumain, c'est-à-dire des forces qui sont comme elles sont, sans autre mal que faiblesse, sans autre bien que victoire. La première confusion est idéalisme ou utopie, l'autre est matérialisme ou réalisme. Est-ce seulement opposition entre ce qu'on voudrait et ce qui est ? Non, ce n'est pas assez dire, et il ne s'agit pas seulement de pieux souhaits, vainement formés. L'opposition est entre ce que l'on pense et ce qui est.

La géométrie le fait voir ; car la géométrie n'a rien à craindre d'aucune expérience. Le cercle est le cercle, et les choses qui ne sont pas rondes exactement n'ont rien à dire contre le cercle ; je pense les rayons égaux, et une suite de vérités à partir de là. Mais il est fou de chercher des choses parfaitement rondes, comme les anciens crurent que les astres décrivaient des cercles parfaits ; il fallut en rabattre, comme il faut rabattre de l'ellipse. À bien regarder, les cercles des astronomes servirent à mesurer de combien les planètes s'écartaient du cercle ; et l'ellipse sert maintenant à mesurer de combien les planètes s'écartent de l'ellipse. Avant le géomètre, le monde n'était même pas irrégulier ; il était tout comme un rêve.

Je ne pense pas que la justice soit si différente du cercle, de l'ellipse, et des vérités de ce genre. Car il est vrai qu'il y a une justice, et chacun la reconnaîtra en ces deux frères partageant l'héritage. L'un d'eux dit à l'autre : « Tu fais les parts, et moi je choisirai le premier ; ou bien je fais les parts, et tu choisis ». Il n'y a rien à dire contre ce procédé ingénieux, si ce n'est que les parts ne seront jamais égales, et qu'elles devraient l'être ; et on trouvera aussi à dire que les deux frères ne seront jamais égaux, mais qu'ils devraient l'être. L'utopie cherche l'égalité des hommes et l'égalité des parts ; choses qui ne sont pas plus dans la nature que n'y est le cercle. Mais l'utopiste sait très bien ce qu'il voudrait ; et j'ajoute que si on ne veut pas cela, sous le nom de justice, on ne veut plus rien du tout, parce qu'on ne pense plus rien du tout. Par exemple un contrat injuste n'est pas du tout un contrat. Un homme rusé s'est assuré qu'un champ galeux recouvre du kaolin ; il acquiert ce champ contre un bon pré ; ce n'est pas un échange. Il y a inégalité flagrante entre les choses ; inégalité aussi entre les hommes, car l'un des deux ignore ce qui importe, et l'autre le sait. Je cite ce contrat, qui n'est pas un contrat, parce qu'il est de ceux qu'un juge réforme. Mais comment le réforme-t-il, sinon en le comparant à un modèle de contrat, qui est dans son esprit, et dans l'esprit de tous ? Est-ce que l'idée ne sert pas, alors, à mesurer de combien l'événement s'en écarte ? Comme un cercle imparfait n'est tel que par le cercle parfait, ainsi le contrat imparfait n'est tel que par le contrat parfait.

On peut ne rien penser du tout, et taper à tour de bras ; mais alors on est seul, et on ne va pas loin ; si l'on forme seulement une troupe de deux, il faut une sorte de contrat, et la justice revient ; non pas parfaite, mais cherchant sa forme parfaite : « Ce que je fais pour toi, tu le fais pour moi » ; ce n'est pas parfait, car la même action ne se retrouve jamais ; tout change, tout est différent, tout est inégal ; mais qu'est-ce que cela prouve contre le cercle, ou contre la justice ? Les planètes n'ont point faussé le cercle des géomètres. Les voleurs n'ont point faussé la justice. L'innocent condamné, c'est plus absurde encore qu'irritant, c'est irritant parce que c'est absurde ; car l'innocent n'a rien à voir dans l'affaire ; il y est à la place d'un autre ; cette condamnation ne peut être pensée. C'est qu'on la compare à son idée. Ainsi il y a deux ordres. L'idéologue est celui qui n'en voit qu'un ; et l'homme de jugement rassemble les deux ; respect à l'un, attention à l'autre, ensemble dans le regard.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXIV)

*Minerve*, LXVI, « L’idée et le fait »

1420

Un très bon esprit, et grand observateur, a écrit que l'envie était au fond de tous nos sentiments, même d'amitié. J'ai connu de près l'homme qui croyait penser ainsi. Il n'eut jamais d'envie ; je l'ai vu fidèle et généreux, sans aucune trace de méchanceté ; seulement il avait l'humeur vive. Suis-je un grand observateur ? Voilà la question.

Mon mouvement est de refuser. J'ai l'idée que je serai trompé par les premiers signes. J'ai l'idée que les hommes commenceront par me jeter au visage un portrait d'eux-mêmes qui ne leur ressemble guère. Par exemple, sur une question qui lui est neuve, et qui l'émeut, tout homme commence par lancer des sottises surabondantes. Je sais pourtant bien que ce n'est pas sa pensée. Mais lui il veut que ce soit sa pensée ; il s'y attache ; si on le pousse, il en jurera. C'est une prétention de faire la bête, comme de faire le méchant. Il n'est pas habile de réfuter ; il n'est pas habile de condamner. C'est brouiller l'eau. Si l'on veut voir clair, il faut attendre ; il faut que cette agitation redescende. J'attends le repos, peut-être même le sommeil si je pouvais. La seule manière de manger instruit plus que la manière de parler ; le son de la voix en dit plus que le sens. Mais il faut que j'aille encore plus loin. Un homme sous le fouet n'est pas ce qu'il pourrait être ; un homme forcé est déformé ; un homme surpris par l'événement ressemble à l'événement plus qu'à lui-même. De la même manière un bébé tout rouge, grimaçant et hurlant, ne me laisse rien à voir ; j'attends qu'il sourie. Allant jusqu'au bout de ma pensée, je dirai que je n'ai rien du tout à apprendre d'un homme méchant ; si je veux l'observer, j'attends qu'il soit bon. Bon, c'est la même chose que libre, naturel ; selon lui, non selon le choc. Rien ne change plus un homme que le regard de celui qui l'observe. S'il soupçonne seulement que je l'observe, il me tire la langue. C'est de l'hypocrisie à l'envers. Je plains les médecins aliénistes ; car les fous font les fous.

Le mot psychologue n'arrive pas à être du bon langage. Le bon langage nomme moraliste celui qui connaît passablement le cœur humain. Voilà une grande idée dans un mot. Mais quelle idée ? Il n'y a qu'à suivre le mot. La morale, c'est ce qu'on se dit pour se calmer, pour se redresser, pour se remettre en forme humaine. Comme un homme qui a peur d'un vain fantôme, et qui se dit : « Ce n'était que cela ! » Il méprise le fantôme, mais il se méprise lui-même aussi. « Peut-on être bête à ce point ? » Voilà ce que le plus simple des hommes pense de lui-même trois fois par jour. Cette morale tout à fait commune signifie donc que l'on se trompe sur soi-même pour commencer. S'apercevoir de cela, c'est penser. D'où je tire, un peu trop vite, cette idée que s'observer est autre chose que se prendre comme on est de premier mouvement. S'observer c'est se changer, se remettre en bon ordre, chercher ce qu'on veut, le trouver, l'approuver, le faire. La clémence d'Auguste en est un exemple théâtral, donc simplifié et en même temps grossi ; mais le mouvement est juste. Il monologue, et cela revient à dire : « Que suis-je ? » Suis-je un poltron qui soupçonne ? Certainement je suis cela si je me laisse aller. Suis-je une brute qui se venge ? Certainement c'est là qu'ira l'animal. Mais, comme disait Descartes, ce serait ridicule si, étant capable de dresser un chien, l'homme ne se dressait pas lui-même. Auguste finit donc pas trouver le vrai Auguste, qui est celui qui veut, c'est-à-dire celui qui fait de tout le reste à peu près un homme. Et ce qu'il y a de vrai ici, c'est que le premier commencement de tout est toujours très mauvais, et que l'on se connaît très mal si on ne le change pas. Qu'est-ce qu'un musicien, sinon un homme qui s'est fait musicien ? Et croyez-vous qu'un jongleur à huit boules ait appris sans peine ? Ce n'est pas quand il laisse tomber la boule que je le connais, c'est quand il la rattrape. Et c'est quand le musicien chante juste que je connais le musicien.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXV)

*Minerve*, XXII, « Connais-toi »

1421

« Ne sois point droit, mais redressé ». Qu'est-ce qu'un juste qui n'a envie de rien ? Qu'est-ce qu'un héros qui n'a pas peur ? Mais sans doute l'humeur ne manque àpersonne ; et, s'il y a quelque vertu au monde, elle sera toujours menacée. Je ne sais si la géométrie est toujours menacée. Il y a une facilité effrayante dans le polytechnicien éminent ; on dirait qu'il n'est que cerveau et combinaison, sans aucune crasse d'âme ; et cela étant impossible par le cœur, le poumon et le foie, il faudrait croire que de telles intelligences sont coupées de la bêtise, ou disons de la bête, pour rendre tout son sens à un beau mot. L'homme pense alors comme il veut, et la bête croit comme elle peut. Une telle géométrie ne sauve rien. Si tout le croire était en jeu dans le plus simple des théorèmes, la géométrie serait belle. Le génie n'est pas tant remarquable par les résultats ; les résultats finiront par être évidents, et ce qui est une fois trouvé, on finit par le prouver. Il n'y a plus d'obscurité dans la conservation de l'énergie ; et, chose étrange, ces pures clartés sont vacillantes ; mais Julius Robert Mayer, qui a trouvé le principe, était un médecin qui y a péniblement barboté. Ce qu'on sait des raisonnements d'Archimède et de Galilée a l'épaisseur de l'homme. Balzac et Stendhal ont trouvé des choses qui semblent trop simples àl'intelligent lecteur ; mais heureusement elles n'étaient pas simples pour eux ; c'est qu'ils pensaient à partir de la bêtise naturelle ; ils démêlaient leur propre vie. J'ai idée qu'ils recommencent toujours, et d'abord ne comprennent rien àrien. J'y trouve aussi plus de pensées que dans les penseurs. Ils remuent un fond de vase. Aussi l'intelligent qui les lit se sent troublé et presque sauvé un petit moment. Ce mouvement imité est sans doute le beau.

Il y a des poètes combinateurs, qui sont méprisés. Mais le vrai poète commence par remuer tout le corps. C'est d'abord danser, d'abord chanter, d'abord rimer, comme un sauvage, sans chercher raison. S'il trouve raison par ces moyens, ce sera tout l'homme d'un seul morceau, et toute la bêtise sauvée. Ces miracles physiologiques sont ce qui intéresse l’homme. À un beau vers il tourne la tête, et il oublie de gagner. C'est son salut qui est en question. Les praticiens disent qu'il faut sauver son âme ; ils ne disent point qu'il faut sauver son esprit. C'est que l'esprit se sauve toujours et ne sauve rien. Et au contraire Polichinelle, en *Liluli*, dit fort bien que l'âme est une bête comme une autre. Avoir de l'âme c'est penser sérieusement et bêtement. On n'avance guère, mais on avance tout.

Il y a des musiciens combinateurs. Ils sont même très rusés. J'ai ouï dire que l'un d'eux, en sa recherche, savait très bien taper du plat de la main sur son Pleyel ; c'est qu'il cherchait le trouble. Or un Pleyel est une combinaison, mais heureusement faite de bois et de fer, choses assez sauvages ; d'où un retentissement des passions, mais extérieures ; et quand on dit qu'un tel instrument parle, on entend bien qu'il ne chante pas seulement, et que l'industrie y a laissé un peu de nature. C'est de la même manière que l'orchestre est quelque chose, et surtout par les souffleurs, de cor, de clarinette, de hautbois, de basson, qui résistent si bien à la musique. Mais Beethoven, par un malheur qui fut bonheur, arriva à n'écouter plus que lui-même, je veux dire sa propre et fausse malice, entendez impatience, entendez violence. Certes la musique est continuellement en péril dans l'orchestre ; mais elle est encore bien plus en péril dans un homme.

Je reviens àmon propre métier. On n'a pas ici la ressource du musicien et du poète, qui est de faire résonner d'abord le tumulte humain, cœur, ventre, muscle, par la frappe directe. Toutefois il n'est pas besoin de frapper à main plate sur cet autre Pleyel ; ce n'est encore qu'une méthode de combinateur. Et le diable n'est jamais si loin. Peut-être est-il bon de savoir que l'impartial n'a pas d'idées ; et puisqu'il faut redescendre au point où l'on déraisonne, je dirais que l'on peut se fier à la passion politique, car elle mène à tout. Mais il faut d'abord l'avoir, et diabolique, comme elle est ; car je vois qu'elle compose dans l'ambitieux ; aussi pense-t-il par arrangements, ce qui ne fait point style. Mon témoin est Stendhal.

*Nouvelle Revue Française*, 1er septembre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXVI)

1934 LIT VI

1422

Que la femme pense plus que l’homme, ce n’est pas neuf. Le fameux duc de Saint-Simon n’avait pas une petite opinion de lui-même ; mais devant le jugement de sa femme il s’incline ; elle est le pilote dans les tempêtes de la cour. Dans le ménage Birotteau, c’est aussi la femme qui serait le pilote, mais elle n’est pas écoutée ; au reste, vous trouverez dans Balzac une ample variété de philosophes en jupons. Je veux citer une fois de plus la célèbre lettre d’Henriette de Mortsauf dans *Le Lys*; c’est un manuel de politique ; et l’on ne peut pas dire que Balzac ait diminué le génie masculin. Quelques exemples de ce genre éteindraient les plaisanteries faciles. Les avocats des femmes plaident mal.

Il faut considérer la structure et encore la structure. Les forts ne pensent guère ; ils brisent ou ils déplacent. Et au contraire les faibles pensent beaucoup. Penser vient de ne pouvoir par force. Penser est une ruse. Gouverner, c’est penser ; car le roi n’a jamais la force toute simple. Et le ressort de notre espèce est peut-être que l’enfant pense beaucoup et longtemps, parce qu’il est longtemps faible. On pourrait dire que l’enfance de la pensée est toute féminine. Et, au rebours, les métiers d’homme ne pensent guère ; ils tâtonnent, ils essaient, quand ils ne peuvent forcer. Ce genre de pensée est la technique, qui peut, comme on a dit, plus qu’elle ne sait. Le savoir humain doit moins aux métiers qu’aux pensées d’enfance.

Revenons à la structure. La femme fait l’enfant, c’est-à-dire qu’elle le forme, le nourrit, le porte. Cette fonction entretient un genre de pensées. Quel genre ? Celui qui s’interroge sur la perfection de l’espèce. Ce n’est pas un petit travail, ni vain, que de deviner les désirs, les craintes, les aptitudes, et le commencement d’un caractère. Laissons à l’homme la connaissance de l’obstacle extérieur, et toute la sagesse qui résulte du travail sur la chose, gibier, arbre, fleuve, vent, pluie, pierres, métaux. L’ouvrier ne réfléchit guère sur lui-même ; il n’en a pas le temps ; il fait la guerre. La femme, cependant, gouverne l’intérieur de la province. Économie veut dire ordre dans la maison. Économie n’est pas une petite partie de politique.

Mais la politique tout entière n’est qu’une ruse qui s’exerce sur le monde humain, et qui consiste principalement à deviner les réactions de l’homme, enthousiasme, fidélité, trahison, colère, peur. La politique est la science des signes ; l’expérience des matériaux lourds n’y aide guère. C’est donc à la maison, et dans la tête féminine, que naît le conseil, l’art de plaire et même de déplaire, enfin le jugement sur l’homme. Cette idée n’est nullement cachée ; mais l’homme est un lourd éléphant de travail, qui est conduit par sa femme, et encore content ; seulement il n’en sait rien.

Cela dit, il faut voir que la force roule et piétine la pensée neuf fois sur dix ; car notre existence dépend premièrement des forces aveugles et qui n’attendent point. Ainsi la pensée de ce qui devrait être, qui est la pensée de la forme humaine à sauver, à délivrer, à embellir, cette pensée est refoulée et meurtrie, et de plus moquée. Mais est-ce bien ? Demandez-le à la pensée ; c’est à elle de le dire, car les forces ne disent rien ; elles sont comme elles sont. La guerre n’a jamais de raison ; elle est contre raison. D’où il naît un désespoir de la pensée et une méchanceté de faiblesse dont on se passerait bien.

Il y a un autre échange. Car l’homme qui s’avise de penser y met sa force ; il y met le métier, et la force des choses ; il mesure, il pèse, il calcule ; il revient de là sur les passions mêmes, comme Descartes a fait, réalisant la perspicacité féminine selon les méthodes du bâtisseur de ponts. Il aperçoit finalement la paix, la justice, et même l’amour, comme des travaux à faire. Il réalise beauté, et même bonté, à coups de marteau, ce que la femme ne ferait pas aussi bien. Penser n’est que penser. Il reste à la femme le conseil ; on sait qu’elle en use.

Bien ou mal, ce n’est pas la question. L’homme est-il si sage ? Et l’idée du suffrage universel n’est pas qu’on donne parole seulement au sage. Au contraire, on donne parole à tous, et à tous risques, d’après cette parole de Marc-Aurèle, empereur : « Instruis-les si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les ».

*La Lumière*, 13 août 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXVII)

1423

L'Europe manque de radicaux. Cette espèce est très méprisée ; mais elle leste la politique. Et qu'est-ce que c'est donc qu'un radical ? C'est premièrement un incrédule au deuxième degré, j'entends celui qui premièrement ne croit rien, et qui de plus est assuré que n'importe quelle croyance, même agréable, entraîne aussitôt toute l'injustice et tout le mal possibles. Puissances d'en haut, puissances d'ici, toutes sont jugées comme puissances. Non, non, il n'y a point de miracle, ni de sauveur, ni d'arrangement, qui nous puisse garantir un an de paix. On ne peut se fier qu'à une quotidienne politique de défiance, de résistance, de surveillance, qui n'amuse personne. C'est que l'adversaire ne se lasse pas, et ne donne point de champ ; notre maître, même le plus doux, nous tient exactement le couteau sous la gorge. Et ce n'est nullement exagéré, dit le radical ; car il a fait la guerre.

Le radical porte en lui-même son ennemi, qui est un citoyen obéissant. Le radical sait bien qu'il obéira à la loi ; il ne voit pas comment ce qui est bon pour les autres ne serait pas assez bon pour lui. Il veut être une unité indistincte dans la masse des infortunés exécutants ; première justice, humble justice qui ouvre aussitôt la porte à toute l'injustice. Cela il le sait ; il l'avait prévu, il l'a vu, il l'attend encore pour demain. Cette inertie exaspère les généreux des deux camps extrêmes : « Si froidement servir la patrie ! » dit le colonel. Et l'autre : « Si lâchement trahir ses frères ! »

Eh là ! Doucement, se dit le radical ! Je n'ai jamais juré d'empêcher la guerre par l'insurrection. Et ceux qui ont juré cela, je vois qu'ils ne le font pas. Je hais qu'on promette ce qu'on ne peut faire. Attention ici, je n'ai aucune défiance à l'égard des ouvriers et paysans, ni aucune crainte ; j'ai même d'immenses espérances ; et c'est pourquoi je me laisse appeler radical-socialiste. Je conviens que ceux qui tiennent l'outil et la machine ont un immense pouvoir sur nous tous, et un pouvoir légitime, qui correspond à l'empire irrésistible des besoins les plus urgents. Donc que les travailleurs, par des syndicats réels et pleins, par d'immenses coopératives, par un serment fait et tenu, soient les maîtres du marché ; qu'ils fixent largement les salaires, qu'ils exténuent les industries inutiles, et d'abord les industries nuisibles ; qu'ils s'opposent par refus aux transports nuisibles ; qu'ils soient assez forts contre les folies du pouvoir par le non et par les bras croisés, je le veux bien. Quand j'en serais gêné, diminué, appauvri, cela n'est que juste, et je suis ici comme l'enfant devant la nourrice. Mais enfin cela ne se fait pas. Je veux dire que l'on me montre des projets, au lieu d'une pression tranquille et continue. Bref j'attends qu'aux radicaux-socialistes répondent des socialistes-radicaux. J'attends et mon attente n'est pas tout à fait vaine.

Elle ne peut pas l'être, poursuit le radical monologuant. Je ne laisse pas la coupure se faire. Non, je n'abandonnerai pas le monde ouvrier, quand il m'abandonnerait ; je ne lui rendrai pas mépris pour mépris. Et pourquoi ? C'est qu'au fond du radical qui obéit toujours, il y a un esprit radical qui n'obéit jamais, qui ne veut point croire, qui examine, et qui trouve dans cette farouche liberté quelque chose qui nourrit l'immense amitié humaine ; et c'est l'égalité. L'esprit d'égalité c'est, d'un côté, la résistance, le refus d'acclamer, le jugement froid ; de l'autre, c'est la confiance en l'homme, l'espoir dans une instruction et une culture égales pour tous, et l'horreur de tout régime où l'homme serait moyen et instrument pour l'homme. Philosophie courte, mais ferme, je dirais même impitoyable. Et cela fait un parti modéré et redoutable.

*La Lumière*, 20 août 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXVIII)

1934 POL LXIV

1424

Les *Compagnons* triomphent sans modestie. Soit. Je conviens que l'idée de l'École Unique est une grande idée. Qu'on y aille tout droit, c'est le mieux. On verra bien. Le peuple, de ses milliers de mains, retiendra l'idée, qui déjà s'envole vers le ciel de théâtre où planent le scrutin de liste et les comptes des banquiers. Je crains l'élite subalterne.

Le projet d'instruire ceux qui en sont dignes est inutile. Le projet de n'instruire que ceux qui en sont dignes est laid. Il y a, dans cette mesure des aptitudes qu'on annonce, et, dans ce barrage contre les esprits épais et terreux, quelque chose de profondément injuste, et toute l'injustice peut-être. Le boursier qui fonde des bourses m'inspire une extrême défiance. Je crains un recrutement de ministres et de maréchaux ; et, de degré en degré, un filtrage d'officiers et de sous-officiers dans tous les ordres. Ainsi le peuple restera sans esprit ; il suffit que ses maîtres aient de l'esprit. Ce système en est déjà à la faillite ; il est mort avant d'être né. Le jugement manque terriblement là-haut. Le boursier trahit et trahira. Ce n'est pas parce qu'un homme sort du peuple qu'il restera peuple. On en voit mille causes, mais je veux considérer seulement la cause principale.

La facilité est le mal de l'esprit ; elle n'est jamais que l'aptitude à passer de la chose au signe, et à penser sur signes. Dont l'algèbre est le symbole ; mais encore l'algèbre nettoyée fait des merveilles ; non pas toujours sans un frivole aveuglement. Mais que dire de l'algèbre financière, où, quoique les signes soient nets et propres, l'esprit devient fou dans cette clarté ? Que dire enfin de l'algèbre politique, où le moindre signe, France, Allemagne, Europe, Amérique, Orient, Occident, Race, Religion, recouvre un chaos de différences ? L'École Unique est un exemple de cette confusion, et ce n'est pas le pire. Mais que manque-t-il donc à cette connaissance bavarde ? Il manque la chose. Exactement le maniement de la chose, le travail sur la chose. Et, en revanche, le paysan, le terrassier, le maçon nous émerveillent par le bon sens, dès qu'ils pensent sur leur métier. D'où vient qu'en d'autres sujets ils sont comme noués, sommaires, monotones, rebutants ? Voilà la question. Si je pouvais y voir clair, je comprendrais le génie de la terre, le père des fables, des contes et des religions. Je comprendrais Beethoven et Balzac, et jusqu'aux erreurs de Goethe ; ce grand homme aurait eu zéro à n'importe quel examen de physique ; c'est qu'il était noué là ; et cela me fait supposer qu'il était noué et empêtré partout, traînant la masse minérale dans la moindre de ses pensées. Quand on dit d'un homme que c'est un homme, on dit beaucoup ; c'est qu'on sent le poids de matière, et une résistance de charrue.

J'espère quelque chose de celui qui pense difficilement ; quelque chose aussi pour moi, qui essaie de l'instruire ; car où il bute j'allais passer. Écoutez Socrate, qui bute partout. Et, en somme, c'est le point de l'inaptitude qui m'intéresse ; c'est le nœud du bois, qui fera ornement. Je me moque d'une pensée polytechnique ; on n'en manquera jamais, et je la veux subalterne. Ce qui m'intéresse, c'est la pensée pénible et toujours embourbée, qui porte tout et nourrit tout. La règle est donc de buter avec le disciple, et là justement où il bute. Et c'est alors que j'appelle le polytechnicien au secours, si le garçon rebelle dit non à la géométrie. Ils y gagneront tous les deux. Et si au contraire le garçon refuse la poésie, j'appelle le plus grand poète au secours. Et, tout bonnement, il faut apprendre à chacun ce qu'il ignore, entendez ce qu'il désespère de jamais apprendre. Car la difficulté est un beau signe. Et si vous laissez l'homme à son travail, mais pourvu d'un commencement d'idée qui soit bien à lui, et marquée de sa peine, alors la méditation aura quelque suite souterraine. Le travail pensera. Ce n'est que justice, comme je disais ; mais ne croyez-vous pas que c'est grand besoin aussi ? L'élite est comme une âme séparée, petite chose à tous les vents.

*La Lumière*, 27 août 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXIX)

1425

En aucun pays, les fascistes ne feront jamais une armée, ni un commencement d'armée, ni rien qui ressemble à une armée. Ce sont des ambitieux, des orgueilleux, des impatients, qui bouillonnent de colère à la seule idée de l'égalité démocratique. Ils jouent leur jeu, qui est de punir promptement et cruellement la désobéissance. Ils s'enivrent d'un pouvoir réel, ils croient le mériter par le courage. Ils risquent leur vie ? Mais, qui ne risquerait pas sa vie pour quelque chose qui lui plaît ? C'est la guerre des Ligueurs ; c'est le bonheur de conspirer. Il ne s'agit pas d'attraper des poux, ou de passer une semaine les pieds dans l'eau. On ne creuse point de tranchées ; on ne se traîne pas le long des routes avec le sac sur les reins. Après une émouvante revue, ou une rapide expédition, on rentre chez soi, on se lave, on dort dans un lit. À ce prix, on peut se considérer soi-même comme le défenseur de la patrie, de l'ordre public, de la morale et de la religion. On est approuvé et admiré de tout ce qui dîne en habit ou en décolleté ; on a l'absolution des Messieurs Prêtres, l'amitié des généraux, l'indulgence de la police. Il faut que les jeunes aiment d'amour farouche des choses abstraites comme liberté, justice, humanité, pour ne point se donner à ce jeu viril, à peine plus dangereux que le ballon ou l'auto, et mille fois plus excitant.

Toutes les petites guerres plaisent. On prépare secrètement quelque coup d'audace ; on se trouve ordinairement dix contre un ; si l'aventure prend la forme de bataille rangée, ou s'égaille, comme faisaient les Chouans. Et encore n'a-t-on pas devant soi l'armée des Bleus ; toutefois que pouvaient les soldats les plus énergiques et les plus attentifs ? Marche-à-Terre, le héros de Balzac, est un paysan d'apparence stupide, qui traîne ses gros sabots, et n'a d'autre arme que son fouet ; son fusil est couché dans le foin. Le fasciste se trouve encore mieux placé ; il n'a point d'ennemi tant qu'il n'attaque point. Il promène sans danger son uniforme redouté ; il se forme en colonnes sous l'œil de la police, et rien n'est commencé. Comparez cette situation à celle du fantassin, qui est une cible dès qu'il est vu, dès qu'il montre seulement la tête. C'est que le fascisme n'a point déclaré la guerre ; il la fait quand il veut et où il veut ; il la termine quand cela lui plaît. Le coup porté, il reprend son personnage, si semblable à celui du policier que le policier hésite et attend. Supposez une police féroce qui ouvre le feu aussitôt, sans provocation, sur toute chemise noire ou bleue. On s'indigne à cette supposition ; ce ne serait pourtant qu'appliquer les règles de la guerre. Il faudrait un fier tyran pour donner de tels ordres ; chacun approuve que la police soit patiente ; ainsi, le fasciste, outre qu'il a toujours le fier tyran de son côté, se trouve protégé par les employés, boutiquiers et gens de métier, à l'exception de quelques communistes, qui sont suspects, surveillés, traqués. Il n'y a bataille qu'entre deux cortèges ; et les fascistes, alors, s'ils refusent la bataille, ont la police pour eux. Les règles de ce jeu ne sont nullement des règles de guerre. Le fascisme devrait gagner toujours. S'il ne gagne pas toujours, c'est qu'il ne sacrifie pas ses troupes de choc comme on brûle la poudre. Mais le pourrait-il ? A-t-il des troupes de choc ? Les métaphores ne font rien. Le fasciste combat-il avec la mort devant lui et la mort derrière lui ? Non. Aussi n'apprend-il pas la guerre ; et jamais il ne la fera. Il commandera ; il forcera l'obéissance. Mais où est l'exécutant ?

L'exécutant c'est l'homme de métier, c'est le peuple ouvrier et paysan, qui, partie par contrainte, partie par honneur, partie par un idéalisme, partie par la patience des métiers et par une résolution de longtemps apprise, se trouve à creuser, à planter des piquets, à porter des fils de fer et des rondins, à ravitailler dans la nuit et dans la boue, faisant amitié avec les chefs proches, aussi misérables et moins durs que lui, et ignorant les chefs lointains. Il se venge finalement sur l'ennemi, et cela peut durer longtemps. Mais l'armée fasciste manque tout à fait de cet élément boueux et résistant ; c'est, au mieux, une armée de chefs et de sous-officiers, et encore qui n'apprend nullement le commandement ; cette idée, si on la suivait assez, expliquerait certains paradoxes du temps présent.

*La Lumière*, 3 septembre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXX)

1939 SM2 LXVIII « L'armée fasciste »

1426

Les gens qui s'ennuient sont terribles. Je ne puis comprendre tout à fait la curiosité du savant qui monte à 16 kilomètres ; je le plains d'avoir à chercher si loin des connaissances nouvelles ; et, quoique je sois au nombre de ceux qui ont du loisir, je suis bien éloigné de connaître assez ce que je peux voir sans changer de place, et même sans lunette ni microscope. Toutefois, dès que l'on a pour métier l'astronomie, ou les météores, ou les radiations, je comprends qu'on soit entraîné d'une chose à une autre, et que l'on s'interroge sur les frontières de l'air ; car il faut bien qu'on arrive au vide d'air, mais on ne peut y arriver. Entre la pesanteur qui le retient et le vide qui le dissout, l'air doit se résoudre en une poussière d'air où la distension, composée avec une température très basse, fait un milieu physique et chimique dont nous n'avons aucune idée. Ce fut déjà une grande surprise lorsque l'obus de la Bertha s'en alla tomber beaucoup plus loin que les tables de tir ne l'indiquaient ; on savait bien que la résistance de l'air devient très faible à de grandes altitudes ; mais le calcul était resté bien au-dessous du fait. Il est vrai qu’il ne s'agissait pas alors d'explorer la stratosphère., et qu’on l'a fait sans l'avoir voulu ; il s'agissait de mettre en pièces les gens de l'autre parti. La plupart des progrès partent de là et y reviennent ; et l'ivresse du métier y fait autant que la méchanceté.

L'ennui y fait peut-être encore plus que tout. Car il y a des touristes pour la stratosphère ; il y a des rêveries de fusées à propulseur explosif, qui sont folles, mais d'où il sortira sans doute quelque chose. On n'ira peut-être pas en fusée par-dessus l'Atlantique, et encore moins jusque dans la lune ; mais soyez assurés qu'on lancera des projectiles sans savoir au juste où ils tomberont, que l'on écrasera quelques maisons innocentes, et que finalement l'art de bombarder de très loin les gens de l'autre parti connaîtra d'admirables progrès. Savants, oisifs, marchands de canons, et politiques poussent ensemble, et nous ne faisons rien contre. Non, pas la moindre chose. Lorsqu'un avion passe, nous levons le nez, nous admirons, sans penser que ce lourd engin peut nous tomber sur la tête.

J'ai souvenir d'un vigneron de Touraine qui, aux commencements de l'aviation, voulut plaider contre les audacieux qui volaient au-dessus de sa vigne ; je ne sais ce qu'il en arriva ; il est probable que l'opinion paysanne ne le soutint guère ; et l'on sait partout que les oisifs qui foulent les moissons ne manquent pas de payer. En droit, je suppose que le haut de l'air, comme le dessous du sol, est à l'État, qui en dispose, et en fait concession à qui lui plaît. Le vigneron avait pourtant une idée juste, à laquelle il faudrait revenir ; mais nul n'y pense. J'ai admiré souvent l'acrobate de l'aviation qui a inventé des ressorts en vue de rendre toute chute inoffensive ; évidemment, il n'a pas pensé du tout aux maisons et aux gens sur lesquels il pourrait tomber. Notre vie, comme on sait, est un bien vil, et qui appartient de droit aux audacieux. Il y eut un temps où, dans un canton de Suisse, les autos voyageaient sur des camions traînés par des chevaux. Les montagnards ne trouvaient pas naturel que les enfants et les vieillards fussent surpris et broyés au tournant. Mais ce sont des idées de sauvage, comme c'est une idée de sauvage de dire que l'exploration de la stratosphère n'est pas d'extrême urgence. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ceux qui voyagent péniblement dans les trains omnibus, et qui ont tant de choses à apprendre avant la physique de l'air raréfié, ne seront pas les derniers à s'élever contre le sauvage, et au nom du progrès. Il y a quelque chose de juste dans cette passion d'admirer ; car sans l'esprit de recherche et d'invention, nous serions barbares et fanatiques. Mais il y a une limite aussi aux inventions tyranniques, et un retour nécessaire vers la situation des ignorants et des victimes, qui, aujourd'hui comme autrefois, sont enivrés du grand spectacle que donnent les maîtres.

*La Lumière*, 10 septembre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°9, septembre 1932 (LXXI)

1939 SM2 LXIX « Le dangereux progrès mécanique »

# *Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°10, 25 octobre 1932

1427

Dire que la démocratie a fait son temps, cela a grand air. Mais ce mot du nouveau Chancelier de fer n'a pourtant point de sens. Il ne peut s'appliquer qu'à la pure démocratie, qui ne fut jamais, et qui ne sera jamais. Le monarchique subsiste entier, et subsistera toujours dans l'agent qui arrête l'ivrogne ; car le pouvoir est absolu dans le moment où il s'exerce ; et même le pacifique bâton blanc exerce un pouvoir sacré. Celui qui résiste doit être forcé, et l'on comprend ce que cela veut dire ; c'est que la force publique n'a ici d'autre loi que d'employer des moyens supérieurs à la résistance. Nul n'y trouve de difficulté, hors de l'emportement, qui toujours extravague ; et chacun s'emporte plusieurs fois par jour. Bref, il faut de l'ordre, et l'ordre est monarchique. Cherchez maintenant les conditions de ce pouvoir monarchique, vous serez surpris en découvrant que la fermeté y importe plus que le savoir ; il n'y aurait guère d’inconvénients à rendre héréditaire la fonction de l'agent aux voitures.

Le pouvoir des meilleurs, que l'on nomme aristocratie, s'exerce partout dans la région moyenne, et par le consentement unanime. Le maître actuaire est celui qui compte le mieux ; le pilote est le plus habile marin ; le praticien de fonte règle la coulée ; celui qui sait l'anglais enseigne l'anglais, et le médecin décide si vous mangerez des tomates ou des petits pois. Ce pouvoir est oligarchique, car les compétences supérieures sont rares. Ce pouvoir n'est pas monarchique, attendu qu'il n'est point d'homme qui sache bien tous les métiers. Et, comme tous les travaux dépendent de plusieurs métiers, les compétences sont astreintes à délibérer sans jamais se bien comprendre. Alors intervient le supérieur bâton blanc, qui veut une solution telle quelle, et qui l'obtient. Une oligarchie aristocratique, réduite à elle seule, ne ferait jamais rien. Mais Auguste Comte a dit mieux : « Pour décider, il faut de la force ; la raison n'a jamais que de la lumière. »

Les choses n'iront donc jamais sans une tyrannie assez goguenarde, celle qui enferme à clef les corps délibérants, afin d'en tirer une conclusion quelconque. Chacun sent bien qu'il vaut mieux décider à tous risques que délibérer sans fin. Et Descartes a très bien dit que pour sortir d'une forêt, il faut choisir une direction, et s'y tenir ; car le risque de tourner en cercle est le pire. Il ne faut donc point chicaner contre le roi ; et il n'est pas dit que le roi sera si remarquable. Le règne financier de Poincaré éclaire cela de toutes les façons. Le règne militaire de Joffre aussi.

Bon. Mais il faut des limites au pouvoir monarchique. La masse consent ; la masse a de la patience ; et cette remarque même fait ressortir la disproportion évidente entre le petit nombre des chefs et la multitude des sujets. Un agent aux voitures qui deviendrait fou serait promptement déporté, d'une façon ou d'une autre. Ce serait une petite révolution. Les grandes révolutions sont confuses, et gâtées par les pillards. Le jugement suffit ; nul n'a jamais gouverné contre le peuple ; et le jugement vaut mieux. D'où l'on doit souhaiter, dans l'intérêt même des pouvoirs, qui sont toujours à la merci d'un mouvement de masse, que les sujets soient sages et instruits. Ainsi se montre la démocratie, qui a toujours existé sous une forme ou sous une autre, et qui n'est qu'un pouvoir de contrôle et de résistance. Dans le *Château des Cœurs,* qui est une féerie peu connue de Flaubert, la princesse, voulant éprouver son pouvoir, dit à deux esclaves : « Tuez-vous » ; et ils se tuent. Au point critique, la mutinerie est inévitable. Même dans une armée, le pouvoir démocratique est à considérer, et fut toujours considéré. Et c'est moins la constitution qui y force que la clairvoyance des sujets. Car il n'y a point de constitution qui sauve la liberté si le peuple est ignorant et crédule. Mais croire que le peuple gouverne et administre, c'est oublier les pouvoirs réels, qui sont ce qu'ils sont moins par l'origine que par la fonction. Par exemple cette conversion des rentes a été étudiée par l’oligarchie aristocratique ; le roi décide ; le peuple n'est que spectateur ; il jugera sur les effets de cette mesure-là et de bien d'autres. Ce qui importe c'est la communication aisée et continuelle entre les pouvoirs et les citoyens, ce qui se fait chez nous de mille manières, et plutôt organiquement que dialectiquement. La Représentation Proportionnelle est dialectique ; le Scrutin d'Arrondissement est organique, comme le Conseil Municipal est organique. On ne fabrique pas plus une Constitution qu'on ne fabrique un cheval.

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°10, 25 octobre 1932 (LXXII)

1934 POL LXVI

1428

Nous ne pouvons rien faire sans charité. Qu'est-ce que charité ? C'est l'amour, mais non pas de ce qui est aimable ; car c'est trop facile ; et chacun aurait donc la charité s'il admirait le héros, le grand homme, le savant, le saint, et toutes les œuvres bonnes et belles. Et c'est une vie de choix que celle qui s'intéresse à ces choses. C'est une vie à proprement parler magnanime, celle qui retient le grand, le beau, le rare, l'éclatant, et qui n'aperçoit même pas le reste, tout petit et méprisable en comparaison. Un ancien, maître d'astronomie, de poésie, de politique, ou seulement disciple et amateur, voulait ignorer qu'il y eût des esclaves. Et c'était vite dit que ces créatures étaient nées pour cela ; et qu'affranchies elles ne seraient pas plus libres, et se vendraient de nouveau au plus offrant ; en sorte que cette foule n'importait guère ; et que, comme je l'ai entendu dire à Quinton, c'était bien de l'honneur pour des esclaves imbéciles d'avoir bâti des pyramides. Et je tiens que Quinton, d'ailleurs génial en ses recherches propres, honorait naturellement tout ce qui orne et relève l'homme. C'est à peu près la position du maître de Belles-Lettres, qui s'intéresse à deux ou trois disciples bien doués, et méprise le troupeau. Cette manière de vivre, de penser, d'agir, est acclamée par le troupeau. Cela est à considérer.

Cela est à considérer ; car il est vrai d'une certaine manière qu'admirer c'est égaler. Il y a donc des vies esclaves qui se relèvent par un enthousiasme de servir, un enthousiasme qui ne sait pas. Cette nuance est douce à l'ambitieux. Le poète est admiré souvent par sa nourrice, qui n'a pas lu un seul des vers du poète, ni entendu. Le grand homme passe toujours quelques petits moments à réchauffer cette opinion comme on caresse un chien. Pourquoi la flatterie aveugle est-elle la plus agréable ? Pourquoi l'ambitieux ne tient-il pas tellement à être jugé ? C'est que, dans cet autre genre d'éloge, il sent l'égal, il sent l'homme libre. On ne régnerait donc que sur des sots. Dans ce parti lestement pris il y a une sorte de grandeur quelquefois, mais sans aucune trace de charité. Et, au contraire, il y a un peu de charité, et même beaucoup, dans la foule qui acclame sans savoir. La nourrice d'Alexandre a tout l'avantage du généreux sur le magnanime. Napoléon était grand de tous ces hommes qui mouraient pour sa gloire. Mais où était la grandeur ? Celle de Napoléon était gâtée par la ruse et même par la tromperie ; car il s'arrangeait d'être acclamé en son apparence, toujours un peu comédien en cela ; au lieu que l'acclamation de ceux qui souffraient et mouraient était toute généreuse.

Quand l'amour ouvre ce grand crédit, cet inépuisable crédit, alors c'est charité. Et encore plus[[1726]](#footnote-1727) si l'on n'attend même pas quelque signe du grand et du beau. Jean Valjean, quand il fait irruption dans la vie de l'évêque Bienvenu, est d'abord fermé, froid, insensible, ce qui demande déjà un large crédit. Bientôt il est brutal, menaçant, injuste ; alors le crédit s'étend ; on n'en voit plus le bout. C'est alors que la charité s'allume de l'un à l'autre. Et c'est sans doute la plus belle histoire du monde. Une histoire avidement lue par tant de peuples est une sorte de réalité et mérite réflexion.

L'évêque Bienvenu aimait Dieu ; et la doctrine de religion est celle-ci, que si l'on n'aime Dieu on ne peut aimer l'homme de vraie charité ; car il ne faut pas moins que l'ordre de Dieu pour qu'on aime un méchant. Très bien. Très clair. Trop clair. Aimer la perfection, ce n'est qu'un axiome froid. C'est comme aimer ce qui serait parfaitement beau ou parfaitement héroïque. Comment faire autrement ? On ne donne rien de soi ; on est tout ravi. C'est ainsi qu'on aime le beau, le vrai. Qui refuserait ? De cette haute position on peut aussi bien haïr le laid et le faux. Le mahométan aime à ce point le Dieu unique et sans défaut qu'il coupe la tête de celui qui offense, fût-ce par un doute, le Dieu unique et sans défaut. Ce trait s'est trouvé dans toutes les religions, à quelque degré. D'où je soupçonne que ce ne sont point les religions qui font les généreux, mais plutôt les généreux qui sauvent les religions, car ils savent, selon une belle leçon qui est déjà dans Homère, chercher Dieu sous les apparences d'un mendiant misérable. Et la charité même exige que Dieu n'y soit pas, sous ce déguisement. Car si l'on sait qu'il y est, les marques de respect vont de soi. C'est encore aimer sur titres. Mais aimer sans titres, chercher la pensée, la justice, la charité elle-même, avant toute preuve, et contre les preuves, dans un enfant, dans un ignorant, dans un ingrat, en tenant toujours la provision de patience et d'espérance au-dessus des déceptions, quelles qu'elles puissent être, voilà le beau travail qui se fait aux écoles et partout, travail souterrain, travail ignoré, par éclairs ; travail de reconnaissance, dans le plein sens du mot. C'est ainsi que l'humanité se sauve d'être seulement animale. Après tant de religions inhumaines, Dieu s'est fait homme.

5 octobre 1932

*Libres Propos,* Nouvelle Série, Sixième Année, n°10, 25 octobre 1932 (LXXIII)

1935 SE LXVIII « L'amour généreux »

1429

L’*Histoire du Parti Intellectuel*, cela fait un beau titre ; et les seize chapitres que Thibaudet nous propose valent bien un livre. C'est une rare partie du jugement que de trouver et terminer des divisions ; le moindre fait y prend place, et cela me rendrait historien. Mais respect et prudence devant les archives ! Je veux seulement fixer dans l'imprimé un chemin d'influence que l'excellent biographe de Lucien Herr n'a pas connu. Vers les années 86-89, Herr a vu Lagneau, et fort souvent. L'encyclopédiste alors inconnu monta au troisième étage de la rue Denfert-Rochereau, près du Lion, où il trouva couché et méditant le Grand Solitaire, encore moins connu que lui-même. Il y eut certainement entre ces deux hommes des entretiens amples et serrés, mais de disciple à maître, sans aucune discussion. Herr en avait gardé un respect de souvenir, évidemment pour lui seul et pour son secret développement. Il m'en parla plus de dix fois, sans aucun détail, et seulement avec un ton de haute estime. En épilogue je vis Herr compter et enregistrer pieusement, pour la bibliothèque de l'École, les manuscrits du maître, que je lui apportais.

On sait comment Lagneau prit en mains Paul Desjardins, grand éveilleur, mais assez errant en ce temps-là. Herr fut plutôt, je suppose, confirmé que redressé. Lagneau exerçait un pouvoir souverain, par une sévérité incroyable du jugement, ce qui communiquait non pas telle ou telle pensée, mais plutôt une certaine manière de former n'importe quelle pensée. Direction janséniste, mais sans dogmes. Ou peut-être les dogmes, comme on voit en Spinoza, assuraient les différences, et renvoyaient chacun à sa perfection propre, et à sa propre éternité. Herr choisit son centre de résistance ; Paul Desjardins choisit le sien ; les effets furent autant différents qu'un crocodile diffère d'un rossignol ; mais j'ai appris que toutes les natures sont bonnes autant qu'elles conservent leur précieux être. Telle fut la leçon du Solitaire, et telle est l'âme de République que la Métaphysique a semée dans le monde.

Autre suite invisible. La bibliothèque d'étude du lycée de Vanves, composée par Lagneau, offrait tous les livres de Renouvier ; preuve que le radical de la première heure avait trouvé grâce devant le moins politique des philosophes. Ce qui me conduit à traiter sommairement du *Journal* *Vrai*, dont Renouvier a laissé une sorte de modèle. Ce premier essai fut repris bien des fois, et vainement ou presque. Je sais pourquoi vainement ; ce sont les vérités qui tuent le journal vrai.

On est déçu à relire les articles de Jaurès et les articles de Herr. Ils semblent immobiles et seuls en un point où personne n'est resté ; c'est peut-être qu'ils voulaient faire de l'histoire sur le moment. Or l'événement fuit ; on dirait presque que des vérités meurent. L'événement ne sera objet de connaissance que lorsqu'il sera fait, lorsqu'il sera un fait, comme on dit si bien. Toutes les vérités de passage sont seulement alors sauvées par d'autres durables vérités, quelques-unes mêmes éternelles. J'aperçois premièrement l'institution, mais comprise par quelque nécessité vitale, comme les travaux, les échanges, les soins de police. Par exemple l'affaire Dreyfus fut conduite, de part et d'autre, par des gens qui la connaissaient mal, d'après une analyse insuffisante de la fonction militaire. Toutefois la résistance, qui fut invincible, était fort bien orientée, par un autre genre, ou plutôt par un autre étage de vérités qui étaient de l'ordre moral. L'historien a donc trois fils à tresser ensemble ; au lieu que ceux qui font l'histoire n'ont pas tant besoin d'être informés du détail immense, que de savoir ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas. Or, autant que cela est déterminé par l'occasion et l'incident, on ne peut dire sur le moment si c'est vrai ou faux, ou mieux si ce sera vrai ou faux. Au contraire ce qui est d'essence, comme justice, égalité, charité, ne risque nullement de devenir faux ; et l'événement n'y peut rien. Telles sont, dans une confusion que l'on pardonnera, quelques-unes des raisons qui font que l'homme qui aime la vérité, et prend charge de la dire quotidiennement, porte dans son projet trop de choses, et d'inégale valeur, les unes nécessaires, les autres libres, d'autres enfin éphémères ; et ces dernières font courir le journaliste avec elles ; car on se hâte de dire ce qui risque de n'être pas vrai longtemps.

Nouvelle Revue française, 1er octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXIV

1430

Penser est pénible ; à peine s'y est-on mis qu'on s'en sauve ; cela se sent quelquefois dans une même phrase. Et pourquoi ? C'est que nous sommes pris entre la vérité et la vertu. Mon ami, je ne dois point le penser autre qu'il n'est, mais je ne dois pas non plus le penser vil sans des preuves redoublées ; et ces preuves mêmes je les refuserai, si l'amitié s'élève jusqu'à la charité. Comment donc l'amour du vrai s'accordera-t-il à l'amour des personnes ? Et faut-il que la droite pensée soit une misanthropie aigre ? Il faut du temps pour débrouiller ces choses. Et pour refaire ce débrouillement dans le moment même, il faut du courage. On se jette souvent à hue et à dia, et l'on verse tout à fait, car l'humeur de l'homme est métaphysique. Je veux fixer ici quelques pensées de précaution.

L'optimisme et le pessimisme ne combattent point avec les mêmes armes. Le pessimisme fait avancer les faits accomplis ; cette armée de témoignages s'accroît avec le temps. Et dans le fond tout est mal, dès que l'on forme l'idée que ce qui est arrivé, bon ou mauvais, ne pouvait pas être autrement. Or, dès que l'on explique, on arrive là. D'où il vient que les plus savants dans les choses humaines ont souvent de l'aigreur. Comment espérer, si la liberté doit venir à son heure et par d'immenses causes, et le tyran de même ? Ainsi l'optimisme est toujours battu, et de plus ridicule, comme dans Pangloss. Mais pourquoi ? C'est que Pangloss espère un bien qui tombera comme une tuile.

L'optimisme n'est point de fait ; il est de volonté. Mais alors contre le vrai ? Voilà le plus dangereux piège de pensée. Car faut-il croire contre les preuves ? Comment croire, et quand ? Certainement en toute entreprise il y a à dresser un bilan, et à se donner un état des choses telles qu'elles sont. Pourquoi ? C'est qu'il s'agit de faits accomplis, que l'optimisme ne changera pas. Ce qu'il y a de vrai et même de viril dans le fatalisme, c'est que rien ne peut faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait ; rien ne le peut, pas même Dieu, comme Descartes l'a remarqué. Et telle est la raison pour laquelle toute méditation sur ce qui aurait pu être est faible ; car la vérité des faits accomplis pèse bien plus que nos regrets. Et cette pensée même est optimiste si on la prend bien, car elle nous délivre des repentirs tournés vers le passé, qui ne sont que des remords. « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » C'est le mot ridicule. Il s'agit de savoir s'il y est ; et s'il y est, il faut partir de là. L'enquête doit donc se faire sans préférence, sans préjugé, sans illusion même pieuse. Accuser ce qui est et excuser ce qui est, c'est la même folie, et c'est temps perdu. Ici la science nous redresse, et très bien.

Maintenant glisser à ce qui va arriver, et le juger du même œil, c'est la faute des prophètes de malheur, qui sont les prophètes. Il ne s'agit plus de constater ; et toute l'erreur est à penser à ce qui n'est pas encore, et qu'on ne peut constater, d'après les excellentes méthodes de constater. Le prophète essaie de voir l'avenir, ce qui suppose que l'avenir est fait et irrévocable. Le prophète annonce, au mieux, ce qui sera si on laisse aller. C'est estimer qu'on ne peut rien ; c'est se démettre, et, comme on dit, lâcher la barre. Or c'est une faute, et c'est même la faute. Je vois deux choses à dire là-dessus, deux choses entre mille. La première est que cette pensée n'a pas d'objet, car l'avenir n'est pas encore, et n'est nullement objet. Voilà une idée immense et **[**neuve. On se fait de grandes provisions de sagesse en examinant de, telles idées, une bonne fois, quand on est de loisir. L'idée est celle-ci ; un train que l'on voit arriver au loin, c'est l'avenir qui vient vers nous. C'est par comparaison avec le train que nous jugeons naturellement que ce qui sera est déjà, et s'approche de nous d'instant en instant. La critique de cette idée est assez aride. Parce que, en toute rigueur, je dois prononcer que ce train que je vois arriver au loin, fait partie du présent et non pas de l'avenir. Je dois donc écarter une mauvaise métaphore ; c'est celle d'un avenir qui arrive ; comme si le politique s'étudie à prévoir telle guerre. Ici c'est notre esprit qui se conduit mal ; c'est notre esprit qui prétend construire l'avenir. À toutes ces constructions, il faut dire non. Et la difficulté de penser vient de ce qu'il faut bien se donner un objet, mais en même temps le surmonter. Je considère encore un exemple plus proche**][[1727]](#footnote-1728)** ; si je crois que ce que je vais écrire existe déjà, je ne vaux pas mieux que ces fous qui écrivent en dormant. Cela revient à dire que la pensée que je cherche est comme un navire encore invisible, et qui va se montrer ; c'est exactement l'état du fou. Un fou est un homme qui prend pour ses vraies pensées le premier aspect de ses pensées ; mais un homme raisonnable conduit ses pensées. Cette idée demande une grande attention. La seconde chose à dire est que ce qui va de soi et qu'on laisse aller est toujours mal. Par exemple la guerre va de soi, au lieu que la paix ne va pas de soi. La guerre a pour soi que sans la vouloir on l'accepte ; la paix a pour soi qu'il faut la vouloir, et qu'elle n'est jamais si on l'attend seulement. En sorte que le pessimisme est vrai si on ne veut rien. C'est le silence de la nature sans l'homme. Au lieu que l'optimisme n'est vrai que par volonté ; entendez que ce qui est bien n'a absolument aucune chance d'être si on ne le veut pas, et si on ne se croit pas capable de le faire. Espérer sans essayer est une faute ; mais essayer sans espérer est le pire mensonge à soi.

La Psychologie et la Vie, septembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXV

*Minerve*, XLVI, « Optimisme »

1431

Sur les origines de la guerre et sur la conduite de la guerre, j'apprends chaque jour quelque petite chose ; le masque de l'histoire est arraché ; nous voyons à nu les effets de l'infatuation, cette maladie des pouvoirs. « Je ne vois pas, me dit l'Important, en quoi ces découvertes contribuent à notre sécurité ». Au contraire je le vois très bien ; car il est évident que le principal danger pour nous comme pour tous est dans notre propre enthousiasme. Nous savons maintenant ce que les généraux peuvent faire en tous pays. Ce sont des organisateurs souvent ; mais ils n'ont point de jugement. Cela ne peut étonner quand on sait que le lieutenant qui a de l'avenir est celui qui prend en toute sincérité non pas seulement les opinions du colonel, mais celles de madame la colonelle. La discipline est dure aux hommes, mais du moins elle ne demande rien à leur esprit ; aussi j'ai vu que souvent les fautes du commandement étaient bien connues dans les cuisines, centres d'information pour le troupier. La discipline dans le monde des officiers est bien plus rusée, mais elle vise à la tête, et encore indirectement ; car il est entendu que les opinions sont libres, et que les remarques critiques sont écoutées, mais il est sous-entendu que celui qui contredit sera retardé d'échelon en échelon jusqu'au grade de lieutenant-colonel, où il restera accroché comme un noyé au barrage. Ainsi il se fera une sélection des esprits flatteurs, je dis sincèrement flatteurs, et ce sont les pires. J'aimerais mieux un hypocrite qui cache sa pensée pendant des années, comme le fameux pape Sixte-Quint, qui fut élu comme nul, et se montra terrible. Mais de tels hommes sont rares, surtout dans l'état militaire, où un certain genre de franchise est de manières, et du reste bien trompeur. La flatterie, ici, consiste à admirer et à approuver tout franchement le chef ; et cela ne déshonore pas le caractère, mais cela déshonore l'esprit. La coutume de compter les galons, comme on dit, au lieu de compter les raisons, donnera toujours des chefs sans idées. Sans remonter aux causes, chacun peut voir les effets, d'après des publications qui, heureusement, ne laissent rien dans l'ombre. Ainsi le peuple sera guéri de croire aux faiseurs de miracles. Ainsi sera rafraîchi l'enthousiasme, qui est un sentiment délicieux, mais qui se paye cher.

Quant aux préparations diplomatiques, il en est de même, et la confiance n'est pas près de régner. Le métier d'Homme d'État devient difficile et ingrat ; c'est tant mieux. Un Delcassé ou un Poincaré ne sont plus possibles d'ici longtemps. Je veux essayer d'honorer leurs intentions ; mais merci bien. Cette ardeur à gouverner sur papiers secrets pour le bien du pays nous a conduits à entrer dans une folle aventure qui risquait de finir très mal ; car nous pouvions aussi bien perdre ; chacun peut s'en rendre compte ; et, en plus des énormes pertes que rien ne peut réparer, nous pouvons nous faire une idée des suites d'une défaite. L'audace des gouvernants va toujours à la catastrophe ; la politique extérieure ressemble alors au jeu d'enfer, où l'on finit par perdre. Delcassé jouait l'encerclement ; Poincaré jouait la revanche. Là-dessus, ils risquaient nos biens et nos vies. Cet esprit de joueur est beau dans le citoyen qui, d'après une petite affiche blanche, devient un autre homme, renonce au bonheur, se donne tout à l'honneur et à l'obéissance ; j'estime le combattant ; il me fait aimer l'espèce, qu'elle soit française ou allemande. J'estime moins l'homme qui ne risque que des cartes dans ce jeu gigantesque, et qui s'échauffe pour la patrie sans la condition de la mort toujours présente, sifflante et éclatante.

C'est un faux honneur, celui-là, c'est un honneur imaginaire, qui paye sa propre gloire de la mort des autres. On saura, on sait combien pesaient cent mille cadavres dans les projets d'un patriote enivré de puissance. Et, parce que tous les ambitieux sont faits de la même pâte, il faut limiter le pouvoir de cette dangereuse espèce d'hommes, et longtemps d'avance, faire agir le caveçon politique. Comme le nez du cheval dépend d'une corde bien placée et maniée à propos, ainsi l'arrogance politique baisse le nez par force dès que l'opinion appuie seulement un peu sur la corde. L'amitié même serait dangereuse ici, et il faut s'en priver. Un homme qui se cabre comme un cheval est une belle chose, mais folle et meurtrière pour les jeunes. Cette pensée doit donner force et ruse à la modération des hommes d'âge.

*La Lumière*,17 septembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXVI

1939 SM2 LXX « Faux honneur »

1432

Celui qui n'aime pas l'argent ne gagne pas d'argent. Celui qui n'aime pas le pouvoir n'a aucun pouvoir. Ainsi la partie des citoyens qui est tempérée et sage ne cesse de se démettre ; et au contraire les agités et les méchants occupent aussitôt le terrain qui leur est laissé. Socrate remarquait déjà que l'honnête homme paie plus qu'un autre, et gagne moins qu’un autre. Ainsi le combat politique est entre des hommes nus et des hommes bien armés. On peut encore dire avec d'autres mots que l'intrigue est un travail qui ne produit rien, mais qui donne pouvoir ; au lieu qu'un travail réel exclut l'intrigue et laisse sans défense. Même dans le monde ouvrier celui qui fait figure de chef est naturellement un homme qui a laissé le travail, j'entends le travail sur les choses, comme bêcher, piocher, marteler, limer, et qui apprend l'intrigue, c'est-à-dire le travail sur les hommes, comme persuader, menacer, flatter. Ainsi, à mesure que le chef s'élève, il est moins digne d'être chef. J'ajoute que le hardi politique ne manque pas de moyens pour étourdir l'ambitieux à qui il reste des scrupules et une sorte de honte. Le monde poli fait élégamment cette éducation à rebours. Si l'on comprenait mieux les causes, on mènerait mieux l'éternel combat du citoyen contre ses maîtres. Une des fautes les plus communes est ici l'indignation, qui ne peut durer, et qui conseille de ne plus penser et de laisser les choses aller comme elles vont. Elles vont toujours mal.

Je n'ai pas l'espoir de voir le paysan au pouvoir, ou bien le terrassier ; dès qu'il aurait le pouvoir, il ne serait plus paysan ni terrassier. Le travailleur appelle bourgeois ceux qui ne font rien que gouverner et administrer ; c'est dire que ce qui gouverne est bourgeois. Les classes sont des êtres métaphysiques ; en réalité l'aptitude conduit à la fonction et la fonction même développe l'aptitude. C'est pourquoi la tyrannie se reforme toujours et menace toujours. Il n'y a pas deux classes, l'une qui tyrannise et l'autre qui résiste ; mais il y a un recrutement continuel et un continuel passage d'un camp dans l'autre qui, chose remarquable, se fait toujours dans le même sens. On ne revient point de bourgeoisie.

Par quelle obstination nous poussons et soutenons le bourgeois moyen, que je nommerais bourgeois malgré lui, je ne puis assez l'admirer. Je voyais hier une photographie de notre ami Herriot, le nez en l'air et s'intéressant à tout. Ce n'est plus le célèbre Tigre, ce n'est plus le mangeur de chair crue. Cet homme-là n'aime pas tant le pouvoir ; il n'a pas assez de plaisir à se venger. Il tient la terre, il ne s'y cramponne pas. Aussi j'ai su que, dans les commencements de sa vie politique, c'était un jeu pour les fripons de le déporter. Ce travail se continue, n'en doutez pas. Et si nous tendons encore nos trappes de notre côté, il se lassera et nous dira bonsoir ; et aussitôt nous aurons pire. Platon avait l'idée qu'il faudrait forcer les vrais chefs. Nous ne pouvons pas forcer ; mais l'acclamation suffirait ; l’amitié suffirait. Je pense qu'en ces temps difficiles nous devrons nous défier de l’indignation et faire crédit à l'enfant du peuple. Le Tigre ne pensait jamais qu'à lui-même. Ce n'est déjà pas une petite vertu que de se promener en ramassant quelque sujet de livre ; mais c'est une vertu bien menacée ; car pendant ce temps-là il ne regarde pas où il pose le pied. Homme nu, comme je disais, au milieu d'hommes armés. Nous, du moins, simples citoyens, ne faisons pas les imprudents. Tout bien pesé, si l'on proposait une trêve de deux ans en faveur d'Herriot, je signerais. Car il ne s'agit pas de rêver.

*La Lumière*, 24 septembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXVII

1934 POL LXV

1433

Je me souviens d'avoir étudié les premières batailles de 1870, en suivant un ouvrage russe, et aidé d'un homme clairvoyant qui savait le russe. Et, quoiqu'il n'y eût pas abondance de documents, nous étions conduits à nier à peu près tout ce que l'on disait. L’opinion était nourrie de lieux communs. Au contraire, la Grande Guerre est éventrée et disséquée sous les yeux du public, et cela est nouveau. Il s'est fait un éveil de l'esprit, auquel nous ne pensons pas assez, jusqu'à ce point que les pouvoirs n'ont plus le moyen, ni même le désir, d'empêcher que les secrets de la haute politique soient révélés à tous ceux qui lisent. Et cela rafraîchit l'imagination.

Il est permis d'enseigner dans les écoles ceci, qui est de notoriété. On sait ce que c'est que le bassin métallurgique de Briey. On sait que l'ennemi l'occupa dès le commencement, et ne cessa plus d'en tirer de quoi nous rompre les os. Or c'est un fait connu par des témoignages concordants, et que Pierrefeu a cité comme tel dans son *G. Q. G*., livre digne de Tacite, c'est que jamais les aviateurs de cette région, qui voyaient flamber les hauts-fourneaux, n'eurent permission de bombarder ces lieux sacrés, et que deux, qui l'essayèrent sans instructions, furent sévèrement réprimandés. Cela fit scandale ; mais on se heurtait à une défense absolue, qui ne donnait point ses raisons. On soupçonne ici quelque pouvoir occulte, intéressé à préserver d'abord ses propres biens. Mais enfin si le plus haut pouvoir, habilement conseillé, a pris sur lui de protéger Briey contre nos bombes, il ne nous doit point compte de ses raisons, ou bien il en trouvera de plausibles, par exemple l'espoir de reprendre Briey par une manœuvre indirecte, et de retrouver intact le précieux outil. Tout se plaide.

Or sûrement la chose se fit par des voies souterraines. Car M. Poincaré, dans ses mémoires, s'étonne que Briey, réoccupé après le fameux recul de dix kilomètres, ait été cédé sans résistance ; donc le plus haut pouvoir ignorait le problème de Briey. Ces remarques éclairent ce que raconte le général Verraux qui commandait là ; il trouva un ordre cacheté d'abandonner Briey sans combat. Vous trouverez ces détails dans le *Crapouillot*. Le responsable, on ne le trouvera pas ; l'inspirateur, on ne le trouvera pas. Et d'ailleurs, on inventerait aisément des raisons purement militaires ; bonnes ou mauvaises, ce n'est pas la question ; un militaire a le droit de se tromper. Il n'y a donc pas matière à quelque accusation de haute trahison, mais peut-être matière à réflexion. Cette propriété privée, et, bien plus, utile à l'ennemi, s'est trouvée à l'abri pendant toute la guerre. C'est moins édifiant que l'histoire, peut-être inventée, mais vraisemblable, de cet artilleur du Nord pointant son canon vers sa propre ferme. La même injustice se retrouve toujours. Les petits sont chassés, ruinés, tués par la guerre ; les gros en souffrent moins ; ils s'enrichissent avant, pendant et après.

Je développais ces choses avec l'éloquence bien naturelle du simple soldat. Mais le patriote pur et sans mélange n'en était point troublé. « Je ne vois pas, dit-il, le rapport entre ces scandales déplorables et la menace allemande. Trahis, soit ; mais c'est une raison de plus de nous armer et de nous préparer. Et quand le même marchand s'enrichirait à vendre des armes aux uns et aux autres, en serons-nous moins vivement attaqués ? Et si ces histoires de brigands doivent amollir les courages, c'est une faute de les raconter ».

L'homme est naïf et brave. Je lui répondis ceci : « Mon cher ami, je ne désire nullement vous voir accroché dans les barbelés, à l'honorable place qui vous revient de droit ; et j’en dis autant à tous les braves. Si l'Allemagne a juré de prendre sa revanche, et si elle va là d'un seul cœur, nous n'avons qu'à fourbir nos armes. Mais si, au contraire, comme je le crois, la chose dépend en partie de nous, d'un esprit de conciliation et même d'amitié, qui saura ménager l'honneur du vaincu, alors je crois sage de me méfier de ceux qui ne risquent guère et qui espèrent beaucoup, remarquant qu'ils annoncent la guerre, eux et leurs journaux, la guerre qu'ils mèneront, eux, comme une affaire très compatible avec leurs profits et leur pouvoir. Et la première chose qui me semble à faire est d'empêcher que la décision dépende d'eux. Pour le courage j'en réponds ; et vous savez bien qu'il n'est pas en question. Il s'agit là de n'être pas sot ».

*La Lumière*,8 octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXVIII

1939 SM2 LXXI « Les petits et les gros »

1434

Je ne crois à rien du tout. Je vois ici et là-bas les éternelles ruses de la politique intérieure, et je me permets d'en rire. Avez-vous remarqué comme le parti des barons a joué et gagné ? Le voilà maintenant substitué à celui des Nazis, qui se disent socialistes, et sans doute le sont plus qu'on ne croit. Voilà donc une alliance de tous ceux qui n'ont rien d'autre à faire que de manifester dans les rues. Voilà que la Social-Démocratie se trouve paralysée, peut-être même ébranlée. Tout cela par des déclamations de grand style sur l'Allemagne humiliée et tenue en tutelle. Il fallait renchérir sur les Nazis ; il fallait évoquer l'Ogre de France. L'Ogre de France, c'est vous, c'est moi. Nous maudissons et renions ceux qui ont osé la Ruhr. Nous voulons liquider le sanglant passé ; nous avons rêvé une simplicité d'honnêtes gens entre les peuples ; il en paraît quelque chose ; ceux qui s'écarteraient de cette belle règle perdraient tout crédit chez nous ; on le voit et on le verra. Évidemment les barons ne veulent point qu'on le voie. Ils nous défigurent avec art, en vue d'assurer de nouveau leur pouvoir intérieur. Vais-je faire justement la grimace qu'ils espèrent ? Pas si bête. Je parle pour moi, je surveille mon visage ; c'est le seul que j'aie à gouverner. Que chacun ici fasse comme moi. C'est la seule défense contre les tyrans de là-bas et contre ceux d'ici. La seule. Donc je ne me laisserai pas déplacer un seul instant de ma tranquillité humaine, que quelques-uns jugent inhumaine. C'est moins difficile que sous les obus. Il s'agit de n'avoir nullement peur ; et qui a fait la guerre peut faire la paix. Je dis la paix en lui-même. La paix commune ne peut être que la somme de ces paix individuelles. Commence par toi, mon cher ami de la paix.

Maintenant, reviens chez toi ; car chez les autres, chez ceux d'en face, tu n'y vas qu'en imagination ; tu supposes les ficelles vieilles comme le monde, mais tu ne les vois pas. Ici, tu les vois ; elles s'enroulent autour de toi. La situation est celle-ci. Tu as des barons aussi, et qui n'aiment pas du tout, à l'intérieur, la paix démocratique. Mais surtout tu as une association de chefs militaires qui se voient diminués, et qui prévoient pire. Car, premièrement, voici que le budget se plaint ; voici qu'on fait la revue des grandes places ; ne va-t-on point faire une économie de généraux ? Mais, bien plus, par une répercussion de la manœuvre allemande, nous sommes mis en demeure, devant toute la terre, de désarmer sérieusement et amplement, et tout de suite. Quelle défense de ces messieurs ? Tout simplement exciter de nouveau cette panique, déjà essayée il y a quelques mois. Profiter des circonstances. Mettre sous le bras du chef pacifique un terrible dossier sur les armements secrets ; le laisser secret, donc terrifiant. Ne pas s'arrêter à ceci qu'un tel dossier devient nul, par la très claire et très explicite résolution de s'armer au grand jour si le désarmement ne se fait pas ailleurs. L'homme de la rue n'y verra rien ; le secret le rendra stupide ; il se verra déjà mobilisé, asphyxié, brûlé. Ainsi, il se résignera à ses chefs, aux ordres, aux dépenses ; en tout cas, il considèrera avec stupeur celui qui oserait parler encore de réduire les dépenses de guerre. Ainsi, nos messieurs auront dupé les socialistes et dupé les radicaux. Les mêmes crédits couleront, les mêmes indemnités seront assurées aux vaillants qui montent la garde ; et, pour mieux dire, le rêve d'une politique sage et douce aux ménagères, sera abandonné pour longtemps. Cette perspective est si agréable aux tyrans que je les crois de bonne foi, ou presque, quand ils tremblent, eux et leur bruyante armure. La plus grande sottise serait de me mettre à trembler comme eux. C'est justement ce qu'ils veulent ; je l'ai compris ; cela suffit.

La plus grande sottise ; car mon premier ennemi c'est ma propre peur. Mais le plus grand mal aussi que je puisse faire à ces enfants, à ces femmes, à ces jeunes hommes si prompts à surmonter la peur. Car il est clair que ces manœuvres des barons sont dangereuses pour la paix, comme les manœuvres de nos militaires sont dangereuses pour la paix. À force de tenir les peuples en camp retranché, et la main sur l'épée, ils peuvent être entraînés à une folle guerre, qui ne promet, comme toute guerre, et encore plus que toute guerre connue, que deuil et misère. Mais aussi ces manœuvres de politique intérieure ne peuvent réussir que par le faire croire. Si personne ne croit, c'est manqué. Eh bien, n'ayant que moi sous mes ordres, je commence et je continue par ne rien croire, ni dossier, ni traité, ni bombe d'avion, ni aucun genre de menace. Et maintenant je regarde le visage presque décomposé de mon compagnon, lui disant seulement : « Est-ce bien toi, mon allié, mon secours, mon frère ? Est-ce là ce que nous avions juré ? »

*La Lumière*,15 octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, 6e année, n°10, 25/10/1932 - P LXXIX

1939 SM2 LXXII « Contre tous les tyrans «

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932

1435

Parmi des centaines de devises que le collectionneur tirait de sa serviette, je remarquai celle de Paul Valéry : « Faire sans croire ». Le Taciturne disait à peu près la même chose en plus de paroles : « Il n'est pas nécessaire d'espérer... » Cette citation est usée aux coudes ; mais pourquoi ? C'est que nous avons passé l'âge de croire, et en dépit de tant de bons apôtres ! Je pense à notre Taciturne, à cet homme lunaire qui, chaque matin de cinq à sept, boit du café dans l'Empyrée. De là il nous voit tout petits, mais il nous voit très bien ; et il laisse tomber sur nous ses copeaux de prose, accidents d'un travail sublime, sans aucun espoir ni aucun souci d'être compris ou seulement lu. Dans le fait, ce Mallarméen mène son temps, et on s'en apercevra. Je le vois cité partout, et bien cité. Les hommes ne sont pas bêtes ; ils n'étaient qu'étourdis par tant de folies méchantes. Et voilà un homme qui ne fait point le fou, qui ne veut ni croire ni faire croire. C'est ainsi que les idées font leur chemin.

Je comprends cette prose, qui jamais ne condescend. Sans croire. Sans se croire. La prose va sans dieu. Même dans l'*Histoire Universelle* de Bossuet il y a du Montesquieu ; aussi[[1728]](#footnote-1729) dans le gracieux *Télémaque.* Stendhal triomphe dans le discours sans prestiges ; et n'ayant pu suivre la longue trajectoire de ses œuvres, il l'a pourtant prévue. Que de frondeurs qui jettent n'importe comment, et suivent passionnément la pierre ! Le vrai frondeur s'occupe seulement de bien viser. Goliath est touché au front. Même un géant de force, c'est là qu'il est le plus vulnérable. Quand la prose sans espérance a passé, il y a des sottises qu'on ne peut plus dire. Semblant n'est plus roi.

J'ai donc compris aisément cette devise de prose. Mais d'un poète, moins aisément. Toutefois, si l'on y pense avec application, on se fait l'idée d'un autre prodigieux nettoyage, nettoyage des cimes[[1729]](#footnote-1730). Car, derrière les nuages qui dessinent de fausses montagnes, il y a les vraies montagnes, qu'un vent fait paraître. De même il y a des nuages de poésie honorable, mais d'autres corps cristallins. L'inspiration, dans la poésie et dans tous les arts, est profondément cachée. Toujours est-il que celui qui se croit tout à fait est simplement un fou. On peut se lancer, et faire le fou. Les vers sont souvent l'œuvre d'une grande espérance ; toutefois ce que j'ai fini par comprendre, c'est que la naïve ambition conduit à faire des vers convenables, et qui cachent les beaux vers qu'on aurait pu faire. Succès sans remède. Il faut refuser les vers faciles ; le moindre apprenti sait cela. Toutes les esquisses faciles, l'atelier en fait justice. Mais il y a une facilité supérieure, fruit d'un travail qui espère trop. Qu'est-ce donc que le travail ?

Celui qui peint un beau portrait, ce n'est pas celui qui le voit déjà fait, qui croit le voir, qui se croit arrivé. Mais plutôt c'est celui qui fait le portrait, touchant et retouchant, et cherchant sans savoir ce qu'il cherche. Seulement ce qu'il cherchait, il le reconnaît quand il l'a trouvé, et par un patient refus de ce qui n'est pas encore la nature toute naïve. Bref, ce qui est médité n'est pas pour cela prémédité. Et sans doute tous les arts doivent craindre la préméditation, qui est réfléchir sans faire. Le propre des arts c'est un talent qui redescend au métier ; car c'est au niveau du métier que se montre le génie. Je conçois ainsi le poète assemblant pièces et pièces selon son art, non pas en vue de réussir, mais plutôt rejetant des milliers de réussites jusqu'à celle qu'il ne peut refuser. C'est être bien dur envers soi-même. Mais il le faut. Comme l'art du peintre est de ne pas finir trop vite, à quoi l'aide le travail des préparations, l'embu, le séchage, et enfin ce métier de maçon qui est le sien, de même l'art du poète, quoique par d'autres moyens, est d'effacer ce qui couvrirait si bien la place d'un beau vers, ou plutôt, car il est difficile d'effacer, de laisser longtemps à l'état de chaos sonore ce qui voudrait se précipiter. Devant le blanc du papier, ne pas croire qu'on fera aisément d'assez beaux vers ; ne pas le croire, car c'est vrai.

27 octobre 1932 (PAE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXX)

1939 PAE XC « La devise du poète »

1436

La puissance est plus aimée que le savoir ; et c'est une étrange loi de nos actions que le succès va toujours au-delà de ce que nous comprenons ; ainsi il n'y a point d'homme que le succès ne déshonore. La technique, en toute chose, est ce genre de pensée qui se méprise elle-même. Si je m'envole, au diable les théories. Il y a un plaisir à gagner par science, comme aux échecs ; il y a un plaisir à gagner par chance, comme à la roulette ; et c'est au second que les hommes ont attaché le bonheur. « Il a du bonheur », cela ne veut pas dire qu'il sache ce qu'il fait, au contraire. Devin est plus honoré que n'est sage ; et l'on passe mille erreurs au devin, car c'est la plus haute espèce d'ambitieux. Toutefois, dans les affaires humaines, où il est sensible que l'espoir change l'événement, on méprise celui qui ne réussit pas, comme ingrat. J'ai entendu condamner un homme important par ces simples mots : « Il n'a point de chance » ; et j'ai eu souvent cette pensée, qui révèle le partisan. Qui explique pourquoi le moteur ne tourne pas, il intéresse, faute de mieux ; mais celui qui fait tourner le moteur est un dieu. Où l'on saisit très bien que chacun attend l'occasion de trahir l'Esprit. Mais le technicien parfait a sauté la barrière ; il a de l'esprit contre l'esprit. Tel est le renégat absolu ; et il y a de cette graine en tout homme. Chaque invention a humilié l'esprit, et consolé. On a fait l'arc, le treuil et la voile sans savoir assez ce qu'on faisait ; de même le moteur à essence et l'avion ; de même la grosse Bertha. On a souvent remarqué que nos lointains ancêtres avaient une technique fort avancée avec des idées d'enfant. Nos descendants diront à peu près la même chose de nous ; car il est vrai que nous savons plus que les sauvages ; mais, en nous comme en eux, il y a toujours une pointe de puissance qui est en avance sur le savoir ; et, en nous comme en eux, toute avance de cette pointe tue une idée. De deux hommes qui méprisent leur propre savoir, celui qui sait le plus est le plus sauvage. L'illustre Poincaré, en ses livres de philosophie, qui sont badinage pour lui, penche à trahir, mais finalement refuse de trahir ; non sans regret ; c'est si plaisant de trahir.

Mais trahir quoi ? Que sait-on de rien ? Que saura-t-on jamais de rien ? Il faut être enfant pour essayer de dire ce que c'est que l'or en lui-même, et comment il est réellement fait ; ce que c'est que l'électricité en elle-même, et de quoi elle est faite. Et, plus simplement, comment concevoir même que l'on connaisse le tout de cet univers, ou le dernier détail de ses parties ? Deux infinis. Une connaissance incomplète n'est pas le vrai ; et ce qui y manque est toujours immense. Ainsi l'esprit a fait faillite, et fera toujours faillite. Laissez-nous donc manier les ondes, les richesses, les hommes, sans les connaître. Et perçons au lieu de penser ; perçons ce qui résiste ; la victoire fait preuve. Je reprends ce lieu commun trop connu seulement pour faire voir qu'il fait la guerre, et non pas par accident.

L'esprit n'est point né de la technique. L'esprit est théologien. Cette grande idée, qui est de Comte, enferme encore un grand avenir. L'homme a cru voir les dieux et les démons ; il s'est frotté les yeux ; il a soupçonné qu'il rêvait quelquefois ; il a aperçu, en quelques-unes de ces visions, une grande part de lui-même, et comme sa propre ombre, qu'il prenait pour une chose du monde. D'où il vint à nettoyer en quelque sorte ses lunettes, et à démêler de ce qu'il croyait voir ce qu'il voyait. C'était science contemplative, comme on dit, et non point technique. Pourquoi je vois un animal dans la lune ? C'est que, comme dit le fabuliste, il y a une mouche dans la lunette. Et pourquoi je vois un spectre ? C'est que j'ai peur. À bien comprendre Lucrèce, on aperçoit que ses atomes, hypothèse évidemment, ne sont que des armes contre les dieux ; il l'a dit très explicitement. Considérés de ce côté, les progrès de la science, toujours pauvres quant à l'objet, ont formé à l'égard de l'homme lui-même, un irrévocable livre de sagesse. L'art de constater, qui est le fin de toutes les méthodes, est bien petit devant l'immense objet ; mais il n'est pas petit par les erreurs d'imagination dont il nous a nettoyés[[1730]](#footnote-1731) ; car ce n'est pas peu qu'une éclipse n'affole plus les foules. Et, bref, en nettoyant l'image du monde, l'homme s'est nettoyé lui-même de barbarie. Car nous ne savons pas ce qu'il y a dans les choses, mais nous avons découvert que les diables, lutins et farfadets n'y sont pas. Que ces êtres fantastiques soient possibles ou non, cela dépasse notre portée ; mais aussi tous les Descartes de ce monde vont toujours à constater si cela est, ou, disons plus modestement, si ces apparitions sont bien telles que l'imagination les décrit. Or, comme Montaigne savait déjà dire : « Il n'en est rien. » Je néglige même ce que les passions rabaissées nous laissent voir de la justice. Il suffit que presque tous les maux évitables résultent de croire et de faire croire. Ainsi ceux qui trahissent l'esprit trahissent quelque chose. Ils craignent de le savoir ; et c'est aussi pour eux-mêmes qu'ils savonnent l'eau. **[**Ce qui rend inextricable la doctrine sceptique, c'est qu'on ne sait pas toujours où elle va, ni si elle se prend au sérieux. Il est si agréable de ne rien croire, que le seul prolongement de cette règle, si naturelle dans l'expérience, soutient encore le penseur. Sans compter qu'il se garde des alliés de l'autre côté, du côté des croyants. Cette politique triomphante fait les traîtres véritables, qui, à dire vrai, valent mieux qu'ils ne semblent. Et comme on dit, ils ne sont pas bien méchants ; finalement ils ne savent pas bien où ils en sont. Et le savoir montre ici ses vertus indirectes ; car il rend honnêtes ceux qui le touchent. L'esprit souvent vaut bien mieux qu'il ne dit ; cela explique l'ironie.**][[1731]](#footnote-1732)**

3 novembre 1932 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXI)

1938 EH XLVI « La technique contre l'esprit » (*absent de EH1*)

1437

Les républiques s'établissent lentement et difficilement. Leur charte est d'abord mal faite ; les légistes ne savent que dessiner une monarchie qui attend un roi. Tout règlement est une précaution contre le citoyen. Les anciennes compagnies de chemin de fer enfermaient sous clef les voyageurs dans les wagons ; et j'ai connu le temps où on les tenait dans les salles d'attente, le nez aux vitres, jusqu'à l'heure H où ils partaient à l'assaut. C'est cultiver l'anxiété, qui est le fond des sentiments guerriers. Tout homme, comme dit Stendhal, a son imagination pour ennemie. Un chef ne croit pas aisément à la liberté ; bien plutôt il la craint. Mac-Mahon était à peu près aussi républicain qu'Hindenburg.

Les défaites font souvent les républiques ; mais elles risquent aussi de les défaire, par mille causes qui ont agi aussi chez nous ; ces temps[[1732]](#footnote-1733) sont oubliés ; Déroulède est oublié ; Boulanger est oublié. Les gens de bonne foi considèrent avec stupeur cette Allemagne inquiète qui nous ressemble trait pour trait. L'Alsace recommence sous nos yeux l'éternelle histoire des provinces annexées ; nous n'y comprenons rien ; nous disons que ce n'est pas la même chose ; c'est exactement la même chose ; les fruits de la guerre sont amers.

J'aperçois encore une difficulté pour les républiques, qui est dans cette connaissance des moindres affaires jetée tous les matins sans précaution au nez des citoyens. Il faut s'habituer à trouver dans les gazettes que tout est perdu. Il faut se créer un optimisme à toute épreuve. Mais convenons que c'est plus facile pour le vainqueur que pour le vaincu, et pour une république d'âge mûr que pour une république enfant. L’inquiétude allemande n'est nullement un fait de race ou de climat ; nous n'étions pas plus tranquilles au temps du duel Floquet contre Boulanger.

Une tyrannie bannit les républicains. C'est un moyen sauvage, dont les effets sont étonnants. Les opposants n'ont plus de chefs ; ils retournent à leurs travaux ; république gagnée n’est pas vie gagnée. Si les républiques à leur tour bannissaient les tyrans, il y aurait de l'aisance dans les rues. Mais les républiques, comme on l'a cent fois dit, ont la liberté contre elles. Les tyrans occupent la rue ; car, pour les tyrans grands et petits, tyrannie gagnée c'est vie gagnée. D'où les républiques commencent par hurler qu'elles ne veulent pas être républiques. En gros, et vu de l'étranger, ce spectacle est incompréhensible. Et pourtant il est bien naturel que ce qui est républicain dans une république ne passe pas son temps à crier dans les rues. La presse est un autre genre de cri, et ses tyrans ont de l'argent. Ces causes étant connues, il faut garder la bonne humeur ; c'est la paix même en chacun, et c'est la véritable condition de paix pour tous.

Toutes les guerres sont d'humeur au commencement. Je citerai plus d'une fois l'aveu naïf de Viviani : « Les nerfs de l'Europe étaient à bout ». Mais je le commenterai à ma manière. L'alerte de l'an quatorze arriva comme tous les gens d'importance étaient en vacances ; les sous-ordres furent élevés à l'importance, et s'affolèrent. Ce fut une politique bilieuse et aigre, une politique réveillée en sursaut. Cela est physiologique et presque tout est physiologique dans ce que nous voulons appeler le mouvement de nos pensées. Un homme surpris est un homme offensé ; il l'est d'abord physiologiquement, par le sursaut qui est une réaction humiliante. Après cela, et fort promptement, il l'est dans ses pensées ; le mot continue le geste, et l'idée suit le mot. C'est pourquoi je crains les agités ; mais il importe que je ne les craigne pas trop ; je serais aussi un agité. Comprendre délivre de craindre, et remplace craindre.

Les nations ne s'affrontent point ; ce sont les hommes qui s'affrontent ; tels hommes. Et je n'ai jamais cru non plus que les intérêts contraires fassent les guerres ; je crois plutôt aux passions, parmi lesquelles la timidité n'est pas la moins redoutable. Et au contraire une certaine nonchalance, moitié naturelle, moitié apprise, se gagne si vite, que je suis assuré qu'un homme tranquille empêche les drames, sans même y penser. Si nous ne sommes pas représentés par un tragédien, nous n'aurons pas de tragédie. Le mot si connu de Briand : « Tant que je serai là... » est un maître mot dont je n'ai pas encore saisi tout le sens. Mais j'essaie. Je ne suis pas le seul. Un certain promeneur à la pipe a eu plus d'un matin pour y penser.

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXII)

1939 SM2 LXXIII « La jeunesse des républiques »

1438

Le ballon est tombé dans le jardin de cette vieille dame. Il y a une porte à ouvrir, chose sacrée ; et l'on peut prévoir d'aigres reproches. La physique de la chose est toute simple, mais la politique en est difficile, et l'enfant met en œuvre la politesse, l'excuse, la promesse, enfin tous les moyens que j'appelle bourgeois ou citadins. Il s'agit de persuader, et d'abord de plaire, et premièrement de ne pas déplaire. Une sorcière détient le mot.

Le même ballon maintenant est dans un arbre ; il n'y a point de clôture, ni aucune défense, ni aucun être humain en vue. Il faut être bien enfant pour prier un arbre ou un ballon ; notre garçon n'est pas si sot ; il cherche une pierre de bonne grosseur, il la lance, attentif seulement à sa propre sûreté. Il y a attaché une ficelle ; il secoue la branche ; le ballon descend et la pierre aussi ; la ficelle va rejoindre dans la poche le couteau, autre précieux outil. Ici l'enfant est tout prolétaire, sans politesse aucune. Je vois sur son visage une attention aux choses, qui n'est point douce, et une raison sans respect. La courtoisie est effacée. Reviendra-t-elle ? Il s'agit de savoir s'il gagnera sa vie à ce jeu ou à l'autre. Physicien ou avocat, ce sont deux hommes. Ils se battent en chacun ; et il n'est pas difficile de savoir qui des deux croit en Dieu. Croire en Dieu c'est politesse.

Le pur prolétaire est un homme rare. J'ai connu un ouvrier cordonnier qui n'avait pas d'égal pour la chaussure de femme ; on le priait, mais il ne priait personne ; c'était un philosophe matérialiste. Ainsi l'on trouve les maçons, les terrassiers, les machinistes, les ajusteurs, dans les temps où les entreprises vont. Le matérialisme est d'attitude et de costume pour ceux qui n'ont jamais à prier. Au contraire dès qu'il faut offrir son travail et le vanter, bourgeoisie revient. Le haillon est bourgeois dans le mendiant. On peut même dire que le mendiant est le bourgeois pur ; car il ne vit absolument que de prière. L'escroc est bourgeois, car il gagne sa vie à discourir, à tromper, à promettre ; mais le cambrioleur est prolétaire, parce qu'il n'a affaire qu'aux serrures. Le médecin est un parfait bourgeois, car il vit de persuader ; mais l'homme de laboratoire est prolétaire, car on ne persuade pas les microbes, ni le microscope, ni la cornue. Le chirurgien, quoique d'abord il persuade, a une teinte de prolétariat, ou, ce qui est la même chose, d'incrédulité, car il est l'ouvrier de main, comme son nom le dit.

Un des traits du bourgeois est de croire d'abord et par précaution ce que tous disent ; car on ne peut plaire et même contredire qu'en partant de là. Si rien n'est cru, le discours ne peut pas seulement commencer. De là vient que Cicéron invoque les principes sacrés. Ayant pour fin de changer l'opinion, il s'y accorde d'abord. Ce genre d'esprit excelle à changer les conséquences tout en respectant les principes. Ainsi Dieu, on s'en arrange, et chacun le sait : mais il faut commencer et finir par un grand salut de politesse. L'union sacrée est le pain de cet homme. Et, encore plus, l'union sacrée est son dieu. On peut très bien différer et discuter, mais à l'ombre des choses qu'on ne peut discuter. Le droit réel, le droit citadin, ou, si l'on veut, bourgeois, se compose d'une multitude de principes sacrés, à travers lesquels un homme habile découvre un chemin de politesse qui permet de ne rien casser. Dans un salon toute tasse de thé est également importante, et tout mouvement vif est dangereux. C'est là que la procédure apprend ses mouvements tournants. On conçoit l'armée de politesse, qui se fait tuer pour des choses qui furent toujours, et l'armée d'impolitesse, qui se fait tuer pour des choses qu'on n'a encore jamais vues, comme liberté et justice. La seconde armée obéit moins bien, mais vise mieux. Elle est physicienne, et l'autre est magicienne.

L'étrange, c'est que le chômeur redevient bourgeois ; c'est qu'il a besoin de persuader. L'habileté manuelle devenant une valeur méprisée, tout l'être de l'homme est attaqué en son centre ; et la hardiesse de métier est la première tuée. Chercher une place, c'est bourgeois. Ce changement n'attend pas ; il se fait tout de suite ; ce n'est plus le même regard. Ainsi le chômage serait la plus habile des manœuvres politiques, si c'était une manœuvre ; mais les choses vont à l'aveugle, et le bourgeois y trouve son chemin en aveugle-né qu'il est, suivant Chance, Faveur et Fortune[[1733]](#footnote-1734), qui sont ses dieux. Ainsi la recrue du malheur est pour lui. Il meurt de peur, et gagne. Telle est cette face dyspeptique, qui mène le monde.

« 1er octobre 1932 » (EH2)

*La Lumière*,1er octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXIII)

1938 EH XLIII « Prolétaires et bourgeois » (*absent de EH1*)

1439

Le plan quinquennal semble une manœuvre de guerre, résultant de la lutte économique entre les nations. Il s'agit de vaincre ; il s'agit de dépasser. Cette raison agit fortement. Elle permet, comme on voit en tout pays, dès que l'honneur national est dans le jeu, une certaine tyrannie, un mépris des besoins réels, un surmenage, un fanatisme. On se demande si les Russes, équipés comme ils sont, ne sont pas déjà au-delà du bonheur, et si l'existence paysanne, avec encore un ornement de pensées, n'est pas possible dès maintenant pour ces millions d'hommes. Dans le fait on remarque une sorte de fuite des ouvriers, principalement de mineurs et de fondeurs, et un retour à la terre, dont la raison est assez facile à deviner ; le travail de la terre est le seul qui, même dans des conditions médiocres de production et de vente, assure premièrement la nourriture du travailleur, par ceci que le produit immédiat est nourriture. Ainsi il y a des déserteurs de l'industrie comme il y en a de toute guerre, et surtout une pensée de désertion, bien naturelle ; car la rivalité entre nations n'intéresse que les chefs. Seulement les chefs, soit de guerre, soit d'industrie, sont des joueurs, pour qui la paix des champs ne compte guère. Ainsi nos frères russes seraient des fantassins comme nous, des pions d'échiquier comme nous. La révolution prolétarienne est bien oubliée.

Telle est l'apparence ; tel est le prétexte. En réalité le régime que nous voyons se développer là-bas, par la prédication et par la contrainte, par le spectacle plus ou moins grossi de l'équipement sans mesure, par les gigantesques barrages, par les villes neuves, par l'immense usine qui tend à abolir ce que nous appelons la campagne et le paysan, ce régime de fer, à proprement parler, tombe dans la commune règle, à savoir que la politique extérieure n'est qu'un moyen d'assurer une certaine politique intérieure. Comme on voit que les terreurs qu'on voudrait bien nous donner ont pour fin de rétablir une caste dirigeante ; et comme on voit en Allemagne que les mêmes peurs et le même honneur vont à restaurer le pouvoir des barons industriels et agricoles. Au pays des Soviets je soupçonne que l'ivresse d'industrie a pour fin de garder à la révolution son caractère prolétarien, sans lequel elle ne peut manquer de revenir à l'antique gouvernement des millionnaires et des chevaliers.

Le prolétaire est un ouvrier d'usine ; c'est par l'usine qu'il forme ses pensées, ses coalitions, ses mœurs, et même son irréligion caractéristique. Ce qui résulte non seulement d'un certain mode de travail divisé, d'habitation, de ravitaillement, de rassemblement, mais encore et surtout d'un travail direct contre la chose résistante, d'un travail dont les moyens sont à la pointe de l'outil, sans mystère aucun, et dont les résultats sont aussitôt saisis, mesurés, expliqués. Ce genre de vie explique un genre de révolution, un sévère idéal de justice, une critique des maîtres, une simplification des sentiments, et enfin, un esprit strictement positif, qu'on ne dupe point.

Le paysan n'est nullement un prolétaire. Le paysan n'est pas entassé autour d'une usine ; le paysan ne travaille pas à la cloche et à heure comptée ; le paysan ne peut comprendre le contrat de travail, la quotidienne délibération, la foule toujours assemblée et toujours menaçante. Le paysan vit en famille et selon la loi de famille, toujours patriarcale. Et le travail aussi du paysan est très différent du coup de lime ou de ciseau dont l'effet se voit tout de suite. Le résultat dépend de longues préparations, sans compter le soleil, le vent et le nuage. L'espérance et la patience y font plus que l'esprit d'audace. L'aïeul y garde toute l'autorité du conseil, fondée sur une longue expérience ; d'où il résulte que les sentiments de famille se trouvent fortifiés par le travail même. De toute façon le paysan apprend un genre de respect, de soumission, et de résignation dont l'ouvrier d'usine n'a seulement pas l'idée. La religion revient inévitablement telle qu'elle fut toujours, c'est-à-dire paysanne, fondée sur les saisons, et où les fêtes sort étroitement réglées par les travaux. Il y aura toujours une sorte de Pâque aux champs, et une sorte de prêtre. Sans compter que le sentiment de la propriété, source peut-être de tous les maux politiques, y est fondé directement sur le travail et sur les signes du travail ; labourer et semer donne un droit évident sur la moisson. Je conclus que l'esprit prolétarien, l'œil fixé sur des victoires politiques étonnantes, mais toujours menacées, doit regarder avec soupçon l'existence paysanne, isolée, indépendante, et, par cela même, destinée, si on l'abandonne à son heureuse routine, à restaurer sans le vouloir l'immémoriale tyrannie.

« 22 octobre 1932 » (ECO)

*La Lumière*,22 octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXIV)

1934 ECO LXVIII

1440

Le sage ne jure pas une fois pour toutes qu'il ne se mettra jamais en colère ; car il sait bien qu'il ne peut se démettre de sa nature, laquelle est sauvage comme elle fut toujours. Au contraire, sachant qu'il porte avec lui les appareils de l'emportement et du meurtre, il s'attend aux premiers signes ; il se rappelle alors les bonnes raisons qu'il a de se modérer, les suites absurdes ou funestes, les déclamations ridicules dont il a honte ; et s'il ne peut se priver d'un commencement de tragédie, il se hausse jusqu'au génie comique et rit de ce qu'il allait faire.

Les peuples, qui se renouvellent chaque jour par une recrue d'innocents, sont encore plus sujets que les individus à se faire de grandes et vaines promesses. Ils croient qu'ils aiment la paix pour toujours. Et puis ils se piquent, ils déclament, et ils partent enfin pour la dernière des guerres. Cette naïveté est redoutable. D'autant que l'esprit de négoce apercevra toujours d'immenses gains à faire sur le malheur commun ; d'autant que les pouvoirs, si pacifiques qu'on les suppose, aimeront toujours un peu d'alarme, assez pour rétablir l'obéissance, et même un peu trop ; d'autant qu'il y aura toujours des gens aigris, des gens malheureux, des gens querelleurs. Rien de tout cela n'est si méchant qu'il prémédite des millions de morts violentes ; mais l'occasion vient toujours, et la nécessité excuse tout. Comme on dit, et comme il est vrai, nul ne peut jurer qu'un peuple voisin n'aura pas sa crise d'humeur et de colère. Et, bref, la paix ne va pas de soi ; c'est la guerre qui va de soi. La paix est difficile, et sera toujours difficile. Il y a et il y aura des moments critiques à passer ; ils sont courts, mais ils semblent sans fin. Au contraire, la guerre est longue, et semble courte. Au fond, chacun se voit invulnérable et vainqueur. Telles sont les illusions, qu'il faut connaître et surmonter.

Les pacifiques qui tendaient la main à l'Allemagne, ce qui signifie que toute colère passe, étaient quelquefois trop disposés à bondir sur quelque autre ennemi, parce que, disaient-ils, ce n'était pas la même chose ; il s'agissait de briser une tyrannie, de délivrer un peuple. Or, une guerre, c'est toujours la même chose ; c'est violence mécanique ; c'est vengeance sur vengeance ; c'est la justice écrasée ; c'est l'humanité méprisée ; c'est le mensonge honoré ; c'est le vol permis, le règne des méchants, la tyrannie chez soi. Il est très bon que l'on sache ces choses, qu'on les raconte, qu'on en trouve les causes dans la nature humaine comme elle est, et d'abord en soi-même. Alors, on sait arrêter un mouvement généreux. On démasque les belles apparences ; on rit de ce qu'on allait faire. On voit le piège, on en fait le tour, on en observe les pièces mécaniques. Les vieux renards détournent les jeunes d'y mettre la patte.

La démocratie est bonne, car on y rit. Le socialisme est redoutable par le sérieux ; car qui ne ferait la guerre pour la justice ? Mais c'est le plus dangereux des pièges, car toute guerre est absolument injuste, et se donne comme absolument juste. Le socialisme n'est bon que comme démocratie, et comme disposition à voir vrai. Le désarmement est bon ; mais il ne suffit pas à tout. Rien ne suffit ; rien ne peut régler la paix une fois pour toutes. Seulement avec des massues et des couteaux, l'homme peut tuer l'homme. Et l'homme est ainsi bâti que le mouvement de tuer est son premier mouvement. On raconte que Descartes s'est battu en duel ; il n'a pas désespéré pour cela de vaincre ses passions. Les peuples ont des folies plus dangereuses que celles des individus ; en revanche, il n'arrive pas souvent que tous les citoyens soient fous en même temps et de la même manière. Le sage apprend à aimer ces précieuses différences et à redouter au contraire la meurtrière unanimité. Tel est sommairement le travail de la raison contre les passions. Ce n'est pas toujours amusant ; on peut même dire que toute prudence est ennuyeuse ; en compensation, il est amusant de se moquer d'une grosse sottise qu'on allait croire. Tel est notre arsenal. Telles sont nos formations dispersées. Et surtout n'avoir pas peur.

*La Lumière*,29 octobre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXV)

1939 SM2 LXXIV « Illusions à surmonter »

1441

Il me paraît naturel que l'homme de la rue se fasse une imagerie simplifiée du drame européen, dans laquelle les rôles de la vertu, de la brutalité et de la ruse soient distribués comme au théâtre. Ainsi, son journal en main, fait-il comparaître devant la magnanimité française, la prudence anglaise, la duplicité italienne, la colère allemande, faisant ingénument l'éloge de sa propre patrie, ce qui est naturel, et n'espérant guère que le monde la comprenne jamais. Ce texte n'a point changé et l'orateur se croit obligé d'y revenir, semblable aux grandes personnes qui écrivent pour les enfants.

L'Homme d'État, tel que je le conçois, peut bien être un Machiavel, c'est-à-dire simplifier beaucoup ses harangues, et ne point tenter de communiquer au public ce qu'il a lui-même appris par son métier. Je ne juge même pas ses projets, bons ou mauvais. Il se peut qu'il pense premièrement à son propre pouvoir, ou bien à des privilégiés sur lesquels il s'appuie ; ou peut-être croit-il, comme le fameux Frédéric, que les peuples sont des chevaux difficiles à mener. Mais que l'Homme d'État, en lui-même et pour lui-même, pense comme l'homme de la rue, cela me paraît inconcevable. Car enfin il sait l'histoire, et, bien plus, il a pu juger l'histoire récente autrement que par les journaux. Il fut lui-même vaincu ; il sait ce que c'est qu'un peuple vaincu ; il y a remarqué les mouvements de l’honneur, si évidemment favorables à certains intérêts, soit de l'avarice, soit de l'ambition, soit de la peur. Il a dénombré les bonapartistes et les boulangistes ; il a vécu dans l'Union Sacrée. Il sait comment ces sursauts d'enthousiasme et de colère se communiquent aisément à ceux qui n'ont que leurs bras, et qui ont coutume de se fier à leur propre force. Maintenant il retrouve chez les vaincus d'aujourd'hui les mêmes sentiments mélangés ; il devait attendre de tels effets. Il a prévu que la situation de vainqueur dans la paix serait difficile à tenir, et que les traités seraient nécessairement vus d'un autre œil par celui qui y a tout perdu, que par celui qui les a dictés. Il a compris, car il n'est pas aveugle, que le droit et la justice n'ont pas le même sens pour celui qui s'y meut selon sa force, que pour celui qui sent le poids des chaînes. Il peut conclure que la guerre appelle la guerre, que les foules sont déraisonnables, qu'il en sera toujours ainsi. Il peut aussi manœuvrer pour la paix, d'après ces conditions mêmes, qu'il juge inévitables, comme on a vu Briand plus d'une fois modérer des sentiments forts et respectables, en rappelant que l'honneur était sauf des deux côtés, après ce long et terrible combat. Mais, qu'il s'oriente ainsi ou autrement, je ne puis croire que l'Homme d'État conduise les affaires avec les sentiments et les réactions d'un petit pâtissier, témoin généreux d'une rixe, et à peine retenu par ce grand panier qu'il porte sur la tête.

Je ne puis le croire ; et quelquefois je suis porté à le croire. Le monde des hommes qui m'entourent nie presque de point en point l'idée que je m'en faisais. L'homme de la rue montre souvent du bon sens en cette querelle des peuples. Il sait très bien que c'est au vainqueur à tendre la main ; il ne s'étonne pas si le vaincu ne répond pas vite à ce geste. Tels sont les sentiments naturels d'un homme qui se sent fort, et qui n'a pas peur. Et ajoutons qu'il a le souvenir très précis de ce que c'est qu'un combat, comme aussi l'expérience très directe des ruines de toute sorte qui sont la suite d'une affaire d'honneur entre peuples, ce qui le conduit à craindre son propre enthousiasme, et à apprécier mieux la sagesse de Sancho ou celle d'Ésope. Et si les peuples pouvaient parler entre eux, par quelque bouche véridique, on sait bien ce qu'ils diraient.

Au rebours, on croirait quelquefois que la naïveté que l'on suppose dans le peuple a passé presque entière dans ses gouvernants. On s'étonne de voir que les mouvements d'instinct et d'humeur, d'après lesquels on a dessiné pendant la guerre un fantassin de fantaisie, se montrent encore trop souvent en des fantassins amateurs, qui n'ont jamais porté l'arme. Un oubli total de l'histoire, une simplification digne des contes d'enfants, où la querelle est toujours entre les bons et les méchants, une indignation contenue, mais que je crains sincère, un appel de tout cœur aux témoins impartiaux, un étonnement de les trouver froids, une résignation à jouer une fois de plus la vertu isolée et méconnue, voilà ce qui m'étonnerait en des hommes qui font voir de l'intelligence et même du goût ; cela m'étonnerait si je n'avais commencé à comprendre que le jugement, si naturellement clairvoyant en celui qui fait, risque d'être faible et enfant dans celui qui fait faire.

*La Lumière*, 5 novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXVI)

1934 POL LXVII

1442

Un ami me disait hier que deux ans de crédit à Herriot c'est bien long. Moi aussi je trouve déjà que c'est bien long. C'est pourquoi il faut jurer. Attention ici. Ni mon humeur ni mes idées ne me rendront satisfait de ce gouvernement, ni vraisemblablement d'aucun autre. Chacun de ceux que je nomme les hommes libres aura sa manière bourrue de réagir, et ses lucides raisons de critiquer. Telle est la dangereuse situation des résistants. En considérant cette turbulence, qui d'ailleurs me plaît, je me fais à peu près l'idée de ce qu'est le sens politique sans lequel on ne gagne rien et on ne garde rien. En présence d'ennemis intérieurs puissants, résolus, invariables, il faut faire phalange ; car, dans la formation de batteurs d'estrade, nous perdrons. Mais cela ne veut pas dire que nous allons adorer ce cœur impétueux, ce cœur despotique, ce sacré cœur, comme nous disions hier. Aux yeux des vrais amis d'Herriot, il est clair que Bergery avait raison. Comment ferons-nous pour ne pas mourir de cette contradiction ? Je crois qu'on peut s'en tirer selon une formule spécifiquement radicale, qui est celle-ci : ne pas adorer, ne pas renverser.

Cette tactique sera mieux comprise par un exemple. Il nous plaît de déplacer le trop célèbre Chiappe. Nous trouvons de la résistance ; il s'agit de pousser et encore pousser ; je veux dire que le ministère ne doit pas cesser d'être interrogé, interpellé, je dirai même éclairé, car il ferme les yeux, il refuse de voir. Ce travail poursuivi[[1734]](#footnote-1735) avec obstination dans la presse, à la tribune, dans les réunions, partout, doit conduire à rendre impossible le fonctionnaire dont il s'agit. Mais, quel que soit le résultat, la faute serait de précipiter leministère, sur un refus net ; car le résultat serait celui-ci : nous perdons Herriot et nous gardons Chiappe. Je dirais alors, comme le fameux Pyrrhus : « Encore quelques victoires comme celle-là, et nous sommes tout à fait perdus ».

Car essayons de suivre les effets. Le ministre a couvert son subordonné ; geste noble, geste de grandeur, agréable à rappeler, et qui fait une sorte d'amitié dans le protecteur, pour le protégé. Je tiens compte aussi des éloges, qui sont un poison subtil. L'homme d'État se trouve consacré en sa partie mauvaise, qui est de police et de misanthropie. Bref, nous achevons, par ce beau coup, une partie de lui-même dont il ne sait pas encore s'il a honte ou gloire. Nous le convertissons. À la haine répond toujours la haine ; et les idées suivent ; car l'humeur trouve aussitôt de bonnes raisons. Un homme sincère est redoutable ; et, dans de tels mouvements de guerre, la vertu offensée combat pour le pire. C'est ainsi qu'en un enfant généreux, un soufflet juste tue la justice. Non. Non. Point de châtiment ; seulement de la lumière.

Je veux dire que, dans l'exemple considéré, et dans tous les autres, la critique ne doit pas s'exercer à coups de poing. Il faut sans relâche apporter des documents et des idées ; aider à cette autre conversion qui se fait en chacun de nous par la revue des preuves, et qui est si difficile dans un ministre. Ce travail fait et refait, dans un débat qui sera aussi clair et aussi émouvant que vous voudrez, aussi mordant que vous voudrez, car je ne prêche point la faiblesse, alors, au vote, refaire phalange, et fidèlement soutenir celui qui se voyait par terre. Comptons les résultats. Sécurité de pouvoir, mais non pas sécurité d'esprit. Retour de sentiment et d'amitié ; situation favorable pour mépriser en soi, comme il convient, la partie esclave, toujours si forte par la nécessité. Le jugement rendu libre, ce qui ouvre les chemins à la justice ; car le jugement forcé est injuste toujours, par un mépris de soi qui donnera des fruits amers. Au contraire, un peu de loisir, un peu d'espace et de temps pour délibérer de soi, cela permet à un homme, harassé par sa fonction, de se reprendre et de se refaire. Bref, l'opinion est assez puissante pourvu qu'elle ne veuille pas l'être trop. Songez à ceci. Si vous jetez bas l'homme d'État par quelque pression mal calculée de l'opinion, alors l'opinion n'a plus de prise ; elle tombe dans le vide. C'est pourquoi la fidélité politique signifie quelque chose. Et je ne fais ici que commenter une parole mille fois citée : « Un discours a quelquefois changé mon opinion, jamais mon vote ». Ce qui scandalise d'abord. Mais enfin, que veut-on et qu'espère-t-on, si ce n'est pas soutenir une opinion ou changer une opinion en ceux qui décident ? Faute de réfléchir là-dessus, nous serons victimes du paradoxe républicain, qui est de s'unir pour sauver le droit de toutes les dissidences.

*La Lumière*, 12 novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXVII)

1934 POL LXVIII

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°12, 25 décembre 1932

1443

Il faut pourtant que je dise une fois tout ce que j’ai pu penser du probable ; et il restera encore une large frange d’incertitude. Mais il se trouve quelquefois une énorme erreur qui arrête tout départ de la réflexion ; c’est bien le cas ici. Auguste Comte, non sans colère, a reconnu dans la probabilité des physiciens une superstition déguisée. Qu’est-ce que superstition ? Exactement croire que nos pensées sont dans les choses et les meuvent ; ou, pour autrement parler, une confusion du sujet et de l’objet. Ce prélude abstrait suffira.

Un gros glaçon s’en va à la dérive ; un paquebot suit la route la plus courte sur l’océan. La rencontre se fait ; mille vies sont englouties. Cet événement était fort peu probable ; mais c’est encore trop dire ; car il était juste aussi probable que n’importe quel événement d’une traversée, tel poisson effleurant la coque ou telle goutte d’eau la heurtant ; les destins de mille bestioles en sont changés. Toutefois[[1735]](#footnote-1736) n’en jugeons pas en bestioles. Une des coïncidences qui font l’événement est aussi improbable qu’une autre ; dire cela c’est définir l’événement, c’est définir l’existence.

Ici le calculateur se moque de moi. Je compare, dit-il, un événement tragique tel qu’un naufrage à toutes les autres navigations qui se font sans naufrage. Je néglige les bestioles. Très bien. David Hume, dans son analyse fameuse du coup de dés, savait déjà dire que si on lisait sur toutes les faces d’un dé, sauf sur une, le même nombre, on inclinerait, par les empreintes laissées dans l’imagination, à penser plus souvent et plus fortement à un nombre qu’à un autre, ce qui est attendre plutôt l’un que l’autre. Mais, disait-il, ce n’est pourtant pas cela, c’est-à-dire cette empreinte qui n’est qu’en nous, qui agit sur le dé lancé, et qui l’arrête sur une face plutôt que sur une autre. L’événement, si l’on en retranche ou si l’on y annule l’action de l’homme, n’est nullement déterminé par la force de notre espérance. Et quand vous réduirez cette force en calculs précis, vous ne faites toujours point que le probable appuie sur la chose ; car il n’est qu’en nous.

Il n’est qu’en nous, et on le voit bien, par le joueur qui joue la noire après huit rouges ; il croit fermement, par un raisonnement assez compliqué, mais qui n’importe point, que la noire est plus probable que la rouge ; et le calcul lui donne tort. D’ailleurs[[1736]](#footnote-1737) il est inutile d’en venir au calcul. Un homme qui viendrait s’asseoir après les huit rouges, et sans savoir que le rouge est sorti huit fois, serait juste aussi renseigné sur le coup suivant que l’autre joueur qui note les séries ; car on sait bien, c’est la roulette même, que la couleur du coup suivant ne dépend pas de la couleur des coups précédents ; elle dépend d’une impulsion mécanique déterminée, et d’une multitude de chocs et rebondissements que nul joueur ne peut connaître.

De la même manière on doit dire que le naufrage par rencontre d’un glaçon ne dépend pas des navigations précédentes ; car la somme de ces navigations heureuses, toutes rapportées à nous, n’est qu’en nous. Elle figure dans le pilote ; mais on ne peut savoir si elle agira alors par confiance, prudence ou[[1737]](#footnote-1738) crainte. Elle n’a pas cette puissance calculable que l’on prête au probable, d’après la comparaison de beaucoup de cas à un seul ; cette comparaison n’est pas dans les choses, et ne se fait pas dans les choses ; la rencontre dépend de la machine, des vagues, des courants, des vents, du soleil, de la pluie, et d’une combinaison unique de ces circonstances. Remontant du choc à l’état précédent très proche, on trouve l’explication ; et l’explication aussi de cet état précédent dans un état précédent du navire, du pilote, des vagues, du bloc de glace et de tout. De même que la rouge sort non point par la vertu magique des noires qui ont précédé, mais par une suite d’états de la bille dont le suivant dépend du précédent. Ainsi, par la supposition de la probabilité agissant comme une cause, on revient exactement à ces causes occultes, que des siècles de science n’ont cessé de rejeter. Il est vrai que l’on voudrait bien rejeter aussi la détermination dans le dernier détail, l’infirmité de notre connaissance étant prise aussi pour une cause cachée dans les atomes d’atomes. Il fallait s’attendre à cela, et Comte avait bien vu.

7 décembre 1932 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (LXXXVIII)

*VE* XCIV, « Un nouveau dieu, le probable »

1444

Depuis des siècles de siècles l’homme se trompe. Il se trompe, mais rien ne le trompe. L'univers est fidèle, pur, innocent ; il n'y a point de tromperie dans ce spectacle ; et cette surface enferme tous les secrets des profondeurs. Grossissez la nébuleuse d'Orion ou la goutte d'eau, c'est toujours le même spectacle pur, et toujours la même fidèle mécanique sur quoi nos barques naviguent, non sans péril, mais sans trouver jamais des sources de mystère et de peur. La plus tragique rencontre est aussi transparente que l'événement le plus ordinaire. Mais la peur déraisonne, et cherche un visage du malheur. Qui n'a vu un visage dans l'eau verte ? Mais ce n'est jamais qu'algue tordue ou rocher tremblant par les plis de l'eau ; tout est comme il doit être, et tout se montre comme il doit se montrer. Ceux qui opposent la réalité à l'apparence n'ont pas bien regardé l'apparence ; l'apparence est toute vraie. **[**Il n'y a point de visage dans la lune ; et ces mêmes ombres que nous voulons faire mentir sont les mêmes qui permettront de mesurer montagnes et vallées de notre satellite. Pareillement si je crois voir un fantôme, ce n'est jamais qu'un bout de rideau. Rien ne me trompe**][[1738]](#footnote-1739)**. Les bâtons flottants ont toujours l'aspect de bâtons flottants ; nous voudrions y ajouter quelque apparence, mais nous n'y ajoutons jamais que des discours.

Quelle folie de discours si le bloc de glace éventre le grand navire ! Car l'Océan est large ; et pourquoi précisément ce choc ? Il nous semble que ce possible improbable a dû être choisi par quelqu'un, destin, diable, ou dieu. Comte, une fois de plus prophète au désert, a entrevu que la probabilité serait la superstition de notre temps. Je suis bien loin de percer à jour ce fantôme ; mais je sais que l'existence nie le probable, et qu'il n'y a jamais de pari raisonnable, comme d'ailleurs les jeux le prouvent. Car tout ce qui arrive est parfaitement improbable. Ce choc dans la nuit, improbable, oui ; mais l'heureuse rencontre de deux navires, si on la prend singulière, comme elle est, est parfaitement improbable aussi ; par exemple l'exacte distance la plus courte entre les deux, ou l'exact rapport des âges des deux capitaines au moment de la rencontre. Ainsi, quelque désir que nous ayons de craindre l'inévitable, jamais l'avenir n'est formé d'avance ; et c'est pourquoi l'homme ne lâcherait jamais la barre sans cette buée des chances, qui est toute de lui.

Un gouffre ne recèle point l'épouvante. Cette profonde vallée n'est que champs, buissons, maisonnettes. Mais celui qui regarde d'un rocher à pic se croit attiré ; c'est qu'il imagine la chute et en même temps la retient ; ces muscles, ce sang, cet estomac sont le domaine propre de l'imagination, le seul domaine ; l'apparence du gouffre n'en est point changée. **[**Nous croyons voir qu'il se creuse ; l'oiseau qui plonge dans la profondeur semble nous entraîner. Tout vacille un moment, mais c'est un frisson de mon corps qui fait bouger tout**][[1739]](#footnote-1740)**. Le travail de l'homme était de découvrir tous les dieux en son propre corps, par ses propres émotions ; ce qui suppose d'abord que l'on voie l'univers comme il se montre. J'ai admiré quelquefois comment l'art de constater revient à saisir exactement une apparence, sans aucune interprétation, comme une étoile qui passe d'un côté du fil tendu à l'autre côté. Il a fallu des siècles de doctrine, d'industrie, et de liberté intérieure pour en arriver là.

Il faut convenir que la méthode ordinaire de constater est bien étrange. L'un se couvre les yeux, l'autre se prosterne ; celui qui s'enfuit se croit poursuivi par une armée de démons. Peut-être n'a-t-on jamais peur que de la peur. Et, parce que la peur de la peur est peur, nous voilà pris et étranglés par nous-mêmes. Et la colère aussi, qui n'est jamais que contre la peur, nous irrite comme la peur nous effraye ; ces tempêtes n'ont d'autres limites que nos forces ; et voilà la guerre allumée. Une grande peur de foule n'est qu'une somme de peurs ; une grande colère de foule n'est qu'une somme de colères ; mais qui ne s'est représenté alors quelque loi du monde qui nous apporterait ces peurs et ces colères comme des vents, des pluies et des saisons ? Au fond cet objet cherché, redouté, et même espéré par l'impatience, c'est le Dieu des armées ; mais on l'a bien calomnié ; il ne se montre jamais. Rien ne se montre jamais que l'univers fidèle et pur, et qui nous fait honte de nos fureurs. Aussi est-il profondément vrai que nous l'aimons. La mer est aimée, sans doute parce qu'elle n'a nullement besoin du mystère pour être redoutable ; le plus grand danger n'est fait que de gouttes d'eau. Le continent alimente mieux la terreur par l'immobilité des choses, par la longueur des travaux, par le retard des effets. L'imagination a ses sanctuaires dans les champs, dans les bois, dans les montagnes.

21 novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932

1935 SE LXXVIII « Le monde fidèle et pur »

1445

Il n'y a jamais eu d'hallucination, ni d'apparition ; il n'y en a point ; il n'y en aura jamais. Cela est dans la notion même, si l'on pense bien. Nous devrions savoir ce que c'est que constater, puisque nous invoquons le seigneur Fait. Mais les fanatiques de l'expérience ont glissé souvent de constater les discours d'un fou à croire qu'ils constataient les visions du fou. Quant aux récits touchants et à l'éloquence, si naturelle aux visionnaires, cela ne m'étonne point ; car ils voudraient croire et faire croire ; et donc ils voudraient avoir vu et faire voir ; ils iront jusqu'au supplice, s'ils peuvent, de ceux qui ne veulent point croire ni avoir vu. Cela fait de furieuses preuves, qui ne sont jamais qu'incantation. Certes quand on évoque le diable selon le grimoire, on a bien peur ; mais si grande peur que l'on ait, on ne voit jamais que ce monde, jamais que ces choses imperturbables.

Le plus ancien temple est sans doute le bois, dont les colonnades sont une sorte de souvenir. Au bois tout résonne ; l'écho nous parle ; des mains nous tirent par le manteau ; mais ce sont des ronces ; l'apparition est derrière l'arbre ; ou bien, c'est une biche aux oreilles pendantes qui regarde et bondit. Ce n'est toujours qu'un bois ; la peur ne le change point. Vous touchez l'arbre, ce n'est qu'un arbre ; vous faites le tour de l'arbre, c'est toujours arbre ; ainsi votre peur ne se peut contenter, sinon par la fuite, qui est une bien belle preuve. Là-dessus revient le conte de veillée, dont on trouvera un bon modèle dans Balzac sous le titre de *La Bossue courageuse.* L'histoire commence par faire peur en évoquant des brigands vraisemblables ; après quoi l'imagination développe des horreurs par la parole et le geste ; mais les fantômes sont dans la nuit autour de la grange ; les fantômes sont des objets que personne ne voit.

Les Nordiques ont leur brouillard, et d'énormes fantômes par des effets qu'on voudrait dire physiques. Kipling conte l'histoire de deux chiens de traîneau attachés ensemble, et errant ainsi par les glaces ; cela faisait un monstre étonnant ; d'autant qu'on le voyait gigantesque, selon une illusion connue, celle qui nous fait voir l'île plus haute dans la brume, et la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Donnez-vous cette dernière apparition ; ce n'est pas difficile ; cette lune énorme au-dessus de la chaumière vous étonnera ; mais ce qui vous étonnera bien plus, ce sera de constater que vous ne la voyez nullement plus grosse qu'au zénith. Tendez quelque réticule, ce qui est mesurer l'apparence, comme font les peintres, et vous vous trouverez assurés que vous avez tort de croire que vous voyez la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Et, par même méthode, vous constaterez aussi que vous ne voyez point l'apparence de l'île plus grande dans la brume, ni finalement le monstre des deux chiens plus grand dans le brouillard.

Vous découvrirez cela, si vous le voulez. Mais vous découvrirez peut-être autre chose, c'est que vous ne voulez pas faire cette découverte. J'en ai vu l'exemple dans un homme d'ailleurs très raisonnable, et qui refusa d'essayer une mesure de la lune, disant que très évidemment il la voyait plus grosse à l'horizon qu'au zénith ; je suppose qu'il tremblait un peu devant cette très grosse erreur qu'il soupçonna soudain en lui-même ; et l'horreur de la mauvaise foi le mit en guerre pour ses preuves, comme il arrive souvent.

Quelle poésie que celle d'Homère, quand les dieux courent et se battent parmi les hommes ! Une grande terreur saisit le guerrier devant ce qu'il croit le dieu Mars ; mais la ligne qui cerne le dieu ne tremble pas pour cela. Le beau chant nous guérit de cette maladie de croire qu'on voit. C'est l'arbre qui est divin, et c'est le monde qui est divin. Ainsi, dans le *Cimetière marin,* rien n'apparaît que la divine apparence, qui est toute vraie. Vous dites là-dessus qu'Homère est d'une autre grandeur ; il se peut ; mais prenez garde encore au fantôme d'Homère, qui n'est rien. De ce père des poètes je me garde de croire ce que je ne crois pas ; je le cerne, je prends mes mesures ; divin aussi, en son exacte apparence ; et miraculeux sans tromperie, ce qui est le beau.

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (XC)

1935 SE LXXII « Fantômes »

1446

« Contre les peines morales, le vin de Champagne ». Cette cynique maxime est de Stendhal ; et je ne la méprise pas plus que je ne méprise la médecine ; il est plus court de prendre un calmant que de supporter la douleur. Et à qui n'est-il pas arrivé de se rendre courageux par deux verres de la gnole militaire ? De même il n'est point de colère ni d'enthousiasme qui survive à une saignée. Et le régime du pain et de l'eau calme les passions politiques. On sait qu'un travail excessif laisse peu de poids aux pensées. L'homme est donc aisément éducable par ce côté-là. Et je ne vois pas pourquoi on ne traiterait pas une petite fièvre par des remèdes, si on le peut.

Toutefois Descartes, ce maître de courage, en ses immortelles *Lettres à la princesse Elisabeth,* ose bien dire que la fièvre lente peut avoir pour cause principale un peu trop d'attention donnée à certains déplaisirs, et un peu trop de complaisance à en explorer les piquants. Cette naïveté très savante des passions, qui nous fait parcourir de long en large nos petits malheurs, cherchant si nous n'avons rien oublié de ce qui peut les aggraver, ressemble un peu trop à la folie lucide, qui recense ses pensées au lieu de les changer. Mais Descartes, tout à fait de style Louis XIII en cela, prétendait vivre selon la grandeur, au lieu de chercher sa propre raison en son voisin, encore moins en son médecin. **[**Descartes doit être compris jusqu'au fond. Car le devoir de gouverner ses pensées est à ses yeux l'esprit même et le devoir envers l'esprit. Toute sa métaphysique a pour objet l'esprit en chacun, qu'il sait bien nommer l'esprit divin. Il s'agit donc de gouverner royalement ses pensées, et ce n'est point seulement le jeu d'un subtil analyseur, c'est la méthode même du géomètre et du physicien. Ce qu'il y a de difficile dans ces pensées formelles, dans ces théorèmes, c'est de garder les notions contre toute intrusion de l'expérience. Car le carré est seulement par mon décret ; en lui-même il n'est pas carré, il n'est rien. Ce qui est en soi, l'objet que je me donne, n'est jamais qu'objet. Et sous ce rapport les géomètres se persuadent quelquefois qu'ils peuvent comprendre quelque chose d'après l'objet dessiné et la formule écrite ; or, il n'en est rien. L'imagination n'est qu'un secours pour l'entendement, et encore à condition qu'elle soit gouvernée. Il faut donc rejeter l'intuition, qui jamais n'a de sens que par l'ordre et par le rappel des notions voulues. Là-dessus l'homme n'a pas le droit de composer, son esprit lui est confié**][[1740]](#footnote-1741)**. Cette fière méthode est un peu trop oubliée, et l'on voit beaucoup de malades imaginaires, j'entends qui sont réellement malades, mais par l'effet d'une imagination non disciplinée. Je conçois qu'un rêve atroce et qui revient souvent peut réduire un homme au désespoir. Mais Descartes nous conte que, par sa précaution de considérer toujours les événements du meilleur côté, il était arrivé à n'avoir plus que des rêves raisonnables. Et le fait est qu'il est déjà bien précieux, dans les relations de société, de supposer une bonne intention à la place d'une mauvaise ; on le peut toujours. Et cela revient à dire que nous ne devons point laisser nos pensées s'emparer de nous. Un de nos bons latinistes, plein de jugement devant Cicéron ou Tacite, en était venu à ne plus penser que microbes, ce qui le fit mourir par une conséquence indirecte ; car il n'était tranquille que sur les plus hauts glaciers, où il périt. Cette histoire, qui est assez dans le goût des anciens fabulistes, prouve qu'il ne faut pas regarder à une seule chose, mais plutôt, comme Descartes le répète, ne jamais sentir la tyrannie d'une pensée sans aussitôt développer la pensée directement contraire à celle-là. Comme, par exemple, si nous pensons à notre ennemi, il faut faire très attention aux vertus qu'il pourrait avoir ; car cette pensée n'ira pas de soi. Qui essaiera[[1741]](#footnote-1742) de cette sagesse, il sera étonné des effets. Que mon lecteur veuille seulement faire cette expérience une fois par jour, pendant qu'il se lave le visage, car cela excite à penser ; il se lavera l'esprit aussi.

C'est dire que la pensée d'un régime, par elle-même raisonnable, ne doit pourtant pas envahir l'esprit ni l'occuper tout. Et je conseille de suivre aussi l'idée contraire, d'après laquelle les aliments ont tous presque la même composition et les mêmes vertus ; et en ajoutant encore, ce qui est de médecine, que le plaisir de goûter en mangeant est lui-même bon pour la santé. Cette idée peut faire excès, comme toutes ; c'est qu'aucune idée n'est vraie seule. Car il peut arriver que s'enfuir soit le plus sage moyen ; mais si cette idée est tyrannique, elle enlève le courage, ce qui est très mauvais par d'autres effets. Et, si vous avez un procès, n'oubliez pas de plaider pour l'autre. J'ai observé, en ceux qui suivent un régime par peur, que cette peur même fait qu'ils sont malades s'ils se souviennent d'avoir mangé, par entraînement, quelque mets qu'ils croient leur être nuisible ; on sait que la peur est une maladie dont les attaques nous prennent au-dessous du diaphragme. Je conclus qu'il faut une certaine indifférence à l'égard de ces choses. D'autant que l'idée préoccupante d'une dépendance où nous serions nous donne un désespoir de nous-mêmes qui est tout mauvais. Le danger de la situation humaine est que notre libre arbitre ne dépend que de nous, et qu'ainsi le secours extérieur risque de nous faire oublier le principal de nous. Certes un gourmand est méprisable ; mais combattre la gourmandise par la peur, c'est être au-dessous. C'est au-dessus qu'il faut être. Le roi peut être tué une fois par la conspiration ; mais le soupçon tue le tyran vingt fois ; c'est lui-même qui manie le poignard.

La Psychologie et la Vie, décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (XCI)

*Minerve*, XIV, « Discipliner l’imagination »

1447

Tout ce que l'on tente d'organiser contre la guerre est difficile, et trouve des résistances. Et l'inconvénient des sanctions est qu'elles sont guerre encore. Il me semble qu'une police internationale du blocus aurait l'avantage du neuf. En payant bien, on aurait des artistes qui inventeraient tous les jours de nouveaux moyens[[1742]](#footnote-1743) de former autour des belligérants un cordon isolant, comme on fait autour des pestiférés. L'administration, comme on l'a assez remarqué, s’entend mieux à empêcher qu'à faire. Empêcher quoi ? Toutes communications, comme l'excommunication le disait bien. Et je n'entends pas seulement la coupure soudaine de tous les courants de charbon, d'explosifs, de pain, de riz, ayant pour point d'arrivée la région maudite. Je voudrais aussi un arrêt des nouvelles et signaux de tout genre. Toute correspondance allant là ou venant de là serait mise au pilon ; tous les câbles seraient muets, tous les postes de radio éteints. Par exemple tous les journalistes auraient une feuille de mobilisation qui, selon le cas ou le lieu, les changerait en censeurs absolus, ayant charge d'empêcher ce qu'ils font si bien. Et, afin que le blocus ne se changeât pas en guerre navale, tout se passerait sur le quai de départ. Les marchandises suspectes et non nécessaires seraient arrêtées tout net. Les choses ambiguës, comme vivres, engrais, matières premières, seraient attendues et comptées à leur destination avouée ; les amendes et la prison puniraient sévèrement ceux qui changeraient de direction en mer. Il y aurait toujours des fraudeurs, mais les belligérants se ruineraient vite à les payer autant qu'il faudrait.

Les paiements aussi seraient coupés, et tous les genres de crédit. Cela serait moins difficile qu'il ne semble, dès que tous les messages auraient les ailes coupées. La ruse, le risque, l'inconnu même, élèveraient les frais de guerre à un taux inouï. Les nations folles devraient tirer tout d'elles-mêmes, et s'exterminer à coups de bâton. Le commerce craindrait la guerre au lieu de l'espérer. On dira là-dessus que marchands et banquiers, sauraient bien préparer leurs fraudes. Je ne sais. Il y a partout des douanes et des lazarets. Il n'existe pas sur la planète un seul câble privé, ni un seul port libre de contrôle. Les avions ont besoin de relais. Et même la chasse aux radiations ne serait pas impossible. La police, en tous pays, s'entend merveilleusement à barrer les chemins ; c'est son affaire. Demander ses papiers à tout homme et à toute chose, et, dans le doute, fermer une porte, c’est le jeu du gendarme. De grandes nations ont pris, contre l'immigration aussi bien que contre l'importation, des mesures que l'on aurait jugées impraticables. Et ajoutons que l'on aurait ici le concours assuré des syndicats ouvriers, qui peuvent déjà beaucoup par eux-mêmes, et qui ont un fort préjugé contre la guerre.

On dira que les nations ne s'entendront jamais pour cette lutte d'un nouveau genre contre la guerre ; encore bien moins, alors, s'entendront-elles pour mettre en mouvement quelque armée internationale ; dont l'action, en tout cas, serait bien moins prompte que l'ordre d'excommunication commerciale, auquel chacun des mobilisés du blocus obéirait sans changer de place, sans changer de métier, et avec une efficacité dont tous seraient les témoins.

Sur quoi on voudra distinguer les bons et les méchants, ceux qui attaquent et ceux qui se défendent. Cette difficulté est commune à tous les systèmes ; car sur qui tirera le canon international ? On en pourrait revenir au signe le plus simple, qui est que l'agresseur est celui qui a violé la frontière de l’autre, par colonne armée, avion ou seulement projectile. Et s'il y a doute, je pense qu'on pourrait tout de suite tirer dans le tas, comme on dit ; car je parle d'un canon économique, qui ne tue pas tout de suite ; et ce serait plutôt un cordon à nœud coulant qui, sans étrangler, ferait sentir la menace. On peut même penser que la menace de la menace ferait déjà quelque effet ; car c'est l'imagination qui tire d'abord sur le cordon ; et il n'y a point de coffre-fort qui arrête l'imagination. C'est pourquoi je propose cette utopie, plus proche de nos mains que beaucoup d'autres.

*La Lumière*,19 novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (XCII)

1939 SM2 LXXV « Blocus »

1448

À en juger par les coups de poing, la police est radicale à présent. Les coups de poing de l'adversaire feront entrer cette conviction, encore un peu jeune, à travers le cuir de force. Saint Christophe, selon une légende qui est pleine de sens, était un géant qui cherchait le maître le plus puissant ; il finit par trouver un enfant tout faible et le prit pour roi ; mais il avait cherché longtemps. Léviathan, ce gros corps dont nous sommes les cellules, a une très petite tête sur son corps énorme. Aussi y a-t-il dans la politique une grande partie d'opaque et d'impénétrable, et un jeu des forces brutes. Je ne pense pas que l'homme le plus intelligent puisse gouverner rien s'il ne se résigne pas à ces forces sans idées. Ici tout est gauche et redoutable. On ne peut porter un bol de lait en courant ; c'est qu'il se fait des remous. Ainsi une mer d'hommes ne va pas où on voudrait, ni où elle voudrait. Comme la vague se résout en un choc de gouttes d'eau, en des chocs plutôt, ainsi l'histoire se fait à coups de poing ; et la pensée d'un coup de poing est toute à sentir, à prévoir et à frapper vite, ce qui est plus physique que politique. Cette déraison seule fait quelque chose, et l'on ne peut diriger que ce qui est commencé. C'est pourquoi on a toujours comparé le gouvernant à un pilote, qui regarde bien où il veut aller, mais d'abord où il est porté. Hermidas le sauveteur ne discute jamais le coup de mer. Les intellectuels ne sont pas bons dans ces jeux ; il faut, dans l'homme qui dirige, une bonne part de défense prompte et aveugle, et une sorte de réponse insensée. Affaire à lui de changer ce mouvement en idée ; et idée tordue, vous pouvez vous y attendre.

C'est ainsi que nous avançons, vague après vague ; et les fautes dépassées ne comptent plus, car tout problème est neuf et surprenant ; les journaux nous l'apprennent tous les matins. C'est pourquoi la récrimination n'est pas bonne. Au pilote, je regarde l'épaisseur. Non point la constance à l'idée, mais premièrement la constance à soi, à soi cuir et force. Car, que me font ses idées si le diaphragme cède ? Dans les coups durs, c'est la peau qui est entamée. L'esprit pur ne cesse de fuir, et les hommes ne sont pas encore accoutumés à cette trahison surnaturelle. Ils s'en vont, du meilleur d'eux-mêmes, pleurer au désert ; et César règne.

Compter sur ce qui déplaît, aimer ce qui résiste, enfin ne pas compter un esprit séparé, qui ne fera rien. Au temps où Caillaux a approché du pouvoir, je savais qu'il en abuserait ; je savais que le premier mouvement serait un coup de poing très déraisonnable ; mais je savais aussi que la raison en ferait quelque chose de bien ; quelque chose, car un coup de poing existe, et on peut en faire quelque chose. L'humeur sauve la volonté, parce qu'elle l'engage. Presque tout le mal vient de penseurs scrupuleux, qui n'agissent qu'après avoir délibéré. Le président Carnot était célèbre par une irrésolution sans précédent. Toutes les affaires étaient en suspens. C'est laisser aller la nécessité ; et c'est ainsi qu'à chercher la justice pure on trouve l'injustice pure ; car, sous la garantie d'une conscience incorruptible, tout se fait selon le poids, tout descend. On a vu les suites de cette irréprochable République.

On ne comprendra jamais assez Descartes partant pour la guerre. C'est sans doute qu'il voulait lancer en avant de sa vie la très déraisonnable force, au lieu de délibérer avant d'agir. Délibérer ensuite, c'est tout autre chose ; c'est prendre son parti d'être soi ; c'est se jeter d'abord dans une situation insoluble ; car elles le sont toutes ; mais on sort de toutes par le double mouvement de la chose qui se transforme, et d'une courte sagesse qui n'a pas le temps de se changer en sottise. Ce régime d'impulsion dépend de tout l'homme ; aussi je regarde l'homme des pieds à la tête, estimant d'après la forme et les signes une certaine proportion de l'esprit et du corps, et une part de bêtise à laquelle je tiens beaucoup. Car la bêtise n'est jamais irréparable, et j'ai su un jour que marcher c'est tomber sans cesse. Ce qui est irréparable c'est la pensée oubliée sur le quai de départ, et qui fait des signes. Le musicien frappe sur un instrument faux, et, au lieu de reculer et de se boucher les oreilles, il se jette dans la tempête et gouverne au plus près, tirant parti de ce qu'il vient de faire. Ne soyons pas l'amateur qui veut une première note pure ; une musique qui n'est pas bruit n'est rien.

*La Lumière*, 26 novembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (XCIII)

1934 POL LXIX

1449

Il est pénible de penser que tous ceux, sans exception, qui vous exhortent à mourir pour la patrie, sont prêts à s'enfuir le plus loin possible, et que tous ceux, sans exception, qui vous recommandent de sacrifier quelque chose pour le bon ordre des finances, sont en train de tromper le fisc, et que ce sont les mêmes qui se sauvent et qui trichent, et qu'on les reconnaît, sans aucun risque d'erreur, d'après la haute tenue de leur discours. Il y a des vocations pour ce beau rôle. Dans la belle jeunesse, quand on mange avec eux au même plat, on reconnaît une laide manière de prendre, qui annonce une laide manière d'arriver. Et cela est religieux, cela parle d'une conscience, d'un Dieu sévère, d'un enfer et d'un paradis. Cela est sincère. Quoi de plus sincère qu'un hypocrite ? Vous autres naïfs, vous autres combattants et payeurs de l'avenir, quand vous interrogez le ciel, c'est de bonne foi ; et, au surplus, s'il se trouvait là-haut quelque maître féroce, tout ne serait pas dit et il trouverait encore à qui parler. Mais eux, leur pensée n'est que fuite et précaution. Leur morale, si je les ai bien compris, revient à ceci : « Être attentif, de peur que ma pensée ne me fasse tort ». J'ai le plaisir de les avoir fouettés comme des troupeaux, et j'eus l'honneur de leur faire peur ; je l'ai peut-être encore. C'est ma politique ; elle est courte ; elle est bonne. Ces cafards font tout le mal possible.

Toujours prêchant, et toujours derrière, sans un cheveu d'erreur. Un centimètre de sermon, un centimètre de recul. La guerre a cet avantage qu'elle est claire. Elle fut plus claire qu'on n'espérait. Tous les pacifiques à l'avant, tous les guerriers à l'arrière. L'idée naturelle était de revenir sur eux ; ce n'était rien à faire. Mais le système est si bien construit, et les plus lâches sont si régulièrement cachés derrière les demi-trembleurs, qui font pitié, que de telles tentatives émoussent l'esprit qui y pense. Et cependant l'aveugle ennemi, poussé aux reins lui aussi par l'honneur et le mépris, ne cesse de tirer sur ses vrais amis. Je m'explique assez maintenant cette ferveur religieuse de ceux dont les valises étaient déjà faites pour Bordeaux ou pour Marseille. Ils pressentaient un ordre meilleur, où les généreux seraient occupés à massacrer les généreux. Et le fait est que Messieurs les fuyards n'ont rien entendu ; ils étaient trop loin. Ils comptaient les morts ; et, en effet, leur empire s'assurait à mesure que les meilleurs tombaient. Supposez la grande armée ressuscitant ; nous aurions vu un terrible nettoyage.

Il faut que tout le monde vive ; et pour que tout le monde vive, il faut que les plus braves meurent. Adieu à vous, camarades, seuls dignes de vivre, et seuls morts ; et parfaitement bien choisis ; car le brave qui a sur lui deux citations et onze blessures est tout désigné pour la mission dangereuse ; le système ne s'est jamais trompé d'un cheveu. Maintenant, est-ce que ce sera toujours à recommencer ? Voilà la question. Est-ce que la piqûre d'honneur, venant de gens sans honneur, vous fera encore galoper comme des chevaux ? Il y a des siècles que les choses vont ainsi. On croit ; tantôt c'est une chanson, tantôt une autre ; tantôt c'est une religion, tantôt une autre. On croit et on acclame ; c'est qu'il est agréable de croire et d'acclamer. Et, certes, il faut croire en l'homme et l'aimer. Mais cette belle et grande foi, si je vois bien, est ce qui conduit à ne pas croire l'homme et à percer au travers. Par un effet qui m'a toujours étonné, le misanthrope est le plus facile du monde à tromper, car il craint de traverser les apparences, par être assuré de ce qu'il trouvera derrière. Cet empoisonnement de la pensée est le plus utile aux tyrans. Je leur vois un cynisme jovial ; ils s'excusent sur ce que d'autres ne vaudraient pas mieux. Je me trouve plein de méfiance devant ce jugement qui aplanit tout et ne perce jamais. Au contraire, l'ami des hommes est bien plus sévère. C'est qu'il espère beaucoup ; beaucoup de ceux qui se font tuer, beaucoup de ceux qui s'usent au travail, beaucoup même de ceux qui ne paient jamais d'aucune façon. C'est pourquoi je n’ai pas renoncé à leur faire honte, dans cette grande lumière où on finit par les voir tout nus. Ils ont cru, ils croient, ils sont de bonne foi à se bien fermer les yeux. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, tous les yeux. Tous ces hypocrites que j’ai vu grandir et, si je puis dire, fleurir en chefs bien portants et bien pensants, c'étaient des esprits faibles. Et ma vengeance n'était pas à les traiter de canailles à toute heure du jour. J'étais plus fraternel, je les nommais imbéciles. Ils commencent à comprendre.

*La Lumière*, 3 décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Sixième Année, n°11, 25 novembre 1932 (XCIV)

1934 POL LXX

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933

1450

Les choses ne font aucun progrès ; simplement elles sont balancées, comme les marées. Et les hommes non plus ne font aucun progrès ; ils naissent nus, avec un lot de peur, de colère et de courage qui est tout leur lot. Ce serait bien agréable si nous étions avancés en sagesse de cela seul que Platon a écrit avant nous. Ce qui est difficile dans la sagesse, ce n'est pas de l'apprendre en lisant ou en écoutant. Chaque homme tombe au détour sur le grand jour du jugement, et c'est lui-même qui se juge ; il se juge par son choix, et recommence Socrate comme il peut, ou bien il recommence Alcibiade, ce qui est déraisonner, dîner en ville, et chercher la puissance ; ce fut toujours facile, et ce sera toujours facile, et toujours par les mêmes causes. Et, par les mêmes causes aussi, le peuple sera toujours hardi à renverser et impuissant à organiser. L'ambition se coulait dans la peau de la richesse au temps de Platon comme maintenant. Vous ne me croirez pas ; mais lisez *La République* ou *Le Gorgias.* Qu'est-ce qu'un homme puissant et honoré ? C'est un avocat qui sait défendre ses amis et nuire à ses ennemis. C'est, comme dit le divin penseur, un citoyen qui sait, quand il s'agit de payer, payer moins que les autres, et, quand il s'agit de recevoir, recevoir plus que les autres. Le sage ne sait rien de cela, soit qu'il n'ait pas daigné l'apprendre, soit qu'il ne l'ait pas osé ; si c'est l'un ou si c'est l'autre, lui seul le sait. Quelques-uns, déjà au temps de Platon, disaient que Dieu seul le sait ; et cette manière de dire ne change rien du tout. Le monde mécanique est un terrible juge ; car chacun se trouve avoir précisément ce qu'il a voulu et ce qu'il a aimé. Celui qui n'aime pas l'argent n'a pas d'argent ; mais citez donc un seul exemple d'un homme qui, aimant l'argent par-dessus tout, n'ait pas d'argent ? Quant au pouvoir, j'ai remarqué que la moindre trace d'ambition en attire aussitôt plus qu'on n'en voulait. Il n'y a point d'autre vertu de chef que d'aimer le pouvoir ; et elle suffit. Seulement il ne faut pas tricher. Si vous aimez le pouvoir seulement pour la liberté et la justice, vous aurez un pouvoir réglé précisément là-dessus, sans une once de plus. Les destinées de Jaurès et de Clemenceau sont belles à comparer.

Maintenant, une fois de plus, je propose aux hommes qui ont compris le jeu le grand tableau des Enfers, tel que Platon l'a dessiné pour des siècles de siècles. Toujours les mêmes foules d'hommes viennent essayer leurs chances et choisir leur paquet ; et chacun choisit comme il a mérité de choisir. Une grande voix, d'abord, dit cette parole étonnante : « Dieu n'est pas cause ». Et pourrait-il être cause ? Pourquoi donnerait-il à Achille, dans le moment où Achille va revivre encore une fois, cette petite lumière de plus qui lui ferait choisir autre chose qu'une existence de violence, d'amour et de colère ? Pourquoi ? De quel droit ? Achille sera récompensé par Achille et puni par Achille. Le moindre confesseur sait cela ; le plus petit Janséniste laissera aller à l'enfer des passions celui qui ne craint que les suites, et qui se priverait de foie gras dans cette vie pourvu qu'il fût assuré d'en manger éternellement au paradis. Très raisonnablement la Justice a dit : « Le foie gras à ceux qui l'aiment, et la justice à ceux qui l'aiment » ; attention, non pas la justice des autres, mais la leur. Car c'est encore une étrange manière d'aimer la justice si on l'aime sous la condition que les autres l'aimeront ; et le voleur sait très bien dire que, dans un monde de voleurs, il est sot d'être honnête. Celui-là aussi aura ce qu'il mérite ; méprisé s'il est faible, honoré s'il est fort. Et cela est aussi dans Platon. Et l'auteur même qui conduit sa phrase, s'il y laisse passer un petit mouvement de vanité, il aura la récompense d'une phrase ridicule. Car d'où viendrait l'erreur ? Et pourquoi la main qui écrit ne dessinerait-elle pas exactement le portrait de l'écrivant ? Ainsi toutes les fautes sont par elles-mêmes punies, et toutes les vertus sont par elles-mêmes récompensées ; les unes et les autres en leur monnaie propre. Ainsi la vie éternelle est maintenant ; éternelle parce qu'elle est juste. Vous dites qu'elle n'est pas juste parce que le juste n'est pas invité chez le roi. Dites donc mieux. Dites que le juste devrait, si la justice était juste, recevoir les biens de l'injuste, autrement dit, le droit d'être injuste à son tour. C'est peut-être cela que vous demandez à Dieu. Dieu a donc bien fait, comme Platon dit, de polir et fermer parfaitement ce monde, et de n'y plus jamais regarder. Comme un grand joueur ne doit point même regarder l'échiquier sur lequel d’autres jouent ; car c'est tricher par le seul regard, qui est un puissant signe. Le grand joueur n'a qu'à payer sa demi-tasse et s'en aller. **[**Nous ne pouvons rien pour nos semblables sinon de ne pas trop regarder leur jeu et de leur épargner des conseils qu'ils ne demandent point. C'est ainsi que l'immobile multitude des hommes apparaît sous le ciel immuable. Toujours les mêmes problèmes ; toujours l'extrême péril de faire son propre destin. Toujours un immense choix pour chacun de vies successives qui n'avanceront point. Quelle scandaleuse révélation que celle de Platon, qui nous dit à l'oreille que le tyran est le moins heureux des hommes ! Il est vrai que personne ne le croit ; et, voilà pourquoi il est encore permis de lire Platon. J'exagère, cela n'est pas trop permis**][[1743]](#footnote-1744)**.

15 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (I)

1935 SE LXXIII « Le grand jugement »

1451

L’idée qu’il y a quelque mystère caché à l’intérieur des choses est une idée folle, mais naturelle ; c’est le fétichisme même, souvenir de nos années d’enfance, et qui nous porte à prier et remercier les arbres, les sources et les rochers, comme nous avons d’abord prié et remercié le papa, la maman, la nourrice, la cuisinière, le jardinier. Nous cherchons toujours des bienfaiteurs, et c’est par quoi je comprends cet éventrement des choses muettes, et cette recherche des dernières parties, comme si l’intérieur devait finalement expliquer l’extérieur. Or l’idée virile au contraire c’est que l’intérieur est toujours extérieur, et qu’il n’y a certainement pas plus de mystère dans les petites parties que dans les grosses. La physique de ce temps-ci fera rire, comme chasse aux lutins.

Ce qui a chassé une bonne fois les lutins, et les chassera toujours, c’est l’idée cartésienne de l’étendue, substance de ce monde ; ce qui revient à dire que la vérité de n’importe quelle chose est en dehors de cette chose. Grande ou petite, cette chose est l’atome, c’est-à-dire ce qui est déporté ici ou là par les chocs extérieurs ; et il faut être enfant pour croire que l’atome est petit. L’atome c’est la chose à l’intérieur de laquelle il ne se passe rien. Ou bien, s’il s’y passe quelque chose, ce ne sera encore que relation extérieure entre des éléments dépourvus de nature intérieure ; ainsi l’atome se déplace au cours de nos recherches ; mais le secret des plus petits mouvements est toujours dans l’extérieur, qui nous renvoie à un autre extérieur ; ce que l’inertie, ce principe tout simple, et étonnant par les suites, exprime très bien. Il n’arrive jamais rien que du dehors ; et c’est pourquoi la géométrie, qui n’étudie rien que le dehors tout nu, est la clef de toutes les sciences.

L’investigation de l’enfant porte sur ceci : quels sont les biens ou les maux enfermés dans une chose comme dans un coffret ? Et je remarque que les coffrets, armoires et portes, toutes choses qu’on ne sait pas ouvrir, et derrière lesquelles il y a jouets ou confitures, sont les mystères de la vie enfantine. Ce genre de jugement et ce genre de curiosité ne nous quittent jamais tout à fait. C’est un bonheur de découvrir qu’une certaine pierre d’opale porte malheur ; car il est bien facile alors de la jeter à la mer, comme Polycrate fit de son fameux anneau. Et, au rebours, il est agréable de penser qu’un morceau d’or porte richesse, comme il porte densité remarquable et couleur jaune. Mais la vraie physique sait bien dire que l’or ne porte pas en lui cette couleur jaune ; elle lui vient du haut du ciel ; car supposons une lumière sans rayons jaunes, l’or serait noir. Et, pareillement, transportons l’or au pôle, il pèsera plus ; à l’équateur, il pèsera moins. Vainement nos doigts nous font sentir que le poids de l’or est dans l’or. Cela n’est point. Mais, dira toujours l’esprit enfant, le poids de l’or est donc dans la terre, qui attire l’or. On ne se prive pas toujours de penser que le centre de la terre est un point magique qui attire toutes les choses. Allez-y donc ; ouvrez la terre, si vous pouvez, vous trouverez à son centre un point d’indifférence où l’attraction terrestre est nulle. L’attraction est une relation entre deux masses, et l’on ne peut pas dire que l’une attire plutôt que l’autre,

La valeur de l’or est une relation aussi. Enfermez une masse d’or dans un coffre imperméable. Il est connu que l’extraction de l’or, le train de toute la production, le régime des travaux, l’assiette des pouvoirs, enfin le monde entier des valeurs changeront d’instant en instant la valeur de cet or enfermé. Ainsi parle la physique des richesses. Mais l’or est un fétiche. Grandet expirant veut saisir l’or, et refermer ses mains sur cette richesse.

Ce qui nous menace, nous tue ou nous conserve, c’est ce qui arrive ; et ce mot a un double sens plein de sagesse. « Hélas, demande Figaro, pourquoi ces choses et non d’autres ? » La réponse est toujours : « Parce qu’il y a eu à l’instant précédent telles autres choses, et non d’autres ; parce qu’il y a eu autour telles autres choses et non d’autres ». Et ces autres choses nous renvoient encore à d’autres. Au dehors est l’explication. J’ai entendu plus d’une fois qu’on demandait : « Qu’est-ce que l’électricité ? » Or, si je sais que l’électricité n’est pas un certain fluide enfermé dans un corps, je sais déjà quelque chose qui importe ; mais si je connais les différences de niveau, les flux, les balancements, enfin toutes les relations qui allument les lampes, font tourner les moteurs, décomposent les solutions salines, je sais ce que c’est que l’électricité. Cette prétendue substance, comme toutes les substances du monde, se résout en relations extérieures ; et la matière n’est rien d’autre que cette dépendance réciproque de tout par rapport à tout, sans aucun centre de privilège. Et songez que la physique amusante ne nous apprendra jamais cela ; tout au contraire elle nous le fera oublier. Les petits d’hommes sont bien mal élevés.

5 janvier 1933 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (II)

1942 *VE* XCV, « Fétichisme des physiciens »

1452

Noël c'est le printemps de l'esprit ; c'est tout promesse. En juin nos joies flamberont ; le midi de l'année penchera aussitôt de l'autre côté. Ce qui commence est plus beau. Celui qui mesurerait maintenant ces ombres longues saurait qu'elles ne s'allongent plus. Au point de Noël le soleil hésitant remonte tous les jours un peu. C'est la grande aurore. On la figure par une flambée de cierges. L'hiver nous trouve incrédules. Comme le pilote regarde au loin et se fie à de plus larges balancements, ainsi regardant là-haut nous nous savons sauvés de nuit. Aussi les chants de Noël sont tous portés en avant, tel[[1744]](#footnote-1745) un bruit matinal. Qu'on le dise comme on voudra, c'est la naissance qu'il faut maintenant célébrer. Non pas le chasseur d'avril. À vieille science, dieu jeune.

J'ai ri quelquefois de ceux qui disent que les religions furent une longue tromperie. Je n'y vois pas plus d'erreur que dans ces mouvements que nous allons maintenant remarquer, de pousses vertes, de bourgeons, de fleurs. La prière est vraie comme la sève. Mais il faut être paysan pour sentir pleinement cette religion du soleil et des saisons. Les citadins, qui ne sont qu'usuriers et emprunteurs, comptent par échéances et par semaines. Il y eut un temps où Rome s'aperçut qu'elle allait célébrer Pâques à la moisson. Jules César eut l'honneur de soumettre de nouveau les fêtes urbaines à la religion champêtre. Un homme de guerre soumet la crue des hommes à la crue des fleuves ; il joue sur les saisons. Mais, victoire ou non, l'homme gagne en ses pensées s'il les règle sur le vrai train du monde, doutant et espérant, commémorant et oubliant selon la saison. Ce que marquent les fêtes ; et le creux de chaque fête est préparé pour des pensées justes et fortes.

Pourquoi l'enfant-dieu dans une étable, entre le bœuf et l'âne ? Je l'expliquais déjà ; je l'expliquais sans le savoir assez, quand je reconnaissais en la Noël l'immémoriale religion paysanne, qui force nos pensées selon l'ordre des travaux. La religion de la vache est bien ancienne. Et pourquoi pas aussi de l'épervier, du serpent, du chien, du loup ? Les Égyptiens ont dessiné l'homme à tête de loup. Ces signes sauvages sont comme des lettres oubliées. Mais la plus récente image éclaire les autres ; il fallait l'enfant. Cette théologie sans paroles dit bien plus que la Bible.

Mais quoi de plus ? L'enfant. Non pas l'éléphant et le bœuf. Non plus César, le dieu chauve. Assez de commémorations et de regrets. Comme les travaux s'étendent en avant, sur une terre neuve, ainsi l'enfant a mission de tout recommencer à neuf ; sa grâce le dit. Aussi, par la vertu de Noël, ce ne sont plus ces vieilles sorcières qui viennent peindre des rides sur le jeune visage. Mais, au contraire vieux et vieilles, et rois mages et toutes les Majestés apportent la solennelle prière à l'Enfant-Dieu : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras ». Ce qui fait un prodigieux sens, et qui retentit au ciel et dans les enfers. C'est encore se fier à la nature nue, encore une fois s'y fier, comme le paysan au printemps nouveau. C'est refaire l'antique alliance entre l'homme et le monde. C'est[[1745]](#footnote-1746) adorer l'espérance même. Et c'est aussi adorer l'être le plus faible, celui qui a besoin de tous, du bœuf, de l'âne, d'Hercule, de César. Image enfin de l'esprit, qui en effet ne peut rien ; de l'esprit, qu'il faut servir, et qui n'aura jamais l'âge de récompenser. Toutes ces vérités ensemble, et bien d'autres. Comment trouvées ? Sans doute par une union et communication avec la nature, que le peuple a toujours gardée, et que la légende dessine. Les arts sont comme un langage direct et universel, où la forme humaine se conserve et se retrouve. Et les images de l'art sont les vrais dieux de la terre. Car, selon un ordre que l'on retrouve partout, l'homme adore les images qu'il a premièrement faites, et les légendes qu'il s'est d'abord racontées. L'homme n'a médité que sur ses propres poèmes ; et toute pensée fut premièrement une énigme à deviner. C'est ainsi que la fête de Noël est parmi nos énigmes, et peut-être la plus belle. Et comprenez-la comme vous pourrez, la crèche reste, avec le bœuf, et l'âne, et la mère, et l'enfant. Sur ces traits invariables notre pensée peut s'exercer ; mais, hors de ces touchants modèles, elle est folle.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1933.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (III)

1937 SE II « L’enfant-dieu »

1453

*Jupiter* et *Mars* sont ensemble dans *le* *Lion.* Si vous vous levez avant le jour, vous verrez les deux planètes, la rouge et la jaune, au milieu du ciel ; et à leur droite vous reconnaîtrez le point d'interrogation renversé qui dessine la tête du Lion.Ces grandes figures ont épouvanté les peuples. Je devine à peu près ce que l'astrologue de Tibère aurait tiré de la présente conjonction. Les pouvoirs triomphant par la guerre, voilà une chose qu'on peut toujours annoncer. Le cheval de la fable, qui s'était voulu venger du cerf, nous enseigne mieux ; car le cerf fut puni, mais le cheval resta le nez dans la bride. C'est ainsi qu'Ésope se consolait. Il y a mieux à dire.

Le poids des astres sur nos destins ne fait pas question. Les anciens croyaient que la lune égarait les dormeurs qu'elle touchait de ses rayons. Nous savons mieux, car nous savons que la lune soulève nos navires et change l'horaire des trains, ce qui évidemment peut changer beaucoup notre histoire privée. Et nous pouvons comprendre aussi que les négligents poètes qui dorment à la lune sont sujets à d'étranges passions ; la lune fut toujours la confidente de ceux qui pensent à autre chose qu'à gagner de l'argent. Par ce chemin, on arrive même à comprendre une autre influence des astres, plus subtile, qui vient de ce qu'on les croit. Une éclipse, une comète peuvent remuer les imaginations et changer les empires. Et cette annonce de deux planètes et du *Lion,* elle sera vraie si l'on y croit. Car la conjonction des pouvoirs et de la guerre va de soi dès qu'on la permet.

Au temps des Grecs les astres étaient lointains et étrangers. Ces grands signes étaient arbitraires et absolus. Mais maintenant nous sommes dans les astres. Ils représentent exactement pour nous cette partie de notre histoire que nous ne pouvons changer, mois, saisons, années, marées ; balancements bien plus larges encore, précession d'équinoxe et autres, qui, dans quelque mille ans, ramèneront peut-être ici même les glaciers, la forêt nordique, l'auroch, et le renne, pendant que le nœud impérial se retrouvera entre Carthage et la Thébaïde. Ce calendrier est tout tracé ; seulement il est tout blanc. Le destin, à présent qu'il est mieux mesuré, nous éclaire l'arène ; mais c'est nous qui courons. Le dompteur de chevaux passera la bride aux pouvoirs ; il s'y essaie partout. J'admire la variété des catastrophes que l'on nous a annoncées depuis quinze ans et qui risquaient bien d'arriver, si l'on avait cru les prophètes. Chez nous du moins, on n'a rien cru du tout ; on a ri. Les peuples se demandent quelquefois s'ils doivent de la reconnaissance à cette petite pointe d'Europe, qui a inventé de terribles maux. Ils lui doivent du moins l'incrédulité. Et d'autres, parmi les incrédules, se demandent à quoi peut servir encore le petit pays de Voltaire. À quoi ? À conserver le courage de rire. À fatiguer la peur. Tout homme d'importance veut faire peur. Mais nous n'avons pas fini de rire.

N'étant donc point payé par Tibère, je fais honnêtement l'astrologue, chose neuve. Je vous désigne du doigt ces grands signes du ciel, qui n'ont de sens que par le nom qui leur fut donné. Or ces métaphores sont pleines de sagesse. Il est vrai maintenant comme toujours que les pouvoirs ne pensent qu'à se fortifier. Il est vrai maintenant comme toujours que les menaces de Mars sont les plus puissants moyens de gouvernement. Il est vrai que la tyrannie et la guerre ensemble nous guettent, essayant leurs vieilles ruses. Telle est la fatalité la plus proche, et dont nous devons tenir compte, comme le navigateur fait des courants, des vents et de la brume. Et ces choses inévitables n'empêchent pourtant pas une multitude de barques d'aller à peu près où elles veulent. Il n’a fallu que mépriser les éléments dansants et tourbillonnants, et s'en servir. De la même manière nous arrivons à considérer les pouvoirs, ces vieilles têtes de Méduse, comme une poussière d'éléments qui n'ont pas plus de vouloir que le vent et la vague. Cet océan d'intrigues et de lieux communs est maniable, et nous mènera où nous voudrons. À quoi ? À vivre humainement, et à former des hommes plus libres, moins crédules encore, et plus indomptables encore que nous-mêmes. Le détail m'échappe ; mais c'est ce qui charme dans les voyages. Inutile et ridicule d'appuyer sur la barre avant la risée.

*La Lumière*,7 janvier 1933.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (IV)

1935 SE VI « Astrologie »

1454

J'ai reçu la visite d'un Allemand. Il m'apportait un livre traduit dans sa langue, un livre qui est à mes yeux un message de paix ; non que je l'aie écrit pour la paix ; mais, bien mieux, selon la paix, du moins je l'espère. Il me semble toujours émouvant, ce moment si longtemps attendu, où l'homme terreux, inconnu, redoutable, sort de son retranchement et tend la main. Je vis bien que cette main était forte et sans peur. Mais, quand il posa le gros livre sur la cheminée, je compris que cette amitié qui entrait chez moi était plus ancienne que tout livre, plus proche de moi que je n'attendais, aussi rude que ma propre nature, aussi peu maniable qu'elle. N'est-ce pas toujours ainsi ?

Cet homme était un dompteur de chevaux, qui participait ces jours-là à un congrès de l'art équestre. Devant un cheval, la paix est faite aussitôt entre les hommes. Et, par une de ces rencontres que j'admire toujours, le mot de chevalerie a conservé intact son précieux sens, fondé sur sa rustique origine. Nous étions en situation vraie, et j'appris des choses.

J'ai appris à considérer le cheval comme un être qui voit très mal, qui entend très bien et surtout qui connaît l'homme par contact, par frémissement, par communication de courage, de peur, de résolution. Cette sensibilité de la peau, que l'on peut lire, en quelque sorte, sur le pelage bien lustré, est mieux qu'œil, oreille, ou narine ; elle est tout cela ensemble. Cet animal aveugle sent tous les mouvements de l'air, et même un doigt qui bouge. En ce sens, on peut dire que le cheval comprend l'homme, et même mieux que l'homme ne comprend l'homme. Mais c'est que l'homme, n'étant point esclave par sa structure, ne fait pas attention aux menus contacts. Bref, le cheval est-il intelligent ? Je m'attendais à quelque histoire de cheval calculateur. Je ne me trompais point. Mais cette fois-ci l'homme fut pleinement homme et nullement cheval.

Un cheval noir, racontait-il, lui fut montré, qui faisait l'addition et la multiplication comme un garçon de douze ans, marquant les unités d'un coup de sabot, jusqu'au total vrai, sans jamais se tromper. Croire à quelque ruse du dresseur et à des signes préparés, il n'en était pas question ; le maître du cheval était un vrai gentilhomme. Mais il restait encore à supposer que l'homme faisait signe contre sa volonté et sans le savoir ; et cette supposition fut vérifiée. Un homme qui compte en lui-même, en suivant le pied de son cheval, ne manque pas de se pencher imperceptiblement en avant, comme pour rassembler devant lui son attention, en cette région où les mains et les yeux se rencontrent pour quelque enquête que ce soit. Et quand le compte est fini, quand le dernier coup est frappé, l'homme ne peut manquer de se relever de cette surveillance, par une rémission des muscles thoraciques. Ces petits mouvements étaient sensibles au cheval. Les hommes surent arriver à les percevoir aussi, en disposant sur le front de l'homme chevalier un miroir, qui, au plus petit mouvement, faisait danser une tache lumineuse, comme vous savez bien. Le cheval ne connaissait point les nombres, ni les sommes, ni les produits ; mais il savait à un dixième de millimètre près, si son maître se cabrait. Ce genre de savoir le fait esclave pour toujours.

« Il n'est rien de plus stupide qu'un cheval, disait le chevalier. Imaginez au côté d'une route, dans un pré, dix, vingt, trente mulons de foin. Le cheval qui passe s'écarte au premier, quoi que le cavalier fasse ; il s'écartera encore au centième. Or, qu'est-ce que le foin ? C'est le caviar du cheval. C'est ce qu'il aime ; et il ne cesse de craindre ce qu'il aime ; on ne peut l'apprivoiser à s'approcher sans crainte de ce qu'il devrait désirer ».

Par une chance que je n'ose dire que je mérite, mes enquêtes sur les nations prennent d'elles-mêmes cette forme, étrangère à tout ce qu'on dit, étrangère à tout ce que j'aurais peut-être la faiblesse d'attendre. Les idées, de même que les étoiles pâles, entrent par le côté de l'œil ; et l'on s'instruit admirablement à ne pas choisir, à ne pas poser de questions, à recevoir ce qu'on n'attend point. L'homme est devant nos yeux ; la paix est devant nos yeux. L'homme est fait, et la paix est faite. Nous regardons, comme dans un vide, un autre homme, qui ne sera jamais, et une autre paix, qui ne sera jamais., La paix de chevalerie est devant nos yeux ; le semblable est devant nos yeux. L'image tremble un peu par nos folles secousses, mais à l'instant même elle retrouve ses immuables contours. Sans compter que les bonds du cheval devant ce foin qu'il aime sont aussi pour nous instruire sur l'autre monture, plus intime, qui a ses écarts aussi. Descartes ne pouvait croire que l'homme, qui arrive à dresser le chien et le cheval, ne puisse arriver à se dresser lui-même. Esprit chevalier, paix du soldat.

*La Lumière*, 10 décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (V)

1939 SM2 LXXVI « Chevalerie »

1455

C'est toujours une faute de ne pas voter politiquement. C'est se laisser détourner du vrai problème. Et le vrai problème c'est celui-ci : « Allons-nous retomber sous la dictature militaire ? » Les tyrans, toujours rassemblés autour de n'importe quelle épée, cherchent depuis des années l'incartade, la bravade, le péril, l'union nationale, et choses de ce genre qui ajournent les libertés. Qu'ils aient eu raison sur ce problème de trésorerie, cela n'importe guère ; d'autant que les arguments pour et contre n'ont pas manqué. Toujours est-il que les tyrans nous piquaient d'honneur, une fois de plus, faisant ressortir que la France ne craint personne et n'a besoin de personne, qu'il faut savoir parler haut et que la méthode du couteau sous la gorge n'a jamais été bonne avec les Français. Choses qui réchauffent l'âge, et qui font bondir la jeunesse. C'est très agréable de bondir ; mais nous avions juré qu'on ne nous y prendrait plus.

Les radicaux de l'ancien temps avaient une méthode de voter un peu sauvage, mais qui du moins renvoyait à leur misérable petit groupe les intraitables chefs. Avant le vote, on essayait de deviner ce que la droite allait faire, ce qui plaisait à la droite, ce qui donnait gagné à la droite, et l'on votait contre. Par là les gauches n'affirmaient jamais qu'une chose, c’est que les blancs seraient battus par les bleus, et encore battus. Je ne pense pas que les amis du peuple aient jamais autre chose à faire. Et, quant aux problèmes techniques, ils seront résolus par les brevetés que cela concerne et dont nous avons abondance. Les Chambres ne sont pas faites pour gouverner, mais pour résister à une certaine manière de gouverner, que nous ne connaissons que trop. Et toutefois il faut croire que nos amis de gauche n'ont pas encore bien saisi les subtils ressorts qui nous mèneraient, par la concentration, au gouvernement des riches, à la politique de force, à la guerre enfin par la menace de guerre. Quelques-uns pensent encore que si la droite a raison, il faut pourtant voter avec la droite. Or, regardez de plus près, quand la droite aurait dix fois raison, ce serait dix raisons de voter contre elle, quoi qu'il pût nous en coûter. Par un détour que chacun comprendra, le meilleur chemin vers la raison est de sauver premièrement nos libertés, dont les ennemis sont tout proches et très clairement déclarés. Car nous savons très bien ce que les Weygand, les Chiappe et les Tardieu veulent faire, et par quel genre de manœuvres ils y arriveront, s'ils y arrivent. Et nous avions juré de voter bleu ; mais les serments s'oublient.

Je m'étonne que la vraie, la haute question n'ait pas été traitée. Je m'étonne surtout que tant d'orateurs, regardant de si près à un problème d'écritures financières, n'aient pas découvert, sans y penser, le moindre petit reflet de la haute question. Tout le monde sait, et on l'a dit cent fois, que l'Amérique attend que nous désarmions pour annuler les dettes. Elle ne le dit pas officiellement, mais tous les hommes politiques de là-bas l'ont cent fois répété : « Quand on trouve de l'argent pour entretenir l'armée la plus forte du monde, on paye ses dettes ». Cela revient à rappeler, à ceux qui prétendent exploiter seuls une victoire de force, qu'en tout cas ils n'ont pas encore remboursé les avances sans lesquelles ils ne pouvaient vaincre ; et, bref, c'est la muette manière, et la moins choquante, de ramener les triomphateurs à la modestie.

La situation, ainsi présentée, pouvait encore éveiller des passions, mais du moins nous étions en présence de la guerre et de la paix, thème éternel. Le moratoire Hoover visait à la paix, sur quoi les positions sont prises, et bien prises. Comment n'a-t-on pas aperçu que le refus de délai avait le même sens ? Et si cette pensée avait traversé les esprits, elle ne pouvait certes pas retourner Herriot contre lui-même, car les raisons de l'homme d'État[[1746]](#footnote-1747) se trouvaient cette fois d'accord avec le vieil esprit du partisan. Et du coup toute la gauche, avec les socialistes, se tournait pour lui. Un autre vent de hasard a soufflé. C'est ce qui fait voir qu'un parti plus simple, plus gros, plus massif, qui était de déplaire encore cette fois-ci à Messieurs les Fascistes, nous remettait sur les pieds après tant de sauts périlleux. Position de bon sens, à laquelle il faudra bien revenir, après une inexprimable confusion. Ce qui fait voir que la politique demande plus de résolution que de savoir.

*La Lumière*, 24 décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (VI)

1934 POL LXXI

1456

L'idée de tricher sur le travail est naturelle ; et elle vient de ceci, que nous inventons des machines et en usons, bien avant de les comprendre tout à fait. Quand je tire sur la corde d'une poulie simple pour faire monter un sac de blé jusqu'au gre­nier, je ne gagne rien, si ce n'est que mes bras et mon corps travaillent plus commo­dément à tirer de haut en bas qu'à tirer de bas en haut. Représentez-vous l'homme penché hors de la lucarne, mal équilibré, toujours menacé de chute, et gagnant main sur main. Si au contraire je tire d'en bas, il me semble que le poids même de mon corps travaille pour moi ; toutefois, il n'en est rien ; mon corps n'enlève le sac que si j'élève mon corps le long de la corde ; je ne cesse de grimper, et c'est le sac qui grimpe. Tous mes muscles me disent qu'ainsi je travaille moins pour un même résultat. Mais le calculateur secoue la tête et dit non, car il cherche ce qui pourrait bien travailler pour l'homme ; et certes ce n'est pas le sac, ni la poulie. Le travail nécessaire pour élever le sac se compte à la fois en kilogrammes et en mètres ; on n'en peut rien rabattre. Et, dans le moment qu'il pense que c'est quelque chose d'avoir gagné sur la crampe et le vertige, et que c'est tout gagné, le calculateur aperçoit la poulie, qui certes ne s'est pas faite toute seule ; il y a ici, se dit-il, un forgeron invisible qui tire aussi sur la corde.

Le moufle est, comme on sait, une poulie montée à l'envers ; un bout de la corde est fixe ; je tire sur l'autre bout, et je fais monter la poulie, à l'axe de laquelle le sac est maintenant accroché. Cette autre machine remplit d'aise celui qui tire ; car, par la loi des leviers, qui trouve ici son application, tout se passe comme si j'élevais un sac moitié moins lourd. Avouons que je gagne sur le travail ? Mais point du tout, car si je tire un mètre de corde, le sac n'a monté que d'un demi-mètre. Tout compte fait, j'élève un poids moitié moindre sur une longueur double ; je gagne sur les kilogrammes, je perds sur les mètres. Toutefois le muscle ne cesse de dire le contraire, et le muscle est bien éloquent. Aussi s'est-il toujours trouvé des inventeurs mal instruits, ou bien soumis à la riante imagination plutôt qu'au sévère entendement, et qui ont cherché quelque combinaison de leviers, poulies, engrenages qui donnerait, au résultat, plus de travail que l'homme ne lui en fournit. Par exemple, me disait l'un d'eux, si on élevait tout doucement une grande masse d'eau et si on la laissait tomber tout d'un coup, on aurait plus de travail au choc qu'au levier de la pompe. Et en effet l'imagination, qui voit qu'une pierre tombant de dix mètres écrase un homme, n'arrive pas à reconnaître dans cette violence si supérieure à l'homme, la somme des longs efforts exercés sur une manivelle, pour élever cette pierre au niveau d'où elle est tombée. Comptez pourtant les kilogrammes et les mètres, vous retrouverez votre équation. Et d'où viendrait un supplément d'énergie ? La pierre est inerte ; elle rend ce qu'on lui donne. Et même elle rend moins ; car il faut compter les frottements, et encore une fois le travail du forgeron qui a fait la manivelle et les engrenages.

Ce qui m'intéresse, dans ces exemples si simples et si bien connus, ce n'est pas tant la belle loi d'équivalence qu'une sorte de loi d'illusion qui a trompé tant de chercheurs naïfs. Jules Verne faisait marcher son *Nautilus* par des piles, et, ajoutait-il, grâce à un système de leviers qui multipliait la force sans diminuer la vitesse. Cela plaît. Le miracle plaît. D'où je soupçonne qu'en notre machinisme compliqué nous n'aimons pas à faire les comptes du travail. Tout est brouillé par le charbon et le pétrole, qui sont comme des ressorts que nous trouvons tout tendus ; l'ouvrier n'a plus qu'un petit geste à faire ; la locomotive démarre, l'avion bondit. Toutefois il est évident que ces mécaniques ne se font point seules ; il est évident que charbon et pétrole ne sont pas sous notre main. Le muscle ouvrier tire sur l'avion. J'admets qu'on gagne sur le travail par l'explosif, qui n'est pas tout fabriqué. Toutefois, par cette illusion que je disais, nous arrivons bien aisément à ne plus compter le travail du muscle ouvrier ; et c'est par là que nous arrivons à chercher la vitesse comme une victoire qui ne coûte rien. Or, ici, le calculateur a encore son mot à dire ; car il sait, et il peut prouver, qu'un même transport, à vitesse double, coûte quatre fois plus de travail ; et ce supplément de travail est perdu dans le résultat. La pierre suspendue ne développera pas plus d'énergie à la chute si elle a été élevée à toute vitesse. Et puis­que le muscle y prend toujours part, ne perd-il pas sur son salaire, qui est le résultat, dès que la vitesse est prise pour fin ? Je comprends que celui qui est dans l'auto ne pense pas à ces choses. Mais celui qui pousse l'auto ?

« 31 décembre 1932 » (ECO)

*La Lumière*, 31 décembre 1932

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°1, 25 janvier 1933 (VII)

134 ECO LXXIX

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933

1457

 « Allons voir l'avenir », me dit le magicien. « Mais, lui dis-je, nous y allons. » « Il est vrai, répondit-il, que demain nous serons à demain ; mais les chiens aussi y seront. Train de plaisir, si l'on peut dire ; train omnibus en tout cas. Transport en commun s'il en fut jamais. N'est-il pas humiliant de penser que le plus épais des sauvages arrivera au mois de mai en même temps que nous ? Je sais que nous ne sommes pas sûrs d'y arriver, ni lui. Cette incertitude est commune à tous les voyages. Mais ce qui est remarquable, c'est que, si nous y arrivons, à cette charmante gare de mai, nous y arriverons ensemble, le sauvage, vous, et moi, et tous. Nous, qui avons tant appris et tant inventé, ne pouvons-nous prendre ici quelque petit avantage, et savoir d'avance ce qui se passera ? Au moins ne voulez-vous point l'essayer ? Ce serait plus intéressant que d'aller dans la lune. Le fait est que tous les hommes regardent l'avenir, au moins l'avenir prochain, comme une terre dont ils ne sont pas loin, et qui ne serait cachée que par la distance. L'esprit a surmonté plus d'une distance. Ne voulez-vous point rêver à cet autre voyage, ou à quelque vue plus perçante qui nous mettrait à demain avant les autres ? »

« J'ai fait mieux, lui dis-je, que d'y rêver ; j'y ai pensé. J'ai compris que cette distance d'ici à demain n'est pas du tout une distance, et que ce voyage d'ici à demain n'est pas du tout un voyage ».

« Parce que, dit-il, nous ne savons pas faire ce voyage. Parce que nous n'avons pas encore inventé de prendre de l'avance sur nos compagnons. Question de procédé et de machinerie. Quant à l'absurde, n'en parlons pas ; nos physiciens ont tué l'absurde. Ne disent-ils pas qu'il y a des trains, corpusculaires ou comme on voudra, qui vont plus vite dans le temps que d'autres, ou bien pour qui le temps va plus vite que pour d'autres ? »

« Le discours, lui répondis-je, permet tout. Mais encore faut-il savoir ce qu'on dit. Vitesse dans le temps, ou vitesse du temps, ce ne sont que des paroles. Il faudrait entendre ce que c'est qu'un temps qui en dépasse un autre, ou comment un penseur pourrait bien en dépasser un autre dans le temps. Car cela voudrait dire, mon cher, qu'au même moment ils sont à des moments différents. Si le temps n'est pas commun aux coureurs, comment pourrait-on comprendre que l'un aille plus vite que l'autre ? Disons alors qu'ils parcourent des temps différents dans le même temps. Et voilà où le bon sens résiste ».

« Le bon sens, dit le magicien, a toujours résisté au cours de l'histoire, et fut toujours battu. Il n'y a pas un siècle que l'on proposait comme impossible aux faiseurs de miracles de faire lire à Calcutta le *Times* imprimé à Londres le même matin ; et c'est maintenant la chose la plus simple ; le fait a écrasé l'absurde. Osez-vous encore parler d'absurde ? »

« J'ose, lui répondis-je. J'ose dire qu'on ne trouvera pas une dernière décimale du nombre Pi. Mais, puisqu'il reste aisément de la confusion dans cette suite, j'aime mieux dire qu'on ne trouvera point entre douze et treize un nouveau nombre entier, inconnu jusqu'à ce jour ».

« Les nombres, dit-il, ne sont pas des événements ; ce sont des idées à tout événement. »

« Et justement, lui dis-je, le temps est aussi une idée à tout événement ; c'est dire que tout événement s'y accorde, et que nul événement ne peut le déformer ».

« Qu'en savez-vous, homme ? Que savez-vous, homme ? »

« Je sais, lui dis-je, deux ou trois choses, et je tiens ferme. Descartes n'a-t-il pas remarqué que Dieu lui-même, c'est beaucoup dire, ne peut faire que ce qui a été n'ait pas été ? Non, il ne peut, quand il ferait, comme dit l'autre, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Ce petit bout d'homme n'a cessé de plaider contre Dieu. J'avoue que l'insecte pensant m'intéresse. Toutefois, comme il s'est souvent trompé à vouloir trop dire, et trop vite, je veux gratter de près ce problème du temps à venir et du voyage dans le temps. Je fais donc de nouveau la supposition d'un homme qui me laisse en mon temps omnibus et va se poser comme en avion sur la semaine prochaine. J'admets qu'il y soit, mais, à la vraie semaine prochaine. Or, si elle est vraie, c’est que j'y suis ; c'est que nous y sommes tous ; c'est que tous nous avons réellement vieilli d'une semaine ; c'est que tous les événements de l'univers sont réellement ceux de la semaine prochaine ; autrement ce ne serait pas l'avenir véritable. Ainsi ce voyageur ne peut voyager qu'avec nous et avec toutes choses ; il ne peut arriver qu'avec nous et avec toutes choses. Tout moment du temps est un moment de tout. Que veulent donc dire ces légers physiciens, quand ils disent qu'un point en mouvement pourrait bien arriver avant les autres, ou après, au prochain dimanche de Pâques ? Ou bien en seraient-ils à confondre une horloge qui avance avec un temps qui avance ? Mais mon cher magicien, l'horloge qui avance entrera en même temps que moi dans le moment suivant, si vite qu'elle coure. »

5 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (VIII)

1935 SE XIV « Voyages dans le temps »

1458

J'ai vu de joyeux athlètes qui creusaient une profonde tranchée au milieu de la route. Leurs yeux brillaient au niveau du sol. À l'heure du casse-croûte, ils allongeaient la main vers un litre de rouge posé sur le bord de leur trou. Cela m'a rappelé les temps difficiles où je creusais la terre, moins artiste qu'eux certes, mais éprouvant tout de même la puissance de cette pioche pointue, de si beau métal, et si bien mesurée sur l'homme. Le vin rouge, la sardine et le gruyère composaient un festin digne des dieux. Au-dessus de nous parlait la guerre, qui est moquerie et tricherie ; mais le rapport de l'homme à l'outil et à la terre est juste et sain. Il est impossible de penser de travers dans une telle situation. Au lieu que dans l'autre situation, devant cartes et téléphone, en ces parfaits bureaux d'où partaient les ordres, il était[[1747]](#footnote-1748) impossible de penser juste. Je me moque des preuves, car on prouve tout. Je considère l'homme nu, comme il est né, comme il est, comme il sera toujours ; nu, misérable, et roi. Roi tant qu'il mène les choses à coups de pioche. Mais l'autre roi, qui est servi, qui fait tout faire et ne fait rien, ses idées sont toutes fausses, parce que sa situation est elle-même fausse. Un peuple de bureaux mourrait de faim sur l'heure. Celui qui ne gagne pas et ne sauve pas sa vie d'heure en heure ne peut connaître ni les choses ni soi. Par ce désordre, qui fut toujours, et où c'est le plus mal adapté qui commande, on voit que les civilisations n'ont jamais cessé de se retourner, l'homme terreux remontant au poste le plus haut, par deux ou trois idées qu'il a, toutes filles d'un geste qui convient aux choses et à l'homme.

Considérez un paysan ou un entrepreneur. Ils sont terreux l'un et l'autre. Ce qu'ils ordonnent ils peuvent le faire, ils le font ; ils savent tenir la fourche et la pelle. Tel est leur sceptre ; et tel est le point d'équilibre. Dès que vous voyez la pensée se séparer de l'outil, il n'y a plus d'espérance pour une République vraie. Il faut faire basculer les pouvoirs. Et la révolution est cruelle si elle n'est permanente. Cette coupure entre ceux qui savent et ceux qui font est le vrai mal. Et la guerre éclaire seulement d'un jour plus cru cette vérité politique. Le jugement est en bas, la scolastique en haut. L'incapacité des pouvoirs est éclatante et reconnue. L'esprit de mutinerie est élémentaire dans ce monde renversé. La seule vertu du chef est de prévoir la mutinerie et de l'empêcher. Situation impossible. Mais ceux qui se mettent en habit pour dîner ne peuvent comprendre ces choses-là. Au rebours, concevez un régiment de cavalerie à l'ancienne mode. L'antique travail du dompteur de chevaux est alors le principal travail ; seulement le chef sait le faire et le fait. Il n'y a plus alors de mutinerie que celle du cheval, qui évidemment n'est pas bâti pour profiter de la situation de l'esclave, ni pour s'élever à celle du maître. Aussi cette république des chevaliers est celle qui a le plus de chance de durer. L'instructeur galope en tête et le premier saute l'obstacle. Si le commandant du secteur savait prendre la pioche et montrer à l'homme comment il faut faire, tout irait bien. Qui en doute ? Et si le chef, en n'importe quel genre de travaux, avait sa musette et son litre de rouge sur le bord du fossé, tout irait bien. Qui en doute ?

L'idée que tous pourraient être élégants et riches est ridicule. Car les travaux ne se feront pas seuls. Et, si les machines les font, il faut faire les machines. L'homme est nu, tisse son vêtement, et creuse son abri ; tel est le rapport de l'homme à la nature, à la nature qui n'est pas tendre, et qui n'attend pas. Que faudrait-il donc ? Un partage des travaux, et un partage du savoir. Un passage continuel du commandement à l'exécution, de l'état de chef à l'état d'ouvrier. Utopie sans aucun doute, car ce qui va trop bien ne va plus du tout. Mais l'idée de donner à tous ce genre de connaissance et de culture qui fait le chef est une idée qui, même en grossière esquisse, labourerait profondément le sol politique. Et parce que l'art de parler et d'écrire est une partie importante du commandement, je voudrais que mes terrassiers aient des lettres, sans cesser pour cela d'être terrassiers ; ce qui serait par nécessité si tous avaient des lettres ; car il serait évident que tous ne peuvent être bureaucrates. Alors la relève du commandement par le travailleur serait continuelle et diffuse. Cette menace semble être assez bien comprise par nos Messieurs, très soucieux d'instruire sans élever. Qui donc supporterait de voir la *République* de Platon dans des mains calleuses ? Non. La *République* est réservée à l'élite, qui du reste ne la lit point. J'ai fait quelques essais dans ce genre, et qui ont réussi au-delà de mes espérances ; mais alors je surveille le litre de rouge ; j'y tiens beaucoup.

15 février 1933 (ECO)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (IX)

1934 ECO LXXIII

1459

Celui qui ne pratique pas le grec et le latin est à mes yeux un esprit faible, je dirais imbécile, si le mot n'était souvent mal pris. Je ne veux point injurier personne. Il y a de l'imbécile en tout homme, et en large part. Un homme est imbécile en ce qu'il se laisse déformer par les causes extérieures. Imbécile, qui change ses pensées pour plaire. Imbécile, qui prend des opinions comme des manteaux de mode. Imbécile, qui aime malgré lui, c'est-à-dire qui ne sait pas se reprendre, et aimer volontairement ce qu'il allait aimer par contrainte. Volontairement, je veux dire selon le développement de ses puissances propres ; par contrainte, je veux dire en revêtant une forme étrangère. Imbécile, enfin, qui croit au lieu de penser. La foi n'est pas imbécile ; la crédulité est imbécile. Imbécile est un très beau mot, dit à soi-même ; et tout homme se le dit vingt fois par jour, soit qu'il frappe du marteau sur son doigt, et c'est très bien dit, soit qu'il donne attention à quelque niaiserie de belle apparence, et c'est encore mieux dit.

Vous pensez que je suis bien loin de mon sujet. C'est qu'il faut que je tourne et que je cerne ; car je ne puis donner de preuves à la rigueur, quand les difficultés de tous genres sont rassemblées. C'est quelque chose de donner là-dessus son sentiment ; il faut le donner. Aucun suffrage n'a de sens si l'on cherche à décider comme on croit que le nombre décidera. Je puis parier que ceux qui prennent parti contre grec et latin sont, presque tous, des hommes qui n'en ont rien tiré. Ceux qui, au contraire, en ont tiré et en tirent presque tout ce qu'ils valent, doivent parler fort ; et parler fort n'est pas la même chose que crier. Je dis que grec et latin sont des moyens de choix contre l'imbécile que chacun est à ses propres yeux vingt fois par jour. Je ne dis pas plus. Il y a de puissantes natures, harmonieuses aux hommes et aux choses, qui devineront, qui perceront, bien plus loin que moi, sans mon Homère, sans mon Horace, sans mon Tacite. Je les salue ; mais je sens et je sais que s'ils étaient, encore en plus, nourris des anciens auteurs, ils iraient bien plus loin et pourraient davantage.

Comment l'expliquer ? Je veux proposer seulement deux remarques. La première est que les pensées contemporaines sont folles ; je les compare aux mouvements des fourmis après un coup de botte dans la fourmilière. L'expérience que nous en faisons tous les jours serait effrayante, si nous n'avions notre refuge en des pensées qui ont traversé cette épreuve et sont demeurées vivantes sur la ruine des autres. Cela revient à dire avec Comte que la société n'est pas coopération, mais commémoration. Ainsi celui qui commémore, en quelque sorte, la commémoration, célébrant à nouveau ce qui a été célébré, reprend élan dans le sens de l'histoire, et a toutes chances de rejoindre les mouvements de masses, si obscurs. Or, à regarder, même sommairement, comment ont couru les générations dans notre pointe d'Europe, on admettra aisément qu'elles ont couru grec, et qu'elles ont couru latin. Le latin est plus politique ; le grec est plus anarchique. Il a fallu les deux pour faire cet esprit contemporain qui m'est si bien caché par le bavardage contemporain. Donc, quand je lis Homère, c'est une manière de rejoindre les camarades.

Maintenant, si je lis Shakespeare, où est la différence ? Si je lis Dante, où est la différence ? Sans nier les immenses ressources des littératures germanique, anglaise, espagnole, italienne ou russe, je veux dire seulement la différence. La différence, c'est que ce bavardage mort-né qui recouvre chaque jour nos esprits, et nous fait déraisonner chaque matin selon une mode qui change plus vite que les chapeaux, c'est que ce bavardage est français, allemand, anglais, italien, espagnol ou russe, et conduit, comme il est inévitable, par ceux qui ont appris quelque grimace étrangère, ou toutes. Et, comme il n'y a guère de héros qui ait voulu apprendre toutes ces langues par grammaire et poésie, quand il est si vite fait de les apprendre par grimace, je crois, et souvent je vois, que les grands auteurs étrangers grimacent encore à travers leurs interprètes, auxquels il ne manque que la casquette. Et bref, savoir une langue étrangère et vivante, c'est premièrement et toujours imiter, prendre forme d'après le voisin, et plier son corps à d'autres sottises que la nôtre, qui suffit bien. Mais reculez un peu, refusez le français que les interprètes à casquette nous lancent en douche tous les matins ; allez chercher le français à la charrue de Picardie ou de Touraine ; il vous paraîtra que la sottise du jour n'y est point. Une autre sottise d'ancien temps ? Peut-être. Mais celle-là je la sens durable et fructueuse. Reculez encore. Mieux dans Descartes, mieux dans Montaigne, mieux dans Rabelais. D'où vous viendrez à estimer encore plus ces immobiles paroles à toujours, grecques, romaines ; instruments et monuments qui n'ont point de part à l'absurde rumeur quotidienne. Alors, du moins, la position de la langue sur l'alvéole et contre le palais n'est pas la première précaution pour bien penser.

Nouvelle Revue Française, 1er février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (X)

*Minerve*, LIX, « Les Humanités, régulatrices des pensées »

1460

Je ne connais qu’un poison du travail, c’est l’ennui ; et l’ennui est tout d’esprit. Si fatigué que l’on soit (j’ai creusé des abris de mes propres mains), il reste une grande marge de travaux qu’on pourrait faire sous la condition du bonheur. La maladie et l’âge sont des limites mouvantes que l’on fait reculer par la joyeuse résolution. Mais l’homme communément ne veut pas le croire ; il n’entend pas l’union de l’âme et du corps ; il ne saura jamais assez que la tristesse est la même chose qu’une fausse position du corps et comme une mauvaise manière de tenir la pioche. Il faut donc commencer à retourner, délier et étirer le corps selon la joie. Cette gymnastique par le dedans est bien plus subtile que l’autre, bien plus habile à dénouer le muscle. En escrime ou boxe, quand le coup part comme une aile, il y a encore une ressource pour le porter plus vite, c’est le bonheur, qui est ici comme en tout un sentiment de liberté et de puissance, c’est-à-dire la certitude de toucher. Si ce bonheur est cause ou effet, on ne peut se le demander qu’en se divisant contre soi ; une seule et même chose, dis-je ; et interroger le muscle, c’est s’adresser à une pauvre partie. L’heureux jugement est métaphysique ; il comprend toutes choses et s’accorde à toutes; il rassemble tous les fils. Qui travaille bien travaille selon l’Univers. L’Univers ne dépend pas seulement de nous ; mais il dépend de nous de rassembler toute l’aide qu’il nous apporte. J’ai connu quelques terrassiers qui étaient artistes en leur métier ; je les imitais péniblement ; je ne savais pas assez imiter leur repos d’un instant, et leur regard au monde.

Ce regard, c’est de l’amour; c’est même l’amour de Dieu, si on l’entend bien ; et c’est, selon mon opinion, la prière véritable. Souvenez-vous de ce récit de Tolstoï d’une épuisante marche sous la pluie ; « Tombe, petite pluie, mouille-moi bien ». Ce moyen est physiologiquement le meilleur contre la pluie. Et contre tous ennuis le vrai moyen est de se disposer, dès qu’on les voit venir, à les joyeusement recevoir ; je ne dis pas avec résignation ; la résignation est une position couchée. J’aime ce personnage de Dickens, qui juge qu’à l’ordinaire la bonne humeur est trop facile, et qui cherche des épreuves. Les traits de Dickens sont appuyés, et volontairement contre la vraisemblance ; mais il n’en faut pas moins pour notre cuir. Car nous nous sommes mis dans la tête de ne payer en joie que contre reçu ; d’où nos visages d’usuriers. Au contraire, joie à guichet ouvert ; et plus c’est difficile, plus aussi c’est nécessaire. Si grands sauteurs que nous soyons, l’humeur nous raccourcira, comme la joie nous fera sauter un peu plus haut.

Mais quoi ? S’il s’agit de compter et épingler des billets, ou de coller des étiquettes, ou de ficeler mille fois le même paquet ? Ici la communication avec le monde sensible semble rompue. C’est par l’entreprise qu’on la rétablira, en pensant à toute l’affaire dont on n’est qu’une partie. Encore et plus que jamais il faut, dans une respiration de repos, jeter un regard qui aille loin. Sur un heureux navire, chacun pousse ; et un nœud bien fait compte autant qu’un relèvement sur le soleil ou les phares. Autant, c’est la grande idée qu’il faut que je retrouve à ficeler mes paquets ; et c’est une idée que tous refusent, et dont tous ont besoin. Savoir comment les travaux s’enchaînent, c’est savoir que tous les travaux se valent et exactement s’échangent comme valeurs égales. On ne vit pas autrement. Entre l’homme qui fait mon pain et moi qui écris pour le courage, il y a échange de travaux, partie pour partie, et valeur égale. Si le chef ne sait pas cela, c’est tant pis pour lui ; l’ennui le guette. Mais plus le subordonné est bas et ignoré, mieux aussi il est placé pour savoir précisément ce que je dis maintenant, et qu’il n’y a d’autre mesure du travail que le temps, ce grand navire qui nous transporte tous, et où tous les travaux sont ensemble. On a assez dit, mais ce n’est jamais assez, que la connaissance de toute l’entreprise fait le succès de l’homme qui balaie le bureau ; mais elle fait son bonheur premièrement, car elle le guérit premièrement de cette fatigue imaginaire qui résulte du sentiment de l’inutile effort. En ce sens, le socialisme est une force individuelle. Et que pourrait-il bien être de plus ?

La Psychologie et la Vie, janvier 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (XI)

1461

Quelqu'un me disait que les ajusteurs sont plus bourgeois que ceux qui mettent le minerai, la fonte et l'acier en première forme. Je le crois bien. Ajuster est plus près d'un jeu d'esprit ; la matière est déjà apprivoisée ; au lieu que ceux qui travaillent à hausser la terre au niveau du métal savent ce qu'ils remuent, et retrouvent l'usure de leurs muscles dans cette énergie suspendue qui, dès lors, travaillera pour nous. C'est une erreur de croire que celui qui monte une pile électrique et l'essaie de mille façons approche par là de connaître la sévère loi des choses. Car tout est fait quand les minéraux inertes sont transformés en zinc et en acide ; il n'y a plus qu'à jouer avec ces choses. C'est pourquoi le physicien risque toujours de manquer l'idée même de loi, et de ne saisir que l'arrangement. C'est par ce tour d'esprit que l'on nous annonce des machines qui marcheront toutes seules. C'est assez dire que les expériences de physique, celles dont on voit dans les livres les images immuables, une main qui tient l'éprouvette ou qui soulève le plateau électrisé, c'est assez dire qu'elles n'apprennent rien de vrai, et que les enfants y perdent leur temps, admirant des effets qui sont, en quelque sorte, coupés de l'univers. Ce n'est que miracle. Et la plus grosse bobine d'induction du monde est aussi la plus trompeuse ; car je vois bien la plus longue étincelle du monde des laboratoires ; mais comment cette bobine a été faite, fondue, forgée, cuite et recuite à partir des minéraux terreux, voilà ce que jene vois point. Les durs travaux, les résistants travaux sont faits, très convenablement vernis et brillants ; l'esprit ne s'y instruit pas plus qu'à faire la lumière en tournant le commutateur. On s'instruirait mieux à creuser quelques mètres de la profonde tranchée où les fils sont couchés ; mais aussi, ce n'est plus miracle et ce n'est plus spectacle ; il s'agit de lancer à la pelle cette terre sur laquelle la masse terrestre ne cesse de tirer. On saurait alors ce qu'est le travail et ce qu'il coûte.

Je suppose que le bon physicien vaincra la physique ; mais je ne jetterai pas l'enfant dans ce combat inégal contre des apparences bien plus trompeuses que celles de la nature. Si j'étais roi d'enseignement, je gagnerais allégrement un bon nombre d'heures du temps scolaire, en barrant d'un trait de plume toute la physique expérimentale, et premièrement ce qu'ils osent nommer travaux pratiques, où l'on ne fait jamais que jouer avec le travail d'autrui. Ainsi j'aurais du temps de reste pour les précieuses sciences des liaisons, comme géométrie et mécanique ; car celles-là nous préparent à saisir, non pas les qualités occultes dont chaque chose semble chargée, mais les dépendances toujours extérieures qui sont l'objet du déplacement, seul travail réel. Après quelques années de cette virile discipline, on trouverait peut-être un étudiant qui déchirerait avec indignation le journal où l'on imprime que la propulsion par fusée se fera aussi bien dans le vide. O d'Alembert !

On remarquera que c'est exactement la même faute de ne pas se demander d'où vient le zinc de la pile, et combien d'heures de travail humain représente cette énergie dressée, et de ne pas se demander d'où vient l'argent quand on touche le miraculeux chèque. Un bohème, après avoir réfléchi à sa manière sur la puissance du chèque, de lui jusqu'alors inconnue, disait à son éditeur : « Puisqu'il vous suffit de signer pour avoir autant d'argent que vous en voulez, signez dix mille francs pour mon compte ; je vous assure que j'en ai grand besoin ». Voilà comment raisonnent les enfants, qui ne croient jamais qu'on ne peut pas, et qui croient toujours qu'on ne veut pas. Oustric était à peu près de cette force, et assuré que la richesse s'obtenait par persuasion. Et remarquons que le pur bourgeois, qui a obtenu de l'argent par persuasion, en dirigeant, plaidant ou enseignant, obtient l'électricité aussi par persuasion. D'où il vient à s'étonner que l'on n'ait pas encore persuadé l'électricité de vouloir bien faire tous les travaux. « On n'aura plus qu'à tourner le commutateur ». Belle physique ! Non. Si vous tenez aux expériences, faites-les contre cette pesanteur qui ne nous lâche jamais, et avec laquelle on ne peut tricher. Montez des leviers, des treuils, des poulies, des moufles ; comparez l'effort et le produit ; alors vous éveillerez l'esprit juste ; et admirez le double sens de ce mot.

« 14 janvier 1933 » (ECO)

*La Lumière*, 14 janvier 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (XII)

1934 ECO LXX

1462

« Il faudra, dit le syndiqué, en revenir d'une façon ou d'une autre au gouvernement des meilleurs ; et ce que j'ai lu dans Platon sur ce sujet-là est très raisonnable ». Voilà ce que c'est que de faire lire Platon. Mais le vrai n'est pas si méchant qu'on le dit. Il n'est pas question de revenir au gouvernement des meilleurs, car jamais personne ne l'a refusé. Le médecin me gouverne si je suis malade ; le médecin est le meilleur en la circonstance, comme le pilote est le meilleur sur la passe. Aussi voyons-nous que le maître du navire, jusque-là réputé le meilleur, devient un simple agent d'exécution devant le pilote, dans la situation où le pilote est réputé meilleur que lui. Le meilleur coupeur est celui qui coupe l'habit ; celui qui connaît le mieux les chevaux est chargé de choisir un cheval, et de même pour les vins ; et celui qui veut apprendre la géométrie cherche le meilleur maître. Lépine, en son temps, était le meilleur maître devant un incendie. J'ai vu les flammes se rougir et se changer en fumée par la présence de ce roi des pompiers ; en quoi il n'y avait point de miracle ; mais deux ou trois ordres orientaient le jet des lances, d'autant plus vite que chacun savait ce qui en était. Je n'ai pas connu à la guerre beaucoup de chefs qui eussent à la fois le courage et le jugement droit ; dans le fait je n'ai connu que des subalternes ; mais parmi eux un vrai chef ; et, comme chacun le devine, et comme beaucoup le savent, ce chef obtenait tout. Ce qui étonnait d'abord à le voir c'était une grande politesse, égale pour tout homme, et nul soupçon de désobéissance ; ces signes sont beaux à voir, et règlent tout préalablement. Dans les cas douteux, l'humeur se montre ; mais si le chef est évidemment lâche et ignorant, comme j'ai vu, alors la révolte ne se fait pas attendre une minute. Telles sont les conditions du commandement dans ces formations redoutables où la violence la plus prompte et la plus cruelle est de métier, et exigée. Aussi, comme l'a écrit un penseur hardi, ce sont exactement les mutins de l'an 17 qui ont gagné la guerre ; car, par leur irrésistible jugement, les usurpateurs ont été découronnés, et les méthodes changées. Après la mort de Turenne, les soldats disaient : « Laissez aller La Pie (c'était son cheval), il nous conduira ». Nous n'avons pas eu de Turenne, mais nous avons eu un peu mieux que le cheval de Turenne. Et nous avons vaincu ; une armée n'a rien d'autre à faire.

Cet exemple fait bien voir que le gouvernement des meilleurs est un régime qu'il faut chercher, conquérir, et sauver, et qu'on ne peut espérer que les meilleurs se choisiront eux-mêmes. Ce sont les intrigants, les arrogants, les infatués qui se choisissent eux-mêmes ; et ils élisent leurs pareils. Et quelques précautions que l'on prenne, par concours ou autrement, il est inévitable qu'une fausse élite occupe le pouvoir, comme on peut le remarquer dans tous les corps qui se recrutent eux-mêmes. Dont les causes sont expliquées aussi dans Platon. Car, parmi les vertus du commandement, on ne trouve guère les moyens d'intrigue qui pousseraient l'homme parmi ses rivaux. Il faut donc quelque cri d'indignation qui mette en fuite les médiocres. Cela s'est fait et refait en grand désordre, pendant des siècles d'histoire. Mais des constitutions extrêmement rusées, dont l'Anglaise fut le modèle, ont changé l'indignation en interpellation. La foule est représentée tant bien que mal, comme au théâtre, par une petite foule, qui fait alors une mutinerie moins ruineuse et plus efficace. Ce système est nommé Démocratie ; le mot n'est pas clair, et la chose n'est pas toujours bien comprise.

Dans le fait les chefs ne sont pas élus par le peuple ; et non pas même par le plus puissant des élus. Les ingénieurs sont choisis par des ingénieurs, les militaires par des militaires, les comptables par des comptables, et les grammairiens par des grammairiens. Comment autrement ? Seulement ces petits cercles sont surveillés par l'exécutant, qui, semblable au soldat de Turenne, juge par les effets. Un ministre n'est pas un Turenne, mais un des soldats de Turenne, délégué par ses camarades pour surveiller les généraux de tout genre ; surveillant lui-même surveillé, car il voudrait bien enjamber la balustrade, et passer du public, où est sa place, dans la docte compagnie. Je le voudrais en sabots. Oui, aussi rustique qu'il est possible. À mépriser les escarpins, les sabots vont plus vite que n'importe quelle résolution. Et l'on n'ôte pas ses sabots sans un petit bruit. Je vois donc le peuple des députés appuyé sur la balustrade et regardant non pas lui-même, mais plutôt l'assemblée des brevetés de tous ordres, ceux qui nous font des lois, des impôts, des règlements, des guerres, des traités. Et toujours jugeant d'après les effets ; car, dans les causes, on se perd. Et tout le rôle de ces rudes spectateurs serait à donner un peu de crédit, ou bien à arrêter les frais, selon le cas ; car on ne juge pas le pilote d'après un seul naufrage ; mais après deux on ouvre l'œil ; et il n'est pas besoin pour cela que l'on sache[[1748]](#footnote-1749), de science mesureuse, les étoiles, la lune, le soleil et les phares.

*La Lumière*, 21 janvier 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (XIII)

1934 POL LXXII

1463

Au temps où l'on brûlait follement la poudre, à dépasser de bien loin le tonnerre de Dieu, plus d'un paysan contemplait les champs abandonnés, les ponts détruits, les canaux crevés, les villages en poudre, et en même temps calculait le prix d'un coup de canon, le prix d'une heure de guerre, d'un jour de guerre, d'une année de guerre. Chacun savait bien qu'il faudrait payer quelque jour, payer, c'est-à-dire se priver. Le guerrier boueux se représentait volontiers trente ans de misère ; il acceptait cette punition ; il la trouvait juste, sentant bien qu'elle frapperait tout le monde. Louis XIV lui-même connut la misère, et avoua sur la fin qu'il avait trop aimé la guerre. L'homme de troupe était bien mieux placé pour savoir qu'on ne triche pas avec les choses, et que la nécessité extérieure est un inflexible créancier ; ce qu'on lui emprunte, il faut le rendre. Et chacun avait même l'idée que cette aveugle justice, aveugle et infaillible, atteindrait enfin les pouvoirs et les rendrait sages.

Nous avons vu autre chose. Rien n'a manqué. Tout au contraire, le volant des travaux et des richesses s'est mis à ronfler. Ponts, maisons, routes, usines, tout a été refait à miracle ; la monnaie a circulé ; le crédit a fait merveille ; ceux qui pensaient surtout à l'argent en ont gagné ; les insouciants eux-mêmes en ont eu assez pour être en état[[1749]](#footnote-1750) de perdre. Cette situation était impénétrable. On ne voulait point croire que la guerre pût être une bonne affaire ; une triste affaire assurément, mais non point mauvaise pour les bourses, voilà où on en était conduit malgré soi, par la commodité du billet de dix francs. Mauvaise monnaie, on le disait, on le savait, mais on n'arrivait pas à le croire. L'homme moyen a connu une sorte de richesse.

Les grands comptes sont obscurs. Personne n'y a rien vu. La victoire expliquait beaucoup de choses. La baisse du franc rendait compte d'une marche allègre des affaires. Le touriste payait bien. J'ai lu dans quelque traité d'Économique[[1750]](#footnote-1751) que les dépenses de guerre devaient être compensées bien plus vite qu'on ne disait ; je l'ai cru. La présente crise s'est montrée d'abord outre-mer, en un pays où il semblait que les dépenses de guerre avaient été aisément supportées. La soudaine misère s'expliquait assez par la prospérité même, par une production déréglée, par un crédit fou, par un jeu entraînant. Même le vaincu, à ce qu'on disait, était plutôt ruiné par un équipement d'industrie démesuré, que par les sommes qu'il avait payées. C'est ainsi que la guerre se trouva liquidée dans les esprits. Elle n'était qu'une petite cause ; elle était à peine une cause ; mais plutôt il fallait considérer les marchés bouchés, la colonisation arrivant au point de résistance, et surtout une défiance générale qui réduisait à rien une énorme masse de richesse en espoir. C'est ainsi que la guerre fut deux fois recouverte, une fois par la richesse, une fois par la misère. Le grand compte ne sera jamais fait.

Je crois pourtant qu'il se fait. Il se fait comme dans les machines à compter, qui en un sens oublient tout, mais en un sens n'oublient rien. Tout est mêlé ; rien n'est perdu. Louis XIV savait qu'il s'était ruiné à faire la guerre. Nous ne savons plus rien de notre argent. Plus nous y regardons, moins nous comprenons. Ne dit-on pas qu'il faut être prudent à réduire les dépenses de guerre et de marine, qui font vivre tant de gens ? Beau remède à la misère, si l'on jette encore à la rue ceux qui font des canons, des mitrailleuses, des avions, des torpilleurs ! Ici l'homme moyen est arrêté tout net ; il bute contre sa propre pensée. Toutes les avenues de l'Économique sont ainsi fermées à l'esprit. Les plus pénétrants, à ce que je soupçonne, vont buter seulement un peu plus loin. D'où un total abandon des affaires publiques, chacun revenant à son métier, et assez content de faire sa caisse tous les soirs. Il faudrait, à ce que je crois, pour administrer nos immenses caisses, quelques avares d'instinct, de ceux qui n'aiment pas dépenser, même si personnellement ils y gagnent. Car ici la raison dit blanc et noir. Payons-nous maintenant la guerre, comme les symboliques dettes à l'Amérique semblent le dire ? Payons-nous maintenant enfin ces destructions et ces machines à détruire, cette longue oisiveté des producteurs, cette prodigalité sacrée qui ne comptait jamais ? Ou bien sommes-nous victimes d'un système que la guerre n'a ni créé ni changé, et dont les chemins de fer nous offrent une image raccourcie ? Car ce n'est pas la guerre qui explique que ce système si bien défini se ruine en travaillant. Nous ne saurons rien ; l'eau économique est merveilleusement savonnée. Si nos comptes de caisse nous instruisaient de nos devoirs, ce serait aussi trop facile, et même assez laid.

« 28 janvier 1933 » (ECO)

*La Lumière*,28 janvier 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (XIV)

1934 ECO LXXI

1464

On nous l'a assez dit, que la cause des guerres se trouve dans la puissance des grands financiers, soit qu'ils fabriquent et vendent des armes, soit qu'ils colonisent, soit qu'ils exigent que le trafic soit dirigé et imposé, selon leur avantage. J'ai fait sonner cette idée ; je l'ai trouvée creuse. Je ne vois point de proportion entre le pouvoir d'acheter, aussi grand qu'on le suppose, et cette folie meurtrière qui se lève à des moments comme une peste. Quand vous faites sauter une mine par un petit mouvement du doigt, ne dites pas que ce petit mouvement est cause suffisante de l'explosion ; comptez la fabrication de l'explosif et le creux de roche où on l'a enfermé. L'explosif qui fait la guerre, c'est le citoyen et c'est le fantassin. Si l'on ne trouvait pas, dans le citoyen et dans le fantassin, une proportion convenable de crédulité, de peur, de colère et d'enthousiasme, aucune masse de milliards au monde ne pourrait mettre le feu aux nations.

Car le citoyen qui fait la guerre n'est certes pas payé pour cela ; il n'est même pas forcé. Comment payer assez une vie ? Et comment forcer les combattants ? Ils sont la force. Ou bien alors soutenez que le colonel et cinquante gradés forcent un régiment. Cela n'a aucun sens. Si le soldat n'est pas persuadé que la guerre doit être, la guerre ne peut être. Vous dites à cela qu'ils résistent tous plus ou moins, mais non pas tous ensemble, et que c'est ce qui permet de les forcer, en faisant peser tour à tour sur chacun le consentement supposé des autres. Mais ce redoutable jeu ne serait pas lui-même possible, si les citoyens, tous ou presque tous, n'ont consenti d'avance à être forcés ; c'est que l'éclipse du courage n'est que d'un moment ; c'est que l'homme moyen n'en est pas fier. Au vrai le courage est une chose gratuite..

Admettons que le mouvement guerrier soit surtout fort en ceux qui vont au danger sans le connaître, et même en ceux qui poussent les autres. Pesons ce mélange d'honneur et de colère qui rend comme insensibles les pères, et quelquefois les mères ; disons que cet orgueil civil, qu'on pourrait nommer l'orgueil romain, exerce une pression cruelle et irrésistible sur la masse des exécutants. Toujours est-il que cet impérieux sentiment n'est pas payé et ne peut être payé, pas plus qu'il ne peut être forcé. Supposons que l'opinion, à l'arrière comme à l'avant, déclare la paix ; alors la guerre est finie. Il y a une partie, moitié irritée, moitié généreuse, de l'homme, qui est cause que les guerres durent, et qui est cause aussi qu'elles commencent. Le cœur humain, tel est l'explosif.

On dira que c'est l'opinion payée qui allume la mèche. Que la grande presse soit vendue, je le veux bien. Mais j'ai souvent remarqué aussi que les plus grands trompeurs sont ceux qui commencent par se tromper eux-mêmes, se livrant avec bonheur au mouvement du courage irrité, inventant des ennemis, mâchant des humiliations imaginaires, croyant tout, réveillant les héros, piquant l'homme moyen au point sensible, et de bonne foi. J'ai entendu des déclamateurs, et très éloquents, qui avaient tout à perdre à leurs propres discours. Et ceux mêmes que l'on paie sont sincères plus souvent qu'on ne croit. On ne paie utilement que ceux qui déclamaient déjà pour rien. Toujours est-il qu'on ne paie pas ceux qui les croient ; au contraire, le bon public paie pour être ému de cette émotion réconfortante et enivrante qui est pour lui comme un plaisir de spectacle. J'en juge d'après de vieux amis, que j'ai entendu déraisonner sur la guerre, avec bonheur, et gratuitement. J'en juge d'après moi-même, qui ai dû plus d'une fois résister à l'entraînement d'acclamer et de menacer. Je crois que l'ivresse guerrière est une maladie qui a ses foyers en un bon nombre d'ambitieux de premier mouvement, et qui court promptement à travers les foules. Un fléau, dirais-je, comme peste, choléra, incendie, inondation. Un mal humain, contre lequel la sagesse et la résolution peuvent quelque chose en chacun, mais en revanche, un mal qui est honoré et honorable, parce que nous avons mille raisons d'estimer le courage.

Quand on dit que l'enthousiasme est payé comme les annonces sont payées, on parle trop vite. Tous les trésors du monde ne paieraient pas un million de morts. Au contraire[[1751]](#footnote-1752) disons que la guerre est gratuite, sans aucune espérance, mais bien plutôt[[1752]](#footnote-1753) assurée d'avance de gagner souffrance, mort et ruine, décadence, injustice, triomphe des faibles, des peureux et des avares. La guerre, c'est rage et impatience, comme dans le blessé qui arrache ses pansements. Ceux qui font la guerre, soldats et chefs, ministres et rois, s'y jettent comme dans un gouffre. Les puissances d'argent gagnent sur ces passions-là comme sur toutes. Mais qui ne voit dans l'avarice quelque chose qui est profondément opposé à toute violence ? Et supposer que les hommes ne se battront jamais, et sans espoir, pour le socialisme, pour la justice, contre les tyrans, jetant leur propre vie dans la balance de force, c'est penser contre l'évidence. Seulement il est naturel qu'au sortir d'une si grande folie, on cherche quelque cause fatale que l'on puisse maudire, au lieu de s'en prendre à soi. Et, parce que l'argent est une puissance peu honorée et mal supportée, et qui suit de près et soutient plus ou moins tous les mouvements de société, c'est cette puissance que l'on accuse. Cela dispense de se changer soi-même.

*La Lumière*,4 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°2, 25 février 1933 (XV)

1939 SM2 LXXVII « Le cœur humain, cet explosif »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933

1465

Les peuples ont adoré n'importe quoi, le soleil, la lune, la vache, la petite vérole. On ne peut du tout sentir la partie glorieuse de la religion si on n'en a senti d'abord la partie honteuse. Je dis honteuse, car c'est rabaisser les précieuses valeurs si l'on se jette à respecter ce qui est puissant. Les bienfaits de l'amitié sont adorables, oui, mais sous la condition qu'on n'y fasse pas paraître cette différence de force qu'il y a entre l'Océan et le pêcheur. Au contraire les sentiments veulent un genre d'égalité, comme entre le poète et celui qui l'admire. Mais de ces grandes saisons, tellement plus fortes que nous, je ne veux pas être l'ami. Ce froid craquant m'inspire tout au plus de la crainte, sans aucune nuance d'estime. Et si j'espère me réjouir au soleil comme les moucherons, je voudrais n'y pas mêler quelque sentiment de reconnaissance. Je ne pourrais ; car dès qu'un tyran ne fait pas tout le mal possible, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Il faudrait le braver, même s'il est bon ; car, ce qui me choque, dès que j'essaie de me mettre en position d'homme, ce n'est pas seulement que le tyran force d'autres hommes, c'est qu'il puisse le faire. Et celui qui n'a pas gardé, en prétorien volontaire, ces précieuses valeurs qui ne payent pas, celui-là a perdu sa vie. Crésus disait à Solon : « N'admires-tu pas comme je suis heureux ? » Et Solon répondit : « On ne peut décider qu'un homme est heureux tant qu'il n'est pas mort ». Ces spectateurs, dont on ne peut payer l'applaudissement, furent dits sages ou saints selon les temps. Assurément ils firent voir le mouvement religieux qui est grossi en Polyeucte, et qui brise les idoles, bien loin de les adorer. Quant à la différence du sage au saint, il faut que j'y fasse grande attention ; car il se peut que le saint méprise un peu trop son propre jugement, qui est pourtant son propre trésor, dont il me doit compte. Et s'il me crie un peu trop fort : « Quel homme es-tu, toi misérable, pour juger le maître des tempêtes ? » je ne puis m'empêcher d'entendre aussi le cri du courtisan : « Quel homme es-tu, toi qui n'as pas d'argent, pour juger un homme si riche ? » Je voudrais une différence de son entre ces deux cris ; je ne la distingue pas toujours. C'est toujours vénérer le colonel parce qu'il a pouvoir de mort. Sûrement il se trouve de l'irréligion ici, c'est-à-dire une méprise sur les valeurs.

D'où je soupçonne que ces termes de religion et d'irréligion s'échangent l'un pour l'autre dans nos drames d'âme, qui se jouent entre bassesse et noblesse. Et parce que nous retombons toujours à la religion la plus basse, qui adore le maître de soupe, et que nous devons nous en tirer, au moins une fois ou deux, par un mouvement de juge, il arrive que toujours le mouvement de religion a forme d'irréligion. Comme dire, quand ce serait à part soi, que l'homme qui paye bien n'a pas pour cela toutes les vertus, cela est certainement religieux, mais serait aisément compté comme irréligieux orgueil. Il est clair que Polyeucte n'était pas du parti le plus fort, et qu'il méprisait Jupiter comme injustement et communément respecté, et comme usurpateur de vraie gloire. Toute religion serait donc irréligieuse ; et tout mouvement de vraie religion nous porterait d'un modèle jusque-là adoré à un autre modèle plus digne. Le fantassin Socrate me paraît louable, et Alexandre beaucoup moins. N'est-ce pas le même jugement que je remarque dans les saints ? Ils se détournent de la fausse grandeur, ils cherchent la vraie. Quelle est la vraie ? On ne parlerait pas mal en disant que la grandeur qui parle au ventre n'est pas la vraie. Donc n'adorons pas le tonnerre.

Adorons la vertu. Très bien. Et puisque, comme Platon l'a fait voir, il y a ordinairement, si l'on sait regarder, un tyran enragé et un juste mis en croix par le tyran, adorons le juste en croix. Cette image Platonicienne s'est trouvée vérifiée à miracle, au moins dans ce petit bout d'Europe où la pensée a fait ses dents de sagesse. Mais encore faut-il bien savoir ce qu'on adore. Car tout est mêlé en nos pensées, tout redescend à chaque minute, et la vieille religion, celle qu'on peut bien dire prostituée, et qui va d'enthousiasme à la puissance, revient toujours en nos prières. Et certes l'invention d'un dieu de toutes les soupes, qui fait de nous ce qui lui plaît, ne peut m'étonner ; je sais à quoi il ressemble ; et je dirai même qu'il est fait pour moi et sur mesure, si je considère la partie affamée, besogneuse et peureuse de moi, qui me gouverne assez et trop souvent. Toutefois il est[[1753]](#footnote-1754) de consentement universel qu'il est déshonorant de craindre. Et l'on voit d'après cette remarque qu'il est très important de laver la religion de ses parties honteuses. Celui qui me dit : « Je crains Dieu » ne m'a encore rien dit ; car on a craint, on craint et on craindra toutes sortes de dieux. Cet homme doit donc me dire quel Dieu il craint ; et que le saint s'explique à découvert. Car d'après sa manière de vivre, de prier, d'oser, de mépriser, je comprends qu'il ne craint rien du tout, ou disons qu'il ne veut rien craindre du tout de ce que les hommes craignent communément, pauvreté, humiliation, et choses de ce genre, et qu'il craint au contraire ce que personne ne craint communément, à savoir l'intime déshonneur qui vient de trahir, de flatter, de saluer trop bas. Ce qui n'est pas la même chose que de craindre le tonnerre de Dieu. Je veux dire que le Dieu le plus haut n'a de sens et de valeur que par comparaison avec un Dieu plus bas que l'on brise.

27 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XVI)

1935 SE XC « Religion et irréligion »

1466

À la bataille de la Marne, on bouchait les trous avec de l'artillerie. J'ai entendu le récit d'un lieutenant qui a eu les deux jambes un peu déchiquetées à ce métier-là. Son fou de commandant avait naturellement établi la batterie sur une crête, en pleine vue ; c'est ainsi qu'ils faisaient tous. Et après cela l'intrépide commandant était allé s'enterrer dans un bon trou, à deux cents mètres derrière, et de là, par téléphone, il soutenait le courage des combattants. Ce soutien moral était bien nécessaire, car l'artillerie ennemie tirait sur eux comme sur une cible. Quand le lieutenant eut perdu la moitié de sa troupe, il demanda à son chef la permission de reculer un peu, de façon à s'établir en contre-pente et hors des vues ; on n'en tirerait que mieux. Mais le trou répondit qu'il fallait s'en tenir au fameux ordre de Joffre, qui prescrivait de se faire tuer sur place. Très bien. Ils se firent tuer sur place ; mais enfin, à force de tirer au nez des fantassins ennemis, ils les arrêtèrent. Ce n'était qu'un exemple de la stupidité du commandement. Il y en a des milliers. Qu'est-ce que peut dire un trou ? Qu'est-ce que peut penser un trou ?

La suite n'étonnera personne ; car nous sommes fatigués d'indignation. Il vint des régions supérieures une admirable citation, toute à l'honneur du trou, qui par son admirable esprit de sacrifice et son inébranlable fermeté, avait assuré la continuité de la ligne dans des circonstances particulièrement critiques, et avait ainsi contribué à la victoire. Cependant les morts étalaient d'horribles débris à la face du ciel, et les blessés achevaient de mourir. Mais les trous ne voient point ces choses. Après avoir méprisé et maudit les trous, comme bien vous supposez, je vins à penser à la philosophie des trous, et je la jugeai solide.

Car, me disais-je, il est clair que, si peu qu'on recule, on recule toujours trop ; ce mouvement est dangereux. Il est clair que la pitié y porte, sinon la peur, et que la pitié n'a rien à voir ici. Il est clair aussi que le chef menacé, et témoin des atroces blessures, sera porté à juger la position intenable un peu plus vite que le trou, qui ne voit rien de rien. Et supposons que ce trou sorte de terre, si je puis dire, et reprenne sa forme d'homme ; supposons qu'il aille au cratère en éruption ; sans aucun doute sa résolution de trou sera ébranlée. Il est donc utile que le chef soit abrité, comme il est utile, encore bien plus évidemment, que le chef suprême ne considère nullement les difficultés d'exécution, lorsqu'il lance son ordre sublime. Et cet autre sacrifice de soi mérite bien une récompense extérieure ; car la récompense intérieure est trop cruellement absente. La gloire, comme une troupe de renfort, se porte donc justement où elle est si nécessaire.

Trente morts de trop ? Mais qui donc compte les morts devant la victoire ? Il est hors de doute que les pères, et même les mères, étaient résolus à y mettre le prix. Et, comme disait ce large bourgeois : « C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes ». Il est clair que si ce principe était universellement refusé, il n'y aurait pas de guerres. Vous demandez comment les choses iraient. Je n'en sais rien. La paix n'a jamais été essayée. Vous ne voulez pourtant pas que ce soit le militaire qui essaie la paix ? Les pères, les mères, et les pères des peuples non plus, n'ont jamais examiné cette étrange manière de sauver l'avenir en le massacrant. Ils n'ont jamais jugé ce monceau de cadavres jeunes, faisant rempart pour des hommes déjà à demi morts. Est-ce que le contraire ne serait pas plus naturel ? La mère, dit-on, se jette au-devant du tigre, et de son corps protège son enfant. J'entends bien que l'enfant, dès qu'il a force, se jette à la défense des vieux ; et cela est beau. Aussi je n'espère pas que la jeunesse soit lâche ; non, ce n'est pas cette paix que j'espère. Mais j'espère quelquefois que la vieillesse aura honte d'être lâche, et se privera enfin de ces couronnes con­quises par d'autres. Oui, qu'il n'y ait plus de ces impudents discours en face de l'ennemi vaincu, discours encore tremblants de peur : « Vous ne nous reprendrez jamais ces provinces ! » C'est ainsi que parle le trou, qui ne voit rien, qui ne sait ce que c'est que reprendre et garder ; le trou qui délibérément se propose de sacrifier encore une fois le meilleur pour sauver le pire. Mais que peut-on faire comprendre à un trou ? Je vote une statue au général Trou.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XVII)

*Mars,* IXIX, « Le trou »

1467

Quoi de plus clair qu'un saint ? Ces hommes-là méprisaient le gain et méprisaient le luxe. Non pas, croyez-le bien, par l'espérance de dîner en ville au paradis. Les anciens sages, dont Socrate est le modèle, vivaient à peu près comme des saints, sans espérer beaucoup des dieux. Descartes ne trouva rien de mieux que d'aller à la guerre, évidemment par dégoût d'une vie frivole à laquelle il avait goûté, et qu'il avait jugée. Et combien d'autres ont choisi une vie difficile, sans d'autre raison que de retrouver l'équilibre et la paix ! Le plus beau spectacle que Proust ait vu était de trois arbres sur le bord d'une route, trois arbres qui n'étaient pas à lui. Les grands bonheurs sont sans vanité. Seulement la vanité a de terribles crochets ; elle prend l'homme et le traîne. Proust n'y échappait point, et ne cessait point de la mépriser. Cette petite, continuelle et inutile violence contre soi n'est supportable que pour les faibles. Le fort se retire ou bien se jette. Si l'on se jette, il faut être tyran. Un tyran vit de vanité ; il s'oblige à croire à des choses qui ne sont point. Il vit sur ce creux ; il en prend son parti. Un trait de l'homme fort est qu'il ne peut boire modérément. Dans les anciennes corporations on appelait sublime le plus grand ivrogne. L'homme qui aperçoit seulement ce bel avenir se range à ne boire que de l'eau. Et, au temps des chevaliers, combien d'amoureux s'en allaient à l'épreuve, seulement pour boire l'eau claire de l'amour ! Alceste s'en va au désert ; c'est qu'il a goûté aux plaisirs et aux peines de vanité. Il se sauve. Il faut toujours se sauver. Il faut toujours se retirer du monde, comme disaient nos grands-pères.

Le fameux choix d'Hercule entre le vice et la vertu n'était qu'un choix entre vanité et réalité. Cette image nous intéresse tous. On offre aux jeunes des grandeurs creuses ; il ne leur faut qu'un avertissement pour n'y pas mordre. Celui qui veut savoir, et non pas avoir l'air de savoir, passera dix ans à la géométrie et à la mécanique, découvrant pour son compte toutes sortes de vérités connues. Mais le vaniteux court aux derniers mirages de la physique ; la précipitation le perd ; il le sait ; mais il s'étourdit à faire parler de lui. Il est comédien, perdu pour lui-même. Or ce piège est partout ; ce piège est tendu partout. On se jette à vingt ans sur les premiers galons ; on s'enrage à en attraper d'autres. Et celui qui arrive au poste suprême décide dans une grande guerre où il ne voit rien, est maudit par des milliers de compagnons, exerce une sévérité féroce et d'ailleurs injuste ; il le sait, mais il n'y veut pas penser. Or j'ai connu de jeunes sages qui ne veulent même pas être sergents ; ils jugent cette ambition-là ; sauront-ils juger aussi les autres ambitions, et vivre sans pouvoir, c'est-à-dire libres ?

Toute crise de société est une crise de vanité. Et l'on sait bien que l'abus des richesses vient de ce qu'on veut à tout prix que les richesses soient enfin respectées. Mais, bien mieux, on veut qu'elles soient respectables. Le parfumeur veut régner par l'esprit ; nous avons vu cela ; et c'est le comble du ridicule. De ce que j'ai des penseurs à ma solde, cela ne fait pas que mes propres pensées soient en bon ordre. Mais c'est cette fureur de vanité qui fait les tyrans ; et je dis bien fureur ; car l'homme qui vit en trompeuse surface est nécessairement furieux, tout à fait comme celui qui veut acheter l'amour. Et l'on sait que l'amour ne va jamais à celui qui paie. Bien mieux, aucun genre d'amour ni d'admiration ne va jamais à celui qui paie ; on sait bien pourquoi, et lui-même sait bien pourquoi. De la même manière, aucune obéissance ne va jamais à celui qui force. Ces choses étant bien connues, la rage de parvenir s'exerce contre les hommes libres. Et le refus des hommes libres est la réalité de toute révolution. Les gouvernants, banquiers et généraux, on ne les juge pas tant odieux que sots, c'est-à-dire creux.

Les envieux, comme on sait, ne font jamais de révolutions ; car les pouvoirs s'ouvrent à ceux qui désirent pouvoir ; ils sont bientôt digérés par l'énorme vanité. Au contraire contre les saints il n'y a aucune arme. Ils promènent leur mépris dans les rues ; ils refusent l'admiration et l'acclamation, qui est le pain des vaniteux. **[**Mais qui voit le saint ? Le saint est proprement invisible, il a jeté tous les vêtements de vanité sur quoi la lumière joue. Pensez à Vincent de Paul cherchant les petits enfants. Cet effacement est indescriptible. Cette simplicité est tellement au-dessus de nos moyens qu'elle nous échappe. Si vous fondez une assemblée de saints, ils n'y viendront pas. Chacun d'eux adhère à son œuvre et fortifie sa propre vertu. Je crois que ce qui achève le saint, c'est cette absence de réflexion sur soi ; ce tout abandon en Dieu**][[1754]](#footnote-1755)**. Et le signe le plus grave, c'est si la jeunesse la plus brillante, et je dis même la plus ambitieuse, s'en va silencieusement de ce côté-là, cherchant science, sagesse et justice, non pas pour la montre, mais pour eux-mêmes. Et pourquoi voulez-vous qu'il y ait moins de saints maintenant ? L'homme est le même, le problème est le même, et le mépris est le même.

1er mars 1933 (PSR)

Nouvelle Revue Française, 1er mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XVIII)

1938 *PSR* LXXX, « Des saints »

1468

Un paysan en sabots, roi dans son domaine, s'il remplace six chevaux par un tracteur, c'est qu'il y gagne. Un intendant payé au mois verra les choses autrement. C'est que le marchand de tracteurs lui fera quelque petit avantage. De même le marchand d'engrais ou de tourteaux. Ce n'est pas d'hier que les intendants volent sur tout, sur les ventes, sur les achats, sur les travaux. Mais ce qui est remarquable en ce temps-ci, où règne la commission, c'est qu'en effet l'acheteur se trouve naturellement au nombre de ceux qui font vendre, et ainsi payé pour acheter non moins naturellement et non moins ouvertement que l'agent de publicité qui ne fait qu'annoncer. Certes, l'œil du maître, si justement célébré, saura bien faire le compte, et se méfier d'une machine élégante, commode, mais ruineuse, quelque remise qu'on lui fasse sur le prix marqué. L'administrateur louche naturellement, regardant à la fois deux choses, qui sont sa propre bourse et l'entreprise. Encore plus aisément et ingénûment si l'entreprise est immense, si elle est divisée en provinces, si les comptes en sont impénétrables. Que dire si l'administrateur participe en quelque manière à l'entreprise qui vend ? Si son frère, son beau-père et sa propre femme sont marchands de ce qu'il achète ? Ce qui ne peut manquer d'arriver par la composition des portefeuilles et les mariages d'intérêts. L'intendant n'est plus voleur ; il est seulement participant à beaucoup de commerces ; et comme le banquier gagne indifféremment sur les opérations bonnes ou mauvaises, ainsi l'administrateur gagne sur tous les échanges et les multiplie, heureux du mouvement des affaires, et assuré que ce mouvement est par lui-même richesse ; car pour lui c'est vrai. C'est d'après ces vues qu'il faut comprendre comment tant de grandes entreprises, publiques et[[1755]](#footnote-1756) privées, travaillent à perte sous l'œil satisfait de ceux qui les dirigent. Et je suis assuré[[1756]](#footnote-1757) qu'il est né depuis tantôt cinquante ans une nouvelle science économique et une nouvelle conception des profits, proprement métaphysique, en ce qu'elle prend pour matière les signes mêmes et proprement le langage de l'argent. Selon cette moderne scolastique, il ne peut y avoir jamais qu'une catastrophe, qui est l'arrêt des comptes. C'est par ces causes que le budget des États, où tout est compté chaque année, est naturellement déficitaire. Reportons, ajournons ; on le dit presque, et bientôt on l'enseignera.

Tel est le monde, par la frivolité de ceux qui ne se demandent jamais d'où vient l'argent. Je crois que l'honnête homme est pire, j'entends celui qui ne gagne pas personnellement à toutes les merveilles qu'il invente. Car celui-là est une sorte de poète, ou bien de dieu, qui contemple la plus puissante locomotive, le plus rapide et le plus somptueux paquebot, et qui trouve son œuvre belle ; non pas assez belle, car il rêve d'y ajouter encore quelque chose. Ou bien imaginez un peintre qui a d'immenses cloisons à décorer ; c'est folie de croire qu'il comptera seulement en argent. Michel-Ange était assez heureux de ne pas se ruiner tout à fait au tombeau du Pape. Et combien de Michel-Ange, des nouveaux temps, qui rêvent à mille machines ingénieuses dont on se passerait bien, et qui, au vrai, représentent une dépense nue ! Les Américains ont des ascenseurs express qui tourmentent les estomacs, ce qui n'est point seulement pour enrichir les marchands d'ascenseurs, mais pour faire marcher quelque système nouveau et étonnant. Par les mêmes causes, nous voyons les marchands qui illuminent à la saison des jouets, non pas pour vendre plus, mais pour faire grand, neuf, inouï. Ce qu'ils font n'est pas beau, et heureusement ; si c'était beau, nos vrais Michel-Ange s'y mettraient de tout leur cœur, mangeant quelque mauvaise croûte sur leur échafaudage, comme faisait l'ancien. Chacun sait que les architectes dépassent les crédits ; ce qui est d'abord une manière de gagner, puisqu'ils gagnent sur tout. Mais l'artiste, celui qui travaille pour rien, ou presque, est encore plus redoutable. Car l'homme est ainsi bâti que le plus sobre, l'homme à la croûte, est aussi le plus généreux en ses projets, celui qui ornera follement le bateau, la banque, ou l'étalage.

Le Pape payait mal ; le Pape faisait le sourd ; le Pape aurait voulu de belles choses pour peu d'argent. Il fallait que le sculpteur aimât ses statues plus que son propre être pour qu'il entreprît sur le trésor de l'avare. Il y eut donc un équilibre entre le payeur et le dépensier, chacun armé de son génie propre. Mais où est l'homme maintenant qui s'oppose à quelque dépense de prestige ? Et, au rebours, devant cette facilité à payer, qui vient de ce que le payeur s'enrichit à payer, où est l'artiste, où est l'homme à la croûte ? L'invention est trop facile sans doute. Il y manque la résistance de la matière, précieux obstacle. Et ce n'est pas assez que l'artiste soit sobre et pauvre, s'il est riche de moyens. Lorsqu'un bloc de marbre se trouvait rompu à la descente, Michel-Ange s'en arrangeait ; c'est que l'argent manquait toujours. En nos travaux, l'argent ne manque jamais, ce qui fait peut-être qu'étant toujours ruinés par le guichet anonyme, nous n'avons avec cela rien de beau.

« 11 février 1933 » (ECO)

*La Lumière*,11 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XIX)

1934 ECO LXXII

1469

L'État périt de centralisation, comme on dit en mauvais langage ; mais disons mieux que l'État périt de pensée, comme les banques, comme les usines, comme tout. Comme la pensée même, qui mourra de préméditation. Quand on lit Descartes, on admire une imperfection sublime, une audace de se mesurer à Dieu et à tout du fond d'une petite chambre. « Je ne traite pas maintenant de cela », disait le soldat. Il apercevait un bout du fil, et tirait dessus, faisant de hasard pensée. Car en effet, comme il aimait à dire, je ne dois pas oublier que je suis un homme. Il se prit donc comme il était, et gouverna ses pensées pour tout homme à suivre, sans du tout y prétendre. Je vous raconte, dit-il, l'histoire de mon esprit ; vous en ferez ce que vous voudrez. Il y a de la hauteur dans cette position, et du cavalier, et du style Louis XIII, non gouvernable. Nos docteurs y voient de l'insolence, sans oser le dire, eux qui commencent par apprendre tout et par tout réfuter avant d'écrire un mot. Leurs pensées ressemblent à l'administration militaire, qui est admirable par la précaution et par la précision ; seulement tout y est faux. J'ai vu des comptes d'obus renvoyés à grand bruit, pour une erreur d'un ; mais chaque batterie traînait une ou deux centaines de coups que le chef ignorait, et qu'on brûlait selon le besoin et l'occasion. L'ordre est beau et bon, mais devant les yeux et sous les mains ; l'ordre est beau autant que les choses sont comptées ou rangées. Mais l'ordre abstrait ne saisit rien et ne range rien que ses propres symboles. C'est ainsi que l'administration conduit ses folies raisonnables.

Tous ceux qui se sont tirés de misère connaissent le système des petites caisses, une pour le chauffage, une pour le vêtement ; et souvent l'on puisait dans l'une pour nourrir l'autre ; mais on le savait. Les pièces de cent sous pesaient aux doigts. Un seul compte en banque et un seul carnet de chèques, cela est bien plus raisonnable ; mais je suppose que c'est trop raisonnable. Plus d'un penseur s'est perdu à vouloir gouverner et ranger des idées ; cette sagesse est divine, non humaine. Le plus grand esprit, à ce que je vois, se bute aux exemples, et forme une idée d'après la chose particulière, et sans jamais la quitter de l'œil. Par cette prudente méthode, le tout ne cesse de gouverner les parties. Mais supposez que l'on se mette à plusieurs pour penser ; telle est la méthode d'administrer. Le tout n'est plus que dans les dossiers empilés ; pendant qu'on en lit un, on oublie les autres. Et le total n'est jamais fait que par machine à compter. Le total est mort. Il n'a aucun pouvoir. C'est ainsi que nos effrayants totaux du budget n'ont aucun pouvoir. Tant que l'argent foisonne, on ajourne de penser au total ; quand l'argent manque on se jette aux comptes abstraits ; mais c'est trop pour une tête. Et il faut pourtant bien qu'une seule tête forme le total et juge. Comment faire ? Je voudrais ici les confidences d'un homme qui aurait fait sa fortune, mais dans un commerce difficile, et non soutenu par la dépense publique, car alors on gagne trop. Je suppose que le gagne-petit faisait son total tous les soirs, et même plusieurs fois par jour, toujours soupçonnant de faux ce qui lui plaisait, et annulant ce qui était douteux. Tout homme qui s'enrichit se croit ruiné ; d'où les cris de l'avare. Avouez que les cris de l'avare nous auraient été bien utiles dans les temps de prospérité.

Le mal d'une administration divisée entre mille cerveaux est qu'elle se croit riche ; et le mal de se croire riche est que l'on entreprend tout ce qui est raisonnable. On s'étonne quelquefois de trouver au centre d'une affaire qui marche bien quelque noir escalier et quelque crasseuse cellule, mal éclairée, mal chauffée ; c'est là que le maître pense ; c'est de là qu'il expédie les brillantes soieries, le luxe, la parure, et toutes les commodités. Le très sage maître a gardé autour de lui, comme un vêtement, l'image des difficultés ; c'est le conseil de misère. De quoi s'étonne le marchand d'escaliers, d'ascenseurs, l'organisateur de bureaux modernes ; et il prouvera à l'autre marchand qu'une pièce claire vaut mieux qu'un nid à poussière. Qui en doute ? La liste des choses utiles et qu'on ne peut refuser est assez longue pour ruiner l'homme le plus riche. Mais il y a plus à dire. Il y a des inventions inutiles qui plaisent par le miraculeux. Un ennuyeux discours est mieux écouté au radio, car cette magie amuse. Ainsi l'homme qui ignore le total, et qui fait couler la dépense d'un geste facile, comme il allume la lampe électrique, est sollicité par des inventions dont chacune mérite d'être essayée ; il ne peut refuser ; le bien public l'enivre ; et le jour où il inaugure une machinerie toute neuve, tous le louent, et le total est muet. Ainsi, de même qu'une compagnie de chemins de fer se trouve finalement trop bien équipée, et condamnée à perdre en travaillant par un genre de sagesse folle, dont les effets hébètent l'esprit, de même nos politiques se trouvent à la tête d'une machine sans reproche, mais qui fabrique du déficit par la perfection même des rouages. Il faudrait gouverner en paysan, les pieds dans des sabots, et les sabots dans le fumier, par principe. Regardez l'homme, la terre et le ciel ; prenez une bonne fois ces mesures, tapissier.

« 18 février 1933 » (ECO)

*La Lumière*,18 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XX)

1934 ECO LXXIV

1470

Tout homme invente et organise, et bientôt ne pense plus qu'à une seule chose. « Il faut ce qu'il faut », dit le génie dans son petit coin. Et il tombe sous le sens que c'est le médecin qui est juge de médecine, et le mécanicien, de mécanique, et le statisticien, de statistique. Dès que le payeur s'inspire de ce principe évident, il n'a plus qu'à faire ses paquets pour la Maison des Pauvres, à supposer que la Maison des Pauvres ne soit pas elle-même[[1757]](#footnote-1758) vendue par huissier, ayant obéi elle-même aux règles de la perfection, qui sont mortelles. Mais je veux suivre en ses conséquences absurdes un exemple qui n'est pas tout à fait imaginaire.

Supposons un réseau de voies ferrées qui ait permission de dépenser, au nom du bien public. Je laisse rouler les monstrueuses locomotives, et les wagons qui sont comme des maisons ; et je veux que l'équipe[[1758]](#footnote-1759) de nuit, à prix doubles, remplace les aiguilles très promptement arrachées. Mais voici qu'un grand médecin, fatigué de ventres, et épris d'organisation, propose que le service de santé du réseau ait un commencement d'existence, et que le médecin soit[[1759]](#footnote-1760) écouté. Le voilà directeur, et naturellement bien payé ; son gendre sera sous-directeur, ses cousins seront inspecteurs des pansements et des brancards ; cela va de soi. Je les suppose tous compétents et actifs, et c'est le pire de tout. Car premièrement il y aura des postes de secours très bien pourvus, des infirmiers et sous-infirmiers. Qui peut refuser cela ? La monstrueuse locomotive peut enlever les rails comme des pailles ; cela s'est vu. Sommes-nous prêts ? Cette petite question, qui fait prospérer les avions et les canons, peut bien faire vivre aussi un bureau des catastrophes ferroviaires et, dans ce même bureau[[1760]](#footnote-1761), un sous-bureau des statistiques, où l'on saura quels os sont le plus souvent rompus, combien de têtes, de poitrines et de ventres on trouvera en moyenne sur le ballast, et autres savoirs de précaution. C'est toujours raison et sagesse.

C'est encore mieux raison et sagesse si l'on pense à l'ordinaire santé des agents, laquelle coûte beaucoup par l'imprévoyance. D'où l'on invente les visites médicales obligatoires, et une fiche pour chacun, où l'on notera s'il est rond ou long, gras ou maigre, abdominal ou thoracique, musculaire ou nerveux, syphilitique ou arthritique, myope ou prédisposé à l'ongle incarné. Fiches triples pour le moins, et l'une d'elles est portée par l'intéressé, sous pli cacheté, comme on pense bien, et c'est le médecin qui l'ouvrira. Que coûte une enveloppe ? Et n'oublions pas ici encore le bureau des statistiques, très convenable à des gendres médecins, à des cousins médecins, ou même à des littérateurs protégés. On comprend bien que si les hommes d'équipe éternuent plus souvent à Versailles-Chantiers qu'à Épône-Mézières, il faut qu'on le sache ; et à quelles heures du jour et de la nuit. Et si on arrive à connaître quelque relation précise entre la température et les rhumes, pourquoi regarder à la dépense ? Le Bureau International du Travail est le modèle de ces institutions qui ont pour fin la recherche méthodique et désintéressée du vrai. Vous vous faites une idée de ce service préventif et récapitulatif qui prend sous sa protection la précieuse santé des cheminots, oui, Messieurs, plus précieuse que l'or. Et la graine de cheminot est plus précieuse elle-même que le diamant ; d'où les maisons d'accouchement et d'allaitement, les fiches des nourrissons, les tests, l'orientation professionnelle, et de nouveau les gendres médecins, les cousins médecins, sans compter deux ou trois littérateurs protégés, car l'organisation a souci des Muses. Concevez ces admirables locaux, où, dans des tubes pneumatiques, circulent en tous sens les fiches de nourrisson, de père, de mère, groupées et regroupées par tempéraments, par vocations, par métiers, comme en un cerveau mécanique. Et cependant le prix de transport des navets augmente en proportion. Qui troublera la fête ? Au ; nom de quoi ?

Platon semble dire en se jouant qu'au-dessus des choses vraies et même des bonnes règne une déesse abstraite, transparente, à peine visible, qu'il nomme convenance ou proportion. Cette déesse n'est point toute du ciel. Elle pourrait bien signifier au contraire que la Raison, à moins d'être folle, doit s'appliquer aux nécessités. Et il est clair que l'homme, puisqu'il n'est point tête seulement, mais encore poitrine et ventre, peut quelquefois être trop sage, et que la vraie justice compte d'abord l'urgence des besoins, les ressources, et les diverses parties de l'ensemble. Et compter ainsi c'est gouverner. D'où je comprends que la tâche d'un ministre n'est pas du tout de porter à sa perfection le service dont il a charge, mais tout au contraire de résister à des ambitions en elles-mêmes raisonnables d'après un regard continuel sur l'ensemble des besoins et sur l'ensemble des moyens. L'utile peut nuire.

*La Lumière*,25 février 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XXI)

1934 ECO LXXV

1471

Les fonctionnaires syndiqués ne me semblent pas entendre du tout ni l'esprit politique, ni l'esprit syndical. Tant mieux si je me trompe ; je dis ce que je vois. L'esprit syndical est égalitaire, comme on voit en ces équipes de typographes, où le moins adroit gagne autant que le meilleur. Selon ce système, qui ne fait que réaliser la mystique républicaine, le meilleur ouvrier n'est payé que d'honneur. En suivant cette idée, on arrive à séparer le pouvoir et la richesse, ce qui vise droit au centre de nos difficultés. Car il est juste et il est inévitable que le meilleur ait le commandement ; et en cela l'aristocratie est le vrai. Mais il est injuste et même ridicule que le meilleur ait plus d'argent. Car il est dans l'ordre que le bon nageur sauve le mauvais nageur, et cela ne fait jamais question dans le péril proche. L'idée[[1761]](#footnote-1762) de récompenser la valeur par le résultat nie toute société, car il n'est pas besoin d'établir par une loi que le plus adroit fera la meilleure chasse ; ce n'est que la loi de nature. Il faut donc, dans une société qui se dira humaine, que la supériorité de quelques-uns soit un bien commun.

Mais la juste récompense du mérite, comme on dit, n'est pas seulement sauvage par elle-même. Elle est, je crois bien, la source de tous nos maux. Car il n'est pas dans l'ordre que le médiocre vise les hautes places ; bien plutôt il en a peur ; et aussi ne les viserait-il jamais si elles apparaissaient comme une charge honorable, et non comme une source de profits. Au contraire si vous attachez de grands traitements aux grandes places, c'est l'argent alors qui mènera l'intrigue ; et, chose digne de remarque, l'argent a bien plus de puissance sur le médiocre, qui s'ennuie aisément de lui-même, que sur le meilleur, qui est premièrement heureux de ce qu'il fait. D'où l'on voit que les médiocres ne cessent de demander les grandes places, au lieu que celui qui en serait digne ne pense seulement pas à se mettre sur les rangs, ou en tous cas se lasse des démarches, et s'indigne même de l'envie qu'on voudrait lui donner. Maintenant supposez les médiocres établis dans la citadelle des gros traitements ; on sait qu'ils y appellent leurs gendres, leurs cousins, leurs amis, leurs pareils ; on sait qu'ils n'aiment pas ceux qui pensent et agissent en vrais chefs. Cela est connu de tous, et la haute administration n'a pas cessé d'étonner le monde par l'indignité de ceux qui y sont assis, quoiqu'ils la couvrent habilement. Mais de cette vue pamphlétaire on ne tire pas les conséquences, qui sont celles que Platon apercevait déjà, c'est que le sage ne va pas volontiers au pouvoir, et qu'il faut l'y pousser de force ; et j'ajoute que l'appât de l'argent est un très mauvais moyen d'attirer les sages. Selon cette idée, un syndicat de fonctionnaires devait bien aisément sacrifier les gros traitements. Là-dessus on pouvait négocier.

Il fallait négocier. Les fonctionnaires sont restés butés sur un refus pur et simple*.* Et c'est là qu'ils manquent d'esprit politique. Car il faut ruser, et un progrès ne s'obtient pas d'abord. Il faut commencer par établir au pouvoir quelques réformateurs modérés et résolus. Il ne faut pas moins d'un an à ces hommes pour s’assurer des moyens d'action ; car ils sont d'abord trahis par les hauts subalternes, lesquels s'affermiront toujours par la courte durée des gouvernants. C'est dire qu'il faut un peu de patience si l'on veut vivre politiquement, et que le non pur et simple fortifiera toujours les pouvoirs injustes ; on le sait, on le dit, mais cela n'assouplit nullement les chefs des syndicats, qui, du reste, par uneerreur de doctrine, tiennent de trop près à la partie la mieux payée.

« Ou bien plutôt la révolution, me dit quelqu'un, qui balaie tout cela ! » Je ne dis rien de la révolution parce qu'à mon sens il n'y a rien à en dire. La révolution n'est pas objet de négociation, encore moins de doctrine publique. C'est trop naïvement désigner les hommes à emprisonner ; c'est rendre trop faciles aussi les pensées téméraires, qui en effet ne coûtent rien. Enseigner le socialisme, ce n'est nullement enseigner la violence ; on brouille souvent les deux. Les leçons de violence, si l'on peut dire, sont les mêmes pour toutes les doctrines, et naturellement ces leçons sont secrètes. La violence en discours est comme un coup de marteau sur une machine qu'on essaie de faire marcher. On coince, et tout s'arrête.

*La Lumière*, 4 mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°3, 25 mars 1933 (XXII)

1934 POL LXXIII

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933

1472

Par un bonheur qui fait aimer notre espèce, la fiction populaire du diable représente très exactement les dieux dépassés. J'entends par dieux dépassés d'abord les dieux de nature, comme vache, serpent, épervier, homme-loup, sans oublier l'orgueilleux symbole de la fécondité, autrefois adoré partout. Et j'entends aussi les dieux politiques, que Jupiter et sa turbulente famille représentent à merveille. Or toutes les fois que nous disons « Diable ! », vous pouvez être sûr que c'est quelqu'un des dieux dépassés qui nous tire par la manche. Ce qui fait voir que nos métaphores valent mieux que nos pensées. L'homme est vrai dans ce monde comme il y est nu. Et les dieux dépassés remuent à bon droit et déportent un peu nos pensées les plus sublimes, par la nécessité de manger et de dormir, nous rappelant que l'inférieur porte le supérieur. « D'abord vivre », c'est le cri du ventre. Et le diable, puissance oblique, nous traverse et ajourne tout. Ce qu'Alceste nomme si bien trahir son âme est toujours facile, et bien payé, sans compter les bonnes raisons.

Il n'est jamais temps de désarmer. Il n'est jamais temps de poursuivre les fripons ; il n'est jamais temps de se démettre soi-même de friponnerie. Le diable siège au conseil des subalternes, qu'ils soient militaires ou magistrats. « Qu'allions-nous faire ? Voici une conséquence oblique. Et, diable ! les vertus d'utilité, de solidarité, de reconnaissance, de parenté sont quelque chose aussi. Diable ! Diable ! » On voit figurer, dans ce monologue, pêle-mêle les dieux de nature et les dieux politiques. Ensevelis et piétinés sous d'épaisses couches de terre, ils font encore tremblements de terre et volcans, comme la légende le dit si bien. Et quand la vache écarte les jambes, comme on dit qu'elle fait au premier mouvement, que voulez-vous que fasse un ministre. Diable ! Diable !

Il n'est jamais temps de garder un héritage, si l'on découvre qu'il a été volé à quelqu'un. Mais il n'est jamais temps non plus de le rendre. Car on se trouve criblé de flèches obliques. Rendre à qui ? Et quel bien en peut-il résulter ? Rendre à un joueur, qui perdra tout ? Rendre à un méchant, moi qui fais le bien ? Balzac a réveillé au moins trois fois ce problème perturbateur, dans *Madame Firmiani,* dans l'*Interdiction,* dans l'*Auberge Rouge ;* et je cite ces titres, parce que le diable, ce détourneur, tirera encore parti du temps que vous passerez à les chercher. Comme on perd temps, ce qui est tout gagné, à comprendre les trente-quatre interprétations de Platon qui ont été proposées, avant d'essayer de comprendre Platon lui-même. Comme à examiner si Jésus a existé, avant d'essayer de comprendre ce qu'il a dit du pharisien. Comme est suspendu le Sorbonnagre qui allait traiter de la justice, l'imprudent ! Mais il est suspendu par ceci qu'il existe une brochure sur la question, non encore traduite du néo-zélandais. Diable ! Diable ! L'honnêteté intellectuelle est bien quelque chose. Comme ces statistiques qui changent toujours. Puis-je traiter honnêtement du chômage, tant que je n'ai pas dénombré les bijoutiers, les charpentiers, les manœuvres, les blancs et les noirs ? Je soupçonne que parmi les chômeurs blancs on a compté un ou deux métis ! La terre tremble sous mon article. Diable ! Diable ! Les usines à canons (y avez-vous songé ?) font vivre des hommes, des femmes, et de pauvres petits enfants. Diable ! Diable ! Le tendre ministre ne peut supporter qu'un enfant pleure ; cela le perce au-dessous du diaphragme. Ici est la cible du diable. Eh quoi ? dit le syndiqué, pensez-vous que nous nous intéressions à autre chose qu'à la dignité de la personne, de la personne humaine, qui ne doit jamais être moyen et instrument ? Mais, diable ! il faut courir d'abord aux salaires, et toujours aux salaires, ce qui est passer un contrat de droit avec un ordre détestable ; ce qui est mêler droit et force ; ce qui est trahir l'ordre inférieur et l'ordre supérieur en même temps. Que faire ? Nous sommes de pauvres hommes. « Vous êtes de pauvres hommes », dit le diable.

Ces choses font horreur par l'absence des grandes. C'est beaucoup, dans le tremblement de sauver les pensées. C'est beaucoup de ne pas les jeter au diable. La trahison commence peut-être en ce point critique où, ne pouvant faire ce qu’on pense, on pense misérablement ce que l'on fait. La langue commune m’offre ici encore une expression à plusieurs sens ; ne pas perdre l'esprit.

15 mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXIII)

1935 SE LVIII « Le diable »

1473

Le travail de réflexion amaigrit les idées. J'ai souvent remarqué ce genre d'effet ; quelquefois je crois le comprendre. Car il est à prévoir que l'esprit se fatigue comme les yeux, ou comme les bras, ou comme les jambes. Or, si vous voulez sauter un fossé un peu au-delà de ce que vous avez coutume de faire, c'est le premier essai qui est le bon. Pour la prise de lutte aussi ; il faut vaincre au premier effort. Toutefois ici on fatigue l'adversaire en même temps que soi ; du moins on le croit ; mais lui, s'il sait le métier, il se laisse manier comme un paquet inerte, et soudainement se réveille, et dépense le plus promptement possible toutes ses forces. Et je juge assez des hommes qui sont capables de telles décisions, imprévues et foudroyantes, d'après un air de repos et d'indifférence. Beaucoup ont pu observer que, dans les discours suivis, ce qui est improvisé est toujours le meilleur, comme si la préparation émoussait le coupant et le piquant. Seulement il faut oser, et savoir ne penser à rien.

Montaigne est négligent. Il s'amuse à copier les poètes, et les commente paresseusement jusqu'au point où quelque difficulté le prend à la gorge. C'est alors qu'il est vif et même violent ; il étonne, il traverse. Ceux qui le lisent prennent le même pas, et soudain le même élan. Pascal l'a copié quelquefois, et presque toujours, à ce que je crois, imite le mouvement de fermer les yeux avant de regarder. Seulement la nonchalance de Pascal ne nous est point connue. Il faudrait de grands silences entre ses petits papiers. Lui, aux intervalles, priait, je suppose, ce qui est une manière de se reposer, comme vêpres et stalle de chanoine. Je ne parle pas des sciences, parce qu'alors presque tout de ce que l'on nomme travail est rempli de calculs ou montages d'expériences, qui ne fatiguent point ; et l'idée géniale vient toujours en un éclair quand elle vient ; moins à force d'y penser qu'à force de n'y pas penser. Dont Poincaré le mathématicien a raconté un exemple ; seulement il ne l'a pas bien interprété, supposant que l'esprit travaille en son repos et dans le dessous ; en quoi il suivait la mode ; au vrai toute invention suppose un esprit frais, et ainsi se fait du premier coup, ou nullement.

Les inventeurs sont de grands travailleurs ; et les illuminations sont la récompense du travail. Cela est hors de doute. Mais il faut bien entendre le travail, qui est de compilation, de révision, d'entraînement, d'exercice, sans aucune volonté de penser. Je dirais sans aucune prétention ; dont on a de beaux exemples dans Leibniz et Euler, car ils ne tiennent pas tant à comprendre ce qu'ils font ; et on dirait quelquefois qu'ils économisent la pensée, et même qu'ils la refusent. Ce n'est presque que la mémoire qui marche. Semblable à celui qui se meut la nuit dans un terrain difficile, et qui n'a qu'une faible lampe de poche ; il ne la tient pas allumée ; il ne la fait briller que quand il ne peut pas faire autrement. Je comparerais la pensée à une telle lampe, aussitôt ralentie par les produits mêmes de son activité. Une pile se décrasse lentement et s'encrasse vite. Ainsi, et encore plus, l'éclat de nos pensées ne dure guère, et suppose un long sommeil. Une intelligence suffisante, et forte quand il faut, ne s'établit donc pas sans une sorte de ruse. Les imbéciles, c'est-à-dire les esprits faibles, pensent tout le temps à une même chose, et comprennent de moins en moins ; et cela éclate chez les fous, qui sont des obstinés sans aucune espérance. Le remède est dans Platon ; mais on n'en veut point ; on pense à un Platon en deux pages, ce que Platon a soigneusement évité d'être.

J'ai le sentiment quelquefois de parler à des penseurs fatigués depuis leur naissance, et qui ne savent ni dormir, ni ajourner les pensées, ni rire. Comme à l'homme-serpent, la contorsion reste marquée au visage. Le vrai pensif, comme celui de Michel-Ange, a un visage d'enfant ; c'est qu'il exerce alors sa ruse, qui est de ne penser à rien. Il n'y a que le poète, peut-être, qui sache bien ces choses ; car, une difficulté de rime, quel merveilleux ajournement des pensées ! Ces exigences défont les pensées qu'on allait suivre, et reposent l'esprit à la manière d'un travail fin, mais d'ouvrier. Oisiveté assurée ; oisiveté occupée. Je ne dis pas que la pensée viendra toujours ; mais, si elle vient, son nid est fait.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXIV)

1934 LIT 49

1474

Le calendrier plaît à l'entendement par cette suite de jours qu'il annonce. Par les lunes qui toujours arrivent à point, par la remontée du soleil, par la nuit vaincue, par une espérance abstraite qui orientent nos projets, enfin par la *Connaissance des Temps*, beau titre d'un beau livre. Cependant[[1762]](#footnote-1763) le corps humain n'est pas touché par ces prédictions. Nous en sommes assurés, mais nous n'y croyons pas. Nous croyons la neige, la grêle, la tempête, ou les inconstants étés qui durent une heure ou deux. Ainsi tour à tour dépliés et repliés par chaud et froid, nous prenons le parti du Carême, qui n'est que 1'humeur mise en doctrine. Cependant quelques plantes se risquent. Le merle retrouve son joyeux chant de flûte. Les fauvettes allongent leur bavardage. Et le loriot déjà, sur le plus haut de l'arbre, crie une sorte de joyeuse nouvelle. Déjà nous croyons entendre le coucou, l'hirondelle et le rossignol. Cette annonciation nous prend au corps. Un poème se cherche. C'est le temps de lire *La Jeune Parque*, ce chant d'oiseau de l'homme.

La religion paysanne, ou païenne, car c'est le même mot, est aussi ancienne que l'homme ; elle ne changera point ; elle ne trouvera point d'incrédules. Et quoique les théologiens, gens de la ville, aient inventé de ridicules manières de deviner l'avenir d'après les mouvements des oiseaux, l'antique divination se fera toujours, par un accord entre les plus secrets changements de notre corps et le réveil de la vie universelle. Les signes sont adorés en ce sens que notre geste s'y accorde aussitôt, et nous est un signe de plus. Tels sont les dieux naturels, de forme changeante et composée, mélanges de formes vivantes, qui expriment naïvement et très exactement les présages auxquels nous nous livrons avec bonheur et reconnaissance.

Il y a des théologiens champêtres aussi. L'homme se plaît aux présages, les recherche, les invente. Il y a abondance, pour cette fin de l'hiver, de ces courts poèmes populaires qui, d'après le soleil ou le froid d'un certain jour, nous annoncent hiver court ou hiver long, bonne ou mauvaise récolte. Ce sont des poèmes d'entendement, et manqués. On s'en amuse ; personne n'y croit. Telle est la part de la superstition. Ce sont de vains gestes, sans harmonie. La joie n'y est point. L'aigre discussion s'y met. Cette partie de la religion paysanne fut toujours moquée, et peut-être toujours redoutée, car les passions y jouent[[1763]](#footnote-1764). Par exemple, le mauvais présage d'un lièvre qui traverse la route peut être confirmé par le hasard, ou par la crainte même. Cette partie de la religion est triste ; on y croit malgré soi, lorsqu'on y croit ; on souhaite d'en être délivré ; on n'en est jamais tout à fait délivré ; mais on ne l'aime point. J'explique ainsi la fureur théologienne, qui a toujours persécuté la religion heureuse.

J'aimerais à faire la part en toute religion et jusque dans la plus subtile, des croyances aimées et des croyances abhorrées. Car il se peut bien que le bonheur de croire entraîne naturellement le malheur de croire. Et peut-être faut-il dire que les artistes tirent d'un côté et les théologiens de l'autre. Car les théologiens, qui appartiennent à l'espèce des gouvernants, agissent toujours par la peur, qui enchaîne, et jamais par la joie, qui, au contraire, délivre. Mais les artistes, par un juste sentiment de ce qu'on peut nommer la matière religieuse, nous sauvent toujours de la terreur par une recherche de l'harmonie, même dans le terrible. La plus triste musique console encore. Le sculpteur et le peintre, qui sont les prêtres véritables, finissent par retrouver le secret des dieux. Je donnerais comme règle de la vraie piété qu'il faut croire l'image et se défier du discours. Toutefois on se perd aisément dans les religions urbaines, fondées sur des faits anciens et qu'on ne reverra plus, donc livrées sans contrepoids à l'ivresse d'ordonner. Au lieu que la religion paysanne n'a pas besoin de légende. Ses miracles sont sous nos yeux ; la Pâque paysanne est vraie tous les ans. Tous les ans il est permis à l'homme de communier sans métaphore avec la nature des choses, d'y toucher, de s'y allonger, de s'y remettre et de s'y confier, ce qui est retrouver foi et amour. Car je ne crois pas que la religion d'instinct soit jamais fausse. Mais en revanche je suis prêt à parier que toute religion d'entendement est fausse, pour la même raison qui fait qu'aucune œuvre d'entendement n'est belle.

Nouvelle Revue Française, 1er avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXV)

1935 SE XII « Présages »

1475

 « Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ». Voilà une belle prière contre le tyran que chacun porte en soi. Mais il arrive que, par une confusion des ordres, nous rétablissions, par ce beau sacrifice, la pire tyrannie qui soit. Si l'esprit va se mêler à la puissance qui tonne, tout est joué d'avance, et nous donnons, comme on dit, ce qui n'est point à nous ; nous le donnons à celui qui l'eut toujours, par le droit du plus fort. Cette partie est perdue dans les nuages, et les tyrans gagnent ici. Il est très important d'adorer plus près.

Le Seigneur Esprit n'est pas loin. Nous voilà à distance égale de la Noël et de la Pâque. Nous avons à comprendre ce que ces grandes images disent, non ce qu'on leur fait dire. Entre l'esprit enfant et l'esprit qui meurt pour ressusciter, nous n'avons qu'à regarder et méditer. Notre esprit n'est pas grand' chose. Nous l'avons attelé aux riches ou aux conquérants, confondant une fois de plus puissance et valeur. « Avant que le coq ait chanté trois fois ». Mais l'enfant recommence ; allons-nous trahir aussi celui-là ? J'ai trouvé une maxime pour les berceaux : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras ». C'est ainsi que les Rois Mages abaissèrent leurs droits et marchandises.

Ce que le père n'a pu faire, le fils le fera, la fille le fera. Mais quoi donc ? Premièrement être libre. La liberté est si belle que, seulement quand elle s'essaie à tout détruire, elle reçoit encore le beau nom d'esprit. Ainsi il ne faut point d'abord calculer l'élan. Il ne faut point se hâter d'opposer des barrières respectables devant l'élan de mépriser tout. L'amour a toujours à surmonter un besoin de régner par quoi il abolit son propre bonheur. Que devient l'amitié, si l'obligation y est seulement rappelée, même silencieuse ? Et le sauvage amour est encore plus fier, qui se croit dégagé de tous les serments si on lui présente la charte signée. Adorer n'est pas un mot trop fort, s'il a pour objet la liberté d'une personne humaine. Mais laissons ces affections déjà empêtrées de coutume. L'amour maternel est plus pur, et l'amour paternel est plus difficile. L'un est pur parce que de son mouvement naturel il délivre. L'autre est difficile, par le souci de gouverner temporellement. Mais l'un et l'autre sont bien clairement soumis à la loi de tout amour, qui est de ne jamais forcer, ni emprisonner, ni lier. Les drames de père à fils et de fils à père, qui sont chose commune et odieuse, viennent toujours et sans exception de ce qu'on veut prendre avance sur la précieuse liberté, qui seule peut aimer. Que d'orages, parce qu'on a voulu exiger ce qui est grâce et forcer sous le prétexte d'aider ! Oui, même pour la géométrie. C'est pourquoi un père géomètre ne formera pas son fils à la géométrie ; ni un musicien son propre fils à la musique. Car ce sera une autre musique, ou bien ce ne sera pas musique. Et la part de technique qui est dans ces formations est une sorte de violence extérieure, où le père doit refuser toute complicité. Il faut laisser cela à un maître qui n'aime point, je veux dire qui ne joue point toute son âme à avoir raison. Le père, bien loin de ce rôle de tyran subalterne, est, au contraire, ministre d'une majesté qui n'est point la sienne. Ce que l'Enfant-Dieu et l'intercession de la mère expriment parfaitement, si l'on s'en tient aux images que l'art de l'esprit n'a cessé de nous jeter aux yeux. La piété de la mère devant l'enfant nu, on n'a pu la dire, on n'a pu que la peindre. Mais le sérieux du père, ministre temporel, homme de métier et de savoir, devant ce double trésor, on n'a peut-être pas pu même le peindre. Il a garde de l'esprit libre. Et quel danger ! Mais c'est là qu'il faut croire, ce qui est aimer.

La loi inférieure, qui nous tient tous, veut que le père soit responsable de ce que fait l'enfant. Mais toute faute est d'esclave. Et avez-vous assez compris que ce ne sont pas les liens du doit et de l'avoir qui empêchent de voler ? Bien au contraire, dira-t-on, quand on aura compris que l'esprit esclave est aussitôt l'esprit rebelle. Et qui obéit à la nécessité, il n'est pas seulement libéré du bon vouloir, mais il est armé de mauvais vouloir aussitôt. Aussi le point de difficulté est d'attendre l'obéissance toute de grâce, que l'obéissance forcée risque de détruire à jamais. Et le père est responsable de bien autre chose que d'un voleur. Empêcher est le crime des lois, mais sans portée, parce que les lois n'aiment point ; le père y doit faire plus attention. Nous avons tous des plans pour l'avenir, des plans dont nous n'avons su rien faire. L'esprit libre fera autre chose, nous devons nous y attendre ; tout à fait autre chose. Toute la sagesse est de préparer l'avenir de façon que, par cette préparation même, l'avenir soit autre qu'on ne croyait. Et Arnolphe est ridicule, lui qui ne donne la liberté que sous la condition qu'on en fera ce qu'il veut. Qu'Arnolphe soit ministre, cela est selon l'ordre des nécessités méprisables. Qu'il soit mari, c'est plus que demi-mal, car le mariage est l'école des pères.

15 février 1933

La Psychologie et la Vie, mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXVI)

1935 SE LXXXVII « Le Seigneur Esprit »

1476

L'on se fatigue et l'on se casse le nez devant cette confusion de I'Économie. Mais je veux en rabattre beaucoup et simplifier hardiment le problème. Je pense qu'au sujet de la richesse nous sommes en train de commettre la même erreur où l'on est tombé ordinairement au sujet de toutes les qualités et propriétés, lesquelles consistent véritablement en des rapports, différences, et dénivellations. C'est ainsi que l'on croit d'abord que l'électricité est cachée dans le corps électrisé et lui communique des propriétés comme attirer, repousser, etc. Et d'après cela on trouverait naturel de verser autant d'électricité dans les corps voisins de façon que les mêmes pouvoirs appartinssent à tous ; on croirait alors avoir augmenté la somme d'électricité accumulée en tous ces corps. Mais ce sont des rêveries. Augmenter le potentiel de tous les corps ensemble est une opération nulle. L'électricité ne consiste qu'en des différences de niveau. De même nous avons formé, au cours d'une période de prospérité, l'idée que tout le monde pourrait bien être riche, idée folle. Tel est le sommaire et la première vue sur quoi je veux réfléchir, mais en considérant de très près la différence de niveau dont il s'agit.

Je laisse ce qui est vanité. Par un nivellement seulement esquissé des fortunes, on effacerait les plaisirs qui tiennent aux différences d'aspect, de peau, de costume ; cela ferait des mécontents, des indignés, des ennuyés ; petits maux. Je veux regarder aux prérogatives réelles de la richesse. Et qu'est-ce que je trouve ? La prérogative de la richesse consiste en ceci que, par la possession de certains signes, j'ai le pouvoir de transformer mes semblables en serviteurs. Par exemple si je suis pauvre je vais à pied ; si je suis riche je hèle un chauffeur qui me mène non pas où il veut, mais où je veux aller. Si je suis encore plus riche j'ai le chauffeur et l'auto à m'attendre partout où je suis, jour et nuit. Pauvre je vais chercher de l'eau ; riche je fais monter le porteur d'eau. Plus riche je fais monter le tuyau, les robinets, sans compter les pompes, réservoirs et tout le reste qui sont à mes ordres jour et nuit ; entendez plombiers, maçons, égoutiers, pompiers, architectes, ingénieurs, inventeurs. D'après cette vue, qui est sans finesse et que je veux telle, j'essaie de me représenter une société où tous, leurs billets à la main, attendent que l'eau, le gaz, l'électricité, les taxis viennent prendre leurs ordres. Il me semble que si les richesses sont égales l'effet sera nul.

Les richesses ne seront jamais égales, c'est bien entendu. Mais je veux examiner ce qui arrivera si on atténue l'inégalité. J'imagine un petit nombre de fortunes énormes et tout le reste pauvre, j'entends réduit à travailler pour vivre. L'énormité des fortunes signifie que tout l'excédent du travail est consacré au service des riches, directement ou indirectement. Le petit nombre des riches signifie que l'excédent du travail de tant de pauvres suffit à assurer le service des riches.

Maintenant divisons les fortunes, c'est-à-dire multiplions le nombre de riches. Il y aura au total moins de travaux et plus de demandes de services. Par exemple quelles que soient les fortunes, il coûte plus de travail pour nourrir cent riches que pour en nourrir un. Les pauvres seront un peu plus pauvres et les riches un peu moins riches. Si je fais maintenant descendre les richesses dans les régions moyennes en multipliant les dirigeants, calculateurs, organisateurs, conseilleurs, préteurs, fonctionnaires, actionnaires et gens de même espèce, qui ne produisent point à proprement parler, j'arriverai à un état assez prospère d'apparence, mais où la multitude des riches parviendra péniblement à se faire servir, tandis que la multitude des pauvres travaillera à toute vitesse et à longues journées. Dans cette espèce d'état où abonderont les ambitieux et les mécontents, on s'étonnera de la quantité des choses produites par le travail et d'une sorte de pauvreté diffuse. On se trouvera dans la position limite qui, simplifiée, devient ceci : un travailleur ayant à nourrir un oisif, ou plutôt une famille de travailleurs ayant à nourrir une famille oisive ; et à ce propos je voudrais que l'on fît une statistique qui compterait ensemble tous ceux qui produisent réellement quelque chose, par exemple laboureurs, chaudronniers, charpentiers, et ensemble tous ceux qui administrent, comme propriétaires, directeurs, inspecteurs, comptables, policiers, veilleurs ; car il existe certainement entre ces deux masses une proportion naturelle, c'est-à-dire dictée par les nécessités. Au reste si beaucoup d'hommes se trouvaient pour une part travailleurs réels et pour une part rentiers, cela n'empêcherait pas qu'un total exagéré de rentiers ne rendît tout le monde pauvre, ou, autrement dit, que l'idée de faire participer le plus grand nombre à la richesse ne se traduisît par une misère générale. On trouvera dans ces remarques à peine une petite lueur ; mais c'est de quoi réfléchir.

*La Lumière*,11 mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXVII)

1934 ECO LXXVI

1477

La censure ayant livré ses secrets, on sait maintenant tout ce qui importe sur le mécanisme de la guerre et sur les pensées de guerre. Mais, de source impure, flots impurs. On se sent transformé en Censeur à l'égard de soi-même, ne sachant plus du tout ce qu'il faut laisser passer ni ce qu'il faut arrêter. Je demeure stupide devant le général aux yeux de qui cent mille hommes à tuer représentent une carte qu'il joue pour essayer, comme on dit, sa chance. Mais le contradicteur, humain, trop humain, qui aurait voulu sauver soixante mille hommes, je vois bien qu'il les réserve pour les jouer en de meilleures circonstances, et les faire plus utilement massacrer. Cette remarque exténue le discernement. Car, dès que l'on considère les hommes comme un matériel coûteux et précieux, qu'il faut ménager comme on ménage les chevaux ou les pelles, il n'y a plus d'humanité. Pétain obtient un meilleur rendement que Nivelle ; mais, aux yeux de l'un comme de l'autre, l'homme est toujours moyen et outil.

Je sais comment l'emportement durcit l'homme ; et je comprends très bien qu'une guerre puisse durer longtemps. Mais je veux faire ici une exacte critique, ce qui veut dire une séparation et une distinction. On a dit que la vie n'est pas toujours facile, et qu'il ne dépend pas de nous qu'elle le soit toujours. Supposons la peste, l'éruption volcanique, le raz de marée ; il faudra bien accepter et risquer. Ou seulement contre des bandits intrépides et impitoyables, il faudra accepter et risquer, faire avancer l'homme, et mépriser les lâches, aussi bien soi-même lâche. Plus d'un médecin tombera, plus d'un sauveteur, plus d'un policier. On leur sculptera des tombeaux, à juste titre, et l'on sera fier de compter un père, un frère, un fils, un ami parmi les morts. On méditera noblement sur cette imitation des héros, qui est notre livre sacré. Il n'y a point de doute ici, ni aucune difficulté. Or, c'est par cette large et haute porte que la guerre se glisse. C'est par cette résonance et ce rebondissement de sentiments, d'écho en écho, que ce temps de guerre a pu paraître à quelques-uns, qui n'étaient pas vils, un temps admirable où l'homme s'élevait au-dessus de lui-même. Aussi, je veux aller tout droit aux différences, transportant l'esprit de guerre tel qu'on l'a vu dans des circonstances qui ne sont point guerre.

Contre la peste donc, non seulement, moi médecin, je risquerai quelque chose, mais je paierai la victoire aussi cher qu'il faudra. Par exemple, j'essaierai sur des hommes jeunes et vigoureux un vaccin qui ne sera bienfaisant qu'après avoir fait un millier de morts. En sacrifiant cette première ligne d'hommes, je fatiguerai le virus, je le transformerai en remède. La peste sera vaincue. Absurde idée. Mais pourtant mes infirmiers volontaires et moi-même nous nous risquerons. Où est la différence ? C'est que jamais l'homme ne sera pris ici comme moyen et outil. Oser, oui ; mais toujours en vue de sauver l'homme, l'infirmier comme le malade.

Contre l'éruption, contre le fleuve de lave, vous ne concevez pas un général des sauveteurs qui, pour élever quelque digue, enverrait mille hommes, dix hommes, ou seulement un seul, à une mort certaine, disant : « On ne pouvait détourner le fleuve de lave qu'à ce prix ». Et même contre des bandits, même en usant de policiers enrôlés et payés pour cela, on n'aurait pas l'idée d'une offensive destinée à user les munitions de l'ennemi, et où les policiers de première ligne tomberaient à coup sûr. Même dans ce cas-là, qui ressemble tellement à une guerre, on n'achèterait pas délibérément le succès par la mort d'un seul homme. Il y aurait de nobles imprudences, mais toujours décrétées par la victime elle-même, les chefs dictant au contraire et organisant la prudence. C'est dire que si la guerre n'était qu'une œuvre de préservation, comme on dit, elle ne serait nullement ce qu'elle est. Et qu'est-elle ? Un jeu sauvage, où les passions d'enthousiasme et de colère sont froidement dirigées par des ambitieux qui poussent au feu les hommes, que dis-je ! les divisions comme on pousserait des pions de bois. Nivelle, Poincaré, Pétain, Painlevé, c'est toujours le même jeu.

*La Lumière*, 25 mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXVIII)

1939 SM2 LXXVIII « Le jeu sauvage »

1478

L'Allemagne est plus naturelle à présent, selon mon opinion, qu'au temps où son immense armée nous faisait tant de mal. Chez eux comme chez nous en ce temps-là l'exécutant n'avait d'autre espoir que de mourir. Une froide administration poussait les vivants à la place des morts. C'était la vertu qui combattait ; scandale sans mesure. Au lieu que les voilà maintenant de nouveau Taborites ou Hussites, et tambourinant sur la peau humaine. C'est le train ordinaire. Chacun vise quelque profit, ou bien quelque vengeance. Les chefs sont des aventuriers qui risquent beaucoup. Les vieux pouvoirs négocient. À peu près comme chez nous au temps de Montaigne, où la vie d'un homme ne lui tenait guère, où il ne faisait pas deux lieues sans risquer d'être attaqué et dépouillé par un parti ou l'autre. Tout compte fait, il se trouvait moins de cadavres qu'après une de nos offensives de la grande guerre. Et j'avoue qu'en la guerre civile ceux qui ne combattent pas risquent autant et plus que les autres ; mais cela même est une espèce d'ordre dans le désordre, et une forte leçon d'où il peut sortir quelque chose. C'est moins sauvage que notre guerre mécanique. La violence y garde son air de crime. On y apprend le prix des lois, des pouvoirs contrôlés, des parlements ; toutes choses qu'il est bien facile de mépriser ; du moins on éprouve ce qu'il en coûte de les mépriser.

« Effrayant ! dit l'émigré qui vient chercher refuge chez nous. Il n'y a plus de sécurité pour les personnes, ni pour les biens. La force règle tout ». Du moins la guerre montre à présent son vrai visage. Nous viendrons à aimer d'amour vrai nos Conseils Généraux, nos deux Chambres, et le petit jeu des partis. Il dépend de nous d'être sages, et la politique, qui est une chose médiocre et fort utile, va reprendre valeur. Le cadran de l'Europe a beaucoup tourné, et fort vite, et encore une fois contre les prévisions. Les peuples sages ont de grandes positions à prendre et à garder. Les droits de l'homme vont revivre.

Quelqu'un me dit là-dessus qu'au contraire cette guerre intestine se changera en guerre extérieure, comme on a vu. Je n'arrive pas à le croire ; et je veux mettre en ordre deux ou trois raisons qui conduiront à d'autres. L'important est de ne pas reprendre de vieilles idées qui ne s'adaptent nullement à cette expérience neuve. Au temps où nous sommes, et la guerre extérieure étant ce qu'elle est, un peuple en révolution peut très bien faire la guerre, à condition que la révolution soit faite contre les grands ; car alors ouvriers et paysans y mettent leurs mains calleuses, soit pour fabriquer, soit pour combattre. Mais si, au contraire, la révolution se fait contre la partie ouvrière et contre la partie pauvre, je ne vois point qu'un pays puisse faire la guerre, alors qu'il tient enchaînée, et non sans peine, la masse des troupiers véritables. Un tyran ne peut armer son peuple. Il n'a que sa garde, excellente pour la guerre des rues, mauvaise pour la guerre extérieure. Et toujours est-il certain que le tyran ne combat qu'avec une partie de ses forces ; et c'est pire encore si l'autre partie, l'opprimée, peut voir dans les ennemis des alliés et des libérateurs. Je ne compte pas les usines, et il faut les compter. Le tyran n'est pas sûr de ses usines. Et, à vrai dire, le tyran n'est sûr de rien, par cette habitude des guerres civiles, où chacun se bat pour gagner quelque chose. Les tyrans négocieront ; ils diront le contraire et je vois bien pourquoi ; toutefois ils ne feront rien de ce qu'ils disent.

« Mais, répond l'homme qui voit noir, l'unité allemande se fera, et peut-être très vite ». Non, je ne vois pas que cette unité soit pour demain. Au contraire une séparation profonde se fait. Je vois déjà qu'une grande force émigre pour longtemps, force de patience, de négoce, de crédit, d'organisation. C'est ainsi que Louis XIV chassa l'élite des protestants ; et l'on dit que ce ne fut pas une petite faute. Au pays d'Hitler les juifs émigrent en fait ; et d'autre part les marxistes émigrent en esprit, ce qui est plus dangereux encore. Vous ne concevez pas l'Allemagne raciste attaquant la Russie marxiste. Suivez un peu ce raisonnement.

On me dit encore que la folie fait n'importe quoi. C'est supposer que les tyrannies sont folles. Mais je dirais plutôt qu'elles font les folles. Il faut bien de la ruse, et bien de la précision, pour gouverner par la violence. Il y a des fous et des têtes brûlées, mais toujours subalternes. Si le chef était fou, il ne serait point chef. Il y aura des incidents qui ne seront que des incidents. Il y aura des excès de zèle, aussitôt réprimés. Bref, j'aperçois un champ immense pour la diplomatie véritable, qui retrouvera, au lieu des Nations équipées et sans prudence, des hommes de Machiavel, regardant devant eux et derrière, et ayant grand besoin de paix extérieure afin de mener leur guerre intérieure. Certes la sagesse est toujours difficile ; mais il me semble qu'elle aura beau jeu en somme dans le temps qui vient.

*La Lumière*,1er avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXIX)

1939 SM2 LXXIX « La guerre civile »

1479

La colère de l'homme est prompte et redoutable. Pire, elle se cuit et recuit par la pensée. L'offense sur laquelle une nuit a passé n'est pas moins cruelle ; au contraire, plus cruelle. On sait pourquoi, C'est que dans la solitude l'offensé aiguise lui-même l'offense. Il ne s'agit plus maintenant d'observer les faits avec calme, car il n'y a plus de faits. Il ne reste qu'un piquant souvenir qui irrite l'humiliation ; il ne reste qu'une irritation qui déforme le souvenir. Toutes les passions grandissent jusqu'à la folie dans ce dialogue de soi à soi. Dialogue où tout est faux, où tout est comédie ; comédie pour le spectateur, mais tragédie pour l'acteur, car il joue franc jeu. Qui voudrait-il tromper ? Il est seul. Ainsi se forme un esprit de vengeance qui étonne toujours. Qui étonne surtout l'offenseur.

L'offenseur pardonne admirablement l'injure. Il se dit : « Quoi ? J'ai laissé sortir enfin ce que je pensais. J'ai peut-être été un peu vif. Mais n'avais-je pas raison ? » Chacun croit avoir raison. Et quand cela serait ? Belle raison, d'avoir raison ! Telle est la situation qui voudrait le plus de prudence. Car rien n'humilie plus sûrement et plus douloureusement l'adversaire que de ne trouver rien à répondre. Avoir tort, et à ses propres yeux, cela irrite plus que tout. Cela irrite contre soi. Mais n'est-ce pas toujours contre soi que l'on hait l'autre ? Et qui fait le compte du remords dans la haine ? Toute l'irritation, la juste, l'injuste, haine de l'autre, haine de soi, toute l'irritation est jetée dans le même boisseau. Tout le grain, bon et mauvais, est confondu dans la même farine. La honte d'avoir eu peur, on la fait payer à celui qui a fait peur. Et la honte d'avoir tort, on la fait payer à celui qui a raison.

J'ai lu dans Kipling une histoire simplifiée, invraisemblable, instructive, comme sont toutes les belles histoires. Un bon nègre, un peu ivre, joue avec le plat de riz d'un Malais fort sérieux, qui prend mal la chose. Tous deux sont marins. Les événements les séparent et les promènent autour de la terre. Un hasard les rapproche enfin. L'offensé est malade et pauvre ; l'offenseur a de l'argent. L'offenseur reconnaît et embrasse de tout cœur son infortuné camarade ; et le camarade répond cordialement à l'étreinte par un mortel coup de couteau. Ce récit ressemble aux grossissements de Dickens, dans lesquels chacun se reconnaît. Il ne faut pas moins pour nous instruire. Par exemple, il est clair que le mouvement d'amitié de l'offenseur est une offense de plus. L'autre se dit : « Ainsi il a tout oublié ! » Le nègre avait toutes raisons d'oublier une offense sans malice. Des réflexions de ce genre sont bien utiles à suivre. Mais les hommes d'État souvent ne lisent que leurs propres discours, et les nouvelles ; les nouvelles, qui ne sont toujours que des cris. Lisez l'homme, leur dirais-je. Ce n'est pas ennuyeux, ce n'est pas difficile. Les romans sont pleins de sagesse ; et l'*Iliade* raconte la colère d'Achille, qui est une colère d'enfant. Une colère d'enfant dans un homme fort, c'est le texte de n'importe quel drame.

Nous avons vaincu. Mettons les choses au mieux. Nous n'avions pas provoqué. Nos alliés n'étaient que les serviteurs du droit. Nous avions le droit pour nous. Nous fûmes magnanimes. Nous ne demandons qu'à pardonner et à oublier. Je passe sur l'aveuglement agréable, et naïf, et même ridicule. Je suppose que tout cela soit vrai. Qui ne voit que ce juste triomphe ne peut que rendre la défaite plus amère au vaincu ? Et c'est vraiment trop enfant, et vraiment trop bête, de le supposer content et apaisé parce qu'on l'est soi-même ; et de s'étonner qu'il ne nous tende pas encore les bras comme nous faisons à lui si généreusement. L'indignation n'est pas loin. L'amitié tient par la main l'indignation, sa sœur chérie ; telle fut, trop souvent, la substance de ces phrases de mélodrame, que nos hommes d'État prennent pour des pensées. Cela finira, je l'espère, par le froid mépris des spectateurs naguère acteurs. Car on pense bien qu'entre deux aviateurs autrefois ennemis, le dialogue, après la victoire, fut conduit un peu autrement. « Nous nous sommes battus de tout cœur, comme des fous que nous étions, et poussés par des compères très rusés et assez méprisables. Le résultat tenait à un fil et ne prouve rien. » Ainsi plus de mille fois le vainqueur a parlé au vaincu. Telle est la paix. Mais pourquoi des hommes forts, et qui jugent leur colère, semblent-ils souvent gouvernés par des enfants de quatre ans ?

*La Lumière*, 8 avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°4, 25 avril 1933 (XXX)

1934 POL LXXIV

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933

1480

Nous exilons le fou. Du moins ne l'exilons pas de nos pensées. Estimons comme il faut la parenté. La métaphysique a travaillé encore par là, supposant un esprit à nous étranger, un autre arrangement de la mécanique, et enfin un autre monde, d'autres lumières peut-être, et une sorte d'inspiration sacrée. Ce n'est que le roman du fou. Je croirais plutôt que rien n’est dérangé chez le fou ; bien plutôt je dirais que ce qui est dérangé en lui comme en nous, n'est pas arrangé en lui, ou seulement n'est pas subordonné ni méprisé. Le fou est un homme qui estime également toutes les pensées qui lui viennent ; au lieu que l'homme sain ne fait pas plus attention au vol des pensées qu'au vol des mouches.

L'absurde est la loi de naissance de toutes nos pensées ; car elles naissent des sens, et soulèvent des souvenirs comme des flots de poussière. Je lève les yeux, je vois une étoile, je pense au *Lys dans la Vallée*, je pense à l'été, à la moisson, à la boisson, et ainsi de suite. Ces liaisons immédiates sont toutes aussi absurdes que la dernière que j'ai citée. Celle-ci n'est qu'un trébucher de langue ; et les autres ne sont que des rencontres, rebondissements, glissements des esprits animaux, ou comme on voudra dire. C'est toujours calembour, ou quelque chose comme cela. Notre corps, frappé de tous côtés, résonne étrangement ; car les choses qui sont liées en nous par la coutume n'ont pas communément d'autre rapport plus raisonnable. Comme on voit par l'expérience dans le malheureux chien de Pavlov, que l'on forme aisément à sécréter son suc gastrique à la vue d'un feu vert, ou bien d'un feu rouge ; il suffit que le feu lui soit montré plusieurs fois en même temps que la viande. Or le physiologiste n'inventera pas de liaisons plus étranges que celles que nous fournit l'univers à tout moment. Descartes aimait les femmes louches ; c'est qu'il avait fait amitié dans son enfance avec une fillette qui avait ce défaut. Et, comme dit le philosophe, il suffit d'un ver une fois dans une salade pour nous mettre en défiance de toute salade. De telles liaisons sont folles à proprement parler. Elles deviennent raisonnables lorsque l'on en comprend la cause, laquelle n'est nullement raisonnable. Ainsi l'on s'en guérit par la considération de l'univers qui, selon un récit célèbre, jeta le même jour et à la même marée, sans autre explication, une énorme tortue et un missionnaire à des sauvages très peu subtils. Ils crurent, selon le même récit, que tortue et missionnaire étaient d'un même complot. Comment a-t-on pu dire que les sauvages ne pensent pas comme nous ? Tous les complots que nous supposons ont la même sotte origine ; c'est toujours tortue et missionnaire. Et bref toutes nos pensées immédiates sont folles. Et les moins folles le sont le plus. Car si le hasard des mots m'apprend que la terre tourne, j'aurai plus de mal à penser que c'est vrai que si je crois d'abord au mouvement tournant de tout le ciel. Malheur à qui reçoit la vérité sans l'avoir faite. Descartes, singulièrement, eut l'idée de refuser tout, même le vrai. Et puis il se mit à compter un, deux, trois, et le reste, ordre qui certes ne nous sera jamais jeté par l'univers ; car on n'a point vu de moutons qui s'offrent d'abord un, puis deux, puis trois. Les multitudes apparaissent, mais non pas les nombres.

Or Descartes fut singulier, mais universellement. Chacun, s'il veut, y retrouvera son frère l'homme ; mais il faut chercher et douter ; et c'est ce que le fou ne sait point faire. Ainsi il est dans ses pensées comme nous sommes dans nos rêves ou rêveries, comme nous sommes au départ de nos moindres pensées. Car je suis bien fou dans mes rêves ; seulement j'en ris. Et, par la même mécanique, je suis superstitieux dans les moëlles ; seulement j'en ris. Je ne me prends pas pour oracle. Tous les peuples ont tenu les fous pour oraculaires. En quoi il y a du vrai ; car les fous savent les hasards de l'univers, et ne savent rien d'autre ; et, comme ils ne choisissent pas, ils peuvent bien crier quelque chose d'important que notre raison a négligé. Mais le fou ne sait pas qu'il sait cela ; c'est un indicateur des tempêtes, de toutes les tempêtes ; et cet appareil, comme aussi le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et choses de ce genre, a paru moins utile que le thermomètre, qui ne dit qu'une chose. Le sage choisit l'homme dans le fou, et refuse le fou. Exemple, dans *David Copperfield*, cette tante qui a recueilli un Monsieur Dick, et le consulte sur toutes les questions de bon sens, sans penser qu'il est fou, ce que penserait au contraire le psychiatre, qui a besoin, comme on dit, de sujets. Mais, par ce commerce, le psychiatre s'obscurcit lui-même ; au lieu que la bonne tante soigne du même coup sa propre humeur. Heureux qui se reconnaît de la grande famille des imbéciles et des fous. Celui-là sait penser.

4 mai 1933 (EH2)

*La Lumière*, 6 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXI)

1938 EH LXXX « Naissance de nos pensées »

1481

Le sort de Victor Serge est une occasion de se présenter à soi-même quelques vérités désagréables. Tous les pouvoirs forts sont atroces. Quand ils sont menacés, cela se comprend ; on ne mesure pas un coup de poing, dès qu'il faut le donner ; et le coup de poing du tyran écrase beaucoup d'existences, et même sans le savoir, comme nous faisons des mouches et moustiques. Mais le pouvoir qui se trouve au-dessus des menaces agit encore de même, et presque machinalement. Louis XIV n'avait rien à craindre de Mme Guyon la quiétiste ; elle connut pourtant la Bastille. Je me souviens d'avoir lu dans Saint-Simon l'histoire d'un moine emprisonné en Espagne, on ne savait plus pourquoi, et que l'on retrouva dans une tour, après trente ans. Oubli, oubliettes. Il y en eut bien d'autres, de ces enterrés vivants ; le propre de ces sinistres exécutions est qu'elles restent presque toujours inconnues. Nos fascistes nous préparent des gentillesses de ce genre ; et pourtant ils ne sont pas bien méchants. Seulement défions-nous de la puissance. L'homme qui joue du revolver n'est pas plus méchant que l'homme qui lance son poing nu ; mais il peut davantage.

J'ai pour ma part une bonne provision de colère contre les tyrans d'ici, et contre ceux qui jouent le même jeu. La situation du célèbre Parti est autre à mes yeux. Je ne puis oublier qu'il a abattu une des plus laides tyrannies ; et je vois bien comment les moyens de Lénine s'accordaient peu à sa bonté naturelle. Chacun connaît cette lutte des bureaux contre l'ami du peuple, aux premiers temps de la révolution. C'était une inertie, un refus d'administrer, un recours aux règlements, une marée de raisons spécieuses. Lénine perdit patience, et dit : « Qu'on me débarrasse de ces gens-là ». Et puis il n'y pensa plus ; il n'y pensa plus, parce qu'ils n'existaient plus. Un dévoué subalterne, et très peu patient, avait nettoyé le terrain. On comprend assez la difficulté de gouverner dans les crises. Mais, dans le cas présent, il y a autre chose à comprendre ; exactement ce mécanisme d'exécution, aveugle, impitoyable, et dont les ressorts sont mal connus.

Pendant la guerre je vis un camarade en grand péril, à la suite d'un geste vif ; ce sont des choses que les tribunaux civils, dans la paix, ne punissent même pas d'un jour de prison, mais il s'agissait de militaires. Le pouvoir offensé n'était ni méchant ni effrayé ; mais la mécanique judiciaire, installée un peu au-delà des obus, était redoutable par sa fonction. Si on lui avait passé l'homme avec son dossier, il n'y avait plus de pitié, ni même de réelle connaissance. Ici ce n'était plus l'ombrageux pouvoir, mais seulement le métier de punir, séparé de toute autre action. Où[[1764]](#footnote-1765) l'on trouvait des rôles divisés, une responsabilité émiettée, bon nombre de Ponce-Pilate, des hommes qui s'étaient juré d'être impitoyables, d'autres qui voulaient se rendre nécessaires, des enthousiastes, des colériques, des poltrons, et peut-être quelques méchants. La punition aurait été appliquée bureaucratiquement. Par bonheur nos chefs immédiats avaient du loisir ; le dossier fut brûlé.

Dans la suite je connus une autre histoire, de ressorts encore plus simples. Un dossier revenait au corps après une longue enquête ; il s'agissait d'une suite de faits assez graves, se rapportant à des temps de permission, et qui, par l'accumulation, pouvaient aller à une conclusion tragique. Or un simple sous-officier, feuilletant ce dossier terrible, peut-être par esprit de simplification, ou par ennui, mit tous ces papiers dans le poêle ; et il n'en fut rien. Le pouvoir ignore ces petites causes, qui ont de si grands effets. Or on a vu jusqu'ici, dans tous les États, une organisation dite de police, qui est faite à la fois de bureaucratie méticuleuse et d'improvisations individuelles, et qui se souvient, et qui accumule, souvent par métier, quelquefois par rancune, ou par pure malice. Balzac en a dit quelque chose, moitié décrivant, moitié devinant. D'où ses effrayants portraits, de Corentin, de Contenson, de Peyrade. On se moquera de mes sources ; mais tout m'est bon si, me gardant de croire, je cherche seulement à comprendre. La révolution prit la police de Louis XVI comme elle était ; et Louis XVIII en recueillit encore quelque chose, se servant avec indifférence d'hommes qui n'avaient jamais fait que trahir. Cela fait scandale, parce que l'on rend les choses explicites. Dans le fait il n'y a point de scandale ; comme on voit que les huissiers et les directeurs servent fidèlement, si l'on peut dire, tel ministre après tel autre. Et le fameux Samson, après avoir tué très légalement les ennemis de Louis XVI, exécuta ce roi lui-même, sur ordre dûment signé, et aurait traité de même Napoléon le cas échéant. C'est que l'affaire de Samson était de compter les signatures, de vérifier les cachets, et de faire marcher sa machine. Et je n'ai même pas besoin de supposer qu'il y trouvait du plaisir. La plupart des fonctionnaires d'exécution sont des hommes ennuyés ; c'est par là souvent qu'ils sont redoutables. Je propose cette question à l'analyse des théoriciens politiques. En Russie se poursuit une expérience qui nous intéresse tous. Et si, comme on raconte, un pouvoir occulte y subsiste, aussi aveugle qu'ignoré, dont les passions sont tellement au-dessous de tout jugement, et inhumaines surtout par la mécanique, je soupçonne qu'un des travaux préalables, en toute réformation, est d'instituer une police toute neuve et claire, où peut-être les citoyens serviraient à tour de rôle, comme ils vont maintenant à la caserne. Car si l'on doit conclure, et sans fin, que tous les gouvernements, tyrans ou contre-tyrans, se ressemblent par le dessous, je vois là une énorme objection que l'ami de la justice se fait à lui-même, et la plus efficace des propagandes en faveur de la misanthropie politique, qui est fascisme.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXII)

1934 POL LXXVIII

1482

La maladie humilie comme la passion, et par les mêmes causes. Il me semble alors que mon propre être se tourne contre moi. Que j'aie la fièvre, ou que la timidité brouille mes paroles, ou que la peur me prenne au ventre, il me semble que je meurs à moi-même. Une sédition s'élève, et les parties refusent obéissance. Il se fait un schisme dans cette belle unité, dont l'escrimeur, le gymnaste, le coureur sont si fiers. Cette mort travaille en nous. Par l'âge elle s'établit ; elle triomphera. Et au rebours l'homme vigoureux et sans peur se connaît immortel, et le danger extérieur, volcan, tigre, obus, le tue sans le déshonorer. Il y aurait donc deux morts, et l'une nous sauverait de l'autre. En poussant cette idée, je comprends un peu l'Immortel de l'*Iliade,* qui donne rendez-vous à la mort. Celui-là n'est pas divisé contre lui-même ; il se possède tout. C'est l'épée qui l'interrompt dans le moment qu'il est le plus assuré de sa propre vie. Ainsi détruit par une cause extérieure, il est assuré de ne pas mourir. Hercule ne craignait ni bête ni homme, ni peut-être aucun dieu ; mais une misérable passion le fit périr par ses propres forces divisées ; et c'est alors que le monde entendit la plainte d'Hercule.

Comme la jeunesse se jette aisément aux périls, dans les sauvetages, dans la révolte, dans la guerre, on l'a vu, on le voit, on le verra. On pourrait presque le comprendre d'après ces deux morts, dont l'une est cruellement sentie dans le corps même, et comme un vice inhérent, au lieu que l'autre peut seulement nous abolir, sans jamais nous diminuer devant nous-mêmes. Et toujours est-il que la vie équilibrée, exercée, prompte, souple, puissante sur soi, exclut de nos pensées la mort et la peur ensemble, comme l'attrait du risque le fait voir. Il est vrai aussi que, lorsque l'homme est rompu, le voilà gémissant et malade, et humilié pour de longs jours. Le héros de l'*Iliade* achevait le blessé ; c'était la règle de ce terrible jeu ; c'était une garantie contre l'autre mort. Il faut convenir qu'une guerre où toutes les blessures seraient sur le champ mortelles ferait moins peur que notre guerre inhumaine, qui se dit humaine. Toutefois avant l'expérience, c'est-à-dire au départ, il n'y a point de peur qui puisse retenir les jeunes. Rien ne peut faire qu'ils ne se sentent invincibles et immortels. Tel est le moment dangereux pour la paix, et qui le sera toujours.

Contre quoi je trouve ressource en Spinoza, le seul qui ait jugé tout homme immortel par soi, et toute mort extérieure. Car, dit-il, s'il y avait quelque principe de mort dans l'homme vivant, et par sa vie même, il ne vivrait pas un seul moment. Il ne peut donc mourir que par une cause extérieure, et la fièvre lui est aussi étrangère que l'obus. C'est toujours un choc ou un frottement extérieur qui l'use ou le détruit. D'où l'on peut embrasser, d'une même vue, l'extrême fragilité et l'extrême solidité de l'homme. Tout dépend de la cause extérieure ; et il est évident que bien des causes surpassent infiniment notre puissance. Une tuile a tué Pyrrhus. Mais en revanche il est juste et il est réconfortant de savoir et même de sentir que le corps humain, s'il n'est touché à mort par la cause extérieure, emploie aussitôt toutes ses forces à se guérir. Il est merveilleux, et il est ordinaire, qu'une coupure se recouse d'elle-même et fort vite, si l'invisible ennemi n'est pas dans la place. Par ces remarques nous sommes réconciliés avec nous-mêmes. Et ce remède est bon aussi pour les passions, lesquelles, dit notre philosophe, résultent toujours d'un choc du monde, que notre santé propre s'emploie aussitôt à guérir, si seulement nous n'allons pas contre. Assurément le plus grand mal des passions c'est que nous les jugeons incurables, en les rapportant à quelque vice de notre nature. Dès que nous les jugeons étrangères, comme elles sont, nous commençons à nous en guérir.

Si je remonte de la doctrine jusqu'à l'homme de l'*Iliade*, je vois qu'il se trompe, et qu'un rhume ne diffère point tant d'un coup d'épée. Ce n'est qu'un coup de froid, et qui abattra le plus fort, comme fait l'épée. Le mirage des combats n'est qu'un mirage. Toute vie est combat, le courage est partout le même, et il est plus beau de vivre que de mourir. Ce qu'exprime l'autre épopée, l'*Odyssée*, oùle courage ne se propose jamais de mourir, mais de vivre au contraire, malgré vents et foudre et conjuration des dieux. Courage de vivre est plus rare que courage de mourir.

« 1er mai 1933 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1933.

*La Lumière*, 6 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXIII)

1938 EH LXXXV « Deux morts » (*absent de EH1*)

1483

Comme on parlait d'une élite, et comme on la cherchait (c'est la question du jour), Castor dit : « La grande affaire est de savoir que le monde existe. Et nous ne manquons pas d'entrepreneurs qui le savent, je veux dire qui ont connu la résistance, le frottement et le poids des choses, le prix des outils et du temps, enfin la réelle misère de l'homme. Le malheur, c'est que ces praticiens n'ont guère d'idées, ni de culture. Ils ne feront point figure de gouvernants ni de diplomates ; ils ne sauront point prendre de la hauteur et voir l'ensemble. Et c'est bien dommage. Car notre élite a l'aisance et l'élégance de l'esprit ; mais en revanche elle ne s'est jamais frottée aux choses ; elle n'a jamais connu que le travail d'école, qui n'est pas tout à fait le travail. Elle connaît des difficultés de calcul et d'interprétation. Au mieux ce sont des liquidateurs, admirables à disposer de mille manières, en long et en large, le bilan d'une entreprise qui n'a pas marché. Ils voient clair quand il n'est plus temps.

« Or selon mon opinion les affaires réelles se heurtent à des obstacles d'un tout autre genre. J'ai vu des succès et des faillites, et je crois que l'organisation, comme vous dites, y importait moins que l'événement brut, l'accident, l'imprévu, comme est pour les fourmis un coup de pied dans la fourmilière. C'est au bord de l'événement que je connais l'homme. Et l'homme qui compte, si j'ai bien compris, c'est l'homme qui change promptement ses projets, qui suit de tout près les changements du monde, qui toujours les attend et toujours les guette, et qui est soucieux quand tout va bien, parce qu'il sait qu'il n'est jamais vrai que tout va bien. J'ajoute que de tels hommes sont tristes et ennuyeux, parce qu'ils ne sont jamais contents de rien. Mais en revanche ils sont utiles et précieux parce que jamais ils ne sont absolument mécontents. Ils vivent dans le péril ; ils soupçonnent ; ils secouent la tête devant les comptes rassurants ; ils pensent noir. Ce sont d'étranges hommes, capables de penser à l'inondation quand la Seine est au plus bas, et aux vaches maigres dans le temps des vaches grasses. Je ne les vois jamais poser le pied au milieu du barreau de l'échelle ; toujours près du montant, et encore ils essaient. Ils savent dire et penser, comme les marins d'autrefois : « Une main pour la manœuvre et l'autre pour ta gouverne ». Et voilà ce que c'est que savoir que le monde existe.

« Au contraire votre élite polytechnicienne a fait voir à la guerre, où l'homme de bon sens pouvait la juger, qu'elle ignorait tout à fait le monde. Ces hommes à idées, que je voudrais nommer idéalistes, étaient persuadés qu'une entreprise où tout était prévu devait réussir ; les effets les ont étonnés sans les instruire. Ils ont su très bien reconnaître qu'il manquait quelque chose à leur beau projet ; et en conséquence ils ont mis sur pied quelque nouveau projet auquel, cette fois, il ne manquait rien ; en effet il n'y manquait rien de ce que l'intelligence peut prévoir. Mais l'événement réel, tel que le monde nous le propose, est fait d'une poussière de détails que nul ne peut prévoir. Il me suffit de la météorologie comme exemple. La pluie, la grêle, le cyclone sont des choses que le polytechnicien comprend très bien, et qu'il prévoit très mal. Et les bulletins météorologiques me représentent très bien toutes ces affaires admirablement conçues, et qui n'ont point réussi. Présentement un bon nombre de réalistes refont des fortunes, en naviguant tout près du vent. Mais ce sont des hommes sans éloquence et sans politesse. Le jour où vous élèverez au pouvoir quelqu'un d'entre eux, où vous le défendrez contre les petits journaux et contre les raisonnables d'administration, vous saurez ce que c'est qu'un budget et qu'une maison bien tenue, peut-être même ce que c'est que l'intelligence, et comment il faut tenir cet admirable outil ».

*La Lumière*, 18 mars 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXIV)

1934 ECO LXXVII

1484

Je pense qu'en ce temps-ci on se moquera un peu moins de la Défense Républicaine[[1765]](#footnote-1766), qui, en effet, marie la carpe et le lapin ; mais il le faut. Si dans toute l'étendue des gauches il se forme des partis en grand nombre, résolus de ne rien céder, Ubu les fourrera tous dans le même sac. L'expérience se fait. Profitez-en, extrémistes qui jouez à retirer la chaise au moment où le Ministère s'assied ; profitez-en, modérés, qui imaginez déjà les révolutionnaires dans la rue. Pendant que vous ruminez les uns et les autres vos chimères, les tyrans vous guettent. Au temps du Boulangisme, ou lors de l'affaire Dreyfus, nous étions bien perdus, nous et nos libertés, sans l'alliance entre modérés et extrémistes. Et en dehors même des crises, c'est toujours le même problème ; toute élection le pose. Je me souviens d'avoir mené, avec deux autres triumvirs, une campagne contre les pouvoirs tyranniques. Nos alliés les socialistes nous témoignèrent leur mépris sans ménagements ; nous nous résignâmes à nous passer d'eux. Ils revinrent, mais trop tard, après que les polémiques avaient tout brouillé. Nous fûmes battus. Quel était l'adversaire ? Un fasciste, naturellement. Le mot est neuf, la chose est éternelle, et il faut jouer serré.

J'ai toujours connu des fascistes ; je les reconnais presque au visage et au son de la voix. Je n'ai nulle envie de les noircir. Ce sont des braves, qui sont nés pour commander en obéissant. Ce sont des fanatiques de l'ordre, et des ambitieux qui veulent avoir des esclaves, peu ou beaucoup. Ils sont nés pour la guerre ; ils aiment la guerre ; ils la commencent intrépidement, mais souvent laissent à d'autres le soin de la finir, car ils n'aiment ni la boue ni la crasse. L'égalité et la liberté leur font horreur, et la justice aussi[[1766]](#footnote-1767) leur fait horreur, si elle n'est pas distributive. Un tyran peut juger bien, si l'on s'en remet à lui ; mais il veut qu'on s'en remette à lui, ce qui, à nos yeux, est injuste. Enfin, nous tenons pour les droits de l'homme, et il n'y a point de paix entre nous et eux.

Or, de tout temps, et maintenant, et toujours, il y aura, dans toute République avouable, une forte proportion de tyrans en révolte, et pour ma part, je n’en ai pas connu un seul qui cessât un seul instant de menacer, d'injurier, de mépriser, de pousser ; oui, dans les moindres discours. Et toujours ils sont sur le point de prendre le pouvoir ; et quand ils l'ont, ils le gardent. Lisez l'histoire. Il ne s'agit donc pas de réaliser quelque progrès admirable, quelque cité raisonnable et juste ; mais bien plutôt il s'agit de ne pas reculer, et, comme disait un véritable ami du peuple, de ne pas laisser déchirer la mince pellicule de civilisation sur laquelle nous sommes campés. Oui, mince, par la proportion d'orgueil, de colère, d'ambition, de cruauté qu'on trouve toujours dans l'homme, et qui menace même dans le plus sage des hommes. Ainsi l'inquisition, la torture, le fanatisme, l'impérialisme sont des monstres toujours jeunes, qui enivrent, qui séduisent, qui étourdissent. J'en vois les traces dans un radical qui vieillit, qui s'enrichit, qui gouverne ; j'en vois dans le socialiste qui prêche et qui rassemble.

Or, ces mauvais ferments, il faut les surmonter en soi, c'est la première victoire, et puis comprendre que le péril ne cesse pas, et puis marier la carpe et le lapin. Il le faut. Il faut apprendre l'esprit politique, si naturel aux tyrans, si étranger à l'homme qui aime la paix et la justice. Et voici la plus brutale leçon d'une République, où les Républicains ont manqué de sens politique, où le précieux et bâtard radicalisme n'a pas osé se former, où les idéalistes de toute doctrine sont restés sur leurs positions. Ce n'est pas ainsi qu'on sauve les idées ; ce n'est pas si simple. Et notre Loubet, coiffé du bonnet rouge, est un symbole assez beau ; car son chapeau fut aplati à coups de canne, mais son bonnet rouge ne reçut pas la plus petite atteinte. Certes, le bonnet rouge renonçait, et la tête juridique ainsi coiffée renonçait aussi. Morale, il n'est pas permis d’être modérément républicain, ni follement républicain. La sagesse veut qu'on transige. Les proscrits nous apportent cette leçon toute saignante.

*La Lumière*, 15 avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXV)

1934 POL LXXV

1485

La politique n'a guère changé et ne changera guère. C'est que la structure de l'homme est toujours la même ; et ce qu'en disait Platon est encore vrai aujourd'hui. Toujours une tête, et la même, et toujours apte aux mêmes combinaisons. Toujours une poitrine, et la même, lieu d'explosion, centre de colère et de courage. Quand le moteur s'emporte, la sagesse supérieure est réduite au rôle d'exécutant ; au mieux elle sauve les projets fous. C'est ainsi que le cœur usurpe, et nous l'éprouvons dix fois par jour. Convenons maintenant que le ventre porte et soutient tout cela, et qu'en un sens il gouverne tout ; car, faute de nourriture, il n'y a plus ni courage ni pensée pour personne. En sorte que la pensée, si souvent et si promptement dominée par la colère, doit aussi compter avec la peur, qui est du ventre.

L'homme étant ainsi, et pour toujours ainsi, nous n'en avons pas fini avec les difficultés, et jamais nous n'en aurons fini. Le projet le plus raisonnable n'ira jamais tout seul. L'économique, qui est du ventre, nous tiendra toujours serrés. Toujours le besoin plaidera contre l'enthousiasme ; si l'enthousiasme l'emporte, c'est l'enthousiasme[[1767]](#footnote-1768) alors qui plaidera contre la raison. Mais la raison, de son côté, ne peut gouverner passablement ses difficiles voisins que si d'abord elle les accepte ; ainsi la pire injustice est celle de la raison, quand elle veut nier les deux autres personnages. Partant de là, vous dessinez aisément, et assez exactement, trois figures d'injustes, celui qui n'est que besoin et appétit, celui qui n'est que fureur, et celui qui n'est que raison. Cette vue est très simplifiée ; mais on peut partir de là. La connaissance de soi et des autres n'est pas tellement avancée.

D'où je puis deviner trois politiques, éternelles, et trois religions, éternelles. Trois politiques. Car il y a celle de la raison toute pure, qui abonde en projets, mais qui, par mépriser les deux autres, ne fait rien. Il y a la politique de la colère, qui fait toujours plus qu'elle ne veut, qui tue et se tue ; mais que d'honneur et que de bonheur ! Car il est beau d'entreprendre et d'oser ; cela enivre. Et enfin il y a une politique des intérêts, qui porte les deux autres. Ces trois partis, vous les distinguerez dans un syndicat, dans un gouvernement, dans un peuple, dans tout homme. La vraie paix est dans l'homme, et entre ces trois personnages, tête, poitrine et ventre, dont il est composé. Et, parce que tous trois ont leurs fortes raisons, il faut négocier la paix, et non pas seulement la formuler ; et la négociation durera toujours.

Trois religions aussi, et qui toujours coexisteront. Car le ventre est superstitieux, et le fut toujours, et le sera. La peur adore les forces ; aussi les hommes ont-ils adoré tout, soleil, volcan, serpent, et le ventre même, ce qui est un genre d'ivresse redoutable, et une sorte de mystique ; non pas autrefois, mais aussi bien maintenant. Ici une grande obscurité, mais non pas impénétrable. Et je dis religion, parce qu'en effet le cœur ni la raison ne sont absents jamais ; à ce niveau ils suivent, ils obéissent, ils ornent, ils éclairent diaboliquement. Les faux dieux sont encore des dieux.

La religion de l'honneur est au-dessus, et c'est l'olympienne ; c'est celle qui couronne les braves. L'homme, à ce niveau, voudrait n'être que cœur ; mais il ne peut se démettre de lui-même ; aussi l'avidité ne cesse de déshonorer le courage, comme la raison ne cesse de mettre en preuve les effets de la puissance. Le conquérant veut être nourri ; le conquérant veut avoir raison. Cela s'entend souvent dans une même phrase. Et ce serait folie de vouloir que la religion de l'honneur soit morte, ou qu'elle soit autre. Ménagez, négociez.

La religion de l’esprit est la plus belle ; cela est de consentement. Elle rabaisse la puissance aveugle, et elle rabaisse la puissance humaine. Elle pèse d'autres valeurs, qui sont comme de l'or pur dans le commerce humain. Mais il est toujours vrai que s'il y avait des vertus pures, il n'y aurait plus de vertu. Le fait est qu'il faut manger, mais non pas trop, et qu'il faut partir en guerre pour quelque chose, mais non pas trop ; et enfin honorer l'esprit en ses pénibles victoires, car c'est là qu'il est esprit. C'est pourquoi l'équilibre, le difficile équilibre, est ce qui m'intéresse dans un homme ; et non point la bavure. Bavure d'amour, bavure de gloire, bavure de raison, c'est tout un. Et celui qui a mené passablement la difficile négociation avec lui-même, au lieu de sottement s'ignorer et de sottement s'adorer, c'est celui-là que j'enverrais négocier pour nos biens et nos vies. Nous y serions presque si l'on enseignait la structure de l'homme au lieu d'enseigner à la tête la structure de la tête, comme on fait si aisément et si inutilement.

*La Lumière*, 22 avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXVI)

1934 POL LXXVI

1961 Propos sur des philosophes, LX

1486

L'idée de Marx revient toujours. C'est qu'elle est vraie. On ne comprendra jamais assez que l'inférieur porte le supérieur et que l'invention du collier, du moulin à eau, ou du gouvernail ont plus changé les mœurs que n'ont pu le faire toutes les prédications. Du moment que le cheval devenait bête de trait, que le ruisseau tournait la meule, et que la voile remplaçait les galériens, l'esclavage n'avait plus de raison ; une plus juste idée de l'homme se formait ; ou plutôt elle descendait du domaine des beaux rêves ; elle touchait terre. Ce qui ruinerait l'idée marxiste, ce serait de vouloir que le progrès technique ait déterminé par lui-même tous les changements de l'ordre moral. Ce n'est pas si simple ; et la structure des sociétés humaines dépend aussi des sentiments et des pensées, enfin d'une poésie qui n'attend que quelques provisions et un peu de loisir pour rêver et chanter sur le seuil. Mais que la nécessité inférieure nous morde de nouveau aux jarrets, c'en est fait de l'art, de la justice, et de l'amitié.

Imaginons quelque volcanique bouleversement de nos contrées, si bien aménagées ; l'homme serait saisi par l'urgence des besoins. La faim et le froid ont vite fait de ramener les idées et les images aux gestes utiles ; c'est ce que l'on remarque déjà dans tous les hommes dès qu'ils redescendent vers l'état de mendiant ; et seulement le cours des valeurs change le prix d'un Manet et déjà toute l'esthétique. Supposons qu'un changement imperceptible ramène en cinq ou six mille ans les glaciers jusqu'à Lyon ; on reverra dans ces pays-ci l'homme des cavernes gouvernant cyclopiquement, comme dit Aristote, sa petite famille, sans droit, sans morale, sans dieux. Au rebours, par un peu trop de soleil, Carthage n'est plus rien. Montesquieu disait déjà que le génie maritime des Anglais dépendait premièrement de leurs profonds estuaires, au lieu que les plates lagunes de Venise avaient borné le tonnage et la voilure. Cet immense thème commence à peine à être développé. Il faudrait suivre, par exemple, les changements que la machine à vapeur a apportés dans les mœurs ouvrières. En serrant de plus près, on trouverait que chaque métier a ses vertus, son régime familial, sa politesse propre, et sa politique. Je ne pense pas qu'une sociologie positive puisse passer légèrement sur cette idée-là.

Sociologie n'est pas histoire. La science des sociétés s'occupe moins de ce qui fut que de ce qui est toujours. Et la liaison de la vie moyenne aux besoins et aux nécessités conduirait à comprendre et à reconstruire la trame politique d'après des conditions qui ne nous lâchent jamais. Les classes, l'inégalité, les pouvoirs, le changement même de ces choses, leurs oscillations et retours, sont des faits permanents pour le principal. Aristocratie, timocratie, ploutocratie, démocratie sont comme des éléments combinés en proportion variable, mais toujours en relation avec la structure humaine, règle invariable. D'où l'on tracerait, à la manière de Comte, une statique sociale, clef de la dynamique. Tous les esprits faibles commencent par la dynamique ; c'est tomber dans l'histoire.

Il faut pourtant s'élever au-dessus de ces nations querelleuses. Il le faut, car l'Humanité est quelque chose ; non pas seulement ce qui doit être, mais ce qui est. Le triple monument de l'homme se nomme Art, Religion, et Philosophie. L'art a toujours formé un langage universel ; et la religion, qui tient à l'âme comme l'âme au corps, tend toujours à légiférer pour tous. Même le fétichiste offre partout les mêmes traits, qui sont les traits de l'homme. La religion de l'homme, ou politique, n'a pu exiler Lycurgue, Alexandre, César, Charlemagne dans leur nation ; ce sont des dieux de toute la terre. Quant à la religion de l'esprit, la plus haute, elle parle directement à tout homme, de quelque condition et de quelque race qu'il soit. Mêlée toujours de superstitions, corrompue souvent de puissance, car l'homme est toujours tout l'homme, elle offre pourtant son étonnante structure, ses papes, ses évêques, ses saints, ses casuistes, comme le plus admirable essai d'une société des esprits. Et, encore une fois, il ne s'agit pas de retracer une histoire des religions, car le fétichisme lui-même n'est nullement un passé ; il est l'infrastructure. Quant à la religion politique, elle revient toujours puissamment à dresser son dieu national ; à ce point qu'on se demande comment elle sera dépassée ; mais elle est dépassée et elle le fut toujours. Delphes était déjà comme un conseil des Nations. Ces grands faits sont niés par les passions ; mais la philosophie les discerne, et rétablit pour tous les hommes le vrai portrait de l'homme, sans méconnaître le dessous, ni le milieu, ni le dessus. Telle est la substance de tout enseignement ; on nie qu'il soit tel, mais on le fait tel. Il ne manque à l'esprit que de discerner ce qu'il fait.

*La Lumière*, 6 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXVII)

1934 POL LXXVII

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933

1487

J’ai peu réagi devant la crise Hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère. Il s’est trouvé des cœurs généreux pour m’accuser d’être insensible. Et assurément je ne suis pas de ceux qu’une injustice, en n’importe quel lieu du globe, met aussitôt en indignation. Au temps où on nous entretenait des massacres d’Arméniens, je n’éprouvais jamais, à l’égard des massacreurs, ce que Stendhal appelle la haine impuissante. Et peut-être dois-je dire que ce qui n’est pas à portée de ma main ne m’intéresse guère. C’est que je n’y puis rien. Alors, par nature, et aussi par raison, j’arrête le tumulte et le faux départ. C’est que je crains par-dessus tout la violence abstraite et sans objet. Tous les maux de la politique viennent de ce qu’on étrangle en pensée des gens qu’on ne connaît pas du tout. Depuis que je suis au monde, on m’a montré l’Allemagne comme un être allégorique, qui pensait ceci, qui voulait cela, qui menaçait, qui rusait, qui mentait, qui torturait, qui se gorgeait de bière et de refrains. Je n’ai rien cru de tout cela, et je souhaite que nos gouvernants se délivrent de ces fantômes. Au rebours, dans chaque Allemand que j’ai vu, j’ai promptement reconnu l’homme. Non pas tout bon ; il n’est point d’homme tout bon ; non pas transparent et explicable ; car en tout homme il y a de l’opaque et de l’impénétrable ; mais enfin suffisant pour un rapport de société ; avec de belles parties de musique, un éclair de sagesse, un fragment de connaissance ou de science, et toujours ce paquet de muscles qu’il faut manier avec précaution ; car les folies de l’espèce sont les mêmes partout ; cela j’en suis bien sûr.

Si nous n’y prenons garde, nous serons aussi stupides devant ce qu’on raconte, que quelques-uns sont devant les mœurs des sauvages. Ils citent d’étranges paroles et des pratiques éloignées des nôtres ; et ils se plaisent à dire qu’il n’y a rien de commun entre eux et nous ; cela dans le moment même où je me dis qu’ils sont comme nous. Pareillement, quand je lis les persécutions d’Allemagne, je ne peux pas oublier l’affaire Dreyfus et les charmants projets de nos fascistes de ce temps-là, qui n’avaient pas encore trouvé leur nom, ni le salut romain, ni l’huile de ricin, mais qui, à dix contre un, faisaient très bien la chasse à l’homme et la curée chaude. Je n’ai point dit alors qu’ils étaient des sauvages, et je ne l’ai même pas pensé. Mais je me suis mis en travers à chaque occasion, moi comme tant d’autres qui n’étaient pas méchants, et qui ne sont pas pour cela devenus méchants. Et c’est alors que j’ai connu que le peuple ouvrier n’était pas méchant ; car on n’a pas vu de représailles ; et, pour ne citer qu’un nom parmi ceux qui survivent, Barthou, qui a solennellement juré à la tribune qu’il avait les preuves de la culpabilité de Dreyfus, Barthou a pu aller et venir et même gouverner depuis, sans que personne l’ait même honoré de mépris. Et c’est très bien ainsi. Car ce paquet de muscles dont je parlais, qui fait actions et discours selon l’entraînement, il faut certes le surveiller toujours, et lui faire sentir l’obstacle quand c’est nécessaire ; mais je trouve ridicule de le blâmer ; c’est un compagnon difficile, et voilà tout ce qu’on en peut dire. Soutenir encore que l’homme qui a été méchant ou sot est désormais incapable d’intelligence, de culture, d’amitié, c’est beaucoup trop dire. Il faut vivre avec l’homme ; il faut s’arranger de l’homme ; et même il faudrait l’aimer, ce qui est l’aider à être homme. Cela n’empêche pas d’être vif contre tout attentat à l’homme, dès qu’on peut barrer le chemin.

Vous parlez d’esprits égarés. Mais la fameuse souscription à la gloire du faux Henry, c’était assez beau comme exemple des folies dont est capable l’esprit fanatique. Ceux qui ont signé sur cette liste fameuse étaient pourtant des hommes comme nous. Ils criaient et ils croyaient ; ils s’enivraient de l’absurde ; ils jetaient l’absurde au visage de l’adversaire comme on jette un projectile. Cela pour rappeler, ce dont je suis sûr, que nos Hitlériens étaient tout aussi extravagants que ceux d’en face ; et aussi que nos Hitlériens de maintenant ne seraient ni plus raisonnables ni plus doux, s’ils pouvaient. Il s’agit pourtant de vivre en paix avec eux, ce qui est très facile si on se garde d’une manière de craindre, et si l’on a égard à des morceaux de raison ; car il y en a dans toute doctrine, et Hitler fait voir des parties de morale, dont nous pouvons faire notre profit. C’est là-dessus qu’il faut faire société, et il n’y a pas d’autre moyen. Car ne vouloir faire société qu’avec ceux qu’on approuve en tout, c’est chimérique, et c’est le fanatisme même. L’Hitlérisme repousse le Juif, et le met hors d’humanité ; or beaucoup sont portés à juger de même de l’Hitlérien. Si les fautes de l’autre nous autorisent à en commettre de pareilles, d’aussi injustes, d’aussi folles, alors c’est la guerre. Et la guerre, comme on a vu, développe au-delà du concevable, les folies qui rendent la guerre éternelle. Ne pas entrer dans ce cercle. Car, que n’a-t-on pas lu pendant la guerre ? N’a-t-on pas juré de ne plus lire un livre allemand ? N’a-t-on pas distingué la science allemande de la française ? N’a-t-on pas dessiné un monstre imaginaire ? Et qui a pensé ainsi ? Qui a écrit ces choses ? Des hommes que nous prenons maintenant pour raisonnables, et qui le sont pour la plupart redevenus. Emportement contre emportement, cela fait deux fous.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°5, 25 mai 1933 (XXXVIII)

1488

Toutes les grandes entreprises de transport travaillent à perte. Cela est remarquable, et cela n'a pas manqué d'être remarqué. L'analyse a conduit à découvrir deux causes en une de ce régime paradoxal. Les uns remontent jusqu'à ces entreprises que l'on nomme filiales, et qui fabriquent pour le transport soit des rails, soit des machines, soit des véhicules. On pouvait deviner, et d'ailleurs on sait, que les directeurs et principaux bénéficiaires des filiales sont les mêmes qui dirigent et exploitent la Compagnie principale. On comprend aisément le jeu. Moi, qui fais marcher, supposons-le, soit les trains, soit les paquebots, moi qui règle le confort, la vitesse et les prix, je me ruine à bien servir le public, ainsi que je me plais à dire. Mais moi le même, qui vends à moi le matériel neuf, le luxe et la vitesse, et au prix fort, je m'enrichis de ces folles dépenses que je fais. Considérez comme exemple, seulement l'immense paquebot qui n'en est encore qu'à la quille, et qui coûtera un milliard à ce qu'on dit ; ou bien la Grise, cette locomotive énorme, et ruineuse de toutes façons, sous laquelle les aiguilles se dérèglent, sous laquelle tremblent les ouvrages d'art, et qui d'ailleurs est un beau monstre. Le fait est que les citoyens admirent ces grandes choses, qu'ils paient finalement. Les détails vont du même train. Je vois bien que, sur la voie ferrée que je surveille sans le vouloir, on change les rails très souvent ; sans doute le marchand de rails y trouve son compte.

Cette idée, qui est nouvelle, nous ouvre une sorte de coupe dans la masse des affaires, si naturellement impénétrable. On y voit à l'œuvre, et sous un aspect nouveau, cet appétit du gain si ingénieux, et qui fait tout marcher. Je me garde bien de blâmer cette industrie de l'industrie, si ingénieuse, et ingénieuse si naturellement, par l'occasion qui s'offre, par la complication même de l'immense appareil où tout se tient. On gagne comme on peut, non comme on voudrait. Je tiens compte aussi de l'ivresse d'inventer, qui est une poésie propre à celui qui fait les plans et qui les amène au bord de l'exécution. Le symbolique Palissy brûlait ses meubles. Ainsi d'autres poètes brûlent leurs propres paquebots, ou bien brûlent la route ferrée, ce qui, par les masses et les vitesses, est mieux qu'une métaphore ; tout cela par le bonheur de faire grand et de faire merveilleux. Plus tard, et mieux assis dans quelque mariage du boulon avec le coussin, ils apprendront à gagner sur les folies de leurs gendres.

Cette idée court ; laissons-la aller. Mais voici un autre aspect de la question. Le peuple des actionnaires est un bon peuple, mais mal défendu. Les dirigeants, je dis techniciens, en n'importe quelle affaire, sont non point payeurs, mais payés, et très bien payés, par des raisons évidentes ; et en effet ils travaillent. Mais ils s'établissent par cela même dans un régime d'existence où les besoins croissent plus vite que les ressources. D'où la recherche de ces profits sur les commandes mêmes, profits qui sont dans les mœurs, et sans doute y furent toujours. On comprend alors que le goût d'inventer et de changer, qui a tant de nobles raisons, en trouve aussi de moins belles. Et, quand l'affaire est soutenue par l'État, comme il arrive pour tous les équipements d'intérêt public, il se peut que l'affaire ruine les actionnaires sans ruiner le moins du monde les dirigeants, qui alors gagnent à perdre. Et ici encore il s'agit moins de blâmer que de régler. Mais comprendre est le premier moment. L'analyse des affaires, j'entends l'analyse publique, et pour ceux qui paient, est encore loin d'être faite.

Bien loin d'être faite. Car ces raisons que je viens de dire valent pour toutes les affaires. Et toutes ont grand besoin d'un véritable avare à leur tête, c'est-à-dire d'un homme qui n'aime point la dépense, ni le neuf, ni les dorures, ni les inventeurs. Mais quoi des transports ? Une erreur, je suppose, qui leur est propre, et qui consiste à vouloir aller vite. Que la vitesse ruine le concurrent et enivre l'usager, c'est ce qui est évident. Ce qui est moins aisément vu, c'est que la vitesse est par elle-même ruineuse, parce qu'elle exige des travaux, disons des journées de travail, qui croissent comme son carré ; à vitesse double, travail quadruple. Et encore faut-il dire que ce rapport est théorique, et que, par les chocs, les frottements, les freins, l'usure de toutes les pièces, la vitesse coûte certainement bien plus cher que je ne dis. Or deux voyages dans le temps d'un, cela ne fait jamais que double résultat ; et, tout compte fait, c'est le résultat qui paie le travail. L'avion est remarquable par ceci, que la vitesse est le moyen même du transport. Aussi est-il évident qu'ici le résultat ne paie pas le travail. Mais l'avion est admirable, et les foules ont le nez en l'air, et ne pensent guère à leurs poches, qui paient pourtant finalement cette vitesse ronflante. Et il n'est pas de voyageur qui ne soit fier d'arracher le ballast. Par quoi le précieux travail se dissipe pour une bonne part en chocs et frottements. Aller vite c'est souvent, comme on dit, brûler une ville pour cuire un œuf. Ce que je dis là, c'est le procès des machines, chose peu agréable à suivre, et qui n'est point du tout dans le mouvement des esprits. N'a-t-on pas pour rien, disent-ils, l'énergie du charbon, du pétrole, des chutes d'eau ? Il est pourtant clair qu'on ne les a pas sans redoublement des machines et des heures de travail. Et qui regardera par là embrassera toute l'industrie, qui n'est que transport, ou changement de place, car nous ne savons faire que cela. Oh ! le sage cric, qui ne va point vite ! Et plus sage encore le bœuf !

20 juin 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XXXIX)

1934 ECO LXXX

1489

Les dieux de la race sont des dieux de boue et de sang. Jupiter, le dieu politique, le dieu à la balance d'or, a bien pu les vaincre et les enchaîner, il ne les a pas tués. Il ne pouvait. L'animal porte la pensée. La race, c'est l'animalité. L'homme a fait des races animales, par un choix, par un massacre, par un parfait mépris des préférences. La mère pigeonne aime également tous ses petits ; mais Darwin prélève les pigeons pattus, et fait les mariages. Or l'homme ne se laisse point traiter ainsi. Nul homme n'a de race que l'adoration même de sa race, c'est-à-dire de son propre animal. Quand on dit que la race parle, on veut dire que l'inférieur parle, et que la force est considérée comme première valeur. Au-dessus de la pensée, cela va sans dire, mais au-dessus même de l'honneur.

L'égalité des forces et des armes est déjà une idée. La raison trouve dans le duel réglé un moyen sûr d'élever le courage. D'où sont nés la chevalerie et le défi, choses qu'il ne faut pas juger barbares à l'étourdie ; la barbarie est bien au-dessous. J'y vois un mélange de faim, de peur et de fureur, qui tente vainement de s'élever au-dessus du diaphragme. L'honneur ne s'est jamais maintenu sans la raison. Toujours les duels furent injustes et cruels, par une ivresse de force ; toujours le courage fut sali de quelque botte secrète, ou de quelque armure mieux forgée. L'esprit guerrier n'a nullement honte d'opposer cent hommes à cinquante ; au contraire il voudrait s'en faire gloire, mais il ne peut. Il faut que l'honneur choisisse entre justice et violence ; il ne peut rester entre deux. Et ce genre de raisonnement que j'écris maintenant est de ceux qui font redescendre l'honneur à la fureur ; car chacun fait selon qu'on le juge. Ainsi il fallait prévoir que cette colère, qui se voulait noble, descendrait au plus bas.

Il n'y a point d'honneur dans les persécutions. Il n'y reste point la plus petite parcelle de l'esprit chevaleresque, mais plutôt un délire de lâcheté, comme on voyait au temps des sacrifices humains, où la foule s'enivrait du spectacle de ce qu'elle redoutait. Cette ivresse se retrouve en certains crimes. Et ce n'est pas que la nature basse soit plus vile dans les uns que dans les autres ; mais c'est que le dessus manque. Toutefois l'homme est plus cruel que l'animal parce que le dessus ne manque jamais tout à fait. L'imagination invente des supplices, parce qu'elle veut tuer quelque chose en l'autre, quelque chose qui fait honte au bourreau. On ne s'avise pas d'humilier le lapin ; simplement on le tue. C'est qu'on n'y devine pas le semblable, le juge, qui est ce qu'on veut tuer en soi-même. Car la bête pensante craint la pensée, ce qui est encore une manière de l'honorer. Il y a de l'amour dans la haine ; d'où l'on voit que les maux humains dépassent tout excès. Prenons donc garde à l'homme.

L'évidente faiblesse des justes ce n'est pas qu'ils craignent pour eux-mêmes, mais c'est plutôt qu'ils craignent d'être méchants. Les saints prient pour leurs bourreaux. Or cette perfection, peut-être impossible, peut-être légendaire, n'en dessine pas moins quelque chose qui est vrai de tous, comme la barbarie est vraie de tous. Il est très vrai que celui qui aime la justice reconnaît le semblable, et le cherche, et l'aide, bien loin de le vouloir déshonorer. Et, en admettant que la fureur revienne encore, et toujours la même, en ceux qui combattent pour la raison, toujours est-il que ces excès sont condamnés par le principe même. Finalement les supplices sont tous du même côté, ce que représente le calvaire, ce supplice de l'esprit.

Ce que je crains, c'est une folle idée de progrès, d'après une méconnaissance de la nature humaine, qui n'est pas toute douce. Beaucoup, en l'an quatorze, croyaient qu'ils avaient passé le temps des guerres ; et ainsi ils s'y préparaient sans y croire. Et nous croyons avoir passé le temps de la torture, et du taureau d'airain de Phalaris. Mais l'homme n'a pas changé. Et quand je me moque d'un fasciste, piquant en lui l'esprit qu'il voudrait mépriser, qu'il s'efforce de ne point avoir, je dois attendre que le jour où il me tiendra à dix contre un, ce sera précisément l'esprit raisonneur qu'il voudra humilier ; et il y arrivera. C'est pourquoi je veux toujours imaginer quelque bouteille d'huile de ricin dans sa poche. Car sa logique va jusque-là. Et si je le sais, si j'y crois vraiment, alors je jouerai serré contre l'huile de ricin. Et je n'attendrai pas d'être d'accord métaphysiquement avec les amis de la justice pour faite phalange avec eux. Phalange, j'entends masse qui résiste, masse disciplinée, nullement folle. Par quoi nous vaincrons, mais toujours péniblement et médiocrement. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque, comme on l'a dit cent fois, nous ne cessons d'offrir, et dans le combat même, la liberté et la justice à des hommes qui nous refusent l'une et l'autre ?

« 1er juin 1933 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1933.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XL)

1938 EH XXXI « Le racisme » (*absent de EH1*)

1490

Selon la structure de notre langue, le prestige est un effet d'étranglement, ou une sorte d'étreinte à distance, par la seule vue. L'officier produit cet effet sur l'homme de troupe par des moyens indirects. Le troupier est dressé à se raidir et à s'étrangler lui-même à la seule vue des galons. L'orateur produit aussi par son art cette attention haletante et sans pensée. L'applaudissement et l'acclamation sont des réactions physiologiques, car on ne se repose pas toujours sur le même pied. Les prestiges sont des faits surprenants qui arrêtent le spectateur dans l'attitude de l'admiration béante. Il est clair que la vraie admiration est d'autre qualité, et que l'heure du prestige n'est pas celle du jugement. Je décris, je me garde de condamner ; car celui qui commande, et pour qui ce n'est pas le temps d'instruire, a besoin de prestige. Par ce moyen il gagne temps sur des objections et discussions qu'il a résolu d'écarter. Et disons aussi que le prestige est utile au commencement, même pour celui qui ne veut qu'instruire, car le jeune âge est remuant. Le silence est d'abord un effet de prestige. Je conseille au professeur, et à tous ceux qui veulent attention, d'exiger d'entrée un mouvement vif, comme de se lever, suivi d'immobilité. Les moyens mécaniques, j'entends physiologiques, sont ici les meilleurs. Et en imposant de simples gestes de politesse, on gagne beaucoup. Petit ou grand chef, vous devez tenir d'abord à cet effet de surprise qu'obtenait Napoléon lorsqu'il paraissait aux revues dans la cour du Carrousel. Louis XIV était maître dans l'art de changer les hommes en statues. S'il en a abusé ou seulement usé, c'est une autre question.

Saint-Simon nous a conservé quelques attitudes du Grand Roi. Nous savons qu'il ne montrait jamais aucun signe de timidité ni d'embarras, même quand il imposait à ses proches quelque mariage de bâtardise. Évidemment une condition de prestige est d'avoir pris sa résolution et de ne s'étonner de rien. On remarquera que ces règles sont de politesse. L'homme impoli est l'homme qui hésite et ne sait ce qu'il doit faire, ce qui aussitôt embarrasse la compagnie. L'homme impoli est aussi celui qui n'est pas maître des signes, et qui, en présence d'un homme très corpulent, fait voir qu'il s'étonne de le trouver si gros ; ou bien encore l'homme qui ne peut cacher qu'il vous trouve amaigri ou vieilli. On peut voir un ridicule ; on ne doit point marquer qu'on le voit. Et, par les mêmes causes, si un niais s'étonne, l'homme poli ne doit point marquer qu'il s'étonne de cet étonnement. Ne rien exprimer malgré soi est la première règle, et qui peut-être suffit. J'ai observé qu'un homme parfaitement poli, même nul, a toujours un certain prestige.

Ces règles, qui sont en vérité de gymnastique, mènent fort loin, mais sont aussi très difficiles à pratiquer. Il s'agit de se priver des jeux de physionomie comme des mouvements de mains ; il va de soi que les mouvements du corps qui ne riment à rien, comme de se balancer ou tortiller, sont par eux-mêmes ridicules ; mais tout geste inutile est ridicule ; et tout mouvement du visage non voulu est ridicule. Imitez quelque belle statue. Le général Pétain avait, et a sans doute encore, un prestige miraculeux qu'un observateur expliquait par l'immobilité des traits. Remarquez que cette précaution est toujours bonne ; car vous restez libre d'exprimer, si vous voulez, la bienveillance ou le mécontentement. Un sourire est beau sur un visage tranquille ; mais le sourire perpétuel est niais.

Ces règles s'appliquent au langage. De même qu'il faut éviter les tics du front, du nez et de la bouche, il importe aussi de surveiller les expressions mécaniques qui reviennent hors de propos. L'homme qui ponctue toutes ses phrases de « n'est-ce pas ? » n'aura jamais aucun prestige. J'ai connu un monsieur qui voulait faire l'important, et qu'on aurait pu surnommer Monsieur Quoi qu'il en soit. Un autre disait : « Alors par conséquent » comme on respire. On voit qu'il y a dans le prestige, non seulement une politesse, mais aussi la vertu de se posséder, qui n'est pas petite. Ces choses dites, j'ajoute que le prestige n'est qu'un petit moyen, et que l'autorité véritable vient d'autre source, par exemple de raison, de justice, et de cette profonde amitié qui est charité.

La Psychologie et la Vie, mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XLI)

*Minerve*, XXXIII, « Du prestige »

1491

Imaginez une leçon modèle faite par un apprenti devant un public d’enfants sous le regard critique d’un cercle de pédagogues. Les enfants répondent bien ou mal, l’apprenti fait voir ses connaissances, plus ou moins étendues. Selon le choix, et l’ordre des problèmes proposés, il apparaît que le futur maître apprécie ou non le point d’ignorance où se trouvent les jeunes auditeurs et les difficultés réelles qui arrêtent le jeune âge. Chacun des juges supérieurs trouve à blâmer, à redresser, à conseiller d’après des connaissances plus précises et d’après une longue expérience. Quoi de mieux ? Tout cela est raisonnable, mais tout est vain, le temps est perdu, la raison ne sait où se prendre. Pourquoi ? Par un sujet mal choisi. Quel sujet ? Le verre.

Quand on ferait l’expérience de fondre du sable et de souffler des bouteilles, qu’apprendrait-on ? Pas même à souffler convenablement une bouteille. Au reste ce savoir n’est nullement un savoir. La chimie est opaque aux enfants. De cette transformation d’une poudre jaune qui arrête la vue, en un solide à travers lequel on voit les objets, ils s’amuseraient comme d’un miracle. Dans le fait tout se borne à un maniement d’échantillons qu’ils connaîtront un jour, qu’ils connaissent peut-être déjà. Au fond ce n’est qu’une leçon de vocabulaire, et que je vois bien incomplète, tant que l’enfant n’est pas exercé à lire, écrire, et relire des signes dont on veut lui apprendre l’usage. Cette leçon de sciences est en réalité une leçon de prononciation et d’orthographe, mais manquée.

Certaines parties de physique éveilleraient mieux l’esprit. Par exemple le principe d’Archimède peut être vérifié aisément et de mille façons. J’enfonce une casserole vide dans l’eau ; je sens et je vois que je soulève un certain volume d’eau. Voilà une balance. L’idée d’une égalité dans tous les cas entre la pression exercée et le poids de l’eau soulevée apparaît à l’esprit. Loi admirable ; loi de travail qui n’a pourtant de sens que si l’enfant a déjà manié et monté des machines simples, balance, levier, poulie. L’ordre est ici de première importance et c’est l’ordre de Descartes, bien connu, qui nous mène par degrés des problèmes les plus simples aux plus compliqués. Je dis bien connu, je devrais dire oublié ; on se jette sur n’importe quelle merveilleuse expérience qui ne produit que l’étonnement, sentiment aussi ancien que l’homme et parfaitement stérile. Qu’y aurait-il à comprendre dans ce changement du sable en verre ? Il faudrait d’abord comprendre un peu ce que c’est qu’opaque et transparent et que cette différence dépend quelquefois évidemment d’un arrangement de parties. Par exemple le verre pilé n’est pas transparent. Mais nous voilà à la réfraction de la lumière, immense sujet qui ne s’éclairera un peu que par l’ordre et qui suppose un long détour de géométrie et de mécanique au-dessus des enfants, au-dessus des maîtres. Ainsi ambition vaine et temps perdu.

Presque tout l’enseignement des sciences est temps perdu, même dans le secondaire. Sous le nom de travaux pratiques on enseigne une technique imparfaite qui n’apprend aucun métier et qui bouche l’esprit. C’est toujours essayer de souffler une bouteille sans d’ailleurs y réussir, et croire qu’on s’instruit par là. L’électricité avec ses mille applications a détourné l’attention de milliers d’hommes bien doués qui cherchent de nouvelles machines et naturellement les trouvent. La technique va toujours en avant et l’homme selon un mot célèbre peut plus qu’il ne sait. Tous les maux humains viennent peut-être de ce que la puissance, dans quelque ordre que ce soit, n’est pas en proportion de la sagesse. Cela est bien connu, mais je veux dire, encore une fois, que cela est profondément oublié. Sans quoi on ne méconnaîtrait pas le principe des principes, c’est que l’enseignement, loin de suivre l’entraînement de la technique, doit au contraire remonter énergiquement cette pente et retrouver l’ordre de l’esprit, je veux dire l’ordre qui éclaire, qui fait comprendre, qui donne quelque idée de la nécessité naturelle, et, par opposition, quelque idée aussi de la liberté de l’esprit, valeur suprême maintenant sacrifiée à l’ivresse du pouvoir.

Me voilà ramené aux plus pressants besoins de l’homme pensant. Savoir ce qu’on dit, connaître les signes, savoir lire, savoir écrire, savoir dire, savoir persuader, savoir instruire et d’abord savoir s’instruire soi-même par son propre discours. Ce qui ne s’obtient que par une familiarité et conversation suivie avec les plus grands écrivains de tous les temps. Tel est l’objet de cette partie de l’enseignement que l’on nomme littéraire et faute de laquelle l’homme le plus éminent manquera d’un instrument convenable pour ordonner ses pensées. L’autre partie, la scientifique, n’a pas moins d’importance pourvu que l’ordre soit respecté. Commencer donc par les expériences les plus simples qui sont d’arithmétique et y découvrir les nécessités les plus évidentes, lesquelles commandent toute expérience. Continuer par la géométrie en laquelle il ne se passe rien dont on ne puisse apercevoir les raisons et où l’on ne trouve point de ces transformations mystérieuses qui ont si souvent égaré les chimistes. Et le point le plus haut de cette préparation à la recherche me paraît être dans la mécanique élémentaire. À faire osciller un pendule on s’exerce premièrement à observer, et puis par le plan incliné à remonter jusqu’à la chute ralentie et à la chute libre, c’est-à-dire à éclairer la physique par la géométrie du mouvement, et si l’on voulait quelque application à la nature telle qu’elle se montre, sachez bien que c’est dans l’astronomie qu’on la trouverait, non ailleurs. Et c’est fini ; l’enfant est prêt pour sa tâche d’homme.

« 29 avril 1933 » (VE)

*La Lumière*,29 avril 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XLII)

1942 *VE* XCVI, « La technique à son rang »

1492

Quand une industrie s'étend par ses propres bénéfices, je reconnais le précieux accord du progrès avec l'évolution ; les bénéfices sont plutôt des effets que des projets. Simplement la pêche est bonne, d'où l'idée d'agrandir un peu les filets ; car que faire de l'argent ? La prospérité n'est pas ici un futur d'imagination. C'est un organisme qui prolifère. La nouvelle table de vente existait déjà ; on donne seulement un peu d'air et de passage à la foule des acheteurs. Tout le monde a connu de ces bicoques pleines d'avenir. Et heureux le restaurateur qui ne sait où asseoir les gens ! Le bénéfice signifie alors que le milieu est favorable, et qu'on pourrait gagner plus. C'est alors qu'on loue la boutique voisine et qu'on perce les murs. D'où résultent de nouveaux bénéfices et de nouvelles ambitions. Toutefois cela n'est pas sans fin, car le milieu s'épuise ; et sans doute faut-il compter encore avec cette loi géométrique, que la surface extérieure, qui est la partie utile, et qu'on pourrait nommer surface de vente, ne s'accroît pas aussi vite que le volume. Enfin la vanité s'en mêle toujours, et les dépenses de gloire vont toujours à diminuer le profit. Il reste que le bénéfice réel est un indice suffisant, et qui règle assez les projets. Je ne crois pas que la folle croissance des entreprises résulte de la transformation des bénéfices en capital productif. Le mal commence avec l'emprunt facile.

L'emprunt facile c'est l'emprunt offert par le prêteur ; et la prospérité générale conduit là. Car les gens non fastueux ont alors un petit trésor et cherchent la rente ; et ce genre de prêteur ne craint même pas le risque ; mais plutôt son imagination n'est ébranlée que par de brillantes rêveries. De plus, ce prêteur ne connaît pas les affaires. Le banquier et le démarcheur en sont donc à chercher les affaires. Aussi un négociant en bonne marche trouve-t-il aisément des capitaux. L'enthousiasme est alors ce qui règle la croissance ; le milieu ne compte plus ; on l'invente ; on ira le chercher ; on le créera. C'est alors que l'idée l'emporte sur l'expérience ; c'est alors que l'idée est aménagée d'abord sur le papier, d'après les ressources de la raison. Le souci de la perfection règle les moindres détails ; tout est calculé ; mais rien n'est adapté. Progrès, certes, si l'on considère ce qui devrait être ; mais l'évolution n'y est pas, l'évolution, d'après laquelle l'organe est développé et changé par l'action du milieu. Ainsi la grande et parfaite machine risque de tourner dans le vide. L'administration est sans rapport avec la réelle situation. L'expérience répond durement, mais sans instruire, car on veut méditer un système encore plus grand et plus parfait ; or il est trop grand déjà et trop parfait. Cela par l'abondance des capitaux étrangers à l'affaire, lesquels fournissent des moyens démesurés.

Telle est la cause principale de ces grandes ruines que l'on voit partout. J'aperçois un autre défaut, dans ces participants anonymes, et surtout dans les petits. Ce sont des prêteurs nerveux ; ils passent aisément de la folle espérance à la folle crainte, par leur inexpérience des affaires. Et ainsi, fort souvent, ils font d'un simple embarras une catastrophe de l'ordre moral. Il est bien étrange que la petite épargne, si sage quand elle se prive, soit en même temps un abîme d'incertitude. Ajoutons à cela que les banquiers, pilotes sur cette mer changeante, apprennent l'audace en même temps que le péril, et, par ne plus pouvoir compter sur rien, arrivent à tout risquer. En sorte qu'à côté du creux de l'épargne il y a souvent le creux de l'affaire, c'est-à-dire un simple projet et un jeu d'espérances et de promesses. À force de bien savoir qu'on ne peut rien sans la confiance, on vient à croire qu'on peut tout par la confiance, ce qui développe déraisonnablement une monnaie fiduciaire dans le plein sens du mot, mais sans garantie. La société anonyme a fait briller, il y a trois quarts de siècle, une sorte de paradis ; il en est résulté des maux que nul n'avait prévus. La pensée par concepts, séparée de l'expérience tâtonnante, se trompe à tous les coups. Il y a une métaphysique de l'économie, comme des passions, comme de la politique, comme de tout.

*La Lumière*,13 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XLIII)

1934 ECO LXXVIII

1493

Étant admis qu'il faut dire le vrai, il s'agit premièrement de saisir le vrai, de le chercher, de l'éprouver ; car on est bien loin de l'avoir toujours pur, et jamais on ne l'a tout. La règle de ne rien cacher devant les juges est évidemment de police. Dans le fait, il s'agit seulement pour le témoin de parler sans retenue de choses qu'il sait mal ; le juge se réserve d'en filtrer le vrai, s'il peut. Et sans doute le devoir du témoin est de s'ouvrir en toute simplicité, et selon ses premières impressions ; par exemple une parole mal entendue, il faudrait l'imiter le mieux possible, sans s'occuper du sens ; mais personne ne fait ainsi ; le meilleur témoin est celui qui laisse couler ses confidences, mêlant le fait, l'opinion, le vraisemblable, le probable. Vouloir qu'il dise le vrai, c'est lui demander plus qu'il ne peut ; car le vrai d'une action, en toute rigueur, et avec tous les tenants et rameaux, nul ne le sait jamais. Si l'on invoque ici l'amour du vrai tel qu'on le suppose dans le savant, on invoque mal. Un homme scrupuleux dira fort peu. Le devoir d'aider la justice parle assez fort ; mais la crainte de nuire sans le vouloir et par abondance de paroles est un sentiment très honorable ; et l'accusé est présumé innocent.

Il me semble que l'amour de la vérité doit toujours nous mettre en garde contre un certain genre de franchise qui est de premier mouvement. Il y a une forte raison de ne pas dire à un ami ce qu'on pense de lui dans le moment. Ce qu'on pense est-il vrai ? Est-il seulement vrai qu'on le pense ? Toute pensée veut examen. Qu'on l'ait vive, évidente, convaincante, ce n'est pas encore signe qu'on doit la dire, ni même qu'on puisse la dire. Aussi la franchise est presque toujours d'humeur, et bien rarement de réflexion. Il est proverbial que l'on regrette plutôt d'avoir parlé que de s'être tu. Toutes les grandes affaires veulent le secret. Un commerçant ne publie pas ses embarras ; ce serait enlever tout remède. Par les mêmes causes, il faut que la diplomatie soit secrète, car les peuples sauteraient à chaque mot. Déclame qui voudra ; il est pourtant assez clair que l'état des conversations politiques est toujours bien loin d'exprimer la vérité d'une situation. Par exemple, la situation financière sur la planète n'est connue qu'imparfaitement des plus habiles ; ils n'ont guère à cacher que des erreurs. Sans compter que tout change d'un jour à l'autre. Dans le fait on parle trop.

Les choses humaines ne sont ni simples ni faciles. Souvent ce qui est incertain devient vrai par cela seul qu'on le dit ; ainsi une faillite ; ainsi la guerre. Au rebours la paix sera si on l'annonce. Il faudrait donc parler plutôt selon le bien que selon le vrai. Cet acteur parla bien, qui, sur une odeur de roussi qui déjà répandait la panique, assura au public qu'il n'y avait point de danger. En était-il sûr ? Celui qui annonce la paix n'est jamais sûr qu'elle sera. Celui qui annonce la guerre, non plus. Il faut donc chercher le meilleur, c'est-à-dire parler et agir de façon que le meilleur soit le vrai. Mais où est la limite du mensonge pieux ?

Spinoza dit que, dans les entretiens, il faut parler sobrement de la faiblesse humaine et de l'esclavage humain, et au contraire amplement de la puissance humaine et de la liberté humaine. L'un est-il donc plus vrai que l'autre ? Non ; mais il est meilleur que l'un soit vrai, et non pas l'autre. Prouvez à un ivrogne qu'il ne peut s'empêcher de boire ; cela ne risque que trop d'être vrai. Prouvez-lui qu'il peut s'empêcher de boire. Cela ne risque que trop d'être faux. On peut même dire que le meilleur a toujours trop de chances de n'être pas vrai. Mais je vois ici cette différence que le vrai de la passion ou du crime n'a pas besoin de nous ; il va de soi ; au lieu que le vrai de l'honnête et du juste a grand besoin de nous et ne sera vrai que si nous voulons qu'il le soit. Ainsi de la guerre et de la paix. Le vrai de la guerre va de soi ; il n'y a qu'à le laisser aller ; le vrai de la paix ne va pas de soi ; il faut vouloir la paix. Et qui alors est dans le vrai ? Platon mettait le bien au-dessus du vrai, et je vois pourquoi. Mais le bien c'est le vrai bien ; ainsi le vrai surnage toujours.

Il faudrait piocher hardiment et retourner le terrain trop foulé. Il n'y a rien de vrai dans les sciences si l'on nomme vrai ce qui est ; car ce qui est change et se dérobe. Le vrai vrai, si l'on peut dire, est cette révision de nos idées, que nous faisons selon l'esprit, en combinant le simple avec le simple, comme on voit en arithmétique et en géométrie, comme on pourrait voir même dans l'économique et la politique, si l'on s'appliquait plutôt à penser juste qu'à courir après l'événement. Mais là-dessus on ne croit guère Platon ; on se moque des pures idées ; on n'a pas égard à l'esprit ; on donnerait tous les théorèmes du monde pour un petit fait. Telle est l'ivresse des techniciens, et encore orgueilleuse. Toutefois, celui qui tient un peu de la vérité vraie, celle qui ne sera pas fausse le lendemain, sait bien aussi qu'il doit l'enseigner toute pure, comme il l'a, et ne jamais mentir là-dessus ni aux enfants, ni aux hommes, ni à lui-même.

*La Lumière*, 20 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XLIV)

*Minerve*, LII, « L’amour de la vérité »

1494

Le mauvais esprit, c'est tout simplement l'esprit. Qu'on le prenne rieur ou sérieux, les puissances ne s'y trompent jamais. Rien n'est assuré contre l'esprit, ni rien pour l'esprit, car ce juge de tout n'a qu'une manière de s'assurer, qui est d'attaquer aussitôt ce qu'il assure. N'importe qui sait ce que Descartes a mis au jour, c'est que si l'on veut être sûr, il faut douter. Et si quelque proposition se présente avec tous les caractères de l'évidence, la précaution est de demander à soi : « Essayons de penser le contraire ». Car les vérités ne sont point du tout de ces Termes qui tiennent bon sur les limites, et que l'on retrouve quand on en a besoin. Au contraire faute d'être offensées elles n'ont plus respect, et faute d'être blessées elles meurent. C'est pourquoi je ne vois pas grand espoir de vie dans ces théories de physique, auxquelles tout le monde tire son chapeau. C'est bien refus de comprendre, mais c'est exactement parce qu'on les respecte que l'on ne peut les comprendre. On ne comprend que ce que l'on démolit. Le tyran ne peut aimer cette méthode transperçante, et les dieux la désapprouvent en leurs conseils ; car, dès que l'esprit s'éveille, c'est l'esprit qui est dieu. Saint-Simon raconte que, lorsqu'on avait le projet de changer quelque opinion du Grand Roi, il fallait premièrement et tout le temps lui répéter que sa sacrée volonté était et serait la loi dernière et aimée de son humble serviteur ; moyennant quoi le Tout-Puissant était accessible aux raisons, et souvent juste et bon jusqu'à étonner. L'idolâtrie est partout la même ; elle ne déraisonne que si on la méprise. Essayez cette méthode de politesse et de flatterie préalables sur les petits tyrans de chez nous ; vous leur verrez aussitôt une sorte de bon sens, un art de s'adapter, de prévoir et de flairer, comme on voit aux animaux. Ils nous feraient vivre à l'égyptienne, en d'éternels casiers ; éternels, ou plutôt réputés tels ; car un boursier ou deux pourraient de temps en temps sauter les barrières ; mais à la condition de les respecter un peu plus, une fois sautées.

Il se peut bien que le pire danger, aux yeux de l'idole, est si on cesse de respecter les barrières, sans pour cela les franchir. Comme si un ouvrier ne désire même pas être contremaître ; ou si un citoyen ne veut pas être maire ou député ; ou si un député ne veut pas être ministre ; et si chacun veut juger de sa place. Car convenons que désirer le pouvoir est la même chose que l'adorer ; aussi le tyran aime l'ambitieux ; et c'est être méchant à ses yeux que de ne jamais rien demander ; toutefois le plus méchant et le plus redouté est encore celui qui, sans rien demander pour soi, exige pour les autres. En ce sens c'est encore flatterie que demander faveur ; mais c'est toujours insolence que demander justice, car la justice égalise, puisque le premier article de la justice est que le puissant s'y soumette. Le grand patron accorde volontiers, mais ne veut point qu’on exige. Ce genre de despotisme s'installe partout dès qu'on le laisse faire.

On dit que la démocratie fait le lit de la tyrannie. Je crois assez que cela vient de ce que la démocratie manque d'esprit, ou, ce qui revient au même, de ce que la justice y est conquise comme une faveur, chacun bousculant le voisin ; or, il s'en faut bien que l'égalité consiste dans un droit égal à se pousser ; et l'esprit de parti fait voir cet étrange désordre à tous les degrés, de courtisans sans roi. On entend mal le suffrage, si ce n'est qu'une loterie ouverte à tout ambitieux. À ce compte la tyrannie serait la perfection de la démocratie ; car c'est le parti le plus fort qui élève le tyran. Le fait est que cette démocratie plébiscitaire est à peu près la seule qu'on ait vue. L'Angleterre s'en est gardée, par des combinaisons de prudence, qui semblent étranges aux autres peuples. Il se peut bien aussi que la France s'organise selon les mêmes fins, mais selon une autre prudence et d'autres ruses, qui ne sont point non plus des articles d'exportation. Ce qui est à l'œuvre dans les deux pays, c'est, je suppose, une certaine monnaie d'esprit ; et l'esprit se reconnaît à ceci qu'il parle de sa place. Un marchand qui prétend raisonner de politique ne prétend pas pour cela changer de métier et se faire ministre. De tels hommes, qui commencent à ne point nous manquer trop, sont le sel des démocraties. J'en connais même qui voudraient bien désirer un tyran, mais qui ne peuvent, parce qu'ils n'abandonnent rien de leur jugement, et, sur toute opinion, de qui qu'elle vienne, frappent sans pitié ; ce sont des chasseurs de sottise. Je dis marchand, je dis administrateur ; mais l'ouvrier jugeur, le paysan jugeur, dont nous avons quantité, ont encore une meilleure position, parlant très fort de leur place, et aussitôt écoutés, la main sur l'outil. Et ce que l'esprit sait, partout où il poursuit son examen, c'est que la tyrannie n'est jamais à demi-tyrannique ; et que le dogmatisme est nécessairement fanatisme. Il n'en peut être autrement, puisque les vérités acquises sont de terribles faits, et, pour tout dire, des forces, avec les attributs des forces, et violence qui n'est jamais loin. L'expérience dira si l'on ne vit pas mieux par une active révision de toutes les vérités acquises ; mais ce n'est pas premièrement une question de bonheur ; car l'esprit dit qu'il le faut. De toute façon écrivons sur nos tablettes qu'une démocratie sans esprit ne peut pas durer longtemps.

*La Lumière*, 27 mai 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°6, 25 juin 1933 (XLV)

1934 POL LXXIX

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933

1495

Le monde n'est pas un spectacle. À mesure qu'on veut le réduire au spectacle, la réalité se retire de lui et la pensée se retire de nous. Maine de Biran, qui était sous-préfet de Bergerac, tira plus d'être de son bureau que vous n'en tirerez d'un voyage aux Indes ; c'est qu'il s'appuyait sur son bureau, et qu'il vint à provoquer de sa main la résistance de cette chose familière. Mais pour les yeux du visiteur, son bureau n'était qu'un bureau, comme on dit un tableau, un château, un paysage. Ce n'est pas grand' chose que le travail d'un homme qui appuie sur son bureau ; pourtant ce point de résistance fut un des centres de pensée pour tout le siècle. Et ce n'était qu'un commencement. Quand l'outil mord, obéit à la chose, et change la chose, alors le monde existe assidûment. Et, au rebours, les pensées qui ne sont que des pensées ne butent point. Ce sont des batailles de mots.

On dira que le monde existe fortement quand il nous tombe sur la tête. Oui, mais ce n'est pas le moment de penser. L'existence attaque ; nous nous défendons ; c'est une mêlée de chiens. Le travail offre bien plus de discernement. C'est quand on fait ce qu'on veut qu'on découvre qu'on ne fait pas ce qu'on veut, ce qui est sentir l'existence sur l'outil et dans le bras. Autre présence du monde ; présence qui n'est plus spectacle. On se la donne ; on se la dose ; on éprouve la limite de l'homme. Ce n'est pas à dire que l'outil instruise ; il n'en est rien. Je dirais plutôt que le travail efficace est comme un sel qui se mêle à toutes nos pensées. Un jardin n'instruit pas le promeneur ; mais il instruit le jardinier. Si les pensées du jardinier s'envolaient de son râteau assez loin pour encercler tous les mondes, le jardinier serait un grand philosophe. J'avais lancé un jour, et à l'étourdie, comme le veut mon métier, cette image : « La justice enchaînée et tournant la meule ». Un jardinier m'écrivit là-dessus un rêve qu'il avait formé, dans lequel il détachait les chaînes de la justice ; ces chaînes, disait-il, étaient d'or, et il les employa à atteler son âne à sa charrette. C'était partir pour un grand et beau voyage.

Platon, que je reconnus aussitôt dans cette lettre de l'homme à l'homme, avait ses ruses, et bêchait à sa manière, de façon à buter toujours contre quelque obstacle, tel un conte de bonne femme. Et son art était, ainsi que chacun peut voir, de raconter tout au long ce qu'on racontait, y mettant tout le détail, comme d'une chose. Ainsi il retardait le dangereux moment où la pensée s'élance à comprendre. On comprend trop vite, et cela fait des esprits maigres. Toujours est-il qu'en Platon le monde y est, l'homme y est ; mais, chose digne de remarque, la politique n'y est point. Les *Lois* de Platon ne peuvent se comparer aux lois de Lycurgue ou de Solon. C'est que Platon refusa d'être roi, ou avoué, ou huissier ; ainsi il ne sentit pas assez la résistance des affaires, et la nécessité d'obéir si l'on veut changer. Rousseau fut par aventure secrétaire d'ambassade, c'est-à-dire qu'il écrivait des passeports et recevait des sous. Je ne puis mesurer ce qu'il tira de cette expérience. Et Platon a bien eu cette idée que le contemplateur devrait être tiré de contemplation après un an ou deux, et ainsi dans tout le cours de sa vie, étant sommé de commander une escadre, de dire le droit aux marchandes de poisson, et choses de ce genre. Toutefois ce n'est encore que travail indirect, et expérience seconde. Le vrai de la politique, c'est l'univers résistant. Tout vient buter là, et la terre est raboteuse.

Un physicien comprendrait quelque chose de nos embarras, même de monnaies, s'il faisait attention à la loi qu'il connaît bien, à savoir qu'une vitesse double exige un quadruple travail, je dis au moins, et dans les circonstances les plus favorables. En sorte qu'en allant deux fois plus vite, vous doublez le résultat, vous le doublez seulement, ce qui ne peut payer la dépense quadruple. Vous perdez en travaillant. Très bien. Toutefois le physicien connaît cette loi sans y croire assez, par sa situation propre, qui est de concevoir d'énormes vitesses qui ne lui coûtent rien. Il refait le monde ; mais ce spectacle n'arrive pas à l'existence. J'ai lu avec satisfaction que les avions allaient bientôt buter sur la vitesse du son, et même avant, comme sur une limite. Mais il faudrait savoir qu'ils butaient déjà, et ce qu'il en coûte de déchirer l'air. Tous les travaux, par exemple de coller très exactement, en contrariant le fil, de petits morceaux de bois, et de tailler l'hélice dans ce bloc, sont des travaux de déchireurs d'air à grande vitesse. Je n'énumère point les métaux et la mine, les toiles et la culture du chanvre ; et j'ai tort ; mais quand j'énumérerais, cela ne me coûte qu'un peu d'encre. Cette somme de travaux ne me parle pas encore assez. L'aviateur est porté à bout de bras ; mais mon bras n'en est pas averti. Spectacle. Et l'aviateur a bien d'autres choses à penser. La vitesse nous ruine, et encore nous aveugle. L'aviateur dissipe le travail d'autrui ; il ne sent pas la résistance comme il faudrait. Et celui qui signe un chèque ne sent aucune résistance. Mille francs ou un million c'est la même chose au bout de la plume.

20 juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (XLVI)

1934 ECO LXXXI

1496

Cette fidèle catholique me dit : « Je ne m'accoutume pas à voir le drapeau tricolore attaché à la croix ; et c'est pourtant ce que la messe parisienne me fait voir, et la messe bretonne aussi. Remarquez que le drapeau a encore de quoi me toucher, quand il ne serait que l'emblème funèbre de tant de héros inconnus. Mais je ne vais pourtant pas à la messe pour penser que je suis d'une nation, et encore armée. Au contraire un jour sur sept au moins je dois oublier cela, et penser seulement à l'immense société de mes frères les hommes. L'emblème de la force n'est pas à sa place près de l'image de la charité. Profanation, il me semble, qui me donnerait de l'irritation. Voilà une messe perdue. »

Je lui répondis : « Je n'aime pas plus que vous ce mélange, et il y a longues années que je me passe de messe. Mais à quoi bon parler sans savoir ; voici venir le R. P. Philéas, qui est un homme de ressource. Faites-lui votre réclamation ». Je connais Philéas, je le sais fort et souple comme un loup gris ; pourtant[[1768]](#footnote-1769) jamais encore je ne l'avais vu sérieusement mordre selon sa structure. Ce ne fut pas long, et la tendre brebis en sut quelque chose. Les politesses faites, la brebis plaida, non sans chaleur. Et le Révérend Père[[1769]](#footnote-1770) montra aussitôt plus de sérieux que je n'en attendais. « Si l'attaque venait de vous, dit-il en me regardant, il me plairait d'admirer qu'après nous avoir jugés trop peu patriotes, on trouve maintenant que nous le sommes trop. Toutefois[[1770]](#footnote-1771) cela est extérieur, et il s'agit maintenant d'un scrupule vrai. Je suis hors de mon tribunal, et au reste la confession, si je ne me trompe, ne commence pas sur ce ton-là ».

« Eh bien soit, lui dis-je. Pour une fois j'écoute en toute humilité ; et votre pénitente aussi certainement. Qu'une fois j'entende la parole surhumaine ». Il rêva un moment et puis il dit : « Seulement une faible idée, une pauvre idée ; car la préparation et les formes importent plus que vous ne croyez. En toute humilité ? J'attends donc, dirais-je, que vous vous accusiez du péché de colère, et aussi du péché de juger les autres ; car c'est toujours jugement téméraire ; mais quant aux fautes du voisin, il ne peut en être question ici ».

« Il reste donc, dit la brebis, un simple scrupule, que je vous soumettrais ». « Là-dessus, dit-il, je vous répondrais que je ne vous entends pas. Car le scrupule porte lui-même sur l'intention d'un homme, intention dont il est seul juge, parce qu'il est seul à la connaître. Et comme on voit qu'un juge de paix arrête les disputes, encore bien mieux dois-je vous rappeler, dirais-je, que mon tribunal n'est pas un lieu de médisance. Et quant à la distance du drapeau à la croix, elle est infinie, et vous n'errez point. J'attends donc, vous dirais-je, que vous vous accusiez de quelque chose ; car ce n'est point mon rôle d'accuser ; et je ne puis vous conseiller que sur vos propres aveux ».

La brebis était morte. Mais un discours juste m'intéresse plus que tout ; et cela se voyait. Aussi continua-t-il pour moi et sans doute pour lui-même : « C'est très bien, dit-il, de s'élever jusqu'à la société invisible dont la croix est le symbole. Mais ce serait aussi trop facile s'il suffisait pour cela de séparer deux images jointes. Cela regarde le sacristain ; j'espère seulement qu'il les sépare sans humeur, comme il les joint ; et même je le crois, tant qu'il ne s'accuse pas lui-même. Mais pour vous comme pour lui, se rendre digne de la cité des âmes, c'est premièrement se détourner de juger d'après les dehors, et regarder d'abord en soi. Car chacun est finalement seul témoin de soi et seul juge de soi. Et celui qui ne sait joindre drapeau et croix sans pensée d'orgueil, de mépris ou de haine, celui-là je l'aiderai à s'en repentir, s'il s'en accuse. Mais celui qui ne sait séparer drapeau et croix sans pensée d'orgueil, de mépris ou de haine, sa faute est la même. Car il ne s'agit point de changer les images, mais de purifier les passions ; et qui ne forme pas cette idée n'aura jamais accès dans l'Église réelle et ne sauvera point son âme ; ou plutôt c'est lui qui le sait ; et tant qu'il est content de ce qu'il fait de son âme, je n'ai rien à lui dire ». Il allait avec précaution dans son discours comme un menuisier qui scie une planche, et qui fait bien attention de suivre la juste ligne. J'aime le travail bien fait, et je n'avais pas d'objection à faire. Il est seulement à regretter, me disais-je, rêvant ensuite à part moi, que cette morale, qui est la morale, soit donnée comme suspendue à une étrange magie, tout à fait invérifiable, et qui, si elle était vérifiée, ne résoudrait encore rien ; car le miracle de fait c'est encore puissance et victoire ; et la légende dit bien que le Christ n'a pas voulu du secours des anges. **[**Il est vrai que le Christ n'avait pas besoin du secours des anges ; il est vrai que le Christ était le maître. Peut-être l'absolue absence de puissance est-elle hors de réalité ; ce qu'exprimerait le prêtre en retenant le signe de force**][[1771]](#footnote-1772)**. Et s'il faut croire à l'eau changée en vin, le drapeau attaché à la croix signifie alors quelque chose.

2 juillet 1933 (PSR)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (XLVII)

1938 *PSR* LXXXI, « Un confesseur »

1497

Corot me fait voir des arbres, une prairie, une vache, une bergère. Qu'ai-je besoin de lui ? dit Pascal, l'homme intelligent. Il ne manque pas d'arbres, ni de prairies, et véritables. Je me reposerai à l'ombre. Et l'océan lui-même est quelque chose de mieux que ce petit ruban de couleurs que le peintre en a gardé. Le vrai océan me mouillera les pieds. Ou bien ce que j'admire n'est-il que l'étonnant travail de l'imitation ? Non, il n'en est rien ; car je n'aime pas être trompé par une peinture ; et bien plutôt le peintre veut que je ne sois point trompé. Le cadre m'est une sorte d'annonce, qui présente la peinture comme telle, qui la sépare. Au contraire ma fenêtre ouverte me jette dans le monde. Il faut que j'y aille ; je fais le tour des choses, je les nomme, j'en use, je les explore.

La peinture refuse l'exploration. Changez de place, soit ; vous éliminez quelque reflet du monde, toutefois[[1772]](#footnote-1773) vous ne saisissez jamais qu'un aspect, un moment fixé. Que regarde donc l'homme, par cette autre fenêtre ? Pourquoi y revient-il ? Je suppose qu'il s'y voit lui-même. Mais quoi ? Un arbre, une vache, un nuage, une brume bleue ou rousse, voilà un étrange portrait de moi. C'est que le monde peint est plus moi que l'autre. Et[[1773]](#footnote-1774) pourquoi ? Parce que c'est un homme qui l'a fait ? Faible raison. Ce que me représente le peintre, et selon toute la force du mot, c'est l'heureux premier moment et la première rencontre ; c'est la jeunesse d'une pensée. Il y a une première touche du monde sur les yeux, inexprimable, par une pluie de couleurs dont nous ne savons pas encore le sens. Je suis dans ce chaos, je ne suis que lui. Mais on ne peut peindre cela ; tout l'art est de s'en rapprocher. D'où des tentatives étranges, une apparence brisée, fondue, où je risque de ne reconnaître ni les choses ni moi. On devine les périls de cette investigation à rebours. Il s'agit de ne plus rien comprendre, et c'est une manière de revenir à soi ; toutefois[[1774]](#footnote-1775) sur le bord, et gardant la lueur de pensée juste suffisante pour jouir de ne point penser. Le peintre est comme un père éternel qui sépare la lumière et les ténèbres, mais qui prolonge ce moment sublime. Il balaie le paysage réel ; il nous remet dans le temps sauvage où l'on ne le voit pas encore. Ces collines lointaines, je ne sais ce que c'est et je ne le saurai jamais. Cette route n'est que lumière, couleurs et ombres. Cet arbre sera toujours un pâle fantôme, et si peu un arbre.

Qui se sert des êtres, il ne les voit plus. Un visage humain est un signe connu ; je sais aussitôt ce qu'il faut lui dire, Monsieur le préfet, Madame la marchande de pommes, et choses de ce genre. Le vrai visage se montre au premier moment ; mais l'impétueuse intelligence pratique aussitôt les séparations et les divisions, afin d'aller à son but, qui est de consommer et de manger. Nous mangeons les pommes et jetons la marchande comme une pelure. Du préfet nous emportons promesse et signature. Le préfet valait pourtant bien un arbre. Mais l'arbre même n'est aussitôt qu'un préfet de chauffage, ou un marchand de bois. À faire nous oublions d'être. Aussi le peintre se plaît à son modèle ordinaire ; il en fera une femme aussi neuve qu'Ève, et tout autant éternelle. Il joue encore plus près du jeu s'il peint des pommes, des oranges, une carafe, un livre, un tapis. C'est que ces choses d'usage et familières sont de celles que nous ne voyons plus du tout. Moins elles sont remarquables et plus le peintre triomphe. Il nous éveille à ces choses, par rapport auxquelles nous ne sommes que somnambules ; car le somnambule va sans voir et va très bien ; et c'est ainsi que j'ouvre ma porte et que je mets ma montre à l'heure. Réveille-toi, c'est le mot du peintre.

À ton rêve ? Non. Peindre un rêve c'est ne rien peindre. Et, quelque étrange que ce soit, il n'y a point d'apparence du rêve. Ce bord de l'eau, qui n'est qu'un fil de couleur, il annonce l'eau vraie, il est l'eau vraie. Pourquoi ? Parce qu'il n'est que reflet. Reflet n'est pas peu. La science vit de reflets, et même elle en invente. Il ne manque rien à une chose qui dépend de toutes les autres. Le vrai du rossignol c'est tout le printemps. Le peintre a deviné ces choses ; car l'apparence lui suffit ; il se défend de nommer les choses, ce qui est les séparer ; mais aussi de cette apparence il ne changera pas un fil ; et si ce ruban de route tourne ainsi, exactement ainsi, c'est bien parce qu'il est au monde, et que la bosse de la terre est ainsi et encore ainsi, jusqu'au centre. Il n'y a que le vrai sentier qui dépende des roches, et qui raconte l'histoire de la terre et celle de l'homme. C'est pourquoi toute l'apparence est sacrée. L'idée est pauvre à côté. Une maison voudrait ne dire que le maçon et l'architecte ; mais laissez faire le peintre ; il vous bâtit une maison qui tient à la terre et au ciel, une maison aussi naturelle qu'un rocher. Le peintre n'a point peur d'une maison neuve ; il la voit aussi vieille que le rivage, comme elle est, et ainsi neuve de son vrai neuf, qui vient d'une première vue, toujours première. Le monde n'est pas encore créé, et vous n'en saviez rien.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (XLVIII)

1935 SE XXIX « L'apparence sacrée »

1498

J'ai connu un homme d'âge, et grand ami de la nature, qui avait juré qu'on ne toucherait pas à un seul arbre de son parc. Or j'ai vu un tronc de platane qui repoussait le mur de clôture, dessinant une sorte de tour fendillée. D'autres arbres attaquèrent le toit de la maison et firent voler les tuiles. Firent voler, c'est une façon de parler, car le végétal procède imperceptiblement. Un brin d'herbe commence la ruine d'un mur. L'homme passe autant de journées à élaguer qu'à planter, autant à sarcler qu'à semer. Les plantes ne cessent de mener leur assaut tranquille. Comme chacun a pu voir dans les champs délaissés par la guerre ; après les coquelicots, ce fut le tour des marguerites ; l'herbe effaçait déjà ces ornements éphémères, et, parmi l'herbe, on apercevait le petit plant des charmes, des hêtres, des chênes, des pins ; la forêt revenait. Darwin eut l'idée d'enclore quelques mètres d'un pâturage ; il y vit pousser des arbres. Si l'on disait donc que la nature végétale travaille pour nous, on parlerait mal ; elle travaille selon elle, non selon nous. Nous avons à conquérir et à reconquérir le blé, le chou et le haricot. La terre végétale est elle-même une chose fabriquée. Le paysan sait très bien ces choses-là. Il compte en travail. Il obéit pour commander. Il se fait l'attentif serviteur de sa servante la vache.

J'ai plus appris à la queue des vaches qu'en roulant dans le train express. Sur mes dix ans, au temps des vacances, je menais souvent une précieuse vache laitière. La bête aux pieds tournants, comme dit Homère, allait son train ; dès que je la poussais de ma baguette, elle montrait les cornes. On peut tout inventer, excepté de faire aller une vache plus vite qu'elle ne veut. À l'autre extrême on peut tout inventer, excepté de faire *La* *Jeune Parque* en un mois. Un opéra veut deux ou trois ans ; et, même à ce régime, il ne s'en trouve pas un de bon sur cent. La civilisation est au pas de vache.

L'auto roule ; l'avion bourdonne. L'obus va encore plus vite ; et la tape de la mélinite, même à travers l'air, fait sentir une prodigieuse puissance en un moment, non gouvernable. La vapeur[[1775]](#footnote-1776) non plus n'est pas gouvernable, ni le torrent. Une mine de charbon qui brûle, souvent on la laisse, car il faut des heures et des heures de menu travail si on veut l'éteindre. Que de transports et que de précautions si on a juré de faire brûler le charbon où il faut et comme il faut ! La vapeur d'eau lance des débris volcaniques, et souffle même toute une ville en un instant. Si l'on veut dresser ce terrible serviteur, il faut lui forger des chaînes, qui sont chaudières, tuyaux, cylindres, pistons, bielles. L'ajustage se fait au pas de vache. L'explosif est fabriqué au pas de vache, si l'on compte tout. Seulement nous voyons en un instant l'effet du travail humain, concentré et retardé. La somme d'un million de coups de marteau est volcanique. Un enfant, en posant le doigt sur un bouton, fait partir une torpille, et dresse en l'air une tour d'eau de cent mètres ; mais si vous mesurez par cet effet la puissance d'un enfant, vous mesurez mal. Cette puissance n'est pas physique, elle est politique. Vous avez obtenu d'un millier d'hommes, par persuasion, qu'ils travaillent longtemps sans voir l'effet. Vous donnez à l'enfant le commandement de cette armée de travailleurs à retardement. Il n'en est pas moins vrai que l'homme est nu et réduit à ses propres muscles et à son propre courage, comme Hercule.

L'idée d'obtenir un résultat sans travail est séduisante. Celui qui roule en auto se plait à ces forces obéissantes ; mais le travail des mines, que ce soit fer, pétrole ou charbon, n'a rien du travail de prince. Aux travaux de base, tout homme est paysan ; tout homme mène une lutte difficile contre des forces qui n'ont point égard à lui ; et ce monde n'est point tendre. Dire que Dieu donne la pâture aux petits des oiseaux, c'est une idée d'enfant. L'oiseau ne cesse de travailler, à grande dépense de vitesse ; et par chance il récupère quelquefois en nourriture l'énorme dépense du vol ; en fait les couvées périssent presque toutes. Et que les lis ne travaillent ni ne filent, c'est une autre idée d'enfant ; car le lis, comme toutes les plantes, travaille chimiquement à conserver et à reproduire son être, et il est borné là ; il ne fait que lis et encore lis. Tisser une chemise est de l'homme ; et c'est bien autre chose que de tisser sa propre chair. Une chemise signifie un excédent ; et évidemment les travaux humains, ingénieux et divisés, produisent un excédent. Mais brûler l'excédent à toute vitesse, ce n'est que montrer une puissance politique, et exactement dissiper le travail d'autrui. Le muscle reste muscle. Et c'est bien une idée d'enfant de vouloir forcer le pas de la vache. La vache montre les cornes. Attention !

*La Lumière*, 3 juin 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (XLIX)

1934 ECO LXXIX

1499

Le peuple de l'esprit, c'est Hegel qui l'a ainsi nommé, est le seul maudit. Il traîne après lui la Bible, livre sublime et cruel. C'est le seul peuple qui subsiste sans frontières ; c’est le seul peuple qui soit chez lui partout, ce qui revient à n'être nulle part chez soi. Le chez soi est bien au-dessous de l'esprit. C'est le seul peuple qui soit le frère redouté et méprisant de tous ; ce qui revient à n'être le frère de personne. La fraternité est bien au-dessous de l'esprit ; c'est, comme le nom l'indique, un lien de chair. Ce peuple donc porte partout la paix de l'esprit, qui est la plus difficile, et la guerre de l'esprit, qui est la plus sauvage. Visant trop haut, il a vécu trop bas. Il a tué le dieu de chair ; il le devait, car, selon la Bible, il n'y a pas plus de dieu de chair qu'il n'y a de dieu de bois ou d'or. Tout est égal et comme nul devant l'esprit. L'esprit pur devait maudire son propre peuple. L'histoire de notre Occident, lieu des pensées conquérantes, développe cette contradiction ; et ce n'est pas fini. Il est remarquable que la Bible soit ignorée des catholiques, ignorée et redoutée. Il est remarquable que les adorateurs du fils renient le père, auquel vont pourtant leur hommage et leur encens. La Réforme fut biblique, et tour à tour massacrée et massacrant. Nous ne pouvons nous défaire de cette épine dans notre chair, la Bible.

L'esprit est fanatique ; l'esprit est violent. L'esprit est corrupteur parce qu'il demande trop, parce qu'il demande l'impossible. L’esprit de l'homme cherche l'esprit de l'homme et le manque. La première chose dont l'homme ait besoin pour vivre, c'est le pardon. La Bible ne pardonne jamais. L'effet du sublime tout cru c'est l'ironie, comme Hegel l'a vu. Aux yeux de l'esprit, vous n'êtes jamais esprit ; non plus à ses propres yeux il ne l'est, car il est homme. Ainsi les petits dieux sont ridicules, et le grand dieu verse le ridicule. C'est alors que toute la vie moyenne devient pure apparence, et le singe d'apparence la gouverne au nom de ce qu'elle ne peut pas être. La Bible est la mère des utopies, et les filles de la pure justice sont injustes et violentes comme la mère. La Bible a porté partout cette guerre sacrée, qui est la guerre civile essentielle, guerre de l'homme contre l'homme et de chaque homme contre soi. La chair est brûlée d'inquiétude ; elle se sait perdue. Voltaire ne pouvait respirer dans ce sublime. Aussi quels sarcasmes contre la Bible !

La tolérance est comme un champ libre pour l'esprit réel, car il va péniblement de faute en faute, et il veut vivre petitement. Mais il ne peut. La position du libéralisme et du pacifisme est faible, comme le disent ces vilains noms. L'esprit sera toujours plus tyran qu'il ne voudrait. Voltaire et Rousseau s'injurient. Étonnez-vous que les peuples ne soient pas encore amis ! Ces deux-là étaient bien près de s'entendre, et c'est sur le point même où l'on allait s'entendre que la haine a fait son nid, son doux nid. Qu'il est doux de haïr celui qu'on voudrait aimer ! C'est qu'on demande trop. Et c'est l'esprit qui demande trop. L'homme supposé inférieur, on l'exploite comme une bête de somme. Mais l'égal, mais le semblable, on le provoque. On l'appelle en champ clos, pour cette prétention qu'on lui reconnaît. La chevalerie était enflammée d'amour, et cela ne la rendait pas douce. L'honneur est dur, et d'autant plus qu'il a plus de peine à s'honorer lui-même ; c'est l'ennemi qui fait les frais de cette réconciliation de l'honneur avec lui-même. Et telle est l'histoire de notre Occident. À l'égard de peuples encore plongés dans la nature, nous sommes conquérants d'ivoire, d'or, de diamants. Mais entre nous, fils de la Bible, nous sommes conquérants d'esprit. Nous n'avons pas inventé en notre siècle la guerre du droit. Toutes nos guerres depuis la Bible furent de droit. Sans pardon, parce que l'adversaire fait briller aussi l'apparence du droit ; et c'est l'apparence du droit en l'autre qui met le plaideur en colère. J'avertis que ces développements sont hégéliens, et tous les hégéliens doivent s'irriter contre, par la loi de l'esprit. Mort à qui pense, s'il ne pense pas comme moi !

J'ai adopté cette règle de ne point disputer et de ne point m'offenser sur les problèmes de l'esprit. J'ai jugé en fils de Voltaire, si j'ose dire, ces furieux penseurs qui cherchent toujours le défaut de la cuirasse. En cela, je ne suis ni biblique, ni fanatique, mais plutôt, à ce que je crois, imprégné de l'esprit paysan ou païen, car c'est le même mot, cherchant à conserver la lenteur et la force de la charrue. Cette manière exclut l'ambition, qui est de toutes les passions la plus mêlée ; et je trouve encore trop d'ambition dans l'humilité. Le premier point est de ne pas exiger d'un autre les vertus qu'on voudrait pour soi. L'esprit est ainsi fait, si l'on peut dire, qu'il est plus aisément vainqueur de l'autre que maître de soi. La moindre dispute en donne l'exemple. Spinoza réfute âprement Descartes ; c'est tout dire. Et le secret de toute paix est dans la connaissance des passions, qui communément sont fort loin de s'apaiser en raison de la force d'esprit ; c'est qu'elles tiennent à des causes tellement d'un autre ordre, et si loin du jugement sublime qu'il n'y peut rien que par une ruse. Le sérieux et le rire doivent apprendre à marcher du même pas.

*La Lumière*, 10 juin 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (L)

1935 SE LXXXIV « La bible »

1500

Il y a une religion urbaine et une politique urbaine ; le paysan ne peut comprendre ni l'une ni l'autre. Si vous traversez la fertile Touraine, vous voyez un fleuve sans barques, de longues prairies, quelques vaches, et, par rencontre, un homme. Ici apparaît une proportion entre l'homme et son œuvre ; et l'immense ciel couvre les deux. D'où je conçois une vie principalement réglée par les saisons, la pluie et le vent ; toute règle vient de là, et nul maître n'y peut rien changer. Par là les hommes sont étrangement égaux ; ils le sont aussi par cet espace libre entre eux. Coudées franches. L'homme n'est pas resserré en forme de coin, comme aux trottoirs et aux salons. Le seigneur reçoit des respects, mais il en doit aussi ; et la différence est une sorte de privilège pour les deux. Ce genre de dépendance, qui est indépendance, se retrouve partout. Un braconnier, un vagabond, sont bien petits dans cette étendue ; mais ils y exercent tous les pouvoirs de l’homme, et toutes les vengeances. Les lois sont sans force. En revanche les mœurs sont strictement réglées par ceci que la famille est tout entière adhérente aux travaux. La ferme est comme un atelier où les enfants sont apprentis. Nul pouvoir que paternel. Aussi l'autorité est diffuse et dispersée, mais moralement forte. Qui s'y oppose est sacrilège. Le grand-père, qui ne peut plus lever une gerbe à la fourche, règne encore et surveille ses biens, appuyé sur le bâton symbolique. Le cousinage étend ce pouvoir moral. Les royaumes grandissent par les annexions, ou bien se dissolvent par les partages ; mais cette graine fait de nouveaux royaumes, par la force de jeunesse, et par le rendement supérieur des domaines moyens, toujours mieux équilibrés que les grands. Les puissances voisines entreprennent les unes contre les autres ; mais parce que la règle du travail est commune à toutes, elles se soutiennent contre l'aventureux étranger. Les règles d'héritage sont sacrées pour tous ; les règles de culture aussi. Cette politique est sage et courte. En revanche, la religion paysanne s'étend à toutes choses ; c'est un immense paganisme. Le Dieu c'est la puissance à mille visages qui féconde, qui réchauffe, qui arrose. La prière, c'est l'incertitude où l'on est de tout, la longue patience, et la foi dans le travail.

À la ville on ne voit que l'homme ; il n'y a que l'homme ; et, par ce rassemblement, l'homme est autant redoutable que secourable à l'homme. Ici d'autres éléments, qui font une nature seconde. Tempête et foudre dépendent des masses en ordre ou en désordre, police contre révolution. Le problème politique est urgent et changeant ; c'est qu'il est de mode, et que l’urgence vient seulement des passions. Les pouvoirs forts sont adorés et exécrés. L'ambition ne se heurte plus aux forces de nature, qu'il faut vaincre par un travail obstiné. L'ambition urbaine dépend de l'opinion ; un homme peut tout espérer, s'il sait persuader. Avez-vous essayé de persuader un auditoire paysan ? À mesure que vous voulez prouver, il se referme ; si vous déclamez, il descend à la glace. L’éloquence est un produit urbain. La force urbaine c'est la foule, et la foule attend d'être persuadée ; elle espère l'unité. Le terme de bourgeois, si plein de sens, n'est nullement de hasard ; il signifie citoyen d'une ville ; et cette dernière expression fait pléonasme. Sous ce rapport on peut dire que le prolétariat est toujours suspect de bourgeoisie, par une pratique inévitable de la persuasion.

La religion urbaine n'a nullement pour objet les forces de la nature, si aisément oubliée dans la ruche de pierre. Mais plutôt cette religion est commémoration, et apothéose de César. Le dieu prend visage d'homme, et la statue est modèle d'homme. Aux champs on ne trouve rien de tel ; mais plutôt il y a un grand homme dans chaque maison, et voué à l'oubli ; le champ, le chemin, la barrière, la maison, le puits, voilà ce qui modèle l'homme ; la tradition regarde de partout, et le dieu des dieux, le dieu Terme, est sans visage. Il y a de l'inhumain dans le meneur de vaches, et une conversation avec les tournants du chemin. Le trop humain, au contraire, est de la ville. Ce que l'autre pense est alors l'objet de ma pensée, et, par retour, ce que je pense l'est aussi, d'où une étrange idée de la loi, qui n'est plus qu'un accord où les choses ne figurent pas ; par exemple que les voitures tiennent leur droite, ou le sens unique, ou les passages cloutés. De là vient l'idée folle qu'une bonne loi est un remède à tout. L'utopie est urbaine. Au lieu que la terre, la pierre et la source sont la loi des champs. Montesquieu est campagnard ; Montaigne aussi.

*La Lumière*, 17 juin 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (LI)

1935 SE LXXXIX « Deux religions »

1501

Pentecôte est le plus beau temps. Les herbes sont en fleurs, et la terre est toute blonde. Le soleil est tempéré par une brise fraîche. Les champs et les jardins se colorent selon les desseins et selon les travaux. L'homme est chez lui dans ce monde. C'est le temps de l'esprit, dit la légende, et je le crois bien.

À la Noël l'Homme-Dieu est encore enfant, et la dure loi de Dieu le père s'exerce sur nous. Ce monde sévère nous pourchasse de vent glacé et de neige ; le soleil oblique annonce seulement la gelée ; les nuits sont longues, et les étoiles tremblent de froid. Le père n'est pas tendre ; et de toute façon nous devons subir la loi du père, qui est la loi du monde inexorable. Tel est l'hiver de nos pensées, tempéré par l'espérance, qui n'est encore qu'un enfant porté à bras. L'hiver est métaphysique ; l'esprit absolu s'y confond avec l'objet absolu. Penser écrase, car tout est dit, et l'on ne peut comprendre. L'Homme-Dieu semble né trop tôt ; il grelotte ; il périra sous la métaphysique froide, qui est fatalisme absolu. Les docteurs de Rembrandt délibèrent dans leurs grandes pelisses. La grâce de l'enfant est en péril.

Alors ont sonné les cloches de Pâques. La promesse de Noël se développe ; les astres là-haut l'annoncent ; le soleil passe l'équateur. Les sources sont déliées ; l'anémone et la violette osent fleurir. La grâce triomphe de la force. L'Homme-Dieu a dérouté les docteurs. Tout homme porte une espérance égale. On peut vaincre la loi de fer. Le faible cri de la charrue et le bruit des charrettes, si distinct, si humain, parlent un tout autre langage que les ministres de nécessité. Paix sur la terre, et même grâce à tous. L'ami des petits enfants a publié la loi nouvelle. César est méprisé. À sa place s'avance l'amour universel, conquérant d'une autre sorte ; heureux les conquis, car il n'y a point de vaincus. À bien dire il n'y a plus de maîtres ; ou plutôt ce mot si longtemps redouté a pris un nouveau sens, qui est son vrai sens. Le maître ne nous apprend rien d'autre que ceci, qu'il faut que chacun soit son propre maître, ce qui fait tous les hommes égaux. La république s'installe et danse autour du feu purificateur, qui efface l'hiver. Il y a bien encore quelque bousculade ici et là par l'humeur de César, qui ne comprend pas ces choses, et qui fait avancer ses mercenaires. Mais eux aussi apprendront à aimer.

Non, la révolution n'est pas faite. Et j'admire que la légende ait dessiné encore le troisième moment. Après le fils, l'esprit. Car la dure loi du père n'est pas abolie ; elle ne peut l’être ; et les besoins sont toujours les maîtres les plus puissants, et qui persuadent le mieux. En sorte qu'on voit que les pascales républiques se heurtent et se resserrent, par les détours de l'amour qui est désir, et qui flambe encore dans la haine des nouveaux temps, non moins redoutable que la haine fataliste, qui subissait la guerre comme les autres maux. L'amour persécute, et s'enivre de sa propre guerre. César revient. César est socialiste. Liberté et égalité lèvent le fouet, et disent, comme dans *Liluli* : « Marche ou crève ! » C'est alors qu'il faut de la ruse ; c'est alors qu'il faut de l'esprit. Oui, la légende le dit ; les apôtres étaient illuminés par le cœur ; mais ils manquaient encore d'esprit. Alors vinrent les langues de feu.

Ce qui est très clair. Car ce n'est plus le feu de l'esprit absolu, où tout est indifférent et égal et nul par l'immensité du maître. Mais les douces langues de ce feu divisé sont encore bonnes à quelque chose. Et l'amour ne suffit pas à tout. Il faut comprendre par parties, comme on a cultivé ces champs par parties, regardant à ses pieds, et s'arrangeant de tout. Une source, et c'est prairie au lieu de marécage ; et le village lui-même ressemble à un tas de pierres mieux ordonné. Comment autrement ? Ainsi le temps où les travaux paraissent par leurs effets donne une joyeuse leçon de patience. Esprit, langues de feu voltigeantes, c'est-à-dire révélation courte, arrangement du détail, et remède tel quel à chaque nouvel embarras. L'esprit n'est puissant que s'il est court. **[**La frivolité ou tout au moins la mobilité est la force de l'esprit réel. Le mythe dit encore plus en sa profondeur, car il signifie qu'il n'y a point de pensée efficace sans les images. Ainsi orné, ainsi ailé, l'esprit ose encore, non moins que l'ancien esprit métaphysique. Car cet esprit, désertique par l'étendue, veut tout résoudre d'ensemble ; il lui faut l'infini des causes, qu'il ne trouve jamais ; au lieu que l'esprit positif manie la cause comme un outil, et change autant qu'il explique**][[1776]](#footnote-1777)**. Il ose encore, mais il rassemble son effort sur un étroit carré de terre ; il relève la plante cultivée ; il arrache la sauvageonne ; il cultive son jardin terrestre. Tout chaud de l'amour pascal ; mais rien ne dispense de compter avec l'univers, afin de vaincre en obéissant. Après le désespoir biblique, l'espérance évangélique ; après, la nouvelle espérance, celle qui balaie devant la porte.

*La Lumière*, 24 juin 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (LII)

1935 SE XXII « Les langues de feu »

1502

La violence est douce, surtout en promesse, et délicieuse lorsqu’elle s’exerce contre l’injustice. La force approuvée par la raison a essayé de grandes choses ; elle n’en a pas achevé beaucoup. Car considérez la difficulté et le piège. Il est très rare qu’un homme libre ait le bonheur de rosser deux ou trois lâches qui seraient ensemble contre une femme ou un vieillard. Il peut arriver et il est arrivé que quelques arrogants d’injustice se rangent par quatre et exigent le salut. Alors c’est un plaisir de tomber dessus et de les mettre en fuite. Mais encore n’est-ce possible qu’en pays bien connu, tout près de nous, et à notre nez. Dès que l’on agit de loin, dès que l’on agit en masses et par grandes vues, alors certes l’enthousiasme peut toucher au sublime ; mais il se trompe à coup sur.

Si les Allemands ont espéré, en 1914, châtier durement les insulteurs professionnels, qui ne cessaient de leur tirer le nez métaphoriquement, ils se sont trouvés loin de compte. Et nous-mêmes avons-nous atteint, avons-nous pu même menacer Guillaume, les hobereaux, les tyrans d’industrie, les littérateurs qui se moquaient de nos lois et de nos libertés ? Point du tout. J’ai vu chez nous les injustes, les provocateurs, les furieux assoiffés de sang germain, je les ai vus, et tout le monde les a vus, s’enfuir à Bordeaux ou à Aix, afin de menacer mieux et d’exciter mieux. Nous eûmes à tuer de bons Allemands, bien dignes de vivre en paix avec nous. Ils eurent à tuer de braves amis de la justice, qui ne cessaient de se demander : « Qui tuons-nous ? Pourquoi tuons-nous ? Que nous ont-ils fait ? » L’arme traversait plusieurs rangs de justes et n’atteignait point l’injuste. C’est pourquoi il est maintenant cent fois prouvé que, de toutes les manières d’exercer la violence, la guerre est la plus stupide.

« Si ce n’est toi, dit le loup, c’est donc quelqu’un des tiens ». Admirable méthode qui rend responsable toute une famille, tout un peuple. Et ce serait déjà odieux si l’on espérait, dans le massacre uniforme de tous les hommes bleus, ou verts, ou rouges, atteindre tout de même ceux qu’on vise. Mais, bien pis, on ne les atteint jamais. Ces cruels qui se mettent à dix pour humilier ou torturer un homme, si vous pouviez les surprendre à leur besogne, tout irait vivement, et nous aurions reconnaissance à nos poings de frapper juste et de frapper dur. Mais cette satisfaction nous ne l’aurons pas, si ce n’est peut-être chez nous, et encore à condition que les brutes ne soient pas couvertes par deux ou trois rangs d’hommes braves et aveuglés. Encore une fois, nous risquons de taper sur l’ami. Nous ne faisons que cela. Dans le fait, comme nous savons bien, il faut s’y prendre d’avance, et ne pas attendre la bataille rangée, qui est toujours l’opération la plus aveugle, la plus trompeuse, et la plus vaine. Il faut surprendre les lâches à portée de la main et sur le fait. Encore s’ils sont plusieurs, et si quelques-uns s’enfuient, soyez sûrs que ceux qui résisteront seront les meilleurs. Ainsi toute violence enferme un piège.

On ne se bat que pour l’honneur. Ainsi l’idée que des hommes sans honneur se rangeront pour régler une bonne fois le compte de l’homme est une idée absolument folle. Non. L’aviateur mitraillera un homme qui le vaut, et qui est le plus digne d’être son ami. On veut croire que non. On veut croire que quelques-uns des monstres qui préparent la guerre des gaz seront là-haut en grand péril. On veut le croire, et il est difficile de ne pas le croire. Ce n’est qu’après quelques mois de guerre que l’on est détrompé, et que l’on serre la main du vaincu s’il n’est pas tué tout à fait. Mais il est trop tard ; le grand hachoir mécanique est en marche, et les maîtres du jeu ne se laisseront pas couper même un doigt. Les méchants, les impitoyables, les bourreaux, tous ceux pour qui vingt-cinq mille hommes valent tout juste vingt-cinq mille pioches, tous ceux-là meurent dans leur lit. Il est étrange qu’ils s’y résignent, mais ils s’y résignent. Vous pensez qu’il y a des exceptions. Regardez bien, il n’y a pas d’exceptions. Celui qui se bat, c’est qu’il a un idéal, une noble espérance, quelque chose qui est commun à lui et à vous. On ne se bat jamais que pour la paix et la justice, et les tyrans riraient bien s’ils n’étaient occupés à commander de loin.

D’où il me semble que les hommes libres devraient commencer à se donner à eux-mêmes quelques règles de stratégie et de tactique. Et la première est assurément de ne jamais juger de loin et encore moins s’animer ; de ne jamais injurier tout un peuple ; de ne jamais partir en guerre contre des lâches, de savoir, par bon sens, qu’ils ne rencontreront jamais les lâches, ni les avares, ni les tyrans, ni même les cruels. Les braves ne sont pas cruels. Quelle méthode donc ? Surveiller chez soi et autour de soi. Ne pas laisser dire les parleurs de guerre. Vieux et respectés, il n’importe. Ne pas les manquer. On n’y risque guère, je l’avoue ; car tout de suite ils auront peur. Aussi je ne vous annonce pas une grande et belle armée, glorieuse à vaincre ; mais une armée de cafards myopes et béquillards ; fausses béquilles souvent, mais d’autant plus touchantes. Ici nulle pitié ; mais point de sang. Les coups de pied se perdront dans le vide, et les fausses béquilles joncheront le champ de bataille.

« 1er juillet 1933 » (VE)

*La Lumière*, 1er juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°7, 25 juillet 1933 (LIII)

1942 *VE* XCVII, « La stupide violence »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933

1503

Je ne sais quel Allemand écrivait au temps de la guerre : « Il n'est pas vrai que l'homme aspire au bonheur ; l'Anglais seul y aspire ». C'était bien injuste à l'égard des Anglais, qui se faisaient tuer tout aussi bien que d'autres, ce qui est une étrange manière d'aller au bonheur. Mais cette remarque d'un Allemand m'éclairait certaines pages de Heine que je viens de relire. Cet auteur nous mettait en garde contre le sérieux Allemand, dont vous autres Français, disait-il, vous n'avez aucune idée. D'où il tire des prédictions remarquables concernant la véritable révolution allemande, plus terrible, annonce-t-il, que les révolutions d'humeur et de colère que l'on a vues jusqu'ici. Bien peu de prédictions sont vérifiées, et celle-là n'est pas tout à fait comme il la voyait. Mais quelle est l'idée ? Peut-on tirer quelque lumière de l'idée ? Je crois qu'on le peut.

Le grand fait allemand c'est la philosophie de la nature, préparée par Kant, qui nous garde des abstractions, et réalisée par Hegel ; et ce n'est autre chose, comme le perspicace Heine le voit bien, que le panthéisme de Spinoza mis en marche, et rapproché de la politique réelle. Hegel est si peu un jongleur d'abstractions qu'il commence par épuiser les jeux de l'idée pure dans sa *Logique*, ce qui, par le vide même de ces conceptions sans matière, le jette en pleine nature, où il commence à nager péniblement et audacieusement, cherchant l'esprit captif en tous les genres de bêtes ; et cette sorte de poème avant l'homme n'est pas sans une grandeur sauvage. C'est un pullulement de plantes et d'animaux qui se cherchent, qui voudraient se délivrer, et ne savent que se multiplier, luttant contre la mort, sans progrès appréciable, et recommençant toujours. Image assez forte de tant d'hommes qui n'ont pas su faire mieux et qui comptent sur leurs enfants. Ce cercle de la vie infernale est bien celui du serpent qui se mord la queue. Dans le fait l'homme en est sorti. La conquête de l'humanité par l'homme éclate dans la suite des civilisations, des arts, des religions, des philosophies ; et c'est la conquête de l'esprit, ou, pour dire plus fortement, le salut de l'esprit. Par les temples, par les œuvres, par les institutions et commémorations, la mort n'est plus alors que l'avènement de l'esprit. J'assemble d'abord les nuages, afin que l'on sente mieux cette mystique des mystiques, et comment elle peut remuer les foules. Car l'homme reste tranquille devant son auge, mécontent sans savoir pourquoi ; il y reste, tant qu'il ignore ou qu'il oublie l'esprit, ce maître exigeant.

Maintenant, comment l'homme s'est-il sauvé ? Non pas par les ambitieux projets des réformateurs, car jamais une loi ne fut décrétée ni appliquée, je dis une vraie loi. Mais tout s'est fait au contraire, dans la société humaine, comme le crocodile fait et refait son enveloppe écailleuse ; et l'homme a rompu l'enveloppe par des moyens très proches de sa propre vie, par le travail de la terre, d'où est née la propriété et le droit arbitral ; par le commerce de la petite ville, d'où s'est formé le droit bourgeois, qu'on n'avait pas encore nommé petit-bourgeois ; et les constitutions politiques se produisirent par cette pensée du peuple, qui n'allait pas au-delà de la famille et du métier. Tels furent et tels seront toujours les régulateurs de la pensée, et telles sont[[1777]](#footnote-1778) la logique réelle et la dialectique vraie. Il n'y a de connaissance de soi, il n'y a même de conscience de soi, que sur un fond de travail, d'échange et de mœurs ; car c'est de la vie que l'esprit doit naître et renaître ; et toucher terre comme Antée. Les arts, les religions, la philosophie même périssent s'ils se séparent de l'instinct populaire d'où leur viennent toute force et toute lumière. Telle est cette morale terreuse, la seule qui ait remué le monde, la seule qui ait fait quelque chose.

Considérez maintenant, d'après ces vues héroïques, le monde des hommes, éclairé et instruit électriquement, servi par la machine, comme un enfant par la nourrice, jusqu'à ce point qu'il laisse la machine penser et vouloir pour lui, et ces arts mécaniques, et ce plaisir distribué au compteur, enfin toutes les merveilles que l'on dit américaines, et qui sont aussi bien allemandes, ou du moins qui l'étaient encore hier ; et joignez-y cette guerre mécanique, qui ne peut être que d'honneur, et qui tue l'honneur. Vous apercevrez peut-être, en cette civilisation égarée dans un mauvais chemin, une erreur énorme, due à la fois à la recherche de l'utile, et à l'intelligence abstraite qui s'est mise à fabriquer du bonheur à prix fixe, au moindre prix. La conscience de cette méprise proprement diabolique devait s'éveiller dans le peuple qui avait fabriqué avec le plus de génie l'équipement industriel. Et d'après ces vues, quoique sommaires, vous comprendrez en son centre et en son âme, le sursaut allemand dont nous sommes à présent les témoins inquiets. L'esprit se retourne, comme le dormeur.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LIV)

1961 Propos sur des philosophes, XXXIV

1504

Il n'y a point d'horizon. Cette ligne coupante entre le ciel et l'eau, jamais le marin ne la trouve, ni ne la trouvera. Cette ligne sinueuse des bois et des montagnes, et cette brume richement colorée, allez-y voir ; c'est partout comme ici, troncs, feuilles, sentiers, rochers. Le nez dessus, vous vous étonnerez[[1778]](#footnote-1779) moins, ou bien autrement, comme on peut s'étonner partout. Un bourgeon qui pousse et qui donne une rose, cela est admirable ; une rose de Chine ne l'est pas moins, ni plus. Un Chinois aux yeux bridés est un problème ; mais le paysan que je vois tous les jours est assez chinois pour moi. On dira que l'immense Chine est un mystère ; c'est qu'on ne la voit jamais toute ; c'est un horizon. L'Allemagne de loin est bien chinoise ; quand on y est, c'est tout comme ici. Mais je connais pas mal de gens qui ne pensent qu'horizons. Ils ne voient pas la bouteille d'huile de ricin qui sort de la poche de nos fascistes ; il s'étonnent qu'ailleurs on la fasse boire à l'ennemi politique. Les bolchevicks n'avaient pas d'adversaires plus irritants que les socialistes révolutionnaires ; cela semble absurde ; mais regardez chez nous. Qui a vu le boulangisme, l'affaire Dreyfus et la guerre, il a vu toute la chinoiserie du monde. En toutes ces choses aussi il y avait un tour d'horizon, impénétrable à l'esprit, et des choses proches et familières, où se trouvait le secret de toutes les autres, l'ordinaire, qui en effet est très admirable ; seulement il faut se le rendre admirable. Les chasseurs d'horizons s'émerveillent de ce qui est loin.

Il n'y a point de Chine. Il y a à débrouiller quand on y est ; ce n'est pas plus difficile, ni moins, qu'à Paris ou à Pantin. Galilée s'émerveillait d'une bille qui roule sur un plan incliné, et Newton d'une pomme qui tombe de l'arbre. Choses communes ; mais ils arrivaient à n'y plus rien comprendre. Archimède fut stupéfait de se trouver plus léger dans sa baignoire. Je voudrais bien m'étonner aussi du marché couvert, où il ne se passe rien, et d'une baraque improvisée sur le trottoir, où les gens s'écrasent. Mais Démosthène, qui reste à l'horizon, m'intéresse plus qu'un marchand de pâte à rasoir, qui est pourtant un orateur tout vif, dont je pourrais mesurer le souffle, les ruses, les sentiments ; car il est tout franc quelquefois ; il laisse deviner ; il a des silences, de l'amitié, un certain mépris, des reprises, enfin tout ce qui est requis pour vendre la pâte à rasoir ou la molette à couper le verre. Mais je suis pressé ; je vais prendre mes passeports pour une chasse aux horizons. Je trouverai les mêmes choses à Naples, où je n'aurai point non plus le temps de les voir.

Les voyageurs, comme il est aisé de le remarquer, voudraient nous communiquer cette impatience qu'ils eurent, et ce regard qu'ils portèrent sur l'horizon quand ce n'était encore qu'horizon. Ils y réussissent, car nous sommes tous voyageurs-nés, et curieux de ce que nous ne voyons pas encore. Mais quand il faut venir au solide, ils se trouvent dans le même embarras qu'un maître de banque qui veut parler de finances. Et si ce voyageur pénètre et fait comprendre, ce n'est pas parce qu'il revient de loin, c'est parce qu'il est bon partout. Alors il n'y a plus d'enchantements ni de contes, mais l'étonnant réel, qui n'est réel qu'à portée de la main. Au cours de la guerre je rencontrai un homme cultivé, qui venait de Berne, où il était en mission : « Quel périscope ! » disait-il. Je pariai avec moi-même qu'il ne me dirait que des lieux communs, et je gagnai. Les lieux communs sont les mêmes partout, comme l'air, l'eau, le sel, le granit.

Et ces exemples me conduisent à penser à nos physiciens, qui ne décrivent plus que des horizons. Car le très petit fait horizon. On y suppose bien plutôt qu'on y constate, et c'est cela qui est merveille. Car si l'on voyait l'électron, le proton, et autres Chinois, comme je vous vois, ce serait aussi ordinaire qu'un tas de gravier, et il s'agirait alors de s'étonner selon Descartes, et non selon ma mère l'Oie. Je crois qu'ils en sont là, et qu'ils ont bien envie de dire que le très petit est comme le moyen et le gros, et que le mystère est le même pour l'atome que pour une roue de voiture. Mais ils sont comme les voyageurs ; il reviennent de loin, et ils veulent nous remettre au seuil de la caverne d'Ali-Baba. Quelles merveilles, pensaient-ils, quand cette porte s'ouvrira ! Une porte qui n'est pas encore ouverte, quel horizon ! Le terrassier, plus sage, apporte toujours sa même pioche, quel que soit le trou ; sa pioche, qui lui ressemble.

27 juillet 1933 (EH2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LV)

1938 EH2 XLIX « Chasseurs d'horizons » (*absent de EH1*)

1505

Le style rappelle l'instrument qui mordait sur la cire ; ce qui laisse supposer que le style n'est pas surtout d'esprit ; bien plutôt le style est l'inflexion imprimée aux idées par les conditions matérielles. Dans lesquelles il faut compter le corps humain, qui est l'absurde fournisseur des mots et des gestes ; seulement il compte trop ; et, par un excès d'incohérence, il ne compterait plus guère ; car la folie n'a pas de style. Il est vrai que la politesse n'en a pas non plus, ayant pour règle de ne jamais tromper l'attente. « Comment vous portez-vous ? » Cela n'a pas de style ; mais se porter aurait du style, si l'on pouvait buter sur cette métaphore, qui dit tellement plus que nous ne voulions. Il y a du rugueux et de l'aspérité dans le style, et une rencontre de l'homme avec la matière, qui est bien au-dessous des idées. Il y eut un style de la plume d'oie, un style de la plume sergent-major ; il y a un style du stylo, et peut-être un style de la machine à écrire ; car aucun de ces procédés ne manque d'arrêt ; tous offrent l'occasion d'attendre, et à un moment où on n'attendrait pas ; le corps humain se tord et se détord, et nous fait ressentir la houle animale, c'est-à-dire la vraie difficulté de penser, qui n'est jamais où on la cherche.

L'architecture a aisément du style, par la seule difficulté de bâtir. J'ai observé de petits cintres à côté de grandes ogives. La difficulté d'élever une grande coquille pour les solitaires expliquait tout, car une petite ouverture n'a pas besoin de l'ogive. Et au contraire le style gothique est perdu dès que les grandes ogives font des petits. Le lieu commun d'architecture se développe alors selon un choix de l'esprit tout seul ; cette prolixité libre enlève l'espérance, comme font les orateurs surabondants. Le style de la statuaire est donné par le bas-relief et par la médaille, où l'on ne fait pas ce qu'on veut. C'est alors que l'humeur soutient l'esprit. La bienveillance ne fait rien de beau, et la malveillance non plus, car elle est trop près des raisons. Ces genres d'hommes ont des maximes, ils mettront des ogives partout. L'humeur a bien plus de naturel, et le nœud du bois la réveille comme il faut. L'avenir fut toujours aux sculpteurs de cannes et aux sculpteurs de montagnes.

On demande pourquoi la facilité ne plaît pas ; c'est qu'elle persuade trop ; et, surtout, c'est qu'elle ne persuade que la partie souple. Il est trop ordinaire que le comprendre ne change rien à l'homme, et n'y remue rien. Le lecteur imite l'auteur en cela. L'homme sans humeur me laisse sans humeur ; mais c'est tricher ; car la raison n'a pas besoin d'être raisonnable. Au contraire le plus petit remous de l'humeur m'avertit de l'homme. C'est bien lui, car il va son train d'animal ; il pense comme on marche, par trébuchements. Il se sauve et me sauve. Pascal est en difficulté ; oui dans ses petits bouts de papier ; non dans les *Provinciales*, où je ne trouve pas qu'il aille au fond. Il est faible de n'avoir que de l'esprit. Aussi le dernier mot n'est pas dit sur le jésuite en ces célèbres pamphlets, ni même le premier. Réfuter est sans style. Ce qui effraie dans le jésuite, c'est qu'on l'est. « Il ne faut point dire au peuple que les lois ne sont pas justes » ; ici Pascal est jésuite ; le soc est tout luisant de terre arrachée. Montaigne a passé par là, Montaigne, si près de soi. Le fait est que les *Pensées* sont bien plus lues que les *Provinciales*.

Il faut qu'une vérité soit révélée ; non pas une vérité neuve, mais au contraire vieille comme les rues, et cent fois prouvée. Oui, mais cent fois prouvée, une idée n'est toujours qu'une idée. Rousseau a un mot bien naïf : « Pourquoi tant d'hommes entre Dieu et moi ? » C'est qu'il n'y a jamais assez d'hommes entre Dieu et moi. Il faut des témoins de l'idée, ou des martyrs, c'est le même mot, c'est-à-dire des hommes de réelle substance, des hommes d'épaisseur, des hommes bêtes, à qui il arrive de ne plus rien comprendre. Les grands auteurs sont plus bêtes que nous. Ils nous éclaboussent de nous. Qu'ai-je besoin d'un homme qui pense bien ? Chacun pense bien dès qu'il ne met rien au jeu. Le style me force à mettre au jeu. Ce risque, cette menace de chute, et ces broussailles remuées, c'est l'homme sur la terre, qui ne fait pas seulement ce qu'il fait, mais qui fait envoler encore beaucoup de choses. Les mots du mathématicien arrivent presque à ne dire que ce qu'ils disent ; aussi ce n'est plus langage ; au lieu que la droite, si on y bute, fait envoler aussi les droits de l'homme et la guerre pour le droit. On y gagne d'être accroché, comme aux buissons. Cette recrue des hommes, comme parle Bossuet, par une surprise scandaleuse, nous éclabousse de rivières et de lansquenets, dont il faut s'arranger, ce qui est ne pas s'arranger. On croit saisir une nécessité, on en sent mille. Il faut sauter pour ne pas tomber. Telles sont les flèches du style.

*Nouvelle Revue Française*, 1er août 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LVI)

1934 LIT 30

1506

*À la mer se rouille le fer. Ne pas toucher au rail électrique. Si tu aimes le cerfeuil, prends garde à la ciguë.* Ces conseils ne sont point des proverbes. C'est qu'ils rappellent des vérités concernant la nature des choses. L'esprit, autant qu'il forme de telles vérités par observation, raisonnement, essais, se nomme entendement. C'est Kant le premier, je pense, qui a fait voir que la raison, autre nom de l'esprit, procède par maximes, et que les maximes ne sont pas des vérités ; les maximes sont régulatrices. Par exemple c'est une maxime de la raison qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité ; c'en est une autre, qu'il ne faut point négliger témérairement les variétés de la nature. La première est bonne pour celui qui se perd volontiers dans les détails ; la seconde est bonne pour l'esprit systématique qui cherche l'un, le simple et l'homogène partout. Il ne faut pas moins que cet avertissement, si nouveau encore maintenant, si éloigné de nos notions abstraites et raides sur le vrai et le faux, si l'on veut apprécier les proverbes. Les proverbes ne sont point d'entendement, mais de raison. Ils ne concernent jamais la nature des choses, mais ils visent à régler la nature humaine, et vont toujours à contre-pente, contre les glissements qui nous sont naturels.

*Pierre qui roule...,* cela n'est pas vrai. Les rassis n'ont pas besoin de ce conseil. Mais il y a dans beaucoup, et surtout dans les jeunes, un besoin de changer et une illusion qui s'y rapporte. *Tout nouveau tout beau,* cela n'est point non plus une vérité des choses ; car il ne manque pas de nouveautés qui ne méritent point cette ironique remarque. Mais il est vrai que l'homme est sujet à se tromper par ce que Descartes nomme l'admiration, qui nous fait béants et sans critique devant ce que nous n'avons encore jamais vu. *En avril... ;* ce conseil, qui est souvent bon aussi en mai, rappelle seulement qu'au premier soleil et au seul nom de printemps, nous croyons trop vite qu'il faut mettre le manteau d'hiver dans le poivre. *A beau mentir... ;* il n'est pas vrai que tous les voyageurs mentent ; mais il est profondément vrai que nous croyons aisément ce qui n'est pas à portée de notre expérience. *Tout ce qui reluit... ;* il n'est pas vrai qu'on puisse vivre selon une défiance toujours armée ; mais aussi cet excès est moins à craindre que l'opposé, auquel nous sommes tous portés par la hâte et le feu du désir. Tous les proverbes disent non à ce qui plaît. Tous les proverbes, autant que je sais, disent non à l'adorable mouvement de se fier et d'oser. Tous ? Non. *La fortune aime les audacieux ;* c'est bien une sorte de proverbe. Ainsi est éclairée cette vue de Kant que je rappelais, que des maximes de raison sont naturellement opposées les unes aux autres, et qu'aucune n'est vraie absolument ; mais que toutes sont bonnes à l'occasion contre quelque emportement naturel ; par exemple ce dernier proverbe est bon pour ceux qui ont peur de tout, ou, pour parler mieux, dans ces moments, que tous connaissent, où la prudence bouche toutes les avenues. Un proverbe toujours répété est une sorte de manie de l'esprit ; il les faut tous.

*Fais ce que dois, advienne que pourra,* c'est le plus beau des proverbes ; toutefois la sagesse commune nous rappelle aussi qu'en *toute chose il faut considérer la fin, ce* qui nous détourne d'une stérile opposition, souvent plus paresseuse qu'honnête. C'est ainsi que les proverbes, en leur variété, nous mettent en garde contre tous les genres de précipitation, qui sont les causes les plus communes de nos erreurs, et bien plus redoutables que la difficulté de connaître, qu'on exagère toujours. Dans le fait, et comme on l'a dit et redit, nous sommes assez clairvoyants quand il s'agit du voisin ; si, au contraire, nous sommes en cause, nous nous trompons aussitôt et comme naturellement sur ce que nous savons d'ailleurs assez. C'est pourquoi chacun veut se croire au-dessus des proverbes, et se trompe en cela. Le proverbe est une sorte de court poème, souvent rimé, toujours rythmé d'une certaine manière, de façon que la mémoire machinale ne le déforme pas aisément. Ainsi il se fait notre importun compagnon. L'agitation même de notre esprit fait surnager le proverbe ; nos folles pensées ne peuvent l'entamer. Le langage commun nomme très bien *Pensées* ces rochers de paroles qui tiennent bon, par leurs structure, contre la fertilité et l'instabilité de nos inventions. Livrés à nous-mêmes, et toujours sans défense contre la passion du jour, nous dérivons naturellement de pensée en pensée. On ne saura jamais assez qu'il est plus important de fixer l'esprit que de l'instruire. Et le fait est que les journaux et revues sont pleins de vérités coulantes et inefficaces. C'est pourquoi je pense que la culture est quelque chose de très important et de très sérieux, qui nous munit de formes belles et invariables, autour desquelles il faut bien réfléchir, puisqu'on ne peut les changer. Et c'est proprement folie que de croire que quelque idée neuve nous fera de nouveaux destins ; non pas, mais une idée bien vieille, et qui répète toujours la même chanson ; car il est vrai que tout est dit ; mais aussi rien n'est pensé. Le difficile est de s'arrêter, comme aux sculptures et aux monuments, qui conseillent peu, mais bien. Je compare les proverbes à de vieux meubles de notre esprit, qui nous rassasient. Nous ne courons que trop, et nous courrons toujours assez, chasseurs d'horizons que nous sommes ! Sancho s'accroche aux proverbes ; il suit pourtant l'Improvisateur aux longues jambes. Double image de l'esprit, deux fois fidèle.

La Psychologie et la Vie, juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LVII)

*Minerve*, L, « Proverbes »

1507

Par la compétition des pouvoirs, et l'espoir continuel de les changer, tout devient faible et bientôt nul ; car le législatif ménage trop la place d'exécution qu'il vise ; et l'exécutif ne fait que mourir lentement par les concessions qu'on lui arrache. Cela a éclaté dans les démocraties sans expérience ; et, même chez nous, on parle de pleins pouvoirs, ce qui n'est effrayant qu'à ceux qui ne sont point dignes de la liberté. Plus le pouvoir est fort, plus l'opinion aussi est forte ; mais il faut qu'elle soit. Et le pouvoir faible, au contraire, ne donne influence qu'à ceux qui n'ont pas d'opinion ; car les occasions d'obtenir sont ce qui émiette le vouloir. C'est en cela que les partis sont mauvais, car ils déchirent le pouvoir et n'en ont chacun que des lambeaux. Nous avons évité ce péril par un brassage des partis qui remet le citoyen dans la position de juger. C'est alors que chacun opine de sa place et sans prendre conseil. Nous ne sommes pas si loin de cet ordre dispersé. Les propos sont libres, et deux gendarmes gouvernent le canton. La division du temporel et du spirituel est ainsi toute naïve.

La fausse idée de la démocratie est que le peuple gouverne ; mais aussi ce n'est pas, comme on dit, une erreur de la démocratie ; c'est une erreur sur[[1779]](#footnote-1780) la démocratie. La démocratie réserve au peuple un pouvoir de regard et de jugement. Il n'en faut pas plus. Tous les abus sont secrets. Et j'ai souvent admiré l'efficace des commissions extraordinaires, qui n'aboutissent jamais à rien, comme disent ceux qui en ont peur ; à rien, si ce n'est que des intrigues secrètes sont mises au jour ; après quoi les coupables s'en vont avec un terrible pardon attaché au dos. On en a vu de grands exemples, et de petits, tous bons par les effets. On devrait afficher ces jugements sans conclusion, et qui sont prononcés par les accusés eux-mêmes ; car l'affiche est bien mieux lue que le journal.

C'est ainsi qu'il s'ajoute à une constitution des articles imprévisibles, et souvent non formulés. Le pouvoir d'un président de la République chez nous est paradoxal, comme d'un roi. C'est bien un arbitre, comme on dit, et un contrôleur en chef. Et l'arrangement des signatures, qui fait que rien n'est valable que par la sienne, quoiqu'il n'ait pas la charge de la décision, a transformé le coup de tampon du prétendu exécutif en un visa de contrôle. On pourrait dire, sans forcer les choses, que notre Président est bien plutôt le premier des citoyens que le premier des ministres. Et le veto sera toujours son attribut principal, comme il est à quelque degré celui du moindre citoyen. La séparation du temporel et du spirituel remonte jusque là-haut, en dépit des textes. Hegel disait qu'une constitution réelle n'est l'œuvre de personne, mais que c'est l'esprit même d'un peuple.

Quand on dit qu'un écrivain a du style, on veut dire que son véritable esprit remonte dans l'expression et même malgré lui. Je conclus que notre politique a du style. C'est à peu près ainsi qu'ont été faits les quais de Paris, merveille due à une foule de petits agents-voyers, de ceux que vous voyez quelquefois avec leur trépied, leur lunette et leur niveau, continuant ce qui est commencé, et les pieds au sol. Je vois dans Saint-Simon que Louis XIV était servi par un bon nombre de bourgeois qui n'étaient rien, qui ne pouvaient rien, qui simplement s'en allaient en Hollande, en Pologne, en Italie, où ils avaient des affaires et des amis, et qui rapportaient ce qu'ils avaient vu ou entendu, tout à fait libres, comme on le comprend aisément, par ceci qu'ils n'avaient pas à décider. Leurs noms sont oubliés ; ils formaient un autre conseil qui ne se réunissait jamais. Il n'est pas difficile de plaire à l'exécutif et de le conseiller utilement ; il suffit de n'en pas désirer la place. Soyons justes. Qui ne se défierait des conseils d'un rival supposé ? Les hommes sont tous fins devant la menace, et impénétrables ; ainsi l'ambitieux ne peut que crocheter. Et c'est ce qui fait que le subalterne conseille mal ; car il veut avancer. Il faut de telles passions et on n'en manquera jamais ; ce n'est toujours qu'exécutif. Mais qui ne devine, par contraste, l'immense pouvoir d'un homme qui parle simplement de ce qu'il sait ? Telle est la forte situation d'un député qui ne pense point à devenir ministre ; et cela descend jusqu'au public même, car le député écoute très bien le raisonneur de province, fort seulement de son métier. Au contraire si le raisonneur est président de comité ou de ligue, il passe à l'exécutif, et il est perdu pour le conseil. Or ce vannage se fait. Les pailles s'envolent et le grain reste. J'avoue que la poussière fait pleurer et tousser. D'où l'indignation ordinaire des mangeurs de poussière.

*La Lumière*, 8 juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LVIII)

1934 POL LXXX

1508

On ne comprend pas assez la différence entre les armements terrestres et les armements maritimes. La police des mers est une chose sérieuse. Il n’y a guère plus de cent ans, un civilisé pouvait être saisi en Méditerranée et vendu comme esclave. Rousseau se félicitait de ce que son Émile imaginaire était préparé à quelque événement de ce genre. Et l’on sait, d’après les histoires de Du Casse et autres corsaires, au temps de Louis XIV, que le métier de pirate était bon. On peut voir ce qu’osent les bandits, dans un pays de grande étendue où la police est insuffisante ou peu sûre ; et les contrebandiers de la bouteille ont régné quelquefois sur des parties de la mer. Que ferait un grand paquebot contre la sommation d’un sous-marin à pavillon noir ? L’étendue est immense, et, hors des routes fréquentées, il y a de grands déserts. Pour ce qui est de la construction et du ravitaillement, il ne manque point de criques mal surveillées. Et telle est la raison principale des colonies, si l’on y fait attention. De toute façon, il faut des bâtiments rapides, bien armés, et qui tiennent longtemps la mer.

Nos guerres d’honneur ont tout mêlé. Car nous nommons communément ennemis ceux qui nous ressemblent, et qui ont le même honneur que nous. Si le bon sens ne se réveille pas assez, nous en viendrons à massacrer femmes, enfants et vieillards chez le voisin, et lui chez nous, tous deux ayant pour règle de vie acceptée et pratiquée de protéger les faibles et de ne pas s’enrichir par le vol. Cette aberration, comparable à la coutume du duel, mais bien plus funeste par les effets, vient de civilisation et non de barbarie. Un homme digne du nom d’homme doit être capable de protéger les faibles au prix de sa propre vie. Cette disposition est grande et belle ; tous l’admirent ; mais, par le progrès même des mœurs et de la police, on n’a plus souvent occasion d’admirer. On veut des preuves ; on craint d’estimer trop un lâche qui s’habille en brave. De là vient que l’homme qui portait l’épée se jugeait tenu de fournir la preuve devant le moindre doute. Or, il y a mille manières d’exprimer le doute, et souvent sans l’avoir voulu. On rit, on hausse les épaules, on se détourne. On regarde en face un homme agité, ou bien on regarde à côté, ce qui est pire. On comprend un code des insultes, et des subtilités étonnantes. Et, ce qui me paraît à remarquer dans l’honneur, c’est qu’il n’est vraiment chatouilleux que devant un honneur qu’il suppose pareil. Que peut bien lui faire l’impolitesse d’un lâche, qui ne sera point soutenue ? D’où les règlements des duels, qui ont tous leur raison. Aussi, sans même compter les rivalités d’ambition ou d’amour, il y eut des combats mortels entre amis et alliés, par cette idée que, dès qu’un doute se produit sur le courage, la chose n’a plus qu’un remède, qui est le combat dangereux.

Je ne crois pas que nos guerres, bien nommées fratricides, soient d’autre sorte ; et je conclus qu’une estime réciproque est bien loin de pouvoir toujours les empêcher. Toute négociation doit être de politesse, et premièrement reconnaître le courage ; et surtout il faut que le négociateur ne se pique jamais, ce qui irait de soi si l’amour de la patrie n’était pas le plus déréglé des amours, et celui qui s’affranchit le plus aisément de politesse. Tout cela changera, j’en suis persuadé, dès que l’on fera plus d’attention aux causes de ce genre. Mais toujours est-il que la force armée a deux usages, que les passions confondent aisément. Les armes des fameux Mousquetaires étaient de police ; mais elles servaient ordinairement au pur jeu de la guerre entre amis. Encore faisaient-ils aisément la différence. Mais quand ce sont des peuples qui se battent, on mêle tout. Les faibles des deux côtés, qui n’ont d’autre renfort que la peur et l’indignation, crient que le peuple ennemi est barbare, massacreur, pillard, et qu’il faut l’effacer de la terre. C’est ce que les combattants ne croient jamais ; ils savent bien que ce serait trop facile de mettre en fuite des gens qui se proposeraient seulement de gagner quelque chose. Ils ne sentent que trop l’honneur de l’autre. Et cela n’avance pas la paix, dès que les épées sont engagées.

Si l’on débrouillait ces notions, on arriverait à ne se battre qu’à nombre égal et à armes égales, comme on l’a fait finalement pour le duel ; et cela a tué le duel. De même l’idée bien claire du combat d’honneur entre peuples tuerait le combat d’honneur. Et cela fait, il n’importerait guère que la police des mers fût faite par un peuple ou un autre. En bonne justice, on remercierait ou on paierait celui qui voudrait s’en charger. Cette idée est un rêve, comme toute idée. Mais que faut-il faire d’une idée, sinon un instrument de mesure, qui limite nos sottises ? Présentement, un patriote qui acclame son pavillon ne sait pas au juste ce qu’il acclame. Est-ce son honneur ? Est-ce sa sûreté ? Cette distinction ne paraît pas encore dans les discours. Comment paraîtrait-elle dans les faits ?

*La Lumière*, 15 juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LIX) 1939

SM2 LXXX « Police des mers »

1509

La liberté suppose un pouvoir fort. Mais ces deux mots font pléonasme. Tout pouvoir est arbitraire au moment où il s’exerce, ce que chacun peut comprendre en observant l’agent aux voitures, qui certes ne consulte personne avant de décider. Et même, dans cet exemple simple, on aperçoit une sorte de théorème politique de grande importance, c’est que l’action du pouvoir est déjà bonne si elle obtient obéissance, et mauvaise si on la méprise. Ceux qui sont pressés ont horreur de cette confusion des voitures, qui paralyse soudain tout mouvement. C’est que, si fort que l’on soit en chevaux-vapeur et en inhumaine résolution, on ne peut rompre les voitures et passer dessus. L’ordre se trouve placé dans ce cas-là sous nos yeux, et le désordre aussi.

Un certain désordre mérite de rester célèbre dans l’histoire de la guerre ; et, chose remarquable, il fut américain. Nos puissants et ingénieux alliés, sur le front de l’Argonne, multiplièrent si bien les camions de ravitaillement que les routes se trouvèrent bouchées. On dit même que Clemenceau se trouva pris là-dedans, où, avec ce pouvoir dictatorial qu’il avait, il ne comptait ni plus ni moins qu’une roue ou un écrou. Les soldats là-haut, qui avaient faim, vinrent à pied chercher le pain et le jambon. L’armée napoléonienne connut un emmêlement de ce genre dans la fameuse campagne d’Ulm, qui d’ensemble fut une manœuvre élégante. Je ne parle pas des déroutes, où ces effets sont ordinaires ; et les villages sont des points d’étranglement. On m’a conté qu’une batterie, qui était venue buter contre un tampon de voitures et de chevaux, trouva encore avantage à démolir plusieurs murs et à passer par les jardins. Tous ces désordres résultaient d’une accumulation de puissance. La terre résiste ; deux talus y suffisent, ou un petit ravin.

D’où l’on peut comprendre l’ordre, mot redoutable, et beau par la diversité des sens, qui n’est que d’apparence. Car l’ordre signifie le commandement ; mais aussitôt derrière le commandement, la nécessité se montre, à laquelle le commandement doit obéir. L’ordre, c’est le mur qu’il faut enlever pierre à pierre ; et ce sera bientôt fait par la pioche et par les mains, alors que la puissance de cent chevaux n’y pourrait rien du tout, faute d’un champ libre et d’un point d’application convenable. J’aime apercevoir que, dans ces embarras, l’ancien travail et l’ancien outil reprennent le commandement. On voudrait comprendre, comme on le sent, que les embarras financiers, d’aspect gigantesque, sont aussi la résultante de puissances bloquées. Il serait clair, alors, qu’il ne s’agit nullement de pousser tous ensemble encore un peu plus, car on serre le nœud. Non. Mais plutôt se donner du champ et de l’air, et disperser un peu ces escomptes et ces changes qui s’efforcent vainement de passer ensemble par le même trou. Sûrement il y a des talus, ou bien un petit mur ; enfin la terre résiste. Mais ce ne sont que des métaphores. Que tout dépende finalement d’un travail d’entrepreneur et de maçon, c’est un peu plus que métaphore. Et je suis bien assuré que l’homme qui brouette quelque chose quelque part fait plus pour notre aisance à tous que les discoureurs, qui poussent à la fois trop de brouettes, et, bien mieux, qui disent qu’ils n’en poussent pas encore assez. Ce majestueux esprit d’unité est sans doute ce qui fait tout le mal.

Allez vous promener autour des halles vers dix heures du soir. Vous y verrez l’homme d’ordre, qui compte des pas sur le trottoir, qui y marque à la craie des provinces d’un jour, avec un nom. C’est là que viendront tout à l’heure les tas de choux et les paniers de fraises, oui sur les trottoirs, qui ne sont pas faits pour cela. Mais aussi les halles, qui sont faites pour cela, ne suffisent jamais. Je reviens à ce puissant préfet, l’agent aux voitures. S’il a à démêler une centaine d’autos, il ne commence pas par se demander quelle est la meilleure solution ; mais il voit un commencement de solution ; il ordonne, on obéit ; et la solution réelle vient de ce qu’on obéit. Telle est la part de l’arbitraire dans l’ordre. Et je comprends ici que la critique ne doive venir qu’après l’obéissance. L’esprit de conseil et de délibération, qui certes importe, suppose pourtant avant lui quelque action et des suites ; et peut-être ne faut-il jamais délibérer que sur ce qui est commencé, car l’ordre inflexible des choses s’y montre, parce que c’est commencé. Comment faire une loi sans coutume ? On ne sait où se prendre.

*La Lumière*, 22 juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LX)

1510

Nos fascistes ont le projet, qu’ils ne dissimulent nullement, de dompter la foule par des formations militaires, mais sans baïonnettes ni mitrailleuses. Cette guerre est neuve ; elle se fait sous l’œil de la police, qui théoriquement est impartiale, mais qui, dans le fait, penche toujours vers l’ordre. Ce simple penchant se changera en une passion vive si la police est vivement attaquée ; alors entreront en jeu les forces militaires, et l’insurrection sera vraisemblablement surmontée, parce qu’elle sera insurrection. Tous, il me semble, dans les partis avancés, reconnaissent que ce n’est plus le temps des barricades. Si j’accorde cela, je vois alors en quoi consiste le piège fasciste. Il est dans cette tactique facile, de mettre la police avec soi. Et pourquoi réussit-il ? Parce que les éléments résistants veulent faire deux choses à la fois, vaincre le fascisme et faire la révolution.

D’après ce que j’ai vu, j’ai l’opinion qu’au temps de l’affaire Dreyfus et déjà contre le Boulangisme, les masses républicaines ont vaincu, justement parce qu’elles n’entreprenaient aucune révolution. On voyait très clairement, alors, où était l’ordre, et où le désordre. À dire vrai, la foule était pour le gouvernement. Ce n’était pas brillant, j’en conviens, ni enlevant ; mais pourtant rien n’est plus naturel dans un régime démocratique. Les révolutionnaires en riront ; mais trouvez mieux. Si le problème était posé en ces termes clairs, maintenir le régime tel quel, la légalité telle quelle, la liberté de parler, d’écrire et de voter, comme nous l’avons, la paix des rues comme nous l’avons, alors la partie serait gagnée tout de suite, et presque sans coups de poing ; et c’est ainsi qu’elle est gagnée tous les jours.

Considérez maintenant la démocratie allemande, et, plus anciennement, l’italienne. Je vois un gouvernement par lui-même faible, et attaqué des deux côtés, mais avec cette nuance que les fascistes ont pour but avoué de fortifier les pouvoirs, et les socialistes pour but avoué de les affaiblir encore. Il arrive alors que tout pouvoir devient fasciste, car la pente est bien dangereuse de ce côté-là. Tout ministre choisira l’ordre, car c’est son métier de choisir l’ordre ; les révolutionnaires seront défaits, et les conséquences galoperont. Il n’y aura plus de liberté ni de sûreté pour personne, mais seulement l’antique jeu de la tyrannie et de l’esclavage rendu de plus en plus redoutable par la désertion des esclaves ; car la masse des modérés se range toujours au parti le plus fort. Les raisons, on les trouve ensuite ; elles ne manquent pas. « Le progrès, disait Comte, n’est jamais que le développement de l’ordre » ; cette cause peut être plaidée ; venant après les gourdins, ce très sage discours est aisément compris. Ainsi les restaurations ont beau jeu. Si elles ont l’esprit de faire des réformes d’apparence socialiste, elles ont très beau jeu.

J’entends bien. Le républicain a horreur de l’esclavage, même heureux. On dit que les hommes poursuivent le bonheur ; mais non ; ce n’est qu’un pis aller. Les hommes aiment leur propre dignité, c’est-à-dire l’égalité ; égalité de vote, égalité devant la loi, égalité dans la rue. L’ouvrier cherche moins l’avantageux contrat que le libre contrat. Le roi d’industrie, même bon, n’est pas aimé. Le roi de police, même juste, n’est pas aimé. Pourquoi ? Parce que les hommes ne sont pas des chiens. Parce que ce n’est pas l’affaire de l’homme de faire le beau pour avoir du sucre. Ce qui est aimé sous le nom de socialisme, c’est une société d’égaux. Non pas d’égaux en fait, selon la force, la taille ou l’argent. Ce qui irrite dans l’argent, c’est que l’argent gouverne ; et, du reste, il est de bon sens que si l’argent ne donnait pas pouvoir contre les lois, il n’y aurait pas de tours d’argent, mais tout au plus quelques taupinières. Et si c’est bien cela que vous voulez, il faut y penser, il faut le dire, et sauver premièrement ce que nous avons de civilisation ; civilisation imparfaite, péniblement conquise, et toujours menacée. On se moque de la Presse, des maigres réformes, des amnisties avaricieusement mesurées. Aimez-vous mieux une charte consentie par un tyran rusé ? Cela vous est-il indifférent que le *Populaire,* la *Lumière* et le *Canard* soient balayés ensemble à l’égout ? Aimez-vous mieux le régime de fer, sans aucun pardon jamais ? Ou bien est-ce que je rêve ? Car de quoi est-il question dans la tête de Coty, de Kérillis et de leurs amis ? C’est pourquoi je rappelle la vieille tactique républicaine, et les précautions à prendre, même pour ceux qui n’ont pas peur. Il ne s’agit pas d’attaques brillantes, ni de drapeaux au vent. Il s’agit de n’être pas battus.

*La Lumière*, 29 juillet 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°8, 25 août 1933 (LXI)

1934 POL LXXXI

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933

1511

L'esprit de la terre est encore un genre de bête ; il ne faut se livrer tout à fait à aucune bête. Gœthe est caverneux, fils de terre, non fils de mer. J'admire la perfide Albion, toujours digne de ce nom fameux. C'est qu'un esprit aérien habite ses brouillards ; les jeux de l'esprit y sont seulement des jeux, qui ne troublent ni l'industrie, ni le commerce, ni le policeman. Ce n'est pas Albion qui concevra une industrie métaphysique, au fond diabolique, creuse et vide comme un système idéaliste. Je relis *Faust.* Le héros allemand s'envole dans les nuages. La Grèce du *Faust* c'est encore un nuage. Les vrais Grecs étaient des navigateurs, errants et paresseux par métier, pillards selon l'occasion. Il y a du cynique dans cette pensée-là. Le jeu des oppositions n’y est jamais tragique. Le même jeu est sérieux et même tragique dans Fichte. N'est-ce pas ce rêveur qui a inventé le socialisme intégral, dans *l'État commercial fermé*?

Les Anglais n'eurent jamais la tête métaphysique. Leur idéalisme, quand ils vont par là, ne se noue pas ; c'est que l'action est occupée ailleurs. La philosophie naturelle de l'Anglais, c'est l'empirisme. Il y a autant d'esprit dans l'empirisme que dans n'importe quel système ; seulement l'esprit n'est pas dans le système ; l'esprit s'en retire à mesure qu'il le fait. Telle est l'apparence du matérialisme, pour ceux qui cherchent l'esprit dans la montagne. Le matérialisme est le grand exorcisme ; l'esprit n'y est plus du tout objet ; l'esprit est seulement observateur et douteur, et libre chez soi. Les contraintes ne sont que de police. Personne n'adore la police, ni ne la prend pour raison substantielle ; ce n'est qu'un balayage économique. On pend comme on balaie. La police est comme la matière, sans âme aucune ; et gare à vous si vous marchez sur les pieds du policeman. Vainement vous essaierez de lui prouver que vous êtes de même opinion que lui ; il n'a pas d'opinion, il a des pieds.

Dans les parties épaisses du continent, j'aperçois au contraire une police mystique, une police qui se croit et qui veut qu'on croie. L'esprit est terreux et même rocheux ; à chaque pensée c'est un tremblement. Heine avait bien raison de dire que la révolution, dans ce peuple sérieux, serait quelque chose d'effrayant. Disons seulement que c'est une entreprise métaphysique. Quel est le propre de la métaphysique ? C'est de prononcer que l'œuvre de Raison, pourvu qu'elle soit cohérente en elle-même, sera chose aussi. C'est faire le plan d'un jardin avant d'avoir observé la terre, les plantes et le soleil. Certes il est très beau de décréter que le peuple sera agriculteur ; mais ce n'est pas ainsi que les peuples sont agriculteurs, s'ils le sont. Ils le sont par l'empirisme de chacun. L'empirique législateur est lui-même une sorte de jardinier ; il attend que la plante pousse pour la conduire ; ainsi il ne change ce qui est, et encore très peu, qu'après avoir observé ce qui est. L'industrie allemande était métaphysique. L'agriculture allemande va-t-elle l'être ? Cette idée du gouvernement, qui est une idée magique à proprement parler, a fait des ravages partout.

Savoir ce qu'on veut et faire ce qu'on veut, cela se voit dans l'homme sage, qui gouverne son petit royaume. Ici est la vie intérieure, et les effets n'en vont pas plus loin que la main ; telle est la mesure du royaume d'esprit. Vouloir gouverner l'État comme on gouverne son propre corps, c'est oublier que le tissu vivant est rompu d'un homme à l'autre ; c'est se payer de métaphores. Parce que je persuade la main de l'autre, ce n'est toujours pas ma main. Il faut bien des travaux et bien des intérêts et bien des œuvres pour lier une main à une main. Bref l'État n'est pas un être mystique ; le noyau en est de terre et de rocher. C'est dans la nuit de l'esprit que les rochers sautent au commandement. Par une rencontre qui n'est point de hasard, toute magie est noire ; c'est dire que, par l'action qui veut être tout intérieure, et qui est par cela même tout extérieure, on n'évoque jamais que la nature inhumaine et l'aveugle force des quatre éléments. L'animal est soumis à ces choses ; mais l'homme se meut par soi, et non par le voisin. Par le voisin il est poussé. Chose.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXII)

1934 POL LXXXIII

1512

La poignée de mains est un geste très clair. Je te tiens et tu me tiens. Je sens ta force et tu sens la mienne. Elles se sentent d'abord égales, d'où cette attaque cordiale que l'on sait. Mieux, elles se veulent égales. C'est un art plus subtil qu'il ne semble, dans le plus fort, de faire sentir la pression jusqu'à la juste égalité, non pas plus loin. Aller au-delà est grossier ; mais rester en deçà est une sorte de refus et de mépris, ou bien une crainte et une avarice. Donner un doigt est injurieux. Raccourcir le bras est une défense, car le bras couvre les côtes ; c'est pourquoi le salut romain est généreux ; c'est défier l'assassin. Tous ces gestes affirment une intention, et la confirment. Le salut léger et voletant de la main exprime au contraire la délivrance, et les petits enfants savent très bien le faire.

La farandole est une danse, où les pieds sont soumis aux mains ; mais la force de la chaîne s'y fait sentir plus lourde à mesure qu'on est éloigné du chef ; la farandole exprimerait donc la tyrannie, et aussi l'emportement, qui est la loi des tyrannies. Quelquefois, dans les jeux violents, le dernier tournoie comme la pierre d'une fronde. Ainsi je comprends la farandole lente des Bretons, dans laquelle le rythme retenu des pieds est en quelque sorte compté par les mains ; ces étreintes très polies sont pour rassurer. La société se forme ici par une politesse du chef, qui est imitée par les suivants. Cette mimique apaise toutes les passions, et même la joie. C'est le chant d'amour des mains, autant réglé qu'un chœur de voix.

Je voulais en venir à la ronde des petites filles, qui se joue aussi dans le creux des mains. Ici l'emportement est libre et réglé, par ceci qu'il n'y a plus de tête ni de queue ; qui est entraîné, il entraîne juste autant. Seulement il y faut des égales ; l'enfant trop petit est traîné des deux côtés, et en même temps la courbe se déforme. Si tous sont égaux, il se produit la plus belle des courbes, le cercle ; et l'on comprend aussi que c'est la plus juste, comme les Pythagoriciens disaient. L'ellipse d'hommes n'est pas juste ; il y a des tyrans aux deux bouts. Ces symboles étaient clairs, au temps où le maître du chœur observait les courbes de danse et le chemin tracé. Je pense bien que l'on s'écartait du cercle, comme en chantant on s'écarte de l'unisson ; mais je suppose que le cercle premier était présent en toutes les courbes. C'était le temps où la danse était le plus puissant et le plus expressif des langages, c'est-à-dire spectacle pour les danseurs, et connaissance d'eux-mêmes par apaisement d'eux-mêmes. Le roi était dans la danse, et chacun était roi. Maintenant le roi est dans son fauteuil et paie pour qu'on l'amuse ; la danse est vendue.

Ce qui m'intéressait dans la ronde des petites filles, c'est que ceux qui voulaient que la géométrie fût d'origine sociale ont mal cherché, oubliant les arts et les fêtes en leur pureté, qui sont le culte sans dieu ni chef, ni contrainte, ni obligation aucune. C'est que les sociologues sont de bilieux compagnons, et qui cherchent société dans la solitude. **[**La joie ne leur semble pas suffisante à enchaîner leurs pensées ; la nécessité la plus rude leur est aussi la plus claire. Ils refont toujours le *Léviathan* de Hobbes, ce qui revient à représenter le citoyen comme prisonnier de l'État. L'ordre est de guerre, et la courbe exprime alors le contraire d'une loi. Tout marche droit, comme on dit**][[1780]](#footnote-1781)**. La force fait des lignes, et ce mot, la ligne, désigne encore l'infanterie ; les courbes n'y sont que des points de faiblesse et de rupture, comme les célèbres poches de notre guerre, et ses saillants de hasard. Et les colonnes serpentent, ce qui est l'image de l'ordre déformé par la triste nécessité. Ce n'est pas sans raison que le serpent est le symbole de la puissance oblique, littéralement diabolique, qui déforme nos beaux projets. En revanche, le serpent[[1781]](#footnote-1782) qui se mord la queue, imitant le cercle des rondes, représente la victoire de l'esprit, et l'éternel régnant sur la bête. **[**Ainsi la grâce et la joie nous découvrent la partie la plus libre et la plus belle de la géométrie**][[1782]](#footnote-1783)**.

Je vois bien pourquoi de telles images furent les premières pensées des peuples ; mais je soupçonne aussi qu'elles le sont toujours, et par les mêmes causes. Car, outre que l'homme sort toujours d'enfance, et qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de le faire naître polytechnicien, il est évident aussi que l'homme est soumis au cœur, au poumon, a l'estomac, qui sont des bêtes à surprises ; en sorte qu'on ne pense jamais bien que par une sorte de danse. Et il n'avance guère de tracer un beau cercle par le compas ; cela ne civilise que le compas. Et certes une quinze-chevaux est très civilisée ; mais c'est souvent un furieux sauvage qui tient le volant. Spectacle deux fois laid d'une bête qui gouverne et d'une géométrie qui obéit. Ô pensée ! Ô ferraille !

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXIII)

*SPS* LXXIV, « La ronde »

1513

Je conçois un autre Amphion, qui, à force de faire sonner sa lyre, remue les mots, qui sont comme des pierres plus sensibles. Ainsi la chanson devient monument. Chaque mot trouve sa place sonore, et éclate de tout son sens, ce qui fait des idées neuves. Et voilà le poème tel que je le veux. Ce succès est miraculeux. On peut chanter très bien, et ne rien dire ; on peut très bien dire et ne pas chanter. Mais surtout qui pense d'abord fait de la prose, quand elle serait rimée. Et à quoi rime alors la rime ? La vraie rime fait un vide et comme un appel du son ; il vient un mot et ce mot fait idée. En même temps, le rythme se ferme comme une serrure à secret. À toujours. Cet ajustement est connu par un déclic ; il ne peut se défaire ni se refaire. Comme de ces métaux si parfaitement polis qu'aussitôt joints ils sont soudés sans aucun feu. Mais gare à celui qui force. Il y faut plutôt de la patience, et une nonchalance vive.

Nous sommes ainsi bâtis que le premier état de nos pensées n'est jamais le premier. Un homme qui se plaint dit ce que tout le monde dit ; et il n'est rien de banal comme le fou ; le fou se répand en lieux communs. Ainsi lorsqu'on voit un arbre, aussitôt c'est un arbre, c'est-à-dire un être botanique, et non point une vapeur irisée. De même nous voyons le citoyen ou le ministre, non point l'ingénieux animal qui fit le feu, le chat, le pigeon et la brouette. Et lui nous répond comme nous le voyons, et parle phonographiquement. Au contraire dans Shakespeare, ce n'est pas un roi qui parle, mais un marin ou un dompteur de chevaux, ou, encore mieux, un animal blessé qui nous jette du sang. Le miracle c'est qu'il pense alors, comme des taches feraient un sens. Telles seraient nos pensées premières et natives ; mais il faut les retrouver. Ce que tous les arts savent faire, par le détour qui est propre à chacun d'eux. Ainsi fait l'architecte par ses travaux de maçon, et le sculpteur quand il rabat comme le temps ferait. L'un et l'autre sont perdus s'ils ont des idées ; et le peintre s'interdit de penser.

Cette condition, qui est étrange, est encore bien plus étrange au poète ; car il use de mots qui lui parlent. Faire taire tous ces bavards, car ils ne doivent parler qu'une fois en place, par écho et résonance. C'est ainsi qu'on voit des visages dans les fissures d'un vieux mur ; c'est ainsi qu'on entend des paroles dans le bruit d'un tombereau ; seulement le beau vers parle mieux à mesure qu'on le dit ; l'effet de surprise croît au lieu de décroître. Il vous perce de sens. Qui s'attendait à la flèche de Zénon, cette vieille chose qui depuis des siècles n'avait blessé personne ? Mais c'est tout le *Cimetière* qui la lance. Ou bien l'ombre de la *Parque*. Chacun mène son ombre, et sait ce que c'est. Mais attention à la « barque funèbre » ; vous voilà ombre, et embarqué. Le poète n'est pas moins surpris que vous. Au détour, et tout chantant, une pensée vous passe la cravate.

Le versificateur ne me saisit point ; c'est moi qui le saisis ; je le vois venir ; je me prépare ; c'est une bonne vieille pensée qui s'arrange avant de se montrer. Il n'y a rien de dangereux dans une pensée que la naissance. Le poète la fixe en naissance. Au reste il n'est guère de versificateur qui ne gagne quelquefois au jeu, et même sans le savoir. Mais trop ordinairement il met en vers ce qu'il a pensé d'abord en prose. D'où le mot fameux : « Que n'écrit-il en prose ? » Seulement ce serait une méchante prose. La belle prose ne se met pas en vers. Elle refuse le vers. La belle prose est un autre art. Ses détours sont bien cachés ; on les sent dans Voltaire, dans Montesquieu, dans Stendhal. Je ne saurais dire d'où vient alors le trait. Assurément il ne vient pas du rythme, mais plutôt il rompt le rythme. Et supposé, comme je le crois, que la poésie soit l'art de dire le plus ancien, la prose serait un énergique refus de poésie. Ingratitude. Car, comme la religion va de la statue àla théologie, ainsi la pensée va de poésie à prose.

Pourquoi ? Parce que c'est nature qui fait les beaux vers. Et certes c'est bien nature qui fait toutes les pensées ; mais nous ne le croyons point ; alors nous nous ennuyons à raisonner, et nous prouvons tout. Cette misère d'avocat tue la prose aussi ; car nos raisonnements ne font rien à la nature ; elle nous regarde et ne dit mot, comme la biche au bois. Au contraire dans le vrai poème la nature parle ; on la laisse aller ; on la laisse danser et chanter, ce qui est de muscles et de viscères, et pure biche ; et elle parle, on ne sait comment ; on se répète la parole ; on se persuade que c'est une parole naturelle, et véritablement l'oracle des bois et des fontaines. Sur quoi on retrouve le courage de penser. Car si le langage était de convention, comme est une algèbre, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire, si le commun langage communique avec la nature par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre.

Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXIV)

1934 LIT XIV

1514

Les nouvellistes sont grossiers ; ils n’ont que des métaphores de guerre. Nous avons maintenant un front or et une tranchée de la monnaie saine. Je lis que le ministre, secondé par ses valeureux alliés, a tenu bon sur une position difficile, et qu’un homme des bureaux a combattu désespérément dans une commission jusqu’à enlever un vote inespéré. Pauvreté du vocabulaire ; mais j’y soupçonne quelque chose de plus. Il se peut que les négociateurs eux-mêmes aient considéré la Conférence comme un champ de bataille. Nous avons abondance de colonels amateurs, et ce sont les pires. Car, autant que j’ai vu, les vrais colonels sont très rusés quand il s’agit de discours, et savent très bien résister sans en avoir l’air ; au lieu que nos amateurs prennent leur drapeau en main et grimpent sur la redoute, comme des modèles d’atelier. Ce n’est pas ainsi qu’on négocie, et je me demande si l’on sait encore négocier. J’ai observé des ventes de chevaux ou de vaches. Un homme fit six lieues pour venir proposer un rabais sur un prix ; c’est qu’il ne voulait pas écrire une chose pareille. Dans les débats de ce genre, j’ai remarqué qu’on ne contredit guère ; et souvent on noie l’antagonisme sous les approbations ; on dit comme lui, on ne dit pas comme soi ; la politesse est une sorte de brouillard que l’on jette. La finesse paysanne fatigue, et c’est justement ce qu’elle veut.

On dit que c’est mentir, et que les grands manieurs n’ont point le temps de mentir. « Soyez bref », dit l’écriteau ; mais cela c’est pour l’autre et c’est un piège. Et je crois que ceux qui vont franchement et sans détours mentent plus que les autres ; car ils font d’éclatantes conclusions qu’ils ne peuvent tenir. Les matières de finance, et généralement de politique, sont compliquées et mouvantes ; il faut se mouvoir avec elles, et enfin consentir à s’instruire sur ses propres pensées. L’esprit naturellement dissimule, je dis même pour soi, parce qu’il espère quelque chose de mieux. Montaigne était un bon négociateur, et sans perfidie aucune, ainsi qu’il dit lui-même, sans se dissimuler à lui-même ses propres détours ; il tourne, il cherche prise, il lâche prise ; car, dit-il, rien n’est assuré et obstiné comme l’âne. Étant ainsi devant lui-même et n’ignorant jamais la force de l’autre parti, je suppose qu’il était ainsi et à découvert devant celui avec qui il menait négociation, et sans mentir.

Je ne sais pourquoi on a pris comme une sorte de vertu de choisir parti d’abord et de ne rien céder. Le doute, qui est l’or et le diamant de nos moindres pensées, a été déshonoré par un préjugé théologique, qui n’est même pas théologique, car il est théologique de douter sur Dieu, au lieu de prononcer que Dieu veut ceci ou cela, que Dieu est content ou non, et choses de ce genre, qui sont pure idolâtrie. L’idée de Dieu, de quelque façon qu’on l’entende, est toujours bien un rappel de modestie, et les jansénistes savaient dire que nul n’est jamais assuré de son propre salut ; entendons comme certainement on peut l’entendre, que nul ne peut prendre la mesure de l’être, ni jamais être assuré d’une pensée suffisante. Suffisance est injurieux, et à bon droit. Mais ne voir que faiblesse dans la précaution de douter, c’est se tromper de tout. Force, au contraire, et invincible. Descartes osait dire que, pourvu de doute et retranché là, il ne craignait même pas que Dieu pût le tromper quand il le voudrait ; car, pensait-il, je puis toujours suspendre mon jugement. Cette belle manœuvre, plus admirable qu’aucune retraite de Turenne, a commandé toute l’incrédulité moderne, qui est fort pieuse, puisque c’est croire à l’esprit et se défier de la chose. Et Descartes a même su dire que bien certainement, quand il doutait ferme, Dieu était de son côté ; et c’est par là que toute théologie, inévitable enfance de nos pensées, s’échappe en libre pensée ; seulement, il fallait trouver le passage. J’ai bien peur que les théoriciens pour et contre l’étalon d’or ne soient des théologiens de la mauvaise sorte, et enfin des gens d’Église au pire sens de ce mot. Mais peut-être non ; peut-être font-ils semblant d’être assurés, croyant vaincre par là. Mais vaincre quoi ? Ce n’est jamais l’adversaire qu’il faut vaincre ; c’est la nature des choses qu’il faut vaincre, et d’abord connaître, ce qui ne peut se faire que par la plus vigoureuse incrédulité. Observer est certes le plus difficile de tout, et le plus rare, et c’est le dernier secret. Mais n’est-ce pas aussi se défier du croire jusqu’à ne jamais se rendre à l’envahissant spectacle, et se fier tout au plus à l’étoile qui passe de l’autre côté du fil tendu ? Piège tendu par l’incrédule.

*La Lumière,* 5 août 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXV)

1515

L'administration vit de persuader. Persuader c'est arranger des signes de manière à effrayer ou rassurer, selon la fin qu'on se propose. Paix et guerre sont de persuasion. Tout travail divisé suppose persuasion. Toutefois l'exécutant ne tarde pas à rencontrer les limites du royaume de persuasion. Il les trouve au bout de l'outil. On ne persuade pas une locomotive, ni une barque, ni un fleuve. Mais on persuade un cheval, un chien, même un lion. Ulysse ne persuadait pas son arc ; pourtant il l'aimait, et d'une certaine manière il le priait ; c'est que l'usage de l'arc dépend beaucoup de confiance et de calme ; il est donc utile de prier l'arc, comme de se prier soi-même[[1783]](#footnote-1784). En toute action il y a et il y eut toujours une partie de montage, de vérification, et en somme de fabrication, tout à fait cynique, que l'on devine au geste de l'ouvrier et même à son regard ; mais les purifications et incantations ont toujours marché avant les travaux par la nécessité de préparer aussi l'homme, contre la peur, contre la colère, contre l'impatience. Les choses n'ont pas changé ; et l'homme non plus n'a pas changé. Les passions font plus de morts que n'en font les négligences de mécanique. Le machiniste est entré, sans le savoir, dans une voie de secours, mal attachée ; il avait passé le plus difficile ; c'est alors qu'il voit le danger ; il freine brusquement et arrache la voie. L'homme est dangereux à lui-même.

Les limites de la persuasion sont cachées au creux de la main. Est-ce la barre qui résiste ou est-ce mon bras qui me résiste ? Est-ce l'arc ou la main qui n'obéit pas ? On comprend assez les précautions folles, par ceci que les passions ne sont pas prévisibles. La pire de toutes, qui est le désespoir assuré, nous prend au tournant. La seule idée d'une malédiction qu'on croit oubliée revient par un signe de hasard. Ainsi une superstition établie durera toujours ; passer outre suppose un travail de plus, qui est travail contre soi. C'est pourquoi l'expérience même nous conseille de ne rien tenter dès que le moindre signe a fait trembler la persuasion. Par ces raisons le maître des signes n'a pas fini de gouverner.

Le remède se trouve dans les métiers où l'effet se voit tout de suite, et où la faute est petite et réparable. L'esclave fut toujours moins superstitieux que le maître. À force d'ennui et de fatigue, on arrive à une sorte d'indifférence, et on attrape un peu de raison. Les meilleurs conseillers en tout temps furent des hommes de peu, et l'entrepreneur ne cesse de vaincre l'administrateur. Parvenu, c'est ouvrier ; mais dès que le parvenu est maître des signes, il y perd tout son jugement ; il sera détrôné, car les choses règnent.

Je voudrais appeler prolétaire le roi des choses, et bourgeois le roi des signes. La combinaison du mécanicien n'est pas pour faire impression ; le manteau de cour est seulement pour faire impression. Un veston est pour la commodité ; l'habit fait signe. La cravate pour tenir chaud est prolétarienne ; l'autre cravate est une politesse et un essai de persuader. Le refus de persuader, qui est sans doute tout l'esprit, se voit au costume. L'incrédulité aussi, qui est un commencement. Essayer de persuader un paysan qui a ses sabots dans le fumier, c'est folie ; mais quand il est paré pour la messe, il y a un peu d'espoir ; c'est cravate contre cravate. Toutefois le paysan n'est jamais tout à fait bourgeois ni tout à fait prolétaire. C'est qu'il persuade au moins son cheval ; et le cheval n'est pas un très bon conseiller ; il récompense un genre d'impatience, et une très brutale rhétorique. D'où est venu le mot chevalier, qui a plus d'un sens, mais qui au fond n'en a qu'un. Audace, mépris, prompte colère, et encore un genre d'affection. Qui manie les chevaux est cheval pour d'autres. **[**Je veux dire qu'on accepte aisément de supporter le pouvoir tel qu'on l'exerce soi-même. Comme on l'admire en soi, on l'admire encore dans le chef ; le terrible adjudant n'est qu'un petit garçon devant le colonel. C'est ainsi que le caractère d'un chef d'industrie vous fait connaître quel genre de despote il souhaiterait. Au contraire l'homme libre est le même qui n'a point d'esclaves, qui ne veut point d'esclaves, sinon les choses mêmes, qui ne sentent rien**][[1784]](#footnote-1785)**. Le prolétaire ne se laisse jamais gouverner comme il gouverne ; la séparation de l'homme et de la chose se fait au bout de son outil. Ce qui, certes, ne donne pas toutes les perfections, mais toujours bien une, qui est de ne pas croire aisément les signes. Seulement il faut être bien habile et dans un métier nécessaire, pour être capable de mépriser les signes. Le manœuvre est moins prolétaire que le machiniste. Ces nuances dépendent aussi de l'homme. Tel commerçant travaille à vous procurer des choses rares, pures ou fraîches ; il est prolétaire en cela ; tel autre pense à vendre d'abord la chose difficile à vendre ; persuasion aussitôt, et bourgeoisie. On parle de petits bourgeois, et j'entends bien ; ce sont des pauvres qui vivent de persuader. Mais le grand prolétaire est aussi quelqu'un.

*La Lumière,* 12 août 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXVI)

*SPS* LVI, « Le royaume des signes »

1516

Dès qu'il faut un guetteur quelque part, on lui porte la soupe ; exemple qui fait voir que la valeur d'échange vient du temps dépensé, non de la chose produite ; car, dans ce cas remarquable, le produit est nul. On dira que la sécurité est un produit ; toujours est-il que la sécurité ne se pèse point et ne se mesure point, sinon par la durée du guet. On entrevoit alors cette grande vérité, que toute heure d'homme vaut une heure d'homme, et que ce qui fait qu'un certain poids de blé vaut un certain poids de café, ce sont les heures de travail, et rien d'autre. Une heure est échangée contre une heure, et voilà la justice ; ou bien, en langage d'or ou de papier, toutes les heures de travail méritent le même salaire.

Ici le grand guetteur, qu'on nomme roi, dresse les oreilles ; et autour de lui se pressent les moyens et petits guetteurs, qui sont des ouvriers d'attention, ce qui fait que tous ensemble ils règnent naturellement. Pensez seulement à la crainte qui vient des songes et présages, et vous comprendrez que le guetteur de songes, que l'on nomme prêtre, usurpe tout le pouvoir qu'il veut, même sur le roi, et se paie lui-même très généreusement. Contre quoi on a inventé cette idée admirable qu'une heure vaut une heure ; par exemple une heure en prière pour empêcher les morts de revenir, les morts qui sont remords, vaut une heure de charpentier, ni plus, ni moins. Ainsi s'est élevée l'antique guerre entre guetteurs et nourrisseurs.

Chacun travaille une journée, disent les nourrisseurs, et il a sa part des produits de la journée. Quoi de plus simple et de plus naturel ? Et en effet des naufragés sur une île ne vivraient pas autrement ; c'est que la nécessité les tient serrés. Dès qu'il y a un excédent, et des témoins de métal jaune, et des billets, et des trésors, et des coffres, on remarque qu'il y a abondance de guetteurs, et bien payés, qui se soutiennent les uns les autres, l'astronome tenant pour le roi, et le roi pour l'astronome, l'un et l'autre, prêtres en cela, faisant apparaître des dangers imaginaires. Tout l'art politique des guetteurs est à effrayer les nourrisseurs, lesquels versent alors le pain et le vin dans ces bouches effrayantes avec le vain espoir de les faire taire. Elles parlent en mangeant ; cela use les courages.

Pourquoi je remonte ainsi vers les temps pharaoniques, et même plus loin? C'est que je vois naître un étrange socialisme, que je nommerai socialisme des guetteurs. Je me suis établi guetteur d'idées, et j'enseigne, comme tout vrai guetteur, que mon métier est le plus important de tous. Mais très justement, par mon métier, je veux que les idées soient bien rangées et vêtues de blanc et de rouge ; qu'on change les uniformes, et je suis perdu. Si je ne me trompe, l'idée de justice commutative, aboutissant à l'équivalence des heures de travail, c'est l'idée socialiste, ou, pour abréger, l'idée rouge. Et l'idée, au contraire, d'une justice distributive qui prétend mesurer l'importance des services, c'est l'idée royale, c'est l'idée blanche.

Roi, patron, chef ou prêtre, il n'importe guère. Dès qu'un homme prélève mille, ou dix mille ou cinquante mille journées par an, pour trois cent soixante-cinq journées d'un travail qu'il juge important, et qui l'est peut-être, c'est l'idée blanche. Et dès qu'on prétend au contraire égaliser tous les salaires, d'après cette remarque évidente que les travaux les moins éminents sont aussi les plus nécessaires, c'est l'idée rouge. Ces idées ne sont que des idées. On ne verra jamais un régime purement commutatif ; encore moins un régime purement distributif, où il n'y aurait que des dignitaires, ou, comme je dis, des guetteurs ; car il faut manger. Il s'agit seulement de tirer vers l'une ou l'autre idée ; et c'est l'idée rouge qui est socialiste. On la dit aussi matérialiste, parce qu'elle rappelle les guetteurs de lune à la condition de manger, qui est basse. Mais convenons que par cette rude justice elle retrouve toute la justice, selon laquelle un homme vaut un homme. Au lieu que l'autre idée, rongée par les valeurs[[1785]](#footnote-1786) imaginaires, descend au plus bas, c'est-à-dire à la force assassine, qui est son contraire. Le résultat c'est qu'il n'y a de vil que l'idéalisme, et de noble que le matérialisme. Voilà ce que le guetteur d'idées annonce quelquefois aux grands guetteurs, ses patrons. Convenons qu'il gagne bien mal son argent.

*La Lumière,* 19 août 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXVII)

1934 ECO LXXXII

1517

Nous étions une demi-douzaine à pousser une auto enlisée dans le sable. À peine un mètre à l'heure. Vint le cheval alezan qui labourait là-haut. La machine fut enlevée comme une plume. Le cheval est fort et il est esclave. Pourquoi ? Il suffit de regarder ces gros yeux qui voient mal, et ces mains enveloppées de sabots. L'ignorance une fois comprise, qui rend la force inutile à elle-même, on peut comprendre encore quelque chose de mieux, c'est que la force même fait l'esclave. Car le cheval, dès qu'il est en action, se jette tout, et se dépense follement. Il s'irrite, il s'indigne, il se révolte. Il arrache la terre ; il s'arrache lui-même. Et c'est ce qu'on lui demande. Rien ne vaut l'épaule et la croupe du cheval pour le démarrage. Ce qu'il ne peut savoir, c'est que, pendant son sommeil d'herbivore, l'autre animal, le rusé qui a des mains, a façonné bride, collier et traits. On oublie ces travaux de patience. Il y a des coups de marteau sur une chaîne, et bien des tours de poignet sur une corde, en remontant jusqu'au chanvre et jusqu'au labour ; car le cheval lui-même est cordier. Toute la mécanique humaine revient à ajouter des travaux à des travaux ; et c'est ainsi qu'on passe la bride au torrent, et que l'on peut atteler même le feu. Toutefois le cheval l'emporte sur toutes les machines à feu par l'appui de ses quatre jambes ; et je me souviens que douze chevaux tiraient d'un mauvais trou un canon lourd, ce qu'aucun moteur sur roues n'aurait pu faire. On ajoute que le cheval est courageux, ce que le moteur n'est pas. Peut-on mieux achever le portrait de l'esclave-né ? Le paysan aussi est fort ; le terrassier est fort ; le forgeron est fort. Mais attention. Les faibles et très rusés chefs, qui semblent inoccupés, tortillent des cordes qu'on ne voit point, inventent le collier d'homme, le fouet et la bride, de façon que plus on tire et mieux on est pris. L'attelage une fois bouclé, la colère humaine n'est qu'un moteur comme un autre ; on la nomme aussi courage.

Cette autre puissance à petits grains, qui revient toujours, et qui triomphe toujours, me faisait penser de nouveau au sable. Un coup de pied fait voler le sable. Où donc est cette force d'enlisement. En ceci que le sable soulevé retombe aussitôt. Dans un sol consistant, ce que vous avez déplacé reste déplacé ; le chemin est fait une fois. L'ornière reste. Le commencement du trou permet de continuer. Dans le sable, non, surtout sec ; et, parce qu'il est facile à remuer, il est impossible aussi à diviser. On fend du bois ; c'est que ce qu'on gagne est gagné. On ne fend point du sable. Chaque grain reprend aussitôt la place la plus basse. Ce n'est rien de soulever un grain de sable, mais on le soulève mille fois, on en soulève mille, et cette somme de travaux use l'élan de l'obus et de la balle. La pointe même de ces projectiles, si puissante contre le bois ou la terre dure, ne peut rien du tout contre le sable. Car que fait la pointe ? Elle commence un trou très petit, qui reste fait ; ce qui suit la pointe agrandit peu à peu le trou ; le corps de la balle trouve un passage à sa mesure ; mais dans le sable, non, car les grains retombent toujours. Il en est de même dans l'eau et dans l'air, où la pointe et le tranchant ne servent pas du tout. Sans doute il est plus facile de couper l'eau avec un sabre qu'avec une rame à plat. Mais si le coupant n'a pour fin que d'ouvrir passage à un objet plus gros, le coupant ne sert à rien. Autant vaut pousser le gros de l'objet d'abord, et il restera encore un sillage, d'autant plus long que le mouvement est plus rapide, où vous pourrez faire suivre une masse supplémentaire en forme de queue décroissante, sur quoi glisseront les petits grains comme sur une pente, et non sans une petite récupération ; car si vous pressez par le travers un objet effilé, il s'échappera par le gros bout. Cette ruse n'était pas connue il y a cinquante ans ; mais elle était depuis des siècles pratiquée dans le poisson, l'eau, le bateau. La politique joue aussi de ces petites ruses, à demi aveugles. Encore l'inertie humaine, aux mille grains, est-elle bien forte ; mais conduire la colère humaine au rebours de ses fins, ce n'est qu'un jeu.

*La Lumière,* 26 août 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXVIII)

1518

Platon voudrait que les philosophes gouvernent ; il entend par philosophe celui qui recherche le vrai en toutes choses et aime le vrai par-dessus tout. Mais aussi Platon n'est point démocrate du tout ; il se moque des nobles charcutiers et bourreliers que le peuple porte aux affaires. Pour mon compte j'accepte le suffrage universel sans lui faire de querelle, je n'en attends point des merveilles ; je sais que la démocratie tombera en démagogie ; je n'attends point du tout que les philosophes soient rois par le consentement des citoyens. Et même je m'attends à quelque énergique réaction contre la prépondérance de ceux qu'on nomme les intellectuels, et qui sont comme la monnaie du philosophe véritable, lequel n'existe point. Pourquoi je m'y attends ? Non pas comme à un mal véritable, mais plutôt comme à un commencement de justice.

On discutait autrefois, entre socialistes et radicaux, la question de l'inégalité des salaires. C'est une belle question ; c'est la vraie question ; les chefs socialistes l'oublient trop. Et j'aime savoir qu'en Russie soviétique ceux qui ont l'honneur d'être du Parti ont aussi l'honneur de gagner leur cinq cents roubles, qu'ils soient premier ministre ou charpentier. Réellement je n'ai jamais compris pourquoi les plus durs métiers, qui sont aussi les plus nécessaires, seraient plus mal payés que d'autres. Et au rebours je ne trouve pas juste qu'un professeur de Sorbonne, qui aime son métier et qui se plaît à son travail, et en même temps se cultive lui-même, ait encore en plus une sorte de luxe dont le balayeur est privé. C'est donner beaucoup à ceux qui ont déjà. Cette idée est utopique, comme la justice même ; mais on est juste, autant que le permet cette existence compliquée, lorsque l'on suit l'idée au lieu de suivre le désir. Bon pour les chiens de suivre toujours le désir.

Par une même vue, je ne vois pas pourquoi celui qui conduit passablement ses pensées, ce qui lui donne déjà un grand avantage, aurait le privilège de conduire encore ses semblables. L'inégalité naturelle est inévitable, il y a des grands et des petits, des gras et des maigres. La justice ne consiste certainement pas à confirmer les inégalités naturelles ; et c'est une raison de ne pas mettre le plus savant à la haute place. Auguste Comte disait non sans raison que les philosophes sont plutôt naturellement des conseillers que des rois. Et si la République est gouvernée par un charcutier, comme au temps où Aristophane se moquait si bien de Cléon, ce n'est après tout que l'effet de la prépondérance des plus humbles besoins ; car[[1786]](#footnote-1787) nous sommes tous soumis à la condition de manger. Et si la charcuterie bien administrée me permet de réfléchir bien tranquillement dans mon coin, et d'écrire pour ceux à qui il plaira de me lire, je tire mon chapeau au nourrisseur.

Voilà pour rafraîchir l'ambition. Mais j'ai d'autres raisons. La première et principale est que les intellectuels n'ont jamais montré, dans les affaires d'importance, plus de bon sens que les marchands et les ouvriers. Bien au contraire je les vois aigres et importants, et abondants en phrases homicides. Au reste les résultats sont assez éloquents. Le gouvernement par ceux qu'on appelait autrefois les bêtes à concours, qu'ils soient de Polytechnique, de Normale ou de la Conférence des avocats, a fait plus de victimes que l'ambition de Louis XIV. Et je crois que, même dans les affaires de banque et de commerce, les doctrinaires ont porté aussi une sorte de guerre trop bien administrée, guerre qui ne tue point, mais qui affame. Celui qui pense trop est redoutable. Un paysan ne pourrait pas gouverner plus mal. Et de toute façon c'est une erreur physiologique, il me semble, de vouloir un puissant cerveau à la tête de l'énorme société ; si puissant qu'il soit, il sera toujours ridiculement petit ; et je crains les secousses de l'idée, quand elles se communiquent à ce grand corps sous forme d'ordres de mobilisation, d'ordres d'inflation ou déflation, et choses de ce genre, qui deviennent explosives par la masse des exécutants. Au grand corps convient l'humble et courte sagesse. Je reviens, comme on voit, à ce petit radicalisme tant moqué. D'autres y reviennent présentement à ce que je crois, et même trop vite. Heureux nous autres, qui n’avons pas à y revenir, car nous y sommes.

*La Lumière,* 2 septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n°9, 25 septembre 1933 (LXIX)

1934 POL LXXXII

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933

1519

L’empirisme pur me fait l’effet d’une théologie ; car d’où prend-on que ce qui a réussi un temps doit réussir toujours ? Le succès n’est pas une sorte d’oracle ; et même quelquefois le succès annonce la ruine. Par exemple une fabrication qui enrichit merveilleusement son homme est perdue, car tous s’y jetteront. Et dès qu’il est constant que les intermédiaires gagnent plus que les producteurs, cela cesse d’être vrai, car il y aura trop d’intermédiaires. Les machines pourraient bien être un exemple de l’instabilité ; car une machine nouvelle donne d’immenses avantages, et notamment une avance de vitesse ; mais dès que tous se jettent sur ce merveilleux moyen, ils se ruinent tous. Je veux montrer par ces exemples qu’il n’y a pas de lien substantiel entre un moyen et un résultat, et que, par exemple, une charge d’agent de change ne produit pas un gain certain à la manière d’un corps qui aurait des propriétés, comme le sucre ou le plomb. Tout dépend, au contraire, des relations de cette fonction à d’autres. Et on peut même dire que le moment où la fonction apparaît comme de tout repos est le moment dangereux. Comme la plus sûre des barques, elle devient la pire dès qu’une multitude l’assiège et s’y accroche. Au reste tout le monde sent que les bonnes valeurs cessent d’être bonnes par l’afflux des demandes. Nous avons connu un temps où le métier d’ingénieur était parmi les meilleurs ; cela n’a pas duré ; nous comprenons que cela ne pouvait pas durer. Mais ceux qui voudraient des recettes sûres, et qu’on leur dise une bonne fois ce qu’il faut faire, et décidément ce qui est bon et ce qui est mauvais, ceux-là s’irritent contre un monde où l’expérience est régulièrement trompeuse. Il leur semble qu’ils sont revenus à une sorte de chaos, et, pire encore, qu’un malin génie se moque d’eux. C’est qu’ils ont cru trop vite à quelque bon génie qui aurait une bonne fois attaché la puissance à un pays, la fortune à une fonction, la durée à une constitution et ainsi pour tout. Et c’est cette supposition qu’ils prennent pour l’ordre de la nature, et, comme ils disent, pour les lois qui la régissent.

L’entendement, qui aime à se dire réaliste, conçoit les lois autrement. D’un côté il se plaît à former lui-même des lois, comme celles des nombres, et là il se moque de l’Univers[[1787]](#footnote-1788), qui n’intercalera jamais un nombre entier entre douze et treize. Mais d’un autre côté, par se croire lui-même, il se garde de croire que ses lois à lui soient les lois des choses. Bien plutôt il déshabille les choses de ce vêtement de lois. Il pense par lois ; mais, à travers ce merveilleux réseau de mesures, il aperçoit l’universel changement, l’immensité des conditions, les actions de traverse, les remous, enfin tout ce qui aide à penser que la plus horrible tempête ne vérifie pas moins l’hydrostatique que ne fait la mer d’huile des beaux jours d’été. Dès lors, élevé au poste d’observation du vrai physicien, et jurant de s’y maintenir, l’homme d’entendement se garde de croire qu’il y ait des choses nécessairement utiles et bonnes toujours. De ce que l’or est précieux et désiré depuis des siècles, il ne conclut pas que les hommes seraient heureux tous s’ils avaient tous beaucoup d’or. C’est par superstition exactement que nous logeons la valeur dans l’or lui-même. Et c’est ainsi qu’a pensé celui qui a repoussé l’idée d’un bateau en fer ; car, pensait-il, c’est le bois qui flotte, et le fer s’en va par le fond. Les mêmes hommes voudraient inventer une pile qui ne s’use point ; car il leur semble que l’électricité s’écoule de là comme d’une source ; ils n’y retrouvent point le travail qui a changé le minerai de zinc en zinc. Je suppose qu’un Oustric considérait de même qu’une banque est une source de richesse ; et l’expérience lui a donné raison assez pour qu’il étendît merveilleusement son erreur, d’après une fausse idée des lois. En réalité la même loi qui l’a élevé l’a précipité, mais loi immense, où il n’entrait pas moins que l’ensemble des travaux et des échanges sur notre globe ; comme il est évident qu’une péniche chargée d’oxyde de zinc, et qui va vers l’usine, commence à charger des piles électriques. Mais la pile nous trompe, et la lampe électrique encore mieux, et le chèque encore mieux. Le malin génie, comme Descartes l’avait vu, nous trompe et nous trompera toujours, par des apparences impénétrables et par des miracles diaboliques. Au lieu que l’entendement, s’il va selon son ordre, ne nous trompe jamais, et finit même par débrouiller l’expérience, jusqu’à prévoir les retours de flamme et autres rebondissements, comme des machines, comme du crédit, comme du profit. Ce qui fit paraître un nouveau dieu, qu’on peut nommer courage, qu’on peut nommer patience, qu’on peut nommer sagesse, qu’on peut nommer justice, mais dont le vrai nom est peut-être travail.

20 septembre 1933 (VE)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXX)

1942 *VE* XCVIII, « La superstition de l’expérience »

1520

L'esprit n'est jamais bien vu. Par de petites raisons ; l'esprit ne respecte rien ; l'esprit se moque ; on ne peut s'amuser de lui sans le craindre ; on demande où il s'arrêtera, où il nous mènerait. C'est ainsi qu'après l'avoir jugé peu sérieux, on le juge bientôt trop sérieux. Sérieux, il l'est terriblement ; ici se montrent les raisons qu'on ne dit pas. L'esprit est religieux ; l'esprit est humain ; l'esprit blâme, interdit, ordonne ; et, parce qu'il ne force jamais, il ne se fait même pas de partisans en ceux qui aiment bien être poussés. La force, en tout cas, est contre l'esprit. Autrefois les saints prenaient le parti d'être méprisés et bousculés. Servir deux maîtres, on ne peut. Et l'esprit est une valeur au-dessus de César ; César n'aime pas cela.

César n'aime pas non plus les sots. Qu'en ferait-il ? Tout ce qui agit au monde suppose l'esprit. Les mécaniques sont filles d'esprit et veulent un pilote qui les surmonte. L'administration sans esprit descend à la stupidité mécanique. La banque, l'industrie, la guerre même culbutent, si quelque jugeur ne les mène ; et le jugeur est mauvais citoyen, comme il est mauvais courtisan. César ne peut se contenter pourtant de plaire aux sots, ni de gouverner des sots. Lui aussi doit choisir ; et lui ne peut choisir. D'où un renouveau de colère contre l'esprit. Au fond, c'est qu'on l'aime, et c'est qu'on se venge de n'en point être aimé comme on voudrait. Il y a toute la coquetterie du monde dans un ministre qui apprivoise l'esprit. Il le veut libre et le mener à la corde. Ce problème est dans les difficultés du pouvoir ; il est peut-être la seule difficulté du pouvoir. C'est que dès qu'on est obéi, on est mal obéi ; et, dès qu'on cherche un flatteur, on le trouve trop bête. Platon ne put vivre avec Denys le tyran, ni Voltaire avec Frédéric. On retrouvera partout cette contradiction ; partout et à tous degrés ; car le moindre tyran est tout à fait tyran, et le moindre esprit a beaucoup trop d'esprit.

On voit par de grands exemples ce que devient l'esprit serf, comment il pense par ordre, quel genre d'idées il produit, comment il raisonne, comment il prouve. Les États où l'on veut mettre tout à neuf ont bien besoin de l'esprit, mais ne peuvent se fier à l'esprit. N'importe quel socialisme est une œuvre de l'esprit ; n'importe quel socialisme tue l'esprit par le dogme. Les dernières venues des religions sont toutes d'esprit, et l'on ne s'en aperçoit guère ; c'est que l'esprit n'est rien s'il n'est hérétique. Et l'industrie a depuis longtemps reconnu que les meilleurs ouvriers sont toujours les moins dociles. Toutes les politiques voudraient se passer de l'ajusteur, car il juge, et qui juge d'une chose juge de toutes ; bien ou mal, ce n'est pas la question ; si on veut l'esprit libre, il faut lui permettre de se tromper. Un dogme est bête, même vrai. C'est pourquoi le règne de l'esprit n'est pas arrivé.

« Pour décider, dit Comte, il faut de la force ; la raison n'a jamais que de la lumière ». Il faudrait donc que la raison conseille, et seulement conseille. D'où cet auteur a rêvé une séparation du spirituel et du temporel, et cette idée est plus que jamais à considérer. Car il est hors de doute que tout va mal par la confusion. Les opinions de commande sont bêtes par l'accord. L'esprit enchaîné c'est le fanatisme ; et je reconnais dans le fanatisme un étrange respect de l'esprit. On le fait dieu, et ce n'est plus l'esprit. C'est assurément par cette fureur d'esprit que l'on fait la guerre. On veut prouver, on veut être approuvé, on veut être aimé ; on hait celui qui refuse. On cherche son semblable, on le décrète, on le manque ; c'est ainsi que l'humanité mal comprise fait plus de maux que l'animalité.

Il faut donc défaire ce mauvais mélange. Que l'esprit reste libre et se passe de régner ; qu'il éclaire seulement. On ne croit guère que la lumière suffise sur toutes choses ; et pourtant il est de consentement que les choses qui vont mal sont secrètes, et vont mal parce qu'elles sont secrètes. Il n'y a peut-être pas un abus qui se fasse au plein jour. La justice des procès civils et criminels n'est autre chose qu'un plein jour. Les audiences se tiennent à porte ouverte, et il n'en faut pas plus. Seulement on dit très bien que la justice est boiteuse ; elle vient trop tard. De la même manière l'opinion ne peut éclairer que l'action faite, et ne peut que punir, trop tard punir. Peut-être la condition de l'homme est-elle de devenir sage seulement par ses fautes, pourvu qu'il veuille bien les regarder. Toujours est-il que vouloir un roi raisonnable c'est vouloir trop. Mille raisons aveuglent le pouvoir, sans compter l'urgence. Autant que le jugement public s'exerce librement, la politique est passable. Il se fait des condamnations, des exclusions, des pardons, des oublis, à la mesure de notre existence difficile. Le grand tribunal instruit lentement et s'instruit lentement. Trouvez mieux si vous pouvez. Mais éteindre l'esprit libre, comme si ce qui est caché cessait d'être, c'est une politique folle. Croyez-vous sérieusement que la banque sera plus honnête si elle est assurée du secret ? Ainsi de tout. Mais que l'esprit veille sur sa propre lumière ; qu'il ne compte pas sur le banquier.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXI)

1934 POL LXXXIV

1521

 « Attention ! Danger de mort » ; ce n'est pas un poème. Non plus les trop fameux avertissements : « Passez vite », ou : « Abri immédiat. » Ce genre d'écrit nous fait sauter comme des grenouilles. Comprendre, alors, c'est agir ; et cette pensée ne se connaît pas elle-même. Au contraire le spectacle donne des pensées ; on se dispose, on mesure d'avance son attention, et même on la termine ; les spectateurs s'entendent avant d'avoir rien entendu. Les trois coups font un creux de silence. Le théâtre est une très ancienne méthode de penser, et très bonne. C'est là que les spectateurs apprennent à changer les émotions en passions et les passions en sentiments. On y apprend à sentir, ce qui est savoir qu'on sent. Mais savoir, c'est toujours savoir où l'on va. De la distance d'abord, soit qu'on la nomme espace, avant le choix, soit qu'on la nomme temps, lorsque l'on sait où l'on ira. Tout cela par anticipation, ce qui est pensée. En tout projet on commence par finir. L'expérience vient gonfler cette ligne ténue, et souvent la rompt. Le projet est en morceaux ; la grenouille saute dans le premier trou. Or moi, qui la regarde sauter, je puis m'amuser à prévoir qu'elle sautera, et jusqu'où ; elle, non. Le mouvement de la grenouille est une pensée que j'ai. C'est pourquoi on ne voit pas du tout un drame réel, ni une bataille réelle. Tout y est surprise et assaut. La victoire même défait l'esprit. Au rebours, le poète dramatique promet de ne pas surprendre, et, mieux encore, il marque d'avance le point de surprise, et l'inattendu attendu, de façon à ne point rompre la ligne de pensée. Ce jeu de l'attente est pur dans la musique ; un seul son annonce quelque chose que je ne sais point, et que pourtant je reconnais.

Louis XIV n'aimait pas à être surpris ; la surprise, c'est l'offense même ; et vraisemblablement la surprise est toute l'impolitesse. Il faut relire, sur ce sujet-là, les pages où le petit tyran de la *Chartreuse* se trouve grenouille. Penser, c'est régner ; on ne s'en lasse point. Le poète, car c'est là que je vais encore une fois, le poète nous rend la majesté de penser. Il frappe ses trois coups, qui sont bien plus de trois. Il annonce ; il trace et mesure un temps qu'il nous donne, qui est à nous, et dans lequel il fera avancer toutes sortes d'êtres. Et ce contenu n'importe guère, pourvu qu'il soit annoncé. Rien n'est poétique par soi ; et tout le peut être. Ce qui importe, c'est ce pas assuré qui m'emmène. La rime est une précaution contre le cri, qui n'est jamais poli. Et l'art du poète dépasse de loin l'art du rimeur, par ceci, que toutes les sonorités se portent, s'annoncent et se préparent, dans l'oreille à la fois et dans le gosier ; car c'est là précisément, au nœud vital, que siège l'angoisse. La poésie guérit l’angoisse de parler, si remarquable dans le timide.

Un poème a donc un commencement, comme un discours, comme une symphonie. La première strophe du *Lac* est un modèle de prélude, d'autant que, par un redoublement de la préparation, c'est le temps vide lui-même qui marche ici à pas comptés. Tout vrai poème est premièrement un départ ; on en juge, presque avant de savoir ce qu'il dira. Tout vrai poème annonce aussi sa propre fin. Pareillement la *strette,* qui est le nom que les musiciens donnent au passage périlleux, doit trouver sa place un peu avant la fin. Cette marche de l'ensemble, et l'oubli des détails, qui est la loi de ce mouvement sans retours, est ce qui fait passer ce que l'on nomme les licences, et que seule la grandeur peut se permettre. C'est qu'elle reporte cette attention toujours à ce qui va suivre.

C'est pourquoi les grands poètes sont dangereux à imiter. On en considère alors les morceaux. On croit qu'une image est belle par soi et poétique par soi ; on croit qu'une négligence de rime est permise par soi. C'est vouloir le mouvement par ses parties ; c'est vouloir sauter en plusieurs fois. Un mouvement est indivisible par ceci qu'il est d'abord fini, condition étrange, condition de pensée, à laquelle le fameux Zénon est venu buter. Et, parce qu'on ne peut sentir sans penser, on ne peut non plus sentir à peu de frais, ni éprouver son propre être sans toutes ces règles de haute politesse. On s'excuse mal sur la bonne intention ; tel est l'état du vers libre.

« 1er octobre 1933 » (PAE)

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXII)

1939 PAE XCI « Pour le vers régulier »

1522

On demande quels travaux, quelles professions, quelles fonctions conviennent à la femme. Je veux seulement rappeler quelques remarques prises de la structure et de ce qu'on peut appeler les fonctions sauvages des deux sexes. Chasser, pêcher, défricher, dresser le cheval et le chien, labourer, bâtir, ce sont fonctions d'homme ; elles concernent la défense et la conquête. Au contraire, élever l'enfant, aménager l'intérieur selon la forme de l'enfant et de l'homme, ce sont fonctions de femme. Or nos métiers de civilisés sont divisés de même, d'après cette idée que la femme sait mieux ce qui convient à l'être humain, et l'homme mieux ce que le monde exige, le monde inhumain, qui n'a point d'égards. D'où l'on tire que l'esprit de l'homme est physicien et l'esprit de la femme, moraliste.

J'appliquerai ces différences dans le métier que je connais. Auguste Comte voulait que l'enfant fût instruit jusque vers les douze ans seulement par la mère, et seulement sur les sentiments, par le moyen de la langue maternelle et des langues vivantes limitrophes, en usant surtout des grands poètes, qui sont des témoins irrécusables de l'harmonie humaine, disons même physiologique. Après cette première civilisation, où l'on reconnaîtra l'aménagement intérieur traditionnel, et l'esprit de conservation, l'homme, inventeur et novateur, s'empare de toute la jeunesse, et l'instruit de toutes les sciences, selon le fameux ordre encyclopédique, mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. Qui ne reconnaît ici l'étude de la nécessité extérieure, celle qui ne nous demande point ce que nous préférons, mais qui nous force sans aucune cérémonie ? Et quand le charpentier se change en physicien, je reconnais très bien le charpentier, homme sans illusions. C'est lui qui fait le toit, non selon l'homme, mais selon la pluie, et la barque selon l'eau, et le piège selon la bête. Je rappelle ce plan, qui a de l'avenir. Mais, dès maintenant, il est naturel que le charpentier travaille sur le toit et la femme dessous.

Sous le toit agit la persuasion ; sur le toit règne la preuve, la blessante preuve ; car, par exemple, la géométrie ne cesse de nous instruire de ce que nous ne pouvons pas changer. C'est ainsi qu'on voit que la femme, même la plus instruite, convient mieux pour façonner l'enfance selon le modèle humain, au lieu que l'adolescence des deux sexes passe naturellement aux mains de l'homme, plus rudes parce qu'elles expriment toujours la nécessité d'obéir aux forces extérieures, si l'on veut s'en garder. Une fille de seize ans est mieux instruite par l'homme et un garçon de dix ans l'est mieux par la femme. Cette pression de nature se moque des règlements, des droits et choses semblables, qui sont abstraites. Et de savoir quel est le rôle le plus beau, cela ne m'inquiète guère. Toutefois, dès que la femme a reçu la même instruction que l'homme, je dirais qu'elle a charge de ce qui nous importe le plus, à savoir la règle intérieure de l'être humain et la civilisation véritable. Mais reconnaissons aussi que la perfection morale ne compte guère si le toit s'écroule.

La médecine se divise de même entre les sexes, supposés également instruits, et il n'y a pas ici d'obscurités. Maintenant, peut-on suivre la même division dans les divers métiers ? Je crois qu'on le peut. Il n'y a point de femmes manœuvres. Il y eut de remarquables reines ; mais avec cette nuance que les moyens de diplomatie et de persuasion conviennent mieux à la femme que les manœuvres de guerre. À elle la connaissance des hommes et des femmes, à l'homme le maniement de la nécessité extérieure, qu'il faut surmonter, et qu'on ne peut persuader. Remarquez que la guerre et la police prennent l'homme antagoniste absolument comme une chose, ou bien comme un redoutable animal, vue étrangère à l'esprit féminin. Ce n'est pas que la femme soit plus sensible à la pitié ; c'est bien mieux ; la femme recommence toujours le geste de façonner l'enfant, geste intime ou extérieur, mais qui, de toute façon, est bien au-dessus de la pitié.

Prenant donc pour guide ce geste arrondi, on peut même comprendre pourquoi la femme ne coud pas comme l'homme, ni, par conséquent, volontiers les mêmes étoffes, comme elle n'est pas également apte à vendre n'importe quoi. Par exemple, le style féminin dans le costume tend toujours à se régler sur le corps humain, au lieu que le style masculin considère plutôt la pesanteur, la pluie, le soleil. Mesurez encore, en chaque marché, la part de la persuasion et la part de la preuve ; vous trouverez aisément ce que la femme fait de bonne grâce et ce qu'elle fait contre son gré. Le succès tient certainement pour beaucoup à ces causes physiologiques, qui sont de peu, mais qui agissent mille fois par jour. Nul n'aime voir un visage contraint.

10 août 1933 (EH2)

La Psychologie et la Vie, septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXIII)

1938 EH XIII « Le génie féminin » (*ne figure pas dans EH1*)

1523

L’inégalité des fortunes est aisément supportée ; et j’ai connu peu d’hommes qui désirent sortir de leur condition ; mais plutôt chacun fait volontiers ce qu’il sait faire ; et tous les plaisirs sont de caste ; une noce ou un bal le font voir. Au surplus il y a longtemps qu’un poète a dit que les plus hautes tours sont les plus menacées d’écroulement. Pendant les vingt ans où j’ai suivi les événements de ma petite ville, j’ai vu s’écrouler toutes les fortunes de banquiers et de marchands ; on vendait aux enchères leurs meubles, leurs vins et leurs chevaux ; chacun en rapportait quelque chose ; chacun trouvait dans les ruines de l’ambitieuse tour une pierre pour sa maison. Quant à la redistribution des terres, qu’on dit souvent nécessaire, je vois qu’elle s’est faite déjà dans la partie de campagne que j’ai pu observer ; elle s’est faite par l’ambition des gros propriétaires et par le travail des petits. On peut lire cette révolution permanente dans *Les Paysans*, de Balzac, œuvre qui n’a pas beaucoup vieilli. On veut me prouver justement le contraire ; mais c’est toujours d’après des exemples que je ne connais pas ; comment puis-je savoir si le célèbre parfumeur s’est ruiné lui-même ou s’il a seulement ruiné ses banquiers ? Je ne puis raisonner sur ce qu’on raconte. Et bref je soupçonne que l’Économique toute seule est juste, et que c’est la Politique qui n’est pas juste.

Tout pouvoir est politique. Un grand patron n’a pas de pouvoir ; il négocie péniblement ; ou bien alors c’est que la garde mobile travaille pour lui ; la garde mobile, instrument politique. Qu’est-ce que peut un patron à côté d’un moutard qui est sous-lieutenant ? Vous pouvez vous moquer du patron ; il vous en coûtera quelque chose, mais non pas tout de suite ; et non pas sans remède. Essayez de vous moquer du petit sous-lieutenant, c’est la prison et la mort. Ici le comique ne joue plus du tout. Ce jeu des pouvoirs est étrange ; c’est l’entre-deux qui a respect. Nul n’hésitera à parler librement à un ministre ; au fond on ne dépend d’un ministre qu’autant qu’on espère de lui quelque injustice. Et nous savons très bien que ce même ministre traite assez cavalièrement le colonel et même le général, lesquels sont assez courtisans. Et c’est pour cette raison que les ministres sont secrètement maudits par les pouvoirs moyens. Comment ? se dit le chef militaire, le ministre traite en compère et compagnon un homme qui est tout au plus sergent et dont je puis exiger un respect tremblant qui le rendra stupide ! Il y a quelque chose ici qui ne va pas. Et en effet l’ordre nouveau est tout pénétré de la politesse égalitaire ; le riche parle à son chauffeur comme à un homme. Mais des fragments de l’ancien pouvoir se tordent encore furieusement dans notre Yvetot, comme des tronçons de serpent qui voudraient se rejoindre. Le tyran est subalterne, mais reprend courage par une guerre, ou seulement par l’espoir d’une guerre. Étonnez-vous de folles opinions, qui vont à massacrer et à détruire ; et attribuez-les aux marchands de canons, et à leurs actionnaires, si vous voulez. C’est se boucher les yeux. Un des plus minces courtiers, et qui saluait tout, sans d’ailleurs gagner beaucoup, s’est trouvé pendant la guerre commandant de place ; c’est-à-dire despote oriental pour le détail ; et le détail est ce qui compte ; l’humiliation est un détail. Et vous vous étonnez que cet homme, reprenant ses catalogues et son carton à échantillons, regrette ce beau rêve qu’il a fait ! Il ne le dit pas, il ne se le dit peut-être pas à lui-même ; mais il aime plus qu’il ne voudrait cet ordre terrible. Que penser de ceux qui y exercent toute leur vie un pouvoir absolu ? Vous pouvez rire d’un simple adjudant ; mais enfin s’il sort seulement de son bureau et s’il crie, la terreur passe.

Ce qu’on dit de la discipline dans les actions urgentes et difficiles est à côté de la question. Il n’y a point d’adjudant sur le bateau de sauvetage, ni dans le corps des pompiers, ni même dans la police d’ordre ; on y raisonne, et le plus habile est écouté. Il y a autre chose dans le militaire et je crois que ce n’est que le pouvoir se gardant lui-même, et ne pensant rien d’autre. Un ordre absurde prouve alors le pouvoir, et le confirme ; et les caprices du chef sont alors objet de religion pour les subalternes ; ils s’en moquent à portes fermées, mais ils admirent. Cette mystique a une grande puissance sur les jeunes ; elle se suffit à elle-même ; elle se nourrit d’elle-même ; elle produit de sa substance les plus folles opinions sur la nature humaine, sur les races, sur les nations ; et elle les vérifie par l’effet du glaive, coupant de plus, et comme d’un revers, les têtes obstinées qui essaient de dire que cette vérification ne prouve rien. Essayez de déchiffrer, d’après cette clef, la célèbre doctrine ésotérique, qui est celle de tous les États-Majors. Vous aurez des surprises.

*La Lumière*, 9 septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXIV)

1524

Les sociologues sont sinistres ; ils pensent noir ; et je le comprends assez, s'ils considèrent les peuples comme de grands animaux, travaillés par des pensées auxquelles les individus ne peuvent rien. Ecoutez cet homme très savant : « Je suis sociologue, je sais ce que c'est qu'une loi sociologique. Vous ne me ferez point croire que toutes ces transformations de démocratie en tyrannie sont de hasard. Non ! Cent fois non ! Il va nous arriver ce qui arrive aux autres. Mort et sang ! Tenons-nous prêts ! Et puisque les peuples veulent du bâton, donnons-leur du nôtre, qui naturellement est le bon ». Ce qu'il y a de sûr, comme dit Polichinelle, c'est que le manche est le meilleur bout.

Je voudrais bien parler en citoyen, et dire : Non ! Non ! point de bâton. Il n'y a qu'un bout qui soit bon ; l'autre est très mauvais. Et surtout point de discours sociologiques. Cela sent le faux. Pourquoi voulez-vous qu'il nous arrive la même chose qu'à d'autres ? Nous sommes plutôt inventeurs. L'Affaire Dreyfus n'était la copie de rien. Et quand il nous a fallu un tyran contre les tyrans, nous avons trouvé le père Combes, qui ne ressemble à rien de ce que l'histoire ait jamais montré. Aussi les sociologues de ce temps-là n'étaient qu'à moitié contents. Ils l'étaient à moitié, car au fond ils sont bons diables, et ils aiment la liberté. Mais ils ne l'étaient qu'à moitié, parce qu'ils pensaient que cette démocratie moqueuse ne ressemblait à rien de sérieux. Le fait est que nous avons tout sauvé à ce moment-là, et notamment les droits de l'homme, sans une goutte de sang. Et pourtant le peuple n'avait point peur, et il tenait la rue. Mais voilà ! Il est rentré chez lui en laissant trois agents pour le bon ordre et un pour le rapport, et tout a marché droit jusqu'à cette sacrée guerre, sacrée et combien sociologique, où le sérieux nous a repincés. Je ne pense pas que cette expérience soit oubliée tout de suite. Et si je sais bien, les désastres et les massacres seront plus vite oubliés que l'esclavage, que nous avons alors savouré en gourmets, comme quelqu'un qui mâcherait de l'huile de ricin.

On disait : « Cela se paiera ». C'était la manière russe. Seulement c'était toujours guerre et massacre. Je veux qu'on sache au moins que ce n'est pas par peur, ni par pitié, ni par amitié, que l'on n'a pas alors déployé la vengeance radicale. Non, c'est par sagesse ; c'est par deviner très bien que la même chose serait encore à faire ensuite, c'est-à-dire rentrer chez soi, faire marcher les métiers, se méfier, refuser acclamation, refuser suffrage à tout ce qui prenait des airs de chef de section. Ils voulaient nous mettre en colonne par quatre ; mais on a bien ri. Il faut seulement continuer cet aimable mélange, et unique au monde, de légalité et de résistance, tout bonhomme, au fond rusé, clairvoyant, lettré, instruit (car nous le sommes ; et ce qu'il y a de plaisant c'est que vous, le sociologue triste, vous êtes très précieux pour instruire, et qu'ainsi nous vous aimons).

Oui, le fanatique de sociologie a cela de bon, c'est qu'il nous étale la situation vraie, et nous fait toucher du doigt ce qui irait de soi si nous ne nous en mêlions pas. Mais nous nous en mêlons. Et comment ! Il n'y a qu'à lire, cela m'est arrivé par hasard, la grande colère du plus sanguinaire de nos journaux (celui qui vend des canons) contre les instituteurs qui osent parler d'organiser la paix. J'ai passé là un bon moment. Quand le plus sanguinaire des journaux n'est pas content, je me dis que tout va bien. Vous direz qu'il ne faut grand'chose pour me contenter. Ma foi c'est vrai. La paix demain, et pour la suite, on verra, sans jamais se fier. C'est ainsi que je me garde d'être écrasé par les autos, qui sont militaires à leur manière.

*La Lumière*, 16 septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXV)

1525

Le matérialisme est la partie difficile de la sagesse comme Descartes l'a vu. On sait qu'il passait bien plus de temps à lire dans un corps de veau chez les bouchers qu'à méditer sur la métaphysique. C'est que la métaphysique est promptement comprise, si l'on s'y met ; la métaphysique c'est ce que nous jurons de vouloir, comme Liberté, Égalité, Fraternité ; il n'y faut que du courage. Au lieu que la physique des passions est très rusée ; et c'est par un mécanisme à soubresauts que nous arrivons à égorger nos frères au nom de la fraternité elle-même. Il faut voir clair dans cette boîte à surprises qu'est le cœur humain. Et la première chose à voir, c'est que le cœur humain est un cœur, c'est-à-dire un muscle irritable. Matérialisme. Les passionnés n'aiment pas le matérialisme ; ils aiment mieux croire à leurs belles raisons.

Les Allemands réclament de petits avions, seulement défensifs ; ils savent pourtant bien que c'est comme rien contre un vol de nuit. Et nous, nous formons des oiseaux plus puissants, d'après cette belle idée que la menace de vengeance empêchera l'attaque, alors que c'est justement le contraire. Et je citerai plus d'une fois encore ce mot d'un artilleur contre avions, qui, recevant l'avis que ses calculs de distance sont comme nuls par une faute énorme, s'écrie héroïquement : « Je tire quand même ! ». En quoi il n'était guère plus ridicule que ceux qui faisaient tant de bruit contre les Gothas. En plein jour ils ne touchaient pas mieux. Ce qui n'empêche pas qu'un enfant de la guerre, et qui l'a très bien vue de son village, me racontait ces temps-ci l'histoire ou plutôt la légende d'un capitaine fameux qui ne tirait jamais que trois coups contre un avion : « Le premier coup était assez loin du but ; le second était bien meilleur ; au troisième coup l'avion tombait ». Sa main me montrait l'endroit même où ces choses merveilleuses se passèrent. Je sais que ce n'est pas vrai, mais je n'ai aucun moyen de le prouver. Du moins je sais pourquoi lui le croit vrai ; c'est que cela lui plaît ; c'est que le cœur est à l'aise quand on pense victoire et puissance, au lieu que penser défaite et impuissance c'est déjà mourir. Je dis mourir en ce sens que les passions tristes bouchent, pour dire bref, les conduits du foie et de la rate. Matérialisme. Et comment expliquerais-je autrement ces sauvages raisons, ces anthropophages raisons que je vois qu'on donne comme évidentes ? Si c'étaient vraiment des raisons, il faudrait désespérer de la raison.

Comment espérer raison ? Par la méthode matérialiste, qui se dit, dans une crise d'envie ou de déception : « Ce n'est que le foie. Il faut se coucher et boire de l'eau ». C'est ainsi que le médecin soigne la fièvre ; et le médecin est matérialiste. Seulement aux yeux du véritable matérialiste, ce qui importe c'est de savoir que la fièvre n'est que fièvre, et que la passion n'est aussi que fièvre. Savoir est le maître mot. Et savoir ce n'est pas s'abandonner au foie et à la rate, bien au contraire ; c'est gouverner ses pensées et d'abord croire qu'on peut les gouverner ; ce qui est croire aussi qu'on peut gouverner ses passions et finalement, ce qui est moins difficile, que l'on peut gouverner l'événement. C'est la morale du vrai pilote. En sorte que le spiritualiste pieux affirme que l'idée mène le monde, et aussitôt croit tout ce qui lui vient à l'esprit, et ainsi est mené comme un enfant par le soleil, le vent et la pluie ; au lieu que le matérialiste est le seul qui use comme il faut de son esprit, qui connaisse les pièges du monde où les esprits frivoles vont se pendre, et qui finalement avance le règne de l'esprit. Comme ce tournant est mal pris, à ce que je vois, par plus d'un penseur généreux, j'y mets un écriteau afin qu'il essaie son frein, le beau frein de l'esprit sur les pensées, le doute. Dors content, Voltaire, l'incrédulité n'est pas morte.

*La Lumière*, 23 septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXVI)

*Minerve*, XLIX, « Vertu du matérialisme »

1526

Les marxistes sont vaincus, mais l'idée marxiste n'est pas vaincue. L'idée, je ne la prends point dans un système d'idées, mais dans les choses mêmes, c'est là qu'elle travaille. C'est là que la production et les produits règlent les pensées, d'après ce principe évident qu'on ne vit point de parler, ni même de penser. On vit de fabriquer et d'échanger. On vit de faire comme les autres ; on se défend et on conquiert par les mêmes moyens. Il faut être moderne, et l'esprit barbare est sans puissance.

Je veux bien estimer l'esprit barbare. Il faut et il faudra toujours revenir à la vie du laboureur. Il faut et il faudra toujours rompre les villes et retourner aux champs. Il faut et il faudra célébrer le Mai et chanter comme les oiseaux. La méditation sur les ancêtres, fils de la terre, sera toujours saine et heureuse. L'ivresse de nature, en Rousseau, annonçait quelque chose, et son discours fameux sur les lettres et les arts allait brûler les livres. Très bien. Cela ne nous dit rien parce que nous nous sommes toujours tenus fort proches du point de santé, qui est en ceci que la Très Haute Raffinerie, de musique, de peinture, et d'analyse ne compte pas beaucoup ; voyez nos paysans, très sagement barbares, et tout à fait ignorants de ce petit coin de Paris où l'on pense trop. Paris même, pour les neuf dixièmes, est une province très campagnarde.

La guerre est très civilisée. Elle fut préparée et conduite par des brevetés, qui sont des intellectuels ; elle n'en fut que plus terrible ; mais finalement elle fut gagnée par les ruraux sur les citadins. D'où les citadins jurent de se faire ruraux. Ce mouvement est guerrier dans l'apparence, mais pacifique dans le fait. Car le retour à la nature, si irrésistible par les forces élémentaires qu'il réveille, ne peut manquer de faire réussir une nouvelle distribution des travaux, réduisant les proportions de la mine, de la métallurgie, de la chimie, enfin de tous les moyens de guerre, qui sont aussi des raisons de guerre. Le temps n'est plus où les populations débordaient comme des rivières. Homme contre homme, et par la pique et la hache, qui sont outils de paysans, c'était le nombre qui décidait. De nos jours il faut que la barbarie désarme ; et la préparation ou plutôt la retrempe des hommes suppose moins d'usines et moins de machines ; le temps même de la gymnastique morale est nécessairement pris sur l'ajustage, qui est de luxe ; et le mot même de gymnastique l'implique, car gymnaste veut dire nu. J'ajoute que le gymnaste est heureux, ce qui enlève deux raisons de guerre. Notre époque mécanique a du moins ceci de bon que l'enthousiasme ne donne plus la puissance. Toute réaction contre l'excès de l'industrie est réaction contre la guerre. On s'en apercevra aux négociations.

Il reste l'embarras d'un excès de population ; telle fut la cause des invasions, qu'on nommerait plus justement infiltrations, qui portèrent les campagnes contre les villes ; mais, outre que l'armement a changé, et l'agriculture aussi, il y a de grands pays sur la terre, qui peuvent nourrir aisément mille fois plus d'habitants qu'ils n'en ont. Il faudra seulement ouvrir les vannes si l'on ne veut pas qu'elles crèvent. Au reste, l'empire pacifique ou ethnographique ou géographique, ira de soi par un moyen ou par un autre, comme il a toujours fait. Il y a beau temps que les races sont mêlées, car, à supposer une forte race, elle essaime et elle se croise, et cette supposition n'a jamais cessé de se nier elle-même. Contre ces marées de mille et dix mille ans, les fortifications d'ingénieurs me font l'effet de ces forts de sable que les enfants dressent sur le rivage. Il faut naviguer sur cette nécessité comme on navigue sur la mer, par la finesse, et en prenant la vague comme elle vient. La guerre n'est jamais qu'un naufrage ; c'est lâcher la barre. À mon sens la négociation interminable, c'est la navigation même. Il est vrai que rien ne s'arrangera jamais, car après une vague il y en a une autre, et le vaisseau ne va pas de soi ; bien plus, de soi il se brise. D'après cette comparaison, aussi vieille que les bateaux, ce serait tout le fin de la politique d'éviter une guerre après une autre. Ce que Briand avait fini par comprendre. Mais les passagers sont ingrats ; car le naufrage évité n'est rien pour eux. Ils débarquent, courent à leurs affaires, et ne disent même pas merci.

*La Lumière*,30 septembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 10, 25 octobre 1933 (LXXVII)

1939 SM2 LXXXI « Quelques conditions de la paix »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933

1527

C'était un jour de caprices, d'averses, et de tourbillons. La lumière s'enroulait aux nuages et traçait des lignes changeantes sur la mer. Au loin le pied de la pluie barrait l'horizon de sa colonne verticale. Le rivage mugissait et écumait. Tout s'exerçait à se détruire. Ces choses qui ne sont jamais les mêmes donnent envie des choses qui sont toujours les mêmes. Je résolus d'aller voir les dieux.

Un chemin ; la haie aux mûres ; les ornières, marque de l'homme et mesure de l'invariable charrette. De place en place un filon de rocher traverse, et les ornières ont creusé le rocher. Combien de temps pour que la vague polisse la pierre ? Mais ce temps est celui qui ne revient jamais. Combien de temps pour que la roue creuse la pierre ? Cet autre temps est celui qui revient, par l'immobile trace de l'immobile roue. Sur la droite, au-dessus d'une lande[[1788]](#footnote-1789), une longue bosse de terrain porte des pâturages maigres, et les courbes convexes des petits murs. On trouve les mêmes petits murs dans la Cornouaille anglaise, et l'on y entend le même langage paysan ; je suppose qu'on y trouverait les mêmes ornières creusées dans le roc. Ces deux Bretagnes n'étaient qu'un même pays avant l'accident de la Manche, sorte de raz de marée. La mer ne change que le rivage ; partout ailleurs la forme humaine est imprimée à toujours.

Le chemin ne va pas quelque part, comme nos routes ; il se perd en sentiers ; l'immémorial appui du pied infléchit la même course. Les arbustes cachent le ciel et les mille branches arrêtent le regard ; on ne voit que le détour, et le passage de pierres sur un ruisseau secret. Ce pays est un des plus peuplés, et l'on n'y voit pas d'habitants ; mais on est vu ; on se sent vu. Pays de chouans où la guerre est impossible, où la police des villes vient se perdre. J'imagine quelque dame de chouannerie, avec son grand chapeau, ses bottes, ses culottes, et sa peau de bique. Mais toutes les pensées s'arrêtent sur des signes muets ; rien d'autre ne se montre que le sentier qui semble finir. Les soldats de la République n'en voyaient pas plus. Je suppose qu'au petit pré, grand tout juste assez pour deux vaches, ils croquaient de ces âcres pommes qui donnent soif.

Tout se resserre ; tout est trapu et court. En deux pas le petit pré est effacé. Trois mètres de marais tremblant, la course d'une faulx, deux sillons, un trou descendant à travers le feuillage, et nous voilà au bout du monde. Une côte de verdure fait un horizon qu'on toucherait de la main. La pluie fait des ronds sur un lavoir bordé de pierres plates qui ont le même âge que les dolmens et les menhirs. Un peu au-dessus, une cuve carrée est remplie d'une source qui vient du fond de l'eau en ondes montantes, lentes et rares. Cette source est sacrée ; un petit mur en forme de cintre, qui la borde d'un côté, fait voir une niche où il n'y a rien. Voilà ce que je nomme un dieu. Cette absence, cette attente, cet écran mobile des feuilles, mobile et immobile, qui promet toujours, c'est le lieu des images qui ne sont rien, de ce qu'on a cru voir ; c'est le lieu de la peur familière et le creux même des dieux.

Au-dessus du mur arrondi est une croix, sans aucune effigie, et de granit tellement rongé qu'on suppose que ce signe attend depuis des siècles la légende des temps modernes, le Dieu pendu, symbole non encore tout expliqué. Il y a bien des signes de l'homme avant l'homme même. La croix pouvait porter la légende, car elle est premièrement le signe que la nature ne fait pas, les deux perpendiculaires, le signe du charpentier, comme le cintre est le signe du maçon. Une telle annonce est religieuse et irréligieuse, et le sera toujours ; car devant l'autel, quel qu'il fût, et par la marque de l'ouvrier, bien clairement venait mourir l'ancienne peur et le dieu sylvestre. Vaincue la force de l'arbre, de la couleuvre, du bouc et de la vache ; et tous ces dieux renvoyés au diable par le signe du travail. Ces religions sont tissées comme des paniers ; je n'y vois pas une faute. Sanctuaire sur sanctuaire, exorcisme sur exorcisme, c'est le mouvement même de nos pensées. La croix est plus ancienne que la statue de César ; il n'y manquait que l'effigie de l'homme pendu ; mais elle y était déjà, car le travail mal payé est aussi vieux que l'homme. La source faisait trembler ces images, car la source est la plus forte, et la justice qui nous ramène là se passe de raisons.

Pensant ainsi je revenais de la broussaille des biens et des maux. La mer oublieuse montait de nouveau au-dessus des champs, portant jusqu'aux nuées les barques aventureuses. Là-haut, sur cette plaine sans ornières, l'homme faisait son destin, par l'instable et sur l'instable ; et l'ancienne ruse de la voile était prête à tous les vents. Je me retournai, cherchant la vallée des dieux. À peine un sillon de verdure. Mystère refermé.

20 septembre 1933

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXVIII)

1935 SE LVII « Les dieux agrestes »

1528

La religion de la patrie, dit l'un, est une religion comme les autres ; elle a ses dogmes, ses fêtes, ses miracles et ses prophètes. Pas une religion n'a tenu contre l'esprit d'examen ; celle-là ne tiendra pas plus que les autres.

Elle tiendra, dit l'autre, parce qu'elle est la vraie religion, comme nos sociologues l'ont montré. Les hommes ont tout adoré, même la vache et le serpent ; mais finalement le sentiment d'obligation, de respect et d'amour ira droit à son véritable objet, qui est la Société même.

Le troisième secoua la tête. Ces deux opinions, dit-il, sont creuses l'une et l'autre, faute d'une description convenable et toute positive. Les religions sont des manières de penser par image, par sentiment, et par culte ; j'ai idée qu'on n'en peut mépriser aucune, et que n'importe quel homme les pratique toutes. Ce qui importe, ce me semble, c'est de les mettre en ordre, comme déjà on le trouve fait[[1789]](#footnote-1790) dans l'histoire, mais comme on comprend bien mieux d'après la structure de l'homme.

La plus naturelle, ou, si l'on veut, la plus ancienne, c'est la religion de la nature, qui adore en effet, comme vous disiez, la vache et le serpent, aussi le volcan, aussi la lune et le soleil. Ce grand univers, qui nous tient de toutes parts, qui nous fait vivre et nous tue, et qui n'en pense pas plus long, est bien digne d'être craint et d'être aimé ; il n'a pas cessé de l'être ; les poètes le chanteront toujours. Noël, Pâques, la fête des Morts sont des fêtes de saison, qui ne trouvent point d'incrédules. Chacun est panthéiste à son heure, et subit le grand Charme.

Il y eut partout et toujours une religion de l'homme, qui repose sur la commémoration des grands ancêtres, et qui marque un peu plus de réflexion que l'autre, qui n'est après tout qu'un instinct animal et même végétal, le même qui fait que les fleurs s'ouvrent et que les oiseaux font des nids. Ici l'homme prend pour dieu un modèle humain de puissance, et s'en inspire pour dominer et conquérir. Cette religion s'étend avec la puissance même ; elle a ses temples, ses statues et ses hymnes ; elle s'enivre de tradition, de légende, d'obéissance. Elle n'est pas moins fanatique que l'autre ; mais le sentiment y est plus relevé. Il siège au thorax et non pas au ventre. Et comme il y a les folies du ventre, qui sont bacchanales, il y a des folies du thorax, qui sont martiales, et qui élèvent la colère et le courage jusqu'à une sorte de délire. Et, comme la religion de la nature peut être élevée et purifiée par la poésie, la religion de la puissance est belle quand elle célèbre l'athlète humain, roi de la planète par la noble ambition d'être maître de son propre corps. Au reste le courage est toujours beau et sera toujours beau. La patrie est sublime par les héros, et la guerre est un jeu contre la mort, où les adversaires s'estiment et s'admirent. Et il est vrai que tous les genres de sauvetages sont encore plus beaux, et universellement admirés. L'homme serait peu de chose s'il fuyait comme les bêtes. Ici le dieu c'est l'homme, Hercule, César ou Lénine ; et les peuples sont moins divisés qu'ils ne croient. Cette religion est encore une religion de la nature ; car les grands hommes sont des forces et des vainqueurs.

La troisième religion va à la source de ces grandeurs, qui est l'esprit. C'est le christianisme, qui va aux mêmes fins que la sagesse, mais par les images, par le culte, et par un sentiment immédiat des plus hautes valeurs. La plus haute valeur humaine c'est l'esprit libre, et c'est ce que signifie la troisième religion, par des légendes, des images, des symboles, des modèles, qui affirment fortement le mépris des puissances, des dominations, et des tyrannies. L'esprit libre jamais ne force, et éclaire seulement. L’esprit libre ne se prend point aux brillantes apparences. Il résiste à la tentation de pouvoir. Il honore le bon sens, le courage, la justice, partout où il les trouve. Il les suppose en toute forme humaine, et ne fait point de différence entre Marc-Aurèle empereur et Épictète esclave. Tous les philosophes sont d'accord là-dessus ; mais la religion de l'esprit a parlé plus fort que la philosophie, par la scandaleuse image du dieu crucifié. C'est toujours l'homme qui est dieu, mais l'homme en sa vraie grandeur, si indépendante de pouvoir et de richesse. Et même la religion de l'esprit ose ce que les philosophes ont rarement osé ; elle ose signifier que tous les genres de pouvoir corrompent l'esprit. Ce riche héritage n'est pas tout pur ; c'est à nous de le nettoyer et de le faire briller. Du moins les religions inférieures sont renvoyées à leur place. Non pas annulées, mais subordonnées ; car l'esprit est juge de tout, et rien ne peut juger l'esprit. Et heureux qui gouverne sa poitrine et son ventre, sans trop estimer, sans trop mépriser. Celui-là travaille pour la civilisation, si je ne me trompe. Certes c'est un beau et difficile travail de faire l'Humanité ; et les discussions ne sont pas près de finir. Mais voilà en peu de mots pourquoi je disais, à vous, mon cher incrédule, que les religions sont bien autre chose qu'un tas d'absurdes superstitions ; et à vous, mon cher Vrai Croyant, que la religion de la patrie ne se trouve placée ni tout à fait en bas, ni tout à fait en haut, dans l'édifice de nos religions réelles. Je n'invente point, je décris.

L’École libératrice, 28 octobre 1933.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXIX)

1935 SE XCI « Étages de l'homme »

1529

Le problème de la patrie est clair comme le jour. Mais qui a donc brouillé tout ? Qui donc nous a mis en défiance à l'égard de l'amour le plus naturel et le plus fort ? Jaurès l'a bien dit, « les pauvres n'ont que la patrie ». Comment se fait-il que même l'homme des champs se serre et se refuse ? Comment se fait-il que l'homme de l'atelier médite une autre patrie, une patrie qu'on pourrait aimer ? Pourquoi l'homme d'étude, en son grenier, se prive-t-il de preuves faciles, de sentiments nobles, de sublime poésie ? Qui donc a abusé ? Qui donc a prostitué notre mère ?

J'ai goûté ce reproche aux malheureux, aux malheureux foulés, piétinés, usés comme des pioches, changés en outils, changés en bétail, par un pouvoir sans pitié, et emphatique encore, et fier de soi. J'ai goûté ce raisonnable impératif, qui achève les preuves, et cette baïonnette pour finir, qui, piquant aux reins les plus courageux, leur donne encore un peu plus d'élan. Mais le jugement, qu'est-ce que vous en faites ? Pensez-vous que vos menaces pousseront aussi l'esprit ? – Ah ! Quel bonheur, mes amis, quelle belle union, quelle famille retrouvée, si vous vouliez seulement penser comme les généraux, comme les marchands de canons et comme les marchands de couvertures ! N'avons-nous pas tous profité ? N'avez-vous pas votre petite part de quatre sous ? Et pour vous, les élites, pour vous qui savez conduire un raisonnement, pour vous qui avez belle parole et belle plume (car c'est à vous surtout que je parle), ne savez-vous pas bien que les quatre sous se changeraient en or, si vous vouliez, au *Temps*, ou aux *Débats*, ou à *l’Illustration*, faire reluire ces lieux communs, qui sont vrais, sachez-le bien, et que de toute façon vous devrez vernir au cul de bouteille, sous les yeux d'un adjudant bien moins poli que moi. Petits ! Petits ! Au poulailler ! C'est là qu'on jette le beau blé, le blé doré ! Ô Liluli ! Quel chant joli !

Non. Non ! Il y a quelque chose qui ne va pas. Il y a une suite de discours trop cohérents. Il y a trop de contentement de soi, en des hommes qui, depuis l'an quatorze, auraient dû vivre à genoux. Quoi ? Pasteurs des peuples, est-ce donc là ce que vous aviez promis ? Voilà ce que vous nommez la sûreté ? Voilà ce que vous nommez le salut ? Gouverner selon les passions les plus enivrantes, défier sans risques, prendre à témoin la justice, la liberté, la fraternité même, et après cela, d'un cœur léger (cela fut dit une fois, cela est vrai toutes les fois) pousser les hommes comme on pousse les fagots dans le feu, et se réchauffer à leur courage, et se louer, et se féliciter d'avoir vécu dans ces temps héroïques. Après cela et décorer, et statufier, et discourir, et plaider, et continuer, et recommencer. La Ruhr, la sombre Ruhr, ce n'est pas un rêve.

J'avoue qu'il y a quelque chose de changé. Si c'est la peur, ou si c'est le remords, ou si c'est quelque pensée plus juste, qui distingue un peu les nécessités réelles des nécessités inventées, je ne puis le dire. Je ne le puis, parce que c'est le temps d'examiner. Parce que je sais trop ce qu'ont coûté les pensées faciles. Parce que je crains l'applaudissement qui vient d'en haut. Parce qu'il est sain de penser difficilement. Il y va de l'honneur. Et l'honneur d'être approuvé de celui qui paie, cet honneur-là est trop rouge. Cette couleur avertit.

La première règle, la règle des règles, est de mettre en doute ce qui séduit. Nous serons par ordre tout ce qu'on voudra, égorgeurs, empoisonneurs, et tout cela ne fait pas doute ; le fil de l'épée ne fait pas doute. Ainsi établis, et la pointe si près des reins, nous avons la résolution de n'être pas bêtes. Nous essayons de comprendre au moins ce grand mécanisme qui n'est même pas méchant, mais seulement aveugle et sot comme sont les mécanismes. Nous essayons de comprendre, contrairement à l'ironique maxime de l'exécutant. Nous essayons de juger ce qui est vil, et d'aimer ce qui mérite. Certes cela est sacrilège ; mais c'est la faute aussi de ces dieux qui voudraient tout. Non ! Le jugement est libre et restera libre. Infaillible ? C'est trop espérer. Le droit de penser c'est le droit de se tromper. Et quant à la bonne foi je demande où elle est. En celui qui gagne toujours, et s'élève sur l'aveugle obéissance, ou en celui qui perd à chaque pensée, à qui la sincérité coûte à chaque fois quelque chose, et qui s'expose, à coup sûr, au blâme des bien payants ? Ma foi, on peut trahir, et je le pardonne, car la pente est bien savonnée. Mais à ceux qui remontent péniblement vers la justice, et roulent en bas, et recommencent, j'envoie mon fraternel salut. C'est un reste d'honneur ; j'y tiens beaucoup.

*La Lumière*,14 Octobre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXX)

1939 SM2 LXXXII « La patrie homicide »

1530

On me rappelait ces jours-ci le roi Louis-Philippe, refusant la guerre contre l’avis de Thiers. Ce roi philosophe fut un peu trop méprisé, mais de cela aussi il se moquait. La paix n’a rien de brillant ; ce n’est que le cours ordinaire des choses. Les ambitieux voudraient toujours sauver la Patrie et l’idéal ; mais cela s’accorde trop à leurs aigres passions pour m’émouvoir beaucoup. J’admets que la politique soit une petite chose, et même assez plate ; quand elle est grande, elle coûte trop ; finalement elle tue les meilleurs et laisse les pires. Je dirais comme Napoléon, qui ce jour-là fut sage, que celui qui est en haut lieu et vu de toutes parts ne doit point se permettre de mouvements vifs.

D’après cette idée, je me figurais un véritable père du peuple, considérant la partie de jeunesse qui est naturellement remuante, à peu près comme un père de famille suit de l'œil ses rejetons agités et imprudents. Un peuple bourdonne comme une ruche ; il ne faut pas l’émouvoir. L’honneur le pique toujours assez. Il est indigne d’un homme sage de fouetter encore ces chevaux qui galopent si bien. Les ministres ont trop d’affaires, et ils défendent leur propre pouvoir ; cette sorte de guerre prépare l’autre. Toujours accusés, toujours attaqués par les excessifs, ils sont de mauvais arbitres souvent. D’où j’aperçois la nécessité d’un pouvoir non menacé. Il ne s’agit pas d’un roi, car c’est un fait que la tradition est rompue chez nous. J’aimerais un président au-dessus des partis. Nous l’avons, par une constitution assez mal bâtie, mais qui exprime très bien notre société telle qu’elle est. Je le vois non comme le suprême pouvoir, mais plutôt comme le suprême citoyen. Cette situation est déterminée par les mœurs plutôt que par les lois ; elle devrait former l’homme qui l’occupe. C’est à nous tous de maintenir cette sagesse au-dessus de nos passions. Comme l’arbitre, on s’en rapporte à lui, et cela suffit pour l’élever à la majesté du juge. On citera plus d’un exemple qui va contre ces rêveries ; j’en citerais aussi plus d’un qui s’y accorderaient assez bien. La politique est difficile, je le sais. Elle le serait moins si le chef suprême pensait plutôt en citoyen qu’en ministre.

Que serait alors le discours du trône ? À peu près ceci, que le premier des citoyens ne se croirait nullement tenu de traduire les passions comme une aiguille folle. Tout au contraire il verrait les risques, et les conditions réelles de l’existence. Il serait toujours prêt à étendre la main, non pas pour exciter l’imprudent, mais pour le calmer. Et, parce qu’il n’est courageux que par procuration, il aurait son courage à lui, ignoré, inflexible à sa manière, et qui irait toujours contre les emportements de tout genre. Je le comparerais à ces sages témoins d’autrefois, qui arrangeaient les affaires d’honneur au lieu de les irriter. Car on oublie souvent que gouverner c’est tempérer, comme il est évident en toute vie d’homme, où c’est toujours bon de retenir une colère folle. Toutes nos fautes sont de passion. Et ils sont bien bons, les excitateurs, de dire qu’on ne vivrait point sans passions ; cette remarque est ridicule, car les passions ne manquent jamais. Ce qui manque, c’est la tardive réflexion, la pensée qui vient trop tard, la pensée qui ne médite jamais que sur des ruines. On ne peut être dans le moment plus vieux d’un mois, ni d’une heure. Mais la société a cela de bon que les âges s’y mélangent, et que l’expérience y peut avertir les passions. N’ayant donc plus de bondissement de jeunesse, sachant le prix de l’honneur, et l’abus qu’on en fait, le chef arrête les duels d’honneur, et prépare les compromis ; ce qui certes est sans gloire, mais conforme à l’honneur intime, qui ne consiste jamais à risquer la vie des autres. Il le dirait ; il y a une manière de le dire. Et ne rien dire, c’est souvent dire cela même. Le cri anglais : « Le roi ne peut se tromper » est un appel bien éloquent, rarement entendu. Il ne signifie point que le roi sera une sorte de Pythie échevelée ; bien au contraire ; il signifie que l’arbitre sera plus sage que les plaideurs. Je conclus que les démocraties ne tueront point l’idée monarchique ; mais plutôt elles la sauveront.

*La Lumière*, 7 octobre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXXI)

1531

Je lisais hier, parmi d'autres balivernes, que les Allemands aiment la mort. Les littérateurs ne cherchent pas loin. Qu'auraient-ils dit des Français et des Allemands quand ils s'entretuaient, les dents serrées, avec la seule pensée de revoir leur femme, leur maison et leur champ ? Au reste toutes les sottises ont été dites, en ce temps-là comme maintenant. L'homme normal, bâti comme il est, est capable de mouvements en apparence absurdes, et dont les causes sont toutes simples et ordinaires. On s'étonne de la révolution allemande ; on devrait s'étonner encore bien plus de la guerre, bien plus contraire aux habitudes, aux idées, aux sentiments de ceux qui la faisaient. Quand on soumet les hommes à des pressions inhumaines, on peut tout attendre.

L'extrême misère, jointe à l'humiliation, produira en n'importe quel peuple une explosion de colère, et puis une recherche des causes, un besoin de changement, l'idée d'une vengeance, le grand remords de quelque erreur que l'on voudrait définir. Et c'est encore heureux si le vainqueur n'est pas chargé de tout. Or quelles sont les causes principales qui ont amené des peuples très civilisés à se massacrer sans savoir pourquoi ? Tout le monde reconnaît qu'un mouvement désordonné de la production industrielle y est pour beaucoup. Tout le monde reconnaît que le développement de la puissance collective donne envie d'en user, surtout si cette puissance même ne se traduit pour le plus grand nombre que par la fatigue, l'ennui, et l'esclavage. L'intelligence, au sommet, fait voir toutes ses folies, sans distribuer dans la masse la culture et les plaisirs supérieurs que tous espéraient. C'est donc que notre civilisation est mal partie, et tombe dans quelque piège. D'où l'idée d'une profonde réforme des mœurs, et d'un renversement des valeurs. Or, quand on met tout au clair, deux valeurs ressortent d'abord, qu'on peut nommer courage et travail, plus émouvantes, plus tangibles que la justice, et qui, évidemment, sont du même côté que la justice. D'où cette longue effervescence, et cet éclatement, enfin, de doctrines, naturellement défigurées par la ruse des gouvernants, mais pourtant humaines, et humainement orientées.

J'y vois comme trait principal une fraternité et égalité de voisinage, qui mettent en commun les ressources, et se réchauffent par la cérémonie. L'orateur, le chef, se donne comme un homme du commun, un symbole même de cette sorte de justice prochaine et déjà présente. Cet ordre nouveau, où l'inégalité n'est qu'un moyen, où la puissance du chef s'appuie toujours sur un consentement de geste et de cri, compte bien plus que les promesses. Il console tout de suite ; tout de suite, il donne à la vie et à la pensée de tous un sens et une raison. Ce n'est plus l'ordre abstrait de la guerre, où le chef est séparé et comme insensible.

Cet ordre n'est pas non plus l'ordre abstrait de l'industrie systématisée, où l'intelligence changée en despote, communique aux hommes l'aveugle mouvement des machines. Par une réflexion sur cette perfection extérieure, qui ne contente personne et qui n'aide personne, l'intelligence devait être dénoncée comme une sorte de corruption. Elle l'est. N'attendez pas de nuances, cela ne se peut dans les grands mouvements. L'homme de la rue a considéré seulement cette science fermée, qui ne se révèle que par d'inaccessibles paradoxes, et semble avoir juré d'ôter à la plupart tout espoir de penser. Et cet art aussi fut jugé, cet art subtil jusqu'à l'ironie, qui se sépare si délibérément du commun sérieux, et ne parle finalement qu'aux oisifs. Cet art et cette pensée sont liés évidemment à un régime des grandes affaires, où le sens ordinaire des échanges, du crédit, de la monnaie semble tout à fait oublié, et qui se perd en mystérieuse algèbre. Quand tout cela ensemble est rejeté, quand un genre d'esprit est jugé et condamné par une foule naïve et enthousiaste, il ne faut pas s'attendre que le peuple de l'esprit soit acclamé et couronné ; bien plutôt on lui demande compte de ce dépôt qu'il se vante d'avoir, et de cette sublime idée Biblique, qui a tant promis et a si mal tenu. Le fait est qu'un genre de justice, tout abstrait, s'est trouvé générateur d'injustice et de guerre. Les rois d'intelligence, car ils furent tels par un genre de puissance et par un genre d'ambition, ont trompé l'espoir du peuple ; on les chasse. Ce nouveau genre de révolution, si naturellement lié au genre de pouvoir qui est propre à notre temps, devait inévitablement se compliquer d'absurdes violences, car l'instinct des foules va plutôt aux noms qu'aux choses. Mais enfin le procès de l'esprit séparé, qui se juge là-bas dans les passions et les fumées, est un procès réel, déjà plaidé devant nos cantons et devant nos syndicats, et heureusement réglé par transactions, à cause du répit que la misère nous a laissé.

*La Lumière*, 28 octobre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXXII)

1532

L'homme de la guerre commence à gouverner. Les discours sonnent neuf. Les vieux secouent les oreilles ; ils ne reconnaissent plus leur politique. L'idée de la force est étrange dans les faibles. Faute de l'avoir maniée, et avec les risques qu'emporte le coup de hache, ils la conçoivent mystiquement, sans lois, sans conditions, sans limites. La victoire est une propriété inhérente au vainqueur. Le vainqueur n'a qu'à penser, à parler, à agir en vainqueur. Qu'il lance la foudre, puisqu'il la tient. Cette conception enfantine est proprement religieuse. L'amour de la patrie est alors délirant ; c'est l'orgueil d'être invincible, d'être adoré de ses amis, d'être craint de ses ennemis. Tel est le rêve d'un enfant qui imagine qu'il est roi. Tout est grand et facile dans un roi ; tout est permis ; la puissance s'exerce par le regard, par le prestige, par un continuel miracle. En réalité, tous les rois sans exception furent des partisans très rusés, et toujours menacés, et toujours négociant. C'est qu'ils savent ce que c'est que force, et ce que c'est que victoire, et ce que c'est que pouvoir. C'est qu'ils ont posé[[1790]](#footnote-1791) ce que c'est qu'ami et ennemi ; sans quoi ils ne seraient pas rois. Nos vieux enfants ressemblent à des acteurs qui joueraient le roi. Rien ne leur résiste ; ils lèvent seulement le fouet. Cela est ridicule et dangereux.

Les hommes de la guerre n'étaient pas nombreux. Sauvés par hasard, ayant jugé cent fois les pouvoirs, retrouvant au-dessus d'eux les anciens discours, et n'y reconnaissant rien de leur pensée. Cependant, d'année en année, ce vide des générations voyageait dans le temps. Les guerriers d'imagination s'usaient et s'en allaient ; de l'autre côté, les jeunes poussaient, et même très fort, par l'absence des morts. Ils interrogeaient sur la guerre et sur la paix. On leur jetait au visage l'éternel Empire, c'est-à-dire la puissance et la richesse, choses pour lesquelles ils devaient mourir jeunes. Mais c'est se moquer ; c'est déshonorer la patrie. S'il s'agit de puissance et de richesse, alors il ne faut pas se faire tuer. Tout au plus courir la chance une fois ou deux, mais s'échapper bien vite vers les postes d'où l'on pousse les autres, ceux qui ne savent être qu'exécutants. Cette morale, si c'en est une, fait horreur ; l'injustice y est partout ; le pire y gouverne ; et, comme on voyait, dans le haut des sociétés, le beau résultat de cette sélection à rebours, on maudissait cet ordre sans pitié et sans beauté. Mais comment débrouiller ses propres sentiments, puisqu'il reste vrai que le courage est la plus haute valeur ? L'éloge prodigué aux morts sonnait trop bien, même en des bouches indignes. Les jeunes commencèrent à sauter ici ou là, piqués par d'étranges flèches. Mais enfin, les vieux archers de rhétorique se fatiguaient.

C'est alors que les véritables survivants se firent entendre. Et que dirent-ils ? D'abord que le vainqueur s'use comme le vaincu. Que l'ordre de force, même en son triomphe, est fragile et périssable. Que les intérêts qui, dans les jeux de la force, sont nécessairement souverains, sont, par les mêmes lois, cyniques, hypocrites et méprisables. Que ni millions, ni milliards ne valent une vie humaine. Et qu'au surplus, ce n'est jamais pour régner sur les autres que l'on se bat comme il faut se battre, mais bien pour régner sur soi, par sentiment de liberté et de dignité. Qu'ainsi les adversaires, avant de mourir, avaient eu le temps de s'estimer d'un camp à l'autre, et de juger tout le reste. Mais que, malheureusement, cette grande leçon était aussitôt perdue, parce que les plus dignes de vivre étaient aussitôt massacrés. Qu'ainsi l'immense duperie, qui sacrifie les meilleurs, durerait toujours, si la jeunesse, avertie par les gueules cassées et autres morceaux d'hommes, ne s'avisait d'honorer les héros comme les héros auraient voulu.

Au vrai, ce qui ressortait, c'était une autre patrie, c'était l'honneur, qui, selon une constante tradition, ne tue jamais que ce qu'il aime. L'honneur, qui jamais ne se soumet à la force, qui méprise le deux contre un, qui n'a que faire d'une patrie forte, qui ne peut aimer qu'une patrie fière, et qui ne méprise jamais le vaincu. Les jeunes ont très bien compris. Ils commencent à distinguer très bien l'ambition avare, qui fait une patrie pillarde, et l'ambition généreuse qui fait une patrie petite ou grande, pauvre ou riche, il n'importe, mais libre et indomptable. Ce sentiment est par lui-même arbitral. Il fera la paix entre des forces inégales par la considération du courage égal. D'après les héroïques légendes, si éloquentes partout, il est clair qu'il n'y eut jamais d'autre paix que cette paix d'honneur, ni d'autre justice que cette justice d'honneur. Société d'hommes alors, et non meute de chiens.

*La Lumière*,4 Novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXXIII)

1939 SM2 LXXXIII « La paix d'honneur »

1533

Cette élite qui aima Barrès, cette élite qui ne sut point combattre, et qui se contenta de mépriser, je croyais qu’elle avait à présent jeté tout son venin. Mais non. Elle revient comme du tombeau, parée de ses grâces homicides. Peut-être est-il impossible de se délivrer d’un genre d’erreur énorme et impudemment publié. D’où cet étrange concert qui se raccorde si bien aux divagations par lesquelles on pensait donner du courage à nos combattants. Cette puérile littérature fut une honte pour tous ceux qui tenaient un fusil. Mais combien en reste-t-il ?

Il n’y eut pas, qu’on le sache bien, un seul combattant qui eût l’idée de rabaisser l’ennemi. L’intelligence, le courage, la résignation, cela se sentait, si l’on peut dire, sur l’épée. Depuis des siècles la valeur militaire est la mesure de toute valeur ; et cette échelle serait bonne pour tout genre d’épreuve, et certainement pour évaluer aussi les vertus de paix, si elle ne mesurait aussi et inflexiblement les chances de mort violente, selon lesquelles toute vertu est aussitôt punie. En sorte qu’il n’y aurait eu aucune erreur, ni aucune difficulté, à tendre la main, et à rendre noblement justice à l’adversaire, si les morts avaient pu revenir. Mais hélas, ce qui est revenu, c’est l’infatigable et laide grimace du littérateur abrité. Cette espèce est donc immortelle ? Ou bien elle a fait des élèves à son image. Où ? Dans quel collège ? Car enfin, et quoique l’esprit du combattant se soit péniblement élevé jusqu’à tenir presque les commandes, on entend toujours la même chanson.

Il n’y avait rien d’obscur dans ce qui devait suivre une paix sauvage. Tout homme qui avait senti sur son arme la pression de l’autre peuple savait bien qu’on ne le tiendrait pas en esclavage et en humiliation. Tout homme de sens savait et disait qu’après le traité la paix véritable était à faire. Tous ceux qui mesurent la richesse au travail et la résistance au courage annonçaient que ces tributs indéfinis ne seraient point payés. Tous ceux qui regardaient aux causes attendaient quelque sursaut d’indignation contre un aveu imposé par la force. Cet esprit nouveau, tout à fait sans peur, se traduisit par d’illustres déclarations de paix, dont le fruit n’est pas tout perdu. Mais tout fut gâté aussi par une erreur de sentiment qu’on ne pouvait combattre, qui devait fournir elle-même ses preuves d’apparence, et d’après laquelle le peuple vaincu était par sa nature violent et fourbe. Ce genre de calomnie, qui servait d’arme dans nos querelles intérieures, a rendu l’histoire d’Allemagne, en ces dernières années, illisible pour presque tous, comme par un effet de brouillard que même les plus prudents n’arrivaient pas à percer tout à fait.

La misère, le chômage, l’enrôlement, la résurrection de l’ancienne Ligue de Vertu, l’inefficacité d’une démocratie mal enracinée, le sursaut du sérieux et de l’honneur dans une civilisation à surface frivole, tout cela était à prévoir, et s’expliquait bien aisément par les motifs les plus honorables. Mais tout fut lu à l’envers, par la force d’un préjugé que presque personne n’a chez nous, mais que de vieux comédiens exprimaient avec obstination, avec fureur, presque avec bonheur. Tout fut réputé perfide ; et les effets naturels de la défaite et de la misère prirent des contours monstrueux. Vainement les clairvoyants faisaient remarquer que l’ancienne tyrannie des militaires et des féodaux était bien loin de revenir ; que la poussée populaire avait tous les caractères d’une révolution de l’ordre moral ; et que même les excès, comme la persécution dont les Juifs étaient les victimes, indiquaient clairement la rupture avec l’ordre d’autrefois, où le redoutable système militaire s’accordait si bien avec un système ploutocratique non moins menaçant, non moins écrasant. Ce peuple se renouvelait donc par le malheur. Il fallait le prendre sincère, sérieux, enthousiaste, mystique, comme il fut toujours, et comprendre que même ses erreurs laissaient voir un visage nouveau, un essai étonnant, un autre ordre des valeurs, un reclassement, des idées neuves sur la propriété et sur le travail, tout cela mêlé, tout cela combattu par les anciens pouvoirs, peut-être vainement.

On pouvait espérer quelque chose de neuf ; on l’a, en cette déclaration de paix, la plus éclatante qu’on ait jamais entendue. Mais, que voyons-nous ? Cette pensée inédite est aussitôt réfutée, aussitôt rejetée comme une mystification énorme, d’après la vieille imagerie des collégiens qui suivaient Déroulède. Je sais que, par bonheur, nos hommes d’État d’aujourd’hui et de demain ont de meilleurs instruments intellectuels pour observer la nouvelle politique. Mais je déplore que tant d’amateurs, qui ne sont point sots, aient ramassé au bric à brac les vieilles lunettes, et s’en servent encore.

*La Lumière*, 11 novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 11, 25 novembre 1933 (LXXXIV)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933

1534

Chacun se souvient des cloches de l’Armistice. La nouvelle tant attendue et tant espérée nous venait ainsi du ciel. Soudainement le poids était ôté de nos cœurs ; le massacre cessait ; ce qui était vertu hier devenait crime ; ce qui était crime hier devenait vertu. Qui remercier, ou à qui s’en prendre ? Remarquez que, quand on croirait à quelque Dieu d’où viendraient ces décrets soudains, ce ne serait pas encore une raison de l’aimer, ni même de le respecter. Car, pourquoi la paix aujourd’hui, et non pas hier ?

Par les mêmes causes, on comprend bien que le citoyen, pendant toutes ces sévères années, de guerre menaçante et de paix menacée, d’embarras et de misère, que le citoyen donc n’a pas appris à aimer beaucoup cet État sans pitié, dont il ne parvient jamais à voir le visage. Ce grand pouvoir, qui nous tient de tous les côtés, qui se donne sur nous un pouvoir de vie et de mort dès qu’il le juge nécessaire, n’est donc pas arrivé ni à faire la guerre, ni à faire la paix, ni à administrer l’une et l’autre. Mais au contraire dépensant dès qu’il le pouvait, laissant les fournisseurs et les banquiers s’enrichir, éloignant de ses yeux l’échéance, comme un fils prodigue, il s’est montré inférieur à n’importe lequel de ces hommes qu’il a fait tuer délibérément. C’est pourquoi il y a une profonde défiance et une grande résistance partout à l’égard de l’État, chacun pensant seulement à recevoir le plus possible et à payer le moins possible. Et les supplications de l’État montrant ses caisses vides ne touchent personne ; car on se dit que moins ce prodigue aura d’argent, moins il fera de sottises.

Cette pensée est une très vieille pensée, que personne ne dit, mais qui met tous les partis d’accord. Seulement, à la suivre, presque aussitôt on se heurte à soi-même, éprouvant ainsi que l’État c’est réellement tout le monde. Car, si on le somme de réduire les dépenses militaires, il nous montre la corporation militaire, qui proteste aussitôt, qui repousse toute diminution des crédits, et qui saura très bien compenser une économie de cinq cents millions par une dépense d’un milliard, qui soudain paraîtra nécessaire. À qui en appeler de cette résistance ? Comment la vaincre ? Le citoyen se sent menacé de tous les côtés par ce pouvoir anonyme et si fortement organisé. « Combien va nous coûter cette économie ? » Car, enfin, supprimez le crédit aux avions. Non seulement les marchands d’avions seront ruinés ; mais aussi les ouvriers qu’ils emploient. Sans compter les menaces de guerre, dont aussitôt on nous assourdit.

Ces terribles bureaux, qui ne concèdent rien, qui exigent tout, qui savent si bien tuer l’espérance et tenir les ministres à genoux, sont la fidèle image de tout l’État. Les autres bureaux sont seulement moins puissants, moins liés aux intérêts industriels, moins habiles à créer la terreur. Avec de petits moyens ils ne cessent jamais de proposer de nouvelles dépenses, de s’augmenter eux-mêmes, de créer des postes et de créer des besoins, sans jamais penser au simple citoyen, qui est seulement bon pour payer. Sous ce rapport, tous les bureaux se valent ; tous ont une capacité sans bornes pour absorber ou digérer n’importe quelles ressources. Que voulez-vous que pense le contribuable ? Il se dérobe, puisque c’est le seul moyen qu’il a de refuser. Il s’obstine à payer le moins possible ; et l’employé s’obstine à réclamer le plus possible.

Aux limites supérieures de l’organisation, ou, si l’on veut, de la rationalisation politique, ces deux personnages n’en feraient qu’un, tout citoyen étant employé ; et l’on verrait les employés demander un supplément de traitement afin d’acquitter leurs contributions. Nous n’en sommes pas à ce point de l’absurde. Mais la plupart d’entre nous commencent à soupçonner leur contraire caché en eux-mêmes. C’est-à-dire que, plus ou moins directement, chacun refuse comme contribuable et réclame comme employé. Car, par exemple, il n’est pas vrai qu’un marchand d’étoffes ou de fourneaux ne profite pas des traitements ; et au rebours, on sait que les employés d’État paient de gros impôts, par cette raison qu’ils ne peuvent pas dissimuler sur le principal. D’où une mauvaise volonté de haut en bas, qui s’oppose à l’impôt et qui s’oppose aux économies réelles. Il n’est guère de citoyen qui ne sente en lui-même cette contradiction. J’ai voulu tenter de dessiner cette fausse position. Et qui vient de quoi ? De ce que l’État anonyme et irresponsable a abusé monstrueusement de son pouvoir, à l’occasion de la guerre, et au moyen de la menace de la guerre. Une grande réconciliation des États ferait la réconciliation de chaque État avec lui-même. Remarquez que ce point d’extrême sensibilité, qui bloque tout et contracte tout, a été très bien reconnu par les pouvoirs les plus menacés. Hors de la paix, tous se heurtent à l’impossible.

L’école libératrice, 18 novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (LXXXV)

1535

Au temps des Universités Populaires, nous espérions que l’intelligence voudrait bien descendre des sommets. Avec nous autres, littérateurs, moralistes, philosophes, il n’y avait point de difficulté ; chacun entretenait ses amis prolétaires de ce qu’il savait de plus beau ; et j’ai connu un mécanicien qui raisonnait sur les passions à la manière de Descartes. Devant ces problèmes l’égalité se montre ; on sait qu’Épictète esclave en a parlé aussi bien que Marc-Aurèle empereur. Nous n’avions point à simplifier, à mutiler, à abaisser nos idées. Par exemple, la philosophie des *Misérables* n’est pas une philosophie au rabais ; ce que j’y trouve de clair, d’obscur, de fraternel, de sublime, je puis le communiquer à tout homme, pourvu qu’il soit curieux de l’homme. Et qui ne l’est ? Nous sentîmes plus d’une fois que l’Esprit Humain[[1791]](#footnote-1792) n’est qu’un.

Pour les sciences, c’était une autre affaire. La mathématique communément rebutait. C’est peut-être qu’elle ne sait pas redescendre. L’astronomie n’intéressait guère, d’abord faute de notions géométriques bien nettoyées, et aussi parce qu’il y faut un long temps d’observations ; et c’est pourtant la première école de l’esprit. Nous eûmes heureusement des physiciens et des chimistes qui surent s’arrêter assez longtemps aux expériences les plus simples, selon la robuste méthode de Faraday, de Tyndall, d’Huxley. J’ai moi-même refait les principales expériences concernant les courants continus ; je me suis instruit et j’ai instruit les autres. C’était selon moi une physique toute vraie et toujours vraie, sans vaines subtilités. Qui a surmonté ces premières difficultés est physicien, comme Thalès était géomètre assez pour faire un homme complet, quoiqu’il en sût moins qu’un bachelier d’aujourd’hui, mais il savait bien. Et moi-même je suis assuré que je gagne plus à savoir bien ce que Thalès savait qu’à m’étonner de Poincaré ou d’Einstein.

Que ces grands esprits s’envolent à perte de vue, je le veux bien. Toujours est-il qu’ils abandonnent la grande société des esprits. Ce que pourraient dire les illustres mathématiciens et les illustres physiciens d’aujourd’hui devant un auditoire d’ouvriers ou d’écoliers, ce serait de l’information, ce serait du roman ; ils conteraient comme Shéhérazade, ils ne feraient pas comprendre ce qu’ils savent. Savoir qu’un autre sait, c’est comme lire le journal ; ce n’est pas savoir de première main. Tout est ouï-dire, sauf pour deux ou trois. La science se sépare du troupeau ; elle aide par ses inventions et par ses machines ; elle n’aide point par ses notions. Ainsi la partie de mécanique et de physique qu’Archimède pouvait connaître semble comme néant pour un homme d’aujourd’hui ; il veut en être aux plus récentes merveilles ; il croit y être, il ne peut. Il croit savoir ; il est tout au plus capable de raconter ce que savent Langevin, Perrin ou Curie. Et certes ces hommes sont presque toujours de bons frères ; ils ne méprisent point ; mais ce sont de grands frères qui nous traitent en enfants. Nous les croyons ; et soit ; mais nous ne savons toujours pas. L’élite est si loin de nous qu’elle ne peut même plus nous tendre la main. Ils sont à l’avant-garde ; ils nous disent ce qu’ils voient. Nous nous consolons d’ignorer en nous disant que d’autres savent ; cela ne fait pas une société d’esprits.

Quoi ? La fraternité réelle des esprits, le plus éminent aidant l’autre, a pourtant bien plus de prix qu’un progrès dont nous entendons seulement parler. L’humanité ne peut se faire si les plus forts laissent le gros du peloton. Non, ils ne devaient pas s’en aller ; ils devaient revenir ; ils devaient s’assurer qu’ils étaient suivis. Il est triste de penser que la plus haute raison se met hors de portée de presque tous. On dit que c’est l’effet du progrès. Mais que les esprits moyens soient de plus en plus abandonnés, réduits à admirer, réduits à croire, est-ce un progrès ? J’y verrais plutôt un de ces effets de rebroussement que l’on remarque aussi en d’autres domaines, et qui viennent de ce que le haut ne communique plus avec le bas. Oui, bien moins qu’au temps de Socrate, l’homme simple peut espérer d’un grand génie quelque lumière sur ses propres problèmes et sur sa propre confusion et obscurité. C’est arracher le consentement ; c’est penser tyranniquement. Au lieu que penser aristocratiquement, ce serait communiquer au commun des hommes la vertu de connaître qu’on a, et les y faire participer. Le meilleur serait le maître, mais dans le plus beau sens du mot. Le meilleur mènerait le peloton ; il s’assurerait qu’on le suit ; ce qu’il ne saurait pas enseigner à tous, il jugerait que ce n’est pas la peine de l’apprendre. Et alors on pourrait parler d’une société d’hommes. Je ne vois qu’Auguste Comte, parmi les rois de science, qui ait porté le regard vers cet avenir neuf. Les autres avancent tout seuls ; et, tout seuls, que peuvent-ils ?

« 4 novembre 1933 » (VE)

L’École libératrice, 4 novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (LXXXVI)

1942 VE XCIX, « L’élite pensante »

1536

Si un enfant pouvait retrouver son passé le plus ancien, il n'y croirait pas. Car un enfant qui joue est déjà un petit homme ; il use d'industrie quand il bâtit des remparts de sable contre la mer, ou quand il essaie de ramener à lui son ballon accroché dans l'arbre. Or, quand il était bien plus petit, et porté à bras, il ne faisait rien, il ne pouvait rien et par conséquent ne comprenait rien. On le changeait de lieu. Couché dans son hamac suspendu en travers du wagon, il dormait, et parcourait des kilomètres ; après quoi il voyait paraître la plage, la mer, les bateaux ; il s'émerveillait, quand, sur un mouvement de sa mère ou de sa nourrice, soudain la capote de sa petite voiture lui cachait tout. Ainsi les biens et les spectacles du monde dépendaient de quelques personnes aimées et puissantes, dont les caprices étaient inexplicables. Un volet fermé supprime le jardin. Et sait-il ce que c'est qu'un volet ? Point du tout, tant qu'il ne l'a pas fermé et ouvert lui-même. Aussi, dès qu'il a pu saisir et manier les choses, il ne s'est point lassé de les faire paraître et disparaître. Il a fait à son tour le magicien. Toujours est-il qu'il n'a pas commencé par là. Tout au plus arrivait-il à faire paraître les choses par des cris variés. Il rirait maintenant de cette méthode d'appeler les choses au lieu d'aller les chercher. On ne le prendra pas à prier son ballon de vouloir bien descendre.

Cependant on lui fait des contes, d'Ali-Baba, d'Aladin, de Cendrillon, où les choses se montrent ou s'effacent au commandement ; où tout dépend d'enchanteurs et de sorcières. Des portes s'ouvrent, des trésors se montrent, des palais sont bâtis à la minute ; et le tapis magique transporte l'homme en un instant, par-dessus les montagnes et les mers. Il ne s'agit que de plaire aux maîtres de ces choses ; et l'obstacle est toujours un vieil homme ou une vieille femme, qu'il s'agit de persuader par une certaine parole. Et souvent encore un de ces géants ne cède qu'à la puissance supérieure d'un autre géant, celui-là favorable. Tout est faveur. On peut tout espérer et tout craindre. On est riche par un mot et pauvre par un autre mot. Devant cet autre monde, l'enfant s'arrête. Y croit-il ? Y peut-il croire ?

Non, il n'y peut pas croire comme il croit que son ballon redescendra s'il arrive à secouer l'arbre, ou seulement à heurter la branche par une pierre adroitement lancée. Il sait retrouver sa maison au coin de la rue ; elle l'attend là ; elle ne le trompe pas. Il se fie à ses yeux, à ses mains, à ses jambes. Et ce petit avion qu'il fait voler, il le fait en papier léger, et il le plie comme il faut. Il est déjà physicien. Comment ne rirait-il pas de cet autre qui s'élève en l'air par son seul désir, et qui court sans jouer des jambes ?

Mais pourtant ces merveilles ne lui sont pas tout à fait étrangères. C'était ainsi, lui dit-on, dans l'ancien temps ; et il a bien une vague idée qu'en effet, dans l'ancien temps de la nourrice et de la petite voiture, c'était ainsi. Il n'y peut croire, mais il est sur le point d'y croire ; il est sur le bord du souvenir ; il en est presque à se rappeler ce que tous les hommes oublient. Semblable à quelqu'un qui reverrait après un long temps les lieux de sa toute petite enfance ; certes il ne peut les reconnaître, mais il les aime sans savoir pourquoi. Les contes sont réellement les lieux de notre toute petite enfance. **[**Nous les sentons vrais, c'est-à-dire en harmonie avec nos pensées les plus assurées. Ici paraît le véritable croire, qui porte tout. La croyance au monde extérieur repose peut-être sur le monde fantastique d'Aladin ; on voit pourquoi ; c'est que l'absurde n'est plus alors une raison de ne pas être ; ainsi toute objection contre le monde tombe dans le vide. Le petit enfant peut faire leçon au philosophe qui se permet souvent de douter sans douleur. Dans cette profondeur se trouve le tissu de nos pensées, le plus serré, le mieux tressé, le plus d'usage, le plus sain pour nous. De là vient qu'à lire un conte nous respirons un oxygène. Cela ne devrait pas être**][[1792]](#footnote-1793)**. À parler raison, nous n'y pouvons croire, et nous voulons en rire ; mais ils nous plaisent ; ils ont quelque rapport à un temps que nous avons traversé, tout peuplé de géants capables de choses extraordinaires, comme d'ouvrir une porte. Une porte s'ouvre, par les mots magiques du conteur, et nous entrons comme chez nous dans la maison de la crainte, du désir et de l'espérance. Telle est bien notre maison natale à nous tous. Et, parce que le miraculeux fut réellement notre premier objet, nous lui gardons une préférence de sentiment que la froide raison ne peut effacer.

« 1er décembre 1933" (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1933.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (LXXXVII)

1938 EH2, I « Notre merveilleuse enfance » (*om EH1*)

1537

Si j'étais maire de Lyon, – quel beau poste de secours ! - je serais plus fier de cette masse d'amitié toute proche que de toutes les gloires. Et quand on annoncerait pour mon peuple, si bien tassé dans son creux, quelque peste pire que la peste, j'irais droit aux vrais remèdes. C'est dire que je ne m'arrêterais pas à révoquer une douzaine d'employés qui auraient refusé de participer à des manœuvres sanitaires. Bien plutôt j'examinerais de près ces manœuvres elles-mêmes, et je m'instruirais, auprès de ceux qui savent, sur le danger que représentent exactement cent avions au-dessus d'une ville. Je demanderais si les masques, même devant les gaz les plus connus et les moins actifs, préserveraient aussi les nourrissons. En cas de réponse douteuse, je n'aimerais pas à imaginer les mères survivant à grand' peine pendant que les innocents petits mourraient à coup sûr. Mais pourtant je ne me détournerais point de ces images atroces, car il faut savoir ce qu'on fait, ce qu'on veut, ce que l'on permet. Je n'en serais pourtant qu'aux portes de l'enfer. Car il existe bien d'autres gaz, qui empoisonnent par la peau. Quoi ? Va-t-on munir les hommes, les femmes, les enfants, d'étuis protecteurs qui les enveloppent des pieds à la tête ? Nullement. Alors quelle est cette parade mensongère ? Mais, pour finir, je demanderais quels genres de boucliers ou d'écrans on prévoit, contre les bombes incendiaires et les foyers de 3 000 degrés. Du silence qui serait la seule réponse, je conclurais que cette mobilisation des citoyens a encore une fois pour but prochain de créer ou de conserver de bons postes de directeurs, de surveillants, d'inspecteurs. On dit que cela est naturel, et que jamais un colonel ou un général ne prononcera de lui-même qu'il est de trop ; on fait remarquer que les autres fonctionnaires n'ont point non plus cette vertu, de former jamais une opinion contraire à leur traitement, à leur avancement, à leurs indemnités. Soit. Les hommes sont ainsi faits. Mais je me dirais pourtant qu'il est bien malheureux qu'ils soient ainsi faits, lorsqu'ils n'exigent rien de moins, pour être contents, qu'un état général d'épouvante et d'anxiété. Un maire ne peut former ici que des souhaits ; mais quant à la protection des enfants et des mères, et disons même de tous, je sentirais vivement que je n'aurais pas le droit d'attendre le pire sans chercher mieux.

Alors j'étudierais le vieux Droit des Gens. Je me ferais expliquer la différence qu'il y a entre une ville fortifiée et une ville ouverte. J'apprendrais qu'une ville ouverte est celle qui annonce d'abord qu'elle ne transformera jamais ses rues en tranchées ni en embuscades ; en échange de quoi il est convenu qu'on n'y jettera pas de bombes. Je me souviendrais que Lille, dans la dernière guerre, fut déclarée ville ouverte, et Paris faillit bien l'être, si je ne me trompe. Alors je demanderais si cette procédure est abolie, et certainement on me dirait que non. Remarquez que jusqu'ici et dans la suite, je ne me proposerais jamais rien qui fût contre l'ordre et contre les lois. Simplement j'exercerais mes fonctions de maire.

Et, suivant toujours la même idée, je demanderais que des négociations fussent conduites à l'effet de déclarer Lyon ville ouverte, déclaration qui serait applicable aussi, par réciprocité, à telle ou telle ville hors de nos frontières. Et même je me permettrais d'écrire quelque lettre pleine de sens aux maires de ces villes-là, afin qu'ils missent en mouvement aussi leurs chancelleries. Et ces négociations auraient déjà l'avantage de ramener les politiques de leurs sommets abstraits jusqu'à l'action même qu'ils se proposent de faire ou de laisser faire. Il y aurait des résistances très violentes, presque toutes fondées sur l'amour d'un traitement et l'amour d'un pouvoir ; quelques-unes sur un parti pris de désespérer et de mourir. Les plus habiles soutiendraient que la guerre telle qu'on la fait maintenant ne peut plus tenir compte, en ses vastes opérations, de ces îlots ou de ces asiles qu'on propose d'instituer. Ma réponse serait prête. Il me paraîtrait étonnant et même scandaleux, que la protection dont les fourneaux de Briey avaient joui pendant toute la guerre, ne pût pas être assurée aux mères et aux nourrissons de mes dispensaires. Et, si à la fin on expulsait poliment le gêneur, il aurait encore à dire à ses administrés que l'on prend tout simplement leurs vies comme monnaie d'échange dans les jeux de la haute politique. Chose à savoir.

3 décembre 1933 (SM2)

1939 SM2 LXXXV « Les villes ouvertes »

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (LXXXVIII)

1538

La grève, c'est le refus de concours, ou de collaboration, ou de coopération, comme on voudra dire. Toute société est de consentement, et la bonne volonté y est toujours nécessaire. On voit que les gouvernements se retirent aussitôt dès qu'elle manque ; c'est une affaire d'appréciation ; c'est une affaire de plus ou de moins. Le gouvernement peut contester les signes et les dénombrements ; il peut essayer de contraindre ; il peut rallier les hésitants, qui sont le milieu ; il peut négocier ; il peut céder. Mais devant le refus de concours clairement signifié et prouvé, il s'en va. Les partis ne cessent d'essayer cette manœuvre. Au rebours, les gouvernements ne cessent de faire appel à l'union, et de prouver par tous moyens que la résistance est un crime ; mais personne ne les croit, chacun se réserve d'examiner, et de faire le mécontent, même les gardes du corps. C'est pourquoi l'acclamation est douce au pouvoir. Et l'acclamation, si on l'entend bien, implique le refus possible d'acclamer. Un vrai tyran, un pur tyran, serait aussi choqué de l'acclamation que du refus. « Car, dirait-il, ils me font savoir qu'ils sont contents ; veulent-ils dire que s'ils n'étaient pas contents je n'aurais qu'à m'en aller ? Cela est insolent ; c'est la République même ». Or il y a bien un léger mouvement du tyran qui signifierait cela ; il y a un rêve du tyran ; mais il n'y a point de tyran. Même aux armées, et dans le pire moment d'une guerre, la désobéissance n'est punie que si le plus grand nombre a pris le parti d'obéir. De toute façon il faut persuader, il faut plaider, il faut négocier. Les pleins pouvoirs sont de consentement. Les serments les plus solennels n'y font rien ; il est de bon sens qu'on ne peut jurer d'approuver tout, et qu'un roi fou sera promptement détrôné. Tel est le jeu.

On dit que les démocraties ont ceci de particulier que le pouvoir de refus, disons même de révolte, est continuellement présent aux esprits, ce qui rend la société presque impossible. Mais on veut donc oublier toute l'histoire ? Le fameux Retz était un révolté fort habile, qui à la fin perdit la partie, mais qui y avait pourtant gagné son chapeau de cardinal. Turenne fut parmi les révoltés ; le grand Condé aussi, avec cette aggravation qu'il accepta le secours de l'étranger. Or ces illustres généraux eurent finalement leur pardon ; mais c'est trop peu dire ; ils eurent assez pour être contents. Mazarin ne cessait de négocier ; et jamais il ne jura qu'il avait quelque ennemi pour toujours. La fidélité sans conditions est une invention métaphysique. Les révolutionnaires de 93 l'appuyèrent de terreur, ce qui est une manière de persuader. Même sous un régime de terreur, chacun est toujours libre au moins dans son intérieur ; et l'acclamation feinte ne promet rien de solide ; Napoléon en fit l'expérience ; et, lors de la conspiration de Mallet, qui manqua de peu, il fut indigné d'avoir été si lestement trahi ; encore s'appuyait-il sur le peuple des soldats ; mais c'était son art de persuader le grenadier. Quand le grenadier n'est plus persuadé, il s'enfuit. Céder à la force est encore un genre de persuasion, car tous ne meurent pas. Les pouvoirs disent bien que le soldat doit mourir plutôt que de reculer ; mais eux-mêmes n'appliquent pas ce beau principe, car ils acceptent la défaite, ils négocient au lieu de se faire tuer. C'est qu'ils sont persuadés alors que cela vaut mieux pour eux-mêmes ou pour tous ; et le plus grand nombre les approuve en cela. Jusqu'au bout n'est qu'une phrase ; car le bout, ce serait la mort de celui qui parle ainsi. Même quand la force semble jouer seule, c'est toujours l'opinion qui joue.

Le droit secret, de préférer ceci ou cela, de ne point prêter son consentement, de juger enfin selon soi, ne fait pas question, car nul n'y peut rien. Le droit public de refuser dépend de l’opinion, devant laquelle doivent plaider les résistants comme les pouvoirs. Il est permis de cesser de travailler pour un patron ; il est permis d'abandonner l'enseignement public, les postes ou la douane ; on vous laisse aller, cela est de consentement. Il n'est pas permis de refuser le service militaire ; au lieu de vous laisser aller on vous garde. C'est l'opinion du plus grand nombre qui fait la différence. Tout se plaide ; mais on plaiderait aussi bien que l'abandon de poste, pour un postier, pour un cheminot, pour un instituteur, est une faute à l'égard de la nation, et punissable. Au reste l'accaparement, qui n'est qu'un refus de vendre, est quelquefois puni. Au nom de quoi ? Au nom de la commune opinion, qui décidera s'il y a abus, et de quel côté. Le moindre acte de gouvernement est impossible sous la commune réprobation.

Toute grève doit donc persuader. Une grève n'est pas une lutte entre pouvoir et employés, à qui sera le plus fort. C'est un double plaidoyer devant le public, qui jugera finalement les revendications d'un côté, les prétendues raisons d'État de l'autre. Aussi rien ne peut se décider d'avance et par principe. On ne jure point d'avance et sans conditions de toujours obéir. Même les soldats mercenaires, même les gardes d'un tyran, ne jurent que sous condition de solde et de nourriture, et même sous d'autres conditions, innombrables, et dont ils seront juges, à leurs risques. Cela c'est le droit humain. Et quant au droit reconnu, il sera fixé par les juges à porte ouverte, c'est-à-dire par l'opinion. Ni pour le ministre ni pour les employés il ne s'agit de forcer ; il s'agit de plaider et de persuader ; au fond, de négocier et de transiger. Les principes abstraits souffriront quelque offense d'un côté et de l'autre, soyez en sûrs.

*La Lumière*, 21 octobre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (LXXXIX)

1539

 « Fils, dit le père, tu fais bien d'apprendre l'histoire, afin de ne pas être étranger à ce qu'on dit. Mais je veux que tu ne croies pas trop ce qu'on raconte des projets des rois et des querelles des peuples. Le peuple, c'est moi, ta mère, ta grand'mère, tes petits frères et tes petites sœurs, cette ferme où tout le monde travaille selon sa force ; autour de nous il y a d'autres. familles, d'autres maisons, d'autres fermes, des villes, des fabriques. Travailler, échanger, soigner les vieux, élever les jeunes, c'est toute la vie de n'importe quel peuple. Cela tu le sais. Mais tu ne peux pas savoir encore pourquoi ceux qui parlent au nom des peuples parlent presque toujours mal. Ce sont des hommes riches et instruits ; je ne les envie pas, et j'espère que tu ne les envieras pas non plus. Mais enfin il faut voir ce qui est. Ils vivent facilement, ils voyagent, ils font conversation avec leurs pareils. Ils sont trop loin des travaux ; tout au plus ils les commandent ; aucun d'eux ne les fait. Ce n'est pas du tout comme le maître maçon, le patron menuisier ou le fermier, qui travaillent autant et plus que ceux qu'ils emploient ; ceux-là, ce qu'ils ordonnent, eux-mêmes aussi le font. Les hauts dirigeants ne font qu'ordonner. Cette facilité les rend souvent plus légers et plus frivoles que tu ne peux imaginer. Le plus fameux de nos hommes d'État était un joueur qui perdait en quelques nuits la valeur de vingt fermes comme celle-ci ; c'est qu'il s'ennuyait. Selon mon opinion les politiques sont plus ou moins des joueurs. Il n'en peut être autrement. Cependant notre bien et notre vie dépendent d'eux. Quel remède ? Ne pas croire ce qu'ils disent ; ne pas croire ce qu'on dit d'eux.

Je ne sais si tu seras appelé au jeu de la guerre. J'espère que non. Mais si cela arrive, tu seras joueur aussi ; tu te passionneras à ce jeu comme au jeu de barres, car tu n'es ni mou ni poltron. Cela peut durer toujours ; et tous ces maux viennent de trop croire ; absolument comme les procès viennent de trop croire les avoués et les avocats, qui en vivent. Les hommes d'État, qu'on les nomme rois, présidents ou ministres, sont nos avoués et nos avocats. Faire durer les querelles entre peuples, en inventer, s'allier à celui-ci pour gagner sur celui-là, c'est toute leur vie ; et c'est nous qui payons. Il n'y a qu'à ne pas croire. Le fermier de l'Étang, que tu connais, a eu la bonne chance de trouver à ses débuts un sage avocat qui lui a dit : « Ne plaidez jamais ; arrangez-vous ; quand vous y perdriez quelque chose, sûrement vous perdrez moins qu'à plaider ». Nous n'avons eu qu'un homme d'État qui nous ait parlé ainsi ; son portrait est là, au-dessus de la cheminée ; il s'appelait Briand ; nos paysans l'ont surnommé le Père de la Paix. Il est mort. Ne compte pas qu'il s'en trouvera un autre pour gâter ainsi son propre métier. Donc méfie-toi de l'histoire ; méfie-toi des historiens d'hier et d'aujourd'hui. Paysan ne croit guère ; mais il croit encore bien trop.

Il faut croire, mon fils, il faut croire à une autre histoire, que tu connais, qui est la vraie histoire. Celui qui a inventé la charrue a été utile à tous les hommes de toutes les nations ; son nom est oublié ; mais il y en a d'autres, dont tu sais mieux les noms que moi, qui ont passé leur vie à chercher, et souvent sans secours, des choses utiles à tout homme ; l'un invente un métier à tisser, l'autre une moissonneuse, l'autre un engrais, l'autre un remède au choléra, à la peste, aux campagnols, aux maladies de la vigne ; d'autres ont inventé quelque sagesse, quelque doctrine sur le monde ou sur l'homme. On honore ces grands hommes sur toute la terre ; on leur dresse des statues, on conserve leurs écrits, on célèbre l'exemple qu'ils ont laissé. C'est ainsi qu'on fête et qu'on fêtera en tous pays Gœthe, Hugo, Shakespeare, Edison, Darwin, Pasteur, Einstein et bien d'autres généreux esprits. On te dit quelque fois que l'Humanité sera ; mais bien mieux elle est ; elle est formée de tous ces Grands Hommes et de la multitude de ceux qui les honorent. Les empires sont tombés, après bien des maux ; mais les Bienfaiteurs restent. En vivant et en pensant d'après eux, tu ne risques rien. Tu as avec toi l'opinion des hommes de tous pays et de tous climats ; tu es un homme, et non une bête méchante entre peur et colère ».

*La Lumière*,18 novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (XC)

1939 SM2 LXXXIV « L'HUMANITÉ »

1540

Le matérialisme est une vieille injure, que l’on jette pour finir, et qui fait toujours son effet. Il faut regarder de près et discuter de près ; au reste ce thème est inépuisable. Dans les célèbres analyses de Platon, on remarque que la Timocratie, qui est le gouvernement de l’honneur, se corrompt aussitôt en Ploutocratie. Comme nous avons vu et reverrons ce même changement, chez nous et partout, il n’est pas inutile d’en dire les causes telles qu’elles se montrent, sans emprunter à Platon plus que les divisions mêmes de son analyse qui font de lui l’éternel avertisseur.

La Timocratie est le bonheur de tous. On ne pense qu’oubli de soi, fraternité d’armes, et autres formes du sublime, tout à fait saines aux jeunes et aux vieux. Cette admirable effervescence efface tous les soucis, et égalise les âges ; car plus on est jeune, plus on a vite fait de se faire tuer. Les vieux se réchauffent à pleurer cette belle jeunesse. Quant aux entreprises, elles ne manquent jamais ; c’est défense, c’est revanche, c’est colonisation ou exploration, c’est révolution ; il n’importe guère. Ce qui importe c’est que, par cette foi intrépide, quel que soit l’objet, les jeunes sont massacrés exactement selon leur mérite, c’est-à-dire qu’un homme a d’autant plus de chances de survivre qu’il a moins de valeur timocratiquement. Ce régime se détruit donc lui-même. Ce régime prépare et fait mûrir aussitôt son contraire. Cette générosité couve l’avarice la plus méprisable. Car l’avarice, prise physiologiquement, est très précisément cette sorte de vertu, si l’on peut dire, qui protège un homme dans le dangereux régime timocratique. Le très durable auxiliaire, comme nous l’appelons, ne le fait pas exprès ; parce qu’il est protégé, il exerce le pouvoir ; et, par la forme même de son corps, il l’exerce avaricieusement, c’est-à-dire ploutocratiquement. Tout va de soi, alors, quant aux entreprises, quant aux fournitures, quant au crédit, quant aux fortunes ; et l’on voit une fois de plus ce que nous avons vu. Les natures nobles qui peuvent rester encore, avec une jambe seulement ou une moitié de visage, savent mieux déplorer cette corruption que la comprendre.

Cette duperie n’est pas préméditée ; elle n’est l’œuvre de personne. Elle est seulement la suite inévitable d’une sorte de gourmandise d’honneur. L’homme d’honneur abhorrait le matérialisme ; l’y voilà tombé ; l’y voilà englouti. C’est bien la preuve qu’il faut se méfier d’un certain genre d’idéalisme, et apercevoir toujours le maître escompteur, qui en tirera papier et signature, et gouvernement des généreux par les avares. La plupart des dominations dans tous les siècles ont pris ce tournant-là. Et qu’est-ce donc, alors, que ce prétendu idéalisme avec ses fins surhumaines ? C’est un matérialisme assuré, par le triomphe et gouvernement des conservateurs d’eux-mêmes. Et nul espoir de justice, ni seulement de propreté, si l’on reprend étourdiment le même chemin.

On dirait que le dernier des dictateurs a entrevu cet avenir possible, et prévu qu’une guerre, même victorieuse, annulerait toute tentative de régénération. Il faudrait quoi ? Les vertus militaires et la paix. Je simplifie. La civilisation, si elle se sauve, ne se sauvera pas ainsi ; on ne peut tout deviner. J’imagine un vif sentiment de solidarité humaine, un courage à refuser l’injustice, une volonté d’éclairer ce qu’il y a de trouble dans les échanges et de restaurer la valeur travail ; notamment une continuelle surveillance des riches, lesquels convoitent toujours le pouvoir politique direct ou indirect, et l’obtiennent souvent. Cela suppose en effet une éducation où il sera question de la patrie, et de ce qu’on lui doit ; mais non pas ce monotone refrain : « Mourir pour elle ». Non pas ; mais examiner avant de mourir. Mettre au clair toutes les causes de cette brutale politique, qui ne vise jamais que puissance et richesse, sans aucun pas vers la justice. Enfin ne pas se sacrifier fanatiquement, et sans savoir pourquoi. Refuser d’être dupe. Pour chaque sacrifice, d’argent, de temps, ou de sang, exiger un progrès bien déterminé, un progrès intérieur de la patrie, plus de garanties pour tous, moins d’abus, moins d’escrocs régnants, enfin tout ce qui donne au citoyen une meilleure estime de son propre pays. Si après cela quelque grand manieur d’argent dénonce une telle politique comme matérialiste, il ne faudra qu’en rire. Au fond, pensez-y bien, la politique de puissance, c’est le matérialisme même ; et elle serait en horreur aux honnêtes gens si elle n’était relevée par l’héroïsme de ceux qui n’y gagnent rien et bien plutôt y perdent tout. Encore une fois je dis que toute l’affaire est de restaurer l’ordre vrai des valeurs.

*La Lumière*, 25 novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (XCI)

1541

Pendant bien des années la politique fut un art facile. Le geste immobile de Gambetta montrait l'unique devoir. Toutes les questions revenaient à une seule : « Êtes-vous résolu à envoyer toute la jeunesse à la mort au premier défi ? » – « Oui, j'y suis résolu ». – « Mais, disait un autre, êtes-vous sûr que cette jeunesse marchera sans hésiter ? » – « Oui, j'en suis sûr. Partout on l'y prépare, par leçons, discours et cérémonies ; je n'exige que cela, mais j'exige cela ». Aussi y avait-il de grands émois si trois instituteurs, ou quatre postiers, ou cinq cheminots s'assemblaient pour discuter le grand coup, l'unique coup, et par exemple, demandaient facétieusement pourquoi les chefs ne se faisaient pas tuer les premiers ; ou bien, plus sérieusement, par quel miracle les pouvoirs avaient droit de vie et de mort sur des citoyens irréprochables, alors que le ministre de la justice n'avait même pas ce droit sur les assassins. C'est alors que le Président du Conseil se suspendait au téléphone : « À vous, ministre de l'éducation ! » Ou bien : « À quoi pensez-vous donc, sous-secrétaire des postes ? » Sur quoi l'intéressé rédigeait une circulaire où la logique le disputait à l'indignation ; où il était rappelé que, quelles que fussent les fonctions, il n'y avait qu'un devoir, qui était de se déclarer prêt à traverser en courant un terrain mitraillé. Après cela les petits attachés de cabinet admiraient la prose du patron et se voyaient six mois de bon temps.

Un misanthrope, descendu de la lune et écoutant cette histoire, dirait sans doute qu'une déclaration ne coûte pas cher, et qu'un homme décidé à fuir ne manque jamais de promettre le plus fier courage. Dans le fait les habitants de cette planète ne sont pas ainsi. Les uns font voir un enthousiasme infatigable, à la manière de Déroulède ; beaucoup approuvent poliment ce qu'on leur demande d'approuver ; quelques mauvaises têtes contrarient et se font noter ; mais au sinistre jour J. tous ceux qui ont du sang et du souffle traversent en courant la prairie mitraillée, non pas une fois mais dix fois, jusqu'à mort ou blessure ; et les blessés, une fois guéris, et même encore boitillant, y retournent sans enthousiasme, mais souvent avec obstination. Ce qui permettait de dresser, pour chacun des services publics, d'admirables statistiques de tués, de blessés et de mutilés, d'où chacun des ministres, – des cheminots, des postiers, ou de l'éducation, – tirait une légitime raison d'être fier de lui-même ; et ce qui permettait, finalement, de dresser l'admirable statistique générale, qui est l'honneur du régime. Car de même qu'un colonel objecte légitimement à son compétiteur pour le grade supérieur : « J'ai eu plus de morts que lui », de même la République peut regarder de haut l'Empire et dire à la face du monde : « J'ai eu plus de morts que lui ». Ces choses ont été dites et redites, et cent fois acclamées. Étant donc bien établi que l'honneur des gouvernants est de faire massacrer les gouvernés, l'histoire de l'avenir offrait des perspectives admirablement monotones. Car, que l'on fût vainqueur ou vaincu, il fallait toujours, pour des raisons que l'on devine, se préparer à traverser en courant la même prairie, de mieux en mieux mitraillée ; et tout homme vigoureux, entre vingt et trente, trouvait naturel de se dire le matin, avant d'aller travailler pour lui et ses enfants : « Si mon ministre s'avise de faire le brave, je n'ai pas un mois de vie ». Les hommes sont de fiers philosophes.

Comment donc sont-ils sortis de ce cercle infernal ? (car, regardez bien, ils en sont sortis). Non point à force d'avoir peur ; l'homme n'est pas un animal peureux ; mais plutôt par un regard direct enfin jeté sur cette absurde existence, toute fondée sur le massacre systématique des meilleurs. Je soupçonne que l'éternel fantassin a fini par rire ; je le suppose, parce que je préfère cette manière à l'autre, ayant horreur des violences inutiles. Mais, sérieux ou non, le citoyen finit par lire tout en clair dans cette politique qui n'a d'autre moyen d'action que la mort. Il comprend alors comment tant d'abus ont été possibles, pourquoi tant de crédits follement dépensés, et comment la tyrannie politique a aggravé l’inégalité naturelle. C'est que tout cela ne pesait guère devant la lugubre perspective continuellement présente aux pères, aux mères, aux fils : « Pourquoi réformer, puisque de toute façon les meilleurs sont condamnés à mourir jeunes » ? Ce raisonnement a été fait plus d'une fois, et par des hommes qu'on croyait raisonnables, avant l'année quatorze. Et, tout de suite après la victoire, j'ai vu qu'on allait entonner la même chanson. Mais cette fois la jeunesse n'a pas voulu entendre ; partout elle se rassemble, elle se regarde grandir, et elle exige autre chose que la Patrie homicide ; une Patrie ingénieuse et sage, protectrice des siens, nourricière, et douce à aimer. Cette idée circule maintenant au-dessus des peuples. Volontairement ou non, les gouvernants la font et la feront entrer dans leurs discours. Et ceux qui n'ont pas compris ce nouvel âge des yeux ouverts, je ne leur annonce même pas qu'ils vont disparaître, car déjà ils ont fondu dans un brouillard d'oubli. Évidemment ils méritaient pire. Mais c'est bien malsain de haïr.

*La Lumière*,9 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Septième Année, n° 12, 25 décembre 1933 (XCII)

1939 SM2 LXXXVI « Le devoir de mourir »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934

1542

Lauro de Bosis est ce jeune poète italien qui, il y a un peu plus de deux ans, défia le tyran et s'en alla voler sur Rome, y jetant par milliers les appels à la liberté. Les oiseaux de Balbo se lancèrent à sa poursuite ; on ne sait s'ils le mitraillèrent, ou s'il tomba à la mer par épuisement de son moteur. On n'a rien retrouvé, de lui ; mais il laisse une sorte de testament qu'il écrivit avant de prendre son vol ; c'est le poème le plus simple, et le plus pur sublime. Romain Rolland a célébré ce héros dans la préface d'un livre où l'on trouve, sans compter les détails de la grande aventure, un *Icare* dans la forme des tragédies grecques, et qui, même traduit de l'italien, m'a paru parfaitement beau. Le poète, nouvel Icare, a réalisé le presque impossible, et a péri de la plus belle mort. Tous les symboles ici s'entrecoupent, et l'invincible audace du vainqueur des nuées représente l'esprit libre, notre ami, notre espoir, notre dieu. Sur quelque autel, dressé sur une falaise, et composé des plus belles pierres, à la manière antique, je veux brûler, en l'honneur du héros, quelque chose qui me soit précieux, une idée.

Quelle idée ? À peine formée, toute terreuse, sans avenir, sans beauté, non pas sans amitié. Car j'ai grand chagrin quand je pense à tous ceux qui sont morts en leur fleur, pour délivrer leurs frères, et qui nous laissent plus esclaves que jamais. Je remarque que le tyran gagne toujours, et cette fois encore. J'espérais des vainqueurs qui sauraient ne pas mourir. J'attendais un genre d'audace, peut-être étrangère à celle qui fait la garde du tyran. Car enfin si c'est être héros qu'escalader le ciel, il est hors de doute que le plus grand nombre des héros, et de loin, est pour le tyran. Il est clair que toute puissance nouvelle, conquise sur la terre, au fond des mers ou dans le haut des airs, fait corps aussitôt avec la suprême puissance par une naturelle affinité. Tout ce que l'indomptable a osé a toujours serré le carcan. La Grande Armée ne craignait rien au monde, que de perdre un chef digne d'elle, et qui ne permettait rien. Toute puissance se paie de liberté, et à coup sûr toute puissance se paie d'esprit ; voilà ce que j'entrevoyais. On peut bien brûler ces tristes et confus papiers.

Dans la fumée, je vois encore autre chose. Icare n'a fait que souhaiter et rêver. Il n'a point volé en agitant ses grandes ailes, faites de plumes d'aigle. Dédale n'y pouvait rien. La force musculaire d'un homme ne pouvait pas et ne peut pas l'enlever de terre comme s'enlèvent les oiseaux. Ce rêve d'Icare montant vers le soleil, la cire fondue, le héros précipité, tout cela me parait faux comme il me parut faux un jour, à mon grand regret, que la Victoire de Samothrace pût avoir des ailes. Des ailes ? Par quels muscles ? Sur quels os, quand la statue a déjà des bras ? N'a-t-on pas observé comment sont faits les oiseaux, leurs os creux, leur bréchet, et les énormes muscles de leur poitrail ? Mais sacrifions le vrai au beau. Brûlons même cette fumée.

Me voilà toujours le nez en l'air. Un avion passe. Le bruit inhumain suffit à m'avertir que l'homme qui est là-haut ne vole pas par sa propre force. Laissant même le pétrole, que nous trouvons tout chargé d'énergie, je dois compter les creuseurs de puits, l'atroce vie des mineurs, et les forgerons et chaudronniers ; et les limeurs, tourneurs et ajusteurs, empoisonnés de poussière, et le travail même des tisseurs et des menuisiers, qui serait propre et gai, s'il n'était gâté par la hâte. Et je ne dois pas considérer seulement le héros qui attend son avion, comme Achille attendait ses armes ; un autre moteur accélère ces travaux enchaînés et cette concentration d'énergie. L'avare et ses coupons attendent aussi qu'on escalade le ciel. Car l'ivresse de puissance ne mesurera pas le profit. Le triomphe d'Icare est une bonne affaire, non pas pour Icare, qui somme toute ne vieillit guère, mais pour le tyran le plus caché, pour le prêteur, pour l'usurier, pour le tyran des tyrans. Il faudrait savoir si l'avion, qui livre des centaines de journées de travail pour être dissipées par une seule main, n'est pas un plus exact symbole de l'esclavage où nous allons, que le conte d'Icare ne l'est de la liberté de l'esprit. Mais bah ! Que vas-tu chercher là, contrariant esprit ! L'avion joue dans les nuages et le peuple des esclaves applaudit.

Ce n'est pas d'hier que le peuple des esclaves acclame le tyran. Au reste le tyran est esclave aussi. Il faudrait comprendre ce piège, où l'esprit va toujours tomber. Il faudrait comprendre que l'homme est toujours asservi par ce qu'il conquiert. Le ciel est clair maintenant, et sans fumées. D'un regard peut-être on pourrait déposer Jupiter. Car puissance et esprit ce sont deux dieux ; qui sert l'un nécessairement méprise l'autre. Ainsi il faudrait choisir. Et ne pas dire que toute puissance conquise affranchit l'esprit ; mais dire au contraire que tout miracle de puissance suppose premièrement et ensuite confirme un ordre de tyrannie qui s'élève en même temps que nos tours, et qui tient l'esprit au cachot. Ici plus de fumée, plus de paperasses, plus rien à brûler. Pourquoi Icare est tombé et tombera, et par qui, et pour qui, je le sais de triste savoir.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (I)

1934 ECO LXXXIV

1543

Le soleil repart du plus bas, bondissant vers l'été, à travers neiges, glaces et brouillards. Nul ne s'y trompe, nul ne confond le piquant et joyeux Janvier avec le triste Novembre. Comme l'aurore ne ressemble nullement au crépuscule du soir, parce que chaque moment est plus clair que celui qui le suit, ainsi maintenant, à l'aurore de l'année, nous naviguons, si je puis dire, sur une espérance substantielle, et chaque jour vérifiée. Puissent nos pensées, comme seraient celles de naïfs animaux, se tirer aussi de la brume inerte. Voilà mon souhait.

Ce n'est pas que je croie qu'il y ait une saison pour l'espérance ; je suis assuré que même sans soleil et dans les plus tristes brouillards, il faut vouloir ce qu'on souhaite, et jurer qu'on l'aura. Toutefois, pour ceux qui ont perdu leur propre vouloir, et le demandent au voisin, à l'allié, à l'ennemi, c'est maintenant l'occasion, s'ils osent, de faire marcher leur esprit du même pas que la nature, et de prendre élan pour l'hiver prochain. Mais tout craindre, ne rien essayer et s'exercer seulement à s'attacher sur le visage le masque à gaz, c'est se vouloir malade et refuser de guérir. Je me souviens qu'au printemps dernier un de ces hommes qui subissent le destin me disait : « Cette fois nous y sommes ; la guerre est pour demain ». Je disais non et non ; et de raison en raison, je me retranchai dans une dernière raison : « Parce que je ne veux pas qu'il y ait la guerre ». Ce qui fit rire un peu, mais non pas longtemps. Car, leur disais-je, il suffit bien d'un million d'hommes qui pensent comme moi pour que ce que je pense soit vrai ; mais aussi j'entends bien que chacun de ces hommes, au lieu d'aller demander aux autres ce qu'ils en pensent, se décidera d'abord et par lui-même, comme je fais.

Il est clair que, si tous consultent, et si chacun attend qu'on l'aide à vouloir, cette phalange d'hommes ainsi attachés par le dehors tombera dans les conditions de la chose, à laquelle en effet, il arrive tout ce qui peut lui arriver. Fruit d'un siècle maintenant passé, qui s'intéressait plus à savoir qu'à vouloir. Et la plupart de nos vieillards ont cette coutume d'essayer de prévoir, plutôt que de se mettre à changer. Et comme les hommes mûrs, et formés par la guerre, sont peu nombreux, on ne le sait que trop, il n'y a donc que jeunesse sans expérience contre vieillesse de trop d'expérience. Mais chaque tour d'étoiles précipite les uns et fortifie les autres. Et, ainsi que le disait récemment un homme de la guerre (de quel parti, de quel pays, cela ne m'occupe guère) : « Ce que l'on veut, il ne faut point se hâter de le dire impossible ».

Lisez l'histoire de ces derniers mois d'après ce contraste entre les Congelés et les Dégelés. Comme il était clair, par le progrès de l'armement, par la nécessité d'attaquer d'abord, sans avertir, et avec la dernière brutalité, comme il était clair que la catastrophe dépendait d'un mouvement d'humeur, et qu'elle nous jetait tous en des vengeances sans fin, jusqu'à destruction totale de cette civilisation à grand' peine conquise et sauvée, voici quel fut le raisonnement des Congelés : « Puisqu'il est clair que la catastrophe arrive, prenons des mesures en conséquence, masques, abris, armements nouveaux, et tout ce qui s'en suit ». Mais le raisonnement des Dégelés fut tout autre : « Puisqu'il faut à tout prix empêcher la catastrophe, prenons des mesures à cette fin, et vivement ». D'où vint le Pacte à Quatre, premier essai, vaille que vaille, et qui a servi, et qui a fait frein tout de suite, et qui servira encore. Mais s'il ne peut plus servir, on inventera autre chose, et encore autre chose, d'après une idée qui paraît évidente aux Dégelés et absurde aux Congelés : « Puisque nous voulons empêcher cette guerre, ne chicanons pas sur les moyens ; mettons-y le prix ; nous y gagnerons certainement ». On emploie cette méthode, et sans hésiter jamais, quand des mineurs sont pris par l'éboulement ; la fin commande les moyens. Et c’est ainsi qu'on arrive à éviter, à retarder, à diminuer les malheurs, dès qu'on a le moyen de les prévoir. Mais, chose étrange, dès qu'il s'agit de maux seulement humains, dès qu'on les prévoit, aussitôt on s'applique à les redoubler. Dieu sait les plans de sécurité qu'inventent les Cervelles Refroidies : « Un million d'hommes tout de suite par terre, et des meilleurs, sans compter d'immenses risques ». Voilà le remède qu'ils nous préparent ! On hésite à comprendre. On ne sait si on doit rire. On ne sait même pas si c'est permis.

Heureusement, il s'élève des voix plus jeunes, et qui osent dire ceci : « L'Europe est saignée et ruinée ; le remède à ces maux n'est certainement pas de la saigner et ruiner encore plus ». Je laisse les Congelés couleur de givre, qui jamais ne comprendront. Mais à ceux du milieu, qui peuvent encore se réchauffer par l'exercice, je dis (car aux jeunes ce n'est pas utile de le dire) : « Apprenez à vouloir, ce qui est la vraie méthode de prévoir. Apprenez à espérer de vous-même, au lieu de tout craindre des autres. Voyez, le soleil grimpe. Profitez de la saison ».

*La Lumière*,30 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (II)

1939 SM2 LXXXVII « Le devoir d’espérer »

1544

Toutes les fois que j’ai pensé sérieusement à *L’Armée Nouvelle* de Jaurès, j’ai été épouvanté. Telle serait donc l’armature de l‘État Socialiste. Des brevetés à tous les grades ; un certificat de caporal, une licence d’adjudant, un doctorat de colonel, et le tout en Sorbonne. Des cours de vingt-cinq ou cinquante jours, des stages, des camps, des manœuvres. Chacun connaissant sa place, son pouvoir, ses devoirs, en vue du Grand Jour. Enfin la nation en colonnes par quatre. Ainsi la Paix ne serait autre chose qu’une méditation sur la guerre. L’inégalité se montrerait partout. Le terrible pouvoir militaire serait campé dans tous les bureaux. Et nécessairement le citoyen caporal laisserait passer avant lui le citoyen colonel devant les guichets de la poste. Car soutenir que le devoir d’obéissance et de respect serait effacé au sortir du champ de manœuvres, c’est se moquer du monde. Le colonel, quand il est en civil, n’exige pas le salut ; mais c’est bien pire ; on ne sait plus que faire pour contenter cet homme terrible.

Toute l’instruction, toute l’éducation de l’esprit serait perdue, sous l’apparence de l’ordre. Car notre enseignement supérieur vit d’une admirable liberté ; l’élève ne se prive pas de juger et de choisir ; encore moins de discuter et, s’il le faut, de se moquer. Les maîtres sont établis sur leur propre mérite, sur leur mérite d’aujourd’hui, et non pas sur leurs diplômes d’hier. D’où résultent une autorité et un respect qui sont l’un et l’autre de haute qualité. L’esprit rentre ses griffes après les avoir montrées. Nous tenons beaucoup à ce genre de société et à cette vivante civilisation. Mais si le professeur a grade de général, et si les auditeurs sont des lieutenants stagiaires, alors il n’y a plus d’esprit du tout. Et pensez aux sanctions, dont la moindre enferme toujours promesse de mort. Le tyran ainsi protégé est inévitablement stupide, car il force au lieu de prouver. Et pensez bien à ceci que prouver quelque théorème à des inférieurs, c’est se démettre de tout pouvoir.

Le socialiste ici m’arrête, et dit en haussant les épaules : « Enfin que voulez-vous donc ? Nous prenons d’avance toutes mesures raisonnables, études, concours, et le reste, pour que le pouvoir soit exercé par les meilleurs. Si vous n’êtes pas encore content, c’est que vous êtes voué à la colère impuissante, à la révolte théorique, à l’esclavage de fait. N’importe quel progrès, si petit qu’il soit, vers la justice, suppose un ordre meilleur, mais un ordre, et non pas une autorité moindre, mais une autorité mieux distribuée. Est-il donc si difficile d’obéir quand on obéit à celui qui sait ? »

J’abrège ce discours, que je connais bien, que chacun connaît. Peut-on garder ensemble pouvoir et savoir dans la difficile fonction de roi ? Voilà ce que je me suis souvent demandé, au temps où je devais obéissance à des polytechniciens. J’honore, certes, l’intelligence lucide et l’effort de volonté qui les a conduits là ; mais j’ai pu entendre aussi de leur bouche d’énormes sottises, qui venaient toujours, je le voyais bien, de ce qu’ils tenaient beaucoup plus à leur pouvoir qu’à leur savoir. Il est très envirant, je suppose, de faire peur.

Voici un très petit exemple, que je retiens parce qu’il ne donne pas lieu à discussion. J’enseignais l’alphabet Morse au son à une équipe choisie et qui me suivait de près ; car ils notaient presque aussi vite que je pouvais siffler. Vous pensez s’ils savaient leurs lettres. Vient le lieutenant, qui en savait bien moins qu’eux, et qui m’impose une méthode mnémotechnique, peut-être bonne pour lui, mais ridicule pour ceux de l’équipe, au point où ils en étaient. Je lui fais cette remarque et je me vois aussitôt le bec fermé par la formule connue : « Je vous donne l’ordre ». Il fallut revenir en arrière, et faire semblant d’épeler. Ce n’était rien pour moi, mais j’en rougissais pour lui. Mille autres exemples m’ont fait comprendre que l’homme le plus raisonnable porte très mal le pouvoir absolu. Ce vin monte à la tête encore plus sûrement que l’autre.

Et que veux-je donc ? Un pouvoir moins assuré, plus humain, plus fraternel. Cela va de soi dès que le pouvoir militaire n’est pas le modèle des pouvoirs. Et chacun sait qu’un chauffeur ou une cuisinière ont une certaine liberté de contredire, et une marge de résistance sur laquelle ils peuvent manœuvrer. L’heureuse égalité s’établit partout, dès que l’on perd de vue la tradition militaire, que d’ailleurs je veux bien comprendre. Les armées furent longtemps formées d’hommes turbulents, qui se vendaient, et qu’il fallait gouverner comme des chevaux. Or le principe de l’obéissance a bien changé depuis le temps de Frédéric ; mais au contraire les règles de l’autorité se sont conservées toutes, aussi inflexibles, aussi farouches, moins par crainte, à ce que j’ai vu, que par le plaisir d’orgueil de régner absolument et de méduser. Ce qui me fait comprendre que le pouvoir militaire mettra toujours la république dans sa poche. Il rit de nos rêves ; il n’y pense guère ; il gouverne comme Louis XIV.

Que faire, alors ? Chercher la paix d’abord ; car il n’y aura nulle part justice ni égalité tant que la guerre menacera. Et en revanche, dès que les pouvoirs n’auront plus cette menace à brandir, tout s’adoucira par un contrôle continuel, et par une politesse inévitable du gouvernant, comme on voit qu’il arrive sur mer, dans les pompiers, dans la police, enfin partout où l’ordre a pour fin de conserver et non de détruire. Car, même un dictateur, il a souci de persuader. L’acclamation établit une sorte d’égalité. Au lieu que le pouvoir de nos brevetés militaires étonnerait César et Alexandre. Car supposez un chef de gare ou un receveur des postes qui aurait pouvoir de mort sur les employés et sur le public. Tel est le danger du contrat social, si l’on en tourne la manivelle sans précaution.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (III)

1545

Jean-Jacques Rousseau dit, dans ses *Rêveries,* qu'il n'a jamais bien joui de la joie des autres quand il ne les voyait point joyeux. Les savoir joyeux c'était autre chose, et bien plus faible. « En sorte, conclut-il, que c'est plutôt par sensation que par sentiment que je prends part au bonheur de mes semblables ». Ici comme en toute question, l'auteur de *l'Émile* nous remet au point de naïveté et de racine. Je dirais plutôt émotion que sensation, mais il n'importe guère. Et la découverte qu'il faut toujours refaire, c'est que les émotions se communiquent directement par les signes, et non pas parce que nous comprenons les signes, mais simplement parce que nous les percevons. D'où je comprends que tout homme ait un grand pouvoir sur ses semblables, quand ce ne serait que de les[[1793]](#footnote-1794) faire grimacer selon lui. Tous les signes troublent ; tous les mouvements troublent. Et souvent vous vous étonnez que l'autre soit en défense contre vos arguments, alors qu'il est en défense contre vos sourcils. Une affaire peut manquer par un rayon de soleil qui vous fait cligner ; car, au lieu d'examiner l'affaire, l'autre se demande : « Pourquoi cligne-t-il ? » Et le pis est que, clignant lui-même, il a le sentiment d'un homme qui voit mal.

J'observais hier un chien qui me faisait des politesses ; il marquait le contentement comme font tous les chiens ; mais, à chaque geste de moi, les signes de la peur couraient depuis les oreilles tout le long de son dos, ce qui lui donnait aussitôt une allure de loup. Ce chien me parut mal élevé, et je ris aussitôt de ce jugement. Toutefois cette image m'est restée, et m'a éclairé certains mouvements humains, bien plus dissimulés, mais aussi bien plus sensibles à moi ; car j'imite bien plus naturellement un homme qu'un chien. Les signes ondulant sur l'homme comme sur une peau de cheval, et même comme sur les blés au vent, ces signes traversent les pensées et les infléchissent ; le chemin de penser devient soudainement difficile ; je me trouve moins assuré de lui et de moi. On se demande souvent ce que c'est que ne pas plaire ; souvent c'est inquiéter par des signes involontaires ou volontaires à demi. C'est pourquoi il n'est pas bon de faire de grands gestes, et surtout explosifs. Et telle est la première gymnastique, qui doit nous apprendre à tenir nos mains tranquilles ; les jeux de mains ont donné un proverbe dont il faut suivre le sens. C'est une partie importante de l'art de l'acteur que de savoir préparer le geste, et de passer d'une attitude à l'autre, ou d'un côté de la scène à l'autre, par une sorte de danse ; et cela est bon à voir et à admirer, car on l'imite.

Les gestes du visage, si l'on peut dire ainsi, sont plus malaisés à surveiller. **[**Mais ils sont aussi l'objet d'une attention passionnée. C'est pourquoi il est de politesse de ne pas regarder fixement au visage. Mais il reste une grande ruse, et un regard de côté qui ne laisse rien perdre. D'où les négociations sont souvent empêchées ; et j'ai conseillé plus d'une fois, si l'on veut persuader quelqu'un, de regarder tout en parlant quelque spectacle qui retienne les deux, comme tableaux, chiens, ou chats. On gagne toujours à ne pas deviner des pensées qui ne sont pas des pensées**][[1794]](#footnote-1795)**. Nul ne peut suivre avec attention les discours d'un homme qui a un tic ; car on attend l'étrange grimace ; on ne pense qu'à cela. Ce n'est que l'image grossie d'un homme qui, sans y penser, plisse le front, fait rouler ses yeux, mâche ses paroles, et rit aux anges sans qu'on puisse deviner pourquoi. Même les signes de bienveillance hors de propos détournent. La seule succession des signes selon un rythme trop rapide suffit pour occuper. On déchiffre comme on peut ces messages qui n'ont point de sens, et l'on se dit, souvent bien injustement : « Ses discours n'ont point de sens. »

Une bonne discipline est d'apprendre à bien lire à haute voix. On s'accoutume alors à ne rien précipiter et à rabattre les détails, surtout si l'on lit de beaux vers. Il y a de la cérémonie dans la lecture. Je me souviens d'un acteur un peu intempérant qui récitait un poème de Hugo en s'appuyant sur un piano ; il remuait le piano ; cela faisait rire. On peut faire rire ; c'est un autre art ; mais faire rire sans le vouloir est une faute de grande conséquence, comme de faire peur sans le vouloir. Si vous ne savez prendre un enfant sans le faire crier, c'est signe que vous avez, sans le vouloir, quelque son de voix mal tempéré, ou quelque regard terrible à votre insu. Il faut surveiller de près ce télégraphe qui marche sans votre permission. En supposant qu'un homme d'importance est aussi farouche qu'un enfant, on ne se trompe pas une fois sur dix, et l'erreur est sans suites fâcheuses ; au lieu que l'autre erreur, d'attaquer l'homme comme un bastion, est toujours fort dangereuse. Sous le nom d'attaque je comprends aussi l'attention qui observe militairement ; on y perd toujours plus qu'on n'y gagne ; et le mieux serait d'arriver à ne pas voir celui à qui l'on parle. J'ai cru remarquer que les bons négociateurs s'assoient plus volontiers à côté qu'en face. Et les interlocuteurs sont souvent plus à l'aise s'ils regardent ensemble les mêmes choses tout en devisant. Manière d'être discret. Traitez donc une affaire devant un tableau de maître, si vous pouvez.

La Psychologie et la Vie, novembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (IV)

*SPS* LIX, « Puissance des signes »

1546

J’ai étudié la physique à ma manière ; non pas toute, il s’en faut ; mais les parties que je sais, je les sais bien. Chose digne de remarque, ce n’est pas tant l’expérience qui m’a instruit, proposition qui semblera absurde, et que je voudrais expliquer une fois de plus.

Il est bien entendu que c’est l’expérience qui pose la question. Je vois des hommes qui se servent de poulies, et les poulies composées, qui forment le moufle, produisent des effets étonnants. Si je n’ai pas une connaissance exacte de ces divers appareils, je n’y comprendrai jamais rien ; il faut que j’observe, que je manie, que j’essaie, que je monte et démonte, sans quoi je ne saurais pas où je dois appliquer mon attention. Toutefois, quand je serais tout à fait familier avec ces machines à tirer et à lever, je ne sais encore rien. Et même, si j’y applique la célèbre méthode de mesure expérimentale, il me semble que je renonce à savoir. Par exemple dans le moufle vous levez une charge par un effet beaucoup moindre qu’avec la poulie fixe, mais aussi, pour lever d’un mètre, vous tirez bien plus d’un mètre de corde. Allez-vous mesurer ce bout de corde quand il est si facile de comprendre l’effet des enroulements combinés ? Mais, si facile que ce soit, on ne le comprendra pas bien si on ne commence par considérer une seule poulie mobile, qui porte la charge à son crochet, et que vous faites monter en tirant sur un des bouts d’une corde dont l’autre bout est fixe. La corde qui élève la charge se raccourcissant sur ses deux brins, il est clair qu’il faut tirer deux mètres de corde pour élever le fardeau d’un mètre. Et vouloir constater ici au lieu de comprendre, c’est ce que j’appelle tricher. Cela reviendrait à dire que le moufle a en effet ces paradoxales propriétés comme le papier a la propriété de brûler, et l’arsenic d’empoisonner. Cette science purement praticienne est déshonorante si l’on peut mieux. Les cas où l’on peut mieux conviennent pour former l’esprit, et d’abord pour l’éveiller à lui-même.

Le moufle n’est pas encore tout expliqué ; la poulie non plus. La roue a quelque chose d’obscur et de magique. La poulie est une très bonne occasion de retrouver dans la roue le levier et la balance. Suspendre un bâton par le milieu, et élever la charge qui est à un bout en appuyant sur l’autre bout, c’est bien une poulie, mais poulie d’un petit moment. Soulever une charge qui est au milieu du bâton en élevant un des bouts, c’est bien poulie mobile et déjà moufle. Et parce que, dans ce dernier cas, la charge pèse sur les deux bouts, vous voilà sur le point de comprendre comment, en perdant sur le chemin à faire, vous gagnez sur l’effort. Et ce qui importe, dans les exemples de ce genre, c’est que l’on voit apparaître l’ordre et le prix de l’ordre. Démonter le complexe, trouver le simple, partir du simple, et reconstruire, c’est la méthode du vrai savoir.

À vrai dire, cette lente méthode, je ne sais à qui je pourrais bien la proposer. Le Supérieur la méprisera ; le Secondaire me fera voir ses effrayants programmes et l’horloge impitoyable. Le Primaire se méfiera de mes raisonnements ; mais enfin s’il s’en approche, s’il les essaie, s’il les invente à son tour, que pourrait-il objecter à une méthode lente, qui ne suppose rien, et qui ne laisse rien à croire ? Par cette condition excellente d’avoir à instruire des ignorants et des esprits dormants, on arrivera à enseigner très bien, et, je le parie, à s’instruire soi-même comme il faut. J’ai souvent pensé que les esprits ailés, qui vont toujours trop vite pour le commun, vont trop vite aussi pour eux-mêmes, et donnent trop à la fonction de croire. Il le faut bien, si l’on veut gagner sur le voisin. Mais je crois bien que l’élite galopante a perdu quelque chose en route, et tout simplement le savoir vrai, celui qui forme des esprits vigoureux et résistants. Comme nous vivons de pain et de vin, choses très anciennes, ainsi nous devons nourrir notre esprit de vérités tout à fait communes, non pas en vue d’étonner les autres, mais plutôt afin de nous mettre en garde contre tous les genres de charlatans, qui en effet ont plus de vitesse que de jugement. Et je soupçonne que la méthode primaire serait excellente pour tous, et même le sera, par son ambition propre, qui est de sauver aussi les esprits lents. Tous y gagneront. L’École Unique signifie plus d’une chose.

L’École Libératrice, 16 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (V)

1547

L'inégalité qui résulte de la loterie est évidemment la plus étrangère à la justice, et c'est pourtant la mieux supportée. C'est peut-être que l'injustice ne s'y trouve pas non plus, car toutes les chances sont égales ; et le public se plaît à suivre les démarches de cette Fortune, cette fois parfaitement aveugle. Tout est clair, tout est mécanique. Tout est poussé et secoué comme les choses poussent et secouent ; rien n'est voulu, si ce n'est cette totale impuissance d'une volonté quelconque. L'homme est alors délivré de mérite ou de démérite, notions qui font fermenter une discussion sans fin. Ce qui rend insupportable les fortunes prétendues bien gagnées, c'est qu'on doute toujours du mérite. Et communément on appelle vol l'art de gagner sur les marchés, Par exemple les opérations d'un avare sont méprisées ; on juge odieuses des pensées qui ont toutes pour objet de dépouiller le voisin ; on y trouve une ruse continuée qui exclut l'amitié ; on compose une fortune d'une masse d'infortunes ; on compare la sortie des ateliers à la sortie d'un bal de riches ; on se dit : « Ceci nourrit cela ». On s'irrite de voir que les travaux les plus nécessaires et les plus pénibles sont, très injustement, les plus mal payés. On dénonce cet autre travail, le mieux payé de tous, et qui consiste à exploiter le travail d'autrui. On essaie de concevoir un système de répartition qui égalise tout ; ce système on le nomme socialisme, mais ce n'est qu'un système d'assurances mutuelles ; et c'est tout le contraire de la loterie.

Par la loterie, on change l'égalité en inégalité. On fait une ou deux montagnes exprès dans une grande plaine. Tous contribuent à élever une fortune ou deux. Qui sera millionnaire ? Le hasard en décidera. C'est dire qu'on provoque un ou deux accidents, tout à fait indépendants des mérites, et qui feront un ou deux riches aux acclamations de tous. Par l'assurance, on fait exactement le contraire ; on élimine l'accident ; l'accident malheureux est supporté par tous quoiqu'il ne tombe que sur un. Ma maison brûle ; c'est comme si toutes les maisons brûlaient un peu. L'accident heureux profite à tous. Je m'enrichis. Aussitôt de mille manières on tire sur moi ; on me charge des dépenses communes. Ou bien, plus simplement, il n'y a plus que la communauté qui puisse s'enrichir ; tous les citoyens sont des fonctionnaires qui reçoivent un même traitement par tête, quel que soit leur travail. Ainsi ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer, quant à la pauvreté ou à la richesse. Ces mots n'ont plus de sens. Chacun se trouve assuré contre la chance, bonne ou mauvaise. Ce système mérite bien d'être approuvé par la partie sage de chacun ; mais il n'est pas aimé ; il ne peut l'être.

Le système que l'on nomme capitaliste, grands patrons, grands conseils, coordination, et le reste, aurait dû amener à maturité un socialisme dont les prolétaires éminents n'auraient qu'à saisir les commandes ; car rien n'est plus raisonnable que l'intérêt, et rien n'est plus prudent qu'un avare. En réalité cette admirable organisation est devenue folle par le jeu. Personne, ou presque, dans les grands patrons et dans les grands banquiers, n'a cherché la sécurité, l'adaptation aux besoins, l'assurance réelle. Tout au contraire ils ont changé cet immense magasin en un bureau de loterie. On finit maintenant par apercevoir que ce qui a démoli le capitalisme ce n'est pas un vice inhérent au système, mais seulement la fureur de jouer, l'emportement de risquer pour gagner une grosse partie, c'est-à-dire une méthode très peu raisonnable, et au surplus contraire aux lois et à la probité ; mais tout le monde jouait, par un accord tacite. D'où les sociétés creuses, les valeurs gonflées, les richesses imaginaires, la production démesurée, enfin tout ce qu'il fallait pour transformer en une immense loterie le très sage mécanisme du commerce, de l'industrie et de la banque. Et c'est pourquoi l'état actuel ressemble si peu à ce qu'un socialiste pourrait souhaiter. Chacun sent que, chose étrange, il faudrait revenir à la propriété individuelle, mesurée à la dimension de l'homme, pour restaurer la production, l'échange, et même la monnaie. C'est que la fièvre du jeu saisit presque tous ceux qui ont l'occasion de jouer. Le jeu, quelle qu'en soit la nature, roulette, spéculation boursière, ou loterie, a toujours pour effet d'ôter de la richesse le poids réel, fait de travaux et de produits, et de la réduire à des signes de convention, comme sont les jetons. Peut-être est-ce une loi de nature que des richesses ainsi gagnées représentent seulement un pouvoir de dépenser, qui se dissipe en s'exerçant ; au lieu que la véritable idée d'une richesse est représentée par un champ défriché qui est un pouvoir de produire inépuisable ; chose de tout temps respectée et désirée, non pas comme moyen de vivre sans travailler, mais comme moyen de travail au contraire. Par ces rustiques conditions, l'échange garde tout son sens, car il pèse et frotte contre terre. Peut-être le gain à la loterie est-il l'impossible enrichissement, de même que le paiement sans contre-partie est l'impossible paiement. Mais les signes donnent de fortes et agréables illusions.

*La Lumière*,16 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (VI)

1934 ECO LXXXIII

1548

Il y a un côté théâtral de la politique. Vedettes, débutants, utilités, pères nobles, ingénues, soubrettes et fidèles serviteurs font leurs entrées, leurs répliques et leurs sorties devant un public de vrais amateurs. Le vrai amateur, au théâtre comme aux courses, est celui qui peut dire l'âge, les antécédents, l'entraîneur, le propriétaire, les succès, les revers. Les vrais amateurs sont très redoutables ; quelquefois ils applaudissent pour voir jusqu'où ira le maladroit ; ils interrompent pour réveiller, piquer, stimuler. Chacun est tenu par son rôle. On ne peut juger équitablement de ces choses si l'on n'est pas un vrai amateur. Ceux qui s'emportent, et qui disent que le salut de l'État est une chose sérieuse et au-dessus de la comédie, sont trop sévères. La politique serait bien ennuyeuse si elle se faisait dans le silence et sur pièces. Elle se fait ainsi pour une bonne part ; mais les tribuns veulent jouer leur brillant jeu, et les espoirs attendent impatiemment de s'essayer. Sans ces mouvements, ces compétitions, ces surprises, ces retournements, nous n'aurions pour gouverner que de vieux chefs de bureau à moitié dormants. Les affaires réelles ne sont pas amusantes.

J'admets donc le jeu de massacre. Mais je trouve qu'il y faudrait plus de formes et plus de délais. On ne vote pas une loi par surprise ; il faut que le texte voyage d'une Chambre à l'autre. Pourquoi va-t-on si vite, et comme par humeur, quand il s'agit de renvoyer les ministres ? Cette procédure n'est que d'usage ; elle est la principale garantie de nos libertés ; mais il n'est nullement nécessaire qu'elle marche comme une bataille ou comme une émeute. Ici la Constitution n'impose rien. La question de confiance est une invention de gouvernements sans patience, et qui veulent tout ou rien. Il reste un peu de despotisme dans ces manières-là. La Chambre devrait pouvoir écarter la question de confiance, ce qui voudrait dire : « Vous êtes de bons ministres ; vous n'avez pas trahi ; vous n'avez pas démérité. Nous espérons bien vous garder aux affaires. Nous ne voyons aucun avantage à vous remplacer par d'autres ; les difficultés seront les mêmes, les ressources seront les mêmes. Restons amis. Cela posé nous voudrions vous dire que sur tel point vous avez tort, et que vous devez chercher quelque autre solution ». Mais ici le pur-sang, ou soi-disant tel, qui mène l'attelage, se cabre, et répond tout net : « Je ne suis pas un agent d'exécution. Il m'appartient de décider ; j'ai décidé ; je prétends gouverner ». Je voudrais quelque discussion un peu serrée sur ce point très sensible, et voir une fois un ministère qui essaierait de s'en aller, et une majorité qui, sans l'approuver en tout, voudrait le garder. Qu'on y fasse attention, c'est le problème de la cuisinière, toujours mal posé par les passions.

Il est clair que les Chambres ne sont pas élues pour gouverner, mais bien pour contrôler et juger. Et il est encore utile de faire remarquer que les ministres ne sont pas élus, que les colonels ne sont pas élus, que les juges ne sont pas élus, que les postiers ne sont pas élus, que les agents de police ne sont pas élus. On rirait si les polytechniciens étaient désignés par le suffrage universel, ou bien les astronomes, ou bien les professeurs de grec. Les affaires publiques marchent par l'administration, comme elles ont toujours fait. Le peuple n'est jamais appelé à administrer. Son droit c'est de faire poser une question par son avocat, qui, lui, est élu. La question est toujours posée à l'administration. Et le ministre se trouve entre deux. Autant qu'il est en même temps député, c'est-à-dire avocat du peuple, il pose la question aux bureaux ; autant qu'il est le plus haut chef des bureaux, et responsable, il répond à l'interpellateur. Si l'humeur ne s'en mêle pas, il arrive qu'un abus est exposé à la lumière, et c'est beaucoup. Mais si les passions s'en mêlent, si les partis vont à l'assaut, si l'on veut un vainqueur ou un vaincu, alors la lumière se trouve déplacée ; elle est portée sur le combat lui-même, sur les effectifs, sur les réserves, sur les alliances, sur les traîtres, et l'abus reste dans l'ombre. On comprend que ceux qui profitent des abus sachent très bien entretenir ce feu des discussions politiques, qui n'est point la vraie politique.

J'avoue que ce genre de réflexion est sans brillant, et que le progrès qui en peut résulter ira d'un pas de tortue. Cela même serait un très bon signe, si nous avions quelque connaissance des constitutions réelles ; malheureusement l'utopie, c'est-à-dire le plan parfait, a encore trop de crédit chez nous et partout. Dans le fait notre Constitution s'adapte gauchement ; elle commence à ressembler par cela même à quelque chose de réel. Considérez ce ministère qui est tombé sans tomber, qui a changé sans changer ; c'est comme si l'arbitre avait voulu lui donner un délai d'appel, et aux partis le temps de la réflexion. On peut se moquer de cette comédie ; on s'est toujours moqué de la République, et surtout on s'est moqué des radicaux. Je regarde du côté des moqueurs et je me dis que qui se moque c'est qu'il se sent mordu ; et le fait est que si les radicaux n'étaient pas harcelés et détournés de leurs chemins, la vie serait moins agréable pour notre très précieuse élite. Il faut seulement un peu de patience, et surtout se méfier des sauveurs, dont le génie consiste à terminer les discussions et à couvrir les hauteurs d'un voile impénétrable. Bien certainement tous nos embarras viennent de ce que nous avons gardé de ce système césarien.

*La Lumière*, 23 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (VII)

1549

Par le massacre des hommes qui auraient maintenant quarante ans, le poids des jeunes fait basculer peu à peu les hommes d'âge. Il est hors de doute qu'après avoir été gouvernés par des hommes trop vieux, nous allons l'être par des hommes trop jeunes. Faut-il prévoir, alors, des mouvements vifs, peu de patience, des défilés par quatre, et la guerre au bout ?

Je ne sais. II me semble que la jeunesse ne regarde pas tant chez le voisin. Dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle écrit, on aperçoit un souci de construire ou reconstruire, de ménager une société habitable, stable, sans monstrueuses différences, enfin qui soit juste, entendez le plus modestement possible, qui soit en harmonie avec les sentiments et les jugements de la plupart. Et le fait est qu'il peut sembler absurde qu'une société soit assidûment blâmée par ceux-là mêmes qui la composent. Les hommes ne veulent plus se laisser enrôler pour moudre de l'injustice contrairement à ce qu'ils voudraient. C'est trop bête. Ils ne voient pas pourquoi la société serait plus absurde que les hommes. Ils n'acceptent pas aisément ce mystère, qui est proprement sociologique, d'une volonté commune bien moins civilisée que la masse des volontés particulières. Ils se disent que cette barbarie résultante est l'effet d'une force de routine, d'un recommencement machinal, d'un demi-sommeil, d'une horreur du changement et d'une économie de mouvement qui sont tout simplement les symptômes de la sénilité. Ils veulent, les audacieux, une société qui ressemble au citoyen moyen, et non pas une société mérovingienne.

Faites attention ici. On pourrait bien dire que ce jeune sang est las de négocier, et qu'il voudrait combattre. Cette manière de raisonner est très ancienne, elle est sénile. Ceux qui ont observé les approches de la précédente guerre n'ont point de doute là-dessus. Les vieillards gouvernaient, et les vieillards étaient au bout de leur patience. J'en vois très bien les causes, car vieillesse est peureuse et irritable ; vieillesse croit naturellement, d'après elle-même, que la jeunesse est corrompue et dégénérée. Vieillesse le dit. Vieillesse donne de l'éperon au jeune cheval, qui aussitôt laisse les sages pensées et part au galop. Dont la vieillesse se trouve réchauffée. Mais ce jeu est horrible. Ce jeu est jugé. La jeunesse regarde d'un œil assez froid les vieillards querelleurs et provocateurs. La jeunesse veut bien mourir, mais elle aperçoit tant de choses à faire, plus raisonnables et plus difficiles ! Oui, oui, c'est entendu ; lâche celui qui ne donne pas son sang pour son pays ; mais ce n'est pas une raison de chercher querelle au voisin ; ce n'est pas une raison de fermer les yeux sur tant d'abus, et si près de nous, qui sont peut-être pour beaucoup dans les querelles entre peuples.

Je connais l'art prodigieux des détourneurs. Je les vois maintenant à l’œuvre. Les affaires intérieures pourraient bien tourner mal, en ce sens, par exemple, que les lois fiscales seraient d'abord appliquées, que la haute administration serait tenue plus serrée, que la banque devrait compte des valeurs creuses, et choses de ce genre. Mais aussitôt s'élève le discours irrité : « Qu'importe tout cela puisque la guerre nous menace ? Il ne s'agit pas de réformer le régime de paix ; nous ne sommes pas en paix, ce n'est qu'une apparence ». Ici toutes les sirènes mugissent. Mais, à ce que je vois, c'est bien vainement. Les jeunes en sont toujours au même point. Ils disent que beaucoup de choses vont mal ; ils se demandent comment on pourrait les changer. Et bien loin de chercher l'aventure extérieure, au contraire ils n'y voient qu'une diversion ; ils comprennent très bien le jeu des intérêts et des routines, qui ne savent que montrer la frontière et sonner du clairon. Les jeunes ont besoin de paix ; je dis partout besoin de paix, en vue d'essayer enfin quelque chose de neuf. Et comme aimerait à dire quelque vieux guerrier : « Quelle étrange Europe ! On a beau couper des têtes à l'hydre de la paix, il s'en dresse d'autres ; il en ressort de partout. Les peuples n'attendent point le Pacte parfait, celui qui ne sera jamais. Ils se mettent à signer des Pactes à deux, à trois, à quatre, des Pactes de raison, des Pactes pour dix ans. On croit rêver ! » Et oui ! Monsieur le Mérovingien. La jeunesse a la prétention de conduire elle-même ses propres affaires. Elle est réaliste.

*La Lumière*, 6 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n° 1, 25 janvier 1934 (VIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934

1550

 « Non, dit cet aigle vieux, déplumé, et presque aveugle ; non, quand je m'avançai contre vous tous, vous frappant tant que je pouvais, selon mon amour et selon ma colère, non ce n'était pas juste à vous de me frapper sans ménagement ; vous deviez me comprendre et me respecter. Mais le remords vous viendra. Vous saurez ce qu'il en coûte d'humilier une Majesté qui est la vôtre propre. Et les Dieux, finalement, vous puniront ».

Il est vrai, nous osons une chose neuve et non permise. Nous mettons en ordre et en doctrine la révolte, qui n’est que d'un moment. Nous ornons et couronnons le Non des esclaves, qui n'a point d'être ni de durée. Nous prenons le sceptre pour ce qu'il est. Ce n'est qu'un bâton. Autrefois il n'avait qu'à toucher l'homme à l'épaule. Eh, parbleu, Alexandre fut-il jamais plus fort que son armée ? La belle affaire, de lancer vingt bataillons contre un homme seul ! On ne peut. Essayez ; on ne peut. Tout chef se désigne comme chef et s'offre à la vengeance. La vengeance regarde ce flanc nu, cet enfant nu, ce cruel agneau qui ordonne, qui immole, et jamais ne se défend. La force du pouvoir c'est qu'il n'est rien sans l'obéissance. Le pouvoir est miraculeux. Le pouvoir est aimé. C'est pourquoi le vieil aigle a raison de dire que nous avons triché.

Un chien ne montre les dents qu'aux haillons. Tel est le sens du chien. Ne prenez pas le chien à l'envers ; ne changez point cette chose ancienne, et, sinon vénérable, du moins vénérante, qui est le chien. Et voyez comment le chien considère le fouet. Ce n'est pas une chose qui fait mal au corps ; c'est une chose qui fait mal à l'âme. Le chien, en ce sens, prouve l'âme. Donnez-lui des coups de pied par jeu, il est heureux, il jappe, il bondit. Mais montrez sérieusement le fouet ; voilà qu'il rampe. Et il léchera, comme chacun sait, la main qui vient de le battre. Tels sont les vrais rapports du pouvoir et de la force. Car enfin le chien n'a qu'une ombre d'âme ; mais l'homme doit sauver toute son âme. Et la sauvera-t-il en frappant sur son roi légitime ? Le désordre ne sauve rien et ne sauve personne.

Vous représentez-vous ce vieux maréchal, prenant la tête d'une colonne, et guidant toutes ces mains blanches contre des mains ouvrières ? Est-ce là un problème de force ? Non. Cela est dérisoire. Le nombre, les poings durs, la colère qui n'a rien à perdre, l'outil, la machine, l'ajusteur, le régleur, le pointeur, tout est du même côté. De l'autre côté il y a l'enfant des rois, il y a le Messie, il y a qui vous voudrez, devant qui cette force rampera et servira. L'homme fort commande aux choses ; cela va de soi. Tout ce qui est brisé, creusé, entassé, porte la marque de l'homme fort, qui est bien nommé l'Ouvrier. Oui. Mais commander aux hommes c'est tout à fait autre chose ; car nul n'est jamais assez fort pour commander à dix, à vingt, à cent. Nul n'est assez fort pour creuser l'homme, couper l'homme, et hacher l'homme, comme on fait du bois. Et songez que le grand nombre peut seulement forcer, ce qui est bien facile, mais non point commander.

Toute révolte a réussi ; il n'en peut être autrement. Quand le chef serait, comme au temps des anciennes armes, invincible à deux ou à trois (et même cela n'est point), il serait encore vaincu, d'avance et sans combat, par une centaine de réclamants ; c'est donc que force n'est point raison de puissance. Ainsi la méthode matérialiste, qui frappe sur l'homme comme sur le fer, peut tuer le chef, et ne peut rien de plus ; elle peut ruiner l'ordre, elle ne peut faire l'ordre. Il faut que l'homme consente, verse une larme, et prenne la faction. Ainsi en ont décidé les mains blanches, qui ne peuvent rien. Toute puissance étant de persuasion, pourquoi frappez-vous sur la puissance ?

C'est ainsi que j'essayais de suivre, anneau après anneau, la dialectique des méchants, qui est notre chaîne. Et avouons une bonne fois que quand un homme a choisi d'être roi, quand il a juré d'imposer aux autres ses volontés, ses caprices, son humeur, ses opinions, ses leçons et son inflexible mépris, c'est une sorte de paix si on le supporte, et qu'au total il vaut mieux l'aimer. Et la raison cachée de cet ordre étrange, c'est que l'homme fort n'aime pas être en colère et craint d'avance même les opinions qu'il pourrait former s'il serrait seulement les poings. Alors on attend. On se dit, comme un héros de George Sand : Patience ! Et les siècles s'écoulent.

21 janvier 1934 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (IX)

1939 SM2 LXXXVIII « Le vieux maréchal »

1551

Au temps où l'Hitlérisme commençait à se montrer et à étonner, je recevais d'un Allemand, à qui j'avais mille raisons de faire confiance, cette déclaration étonnante : « Je suis Hitlérien, et toujours d'accord avec vous, ne l'oubliez pas ». C'était une invitation à réfléchir. J'appris à rabattre, à interpréter, à supposer même, dans cette étonnante révolution, toujours avec l'idée d'être juste et même favorable. Ce n'était, remarquez-le, qu'une position de paix ; car il n'y aura jamais de paix si, au premier signe, on revient avec bonheur aux jugements de guerre.

J'avais donc, premièrement, à faire la part de l'humiliation. On a toujours vu de l'humeur chez les vaincus. Il suffit de penser à la France de Déroulède pour comprendre des sentiments encore bien plus vifs dans un peuple arrivé à un degré de misère que nous n'avons pas connu ; il était trop facile de confondre misère et esclavage, et de tourner les colères contre le vainqueur. Convenons que nous ne fûmes point généreux. La Ruhr fut bel et bien un coup de trop à un ennemi désarmé. Cette maladresse, pour ne pas dire pis, fut profondément sentie chez nous. Nos chefs agirent trop selon l'esprit de guerre, peur et colère mêlées, pour réparer dans la suite cette sorte d'offense. Mais les chefs de guerre vieillissaient ; ils n'ont presque plus de puissance ; on pouvait espérer une meilleure politique ; et en somme, à travers tant de résistance, et de ridicules convulsions du parti des vieux, c'est bien ce qui est arrivé. D'où j'ai compris enfin que le mouvement de renaissance en Allemagne n'était pas principalement dirigé contre des ennemis supposés du dehors. À considérer les signes, on peut maintenant former cette pensée ; et même il le faut, car si on la forme avec confiance, c'est alors que de juste, elle deviendra vraie.

M'étant ainsi délivré des apparences émouvantes de la politique extérieure, qui neuf fois sur dix traduisent une réalité de la politique intérieure, je fus amené à considérer cette dernière, d'après les causes principales, et d'après les analogies avec notre propre situation. Qu'est-ce que je découvrais alors ici comme là ? Un gouvernement des vieux de la guerre, orné de respects, et en réalité faible. Une chute continuelle de ces vieux chefs, et à l'extrême opposé une recrue continuelle de citoyens tout neufs ; et la jeunesse acquérant de jour en jour le poids de l'empire, surtout par l'absence des hommes mûrs, réduits à de rares survivants. D'après cela, et sous de vieilles formules, je devais entendre un refus et comme un exil des vieilles choses, dont on avait le droit de n'être pas content, si l'on jugeait par les effets. D'où je m'annonçai à moi-même que les événements à venir seraient de toute façon autres que ceux qu'on attendait.

Ce qu'il y eut, ce qu'il y aura, c'est une volonté de refaire la nation, non pas telle qu'elle était, mais débarrassée au contraire d'une partie séparée, orgueilleuse, tyrannique, et un peu folle. Cette résolution emportait une certaine sévérité à l'égard des anciens pouvoirs, militaires, aristocratiques, ploutocratiques, un refus aussi de la surface brillante, d'art, de plaisir, et de folles dépenses, qui se reformait sur la jeune République. Une révolution selon l'indépendance nationale, ou justice extérieure, et selon la justice intérieure, devait se montrer de mieux en mieux, au dépit de ceux de là-bas qui voulaient la dissimuler, et de ceux d'ici, qui n'y voulaient point croire. Quant à l'antisémitisme, j'essayais de comprendre que ce qui était visé sous ce nom, c'était une forme de richesse et un cosmopolitisme du genre Genève, qui n'est peut-être pas le bon. Mais d'ailleurs les coups portaient à faux, les réelles puissances ayant mille moyens de s'abriter. Ici encore je prévoyais et je prévois un nettoyage des intentions, et un retour à l'humain, surtout si nous savons comprendre et attendre. Et, seulement par cette patience que je devine en notre nouvelle équipe, nous apercevrons un avenir peut-être meilleur, et certainement neuf, sans rapport avec les vieux radotages.

L’École libératrice, 6 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (X)

1552

Viendra-t-il un temps, où la politique ne déclamera plus ? Il faut l’espérer. On demande à la société la sûreté, la propreté, la commodité, d’après les règles de la coopération. Il n’y a pas lieu de gonfler par la rhétorique ces fonctions inférieures. Et quant aux supérieures, la société ne peut. Par exemple, instruire, la société ne le peut. Elle ne tirera de sa rhétorique propre que quelques phrases misérables qui changeront avec le gouvernement. On en tirera à peine une dictée. Le vrai fonds, inépuisable, d’où l’instruction tire ses richesses, est dû à un bon nombre de fortes têtes, de penseurs, de poètes, d’artistes, qui ne furent point soumis à la commune opinion, mais qui au contraire raisonnèrent et chantèrent comme chantent les oiseaux. Ce grand ramage des génies fait ce qu’on nomme très bien les Humanités. On ne demande pas de quelle nation la *Bible*, de quelle, la géométrie de Thalès, de quelle, le principe d’Archimède, de quelle, l’*Iliade*, de quelle, *Faust*, de quelle, *Don Quichotte*, de quelle, *Othello*; ces œuvres, et tant d’autres, sont humaines. La nation ne peut nourrir l’homme.

Et pourquoi ? Parce que les fonctions de société sont importantes, certes, mais basses. Certes il importe que je ne sois pas dépouillé, empoisonné, assommé, ou bien attelé comme un cheval ; il importe que la peste, le choléra, et l’ordure soient balayés ; sans quoi je ne penserais guère. Mais si ces balayages et défenses prennent tout le temps, personne ne pensera plus du tout. La première clameur fera preuve. La panique et la fureur remédieront aux maux de nature par des maux encore pires, selon la méthode de civiliser qui est si bien décrite dans *Candide*. Et pourquoi l’homme descend si vite au ridicule et à l’odieux, on le comprend très bien. C’est qu’il agit comme société, par puissance de société, par masse, par coopération ; et cette méthode qui produit de grandes poussées, produit en revanche de très petites pensées. Assurément je dois, si je veux être juste, bénir la société à laquelle j’appartiens, qui m’a donné protection, puissants moyens, loisirs pour apprendre, et la paix dans les rues ; et qu’il y ait incendie ou écroulement, ou tout autre péril, j’y dois courir et j’y cours, afin de rendre à mes semblables ce qu’ils ont fait pour moi. En ce sens je les aime, et je me soumets à leur masse. Mais leur demander ce que je dois penser, non. Leur pensée, autant qu’elle leur est commune, est puérile, fanatique et folle.

Ce n’est pas que l’homme de la rue manque de bon sens. Je suis bien loin de le penser ; et au contraire j’accepte l’égalité des suffrages ; toutefois sous cette condition de prudence que le citoyen soit seul au moment où il décide. Et s’il pouvait alors prononcer d’après sa seule expérience, tout irait bien. Tout le mal vient de cette fantastique opinion publique qui n’est de personne et que tous subissent. On dit, cela signifie que personne ne dit, mais que tous disent qu’on dit. C’est ainsi qu’un citoyen a confiance par la publique confiance, et défiance par la publique défiance. Les autres font de même et n’en savent pas plus. Comme la publicité vous enfonce un nom dans les yeux et dans les oreilles, ainsi la presse, l’affiche et la radio sont en mesure de créer des paniques et finalement d’imbéciles massacres. Depuis la paix quelles rumeurs n’a-t-on pas lancées ? Il me semble toutefois qu’elles ne courent pas longtemps. Le calme revient, et même plus vite qu’on ne l’espérait. Il y a comme un frein invisible qui amortit les oscillations. Preuve qu’un bon nombre de citoyens ont compris la malice, et contrarient d’abord de leur place, et sans crier, toute rumeur qui leur vient aux oreilles. On examinera, soit. Mais il importe premièrement de repousser ce qui envahit. L’esprit, quand il est digne de son nom, commence toujours par supposer faux ce qu’il se sent porté à croire.

J’avais raison de dire que l’État n’est pas capable d’enseigner ; car il enseignera ce qu’on doit croire. En réalité ce sont les individus qui enseignent, et chacun enseigne en défendant contre la rumeur le plus haut de lui-même. Il y a beau temps que nos seigneurs ont dénoncé l’incrédulité comme le mal des Républiques. Ils criaient avant d’être écorchés. En réalité les premiers signes de l’incrédulité paraissent à peine. L’esprit, roulé comme Ulysse par la vague, apparaît quelquefois nageant selon sa loi. On est étonné alors de ce sillage qu’un homme libre laisse après lui ; mais du reste qu’il ne s’occupe pas de cela. Qu’il soit libre d’abord.

L’École libératrice, 20 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XI)

1553

Savoir bien, c’est toute l’affaire. Car savoir tout c’est l’impossible ; il y a toujours plus grand que le plus grand, et plus petit que le plus petit. Quelle que soit la puissance du télescope ou du microscope, le problème est toujours le même ; il s’agit de se rendre maître d’une apparence, par une vue de l’esprit libre, qui fait naître et renaître ensemble le doute et la preuve. Que l’on en soit à la presse hydraulique, à la pile de Volta, ou aux derniers corpuscules, il faut premièrement ne rien croire, et ainsi naviguer sur le problème par ses seules forces, se trouver perdu et abandonné comme fut toujours l’homme qui refuse le mensonge pieux, se reconnaître trompé absolument par les apparences, et se sauver, comme Descartes, par les seules constructions de l’entendement. On dira que c’est bien difficile pour un enfant ou pour un ignorant ; mais, tout au contraire, cela convient à l’enfant et à l’ignorant.

Flammarion, qui était bon homme, se laissait souvent entraîner chez les spirites, qui sont adorateurs d’apparences. Et un soir quelque fakir produisit devant ses yeux une pluie de fleurs. L’homme est aisément trompé, et le sera toujours ; mais Flammarion se réfugia dans le désert de l’entendement, où la tromperie n’a plus de lieu. Bien innocemment, et comme s’il voulait mesurer les invisibles fluides, il proposa de peser très exactement le fakir avant et après l’expérience ; et, pour lui-même, il pesa aussi les fleurs. Vous devinez que la perte de poids du fakir était justement égale au poids des fleurs. Il ne dit rien ; il s’en alla, ayant une fois de plus sauvé son âme. Remarquez qu’il n’était pas curieux de savoir comment le fakir avait joué son jeu d’apparences ; il lui suffisait d’avoir reconstruit le miracle selon l’entendement ; au dernier détail on n’arrivera jamais et ce n’est pas utile. Lucrèce, immortel interprète des anciens atomistes, pouvait sortir de terre, et dire à Flammarion : « C’est bien joué, voilà le coup juste ». Car cet ancien, démuni comme il était d’instruments et d’archives, osait bien dire qu’il n’importait guère d’expliquer l’éclipse par une hypothèse ou par une autre, pourvu que cette hypothèse fût mécaniste. Voilà un trait admirable de ce que je nomme le courage de l’esprit, vertu qui risque de se perdre, dès que la science se propose comme fin de savoir exactement ce qui se passe dans le détail même de la nature. Les physiciens redeviennent alors des sortes de Mages qui promettent la vérité pour demain. Ce que l’esprit se doit à lui-même est oublié, et même publiquement méprisé, que dis-je ? Solennellement répudié. Souvenez-vous. N’a-t-on pas tenté de nous faire croire, d’après les miraculeuses apparences du radium, que l’énergie pouvait naître de rien ? Mais heureusement il y avait toujours quelques-uns de nos grands amis pour tenir bon. Painlevé, si je l’ai bien compris, avait cette vertu-là. Son imperturbable regard, dont je n’ai point vu ailleurs l’équivalent, signifiait à peu près ceci : « Qu’on annonce tous les miracles qu’on voudra. Il reste vrai que nous savons très bien un certain nombre de choses simples et claires ; que beaucoup d’autres choses peuvent être expliquées d’après celles-là sans grand risque, et qu’il faut parier qu’il en est de même de toutes ». À quoi le chœur indigné des sacristains répond : « Mais enfin qu’en savez-vous ? »

Je reviens à mes moutons. Il n’est pas question de tout savoir. Cela n’a pas de sens. Il faut seulement juger de ce qu’on ignore d’après ce qu’on sait le mieux, et ne jamais oublier la fin suprême, qui est de garder son esprit tranquille et libre. Un exemple simple, et au niveau même de l’enfance, fera comprendre ce que j’entends par là. Il est agréable, quand on est témoin de quelque tour de passe-passe, de surprendre une fois ou deux le secret du magicien, et de savoir par l’expérience que la muscade que je cesse de voir existe encore quelque part, et que l’autre que l’on me montre n’est pas née de rien. Mais une fois qu’on a pu accorder ensemble les apparences et l’entendement, il n’y a pas lieu de tant chercher dans la suite ce qui se passe au creux des mains ou dans le fond des gobelets ; simplement on rit, parce que l’on sait bien que l’apparence nous trompe, et que c’est l’entendement qui a raison. Un enfant de chez nous sait exercer sur lui-même cette précieuse police. Ce qui se passe sous le tapis, à la rigueur il n’en sait rien ; mais il parie pour la raison. Tel est l’esprit d’incrédulité, qui n’est que l’esprit tout court. Et avouez que si l’incrédule se croyait tenu de croire toutes les fois qu’il ignore, l’incrédulité serait de nul usage.

Je veux donc expliquer, et qu’on me pardonne la lenteur, car la faute est d’aller vite au commencement, je veux donc expliquer comment le vrai physicien se propose de tirer au clair quelques-uns des tours de la nature, choisis d’après les plus simples, par exemple l’effet des poulies composées, ou bien les paradoxes de l’hydrostatique, et choses de ce genre, de façon qu’ensuite, devant le grand tapis qui nous cache les phénomènes, nous n’allions pas douter de notre esprit et avaler tout ce que nous offriront les charlatans, mais qu’au contraire nous sachions dire : « C’est ici comme dans les autres cas, à la complication près ». Par cette éducation, notre esprit se tiendra debout ; notre[[1795]](#footnote-1796) œil investigateur mettra tous les dieux en fuite ; et par ce redressement des valeurs, esprit d’abord et force ensuite, nous serons en état de sourire aux yeux effrayants de la nature, et, même alors, de l’aimer.

21 décembre 1933 (VE)

L’École libératrice, 23 décembre 1933

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XII)

1942 *VE* C, « Le courage de l’esprit »

1554

Toute connaissance est d’expérience. Entendez que celui qui voudrait ne consulter que son esprit et fermer tous ses sens ne pourrait rien penser du tout ; encore moins trouverait-il, dans cette méditation seulement intérieure, quelque vérité concernant le monde. Et même, à bien regarder, il n’apprendrait même pas à se connaître soi. On trouvera cette doctrine dans les œuvres de l’illustre Kant, qui sont à mes yeux un bréviaire de la philosophie des temps nouveaux. Certes depuis un siècle les penseurs de la Révolution, qui furent des penseurs pressés, ont tenté de se couper de la philosophie. C’est qu’ils craignaient les huées anticléricales ; et ce genre d’acclamation n’est pas agréable en effet pour un ami de la justice. Disons aussi que le parti de gauche ne s’est pas fatigué à penser. J’estime que cela doit prendre fin. Toute grandeur d’enquête, de critique, de réflexion, doit revenir au peuple, à l’égalité, à la paix.

Pour commencer donc par le commencement, dans la masse de nos connaissances, qui n’est autre que la masse de nos expériences, il faut pourtant distinguer celles qui se fondent sur la constatation selon les règles, c’est-à-dire avec mesures, répétitions, témoins, épreuves et contre-épreuves, et celles que l’on peut prouver ou démontrer à la manière du géomètre. Je prendrai même un cas plus simple que la géométrie, l’arithmétique, je dis celle des enfants, celle de tous, afin que la réflexion sur la preuve ne soit pas troublée par la difficulté même de la preuve. Si j’ai à savoir combien il y a de boules de pain dans un sac, je les compterai et les ferai compter encore par quelqu’un d’autre ; je prendrai toutes précautions pour que la même boule ne soit pas comptée deux fois ; je rangerai les boules selon certaines figures, afin de parvenir à une révision instantanée ou presque ; et pour finir je dresserai acte de cette constatation, si la chose en vaut la peine. Voilà comment l’on constate ; et assurément il faut se livrer alors à la chose, et se mettre en état seulement de la bien percevoir et de la bien retenir. La méthode de raisonner et deviner serait tout à fait ridicule. Y aller voir, c’est toute la précaution. Et cette méthode d’expérience nous ne serons jamais assez persuadés qu’elle est la seule qui puisse nous donner des connaissances concernant le monde. Je vois tant de gens qui conjecturent d’après ce qu’ils désirent, ou qui croient le voisin, l’imprimé, et choses semblables.

Je suppose donc que j’aie compté les boules, et que j’en aie trouvé treize. Treize est un nombre remarqué et remarquable ; il n’est divisible par aucun autre ; et il se trouve placé à côté de douze, qui l’est au contraire par deux, trois, quatre et six. Il suffit d’ajouter un à douze pour changer un de ces individus en l’autre. Si je remonte de nombre en nombre jusqu’à un, et si je redescends, je parcours toujours une même suite ; je rencontre toujours en même place les mêmes individus, comme quatre, cinq, neuf ; j’arrive à les mieux reconnaître, et à les composer de toutes les façons. J’arrive à me prouver à moi-même, de la façon la plus satisfaisante, que deux et deux font quatre ; et c’est bien quelque chose à prouver, car deux et deux ne sont point la définition de quatre ; quatre c’est trois plus un. Or, en toutes ces connaissances, qui sont marquées d’évidence et de nécessité, je m’instruis bien par l’expérience ; et toutefois je me sens garanti contre toute expérience ultérieure. C’est ce qui me permettra de nommer logique réelle cette suite de connaissances.

Maintenant si vous haussez les épaules, si vous faites comparaître Poincaré et Langevin, et qui encore ? à seule fin de prouver que les droits de l’expérience sont au contraire toujours réservés, alors j’abats mon jeu, dussé-je faire grincer toutes sortes de dents. (Car les tyrans de liberté, je ne les aime point plus que les autres). Et je dis que non ; que la question de savoir si je trouverai toujours après douze son compagnon treize n’est pas une question qui dépende d’une expérience possible. Je dis que c’est réglé, et que, quand je sais bien une chose comme celle-là, je la sais pour toujours. Non ; même d’Amérique on ne câblera point qu’on a trouvé par l’expérience un nombre entier entre douze et treize ; et même de Russie Soviétique on n’annoncera pas qu’en vertu de mesures plus exactes on a appris que deux et deux ne faisaient pas exactement quatre. Dès qu’un tel genre de connaissance est possible, il est d’honnêteté d’en faire l’inventaire, et cela mène loin.

Cela mène notamment à ceci, qu’il y a des règles de bien penser indépendantes de toute expérience, c’est-à-dire applicables à toute l’expérience possible. Et en effet ces remarques ramènent toute la philosophie, que la physique prétendait renvoyer aux musées ethnographiques. Et j’ajoute, toujours en suivant Kant, que la justice, alors, prend figure d’idée, ce qui dégoûte des empiriques arrangements, et, pour tout dire, de la force. Car la force est d’expérience ; mais j’ose dire alors : « Qu’est-ce que cela prouve ? »

L’École libératrice, 3 février 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XIII)

1555

Supposons qu'un homme prudent ait prescrit pour tous les trains la marche ralentie ; supposons qu'on ait remplacé les signaux ordinaires par d'immenses feux rouges ; il n'y avait point de catastrophe, et nul ne s'en réjouissait, car cela est naturel. En revanche, tous les voyageurs se plaignaient des retards. Finalement, l'homme prudent entendait quelques remarques désagréables, et il n'avait pas la ressource, pour se défendre, d'évoquer l'écrasement, les souffrances, les deuils, car un malheur évité n'est rien. Je comprends que l'administration est toujours dans une position difficile. Les jours de fête, où les trains rapides se suivent à cinq minutes, il faudrait trois fois plus de voies ; les construira-t-on, pour quinze jours peut-être dans l'année ? Qui paierait ? La sécurité véritable coûterait tellement cher que personne n'en voudrait.

Au vrai, l'homme n'a pas peur tant qu'il ne voit pas les effets. Au reste, si on pouvait imaginer les accidents qui sont à chaque moment possibles, on ne bougerait point, on ne vivrait point. La plus simple de nos actions consiste dans une suite d'accidents mortels évités. Qui boit manque de s'étrangler ; qui court ne cesse de tomber. Mais bien loin de nous voir d'avance écrasés ou brûlés, au contraire nous nous voyons toujours saufs. Nous imaginons quelquefois les catastrophes, mais nous n'y sommes jamais. Comment un être imaginerait-il qu'il est effacé de la vie ? Ce sont des choses que l'on dit, mais que l'on ne peut penser. L'homme prudent que je supposais tout à l'heure n'est nullement un homme qui a peur de tout ; c'est un homme qui se représente exactement les effets des masses et des vitesses. Supposons-le machiniste et conduisant un train à grande allure ; il se voit passant, il ne se voit point butant. Si le même homme est sur les coussins et l'œil à la portière, il sentira et aimera la vitesse. N'a pas peur qui veut.

Ne se rassure pas qui veut. Quand la peur s'élève, elle est très bien sentie, et elle agit comme un terrible signe. La peur est par elle-même un mal redouté ; il n'y a point de peur qui n'engendre la peur de la peur. Et celui qui regarde croître en lui cette sorte de maladie sait bien qu'un calcul ne peut la guérir ; non, mais une occupation, un spectacle, l'exemple des autres. Le danger réel n'y fait guère ; la sécurité réelle encore moins. Ainsi vont les passions. Au reste, on voit bien que ceux qui tiennent un volant oublient aisément la prudence. Et quand ils sont prudents, ce n'est pas parce qu'ils ont peur, c'est parce qu'ils sont habiles. Nul ne va arracher volontairement son pare-boue ; c'est là qu'est son attention, s'il est habile, non à son propre corps. Il ne craint pas d'accrocher ; mais plutôt il juge ennuyeux et honteux d'accrocher. À cet artiste nous confions nos vies ; et quand il nous a fait gagner cinq minutes, nous ne savons pas dire si c'est qu'il est imprudent, ou bien s'il est un habile homme. C'est ainsi que nous jouons avec le danger.

La peur est une mauvaise gardienne ; elle joue son jeu tragique en marge des risques réels, et souvent à contre-sens. Sur la ligne funeste, plus d'un voyageur sera inquiet si le brouillard s'épaissit, et dans le temps même où l'on peut être assuré que tous les gardiens redoublent d'attention. Cette peur durera à peu près autant que le réveil de prudence, et par les mêmes lois du souvenir, qui ne sont point les lois des choses. Tous les accidents arrivent à l'improviste, c'est-à-dire exactement quand personne n'y pense ; il faudrait donc se défier du sentiment même de la sécurité qui est pourtant ce à quoi nous tenons. C'est pourquoi toutes ces déclamations qui suivent les catastrophes me semblent sans avenir, et marquées de faux dans le moment même. On se hâte de demander des sanctions ; on en cherche d'effrayantes ; c'est qu'on sent que l'on va oublier ; c'est qu'on sent que la provision de peur n'est pas une chose dont on puisse répondre. On dit bien qu'il y a des précautions à prendre, des voies à doubler, des bifurcations à aménager, des signaux à multiplier ; on ne cesse d'inventer ; les progrès sont sous nos yeux, par exemple dans ce jeu de ponts qui suppriment les croisements à l'approche des grandes gares. Certainement, on peut faire mieux et on fera mieux. Mais qu'en résultera-t-il ? C'est qu'on se risquera à aller plus vite ; c'est qu'on lancera les trains les uns après les autres à plus courts intervalles, c'est qu'on gagnera aux voyageurs cinq ou dix minutes dont ils n'ont nullement besoin. Mais ils en seront fiers, et ils diront que le progrès n'est pas un vain mot.

**[**Cette analyse de la peur ne va pas seulement à montrer que la prudence est rare et difficile ; mais elle va, cette analyse, à faire voir ce que c'est que raison. Notion perdue ; parce que l'on s'intéresse aisément à la mécanique de l'âme, où tout résulte de connexions habituelles qui sont l'effet de l'expérience. Ce modèle mécanique de l'homme n'a point de vérité. Il exclut aussi tout à fait l'esprit. En ce passage de la réflexion, c'est alors que le matérialisme prend tout son sens. Au vrai, il ne faut jamais se dresser soi-même comme on dresse son chien, par un nœud des habitudes et, au fond, des cheminements nerveux. Il n'y a de sagesse que par un recours contre le matérialisme et par un refus d'être mécanique. C'est ici, dans ces méditations familières, que l'homme apprend à croire en l'homme. C'est ici, dans ce petit coin de réflexion, que se fortifie et s'exerce notre liberté**][[1796]](#footnote-1797)**.

*La Lumière*,13 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XIV)

*Minerve*, XX, « Peur n’est point prudence »

1556

« Il faut un peu d'argent frais, dit Monsieur Ratibois, il en faut un peu qui aille et vienne, dans toute affaire. On ne peut payer un portier, un scribe, ou un petit assuré au moyen d'une écriture de banque. Ainsi, dans l'assurance, qui est mon métier, on touche les primes en argent frais, les petites primes tout au moins, et là-dessus on paie les sinistres, comme nous disons, et les petits employés. Le reste est une affaire d'imagination. Quand je prends des bons, des titres, ou n'importe quel papier gravé, pour un million, vous ne pensez pas que je donne en échange des billets d'État ou des pièces d'argent. Pourquoi pas de l'or ? Vous ne voudriez pas. Non. Il s'agit d'un échange de papiers, et bien malin qui volera l'autre. Seulement, il faut toujours de l'argent frais, pour payer le laitier et l'épicier et le marchand de charbon. C'est bien regrettable. Je ne sais jusqu'à quelle hauteur vertigineuse pourrait s'élever la fortune publique si la confiance répondait à la confiance, et si l'on renvoyait toujours le fournisseur à un banquier. Par exemple, au lieu de payer mon portier, je lui écris son mois à son crédit ; le portier fait un transfert au laitier, au boucher, au blanchisseur ; ils sont tous contents, pourvu qu'ils puissent aussi payer de même monnaie. Finalement, le paysan trouve à son compte de banque de quoi acheter la terre qu'il convoite. Un virement paye le vendeur ; un autre virement paye l'enregistrement. On ne voit plus jamais d'argent frais. La confiance tient lieu de tout ».

« Et, lui dis-je, il n'y a plus de voleurs ».

« Mais non, dit Monsieur Ratibois, il n'y a plus de voleurs ; il n'y a plus que des diffamateurs. J'appelle diffamateurs les voleurs de confiance, qui font naître des doutes sur la solidité des crédits et sur l'avenir des papiers gravés. Et encore pourrait-on résister aux diffamateurs par une sorte d'assurance contre eux, tous répondant d'un même mouvement pour un seul qui serait soupçonné. Tous répondent, comprenez-vous ? Et par cette unanimité, ils n'ont rien du tout à payer, je dis en argent frais. Ils ont seulement à offrir, en garantie de valeurs devenues suspectes, d'autres valeurs qui ne le sont pas encore. Ils offrent, et cela suffit. Les valeurs ainsi garanties reprennent leur vol ; et, je le répète, je ne vois point de limites à la prospérité publique et privée. Car enfin qu'est-ce que cela peut faire au maçon d'être payé par une inscription en banque ? Il paiera de même son litre de rouge. Il suffit que l'admirable cercle des échanges ne soit rompu en aucun point ».

« Je cherche, lui dis-je, le défaut. On dit qu'il se trouve aux frontières, et que finalement les nations doivent régler entre elles en argent frais ; mais j'avoue que je ne vois pas pourquoi ».

« Je ne le vois pas non plus, dit Monsieur Ratibois. Pour que je puisse acheter de tout seulement par des crédits, il suffit que tous les producteurs acceptent d'être payés par un virement de crédits. Cela n'a point de fin, si ce n'est que, comme les gens ont quelquefois la bourse vide, de même ils se trouvent avoir épuisé leur crédit, et n'avoir pu le renouveler. La pauvreté suit nécessairement la paresse, le chômage ou la maladie. Mais encore est-il que le secours aux chômeurs, par exemple, dépend seulement d'un jeu d'écritures, et n'a d'autres limites que l'élasticité naturelle du système. Il y a une proportion raisonnable de chômeurs, comme il y en a une d'affaires creuses ; tout à fait comme il y a une proportion d'accidents, de sinistres, et choses de ce genre ».

« Avec cette différence, lui dis-je, que les statistiques d'accidents traduisent une loi des choses, au lieu que le chômage et l'escroquerie dépendent des occasions et des facilités ».

« Croyez-vous ? dit M. Ratibois. Je suppose plus volontiers que nous n'avons pas encore la connaissance des variations naturelles qui gonflent ou exténuent par périodes, plus ou moins, toutes les affaires ; variations qui, dans l'état actuel, donnent lieu à bien des discours, mais, remarquez-le, n'empêchent pas le monde d'aller cahin-caha. Pour mon compte, et je parle ici en assureur, j'ai remarqué une proportion d'honnêtes gens, disons laborieux, sobres, patients, prudents, beaucoup moins variable qu'on ne croirait, et en regard de laquelle les escrocs et mauvais payeurs sont comme des pailles dans le courant d'un fleuve. Bref, je voudrais que l'humanité sorte enfin d'ébahissement. On ne peut voler deux cents millions parce que deux cents millions n'existent pas ».

« Vous me rappelez, lui dis-je, cet ancien peuple où la monnaie, par la prudence du législateur, était si lourde, qu'il fallait un cheval pour tirer la semaine d'un jardinier. Trop de poids ici, et trop peu chez nous ».

« Au fond, même résultat », dit Monsieur Ratibois.

*La Lumière*,20 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XV)

1934 ECO LXXXV

1557

Je vois dans Caulaincourt ce que l’on savait d’ailleurs, mais qui redevient vivant dans le récit d’un témoin, c’est que la France a laissé Napoléon, supporté l’envahisseur, accepté les Bourbons, contre l’idée que tous se faisaient des Français, ce peuple fier et redoutable. D’où viennent ces infidélités à pic ? L’homme est-il frivole et oublieux ? Ou bien serait-ce que les passions violentes, celles qui promettent tout, s’usent plus vite que les autres par la fatigue ? Ou faut-il dire plutôt que les générations nouvelles, qui arrivent sans cesse à l’existence, apportent comme un papier neuf sur lequel rien n’est écrit ? Il y a du vrai dans toutes ces remarques, si souvent faites. Mais cela ne peut nous cacher une constance étonnante qui se voit par l’infidélité même. L’homme méprise toujours un peu ses maîtres ; il ne le dit pas toujours ; mais il y a des moments où tout à coup cela se voit. L’ambitieux aperçoit le gouffre. Il accuse les traîtres et les ingrats, vainement. C’est alors qu’il paie la faute qu’il commet toujours de forcer l’acclamation.

Celui qui force fait l’opinion en un sens ; en un autre sens, il se condamne à ignorer la véritable opinion. Beaucoup reconnaissent maintenant qu’il y eut, avant la fin de la guerre, des occasions de faire une paix raisonnable. Mais, à la première et timide mention de paix, on croyait entendre aussitôt l’opinion rugissante. Et l’on m’a répété, d’un homme paisible, cette parole, qu’il fallait fusiller ceux qui parlaient de paix. Le pensait-il ? Je crois qu’il pensait plutôt que tous le pensaient ; et ainsi il s’élevait lui-même à ce degré de fanatisme, non pas à ce que je crois par prudence, mais plutôt par entraînement. Dans le fait, les pouvoirs, que l’on doit nommer bureaucratiques, réprimaient avec un sinistre entrain toute tentative de penser par soi. Cela faisait un esclavage insupportable pour un petit nombre, mais pour presque tous un enthousiasme d’apparence, chacun se laissant porter par une opinion qui n’était de personne. C’est ainsi qu’il se forme de grands creux sous les pas de l’ambitieux. Dès que la liberté se montre, chacun s’étonne de ne pas plus trouver dans les autres qu’en lui-même ce qu’il nommait l’opinion de tous. C’est alors que les tyrans font leur chute verticale.

Si l’on déblayait tout de suite, si l’on creusait et grattait jusqu’à l’opinion véritable, jusqu’à l’opinion libre, on trouverait qu’aucun pouvoir n’est jamais aimé ! Tel est le fond d’ingratitude sur lequel travaille l’ambitieux. Les Fables, si naïves sur ce sujet-là, ne sont pas une lecture convenable pour César. Car il désespérerait de faire tenir debout cette tromperie de tous au nom de tous. Il aime mieux se fier ; non pas sans précautions ; mais oublier du moins que l’acclamation est forcée. On surprend quelquefois dans les chefs militaires cette fausse position, qui fait qu’ils veulent être aimés et craints au même moment.

La même duplicité se retrouve dans le citoyen fortement gouverné ; car il sent qu’il ne peut échapper, mais il n’aime pas rester à la colère impuissante ; cela est désagréable. C’est pourquoi il se fait optimiste au sujet du chef ; il ne demande qu’à admirer ; il se livre de bon cœur aux grands spectacles, comme revues et défilés. Un des avantages du tyran, c’est que les choses laides des hauts lieux souvent restent cachées ; et, au contraire, le danger des Républiques, c’est une liberté de critique qui n’épargne personne. Il ne faut pas s’étonner que le citoyen libre soit presque toujours un mécontent. Le sujet d’une tyrannie incline à être content, attendu qu’il est dangereux de ne pas l’être. Et tout cela fait souvent une obéissance trop prompte, comme Napoléon aurait dû le remarquer ; car ses vrais amis discutaient souvent ; au lieu que la docilité du Sénat signifiait seulement que ces hommes ne se posaient aucune question. Telle fut longtemps, comme je l’ai remarqué, la position du paysan devant les autorités, poli selon les formes, et impénétrable. L’homme intérieur n’a jamais parlé ; peut-être n’a-t-il jamais pensé. Ce qu’on ne peut dire à personne, on n’aime point se le dire à soi-même. Aussi j’ai vu de la mauvaise humeur devant le suffrage ; on n’y croyait point. La vieille sagesse d’Ésope pouvait bien y voir un piège. On votait alors comme on acclamait. Peut-être verra-t-on des sociétés d’hommes libres, où l’approbation ne vaudra jamais pour le lendemain, où la confiance sera mesurée sur ce que l’action exige, où les chefs seront continuellement enveloppés d’une garde vigilante et mécontente, qui détruira à mesure toutes les défenses que la tyrannie ne cesse d’élever contre le jugement populaire. Il n’y a point de milieu entre ce régime assez rugueux et la parfaite tyrannie, si polie. En cela même consiste la chance du tyran, pour tous les siècles.

*La Lumière*,27 janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°2, 25 février 1934 (XVI)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934

1558

Ma grande objection à l’argent, c'est que l'argent est bête. Ne regardez point par là, ou bien vous perdrez l'esprit. La jeunesse, telle que je la vois et telle que je l'entends, a certainement juré de n'être pas bête ; et sachez bien que n'être pas bête est une affaire de volonté. Je ne sais qui a sur ce sujet brouillé les cartes, distinguant dans les hommes ceux qui sont doués et ceux qui ne le sont pas. Dans le fait il s'agit de choisir entre l'esprit et la puissance ; et toute puissance ayant besoin d'argent, il s'agit de choisir entre l'esprit et l'argent. Un homme de coupons et d'affaires se condamne à n'avoir que des opinions sur lesquelles il gagne ; c'est dire qu'il attelle son esprit à sa fortune. Honneur, au contraire, en tous pays, à n'importe quel artisan ou artiste ou jugeur qui jamais n'hésitera entre le profit d'argent et le travail bien fait. Il y a assez grand nombre de ceux-là pour que l'esprit de pauvreté soit enfin roi.

Un vieil ami à moi, qui m'a beaucoup appris, que l'ai admiré, que je n'ai pas imité, était royaliste, bonapartiste, boulangiste, selon l'occasion, me montrant toujours, au sommet des choses humaines, la frivolité, le luxe, le brillant, comme les seules choses qui méritent qu'on les loue et qu'on les serve. Il savait bien ce qu'il voulait, et il le disait ; mais il avait eu aussi la précieuse chance de ne pas réussir, ce qui fit qu'il resta grand liseur et bon raisonneur. Depuis, dans nos générations et dans celles qui suivirent, j'en ai vu un bon nombre qui ont pris à un moment le chemin du foie gras et de la salle de bains ; les uns volontairement, les autres par un hasard qu'ils n'ont pas repoussé. De toute façon je les ai vus décapités, parlant du ventre, et disant et écrivant alors ce qu'on pouvait attendre d'un ventre. Or, regardant ces vivantes terrines cachetées, et l'esprit qu'elles promènent dans le monde où l'on mange, je les ai trouvées trop punies. Aucun homme n'est heureux de soi que par pauvreté et liberté, qui vont ensemble. Et, parce que chacun souhaite que la politique autour de lui ressemble à sa propre et intime politique, l'homme libre ne jugera pas mal d'un ministère d'après une suffisante proportion d'étranges pardessus et de pantalons aux genoux gonflés. Cette négligence est déjà noblesse à nos yeux.

Cette sorte de jugement illumine en éclair la bataille qui se livre entre l'esprit et l'argent. Cette bataille est plus belle qu'on ne dit. Car il semble quelquefois que l'esprit soit tout simplement battu ; mais c'est bien autre chose ; l'esprit n'a jamais cessé d'asséner son mépris sur des sacs d'écus qui, au contraire, seraient volontiers polis et protecteurs des lettres. Et je n'ai point remarqué que l'argent demande jamais respect ; bien plutôt il demande indulgence, et bien vainement. Si donc quelqu'un se sent gouverné par l'argent, qu'il ne cherche pas loin de lui-même ; il remarquera que c'est lui qui de ses propres mains tient le bout de la chaîne ; c'est qu'il aime l'argent. Alors, oui, tout est perdu pour la liberté, pour la justice, pour la paix ; non pas que Monseigneur l'Argent soit plus qu'un autre injuste ou méchant ; mais c'est que Monseigneur l'Argent est bête. Laissez-le faire, il se détrône lui-même.

Corrompre, ce n'est qu'enrichir. Aucune maladie, à mon sens, n'a été et n'est encore aussi grave, que cet enrichissement des serviteurs de l’État, qui a marché de pair avec la multiplication des ingénieurs de plus de cent mille. Cette simple invasion de prospérité a déporté le jugement humain de Solon à Crésus. Nous revenons de là. Et j’avoue que je ne crains pas de nous voir un peu nus. Toute pensée et toute justice vient de pauvreté générale, et non point de richesse générale. Et le premier article d’un socialisme quelconque devrait être : « Tout le monde pauvre », et non pas « Tout le monde riche », comme a fini par dire la Timbale de foie gras, toujours fidèle au Socialisme autant qu’elle pouvait, et ce n’était guère.

Nouvelle Revue Française, 1er mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XVII)

1934 ECO LXXXVIII

1559

Je n'ameute point contre les riches. L'idée d'un partage entre tous n'a pas de signification pour moi. C'est à peu près comme si l'on tirait scandale de ceci que les amis de la loterie font, chaque quinzaine, des millionnaires de hasard, et par une sorte d'acclamation. En réalité ceux qui n'ont pas gagné savent bien qu'ils n'ont pas perdu grand' chose. Il faudrait de bonne foi comparer le petit nombre des gagnants à la masse de ceux qui jouent, et de là en venir à comparer le petit groupe des riches à la masse des pauvres. Or nul n'oserait dire que l'actuelle misère de ceux qui jouent à la loterie vient de quelques millionnaires qu'ils ont faits. Par le même raisonnement, ce qui manque aux pauvres n'est pas principalement ce que les riches ont prélevé. Ce qui manque ? C'est un ordre des travaux, un frein à la folie de produire, à la folie de gagner, à la folie de jouer ; car c'est par des perturbations de ce genre que les riches troublent l'économie. C'est le pouvoir des riches qui fait désordre.

Or ce pouvoir fait scandale aussi. Dès que le suffrage est universel et secret, il est absurde de penser que le peuple donnera encore le pouvoir à ceux qui ont déjà la richesse. Dans le fait l'empire des riches est indirect et caché ; il s'exerce par le prestige de la société dite polie, et par l'intermédiaire d'un bon nombre d'élus, qui se laissent prendre aux diamants et perles. Mais cette trahison même, on peut la voir ; je dirais même qu'il faut se boucher les yeux pour ne pas la voir. Les traîtres se dénoncent, qu'ils soient radicaux ou socialistes, par leur manière de vivre, et tout simplement par leur budget. Si vous voulez savoir ce que vaut un représentant du peuple, demandez-lui ce qu'il lui faut par an. Il vous le dira, car ce genre d'homme est naïf. Donc prévoir la trahison, punir les traîtres, ce n'est pas difficile dès qu'on le veut. Et pourquoi ne le voudrait-on pas ? Ma plume répond d'elle-même ; on ne le voudra pas et on ne le veut pas si l'on désire conserver ou acquérir pour soi-même un certain degré de luxe. Ici le bât nous blesse cruellement. Tant que nous n'aurons pas pris parti, tant que nous n'appuierons pas dans le sens de l'égalité des salaires entre le balayeur et le professeur, par exemple, nous ferons partie de cette escorte qui entoure l'agréable traître ; et ces escortes réunies feront une armée de volontaires, une triste armée qui livre aux riches le pouvoir politique.

Or c'est là que commence l'injustice. Un homme qui a deux cents millions, cela ne me fait guère. Non pas même si je vois des pauvres en leur taudis ou une ouvrière en chambre presque morte de fatigue. Outre que ces millions sont en grande partie imaginaires, disons donc, ayons le courage de dire, puisque nous le savons bien, qu'une distribution de l'argent n'enrichit personne. Ce qui est réellement distribué, chaque jour distribué, échangé, mesuré, sous le nom de richesse, c'est le travail de ceux qui travaillent, et ce n'est rien d'autre. Et si le travail est mal ordonné, c'est de là que vient l'injustice. Or qui trouble le travail, sinon le pouvoir des riches, toujours si bien servis par leurs courtisans ? Attaquez résolument ce pouvoir par une armée de députés pauvres et nus comme étaient Socrate et Diogène, aussitôt vous ferez un pas vers la justice, qui d'elle-même s'établit de travail à travail. Remarquez, pour notre honte, que nous n'en sommes seulement pas à demander que les riches paient réellement d'après leur revenu. Vous dites là-dessus que les riches peuvent tout, et qu'on en a ici la preuve. Mais où donc est ce pouvoir, où donc serait-il si la masse des élus restait indifférente aux diamants et perles ?

Il ne s'agit donc, à mes yeux, de rien autre chose que de bien diriger l'effort politique selon l'esprit du petit radicalisme, du radicalisme provincial, tant moqué. Le fameux petit père Combes n'était pas à vendre, ni Pelletan non plus. Ces hommes-là étaient, comme les fameux Sages de la Grèce, pauvres d'argent et riches de jugement. Et ici je crois qu'il faut choisir, et que les arguments tirés des partis, des systèmes, de l'utopie, sont absolument à côté. Tout le socialisme du monde se réalisera si la masse de ceux qui travaillent gouverne contre le petit nombre des riches, non pas pour les supprimer et exproprier, mais pour les écarter de la politique. Seulement sachez bien que les riches ne seront pas contents, et que vous serez injuriés et méprisés par les valets de lettres, méprisés comme de simples radicaux. Évidemment cette perspective n'a rien d'agréable. Non plus la perspective que j'ai à montrer au travailleur. Tous pauvres, tel est l'avenir républicain ; et une distribution égale des fortunes n'y changera rien. Il est plus agréable d'avoir son auto et d'espérer son avion. Tel est le brillant chiffon avec lequel on prend les grenouilles.

L’École Libératrice, 17 février 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XVIII)

1934 ECO LXXXVII

1560

L'Économique moderne ressemble à la Physique. Dans l'une et dans l'autre on trouve des expériences bien claires et des lois qui assainissent l'esprit ; et avec cela, dans les deux, une algèbre transcendante, où les mots ordinaires ne trouvent plus leur sens. Je m'en tiens à l'Économique. Quand le couvreur répare le toit du paysan, je comprends très bien l'échange des services et la signification du salaire. Chacun des deux travaille de son métier ; et si le couvreur passe une partie de son temps à protéger le paysan contre la pluie, le vent et le froid, il va de soi que le paysan consacre une partie de son temps à nourrir le couvreur. On ne voit pas d'abord qu'ils échangent heure contre heure, parce que le rapport du travail au produit est obscurci par mille causes. Lepaysan défriche un terrain de broussaille ; le blé n'y pousse qu'en espérance. Le couvreur achète la tuile ou l'ardoise ; c'est dire que le carrier et le briquetier ont aussi une créance sur le paysan. L'argent et le marchandage règlent pratiquement tous ces comptes. Et, quant à la théorie, il me semble que l'on peut dire ceci, à savoir que les prix et salaires sont justes, entre ces hommes de différents métiers, tant que, travaillant tous à peu près pendant le même temps, célébrant tous les mêmes fêtes par le repos, ils ont aussi tous à peu près les mêmes vêtements, les mêmes abris, la même nourriture. Tout se passe comme si tous mettaient en commun le produit de leur travail, et recevaient, chacun, part égale de tout. C'est en considérant les choses ainsi que l'on perçoit qu'une heure de travail vaut une heure de travail et est échangée contre une heure de travail.

J'avoue que cette idée ressemble aux haches de silex. Ce n'est ni élégant ni commode, et je trouverai mieux au bazar, j'entends au bazar des idées. Il y a longtemps que les Robinsonades, comme on les appelle, sont un objet de moquerie. L'île déserte, et les naufragés, pour lesquels l'argent n'est rien, cela est trop loin de nos chèques et de nos comptes en banque. Toutefois, je voudrais bien saisir le moment où se fait le miracle de la multiplication des pains. Car je vois bien qu'avec un faible travail on peut multiplier les signes, billets, bons, obligations et choses de ce genre ; mais je ne vois pas que la relation des biens réels aux travaux réels ait changé beaucoup. Un paysan, un charpentier, un pêcheur, un tailleur d'habits ont les mêmes journées qu'autrefois, et les mêmes fêtes. Journée de travail arrachant la nourriture et l'abri pour une journée de vie, c'est toujours la loi de ceux qui travaillent. Et quant à l'armée des gardiens, guetteurs, augures, prêcheurs, et charlatans de toute espèce, je ne crois pas qu'elle ait augmenté ni diminué. Le tableau de la vie humaine serait incomplet sans les mendiants, moines, thaumaturges, et matamores. On les a toujours nourris ; et qu'en voulez-vous faire ?

Toutefois il me semble que c'est dans ce monde de la persuasion que l'on produit ces richesses imaginaires dont le million est l'unité, et que l'on échange comme des balles de tennis. Il y a du fantastique dans ce luxe. Car, lorsque le millionnaire a bu et mangé, il a rempli son sac d'homme. Si après cela il s'assied à une table de jeu et risque cent mille francs à chaque coup, comme on le raconte de nos merveilleux escrocs, ce n'est jamais qu'un mouvement de signes, et un repas de vanité. Comme ces autres fous, qui allument leurs cigares avec des billets de banque, on ne peut pas dire qu'ils détruisent des biens ; tout au contraire ils semblent annuler un droit qu'ils avaient sur le travail d'autrui. Toujours est-il que si la masse des signes qui est aux mains des conseilleurs et annonciers était jetée soudainement et partagée au peuple qui travaille, la vie de chacun n'en serait pas plus facile à gagner. Il faudrait toujours six bœufs pour retourner un terrain lourd, et un pin de trente ans pour faire un mât de barque.

Le point d'injustice et de crise, où donc se trouve-t-il placé ? Peut-être dans le sentiment d'envie que finissent par inspirer les millions imaginaires, ce qui porte d'un même mouvement entrepreneurs et salariés à produire en série et à toute vitesse, oui même le café, le maïs, le coton, le blé ; ce n'est que corrompre le monde du travail par l'appât d'un profit sans règle ni mesure. Même la sage agriculture prend alors le galop. On s'étonnera si seulement on soupçonne que cette folie de vitesse ne peut augmenter le rendement du travail, c'est-à-dire le salaire véritable, mais au contraire le diminue, et n'augmente que ce que l'on devrait nommer le profit de razzia, qui n'est que d'un moment, et de jeu. Et l'idée qui me paraît à considérer ici, c'est que la vitesse de production diminue le salaire réel, puisque la dépense de travail augmente alors plus vite que les produits. Mais qui fouette l'attelage ? Toujours l'homme des millions imaginaires. Toujours l'étrange travailleur qui a de l'argent à placer et qui ne fait rien d'autre. Je conseille une monnaie de plomb et une existence rustique.

L’École Libératrice, 3 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XIX)

1934 ECO XL

1561

Dans les *Mémoires* de Caulaincourt, j’ai retrouvé la retraite de Russie. Tolstoï, dont le récit est justement célèbre, m’avait déjà délivré des abstractions historiques ; je prenais cette aventure comme un objet de pure physique, où les pensées sont déterminées par le froid et la faim. Je ne pouvais prévoir que le Grand Écuyer de l’Empereur se montrerait plus positif encore, plus soucieux d’ajuster les effets aux causes, sans rien laisser à l’imagination. J’avais galopé avec les cosaques de Tolstoï ; je n’ignorais rien de leur manière de vivre, de combattre, de fuir. Caulaincourt me montre l’autre face de l’événement. Les cosaques ne sont pour lui que des ombres dans le brouillard ; il ne les trouve jamais où il les cherche ; mais en revanche il suit de l’œil le destin de nos hommes et de nos chevaux. Et quel merveilleux accord entre deux récits si profondément séparés par toutes les circonstances ! Ces cosaques maraudeurs de l’aube, je crois les avoir vus deux fois ; j’ai vu deux aspects du petit bois où ils étaient cachés. Tolstoï est allé aux bonnes sources, et finalement, par l’attention propre au génie, il a deviné le vrai. Caulaincourt a vu et décrit. En l’un et l’autre le même esprit physicien.

Caulaincourt m’a donc appris deux ou trois choses, que j’ajoute à la vraie histoire. La première, c’est que la Grande Armée n’a guère moins perdu d’équipages en son avance sur Smolensk, et par belle saison, que dans la fameuse retraite hivernale. Et la raison ? Simplement le pas vif de l’Empereur, qui poussait, qui stimulait, qui n’admettait ni délais ni retards, plus soucieux d’arriver tôt que d’arriver tout. Par cette méthode il bousculait les prévisions ; l’ennemi croyait rêver ; on perd courage devant l’impossible. Bref par cette folle vitesse, l’Empereur était assuré de faire peur. Or ces foudroyantes marches ne sacrifiaient pas moins d’hommes et de chevaux que les foudroyantes charges. Mais le terrible homme s’établissait d’avance dans la victoire et disait : « Tous ces sacrifices seront oubliés ». Lui les oubliait d’avance. Tel était l’opium qu’il se donnait et qu’il voulait donner aux autres ; il vivait, pensait et parlait dans l’avenir. Ce mouvement endiablé fut de tout son règne. Mais je reviens à la physique.

Les pertes de chevaux, et par conséquent de matériel, pendant la retraite, sont dus, dit Caulaincourt, à deux causes très précises. La première est le manque de ferrements à glace, d’où il arrivait que les chevaux tombaient plusieurs fois à chaque montée, et finissaient par ne plus se relever. L’autre cause fut la soif. À la fin d’une journée fatigante, il ne se trouvait plus guère d’hommes pour penser à faire un trou dans la glace afin d’abreuver les chevaux. N’oublions pas une troisième cause, toujours la même, le pas vif du maître. Napoléon, soit qu’il revînt sur un ennemi toujours insaisissable, soit qu’il se remît en retraite, imprimait toujours aux troupes une vitesse quasi impossible. Il est hors de doute que cette méthode de déconcerter ne produisit presque aucun effet sur l’immense Russie et sur ses indolentes populations. Ce que Tolstoï avait senti ; mais Caulaincourt a très bien vu comment l’impérieux et impatient est venu buter contre une puissance qui lui était incompréhensible.

Ce que Tolstoï ne pouvait deviner, c’est la liberté de parole en cette petite cour si proche de l’Empereur, et formée par les trois fameux et fidèles, Berthier, Duroc et Caulaincourt. Ils ne cessaient guère de contrarier le maître, le ramenant toujours aux réelles conditions. Et lui secouait la tête comme un cheval, car il ne pensait jamais à ce qu’il laissait et perdait ; toujours il comptait ce qui lui restait en pointe d’attaque. Aussi leur disait-il : « Vous n’entendez rien aux affaires ». Mais il savait bien aussi le prix des exactes connaissances, c’est pourquoi il boudait, et puis revenait ; lui aussi leur était fidèle, et méprisait les flatteurs. Seulement, une fois les conditions connues, ce génie dévorant forçait contre ces conditions mêmes, en s’appuyant sur elles. C’est qu’eux disaient la vérité, au lieu que lui faisait la vérité. Et l’on voit très bien dans ces pages que s’il n’aimait pas l’actuelle vérité, la donnée, il savait pourtant la regarder. Eux trois ils savaient bien qu’il allait arriver quelque chose d’imprévisible. Mais bah ! Ils galopaient à la croupe de la jument impériale, toujours grognant, et toujours sans peur. Chose à comprendre, en vue de s’en garder.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XX)

1562

Napoléon, dès qu’il avait à craindre quelque surprise, était en selle avant le jour, ou fort tard le soir, toujours sur les limites, toujours sur la bordure où se jouait le drame. Jamais il n’envoyait quelqu’un d’autre ; jamais il ne se fiait. C’est que ce fier génie se tenait par lui seul ; c’est qu’il n’était chef que par la victoire. Il ne lui était point permis d’alléguer : « Je me suis trompé. On m’a trompé. La fatalité s’est trouvée la plus forte ». On aurait ri de ce pouvoir qui ne pouvait. Au premier rang alors, et par une inflexible loi, c’était là qu’on se trouvait le moins solide, le plus menacé, et, si l’on chancelait, le plus méprisé, le plus promptement précipité. À l’insuccès répondit aussitôt ce qu’il appelait la trahison, comme on put voir à Fontainebleau. Les subalternes sauvaient leurs places, mais lui ne pouvait sauver la sienne. La sanction frappait au plus haut.

Nous ne savons plus ce que c’est que pouvoir. Pouvoir c’est ne rien faire ; c’est ignorer, et, par, ignorer, se tirer d’embarras et se tirer de catastrophe. Supposons un vrai chef, responsable à ses propres yeux de tous les chemins de fer de l’Est. Pour cet homme-là les jours de fêtes sont des jours d’inquiétude ; le brouillard est son ennemi. Il ne dîne point alors ; il ne dort point. Je l’imagine allant et venant, sur sa puissante voiture, le long des dangereuses lignes de sortie, tombant à l’improviste, à la manière du petit caporal, sur les sentinelles isolées ou sur les subalternes dormants. Par lui-même, il observe les feux verts et les feux rouges ; et, d’après ce qu’il remarque, il alarme, il ralentit, il bloque, il dégage. Je ne conçois pas d’autre manière de diriger un réseau ; ou bien alors ceux qui prétendent diriger se moquent de nous. Ils dirigent, cela veut dire qu’ils jugent sur rapports, qu’ils dictent des ordres, qu’ils savent trouver le responsable, qu’ils savent punir, mais que jamais ils ne vont jusqu’aux choses mêmes, jusqu’à l’action même ; c’est-à-dire qu’ils sont juges, et non jugés ; qu’ils ne cessent de mesurer la responsabilité des autres, mais qu’ils n’en prennent aucune pour eux-mêmes. Et ils seraient scandalisés si l’on parlait de les punir ; ce sont les subalternes qui sont punis.

Cet étrange désordre en rappelle un autre. Tous ceux qui ont fait la guerre ont remarqué que les grands chefs, et même les moyens, n’avaient guère cette connaissance directe des lieux, des eaux, des brouillards, qui seule permet de décider raisonnablement ; et que souvent même le chef ne tenait pas beaucoup à savoir, comme s’il avait craint que les choses lui fissent objection sans respect. Et, ce qui est digne de remarque, alors que les exécutants étaient sauvagement punis pour la moindre faute, les chefs, même ignorants et imprévoyants, ne risquaient jamais rien de plus qu’une souffrance de vanité, sans rien qui ressemblât à une punition. C’est que l’affaire d’un chef c’est de punir, non d’être puni. Question de majesté. Quelquefois on a réuni trois généraux pour en juge un ; le résultat était toujours l’absolution majeure. Les juges sauvaient en cela leurs propres privilèges ; et sur ce sujet-là l’épiderme d’un chef est fort sensible. Faites l’expérience. Rassemblez les grands chefs des réseaux pour juger le général commandant, si je puis dire, les chemins de fer de l’Est. Tout est réglé d’avance ; on devine les conclusions et les considérants. Les grandes places, soit de guerre, soit d’administration, sont donc celles où l’on est tranquille, où l’on fait seulement travailler les autres, et où l’on se trouve au-dessus des accidents ; où les fautes, pour tout dire, sont d’abord impossibles et même inconcevables.

Ces paradoxes se montrent dans le jour cru de la guerre ; mais ils sont partout. Ce ne sont pas seulement les vénérables chefs qui sont à l’abri de tout reproche par leur fonction même. Cette impossibilité et inviolabilité s’étend, comme on peut voir, jusqu’aux plus jeunes éléments de l’État-Major. Ceux-là aussi ont fortifié leur situation de façon qu’ils s’en remettent toujours à d’autres pour décider particulièrement, et se réservent le pouvoir de blâmer toujours, soit qu’on ose, soit qu’on n’ose pas. Cette sérénité des uns, et ce fatalisme des autres, explique cette allure véritablement folle de ces trains dans ce brouillard. Ce n’était pas plus fou, dit le soldat, ni moins, que telle offensive dans la boue. Ce que cherche le spectateur, c’est l’étrange coupure qui sépare les pouvoirs inamovibles et les exécutants toujours pourchassés et toujours courants. Il est clair qu’un chef de gare, même d’importance, est sur les voies avec sa lanterne, et s’y fait même écraser. La plèbe commence là. De même la plèbe militaire commence à l’adjudant, ou peut-être l’aspirant. De toute façon, et quelles que soient les choses ou les actions qu’il s’agit d’administrer, il y a un fossé entre ceux qui sont présumés coupables, et ceux qui d’avance sont proclamés infaillibles. Le fossé se trouve, en réalité, entre ceux qui font et ceux qui font faire. Ce genre de privilège me paraît lié à un régime d’égalité et de concours, qui certainement est à revoir. Au reste tout est toujours à revoir.

La Lumière, 3 février 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XXI)

1563

Très évidemment c'est la crédulité qui rend facile le métier de voleur de bonne compagnie. Et les inventeurs de valeurs imaginaires ont toujours à dire que tout aurait bien marché si le détestable esprit de doute et de contrôle ne s'était emparé de la masse des participants. Cette idée étonnante définit la politique des temps passés, politique qui n'est point morte, qui voudrait bien revivre triomphalement, mais qui ne le peut qu'en engourdissant l'esprit d'examen, moitié par contrainte, moitié par éloquence. Et telle est la situation de nos manieurs d'affaires et de nos manieurs d'hommes. Car, vivant selon l'impérialisme strict, qui n'est autre que le matérialisme strict, ils étalent par cela même l'enseigne idéaliste, qu'on peut bien dire aussi religieuse, ou sociologique, car il y a plus d'une manière de dire ce qui rend les hommes faciles à gouverner. Celui donc qui vit selon les forces, qui[[1797]](#footnote-1798) fort attentivement les mesure, et qui nomme justice son propre triomphe de force, celui-là doit prêcher ou faire prêcher qu'il n'y a rien de plus vil, pour un citoyen, que de penser à son propre triomphe, et que de se rendre fort et riche par tout moyen ; qu'au contraire toute la noblesse de l'homme est à se dévouer à quelque chose de plus grand et de plus haut que lui, à quelque puissance adorée qu'il sert avec bonheur. Et ce qui est admirable c'est qu'un tel discours, qu'il soit pour Dieu, pour le chef ou pour la patrie, remue aussitôt dans tout homme un grand amour sans objet et sans emploi, et lui donne d'abord le bonheur par l'enthousiasme. La guerre fait voir en caractères grossis les effets sublimes de la politique la plus cynique. Et dans le moment où je deviendrais misanthrope par le spectacle des dupeurs, je suis guéri de l'être par le spectacle des admirables dupes, qui donnent tout et disent encore merci.

Là-dessus Doublefigue remue ses très gourmandes joues, et me dit : « Puisque vous discernez si bien et décrivez si bien la vertu de courage, et la grandeur de croire, pourquoi contrariez-vous en chacune de vos paroles ces vertus qui ne demandent qu'à grandir ? Un peuple qui croit en ses chefs, c'est la même chose qu'un peuple qui croit en lui-même. Et c'est alors que les individus, enfin délivrés de penser à eux et de se défier, sont comme enchantés du commun bonheur et de la commune puissance. Ils vivent selon l'épopée. Ils acclament un pouvoir qui les fait grands. Or la richesse est aussi une puissance concentrée. Le petit épargnant est le fantassin de nos affaires. Si le fantassin s'enfuit, l'empereur n'est plus rien. Or vous rompez ce pacte sacré. Je ne vois plus que des fuyards misérables. Et que demandent-ils ? Ils demandent qu'on leur rende la confiance qu'ils ont perdue, la confiance, qui communiquait le mouvement et la vie à tout le corps social. Bref avez-vous jamais vu ou entendu quelque chose d'une grande affaire où l'on ait rendu des comptes au peuple des souscripteurs ? Avez-vous jamais entendu parler d'une grande armée où les chefs aient plaidé cartes sur table devant le peuple des combattants ? »

« Mais, lui dis-je, avez-vous entendu parler d'une société puissante où la confiance n'ait pas été imposée par les plus infâmes moyens de police ; et où, en même temps, la confiance n'ait pas été effrontément trompée dans le haut des pouvoirs ? »

« Cœur sec, dit Doublefigue, cœur sec qui dessèche tout ! Vous imaginez-vous que c'est par calcul que l'on devient riche ; mais non, c'est un hasard qui tombe comme aux loteries. Et pourquoi troubler cette grande loterie de bonne amitié, où j'ai gagné mes trente petits millions ? De bonne amitié, vous dis-je ; et ne séparez pas les cœurs. Comme j'admirais, du poste d'État-Major, les fantassins qui se faisaient tuer (et j'en avais la larme à l'œil, et je les aimais), croyez-vous que je n'admire point et que je n'aime point tous ces petits portefeuilles qui se font tuer, et tous ces autres petits portefeuilles en deuxième et troisième ligne, qui n'attendent que l'occasion d'une mort glorieuse ? Eh bien oui, je les aime ; ce courage et cette confiance, inépuisables, je les remercie, je m'attendris ; je ne fais qu'un avec ces petits porteurs, qui se lèvent de si bon matin ». Le fait est qu'une larme de Doublefigue descendait vers le foie gras. Je pus la détourner, la capter, la porter au laboratoire d'analyse ; et l'on m'assura que c'était une vraie larme.

*La Lumière*,17 février 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XXII)

1934 ECO LXXXVI

1564

L'enragé mouvement contre la République n'a jamais cessé et ne cessera jamais. Cette maison de verre, où nous voulons faire vivre généraux, directeurs et ministres leur donne à tous une sorte de vertige, ou peut-être un affolement de pudeur, comme à des gens qui s'aperçoivent qu'ils sont nus. Les accusés, les accusateurs, et jusqu'aux purs d'entre les purs, tous sont d'accord pour appeler un autre régime, qui mettra fin au scandale, en éteignant un peu cette lumière. Un pouvoir fort, cela signifie deux choses, un pouvoir qui châtie, et un pouvoir qui couvre. Je ne crois pas qu'il se trouve, dans ces amis du pouvoir fort, beaucoup de rusés coquins ; un honnête homme peut s'ef­frayer à la fois d'avoir été dupe et d'être soupçonné ; c'est une manière connue des voleurs de crier au voleur et d'accuser sur la moindre apparence. Les anciens pouvoirs excellaient dans l'art de projeter la lumière exactement où ils voulaient. Le coquin était pendu ; mais les fils étaient coupés entre le coquin et les complices seulement imprudents. Du même coup les honnêtes gens étaient rassurés ; je parle des pouvoirs petits et grands, qui craignent l'envie, la calomnie, la honte. Ces bons serviteurs, dont il y a toujours quantité, n'aiment point tant la liberté, qu'ils ont sacrifiée à l'amour de servir, que la sécurité de leur honneur. Ce grand cri de l'honnêteté timide se confond avec le cri des voleurs. Les voleurs sont très attentifs à faire durer cette confusion. Tout ce qui environne le pouvoir aime le secret.

Le citoyen, celui que je veux appeler le réclamant, n'aime pas le secret dans les affaires de l'État ; mais il ne croit pas aisé­ment qu'on lui montre jamais tout. Il a le sentiment que la lumière crue brouille tout et efface les différences du coupable à l’imprudent, de l'imprudent à l'insouciant. Quelquefois il soup­çonne qu'il y a un excès de la République qui rend impossible toute République. Quand on voit les pouvoirs se sauver à toutes jambes à la seule vue de leurs propres ombres, on se sent pris de pitié pour nos maîtres infortunés. Il descend des pouvoirs une lamentation vers le peuple ; et convenons que le peuple peut bien finir par se boucher les oreilles. Car la politique du citoyen est une précaution de défense, à laquelle il ne peut donner qu'une petite partie de son temps. Le jour où on lui remettra le soin d'enquêter et de juger, il saura ce que cela veut dire, et renoncera à cette liberté impossible qui réclame tout son temps et toutes ses pensées. Comme les ministres se démettent, ainsi quelque jour, les citoyens se démettent. C'est dans ce court moment que le pouvoir absolu est aimé ; dans la suite il se passe d'être aimé.

Comment donc vivre dans un régime de[[1798]](#footnote-1799) contrôle sans effrayer les pouvoirs ? Telle est la question ; car j'aperçois une panique des pouvoirs. Il faudrait là-haut des esprits forts qui marquent énergiquement la limite entre le délit prouvé et punis­sable et le simple soupçon. Les ennemis du régime sentent bien qu'il peut périr par un besoin inhumain de vertu ; c'est pourquoi ils éclaboussent sans mesure. Contre quoi je dis qu'il faut des esprits forts, c'est-à-dire qui ne croient point, et qui n'aient pas non plus à décroire. Un esprit faible croit que les escrocs ont des visages d'escrocs et une réputation d'escrocs. Un esprit fort sait bien, au contraire, qu'on ne peut être escroc sans les maniè­res, le visage, et la réputation de l'honnête homme. Il ne faut point s'ébahir d'être trompé ; il faut s'attendre à être trompé. Qui met la main sur son cœur et invoque l'intérêt général, je le soupçonne de penser à lui, à sa bourse, à son ambition, ou bien à ma bourse pour me la prendre. L'honnête homme n'est pas ainsi ; il ne fait point son propre éloge. Un esprit fort ne se laissera jamais étonner par une ambassade de millions, ni par une ambassade de vertu ; mais dans tous les cas il appliquera le principe de l'égalité, qui est le plus efficace dans les Répu­bliques. Voir toujours l'homme nu, sans plaques ni cordons ; accorder à tous, même aux riches, un capital égal de confiance et de défiance ; ne pas même voir les apparences, et traiter exac­tement du même ton l'homme aux millions et le balayeur. Ce genre d'esprit est peut-être uniquement de chez nous, mais il est fort chez nous. Essayez de votre prestige sur un de nos paysans, vous reviendrez penaud. Il faut donc que nos gouver­nants s'en tiennent à cet esprit de simplicité et de rusticité ; il faut qu'ils ne s'en laissent pas dépouiller par l'habilleur, ni par l'habilleuse.

*La Lumière*, 24 février 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XXIII)

1934 *Message au peuple* V, « Aux affamés de scandale »

1565

La politique est une chose ennuyeuse, et le sera toujours. Rien n'est monotone comme l'inconsolable colère de ceux qui se croient faits pour gouverner. À quelque degré qu'ils se voient, proconsuls ou assommeurs, ils ne peuvent comprendre qu'on leur préfère des hommes qui n'adorent point leur propre pouvoir, et même quelquefois le méprisent. Aussi vont-ils répétant que le peuple est bien incapable de contrôler la politique et même qu'il ne le désire point. Aussi, à défaut de rois nés, il faut, disent-ils, remarquer, honorer, élever, soutenir tous les nouveaux rois qui se montrent, c'est-à-dire qui savent, en résistant et forçant, se faire aimer pourtant d'une certaine manière. Les militaires sont maîtres de cet art immémorial de gouverner. C'est pourquoi tous nos tyrans, grands et petits, aiment l'ordre militaire ; et en ce sens ils aiment tous la guerre et surtout la menace de guerre, qui ne manque jamais de remettre le peuple en colonnes par quatre. Le système militaire offre ainsi le modèle de l'autorité telle que les tyrans la voudraient. Aussi ce qui peut rester de militaire dans un ministre, dans un directeur, dans un préfet, ce mélange du paternel, du goguenard, et du féroce, voilà ce que loue et acclame le parti des tyrans, sans jamais se tromper. D'où des accords, des cris, des cortèges, qui font d'abord illusion, parce que la masse du peuple est dispersée et occupée. Et d'ailleurs la société des riches, si naturellement alliée au parti du prestige et de la violence, fait aussitôt avancer romans, essais et journaux pour une imprudente campagne où les faits et les hommes sont hardiment déformés. Mais je tiens beaucoup à rappeler que les passions ainsi excitées et payées sont des passions sincères et redoutables. C'est donc ainsi, et par une telle coalition permanente, que l'on fatigue l'opinion à force d'alarmes et de scandales, en vue d'user le courage du peuple et des vrais amis du peuple. On croit aisément qu'on y est arrivé ; on se jette dans la rue avec le dessein avoué et public d'assommer ou de pendre les derniers survivants du radicalisme abhorré. Il se produit alors un moment de confusion ; on l'a vu, on le verra.

En ces tournants difficiles, et quand les doctrinaires de la liberté, souvent aigres d'ambition, semblent hésiter un peu, disant que cette République ne vaut guère qu'on la défende, il se fait au contraire parmi les citoyens une séparation prompte et admirable. Le juste milieu est effacé, et chacun tombe du côté où il penchait ; il n'y a plus que des tyrans d'une part, et des révoltés de l'autre. Cette coupure se fait partout, dans les corporations, dans les partis, dans les administrations, dans les cercles, dans les familles. La guerre sainte est partout. De banquier à banquier, de cheminot à cheminot, de terrassier à terrassier, on se regarde sans tendresse. Car le métier fait sans doute beaucoup aux opinions, mais il ne fait pas tout. Je remarque même qu'en ces moments décisifs l'impartialité est prise pour trahison par ceux qui aiment la justice ; et en effet les éternels gouvernés et les éternels dupés et foulés ont plus d'une raison de croire que qui n'est pas avec eux est contre eux. C'est ainsi qu'un pamphlétaire fameux, qui a voulu faire l'élégant, s'est trouvé seul entre les deux camps, et bien étonné.

La politique est une lutte qui ne finira point. La République n'est pas fondée ni assise ; elle ne le sera jamais ; il faut la fonder tous les jours ; il faut prendre parti tous les jours. J'avoue que tout progrès se trouve suspendu par cette lutte continuelle, où il faut répondre la même chose à ceux qui répètent la même chose. Et je n'aime pas ce ton des jugeurs, qui disent que la République est en effet bien imparfaite, et qu'il faudrait la changer. Mes bons amis, bien heureux nous sommes de l'avoir telle qu'elle ; et regardez autour de vous comment la liberté est piétinée par les constructeurs d'empire. Naturellement je ne vais pas confondre ceux qui nous apportent un plan de justice, avec les tyrans, qui nous promettent exactement tout le contraire. Mais je dis que le dessein de réformer la République s'accorde un peu trop bien avec celui de l'étrangler. À ces cris imprudents et ambigus, il arrive que les plus ardents tyrans et les plus fiers amis de la liberté chargent ensemble contre l'ordre tel quel ; et cette horrible confusion a bientôt attristé et hébété les chefs radicaux, abreuvés d'injures et menacés de tous les côtés ; cela jusqu'à ce que le peuple se montre. Et voilà ce qu'on a vu et ce qu'on verra, tant que la République ne sera pas égorgée.

*La Lumière*, 10 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°3, 25 mars 1934 (XXIV)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934

1566

J'étonnerais beaucoup ce bouillant colonel de la guerre, si je le rencontrais sur quelque terrain de politesse. Car j'ai une idée du héros, et j’en ai même connu quelques exemplaires, idée qui ne va pas avec un genre de bruit et de revendication. J'ai beaucoup admiré cet aviateur assez démoli, mais non très visiblement, qui un jour se fit huer par tout un tramway, pour n'avoir pas pris trop au sérieux la carte rouge d'un mutilé très allègre. Lui-même avait oublié premièrement de réclamer pour lui une telle carte, deuxièmement d'orner sa boutonnière d'un ruban rouge bien gagné. Si le peuple avait connu ces détails, le peuple aurait acclamé. Mais comment ne pas se tromper, quand si souvent le matamore est pourvu de titres, quand si souvent le héros a oublié les siens ? Je connais un authentique combattant qui a refusé avec indignation la carte de combattant et les avantages qui y sont attachés. Qu'il prenne garde ! On lui fera peut-être regretter cette négligence où il y a peu de respect. Par exemple est-il permis de ne pas porter la décoration qu'un colonel vous a donnée ?

Bref je n'aime pas beaucoup que l'on se vante d'avoir combattu pour la patrie, surtout si l'on en a fait métier. Tant d'hommes l'ont fait, dont ce n'était pas le métier ! Et tant de morts ! J'ai très bien compris cette idée de faire une différence entre les combattants, et par exemple d'honorer plus ceux qui furent blessés ; je l'ai bien comprise, et j'y ai même aperçu quelque chose de vil ; c'est se parer souvent d'un hasard, et c'est toujours s'admirer soi, chose à peine croyable. Et je suis assuré qu'aucun de ces bruyants héros auxquels je pense, pris individuellement, ne manquerait à la simplicité et à la modestie. Plus d'un saurait dire comme le grand Condé : « Je fuyais ». Beaucoup répondraient à mes questions (car je suis curieux des héros) que tout cela est oublié, qu'on n'y pense plus, comme disait un ancien fantassin et aviateur, qui avait tout vu. On demande pourquoi les combattants n'ont pas tellement figuré dans la politique. Mais c'est que souvent on ne sait même pas qu'ils furent combattants ; ils ne se sont pas mis cet écriteau dans le dos.

Qu'y a-t-il donc de nouveau maintenant ? C'est l'association ; ce sont les mouvements de groupe, les revendications de groupe, choses qui sont sans pudeur, et qui nécessairement découvrent le moins beau. Telle est la loi des associations que le mélange des caractères atténue ce qu'ils ont de grand, et que le médiocre ressort seul. Cela n'est pas vrai seulement des combattants ; c'est seulement plus visible pour les combattants. Car on voit que cette société de héros se trouve étrangement attachée à la monnaie de la gloire, et vante sa marchandise ; chacun a pour excuse qu'il réclame pour les autres ; mais finalement il se trouve devant la situation difficile de ceux qui se proposent à l'admiration. À quoi ils diront que la modestie est dupe, et que le pays ne s'en trouve pas mieux. Il se peut qu'un peu de publicité soit nécessaire à la vraie gloire. Mais j'avoue que j'aimais cet autre genre de héros, si bien de chez nous, et qui, si on le soupçonne d'avoir combattu à Bordeaux, simplement rira. Et c’est une si terrible loi, et si souvent vérifiée, d'entendre les poltrons parler de leur courage et les filous parler de leur probité, que j'ai bien le droit de me défier un peu, et de regretter ce recrutement d'effronterie, si dommageable à la délicate fleur du courage, si charmante à deviner. Qu’il se soit formé chez nous une Société des Admirables, c'est une aventure que je n'aurais pas prévue en l'an 16 de ce siècle ; dans le fait il a fallu un peu d'oubli et de recul pour qu'on osât jusque-là.

Remarquez que je suis persuadé pour ma part que la guerre a forgé ceux qui l'ont faite, chacun selon sa nature ; de façon que celui qui était né pour comprendre tout près de la chose et vouloir sans peur, s'est trouvé poussé un peu plus avant dans ses vertus propres par la pression du grand événement. Mais celui-là, s'il gouverne, n'y sera point porté par une association de combattants. Il les représentera justement parce qu'il sera tellement au-dessus des idées moyennes et tambourinaires qui sont celles de tous les groupes sans exception.

28 mars 1934 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXV)

1939 SM2 XC « Associations sans pudeur »

1567

Les penseurs se sauvent comme des rats ; le système parlementaire n'a presque point de défenseurs ; cela fait voir que la réflexion politique est encore perdue dans l'abstrait. Dans toute œuvre réelle, il s'agit toujours de réparer, non de remplacer. Et surtout quand il est question des constitutions politiques, celle qui s'est le mieux pliée aux circonstances, on dirait presque au climat, celle qui résulte plutôt d'action que de pensée, est aussi celle qu'il faut d'abord conserver, comme les Anglais savent le faire. Et je n'entends pas par là que nous devions imiter les Anglais, si ce n'est en leur prudence comme en leur fidélité à eux-mêmes. Au reste, hors du système parlementaire, c'est-à-dire hors des libres débats et du libre contrôle, il n'y a rien que le très ancien système du despotisme, avec son cortège de favoris, de maîtresses, de prétoriens, de financiers. C'est alors que la presse nous trompera par ordre. C'est alors que les pouvoirs réels, argent, police, armée, religion conduiront leurs intrigues sous la surveillance illusoire d'un dictateur absolument séparé de toute parole libre. S'il n'est pas trompé alors, s'il ne gouverne pas pour un petit nombre de privilégiés, c'est qu'il est un homme rare, ou plus qu'un homme. La politique sage est celle qui prévoit des hommes moyens dont la sagesse a besoin de secours.

Qu'avons-nous de bon ? Certainement le scrutin uninominal, qui travaille contre les partis. Quel était le danger ? Certainement la représentation proportionnelle, qui réduisait la politique à des luttes de partis, et multipliait dangereusement l'espèce des politiciens de métier. Quel est maintenant le danger ? On le voit à plein. C'est une élite, ou plutôt qui se prétend telle, et qui a horreur de l'égalité ; qui tient à ses privilèges, et veut le secret pour ses fructueuses entreprises et pour ses revenus. Cette élite, qui rassemble l'Académie, l'Armée, l'Église, la Banque, et les marchands de plaisir, a son siège et son fort dans Paris. C'est de là qu'elle s'épuise en railleries, en calomnies, en menaces contre les députés qui osent se prendre au sérieux. Beaucoup de députés trahissent une fois par jour ; il ne faut pas s'en étonner, mais plutôt considérer l'étourdissante puissance de ces crieurs publics qui répètent sans se lasser la même chose, à savoir que les parlementaires sont corrompus ou bien ridicules. II faut dire que la province, bien loin de croire et de répéter, prend le temps d'examiner un cas après l'autre. Et certes les scandales ne finiront pas, dans un régime qui a la prétention de ne rien cacher ; aussi faudra-t-il se fier aux élus, que chaque région choisit et dont elle répond ; et nous ne cesserons pas de voir des Commissions d'enquête rabattre un peu les superbes. Où est le mal ? Ou bien imagine-t-on un système politique qui effacera d'un trait les faiblesses humaines ? J'invite ici les purs à prendre seulement conseil d'eux-mêmes. La crédulité, l'appât du gain, la vanité, la violence, n'ont que trop de puissance en chacun. Pourquoi espérez-vous que la société sera plus parfaite que l'homme ? J'espère seulement, pour ma part, que la coalition des hommes qui essaient de se gouverner, tienne à peu près en respect, et non sans peine, les hommes qui ne veulent pas recevoir de loi, et qui, par ruse ou par force, mènent leur vie de dangereux animaux.

La question ainsi posée, on voit bien que la solution sera lente et patiente, par petits moyens et non par grands moyens, par longs jugements et non par subites explosions. Ceux des conjurés qui cherchent réellement l'honneur et la justice sont suppliés de ne pas nous jeter avec eux dans ce qu'ils redoutent et que nous redoutons. Cela dit, repassons nos axiomes de politique et de morale. Sachons bien que les poltrons se mêlent aux patriotes et crient très fort, et que les voleurs fonderont une Ligue des honnêtes gens. Ce qui ne va pas sans sincérité ; car le poltron tient beaucoup à être défendu, et donc il excite les courageux ; et je dirai même que le voleur a grand besoin des honnêtes gens, et qu'il doit même payer pour qu'on enseigne l'honnêteté dans les écoles. Car le voleur a besoin de confiance ; la confiance est son pain quotidien ; aussi il hait et poursuit les autres voleurs, qui troublent l'opinion. Et finalement, comme le poltron voudrait bien être le seul poltron au monde, afin d'être bien gardé, ainsi le voleur voudrait bien être le seul voleur au monde. En somme, le vice prêche la vertu ; au lieu que les gens passablement honnêtes rougiraient de se donner en modèles. II faut prévoir ces effets-là, et ne pas trop s'en ébahir. La politique est un jeu de finesse et de précaution, auquel tout citoyen doit être initié.

Nouvelle Revue Française, 1er avril 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXVI)

1934 *Message au peuple* IV, « Aux démolisseurs du Parlement »

1568

Une émeute des pouvoirs, cela est assez neuf, et même assez piquant, quoique nous l'ayons vu déjà deux ou trois fois. Je ne sais si les pouvoirs sont opprimés ailleurs ; on en juge mal de loin ; mais il est clair que les pouvoirs sont opprimés chez nous, opprimés et persécutés ; c'est ce qui fait que les pouvoirs se révoltent, et donnent l'assaut au peuple. Et c'est si bien le monde renversé que les courageux radicaux, à peine s'ils ont remporté la victoire, s'enfuient comme des rats. C'est qu'il leur a paru, comme dans un fantastique miroir, qu'ils venaient de se vaincre eux-mêmes. Examinez avec impartialité, vous comprendrez que la moindre ambition ait froid dans la tempête égalitaire. Quoi ? Il n'est pas plus difficile de changer le préfet de police que de changer l'agent du coin ! Un adjudant barre la route à un colonel ; et cela ne fait même pas question. Si les maréchaux ne se tiennent pas tranquilles, il s'agit tout simplement de les mener au commissaire. Égalité, voilà bien de tes coups ! Et tous ces paradoxes, qui assourdissent l'Académicien, ne font que développer le suffrage universel, ce hasard heureux, qui n'avait pas été donné au peuple pour cet usage. Mais c'est qu'aussi les jeux de politique ne font que traduire tant bien que mal deux ou trois idées obstinées. Toute revue faite, il me semble que c'est l'égalité qui est la plus forte.

La liberté est une notion ambiguë, en ce sens d'abord que nul ne fait ce qu'il veut, en ce sens aussi que nul n'a le droit d'être libre qu'autant qu'il est raisonnable ; en ce sens enfin que la nature des choses étant bien plus forte que nous, il faut, de gré ou non, obéir à celui qui annonce la nécessité. Police, incendie, famine, peste, se traduisent toujours par le petit mot : il faut. Ainsi la liberté se fatigue d'essayer. Et tout s'achève dans le couplet fataliste, qu'on entend aussi bien à gauche qu'à droite. Ainsi l'homme d'État gagnera toujours lorsqu'il massacrera la liberté au nom de la liberté même ; car montrez-moi une liberté qui n'étrangle pas quelqu'un.

La fraternité fait horreur dans le maître. Car rien ne dit que le colonel n'aime pas ses petits soldats, ou qu'un roi n'aime pas ses sujets, ou que l'infirmière n'aime pas ses malades. Et la sincérité même de ce cruel amour, semblable à celui qu'un Dieu aurait, est ce qui irrite le pauvre homme, deux fois vaincu, par le malheur et encore par la bienfaisance, et privé de la révolte, qui est son dernier bien. C'est pourquoi, et il faut que les bienfaiteurs le sachent, l'amour ne recueille que haine, lorsque la majesté et le pouvoir sont du côté de l'amour. Et ceux qui ferment les yeux à cette lumière peut-être blessante, ils peuvent bien parler de peuple et de République, ils ne savent pas ce que c'est.

Cependant l'égalité est intacte au creux de toutes les relations. Certes un riche peut beaucoup ; mais encore faut-il que l'écrivain ou l'électeur veuillent bien se vendre ; et ce marché se débat selon l'égalité. D'où je vois que le riche grince des dents, car la richesse devrait obtenir d'abord obéissance, d'abord respect, d'abord culte, comme un Dieu. Et pareillement le colonel est le maître, et on l'a vu plus de mille fois, par l'exécution, par la menace, par le respect soudain qui durcit les rangs. Oui, mais ce pouvoir n'existe que si les hommes le veulent bien ; on l'a vu aussi, ce débat entre égaux, que jamais le chef n'oublie ni ne pardonne. Mais comment faire ? J'avoue qu'à la plainte indignée des pouvoirs je n'ai rien à répondre. Du jour où les hommes se reconnaissent égaux, il n'y a plus de pouvoirs, il n'y a plus que des fonctions. Et le suffrage secret développe toutes ses conséquences. Tel est le radicalisme, si profondément haï de tous les tyrans, et si souvent trahi par ses propres chefs, qui avaient peut-être espéré un léger fléchissement de l'idée. Mais l'idée ne fléchit point, et l'égalité est sans nuances. Pourquoi ? Parce que l'égalité reconnaît le semblable, et le reconnaît comme esprit. Oui, même l’ignorant, j'ai tout au plus le droit de l'instruire, si je puis ; mais si sa pensée est confuse ou somnolente, c'est ma faute, ce n'est pas la sienne ; et nous courrons l'aventure ensemble, son avis valant autant que le mien. Vous levez les bras au ciel, au ciel où devraient siéger les maîtres ; mais je vous réponds : « C'est ainsi, et il n'y a point de maîtres ». À vous donc d'éclairer ou de persuader, à vous qui réclamez le titre de maîtres. Mais ce beau mot a reçu enfin son vrai sens ; il n'y a de maître que celui qui se veut égal et fraternel devant tout homme. Et voilà une nouvelle manière d'aimer, sans aucune amertume, et sous l'idée préalable d'égalité, que tout amour exige. Nous prétendons faire cette traversée ainsi, et jeter à l'eau les tyrans, s'ils bougent. Et quant à la liberté, elle sera grande ou petite selon l'événement, mais pure dans tous les cas, par l'amour, et d'abord par le respect. Ce n'est pas caché. Nous n'avons rien à cacher.

L’École Libératrice, 17 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXVII)

1934 *Message au peuple* VI, « Le six février : émeute contre l’égalité »

1569

On peut défaire n'importe quel bonheur par la mauvaise volonté. C'est ainsi qu'un préjugé défavorable, concernant un livre, un spectacle, une excursion, leur rendra difficile la tâche de nous plaire. L'ennui est une sorte de jugement d'avance, qui défie tous les amusements. Remarquez que les plaisirs n'ont guère de prise sur nous si nous ne nous disposons pas à les goûter. Même dans les plaisirs de la table, qui doivent peu à l'esprit, il faut pourtant apporter une attention bienveillante. Encore bien plus évidemment, quand il s'agit des plaisirs de l'esprit, il faut vouloir les conquérir, et il serait vain de les attendre. Nul ne dira au jeu d'échecs : « Amuse-moi ». C'est par une volonté suivie, exercée, entraînée, que l'on fera son plaisir. Même jouer aux cartes suppose la volonté de s'y plaire. En sorte qu'on pourrait dire que rien au monde ne plaît de soi. Il faut prendre beaucoup de peine pour se plaire à la géométrie, au dessin, à la musique. Et cette liaison de la peine au plaisir se voit bien clairement dans les jeux violents. Il est étrange que les coureurs, lutteurs et boxeurs trouvent du plaisir à toute cette peine qu'ils se donnent ; et cela est pourtant hors de doute. Si l'on réfléchit assez sur ce paradoxe de l'homme, on ne se représentera nullement l'homme heureux comme celui à qui tous les bonheurs sont apportés ; mais au contraire on le pensera debout, en action et en conquête, et faisant bonheur d'une puissance exercée. En ce sens, ceux qui traitent du bonheur n'ont pas tort de mépriser le plaisir, qui en effet bien promptement rassasie et dégoûte, s'il n'est relevé par une vue supérieure de l'esprit. Je dis le même plaisir ; et, par exemple un bon repas est beaucoup relevé par les joies de l'amitié. Cet exemple en fera comprendre d'autres, bien plus importants, mais qui ne se prêtent point à une analyse publique. Je conclus que les plaisirs ont grand besoin de bonheur.

Le bonheur en revanche semble n'avoir pas tant besoin de plaisirs, car il les fait et les compose de n'importe quels matériaux. Les collectionneurs, que chacun a occasion d'observer, peuvent donner là-dessus d'utiles leçons. Car c'est par la formation et l'orientation volontaire de leur jugement qu'ils arrivent à créer de nouvelles valeurs et à découvrir, si l'on peut dire, de nouvelles sources de bonheur Et leur exemple prouve bien qu'il y a au monde et sous nos mains une foule d'objets qui nous donneraient du bonheur peut-être, si nous avions le courage de vouloir nos plaisirs, au lieu de seulement les désirer.

Ceux qui m'ont enseigné les notions d'optimisme et de pessimisme s'y sont très mal pris ; il leur semblait qu'il fallait faire le compte des biens et des maux comme on pèse du sucre et de la cannelle. Un des traits de notre époque, si je la comprends bien, sera de passer un trait d'encre sur ce genre d'arithmétique. Il suffit de remarquer que le plus petit mal trouble le repos du Sybarite, que l'ennui peut gâter tous les biens, et que la simple possibilité du malheur pour l'instant suivant est une pensée torturante si on ne la surmonte. Il n'y a pas d'arithmétique ni de raison qui puisse nous guérir d'avoir peur en chemin de fer, ou de voir des microbes partout. Ainsi l'esprit fera notre malheur s'il s'abandonne ; le mal de penser et de prévoir est sans remède, comme tant de mélancoliques l'ont dit et écrit, et le pessimisme est vrai de soi, même dans la bonne fortune. Ce genre de pensée est très tonique, comme sont les amers, et change complètement la question. Il s'agit de surmonter la crainte et l'inquiétude, de vouloir être tranquille et heureux dans le train qui roule, ou dans une maison qui, à la rigueur, peut s'écrouler ; il s'agit de se défendre contre ses propres pensées, et notamment contre le pessimisme lui-même, qui compte parmi les pires maux. Descartes conseillait d'écarter les pensées tristes, attendu, disait-il, qu'elles sont mauvaises pour la santé, et contraires au succès de toutes les affaires. Idée immense, et qui n'a pas été encore mesurée ; car, par une sorte de préjugé littéraire, nous estimons trop les tristes. Cela revient à se prescrire à soi-même le sentiment de la sécurité, et l'humeur joyeuse. Et cette sagesse est pratiquée par une foule d'hommes qui ne réfléchissent guère ; c'est la vie même qui les y porte. Le difficile, comme Montaigne l'a remarqué, c'est de ne pas s'attrister par la sagesse même ; et le principal, sur ce sujet-ci, est de n'avoir point le préjugé du XIXe siècle, qui fut un siècle triste, c'est à savoir que l'homme ne peut rien sur ses propres pensées. Il n'est que d'essayer pour être assuré du contraire ; et, si l'on veut encore être soutenu de doctrine, on n'a qu'à se procurer les célèbres lettres de Descartes à la princesse Elisabeth, où l'on verra comment l'homme tire secours de sa propre volonté et de ses propres pensées. J'ai voulu seulement faire entendre, en ce peu de lignes, qu'il n'y a de bonheur possible pour personne sans le soutien du courage.

La Psychologie et la Vie, janvier 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXVIII)

*Minerve*, XLVII, « Le courage et le bonheur »

1570

Les millions de l'économiste ressemblent aux années-lumière du physicien. Qu'est-ce alors que la durée de notre vie ? Qu'est-ce alors qu'une pièce de cent sous ? J'ai idée que le jugement court grand risque à ce changement d'unités. Et pourtant quoi de plus simple ? Il n'est pas plus difficile de calculer sur des millions que sur des sous. Et j'ai admiré souvent cette grandeur de l'esprit, d'avance si supérieure à n'importe quel immense objet. Ce mouvement d'orgueil est sain. Mais il faut le suivre jusqu'à la modestie. L'esprit est le même, avouons-le, l'esprit est entier lorsqu'il compte des sous et des heures de travail. C'est une raison de ne point rougir des humbles commencements, et d'y revenir toujours ; et c'est alors que l'esprit adhère à la chose.

Il y a des richesses imaginaires et des richesses réelles. Si je roule en auto pour mon plaisir, j'use l'essence, l'huile, les pneus, les écrous, qui sont des richesses réelles. Mais si j'allume ma pipe avec deux millions de Stavisky, est-ce que j'ai usé quelque richesse réelle ? Maintenant, où se trouve la séparation entre le réel et l'imaginaire ? Le juge la recherche, et finalement me la montre. C'est l'escroc puni qui marque la séparation. Mais avant que l'escroc fût puni ? Avant qu'il fût même soupçonné ? Au temps où le signe était bon ? Y eut-il un temps où le signe était bon ? Suffit-il qu'on y croie ? Un litre d'essence ne demande point qu'on y croie. Il se transforme en travail, et même en une certaine quantité de travail, dont le résultat est que vous êtes maintenant dans les bois et sur la montagne. Et si vous n'en tirez que plaisir, sans autre résultat, ce travail est dépensé. Il y a irréparablement un litre d'essence de moins sur la terre, et un peu de fumée de plus. En de tels exemples, je tiens la richesse dans mes mains, je la pèse, je la vois couler. Il ne me viendra pas à l'idée que ce travail dont j'ai profité est quelque chose qui ne coûte rien. Supposez que le pétrole nous soit donné indéfiniment ; il n'en est pas moins vrai que toutes les fois que je brûle un bidon d'essence, je consomme un certain travail d'extraction, de raffinage, de transport. Si ce travail s'arrête, le ravitaillement s'arrête, ma voiture s'arrête ; il faut que je joue des jambes ; et dans ce cas-là, le travail me parle énergiquement. Les autres ne se fatiguent plus pour moi ; je me fatigue pour moi-même ; je me sers moi-même.

Ici apparaît l'échange. Ici apparaît le prix, l'injuste prix, le juste prix. Injuste prix si celui qui monte l'essence jusqu'à moi, par son travail, ne reçoit pas en échange un travail équivalent. Juste prix si les métiers échangent leurs produits de façon qu'une heure d'homme vaille une heure d'homme. C'est alors que les comptes de l'esprit viennent buter sur quelque chose. Monnaie ou non, il faut que le travail que l'un fait pour l'autre lui soit rendu. Il faut que les métiers forment un cercle d'échanges où tout s'engrène. Et c'est alors que l'on découvre de nouveau les axiomes premiers : « Qui ne travaille point ne doit pas manger », et choses de ce genre. Ces axiomes ne plaisent pas à celui qui roule pour son plaisir. Car où est la contre-partie ?

L'argent dissimule tout. On paye ce qui est demandé. La machine économique résout le problème ; non sans mal ; mais le mal se trouve séparé de l'injustice. Il est clair que le papier porte à son comble une illusion agréable. Car on forme alors aisément l'idée que la richesse n'est pas strictement du travail ; que la chance et la rencontre peuvent donner la richesse à l'un ou à l'autre ; que chacun accepte cette convention, où l'on trouve au moins des espérances infinies ; que le succès de la loterie sert à prouver que ceux qui travaillent acceptent très bien que la richesse soit donnée, et non gagnée. D'où l'on tire que le pouvoir de fabriquer des richesses en trichant sur la loi du travail n'a de limites que la commune confiance, qui est de plus une heureuse confiance. Sur ces axiomes, qui sont plutôt de politique que d'économique, s'appuie un art étrange de compter, où, en effet, l'unité peut bien être le million ou le milliard, sans la moindre goutte de sueur pour l'habile homme qui manie ces choses. Car un million en travail, c'est long, c'est lourd, c'est encombrant ; cela mange, cela dort, cela réclame. Au lieu qu'un million en papier est léger comme une plume. On le décrète, on le signe ; on le prête, on le donne. C'est une aimable circulation ; au lieu que la circulation des travaux grince et crie. D'où nous nous habituons à cette folle idée qu'on peut se procurer de l'argent, et valable, sans un service équivalent, sans un travail équivalent. C'est rêver. Et de temps en temps le porteur de fardeau nous heurte sans façon et nous réveille. Ce n'est que justice.

*La Lumière*, 3 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXIX)

1934 ECO LXXXIX

1571

J’ai eu la chance de connaître, et même d'admirer, dans mes jeunes années, de francs ennemis de la République. J'y ai gagné de bien comprendre où est la difficulté, aussi bien pour moi, et où se trouve le conflit ; le conflit est dans tout homme, entre l'orgueil et la justice ; la difficulté est en tout homme, car il trouvera aisément autour de lui quelque électeur qu'il jugera indigne ; et souvent c'est l'électeur lui-même qui se juge pour le moins incompétent, et qui est disposé à dire : « Qu'on me laisse tranquille avec la politique ; je n'y entends rien ». Toutes ces raisons rassemblées font une thèse assez forte, qui invoque le bon sens, qui invoque l'histoire passée, qui invoque l'histoire présente. Et je vois qu'il n'y a guère d'homme de lettres, ni de journaliste, ni même de député qui tienne bon contre l'attaque, surtout si l'on commence par le louer agréablement. Je dirai même que tout homme ainsi attaqué perd déjà du terrain pendant qu'il écoute. Socialiste, syndicaliste, petit patron, grand patron, député et secrétaire de député, tous, par des raisons différentes, se précipitent à dire des parlementaires : « Nous n'espérons rien de ces gens-là ».

Le redressement, ici, dépend du jugement plus que des raisons. Que tous les hommes soient égaux en droit, il faut l'affirmer ou le nier. Toutes les raisons sont contre l'égalité. Il est extrêmement facile de montrer que l'égalité ne sera jamais. Il est urgent de vouloir qu'elle soit. Voici un Maréchal de France qui veut prendre la tête d'une émeute armée contre les radicaux. Il n'a pas de doute ; l'opinion qu'il soutient, et qu'il ne formule même pas, c'est que l'opinion d'un Maréchal de France l'emporte par son propre poids sur celle de trois cents radicaux, ou même de dix mille. Il y a des gens qui sont changés en statues de sel par une certitude ainsi affirmée. Il y en a d'autres qui disent tranquillement : « Voilà un subalterne qui ne sait plus par qui il fut employé, ni par qui il fut payé ». Cela me prouve que les radicaux eux-mêmes ont mal dressé ceux qu'ils emploient. Chiappe, un court moment, fut symbolique. Parce qu'il avait un pouvoir réel, et parce qu'il savait son métier, voilà qu'il oubliait sa situation d'exécutant payé par le peuple. C'est ainsi que le République se détruit sans cesse, par la complicité des hauts fonctionnaires, qui se croient trop, et des ministres radicaux, qui n'osent pas se croire. Les uns et les autres oublient le principe de l'égalité des droits, hors duquel il n'y a point de justice, hors duquel il n'y a point de droit.

Il n'y a qu'un moyen de faire une société réelle entre les hommes. Ou bien essayez quelque charte d'après laquelle les uns s'engagent à obéir sans comprendre et les autres à ordonner sans expliquer ; ce n'est point société, c'est despotisme et esclavage. Ces monstrueuses inégalités peuvent exister en fait ; le commerce des négriers fut un fait. Cela prouve qu'il y a des sociétés prétendues qui ne sont pas acceptables ; qui ne le sont pas pour les esclaves, et, bien mieux, qui ne le sont même pas pour les maîtres ; car où les maîtres trouveraient-ils sécurité de pensée et sécurité de corps ? Chacun veut comprendre ce qu'il fait ; chacun aperçoit les absurdes suites d'une injure continuelle à l'homme par l'homme. Or, quand il y a quelque point de contradiction très irritable, la pensée s'applique à ne jamais poser la question ; d'où une fureur qui passe promptement d'argumenter à bousculer. D'où ces hurleurs étranges qui demandent un maître ; ils demandent premièrement qu'il soit défendu de réfléchir.

Or la question n'a pas fait un pas ; elle n'en fera pas un. Le maître, celui qui ordonne, celui qui décide, celui qui comprend, celui qui s'attribue des lueurs vives sur tout, sur l'étranger, sur la monnaie, sur la probité, celui-là saute d'indignation lorsqu'on propose sérieusement de compter les avis au lieu de compter l'importance. Et j'ai bien remarqué aussi que les esclaves, qui servent un tel homme, qui le portent, l'élèvent, et qui de bonne foi se feraient tuer pour lui, ont une fureur incroyable contre les hommes libres. Suivez bien l'idée. Ce sentiment cruel n'est autre qu'une misanthropie qui a juré d'elle-même, et qui ne pardonne pas qu'on croie en l'homme. Le tyran est l'homme, pensent-ils, qui nous délivrera de croire en l'homme ; c'est l'homme qui délivrera la partie méchante et malheureuse, même s'il la gouverne durement ; même s'il la punit. Car c'est une sorte de confirmation si la méchanceté propre à chacun trouve une méchanceté pire qui la domine par le droit du pire. J'avais donc raison, se dit-il, d'acclamer violence et destruction. L'orgueil offensé arrive bientôt à ce point de férocité. L'esprit de justice envie quelquefois cette colère.

*La Lumière*, 24 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXX)

1572

Pour ces temps-ci, je conseille de lire le roman de Balzac qui a pour titre : *Une Ténébreuse Affaire*. Je ne connais guère de roman mieux fait. On y avance de trappes en cavernes dans une lumière trouble ; tout s'explique par zones, et tout reste opaque, jusqu'au dénouement, qui arrive quand on ne l'espère plus. La clarté finale vient des lampes d'un salon tranquille et des confidences d'un homme d'État à fin de course. Je me demande pourquoi les pousseurs de tricycles ne lisent pas les œuvres de Balzac ; je me suis assuré, par deux ou trois expériences, que chacun peut aborder cet auteur, sans aucune initiation. Toujours est-il que, dans le roman auquel je pensais, vous trouverez une coupe anatomique de la Société napoléonienne, qui découvre les conduites gouvernementales, les souterrains des conspirateurs et les redoutables mines et contre-mines d'une police qui poursuit ses vengeances sans se soucier beaucoup des maîtres de l'heure. On trouvera une fois de plus que les passions gouvernent, et non pas les intérêts. D'après cette vue, vous lirez l'histoire présente.

Les Croix de Feu sont des passionnés ; tous ceux qui mettent leur vie au jeu sont des passionnés ; seuls forts, seuls redoutables. J'essaie quelquefois de deviner leurs pensées. Que croient-ils ? Qu'espèrent-ils ? Prennent-ils pour le règne de la vertu un régime fort qui impose le silence ? Sont-ils assez naïfs pour faire reproche à un système de libre examen, des scandales qu'il fait paraître ? On voudrait parler à ces braves gens ; mais je sais que c'est inutile ; c'est la colère en eux qui va devant, et qui forme de fulgurantes pensées. Ce genre de citoyen, qui ne cesse de tendre les mains vers les leviers de direction, est ce qui rend difficiles les Républiques, et qui les dissoudrait toutes, si la force était à la mesure de l'indignation. Il suffit d'en voir dix ensemble, dix seulement de ces redresseurs, pour comprendre que le règne des tyrans, avec prisons, exils et supplices, nous menace toujours.

Qu'y a-t-il derrière ? D'autres passions moins nobles, et peut-être plus clairvoyantes. Les radicaux répandent la lumière sans précaution, et sans égards même pour leurs propres amis. C'est leur raison d'être. Or, cela effraie ceux qui ne déclarent pas tous leurs revenus. Cela effraie ceux qui sont embarqués dans des affaires boiteuses qu'ils espèrent bien remettre en équilibre sur quatre pieds. Cela effraie tous ceux qui jouent sur la confiance. Nul n'a encore aperçu toutes les beautés du crédit ; nul n'a assez considéré quel genre d'hommes gagne sur le crédit et bâtit sur le crédit. Quand on parle de rétablir la confiance, il faudrait que l'on sache bien quel genre d'affaires on veut épauler par ce moyen. La guerre nous a assez instruits là-dessus, la guerre qui fait tout croire, la guerre qui rend possibles et même faciles les fortunes que l'on a vues. Contre quoi le radicalisme, qu'on voudrait mieux servi par le socialisme, prend position directement. Position périlleuse. Car, outre qu'en temps de crise, les richesses imaginaires ne laissent que des cendres dans la main, il est clair que les faiseurs d'affaires se sentent à la merci d'un petit journal non achetable, ou d'un interpellateur incorruptible. Ceux-là voient clair. Ceux-là ont en effet tout à gagner à dictature, tout à gagner à guerre, et ils se contenteraient encore d'Union Nationale, s'ils ne pouvaient mieux ; car ce pouvoir, d'aspect vénérable, est naturellement endormeur. Pour abréger sur les causes, que chacun veuille bien considérer les opinions politiques d'un banquier, d'un industriel, d'un conseil d'administration, d'un grand couturier, d'une actrice ou d'une entremetteuse. Cette facile enquête éclairera aussitôt les arrières de l'opposition parisienne, et la confusion de cette nouvelle Fronde, tellement divisée que l'éternel Mazarin y fera des dupes autant qu'il voudra. Toutefois, pour traduire la situation nouvelle avec les mots de l'ancienne politique, il faut entendre que le roi mineur c'est le peuple figuré par ses rustiques représentants, et que le Mazarin est ce pouvoir plein d'expérience, qui toujours négocie, qui toujours résout en ajournant, dont on se moque, et qui se moque des moqueurs, qui s'en va, qui revient, qui feint de pardonner, et qui tout doucement se venge de ceux qui lui ont tiré la barbe.

Ces ruses, ces retards, ces molles défenses font bouillir les jeunes. Pour moi, je m'inquiéterais plutôt si la société obéissait au gouvernail comme une grande barque. Et j'ai toujours cru que la défense des libertés était un travail lent, pénible, et sans gloire. Car, quand vous auriez trois cents radicaux du plus pur métal, il viendra toujours un moment où ils auront peur d'eux-mêmes. Pour ce moment difficile, quelques fils barbelés ne sont point de trop.

*La Lumière*, 31 mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXXI)

1573

Ce que nous voyons maintenant dans la politique, ce n'est qu'une cabale d'Importants. Les Importants sont incompressibles ; nous les verrons toujours debout, et quel bruit faisant ! Je comprends très bien l'Important ; bien aisément il me persuade de ce qu'il est. Comment voulez-vous qu'un colonel ait jamais l'idée du droit ? Ce qu'il nomme son droit, c'est son pouvoir, ou bien le pouvoir de son supérieur, auquel il obéit avec bonheur. Mais la situation d'égaux, où chacun reconnaît à l'autre exactement le droit que lui-même revendique, cela un colonel ne peut pas même le concevoir. Les barrages sont faits pour arrêter les autres, et pour s'abaisser devant lui. Aussi je ne discute point, je n'essaie pas de persuader ; simplement je fortifie le barrage. Et il n'y a point autre chose à faire, car le colonel et ceux qui le suivent sont des manières d'honnêtes gens. Ils forment une armée d'ordonnances, ou bien officiers d'ordonnance, ou bien ordonnances pour les bottes, et tous les degrés intermédiaires. Ce sont des subalternes depuis le haut jusqu'en bas, et bons pour obéir. L'erreur de ces subalternes est de juger des pouvoirs politiques d'après leurs propres pouvoirs.

Nous aurons toujours des colonels amateurs, c'est-à-dire des hommes qui ne comprendront jamais le suffrage républicain. À leurs yeux le suffrage n'est que l'acclamation du régiment, si on permettait l'acclamation. L'ambitieux croit à un genre d'amour qu'il inspire ; et cela lui paraît tout simple que le peuple le choisisse et désormais l'approuve. Car il s'est promu chef ; il s'offre ; il sait ce qu'il vaut. C'est à prendre ou à laisser. Cette fatuité politique, et l'œil qu'elle fait, si j'ose ainsi dire, sont des choses très réjouissantes. Ne lui demandez pas ce qu'elle fera, dès qu'elle pourra tout. Cela n'a aucune importance, dès qu'elle pourra tout. Tout ira bien alors, par l'ivresse de gouverner ; et cette naïveté des passions fait rire. Comment ils rétabliront le budget ; s'ils feront payer les paysans, s'ils feront payer les banquiers, les médecins, les avocats, et par quels moyens, ils ne le disent pas ; ils n'en savent rien. S'ils réduiront les fonctionnaires, et surtout les gros, et sans oublier les militaires, c'est ce qu'ils ne veulent pas dire, ni même savoir. S'ils rabattront les retraites d'anciens combattants, c'est très indiscret de le leur demander. Ils régneront, que voulez-vous de plus, puisqu'ils sont nés précisément pour cela ? Et quant au nettoyage des antichambres, fiez-vous à eux ! Qui les approche est sacré. Seulement le citoyen se dit que c'est très précisément par les Importances subalternes qu'un Oustric est possible, ou un Stavisky. Dans le fait, en tous ceux qui réclament un pouvoir fort, et évidemment s'offrent pour l'exercer, je ne vois pas l'ombre d'une idée. Ce n'est pas un reproche. Personne n'a l'idée précise de ce qu'il faudrait faire ; personne ne peut l'avoir ; il faut se résigner à cela, et vivre par des moyens indirects, sans guerre ni banqueroute. Telle est la politique du citoyen ; il est seul à y tenir, mais il y tient beaucoup.

Donc contrôle et encore contrôle ; et de plus en plus, commissions parlementaires ; car il faut être aveugle pour ne pas voir que, même malgré elles, elles éclairent. La publicité suffit contre toutes les friponneries, et il n'y a pas d'autre moyen. Au contraire l'arbitraire et le secret sont des nids de friponnerie. Nul n'a de doute là-dessus, si ce n'est l'ambitieux qui trépigne d'impatience, et dicte déjà ses éloquents décrets. Que ne le fait-il tout de suite ? Il y a cohue d'Importants qui disent qu'ils savent tout de tout. Mais ils ne le diront qu'après qu'on les aura faits rois. Ce sont des enfants, qui étudient, comme ils feraient au Conservatoire, le rôle Russe, ou le rôle Italien, ou le rôle Allemand. Et je sais en effet qu'ils auraient une claque dévouée et qu'ils emprisonneraient les siffleurs. Mais nous n'avons pas l'intention de leur faire ce plaisir. Nous travaillons à former un bloc des gauches, où l'on tiendra ses promesses beaucoup plus loin que le second tour. Et nous ferons une navigation prudente et difficile, sous la libre huée des Importants. C'est peu brillant ; mais on devrait savoir, et chez nous l'on sait, que toute politique brillante est folle.

*La Lumière*, 7 avril 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°4, 25 avril 1934 (XXXII)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934

1574

J'imagine le Lyonnais contemplant du haut de la célèbre colline cette sorte de cuve bouillonnante d'hommes et de travaux, et pensant sérieusement à l'effet d'une centaine de bombes jetées là-dedans. Il ne s'attarde point à discuter en lui-même ce que peut un gaz toxique et caustique, ce que peut un masque, comment on protégerait les tout petits enfants, et choses de ce genre. Il réfléchit seulement à ceci que le coup d'avion le plus meurtrier sur Paris fut celui qui, au quartier Saint-Paul, creva une conduite de gaz et alluma une colonne de feu de trente mètres, devant quoi tous les occupants d'un immeuble furent exactement rôtis. Or il existe des bombes incendiaires de petit volume, chacune capable de créer pour le moins un foyer de ce genre. À quoi bon masques et abris ? Et n'est-ce pas se moquer du monde, se dit notre Lyonnais, de former la population à des manœuvres si parfaitement inutiles. Inutiles ? Attention ! Elles ne sont sûrement pas inutiles aux marchands de masques. Elles ne le sont pas non plus à la nuée de généraux et de subalternes qui sont inspecteurs de ces choses, et très bien payés. Mais moi, pourquoi me ferais-je leur complice ? Quelle loi m'oblige ?

Et au vrai, continue-t-il, que signifie cette atroce menace suspendue sur tous, et telle que la seule défense possible consiste en une riposte pareille ? Que signifie cette puissance d'assassinat, égale en toutes les nations, sinon la fin d'un régime où le plus fort impose sa volonté ? Comprendre cela, tirer leçon de cette situation neuve, c'est premièrement renoncer à un simulacre de protection qui occupe inutilement l'attention. C'est secondement considérer ces pistolets armés, dirigés chacun sur le cœur de l'adversaire, et qui sont destinés à partir tous à la fois, sans que la vivacité de l'attaque et l'horreur des premiers effets puissent arrêter ou retarder la vengeance non moins prompte ; et c'est comprendre que l'ancienne guerre, qui se soutenait par le chevaleresque apparent, et qui pouvait se donner pour une épreuve d'honneur, est maintenant parmi les choses dépassées. Bien plus, que les peuples, par ces monstrueux moyens, ne peuvent même pas avoir l'espoir d'obtenir ce qui leur manque, à savoir travail, commerce, crédit. Et certes, se dit l'homme, ces pensées que je forme sont bien étrangères à la plupart de ceux qui se donnent comme importants. Car ils ne savent que dire : « Eh bien, courons aux armes, et rendons le mal qu'on nous fera » ; et, cette belle politique, ils la nomment politique de sécurité. Mais moi, se dit l'homme, devant cette grande vallée pleine de travailleurs, de femmes, d'enfants, de vieillards, aussi serrés que des épis, je jure de m'opposer à cet étrange aveuglement, quand je devrais risquer tout ce que j’ai.

Or celui qui a pensé ainsi, qui a parlé ainsi, qui a agi ainsi, ce n'est pas Herriot, maire de Lyon, responsable et en quelque sorte comptable de toutes ces existences, Herriot puissant par le suffrage populaire, puissant par l'éloquence, puissant par l'espoir des foules. Non, ce n'est pas Herriot. C'est l'éternel lampiste, le symbolique lampiste, celui qui dans toute crise est le payant, dans toute guerre est l'exécutant, dans toute catastrophe est le sauveteur, s'il n'est pas d'abord la victime. C'est celui-là, qui n'a guère le temps de penser, et qui s'est cette fois avisé de penser. C'est lui qui s'est improvisé tribun du peuple, et qui s'est mis en travers des marchands d'avions, des marchands de canons, et des militaires. Quant à Herriot le généreux, vous savez ce qu'il a fait : il a courageusement frappé le lampiste. Et il s'étonnera que la Ligue des Droits de l'Homme se soit soulevée contre lui. Quel crédit pourtant nous avions fait à Herriot ; quelle belle amitié nous lui avions vouée ! Et en échange nous ne demandions guère. Mais quoi ? Si en toutes choses il nomme raison ce que nous nommons folie ; s'il nomme honneur et courage ce que nous nommons lâcheté ; s'il a juré, lui après tant d'autres, de faire précisément le contraire de ce que les électeurs espéraient de lui, il faut bien que la séparation se fasse, et qu'il soit compté au nombre des ennemis du peuple, **[**au même titre que le Tardieu qu’il nomme son ami**][[1799]](#footnote-1800)**. Mais enfin est-ce croyable ? Et quel philtre lui a-t-on fait boire ?

25 avril 1934 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXIII)

1939 SM2 XCI « Le lampiste devant Herriot »

1575

Les lois, dit Montesquieu, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Il faut du temps et de l'attention pour comprendre ces deux lignes ; mais après cela on sait que Solon, Lycurgue et les autres n'ont jamais fait une loi ; simplement ils ont formulé l'inévitable, et ainsi ont abrégé de confuses batailles qui étaient perdues d'avance. Malheureusement, comme Stendhal l'a remarqué, un homme d'entendement aime presque toujours mieux raisonner que regarder, et bien vite change ce qui ne lui plaît pas. Cette manière de faire est cause de tant de lois inapplicables, ou qui rebiffent contre elles-mêmes. Et le remède à ces maux c'est l'expérience. Cela même tout le monde le dit, et peu le savent.

L'institution du marché couvert est très sage en elle-même ; les constructions, légères et bien aérées, conviennent au commerce qui s'y fait ; et chacun des marchands a vite fait de construire à son tour son comptoir, sa caisse, enfin tout ce qu'il faut pour être à l'aise et en sûreté. Par ce moyen la foule des acheteurs trouve tous les commerces réunis, et la concurrence la plus éclatante, sans compter l'abri contre la pluie et le soleil. Cependant d'autres marchands étalent sur le trottoir, et d'autres promènent leurs marchandises sur des roues et les poussent devant eux, fendant le flot, bousculant et bousculés. Or, dans le fait, les échanges se font de préférence au dehors, l'intérieur du marché couvert est bientôt triste et abandonné. Pourquoi ? C'est la nature humaine qui répond. L'acheteur n'aime pas à entrer entre des murs ; sous ce rapport il ressemble aux bêtes les plus prudentes ; il flaire le piège. En ses marchandages, il veut sentir l'air libre autour de lui ; il aime ce courant et ce mouvement qui le déplacent. Les véritables marchés font voir toujours ce caractère, qui nie l'établissement. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à observer le marché du coton à Rouen, le marché des diamantaires ou le commerce des timbres à Paris. Ces affaires-là se concluent dans la rue. Probablement l'homme claquemuré se sent forcé ; le juste prix, par cela seul, est en péril.

J'aperçois une autre cause, qui vaut bien aussi qu'on y regarde. Toute provision occupe un volume ; tout échange se fait sur la surface du volume ; si donc vous concentrez vos provisions en un énorme volume, vous vendrez mal, car la surface d'échange est bien loin de croître aussi vite que le volume. C'est pourquoi par la même raison qui fait qu'il n'y a point d'électricité à l'intérieur des corps, il n'y a point non plus de commerce à l'intérieur des corps. D'où le triomphe de la petite voiture, qui est un comptoir abordable par trois côtés. Sans aucun doute on peut faire encore d'autres raisonnements là-dessus. Mais pouvait-on les faire avant l'expérience ? Voilà la question.

Communément le législateur agit en moraliste. Il se dit : « Voilà bien nos fous. Ils s'obstinent à acheter sur l'extrême bordure, là où ils sont eux-mêmes trempés ou gelés, là où les marchandises sont heurtées, maniées, souillées. Mais je tiendrai bon ; je ferai leur éducation malgré eux ; je les civiliserai ; j'effacerai ces dernières traces du bazar oriental, ce tumulte, cette foule piétinante ». C'est fort bien. Mais souvent il se trouve que le prétendu caprice n'est point caprice, et qu'une loi cachée nous renvoie nos règlements au nez par une sorte de puissance élastique, d'autant plus efficace qu'elle est plus comprimée. C'est ainsi que l'énormité de l'impôt est une prime à la fraude. C'est ainsi que l'ancienne loi contre l'usure se retournait contre l'emprunteur. Dans le fait les véritables lois sont filles de jurisprudence ; on met en loi la coutume des juges ; et c'est ainsi que le droit s'est fait. J'en suis bien fâché pour ceux qui ont hâte de changer l'escalier, la caisse et tout, d'après une raison qui leur vient. La raison ainsi séparée c'est l'utopie même.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXIV)

1576

Cette bouillante énergie qui se propose à nous, où tend-elle ? À changer la Constitution, à faire de meilleures lois, à donner aux gouvernants de plus puissantes armes ? C'est vouloir agir par l'intelligence. Or, par la complication des choses politiques, je doute qu'on puisse inventer une bonne loi. Au vrai les lois qui existent sont suffisantes ; nous sommes encore immensément loin d'un état des choses où les lois seraient appliquées. Voici qu'un petit attaché de cabinet s'accroche à un ministre et finit par le compromettre. Allez-vous faire une loi concernant les attachés ? Pourquoi ? Un ministre a tout pouvoir sur le personnel de son cabinet. En use-t-il ? Voilà la question. Qui ose gouverner ? Je ne dis pas au-delà des lois, mais seulement selon les lois. Est-ce que Coty a payé ses impôts ? Allez-vous changer la loi, quand la loi existante n'est pas appliquée ? La loi règle les impôts d'après les revenus. Vous rêvez d'une loi plus juste. Mais à quoi bon, si la loi actuelle est ouvertement, impudemment, impunément violée ? Ou bien, pour prendre un autre exemple, d'où vient qu'un escroc connu, et qui est pris à tricher au jeu, fasse encore figure d'honnête homme, sinon de ce que la police, jouant son éternel jeu, se plaît à réserver ses secrets et à compromettre les gens au pouvoir ? Or, selon la loi, le ministre de l'intérieur a assez de pouvoir sur la police ; seulement il ne l'exerce pas. Ce n'est pas qu'il n'ose pas, mais c'est plutôt qu'il se fie aux lois et aux règlements, comme si les lois et règlements portaient en eux une vertu agissante, à la manière des remèdes. Une loi serait un purgatif. Mais il n'en est pas ainsi. Une loi ne fait rien. Pendant un assez long temps, ce qui est au-dessous de la Loire a refusé le timbre-quittance. Les ouvriers ont ouvertement déchiré le billet du percepteur. Les paysans n'ont pas déclaré grand' chose. Les médecins et avocats disent bien haut qu'ils garderont le secret sur leurs affaires et sur leurs gains. Combien d'autres, et parmi les plus riches, ont leur Banque de Bâle ? Cette maladie se gagne. Si le voisin triche, pourquoi irais-je payer ? Ainsi tout le monde triche. Il ne s'agit donc pas de changer la loi. Il faudrait l'appliquer.

Vous voulez de l'énergie ? Très bien. Mais je vois ici de l'ambiguïté. De l'énergie dans les lois ? Cela n'a pas de sens. Construisez une dictature par le moyen de lois nouvelles et nommez dictateur un de nos hommes en coton hydrophile. Les terribles lois seront sans effet. Au lieu que, les lois étant ce qu'elles sont, un homme énergique ferait tout ce que le citoyen moyen peut désirer. Oui, la police serait mise au pas ; on ne lui demanderait pas si ses sentiments sont choqués ou non. On n'admettrait pas une minute un préfet de police qui déclare livrer Paris aux anciens combattants. S'il prend ce parti, c'est donc qu'il est roi ? La loi ne le fait pas roi. Il ne s'agit donc pas de changer la loi. Ainsi pour tout. Il n'y a rien de plus simple que d'étaler au jour tous ces Conseils d'administration où l'on trouve d'anciens fonctionnaires, des décorés, même des fonctionnaires en exercice, tous défendus par quelque député-avocat. Alors toute la friponnerie serait publiée ; il n'y aurait plus que les repris de justice pour jouer ce jeu. Seulement il faudrait de l'énergie ; il faudrait annuler par d'énergiques refus toutes ces démarches en vue de couvrir ceci ou cela. C'est ce que la loi permet très bien. Et ajoutons que c'est ce que la masse des électeurs permet très bien. Donc il ne faut qu'oser.

Pleins pouvoirs et le reste ? Cela n'a point de sens. Les pouvoirs sont suffisants, mais c'est la volonté qui n'est pas suffisante. Et, en ceux qui réclament de nouveaux pouvoirs, je distingue assez bien deux choses. Une ambition de faire du neuf et de reconstruire l'État, ce qui ne donnera pas seulement une once d'énergie. Et si vos terribles lois sont appliquées comme le sont nos lois ? Écrivez le droit de dissolution plus explicitement dans les lois constitutionnelles ; est-ce que cela fera que Coty paie ses impôts ? Voilà la question. Est-ce que cela empêchera les fripons d'environner les ministres ? Voilà la question. Mais assez de misanthropie. La seconde chose que je vois dans tel de nos réformateurs, c'est pauvreté, probité, indomptable énergie. Eh bien, je leur dis ceci : Ne changez rien, mais prenez le commandement ; régnez selon les lois présentes. Vous verrez les fripons s'enfuir de tous les côtés. Pour tout dire, nous n'avons pas besoin d'idées, mais seulement de volontés.

*La Lumière*, 14 avril 1934

*Libres Propos,* Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXV)

1934 *Message au peuple* II, « Aux impatients de lois nouvelles »

1577

Il faut jouer de finesse. J'en demande pardon aux prophètes qui annoncent la Révolution pour demain. Le problème de force s'est trouvé résolu le 6 février sans ambiguïté aucune. Quoique le gouvernement ait été trahi pendant huit jours d'indulgence folle, et quoique nul ne l'ait renseigné alors sur les projets, les points de concentration, et la nécessité de barrages préventifs ; quoique finalement l'émeute royaliste ait rencontré des conditions favorables, et telles qu'elle ne les retrouvera jamais, il est clair que la police, casquée ou non, fit exactement ce qu'elle voulut. Tous les verres grossissants du monde font apercevoir finalement que l'ordre régnera dans la rue, et sans difficulté grave.

L'état des partis en France, et encore plus dans les citoyens que dans les députés, fait que la masse qui fait centre est fort difficile à remuer. Nul parti n'est jamais assez fort pour opprimer les autres ; et, de plus, le bon sens a beaucoup d'amis. C'est ce qui fait que tant de fois les ministres radicaux ont gouverné de façon à plaire aux modérés de la droite ; et inversement nous allons voir, et nous voyons un gouvernement plus que modéré regarder beaucoup à sa gauche, et jouer, lui aussi, sur les deux tableaux. Les gauches devraient comprendre cette situation, et en tirer parti pour assurer deux ou trois libertés, et premièrement sauver celles que nous avons contre ce redoutable mouvement Européen, qui risque de faire mode. Quant à la dictature du prolétariat, le moins qu'on puisse en dire est qu'il faut qu'elle attende un petit peu. J'aime nos idéalistes d'extrême-gauche ; je tiens beaucoup à ce qu'ils aient toute liberté de mordre les radicaux aux jarrets, et enfin de rappeler les règles de la Justice, qui doivent toujours être présentes à nos esprits. Mais lumière n'est pas force ; et ce n'est pas encore beaucoup d'avoir raison. Pour moi, tant que les raisonneurs communistes ont droit de parler et d'écrire, la République existe. Et je suis assuré que l'étonnant jugement de nos provinces sauvera les Droits de l'Homme.

Où serait la faute ? D'où viendrait un soudain renversement de la situation, qui permettrait à un gouvernement d'oser tout contre le peuple ? Je dis n'importe quel gouvernement, car un ministre gouverne toujours autant qu'il peut, et le despotisme rend tout facile. Cette faute de tactique serait de lancer les forces actives de gauche contre la police, jointe cette fois à l'émeute monarchiste, et à l'émeute des Honnêtes-par-quatre, qui, réellement, ne sait pas ce qu'elle veut. Tous les modérés croiraient voir la Révolution, et se sauveraient à droite. Bref, il arriverait ce que les combattants du 6 février ont vainement cherché ; les combattants, j'entends sous ce nom quelques chefs très rusés. Le but était de tourner contre la Révolution un mouvement d'abord dirigé contre les complaisants des financiers et des escrocs. Cette habile diversion était possible ; je l’ai vue réussir dans des esprits indignés, tout prêts à confondre la République avec un régime de faveur et de haute intrigue qui est exactement la négation de la République.

Vous remarquerez, à ce sujet, que les partis d'extrême-gauche, qui tiennent pour la vertu, et qui en cela ont cent fois raison, ne manquent jamais de reprocher au régime ce par quoi il ressemble à un Empire ou à une Monarchie de tradition, c'est-à-dire les pourboires d'antichambre. Il en résulte une étrange confusion dans les cris, et une apparence d'accord, qui permettrait, à un premier moment, aux amis de la liberté de marcher avec les tyrans, et qui, au second moment, mettrait le parti des tyrans du côté de l'ordre, et soudainement derrière les mitrailleuses s'il y en avait. Alors Messieurs voleurs, soutenus de leurs naïfs, seraient enfin avec la police, c'est le rêve des voleurs. Alors au contraire, le parti de la vertu serait mitraillé, et défleuri de ses aventuriers les plus hardis, ce qui est déjà arrivé plus de cent fois. Nous aurions un Empire déguisé, un règne de police, et des vols étonnants, mais que personne ne connaîtrait. Ce silence de la presse et de l'opinion anéantit les partis de gauche et fait croire n'importe quoi ; notamment il fait croire à la masse modérée que c'est elle qui a voulu cela. Si les tyrans n'avaient pas cette chance pour eux, il n'y aurait pas de tyrans. À nous donc d'éclairer la lanterne politique et d'exposer pour la centième fois des vérités grosses comme des maisons. La justice n'est pas cachée. Mais si quelqu'un éteint la lumière, on ne voit plus ni justice ni injustice. Alors on dort ; alors on rêve.

*La Lumière*, 28 avril 1934

*Libres Propos,* Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXVI)

1578

Si vous voulez faire de la politique amusante, il faut jeter les vieux meubles par les fenêtres. Pour mon compte, je n'ai jamais pris la politique comme un jeu qui m'aurait préservé de l'ennui, et dans lequel j'aurais pu gagner quelque chose. Au contraire, j'ai pris sur un temps toujours trop court à mon gré, et toujours rempli à déborder, quelques heures pour la défense du citoyen, quelques heures pour remettre en forme des idées qui ont traîné partout, quelques heures pour obtenir que le citoyen, lui aussi fort occupé, veuille bien donner audience à quelques principes tirés du bon sens, ce qui doit suffire contre les tyrans toujours armés et toujours prêts. Je n'écris pas pour ceux qui cherchent le pouvoir ; ceux-là me sont dès maintenant suspects et me seront quelque jour ennemis. J'écris pour ceux qui ne font point métier de politique, et qui voudraient bien qu'on ne se moque pas d'eux.

La République que nous avons ne ressemble en rien aux régimes mussolinien ou hitlérien. La Raison d’État n'y est pas toute la raison. Les accusés ont des garanties. Il est bien facile de se moquer en gros. Mais lisez les procès-verbaux des Commissions d'Enquête ; il est très clair que les commissaires, de quelque parti qu'ils soient, ont un grand souci de ne pas se tromper, de ne pas abuser de leur pouvoir, et enfin de laisser toute place libre à la défense. Ce spectacle est par lui-même sain. Les partis y fatiguent promptement leur venin, et bientôt l'épuisent. Tout revient au calme, et ce qui était. grand crime dans la rumeur devient souvent peccadille sous la lumière froide de l'examen. Obtenir cela d'animaux aussi prompts, aussi passionnés, aussi intelligents pour nuire, que sont les hommes, c'est une sorte de miracle ; et je vous annonce que vous ne verrez jamais mieux. Les possibles, si raisonnables, se trouvent très bornés par nos fureurs, par nos vengeances, par les trompeuses évidences, par les vices, par les vertus. Que de précautions pour que le remède à l'injustice ne soit pas une autre injustice !

Tout considéré, la Révolution est faite chez nous. Toute l'injustice se meut dans l'ombre ; elle n'ose pas en sortir. Qu'on découvre qu'un puissant banquier a obtenu, par services d'argent, un petit retard de la justice, et vous entendrez de beaux cris, des cris unanimes. Le juge intègre n'a absolument rien à redouter de l'opinion. Et je dis même que sous ce rapport, l'opinion publique est toute républicaine. Quoi ? Lebrun est président ; Painlevé le fut presque. Ce sont des boursiers ; ce sont des premiers de la grande classe ; nul ne dit et même nul ne pense qu'ils se soient élevés en protégeant quelque grand filou. Eh bien, quoi de mieux ? Parmi les plus instruits, nous choisissons encore les plus honnêtes. Le résultat, dites-vous, n'est pas brillant. Peut-il être brillant, quand la bonne volonté attaque, en fausse position toujours, une masse pesante d'intérêts et de passions, sans compter encore la frivolité heureusement naturelle à un peuple gai ?

Les choses sont ainsi. Je vous en supplie, Messieurs de la politique, ne nous barbouillez pas de teinture italienne ni de teinture allemande. Nous nous tenons crochés très solidement à quelques lieux communs qui sont la chanson de tous. Notre constitution, nos usages, nos hommes, ne refusent absolument rien de cette probité, de cet esprit d'ordre, de cette fermeté que vous réclamez sur tous les tons. La Révolution tenant ainsi le pouvoir, non seulement par les principes, mais encore par un bon nombre d'authentiques plébéiens, il est clair que toute nouvelle révolution se fera contre la révolution. Car, après que vous aurez chassé par violence les droits de l'homme, vous ne vous donnerez pas le ridicule de les rétablir, et d'ailleurs les tyrans nous tiendront déjà à la crinière et aux naseaux. Alors vous referez l'éternelle tentative de porter enfin au trône absolu le bon tyran ; et puis vous referez l'éternelle expérience d'après laquelle il n'y a pas de bon tyran. Mais lui, le tyran, s'en moquera bien. Il n'y a que deux sens de l'oscillation. Ou bien les citoyens fatigués de veiller sur eux-mêmes, fonction non payée, supplieront qu'on ne leur parle plus du vrai des affaires publiques, mais qu'on leur en donne seulement un sommaire agréable. Telle est la cure par le somnifère. Ou bien, au contraire, le citoyen s'aperçoit qu'il n'a que lui pour veiller sur lui-même ; le citoyen s'abonne à un journal de contrôle et de résistance ; le citoyen découvre que tout gouvernant laissé à lui-même marche tout droit, par une sorte de mécanique ou bureaucratique nécessité, à la banqueroute et à la guerre. Alors de nouveau il lit et il juge, estimant que cette heure consacrée chaque jour à la politique n'est point perdue, mais suffirait à tout, sous la condition d'un peu de courage d'esprit.

*La Lumière*, 5 mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXVII)

1934 *Message au peuple* III « Aux agités »

1579

L'arbre à pain, cette merveille de mes livres d'enfant, l'arbre à pain n'est pas de chez nous. Il y a sans doute des climats où la nature porte presque à notre bouche des fruits sucrés, et qui viennent sans culture. Toutefois l'alliance que nous nommons Pâques, et que les cloches célèbrent, est assez froide en somme ; l'éclatant soleil ne va jamais sans un vent assez aigre ; et la fête de lumière, sans aucun écran de verdure, fait seulement paraître des travaux faits ou à faire ; ici les débris de l'hiver, et plus loin les carrés de terre criblés par l'outil, alignés selon le cordeau, prêts à nourrir l'homme, pourvu que l'homme bêche, plante, sarcle et arrose. Il y a de la sévérité dans cette belle saison. Les flèches de lumière qui piquent le sol nous invitent à le frapper aussi, à le diviser, à recevoir et à concentrer pour nous l'énergie solaire dans les choux, la betterave, ou le blé. Rien n'est plus triste à voir qu'un terrain abandonné sous cette lumière indiscrète. L'énergie solaire nous est donnée ; elle ne coûte rien ; cette pluie dorée verse en une journée une puissance de vivre énorme ; énorme, mais perdue si le travail assidu ne la recueille. Pâques n'est donc que promesse, et sous condition. Plus tard la Fête-Dieu, si étrangement nommée, célébrera en même temps les fleurs et les moissons, c'est-à-dire les fruits du travail.

Beaucoup de choses très précieuses nous sont données ; chaleur et lumière, pluie du ciel, torrents, forêts, charpentes, tourbes et charbons, pétrole enfin, Toutefois[[1800]](#footnote-1801) dans toutes ces admirables richesses nous ne trouvons rien à manger. La zone de planète sur laquelle nous vivons n'est pas comestible. Au reste dans les pays où la nature est comestible, il y a sans doute d'autres inconvénients qui rendent la vie difficile. Mais je considère seulement nos climats et je vois que notre vie doit d'abord être gagnée. L'industrie humaine fait qu'une heure d'homme conquiert bien plus de nourriture qu'une heure d'oiseau. Mais enfin le travail humain ne pourrait être interrompu seulement un jour sans un péril mortel pour tous. Sans cesse il faut cultiver et récolter, couper l'arbre, équarrir, construire, réparer, transporter, échanger ; et en même temps il faut nettoyer, évacuer, balayer l'ordure.

Je lis partout que l'on a beaucoup gagné sur la nécessité du travail ; et quelques-uns s'amusent à dire que ce gain est justement ce qui nous rend pauvres. Ma foi je cherche en quoi la peine des hommes a été allégée. Je la vois surtout transportée loin de nos yeux. Il y a des mineurs qui vivent comme les taupes ; il y a, dans le fond du grand paquebot, des chauffeurs nus et suants, bientôt usés ; cet été vous verrez nos paysans et nos paysannes tout maigres et tout cuits. Nous n'en sommes pas encore aux temps qu'on nous promet, où la machinerie nourrira et promènera l'homme. Toute machine est l'œuvre de l'homme, et s'use fort vite, et suppose continuellement des esclaves attentifs. Bref le vieil article : « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front », n'est nullement abrogé.

Je sais ce qui est arrivé. Il est arrivé que les courtiers de publicité, qui en effet sont milliers, et qui ne travaillent guère, ont annoncé que le vieil article en question était abrogé pour toujours ; et je ne sais par quel emportement de plaisir ils ont été crus à peu près par la moitié des hommes. D'où une dépense à grande vitesse ; d'où l'idée, plus ruineuse encore, que la dépense est à proprement parler ce qui nous enrichit tous. C'est jeter le pain, chose qu'on disait criminelle à nous, enfants. Jeter le pain, disait la publicité, c'est faire vendre le blé ; et ainsi pour tout. Il ne s'agissait que de faire tourner la grande machine aux produits et aux échanges, et de faire tourner aussi les têtes frivoles. Et c'est ce qui fut fait, supérieurement ; si supérieurement que je vois Léviathan, l'homme du marteau et de la charrue, ruiné partout, et travaillant avec moins de profit que jamais. Cela vient, à ce que je crois, d'une erreur de principe, c'est que la nature est toute prête à nous servir, et qu'il ne s'agit que de lui passer la bride. Or, allez-y voir, vous verrez que la bride coûte cher, et qu'elle est bientôt usée, et qu'il faut refaire la machine, remplacer la turbine, changer le rail, fondre l'acier, et d'abord bêcher, fumer, semer, sarcler, à quatre pattes comme au temps d'Homère. Voilà ce que le printemps nous annonce.

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXVIII)

1935 SE XVIII « La pâque du travail »

1580

Oui j'ai bien compris que la machine libérera l'homme, et que le chômage n'est qu'un effet indirect et passager du progrès technique. Mais je suis assuré aussi que la fonction machine n'est pas uniforme sur tout son parcours.

Premièrement il y a des machines qui multiplient évidemment notre puissance d'action, en tournant en notre faveur les forces qui s'opposent à nous. Par exemple la voile, la quille et le gouvernail ensemble nous permettent de naviguer contre le vent avec l'aide du vent. L'écluse tire parti du poids de l'eau, si irrésistible dans les torrents, pour remonter de marche en marche par-dessus les collines une lourde cargaison. Un autre genre de machine, qui dépend du levier, comme le cric, l'engrenage, la poulie, le treuil, transforme un travail à nous facile et adapté à la forme de notre corps, en un travail, comme de soulever une pierre, où la vitesse est moindre et l'effort exercé plus grand. Par exemple un homme parcourt un mètre en exerçant un kilo d'effort sur la manivelle ; et dans le même temps mille kilos sont élevés d'un millimètre. Dans ce premier groupe de machines, l'homme gagne évidemment de la puissance, mais sous la condition de perdre du temps. Le bateau qui va contre le vent par l'effet du vent tire des bordées et allonge le chemin ; la péniche perd du temps à chaque éclusée et se fait remorquer au pas de l'âne. La pierre de taille ne monte pas vite.

Notre époque méprise et emploie le moins possible ces antiques moyens. C'est que l'industrie humaine a fait entrer dans ses machines des travailleurs d'un genre nouveau, tels que le charbon et le pétrole, qui sont des réservoirs d'énergie. Ou bien encore on rassemble entre les pinces d'une machine toute l'énergie d'un torrent, soit par la transmission électrique, soit par la pression de l'eau que le torrent lui-même a élevée. Dans ces cas-là, bien loin de travailler contre la chose à très petite vitesse, comme on fait par tous les genres de leviers, au contraire on arrive à gagner du temps sur les anciennes machines. Le paquebot à vapeur fait quatre voyages pendant que le voilier en fait un. Le chemin de fer emporte la pierre et le ciment dix fois plus vite, pour le moins, que ne le fait le canal ; et l'on voit sur les ports des appareils de levage qui font voltiger les balles de papiers ou les tonneaux de vin. C'est profit pour l'industriel le mieux équipé ; il arrive avant les autres et il écrème le marché.

Maintenant voici un aspect de la question dont on se détourne trop. Il est hors de doute que tout progrès en vitesse est ruineux. Je veux dire que le paquebot qui fait quatre voyages contre un, et ainsi transporte quatre fois plus que le voilier, coûte certainement en travail ou énergie au moins seize fois plus. Cette invincible loi, qui fait que le travail dépensé pour un transport croît comme le carré de la vitesse, donne encore une faible idée de ce que coûtent les grandes vitesses, par un accroissement encore bien plus rapide de l'usure et des résistances fluides. Ainsi pendant que la concurrence et la guerre nous conduisent à chercher des vitesses folles, nous devons bien savoir qu'une immense quantité d'énergie est ainsi mise au pillage. Cette énergie, torrent, charbon, pétrole, est inépuisable, soit ; mais elle n'est pas mise en posture de travail sans un bon nombre d'heures d'ouvrier, par exemple de mineur, de chaudronnier, d'ajusteur ; ces heures sont bien lestement consumées. On dira que le chômage prouve assez que les heures de travail demandées pour un même résultat sont en décroissance, ce qui signifie que le salaire réel d'une heure de travail, je veux dire le résultat, est meilleur qu'au temps passé. Ici il faut regarder attentivement. Car le chômage peut bien résulter aussi de ce que l'on ne vend plus, ce qui révélerait une insuffisance du profit ou salaire dans d'autres industries. Et, de toute façon, par la relation entre le travail et la vitesse, nous devons penser que toute vitesse qui n'est pas strictement utile, comme du médecin vers le malade, à coup sûr nous ruine, en diminuant ensemble profit et salaire pour une même dépense de travail humain. L'avion en est vraisemblablement à ce point de ne pouvoir rendre ce qu'il coûte. Et déjà il semble bien que le transport par chemins de fer se ruine en travaillant. Pensons-nous assez à la pierre du maçon, qui monte si lentement les étages, et à la très sage péniche ?

L’École libératrice, 21 avril 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XXXIX)

1581

La politique de l’avare est clairvoyante et prudente, seulement elle ne voit qu’une chose. La politique du glorieux est tout à fait aveugle ; elle ne se connaît que dans la tempête de poitrine, dans l’action, dans les coups donnés et reçus. Or ce glorieux, que je veux bien appeler généreux, est dans tous les cas la dupe de l’avare, qui lui fabrique des armes et des souliers, qui l’envoie mourir, et gagne encore sur la sépulture. Mais du reste cet avare, si habile contre les entraînements du cœur, est crédule et enfant par d’autres côtés. Il jette si lourdement son argent sur les industries qui gagnent, qu’il les rend aussitôt mauvaises. Et comme il paye le moins possible pour la dépense commune, de toute façon il affame les métiers dont pourtant il s’engraisse. Ainsi la faim, qui est son dieu secret, devient son tyran. Et le spectateur peut nommer justice cette suite nécessaire qui soumet le guerrier à l’avare et l’avare à la foule misérable. Viennent ensuite le tyran et ses gardes qui remettent l’honneur à la mode. Ce cercle n’est pas plus humain que les voyages des fourmis, le nid des oiseaux, et choses de ce genre. L’homme, entraîné dans ces conséquences, ne sait pas ce qu’il fait ni où il va.

L’homme a pourtant une tête, et très bien faite. Le guerrier ajuste son arc et l’avare calcule les intérêts. Mais comme Platon l’a vu, cette pensée n’est toujours qu’instinct si elle sert les instincts. Et cette technique tant vantée, qui n’est que la fonction servile de la tête, ne peut assurer le règne de l’homme. Il faudrait de la liberté dans le haut, de la liberté dans cette partie qui juge, enfin un empire véritable de la tête sur la poitrine et sur le ventre. Tant que cette sagesse n’est pas dans un bon nombre de citoyens, elle ne peut être non plus dans la cité ; c’est-à-dire qu’il n’y aura que force, et non pouvoir. Tout le monde convient que le pouvoir le plus juste, et même le seul juste, est celui des meilleurs, ou aristocratie. Mais ce qui est le meilleur n’apparaît point aux aveugles, seulement poussés par colère ou par peur. D’où il faut conclure que le meilleur est de juger ; ce n’est que par l’esprit que l’on peut faire la juste part au besoin, à la colère et à l’esprit.

Ce n’est toujours que rétablir l’ordre des valeurs. Et, dès qu’on y regarde, on comprend bien que la richesse n’est pas la première des valeurs, et que la justice des marchés, si estimée par l’avare, n’est pas véritablement la justice. Car l’homme y devient chose et marchandise, et rien n’empêche qu’un travailleur se vende pour la vie, comme il vendrait un cheval ; c’est une affaire à débattre, comme toute affaire. Telle serait donc la cité des marchands ; telle on la vit au temps des négriers, car la traite était une bonne affaire. Il y a donc quelque valeur au-dessus de l’économique ; et nous voilà au pouvoir des glorieux, dont le règne est bruyant et court, par la prompte mort des plus dignes.

Le propre de l’état mercantile, c’est de faire oublier l’honneur, réduit alors à la richesse et au crédit. L’honneur des glorieux est tout autre ; il consiste dans une sorte d’égalité qui s’établit entre les courageux, sans considération des biens qu’ils possèdent, ni même de leur force. Et cette religion du courage éveille par elle-même des sentiments sublimes et délicieux, et une chaude fraternité qui croit tout résoudre. Les hommes y sont pris à chaque fois qu’un mouvement d’enthousiasme ou d’indignation les tire du sommeil mercantile où l’on compte seulement les profits et recettes. Alors s’établit le règne des braves, lesquels, en même temps qu’ils sont connus par l’opération de guerre, sont aussitôt et à coup sûr détruits, pendant que l’avare se garde et s’accroît. Les naïfs admireront toujours, après une guerre, le nombre des morts et l’énormité des fortunes. Cette admiration triste n’instruit pas.

Il faudrait comprendre ; il faudrait juger de haut les vils ressorts de la richesse, et même cet honneur irritable, si dangereux pour lui-même. Si la politique n’est pas de jugement et de réflexion, elle est vaine. Et le but de toute instruction publique est de rendre à chacun son propre esprit et de l’exercer à son principal usage, qui est de n’avoir égard ni à l’argent, ni à la force, mais seulement au vrai et au juste. Mais voyez comment cette fin est oubliée. On demande, non sans hauteur, à quoi peut servir l’esprit s’il ne fabrique, s’il ne vend, s’il n’invente des armes ; et la technique s’insurge contre la sagesse, et la chasse de l’école. Il n’y a plus de juge, alors, ni de juges du juge, mais bien plutôt de furieux insectes merveilleusement doués pour percer les rochers et pour se percer les uns les autres, grâce à ces longues et souples et piquantes antennes que l’on nomme calcul, mémoire et prévision.

L’École libératrice, 5 mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°5, 25 mai 1934 (XL)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934

1582

Jésus et ses douze apôtres, cela faisait treize à table, dans la fameuse Cène telle que Léonard l'a représentée. Ce nombre annonce ici un des plus illustres malheurs. Est-ce de là qu'il est maudit ? Ou au contraire fut-il choisi par la légende d'après une immémoriale superstition ? On distingue toujours, à travers un mythe, une sagesse plus ancienne. Mais quelle est la sagesse, en cette fameuse prédiction ? Je la découvre et je la comprends mieux si je recueille tout ce qu'elle dit. Et voici ce qu'elle dit : sur treize à table on peut parier qu'il y a un mort prochain et un traître certain. Cette remarque est toujours à faire, car les tristes expériences sont volontiers oubliées.

La plus triste des deux s'est trouvée oubliée. C'est celle que l'on peut reprocher, celle qui dépend le plus de chacun ; c'est pourtant la plus utile à penser et la plus utile à dire. Stendhal, dans le sublime commentaire qu'il nous a laissé du tableau de Léonard, oppose la douleur du Christ, qui voit envolé son rêve de pure amitié, à l'indignation des apôtres, qui, à l'exception de l'un d'eux, se lavent de ce soupçon. Effaçons le dieu prophète, qui exténue tout l'homme, et concevons seulement un jeune philosophe qui juge ses propres illusions, ou plutôt qui les a toujours jugées. N'est-il pas vrai qu'un tel homme, treizième parmi ses disciples, peut toujours dire aux douze autres : « Je sais qu'il y a un traître parmi vous » ? C'est qu'au vrai il y en a douze, et même treize ; attendu qu'il n'est point d'homme mortel qui ne penche à laisser la foi jurée pour gagner quelque autre chose. Mais on n'ose point penser à cela ; cela semble trop noir. Il faut pourtant y penser, et le sévère avertissement du maître illumine ce côté de l'âme où se font les vils calculs. Et il est admirable aussi comme les hommes rejettent d'eux ces complots intimes, dès qu'ils les ont découverts.

Ainsi il n'est pas bon, il n'est pas non plus prudent, de dire à douze amis : « Je compte absolument sur vous ». Cela est touchant, certes, mais cela fait qu'ils comptent sur eux-mêmes. Cela endort, selon la méthode du Jésuite, qui croit toujours que chose non nommée n'est point. Et la nature est Jésuite en tous, d'où résultent les homélies agréables, et, par la suite, les plus grands maux. Il faut toujours que la Janséniste raison soupçonne amèrement afin que la pureté soit conquise et reconquise ; car être, elle ne le peut. Cette maxime du Christ est peu citée : « Défiez-vous les uns des autres ». Elle est pourtant bien de celui qui disait à Pierre, au fidèle Pierre : « Avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois ». Cette misanthropie est belle. Le Christ janséniste, le sévère, l'utile, le bon, nous répète en somme que la nature ne fait pas une seule vertu ; car celui qui est fidèle comme la colombe est peureuse, ce n'est qu'une chose qui développe ses propriétés. Et certes, il n'est pas suffisant d'aimer son semblable comme on aime la laitue ou le persil. Cet amour qui ne demande pas mieux, et qui n'est pas difficile sur les preuves, cet amour qui s'attendrit à table est une faible fleur qui ne donne point fruit. On en revient mécontent de n'être pas mécontent. « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un », dit La Bruyère ; mais c'est une parole d'amateur de pêches.

L'amour est au contraire une sorte d'héroïsme sans preuves, et qui même ne craint pas les preuves contraires, bien plutôt qui les éveille, qui les provoque ; amour bourru, qui sait pardonner parce qu'il a su prévoir. L'amour, comme l'amitié, se nourrit seulement de surmonter, de pardonner, de permettre, d'effacer. C'est en ce sens que je prends le mot d'un ancien : « Mes amis, il n'y a pas d'amis ». C'est entre amis que l'on dit ces choses-là ; et cela délivre chacun d'un petit secret qu'il gardait. Par exemple, l'envie on peut la vaincre ; et ce n'est même pas difficile, parce que l'envie n'est que vanité. Ce qui vaudrait la peine d'être envié ne dépend que de nous. Seulement il faut diriger un regard franc sur l'envie qu'on éprouve, au lieu de se jeter dans la politesse à l'égard de soi.

On remarque souvent que les cyniques ne sont pas les pires, et que les prometteurs ne sont pas toujours ceux qui tiennent. C'est peut-être que, ne devant rien, les cyniques ont alors envie de donner. Au reste chacun méprise le Pharisien, qui montre ses belles actions comme un arbre ses fruits. Non. Rien n'engage et rien ne sauve, si ce n'est la belle incertitude de soi, la seule qui se change en certitude. Et l'amitié est une périlleuse invention à chaque instant ; ou bien il y a longtemps qu'elle est morte. C'est pourquoi la position la plus favorable de cet animal farouche est de savoir qu'il est aimé par quelqu'un qui le sait indigne. Tout homme est traître ; mais découvert en son secret, et par un ami qui reste ami, il ne peut qu'être fidèle. Et autrement il ne le peut. **[**On trouve ici la clef des caractères que Balzac nommait goguenards, et qu'il ne méprisait point. L'âme résulte continuellement de cet effort pour regarder au-dessus de soi. Ainsi le paradis est sans cesse conquis et aussitôt perdu. Platon ne dirait pas non. Celui qui dit non, c'est l'honnête homme qui se fie à lui-même. Sur quoi tout s'écroule continuellement, et cela fait une sorte de nature. Il ne faut pas avoir peur. Et c'est par n'avoir pas eu peur de ses pensées que le Christ est sublime dans la Cène. Il est remarquable que Léonard n'ait rien déplacé dans cet immense tableau**][[1801]](#footnote-1802)**. Beau thème pour l'éternel Banquet.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLI)

1935 SE XVII « La cène de Léonard »

1583

Inquiétude et obsession viennent d'avoir trop d'esprit ; c'est le mal humain, même des sots. Il est clair que les animaux n'ont point cette manière de ruminer, qui consiste à penser qu'on pense, et à loucher, pour ainsi dire, en dedans. Au contraire l'homme ne peut s'empêcher de penser, et souvent pour son propre supplice. Un spectacle horrible il le revoit en souvenir ; il le repasse en détail ; il n'en oublie rien. Ou bien il suppose et imagine le pire, par une sorte de pressentiment qu'il veut croire. Ou bien il se répète quelque mot qui l'a piqué au vif. Enfin il pense noir. Beaucoup auraient besoin d'un art d'oublier et d'une insouciance étudiée.

Mais l'attention, ainsi appliquée, semble aller contre sa fin. Comment bannir une pensée ? C'est toujours l'avoir. Et la faute commune c'est d'engager la lutte contre une pensée dont on veut se délivrer. On argumente contre soi ; on se prouve qu'on ne devrait pas regarder par là ; c'est y regarder. Toutes les passions y sont prises. Le théâtre et le roman offrent des exemples de cette délibération qui ne finit point, qui n'avance point. L'insomnie est un cas remarquable de cette pensée qui tourne en cercle. Quelquefois même un rêve désagréable revient dès que l'on s'endort. Le pire effet d'une pensée est de nous faire craindre le sommeil. Sans aller toujours aussi loin, l'humeur nous mène par les mêmes chemins.

Descartes est un des rares qui aient compris que les pensées tristes sont mauvaises pour la santé ; c'est que cet homme profond ne voyait point de différence entre la tristesse dans l'âme, et un état où le corps défiant refuse tout échange et toute nourriture. Et comme d'autre côté il sait, par doctrine et expérience, diriger ses pensées, il conte, dans une lettre célèbre, que, par le soin qu'il a pris d'écarter toujours les pensées pénibles, il est arrivé jusqu'à n'avoir plus que des rêves agréables. Cette sagesse est haute, belle, et rare. Et même si elle est hors de nos prises, encore vaut-il mieux la contempler comme un modèle, qu'au contraire admirer des hommes sombres et soucieux, qui ont fait malheur de tout. Je dirais en peu de mots, et contre de noirs doctrinaires, que la tristesse n'arrange rien et ne répare rien.

Mais, cela dit, je ne sais pas encore me délivrer d'une pensée. Puis-je penser comme je veux et ne pas penser comme je veux ? Cette question, qui passe pour métaphysique, est en réalité le problème intime de chacun. Car, par exemple, l'offensé voudrait bien pardonner, c'est-à-dire oublier ; mais cela ne dépend pas de lui ; il trouve même ridicule qu'on puisse croire que cela dépend de lui. Regardez bien ; il est offensé et il se juge offensé en ce sens, précisément, qu'il ne peut s'empêcher de penser à l'offense. Quelqu'un lui a enfoncé cette épine ; il ne peut ni ne veut oublier l'épine ; il en essaie la pointe. Que ce soit ressentiment, remords, ou désespoir, le plus clair du supplice est que l'on sait qu'on n'y peut rien, et que l'on est, comme on dit, damné à toujours. Dans les très subtiles pensées de n'importe qui, il y a toujours cette pensée supérieure, qui est la connaissance de soi, et qui condamne le soi-même à être toujours soit envieux, soit timide, soit ignorant, soit maladroit, et dans tous les cas malheureux. Cette pensée vient très tôt à l'enfant, et lui est quelquefois très pernicieuse ; mais heureusement cet âge oublie sans peine par un simple changement de spectacle. L'homme sérieux, je dirai même vertueux, est celui qui est le plus redoutable à lui-même.

L'optimisme m'apparaît ici comme une règle supérieure. Car il faut vouloir que la vie soit bonne ; et d'abord il faut vouloir qu'on puisse le vouloir. Sans ce décret préalable, le malheur va toujours de soi. Car on sait qu'il n'y a pas de situation qu'une inquiète pensée ne puisse gâter. Je veux appeler héroïque cette pensée cartésienne qui ne cesse de sous-entendre en chaque pensée que toute pensée est libre. Ce qu'il y a de beau dans Descartes, c'est qu'il se montre à nous comme un homme pareil aux autres, et occupé à lutter contre le malheur ; seulement extrêmement rusé, et voyant de loin les conséquences d'un premier abandon. La folie, à proprement parler, est cet état de nos pensées où nous croyons que nous ne pouvons rien changer à nos pensées. Le moindre éclair de raison revient au contraire à chercher un meilleur arrangement de nos pensées, et d'abord à croire qu'un tel arrangement dépend de nous.

Dès qu'on a la foi, l'expérience répond. Un beau poème récité, lu, ou copié, changera aussitôt le paysage des pensées ; oui ; mais à condition qu'on se mette à réciter, à lire, à copier, avec assurance ; car un tel remède ne vaut rien si l'on croit, en l'essayant, qu'il ne vaut rien. À d'autres esprits, une bonne page de Marc-Aurèle ou de Spinoza donnera le même secours ; à d'autres un simple problème. Mais attention ; il ne faut pas retomber dans un problème forcé, c'est-à-dire qui s'impose ; au contraire il faut se donner librement un problème, et l'expérience même de la liberté est ce qui importe ici. Les jeux de combinaisons, surtout les plus frivoles, sont sans doute un très bon remède pour ceux qui pensent noir ; car un problème efface l'autre ; et aucun problème n'intéresse qu'autant qu'on le veut bien. Le jeu de cartes vaut beaucoup mieux que le jeu très sérieux des rois, dames et valets qui se joue et rejoue dans la tête ambitieuse.

La Psychologie et la Vie, mars 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLII)

Minerve, XLVIII, « L’optimisme comme règle »

1584

On prend pour pure monnaie d'or ce courage qui ne cesse de se célébrer et de se chanter lui-même. Je ne vais pas discuter là-dessus ; rien n'est plus ridicule que de se vanter d'un obus de plus ou de moins. On peut être blessé en fuyant ; on peut être écrasé sous un abri solide dont on n'osait guère sortir. Et je me méfie ici des preuves, d'autant plus que je connais deux ou trois braves non discutables, et qui certainement, si on leur demandait des preuves, refuseraient d'en donner. Longtemps on a jugé vil de parler de son propre courage, et ce travers a été mis souvent à la scène, sous les traits grossis du Matamore. Je ne pense pas que le commun jugement ait beaucoup changé sur ce sujet-là ; et je suppose qu'il a fallu une énergique pression pour rassembler, en colonne et derrière un drapeau, un cortège de héros authentiques. Au vrai je soupçonne que c'est la passion politique qui l'a emporté sur la modestie naturelle ; car l'enragement contre la République Radicale est une maladie si mordante et si incurable qu'elle fait passer sur toutes les considérations, même de pudeur et de bonne tenue.

La faiblesse des radicaux, c'est qu'ils n'ont pas cette fureur ; elle n'est point dans leur nature ; elle ne résulte point de leur opinion. Ils n'ont nullement l'idée de se dire : « Quels sont ces gens de rien, ces besogneux, ces bas intrigants, ces flatteurs du peuple, qui se mêlent de gouverner ? » Ils trouvent tout naturel que chacun se mêle de politique ; et ils ne croient pas que cet art soit si profond et si secret que l'homme moyen n'en puisse rien saisir. Au contraire leur doctrine et surtout leur caractère les porte à écouter volontiers un homme tout simple et non breveté. Par les mêmes raisons ils écouteront aussi un colonel, un aviateur, un châtelain, cherchant toujours l'homme, qui est leur gibier, l'homme, c'est-à-dire le semblable, le porteur de bon sens et de bonne intention. Comment les radicaux sont reçus, comment on se moque d'eux, comment on les attire pour les rejeter ensuite, c'est ce qu'on a pu voir. L'indignation contre le suffrage universel, et contre l'opinion de ceux qui vivent de leur travail, est une passion inépuisable, riche de mépris et d'injures, et si naïvement satisfaite d'elle-même que le courage manque pour s'en moquer. Comment mordre sur cette infatuation incroyable ? Assurément nous ne fonderons pas une Association des Croix de Feu de gauche ; mais si nous voulions le faire, c'est alors que nous serions assurés d'entendre des épithètes peu agréables. N'est-il pas évident que la séparation est faite, et que les vrais braves ont couru aussitôt à l'unique colonel ! L'extrême habileté de cette entreprise d'éloge de soi-même est qu'elle jette le soupçon sur une quantité de héros qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Mais où est donc la différence ? Pourquoi ces deux espèces de héros, dont l'une aura toujours tout l'éloge et toutes les récompenses, quand l'autre ne trouvera qu'ingratitude ?

C'est que l'homme de gauche qui s'est battu n'est pas tellement fier de ce qu'il a fait ; c'est qu'il s'est défendu, pendant la guerre et ensuite, contre un genre d'ivresse, contre un genre de haine, contre un genre de gonflement épique. Il n'était pas dans sa politique de trop raconter ses exploits ; encore moins d'en faire monnaie ; car c'était enseigner la guerre, c'était embellir la guerre, c'était jeter les jeunes dans l'emportement d'obéir et de commander. Au contraire nos braves de gauche ont été sobres et simples, à la fois par nature et par politique. Et c'est là un jeu de dupes ; ils l'ont bien vu, et ils le voient cruellement, quand une colonne de héros a marché contre eux. Et je ne nie pas que les héros de droite soient aussi des héros ; même, du point de vue strictement militaire, je les trouve plus complets que les autres, naturellement convaincus que le chef ne se trompe jamais et n'a jamais peur ; et assurés que l'action militaire en toute son horreur est la plus belle et la seule belle, et que le courage est la principale vertu et peut-être la seule. Cela n'est pas entièrement faux ; je dis même que cela peut soutenir un homme, et le consoler à peu près de tout. C'est pourquoi j'ose à peine rappeler à ces héros-par-quatre qu'il y a en face d'eux, sans aucun doute, au moins une poignée d'hommes qui les valent bien, à cela près qu'ils ne s'en vantent pas.

L’École libératrice, 26 mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLIII)

1585

Le centre reflue sans cesse vers la droite ; tout incident de la vie publique est occasion pour cette sorte de frisson, que l'on nomme trahison. Et l'on ne connaît point, dans notre politique, de mouvement opposé à celui-là ; le retour à gauche se fait à petits pas, prudemment, et seulement dans les circonstances tout unies. Tel est donc le pivot de notre République, si l'on peut appeler pivot quelque chose qui se déplace, quelque chose qui forme des souhaits de justice, et qui, au moindre bruit, s'enfuit à droite. Il y a donc des règles pour les partisans. La grande règle, pour la droite, est de faire peur ; la grande règle, pour la gauche, est de ne pas faire peur. On dira qu'à ce compte-là nous sommes livrés pour toujours à des radicaux trop prudents, manœuvrés par d'impudents droitiers. Eh, qu'y peut-on faire ? Le droit de voter, le droit de prêcher, le droit d'imprimer sont pour tout le monde.

Je vois le tyran, je le devine, je le guette, et je ne me trompe guère. Dans les administrations on est tyran à partir d'un certain traitement. Par une double cause ; c'est que d'abord on ne nomme guère aux grands postes que ceux qui sont naturellement modérés ; et c'est que, surtout, l'avancement modère, car il est assez clair que l'esprit radical, que l'on peut aussi nommer socialiste, va à l'égalité des traitements ; ce n'est qu'une limite, que le lampiste voit briller à l'horizon lointain, mais qui épouvante le directeur, par l'idée que si son traitement était soumis à l'arbitrage du public, il y perdrait à coup sûr vingt mille francs pour commencer. Tout ce qui aime le secret craint la République. Toute faveur, toute fraude, toute conquête met son espérance dans un pouvoir fort, parce qu'un pouvoir fort éteint naturellement toute lumière, même sur ce qu'il lui serait le plus utile de savoir. Rien n'est révélé que par liberté ; l'ambitieux et l'intrigant ne dénoncent qu'avec une extrême prudence, et l'on sait le moyen de les faire taire. Telle est donc la politique que l'on reconnaît au costume, et avec laquelle il faudra toujours compter. Aucun artifice ne fera que la France soit communiste ou seulement socialiste ; à lui faire peur seulement de ces régimes spartiates de repas publics et de monnaie de fer, on la fait reculer de cinquante ans ; le second empire n'est pas si loin. Craignez donc les remous du centre ; et si volontairement vous les provoquez, vous jouez à perdre.

Je veux que les partis de gauche gardent la sévérité des principes, et la liberté de tout dire. Cela mène loin ; cela suffit. Mais il me paraît non moins clair que les suites de l'idéalisme politique, ou disons de l'esprit d'égalité, ne se font sentir qu'imperceptiblement. La révolution est d'esprit. Le difficile n'est pas de comprendre, mais de garder le courage de vouloir comprendre. Ce genre de hardiesse est aimé et pardonné, bien au-delà du centre, pourvu que le cortège armé ne paraisse pas. Telle est l'intransigeance révolutionnaire, qu'elle ne consent jamais à nommer juste ce qui est injuste ; c'est qu'elle ne cesse de juger, et de publiquement juger. Ces jugements ne sont pas exécutoires. Mais ils se trouvent exécutés d'une certaine manière, par la seule publicité. Bien comprendre cette puissance, mes amis, et ne pas la laisser perdre. Les impatients disent que cela n'avance guère. Dans l'état actuel des choses, et d'après des exemples assez illustres, je crois qu'il s'agit de ne pas reculer.

On décide, je suppose, d'afficher dans chaque commune, et en caractères bien lisibles, ce que chacun paie à l'État et ce que chacun touche de l'État. Celui qui craint ici s'accuse. Mais comprenez bien que ceux qui ont peur de la lumière, ne diront jamais qu'ils ont peur de la lumière ; simplement ils feront un pas à droite, c'est-à-dire vers le genre de pouvoir qui sur toute chose garde le secret. Tout prétexte leur sera bon, l'ordre dans la rue, les crimes, les scandales, les menaces de guerre extérieure. Cet exemple si simple fait paraître les ressorts de la politique, et les ruses qu'il y faut employer, même contre soi. Car nul n'aime perdre, et nul n'aime payer ; mais en revanche nul n'aime le despotisme, les prisons, la torture, la guerre. Le centre (qui est en tout homme) regarde des deux côtés, entre deux peurs, entre deux courages. Et de cela il faut sauver une civilisation médiocre, tellement indigne de l'esprit, mais tellement supérieure à ce que l'on voit dans une panique, où la bête piétine la bête.

*La Lumière*, 12 mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLIV)

1586

Un esprit formé par l'exercice du commandement militaire est nécessairement plein d'illusions. La plus grande erreur est qu'il croit que le peuple aime un chef énergique et fait peu de cas de la liberté. Telle est en effet l'apparence dans une troupe bien entraînée. Toute espérance étant abolie de se voir jamais aucune liberté reconnue comme un droit, on convoite alors quelque licence de faveur, ce qui fait qu'on acclame l'humeur du chef, et qu'on le veut content. La plupart des hommes prennent ce parti, parce que la révolte impuissante se traduit par des sentiments désagréables. La gaieté d'un bon troupier est ce qu'elle peut être. Un chef habile comprend ces choses, et permet beaucoup, pourvu qu'il soit admis, affiché, proclamé que son bon plaisir est la seule loi. Aussi vous entendrez le soldat faire l'éloge du chef, et de bon cœur, jusqu'à une mutinerie soudaine, qui étonnera. La règle est donc que le chef se croie aimé, et que, par suite, il soit assuré qu'il n'est pas difficile de gouverner les hommes. S'il vient à l'essai, il trouvera des résistances qui l'étonneront. Il devra négocier ; ce mot est plein de sens. Toutes les affaires de politique ressemblent au négoce, par ceci qu'on n'obtient jamais rien sans donner quelque chose en échange. Seulement le chef militaire s'indigne à cette seule pensée.

Une autre erreur du militaire vient de ce qu'il est nourri, vêtu, armé. Il ressemble sous ce rapport à l'enfant en bas âge, et croit naturellement que les biens qu'on lui fait passer, aliments, vêtements, munitions, solde, coulent d'une source intarissable. Aussi la coutume des militaires est de demander ce qu'il faut, sans s'occuper de savoir si on peut. C'est dire qu'ils s'entendent à dépenser, et non à produire. Dans le fait le travail forcé est ruineux pour le maître. Faute de liberté dans les échanges, la richesse se cache ; chacun vit en avare, et le chef risque de mourir de faim, lui et sa garde. Mais d'avance le chef ne peut prévoir ces choses ; il se voit obéi, comme il fut toujours ; et il se promet de prendre, selon une expression séduisante, l'argent où il est. En réalité l'argent ne peut être pris où il est, mais seulement où il agit, ce qui suppose liberté et sécurité, et encore une fois négociation. Je suppose qu'un grand chef qui a vraiment compris ce qu'il a fait, devine bien cet autre ordre de pouvoir et d'obéissance si profondément différent de l'organisation militaire. Et c'est pourquoi vous entendez quelquefois un militaire éminent dire qu'il n'a jamais fait de politique, qu'il n'en fera jamais, et qu'il n'y entend rien. Et au contraire le chef médiocre s'élance déjà vers le trône, persuadé que rien ne lui résistera.

J'ai souvent pensé que les anciens combattants avaient appris à la guerre quelques-unes des vertus républicaines qui rendent capable de gouverner le peuple au nom du peuple. Car le combattant s'est formé premièrement à penser devant l'obstacle réel, c'est-à-dire à la muette et l'outil en mains. Deuxièmement il a porté sur ses semblables un jugement sévèrement égalitaire, sans être dupe jamais des apparences ; disons aussi qu'on juge mieux des pouvoirs quand on les voit par-dessous. Très bien. Mais celui qui s'est formé à cette rude école, ce n'est point le chef, c'est l'exécutant. Le chef, j'entends colonel et au-dessus, n'a pu acquérir pendant la guerre que des idées tout à fait inapplicables au temps de paix. C'est donc parmi ceux qui ont fini capitaines ou au-dessous qu'il faudrait chercher les hommes d'énergie et de jugement qui se montreront supérieurs dans la politique. L'expérience, dans l'Europe, autour de nous, n'a point, que je sache, donné le sceptre et la maîtrise à beaucoup d'officiers supérieurs. En revanche, deux hommes de troupe ont su gouverner. C'est qu'eux ils savaient ce que c'est qu'obstacles et ressources ; c'est qu'ils savaient plaider et négocier. Et il est évident qu'un caporal s'instruit mieux à commander qu'un général, car il y a plus de peine, et il faut qu'il y emploie ses réelles vertus d'homme sans aucun semblant. Aussi je m'étonne de ces régiments d'élite qui se constituent, qui se donnent pour colonel un vrai colonel, et qui partent, ainsi formés, à l'assaut du pouvoir civil. Erreur de méthode. Le pouvoir politique n'est pas un fortin à prendre, et les vagues d'assaut n'y arriveront point. Politique n'est pas guerre.

*La Lumière*,19 Mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLV)

1939 SM2 XCII « Ce qu'on a appris à la guerre »

1587

À ceux qui désirent et annoncent de grands changements, je voudrais dire qu’ils ne changeront pas la nature humaine, et que ce n’est pas nécessaire. Il y a une grande différence de ce temps-ci, quelque mal qu’on en dise, à cet autre temps, inoubliable, où la guerre fumait, flambait, saignait de la Somme aux Vosges. Aux plus forts et aux plus jeunes, en ce temps-là, la vie ne tenait guère. Or, ce n’était point un temps de barbarie et d’ignorance ; les opinions, la culture, les passions, les mœurs, tout était comme maintenant ; j’étais alors comme maintenant, et chacun des acteurs et des témoins qui survivent en a autant à dire. Les hommes n’étaient pas plus méchants ni même plus violents qu’ils ne sont. Qu’y avait-il donc ? Simplement nous étions mal partis, nous et nos ennemis, et nous ne savions plus comment revenir. La mécanique de la chose nous tenait ; chacun faisait la guerre sans penser à rien qu’à la faire bien ; tous ces scrupules de métier, qui sont beaux, faisaient un affreux massacre que personne n’approuvait. Cette énormité des maux humains, sans rien de monstrueux dans l’homme, et, bien mieux, par l’effet de ce qu’il y a de plus honorable dans l’homme, me donne espoir, je l’avoue. Car je me dis qu’il ne s’agit point de donner à l’homme quatre mains ou des yeux derrière la tête, ou un cerveau à cases plus nombreuses, mieux séparées et mieux coordonnées. Non. Non. Avec l’homme tel que nous le voyons, avec l’homme qui a fait la guerre, on peut vivre selon la paix. Je conclus qu’avec l’homme aisément enivré de richesse, très respectueux devant les millions, très oublieux du dur travail dès qu’il ne le fait pas lui-même, on peut vivre selon la justice. J’admire comme chacun s’adapte au régime maigre ; on crie encore, et c’est déjà fait ; on veut faire croire que c’est impossible, alors que c’est très facile.

Nous avons vécu dans une sorte d’égarement. Tout commerce en quatre ans donnait une fortune, c’est-à-dire auto et château. Ces opinions folles, car ce régime était bien impossible, ces opinions réglaient les pensées de tous ; au fond, elles n’étaient de personne. Personne ne croit que l’oisiveté et les rentes soient la même chose que le bonheur. Personne ne croit que la vie humaine, selon la raison, soit d’être allaité et servi comme sont les enfants. Chacun sait que la nature nous est sévère ; récemment nous l’avons vue qui, après trois jours de soleil, nous couvrait de neige fondue. Le travail est notre état continuel, et cela ne changera jamais beaucoup ; nous le savons. Il nous plaît quelquefois de l’oublier. La situation de l’homme moyen devient pénible quand la prodigalité est à la mode. D’où un certain nombre de sottises qu’il ne faut pas grossir. Non, le jugement humain n’est pas corrompu ; non, les valeurs les plus précieuses, courage, savoir, patience, dignité, ne sont pas méprisées ; non, il ne s’agit pas de remplacer une équipe de méchants par une équipe de bons. Vous rêvez. Ces bons et ces méchants sont des hommes qui se ressemblent beaucoup.

Je ferais bien deux paris. Le premier est que l’équipe des bons, si elle attrape le pouvoir, et sans contrôle, agira comme on a vu les tyrans agir en tous les temps. Le second pari, c’est qu’on pourrait continuer avec les mêmes, en choisissant encore les moins prudents et les plus compris, et qu’ils seront suffisants, pourvu que le contrôle du peuple s’exerce sur toutes les affaires, sans résistance possible. Actuellement, la résistance au contrôle, qui est la politique de droite, est presque égale en force au parti réclamant. Supposons que le parti réclamant gagne cent voix dans chacune des Chambres, ce qui est[[1802]](#footnote-1803) un petit changement ; aussitôt les abus sont dénoncés, les folles dépenses sont limitées, la paix est assurée, et le règne des financiers prend fin comme on éteint une bougie. Déjà par l’effet d’une pauvre petite commission d’enquête, on tremble de rendre service à un banquier. Il ne faut qu’un petit mouvement de l’humeur électorale pour que la fameux Finaly ne puisse même pas faire nommer un facteur. Et ce qui est le plus beau dans l’homme, c’est que, ayant vécu ploutocratiquement, il se sente capable de dominer un tel régime, et joyeusement. Je plains les tyrans.

*La Lumière*, 26 mai 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLVI)

1588

Ces coups de grisou devraient nous rappeler la situation réelle de l'homme, et ce combat serré contre les choses, dans lequel il s'agit de vie ou de mort à chaque instant. Dans la guerre de l'homme contre l'homme, il y a un contraste aussi entre l'existence réelle de l'exécutant et les faciles travaux de l'état-major ; c'est pourquoi ce fut une très sage réforme que celle qui décida que tout officier d'état-major serait tenu, dans un certain délai, de retourner sur le terrain et de voir les choses d'un peu plus près. Toujours est-il que les fortunes qui arrivent à quelques-uns par l'extrême malheur de tant d'autres, et surtout les bénéfices immenses sur les vêtements, nourritures et munitions des combattants, sont un scandale aux yeux de presque tous, et l'on dit même qu'une loi qui rendrait les bénéfices de guerre impossibles serait votée d'enthousiasme ; remarquons que nul ne la propose. Mais quant à la guerre de tous les jours, qui comporte comme l'autre des massacres célèbres, sans compter le petit massacre quotidien, et en outre un ordinaire de vie extrêmement pénible, on s'en tient à faire briller des apparences, telles qu'avions, autos, trains rapides, téléphones, radios, phonos et tout ce qui rend la vie si aisée, comme s'il n'y avait point du tout de lien entre ces facilités de la vie et le danger continuel des travaux souterrains.

Or, tout au contraire, le luxe proprement moderne est étroitement lié aux progrès de la métallurgie et des machines à feu. Fer, cuivre, charbon, pétrole, voilà sur quoi repose cette roulante et glissante civilisation dont nous sommes fiers. En remontant de ces prodigieuses puissances qui nous sont données jusqu'à leurs sources, on en vient toujours à la mine, qui est comme la tranchée d'infanterie du travail. Je tourne le commutateur, j'allume dix lampes à la fois ; ce n'est pas moi qui les allume ; c'est le mineur au fond de sa galerie, couché sur le dos, mouillé et cuit en même temps, menacé par l'écroulement, l'asphyxie et l'explosion. À chaque fois que j'allume une lampe électrique, je prends parti contre le mineur, je le condamne à tenir quelques minutes de plus. À chaque fois que je vais en auto, j'attelle le mineur. À chaque fois que j'entends la radio, c'est le sinistre rappel du mineur qui devrait frapper mes oreilles. Mais nous sommes très sourds à ces bruits du travail, comme les civils étaient sourds au fracas continu de la ligne de feu. Ou plutôt nous ressemblons à des officiers d'état-major, qui ne cessent jamais d'employer les vies humaines comme moyens, et qui trouvent aussi naturel d'user une division que d'user une roue ou une pioche. Et nous disons, comme on disait pendant la guerre, qu'il ne faut pas exagérer, que les mineurs aiment leur métier, que l'on fait beaucoup pour aménager et aérer leurs galeries, et d'autres choses de ce genre, qui, comme celles que l'on racontait des tranchées et des abris, sont à moitié vraies, à moitié fausses. Au reste, il y aurait encore à dire sur les hauts fourneaux, sur le laminoir, sur les produits chimiques, sur les poussières d'industrie, et finalement sur les heures de travail du maigre paysan. Mais il faut avouer pourtant que ce dernier travail est absolument nécessaire, et moins pénible que beaucoup d'autres. Si l'on faisait un exact recensement des heures de travail, en évaluant pour chaque genre de travaux la peine et le risque, on perdrait entièrement de vue ce tableau tant de fois tracé de la civilisation de demain, où le travail serait court et agréable, la machine ayant fait presque partout la relève du travailleur.

La machine travaillant pour l'homme, c'est ce que l'on voit, et c'est un spectacle agréable. Mais l'homme descendu à mille pieds sous terre, et tirant de là les éléments de toute machine, c'est ce à quoi on ne pense que lorsqu'une grande bataille est perdue sur ce front éloigné. Nos conquêtes mécaniques, bien loin de rendre inutile le dur travail du mineur, au contraire ne font que l'étendre. Dans notre luxe de mouvement, tout est fer, cuivre, charbon, pétrole. En sorte qu'à supposer que nous renoncions à avions, autos, radios, dont nos grands-pères se passaient très bien, nous diminuerions de beaucoup les heures de taupe vécues par des hommes. J'avoue que ces réflexions sont aussi amères que celles qui arrivaient au jour quelquefois pendant la guerre sur la vie misérable des soldats. Napoléon n'aimait point à voir un champ de bataille ; il craignait d'être par ce spectacle détourné de ses grands projets. Or, nous sommes souvent des Napoléons d'industrie ; nous n'écoutons pas le fantassin. Nous voulons croire qu'il est très content. J'aimerais à savoir qu'en Icarie tout citoyen sans exception fera d'abord son temps de mine, et que, dans cette autre guerre, tout le monde sera simple soldat pour commencer.

*La Lumière*, 2 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLVII)

1589

Que ne dit-on pas du fascisme ? Même ses adversaires l’embellissent ; on dirait quelquefois qu’ils l’envient. C’est que l’ambitieux ne peut se retenir d’admirer un pouvoir terrible et qui ne trouve point d’obstacle. Par exemple, le tyran ordonne que le prix de la vie diminue de moitié, et la prison pour celui qui prétend vendre soixante-dix francs un gigot et quarante francs un poulet. On applaudit. On voudrait soi-même avoir ce pouvoir quasi divin et l’exercer pour le bien du peuple, pour la justice et même pour la paix. « Car, en somme, se dit l’ambitieux, par quoi suis-je empêché de faire le bien ? Mais par la rumeur qui est folle ; par les journaux qui impriment n’importe quoi ; par les petits rivaux qui sont attentifs à me faire trébucher ; par l’opinion qui est comme une houle, avançant, reculant, sans jamais rien faire ; vraiment, la République parlementaire est impossible à remuer ; au moindre effort, il s’élève des cris, et tous font écho avant de savoir de quoi il s’agit. C’était bien facile à prévoir. Cette permission de critique, ces hurlements poussés aussitôt, ces réclamations des corps, ces délégations menaçantes, tout cela s’oppose à tout et empêche tout. En vérité, le chef, en ces sociétés impossibles à remuer, quoique tout agitées, le chef est le plus dépendant des hommes et le plus impuissant des hommes. J’envie César ».

Nous y voilà. Le pouvoir fondé sur la plus brutale contrainte, c’est ce qu’on envie, c’est ce qu’on propose à l’admiration. Le pouvoir fondé sur le consentement ne peut guère ; cela est vrai, et on devait le prévoir. Mais au contraire, le pouvoir fondé sur la torture immédiatement appliquée peut tout. L’esprit le plus orgueilleux se trouve alors aussitôt humilié et aplati. La peur circule partout et donne envie d’admirer. L’homme est sans résistance contre l’esprit fasciste bien franchement orienté, qui ne menace même pas, qui rassemble une douzaine de sauvages brutes et les jette sur l’homme qui a osé parler ou écrire librement. Frapper, assommer, c’est encore peu ; on sait qu’il y a des moyens plus délibérés d’humilier à jamais, et, de toute façon, de paralyser à jamais. Il est de convention dans une République de ne compter jamais sur ces moyens-là ; ils n’en ont que plus de puissance. Ils accablent aussitôt, et puis ils suppriment l’obstacle, c’est-à-dire l’homme qui faisait centre de résistance. Et quoi de plus simple dès que les mœurs faiblissent ? Quoi de plus simple dès que l’on vient à la pensée de se protéger soi-même ? Puissance de persuasion effrayante de l’homme féroce, qui jamais n’hésite à punir, et qui toujours porte la punition à l’extrême sous l’empire d’une colère qui s’entretient et se fouette elle-même comme par une sinistre comédie. Pour mon compte, j’ai en horreur un visage qui, seulement par reflet, exprime la centième partie de cet esprit de commandement.

Or, du jour où ce pouvoir commence à frapper, il peut tout, comme les soldats l’ont tant de fois senti. Eh oui ! Ils se disaient qu’il n’y avait pas d’autre moyen de vaincre ; que cette sévérité était une arme comme la mitrailleuse et la grenade, et qu’entrés dans la danse il y fallait vaincre. Et en effet ce pouvoir militaire a fait des miracles, jusqu’à se faire aimer. De même le pouvoir fasciste, qui n’est que le pouvoir militaire exercé en tout et sur tous, fera toujours des miracles, dont le plus étonnant (et le plus facile au fond) est de se faire acclamer ; sans compter que tout ce qu’il décidera, il le fera, et peut-être le bien, peut-être la justice ; car le tyran n’a pas de préjugé contre les résultats ; il ne tient qu’aux moyens, et dès qu’on l’admire d’être juste par les moyens de l’extrême injustice, alors il se rengorge aussi de justice. Et les petits tyrans subalternes se rengorgent d’admiration ; et les sots en restent bouche bée. D’où une ivresse de trahir, plus méprisable à mes yeux que l’ivresse du vin.

*La Lumière*, 16 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLVIII)

1590

Ils sont beaucoup qui demandent un pouvoir fort ; mais je crois qu'ils ne s'entendent guère, et que, s'ils combattent ensemble et d'accord là-dessus, il y aura des dupes.

Pour moi je vois qu'il y a deux sortes de pouvoirs forts. Par exemple il se peut qu'un grand chef militaire ait proposé de revenir au service de deux ans, vainement d'ailleurs parce que le gouvernement civil n'a pas osé braver l'indignation des citoyens. « Cette réforme, a dit le prudent dictateur, sera possible quelque jour ; mais elle n'est pas mûre ; il faut y préparer l'opinion ; et même la situation extérieure n'est pas favorable, car vous n'entendez parler que de paix ». Sur la seule supposition d'une telle réponse, le colonel-tambour saute dans sa peau : « Voilà, dit-il, la basse démagogie avec laquelle il faut compter. Si le pouvoir était fort, il suffirait de connaître l'avis des hommes de métier ; on le suivrait, et tout serait dit. L'indignation populaire s'éteindrait d'elle-même. Mais il faut remonter un grand courant de lâcheté. Dès que ceux qui savent ont décidé, il faut braver le peuple ; c'est un autre moyen d'être compris, et même d'être aimé. Mais il faudrait un homme, et non un pantin ». Le développement est sans fin ; vous l'imaginerez aisément. Et c'est encore d'après une telle idée que le Président Roosevelt impose comme des lois ce qui semble juste et utile à ceux qui ont appris l'Économique. Les plaisants de là-bas nomment ces irrésistibles pouvoirs les Cerveaux. Et voilà la question. Serons-nous gouvernés par les cerveaux ? Là-dessus l'opinion des cerveaux est unanime ; ils veulent un gouvernement fort, c'est-à-dire un gouvernement qui passe par-dessus les résistances du peuple, en des matières où le peuple ne peut absolument pas former une opinion. Ce régime n'est pas la tyrannie ; on le nommerait mieux l'aristocratie, ou gouvernement des meilleurs. Comme il est évident que le pilote n'est pas élu par l'équipage, mais qu'il est pilote par le droit évident de celui qui sait, ainsi le général est juge des effectifs, l'économiste breveté est juge des impôts, l'actuaire est juge des retraites, et ainsi de tout.

Dans le fait les spécialistes ne sont déjà que trop puissants. Ils ont mille manières, sans compter la patience, de faire accepter leurs décisions ; ils ont mille manières de démolir à jamais le ministre naïf qui leur résiste ; en sorte que le ministre, en presque tous les cas, transmet aux Chambres la volonté des bureaux. Et voilà ce que nous nommons, nous autres, un gouvernement faible. C'est par de telles capitulations qu'un chef d'État-Major est réellement roi pour les choses de guerre, et qu'un directeur des finances est roi pour les impôts, les réductions, la répression des fraudes, et choses de ce genre. Nous disons alors que le ministre a oublié le peuple, dont il est de toute manière l'élu, l'ami choisi, le défenseur acclamé. Nous disons qu'il est passé de l'autre côté de la barricade. Nous disons qu'il sait encore montrer son vaste cœur, et se faire pardonner ses trahisons ; mais nous disons qu'il trahit, parce qu'il a pour mission de tenir en obéissance les orgueilleux spécialistes, et de leur imposer la volonté du peuple. Et, par exemple, une politique de paix doit être énergiquement imposée à tous ceux dont la guerre est le métier. Chacun convient qu'un général sait ce que coûte une division à moteurs ou un kilomètre de tranchées bétonnées ; mais chacun sait bien aussi qu'un général multiplie toujours les postes, les fonctions, les dépenses ; et j'admets que ce soit par conscience professionnelle ; mais toujours est-il que ces touchants scrupules s'accordent avec son intérêt de fonctionnaire, et qu'il n'a que trop de moyens d'affoler l'opinion si l'on refuse des crédits, de nouveaux postes, de nouveaux travaux. Ce pouvoir, quand il serait de bonne foi, est donc naturellement usurpateur. Un ministre digne de ce nom, doit résister premièrement à tous ces rois sans mandat, et les ramener au rôle[[1803]](#footnote-1804) d'exécutants, qui est le leur. Il est évident que s'il y a quelques chances pour la paix, c'est à la condition qu'un ministre, ami et protecteur du peuple, arrête net l'action des bureaux militaires, si bien conjuguée avec celle des marchands de canons. Voilà comment nous entendons un pouvoir fort ; et je nous vois partis, et coude à coude, avec des gens qui pensent justement le contraire.

Or après une commune victoire, qui peut arriver, c'est alors qu'il y aura des dupes. Et je souhaite que ce soit le colonel qui soit dupe, et non pas le simple fantassin. Mais j'aimerais mieux que chacun explique sa politique et se débarrasse d'abord d'alliés très suspects. Au reste la situation s'est bien éclaircie depuis la fameuse émeute des Importants.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (XLIX)

1591

Parce que je répugne à mettre un masque et à descendre par ordre à la cave, nos docteurs de politique me disent objecteur, ou tout au moins antimilitariste. C'est régler les questions selon la méthode théologique. Mais je me moque des problèmes absolus ; contre violence, faut-il toujours douceur ? Ce sont des questions en l'air ; et il me semble que je ne me ferai pas scrupule de me défendre, si je suis attaqué. Quant à l'ordre militaire, j'aurais plutôt à son égard un sentiment de faveur ; je vois bien qu'il multiplie la puissance, et enchante quelquefois ceux qui vont mourir. Mais il ne s'agit point de décider pour ou contre. Les solutions absolues ne sont d'aucun usage. Il s'agit de mesurer, de comparer, de limiter une fonction par une autre.

Or qu'est-ce que je remarque depuis la guerre ? C'est d'abord que les hauts militaires ne renonceront point volontairement au pouvoir absolu qu'ils avaient alors. C'est aussi que les civils gouvernants ne retrouvent pas avec plaisir les habitudes de la paix, c'est-à-dire la contradiction, la moquerie, la résistance. C'est qu'il s'est formé ainsi une coalition des Bien-Pensants, qui sont disposés à remettre le peuple en esclavage, pour son bien naturellement. Cette disposition définit le Fascisme, qui n'est qu'une manière de gouverner au civil d'après le modèle militaire. Promenez un peu cette idée comme une lanterne, sur les visages connus de vous, et vous distinguerez aisément ceux qui déjà entreprennent, ceux qui avouent qu'ils espèrent le succès, ceux qui l'espèrent sans l'avouer, et enfin les naïfs qui cherchent quelle est la mode de penser et de dire. Cela forme une armée qui n'est pas méprisable, mais, qui pourtant, selon mon opinion, est battue d'avance, si ceux qui pensent à la liberté chérie ne trahissent pas leur propre pensée.

Liberté chérie ? Qu'est-ce que c'est ? Ici encore je demande qu'on ne s'élance pas dans la métaphysique. La liberté que je chéris, c'est exactement celle dont je fus privé pendant la guerre, soit comme combattant, soit comme citoyen. Alors régnait la censure, la fausse nouvelle, l'opinion imposée. Alors, si vous preniez le parti de regarder en face un agent du pouvoir, même subalterne, vous subissiez aussitôt la dernière violence. Et si vous vous permettiez de rire au nez du chef militaire, alors votre vie était promptement et directement menacée. Je comprends que les chefs grands et petits regrettent ce temps où, comme ils osent quelquefois dire, « il était si facile de faire le bien ». C'est pourquoi je comprends bien qu'ils travaillent à nous y ramener. Et c'est à nous de résister, non pas sur des positions choisies, mais sur la position même où nous sommes ; à résister, pourquoi ? Pour sauver une partie quelconque de la vie humaine, de la vie libre, de la précieuse égalité ; pour sauver enfin la tête pensante.

Et quelle est leur manœuvre ? Elle est ce qu'elle fut toujours. Cette froide assurance à demander trois milliards quand on compte à mille francs près les traitements et retraites, cette froide assurance veut nous geler le cœur une fois pour toutes. Mais quel est le ressort véritable ? L'ennemi et la menace de l'ennemi. C'est pourquoi nous voyons, malgré le Pacte à Quatre qui fut pourtant signé pour dix ans, se développer une politique étrangère véritablement folle. C'est pourquoi aussi on s'efforce de jeter dans la terreur le peuple des villes, et de ramener par ce moyen les fonctionnaires et même les simples citoyens à l'obéissance militaire. Or, sur la politique étrangère, nous n'avons que des impressions ; nous ne pouvons que nous moquer d'un ministre à la mode de 1900. L'homme qui se dit bien informé nous étonne aisément. Position médiocre, sur laquelle il faut pourtant tenir. Mais la position contre le masque et l'adjudant Hyposulfite est bien meilleure, parce que l'aveu même du danger nous fait comprendre la faiblesse des moyens de défense, et parce qu'enfin jusqu'ici la distinction entre le civil et le militaire est de droit ; de façon que même les modérés de gauche doivent repousser, et par question préalable, la loi Pétain comme ils ont repoussé la loi Boncour, dès qu'ils comprendront que ce qu'on leur enlève de droits enlève aussi tout l'intérêt de vivre. Et, en peu de mots, il faut d'abord sauver la liberté, sans quoi on ne verra plus rien au monde qui mérite d'être défendu. C'est là, c'est sur ce raisonnement qu'il faut creuser la tranchée de la liberté, et creuser vite.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°6, 25 juin 1934 (L)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934[[1804]](#footnote-1805)

1592

La Fête-Dieu est panthéiste, c'est-à-dire païenne au sens le plus ancien du mot. Fête des fleurs et fête du blé ; fête du soleil aussi, qui est la source de ces choses. Et en vérité la joie et la reconnaissance des hommes n'éclatent pas autrement que les fleurs qui s'ouvrent. Tous sont heureux, telle est la prière et tel est le merci. La fête commencée dans les jardins se continue dans les rues ; les populations sont ivres comme des abeilles en cette grande corolle de juin. Le soleil est en haut du ciel ; les fleurs annoncent les moissons. Les feuilles d'iris dessinent sur la terre le dieu de l'été, et cette image rayonnante est répétée autour du pain symbolique. Soit louée la joie ! Soit louée la nature ! Soient louées les forces sans pensée qui portent la pensée ! Je doute que le janséniste se plaise beaucoup à cette fête ; car les moucherons sans pensée célèbrent aussi le soleil. C'est adorer la puissance. Permis au moucheron ; mais c'est le plus bas de l'homme qui adore la puissance. D'autant que le soleil nourrirait aussi bien la broussaille inhumaine, les poisons, et la vipère, si l'homme ne mettait bon ordre à la prodigalité de ce dieu.

Le travail est impie à cette religion, comme on voit dans les rêveurs orientaux, qui ne tuent même pas une fourmi ni une puce ; car tout cela est dieu si le soleil est dieu ; tout ce qui est fort est dieu ; tout ce qui vit est dieu. Mais notre paysan n'a pas longue piété devant les belles forces de vie ; il coupe en deux le serpent, ce symbolique repas qui n'en finit point ; il brûle le grand buisson, d'où les anciens dieux allaient sortir, le buisson, lui-même dieu. On voit paraître la religion de l'homme ; car le bien de l'homme est le seul fixe parmi ces biens tumultueux, et notre civilisation se définit par le bien de l'homme. Le poète arrête le bras du bûcheron, mais le bûcheron se moque. L'arbre est une puissance qu'il faut dominer, comme est la vache, comme est le chien, comme sont la jusquiame et la vipère, ces moyens ambigus. L'homme a tout droit sur ces dieux-là. Comme les captifs figurent dans les triomphes, ainsi l'homme encore traîne ses anciens dieux dans les cortèges, mais enchaînés. Ce que représente le mouton conduit par le petit Jean-Baptiste tout nu. Car aimer le mouton ce n'est pas beaucoup aimer ; et toutefois ces sentiments bas ont leur place et l'auront toujours. Mais la fière manière d'aimer l'homme est de toute autre espèce.

Voici l'ordre humain, la musique, les pompiers ; il n'y a pas bien longtemps on y voyait aussi le sous-préfet, délégué de César. Car il ne faut pas laisser dire que tout va bien si on adore le soleil ; les passions du ventre ne sont pas des dieux avouables. La force publique entoure ce faux dieu, le blé ; faux dieu, car que serait-il sans la propriété et le code civil ? Ce que signifient très bien la fanfare et le serpent de cuivre ; car l'orchestre de ces temps-ci, rossignol, fauvette, loriot, effacerait la musique ; et l'on voudrait dire que ces cris de bonheur sont plus beaux que la musique ; mais on ne l'ose point, et César ne le permettrait pas. Monsieur le Maire fait toutes réserves au sujet des ivrognes de ce soir.

Et quoi donc ? C'est que tous ces musiciens et pompiers et officiers de police sont de grands sages, qui savent très bien que le culte de la nature, tout débridé, est une chose dangereuse et scandaleuse ; au vrai c'est une ivresse, comme le chant du merle est un chant d'ivresse. Ces excès doivent être subordonnés de très loin à l'ordre des villes, sans lequel il n'y aurait même pas de campagne. Mais au fond tout homme, et même César, sait encore quelque chose de plus, c'est que la force humaine est aussi aveugle que la force du buffle, et que les vainqueurs et tyrans ne sont encore que des forces comme le volcan et le torrent. Cela mène loin, j'en conviens ; beaucoup reculent devant les perspectives de l'égalité, hors desquelles il n'est pas d'humanité réelle ; mais le pas est fait ; quand la pensée s'avise, le pas est fait, par la vertu des saisons et des processions, et par une sorte de sagesse intérieure aux fêtes. Le pas est fait, car ce qui est dieu maintenant c'est l'homme encore sans puissance, et même toujours sans puissance, l'homme de la crèche et l'homme du calvaire. Écoutez ce que chante la procession ; elle n'y comprend rien ; mais cela vaut la peine d'être écouté, et même traduit, et même affiché par la Ligue des Droits de l'Homme.

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LI)

1935 SE XXVI « La fête des roses »

1593

Vouloir être riche, vouloir être puissant, ce n'est pas un projet ; ce n'est pas volonté à proprement parler, ce n'est que désir. Et la revue des moyens n'est alors qu'un jeu d'imagination. Comme ces gens qui cherchent une position et s'attaquent à toutes les bonnes places qui se trouvent vacantes, ajournant de savoir s'ils y sont propres et préparés. Il y a des gens aussi qui se demandent s'ils vont gagner de l'argent dans la librairie, ou dans les tableaux, ou par l'élevage du lapin, ou par la culture des champignons. Ces travaux peuvent enrichir, mais sous la condition d'un apprentissage ; et quand la raison en dresse le projet, elle oublie toujours les difficultés réelles, qui ne paraissent que dans l'exécution. Tous les métiers sont difficiles, et la difficulté n'est jamais où le simple amateur la cherche. Comme disent les auteurs, il ne faut point confondre l'imagination et la raison. Mais où est donc la différence ? C'est que la raison a besoin d'un objet réel et d'un travail réel ; au lieu que l'imagination méprise ces humbles commencements.

Il y a promesse de prospérité dans ces commerces qui se font sur le pavé ou dans une échoppe misérable. Le projet alors s'étend d'un jour à l'autre ; et les agrandissements se trouvent même en retard sur l'occasion. Et néanmoins ici la raison calcule bien parce qu'elle s'appuie sur quelque chose qui existe. Mais le sérieux consiste alors en ceci que le métier s'alimente lui-même, au lieu de nourrir une existence étrangère. Et au contraire l'organisateur, celui qui fournit l'argent, celui qui surveille de haut et quel que soit le commerce, chaussures ou légumes, c'est celui-là qui est destiné à se ruiner et à ruiner même ceux qu'il emploie. Cette vérité un peu amère n'est pas aisément reçue. Nul ne peut croire que les civilisations du modèle Américain périssent par la perfection de l'organisation ; cela paraît même absurde à dire. Et toutefois on verrait peut-être un peu de clarté dans ces questions si l'on se disait que toute organisation abstraite est imparfaite. Abstrait veut dire exactement séparé. Dès que le projet se sépare des travaux, dès que la direction se sépare de l'exécution, on se heurte à un impossible qu'on ne peut concevoir. Quand le petit mécanicien agrandit peu à peu son atelier, c'est le bon moment de l'entreprise ; mais c'est le moment aussi où le bailleur de fonds se jette sur l'entreprise et l'étend d'après ses propres désirs. Il y a présentement en province bien des organisateurs de transports qui sont encore au volant ; ils emploient peut-être dix chauffeurs, mais ils s'emploient aussi eux-mêmes ; ainsi ils ne cessent pas d'explorer les contours de leur entreprise. L'homme dangereux, c'est celui qui leur apporte un million et leur dit : « Ayez cent voitures ; vous serez directeur ». La faute ici c'est l'agrandissement abstrait ; le remède c'est l'agrandissement à partir de la chose. J'ai vu par hasard les chantiers d'un marchand de charbon qui a réussi ; ce n'est qu'un arlequin de petits terrains, chacun évidemment acquis selon l'occasion et selon le besoin. Assurément il n'est pas mauvais en soi de faire grand et neuf ; et je vois bien qu'une machine à élever et trier le charbon fait mieux que les brouettes. Le mal, dans les perfectionnements, c'est que l'esprit se sépare et que l’œuvre se divise. Considérez l'admirable organisation des chemins de fer, et ce que cela nous coûte. Peut-être comprendra-t-on pour finir que toute œuvre viable doit être à la mesure d'un seul homme, toute sous ses yeux, toute sous sa main. Mais le plaisir de faire de beaux plans l'emporte de loin sur l'avare et soupçonneux jugement du maître aux mains noires.

J'appellerais physique la méthode de construire qui est propre à l'entendement séparé, travaillant dans un bureau séparé. Cette méthode commence par bâtir l'entreprise toute grande, et un peu plus grande même qu'il ne faut. On peut rassembler un capital, et fonder d'emblée le plus grand bazar ou la plus grande épicerie. J'ai vu plusieurs échecs en ce genre, et bien étonnants ; et au contraire les succès connus, étudiez-les ; vous y trouverez un seul homme, et pour mieux dire un tyran qui se défiait des gens à plans et à grands projets. Cette autre méthode d'accroissement autour d'un centre et d'après une direction intérieure, je la nommerais biologique. C'est qu'alors l'esprit de conservation l'emporte sur l'esprit d'innovation, qui se trouve condamné à partir de la situation acquise et à respecter le vieux comptoir, cerveau non remplaçable. Vous trouverez ce genre de projet et ce genre d'accroissement dans *La Maison du Chat qui pelote*, et le *Curé de Village*, qui sont deux romans de Balzac ; et le plaisant, c'est que Balzac excellait, si l'on peut dire, en projets abstraits et impossibles ; en revanche il a bien décrit la main qui prend et garde. Or je crois bien qu'il y a de la superstition dans ce culte des vieilles formes, et qu'un vieux comptoir n'est pas tout respectable ; mais, en revanche, je crois que l'extension d'une affaire, dès qu'elle exige la division, et, pour tout dire, l'impersonnelle administration, marque le moment où le plan intelligent l'emporte sur le plan organique, et les idées sur le jugement. La machine alors gouverne l'homme.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LII)

1594

Les fraudeurs ne paieront jamais. Les militaires n'admettront jamais aucune diminution, ni des soldes, ni des effectifs. L'élite n'admettra jamais le gouvernement radical. Ces trois masses ont aussi trois moyens d'action. La première agit par la panique financière ; la seconde, par la menace de guerre ; la troisième, par l'émeute permanente à Paris. Quelques-uns disent que ces trois partis n'en font qu'un. C'est trop simplifier. On ne peut pas dire que tout militaire soit pour l'insurrection, ni que tout Académicien soit fraudeur ; toutefois, on peut dire, sans crainte de se tromper beaucoup, que tout fraudeur glisse naturellement vers le parti militaire et insurrectionnel ; car pour eux la menace radicale est trop claire ; et ils aiment mieux n'importe quoi que la simple lumière. Si chacun portait écrit sur le mur de sa maison ce qu'il a payé au percepteur l'année passée, il s'élèverait une irrésistible rumeur. Voilà donc à peu près, se dit le radical, la composition des forces ennemies. Et, à ses bons moments, il doit ajouter, en se frappant trois fois la poitrine : « L'ennemi, j'en suis, si je fraude ; j'en suis, si je déclame ; j'en suis, si je garde quelque ambition académique ». Les choses étant ainsi, et une partie éminente de nos troupes ayant déjà un pied de l'autre côté du barbelé, il est bien permis d'hésiter avant de lancer l'ordre d'attaque.

Je me permets de rappeler les succès les plus récents de ce qu'on peut appeler une minorité effrontée. La guerre est déjà loin de nous ; mais il ne faut pourtant pas oublier que le parti militaire, après son grave échec dans l'affaire Dreyfus, n'a cessé de manœuvrer jusqu'à redevenir souverain dans l'État ; ce qui, certes, n'a pas contribué à empêcher la guerre, et ce qui a été confirmé par la guerre. Présentement, toute tentative sérieuse pour réduire les crédits militaires se traduira aussitôt par un afflux de nouvelles, destinées à épouvanter. Or, énumérez ceux qui aiment mieux courir les plus grands risques que de subir la tyrannie militaire. Vous trouverez un noyau solide de forces ouvrières ; mais le principal des forces radicales aura fui de l'autre côté. Herriot les emmènera. Je ne peux pourtant pas reprocher à Herriot d'être ce qu'il est, et, étant ce qu'il est, de retourner son Congrès comme un gant. Dès qu'on veut agir, il faut premièrement voir les hommes comme ils sont. Et la manœuvre d'adresse est ici de négocier et encore négocier, comme on a fait pour le Pacte à Quatre, et de conclure encore tous les Pactes possibles. Sans quoi nous aurons la politique Barthou et tout ce qui s'en suit.

Nous l'avons ? Mais pourquoi ? C'est l'effet brutal et foudroyant d'une émeute qui en soi n'était rien, qui du reste était vaincue, mais qui a donné lieu à un tintamarre de presse incroyable. Et remarquez que ce ne sont pas seulement les tièdes qui ont capitulé. Toute peur se propage ; on en voit ici un exemple. Daladier et Frot ont surtout craint sans doute la fuite de leurs amis. Toujours est-il que les troupes radicales sont fort sensibles dès que les anciens combattants, représentés par la partie la plus remuante de leurs associations, se plaignent des coups reçus. Remarquez que ceux qui se plaignent de subir la violence sont toujours ceux qui l'emploient sans hésiter et qui se font même une gloire de l'employer. Le bon sens répondrait : « C'est vous qui l'avez voulu ! » Mais le radical moyen répond : « Non, je ne frapperai pas mes frères d'armes » ; ce qui part d'un bon naturel, et arrive aussitôt à l'absurdité de céder le pouvoir aux brutes. Mais qu'y faire ? Prêchez-vous ? Qui prêchez-vous ? Est-ce qu'on vous écoute ? Est-ce qu'on vous lit ? Nous sommes tous sujets à ce ridicule de raisonner entre amis, et de croire que tout est dit parce que nous persuadons nos amis. La liberté veut des travaux plus efficaces, et que nous mordions sur le centre, si fade que cela soit.

Je n'insiste pas sur la panique financière, qui nous a déjà déplacés plus d'une fois. Or ce jeu, j'en conviens, est mené par un petit nombre d'audacieux. Mais encore une fois pourquoi la masse les suit-elle ? Pourquoi la masse ne se résigne-t-elle pas à voir les rentes par terre et les caisses publiques asséchées ? Pourquoi reflue-t-elle vers l'arbitre de nuance Doumergue ? La nuance Doumergue est un fait de la Société France. Il ne faut pas nier ce qui est. Il ne faut pas secouer les poltrons. Leur faire peur est une très mauvaise manière de leur donner du courage. Alors quoi ? Rassurer, manœuvrer, sauver péniblement ce qui est conquis, conquis et menacé. Ne pas reculer.

L’École libératrice, 9 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LIII)

1595

La politique radicale est difficile à défendre ; les jeunes trouvent que nos petits moyens sont bien ennuyeux. Ils ressemblent à ces héritiers qui jettent par terre la vieille usine et la remplacent par une cage de métal et de verre. Va pour l’usine ; encore que l’avare, qui est ici l’homme compétent, se défie de ces changements et de ces nouveautés. Mais, pour la politique, je suis persuadé qu’elle n’a point de ressemblance à l’industrie, ni à aucune fabrication. Ce qui y importe, c’est la connaissance et la pratique des hommes. Ce qui y est principal, c’est l’art de persuader et de rallier les amis hésitants, et aussi l’art, qu’on avoue moins, de duper les ennemis en ne faisant jamais ce qu’ils attendent. De toute façon, c’est un jeu de finesse appliqué à des situations inextricables ; car les partis se divisent, les hommes compliquent leurs positions et, bref, toute union semble à jamais impossible. L’Homme d’État, en de telles conditions, est celui qui manœuvre. C’est pourquoi j’ai souvent dit que l’Homme d’État, c’est n’importe qui, pourvu qu’il ait, avec de vifs sentiments d’amitié humaine, une grande expérience des ambitions, des infidélités et des trahisons.

Présentement, d’après ce que j’entends et d’après ce que je lis, on incline plutôt à confier la barre au pilote qui connaît la mer et les étoiles, c’est-à-dire qui connaît les choses dont il est question, récoltes, matières premières, fabrication, circulation, moyens de paiement, et choses de ce genre. De même on ne confiera l’organisation de l’armée qu’à des hommes formés par le métier ; et cela semble évident. D’où l’idée d’un Parlement des métiers et d’un gouvernement d’ingénieurs. Or, cette politique de spécialistes, d’entrepreneurs et, comme on dit, de constructeurs ne m’inspire aucune confiance. Une fois de plus, je veux dire pourquoi.

On feint de croire, et on dit volontiers, que le malheur des temps vient de ce que les compétences sont écartées des affaires. Mais ceux qui parlent ainsi n’ont aucune expérience du gouvernement. Dans le fait, toute question de politique est premièrement étudiée par les hommes les plus forts en la matière, et d’ailleurs préparés par une forte culture polytechnique. Les concours, qui sont sévères et sans tricherie, mettent à la disposition des ministres, bon an mal an, une centaine de spécialistes formés au travail, qui viennent grossir l’armée des directeurs et inspecteurs, et qui se forment, selon le cas, à l’étude des armements et ravitaillement, à la construction des ponts et routes, ou au calcul des annuités. Bien loin que ces hommes soient écartés du gouvernement, au contraire ils y font presque tout. Et ce qui leur manque, c’est le jugement politique.

Je considère un exemple connu. Il serait absurde de charger un amateur, un non initié, d’un nouveau groupement des forces militaires. Aussi ne le fait-on jamais. Mais il ne serait pas moins absurde de laisser à un conseil de militaires le soin de décider de la politique extérieure ; car ici ces très savants spécialistes ont des œillères. Or, le mal c’est qu’un ministre, trop peu soutenu par ses amis, laisse souvent trop de poids aux bureaux, et gouverne selon l’opinion de se subalternes ; c’est un moyen pour lui de sauver son autorité ; cette trahison s’observe souvent. Mais pourquoi ? Parce que l’on penche toujours à confondre les exécutants, qui sont des subalternes, avec les chefs véritables. Nous vivons depuis plus d’un siècle, disons même depuis bien plus longtemps, sous le régime de l’usurpation des grands bureaucrates, lesquels font, selon le cas, armements, travaux publics, emprunts, impôts, selon leur science propre, et non pas selon une vue d’ensemble de la politique. La vue d’ensemble, cela regarde les représentants du peuple. Mais vous avez remarqué avec quel entrain et quelle audace les bureaux se moquent des députés ; et c’est de cette source-là, regardez bien, que vient ce mouvement actuel, mais qui n’est pas le premier, contre l’incapacité et la corruption des parlementaires. Ce qui est en révolte contre la République, c’est le bureaucrate. Absolument comme si le capitaine du navire me disait à moi, propriétaire et passager : « Vous n’êtes pas compétent ; donc, j’irai où je veux aller, et non où vous voulez que j’aille ».

L’École libératrice, 30 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LIV)

1596

Le colonel m'a dit : « N'essayez pas de distinguer deux formations d'anciens combattants, ni deux politiques d'anciens combattants ; n'essayez pas d'opposer les hommes aux officiers ; laissez cet esprit de mutinerie, qui n'a jamais rien fait. Veuillez considérer qu'un régiment en ordre de bataille dit quelque chose, qui est sa vraie pensée, et que les orateurs des cuisines ne disent jamais rien qui compte. La vraie pensée d'un régiment, c'est le colonel qui la sait. Les hommes en conviennent, puisqu'il y a des régiments. Vous n'allez pas prétendre qu'un colonel est plus fort que trois mille baïonnettes. Exactement il n'a d'autre force que celle de ces trois mille baïonnettes ; c'est cette force qui le fait chef sur chacun des hommes pris en particulier. Et voilà le vrai et le seul sens du suffrage universel et de la volonté générale. Le suffrage au grand jour, le suffrage des hommes bien rangés, désigne le chef, et le chef commande en vertu de ces moments magnifiques où la société se confirme elle-même. Quant à l'opinion des hommes débandés, des hommes sans chef, sans loi, sans discipline, elle exprime seulement les besoins inférieurs et la diabolique insolence. L'héroïsme alors se nie lui-même, l'honneur se moque de lui-même, l'homme s'abolit lui-même. Et tel est l'état de mutinerie que vous voulez faire durer comme étant l'état normal de toute république. Vous êtes bien surpris de ne le pouvoir point ; vous auriez dû être bien plus surpris encore de voir que tôt ou tard toute mutinerie vient à se repentir. Que signifie cela, sinon que le chef est détenteur de la vraie pensée de l'homme de troupe et du citoyen, et que quand le chef paraît et ordonne, toutes les conspirations se font petites et honteuses, pendant que l'acclamation monte, comme la fumée, vers les hautes régions du commandement. Croyez-moi, j'ai connu des moments difficiles, mais je n'ai jamais attendu en vain l'heure du ralliement et la résurrection de l'homme. J'attends encore maintenant ; mais déjà l'ordre se montre ».

J'ai cherché en ce discours à mettre en forme, sans l'affaiblir, cette pensée du chef que je retrouve partout, et qui fait que la République est continuellement renversée et tête en bas, par les soins de ceux-là mêmes qui en ont la garde. Jamais un polytechnicien, un Saint-Cyrien, un normalien, n'imagineront qu'ils ont étudié, qu'ils ont triomphé, qu'ils ont obtenu de belles places, pour être gouvernés finalement par les terrassiers, mineurs, chaudronniers, balayeurs et autres fantassins. Évidemment, les dits fantassins sont les plus forts. Qui en doute ? demande le président, l'ingénieur, le directeur, l'inspecteur. Mais enfin, nous ne rêvons pas. Dans l'ordre des valeurs, la science, le caractère, la connaissance des hommes, le génie de l'organisation sont bien au-dessus du coup de poing. Donc, puisque ces vérités élémentaires semblent mises en question, qu'on en décide une bonne fois, et que les nouvelles Seigneuries, nombre et coup de poing, soient mises en demeure d'abdiquer, et de faire remise de tous les pouvoirs à ceux qui en sont dignes. Vous cherchez, dit l'homme de l'élite, ce que c'est que le fascisme. Eh bien, voici ce que c'est : c'est une reprise solennelle du pouvoir par ceux qui l'ont toujours exercé, et selon l'ordre naturel et l'ordre éternel des puissances et dignités. Hors de cela je ne vois que piétinement de foule, brutalité, confusion, pour en venir à la même fin.

Eh oui, nous demandons une chose inouïe, une chose qu'on n'a jamais vue. Nous demandons que les représentants du peuple ne se moquent pas du peuple. Nous voulons que nos élus et nos amis n'aillent pas, au sortir de nos assemblées, mendier aussitôt le suffrage de l'élite militaire, industrielle, bureaucratique, qui de tout temps s'est recrutée elle-même, et prétend régner maintenant comme toujours. Que les hommes politiques soient au service des riches, ce n'est pas un scandale plus grand que si nous les voyons obéir comme des enfants devant les décisions des généraux, amiraux et autres chefs de bureaux. Bref, nous voulons, radicaux en cela, que les élus du peuple soient reconnus une bonne fois par les subalternes en révolte, colonels ou autres. Et la grande objection à un essai si neuf, c'est en effet qu'on n'a jamais vu rien de pareil, et que toujours les ambitieux, à force de crier qu'ils étaient dignes, ont été reconnus dignes par une sorte de fatigue du peuple. Et c'est bien ainsi, oui, que les enfants gâtés gouvernent les familles.

*La Lumière*, 9 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LV)

1597

Je compare l’esprit fasciste à ce que je veux nommer l’esprit prédicateur ; c’est l’esprit tel qu’il se forme à parler en enseigner sans jamais être contredit. Je me souviens d’un avocat très habile, et ancien séminariste, qui, au temps où j’achevais mes études, me dit un soir, devant une tablée d’invités, et tout courant : « Dieu, c’est clair comme le jour ; du moment que tout a une cause, Dieu existe ». Je n’eus seulement pas le temps de contredire, car il courait déjà à d’autres vérités non moins évidentes. Je n’avais pourtant qu’à développer l’idée contraire : « Du moment que tout a une cause, Dieu n'est pas ». Les deux raisonnements forment la thèse et l’antithèse d’une des célèbres antinomies de Kant. À bien peser de telles contradictions, sans aucun esprit de dispute, on avance un peu dans l’art de penser. Mais que voulez-vous faire devant des discoureurs qui ne savent rien ? On recule alors devant l’immensité de la tâche ; ou bien on est dominé par la politesse, et l’on contredit sur un détail au lieu de renverser d’abord tout le pot, comme il faudrait. Bref, ces prêcheurs qui ont toujours raison ne rencontrent jamais le contradicteur véritable, celui qui veut seulement s’instruire ou instruire. C’est pourquoi ils prennent une objection comme un claquement de pupitre ; contre quoi, ils trouvent naturel d’employer la force.

Il faudrait du temps et un grand espace libre pour discuter le Mussolinisme et l’Hitlérisme, car presque tout y est évident, de la même manière qu’il est évident qu’il faut faire un exemple et, au besoin, tirer au sort les victimes, si une compagnie a lâché pied. Les liens de parenté ont une puissance à laquelle il faut d’abord se rendre ; et j’écoute les Chinois lorsqu’ils me font entendre que la première règle est de respecter le père, quand il serait criminel. Je me rends ; mais tout n’est pas dit. D’autres règles, non moins évidentes, de probité, de fidélité, d’humanité, sont en opposition avec celle-là. On peut bien soutenir aussi que tous les biens des particuliers appartiennent en réalité à l’État ; puisqu’on voit qu’il confisque ou achète de force ce qui est nécessaire à la commune défense. Mais ces remarques faciles ne détruisent nullement le droit de propriété, et même ne le définissent nullement. J’irai bientôt, si je suis une telle idée, me heurter à une autre évidence.

Que conclure de cela ? On conclura selon l’idée que l’on se fait de l’esprit et de l’homme. Pour mon compte, je conclus que la pensée libre ne s’établira pas en peu de temps ni avec peu de travail, et qu’elle risque de découvrir un fanatisme nouveau après l’autre. Au temps de la guerre, il y avait des vérités premières, ou prétendues telles, que l’on ne pouvait pas discuter ; ou bien il fallait de grands détours et de longues préparations. Dans le fait, on avait à peine le temps de s’injurier ; tout finissait par des coups, par la prison, ou pire. Or, les vrais croyants qui ont gardé de ce temps tragique une chaleur d’esprit très réconfortante, voudraient encore penser, prêcher et discuter de même. C’est qu’ils ne savent point penser autrement, ni convertir autrement. Et c’est qu’ils aiment penser et qu’ils aiment convertir. Ils nous aiment. Cela dit tout. Cela explique cette bonhomie du chef tout-puissant qui nous dit ingénument et de tout son grand cœur : « J’aime la liberté ; j’aime mes concitoyens comme des amis. Quelle liberté je leur laisserais, quelle affection je leur témoignerais s’ils pensaient bien ! Je les supplie de penser bien ! »

On se lasse, et on finit par avoir pitié ; je compte aussi la peur, assez naturelle, et toujours embusquée derrière ces sentiments honorables. Toujours est-il que, si l’on résiste à la peur, on se trouve mal disposé dans ce mouvement hardi, pour défendre son esprit et ses raisons ; on n’a guère que la ressource d’affirmer et d’insulter. D’où le théoricien fasciste conclut, toujours très évidemment, que l’intelligence séparée de l’action réelle n’est absolument qu’une sophistique, qui réfute tout ce qu’elle veut et désarme le bien ; d’où l’on vient à proscrire absolument toutes les études réelles et tous les esprits cultivés. Et il reste alors de la politique serve, comme de la religion serve, un indigeste mélange de vérités éclatantes et d‘erreurs énormes.

*La Lumière*, 23 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LVI)

1598

Je ne déclame pas ; je ne dénonce pas tel ou tel ennemi public ; je ne crois pas beaucoup aux ennemis publics ; encore moins aux conspirations occultes. La transparence de cette République me suffit bien. Je convie seulement le citoyen à observer de près cette mécanique gouvernementale, et à discerner, s'il le veut, les vrais pouvoirs, qui disposent de nous. L'histoire a quelque chose d'uni et de facile qui étonne. Nous en étions à déplorer des économies impitoyables, et nous comptions au creux de notre main commune cet argent péniblement gagné. Alors se lève Pétain l'imperturbable, celui qui, dit-il, ne fait pas de politique, et qui nous dit : « Ce bel argent est à moi. Vous économisez, et moi je dépense. Dans un temps où tout le monde compte et rogne, moi je ne compte ni ne rogne, car je suis le maître ; et, faites attention, je suis le maître par votre unanime consentement ». Si la tête de Méduse parlait, elle ne produirait pas un effet plus étonnant. Les partis se regardent et balbutient ; le gouvernement, qui tient cette tête de Méduse, la tourne seulement à droite et à gauche, assuré du résultat. Il ne s'y est pas trompé.

Il ne sert point de se plaindre. Il faut comprendre l'étrange situation de gouvernants qui jamais n'ont gouverné ; de partis qui jamais ne sont arrivés à inquiéter seulement le troisième pouvoir, c'est-à-dire l'administration de la guerre. Et d'où vient cela, sinon de la guerre elle-même, qui jamais ne demande si on peut, mais qui d'abord exige, avec ce calme et cette assurance qui permettaient à n'importe quel État-Major d'occuper un château et d'en chasser les habitants, choses mille fois faites, et dans le silence unanime, je dirai même au milieu de l'admiration unanime. Car on sait que l'homme, qui toujours est poète et héros ensemble, admire les grandes forces, même quand il a beaucoup à en craindre. On se dit du chef militaire : « Eh bien, il n'a pas peur ». Dans n'importe quel mélodrame nous aimerons celui qui sait vouloir et ordonner. Nous rions de l'épicier qui voit sa maison pillée. Nous nous haussons au plus sublime courage ; nous jouons le rôle des dieux. Or les émotions du théâtre se paient finalement. J'ai souvent pensé et je crois avoir dit que si l'on se sent quelquefois héros et heureux de l'être, il faut s'en cacher, comme le paysan autrefois faisait le pauvre, et cachait l'argent qu'il avait.

Je veux avancer encore un peu dans ce domaine des vérités désagréables. D'où vient la puissance de Pétain, ou pour mieux dire des centaines de Pétain qui nous gouvernent sans effort ? De ceci que l'on ne peut pas les soupçonner de penser à eux. Leur honnêteté éclate. Et pourquoi ? C'est qu'ils n'ont pas besoin de penser à eux. Tout ce qu'ils obtiennent pour la patrie et pour le bien général est en même temps avantageux pour eux, dont les pouvoirs sont par cela même étendus ou confirmés. Ce genre de vertu est plus redoutable que tous les vices. C'est pourquoi la supposition que les marchands de canons ont le projet de vivre et de s'enrichir sur notre peau me paraît puérile ; puérile parce qu'elle est inutile. Les marchands de canons n'ont nullement besoin de crier misère, ni de mettre la patrie en danger. Les hommes vertueux qui ont pour fonction de nous défendre se chargent d'alarmer, de menacer, de forcer, car c'est leur métier, et ils font très consciencieusement leur métier. Et j'ai bien peur que les anciens combattants ne viennent buter sur ce métier qu'ils connaissent si bien. En ce temps-ci, il importe que le citoyen ne soit pas soldat du tout, et rétablisse à tout prix son pouvoir sur les agents d'exécution, qui ne sont évidemment que des subalternes. Et, encore une fois, il suffisait aux radicaux d'exercer la puissance que réellement ils avaient. Mais ils ont fui après la victoire. Toute notre affaire est de leur donner encore plus de force, ou de les remplacer par des radicaux plus radicaux, et plus étroitement liés à l'électeur. Hors de ce moyen, qui est de longueur, je ne vois que des tyrannies, et inévitablement militaires.

*La Lumière*, 30 juin 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LVII)

1599

Il ne faut point diminuer l’esprit fasciste. C’est un moment de l’homme pensant. J’y vois du généreux et du fraternel, mais naïf, par l’ignorance surtout de l’art d’instruire. Certainement le fasciste arrive à l’idée qu’un homme en vaut un autre ; mais il bute là, et ne peut sortir de colère, lorsqu’il constate que ce qui est évident pour lui ne se montre pas de même à tous. Tel est l’effet de la pensée. La pensée suppose premièrement un accord des pensants, une approbation, une haute amitié ; mais cette même pensée s’oppose à cette approbation et à cet accord par son jeu même, qui exige que chacun attaque de toute sa vigueur ce qu’il veut vérifier. Il en résulte que le fasciste, celui qui cherche l’union, qui l’espère, qui la veut volontaire, se trouve scandalisé par le projet même d’un doute, et vient à haïr de tout son amour celui qu’il imaginait déjà converti. Que ne va-t-il supposer pour expliquer un tel aveuglement ? Nécessairement ceux qui ne l’acclament pas au premier mot sont des méchants ; il rêve de les punir ; il rêve surtout, en les punissant, de leur faire confesser l’erreur où ils sont. On nomme fanatisme cette passion proprement intellectuelle, qui nous fait considérer le refus d’approbation comme la plus grande injure, et l’essai de discussion comme une lèse-majesté ; et en effet c’est bien la majesté du penseur qui est en cause. Dès qu’il s’agit de doctrines et de preuves, c’est-à-dire de la prérogative d’esprit, les supplices arrivent promptement à la rescousse. Et pourquoi ? C’est que l’on considère le résistant comme porteur d’esprit, c’est-à-dire capable de comprendre et d’approuver ; c’est qu’on se croit assuré de le conquérir ; et c’est que, ne le pouvant, on entre en fureur par le soupçon de deux évidences égales et opposées. D’où l’on cherche des raisons, chez l’autre, des raisons inférieures et animales ; la race est une de ces raisons ; et la haine d’une race pour une autre ne serait pas concevable sans la présupposition de l’esprit universel.

Sans cette présupposition, et seulement par un doute sur l’accord des pensées, on forcerait et tout serait dit ; car la force n’a pas besoin d’argument. Et c’est ainsi que lion dévore chevreuil, et que chat dévore souris ; c’est ainsi que l’homme tue et mange le bœuf. On peut supposer que les négriers, en leur temps, traitèrent l’autre race d’hommes comme une espèce animale quelconque. Mais le moment de la guerre véritable, qui est la guerre sainte, ne peut manquer de se produire par la reconnaissance, en l’ennemi, d’une âme pareille à la nôtre, ou qui devrait l’être ; c’est-à-dire, si elle refuse de l’être, d’une âme coupable, déchue, et qu’il s’agit de sauver malgré elle. On voit par là que le fasciste est théologien. Le fasciste ne désire pas, dans le pouvoir, les richesses et les plaisirs, mais seulement une satisfaction d’esprit. Il prétend faire l’unanimité par la persuasion. Il sait qu’il a raison. Vous ne le trouvez jamais embarrassé là-dessus. C’est pourquoi, dans son état naïf, il ne daigne même pas vous dire ce qu’il ferait s’il pouvait. S’il pouvait, cela veut dire s’il avait l’assentiment unanime ; et la seule difficulté à ses yeux, c’est qu’il ne l’a pas. Tel est le tyran moderne. Il aime tellement ses semblables qu’il les élève sans distinction au rang de juges ; il se soumet à eux ; il s’avance sans armure, tellement il est assuré de les convaincre. Tous ceux qui l’acclament sont ses égaux. En ce sens le fasciste est démagogue ; c’est, des traits de son caractère, celui qui étonnerait, je suppose, quelque tyran antique ressuscité. Car les principes de la pure force ne s’occupaient guère de se faire aimer. Au lieu que les tyrans fascistes sont des courtisans de l’esprit. Ils se disent : « Tout ce qui pense doit m’approuver ».

C’est pourquoi ils se jettent dans les lieux communs ; ils y nagent. Le bien public est ce qui les occupe. Les bonnes mœurs règlent toutes leurs pensées. Après qu’ils ont parlé toute la journée, leur réflexion du soir est celle-ci : « Il est impossible qu’un homme sincère trouve un mot à reprendre dans ce que j’ai dit ». Maintenant s’il n’est pas sincère, ce que je suppose dès qu’il n’acclame pas, tous les châtiments lui conviennent ; rien n’est trop fort contre l’évidente mauvaise foi. D’où vient cette forme de torture que prennent tous les châtiments. C’est que le péché semble énorme, en proportion de la majesté même de la pensée. Telle est l’infatuation moderne, bien différente de la traditionnelle, en ce qu’elle est persuadée d’avoir raison et de produire d’irrésistibles preuves. Et cet état menace l’intérieur de tout homme instruit, dès qu’il n’est pas exercé à soutenir l’autre thèse, ce qui est se mettre de bonne foi en égalité avec les autres. Observez comment un homme devient fasciste, à mesure que la partie souple de sa pensée se change en coquillage.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°7, 25 juillet 1934 (LVIII)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934

1600

Un zouave de la guerre, d'ailleurs naturellement paisible, disait, lui lieutenant, de son capitaine : « C'était un homme qui ne marchandait pas avec le devoir. Je suis assuré que s'il m'avait vu hésiter dans une attaque, il m'aurait tué sur le champ ». Le même raconte que le Maréchal Pétain, en ce temps-là général, haranguait en ces termes les officiers d'un régiment d'élite : « Régiment admirable, à qui j'ai déjà beaucoup demandé, à qui je demanderai bien plus encore ! » C'est toujours montrer qu'on tient la vie et la mort en ses mains. Ce genre d'énergie, sans la moindre trace de pitié, explique les pistolades d'Hitler. Et qu'on le traite de monstre, sur ce sujet-là, je ne le puis souffrir. La guerre n'est pas si loin qu'on ait pu oublier à quel point cette méthode de gouverner était ordinaire en ce temps-là. On en arrivait, comme de récents procès le rappellent, à désigner un numéro au hasard, sans du tout connaître l'homme, dès que l'on jugeait qu'un exemple était nécessaire. Hitler n'a pas tiré au sort ; il a choisi et jugé. Les mêmes motifs sont communs à tous les chefs ; c'est toujours au nom du salut public qu'ils sacrifient leurs concitoyens. Et, si nous regardons le dessous, c'est la même fureur qui les pousse, qui vient, je suppose, de ce qu'ils se sentent prêts à se sacrifier eux-mêmes, entendez à se faire tuer sur l'heure plutôt que de reculer ou de renoncer. Il faut pourtant comprendre ce que devient l'homme moyen dans ces extrémités. Qui n’a nulle pitié de lui-même, ne comptez pas qu'il sera bon.

Le courage n'est pas seulement redoutable aux ennemis ; il l'est à ses amis et à soi-même. Le Grand Condé ne comptait absolument pas l'obstacle humain ; il l'écrasait comme nous faisons d'une fourmi. Retz se demandait quelquefois si, en telle circonstance, Monsieur le Prince avait voulu le faire tuer ; et afin de le savoir, il le lui demandait. Rien de plus simple ; c'est qu'ils s'étaient réconciliés depuis. Comme font les chefs de deux équipes rivales, ils s'entretenaient d'une belle partie. Je ne crois pas aux monstres ; je crois que tout homme est un monstre quand il est pris dans une situation où c'est la force absolument qui décide. En ces passages resserrés, et tant que la victoire n'est pas reconnue, bonté et justice n'ont point de lieu. C'est seulement à qui frappera lepremier. Et, ce qui est à remarquer, c'est qu'aucun homme n'a jamais de remords de ces moments inhumains. Au contraire, s'il vient à y penser, il s'étonne et s'admire d'avoir osé contre la pitié et la peur, si étroitement parentes. Hitler, soyez-en assurés, est disposé ainsi à l'égard de lui-même. Il s'enivre très certainement de ces actions féroces, et, même en souvenir, il s'approuve encore. Ce que je veux remarquer c'est que tout chef de guerre est ainsi, et aussi bien le soldat, qui se trouve le chef de guerre de lui-même. C'est pourquoi j'ai horreur des déclamations. Le héros est partout le même, partout redoutable, et partout très ordinaire. À considérer les choses ainsi, on aime la paix pour elle-même, et on craint la guerre, non pas comme une contrainte extérieure, mais comme une explosion intérieure, non pas comme une marque de barbarie, mais plutôt comme un triomphe de l'homme, bâti pour tout braver.

Je le vois dangereux, non pas méchant. Je souhaite un état des mœurs et des coutumes où je ne me heurte pas continuellement à quelque défi, où je n'aie pas à m'éperonner moi-même, et à prendre le galop contre l'homme. Par exemple la mode des duels est heureusement passée ; mais au temps où le premier bretteur pouvait s'amuser à vous tirer le nez, seulement pour voir ce qui arriverait, qui pouvait répondre de vivre selon la paix ? Or je remarque que les ambitieux d'aujourd'hui reviennent à l'éternel jeu de piquer l'honneur au bon endroit et de tout résoudre par batailles. Très beau, Messieurs. Eschyle en son *Prométhée*, mettant en scène Force, la fait accompagner d'un personnage muet, qui est Violence. Où se joue la force, violence n'est pas loin. Je lisais, dans le dernier volume de Romain Rolland, le récit d'un attentat fasciste contre un vieil homme, coupable de pensée ; ce tableau est d'après nature. Et qui pourra supporter de voir quatre ou cinq brutes, à coups de pied, à coups de poing, à coups de bâton, rompre ce malheureux, et son jeune fils qui le veut défendre ? Qui n'ira point au secours, avant même de savoir de quelles opinions il s'agit ? Que celui-là le dise, et se rengorge d'honneur, s'il l'ose. Non. Le témoin résigné de ce genre de politique est en réalité écrasé, humilié, mutilé dans son intérieur, sali dans sa propre pensée. C'est qu'il n'avait pas bien pesé Force, et encore moins Violence. C'est qu'il n'avait pas bien remarqué comment une troupe en enfonce une autre. Tout honneur périt dans l'horrible gloire d'être le plus fort.Tel est ce vin à boire.

25 Juillet 1934 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LIX)

1939 SM2 XCIV « La colère du tyran »

1601

L'idée de forcer est la première qui vient. Elle résulte de notre geste même, qui part comme d'un instinct, et qui est toujours de force. Un être vivant tyrannise, déchirant, broyant et digérant ce qui lui est bon, et cette violence naturelle est accompagnée de plaisir. Regardez cet homme qui mange une côtelette, comme il défait l'architecture moutonne au profit de la sienne propre. Toutefois nous éprouvons un peu de honte s'il ne paraît, dans l'homme qui mange, que la victoire d'un animal sur un autre. Tous les peuples ont eu une règle pour manger ; elle consiste toujours en ceci que l'on doit se montrer capable, tout en mangeant, de penser à autre chose et de gouverner les gestes de force. C'est pourquoi manger en cérémonie est la grande épreuve. C'est alors, c'est devant la tranche de bœuf et la pince de homard, que l'on devine si un homme est capable de gouverner, ce qui suppose que l'on se gouverne.

Lorsque j'entends qu'on parle des solutions de force, je me dis : « Voilà un homme qui ne sait pas manger ». Le premier mouvement est stupide. L'homme supportable est celui qui se retient de violence. Cela se lit dans les traits, dans l'attitude, dans ce qu'on nomme si bien les manières. Le courage même consiste à différer la violence, ce qui est la conduire, et non s'y livrer. Finalement c'est l'intelligence qui est en jeu, l'intelligence dont le signe le plus clair est ce geste qui refuse de prendre. Si les violents pouvaient être intelligents, ils auraient tout, ils pourraient tout. Mais comme il faut choisir, et parce que le recours à la force rend stupide, il y a beau temps que les violents sont menés par les négociateurs ; les replis, les détours, les hésitations, les atermoiements, au cours de cette victoire inévitable de ceux qui savent composer, c'est ce qui fait le tissu de l'histoire. Ces réflexions me venaient comme je relisais les mémoires du fameux cardinal de Retz, qui fut en son temps une sorte de roi de Paris. Comme il décrit merveilleusement, et dans le style peut-être le plus beau qu'on ait vu, cette variété de bonshommes qui allaient combattant et négociant entre la Fronde et la Cour, on croit les voir, et l'on se met successivement dans la place de chacun. Il y avait péril de mort au voisinage de Monsieur le Prince, le héros qui n'avait point du tout de patience ; mais aussi était-il dupe presque toujours. Et quant aux autres, quoique presque tous braves, il est admirable de voir comme ils raisonnaient, concédaient, persuadaient. Cette guerre civile consistait premièrement en réunions et discours. Et ceux qui, au lieu de parler, auraient voulu se jeter et en finir, se trouvaient aussitôt paralysés plutôt que battus, sans espace aucun dans cette foule de boutiquiers, de parlementaires et de mendiants, où la violence ne faisait que des balancements. Mais essayez de battre la mer, vous aurez l'idée de ce que peut un brave dans les affaires réelles, si serrées, si inertes, si aveugles. À quoi bon faire peur, si les gens ne peuvent même pas s'enfuir ?

Vous savez quel fut le vainqueur. Ce fut Mazarin, dont Retz nous dit qu'il aimait tant la négociation qu'il ne l'interrompait jamais, même à l'égard de ses ennemis les plus déclarés. Or, si je veux comprendre un peu cet esprit si retranché en lui-même, il faut que je reprenne ce que j'avançais tout à l'heure, à savoir qu'il n'y a que la négociation qui entretienne l'esprit ; d'où j'aperçois que celui qui a longtemps méprisé de négocier finit par ne savoir plus négocier au moment qui arrive inévitablement où il faut traiter. Je comprends qu'un habile homme ait horreur de la colère en lui, et craigne fort sa propre puissance ; c'est qu'à forcer il désapprendra de pénétrer. Et c'est par cette loi, cachée à l'intérieur de chacun, que le vainqueur défait sa propre victoire et que le maître tombe esclave de l'esclave. Ce grand balancement a donné lieu à cette croyance populaire que Dieu se plaît à humilier les superbes. Dans le fait, et si l'on saisit bien la forme humaine, le geste humain, et le lien des deux aux pensées, on aperçoit que le superbe est humilié par son geste même, et non pas demain, mais dans le moment où il se livre au bonheur de pouvoir. Et c'est un des beaux attributs de l'homme d'être ainsi guetté par sa propre bêtise, qui ne le manque jamais. N'allez-vous point penser maintenant que tout tyran qui dure doit négocier par amour de négocier, et comme par une gymnastique de son vrai pouvoir ? Les exemples qui vous viendront à l'esprit vous donneront à comprendre que la force ne règle jamais rien. Et sur cette sorte d'axiome se fonde le droit réel, ou, pour parler autrement, la République réelle, seule partie viable de n'importe quelle constitution.

« 1er août 1934 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er août 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LX)

1938 EH LXXVIII « Les négociateurs » (*absent de EH1*)

1602

Ce n'est pas facile d'attacher soi-même son propre masque contre les gaz ; ce n'est pas non plus agréable de le serrer comme il faut, car on a besoin de volonté et de sang-froid pour tirer sa respiration à travers la compresse humide. C'est pourquoi les exercices de semblant sont ici parfaitement inutiles. Aussi, dans les cantonnements, on nous forçait à passer un quart d'heure dans un local à double porte rempli d'un gaz jaune. Les négligents suffoquaient ; et, comme il fallait recommencer, chacun prenait très au sérieux l’attachage du masque. Va-t-on maintenant former les civils par la même méthode ? On n'oserait pas. On craindrait les accidents, la panique, et finalement une vue trop précise des risques réels. Tout au contraire, il s'agit de jouer une comédie courte et gaie, d'où il résulte que, pourvu qu'on obéisse, on n'aura rien à craindre de l'ennemi volant. Or, cette partie de comédie, qui est en toute préparation à la guerre, est justement ce qui jette les peuples dans les guerres. C'est ce que l'on appelle bourrer les crânes. Eh bien, au sujet de la guerre aérienne et de la défense passive, voici venir le bourrage de crânes le plus impudent. Il s'agit de savoir si les crânes se laisseront bourrer.

La politique des militaires dans les temps de paix est très subtile. Leur état est d'exercer un pouvoir royal sur tous les citoyens, y compris les ministres. Et comme cela ne va pas tout seul, et que ce merveilleux pouvoir risque toujours de s'évaporer dans l'air très défavorable de la paix, il s'agit donc de jouer de la peur et de n'en pas trop jouer. Il faut faire croire que la guerre est pour demain et qu'elle sera terrible si l'on ne donne pas aux Grands Militaires les pouvoirs, l'argent, le matériel, les effectifs qu'ils demandent. Mais il faut faire croire aussi que, si l'on se fie aveuglément aux militaires, la guerre ne sera rien du tout. Notre armée de choc enfoncera tout, nos fortifications arrêteront tout ; nos courageuses populations urbaines se moqueront des bombardements, et ainsi du reste. Ce sont des choses qu'on aime à croire, surtout quand on n'a pas le choix. Et soit. Si l'on se résigne à une tyrannie militaire sans contrôle, qui s'exerce sous les apparences d'une République, il n'y a plus qu'à badiner héroïquement, comme les Académiciens savent faire, et puis, au jour fatal, il n'y a qu'à fuir le plus loin possible, comme tant de beaux parleurs ont su faire.

Nous autres, nous jugeons cela bête et lâche. Nous ferons la guerre s'il y a guerre. Cela dit, nous devons examiner de très près le jeu de Messieurs les militaires, d'après ce principe évident qu'une République n'est pas un gouvernement militaire. Et cela revient à savoir où on nous mène et à nous préserver, autant que nous pourrons, contre un nouveau massacre. Or, il importe beaucoup pour la paix que les peuples sachent d'avance ce qu'est la guerre. Par exemple qu'ils sachent qu'une grande bataille suppose, même chez le vainqueur, cent mille hommes par terre et cinquante mille blessés abandonnés par terre. Et qu'ils sachent aussi qu'une riposte, d'ailleurs impossible à empêcher, sur une grande ville, n'ira jamais sans dix mille cadavres d'enfants, de femmes et de vieillards. Le peuple saura alors à peu près ce qu'il fait lorsqu'il envoie par ses hérauts des défis à toute la terre. Et s'il le veut, soit. Mais, encore une fois, qu'il sache ce qu'il veut.

Et s'il ne le veut pas ? Eh bien ! il obligera peut-être ses gouvernants à faire ce qu'ils ne savent pas faire, ce qu'ils apprendront, c'est-à-dire à négocier et encore négocier, non pas avec l'allié, mais avec l'adversaire, et selon la patience et la politesse, qui furent toujours et en toutes situations les conditions préliminaires de la paix. L'exemple de ces belles manœuvres de paix fut donné par Jouvenel et le célèbre pacte à quatre, qui est encore maintenant notre espoir et notre charte. Et autant il y a d'imprudence à réchauffer publiquement ses alliés, autant on peut espérer en une conduite tout à fait contraire, qui a pour fin de ne faire de coalitions qu'entre ennemis et pour la paix. Et pour que cet espoir renaisse, pour que cet effort soit fait avec pleine confiance, il faut, je regrette de le dire, mais il faut que les militaires cessent de parler en maîtres dans l'État.

*La Lumière*, 7 juillet 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXI)

1603

On voudrait écrire un traité *de la Violence*, qui ne serait ni un conseil de violence, ni une flatterie aux violents. Travail sans récompense. J'ai remarqué que les violents corrompent les pensées. J'ai remarqué aussi que tous les faibles et impotents veulent au moins former des pensées violentes. Je cherche un homme fort qui soit juste. Je l'ai quelquefois trouvé. Mais il perd patience à la fin. En sorte que nous sommes tous guerriers en imagination. Nous rêvons aisément que nous sommes les plus forts ; c'est une pensée saine et agréable. Aussi nous forçons en pensée celui qui n'obéit pas à nos pensées. Vienne l'occasion ; il n'y a rien de plus naturel que de tuer, dès que l'on est soutenu par un parti. J'ajoute que celui qui l'essaie une fois s'étonne de la facilité, des effets paisibles qui suivent, et, je crois bien, de l'absence des remords si redoutés de l'homme d'imagination. Il y eut de ces cruautés dans toute révolution, dans toute chouannerie, dans toute tyrannie. Les histoires de France, d'Allemagne, de Russie, d'Italie, d'Angleterre, apportent toutes le même témoignage, et servent à comprendre ce qui arrive en d'autres peuples, où l'assassinat est le moyen ordinaire.

Là-dessus, je ne voudrais pas dire que l'homme est barbare et méchant ; je dirais seulement qu'il est violent à l'occasion, et que les institutions politiques ont pour fin d'éviter l'occasion. Hitler n'étonne que ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes. Un général, venu pour persuader, répond à un opposant : « On vous collera au mur ». Il faudrait pourtant savoir ce que ces paroles annoncent. La guerre nous fournit cent exemples, et plus, de cette violence non délibérée, dont les auteurs, ceux qui survivent, sont connus, vont et viennent, sous la sauvegarde des pacifiques citoyens. Ces Messieurs des Croix de Feu sont très décidés de nous civiliser selon leur idée, par de tels moyens ; ils le disent ; ils s'exercent à le faire. Je crois qu'ils ne seraient pas moins prompts qu'Hitler, ni moins féroces, s'ils trouvaient l'occasion de vaincre. Mais eux ne doutent pas de leur bon droit ; et Hitler ne doute pas non plus de son bon droit. Les uns et les autres croient qu'ils ont raison, et que celui qui a raison a le devoir de forcer s'il peut forcer. Au fond, une gifle donnée à un enfant représente toute la brutalité et toute la sauvagerie possibles ; mais on s'y laisse aller. Sauvagerie et brutalité ne sont point dans le passé, ni dans les forêts inextricables, ni dans les montagnes inabordables ; elles sont dans nos muscles, si prompts à s'irriter et à se gonfler devant la moindre résistance. Pour mon compte, je me représente très bien mon marchand de beurre en Danton, mon cordonnier siégeant au tribunal révolutionnaire, et mon pâtissier dans la charrette. Semblable au pilote qui évite la vague et se relève à chaque fois, nous naviguons au plus près de ces redoutables passions, qui n'attendent que d'être justifiées par la raison pour faire les folles. Pour qui voit les choses ainsi, la paix est par elle-même justice et raison ; elle passe avant tous les autres biens.

Vous pensez que je parle ainsi parce que j'ai peur. Tel est, en effet, l'argument qui allume les guerres ; et il allume les guerres exactement parce que l'homme n'est pas un animal peureux. Et si je crains la violence, c'est exactement parce que je n'en ai pas peur, parce que je sens la colère bondir, parce que je sens la pitié ajournée, parce que je me vois le plus fort, et mes adversaires en petits morceaux. « Tout beau ! », me dis-je à moi-même, comme on dit à son chien. Cette expression est bonne aussi pour l'homme, car la colère est bien laide.

Tous s'accordent là-dessus. Le bon accueil et la politesse sont estimés en tous pays. Mais ce qui est remarquable, c'est que la colère efface toutes ces pensées de civilisé. La forme humaine, qui est prompte et puissante, enferme une guerre toute prête ; et celui qui la nommait fraîche et joyeuse n'exagérait rien. Le danger est de croire qu'il exagérait, ou bien que c'était un genre de brute indomptable. Tout homme est une brute indomptable dès qu'il entre en action contre l'homme. Cette chasse est sacrilège, on le sent bien ; mais cela excite la fureur ; cela même exige que l'on se monte à un certain niveau. C'est pourquoi il ne faut compter ni sur la peur, ni sur la sagesse, ni sur la pitié ; mais plutôt, par des barrages d'institution, rendre l'occasion rare et presque impossible. C'est pourquoi la plus sauvage erreur de politique est de vouloir un peuple en défense et de lui mettre aux yeux la violence comme le plus grand de ses devoirs. L'effet inévitable sera une ambition de violence partout, et une attente impatiente de la preuve à coups de hache. Qui n'a senti ce dangereux mouvement ? C'est toute la guerre. Et au contraire, il faudrait que les punitions soient des violences de fait sans aucune violence de l'homme. En sorte que la guillotine représente un progrès sur la hache. Le coup de hache est plus près de l'assassinat.

*La Lumière*,14 Juillet 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXII)

1939 SM2 XCIII « La violence »

1604

Ce qui est aisé à croire ne vaut pas la peine de croire ; et c'est ici que le sceptique a raison. Croire au loup ce n'est pas difficile ; il suffit d'avoir peur ; et nul ne s'applique à avoir peur ; bien plutôt on voudrait s'empêcher d'avoir peur. Il n'est pas difficile non plus d'être jaloux, ni de croire d'après cela des choses en effet très croyables, mais qui, remarque le sceptique, ne sont pas prouvées pour cela. Croire le journal, ce n'est guère plus que le lire ; c'est encore plus facile quand ce qu'on me donne à croire est agréable, par exemple si mon adversaire politique est présenté comme menteur ou fripon ; toutefois, cette facilité à croire ne vaut pas le plus petit commencement de preuve. Et il arrive souvent qu'un mouvement de colère achève la prétendue preuve. Si je suis battu ou humilié dans une discussion, je suis jeté à croire bien plus volontiers que l'autre a tort. Et tout le mal des querelles vient de cette complaisance et même lâcheté à croire ce qui plaît. Par ce qui plaît, je n'entends pas seulement ce qui est agréable ; car, par exemple, il n'est pas agréable de croire que la guerre est proche ; mais il m'est agréable de croire cette annonce désagréable, si je vois que mon ennemi croit le contraire ; car je suis porté à nier tout l'être de mon ennemi. Toute cette misérable monnaie du croire apparaît vile, comme elle était, dès qu'on la compte devant l'arbitre. Le sceptique parle donc comme il faut, et se moque comme il faut. Si la pensée est quelque chose, la pensée n'est certainement pas une complaisance à soi ; encore plus évidemment la pensée juste n'est pas une complaisance à soi.

Ainsi ce qui plaît et ce qui est vraisemblable n'est encore qu'un possible, et même suspect. La preuve de l'existence se réduit à l'expérience, et aucun raisonnement ne dispense de l'expérience ; tel est le principe que la libre-pensée, si bien nommée, n'a cessé de pousser et de soutenir dans le monde des hommes. Par exemple, un miracle, ne dites jamais que vous n'y croyez pas parce qu'il vous semble impossible ; dites seulement que vous n'y croyez pas parce que vous ne l'avez pas constaté; et j'ajoute que le doute véritable est aussi fort à l'égard d'une chose que l'on croit possible, par exemple le grand serpent de mer, ou une escroquerie d'un homme riche et considéré. Hume se plaît à raconter que le roi de Siam, en ce temps-là, entendant conter que l'eau pouvait quelquefois devenir solide et porter un éléphant, ne crut rien de ce récit, qu'il jugeait impossible et absurde. Cette remarque fait rire ; mais il faudrait la suivre ; elle mène fort loin. Toutes les fois que devant un récit ou une rumeur vous discutez du possible et de l'impossible, vous êtes à côté de la question. Et même, si l'on fait attention au piège des passions et au penchant naturel du croire, c'est surtout devant ce qui nous est vraisemblable, devant ce que nous avons attendu et annoncé, c'est alors qu'il faut de tout son vouloir se mettre et se remettre dans le doute, exiger le fait, et encore le secouer et le tourmenter comme on fait devant les juges. Ainsi l'incrédulité est une grande chose, et justement honorée.

Mais il y a un autre côté de l'incrédulité, et qui en est le beau. Par exemple, il est bien sot de croire plutôt celui qui vous offre vingt pour cent, que celui qui se borne à quatre. Mais aussi pourquoi le croit-on, sinon parce qu'on croit qu'avoir cinq fois plus d'argent est absolument cinq fois meilleur ? L'incrédulité ici n'a pas à vaincre l'absence de preuve, car l'absence n'est rien. Elle a à vaincre quelque chose de positif, et qui est glorieusement vraisemblable ; car l'encens de la gloire commence aussitôt à monter vers le millionnaire de loterie, ou seulement vers la plus brillante et la plus puissante automobile. Cette valeur de richesse, tout le monde la crie, et l'incrédule a bien du mal à se tenir seulement d'aplomb, si le diable le tente de ce côté-là. D'où je vois que, pour être incrédule, il faut croire à autre chose qui n'a pas de preuve, et premièrement à ceci, que bien penser a de l'importance. Car le diable (et j'appelle diable ce qui se fait croire) vous dira au contraire qu'il ne sert à rien de penser bien si l'on est pauvre, et que le riche pense bien sans se donner de peine ; il nous en exposera les preuves, brillantes, éclatantes, qui sont partout dans les livres de diabolique sagesse. Mais croire, contre toutes ces preuves d'apparence, qu'il vaut mieux être sage et pauvre, voilà le croire propre à l'incrédule, voilà la force de l'incrédule. En sorte que celui qui croit que puissance et richesse, tout compte fait, valent moins que justice, je ne dirai jamais qu'il est crédule, attendu que ce qu'il croit est difficile à croire, et contre les passions, enfin suppose force et courage, et non point faiblesse. Jugez toute religion de ce biais ; vous comprendrez beaucoup de choses.

**[**Vous comprendrez notamment les stoïciens qui mettaient la force de l'esprit, ce qu'ils nommaient le ton, au rang des premières valeurs intellectuelles. Ils ne pensaient point que l'on pût être sage à bon marché, et ils concluaient que la manière de connaître importe beaucoup pour le vrai ; en sorte qu'atteindre le vrai sans peine, c'est le manquer. Partant de là, ils se plaisaient à dire que le sage ne se trompe jamais ; car, du moment qu'il ne tombe point dans la faiblesse d'esprit, il sait ce qu'il doit savoir et n'a rien à envier aux Dieux. Ces célèbres paradoxes ont illuminé l'antiquité, justement dans le temps où le sage était mis en demeure de reconnaître l'insuffisance de sa propre sagesse**][[1805]](#footnote-1806)**.

*La Lumière*, 21 juillet 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXIII)

*Minerve,* XI, « Ne pas croire ce qui plaît »

1605

Je ne sais comment le médecin vint à me dire que les hommes, à supposer qu’ils attrapent un état passable, ne manquent jamais de le troubler de nouveau par leurs folles imaginations. « Il est vrai, lui dis-je, qu’ils visent trop haut ; et, si seulement ils n’ont ni faim, ni froid, je les vois disputer sur la vraie manière de nommer Dieu, et bientôt ils courent aux armes ».

« Oui, répondit-il ; ils commencent par l’extrême fin. Il serait simple, pourtant, de commencer par le premier besoin et le plus pressant ; et ne rien chercher d’autre pour la société des hommes, tant que tous ne seraient pas assurés de manger. Car enfin, dès que ce besoin les mord, ils n’ont plus de pensée qui vaille attention. Certainement c’est peu d’avoir mangé ; mais, si on méprise ce peu, toutes les choses qui y seraient supérieures tombent à rien ».

« Regardez, lui dis-je, ce que la faim fait d’un homme, et même la seule peur d’avoir faim ; toute sa pensée revient là ; ce n’est plus un homme, c’est un animal. Le seul fait de chercher du travail, c’est-à-dire du pain, rabaisse l’ouvrier à un étrange niveau ; il dépend de tout le monde ; il prie ; il méprise et se méprise. Et non pas peu à peu et à la longue, mais sur la minute même, dès que l’importune pensée de la faim remplace toutes les autres ».

Il continuait : « Ainsi pressé, disait-il, et poursuivi par l’aboyeuse faim, l’ouvrier devient méchant ; il retrouve des rancunes ; il grossit les offenses. Et, au contraire, s’il est bien nourri, il voit les choses de plus haut ; il gouverne ses pensées ; il les brasse ; il ne s’en laisse pas accabler. C’est un sage déjà ».

Je remarquai à ce propos comme nous plions aisément le raisonnement politique. Car, sur le chômeur, comparé à l’ouvrier, j’aurais voulu dire à peu près le contraire de ce qu’il me proposait ; à savoir que l’ouvrier n’est résistant et fidèle à lui-même qu’autant qu’il a son pain assuré, et que la quête du travail le rend aussitôt faible, flatteur, obéissant, je dirais même jusqu’à l’enthousiasme, dont César sait bien faire son profit. Je gardai ces remarques pour moi, car ce médecin était riche, à n’en pas douter ; et, quoiqu’il eût l’esprit vigoureux et même libre, néanmoins il ne pouvait se priver, quand il sentait quelque partie molle du raisonnement politique, de la plier selon sa caste. La raison offre heureusement des parties moins flexibles ; et certes, ce n’est pas avec un cordage qu’on peut ramer.

« Eh bien, lui dis-je, toute l’affaire serait donc de découvrir et d’afficher sur les murs un ordre des besoins, qui serait par lui-même le plus beau programme de politique. Ayant donc mis au premier rang le besoin de manger, qui n’attend pas du tout, et qui même ne cesse pas de nous serrer davantage, je voudrais mettre au second rang la nécessité de nettoyer l’ordure, qui n’attend guère… »

« Elle attend bien, dit-il, un petit peu ; mais promptement arrivent toutes les pestes et infections. Ces maux-là je les connais ; ils sont mon gibier ; je les pourchasse ; je les devine en leur commencement. Oui, tel est le deuxième besoin ».

« Et, lui dis-je, quel besoin mettrons-nous en troisième ? S’abriter, se vêtir, s’armer ? »

Son œil brilla : « Si nous avons pourvu, dit-il, au premier et au second des besoins, il nous est permis d’hésiter et de choisir sur le troisième. La pensée se montre. Nous l’avons gagnée. Il faut la gagner par d’humbles soins ».

« Très bien, lui dis-je. Je vous fais maintenant roi demain ; vous ou bien moi, il n’importe. Il est hors de doute que le roi oubliera aussitôt ce qu’il savait si bien la veille ».

« Hors de doute, cria-t-il. Et voilà l’homme ».

« Oui, poursuivis-je, le jour même que je serais roi, je fonderais un ordre du Saint-Esprit, et l’on se battrait pour l’avoir ; et l’on se battrait encore pour savoir s’il faudrait donner du Monseigneur à ceux qui l’auraient ; mais d’abord on se battrait pour savoir si le cordon en serait bleu ou rouge. Tels sont les biens et les maux aux yeux du pouvoir. Fantômes insaisissables ; mais les armées s’empoignent très bien. Nous sommes frivoles, et là-dessus peut-être incurables ».

Le fait est qu’en ces discours le médecin avait tout à fait oublié de me soigner ; et moi j’avais oublié d’être malade. Nous en rîmes bien. Mais, dès qu’on pense, sans doute il faut du jeu.

*La Lumière*, 28 juillet 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXIV)

1606

J’ai en horreur les phrases hypocrites concernant les événements d'Autriche et la fin de Dollfuss. Cette froide méthode d'assassiner, c'est la pensée même de la guerre, enfin dégagée de ses misérables ornements. Si vraiment la justice consiste à exercer tout le pouvoir possible et à ouvrir le feu sur le semblable, tranquillement, promptement et puissamment, comme celui qui vient de mourir tragiquement fit sur les socialistes, alors, et sans qu'il y ait à chercher, dans ces gardes déguisés quelque socialiste survivant et qui cherche la vengeance, il faut dire que l'horrible événement est juste, et que la force se condamne elle-même par sa propre victoire. Pour mieux dire, la force accorde à tous et même proclame le droit d'oser. Un chef de force qui se plaindrait d'une balle non respectueuse serait aussi ridicule que ces partisans si prompts à porter des coups, mais aussitôt soulevés d'indignation dès qu'on les leur rend.

J'admire ces vieillards qui réchauffent les alliances et soufflent sur la guerre. Se font-ils la moindre idée de la guerre ? Sont-ils résolus à se soumettre à toute action efficace ? Point du tout. La guerre leur apparaît comme un des moyens de la politique. Autant ils réprouvent cette attaque au corps et par surprise, dans le tranquille bureau où les pouvoirs siègent, autant ils trouvent naturel que le fantassin soit assailli par l'obus. Ils diront que cela s'est toujours fait ainsi, et que c'est une absurde politique que celle qui ne compte pas les forces. Mais je dirai aussi, et avec non moins d'exemples éclatants à produire, que les assassinats se sont toujours faits ainsi, et que cette guerre est une autre guerre. Je profite d'un moment de pitié ou de peur, et peut-être de justice, pour ramener à l'humain ces admirateurs aveugles, qui préparent un million de morts et s'étonnent d'un.

On serait porté un peu plus loin si l'on comprenait que la force ne résout rien. Une force reviendra contre la force, soyez-en assurés. Vainqueurs, et par votre victoire même, vous prouvez que vous n'êtes pas vainqueurs, car vous ne pouvez fermer le chemin de force ; vous le montrez ouvert. Deux hommes seront toujours plus forts qu'un ; il suffit de préparer la circonstance où l'on sera deux contre un. Cette idée est ce qui rend méchant. Le tyran commence par massacrer avec douceur, si l'on peut dire, tellement il est assuré d'exercer un droit. Mais quand il découvre le jeu, quand il devine les prétentions de l'adversaire, et quand il imagine ses préparatifs, c'est alors qu'il grince des dents. Peut-être avait-il cru que les pistolets ne tuent qu'en un sens. La dernière victime était sans doute au-dessus de ce monstre supposé. L'homme est toujours au-dessus de ce qu'on croit. Celui-là a pardonné noblement ; mais que signifie ?

Pardonner signifie pardonnez-moi. C'est nier l'ordre terrible, qui, en effet, n'est nullement un ordre. C'est retrouver le semblable, et le reconnaître ; bien plus, en toute querelle, faire ou refaire d'abord société avec lui ; rappeler à lui qu'il est esprit, et à soi qu'on est esprit ; dire préliminairement : « Nous nous comprendrons ». Ce n'est autre chose que négocier ; mais aussi négocier n'est pas peu. Toute la puissance animale est d'égorger et tout l'art humain est de négocier. On peut toujours négocier. On peut toujours inventer une raison, ou seulement une manière de dire ; on peut écouter ce que l'autre dit. Ces entretiens, qui sont souvent petits par la subtilité, par les répétitions, par la longueur, sont toujours grands par ce respect qui laisse parler l'autre et qui promet de le comprendre. Ce désarmement devant un discours est un genre de courage ; et cette reconnaissance de l'homme par l'homme est la paix même. C'est pourquoi il est rare qu'une négociation directe n'assure point la paix. Mais aussi il est ordinaire que les timides refusent l'entretien ; et c'est pourquoi je crois, tout compte fait, que les timides ont fait plus de mal que les violents. Les violents ont plus de chance de savoir quel jeu ils jouent. Finalement, un homme résolu doit regarder en face la force nue, et mettre au net la condition d'assassin, qu'il allait prendre pour lui. Cela bien vu, il ne reste qu'une règle dans les aventures humaines, qui est de négocier et négocier encore, oui quand même on serait assuré cent fois de vaincre ; oui quand même l'adversaire invoquerait la force nue. Au moment d'écraser, et le pouvant, encore et encore négocier. Ce n'est que reconnaître le semblable, et lui rendre son nom d'homme. Et, si l'on ne prend ce parti, on est jeté dans l'autre, qu'on ne peut penser. C'est faire le fou.

La Lumière, 4 août

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXV)

1607

La première chose à savoir, à redire, à expliquer, c'est qu'il peut y avoir excès et abus dans l'État, par l'action même d'hommes instruits, dévoués et justes. Par exemple, le pouvoir militaire exigera trop, soit en travaux, soit en effectifs, soit en manœuvres, si on le laisse libre. Tout pouvoir s'affirme, s'étend, et se préfère ; mais en négligeant même, s'il se peut, l'intérêt d'argent et l'intérêt de gloire, il faut comprendre que des chefs monastiquement formés, étrangers aux plaisirs, sensibles seulement à la poésie de leur métier, pourront bien encore, par pure vertu, nous fabriquer des maux inouïs. L'artilleur, j'entends le grand artilleur, l'artilleur génial qui adore son métier, ne cessera d'inventer, d'essayer, de dépenser ; il lui faudra de l'argent, il lui faudra des hommes. On nous parle du zèle des marchands de canons. Zèle superflu. Il suffit d'un corps d'artilleurs qui ne pensent qu'artillerie pour nourrir la fabrication et le commerce des armes. Et je soupçonne le même genre de folie raisonnable dans l'organisation de la défense contre les bombardements aériens ; cela est neuf ; cela stimule les inventeurs ; cela suppose des règlements nouveaux et une discipline des urbains qu'on n'a jamais vue. La conscience professionnelle demande des pouvoirs, des lois, du matériel. Le principal défaut des gouvernements dans les Républiques, c'est de ne pas savoir refuser à d’honnêtes gens.

Je pense à des abus d'ordre militaire. C'est que les militaires sont pressants par leur métier même. Mais toutes les fonctions de l'État peuvent donner lieu à ce même genre d'envahissement. Il est certain que l'on peut beaucoup contre les maladies par des précautions d'hygiène. Un chef de la santé publique ne manquera pas d'inventer de nouvelles lois, des contraintes, des dépenses folles. Je dis folles, en considérant les ressources de l'État ; mais par rapport aux fins, il faut dire qu'elles seraient toutes raisonnables. Et pourtant le bon sens dit qu'il y a d'autres besoins. La police n'aura jamais trop d'avions, ni de camions ; jamais trop de laboratoires, jamais trop d'instituts, jamais trop de concours, et jamais ces choses ne coûteront trop cher au regard de notre sûreté ; mais bien vite elles coûteront trop cher si l'on considère les autres besoins, les autres fonctions de l'État, les autres armées qui réclament aussi. Il ne suffit pas que les postiers nous servent bien ; il faut aussi qu'ils ne nous ruinent pas. Et quoi de plus utile, et pour mieux dire de plus sacré, que la fonction d'enseigner ? N'importe quel professeur vous prouvera que l'économie ici serait crime, et que les futurs citoyens n'auront jamais d'assez belles écoles, ni d'assez bons maîtres. On le dit ; on sait pourtant bien que ce discours n'est pas vrai tout seul. L'État a d'autres devoirs. Et il serait ridicule d'imaginer toute une nation où la moitié des citoyens ferait la classe à l'autre moitié. Et pourtant que de choses on aurait à apprendre à tout âge ! Toutefois, le bon sens regarde à la bourse commune ; il considère ce qu'il peut, et non pas seulement ce qu'il devrait.

Ces remarques, qui ne peuvent manquer de choquer un peu les spécialistes en tout genre, sont pour faire entendre que l'aristocratie, ou gouvernement des meilleurs, ne résout rien. Car ce gouvernement, nous l'avons. Bien certainement, les chefs de guerre sont les plus instruits dans ce genre de savoir, et les chefs du téléphone, de même. Bien certainement, l'éducation nationale est dirigée par ce qu'on a pu trouver de mieux dans les sciences et les lettres, et soyez assuré que le général des masques connaît son affaire. Très bien. Mais aucun de ces corps si éclairés n'a qualité pour fixer sa propre importance. Non, ce n'est pas le marin qui dira ce qu'il faut à la marine. Ce n'est pas le militaire qui fixera la durée du service. Ce n'est pas le postier qui décidera de renouveler le matériel des téléphones. Ce n'est pas l'éducateur qui fermera ou ouvrira de nouvelles écoles. Ici paraît la fonction gouvernante, qui a seulement à veiller aux abus, et à lutter contre le gonflement si naturel de ces très sages spécialistes, qui n'écoutent que leur devoir. Et cela même définit une sorte de Démocratie. Car, qui pourra faire l'arbitre entre tous ces tyrans raisonnables, d'instruction, d'hygiène, de défense, sinon le commun bon sens, qui sait bien que tout l'utile n'est pas possible, et qu'avoir raison n'est pas toujours raison. Ainsi se découvre une lutte continuelle et inévitable entre les puissances éclairées, qui feraient les folles, et l'opinion ignorante, qui toutefois ramène au possible toutes les prétentions des redoutables bienfaiteurs publics. Tel est le sens du suffrage, des pouvoirs élus, du contrôle et de la résistance. Et voilà ce que le spécialiste ne comprendra jamais. C'est une des difficultés de la République.

*La Lumière*, 11 août 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°8, 25 août 1934 (LXVI)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934[[1806]](#footnote-1807)

1608

Si le Congrès des Instituteurs avait décidé de prendre désormais toutes les dictées scolaires dans les discours de M. Doumergue, s'il avait célébré les vertus de Joffre, Foch et Weygand, ou seulement celles du masque à gaz, certes le ministre n'aurait point mis ses inquisiteurs en mouvement. J'admire la doctrine gouvernementale si constante d'après laquelle il n'y a de bons Français qu'à droite. En réalité depuis que la République existe, elle a peur de sa gauche, elle frappe à gauche. La République est donc une erreur qu'on voudrait reprendre ? Ou bien veut-on ignorer les conséquences naturelles de l'appel au peuple ? Veut-on penser pour lui, et lui dicter ce qu'il veut ? Car il me semble que ces doctrines communes à une importante masse d'éducateurs publics sont au moins un fait.

Je me suppose arbitre, et j'examine comment sont composés les conciles qui disent le droit et le vrai. Rassemblez ceux qui vivent du travail d'autrui, ceux qui connaissent les villégiatures de grand luxe, ceux qui ordonnent au lieu de faire, ceux qui ont combattu à Bordeaux, ceux qui rédigent à Bâle leur déclaration de revenus ; ajoutez-y les marchands de plaisirs, et les marchands de femmes ; consultez cet étrange Parlement, vous en verrez sortir, sans une faute, ces opinions dont on dit qu'elles sauvent la France et qu'elles sont la France. Au contraire assemblez des hommes qui vivent de leur travail, et qui toujours réclament pour le voisin en même temps que pour eux-mêmes, selon la loi d'une association strictement égalitaire ; alors vous verrez repoussées en bloc et avec indignation ces opinions bien nourries et bien payées, que l'on nomme académiques, et qui sont celles des bien-pensants. Cette opposition doit avoir un sens. J'aperçois qu'il y a deux manières de vivre, l'une qui n'est que flatterie aux riches et aux puissants, l'autre qui est de travail utile sans flatterie aucune. Cette remarque faite, on ne doit point se demander où sont les saines et honnêtes doctrines, car on le sait. À moins de se boucher les yeux et les oreilles, on le sait. Ou bien les gens qui vivent comme on ne doit pas vivre, auraient-ils le privilège de penser comme on doit penser ?

Je dis doctrines saines et honnêtes ; je ne dis pas doctrines vraies. Car, si étrange que ce soit à dire, le vrai ne décide de rien. Il y a sans doute une vérité de la tyrannie, comme une vérité de l'État juste ; et l'opinion politique ne se trouvera ni par une expérience, comme dans l'éprouvette, ni par un calcul, comme au tableau noir. Et cela ne veut pas dire seulement que les problèmes sont difficiles ou changeants, comme il est évident ; cela veut dire que la vérité politique est autant justice que vérité, et qu'elle suppose un choix. Or je regarde les uns et les autres faire leur choix, et quand je vois un homme saluer les brutaux, les riches, les maîtres, je comprends qu'il a choisi un parti qui lui est avantageux, mais je soupçonne pourtant qu'il choisit mal, car il est bien laid. J'en fais juge le ministre lui-même ; car je sais que, quand il est entré dans le chemin politique, il a cru choisir autrement. Ses jeunes années ne sont pas si loin. Donc admirez la puissance de ces vieux corrupteurs, qui n'ont pourtant rien pour eux, ni le savoir neuf, ni l'éloquence, ni l'élégance ; ou peut-être cet âge (sans pitié) a-t-il par lui-même un regard à faire geler la Seine.

Misérable sort de celui qui refoule sa propre pensée ! Certes il ne va pas demander à ces milliers d'instituteurs de n'avoir pas les opinions qu'ils ont ; non, mais seulement de ne pas les dire, et exactement de ne pas les dire en un Congrès. Car qu'ils les enseignent, et même sans y penser, seulement par le choix des modèles d'écriture, on le sait bien, et on n'y peut rien. Telle est la sagesse que l'on apprend au Conseil des Ministres, et qui fait que l'on rougit de la justice et de soi-même, comme d'une double inconvenance. Il y a longtemps que ce conflit dure, et que les délégués du peuple s'arrangent, par un artifice ou un autre, pour dire exactement le contraire de ce qu'ils avaient mission de dire. Les instituteurs ont parlé en citoyens ; ils ont oublié qu'ils sont monnaie de ministre ; telle est leur faute ; je la vois à présent ; je veux même bien la grossir, et la nommer trahison. Ne savent-ils donc pas pourquoi on les paye ?

*La Lumière,* 29 septembre 1934 ( ?)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXVII)

1609

Louis XIV était bon juge, et même bon homme, si l’on savait l’aborder en sujet absolu, c’est-à-dire jurer d’avance par le discours et par l’attitude que la décision du roi serait en tout cas adorée. Saint-Simon, qui avait pris les mesures de cette grandeur jalouse, sut très bien plaider pour lui-même et se relever d’une profonde disgrâce ; c’était un esprit fort ; n’avait-il pas osé parier pour Eugène et pour Malborough, et contre nos armées, que Lille serait prise ! Mais le roi pouvait tout comprendre, dès que son pouvoir n’était pas en question. De même il arrive qu’un colonel donne audience au simple troupier, et se montre cordial et même paternel, pourvu que le pauvre homme vienne à lui comme à l’oracle. Je me souviens d’un canonnier plein comme une outre, et qui vint tumultueusement demander au capitaine « si les choses se goupilleraient longtemps comme ça ». Il était tombé dans un trou d’eau, et il n’était pas beau à voir. Mais dans le moment où la foudre allait tomber sur lui, je le sauvai par un mot de courtisan ; je dis au redoutable capitaine : « Cet homme s’adresse à vous comme à Dieu ». Ce mot fit l’affaire, et je vois encore en souvenir le sourire du grand roi, qui est le même en tous les rois.

Ce genre de hauteur permet la simplicité. La timidité, comme j’ai bien remarqué, est souvent le mal commun au maître et à l’esclave. Mais quelle merveilleuse guérison pour les deux si le maître est assez sûr de rester en tout et toujours le maître et ainsi rassure, écoute, comprend ! Il y a un tel contraste entre ce que l’on a craint et ce que l’on trouve, qu’il naît alors une sorte d’amour bien délicieux au chef. Pour moi, qui ai toujours résisté au bonheur d’obéir, et qui, par une autre majesté, assez sauvage, ai toujours tenu mon tyran à distance, je me disais souvent, en considérant ces hommes naïfs et piétinés : « Ils seront dupes. Le pouvoir a trop d’avantages ; il gagne par la mauvaise humeur et par la bonne ». On peut donc me montrer une colonne d’anciens combattants, avec le chef de guerre en tête ; je ne m’étonne point ; je comprends ce qu’ils aiment, ce qu’ils admirent, ce qu’ils veulent, ce qu’ils ne veulent pas. Que cette colonne s’allonge un peu, nous voilà revenus au pouvoir des militaires ; l’ordre de guerre se reforme ; la guerre est au bout, si préalablement la ruine des finances publiques n’empêche pas la guerre. Et qu’y voulez-vous faire ? Il y a une partie de l’homme qui s’adapte au tyran, et qui même y trouve son bonheur. Et, comme j’ai traversé les années de guerre sans trop d’humeur, ainsi je passerai les années de tyrannie militaire, puisqu’il plaît ainsi à mes amis et camarades inconnus. Ainsi je monologuais en dedans, pendant que le colonel s’offrait pour sauver le pays et nous tous.

Trop vite je me crois seul ; bien trop vite. Derrière la petite colonne des vrais croyants se montre l’immense armée des incrédules. Avec retard, mais comment autrement ? Ces hommes sont occupés à tout autre chose qu’à célébrer leur propre gloire. Et ils voudraient bien surveiller les affaires publiques seulement du coin de l’œil. Mais cela n’est pas permis. Les audacieux et ambitieux emportent d’abord le consentement ; c’est que l’amitié est bien forte ; et en somme c’est la meilleure partie de l’homme qui donnerait gagné aux injustes. Mais il faut que la résistance suive le consentement ; il faut qu’on se reproche d’aimer et d’approuver, et quelquefois même d’être bon.

Ces mouvements d’abord secrets se rassemblent peu à peu comme un nuage, d’où sortiront quelquefois les éclairs et le tonnerre, au grand étonnement du colonel, qui croit ingénument qu’on l’adore. La politique, alors, étonne et scandalise, par un mépris des bienfaiteurs, par une ligne sévèrement tracée, qui exile tous les chefs, par un refus muet à ceux qui étaient si sûrs de l’acceptation. Ce moment de sursaut, qui sauve l’humanité, paraît d’abord impossible. On ne voit, on n’entend que colonels, et femmes de colonels, et enfants de colonels. Que merveilleux accord ! Les anciens combattants sauveront le pays. Qui oserait d’élever contre eux ? Qui nierait leurs droits sacrés ? Il n’y a donc plus, se dit le citoyen, qu’à rentrer chez soi, à se taire, à payer, et puis à se faire tuer, selon les amples et beaux desseins de la traditionnelle politique. Mais patience. Nous n’avions vu que l’ombre de l’armée. Voici un grand piétinement. Voici que s’avancent ceux qui ont obéi sans aimer et qui ont combattu sans croire. On les croyait tous tués. On se trompait. On pensait que les serments tant de fois faits, à soi-même et aux camarades, étaient depuis longtemps oubliés. On se trompait. Mais qu’avions-nous juré ? De punir les tyrans qui nous comptaient si peu. De les punir dans le moment même où ils viendraient chercher leur récompense. De les punir, entendez bien, moins sévèrement qu’ils ne nous punissaient ; non pas de mort, ni de prison ; seulement de mépris parfait et de rire tranquille ; oui de rire surtout, dès que le temps du rire permis serait revenu. Nous avions juré cela, et puis nous n’en parlions plus. Il y a tant d’autres choses à penser ; et n’oublions pas qu’en paix comme en guerre c’est le même fantassin qui fait tout. Maintenant, Messieurs les chefs, si vous tenez absolument à réveiller les souvenirs de guerre, tant pis pour vous et gare à vous.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXVIII)

1610

Les Croix de Feu ont choisi la discipline ; c'est un choix que l'homme sait faire, et qu'il fait et maintient par un continuel retour de volonté. Ce serment enivre. On a le sentiment de porter le chef à bras, et qu'il n'est rien du tout sans le consentement de ses sujets. D'où vient que les sujets s'admirent en lui et se sentent en lui. Toutes les factions vivent de ce sentiment de puissance que l'on éprouve en marchant au pas sous les ordres de quelqu'un ; et telle est l'origine des plus grands maux qu'on ait vus, et qui sont infligés à l'homme par l'homme. Comme on voit que l'Empire Romain eut souvent deux ou trois empereurs dont les partis s'entre-déchiraient, ainsi il ne se peut point que tous les hommes se soumettent à un seul chef ; d'où des conflits, des cruautés, des proscriptions, qui font le texte de l'histoire.

On s'étonne des religions, qui brûlent très bien, si elles le peuvent, celui qui prétend seulement examiner. Mais l'exécration de l'examen personnel se développe à merveille dans n'importe quelle ligue enivrée à la fois de puissance et d'obéissance. Car celui qui discute fait aussitôt scandale, par ceci, qu'il offre aux croyants l'exemple de ce qu'ils ont renié, qui est leur propre esprit. C'est alors qu'ils mettent leur orgueil à faire les fous, et à croire sans aucune preuve. Qu'est-ce qu'obéir, sinon croire sans preuve ? Et voilà comment ce qui est contesté devient sacré. Voilà comment on se rallie à l'absurde, et comment l'on est fier de croire l'absurde. Le dévouement, dans les factions, se mesure toujours à ceci que l'apparence de l'absurde ne rebute pas, et ne laisse même pas hésiter. Il se fait une enchère d'aveuglement. On rit de l'objection ; on en rit encore plus si elle est raisonnable. On se dit : « Voilà le genre de folie dont je me suis guéri ». Et il est vrai que la puissance du groupe suppose cet abandon d'esprit. En sorte que je ne crois point du tout que les vrais croyants, en n'importe quelle ligue, soient des imbéciles. Au contraire je les soupçonne capables de très bien raisonner dès qu'ils veulent raisonner. J’en ai eu mille preuves chez des croyants très fanatiques, et qui faisaient voir tout le bon sens possible, dès que l'obéissance qu'ils avaient jurée n'était pas en cause. Et bref je crois que les partis sont aveugles volontairement et heureux de l'être. Rappellerai-je la fameuse souscription qui prétendait honorer le faux Henry ? Le fanatisme de l'autre bord consistait à vouloir bannir de l'humanité tous ces gens-là. Et la paix vint, une fois de plus, du tiers parti, qui prétendait que tout fût discuté selon la bonne foi et le respect d'autrui. Ce noble esprit d'égalité, qui n'exclut même pas le tyran, qui n'excommunie jamais, qui essaie de tout comprendre, et qui trouve assez en lui-même de quoi pardonner à tous, cet esprit d'égalité est le seul qui apporte la paix. C'est cet esprit qu'il faut enseigner, exercer, fortifier. Selon mon opinion les sciences servent surtout à rabattre le fanatisme et l'esprit d'autorité. On rit encore de ce décret des fanatiques qui faisait défense à la terre de tourner. Les autres services de la science sont de peu ; mais celui-là est capital ; il humilie l'orgueilleux.

Le mal de guerre est un mal d'orgueil. Je dirais même que nul homme ne se ferait tuer ni ne tuerait pour une vérité démontrée ; car les preuves apaisent celui qui sait, et les causes de l'erreur lui sont bien connues. Mais au contraire le dogme juré, l'autorité jurée, l'obéissance jurée, voilà la source de violence ; car on hait tout argument, et encore plus le bon. On ne voit plus qu'un empire à étendre, par la précipitation de punir, et un entier mépris de la justice. Être juste, c'est se soumettre au jugement d'autrui. Être juste, aux yeux de l'âme impériale, c'est la pire faiblesse ; c'est laisser entendre que les bonnes raisons seront écoutées. Le pouvoir n'est jamais juste ; et j'ai observé que le chef présente toujours une solution juste comme un caprice de son esprit, et comme une faveur qui ne fait point règle. Ces manières de faire étant connues et acceptées, le chef est aisément simple et jovial ; il a ses fidèles, et il leur est fidèle, c'est-à-dire qu'il se fie à eux, et qu'il fait voir qu'entouré d'eux il ne craint aucune offense ; et cela est vrai par cette foi qui se communique. On comprend pourquoi les exercices et manœuvres du tyran ne sont jamais que d'obéissance. L'homme étant ainsi, le jeu du chef se jouera partout, et de la même manière, comme il s'est toujours joué. Et les chefs de persuasion et d'arbitrage seront toujours faibles à côté, c'est-à-dire que le grand danger qu'ils courent est d'être méprisés par leurs amis, justement à cause de cette modération qui est de leur essence. C'est que nous suivons tous, de premier mouvement, le héros qui nous promet que nous aurons la tête cassée. De là tant d'agréables trahisons, et j'allais même dire honorables. Il est moins brillant d'être juste selon la balance.

Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXIX)

1611

Je lis d'étranges analyses. Voici ce que c'est. Le chômage comme effet du perfectionnement des machines est bien connu et à chaque instant pris sur le fait. Tel excavateur remplace, pour un même travail, cinquante terrassiers par un seul surveillant. On voit des ateliers qui marchent tout seuls, sous deux ou trois paires d'yeux. D'où l'on conclut qu'à un pas très accéléré les salaires diminuent et vont à la totale suppression ; que le pouvoir d'achat des masses décroît par cela même ; que la vente ne se faisant plus, le profit du patron va disparaître à son tour ; que l'État va se trouver ruiné, puisqu'il ne peut gagner que sur des transactions qui ne se font plus, ou sur les revenus qui sont en train de tarir. Ainsi Babylone tout entière meurt de soif et de faim par la faute des machines, qui sont en train de supprimer le travail.

Je me souviens d'un temps où j'étais auditeur attentif et sans aucun respect. Le physicien s'embrouillait quelquefois dans les calculs. Cela se voyait à une manière d'effacer. En même temps qu'il nous disait : « Vous voyez ! Vous saisissez ! C'est très clair ! » il passait le torchon et développait un nuage de craie, et, je l'avoue, un nuage de défiance aussi. Nos économistes me font le même tour, en faisant osciller le double rayon de l’œil et du lorgnon, pendant qu'ils effacent, et passent à l'examen des conséquences, — que dis-je ? — à la recherche des remèdes. Et avouez que cette recherche n'est pas une chose ordinaire, dans ce monde où, par leur hypothèse, il n'y a plus ni salaires, ni profits, ni trésor public. Cette recherche m'ennuie ; je voudrais suivre de l’œil les raisonnements si promptement effacés, les salaires escamotés, les profits anéantis, les impôts de nul rendement (sans aucune intervention de Bâle), bref cette fin du monde qu'on vient de réaliser au tableau noir. Les conséquences sont toujours bien faciles à suivre ; mais que les principes exigent d'attention ! D'abord on n'arrive point à me faire croire que deux travailleurs, aidés d'une machine, en remplacent cinquante. Car il me semble que des journées de travail, invisibles il est vrai, mais toujours fort pénibles, de mineurs, de forgerons, de fondeurs, de limeurs et d'ajusteurs, doivent se trouver ajoutées au chapitre de la machine, qui certes s'use, qui assurément ne se construit pas toute seule et ne se nettoie pas toute seule. Si l'on fait les comptes, il faut les faire exacts. Et puis il faudrait encore que l'on m'explique en quoi le métier de sarcleur ou de sarcleuse, à genoux dans la rosée, avec le pouce et l'index pour outil, est simplifié ou adouci par la machine. Quant au métier de démolisseur, chacun a pu remarquer comme le frappeur à explosion, sorte de mitrailleuse, remplace avantageusement la pioche. Toutefois il me semble que l'inventeur du procédé tonitruant a fait bon marché de la résistance musculaire de l'ouvrier qui tient cette machine par les oreilles ; l'homme s'y use bien vite ; et le travail, ici, même avec la machine, garde tout son sens biblique. Je citerais bien d'autres exemples. Ce sont de petites remarques, mais qui, si on les suit assez, feront paraître de grandes obscurités.

La suite ne va pas mieux. Car si l'on me dit qu'un ouvrier en remplaçant dix, c'est un salaire diminué de neuf dixièmes, j'entends bien qu'on nomme salaire l'argent payé. Mais le vrai salaire, dont il est question ici puisqu'il s'agit de comprendre qu'il va devenir nul, le vrai salaire n'est pas de l'argent ; le vrai salaire c'est le résultat du travail. Or, d'après l'hypothèse, ce résultat est le même avec un ouvrier et la machine qu'auparavant avec dix ouvriers sans machine. Je ne vois donc pas que le vrai salaire ait diminué. Encore moins, que le profit ait diminué ; car le profit est prélevé sur le salaire (justement ou injustement, c'est à voir) ; et toujours est-il qu'il est plus facile de prélever sur un ouvrier qui devrait d'emblée gagner dix fois plus, que sur dix qui défendent leur vie. Et en effet je me suis dit quelquefois que le moment de la machine enfle les profits aux dépens des salaires. Si je prends ainsi les choses, le monde n'est pas détruit, les concepts ne sont pas périmés, les anciennes valeurs ne sont pas annulées. J'avoue que je me sens plus à l'aise, alors, pour rechercher les erreurs commises et les remèdes. Mais quelle prudence aussi je conseille à l'espèce des penseurs, et à moi-même

*La Lumière*, 18 août 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXX)

1612

La gloire de Lyautey, ainsi que le bruit fait naguère autour de Chiappe (c'est le même genre d'homme), me fait apercevoir un paradoxe assez fort, qui est que les pouvoirs moyens sont bien plus redoutés, et même plus redoutables, que les pouvoirs vrais. Si je compare le plus habile ministre à cet entreprenant Maréchal ou à ce bruyant Préfet, je vois que le ministre est tenu par mille liens, et ne cesse de négocier en gouvernant ; la prudence est son lot. C'est par centaines qu'il faut compter ceux qui le surveillent, qui le critiquent, qui font fléchir un peu ses décisions. Aussi est-il bonhomme ; et sa politesse propre est de demander, quand il pourrait commander. Sa fonction est d'avoir raison, ce qui est écrasant à porter, car il faut ménager tout, il faut être prêt à discuter tout, prévoir l'objection, se la faire à soi-même. Tel est le grand serviteur.

Le moyen serviteur, qui est subalterne, est pourtant de tout autre forme. C'est lui qui se donne, par la parure et par l'attitude, cet air de tigre ou de lion, et ce regard qui donne la colique. Mais pourquoi ? Parce que de tels hommes n'ont pas à conquérir le pouvoir ; ils le reçoivent tout fait. Un brave homme de ministre les nomme, les charge d'une colonie mal pacifiée, ou du bagne parisien, pire que tout, avec pleins pouvoirs dans leur domaine. Pleins pouvoirs ! Ce que le ministre n'a jamais, le ministre pourtant le donne, mais à un subalterne, et pour une fin déterminée. C'est ainsi qu'un capitaine est plus craint qu'un ministre, et ne craint même aucun ministre ; c'est que le capitaine (ou le préfet, ou le maréchal) est en quelque sorte dans les brancards, et qu'il ne peut lui arriver de tirer trop. La machine est solidement montée ; ils n'ont qu'à la faire rouler ; c'est-à-dire qu'ils n'ont qu'à forcer et encore forcer, sans jamais discuter, sans jamais concevoir seulement qu'on puisse discuter. Cette étrange éducation se voit au regard, où l'on peut quelquefois deviner une sorte de timidité féroce. Et cela apparaît en germe dans le moindre lieutenant. En réalité aucun tyran au monde n'a le pouvoir d'un lieutenant ; aucun tyran ne se jette sur le résistant comme s'il allait le manger tout cru. C'est que le tyran a dû conquérir son pouvoir par persuasion, et pièce à pièce ; et par les mêmes moyens il ne cesse de le conserver. Hitler se fait acclamer ; le peuple lui renouvelle ses pouvoirs. Cette idée ne viendra jamais à un colonel ; la matière (matière humaine) ici n'a rien à dire ; et on la dispense même d'approuver. Approuver serait une sorte d'offense. D'où ces faces subalternes, qui portent la marque de l'attention irritée.

On raconta ces jours-ci que Lyautey, nommé ministre de la guerre, pendant la guerre, ne sut pas se faire écouter à la Chambre ; c'est qu'il se croyait encore chef absolu, c'est qu'il croyait tirer encore dans ses brancards de général, et gare devant ! Amené donc à un poste supérieur, mais à un poste de négociation et de persuasion, il ne put supporter cette pensée. Combien de grands enfants espèrent gouverner l'État comme un heureux colonel gouverne son régiment ! Mais ce n'est qu'un rêve. Tous les hauts pouvoirs négocient, et gagnent un jour après l'autre ; et, j'entends par là qu'ils renoncent au pouvoir à chaque instant ; c'est leur manière de régner. Au lieu que l'autre pouvoir, aux yeux étincelants, exerce quelquefois la clémence, ce qui n'est pas la même chose. Et d'après ces vues je comprends assez pourquoi les subalternes arrivent si aisément à mépriser leurs maîtres. Car si moi, colonel, général ou maréchal, j'ai le pouvoir de changer en statue celui qui vient m'implorer, comment comprendre que le ministre dont je dépends, et qui, d'un trait de plume, peut me déporter à cent ou mille lieues de mon royaume, soit un homme d'accueil et de politesse et qui ait l'art de délier les cœurs. Par ces mêmes causes, l'éloquence est étrangère au subalterne, et lui est même inconcevable, car l'éloquence est une politesse ; l'éloquence égalise ; l'éloquence se livre au jugement. Je ne sais si nous verrons Chiappe à la tribune, mais, si cela arrive, je suis assuré qu'il y aura étonnement et déception. À chacun son métier.

*La Lumière*, 25 août 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXXI)

1613

Chacun a son plan ; mais je crains les plans. Un peuple est un être de nature qui résiste merveilleusement bien au législateur. Balzac est unique et incomparable en ce qu’il a fait paraître la structure réelle de nos régions, et comment le pouvoir expire devant les intérêts, les parentés et les alliances. Lisez la politique réelle dans *Les Paysans*; cette œuvre n’a pas tant vieilli. On y voit comment les Messieurs venus de Paris doivent s’adapter et se conformer, s’ils ne veulent s’en retourner. Bien sûr, le gendarme a plus de pouvoir maintenant qu’en ce temps-là. La loi militaire est appliquée ; les crimes sont punis. Ce sont des actions de force, pour lesquelles il suffit d’envoyer un escadron de plus. Mais nul n’oserait dire que les impôts sont payés comme ils devraient l’être. Le prix du blé est réglé par la loi ; mais personne ne trouve à vendre son blé à ce prix-là. Dès que la richesse, les prix et la monnaie sont en cause, le pouvoir éprouve une résistance non saisissable. Le conscrit se rend à la caserne et le braconnier à la prison ; cela ne fait pas difficulté. Mais donner l’impulsion aux affaires et aux marchés, faire sortir l’argent, tirer les aveux d’une bourse, cela se décrète aisément et ne se fait point. La coutume est plus forte que la loi, et au reste une vraie loi est toujours tirée de coutume et de nécessité, par une expérience presque aveugle, comme la jurisprudence le prouve.

Par les mêmes causes, il faut croire que les constitutions inventées par l’intelligence ont fort peu de chances d’être pratiquées. Une constitution est tirée de coutume, ou revient à la coutume. Le député est un pouvoir local qui fait trembler le préfet. On demandait des hommes d’État ; on a des hommes d’Arrondissement. On demandait des gouvernants, on trouve des résistants. Là-dessus, l’intelligence fait la critique du scrutin d’arrondissement ; tous les théoriciens sont d’accord. La représentation proportionnelle est un système évidemment raisonnable et évidemment juste ; seulement, partout où on l’a essayée, elle a produit des effets imprévus et tout à fait funestes, par la formation d’une poussière de partis, dont chacun est sans force pour gouverner, mais très puissant pour empêcher. C’est ainsi que la politique devint un jeu des politiques. Cependant, le scrutin d’arrondissement, plus conforme aux vérités réelles de structure, développait peu à peu ses institutions caractéristiques, malgré la résistance des partis et des hommes du parti, et sans aucun doute imposera au Parlement les mêmes concessions et les mêmes alliances que l’on voit jouer au second tour dans la plupart des circonscriptions. Et comprenez que le théoricien de politique ne cessera pas de dire et de prouver que cette constitution est mal faite ; c’est qu’elle réduit le rôle des idées et des hommes à idées. Or, il me semble que, si l’on veut la changer, il faut la changer dans le sens où elle va.

Par exemple, si le contrôle s’assure et se développe par la procédure des grandes commissions, il faut incliner par là ; car il n’est pas mauvais que le gouvernement soit jugé. Au contraire, si l’on remarque que les culbutes des ministères donnent souvent lieu à des repentirs qui font revenir les mêmes hommes, cela est signe qu’il faudrait diminuer la part du hasard, des humeurs et des rumeurs dans ces catastrophes politiques, et peut-être imposer alors un délai de réflexion entre le débat et le vote. Et enfin, si l’on remarque, comme il n’est pas difficile, que les lois improvisées sous la pression des circonstances sont sans effet, par s’éloigner trop des coutumes, cela signifie que le pouvoir législatif n’est sans doute pas essentiellement lié à la fonction de représentant du peuple, et que les lois seraient utilement modifiées par la collaboration des jurisconsultes et des intéressés eux-mêmes, consultés alors en leurs chambres professionnelles et en leurs syndicats ; ce qui laisserait aux deux Chambres bien plus de loisirs pour le contrôle, s’exerçant par questions et interpellations, et presque sans autre sanction que la publicité même, qui suffit amplement. Or, ces procédures elles-mêmes sont filles de nature et d’expérience. Le raisonnement politique ne les a point prévues.

*La Lumière*, 1er septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXXII)

1614

On n'a pas oublié ce mot d'un naïf qui, vers la fin de la guerre, et comme à la Chambre on parlait de paix, s'écria : « Comment ! vous allez faire la paix avec ces gens-là ? » Sur quoi quelqu'un de gauche demanda : « Mais avec qui voulez-vous que nous fassions la paix ? » Voilà où l'imagination nous mène quand toutes relations sont rompues. De loin on hait merveilleusement. Au contraire, quand on aborde, on trouve le semblable. Mais ce fut une pudeur, encore après la guerre, de ne point vouloir aborder l'ennemi, et de ne négocier qu'avec ceux qu'on sentait d'accord. C'est la méthode des passions, non moins absurde entre les partis qu'entre les nations. Ne prêcher que des convertis, c'est très agréable. L'école Poincaré qu'on nommera plus tard l'école des timides, a fait plus d'élèves qu'on ne croirait. On voit encore des hommes d'État chercher des succès faciles, et banqueter chez les amis. Dès que l'ennemi est représenté, dès que l'on suppose qu'il va parler pour contredire, alors c'est une peur d'esprit et un refrain invariable ; le ton refuse tout. La guerre continue, autant qu'elle peut continuer quand personne ne veut la faire. On se souvient que, pendant la guerre, toute offre de paix était considérée comme un piège. Je ne vois pas que la victoire ait rétabli l'esprit de négociation véritable, lequel, remarquez-le, implique naturellement l'égalité des droits. En sorte que notre politique s'est appliquée, et surtout depuis la mort de Briand, à empêcher la paix, comme si la paix était un régime détestable et redouté. Je ne crois point les hommes si méchants ; mais je vois plutôt, en cette politique sans bonheur, le mauvais ton que l'on remarque dans les timides, toujours tremblants et intempérants.

Un célèbre diplomate a dit que les manières sont tout. Je suppose qu'il pensait à l'Empereur Napoléon, qui n'avait guère de patience. Or, ce mot de diplomate, je crois qu'il faut le prendre absolument, c'est-à-dire conclure que c'est la mauvaise éducation qui est cause des guerres. Et les très savants historiens, qui croient que les guerres sont des cataclysmes inévitables, hausseront ici les épaules. Il faut craindre en ces matières les hommes de lecture, qui n'ont jamais touché aux affaires, et qui sont en même temps timides et furieux. Au rebours Briand disait : « Tant que j'occuperai ce poste, il n'y aura point de guerre ». Qu'exprimait-il ainsi, sinon l'idée de Talleyrand, retrouvée par l'expérience ? Que les manières sont tout, cela signifie qu'il y a un art de négocier, de présenter sa propre thèse, et d'abord celle de l'adversaire, de façon qu'un entretien en amorce toujours un autre, comme on voit aux *Mille et une Nuits*. Seulement il ne s'agit pas alors de négocier avec ses amis, comme nos intrépides timides font toujours. Il ne faut pas craindre la discussion, ni même d'être d'abord mal reçus. Les bonnes manières aplanissent tout, par cette économie des signes qui est la règle de toute politesse. Et comment manquerait-on à cette précieuse politesse, lorsque l'on est témoin, en quelque sorte, d'un duel redoutable ? On a remarqué bien des fois que les vrais braves sont conciliateurs et arrangeurs, lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes en cause. Mais nos coqs de négociation se croient eux-mêmes en cause. C'est ainsi que Barrès, que le recul d'un fusil aurait mis par terre, ne se privait pas d'injurier les mangeurs de saucisse. On dira que ce genre de combattant fait ce qu'il peut. En tout cas il est clair que l'esprit de combat et le ton de combat sont absurdes dans la négociation. Je dirai même que l'extrême politesse, qui ne nuit déjà pas entre amis, est de toute nécessité en présence de celui qui se croit notre ennemi ou que nous croyons notre ennemi.

On ne veut point admettre que toutes les haines sont d'imagination, et que tout conflit d'intérêts peut être conduit jusqu'à un arrangement, si les hommes de loi prennent la place des plaideurs. On ne veut point l'admettre parce qu'on invente à soi tout seul son ennemi. Et au contraire l'homme de loi demandera simplement au parti adverse ce qu'il réclame, ou de quoi il est mécontent. Ainsi allant de l'un à l'autre, il arrivera à changer beaucoup l'idée que chacun se fait de l'autre. Si l'on se persuadait de ceci, que l'homme, et surtout en masse, est un dangereux et courageux animal par la terrible imagination, on viendrait à penser que les causes des guerres ne sont jamais les intérêts et l'on regarderait toujours à apaiser les passions, au lieu de les exciter. Se concentrer avec ses amis, s'isoler de ses ennemis et les isoler, c'est cultiver ses ennemis, c'est préparer la guerre, c'est déjà l'art militaire. La politique, tout au contraire, est l'art de vivre bien avec ses ennemis.

*La Lumière*,8 Septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°9, 25 septembre 1934 (LXXIII)

1939 SM2 XCV « L'art de négocier »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934

1615

Chacun a vu des triangles d'oies dans le ciel, et voici la saison des changements, qui va nous ramener cette géométrie volante. Le beau est que ces triangles ondulent comme des banderoles, ce qui rend sensible la lutte des forces, D'un côté le vent coule comme l'eau, mêlant et démêlant ses filets et tourbillons ; de l'autre la foule des formes invariables s'ordonne dans le mouvement même, chacun des individus se glissant dans le sillage du voisin et y trouvant avec bonheur sa forme encore dessinée. Quant au détail de cette mécanique volante, nous aurions grand besoin de quelque mémoire écrit par une oie géomètre ; mais ces puissants voiliers n'en pensent pas si long.

L'homme chante à peu près comme les oies volent ; car chanter c'est lancer un son dans le sillage d'un autre de façon à profiter d'un pli d'air favorable ; et chanter faux, au contraire, c'est se heurter à ce qui devrait porter. Encore bien plus évidemment, si une foule d'hommes chante, chaque voix s'appuie sur les autres et s'en trouve fortifiée. C'est ainsi que le puissant signal s'envole, et revient à l'oreille comme un témoin de force. Aussi le bonheur de chanter en chœur n'a point de limites ; il ouvre absolument le ciel.

Ce genre de perfection immobile concerne nos pensées ; il les accorde, les purifie et les délivre. Mais il est clair que le bonheur de chanter fut joint d'abord au bonheur de marcher en cadence, comme le rappellent les instruments qui imitent la marche d'une troupe d'hommes, et qui font tant dans nos musiques. Seulement ce chant de marche est toujours un peu barbare. Il a fallu choisir. Le musicien a choisi de s'arrêter. Le marcheur s'est contenté du bruit des pas, qui est un terrible signe, ou bien il a répété un même cri. Par ce moyen la masse des hommes est présente en chacun ; la délibération est terminée, car le rythme annonce l'action prochaine ; chacun imite les autres et la troupe s'imite elle-même. Cet ordre est enivrant ; il est par lui-même victoire ; il exclut l'obstacle ; d'avance il l'écrase. Ainsi la pensée, par elle-même défiante et soupçonneuse, se trouve apaisée. Vous demandez quelles sont les opinions, ou les intentions, ou les amours, ou les haines de ces hommes qui marchent ; simplement ils sont heureux, ils aiment leur propre marche, ils se sentent forts, invincibles, immortels. On voit naître ici toute la religion, soit contemplative, soit active, et le fanatisme si naturel à des hommes qui ont une opinion, mais sans savoir laquelle. La dissidence et la critique, toujours persécutées par l'homme qui marche, sont odieuses parce qu'elles obligent à savoir ce qu'on pense ; souvent le fanatisme s'irrite même d'être approuvé et d'être expliqué. Le vrai croyant refuse les preuves. Très prudemment il les refuse, car une preuve est une grande aventure. Que va-t-on trouver dans la preuve ?

On se demande comment la pensée, le doute, l'examen sont venus au monde. Je suppose que l'ordre fanatique, par sa perfection même, s'est trouvé la source des plus grands maux. Et pourquoi ? C'est que la seule idée qu'il y a des dissidents quelque part, la seule idée que le monde entier des hommes n'est pas encore converti, jette aussitôt le fanatisme en la plus folle des entreprises, la guerre. Un fanatisme en rencontre un autre. Et il ne s'agit plus alors de chasse, ni de pêche, ni d'industrie ; on n'y pense même plus. Il s'agit d'exterminer les schismatiques et hérétiques, lesquels forment aussi leurs bataillons chantants. Sans chercher d'où provient l'empire de l'homme sur les bêtes, je remarque que c'est cette perfection même, que l'on nomme intelligence, qui jette l'homme contre l'homme. Et certes, les choses étant comme nous les voyons, il n'y a que l'homme qui soit capable d'exterminer l'homme. **[**Et il est tel à la fois parce qu’il pense et invente, et parce qu’il redoute la pensée et l’invention, comme renouvelant toujours le schisme dans l’union adorée. Et vainement**][[1807]](#footnote-1808)** les religions vieillissent, car cette religion des religions, qui n'est autre que l'union sacrée, ne vieillit point. La religion serait aisément séraphique, par une contemplation musicienne ; elle meurt alors de faim. Mais la sanglante religion, celle qui marche et persécute, ne peut mourir que de fureur. Cette suite de maux sans mesure, humains et inhumains, doit être considérée sans cesse à sa naissance, en ses honorables motifs, en ses affreuses conséquences, comme pire que toute peste. Et la science qui y a trouvé remède se nomme la politique. Cette science ne plaît point, car elle divise ; et elle a nécessairement contre elle tous les partis, qui sont des triangles d'oies.

1er octobre 1934 ( ?)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXIV)

1935 SE XLII « Oies »

1616

Le ressort moral est moins dans l'usage de certaines règles que dans l'énergie même des résolutions. Tel homme de probité stricte se trouve sans ressource devant le malheur. Tel autre, avec moins de délicatesse, croit, lutte, persiste, et à la fin trouve l'occasion de repartir. La probité est-elle d'un plus grand prix que le courage ? Je ne sais. Il faudrait les deux. Mais si l'on me demande lequel j'enseignerais, je réponds que j'enseignerais le courage.

Il y a plusieurs parties dans le courage ; et l'on peut les exercer toutes. La première consiste dans le départ prompt de l'action volontaire, même quand il s'agit d'obéir. Renouvier nommait procrastination la manie de remettre et d'attendre ; ce mot ridicule peut attirer l'attention sur la chose désignée, qui ne l'est pas moins. Je considère, au contraire, comme de grande vertu, de vouloir librement, et à temps choisi, ce que l'on sera de toute façon forcé de faire. Presque toute notre vie est esclave, si nous attendons que la nécessité nous pique ; toutefois les mêmes actions sont libres dès qu'on les veut, comme sortir du lit avant la dernière minute. On dira que le résultat est toujours le même ; mais l'attitude est bien différente selon que l'on garde ou non l’initiative. Et cela est surtout à remarquer dans l'enfant, qui n'est libre de presque rien, et qui peut se rendre libre de presque tout en devançant la contrainte. Le bon travailleur est en avance sur tout. D'après ce modèle d'écolier, bien connu des maîtres, on peut souvent refuser valeur à l'obéissance forcée, et exiger, chose étrange et neuve, que toutes les actions aient le mouvement de la libre invention, tout en se conformant à la règle. Et, selon mon opinion, on peut hâter l'âge où il est possible de dispenser l'enfant d'un devoir, pourvu qu'il ait pris librement, et sans humeur, la résolution de ne pas le faire. C'est combattre la traînante paresse, qui est notre pire ennemi.

Bien partir n'est pas le tout. Il faut en toutes les entreprises une obstination héroïque. Quand il s'agit d'apprendre le violon, l'équitation, ou l'escrime, chacun comprend qu'il faut recommencer bien des fois, et ne jamais céder à la tentation de se croire mal doué, ce qui est un genre de modestie très perfide. Or le courage de ceux qui apprennent ces choses devrait faire rougir ceux qui manquent de patience dans l'apprentissage qu'ils ont choisi. Et ce qui importe, quand l'apprenti croit qu'il manque de bonheur ou d'adresse, c'est que le maître lui rappelle et lui prouve qu'il manque seulement de courage. Ce reproche pique comme il faut. L'éducation est ce précieux moment où la lutte contre l'obstacle extérieur peut toujours être changée en une lutte contre soi. Il est rare que l'homme cède à lui-même. C'est ainsi que je formerais l'enfant à chercher et à aimer la difficulté.

Par ce moyen je l'amènerais, je pense, à toujours espérer des choses. Car on n'espère jamais que de soi ; et tout homme exercé doit savoir que les choses ne nous sont ni favorables ni hostiles. Au vrai il n'est pas de projet, si simple qu'il soit, auquel les choses cessent jamais de faire obstacle. Les choses sont des obstacles. C'est pourquoi l'homme qui a conquis le gouvernement de soi-même n'est jamais étonné d'un échec. Ce que d'autres appellent mauvaise chance lui paraît la règle. Par exemple il sait que la facilité des affaires est un état qui ne peut durer. On le dira pessimiste ; mais, au vrai, c'est lui qui est l'optimiste. Car, dans les passages difficiles, il ne s'étonnera point des obstacles, et il redoublera de courage, sachant bien que son courage dépend de lui seul. On conviendra qu'il est trop facile d'être optimiste quand tout va bien. C'est au contraire quand tout va mal que le lutteur se reconnaît et se rassemble ; c'est alors qu'il a besoin de lui-même ; et, par le bonheur de ses expériences, il sait que cette ressource est toujours la seule. Ainsi il ne cherche point si l'on peut être optimiste, mais il sait qu'il faut l'être ; et que plus il est difficile de l'être, plus aussi il est nécessaire de l'être. Et telle est la partie la plus rare du courage. Les plus grands hommes sont sans doute ceux qui, quand tout va mal d'entrée, reconnaissent aussitôt l'ordinaire des choses et le vrai visage de la nature, et de cela même prennent courage au moment où l'homme naïf perdrait courage. Et ces invincibles sont les vrais optimistes.

La Psychologie et la Vie, juillet 1934

*Libres Propos,* Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXV)

*Minerve*, LXXXI, « Le courage »

1617

J’en entends qui disent : « Barbarie. Sauvagerie. Ces peuples se révèlent tels qu'ils sont ». Ils me font penser à ceux qui jugent inhumain de combattre avec des lance-flammes ou des gaz empoisonnés. C'est qu'ils se font de la guerre une idée toute romantique. La guerre n'est jamais belle ; la guerre tue sans cérémonie et par tous les moyens ; ceux qui prétendent lui dire : « Tu n'iras que jusque-là » sont des rêveurs.

Rêveurs aussi ceux qui désirent un pouvoir fort, et réprouvent en même temps la méthode d'assassiner. Or, qu'on la nomme comme on voudra, cette méthode est la seule, dès que les moyens de droit sont méprisés. Il n'y a point de fascisme doux ; et encore moins dans les commencements.

De quelque race qu'ils soient, les hommes s'abaissent aisément jusqu'à ces nécessités terribles ; car il s'agit de faire peur, et jamais on ne fait assez peur. Au reste les Conseils de Guerre n'y regardaient pas beaucoup, comme on le sait trop. Barbares ? Sauvages ? Méchants ? Non point du tout. Hommes comme vous et moi, mais pris par un jeu dont ils n'ont pas saisi d'avance les règles atroces. Ils tuent ; ils reviennent couverts de sang ; on voudrait les punir ; on ne peut. Bien aisément ils répondraient : « C'est vous qui l'avez voulu ».

Pareillement ceux qui veulent un pouvoir fort ne savent pas bien ce qu'ils veulent ; mais il est clair pourtant qu'ils veulent forcer, c'est-à-dire tuer ce qui résiste. Et évidemment il est bien séduisant, quand on se croit capable de régler en trois décrets le chômage, la monnaie, les impôts, la fraude, la vente du blé et autres problèmes, il est bien séduisant d'aller droit et de frapper fort. Dans le fait le bon tyran sera comme les autres. Ce n'est rien de massacrer les opposants ; mais faire baisser le prix du lait ou de la viande, voilà ce qui est difficile. Donc comptez que toutes les tyrannies se ressemblent.

Ces réflexions ramènent à une autre méthode de vivre en société, par consentement, mais aussi par contrôle et discussion. Or il y a bien des manières sans doute d'assurer les droits du citoyen, ce qui est la même chose qu'assurer le pouvoir ; mais ces systèmes de vie commune sont nécessairement compliqués et lents.

J'entendais hier un agriculteur qui se plaignait d'avoir à payer son fermage et de ne pouvoir vendre son blé. Encore lui n'a-t-il pas un arriéré de dettes. La situation de beaucoup d'autres est pire. Que faire ? Je ne sais. Mais lui, s'animant, disait qu'il fallait un pouvoir fort, capable de punir les multimillionnaires qui spéculent sur les blés étrangers et que tout le monde connaît ; un pouvoir capable aussi de briser les routines administratives. Cet homme est plutôt de droite ; mais je discernais sans peine, dans ses discours à deux tranchants, qu'il ne comptait pas plus sur le côté Tardieu que sur le côté Chautemps. Au vrai, il s'agitait dans le vide. Un pouvoir fort ne serait pas à ses ordres, mais un pouvoir fort le ferait taire, et promptement. C'est peut-être cela qu'il voudrait. Beaucoup sont fatigués de penser librement. Ce sont les nouvelles qui les affolent. Tenus plus serrés, ils se résigneraient mieux. Les journaux officiels (il n'y en aurait plus d'autres) leur dicteraient chaque jour l'opinion permise.

C'est par l'esprit libre que l'homme est inquiet. C'est pourquoi celui qu'on instruit est d'abord mécontent. Il est mécontent parce que l'esprit est mécontent. Il faut s'accoutumer à cette fonction de critique, et se trouver content d'être mécontent. Autrement on n'est bon qu'à croire, à acclamer, à obéir sans jamais chercher à comprendre. Alors la tyrannie va de soi.

Je conclus qu'il faut contrarier les pouvoirs, non pas en refusant obéissance, mais en refusant approbation. Les interpeller non point pour les renverser, mais pour les réveiller. Ce jeu vient d’être joué une fois ; les radicaux du ministère ont interpellé ou, pour mieux dire, se sont interpellés eux-mêmes. Ils restent, mais c’est folie de croire que l’action gouvernementale n’en sera point changée. La moindre pesée d’opinion agit. Il faut seulement que l’opinion existe, et cela dépend de chacun.

*Vigilance*, 16 septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXVI)

1618

Au sujet des droits et des devoirs des fonctionnaires, on rougit de réfuter des doctrines mérovingiennes ; il le faut pourtant. La démocratie élabore peu à peu, et par l'expérience même, la constitution qui lui est propre et les idées qui lui servent de règle. Et le retour aux doctrines du second Empire apparaît moins comme un symptôme de réaction irritée que comme un effet de paresse. Voici qu'on rappelle aux fonctionnaires, par exemple postiers ou instituteurs, qu'ils ont sollicité le poste qu'ils occupent. Il fut un temps, et les romans quelquefois nous le rappellent, où une manière vile de solliciter faisait partie des titres considérés. C'est que les fonctionnaires étaient plus ou moins des policiers ; comme tels on les choisissait, comme tels on les faisait avancer. Ce temps est loin de nous. Personne ne s'avisera de penser qu'un postier ou un instituteur ont sollicité leur emploi comme une grâce, et sous la condition d'une sorte de serment. Il n'en est rien. L'un et l'autre ont pris part à des concours ou à des examens d'où la faveur est théoriquement éliminée, où pratiquement il n'arrive jamais qu'on relève les notes d'un candidat dont les parents pensent bien. Le candidat est noté, selon ses aptitudes ; le fonctionnaire avance d'après les preuves qu'il donne dans le service. Disons qu'il subsiste un peu de faveur et qu'il en sera toujours ainsi. Mais personne n'osera avouer que l'avancement est donné à l'esprit serf. L'avancement est donné à celui qui a assuré allégrement, exactement, brillamment, un service difficile. Et c'est par l'application de ces principes que chacun a occasion souvent d'admirer le service des postes ou l'enseignement tel qu'on le voit chez nous à tous ses degrés. Et par exemple il serait odieux qu'une Davidée n'obtînt pas un poste de confiance, seulement parce qu'elle irait publiquement à la messe et aux sacrements. De même il ne manque pas de professeurs de lycée qui sont fascistes ouvertement, ou monarchistes ; mais vous entendriez un grand bruit si vous parliez de les révoquer ou de les tenir en disgrâce pour une telle raison. Oui, les syndicats feraient du bruit. On ne remarque pas assez que les syndicats annoncent qu'ils ne tiennent nul compte des opinions politiques ou religieuses de leurs adhérents. Cela c'est l'avenir ; c'est l'esprit de l'avenir. Eh, que diable, adaptez-vous. Essayez de comprendre ; devinez le sens d'un progrès admirable, naturellement joint à une évolution inéluctable ; et si vous légiférez sur les syndicats, légiférez selon le mouvement, et non selon un esprit rétrograde qui ne correspond ni aux faits, ni aux mœurs.

Autre idée maintenant, et à peu près de même force. Les fonctionnaires ont une retraite ; il faut que retraite se paie ; et donc les fonctionnaires doivent respect et obéissance aux commerçants, industriels, paysans, qui eux n'ont point de retraites, et, bien mieux, payent toutes ces retraites. Qui paye, il commande. Voilà une doctrine brillante et forte. Il y a quelquefois de la jalousie, en celui qui a amassé pour la vieillesse, et que les Oustric et Vincent ont lestement dépouillé, quand il voit que le fonctionnaire touche des rentes inviolables. Ce sentiment ne tient pas ; il est corrigé aussitôt par un autre ; car il est clair que fonctionnaires et retraités sont de précieux acheteurs, et qui payent bien. Les intérêts s'entrecroisent. Quel est donc le producteur qui n'a pas quelque fonctionnaire dans sa famille ? Bref les aigres jugements dont je parlais sont d'humeur, et ne mènent pas loin. Mais comment ne pas admirer la pénétration d'un politique qui, apercevant cette séparation, ce ferment d'hostilité et de division, cette petite guerre entre contribuables et fonctionnaires, aussitôt élargit la plaie et l'irrite, et fait reposer son autorité et tout son avenir sur une petite fièvre qu'il devrait guérir au contraire ?

Voici donc un idéal pour les temps nouveaux. Le fonctionnaire des postes ou des écoles est un serviteur à tout faire, quel que soit le gouvernement. Il doit prêter, à son entrée en fonctions, un étrange serment ; le serment d'être fidèle non pas à ceux qui l'ont nommé, mais à tous autres préfets, directeurs ou ministres, de quelque opinion qu'ils puissent être. Ce honteux serment est à peine formulable ; on aurait honte de l'imposer ; on n'a point honte de le supposer ; on n'a point honte d'annoncer que désormais des opinions résolument ministérielles balanceront les connaissances et l'art d'enseigner. On se croirait sous le règne de Tardieu ; et pourtant cela n'est pas. Est-il donc vrai que le niveau d'une assemblée se règle sur le plus bas ?

L’École Libératrice, 13 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXVII)

1619

Le premier article d'une vie en société, c'est que les métiers y soient bien faits. Le métier de protéger les chefs d'État est très mal fait. On peut se demander pourquoi. À mes yeux c'est un fait d'administration, ou, si l'on veut, de bureaux. Les mots, quand ils sont joints seulement à d'autres mots, perdent leur sens. On ne sait plus ce que signifie l'expression énergique de Gardes-du-Corps ; on ne lui donne plus son sens si simple, et tout physique. Non. C'est plutôt une fonction ; moins encore, c'est un honneur. On fait honneur à un roi d'un cavalier à la portière ; aussi choisit-on un chef. On n'a plus l'idée qu'un cheval bien monté fait un rempart admirable, sans compter l'irrésistible choc ; un coup de tête du cheval culbute l'homme le plus fort ; il fallait donc un cheval dressé et un cavalier artiste ; choses bien aisées à trouver. Mais qui donc dans les bureaux est assez réaliste pour penser à faire, au lieu de penser des mots ? On arrange le cortège sur le modèle de tous les cortèges, et comme s'il s'agissait de figurants de théâtre.

C'est que l'impulsion vient d'un centre où les actions se transforment en opinions, par la puissance du rapport, roi d'administration. Tout homme assis à son bureau cesse de voir le monde ; il n'en voit plus que des paroles ; et les problèmes de choses sont remplacés par des problèmes de paroles. Il y a toujours deux opinions, et chacun plaide. On comprend le prix d'un conciliateur élégant, et comment le flatteur et l'intrigant s'emparent si naturellement du pouvoir. Et ce mal, qui est remarquable dans les services publics et même dans les affaires privées, dès qu'elles s'étendent, vient toujours de la séparation qui s'établit entre ceux qui ordonnent et ceux qui font. Par exemple dans l'enseignement ceux qui font sont à la tranchée, si l'on peut dire, entendez face à soixante garçons très remuants. En ce difficile métier la moindre faute est sévèrement punie, par la masse, qui agit ici comme chose. La situation étant ainsi, on pourrait croire que les chefs sont des hommes qui connaissent à fond le métier d'instruire des garnements. Or il n'en est rien. Le métier que sait le chef, c'est le métier de chef ; c'est là-dessus qu'il est jugé et qu'il avance. Il sait gouverner ceux qui font. Il en est ainsi à l'armée et partout. L'art de gouverner les hommes se sépare de l'art d'administrer les choses ; et l'orgueilleux cerveau ordonne sans aller au détail, sans même y penser ; les combattants en donneront mille exemples. Faire régler un tir par brouillard, faire partir une attaque dans un mètre de boue, ce sont des hauts faits d'administration. Et, toute proportion gardée, n'est-ce pas la même faute que de décider, dans un paisible bureau, ces mélanges de classes différentes qui rendent la discipline impossible, et que l'on a vus dans les lycées. Tout praticien savait qu'on lui demandait l'impossible ; mais le chef d'administration n'en savait rien.

Que savent-ils donc ? En toute administration ils savent gouverner les hommes, c'est-à-dire sauver leur pouvoir, et choisir autour d'eux des ambitieux qui comprennent ce jeu. Punir de disgrâce, ou seulement de réprimande, c'est leur métier ; ils y deviennent tellement forts que souvent, établis sur des amitiés, sur des alliances, sur des services rendus, ils bravent les ministres, ainsi qu'on a pu voir. Dans tous les cas ils se moquent des ministres qui passent, et forment l'impénétrable phalange des techniciens d'administration, des techniciens qui ne savent rien. Cela apparaît quelquefois, comme dans l'attentat de Marseille, à l'ébahissement de tous ; car on se dit : « Comment les chefs responsables peuvent-ils être bêtes à ce point ? » Ils ne sont point bêtes ; ils savent très bien se faire aimer et se faire craindre ; niais ils ont perdu le contact des choses ; leur intelligence ne s'exerce plus par là. Ils sont prodigieux de finesse, admirables pour prouver, réfuter, plaider. Mais sur le terrain ils sont ridicules.

L’École Libératrice, 20 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXVIII)

1620

On peut négocier sur tout. Et si la négociation est difficile, c'est une raison de s'y mettre sans tarder. Par exemple, ce pouvoir nouveau des avions d'incendier les villes et d'asphyxier ou empoisonner vieillards, femmes et enfants, n'est pas encore limité que je sache. Au lieu de rechercher des moyens de protection, ce qui est admettre qu'une telle attaque se fera, et même en rendre l'idée familière, on ferait bien mieux de considérer d'abord une telle action comme monstrueuse, ce qui sera aisément accordé, et de mettre publiquement en délibération quelque convention sur ce sujet, analogue à celles qui règlent déjà le sort des blessés, des médecins, des prisonniers, le droit des populations civiles dans les régions envahies, la protection des hôpitaux, et choses de ce genre. Il faudrait revenir à la définition des villes ouvertes, ce qui reviendrait à désigner d'avance, dans tous les pays, et d'après une réciprocité des garanties et avantages, quelles agglomérations serviraient de refuge aux populations sans défense. À quoi l'on dira qu'il est ridicule de faire des conventions avec des gens qui sont décidés à les violer toutes, dès qu'ils y auront avantage. Mais, parce que ce genre de déclamation empêche toute convention et même toute espèce de paix, il prouve trop.

En fait, il y eut des hôpitaux bombardés. Mais la raison en était toujours, autant que j'ai su, que les hôpitaux de campagne étaient tellement serrés entre les camps d'aviation et autres formations de combat, qu'il était impossible de viser les uns sans atteindre les autres ; et plus d'une fois l'avertissement en fut donné par l'aviation ennemie. De même, il arriva que des villes non fortifiées reçurent des bombes ; mais c'est qu'il s'y trouvait des usines de guerre, des fabriques d'explosifs, des réservoirs de gaz toxiques. Et comment savoir ? On aperçoit des conventions vraiment neuves, et des moyens de les rendre applicables. N'a-t-on pas vu que des commissions neutres de médecins visitaient les camps de prisonniers ? Des inspections du même genre feraient connaître que les villes dites ouvertes n'auraient pas cessé de mériter leurs privilèges. De toute façon, il faudrait négocier là-dessus, car cet objet est très déterminé ; il ne s'agirait point de principes de désarmement général qui, dans leur perfection, effrayent et découragent. On délimiterait seulement quelques régions protégées, ou bien, si l'on ne pouvait mieux, on réglerait les sommations et délais, comme on voit que font les populations les plus sauvages, qui ménagent toujours un temps entre la déclaration de guerre et les premiers actes. De telles discussions auraient au moins pour effet de rappeler l'humanité à elle-même, car il y a des précédents, et la guerre fut toujours humaine et non pas animale ; je veux dire qu'on n'a jamais fait la guerre comme les animaux tuent. De telles pensées méritent bien d'être mises au jour. Les peuples applaudiraient.

Peut-être craint-on quelque moment d'heureuse respiration. Peut-être a-t-on juré d'affoler par un redoublement de météores et par une sorte de figuration du fait accompli. Il y a de la frénésie dans ce genre d'inventions, dans ce genre de dépenses, dans ce genre de spectacles, qui ne tiennent, en effet, que par l'universelle terreur ; car cette industrie laissée à elle-même, et soumise seulement aux conditions du commerce, devrait se changer profondément ou périr. L'un défend ses profits, l'autre ses appointements. Sans compter que les exploits de l'air, même sans guerre réelle, veulent du courage, chose estimée de tous et partout. En sorte que le plus étonnant des progrès est ce qui rend impossible une existence humaine selon la paix. Cet obstacle, en son ampleur, accablerait. C'est pourquoi je recherche quelque sujet de négociation aussi acceptable à l'esprit de guerre que furent les échanges de prisonniers, par exemple. Car c'est une bonne règle des négociations véritables de n'arriver jamais aux principes que par les cas particuliers. Ce sujet-ci est ingrat, inabordable, et comme cuirassé de toutes parts. Nous sommes transis et sans espérances devant une masse d'intérêts et de faits acquis que nous ne savons pas diviser. Je ne vais pas demander, espérer, ni même souhaiter qu'il n'y ait plus d'avions nulle part. Patrons, actionnaires, ouvriers, spectateurs, tous se moqueraient. Je veux bien que l'homme essaie toute sa puissance, et d'ailleurs pourrais-je l'empêcher ? Je demande seulement pour les enfants la même protection qui est assurée aux hôpitaux. Dites que ce n'est pas beaucoup ; vous ne pouvez pas dire que ce n'est rien. On peut donc négocier, et toute négociation continuée est une parcelle de paix sauvée.

*La Lumière*,15 Septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXIX)

1939 SM2 XCVI « Négociations véritables »

1621

Nous en sommes toujours aux batailles parlementaires. Il s’agit de savoir qui gouvernera. On renverse une ou deux douzaines de ministres, et l’on croit avoir changé tout. Dans le vrai les affaires dépendent toujours premièrement de l’administration, laquelle ne change jamais. Les ministres, même anciens, même instruits des affaires, même rendus confiants par un long règne, ont encore bien du mal à donner seulement un petit coup de barre ; car tout l’art des directeurs et autres est de dire oui et de ne rien faire. Que voulez-vous répondre à un homme breveté et expérimenté qui vous dit : « La question est à l’étude », ou bien : « Un supplément d’information est nécessaire ». Quelquefois le ministre se met en colère ; alors l’insecte porte-plume tombe mort, imitant la feuille roulée ou le petit bout de bois. Que faire devant la parfaite inertie ? J’ai observé quelquefois ce jeu ; j’ai vu que le ministre perdait toujours. C’est que le directeur se garde bien de rendre le tablier. Il ne pose jamais la question de confiance ; cela lui semblerait ridicule, et, au fond, car il vous l’avouera, très peu respectueux. « J’ai pour principe d’exécuter les ordres. Mon travail est celui d’accorder les ordres reçus avec les règles d’administration : c’est un travail de longueur, je l’avoue. L’administration est lourde par elle-même et lente par elle-même. Mais quant au blâme ou à la louange, ne me demandez ni l’un ni l’autre ; je n’ai jamais fait de politique et n’en ferai jamais ». Ainsi parle l’inerte petit bout de bois. Et voilà ce qui rend toute action gouvernementale difficile et presque toujours vaine. Qui donc gouverne alors ? Principalement la coutume ; aussi la paresse, cousine de coutume ; et enfin, si l’on cherche bien, les intérêts de ces Grands Messieurs, de leurs familles, et de leurs amis. L’Administration est un grand corps, toujours s’attachant par quelque ventouse à la banque et à l’industrie. Quand vous essayez de changer ce qui ne va pas, vous croyez rencontrer le Parlement et les ministres ; mais ce qui résiste en réalité c’est l’administration. Principe de stabilité ? Je veux bien. Mais si vous vous mettez en colère, vous paysan, ou vous commerçant, ne frappez pas à côté. Réglez votre tir.

Vous payez les journaux, vous éveillez et effrayez le parlement ; vous renversez le ministère. Mais regardez bien ; cette catastrophe est un brevet de durée pour le grand administrateur, car le nouveau ministre aura besoin de lui, besoin de ses lumières, de son approbation, et même de ces discrets éloges qui courent si vite. Or cela se paie. L’administrateur est fort poli et très froid. On apprend beaucoup à observer ces faces de carême, qui n’expriment rien que le sérieux, le travail, et une monastique indifférence. Qu’est-ce que cela leur fait, qu’un homme nouveau, ou renouveau, vienne s’asseoir dans le fauteuil où l’on reste si peu ? Ce maître d’un jour, il s’agit de le former, ou de l’user, et en tout cas de lui apprendre qu’il ne peut pas grand’ chose.

Regardez bien ; écoutez d’où viennent les rumeurs qui circulent partout. Qui défait les ministres et finalement les ministères, sinon l’administration ? Car rien n’est plus aisé que de tendre un piège au naïf ministre et rien n’est plus aisé que de raconter qu’il ne sait rien et ne comprend rien. Ces choses sont bientôt crues. Un ministre n’a guère de défenseurs, il n’a guère que des envieux. Peut-être un bon chien de garde dans son cabinet ; un de ces hommes dévoués jusqu’à la mort de l’ambition ; mais cela est rare ; les attachés sont bientôt d’accord avec les directeurs pour se moquer du patron. Or quelle est la ressource d’un ministre qui prétend gouverner ? Ses collègues ? Le Parlement ? Mais qui donc encore a lancé cette idée que les parlementaires sont corrompus, ignorants, paresseux ? C’est toujours l’administration. Et là-dessus elle ne se cache même pas pour dire que tout irait bien sans l’ingérence des parlementaires, les recommandations, les jeux d’intérêts, l’absurde pression des électeurs. Ce développement est un des lieux communs de l’administration.

Je conclus, car je veux abréger, que ceux qui renversent un ministère fortifient par cela même l’administration, qui est l’intérimaire éternelle, et qui règne despotiquement par les affaires courantes. C’est alors, c’est dans ces périodes de transition et d’installation que les sacs de crédits sont percés par-dessous, que les postes inutiles sont créés, que les gros appointements sont surchargés d’indemnités, que l’on institue missions et missionnaires. Et l’on s’étonne après cela, qu’avec d’autres hommes on ait l’illusion d’avoir gardé les mêmes ! C’est qu’en effet on a gardé les mêmes.

*La Lumière*, 22 septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXX)

1622

La forme humaine est partout la même. Partout il est plus vite fait de couper que de dénouer ; partout la persuasion s'achève en contrainte dès qu'elle peut. En tout homme la pensée est une sorte de supplice qui ne résout rien, à moins qu'on ne soit aussi assoupli que l'homme-serpent. Bref il est bien ennuyeux de douter de tout et de ne rien comprendre, quand les mains seraient si promptes à changer la situation. L'homme moyen, donc, quand il voit galoper la force, se convertit, et se change lui-même en force heureuse, disant adieu à la justice. Les résignés s'y joignent, les révoltés sont tordus à la minute, et voilà ce que vous appelez un peuple méchant ; un jour c'est le Russe, un jour l'Italien, un jour l'Allemand ; on ne s'occupe guère des personnages de second ordre ; on rougit seulement quelquefois d'avoir loué à l'étourdie le Polonais, le Bulgare ou le Roumain. La politique étrangère est le lieu des surprises, des retours et des repentirs.

Quand je vois un homme en colère, j'essaie de négocier, je ne perds pas l'espoir de le faire rire ; c'est que je sais ce qu'est un homme en colère. Combien de fois ai-je ri de moi-même dans le moment où j'allais m'enflammer exactement pour des niaiseries ; mais tout s'allumait et se crispait ; et les misérables motifs flamboyaient comme des vérités éternelles. C'est pourquoi je ne m'étonne jamais de voir que le penseur irrité déraisonne. Je dirais même que je reconnais le penseur à cette déraison, dont les animaux n'offrent pas le moindre signe. Maintenant essayez de faire tenir en un résumé expressif tout ce qu'on a imprimé chez nous, et très sérieusement, sur l’affaire Prince, et peut-être comprendrez-vous que la déraison n'est le privilège d'aucun peuple.

Ne dites jamais qu'un peuple est déraisonnable par son essence. Songez aux discours du temps de la guerre, à ce Guillaume, qu'on se promettait bien de pendre, à ces sauvages avec qui on ne ferait jamais la paix, à ces mains d'enfants coupées. Mais peut-être n'avez-vous pas résolu encore de ne rien croire de ces choses, et au contraire de les nier par principe ? En ce cas je vous plains ; je vous vois vous-mêmes au degré où vous rabaissez les autres. Mais songez donc à l’œuvre d'homme et combien elle est difficile, à l'égard de ses compatriotes, de ses proches, de ses amis, de ses collaborateurs. Est-ce qu'il n'a pas toujours à choisir entre homme et bête ? Car on peut décider l'un ou l'autre ; et ce qui nous étonne est d'abord monstrueux. Que pense-t-il ? Que fait-il de sa pensée ? Comment se trompe-t-il, on dirait à plaisir ? Comment croit-il de moi ce qu'il semble croire ? Eh bien, il faut choisir ; et commencer par ne pas croire avant tout examen. Et disons même qu'après examen il faut toujours donner un large crédit à l'apparence humaine. Car, chose étrange, l'apparence humaine ne s'occupe guère de votre jugement, et, bien mieux, elle semble souvent le provoquer. Qui n'a fait le fou ou le méchant, comme pour punir celui qui le croit fou et méchant ? Quels comédiens ! Quels tragédiens ! Mais quoi ? Librement et dans les coulisses on parle d'autre chose à Othello ou à Coriolan. Il ne faut pas avoir peur. Mais c'est plus triste que tout si l'on feint d'avoir peur, et si, feinte sur feinte, on donne la comédie du courage. Non ! Assez de théâtre. Nous avons vu la guerre sincère, la guerre à la grande pression, la guerre folle, la guerre totale. Nous avons pressé l'éponge des possibles, tragiques ou comiques. Quel artiste je suis, disait Néron.

La barbarie nous pend au nez ; regardons notre nez. Regardons nos fascistes ; nous nous étonnerons moins des bruns et des noirs ; nos bleus ne vaudraient pas mieux. Nous fouetter, nous purger, nous enfermer, nous exiler, mais c'est tout leur programme. Et c'est parce que nous savons très bien cela, et quelle douce civilisation ils tiennent prête, c'est par cette raison qu'ils ne feront rien. Mais, croyez-moi, ces étranges excès, ces atroces persécutions ne sont jamais plus loin de nous que de la longueur d'une canne. Et qui nous dit que la frénésie ne gagnerait pas la masse, comme on voit courir l'incendie le long des poutres ? La violence habite en nous tous. Les guerres l'ont assez prouvé. Et le mépris du droit n'est que trop facile ; on se saoule de force et de sang comme de vin. Ne poussons pas devant nous cette opinion, elle-même frénétique, qu'il y a des peuples fous. Au contraire, négocions, apaisons, il n'y a jamais autre chose à faire ; il n'y a pas d'autre chemin vers la paix et la justice, et je dis même que la paix est le chemin de la justice. Car si l'on se jette à haïr et à combattre pour la justice, on tue d'abord la justice. Vieux piège, toujours bon pour prendre les furieux penseurs. Mais nul ne tend le piège aux autres, chacun le prépare à lui-même et devant ses pieds. Tous pris, tous dupes, tous bossus à redresser le voisin, c'est tout de même trop bête.

*La Lumière*, 6 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°10, 25 octobre 1934 (LXXXI)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934

1623

J'ai considéré encore une fois la célèbre image de Michel-Ange, où l'on voit que le Père Éternel se sépare de l'éternel Adam. Ayant de nouveau admiré l'exécutant tout gonflé de muscles, et offrant toute l'obéissance en ses bons yeux, je revins à l'ordonnateur, à celui qui ne cesse de faire un monde selon les combinaisons de son esprit. Et, parce que toute mythologie exprime quelque chose de l'homme, je crus voir en ce mouvement la séparation du penseur et de l'ouvrier, et, encore mieux, du polytechnicien et du fantassin. Je compris alors pourquoi Adam fait voir du regret et même de l'inquiétude ; c'est que l'esprit de combinaison est effrayant.

« Ô chère tête pensante, dit Adam, invente pour moi, réfléchis pour moi ; car je me sens assez redoutable à moi-même, faute de prévoyance, peut-être, et parce que ma force galope toujours devant moi. Invente donc quelque justice entre moi et moi ; invente quelque paix entre moi et moi. Ne te sépare pas ; aime-moi ; gouverne-moi ; sois mon sage frère ».

Mais l'autre, regardez-le bien, il ne voit seulement pas l'être d'Adam ; il voit à travers ; il se voit lui-même ; il contemple les inventions de son esprit. Il annonce ; il rassure ; il parle aux générations innombrables. « J'ai plus d'ambition pour toi que toi-même, ô mon fils infatigable. Car je te connais ; quand tu auras inventé l'arc, la fronde, le treuil, le chien de chasse, le bœuf, la charrue, le blé, et le moulin à vent, tu seras le roi des animaux, tu danseras aux fêtes et tu vivras selon la coutume, en laissant aux anciens d'arbitrer les courtes querelles. Mais n'aie crainte. Ton esprit veille en moi ; ton esprit te piquera comme tu piques tes bœufs. Ton esprit te fera théologien ; c'est-à-dire qu'enivré de l'honneur de penser, tu seras plus pressé de convertir que de persuader. Tu ne regarderas pas si l'on te vole tes brebis ; mais si on les égorge de gauche à droite, et non pas de droite à gauche, à cela tu regarderas ; et ceux qui n'égorgeront pas selon le rite, eux-mêmes tu les égorgeras ; et ils ne céderont jamais, ni toi, sur cette idée que le voisin est ennemi parce qu'il est différent. Voilà un grand avenir auquel je rêve. Car si quelqu'un peut comprendre qu'on aime la vérité et qu'on haïsse l'erreur, c'est bien moi. Mais qui saurait aimer et haïr comme toi, ô chère masse de muscles ? »

Adam commençait à craindre son esprit encore plus que lui-même. Mais l'esprit continuait ce sublime monologue qui fait des mondes. « Tu ne peux concevoir, disait l'esprit, les immenses moyens que j'attacherai à tes mains, à tes bras, à tout ton corps. J'inventerai des machines qui te lanceront sous les eaux et dans les airs ; et, en même temps que ces machines travailleront pour toi, tu travailleras pour elles ; elles t'obéiront et tu leur obéiras. Tu connaîtras un genre de travaux que tu ne peux soupçonner, de nouveaux périls, et une misère organisée. Car ne crois pas que je te laisserai vivre selon ta courte prévoyance. J'inventerai l'or ; mais j'inventerai mieux que l'or ; j'inventerai le papier, le compte-courant et le chèque. J'inventerai le crédit forcé et la vente à coups de fusil. Mais j'oublie que j'aurai inventé le fusil et la mitrailleuse. J'oublie l'avion de bombardement, et les bombes qui mettent le feu aux villes. (Car j'aurai inventé aussi un genre de ville où les habitants seront entassés pour le massacre). Et tu as à peine l'idée des gaz qui se répandront de tes bombes, et qui brûleront les poumons, et qui brûleront les yeux, et qui feront lever la peau et pourrir la chair. Mais en même temps ou presque j'inventerai des souterrains, de nouvelles armures, et de nouvelles terreurs. En sorte que ta puissance, ô cher paquet de muscles, augmentera au-delà de toutes limites, et qu'à simplement l'exercer par jeu non seulement tu épouvanteras les lions et les éléphants, ce qui n'est pas difficile, mais encore tu déchireras ta chère, ta fraternelle image, heureusement multipliée et impérissable. Tu la déchireras, Adam ; mais tu ne l'épouvanteras pas, et ce sera ton plus beau triomphe. Tu te verras parvenu à ce point de péril où, quand tu ferais la paix avec tes semblables, tu ne la ferais toujours pas avec le péril lui-même qui naîtrait de tes propres inventions. Tu te verrais donc dans cet enfer qui serait ton œuvre, et tu trouverais encore cette vie belle ; mais disons mieux, tu la trouveras belle, parce que je te vois ainsi fait que tu te crois immortel ; et moi je te sais immortel. Ô heureuse immortalité, heureuse et massacrée ».

« Mais la paix, disait Adam, la fraternelle paix, toi qui sais tout, invente-la, et donne-la à tes fantassins, ô très sage polytechnicien ».

Mais l'autre répond : « Trop facile. Bon pour l'école primaire. À moi la quatrième dimension ».

22 septembre 1934 ( ?)

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXII)

1935 SE LXIII « L'homme et son esprit »

1624

On peut parler tranquillement avec les combattants ; il y a maintenant assez longtemps qu'ils sont morts. Si on les évoque en petit cercle, dans ces brouillards, tous perdus comme ils étaient, et bien nettoyés qu'ils sont de tout le poids des chairs, on entendra des discours assez philosophes. Et c'est ce qui nous manque. Nous croyons tout ; ils ne croyaient rien ; leurs ombres feront une moyenne.

« Remarquez, disent-ils, comme nous avons été sages, comme nous avons bien mérité le prix d'excellence du citoyen. Le maître de morale de la Nation nous l'avait bien dit : « Tu seras soldat. Les rois achetaient des hommes comme du bétail et les envoyaient mourir. Mais nous, vos maîtres, qui sommes vos égaux et vos amis, nous vous demandons de courir aux frontières si besoin est, et d'abord d'aller au camp d'entraînement pour y apprendre le métier de soldat. Nous vous le demandons au nom de la raison et au nom de l'amitié ; et souvenez-vous que vous consentez et que vous êtes volontaires. Nous en sommes tellement assurés que nous punissons de mort ceux qui font mine de refuser. Mais cette menace ne concerne point des hommes libres comme vous. Vous serez et nous serons la nation armée. Nous jurons tous de travailler au salut commun, chacun invincible à sa place ; les uns combattant, les autres fabriquant, ou soignant les blessés, les plus âgés délibérant et conduisant les affaires comme un père conduit sa maison ». Admirable, dit le combattant, comme ces choses, mises en discours, sont faciles.

- Très bien, dit une autre ombre. Mais nous avons fini par savoir comment les choses se passaient. Le Grand Quartier était une maison de jeu. Qui se souciait des pions ? Des hommes pleins d'audace, et quelquefois de talent, menaient la partie, où ils risquaient leur gloire, pendant que les exécutants périssaient. Ils devinaient ; l'idée leur venait de vérifier quelque supposition sur l'ordre de bataille ennemi. Il fallait un prisonnier. L'ordre de sondage était lancé ; les hommes partaient dans la nuit. Un ou deux morts, naturellement ; les survivants rapportaient un prisonnier ; par malchance le prisonnier ne sait rien ou ne dit rien. « Votre prisonnier est une gourde, dit le commandement[[1808]](#footnote-1809) ; allez en chercher un autre ! » De nouveau patrouille : un ou deux morts, ou bien des blessés longs à mourir ; mais un prisonnier enfin qui parle. S'il confirme les raisonnements du deuxième bureau, alors tout est à la joie, excepté quelques veuves et orphelins. Et, chose étrange, dit l'ombre, vingt-cinq mille morts comptaient encore moins que deux, car alors la victoire, seulement imaginée, effaçait tout. Tels étaient les chefs militaires ; et nous ne pouvions les comprendre.

- On comprend trop tard, dit une autre ombre. Le métier militaire use les citoyens comme il use les chevaux. Comment voulez-vous qu'il reste seulement un espoir de liberté ? Il est aussi fou de consulter sérieusement les citoyens sur ce qu'ils veulent ou ne veulent pas, que de faire voter les soldats sur une offensive ou sur une patrouille. Volontaires, oui, de loin, mais il vient toujours un moment où il faut les forcer ; et la mort, si seulement on hésite. Quand je comprends, c'est pire. Et, se tournant vers les vivants, il ajoute : « Vous voilà pris au lacet ».

Là-dessus, on peut consoler les morts. Pour moi je parie que les pères et grands-pères, instruits par l'excès même de ces choses, ont juré, sans le dire, de jouer de ruse et de gagner. Puisque la guerre établit la tyrannie la plus inhumaine, le bon sens dicte de faire la paix d'abord, et d'assurer la paix avant tout. Car enfin l'existence politique devient absurde, si le droit et la sûreté sont absolument refusés à chacun. Aussi s'avance, comme je l'espère, la génération des négociateurs, qui, par le détour de la prudence politique, triomphera des militaires. Mais ce que savent les morts, c'est que le plus haut pouvoir civil, pendant la grande guerre, mit son honneur à se montrer plus obstiné, plus impitoyable, plus insensible, plus militaire enfin que les chefs militaires eux-mêmes. Car ces professeurs de morale civique lisaient seulement leur dernier verset : « Ô morts, je vous envie ! Bien heureux ceux qui ontdonné leur vie pour le salut commun ! Bien heureux leursparents ! » Une simplicité, une assurance, une évidence, capables de tuer une seconde fois les morts, et de tuer les vivants. Car, que répondre à un homme qui, évidemment, croit ce qu'il dit ? À un homme qui se bute là, qui ne voit pointpassage, qui ne cherche même point passage et qui nomme intelligence le jeu de ces raisonnements sans issue ? Cette autre ombre vient de partir à son tour vers le royaume des morts. Comment y sera-t-elle reçue ?

*La Lumière*,3 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXIII)

1939 SM2 XCVIII « Au royaume des ombres »

1625

La plupart des journalistes secouent la guerre comme un fruit qu'ils croient mûr, et qu'ils voudraient faire tomber. Cette ardeur et même cette joie au malheur irriteraient ; mais les hommes ne sont pas si méchants ; simplement ils suivent la pente de leur métier et la pente de leur esprit.

La profondeur politique est du genre triste, par la même raison que la misanthropie a de la profondeur. Il faut évidemment ne rien connaître de l'homme pour croire à la paix. Quels sont les ressorts de la politique ? L'ambition et la cupidité. Nos maîtres sont des hommes qui adorent le pouvoir, ou bien qui adorent l'argent. Or, par l'effet de ces passions, la guerre est partout avant qu'on la déclare. Devant ce thème, qui est celui des hommes à qui on n'en fait pas croire, l'opinion que la paix est possible et même probable est absolument sans portée. C'est supposer que les tranquilles, les indifférents, les réfléchis sont ceux qui mènent le monde. Opinion ridicule si l'on pense à ceci que les pacifiques sont ceux qui ne veulent mener personne. Mais surtout les nouvelles en faveur de la paix ne sont rien ; elles annoncent la fin d'un intérêt vif. Or il est de métier de réchauffer les nouvelles, et même de les faire flamber un peu. Je pose en axiome que tout article sur la paix est contre la paix.

D'autre part, la pente de l'esprit est vers le triste. Remarquez que l'attention aux sourcils froncés est toujours un peu plus que sérieuse. Ce qui mérite attention, c'est ce qui est inquiétant. Faire attention, c'est craindre quelque chose. Ainsi quiconque pense, pense noir. Les optimistes sont des insouciants ; leur pensée est comme un agréable sommeil ; elle écarte les pensées. Au fond, le sérieux est à peu près la même chose que le triste. Donc, si vous voulez être content, n'essayez point de penser. Toutes ces choses, que j'ai bien remarquées dans le moment des passions, m'ont fait supposer quelquefois que la pensée vraie est un remède aux pensées. Mais il fallut un long temps de réflexion encore pour arriver jusqu'à cette idée que tout ce qui est misanthropique est faux. J'entends faux concernant l'homme ; et c'est ce faux-là et ce vrai-là qui nous intéressent. L'autre vrai, le physiquement vrai, on le trouve aisément. Mais le vrai sur l'homme, tel est l'axe de nos pensées ; et si on le manque, tous les maux possibles résultent de cette erreur. Je veux dire tous les maux que l'homme fait à l'homme ; et cette longue liste est celle des maux évitables. Donc, en avertissement à moi-même, je me garde de décider que les hommes sont méchants, voleurs, ignorants, imbéciles ; remarquez que jamais ces choses-là ne sont prouvées ; il reste un doute ; il s'agit de profiter du doute et de courir au secours de nos pensées ; car la misanthropie les fait crouler toutes. Si vous décrétez qu'un enfant estimbécile, alors que voulez-vous lui enseigner ? Pourquoi l'instruire ? Et si votre associé vous paraît un voleur, il faut le lâcher. Vos projets sont à l'eau.

Mais les hommes sont plastiques, et les enfants encore bien plus ; ils dépendent beaucoup de ce que vous pensez d'eux. Car ce que vous pensez d'eux se reconnaît à des signes bien clairs. Pour revenir à la politique, je tiens qu'on gagnerait beaucoup en supposant la probité et la bonne intention toutes les fois qu'on le peut. J'ai observé, et ce n'est pas difficile, que la calomnie rend méchant le calomnié. Ainsi il faudrait traiter les hommes politiques doucement et humainement ; non point durement. On y gagnerait. Mais que nous sommes loin de compte ; là-dessus je fais plus d'une faute par jour. Je m'amuse à haïr des ennemis imaginaires. Cela empoisonne l'air.

Observez la politique extérieure. Si un homme d'État dit qu'il craint la guerre, on conclut qu'il la prépare ; s'il annonce la paix, on explique que cette profonde dissimulation lui est bien utile, tant qu'il n'est pas assez fort. Bref, les hommes suivent leur pente. Ils n'ont guère le courage d'espérer et de vouloir que les choses aillent bien. On ne fait point crédit à l'ennemi ; on ne cherche que pièges en ce qu'il dit ; mais songez qu'en interprétant ainsi, on lui fait sa pensée ; absolument comme on voit qu'à la scène l'antagoniste de Néron fait sortir Néron de son nuage et le rappelle à son devoir d'être bien méchant. Tout cela s'exprime d'un mot, c'est la bienveillance, sans laquelle il n'y a point de paix. Mais vous dites à cela que vous serez seul. Hélas ! vous êtes dix millions peut-être à vous dire cela. Au reste chacun de vous ne répond que de lui. Commencez donc la semaine de bienveillance, et puis l'année de bienveillance.

24 Octobre 1934 (SM2)

L’École Libératrice, 27 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXIV)

1939 SM2 XCVII « Vertus de la bienveillance »

1626

Je voudrais juger raisonnablement de la politique. Grande prétention ; et en effet je n'ouvre guère un journal sans sentir la colère monter. Mais il faut pourtant tenir en bride cette pensée qui procède si naturellement par sauts et ruades. Et je crois bien que la tactique politique consiste à se tenir à la moitié de son opinion ; cela suffit bien, et l'adversaire s'inquiète, car il sent de l'épaisseur, et une profondeur réservée. C'est du moins ainsi que j'ai voulu faire, et même que j'ai su faire, combattant pour ma liberté sans perdre un pouce de terrain. Après ce rappel de modération, qui heureusement m'est toujours nécessaire, je regarde le paysage politique. Qu'est-ce que je vois ?

Je vois que l'affaire Stavisky, en dépit des déclamateurs, n'est qu'une affaire courante. Dans le même temps il y en eut de pires ; antérieurement il y en eut de bien pires. Présentement on a bien de la peine à trouver quelques coupables, qui ne furent peut-être qu'imprudents. Je vois que le conseiller Prince n'était rien dans cette affaire ; voilà une mort violente inexplicable ; il y en a de telles tous les ans. Je ne vais pas me fatiguer à expliquer sans données suffisantes. Je vois, et il y a déjà longtemps, que les émeutiers du 6 février avaient perdu la partie ce jour-là même, à 7 heures du soir ; cela malgré l'effet de surprise, et une mollesse de la police pendant huit jours qui seule a rendu possible l'assaut final. Gagner la partie dans de telles conditions, c'est la gagner dix fois.

Il est clair que la province ne s'est pas laissée déplacer. Elle ne veut d'aucun fascisme. Quand tout serait réglé à Paris selon les vœux du colonel en révolte, rien ne serait fait encore. Ce serait le moment, pour les ministres radicaux, d'aller à Bordeaux ou seulement à Tours. Le ministre de la guerre et le gouverneur de Paris écraseraient cette nouvelle Commune, qui est si exactement le contraire de l'ancienne. Mais il est clair que je mets les choses au pis. La masse républicaine vaut dix fois l'autre, même à Paris. Je ne vois qu'une fausse manœuvre qui pourrait faire massacrer nos amis ; je veux dire s'ils se trouvaient avoir à combattre contre la police et l'armée alliée aux troupes fascistes. L'affinité est trop naturelle entre la fronde des quartiers riches et les chefs de l'ordre pour que l'on puisse gagner sans prudence. Or cette prudence si nécessaire a déjà fait ses preuves. Et, comme les gouvernants chercheront quelque lièvre à baptiser carpe, ce que d'ailleurs j'approuve, vous verrez qu'il n'arrivera rien du tout des fameuses troupes de choc ni de leurs avions. Ce n'est que mise en scène et menace très bien composée. Mais, d'un autre côté, l'effet de peur est usé ; on se lasse de trembler.

Alors ? Vous piétinez d'impatience, précieux amis. La révolution n'est donc pas pour demain ? Et qui pense à la révolution par le poing et par les pavés ? La vraie révolution se fait par le changement des esprits, par une manière de lire les journaux, par un jugement inébranlable, devant lequel les journaux fous n'auraient plus de lecteurs, ni les journaux vendus. La vraie révolution se fera par une presse des corporations, par une agence qui ne dépendra point des riches. La vraie révolution se fera par une négociation continuelle des affaires extérieures, où l'on oubliera les distinctions entre l'ennemi et l'allié ; et c'est la paix de tous les jours, celle dont les Soviets nous ont montré le modèle, qui réduira peu à peu le pouvoir militaire et le budget militaire. Toutes ces choses dépendent de l'opinion ; elles peuvent se faire très aisément par l'opinion. Peuvent-elles se faire contre l'opinion ? Évidemment non, pas plus que la Commune de 1871 ne pouvait tenir contre l'opinion des provinces. Et que faire donc ? Travailler l'opinion ; la changer peu à peu, tout simplement en l'éclairant. Et certes ceux qui ont la belle fonction d'enseigner ne se plaindront pas de ne pouvoir guère, car tout dépend d'eux. Pourvu toutefois que la précieuse liberté d'opinion ne reçoive pas d'atteintes ; ce qui est encore une affaire d'opinion ; seulement, ici, l'opinion est décidée. J'ajoute que cette partie, dont tout dépend, ne peut être gagnée sans un peu de ruse, je veux dire en ne montrant pas tout d'abord les racines de la libre opinion ; seulement les feuilles.

L’École Libératrice, 3 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXV)

1627

Si le fascisme marque une époque de l'histoire, s'il est inévitable comme l'aviation, la surproduction, et autres fruits de l'âge de fer, il est bien vain de s'y opposer, et il est plus sage de s'y adapter. Or, chacun trouve en lui-même de quoi s'y adapter. Car il n'est point d'homme à qui la bonne et lente et complaisante démocratie n'ait point donné quelque déception. Quant aux ambitieux, ils n'hésitent guère ; car ils sentent qu'un pouvoir fort, et maître du silence, favorise les audacieux ; au lieu que dans un pays partagé entre deux partis, nul n'est couvert par un parti contre l'autre, et au contraire, il faut payer pour son parti. Beaucoup donc penchent vers une tyrannie, et tout homme raisonnable, avant d'entrer dans une lutte qui n'est pas sans risques, dira : « Prouvez-moi que la France peut échapper à cette maladie européenne, autrement dit à cette nécessité historique que nous voyons se manifester dans les pays les plus divers ». Un fatalisme fait arriver ce qu'il croit inévitable.

J'ai voulu, tout au contraire, considérer le fascisme comme un nouveau nom du despotisme, qui toujours a menacé et menacera les peuples, et principalement ceux qui ont poussé assez loin l'expérience de la liberté. Car les opinions y étant libres, et les bastilles y étant démolies, les ambitieux peuvent préparer leur coup d'État au grand jour, et d'abord calomnier les pouvoirs, ce qui plaît toujours. Il tombe sous le sens que l'affaire Prince aurait été promptement réglée par un tyran, les journaux étant réduits au silence, ou bien forcés d'écrire sous dictée. On s'étonne du fascisme ; c'est qu'on n'aperçoit pas comme il simplifie tout. Au fond de tout homme il y a une fatigue d'avoir à prendre parti tous les matins, et de s'indigner tous les jours à partir de dix-sept heures. Mais aussi, quand on a bien compris les causes du fascisme, quand on a fait le compte de ses partisans avoués et de ses partisans résignés, on se dit qu'un tel changement est toujours à craindre, mais on aperçoit aussi les moyens de faire avorter la conspiration permanente. En somme, on prend confiance, et c'est tout ce qu'il faut.

Le parlementarisme est un régime où tout le monde est mécontent ; on glisse de là à dire que c'est un régime dont tout le monde est mécontent ; ce n'est pourtant pas la même chose. L'opposition est menée par des natures colériques, et certainement les passions tristes gâtent la politique. Il faudrait arriver à une philosophie supérieure, et je crois qu'on le peut. Un des moyens les plus puissants d'y arriver est de comprendre l'adversaire et de croire tout le bien qu'il dit de lui-même. Oui, le tyran veut le bien public ; en cela il est de bonne foi ; en tout il est de bonne foi ; tout homme croit tout sincèrement qu'il a raison, et s'étonne d'être contredit ; tout homme est né tyran ; il s'agit de s'élever au-dessus de cet état naïf. On y arrive en considérant la complication des choses et la variété des situations ; on y arrive en plaidant en soi-même pour l'autre, et en découvrant toutes sortes d'évidences, qui viennent de la manière de prendre une question. Le vrai est pour faire peur ; car il y a abondance de vérités qui se battent. L'esprit de système échoue absolument dans l'économique et dans la politique ; nous en avons mille preuves. Donc, essayons de nous affermir d'abord contre tant de thèses irréfutables, et rappelons-nous que la vie en société est chose difficile, et qui veut des concessions. Par exemple, il est absurde de crier que tout est pourri quand une banque saute. Une banque est un genre d'explosif qui sautera quelque jour. Quand nous voyons comment se font les gains scandaleux, et que les ouvriers en sont souvent les complices, faut-il s'étonner du contraste entre le luxe et la misère ? Faut-il s'étonner que par l'argent on tienne l'opinion, quand chacun est si fort attaché à son salaire ? Comment autrement ? La politique n'a point pour objet de supprimer ces maux par un régime d'absolue égalité ; c'est trop demander. La politique vise déjà assez haut lorsqu'elle réclame l'égalité juridique, l'indépendance des magistrats, et choses de ce genre. En ces temps de discussions passionnées, qui n'a remarqué que les nouvelles garanties en faveur de la liberté individuelle retardent la justice et paralysent les pouvoirs ? Mais qui ne s'en est réjoui ? Il n'est rien qui soit absolument bon.

*La Lumière*, 13 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXVI)

1628

On feint de croire que la sanction du contrôle parlementaire est dans la démission des ministres. En réalité, cet espoir de faire tomber, ces manœuvres, ces embuscades résultent des jeux d’ambition et de rivalité, eux-mêmes réchauffés par ce qu’on peut appeler le public parlementaire, qui aime à raisonner et à pronostiquer. Et j’avoue qu’il faut bien un jeu quelconque qui donne de l’animation à la raison critique, si naturellement ennuyeuse. Mais il y a sûrement abus et emportement dans ce jeu-là comme dans tous les jeux. On gagne, on perd, on recommence, et cependant les enjeux véritables se continuent dans l’ombre des bureaux, où l’on finit par ne plus compter du tout un ministre qui a moins de sécurité dans sa place que le dernier des intérimaires. Tout le monde voit le mal ; mais les remèdes qu’on propose ne visent pas où il faudrait. Si vous émoussez la pointe du contrôle, alors, en effet, vous aurez des gouvernements durables, mais les abus dureront avec eux et par eux.

C’est une simplification commode que de diviser les ministres en honnêtes gens et en fripons. On reconnaît là l’esprit de parti. Dans le fait, on peut dire de n’importe quel ministre qu’il sera suffisant, pourvu qu’on lui dise de temps en temps ses vérités. Et au rebours tout ministre assuré d’une approbation aveugle abusera naturellement de son pouvoir. Il en abusera, et peut-être sans le savoir, car il ne peut tout examiner, et les bureaux le savent bien. C’est alors qu’arrive le personnage détesté, que l’on nomme rapporteur ou enquêteur, soutenu par une redoutable commission où les partis se surveillent, et où l’esprit d’examen et de recherche devient bientôt la passion dominante. Alors il n’y a plus de pouvoir qui tienne ; il faut d’attendre à voir les plus prudentes combinaisons, et les plus secrètes, exposées et comme éventrées à la grande lumière. Cette sanction suffit, parce que la crainte des commissions agit à la fois sur le ministre et sur les grands administrateurs. Il faut répéter que tous les abus sont secrets et vivent du secret. Un scandaleux cumul, un prix absurde de telle fourniture ou de tel travail, tout cela devient impossible si on le sait. Donc, qu’on le sache, et que tout le temps des parlementaires soit réservé à ce travail essentiel d’éclairer les comptes ; il n’en faut pas plus, et n’importe quel ministère sera passable alors.

J’insiste encore, car les projets de réforme de l’État restent en l’air. Je ne crois pas que la guerre pour les portefeuilles rende le contrôle plus exigeant ; c’est le contraire qui est vrai. Quand on a été ministre, et qu’on est sur le point de le redevenir, on est aisément complice ; on connaît les soucis du pouvoir ; on a soi-même cent fois maudit les indiscrets rapporteurs ; on se gardera d’être confondu avec eux ; on laissera le voile sur les prérogatives du pouvoir, on saura comprendre le fait du Prince, qui n’est que l’action immédiate et souterraine qui élève l’un, détourne l’autre, récompense l’ami et fait réfléchir l’ennemi ; toutes manœuvres qui font l’occupation du pouvoir et le plaisir de ceux qui l’exercent. Ainsi par les remplacements presque continuels, et par le retour inévitable des mêmes équipes, on a l’impression, et non tout à fait fausse, d’adversaires en apparence, mais qui sont parfaitement d’accord pour tromper le parlement et l’opinion. Ce mécanisme n’est pas celui d’un gouvernement démocratique ; il n’est nullement d’une constitution fondée sur le suffrage universel et sur le libre contrôle ; au contraire, il va directement contre l’esprit d’une telle constitution ; ce n’est que le despotisme qui revient, et il revient toujours.

Or, une réforme efficace ne fait jamais que mettre en règle des usages auxquels l’expérience a conduit. Il semble que l’ambition politique a pris depuis la guerre une forme nouvelle. On distingue parfois dans l’ombre un autre ministre, aussi puissant que le ministre, souvent plus stable, et heureux de ce pouvoir qui vient seulement de savoir. Il arrive aussi que des ambitieux se hâtent moins de se substituer à l’adversaire lorsqu’ils voient qu’ils auront à réparer des fautes. Sans doute faut-il dire aussi que la trop fameuse course aux portefeuilles est excitée par le spectateur qui s’en amuse ; on aime toujours les courses disputées. Ces désirs doivent s’éteindre. Le véritable visage du parlementaire n’est pas encore bien connu ; l’esprit de théâtre le déforme.

*La Lumière*, 20 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXVII)

1629

Les ordres ne sont jamais exécutés. L’attentat de Marseille en donne un exemple remarquable. Car, à réfléchir, on ne peut pas croire que le maître de l’ordre n’ait pas imaginé le danger et n’ait pas donné quelques instructions précises que le bon sens dictait. Seulement, même hors de la Canebière, il se trouve toujours que les exécutants rabattent quelque chose ; car il n’est pas agréable de soupçonner, et l’imagination d’un malheur est par elle-même importune. L’homme est optimiste, depuis les pieds jusqu’à la tête ; sans quoi, dormirait-il jamais ? Dormir ne suppose pas seulement la sûreté de fait ; dormir suppose la confiance ; et la confiance n’est jamais raisonnable, puisque l’homme défiant la considère avec raison comme dangereuse par elle-même. Aussi dormir n’est pas une action indifférente ; c’est une sorte d’ivresse que l’on se donne ; c’est un poème de sécurité ; c’est un refus de s’inquiéter. On nomme courageux, et très justement, ceux qui savent à volonté répandre cette brume avant-courrière de sommeil sur les images effrayantes, et qui ajournent l’inquiétude jusqu’au danger même et jusqu’à l’action même. C’est assez dire que les troupes courageuses se gardent très mal ; dont on a mille exemples. La prudence, en somme, n’est pas écoutée et, bien pis, n’est pas aimée.

L’expérience répond, et répond très mal. Car d’ordinaire il n’arrive rien ; mais, ce qui est plus funeste encore, la prudence exercée selon le calcul le plus noir fait justement qu’il n’arrive rien. Le propre de la précaution, c’est qu’elle est jugée inutile par ceux-là même qui connaissent la question. Voilà par quelles causes on a vu rouler des trains les uns à la suite des autres, et à grande vitesse, dans un brouillard épais ; et remarquez que les mécaniciens et chauffeurs sont les premiers exposés ; mais cela ne fait point qu’ils aient peur ; au contraire, l’accoutumance les guérit de peur. Tant que le train roule librement, qui donc imaginerait l’effroyable choc, les os brisés, les corps lancés à travers champs ? Quelque fou. Un cortège royal, c’est une sorte de train qui peut être tamponné, mais qui ordinairement ne l’est pas. Comment donc tenir un homme en défense devant un danger seulement possible, et dont il n’aperçoit pas le moindre signe annonciateur ? Empêchez qu’il rêve de chasse, de pêche ou d’amourette, au lieu de regarder devant lui ! Il faut la peur du maître ; car le maître n’est pas imaginaire ; mais il faut que le maître soit là ; car tous les rapports sont faux ; quelquefois on les écrit d’avance ; dans tous les cas, le rapport couvre tout le monde, ce qui est le vrai moyen de couvrir celui qui l’écrit. Ceux qui ont fait la guerre aux armées savent bien ce qui restait d’un ordre venu de loin ; souvent il n’en restait pas grand’ chose, et toujours par l’effet d’une paresse étonnante, je dirais presque admirable, puisque le danger ne cessait guère de s’annoncer.

Napoléon était toujours en pointe d’avant-garde, comme on voit dans Caulaincourt ; on devine qu’il ne se fiait à personne. Quoi donc ? Il faudrait alors que le grand chef des voies ferrées courût le long des lignes, surtout par mauvais temps, et qu’il punît férocement toutes les négligences ? De même la place du chef d’ordre serait le long de tout cortège, et de façon à montrer à l’improviste son visage redouté. Mais y a-t-il des visages redoutés ? Nous sommes trop tendres, peut-être, ou trop polis, pour mener comme il faudrait une guerre réelle contre des assaillants qui ne sont ni tendres ni polis. Et ce qu’il y a de vrai dans les discours sur la faiblesse des pouvoirs se rassemble peut-être dans une crise des pouvoirs subalternes, qui, par une naturelle imitation des pouvoirs supérieurs, aiment mieux être aimés que craints. Être aimés, c’est la condition des grands pouvoirs qui, d’une façon ou d’une autre, sont toujours élus. Mais un préfet de police n’est nullement élu ; et s’il se mêle quelquefois de plaire à ceux qui sont sous ses ordres, avec l’espérance de s’accrocher par là, c’est un grand désordre. Trop d’intrigue alors, trop de faveur, trop de flatterie, trop d’amitié ; et toujours l’espoir de se faire pardonner un retard d’une minute, ou de petites négligences de ce genre-là. Il se peut que ces inconvénients soient plus ordinaires par l’effet du régime parlementaire ; on voit bien pourquoi ; aussi faut-il veiller par là, au lieu de faire la chasse aux opinions. Les insouciants, qui se moquent bien des opinions, disent toujours oui et ne font rien. Tout flatteur trahit quelque jour. À nous de ne pas semer cette graine monarchique.

*La Lumière*, 27 octobre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXVIII)

1630

J’avoue que j'ai senti le choc de l'étonnement quand j'ai vu sortir des lieux communs ordinaires cette idée que l'attentat de Marseille est un crime fasciste. Car enfin, les mots ne sont pas libres ; ils sont attachés à des notions ; et la notion de fascisme implique un genre d'amis, un genre d'ennemis, des affinités et des oppositions, sur quoi on ne peut guère se tromper. Je sais et je vois que la liberté est suspecte à tout fascisme, d'abord par le mauvais exemple qu'elle donne, aussi par le refuge qu'elle offre aux exilés. Au rebours, je sais et je vois que tout despotisme plaît au fascisme ; non que tout despotisme soit fascisme, mais parce que le despotisme témoigne du principe originel du fascisme, qui est que les hommes doivent être gouvernés durement, sans quoi l'ordre périt. Et, parce que c'est l'expérience de la décomposition anarchique qui est le départ du fascisme, on doit dire que tout fascisme maudit d'instinct, où qu'il le trouve, le refus d'être gouverné, ce vieux ferment anarchiste, et les crimes qui en sont la suite ; et, au rebours, que tout fascisme a une tendresse de cœur pour le despotisme naturel, qu'il imite de toutes façons par ses mesures de police, par ses prisons, par ses tortures, par son mépris du droit. Voilà mes notions en place, il me semble.

Certes, je ne vais pas juger ce Croate ; son action est de celles que toute police empêche ou réprime par des moyens d'extrême rigueur ; et je ne développerai pas non plus les paradoxes sur le courage, sur le héros, sur le patriote ; toute ma politique, si j'en ai une, est tournée contre la violence. Et, au reste, il ne faut point se mêler de la façon de gouverner de nos amis, ni de nos ennemis. C'est pourquoi je ne jugerai pas non plus le roi ; il se peut que ses redoutables sujets ne cèdent qu'à des moyens vifs. Je me souviens de Frédéric répondant à Voltaire à peu près en ces termes : « Vous ne connaissez pas mes sujets ; moi, je les connais ; je sais comment on peut les tenir. À chacun son métier ». Et certes, même chez nous, je vois bien comme le parti des pacifiques est faible devant les violents. Si l'on n'avait pitié, l'ordre serait promptement rétabli. Donc, que ce roi ait gouverné à sa manière, qui est la forte, je ne veux pas le chicaner là-dessus ; j'ai déjà assez d'affaires sur les bras. Mais qu'on vienne me suggérer, par un changement des mots, que ce roi et son pays soient protecteurs et refuge de liberté, ou d'égalité, ou d'humanité, enfin de ces idéologies que tout fascisme abhorre, non ! Il n'y a que l'esprit de guerre pour déformer ainsi les notions ; et nous ne sommes pas en guerre, heureusement ; nous n'en sommes pas à fabriquer des opinions comme on fabrique des obus, ni à faire croire que tout ce qui est notre allié est humain et trop humain, et mouton du pur droit, comme nous prétendons être.

Mais je vois par où cette étrange idée a pu pénétrer dans une cervelle non tout à fait déréglée. On hait le fascisme, et je le veux bien ; on lui suppose tous les torts ; et encore dirai-je que c'est assez de ceux qu'il a. Malgré les faits et malgré les frottements, car rien n'est simple, on rassemble tous les fascistes dans le groupe des hommes méchants. On y oppose l'alliance des bons, en effaçant des diversités énormes. Et d'après cette mécanique puérile, mais qui permet de raisonner avec aisance, on prononce que tout ce qui frappe et afflige les bons peuples vient nécessairement des peuples méchants. Des preuves ? On peut toujours en inventer ; on peut ramasser les moindres circonstances. Mais quand on rendrait probable une complicité, ce qu'on n'a point fait, ce serait toujours déformer et tordre les notions que de nommer crime fasciste un tel effet des détours et même des contradictions, si communs dans la politique.

Dangereuse tendance. Mais où est la passion qui nourrit ces folles pensées ? Je la devine ; elle prend mille formes. Des cœurs généreux n'ont pu surmonter la colère. Ils espèrent encore lever les peuples libres contre les peuples esclaves, en vue d'effacer le fascisme de la terre. Avec d'autres mots nous avons entendu le même discours ; ce n'est pas assez de rappeler ce que cette autre aventure a coûté de morts et de ruine ; car on en voit les effets, qui sont vains, et qui ne pouvaient être autres, par l'extrême simplification et confusion des notions qui décoraient alors nos drapeaux. Ne recommençons pas.

*La Lumière*, 10 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (LXXXIX)

1631

Paul Valéry aime à demander : « Vous avez le pouvoir. Qu'allez-vous faire tout de suite ? » J'ai à répondre que je prendrais maintenant la plume du diplomate, et que je proposerais aux dirigeants de l'Allemagne un pacte bien explicite concernant la Sarre, afin de renforcer les pactes déjà existants, et en vue d'écarter toute idée de contrainte ou de menace entre les deux pays, en ce difficile passage.

Quand on négocie, les raisons importent plus que les conclusions. Je prendrais très au sérieux les déclarations du Reich, et les mesures qu'il a déjà proposées ; j'y verrais une précaution contre les excités de là-bas et d'ici, dont évidemment les gouvernements ne sont pas maîtres. Je dirais que, de mon côté, j'ai mesuré les risques, l'empire des rumeurs, les folles nouvelles, enfin toute la fièvre qui risque de naître au point de friction. Par contraste je rappellerais avec force la position invariable de la France, qui a consisté et consistera seulement à appliquer des conventions bien connues et explicitement acceptées. Et je conclurais que l'opération de la Sarre ne serait qu'un problème de police, pourvu que l'opinion fût amenée à n'y pas voir autre chose.

Et où donc, continuerais-je, se trouve le danger, sinon dans l'idée d'un recours aux armes, nécessairement brutal et irréparable, idée qui ne cesserait de hanter les esprits, tant que des engagements solennels et très précis ne l'auraient pas effacée ? À quoi servirait efficacement un engagement public concernant précisément le plébiscite de la Sarre et ses prochaines suites. Non que l'on puisse espérer un accord continu des deux Puissances devant les inévitables complications. Au contraire il faut prévoir des négociations suivies ; et justement, contrairement à un funeste préjugé, tous les négociateurs savent que leurs propositions les plus raisonnables sont rendues souvent inacceptables par la seule idée de la menace dès qu'on la suppose. Et, bien loin que la force apporte alors un secours au droit, au contraire il n'y a plus de droit dès que les concessions peuvent paraître dictées par la peur ou refusées par l'honneur. Ce dernier sentiment est même si fort qu'il efface les intérêts et la justice même ; c'est pourquoi il est sage de ne point l'exciter, ce qui suppose qu'on ne pense point à menacer, ni à se croire menacé.

Pour ces raisons, que je développerais amplement, attendu qu'on n'y pensera jamais assez, je montrerais qu'un pacte de non-agression, précédant de peu un règlement difficile, ouvrirait seul la porte à des négociations véritables. L'idée d'avenir, faites-y bien attention, c'est qu'une transaction utile et raisonnable ne peut jamais se faire les poings fermés ; les diplomates savent cela, mais les peuples l'ignorent ; ou plutôt les peuples ignorent que les diplomates le savent. J'aurais à dire et à redire, et je profiterais de l'occasion, si j'étais roi.

J'arriverais, pour finir, au point de difficulté qui n'est point de savoir si les Sarrois seront Allemands, mais qui est plutôt de savoir comment seront traités ceux qui n'auront pas montré d'enthousiasme. Or ne croyez pas, dirais-je au roi d'en face, que j'abandonnerai mes amis. Et je n'entends nullement par là que je tirerai l'épée pour eux. Par ce terrible moyen, j'ajouterais seulement à leur malheur un malheur immense ; je changerais un trouble local en un trouble total ; j'éveillerais pour des années encore l'esprit de vengeance et de fureur. Au contraire si je jure solennellement de n'en point venir là, c'est alors que mes raisons auront leur vrai poids de raison ; c'est alors que je serai écouté ; et assurément je plaiderai ; et j'obtiendrai d'autant mieux que je n'exigerai pas. Bref comme on voit que des frères, depuis longtemps irrités, et fatigués de ne savoir que croire, confient enfin leurs intérêts à des hommes de loi, nous vous proposons de régler tous nos litiges, et d'abord celui-là, comme si nous étions des hommes de loi accoutumés par métier à apaiser les passions et à composer les intérêts. Telles seraient mes propositions ; et au reste, bien loin de les présenter comme impossibles à refuser, je m'appliquerais, au contraire, à amorcer la discussion sur tous les points. Car je suis assuré qu'une négociation en cours, avec plaidoiries, répliques et concessions, c'est la paix même.

*La Lumière*, 17 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°11, 25 novembre 1934 (XC)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934

1632

Quand le grand brassage d'équinoxe traîne sa rumeur de plage en plage et le long de l'estuaire, on retrouve la nature sans l'homme et les pas de la création ; chaque chose se tourne alors selon les autres, et la nécessité de chaque forme se montre. La houle attaque le banc de sable ; on croirait qu'elle va le reculer ou le diminuer ou l'aplanir ; mais c'est qu'on n'a pas bien remarqué le moment où la vague porteuse de sable dépose son fardeau ; c'est justement sur ce dos rond, où elle est ralentie, où elle s'aplatit, où elle rampe ; on se rappelle alors que c'est ainsi que les fleuves violents élèvent leurs rives comme des digues au-dessus de la plaine. Je vois ici ces mêmes effets, seulement ils sont sensibles après une heure ; je vois que l'obstacle grossit par la violence même de l'attaque ; il y aura donc un barrage naturel juste contre le vent dominant ; le fleuve passera le long de l'abri rocheux ; et lui-même, à mesure qu'il sera plus resserré, il creusera plus profondément ce chenal courbe ; c'est ainsi que la mer forme le rivage. C'est ainsi ! Voilà de toutes les pensées la plus difficile à former. Aussi la plus utile ; que sont nos lois si elles ne côtoient pas les lois naturelles ? Et va-t-on décréter qu'une vache donnera deux seaux de lait au lieu d'un ? Voici mesdames les vaches qui arrivent de leur invariable pas ; on voit bien qu'elles ne sont pas citoyennes.

Sur cet ordre restauré, sur cet ordre sauvage paraît le cormoran, qui est une sorte de pélican, que vous voyez une fois nageant comme un cygne noir à gros bec, une autre fois s'élevant en l'air, appuyé sur ses ailes coudées, et ramant contre le vent. Est-il croyable que cette forme soit autre chose qu'un pli noir de la nature, comme sont vagues et nuages, et seulement un peu plus durable ? Ne voit-on pas que les fumées se recourbent de mille manières sans aucun caprice ? Naturelles aussi sont ces grandes ailes si mollement tendues, si puissantes par là ; naturel ce corps en forme de carène, si évidemment tel que l'effort du vent le dessinerait, l'avant arrondi, l'arrière effilé et coupant. Allez-vous écrire dans vos lois que le coupe-vent doit être en avant ? On en a ri, dès que l'on eut regardé plus attentivement comment une forme nageuse se coulerait dans l'air si elle se déformait sous les pressions. Je n'ai donc nulle envie de changer la forme du cormoran ; je n'en ai même pas l'idée ; mais plutôt j'essaie d'apercevoir toutes ces formes divines, estuaire ou cormoran, qui d'abord m'étaient cachées. Ces formes n'avouent guère.

Maître cormoran se moque de moi. Voici que j'aperçois, sur une roche bien connue, une tige de fer que je n'avais pas remarquée ; ou bien je reconnais de loin un piquet enfoncé dans le sable. Si quelqu'un qui connaît le jeu montre une de ces formes inanimées en disant : « Voilà le cormoran », on se moque. On observe qu'après une heure ou deux rien n'a bougé ; on ne doute plus ; et celui-là même qui savait voir et qui croyait voir, convient qu'il a mal vu. « On s'imagine, dit-il, de petits mouvements, et cela vient du flot environnant qui ne cesse d'agiter ses paillettes ; l'œil se laisse entraîner ». À ce moment, où tous sont d'accord, barre de fer s'envole, piquet s'envole. Et l'on jure de mieux croire.

Il ne sert point de jurer. Le lendemain l'observateur remonte la rivière, et voit autant de cormorans qu'il y a de piquets dans l'ancien parc à moules. « Ce n'est pas moi, dit-il, qui me laisserai prendre à l'apparence d'un piquet. C'est le cormoran ; j'ai saisi le mouvement de son bec sur son jabot. Maintenant que je m'approche, j'aperçois deux ailes à demi étalées ». Il s'approche tant qu'il reconnaît, quoi qu'il lui en coûte, un piquet véritable, qui laisse pendre un débris d'écriteau. Il admire comment l'expérience d'hier brouille celle d'aujourd'hui. Il fait de nouveaux serments. Mais de quoi jurer ? Le lendemain, l'observateur ne voit que piquets. Vainement l'un d'eux étend des formes d'ailes. L'observateur ne s'y laissera plus prendre. À d'autres ! Déjà il croit lire l'écriteau « Parc à huîtres » ou « Sable gratuit ». Alors majestueusement l'écriteau se change en banderole ; une tête noire se recourbe en crosse ; voilà cormoran parti.

J'apprends ici une sorte de loi de l'homme, c'est que le fait d'hier pèse toujours trop, et que, sous le nom d'expérience, c'est l'expérience même qu'on écrase. **[**Trompeuse mémoire ! Je voudrais renverser ces termes comme il faut. Or, il ne faut pas moins que Kant pour nous faire comprendre comment l'expérience est vivifiée par l'idée, c'est-à-dire par la géométrie sans mémoire. Hélas, ici la faute nous guette à chaque tournant ! Mais je suis bien loin de perdre courage. Seulement**][[1809]](#footnote-1810)** si loin des livres, et réduit à ma propre forme, je voudrais exercer un mouvement aussi pur et aussi vrai que ce vol d'oiseau. Car il ne se trompe pas d'un fil d'air. Si je pensais comme tu voles, ô cormoran !

15 septembre 1934 (?)

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCI)

1935 SE LI « Le cormoran »

1633

Aux enfants on ne peut mentir. C'est ce que le militaire ne peut comprendre, lui qui, par son terrible métier, nomme vrai ce qui augmente la valeur offensive d'une troupe, et faux ce qui la diminue. Dans l'état de guerre, il s'agit de bien bourrer l'arme. Mais est-ce une raison de bourrer déjà les enfants, comme on bourre des armes et de les préparer seulement à bien tuer ? Cela mène loin ; car il vaut mieux évidemment représenter l'ennemi probable comme un peuple de sauvages et disons même d'animaux sauvages. Cette doctrine explosive est toute fabriquée ; il n'y a qu'à lire les journaux des années sinistres. Après cela on jettera la jeunesse au milieu des ennemis comme des grenades. Cet homme de guerre a raison, si la guerre est l'état ordinaire.

Je me souviens des maximes de Quinton, qui sont en effet bonnes à retenir, parce qu'on n'y trouve point d'hypocrisie. Rien n'est que force ; et ce que l'on peut faire, par cela même on a droit de le faire. Vous dressez des lionceaux ; je ne vois pas comment vous les ferez obéir. Je ne vois pas comment la loi de guerre ne règlera pas les moindres actions de l'adolescent et de l'homme, dès qu'il aura compris que le droit est écrit avec les griffes. C'est vite compris ; mais essayez de faire avec cela seulement l'ombre d'une morale ; je vous en défie. Si le devoir de guerre est le plus haut, alors le lionceau peut faire sa guerre à lui, en consultant seulement sa puissance et son plaisir ; et gare au chef !

En réalité, les chefs de guerre, qui sont des spécialistes et des subalternes, se trouvent en présence d'une pâte tout autre ; et c'est ainsi qu'ils mènent au doigt des armées immenses, sans leur promettre jamais ni conquêtes ni pillages. Et quels leviers, pour faire ce miracle ? Deux principaux il me semble, qui sont l'honneur, et l'espoir de paix. Or ces hautes idées dépassent la puissance, et même l'humilient. Il est contre l'honneur d'abuser de la force ; il est contre la paix de vouloir une paix de force. Puisque le chef de guerre se met à réfléchir, qu'il entrevoie au moins les profondeurs de cet autre métier, qui a l'ambition de former non pas des animaux de combat, mais premièrement des hommes.

L'honneur enferme une haute idée de l'homme. Dès que l'on veut de bonne foi louer le Bayard sans peur et sans reproche, il faut reconnaître le Bayard de l'autre côté ; il faut l'honorer ; il faut croire en lui autant qu'en soi-même. Ce trait appartient au héros ; vous ne pouvez le lui ôter. Vous arracheriez de lui ce supplément de courage qui vient de ce que l'adversaire est un égal. Chassez le lion, vous n'aurez jamais cette idée de vous faire tuer par lui pour lui prouver que vous aussi vous savez mourir. C'est pourquoi le chasseur protège premièrement sa vie, emploie les filets et les trappes, et toujours cherche le moindre risque. Ce qui fait que la chasse à l'homme n'est nullement une chasse, mais une mystique bien plutôt, et une preuve de l'homme ; c'est le culte même de l'homme. Ainsi l'idée du semblable est au-dessus des patries.

La paix, c'est la reconnaissance du semblable. Ainsi la guerre ne dure que par l'espoir de paix, et je dirai même plus justement par le serment de paix. Souvenez-vous. Les hommes sont partis de plein gré, et par une décision prise en leur solitude, ils sont partis en guerre pour tuer la guerre ; et cette idée sublime a survécu ; on commence à s'en rendre compte. Eh bien la paix c'est l'humanité même ; c'est l'honneur trouvant enfin ce qu'il cherche, c'est-à-dire une parole, une foi, un respect. Faites bien attention ici, Monsieur le chef de guerre. Votre inflexible énergie ne pouvait rien, si elle ne trouvait pas sur quoi s'appuyer ; et il faut de bien grandes idées, ou tout au moins de grands pressentiments, pour faire accepter la mort à qui pourrait si aisément la donner.

Je sais que ce règne de l'humble exécutant ne plaît pas. Le chef aimerait mieux qu'on ne réfléchisse point. Mais que faire dans un abri ? Votre armée était fidèle. En quoi fidèle à vous ? Plutôt fidèle à elle-même. Fidèle à son idéal de paix et de justice. Et donc ce n'est pas la patrie qu'il faut enseigner, mais l'égalité, la dignité, l'honneur des patries, et la certitude de la paix, certitude fondée sur tant de courage. En sorte que c'est l'humanisme, par son invincible foi et son invincible espoir, qui vous a sauvé de mort violente, Monsieur le chef de guerre. Ne soyez pas ingrat.

12 Décembre 1934 (SM2)

L’École Libératrice, 15 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCII)

1939 SM2 CI « Au maréchal »

1634

Une mère, qui venait d'avoir son fils tué aux armées, se plaignait à une amie, sur le thème qu'on devine : « Assez de morts ; assez de sang ! » Cela se passait sur un banc du Luxembourg, et à portée d'une large paire d'oreilles, D'où cette pauvre femme eut troismois de prison. C'était au temps où Clemenceau poussait aux dernières conséquences le système de la nation armée. Certes, il serait ridicule, quand on n'hésite pas devant vingt-cinq mille morts, de se laisser piquer et exaspérer par quelque opinion moucheronne. Tout est aux ordres du chef, corps et pensées. Tel est le système de guerre. Tel est aussi le système d'attente de guerre. Et, comme on peut toujours attendre la guerre, et qu'en cela même consiste la fonction du chef de guerre, on comprend que l'opinion secrète, et quelquefois déclarée, d'un chef de guerre, soit qu’il est bon de dicter au peuple ce qu'il doit penser et ce qu'il doit dire. Autant donc que la fonction de guerre l'emporte sur les autres soucis, il n'y a plus de libre examen. Donc liberté de la presse, droit de réunion, publicité des actes et des comptes, discussion au grand jour, tout cela est comme nul devant l'esprit colonel.

Cette puissante aimantation attire vers un centre unique tous les corps hésitants et légers, et encore plus les pensées, qui sont comme des fumées au vent. Aussi voit-on beaucoup d'hommes d'État tourner comme des chapeaux de cheminées, et s'émouvoir à des morceaux de doctrine ; ce qui fait un mélange de force armée et de droits de l'homme, très instable et fort bavard. On peut nommer système Poincaré cet amour restant du droit, contrarié aussitôt par les actes. Un des thèmes favoris estalors que les citoyens meurent pour la liberté. On peut donc ajourner la liberté ; on n'oserait pas la nier. On espère alors dans la raison ; on en appelle à la bonne foi des citoyens ; on leur parle ; on leur donne la preuve ; on s'étonne qu'ils ne l'avalent point **;** on recommence. C'est pourquoi je disais que ce système est bavard. Ici toutes les questions sont posées de biais ; toutes les discussions sont un peu à côté. Par exemple on essaie d'empêcher que les instituteurs s'écartent de la doctrine officielle ; au fond c'est qu'on voudrait conseiller de même, et toujours sous la menace de forcer, tous les citoyens sans exception. Mais, en cette fausse position, le pouvoir civil va rarement jusqu'à l'idée. Il n'y a guère de civils qui avouent que le suffrage universel et secret est une hérésie énorme ; plus d'un pousse cette pensée devant lui, sans la reconnaître. Cette pensée explique la peur radicale.

Le système opposé traduit les vœux du peuple, et même des gouvernants, et même des militaires ; car nul n'avoue que l’épreuve de guerre doive durer toujours. Le système de la force ne se donne jamais que comme une nécessité dont il est vain de se plaindre, mais qui n'est ni juste ni belle. Et, au contraire, la revendication du droit est un sursaut de liberté, une audace admirable, un héroïsme à proprement parler. Il s'agit de savoir si l'homme fera son destin, ou subira un destin étranger. Dès qu'on y pense, si peu que ce soit, on aperçoit que la révolte c'est proprement l'homme. Tel est le premier éclair de la pensée ; tel est le dernier. La pensée elle-même est une révolte. Jamais la nécessité n'obtiendra grâce ; jamais le tyran n'obtiendra grâce ; jamais ce à quoi l'on est forcé n'effacera ce que l'on voudrait. Ainsi ce parti a pour lui ce qu'il reste d'âme dans l'autre. Aussi vous voyez que l'autre fait le fou, soutient et prouve n'importe quoi ; et je vois là une certaine profondeur. Car dès que ce parti en vient à un ordre de raison, c'est vers nous qu'il glisse.

Ainsi, les bouillonnantes cervelles étant si confusément partagées que tous sont médusés par la force une fois par jour, mais tous séduits un peu par l'ordre juste, je comprends assez les piétinements du juste milieu, misérablement partagé entre deux évidences. Or c'est là, dans cette région de la raison effarouchée, qu'il faut agir, qu'il faut reprendre, qu'il faut partager et composer, qu'il faut rassurer, qu'il faut raisonner. Certes, de loin, avant l'armistice, et encore entre les dents du monstre, on se promettait mieux. Mais que faire devant le naïf semblable, sinon commencer et recommencer par l'*a b c* ; enfin l'aider à surmonter en lui-même l'animal ombrageux, qui croit ce qu'il espère, oui, mais qui croit encore plus ce qu'il craint ?

15 Novembre 1934 (?)

L’École Libératrice, 17 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCIII)

1939 SM2 XCIX « Le système de la force »

1635

Ceux qui aiment la vérité par-dessus tout, ceux que je vois prêts à souffrir et à mourir pour elle, sont aussi ceux qui vont se coller à l'erreur comme les mouches à la vitre. Descartes disait que l'amour que nous avons pour la vérité est ce qui est cause que nous nous trompons par précipitation. Et, une fois trompés, nous fermons les yeux à ce qui pourrait nous détromper. Et pourtant qui ne voudrait être détrompé ? Mais aussi on appelle confusion, et c'est très bien dit, l'espèce de honte qui nous prend d'avoir jugé trop vite, et cela veut dire que nous ne savons plus où nous en sommes, comme si tout progrès dans la connaissance multipliait nos embarras. C’est que l’on n'est jamais délivré de l'erreur, attendu que l'erreur n'est rien, et que tout est vrai, et que le vrai combat le vrai.

On dit souvent que l'esprit humain est un mauvais instrument, et qui se trompe toujours. Cette vieille thèse des sceptiques m'a toujours paru très faible. Il y a plutôt abondance de vérités ; et, pour mieux dire, tout est vrai. Par réflexion même l'erreur est vraie ; car il y a toujours quelque raison d'un jugement ; et il exprime toujours un état de choses et de moi. C'est dans Spinoza que ceux qui désespèrent de jamais penser le vrai trouveront consolation ; car les vérités leur tomberont en pluie. Selon l'exemple fameux de ce philosophe, l'homme qui disait « ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin » exprimait encore une vérité sur la situation de ses organes parleurs, ou pour autrement dire, sur la disposition de son imagination qui lui faisait prononcer un mot pour un autre. Et n'est-il pas évident qu'un homme qui veut être parfaitement sincère doit barboter n'importe comment ; dont les surréalistes et autres intrépides ont fait une méthode. Car prouvez-moi, disent-ils, que la plus étrange suite de mots vaut moins que vos prudents arrangements, qui ne sont vrais de personne ni pour personne. Cette thèse exaspère ; elle fournit un bon exemple de ces vérités qui ne sont pas vraies seules.

Qui pense, il est au manège. Il tourne en rond ; il retrouve les mêmes vérités. Le pacifique retrouve la nécessité de se défendre, et celle de manger. Le juste s'aperçoit que continuellement il se préfère à beaucoup d'autres êtres qu'il détruit, ou qu'il enchaîne à son service. Le politique qui poursuit la liberté retrouve le pouvoir fort comme une condition de l'ordre, et l'ordre comme une condition de la liberté. Honteux et confus il se voit, comme le corbeau. Honteux parce qu'il est confus ; parce qu'il mêle et détruit les unes par les autres des vérités également évidentes. Ignorer n'est pas gênant ; mais savoir est difficile. Et ce sont des hommes très rusés qui ont inventé de prouver qu'on ne sait jamais rien. Mais je doute qu'ils se soient jamais trouvés en paix devant la propriété, qui est juste, et aussitôt injuste, devant le châtiment qui est nécessaire évidemment, et absurde évidemment, devant la liberté de conscience elle-même, qui ne peut pourtant aller jusqu'au droit de se tromper et de tromper les autres. Ces difficultés expliquent le fanatisme ; car l'homme s'en tient à une vérité comme le chien à l'os, et aussitôt menace.

Bûchers, massacres, guerres, tout cela viendrait de pensée ? Je le crois. Nous sommes si fiers de juger que nous brûlons la preuve contraire ; c'est la première manière de réfuter qui nous vient à l'esprit. Il est bien plaisant de voir deux disputeurs de grammaire ou de métaphysique montrer de la colère. C'est donc que chacun d'eux craint de soupçonner que l'autre ait raison. Si pourtant il avait raison, dit Socrate, il faudrait l'aimer et lui dire merci. Socrate est peut-être le seul homme qui n'ait pas craint les difficultés. Il a senti que, si une idée avait besoin de son contraire, cela même serait bon à savoir. Car, si exigeante que soit la vérité, si blessante même qu'elle soit, il faut l'aimer et la servir. Or c'est de là que Platon découvrit la corrélation des idées opposées, soupçonnant même que, sous la condition d'une bonne marche et d'une mise en ordre, qu'il nomme dialectique, tout serait vrai. Bref, il nous a appris à penser sans peur et sans impatience. **[**À la racine de cette idée, dans le bon Socrate, il y avait la charité intellectuelle, vertu rare, qui veut que l'on aime l'adversaire jusqu'à adopter ses idées, ce qui met ensemble les deux contraires et annonce quelque progrès dans l'art de penser. En Platon cette vue est plus hautaine et plus patricienne**][[1810]](#footnote-1811)**. Mais les naïfs ne savent point lire Platon. Ils sont bouillants d'impatience ; ils savent bien que ce n'est pas si compliqué, et qu'eux-mêmes sont dans le vrai, et que leurs contradicteurs sont des sauvages, qui n'ont que l'apparence de l'homme. Aussi les voilà dans la rue les uns et les autres, et se perçant les uns les autres de vérités empoisonnées.

L’École Libératrice, 24 novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCIV)

*Minerve*, LI, « Trop de vérités »

1636

Le statut des fonctionnaires n’est pas près d’être formulé ; je ne sais même pas s’il est formulable. Par exemple le droit de grève ne peut prendre forme, peut-être parce que l’acte de grève, que Comte nommait bien le refus de concours, est une sorte de rupture de société. Beaucoup ont pu remarquer qu’on ne peut délimiter le droit de la force ; c’est que la force n’est limitée que par la force ; et, sous le règne de la force, chacun fait exactement ce qu’il peut ; rien n’est permis ni défendu. Le droit suppose un consentement non forcé ; le droit établit une sorte d’égalité qui annule l’inégalité. Par exemple les règles de l’extradition sont les mêmes, que ce soit un petit ou un grand État qui la réclame. On voit les difficultés ; elles s’élèvent de toutes parts. Je n’ai pas l’intention de traiter du droit et de la force ; je ne saurais ; le sujet est écrasant ; j’aperçois à peine pourquoi il l’est.

Or le droit de grève est tout neuf, et encore vierge. On voit bien que, dans la rupture concertée d’un contrat de travail, il y a une sorte de violence. Évidemment la masse importe beaucoup ; beaucoup aussi la nécessité, qui n’attend point. Une grève de postiers fait aussitôt des montagnes de lettres et de paquets dans les gares ; c’est presque comme un fléau naturel. Il faut en sortir ; et, comme on ne peut improviser des remplaçants, on traite à nouveau avec les mêmes, sur des bases nouvelles. Ici on sent la contrainte. On la sent moins dans une grève d’instituteurs ; les vacances ordinaires prouvent bien que la vie commune peut aller assez longtemps toutes écoles fermées. La contrainte exercée sur l’armateur par les matelots et chauffeurs est entre deux ; car à la rigueur l’armateur peut désarmer ; il perd l’argent qu’il allait gagner ; mais enfin il a le choix, au lieu qu’un ministre des postes n’a pas le choix. Ces exemples sont pour faire entendre que la puissance de grève dépend d’une nécessité plus ou moins pressante, que l’on passe comme une chaîne au cou des pouvoirs. Il y a de la force et une sorte de guerre dans la grève.

Toutefois l’acte de grève n’est nullement violent par lui-même ; il n’est rien ; il n’est que refus, il n’est qu’absence. Que faire contre des absents ? Les déclarer absents ? Mais c’est bien ce qu’ils déclarent eux-mêmes. Forcer le travail ? Il y aurait du ridicule à empoigner le trieur de lettres et à le forcer à ce travail, qu’il fait merveilleusement vite quand il veut, mais très mal s’il n’y va pas de bon cœur. C’est pourquoi le travail militaire, qui est le seul forcé, est aussi de très mauvais rendement. Hormis ce cas-là, un contrat de travail n’est jamais pris comme éternel ; chacun peut le rompre. L’interdiction de grève par contrat suppose elle-même un contrat forcé, comme est le service militaire. Et si on ne va pas jusque-là, l’interdiction de grève revient à punir la grève qui n’a pas réussi ; or cela c’est le droit commun. Essayons maintenant de dire par contrat que la grève est permise ; cela voudrait dire qu’une grève qui n’aura pas réussi aura les mêmes effets qu’une grève qui fera céder les maîtres ; clause impossible à formuler, car c’est donner force à la grève sans force ; ce ne sera plus qu’une manière de dire qu’on n’est pas content. Comment d’autre part amener le maître à signer ceci : « Devant la cessation de travail concertée je m’engage à céder toujours » ? Or il me semble que faire grève c’est prendre le parti de forcer. Est-il permis de forcer, si on ne peut forcer ? Est-il défendu de forcer, si on peut forcer ? Ou bien ne faut-il pas dire plutôt que l’expérience de grève est un fait de force, et que le résultat sera ce qu’il sera ? Supprimez la pesanteur, vous ne pouvez plus peser.

Je veux expliquer, d’après ces remarques, pourquoi je ne me presse pas de répondre à la question : « Les fonctionnaires ont-ils le droit de grève ? » Je me suis trouvé un jour à deux pas de la grève des examinateurs (c’est une vieille histoire) ; je n’attendais que l’ordre de grève ; j’étais décidé à le suivre. Cela va tout seul. Mais répondre à une question sur le droit de grève, c’est tout autre chose ; cela suppose que je comprends la question, et qu’en répondant je sais ce que je dis. Que la question soit obscure, cela ne dépend point des maîtres ; les concepts sont nos vrais maîtres, dès que nous voulons faire une loi ou un règlement. Aussi le statut en question découragera par l’absurde. Et j’en dis autant de la liberté d’opinion, je dis d’opinion exprimée. Cette liberté, les fonctionnaires l’ont-ils ? Ici on se perd encore plus vite, et dans des abstractions moins consistantes. Que dirais-je, en bref ? Que tout essai de liberté en quelque genre que ce soit est un essai de force, et une sorte de combat. Il faut gagner et encore gagner. Où sont les limites ? L’expérience seule peut le dire, et il faut faire l’expérience.

*L’École Libératrice*, 1er décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCV)

1637

Monsieur Ducoupon présidait, comme son nom l’indique. Et, tout en présidant, il coupait, coupait, coupait. Quoi ? Ses avions, ses canons, ses bétons. Et l’assistance, elle-même choisie, coupait les mêmes choses. Croc ! Croc ! faisait l’assemblée. Enfin le président parla. « Messieurs, dit-il, je n’affaiblirai pas mes expressions, je ne les déguiserai pas, puisque je parle aux purs des purs, à ceux qui coupent, voyagent, touchent eux-mêmes, hormis le temps de manger et de dormir ; et pour moi, j’en ai une entorse au pouce. Mais enfin, Messieurs, de quoi s’agit-il ? Il est clair que le ralentissement de beaucoup d’affaires, la ruine aussi de bon nombre de novices, enfin la pénurie où se trouvait le Trésor Public, devaient incliner les ministres à violer la grande loi d’inégalité, d’après laquelle ceux qui ont le plus sont aussi ceux qui paient le moins. Inutile de vous dire, à vous, que par ce chemin le socialisme tout entier nous envahissait. Car à quoi sert-il que les entreprises paient mieux l’actionnaire que l’ouvrier, si, sous prétexte d’impôts, on fait payer ensuite l’actionnaire ? Et pour qui ? pour quoi ? Pour les chômeurs, pour les mutuelles, pour les coopératives, pour l’assistance, pour les retraites, pour les pensions. C’est prendre d’une main ce qu’on donne de l’autre. Halte-là, Messieurs. De toute évidence le moment était venu d’une révolte des riches, et nous l’avons eue. Cette révolte ne devait point parler des coupons ; elle n’en a point parlé. Elle a crié au voleur, et c’était le vrai cri ; car, un peu plus de négligence, et l’État prenait dans nos poches. Elle a crié patrie, ordre, défense, ce que nous approuvons ».

Croc ! Croc ! dirent les ciseaux ; c’est leur manière d’applaudir. Et tombèrent en précieux morceaux de papier les canons, les avions, les bétons. Le président continuait : « Messieurs, il y en a assez dans le nombre qui sont sincères pour que nous soyons légitimement fiers. Naturellement on en profite, des coupons, pour faire d’agréables études, ou même rien du tout ; mais on n’y pense pas ; cela est dû et sous-entendu. On est l’élégance contre la canaille ; et, comme de juste, on a le sublime pour soi ; le sublime fait partie des élégances. Nous avons été jeunes, Messieurs ; nous nous sommes fait tuer, si je puis m’exprimer ainsi, pour le coupon, pour le béton, pour l’avion, pour le canon. Est-ce que nous pensions à tout cela ? Non, Messieurs. La pensée est d’un certain âge. Et donc notre armée a été noblement vaincue, je veux dire victorieuse, puisque l’objectif a été atteint ».

Croc ! Croc ! firent les ciseaux. « Maintenant, quel était l’objectif ? » Il y eut une respiration. « Non, Messieurs, l’objectif n’était pas de tailler en pièces l’armée des lampistes. Vous savez comme moi que la police nous aime. Au reste je ne puis dénombrer ceux qui nous aiment. Même du côté des lampistes, combien de coupons inavoués ! Bref, l’armée lampiste, qui certes ne ferait de nous qu’une bouchée, sait très bien que nous aurions, par une volte-face prévue, l’armée et la police entre elle et nous. La manœuvre muette a suffi et suffira. Maintenant, que voulons-nous ? Nous voulons qu’on diminue les frais publics, j’entends ceux qui ne sont ni avions, ni canons, ni bétons, et qu’on fasse payer les pauvres. C’est ce que signifie la trêve, si je ne me trompe. Et puisse la trêve durer toujours ! Nous ne sommes pas assassins ».

Croc ! Croc ! firent les ciseaux. « Mais bien mieux, dit le président, nous ne sommes point pour les jeux de force, car finalement ils préparent toujours trop de pouvoir à l’intelligence ou au courage. Et je n’aime point du tout ces tyrans besogneux, qui flattent le peuple, et finissent par tâter nos poches. Alarme aux poches ! Tel est notre cri. Et nullement : Vive ces tyrans enivrés du bien public, et nécessairement appuyés sur les Crève-la-Faim. J’y veillais bien, Messieurs ; et j’ajoute que tout ce qui coupe coupon y veillait sans le dire, et guettait le moment où nous allions trop vaincre. On respire à présent. Tout le monde a compris qu’il fallait laisser le coupon tranquille. Tout le monde, si je puis dire, a mis son portefeuille à la place du cœur, de façon à frapper d’un seul geste sur l’un et sur l’autre. Ah ! Pauvre Jacques ! Tu n’avais pas prévu Jacques-le-Riche, ni la Jacquerie des porte-coupons ! Mais voyez, Messieurs, quelle prudence il faut. Le socialisme nous guette sur les deux versants. Un peu plus, et à trop gagner nous allions perdre ». Croc ! Croc ! firent les ciseaux.

*La Lumière*, 24 novembre1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCVI)

1638

Quand l'opinion se précipite comme une voiture à la descente, on freine où l'on se trouve, et l'on sent que l'on n'est pas seul. Cela se fait sans bruit, et vraisemblablement de voisin à voisin. Je ne compte pas beaucoup les journalistes, les orateurs, les penseurs, même de notre bord ; car eux-mêmes penchent toujours du côté du malheur ; ils poussent le cri d'alarme ; or je remarque que le cri d'alarme est ce qui fait le danger. Le grand chavirement que l'on nomme la guerre ne se fait pas moins par ceux qui le craignent que par ceux qui l'espèrent, s'il en est. Je lisais hier un bon article concluant qu'il fallait prendre Hitler au mot. Et si je me trompe, continuait-il, si nous sommes dupes du Tartufe le plus énorme, alors va pour la guerre, et que l'humanité périsse ; elle ne mérite pas mieux !

Notre cœur, fait comme il est, n'est que trop disposé à se jeter au désespoir ; c'est ce mouvement-là que je crains. La misanthropie, longtemps cachée, remonte à la fin et noie tout l'équipage. Mais non et non ; l'humanité n'a pas mérité cela. Je ne dis pas que les hommes ne présentent pas les verges pour les fouetter ; c'est bien ce qu'ils font à nos Messieurs fouettards ; mais ils le font de bonne foi ; ils le font de tout leur courage et par amour de la paix. Ils usent de violence, mais c'est pour tuer la violence. Ils croient ! Que ne croient-ils pas ? Ils croient qu'il y a en Europe comme un foyer de méchants ; ils y courent ; ils soupçonnent trop tard que ceux qu'ils veulent massacrer ne sont ni plus méchants ni plus barbares qu'eux-mêmes. Au moment où ils le soupçonnent, ils sont déjà morts, et l'esprit de vengeance est déchaîné. Tel est le fond du précipice. Nous ne cessons pas de le contourner, car l'homme ne change guère ; c'est pourquoi je dis qu'il faut veiller au frein.

Non, la guerre n'est pas faite par des méchants. Les méchants, s'il y en a, veilleront un peu mieux sur eux-mêmes ; ils ne se jetteront point à corps perdu ; ils feront battre les autres. Mais vais-je dire que les emphatiques vieillards, vais-je dire que les illustres embusqués que l'on découvre parmi les enthousiastes, vais-je dire que ces spectateurs-nés sont des méchants ? C'est juger trop vite. L'homme qui ne peut combattre veut payer en discours ; par les discours il se console peut-être ; il oublie de se mépriser. Peut-être, tant qu'il a un peu de force, a-t-il toujours du courage par repentir, du courage pour la prochaine. Et n'oublions pas les beaux prétextes qui font qu'un homme vigoureux choisit Bordeaux ou Orléans. Et qui donc, au bord même de la guerre, ne s'est pas abrité avec bonheur, quand le sort en désignait d'autres pour le guet ou la patrouille ? Le premier travail, le plus difficile, le plus important, est de ne point mépriser.

Cherchez le semblable, vous le trouverez. Un peu matamore, comme vous, un peu poltron comme vous, plus courageux quelquefois qu'il n'espérait, comme vous. Cherchez autour de vous selon l'amitié, vous trouverez. Telle est la petite source de paix. De là on va fort loin ; on comprend le chef ; on comprend l'ennemi. Il n'y a plus de monstres ; il y a des hommes engagés dans une terrible aventure. Le tout est de ne point s'y laisser glisser, quand ce serait en paroles ; et chacun ici ne répond que de soi. Qui mieux qu'un ancien combattant saura garder l'équilibre ? Car, de montrer son courage, il ne s'en soucie guère. Et quant aux illusions d'imagination, il en est bien guéri. Tels sont donc nos serre-freins.

Il y en a d'autres. Car la guerre en perspective n'offre guère aujourd'hui de visions chevaleresques. Il ne s'agit plus de se jeter au-devant d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard, pour les défendre. On espère seulement les venger par d'autres crimes. Et quant à l'espoir d'effrayer l'adversaire, on en peut juger d'après soi-même ; car on sait bien que l'homme n'accepte pas d'être conduit par la peur. Encore une fois cherchez le semblable ; vous verrez que par contrainte et menace on ne fait que tremper son courage. Et cette juste vue du héros des deux côtés, du héros non grossi, du héros avec ses faiblesses, ses erreurs, ses passions, toutes ces réflexions bien aisées à faire (et l'aîné ici éclaire le jeune), tout cela fait tomber enfin cette sécurité aux pieds d'argile, cette misérable sécurité des rhéteurs, qui nous promet seulement un excès de malheur et même l'excès de tous les malheurs, qui est le massacre des meilleurs par les meilleurs. Arrivé à ce point, l'homme se jure quelque chose à lui-même, et cela change profondément tous les discours, tous les gestes, tous les actes. Aussi, au lieu du : « Oui ! oui ! Et finissons-en ! » qui sifflait comme une flamme en l'année quatorze et faisait bondir l'opinion, à présent quand la rumeur revient, quand les mauvais prophètes secouent la torche, il se trouve une quantité d'hommes qui se privent même d'un geste, qui retirent leur jugement, qui font « Non » de la tête ; non aux nouvelles ; non aux raisons ; ce qui est la suffisante manière, sachez-le bien, de dire non à l'horrible chose. Qui veut vous perdre, il vise d'abord vos yeux. Attention là !

*La Lumière*, 1er décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCVII)

1939 SM2 C « Chercher le semblable » (daté du « 8 décembre 1934 »)

1639

Le fascisme, c’est l’ordre militaire prolongé dans la paix. C’est la célèbre formation par quatre, que les chefs de section regrettaient de voir se perdre, en même temps que ce qu’ils nommaient le dévouement, l’esprit de discipline, le respect. Et je comprends cette tendresse martiale du chef. Lui qui a connu les délices du pouvoir absolu ; lui qui a entrevu cette vérité que le pouvoir, s’il ne cède jamais, finit par être aimé ; lui qui a découvert de son poste une nature humaine oubliée, celle qui demande à obéir et qui se réjouit d’être piétinée ; l’homme qui a fait cette expérience ne peut se consoler d’en voir la fin. Comment ? Les drapeaux, les défilés, l’ordre, le pas emboîtant le pas, la force de tous retentissant en chacun, tout cela a pu nous faire supporter les massacres de la guerre ! Quel bonheur alors dans la paix ! Quel bonheur de se ranger, de défiler, d’obéir ! Sans compter que cette armée, si elle compte seulement le tiers des hommes valides, sera maîtresse de tout, comme autrefois les bandes de Wallenstein, de Turenne, de Condé. Ainsi qui veut jouer au soldat, il est roi et il fait un roi. Et quant à ceux qui mettent leur bonheur dans l’arrière-boutique, ce sont des êtres sans honneur, sur lesquels on peut marcher. Quels rêves de théâtre ! Et le plus fort, c’est qu’on les voit réalisés ici ou là. Napoléon devait périr parce qu’il usait sa garde dans la guerre extérieure ; s’il avait su ne faire la guerre qu’à son propre peuple, son pouvoir aurait duré autant que lui-même.

Observez les avantages d’un pouvoir fort. Ils sont éclatants et aveuglants. Sous le Second Empire, le budget était une petite brochure que l’on parcourait en quelques minutes et que l’on votait allègrement. L’équilibre allait de soi. C’est très imprudent de dire au peuple que les finances publiques sont en déficit. Il craint tout, alors, et l’opposition ne manque pas de lui remettre sous les yeux, chaque matin, tous les maux auxquels il doit s’attendre quand il manque trois ou quatre milliards au chapitre des recettes. Ces chiffres abrutissent le citoyen. Or, un pouvoir fort trouve toujours un habile financier qui invente d’imaginaires ressources, et comme il n’est pas permis de dire qu’elles sont imaginaires, le pouvoir fort, sans avoir une situation de caisse pire que le pouvoir faible, bénéficie, en plus, de la confiance du public. Remarquez que le plaisir de penser librement n’est pas tout pur. Celui qui examine tout et qui cherche en tout la vérité arrive à penser noir, et enfin s’en fatigue. Ce qui fait une silencieuse paix, pourvu que le chef, qui joue sans cesse de la banqueroute et de la guerre, n’oublie pas que sa raison d’être est d’éviter l’une et l’autre. En ce sens, je crois qu’on peut vivre en paix avec le fasciste d’à côté, vu que, malgré l’apparence, il est assez occupé à faire la guerre à ses propres sujets.

On sait que, quant aux maux humains, la peur est elle-même un mal, et souvent le seul mal. La résistance au fascisme suppose donc un vigoureux optimisme et un refus de panique. C’est pourquoi j’ai considéré avec inquiétude certains de nos amis qui, de semaine en semaine, annoncent toujours la catastrophe intérieure. Ils disent que c’est le moyen de l’éviter ; mais non ; il en est du fascisme comme de la guerre ; ce n’est pas un bon moyen de l’éviter que de s’exciter à le craindre ; car la conversion vient vite, alors, par abandon de soi et trahison de soi. Il faut donc que l’homme libre se méfie de loin, mais sans crainte, et traite tous les retours offensifs des colonels comme il a traité la fameuse loi Boncour, qui nous mobilisait tous. Disons que du jour où le citoyen non militaire doit l’obéissance militaire, le fascisme est établi.

Pensons le plus près possible de la situation réelle. Il ne s’agit nullement d’antimilitarisme, ni d’objection de conscience. Posons ce trop lourd sac, afin de garder nos mouvements libres. Simplement nous luttons contre l’oppression. Nous montrons du doigt un abus évident, qui est de vivre indéfiniment dans l’état de siège pour faire plaisir à des colonels sans emplois. Nous voulons distinguer entre la paix et la guerre, entre le soldat et le citoyen. Nous laissons de côté la métaphysique politique, si décevante ; car il n’y a pas un système de justice qui nous promette d’abolir la guerre ni l’armée. Ces questions réservées ou ajournées, la lutte n’est plus dans les nuages ; chacun défend son pavé.

*La Lumière*, 8 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCVIII)

1640

L’homme est naturellement un être qui s’intéresse à autre chose qu’à lui-même. Et cela vient de ce qu’il s’intéresse à lui-même pensant. C’est une immense fonction que de penser, immense et tyrannique. Aussi toute discussion est un commencement de guerre, et l’homme se jette lui-même en gage pour un démenti. C’est qu’il reconnaît en face de lui le pensant, le frère de lui-même, celui avec qui il doit s’accorder ; ne le pouvant, il s’irrite. Il se sent législateur universel, et responsable de cet office devant lui-même. C’est pourquoi on s’est battu tant de fois pour des opinions. Jamais on n’a pu forcer l’esprit. Telle fut l’âme des guerres de religion, et je crois que toutes les guerres sont de religion. Toujours est-il que les hommes s’entre-tuèrent partout, et souvent pour un mot de plus ou de moins dans une prière, et à l’intérieur même de la patrie ; au risque même de la perdre. Ces ennemis étaient frères de sang et de race ; ils n’en frappaient que mieux ; on sait qu’un grand amour se change aisément en une grande haine.

Et pourquoi se battaient-ils ? Pour une question évidemment insoluble, et qui n’intéressait que le haut de leur esprit. Naturellement aussi, dans le mouvement du combat, ils étaient chiens et taureaux, c’est-à-dire emportement, sang vif, muscles forts ; mais il est évident que cette brutalité ne fait pas la guerre à proprement parler. Les animaux ne font pas la guerre, et cela ne prouve pas la raison dans les animaux, comme quelques-uns disent ; tout au contraire. Le guerrier est un métaphysicien. Le guerrier s’est dessiné un dieu, une justice, des maximes, un ordre humain qu’il croit surhumain. Par un retour sur lui-même que tout homme connaît, il honore en lui-même, plus que tout, ce pouvoir de trouver la loi et de la suivre. D’où la pire injure qu’on puisse lui faire, c’est de penser autrement que lui, c’est de vivre d’après d’autres maximes que les siennes ; c’est de mépriser ce qu’il honore. Un Mahométan de la grande époque, magnanime et hospitalier, aurait puni de mort aussitôt l’opinion qu’il y a plusieurs dieux. On nomme fanatisme ce premier état de l’esprit, état naïf, et presque au niveau de l’instinct.

Il y a des rixes mortelles entre Mahométans et Hindous. La patrie n’est pas en cause. D’autres fois elle est en cause. Mais la vraie patrie de tout homme c’est son esprit, son ombrageux esprit qu’il promène comme l’image d’un dieu.

Où se trouve placé le problème de l’éducation, c’est ce qu’on voit très bien. Il s’agit de dénouer l’esprit, de le faire voyager, de le diviser avec précaution contre lui-même, de faire naître toute discussion de son propre fonds et de sa propre recherche. C’est ainsi qu’on l’amène à supporter d’abord l’autre opinion, et puis à la comprendre, et puis jusqu’à l’aimer. C’est ainsi qu’on peut espérer de devenir citoyen de l’univers, et législateur universel par persuasion. Sa patrie n’a point changé ; c’est toujours celle de l’homme ; seulement son idée de l’homme a pris de l’ampleur ; il ne rejette plus aisément les hommes hors de l’humain. Il n’exile plus son semblable sans examiner. Il le reconnaît plus promptement ; il lui ouvre un plus large crédit ; il lui permet l’erreur et la passion. Telle est l’aurore de la paix.

Ainsi, il n’est nullement à craindre que l’homme oublie sa grandeur et sa mission. L’égoïsme est rare, et ne tient pas longtemps. Tous les crimes sont d’ambition, et, au fond, d’amour déçu. L’amour de soi est une très grande chose, si seulement l’on aime comme elle le mérite la partie noble de soi. Ce qui est penser, et vouloir bien penser, et aimer le vrai, et être juste à l’égard des pensées dissidentes. Et voilà comment on a formé, dans cet Occident, les penseurs sublimes qui sont morts pour leur pensée, et non pas pour leur intérêt, pendant les terribles années. Et maintenant, et dans l’avenir, à mesure qu’ils seront plus libres et plus larges penseurs, ils ne perdront pas la volonté de mourir pour la justice, mais ils en auront de moins en moins l’occasion, par un sentiment plus juste des différences et des ressemblances, et par la vision d’un foyer de convergence et d’un point d’accord. Ou bien le Maréchal croit-il que s’ils se laissaient hacher à son commandement, c’était pour lui faire plaisir ?

*La Lumière*, 15 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Huitième Année, n°12, 25 décembre 1934 (XCIX)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935

1641

Quand l'année tourne sur ses gonds, ce n'est plus le temps de gémir. Les vieilles feuilles sont enterrées, les vieilles branches sont brûlées. Les arbres font dentelle, et le ciel regarde la terre. Les bruits ne se perdent plus dans l'épaisseur ; ils bondissent d'un écho à l'autre. L'outil sonne gaiement contre la pierre. L'été a fini d'être mort. C'est bien le temps de l'espoir, et des heureux souhaits. J'admire comme le sous-chef va dire ces choses au chef ; et peut-être ni l'un ni l'autre n'en voit la raison ; ils pensent seulement que c'est la coutume. Or non, ce n'est pas la coutume qui chaque jour ajoute au jour une petite durée. Il faut le dire, et se le dire. Car le froid commence à mordre, et l'on voudrait penser que la terre refuse l'homme ; mais il y a d'autres signes, de meilleurs signes. Et la chance de l'homme est en ceci, que lorsqu'il a balayé l'automne et amassé des provisions en vue des temps difficiles, justement quand il entre dans la misère, l'espérance lui vient toute neuve, et pure, et transparente. Il faut seulement avouer que la ville n'en sait pas grand' chose, elle[[1811]](#footnote-1812) qui se passe des saisons.

Le sentiment de l'aurore est le plus puissant et le plus constant de tous, si seulement la nuit règne selon la nature. Car il n'y a aucune ressemblance entre le soir et le matin. À chaque minute du soir l'ombre gagne. C'est pourquoi l'on ne ressent jamais au matin l'inquiétude du soir. Les nouvelles touches de lumière nous rassurent d'instant en instant ; cela fait une grisaille toute souriante. Quand tout serait pareil, mêmes couleurs, même brouillard, mêmes coins d'ombres, un moment du matin serait encore tout l'opposé d'un moment du soir. Or les successives aurores de janvier font elles-mêmes une grande aurore. Quand je dis qu'il faut espérer, j'entends que nous ne pouvons nous empêcher d'espérer ; libre à nous d'y consentir ou non. J'ai remarqué un piège dans la pensée, c'est qu'elle contredit volontiers l'espoir, comme elle contredit tout. Que de vieilles corneilles qui annoncent le malheur ! Et que de jeunes ! Le XIXe siècle fut empoisonné de ce genre de savoir. Poètes et penseurs prédisent aigrement ; je ne vois guère que Hugo qui ait su espérer ; c'est qu'aussi il tenait la nature à pleins bras. Je comprends que les vieilles corneilles n'aiment pas Hugo.

Maintenant, quelle est la faute, tant bien que mal corrigée, un peu partout corrigée ? La faute fut de méconnaître l'ordre des valeurs. La volonté marche la première ; on se réveille à cette idée, qui est celle de Descartes. La faute du XIXe fut de contempler et d'annoncer ; le grand tableau des lois effaça la volonté libre ; et l'intelligence resta tristement couchée. Penser noir, ce fut penser. Peut-être faut-il dire que la liberté politique fit faillite, faute d'une liberté métaphysique ; et qu'à partir de là, égalité et fraternité devaient périr ; car l'une et l'autre doivent être voulues. Et oui, au fond, nos vertébrales pensées doivent être voulues. Il faut croire en soi et espérer ; mais il faut vouloir croire en soi et vouloir espérer. Cette sorte de tyrannie généreuse est au fond des tyrannies de style nouveau. Les grandes idées de la Révolution s'y retrouvent, mais cette fois jurées et imposées. Cet étrange régime a des harmonies et des promesses ; il est absurde comme toute liberté forcée est absurde ; mais il est grand et fort en ce qu'il interdit de désespérer. À nous de mieux prendre le tournant. Toujours est-il qu'une autre journée commence, plus grande que l'année. Assez de gémissements et de mauvais prophètes.

Tel est mon sermon ; en tout temps obscur et difficile ; aidé maintenant et porté par la saison, et par la coutume même. Car, à répéter : « Bonne année ! » on finira par se réveiller soi-même à ce qu'on dit. On ne dit pas que l'année sera bonne ; on n'en sait rien ; ce qui arrive nous surprend toujours ; aussi est-il vain d'y penser d'avance. Ce qu'on dit, c'est qu'il faut choisir de la penser bonne, cette année nouvelle. Et profiter pour cela de ce secret mouvement de nature, qui nous a changés et retournés depuis la Noël. Bonne nouvelle, oui ; mais qui doit enfin toucher terre. La bonne nouvelle, c'est que les hommes ont juré d'être contents, de tout résoudre, autant qu'ils pourront, par joie et amitié, ce qui est penser printemps en Janvier. Je vous souhaite de penser printemps.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (I)

1935 SE V « Printemps en espoir »

1642

La liberté n'est qu'une idée, de même que l'égalité n'est qu'une idée. Je veux dire que l'égalité n'est pas un fait, comme on peut le comprendre au premier examen ; il faut la vouloir ; et à cela se ramènent tous les devoirs envers le semblable. Mais le problème de la liberté est plus intime ; il ne concerne que moi. Il commande aussi tous les autres problèmes. Car si je ne me juge pas libre de vouloir l'égalité, il n'y aura jamais d'égalité. Il s'agit donc, sous le mot de liberté, d'un parti à prendre avec moi-même. Ici les arguments sont extrêmement faibles. C'est qu'il ne s'agit point de rechercher si je suis libre ou non, comme on recherche si j'ai une maladie ou non. Il y a un parti à prendre, et c'est le parti des partis. Je demande qu'on se familiarise avec un genre d'obscurité ; ce qu'il y a de sûr, c'est que les niaiseries de la grande mécanique ne suffisent pas.

Je considère maintenant la paresse scolaire, problème bien petit, mais bien proche. On peut soigner un paresseux comme on soigne un tuberculeux ; ce sont des cas extrêmes ; et nous nommerons avec raison arriéré celui dont l'activité intellectuelle est subordonnée aux soins du médecin. Nous voilà maintenant devant l'enfant normal, devant l'enfant à qui on peut demander de vouloir. Et, celui-là, on rougirait de l'instruire comme un animal, par l'appât d'un morceau de sucre. Au contraire on se gardera de l'intéresser trop ; de préférence on lui présentera le travail comme une épreuve de volonté, absolument comme l'entraînement du coureur et du boxeur lui est présenté comme une épreuve de volonté. Il rougit alors d'être inférieur devant l'épreuve ; il rassemble ses forces sous sa propre direction intérieure ; il triomphe, et ce triomphe l'affermit. Allez lui dire à ce moment-là que c'est seulement une affaire de nourriture et d'équilibre physiologique, il saura bien vous répondre, qu'à attendre la volonté comme un résultat on est lâche tout simplement. Car, rester couché jusqu'à ce qu'on ait envie de se lever, c'est la paresse même.

Je reviens à l'écolier, qui certes pourrait bien attendre que l'envie de travailler lui vienne. Cette manière de se traiter soi-même c'est exactement la paresse. Toutefois ce n'est pas encore la pire paresse. La pire, c'est de se dire et de dire aux autres que ceux qui travaillent ont bien de la chance d'être bâtis comme cela. Qu'on voudrait bien leur ressembler, mais qu'on n'y peut rien. Cette philosophie est naturelle à l'enfant : « Lui est un bon élève, et moi je suis un mauvais élève. Lui a du courage, et moi je n'en ai pas ». Ce discours revient à cet autre : « Je suis menteur, je le sais. Je n'y peux rien et vous n'y pouvez rien ». Il faut réagir ; il faut remonter de là ; il faut s'aider soi-même et croire qu'on peut s'aider soi-même. Et la preuve ne peut être qu'une épreuve. Un premier effort et un premier succès me donneront confiance. À force de vouloir, je saurai vouloir.

Tel est le ressort de tout enseignement. Ressort dans l'élève, qui dans le fond n'a rien d'autre à apprendre que la puissance du vouloir, d'après des expériences graduées. Ressort dans le maître aussi, qui se trouvera promptement désespéré s'il s'abandonne. Et chacun remonte son sac plus d'une fois par jour. Chacun se dit : « Il ne s'agit pas de savoir si j'ai encore le courage de travailler. Il faut s'y mettre ». C'est vouloir, non savoir. C'est se commander la foi en soi-même ; et toutes les subtilités de la liberté réelle se trouvent rassemblées ici. Le courage, au sens où tout le monde l'entend, se trouve à l'origine de la moindre pensée. Quand on se met à réfléchir, il ne s'agit pas de savoir si l'homme est capable de réfléchir, ou si sa pensée est une sorte de délire assez commun. Cette question même coupe la réflexion ; et voilà le fond de la paresse. Le paresseux est un métaphysicien, qui se voit prédestiné à ne rien faire. Et en effet toute idée de prédestination est métaphysique. La liberté est au contraire une idée positive et pratique ; ou, pour parler autrement, c'est le premier postulat de la dignité. L'idée de révolte y est toute comprise ; et je dirais même que la liberté est subversive par elle-même ; c'est la grande révolte.

L’École libératrice, 8 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (II)

*Minerve*, LXXV, « Liberté n’est qu’une idée »

1643

Fraternels au dedans, vous l'êtes au dehors. Querelleurs et hargneux chez vous, vous l'êtes au dehors. Et ce n'est pas par le seul mot de République que vous aurez la paix comme par miracle. La fraternité est difficile de près. Si l'on ne surmonte point l'ardeur de mépriser et de soupçonner, on exportera la même colère et l'on refusera la paix. Alors il faudra se battre, c'est-à-dire obéir et mourir ; et ce sera justice. Car ces querelles entre nations, que l'on croit nées des intérêts contraires, sont bien plutôt des querelles d'honneur. Et l'antique coutume des duels subsiste encore toute. Si vous voulez insulter et défier, il faudra combattre un jour ou l'autre. Et ce même mépris de l'homme, vous le retrouverez parmi vous, d'après cette loi inéluctable, qui fait régner les mêmes maximes au dedans comme au dehors. En vain l'on essaie de nourrir l'amitié par la haine, et cela s'est appelé l'union sacrée. En réalité l'homme était méprisé et massacré ici comme là-bas. Quelle fraternité pouvez-vous supposer dans l'inflexible chef, qui lance ses hommes comme des bombes *?* Ce n'est que matériel de guerre.

La paix suppose que l'on rend à l'homme son vrai prix. C'est exiger beaucoup de soi. Il faut déposer[[1812]](#footnote-1813) l'injuste orgueil. Il faut regarder humainement l'homme. Alors, sous ce regard fraternel, les différences tombent presque à néant. Seulement il faut réveiller ce sentiment généreux. Je veux faire honte à l'homme qui se vante d'aimer son chien parce que c'est son chien. C'est ainsi que le colonel aime ses hommes ; et ils l'ont bientôt compris. Je défie le colonel d'en être heureux ; il se mêle à cette fausse générosité la résolution de tuer sans hésitation, dès que ce sera nécessaire. On loue Wallenstein, Turenne, Condé ; on ne peut faire que leurs moyens soient humains. Misanthropie totale, alors, et qui est de métier ; c'est pourquoi la colère militaire aime à se grossir. L'oreille humaine entend très bien ce son-là, qui signifie guerre ici, guerre partout, guerre toujours. Comment sortir de là ? Assurément ce n'est point par les vertus du chef qu'on en sortira, mais plutôt par les vertus de l'esclave. L'esclave est souvent fraternel à l'esclave. Le chef n'est jamais fraternel au chef.

L'Évangile a dit là-dessus ce qui importe. Je prends l'Évangile comme un fait humain capital. « Si tu n'aimes que ceux qui t'aiment, ce n'est pas beaucoup. » Nous avons, pour nous remettre droit sur nos pieds d'hommes, l'admirable histoire de Jean Valjean et de l'évêque. Il faut s'y retremper. Notez que l'esprit de force et d'injustice, qui se sent dans la moindre parole, ne cesse d'attaquer Hugo par des moqueries sans mesure, et empoisonnées. C'est le dernier effort de la misanthropie, et très bien dirigé. Mais je reprends mon livre, je donne ma voile au vent, et je me moque des moqueurs. L'évêque n'attend pas que le forçat se montre digne de l'homme. Au contraire il fait le premier pas, et encore le second ; il en promet tellement d'autres que le forçat renonce à son rôle, à son rôle qu'il sait très bien. Il n'y a plus de comédie, mais deux hommes.

**[**À vrai dire nous sommes dans une situation difficile à l'égard des sentiments de société. La période de la guerre et des prochaines suites nous a frappés par d'horribles paradoxes. L'homme ne s'est plus reconnu ; il a fallu prendre de la hauteur pour juger cet humble moraliste, le combattant. Il se trouvait tellement loin des sentiments de son enfance qu'il ne pouvait les reprendre. Et c'est à cette sorte de salut intellectuel que contribuent les hommes démesurés, comme Bienvenu, Jean Valjean, et Hugo lui-même**][[1813]](#footnote-1814)**.

Quelquefois on entend dire que ces sentiments sublimes n'ont plus lieu dans ce siècle ferrugineux, tout enivré de puissance. Mais qui donc dit cela ? Qui donc enseigne cela ? C'est quelque colonel encore, qui s'est glissé parmi les hommes. Son affaire c'est de recruter. Mais vous n'allez pas dire que c'est ainsi qu'on élève l'homme. Cela, c'est le mensonge que nous avons trop écouté. Il n'y a, nous dit-on, que les méchants qui comptent, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient craints. Craints on les respecte, et bientôt on les aime. Nous retrouvons ici la vertu du chien. Eh bien je dis que nous devons nous séparer du chien, et revenir à l'homme. Car ce n'est point la peur, ni la sûreté, ni l'arme, qui feront la paix ; c'est la fraternité qui fera la paix. Et besoin est de se relever au-dessus de la puissance. Besoin est de réveiller l'homme.

Pour finir, je vois que le problème se pose entre soi et soi. Il s'agit de savoir si, de soi à soi, on pensera en homme. Car en somme je suis fraternel à moi comme je le suis au prochain. Je me fie à moi comme je me fie au prochain. Le misanthrope ne se fie à rien ni à personne ; il croit que nous vivons tous des vies d'animaux. Aussi n'ouvre-t-il crédit à aucune forme d'homme. Peut-être la guerre est-elle un soulagement pour ces natures malheureuses. Au contraire il faut aimer par préjugé, et approuver par préjugé. Il faut jurer de l'homme, et porter légèrement les déceptions. L'optimisme finit par se communiquer, et revenir à nous, créant l'atmosphère de paix. C'est ainsi que l'on forme les grands moments de l'histoire.

L’École libératrice, 22 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (III)

*Minerve*, XXXV, « Fraternité difficile »

1644

L’idée d’enseigner par ordre est ridicule. Imaginez cette contrainte à deux degrés. Premièrement vous, adjudant suprême, vous assemblez quelques milliers de maîtres, et vous leur exposez l’opinion qu’ils doivent avoir. Si cela leur semble suffisant ou non, évident ou non, suspect ou non, on ne s’en inquiète pas ; il est tellement plus simple de forcer. Et eux-mêmes forcés à leur tour forceront leurs millions d’élèves ; et voilà comment on fait une opinion. C’est à peu près ainsi que deux ou trois journaux vous affirment n’importe quoi, assurés qu’il suffit de répéter pour faire croire. Mais qui donc les croit ?

Si nous prenons au sérieux les militaires, cela nous mènera loin. Pour forcer l’exécution, oui, ils sont assez forts. Et quand on conduit des multitudes d’hommes au bord du gouffre de la mort, et qu’on les y fait sauter au commandement, on peut croire qu’on les possède corps et âme. Or, j’ai remarqué que l’obéissance poussée à ce point laisse au contraire l’esprit libre et hardi. Et c’est ce qu’on peut vérifier, si l’on en doute, par les lettres et les souvenirs de combattants, conservés heureusement en si grand nombre. Jamais les chefs ne furent jugés de si haut, jamais les lieux communs n’eurent moins de prise, jamais les pensées recommandées par ces Messieurs du Moral ne furent plus méprisées que par ces hommes qui donnaient tout. Mais le chef ignore ce dedans de l’homme. Si le chef avait besoin que les hommes croient en Dieu, il leur enverrait des aumôniers à trois galons. Quand j’arrête mon attention sur cette idée de l’homme, j’en suis étourdi. Ainsi les opinions s’enseignent comme le maniement d’armes. Et il suffit que le chef fasse connaître ce qu’il juge bon que l’on reçoive comme vrai à partir de demain matin. Voilà à quoi l’on est conduit par l’exercice du pouvoir absolu.

La pensée fut toujours secrète, et toujours inflexible, et toujours clairvoyante. Vous n’avez qu’à lire les fables d’Ésope. Une des plus anciennes traditions veut qu’au fond même de l’esclavage, et quand on achetait les hommes comme des chevaux, l’esclave n’ait rien ignoré des motifs du maître, des passions du maître, des prétentions du maître, des illusions du maître. L’esclave savait tout du maître, et aussi que le maître ne soupçonnait jamais cette clairvoyance de l’esclave. C’est pourquoi cherchez parmi les pensées qui ont triomphé, vous ne trouverez que des pensées d’esclave. On a assez dit que le christianisme était une philosophie d’esclaves ; et l’on sait que les pouvoirs s’opposèrent à cette manière de penser, qui de cela même, et du secret, prit une force étonnante. Ces éruptions de pensée contre la volonté de tous les Césars sont connues de tous, mais n’instruisent guère les tyrans. Ils croient toujours qu’on change les opinions comme on change les modèles de bottes ou la patte d’épaule.

Pour moi je rêve au caporal instructeur, qui récite sa leçon, qui n’en croit pas un mot, et n’essaie pas d’en faire croire un mot. Simplement il répète et il veut qu’on répète. Voilà en vérité un bon prédicateur ! L’homme n’est pas si bête, ni le caporal, qu’il croie ce que dit le chef. Le risque c’est que même le vrai, si on l’enseigne par ordre, perde tout son éclat et toute sa puissance. Encore une fois je conseille de lire Ésope ; l’esclave a toujours su que le maître propose comme vraie l’opinion avantageuse au maître. C’est dire que si l’on se mêle d’enseigner il faut d’abord enlever même les galons de caporal. L’esprit ne manque jamais de reconnaître ou tout au moins de flairer, dans les vérités qu’on lui propose, avant tout la liberté, qui est son air respirable ; en sorte que toutes les idées viables sont contre les tyrans. Voilà ce qui empêcherait le maître de dormir, s’il le savait. Nous voyons qu’il ne le soupçonne seulement pas. Nous voyons qu’il ne pense qu’à entretenir ses chers petits soldats, selon la franchise militaire, des opinions que doit avoir la troupe, si elle veut que son chef dorme bien. Et la sottise propre au chef consiste en ceci qu’il sourit à ses chères opinions, et les trouve évidentes. Voilà ce qu’on gagne à toujours forcer. C’est pourquoi la pensée, en somme, a beau jeu.

L’École libératrice, 5 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (IV)

1645

*Glück auf !* (Bonne remontée !) C’est le titre d’un nouveau livre de Pierre Hamp, et qui vaut ses meilleurs. Il s’agit des mines de la Sarre, et l’on s’instruira sur la fraternité du métier, qui n’atténue guère les rivalités nationales. Toutefois, sur ce terrain de politique on n’avance pas beaucoup. On voit que l’homme se tend, se hausse, défie ; on soupçonne que ce fanatisme bruyant participe de la comédie ; cela grandit et prétend ; et ce n’est peut-être que vanité, comme la plupart des querelles. Cela, c’est l’extérieur du roman.

L’intérieur, le beau, le nourrissant, c’est le travail même. On sait que, quelque sujet qu’il traite, notre auteur excelle à nous faire toucher le coupant et le rugueux du travail. Il ne manque, ici, ni l’accident, ni la catastrophe, ni l’héroïsme ; mais de plus l’ordinaire travail se montre comme il est. On se heurte aux difficultés du chemin, car il faut ramper ; et c’est déjà travail. Mais le travail même, on le voit, on l’entend, on le ressent. Je veux rassembler devant ces descriptions ceux qui aiment à dire que les machines diminuent la peine des hommes. La perceuse à air comprimé est connue maintenant partout ; chacun a entendu ce bruit de mitrailleuse ; chacun a vu l’homme secoué mille fois par minute, l’estomac sur cette infernale monture. Or, dans la galerie de mine, voilà comme ils sont, mais encore courbés, serrés, menacés, rompus à la fin, quoique de longtemps habitués. Je vois bien qu’un homme déchausse dix ou vingt fois plus de charbon par cette machine qu’avec son pic à main ; mais je ne vois pas que le travail lui soit moins pénible, au contraire.

Si l’homme, se bornant à extraire ce qu’il extrait avec son pic à main, travaillait alors dix fois moins pour un même salaire, alors je pourrais dire que la machine adoucit et abrège le travail de l’homme. Mais, tout au contraire, la machine emporte l’homme à son galop ; le plus que la machine peut produire, voilà ce que l’homme doit produire. Et pourquoi ? C’est que cet équipement des machines, la consommation, l’usure, tout cela doit être payé par des produits. En d’autres termes, les machines ne se font point seules ; l’essence ou le moteur électrique supposent d’autres travaux d’extraction non moins pénibles, d’autres travaux de forge, des transports, d’autres machines, des hommes courant avec des machines, travaux que le charbon, finalement doit payer. Toute machine élégante et propre, par exemple le train électrique, suppose ces travaux de base, qui sont les plus pénibles de tous et qui, plus que jamais, mettent à l’usure et au péril la peau, les muscles, les os du travailleur.

Si je parcours maintenant toute la série des travaux pour arriver aux plus naturels, aux plus anciens, aux plus nécessaires, je remarque que le maraîcher n’épargne ni ses mains, ni ses reins, ni ses jarrets ; je sais que les arracheurs de betteraves sont dans l’eau glacée jusqu’aux genoux. Évidemment, celui qui sucre son café ne pense pas à ce travail pénible, culture, raffinage, portage, qu’enferme un morceau de sucre. Et celui qui tourne le commutateur dès 15 heures ne pense pas qu’il use un peu le mineur, un peu le forgeron, un peu le grilleur des pyrites de cuivre, un peu le récolteur de caoutchouc. Ces comptes ne sont jamais faits ; ils sont impossibles à faire, peut-être. Tout restant impénétrable, le comprends bien au moins que ce n’est pas du tout comme si un homme montait dans une voiture attelée d’un homme et fouettait l’homme. Certes, cela serait odieux. Brûler du charbon n’est pas la même chose que brûler de l’homme ; et toutefois, à lire Pierre Hamp, on ne peut s’empêcher de se dire que notre calorifère, en réalité, est bourré d’hommes et dégage une affreuse odeur de chair humaine brûlée, seulement que ce calorifère de base est heureusement très loin de nous. Ces pensées, peu agréables j’en conviens, sont pour nous avertir qu’à s’étourdir de puissance, et à inventer les plus merveilleuses machines, on ne diminue pas l’effort humain autant qu’on croirait et que, souvent, on l’aggrave ; et qu’enfin l’heureux temps où les métiers marcheraient tout seuls n’est pas encore venu, et n’est même pas encore en vue.

L’École libératrice, 12 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (V)

1646

Voilà encore que des millions nous tombent sur la tête. Voilà que cent mille orphelins de l’auto sont à notre charge. Ce serait le temps de réfléchir sur ce prétendu besoin d’aller vite qui fait que la fabrication de vitesse prend elle-même l’allure de ce qu’elle fabrique. Quel contraste avec la vache, qui va toujours de son même pas ! Quel contraste avec le chêne et l’ormeau, qui poussent toujours à la même allure qu’au temps d’Homère ! Quel contraste avec l’orphelin même de l’auto ou du chemin de fer, qui de l’antique soupe au blé fait toujours le même homme ! Quel contraste avec les nourrices, qui chantent toujours la même chanson !

J’entends bien ce qu’on dit. On dit que l’homme a trouvé d’autres moyens de se grandir ; et qu’il conquiert les forces volcaniques et les forces solaires, charbon, pétrole, torrents, vagues de la mer, forces qu’il conduit au doigt et à l’œil, par vigilance, à vitesse de tempête, pour aller où il veut. Je regarde donc monter les rois nouveaux ; et j’ai à peine commencé à les regarder que je les vois tomber, et chacun mettre la main à la poche pour leur faire une petite situation. Et tous les frères de la Commission, tous les héros de la Réparation, et tous les gardiens de la Distribution forment des sociétés d’anciens combattants, ou analogues, afin d’obtenir à grand bruit que l’on remonte et que l’on entretienne toutes ces folies rouges, jaunes et vertes dont ils ont bordé nos chemins. De même que les anciens combattants, tout en avançant le chapeau, ne cessent de dire : « Ce n’est pas notre faute ! » De même les empoisonnés de l’essence et les amputés de la pièce détachée nous tendent leurs vieux bidons d’huile en chantonnant : « Pour les victimes de l’auto, s’il vous plaît ». Comme si l’auto était un genre de peste que les dieux envoient aux hommes ; comme si le travail à la chaîne était une fatalité de la nature. Et regardez-y bien, c’est ainsi que les anciens combattants nous montrent la guerre, et leur propre innocence, comme s’ils ne l’avaient pas approuvée, la guerre, et préparée, et faite ; comme s’ils n’avaient pas juré d’en approuver et d’en préparer une autre ; comme si la guerre n’était pas faite par les hommes !

L’homme d’État m’étonne. Il est mystérieux ; il est profond ; il ne me dit jamais où il mène la grande machine de plus en plus rapide, de plus en plus redoutable, chargée d’explosifs et d’hommes. Simplement il a son permis de conduire ; il fait ce qu’on doit faire ; il montre du doigt le chemin qu’il va prendre. Gare aux poules ! Gare aux moutons ! Gare aux enfants ! Car si le geste du doigt fut bien fait, ils n’ont rien à dire. Après cela le Grand Conducteur accepte à manger ou donne à manger (car cette coutume est restée la même) et se célèbre lui-même au dessert, disant : « Je fais comme tous font. La vitesse qui est d’usage, j’y parviens. L’imprudence qui est d’usage, je m’en vante ». Après quoi tout le monde est content. Car qui n’a pas un petit intérêt dans l’invention, la fabrication, la vente ? Qui n’est pas marchand d’essence au service des Grands Écraseurs ? Qui n’espère petite gratification, petite ou grosse, s’il arrive à célébrer ce machinisme en un français convenable ?

Après cela, quand tout s’est écroulé sur les marchands d’essence, courtiers, ajusteurs et garagistes de la chose, on entend encore quelque temps l’intrépide chef plaidant pour lui-même. « Je n’étais pas maître de la machine, dit-il, elle m’échappait, je voyais bien où elle me menait, mais je n’y pouvais rien. Pour mieux dire je n’y comprenais rien du tout ; ce qui était peut-être le plus grand des maux, je le nommais le plus grand des biens. L’homme n’a point le contrôle de ces grands mouvements. Sachez-le bien ; serrez encore le bandeau ; et continuez, et recommencez ! » Tel est en gros le régime de la chaîne, si bien nommé, et tel il est au détail. Partout s’élève quelque homme au regard fixe, qui se donne en spectacle et qui fait dire de lui par les scribes attachés à son établissement, qu’il est le plus instruit, le plus sage, le seul clairvoyant, le seul bienfaiteur, le seul frère ; et ses millions ou milliards, d’après ce qu’on répète, font trembler l’État. Un ou deux ans après le même homme nous tend son chapeau, et ne dédaigne même point l’aumône du lampiste. « Ayez pitié d’un homme qui n’a pas vu, qui n’a pas pu voir où il allait, où il nous menait. Il a fait comme tous font ; il s’est cassé le nez ; il a fait un massacre de nez et des tas d’orphelins ; cela vaut bien une petite récompense ». Le piéton a compris ; il tire déjà sa vieille bourse à cordons.

*La Lumière*, 5 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (VI)

1647

La pensée est libre ou elle n'est pas. Ce n'est pas penser que croire et répéter. Il faut tout examiner, et, dans d'heureux moments, ne tenir à rien. Représentez-vous un arbitre qui entend les plaidoiries ; il est tout à fait en défiance à l'égard de ses propres opinions. Cette liberté prépare le jugement. J'imagine que Briand ne croyait rien ; je veux dire qu'il avait effacé les empreintes et cicatrices qui font qu'à point nommé, on pousse toujours le même cri, comme font les coucous d'horloge ; aussi ce n'était pas par mécanisme d'horloge qu'il croyait à la paix ; il y croyait parce qu'il le voulait. Le vrai nom de cette croyance volontaire, c'est la foi. Quand l'esprit est ainsi aéré et disponible, ne croyez pas qu'il se pliera à tout ; c'est justement le contraire, et l'expérience fait voir que les esprits non contraints ne cèdent jamais. Les autres, les obstinés, les fanatiques, que je voudrais nommer esprits marqués, cèdent toujours ; ils cèdent, dirai-je, inébranlablement. Aussi les entendez-vous crier à tous les carrefours.

La pensée libre a certainement ses réserves, ses secrets, ses refuges. En la comparant aux martyrs du cirque, je dirais que la pensée libre ne souhaite nullement d'être livrée aux bêtes. Pourquoi ? C'est qu'elle veut gagner, et gagner en cette vie ; gagner, c'est-à-dire empêcher que les fous gouvernent. Quand on comprend les avantages d'un esprit buté, qui ne doute jamais, qui va comme un projectile, on ne dira pas que l'ambition de servir la pensée libre soit une petite ambition. Si donc je tends toutes mes forces en cette direction, cela ne m'empêche pas de voir les obstacles, les esprits raidis par la peur ou par la surprise, quelques-uns, peut-être, incurables, tous voulant des précautions, des travaux d'approche, des signes d'amitié ; c'est ainsi qu'on parle aux chevaux avant de les toucher. Il s'agit d'hommes, dira-t-on, à qui je dois respect, franchise, vérité. Bon, mais c'est justement parce que j'espère beaucoup d'eux que je dois d'abord être prudent et clément, de façon à ne pas les irriter. Le penseur irrité, c'est presque tout le mal.

Un des préjugés les plus forts que je remarque en ce temps-ci, et qui vient des martyrs et persécutés, c'est de considérer comme un devoir de jeter ses dernières et ses plus chères pensées comme on jette les dés, c'est-à-dire loyalement en échange des pensées d'un policier, d'un ivrogne, d'un aboyeur, d'un pédant. C'est un jeu de dupes. À quoi pouvait croire un Platon, un Socrate, c'est ce qu'on n'a jamais su, si ce n'est qu'ils comptaient absolument sur la liberté de penser et sur la raison commune, et c'est ce que l'on sent dans leurs discours. Mais, pour le reste, Socrate examinait tout, jamais ne forçait, et jamais ne se laissait forcer. Aussi les jeunes lui disaient : « Socrate, tu as certainement une autre idée que tu ne nous dis point ». Socrate, cependant, était toujours prêt à s'en aller, sans conclure. Était-ce refus d'instruire ? Lisez la *République* et vous le saurez.

Vous le saurez, mais non pas sans une extrême attention. C'est que jamais la pensée de Socrate ne vous est jetée toute. Il sait que l'esprit est ombrageux ; son art est d'abord de le tourner, comme Alexandre tournait son cheval, de façon qu'il ne voie aucune ombre effrayante. Mais comment ? En partant toujours de la pensée la plus ordinaire, la plus rebattue, de façon à ne pas faire peur. C'est ainsi qu'il gagnait sur l'adversaire. Et par exemple, il n'allait pas soutenir que Jupiter n'existait pas ; mais il refusait, et sans effaroucher, de supposer en Jupiter des pensées ou des sentiments indignes d'un homme, ce qui l'amenait à discuter sur ce que Dieu devait penser. Voyez là-dessus l’*Euthyphron*[[1814]](#footnote-1815)de Platon. À ce travail de finesse, il gagna de ne boire la ciguë qu'à soixante-quinze ans ; c'est gagner. S'il avait rué d'abord à travers les institutions et les statues des dieux, il était hors de jeu à vingt ans. Je viens aux applications. Je trouve imprudent et même injuste de renoncer à persuader un gendarme, un préfet, ou un ministre, et de lui jeter, comme on jette des pierres, des opinions qu'il n'est pas préparé à comprendre. Je le dis très sérieusement, ce ministre, je dois l'honorer du nom d'homme, et l'instruire selon la politesse, c'est-à-dire en partant de son opinion, non de la mienne. Cette règle est de charité, et non point de prudence.

*La Lumière*, 22 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (VII)

*Minerve*, LV, « L’ombrageux esprit »

1648

Il y a une mystique républicaine. Je veux dire que ni la raison ni l’expérience ne peuvent justifier assez une entreprise si neuve, fondée sur l’égalité, qui n’est pas, et démentie avec fureur par les empereurs de force, d’argent, de persuasion, qui ne manquent jamais. J’ai grandi au milieu des sarcasmes qui tombaient comme grêle sur le prétendu maître de l’heure ; c’était un loqueteux à moitié idiot, et électeur pour sa part. D’ailleurs il s’en vantait, et, les jours de vote, il se posait en juge. Sur quoi tous les gens de bon sens, marchands de foin, éleveurs de chevaux, avocats, seigneurs de village martelaient avec toute raison la République que je concevais en idée. Dans la suite ils furent très étonnés de n’avoir point gagné sur le boursier. « Qu’est-ce qu’un boursier, semblaient-ils dire, sinon un enfant du peuple que nous élevons, que nous tirons à nous, pour rafraîchir un peu notre recueil de maximes politiques ? » Mais ils avaient mal placé leur argent.

Encore maintenant, et déjà en ce temps-là, quand j’entendais venir les arguments, je me rassemblais en quelque sorte, non pas en vue d’y répondre premièrement, mais plutôt en vue de résister. C’est que je savais que cet ordre humain, idéal et modèle, devait absolument être voulu contre vents et marée, contre rumeur et huée, contre expérience et science. Et le fait est que si l’on n’a point juré contre tout cela, on verra bientôt que le chemin de trahir est facile et fleuri. Et j’avoue que j’ai une tendresse pour Herriot, qui toujours revient de notre côté, contre les tentations de tout genre, parmi lesquelles celles qui parlent à l’intelligence ne sont pas les moins dangereuses. Dirait-on pas un vieux moine qui sévèrement ramène l’élégant abbé ? L’un ravive sa foi dans la solitude ; l’autre la risque dans les jardins d’Armide. Bref, nous ressemblons à des religieux, qui ont plutôt des faiblesses que des doutes. Tous deux plus ou moins jésuites de cette foi, en ce sens que nous voudrions trouver quelque arrangement qui émousse un peu les pointes de cette farouche République. Mais on trouverait, sans chercher beaucoup, des jansénistes de l’égalité, incorruptibles, purs, pauvres, ignorés. Ils sont le meilleur de notre armée. Et qu’ils se disent communistes, socialistes, ou comme ils voudront, je reconnais en eux la foi de mon enfance. Mais quelle foi ?

Foi en l’homme. Et je défie qu’on mène une vie d’homme sans cette foi-là. Car, même tyran, il faut encore se fier. Napoléon ne mena ses conquêtes miraculeuses que par une estime de l’homme, qui devrait nous faire honte. Car il proposait l’impossible, et comme récompense la mort. Mais d’égal à égal, toujours ; il jouait ce jeu intrépidement. Aussi fut-il nommé : « Napoléon, père du peuple et du soldat ». Le peuple et le soldat ne demandent que respect ; il est vrai que c’est beaucoup. Et le paradoxe de la guerre, c’est que le soldat ignoré peut toujours forcer le respect par un courage qui ne cille point. C’est la seule vertu, comme dit Stendhal, dont il n’y ait pas d’hypocrisie. Je ferais seulement à Napoléon le reproche que lui firent tous ces braves, c’est qu’il les oublia au couronnement. Il ne crut point que le plus beau courage fût capable de porter la paix.

La même injure à l’homme est débitée maintenant par une tourbe d’empereurs sans foi. À ceux qui portent tous les fardeaux et tous les travaux, ils ne reconnaissent que la vertu d’obéir. Ils font appel à l’héroïsme, oui ; mais ils repoussent l’égalité, d’après quelques misérables diplômes qu’ils ont, d’après quelques pauvres pratiques de commandement. Pédants et insolents, voilà comme je les vois. Mais un instant, mon cher Égalité, tu n’as pas le droit de les mépriser ; tu dois chercher l’homme en eux, même sous leurs pauvres discours. Tu dois espérer qu’en suivant leurs pensées d’aventure, ils vont découvrir la perspective humaine, c’est-à-dire l’immense armée des héros. Et alors, contre toute l’inégalité et contre leur propre règne, ils trembleront de prendre parti. Encore un petit pas, encore quelque expérience des faiblesses, des fautes, des omissions, des précipitations, et ils auront retrouvé la pure foi en l’homme ; ils en jureront ; ils seront les chefs de ceux qui ne veulent plus de chefs.

*La Lumière*, 29 décembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (VIII)

1649

Lorsqu’on dit de quelqu’un qu’il est violent, on entend qu’il ne sait pas retenir ses actions ; par exemple un coup de pied ou un coup de bâton. Si l’on dit qu’il est nerveux, on exprime, il me semble, qu’il ne sait pas retenir les signes. Et les signes sont de deux sortes ; les uns sont des commencements d’action, comme grincer des dents, se mordre les lèvres, serrer les poings, frapper du pied ; les autres sont les effets physiologiques d’une émotion, comme pâleur et rougeur, sueur, larmes, tremblements, et choses de ce genre. Le nerveux se distingue du violent en ce que, bien loin de nuire aux autres, au contraire, il se découvre à eux plus que de raison, et se fatigue, et s’agite lui-même jusqu’à se rendre inférieur lorsque le moment d’agir est venu. L’inquiétude, l’agitation, une sorte de peur sans motifs caractérisent le nerveux.

Le pouvoir d’inhibition est ce qui s’oppose le plus directement à ces manifestations intempérantes ; et le principal de toute éducation consiste à fortifier ce pouvoir par l’exercice, car il est évident que celui qui ne peut retenir les signes est premièrement impoli, et surtout si les signes n’ont point de sens ; il est impoli de faire voir qu’on se moque, mais il l’est encore bien plus de rire sans aucune intention. Faute d’une discipline extérieure, il faut donc absolument s’apprendre à soi-même à garder l’immobilité des traits et l’immobilité des mains, des bras et des jambes, comme l’apprennent les militaires, sans en penser long. J’ai de bonnes raisons de croire que cette méthode directe vaut bien mieux qu’un effort sur les pensées. Par exemple, il est plus facile de s’imposer l’immobilité, ce qui endort les pensées et conduit au sommeil, que de calmer d’abord les pensées piquantes qui nous importunent comme des mouches ; car on peut dire que plus on pense aux pensées, plus on les agite. Au vrai, l’agitation n’est jamais dans les pensées, et se trouve toujours dans l’excitation nerveuse qui met en mouvement notre sang et nos gestes. Saigner vaut mieux que raisonner, et Stendhal dit très bien de son héros Fabrice : « La quantité de sang qu’il avait perdue l’avait débarrassé de la partie romanesque de son caractère ». Seulement ce calmant affaiblit, comme aussi l’opium ; et il s’agit de se posséder sans se diminuer.

Il sera bon de s’accoutumer à cette idée même que je viens de dire, et que les passionnés ne veulent point croire, c’est à savoir que l’alarme nerveuse ne dépend point des raisons, mais, qu’au contraire, les raisons de s’agiter ne font effet que par l’importun et incessant mouvement des signes. Par exemple le candidat s’épouvante du nombre des choses qu’il ignore, et finit même par croire qu’il a tout oublié ; pourtant[[1815]](#footnote-1816) je suis persuadé que le remède à cette alarme, à présent inutile et même nuisible, est de trouver un état équilibré du corps, soit dans l’action, soit dans le repos. Quelqu’un m’a fait remarquer, ce que tous auront occasion de vérifier avant huit jours, que si l’on se tient presque debout dans l’auto, comme si l’on se préparait à intervenir à chaque alerte, on se maintient dans une sorte de peur, qui vient de ce qu’on se prépare à agir sans d’ailleurs pouvoir agir. Maintenant, disposez-vous selon le repos, c’est-à-dire presque couché et tout à fait détendu, vous arriverez aussitôt à l’indifférence ; et il est clair que, dès que l’agitation ne peut servir, l’indifférence est le mieux. Et voilà pourquoi la politesse, qui est presque toute une indifférence apprise, a tant d’importance pour le succès et le bonheur. Non seulement elle dispose à plaire aux autres, mais elle nous dispose nous-mêmes selon le repos.

Je croirais assez que l'extrême fatigue qui accable souvent dans les grandes affaires vient principalement d'un défaut d’éducation. Le naïf s’irrite en écoutant un ennuyeux ; l’homme bien élevé n’écoute guère, et prend souvent occasion d’un discours confus pour prendre un peu de repos. Heureux donc les flegmatiques ; mais je pense que l’on doit se faire flegmatique si on ne l’est pas. Et un bon moyen à cette fin est de se donner un modèle parmi les gens qui ne permettent jamais à aucune chose de les intéresser malgré eux. Cette espèce est celle du fat, être ridicule, quelquefois odieux, mais dont le sage peut encore tirer quelque leçon ; car[[1816]](#footnote-1817) on remarquera bien vite que le fat a un immense avantage sur la plupart des hommes, et exerce sur eux une sorte de fascination, par ceci, qu’on ne sait jamais comment on pourrait éveiller seulement son attention. Ce qui vous permettra d’emprunter par imitation un peu de fatuité légitime, c’est-à-dire un certain pouvoir de vous mettre au-dessus de la sensation présente. De cette façon, celui qui essaie[[1817]](#footnote-1818) de mettre vos pensées en désordre, par quelque nouvelle ou proposition tout à fait imprévue, sera bien surpris de voir que vous savez ajourner l’imprévu, et ne vous en émouvoir que lorsque vous vous le permettez. Rien n’est plus important dans les négociations, et tout est négociation.

La Psychologie et la Vie, septembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°1, 31 janvier 1935 (IX)

*Minerve*, LIII, « La fatuité raisonnable »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935

1650

On gagne plus d’argent dans dix échoppes que dans un seul magasin d’un volume de dix échoppes. D’abord pour cette raison que l’échoppe est éventrée sur le trottoir et y laisse couler les choses à vendre ; au lieu que le magasin unique ne peut jamais ainsi étaler qu’une petite partie de son volume. Et il est même à remarquer que l’échoppe est moins bonne vendeuse à mesure qu’elle a de la profondeur. Cela c’est la raison physique, comme d’un baromètre ou d’un siphon, et c’est la meilleure des raisons. Je suis assuré que la clientèle achète à certains tournants comme le fleuve creuse la rive ici plutôt que là. Et l’avantage des dix échoppes est que, s’il y en a deux ou trois qui soient mal placées, on peut les changer aisément, comme un pêcheur transporte son filet ailleurs. Par les mêmes causes, si les affaires se trouvent ralenties, vous pouvez diminuer les frais. Au lieu qu’un grand magasin a ses frais faits, et sa mécanique qui marche toujours. On ne verrait donc que baraques en longueur et vente au trottoir si l’avarice réglait le commerce.

Non, ce n’est point l’avarice qui règle le commerce ; c’est une sorte de gloire, et un étalage non pas tant de ce que l’on a à vendre que de ce que l’on a gagné. Aussi un esprit ministériel, qui retire le commerçant vers le milieu de son magasin, où il donne alors ses audiences. Ce goût du couvert et du secret doit ruiner finalement toutes les maisons. Observez ceux qui vendent des plantes et des graines. Les nouveaux, non encore enrichis, envahissent la rue ; c’est comme un jardin sur claies. Il se fait un remous des piétons et un frottement, comme du fleuve et de la rive. Un peu plus loin vous remarquez des marchands déjà riches à ceci qu’ils n’ont plus qu’une étroite bordure de plantes. Quant au seigneur de la graine ou de l’oignon, il est clos comme une banque, et l’on n’y aperçoit pas même une feuille d’estragon. Telle est la gloire du commerce, et elle ne tient pas. Je voudrais d’après cela tracer la courbe de toutes les entreprises sans exception, qui sont toutes destinées à périr de gloire.

Je lisais ces jours-ci que le travail à la chaîne, si profitable quand on vend autant qu’on produit, est en revanche tout à fait ruineux dès qu’il faut ralentir. Ce n’est pas difficile à comprendre. Ce qui est difficile, pour l’espèce ingénieuse, c’est de ne pas monter une entreprise, dès qu’on le peut, selon les ambitions et les ressources de l’esprit. À la ferraille les vieilles machines ! Et par terre les bâtiments branlants et poudreux ! C’est ainsi qu’en temps de prospérité, on s’élève bien au-dessus de la prospérité. Mais au temps de médiocrité, on tombe alors au-dessous du médiocre. C’est pourquoi je pense que la cause des crises est dans un goût de ce qui est simple, propre, hardi, rapide ; c’est l’esprit d’élégance. L’échoppe se moque des crises, et vend des choux au lieu de vendre des fourrures. Ainsi dans le moment que vous comptez les grandes fortunes tombées, il s’en prépare d’autres dans quelques coins. Et qui dureront un peu plus que l’habitude des sabots et des mitaines, mais non pas beaucoup plus. On dit les riches, comme on dit les soldats. Il semble que ce soient toujours les mêmes ; mais si l’on regarde de près, on s’aperçoit que ce ne sont jamais les mêmes. Comme une écume ou une fumée ; cela n’est qu’une forme générale ; les éléments la traversent et n’y restent point. Au cours de ma jeunesse, et en regardant seulement ma petite ville, j’ai vu tous les riches ruinés les uns après les autres, quelques-uns en prison, d’autres exilés et oubliés. Aussi quand on me dit qu’aujourd’hui nous vivons dans l’instable, je suis disposé à penser que ce fut toujours ainsi.

L’être qui a dompté le cheval, pris le lion au filet, dressé le chien, inventé la voile et le moulin à vent, l’être qui maintenant bondit au-dessus des nuages, vous ne le retiendrez jamais à un certain degré de puissance. Il s’envolera toujours, il osera toujours, il se brûlera au soleil. Tel est le roman-feuilleton de l’esprit, et l’esprit court les rues. La marchande de bananes a de l’esprit ; faites-y attention ; auprès d’un chien, c’est un prodige, au lieu que vous, si malin, vous n’êtes pas un prodige auprès d’elle. Et cet esprit, ce jeu qui maintenant l’amuse, est ce qui lui coûtera le plus cher, dès qu’elle aura une épargne à risquer, un excédent à employer. Le rare est de ne pas s’ennuyer d’esprit. Cela c’est la sagesse.

Nouvelle Revue Française, 1er février 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (X)

1651

Paris vaut bien une messe. Vaut-il ? Ne vaut-il pas ? Je vois que les museaux du commerce et les mâchoires de l'obéissance passive se renvoient cette monnaie. Que c'est laid ! Après cela il est bien permis au spectateur de reprendre dans la boue cette effigie de la messe, toute souillée et piétinée, de la nettoyer, d'en chercher le sens, de chercher ce que c'est. Et qu'est-ce que je trouve ? C'est que la messe vaut mille fois et plus Paris et toutes les puissances. Maintenant écoutez les raisons de l'incrédule.

La messe est très explicitement la commémoration d'un modèle d'homme qui ne fut ni banquier ni général. Cela est aveuglant ; nulle discussion ; les détourneurs n'y peuvent rien. Cette imprudence, d'essayer de confirmer les avares et les violents par une messe, n'est d'aucune façon réparable ; même en décrétant que la commémoration du juste se fera en latin, même en coupant l'Évangile en petits morceaux, l'idée la plus commune qu'on puisse s'en faire suffit à aplatir la gloire des millionnaires et la gloire des brutaux, qui n'arriveront jamais à se faire bénir. Mais je veux regarder à la chose même, et de plus près encore. Que signifie la frêle idole qui tend les mains vers le haut ? Que nous dit le geste ogival ? Que répète l'ogive même ? Est-ce frapper ? Est-ce piller ? Certainement non ; mais plutôt chercher au-dessus de soi son propre prolongement ; s'envoler presque, toutefois sans quitter terre. Car je ne crois qu'à ce qu'on voit ici sur cette terre. Et si la frêle idole trouve son meilleur être en s'élevant et en s'amincissant comme je la vois, c'est en elle-même qu'elle le trouve. Et museaux et mâchoires sont très attentifs à cette queste du meilleur de l'homme. En bref, et sans aucun risque d'erreur, il s'agit de se délivrer de l'animal, c'est-à-dire de la convoitise et de la colère. Il n'y aurait donc plus ici de museaux ni de mâchoires, mais des hommes. Et pourquoi pas ?

Pourquoi pas ? En me grimpant comme je fais jusqu'au sommet de l'autel, de là je comprends mieux l'homme. C'est par le dessus que tout s'explique. S'il n'y avait pas libre pensée, libre sentiment, libre action comme des phares au sommet des hommes, ils ne seraient point comme je les vois. Les violents ne seraient que violents. Or la politique de force nue est simple comme la force elle-même. Pour le tyran, il n'est jamais question de mourir ; il s'agit de survivre pour la victoire. Or ceux qui ont fait ce calcul, s'il y en a, sont méprisés et vomis devant tous ces morts, en qui l'on ne veut célébrer que le dévouement et l'oubli de soi. Bien sûr c'est à la partie supérieure d'eux-mêmes qu'ils se sont sacrifiés. Leur idée n'était ni de voler ni d'abuser de leur force. Certainement si la raison d'agir du héros était tirée au clair, on y trouverait justice, paix, égalité, fraternité, humanité. Ce qu'exprime assez clairement la frêle idole quand elle essaie de se détacher et de se purifier. Le peut-on ? Tous les héros l'ont pu. Voici donc que la messe solennelle indique quelque chose qui explique la guerre et qui est au-dessus de la guerre. J'avais raison de le dire, une messe vaut bien Paris.

Il en est des museaux comme des mâchoires. Il n'y a guère d'hommes qui vivent sur l'idée de dérober. Cela n'aurait point fait l'humanité, mais une bande de détrousseurs, sans règles, sans travaux, sans justice aucune, sans aucune de ces richesses que nous voyons naître partout de travail et de savoir. La justice des marchés n'est pas animale. Le contrat n'est pas animal. Le salaire n'est pas animal. Il se peut que l'avare essaie de croire que tout ce qu'on peut faire est permis. C'est ce que le militaire voudrait croire aussi quelquefois. Mais non ; un commerce sans justice serait bien au-dessous du vol. Et d'ensemble, il est clair que la richesse et l'entreprise ne seraient point du tout comme on les voit sans un scrupule d'esprit qui au moins cherche le vrai en vue du profit ; c'est chercher le vrai ; c'est prendre le plus haut pour règle. Ainsi la frêle idole a raison en son geste de prolonger l'homme. L'homme ne se termine ni en banquier ni en colonel. Banquiers et colonels viennent ici ne pas se reconnaître, mais pressentir qu'ils vont se reconnaître.

Quel tumulte de foire ! Quelle assourdissante défense de penser ! Quel art de tout déguiser ! Quel stratagème de feindre d'honorer le haut de l'homme, alors que très obstinément on le rabaisse ! En sorte que, à part quelques saints ignorés, les prêtres ne savent plus ce qu'ils signifient ; en sorte que, à part quelques stoïques silencieux, les hommes de guerre ne savent plus pourquoi ils ont risqué de mourir ; en sorte que, à part quelque César Birotteau, ceux qui vendent et qui achètent ne sont pas bien sûrs que tout avantage ne soit pas bon à prendre. Et si tous, s'examinant sérieusement, pensaient réellement, comme ils semblent dire quelquefois, que la force est le dieu, c'est alors que l'on verrait une terrible Révolution de tous contre tous, une mêlée de chiens, une trahison continue, un désespoir, une fureur, une cruauté convulsive. Mais les hommes, quels qu'ils soient, cherchent et espèrent justement le contraire de cela. Ainsi se combattent-ils eux-mêmes en leurs pensées, faute d'avoir saisi le geste ogival de la frêle idole. Ce qui fait voir que la cérémonie ne résout pas tout. Mais enfin telle qu'elle est et fermée sur elle-même, une messe vaut bien mille fois Paris.

L’École libératrice, 16 février 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XI)

1935 SE LXVI « La messe »

1652

Ceux qui annoncent querelles et guerres pourraient bien passer pour méchants ; tout au moins, ce sont des misanthropes, qui ne peuvent croire que l'homme cesse jamais de nuire à l'homme ; et c'est pourquoi, du mauvais pli de leur bouche, ils nous prédisent un redoublement de maux, dans le moment même où il semble permis d'espérer des temps meilleurs. Ils grimacent naturellement ; ils méprisent naturellement ; comme ils vivent, ils écrivent. Et moi-même je me plais à leur dire ces amères vérités. Mais les choses humaines vont par des ressorts bien plus simples qu'on ne croirait. Tous ces journalistes qui ne cessent de découvrir au loin nuages et tempête sont seulement des gens qui n'ont rien à dire sur le beau temps.

Il faut convenir que le plus facile moyen d'émouvoir c'est de faire peur. Même un diplomate, il n'a d'importance que par les maux dont il nous sauve ; aussi ne dira-t-il jamais que tout va bien. À plus forte raison le petit informateur ne sait que jeter l'alarme. Au reste, un roman ne peut intéresser que par le malheur, ou tout au moins par l'incertitude. C'est ainsi qu'ils ont fait un roman de ce plébiscite de la Sarre, dont le résultat était pourtant facile à prévoir ; et ce qui est arrivé était désirable ; car pourquoi vouloir prolonger un état provisoire et irritant ? Mais qu'importe ? Le tout est d'imprimer un journal sur lequel on se jettera, un journal qui remue les passions. Le journalisme est un genre littéraire qui n'est pas sans ressemblance avec la tragédie. Il y faut des secrets bien noirs et une espérancede cadavres. J'admire le lecteur héroïque qui s'amuseà avoir peur ; héroïque, car il lui faut quelque chose à braver, ou bien il s'ennuie.

On a dit quelquefois que la vraie cause des guerres c'est l'ennui. Le soldat s'ennuie à la caserne, et l'officier aussi ; l'ouvrier s'ennuie à la chaîne ; et l'homme aux millions s'ennuie de ses millions ; il a envie de les risquer, même sur un coup de cartes. Cet excès fait bien voir que l'on ne peut s'empêcher d'être curieux du malheur, et peut-être de la manière dont on le supportera. La passion du jeu, si commune, consiste sans doute dans un libre essai du malheur. On ouvre la porte toute grande au mauvais sort, et puis on la referme. Ce qui plaît alors c'est l'exercice de la liberté, car il suffit de ne pas vouloir pour que la menace du malheur soit aussitôt écartée. Ainsi je choisis le moment du risque ; je me découvre quand je veux et comme je veux. Ce malheur gouverné n'est presque plus un malheur.

L'explorateur joue aussi. Car s'il souffre de faim, de soif ou de fatigue, c'est qu'il l'a voulu. Toutefois le malheur n'est pas tout à fait à ses ordres ; le malheur se fait attendre, et puis surprend, et dépasse ce qui était prévu. L'explorateur qui est mis en croix n'avait pas l'intention de braver une telle épreuve ; il découvre trop tard qu'il est dangereux de jouer avec le malheur. Trop tard ! Mais tant que le malheur n'est que possible, on aime s'en approcher volontairement, et gratter la patte du lion ; si après cela on a la paume déchirée par la griffe et si l'on souffre un mois ou deux, il n'est plus temps d'en délibérer. C'est ainsi que les gens s'approchent de la guerre, et irritent un peu le monstre ; c'est qu'ils se fatiguent de la craindre, et peut-être la crainte sans aucune action est-elle ce qu'il y a de plus pénible à supporter.

L'homme étant ainsi, il ne faut pas espérer beaucoup de la peur. L'homme jouera une partie difficile justement parce qu'elle est difficile. Aussi le raisonnement selon lequel il faut faire peur si l'on veut avoir la paix est tout à fait ridicule. J'y insiste, parce que je devine ici une sorte de candeur, qui nous mènerait aux abîmes. Par exemple, pour détourner un peuple d'une attaque brusquée sur les villes, et par avions, on se met en mesure de riposter par une action non moins cruelle. C'est dire qu'à la menace on oppose la menace ; et cette double menace est justement ce qui donnera à l'un et à l'autre une sorte de droit d'attaquer. « Comme il médite de me traiter, je le traiterai ». Sans cette sorte de peur, qui se change aussitôt en colère, peut-être l'agresseur aurait-il horreur de sa propre action. Peut-être découvrirait-il que le jeu du défi n'a point de fin ; qu'il multiplie les moyens et les risques ; en sorte qu'il n'y a même plus de risque, ni de partie à gagner, mais des deux côtés la certitude de l'extrême misère, sans compter le plus dur esclavage. Mais sans doute faut-il avoir fait soi-même l'expérience de ce qu'est la guerre pour la considérer sans la parure d'honneur et de courage qu'elle prend dans l'imagination. Nous voyons présentement à l'œuvre cette pensée réaliste, qui finira par rabaisser la guerre au rang des paris stupides.

24 Janvier 1935 (SM2)

L’École libératrice, 26 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XII)

1939 SM2 CII « La passion du jeu »

1653

Le mot vertu a d'abord ceci pour lui qu'il enferme une admirable ambiguïté, même dans son usage ordinaire. Tout le monde comprend ce que c'est que la vertu d'une plante ; c'est une efficacité qui est attachée à la plante, qui ne trompe jamais, qui ne manque jamais, qu'on est sûr d'y trouver. Vertu, de quelque façon qu'on l'entende, est toujours puissance. Et, d'un autre côté, vertu c'est toujours renoncement. Cette contradiction accable les esprits sans courage ; tout au contraire[[1818]](#footnote-1819), elle doit piquer, éveiller, provoquer, quand ce ne serait même que pour le bon style. Vertu n'est assurément pas renoncement par impuissance, mais plutôt renoncement par puissance. Si je suis trop peureux ou trop timide pour faire l'escroc, ce n'est pas vertu. Si je suis courageux par folle colère, ce n'est point vertu. Si je suis résigné par lâcheté, ce n'est point vertu. Ce qui est vertu c'est pouvoir de soi et sur soi. Personne n'est fier de se laisser aller à d'inutiles récriminations ; personne n'est fier de ne savoir plus ce qu'il dit ; personne n'est fier de tirer la langue devant le plaisir, comme on voit les chiens à la porte du boucher ; nul ne se vante de régler ses opinions sur l'argent qu'il gagne ; nul n'aime flatter son maître. Dire ce qu'on pense, et d'abord examiner ce qu'on pense et ce qu’on dit, dans des circonstances où l'on sait qu'on y perdra, c'est vertu.

Les anciens enseignaient quatre vertus ; c'est dire qu'ils apercevaient quatre ennemis de la possession de soi. Le plus redoutable c'est la peur, car elle fausse les actions et les pensées. Le courage est le premier aspect de la vertu, le plus honoré ; si la justice se présentait toujours sous l'apparence du courage, il y aurait plus de justice. Être juste en bravant quelqu'un c'est plus facile que d'être juste de soi à soi. Et d'où vient cette ardeur au courage ? Peut-être de ce que la preuve du courage n'est point objet de dispute. Il s'agit de faire une action dangereuse, et sans se laisser défaire d'aucune manière, soit par hésitation, soit par précipitation. Cela se connaît au visage, aux mains, à la voix. Aussi a-t-il été admis, pendant des siècles d'hommes, que n'importe quel homme pouvait être requis de fournir la preuve du courage, et que nul n'était estimé qu'à cette condition. Les duels et provocations sont un peu oubliés ; non pas tout à fait ; mais la preuve du courage règne toujours sur les hommes ; l'invitation à la guerre est difficile à refuser; et par ces causes.

L'autre ennemi de l'homme c'est le plaisir ; ainsi la tempérance est la sœur du courage. Sœur moins honorée. Et pourquoi ? C'est que la tempérance, qui va toujours à refuser, peut venir de ne point désirer assez, ou encore de craindre trop les suites ; ce n'est point puissance ; ce n'est point vertu. Un avare est sobre par une économie de sa propre vie et par une sorte de misère intime. Ainsi cette vertu de tempérance est aisément soupçonnée ; et de soi à soi aussi ; car toute dépense a figure de courage. L'homme hésite donc devant la tempérance, vertu voilée.

La richesse nous tient fort. Nous l'envions, et nous voilà esclaves ; si nous l'avons, elle nous tient encore mieux. Nous voulons donc gagner sur tout, c'est-à-dire donner moins ou recevoir plus. Et la vertu, ou puissance intime, par laquelle nous résistons à cet attrait de voler, c'est la justice. Non pas justice forcée, par gendarmes et juges, mais justice libre, justice de soi à soi, et supposé que personne n'en sache rien. Cette vertu nous fatigue d'incertitude, car nous nous sentons volés de toutes parts, et voleurs souvent sans le vouloir, et avec l'éloge de tous. C'est pourquoi je disais qu'un homme moyen est plus attentif à prouver son courage qu'à prouver sa justice ; ce qui explique en partie ce paradoxe, que l'homme donne plus aisément sa vie que son argent.

À considérer ces trois vertus, on s'aperçoit qu'elles sont comme des ombres portées par la quatrième, qui est la sagesse ; car il s'agit toujours de n'être pas dupe et de garder son esprit clair ; et le premier effet des passions est de nous aveugler. Aussi la première vertu est-elle de bien juger, de bien discerner, de savoir ce qu'on nous veut, ce qu'on nous promet, ce qui nous importe, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Et il est clair que ceux qui veulent nous conduire commencent par effrayer, fatiguer et décourager notre attention, par un feu d'artifice de brillantes et bruyantes apparences, par l'éloge, par l'injure, par le sarcasme, par la honte, par la menace. **[**En effet, sous le nom de la vertu, c'est le jugement qui se trouve toujours visé. Il n'y a qu'une vertu, c'est l'attitude libre de l'esprit devant lui-même. C'est, pour bien dire, le respect de soi qui se montre sous les vertus. Un homme vertueux c'est un homme qui se sait, en quelque sorte, porteur d'esprit, et responsable de ce haut attribut.][[1819]](#footnote-1820) Aussi[[1820]](#footnote-1821) le sage ne croit que soi, et de soi que son esprit ; jusqu'à dire quelquefois que la vertu n'est rien.

L’École libératrice, 19 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XIII)

*Minerve*, XXXVII, « Les quatre vertus »

1654

Il y a du sentiment et même du pressentiment dans l'intuition, sans quoi elle n'aurait point de prise sur nous ; mais il s'y trouve aussi une vue de l'esprit ou des sens, qui pénètre instantanément son objet, et d'après laquelle il nous apparaît bon ou mauvais, favorable ou suspect, de la même manière qu'une ligne nous semble déviée ou une fenêtre mal placée ; sur quoi nous ne pouvons donner des preuves, non pas même à nous ; seulement[[1821]](#footnote-1822) nous savons que nous sentons et voyons ainsi ; et peut-être pressentons-nous aussi que nous allons nous fier à cette intuition, soit pour accepter, soit pour refuser, et qu'il s'agisse d'une affaire ou d'un homme. Ainsi l'intuition s'oppose aussi bien à l'expérience qu'au raisonnement. L'intuition joue pour un cas nouveau, imprévu, urgent. À première vue on éprouve la confiance ou l'amitié à l'égard d'un homme. À première vue on juge une affaire ; on la voit s'élever et s'étendre, ou on la voit tomber. D'ailleurs presque toujours l'affaire est liée à un homme ; nous les jugeons ensemble, sans aller chercher des souvenirs, sans invoquer nos règles familières, sans désirer plus ample information ; telle est l'intuition.

Le principal avantage que j'y vois est cet avenir de confiance en nous-mêmes, qui nous préserve de l'irrésolution. Car il faut savoir que l'irrésolution est sans remède. Soit que l'on raisonne, soit que l'on cherche des analogues dans l'expérience, ce travail est sans fin, et il est nécessairement éclairé par le doute ; c'est pourquoi aussi une longue délibération présage un refus. Nous sommes merveilleusement doués pour fabriquer des arguments ; nous plaidons pour ou contre ; cela nous fatigue. Au lieu que nous saurons gré toute notre vie à celui qui nous a plu de premier mouvement ; et ce capital de bonne humeur est plus précieux sans doute que toutes les garanties. Ajoutons l'économie de temps. Je comprends qu'un César des affaires donne à son choix la forme de décrets et s'interdise même d'y revenir. Pour ce qui est des affaires refusées et des gens refusés, tout est oublié ; nul ne peut dire ce qui serait arrivé par un autre choix ; on n'y pense guère ; on peut toujours se dire, car c'est évident, qu'on aurait mal travaillé avec un homme qui, de première impression, aurait déplu.

Mais suivons l'affaire positive, l'affaire choisie, toujours portée par un homme choisi. Les grands chefs qui se fient à leurs propres décisions, et qui se jurent, en quelque sorte, de ne s'être point trompés, ont, ce me semble, une grande vertu pour réaliser les hommes dont ils se servent. Car il est merveilleux de voir comme nous sommes incertains de nous-mêmes et déplacés aisément jusque dans notre intérieur par les changements d'opinion sur nous. Un homme ferme et même inébranlable dans son jugement sur nous nous donne force et consistance. Il est très rare que l'on trahisse celui qui fait toute confiance ; mais au rebours la défiance est une excuse et presque une raison à la tromperie. Aussi je vous souhaite d'être adopté ou repoussé dans l'instant. Un franc départ fait toute une vie. L'homme qui ne se trompe jamais n'existe pas ; toutefois[[1822]](#footnote-1823) c'est beaucoup de ne point croire volontiers que l'on s'est trompé ; et cette condition fait qu'on se trompe moins en effet, par l'impulsion énergique que l'on donne à ceux que l'on choisit. Voilà pour le maître.

Quant au serviteur, s'il a l'intuition d'un accord de nature entre son maître et lui, il y gagne beaucoup, et même il y gagne tout. Car il y a deux manières d'entendre le service. On peut critiquer et même intérieurement refuser tout ce qui vient d'en haut, ne voir que les travers, l'incohérence, les petitesses ; les preuves ne manquent jamais. Mais cet état d'esprit ne vaut rien et ne mène à rien. Les militaires, qui connaissent à fond cette question, font entrer l'approbation et même l'admiration dans le devoir d'obéissance. Aussi lorsque l'on se sent porté comme par un vent favorable vers un maître; lorsqu'on se sent disposé, sans autres preuves, à lui donner un immense capital de confiance, cette situation est par elle-même bonne et doit être préférée à toute autre. Car on ne sait jamais assez que l'approbation rend toujours meilleur non seulement celui qui la donne, mais même celui qui en est l'objet ; au lieu que j'ai toutes raisons de penser que le blâme ne sert jamais à rien. Il y a donc avantage sans mesure, si on le peut, à travailler avec des hommes qu'on a choisis sans hésitation et de premier mouvement ; cet heureux commencement est presque toujours sauvé. C'est ainsi que **[**se font les rois. Leur prestige ne cesse jamais de les assurer d'eux-mêmes ; cette confiance est le chrême des rois. Jamais un roi n'est critiqué sans regret. C'est parce qu'on l'aime qu'on l'abandonne. La monarchie est donc fondée dans les secrets du cœur humain. On aime un maître parce qu'on le porte. Ce contrat entre le roi et le sujet n'est pas assez compris. On rit des infaillibles, alors que cet attribut est naturellement juré par l'esclave. C'est de la même manière que**][[1823]](#footnote-1824)** les amitiés se font, non pas par prudence et examen, bien[[1824]](#footnote-1825) plutôt par un choix d'instinct qui devient bon parce que l'on s'y fie. On n'a pas la foi au commandement ; cependant[[1825]](#footnote-1826) quand on l'a, il y faut voir le seul, le vrai présage.

La Psychologie et la Vie, novembre 1934

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XIV)

*Minerve*, XIII, « L’intuition »

1655

Le salaire d’un travail, c’est le résultat. Si quelque riche fait faire un travail sans résultat, par exemple creuser un lac dans ses jardins, et aussitôt après le combler, le riche pourra bien payer les terrassiers en argent, d’où ils tireront d’abord l’entretien de leur force, et puis un choix de plaisirs ou de sûretés ; d’où l’on dira qu’il n’y a que la bourse du riche qui a souffert dans l’opération. Cela vient de ce que les comptes travaux et les comptes résultats se perdent dans un immense circuit d’échanges. Mais à regarder les comptes de Léviathan avec lui-même, il est clair que ce travail de creuser et puis de combler n’est pas payé, et ne peut être payé par aucun artifice ; car ce remuement de terre sans aucune utilité ne fournit rien qui puisse entretenir et réparer la force de travail que les terrassiers y ont dépensée. Il va de soi qu’un caprice de riche est peu de chose dans la masse des travaux utiles. Et toutefois il est évident que si beaucoup de travaux étaient ainsi perdus, l’ensemble des hommes se trouverait enfin appauvri, et sans savoir comment.

Supposons qu’une puissante compagnie de transport équipe une voie ferrée sur quelques centaines de kilomètres, tunnels, ponts, ballasts, traverses, rails, clôtures, gares, enfin tout, et puis qu’au moment de lancer les trains, elle préfère user de camions sur route, tout le monde, il me semble, comprendrait deux choses. D’abord que la compagnie peut bien, par cette décision, augmenter ses gains ou limiter ses pertes ; mais secondement, que le travail des pioches, truelles, et tire-fonds n’en serait pas moins perdu pour tout le monde. On crierait, comme on crie quand on voit des locomotives s’user de rouille dans quelque coin, sans avoir servi. Travail perdu ; appauvrissement certain de Léviathan ; j’appelle Léviathan ce grand corps, fait de tous les hommes, et qui gagne un jour de nourriture par un jour de travail.

J’ai remarqué, il n’y a pas longtemps, de l’auto où je me trouvais, un étrange passage à niveau sur une voie ferrée double. Barrière ouverte et hors d’usage, maisonnette inhabitée, rails rouillés, envahis par l’herbe et la ronce. C’était une ligne condamnée par la concurrence des camions. Or, cette ligne n’était pas usée, il s’en fallait, ce qui veut dire qu’il y avait dans cette broussaille une certaine quantité de travail non encore payé. Perte pour Léviathan. Au reste, cela saute aux yeux en toute ruine qui vient d’abandon. Vous me direz que l’ensemble du travail humain ne va jamais sans de telles erreurs. Ne voit-on pas quelquefois le Gaz enlever les pavés que l’Électricité a replacés la veille, ce qui est faire double travail pour un même résultat ? Ces dépenses sont critiquées, et avec raison, car finalement nous les payons toutes. Mais enfin l’homme est si riche des forces naturelles qu’il a domestiquées, charbon, pétrole, chutes d’eau, qu’il peut bien se permettre ces négligences. Soit. Elles sont en moins, pourtant, dans la richesse commune. Aucun artifice de banque ne peut réparer ce travail perdu.

Ces principes étant seulement rappelés, car nul ne les conteste, il y aurait lieu de nous demander si ce que nous appelons le progrès ne nous appauvrit pas quelquefois, et par exemple dans tous les cas où un équipement fort coûteux est remplacé avant d’être usé. Mais au lieu de dire : « Argent perdu », j’aimerais mieux dire : « Travail perdu », car j’entends alors moins de profits, en somme, pour un même travail. En sorte qu’il serait sage d’ajourner, si on pouvait, certaines inventions et peut-être toutes ; ce qui fait bondir d’indignation non seulement les entrepreneurs, non seulement les usagers, mais les ouvriers eux-mêmes, dont c’est pourtant la vie qui est dépensée sans ménagement. C’est que tous croient au progrès, et s’en nourrissent au moins les yeux. Et il est beau de penser que même le plus pauvre met la main à la poche pour payer tous ces miracles, toute cette gloire, tous ces attributs royaux de l’homme. Qu’arrivera-t-il pourtant si la société Léviathan se trouve en faillite ?

On dit que cela n’est pas à craindre, à cause de ces masses de travaux faits par charbon, pétrole, torrent. Mais il suffit de remarquer que ce complément à nos forces n’est jamais obtenu sans travail humain ; et que toutes les fois que, par le progrès même, une partie de ce travail demeure non payé, Léviathan perd quelque chose ; et certes le travail du terrassier et du mineur, qui est à la base de tous les progrès, est réellement une usure de l’homme. D’où l’on conclurait qu’il ne faut point, sans compter, courir d’une machine à l’autre. J’ajoute une autre raison, c’est que toutes les fois qu’on gagne en vitesse, que ce soit travail de machine ou travail d’homme, on perd sur le résultat, puisque vitesse double coûte quatre fois plus de travail, vitesse triple neuf fois plus, et ainsi de suite. Or, si immenses que soient nos réserves d’énergie, charbon, pétrole, torrent, il n’est pas évident qu’elles paient toujours le travail humain qui les détourne à notre profit. Il se peut bien que l’avion marque la limite à partir de laquelle nous perdons en travaillant. Or, que demandent les économistes ? Ils demandent comment l’homme peut se ruiner à produire des choses utiles. J’essaie une réponse qui n’est encore qu’une petite partie de la réponse vraie.

*La Lumière*, 2 février 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XV)

1656

Que cent francs assurent cinq francs de rente, ou disons seulement trois francs, c’est un rêve arithmétique. Tant de problèmes là-dessus ont exercé la subtilité des hommes qu’ils prennent l’hypothèse pour une loi de la nature. Or l’hypothèse appartient au monde des idées. Quand je prête sur première hypothèque à quelqu’un qui fait bâtir, je fais une affaire sûre, oui, à condition qu’il ne passe pas une grande guerre, ou un grand choléra, ou une grande crise ; car une maison réduite en poudre n’est plus une garantie ; et on ne relève les ruines que si on peut. Mais supposons la maison intacte ; il y a des temps où il ne sert pas d’avoir une grande maison à vendre, attendu que personne n’achète. Alors mes cent francs ou mes cent mille francs ne me rapportent rien ; et je risque de perdre encore le capital.

Je suppose que j’ai prêté d’homme à homme, et sur une maison que je connais ; c’est un travail que de placer l’argent ; c’est un travail que de percevoir les intérêts. Si le notaire fait ce travail à ma place, il y a risque que le notaire s’envole ; cela s’est vu. On comprend que si je porte l’argent au banquier, pour des affaires dont il ne me dit rien, ou dont il ne me dit que ce qu’il veut, le risque augmente. Il n’y a pas une seule industrie dont on puisse jurer. C’est bon au commencement, comme fut le cycle, comme fut l’auto ; mais ce qui est très bon risque de devenir très mauvais, parce que les capitaux s’y jettent follement. Il faudrait changer sans cesse ses placements ; c’est un travail, qui veut des connaissances et un apprentissage. Si l’on se fie à un gérant, il faut payer le gérant ; et lui a mille manières de détourner les profits. Après de coûteux essais, moi l’épargnant je finis par ne plus prêter qu’à l’État. Mais si l’État fait une faillite des quatre cinquièmes, que devient ma rente ? Ma rente ? C’est un beau texte à problèmes. Connaissant le profit, calculer le taux ; évaluer les remboursements anticipés, cela c’est un jeu supérieur. Et les intérêts composés ? On est ébahi. Le capital est doublé en dix ans.

Cette espèce de métaphysique de l’épargne s’est changée en une mystique ; et les amis de la vertu se mirent à promettre des pensions d’après le trois ou le cinq pour cent, compte tenu des frais d’administration. Ces bienfaiteurs-là rêvaient à la lune. Ils faisaient grande attention à la dixième décimale, mais le risque d’une perte, et même d’une perte du capital, ne leur entrait pas seulement dans la tête. Résultat, une société philanthropique très célèbre offre présentement, à un vieux et fidèle participant, exactement trente francs de pension annuelle.

On dira que ce n’est pas la faute des philanthropes fondateurs ; on dira qu’ils ne pouvaient pas prévoir la grande guerre et ses suites. Comment expliquez-vous que ces scrupuleux calculateurs de budgets soient en même temps les plus tristes annonceurs de guerre ? Épargne et service militaire c’est aux mêmes yeux la même vertu. Serait-ce que les mêmes songe-creux pensent la guerre utopiquement comme ils pensent l’épargne utopiquement ? La guerre n’est qu’un discours ; l’épargne n’est qu’un discours. La réalité des prêts, la source de l’intérêt, les travaux qui paient, la prospérité et l’équilibre que cela suppose, ils n’y pensent point. Et de même les dépenses et les ruines de guerre, les cadavres, les blessés, les mutilés, ils ne pensent point cela ; ils pensent enthousiasme et victoire. Ils pensent discours encore, discours à venir. « Heureux ceux qui sont morts ! » « Heureux ceux qui depuis leur vingtième année ont payé leurs cotisations ! » On pardonne beaucoup aux discoureurs ; ils sont tellement imperturbables. On ne se met pas sur la voie debout et les bras levés pour arrêter un train. On ne se met pas non plus en travers d’un discours. Il faudrait tout reprendre depuis le commencement. Il faudrait une année de discours socratiques. Et encore on vous accuserait de ne point vouloir le bien du peuple, ni la puissance de l’État. Donc on laisse passer le discours et les cotisations, et les bilans, et les mobilisations, et les trains de blessés. Hélas ! Que faire contre l’éloquence et la sincérité, l’une sur l’autre appuyées ?

*La Lumière*, 19 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XVI)

1657

Un ambitieux a une idée de l’égalité, et cette idée le tire en tous sens ; car c’est un homme qui prend très au sérieux sa propre gloire. Comme on voit qu’un poète ne peut mépriser ses lecteurs ; car enfin il ne voudrait pas régner sur des hommes qui ne sauraient le lire et qui ne pourraient le comprendre. Ainsi le poète le plus orgueilleux règne sur des égaux. Plus il les trouve ses égaux, plus il est fier. Toutefois, comme il y a toujours de la vanité dans le lot, quelquefois il voudrait bien s’écrier : « Imbéciles ! Admirez l’intelligence ! » Mais cela ne peut aller longtemps ; ce n’est qu’un mouvement que la comédie guette. Aussi Descartes, qui parlait au bon sens, écrit d’abord que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. Ce maître écrivait donc pour ses égaux, c’est-à-dire pour n’importe qui. On conte qu’en sa retraite de Hollande, il recevait souvent et avec honneur un cordonnier qui aimait l’astronomie. La gloire serait donc une sorte d’amour républicain ; et l’orgueil qui méprise n’est que vanité.

Je propose ces réflexions à Denys le Tyran, qui ne peut les mépriser. Car, pour lui, il s’agit de mourir tout de suite, s’il essaie seulement de vivre sans amis. On se figure mal les cours, parce que l’on veut supposer que le roi a la puissance comme l’émeraude a sa couleur. L’émeraude est verte, qu’y peut-on faire ? Le roi est le maître, qu’y peut-on faire ? Et voilà comment l’imagination retrace en mauvais roman l’histoire du monde. Qui prétend mépriser, insulter, piétiner, il est perdu. Car si le garde est sans honneur, comment s’y fier ; et si le garde a de l’honneur, il répond à l’insulte par l’épée. Il en est de même d’un général à la Turenne, qui recrute une petite bande, brave et bien serrée ; il faut que le chef persuade tout au long du jour. Ou bien, s’il prétend faire peur, il aura donc une armée de poltrons. Napoléon ne cessa jamais de persuader ses troupes. César non plus. Alexandre non plus. L’égalité et la fraternité firent la rare fortune de ces hommes. Ils surent se fier. C’est donc qu’ils surent estimer. Et l’on a d’eux mille preuves de ce qu’ils pesèrent les hommes d’après le mérite réel, et non d’après la naissance ou la richesse. On connaît le geste d’Alexandre, buvant la potion que son médecin lui a préparée, et lui tendant en même temps un billet par lequel il est averti que son médecin veut l’empoisonner. C’est dire que la défiance n’est pas respirable.

Il faut un valet, et s’y fier ; telle est la condition d’une grande vie. C’est un ami alors, et c’est un égal. Il y a un beau jeu dans l’obéissance passive ; car le serviteur refuse l’égalité ; il la refuse, dès qu’il s’est assuré qu’il l’a. On le traite en homme ; alors il se réfugie à son rang, et il ne s’y trouve pas humilié. Partout vous remarquerez que le plaisir de mépriser s’exerce à l’égard de gens qui sont loin et qu’on ne connaît pas. La fumée de vanité est comme la brume, qui ne cache que les lointains coteaux. Qui s’approche de la brume la perd. Qui s’approche du mépris le perd. On ne trouvera guère d’exception à ce que je dis là. L’homme doit accepter l’or, s’il paie d’or ; il doit accepter l’homme, s’il paie d’homme.

Voilà comment je veux exposer l’égalité. Je la propose à Denys le Tyran, non pas comme une idée de moi, mais comme une idée de lui. Car au fond, j’ai moins besoin des autres que lui ; je fais sans doute moins attention à ce qu’ils valent ; je puis me permettre de les ignorer, peut-être de les mépriser. Mais Denys ne peut. Denys a un insatiable besoin d’estimer les hommes ; il ne peut être heureux de les mépriser. Il les compte comme des pièces d’or, non comme des jetons. Les jeux de Denys devant Platon, de Catherine devant Diderot, de Frédéric devant Voltaire, sont assez connus ; mais il faut voir les deux pointes. Le souverain ne flatte pas moins que le philosophe ; et c’est lui qui est le plus seul si l’autre s’en va. Car il croit avoir trouvé celui qui vaut la peine qu’on le persuade ; il découvre un homme libre, et il en est ravi ; l’éloge qui vient de l’homme libre est le seul qui compte ; mais aussi on ne peut forcer l’homme libre ; on ne peut même vouloir le forcer. Je sais que l’applaudissement payé fait le même bruit que l’autre. Mais Socrate, remarquant que l’écho doublait l’applaudissement, savait dire à l’ambitieux Alcibiade : « Tu as bien sujet d’être fier ; voilà les rochers qui t’approuvent ! »

*La Lumière*, 12 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XVII)

1658

Le diplomate du modèle 1900 est maintenant oublié. On ne retient que ses opinions, on ne pense plus aux chaussures trop étroites, aux vêtements serrés, au col empesé, au chapeau perché sur le haut de la tête. On ne pense pas à cette voix métallique nécessaire à l'orateur, à cette colère qui n'est que bruit, à ce courage malheureux qui tambourine sur soi. Ces mal contents ne mènent plus rien. L'homme moderne a fait la guerre ; il a un grand pas ; il appuie ses pieds sur la terre ; il n'a pas éteint en lui-même le bonheur de survivre. Aussi ne lui voit-on pas l'air offensé qui était autrefois de cérémonie. J'ajoute que le micro lui permet de parler aux foules sans crier. Ces conditions nouvelles font un nouveau ton et une politesse plus libre. L'homme s'adapte au lieu de se tendre. On n'admettra pas que le naturel dénoue sans effort les problèmes les plus serrés ; et c'est pourtant ce que l'on voit.

Peut-être n'avons-nous pas tant besoin d'hommes justes et sages que d'hommes premièrement déliés. Comparez l'enfance d'aujourd'hui, si déliée dans ses vêtements de laine, à l'enfance torturée des anciens dimanches, qui marchait sur des œufs, qui souffrait pour être belle, qui endurait tous les carcans de l'importance. Sûrement les enfants d'aujourd'hui ne connaissent plus ce genre d'ennui, et cette colère toute cuite qui ne cherchait qu'un prétexte. Sans compter qu'une libre enfance fait déjà un autre homme, il est toujours bon à tout âge de ne pas vivre et de ne pas penser sur un fond de mauvaise humeur. Toutes négociations en deviennent plus faciles. Aussi voit-on que les hommes nouveaux font des miracles. N'en cherchez point la cause dans leurs idées, mais plutôt dans le ton et les manières, et dans le costume d'abord. Car c'est la bonne humeur qui a éclaté au-dessus de nos têtes, comme un heureux météore, nettoyant le ciel politique. Et pourtant les intérêts sont les mêmes, les forces d'expansion les mêmes, les rivalités les mêmes.

Il est vrai. Mais c'est une erreur énorme aussi de vouloir expliquer les guerres par un jeu d'intérêts. C'est à peu près aussi raisonnable que si l'on voulait expliquer par le désir de gagner les jeux insensés d'un chef d'usine devant le tapis vert. Ici les passions éclatent et la vanité qui les nourrit toutes. Il suffit d'observer des joueurs pour être assuré que l'homme n'est pas principalement conduit par la prudence et la peur. Au contraire il se moque volontiers de la prudence, et, quant à la peur, il se jette contre, procédant par excès et sursauts, bravant la ruine et bravant la mort. Car il leur donne rendez-vous devant ce tapis, ces cartes, ces croupiers. Ce fou qui met un million au jeu n'est pas fou. En d'autres circonstances il organise, il prévoit, il négocie. Seulement ne le défiez pas.

Il se passe assurément quelque chose de tel lorsque tout un peuple court aux armes, risque tout son avoir, méprise prudence et raison. Il n'y a point de remède à cet emportement, qui se jette lucidement dans l'excès du malheur. C'est crier au monde que l'on est capable de tout oser. C'est alors que l'administration de la guerre, bien plus froide, prend en main cette fureur ; et en voilà pour des années. Les hommes d'État disent bien qu'alors ils n'ont pu que suivre ; mais pourtant tout le mal vient d'eux. C'est que le problème s'est trouvé posé en termes de colère ; c'est que les négociateurs n'ont pas su garder la politesse ; c'est qu'ils ont flatté leurs amis et menacé leurs ennemis ; au lieu que la politesse devrait être de règle à l'égard des ennemis surtout. Au contraire, loin d'avance, ils ont annoncé que patience et sagesse ne serviraient point ; ils ont voulu faire savoir au monde qu'ils n'avaient peur de personne ; ils ont joué l'énorme partie en se laissant exciter par la grandeur du risque ; et tous ces maux sans mesure résultaient d'un mauvais départ, d'un sourcil froncé, d'un œil irrité, d'une avant-garde de sinistres messages. Quelle erreur d'avoir tant applaudi le courage ; oui, le courage prématuré, et d'ailleurs trop facile, qui ne résout jamais rien. Jamais un défi n'a confirmé la paix. C'est que de l'autre côté il y a l'homme, le semblable, celui qui ne supporte pas non plus d'avoir peur. Le courage répond au courage et le défi au défi. Dès que l'homme se hausse et brave l'homme, il n'y a plus d'espoir. Aussi jamais on n'estimera à son vrai poids la politesse, cette chose légère. Jamais on ne comprendra assez que les gestes entraînent les passions et que les passions entraînentles pensées. Cette physiologie de la guerre est malheureusement souvent ignorée, souvent oubliée. Nous aimons les grands motifs.

*La Lumière*, 26 janvier 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°2, 28 février 1935 (XVIII)

1939 SM2 CIII « Le défi »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935

1659

Hitler n’est pas compris. Il n’a fait pourtant que mettre en pratique ce qu’on nous prêche tous les jours. Et quoi donc ? Que le citoyen ne s’appartient nullement à lui-même. Que sa vie et sa fortune ne tiennent qu’à un fil. Que la nation, être sublime, et dieu véritable, tient ce fil et décide souverainement. Et que cela n’est pas seulement la vérité des temps tragiques où la nation lutte pour son honneur, mais que c’est la vérité de toutes les minutes, la règle de toutes nos pensées et de tous nos actes. N’est-ce pas bien la doctrine Poincarienne ? Est-il logique de faire si bon marché de trente mille hommes quand on délibère sur une offensive, et après cela de faire tant de cas du droit d’un seul homme ? Un homme ne vaut pas plus dans la paix que dans la guerre. S’il y avait une différence, nous dirions qu’un homme vaut moins dans la paix, parce qu’alors on a moins besoin de lui. Arrière donc ceux qui osent se plaindre, ceux qui osent réclamer, ceux qui demandent à vivre, à respirer, à penser. Et de quel droit ? Vous ferez toutes ces choses si la nation le veut. Question de religion ; on ne peut transiger. La race qui se reconnaît d’un peuple à l’autre, et qui partout la première veut assurer les droits de l’homme, cette race est hérétique ; on devrait l’exterminer ; car n’a-t-on pas vu que la Nation ne regardait guère à trente mille hommes ? Exiler est le moins qu’on puisse faire. Voilà donc la nation réduite à des purs, autant qu’on peut savoir, et exigeant chaque jour le serment total et le dévouement total. Telle est l’idée ; et je défie qu’on y trouve une paille, du moins si nos maréchaux ont raison.

J’entends bien que nos maréchaux ne veulent pourtant pas nous manger tout crus. Ni M. Poincaré de son vivant. Ce qu’ils disent, nous ne le croyons pas trop, ni eux non plus. Ce sont des gens d’Académie, qui se servent de leur pensée, mais qui n’en sont point les serfs. Et de haut en bas chez nous on peut dire que le fanatisme ne plaît guère. Eh quoi ? Parce qu’une thèse est vraie, vais-je noyer mon enfant et moi-même ! Attention ! Il y a plus d’une thèse vraie. Et quand Durkheim, un moment fameux en Sorbonne, nous démontrait que la Société était notre être, notre Providence, et notre Dieu, nous n’allions pas en sortant de là nous faire tuer, ni seulement déclarer tous nos coupons. La guerre, par une sorte d’ironie magique, vint transformer un rêve philosophique en une réalité implacable. Toutefois, si beaucoup de civils entrèrent dans cette thèse comme des furieux, on peut dire que les combattants, qui obéissaient de corps, résistèrent d’esprit. Les martyrs, cette fois-ci, furent incrédules, et la nation reprit avec la paix la sage habitude de tempérer chaque idée par son contraire. Oui, mais alors on vit des hommes du peuple ici et là prêcher en fanatiques pour la nation. Sincères plus ou moins ; car un tyran arrive aisément à une thèse absolue qui lui est utile dans tous les cas. Ce qu’on peut dire d’Hitler, c’est qu’il n’est pas parmi les hypocrites. Il croit ce qu’il dit ; c’est pourquoi il persuade et il entraîne. Et il remplace le pain par le sublime, ce qui est honorer l’homme. Il n’y a rien de petit dans cette pensée convulsive, qui ne fait en somme que tirer de la grande guerre les conséquences morales qu’elle comporte du moment qu’on prétend l’excuser et même l’honorer. Cela fait une doctrine cohérente et forte. Absurde à mes yeux comme était la doctrine du moine, qui, lui aussi, ne pensait qu’à mourir. Maintenant peut-on ramener un fanatique ? Peut-être. Mais il faut alors manœuvrer tout près de sa doctrine ; et d’abord l’accepter pour semblable ; c’est le principe de toute persuasion.

Je crois que le centre du problème est en ceci qu’il faut d’abord tenir l’humanité ouverte à cet Hitler qui n’y veut pas entrer. Il faut le comprendre, lui qui ne veut pas nous comprendre. Car fanatisme contre fanatisme ne font que folie et fureur croissantes. Si je me persuade que l’autre est un monstre, je suis moi-même un monstre. Je vois ce mouvement ; je dirais presque ces grimaces horribles. J’entends marcher les volontaires, chaque troupe portant son idole au bout d’un bâton. Les uns portant les droits de l’homme (qui pourtant dans la guerre étaient un peu oubliés), les autres l’absolue justice par la Commune intégrale. Idées précieuses certes, par hasard alliées en cette croisade, mais qui déjà ne s’accordent pas ensemble. La troisième idole, celle d’Hitler, ne nous est pas non plus étrangère ; nous l’avons adorée, nous l’adorons encore. Et nous savons très bien que la violence, sans compter ce qu’elle coûte, n’adoucit point ces querelles de doctrine, mais qu’au contraire elle les aigrit et les exaspère. Nous voilà donc à tempérer Hitler par Marx, et à tempérer encore l’un et l’autre par le droit réel, ce qui est regarder tour à tour à toutes les idées vraies et à leurs rapports. C’est la fonction de l’homme ; s’il y renonce il n’est que bête. Et personne n’a jamais dit que pour penser juste il faut faire le fou ou se jeter à la première évidence sans jamais vouloir revenir.

L’École libératrice, 23 mars 1923

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XIX)

1660

Je ne sais pas d'où vient cette idée ridicule que, pour ramener à la sagesse un peuple supposé mal intentionné, il faut lui faire peur. Ce sont de ces erreurs énormes et presque grossières que chacun répète comme un axiome. Et c'est bien plutôt le contraire qui est vrai, à savoir qu'en voulant faire peur on a toutes chances d'éveiller dans un rival une résolution désespérée. C'est l'honneur qui fait les guerres, comme il faisait autrefois les duels. Et croyez-vous qu'on ait jamais supporté l'injure de celui que l'on savait supérieur au jeu de l'épée ? Souvent un homme a pris le parti de se faire tuer noblement. Ces sentiments sont applaudis au théâtre ; c'est donc que chacun en a quelque expérience. Et au surplus sans de tels sursauts les guerres ne dureraient pas, les guerres ne commenceraient pas. Pourquoi donc les diplomates ne cessent-ils de lancer la flèche empoisonnée : « Soyons forts, ayons des alliés ; nos ennemis n'oseront pas ». N'oseront pas ! C'est une insulte étudiée. Et voyez comme des hommes qui ont fait la guerre, et qui ont une meilleure connaissance du fantassin moyen, ont du mal à tirer les discours hors de l'ornière diplomatique, c'est-à-dire à tenir l'honneur hors de question.

Je suppose que l'empire des lieux communs meurtriers vient des militaires, qui en effet ne peuvent régler leur terrible art que d'après le compte des forces. Et il est très évident qu'on ne peut vaincre sans avoir l'avantage du nombre et de l'armement au moins sur le point d'attaque que l'on choisit. D'où il est clair que le militaire ne doit cesser d'évaluer les forces ennemies, et d'en tenir compte en tous ses projets. Le militaire est un technicien de la victoire, ; il présuppose la guerre ; il est un très mauvais technicien de la paix. Consultons le militaire sur le sujet de la sécurité ; il voudra tout le monde au créneau, et toute la nation en camp retranché. Mais c'est encore trop peu dire ; car n'importe quel état de l'armement et de la tactique, si parfait qu'on le suppose, n'est supérieur que durant un court moment ; et, bien mieux, celui qui se trouve en retard sera bientôt en avance par cela même. Le plus habile serait donc, quand on a devancé le voisin, de l'attaquer sous un prétexte, afin de transformer cet avantage passager en une victoire de vingt ou trente ans de durée. Arrivé à ce sommet de l'art militaire, le citoyen qui suit le nouveau cours de Sorbonne a perdu toute espérance.

Et pourquoi ? C'est qu'il a oublié que les militaires sont des subalternes, qui pensent d'après une hypothèse. C'est qu'il a oublié le gouvernement, qui a bien d'autres fins que de faire la guerre, et qui doit penser la fonction militaire par rapport aux finances, à l'instruction, à l'hygiène, à l'industrie, au commerce. Bref la politique des militaires n'est nullement une politique. Mais trop souvent c'est le gouvernement lui-même qui oublie cela ; c'est lui qui se livre aux militaires, et les laisse entrer en maîtres dans le budget, eux et leurs axiomes. Au reste qu'est-ce que les laisser entrer à la Sorbonne, sinon afficher la démission de l'esprit ?

De tels succès s'obtiennent par le temps et l'intrigue. Il y a une espèce de gouvernant qui ne peut voir un haut militaire sans lui céder tout. Il y en a d'autres qui jugent plus froidement ce métier cynique, qui a toujours pour fin d'occuper un terrain ou un autre. Celui-là jugera le militaire comme il juge l'architecte. « Vous êtes orfèvre », pensera-t-il. Et, malheureusement, même un gouvernement de cette énergique espèce ne donne pas aisément le ton aux diplomates, qui par tradition pensent militairement. D'où les propos querelleurs dans lesquels le citoyen reconnaît mal sa pensée. Et encore dois-je tenir compte aussi des citoyens qui par avance soumettent leurs biens et leurs vies à l'absolu arbitre des militaires. Ces citoyens démissionnaires font une redoutable armée. Et surtout n'allez pas les croire sots ; ils font intrépidement les sots. Ils en sont récompensés par le plaisir de croire et d'admirer dont, nous autres, nous devons nous priver.

On voit qu'un chef de gouvernement a beaucoup à apaiser, beaucoup à reprendre de ses prérogatives ; et que, ce faisant, il peut compter sur un bon nombre d'ennemis, quelques-uns très intimes, cachés en lui-même. Car l'impatience et l'ardeur guerrière sont en tout homme ; et l'on n'est jamais si fier de sa raison que de son courage. Aussi c'est un parti à prendre de desserrer les poings et de conduire flegmatiquement la politique, autant qu'on en a l'occasion. À cet œil froid la guerre n'apparaît pas tant comme effrayante que comme stupide. Qu'est-ce que victoire quand les meilleurs sont tués ? Que peut le courage, quand il est cent fois prouvé que le nombre, les munitions et l'armement décident de tout ? Qu'est-ce que la querelle d'honneur quand on voit que l'honneur est le même des deux côtés ? Il s'agit donc de redresser mille sottises meurtrières et encore sans se fâcher.

*La Lumière*,16 Février 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XX)

1939 SM2 CV « Lieux communs meurtriers »

1661

Cette année a bien commencé. Il nous fut évident, pour nos étrennes, que l'on allait enfin négocier véritablement, négocier humainement, en reconnaissant franchement le semblable, les raisons du semblable, le droit du semblable. Cela fut préparé et réalisé par d'anciens combattants. Il ne s'agissait plus de pousser les forces comme des pions sur l'échiquier. Les pions faisaient enfin leur politique. L'air devint bon à respirer.

Il l'est encore. On n'entend plus, on ne lit plus, dans les discours des chefs, les éternels lieux communs des diplomates, ce que nous avons bien le droit de nommer des scies, de meurtrières scies. Cependant, beaucoup entendent sans plaisir ce même bruit de scie dans les commentaires des journaux, et non pas seulement dans les journaux de droite. Insensiblement voilà qu'on parle de nouveau de s'allier contre quelqu'un, de contrarier les manœuvres d'un ennemi supposé, et de soupçonner l'un, et de démasquer l'autre, comme si la négociation était encore une sorte de guerre. On croit rêver. Quand les faillites tombent les unes sur les autres ; quand chacun peut voir les chômeurs à la porte des mairies, ce qui est mieux que savoir ; et quand on sait que partout c'est ainsi ou pire, on se demande quels sont les vieux enfants qui jouent au soldat. Il faut considérer en face ce paradoxe, que nos affaires sont menées en grande partie par les administrations, lesquelles n'ont jamais en vue que d'étendre leurs pouvoirs et de mener et jouer les ministres. Quand le ministre se défend, il reste encore les journaux, les conversations et le métier même ; c'est beaucoup.

L'administration de la guerre, comme on le sait, comme on l'a vu, ne lâche jamais un million qu'elle n'en rattrape trois ; c'est souci d'importance encore plus qu'avarice ; et tout cela déguisé en zèle, de façon à tromper ceux-là mêmes qui empiètent si bien. Vous voyez qu'ils ont juré de gouverner tout ; et on le comprend par le souvenir d'un temps qui n'est pas si loin, où, en effet, ils gouvernaient tout. Faites encore une remarque,c'est que l'administration de l'Éducation Nationale sert très bien les militaires, non sans compromettre son propre ministre, ce qui est gagner deux fois. Les grands bureaux sont occupés sans cesse à ce genre de farces, qui sont très sérieuses. Une autre comédie enfarinée, qui visait à installer la science militaire à la Sorbonne, n'a pas tout à fait réussi ; mais c'est toujours un pas de fait de ce côté-là. Or comptez que si les militaires ne peuvent pas peser directement sur les négociations comme ils l'ont fait si souvent, ils peuvent toujours indirectement changer l'atmosphère. N'oubliez pas qu'à côté du diplomate, il y a l'attaché militaire. Et ces deux grands corps tendent toujours à faire un état dans l'État, et avec l'appui de toutes les administrations, naturellement favorables à ce genre d'entreprises. Si vous avez encore des doutes là-dessus, après un quart d'heure de conversation avec un chef de bureau pris au hasard, vous n'en aurez plus.

Tout cela, qui est d'abord œuvre de finesse, et servi par ce qu'il faut nommer le style perfide, se trouve grossi dans le porte-voix de la presse, aussi bien de notre presse. Il faut comprendre que l'informateur a sa vie à gagner, qu'il chasse aux nouvelles, et qu'il n'en peut espérer que s'il se fait bien voir de l'ambassade. D'où ces tartines qui semblent d'abord inoffensives, et où l'on trouve soudain un grain de poison. Par exemple l'entente internationale au sujet de l'aviation a ouvertement pour fin d'accorder tous les peuples européens par la vue d'un même danger et d'une même ruine pour tous. Cette entente se fera. Mais il est bien facile au diplomate, et encore mieux au journaliste, de faire croire qu'il s'agit une fois de plus d'une union des peuples justes contre les peuples méchants. Cette petite trahison, qui ne coûte pas grand effort, attendu qu'elle ne fait que reprendre une chanson connue, peut pourtant rejeter l'opinion dans les incertitudes et les craintes du temps passé. Au reste, toute occasion est bonne ; l'assassinat de Marseille fut comparé à celui de Sarajevo ; le plébiscite de la Sarre fut l'occasion de prophéties aussi méchantes que sottes.

Et voici maintenant que l'alliance franco-russe éveille d'anciens échos et d'effarants souvenirs. Cela est absurde, j'en conviens ; il n'y a ici qu'un bruit de mots. Je remarque même que ce genre de musique, à proprement parler diabolique, ne fait plus peur ; toutefois, il irrite, et c'est encore trop ; il irrite parce qu'il fait voir comment l'élite travaille, et par quel mélange d'ambition et de futilité elle tente de retirer la direction auxministres pour la remettre aux bureaux. Cette lutte durera toujours, parce qu'on ne pourra jamais se passer d'administration. Et il s'agit de gagner maintenant, aujourd'hui, tous les jours, en nous appuyant sur les traditions parlementaires, bien loin de nous donner l'air de les mépriser. Qui donc les méprise ? Regardez bien. Vous trouverez encore la même élite de brevetés. Ces subalternes gouverneront toujours assez ; il faut s'opposer à l'abus et frapper juste, ce que chacun peut faire en ses discours quotidiens et entre amis. Fantômes qu'il suffit de regarder en face.

*La Lumière*,9 Mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXI)

1939 SM2 CVI « Ruse administrative »

1662

Je n'aime pas lire une histoire impossible. Par exemple les pacifiques Français trompés par des hommes comme Delcassé, Poincaré, Millerand, Barthou, cela ne sonne pas bien. J'aime mieux croire que les Français formaient tout naturellement les folles idées qui font qu'une guerre commence et continue. Parmi ces idées, une des plus puissantes est que le bon droit triomphera, ou encore qu'on peut tout par le courage ; et toutes les idées de ce genre reviennent au sentiment que chacun a de sa propre vie, sentiment qui exclut la défaite et la mort. C'est donc l'effet d'une belle santé de croire qu'une guerre sera courte et facile ; et sur ce thème l'imagination brode de mille façons. À force de se dire que l'ennemi sera battu, ou mis en fuite, on arrive à croire qu'il manque de force et de résolution, que ses armes ont peu de puissance et ainsi du reste. Ce sont des pensées agréables et l'on s'y livre de tout son cœur. Si au contraire on résistait là, si l'on se disait par précaution que toutes les suppositions de ce genre sont fausses, si seulement un citoyen sur mille essayait de voir les choses, non point comme il désire qu'elles soient, mais comme elles sont, alors toute la politique serait autre, et la guerre cesserait d'être le moyen adoré.

Pour juger des anthropophages de 1914 (je puis bien nommer anthropophages ceux qui trouvent tout simple de tuer leurs ennemis s'ils le peuvent), je n'ai qu'à regarder les anthropophages d'aujourd'hui. Combien d'hommes, et dans les partis les plus opposés, ont rêvé de punir Hitler comme ils avaient rêvé de punir Guillaume ! En imagination, ces choses-là sont belles et promptes, tout simplement par le feu de l'enthousiasme ou de la colère. Instruisez-vous là-dessus par le revirement d'Einstein, qui n'est ni ignorant, ni crédule. Il fut froidement et totalement pacifiste ; c'est que dans la précédente guerre il n'avait de passion contre personne et ne voyait point d'ennemis à manger tout crus. Mais depuis qu'il a eu des raisons de maudire Hitler, il a changé comme un enfant naïf ; il a pris l'âme du fantassin, cet homme bon qui rêve d'embrocher les méchants. Plus d'un communiste a fait cette conversion, plus d'un ami des droits de l'homme aussi.

Le remède vient trop tard et seulement à ceux qui ont pour travail d'embrocher directement les méchants. Alors se révèle, trop tard, le semblable qu'on n'a pas su deviner ; alors il se montre prudent, courageux, enthousiaste, bien armé. Cette désillusion est naïvement peinte dans les récits du fantassin ; mais cette idée ne peut mûrir ; l'énorme mécanique entraîne les actions ; et, sous cette contrainte, le combattant se redresse encore, par un mélange d'honneur, de résignation et de colère qui n'est connu que de lui. Cependant, l'imagination gouverne, et ceux qui sont à l'abri imaginent des héros joyeux, insensibles, invincibles, enfin tels qu'on les voudrait ; d'où une résolution inflexible et sourde, qui enlève tout espoir au fantassin.

Une jeune femme, vers la fin de la guerre, et comme on se demandait s'il fallait pousser dans le territoire ennemi, disait : « Qu'est-ce que 25.000 hommes ? » Et Pétain, de son côté, si économe de notre sang, disait à des guerriers d'élite : « Admirable régiment, à qui j'ai tant demandé, à qui je demanderai bien plus encore ». Il faut bien admettre que le métier de commander joint au sentiment d'une énergie personnelle intacte, arrive à donner aux mots un sens étrange. J'admire les subalternes qui écoutaient cela sans faiblir ; j'admire moins l'homme dont toute l'action est de persuader ; mais il faut pourtant que, les uns et les autres, je les voie comme ils furent. Poincaré est réel comme une pierre lorsqu'il écrit dans ses souvenirs : « Les nouvelles de Russie se précisent. Les pertes en hommes ont été très importantes, mais elles peuvent être assez rapidement réparées. Il y a de nombreux soldats dans les dépôts. Ce qui manque, ce sont les fusils ». Des pensées de ce genre sont comme les fusils de l'arrière. Les refuser avec horreur, cela revient à nier qu'il y ait eu la guerre. La guerre est une suite de l'aveuglement humain ; et l'aveuglement humain est lui-même un fait. C'est pourquoi je vais chercher la vérité historique dans les souvenirs de Poincaré, et je l'y trouve. C'est alors que je vois et que je touche les difficultés ; c'est alors qu'il faut que je travaille pour retrouver l'homme dans l'homme ; et les sources de la paix m'apparaissent bien plus loin de nous que je ne croyais. Je crois deviner que presque tout le mal des guerres est dans les pouvoirs non contrariés ; et qu'il faut remonter loin si l'on veut enlever tout crédit et toute autorité à un genre d'éloquence et à un genre d'homme. Et ce travail ingrat me paraît plus urgent que tout souci d'organiser la production et la répartition des biens. Car les misères de la paix sont bien peu de choses à côté des misères de la guerre. Seulement cela même n'est réellement connu que de ceux qui ont fait la guerre. Les autres parlent effectifs et sécurité en croyant savoir ce qu'ils disent.

*La Lumière*,16 Mars 1935 (SM2)

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXII)

1939 SM2 CVII « Les souvenirs de Poincaré »

1663

Il fallait désarmer ; c’était le moyen de restaurer l’économie ; et d’ailleurs nous l’avions promis. Les militaires ont réagi énergiquement, ils se sont maintenus ; ils gouvernent encore. Est-ce que cela signifie la guerre ? Je ne le crois pas. Les militaires importants n’aiment pas la guerre. Ils aiment les grands postes, les effectifs, les armements ; ils ne cèderont pas plus là-dessus qu’ils ne cédaient pendant la guerre sur le logement et l’effectif des états-majors. Nous serons donc un peuple en armes ; jusqu’à quand ? Je ne sais. Essayez seulement de comprendre que tout ce bruit militaire n’annonce qu’une administration qui ne veut pas être diminuée. La plus grande faute serait de croire que les militaires et les armements nous conduiront à la guerre. Ce qui nous conduirait à la guerre ce serait le sentiment, en nous tous, que l’attaque brusquée est pour demain. Il dépend de chacun de nous de sauver la paix par une incrédulité extrême.

Deux mouvements dans la politique universelle se superposent continuellement, de façon qu’après avoir suivi l’un on croit voir l’autre. Souvenez-vous de la querelle entre Soviets et Japon. Les négociations se développèrent ; mais en même temps les voix annonçaient la guerre. Les voix ? Cherchez bien. Ce ne sont qu’une douzaine de journalistes qui adorent l’événement et qui détestent l’arrangement. On voudrait dire qu’ils sont méchants ; mais non ; c’est le métier d’informateur qui noircit leurs vues. Ils sont avides d’annoncer les premiers la catastrophe ; ils se persuadent qu’on ne l’évitera point. Remarquez comme ces magiciens, par un petit changement, transforment tout à fait les apparences. Toujours est-il qu’en cette circonstance que je rappelais ils se sont trompés, comme cent fois depuis la guerre ils se sont trompés. J’aime à me redire qu’ils se sont trompés ; cela prouve qu’ils ne peuvent pas grand’chose.

Eh bien, voyez-les à l’œuvre maintenant. Il est hors de doute que depuis le pacte à quatre (que les informateurs avaient prétendu tuer), l’Europe est entrée peu à peu dans des négociations qui chaque jour s’élargissent, et qui prennent grand soin de n’exclure jamais aucune puissance. Pourquoi ce courant de négociations ne passe plus par Genève, on l’expliquerait aisément par ceci que l’informateur a pris possession de la Société des Nations, et y secrète maintenant son venin.

Ce qui pousse à cette infatigable négociation, c’est d’une part le sentiment (ou ressentiment) des anciens combattants, et d’autre part l’universelle pauvreté, qui pose de plus humbles questions que celles qui concernent le prestige. Il faut aussi compter, et il faudra compter de plus en plus, l’influence propre aux Soviets dont le travail interne secrète, si l’on peut dire, un esprit de paix entièrement neuf. Seulement sur ce dernier point l’information dément bruyamment ce que je dis là, et invente une grossière imagerie (renouvelée de 1912) où la coalition des bons s’organise contre les méchants.

Vous me demandez comment je sais que cela est faux. Je le sais par les démentis que ce qu'il faut appeler l'Information Noire reçoit tous les jours. On sait que le rhume d’Hitler a fait bondir journaux et chancelleries ! Enfin ! La détestable négociation était rompue. Elle reprend ; elle n’a pas été rompue. Voici maintenant plus grave. Hitler déclare une résolution depuis longtemps connue ; le réarmement se fera désormais au grand jour. Évidemment cela ne change rien aux négociations véritables. Mais voyez cet effort désespéré, ce tumulte de presse, cette rumeur qui prétend gouverner. J’ai déjà admiré plusieurs fois que les négociateurs soient si parfaitementindifférents à cette tempête d’écritoires. Aussi j’espère qu’ils le seront encore cette fois-ci. Et je comprends pourquoi, si je fais attention que les négociateurs sont à présent des chefs responsables, et non pas d’obscurs chefs de bureau. Occasion de faire remarquer encore que les états modernes sont menacés de mort par le développement de cette puissance d’entre-deux, qui n’est ni le peuple, ni le chef, et qui va toujours tout droit à sa propre importance, résultat de son indiscutable compétence. Cette révolte permanente des subalternes, toujours liés entre eux par le métier, toujours étayés sur la presse et sur la finance, et bavardant d’un salon à l’autre, toujours dictant à l’opinion leurs venimeuses maximes, cette révolte, qui n’est nullement cachée, est ce qui nous conduirait aux catastrophes si nous laissions faire. Waldeck, Briand, Clemenceau, par divers moyens, surent faire peur à ces gens-là ! On comprend quel est à mes yeux le sens de la question : « Sommes-nous gouvernés » ? Je conclus qu’il faut aider les ministres.

*La Lumière*,23 Mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXIII)

1939 SM2 CVIII « La révolte des subalternes »

1664

Il n’y a point d’esprits[[1826]](#footnote-1827) faux. Tous visent juste ; tous sont justes. Farrère est juste. Hugo doit être tout condamné par un parti, tout sauvé par l’autre. Hugo est un de ces hommes qui font le partage. On voudrait distinguer, on ne peut. Mais honorons mieux l’espèce humaine ; c’est qu’on ne veut pas distinguer. On ne le veut pas ; c’est que chacun discerne merveilleusement les présuppositions et les suites. Si l’on est tyran principal ou tyran subalterne, on sait le prix qu’il faut y mettre. On sait ce qu’il faut nier, et même ce qu’il faut ignorer. Hugo en est un grand exemple. Toute parcelle de tyran sait qu’il faut exiler Hugo, l’exiler de ses pensées. On ne peut composer avec ce terrible poète. Aussi, en cette année de célébration, il n’arrivera pas une fois qu’un fasciste reconnaisse une belle strophe dans toute l’œuvre ; il n’arrivera pas une fois qu’un ami de l’égalité se moque de quelques vers faibles ; il l’essaiera, il s’en repentira. Belle occasion de trahir, donc, ou de s’apercevoir qu’on allait trahir.

Pourquoi donc ? C’est aveuglant, et chacun le sent au premier murmure de cette sorte de tonnerre. Ce qui retentit dans ces strophes, c’est une sorte de jugement dernier. Même quand il célèbre Napoléon, il le dépose devant Dieu. Et que signifie le dieu de Hugo, sinon les valeurs supérieures devant lesquelles les grands de ce monde sont comme rien ? Ce son lui est naturel ; on l’entend partout ; à la fin de cette longue vie, ce son remplit tout l’espace. Le poète n’a cessé de se confirmer ; il n’a cessé de rejeter cette justice nuancée qui est l’injustice. Vous l’entendez dans *les Châtiments*; vous voulez dire qu’il règle un compte personnel. Mais non ; dans la suite, sur les rois, sur les puissants, sur les riches, sur les prélats, il est pire, je veux dire meilleur. Qu’a-t-il appris ? C’est que tout pouvoir descend ; c’est qu’il n’y a point de tyran modéré ; c’est que l’infatuation s’aveugle elle-même ; c’est que le despotisme accomplit la gravitation qui lui est propre. C’est pourquoi le poète demande pitié pour les rois. Peut-on mieux mordre ? Pour mon compte, j’honorerais mieux les rois et Satan lui-même, en les soupçonnant de très bien savoir ce qu’ils font. Mais ce n’est que nuance ou idée à suivre ; cela ne change pas le parti.

Contre tout le respect, pour tout le respect. Contre le faux respect, pour le vrai respect. Ce bûcheron frappe fort, et frappe juste. Il l’a lui-même dit et redit, la justice n’a pas besoin de subtilité, c’est l’injustice qui en a besoin. Aussi ne cesse-t-il de faire résonner ses grands axiomes ; que la force n’est pas raison ; que la force n’est même pas courage, puisqu’elle se vante de vaincre à deux contre un. Quelle leçon pour nous, quand nous voyons que ceux qui frappent fort, sans pitié, sans pardon, finissent toujours par être loués ! Tout le monde y vient ; je veux dire que le petit ambitieux guette l’occasion de louer la brute ; et quant aux autres, souvent ils laissent faire. Mais Hugo a parlé et parle encore dans son énorme porte-voix, toujours déposant solennellement les rois, les prêtres, les riches. Là-dessus[[1827]](#footnote-1828) si vous craignez de vous laisser prendre par l’éloquence, lisez seulement *Les Misérables*; tout y est dit de l’égalité, et dans la prose la plus simple et la plus nue. Alors il faut choisir.

Tel est le thème politique du poète, du romancier, de l’orateur. Vraie grandeur ; la séparation marquée à la hache ; et c’est ce qui lui a valu d’échouer complètement et presque ridiculement devant les assemblées politiques. Ce n’est pas aux importants qu’il faut raconter que toute puissance est méprisable. Bref, quand je repasse mon Hugo, quand je navigue sur cette grande mer, qu’elle soit calme ou agitée, j’aperçois que tout ce qu’a dit Hugo, et avec ce volume de voix qu’on lui connaît, c’est exactement ce que tout prince défendra de dire, dès qu’il osera selon sa pensée ; tout prince, entendez tout pape, tout prêtre, tout préfet, tout Caïphe, tout Ponce Pilate. Si donc on fait voter sur Hugo, tout est clair, tout est réglé d’avance. Je sais que tout habit doré et tout porte-épée votera contre ; et ce brillant cortège de belles apparences ne se console pas d’être hué. Il le fut pourtant et il le sera. Et encore une fois le neutre n’existe pas dès que les choses sont hardiment criées, dès que le poète parle. Quelquefois, la jeunesse semble espérer que ces grands partis seront rompus et qu’il se fera un mélange onctueux de oui, de non et de possible, de liberté et de pouvoir fort, de justice et d’arbitraire. Or ce jeu de finesse fut toujours et sera toujours le jeu très rusé du prince. Aussi l’Âne du poète, en ses merveilleuses déclamations, nous met en garde contre les gros livres. Et il est vrai que les effrayantes rangées de livres sont comme les armées du pouvoir. Oui, tous plus ou moins nous avons besoin d’être réveillés, rappelés, sommés, simplifiés. Devant la misère de Citroën, comparée à celle d’un de ses ouvriers, c’est le plus prompt et le plus sommaire jugement qui est le meilleur.

« 2 mars 1935 » (PAE)

*La Lumière*, 2 mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXIV)

1939 PAE XCII, « La politique de Hugo »

1665

Hugo est un bon texte pour l’esprit libre. Toutefois si l’on veut que le policier vienne casser là-dessus son vilain nez, il importe de ne pas choisir dans ce texte d’après une idée, mais plutôt il faut prendre Hugo comme un fait humain évident. Je pensais à la guerre et à la patrie, puisque la police universitaire a des ordres sur ces sujets-là. Or la norme, j’entends la juste proportion de sentiment, d’admiration et de critique, se trouve dans Hugo comme elle se trouve dans Stendhal et dans Balzac. Il n’y a que les littérateurs de police qui tiennent pour l’obéissance passive. Suivez donc Hugo, et n’ayez pas peur. Vous ferez réciter les vers fameux : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie », etc. Et pourquoi non ? Je trouve admirable celui qui s’offre à la souffrance et à la mort, avec l’idée qu’il sert une grande cause. Je conviens qu’on trouve des héros par milliers, et cela me fait honorer l’espèce. Quelle justice ne ferait-on pas avec des êtres qui se comptent pour rien ! Et même l’opinion qu’ils sont pris entre deux feux, et qu’ils fuient le danger le plus pressant quand ils attaquent, est une opinion diabolique. Les chefs ne sont pas si forts qu’on ne puisse les mettre en pièces bien aisément, si l’on se retourne contre eux. Non. Ce sont d’autres sentiments qui agissent, une colère dans l’action, ou bien une noble indifférence, et presque toujours l’honneur intime, qui ne permet pas de céder à la peur. Rien n’empêche donc d’honorer les héros, et de tout cœur.

Rien ne parle en nous contre la patrie si nous la prenons comme l’asile de la liberté et de la justice ; car ces biens, ou disons seulement ces espérances, sont à conquérir et à maintenir ; et il est entendu que les tyrans trouveront à qui parler, ceux du dehors et ceux de l’intérieur. Certes il y a longtemps qu’on nous aurait mis la bride et le bât, si nous nous laissions faire. Et puisque nous sommes résolus contre les tyrans, et jusqu’à risquer notre peau, pourquoi ne pas le dire ? Ce serait une duperie énorme si, pour mieux se séparer des ennemis de la liberté, on brisait le ressort de la liberté même. Il faut diviser la thèse ennemie, et trouver le point d’application de la force niante. Ne croyez point que je concède trop aux patriotes professionnels ; je ne leur concède rien. Le héros n’est pas plus à eux qu’à nous ; la patrie n’est pas plus à eux qu’à nous. En quoi donc sont-ils faibles ? Non pas quand ils font sonner des idées communes, mais exactement quand ils veulent nous livrer, nous et nos armes, aux fantaisies des historiens et aux ambitions des prétoriens, à l’élite prétendue, pour tout dire. Et c’est là toute la question. Admirer ce qui est admirable, respecter ce qui est respectable ; mais voir clair dans le jeu des diplomates, des généraux, et des marchands de canons, les juger, gouverner contre eux, tel est le but. Et si nous y visons tout droit, les pouvoirs n’ont rien à dire ; on devine ce qu’ils en penseront et c’est le moindre de nos soucis.

L’idée vulgaire, l’idée qui tue tant d’hommes, c’est que ceux qui s’élèvent sont réellement les meilleurs. Et comment ne pas croire ceux qui savent ? Comment ne pas demander à l’ambassadeur ce que pensent nos voisins ? Comment ne pas croire le général quand il demande de l’argent et des hommes ? C’est pourtant cette confiance si naturelle qui a fait et fera les armements, les défis et les guerres. Il n’y a guère de négociation qui ne soit détournée et faussée par l’impatience des chefs militaires, par les calculs de l’industrie lourde, et par les préjugés propres aux diplomates, d’ailleurs de tout temps en respect devant l’argent et devant l’épée. C’est ici qu’il faut regarder et qu’il faut oser. Or c’est ici que Hugo regarde et ose, disant et répétant non pas seulement que le bon sens est égal en tous, mais, bien mieux, que l’esprit est hébété par le pouvoir même, en un évêque comme en un ministre, en un roi comme en un chef d’armées. Je vois bien pourquoi. Car premièrement les moyens de l’ambitieux sont assez vils ; mais, de plus, la flatterie qui environne les grands leur bouche la vue ; et surtout jamais pouvoir ne sut autre chose que se conserver lui-même et s’étendre, ce qui l’occupe assez. J’ajoute encore que l’homme d’État et le général mettent moins au jeu que le fantassin, ce qui leur permet de faire les braves à bon compte. Or tout cela Hugo n’a cessé de le crier, en vers et en prose ; il a crié très fort, sans nuances, comme il fallait, au nom du saint contre l’évêque, au nom du héros contre le chef, au nom du citoyen contre le roi. Le second Empire a tenu en exil cet homme dangereux. Je ne sais comment la République l’a supporté ; ou plutôt si ; c’est qu’elle n’a pas osé toucher à un génie que le peuple avait adopté.

Mais maintenant regardez bien d’où viennent les attaques, toutes obliques, toutes rusées, toutes promptes à reculer. Elles viennent de l’élite elle-même, de ce corps qui se recrute lui-même, et qui est bien exigeant sur le respect et l’esprit d’inégalité. Là sont les auteurs, les complices, les célébrants de ces guerres folles où les hommes libres s’entre-tuent. Avec Hugo pour la paix. On verra bien si le troisième Empire, celui qui voudrait être, bannira Hugo de l’école.

L’École libératrice, 9 mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXV)

1666

La notion du pouvoir spirituel ne peut pas être changée arbitrairement. Toutes les fois que le spirituel s'est appuyé sur la force, il a perdu son caractère. Il s'est déshonoré à vouloir contraindre, quelque ruse qu'il y ait mis. Cela éclaire l'histoire des papes. Et il faut bien comprendre que toutes les formes de la publicité sont des contraintes rusées, bonnes tout au plus pour le tyran de force. Claudel, dans l’*Otage,* nous représente, sous le nom de pape, un pauvre moine bien fatigué de dire non, mais qui ne cède jamais. Non pas cet air fat d'un chef d'administration ; tout au contraire[[1828]](#footnote-1829) l'homme aux yeux baissés, celui qui n'a pas de pouvoir et qui ne veut pas de pouvoir. Telle est l'essence papale. Il n'appartient à personne de la changer. L'acclamation d'une foule de pélerins n'est toujours qu'un effet de publicité et un témoignage de puissance. Mais l'idée, telle que Claudel l'a sauvée, est grande et belle, je dirai même éternelle. Comment elle agit dans ce monde-ci, par quelque humble prêtre, comme on peut s'y attendre, ou par quelque savant, comme Comte l'espérait, c'est ce qu'on ne peut savoir. Le temps présent, nous y sommes ; nous le voyons de trop près ; nous n'y voyons rien.

Le premier trait du pouvoir spirituel, le plus visible à tous, c'est un refus de richesse ; ce n'est qu'un exemple du refus de puissance. Mais il y a toutes sortes de puissances, et le diable tentateur sait bien se déguiser. Un genre de savoir revient à la puissance temporelle ; une érudition peut-être, une mémoire sans lacunes, un art d'écraser le disputeur ; et le ton en dit assez. Il faut que les techniciens de tout genre soient humiliés. Il faut que l'égalité, loi première de l'esprit, soit d'abord établie entre le pape, petit ou grand, et l'homme de la rue. Donc le regard qui prend empire est renvoyé aussitôt aux tyrans. Qui veut prouver est encore un tyran ; qui veut convertir est encore un tyran. C'est pourquoi notre pouvoir spirituel a les yeux fermés. Ce que l'on appelle prier pour quelqu'un, dans le sens le plus positif, c'est sans doute penser à lui, mais à l'intérieur de soi, et en refusant l'espionnage psychologique. Car se permettre de deviner, quand ce serait pour le bien, c'est toujours un viol de conscience. Une autre manière de connaître le semblable, c'est de penser à ce qu'il pourrait être. Cette manière d'observer est la seule qui pénètre. Toutefois[[1829]](#footnote-1830) qui donc n'est pas curieux du secret d'autrui ? Pourtant c'est injurier l'esprit que d'essayer de le prendre à n'importe quel piège. Cela rejette au temporel le plus vil.

J'essaie de circonscrire ici la vérité du prêtre ; et souvent je m'éloigne du prêtre tel qu'il est. Mais quelquefois une admirable concordance se montre. Car il n'est point du confesseur de poursuivre le pénitent, ni même de le deviner hors ce qu'il avoue. « Tout ce que tu diras je le prendrai comme vrai ; ainsi tout dépend de toi, tout est laissé à toi » ; c'est rappeler l'esprit à son essentielle liberté ; d'où vient que l'absolution dépend absolument de ce que le coupable sent et décide de lui-même. Et le secret, si rigoureusement ordonné, revient à la promesse de ne point se souvenir de l'aveu. Un prêtre qui garderait littéralement copie de certains aveux, en vue seulement de se faire une connaissance des péchés, serait très certainement en faute. Toutes ces règles, et bien d'autres, qui vont de soi dans les rapports d'esprit, définissent le pouvoir spirituel par un constant refus de pouvoir. Qu'il y ait souvent abus, sous le prétexte de confession, cela est naturel, puisque la simple curiosité est déjà un abus. Mais nous comprenons aussi qu'un bon prêtre, j'entends rompu au métier, est encore bon pour des milliers de pénitents, quand même il ne croirait à aucun dogme.

J'essaie maintenant la notion en l'appliquant au métier d'instruire, car je soupçonne que le pouvoir spirituel s'exerce aussi par là, et, par le métier même, se purifie. Qu'est-ce que je vois ? C'est qu'il y a souvent une sorte d'offense à deviner ce que l'enfant ne dit pas, par exemple que son père est un ivrogne. Et il vaudrait mieux ne jamais enseigner sur l'ivrognerie que risquer de faire honte à un fils de son père. Je cite cet exemple, parce qu'il est de métier, et très mordant. Cela mènerait à enseigner en tous sujets par le vrai et le beau, sans s'occuper jamais du faux et du laid, sans jamais chercher la bêtise, ni même l'apercevoir de loin ; mais au contraire en la niant même dans la propre et secrète pensée qu'on en aurait. Cela revient à une sorte d'absolution majeure ; et il faut dire que le métier y conduit. Car à quoi bon former un recueil de toute la sottise du monde si la sottise n'est rien ? Dans le fait, l'art d'expliquer revient toujours à livrer aux autres le moyen qui nous a nous-même éclairé. Ainsi c'est bien en moi que je découvre l'autre ; et souvent, s'il se montre, ou s'il veut faire confidence, je ferme les yeux et les oreilles. C'est ainsi que je me représente l'homme de bon sens, nullement inquisiteur.

2 mars 1935 (PSR)

L’École libératrice, 2 mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXVI)

1938 *PSR* LXXXIII, « La vérité du prêtre »

1667

La garde d'un tyran n'est nullement métaphorique. Ce sont des hommes vigoureux et prompts qui tueront très bien celui qui voudra passer le barrage. Aussi sont-ils bien nommés gardes du corps ; et qui prend métaphoriquement cette expression est un mauvais garde du corps. Cependant les monarchies d'opinion et de tradition laissent oublier le sens strict, et distribuent la garde du corps comme un honneur ; d'où résultent souvent des attentats qui réussissent, et souvent de la part de fous qui visent eux-mêmes métaphoriquement le porte-couronne. Au lieu que le vrai tyran a de vrais ennemis, et s'avance parmi des dangers certains ; c'est pourquoi il a une garde non pour la montre, mais pour faire peur ; et prenons encore cette expression très cyniquement. Si l'on veut faire peur, il faut frapper vite, frapper cruellement, frapper à mort, et sur un simple soupçon. Ce n'est que ranimer sans cesse autour du tyran, ces moyens qui l'ont fait tyran.

Il y a donc, dans les cortèges de force, un refus de métaphore, une invitation à prendre au sens strict les épées et les hallebardes. Et tant que les gardes mépriseront respect et assureront crainte, la tyrannie restera. Les révolutions, à ce que je crois, ne se font pas par force, mais par persuasion ; j'entends persuasion des gardes, qui depuis longtemps ne prennent plus leur rôle au sérieux. Et pareillement ces rois que l'on voit hésitants et laissant passer le moment, ce sont des hommes qui se croient aimés. Je prévois un long avenir, au contraire, pour les tyrans qui se soucient seulement de faire peur. Ils n'ont pas à chercher d'autres ressorts ; ils n'ont qu'à déporter, emprisonner, arracher les ongles, crever les yeux. On veut s'assurer à soi-même, quand on est simple citoyen, que ces horribles procédés mettront le peuple en révolte ; je n'en crois rien. Je crois plutôt que devant des menaces terribles, et si promptement suivies d'effet, on prend le parti de préférer le tyran. Après cela le tyran gouvernera selon la vraisemblance, réussira quelquefois, et dans tous les cas sera loué par ses journaux, les seuls qu'il tolère. Ainsi on arrivera bien aisément à l'aimer. Seulement lui ne s'y fiera pas, et son capitaine des gardes encore moins. Tout le cortège de la tyrannie reviendra donc à ne signifier que lui-même, c'est-à-dire force, violence, terreur.

Je m'appliquais à rabattre ici l'ornement, afin de comprendre, par opposition, la profusion d'ornements, remarquable dans les cérémonies papales. La propagande, ces temps-ci, nous en a rappelé les images, conformes d'ailleurs à ce que tant de témoins ont raconté. Ici la force est une intruse ; je ne veux point dire qu'elle n'ait jamais régné autour des soutanes violettes, rouges ou blanches. Mais, de même que la confiance, dans le cortège du Temporel[[1830]](#footnote-1831), n'est point du tout à sa place, et va contre la vérité de la chose, de même la force, dans le cortège du Spirituel, se trouve hors de son lieu, et n'explique rien. Les gardes, ici, ne sont que pour l'honneur ; ils sont naturellement rabaissés au niveau de l'ornement et de la métaphore. Non pas que le Spirituel se pense lui-même ; je crois qu'il est occupé de son rang et de son rôle, et que, d'ailleurs, il inclinerait à forcer, s'il pouvait. Mais l'idée du pouvoir sans pouvoir, qui est une immense idée, n'en va pas moins son train, laissant à sa suite une somptueuse queue de métaphores et d'emblèmes, qui expriment très mal l'idée, qui même la déforment, et par cela expriment d'autant mieux qu'il y a quelque chose à chercher derrière. Aussi le peuple ouvre de grands yeux et perce toutes ces écorces.

Il en est du cortège comme de la doctrine ; rien n'est vrai là-dedans. Aussi la critique tombe dans le vide. Quand le physicien veut prouver que Jésus n'a pu marcher sur la mer, on sent bien que la vraie question n'est pas là. De même si l'on blâme la tiare, le manteau d'or et les grands éventails de plume, on sent bien que ces apparences sont là pour être surmontées. Ce n'est pas en vain que l'ornement attire le regard et même le fixe, sans jamais répondre. Cela donne un corps à l'admiration ; et toutefois ce n'est pas plus scandaleux que les rois mages ; car ces grandeurs temporelles ne sont qu'abaissées et encore abaissées. On oublierait peut-être qu'elles sont abaissées, si on n'en avait d'abord les yeux remplis. Cette grande lecture et ce grand jugement s'offrent à chacun ; que chacun les pousse vers le sens autant qu'il pourra ; le dernier sens échappe à tous, ou peut-être n'y a-t-il pas de dernier sens ; mais les métaphores surmontées ont un grand sens. Je comprends par ces causes que le cortège papal est ce qui excite la plus vive curiosité, la plus perçante, et la plus pensante même. Ce qui explique qu'en dépit de dogmes incroyables, et que peut-être personne ne croit, la papauté convertisse encore par le cortège et l'étalage de ses contradictions. Peau d'âne sur peau d'âne ; le plus beau des contes.

1er mars 1935 (PSR)

Nouvelle Revue Française, 1er mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXVII)

1938 *PSR* LXXXII, « Le cortège du Pape »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°4, 30 avril 1935

1668

La guerre commence par tuer le droit ; ainsi guerre engendre guerre. Il faudrait le comprendre, et se priver d'indignations faciles, où je vois une laide hypocrisie. Mais on n'ose point juger ; on se résigne à répéter. Là se trouve logé notre mal ; et n'en accusons point le voisin.

Un traité n'est pas signé librement par le vaincu. Le vaincu est par terre, et il a la pointe de l'épée sur la gorge. En cet état il ne peut consentir ; une main plus forte que sa main le fait signer. Le vain­queur impose sa volonté ; le vaincu ne peut que subir. En de telles conditions aucun droit ne peut naître. Il faut relire le chapitre du *Contrat Social* qui traite du droit du plus fort. Cela est classique. Le voleur a droit par son pistolet ; s'il oublie de menacer, s'il se laisse sur­prendre, fini le droit. Fini ? C'est qu'il n'a point commencé. Le contrat ne peut se faire qu'entre égaux. Et c'est pourquoi si l'on veut la paix il faut la faire selon la paix, et selon le principe de l'égalité. Selon mon opinion on est plus près de négocier une paix véritable avec l'Allema­gne armée qu'avec l'Allemagne en position de vaincue. Pourquoi ? C'est qu'en position de vaincue tout ce qu'elle promet est nul.

Nous avons beau faire, les idées nous tiennent serrés. Si l'on veut faire la paix, il faut savoir ce que c'est que le droit. Mais les bavards ont crié : « C'est nous qui sommes justes ; c'est nous qui sommes juge et partie. À nous il appartient de dire le droit ». Je rappelle une folle pensée qui s'étala sur nos murs, dans le temps où la guerre menaçait de finir. « On ne discute point avec des bandits ; on les juge ». À quoi j'avais bien aisément répondu : « Nul n'est juge en sa propre cause ». Mais j'admets le cri de colère, dans le moment où la victoire est à peine assurée, où le vainqueur se garde de rien promettre et surveille, l'arme à la main, l'exécution des clauses qu'il a imposées. Il y a une période trouble où la force s'exerce encore, toutefois sans que violence s'en mêle. Ces temps ambigus se sont prolongés au-delà même du traité, qui ne fut encore qu'un armistice. Il fallait de la bonne volonté, de la patience, je dirai même de l'amitié, pour reprendre une à une les attaches préci­pitamment forgées. Il fallait le temps. La paix en est peut-être à son commencement. Où est donc le mal ? En ceci que l'on ne cherche pas à comprendre cela même. Et certes c'est bien plus vite fait de frapper du pied et de dire : « C'est moi qui suis le vainqueur. C'est moi qui me nomme lion ». Seulement c'est absurde. Le temps a changé le rapport des forces ; le temps a changé les alliances. La bascule européenne se meut sous nos yeux. Rien n'est traître comme la force. Et pourquoi non ? S'il n'y a que force, chaque armée se louera au plus offrant, comme autrefois les mercenaires. Invoquer la force, et s'étonner des conséquences, c'est déraisonner avec bonheur ; c'est réellement déchirer le peu de civilisation qui tient encore.

Certes je comprends la fureur dans l'homme qui se voit déraison­nant ; ce n'est pas qu'il soit sot ; bien loin de là ; c'est qu'il voit qu'il devrait changer et plier ; et c'est ce qu'il ne veut pas. L'esprit qui aper­çoit l'humiliation se donne des colères. Plutôt mourir que d'avouer une erreur de jugement ! Il faut comprendre cet orgueil aussi, et adou­cir encore cet ennemi-là. Mais surtout prendre les hommes comme ils sont, et de la folie du voisin, soit ami, soit ennemi, tirer une leçon pour soi-même. Car tout dépend maintenant d'un bon sens de masse, qui est cruellement attaqué. Je vois que les gouvernants cherchent appui par là. Ils attendent pour la paix quelque mouvement de simples citoyens, aussi franc, aussi décidé que furent en d'autres temps les mouvements de guerre. Le fait est que la paix est plus difficile à penser que la guerre. Se jeter dans la guerre, c'est vite fait ; c'est un désespoir. L'inférieur n'attend que cela ; l'inférieur nous tire. Celui qui se jette à l'eau il n'a qu'un léger mouvement à faire ; la pesanteur se charge du reste. Au lieu que la paix il faut la faire par une suite de pensées et d'actions, toutes volontaires, toutes difficiles. Si l'on comprenait bien cela, on s'étonnerait moins des obstacles, on se presserait moins de les attribuer à quelque malice surhumaine. Est-ce trop demander ? Est-ce trop espérer ?

*La Lumière*, 6 Avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXVIII)

1669

Il n'y a point de pitié dans le militaire. Et, à considérer la règle de guerre, qui est qu'on ne doit pas hésiter à sacrifier des hommes dès qu'on aperçoit une chance de victoire, on comprend que le métier consiste à exiger toujours, à frapper toujours plus fort, jusqu'à obtenir des miracles, même d'un homme qui tremble de fièvre. Quand on n'a point encore vu la guerre, on comprend mal le médecin-major du quartier, qui semble considérer comme une injure personnelle qu'un homme se dise malade. On explique cette humeur par la crainte d'être trompé. Or un homme sain aime certainement mieux sauter dans le champ de manœuvre et sortir à cinq heures, qu'aller s'ennuyer à l'infirmerie. Mais pourquoi alors cette violence qui s'exerce aussitôt contre la fièvre ?

Quand on a vu la guerre, on comprend très bien que le soldat mérite pitié dès que la nécessité inflexible règle les marches, le sommeil, l'abri. Il n'y a qu'à lire, dans *Capitaine Conan*, la description d'un fantassin qui remet ses souliers. Si le chef cédait là, il n'aurait bientôt plus de troupes. Mais le chef veut ignorer ces difficultés ; il envoie l'ordre et il exige l'exécution. Or le fantassin a bien d'autres difficultés à surmonter que ses pieds meurtris. Et l'expérience fait voir qu'il va bien au-delà du possible, pourvu que le chef ne cède jamais. On peut lire, dans le *Vauquois* de Pezard, en quel état se trouvaient les hommes du 89me arrivant avant le jour à l'attaque, après marches et contre-marches, ordres et contre-ordres. Ils dormaient, couchés dans le boyau, et quelques-uns debout ; ceux qui étaient couchés on marchait dessus ; ils semblaient ne rien sentir. Mais le métier apprend qu'on peut encore tirer quelque chose de ces espèces de cadavres. D'après tant d'exemples, essayez de comprendre pourquoi la réclamation la plus raisonnable est considérée comme un commencement de révolte par le chef qui sait son métier.

Revenons maintenant à la caserne, et supposons qu'à la suite d'une manœuvre dans la neige il se présente un certain nombre d'hommes à la visite, toussant, éternuant et grelottant. Le major pourrait bien leur dire : « Enfants que vous êtes ! Vous êtes promis à bien d'autres maux ; et vous devrez vous en tirer par vos propres moyens, sans que vos chefs en aient le souci. Et, pour commencer, apprenez à guérir vos rhumes par l'énergie et par le mouvement ». Il n'en dit point si long, parce que, dès que l'on discute ou que l'on veut persuader, on donne espoir à cette partie méprisable de l'âme, qui se croit au bout de ses forces et demande secours. Ne pouvant en dire long, il n'en pense pas long ; et à quoi bon ? Au reste, s'il voulait faire le philanthrope, il serait blâmé, déplacé, brisé. Le colonel couvre toutes ces choses, et vous dira : « Trouvez-moi une méthode douce qui conduise les hommes à tout supporter ». Mais il ne le dit même pas, parce qu'il sait bien où les discours conduisent et où les pensées conduisent. Quand le chef a donné un ordre, il n'admet la réclamation qu'après que l'ordre a été exécuté. Tout est cohérent dans l'art militaire, et même la grosse voix ou colère feinte, qui ne fait que rappeler et annoncer la violence inévitable et prochaine.

Un homme de guerre, et très brave, me disait : « Quant à ce qui peut nous arriver de toutes ces canonnades et mousqueteries, il n’y faut pas penser ». On y arrive par diverses causes, par exemple par l'attention nécessaire à d'autres choses qu'à soi, et souvent par la fatigue. Ainsi tous ferment les yeux, de toute leur volonté, devant des choses qu’ils savent bien. Les civils d'âge territorial ont moins de peine encore à refuser la réalité, car ils ne l'ont point devant les yeux. Si pourtant, me suis-je dit quelquefois, tous prenaient le parti d'examiner la chose de bout en bout, est-ce qu'on n'arriverait pas à surmonter l'illusion militaire, qui nous vient des temps où les soldats étaient des esclaves achetés ? Est-ce qu'on n'arriverait pas à pourvoir à la défense comme on fait la police, c'est-à-dire sans user d'abord les forces des exécutants dans la boue, le froid, la marche, et sans considérer la mort des exécutants comme un prix fait pour le résultat ? Je conçois quelquefois une défensive éveillée, clairvoyante, industrielle en quelque sorte, et qui userait froidement la fureur offensive. Certes nous semblons être à mille lieues de cette conception, puisqu'on ne trouve d'autre défense contre les avions que la riposte à corps perdu. Mais c'est peut-être aussi qu'on ne veut pas étudier la politique défensive, de peur d'exténuer le courage.

28 Mars 1935 (SM2)

L’École Libératrice, 30 mars 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXIX)

1939 SM2 CIX « Sans pitié »

1670

Un pessimiste m'écrit sur la question des guerres imminentes ou possibles. Il est, lui, assez tranquille pour les quatre ans qui viennent. « C'est après ce temps-là que je croirais avoir à craindre ». J'enregistre, car c'est un homme de grand savoir, et dont le jugement compte beaucoup à mes yeux. Mais il se glisse de l'aigreur partout. Le voilà qui se moque des efforts des littérateurs, qui essaient (à mes yeux c'est courage) de changer l'histoire. Et pour finir il me donne une bonne volée de principes, comme d'autres donneraient de trique. « Nous ne sommes pas libres, poursuit-il ; nous ne pouvons que prendre conscience des lois nécessaires qui régissent aussi bien le tumulte humain que le tumulte marin. Comprendre et consentir, voilà l'esprit ».

Je salue ces principes, et aussi leurs contraires. Ce sont de vieux amis, que j'ai beaucoup pratiqués ; toutefois de loin et sans me laisser mordre. Pour commencer par la thèse aujourd'hui la plus populaire, cette thèse des lois et de l'homme-machine est proprement métaphysique. Elle est transposée de cette autre thèse que, tout étant su d'avance par Dieu, il est impossible de concevoir que l'action humaine change quelque chose au destin. Sous les deux formes je reconnais une même supposition, qui est que, si on savait tout, on pourrait prévoir à coup sûr, et jusqu'au dernier détail, la suite des événements humains. C'est bien ce savoir total qui nous regarde penser en quelque sorte, et se moque de nos projets. Qu'on l'appelle Dieu ou comme on voudra, il enferme toujours la notion d'un avenir tout fait et absolument immuable, qui s'avance vers nous comme un train qui, bien loin encore de ma vue et de mon ouïe, n'en roule pas moins. Et je dis que cette idée est métaphysique, parce qu'elle propose à notre esprit la totalité des choses et la totalité du savoir, notions qui se nient elles-mêmes comme la notion d'un nombre plus grand que tout nombre se nie elle-même. Et il faut reconnaître qu'il est bien fou de fonder toute sagesse sur une idée si évidemment confuse et insaisissable.

J'avoue que la thèse de la liberté humaine (ou aussi bien divine) abonde aussi en contradictions. Ontologiquement, comme on dit, elle n'est pas plus concevable que l'autre ; au reste je crois bien qu'ontologiquement, ou si l'on veut théologiquement, tout est impossible. Où loger la liberté ? Hors du monde, elle ne peut rien ; dans le monde et rouage dans le monde, elle dépend de tout. Au reste il est clair que la liberté ne peut être. La nature même de cette notion exclut qu'on la possède comme un organe. Et, pour abréger, je dirai que la doctrine de la liberté ne peut être qu'une mystique de la liberté ; mais attention, je l'oppose à une autre mystique, qui est la mystique du destin. C'est à choisir, et non pas à prouver. Au reste n'est-il pas raisonnable que si on refuse de choisir d'être libre, on ne soit point libre. Cette remarque est certes plus près que les thèses, de nos fautes, de nos remords, de nos confessions et résolutions.

Approchons encore un peu plus. C'est un fade discours à faire à l'homme qui est au volant, et qui arrive au tournant, que celui-ci : « Il ne dépend point de toi de tourner selon la route ou de culbuter selon le ravin ». Fade discours, et discours dangereux ; car si l'on y croit seulement une seconde, on lâche tout, et la pesanteur, la masse, la vitesse sont chargées d'exécuter la suite. L'homme n'en revient guère. Et c'est une chose digne de remarque que le doute sur la liberté soit toujours dangereux. Réellement la thèse de la nécessité devient vraie si on y croit. Un ivrogne, un joueur sont perdus si, comme il arrive, ils croient fermement qu'il n'est point en leur pouvoir de se corriger. Retournant cette sorte de raisonnement, je dirai que la première condition d'être libre, c'est de croire qu'on l'est, ou mieux encore de vouloir l'être.

Je sais bien qu'il y a réponse à tout. Mais enfin le fou fait n'importe quoi, effaçant l'idée du bien et du mal ; au lieu que l'honnête homme ne cesse de refuser certaines maximes et certaines actions. C'est même la marque de l'honnête homme qu'il se croit tenu de choisir, et donc capable de choisir ; au lieu que celui qui s'abandonne et suit la pente, et qui ne croit pas pouvoir faire autrement, est méprisé.

Je m'avance sur le bord d'une falaise ou d'un gouffre. Je mesure la profondeur, j'essaie l'appui, je surmonte cette pesanteur qui ne cesse de me tirer en bas ; j'évite à chaque instant cette catastrophe bien aisée à prévoir ; je l'évite parce que je la prévois ; voilà l'homme. Au contraire si l'idée me vient que je ne l'éviterai pas, si je la pressens en tout mon corps, si je me sens déjà tomber, s'il me semble que le gouffre m'attire, si je pense que cela doit être, si je m'abandonne, alors voilà le fou. Il y a de ces noires pensées, qui sont vertige, dans tout crime et peut-être dans tout accident ; car la sinistre, prophétie sur soi a toujours grande puissance ; et ce qu'on nomme l'attrait du malheur est sans doute quelque chose comme le sentiment de l'inévitable. L'homme sain a juré de vaincre cette tristesse qui nous tombe du ciel, et qui est au fond théologique. Cette guerre qui toujours nous tire comme une pesanteur, j'en prétends juger sans aucun vertige, et comme s'il dépendait de moi de l'empêcher.

L’École Libératrice, 30 mars 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 23 mars 1935 (XXX)

1671

Oui, nous sommes en fausse position devant la patrie. Je ne vois pas pourquoi nous ne regarderions pas bien en face cette idée peu agréable. Rien ne nous assure qu'une situation politique puisse être dénouée par des partis métaphysiques ; au contraire il semble que tout y soit prudence et arrangement. Toujours est-il que les hommes de gauche ne sont pas portés, en général, à l'objection de conscience pure et simple. Ils ont de la sympathie pour ces martyrs ; mais ils soupçonnent que le parti métaphysique de la paix absolue doit favoriser les brutaux et les voleurs. Aussi inclinons-nous à penser que la liberté et la justice devront être sauvées par une sorte de guerre contre les tyrans. Bref, la situation humaine n'est pas si simple qu’il n’y ait qu'à se coucher et à se laisser piétiner ; c'est trahir ses frères, et c'est achever tout le mal possible.

Autre vue encore sur nos frères ; nous devons vivre avec eux, nous qui sans doute n'en sommes pas dignes. Qui ne veut faire société qu'avec des saints, il vivra seul. Donc, comme dit Marc-Aurèle, instruis-les si tu peux ; si tu ne peux, supporte-les. Dans le fait il faut bien finir par se ranger à l'avis du plus grand nombre. Car de quel droit ceux qui se croient les plus sages viendraient-ils tyranniser ? Donc si nos associés se mettent dans un mauvais cas et appellent au secours, il faudra bien y aller, au lieu d'examiner et de reprocher. Cela revient à dire qu'il faut obéir à des lois qu'on n'approuve pas. Vivre en société c'est cela même. Aussi je les vois venir de loin, les arguments des maréchaux et autres professeurs de guerre. Et, absolument parlant, je n'espère pas de les réfuter. Mieux encore, en août 14, on a vu partir du pied gauche anarchistes, socialistes et radicaux. Je lisais encore hier que Poincaré ne manque pas de féliciter les instituteurs, qui d'ailleurs pensent si mal, de s'être si bien conduits en face de l'ennemi. Croyants ou non, il n'y a guère d'hommes qui, même le pouvant, regarderaient les autres se battre. En raison et en sentiment, voilà donc commentnous sommes faits.

Bon. Mais ce n'est pas une raison non plus d'approuver les autres métaphysiciens, ceux qui vivent si bien de préparer la guerre et de la faire. Et l'idée du maréchal Pétain me paraît répondre très bien, par la naïveté, la simplicité, l'abstraction, à celle de l'objecteur de conscience. Car le maréchal, une fois posé le dogme, veut que nous tombions à genoux et que nous adorions sans examiner, oui que nous adorions tout, c'est-à-dire les profits des marchands de canons, la multiplication des postes bien dorés, le massacre des meilleurs, la ruine publique et privée, le triomphe des lâches, et les millions des détrousseurs de cadavres. Oui tout cela est couvert par le manteau doré. Pourquoi ? Parce que le manteau doré est seul juge ; parce que discuter est impie ; parce que faire mine de refuser est criminel. Nous ne vaincrons, dit le manteau doré, que les yeux fermés, attentifs au pas, aux rangs, et à l'obéissance. Et c'est pourquoi dès le jeune âge, il faut répéter sans se lasser : « Tu seras soldat », et former, en quelque sorte, ce nouveau fanatisme ; sans quoi nous perdrons droits, liberté et tout.

Absurde thèse. Si je vis en société avec des hommes qui ne pensent pas comme moi, il faut au moins que j'aie le moyen de les éclairer. Le jour où la modération dans les armements, l'art de négocier, la considération de notre semblable l'homme, la volonté et l'espoir de vivre selon la justice, le jour où cette sagesse sera approuvée par le plus grand nombre, il faudra bien que le manteau doré obéisse ; et donc, à moins de vouloir écarter à jamais cette méthode de vivre, il faut permettre dès maintenant la contradiction et le refus d'adorer. Je dis qu'il faut même s'ordonner à soi de contredire et de refuser l'adoration. Sans quoi on voit bien que nous tomberons dans un esclavage de plus en plus serré, par le simple mécanisme de l'administration militaire, qui, peut-être en toute sincérité, ne se trouve jamais assez pourvue d'argent ni de pouvoir. Donc soupçonner, en cette doctrine du manteau doré, les calculs d'abord du marchand d'armes, et puis l'ardent espoir de ceux qui sont nés tyrans, et puis l'intérêt[[1831]](#footnote-1832) de ceux qui auraient trop à perdre au règne de la justice, et enfin l'intérêt tout naïf de ceux qui ont choisi le métier de guerre. Eh oui, résister, non pas métaphysiquement, mais positivement. Telle est notre charte ; et maintenons-la.

7 Février 1935 (SM2)

L’École Libératrice, 9 février 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXI)

1939 SM2 CIV « Devant la patrie »

1672

J'entends dire que l'ouvrier n'est pas encore en état de former des idées, et que cela est la conséquence d'un long esclavage ; qu'à long mal il faut long remède, et que dix siècles ne seront pas de trop pour instituer la vraie culture prolétarienne. De tout cela je ne crois pas un mot. Que la sottise soit héréditaire, cela n'a pas de sens pour moi, quand j'observe qu'en toutes les espèces l'hérédité ramène toujours au type moyen et équilibré. Toutefois je passe encore sur cette idée ; toujours est-il que je ne puis pas comprendre que le travail d'exécution, homme contre chose, puisse jamais rendre sot ; au contraire, il me semble que c'est le travail d'ordonner sans faire qui rendrait sot. Au reste, à regarder l'élite, je ne la trouve pas étonnante ; il n'y a qu'à voir comment un état-major conduit une guerre, ou comment un bureau de diplomates mène une négociation. Les fautes de guerre furent énormes et multipliées. Comme fautes des diplomates, je rappelle les projets, les objections, les prétentions, les illusions concernant la Sarre. La très haute culture de nos lauréats ne les sauve pas d'être hommes, de flatter, d'admirer, de s'admirer, de penser selon la mode, d'oublier les réalités. Ces maux, à ce que je crois, ne peuvent diminuer ; j'entends qu'ils nous menaceront toujours ; j'entends que l'homme encensé sera sot ; j'en vois la preuve dans la structure même de l'animal capable de raison. Je veux dire que ni raison ni science ne sont assurées à aucun homme pour la minute qui suit. Il suffit que la vanité, l'envie, la colère, élèvent leurs brouillards. Je vois le danger d'être député, et le danger d'être ministre ; mais un chef de bureau ne risque pas moins, car il a aussi des flatteurs et des camarades. Et partout je vois une lourde administration s'efforcer de faire le bien, et n'y réussir guère. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait des compétences admirables, et des détails bien faits.

La même chose est à dire des ouvriers. Je leur vois la finesse d’Ésope, dès qu'ils pensent du haut de leur esprit. La majesté de l'homme est en eux, et aussi le rire, plus haut que tout. Seulement il ne faut pas croire que la classe ouvrière n'est pas administrée. Division, coordination, bureaux, spécialités ; autorité de coutume, ardemment défendue ; préjugés de la fonction ; infatuation ; tout l'homme s'y retrouve, et flatterie, et intrigue, et fatigue après tant de discussions. Les congrès ouvriers sont comme les parlements ; les problèmes y sont nourris de discours, et grossissent sans limites ; l'homme ne s'y retrouve plus ; il se résigne ; il n'est pas content. Tout marche par quelques traîtres habiles et quelques honnêtes gens surmenés. La classe ouvrière n'existe pas, ne pense pas, ne juge pas.

La classe des gens du monde non plus ; la classe des militaires non plus. Toutes les associations de semblables tombent dans une scolastique, comme faisaient autrefois les conciles. Cet empâtement et cette paralysie des assemblées est ce qui rend le progrès difficile et presque impossible, j'entends progrès de sagesse ; car on voit que le progrès de puissance est bien gênant faute de sagesse. Et alors où se tourner ? Invoquer le quarantième siècle, où il est évident que les assemblées seront ce qu'elles ont toujours été, et que le chef, par son état, sera inférieur à ceux qu'il doit guider ?

Le temps n'y fait rien. Tous ces hommes que je veux critiquer, ouvriers, ingénieurs, gouvernants, tous ces hommes si vous les prenez libres, sans souci, sans comédie à jouer, vous les trouverez excellents à leur manière, très fins juges, très bons juges. Seulement[[1832]](#footnote-1833) prenez garde à la timidité de l'homme qui veut sauver son prestige, ou simplement[[1833]](#footnote-1834) son rôle ; il se met à prétendre ; il faut le fuir. Dès qu'il préside, il est plus sot que les plus sots. Je voudrais parier qu'en tout temps la culture aurait suffi pour une sorte d'âge d'or, et qu'en tout temps la culture a été écrasée par l'opinion. Mais en tout temps desserrez les liens d'opinion, de discussion, de motion, d'amendement et autres collets à prendre l'homme, de nouveau la culture assainira l'air. C'est ce qu'on aperçoit présentement, où il me semble que le bon sens va l'emporter sur la doctrine. Toutefois[[1834]](#footnote-1835) attention ! La partie n'est pas gagnée et ne le sera jamais tout à fait, par la faute des mêmes hommes, qui défont si bien en corps les profondes et belles pensées qu'ils forment quand ils sont tout seuls. Et que faire donc ? Ne jamais laisser la critique ; ne jamais laisser la grande amitié. Par tous les moyens délier l'individu, lui faire confiance, faire sonner son génie propre, en appeler à sa vie intérieure, qui est notre commune patrie ; ce qui est bien mieux que de croire le voisin, mais ce qui est aussi croire le voisin d'autre manière, et d'abord le croire égal. L'humanité se trouve cachée précisément là, et si proche !

« 23 février 1935 » (EH2)

L’École Libératrice, 23 février 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXII)

1938 EH XLVIII « Paralysie des assemblées »

1673

Les enfants s'en vont à l'école chargés de l'ambition de leurs parents. Cela est plus lourd que leur sac. Il est sûr que l'enfant est toujours pris au-dessus de lui-même, et que cela le fatigue souvent. Il faut pour­tant bien que l'éducation commence par là. Comment l'enfant arrive­rait-il à parler et à entendre si on l'en croyait incapable ? Mais, bien loin de là, on s'accorde à le considérer comme un merveilleux génie qui ne peut rien produire d'indifférent. Par ce grand crédit qu'on lui ouvre, on arrive à le comprendre avant qu'il sache ce qu'il dit. Cette généro­sité, qui est comme rituelle, est propre aux femmes ; l'homme ne croit point tant au génie de l'espèce ; et toujours il écoutera avec défiance les inventions du petit bonhomme. Toutefois il aimerait croire, et la mère l'y entraîne. Je vois cette différence entre mère et père, que la mère se contente du commun langage et des politesses, en quoi elle a peut-être raison, car c'est le grand pas, et tel est le grand chemin de penser ; au lieu que le père se forme une idée du savoir qui est plus sérieuse et même un peu triste, d'après ses propres déceptions.

La mère enseigne au commencement ce qui s'apprend sans peine ; et ce sont les belles-lettres. Le père voudrait enseigner ce qui est science ou métier, et qui veut de l'application, mais il n'y arrive point ; comme si le savoir ne pouvait passer du père au fils, mais seulement la routine. Les raisons en sont dans l'ambition même du père, qui demande trop, qui voudrait que son fils parte d'où il se trouve lui-même, et qui donne enfin à toutes les démarches de l'esprit un air de piété. Ce respect rem­place l'examen même ; aussi l'enfant n'arrive au mieux qu'à imiter. Au père et au fils, dans ce vain effort pour faire à eux deux l'école idéale, il leur manque un tour d'indifférence et une sorte d'impartia­lité. Ils s'aiment trop, ils sont trop pressés, ils sont trop aisément offensés, l'enfant par une sévérité qui ne le quitte jamais des yeux, le père, par une frivolité qu'il grossit, qu'il ne sait point estimer. Finale­ment l'enfant dit oui avant d'avoir compris ; la connaissance n'est plus qu'un moyen ; on n'a le choix qu'entre respecter et mépriser ; or l'un et l'autre sentiment sont profondément étrangers à l'examen direct ; l'esprit ne se forme pas ainsi. Dans le fait la tentative si naturelle de l'instruction du fils par le père ne réussit jamais. L'école se trouve donc ouverte par la nature même.

Ici, à l'école, se trouve la patience ; ici se trouve l'indifférence, le choix possible, même dans les affections, et enfin ce qu'il faut appeler le travail distrait, à la place de l'attention forcenée, qui bouche l'esprit. Ici l'enfant ne jouit plus de cette pesante faveur qui l'oblige à se devancer lui-même. Par l'oubli de la précipitation, le temps devient immense ; l'esprit est au large. L'école, c'est le moment du loisir, et c'est la certitude de tirer de soi tout le possible sans avoir à s'en sou­cier. Au fond la difficulté de s'instruire seul est la même que celle d'instruire son propre fils ; on guette alors les résultats, on espère trop, on se désespère, on abandonne, on pense mal de soi et de l'homme. L'erreur est de sommer son propre esprit, de le mettre en demeure. Il n'existe pas un esprit qui comprenne au moment où il s'y efforce.

Tout ce sérieux, tout ce tragique même, est heureusement dissous à l'école. Le pouvoir n'y est point soupçonné ; s'il exige le silence, ce n'est que comme une condition physique. Le sublime du sentiment n'est plus nécessaire ; il apparaît que le métier d'enseigner suffit à tout ; le métier est aimé, et l'enfant est délivré d'être aimé ; telle est cette pri­son ; et en effet elle n'est pas aimée ; mais on s'y plaît. L'esprit y trouve son air respirable. Il n'y a point d'âge ni d'état dans la suite où l'on connaisse ainsi l'esprit tout nu, et exactement les aptitudes de chacun ; cela est détaché des passions. Le premier est premier tout clairement, comme il le serait par élection. Chacun se juge donc et se sent jugé ; mais sans douleur, parce que l'ambition est restée à la porte. Pour la pre­mière fois l'homme s'intéresse à l'enfant comme le soleil éclaire toutes les choses. Il n'y a point de faveur, ni aucun moyen de plaire, ni aucune flatterie concevable. Cet effet d'égale lumière, et de tranquille lumière, est propre à l'école ; il ne se retrouve nulle part ailleurs. Cet effet est miraculeux. Ce n'est que l'apparition soudaine de l'égalité et de la justice. C'est de là qu'il vient que les amitiés de l'école sont les seules qui prennent l'homme comme il faut. Avez-vous remarqué qu'un élève médiocre, quand il en retrouve un bon, est plutôt honoré qu’humilié ? C’est qu'avec le souvenir de l'école revit un temps où la justice n’était jamais tachée d'un soupçon, où le médiocre couronnait lui­-même le supérieur, sans embarras et sans trace d'envie. On n'envie que la faveur ; on n'envie que l'injustice dont on n'a pas profité. Telle est donc l'épreuve redoutable qu'affronte le petit homme chargé d'hon­neur et de faveur, choses qu'il sait inutiles devant Minos.

L’École Libératrice, 2 février 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXIII)

1674

L’ami du peuple me dit : « Comment peut-on espérer d'instruire jamais le peuple, quand on voit les plus savants se rassembler en un petit peloton et disparaître à nos yeux comme dans un nuage ? Nous mêmes, qui voulons instruire le peuple, nous n’espérons presque plus savoir assez pour nous-mêmes. Einstein n'est nouveau, n'est vieilli, n'est remplacé, si tout cela estou fut vrai, qu'aux regards de quelques douzaines de génies ; et je crois même que les plus profondes recherches sur l'espace sont accessibles peut-être à trois hommes sur la planète. Ainsi le peuple est laissé loin derrière, séparé des vrais savants par une montagne de connaissances aujourd'hui sans valeur. Le peuple profitera, oui, comme tous, d'immenses découvertes faites ou à faire, mais sans espoir d'y jamais rien comprendre. Il aura puissance, il n'aura point sagesse. Mais n'en sommes-nous pas là ? »

Ce genre de visionnaire, qui veut que nous en sachions plus que Thalès et Platon, m'est insupportable, et je lui répondis assez vivement. *«* Je ne crois point du tout, lui dis-je, que ce nouveau savoir, si diffi­cile, soit tout or. La méthode algébrique, qui consiste à penser par abrégés, m'a l'air d'une technique fort subtile dans laquelle l'esprit se perd lui-même, comme dans toute technique. Aussi s'étonne-t-il de ses pensées. Ce n'est point savoir. Plus d'un se montre assez incertain devant ses propres rêveries mécaniques. Bref le culte que nous rendons au pur mathématicien est une idolâtrie qu'il faudra surmonter. Et, en attendant, nous pouvons toujours apprendre aux gamins la preuve par neuf, car elle est bonne ».

Ce discours est imprudent. Je prétends juger, et le premier sot, seulement pourvu de mémoire, me citera la cent-unième formule, celle que je ne connais pas. C'est pourquoi je fais retraite sur un terrain plus solide. Je me dis d'abord que si la pression atmosphérique, la presse hydraulique, la décomposition de l'eau, nous proposent des connaissances encore grossières et approchées, on en peut dire autant des protons, ions et autres inventions, qui sont certainement très simplifiées encore et même grossières, comparées à la variété et à la richesse de la nature. Cela me fait penser que la partie de la science, qui est de santé pour l'esprit, ne dépend point tant d'un avancement tel ou tel vers une perfection inaccessible, que d'une manière en soi correcte d'avancer. En quoi consiste cette méthode, qui serait aussi bonne dans la preuve par neuf ou dans l'étude du baromètre que dans les quatre ou vingt-quatre dimensions ou dans l'étude des bombardements corpusculaires ? J'y vois deux choses à considérer, dont la première est un raisonnement bien conduit, comme on voit en géométrie ; dont l'autre, qui dépend de celle-là, est une manière d'observer et d'expérimenter d'après un préjugé géométrique et mécanique. Les deux ensemble sont contre tout miracle extérieur, comme multiplication des pains ou changement de l'eau en vin, qui sont à vrai dire des symboles, ou si vous voulez des contes pleins de sens, mais privés de sens pour l'incorruptible physicien, qui prétend retrouver dans le résultat les mêmes quantités que dans le premier équipement de l'expérience et qui toujours guettera la fuite ou la tricherie, comme nous faisons tous devant les jeux d'adresse. Flammarion observait un thaumaturge qui faisait pleuvoir des fleurs ; il pesait les fleurs ; il pesait le faiseur de miracles avant et après ; et ainsi il avançait en sagesse.

Or, pour donner cet invincible préjugé, toute la géométrie d'Euclide est bonne, et toute la physique de Tyndall, si efficace, et pour toujours, dans les célèbres et immortelles conférences sur la chaleur et sur la lumière. Ces précieuses connaissances sont à portée du peuple ; il n'a qu'à allonger la main. Manière de dire, car en réalité le Tyndall d'au­jourd'hui lui ferait connaître des résultats merveilleux, sans pouvoir lui en expliquer les ressorts ; d'où il suivrait qu'un ouvrier, maniant son poste de radio, aurait toute la connaissance qu'il peut espérer. Et en effet, ce n'est guère. Mais le pont aux ânes des géomètres les attend, avec toute la pure science qu'il enferme, et que nul ne songe seulement à réfuter. Aussi les jeux des courants inducteurs et induits, physique simplifiée certes, mais physique acquise et physique admirable, qui fera de l'homme de bon sens un vrai physicien, juge des dieux. Savoir a fait l'inégalité, et voudrait encore la faire. Mais savoir, autrement pris, fera l'égalité.

*La Lumière*, 23 février 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXIV)

1675

Si je cherche encore par où s'en va notre salaire, et où se trouvent, dans notre système, les fuites qui font que notre travail n'est pas récompensé, il faut que je fasse attention à un genre d'homme qui a été plus maudit que compris, l'intermédiaire. Cet homme ingénieux se place entre moi et le produit. Au moment où je vais acheter, j'ai avan­tage à m'adresser à lui. Cela est simple et naturel si, au lieu d'aller acheter des choux chez le jardinier, je vais chez le marchand qui en a fait provision. L'abus commence lorsque l'intermédiaire, pourvu seule­ment d'un livre et d'un stylo, arrête le trafic en disant au marchand : « Je m'engage à vous passer toutes les commandes que je pourrais ras­sembler, mais vous vous engagez à ne rien vendre que par mon entre­mise ». Ici apparaît la commission, que le vendeur ne peut pas refuser sans risquer les effets d'une opinion désormais hostile, et fort active. Par exemple je vends des autos que je fabrique, et j'aimerais ne pas payer l'intermédiaire qui se propose lui-même ; seulement je me dis qu'alors il ira partout célébrer d'autres marques, et peut-être déprécier la mienne.

Cette sorte de chantage exercé par l'intermédiaire, et qui lui permet de se tailler lui-même des bénéfices en n'importe quelle affaire, dès qu'il lui plaît de s'en mêler, ce chantage est tout à fait naturel ; com­ment ne louerait-on pas de bonne foi un produit sur lequel on gagne gros ? Il n'est donc pas besoin de supposer un vil esprit de vengeance dans l'intermédiaire refusé ; et toutefois, quand cet esprit s'exerce, il ne diminue pas le profit, bien au contraire. On comprend comment l'intermédiaire se rend redoutable. On comprend aussi la parenté qui unit commission à publicité. C'est que, dans les deux cas, je m'offre pour augmenter la vente, ce qui suppose que je suis aussi capable de la diminuer. Tout cela par opinions et discours seulement ; l’affiche est encore une sorte de discours que l'on saisit tout en un moment, et que l'on saisit malgré soi. Dans tous les cas il s'agit toujours d'un intermé­diaire qui vous aide à vendre, et qui ne le fait pas pour rien.

C'est un homme très utile que celui qui va ici et là proposer des pro­duits d'une façon ou d'une autre. Mais ce qu'il y a de dangereux dans cette fonction, c'est qu'elle s'étend d'elle-même sans limites. Par exemple il y a une partie de la publicité qui est utile ; mais la­ plus coûteuse publicité exprime seulement la nécessité où chacun se trouve de ne pas faire moins que les autres. Les plus énormes affiches sont celles qui n'apprennent rien à personne, si ce n'est que personne ne se risque à mécontenter les marchands d'affiches. Par les mêmes causes, la commission est partout embusquée. Le vendeur aime mieux partager son bénéfice avec le crieur que d'avoir le crieur contre lui. Ainsi chacun peut s'établir crieur ou discoureur ou afficheur, et prélever quelque chose sur le mouvement de l'argent, sans produire ni étaler.

Cette puissance des discoureurs s'étend jusqu'aux régions abstraites de la finance, où il est évident que la réputation fait presque tout. Publicité et commission, on voit ce que cela coûte aux emprunts publics. Il est facile et efficace de parler en faveur d'un placement ; il est plus facile et encore plus efficace de parler contre. Et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'emprunts privés, qui se font les uns aux autres une enragée concurrence. On peut dire que les grandes affaires de la haute banque ne sont plus absolument que publicité et commission. Et les mouvements d'opinion qui en résultent troublent profondément les travaux et rendent toutes les entreprises tremblantes et instables, tout étant finalement à la merci des Hauts Crieurs.

Sans suivre l'analyse de ce côté-là, je veux seulement comprendre pourquoi la race des intermédiaires se développe, superposant au monde du travail un monde de discoureurs que le travail doit nourrir. Et l'on comprend d'après cela que le vrai salaire, le salaire du vrai tra­vail, se trouve pillé au profit d'un prétendu travail, bien plus facile, et qui enrichit promptement son homme. On pourrait dire, avec d'autres mots, qu'il y a dans notre économie une partie bureaucratique, ou administrative, qui va toujours dévorer l'autre. Par exemple la com­mission peut très bien conduire le directeur d'une industrie à ruiner lui-même son entreprise. Dont tous les salaires réels font les frais. En sorte que la multiplication des parasites rend bientôt la vie difficile. Contre quoi on a inventé la coopération, remède peut-être trop radical. Car le commerçant est utile, par son art de rassembler et de varier les produits, ce qui est agréable et même avantageux à l'acheteur ; mais jusqu'à un certain point ; or cette limite ne cesse d'être franchie par l'intermédiaire. Que faire contre ce pillard, si bien armé ?

*La Lumière*, 9 février 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXV)

1676

Je crois qu'il y a beaucoup d'imitation et d'occasion dans ce qu'on nomme une vocation. Par le hasard d'un oncle ou d'un parrain, tel se trouve prêtre, qui aurait mieux été paysan. Tel s'est fait banquier par l'amitié d'un camarade de guerre, qui était peut-être plus doué pour vendre des chapeaux ou de l'épicerie. Convenons que la vocation qui suit l'exemple paternel, comme il est constant chez les paysans, est assez selon la nature. Et, de ces faciles remarques, je tire d'abord qu'il ne faut craindre ici que de grosses erreurs ; car la différence n'est pas immense d'un chef de bureau à un avocat, de l'un et de l'autre à un juge. Et glisser de la menuiserie qu'on aimait, à la mécanique, qui s'est mieux présentée, ce n'est pas une grave méconnaissance de soi. Ce qui importe ici, c'est de faire de grandes divisions auxquelles on puisse rapporter des espèces d'hommes, et ce n'est pas si facile.

Je vois une immense différence entre ceux qui aiment à gouverner, et ceux qui aiment à fabriquer. Ce n'est pas la même chose d'inventer un moyen de persuader, si l'on est avocat, et d'inventer un émail à froid ou un enduit pour les murs. Et quelle est la différence ? C'est que celui qui aime et sait persuader est aussi curieux des hommes, liseur, parleur ; au lieu que l'autre n'a pas à parler à la peinture ni au ciment, car on ne le persuade point.

D'après cela je vois se dessiner quelquefois, et dès le commencement des études, deux espèces d'hommes et de femmes. Les uns ont l'intrigue, la ruse, la prudence, et aussi le genre d'audace qui impose un conseil, qui fait croire, qui emporte l'assentiment. Prêtre, avocat, professeur, banquier, militaire, diplomate, bureaucrate, tels sont les états qui conviennent à l'habile négociateur. Et ce mot m'avertit de ne pas oublier ici le commerce, autant qu'il est de persuasion. Mais si j'observe quelqu'un de timide, d'impétueux, d'irritable, qui ne supporte pas la contradiction, qui ne s'adapte pas aux caractères, qui ne sait pas écouter, qui ne sait pas attendre, je soupçonne que cette nature trop vive réussira mieux devant les choses, à qui en effet la colère ne fait rien du tout. Celui-là est positif ; il cherche quelque connaissance sur quoi il puisse faire fond. Aussi, incapable qu'il est de discuter deux minutes sans se fâcher, il fera tourner un moteur à l'essai pendant des mois, assuré qu'ici s'il échoue ce ne sera jamais par malice ou envie dans le moteur. Chacun observera aisément ce genre de patience et ce genre d'impatience. Et voici d'autres états qui se proposent au manieur de choses. Inventeur, ingénieur, ajusteur, mécanicien, forgeron, charpentier, terrassier, voilà ce qui lui convient. Et ce dernier métier m'avertit de ne pas oublier le paysan, qui a toujours affaire aux choses, quoique avec plus de patience encore, et une sorte de respect pour la coutume, qui au reste compte toujours beaucoup chez les manieurs de choses. Or, cette division étant faite, je dis qu'on se trompe beaucoup si l'on se met prêtre ou banquier avec une vocation de fabricateur, mais que, de prêtre à professeur, ou bien d'ajusteur à charpentier, on ne se trompe guère. Les signes sont innombrables et assez faciles à interpréter. Je dirai par exemple que l'art d'écrire conduit au premier groupe, et l'art de compter au second. Observez, dans une grande maison qui fabrique et vend, le chef qui vend, homme persuasif, et le chef qui fabrique, homme de physique et de chimie ; vous devinez vers lequel des deux le comptable penche.

Maintenant j'ai à dire encore qu'il ne faut pas orienter l'instruction d'après les signes d'une vocation. D'abord parce que les préférences peuvent tromper. Et aussi parce qu'il est toujours bon de s'instruire de ce qu'on n'aime pas savoir. Donc contrariez les goûts, d'abord et longtemps. Celui-là n'aime que les sciences ; qu'il travaille donc l'histoire, le droit, les belles-lettres ; il en a besoin plus qu'un autre. Et au contraire, le poète, je le pousse aux mathématiques et aux tâches manuelles. Car tout homme doit être pris premièrement comme un génie universel ; ou alors il ne faut même pas parler d'instruction ; parlons d'apprentissage. Et je suis sûr que le rappel, même rude, à la vocation universelle de juger, de gouverner et d'inventer, est toujours le meilleur tonique pour un caractère. Cela lui donnera cette précieuse constance qui vient de ce qu'on ne croit jamais avoir mal choisi, et de ce qu'on juge digne de soi de pouvoir beaucoup dans n'importe quel métier. La vie sauvage de la guerre a révélé à beaucoup d'hommes qu'ils étaient prêts à toute action ; tel sans-filiste, nature d'ajusteur, a appris l'anglais et l'allemand, sans compter le bon français. Je voudrais dire que ces aventures, qui élargissent le métier, élargissent l'âme aussi, et donnent du paysage à la connaissance de soi. Avoir de l'âme, c’est peut-être s'échapper en des métiers possibles, de façon à juger de haut le métier réel. L'homme est tellement au-dessus de ce qu'il fait ; gardons-lui cette place.

27 décembre 1934 (EH2)

La Psychologie et la Vie, janvier 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°3, 31 mars 1935 (XXXVI)

1938 EH XLVII « L'orientation » (*absent de EH1*)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935

1677

Lorsque le jeune Victor Hugo suivit le cours de philosophie de M. Maugras, on admira une attention sans défaillance, mais dont on ne sut pas tout de suite la cause. La cause c'était que l'écolier se donnait pour règle, tout en écrivant ce qu'il entendait, de commencer par la même lettre toutes les lignes de la page. Vous l'imaginez, attentif à son problème, tantôt resserrant l'expression, tantôt la dilatant, de façon à amener juste à point l'*a* ou le *d* ; et d'ailleurs le temps de la délibération manquait, car le professeur parlait toujours et la plume allait toujours. Ce genre de travail plaît par une facilité qu'il révèle et bientôt développe. L'écolier arrivait sans doute à juger d'un coup d'œil d'abord la masse des mots qui s'offrait ; il apprenait à gouverner ce chaos, qui fait d'abord le désespoir de celui qui parle comme de celui qui écrit ; c'est qu'ils ne savent pas choisir, c'est qu'ils oublient d'instant en instant, et restent soumis à l'absurde hasard. Contre quoi le jeune Hugo avait cette règle arbitraire de l'*a* ou du *d*, de l’*s* ou de l'*o*, règle impossible à oublier, et qui agissait comme un aimant sur certains mots. Comment il apprit à ruser, à varier, à construire, défaire et refaire, comment il découvrit que cette nécessité le rendait ingénieux, hardi, quelquefois neuf et brillant, c'est ce que le biographe ne nous dit pas ; mais on peut le deviner.

C'était déjà d'un poète de se donner une règle arbitraire et toute formelle, et de se plaire à y rester fidèle, enfin de subordonner le sens à la mécanique des mots. Car, dans l'opération opposée, de choisir les mots, l'ordre et les constructions d'après le sens, tout l'imprévu est massacré et il n'y a rien à sauver. Toutefois ce n'est guère que dans la géométrie que l'on dit ainsi seulement ce que l'on dit. Au lieu que le propre du poète est de faire surgir, soit par le mètre, soit par la rime, un mot inattendu et dont il faudra s'arranger ; ce qui à la fois remue un grand nombre de mots et réveille l'entendement, bien en peine de ces hardiesses, pour ne pas dire témérités ; et ces témérités, quand elles détourneraient le sens, sont du moins des fruits de nature, et très exactement des témoins de ce que peut le langage quand on le remue jusqu'au fond. Il suffit de réfléchir un moment pour comprendre que c'est par ce mouvement et remous des mots qu'on écrit même en prose ; car celui qui écrit une lettre, il doit tirer parti de ce qui lui vient. Seulement le poète a le choix encore plus difficile, et s'en trouve bien.

Il s'en trouve bien, pourvu qu'il ose compter sur le hasard et compter sur la règle, et enfin se fier au langage, jusqu'à penser non seulement qu'il trouvera aussi bien par la règle, mais encore qu'il trouvera mieux. Telle est la foi du poète, c'est-à-dire son génie. Mais si, au contraire, il suit la règle péniblement par des allongements et des remplissages, de façon à délayer le sens et à l'affaiblir, alors le poète est un méchant poète. La faiblesse des vers de Voltaire, de Chateaubriand, de Fontanes et de tant d'autres vient de ce que le sens souffre de la règle.

Il me plaît de penser que le poète adolescent fut en état de vérifier tous ces effets, ces longueurs, ces platitudes, ces périphrases, quand il s'exerçait à commencer toutes ces lignes par la même lettre. Car, sans doute, il ne développa alors que des finesses visibles d'une lieue, et enfin les roueries du métier ; du moins il put les mépriser. Certes il y a trace et plus que trace de la mécanique à rimer dans ses vers de jeunesse ; mais je comprends qu'il devait rire quand il retrouvait les procédés de son premier jeu. Toujours est-il que, quand il se trouva en présence de Chateaubriand, qui lui lisait son *Moïse*, notre jeune poète parvint tout juste à admirer un seul vers, encore à demi plat. Et pourtant le grand homme lui avait dit : « Le véritable écrivain c'est le poète. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas continué. Mes vers valaient mieux que ma prose ».. En ce peu de mots sont rassemblées des erreurs évidentes et étonnantes, qui doivent à jamais épouvanter ceux qui écrivent en vers. Mais quelquefois ceux qui ont fait des vers réguliers me font penser à un naïf que j'ai connu, qui, quand il sut la marche des pièces aux échecs, crut qu'il savait le jeu.

Certes le génie de l'homme exerce sa liberté, à partir de la règle ; mais il ne pense jamais qu'il suffise de suivre la règle. C'est ainsi que le poète, de succès en succès, doit arriver à compter sur le miracle, à l'attendre, à le provoquer, par un jeu continuel où le rythme et la rime ne cessent de produire un sens. D'où deux défauts opposés entre lesquels se tient le sublime. Trop d'enfance dans les poésies légères, où les rimes galopent. Un ton didactique au contraire dans les pièces où la doctrine ne se laisse pas déformer, par exemple dans l'Évangile de la Passion mis en vers. Dans ce dernier cas, il est trop peu laissé aux mots ; dans l'autre cas on se fie trop aux mots. Mais des milliers de fois notre poète s'est fié aux mots comme il fallait, et a fait des miracles, et des suites de miracles, pour le désespoir et l'espoir des apprentis.

« 1er avril 1935 » (PAE)

Nouvelle Revue Française, 1er avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XXXVII)

1939 PAE XCIII « Le jeu du poète »

1678

Je pense qu'on lit et qu'on récite encore *Les Djinns*, ce jeu de virtuose. Pour moi je considère ce poème comme une des merveilles du monde. C'est qu'aussi il me fut connu par un excellent lecteur, homme redoutable, homme de grammaire et d'humeur, qui donnait à copier un verbe grec pour une faute, mais qui l'instant d'après nous lisait des vers pour son plaisir et en musicien. C'est de cette bouche, dessinée comme celle d'un masque antique, que sortit un matin, sans avertissement préalable, cet étrange soupir sur la mer : « *Mur, ville – Et port – Asile – De mort – Mer grise – Où brise – La brise – Tout dort* ». Nousreçûmes ces mots, et avec les mots les images ; mais en même temps nous entendions courir un autre message, fait de bruits, d'échos et de nombres, qui se poursuivaient et se recouvraient comme des vagues ; et d'abord ce ne furent que des touches de silence selon une loi. À ce présage, dressés comme des animaux, nous sûmes que de ce silence quelque chose allait grandir, car les vagues s'allongeaient, et les rimes bientôt sonnaient et tonnaient. Cette alarme croissante suffisait ; le vol des Djinns, la maison fermée, l'homme dans la cave n'y ajoutaient guère. Bien plutôt ces notions, qui nous portaient dans un autre monde, tempéraient cette alarme sans objet et si proche. C'est ainsi que nous recevions avec une avide curiosité les vagues successives de la peur, jusqu'à la plus haute vague. Et de là, par un présage inverse et réglé à notre mesure, tout s'éloignait et s'amincissait jusqu'à nous laisser l'oreille vide, l'oreille écoutant ce vide même : « *On* *doute – La nuit –J'écoute, - Tout fuit ;– Tout passe, – L'espace – Efface – Le bruit* ». Réellement nous n'entendions plus rien ; nous lisions sur les lèvres du récitant, comme font les sourds. En même temps la loi de décroissance nous apaisait. Cette magie m'est restée présente.

De quoi est-il donc question ? Je me moque des Djinns et de cet Orient littéraire ; je n'y crois pas. Mais à mes propres mouvements il faut que je croie ; il faut que je m'intéresse à la loi même de mes émotions ; je résonne comme une harpe. L'éveil de la peur, la vague de peur, la transe, ce sont des choses que je connais. Ce murmure du corps, qui grandit selon le corps pour décroître selon la loi de fatigue, c'est la peur essentielle, qui n'est que peur de la peur. Et c'est parce que premièrement j'ai peur que j'imagine alors des objets effrayants. Rien ne m'effraie tant que je n'ai pas peur. Aussi ce virtuose, qui se donne la loi de la rime triple et du mètre croissant puis décroissant, ne m'en touche pas moins en mon centre ; et ce qu'il montre de savoir-faire est pour me tenir dans l'attention heureuse et sur le bord de l'émotion. C'est ainsi que l'on se connaît soi-même au miroir du poète.

Nous sommes conduits directement par les signes. Si nous voyons que tous fuient d'un certain côté, nous fuyons aussi. Les signes nous disposent d'abord ; ils agissent par le contact avant d'agir par le sens. Ou, pour parler autrement, l'attention s'élève de l'émotion. Le langage a donc deux faces. Par un côté il est toujours cri ; il nous réveille, il nous dispose, il nous fait trembler, courir, sauter par une mimique violente. L'inquiétude de l'homme nous est aussitôt communiquée. D'autre part le mot nous donne une notion ; il nous dit pillage, incendie, inondation, tigre, serpent. Or, par notre vie bavarde, nous usons les piquants des mots, nous neutralisons le langage, nous ne voulons plus en entendre cette chanson qui ne fait qu'exprimer l'homme à l'homme. C'est pourquoi le commun discours est ennuyeux ; il répète cent fois ce que tout le monde sait, comme s'il cherchait vainement l'ancienne éloquence. C'est ainsi que l'on pourrait me donner d'affreux détails sur les Djinns, mais sans arriver à faire sonner la harpe sensible. Et au contraire la musique, sans pouvoir décrire, produit aisément cet effet de résonance qui éveille toutes nos passions.

Le vrai poète se reconnaît à ceci qu'il nous attaque directement par les sons, mais en se servant des mots ordinaires. Et le plus puissant effet d'un poème résulte, comme on peut le remarquer, de ce que des mots très ordinaires participent à une marche des sons qui leur donne une valeur de présage. Ce n'est que retrouver l'ancien langage, et l'ordre véritable qui nous conduit de l'émotion à la connaissance. C'est pourquoi un poème comme celui que je citais, et qui n'est presque qu'artifice, par cela même plonge profondément dans la nature humaine, et la réveille toute. On a remarqué que la poésie se contente d'idées tout à fait communes ; et il n'en est pas moins vrai que le poète nous apprend à penser. Car ce qui n'est pas commun, c'est qu'une idée tout à fait commune se trouve annoncée par une émotion digne d'elle. Ordinairement nous remuons les mots sans faire aucun bruit qui nous réveille. Au lieu que le poète nous éveille avant l'idée, et comme il convient, par le continuel prélude qui est la loi de son art. Et le poème des *Djinns* est un pur prélude sur nos cordes.

« 1er mai 1935 » (PAE)

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XXXVIII)

1939 PAE XCIV « Les Djinns »

1679

Arracher l'Évangile au prêtre, le rendre à l'homme pour qu'il s'y voie tel qu'il se voudrait, c'est le mouvement juste ; et c'est le mouvement le plus redouté des dévots comme des incrédules. Car l'obscurité prétendue des mystères, soit qu'on les accepte, soit qu'on les refuse, est rassurante pour l'homme qui touche ses loyers. Aussi que de pierres à Jean-Jacques, à Hugo, à Tolstoï ! Qu'ont-ils dit d'impie ? Ils ont dit que la religion est vraie.

Hugo n'a pas trouvé Dieu dans la nature ; seulement des nuages, des fumées, des trous d'ombre ; de l'un il tombait dans l'autre, sans avancer jamais. On voit bien pourquoi ; c'est que, dans l'ordre du myriamètre, on ne peut trouver la vraie grandeur. Mais dans l'évêque Bienvenu on trouve la vraie grandeur ; et il n'importe guère que Dieu soit obscur si le saint est si clair. Qu'il faille loger l'évêque dans le petit hôpital et les malades dans l'immense évêché, cela ne fait point doute. Dieu se fait homme, alors, et très impérieusement. Jean Valjean se reconnaît en l'évêque son semblable, il en est changé pour toute sa vie. Il aurait fallu une forte croyance, un long dressage et vingt théologiens peut-être pour restaurer l'ordre impénétrable. Mais Jean Valjean ne croit pas facilement ; aussi, converti à l'imitation de l'évêque, il n'a plus aucun souci de l'opinion ni aucune hypocrisie ; et cela ne lui rend pas la vie facile. Il est presque aussi agréable au pauvre qu'au riche de ne point voir la lumière, et de rester chacun dans son état. Occasion de comprendre que les préceptes de la religion sont bien plus forts que les preuves de Dieu. Aussi comme il est agréable de se réfugier dans les preuves de Dieu ! Ni Jean-Jacques, ni Hugo, ni Tolstoï ne l'ont permis. Ils ont refusé les brouillards de la justice divine ; ils ont dessiné bien en clair l'homme évangélique, c'est-à-dire l'honnête homme. Aussi sont-ils révolutionnaires tous les trois, et le seront toujours.

Cette position est forte. C'est prendre la suite de l'homme ; c'est rassembler tous les héros, tous les sages, et tous les saints ; c'est faire honnêtement cette Somme ; c'est démêler la pensée commune ; c'est mettre au jour ce qui est éternellement admiré. C'est croire en l'homme. Et, au contraire, la position irréligieuse est faible ; car, compte fait de la nature, on n'y trouve jamais que des forces, qui sont toujours bien comme elles sont, attendu qu'elles ne peuvent être autres. Ainsi l'esprit, qui est pourtant ici le combattant, le législateur, l'égalitaire, l'esprit se trouve paralysé par lui-même et presque étranglé. N'exagérons pas. Ce n'est qu'une gêne, ce n'est qu'une fausse position. Bien vainement l'incrédule essaie de dire que la paix et la justice viendront par l'évolution, en dix mille ans peut-être. Il sait bien que paix et justice sont nos devoirs dès maintenant, et qu'ajourner la justice c'est toute l'injustice. En sorte qu'on leur dirait bien, aux incrédules, que les lenteurs de l'évolution sont leur théologie à eux, qui leur permet d'être riches en attendant, comme les brouillards de Dieu permettent au dévot d'être riche en attendant. Cela revient à dire, à la grande manière de Platon, que celui qui ne veut pas voir la justice ni la faire, personne certes ne l'y forcera ; non, personne ne lui fera cette faveur de le forcer, ni cette autre faveur de le punir. Platon va jusqu'à dire que le riche ne sera pas puni, et c'est bien là le diable.

Platon est profond et suffisant ; mais Platon est très caché et veut l'être ; chacun se sauvera par sa seule volonté et sa seule connaissance. C'est un peu trop de sévérité. J'aime ces scandaleux tireurs de canon, parmi lesquels Hugo se distingue, et qui réveillent l'homme à lui-même, et qui font courir Jean Valjean et Nekhludov à la justice comme au feu. Ces grands livres, de Hugo et de Tolstoï, sont les plus lus après la Bible, et certes plus clairs que la Bible ; bien plus dangereux aussi. Une révolution ne se fait pas par les seuls exploités ; il faut encore[[1835]](#footnote-1836) que les plus éminents des profiteurs doutent de leur privilège. Or tous savent bien qu'ils douteraient de leurs privilèges s'ils y pensaient. D'où une furieuse défense de penser, un amour qui se comprend très bien pour le brouillard catholique, et une résolution de brûler Jean-Jacques, Hugo et Tolstoï en leurs livres, toutes les fois qu'on pourra. Cette fureur même est ce qui me fait reconnaître mes semblables en ces petits méchants. Chacun arrive à se consoler de n'être ni mineur, ni puddleur ; nul n'aime qu'on l'en détourne.

Si nos raisons nous semblent belles, si nous croyons par nos vertus avoir mérité cette position de favoris, si cet ordre qui nous a faits actionnaires, colonels ou académiciens nous paraît un ordre admirable et divin, il nous faut alors adorer l'ordre Pharaonique et la force pure. C'est se démettre de son esprit. Au contraire, l'esprit libre est directement fort contre l'injustice, car la lumière suffit. J'ai cité les trois révoltés ; mais tous les penseurs sont du même côté. Stendhal est un homme de gauche presque malgré lui ; et Balzac n'est pas moins redoutable quoique monarchiste, par sa manière intrépide de conduire son analyse politique jusqu'au premier ministre de Marsay, ce monstre. Tout penseur galope en pays ennemi et nous ramène des prisonniers, Stendhal les orgueilleux, Balzac les sourcilleux ; et voici Hugo qui, d'un seul coup de filet, ramasse tous les poètes et les jette à nous, contents ou non. Car il règne sur cette espèce irritable, mais excellente.

L’École libératrice, 6 avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XXXIX)

1935 SE LXXVII « Hugo nous réveille »

1680

Je pense souvent que la lutte anticléricale a mal visé. On a réfuté des légendes et des contes, au lieu de les prendre comme des images populaires pleines de sens. Par exemple la Vierge-Mère, on s'en moque, au lieu de chercher l'idée qui se cache dans le mythe. Et le péché originel, on prouve que c'est injuste, au lieu de rechercher exactement ce que c'est, ce qui éclairerait la réelle condition humaine. Suivant ce même mouvement, qu'on n'essaie guère, je m'efforçais à trouver ce qu'il y a d'humain dans la messe, et j'y découvrais l'idée nouvelle qui nous tient tous, c'est qu'il y a autre chose qui compte pour l'homme que force et richesse. Et il est beau de voir que forts et riches baissent ici le nez. Je suis persuadé qu'on peut former cette idée loin de toute messe, et pour ma part je me passe de messe. Mais il faut comprendre aussi que le sens caché d'une telle cérémonie et de tant d'autres mythes tels que Noël et Pâques, suffit encore à faire sentir énergiquement un ordre de vérités qui est, à proprement parler, révolutionnaire ; et c'est là, selon mon opinion, que s'attache la croyance de tant d'esprits qui sont plutôt rêveurs que raisonneurs. Par exemple ils aiment penser que le triomphe des brutaux et des escompteurs n'aura qu'un temps. Et s'ils se résignent à n'espérer point la révolution pour cette vie, toujours est-il qu'ils l'espèrent, qu'ils la jugent de plus haute valeur que ce désordre-ci ; et tel est le vrai et grand principe qu'ils méditent et retournent de toute façon dans leurs prières. Et ce n'est pas peu si ceux qui prient prient pour que le juste arrive un jour à régner.

Idolâtres dans le plein sens ceux qui, au contraire, demandent à leurs dieux le succès de quelque tromperie, ou de quelque violence. Socrate jugeait déjà que ces demandes-là sont des injures aux dieux. La Révolution Chrétienne a jeté cette idée dans notre Occident. C'est encore idolâtrie autant que l'image et la parole sont reçues sans examen. En réalité, il n'y manque que l'examen. Une cérémonie comme la messe n'est pas vraie en soi ; mais elle n'est pas fausse non plus. Un dogme comme celui de l'immortalité de l'âme n'est pas vrai non plus ; cependant[[1836]](#footnote-1837) on peut l'entendre. Soit par la cérémonie, soit par le dogme, on peut s'élever jusqu'à l'idée d'une valeur au-dessus de ce monde, valeur trop ignorée, trop oubliée, et que les saints rappelaient en leurs flamboyantes prédications. Le prix, le haut prix de l'âme, c'est le prix même de la justice, de l'égalité, de la paix. Par le souci de réfuter qui n'intéresse que quelques disputeurs, nous laissons tomber comme des erreurs nos propres idées, nos plus précieuses idées, sans les reconnaître. Combat dans la nuit ou dans la poussière, après quoi il reste une défiance chez les uns et chez les autres ; ils ont le sentiment quelquefois d'avoir percé leurs meilleurs amis.

De telles discussions devraient consister, au contraire, en un pieux travail d'interprétation, dont le premier volume des *Misérables* donne l'idée, et même l'impose ; personne n'y résiste. Eh bien donc, il faut prendre la religion comme une imagerie pleine de sens, et la justifier à ceux qui la pratiquent. Mais attention ici. Il ne s'agit pas de prouver par raisonnements subtils que l'image est toute vraie. L'enfer est un beau mythe ; seulement[[1837]](#footnote-1838) l'enfer comme lieu du monde et jardin réel des supplices est un simple rêve ; et je pense que personne n'y croit réellement. Toutefois, en réfutant sans nuances, vous soufflez sur le fanatisme, et le fanatisme se plaira à nous étonner. Vous rejetez en bloc, et lui accepte en bloc. C'est guerre. La paix veut plus de précautions, et toujours la pensée de l'adversaire prise d'abord comme vraie, et développée en sa vérité. Quant à l'erreur, ce n'est rien.

Telle sera la réconciliation, redoutée de toutes les puissances. Alors[[1838]](#footnote-1839) il faut laisser aller le prêtre et le moine, et la propagande, et la persécution, et les bûchers pour l'incrédule ? Mais non. Point du tout. Puisqu'il apparaît que toute religion rassemble des intérêts, de forces, des colères ; puisque la pensée y est déshonorée par la contrainte, puisque la mystique s'y transforme en politique jusqu'à ce point que les prétendus disciples du Christ célèbrent la guerre et l'injustice, il fallait aller droit contre ces abus, comme on l'a fait ; mais en sauvant l'idée, et c'est ce qu'on n'a pas fait. D'où il est resté, dans les amis de la Libre Pensée, une défiance assez remarquable à l'égard de la liberté et de la pensée même, et une disposition à tout réduire au principe des brutaux, l'intérêt, le profit, la sûreté ; ces idées sont des faux dieux. Et au contraire les idées proprement mystiques de foi, de liberté, d'égalité, de justice sont nos vrais dieux, ce que le crucifié représente en image. Et, encore une fois, ne pas discuter si le crucifié est mort à tel jour ; cela n'importe nullement. Mais ce qui importe c'est de ne rien perdre des paroles belles et neuves que la tradition lui prête ; et j'ajoute encore à cette piété, si naturelle en tout homme, une interprétation, favorable par préjugé, de ces beaux contes où l'on voit que les superbes sont humiliés, tandis que travail et pauvreté sont comme des gloires. Évidemment beauté ne fait pas preuve, et il ne s'agit pas de consentir à tout ce qui plaît. Pourtant[[1839]](#footnote-1840) beauté souvent aide à trouver preuve. Et par cette méthode de charité, car c'est le mot, vous rassemblez tous les ennemis de l'injustice, si habilement divisés jusqu'à ce jour.

30 mars 1935 (PSR)

*La Lumière*, 30 mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XL)

1938 *PSR* LXXXIV, « Sauver l’âme »

1681

Cette dame très catholique est revenue tout indignée de sa messe de Pâques. « J'allais, me dit-elle, toute confiante, dans cet autre monde, afin de penser au moins un petit moment comme on devrait penser toujours. J'écoute donc le recteur, et son discours ne commençait pas mal. Pèlerinage d'anciens combattants à Rome, afin d'implorer du Saint-Père qu'il détourne de nous l'épreuve de la guerre. Trois cents messes sans interruption à Lourdes, pour la paix ; invocation à la mère des mères. Mais, dans le moment où nous formions l'espérance, elle nous est enlevée. Malheureusement, continue le recteur, nous avons pour voisin un peuple de proie, un peuple qui ne connaît d'autre loi que la violence, etc. J'abrège. Ces développements ne sont que trop connus. La conclusion de l'homme de Dieu est celle même des petits journaux ; tout allait mal il y a quelques jours ; il n'a pas fallu moins que l'accord de tous les peuples pacifiques pour nous raffermir un peu. Au total, dit-elle, c'est l'article quotidien, ni plus, ni moins. Ce que je trouve chez Dieu, c'est justement ce que j'ai chez moi. »

« Aussi, lui dis-je, je reste chez moi, cherchant dans mes amis les livres la vraie Pâques et la source de résurrection. Mais peut-être êtes-vous semblable au paysan qui portait du mauvais blé au moulin, et qui comptait bien en rapporter de la bonne farine. Je ne sais où j'ai appris cette espèce de parabole ; toutefois[[1840]](#footnote-1841) soyez bien sûre, je dis par tous les auteurs, humains ou divins, que les plates pensées que vous apportez à la messe, vous les en rapporterez. Ce serait trop beau si l'on se trouvait purifié par un simple changement de lieu ; et d'ailleurs il est défendu de croire cela ; c'est la superstition elle-même. Je cherche ce qu'un confesseur pourrait vous répondre ; car j'aime trouver la réponse à tout ; c'est la petite grammaire de la pensée ».

« Docteur incrédule, répondit-elle, cette fois vous vous trompez. Car, chemin faisant, le long des sentiers qui mènent à l'église de campagne, j'essayais de me faire à moi-même le sermon juste, d'après la surnaturelle parole. Et où se trouve, me disais-je, la difficulté ? Où venons-nous tous buter en nos discours terrestres ? À ceci, qu'il y a des méchants, et qu'il est certainement injuste que les méchants fassent la loi aux bons. Passe encore qu'un homme d'État invoque ce que l'homme aveuglé invoque toujours. Mais moi, me disais-je, puis-je oublier la paille et la poutre ? Puis-je oublier la divine charité ? Vais-je compter mes perfections, comme le pharisien, et prier Dieu d'écraser mon ennemi ? Mais non. Quoi que dise mon ennemi, je ne veux point d'ennemi. Il me maudit, soit ; cependant[[1841]](#footnote-1842) il n'en est pas moins mon très cher frère ; et s'il se trompe, je dois prier Dieu de l'éclairer. Et poursuivant cette méditation, dans laquelle, remarquez-le, il n'est pas possible d'errer si l'on suit l'Évangile, je me disais qu'une telle vue sur l'ennemi conduisait à le comprendre en bien des choses, à reconnaître dans ses passions ce qui nous est commun à tous, la colère après l'humiliation et choses de ce genre ; non sans courage, certes ; non sans suite. Et je ne vais pourtant pas, me disais-je (paille et poutre), dénoncer comme barbare en lui cet amour de la patrie et de la race, qui est ici honoré comme la plus haute vertu. C'est ainsi que la simple charité me permettait déjà d'excuser et presque de sauver les vertus de nature ; celles qu'on vit chez les païens. Mais enfin, mon cher incrédule, vous savez bien que la Parole surnaturelle ne nous laisse point là ; qu'il n'y a ni équivoque, ni ambiguïté. La maxime, « Qui frappe par l'épée périra par l'épée », devrait éclairer et rabattre nos militaires, qui se disent catholiques. Car notre avenir est tracé en ces quelques mots, si nous ne croyons qu'à la force. Il se trouve toujours, à un tournant ou à l'autre, une force plus grande que la nôtre. Au contraire[[1842]](#footnote-1843) toute la civilisation se hausse et se maintient par des pensées plus humaines et plus généreuses que celles-là. Telles étaient donc mes pensées quand je me rendais à la messe ; et telles elles furent au retour, car je refis le sermon du curé. »

« Cette fois, lui dis-je, je ne vois pas ce que le curé pourrait vous répondre. Ou peut-être dirait-il qu'en rappelant les humbles pensées de l'homme moyen, et les obstacles à la paix, il ne faisait que grandir le miracle que trois cents messes vont demander à Dieu. Car il est hors de doute qu'à barboter misérablement dans les pensées les plus basses, on est encore dans la ligne du salut, pourvu qu'on ne s'admire point. **[**Je voulais vous rappeler aussi, dirait-il, que les questions ne sont pas si simples que la bonne volonté ne soit pas quelquefois retournée contre elle-même. On peut tout demander à Dieu excepté de penser en conscience, car cela nous regarde. Et bref il faut se tenir humblement dans la condition humaine ou bien tout serait trop facile ; ce purgatoire serait un paradis.**][[1843]](#footnote-1844)** Au lieu que notre péché à nous autres, c'est l'orgueil, qui veut dicter les pensées de Dieu. Socrate jugeait les dieux. Je pense qu'il ne faut point se lasser de juger les dieux. Ici est le vif du débat. Et j'avoue que la foule inhumaine et obstinée des catholiques m'éclaire tout à fait sur le danger de croire ».

« 4 mai 1935 » (PSR)

L’École Libératrice, 4 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XLI)

1938 *PSR* LXXXV, « Sermon de Pâques »

1682

Si nous vivions démocratiquement, Citroën serait amarré comme pilote sur son grand navire, avec la cotte de l'ouvrier, la soupe de l’ouvrier, le vin de l'ouvrier ; et ses célèbres ingénieurs auraient le même sort. Mais quoi ? Nous adorons les riches à ce point qu'avoir seulement été riche donne des droits au-dessus du droit. Vous pouvez tricher sur l'impôt si vous êtes riche. Coty se moquait ouvertement du fisc. Et pourquoi ? C'est que ceux-là mêmes qui font l'opinion démocratique ont un peu honte, ou un peu peur, de leurs propres idées. Je vois qu on défend souvent la République en prouvant qu'elle a su conquérir, négocier, combattre, tyranniser, tout aussi bien que les monarchies les mieux conservées. Et nos hardis démocrates expliquent que la démocratie ne change pas grand'chose aux conditions éternelles du gouvernement. Voilà nos dévoués. Mais que dire alors du bataillon sacré des écrivains ? Ils ne cessent de hurler pour les riches, de hurler pour les tyrans, de hurler pour la force. Ils ne sont point tièdes ceux-là, ni hésitants. Contre la justice, cette calamité, contre l'égalité, ce scandale, ils se jettent aveuglément. Toujours pour les brutes, pour la matraque, pour le coup de force, ils sont enthousiastes de sang versé, de poitrines crevées. Ils sont fiers de manquer de pitié. Est-ce donc par là que souffle l'esprit maintenant ? Disons plutôt que l'esprit sert toutes les causes, et que ceux qui ont de la suite dans leurs pensées aperçoivent d'ensemble toutes les horreurs de l'égalité. C'est pourquoi il se peut bien que le plus intelligent fasse la bête. Car il y a une sorte de logique qui remonte jusqu'à la superstition et à la guerre, double source de l'ordre hiérarchique. Ainsi toute angoisse publique se traduit en un soupir de bonheur en ces amoureux des catastrophes. Ce genre d'excès nous étourdit.

On voudrait être juste, même à l'égard de l'injuste ; et ce n'est pas difficile. Car l'homme n'est point laid. L'homme finit toujours par se mettre lui-même au jeu. Les embusqués célèbres déshonoreraient le parti de la force, dont ils se réclament tous. Mais ces hommes sans pudeur sont l'exception. La règle, c'est que l'homme monarchique se jette au feu ou y jette ses enfants. De là nos hésitations ; car on par­donne à cet homme courageux ; on finit par ne plus le contredire, puisque cela lui fait tant de peine. Il se fait donc une réconciliation par économie de jugement, attendu que le courage est bien plus facile à reconnaître que la justice. Quoi de plus clair que l'organisation par l'obéissance ? Au contraire la coopération égalitaire est quelque chose de neuf et d'inusité. Finalement le subalterne court à la plus sûre ivresse, celle d'admirer, bien heureux d'être délivré du souci de juger. Ainsi il se forme autour des feuilles de chêne une résolution de servir sans comprendre. Les hésitants en sont remués ; on dirait quelquefois qu'ils n'attendent que l'occasion de se renier avec bonheur. De ce côté-là et dans ce parti-là il se montre quelque chose de grand. Aussi y a-t-il apparence de trahisons presque honorables.

Sur ce coupant, il faut lire Hugo. Il vous emmène d'abord, ce puissant remorqueur ; et bientôt vous apercevrez les îles heureuses. Qui donc doutait là-dessus ? La République n'est-elle pas au-dessus de la monarchie comme le droit est au-dessus de la force ? Et où donc va le respect ? Non pas à ceux qui sont mille contre un, mais au droit de cet un contre mille, s'il a droit. Avais-je donc oublié ces choses ? Non pas. Mais j'en disputais avec moi-même, comme si les hasards d'une dispute devaient régler ce grand choix. Or le poète fait seulement la revue des génies. En tous l'esprit se révolte. Tous ont choisi de ne pas obéir au nombre. Tous sont indomptables, et en quelque sorte républicains par pressentiment. Tous méprisent le tyran et sa garde. Tous sont de libres juges. L'esprit souffle par leurs bouches. Toute grandeur d'esprit s'élève jusqu'à eux ; toute autre grandeur est aplatie. C'est dans le fameux *William Shakespeare* de Hugo que je viens de retrouver l'humanité remise en place, le haut en haut et le bas en bas. Nos preuves sont bien faibles à côté de nos admirations. Même dans Alexandre ce qui est admiré c'est la grandeur d'âme, qui peut se trouver la même dans le soldat. L'histoire a beau mentir, elle qui est payée pour cela, les génies, qui sont les grands juges, s'élèvent au dessus de l'histoire. Par ces vues l'esprit redresse en nous l'esprit. Nous nous réveillons ; nous nous frottons les yeux ; rien n 'est changé. La fin, la gloire, le dieu, c'est toujours justice et amour, et c'est l'amour qui porte la justice. Après cette revue d'honneur je me moque bien de Messieurs les traîtres, qui font les petits méchants. Oui la démocratie serait bien faible, si elle oubliait ses dieux. Mais Hugo et les autres grands nous en gardent. Merci à eux, et gloire à eux.

L’École Libératrice, 27 avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XLII)

1683

Mon cher, vos affaires sont paralysées par l'incertitude, vos fils sont en péril ; vous dormez mal, et vos cheveux hérissés lancent des étincelles. Tout cela parce que vous n'avez pas voulu changer deux ou trois idées auxquelles vous venez buter. Vous vous répétez à vous-même que les Allemands sont ainsi, et ne changeront jamais. Qu'ils n'attendent qu'une concession pour faire aussitôt une autre demande ; qu'ils ne respectent que la force ; qu'il fallait les effacer de la terre si l'on voulait la paix,et que d'ailleurs on n'a jamais pu et on ne pourra jamais les effacer. Il faut sortir de là ; il faut trouver une porte. Vous plairait-il de considérer l'Allemagne avant Napoléon ? La race est la même, mais la nation n'existe guère. On aperçoit de petits princes, de petites intrigues, un goût réel pour les arts, un ordre de tradition, un esprit d'obéissance et de paix. Ces vertus se peuvent retrouver. N'est-ce pas Napoléon qui a réveillé en ce peuple l'esprit de nation et l'esprit de race ? Je vous propose ces idées, qui n'ont rien de difficile, afin de réduire à leur valeur les opinions fantastiques que nous formons volontiers sur les races et sur les peuples. Vous dites vous-même que la France est mal jugée ; allez jusqu'à penser que vous pourriez bien vous tromper sur les autres peuples, comme ils se trompent sur vous.

Le fait est que la vieille monnaie des diplomates roule plus que jamais sur le tapis. Les jeux sont faits ou presque. Les parieurs hésitent entre deux systèmes. Selon les uns l'Allemagne sera bientôt prise dans un cercle tellement fort qu'elle n'osera bouger. Selon les autres le cercle se forme en réalité contre la Russie rouge ; et l'on peut prévoir le temps où, comprimée à l'est et comprimée à l'ouest, elle sera diminuée autour de l'Oural. Et, alors, que doit faire la France ? Veut-elle être en mesure d'attaquer les ennemis de la Russie, disons l'Allemagne et la Pologne ? En ce cas il ne s'agit nullement de défensive, et nous devrons franchir allègrement nos propres fortifications. Ou bien travaillerons-nous à rompre ce cercle et à former l'autre ? Les combinaisons se présentent, les risques apparaissent, les objections s'élèvent. Mais ce genre de pensées n'est rien. Ce n'est que de l'histoire pour enfants, et qui pis est, inventée d'avance. Et cela dans un monde où les prévisions, même à courte échéance, sont démenties à tout coup. Qui a prévu le plébiscite de la Sarre ? Quel Français a osé prédire, avant le fait, que la Pologne se rapprocherait de l'Allemagne ? Quant à la guerre du Pacifique, il y a pas mal d'années qu'on nous l'annonce pour le lendemain. C'est le métier des diplomates de se tromper passionnément. C'est le danger des diplomates de finir par désirer et appeler de tout leur cœur la catastrophe qu'ils ont annoncée. On gagnerait beaucoup, j'en suis sûr, à refuser de prendre au sérieux leurs puériles conceptions, qui ne sont dangereuses que si le plus grand nombre y croit.

Vous secouez la tête ; vous désespérez. J'aperçois pourtant quelques passages pour le libre jugement du citoyen. La politique est de persuasion. Pourquoi ne pas résister à cette persuasive arrogance, qui s'exprime partout, qui gagne peu à peu, qui nous envahit, qui nous resserre, qui nous presse ? J'ai souvent observé qu'elle recule et perd assurance devant la contradiction. C'est que cette dangereuse pensée n'a point de preuves ; elle paie seulement d'audace. Elle joue sur la peur, sur le courage, sur l'intérêt, sur le devoir ; mais, vous, n'ayez crainte, et vous n'aurez pas besoin de vous aveugler de votre courage. Si des millions d'hommes votent calme, la tempête est impossible. Tel est le paradoxe des sociétés. Et je sais bien ce que vous pensez ; c'est que votre jugement ne compte guère en cette masse de jugements. Vous n'espérez pourtant pas que guerre et paix dépendent de vous seul ? Qu'elles ne dépendent nullement de vous, cela est absurde à soutenir ; vous n'existez pas moins que chacun de ces millions d'hommes ; et très évidemment vous n'avez d'action sur eux que par vous, c'est-à-dire par votre puissance sur vous-même, puissance de résister, de défaire les lieux communs, de démasquer l'intrigant, de confondre le sot. Et si vous me dites que le temps vous manque pour cela, vous pouvez du moins soutenir les hommes qui vous paraissent capables de braver la rumeur, de regarder avant de juger, et d'attendre, aux moments difficiles, que les opinions folles retombent comme une poussière. Que vous vous portiez au secours des hommes, ou au secours des idées, le travail est toujours le même. Il s'agit de faire l'incrédule devant des opinions qui se croient évidentes ; il s'agit de troubler le jeu des importants et des fanatiques. Et à leur folle colère je vois que ce n'est pas peu de refuser de les croire. Le rire les tuerait. Telle est notre guerre.

*La Lumière*,13 Avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XLIII)

1939 SM2 CX « Vieille monnaie »

1684

Il était bien à prévoir que les diplomates seraient frappés de disgrâce. Quand on lit dans Poincaré l'histoire des négociations qui précédè­rent ou accompagnèrent la grande guerre, on voit que chaque ambas­sadeur est voué à répandre et à fortifier une certaine idée fausse, qui dépend de son humeur, de ses préjugés, du pays où il se trouve, et de la manière dont il y vit. L'un voit trop les souverains, l'autre trop peu ; l’un croit ce qu'on lui dit et l'autre imagine des secrets et des conspira­tions. Il s'agit donc, pour un chef de gouvernement, de corriger les données de ces instruments très médiocres, en tenant compte du foie, du climat et du système. ·

Je suppose que ce fut toujours ainsi. Je cherche avec patience dans Saint-Simon les merveilles qui y sont cachées ; mais j'y trouve aussi des déserts d'ennui, et principalement quand il rend compte des négo­ciations d'après les papiers de Torcy. On voit bien alors que le jeu est mené par trois ou quatre hommes de métier ayant chacun leur men­songe préféré, toujours en défiance, toujours en soupçon, et qui enfin s'entendent très bien pour remettre tout en question, compliquer le simple, faire rebondir les entretiens, ajourner, prolonger, en réalité étendre leur propre importance, et servir leurs amis. Voilà, me disais-­je, où en arrivent les subalternes, jusqu'à conduire rois et ministres par le nez. Et, revenant à ces temps-ci, je me disais que par les mêmes moyens ils arrivent à se moquer ouvertement de ceux des ministres qui prennent au sérieux les Chambres et les électeurs. Quant à leur ministre particulier, ordinairement ils lui offrent une place d'honneur dans leur illustre corps, mais à la condition qu'il ne bavarde pas au Conseil des Ministres. Delcassé aux Affaires Étrangères et Millerand à Guerre furent des muets de ce genre-là. La même chose peut arriver aux Finances et partout ; car il y a deux genres de ministres ; le pre­mier et le moins nombreux est celui qui parle aux bureaux au nom du peuple et des Chambres ; l'autre genre, qui foisonne, est celui qui parle aux Chambres au nom des bureaux.

En toutes les négociations difficiles et riches d'imprévu de cette année-ci, j'ai deviné une résistance des bureaux et des ambassadeurs à une certaine manière ouverte de traiter, mais en revanche un souci assez naturel, chez les ministres responsables, de se remuer, de visiter, de recueillir les informations à leur source. Et voilà pourquoi il est vrai à chaque instant que les conversations sont rompues, et il est vrai aussi qu'elles continuent. Nos Messieurs de la Carrière embrouillent, et ils n'y risquent rien ; mais les gouvernants débrouillent ; c'est qu'eux ils représentent l'opinion, aux mouvements de laquelle ils sont fort attentifs. Ce changement est gros de conséquences.

Toujours les administrations, qu'elles soient de diplomatie, de guerre ou de finance, diront qu'elles travaillent pour le pays, pour l'avenir, pour la continuité de notre politique, contre les improvisations des ministres successifs. Toujours elles le diront ; toujours elles formeront le centre de l'opposition, le lieu des déclamations, et, si on les en croit, le dernier asile de la vertu. En cette disposition, si naturelle aux directeurs, il entre une participation à la richesse et aux affaires, soigneusement cachée, visible quelquefois en des procès scandaleux. Mais je crois que l'opposition aux ministres est de fonction dans tous les bureaux. L'homme compétent suppose volontiers que le ministre ignore le fin de la question ; c'est souvent vrai, en ce sens que le ministre ignore tout à fait le piège où on va le prendre. Et de plus il y a une audace corporative qui s'applique à prouver par l'effet que le ministre n'a aucun pouvoir de changer ou diminuer ceux qui lui résistent.

L'éternel défaut de ces corps d'élite, armée, magistrature, diplomatie, haut enseignement, c'est qu'ils se recrutent eux-mêmes. En ces condi­tions, et si brillant et breveté que l'on soit, il faut plaire et il faut flatter, sans quoi on ne sera jamais quelqu'un qui compte. Cela se voit même en médecine, et, à plus forte raison, dans des métiers où les résultats sont noyés dans les considérants. Finalement le médiocre recrute le médiocre ; et ce système si raisonnable arrive à l'absurde, par ceci que l'ambitieux doit se plier à l'esprit de corps, ce qui le jette en de petits problèmes et en de petits débats, et toujours à côté des vraies questions. Je ne vois pas comment on peut éviter de faire choisir un pro­fesseur de grec par dix professeurs de grec ; mais j'aperçois que cela risque de corrompre même le grec, par l'avantage que prennent les flatteurs.

*La Lumière*, 27 avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XLIV)

1685

J'ai lu récemment un article assez venimeux, où les fonctionnaires sont sévèrement repris et remis en place par un bohème des lettres, ainsi qu'il se nomme lui-même. La liberté, dit-il, se paye de ne rien prendre au budget ; cette liberté il l'a, il en use et en abuse, sous le régime du droit commun. Quant aux fonctionnaires, ils doivent bien penser que le gouvernement ne permettra d'eux que ce qui est utile à ses fins. Et nul membre de la libre bohême ne s'avisera de défendre les fonctionnaires au cou pelé, les porte-collier, les propagandistes à l'ordre, les chiens de garde qui tantôt grondent, tantôt mordent, et tantôt lèchent, selon des projets qui leur sont même souvent inconnus. Ne nous irritons pas, mais cherchons l'utile leçon qui est ici enfermée.

La thèse ainsi présentée s'applique à la rigueur aux préfets, aux poli­ciers, aux directeurs des ministères, aux inspecteurs, qui en effet, sem­blables à des chats qui retombent toujours sur leurs pattes, servent docilement les politiques les plus variées et quelquefois les plus oppo­sées. Encore faudrait-il dire que ces agents d'exécution peuvent beau­coup par une manière d'obéir, de conseiller, de ruser, de composer, pour conquérir une certaine liberté qui se trouve en action dans le cœur même de la politique, et par là est bien loin de compter pour peu. Car comme ils sont tenus ils tiennent ; et, parce que le pouvoir a besoin d'eux, il leur concède toujours quelque chose, et souvent trop. Au reste il y a des degrés d'un préfet à un inspecteur, et d'un directeur à un rédacteur. Et cette série de libertés plus ou moins surveillées et plus ou moins efficaces nous conduit insensiblement à la liberté de l'institu­teur et du professeur, liberté que j'ai pratiquée, que je connais, qui va fort loin, et qui veut aussi des précautions.

Il n'y a point de situation où la liberté de l'individu soit absolument indépendante de l'État. Le plus insouciant de la bohème se fera très bien emprisonner et même, en cas de guerre, fusiller, s'il imprime et répand certaines thèses. La liberté d'un professeur ou d'un instituteur est un peu plus serrée ; il ne faut pas s'en étonner. Il est surveillé de près ; ses propos sont rapportés souvent sans bienveillance ; et même quand il s'agit de pures inventions, on pourrait encore les lui reprocher, l'inviter à une extrême prudence, lui rappeler qu'il occupe un poste dangereux, etc. On ne manque jamais de lui donner de tels conseils de sagesse. Je me souviens d'avoir été averti assez sérieusement au sujet d'une pétition de pères de famille, où l'on me reprochait exactement d'être ce que j'étais, pétition qui d'ailleurs était l'œuvre, à ce que je crus, de mon chef lui-même. Eh bien ! Qu'avais-je à faire ? Allais-je répondre que je me moquais absolument de ce que pouvaient penser les pères de famille supposés ? Impossible. Car enfin c'était monaffaire d'apprivoiser les jeunes gens, de remarquer les jeunes policiers s'il y en avait, de prévoir les suites d'une phrase ambiguë ou trop vite lancée, et par ces moyens de finesse, d'arriver à déjouer les manœuvres et à décourager les dénonciateurs. Cela c'est une grande partie du métier ; et nul ne peut le faire que celui qui est toute la journée sur le plateau, et autant observé qu'un acteur. Naturellement il n'est pas question de dire n'importe quoi n'importe comment. La liberté se trouve donc avoir la corde au cou, et assez près d'être pendue. Mais enfin un homme, même ainsi tenu, a encore cent fois plus d'action que son chef hiérarchique, lequel n'est pas autant plongé dans !"action quotidienne.

Dira-t-on que c'est scandaleux ? Cela est. Cela est inévitable. Le tissu de société est ainsi fait, par les fonctions, les métiers, les dépendances, qu'il s'exerce une quantité d'actions, de propagande et dans des sens très divers, actions que la théorie ne prévoit nullement, et que le tyran le plus attentif peut à peine contrarier. Vous ne ferez pas une propagande pour le Sacré Cœur en donnant quelques ordres à des instituteurs incrédules. Aucune terreur blanche ne leur donnera la foi. On peut désirer qu'ils l'aient ; on peut regretter qu'ils ne l'aient pas. S'ils n'ont pas la foi, ils ne peuvent la communiquer. C'est un exemple entre mille de ceci, qu'un gouvernement ne peut pas grand'chose sur des hommes libres. Et en même temps on peut remarquer que cette grande fonction d'instruire est la plus active et la moins serve qui soit. Et je ne vois pas pourquoi mon marchand de fromage, qui est Croix de Feu, n'aurait pas à compter avec l'instituteur comme il compte avec ses clients. Chacun existe par ce qu'il fait et par ce qu'il sait. Il ne peut en être autrement. Notre bohème a une liberté fort étendue, mais qui se perd dans le vide. L'instituteur exerce une liberté plus menacée, mais qui, en revanche, touche de toutes parts à la masse sensible. Quoi de plus naturel ? Quoi de plus réel ?

*La Lumière*, 4 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°5, 31 mai 1935 (XLV)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935

1686

Je ne compte pas comme langage l'ordre ni la pancarte. « Défense de stationner », « Au premier à droite », « La concierge est dans l'escalier », ces formules n'appartiennent pas à la littérature, encore que la troisième ouvre des perspectives et une fuite vers le ciel, peut-être un mépris. Mais c'est le poète, celui qu'on ne peut pas tuer, qui perd un moment à suivre cette belle idée. Communément l'écriteau ne cesse de maigrir. L'auto dit « stop », avec encore une ou deux lettres de trop. C'est ainsi qu'à la ville le babil humain se simplifie ; ce n'est plus qu'un cri renvoyé : « On les aura », « Faut pas s'en faire ». On a remarqué qu'il y a de la poésie dans l'argot ; mais quand vous l'entendez sortir d'une bouche de métro, ouvrière ou employée, c'est de la poésie morte.

J'ai souvent remarqué, au contraire, que le paysan, même au contact de l'ouvrier, ne prend point volontiers l'argot. Il préfère une manière de dire plus raconteuse, et de ces phrases qui en annoncent d'autres. Qu'est-ce alors quand il est au large, comme on le voit du wagon qui roule ? L'immense campagne est peuplée de quelques vaches ; à peine on découvre un homme ou deux par kilomètre ; c'est leur travail qui les tient à distance ; et c'est ici, dans ce silence, que se conserve la grâce du langage et son air de fête ; c'est ici qu'on raconte comme on chanterait. L'homme arrête son cheval, et s'établit causeur, comme si causer était le roi des métiers ; je crois que c'est le métier d'homme. Les proverbes ont gardé cet air de chant ; et remarquez qu'on n'abrège pas un proverbe ; il n'a son prix que s'il fait entendre une espèce de rime qui le ferme sur lui-même. Aussi voyez cet Homère aveugle ; c'est n'importe qui ; et aveugle, car promenant ses yeux sur ce qu'il voit, il voit autre chose, qui est l'avenir de son heureux discours. Maintenant, dans cette pause, dans ce silence des dieux et des hommes, ce n'est plus la misérable chose, utile ou nuisible qui est dite ; mais c'est l'homme qui est dit, et c'est l'éternelle histoire qui est dite. Aussi j'entends des préfaces, des invocations, des refrains. L'homme se tait un moment et il se tourne ; strophe. Une chose est prise ici, une autre là, pour orner, comme on fait un bouquet : « Il était fort comme voilà cet arbre ». Ce mélange de l'homme et de la chose n'est pas vrai ; il est plus que vrai. Le génie ne court pas les rues, mais le génie court les champs.

Un ami à moi, et encore jeunet, qui venait d'être sous-préfet, me dit : « Je me suis fait un ennemi, et de plus je suis un homme perdu ». Je demandai pourquoi. C'est qu'il avait dit au commissaire, qui lui faisait son rapport : « Dépêchez-vous ! » Ce sous-préfet avait de l'esprit, mais trop tard. Peut-on dire une chose plus sotte à un homme qui va raconter ? Dépêchons-nous ? Comment ? Pourquoi ? Homère ici change de place son bâton et laisse tomber son vers en syllabes lentes. Ne voyez-vous pas, dit-il par ce geste, que tout est fini depuis longtemps ? Ne voyez-vous pas qu'on arrive toujours trop tard à courir après ce charlatan qui se dit neuf, et dont le nom est « demain » ? Tout au contraire je sais reprendre ; je sais recommencer ce qui est fini ; le vers lui-même dit cela ; le vers prépare quelque chose de neuf, mais qui est très vieux, que tous savent, et que tous oublient de savoir. Car entre nous, dit Homère, les dieux ont bien manqué cet événement-là, comme ils ont manqué tous les autres, les ordinaires et les extraordinaires ; que ce soit volcan ou naufrage, on y meurt ou on s'en tire ; mais on n'a pas le temps d'y placer un mot. Or j'ai ma chaîne et mon compte de mots ; j'ai mon long chemin qui ne mène à rien. Seulement les dieux eux-mêmes s'arrêtent pour écouter ce qui n'a pas commencé et ce qui ne finira pas. C'est alors qu'Ajax fait tête ; c'est alors qu'Achille court sur les pieds du poème ; c'est alors qu'Ulysse nage et prend le temps de parler à son propre cœur. C'est alors que les années tombent sans offenser personne, et que le temps est mon prisonnier.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (XLVI)

1935 SE LXXIV « Le génie épique »

1687

Homère n'a pas peur des dieux ; c'est dire que les hommes ne lui pèsent guère. Hommes et dieux sont l'objet de ses chants. Et la sauvage nature elle-même, elle est à lui ; il la fait paraître ; il lui garde un rôle ; il en tresse des métaphores et des comparaisons. Grande ou petite chose, tout se termine au vers épique ; et cela même est annoncé par le premier vers. Cette loi que le poète se donne soumettra le monde, les hommes et les dieux. Homère récitait, dans un cercle d'enfants, de femmes, de laboureurs, de marins, de soldats. Ce qu'il récitait était la plus grande des prophéties. Il annonçait le triomphe de l'homme ; non pas d'un roi, mais de l'homme, de tout homme. Tous sont égaux devant le poète.

Hugo est digne d'Homère, par ce sentiment qui égalise. Lui aussi, quand il lance ses strophes, il soulève aisément les rois et les pauvres pêle-mêle, tous les diables, tous les dieux, Dieu même. Le propre du poète c'est d'être fort par son rythme premièrement. Il n'y a point de poète flatteur ; car flatter ce serait faire fléchir le rythme, et changer de pas pour le tyran. Or cette inversion, ou plutôt cette trahison, qui fait plier sous l'objet chanté la loi sonore, cette trahison est sentie aussitôt ; l'oreille entend que le rimeur a mis en vers ce qu'il a d'abord pensé en prose. Or cette trahison n'est jamais dans Hugo. Il chante d'abord ; il se donne sa loi ; il va, il va. Les grands alors ne sont guère ; ils se rangent ; ils prennent le pas ; le cortège les emmène ; la rime se ferme sur eux. On a pu voir que ces vers savent fouetter et mordre. Mais *Les Châtiments* sont moins terribles, à bien regarder, que les pièces les plus sereines. C'est qu'alors rois, empereurs et courtisans ne comptent plus ; ils ont le vêtement et la couleur de l'homme, et l'homme a le vêtement et la couleur de la nature.

Nul tyran n'aime la barque de Caron ; cette métaphore est très insolente ; car les ombres y pèsent fort peu ; et on ne dit pas que cette barque penche sous le pied d'un roi. Or c'est bien le poète, le seul poète, qui passe tous les hommes pour le même prix. Cette idée de l'égalité, à mes yeux la plus touchante, et pour quelques-uns la plus redoutable, cette idée est en tout vrai poète, comme une préface de sonorité. En sorte qu'il faut dire que les vers où Boileau célèbre Louis sont flatteurs exactement parce qu'ils sont mauvais. Aucun NapoléonIII ne pouvait aimer *Napoléon II*, cette ode fameuse qui s'avance comme une force naturelle. C'est pourquoi la légende, elle-même poème, représente Homère comme un mendiant aveugle. C'est que les dépendances et esclavages ne font rien ici ; le poète règne par la lyre ; ce qu'Amphion et Orphée signifient aussi. Les contes égalisent ; la fable aussi. Tout conteur domine. Un marin, un laboureur, s'il s'arrête pour conter, il prend le vent lyrique. Sur les portraits de Hugo, il me semble que je reconnais cette même expression du peuple souverain. Tranquille comme Dieu ; redressé sans orgueil ; arbitre attentif à la loi juste, qui est le chant juste. L'homme, devant ce regard, prend importance, mais tout nu, comme Platon raconte de ceux qui comparaissent devant les trois fameux juges. Toutes les légendes et tous les poèmes disent ainsi une même chose.

Une telle idée portée sur un long chant, au cours d'une longue vie, voilà Hugo. Sa prose retentit encore de ses vers. Ses discours politiques sont d'un poète, toujours pour les faibles contre les forts ; souvent hué ; car on sent que le poète était bien au-dessus des précautions. Son courage lui venait de ses poèmes. Un chant est pour tous ; un chant est égal pour tous. En disant que tout génie est républicain, on ne dirait pas mal. Platon a de forts préjugés contre le peuple ; mais Socrate n'en a point du tout ; et Socrate est le dieu de Platon. Même un descendant des rois, comme était Platon, dès qu'il pense, il égalise. Penser est une fonction qui relève tous les hommes au niveau du penseur ; car on rirait de celui qui ne penserait que pour le prince. Même *Le Prince* de Machiavel est pour tous ; et qui peut comprendre, il est juge du prince. Mais aussi en tout génie on sent quelque chose de la hauteur naturelle au poète. Donc, il faut que les tyrans, petits et grands, en prennent leur parti ; ils n'auront pas les poètes pour eux ; ils n'auront pas les génies pour eux. Cela est aussi impossible que l'amitié de Platon pour Denys le tyran. Il reste au tyran une fureur qui naît de cela même, et qui est bien forte. C'est un grand soupçon contre l'esprit humain, cet indomptable, qui rassemble tous les courtisans et courtisés en colonnes serrées. Et la cruauté contre la raison s'explique par ceci que la raison est invincible à la force ; il faut donc ici quelque chose de plus que de tuer. Ce que cherchent tous les tyrans, c'est le moyen d'humilier l'homme, ce qui ne va pas sans une grande colère de s'humilier soi. Le poète consolerait le tyran et l'adoucirait. Mais aussi le tyran refuse de lire le poète. Le tyran de très loin, et dès le premier vers, se méfie. Je comprends cela.

*La Lumière*,25 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (XLVII)

1935 SE LXXVI « La position du poète »

1688

Trois mille enfants des écoles ont passé sur le corps du ministre de l'Éducation Nationale. Tel est le fait que je voudrais ajouter à *la Légende des Siècles.* Mais comment faire ? Je n'ai point à mes ordres le tonnerre, ni le vent, ni le bruit des vagues, ni la marée des alexandrins, ni la fraîcheur des octosyllabes. Je n'ai que prose, instrument du douteur. Et Pissenlit, qui est un homme d'entendement, me tire déjà par la manche. « Le fait est, me dit-il, qu'il y avait à la commémoration de Victor Hugo trois mille enfants des écoles dont la tenue était sans reproche. Et M. Mallarmé les a trouvés si gentils qu'il leur a donné un jour de congé, aux trois mille et à tous. Voilà le vrai, et nous voulons du vrai. » L'ombre du chêne, comme dit Fargue, a gêné quelques pissenlits. Donc je passe outre.

Je pense au *Petit Roi de Galice.* Les trois mille enfants on peut-être admiré cette histoire, qui n'est pas vraie non plus.

Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

Il n'est pas vrai que Roland ait mis en fuite, à lui tout seul, une bande de coquins bien armés. « Des canons ! Des munitions ! » C'est le cas de le dire. Toutefois ce n'est pas ainsi qu'enfant je comprenais la chose ; mais plutôt Roland était l'homme juste, le Chevalier de la légende, l'homme qui doit vaincre n'importe comment. Or cette vue est d'un sot. La justice, dit Pissenlit, n'est point une arme ; les voleurs se moqueront d'elle, et de Roland. Cela revient à dire qu'il ne faut pas compter sur la justice. Au fond ne pas compter sur l'homme, mais sur l'animal seulement. Espérer si peu de l'homme, n'est-ce pas trahir ? Enseigner si peu de l'homme à l'homme, ne serait-ce pas trahir les trois mille enfants ? Ou bien va-t-on changer tout ? Va-t-on enseigner que les forts règnent par droit de force, et que, comme disait Calliclès à Socrate, la justice est ce qui est avantageux au plus fort ? Les enfants, cela bien compris, suivront chacun leur tortueux chemin. Mais au contraire ils vont tous ensemble de leur pas vif faire honneur au dieu de l'enfance, au poète qui n'a jamais trahi l'homme. Roland sans épée les conduit. Hugo n'a donc pas fini de vaincre ? Non, tant que les enfants n'ont pas fini de naître.

Il faut faire grande attention au poète. Trois mille fois faisaient attention ces trois mille visages. Trois mille fois attention à ce chant de l'homme, qui redresse l'entendement querelleur. Par ma foi, je me sentais enfant. Je suivis le Roland de la légende ; et vous savez comment il épousa la belle Aude. Il se battait contre Olivier ; ni l'un ni l'autre ne savaient plus pourquoi. Mais n'est-ce pas une raison suffisante, quand on reçoit un coup, de le rendre, et, quand on attend l'attaque, d'attaquer le premier ? Aussi se battent-ils comme des diables, rompent leurs épées, en font chercher d'autres et font trêve seulement pour boire un coup. Jusqu'au moment où l'idée leur vient qu'ils seraient amis et frères aussi bien.

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Il faut donc que, dans ces folles légendes, et heureuses d'être folles, j'aperçoive toujours l'idée que la prose ne sait guère trouver, et peut-être ne peut porter, c'est qu'on se bat pour rien, c'est que l'amitié est invincible entre deux braves, et que les guerres sont des erreurs énormes, où les plus dignes de vivre s'entre-tuent, pour le grand profit des Pissenlits. Ainsi les trois mille enfants avaient gagné encore une fois. Dieu le Grand-Père, conduisant son armée d'enfants, remportait une victoire de plus. Cette bonne foi d'enfance suivait sa vie et sa raison de vivre, à la honte des hommes sans foi. Mais : halte ici, dit Dieu le Grand-Père, il n'y a pas d'homme sans foi. Encore une fois soyons justes. Est-ce qu'un ministre a le loisir d'être homme ? Ce ministre-là, justement, il ne pensait guère à ces trois mille enfants ni à aucun enfant des écoles. Il avait bien assez de travail entre les Violents et les Rusés, qui tiraient sur son portefeuille. Et quand il s'avisait de penser aux enfants, il se montrait deux ou trois pédants très secs. Encore une fois, dit Dieu le Grand-Père, soyons justes et plus que justes. Ces pédants sont bien capables d'une larme en lisant quelque poème de Victor Hugo, car ils lisent bien ; seulement ils n'ont pas le temps de lire, étant occupés à ce grand jeu d'échecs où qui perd gagne, où les subalternes se secouent, disent oui à tout, et pourraient se vanter d’avoir ficelé vingt ministres. Et les belles classes toutes claires où l'on fait l'avenir selon les poètes, les belles classes sont tellement loin de ces penseurs politiques !

Alors en cette guerre d'échecs, en ces manœuvres d'administration, il peut se faire les choses les plus étranges. Il se peut que le poète qui s'adressait au général Trochu en ce vers fameux :

« Participe passé du verbe Tropchoir, homme etc. »,

il se peut que le poète soit mis en pénitence, et avec lui les maîtres qui le lisent trop, ce qui n'empêche pas que l'on commande les trois mille enfants pour le Panthéon en même temps que les tapis et les plantes vertes. Seulement les trois mille enfants apportent aussi leur belle foi et leur certitude d'amitié. Ce qui fit que le ministre de l'enfance vit enfin des enfants. Un ministre ne peut pas tout savoir ; mais tout arrive. Et les regards de trois mille enfants vont droit à l'estomac de l'homme, en qui ils croient et qui ne croyait plus à lui-même. C'est pourquoi je disais qu'il n'est rien resté du ministre. Mais tout est resté de l'homme ; et bien heureux d'être battu.

« 1er juin 1935 » (PAE)

L’École Libératrice, 1er juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (XLVIII)

1939 PAE XCVI « Le chœur des enfants »

1689

Ce n'est pas la Tyrannie qui est difficile. Non. C'est plutôt la République qui est difficile. Car l'injustice trouve promptement des amis et des soutiens en tous ceux qui ont horreur de la lumière et qui prennent l'égalité comme une injure. Cette armée furieuse est toujours là, à guetter l'occasion. Il y a plus d'une occasion. Toute guerre et toute menace de guerre met la République en demeure de se faire tyrannique. Toute grève aussi, dès qu'elle s'étend et qu'elle trouble l'ordre des échanges. Bien plus évidemment encore, tout essai de guerre civile met la République au défi de garder ses principes. « Impossibles, absurdes principes ! » Tel est le cri de l'adversaire. Il ne cesse de prédire, par toutes ces causes, la mort de la République.

À première vue, et la guerre étant ainsi menée, on découvre que les agents provocateurs ont un immense pouvoir. Le même homme, qui annonce que la République ne saura pas garder la paix, ne se prive pas d'alarmer les foules, d'insulter les ennemis, les alliés, toute la terre, curieux qu'il est de voir comment les Droits de l'Homme s'en tireront. Le même saura bien, par quelques déclamateurs payés, susciter la grève en morte saison, et de fil en aiguille, l'impossible révolution contre les mitrailleuses. D'où ce conseil ridicule, qui me paraît pourtant le meilleur : « Ne faites rien. Résignez-vous. Gardez patiemment cette République honteuse d'elle-même, cette République qui frappe toujours sur les petits. Vous n'aurez peut-être jamais mieux. En ce moment si vous exigez mieux, vous aurez pire ».

Ce moment est éternel. Jamais la paix ne s'établira d'elle-même. Toujours les menaces et les défis passeront dans l'air. Toujours les voleurs crieront que la propriété n'est pas protégée. Toujours les riches prouveront, comptes sur table, que les travailleurs ont trop d'argent. Toujours il sera difficile de défendre une République qui n'a pour elle que ses principes, et encore qui ne les applique pas. Quel murmure des mécontents l Quel contraste avec les cyniques tyrannies, qui montrent avec orgueil la paix publique chez eux. Et en effet le tyran ne permet pas qu'on soit mécontent. Mais il faut dire aussi que les citoyens, devant l'obstacle infranchissable, aiment mieux se croire contents, se laisser enchanter, s'enchanter eux-mêmes. Et, bref, ce qui rend la vie difficile aux Républiques, c'est premièrement l'opposition des Républicains. Au contraire ce qui rend la vie facile aux tyrannies, c'est que les citoyens renoncent bientôt à exercer la critique politique, travail difficile et qu'ils voient sans espoir. Les principes sont trop loin ; on se lasse de les invoquer. On revient à la misanthropie, doctrine si naturelle, et qui donne raison au tyran. « L'homme n'est pas assez bon, dit le professeur de tyrannie, pour qu'on puisse le mettre en République. L'homme n'invoque l'égalité que contre ceux dont il est jaloux ; l'homme suit son intérêt, son plaisir, ses passions. Les hommes se dévoreraient entre eux s'ils ne sentaient au-dessus d'eux un pouvoir féroce et un fouet toujours levé ».

J'ai connu des hommes fort attentifs, et dévoués d'avance à toute vérité, qui s'étonnaient que les principes républicains fussent si aisément réfutés, si difficilement prouvés. Et en effet la thèse misanthropique, qui est celle du tyran, est évidente par soi. Dès qu'on laisse aller les choses, dès qu'on se laisse aller soi-même, tout marche comme le professeur de tyrannie l'annonçait ; l'homme n'est bon que forcé. Au lieu que l'autre thèse, selon laquelle, au contraire, l'homme n'est bon que libre, suppose dans les hommes une résolution d'être libres, ce qui est surmonter les intérêts et les passions. Affaire de courage, et de pur courage, car l'expérience prouvera qu'à cette vie libre on ne gagne ni argent, ni pouvoir, ni même sûreté. Il faut donc tenir fidèlement, et sans preuves, contre tant de preuves ; car l'avare gagne toujours et fraude sans risques ; et le lâche se met à l'abri toujours à condition de vanter son propre courage ; et le tyran ne manque jamais d'amis, alors que l'homme libre est en danger de perdre tous ses amis, et d'être blâmé par sa femme, ses enfants et tous ses proches, toujours très sensibles aux preuves sonnantes. C'est par ces causes que la République est trois fois reniée, trois fois maudite, trois fois trahie chaque jour, et par ses meilleurs amis, avant que le coq ait chanté. Soit. Mais que le chant du coq, alors, nous avertisse ; et courons prêter la main à ces principes en apparence impalpables, en réalité si lourds à porter, et qui ne paient pas les porteurs.

L’École Libératrice, 8 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (XLIX)

1690

Les radicaux ont le plus beau programme. Quel programme ? La morale en action. Il s'agit tout simplement d'exiger des chefs de l’État qu'ils soient d'honnêtes gens, et qu'ils transportent dans les affaires publiques les coutumes que le plus grand nombre approuve dans le privé. À quoi s'oppose la doctrine des deux morales, célèbre depuis que Nisard eut l'imprudence de l'exposer. En gros cette doctrine signifie que les États agissent comme de grands animaux, c'est-à-dire selon leurs besoins et leurs forces ; et donc que les hommes d'État ne doivent pas de comptes devant un tribunal de moralistes. Ils sont absous par le succès, par la domination, par la prospérité. Les moyens de cette politique, que l'on nomme alors la haute politique, doivent rester dans l'ombre, et, comme on disait autrefois, c'est Dieu qui les juge. On pourrait dire, plus clairement, que c'est la nature des choses qui les juge. Par exemple ils préparent la guerre, et la font ; ils conquièrent, ils colonisent. L'intérêt et la grandeur de l'Empire font pardonner tout. Mais plutôt ce genre de gouvernement n'avoue rien ; il se fait célébrer par des écrivains payés ; c'est une de ses fonctions. S'il y a excès de zèle, comme dans l'affaire Dreyfus, ou dans tant d'autres moins célèbres, le gouvernement se réserve de blâmer et de punir en secret, comme de grâcier sans le dire, toujours sous la condition d'une aisance et d'une sécurité générales, d'après lesquelles on doit le juger et l'acclamer. Il est donc vrai de dire qu'un tel gouvernement est soumis au suffrage universel, entendez à l'opinion, car il n'en peut être autrement, mais à l'opinion informée seulement des effets qu’on ne peut cacher, et tenue dans l'ignorance des moyens. Dans ce système on désavoue l'espion, le gouverneur, le financier, qui sont partis forts de l'appui du pouvoir, et dont la vertu, qui est proprement monarchique, est de ne jamais se plaindre. En contraste avec cet esprit d'obéissance, nous voyons que sous un régime radical, ou qui veut seulement l'être, celui qui se trouve en disgrâce ne cesse de plaider pour lui-même, et livre les secrets du pouvoir. Et cela fait que la politique radicale a deux espèces d'ennemis ; d'un côté les citoyens naïfs qui s'effraient d'avoir à blâmer un ministre ; de l'autre les ministres eux-mêmes, qui ne peuvent vivre sous de perpétuelles accusations.

J'aperçois de la bonne foi dans ceux qui veulent alors redresser l'État, Ce qui les irrite c'est d'avoir à juger tout le temps et à s'indigner tout le temps. Au vrai ils veulent ramener le jugement moral vers d'autres mérites, qui viennent de bien servir. C'est ce qu'on voit en clair dans l'état de guerre, où le courage fait pardonner tout. Il reste vrai, en tout temps, qu'il y a une sorte de courage militaire à supporter l'injustice sans jamais découvrir le chef. De nos jours, un directeur peut s'honorer secrètement de l'obéissance passive jointe à une discrétion à toute épreuve et qui lui permet de s'accommoder des changements ministériels. On remarque ce genre de probité, et souvent à l'état pur, dans la haute police, où il est de règle que les pires moyens sont justifiés par la fin, et où il est de règle aussi de ne jamais avouer cela ni rien. C'est ce que les subalternes dévoués expriment lorsqu'ils disent, avec l'émotion du juste méconnu : « Je n'ai jamais fait de politique et je n'en ferai jamais ». Étrange déclaration d'hommes qui sont au centre même de la politique !

Si l'on essaie seulement de comprendre ces axiomes d'administration, on commence à deviner pourquoi les radicaux ont tant de peine à gouverner. C'est qu'ils ne peuvent se faire hommes d'État sans se renier eux-mêmes. Et si vous voulez avoir une idée de l'homme d'État, voyez de Marsay dans Balzac. Un radical qui exerce le pouvoir passerait donc dans l'autre parti ; il comprendrait l'autre morale ; il dirait adieu à l'utopie radicale ; il traiterait ses anciens amis comme des enfants naïfs ; et eux le vomiraient. Cela s'est vu et se verra. Un socialiste aurait plus de facilité ; car il n'a rien juré des moyens ; il n'a juré que des fins ; et la révolution n'est-elle pas définie par là ? Le radical est donc bien l'homme impossible, maudit par toutes les administrations, et, de plus, méprisé comme faible ; finalement condamné parce qu'il s'est permis ce que ses principes refusent. Tout cela pesé, je conviendrais que le radical se trouve mal placé au pouvoir, et beaucoup mieux, beaucoup plus fort dans la position du critique. Dans le fait, que voyons-nous ? Les radicaux figurant dans le ministère surtout pour limiter l'arbitraire, et pour défendre le petit et moyen peuple contre les grands, que le pouvoir ménage toujours trop. Et cette sorte d’expédient fait voir comment les constitutions se plient aux nécessités. Personne n'avait imaginé que l'interpellation pût garder tous ses droits, même en l'absence des Chambres.

*La Lumière*, 11 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (L)

1691

Il y a un préjugé républicain dont je veux bien me moquer, c'est cette idée doctrinale du scrutin de liste avec représentation proportionnelle. Cela c'est l'utopie ; et ce serait, si on le réalisait, le jeu parlementaire tel qu'on le critique, et tel qu'il n'est pas. Le fait est que la République qui existe n'est pas ce que les penseurs pouvaient prévoir. L'égalité y joue à merveille. Le bon sens y cherche passage et y trouve passage. Que n'a-t-on pas dit des petites mares ? Que n'a-t-on pas dit des intérêts de clocher ? C'est par là justement que l'électeur a exercé son droit, et qu'il l'exercera. Nous avons et nous aurons une politique premièrement municipale. C'est dire que les représentants du peuple seront d'abord jugés dans la commune et par la commune ; et là tout est en clair, tout est su de tous, comme il en était dans les petites républiques d'autrefois. Cela n'est pas parfait. Mais la république des partis et des chefs de partis serait rongée par la doctrine et par l'éloquence, et la nation serait aux enchères pour de folles expériences, jusqu'à prendre en dégoût tous ces pédants qui ne savent que la grande politique. Au contraire l'égalité, qui règne évidemment dans les communes, ramène l'ambitieux qui serait ingrat, et lui parle à lui-même sans aucun embarras.

On ne méprise jamais que ce qu'on ignore. Au sommet chez nous il n'y a guère de mépris ; un peu d'oubli peut-être. Mais pourquoi ? Parce que le député, le sénateur, le ministre sont en rapport avec un autre monde de financiers, d'administrateurs, de militaires qui, eux, méprisent le peuple, et qui le méprisent parce qu'ils l'ignorent. Là se trouvent les parvenus et la nation des parvenus. Ici chances, faveurs et talents séparent l'homme de ses frères d'origine. Ici la puissance descend d'en haut ; il s'agit de flatter, de se glisser, d'arriver, et ensuite de donner audience. Cette élite est juge d'elle-même, et se recrute elle-même. Et, quoiqu'elle soit bien savante, elle regarde encore plus aux opinions politiques qu'au savoir ; et finalement elle excelle à récompenser l'ambition, la flatterie, et le mépris, ainsi qu'on peut voir dans les Académies, dans l'État-Major, et même dans la Haute Médecine. Et les hommes qui sont formés, élevés et portés par ces grands corps ne sont pas du tout républicains. Quelquefois ils croient qu'ils le sont ; ils en restent à cent lieues ; ils n'ont même aucune idée de ce que c'est. Ils se voient choisis et honorés par leurs semblables ; ils s'étonnent après cela de ne pas régner sur tous. Ils s'indignent d'avoir à obéir à l'élu du canton, qui, lui, est élu par ses vrais pairs ; ses vrais pairs ce sont tous les hommes, commerçants et commis de boutique, ingénieurs et ouvriers, paysans et valets de charrue. Or ces choses vont de soi dans les petites provinces, où chacun a pesé le voisin. Mais au centre, au rassemblement de tous les élus du peuple et de tous les élus de l'élite, il se fait naturellement un grand conflit. Les représentants essaient prudemment le pavé de la capitale, et si conciliants qu'ils soient, ne se laissent pourtant pas déposer. L'élite fait une grande dépense de mépris ; et comme elle n'est pas sévèrement punie par ce pouvoir paternel et négociateur, son audace va jusqu'à une sorte de folie.

Rien ne bouge. C'est que le système est enraciné. C'est qu'il repose sur le monde réel des travaux, sur les entreprises qu'un œil humain peut parcourir, sur un genre d'autorité qui dépend de l'opinion proche et des mœurs. Les hommes en effet changent promptement de système ; ils ne passent que trop promptement d'excès à excès, par humeur. Mais quand il s'agit de changer d'hommes, le changement trouve son frein naturel. On se défie toujours de l'étranger, j'entends du grand homme que Paris envoie. Quant aux hommes du cru, ils poussent lentement, comme les arbres. On se plaît à penser que chaque arrondissement a son député comme autrefois il avait son seigneur. Ce sont des produits de nature et de culture. Les pouvoirs sont ainsi géographiques, comme ils doivent être, et en revanche la capitale, siège de l'élite, n'est pas ce qu'elle voudrait. Tout doux I je crois que l'élite nous mène encore bien trop. La République est fondée sur l'égalité, et rappelle à tous, fort à propos, qu'il n'y a point tant de différence entre les hommes, et qu'il y en aura de moins en moins ; j'entends quant au droit et au pouvoir. Car quant aux génies ils vivent d'égalité ; ils s'en nourrissent ; l'élite n'est rien pour eux.

*La Lumière*, 9 juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (LI)

1692

Les recruteurs d'autrefois étaient des marchands d'esclaves. Voltaire nous conte dans *Candide* l'aventure d'un de ces grands imbéciles qui se vendaient pour un bon déjeuner et une petite masse de monnaie, avec la promesse d'une solde et d'un uniforme. En réalité ces hommes vigoureux, à l'âge où l'on s'ennuie, avaient envie de gloire, et de voir du pays ; sans compter que souvent ils étaient bien pauvres et mangeaient trop pour des pauvres. Je crois pourtant que les motifs de gloire étaient les plus forts, comme ils sont encore aujourd'hui. Il faut jeter un regard sur les affiches qui sont à la porte des gendarmeries. On y voit dessinée toute la partie de l'existence militaire qui peut plaire à un garçon qui par lui-même n'est rien. On imagine d'après cela les recrues de l'ancien temps. On en trouvait autant qu'on voulait, si l'on avait seulement provision d'argent. Quelquefois, un parti en vendait à un autre. L'armée de Turenne était faite ainsi, et c'était une bonne armée.

Ici, je veux réfléchir un moment ; car il est remarquable que nul ne pense à rien. L'armée nous paraît un corps de nature, et profondément étranger à la vie civile. Nous ne jugeons point l'armée. Or, la vieille armée à laquelle je veux penser était faite de révoltés, en ce sens qu'il n'y avait pas un soldat qui ne fût promptement désespéré, et qui ne méditât de s'enfuir. Mais les recruteurs, très habiles techniciens en cela, avaient l'œil sur ces poulains encore mal dressés ; et l'on achevait le dressage comme on fait pour les animaux, par un système de rigueur sans aucune faiblesse. On poursuivait le déserteur ; on le retrouvait, on le ficelait, on le passait aux baguettes ; on le tuait plutôt que de céder. C'était une dépense à laquelle on se résignait. Ainsi tout espoir était effacé ; et cependant la vigoureuse jeunesse se faisait des joies, jusqu'à trouver du plaisir dans les travaux où l'homme devient habile, comme de nettoyer l'arme, de bien tirer, d'être un habile dompteur de chevaux. Les aînés, achevaient le dressage des jeunes ; car, ayant traversé les mêmes expériences, ils se consolaient du métier par le métier même, et vivaient de l'honneur et de l'esprit de corps. C'était beaucoup d'être par eux redressé, rudement consolé, sacré enfin et adopté. Ainsi se formèrent de tout temps les vieilles troupes et l'esprit militaire. Appuyés sur un parfait mépris du civil et des lois civiles, ces soldats avaient pour bonheur d'être[[1844]](#footnote-1845) redoutables et de passer à la fin pour invincibles. Et il leur restait encore la ressource d'adorer leur général.

Par cette formation la guerre s'est trouvée définie. Des armées petites et bien entraînées, des soldats promptement irrités devant la résistance, et n'épargnant alors rien ; car l'expérience montrait que celui qui ne fait pas voir de crainte prend par cela seul un ascendant sur l'adversaire. Ainsi était la Vieille Garde, quand elle daignait combattre ; ou plutôt c'est une légende ; mais la légende agissait ; la légende poussait les bonnets à poils. D'où les théoriciens de la guerre ont tiré une doctrine raisonnable de l'audace déraisonnable[[1845]](#footnote-1846). Rien n'est impossible pour celui qui ose. Marchez aux fusils, les fusils trembleront et tireront trop haut. Essayez une attaque absurde, c'est justement le moyen de faire qu'elle n'est plus absurde. C'est pourquoi il faut dépenser l'homme au moment décisif, sans pitié, sans faiblesse, afin de faire peur. Toutefois ces grands moments étaient rares ; les guerres usaient presque tout le temps en manœuvres, fourrages, pillages, quartiers d'hiver.

Depuis que les peuples entiers font la guerre, qu'a-t-on vu ? Toujours l'ancien sergent ; toujours le recruteur et les maximes du recruteur. Et ces braves volontaires, car ils sont volontaires, sont traités exactement comme des esclaves achetés. Le pire est que le général les a pour rien, et en réalité, puise dans un réservoir d'hommes dont il ne trouve pas le fond. D'où ce prodigieux pouvoir dont Napoléon eut le premier l'idée. Mais, depuis, tous les peuples et tous les chefs en ont eu l'idée ; et, non contents des hommes, ils ont recruté en chaque pays l'esprit public, de façon que les volontaires se sentent forcés d'être volontaires. Quand cet entraînement a produit tous ses effets, comme il arrive en trois ou quatre peuples, alors on assiste à une dépense d'hommes véritablement folle, suite des principes enseignés à l'École Militaire, et qui sont eux-mêmes pris aux anciens chefs de bandes et à la pratique des anciens recruteurs. Ainsi l'honnête citoyen, et réellement pacifique, se trouve pris dans une institution absolument sauvage, et, parce qu'il ne sait pas la comprendre, ne sait pas non plus s'en garder, la discuter, la limiter. Il la subit comme la mort elle-même. Par cette tyrannie absolue des hommes de guerre, tous les projets de justice, d'amitié, d'humanité sont annulés aussitôt. Et notre civilisation consiste surtout en ceci que nous pleurons de bon cœur sur toutes ces pensées perdues.

*La Lumière*,20 Avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (LII)

1939 SM2 CXI « L'éternel recruteur »

1693

Les héros, on les a pour rien. Les aviateurs, ceux des tanks, ceux de la mitrailleuse, ceux de l'assaut, ceux de la mine, on les a pour rien. Si l'on croit les acheter par la Presse, on se trompe. Ils feront le terrible métier, ils le feront parce qu’il est terrible. Ils ne laisseront pas faire à d'autres ce qu'un homme peut faire. Mais ils ne croiront rien de ce que l'on imprime pour leur donner du cœur. Ils savent bien que Messieurs les fifres et mirlitons ne les accompagneront que jusqu'au dernier gendarme. Ils savent bien que les plus grands crieurs reculeront jusqu'à Bordeaux. Ces plaisanteries intarissables seront toujours comprises. Le jeu des marchands de canons est connu et jugé. Tout le monde sait que les plus éminents moralistes sont ceux qui trichent sur les coupons, et chacun comprend pourquoi. Les fabulistes savaient déjà toutes ces choses ; cette amère sagesse est partout citée, partout comprise. Les plumes dorées n'y changeront rien. Tous les soldats ont mauvais esprit.

Ils tiennent ? C'est que chacun a un travail très précis à faire et qu'au contraire la révolte n'offre rien à l'imagination. La grande peur de l'homme moyen, c'est d'avoir à refaire tout ; c'est d'inventer un état nouveau qui ne soit point la copie de l'autre. Et comment se passer de chefs, de juges, de gendarmes ? Comment se passer de fifres et de mirlitons ? Comment croire qu'il n'y aura plus de privilèges ? Ils tournent cela dans leurs têtes et ne voient point de rapport entre l'ordre nouveau et l'action violente qui les vengerait. Bien au contraire ils soupçonnent que cette autre guerre serait conduite, elle aussi, par les rusés, les prudents et les bien parlants. Une idée bien ancrée c'est que ce sont toujours les mêmes qui sont à la peine et que tout héros est dupe. Alors, entre le changement mal défini auquel ils pensent et leur présente besogne, ils n'hésitent point. Ils font leur dangereux métier ; ils le feront demain ; ils ajourneront tout autre projet. Une des idées familières aux combattants était qu'ils ne voyaient point comment cette guerre pourrait finir. On trouve les mêmes pensées dans l'*Iliade*. Et à quoi cela mène-t-il ? La trompette sonne. Il s'agit de courir à son rang ; cela du moins c'est clair.

La guerre ressemble beaucoup à un sauvetage. On sait que les hommes de métier courent au sauvetage sans hésiter jamais. L'homme est en péril, il suffit. À la guerre on ne cesse d'aller au secours de quelqu'un. Plus précisément il y a toujours, se dit l'homme, quelqu'un qui compte sur moi, qui est perdu si je l'abandonne. Cette fraternelle pensée n'est jamais repoussée. Je ne compte pas le courage gratuit qui est fils de l'esprit tout autant que la peur même. Chacun sans doute a ses moments d'héroïsme, faits d'insouciance, de fatalisme et de résignation. Ces raisons, assez ignorées des moralistes à feuilles de chêne, n'empêchent point le mauvais esprit. Et quant aux illusions du départ, on y peut compter ; car tout sera neuf et surprenant une fois de plus. Il sera évident, et d’après des apparences qu'on ne peut pas prévoir, que l'occasion s'offrira d'en finir à jamais avec la guerre.

Je veux dire qu'un peuple, armé ou non, exercé ou non, est un dangereux explosif. Et les gouvernants et diplomates, bien loin de grossir les incidents, devraient les diminuer au contraire, et les dissimuler, prenant sur eux et à leur compte la prudence et même une sorte de déshonneur. Comme on voit que les témoins quand ils ont à régler quelque querelle qui peut tourner au sang et à la mort, ne s'avisent jamais de faire les braves, mais au contraire ne cessent de négocier, d'apaiser, d'atténuer. Je ne comprends pas qu'un homme d'âge mûr provoque l'ennemi et brandisse une épée imaginaire. J'attends que l'opinion déshonore, en application des règles communes de l'honneur, ceux qui se battent par procuration. Un certain genre d'éloquence n'oserait plus se montrer. Le négociateur ne ferait plus l'acteur tragique, il laisserait passer les moments d'humeur, s'il y en avait, il annoncerait toujours un arrangement possible, ses communiqués laisseraient de l'espérance, d'après ce principe que gagner un jour c'est gagner tout. Imposerons-nous à la fin ce genre de sagesse, à force de répéter les mêmes choses ? J'aperçois un progrès en ce sens-là, d'après des signes placés assez haut. Mais gare à l'aigre subalterne, qui ne surmonte la timidité que par la colère.

*La Lumière*,1er juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (LIII)

1939 SM2 CXIII « Le héros, on l'a pour rien »

1694

Je veux expliquerun procédé de la guerre, qui ne se remarque point dans la lutte contre le feu, l'inondation, les pestes, les criminels. Dans la guerre il est convenu que le héros digne de ce nom se fait tuer ; cela est si vrai qu'une batterie qui n'a pas de pertes, comme on dit, attendra vainement d'être récompensée dans la personne de son chef. Et que dire de l'infanterie, que l'on pousse à l'assaut, en comptant des milliers de morts et de blessés comme un moyen, et même le seul moyen. D'où résultent des châtiments terribles, qui reviennent à remplacer le sacrifice volontaire par le sacrifice forcé. D'où enfin ce pouvoir souverain, maître de la vie et de la mort, et qui le sait ; cette pensée doit le rendre inhumain, et presque comparable aux idoles, ce qui rabaisse le pouvoir civil, bien moins assuré de lui-même. Convenons même que ce pouvoir de fait, parfaitement incompréhensible, attache à la fonction militaire une idée mystique, à peu près comme si l'on tuait une partie de la jeunesse sur l'autel d'un dieu avide de sang. Je me demande si cette sauvage doctrine est nécessaire ou seulement utile à la défense. Mais il faut reprendre les choses de loin.

Un pompier est bien placé pour diriger le jet d'eau, mais en revanche il est fort exposé. Bientôt moitié brûlé, moitié asphyxié, il tombe. Or on n'a point l'idée de dire qu'on ne manque pas de pompiers, que l'homme tient en moyenne cinq minutes, et qu'il faut donc sacrifier douze hommes à l'heure, d'après la règle que qui veut la fin veut les moyens. Bien loin de là, ces maximes et ces méthodes feraient horreur. Il est clair aussi qu'on ne consentirait point, même pour un barrage contre l'eau de toute nécessité, à joindre aux sacs de ciment les corps mêmes de ceux qui les porteraient ; alors que de tout temps, dans l'assaut d'une place, on marchait sur les hommes, en même temps que sur les fascines, sans s'occuper de savoir s'ils étaient morts ou seulement blessés. On a même conté que les premiers rangs, dans un assaut russe, avaient l'ordre de se coucher sur les fils de fer, les suivants marchant sur le corps des premiers. Je sens bien que cette histoire est inventée. Mais, puisqu'on l'invente, elle est bien le signe de cette sauvage mystique que je disais.

D'où vient alors que pour combattre la peste et le choléra on n'essaie point témérairement des virus sur des citoyens mobilisés ? Le médecin irait pourtant plus droit et plus vite s'il avait à sa disposition autant de cobayes humains qu'il en voudrait. Vous haussez les épaules ; vous dites que ces suppositions sont horribles et absurdes. Mais il se peut que les doctrines d'État-Major soient non moins horribles et non moins absurdes. Il n'est pas d'homme, même militaire, qui n'ait réfléchi sur l'immensité de nos pertes au commencement de la grande guerre, et qui n'ait regretté de n'avoir plus pour la défense cette merveilleuse infanterie qui courait si bien à découvert. Mais je veux achever mon développement, et bien étaler l'idée, de façon qu'on soit obligé d'y regarder, qu'on l'aime ou non.

Les criminels, qui sont quelquefois en bande, on a intérêt à leur enlever tout espoir. On conçoit donc un préfet de police qui, à l'imitation des généraux, aurait sa troupe de choc et la lancerait sous le feu des revolvers, seulement pour user les munitions de l'ennemi ; et qui compterait les pertes comme très honorables pour le corps d'élite et pour lui-même. Or c'est ce qu'on ne verra point. Et la règle très sage de tout policier sera de se couvrir d'abord, et de détruire l'adversaire. Cette défense ne se fait[[1846]](#footnote-1847) donc nullement à corps perdu ; et l'avancement des chefs de colonnes ne se règle point d'après les pertes, mais tout au contraire d'après le résultat obtenu sans aucune perte. Or je touche ici à la question, puisqu'on a loué sans réserve, au cours de la grande guerre, des opérations bien préparées, et où les hommes venaient après les obus, et l'arme à la bretelle. Je sais bien qu'il y a encore de la légende dans ces récits-là. Mais je voudrais que l'idée qu'ils enferment soit tirée au clair, et qu'on étudiât avec sérieux et avec suite, le moyen de repousser une attaque sans avoir des morts autrement que par accident et imprudence, Cela changerait profondément la guerre et l'esprit de guerre.

7 Mai 1935 (SM2)

L’École Libératrice, 11 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (LIV)

1939 SM2 CXII « Police n'est pas guerre »

1695

Hardi ! Encore un coup, les gars ! Encore un ou deux petits massacres ! La route du progrès est longue et sinueuse. L’âge de pierre est loin derrière nous. Courage ! Si nous ne voyons pas la justice et la paix, nos petits-neveux les verront. Le jour viendra.

« Le jour viendra ; mais ne nous pressons pas », comme dit Polonius dans *Liluli*. Un autre Polonius, mais bien réel celui-là, n'a-t-il pas dit que la guerre serait quelque jour abolie, qu'il en était sûr, qu'il en répondait à dix mille ans près. Et qu'est-ce que dix mille ans ? J'entends très bien Autolycus, le coupeur de bourse de la comédie shakespearienne, se disant à lui-même pour se consoler : « Dix mille ans plus tard, j'aurais été honnête homme. À présent, je ne peux pas voir un de ces imbéciles mal gardés sans lui prendre ce qu'il a. Dix mille ans plus tard, une telle action me ferait horreur ». Il y a moquerie ou duperie dans l’idée de progrès. Mais comment expliquer cela, et d’abord à moi-même ? J’avance péniblement dans mon discours, pendant que Polonius fait du cent à l’heure ; en discours, naturellement.

Je ne vais pas nier une certaine suite dans l’histoire. Sans l’invention de la machine à vapeur, toute l’histoire était autre ; non seulement l’économie, mais les idées ; non seulement les idées, mais les mœurs. Quelqu'un s'amusait à dire que, sans Jeanne d'Arc, peut-être France et Angleterre n'auraient fait qu'une nation, ce qui nous aurait épargné bien des guerres. Les Soviets ne pouvaient pas s'équiper en un an ; il fallait remuer la terre, barrer des fleuves, fabriquer les moyens de fabriquer, former l'homme. Je regarde maintenant mes trois exemples. Celui de Jeanne d'Arc, je le mets hors jeu ; car il est évident que sans l'entreprise de Jeanne d'Arc, la suite eût été autre. Mais qu'elle eût été meilleure, ou pire, c'est ce qu'on ne peut savoir. Toute pierre roulant sur la pente en fait rouler d'autres. De même le devenir humain se tasse selon la nécessité ; la faim, l'envie, la peur nous tirent toujours, et cela risque de faire toujours la même histoire, trahison, tyrannie, guerre et choses de ce genre. De même le tassement qui a résulté de la marmite de Papin n'a pas été tout bon. Une concentration des ateliers, une vie ouvrière tout autre, un genre de corruption jusque-là inconnu, et d'un autre côté une nouvelle manière d'exploiter. Aux filatures anglaises, les enfants furent d'abord vendus. Il fallut un effort des législateurs, et un effort des exploités, pour arriver seulement à empêcher les suites funestes d'une brillante invention. Le cinéma tue le théâtre. Le disque tue le concert. On a gagné, on a perdu. Tous ces changements ont deux aspects. Et on ne peut même point dire que ces inventions éclairent l’esprit. Tout dépend de l’usage qu’on en fera. Le cinéma n’instruit pas mieux que l’antique poulie. Et au contraire, si l’on a trop à comprendre, il se peut qu’on apprenne sans comprendre. Il se peut. Il n’est pas plus facile de faire un sage par le détecteur à galène que par les corps flottants. Toute nouvelle doit donc être prise comme une avalanche qui menace ; il s’agit de remonter la pente et de se sauver de l’avion comme de la légion romaine. Qu’il y ait eu abus de l’un et de l’autre, on ne peut le nier.

Par ces remarques, les Soviets se trouvent éclairés d’un certain côté. Je ne crois pas que l’état des sciences et des inventions les aident beaucoup à se délivrer de l’injustice. Le fait est qu’ils ne peuvent tenir, dans un monde qui voudrait les effacer de la terre, sans égaler au moins les peuples les mieux équipés et les mieux armés. Et cet effort, d’ailleurs admirable, a certainement fait dévier la révolution initiale. Faisons attention à ce mouvement qui obéit à la nécessité, qui est réellement une chute. La barbarie va leur revenir toute par là, telle qu’on la voit chez nous dès que quelque ingénu Gérin s’avise de résister à quelque raisonnable Pétain. Au reste, quels supplices des tyrans les plus fous égalent les tortures semées aveuglément par la précédente guerre ? Celle qu’on nous annonce sera pire. Et le pire de tout, c’est que nous entreprenons et organisons ces choses sans seulement penser que nous recommençons l’éternelle histoire. Je conseille de lire deux récits. Dans les *Mémoires d’Outre-Tombe*, Chateaubriand raconte, d’après les témoins, comment les prisonniers civils de Saint-Jean d’Acre, au nombre de deux mille, qui faisaient encombrement, furent emmenés à l’écart par un corps de notre armée, et massacrés après qu’ils eurent creusé leurs tombes. Maintenant songez à ce qu’on fit des Russes du front de Champagne, qui, après la paix des Soviets, prétendaient ne plus se battre. On finit par les enfermer dans un camp, où on les bombarda. Je ne veux point déclamer là-dessus ; je remarque seulement que, dès que l’on cède sans précaution aux nécessités inférieures, on descend très bas. Et quand les Russes se trouveront à peu près au niveau de nos pacifiques guerriers, ils pourront se demander si c’était bien la peine d’égorger le tsarisme. Le progrès ne consiste donc pas à prendre seulement passage sur le bateau le plus moderne, et à s’y fier. Au contraire, il faut s’en défier autant que de la hache de Clovis, dont le coup s’achève par la pesanteur. Au lieu que la pesanteur ne nous aide jamais à pardonner, jamais à instruire, jamais à respecter. Chaque matin, il faut remonter l’homme, et vaincre la fatalité toute la journée, c’est-à-dire vaincre la peur, la colère, et la cruauté, fille de l’une et de l’autre. Ne rêvons pas d’une civilisation qui se ferait sans nous et se garderait sans nous.

*La Lumière*, 15 juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°6, 30 juin 1935 (LV)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935

1696

Quand nous dansons pour la prise de la Bastille, cela ne signifie pas une Terreur continuée. Les ennemis de la liberté vivent avec nous. Nous les laissons déclamer contre nous et recruter contre nous. Nous laissons passer avec indifférence ces énormes paquets de journaux où chaque jour la mort de la République est annoncée pour le lendemain. Nous sommes trahis ouvertement par nos bureaux de finance, par nos bureaux militaires, par la haute aviation et par la haute marine. Tout ce qui compte chez nous ou plutôt tout ce qui se compte, tout ce qui a compétence, tout ce qui administre et tout ce qui juge, annonce depuis des années que le système égalitaire ne tiendra pas. Les raisons qu’ils mettent en avant sont anciennes et fortes. Est-ce que l'on s'aviserait de faire voter les soldats sur la paix et la guerre, sur une offensive, sur le génie des états-majors ? Non point. Le soldat doit obéir ; il n'est ni en état ni en position de juger. Et pourtant il s'agit de vie ou de mort. Quelle folie alors de parler de droits ! Est-ce que les droits ne sont pas mesurés à chaque instant par les chefs eux-mêmes et d'après les nécessités de l'heure ? Est-ce que nos droits ne sont pas comme la sortie de cinq heures pour le soldat, si aisément et si naturellement révocable ? Est-ce que les impôts ne dépendent point premièrement des besoins de la défense ? Et qui comptera les besoins de la défense, sinon les chefs ? À tout instant la patrie se montre, la patrie si supérieure aux individus par la durée, par la grandeur, par la puissance. Et qui donc rappelle la patrie à ce peuple oublieux, sinon cette élite, gardienne du feu sacré, gardienne parce qu'elle sait ? Telle est la nature des choses. Et si la nation ne comprend pas cela, si elle ne signe pas un mandat en blanc à son élite, c'est que la nation est folle.

Ce discours est beau. En certains pays on ne peut l'entendre sans se mettre aussitôt au pas, comme si une musique militaire passait. Nous autres, nous nous en moquons. Ces petits seigneurs plaident si évidemment pour eux qu'ils en sont risibles. Eh quoi ? Tout pouvoir aux militaires, tout pouvoir aux riches, tout pouvoir aux brevetés et techniciens ? Toute pensée aux académiciens ? Ou, pour mieux dire, tout pouvoir à ceux qui se choisissent eux-mêmes comme chefs. Tout pouvoir à cette élite qui se recrute elle-même ; tout pouvoir à ses fils et à ses gendres. Tout pouvoir aux héritiers ! Tel est le cri monarchique. Avec ou sans monarque, il signifie simplement ceci, c'est que ceux qui exercent un peu de pouvoir cherchent toujours à le conserver, à l'étendre, à le soustraire au contrôle des administrés. La révolte des maîtres ne cesse jamais un seul moment. Et quels moyens ! Et quelle troupe de partisans ! Quand on tient la bourse, quand on tient le grade, quand on fait briller le luxe et le pouvoir comme récompenses, on a des amis. Cette conspiration tient toutes les avenues. Elle doit réussir. Et l'ambitieux part une fois de plus du pied gauche. Il compte ses armées, il s'étonne de ne rien gagner, d'être ramené toujours au même point par une résistance invincible.

Qui résiste ? L'opinion. Par une chance qui est sans doute de climat et de terrain, par une humeur de liberté, par une égalité heureuse, les institutions se sont arrangées de l'impossible. Oui, nous allons à la caserne ; nous allons même à la guerre ; nous payons l'impôt ; nous reconnaissons les lois et la police. Bon peuple en vérité ! Il n'y aurait qu'à donner un tour de plus à la corde. On ne peut. Pourquoi ? C'est que ce peuple obéit sans croire. C'est qu'il ne cesse jamais de juger. Oui, même en guerre, et tenu si court alors par des maîtres terribles, jamais il ne s'est pris d'amour pour eux ; jamais il n'a perçu entre eux et lui cette distance énorme de vertu, de savoir, de courage que le chef si naturellement imagine. Même les chefs de guerre, le peuple les tient subalternes, comme ils sont. Il ne s'étonne point de leurs erreurs ; il s'y attend ; il en rit, comme il rit des mages de l'économie et de leurs miracles. Il comprend que ces spécialistes, souvent bons pour exécuter, n'ont point qualité pour décider. Aussi le peuple garde le plus haut pouvoir aux amis qu'il a choisis ; il le garde à ses amis, souvent contre ses amis mêmes ; car neuf fois sur dix ils trahissent. Mais cela même le peuple le sait et le comprend. L'élite est tellement habile à flatter ! Toutefois un incorruptible sur dix, cela suffit bien. Cela arrête l'usurpation. Tant de fois l'édifice fondé sur le vote secret, sur l'arrondissement, sur l'amitié franche et grondeuse, tant de fois le rustique édifice a paru sur le point de basculer ! Mais non. Parce que prendre le pouvoir c'est premièrement persuader, et pour cela décourager, affoler. D'un mot, faire croire. Or ici expire le pouvoir de ces nobles messieurs. Vous ne ferez rien croire à ce peuple, Et, parce qu'il est assuré, oui fermement assuré, de ne rien croire, c'est pour cela que, sur les pierres mêmes de la Bastille, il peut danser.

*La Lumière*, 13 juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LVI)

1697

Il faut redire qu'il n'y a pas de guerre qui soit réellement pour le droit. En intention peut-être ; mais les effets vont tous contre l'intention. Sans parler des prétendus traités qui préparent un avenir d'injustice et de ressentiment, il suffit de savoir que les meilleurs amis de la justice, ceux qui seraient chefs et arbitres, sont massacrés à coup sûr, ce qui laisse tout pouvoir aux intrigants et trafiquants. On dira que les hommes ne sont pas ainsi divisés en deux espèces, et je le sais bien. Mais les demi-justes, dont tout dépend, ne peuvent manquer d'être déformés par le régime de guerre, si directement contraire au droit. Assurément une contrainte sans pitié, et, ce qui est peut-être pire, sans égards, ne prépare pas à une noble égalité. La méthode de forcer est trop honorée. Lever une armée est un moyen de gouvernement ; et bref chacun exerce toute la puissance possible. Les idées nobles se dissipent comme des fumées. Les obstinés qui comptent sur persuasion et instruction font rire ; on les dit niais, et quelquefois lâches. Ce dernier reproche fait rire, il est vrai, ceux qui ont fait la guerre ; mais les jeunes finissent par en être troublés. Finalement les amis de la paix forment aussi leurs bataillons, et le haut adjudant rit bien.

D'après une expérience fameuse, il faut appeler bonapartisme cette position politique où l'homme attend toute justice d'un homme juste et fort qui fera sauter les gens de loi par les fenêtres. Cette sorte d'idolâtrie touche l'imagination, au lieu que le règne du droit n'est saisissable qu'à l'entendement. La mystique de la force se communique ; elle enivre ; elle opère des conversions étonnantes. C'est alors qu'on voit renaître tous les respects ; prêtres et moines sortent d'entre les pavés ; toutes les vieilles polices se reforment, et malheur à qui prétend n'être d'aucune. Celui-là est seul ; on l'écrase sans peine. Tel est l'éternel Coup d'État. L'inégalité prépare la guerre, et la guerre confirme l'inégalité. Nous tournons dans ce cercle. Et là-dessus le sage nous renvoie à deux ou trois mille ans, disant que le progrès suit une route en lacets, et autres mirages. Je voudrais voir clair, et j'aperçois plutôt que nous n'avançons nullement par la violence au service du droit ; car la violence est directement contraire au droit. Il faudrait donc nier la guerre comme moyen, même la guerre juste, et soumettre toutes les querelles à l'arbitrage, d'après ce principe de droit que nul n'est juge de sa propre cause. Cette pratique n'a jamais été ouvertement essayée ; elle changerait les mœurs, et bien plus vite qu'on ne croit.

On se moquera ; on dira que rien n'est résolu sans la force, puisqu'il faut toujours une police et des prisons. Je sais bien que ce n'est pas simple, et je mets en garde contre les solutions simples. Hitler méchant, nous et nos alliés bons ; nous allons tous ensemble rosser Hitler, et ce sera l'âge d'or. On remarquera que les anciennes niaiseries reviennent, et qu'elles ne sont pas même beaucoup changées. Ce genre de pensée fait tout le mal possible. Si l'on veut renouveler l'analyse politique, il faut porter l'attention sur la notion de police. Car la police n'est pas l'armée, et n'emploie pas les moyens de l'armée. Il ne faut pas se laisser tromper par les armes. L'armée sert à décider par la force dans un cas disputé et auquel on ne trouve point d'autre solution. Or la police ne fait jamais qu'exécuter une sentence arbitrale. On demandera des exemples de ces belles sentences arbitrales ; tous les procès civils et les jugements qui les finissent en sont des exemples ; tous les verdicts de Cours d'Assises en sont des exemples. On peut tout critiquer et l'arbitre n'est certes pas infaillible. Toutefois nul ne nommera arbitrale une sentence imposée par le parti le plus fort. Un juge menacé n'est pas un juge. Sans doute il y a des menaces couvertes, comme il y a des attaques nocturnes ; mais aucun juge n'attribue la propriété d'une montre d'or à celui des deux qui a assommé l'autre. Il faut tenir ferme à cette précieuse idée, d'après laquelle aucune force ne peut décider jamais d'aucun droit. Là se trouve le commencement de toute liberté, de toute égalité, de toute civilisation véritable,

La Russie des Soviets a fait du neuf, oui, certes, lorsqu'à Brest-Litowsk elle a déclaré la paix à son ennemie, sans se soucier du consentement de l'ennemie, ni de la coutume, ni du traditionnel honneur. Mais quand elle veut prouver maintenant que l'homme libre des temps nouveaux est capable de se faire tuer joyeusement pour la conquête de l'air, cela est bien vieux, cela rappelle les défis et les combats pour l'orgueil sur quoi les anciennes tyrannies assuraient leur durée. Est-ce que les héros commenceront toujours par mourir ? Est-ce que le courage occupera toujours la scène pendant que la justice attendra encore quelques siècles ? Et cette même Russie libre, cette Russie qui n'a pas peur, va-t-elle demander à son tour la sécurité impossible, la sécurité comme la voulaient Poincaré et Barthou ? C'est promettre aux communistes le même esclavage militaire, le même travail fou employé à détruire, les mêmes nuées d'avions, les mêmes éventrements, les mêmes incendies, les mêmes asphyxies. C'est les former encore une fois à ce jeu sauvage où les meilleurs sont détruits à coup sûr, où la vertu est punie de souffrance et de mort, où cent mille beaux cadavres sont le moyen ordinaire de la politique, où les faibles ont le privilège de penser et de gouverner. Et pourquoi ? Pour un honneur aussitôt immolé. Pour une égalité qu'on nous demande d'ajourner encore à quelques siècles. Ainsi les mêmes discours à Moscou qu'à Paris, à Berlin, à Rome ! Tant de discoureurs vainement noyés ; et voilà que les vieilles et légères idées reviennent sur l'eau, les meurtrières idées de l'ancien monde, bien plus redoutables que les hommes.

L’École Libératrice, 22 juin 1935.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LVII)

1698

Il s'exerce un poids de police, d'administration et de diplomatie, qui rabat nos meilleures idées. Quoi de mieux que ce que l'on a nommé des pactes de non-agression conclus entre voisins ? Mais on dirait que cette pratique si simple a répandu la terreur parmi les esprits noués, qui ne voyaient plus alors l'usage de leurs discours habituels. Aussi on a vu se confirmer et s'étendre l'antique système des alliances, comme s'il avait heureusement complété celui des pactes de voisinage. Or il y est directement contraire. Comment puis-je être un allié pour qui que ce soit, si je m'engage à ne pas attaquer mes voisins ? L'essentiel d'une alliance, c'est au contraire que je puisse être automatiquement amené à me jeter sur le voisin, s'il a querelle avec mon allié. Il suffit donc que notre allié soit imprudent, ou qu'il ait quelque projet caché, quelque intérêt à brouiller les choses, pour que nous soyons engagés dans une guerre offensive. Mais qui nous a avertis de ces suites ? Qui les a seulement remarquées ? On nous a bâti de coûteuses fortifications, comme pour hautement marquer le passage à la défensive pure et simple. Et aussitôt après on rend public, on approuve, on renforce un système de promesses qui exige, si nous ne sommes pas fous, une armée capable d'attaquer soudainement et à fond, en franchissant allègrement nos propres murailles. Au total on nous prépare trois ou quatre cas de guerre, qui ne dépendent point de nous. C'est ce qu'on appelle ne pas abdiquer, ne pas renoncer à régner sur l'Europe ! D'après cette politique, notre système militaire s'étend ingénument, répondant à toute annonce d'économies par un gonflement des dépenses qui fait bien pis qu'annuler toutes les économies possibles. Et, tout cela, plus par paresse que par malice. On a chargé les bureaux d'étudier des pactes, idée nouvelle ; ils ont compris alliance, parce que cette idée est vieille, comme la diplomatie elle-même. Quelqu'un posera-t-il la question suivante : « Combien avons-nous conclu d’alliances dont chacune nous fait une obligation d'une offensive immédiate ? ». On ne répondrait point. Ces choses sont secrètes par tradition, et, au fond, par cette raison que les subalternes aiment le secret, qui leur donne puissance à eux, et humilie les élus du peuple.

Je lisais il n'y a pas longtemps que le peuple n'est pas assez instruit pour juger de ces choses. Il se peut ; mais je remarque aussi que les brillantes idées des spécialistes sont à peine au niveau de celles que forme l'homme de la rue quand il a de l'humeur. Qu'est-ce que l'idée d'alliance ? C'est une idée qui veut faire peur. On tient le peuple méchant entre deux poings levés. S'il frappe d'un côté, il est aussitôt attaqué de l'autre. Sachant cela, il se tiendra tranquille. Cette misérable idée est démagogique sans le vouloir. Elle répond à la mimique naturelle d'un homme qui, se voyant menacé, fait signe à son ami par-dessus l'épaule du méchant homme. Or cette idée, il faudrait la lacérer, la mettre en pièces, et la jeter aux vieux chiffons, non seulement pour l'instruction de l'homme de la rue, mais pour celle du diplomate. Car tout est faux dans ces naïves suppositions. Il est faux qu'un peuple soit plus brutal que les autres. Il est faux qu'on puisse trouver des alliés sans arrière-pensée, des alliés dont l'idée nationale soit une et invariable, et dont on puisse contre-signer d'avance tous les projets. Il est faux enfin, et cent fois faux, que l'on apaise jamais un peuple en lui faisant peur. Bien au contraire, en lui montrant des armes et des effectifs, on éveille en lui le chatouilleux honneur, qui ne permet point de céder à la crainte, et qui pousse au contraire à une entreprise dangereuse, par cela surtout qu'elle est dangereuse. Notre exemple le prouve. Celui de la Belgique le prouve. On se bat pour l'honneur ; on se bat par cela seul que le courage est mis en question. N'était-ce pas bien autrefois le ressort des duels ? À cela le raisonneur automatique dira qu'il y a des nations nobles et d'autres sans honneur ; ce qui revient à ces honteuses inventions de l'an quatorze, d'un ennemi qui avait peur. Ces inventions étaient évidemment folles et sans aucun fondement. Toutefois elles plaisent encore, et surtout elles donnent un plaisir connu et que l'on voit venir de loin. Et convenons qu'il y a une partie vile, en nous tous, qui voudrait bien se plaire à ces propos de buvette. Car il est agréable de se croire invincible, et noble, et admirable, et admiré ; de se persuader qu'on ne craint ni les armes, ni la force, ni le nombre ; et de jeter le reproche de lâcheté à ceux qui pensent autrement. Je laisse l'infatué, car je n'espère pas le changer. Mais cependant le peuple, qui paye de son sang toutes ces folies de vanité, le peuple sent bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas, dans tous ces communiqués de politique étrangère. Et ce qui ne va pas, ce sont ces roues carrées et ces ressorts en plomb avec lesquels les bureaux politiques voudraient se faire une mécanique pensante. Et l'on fait reproche à la République de ce qu'elle critique sans ménagement ces sublimes Messieurs ! En réalité le régime de la critique vient à peine de naître. À peine le forgeron ose en remontrer à l'ambassadeur. Et tant qu'il n'ose pas, nous sommes en panne, par les mêmes causes qu'il y a vingt siècles.

*La Lumière*, 6 juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935

1699

 « J'ai rencontré enfin vos Bolcheviks, m'a dit M. de Norpois, et je me sais gré, une fois de plus, de chercher toujours, sous les noms nouveaux, des choses anciennes ». Il faut dire que M. de Norpois est sorti d'un volume de Proust pour me rappeler que les diplomates sont toujours les mêmes et toujours nos maîtres. « Je ne crois pas aisément, ajouta-t-il, aux histoires de petits enfants mangés tout crus ; mais je sais bien aussi que les révolutions ne sont pas douces. Et quel peuple n'en a pas dans son histoire ? Il y a toujours quelques petites choses à oublier ; c'est une affaire de temps et de convenances. Et quant à l'idéal lointain, je suppose qu'il fut toujours le même depuis qu'il y a des hommes ; toujours le même et toujours impossible. Et qu'est-ce que cela fait, si on l'ajourne par des considérations de sécurité ? J'ai consenti, en qualité de diplomate honoraire, à visiter le pays où la liberté et l'égalité sont pour demain, mais sérieusement pour demain. C'est comme partout, ainsi que vous voyez. J'y ai trouvé canons, avions, munitions, divisions, généraux, amiraux, et la fidèle alliée, et l'affinité des deux peuples, tout à fait comme dans mes jeunes années. Et quant aux diplomates, vers qui j'étais porté par une affinité de carrière, il ne leur manque qu'un peu d'usage, et l'art de ne penser guère, ce qui est encore le meilleur moyen de n'être pas deviné. »

Il faisait danser avec bonheur les lumières verticales de ses yeux bleus. Je le voyais rajeunir pendant qu'il parlait. « Il faut,dit-il, que j'avoue encore que ces Messieurs ont bien voulu prêter attention à quelques causeries improvisées, où j'ai mis toute mon expérience. Et c'est bien ancien, tout ce que je leur ai dit. Mais aussi il est plus vite fait d'apprendre que de deviner. Et pourquoi du neuf quand tout est pareil ? Pourquoi du neuf quand vainqueurs et vaincus de la dernière guerre disent ce qu'ont toujours dit vainqueurs et vaincus après toute guerre ? Tous les discours faux et tous les discours vrais ont été faits cent et mille fois. Sécurité est toujours le grand mot, obéissance est toujours le grand secret. Permettez-moi, ajouta-t-il gaiement, de rire un peu de ces nouveaux despotismes. Je ne vais pas par quatre chemins ; dans un pays armé, le pouvoir est militaire, c'est-à-dire absolu. Après cela nommez les choses comme vous voudrez, vous ne changerez pas les choses, et la seule garantie de la liberté, en tout pays qui se compte, sera toujours l'autorité la plus inflexible. Voyant donc, après l'énorme poussière d'une guerre, tout s'éclairer et se remettre en place, d'après des lois assez connues, j'aperçois que les jeux de la paix sont toujours les mêmes, et que la sécurité commande toujours l'acceptation des mêmes risques. Aussi je ne suis point de ces pessimistes qui prévoient de grands et noirs changements, des refus de mourir, une paix à tout prix, et enfin toutes les horreurs. Non ! Non ! La guerre sera, par les soins du sergent-major, aussi sage que la paix.L'infanterie occupera les territoires, non sans des pertes élevées ; mais il ne viendra à personne l'idée de sauver sa vie au prix de l'honneur. Je ne veux pour garants que ces généreux instituteurs qui se sont fait tuer dans la dernière et qui se feront tuer dans la prochaine. Et je n'écoute pas ce qu'ils disent, qui est parfaitement vrai et tout à fait louable, à savoir que les hommes devraient s'entr'aider partout, et travailler à diminuer partout la souffrance imméritée. Ils le devraient ; je dis bien plus, je dis qu'ils le feront. Cela vous étonne ? Mais comme je laissais entendre à vos Bolcheviks (je dis maintenant Bolcheviks comme on dit Turcs, Bulgares, Éthiopiens), donc comme je leur disais, aucune hardiesse ne m'effraie si elle se réclame de la justice ; aucun projet ne me paraît trop beau, pourvu qu'on veuille bien peser ce petit mot : attendre. Oui, attendre que la liberté soit mûre, que la justice soit mûre. J'en juge par vous, leur disais-je ; jamais peuple ne fut plus résolu, plus unanime que le vôtre en ses conceptions d'avenir ; mais le voilà pourtant organisé selon le sergent-major et la mitrailleuse, et encore une fois préparant la guerre afin d'avoir la paix. Des ennemis, des alliés, la prudence, le travail, l'instruction militaire, des canons, des avions, des munitions, nous en sommes tous là, et non pas pour notre plaisir ! »

À ce point de son discours, M. de Norpois n'était plus qu'un léger brouillard ; en revanche ses paroles m'éclairaient crûment la politique de ces temps-ci. Il est donc vrai que les Norpois nous feront toujours descendre au plus bas de nos pensées, jusqu'à la région où la nécessité nous dicte les solutions les plus anciennes, les plus paresseuses, les plus connues et rebattues, et qui n'ont jamais fait que perpétuer les maux humains et barrer tout net le moindre progrès. Toutes les ressources sont consumées en instruments de guerre ; toutes les pensées ont pour refrain le massacre certain des plus vigoureux et des plus braves ; toutes les paroles et toutes les actions des gouvernants sont surveillées par les Hauts Militaires, qui en cela font très exactement le métier pour lequel nous les payons si cher. Nous vivons dans une veillée d'armes, et l'austère pensée de mourir en combattant doit passer avant toutes les autres. Et j'entends des voix pourtant, et jeunes et persuasives, qui nous conseillent de penser à neuf, d'inventer, de nous tirer d'ornière. Très bien ! D'abord tirons-nous de guerre ! Mais, à les écouter, je découvre que ce n'est pas à cela qu'ils pensent. Personne ne se permet d'y penser. Domaine réserve, sacré, fermé. Alors que voulez-vous que fassent ceux de droite ou ceux de gauche ? Ils font semblant d'ignorer que nous roulons sur rails et toujours vers la même catastrophe. Ils font mine de délibérer, quand tout se décide de jour en jour par une nécessité aveugle. Et ils discourent monnaie ; ils discourent travaux ; ils discourent traitements ; ils discourent impôts. Ils cherchent du neuf, sans voir du tout les vieilles, funestes et mécaniques pensées qui rendent impossible toute espèce de neuf. Alliances, défiances, divisions, avions, canons, munitions, sécurités, calamités, monuments aux morts, tel est le refrain que fait entendre sur terre, sur l'eau et dans les airs, le redoutable phonographe national qui marche tout seul.

*La Lumière*,22 Juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LIX)

1939 SM2 CXV « La nouvelle alliance »

1700

Je ne suis pas sûr que l'unité forcée, l'acclamation, les fêtes, les défilés, les effets de la masse sur elle-même, enfin l'entraînement du citoyen feront une armée. On me le prouve par des spectacles ; mais l'apparence ici ne compte pas. L'art militaire est muet et ne cherche point les confidences, ni même l'approbation. Et comme cet art est très ancien, je le prends tel qu'il est et j’essaie de le comprendre. Un chef qui connaît le métier ne se paie point d'acclamations ; bien mieux, il ne permet rien de tel. C'est peut-être qu'il pressent que le moment viendra bien vite où le plaisir ne portera plus l'homme, et, en vue de ce passage difficile, et qui est plein de conséquences, il n'est pas bon de grossir la part du jeu dans l'exercice guerrier.

En fait, ce ne sont pas ceux qui aiment la guerre qui la font. Dans les enthousiastes du commencement, il faut faire deux parts, ceux qui sont tués tout de suite, et ceux qu'on ne revoit plus dans la région dangereuse. Les premiers sont sans prudence aucune, font massacrer leurs troupes et tombent eux-mêmes noblement ; mais ces sacrifices n'ont point de suite. Et quant aux autres, ceux qui se refroidissent si promptement, je ne crois pas que ce soient des hypocrites ; sincères dans l'enthousiasme, ils le sont encore dans le découragement ; la désillusion les saisit comme une maladie. Voilà où conduit l'habitude de compter sur la partie sauvage de soi. L'enthousiaste est un homme sensible ; un homme sensible sentira trop vivement le malheur et le désespoir ; il sera touché, affaibli, changé par de petites causes et misérables, la faim, la crasse, la boue. Bien mieux, ne trouvant pas en lui cet enthousiasme dont il fait gourmandise, il ne se reconnaîtra plus ; et il prendra parti d'être ce qu'il est ; c'est ce qu'il faisait quand il était si brave. Et cela revient à dire que les misères réelles du soldat ne trouvent point un remède suffisant dans l'humeur. L'humeur suit la saison et l'occasion.

Ceux que j'ai vus à la guerre n'aimaient point la guerre. Ils n'en attendaient point de plaisir. Et ils n'avaient point non plus une folle adoration de leurs chefs, lointains ou proches. Encore bien moins auraient-ils pris pour maxime que le chef ne se trompe jamais. Tout au contraire, ils exerçaient le droit de discussion et de critique sans se gêner le moins du monde. Et je dois dire aussi que les chefs ne s'en inquiétaient guère, mais usaient eux-mêmes sans prudence de la liberté de parole. Et je parle d'officiers qui étaient redoutés et obéis. Toujours est-il que l'esprit de leurs hommes était bon ; j'y trouvais un dévouement qui venait on ne savait d'où. Car je ne leur voyais point non plus les opinions des patriotes professionnels. Bien souvent, ils comptaient amèrement la dépense et les récoltes perdues ; et tout ce qu'ils espéraient était de mettre dehors l'envahisseur ; enfin ils ne formaient pas de mirages. Nulle mystique en eux. Je crois qu'ils se voyaient engagés dans une aventure dangereuse, mais que le recul et l'abandon leur paraissaient inconcevables. Ils disaient de l'ennemi : « Qu'est-ce qu'il fait ici chez nous ? Qu'il s'en aille chez lui, et on pourra causer ». En attendant, ils faisaient leur métier avec une sorte d'obstination. Je crois avoir bien compris ce sentiment du soldat qui sait que d'autres comptent sur lui. Il en résulte des vertus qui ne sont nullement brillantes, mais qui sont très résistantes. Comment comprendre ce mot d'un sous-officier : « Va pour celle-ci ; mais pour la prochaine, ils ne m'auront pas ! » L'homme était très brave, et scrupuleux dans le service. Son mot n'exprime-t-il pas justement le contraire de l'enthousiasme ? Peut-être, par une belle pudeur, se gardait-il de l'éloge de soi. Jamais je n'ai entendu un homme de guerre parler de son propre courage. Ils semblaient plutôt penser qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je fus alors tout à faitguéri d'une idée qui ne m'avait jamais tenu beaucoup, c'est que les hommes se vantent volontiers. Je sais que ce qu'ils promettaient ils le tenaient ; j'en ai vu cent exemples. Peut-être alors craint-on de promettre. L'homme, selon mon opinion, est beau à voir dès qu'il n'est pas comédien. Et la guerre efface le comédien.

J'ai cru deviner une autre vertu plus cachée, et qui sans doute porte toutes les autres. On peut la nommer honneur. Mais c'est un honneur tout intime, qui ne rougit pas devant les autres, mais devant soi. N'être pas fier de soi après une épreuve pénible, c'est un malheur qui arrive. L'homme n'aime pas ce malheur-là. Quand il a eu occasion de rougir de lui-même, il se le fait payer ; d'où des témérités sans aucun emportement. Cette belle politique à l'égard de soi, je l'ai remarquée en tous. Un pitre forain, un marchand de cravates, un scribe, un meneur de chevaux, tous étaient de la même famille ; chacun se détachait seulement par son tour d'esprit, je dirais presque par une manière propre à lui de s'excuser d'être courageux. Il faut noter patiemment et scrupuleusement ces traits de l'homme. C'est que je le vois alors dans le danger, c'est-à-dire libre. Il ne l'est que là. Lorsqu'au contraire il ne fait encore que se ranger, chanter, acclamer et s'enivrer de mouvement, de bruit et de spectacle, quand il ne fait encore qu'offrir sa vie et défier l'univers des peuples, je ne tire pas mon carnet ; ce n'est pas le moment. De la même manière le sculpteur laisse son crayon tant que le modèle prend une pose ou une autre. Mais si le modèle se baisse pour ajuster une sandale ou enlever une écharde, c'est alors que le sculpteur prend son crayon.

*La Lumière*,20 Juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LX)

1939 SM2 CXVI « L'art militaire »

1701

Je n'aime point entendre dire que les grands banquiers sont maîtres de la paix et de la guerre, par la grande presse, qui imprime ce qu'ils veulent. C'est supposer entre les hommes une différence que je n'aperçois pas. Je ne vois point que le lecteur soit plus bête que le journaliste ni même que le banquier. Quelle est cette fiction de l'homme du peuple si peu éveillé qu'il croit tout ce qu'on imprime ? L'homme de troupe, au temps de la guerre, ne croyait rien du tout de ce qu'il lisait. En revanche, il inventait de lui-même des histoires d'espions, et selon ses passions propres, qu'il nourrissait de sa substance ; il se voyait trahi, et développait cette idée selon l'éternel génie des conteurs. En revanche, sur l'annonce d'une offensive, et par l'effet même des préparatifs, il se voyait vainqueur. Je n'étais pas préservé de ces illusions. Et, d'après ce que j'ai lu, je crois que le haut commandement se croyait aussi lui-même, selon la peur ou l'espérance. C'est ce qui m'a fait penser qu'en tout temps le citoyen sait très bien ce qu'il veut croire, et inventerait fort bien les sottises de son journal préféré. Seulement il est bien aise de voir imprimé ce qui répond à sa manière d'imaginer. Et cette manière d'imaginer dépend beaucoup du parti. On croit ce qui irrite l'adversaire intime ; et c'est la politique intérieure qui fait que chacun se trompe avec bonheur. ·

On accuse le journal à grand tirage. Mais pourquoi donc a-t-il grand tirage, sinon parce qu'on le lit ? Et on le lit parce qu'on y trouve tous les matins ce qu'on aime à croire. En sorte qu'on a raison de juger l'homme d'après le journal qu'il lit ; mais cela ne signifie pas que la presse ait un pouvoir immense. L'homme produit de lui-même ses préjugés et ses illusions. L'homme se dispose de lui-même selon la peur et selon la colère ; de lui-même il part en guerre ; de lui-même il croit que l'ennemi est lâche. De lui-même il reprend courage. De lui-même il détruit ses espérances ; de lui-même il grandit bonheur et malheur comme un poète qu'il est. Mais c'est une erreur commune dans les chefs de croire que les hommes sont menés par le dehors, et qu'une mutinerie dépend d'un mauvais journal ou de quelque discoureur sans respect. Au lieu qu'autant que je sais, le soldat ne cesse guère de discuter avec lui-même les chances d'une révolte, et d'hésiter devant ce qui suivrait. Ces pensées très amères et très communes sont mal connues ; on ne les avoue guère ; aucun journal ne les imprimerait. Elles sont en tout homme pilées et foulées par l'homme. Elles sont contrariées par d'autres, qui sont souvent très sages et très humaines. Par exemple l'homme de troupe voudrait punir tout de suite l'État-Major qui ordonne sans voir ce qui est ; mais il hésite en revanche à frapper l'officier subalterne qui est presque son camarade de misère. Bref, l'obéissance a des motifs réels qui feraient peur si on osait les regarder en face.

On aime mieux supposer que lorsque les hommes pensent à leurs femmes, à leurs enfants, à leur propre misère, aux profiteurs, aux impitoyables chefs, à l'héroïsme facile des discoureurs, c'est parce qu'ils sont mal conseillés. Et de même on imagine volontiers que par quelque leçon de morale civique on vaincra d'avance l'esprit de révolte. Comme si le souvenir de ce qu'a dit le maître d'école empêchait de sentir la fatigue, la douleur, l'humiliation ! Non. Ce qui fait qu'on supporte beaucoup et même tout, c'est qu'on n'arrive pas à suivre les conséquences d'une révolte ; et en vérité c'est ce que l'esprit le plus puissant ne sait pas faire. Et si dans toutes les suppositions on aperçoit les mêmes maux, on est rejeté alors au stoïcisme que la situation exige, d'après ce raisonnement, familier à tous les combattants : « Il ne sert point de se plaindre ; c'est être deux fois malheureux ». C'est alors qu'on se refait un espoir, une confiance, un dévouement. C'est alors qu'on adopte un chef et qu'on l'invente tel qu'on le voudrait. Le chef connaît-il cette position instable du combattant ? Sait-il que les meilleures troupes seront les pires si l'on dépasse le point permis ? S'il ne le sait pas d'avance, il est bien forcé de le reconnaître par l'expérience. Et, à partir de ce moment-là, quelles sombres pensées ! Certainement un chef méchant serait plus heureux. Lui ne se fierait jamais à personne. Lui supposerait naturellement dans la troupe la mieux tenue une haine continue et une attente de l'occasion. Aussi gouvernerait-il par l'organisation des pouvoirs, ne commandant jamais qu'à un pouvoir subalterne, responsable de l'exécution, et qui procède de même, laissant finalement au caporal le rapport entre le pouvoir et l'exécutant. On peut dire que tout marche par les caporaux et les sergents. Ce que je veux deviner, c'est que dans cette séance académique, d'ailleurs secrète, où il fut demandé au Maréchal si la jeunesse saurait mourir encore une fois, il donna sans doute en réponse peu de cette technique assez triste et beaucoup de littérature.

*La Lumière*, 18 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LXI)

1702

La Fête-Dieu est païenne, comme les roses sont païennes, comme l'été est païen. L'été est nu, l'été se baigne, l'été danse. Toutefois je pense à une exception, le paysan cuit et recuit par l'été, le paysan qui arrache péniblement la moisson toujours menacée. Il y a donc un peu de mensonge dans le cortège du dieu splendide. Cette fête n'a de sens qu'à la ville ; c'est la fête de la prodigalité ; les jardins ont trop de roses et trop de soleil. Toutes les forces célèbrent le dieu des forces. Je me souviens que, dans ma petite ville, les pompiers formaient une garde à ce dieu solaire ; au-devant du cortège marchait la fanfare ; je revois encore les hommes gros et suants, champions du bugle et de la contrebasse. Le sous-préfet n'y était plus ; il aurait dû y être. Il est bon que toutes les forces se couvrent du nom d'un même dieu ; on sait alors que ce dieu n'est pas dieu.

Ce dieu inépuisable, ce généreux dieu, c'est le même que le dieu printemps, si anciennement adoré. Mai était la promesse du bonheur, et cette fête de Mai est riche de pensées par cela même. Alors tout nous ramène à l'homme, et, par une reconnaissance, à la mère de l'homme. Cet entrelacement, ce berceau des branches qui n'ont pas encore donné fruit, font une perspective chrétienne. Je nomme chrétien tout ce qui implique l'homme-dieu ; et j'obéis ainsi au commun langage, aux mœurs, aux victoires de l'homme. La nature, et cela est encore plus évident en Avril, la nature est un moyen, la nature est un champ de travaux. C'est le moment, alors, de bien comprendre que la nature ne donne rien pour rien, qu'elle n'est ni bonne, ni mauvaise ; je veux bien qu'on dise qu'elle est juste à la manière des mécaniques. Faite pour servir en somme. C'est en Avril qu'on rabat les branches, et que l'on voit partout autour des champs les ormes mutilés. Cherchez-les maintenant ; vous n'apercevez plus que des triomphants feuillages. Au vrai nous châtrons et mutilons la nature ; l'homme ne peut vivre sans cette impiété redoublée. La nature libre, même en nos tranquilles pays, aurait vite fait de nous étrangler et de nous affamer. Même sans compter les bêtes petites et grandes, le végétal suffirait. Les fiers arbres forment au-dessous d'eux une terre morte. J'avoue que ces réflexions troublent la Fête-Dieu.

La nature n'est pas tendre ; et même elle est très mauvaise si on la laisse faire. La vipère ici, le tigre ailleurs, demeurez quelque temps sans les poursuivre, et vous aurez quelque idée de mère nature. Je vois bien qu'elle nous enivre maintenant : c'est une religion d'esclaves que celle qui sait gré au maître de tout le mal qu'il ne fait pas. D'où cette secrète amitié entre les tyrans et la Fête-Dieu ; cela s'entend dans le tambour et l'ophicléide. Le clergé est alors hors de lui, oui, à proprement parler hors de lui. Il touche à la puissance ; il ne peut se tenir de la célébrer. Où sont le prêtre et le saint, ces deux maigres ? Ils sont restés autour du berceau de l'homme. Ou bien ont-ils engraissé ?

Peu à peu le jour se fera ; un autre jour, un autre soleil, comme Platon aimait dire. L'esprit se lève et juge toutes ces forces, qui ne sont pas même injustes. Pas même injustes l'arbre, le tigre, le marais. Le poète est bien bon ; il adore aussi ces forces inhumaines. Plus juste, plus homme est le bûcheron, plus homme et plus juste le laboureur, qui n'ont point d'égard, et qui nous sauvent tous du dieu fécond qui est le dieu terrible. Mais non pas terrible par des caprices de tyran ; non pas ; l'eau retombe au plus bas et au plus plat ; toutes choses retombent comme l'eau ; il n'y a aucun genre de volonté en cette grande nature, qui, donc, n'est point grande. Pan est une idole. Suivons ce chemin ; faisons aussi ce défrichement ; César apparaîtra plus proche du tigre que de l'homme ; et tous deux ensemble, tigre et César, tombent sur nous comme l'eau ; ce sont, dira énergiquement le poète de l'avenir, ce sont des éléments que l'homme pile avec d'autres dans son mortier de travailleur. Car César est utile en subalterne, comme la nature est utile en subalterne. Mais nul respect n'est dû aux forces, et la religion du kilogramme est déshonorée dès qu'elle est nommée. **[**Imagine-t-on un combat d'honneur à qui pèsera le plus ? Et pourtant c'est une puissance que de peser ; mais ce n'est pas une puissance honorable. L'homme veut produire une puissance par elle-même honorée, comme est le courage.**][[1847]](#footnote-1848)** J'ai souvent pensé que la religion de l'homme, qu'on peut dire aussi religion de la valeur vraie, a passé aux mains de ceux qui reconnaissent tout homme, et qui voudraient vivre selon la divine égalité. En sorte que ceux-là, en condamnant la procession à rester dans le temple, en apparence persécutent la religion de l'Homme, mais en réalité protègent cette religion, toujours chancelante et toujours menacée, contre le cortège panthéistique des mille faces et des mille plantes.

L’École Libératrice, 29 juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LXII)

1935 SE XXV « Le Dieu des forces »

1703

Aux peintres italiens l'homme ne regarde point l'homme ; il n'en a pas le temps ; il adhère tout aux murs qui lui tendent une image de lui-même, plus vraie que lui. Après que l'on a tant dit et pensé que l'apparence trompe et que l'homme se cache sous sa propre surface comme sous un masque, il arrive, par une réunion de chefs-d'œuvre, que l'apparence reprend son rang, retrace et rassemble, en sa bordure de lumière, tout ce qu'on peut savoir de l'homme, le chemin de la profondeur se trouvant barré, et à jamais, par le génie qui s'est borné à voir, sans du tout deviner. L'ombre des complots est alors dévorée par cette surface de couleur qui sacrifie le relief et la courbure au prix incomparable de la lumière. D'où les tendres mères, les bambins, les Vénus ; mais en cette lumière dorée tout est égal, et la belle peinture refait le beau, même en partant du beau. C'est pourquoi on y trouve aussi d'autres êtres, fils adoptifs du soleil ; des princes tels quels, et des princesses de précieux cuir, et des sujets, et des sbires, chacun avec le grain d'importance et le grain d'impudence qui le garde vivant ; et ce grain resplendit ; les subalternes vêtus aussi de reflets comme sont les épées et les haches. Telles sont les grâces de la lumière dorée.

À partir des génies solaires, et par un bleuissement de l'air, une sorte de nuit de plein jour enveloppe les œuvres lunaires, où l'on voit les mêmes princes, la même politesse des sujets, les mêmes formes divines de mères et d'enfants ; seulement le pouvoir de deviner s'exerce alors sur l'ombre, qui n'est rien. On croit moins alors au naturel, car l'heure est moins belle. Et quand on revient des lunaires aux solaires, souvent on reconnaît le vulgaire, le vil, le méchant, le vain ; car le peintre ne flatte personne. La malice de l'ombre est bien peu de chose devant la malice en pleine lumière et toute étalée, sans piège, sans rien de caché ; impénétrable. C'est ainsi que le paradis, le purgatoire et l'enfer paraissent ensemble, dans ce jugement dernier, ensemble en chaque molécule de lumière, comme ils sont en effet. D'où une ressemblance qui saisit quelquefois entre les cercles mobiles des visiteurs, qui avancent et reculent comme l'eau, et les cercles immobiles des visités. Les vivants entrent parfois dans la lumière du peintre, faisant éclater et périr dans le même instant d'autres chefs-d'œuvre, d'autres princes et d'autres princesses, qui sont n'importe qui. Le misanthrope doit courir là et s'y guérir, par cette teinte du bonheur qui égalise, et par cet autre jugement dernier qui mêle les bons et les méchants. La peinture pardonne tout parce qu'elle a tout dit.

Ce qu'on paie en entrant ne compte guère devant ces immenses trésors. En sortant on paie un peu plus cher. Le dernier buste, celui qui vous regarde sortir, c'est le tyran lui-même. Ce marbre est fort, et sans aucun mensonge ; mais sans la moindre lumière de paradis. C'est plus que force, c'est fureur peut-être jouée, à coup sûr méditée. Il est écrit là que la force ne suffit pas encore à gouverner, et qu'il faut faire peur, de façon à enlever toute espérance. Toutes les parties du Prince, éparses derrière vous, divisées, compensées, toutes vous ont poursuivi et se rassemblent là pour un adieu amer et sans grâce. Que me font toutes ces ravissantes images s'il leur faut un roi ? J'aurais presque dit : « Non, pas à ce prix. Emportez tout. »

Je n'ai point le choix. Nul n'a le choix des hommes avec qui il doit vivre. Nul n'a le choix que de lui-même à lui-même, et encore serré de près par sa propre forme, par tout ce qu'il y trouve, dont il ne peut rien jeter. Savoir maintenant si cette terrible face n'est pas la tienne ; tout au moins une minute de la tienne. Je suppose que tu n'aurais pas ce tremblement devant cet autre miroir, si tu ne t'y reconnaissais. Faire peur est notre étude ; et j'ai remarqué que l'âme des preuves est de faire taire, en ôtant à la fois le loisir et le courage. Communément cette menace est courte et recouverte aussitôt de douceur. Il est facile de faire la paix entre les images ; nous éprouvons qu'il est plus difficile de le faire entre les hommes, et que l'absolue fureur ferait gagner bien du temps.

Savoir. Tout essai de violence réussit ; mais je comprends bien pourquoi. J'ai vu cent fois qu'une face méchante gouverne les frivoles, quand ce ne serait que par la constance. Car il est trop triste de haïr, et l'on prend vite le parti d'aimer. Sans compter que la contrainte a des avantages sans mesure sur la persuasion, car la persuasion invite à être mécontent ; au lieu que la menace invite à être content, et même à se hâter d'être content. Et la peur d'être lâche, car tout finit par là, fait qu'on ne s'engage point dans la résistance. Il est plus agréable d'admirer ; et il est bien facile d'admirer quand les bannis sont loin, quand les prisons sont bien entourées, quand les maux sont profondément cachés, quand l'obéissance produit sa moisson de vertus. Il n'est pas de prince qui fasse tout le mal possible. Aussi l'acclamation ne prouve rien ; et les querelles de la liberté ne prouvent rien non plus. Il y a risque que l'unanime louange soit un effrayant signe, et que l'ordre n'exprime que le désespoir. Finalement je veux choisir d'après la lumière, et non d'après l'ombre ; j’en crois la joie et la liberté que les génies nous annoncent, et que le tyran lui-même nous envoie en ambassade. Et dans le moment qu'il nous dit : « Vous qui sortez d'ici laissez toute espérance », je serre contre moi, j'emporte et je garde une merveilleuse espérance.

L’École Libératrice, 13 juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°7, 31 juillet 1935 (LXIII)

1935 SE XXXI « Adieu à l'art italien »

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935

1704

La puissance de la Grande Presse, je n'y crois pas. Un journal exprime ceux qui le lisent et ceux qui l'aiment. Et l'écrivain lui-même, en ses déclamations, est naturel et sincère comme sont ses lecteurs. Ses lecteurs l'ont choisi, et lui a choisi ses lecteurs. Il est faux qu'un écrivain soutienne n'importe quel parti qui le paiera bien. La question ne se pose pas ainsi. Pour le même prix un directeur de journal trouvera un chroniqueur de bonne foi. Examinez un peu la petite presse où les jeunes se forment ; il s'y montre des thomistes purs, des royalistes purs, des modérés purs, des radicaux purs, descommunistes purs. Ce qu'ils ont tous de commun c'est qu'ils sont mal payés. Mais c'est trop peu dire ; ils ne sont pas payés du tout. Dans cette réserve, dans ce vivier d'écrivains, l'homme aux millions pêchera non pas un traître à séduire, mais un fidèle. Et pour qui ce gros journal ? Pour un public qui attend qu'on lui dise ce qu'il pense, mieux qu'il ne le dirait lui-même ; mieux encore, un journal qui traduira l'humeur, les invectives, les jurons du lecteur dans un langage qui semblera noble, impartial, cohérent. Sans cet accord avec une multitude d'inconnus, le journal meurt. Si quelque gros actionnaire prend le pouvoir par quelque coup d’État, et change peu à peu la politique, en choisissant d'autres écrivains, alors le public changera aussi ; entendons-nous ; je veux dire que le journal perdra des lecteurs, et en gagnera d'autres. Mais je n'ai jamais vu que l'opinion des gens change plus aisément que la forme de leur nez.

On me niera tout cela. Qu'on m'explique donc pourquoi il y a tant de radicaux, alors qu'il y a si peu de journaux radicaux. Si la grande presse pouvait quelque chose, on aurait vu de grands changements. Quelques-uns les ont espérés ; mais vainement ; les citoyens gardent leur couleur propre. La guerre certes était plus persuasive qu'un journal. Or elle a tué beaucoup d'hommes, mais elle n'en a peut-être pas changé un. Un journal ne peut pas changer une opinion ; un discours non plus. Éclairer un homme, le civiliser, le grandir, l'assouplir d'esprit, cela peut se faire, mais par des moyens détournés et par de longs chemins. Toutes les grandes œuvres y servent. Aveugles comme des statues, elles n'effarouchent pas l'homme ; au lieu qu'on devrait savoir que l'orateur et le prêcheur n'ont jamais converti personne. Presque tous y vont pour être confirmés ; mais j'ai remarqué encore autre chose, c'est qu'on peut se plaire à un orateur et ne prendre aucune de ses idées. N'importe quel homme sent la pointe de la preuve, et pare le coup très attentivement. J'admire cette sécurité du penseur. Jamais il ne se laisse pousser ni presser. Même les faits incontestables, on sait encore les mettre de côté. J'irais jusqu'à dire que plus un argument est fort, mieux aussi on le voit venir ; on se fait sourd sur ce point-là. On attend ce qu'on est venu chercher ; l'orateur s'en souvient à propos ; il lance les mots qu'on attend ; il retrouve ses amis.

J'ai disputé contre des gens que j'aimais ; j'ai pu les blesser, non les ébranler. Entre leur nature sensible, toute fraternelle, et le haut de leur esprit, toujours prêt à la voltige, je connaissais et j'explorais la région de leurs opinions toujours cuirassées. Je tournais autour ; je n'y avais pas entrée. Pourquoi m'en serais-je étonné ? J'étais et je suis encore de même. La thèse royaliste, je la comprends. La thèse fasciste, je la comprends. Je n'ai à me garder ni de l'une ni de l'autre. Platon est un des rares auteurs auxquels j'adhère de toutes mes surfaces. S'il revient à ses féroces sarcasmes contre la démocratie, je cesse d'adhérer ; je contourne, aussi prudent que le navigateur qui aperçoit un rocher. Quand ce passage dangereux est franchi, j'ai toute confiance de nouveau. Cette constance est précieuse. Car le haut de l'esprit nous ferait errer ici et là ; on voit de ces feux follets. Heureusement les opinions sont amarrées. Vienne la tempête, on double les amarres. Dès que l'on annonce les scandales et les surprises, chacun revoit d'un coup d'œil ses positions, et jure de s'y tenir. Et cela même est une marque de grand jugement ; car le bon sens avertit de ne point se laisser pousser et chasser d'une opinion à une autre, comme on chasse les bêtes d'un pré à l'autre. Chacun s'honore d'être fidèle à soi. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que la belle partie de nos pensées est celle qui est voulue, et dont on a juré. Et, par contraste, on remarque que les pensées forcées ne sont jamais que des colères. C'est pourquoi chacun refuse de changer à sommation. Toujours les persécutions ont confirmé les religions. Certes ce n'est pas dans le moment qu'une pensée est dangereuse que l'on peut s'en détacher avec honneur. On ajourne alors le vrai. C'est qu'il faut toujours attendre quelque surprise et quelque piège de ce vaste et immense vrai ; au lieu que dès maintenant liberté et fidélité, l'une portant l'autre, sont les vertus de l'esprit.

« 1er juillet 1935 » (EH2)

Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXIV)

1938 EH LXXXI « Vertus de l'esprit » (*absent de EH1*)

1705

Si les peuples libres n'inventent pas une nouvelle manière de se défendre en même temps qu'une nouvelle politique entre les nations ils ne feront non plus rien de neuf à l'intérieur d'eux-mêmes ; ils changeront seulement les noms. Ils se diront démocrates, radicaux, socialistes ou communistes ; en réalité, ils seront militaires, c'est-à-dire que les chefs de guerre y feront la loi et que les formations de guerre déferont la République. Nous le voyons chez nous, où sur la seule menace d'un gouvernement civil et appuyé sur le nombre, se forme et s'exerce une armée d'officiers. Car les Ligues factieuses, tout rabattu, compte fait de ceux qui y vont par mode ou par contrainte, se composent d'officiers en révolte contre la République radicale ; non pas contre toute République, mais exactement contre tout pouvoir fort qui ne sera pas militaire. Il faut donc réformer de ce côté-là, ou bien les autres réformes attendront toujours.

Je m'étonne que l'analyse des institutions militaires n'ait pas tenté quelque élève de Marx. Il y a certainement à changer quelque chose dans une discipline féroce, qui est un reste des bandes d'autrefois, où en effet il ne fallait pas moins que la pendaison après jugement sommaire, pour retenir en pays ennemi des aventuriers qui ne savaient que violence et pillage.On devrait traiter autrement des citoyens qui défendent leur pays. D'après ce qu'on sait des campagnes de Trotski, ce Napoléon du XXe siècle, il usait de persuasion à l'égard des troupes révolutionnaires, et il le fallait bien. Nos militaires n'oseront pas représenter, dans leurs leçons de guerre, ce général qui, rencontrant ses soldats fatigués de se battre et débandés, montait sur une table en plein champ, les rassemblait par son éloquence, et de nouveau les lançait contre les Blancs. Ces moyens ne conviennent que dans la défensive, où la nécessité de combattre apparaît à tous. Mais nos chefs de guerre aiment mieux des soldats qui ne cherchent pas à comprendre, et c'est par la même politique du commandement qu'ils enseignent l'offensive et encore l'offensive. Cette doctrine se tient. Toutefois, appliquée dans une armée de citoyens libres comme était la nôtre, elle n'a pas connu le succès. Bien plus, l'offensive sans précédent, menée par toute l'armée allemande d'un seul pas et d'une seule volonté, cette offensive n'a pas obtenu ce qu'on en espérait. C'est la méthode défensive qui a gagné. La victoire décisive remportée autour de Reims, environ le dernier 14 juillet de la guerre, fut une victoire défensive, où des procédés entièrement nouveaux, et tirés de l'expérience, furent mis en œuvre, par exemple la première ligne discontinue et faiblement occupée, les cordons explosifs tendus devant les chars d'assaut, et bien d'autres qui seraient à étudier sans préjugés. Que ferait une armée par ces moyens, non pas une armée décimée et fatiguée, mais une armée neuve, et employée selon l'économie des forces, c'est ce qu’on peut à peine imaginer. On ne peut pas imaginer non plus les profonds changements qui se feraient dans l'esprit militaire, si le but avoué était de nuire à l'envahisseur et en même temps de se protéger soi-même. Alors le soldat ne serait plus outil ou marchandise ; et l'on sauverait toute la République à partir de là.

Quelles sont les conditions de politique extérieure qui s’accorderaient à cette guerre de forteresse ? On le devine. Le système des alliances exige que les armées se mettent en marche pour des raisons cachées, pour des intérêts lointains et non directement nationaux. Le peuple ne peut alors se dire pacifique, car la paix, j'entends celle dont il est responsable, ne dépend pas de lui seul. Le seul traité acceptable, d'après le principe strictement défensif, c'est ce qu'il faut appeler, en donnant plus de précision à un langage nouveau, un pacte, entendant par là une promesse de non-agression. Le pacte se conclut entre voisins ; il peut être à court terme, et renouvelable après négociations. Rien n'est plus simple qu'un tel pacte, que de tels pactes. L'énoncé même de la promesse, qui exclut toute réserve et tout piège, établit aussitôt la confiance. Toute l'armée vient s'exercer aux frontières, sur le terrain de la seule bataille permise ; ainsi, tout le temps est bien employé, et la vie de caserne est presque toute abolie. Les inventeurs s'ingénient à barrer tous les chemins le cas échéant. Ici, les moyens modernes trouveraient un emploi ; les explosifs tendraient leurs pièges. Mais ce problème n'a jamais été sérieusement étudié. Voyez ; à peine nos fortifications étaient construites qu'on parle de nous mener à l'attaque. Non. Il ne faut plus d'alliances.

On répond qu'il faut bien des alliances pour garantir les pactes. C'est le vieux refrain ; ce n'est qu'un vieux refrain. Le pacte est garanti par les moyens défensifs et par la résolution d'un peuple, qui est toujours unanime quand il s'agit de défendre le territoire même du pays. Mais le pacte est garanti encore par l'opinion des peuples, auxquels, selon le pacte même, on enseigne que l'armée n'est faite que pour la défense. On m'a dit que les armées russes portaient de grandes banderoles sur lesquelles il est écrit que leur devoir est seulement de défendre la République Soviétique, sans jamais attaquer le voisin. Si cela est, demanderons-nous que ces inscriptions soient effacées ? Oserons-nous faire ce pas en arrière ? Non. Au contraire, il faut écrire partout et en tous pays que toutes les armées sont désormais territoriales, et que l'autorité des chefs expire à la frontière. Cela dit (car nul ne peut refuser de le dire), et cela commenté, l'état d'esprit sera tout autre dans les troupes et dans la masse des citoyens qui fournit l'homme de troupe. Il y aura une limite au pouvoir absolu ; chacun saura qu'il ne participera jamais qu'à une guerre absolument inévitable. La complication des jeux diplomatiques sera surmontée. On n'accusera plus le voisin ; non ; simplement on l'attendra. On ne discutera plus sur l'agresseur. L'agresseur sera celui qui aura passé la frontière ; et en tout cas les hommes auront ici comme partout une raison précise de désobéir. Je sais que le chef militaire a horreur de ces idées-là ; car elles le déposent de son pouvoir surhumain. Raison de plus pour chercher par là, et changer enfin le statut des peuples. Quand tout sera clair, quand les peuples pourront comprendre, alors je parie qu'ils sauveront la paix.

*La Lumière*,27 Juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXV)

1939 SM2 CXVII « L'armée territoriale »

1706

Je trouve naïf, pour ne pas dire plus fortement, qu'on demande d'enseigner aux écoliers l'amour de la patrie. C'est à peu près comme si on enseignait une heure par jour, à la caserne, la biographie et les vertus du colonel, absolument de la même manière que l'on explique le démontage de la mitrailleuse. J'ai admiré les leçons de pliage de la capote ; et certes c'est quelque chose de savoir transformer le lourd et rebelle vêtement en un anneau de drap bien ficelé que l'on porte en sautoir. De tout enseignement on revient plus libre, car on a essayé sa propre mémoire, sa propre attention, son propre art, sa propre vertu, sans aucune supercherie ni flatterie. La géométrie est l'exemple le plus parfait de ces leçons de choses qui ne demandent nullement l'admiration, ni même la confiance, et bien mieux qui enseignent la défiance et n'exigent que le libre examen. Je dis leçons de choses, je devrais dire leçons d'homme, car l'homme alors vous montre ce que c'est qu'un homme, ce qu'un homme peut, ce qu'un homme a osé ; il vous le montre par l'exemple, les mains et l'esprit en pleine lumière. Ce que je fais, tu peux le faire ; cela dépend de toi. Toute leçon est une leçon de courage, d'intelligence, de domination. Ce n'est pas la mitrailleuse ni l'hexagone qui s'y trouvent démontés et remontés, c'est l'égalité même qui est prouvée par l'expérience. Et, par cela même, l'inégalité est alors reconnue et admirée ; elle est reconnue par l'égal. C'est le cavalier qui sait dire que l'adjudant n'a pas d'égal comme cavalier. C'est le géomètre qui sait reconnaître l'éclair du génie dans le premier de la classe. Et le premier de la classe n'est nullement disposé à exercer ce pouvoir en rabaissant les autres. Au contraire il voudrait leur en faire part ; il s'évertue à leur montrer que ce n'est pas difficile ; que, comme eux, il a cru d'abord que c'était difficile ; et que tout d'un coup, par une bonne prise, par un courage, par une confiance en soi, il s'est vu l'égal du maître. Ce genre de maître, sachez qu'on l'adore, et comprenez d'après cela que nul n'enseigne que la vertu.

On l'a dit cent fois, c'est une grande imprudence d'instruire ; c'est donner à un homme l'idée qu'il est un homme ; c'est lui montrer la dignité d'homme et lui dire comment on la prend, comment on la garde. C'est alors qu'obéir est beau ; obéir à celui qui ne veut point qu'on obéisse ; admirer celui qui ne veut point être admiré. Le dévouement paraît, qui n'est jamais que le devoir envers soi-même, mais envers soi-même homme. Seulement, n'allez pas faire encore des leçons de dévouement ; le dévouement est enseigné toutes les fois que quelque chose d'autre est enseigné ; cela va de soi ; c'est la reconnaissance même de l'homme en soi-même et dans l'autre ; d'abord dans l'autre quand l'autre est le même. Et je tiens que le maître de géométrie sera suivi comme un dieu s'il emmène ses hommes à l'incendie ou à la commune défense. Mais aussi qu'il ne dise point : « Il faut éteindre l'incendie, je vais vous le prouver ». Qu'il dise seulement : « Je suis votre maître de géométrie ; venez avec moi ».

Maître de géométrie, ou maître d'équitation, ou maître de grammaire, il n'importe guère. Tout homme qui a appris quoi que ce soit sait ce que c'est qu'un maître. C'est par un sentiment de croissance et d'admiration (l'une ne va pas sans l'autre) qu'il sait qu'il doit quelque chose à l'homme. Et quand il donne sa vie, ce qui se fait si souvent et si modestement et si hautement, dans le coup de grisou, dans le naufrage, dans n'importe quelle catastrophe, c'est à cette dette-là qu'il pense. C'est ce qui a fait dire que l'instituteur était le vrai maître d'armes ; et en effet où va l'instituteur, de métier, d'art ou de science, le disciple y va. Maintenant, si vous exigez que l'instituteur enseigne cela même, c'est que vous ignorez tout de la question. Celui-là qui n'a jamais dit : « Vous devez me suivre », c'est celui-là que l'on suit. « Usez donc de votre influence pour faire que cette jeunesse ait foi dans le Gouvernement et dans l’État-Major » ; à quoi l'instituteur répond : « La jeunesse jugera, et librement jugera ; je me démets de tout pouvoir ; j'en ai encore trop. Je les mets en présence des vrais maîtres ; c'est à vous de ressembler aux vrais maîtres, de parler en leur nom, de parler en égaux à des égaux, comme les vrais maîtres font tous. Ainsi s'exerce la partie réelle du pouvoir ; ainsi se font tous les miracles d'héroïsme ; bons ou mauvais, je ne juge point ; ou plutôt je veux dire qu'ils sont beaux en eux-mêmes, et incertains quant à leurs effets. Voilà ce que je reconnais dans la patrie véritable. Et quant à l'autre partie du pouvoir, celle qui méprise, qui injurie, qui sauvagement punit, qui meurt de peur, qui toujours menace, et qui refuse d'être jugée, cette partie-là est imaginaire ; elle n'a jamais rien fait dans le monde. Toutes les fois que vous essayez d'être seulement ces maîtres-là, et de parler au nom de cette patrie-là, vous sentez aussitôt que vous n'êtes rien ; vous soupçonnez un grand vide, vous criez dans ce vide. Et moi je réponds simplement que mon métier est fait, que vos troupes sont prêtes, et vous attendent ».

L’École Libératrice, 6 juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXVI)

1707

On gagnerait du temps et on apaiserait bien des querelles si, sous le nom d'histoire, on enseignait la Chronologie prouvée. Seulement, ce tableau des siècles qui nous sont connus, l'élève devrait le savoir comme il sait l'alphabet. Cela n'est pas difficile dès qu'on s'y met. On ne s'y met point, parce qu'on se propose quelque chose de bien plus beau, qui est de former l'esprit ; en réalité on prêche ; on fait croire aux auditeurs ce qu'on croit soi-même. On raisonne sur les grandes affaires ; or, quand on en aurait soi-même quelque idée, il est trop tôt de parler d'hommes d'État à des enfants qui n'ont aucune expérience là-dessus. On éveille alors des passions sans objet. Et au contraire la Chronologie prouvée forme un objet résistant et incontestable. Et combien j'ai fait de raisonnements ridicules, combien en avez-vous fait, faute de savoir la Chronologie ! Il s'agit donc d'apprendre, et ce n'est pas difficile, dès que le jugement ne s'exerce pas à côté de la question. Et le jugement devrait s'appliquer alors à bien apprendre, à remarquer les fautes, à prendre note des confusions, des hésitations ; à régler les révisions, lesquelles viennent à bout de tout, et très vite. Le professeur d'histoire ressemblerait alors au professeur d'escrime, de boxe, de piano ou de dessin ; il marquerait les fautes, et ferait plus d'attention aux caprices de la mémoire qu'aux projets de Richelieu. L'enfant prendrait confiance, d'après des progrès indiscutables. Car il n'y a rien de plus simple que de se délivrer d'une certaine faute ; il suffit d'y penser une minute tous les matins ; en trois jours la question est réglée. Malheureusement, je ne remarque point que l'on cherche à instruire ; on veut plutôt intéresser et persuader.

Pourquoi un historien ? Il n'est pas besoin d'être historien de métier pour répondre à cette question : « Quel âge avait Voltaire quand Rousseau publia l’*Émile* ? » Ces comparaisons purement biographiques sont ce qui donne des idées. Et ce genre de connaissances est à la portée de chacun. Mon livre en main je suis répétiteur pour l'histoire des règnes, des ministres et des maréchaux, sans avoir jamais fouillé les archives. Ainsi le professeur de belles-lettres sera un suffisant professeur d'histoire en dix minutes par jour. D'autant que lui-même raisonne en historien quelquefois. Qui enseigne l'histoire littéraire peut enseigner aussi bien l’histoire politique ; surtout s'il sait distinguer les raisonnements historiques, que tout le monde peut contester, des simples successions historiques, que personne ne peut contester. Le livre d'histoire serait alors un recueil de vérités comme est maintenant l'Atlas ou le Dictionnaire. Au reste la littérature a autant besoin que l'histoire d'être purifiée. Qu'y a-t-il d'incontestable en Corneille et Racine ? Les biographies et les textes, choses qu'on peut réciter et que la fantaisie ne peut déformer. Quant aux brillants commentaires ils donnent la plus étrange idée de l'esprit, instrument faussaire aux yeux de beaucoup. Les gens instruits à mélanger habilement le contesté et l'incontesté sont disposés à penser qu'on peut prouver n'importe quoi. Et cette idée malsaine s'est emparée même d'une partie des sciences où la dispute règne. Contre quoi réagissent utilement l'arithmétique et la géométrie, qui donnent l'idée de preuves universellement valables. Mais aussi je n'ai nullement besoin d'un virtuose pour enseigner l'idée de pont aux ânes. Je suis même persuadé que celui qui enseigne ces fameux théorèmes sans les savoir de haut les découvre à chaque fois qu'il en donne la preuve, et retrouve ainsi le ravissement de Thalès et d'Archimède. Ainsi l'enfant commencerait par savoir les faits et pouvoir les raisonnements, au lieu d'être invité à brouiller tout d'après d'émouvantes déclarations sur Jeanne d'Arc ou sur Jean Huss.

Mais quoi ? direz-vous, sera-t-il donc étranger à ce raisonnement mitoyen qui est d'usage au prétoire, à la chaire, au marché, dans les querelles ? Il séchera donc entre un dictionnaire et une géométrie ? Mais point du tout. Dès qu'il lit et apprend les grands auteurs, il apprend en même temps l'art de persuader et l'art d'émouvoir. Mais ici encore je crains les commentaires. Je cherche l'incontestable, même dans le contestable ; et les génies, poètes, orateurs ou pamphlétaires, sont des faits humains incontestables. Je veux qu'on les lise ; je veux qu'on les sache et qu'on les récite ; cela même c'est les comprendre, et je tiens beaucoup à ce qu'on les comprenne comme ils sont. Si le maître y substitue ses propres élévations ou vociférations, alors je n'ai plus de garanties. Il y a bien cent lycées et deux cents collèges ; nous n'avons pas trois cents génies ; ou, pour mieux dire, il n'y a point de génies parmi les hommes vivants ; même s'ils n'étaient pas contestés, ils seraient encore variables d'un jour à l'autre, enroués, indignés, sophistes dans l'improvisation ; je ne me fierais pas à Corneille pour commenter Corneille. Donc la connaissance seulement des œuvres classiques ; et c'est encore beaucoup, c'est peut-être tout que de savoir ce qu'il y a dans les grands livres. Je suis bien assuré que le jugement, qui en effet n'est pas seulement géomètre, et qui prononce dans les choses mêlées et urgentes, ne peut absolument se former que par la société des grands hommes. Instruire, c'est faire la présentation.

Où je vais ? À l'idée trop oubliée du professeur unique, que j'aimerais nommer répétiteur, et qui, au cours d'une année, mènerait sa petite armée de disciples à travers grammaire, géométrie, poètes, prosateurs, le tout approprié à l'âge. Et, bien loin de mépriser nos agrégés, qui sont des spécialistes, c'est à eux au contraire que je confierais l'enseignement total ; car je suis assuré qu'un homme qui a appris très bien une chose, que ce soit latin, anglais, géométrie ou physiologie, est capable d'enseigner tout à des gamins de huit à seize ans. Après cela viendra le choix, les cours, les recherches ; chacun apprendra son métier ; mais auparavant et quel que soit le métier, chacun saura le principal de l'homme, l'incontestable de l'homme, et, pour bien dire, le monumental de l'esprit.

L’École Libératrice, 15 juin 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXVII)

1708

Hier, bien par hasard, j'écoutais la radio. Un parleur disait des niaiseries sur Bach ; après quoi on entendit un quatuor vocal où les exécutants chantaient chacun pour soi ; et puis quelque pianiste mécanique sans aucun style. En n'importe quel concert le public punirait ces téméraires, soit par les sifflets, soit par une glaciale indifférence. Mais ici on peut tout oser ; le public n'a aucun pouvoir. Le public trouve rassemblés tous les médiocres et tous les intrigants, qui n'ont jamais été à pareille fête. Il suffit d'arriver à occuper quelque partie du programme ; en cela consiste le succès ; l'épreuve réelle manque. Il me semble que, d'après cet étrange régime, toute la musique doit tomber au médiocre ; car il est clair que les grands artistes ne se tirent du commun que par le secours du public, lequel soutient aussi la critique, toujours menacée en elle-même par l'ennui professionnel. Il ne fallait pas moins que ces expériences toujours renouvelées et toujours redoutables pour donner au public une juste opinion de ses propres goûts. Privé du pouvoir d'applaudir, le public croit tout, accepte tout, et suit la Voix.

Cette Voix elle-même, on n'imaginait rien de tel ; elle est en train d'imposer une diction nouvelle, un pédantisme jusqu'alors inconnu, une sottise constante, uniforme, écrasante. Dans la société réelle il n'y a point d'imbéciles ; on les coupe, ou bien on les sauve ; ils se façonnent à faire rire souvent sans l'avoir voulu. Quant aux cours et aux conférences, c'est très dangereux. Le parleur de la Radio serait hué partout, à l'école, au collège, à l'université. Mais non ; car il serait autre ; car il éprouverait une peur qui lui donnerait politesse ; il bredouillerait humblement. Mais à présent il n'est nulle part ; il parle dans un silence qui lui appartient ; il n'a que lui-même pour juge ; c'est ce que l'on sent dans ses étranges réflexions, qui sont arbitraires et qui veulent l'être. Telle est ma règle, semble-t-il dire. Semblables à ces tyrans de famille, timides à mourir partout ailleurs, mais qui, à la table familiale, imposent leurs manies et leur pesanteur. Il est assez clair qu'au micro tous les ratés prennent leur revanche. Au reste ceux des parleurs qui valent quelque chose, car sans doute il y en a, sont tenus par les conditions physiques qui règlent le débit et l'articulation. À cette tribune va naître un genre d'importance et d'infatuation dont nous n'avions même pas l'idée.

Voilà pourquoi la politique est dangereuse quand elle tombe de ces imperturbables faces. Car enfin on peut se demander pourquoi ce parleur inconnu, et choisi seulement pour la voix, est toujours rétrograde, toujours favorable aux riches, et aux tyrans, toujours guerrier, toujours alarmant, toujours infaillible. C'est par un orgueilleux refus d'inventer ; c'est par une volonté emphatique de s'en tenir sur toute question au premier développement venu. Or le premier développement, le plus facile, le plus reposant, c'est celui qui abandonne tout sens critique, celui qui livre l'homme aux puissances mécaniques. Dès que l'homme admire sa propre pensée en ses propres discours, c'est ventre et thorax qu'il adore. C'est dire qu'il se sauvera de ventre par thorax, c'est-à-dire de peur par courage. Quant à la tête, quant à l'observatrice et guetteuse elle est alors pleine de son ; elle est assourdie de la voix. Elle prophétise selon l’animai ; elle débite une sagesse d'estomac. Ce qui est neuf, dans ce cas-ci, et excessif, c'est que cette voix s'annonce comme respectée. « Je me crois et l'on me croit », tel est le refrain de cette chanson. C'est ainsi que l'inférieur règne de toutes les façons, et par une des plus admirables inventions. L'homme est-il donc puni de trop savoir ? Ou plutôt n'est-il pas puni de se jeter si avidement et si promptement de savoir sur pouvoir ? Car dès que le pouvoir n'est pas conquis par savoir difficile, il est nécessairement pouvoir bas. Le désordre, c'est qu'on puisse améliorer beaucoup la petite boîte radiophonique par des tâtonnements de praticien, et sans faire le moindre effort pour comprendre l'invention elle-même. Le Nouvel Homme m'a bien l'air d'avoir vendu son âme pour le brutal plaisir de forcer, si sensible en cette voix qui se croit persuasive, et qui n'est qu'enivrée de soi.

L’École Libératrice, 13 avril 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXVIII)

1709

L'amateur de radiophonie se mit à louer cette machine élégante et propre, qui nous permet le meilleur de la société humaine, sans aucun des inconvénients de la vie en commun. « Quelle merveille, disait-il, et quelle nouveauté ! N'avoir de l'homme que le plus exquis ; choisir, dans ce que la société nous apporte, ce qui nous plaît, pour le temps qui nous plaît ; rompre à volonté, sans aucun risque d'offenser personne. Prendre Bach et Beethoven ; repousser la sottise dès qu'elle s'annonce ; être d'un geste à mille lieues du bavard et de l'ennuyeux. Vivre enfin avec l'esprit humain tout seul, sans flatter la partie grossière et indiscrète. Entendre la symphonie sans voir les violons, ni les cors, ces artisans, ni le chef, ce fat. Cueillir la voix merveilleuse, sans voir, sans même soupçonner la femme un peu lourde dont la poitrine descend et monte comme un soufflet. Quel changement des mœurs et de la culture ! Quelle solitude animée ! Quelle pure amitié de l'homme pour l'homme ! Révolution comparable à celle qu'apporta l'imprimerie. Car le cinéma ne change pas grand'chose ».

« Le cinéma, lui dis-je, ne change pas beaucoup la condition du spectateur ; il se trouve là avec d'autres, en troupeau avec d'autres, sans choisir. C'est toujours, sous ce rapport, l'ancien théâtre. Mais il se fait par cet art nouveau une solitude étrange de l'acteur, qui ne joue plus que pour son directeur et pour ses camarades ; d'où l'on devait glisser à des conditions étonnantes, et à des succès escomptés d'avance, contre quoi le spectateur ne peut rien. Certes, le sifflet et les pommes cuites avaient du bon et du mauvais ; la partie la plus vulgaire de la salle faisait la loi ; il fallait dompter ces fauves ; tout l'art de l'acteur allait à cette fin. Maintenant l'acteur va de bout en bout, soutenu seulement par l'opinion des gens du métier. Ainsi, par cette mécanique, un divorce se fait aussi entre l'homme et l'homme. Que l'art doive y gagner, je n'en suis pas sûr.

« Encore moins, poursuivis-je, suis-je sûr que le changement apporté dans tous les arts et même dans la pensée par les ondes sans fil aura quelque avantage soit pour les artistes, soit pour le spectateur. Au reste, la situation du discoureur et des auditeurs, l'un ignorant tout à fait les mouvements de la foule à qui il parle, et la foule s'ignorant elle-même, et muette absolument, cette situation change toute l'éloquence. Il y manque l'échange des signes, la lourde et grossière présence, le corps enfin. À purifier ainsi l'humanité, sans doute on l'exténue. Il se peut que l'esprit devienne indifférent à l'éloquence et à la musique, ainsi séparées de l'homme. Mais comment savoir ? Cette société sans corps est quelque chose de neuf, qui ne ressemble à rien de connu. »

Longtemps après cet échange, je revenais en monologuant, cherchant quelque point de résonance, et le centre humain de ces débats. « N'avoir de l'homme que le plus exquis ». Cela est-il permis ? Peut-on choisir dans la condition d'homme ? Peut-on choisir de n'avoir pas de corps ? Ou bien est-ce aimer notre semblable si on ignore ce qui en lui est peu aimable ? C'est vivre en riche ; et il me semble que ce n'est pas bon pour l'esprit, qui est alors trop séparé, trop libre, et finalement sans aucune importance. Il faut toujours au jugement quelque chose à vaincre, et d'instant en instant. Telle est l'humeur du semblable, instable, imprévisible ; telle est notre propre humeur, alors réveillée. Qui ne pense pas sous la menace des sifflets et des pommes cuites, comme joue l'acteur, celui-là ne pense guère. Et qu'est-ce que ce souci d'éloigner l'homme dans le moment où il parle ? Certes à la guerre on avait sur le corps cette charge des corps, et la pensée ne sortait pas comme elle voulait, mais le moindre éclair de pensée, dans un sens ou dans l'autre, reçu ou renvoyé, prenait une signification et un prix de miracle ; car comment être amis si l'on n'est point ennemis ? Et encore forcés d'être l'un et l'autre, sans pouvoir du tout choisir, et enfin obligés d'aimer ce qui ne plaît pas. C'est comme l'objection imprévue, qui se fait jour au commencement, et qui change tout. Comment penser autrement ? C'est penser alors n'importe quoi. Ce n'est qu'un jeu, trop facile. Un grand acteur rend à Auguste ou à Harpagon un corps humain qui rapproche les pensées de lui et de nous-mêmes. L'exécutant remplace Beethoven ; il nous donne un spectacle des conditions rebelles à la musique ; il nous y rend rebelles ; et la victoire est une victoire. C'est pourquoi je pense qu'il importe beaucoup de voir souffler, peiner, s'appliquer et résister tous ces corps exécutants, qui ne cessent pas de menacer le sublime. Car la musique n'est pas encore assez en péril par la fausse note qui y traîne toujours. Il faut la présence et le sentiment de ces forces animales, aussi sauvages que la nôtre propre. Musique menacée, perdue, sauvée, et encore perdue, et encore menacée ; c'est l'essence même de la musique.

« 25 mai 1935 » (PAE)

L’École Libératrice, 25 mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXIX)

1939 PAE XCV « Musique menacée »

1710

L'amour tyrannise plus que la haine. Car la haine vous veut petit ; la haine vous refuse l'existence ; aussi la haine permet tout ce qui diminue, ignorance, frivolité, paresse. L'envie loue les fautes ; l'envie célèbre une manière de vivre qui est sans effort, et dans laquelle nous tombons par notre propre poids. La haine est misanthropique ; elle répand la tristesse sur tous et sur elle-même ; elle défait et se défait. Au fond, elle ne croit pas plus en elle-même qu'en n'importe quoi. Aussi n'a-t-elle rien fait jamais, que par l'exemple, par l'entraînement, par user le temps et les courages.

L'amour veut sauver ce qu'il aime ; il le veut grand ; il ne lui pardonne aucune vanité ni petitesse. Un père ne comprend pas que son fils soit enfant. Oublieux et négligent, le père le fut, et se le pardonne ; mais il délègue à son fils de s'élever plus haut ; non pas de recommencer son père, mais de le continuer, chose qui n'est point selon la nature ; car il faut que chacun soit enfant d'abord, et dissipe des richesses. Toutefois[[1848]](#footnote-1849) pour comprendre cela même il faut une certaine indifférence. Celui qui aime ne pardonne guère. C'est pourquoi l'on voit que les enfants s'enfuient vers ceux de leur âge, et refusent de faire société avec leurs parents. C'est dire qu'ils ne se confient pas à eux ni ne se confessent, étant assurés de n'en être pas compris. Ce qui n'empêche pas un amour profond[[1849]](#footnote-1850) et à toute épreuve, mais qui ne se marque que dans les petites choses. En revanche j'ai entendu quelquefois des invectives, dès que le père se mêle d'enseigner ce qu'il sait. C'est qu'il place toutes ses espérances et toutes ses ambitions sur ce fils encore bien léger et frivole ; et le garçon, de son côté, ne peut pas s'habituer à être aimé de cette rude manière, qui demande toujours trop. Ce rôle de dur compagnon convient plutôt au maître d'école, qui connaît le métier et qui n'attend point tant, et qui du reste est payé, succès ou non.

Tous les amours s'irritent de se voir mal compris. On connaît les querelles d'amoureux. La moindre faute de l'autre est une injure pour celui qui aime. Non pas qu'il se trouve lésé comme serait un propriétaire ; ce n'est pas si simple. Non. L'amoureux se trouve lésé en son amour même, qui est menacé et diminué par l'indignité de l'autre. Cette déception ne manque guère de suivre un trop beau départ. Et l'on comprend que l'autre craigne d'être aimé ainsi de trop haut ; et, comme il veut avertir, et se donner seulement pour ce qu'il croit être, cela est pris pour insulte calculée, et d'ailleurs parfaitement incompréhensible. Les colères font feu à chaque fois contre cet obstacle. Ces guerres de deux modesties peuvent aller fort loin.

Au fond, la haine n'est guère active ; et souvent elle conclut une sorte d'amitié louche, pourvu qu'on se laisse démolir pièce à pièce. C'est pourquoi la doctrine misanthropique se répand si fort dans les sociétés d'habitude ; c'est que chacun y joue au-dessous de soi, et renchérit sur de pauvres maximes, par exemple que tous sont avares, envieux, poltrons. Le célèbre La Rochefoucauld, qui fut un partisan très brave, descendit pourtant jusque-là sans s'en apercevoir. Il n'aperçut pas qu'une profession de soi bien plate était une sorte de flatterie attendue. On dirait que ces faux modestes connaissent très bien la source des querelles non pardonnées, et qu'ils s'enseignent les uns aux autres un mépris poli. Un poète, par exemple, se diminue et se moque de lui-même, comme j'ai vu, et se trouve bien fâché d'être cru. Admirez cette égalité abaissante, qui n'est pas l'égalité du tout. Au contraire l'égalité généreuse demande trop, et risque d'offenser en réveillant la partie sublime. Mon égal je le cherche au-dessus de lui et de moi ; et moi-même aussi je me cherche là. Moi-même aussi ; car si je loue le poète comme je dois, en visant le plus haut de lui, il faut que je me hausse pour cet éloge. En un sens celui qui loue se loue, et c'est par là que la misanthropie dont je parlais est un fruit de la politesse. Tout éloge généreux et bien placé fait l'effet d'un coup de canon dans ce monde si délicat et si éloigné de prétendre. Et ce qu'il y a de naturel dans l'envie vient peut-être de ne vouloir rien prendre au sérieux. Si on n'évite pas la louange, par une manière élégante de détourner le propos, on paiera la louange très cher. C'est qu'elle finira mal, par le souci de revenir au ton convenable et aux bonnes manières. Comprenez-vous l'avantage de ne donner que du médiocre à louer ? Et cela non point par de petites causes et un retour à soi, mais par le jeu même des conversations, qui ne sont pas montées pour dire le vrai de l'homme. Car vingt fois j'ai remarqué que l'homme aime à admirer l'homme ; mais il est vrai aussi de dire que l'admirateur prend une sorte de droit sur l'admiré, ce qui est indiscret, et même cruel si l'admiré décline. On n'a jamais essayé le haut et le généreux dans les sociétés ; encore moins dans les sociétés de sociétés, toujours gérées selon une médiocrité qui n'est de personne.

**[**Sans doute, il y a dans les propos de société quelque chose d'inévitablement trompeur qui adoucit les contacts, et qui ramène les sentiments à des abstractions élégantes et faibles. Il n'y a d'amitié que dans la solitude ; il n'est pas bon que le moraliste improvise dans l'expérience même ; cela fausse la société, et fait comprendre l'extrême faiblesse des mémoires de société. Qu'il est difficile, dit le moraliste, d'être content de quelqu'un ! Mais il faut ajouter que la société ne nous demande jamais de dire si nous sommes contents ou non. La misanthropie serait donc un produit de salon, et par délicatesse**][[1850]](#footnote-1851)**.

*Minerve*, XXVIII, « L’amour exigeant »

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXX)

1711

Hitler a renié la croix et le Christianisme. Il ne s'agit pas d'une réaction politique contre les prêtres ; c'est bien un système qui se développe métaphysiquement. Aussi la négation va au fond des choses, et cela ne doit pas étonner dans un peuple qui a toujours pensé intrépidement. Ce que signifie positivement le supplice d'un dieu, c'est évidemment que la puissance n'est pas la première dans l'ordre des valeurs. Autrement pris, cela veut dire que les supplices ne terminent rien. Et de plus c'est une religion juive. Ce troisième point ne peut tenir ; car il y a bien de l'inhumain dans la Bible, et le Christianisme, considéré comme pensée seulement humaine, veut mettre fin aux horreurs de la Bible et au terrible règne du dieu des armées. Ici donc l’Allemand méconnaît son frère, l'autre peuple élu ; il ne reconnaît point son fanatisme dans la Bible, qu'il a trop lue. Cela mis à part, qui est une erreur temporelle, voyez comme l'erreur spirituelle éclate dans ces coups imprudents contre l'esprit de douceur et de charité.

Aucun système de la force n'a peut-être vécu sans hypocrisie. En voici un qui se veut pur. En voici un qui n'exerce pas la puissance en vue d'une fin pieuse ; en voici un qui exerce la puissance pour l'exercer. Métaphysiquement il méprise l'image du juste en croix. Et en effet que valent les vaincus dans le système de la force ? Ce sont des faibles. Ce sont des ennemis. Ils déshonorent la face humaine. Le dieu de la force est un vainqueur et un invincible. Et honte à ceux qui se laissent crucifier ! C'est tout ce qu'ils méritent. Tel est, sommairement, mais non sans sauvage grandeur, le thème des pensées tyranniques ; et c'est un thème éternel. La force tient lieu de tout. La force juge. Calliclès dans Platon disait déjà, lui ou quelqu'un des fiers sophistes de son espèce, que la justice est ce qui est avantageux aux plus forts. Platon a su tirer cette thèse en plein jour. Au plein jour elle fait horreur. On sait trop que c'est souvent ainsi ; mais on sait que cela ne devrait pas être. Et le tyran, au cours des siècles, a souvent dit très paternellement qu'en effet cela ne devrait pas être, et qu'après des temps troublés, où l'ordre de force tenait lieu de l'ordre véritable, la justice aurait son temps (oui quand les poules auront des dents). Que de fois la foule des hommes a répondu, parlant à elle-même, que l'injustice prendrait fin si les opprimés le voulaient bien, mais qu'en tout cas jamais la conscience humaine ne reconnaîtrait que le système du tyran est bon à toujours. Mais voici que nous avons le peuple tyran, qui adore la force nue.

Henri Heine, il y a environ un siècle, annonçait déjà, dans son *Allemagne*, la révolution allemande telle que nous la voyons. Il connaissait bien ces métaphysiciens, qui suivent une seule idée. Mais, au reste, les tyrans sont les mêmes partout. Écoutez notre Hitler, qui est, lui, le pur militaire selon l'esprit et le cœur de l'État-Major. Évidemment il ménage et pateline ; il honore tous les travailleurs, et spécialement, dit-il, les instituteurs. Il ne flétrit que les voleurs et les ambitieux sans scrupule, Qui ne lui donnerait raison ? Mais sous la chape du moraliste, on voit de temps en temps l'oreille du loup. « Je me moque de la légalité », et autres propos. Ce qui fait voir que, quand on est tyran, on pense toujours trop, ce qui conduit à parler trop. Qui ne voit que la légalité enferme nos purs principes, égalité devant le juge, jugements publics, défense libre, et autres détails d'immense importance ? Car il est bien facile de dire que la légalité est violée au profit des puissants. Oui. Mais enfin on ne voit pas que les intéressés aient pu venir devant la Commission d'enquête entourés de leurs gardes armés. En notre esprit, tout au moins, persiste cette idée qu'il y a un autre droit que le droit de la force. Or notre militaire a donné négligemment un coup de botte dans ces idées, qui sont chrétiennes. Le voilà donc au même point qu'Hitler.

Là-dessus je veux dire que le pur système de la force se détruit dès qu'il s'avoue. Toutes les puissances furent trahies dans l'histoire ; on les trahit dès qu'on les croit faibles ; dès qu'elles le sont, la trahison est faite. Voyez la chute de Napoléon ou la mort de Wallenstein. Ces capitaines comptaient encore sur l'amitié ; ils avaient bien tort. La force tue tout ce qui n'est pas elle. Chacun gouverne alors pour soi-même autant qu'il peut. Toutefois c'est une morale qu'on ne s'est jamais avisé d'enseigner aux enfants. Peut-on enseigner, de la part du tyran, que chacun a le droit de tuer le tyran, pourvu qu'il y arrive ? Et tel est pourtant l'enseignement si l'on efface les idées supérieures que le Christianisme a rendues populaires par l'image. Odin philosophe ne tiendra pas vingt ans.

L’École Libératrice, 20 juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°8, 31 août 1935 (LXXI)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935

1712

Ce qui est épique, c'est de ne pas savoir où l'on va. L'épique c'est la course à l'abîme. Celui qui croit est hors de l'épique ; qui croit, je veux dire qui sait que la récompense l'attend, ici ou ailleurs ; qui se dit que les chefs sont justes, que les choses sont justes, que les dieux sont justes. Le fanatisme n'est pas épique. Ce qui est épique c'est d'entreprendre une chose folle, sachant que les chefs sont ingrats, que les dieux sont absents, que le hasard règne ; et de s'enivrer de ce néant. *L'Iliade* est l'épopée à l'état de pureté. Car ces héros-là ne disent point qu'ils ont entrepris quelque chose de grand, ni de durable. Ils disent même le contraire. Et le poète lui-même le fait entendre à chaque pas. Les dieux jouent. Jupiter lui-même, de sa grande cuiller, distribue les biens et les maux n'importe comment. Au nombre de ces biens et de ces maux, qui tombent comme la pluie, se trouvent le courage et la peur. L'homme arrive à n'être plus fier de rien. En cette nudité effrayante du corps et de l'âme, il est encore fier ; peut-être il est fier de ne plus croire à rien. Cette idée le met en colère, et gare devant !

Je crois que toutes les guerres vont de ce pas-là. Car la pratique de la guerre efface tout à fait l’opinion que le droit finira par triompher. Il n'y a au jeu que des coups, des muscles, du sang, des forces ; et tout cela marche sans aucune espérance. Cette position est plus forte qu'on ne croirait. L'homme ne travaille plus péniblement à tenir en place toutes les pièces d'une illusion. Celui qui s'est réfuté ne craint plus d'être réfuté. Il n'a plus peur de cet esprit traître qui change les aspects. Il est libre, il se sent libre, il se risque tout parce qu'il le veut bien. Cela même il le veut bien. Mais, comme il n'a que lui, il trouve que ce n'est pas assez de vouloir bien ; il veut, et l'action part comme une flèche. Toute action est sans peur et à corps perdu. Songez à celui qui dompte un cheval. Le cheval n'a pas fait de serment ; l'homme en a fait un. Tous deux défendent leur vie. Seul, des deux, l'homme défend une autre vie, son décret, qu'il met au-dessus de sa vie. La prudence animale a perdu d'avance.

L'aventure même du poète est épique. La strophe est jurée. Le jeu de la rime est une sorte de pari stupide. Certes il n'est pas difficile de faire de méchants vers ; mais il est impossible d'en faire de bons ; impossible en projet. Dans le fait le vrai poète gagne et encore gagne, semblable à un homme qui sauve sa vie d'une équipée et puis d'une autre. Mais cela ne promet rien. Qui a vaincu n'est pas plus assuré pour cela ; et même, au contraire, vaincre c'est toujours un peu mourir. De même le poète n'est pas assuré des vers qui suivront. Au contraire plus il a gagné plus il doit s'attendre à perdre. Il a fané et usé tant de mots et tant de rimes ! Semblable à Patrocle, à force de vaincre il se sent perdu. Mais pourtant il ne veut point se démettre. Il frappe encore le rocher. Ce rocher du poète, c'est le langage, et tout le langage retentit. Il s'offre des rencontres inouïes, comme ces musiques dans les cloches en volée. Le poème attend ; le poème est insatiable. Tel est le mouvement épique, qui ressemble à l'action épique. Aussi y a-t-il quelque chose d'épique dans tout poème, ou bien ce n'est rien.

L'homme compose toujours ; et ce mot signifie un peu de prudence et de tricherie. C'est ainsi que le guerrier compose avec son destin. Il a ses moments de prudence ; il pense à conquérir, et d'abord à se sauver lui-même. Il se voit labourant la terre, ou bêchant son petit jardin. Avec de pareilles idées on ne fait pas la guerre. On ne s'y lance que d'orgueil et de désespoir. Le poète aussi compose, en ce sens qu'il se donne d'avance un parcours, une carrière, une idée ; c'est penser en prose et mettre ensuite cette prose en vers. Cette méthode n'a jamais fait un poème. Tous les vers plats sont faits ainsi, et rien n'est éclatant comme un vers plat ; on ne voit que lui. « Que n'écrit-il en prose ? » C'est le bon sens même. Et c'est le mot de Cinéas à Pyrrhus : « Pourquoi tant de peine ? » Le poète n'entend pas ce mot-là. Il se dit : Encore ce poème-ci ». Sa renommée est en jeu à chaque fois. Son courage est en jeu à chaque fois. Et rien ne le force. Aussi quelquefois le voit-on attendre. Attendre quoi ? Je suppose qu'il attend le génie. Mais le génie ne vient, et même le courage, qu'à celui qui s'est engagé à fond ; le génie ne vient que dans la bataille ; le génie ne vient qu'après le premier vers. C'est pourquoi, sans génie et sans courage, il faut partir pour la dangereuse aventure. Et c'est ainsi, j'en suis sûr, que les croisés et grognards de tous les pays bouclaient leur sac et partaient du pied gauche. « En avant, disent les sergents ». Voilà par quels mots le piéton Goguelat, de la Grande Armée, exprime à ses auditeurs de la grange (dans *Le Médecin de Campagne*)que l'on repart et que l'on recommence. Savoir où, comment, pourquoi, c'est l'affaire des sergents, qui du reste n'y pensent même pas. Il est beau d'être tranquille sans autre raison que soi-même tranquille. On s'engage, disait à peu près l'Empereur, et c'est alors que l'on découvre le destin. Le fait est que, tant qu'on ne se met pas aux mains de la nécessité, on ne peut vaincre la nécessité. Représentez-vous un poète qui met de l'ordre dans ses pensées ; jamais il ne touchera la nécessité, inférieure toujours. Il chantera en esprit. Tel est le poète plat. Or le vrai poète laisse courir la chose humaine sur la chose inhumaine ; aussi toute la nature se lève et court avec lui. La rime, ce cri de bête, et l'écho, ce cri des pierres, mènent ensemble la chasse de Pan.

Nouvelle Revue Française, 1er août 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXII)

1935 SE LXXV « La poésie comme épopée »

1713

Les amis de la paix tiennent leurs conseils. Ils voudraient intéresser et soulever l’opinion européenne qui, en effet, retombe à craindre sans apercevoir le remède, ce qui finit par engourdir l'esprit. Je sais ou je devine que partout les simples exécutants, sans qui les chefs ne peuvent rien faire, sont résolus contre toute guerre. Mais je vois aussi que tous les gouvernants connaissent cet état d'esprit, s'en inquiètent et ont recours aux vieux moyens, armements, rumeurs, répressions. On serait tenté de rire de ces négociations publiques, de ces alliances, de ces chimériques et instables constructions entreprises au nom de la paix, et qui finissent par la menace de guerre. Cette propagande, bien vue, comme on sait, des marchands de canons, est faite très habilement au nom des droits les plus sacrés de l'individu ; et j'avoue que l'Allemagne nous fournit un admirable prétexte de partir encore une fois en guerre pour tuer l'esprit guerrier. Encore une fois les sentiments généreux, l'horreur des persécutions et des proscriptions, l'espérance de temps meilleurs où il n'y aura plus ni tyrans, ni marchands de morts, tout ce qu'il y a de meilleur en chaque homme se retourne contre l'homme et médite d'horribles massacres par amour de la paix. Cette contradiction n'est pas d'aujourd'hui,.Napoléon ne parlait que d'organiser la paix. Toutefois, cette contradiction est maintenant bien piquante, et l'on enrôle pour la liberté, avec la secrète approbation de tous les tyrans, comme on pense bien.

Cette obscurité et cet emmêlement des pensées sont le pire danger à ce que je crois. Et, puisque l'on veut faire du neuf il me semble qu'il est important de mettre sous les yeux de tous la contradiction même qu'ils ne veulent point regarder. Car le simple appel pour la paix à tout prix soulève des questions sans fin. Les objecteurs sont emprisonnés. L'opinion hésite à les approuver, ne voyant rien dans l'avenir après le refus d'obéissance, et imaginant la conquête des pacifiques par les violents, ce qui lui paraît[[1851]](#footnote-1852) le contraire de ce qu'elle espère. De toute façon, c'est viser trop loin que de s'efforcer à supprimer l'État militaire. Pourquoi pas la police et l'impôt aussi ? De telles entreprises ne peuvent que ramener à l'obéissance la partie moyenne, de qui tout dépend. Il est mieux, je pense, de traiter de la guerre comme on ferait d'un mal contagieux, qui s'étendra ou reculera selon les précautions qu'on saura prendre. Et d'abord expliquer les causes ; mettre au jour les intérêts d'ambition et d'avarice qui détournent certains hommes de croire à la paix, ce qui fait que, sans vouloir expressément la guerre, ils sont conduits naturellement à tout embrouiller, à tout aggraver, à tout noircir. Il s'agirait d'empêcher, d'une manière ou d'une autre, que certains gagnent d'énormes fortunes par la guerre et la préparation à la guerre. Ces idées sont maintenant dans le public on en verra les effets.

Il est plus difficile de faire entendre au public que lui-même pousse souvent à la guerre, par une peur, par une rumeur, par une indignation, et au fond parce que presque tous sont las d'attendre, et demandent qu'on en finisse avec les ennemis du genre humain. Il faut savoir qu'il n'y a point d'ennemis du genre humain qui soient pires que ces naïfs et impatients qui croient finir la guerre par la guerre. Ici, selon mon opinion, nous tenons sous nos yeux la cause principale qui fait que les honnêtes et les pacifiques se battent furieusement pour la paix, tandis que les violents et les pillards s'élèvent et s'enrichissent. Ces folles passions qui font que les pères et les mères sacrifient leurs enfants et que ces enfants mêmes semblent défier le danger et chercher la mort, ces folles passions sont trop honorées. Il faut honorer le courage, mais il n'y a pas lieu d'honorer jamais l'aveuglement d'esprit qui fait que l'on redouble les maux que l'on voudrait guérir.

Mais quoi ? Il n'y a d'autre remède ici que la connaissance. Il faut la répandre comme on a fait pour les notions d'hygiène. Il y a peu d'hommes qui poussent à la guerre par intérêt ; il n'y en a peut-être point. Plus souvent ils s'irritent contre ce qu'ils appellent les ennemis de la patrie, ou bien les agents de l'étranger, ou bien ils se voient menacés de guerre civile dès que la résistance aux lois trouve des partisans. Ou bien ils s'enivrent de courage, et insultent du nom de lâches ceux qui espèrent dans la modération, la négociation, les concessions. La précaution la plus efficace serait d'affirmer à la fois la résolution d'obéir et celle de critiquer, d'examiner, de mettre toute la guerre au plein jour. Cette position est encore peu comprise, parce que le mouvement naturel et premier est de se jeter à un excès ou à l'autre. Hélas, il y a des siècles de siècles que les partis extrêmes assurent le massacre de l'honnête homme par l'honnête homme, comble de l'odieux et du ridicule.

*La Lumière*,17 Août 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXIII)

1939 SM2 CXVIII « Contre l'aveuglement d'esprit »

1714

Cruauté des rois Mérovingiens ! Voilà ce que je lis dans un résumé d'histoire. Et quelle idée les enfants formeront-ils de l'homme ? Ils croiront que l’homme est devenu meilleur ; ils se fieront à l'homme. De cette idée folle naîtront les rêves politiques, les tyrannies, les guerres ; car l'indignation vient toujours d'un choc que l'on reçoit de la situation humaine, trop souvent injurieuse à l'homme. Or je veux que l'on se fie à l'homme, d'après la noble idée de l'égalité ; mais je veux aussi que l'on pèse le risque, d'après cette même idée. Car mon semblable est souvent généreux et sublime, toujours profond par le sentiment et par les pensées ; mais on ne peut pas dire qu'il soit doux, mon cher semblable. À le contrarier vous le trouverez encore raisonnable ; mais si vous l'insultez, gare à vous ! Après cela si, non content d'avoir éveillé en lui l'honneur, déjà assez redoutable, si vous allez éveiller en lui la justice, alors ce sera pire. La vertu fait plus de massacres et de vengeances que le vice. Il faut s'y attendre, d'après la façon dont l'homme est bâti. L'impatience est la loi de ses mouvements.Il a bientôt tordu ce qui lui résiste, ne regardant guère si c'est inerte ou vivant. Or, ce qu'il faut encore savoir, c’est que l'homme est bien plus terrible à l'homme qu'il ne l'est aux bêtes. Pourquoi ? Parce que l'homme est son semblable. Parce que l'homme a le privilège de l'insulter. Parce que l'homme oppose un droit à son droit, un droit incontestable, un droit reconnu ; d'où il résulte qu'une faible différence d'opinion irrite, que la contradiction n'est pas supportée, et que la liberté n'est jamais laissée que sous la condition de l'accord, qu'on nomme quelquefois aussi la condition d'en bien user. Le père frappe l'enfant parce qu'il le voit indigne du sang et indigne du nom ; cela ajoute à la colère une noble colère.

C'est une très bonne méthode de remonter du temps présent aux temps passés et d'éclairer l'histoire qui nous est racontée d'après celle que nous voyons. Mais peut-être est-il ordinaire, que l'on voie très mal le temps présent, d'où vient que nos prédécesseurs nous semblent des monstres. Sans remonter à Clovis, on peut comprendre la Saint-Barthélemy d'après ces partisans féroces que nous voyons courir un peu partout. Le sang et la torture ne sont pas loin de nous. Mussoliniens et Hitlériens frappent vite et fort, et cela explique assez l'unité qu'ils montrent avec orgueil. On sait que la Révolution russe n'a pas été plus douce que la nôtre ; et encore maintenant le pouvoir russe a des réactions fort brutales. J'avoue sans difficulté que les principes de la Révolution russe me paraissent se rapprocher beaucoup de la justice universelle. Mais certainement les autres tyrans sont assurés eux aussi de faire une œuvre grande et belle ; et les massacreurs de protestants croyaient aussi servir la religion et Dieu. La cruauté est le moyen des honnêtes gens, car ils se savent bons, et leur conscience les absout.

Pendant la grande guerre ceux qui n'étaient pas cruels étaient réputés traîtres. Et j'y vois même cette nuance qu'alors il n'était pas permis d'avoir pitié même de ses plus sûrs amis. Il s'agissait toujours de massacrer, et même très explicitement de massacrer les meilleurs. Un chef qui passait pour humain disait très bien à un régiment d'élite dix fois renouvelé : « Vous avez fait beaucoup ; je me propose de vous demander plus encore ». Ces mots paraissent simples et grands si on ne pense pas aux yeux brûlés, aux membres arrachés, aux ventres défoncés, et choses de ce genre. Mais direz-vous que celui qui ordonne ces choses soit moins cruel parce qu'il se défend d'y penser ? Ce que je vois d'effrayant dans nos guerres, c'est qu'elles sont préparées et faites par d'honnêtesgens qui ne veulent que notre bien. Assurément ils ne sont pas méchants. Mais y a-t-il des méchants ? Ceux qui passent pour méchants auront toujours à invoquer quelque nécessité mêlée à quelque bonne intention. Croyez-vous que nos réformateurs qui défilent par rangs soient des méchants ? Croyez-vous que leur chef soit un méchant ? Au contraire ils se disent et se croient bons ; ils sont nos amis. C'est pour notre bien qu'ils ont résolu de nous crever les yeux et le ventre à la première occasion. D'après ces beaux projets, imaginez ce que seraient les supplices si la fureur de venger les morts s'ajoutait à l'ardeur de réformer l'État. Vous direz que le bien se fait toujours par un certain massacre. Je désire, pour ma part, que l'on essaie autrement. En attendant ne dites pas que les anciens étaient cruels, ce qui implique que les modernes le sont moins. L'adoucissement vient en réalité de ce que le pouvoir absolu a reculé un peu. Mais dès que l'on revient au système du maître fort, alors la torture revient aussitôt, car c'est le moyen de l'orgueil, toujours impuissant à faire plier les volontés, toujours à la recherche d'une humiliation nouvelle pour celui qui refuse d'adorer.

*La Lumière*,7 Septembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXIV)

1939 SM2 CXIX « La cruauté dans l'histoire »

1715

La peur est un mauvais moyen, et, à vrai dire, un moyen nul. C'est qu'elle vient trop tard, et quand on ne peut plus reculer. L'avion certes est un instrument dangereux. Le risque de guerre se montre quand l'apprenti essaie ; mais il se montre au spectateur, et encore à celui qui veut se rappeler toutes les chutes et toutes les morts d'homme. L'enfant de dix ans qui répète : « Je serai aviateur » se met par l'imagination dans un personnage brillant et honoré, qui vole, qui étonne le monde, et qui ne tombe jamais. L'adolescent tient les promesses de l'enfant. Alors il touche la chose même, et s'étonne peut-être de la trouver si peu effrayante. En fait il ne tombe pas ; il manque, il se rattrape. Quand il tombe réellement, ce n'est plus le temps de délibérer ; aucun accident n'est pensé ; la rapidité des changements dépasse notre puissance de concevoir ; il nous faut, dirait un photographe, un certain temps de pose pour fixer l'image. En sorte que la peur imaginaire est faible et méprisable, et que la peur réelle vient à un moment où elle ne peut plus changer l'action. Bien mieux l'homme sain jette comme un fardeau inutile toutes les pensées désagréables ; l'homme sain n'aime pas être triste.

La même chose est à remarquer en celui qui part pour la guerre, avec cette différence que le risque est encore moins déterminé. Il se présente à l'esprit, si inquiet qu'il soit, une quantité de chances d'arriver trop tard, ou d'occuper un des nombreux postes où l'on ne risque rien. C'est ce qui fait que la peur imaginaire est alors aisément effacée par le moindre mouvement d'enthousiasme, par l'action, ou seulement par la curiosité. On part donc, on fleurit son fusil, on avance de degré en degré en disant à chaque fois : « Ce n'est donc que cela ? » Bien des hommes ont couru le risque qui ne se montre qu'un moment. Promptement délivrés, ils se savent gré d'avoir osé. Quand vient le moment où la guerre se referme sur eux, alors il n'y a plus qu'un parti, car on ne voit même pas de quel côté on pourrait fuir. Bien mieux, la guerre se présente alors comme une nécessité d'aller au secours de quelqu'un. Cette voix est toujours entendue.

Quant à l'entreprise de faire peur à celui qui commande et qui négocie, on peut en rire. Lui se croit vainqueur, c'est le rôle qu'il doit jouer ; et qui est agréable à jouer. J'ai vu des hommes graves prendre parti fort légèrement. L'homme politique est encore mieux soutenu par l'acclamation, et par le bruit du pas militaire ; le mouton se change en lion. Mais pourquoi se moquer ? Il y a vraisemblablement dans tout homme un lion et mieux qu'un lion, qui s'éveille au commandement. Communément ce problème est traité de trop haut ; on se borne à dénoncer les lâches qui se sont mis à l'abri. Or j'ai cru remarquer que cette faiblesse, d'accepter ou de demander un poste où l'on soit plus tranquille, s'explique autant par les conditions pénibles et dégoûtantes de la guerre réelle, que par la vue du danger proprement dit. Enfermez ce même homme dans le cercle de feu, vraisemblablement vous trouverez une sorte de héros.

La peur n'étant ainsi qu'un vain fantôme dans les cas où nous délibérons, l'homme n'hésitera jamais entre la nécessité de se battre et le sentiment de l'humiliation. Au reste, vous qui avez horreur de la violence, vous bouillez à l'idée d'une juste violence qui s'opposerait à cette violence-là. Ainsi nous ne gagnons rien par nos précautions et nos essais de faire peur, si ce n'est des chances de guerre multipliées ; car sachez bien qu'il faut frapper et encore frapper avant de faire réellement peur. Notre politique de paix continue à chercher la paix dans un chemin où il n'y a que guerre. Et le vrai chemin de la paix est de veiller à ce que les pouvoirs ne tyrannisent pas. Art de choisir les hommes, et de les tenir serrés et dépendants. Alors ils administrent selon la prudence. C'est surtout ne pas leur dire à toute occasion qu'on est prêt à mourir sur un signe d'eux. Ce qu'il en sera, on le verra, et promettre est plus facile que tenir. Au contraire il faut le laisser en doute, et jouer le mauvais sujet, même si on ne l'est point. Ce jeu est permis. Car je dois des actions, je ne dois pas des paroles ; et du reste il est vil de payer en paroles.

*La Lumière*,14 Septembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXV)

1939 SM2 CXX « La peur n'empêche rien »

1716

Les hommes ont grand besoin de bonne foi. Tous les travaux sont de bonne foi. Sans la probité des métiers il n'y aurait point d'armes. Et le respect de soi, qui est ce qui dirige l'outil, est le seul fondement possible du respect des autres ; ce qui fait que même Gobseck a une signature, et que ce qu'il promet il le tient. L'étrange Rickett est presque sublime lorsque dans le fracas des menaces et des peurs, il fait entendre sa tranquille voix : « La convention qui me donne les pétroles d'Éthiopie je l'ai dans ma poche, signée et paraphée ». De quoi les armées rient. Car nous autres, pensent-elles, nous paraphons autrement. De sang et de fumée nous paraphons. De cervelle pilée, oui, nous marquons la frontière. Et nos promesses nous les tenons ; oui, promesses de coups, nous les tenons. Rickett n'est pas un homme qui a peur. Et aucun homme n'a autant peur qu'il le dit. Je suppose que l'homme moyen craint surtout le ridicule.

Or, écoutez cette tempête de cris, ce renouveau de cris qui vient de partout, qui nous poursuit, qui nous assourdit. Depuis 1914 le monde est comme une école de la peur. L'acteur vocifère et roule des yeux terribles. Il faut trembler de politesse, car tout le monde s'y met. C'est une mode des esprits de former des pensées tremblantes. Et je jure que je ne sais jamais si ce tremblement est de peur ou de colère. C'est que le froid courage est mort, premièrement parce qu'on l'a tué. Mais les survivants non plus ne l'ont point retrouvé. Il y a une manière d'être brave qu'on ne sait jamais d'avance ; aussi on l'oublie. On est brave alors comme au théâtre, où l'on joue à se faire peur et à braver en même temps la peur qu'on se donne. On voudrait se moquer de l'impudent déclamateur. Mais, hors de l'action terrible, où l'homme mesure son pas et son geste sans penser aux autres, il n'y a sans doute sur le courage que d'impudentes déclamations. La honte s'oublie si l'on est en foule. Et telles sont les conversations pudibondes d'où coulent le sang et le pus. Mais qui donc pense au sang, au pus, à la fièvre ? Quant à la souffrance, oserai-je dire que nos matamores s'y sont accoutumés, en l'infligeant encore et toujours aux autres, et toujours dix contre un ? Ce concert de discours et d'assassinats a formé l'esprit de ces temps-ci. Et qui le craint, il est pris. Car je défie qu'on imagine contre force autre chose que force. Qui donc n'a pas pendu[[1852]](#footnote-1853), en légère effigie, quelqu'un de ces aventuriers ? C'est ainsi que la poussière des combats nous aveugle.

Attendez. Examinez. Rien n'est changé. Tous ces tueurs sanglants sont des subalternes. Quand les armes auront tout réglé une fois de plus, une fois de plus il apparaîtra qu'elles n'ont rien réglé du tout. Une fois de plus le notaire paraîtra sur le champ de bataille, le notaire avec l'arpenteur. Une fois de plus le droit montrera son tranquille visage. Aussi à tous les papiers signés vous voyez le conquérant qui dit : « Tous les droits sont réservés ». Il ne peut dire autrement car il ne trouverait plus rien au marché. Le droit nourrit la force. Eh bien alors pourquoi se battre ? En voilà une question, dit l'homme à la mode ! Se battre ? Mais on ne parle que de cela ; on ne fait que cela. C'est le bel air. Il n'y a point d'académicien qui ne massacre[[1853]](#footnote-1854) cent mille hommes avant son petit déjeuner. Tragédiens ! Comédiens ! Mais au lieu que la comédie soit le remède de la tragédie, hélas, il faut que la comédie tourne enfin à la tragédie, car ce sont des hommes. Et vous verrez qu'ils nous décervelleront par peur du ridicule. Ô Dieux, faites qu'ils soient vils !

*La Lumière*,21 Septembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXVI)

1939 SM2 CXXI « Matamores »

1717

On dit quelquefois que les modérés de gauche n'ont point de mystique. Où serait alors la mystique ? Car il me semble que le socialisme et le communisme sont des systèmes très positifs, je veux dire où ce sont les effets qui importent. Je ne méprise point les effets ; je dis seulement que le parti radical est le seul qui se tienne dans les nuages du droit. Il est le seul, pour parler autrement, qui refuse les bienfaits d'un bon tyran. Car il se demande : « De quel droit celui-là, qui n'est qu'un homme, qui est pire que bien des hommes, vient-il me promettre la poule au pot ? » Et réellement il n'est point d'homme libre qui ne choisisse la misère avec la liberté. La fable du loup et du chien signifiera éternellement la même chose. Point de collier ! Sans ces sentiments sauvages, il n'y aurait ni socialisme ni communisme. Et tout le courage russe vient certainement de ce qu'ils se disent, là-bas, en lisant les ordres : « Ce n'est qu'un frère à nous, un frère qui parle à ses frères. Ce n'est qu'un homme comme nous ».

Ce sentiment, qu'un homme de droite jugera chimérique, importe tellement qu'il est en vérité la substance de toute République. Qu'y gagnez-vous ? dit l'homme de droite. Ce compte-là n'est pas facile à faire. Nous avons mené comme nous avons pu l'expérience de la troisième République ; et certes elle ne nous a pas ménagé les surprises désagréables. On a bien vu que ce sont les simples citoyens qui paient toujours de toute façon, soit de leur bourse, soit de leur peau. Et l'on conte qu'une douzaine de millionnaires, et tous aussi près du milliard que du million, sont les vrais moteurs de tout, les armateurs, à nos frais, de notre flotte de mer et de notre flotte de l'air ; les maîtres, avec cela, de deux ou trois armées de partisans qui menacent le pont de la Concorde en vociférant contre les parlementaires ; enfin les seuls, c'est juré, qui ne paieront pas l'impôt exceptionnel de 50%. Je le crois bien. Mais enfin, si fort que soit l'argent, il n'est pas adoré. Le peuple n'est pas tenu à respecter ce genre de mérite ; et les députés qui s'en moquent ouvertement, et qui sont bien une centaine, ne sont pas encore en prison. C'est dire que ces maîtres invisibles, ainsi que les colonels qu'ils ont à leur solde, ne cessent pas d'enrager, et disent, comme Tardieu : « Ils ne veulent donc pas comprendre ! » Justement c'est cela ; nous ne voulons pas comprendre.

Où est la limite des droits et des pouvoirs ? Cherchez-la. Elle change comme le niveau d'un fleuve. On dirait que cette limite dépend de la nature des choses, et en effet elle en dépend. Voyez. Pendant des années nous fûmes libres au moins de nos opinions. Vint la guerre, et nous n'eûmes plus même le droit à la vie. Nous fûmes un troupeau à enterrer, Et puis le niveau de nos droits remonta un peu. Le voilà de nouveau qui baisse. Ce qu'on nous a donné, on nous le reprend. Raisons d'État. Cependant l'inégalité éclate. Messieurs les Hauts Salariés ont pris soin de se servir eux-mêmes, comme ils ont toujours fait. Encore une fois on tond le citoyen. Mais sachez que les militaires méditent de faire mieux encore, et d'enlever plus que la peau, lorsque la Guerre du Droit, qui mûrit tout doucement, sera bonne à cueillir. Jusqu'à quel point tortillera-t-on la corde que nous avons au cou ?

Soit. Après tout nous courons les mêmes chances que les autres peuples. Et peut-être la vie n'est-elle jamais facile. Mais enfin théoriquement nous sommes les maitres. Nous ne baisons la mule d'aucun pape. Ceux qui veulent nous gouverner ont d'abord charge de nous persuader. Et Messieurs les militaires, qui font tant sonner leur terrible pouvoir, sont priés de passer chez le ministre pour les ordres, et bien petits garçons, alors, devant l'homme qui a persuadé le peuple. Vous vous moquez et vous dites que c'est peu ; que les militaires et les banquiers gouvernent par ruse. Justement, par ruse. Et cela les fait bouillir : « Ne passerons-nous point, disent-ils, la bride à ce mauvais cheval ? » Non pas mauvais. Mais il ne veut point de bride. Et gare aux ruades ! Et bref nous avons tout de même ceci pour nous que ceux qui ont hâte d'être rois sont obligés de chercher, comme Chiappe, d'étranges quartiers qui se laissent persuader. Ils saluent, ils sont très polis. Ce coup de chapeau aux Droits de l'Homme, c'est beaucoup. C'est le commencement de tout.

*La Lumière*, 10 août 1935.

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXVII)

1718

Je ne crois pas beaucoup aux plans. J'appelle socialistes ceux qui croient aux plans, ceux qui croient, devant l'injustice, qu'une bonne loi est ce qui nous manque. Les socialistes sont des hommes honorables, qui, selon mon opinion, n'ont pas l'idée des difficultés du gouvernement, ni des obstacles véritables. Pourquoi je pense ainsi ? Parce que je vois que les lois existantes ne sont pas appliquées. Il y a des fraudeurs, gros et moyens, tout le monde le sait. Réprimer la fraude est un article commun à tous les plans, et c'est aussi une action que nul présentement ne peut entreprendre. Pourquoi ? Parce que les gouvernants, radicaux ou non, ne peuvent se maintenir que par la faveur de ceux qui sont établis dans leurs privilèges, et qui ne veulent point du tout que le pouvoir se mêle d'y regarder. Tous ceux-là, qui forment un parti à tendance monarchique ou fasciste, peuvent être nommés les soixante mille par an et au-dessus. À partir de ce niveau, qu'il résulte d'un bon poste dans l'administration, ou d'un commerce heureux, à partir de ce niveau, un genre de sagesse commence, un genre d'inquiétude, un genre de fureur.

C'est une conséquence très naturelle de n'importe quel genre d'impôt que la somme à payer au percepteur croisse avec la richesse. Il n'en est pas moins vrai que cette somme frappe par la masse et exaspère l'avarice prodigue, laquelle manque toujours d'argent et est jalouse de tout. Il faut entendre les calculs de l'avarice prodigue, d'après lesquels le voisin a toujours beaucoup trop. Or, ce que le voisin gagne par son art de vendre, cela passe encore, d'autant plus qu'on connaît mal ce genre de profits. Mais ce que gagne un fonctionnaire, on le sait. On prouve aisément qu'il gagne trop. On revient à la feuille du percepteur ; on se dit : « C'est pourtant moi qui paie tous ces postiers, tous ces instituteurs, tous ces professeurs, tous ces bureaucrates qui ne travaillent pas six heures par jour ». D'où l'idée qu'il est permis de tromper le contrôleur, tant que le budget de l'État est si mal gardé. La morale joue ici étrangement, car beaucoup de gens se croient volés par l'État.

Or, ces réclamations iraient d'elles-mêmes à une sorte de justice, si elles ne se composaient avec un sentiment de classe, qui fait que le riche (plus de soixante mille) se sent solidaire de tous les riches et menacé lui-même avec eux par la chasse aux abus. Cette contradiction, qui tire l'esprit en deux sens, est ce qui donne aux parvenus sans exception l'horreur des raisonnements. Et c'est ce qui explique aussi que l'indignation contre les fonctionnaires ne vise que les petits. Dès qu'un postier a plus de soixante mille, il n'est plus un postier ; il est un riche qui dissimule ce qu'il peut de son revenu, comme tous les riches. Ce que gagne un trésorier général ou un percepteur à Paris, on n'y pense qu'avec respect si l'on est soi-même riche. Et de proche en proche on plaint tous les pauvres riches.

À cela, s'ajoute que presque tous les riches ont des gendres et des cousins dans la haute administration. Le sentiment de classe est rendu plus vif encore par les conversations de tous les jours, et par tous ces intérêts alarmés qui forment ainsi une masse autour des plus riches. Or, que voulais-je expliquer par ce détour ? Que l'opinion dite modérée résiste au ministre qui prétendrait appliquer la loi, et aussitôt le fera calomnier et injurier par toutes les compétences, toutes au-dessus de soixante mille. Ainsi la loi n'est pas appliquée, les fraudeurs échappent ; c'est pourquoi l'augmentation du taux de l'impôt au-dessus de quatre-vingt mille francs de revenu paraît dérisoire. Et le dernier pourquoi de tout cela ? C'est que les ministres radicaux ne sont pas soutenus par une masse électorale assez cohérente et assez forte. Et ici les extrémistes manquent, car ils demandent trop. La situation est pourtant claire ; il s'agit de faire payer les demi-riches, les riches et les très riches, et remarquez que la chasse aux abus les fait payer de toute façon, en diminuant les profits qui viennent de bétons, de canons, d'avions et de masques à gaz. J'avoue que l'entreprise veut un grand courage, et que le mauvais vouloir, si l'on s'y heurte, nous rendra d'abord plus pauvres que jamais. Aussi n'y a-t-il que les principes républicains qui puissent soutenir ce genre de réforme. Et l'attachement au profit petit ou grand y est toujours secrètement contraire. C'est pourquoi on nous raconte plans sur plans et rantanplan.

*La Lumière*, 31 août 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXVIII)

1719

Le chef d'industrie m'a dit : « Je sais ce que c'est qu'un patron et un ouvrier. Qu'un patron ait des devoirs, je l'admets. Que même les devoirs s'accroissent avec les pouvoirs, tant qu'on voudra. Vous me connaissez ; vous savez que je ne suis pas inhumain. Mais qu'une entreprise soit dirigée par les exécutants mêmes, je le nie. Sans compter que les exécutants ne savent pas, je dis que, quand ils sauraient, ils perdraient encore le temps à délibérer, à contredire, à remettre cent fois tout en question ; aussi à s'excuser, à accuser les autres, à chercher des responsables sans jamais en trouver. Du reste, la preuve est faite, cent fois faite. Tout le monde convient que les pouvoirs divisés ne font jamais rien. L'homme est ainsi bâti que, dès qu'il espère de tourner pouvoir contre pouvoir, il ajourne l'obéissance. C'est pourquoi je veux, tout simplement, un seul patron responsable à la tête de l'entreprise France ».

Erreur encore une fois. Erreur du colonel, qui, en effet, ne demande point aux hommes ce qu'il faut permettre ou ordonner. Erreur du directeur des finances, qui en effet ne demande pas au suffrage si ses calculs sont justes. Erreur de l'ingénieur, qui en effet ne met pas aux voix ses formules et ses épures. Tous les hommes compétents et tous les hommes importants sont tyrans par un penchant plus ou moins avoué. Tous se hérissent à la pensée que les hommes s'assemblent, envoient des délégués, demandent quelque réforme, et bientôt parlent de l'imposer. Les hommes ! C'est ainsi que l'on nomme, à l'armée, ceux qui n'ont point de droits, ceux qui ne doivent ni parler, ni juger de ce qui importe. Les hommes ! Mes hommes ! Il faut reconnaître que le langage ici soufflette le tyran.

On retourne ce mot comme une injure. Ou plutôt on fait l'honneur au chef de le compter parmi les hommes. Non plus un manteau, un diplôme, un coffre, mais un homme. Et à juger les hommes tout nus, comme Platon dit, on ne voit plus tant de différences. On pèse alors le fond de résolution, de courage, de patience, de chanson, de poésie, de rire, de bonté. On pèse. On regrette quelquefois de trouver que le meilleur n'est pas toujours en haut. On découvre qu'une certaine méchanceté, qu'un farouche amour de soi, qu'une infatuation assez sotte ne sont pas des obstacles toujours ; et qu'il suffit quelquefois de bien convoiter le pouvoir pour en être jugé digne par ceux qui l'exercent. Car c'est une sorte de vertu, aux yeux du tyran, que de vouloir régner aussi. Bref, la balance ne penche pas toujours du côté de celui qui a choisi de commander. Et d'ailleurs qu'importe ? On pèse ! Toute offense est faite par cela seul. Juger, c'est offenser. Quand on pense que l'avancement d'un colonel a pu dépendre d'un élu du peuple ! On comprend alors qu'un colonel parle de remettre l'ordre dans la maison.

Ainsi la question est très clairement posée. Il s'agit de droit, non de fait. On feint de montrer le bonheur à l'homme de la masse. On lui promettrait presque de bien le nourrir, comme on nourrit les animaux. On lui dit, en somme : « Tu ne trouves point ta nourriture ; mais pourquoi ? C'est que tu t'avises de la chercher, en quoi tu troubles tout. Laisse ton maître la chercher ; ne te fatigue point l'esprit ». Mais ici se trouve placée l'autre offense, l'éternelle offense à l'homme. Et c'est ce que la religion moderne nous rappellerait, si nous savions lire ; car elle dit qu'une âme en vaut une autre. Elle finit par le dire : elle ose à peine le dire. Au lieu que du temps d'Ésope déjà on osait penser qu'un homme en vaut un autre. L'idée du droit de l'homme ne s'est pas formée peu à peu ; elle fut toujours en révolte dans tout homme. Il n'y a que le grand patron et le colonel pour croire que ses hommes sont contents. Seulement, cette dangereuse idée n'a cessé d'être pilonnée très attentivement par Messieurs les gardes. Il n'y a rien de plus simple ; c'est métier d'adjudant. On double et on redouble les coups de pilon ; on pardonne au repentant : mais pour le reste, j'entends celui qui seulement examine, c'est la mort prompte, trop peu prompte quelquefois.

Alors chantons miracle, puisqu'il y a eu un peuple ou deux où, on ne sait comment, s'est institué le réel arbitrage de tous en faveur de chacun. Cette coopération contre les tyrans est un travail spécial, qui, bien loin de ressembler au travail d'entrepreneur ou de colonel, en est justement le contraire. C'est un travail contre la tyrannie de tout travail en commun. C'est une union contre les maîtres ; c'est une guerre d'esclaves. Et soit ! Mais faites attention que ce n'est plus la guerre contre l'ordre. Les mauvais citoyens ce sont les bons citoyens, ceux qui paient toujours. Ils paient, mais ils veulent être considérés. Qu'est-ce à dire ? Ils veulent savoir ce qu'on fait de leur argent et de leur sang. Ils veulent inquiéter un peu ceux qui se servent d'eux comme d'outils et de marchandises. Ils ne disent même pas : « Ici est la limite des droits » ; simplement ils affirment solennellement qu'il y a une limite au pouvoir de l'homme sur l'homme et un droit de résistance. Question de religion, si l'on regarde bien.

*La Lumière*, 3 août 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXIX)

1720

« Tout le monde pauvre », voilà ce que je dirais, si je faisais des prédictions. Cette idée est fondée sur une vue de l'homme, et sur cette remarque que la nature n'est pas comestible directement. Les animaux se cachent ; il faut les découvrir et les prendre. Quant aux végétaux, au moins dans nos climats, ils ne sont point mangeables. Ceux qui nous nourrissent sont le produit d'un travail quotidien, et encore répété pendant des siècles. Cherchez le blé sauvage ; il n'existe pas plus que le chien de berger. Toute nourriture suppose travail. L'abri suppose travail, et le vêtement aussi. L'homme nu et paresseux serait dans un état misérable ; il survivrait difficilement. L'élevage des enfants d'hommes veut du travail aussi. Le remue-ménage des femmes recommence chaque jour. Chaque jour roulent les voitures des boueux. Les ordures nous menacent ; ceux qui ont fait la guerre en savent quelque chose. Je vois donc travaux partout ; et si nous voulons adoucir le sort des travailleurs, il faut que tout le monde travaille, il n'y a pas d'autre moyen. Et tous les travaux sont pénibles. Passez la journée sur un tracteur ou sur une moissonneuse, vous saurez comment la machine aide l'homme.

On ne meurt pas faute d'avocats ou de professeurs ; on ne meurt même pas tout de suite faute de gardiens ; on ne meurt pas tout de suite faute de gouvernement. Mais supposez les métiers manuels arrêtés, il faut que chacun se mette au travail sur l'heure, pour chasser, écorcher, cueillir, cuire, nettoyer, faire marcher portes et fenêtres, boucher les trous du toit. Car la nature vient à l'assaut de l'homme. Je ne dis pas que la poste et le téléphone ne fassent pas besoin aussi ; mais ce besoin est créé ; il nous presse moins. Dans un état juste, il faudrait faire grande attention à l'ordre des besoins, Car si un trop grand nombre s'occupe à satisfaire des besoins de luxe, les autres s'exténueront à nourrir ceux-là ; et sans réciprocité. Attention ici ; un homme me procure le pain, un autre le filet de bœuf, un autre le beurre et le lait ; si je n'ai à leur offrir en échange que des phonographes, il n'y a pas réciprocité. C'est par là qu'il faudrait regarder, au lieu de dire qu'il y a trop de tout, et que le paysan ne trouve pas à vendre ses produits. Il ne trouve pas à vendre, cela veut dire, en gros, que l'on ne lui offre en échange que des phonographes. Or lui, le paysan, il a d'autres besoins ; il attend que d'autres travaillent pour lui, que d'autres lui fassent des vêtements, des machines, des maisons. Si le paysan produit un excédent de blé, c'est à la condition qu'on fasse premièrement pour lui le genre de travaux qu'il ferait s'il produisait moins. Si, au contraire, un trop grand nombre s'occupe à des travaux qui soient de luxe pour le paysan, alors le paysan garde son blé et se plaint. Il garde son blé, car pourquoi le donnerait-il ? Lui donnera-t-on outils, vêtements, maisons ? Il se plaint, parce qu'il est misérable avec tout ce blé qui lui reste. Le remède, c'est qu'il revienne à l'ancienne formule du paysan qui se suffit à lui-même pour presque tout, du paysan qui a poulailler et clapier, qui fait ses paniers, qui répare ses outils et son mur. Dans ce système, vous aurez moins de blé.

Or qui ne voit que la plupart des travaux sont de luxe à présent ? Quelle misère d'une moissonneuse à ficelles ! Et quel luxe dans le train rapide, dans l'auto sur rail, dans l'auto routière, dans l'avion ! Quel luxe dans le paquebot *Normandie*, si bien surnommée *La Dette Flottante* ! Qui espère-t-on tromper ? Où espère-t-on arriver ? À la richesse par la dépense ? Mais Crédit est mort. Crédit qui faisait des miracles. J'admets qu'on se mette à vivre petitement ; mais il ne suffit pas de le dire, il faut le faire. Et que les fabricants fassent autre chose que des phonographes, s'ils veulent du pain. Et encore il y a bien pis que phonographes. N'est-il pas déshonorant d'équiper et d'entretenir une flotte aérienne qui n'a d'autre fin que de massacrer vieillards, femmes et enfants, sans aucun résultat militaire, sinon d'inoubliables colères ? Au reste, nous serons bien forcés d'être sages par la nécessité, qui n'a ni cœur, ni entrailles, et toutefois qui est moins cruelle que l'homme quelquefois ; moins cruelle pour l'homme que l'homme pour lui-même.

*La Lumière*, 24 août 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°9, 30 septembre 1935 (LXXX)

# *Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935

1721

Par une rencontre, par un jeu du soleil, je reconnus en un groupe de baigneurs, sur des marches, les couleurs de Michel-Ange. Occasion de regarder une assez bonne image de la *Sainte Famille,* quifut, à mon goût, la reine de l'art italien au Petit Palais. Occasion aussi de penser à toutes ces merveilles qui maintenant s'en retournent. À considérer la politique seulement, l'humanité se perd elle-même. Mais là du moins elle s'est retrouvée. Quel contraste entre les méchantes pensées que nous voudrions avoir, et les véritables ! Poésie et peinture nous rendront l'homme ; et il n'y a point d'autre chemin.

Comme nous repassions toutes ces grandeurs, cette unité de l'homme, cette amitié de l'homme, choses menacées, choses à sauver, d'autres images parurent sur la table, et principalement la *Vierge à la chaise,* de Raphaël, qui ranima une vieille et belle dispute. Et lui disait que ce qu'il remarquait dans cette dernière œuvre, c'est que l'œil trouvait un égal plaisir en toutes ses parties sans préférence, comme en ce montant de chaise, en ce fichu. Ce bonheur répandu effaçait l'homme en un sens, mais célébrait le peintre, de façon que le pur peintre devait ici se perdre en contemplation, et sans aucune idée. Cela moi aussi je pouvais le comprendre, et refuser le sens en me livrant à la beauté pure. Toutefois l'autre dieu, plus près du tonnerre, ne le permit pas.

En pensant[[1854]](#footnote-1855) à l'autre *Famille,* je me souvins que la couleur n'y était pas moins belle, mais qu'ici elle allait de soi, comme chose nullement présentée ou offerte. Ce n'était plus que vrai. On remontait aux visages, on était retenu par l'attention maternelle, autant de force que de grâce, et surhumaine en vérité. De ce redoublement de vrai, on se trouvait porté à l'immense espace derrière, vide de choses, et à cette frise de formes nues. Un peuple donc au large, et faisant cercle de loin à la cellule mère de tous les peuples. Certes c'était un rappel de notre condition nue ; comme tous ces nus qui font ornement dans la Sixtine. Mais ici le centre régnait plus impérieusement. C'était comme une réflexion peinte, et un rappel à l'ordre de toutes nos pensées. Quoi que puissent inventer toutes ces forces mâles, la vigilance maternelle n'en est pas moins la vigilance même. Et malheur à qui déchire l'homme contre l'homme !

Revenant alors à la couleur, autant qu'on le pouvait faire par le souvenir, nous pensions qu'elle était surmontée, qu'elle était servante, éclairant autre chose qu'elle, et trouvant enfin son être d’apparence. C'est ainsi que pressés par ce puissant génie, nous étions invités à chercher, comme Platon dit, une autre beauté dans la beauté. Et nous disions encore que cette recherche a passé de mode, et que c'est de là que viennent presque tous nos maux. Car il faut alors que nous suivions la règle du bon plaisir, qui est une règle cruelle et inhumaine. Chacun imposerait donc sa fureur d'aimer et son caprice comme règle. Chacun oublierait la maison commune à laquelle l'architecte pense toujours, et le ciel commun, ce grand toit, et la raison commune en ses rapports et en ses équilibres. En sorte qu'on risquait de perdre la peinture elle-même dans la pure ivresse du peintre, la poésie dans le pur chant, et le chant lui-même dans le pur plaisir, très impur, alors, et tyran des tyrans. Pourquoi refuser cette invitation à penser qui vient des arts ? Les premiers et vifs plaisirs sont comme des marches. Qui refuserait ce mouvement et ce vrai commencement qui seul nous[[1855]](#footnote-1856) assure de tout notre être ? On a quelquefois aperçu ce que serait le plaisir sans la pensée ; on n'a pas assez considéré ce que serait la pensée sans le plaisir. Notre colère vient sans doute d'être coupés en penseurs, architectes, peintres, musiciens, chacun jouant le maître après un temps d'apprenti. Ces techniques ne font pas l'homme, elles le défont, et non pas en métaphore. Les métiers sont beaux, mais gare aux métiers !

Revenant à la *Vierge* de Raphaël, nous trouvions qu'elle ne disait rien d'autre, et qu'elle n'avait jamais dit rien d'autre. Son éclat seulement se redoublait, et sans fin suffisait. Ce n'est pas la faute de la jeunesse si elle suffit, et si elle coupe toute pensée qui n'est point de sa chère substance. Alors que l'autre génie nous enlevait vers le ciel des dieux, ces hommes sublimes et forts, celui-là nous retient à la substance humaine, et presque nous en entoure ; et la seule pensée qui nous occupe alors, c'est que nous nous devons compte de ce culte absolu de l'homme, dont nous éprouvons la puissance. Il faut que la grâce règne sur la force. Ces deux enfants et cette mère rêveuse nous feraient oublier l'athlète, le dangereux athlète[[1856]](#footnote-1857), juste et injuste souvent d'un même geste. De toute façon, et à rapprocher ces deux œuvres souveraines, on reconnaît que la religion de l'homme-dieu est maintenant toute terrestre, et que l'homme a assez à vaincre en sa forme même et par sa perfection même. Ce que Michel-Ange ne cesse de nous redire par l'image du muscle aveugle, si naturellement tendu contre lui-même. Aussi, sous la main de cet homme sévère, et voyant devant nous l'autre image, celle du bonheur enfant, nous formions des résolutions viriles.

Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1935

*Libres Propos,* Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXI)

1935 SE L « L'homme devant son image »

1722

C'était dans le haut du village, d'où l'on aperçoit la mer à travers les ormeaux et les pommiers. Au vieux marin que je rencontrai, je fis la politesse de dire que je me sentais bien dans cet air-là, et c'était vrai. Mais lui reprit cette idée comme un homme qui cause, et qui laisse là le reste. Sa manière était de me quitter en tournant la tête vers moi, et puis de revenir, comme ayant encore une dernière chose à dire. « Vous êtes donc, me dit-il, comme ce sacristain de Paris, si fâché de s'en retourner, et qui disait qu'avec cet iode dans les poumons, cet iode de la mer, on se sent rajeuni ». Ici quelque remous écarta l'homme ; puis il revint, tout confident : « Il me disait qu'on ne peut mourir ici ; je lui répondis qu'on meurt partout ». Nouvelle feinte de départ, mais le conteur regardait ici et là, comme pour chercher des témoins. Toute la scène allait jouer sur ce mouvement de partir et de revenir. Ce fut bref. « Vous savez ce que disait le terrien ; il disait au marin : « Où donc sont morts tes grands-parents et tes parents ? » – « Ils sont morts en mer, dit le marin ». – « Et tu oses t’embarquer ! dit le terrien ». Une fausse sortie. Là-dessus le marin hausse les épaules et va s'en aller ; mais il revient et demande : « Et toi, terrien, où sont donc morts tes grands-parents et tes parents ? » Le terrien répond qu'ils sont morts dans leur lit. « Et, dit le marin, tu oses te coucher ! » Il s'en alla, cette fois, sans autre commentaire.

J'ai gardé assez longtemps cette histoire. Je l'ai essayée sur des gens d'esprit, sans beaucoup de succès ; je vis qu'ils cherchaient à deviner et à me gagner sur le temps. Ce n'est pas loyal, car le temps appartient tout à celui qui conte ; et je m'étais bien gardé de penser pendant que le vieux marin parlait. Savoir pourtant si cette histoire était naïve un peu trop, et apprêtée comme un jeu de mots. Toutefois, quand je l'essayais sur moi-même, je produisais à chaque fois le même effet de surprise, et un retour de grandeur, sans penser plus loin, mais avec l'idée qu'on pouvait penser plus loin. Pesant ces choses en moi-même, je m'aperçus que je discutais sur les conditions de la poésie. Car cette symétrie des mots ressemblait à un jeu de rimes. Et certes quand on a lu deux ou trois fois un court poème, l'effet de surprise devrait être épuisé ; dans le fait il ne l'est point. La ruse de l'auditeur (car un poème doit être lu) ressemble à la ruse des enfants, qui savent très bien tout le conte, mais qui sont avides pourtant de l'entendre, et qui se gardent un plaisir d'étonnement. N'est-ce pas dire que la terreur ou la pitié, quand elles viennent d'un conte, sont tout autres que le choc de l'événement, qui nous démolit, choc qui nous prive de nous-mêmes, qui nous interdit même le souvenir ? Diable ! me disais-je, ce n'est pas une petite affaire de penser, je veux dire, car c'est la même chose, de penser qu'on pense. **[**Penser qu'on pense n'est autre chose que raconter, en prenant des temps. Prendre des temps, c'est l'art du poète ; aussi ne cesse-t-il de compter sur ses doigts. Sans cette précaution de spectacle notre histoire s'écoule de nous comme du sang ; nous mourons sans savoir pourquoi. Je veux dire sans savoir. C'est ici que l'homme a besoin d'un autre acteur et d'une réplique. Le chien essaie de raconter, mais l'animal qui vit seul et pour soi ne vit même pas pour soi.**][[1857]](#footnote-1858)** Et vraisemblablement le cheval ne se racontera jamais le coup de fouet ; il ne fait jamais que l’attendre, et telle est sa mémoire à lui. Or, le roi de la planète (ce vieux marin) tient beaucoup à rester maître du temps et des coups de fouet ; il les donne, en ses récits, sans jamais les recevoir. Il est le maître du jeu. Il dit toujours : « Si je veux bien » ; il se demande : « Est-ce que je veux bien ? » De là ses retours, et cette scène balancée. Et je sais, pourtant, je dois savoir que le grand art montre ses finesses, comme le mur montre ses joints.

Le théâtre est la clef de tout ; car les scènes ne trompent personne ; et les décors et les déguisements, non plus, ils ne trompent personne. Il n'y a que les niais qui se trompent sur le poignard et sur le poison. Mais y a-t-il des niais ? Le plus lourd auditoire se donne et se reprend, se retient de vivre et se reprend à vivre, selon les touches mêmes de la poésie, qui tout de suite le place au rang des dieux. Ce qui frappe dans le mendiant, quand on le compare à un chien, c'est la majesté. Il se raconte ; il est poète. S'il verse une larme sur ses malheurs, sachez-le, cette larme est fausse ; elle est donc plus que vraie ; mais vous le savez bien. Et cent fois vous serez touché des larmes de théâtre, et des morts de théâtre, enfin de toutes choses qui sont votre étoffe, mais que vous détachez de vous comme un vêtement, que vous suspendez sur l'acteur, qui court au malheur à votre place. Aussi ne court-il pas vite ; au contraire il revient ; il prépare la fausse sortie, qui est une vieille manœuvre, et que l'on voit venir d'une lieue. Que l'on voit venir, comme on voit venir la rime, et le compère alexandrin sur ses douze pieds. Excusez tout cet appareil ; ce n'est pas peu de chose de jouer avec le destin. Il y a des siècles que les poètes nous ont appris à nous rassasier de nos larmes et de nos malheurs. On ne meurt point d'en parler. On en parle de haut. Les dieux marchent sur la terre. Et méfions-nous des gens d'esprit.

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXII)

1935 SE XLVIII « Les ruses du conteur »

1723

Cet animal blanc et cornu que je voyais marcher à la tête des vaches, ce n'était ni chevreau ni chevrette ; je le reconnus à la manière majestueuse de tenir la route sous ses pieds d'ivoire fourchus. La face était large aussi et je n'y voyais point la frivolité de l'espèce sautillante. Les yeux gris enfin, plus[[1858]](#footnote-1859) humains qu'on n'aurait voulu. C'était bien un bouc blanc, de six mois environ, et futur roi de la ferme. Pris pour conjurer les sorts, comme le dit une femme des champs qui ressemblait à une tour. « C'est que nous n'avons pas eu de bonheur avec les vaches ces années-ci. Et l'on dit que l'odeur du bouc chasse les vermines. Celui-là est encore bien doux ; il suit comme un chien ». J'apercevais que le chef du cortège se détournait pour une touffe d'herbe ; il usait sa jeunesse.

Aux temps où j'usais ma jeunesse, courant à la queue des vaches, et jouant au pâtour, je rencontrais souvent un autre troupeau, célèbre par son bouc noir, qui faisait monument. Dans ses forts pieds de devant il prenait la route, et semblait marcher assis. Les grandes cornes, la barbe de prophète, tout son vêtement de barbe, et les yeux noirs injectés de sang, cela faisait une magistrature champêtre. Jamais une vache n'aurait osé marcher sur son rang ; ainsi il réglait l'allure à pas comptés, chose salutaire aux vaches chargées de leur veau ou de leur lait. Il laissait un sillage d'odeur suffocante mais tonique ; après une heure on la flairait encore sans être chien. Ces fortes impressions ont timbré à jamais de sérieux mes images champêtres. Sans le bouc j'aurais bien pu croire que l'homme élevait des vaches pour le plaisir.

Comme le chat est pour rappeler que la vie est facile et libre, comme le chien ne cesse de faire hommage à l'ordre humain, dont il est le gardien enthousiaste, le bouc fait signe que la nature n'est pas toute civilisée. On cherche les oracles ; ils font un cercle serré autour de la paix des champs. Comment n'interroger pas cette bête qui ne dit mot ? Est-il content ? Aime-t-il l'étable et le pâturage ? L'assurance est ce que cherche l'homme léger ; le plus léger des animaux, le seul léger. C'est ce qui lui vaut l'empire, mais sous la condition d'être sérieux quelquefois. Un autre oracle tombe du ciel des mots. Tragédie c'est comme vous savez l'ode du bouc. Ces merveilleuses consonances[[1859]](#footnote-1860) soutiennent nos pensées ; car même pour se moquer il faut du sérieux, et je dirais même un sérieux solide. C'est ainsi que remontant au-delà des traditions toujours ambiguës, j'apercevais en tête des tragédiens au pas lourd un bouc aux cornes dorées.

Imaginez cet œil humain du bouc à travers les feuilles, et la trace des pieds fourchus ; le faune est tout inventé, toujours centre de fuites légères. « Ô faune, dit Horace, poursuivant des nymphes fuyantes, protège mon troupeau ». Horace en est presque au point de ne plus savoir ce qu'il dit. Un poète est un homme qui croit rêver, qui croit contempler en lui-même un monde fantastique, et qui voit dans les feuilles mêmes la face barbue d'un bouc ; heureux si des feuillages il voit sortir le bouc lui-même, aussi imprévu qu'une rime. C'est alors que le cercle des rêveries se referme tout solide par les mots qui jamais n'ont lancé tant de feux. La métaphore est plus réelle que l'apparence. Il appartient au sculpteur de fixer nymphes fuyantes et faune ; c'est lui qui dessinera l'homme aux pieds de bouc, dieu d'autrefois, ornement.

On va chercher dans les temps anciens l'ancienne religion qui adorait les bêtes. Mais tous les temps sont anciens et tous les dieux sont neufs. La transe légère au bruit des feuilles, nous l'avons toujours. Et la disposition à admirer l'infaillible instinct, nous l'avons toujours. Tous les hommes en nos climats ont guetté le départ des hirondelles. Le saut d'un chat, le grondement d'un chien, nous en cherchons la cause. J'ai lu que, dans de grandes plaines, la fuite des bêtes annonce l'inondation ou l'incendie. Toujours l'homme a vécu menacé et protégé par un cercle de bêtes, qui sait ce que nous ne savons pas. Il n'y a rien d'autre dans la religion qui adore les bêtes. Que voulez-vous qu'il y ait d'autre ? N'est-ce pas beaucoup de reconnaître hors de soi la partie animale de soi ? Et ne faut-il pas la forcer un peu, la respecter un peu, et la prier toujours ? Jusqu'à dessiner l'athlète heureux, si évidemment soumis tout à ses propres résolutions. Ce nouveau dieu s'oppose au dieu bouc ; mais il ne peut pourtant pas le détrôner. Odeur sauvage, qui enivre d'humilier. Le bouc blanc m'a rappelé la très ancienne alliance**[**, qui a juré de ne pas rougir de l'odeur de bouc. C'est le vrai moyen de combattre avec toutes ses forces, et de se tenir soi-même en respect. Qu'il en soit toujours ainsi, que jamais le supérieur n'adore l'inférieur, telle est ma prière au bouc blanc, roi du troupeau.**][[1860]](#footnote-1861)**

28 septembre 1935

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXIII)

1935 SE LIV « Le bouc blanc »

1724

Chaque métier a ses routines. J'ai vu travailler un architecte, et sans doute j'étais disposé à croire qu'il avait des routines pour tout ; or il n'en était rien. On lui imposait presque toujours quelque terrain de forme étrange, triangle, trapèze, ou pis, où il avait à faire tenir des appartements commodes et de belle apparence ; il en perdait quelquefois le sommeil et souvent, pour résoudre une misérable difficulté de détail, il devait tout changer. Revenir ainsi aux commencements et tout défaire, c'est sans doute la difficulté principale. Nos propres conceptions nous bouchent la vue ; nos propres réalisations encombrent le terrain.

Les routes de montagne ne sont que des sentiers élargis. Les voitures suivent l'ancien passage des cavaliers et des piétons ; on descend, on remonte, on tourne. Tout est routine ici. Mais vienne un conducteur de travaux qui ait le génie de son métier, il dessinera et exécutera une route régulièrement montante, à pente douce et, par surcroît, belle. Celui-là a su effacer devant ses yeux les précédentes tentatives, il s'est attaqué à la nature toute seule, comme l'architecte s'attaquait à la forme du terrain imposé, seul obstacle réel.

On pourrait dire que créer, au sens réel, au sens industriel du mot, c'est s'adapter directement à la nature des choses, sans tenir compte des solutions de coutume. Voici encore un exemple tiré du problème de la circulation urbaine. Celui qui reçoit d'un prédécesseur la fonction d'administrer un grand carrefour a devant lui des refuges déjà placés, des voitures qui tournent autour, des points critiques où les accrochages se produisent le plus souvent. Or, ce qui est de la nature des choses, c'est seulement le nombre et la direction des voitures, et puis la forme du carrefour. Les refuges, au contraire, sont d'institution, et peut-être aussi les points d'accrochage. Notre homme, s'il a le génie de son métier, voit le courant naturel et, s'il le peut, les remous naturels. Par exemple, c'est une idée géniale de mettre les refuges justement aux points d'accrochage. Mais nos praticiens ont bien d'autres inventions. L'agent aux voitures, quand il démêle un embarras, invente ou bien quelquefois il suit la routine et invoque le règlement. Mais le règlement n'a pas tout prévu.

La force d'imitation s'exerce constamment ; chacun copie ce qui a réussi au voisin. Mon concurrent creuse un passage sous la rue ; il faut que j'en creuse un aussi ; c'est presque une affaire d'honneur. Un certain genre de publicité, par exemple les figures animées, est adopté par tous. Et, dans ce cas, on comprend très bien que l'imitation ne sert point, car ce n'est pas se faire remarquer que de faire à point nommé les signes que tous font. Si l'on regardait bien, on verrait que la plupart des affaires sont surchargées de frais d'imitation. La publicité routinière va contre sa propre fin. Il faudrait, au contraire, inventer toujours, ce qui, encore une fois, est s'adapter aux conditions réelles et non pas aux conditions imposées par la routine.

On creuse des fossés devant votre étalage ; il se fait un grand frottement de piétons ; ces conditions imprévues vous font rentrer dans votre coquille, comme l'escargot. Mais j'ai remarqué que le génie du commerce profite d'une telle situation pour s'étaler au contraire dans la rue et redoubler l'encombrement ; c'est que l'encombrement est bon pour la vente. Il formule ici une règle qui, certainement, n'est point vraie ; dans chaque cas il faut inventer. C'est ainsi que, le long de la rivière, il y a des pêcheurs qui connaissent les bons coins et y vont toujours, au lieu que ceux qui ont du génie changent leurs embuscades selon le temps, selon la saison et selon la crue. La chasse aussi fait voir l'invention à côté de la misérable routine, qui est celle du chien. Quand un chien a levé un lièvre dans un certain buisson, il y va toujours voir.

Le principal est donc de se détourner d'imiter les autres et de s'imiter soi-même. C'est revenir au problème réel. Quel est le but de la publicité ? Quel est le but de l'étalage ? Comment arrêter l'acheteur ? Comment l'étonner ? Comment l'intéresser ? Je vois beaucoup d'invention sur le trottoir, et beaucoup de routine à l'intérieur. C'est qu'à l'intérieur le marchand considère l'ordre, la propreté et enfin tout ce qui lui plaît à lui et lui rend son travail facile. Au trottoir est la lutte, la pêche, la chasse, l'invention à chaque instant. Seulement, admirez comme l'invention devient routine. Je suppose que pour vendre des cravates de plume, on mette en montre des petits oisons à peine sortis de l'œuf. On s'écrasera pour les voir. Mais, le lendemain, il y en aura partout. Tout se transforme bureaucratiquement ; telle est la mort du commerce.

La Psychologie et la Vie, mars 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXIV)

1725

Il n'est pas facile de chasser de son esprit une déception, une humiliation, une inquiétude, un remords. Ces visiteurs ne sortent que pour rentrer aussitôt ; et vous pouvez remarquer qu'ils ne nous instruisent pas et qu'ils ne nous donnent aucun espoir ; ils répètent toujours la même chose. Leurs discours ressemblent à la mouche bourdonnante qui vient et revient se heurter à la vitre. Peut-être faut-il dire que ce que je pense malgré moi n'avance jamais à rien. L'intelligence dépendrait surtout de la volonté. Mais je n'espère pas éclairer directement cette idée, toujours réfutée depuis le temps où Descartes la proposait.

C'est déjà un grand art que de renvoyer les soucis au lendemain. Car il le faut, et d'urgence. Celui qui se laisse obséder arrive fatigué à l'heure de l'action. Aussi l'on voit souvent que les hommes d'entreprise se reposent aux jeux de hasard. C'est se donner d'instant en instant des affaires auxquelles on ne peut pas ne pas penser, et du reste promptement dénouées. Une mécanique en efface une autre. Et toutefois, dans le jeu, on reste libre de risquer ou non, ce qui fait contraste avec les soucis ordinaires. L'inconvénient de ce stupéfiant, comme des autres, est qu'il faut augmenter la dose pour obtenir l'effet désiré. Mais le pire, à ce que je crois, c'est qu'on fuit alors devant ses pensées, ce qui leur donne puissance.

Il faut donc s'exercer directement à penser comme l'on veut, à quoi l'on veut, quand on veut, en effaçant les pensées de traverse. C'est la même chose que de se mettre au travail sans se laisser détourner ; mais le travail a la puissante ressource de certains objets, une lettre, un compte, un plan. Au lieu que l'action que je vise maintenant s'exerce dans le vide de la pensée. On ne sait à quoi se prendre. Communément, quand nous avons quelque souci bourdonnant, nous ne savons qu'y penser pour n'y pas penser. Toutes les passions se roulent ainsi sur quelque épine, avec l'espoir de l'user. Il faudrait pouvoir éteindre les pensées importunes comme on éteint la lampe. C'est dormir à volonté, et c'est la grande force. Je crois que ce n'est pas impossible. Il s'agit de rompre cette pensée, de refuser de la former ; et si l'instant d'après on est revenu à la pensée douloureuse, il faut recommencer l'exorcisme ; il faut refuser encore de penser ; ceux qui essaieront plusieurs fois seront surpris par réflexion d'avoir réussi.

Toutefois la principale condition du succès, comme en toutes les actions, c'est de croire qu'on peut. Le problème du fatalisme occupe toutes nos avenues. Il n'est presque point d'homme qui ne pense dix fois par jour à un destin plus fort que lui. Et le plus proche fatalisme est celui qui nous livre sans défense à nos propres pensées. Toute arme est bonne. Mais ici je conseille premièrement la preuve par le fait. Il s'agit de s'habituer à penser volontairement. Tel est, je pense, le principal usage des mathématiques contemplatives, celles qui remontent à la preuve au lieu d'appliquer aveuglément la règle. Il est clair que, si je repasse en mon esprit le calcul d'un logarithme, ou bien les circonstances du binôme, je ne découvre rien de neuf et en ce sens je ne fais rien d'utile. Seulement j'ai remarqué que ces révisions, assez difficiles à suivre quand on ne s'aide pas de la plume, rétablissent aussitôt la santé de l'esprit, en faisant constater que l'on peut choisir ses pensées, et même s'intéresser volontairement aux plus ennuyeuses.

J'insiste sur cet usage de la preuve. Par exemple, quand vous multipliez *a*—*b* par c—d, vous appliquez la règle que moins par moins donne plus ; et vous avez raison, cette règle ne fait point doute. Si maintenant vous voulez reprendre votre esprit en main, il est bon au contraire que vous examiniez pourquoi *ac* est un résultat par excès ; pourquoi il en faudra retrancher *ad* et *cb ;* mais aussi en quoi ce retranchement est excessif, et qu'il faudra ajouter *db,* qui a été retranché en trop. Cet exemple m'a servi et me sert encore ; mais n'importe quelle preuve est bonne à revoir ; non que ce soit une revue de vérités ; c'est bien plutôt une revue et un essai de notre pouvoir.

Après que vous aurez fait cette épreuve contre la superstition fataliste, alors vous oserez refuser audience à une pensée, comme on refuse audience à quelqu'un. Il vous semblera que c'est plus difficile que de fermer votre porte, car votre pensée est en vous et elle y est toute entrée. Toutefois je découvre encore une superstition dans ces métaphores ; car une pensée ne vit point sans vous, et d'une vie à elle propre ; c'est vous qui la formez ; si vous refusez de la former elle se dissout, ou, mieux, elle reste dissoute dans le chaos élémentaire. De la même manière un rayon de lune sur un rideau ne fait point un fantôme ; c'est vous qui inventez et qui supposez ; vous n'êtes point trompé ; vous vous trompez. Seulement il faut encore de la réflexion et surtout de la résolution pour être assuré que nos pensées, comme nos spectres, sont notre œuvre.

La Psychologie et la Vie, mai 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXV)

*Minerve*, LVIII, « Être maître de ses pensées »

1726

Au sujet de l'ennui je veux répéter quelque chose dont je suis bien sûr, c'est qu'il n'y a guère que le sublime qui puisse nous aider dans l'ordinaire de la vie. Que l'homme privé de sublime s'ennuie, et qu'ainsi l'ennui soit une maladie noble, voilà qui est aussi positif à mes yeux que la nécessité de gagner son pain. Maintenant comment gagner son sublime quotidien ? Et qu'est-ce enfin que le sublime ?

Le sublime est un genre de grandeur qui mesure toute grandeur. Par exemple une grande tempête, qui devrait nous effrayer, et qui peut nous emporter, devient objet de contemplation ; nous la regardons passer comme un spectacle. Ce moment, si court qu'il soit, nous enlève, et nous donne le sentiment du sublime, qui est tellement au-dessus de l'agréable ou du désagréable. Ce n'est pas vanité, ce n'est pas non plus orgueil. Simplement nous prenons de la hauteur, et nous considérons nos propres risques comme étant déjà arrivés, déjà dépassés. C'est ainsi qu'au théâtre nous sommes intéressés d'une manière presque surhumaine à une grande pompe de malheurs. Seulement il faut se livrer au poète. Si l'on se refuse, on le dit alors ennuyeux, et c'est vrai qu'il l'est. Une très profonde justice veut qu'on puisse se moquer de tout, et même du sublime, si on le veut ; car le sublime est le sentiment d'une liberté supérieure, et il va de soi que nul ne peut être libre par force. C'est pourquoi l'ennui dépend de nous. Il n'y a que la place d'un imperceptible décret entre l'admiration et le néant d'intérêt. Par exemple il y a bien une musique qui nous prend, comme on dit, et qui nous fait ronronner comme des chats. Mais ce n'est point la très belle. La très belle est ennuyeuse si on choisit qu'elle le soit. En cela elle ressemble à la plus belle poésie, et à toutes les belles choses, et j'y comprends aussi les belles actions.

Il y a quelque chose de sublime dans la position de tout homme, car il se trouve dans ce monde qui ne lui promet rien et qui le menace de toutes parts. Mais cette vue n'empêche point le goût de l'aventure et la curiosité de ce qui arrivera au tournant. Or, comme chacun a une couleur d'yeux et un balancement de navire qui lui est propre, nous devinons que chacun a une vue de l'univers, des projets, des départs, et enfin une philosophie supérieure. C'est ce qui éblouit dans le mouvement des hommes, mais à la condition qu'on veuille le voir. Et je pense quelquefois que la charité consiste moins à vouloir du bien aux hommes qu'à les trouver magnifiques tous, et à ne point se rassasier de les voir. Je conviens que l'amère philosophie de l'Ecclésiaste vient faucher toutes ces moissons ; car tout est vain, dit-elle, et tout est en vain. Toutefois j'ai connu des hommes qui savaient bien développer cette terrible idée, et frapper la terre, et mesurer leur propre petite durée, mais qui n'apercevaient que mieux la beauté fugitive des moments humains, et en quelque façon l'héroïsme de tous les hommes et de toutes les femmes. Car, « qu'est-ce que cela fait ? » tel est leur mot à tous. Une sorte de chant, qui raconte des choses tristes, suffit pour les consoler. Mais il faut, comme le soldat, remonter son sac, et parler, comme faisait Ulysse, à son propre cœur. « Courage, ô mon cœur », disait-il.

Bref il faut prendre intérêt à la vie humaine et à la nature, de façon à dire comme Montaigne en une sorte de prière : « Tout beau, il a fait tout beau ». Je suppose que le principal de l'affaire n'est pas de croire en Dieu, mais de croire à la beauté de toutes les heures, Dieu ou non. À quoi nous forment les conteurs, les poètes, les peintres, les musiciens, qui sont nos enchanteurs. C'est ainsi qu'un peintre nous fait voir beauté dans un buisson, un fossé, un tournant de route, et le ciel au-dessus. Et la musique sait très bien élever le chagrin au niveau de la joie, de façon qu'il soit tellement beau de vivre dès qu'on a le loisir de regarder et de rêver. Je ne dirai donc pas seulement que ce sont les génies enchanteurs qui nous délivrent de l'ennui ; je dirai qu'ils nous font nous-mêmes poètes et peintres, de façon que tout spectacle ensuite nous paie de notre peine. Et, quoique je ne méprise pas Dumas, ni Stevenson, je recommanderai plutôt les grands et difficiles, comme Hugo, Tolstoï, Stendhal, sans oublier Balzac, le plus généreux peut-être contre l'ennui ; car c'est celui qui réveillera le mieux en chacun de nous l'éternel conteur d'histoires, et le poète enivré de son grand sujet, le monde, l'homme, tout.

18 juin 1935 (PAE)

La Psychologie et la Vie, juillet 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXVI)

1939 PAE XCVII « Le sublime quotidien »

1727

L’organisation militaire est de tout temps la plus urgente, la plus promptement jugée à l'expérience, celle où les fautes ont les suites les plus visibles. On peut donc demander à nos bureaux militaires, qui d'ailleurs font autorité partout, quelques idées sur l'art d'organiser. Or, partout où la force armée se concentre, se transporte, et entre en action, tout dépend de trois bureaux. Le premier bureau a le soin du personnel et du matériel ; c'est lui qui compte les effectifs, les obus, les rouleaux de fil de fer, les toiles de tente. Ici sont les sévères calculateurs ; ici règne l'arme que l'on a nommée le génie ; et ce nom est fort instructif comme tous les noms ; il nous rappelle que les conditions matérielles dominent toutes nos vues. Le deuxième bureau est chargé de recueillir tous les renseignements utiles ; à lui de compter les ressources, de surveiller les mouvements, de deviner les projets de l'ennemi. Le troisième bureau, qui est le plus éminent, ne peut pourtant rien sans les deux autres ; c'est lui qui étudie les opérations possibles, et qui met en marche les opérations décidées. Le chef a ainsi trois cerveaux à son service ; par eux il sait promptement tout ce qu'il a besoin de savoir ; ainsi il décide sans se perdre dans les détails.

Le maréchal Pétain aimait à dire qu'il saurait organiser n'importe quoi dans le civil, d'après l'expérience militaire. Naturellement, il y a une transposition à faire, et cette opération même donnera à réfléchir utilement. Soit par exemple un grand journal à organiser. Le premier bureau s'occupera d'encre et de papier, d'ouvriers et de surveillants. Le deuxième bureau connaîtra les acheteurs possibles en tous lieux, les positions et les manœuvres des concurrents, les moyens de publicité, enfin tout l'art de vendre. Le troisième bureau étudiera le contenu même du journal, choisira les articles, orientera la politique, inventera tous les moyens d'intéresser et de retenir le lecteur. Le chef aura ainsi sa mémoire et son intelligence comme séparées de lui, mais fidèles, et toujours prêtes à lui répondre.

Dans une maison d'édition, le premier bureau sera le service de fabrication, seulement occupé à transformer les manuscrits en livres imprimés, ce qui est une opération purement matérielle. Le deuxième bureau, expert en l'art de vendre, connaîtra le marché des livres partout, la demande, les succès, les échecs, les concurrents et leurs moyens. Le troisième bureau d'après ces informations, d'après les moyens de fabrication, et selon la volonté du chef, lira les manuscrits, traitera avec les auteurs, inventera des collections nouvelles, et se délivrera des ennuyeux. Par ces trois organes, le chef saura aisément et précisément ce qu il fait et ce qu'il peut entreprendre.

Sur ce dernier exemple je comprends assez le principe de cette division ternaire. L'homme qui peut juger les œuvres et les auteurs, l'homme qui saura maintenir à un niveau honorable les productions de la Maison, n'est pas naturellement commerçant ; il ne sait pas vendre ; il ne s'intéresse pas aux effets de l'affiche et de l'étalage. Encore moins est-il préparé à faire des livres, au sens où on construit des maisons. L'opposition n'est pas moins marquée entre le commerçant et le fabricant. Le commerçant use de persuasion, et d'abord de politesse ; il n'impose rien ; il se règle sur l’acheteur ; s'il se propose de le changer, il se résigne d'abord à lui obéir. Cela est sensible au comptoir de vente dans toutes les affaires. Le fabricateur au contraire est un homme qui n'a devant lui que des choses, fer, plomb, encre, papier, qu'on ne peut persuader ; c'est lui le physicien de l'entreprise. C'est ainsi qu'un typographe, qui appartient à la fabrication, n'a nullement besoin de comprendre ce qu'il compose. On a même observé qu'il était avantageux de faire composer le grec par des femmes ; c'est qu'on avait l'assurance qu'elles ne savaient pas le grec ; ainsi les fautes se voyaient mieux. Organiser c'est donc diviser le travail, ce qui permet d'avoir à chaque place celui qui est doué et exercé pour l'occuper.

Le danger de l'organisation est dans cette division même. Par exemple, dans la grande guerre, le théâtre des opérations extérieures (c'est ainsi que l'on disait) avait ses trois bureaux indépendants et formait un organisme séparé ; défaut évident d'organisation. Les opérations extérieures (entendez Dardanelles et Salonique) devaient dépendre des trois bureaux principaux. La subdivision doit toujours se faire sous l'unité. De plus, quelque parfaite que soit l'organisation, elle sépare toujours et elle isole. La coordination doit venir du chef, servi encore en cela par un bureau qui sera le secrétariat, ou, comme disent les militaires, la liaison. La plus récente réforme politique, celle qui concerne la Présidence du Conseil, est un effort pour décharger le chef de tout travail spécialisé, et pour organiser la liaison entre les ministères. À ce propos on remarquera que la division des ministères ne correspond pas bien à cette autre division que j'ai empruntée à l'art militaire. Et certainement l'organisation politique n'est pas un modèle pour les affaires. Par exemple il y a au moins deux polices, et même trois, sans compter l'armée. Et cela tient peut-être à ce que les peuples n'aiment pas tant à être très gouvernés. Les affaires privées, ou bien subalternes, ont la tête plus libre et les parties ont bien moins de jeu. Ayez donc, vous qui êtes un petit ou grand roi, et absolu, ayez donc votre fabricateur, votre vendeur, votre inventeur ; ce sont trois types d'homme très différents, et destinés à ne jamais bien se comprendre. À vous de les accorder.

La Psychologie et la Vie, septembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXVII)

1728

L'envie est la plus vaine des passions. Elle serait arrêtée tout net par la conscience que l'on n'a point dépensé d'efforts véritables pour avoir ce qui fait envie. C'est une disposition d'enfant de jeter son désir sur ce qui se montre. On joue à être ministre, général, préfet, évêque. On joue à être patron du canot de sauvetage ou mécanicien du train rapide. Le propre de ces jeux, c'est que la peine d'apprendre et de parvenir en est effacée. On jouit d'une puissance imaginaire ; on jouit d'une opinion qu'on suppose dans les autres. Jamais l'on ne pense aux immenses travaux que le moindre métier suppose. On croit, par exemple, que l'on est sauveteur par la générosité seulement, alors qu'il y faut la force, le savoir, et encore une dureté de cuir, choses qui veulent des années de sévère apprentissage, Or je crois que l'envie est proprement enfantine. Les enfants ne l'ont point ; c'est qu'ils se jettent d'un désir à l'autre ; mais les hommes qui l'ont sont enfants en ce que, sachant mieux le prix de ce qu'ils n'ont pas, ils ne se représentent pas mieux les moyens par lesquels on le conquiert.

S'ils pensaient aux moyens, ils seraient depuis longtemps au travail ; ils avanceraient ; ils jugeraient mieux de leurs rivaux ; ils n'en seraient point jaloux. C'est une absurdité de l'envie de supposer, en celui qui arrive, une nullité totale. On n'est envieux que de ceux qu'on connaît mal. Dans les classes il n'y a point d'envie, parce qu'on n'a point la volonté de travailler comme celui qui est premier en histoire. En somme, nous savons tous que tout est difficile. Mais, dans le mouvement de l'envie, nous nous disons : « Il ne sait rien ; il n'a rien fait, et alors pourquoi pas moi ? » J'ai observé que souvent la mère ou l'épouse ont plus d'envie que l'homme qui est en cause ; c'est qu'elles ne connaissent pas la question. Elles disent : « N'es-tu pas meilleur avocat que lui ? » sans bien savoir ce que c'est qu'un bon avocat. Je prends cet exemple parce que j'ai fini par comprendre qu'un bon avocat c'est, premièrement, un homme qui fait mille démarches sans jamais oublier l'heure ni l'occasion. L'éloquence est ici presque sans valeur. Seulement l'envieux s'imagine éloquent, et surtout applaudi. En quoi il se trompe. Car encore une fois l'éloquence s'apprend, et non pas en un jour. La pensée calmante contre ces ridicules mouvements est de se dire au contraire : « Il s'est ennuyé comme je n'aurais jamais su m'ennuyer. Il a sollicité comme je ne veux point solliciter. Il a lu deux cents bouquins que j'ignore ». Chacun a connu de ces envieux qui courent demander toutes les places et n'en obtiennent jamais aucune. Ils n'y sont point propres ; ils n'y réussiraient point. Secrétaire général de n'importe quoi, ou même directeur de n'importe quoi, voilà leur projet et leur ambition. Or celui qui est nommé est toujours celui qui a fait déjà le travail. Les chefs, toujours bien plus sages qu'on ne croit, demandent quelquefois à un solliciteur plein de zèle : « Mais désirez-vous vraiment cette place ? » En même temps ils pensent : « Y restera-t-il ? » Et le fait est que ceux que j'ai vus envier tout se lassaient aussi très vite de tout. Ils avouaient : « Ce n'est pas si agréable que je le croyais. Il s'y trouve bien des ennuis ». Les métiers sans ennuis sont les métiers qu'on ne fait pas. Très évidemment, quand l'enfant joue au général, il se voit vainqueur.

Une autre pensée peut guérir de l'envie. Communément l'envieux se dit que l'autre a de la chance et que lui-même n'en a point. Cette idée est creuse aussi. La pensée de la chance est une pensée abrégée. Parce qu'on ignore le détail de la vie et des efforts, on trace d'un seul coup une sorte de trajectoire qui est la chance. Si on regardait de plus près à la chance, on trouverait un résidu qui est sans doute la bonne humeur ; car cette humeur plaît, elle donne confiance, elle signifie déjà une suite de petits succès. Et voici mon idée. Celui qui se plaint de la chance des autres se plaint aussi de la sienne. Il se fait ainsi, sans y prendre garde, le visage d'un homme qui n'a pas réussi. On nomme cruellement paratonnerres ces hommes qui attirent la foudre. Cette expression, inscrite dans les traits, dans le geste, dans l'attitude, n'aide pas beaucoup à parvenir, comme on le pense bien. Je suis assuré que la moindre trace de misanthropie sur un visage fait qu'on écarte l’homme comme s'il était malade, et d'une maladie qui se prend. Une des plus terribles conditions de toute pratique est que la pitié est triste et qu'on s'en défend. Le visage de l'homme qui croit qu'il n'a pas de chance est par lui-même attristant ; il donne de l'humeur où il faudrait plaire. Mais, bien pire, il annonce une suite d'échecs passés ; il raconte une carrière déjà jugée. Ainsi sont pourtant les visages d'antichambre ; et je n'ai jamais vu qu'on avançât par audiences et demandes. Pendant que ce triste cérémonial se déroule, il existe un homme tranquille et encore ignoré, qui débrouille tout, qui retient tout, qui dort bien, et qui se lève avant le soleil. Celui-là aura la place ; il l'a déjà. Et de reprendre le vieux refrain : « Il y a pourtant des gens qui ont de la chance ! »

La Psychologie et la Vie, novembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXVIII)

1729

Il y a des naïfs qui tuent les idées sous eux. Et c'est très bien ainsi. On finira par savoir qu'une idée n'est pas vraie toute seule. Mourir pour la patrie, cela fait bien dans les discours prudents et balancés. Qui voudrait vivre esclave ? Qui voudrait vivre sans honneur ? À quoi l'exécutant hoche la tête, regarde l'homme qui parle, ne lui trouve pas la tête à gifles et se dit : « Ça va bien. Si l'on n'est pas saoul, on ne se fait pas d'affaires. Et vivre est très bon ». Ainsi pensent des hommes qui ont fait leurs preuves, qui ont serré les dents, qui ont tenu ferme dans le sang et dans la boue, et qui ne s'en vantent point. Ils ont l'oreille fine. Si on leur parle un peu légèrement de mourir, ils surveillent l'orateur ; ils vont murmurer. Gare aux pommes cuites !

Telle est à peu près la politique moyenne et raisonnable devant le problème ardu du service pour tous et de la défense. Cela mène loin et trop loin. On côtoie l'abîme. Mais quelles difficultés d'autre part ! Plus d'obéissance, plus de force armée, plus d'image de la force et de la sécurité ; ce n'est qu'un rêve ; ce n'est qu'une idée peut-être ; on s'en approchera ; jamais on n'y touchera. Cependant le maître-sot tient l'idée antagoniste. Il la tient comme un enfant tient un pistolet chargé. « Il n'y a rien de beau, dit-il, comme de mourir. Souffrir, mourir, l'homme ne tient qu'à cela. Léonidas, les Romains et toute l'histoire en témoignent. Si l'homme oublie son destin de fantassin, il faut le lui rappeler. Aussi je lui dis : Tu n'as rien à toi, ni ton foyer, ni ton champ, ni tes enfants, ni tes bras, ni ton souffle. Tout cela est à ton pays, et ton pays te parle par ma bouche. J'ordonne que ces choses soient dites et rappelées partout. J'ordonne que ceux qui n'applaudiront pas seront roués de coups, piétinés, torturés. J'ordonne que ceux qui diront que la paix est un bien soient forçats pour leur vie. Je rappelle que la paix ne dure normalement que le temps qu'il faut pour s'armer et s'exercer. Je dis que le peuple qui n'a pas d'ennemis doit se chercher un ennemi. Je dis que toute victoire est légitime et que le droit n'est autre que la force reconnue. Je dis que toute l'existence humaine se règle par la force. Je dis : honneur aux forts, aux courageux, aux lions. Je dis : malheur aux faibles et aux lâches ». C'est ainsi qu'il va, tout fier de penser selon un seul principe. Et ronflez, avions, et défilez, bataillons ! Cependant, à mesure qu'en forçant des traits justes il fait caricature du héros, l'opinion universelle est de plus en plus glacée. C'est un fou, se dit chacun, et comment le prendre ? Les bataillons en cause ne disent rien et peut-être n'en pensent rien. Quand on est forcé d'acclamer, on renonce à penser.

Chez nous, une voix plus faible, des yeux moins terribles, une mâchoire moins animale, un homme d'état-major, un lieutenant-colonel (cet âge est sans pitié) accorde sa petite flûte et nous dit : « Qu'est-ce que la légalité ? Je me moque de la légalité. Le nombre fait loi parce que le nombre est la force. On croit cela. Mais je vais essayer autre chose. À moi les gradés ! Je recrute une armée, une vraie ; une armée qui fendra les crânes, qui rompra les membres, qui étripera, qui torturera. Je prétends que la terreur écrasera le nombre. Sur mon ordre, au jour dit, à l'heure dite, nous ferons agir la souffrance, et sans pitié, et sans laisser espérance. Après quoi, toutes les choses iront comme je veux ; et ce que je veux est juste et bien ». Ce discours fait rire ; mais en y pensant de plus près, on sent une sourde indignation qui s'élève. Peut-être moins contre ce cœur sauvage que contre cet esprit imbécile, qui croit tout résoudre par son idée, par sa petite idée, comme les fous. La colère en système et la violence comme moyen, c'est le fou. Et les anciens nous représentent leurs tyrans comme des fous. N'empêche qu'ils eurent des gardes, des prisons, des gibets. Et c'est bien pour cela que nous prêtons attention à la politique, que nous laisserions bien aller cahin-caha, s'il n'y avait pas risque que les fous s'en mêlent

•

*La Lumière*, 28 septembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (LXXXIX)

1730

Précieuses coupes en ces temps-ci dans le corps politique. On découvre des articulations bien cachées et tout le détail des ligaments. Seulement il faut vouloir s'instruire au lieu de répéter les mêmes choses.

Le négoce n'est pas beau. L'avarice mène le jeu ; le jeu est caché et même secret. Les nigauds disent qu'ils sont volés. Il y a apparence ; mais ce n'est qu'apparence. Par-dessous le négoce on aperçoit la loi du travail, qui a toujours réglé les échanges. Et le travail lui-même n'est pas toujours juste ; car c'est tant pis pour celui qui tombe sur un mauvais filon. C'est tant pis pour le maladroit. Et bref, la cité mercantile ne développe pas beaucoup le sublime ni la pitié. Elle écrase tranquillement le malchanceux. L'avare est roi et ce n'est pas un beau roi. Ces abus ont beaucoup occupé les penseurs depuis un siècle. On aurait dit que les abus de force étaient passés et dépassés. J'admire comment l’analyse sociale a bronché sur la guerre. Proudhon n'a trouvé là-dessus qu'une doctrine d'adjudant. Et bref, on peut dire que tout l'effort révolutionnaire, j'entends d'esprit et de savoir, s'est porté sur l'injuste répartition des biens. Là-dessus, nous sommes prêts ; je veux dire que les plans sont tirés et l'opinion préparée. Même les riches sont éclairés sur eux-mêmes, et éprouvent une sorte de penchant contre leur état. Le peuple passe beaucoup à la force dès qu'elle égalise les ressources. Le tyran qui prend à l'un pour donner à l'autre est bientôt acclamé. On nomme justice ce genre d'esclavage.

Et cependant la force s'organise comme jamais on ne l'a vu. Les armées, qui furent autrefois recrutées comme on achète des chevaux, sont maintenant nationales ; c'est le plus grand honneur que d'y être reçu et même d'y être poussé. Les discours des juristes et des moralistes sont pleins de flatteries assez viles à la force nue. Verser le sang est une fonction de noble, et dont on dirait presque que tout lui est permis et qu'elle acquiert tous les droits par là. C'est un étrange match à qui se fera peur le mieux. Cependant, la terreur règne partout, comme il fallait s'y attendre. Le bourreau à la hache est roi. Il se permet même un certain genre de badinage, remuant un peu la hache pour faire bien peur. Et parce que l'outillage du bourreau va bien au-delà de la hache ; parce qu'il y a mille manières de tuer vite et par masses ; parce que l'outil, avion, sous-marin et même canon, revient souvent contre l'ouvrier, on entre dans ce cercle vertigineux où c'est une gloire d'abord de se tuer sur un signe du chef. Le chef, je dis subalterne, qui est un homme doux et ponctuel, nous fait signe qu'il n'y peut rien. L'aviateur risque sa vie pour porter nos lettres, et cela semble naturel. Aussi, avec des mœurs assez polies, nous vivons réellement sous le règne de la cruauté. L'expérience fait voir que le citoyen peut tout revendiquer et tout obtenir, excepté le droit de ne pas mourir au commandement. On s'effrave de cette férocité qui n'est de personne, et au surplus il arrive quelquefois que l'impulsion première qui peut nous jeter dans cet enfer dépend d'un lâche ou d’une brute.

L'état mercantile est encore bien fort contre la force. Effrayez le marché, vous faites fuir les denrées ; tout se cache. Les troupes, les arrogantes troupes, n'ont plus ni nourriture ni argent. Bientôt elle, n'auront plus la force chimique, car cette force se fabrique et se vend. Ainsi il arrive que la violence méditée et préparée, et encensée, et même bénie, se trouve gênée en ses mouvements par quelques fils tendus, on dirait presque quelques ficelles du négoce. Et certes, on peut toujours forcer le négoce ou le tuer. Mais comment vivre ? Le thorax, lieu des colères, de l'orgueil et de la cruauté, suppose le ventre au-dessous, le ventre méprisé, mais qu'on ne peut oublier. Le ventre, c'est l'industrie, le commerce et la banque. C'est le crédit, c'est l'escompte, c'est la matière première ; c'est le bazar, c'est la caravane. Ces choses n'ont qu'à s'arrêter pour que les plus redoutables armées soient en déroute. Elles ne peuvent le croire, mais le moindre commencement de famine les anéantit. Posez donc une planète toute sillonnée d'ingénieux marchands, toute exploitée selon l'avarice, toute soumise aux lois du profit. Les bandes armées n'y pourront pas beaucoup. Il y aura un frein à la force, qui agira silencieusement et sûrement. Posez au contraire une planète où le ravitaillement se fait sans profit, où seuls les États sont riches, où sera alors la limite à l'ivresse de tuer et de se faire tuer ? Ce ne serait que défis ; et, sans métaphore, le ciel tombera sur nos têtes. Si la justice est à ce prix, eh bien je dis que c'est trop cher.

*La Lumière*, 5 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XC)

1731

Cette fumée qui s'élève des toits est très sérieuse. C'est fini de jouer avec le vent, avec le flot. Fini de ces formes nues, sans pudeur ni impudeur. Par la grâce du vêtement, il faut que les pensées remontent toutes au visage, ce guetteur. Il faut vivre attentif dans une nature qui n'a plus d'égards. Les hommes ne dansent plus comme les moucherons. Je le crois bien, que les pays chauds sont voués au despotisme ! Car l'homme alors se fie et ne prévoit guère. De toute façon, dans les pays où l'homme ne craint que des catastrophes comme typhon ou éruption, nul ne compte sur soi, nul n'a l'idée de faire son propre destin. De sommeil à fureur, ainsi se meut l'esprit. Ce régime des pensées peut tout au plus changer un despote pour un autre. Il faut une longue conspiration pour fonder la liberté politique, une plus longue pour la conserver. Et heureusement, les ennemis de la liberté dorment aussi et dansent aussi dans l'heureuse saison.

La fumée au toit annonce l'école. On aperçoit les sarraux noirs, et un sérieux de l'enfance qu'on avait oublié. Il n'est plus question d'écrire sur le sable, ni de faire des châteaux pour une marée. À cette rentrée d'automne, personne ne discute ni ne ruse contre l'école. L'animal humain a pris ses vacances ; chacun sent bien que cela ne peut pas durer toujours. Le soleil même nous le rappelle, car on le voit qui s'en va. Aide-toi, homme, semble-t-il dire, car le ciel ne t'aidera pas. Le feu est un autre dieu que le soleil ; on fait le feu. Cet art du feu, qu'aucun animal ne nous a dérobé, est comme une revue des puissances de l'homme. Le feu est effrayant, mais l'homme le tient dans les pincettes, chose que les animaux n'ont point su inventer non plus. Ainsi l'homme devant les tisons ne peut qu'il ne se pense homme, et qu'il ne parcoure en sa pensée les outils et les travaux. L'ouragan frappe aux vitres ; voici le temps où la vie ne va plus de soi. Le dieu de l'été c'est le soleil, mais le dieu de l'hiver c'est l'homme. Voilà ce que la fumée écrit dans le ciel.

Il est remarquable que l'amour de la liberté suppose une haute idée de l'homme, et, en effet, l'argument le plus fort du despote est que les hommes font les fous dès qu'ils se sentent libres. C'est donc une chance rare pour vous, leur dit-on, d'être bien bâtonnés. Ce que j'admire, c'est qu'ils semblent quelquefois le croire. Un ivrogne sait très bien prouver que les choses iront toutes de travers s'il n'y a point un tyran énergique. Et tout homme arrive bien une fois par jour à se juger incapable de se conduire. Mais s'il tombe à genoux pour si peu, alors ce qu'il croyait devient vrai. Il n'attend plus que décrets-lois, du ciel ou de la terre, il n’importe. Et si l'homme n'a pas foi en lui-même, il faut qu'il ait foi dans quelque autre. C'est pourquoi il y a une affinité entre toutes les obéissances, qu'elles aillent à dieu ou à roi. Et pareillement, toutes les désobéissances sont républicaines, et il n'y a point de calomnie à reconnaître dans le radical le plus modéré un petit grain d'anarchie. C'est l'anarchie, cet extrême de gauche, qui fait vivre toute la gauche. Et c'est l'esprit monastique, foudroyé d'obéissance, qui fait vivre toute la droite. Vainement, ils font du bruit, ce sont des faces pâles, et qui ont peur de tout. Ils se font tuer par peur de tout ; cette variété du héros existe.

Le principe du vrai courage, c'est le doute. L'idée de secouer une pensée à laquelle on se fiait est une idée brave. Tout inventeur a mis en doute ce dont personne ne doutait. C'était l'impiété essentielle. Car ce que Dieu a voulu nous donner, nous l'avons, et dire que cela ne suffit pas, c’est offenser Dieu. La religion ainsi prise est un état de bêtise ; le bœuf en donne l'idée parfaite. Et si, au contraire, on croit de tout son cœur que savoir donne pouvoir, et courage justice, Dieu n’est plus que l'arbitre qui laisse aller la balance d’or. À quoi la nature suffit bien, qui pèse toujours juste, sans pensée aucune, Machine dangereuse, mais fidèle. La fumée qui monte et que le vent rabat exprime la pesanteur et le vent ; ses volutes dessinent l'inerte loi sur laquelle nous fondons nos entreprises, et toutes les entreprises sont d'hiver, comme le feu d'où elles procèdent toutes.

*La Lumière*,12 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCI)

1935 SE LXII « Pensées d'automne »

1732

J'ai vu mon ami Castor changé en seigneur du village, c'est-à-dire qu'il s'est fait faire une agréable maison, et passe ses jours entre des paysans et des marins. « Car, dit-il, j'ai laissé mon industrie à de plus jeunes ; et au reste, elle ne va guère. Et je dépense ici les billets qui me restent, de façon à vivre vaille que vaille sur ma métairie et sur mon jardin. C'est revenir à la nature, c'est revenir aux champs ; c'est donner le bon exemple, après tant d'ambitions écroulées.

- Vous faites, lui dis-je, ce que Platon conseille en sa *République*. D'abord les productions les plus nécessaires, et les échanges les plus simples. Et gare aux cuisiniers, aux médecins et aux banquiers.

- Je n'en suis encore, dit-il, qu'aux banquiers, et soucieux qu'ils ne mettent point le nez dans nos affaires villageoises. Quant aux cuisiniers et aux médecins, je les garde comme témoins d'une vie, hélas, corrompue. Je ne veux assainir que l'économie ; et voyant comme les gouvernants n'y peuvent arriver, je n'entreprends rien qu'à longueur de bras.

- Vous voulez vivre de troc, peut-être, et sans monnaie ? lui dis-je.

- Non pas tant, répondit-il. J'en suis à faire circuler l'argent et les billets. Et savez-vous comment je fais ? Je ne donne travail qu'aux pauvres, dont je suis bien sûr qu'ils courront dépenser ce qu'ils auront reçu. C'est ainsi que j'espère de faire tourner tous les métiers ensemble.

- De fait, lui dis-je, on ne voit pas qu'entre petits cultivateurs, petits pêcheurs, et petits artisans, il puisse se produire ces folles conséquences qui ont résulté des grandes entreprises.

- Aussi, dit-il, dans toute ma maison vous ne trouverez rien qui vienne de loin et qui ait été pillé au passage par l'intermédiaire. Le sable est tiré du sol même ; la chaux vient d'un four qui est à une demi-lieue d'ici.

- Et le ciment bleu, lui dis-je, qui rend tout facile ?

- Facile et laid, répondit-il. Que le ciment reste où il est. J'ai déjà le plaisir de voir que ma maison est de la couleur de la terre. Mais, bien mieux, toutes les boiseries, portes et fenêtres, sont de la façon du menuisier qui chante là-bas en poussant sa varlope. Un autre, qui jusque-là imitait les vieux meubles, a fabriqué mon lit, ma table et mon fauteuil. Il n'y a que le parquet qui soit en bois du Nord ; encore n'y ai-je consenti que parce qu'il s'est trouvé en notre port un bateau qui en était chargé. Bref, j'évite autant que je puis de faire travailler les Compagnies. Je les connais trop bien.

- Et alors, lui dis-je, quoi de l'État ? Il ne me semble pas que vos maçons et menuisiers paient beaucoup d'impôts, ni non plus votre métayer.

- J'avoue, répondit-il, que je n'ai pas pensé un seul instant à la rentrée des impôts. Je ne suis point ministre, et à chacun son métier. Remarquez que l'impôt sur le revenu a pour fin, justement, de faire payer ceux qui vivent du travail d'autrui. Si l'on revient plus près de la nature, et si l'on n'échange que travaux contre travaux, comme font nos artisans, l'État devra changer de mode, et ne plus compter sur les énormes rentes qu'on lui faisait.

- Et alors, lui dis-je, plus de gendarmes et plus d'instituteurs.

- Mais d'abord, dit-il, plus d'armements insensés, plus de ces beaux projets qui condamnent à mort les plus jeunes et les plus vigoureux. L'État a fait un si mauvais usage de ses richesses que je me consolerai de le voir pauvre. Et croyez-vous que nous n'aurons pas aisément trois ou quatre gardes pour la police, et un ménage pour apprendre à lire aux enfants ? Nos gardes cultiveront un petit bien ; nos instituteurs auront leur jardin, et du beurre, et des poulets. Les uns et les autres apprendront qu'ils dépendent du paysan. Ils l'avaient un peu trop oublié.

- Adieu donc, dis-je, à la civilisation et aux arts !

- Et pourquoi ? répliqua-t-il. Sachez que mes boutons de porte sont tous forgés ici même ; et ce sont des merveilles si on les compare à ces boules de laiton venues de l'usine. Je ne suis même point sûr que je n'accrocherai pas un tableau de rochers et de mer dans ma salle à manger ; car je l'ai commandé à un peintre qui se promène par ici ; et bien mieux, je surveille l'exécution ; je lui dis ce que je veux, comme le pape Jules, et il se fâche contre moi, comme Michel-Ange. Cependant, le tableau se fait dans la douleur, comme tout enfantement. Mais ce n'est point si noir. Pour le reste, je relis Robinson Crusoë et je nous trouve bien heureux ».

*La Lumière*, 19 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, 9e année, n° 10-11-12, 01/12/1935 - XCII

1733

Supposé que l'on trouve un pays où le chef, qu'il soit savant, prêtre, ou guerrier, dispose absolument de la vie de ses sujets, leur fasse enseigner et réciter cela même, et en fasse tuer de temps en temps quelques-uns pour l'exemple, et pour voir si les autres ne cilleront pas. On trouvera que de tels peuples sont tout à fait barbares. On ne songera seulement pas à les comparer aux soldats et marins de chez nous, ni le chef à un colonel. Et le colonel saute dans sa peau à la seule idée d'une telle comparaison. C'est que le colonel est assuré que ceux qu'il appelle si bien ses hommes sont absolument d'accord avec lui sur les causes qui méritent qu'on se fasse tuer ; c'est que le colonel est assuré que tous sont volontaires pour lui obéir. Et il en est tellement sûr qu'il fera tuer, pour commencer, celui qui refusera obéissance, et tout de suite après, celui qui demandera des explications. Un tel régime étant établi et même publié, il y aura en effet autant de volontaires que le colonel en voudra. Et jamais on ne saura s'ils sont volontairement volontaires. Bien mieux il sera défendu, sous de graves peines, de leur poser jamais cette question. Tout est parfait si celui-là même qui écrit de telles remarques, comme je le fais maintenant, est aussitôt averti, puis malmené, puis privé de ses moyens d'existence, puis exilé, après avoir attiré toutes sortes d'ennuis à ses parents, à ses amis et à ses patrons.

Quand cette terreur militaire a produit tous ses effets, on remarque que parents et enfants n'ont plus qu'une pensée, qui est d'acclamer et d'obéir. Quand un jeune périt, que ce soit en avion, ou en sous-marin, ou par l'éclatement d'un canon, ceux qui le pleurent sont priés d'y mettre de la discrétion. Car enfin le colonel est bien bon de leur laisser courir le risque, alors qu'il pourrait les faire avancer tout simplement en terrain découvert sous un feu de mitrailleuses. Et sachez que si le colonel ne le fait pas, c'est qu'il ne le juge pas utile. Quant à savoir quelle mort est utile, cela ne regarde personne d'autre que le chef. On l'a bien vu en tant de circonstances où l'on faisait recommencer une attaque simplement pour punir les hommes de n'avoir pas réussi la première fois. Ces accès de rage ne sont jamais réellement jugés. D'abord qui peut dire qu'il n'y pas d'espoir d'emporter une position ? Et qui osera le dire ? Enfin, quand tout condamnerait le chef hautain et irrité, il lui arrivera au pis de changer son commandement pour un autre moins glorieux.

On dira que c'est la guerre qui fait de telles mœurs. Je ne sais. Je croirais bien plutôt que c'est une féroce ambition en quelques-uns qui fait de telles mœurs. Ambition de quoi ? Simplement d'exercer un tel pouvoir. J'ai observé quelquefois de la bonhomie, et un esprit d'égalité, dans des chefs subalternes ; les choses n'allaient pas plus mal qu'ailleurs, où je voyais que l'humeur du chef crevait en mépris, en injures, en lâches railleries, lâches puisque le droit de riposte n'existait pas. Au reste si l'amitié ne suffisait pas à faire la guerre, il n'y aurait pas de guerre. La supposition d'hommes refusant tous le service et attendant d'être forcés, est aussi absurde que celle d'un sauvetage pour lequel on ne trouverait pas de volontaires. Les héros ne manquent pas pour une guerre d'indépendance qui serait sans fin. Et je dirais même que chez les moins disposés à l'obéissance, il y a un genre d'héroïsme qui se montre dans l'absence de toute contrainte. Je vois deux conditions parmi d'autres, de cette armée vraiment nouvelle, à laquelle je rêve quelquefois. La première est que les combattants restent toujours sur le territoire national. La seconde est que le pouvoir appartienne en dernier ressort au chef qui vit comme ses hommes et partage leurs dangers. Est-ce absurde ? Et tout est-il perdu parce qu'un colonel aussi boueux que ses hommes refuse de les faire massacrer ? Cela s'est vu ; et neuf fois sur dix c'est le signe que l'attaque en question est mal préparée, de trop loin, et par des gens qui ne savent pas. J'avoue aussi que l'art de commander supposerait alors autre chose que cette violence contre le subordonné, qui fait horreur à l'homme libre. Il est vrai quede proche en proche l'esprit d'égalité remonterait jusqu'aux deux cents familles qui ont juré de tout mener. Et c'est pourquoi ces deux cents-là et leurs roquets, qui font du bruit commecent mille, disent qu'il faut absolument choisir entre le fascismeet l'anarchie.

*La Lumière*, 26 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCIII)

1939 SM2 CXXIII « La terreur militaire »

1734

Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration, que du reste tous pratiquent sans aucune faute. Et la première remarque à retenir là-dessus est que les animaux n'ont point le culte des morts ; d'où le philosophe osait conclure qu'il n'y a point de sociétés animales. C'est le propre de l'espèce humaine d'élever des monuments qui ne servent à rien qu'à barrer les rues. Les morts encombrent les vivants. Si la piété s'exerce comme elle doit, bientôt tout sera aux morts, toutes les dalles seront sacrées ; tous les pas de l'homme seront arrêtés par une génuflexion, par une prière. Prière, c'est méditation sur une tombe. Mais que dire alors, et que penser ? L'homme conserve ses morts et en même temps les repousse. L'idée seule de revenants fait dresser les cheveux. Faut-il donc tuer les morts encore et encore ?

Nullement. Au contraire, il faut les délivrer. Car ils sont d'abord en situation de nous déplaire. Ils nous parlent de nos faiblesses ; ils en sont l'image émouvante ; on leur en ferait presque reproche, comme on ferait presque reproche à l'aïeul de n'être plus bon à rien et d'avoir besoin de tous. Ces pensées sont laides et impies. Tant qu'on ne s'en est pas délivré, les morts reviennent en effet, sous des apparences terribles. Chacun sent bien qu'il faut abolir ces pensées-là. Ce n'est pas oublier les morts, c'est au contraire les rétablir dans leur être véritable, entendez dans leur plus beau moment. C'est ce que j'appelle prier pour les morts, et nul ne l'entend autrement.

Comme il est évident qu'on ne va point laisser la dépouille mortelle aux chiens et aux loups, ce qui conduit à faire une sépulture monumentale, de même on ne va point laisser les souvenirs dans l'état où les met l'imagination effrayée, sorte de chienne. Au contraire, on s'appliquera de toute piété à rassembler les membres épars, à laver et effacer les traces de la maladie et même de l'âge ; car on doit aux morts d'être content de penser à eux. D'où il vient un moment où les morts cessent d'être morts ; entendez qu'ils occupent notre souvenir non point par leur faiblesse, mais par leur force, ce qui veut dire par leur beauté, ce qui veut dire par leur vertu. De ce moment-là, les morts ne peuvent plus mourir.

Ce beau travail d'esprit est court ou long selon l'importance. Les petits morts parlent encore quelque temps au fils et au petit-fils. Les grands morts ne cessent de parler à tous. Pour les petits comme pour les grands, une légende se fait, non point arbitraire et fausse, mais plus vraie que l'histoire. Et, en effet, on sait trop qu'ils furent diminués souvent et enfin supprimés par les incidents. Pourquoi[[1861]](#footnote-1862) penser à cela ? Ce n'est point leur être. Leur être est tout de puissance ; c'est pourquoi nous les évoquons tels qu'ils auraient été s'ils avaient toujours vaincu l'incident. La piété filiale ici ne ruse jamais. Elle va droit à la statue, qui en effet n'est que force et beauté ; si elle n'est force et beauté, elle est impie. De même le grand homme n'est plus que grand. Toutes ses fautes sont enlevées de lui, et il est vrai qu'elles ne sont point lui. Cette métaphysique est obscure ; mais l'amour y trouve passage. L'amour veut admirer et trouve à admirer. Telle est la commémoration.

Il en résulte que nos modèles valent mieux que nous ; ils valent même mieux morts qu'ils ne valurent vivants. Quand le juge est mort, rien ne peut le tromper ni le corrompre ; à travers lui, nous contemplons la justice. Et à travers Alexandre et César, nous contemplons un pur courage qu'ils n'eurent jamais. Si l'on se représente l'humanité comme une procession d'illustres morts, il faut dire que l'humanité vaut mieux que l'homme ;et c'est la même chose que de dire que les statues sont plus belles que l'homme, et les poèmes aussi. Il n'y a donc qu'à penser aux morts et avec les morts pour penser plus haut que soi. L'admiration ne cesse ainsi de nous hausser. Corneille a haussé Polyeucte et nous haussons Corneille. On dira que cela ne nous fera pas chercher le martyre. Mais si ! Mais si ! La prétendue religion n'est qu'une figure de la vraie religion, qui est culte des morts ;et nous gardons de Corneille et de son Polyeucte le vrai mouvement du martyre, qui est de mépriser force, menace et tyrannie. Et encore une fois, nos modèles sont imaginaires ; mais si nous ne nous formions pas de tels modèles, nous oublierions de marcher debout ; nous ne saurions plus donner le coup de pied à l'idole, chose à toute minute nécessaire. Ce que Comte exprime en disant que les morts gouvernent les vivants. Ce sont des pensées pour l'automne, où la rêverie revient si naturellement en arrière, vers le bel été, si vite passé. En hiver, le pas sonnera plus sec ; l'avenir sera en vue sur la terre nettoyée.

« 2 novembre 1935 » (PSR)

*La Lumière*,2 novembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCIV)

1938 *PSR* LXXXVI, « Commémoration »

1735

Ce n'est pas d'hier que les sociétés sont folIes de projets, de besoins et de dépenses, et toujours à prendre la guerre comme moyen de vivre. Platon, dans sa *République*, cherchait déjà la faute initiale à partir de laquelle les citoyens sont condamnés à être individuellement pauvres et collectivement prodigues. C'est pourquoi il examine comment se forme une société, en tenant compte d'abord des besoins impérieux et des métiers essentiels. On comprend donc comment les travaux furent divisés, comment il y eut des agriculteurs, des charrons, des charpentiers, des tisserands, des marchands ; d'où les échanges, les marchés et la monnaie, et pour tous une vie plus assurée et plus agréable. « Mais, dit l'interlocuteur, c'est une société de pourceaux que tu décris là. L'homme n'y a souci que de se nourrir et de se reproduire ». Socrate, qui comme toujours mène l'entretien, veut bien en convenir. « Seulement, ajoute-t-il, faisons bien attention qu'en permettant le superflu, on s'engage dans un chemin dangereux. Avec les cuisiniers entreront les médecins ; avec les danseurs et comédiens entreront les couturiers et joailliers. Il n'y a point de limite à ce genre de prodigalités ; nous sommes loin de la nature. Il nous faudra vivre aux dépens de pays moins industrieux ; nous aurons armée de terre et de mer ; nous aurons guerre et peste au lieu de vivre heureux dans notre petit coin ».

Chacun refait présentement ce même travail, de chercher pourquoi tout va si mal, alors que nous avons tant de moyens de mieux vivre. Et celui qui pense à ces choses est bien loin de se représenter le monde humain à la manière de Wells, avec des villes à étages et des gares d'avions au-dessus des usines et des maisons. Car il n'est pas sûr qu'un pays puisse réaliser ces grandioses conceptions sans se ruiner à les payer, ou sans s'enrichir par conquête, ce qui est encore une manière de se ruiner en rivalités et armements. Et l'avertissement platonicien sonne bien à nos oreilles ; car dans le monde entier circule maintenant l'idée, d'abord que chaque pays doit vivre de son propre travail, sans exploiter aucun peuple, et ensuite que la vie doit commencer par se conserver elle-même, par une organisation de l'agriculture qui assure tous les citoyens contre la faim, et d'abord les agriculteurs eux-mêmes. D'où l'on juge qu'il faut se défier d'un genre d'agriculture industrielle, qui ressemble à une usine, et ne produit qu'une seule chose, et qu'au contraire les cellules saines, dans une société, sont constituées par des familles de laboureurs et d'artisans formant des villages qui d'abord se suffiraient à eux-mêmes, qui porteraient leur superflu à des villes de médiocre grandeur et qui garderaient un caractère campagnard. Le fait est qu'on ne voit point comment les crises pourraient naître tant que les hommes seraient contents de ce genre d'existence ; et il faut bien de toute façon que la plupart des hommes se contentent ainsi. Alors pourquoi permettre que cette existence de base et cette maternelle société soient troublées par des folles entreprises délibérées ou disputées entre deux cents familles, comme cela se passe chez nous ?

Nous ne sommes pas loin de l'idée platonicienne. On sait bien qu'une idée n'est pas réalisable ; il n'en est pas moins vrai que bien des réformes réelles sont orientées sur une idée. Par exemple on conçoit un régime d'impôts de commerce et de fabrication qui empêcherait le pullulement des usuriers, des rentiers, des hommes de bureau, des militaires, et en général de ceux qui vivent du travail d'autrui. Et j'appelle travail ce qui fatigue les bras, les jambes, les reins ; j'appelle travail la peine des hommes, que Pierre Hamp décrit si bien. Or, sans noircir nos sociétés, on peut bien dire qu'elles vont tout au rebours de cette sagesse, puisque les gouvernants sont tous pris, ou presque, parmi les parasites, discoureurs, administrateurs, usuriers ou intermédiaires, qui ne pensent qu'à nourrir et développer encore leur propre espèce. Or, il me semble naturel que le peuple des travailleurs, puisqu'il a voix, exerce un constant effort contre ce régime absurde ; et pourtant je ne vois pas d'effets remarquables. Et même les conceptions socialistes et communistes me paraissent porter la marque de l'organisateur, de l'homme qui voit grand, et qui s'élancera jusqu'à la lune, s'il peut ; homme dangereux, Napoléon éternel, avec ou sans chapeau militaire. Et c'est encore le parti radical qui regarde le mieux à la soupe avant de penser au dessert ; mais trop peu encore. Serait·il vrai que les représentants du peuple, peut-être par une honorable ambition d'esprit, oublient aisément les humbles problèmes et les humbles existences, humbles existences sans lesquelles nos sublimes penseurs ne vivraient pas deux jours ?

*La Lumière* du 9 novembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCV)

1736

Esclave de la machine, oui, l'homme l'est maintenant devenu. On voyait bien que l'ouvrier était esclave de la machine, et lui-même machine. On dissertait là-dessus, cependant que le ronflement des avions commençait à importuner le ciel. Et maintenant c'est chose faite ; l'avion nous conduit tous grand train. Il règle la fabrication d'après une concurrence pure, qui n'a plus d'égard aux besoins. Il s'agit de dépasser le voisin. L'usurier n'a pas le choix ; il porte son argent à la vitesse ; c'est par la vitesse qu'il peut encore gagner. Et la raison cachée de cette course folle, c'est la guerre. Ici la peur et la rumeur jouent leur terrible drame. Tous y sont pris. Tous rêvent qu'ils entendent déjà au-dessus de leur tête l'armée des aigles mécaniques ; et tous se rassurent quand ils voient le ciel obscurci par leurs propres avions. D'où l'on devine d'immenses profits. Et je crois que c'est l'usurier qui mène le jeu. Car il pourrait bien venir à l'idée de l'homme moyen qu'il n'est pas digne d'un grand pays de se venger d'une attaque par un massacre de vieillards, de femmes et d'enfants. Les citoyens, qui peuvent bien être curieux d'acrobaties, mais sans penser pour cela à se faire acrobates, se diraient qu'ils n'ont point besoin d'avions, et proposeraient de laisser cette fabrication et ce commerce vivre seulement de transporter lettres et passagers. Comme les gens ne sont pas tant pressés (car perdre du temps est le bonheur de l'homme), on verrait bientôt la machine se plier aux besoins, c'est-à-dire se transformer du tout au tout. Et tant pis pour qui se ruinerait.

On dirait que cette dangereuse idée est guettée par la corporation des usuriers ; on dirait qu'ils la voient venir, et qu'ils envoient à sa rencontre, pour la détourner ou la couler à fond, tous les moyens de persuader dont ils disposent. C'est qu'ils voient avec effroi que les gros profits sont menacés. Disons aussi qu'ils n'ont pas de peine à persuader les gens. Car tous, même les plus pauvres, pensent qu'il faut suivre le progrès, et qu'il serait trop sauvage de n'avoir point d'avions quand les peuples les plus arriérés en ont. De fait, les aviateurs sont considérés par-dessus tout, et c'est bien naturel. Toutefois ces sentiments doivent s'user à mesure que les avions se multiplient. Toujours est-il que le cercle qui, des avions va à une guerre plus terrible, et de cette guerre revient aux avions pour les faire encore plus puissants et plus nombreux, toujours est-il que ce cercle n'est pas près d'être rompu. Tout se passe comme si l'avion engendrait un avion encore plus rapide. Toute mécanique exige un certain progrès et puis un autre, c'est ainsi que la machine nous emmène. Et supposé que la machine nous ruine tous, que nos impôts servent principalement à payer la machine, vous ne verrez pas pour cela les gouvernants essayer d'arrêter ce mouvement dévorant ; au contraire ils le placeront au-dessus de tout projet d'économie ; et, dans le moment même où ils dépouillent le citoyen moyen, ils donneront tout à l'aviation de guerre. La machine nous mène donc bien tous. Elle nous mène comme si nous étions tous embarqués dedans. Remarquez qu'aux passagers de l'avion, il ne peut venir à l'idée d'arrêter la machine ; cela serait ridicule. Ils sont donc emportés, et ne savent même pas avoir peur ; comment avoir peur si l'on ne voit pas le moindre mouvement utile à faire ? Ainsi va notre Économie, comme un grand avion qui nous emporte tous. Et comme la proposition d'arrêter ou de ralentir nous paraît ridicule et même inconvenante, nous ne nous posons plus aucune question.

Chose digne de remarque, parmi tant de plans que l'on produit, on ne trouve jamais quelque résolution de réduire les industries ruineuses, c'est-à-dire de leur enlever, tout au moins, les secours que l'État leur apporte. On dira seulement qu'il faut revoir les marchés d'avions, limiter les bénéfices des constructeurs, simplifier l'administration ; ce qui est très sage, mais inefficace, devant l'emportement d'inventer et d'essayer. Et il est vrai que toute réforme radicale à ce sujet serait refusée ; par exemple décréter que l'aviation est désormais affaire privée. Tous diront que non. Et c'est ici que je m'étonne du pacifiste, qui ne voit point le lien entre la guerre et le progrès des mécaniques. Vouloir des avions et vouloir aussi la paix, c'est l'impossible. De même que vouloir des avions à obscurcir le ciel et vouloir aussi l'équilibre du budget, c'est l'impossible. Et qui a jamais décrété que nous pourrions réaliser tout le progrès possible, par exemple chauffer les campagnes électriquement, ou seulement les arroser comme le maraîcher arrose ses poireaux ? Encore une fois le maraîcher est juge, car il sait ce qu'il gagne et jusqu'où il gagne ; mais le ministre de l'air n'est pas juge, car ce n'est point lui qui paie, et l'usurier encore moins, qui gagne sur notre ruine. Attendrons-nous l'extrême misère ? Serons-nous des hommes-mécaniques jusque là ?

Feuilles libres, 10 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCVI)

1737

Nous avons tous envie d'improviser sur les sanctions, et quelquefois d'après le nez de l'adversaire, en tout cas d'après le sentiment vif qui dresse tout homme de cœur contre l'assassinat prémédité. Très bien. Nous voilà à la guerre contre la guerre ; ou tout au moins nous frôlons la guerre. Et au rebours, voilà nos adversaires intérieurs changés en pacifistes, surtout par l'idée de nous déplaire. On voit alors les difficultés, qui ne se trouvent jamais qu'au bord même de l'exécution. Dans ce cas-là je choisirais les expédients rapportés au principe.

Les expédients apparaissent quand on voit les choses de près. Par exemple visiter les navires soupçonnés de porter des armes à l'agresseur, ou barrer la route à l'agresseur même, tout cela se change en guerre aussitôt. Pourquoi ? Parce que c'est intervenir dans le conflit même, et évidemment faire jouer la force. Suivons un peu cette idée. Il est clair que l'agresseur, dans le cas présent, est promptement mis à la raison. Oui si la force agit comme police seulement. Mais cela ne se peut. Vous n'arrêterez pas les passions folles, indignation ou peur. Vous n'empêcherez pas les peuples intéressés de s'armer et de s'agiter, de chercher des alliés, d'inventer des ennemis. Chacun guettera une occasion. Les incidents et répercussions sont inévitables dans une guerre maritime, où les nations sont mêlées par leur commerce ordinaire.

Ceux qui ont proposé d'armer la Société des Nations n'ont point pensé qu'il lui faudrait une flotte, des postes d'eau, de charbon et de pétrole, des chantiers, des ports fortifiés. Rien ne permet encore de prévoir le désarmement général et l'organisation fédérative qui rendraient ces choses possibles. Il y a à dire sur la police des mers, qui ne ressemble point à celle des continents. Et la règle que toute nation doit rester dans ses frontières et ne pas pousser ses troupes au-delà ne vaut plus ici. En tout cas il est trop tard pour organiser maintenant une telle flotte. Il faut déléguer cette police des mers. Et à qui ? Ici s'élèvent les soupçons, les faux bruits, les passions de la rue ; car il y a partout des intérêts, partout des requins. D'où l'on voit que la méthode de délibérer et d'attendre est presque la plus sage, et que le secret diplomatique a du bon. Ce sont toujours des expédients ; l'histoire en est pleine. Or j'aime la prudence, mais pourvu qu'elle regarde aux principes.

Quels principes ? Il s'agit de savoir si la Société des Nations est un pouvoir moral, ou bien une puissance armée. Si elle est une puissance armée, c'est un autre nom donné à une alliance de beaucoup de nations contre quelques-unes. La guerre plane sur les délibérations. Vieille idée. L'idée neuve au contraire c'est celle du pouvoir spirituel, qui seulement éclaire l'opinion et fait prévaloir la morale humaine. Auguste Comte a reconnu dans la papauté un essai de ce pouvoir spirituel, malheureusement fondé alors sur des dogmes invérifiables ; au reste[[1862]](#footnote-1863) on n'en peut plus parler, de ce pouvoir spirituel, puisque cent fois il a refusé de juger. Cette grande idée est à reprendre ; et l'on voit que la seule excommunication (car c'est le mot juste) a produit grand effet, puisqu'une propagande à grands frais s'y oppose.

Comte ne bornait point au jugement public l'action du pouvoir spirituel, que, par une vue admirable, il confiait aux savants, aux femmes, et aux prolétaires. Le dernier effet d'un pouvoir sans armes, c'est le refus de concours, qui en effet ne provoque point, n'attaque point, ne déclame point. Ici nous revenons à la précieuse règle, que nul ne doit agir hors de ses frontières. Et simplement toute action à l'intérieur d'un pays, comme fabriquer, expédier, ouvrir un compte, qui pourrait aider le peuple excommunié, se trouve arrêtée, ralentie, blâmée, et plus même par l'opinion que par les pouvoirs. Et chacun sait que les prolétaires peuvent ici exercer unepression très efficace, cependant que les négociateurs officiels useront le temps en froides politesses et promesses d'examiner. Cet art de différer n'est pas estimé assez haut. On aime mieux les cris et les défis ; cette méthode n'est pas bonne dans les foules ; elle est très mauvaise dans les gouvernants. Il y a dans le refus de concours quelque chose de froidet de silencieux qui sera la grande force de l'esprit. Une guerre est comme une énorme machine dont les rouages sont partout. Non pas y mettre du sable, mais seulement n'y pas mettre d'huile. Et moins dire que faire.

20 Octobre 1935 (SM2)

*Feuilles Libres*, 25 octobre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCVII)

1939 SM2 CXXII « Pouvoir spirituel »

1738

Nous avons eu chaud. Déjà les imaginations vives voyaient avancer à toute vitesse les puissants navires, et les tourelles envoyer, à plus grande vitesse encore, les puissantes salves d'obus qui coulent un cuirassé de premier rang à dix-huit kilomètres, et tous les passages fermés, l'agresseur affamé, le tyran détrôné, choses agréables au cœur des démocrates. Et cependant les âmes fascistes de chez nous méditaient quelque riposte foudroyante sur notre dos ; car c'est toujours la guerre intime qui est l'âme de la guerre étrangère. Ainsi chacun formait une nouvelle Europe selon son désir.

Quant au millier de marins qui, de chaque côté, auraient payé de leur vie la courte opération de police, personne n'y pensait. Tout guerrier d'imagination paie ses rêves de la vie des autres ; et en effet il n'y aurait point de plaisir à s'imaginer soi-même mort à la première salve et condamné à ne rien savoir de la belle suite tant espérée. C'est ainsi qu'une fois de plus, et de tout cœur, nous cherchions la paix par la guerre.

Il est bien heureux que les hommes d'État, qui sont ici nos avoués, nos avocats, et nos notaires, ne prennent point nos passions et marchandent tout. On pense quelquefois que tout s'arrangerait si ceux qui doivent se battre étaient chargés de négocier ; mais c'est ce que je ne crois point du tout. L'esprit de combat s'élève si vite dans l'homme jeune, et la dispute l'exaspère si vite, qu'au contraire le parti de se battre seraitpris tout de suite. Et j'ai craint un moment que le désir de rendre la liberté à l'Italie, si bien née pour être heureuse, fût aussi fort en tel homme d'État qu'en moi-même. Et pourtant je me méfie beaucoup d'un héroïsme qui ne coûte rien ; je suis capable de me rappeler à moi-même que lorsqu'on hait le tyran, il faut alors marcher soi seul contre lui, ce qui se peut toujours. Ces pensées sont rafraîchissantes. Heureusement les hommes d'État n'ont rien pensé de ce qu’on voulait leur faire dire. Au lieu de se mettre en colère et de faire les invincibles, ils ont cherché et proposé des solutions honorables, et de telles solutions sont surtout de politesse. Selon l'esprit de politesse, qui est aussi l'esprit de paix, on ne menace jamais, on ne roule pas des yeux terribles ; encore moins quand l'autre prend des airs d'anthropophage ; c'est alors, c'est devant de tels partenaires que la politesse sert à quelque chose. Et à part les cuirassés, qu'on ne peut cacher, il n'était pas nécessaire de montrer la force ; et c'était déjà trop que les amateurs de politique prissent le problème comme un pur problème de force.

Dans les romans et dans l'histoire on voit de ces défis. On suppose, je ne sais pourquoi, qu'un homme qui se voit serré et sans ressources cédera. Ni le romancier, ni l'historien ne s'attardent aux discussions et marchandages ; mais en réalité, lorsque la force est évidemment d'un côté, l'issue dépend encore de la manière. Car la colère ne compte plus rien, et n'importe quel homme prend aisément le parti de mourir avec gloire ; les guerres le prouvent bien. À plus forte raison le tyran, qui s'est donné pour règle de toujours forcer et de ne jamais céder. C'est pourquoi quand on est fort, il n'y a point tant de besoin de le dire, et l'on ménage alors l'irascible, si redoutable à lui et aux autres. Là-dessus vous direz qu'il n'y a pas lieu de ménager l'irascible. D'accord, mais je pensais seulement à un millier ou deux de marins descendant par le fond ; car ce sont de joyeux garçons, et qui ne demandent qu'à vivre, et qui ne menacent pas la paix des peuples.

L'esprit de négociation, quand l'adversaire accepte de considérer les intérêts, tout le monde l'a. Mais c'est devant un adversaire qui fait le fou, qui défie à la fois toutes les forces sur mer et sur terre, et enfin qui ressemble à une bombe dont la mèche est allumée, c'est devant celui-là qu'on reconnaît le véritable négociateur, celui qui ne met pas en jeu sa propre sensibilité ni son propre courage, celui qui est avoué ou notaire de la chose, comme je disais.

Et supposé que je dirige une école des Diplomates, je ne me contenterais point de leur faire apprendre l'histoire, la géographie, et l'économique. Plutôt je les ferais disputer entre eux, et j'écouterais si leur propre parole les irrite, ou s'ils ont le geste prompt et violent. Les adversaires qui se monteraient comme des coqs de combat, je les ferais passer à l'École Militaire. Je retiendrais, au contraire, les flegmatiques, ceux qui baissent le ton à mesure qu'on leur crie sous le nez. Ce genre d'homme existe, et non pas seulement par la fatigue de l'âge ; j’en pourrais citer qui baissent la voix dans le moment même où le poing va partir. Et soit, on ne donne pas de coups de poing dans les visages au cours d'une négociation ; mais je n'aime point ceux qui en donnent sur les tables. Et quant à la force pure, qu'elle parte sans menace. Ainsi devrait faire la force de police ; alors on y penserait de sang-froid, dans le temps qu'elle est immobile et indifférente ; on n'aurait point la sotte idée de l'effrayer. L'idée d'effrayer et d'humilier est la source des guerres. D'où l'on voit que la paix suppose un travail de finesse et une obstination de bon vouloir. Et si là-dessus vous grincez des dents et fermez les poings, je vous dis que, quelles que soient vos idées, vous n'êtes pas mûrs pour la paix.

*Feuilles Libres*,10 Novembre 1935

*Libres Propos*, Nouvelle série, Neuvième Année, n°10-12, 1er décembre 1935 (XCVIII)

1939 SM2 CXXIV « Êtes-vous mûrs pour la paix ? »

# *Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936

1739

On a souvent remarqué que la première règle d'écrire est d'user de la langue commune en la prenant telle qu'elle est ; cela suppose que cette langue est un merveilleux instrument quant aux sons, quant aux métaphores, et même quant aux articulations du raisonnement. Au reste pourquoi les récits des veillées seraient-ils au-dessous de la musique populaire, qui partout est le modèle des musiciens ? Comme un violon commence à parler dès qu'on le remue n'importe comment, ainsi résonne le langage dès qu'on y touche ; mais il n'y a sans doute que le poète qui fasse assez attention à ce murmure des mots. L'entretien étant parti sur cet inépuisable sujet, nous allâmes jusqu'à tirer de notre langue nos pensées mêmes, par une exploration verticale.

L'un rappela ce que dit Comte du mot peuple, qui, que nous le voulions ou non, désigne indifféremment ou bien l'ensemble des citoyens, ou bien ceux qui travaillent des bras, des jambes et des reins. Il faut donc que l'écrivain dise, même s'il ne le pense pas, que l'élite ne compte guère ; car le langage le dit ; au reste, comme je le rappelais plus haut, le langage le prouve. Ainsi deux fois nous ramenions au jour les titres éminents du citoyen inconnu ; occasion de rire un peu de ceux qui se choisissent eux-mêmes comme chefs.

« Toutefois, dit un autre, le mot monde semble dire un peu le contraire ; car ce même mot qui enferme le ciel de Jupiter, les étoiles et les nébuleuses, désigne aussi très naturellement le petit nombre de ceux qui se croient élus ». Il se fit un petit silence. Nul de nous ne craignait de s'être avancé trop, mais chacun regardait curieusement ce que cet autre coup de sonde nous rapportait.

« Le monde, dit le premier, n'est point l'homme, il est même l'antagoniste de l'homme, la chose inerte, terrible par la masse, la chose mécanique, qu'on ne peut persuader, et dont il faut se garder ».

« C'est beaucoup, dis-je ; c'est trop ; c'est trop beau. Le monde serait donc aussi cette partie inhumaine des hommes, qui parle et agit comme les machines. Et cette partie serait sourde à l'homme comme sont les choses. Il en tomberait des calamités, comme du ciel, et de légères, folles et funestes décisions, comme celles dont on accusait autrefois les dieux. Jupiter qui verse sans faire attention les biens et les maux avec sa grande cuiller, Jupiter, ce serait l'homme du monde qui parle politique ? Non, c'est trop beau ».

« Il s'agit, dit l'autre, de savoir si c'est vrai, et si les opinions du monde sont comme des orages qui couchent les moissons. Regardons au moins cette idée. L'homme qui pioche sous une voûte de sable sait bien qu'il n'a pas de pitié à attendre de cette matière suspendue. Vingt fois il se garde ; une fois il se fie. Celui qui échappe à l'éboulement se console en se disant qu'il n'en pouvait être autrement. Au on devrait succomber à la fin. Ce regard sur le monde n'est point tendre. Or je me demande ce que peut penser un homme qui gagne sa vie à grande fatigue de ces projets, de ces pronostics, de ces orages d'opinion qui se forment dans le monde aux mains blanches, qui en effet ne craint rien, ne sent rien, n'éprouve rien de ce qu'il décrète, et qui lance des malheurs du haut de son Olympe. On voudrait en rire ; car enfin il est bien facile d'interrompre un peu les travaux de sable, et de mettre quelques étais pour empêcher que l'Olympe ne tombe sur le peuple. Mais quoi ? Si prudent qu'on soit, on se laissera prendre quelque jour ; car la rumeur du monde est capricieuse autant qu'obstinée ; une nouvelle paix, tout d'un coup criée, nous porte à une nouvelle guerre. C'est une mécanique, c'est une mode, c'est une folie d'ennui. C'est le monde aveugle et sourd ; il n'a que la face humaine. Le travailleur a cette menace sur le dos, en plus de toutes les autres. Et cette partie des hommes, qui se nomme l'élite, se nomme aussi le monde. On sait que tout ami de l'homme qui y met seulement le doigt est perdu pour l'homme, et prend rang parmi les forces sauvages. Je vois tout cela. Mais puis-je y croire ? »

« On est libre, lui dis-je, de ne pas croire le langage, ce qui est mal écrire. Il est pourtant remarquable qu'au temps où la sagesse parlait le langage de la religion, le monde était l'idole creuse, l'ensemble des brillantes promesses pour lesquelles on perdait son âme. Cette expression est pleine de sens ; écoutez comme elle résonne ! On n'a jamais dit, ni écrit, ni pensé qu'à rester peuple on perd son âme ».

Un jeune intervint : « On ne m'avait pas dit qu'à prétendre commander on perd le nom d'homme. C'est mon capitaine qui me l'a dit. J'étais au nombre de ses hommes. Je n'étais qu'un homme. Un homme ! Est-il quelque chose plus méprisée qu'un homme, plus injuriée, plus oubliée, plus aisément dépensée qu'un homme ? Mais pourtant le mot sonne bien ; c'est un grade sur tous les grades. Suis-je digne d'être un homme ? En tout cas je choisis d'être homme ». Il se fit un grand silence. Le langage bourdonnait comme une ruche.

« 1er décembre 1935 » (PAE)

Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (I)

1939 PAE XCIX « Les leçons du langage »

1740

Quand on dit que c'est nouvel an, on veut dire que le soleil se retrouve dans les étoiles en même position qu'il était au dernier nouvel an. Cette relation du soleil aux étoiles n'est pas observable directement, puisque l'éclat du soleil éteint les étoiles. Mais chacun peut remarquer que les étoiles du soir changent pendant tout le cours de l'année, et reviennent les mêmes, et se montreront ensuite dans le même ordre. Ce retour fait bien voir que l'année n'est pas une convention. Les saisons aussi mesurent l'année ; mais comme elles sont variables, on s'y tromperait. Au lieu de faire attention au vent, à la pluie, à la neige, il vaut mieux observer la descente et la montée du soleil, qui, au milieu du jour, entre maintenant par les fenêtres, jusqu'au fond de la maison, au lieu que dans six mois il éclairera tout juste une étroite bande du tapis près de la fenêtre. Les moines, autrefois, marquaient dans un couloir, à partir d'une fenêtre bien au midi, les ombres portées par le soleil ; cela faisait un cadran solaire des saisons. Quand l'ombre touchait à son extrême longueur, on pouvait dire que c'était la fin des jours courts ; et de même pour l'été, par l'ombre la plus courte. Et je crois qu'un enfant ne saura jamais bien ces choses s'il ne marque lui-même la marche des ombres avec les jours.

L'année est donc un cours des choses qui commence et qui finit. Quand le commencement ? Ici une sorte de convention, mais qui est pourtant raisonnable. Car le recommencement est plutôt à la fin des jours courts, qui sont comme le soir de l'année. Les astronomes eux préfèrent l'équinoxe, qui se trouve, pour le printemps, vers le 21 mars, pour la raison que l'équinoxe est plus aisé à mesurer exactement que le solstice, où, comme le nom l'indique, le soleil hésite. Mais le sentiment se règle sur des changements plus touchants. Dès qu'il est connu que les jours ne diminuent plus, cela est une bonne nouvelle que l'on se dit les uns aux autres. Je plains l'autre hémisphère, qui a reçu de nous notre calendrier et nos fêtes, car ils commencent l'année au solstice d'été, c'est-à-dire à la fin des jours longs. C'est commencer un peu tristement. Ils devraient avoir leur premier Janvier à notre Saint Jean. J'attends quelque protestation de l'hémisphère austral. Ce ne serait pas la première réforme du calendrier, ni la dernière. Toutefois remarquez comme nos absurdes noms de mois tiennent bien. Qui se souvient des beaux mois de la première République ? Mais peut-être tous s'en souviennent. Quel poème alors que l'année, avec Vendémiaire, Nivôse, Germinal, Thermidor ! Quelle effrayante puissance que cette Restauration, au reste commencée par l'Empire, et qui a effacé de tels signes !

Les signes ne changent rien. Commencez l'année à l'hiver ou au printemps, nommez les mois comme il vous plaira, le même temps nous voiture tous. Les gens de l'autre hémisphère sont en été en même temps que nous sommes en hiver. À chacun de nos jours ils vieillissent d'un jour. Et même les Martiens s'il y en a, qui n'ont point la même année que nous, même les Martiens à chacun de nos jours ont vieilli d'un jour. Tout l'Univers a vieilli d'un jour. On demande comment je le sais ; mais je le sais comme tous le savent ; on ne peut penser autrement. Le disciple d'Einstein se moque de moi ; car lui prétend penser autrement. Il croit gue le temps change d'une région à l'autre ; il croit qu'on vieillit plus vite ici que là. Je sais qu'il le dit ; j'admets qu'il le croie ; mais qu'il le pense, c'est là que je doute.

Wells, dans sa *Machine à parcourir le temps*, a proposé un paradoxe qu'il faut surmonter. Il dit que c'est faute d'un moyen de transport que l’on ne peut s'en aller vers les temps futurs. Il suppose ce wagon inventé, ce wagon qui s'en va dans le temps, et c'est très amusant ; c'est un beau conte. Toutefois si je dis comme son héros que je m'en vais tout seul voir un peu la semaine prochaine, je le dis, mais je ne puis le penser. Car mettons que je sois à la semaine prochaine, je dis la vraie semaine prochaine, il est certain que cette semaine prochaine enferme une position du soleil et des planètes, un état du monde et des hommes, et enfin, pour tout dire, la présence de tous les êtres, y compris les hommes, arrivés eux aussi à cette semaine prochaine ; sans quoi ce ne serait pas la semaine prochaine. Ainsi ce n'est pas la peine de construire un wagon particulier pour arriver où tous vont, et en même temps que tous y arrivent. Par ce biais, on comprend un peu qu'il n'y a qu'un temps, et qu'on ne parcourt point le temps comme on parcourt une certaine longueur d'espace. Et c'est le chemin pour surmonter les sophismes d'Einstein. Aussi voilà ce que c'est que vouloir penser seul. Il n'y a point de pensée hors du bon sens, pas plus qu'il n'y a de train express dans le temps. Non pas, mais tous ensemble. Et puissions-nous faire, sans nous dévorer les uns les autres, ce nouveau voyage de Janvier à Janvier.

Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (II)

1741

Si l'on veut réussir, il faut être de son temps, et cela n'est pas si facile. La situation des affaires est si profondément changée, et les opinions que nous disions modernes ont reçu un tel choc, que jamais peut-être une révolution plus profonde n'a changé les projets, les espoirs, et jusqu'aux mœurs. Beaucoup pourtant s'attardent. Vous savez que l'on éclaire maintenant les grandes routes ; et la route déserte et lumineuse s'appelle la Route Bleue. Cela est bien moderne, tellement que cela ne l'est plus. Le bon sens ne se laisse plus étonner. L'homme moyen se dit à lui-même : « Quoi ? Tant de lumières pour dix voitures peut-être ! Et sommes-nous assez riches pour ces folles dépenses ? Car enfin c'est notre travail qui brûle dans ces projecteurs. Et pour éblouir qui ? Tout le monde sait bien à présent que nous devons serrer les cordons de la bourse ». De tels propos font encore bondir quelques fous qui prétendent naviguer sans fin sur la dette et le déficit. Mais, tout compte fait, il faut dire qu'une époque de folie a pris fin.

Malheureusement la jeunesse ne voit pas encore les choses sous cet angle. C'est qu'elle est formée par le cinéma et le roman policier, qui naturellement vont retarder un peu, et entretenir la légende de l'argent à ne savoir qu'en faire. Vit-on jamais un gangster ou son poursuivant manquer d'argent pour fréter la plus belle auto de course ou l'avion le plus rapide ? Les conçoit-on retenus par l'aubergiste qui réclame le prix de la chambre et du déjeûner ? L'argent va de soi dans ces nouvelles féeries ; et le portefeuille inépuisable n'est pas moins merveilleux que le tapis magique. Qui donc n'espère pas pour sa vingt-cinquième année une auto à lui et cent mille francs par an ? Les procès fameux de ce temps-ci vont-ils éteindre ces illusions, ou bien les ranimer ? Il est agréable de croire que tout ira bien de nouveau. Cette agréable idée n'est pas la cause du chômage, non ; mais elle est la cause qui fait qu'on prend le chômage comme un malheur passager et une sorte de malentendu. Bref je crois que la jeunesse doit s'adapter à un état difficile, qui est subi, et qui n'est pas encore jugé. Et, puisqu'il faut toujours que l'on se forme par les romans, je propose qu’on lise, de Balzac, *La Maison du Chat qui pelote*, où l'on trouvera une idée de ce qu'était le régime des apprentis chez M. Guillaume, marchand drapier. C'est presque revenir des ampoules électriques aux chandelles de suif ; et ce contraste, qu'une seule vie humaine peut embrasser, met en présence la quantité de lumière qui suffisait à nos grands-pères, et celle que nous consommons dehors et chez nous sans seulement y penser. De là on passera au chauffage, aux commodités, aux voyages, aux spectacles, et de là à la bûche de Noël et à la diligence. Il n'est pas mauvais de savoir que des hommes qui nous valaient bien ont vécu dans ces sévères conditions.

Chacun fera retour sur soi. Chacun, en lisant partout qu'il faut de toute nécessité restreindre les dépenses, comprendra qu'on ne peut gagner sur l'abri et sur la nourriture, et qu'on ne peut réduire que ce qui est de luxe. Voilà notre jeune homme à faire l'inventaire de ses besoins, et à distinguer ceux qui sont naturels et ceux qui sont d'opinion. Par exemple vouloir s'habiller à la mode c'est un besoin d'opinion ; aller à Londres en avion, c'est presque un besoin d'opinion. C'est ainsi que le jeune homme s'adaptera. La guerre était bien pire que toutes les privations, et la jeunesse y fut tout soudain adaptée.

Pourquoi ces réflexions ? parce qu'il faut rétablir la joie. Céder à la nécessité, renoncer à l'espoir de l'auto et de la baignoire, il le faut bien, que cela plaise ou non ; et ce n'est pas vertu. Ce n'est pas assez pour la paix de l'esprit et pour le joyeux courage. Il faut remettre ses pensées en harmonie avec le monde, le monde d'où nous viennent cet avertissement et ce rappel au bon sens. Il faut comprendre que le régime heureux que l'on regrette était en vérité impossible, et que le travail humain, je dis des mains, des bras et des jambes, sera toujours l'unique source de la richesse, ce qui fait de l'aisance une réussite déjà rare, et de la vie somptueuse une exception. Cette vue n'est pas affligeante ; elle délivre de récrimination et de lamentation, qui sont de grands fléaux en temps de crise.

Maintenant voulez-vous un exemple ? Je le prendrai du métier de commis en librairie. Ici la crise se marque encore plus qu'ailleurs. C'est pourquoi n'espérez pas de longtemps une place assise et bien payée. En revanche le métier est difficile et ne peut s'apprendre que sur le chantier ; c'est ce qui convient à un homme courageux. Il s'agit de connaître tous les livres, non pas seulement ceux que la main peut toucher et que le regard saisit en un instant, mais tous les autres, les communs, les rares, les anciens, les complets, les contrefaits, ceux qui vont paraître, ceux que l'on va réimprimer. À cette fin ambitieuse et noble utilisez les quelques billets qui restent et que l'on n'avoue point. Demandez chez un grand marchand de livres une place non payée, où, en échange des services, vous apprendrez le métier. Je vous suppose pourvu de ce qu'on peut apprendre à l'école ou seul. Le service consistera d'abord à mettre et ôter les volets, ranger les livres, et battre la semelle sur le trottoir. Il fut un temps où ceux qui avaient fortune se vantaient d'avoir commencé par balayer le plancher. Et peut-être ne connaît-on bien un commerce que si on l'a regardé des places les plus basses. C'est là en tout cas que l'on se rend utile et bientôt nécessaire par une connaissance toujours prête des noms, des adresses, et des numéros de téléphone. Mais aussi cela suppose qu'on s'intéresse à la maison tout autant que le patron lui-même, et que l'on a, comme on dit, des souliers qui sautent. Voilà le sport des temps difficiles ; et c'est le moyen de se prouver que le métier qu'on fait est le plus beau et le plus agréable des métiers.

La Psychologie et la Vie, janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (III)

1742

Contre les ligues fascistes je souhaite que l'on s'en tienne à une méthode prudente, et de stricte police, c'est-à-dire que l'on évite la bataille rangée. Il n'est pas difficile de vaincre en bataille rangée quand on dispose de l'armée et des voies de ravitaillement, Aussi le gouvernement fut-il vainqueur le 6 février, et l'eût été encore bien mieux le lendemain. Mais la guerre civile fit horreur à tous, et premièrement aux ministres. Il a manqué aux radicaux d'être méchants ; je ne le leur reproche pas ; je ne les voudrais pas autrement. Et au contraire le parti fasciste est le parti des méchants, ou, pire encore, de ceux qui ont juré d'être méchants. Il faut voir la situation comme elle est. À dix cadavres les radicaux reculeront ; à mille cadavres les autres ne reculeraient pas s'ils étaient les plus forts. Tout fascisme est puissant par les supplices, et par un mépris assuré de la matière humaine. Toute république est faible par un serment d'humanité. Il ne peut en être autrement. La règle du jeu étant connue, il s'agit de bien jouer.

On connaît jusqu'au détail les projets de nos Messieurs décerveleurs, et leurs lieux de réunion. On doit ignorer leurs fins, quoiqu'ils les proclament, et imiter un peu là-dessus ce que l'on dit de la sagesse anglaise. Cet Anglais qui avait élaboré et publié un projet de faire sauter le Parlement, la Cour, et je ne sais quoi encore, fut acquitté par le juge avec ce considérant : « Après tout, c'est une opinion ». L'honneur des républiques est de mépriser les déclamateurs, quand ils marqueraient publiquement cent têtes pour le bourreau. En revanche c'est la sûreté des républiques si celui qui s'obstine à traverser là où c'est défendu est promptement puni d'une peine petite et sans pardon, qui alors suffit. Les maires n'ont pas besoin d'invoquer la raison et les faux miracles pour interdire les processions ; il suffit qu'il y ait menace de désordre. Et la moindre violence, ou le simple commencement d'exécution de la violence, quelle qu'en soit la fin, suffit amplement pour que l'on voie enfin ces Messieurs devant les tribunaux de droit commun. Ils avoueront le complot, mais vainement, car on les inculpera de résistance aux agents de police. On les lassera de convocations et de confrontations. Le mieux serait qu'ils ne soient amenés, c'est un mot de juge, que sur refus de comparaître. Car ne pas obéir aux lois qui règlent la circulation, c'est un délit suffisant et évident. L'erreur de tactique serait d'user de la force sans ménagement, comme fit Bonaparte ; car nous n'avons pas le cœur à continuer ce pilonnage ; et nous serions conduits à une paix de réconciliation et de pardon mutuel ; après quoi, nous serions encore dupes.

Quant aux moyens de cette guerre très rusée, je veux qu'ils soient de police, et fondés sur une tranquille résistance. J'aimerais mieux des barrages mobiles qui bloqueraient promptement les routes, que des fossés à faire culbuter les camions ; et quant aux fusillades, point du tout. N'importe quel agent interpelle un chauffeur et exige les papiers. Si le chauffeur s'échappe, on le recherche, on le retrouve, et il a des ennuis. Or nos grands chauffeurs des sections motorisées sont bien faciles à retrouver. Les transports en commun sont réglés par la loi. Les camions sont des choses connues, et recensées, et les propriétaires des camions sont responsables de l'usage que l'on ferait de leur matériel contre la police de la route. Des lois nouvelles, je n'en demande point. Une loi nouvelle, quand elle a pour fin de remédier au mépris que l'on fait des lois existantes, ne fait que reconnaître publiquement la faiblesse où les lois sont tombées. Si l'on avait tout de suite puni modérément mais fermement le délit d'arracher des bancs et de brûler des autobus, l'émeute du 6 février n'aurait pas eu lieu. Non seulement les lois connues suffisent, mais elles valent mieux que les lois d'exception, lesquelles sont toujours soupçonnées de servir les passions. Or le public, qui est arbitre, penche toujours à renvoyer dos à dos les passionnés, comme frères en querelle. Cette fausse position doit être évitée.

Le problème de la paix est le même partout. Colère contre colère ne fait que guerre contre guerre. Je suis persuadé que le fascisme attaqué de plein fouet serait battu chez nous comme en Méditerranée. Mais je serais bien fâché des blessés et des morts. Et, en ce qui concerne nos ennemis de l'intérieur, je trouve que la mort ou la mutilation sont des peines beaucoup trop sévères à des hommes de bonne foi qui se croient ridiculement eux-mêmes. Des enthousiastes qui se jugent infaillibles méritent pitié. Il s'agit de les ramener tout doucement au principe de l'égalité des droits ; tout doucement, je l'entends sans ironie, de la même manière que je suis bien aise que les nations fassent entendre à l'Italie, tout doucement, qu'elle n'a rien à espérer du défi qu'elle lance à l'Univers. Donc je tiens beaucoup à la méthode du policeman qui fait simplement son métier. Nous nommons les nôtres gardiens de la paix, ce qui est une admirable manière de dire que la paix est un bien en soi, ou, pour mieux dire le bien de toute société. Le colonel en révolte, quelles que soient ses intentions, travaille contre le plus grand bien et pour le plus grand mal. Le bien public n'est nullement une raison de forcer, tant qu'il n'est pas reconnu, par l'opinion et la loi. La loi est patiente comme le sage. Et le contraire d'un guerrier, c'est le gardien de la paix, sans colère aucune, et qui résout toutes les questions par ce beau mot : « Circulez ! »

*La Lumière*, 16 novembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (IV)

1743

J'ai de l'humeur, me dit cette dame, contre le parleur de la Radio. Vous savez que je me prive de journal, à cause de mes yeux, et que ce parleur solennel me tient au courant des affaires publiques. Et quant à mes opinions, vous savez qu'elles sont modérées, et très loin, donc, de nos buveurs de sang, qui ne rêvent qu'estropier les plus vigoureux de tous les partis. Puisqu'il faut choisir entre les massacreurs et le Front Populaire, j'ai choisi le Front Populaire. Or j'ai appris par hasard que le Front Populaire a manifesté grandement et noblement le 11 novembre ; et la Radio n'en a pas soufflé mot. Où prendre ce pédant, qui parle tout seul et n'entend personne ? Mais n'êtes-vous pas journaliste ?

- Je doute, lui répondis-je, que M. Radio lise jamais ce que j'écris. Je doute, quand il me lirait, que je puisse émouvoir cette face de bois que j'imagine semblable à un appareil récepteur. Mais, quand il daignerait m'entendre, je sais à peu près ce qu'il répondrait. Il dirait que la manifestation dont il s'agit était, par convention expresse, au-dessus des partis. Il dirait que des acclamations ou des incidents tumultueux ici ou là ne doivent pas être retenus par le narrateur impartial, et que le Front Populaire ne devait donc pas être nommé. Le fait est que ce cortège prétendu neutre s'est bien étonné lui-même, en découvrant ce qu'il était quasi tout Front Populaire, et le public aussi. Après la masse des anciens combattants, on vit venir quelques colonnes de buveurs de sang, qui furent hués amplement. Mais sachez que M. Radio ne fait point de politique.

- Il est remarquable, dit-elle, que les plus enragés partisans s'accordent pour dire qu'ils ne font pas de politique. Ne croirait-on pas qu'on a choisi l'un d'eux pour dire les nouvelles ? Et pourquoi l'un eux ?

- On a choisi, lui répondis-je, un homme qui articule bien, peut être un acteur sifflé, de toute façon un ambitieux sans moyens. Car on ne voit jamais que l'homme qui articule bien ait beaucoup d'idées, et nul ne s'étonne que le sage bredouille un peu. Ne vous étonnez pas, après cela, si le Très Haut. Parleur s'en tient aux opinions fixées et immuables, celles qu'on dit, celles qu'on répète ; par exemple qu'un colonel en sait plus long qu'un brigadier, que l'ordre suppose l'obéissance, qu'un pouvoir fort sauvera nos finances, que les compétences doivent être mises en leur place, qui est la plus haute, et autres propos qui d'eux-mêmes se prononcent et s'articulent. Au lieu que nos étranges doctrines, d'après lesquelles il n'y a pas tant de différence entre les hommes, si ce n'est que le bon sens est. souvent altéré par l'importance et l'infatuation, et qu'au surplus ceux qui ont choisi de commander ne méritent aucune confiance, attendu que ce n'est jamais la meilleure partie de l'homme qui choisit de commander, mais plutôt la plus aigre et la plus envieuse, toutes ces opinions, dis-je, toujours neuves et scandaleuses, exigeant une invention de tous les instants, ne peuvent être articulées sur le ton de l'acteur qui récite, et ainsi sont suspectes à tous les pédants, et notamment à ce prêcheur au visage de bois.

- Comment ? me dit-elle ; mais alors cette presse parlante sera donc toujours radoteuse, oui, même en régime socialiste ?

- Je dis bien plus, lui répondis-je. Même si les radicaux étaient l'énorme masse dans les deux Chambres, ce qui romprait tous les lieux communs, votre Haut Parleur serait encore le même, avec son air de s'adresser à des enfants, et une nuance de tristesse peut-être de se sentir tellement au-dessus de l'auditoire. Nous n'avons pas prévu cela ; et, quand nous l'aurions prévu, qu'y pourrions-nous ? La République est un fait de lecture, un fait d'école pour tous, ce qui engendre la critique pour tous et par tous. La réflexion s'exerce sur l'imprimé ; elle y peut revenir. Mais quand un homme parle comme une fontaine, on n'y peut revenir ; on est possédé de bout en bout ; il nous remplit comme des cruches. Et voilà les effets de l'invention la plus étonnante et la plus admirable, la même qui porte l'heure à tous les navires du monde, la même qui fait courir en ondes élargies le signalde détresse. Oui, mais en revanche il y a du despotisme en ce centre d'émission qui couvre toute la terre. J'y vois une unité avant réflexion qui est purement militaire. La pensée se change en commandement, et le rythme même de la parole anéantit l'inspiration, le haut de l'esprit, l'imprévu, le génie, et enfin tout ce qui peut sauver l'intelligence plate, celle qui descend toute seule, celle qui se répète, celle qui s'admire, celle qui persécute, si bien nommée scolastique.

- Holà ! dit-elle ; quel paquet ! Mais dites-moi le remède.

- Le remède, lui dis-je, c'est que tout homme libre brise le visage de bois, démonte l'antenne, et revienne au livre. Ce sera une autre révolution, dont nous ne sommes peut-être pas si loin.

*La Lumière*, 23 novembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (V)

1744

Le politique dit : « La puissance d'un système d'éducation longtemps suivi est pour effrayer. Je comprends les Spartiates et la *Cyropédie*. Nous ne pouvons oublier qu’ici et là toute la jeunesse, et depuis la première enfance, est formée comme des coqs de combat. Ce ne sont que chants guerriers et défilés ; ce ne sont que serments et défis. On forme ainsi, je le crains, d'autres soldats que nos sages réservistes. Et comment vivrons-nous passablement selon le droit au milieu de sauvages conquérants fabriqués en série. Ce nouveau fanatisme ne va-t-il pas nous envahir d'une façon ou d'une autre ?

– Je ne sais, dit l'ancien combattant. J'ai quelquefois l'idée, au contraire, qu'on ne forme nullement une armée véritable par ces moyens-là. J'ai connu, je puis bien le dire, une des meilleures armées qu'on ait vues. Si le bon soldat chante, défile, adore, acclame, et croit tout, je n'ai donc vu autour de moi que de mauvais soldats ; car ils critiquaient tout fort librement, et ne croyaient rien de ce qu'ils lisaient au *Bulletin des Armées* ; et ils ne disaient jamais qu'ils aimaient la guerre ; non ; ils attendaient qu'elle fût finie. Avec cela, et peut-être à cause de cela, une patience sans limites, un calme étonnant et une sorte de dureté de carapace. Ils ont vaincu sans enthousiasme et presque sans amour, par de très solides et peu brillantes vertus, par l'esprit d'ordre et de travail, qui fait presque toute la justice. Et bien loin du matamore, d'après ce que j'ai vu. Au lieu que, dans ces soldats des rues, où est la peine, où est le silence, où est la vraie discipline ?

– Nullement, dit le voyageur, dans les fascistes que j'ai vus. On les élève dans l'idée qu'ils sont invincibles. Quand ils ont seize ans, on leur donne un fusil, un revolver et un poignard, et tout pouvoir sans aucun risque. Dans leurs expéditions de police, ils sont dix contre un, toujours contre des gens surpris et mal armés. Ils apprennent à ne respecter rien, et à punir férocement ceux qui refusent de craindre. Les bourgeois de là-bas ne se gênent guère pour en parler, dès qu'ils se sont assurés que ces terribles policiers amateurs ne sont pas dans l'escalier, ni dans le grenier, ni dans la cave. Je logeais une fois dans une auberge en face de la maison du Faisceau ; c'était un bruit toute la nuit durant ; j'en fis mes plaintes. Mais l'aubergiste me fit entendre qu'il n'y avait rien à espérer, que cette jeunesse se moquait de tout et se plaisait à molester les gens tranquilles ; sans compter, ajouta-t-elle en baissant encore la voix, qu'ils étaient peut-être en train de tourmenter quelqu'un. Cela fait frémir, ajouta le voyageur ; mais cela ne ferait nullement frémir un bataillon de chasseurs à pied. Les chasseurs à pied sont des gens paisibles et très raisonnables, qui ne se laissent pas étonner par les cris et la turbulence.

– Et c'est bien ce que je voulais dire, répondit l'autre. Je ne veux pas confondre ceux qui jouent à la guerre et ceux qui font la guerre. J'avoue qu'avant d'avoir appris le métier je ne me faisais aucune idée d'un sergent-major. C'est un comptable qui fait de beaux rapports, avec des colonnes pour les chaussures, les pantalons, les cartouches, les morts et les blessés. Vous ne savez peut-être pas qu'un blessé est suivi d'une fiche en langage de notaire, signée de trois témoins. Or ce comptable diligent est aussi un combattant. Le premier sous-officier que j'ai vu dans ses fonctions de guerre était sous une toile de tente, assis à une table, éclairé d'une lampe à pétrole ; il faisait ses comptes par une pluie de déluge. Cela se passait dans un bois souvent bombardé. Ces spectacles relèvent l'âme ; car on se jure d'être digne de ces hommes-là. Pensez au matériel ; pensez aux travaux de ravitaillement et de fortification. Nous étions littéralement comme les légionnaires romains ; nous portions sur notre dos les rondins et le fil barbelé. Cette sagesse d'artisan a tenu bon. Pour moi je suis assuré que si l'on se bornait à la défensive au lieu de faire tuer d'abord follement les plus jeunes et les plus vigoureux, aucune troupe jamais ne passerait sur le ventre des soldats-citoyens ; et j'entends des citoyens amis de l'ordre et ennemis de toute violence. Pour moi je me suis juré de ne jamais craindre aucun discours. Et, entouré de braillards et de bourreaux tantqu'on voudra, je ne m'en inquiéterai guère tant que je sentirai nos tranquilles garçons coude à coude.

– Vous me réveillez, dit le politique. Peut-être faut-il se fier auxanciennes maximes, selon lesquelles le tyran a trop d'amis pour avoir de vrais amis. L'esclavage politique ne forme pas les grands caractères ; et c'est le sort d'un pouvoir brutal de tenir en disgrâce ceux justement qui serviraient le mieux. Au contraire un régime de liberté redresse l'homme ; sans compter qu'il se bat alors pour quelque chose qui en vaut la peine. J'avoue que l'expérience de la Grande Guerre n'a pas été assez considérée. Pour un peu on nous ferait croire que la crainte est le ressort principal des armées ; ce qui est absurde à bien regarder. Aussi il n'est pas dit, il n'est pas dit du tout que les peuples tyrannisés submergeront de toutes parts les peuples libres, Et au contraire le feu de la liberté doit vaincre. Tout nous le promet.

– D'autant, dit quelqu'un, qu'on ne s'est jamais fié à la liberté toute fière. Ah ! Si l'on osait s'y fier ! »

*La Lumière*,30 Novembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (VI)

1939 SM2 CXXV « Fasciste n'est pas militaire »

1745

Le Matamore est un personnage mal connu. On en rit. Mais la Grande Comédie, qui montre ici un de ses masques, ne s'arrête point à des caractères. Bien plutôt elle nous dresse, là comme toujours, notre portrait à peine grossi, où il faut que nous nous reconnaissions. Et qu'est-ce que c'est que Matamore ? C'est un gaillard qui roule ses épaules et qui est courageux de loin. Je me demande s'il existe un homme qui ne soit courageux de loin. Cela est physiologique. Nous ne vivons bien qu'en imaginant que nous pouvons tout et que nous ne craignons rien ; et en effet, la peur est une maladie et un commencement de mort. Aussi n'y a-t-il point d'homme qui ne se soit raconté, au moins dans son enfance, des aventures dangereuses dont il était le héros. Invulnérable, alors ; et c'est bien naturel ; car c'est déjà être malade que se penser soi-même blessé et mutilé ; pour mieux dire, on ne le peut. Qui m'empêche d'imaginer que de mon avion j'écrase les peuples ? Qui m'empêche d'imaginer qu'ils fuient ? Dès qu'un peuple ou un tyran nous met en colère, le premier mouvement est de l'arrêter, de le cerner, de le couper, de couler ses vaisseaux, et d'une première salve. Qui imagine qu'il tire au canon, celui-là touche toujours le but. Le nettoyage est donc bientôt fait, et après cela on rentre chez soi avec bon appétit, et l'on a quelque chose à raconter. Toute guerre commence par plaire.

Ceux qui approchent de la guerre ne sont pas tout de suite dans le désespoir. Ils font tout pour éloigner cette peste d'esprit. C'est pourquoi ils croient tout ce qu'ils espèrent. Ils croient que les ennemis se rendent en masse, qu’ils n'ont plus de munitions, qu'ils n'ont plus de pain. L'idée, si naturelle et si raisonnable, que l'ennemi résistera, est toujours mal reçue. Les états-majors sont là-dessus aussi naïfs que les cuisines ; ils sont plus subtils seulement en ceci qu'ils considèrent comme des ennemis publics ceux qui parlent d'obstacles et de difficultés ; c'est faire l'éloge de l'ennemi. Toute guerre se développe dans le faux ; c'est comme un air qu'elle porte en elle. La résolution bien prise de nier l'expérience passe même pour courage ; et au contraire une vue exacte des risques est soupçonnée de lâcheté. Matamore roule ses yeux et ses épaules.

Jusqu'où cela va-t-il ? Quelle est l'expérience qui rafraîchit le courage ? On ne peut le dire ; car l'assurance efface le péril le plus évident. Un escrimeur qui se bat à épée nue ne craint qu'autant qu'il doute de son art. Très exactement craindre la pointe c'est ne pas savoir parer. Il est trop tard alors pour rompre. La blessure arrive aussi vite que la peur. L'on comprend la témérité des porteurs d'épée au temps des duels. Or, tous les combats ont la même perfide pointe, qui frappe sans avertir. Un aviateur qui sait le jeu ne peut pas craindre de tomber. Mais craindre c'est tomber. Ainsi la peur vient trop tard. Telle est la physiologie de la chose, qui toute seule expliquerait déjà une belle chevauchée de matamores. Il s'y joint l'honneur, qui veut qu'on tienne d'imprudentes promesses. Celui qui ne s'est point vanté est sans doute moins sensible à l'honneur. Le matamore a cet avantage que la crainte du ridicule le pique. Il avance et le danger l'enveloppe de tous côtés ; alors il n'y a plus de question ; il faut mourir en héros. Peut-être l'avenir est-il aux matamores, et cela expliquerait que les discours emphatiques ne soient pas méprisés. Je soupçonne que l'art militaire sait là-dessus quelque chose ; car je le vois qui va tranquillement à des fins impossibles ; jusqu'à Décius sautant tout armé dans le gouffre ; ce qui fait un beau symbole ; car la violence est ainsi, tout impatience.

D'où vient que la témérité est mise en système ? De l'ennemi, qui observe, et à qui on veut faire peur. Il faut faire peur, car on ne peut tout tuer. Il s'agit de faire plier une volonté, ce qui revient à enlever toute espérance à l'adversaire, qui veut faire peur aussi. Il ne suffit donc pas de n'avoir point peur ; il faut montrer qu'on n'a pas peur ; faire croire qu'on n'a pas peur. Les couleurs de la joie, même peintes, seraient encore une arme. De même le bonnet à poil était une arme ; on voyait avancer une armée de géants. Tous les mensonges sur l'armement, sur l'effectif, sur la joie des mères, sur la bonne humeur des troupes, apportent chacun un petit supplément de force, dès que l'on entreprend de persuader. Si l'ennemi croit qu'il sera vaincu, cette croyance deviendra vraie. Le mouvement de braver tout et de montrer une folle confiance est tout[[1863]](#footnote-1864) aussi utile que n'importe quelle escrime. Et c'est ce qui n'a pas lieu dans les autres luttes, contre l'eau, contre le feu, contre l'éboulement, car on ne persuade point ces choses. Aussi l'attaque à corps perdu ne se fait jamais contre ce genre d'ennemis. Le courage est alors prudent, ingénieux, et sans mensonge aucun. Il n'en est pas de même s'il s'agit de dompter les animaux ; l'apparence du courage est alors aussi utile que le courage. Même les chevaux devinent le moindre mouvement de peur, et se moquent aussitôt du cavalier. Aussi est-il connu qu'en maniant un cheval on apprend déjà un peu l'art de la guerre. On voit que l'espoir de vaincre en vociférant est caché en tout homme qui part pour la guerre. C'est donc parmi les pompiers et sauveteurs de mer et de mine qu'il faut chercher le héros tout pur. L'autre est toujours garni d'épaules et pousse devant lui un masque tragique. L'auteur comique s'empare de ces accessoires et en fait un homme, encore assez ressemblant pour qu'on en rie.

*La Lumière*,7 Décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (VII)

1939 SM2 CXXVI « Témérité »

1746

On parlait de cette étonnante réconciliation des partis, sincère sur le moment, et sans durée. « Quelle mobilité, dit le médecin, et quelle instabilité dans les passions ! L'homme n'est-il pas comme le violon, grinçant ou sublime selon l'archet ? Dix ans à grincer, par une malencontreuse attaque, et soudainement sublime comme s'il n'avait jamais grincé ; d'ailleurs toujours content. Ce qui n'est point miraculeux si l'on a divisé et décrit les fibres musculaires qui font l'assassin et le sauveteur, car ce sont les mêmes. L'enthousiasme de haïr et celui d'aimer font résonner presque de même manière la cage thoracique ; et dans les deux cas, c'est plénitude de vie, tous conduits ouverts, aération, lavage, et bonheur. Ne comptez pas sur les bons, ni sur les méchants ».

– Il n'est pas besoin, dit le Darwinien, de regarder aux fibres ; d'autant qu'on ne les connaît qu'en gros. Observez le comportement, il vous dira tout, si vous avez patience. Il suffit d'observer une mère qui mange de baisers son petit, comme on dit si bien. On connaît des insectes qui dévorent très bien leur conjoint. C'est qu'il n'y a pas deux manières opposées de signifier qu'on aime et qu'on hait. Étreindre et étouffer sont le même geste. Et, au surplus, ce qu'on mange avec bonheur, peut-on dire si on l'aime ou si on le hait ? On l'aime puisqu'on le désire, on le hait puisqu'on le détruit. La poignée de main est aussi une prise de main et un essai de force, et le rire découvre les dents carnassières. L'ambiguïté des passions explique les surprises de l'existence humaine ; et il y a moins de différence entre la lutte et la réconciliation qu'entre se lever pour ces choses ou rester couché. Les changements qui semblent impossibles en imagination sont faciles en fait ; et, comme nous disons, le milieu fait tout ; et n'oublions pas qu'il change lui-même par l'homme, et bien plus que l'homme. Ma politique est de ne se fier qu'au changement même.

Le politique rêvait : « La bicyclette, dit-il, se tient en équilibre parce qu'elle roule. C'est ainsi que je vois nos habiles naviguer sur l'élément instable ; et la sottise des autres, de nous autres, est peut-être d'attendre qu'on puisse marcher sur l'eau. Il y a bien de la ressource dans les hommes dès qu'on ne les prend plus au sérieux. »

Le poète suivait une autre idée. « Je sais me moquer, dit-il, de ces hommes mécaniques ; toutefois en prose seulement. Le chant fait paraître l'autre moitié de l'homme. J'ai vu les hommes plus rusés que vous ne dites, et plus habiles à jouer de leur propre harpe. Car ils sont tous comme l'acteur, qui sait bien rugir, trembler, pleurer, rougir, pâlir, défaillir et renaître à son propre commandement ; ce qui n'empêche pas qu'il dépasse toujours un peu la limite qu'il a marquée. Toutefois, l'Othello véritable est plus aisément dupe de son propre jeu, jusqu'à vous étrangler tout net par la suite d'une simple menace, comme il pleurera bientôt sur vos malheurs s'il a commencé à feindre le pardon. Je conviens que cela ferait un monde absurde, dont les ivrognes et leurs virements et revirements nous donneraient quelque idée ; oui, s'il n'y avait le théâtre, qui est l'école des princes et des sujets, et le seul conservatoire de la raison. Car l'acteur, qui ne va tout de même pas au désespoir, forme le public à n'être jamais tout à fait dupe ; c'est ainsi que l'acteur et le public ensemble apprennent à sentir. On dit qu'il n'y a plus de théâtre, et cela est à regretter ; car il me paraît que l'art de l'écran ne peut conduire d'une manière aussi efficace cette éducation mutuelle. Nous aurons donc de dangereux tragédiens échappés dans les rues ».

– À moins, dit le politique, que nous ne venions à estimer au-dessus de tout le flegmatique, comme font les Anglais. Et sans doute y a-t-il plus de théâtre véritable dans leur parlement que dans le nôtre. En tout cas je plains nos journalistes s'ils se mêlent de raisonner. Les coups de théâtre se suivent comme des coups de tonnerre, et leur papier s'effondre sous leur stylo. Semblables quelquefois à Javert sauvé par Jean Valjean, ils iraient bien se jeter à l'eau, s'ils n'étaient retenus par un reste d'éducation théâtrale.

– Vous jouez tous de vos idées, dit le sage, comme des hommes très rusés que vous êtes ; et je crois bien que tous les hommes sont comme vous. Ils se cachent dans un rôle, et, par un trou semblable au trou du rideau de notre enfance, ils observent très bien sans être vus. Avouez que, tout compté, les ligues ne pourront finir que par un geste noble comme celui qu'elles ont essayé. Car elles voient bien qu'elles n'ont pas le nombre, et que le nombre s'organise par elles, et se trouvera armé quand elles le seront. Même un homme sans imagination peut bien prévoir le retour à la garde nationale, cette institution éternelle. Qui de ces Messieurs de la droite n'a compris que, s'ils continuaient, la révolution serait faite par leur propre faute ? D'où ce geste si vite repris, mais plus sincère qu'ils ne voudraient.

– Dangereux comédiens, dit le politique.

– Non pas, dit le sage, mais plutôt sincères sans le vouloir. Où j'aperçois observation et calcul d'intérêts, je respire. Je ne me laisse plus troubler trop par le poignard et la coupe empoisonnée, quand je vois que l'acteur pense à son train de minuit quarante. **[**L'homme est un explosif dangereux dont il faudrait attendre des surprises. Heureusement nous pensons en société et nous sommes comme le Chœur de la Comédie Humaine. Nous essayons des opinions, et de préférence en vers, car le vers modère évidemment les réactions. C’est après des essais de ce genre que nous savons ce que nous pensons. Nous sommes des spectateurs formés. Il faut se laisser aller bonnement si l'on veut être du peuple. »

C'est ainsi que le sage faisait la part du poète. **][[1864]](#footnote-1865)**

« 14 décembre 1935 » (EH2)

*La Lumière*,14 décembre 1935.

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (VIII)

1938 EH XXXII « La comédie humaine » (*absent de EH1*)

1747

Si l'on y croyait, à cette belle fête de Noël, au lieu de s'échapper dans les nuages théologiques, alors se développerait le culte de l'enfant. Alors les rois mages apporteraient leurs offrandes ; non point des canons, mais des livres, non point des casernes, mais des écoles. Car les enfants sont notre espérance. Nous autres de la guerre nous avons dû laisser toute espérance ; et pourquoi ? Parce que nos vieillards nous ont conduits d'erreurs en erreurs, enivrés qu'ils furent de gloire sans risque. Mais aussi nous étions pris de court, occupés à faire tenir nos vieilles idées avec les nouvelles. Cependant les enfants naissent tout neufs. Ce sont des enfants de l'âge de pierre. Ni la radio, ni le cinéma, ni la mitrailleuse, ni la loterie, ni le franc-papier n'ont changé un atome de leur précieuse albumine, ni de leurs sens fluides, ni de leur phosphore à penser. Ils ouvrent les mêmes yeux, dans leur cinquième étage, qu'ils ouvraient sur les cavernes ; sans la moindre buée de civilisation, sans le moindre préjugé, soyez-en sûrs. Ce sont de petits dieux, auxquels les mères font leur prière.

« Ne t'occupe point, disent-elles, de l'ascenseur ni du métro, ni de la boîte qui parle ; occupe-toi seulement d'être un homme, de pouvoir ce que peut un homme, d'oser ce qu'il ose, et de penser selon ton équilibre propre. À quoi t'aideront quelques douzaines d'hommes-modèles, qui sont l'honneur de tout homme et sa vraie patrie. Homère, Shakespeare, Molière, Gœthe, Hugo, aussi bien qu'Archimède, Kepler, Descartes et Newton te prouveront que tous les hommes sont frères ; car eux-mêmes ne forment qu'un grand pays. Écoute-les, et n'écoute personne d'autre ; car, avec grand souci du mieux, nous ne disons que bêtises aussitôt démenties. Nous allons te bâtir de grandes écoles, où les grands hommes pourront tenir ; et c'est en leur compagnie que tu prendras toute la civilisation qui en vaut la peine, sans cesser d'être un barbare tout ingénu. Après quoi tu nous feras peur un peu, et bien plus encore aux vieillards à la barbe bouclée. Car les erreurs dans lesquelles nous sommes enlisés jusqu'aux genoux, tu n'en auras pas même l'idée, n'ayant fréquenté jusqu'à tes dix ans que les hommes éternels ».

Tel est le chant de Noël. Tel est le chant des berceaux. Telle est la bonne nouvelle. Or voyez comment les Caïphe et les Pilate regardent du côté des berceaux. Déjà ils font retentir le chant de guerre ; déjà ils lancent par toutes les boîtes qui parlent les horribles lieux communs qui annoncent tous les maux, et, bien mieux, qui les glorifient. Les Sorbonnes, les Églises, les Temples, les Synagogues préparent leurs syllogismes, non moins meurtriers que les canons. Les Maréchaux offrent un petit sabre, avec la promesse d'un galon de fil et d'une jambe en acajou. Je ne vois qu'une ressource ; je la vois en quelques milliers d'instituteurs, injuriés tous les jours par Pilate et Caïphe, et qui n'y font pas même attention, soucieux seulement de ne pas laisser entrer dans la tendre cervelle les pensées de vieillards qui, depuis tant de siècles, font avorter l'homme.

Amis de l'enfance et sauveurs de l'enfance, je vous convie tous à l'arbre de Noël ;j'y tiens beaucoup. Afin que les traîtres ne disent pas, devant cet arbre, que Jésus est né, et puis qu'il est mort, et que tout a recommencé comme auparavant. Mais au contraire chantez que Jésus est né ; qu'il est né hier, qu'il naîtra demain, qu'il sauvera le monde, pourvu que Caïphe et Pilate ne le tuent pas avant ses trente ans. En foi de quoi vous ferez briller les mille lumières deux fois symboliques, puisqu'elles annoncent le printemps des arbres et le printemps de l'esprit. Enfin qu'il soit juré, sur la tête de ces poussins d'hommes, que la protection des aînés s'étendra jusqu'à leurs vingt ans ; car c'est l'âge critique des poussins d'hommes, et vous savez bien pourquoi. C'est l'âge où, déjà dans leur force, ils ont encore le délicat duvet d'honneur, qui les a bientôt lancés dans les airs et sous les eaux, trop dociles à la sagesse des vieillards selon laquelle une bonne précaution contre les très redoutables Jésus, c'est d'envoyer tuer et se faire tuer tout ce qui mérite de vivre. Or, nous devons bien, nous autres mûrs et plus que mûrs, jurer que cette fois-ci, ce Noël-ci, nous sommes décidés à mourir pour eux, au lieu de leur demander jamais de mourir pour nous. Entendez bien. Ce serment fait ne veut pas dire que nous marcherons par quatre sans savoir où, avec la naïveté des poussins. Justement, nous serons rusés ; et nos têtes rassises conviennent tout à fait pour discuter du genre de mort, des ennemis, des armes, et de la manière. Non, certes, nous ne laisserons pas emmener nos précieux enfants par la main et avec de belles paroles. Mais plutôt nous formerons et maintiendrons notre haie de vétérans, derrière laquelle il y aura espérance que nos jeunes dépassent trente-trois ans. C'est l'âge où l'Homme-Dieu est tout à fait un homme.

« 21 décembre 1935 » (PSR)

*La Lumière*,21 décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (IX)

1938 *PSR* LXXXVII, « Noël de la paix »

1748

Je relisais dans Saint-Simon l'histoire de Law, ce fameux Écossais qui, sous la régence, fit éclater les merveilles du crédit. C'était une idée neuve, de mettre en circulation des papiers garantis par de l'or ou de saines entreprises. On sait qu'une légère marge est permise, c'est-à­-dire qu'on peut étendre l'émission de papier au-delà du gage, tant que la confiance règne. Il s'agit donc de tendre la corde, sans jamais la rompre. Alors entrent en scène les millions imaginaires ; la dépense va ; les échanges sont multipliés ; la prospérité élève l'enthousiasme ; d'où résulte une aisance réelle des particuliers et une admirable facilité des finances publiques, qui peuvent alors traîner négligemment leurs dettes. Seulement il faut un pilote attentif aux signes et qui tienne le frein ; moyennant quoi ce système peut durer toujours. Law était de première force, et d'ailleurs honnête ; mais il ne resta pas maître de sa grande machine. Le Régent se montra incroyablement prodigue de grâces qu'on n'avait pas la peine de demander. Ce fut un pillage et une ivresse. Il fallut multiplier les millions imaginaires. On oublia les gages réels ; on joua, c'est-à-dire que l'on passa le papier au voisin après avoir gagné autant qu'on osait. Tout s'effondra par une panique bien naturelle.

Saint-Simon explique cette ruine par la nature du gouvernement despotique, qui était alors celui de la France. Il croit qu'en Angleterre, où les dépenses publiques étaient mieux contrôlées, le système de Law n'aurait eu que de bons effets. Tout le monde est d'accord sur le ris­que et sur le remède. Et cependant qu'avons-nous fait depuis, sinon recommencer l'aventure de Law. On juge présentement des hommes qui ont joué sur la confiance, et qui ont perdu. On découvre d'autres escroqueries. Les misanthropes gémissent, au lieu de réfléchir sur les pouvoirs de l'illusion. Peut-être n'est-il pas possible de rester sage, dès que l'on entrevoit seulement les possibilités du crédit. Car les millions imaginaires sont très réels par leur effet, tant que l'on a la foi. Et alorsn'est-il pas absurde de vivre selon l'avarice, et de payer misérablement les postiers, les instituteurs et les scribes, alors qu'en leur versant quel­ques millions imaginaires, on multiplie les besoins, les achats, la pro­duction, les salaires et les profits. On sait bien qu'il y a une limite à cette prodigalité ; mais on ne sait pas où elle se trouve. Personne ne le voit. Je demande pourquoi.

Mais aussitôt je me réponds à moi-même. On ne voit pas la limite, parce que la limite dépend du crédit lui-même. J'ai connu en Bretagne un temps où un paysan qui recevait un billet de cent francs allait aussitôt le changer en or. Il est clair que si tout le monde se défiait du papier, il y aurait un terrible resserrement de toutes les affaires, et qu'on ne pourrait rien entreprendre de ce qui, pour un sûr profit, veut une longue attente. Il est connu aussi que, dès que les signes moné­taires se multiplient, le jeu s'y met. Cette passion a des ressorts éton­nants ; elle enivre ; elle communique une frivolité incroyable, dont profitent d'abord les très sages fournisseurs. Mais quand Monsieur Dimanche lui-même se met à jouer, c'est alors que les choses se gâtent. À quel moment précisément elles se gâtent, et quand il faut commencer à appuyer sur le frein, c'est ce que personne ne peut savoir ; car l'ivresse du jeu et le bonheur de croire ne sont point des choses mesura­bles. Et quant à la moralité, elle n'est point du tout efficace ici ; car le grand Illusionniste joue le rôle d'un bienfaiteur ; il répare l'injustice, il récompense le génie méconnu, il construit des hôpitaux, rend heu­reux tous ses amis, il réjouit les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les architectes. Je ne crois pas qu'il ait jamais des remords. Les hasards du jeu sont pardonnés, car nul n'en est cause ; et les hommes admet­tent aisément d'espérer beaucoup, même avec grand risque.

Le remède n'est pas dans la raison, ici mal instruite et naturellement faible. Qui ne voudrait de belles écoles, des villes étalées au soleil parmi les jardins, des bibliothèques, des musées, des instituts ? Non, le remède se trouve dans l'avare, qui, lui, court changer son billet pour de l'or ; qui, lui, ne trouve jamais la monnaie assez lourde ; qui s'en charge et qui en sent le poids. L'avare qui n'a confiance dans rien ni dans personne, qui trouve toujours que chacun a trop et dépense trop, qui est fier de son pain bis, de ses noix et de sespruneaux. Tout le monde a connu de ces avares qui annonçaient de loin la culbute des prodigues, et ne se trompaient guère. Peut-être suffirait-il de deux ou trois avares au gouvernement pour réduire enfin les dépenses militai­res, qui sont le type de la prodigalité. La prudence n'y fait guère, puis­qu'elle joue alors contre elle-même. Au lieu que l'obstination d'un vieil avare retarderait tout ; l'avion vieillirait avant d'être construit ; nous aurions la paix. Mais peut-être que la paix est pauvre et ennuyeuse. Et sommes-nous tant sûrs de l'aimer ? J'entends, vous voulez prodiga­lité et sûreté, les deux ensemble. Et s'il fallait choisir ?

*La Lumière*, 28 décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (X)

1749

Quand j’étais enfant, j'avais assez de force pour me défendre contre mes pareils, et même contre mes aînés. Je ne le faisais guère, et plutôt je me laissais persécuter, c'est-à-dire insulter, par deux ou trois méchants. C'était un jeu pour eux d'accrocher ma casquette dans quelque arbre ; cela m'était fort désagréable, à cause des retards, et des reproches que je recevais à la maison ; mais j'avais pourtant le pouvoir de penser à autre chose ; et je suppose que ces méchants garçons voulaient voir jusqu'où ma patience irait. Elle n'allait pas loin. Je n'avais rien d'un souffre-douleur. La colère me prenait ; un bon coup de poing me vengeait, et j'étais tranquille pour un mois ou deux.

Il me plaît de penser que j'étais déjà du Front Populaire en ce temps-là. J'étais fort, et mon nom était Patience, comme celui d'un héros de George Sand. Ces temps-ci on ne peut s'empêcher de réfléchir à la Violence, car elle est partout. C'est ainsi que j'étais ramené à mes propres expériences, et aux cas les plus simples. Et je trouvais que le concept de Violence avait été laissé dans le brouillard, même par le très ambitieux Georges Sorel. Car je vois une grande différence entre la violence irritée et la violence délibérée. Je découvre même que le conflit réel est entre l'une et l'autre.

Je considère l'exemple le plus tragique. Un avion chargé d'explosifs est un réservoir de violence qui obéit à la pression d'un doigt. Quoique les effets dépassent de loin toute colère, je ne vois pas qu'il y ait de colère dans la préparation ni même dans l'exécution d'un tel acte de guerre. La préparation commence dans le laboratoire, où un chimiste étudie les effets d'un gaz sur les yeux et sur la peau, cherche les moyens de rendre ces effets durables, en fixant par exemple le gaz dangereux sur des poussières ultra-fines, de façon qu'un jour après l'explosion les décombres soient encore empoisonnés. Ce travail n'implique pas plus de colère que le travail inverse, qui cherche des remèdes à la brûlure et à l'asphyxie. Le constructeur d'avion ne conçoit point non plus dans la colère ; il ne pourrait. Il fait seulement son métier. Vous n'allez pas considérer comme un monstre redoutable l'homme qui invente une hélice plus puissante, ou un moteur mieux rythmé. Le chef même de l'armée n'est pas en colère quand il envoie l’ordre de bombarder une ville ouverte. Je crois même qu'il se refuse à la colère aussi bien qu'à la pitié. Le tyran, par exemple, est très froid lorsqu'il recommande de frapper le prisonnier une fois par jour, et sur les contusions de la veille. Car si le tyran était en colère, il prendrait la tête de ses partisans, les entraînerait par son exemple, et se ferait tuer promptement. Au contraire j'imagine le tyran immobile, et méditant sur la violence, qui est son seul moyen. Même s'il est éloquent à des moments, et s'il s’irrite en paroles, je devine qu'il reste merveilleusement maître de ses mouvements ; car ce ne sont encore que des moyens. Aussi le verra-t-on négocier s'il ne peut faire mieux, et manier de sang-froid la violence comme une menace. Tel est l'ambitieux. Pourvu qu'on ait peur, il se passe très bien de frapper. Que voulaient de moi mes méchants gamins ? Que je fisse voir les signes du respect et de l'esclavage.

Ce genre d'homme, les cas monstrueux mis à part, est tout-à-fait trompeur, souvent par une bonhomie réelle, et même par un esprit de justice. Dès qu'il est le maître non contesté, en vérité, il est presque bon. Mais ses moyens sont méchants, et même féroces au-delà de toute limite, car il veut être obéi. La nuance propre à ces caractères, est qu'ils feignent volontiers la colère, mais sans revenir au pardon, qui est l'autre face de la vraie colère. De tels hommes ont un immense pouvoir. Pourquoi ? Parce que la masse des sujets ne sait point du tout feindre la colère ni préparer des supplices ; et aussi parce qu'on manque de courage, contre un système de répression qui ne fléchit jamais. Il faut obéir ou mourir. L'homme qui n'est point tyran s'arrête devant ce risque comme devant les autres risques de nature ; il choisit la prudence, et le tyran gagne.

L'autre violence est explosive aussi, mais dans le corps humain seulement ; elle se gagne comme une maladie ; elle se propage comme un feu. À quelle occasion ? C'est ce qu'on ne peut prévoir. Les hommes d'en bas supportent longtemps, et partent en guerre pour un fétu de plus. Ce qui fait que la race des tyrans les trouve injustes et traîtres. Et en effet ils n'avertissent point ; ils ne menacent point ; simplement ils exercent leur force, sans calcul, sans peur, sans pensée. Car ils n'ont point le projet de s'établir tyrans. Ils n'ont aucun projet. Simplement ils contentent leurs muscles. Et tyrans de s'enfuir alors, s'ils le peuvent ; car ce n'est plus leur jeu. Ils s'enfuient, et ils reviendront. Car la colère passée, même la colère de tout le peuple, vient alors le rire, et le pardon total, et la confiance, et le mépris des menaces. Alors rien n'empêche l'enfant méchant de recommencer son jeu à lui, qui est de violence mesurée et méditée. Cette histoire aura-t-elle une fin ?

*La Lumière*, 4 janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XI)

1750

Je comprends très bien la grande politique, et je me sens capable d'écrire sur les grandes puissances et sur l'avenir de la paix aussi bien que ces messieurs en ont parlé, dans la célèbre séance que j'ai lue à *l'Officiel*. Au total cela me fait l'effet d'une scolastique, qui revient toujours dans les mêmes chemins, bute toujours sur les mêmes obstacles, et arrive enfin aux mêmes désolantes conclusions. Les grands diplomates d'autrefois reconnaîtraient leur échiquier et leurs coups favoris.

Au fait, quoi de plus simple ? Voici l'Allemagne qui s'arme et qui annonce des conquêtes à l'Est. Voici l'Angleterre qui se détache de nous. Par l'effet d'une politique qui veut plaire à tout le monde et faire la paix avec toute la terre, nous voilà, ou peu s'en faut, complices de l'agression la plus cynique. Et, pour n'avoir pas voulu parler ferme, ce qui était sans risques réels, nous nous trouvons isolés devant un admirable mouvement d'opinion, et, en somme, ennemis de la paix, par trop d'amour pour la paix. Tous ces coups tombent droit sur un homme que je n'ai nullement envie de défendre, et sur le célèbre projet de découpage de l'Éthiopie, qui m'a paru l'œuvre de fous, à ce point que d'abord je n'ai point cru un mot de ce qu'on en disait.

On comprend bien que je ne tienne pas pour la politique de prime à l'agresseur. Et même je la repousse avec horreur, semblable en cela à presque tous les citoyens du monde. Me voilà donc rejeté à la politique contraire, qui peut se dire de précaution et même de punition contre tout agresseur. Mais non ! Je voudrais bien ne pas tomber d'un mal dans un autre. Je voudrais bien rompre un cercle de pensées trop connu, et dont les effets sont trop certains. C’est toujours le vieux jeu, et les puissances préparant leur coup de poignard. La seule différence c'est que les puissances que nous disons nos ennemies donneront le coup par prédilection, au lieu que nous et nos amis nous poignarderons avec horreur et pour la paix. Cette chanson est bien ancienne ; et, au bout du compte, je vois toujours paysans et ouvriers dans les mêmes tranchées, massacrés et massacrant, sans progrès et sans espérance. Car soyez sûrs qu'après ce nouveau règlement de comptes, et quel que soit le vainqueur, il y aura des offensés et des humiliés qui se mettront à faire l'exercice et à défiler par quatre. Et le vainqueur se sentira menacé. D'où naîtra une guerre doublement juste, comme toutes les guerres hélas ! Car quoi de plus juste que de reprendre sur [*sic*] la force ce qui a été arraché par la force ? Et quoi de plus juste que de défendre la paix du monde, si ouvertement menacée. Héros contre héros, donc, et glorieux massacres.

Or l'idée populaire a toujours été qu'il faudrait changer tout cela, et qu'il n'y a de sécurité pour personne tant qu’on prendra seulement la précaution de s'armer, de chercher des alliés et de faire peur à l'ennemi. L'expérience a assez montré que l'homme n'est pas un animal peureux. Que faire donc ? On comprend bien que ce n'est ni simple ni facile. Mais certainement il serait bon, dans tous les cas, de ne jamais offenser et de ne jamais humilier. Les fautes passées sont passées. Un autre esprit se montre ; et la preuve en est que la Méditerranée n'a pas entendu le canon. Les plus forts se sont privés de menacer. Quant aux menaces des humiliés, on a fait comme si on ne les entendait pas. C'est-à-dire que, pour la première fois peut-être, les forts ont pris comme fin la paix tout de suite, et non point la victoire. C'est en quoi la politique de ces dernières semaines a été réconfortante tout compte fait ; à coup sûr neuve ; et cela suffit à donner espérance. Car, que les raisonnements et moyens traditionnels donnent à chaque fois tout le mal possible, c'est ce qu'on ne sait que trop. Le principe qu'il ne faut point commencer la guerre, quand on aurait cent fois force et cent fois raison, s'est traduit dans les discours et dans les faits. On peut critiquer, et comme je disais, il est facile de critiquer ; sans compter qu'il est bien plus facile encore de raisonner à l'ancienne mode, d'après cet axiome ridicule qu'on n'attaque pas les forts. On oublie que le désespoir est la loi de ceux qui combattent, aussi bien des forts. Il y a peut-être des guerres d'intérêts ; oui, pour celui qui reste à l'arrière ; mais, pour celui qui part à l'assaut, il n'y a que des guerres d'honneur et de désespoir. Il faudrait donc parler toujours aux peuples, et jamais aux gouvernants. Il faudrait renoncer aux armes offensives, et s'interdire absolument de pousser les armées au-delà des frontières. Il faudrait administrer les colonies de façon que tous les hommes y aient la même entrée et les mêmes droits. Il faudrait tant de choses qu'on n'ose point les rechercher ni les dire, ce qui revient à refaire la vieille partie de piquet, dont l'enjeu est la vie des meilleurs et la justice même.

*La Lumière*,11 Janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XII)

1939 SM2 CXXVIII « La vieille politique »

1751

Évidemment le fameux colonel n'a pas pu faire chez nous ce que Mussolini et Hitler ont fait ailleurs. Le voulait-il ? On ne veut guère l'impossible ; et il est clair que les élections signifient quelque chose, et qu'il n'a rien gagné sur l'électeur. Je pense donc qu'il n'a jamais espéré de saisir le pouvoir, ni de changer la constitution. Qu'a-t-il donc voulu ? Il a voulu montrer ce que pouvaient les minorités agissantes, comme parle Tardieu. Étant connu qu'il y a en France un parti qui veut considérer la révolution comme non avenue, l'Affaire Dreyfus comme non avenue, et la République comme un pari stupide (telle est notamment la conviction de tout vrai militaire), on pouvait s'étonner de ce que ce parti s'obstinait à se faire battre aux élections, sans rien essayer d’autre. Et, quant aux tentatives de Boulanger et de Déroulède, elles ne faisaient que consolider la République en la guérissant des querelles intestines. Il fallait donc inventer quelque chose de neuf. Et ce fut la menace de la guerre civile mise au service des gouvernements modérés.

 En fait la République Française a toujours senti la pression d'un parti contre-révolutionnaire, composé des grands militaires, des grands bureaucrates et des grands propriétaires. Résultat, les canons et le mur d'argent, si connus, et qui ne font qu'un. Les militaires ont toujours merveilleusement joué leur rôle, qui consiste à dire qu'ils ne font pas de politique, qu'ils ne considèrent absolument que l'intérêt du pays, et qu'ils obtiendront ce qu'ils demandent parce que le bon sens même veut qu'ils l'obtiennent. Le succès de cette politique, assez vague en ses termes pour être approuvée de tout le monde, devait retenir l’attention de quelque rusé militaire. Car l'État-major était admirable par l'obstination ; mais on pouvait faire encore mieux. La guerre extérieure ne montre pas toujours son visage quand on voudrait ni comme on voudrait ; sans compter que ce jeu est dangereux. Au contraire la guerre civile, non moins redoutée, pouvait être annoncée et même proclamée, et produire ainsi tous ses effets de menace, sans jamais se faire. Il n'y fallait que l'esprit de commandement ; mais c'est aussi une occasion d'admirer l'esprit de commandement, ses feintes colères et ses froides comédies.

 L'armée contre-révolutionnaire était partout. Une alarme courait parmi les départements ; tout se dispersait, tout se reformait. Les républicains n'en croyaient ni leurs yeux, ni leurs oreilles. « L'heure est proche, disait le chef. Au premier mouvement des gauches pour amener enfin au pouvoir ceux qui, par les élections, devraient y être, nous attaquerons, je vous le jure ; nous ferons sauter parlement et gouvernement ; nous prendrons le pouvoir ». Le Front Populaire, en entendant ces paroles, s'organisait comme il pouvait, montrant la masse des pacifiques, sûre de vaincre, mais non moins sûre d'être massacrée. Et cependant d'autres discours couraient dans les téléphones, et le pouvoir légal entendait des discours bien différents. « Je ne suis pas contre vous, disait la voix du chef, je suis pour vous, je suis républicain non moins que vous ; mais ce que je ne veux pas plus que vous, c'est que la masse électorale se substitue aux spécialistes, militaires, administrateurs, banquiers, entrepreneurs, pour décider des dépenses publiques et des armements. D'ailleurs soyez tranquille ; il n'arrivera rien. Simplement je fais et je ferai, moi, les menaces que vous ne pouvez pas faire. La faiblesse d'un gouvernement vient de ce qu'ayant la force il ne peut annoncer qu'il en usera, et ainsi se trouve forcé d'en user. Trouvez bon que j'occupe pour votre service une position bien plus favorable, qui est de menacer de tout, sans jamais passer à l'exécution ». Je ne sais pas si cette admirable idée fut conçue d'abord, ou si l'on y vint peu à peu ; mais je sais qu'elle est admirable, en ce sens qu'elle a plus changé notre politique intérieure en ces deux ans que jamais aucune propagande électorale n'avait pu le faire.

Vous dites que la menace du style La Rocque n'a rien fait ; vous le dites, alors qu’elle a fait exactement tout ce qu'elle a voulu, frappant de torpeur et de paralysie tous les hommes de gauche, et tous les partis de gauche, assurantFlandin après Doumergue et Laval après Flandin, et assurément après Laval quelqu'un qui saura comprendre aussi la voix du téléphone et l'extrême commodité d'une police volontaire au service des lieux communs illustres, sécurité, hiérarchie, politique constructive, et autres sonorités. Je vois bien que la Chambre et le Sénat méprisent ces continuelles menaces de mort. Je ne crois pas non plus que nos chefs sont lâches ; mais je sais qu'ils sont bons. Et quand ils voient que tout est prêt pour la plus meurtrière fusillade, auprès de laquelle le 6 février n'était qu'un jeu de gamins, croyez-vous que délibérément ils donneront eux-mêmes l’impulsion première ? Non. Et c'est leur bon cœur qui les arrêtera. Tel est ce frein du peuple, d'un modèle nouveau. Contre quoi la République cherche des pensées. À ta machine, mécanicien !

*La Lumière*, 18 janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XIII)

1752

Si j'avais à traiter de l'Art[[1865]](#footnote-1866), j'insisterais sur ceci que l'Art est une manière de faire, non une manière de penser. Ce trait est le plus évident de tous, et le plus oublié. Car il est ordinaire que l'on discute le plan d'une œuvre et que l'on considère ce que l'artiste s'est proposé, pour le comparer à ce qu'il a réalisé. Et certes il n'y a point d'œuvre sans projet ; mais ce qui est œuvre d'art dans l'œuvre dépend seulement de l'exécution et n'apparaît à l'artiste que dans l'exécution. On finira par savoir qu'il n'y a pas de beaux sujets pour le romancier. Il sera aussi bien excellent dans les parties ordinaires. Certes, il faut un sujet, afin que l'esprit se tienne tranquille et épargne à l'artiste les traits de la critique. Mais cette précaution prise, rien encore n'est beau. Il faut se mettre à écrire de façon qu'un mot en appelle un autre, et non pas de façon qu'une idée en appelle une autre. En quoi il y a des hasards, et qui ne sont pas loin du calembour. Si les rimes commandent dans le poème, on peut bien dire que dans la prose on s'attache au contraire à éviter les échos et les consonances, et cela même suppose qu'on y fait attention ; et souvent ces légers coups de barre orientent le développement d'une manière qui n'était pas prévue. Faut-il suivre ? Faut-il revenir ? C'est ici que s'exerce le jugement de l'écrivain, qui n'a, en effet, de lieu[[1866]](#footnote-1867) que si l'exécution est en train. Mais tout n'est pas hasard, car il y a entre les mots bien d'autres affinités que de son ; il y a les filiations, les métaphores cachées, les liaisons confirmées déjà par les auteurs ou par le commun usage. Dans l'état d'inspiration propre à la prose, les mots courent devant, attendent, se proposent ; refusés une fois, ils se retrouvent. Et certes aucun projet ne peut tenir compte de cette escorte de mots ; un tel courant suppose que l'on écrit, et ce qui est écrit fait beaucoup pour cristalliser ce qui suivra. Le paradoxe de l'art de la prose est en ceci que si l'on écrit d'après l'idée on arrive aisément au style plat ; au lieu que si l'on s'accorde de suivre les mots eux-mêmes et tout ce que la langue propose, on arrive quelquefois à relever l'idée elle-même, qui sort alors autre et toute neuve d'un mouvement de nature. Cet accord est proprement le beau. Le beau est un genre de vrai, mais qui échappe à ceux qui cherchent le vrai.

L'exemple de la prose est peut-être le plus difficile. La peinture est à l'opposé. Car le beau en peinture ne dépend nullement du sujet. Une nature morte arbitrairement choisie peut être belle, par exemple une pipe, un verre, un livre, un mouchoir. Et au rebours, la plus belle femme du monde peut être l'occasion d'un méchant portrait. C'est que l'action de peindre est la seule recherche possible du peintre. Tant qu'il n'a pas essayé, tant qu'il n'a pas posé la touche, sa pensée s'exerce à vide, et son imagination le trompe par un non-être qui promet toujours. Au contraire sur la touche le jugement s'exerce aussitôt, et le portrait se forme à partir d'une cellule de couleur. Bien ou mal, car cette méthode peut entraîner vers le sombre, ou vers le gris, ou vers un éclatant sans naturel ; mais le jour où ce qu'on voulait faire se trouve dépassé par ce qu'on a fait, alors voilà le beau.

La musique nous tient encore plus serrés, car les règles de fugue et de canon sont tout à fait incapables de conduire au beau. Ce qui est beau dans la musique c'est une suite admirable et imprévue, qui vient non pas des règles ni du projet, mais de l'exécution réelle, au fond, du chant réel, qui a enfin trouvé passage, et physiologiquement, ce qui fait un accord merveilleux du sentiment et de l'expression. Tout est donc spontané dans le beau, et en même temps tout est choisi, d'après une action réelle qui va toujours la première.

Il est à peine besoin de citer le poète, car c'est lui le plus évidemment qui fait sa nature morte, c'est-à-dire pour qui n'importe quoi sera beauté, pourvu que ce soit la résonance du langage qui fasse en même temps le vers, le portrait, et l'idée. Et au rebours le froid poème didactique est celui où il est clair que l'idée, le portrait et le vers vont contre la nature et parviennent à la faire taire. Ce n'est alors que science, science du langage, science d'observation, science de versificateur. D'après ces remarques l'inspiration est un genre d'action qui éclaire l'esprit. L'art, finalement, est une action qui fait pensée. Par exemple, la rime fait pensée, la touche de couleur fait pensée, les mouvements du larynx font pensée, l'expédient du maçon fait pensée. L'ogive est belle quand elle est faite avant d'être cherchée ; dans la suite et comme projet, elle perd presque tout, et enfin tout. Toute copie est laide par cette raison cachée qu'ici l'action se subordonne absolument à l'idée. Le paradoxe est fort, d'un Corot copié et indiscernable ou presque du vrai[[1867]](#footnote-1868), et qui pourtant n'est pas beau, ne peut l'être, ne doit pas l'être. Je dirai seulement qu'il est didactique, et que cela est empreint dans la matière même.

« 15 novembre 1935 » (PAE)

*Vendredi*,15 novembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XIV)

1939 PAE XCVIII « L'action, source du beau »

1753

Nous admirions comment tous les amis de la justice considèrent maintenant avec faveur les Éthiopiens, auxquels hier personne ne pensait. Ces mouvements d'opinion sont admirables, et je dirais même redoutables, quoique les violents essaient d'en rire. Il y a de l'impalpable dans les événements humains. Pourquoi ? C'est que le plus brutal nepeut frapper sans repos ; il essaie en même temps de persuader ; et la plaidoirie est d'abord pour le public. Or, un murmure public trouble le violent dans la possession de ce qu'il nomme son bon droit. L'ombre même du doute affaiblit l'homme ; et nul ne brave la malédiction universelle. D'où cette propagande qui nous rebat les oreilles.

 - La propagande, dit l'helléniste, a oublié de brûler l*'Iliade ;* et l'on y trouve, au premier chant, ce qu'on peut bien appeler les titres de noblesse de l'Éthiopie. Mais voici à quel propos. Achille, le grand fantassin, s'est trouvé fort mal récompensé. L'humiliation lui tire des larmes, car c'est un enfant. Le voilà donc sur le rivage blanc d'écume, portant son regard sur la haute mer couleur de vin. Et sa mère, Thétis aux pieds d'argent, sort de l'eau comme une nuée, et lui promet secours, car elle peut beaucoup sur le grand Jupiter. Mais, dit-elle, il faut attendre ; et ici je traduis trois vers : « Jupiter, dit-elle, est parti vers l'Océan, au pays des irréprochables Éthiopiens ; hier il y est parti pour un grand repas, et tous les dieux l'ont suivi. Le douzième jour il reviendra dans l'Olympe ». Ce qui, ajouta l'helléniste, prouve beaucoup de choses ; d'abord que les Éthiopiens avaient dès ce temps-là la réputation de se tenir tranquilles chez eux ; et aussi qu'ils étaient pieux et n'épargnaient point sur les sacrifices ; en sorte qu'au temps de la guerre de Troie l'imprudent qui aurait débarqué une armée en Éthiopie aurait trouvé tous les dieux contre lui. Avouez que ce témoignage est un peu plus ancien que le Capitole.

- Vrai, dit le voyageur ; et j'ai appris à ne pas mépriser les légendes. Nommer seulement Jupiter, c'est beaucoup dire, car c'est le dieu du ciel ; il règne directement sur la foudre, sur l'orage et sur le soleil ; indirectement il tient aussi la mer et les entrailles mêmes du sol. Et de plus il pense par lois ; c'est-à-dire que pour l'issue des choses il consulte sa balance d'or. J'aime ces manières de dire. Jupiter, toujours fidèle à la balance d'or, donne aux montagnards, dont la vie est si difficile, un amour de leur pays qui les détourne des plaines fertiles, et qui les fait contents de ce qu'ils sont. Haute justice, certes. Mais à ces montagnards-là il a donné encore un peu plus, à savoir en cette saison des jours bouillants où les thermomètres claquent, des nuits glacées, d'horribles fièvres, et des vallées propices aux embuscades. Donc, si je dis que Jupiter encore maintenant est pour eux, je dis quelque chose.

- C'est terrifiant, dit quelqu'un. Car vous me permettrez bien de plaindre des jeunes gens nés dans l'heureuse Italie, et entraînés depuis leur bas âge à défier tout l'Univers. Que peuvent-ils contre Jupiter ? Que peuvent-ils contre la balance d'or ? Ils sont trompés. Ils ne savaient pas. Combien vont rêver du gâteau de figues et du gros vin ? Combien pleureront Naples la belle !

- Balance d'or, dit l'helléniste. Chacun accumule ses fautes dans le plateau où on le pèsera. Sont-ils innocents, ces jeunes soldats que, depuis leurs seize ans, on forme à toute violence, qui se font un jeu de tomber à dix sur un helléniste coupable de citer l*'Iliade,* à quitout est permis, qui sont vainqueurs et tyrans à bon compte ? Vous pouvez être sûrs que Jupiter ne les oublie pas, et que la balance d'or leur retombera sur le nez. Celui qui adore la violence doit s'attendre à des coups ; et s'il s'amuse un certain temps à meurtrir et torturer, les coups n'en seront que plus durs. Le même Jupiter le dit bien dans l'assemblée des dieux. Les hommes, dit-il, sont étonnants ; ils accusent les dieux de leurs maux, alors qu'ils en sont eux-mêmes les auteurs. Je les avertis pourtant ; mais ils n'entendent point mes signes.

- Ils ne veulent pas entendre, dit le voyageur ; et j'ai eu cent fois la preuve, en cette affaire même, que nul n'est plus mal informé qu'un tyran. Et c'est bien sa faute, car vous savez comment il traite le porteur de mauvaises nouvelles. Et c'est encore une belle légende quinous montre les tyrans très anciens commençant par faire trancher la tête au messager, quand le message n'est pas bon. Balance d'or, balance de raison.

- C'est fort beau, dit la jeune femme. Mais qu'arriva-t-il de Thétis et de Jupiter ?

- Voici, dit l'helléniste. Jupiter revenu entendit Thétis et lui jura de venger Achille. Il jura en faisant oui de la tête, ce qui est le plus terrible serment. Oui, il baissa ses sourcils, ses cheveux parfumés heurtèrent sa tête immortelle ; et le grand Olympe tourna.

*Vendredi*, 30 novembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XV)

1754

Rien n'est plus clair que la force. Dès que la force pénètre dans les pensées, les pensées se changent en théorèmes, et l'on n'y trouve plus de difficultés. J'ai la force ; tu résistes ; je te tords les membres, je te brise les os ; j'aurai raison de toi. J'aurai raison ! Quelle cavalière manière de dire ! Aussi je frappe de ma cravache sur ma botte, et je dis : « Ceux qui sont prudents feront voir tout de suite un zèle souriant. Les autres y viendront, après bien du temps perdu ; ils yviendront, ou ils mourront ». La seule faiblesse serait d’aimer les mauvaises têtes. C'est pourquoi il faut s'appliquer à n'aimer que soi et son propre pouvoir. On y arrive en jouant le rôle, en se cravachant les mollets, en se donnant la grimace de l'emploi. Tous les tyrans se ressemblent. Ils ne sont pas agréables à regarder ; et c'est ce qu'ils veulent. Il y a un brusque mouvement de tête, un menton en l'air, choses qui gèlent le sang. Le résultat ? C'est que les pauvres bougres sont plus heureux s'ils prennent le parti d'obéir, que s'ils espèrent fléchir. Heureux, jusqu'au jour où il faudra se faire tuer. C'est là qu'on les mène ; il ne faut pas l'oublier.

 Il n'est rien de plus sot que de faire la guerre sans la vouloir. Repassons nos théorèmes. Tout est une question de force, et la guerre est partout. N'importe quelle menace est ridicule si la tête de mort n'apparaît pas derrière le chef. Mais le vrai chef a lui-même la tête de mort, et le regard mort. Que de temps perdu aux manœuvres de faiblesse, comme persuader, expliquer, qui vont toujours contre leur fin, car plus vous expliquez à l'homme qu'il n'est qu'un instrument, et même moins coûteux qu'un cheval ou qu'un avion, moins il en est convaincu. Vouloir prouver, c'est ouvrir la controverse, et établir l'absurde égalité. Qui trahit la force, il peut être sûr que la force se vengera. Le chef bon et raisonnable est marqué pour la défaite. Donc, à la moindre défaillance, punir et encore punir. Mais quand l'homme est au poste le plus dangereux, il n'y a plus de punition que la mort. La mort infligée par humeur, la mort pour l'exemple, la mort tirée au sort. Pourquoi non ? Plus il est clair que le chef n'hésite jamais et ne se repent jamais, et plus la punition porte. Si j'ai choisi de crever mon cheval, il crèvera. Toute l’affaire est de traiter l'homme comme le cheval. Et ne voyez-vous pas que le fameux colonel condamne d'avance à mort ceux qui ne pensent pas comme lui, et même les spectateurs qui ne pensent rien, et même ses très chers amis. C'est qu'il n'aime rien, et c'est sa force.

Les choses étant ainsi réglées, ou pour mieux dire dévastées à l'intérieur de l'homme, alors la politique est facile. Les ruses sont grosses comme des maisons. On les voit de loin ; on y est pris ; on en est fasciné et médusé. Un tel être change d'avis comme il tourne la tête. Que fait l'opinion à une tête de mort ? Ce qu'elle dit est vrai, par la mort ! Ce qu’elle disait hier était vrai aussi, par la mort ! J'ai promis d'attaquer, je ne tiens pas. Mais suis-je donc tenu par vos jugements, chiens que vous êtes ? Et s'il me plaît d'avoir peur, je voudrais bien voir quelqu'un qui oserait le remarquer. S'il y a de la honte, sachez que je la prends pour moi ; car la honte ne m'est rien. C'est ainsi que joue le diplomate à la tête de mort.

 Oui, au grand jour, tout naïvement, je dis au gouvernement qui réclame ses droits : « Comment ? Mais c'est moi qui réclame vos droits. Je ne suis armé que pour vous défendre. Je veille sur vous. Je remplis de terreur vos ennemis et vos envieux. Déjà je vous ai sauvé vingt fois. On dit que je ne fais rien, et je fais cela. Oui je me moque du suffrage populaire, et des partis, et des intrigues, qui se rassemblent contre vous, qui, sans moi, vous auraient déjà jeté à l'égout. Je vous défie de me nuire. Et vous ne pouvez même pas me nuire en vous retirant ; car ma protection ira aussitôt à ceux qui vous remplaceront. N'importe lesquels. Que me font ces gens ? Ma tête de mort n'a pas seulement d'yeux pour les voir. Il suffit que je les protège ; par cela seul je les tiens. Je suis la garde du corps de tous les pouvoirs. Ils ne m'ont point choisi ? Je le crois bien. C'est moi qui les choisis ; et je ne daigne même pas les choisir. Ils sont à moi parce que je suis la force. Je suis l'élément des pouvoirs ; ils ne peuvent vivre hors de moi ; ils ne peuvent respirer hors de moi. Je vous jure qu'ils m'aiment ».

 Avouons que le rôle est bien joué. C'est comme un écorché de tyran ; on y voit tout, les vaisseaux, les nerfs, les tendons ; on y reconnaît la loi de mort, qui efface toute joie et toute espérance. Il n'aime rien, et on l'aime un peu ; tout est décidé par là. Traînez-le en Haute Cour, il fera pitié, lui qui n'a point pitié. Non, les hommes si longtemps piétinés ne tueront point leur vieux colonel. Il compte aussi là-dessus. Il connaît le jeu. Il connaît les hommes, si bien nommés. Oh ! s'il s'agissait de disputer le pouvoir à quelque autre reître, alors on y risquerait sa tête de mort. L'autre tuerait sans jugement, comme moi. C'est l'ancienne histoire. La nouveauté de la situation, c'est que l'adversaire du tyran c'est la République, qui ne peut pas arborer la tête de mort, qui aime la vie, qui veut vivre, et qui veut qu'on vive. J'avance ; elle recule. C'est l'enfance de l'art ; c'est aussi facile que de gouverner un régiment de Bretons.

*Vendredi*, 27 décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XVI)

1755

Descartes a osé rendre ses idées indépendantes de l'expérience. Et Valéry s'est servi à peu près des mêmes mots pour définir le travail de penser. Nous voilà loin des faciles déclamations de Bacon, qui ne voyait que l'expérience, encore l'expérience, et toujours l'expérience. Or, Descartes est lu encore et suivi par deux ou trois obstinés ; le troupeau a galopé avec Bacon ; et je me souviens même qu'un mouton des mieux lainés a écrit pour prouver que Bacon et Descartes, c'était la même chose. C'est ainsi que notre élite s'est précipitée dans la facilité. Ce chemin descend beaucoup. Il n'a fallu qu'un jeu de miroirs pour qu'Einstein remplace soudain toutes nos idées par quelques formules qui n'ont point de sens. L'espace courbe et le temps local font carnaval. Je connais un vieux cerveau qui s'est fait injecter ces nouveaux produits ; il a maintenant l'air tout jeunet, à faire peur. On annonce mieux ; car un mouton assez pelé du troupeau des psychologues prépare un lexique homme-singe. Que c'est neuf ! Que c'est imprévu ! En voilà pour trois dîners de moutons.

Où vais-je ? À ceci que la nouveauté est aisément prise pour la justice. Et l'on se dit que la libre-pensée va régner maintenant que l'on comprend le langage des singes et que l'on met ses idées sens devant derrière. Bien sûr que si on met par terre le vieux galetas de Platon et de Descartes, la révolution est faite et le mur d'argent en morceaux aussi. N’importe qui comprendra qu'avec la Radio l'ancien esclavage ne peut pas vivre. Et je ne suis pas sûr qu'on n'enseigne pas, ici et là, en très bonne intention, que l'électricité, partout conduite, doit dissiper les miasmes politiques. Or, c'est le contraire qui est vrai. Ceux qui sont enragés de nouveau veulent nous river à la chaîne politique, et fabriquer les révolutions industriellement, par la force des acclamations et de l'huile de ricin. Or, qu'est-ce qui fait que nous, les ânes rouges, nous les ingouvernables, nous secouons les oreilles ? C'est parce que nous restons attachés aux idées d'Ésope et de Socrate, idées qui sont plus vieilles que les rues. Tout le machinisme a beau tourner avec cuivres et fanfares, comme les manèges de Neuilly, nous n'avons pas voulu renoncer à notre centre d'esprit. Nous ne voulons point croire que l'éblouissante et bruyante vitesse ait changé si peu que ce soit le conflit des maîtres et des esclaves. Nous cherchons l'égalité non pas dans les années-lumières et les manèges d'atomes où le bon sens se noie, mais dans l'antique arithmétique et dans la vieille géométrie, et dans la mécanique d’Archimède et de Galilée, devant qui tous les hommes sont égaux. Socrate faisait répondre un petit esclave sur le côté du carré et sur la diagonale, et cette manière a fait révolution ; très lente révolution, mais qui n'a point cessé de gagner sur les privilèges et de faire peur aux privilégiés. Descartes a écrit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

À quoi l'homme qui gagne sur l'esclave a toujours dit et dira toujours : « Faites des écoles professionnelles, où chacun apprendra la pratique d'un métier. Voilà le bon sens ! » Or, remarquez que, quand ce métier serait celui de régler les compteurs électriques ou de monter proprement un poste récepteur, il n'en éclairera pas mieux l'esprit. Je veux dire en gros que toute philosophie expérimentale est contraire à la justice. Car ce n'est point dans l'expérience qu'il faut chercher la règle de justice : « Toujours d'égal à égal, et que jamais l'homme ne soit moyen ou instrument pour l'homme ». Car, au contraire, l'expérience ne cesse de nier la justice. Qui donc s'enrichit ? Qui donc conquiert ? Qui donc construit l'École moderne ? C'est toujours celui qui a joué sur l'inégalité, et qui a gagné par cela même. Qui ne gagnerait contre un enfant ? Oui, mais cela n'est pas permis, et ne le sera jamais.

« Comment le savez-vous ? », dit l'irritable. Ce n'est pas facile à tirer au clair. Mais du moins nous le cherchons dans la solitude de Descartes, justement où il cherchait la loi des nombres et du mouvement, faisant revue de ses idées selon son propre jugement, et non pas selon les nouvelles du Pérou ou du Thibet. Car il faut bien avouer que la suite des nombres ne doit rien à l'expérience, et que tous les spectres d'étoiles ne peuvent faire trouver un nouveau nombre entier entre douze et treize. Ce genre de réflexion rétablit l'esprit dans son centre, et fait comprendre que bien penser n'est pas plier le genou devant l'expérience, mais au contraire penser l'expérience selon les règles du bien penser. Cela ne signifie pas que la pensée pure nous dira s'il y a de l'or dans les montagnes d'Éthiopie ; non ; cela c'est l'expérience qui nous le dira. Mais toute la triangulation et ses calculs est absolument indépendante de l'expérience, et, bien plus, rend possible l'expérience par cela même. Et puisque l'esprit est ainsi législateur de lui-même, cela aide à penser que la justice est autre chose qu'un rêve qui change et qui passe ; et au contraire quelque idée qui ne fléchit point, et qui éclaire l'expérience. Réellement, ceux qui n'élèvent point la pure justice comme une lampe ne savent pas ce qu'ils voient. À ta lampe, peuple, et garde-la du vent.

*Vendredi*, 10 janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XVII)

1961 Propos sur des philosophes, VIII

1756

Les animaux ont la mémoire aussi bonne que nous. Un cheval reconnaît, après des années, le tournant qui mène à la bonne auberge ; et le chien qui a trouvé un lièvre en un certain buisson ne manque jamais d'y regarder, et tout étonné que le lièvre manque. L'animal se trompe donc par être trop fidèle. L'homme a seul des souvenirs et un tout autre genre de fidélité. Les souvenirs sont un mélange du vrai et du faux, que la rêverie compose avec bonheur. Mémoire est adaptation ; j'apprends un mouvement pour chaque situation. Souvenir est plutôt un refus de s'adapter, et une volonté de tenir l'homme dans la situation de roi. Qui se souvient fait des immortels.

Ce que l'on remarque dans les animaux, c'est qu'ils ne font point de commémoration, ni de monuments, ni de statues. Ils célèbrent les fêtes de nature comme nous et mieux que nous ; au reste l'anémone et la violette célèbrent le printemps non moins que le font le merle et le loriot. Ce n'est toujours qu'adaptation. C'est pourquoi les sociétés d'animaux font voir un oubli étonnant en même temps qu'une mémoire merveilleuse. Chaque fourmi[[1868]](#footnote-1869) sait ce qu'une fourmi doit faire, mais, autant que nous savons, elle n'en fait point honneur à quelque illustre fourmi morte depuis longtemps. Et pareillement les chevaux galopent selon leur structure, sans qu'on les voie jamais arrêtés et méditant devant l'image d'un cheval au galop, qu'ils auraient faite. Encore moins voit-on les bêtes devant un tombeau fait de pierres amoncelées ; et pourtant il n'est pas difficile de faire un tombeau. Mais l'ancêtre est oublié dès qu'il est mort. On le recommence, sans penser jamais à lui. Or, si la pensée n'est pas le en *om EH2*

Auguste Comte, qui a poussé fort loin ce genre de remarques, conclut qu'il n'y a point de sociétés animales, et finalement définit la société par le culte des morts, idée immense, et qui n'a pas été suivie. Au reste il est bien facile de manquer une idée ; et je crois même que, sans la piété en quelque façon filiale qui cherche des idées dans les grands précurseurs, on n'aura point d'idées du tout. Et c'est par là que nos sociétés, même avec toutes leurs machineries, risquent de retomber à l'animal. Mais faut-il craindre ? L'homme s'interrompt de voler par-dessus les océans pour célébrer le premier homme qui ait volé. Ainsi il ne faut point rire de toutes ces statues, qui sont véritablement nos pensées.

Quelles pensées ? D'étranges pensées qui se moquent bien[[1869]](#footnote-1870) du vrai. Car le plus ancien des inventeurs et des précurseurs, nous le voulons plein de génie, plus courageux que nous, plus juste que nous. Il faut de grandes preuves contre lui pour nous détourner d'en faire un dieu. Aussi quel heureux culte que celui d'Homère, dont nous ne savons rien que ses œuvres ! Il se peut bien que les grands hommes aient été mélangés, capricieux et faibles comme nous. Mais quoi ? Si nous partons sur cette idée, nous n'avons donc plus à imiter que nous-mêmes ? La triste psychologie régnerait ? Je conviens qu'il n'est pas facile d'admirer un homme vivant. Lui-même nous décourage. Seulement dès qu'il est mort un choix se fait. La piété filiale le rétablit d'après le bonheur d'admirer, qui est l'essentielle consolation. À chaque foyer se composent les dieux du foyer, et tous ces efforts, qui sont réellement des prières, se rassemblent pour élever les statues des grands hommes, plus grands et plus beaux que nous. Ils sont nos modèles, désormais, et nos législateurs. Tout homme imite un homme plus grand que nature, que ce soit son père, ou son maître, ou César, ou Socrate ; et de là vient que l'homme se tire un peu au-dessus de lui-même. Le progrès se fait donc par la légende ; et au contraire par l'histoire exacte on arriverait vite à se prendre au-dessous de soi ; d'où une misanthropie qui, après avoir rabaissé les inventeurs d'idées, perdrait bientôt les idées elles-mêmes. Comte en est lui-même un exemple ; car j'ai remarqué que ceux qui pensent mal de lui manquent bien aisément la présente idée, quoiqu'ils connaissent la célèbre formule : « Les morts gouvernent les vivants ». Et ils ne savent point trouver l'autre formule, plus explicite : « Le poids croissant des morts ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. » Souvent on se trompe faute d'admirer.

« 25 novembre 1935 » (EH2)

*Feuilles Libres*,25 novembre 1935.

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XVIII)

1938 EH XXIX « Commémoration »

1757

Au Congrès des Méchants, le professeur Bile lut une étude sur l'ambition, où les principaux problèmes de politique furent considérés sous un aspect nouveau. Car, dit-il pour commencer, il est clair que le pouvoir n'appartient jamais qu'à ceux qui le demandent, et ainsi se désignent eux-mêmes comme dignes de l'exercer. On n'a point vu que le peuple aille jamais chercher le sage ni le juste pour l'élever au plus haut poste. Mais quand cela serait, le sage aurait toujours le sort de l'ambitieux sans méchanceté, lequel n'est que vanité, et n'a par suite qu'un vain pouvoir. Et, au contraire, d'éclatantes expériences font voir que les méchants gouvernent partout. Quoi d'étonnant à cela ? Ne voit-on pas que, dans les familles, l'enfant méchant se soumet les gouvernantes, les parents et grands-parents ? On se moquerait d'un enfant ambitieux ; il serait promptement humilié. Mais s'il est méchant sans faiblesse, alors on cède. Et j'ai même remarqué, dit le professeur, qu'un tyran de famille et méchant lui-même depuis l'enfance, montre de la considération pour le petit qui lui ressemble ; ainsi le pouvoir passe de l'un à l'autre, sous le regard découragé de la plèbe juste et raisonnable.

Qu'est-ce donc que la méchanceté ? se demanda le professeur. Là-dessus il se mit à décrire un genre de colère, une expression du visage, une attention de comédien à ne laisser jamais le moindre espoir à personne. Ce qu'il ne faut point confondre, ajoutait-il, avec la colère généreuse, qui est elle-même si proche du courage. Et ce dernier genre de colère est funeste à l'ambitieux ; car elle efface la peur et la précaution ; ainsi l'ambitieux paiera de sa personne ; et si vraiment il charge à la tête de ses troupes, il n'ira pas loin. Le méchant est bien éloigné de cette sorte d'enthousiasme. Vous le verrez violent à froid, violent par réflexion, et ainsi, contre toute attente, toujours prêt à négocier dans le même temps où il s'étudie à faire peur. Le méchant est même poli et plaisant devant une force supérieure ; il ruse alors ; et n'espérez pas que vous l'attirerez hors de ses triples portes. Cela se comprend. On ne peut se plaire à nuire si l'on ne ménage pas sa puissance. Et c'est une des raisons pour lesquelles on se résigne si aisément à subir la loi du méchant ; c'est qu'on ne voit point l'espoir de l'attirer jamais à poitrine nue.

C'est pourquoi Messieurs, ajouta-t-il, ceux qui ont traité de la violence se sont arrêtés à moitié chemin. La violence n'est qu'un effet extérieur, qui peut aussi bien être une suite de la générosité, ou de la bonté. La violence alors n'est pas suivie ; elle ne dure pas ; elle pardonne. C'est pourquoi les ambitieux qui ne sont pas méchants, si énergiques qu'ils se montrent quelquefois, sont bientôt ridicules. On ne s'émeut point de leurs menaces ; car les enfants mêmes, par une sorte d'instinct, savent très bien deviner si le maître qui crie fort est méchant ou non. Et disons que celui qui emploie la violence à son corps défendant, et sans s'y plaire, sera certainement vaincu. Admettant donc que les véritables chefs se choisissent eux-mêmes, et se font connaître par l'exercice de la puissance, il faut dire que le caractère à quoi on les reconnaît est une sorte de méchanceté pure. Si l'on n'est pas capable de se réjouir de la peine des autres, si l'on ne passe pas tout son temps à méditer et à préparer la peine des autres, si l'on n'a pas comme moyen favori de crever des yeux et des ventres, et de défoncer des poitrines, il vaut mieux s'effacer et renoncer. Car, remarquez-le bien, l'ambitieux sans méchanceté est bientôt le plus esclave des hommes ; il n'a jamais que les signes du pouvoir ; il ne cesse d'obéir ; il arrive à avoir l'air de commander à force d'obéir. Voilà pourquoi les différents pouvoirs plus ou moins démocratiques ont montré et montrent tant de faiblesse devant les entreprises d'un véritable méchant. Celui-là règne encore moins par la violence que par la volonté et l'annonce de la violence.

« Maintenant, dit le professeur Bile, il faut conclure. Peut-on se faire méchant par volonté ? Assurément non, si l'on manque de l'élément physiologique correspondant. II y a une quantité d'hommes qui seront toujours incapables d'être méchants, quand ils s'y appliqueraient pendant des années. C'est pourquoi notre École Supérieure de Méchanceté n'hésite jamais à renvoyer un bon nombre d'élèves, ceux que nos méthodes secrètes d'examen ont convaincus de pitié, ou d'honneur, ou de justice. Nos examens, comme vous savez, sont en mesure de déceler la plus petite trace de ces faiblesses, dont je ne veux citer ici que les principales. Par ces moyens nous arriverons à choisir les chefs véritables, ce qui revient à épargner aux peuples de longs tâtonnements et une stérile agitation. Dès que le pouvoir n'a plus de faiblesses, dès que l'on sait qu'il sacrifiera parents et amis, dès que l'on sait qu'il ne cessera de méditer et d'organiser tous les maux possibles, notamment guerre civile et guerre étrangère, alors l'antique structure des peuples se retrouvera. Les sages prendront le parti de l'indifférence, et crieront ce qu'il faudra crier. En vérité ils n'auront de colère que contre les imprudents qui vont chercher des punitions certaines en voulant s'opposer à une loi de nature. Car enfin le trait le plus visible dans l'homme juste est de ne point vouloir du tout gouverner les autres, et de se gouverner seulement lui-même. Cela décide tout. Autant dire que les pires gouverneront. Et que remarquons-nous présentement dans les agitations de la rue, sinon la capitulation continuelle des amis de la justice, aussi bien des ardents que des tièdes, devant les entreprises de quelques méchants ? On s'étonne de cela ; mais c'est vouloir que Socrate accuse, et que l'accusateur boive la ciguë ». Ce trait final fut goûté. En sortant de là, les apprentis méchants se donnaient l'air et la démarche de ce qu'ils voulaient être. Et les petits enfants avaient grand'peur.

*Feuilles Libres*, 10 décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XIX)

1758

 « Comment les amis de la paix, dit l'enthousiaste, ne seraient-ils pas d'accord pour voler au secours de l'Éthiopie, j'entends par les sanctions, dont l'effet sera prompt et décisif si l’on[[1870]](#footnote-1871) le veut bien. Voilà, et à notre portée, l'occasion de faire cesser le massacre. Pourquoi hésiter ? Pourquoi faire des offres qui ne peuvent qu'affermir l'agresseur dans ses résolutions ? J'avoue que je ne comprends rien à cette diplomatie perfide. Est-ce seulement pour gagner du temps ? Et à qui profite le temps gagné ? »

Le sage répondit : « Je compte aussi les cadavres. Mais j'avoue que tous les mouvements sont dangereux dans l'équilibre instable où je vois les choses. Vous voulez arrêter la guerre en Éthiopie. Je le veux aussi, mais à condition que nous évitions toute apparence de guerre à la guerre. La contrainte n'apaise pas les passions ; bien plutôt elle les exaspère. L'honneur s'en mêle, l'honneur qui se jette si aisément au pire mal ».

– N'importe, dit l'enthousiaste. Le lacet passé au cou et serré calme l'honneur, et même la folie. Les guerres à présent se nourrissent de pétrole et d'essence. Il n'y a qu'un robinet à fermer.

– Vous ne comptez pas, dit le sage, les derniers sursauts de la colère. Or c'est là au contraire que je regarde. J'ai craint un moment que l'Angleterre ne montrât sa force.

– Et moi, dit l'enthousiaste, j'ai espéré un puissant blocus de tous les chemins. C'était police, et non pas guerre ; et l'issue ne faisait pas doute.

– J'ai pensé avec application, dit le sage, à tous les risques et à toutes les répercussions. Supposons la puissante flotte engagée, si loin de ses bases ; nous ne pouvons lui refuser nos ports militaires. Nous voilà en guerre, et avec cette circonstance que nous sommes à portée de subir la riposte la plus violente.

– Comment ? dit l'autre. Vous pensez donc que la victoire hésiterait un petit moment ?

– Nous sommes en un temps, dit le sage, où sans espoir et sans puissance de vaincre, on peut cruellement nuire. Supposez les avions sur nos villes. Il est entendu que cela ne change pas l'issue. Mais quelles colères ! Quel esprit de vengeance ! Quelle mobilisation spontanée ! Je vois les armées de la liberté descendant sur la Lombardie.

– Ce serait, dit l'autre, la fin d'un tyran.

– Comptez les cadavres, dit le sage. Et ne dites point qu'il est beau de mourir pour la liberté. La liberté y perd ses forces les plus précieuses ; et au reste elle est perdue elle-même même dans l'état de guerre. Nous sommes pris de nouveau dans le cercle de la guerre à la guerre, qui nourrit et fortifie la guerre.

– Alors, dit l'autre, nous permettrons tout et nous laisserons tout faire ?

– J'avoue, dit le sage, que je risquerais encore beaucoup pour punir l'insolente affirmation de la violence. Car les forts avaient ordinairement cette politesse de prouver qu'ils se défendaient ; mais cette fois-ci nous avons entendu louer la guerre comme un exercice de santé et comme un plaisir national. J'avoue que je me laisserais aller à la colère si j'étais seul en cause ; mais je ne suis même pas en cause ; c'est pourquoi j'ai résolu de peser la vie des autres comme un avare pèse l'or.

– N'empêche, dit l'autre, qu'à montrer les dents on aurait la paix. Je cherche le moindre mal.

– Je ne puis, dit le sage, limiter les maux qui suivraient le premier coup de canon sur la mer. D'abord la cruelle riposte des avions, puis l'inévitable vengeance, que je crois d'ailleurs facile et prompte comme vous le croyez vous-même. Toutefois, à peine remis d'un grand effort, nous voilà encore une fois saignés et ruinés. Je passerais là-dessus si l'état de l'Europe était tel que l'on puisse partir en guerre sans regarder derrière soi. Mais il n'en est rien ; et l'on peut parier au contraire qu'au premier déplacement de pression tout remuera ; auquel cas nous voilà encore une fois à porter seuls les premiers effets d'une guerre terrible. C'est pourquoi je comprends qu'on recule, je comprends que l'on préfère la négociation à l'action, même sans espoir, et que l'on gagne un jour après l'autre. Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde de s'opposer à la guerre sans faire la guerre. Un tel effort paraîtra toujours gauche, maladroit, hésitant ; et moi-même en ce moment j'ai l'air de faire l'éloge des gouvernements sans honneur. J'avoue que je crains ceux qui ont de l'honneur, et que je crains même mon propre honneur.

– Craignez, dit l'autre, de trahir la justice.

– La justice, dit le sage, avance à pas certains, par l'action même du criminel. Quoi de mieux, et quelle meilleure leçon ? »

*Feuilles Libres*,25 Décembre 1935

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XX)

1939 SM2 CXXVII « Les sanctions »

1759

Un militaire ne comprendra jamais l'égalité démocratique. « Comment ? se dit le colonel, le même homme que je fais tourner au commandement, qui n'a jamais le droit d'exprimer sa pensée, ni en paroles, ni en gestes, et que j'ai le devoir de tuer tout net s'il menace ou seulement résiste, ce même homme, en réunion publique, parle contre moi ; ce même homme au bureau de vote fait connaître par son bulletin qu'il me méprise et prétend me remettre à une place subalterne ; le même homme est élu, cela arrive ; il sera ministre, si la masse des hommes de troupe a le même esprit que lui ; il me donnera des ordres et me mettra en pénitence ! Non, cela ne peut aller. Il faut choisir un système ou l'autre, mais non pas les deux à la fois. Le pouvoir militaire fait fusiller le mauvais soldat ; pourquoi n'en ferait-il pas de même s'il le retrouve ministre ? Ou bien alors supprimez l'armée. On verra alors quelle politique vous ferez, et quel rang vous aurez parmi les nations. Mais on n'ira jamais jusque-là. Bien auparavant on entendra les cris de l'opinion moyenne. C'est pourquoi je dis que nous ne devons pas avoir peur, et que nous vaincrons si nous voulons ».

 Ce discours, dès qu'il se montre, fait impression. Quelques-uns se disent : « Voilà un chef ! ». Il serait bien agréable d'avoir un chef raisonnable ; cela nous enlèverait le poids de la politique. C'est ce qui fait que les naïfs demandent au colonel ce qu'il pense de ceci ou de cela, et quel plan il a à nous offrir. Manœuvre imprudente ; car, si le colonel avait un peu de ruse, il coudrait ensemble tous les plans, il en ferait son plan, et le citoyen moyen admirerait peut-être. Mais heureusement l'esprit colonel ne plie jamais. « Des opinions, mes garçons ? J'en aurai quand il me plaira et je vous les dirai quand il me plaira. Imaginez-vous que jamais une délégation des hommes ait demandé au colonel ce qu'il compte ordonner de marches et de manœuvres pour le mois ? Ils seraient bien reçus ! Qui a le pouvoir, il ne doit pas énerver le pouvoir ; il doit l'exercer dans les moindres choses. Et l'un des privilèges du pouvoir est de ne point dire d'avance ce qu'il ordonnera. Cela étonne, parce que la démagogie a gâté les hommes. Ce que je sais, moi qui suis chef, c'est que mon opinion, quelle qu'elle soit, est raisonnable, louable et bonne ; j'exige qu'on le croie d'avance ; je punis le moindre doute là-dessus, si seulement je le devine. Et voilà mon programme ».

 L'infatuation portée à cette hauteur est parfaitement ridicule. Mais souvenez-vous. Dans les beaux temps de l'union sacrée, il était défendu de rire. Être ridicule avec défense de rire, et sous peine de mort, c'est la plus forte marque du pouvoir. Et cela aussi est dans le programme militaire. Hé bien ! considérons-le, cet homme divin, qui est n'importe quel colonel, et prenons sa mesure. Ce pouvoir surhumain est bien facile à prendre, en tout cas. Ce n'est pas merveille d'être reçu à Saint-Cyr. Un médiocre bachelier est assuré d'y parvenir ; il n'a qu'à choisir. On lui demande d'aimer le pouvoir ; sous cette condition, le pouvoir est à lui ; condition que l'actuel colonel fera très bien sentir au futur colonel. Car aimer le pouvoir, c'est le reconnaître, et lui obéir du fond de l'esprit. L'obéissance vraie, l'obéissance de l'ambitieux, est une continuelle et enthousiaste flatterie. Flatterie au puissant, donc flatterie à soi, flatterie à ce que l'on sera soi-même. Par cette politique de courtisan, par des études qui n'ont pour objet que de plaire, par une observation assidue des chemins, par une impudence ingénue à demander, par des hasards heureux, on arrive à ce pouvoir turc que je disais. On y arrive ; mais, bien mieux, on y est tout de suite. L'homme de troupe est aussi infiniment au-dessous d'un lieutenant, qu'il est au-dessous d'un colonel. Ainsi ce corps prend publiquement le pouvoir, et se choisit lui-même, sans prendre la peine de savoir ce qu'il aura à vouloir. Aucun citoyen n'ignore cela. Le moindre médecin-major se charge de le lui apprendre.

Voilà donc la situation politique telle qu'elle est. Nul ne sait comment s'y prendre pour la changer. De là ces fuites éperdues, que nous nommons trahisons. Il faut changer profondément l'armée ; il faut en faire une police raisonnable, et très civile. Il faut abolir dans l'État cet autre état, qui a bien d'autres pouvoirs que les magistrats civils. Et la première chose à faire est de découvrir et d'élever àforce de bras des hommes capables de faire plier le pouvoir militaire. On y est arrivé au moins une fois, après l'Affaire Dreyfus ; mais cela n’a pas duré longtemps. J'aimerais mieux un plan de Combisme intégral que tous ces plans d'économique, qui visent si délibérément à côté de l'adversaire principal.

*Feuilles Libres*, 10 janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XXI)

1760

Combien de fois l'entendrons-nous encore, qu'il faut être fort et faire peur si l'on veut avoir la paix ? Cela plaît au premier regard, cela semble évident. C'est pourtant misérable. L'homme n'est point ainsi fait qu'il se range à la menace, comme font les bêtes. Et c'est bêtise si l'on croit qu’on fera céder un peuple en lui serrant le garrot. L'expédient de la Ruhr a commencé la résurrection du peuple allemand. Ces temps-ci qu'avons-nous vu ? Que la première annonce des sanctions a piqué d'honneur le peuple italien, et que le tyran s'est trouvé plus puissant par ce soubresaut, directement contre l'avis des niais. Et, heureusement, tous les canons chargés ont donné à réfléchir, en sorte qu'on a évité les brusques mouvements, sans quoi tout sautait. Nous avions la force. Mais il n'y a peut-être pas d'exemple de pays armé qui ait cédé devant une force supérieure. On a loué l'héroïque Belgique ; il vaudrait mieux comprendre qu'il y a des héros partout. Alors on saurait qu'il ne faut point toucher à l'homme sans précaution. Nous sommes aveuglés souvent par des opinions misanthropiques. C'est bien vite dit qu'un peuple est lâche, et qu'il n'y a qu'à parler ferme pour le faire rester tranquille. Cette méthode ne réussit même pas avec des enfants. À les battre, on les rend terribles ; cela on a fini par le savoir. Mais il est si agréable de penser que l'ennemi a peur. Napoléon disait qu'il fallait se méfier des opinions agréables.

L'honneur, l'orgueil blessé, la colère, l'action désespérée sont des faits de l'homme. On dit qu'ils avaient trouvé sans peine deux cents aviateurs pour se jeter, eux, leur appareil et leurs bombes, sur les vaisseaux ennemis. Le croyez-vous ? Ou bien allez-vous dire que ce sont des discours de matamore ? Alors vous ne croyez pas à la guerre ; car elle n'est possible que par ce genre de désespoir et par la mort regardée en face. Vous direz que la mort regardée en face c'est encore un moyen de faire peur. Eh ! oui. L'homme calcule sur son propre courage. La Vieille Garde savait bien pourquoi elle faisait peur. N'empêche qu'elle payait en héroïsme ; et c'est un des traits de l'homme que le défi l'entraîne bien au-delà du raisonnable ; et c'est ce que l'on voit tous les jours. La guerre n'est nullement une opération commerciale. C'est un défi que l'on soutient. Et, dès qu'on oublie de sauver sa vie, il n'importe guère que l'ennemi soit le plus fort ; ou plutôt c'est encore une raison d'oser ; car on ne veut pas céder au plus fort. Tous les traits d'héroïsme reviennent là, et l'histoire en est pleine. Peut-être sommes-nous dupes, au fond, de cette erreur puérile, qui ne veut point croire qu'il y ait des héros aussi chez l’ennemi. Parmi les préjugés que fortifie l'histoire abrégée, il n'y en a peut-être pas de plus dangereux que celui-là. Un enfant, de tout son cœur, jure de donner sa vie pour sa patrie ; mais il n'a point l'idée qu'il y ait d'autre patrie que la sienne !

Dans le cas qui est si proche de nous, disons que nous ne sommes pas disposés à prendre au sérieux l'armée italienne. Cette pensée est par elle-même si offensante qu'en vérité elle suffit pour expliquer que cette armée soit capable de se faire massacrer sans espoir, pour rien, pour l'honneur. L'humiliation n'est pas un état durable ; bien plutôt nous voyons qu'elle produit d'elle-même son contraire, c'est-à-dire un orgueil exaspéré, et un appétit de mourir en combattant. Quand les Japonais eurent résolu de se faire compter, au lieu d'être traités comme un troupeau, on vit les équipages de torpilleurs se faire sauter en même temps que le vaisseau ennemi. Légende ? Mais, au fond, toute légende est vraie ; et ces extrémités de courage sont comprises partout. On s'en croit capable ; on le dit ; on promet ; et, le moment venu de payer de soi, on paye de soi. Telle est l'histoire des héros, même flegmatiques ; et il faut tenir compte encore d'une chaleur de sang et d'une colère en action qui rendent ces choses plus faciles. Cela[[1871]](#footnote-1872) revient à dire que l'homme est le seul animal qui fasse la guerre. Mais je ne sais pourquoi nous raisonnons souvent comme si l'homme était le plus lâche des animaux ; et c'est de ce beau raisonnement que résultent toutes les guerres sans exception ; car elles sont toutes d'honneur.

Ces remarques sont bien faciles à suivre ; je crois qu'elles entrent peu à peu dans les pensées ; seulement les vieilles mécaniques à moitié rouillées continuent à répéter l'ancien refrain. Qui ne voit que les chemins de la paix s'ouvriraient tout autres si ces vieilles mécaniques cessaient de bavarder ? Alors la politesse entre nations serait la première condition de la paix, comme elle est déjà entre les personnes. Alors on prendrait pour règle de ne jamais menacer ni défier. Et toute dispute serait portée devant l'arbitre. C'est ainsi qu'on a mis fin aux duels, et non pas en essayant de faire peur aux porteurs d'épées. L'espèce est ainsi faite ; je ne la voudrais pas autre. Je demande qu'on ne l'insulte point.

*Vigilance*,15 Janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°1, 15 février 1936 (XXII)

1939 SM2 CXXIX « Faire peur ? »

# *Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936

1761

Romain Rolland est le grand remueur d'esprits. Il jette toutes les idées par terre, et nous laisse là. D'autres estiment plus sage ou plus habile de refaire l'édifice sans troubler les locataires. Aussi combien de penseurs essaient de mettre debout une sorte de justice en laissant dans les possibles la guerre, cette totale injustice. Pour dire vrai, il y a des siècles que les penseurs travaillent ainsi pour les tyrans. Les doctrines du droit sont faites dans les prisons, et cela se voit. Platon est l'inventeur de cette terrible image ; mais il ne vise que le tyran ; la guerre va de soi, dès que la République est gouvernée par les meilleurs. Où Platon a trahi, on peut trahir ; aussi la doctrine roule de siècle en siècle, jusqu'à cette perfection de politesse où nous la voyons maintenant. La guerre injuste est au-dessous de l'assassinat, mais la guerre juste est une guerre sainte. Preuve qu'il fallait secouer un peu plus fort et mettre d'abord la doctrine en morceaux.

Romain Rolland poussa son cri fameux : « *Aux peuples assassinés* ». Tout le monde a compris. Il n'y a pas des peuples assassins et des peuples assassinés. Tous les peuples en guerre sont assassinés. Par qui ? On le voit aussitôt, et quand on l'a vu, on ne peut plus l'oublier. Pourquoi ? On le comprend. En tous pays les pouvoirs jouent leur jeu. En tous pays l'inégalité de droit et de richesse se refait par le massacre des justes. La liberté, pour laquelle tous se battent, est perdue dans la poussière du combat. La patrie on la veut libre, et c'est pour cela qu'on se bat. Mais la guerre fait jouer ses lois de structure et de fonction. La liberté est perdue dans la guerre même ; elle est perdue par la seule idée de la guerre. Ainsi les hommes les plus généreux sont dupés comme des enfants ; et, comme ils meurent promptement, la duperie est oubliée, et tout recommence. « Allons, enfants de Liluli ».

Liluli, c'est l'illusion ; c'est ce qu'on croit toucher, ce qui s'envole toujours, ce qui est toujours loin, ce qui est toujours beau. Liluli est femme, et cela même est cruel. Mais cela frappe juste. Y a-t-il héros plus imperturbable que l'infirmière-major ? Et quelle est la femme qui n’adore pas le héros ? C'est le tuer à coup sûr. C'est le tuer dans le dos, et sans risque. La solution ? Cherchez-la, paresseux que vous êtes ! *Liluli*, ce hardi poème, ne nous dit pas ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut faire. Mais quant à ce qu'il ne faut pas faire, et quant à ce qu'il ne faut pas penser, il ne reste pas de doute. Polonius fait sa harangue, Polonius décoré jusqu'au derrière. Les Cerveaux Enchaînés produisent leur horrible danse et leurs cris dogmatiques. Tous sont jugés sans retour. J'admire qu'un livre comme *Liluli* n'ait pas été brûlé publiquement en tous pays. Cela est irréparable.

La riposte n'a pas manqué. Partout les pouvoirs ont senti la pointe. Partout ils ont tenté de reprendre et de sauver la notion même de guerre et l'essentielle politique. En deux pays au moins ils y ont réussi. Mais comme tout est clair ! Comme les petits arrangements sont foulés ! Quel cynisme effrayant ! Quoi ? Pas même le libre A B C ! Pas même la religion, si utile aux tyrans ! Non ! Non ! dit le tyran ; point d'autre pensée nulle part que la pensée du tyran, et encore qui se garde le droit de changer selon le besoin. Les Cerveaux Enchaînés ! Et, parce que tous les voiles ont été déchirés, il faut mettre en clair la pure doctrine de la conquête et du droit des forts. Mais qui ne voit qu'il n'y a plus de demi-mesures maintenant ? Si la doctrine d'État-Major ne conquiert pas le monde, la voilà en horreur au monde. L'homme d'un côté, le tyran de l'autre. Les anciens pouvoirs sont en grand risque. On veut du neuf.

Et j'avoue que c'est bien gênant, pour vous, pour moi, pour tous. Il n'y a plus de doctrine moyenne. Il faut sauver la liberté par d'autres moyens que les canons et les munitions. Il faut inventer un nouveau héros, qui n'affermisse pas le tyran. Il faut inventer un nouveau courage, une nouvelle résistance, une sorte d'armée où tous sont chefs, et une méthode de frapper qui ne se trompe point d'ennemi. Ne soupirons point ; cela ne mène à rien. Ne nous raidissons point selon l'antique méthode. Le mal est fait, qui est un bien. Tout est clair maintenant dans le tyran ; l'énorme tyran éclaire les petits ; l'esprit de guerre a jeté son défi au monde. Il faut penser. Le nom de génie convient à cette force perçante et tumultueuse qui nous remet aux éléments. Que vous fassiez guerre ou que vous fassiez paix, cela ne sera plus jamais comme autrefois.

*La Lumière*, 25 Janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXIII)

1939 SM2 CXXXI « Peuples assassinés »

1762

On nous disait taillables et corvéables ; et Dieu sait si nous le sommes ! Sur cent coups de pioche, combien pour payer les ministres, le Conseil d'État et les administrations publiques ? Mais il faudrait inventer l'adjectif tuable ; car nous le sommes, au moins les plus jeunes et les plus vigoureux d'entre nous.

On se souvient du temps sinistre où l'État-Major, tout entier à la préparation de la bataille de la Somme, laissait à Pétain, défenseur de Verdun, quarante divisions pour en jouer comme il voudrait. À ce moment-là, comme a dit Romain Rolland, le sang était tiré, il fallait le boire. Le citoyen à casque n'a pas reculé ; mais il ne faut pas croire qu'il était content. Toute sa politique maintenant vise à ne point se laisser prendre dans quelque autre grande nasse. Une fois entré, il n'y a plus d'espoir ; il s'agit donc de regarder avant d'entrer.

La combinaison est très séduisante ; et, comme disait un zouave de l'armée Mangin, c'est une affaire d'or. Les Russes se sentent menacés par l'Allemagne. Or qu'auraient-ils à craindre si nous étions disposés à sauter sur le dos de l'Allemagne au moment critique ? Ils n'auraient rien à craindre, ou peu de chose. Mettons un million de morts et un million d'infirmes. Et nous ? Qu'aurions-nous à craindre si nous étions soutenus et défendus à coup sûr par l'Armée Rouge ? Peu de chose ; autant dire rien. Mettons un million de morts et un million d'infirmes, choisis sans la moindre erreur parmi les plus capables de mener une vie noble et utile. C'est ce que l'on appelle vaincre. Et de nouveau le peuple des vieillards, des auxiliaires, et des embusqués célébrera la victoire, et l'administrera en vue d'une autre guerre encore.

Le citoyen connaît ces perspectives. Il sait qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'avec une jambe de moins on aime encore à se dire que l'on n'a pas été lâche ; et enfin que l'histoire de France est une belle chose à continuer. Oui, oui, sans ironie, je le dis. Les droits de l'homme sont quelque chose, les émigrés allemands sont fort éloquents. Le citoyen ne fait point fi de cela. Il demande seulement à réfléchir avant de donner deux petits millions d'hommes au ministre des Affaires étrangères, afin qu'il en joue comme il voudra.

Ces réflexions assez amères sont la suite d'un éloge que j'ai fait de Romain Rolland, éloge dont je ne retire rien ; la suite aussi d'un plan de politique que ce grand homme nous propose fraternellement, et qui a un peu étonné l'homme de troupe. Selon mon opinion, Romain Rolland est sorti de son emploi. Il a parlé en homme de gouvernement ; ce n'est point son affaire. Un beau génie comme le sien, s'il avait vingt ans d'observation et de pratique, ne nous proposerait pas ce coup de bridge, à trois et beaucoup de morts, où les cartes se nomment Russie, Allemagne, Angleterre, France. C'est qu'il connaîtrait les choses de plus près ; c'est qu'il aurait essayé, non pas un raisonnement, mais dix, mais cent ; c'est qu'il aurait formé quelque idée des opinions réelles et des intérêts réels en tous ces pays ; c'est qu'il apercevrait, dans l'ensemble de cette redoutable partie, des contradictions bien naturelles et une folle instabilité.

C'est simple comme tout de dire que la Russie nous soutiendra parce que nous sommes démocratiquement gouvernés et elle aussi. Mais approchons un peu plus. Nous ne sommes pas communistes ; nous n'avons nulle envie, je parle du plus grand nombre des deux millions d'hommes consommables, de nous faire tuer pour établir le communisme chez nous ou ailleurs. La Russie soviétique ne peut pas ignorer cela. Elle ne peut pas sacrifier de plein cœur deux millions d'hommes consommables pour l'intérêt du Petit-Bourgeois français. Alors comment jouera-t-elle ? (Je continue à raisonner en Homme d'État novice). Elle jouera la carte française d'abord et temporisera le long de ses kilomètres jusqu'à ce que France et Allemagne se soient un peu pilées au grand profit de la Révolution. Je demande excuse pour ce raisonnement offensant ; il n'est ni plus faux ni plus vrai que l'autre. Et croyez-vous que l'Angleterre, si elle était assurée de ne point voir la flotte allemande dans la Manche, croyez-vous qu'elle se porterait promptement et efficacement au secours de la Russie et de la France ? Ces considérations sont désagréables, mais elles se tiennent aussi bien que celles que Romain Rolland nous fait valoir.

La conclusion est que le citoyen, sans du tout refuser de mourir, souhaite de tout son cœur quelque Homme d'État qui ne soit pas novice, qui ait pesé à leur prix tous ces raisonnements abstraits dont je viens de donner des exemples, et qui pèse aussi ces lourds morts à son cou comme des meules de moulin, remords de toute sa vie, s'il raisonne en professeur d'histoire. Enfin un homme qui prenne délibérément comme fin la paix, et non pas la victoire. Cet homme-là, nous jurons de l'élever et de le soutenir, et même de le croire et de le suivre le jour où il nous demandera de mourir. Nous le jurons quand même la rusée Proportionnelle dresserait un mur d'Hommes d'État entre lui et nous.

*La Lumière*,15 Février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXIV)

1939 SM2 CXXXIII « Politique enfantine »

1763

J’ai lu et relu Kipling, avidement, sans me lasser. Non pas tant *La Jungle*, où je vois de l'hypocrisie. Pourquoi la panthère amie et le tigre ennemi ? Au contraire, ce qui me ravit dans la masse de ses Contes, c'est que les jeux de la force y sont ajustés avec bonheur, sans aucun sermon de moralité. Ses officiers subalternes savent ce qu'ils ont à faire et le font. Leur honneur est de ne point juger leurs tâches. Ses troupiers sont encore mieux dépouillés de toute pensée inutile. On les voit avancer, bien vêtus, bien nourris, bien chaussés, attaquant les pieds nus. La victoire ne fait pas question. Le droit ne fait pas question. Jamais les vertus d'ordre ne furent mieux célébrées. Jamais on ne représente mieux le vide d'esprit qu'elles font. Nos chevaux, nos chiens, nos femmes, nos enfants, tout cela rangé comme pour une revue d'armes. Et le cordial et bavard désordre de l'Asie coulant indifférent entre deux haies de soldats. L'ensemble fait une nature ; les hommes sont comme l'eau et le barrage ; les bavards sont des feuilles au vent. L'intelligence est mille fois humiliée devant le courage, et les héros, par leur simplicité même, font voir un jugement égal à toute situation. Tout cela est juste, et l'Empire est bien gouverné.

Je me dois compte de cette satisfaction toute militaire que j'éprouve en lisant ces choses. L'ordre est beau ; c'est comme une foule qui fait ce qu'elle veut. Et quel monstre que la foule sans tête ! Il faut avoir éprouvé en soi-même les émotions aveugles des foules pour connaître le prix de l'ordre. Le même homme, le même, et c'est ce qui me saisit toujours quand j'y pense, le même homme, aujourd'hui foule, demain garde. Je comprends la conscience nettoyée de ceux qui sont nés gardiens de l'ordre, qui vivent gardiens, qui meurent gardiens. Quoi de plus simple ? On ne passe pas, et je me moque des raisons ; bien mieux, je les ignore, et je n'en suis point curieux. Tel est l'intérieur d'un factionnaire, grand ou petit. J'ai plus d'une fois admiré les vrais militaires, j'entends ceux qui exécutent, et qui savent si bien ignorer et oublier. Mais encore, au temps où j'étais mêlé à eux, c'était ordre contre ordre, c'est-à-dire la plus absurde des choses, la guerre. Kipling avait meilleur jeu quand il rangeait le militaire en bordure des insouciants, des braillards, des pillards. Cette guerre-là a plus de sens que l'autre.

J'aime ces rappels de vérités. Le désordre humain est le plus redoutable ennemi de l'homme. Je m'applique à suivre les innombrables injustices qui naissent du désordre. Quoi que l'on veuille faire, il faut commencer par obéir et finir par obéir ; le chef lui-même obéit à l’ordre. C'est pourquoi je veux bien célébrer l'ordre, et je sens que cette pensée m'est très utile. Célébrer, non pas adorer. Cette idée est moyenne ; elle est au niveau des nécessités ; elle les surmonte d’abord ; elle va au plus pressé. Par exemple, le service d'ordre autour de l’incendie : est-il le meilleur ? Question à ne pas poser. Il faut d’abord qu’il soit. Et c'est alors seulement qu'on peut travailler à quelque chose de plus haut prix. Ce qu on oublie souvent c'est que l’ordre est le même toujours, toujours arbitraire faute de temps, et très brutal, si l'on résiste. Comparez la pire des tyrannies à la meilleure des Républiques ; dans les deux, il y aura des prisons, et il n'y aura pas deux manières de traîner en prison un homme qui n'y veut pas aller. On comprend même très bien que la bonne conscience de la meilleure des Républiques ne la rendra pas plus tendre ; bien au contraire. Cette part de la violence, et qui n'a pas à s'excuser, je la trouve dans Kipling ; il me plaît même, quand je le lis, de ne pas en penser plus long.

Je ne connais pas les pensées de Kipling frappé dans son fils. Comment savoir ? Dans l'homme qui se défend contre lui-même, on observe régulièrement des réactions contraires à celles que l'on attendait. Nous sommes tous plus militaires que nous ne croyons, par cette cause très secrète. Nous disons que telle guerre nous plaît, et telle autre, non ; mais gare que ce soit le même diable qui nous emporte tous. Voyez comme le Front populaire est content quelquefois de partir en guerre ! Il n'y a pourtant rien de plus clair que la fable du cheval qui s'est voulu venger du cerf ; il s'est vengé ; mais il garde la bride et le mors. Je sais gré à Kipling d'avoir représenté la guerre sans hypocrisie. Lisez le plus merveilleux et le plus réel de ses contes, *Le Centurion de la trentième*. C'est là que l'on voit bien, d'après des culbutes d'empereurs, que l'ordre armé a besoin d'être subalterne. C'est ainsi que, par la précision et l'ajustement, l'idée mûrit d'elle-même. Car, enfin, il y a quelque chose d'indomptable dans l'homme de guerre. Il se donne une limite ; il la marque avec son épée. Que l'homme de guerre soit corps et âme au chef, et pour toute besogne, le chef étant seul juge, c'est une fiction agréable de loin, mais qui s’efface si l'on s'approche de l'homme sans peur. Et l'on comprend que la vraie République naîtrait de la guerre, si les meilleurs guerriers n'étaient pas tués à coup sûr. Telles sont nos contradictions. Et c'est faute de les avoir remarquées que l'homme de troupe perd à tous les coups.

*La Lumière*, 1er février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXV)

1767

Une caisse des pensions, ce n'est qu'une fiction mathématique. La mathématique est excellente à partir d'une hypothèse. Si l'on suppose que cent francs rapportent cinq francs par an, alors ce n'est qu'un jeu de faire voir que le capital sera promptement doublé, et que les intérêts produiront des intérêts. Les Grecs nommaient les intérêts les enfants de l'argent, ce qui fait voir que les usuriers de ce temps-là comparaient la multiplication des capitaux à celle des troupeaux, des volailles et des poissons, qui, en effet, a quelque chose d'effrayant dès que les circonstances sont favorables. Et toutefois chacun peut remarquer que les mésanges n'augmentent point en nombre quoique chaque nid ait souvent une vingtaine de petits ; c'est que l'hiver les tue presque tous. Chacun a vu, dans les villages où l'on faisait la guerre, du blé en paille où il y avait autant de souris que d'épis ; simple accident ; cela ne dure point. Ainsi, quand l'argent ferait des petits comme les lapins, ce ne serait pas encore une raison de se fier au calculateur, qui vous prouve qu'après trente ans vous aurez une retraite.

 L'argent ne fait pas de petits. L'usurier arrive à grossir son capital, mais à force de soucis et de travail, et encore au milieu de prodigues qui comptent selon le désir plutôt que selon l'arithmétique, et qui finalement travaillent pour l'usurier, non pour eux-mêmes. Essayons d'appliquer au troupeau des prodigues les règles mêmes de l'usurier ; persuadons-les d'être sobres et prudents et de se faire tous prêteurs à la petite semaine. Mais à qui prêter, s'il n'y a plus de prodigues ? Suivez cette idée. Considérez un groupe de professeurs qui ont résolu d'être sages, et qui se mettent prêteurs à la petite semaine, afin de se faire une retraite. Je vois à remarquer d'abord qu'ils placent leur argent une fois par an aux mains d'un mandataire, et qu'ils ne s'en occupent plus. Étrange manière de prêter à la petite semaine ! On sait que le mandataire ne se creuse pas la cervelle. Il achète de la rente et accumule les fameux cinq francs qui permettront, tous frais payés, de donner à chacun des participants soit une retraite viagère, soit une dot pour sa fille, soit un enterrement convenable pour lui-même. Tout cela, en effet, est calculé au dixième de centime. Mais si l'État fait une banqueroute des quatre cinquièmes ? Alors le mandataire, qui est un philanthrope, se lavera pieusement les mains, et offrira aux participants une pension de trente francs par an ; ce chiffre n'est pas inventé.

 L'État n'a aucun moyen de gagner de l'argent. L'État paie les intérêts de ce qu'il emprunte au moyen des impôts ; il y a une limite aux impôts ; il y a une limite à l'accumulation des intérêts ; et c'est d'autant plus évident à mesure qu'augmente le nombre des sages cotisants. Encore une fois, si tout le monde se met usurier, où sont les prodigues qui paieront ?

 On dira qu'il y a de bonnes entreprises, et que rien n'empêche que l'État place son argent dans de bonnes entreprises. Savoir. Le monopole des postes peut gagner quelque chose ; mais enfin il y a une limite aux dépenses de poste ; et vous ne concevez pas que le ministère des PTT puisse payer des pensions à tous. Même remarque pour les tabacs. Quant aux chemins de fer, c'est peu de dire qu'ils ne paient guère ; ils font un gouffre, au contraire. Et voilà un exemple d'une entreprise fort raisonnable, mais qui serait ruinée depuis longtemps si elle n’était soutenue par l'impôt. Or, il ne manque pas d'entreprises raisonnables qui s'étendent par l'emprunt ; mais combien y en a-t-il qui portent longtemps le fardeau des intérêts ? Ne sait-on point, par l’histoire de tous les jours, qu'il y a mille manières de se débarrasser des prêteurs, surtout de ceux qui ne surveillent pas l'affaire jour par jour ? Vous jugez si le philanthrope réussira en toutes ces affaires qui ne sont pas ses affaires. Je pose cette question : sur dix affaires raisonnables, combien tiendront dix ans ? Combien vingt ans ? Combien cinquante ans ? Je conseille aux actuaires de faire ce calcul, qui complétera heureusement les célèbres tables de mortalité, soutien des pensions.

 Je n'ai considéré que les affaires raisonnables. Or il y a abondance d'affaires creuses, abondance d'escrocs, abondance d'hommes d'imagination, tous payant les intérêts sur le capital, jusqu'au jour où le philanthrope voit fondre l'argent des cotisants et peut-être le sien, par la faillite d'un cinéma des campagnes ou d'une fabrique d'objets en galalithe. Et bref, en se mettant à plusieurs pour s'assurer une retraite, on n'a pas plus de garanties que si on opère seul ; bien au contraire.

*La Lumière,* 8 février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXVI)

1765

J'ai rêvé que je faisais la classe (vieille habitude) aux embusqués de la prochaine guerre. Il s'y trouvait une extrême variété d'hommes, depuis le petit rat tout blanc jusqu'au jeune raisonneur à la tête trop grosse. Tous étaient aussi bien doués pour la parole que mal bâtis pour l'action de guerre. Sans compter les hors-d'âge, si turbulents, j'y voyais des myopes comme Hervé, des étroits comme Barrès, et une quantité de cœurs fragiles, et un point névralgique sous le téton gauche. Et comme je sais que ces infirmités sont dangereuses surtout pour les forts et les courageux, j'essayais de les mettre hors de combat par quelques leçons sur l'honneur. Vous pensez que cela ne mène pas loin. Savoir. Toujours est-il que je m'efforçais de leur passer la notion au travers du corps.

« Toujours en guerre, et toujours mousquetaire, disais-je au vieux rat blanc. Vous l'étiez en l'an quatorze. Par quel miracle n'avez-vous pas suivi l'exemple des Bayet et des Collignon, vos aînés, qui se sont très bien fait tuer, et dans l'infanterie encore. Vous faisiez sonner votre honneur, mais c'était le sang des autres que vous versiez pour la patrie. Ne sentiez-vous point le ridicule et même l'odieux d'insulter quand d'autres devaient répondre pour vous. Laissons le passé. On pouvait encore croire, alors, que vous alliez partir un matin ou l'autre ; vous pouviez le croire vous-même, et, de toute façon, la poudrière sautait. À présent, la politique est de toutes parts ambiguë. Chacun trouve en lui-même une pensée contre sa pensée, Le vieil esprit paysan de chez nous ne peut faire confiance tout à fait au communisme russe, doctrine si profondément urbaine et ouvrière ; et la réciproque va de soi. L'Anglais, assez occupé à garder la mer, écoute froidement les appels qui viennent du continent ; son avenir est sur l'eau. On ne fera pas croire que l'Allemagne se lancera toute armée vers l'Est si elle obtient de ce côté-là un bon traité de commerce. Au reste, en tous pays, il y a un parti des tyrans qui ferait volontiers amitié avec les gouvernements forts. Individus et nations sont ainsi divisés contre eux-mêmes. C'est dire qu'il faudrait un délire des passions pour nous remettre aux bords de la guerre. Eh bien, vous, le rat blanc, qui avez envie de délirer, je le vois bien, je vous avertis que cela n'est pas beau. Je sais que ce reproche vous touche au cœur ; c'est parce que je vous honore que je compte bien vous blesser, ce qui, en apaisant la rumeur guerrière, peut sauver la vie d'un bon nombre de solides garçons ».

« À vous maintenant, le jeune homme à grosse tête et à poitrine maigre, à qui les pensées ne coûtent guère. Je comprends bien que vous gonflez les pensées, pour faire gros et menaçant. Mais convenez aussi que vous n'y risquez pas assez. On peut toujours dire qu'on se proposera, qu'on se fera même recommander pour une mort prompte. Oui. Seulement Barrès et Hervé nous ont déjà raconté de ces choses-là. Il se peut qu'on vous refuse malgré vous. Et alors quelle honte à vous si vous avez battu le tambour ! Une fois de plus donc la partie faible aura poussé aux tranchées l'éternel paysan, qui ne hait guère, parce qu'il ne craint guère, mais qui obéit et qui tient bon par un amour de l'ordre tel quel. Encore une fois, il sera vrai de dire que ceux qui forment des pensées méchantes ne sont point ceux qui les paient. Silence donc à la petite classe ! »

Quant au pur guerrier (me disais-je au sortir de mon rêve), je n'ai pas d'objection à lui faire. Son projet, son poignard et sa poitrine sont toujours ensemble. Ce n'est pas lui qui poussera les autres ; mais plutôt il se poussera lui-même et à ses seuls risques vers l'entreprise qu'il juge légitime et sainte. Celui-là, le pur guerrier, ne veut même pas compter sur des chances toujours possibles en de telles masses. Il ne se dit pas : « Je suivrai les ordres, au premier rang comme au dernier ». Il n'a même point l'intention de conduire les autres à cette pointe d'avant-garde où il se porte de lui-même. Il n'attend pas. Je l'imagine venant m'annoncer qu'il est mobilisé par lui-même contre un tyran qui lui fait horreur. Il me fait voir son passe-port. Il me dit comme le fameux Ducrot : « Je pars ; de toute façon, vous entendrez parler de moi. Je ne reviendrai que mort ou victorieux ». Que pourrais-je lui dire ? S'il sacrifie sa vie, n'est-il pas maître au moins d'une vie ? Et quoi de plus naturel que d'exécuter soi-même celui que l'on a condamné dans son cœur. « Va donc, lui dirais-je. Ce n'est pas moi qui te refuserai le titre de brave ». Seulement, tout cela est imaginaire. Ce pur guerrier, qui paie absolument de lui, et nullement des autres, je ne l'ai jamais rencontré.

*La Lumière*,22 Février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXVII)

1939 SM2 CXXXIV « Remarques sur l'honneur »

1766

Rien n'est plus lâche que la violence fasciste. Son jeu est d'avoir l'avantage du nombre, mais écrasant, comme de vingt contre un. Et l'apparence est de défiler en ordre, comme pour défier tout autre ordre ; mais cela même est profondément hypocrite. « Comment ! Vous nous soupçonnez de chercher la bataille, alors que tout simplement nous honorons un mort, ou un vivant, ou un principe ». On sait comment la violence de ces intrépides guerriers tombe soudainement sur un homme qui oublie de saluer. Cela était ordinaire dans les processions autrefois ; et souvent c'était un prêtre, ministre de paix, qui faisait sauter le chapeau. Et si l'homme au chapeau essayait quelque résistance, on devine ce qui arrivait. Communément les gens qui n’aiment point les processions n'y vont point. Toujours le nombre écrasant, la foule anonyme et qui se dérobe. Il faut convenir que le risque est bien faible. Et encore, si l'on est pris, la défense est bien facile ; on plaide que la victime a bravé l'opinion, ce qui est insulter la procession. Les peines sont ridicules.

On sait bien quels sont les responsables. Il n'est pas difficile de les trouver. Ils approuvent des faits qualifiés crimes. Ils font jouer la menace très explicitement. On admire le trop fameux colonel disant : « Je serai caché, car le chef doit être caché. Vous attaquerez ; vous aurez le nombre et les armes ». Comment un homme ne serait-il pas déshonoré à jamais par de telles méthodes d'action ? Et peut-être un tel jugement finit par ressortir. Mais les passions politiques sont si vives, et chacun est si assuré de servir la justice, que d'abord ces ordres sauvages élèvent le cœur de ceux qui ne pensent point à se dérober. Quand la violence a produit ses effets, alors on plaide d'après les nobles fins, et d'ailleurs on fait voir que la violence est le moyen de tous les partis sans exception, dès qu'ils peuvent l'exercer, idée aisément reçue. Voilà pourquoi les jurys sont indulgents, ce qui rend les ministres prudents.

On ne juge pas bien de la violence ; et cela tient au régime militaire, qui prétend à enseigner la morale, alors qu'en réalité il perpétue l'injustice et même la glorifie. Par ces leçons, que la coutume reçoit, on trouve tout naturel d'entendre dire que la force est partout reine et règle tout. Or la force se fait souvent excuser, d'après la nécessité ou d'après l'entraînement. Mais quant à la maxime que la force règle tout et dicte le droit, c'est très exactement une maxime d'assassin. C'est par là que l'opinion devrait regarder. Et l'honnête commerçant qui défile avec les Croix de Feu ou les Camelots devrait dire s'il croit qu'une force suffisante a tout droit de piller sa boutique. Mais, dira-t-il, au contraire je sers l'ordre et la justice ; si je suis prêt à frapper c'est pour cette belle cause, et avec l'approbation de tous les honnêtes gens.

Quand on tient celui qui, au nom d'une politique, a crevé un œil, ou mis son adversaire au lit pour un mois, on ne devrait point l'excuser sur ses motifs. Toujours l'assaut à la personne humaine, en vue de la détruire ou de la diminuer, devrait être qualifié crime, et même définir le crime. Comment comprendre que celui qui crève un œil ou enfonce plusieurs côtes soit moins puni que celui qui fabrique de faux billets de banque ? Je voudrais un abîme entre tous les genres de délit, qui visent seulement à s'enrichir sans travailler, et les crimes à proprement parler, qui emploient comme moyen la douleur physique et la mutilation. Cette distinction est dans les proverbes, car tout le monde dit que plaie d'argent n'est pas mortelle. Et au reste le Code tient grand compte de ce qui, dans les délits, risque d'entraîner la violence. Mais nous vivons néanmoins sur ce préjugé qu'il est honorable de se battre pour des idées, et que les disputeurs doivent bien savoir qu'ils mettent leur vie en jeu, C'est accepter le règne des violents. Ce préjugé élevé comme un drapeau fait tout le fascisme. Si toute violence, quelle que fût l'excuse, entraînait un minimum de peine corporelle, on trouverait moins de braves à cent contre un.

À bien plus forte raison je comprendrais que la provocation à la violence ne trouve jamais d'excuse. Car il y a de l'emportement dans une foule. On commence par briser des portes, on finit par déchirer l'homme. Mais comment faire la part de l'emportement quand la violence est froidement proposée et presque enseignée, en vue de faire peur ? Nous avons en horreur ces tortures dans les prisons, que ce soit en Italie, en Allemagne ou en Chine. Mais c'est pourtant bien là que voudraient nous conduire ceux qui publient des listes de gens à tuer dès qu'on pourra. Le moins que puisse faire la justice est d'appliquer à ces hommes leur propre loi, puisqu'ils l'avouent cette loi, et même la déclarent. Et si quelque violence en retour, au moins la perte de la liberté, n'est pas exercée sur les violents qui s'avouent tels, alors comment ose-t-on emprisonner les voleurs à la tire, qui sont tellement moins dangereux ? D'où viennent ces égarements du jugement moral ? Comprenonsque tous les partis y ont un peu de part, par un applaudissement à la force juste. Car toute force se croit juste. En un mot la victoire plaît encore trop, même aux justes.

*La Lumière*, 29 février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXVIII)

1767

Tous les amis de la liberté attendent des projets un peu neufs. Cependant, que voyons-nous ? L'État-Major, après avoir bâti des fortifications coûteuses, reprend la vieille chanson de l'offensive. Et voilà que les civils en sont revenus, eux aussi, au discours Poincaré : « Il n'est pas question de négocier ; les jeux sont faits. Nous avons des ennemis auxquels nous ne nous fierons jamais ; nous avons des amis auxquels nous serons fidèles, et qui nous seront fidèles. Il ne s'agit plus que d'être forts et d'être prêts ». C'est annoncer la guerre, et chacun comprend que cette annonce étant très explicitement une menace sous condition, l'annonce vaut prédiction. Et cependant, les droits de l'homme et la démocratie, choses neuves et jusqu'ici à peine essayées, se trouvent renvoyés à des temps meilleurs ; en sorte que, pour donner la liberté à l'Europe, nous commençons par la perdre chez nous. Une République qui joue le jeu d'Empire est un empire. Le militaire gouverne. On peut se résigner et dire : « Tant qu'il y aura des tyrannies en Europe, elles donneront le ton ; il faudra penser comme elles et agir comme elles ». Pour mon compte, je ne me résigne pas ; je cherche comment on pourrait sortir de ce cercle.

C'est un long et difficile travail. Il faut faire avancer peu à peu et ensemble toutes les réformes, si nous voulons échapper à l'Union Sacrée et au petit million de cadavres qui en sera la suite. Très certainement, il faudra que l'État-Major soit réduit à son rôle d'exécutant ; je veux dire qu'il nous fera l'armée et l'armement qui conviendront à notre politique. Mais en même temps, il faudra changer notre politique, ce qui ne peut se faire en un jour. Quelle sera notre politique ? Celle d'une démocratie, c'est-à-dire une politique défensive, ce qui exigera une stratégie défensive et une armée seulement territoriale. Et, à mon sens, ce changement de méthode entraînera un changement de mœurs et de discipline dans l'armée, depuis le haut jusqu'en bas. Tant que ce changement ne sera pas obtenu, on parlera de démocratie, mais on pensera oligarchie, tyrannie, fascisme ou comme on voudra dire.

Là-dessus, je vois que les militaires font du bruit et de la fumée ; c'est leur manière. Et j'entends bien que la guerre par avions sur les villes est une défense éminemment offensive. Mais n'est-ce pas honteux qu'une République adopte aussitôt cette méthode sauvage sans avoir seulement négocié pour limiter ce genre d'armement, ou tout au moins définir les villes ouvertes et les protéger par des conventions analogues à celles qui concernent la Croix-Rouge et les hôpitaux ? On n'a rien fait de tel, parce que l'État-Major gouverne, et qu'il ne voit que son métier, qui est d'imiter et, si cela se peut, de surpasser les armements de l'ennemi et sa puissance de nuire.

Mais il faut commencer par juger l'offensive et réhabiliter la défensive. On peut dire que, dans la Grande Guerre, nous avons perdu la bataille offensive et gagné la bataille défensive. Pensez à ce qu'aurait pu être notre défense, si nous avions eu les troupes si inutilement massacrées, et l'armement que nous eûmes plus tard. Et, au reste, la justice commande ici. La guerre est une monstrueuse et inhumaine entreprise, qui accumule toutes les injustices possibles, et qui ne peut trouver d'excuse que dans la défensive stricte. On aperçoit alors une suite de conséquences, qui, en effet, apporteront de grands changements, et d'abord dans les airs des serinettes.

Je sais bien que la politique des vieilles serinettes a couvert l'Europe d'un réseau d'engagements dont chacun est menace de guerre, et de guerre offensive. Défaire ce dangereux filet est l'œuvre du temps et de la prudence. Mais autrement c'est hégémonie contre hégémonie, Empire contre Empire, à grande dépense de fantassins. Excusez-moi si je pense aux fantassins et aux citoyens ; vous voyez à quel point la politique républicaine est neuve, et je dirai même inouïe ; d'ailleurs sans élégance, j'en conviens, Pourquoi penser toujours à ne pas tuer et à ne pas mourir ? Cela est peuple.

Soit. Mais voyons pourtant les moyens. Il est clair que la politique défensive exclut le secours mutuel ; ou, pour parler autrement, que le secours mutuel est une menace constante et le sabre levé. « Si tu bouges, j'attaque ». C'est la stratégie agissant dans la paix ; aussi ce n'est point la paix. Au lieu que nous, nous disons : « Si on nous attaque, nous nous ferons hacher, et jamais nous ne céderons ». Cela sonne bien aux oreilles de l'homme libre. Et, du reste, la pure défensive n'a jamais encore été essayée, si ce n'est peut-être au dernier 14 juillet de la guerre dans la bataille de Reims. Au reste, j'avoue qu'avant d'entreprendre un si long et si grand changement, il nous faut un succès un peu plus consistant et durable sur les forces de droite. Et c'est là qu'il faut viser d'abord, en négligeant les fins lointaines qui nous divisent, et en regardant ces fins premières que je dis, sur lesquelles tous les Républicains sont d'accord.

*La Lumière*,7 Mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXIX)

1939 SM2 CXXXV « La démocratie et l'armée »

1768

Quand j'écris sur la guerre, je suis surveillé par deux hommes qui me ressemblent comme deux frères. L'un est le Marxiste, et l'autre le Jacobin. Voici ce que dit le Marxiste : « Il faut que vous soyez bien ignorant, et même volontairement ignorant, pour ne pas voir que la guerre est une loi de l'homme. Partout dans l'histoire nous voyons revenir la guerre comme une pulsation. Tous les régimes font la guerre ; la Tyrannie pour se soutenir, et la République pour ruiner la tyrannie. Tout s'est fait par la guerre ; la paix dort et conserve ; la paix n'invente pas. Il faut accepter cette loi de l'histoire parce qu'il faut prendre l'homme comme il est ; c'est le moyen de le changer un peu ».

Le Jacobin chante un autre refrain. « La liberté, dit-il, n'appartient qu'aux braves, à ceux qui mettent leur vie au jeu, à ceux qui méritent d'être libres. Les lâches ne seront jamais libres, et c'est justice. Mourir pour la patrie c'est le sort le plus beau ; c'est conquérir la liberté pour nos enfants ; j’espère qu'ils sauront la défendre ».

Je réponds au Jacobin : « Mon très cher frère, j'ai beaucoup fait sonner votre argument, et même je l'ai mis en pratique. Je suis toujours choqué de voir que ceux qui parlent si bien n'ont pas connu la boue des tranchées ; car ici il faut payer de soi. Et cela importe beaucoup pour la santé de l'esprit ; car l'épreuve fait qu'on juge cyniquement et tout à neuf. Or, mon très cher, que diriez-vous s'il était prouvé, par le raisonnement et par l'expérience, que la guerre pour la liberté nous remet aussitôt dans un comble d'esclavage, et détruit sans se tromper et systématiquement ceux qui sont dignes de la liberté ? Cela vaut bien la peine d'être examiné sérieusement. Et faites un peu taire votre *Marseillaise* ! On ne s'entend pas réfléchir ».

Après cette bourrade à ma droite, je me tourne vers mon extrême-gauche (c'est toujours moi), et je lui dis : « Rigoureux marxiste, homme triste et fatigué de lire, j'ai bien envie de te faire un raisonnement calculé sur le tien. Écoute. Examine. Tout homme est porté à prendre pour évident ce qu'il répète depuis trente ans. Voici mon raisonnement. Il faut que tu sois ignorant, et volontairement ignorant, pour ne point voir que la misère du travailleur est une loi de l'homme. Partout dans l'histoire nous voyons qu'un petit nombre s'enrichit, exactement en exploitant les hommes comme un bétail. Nous voyons aussi que ce petit nombre (les deux cents familles !) gouverne soit ouvertement, soit par les voies indirectes. Les munitionnaires n'ont pas attendu le développement de la grande presse pour donner des lois à la République comme à l'Empire. Et je dis qu'il faut accepter cette loi de l'histoire (au fond c'est la loterie), ce qui est prendre l'homme comme il est, avec l'espoir de le changer un peu, et d'arriver à rendre passable le règne des riches, qui est l'éternel royaume ».

Le Marxiste bondit : « Faut-il vous faire la leçon ? me crie-t-il. Aucun marxiste n'a jamais pensé que les lois de l'histoire condamnent l'homme à vivre avec son mal. Mais ne manquons pas l'idée. Je dis que la connaissance séparée de l'action n'est qu'abstraite et verbale. Je dis qu'on ne connaît le réel qu'autant qu'on est à l'œuvre pour le changer. Votre prétendue loi de l'homme, il n'y a que nous qui la connaissions, parce que nous l'avons surmontée. Comprendre les causes et les changer, ce n'est qu'un. Au passé, votre loi de l'homme ! »

« Au passé, lui dis-je, ma loi de l'homme ! Parmi les superstitions, oui, ce vieux refrain que l'homme est voué à la misère. Et parmi les superstitions aussi ce vieux refrain que l'homme est voué à la guerre. Comment, mon frère marxiste, comment es-tu assez faible et assez perroquet pour prendre comme une loi inéluctable la guerre, dont nous comprenons si bien les causes et le bruyant et monotone mécanisme. Que la guerre engendre la guerre, cela se voit, cela s'est toujours vu. Le vainqueur voudrait l'éternelle paix selon une éternelle victoire ; mais le vaincu, sous la botte, se fait une vertu et une volonté. Ce piège est si bien tendu que je vois que tu t'y jettes toi-même. Et c'est le point faible de ta doctrine, que tu n'aies point analysé par les causes la prétendue fatalité de la guerre ».

« D'autant, dit l'arbitre, qui parle du haut des nuages (quoi ? tant d'hommes en un seul homme ? Mais le moindre des hommes est à la fois le naïf, le discuteur et l'arbitre), d'autant, dit le céleste arbitre, que si l'on réfléchit un peu sur la guerre, on comprend des faits aveuglants et qu'on refuse de voir, c'est que, partout où la guerre s'installe, on voit naître aussitôt le désespoir, la trahison, la prostitution, le triomphe des violents et le triomphe plus durable des rusés, les fortunes sans mesure, l'inégalité redoublée, enfin les maux contre lesquels tout socialisme et tout marxisme a juré de lutter, oubliant le grand mal qui en est peut-être l'unique source, la guerre, qui, quels qu'en soient les motifs, réalise aussitôt toute l'injustice possible par le massacre des meilleurs ». C'est ainsi que je me parle à moi-même.

*La Lumière*,21 Mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXX)

1939 SM2 CXXXVII « Discours au marxiste »

1769

Le droit est ce qui est reconnu comme droit. Reconnu, c'est-à-dire approuvé ou prononcé par un pouvoir arbitral, et toutes portes ouvertes. Faute de quoi il n'y a jamais qu'un état de fait, devant lequel le droit reste suspendu. Posséder une montre, l'avoir dans sa poche, y trouver l'heure, ce n'est qu'un état de fait. Avoir droit de propriété sur la montre, c'est tout à fait autre chose ; revendiquer ce droit c'est s'adresser à l'arbitre dans un débat public ; c'est plaider et tenter de persuader. Le fait que le voleur possède la montre ne décide nullement de la propriété. Pareillement pour une maison. L'occuper, faire acte de possesseur, ce n'est nullement fonder un droit. On sait qu'il y a présomption de droit si j'occupe trente ans sans opposition ; mais cela même doit être décidé par arbitre et publiquement. Tant que le droit n'est pas dit de cette manière solennelle et impartiale, il n'y a jamais que possession, c'est-à-dire simple fait.

Exposer ces notions c'est rappeler le sens des mots ; avoir ces notions présentes, c'est simplement savoir ce qu'on dit. Cela est bien ancien, et de sens commun. Nul ne plaidera jamais qu'il est propriétaire d'une montre attendu qu'il l'a prise à quelqu'un de plus faible. Ce qui est nouveau, c'est que les hommes essaient présentement de transférer la notion de droit dans une société des nations. Ici encore il faudra un tribunal arbitral et une opinion publique. Le tribunal seul est capable de transformer le fait en droit ; il réalise cette transformation par un jugement public, et il n'y a point d'autre moyen. Mais aussi ce moyen étant mis en œuvre, il ne manque plus rien au droit. Le droit est dit, le droit est reconnu. Si le fait ne s'y conforme pas, le fait n'a aucun pouvoir de droit. C'est encore le tribunal arbitral qui jugera si un fait de cinquante ou cent ans d'âge sera transformé en droit et proclamé tel. Le bon sens a ici une maxime, qui dit que nul n'est juge en sa propre cause.

Beaucoup estiment que le tribunal arbitral doit être en outre muni de pouvoir d'exécution, et, comme on dit, de gendarmes. Mais un tel pouvoir n'est point dans la notion de droit. Quand un tribunal arbitral, soit le juge civil, avec tous les recours, a prononcé, le droit est dit et reconnu. Il n'y manque rien. Il se peut qu'on ne puisse point transformer le droit en fait, par exemple si le débiteur est mort sans laisser un sou. Mais le tribunal n'en a pas moins dit le droit. Et la chose due ou volée, si jamais on la retrouve, on saura à qui elle appartient en droit, même si ce légitime propriétaire, étant mort lui aussi, ne peut être mis en possession. Au reste il suffit qu'un voleur coure pour garder en sa possession la chose volée ; elle n'en est pas moins dite volée ; et on peut avertir par mille moyens ceux qui seraient tentés de l'acheter, que celui qui la possède n'a pas le droit de la vendre. Ainsi le droit peut n'être jamais réalisé dans le fait sans cesser d'être un droit.

Aussi appelle-t-on droit, dans tous les pays, un système de formes et de précautions, à la fois d'usage et de bon sens, selon lesquelles un droit doit être dit et proclamé si l'on veut qu'il ait valeur de droit. Le fait peut être hors de l'action des pouvoirs, par exemple une fortune au fond de la mer ; cela n'empêche pas qu'on puisse dire, selon les formes du droit, à qui elle appartient légitimement.

Le conflit se trouve donc entre ceux qui souhaitent un règne du droit entre les nations, et ceux qui repoussent le droit et prétendent se borner au fait. La vieille et agréable coutume de juger en sa propre cause n'est pas encore oubliée des souverains. Aussi les voit-on naïvement tantôt se rallier au tribunal, s'il leur donne raison, tantôt récuser le tribunal, s'ils le soupçonnent seulement de pouvoir leur donner tort. C'est tantôt choisir le droit et la vie selon le droit, tantôt refuser tout droit et revenir à l'exercice de la force nue. Il est seulement plus difficile qu'autrefois de déguiser la force en droit. Pourquoi ? Parce que le tribunal arbitral existe.

Là-dessus on dit : « Oui, des représentants de petites nations, cela ne compte pas ». De tels juges n'en sont que plus évidemment impartiaux.

Ce qui brouille les notions, c'est qu'on aperçoit que de tels juges n'ont point de force, et qu'on essaie de les mépriser. Mais dire le droit cela ne suppose pas qu'on ait la force de réaliser le droit. Cet autre problème est réservé, et peut-être vaut-il mieux qu'il le soit. On comprendra mieux que l'essentielle fonction du juge est de dire le droit. « Et qu'en résultera-t-il ? » demandez-vous. Simplement que l'on saura s'il faut dire droit ou fait, et que chacun saura redresser ses propres discours, s'il le veut. Cela revient à dire que le tribunal des nations n'a qu'un pouvoir moral. Et ceux qui disent que c'est peu ne connaissent pas l'homme. Car les usurpateurs ne cessent jamais de plaider et d'argumenter. Je cherche seulement à rédiger un article de dictionnaire qui permette de décrire correctement les conflits actuels. D'abord savoir ce qu'on dit,

*La Lumière*, 28 mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXI)

*Minerve*, LXV, « Le fait et le droit »

1770

Être prêt à se défendre, sans jamais menacer ; refuser le bonheur de délirer et d'acclamer ; et, comme Montaigne, debout sur son seuil et la porte ouverte, regarder passer les pillards de tous les partis, se tenir, pour ainsi parler, les mains dans ses poches, négligent, accueillant, au milieu de sauvages barbouillés de sang et ivres de danses guerrières, avouez que c'est un beau pari à tenir, soit pour un homme, soit pour un pays. Ce modèle de l'avenir, cet homme vraiment homme, se dessine dans les deux puissantes républiques, avec ou sans roi, qui terminent la dentelure d'Europe. L'autre type d'homme, qui serre les poings et grince des dents, est bien ancien ; il nous arrive du fond du continent, toujours pareil à ce qu’il fut ; ce sont bien toujours les Barbares ; les avions et autres mécaniques n'y changent que peu de chose. Et représentez-vous un millier de parachutistes qui se laissent tomber du ciel la bouche ouverte et criant (car cela est recommandé pour garder le souffle) ; est-ce que cela ne ressemble pas bien aux stupides paris de Pierre Besoukov, dans Tolstoï ? Est-ce un idéal d'homme ? Ne discutons pas là-dessus. Nous avons un autre modèle, non moins capable d'effets violents, mais qui les subordonne, et qui rougirait de faire la bête.

Voilà donc la vraie situation. Chacun regarde l'adversaire comme un miroir sans y trouver son image. Les deux s'indignent, et à partir de là n'ont plus qu'à se manger. Toutefois je vois une différence entre les deux hommes. Le Barbare s'étonne de ne pas se faire craindre. Le Barbare se dit qu'il est incroyable qu'un homme ait peur à ce point-là. Peur au point de ne pas s'armer ? Justement. Maintenant si on tombe sans précaution sur le paisible paysan de chez nous, ou bien sur le garçon des Comtés, on a une surprise d'abord, et une indignation, et puis une humiliation. Car, ces hommes n'ont point l'air si contents de tuer ; ils ne vénèrent pas l'art de tuer comme le premier des arts ; mais enfin ils savent très bien tuer. Ainsi les convulsionnaires furent battus par les flegmatiques ; ils ne s'en consoleront pas. Certes personne des flegmatiques ne les méprise ; on le leur a dit cent fois. Mais ils veulent plus. Vainqueurs ou vaincus ils veulent être admirés et presque adorés comme le plus haut type de l'homme, celui qui n'a pas peur ni de son sang, ni de celui d'autrui. Ici le partenaire est un peu froid ; il n’aime pas ces façons de buveur de sang. Au fond le partenaire se croit supérieur ; on le voit bien. Il est machiniste quand il le faut, mais il l'est sans bonheur. On comprend que le progrès à ses yeux n'est pas dans la plus grande usine, ni dans rien de colossal, mais à l'intérieur de l'homme, en contemplation, en sagesse, en politesse. L'humiliation est mordante et flagellante, par le regard seul ; l'animal va bondir.

Voilà un côté de la guerre. Mais vue par l'homme libre, la guerre est tout autre. Plus l'ennemi se montre différent, plus il le voit semblable ; plus il juge facile de l’imiter, et même de l'égaler. Car qui n'a connu ces colères homicides qui s'élèvent si naturellement de l'homme, et par des causes si naturelles ? Mais il n'en fait pas ornement. Ce qui lui est le plus en horreur c'est de faire le fou. Toutefois il n'est pas étranger à ceux d'en face ; il les comprend. Il comprend aussi, comme on dit entre frères, que le plus sage doit céder. Céder sans imiter, sans copier. Céder en restant inexpugnable. Et c'est ainsi que France et Angleterre, toutes deux cantonnées, et selon leurs différences, dans leurs petits carrés et cantons, ont juré, c'est bien clair, de ne pas changer leur modèle d'homme pour si peu. Ce n'est même pas la moitié du globe qui revient à la danse du scalp ; et c'est une mode qui passera, se disent ces hommes tranquilles.

J'ai connu Lucien Herr ; ce fut un des hommes du parti socialiste. N'était-il point communiste ? Les systèmes lui étaient connus et familiers. Est-ce à dire qu'il rêvait de mettre les tables et les chaises pieds en l'air ? Je l'ai entendu qui disait : « Nous sommes campés sur un fragile îlot de civilisation, au milieu d'un océan de barbarie. Il s'agit de sauver cette mince surface ». C'est un mot auquel j'ai pensé souvent. Herr était une sorte de colosse à moitié Allemand, assez vif, et souvent brutal. Il connaissait la barbarie ; il vivait avec elle ; elle portait toutes ses pensées ; mais elle ne les gouvernait pas. Et qui ne connaît la barbarie en l'intime de lui-même ? Et cette paix de chacun avec son propre barbare est à reconquérir tous les matins. Ceux qui croient que cette paix vaut bien un peu de patience, ont mesuré aussi les difficultés de la paix avec le voisin. Ils ne les jugent pas au-dessus de leur courage ni au-dessus de leur industrie.

*La Lumière*,4 Avril 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXII)

1939 SM2 CXXXIX « La paix difficile »

1771

Lorsque des électeurs ont choisi leurs représentants, à n'importe quelle fin, association ou république, les représentants forment un bureau et le bureau gouverne. Si dans la suite on n'est pas content du bureau, on le change ; un nouveau bureau gouverne, peut-être avec d'autres idées, mais qui sont toujours des idées de bureau. On s'aperçoit qu'au lieu de changer de chevaux, il vaudrait mieux conduire ceux qu'on a. C'est une très vieille histoire. On glisse aisément à la solution qui consiste à laisser faire les compétences (puisque les compétences ne relèvent que d'elles-mêmes), et à les acclamer, ce qui est plus agréable que de critiquer, C'est ainsi qu'une entreprise qui commençait démocratiquement, finit tyranniquement. On peut bien soutenir que tous les pouvoirs sont, à l'origine, fondés démocratiquement, mais que cela n'avance guère.

La vraie démocratie est en train de se montrer, en d'assez rares pays, dont nous sommes, remarquables par un pullulement de mauvaises têtes. Et comment se montre-t-elle ? Non pas par des partis une fois comptés, ni par des élus une fois élus, mais par des réactions continuelles de l'opinion publique agissant directement sur les élus. Notre système à nous, c'est l'arrondissement, système qui a ses défauts, mais qui est le seul qui laisse les électeurs pendus aux basques de l'élu. Dès lors l'élu peut bien s'inscrire à un parti, se couvrir du parti, invoquer le suffrage (non universel) des hommes d'État éminents qui l'ont élevé à la dignité de rapporteur ou de vice-président ; cela ne lui laisse pas la liberté de faire de la grande politique. L'électeur tire sur la corde, et le ramène à considérer l'opinion réelle de ceux qui travaillent et qui paient, sans compter le risque d'être glorieusement tués. Voilà pourquoi, dans les incidents, on entend gronder d'abord le tonnerre des hommes d'État, et puis, après que l'arrondissement a tiré l'homme d'État par la manche, on entend des paroles de bon sens. Ces remarques ne critiquent personne, car il n'y a sans doute point d'homme qui ne s'enivre à faire le Napoléon, si on le lui permet.

Voilà ce que peut être la politique, c'est-à-dire non pas brillante, mais raisonnable, dès qu'on a le courage de croire que le peuple a droit et moyen de se faire entendre, même en dehors de l'isoloir. Quant aux moyens, on les cherche, on les essaie. La presse, comme on sait, n'a pas donné toute sûreté. Les journaux sont faits par des journalistes, et les journalistes vendent du papier. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Lumière* qu'il faut expliquer comment les journalistes gouvernent de leur place, et selon les vues des grands distributeurs de publicité. On peut remarquer que les tempêtes de cette fausse opinion ne troublent plus beaucoup la réelle opinion. Quant aux députés et ministres, ils y mordront toujours trop. Toute l'affaire est de tenir le député au bout du fil, de façon à le ramener promptement à regarder ce qu'il connaît bien, qui est sa circonscription. On attend que des comités de citoyens s’organisent ; et il est vrai que les comités d'ambitieux et de pasteurs de peuples ont pour fins principales de décourager les citoyens qui ont la prétention de juger la grande politique.

Ce sera l'hiver de notre politique. Enfin les gouvernants seront jugés par des hommes qui ne désireront nullement les remplacer. La grande fonction du peuple sera de répondre et d'interroger. Et comme au fond, il n'y a qu'une grande question, préalable à toutes, celle de la paix et de la guerre, il y aura un rappel continu à la paix, et une continuelle interpellation sur le pouvoir abusif des militaires, des diplomates et des marchands d'armes. Et les ministres qui voudraient rendre leur tablier seront priés de le garder, et de faire la cuisine un peu plus au goût du peuple, un peu moins à leur propre goût. Cette politique où il n’arrivera rien sera bien fâcheuse pour les journaux à manchettes, et peut-être pour les plus remuants de nos amis, qui attendent des miracles, je suppose. Or, les miracles, selon mon opinion, se nomment armements et guerres. Les gouvernants les plus évidemment doués d’un génie supérieur n'en ont jamais fait d'autres. Et plaise aux petits dieux du foyer qu'ils n'en fassent point du tout. II faudra, je pense, arriver à cette idée que la politique n'est nullement un sport, mais plutôt une défense silencieuse et obstinée. Le Palais-Bourbon, rempli de citoyens attentifs et défiants, ne sera plus ce brillant théâtre où la réplique arrive comme une flèche. Ce plaisir nous coûte trop cher. Comme je disais, ce sera l'hiver.

Mais c'est le printemps ! Nos troupes sont en marche, et vont culbuter l'un sur l’autre l'émigré, le prêtre et le banquier. Tout cela sans morts. J'ai déjà eu plusieurs fois le plaisir de voir fuir la noire troupe ; je ne me le refuserai pas cette fois-ci. Je veux dire seulement que cette victoire sera le commencement et non la fin, de la lutte pour la liberté et la paix.

*La Lumière*, 18 avril 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXIII)

1772

On ne persuade pas le taureau. Simplement on use avec le moins de risque cette force éruptive qui s'excite elle-même. On fatigue le taureau ; on ne le rend point sage ; on n'essaie même pas de le rendre sage. L'idée ne vient pas, par exemple, de l'entourer d'épées nues toutes tournées vers lui. On sait qu'il foncera n'importe comment et à tous risques. La menace, la résolution, le courage de l'homme, l'intérêt bien entendu sont des motifs qui n'existent pas pour le paquet de muscles. Nous avons ici en spectacle la colère pure ; et c'est un très ancien spectacle que l'adresse et la ruse se jouant de la force, Mais je vois que cette sorte de parabole en action est perdue pour MM. les Cerveaux. Ils n'ont point l'idée de la colère comme mouvement de nature. Encore bien moins ont-ils l'idée de la fureur causée par la pensée ; ils ne se rendent pas compte que le taureau humain est encore plus taureau que le taureau ; qu'il y a une ivresse de faire le taureau ; qu'il y a un emportement de ce rôle qui efface l'humain, qui brave l'humain. On dirait qu'ils n'ont aucune expérience des passions.

Il n'y a pas longtemps que la seule idée de faire grâce était repoussée avec fureur, et par des hommes qui n'étaient pas tellement féroces ; mais le rôle les emportait. Il paraissait tout simple alors de se raidir contre l'attaque, et de repousser d'avance toute paix qui ne serait pas victoire. Cette sorte de folie était louée. Mais leur image devant leurs yeux, et telle qu'ils étaient, ne les instruit pas ; ils ne s'y reconnaissent point. « Qu'est-ce qu'un homme en guerre, se disent-ils, c'est un homme qui veut obtenir un avantage, ou des garanties ; c'est un homme qui est poussé par le besoin ; il n'est pas assez fou pour se jeter dans un malheur sans espoir. Raisonnons ; montrons-lui l'avenir probable ; il calculera ; il comprendra ».

Telle est la ruineuse doctrine de la sécurité. On l'applique au tyran italien lorsqu'on demande que la force pacifique se resserre autour de sa gorge. « Il comprendra ce que c'est que le concert des nations, ce que c'est que sanction, ce que c'est que blocus. Il saura que son armée d'Éthiopie est coupée et perdue si les nations pacifiques le veulent. Donc parlons ferme et vous verrez comme il comprendra. Mais nous mourons d'avoir peur, et par cette mauvaise prudence nous donnons audace au méchant ». Ce qui m'effraie, ce n'est pas seulement qu'on parle de courir un tel risque ; c'est qu'on croie qu'il y a doute, et que l'on peut toujours essayer de faire peur. Au lieu qu'il n'y a point de doute ; tout essai de faire peur à un furieux qui fait le furieux va droit à la catastrophe. Et je dis plus ; tout essai de faire peur au plus raisonnable des peuples fera de lui un furieux indomptable, qu'il faudra donc hacher menu avec tous les risques de la violence en action. Tous les risques, ce n'est pas peu ; car le punisseur s'anime lui aussi au combat, c'est coq contre coq ou taureau contre taureau. Mais l'animalité ne nous instruit donc pas ?

Encore plus ridicules et plus dangereux me paraissent ces raisonnements politiques concernant l'Allemagne telle qu'elle est et telle qu'elle sera. Je suis persuadé qu'un peuple en formation militaire peut rester longtemps sans attaquer, si l'on négocie avec patience et politesse. Mais si au contraire on lui montre le cercle des canons et des mitrailleuses fermé autour de lui, c'est alors qu'il bondira, sans se soucier du possible. Ainsi nos projets de coalition ne peuvent que conduire à une guerre de désespoir. On dira alors, et c'est l'arrière de ce raisonnement, que la victoire des coalisés est certaine ; je réponds que la défaite des meilleurs est certaine ; je réponds que le triomphe des médiocres est certain, par le massacre des meilleurs. Je réponds ce que pense le peuple des travailleurs, dont les vertus sont dépensées d'avance et piétinées par ces prétendus projets de paix européenne. Et en attendant la négociation humaine, fondée sur l'égalité et sur la justice, et toutes armes posées, j'approuve faute de mieux la vaine négociation, celle qui n'a d'autre espoir que de gagner du temps ; car c'est quelque chose que de gagner du temps, surtout contre une force en éruption qui ne peut durer. C'est prendre les passions à leur niveau qui est celui du taureau.

22 Janvier 1936 (SM2)

*Feuilles Libres*, 25 janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXIV)

1939 SM2 CXXX « Le taureau »

1773

La reconnaissance est un grand et difficile jugement. C'est l'épreuve de l'homme. Aussi ce mot se fait humble, et dissimule son plein sens. Toutefois le langage éclate sous nos yeux et sous nos mains. Reconnaître le bienfait c'est reconnaître l'homme ; c'est reconnaître le semblable et le frère ; tant que cette pleine reconnaissance n'est point faite, l'autre ne peut arriver à l'être ; l'autre est ingrate, sans grâce ; pesez ici les admirables mots. Où n'est point la grâce, c'est-à-dire la gratuite reconnaissance, toute libre et heureuse, il n'y a point de reconnaissance du tout.

Il y a pire que l'envie, c'est le refus de reconnaître. Qui ne l’a éprouvé devant un donateur, poète, romancier, conseiller ou consolateur ? L'être humain d'abord se hérisse et se ferme. Autant qu'il est fort, autant il se ferme. L'épreuve de la grâce, c'est le refus de grâce. Homère lui-même est ennuyeux si on le veut bien. J'admire ce pouvoir de nier le génie. Mais c'est un de mes moyens aussi de reconnaître. Comme je sais très bien que tout auteur dépend de moi, et ne peut entrer en moi si je ne baisse le pont, ainsi quand j'observe un de ces hommes fermés de toutes parts, et que nul génie ne forcera quand il ferait étincelles et foudre, je me dis : « Voilà un homme ». Ainsi toutes ses précautions et doubles serrures n'empêchent point que je le reconnaisse homme ; au contraire il m'aide à le reconnaître ; par son refus il m'aide. Ici se trouve le plus étrange commencement d'une amitié, et le plus admirable malentendu. Car vainement il fait le mort ; je sais qu'il sait ; je sais qu'il me devine ; je sais qu'il accumule la défiance, et que cela est en train de fondre, et qu'il le sait. Suis-je pressé de me faire reconnaître ? Suis-je pressé de persuader ? Non pas. J'attends ma grâce, qui est sa grâce.

Mais que de fautes ! Quelle effrayante frivolité ! Souvent je condamne une fois, je refuse une fois. J'ai un moyen qui est mieux que de mal lire, c'est de ne point lire. Semblable à un prince, je l'ai exclu de mes audiences. Ainsi il finit par être exilé tout à fait. Tous ses efforts sont en vain. Que voulez-vous que me fassent les plus beaux vers si j'y laisse traîner des yeux distraits et ennuyés d'avance ? On dit bien qu'admirer c'est égaler. Je le comprends bien, et me voilà armé pour refuser. Car il m'est facile de ne pas lui prêter de mon fond un génie égal au sien. Je suis cuirassé admirablement contre le sublime, qui est mon sublime. « J'ai assez fourni de sublime pour aujourd'hui », dit le Prince. Et le Prince c'est n'importe qui.

Quel plaisir de Prince à être injuste ! Quel plaisir à faire attendre ! Hugo est dans mon antichambre. Dites-lui qu'il revienne. Il faut reconnaître aussi ce droit d'être injuste ; car la justice est absolument à ce prix. Si vous êtes juste malgré vous, c'est manqué. C'est justice sans grâce. C'est par là que je prévois que les presque amis sont les plus difficiles à dégeler. Nous voulons la même chose, nous pensons la même chose, rien ne nous sépare. Rien en effet, ou presque rien. Ce qui nous sépare, c'est l'évidence même et la force de toutes ces raisons. Autant dire qu'il est sûr de moi et que je ne puis rien lui refuser. Alors je lui refuse tout. Convenez que voilà le texte de toute négociation. Ne vous imaginez pas, dit l'homme, que je ne suis pas un homme.

Ainsi éclatent les éclairs de la reconnaissance, dans une nuit d'ingratitude. Pour moi, je ne vois que des princes de ce genre. Un mendiant me refuse grâce ; je sens très bien cela. Si j'avais un esclave, je sais qu'il pourrait me refuser grâce. J'en suis à aimer ce refus, et à n'aimer que ce refus. Que d'ennemis qui sont mes amis ! Et ces extravagants d'inhumanité ne sont-ils point hommes justement par là ? Je les reconnais très bien. Toutes ces atroces pensées de guerre, je les ai formées à un moment ou à l'autre. Au fond la reconnaissance ne dépend que de moi. C'est mon affaire de reconnaître. Je n'écris rien d'autre que cette sorte d'appel des mineurs, qui ne se lasse point. Répondre, c'est l'affaire de l'autre. Je n'y puis rien et je n'y veux rien pouvoir. Telle est la charte de liberté, et même je la déchire. Nul ne doit rien. Ce fier chant fera le tour de la terre.

Feuilles Libres, 10 mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXV)

*Minerve*, LXIX, « Reconnaître l’homme »

1774

Je lis *Invasion 14*. C'est un gros livre qui retrace certaines horreurs de la guerre, jusqu'ici très peu connues. Il s'agit de l'existence à Lille, Roubaix et Tourcoing pendant l'occupation. On y découvre les effets indirects de la guerre. Misère, famine, esclavage, maladie, décomposition des mœurs, prostitution, cynisme, brutalité, trahison, tout y est. L'héroïsme s'y trouve aussi, avec ses effets obliques, et bien inattendus. Car les jeunes qui prennent le parti de résister et de combattre par les voies obscures, les voilà dans la contrebande et l'espionnage, en compagnie des paresseux de vocation qui se trouvent comme chez eux dans ces pratiques troubles. Et bientôt, par les heures d'oisiveté, par l'ennui, par la complicité, il n'y a plus de différence entre la meilleure jeunesse et la pire. Les heureux ? Ce sont les traîtres, ce sont les voleurs, ceux qui s'adaptent aussitôt, qui servent l'ennemi, qui gagnent de toutes mains, et qui sont encore les mieux placés pour rendre des services. On croit observer au microscope un bouillon de culture ; on voit se brouiller les valeurs ; on voit se corrompre les idées et les sentiments qui font la guerre, et que la guerre défait. Ce sont comme des coupes dans un tissu malade ; les sociologues n'ont qu'à prendre.

J'admire comme là-dessus ils sont sourds et muets. Ils aiment mieux nous faire croire que les sauvages sont plus bêtes que nous. Et quant à nos épreuves, à nous, au massacre des héros, au changement des mœurs, au triomphe des rusés, des voleurs et des lâches, toutes choses qui nous remettent en sauvagerie, nos sociologues aiment mieux attendre qu'on n'en parle plus, que l'on considère les effets extérieurs, victoire, annexions, et le reste, et que l'on se prépare de nouveau à la saignée purificatrice. Et l'on voit les écoliers d’État-Major, tout assurés de leurs certificats d'études, débiter dans les journaux leurs leçons de Sorbonne, où ils comparent l'offensive et la défensive, où ils expliquent que nos fortifications, si cher payées, ne sont rien du tout, où ils décrivent l'armée motorisée (c'est la mode du jour) et prête à s'élancer sur les routes jusqu'au cœur de l'armée ennemie, pendant que d'énormes avions iront porter des bataillons vers les lignes de retraite de l'adversaire. Ce jeu brillant, presque tout imaginaire, et où toujours on se voit vainqueur et invulnérable, oublie naturellement le massacre, la misère, la ruine, l'hypocrisie, les fortunes suspectes, enfin la profonde misanthropie qui résulte de ces sanglantes expériences, et qui, par un enchaînement naturel, en annonce d'autres. C'est miracle s'il existe encore des hommes qui espèrent autre chose, de leur espèce, que la brutalité et l'injustice.

Heureusement la source des livres de guerre ne tarit point. C'est la première fois, dans le monde humain, que l'on voit les exécutants se substituer à tous les Instituts de vernissage, et publier des centaines de volumes où il est dit ce que jamais on n'a dit, où la brillante politique est enfin éventrée et disséquée. On cherchait les effets d'un enseignement universel selon l'égalité et la raison. Eh bien le voilà, l'effet ! C'est que les citoyens qui ont fait la dure expérience se mettent à la raconter. Et vainement les éditeurs disent qu'ils en ont assez de ces livres-là, et que le public n'en veut plus. Vingt ans après, il paraît encore des souvenirs de guerre tout neufs et tout frais ; le public s'instruit ; les jeunes comprennent de quoi il s'agit. Comme il est naturel que les vrais militaires cherchent à reprendre en mains ce peuple trop curieux ! Et certes ils ont beau jeu ; car la politique ne pouvait pas être bien propre après les leçons de la violence et la perte de notre meilleur sang. Oui. Mais si l'on se met à comprendre que le recul de la civilisation et des grandes idées et des hauts caractères est justement l'ouvrage des militaires ? Or, on s'y met.

Il n'est pas un ancien combattant qui entre sans précaution dans ce beau piège qu'on lui montre. Après les maux de la guerre et les suites de la guerre, venir dire que c'est la formation de guerre et la préparation à la guerre qui nous en sauvera, non, cela ne passe point. Les troupes sont rétives. Qui a pris son parti de l'obéissance refuse naturellement l'obéissance d'esprit. C'est encore un trait de la guerre réelle que les héros ne croyaient rien de ce qu'on leur racontait. Il reste assez de cet esprit résistant pour éclairer les jeunes. Aussi le grand corps ne répond guère à l'éperon. Et l'on voit pourtant que les intellectuels, je ne dis pas tous, savent bien nous piquer, et piquer même l'ennemi ; mais rien ne bouge, ni ici ni là-bas. Nous sommes dans une période où, par la diffusion des témoignages, les pouvoirs sont tenus en soupçon partout. Et quand nous voyons des ouvriers devenir tyrans, cela signifie encore que les élites ont perdu leur couronne. Et, quoique les effets de cette subversion soient assez sauvages, nous devons débrouiller les causes, et savoir que partout, ce qui est lu de la politique, c'est le livre écrit pour le peuple par le peuple même. En sorte que, malgré les apparences, il n'est pas certain que l'esprit militaire triomphe partout. Chez nous assurément on l'observe en silence avec une froide attention. Le vainqueur était le mieux placé pour donner l'exemple. Aussi, toutes poussières tombées, que voyons-nous ?

Feuilles Libres, 25 Mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXVI)

1939 SM2 CXXXVIII « Lumières sur la guerre »

1775

Mais l'antithèse n'est pas moins forte, ni moins évidente. L'homme, comme dit l’autre, est un dieu pour l'homme. Il n'y a point d'élan plus vif, plus clairvoyant, plus généreux, que celui de l'homme courant au secours de l'homme. Il ne faut pourtant pas oublier qu'à la catastrophe de Courrières on vit accourir des sauveteurs allemands, parfaitement équipés et parfaitement braves. Ce qui n'empêche que sauveurs et sauvés n'attendaient que l'occasion de se crever réciproquement les yeux, la poitrine et le ventre. Les victimes d'un coup de grisou égalent à peine en nombre celles d'un petit coup de main que l'on ordonne pour voir, et pour tenir les troupes en haleine. Je veux que l'on regarde en face cette contradiction. La vie d'un homme serait donc la chose du monde la plus précieuse pour un homme, et en même temps la plus vile et la moins considérée. On ne se tire des contradictions qu'en y regardant tout droit. Je remarque qu'on n'y regarde pas tout droit, surtout quand on est Homme d'État. Cette fuite de l'esprit est effrayante.

Mon allié, oui, est mon semblable ; mais mon ennemi n'est pas mon semblable. Il n'a rien de moi ; je ne le reconnais pas. Et pourtant comparez deux Patries qui s'arment l’une contre l'autre. L'homme est le même ici et là. Mêmes vertus, même sentiment de l'honneur. Et c'est à ce point, que, même dans le feu de la guerre, on honore encore le héros d'en face. À peine on l'a tué qu'on l'enterre en cortège ; cela s'est vu et cela se verra. Et c'est ici qu'il faut pourtant regarder. Quand le furieux honneur se lève contre nous, aussitôt nous fermons les yeux, disant : « Qu'est cela ? Sont-ils fous ? ». Or les sentiments des vaincus et humiliés furent toujours les mêmes. Rien n'est plus constant dans l'homme que les sursauts de l'honneur. Chacun y est sujet. On en convient quelquefois, mais en même temps on serre bien les paupières, afin de repousser tous les filets de lumière. « Non, je n'y comprends rien. Nous ne sommes pas comme eux ». Or, pour le spectateur, la ressemblance éclate.

Hitler, l'homme qui rassemble un peuple, le remet debout, et le persuade de ne rien craindre, c'est exactement ce que l'on nomme un grand patriote et un grand homme, dans tous les temps et dans tous les pays. Nos patriotes en font l'aveu ; mais comme ils gardent les yeux fermés, ils ne vont pas loin. Quoi de plus fou, quand on a reconnu le frère et le semblable, quoi de plus fou que de vouloir aussitôt détruire ce brillant modèle de l'homme ? C'est un étrange attribut que la pensée. On n'en retire souvent que l'humiliation de se voir bien sot. On dirait quelquefois que c'est justement mon semblable que je veux effacer de la terre. Et de ces pensées contrariées il résulte une humeur et une colère ; c'est ce qui fait haïr les délibérations, et quelquefois précipite le pire des maux humains, je veux dire, les héros contre les héros, et le meilleur sang vainement versé.

À ce point de ma rêverie, et résolu à garder les yeux ouverts, je reconnais qu'il en fut toujours ainsi, et même entre frères d'armes. C'est peu de dire que l'honneur est chatouilleux ; il se chatouille lui-même. C'est lui qui finit par faire querelle sanglante, même de la plus merveilleuse amitié. Lorsque le frivole marquis de Sévigné reçut un coup d'épée au travers du corps, son adversaire n'était pas un ennemi ; c'était un intime ami ; ils ne se trouvaient pas en sérieuse querelle ; seulement ils jouaient la comédie de l'honneur. L'honneur est fou et fait le fou. Qui pourrait proposer la paix sans se faire soupçonner de peur ? Qui le pourrait sans se soupçonner lui-même ? À cette piqûre l'honneur bondit et extravague. Jusqu'à ceci que l'action la plus folle et la plus téméraire doit être essayée, du moment qu'on y pense. Car la peur intime est l'ennemi de l'honneur ; c'est là, que regarde le soupçonneux honneur. Et voyez comme c'est aussitôt compris. Hitler ne peut offrir la paix qu'après avoir provoqué l'adversaire. Car, dès que l'honneur est éveillé, il ne peut plus dormir ; il médite de grandes folies par la seule raison qu'on tremble d'y penser. Les conducteurs de peuples ne font que retrouver les coutumes des mousquetaires. Quand je dis qu'Hitler est un de ces grands chefs, entendez bien que je plains les peuples qui ont de tels chefs, et aussi leurs voisins. Ces orages oratoires préparent la récolte des croix de bois. À mesure qu'il dit : « Allemagne, lève-toi », je vois des armées de morts qui se couchent. Je sais bien qu'on a la gloire, et que l'homme se console de tout. Toutefois, mesurant ses dangereuses vertus et comme aisément on le pousse au gouffre, je souhaite, je loue, j'espère un genre de héros qui connaisse les points sensibles et qui se garde de les irriter. Oui, un chef qui parle à son peuple et aux autres peuples de façon à éviter à ces braves un massacre de plus. Cet art n'est pas assez estimé.

Feuilles Libres, 10 Avril 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXVII)

1939 SM2 CXL « Folie d'honneur »

1776

Montrer la force, c'est guerre. On devrait cacher la force. Mais nous vivons si naturellement selon la guerre qu'au contraire nous publions nos armements. Ainsi la paix n'est qu'une trêve. L'esprit de guerre implique que l'on enseigne la fureur sacrée. Le fascisme n'est absolument pas autre chose que le développement de l'ardeur offensive, dont l'obéissance totale n'est qu'une condition. Et où voyons-nous que se montre cette fièvre de camp retranché ? Dans le vaincu, et parce qu'on l'a foulé sans précaution. Aussi dans un des pays vainqueurs, mais que l'on n'a pas pris au sérieux. Ici comme là c'est l'imagination du déshonneur qui brûle le sang. Par quel mécanisme ces sentiments violents risquent de nous empoigner à notre tour, c'est ce que nous voyons tous les jours ; et notre politique intérieure tourne autour de ces menaçantes épines. La force exerce ses ravages.

Tous les orateurs, dans nos délibérations, traitent un problème de forces ; tous les orateurs sont militaires. On dirait que, selon leurs vues, tout est fait si, par des armements et des alliés, on s'assure la victoire. Or le simple citoyen ne veut pas de victoire ; il veut la paix. Et qui donc a parlé au nom du simple citoyen ? Il s'agit toujours de faire impression sur un ennemi possible. Faire impression par un compte des forces, c'est-à-dire par raison. Par raison ! Alors que les ennemis en question se rendent fous par méthode, et s'entraînent à oser contre raison. Il me semble que la force devrait rester sous-entendue, comme un recours dernier, que l'on considère toujours comme mauvais en soi. Je ne dirai pas qu'il vaudrait mieux désarmer ; cela n'irait point avec nos passions ; l'état de désarmement peut apaiser le voisin ; il ne peut pas nous apaiser nous ; il ne peut que nous exaspérer, en nous rendant sensibles à la moindre rumeur. Alors quoi donc ? Avoir la force comme condition du calme. C'est ce qui arrive aux athlètes exercés, qui communément ne sont point querelleurs. Mais tout ici est en nuances ; ici se montre de peuple à peuple un art nouveau, mal connu, et qui risque d'être mal compris. Ne jamais faire peur, ne jamais déshonorer, effacer par le ton les différences de vainqueur à vaincu. On ne sait que dire de plus ; mais une comparaison peut éclairer la chose.

Un enfant est vaincu d'avance dans la guerre qu'il mène contre ses parents ; et cette idée ne fait que nourrir la révolte et la fureur. Aussi a-t-on bien changé depuis le temps, qui n'est pas si loin, où Locke recommandait une bonne rossée pour guérir le petit menteur. Nous avons changé, et pourtant le rapport des forces est toujours le même ; si l'enfant veut frapper et mordre, cela ne l'avancera pas ; il le sait. Or tout l'art de l'éducation consiste à faire qu'il ne pense pas à cela, qu'il ne sente pas la contrainte, et qu'au contraire toutes ses démarches soient toujours de liberté. On l'élève par l'égalité ; on le rend respectueux en le respectant ; on ménage son farouche honneur ; on sait même céder si l'honneur le pique ; on parle d'autre chose, et les passions s'apaisent d'elles-mêmes. Ce n'est pas tout permettre ; ce n'est pas anémier l'autorité ; cela tout le monde le sait. Il s'agit d'appliquer entre peuples cette grande politesse qui est tout le secret de l'éducation. Cette diplomatie est dans les faits ; la situation même la dicte ; mais, chose à regretter, elle n'est point du tout dans les idées.

La paix n'est pas une guerre d'effectifs, d'armements, d'alliances. La paix suppose une courtoisie des plus forts, et une patience qui ne voit pas ses propres limites ; un art de ne pas répondre tout de suite ; même un art de ne pas entendre. L'homme d'État est alors négociateur comme l'est un avoué ou un notaire ; car on sait que les affections vont très vite à la guerre. Or il me semble que l'homme d'État doit arriver aisément au calme de l'avoué, s'il considère la belle jeunesse qu'il a en garde. L'honneur d'un ministre est pour la paix ; voilà un avantage certain.

*Vendredi*,31 Janvier 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXVIII)

1939 SM2 CXXXII « La grande politesse »

1777

De temps en temps, quelque compte-rendu nous rappelle que les physiciens s'agitent comme de petites folles. Ce sont des corpuscules nouveaux, ou des paradoxes déjà vieux comme les espaces contournés et tordus, les temps multiples et qui luttent de vitesse entre eux, et choses de ce genre, qui font la moderne scolastique. Je suppose que tous ces honnêtes chercheurs sont victimes des congrès où en effet on n'échange que des rumeurs, et où l'on a juste un quart d'heure pour étonner l’auditoire. Le plaisant est que nos philosophes officiels reçoivent tous ces envois de Sirius comme des articles de foi. Ce n'est pas d'hier que les philosophes sont à genoux devant les savants, et que les savants balancent joyeusement les philosophes. Mais je retrouve courage auprès de mon philosophe à lunettes, qui n'est ni officiel, ni connu, et qui ne pense qu'à savoir à peu près ce qu'il dit ; ambition mal comprise.

« Les hommes se trompent, m'a-t-il dit, de deux manières. Tantôt, faute d'avoir bien lu le profond David Hume, ils prennent pour nécessaire ce qu'ils ont toujours vu, et pour impossible ce que personne n'a jamais vu. Lorsque Darwin dit que tous les chats tricolores sont des chattes, il ne veut point dire, et il ne peut pas vouloir dire qu'on ne trouvera jamais un chat tricolore, et encore moins qu'il est impossible qu'il y en ait. Cela revient toujours à l'anecdote que cite Hume sur le roi de Siam, qui se disait absolument assuré, que l'eau ne pourrait jamais porter un éléphant. Il se peut que nos physiciens soient plus inclinés que d'autres à se tromper de cette manière-là. C'est qu'ils sont mathématiciens, c'est-à-dire qu'ils donnent à ce qu'ils constatent une forme mathématique. Et ils ont raison, car la mathématique est un beau langage, et même le seul qui traduise l'expérience sans ambiguïté ; comme on voit bien pour une comète ; si l'on me dit qu'elle est au bas du ciel et vers le Sud-Ouest, ce n'est qu'un récit comme tous les récits ; j'attends l'ascension droite et la déclinaison, qui sont des mesures angulaires rapportées au pôle et à l'équateur. C'est ainsi qu'au lieu d'un fait on me donne une formule, et je ne m'en plains pas. Mais si cette formule a des conséquences que l'on me donne pour lois de la nature, alors je me plains. Et c'est certainement par cette confusion si aisément faite entre le raisonnement et la constatation, que l'on voit naître tant de corpuscules que nul n'a jamais vus. Ce qui est vrai, c'est que tout est plus simple si on les suppose. Or le monde corpusculaire est tout supposé. Et les paradoxes sur l'espace et le temps sont aussi tout supposés. C'est ce qu'on ne dit point. Ils sont tous rois de Siam ».

Le philosophe à lunettes s'arrêta un peu. Il aime enseigner, et il n'a guère d'autre auditeur que moi. Je me tus très respectueusement pendant qu'il rassemblait d'autres raisons. « Les hommes se trompent aussi en sens inverse, reprit-il ; car ils ont souvent cette idée que l'expérience seule décide, et que nous ne pouvons rien dire du tout sur le possible et l'impossible en consultant seulement nos idées. Cette erreur-là vient de ce qu'ils n'ont pas bien lu Kant, ni bien compris que l'espace et le temps sont des formes, et non pas des faits. Car, par exemple, je sais qu'on ne constatera jamais un espace fini ; cela n'a point de sens, et il ne s'agit ici que de savoir ce qu'on dit. Je sais aussi qu'on ne constatera jamais deux temps simultanés, ni deux temps dont l'un irait plus vite que l'autre. Il n'y a qu'un temps ; et dans le moment où nous disons qu'il y en a deux en même temps, nous affirmons encore qu'il n'y a qu'un temps. Vous demanderez, mon cher, si le monde est ainsi ou si ce ne sont pas plutôt nos lunettes qui sont ainsi ; nos lunettes, je veux dire notre esprit comme il est fait. Or cette demande n'a pas plus de sens que si vous demandiez si les étoiles se laisseront compter par notre arithmétique ; car nos nombres ne sont nullement dans les étoiles ; et deux étoiles ne font même pas deux ; c'est nous qui comptons deux. C'est ainsi, comme je dis souvent, qu'on ne découvrira jamais un nouveau nombre premier entre treize et dix-sept. Les nébuleuses ni les corpuscules imperceptibles n'y peuvent rien. De même les projectiles ne changeront pas notre méthode de compter et comparer les vitesses par rapport à un seul temps ; et nulle vitesse de lumière ne fera que le temps ait une vitesse, car cela n'a pas plus de sens que de dire qu'un temps viendra peut-être où le nombre treize sera divisible par deux. Ces remarques sont seulement pour rappeler à nos penseurs pressés qu'il existe une Logique Transcendantale. Mais les penseurs pressés n'écoutent point ce que je dis. Ils résument le Congrès d'hier et préparent le Congrès de demain. Et, comme ils disent, ils ne voudraient pas se séparer avant de s'être mis d'accord sur quelques nouveautés étourdissantes. Ce sont des thèmes pour parler en mangeant. Comme il y a un thème éthiopien et un thème italien, pourquoi n'y aurait-il pas un thème sur l'Espace-ressort, sorte d'élastique qui nous renverra tous nos événements tels quels dans un petit million d'années-lumière. Mais puisque maintenant les plats et les fourchettes sont à la cuisine, essayons d'être des hommes ». Ainsi parla le philosophe à lunettes.

*Vendredi*, 14 février 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XXXIX)

1778

Je suis loin de mépriser les célèbres *tests,* quifont savoir en quelques minutes si un homme est adroit ou convulsif, méthodique ou emporté, attentif ou rêveur, oublieux ou de mémoire sûre. C'est aussi simple que de s'assurer qu'il voit bien les couleurs. Mais tout n'est pas dit par cette redoutable manière de juger. J'ai connu un homme qui était un excellent téléphoniste avec une oreille presque nulle sur deux. On sait que Démosthène bredouillait naturellement, ce qui ne l'a pas empêché de gouverner sa voix. Il se peut que les obstacles de nature fortifient la volonté, au lieu qu'on voit souvent que les dons les plus heureux sont annulés par la paresse ou l'insouciance. En sorte que le travail de juger ne sera jamais mécanique, et, au reste, ne doit point l'être. Et je tiens, comme principe des principes, qu'il faut ouvrir un large crédit et chercher le bien, c'est-à-dire présupposer le bien. Celui qui espère beaucoup de l'homme est le mieux servi.

Si je me demande pourquoi, j'aperçois aussitôt le point sensible de l'homme. Car il est vrai que l'opinion injuste ou soupçonneuse le rend lui-même injuste et soupçonneux. Comme il est évident pour les enfants. Il y a une manière d'interroger qui tue la réponse. S'il est clair que le maître n'attend rien de bon, l'enfant se laisse tomber au niveau le plus bas. Au contraire, attendre une bonne réponse, et l'espérer de tout son cœur, c'est la vraie manière d'aider. Je comprends que l'employeur ne peut montrer la longue patience de l'éducateur. Il n'en a pas le temps. Mais il est pourtant éducateur d'une certaine manière ; et il ne doit jamais rompre l'homme sous le prétexte de le former. Au contraire il doit lui donner courage, et confiance en lui-même. Les meilleurs sont souvent timides, et anéantis par là ; et cela tient souvent à une mauvaise manière de régner. Un maître impatient allonge pour le serviteur le temps d'apprendre. Si vous pouvez lui donner quinze jours pour regarder, écouter, imiter, retenir, alors en huit jours il sera prêt.

Je prendrai comme exemple l'apprentissage de l'alphabet Morse, au sifflet. C'est difficile ; et, si l'apprenti est bousculé d'abord, c'est impossible. Mais si vous allez doucement pour commencer, et si vous savez faire la révision des fautes, le moment d'aller vite viendra bien plus tôt que vous n'avez cru. C'est toujours faire confiance à la nature humaine ; et l'on aperçoit qu'ici comme partout la misanthropie est l'obstacle principal. Mais, ce qui me paraît surtout à remarquer, c'est que cette maladie de misanthropie se gagne ; dans tous les services on la voit descendre en cascades et tout gâter. Votre subordonné prend, lui aussi, le regard triste et qui n'attend rien de bon. Au fond le plus infime des serviteurs est encore maître de quelque chose et de quelqu'un ; par exemple le garçon de courses doit savoir demander un renseignement, ce qui est se faire servir ; et comme il est gouverné il gouverne ; or gouverner misanthropiquement c'est, en bas comme en haut, le moyen de ne pas réussir. D'où une règle de pratique, qui est de ne pas prendre bonne opinion de ceux qui pensent noir et se plaignent des hommes. À tous les degrés, celui qui accuse ceux qu'il a à diriger s'accuse lui-même.

Plus j'y pense, plus je me persuade que le plus grand défaut des hommes, et presque le seul, c'est de soupçonner d'avance ceux qu'ils emploient ; ce pessimisme corrompt toutes les affaires, et corrompt les hommes. Au lieu que le préjugé contraire (qu'on l'applique à soi ou aux autres, c'est tout un) fait vertu de presque tout. Quoi que ce soit qui manque, attention, mémoire, invention, c'est toujours le courage qui manque. C'est un avantage d'être grand, mais il y a d'autres avantages à être petit ; on est moins lourd, on marche mieux, on se gare plus lestement. De même on peut tirer bon parti de tout. Et pour reprendre l'exemple auquel je pensais, la plus mauvaise mémoire deviendra infaillible si l'on passe cinq minutes chaque matin à repasser ce qu'on doit savoir (numéros de téléphone et de compte postal, adresses, noms d'hommes, plan de Paris, géographie de l'Afrique française, et choses semblables). Seulement il faut croire qu'on le peut ; il faut espérer de soi. Celui qui espère de soi espérera de vous ; voilà l'homme utile. Il faut bien faire attention à ceci, qu'un des pièges du sérieux c'est qu'il se change aisément en tristesse. En celui qui critique quelque chose ou quelqu'un, même raisonnablement, écoutez s'il n'y a pas une pointe d'aigreur ; car ce signe est le pire.

5 février 1936 (EH2)

La Psychologie et la Vie, mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XL)

1938 EH LXXIV « La confiance et la foi » (*absent de EH1*)

1779

Beaucoup d'hommes libres et justes se disent que la guerre est partout dans les changements de l'histoire, qu'elle répond sans doute à quelque loi, et que si par la guerre on parvient à un régime plus raisonnable, ce n'est pas trop cher payé. Or, je ne vois pas pourquoi on se résignerait à la guerre, quand on a juré à soi-même de ne pas se résigner à l'inégalité, à l'exploitation de l'homme par l'homme, à la prostitution publique et réglementée, enfin à des maux qui sont aussi anciens que la guerre, aussi prompts à revenir, et qui dépendent vraisemblablement des mêmes causes que la guerre. Nous avons en commun, je le crois, cette idée qu'il ne faut pas se résigner à un mal sous le prétexte qu'il est bien ancien.

Comme il y a une contradiction dans le droit de propriété, et maintenant bien connue, qui fait que la propriété, très raisonnablement fondée sur le travail, arrive à séparer le travail et les moyens de production, de même il y a cette contradiction dans la guerre, que, fondée sur la valeur courage, qui certes n'est pas méprisable, elle la rabaisse inévitablement par le massacre des plus courageux. Regardez bien ; la guerre élève, c'est assez visible, ceux qui, par leur situation, échappent à l'épreuve du danger. Il n'en peut être autrement ; et ce caractère est surtout marqué dans nos guerres immenses où il faut bien que les chefs soient à l'abri et loin derrière. Or, tous ceux qui ont vu la guerre de près ont à dire que cette situation abritée est trop aisément acceptée, et de façon que ceux qui ordonnent ignorent presque toujours la situation réelle. La plèbe combattante, y compris les officiers subalternes, se trouve donc violemment séparée des chefs réels. Il y a deux classes à la guerre. Et, de même que, dans les travaux de la paix, ceux qui s'enrichissent ne sont pas ceux qui travaillent, de même, à la guerre, ceux qui moissonnent la gloire ne sont pas ceux qui se sacrifient. Les pouvoirs se sentent méprisés et deviennent plus méprisants que jamais. Belle préparation à une existence fraternelle et juste !

Mais le grand mal c'est que, parmi ceux qui ont l'âge d'exécuter, ceux qui sont sauvés sont inévitablement les plus prudents ou les plus faibles. (Il y a des exceptions ; mais chacun sait que ce sont des exceptions). Tout ce qui est généreux est tué ou mutilé. Les autres ne se sauvent qu'en acceptant un esclavage qui les fait intrigants et courtisans. Ainsi l'humanité combattante revient à un état pire que celui qui résulte du capitalisme organisé et anonyme. Chacun a d'ailleurs remarqué que les fortunes sont changées par la guerre, et de façon à opposer le travail et la richesse plus que la paix n'a jamais pu faire. Je remarque en passant que la prostitution s'étend alors par la rupture des ménages et l'isolement des femmes. Heureusement tous ces maux nous sont connus ; il y a abondance de bons livres où la guerre est décrite sous tous les aspects, dans les tranchées, à l'arrière, dans les régions envahies, dans les camps de prisonniers. On comprend par quelles causes tout recommence, et par qui de nouveau la guerre est célébrée et préparée, ce qui explique assez que le projet de mettre fin aux guerres par la guerre est absolument ruineux, et par l'intérieur, quelles que soient d'ailleurs les intentions. Tous les fascismes naissent de la guerre et préparent la guerre. C'est par cette vue que l'on comprend qu'il n'y a pas de guerre juste. Le peu de justice qu'on obtient peut-être par la victoire est comme rien en regard de la profonde injustice qui supprime en leur bel âge ceux qui étaient les plus dignes de vivre.

Conclusion ? C'est qu'il faut de la patience pour débrouiller tous ces fils et tous ces pièges. Désarmement, oui, mais avec prudence ; car les chefs militaires sont trop bien placés pour exciter des paniques dans la partie moyenne et crédule des citoyens. Il nous faut donc inventer une armée purement territoriale (qui jamais ne devra passer les frontières), une tactique défensive, et un outillage approprié, toutes choses dont le haut commandement ne veut point. (Lisez seulement là-dessus les reportages de la presse[[1872]](#footnote-1873)). Et que faire donc ? Organiser le suffrage, maintenir le contact entre électeurs et élus, obtenir d'abord que le militaire soit remis à sa place, qui est subalterne. En même temps, imposer à la diplomatie une position strictement défensive, résister aux systèmes des alliances et des encerclements. C'est nouveau ; cela ne s'est encore jamais vu ; et c'est assez ennuyeux ; c'est bien là-dessus que comptent les militaires, et ceux des politiques qui voudraient maintenir les militaires au-dessus de tout.

Or, nous ne pouvons surmonter l'ennui de cette politique au jour le jour et sans gloire, que par une circulation très active d'idées, de projets et de critiques. Ici *Vigilance* doit jouer le premier rôle ; son beau titre l'y oblige. Et c'est une raison suffisante de rompre tous les pieux accords et d'éveiller la controverse et l'esprit d'invention chez ceux qui ne veulent pas être chefs. Il le faut, car nous ne pouvons compter sur les chefs pour détruire de leurs propres mains le genre de pouvoir auquel ils sont accoutumés. Il faut réveiller les génies inconnus.

15 Mars 1936 (SM2)

*Vigilance*, 20 mars 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XLI)

1939 SM2 CXXXVI « Réflexions sur la guerre »

1780

Que les députés soient paresseux, ignorants et corrompus, et qu'ils soient réduits à faire de basses commissions pour leurs électeurs, cela va de soi. Celui qui répète ce discours trop connu n'a rien à inventer, rien à prouver, rien à vérifier. Pour moi jeme dis à moi-même : « Attention ! Quels que soient les députés, et quand leur vie en boîte close les changerait en turbulents collégiens, quand deux ou trois dîners par mois leur donneraient les préjugés du monde, il faudrait pourtant s'en arranger ; car nous n'avons pas le choix. Ou la République avec eux, ou bien, sans eux ou contre eux, un bonapartisme quelconque, les syndicats muselés, les militaires tout-puissants, la guerre au bout ».

Donc soyons sévères, mais toujours avec l'idée que tout ce qui est humain est imparfait, et que de petits changements peuvent rendre le système supportable. Mais quant à crier de nouveau avec l'opinion aveugle que le scrutin d'arrondissement est la cause de tous nos maux, non, non ! C'est exactement le contraire qui est vrai. Les partis sont à craindre ; ils oublient aisément l'électeur, et même ils le méprisent. L'ambition des grands politiques (quel que soit le parti), c'est de traiter de parti à parti. L'espoir de l’ambitieux, c'est de se faire désigner comme chef par son parti (dans cette boîte close dont je parlais) et de s'imposer aux électeurs d'après cette sorte de brevet supérieur. Ce mal n'est pas sans remède, à condition que l'élu ait à rendre des comptes, non pas à son parti, mais à ses électeurs ; et c'est alors qu'il connaîtra le pays réel, les intérêts réels, les opinions réelles. Et puisqu'il est évident que tout scrutin de liste revient, au contraire, à faire choisir le nouveau député par les anciens députés (comme on fait à l'Académie, au Collège de France, à la Sorbonne ; et nulle part ce n'est bon), nous devons donc nous en tenir à l'homme d'arrondissement, et mettre en lui tout notre espoir. Mais le commencement de cette éducation que nous voulons lui donner, n'est certes pas de le traiter comme un incurable, voué aux petites besognes, et impropre à la grande politique. Car il nous croirait ; lui-même penche à croire tout le mal que l'on dit de lui ; et de là vient que presque personne dans le Parlement n'ose soutenir hardiment et ouvertement le système des petites mares, si lâchement injurié par tous les brevetés.

 Au contraire je crois qu'il faut mettre au jour ce qu'il y a de bon dans ce système, réclamé et défendu par le peuple contre toutes les élites, toujours ambitieuses de régner. Chacun n'a donc qu'à surveiller son député, à lui remettre sous les yeux l'opinion réelle du pays réel ; car lui, naïf, il regarderait plutôt à l'opinion des prétendues élites qui (faites-y attention) sont toutes réactionnaires. Une des difficultés de la République est qu'elle doit se fonder sur le bon sens, et audacieusement soutenir que l'électeur moyen et le député moyen tiennent tous les fils, s'ils veulent, et comprennent aussi bien que possible l'intérêt commun.

Le reste, qu'est-ce que c'est donc ? J'aperçois le militaire, toujours soucieux d'étendre son pouvoir, et toujours en révolte dès qu'on rabat quelque chose sur les dépenses qu'il réclame. J'aperçois le financier, qui voudrait gouverner sans contrôle toutes les administrations selon l'intérêt des deux cents familles, dont il est le neveu chéri. J'aperçois les autres chefs d'administration, toujours attentifs à leurs privilèges, et conduits par l'esprit de corps. Ces espèces-là ont horreur du suffrage universel, et savent bien que le scrutin de liste et la proportionnelle sépareront l'élu de l'électeur, et le jetteront dans les bras de l'élite prétendue. Et telle est exactement la République qu'on nous prépare depuis plus de cinquante ans ; c'est le Boulangisme, c'est le système Millerand, c'est le système Poincaré, c'est le système Tardieu. Je crois que là-dessus les socialistes se trompent, ne regardant qu'un succèsélectoral passager ; ils setrompent toutefois en bonne intention. Pourma part (je parle en citoyen), j'aime cent fois mieux un député élevé à bras par ceux de l'arrondissement qu'un spécialiste de finance ou de politique étrangère présenté et soutenu par ceux de son parti.

 Cette opinion a pour elle quarante ans d'expérience, dont quatre ans de guerre ; je la dis ; je ne l'impose pas. Je souhaite seulement que chacun défasse les discours fabriqués en série, et se livre tout au bon sens et à l'expérience, l'un portant l'autre. Notre idéal à nous, Front populaire, c'est que le peuple entier, qu'on ne peut pas réunir en Assemblée, trouve pourtant le moyen de faire passer jusqu'au pouvoir ce qu'il sait, ce qu'il repousse, et ce qu'il veut. La Province, qui voit de près les moyens et obstacles, et qui a le loisir d'y réfléchir, a son mot à dire là-dessus. Je fais appel au bon sens et je me moque de la doctrine. Et le jour où un comité permanent et *vigilant* surveillera le candidat et puis l'élu, l'interpellant sans douceur comme sans aigreur, alors la République sera quelque chose, et toutes les élites pourront se dire mélancoliquement : « N'avions-nous pas raison de craindre ? » Et le fait est qu'elles voient assez bien ce qu’elles ont juré d'empêcher : c'est tout simplement la République réelle.

*Vigilance*, 5 avril 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°2, 15 mai 1936 (XLII)

# *Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°3, 15 août 1936

1781

Dickens est immense, et il l'est comme une ville. Car une ville n'est pas une immensité d'abord dessinée, et ensuite peuplée ; ce n'est que masure sur masure, existences séparées, bornées, occupées d'elles-mêmes, et, à cause de cela, liées à d'autres par les besoins, par le commerce, et par le hasard, qui fait qu'une maison s'appuie sur une autre. Ainsi les villes sont des paquets de villages. Les grandes rues trompent, et les boutiques aussi ; c'est dans l'allée qu'il faut entrer, où souvent l'on découvre des cours sauvages et préhistoriques. Là se trouve l'épaisseur urbaine, et la densité humaine propre aux grandes villes. Qui habite là y est perdu, ignoré et ignorant. Il n'en est pas moins la cellule élémentaire, collée à d'autres cellules. L'âme de la ville se trouve logée en ces tortueux passages, et inconnue des visiteurs.

C'est ainsi que Dickens s'étend à partir d'un centre, et toujours y revenant, toujours tissant les pensées et les rêves sur le même décor planté de biais. Il est profondément vrai que les lézardes soutiennent l'imagination ; d'où je tire quelquefois, et peut-être témérairement, que ceux qui ont grandi dans une maison sans lézardes ne peuvent point avoir d'idées naturelles. Nous voilà donc dans un monde où rien n'est selon un plan, où chacun tire parti de tout, où nécessité l'ingénieuse montre ses solutions de fortune. Ainsi c'est le génie humain qui vous regarde de tous ses yeux. Tout est improvisé et inventé ; il n'y a pas une serrure qui marche, pas un tournant d'escalier qui ne gémisse ; et c'est un art prodigieux que de se glisser parmi ces hasards fixés, et d'y trouver sa place. Aussi le jugement n'y chôme point. Le jugement perceur de murs sait alors ce que c’est qu'une rue et puis une autre, d'où enfin l'on arrive au pont de Londres, à la solitude peuplée, à l'écrasante grandeur ; et la Tamise au-dessous roule des eaux inhumaines.

J'ai remarqué dans cet auteur la même manière de décrire Venise ou les Alpes, toujours par le sentiment de quelque chose qui cloche quelque part, d'une chaise boiteuse, ou d'une poutre qui porte à faux. D'où l'on voit sortir d'étonnants bonshommes, et des grimaces effrayantes ; ce sont des crevasses animées, la nécessité les marque. Bien sûr que si l'on vit à l'hôtel, avec ascenseur et chambre vernie, on arrivera à voir toutes choses et les hommes symétriques comme ils ne sont pas. C'est alors que les pensées se séparent des objets, et que les ornements s'ajoutent au style comme les bagues aux mains. Les passions ne sont plus que racontées ; on n'y croit pas. Il ne fallait que regarder mieux la première grimace ; on sait bien que cet homme au col tordu ne peut avoir que des pensées de pendu. La terreur arrive avant l'événement. Ce genre de pressentiment, cette tragédie des signes, c'est le fond des romans de Dickens. On se trouve aussitôt plongé dans la nuit des hommes. L'embûche est tendue dans le roman même ; et j'ai remarqué que, quand on le lirait dix fois, l'attente est toujours trompée. On voudrait dire à l'homme sinistre : « Mais frappe donc ! » À ce moment même, l'homme sinistre se dissout parmi les ombres. Ce jeu tragique, qui n'a point d'égal, est exactement le contraire de ce qu'on trouve au roman policier, où l'on commence par le cadavre. Et peut-être faut-il dire que la raison du commissaire, comme celle de toute administration, est la raison renversée. La vie descend des causes aux effets, et les pensées vivantes sont des pressentiments.

Je pense souvent à Shakespeare quand je me dessine le trait de Dickens ; on dirait que la civilisation ne l'a point touché, car il ne voit nullement les honorables surfaces, ni la malicieuse politesse. Tout est monstrueux et nu. Pensez à l'affreux nain du *Magasin d'Antiquités,* qui gouverne les faibles par son art de loucher et de tirer la langue. Et cette vieille fiancée des *Grandes Espérances,* qui autrefois abandonnée le jour même des noces, a laissé la table en l'état, les gâteaux pourris, les linges tombant en poussière. Et ce dernier roman est peut-être le plus étonnant de tous par le sujet. Mais il y a de l'horreur dans tous. J'en suis présentement, en relisant *la Petite Dorrit,* à suivre de l'œil le financier Merdle qui se promène dans ses salons et au milieu de ses brillants invités comme une bête triste et condamnée. Cela sent le vol et le suicide à se boucher le nez. Et pourtant cela dure, non seulement par des longueurs très savantes et par de blessantes répétitions, mais surtout par l'art de fermer la porte, et de nous transporter ailleurs, par une sorte d'éclipse des chapitres. Et faites comme vous voudrez, ces coupures, ces grands morceaux de silence assurent la continuité de toutes ces vies qui roulent ensemble à se toucher, quoiqu'elles ne veuillent point se voir. Ce qui est moins sensible en *Copperfield,* qui est un récit du personnage principal ; et pourtant quel chef-d'œuvre ! Toutefois, selon mon opinion, les autres romans ont encore plus de grandeur cosmique par ce regard du dieu impassible qui les décrit. Et je ne vois pas qu'aucun des autres grands romanciers ait approché de cet art de faire marcher tant d'histoires ensemble, et toutes armées de l'intérieur par d'inflexibles natures. Car il n'y a point de comparses ; mais chaque personnage occupe aussitôt toute sa place d'homme comme sur le trottoir à l'heure de la foule.

« 1er mai 1936 » (PAE)

Nouvelle Revue Française, 1er mai 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°3, 15 août 1936 (XLIII)

1939 PAE C « Le tissu de Dickens »

1782

Il n’est pas difficile d'avoir une idée. Le difficile, c'est de les avoir toutes. Et le plus difficile, c'est de les mélanger, fil et trame, comme Platon l'enseigne, pour en faire quelque chose qui soit presque réel. Par exemple, la politique ne consiste jamais à choisir une idée politique, mais bien plutôt à tisser ensemble toutes les idées politiques, si on peut, selon la juste proportion. Tel choisit la monarchie, et l'avale d'un coup, comme font les saumons, ces gros imprudents. Après cela, ils espèrent qu'ils feront quelque chose à l'image de cette idée. Et en attendant, ils prouvent et reprouvent que la monarchie est vraie, que la monarchie est le salut ; et qui en doute ? Vit-on jamais deux pilotes tirer sur la roue, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ? Partout où il se fait une œuvre quelconque, vous entendrez dire que c'est l'œuvre d'un seul. Et c'est vrai. Seulement, cette grande idée, réduite à elle- même, n'accroche rien et ne fait rien. Par cette puissance rétractile des idées non cousues, il n'y a qu'un monarque, qui est supposé faire tout et régler tout, ce qui est exactement le contraire de ce que nous venons de dire. Ainsi l'idée non cousue s'échappe comme un petit ballon. Ce qui a fait dire bien injustement que les idéalistes sont les plus inutiles des hommes et les plus creux. Ayons au moins deux idées.

Je propose de coudre aristocratie à monarchie. Aristocratie multiplie les rois, car, quelle que soit l'œuvre, il faut un homme, le plus parfait en son genre et pour ce genre d'œuvre. Michel-Ange est un roi, qui écarte et nie tous les rois. Par cette répulsion et par cette attraction, l'étoffe politique prend de la consistance. Toutefois, je défie qu'on puisse faire durer une aristocratie de monarques sans y coudre encore l'étoffe des travaux nécessaires et de ceux qui les font. Travaux non pas éternels, mais passagers et toujours recommencés. Platon se plaît à dire que la démocratie est le règne des besoins ; il repousse du pied cette idée inconsistante. Inconsistante seule ; mais cousons toujours ! Voici enfin que notre système prend racine. Voici qu'il s'attache au sol, et même qu'il le fait, car un sol est fait, sans quoi ni rois, ni aristocrates, ni même démocrates ne peuvent s'y asseoir. Et la démocratie, ainsi attachée au pouvoir d'un seul, qui est inévitable en toute action, à la fois le prépare et le retient ferme, lui qui veut toujours s'envoler. On n'a point le temps de rire, quand les porteurs et nourriciers du génie humain menacent de ne plus travailler. D'où je voudrais conclure que la démocratie est la forme juste d'un état. Mais non ! Elle n'est point juste toute seule. Aucune forme n'est juste toute seule. Et la justice est un beau et solide tissu de toutes les choses que j'ai dites. Platon m'a bien fait comprendre que justice est proportion, quoiqu'il ne l'ait guère expliqué, laissant comme toujours le travail inachevé et brouillant les fils. Il dit seulement, en parlant de l'homme, que l'homme juste est autre chose qu'une tête juste. Ce que j'entends ainsi, à savoir qu'un homme juste doit avoir égard en lui-même au-dessous et au milieu. Autrement, avouez que la justice n'est pas difficile ; mais aussi la pure justice, à peine conçue, s'envole aussitôt dans le grand tunnel bleu de ce printemps sicilien. Je vous dis qu'il faut coudre et encore coudre, et je comprends à peu près sur cet exemple comment Platon entend qu'il faut faire participer les idées les unes aux autres. Je dis à peu près, car Platon s'est bien gardé de tout dire et, pour mon compte, je ne vois pas encore bien si notre vaisseau sera solide, même cousu de trois idées ...

On ne peut pas inventer les idées. Il faut les chercher où elles sont, chez Platon, Aristote, Descartes, Comte ou gens comme cela. Or, je trouve que j'ai oublié bien des idées de Platon, à considérer seulement *La République*. J'en vois qui font gerbe par une affinité naturelle : ploutocratie, oligarchie, tyrannie et, prise dans tout cela, celle qui est leur âme, la timocratie. Ici est le gouvernement de l’honneur, qui est toujours colère. Ici est le contraire de la justice, qui fixera la justice. La plus noble des passions, l'honneur, qui est plus ou moins substance de toutes, ne peut rester non plus dans son ciel. Dès que son être est en question, elle descend fort brutalement jusqu'à la colère animale. Que l'on soit monarchiste, aristocrate ou démocrate, le bel honneur nous joue toujours les mêmes tours. Il devient tyran, afin d'exécuter, féroce, afin d'exécuter. Et peut-être que voici justement le lien, plus fort à mesure qu'on veut s'en délivrer, le lien entre toutes ces belles choses, qui se veulent découdre. Pour parler plus clairement, ce que je veux dire c'est qu'il n'y a point d'exécution de quoi que ce soit sans une petite violence, petite et arbitraire, qui annonce qu'elle ne cèdera devant rien. Cette tyrannie infinitésimale est le soutien de l'ordre, car cette tyrannie est pressée et impitoyable. Elle n'attend jamais, elle ne ménage personne. Ainsi tous les tyrans d'honneur, parfois bruyants et ennuyeux, forment un quatrième élément, qui, je le vois bien, va empêcher notre république de retourner au ciel des idées. Salut donc à vous tous, monarques, prolétaires, tyrans, artistes, frères difficiles, mais dont il faut que je m'arrange !

C'est à peu près ainsi que je conduisais mon rêve sicilien, supposant que l'ombre de Platon était venue me parler dans mon demi sommeil. J'ai pensé que beaucoup s'en instruiraient comme moi par une sorte de catastrophe en l'édifice de leurs idées claires. Aussi pardonnez-moi si l'idée même que j'expose ici n'est pas claire. Elle ne peut pas l'être.

Nouvelle Revue Française, 1er juin 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°3, 15 août 1936 (XLIV)

1783

Un des moyens de dominer une tâche qui pourrait être écrasante, c'est d'ajourner, c'est-à-dire de ne penser qu'à une chose à la fois et de ne penser à chaque chose qu'au moment qu'on a fixé pour s'en occuper. C'est dire qu'il faut avoir un emploi du temps et ne jamais s'en écarter. Mais cette règle est une des épreuves les plus sévères de la volonté. Car à peine un emploi du temps est-il fixé que tous les hasards du monde, choses et gens, semblent s'entendre pour le démolir. Cette apparence de questions urgentes qui montent de tous côtés à l'assaut de l'esprit, il faut la vaincre, en se fixant une heure et un temps pour les choses imprévues. Cela revient à ne pas se laisser mettre en pièces par les sollicitations. Seulement alors, il faut savoir ne pas penser à ce qui veut nous importuner. De la même manière qu'il est sage d'appeler au téléphone et de ne pas se laisser appeler, de même il faut suivre son ordre du temps, et ignorer les gens pressés.

Le travail est ce qui chasse toutes ces mouches. Aussi ne faut-il jamais penser sans travailler. D'où une autre règle, que j'ai souvent signalée, c'est qu'il faut tendre à réduire à zéro la mise en train. Ce qui retarde la mise en train, c'est souvent un souci de l'ordre matériel et du rangement préalable. Or, il n'y a rien de préalable à la mise en train. Les soucis que l'on veut se donner, et qu'on semble chercher dans des papiers vingt fois remués, ce sont des prétextes de ce qu'on peut appeler la paresse occupée. Au lieu qu'à sauter au milieu du travail qu'on s'est fixé pour une heure fixée, on trouve aussitôt une admirable vacance de l'esprit, une disponibilité pleine d'avenir et un total oubli des choses petites et secondaires. Et tel est le bonheur de celui qui travaille en sous-ordre, comme Berthier sous Napoléon. Les travaux urgents ne cessant de se succéder, on est toujours tout entier à un seul problème, transporter par exemple une division d'ici à là, rédiger tous les ordres, sans rien oublier. Devant ces précieuses tâches, on n'a point le temps de se soucier ; il faut résoudre et encore résoudre. Mais si l'on est maître, on n'a plus cette ressource de recevoir des ordres et de les traduire selon la technique de la chose ; il faut alors se donner des ordres à soi-même. Et toutefois c'est encore une faute que de vouloir tout faire ; il faut avoir choisi un Berthier, qui peut être un simple cycliste. Le maréchal Pétain disait que s'il avait à diriger une affaire, n'importe laquelle, un journal ou une épicerie, il commencerait par choisir un état-major. Il faut reconnaître que les militaires savent commander, et choisir les hommes ; cela vient du pouvoir absolu qu'ils exercent, et de l'abondance aussi des ressources ; car de même qu'ils ont six chevaux où deux suffiraient, ils ont toujours trois hommes pour un. Aussi je ne crois pas qu'on puisse égaler les militaires ; toutefois on peut leur prendre quelques bonnes règles. Le maréchal Joffre reçut un matin un nouveau chef de service des opérations extérieures, qui commença par chercher un petit moment Monastir sur la carte ; c'en fut assez, il ne voulut plus le voir.

Il faut donc savoir aussi être tyran. Mais je crois que le pouvoir balaie les hommes insuffisants par la force même d'un travail bien réglé. Les scrupules viennent toujours de pensées non prévues qu'on laisse entrer. Et la sévérité consiste à ne jamais examiner, faute de temps pour examiner. En présence d'une merveilleuse machine qui exprime si bien une inflexible volonté, l'homme qui ne peut suivre l'allure disparaît et renonce de lui-même. Et c'est un immense avantage du travail réglé, que l'on communique, sans même y penser, une impulsion irrésistible à tous les exécutants. Il faut se dire que l'homme dont on sait à une minute près ce qu'il demandera et quand, même s'il s'agit de sa toilette, sera toujours merveilleusement servi.

Je ne dois pas oublier la méthode anglaise du repos total ; cet art de ne pas travailler fait partie du travail ; il y a une heure à partir de laquelle on refuse de réfléchir. Et cela conduit à l'art de dormir, qui est le principal de l'art de travailler. Le mot célèbre d'un ancien : « À demain les affaires sérieuses ! » a bien plus de profondeur qu'on ne croirait. Hors de l'emploi du temps il n'y a plus d'affaires. Et c'est le plus difficile de tout de clore l'audience à ses propres pensées. Il s'agit de refuser de penser à ce qui obsède, même si l'on ne pense à rien d'autre. Ce travail d'effacer en soi-même une pensée semble d’abord décevant ; mais il réussit pourvu que l'on s’obstine, et c'est une sorte de sport très plaisant que de dire non aux soucis. Le principal en tous ces exercices de force, c'est de croire à sa propre volonté Regardez bien, c'est la foi elle-même.

La Psychologie et la Vie, mai 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°3, 15 août 1936 (XLV)

*Minerve*, LXXIX, « L’art de travailler »

1784

Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne*, a merveilleusement prédit l'actuelle révolution allemande. J'essaie de deviner comment il s'y est pris. D'abord bon Allemand lui-même, et disposé par éducation, par nourriture, par culture, à s'encapuchonner d'une rêverie métaphysique grande comme le monde. De plus, poète, ce qui veut dire accoutumé à former par sentiment ses meilleures idées ; ainsi il n'était pas disposé à argumenter contre les trois dieux, Fichte, Schelling, Hegel, mais plutôt il essayait de s'accorder à eux et de sentir comme eux. C'est ainsi qu'il a fini par s'asseoir dans leur nuage, et participer, par leur intercession, à l'esprit du peuple allemand. Ce fantôme n'était encore que métaphysique. Mais enfin on pouvait prévoir qu'il prendrait corps. Le poète imita ce mouvement du dedans au dehors, apercevant soudain un fanatisme inouï, intimement fait d'esprit et de nature, et une religion au service de la race, du sang et des humeurs. C'est pourquoi il disait que nos révolutions étaient aimables et frivoles à côté de ce que serait la réelle révolution allemande. Bref il pariait sur le développement interne de l'esprit du peuple allemand ; et en somme il a gagné. Cette belle réussite doit nous aider à comprendre deux ou trois choses,

D'abord un dogmatisme qui n'est pas dans nos manières. C'est que nous observons et doutons beaucoup ; au lieu que l'esprit du peuple allemand commence par fermer les yeux et s'envelopper de sombres plis, comme un théologien ; et convenons qu'ainsi plongé dans sa propre unité sans parties, il découvre les puissants ressorts sans lesquels aucun peuple ne vivrait. De là, quand il ressort au jour, une sonorité d'éloquence que nous sentons très bien, mais qui aussi semble hors de lieu, sans égard aucun pour les autres, ni pour les préparations des autres, où les politesses sont presque tout. C'est alors que l'on voit bien que la profondeur est par elle-même peu polie. Aussi comment décrire l’extrême surprise de nos milords et gentlemen ?

Il faut bien que j'imite Heine comme je pourrai, quand ce ne serait que pour ramener la bonne humeur en moi-même et en ceux qui voudront bien me lire. Représentez-vous donc l'Anglais (et pourquoi pas le Français ?) qui a juré de réfléchir un quart d'heure par semaine, et encore après cela de se reposer le dimanche, représentez-vous cet homme correct et froid recevant au visage un grand sermon métaphysique. Oui, lui qui a juré de ne jamais penser à l'esprit de son propre peuple, sinon quand on ne peut plus faire autrement, mais au contraire d'être le flegmatique homme de loi de son peuple, discutant avec d'autres avoués et d'autres notaires, sans se passionner, sans se jeter, le voilà, cet homme aimable, accablé de raisons· profondes et de décrets absolus ; c'est vraiment et sans métaphore le dieu allemand qui parle ; et l'on n'a point coutume de recevoir des dieux à la table verte. Hommes ! Seulement hommes ! Telle est notre modeste position.

Or, il y a longtemps que les dieux ont montré le bon et le mauvais de leur manière. Ce qu’ils disent est toujours vrai ; mais il y manque la politesse humaine. C'est pourquoi il y eut tant de guerres de religions ; et peut être même n'y eut-il au monde que des guerres de religion. Il faut convenir que l'esprit est un instrument difficile à manier. Le fanatisme, caractère inévitable de tout ce qui est inspiré, a pour premier effet de fermer devant lui toutes les portes d'esprit. Quel malheur que Socrate n'ait pas été mieux écouté quand il donnait la règle et l'exemple d'une discussion digne de l'homme, baisser le ton quand on a raison, refuser la bonne prise, rendre la liberté à l'autre qui se sentait pris, la rendre à soi-même, et finir par des contes de bonnes femmes où l'on s'attache à rendre aérien et incertain ce qui ne fait pas de doute !

Il ne faut pas moins de précaution devant le farouche semblable, qui jamais peut-être ne fait un saut aussi violent que lorsqu'il s'aperçoit qu'il est d'accord avec l'adversaire. Et c'est par ces précautions que les discussions durent plus longtemps que la guerre de Troie. Cette heureuse durée des thèses et antithèses, et des brillantes et courtoises plaidoiries, c'est ce qu'on nomme la paix. La paix n'est point l'accord, c'est l'ajournement de l'accord, et le repos des hommes d'État entre samedi et lundi. Car enfin le temps passe, les peuples produisent, construisent, échangent ; la vie va de soi, et n'a nullement besoin d'accords absolus. Tel est l'esprit humaniste, tel qu'il s'est fait en ces longues nuits de lectures, en ces longs jours d'indifférence polie. Il s'agit de savoir si cet esprit se détruira lui-même par la puissance de suggestion de l'autre esprit, qui est l'esprit des peuples. Faut-il grimacer devant le redoutable miroir ?

On a toujours grand'peine à ne pas s'irriter devant l'irritable, à ne pas élever le ton devant celui qui crie. Le fanatisme nourrit le fanatisme, et voilà une humanité folle. Humaine, mais folle. Honorable, respectable, quoiqu'insupportable. Et qu'il est facile d'oublier le respect qu'on lui doit, ce respect qui fait que l'on se porte au secours de l’adversaire, et qu'on essaie de donner une forme aimable à ses revendications ! En revanche, si l'on se place où il faut pour comprendre et même prévoir les sursauts du moine encapuchonné, c'est alors le plus beau des arts que celui de faire et de maintenir la paix et la bonne grâce avec ceux qui se soucient le moins de l'une et de l'autre. Car c'est le vrai problème. Et c'est le même que de faire tenir ensemble l'esprit universel, toujours vacillant, et le terrible et remuant esprit des peuples.

*La Lumière*, 25 avril 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°3, 15 août 1936 (XLVI)

1785

J'ai lu le *Journal d'une infirmière sur le front russe*. Il est beau de vivre dans un pays où il est permis d'imprimer de tels livres car voilà le plus terrible pamphlet contre la guerre, et contre ceux qui la préparent et la décident. Ce sont les mêmes horreurs que chez nous, et la même indifférence des pouvoirs, la même insensibilité incroyable qui vient, je suppose d'une extrême pauvreté de l'esprit. En fait d'horreur, vous n'y trouverez de nouveau que la bataille de Tannenberg, enlisement, en réalité, de milliers d'hommes dont on ne voyait plus, à la fin, que les mains suppliantes. Et il me semble que sur tous ces sujets-là, il ne peut y avoir qu'une opinion.

Il me semble. Mais je me trompe, pour la centième fois. Car au moins cent fois j'ai remarqué que des gens sensés, et qui n'ont point coutume de manger de la chair humaine, disaient comme moi, après quelque lecture sur la guerre, « que toute la politique devait travailler avec suite, en vue d'empêcher qu'on revît jamais de telles horreurs ; et qu'ils étaient pacifistes jusque dans les moëlles ; et qu'ils avaient fait un serment aux morts et un serment à eux-mêmes, afin que, autant qu'il dépendrait d'eux, les peuples vivent désormais entre eux comme d'honnêtes gens, non pas sans querelles, ni peut-être sans bagarres, mais sans ces massacres mécaniques, administratifs, inhumains, absurdes à la pensée, atroces au cœur ».

Non seulement tout le monde convient de cela, au point que l'on a pu voir tous les partis accuser leurs adversaires de vouloir la guerre, mais tous sont d'accord aussi sur ce que la guerre future sera encore plus barbare que les précédentes. Et certes le spectacle d'une grande ville après une visite d'avions, explosions, incendies, gaz asphyxiants et gaz rongeants, sera encore bien autre chose que celui des Marais de Mazurie, et des mains s'élevant au-dessus de la boue. Aussi n'y a-t-il qu'un cri : « Non ! Il ne faut plus qu'on voie ces choses ». Ou alors disons que toute civilisation européenne y périra, et qu'un homme de sens doit souhaiter d'y périr lui-même, comme ces braves infirmières russes finissaient par espérer la mort, après avoir perdu toute leur foi en leur Tsar et en Dieu. D'où on voudrait conclure que nous sommes tous d'accord. Mais vienne la moindre alerte, et je me trouve à peu près seul à prendre la paix comme fin.

Remarquez que j'ai fait la guerre ; il serait ridicule de s'en vanter ; mais les discours toniques qui s'opposent aux miens sont d'hommes qui n'ont pas fait la dernière guerre, et qui ne feront pas la prochaine. Et ils me disent (je l'avais déjà entendu), qu'il faut avoir un peu plus de cran, et comprendre que la paix demande encore quelques sacrifices. « Car enfin, disent-ils, nous ne voulons pas être esclaves ; et vous non plus. Et puisqu'il y a des nations féroces qui de la guerre font vertu et presque métier, il n'y a qu'à saisir l'occasion de frapper fort ; qu'on sait bien où il faut frapper et qu'aucun coup ne sera perdu ». Suivent de brillants tableaux de l'offensive motorisée, et de monstres d'acier foudroyant les villes et les campagnes. J'ai toujours vu que ceux qui font la guerre en projet ne pensent guère à une remarque simple, c'est qu'à tout cela l'ennemi s'opposera. La guerre italienne, contre un ennemi qui n'a que son courage et des armes vieilles de cinquante ans, donnera des illusions à ces patriotes pleins de feu, qui commencent par imaginer que l'ennemi est en fuite ou mort.

Pour moi je vois très bien ce qui arriverait, c'est-à-dire de part et d'autre les avions tombant en flammes, de part et d'autre les villes brûlées et empoisonnées, de part et d'autre les colonnes motorisées flambant comme des bols de punch. Et les fronts stabilisés, et le massacre s'instituant à un nombre connu de morts et de blessés par jour, sans aucune espérance. Mais eux, les vrais patriotes, ils ne pensent pas à cela. Le député Reynaud, dans ses cordiaux discours à la jeunesse, se plaît à dire qu'une colonne d'attaque en chars blindés aura une puissance de feu égale à la puissance de feu de toute l'armée française à la fin de la dernière guerre. Je suppose que les lecteurs feront une petite transformation, presque algébrique. « Alors, se diront-ils, l'armée allemande motorisée et en colonne offensive aura à sa pointe une puissance de feu égale à toute la puissance de l'armée allemande à la fin de la précédente guerre. » Je suppose que les lecteurs feront ce raisonnement facile. Je le suppose, mais je n'en suis pas sûr. Il est si agréable d'imaginer la victoire !

Ici le sage me tire par la manche, et me dit : « Il ne s'agit pas de ces catastrophes. Sachez bien que si nous nous étions joints à l'Angleterre pour parler ferme à l'Italie, il ne serait rien arrivé du tout. Et sachez aussi que si l'Angleterre s'était jointe à nous pour parler ferme à Hitler, rien n'aurait bougé. » Ainsi toujours faire peur ? Toujours menacer ? Alors qu'il n'y a pas d'exemples de pays armés cédant à la menace. Alors que la faible Belgique a fait la guerre pour l'honneur, comme au reste la Suisse aurait fait ! Peut-on ignorer à ce point les réactions de la nature humaine ? Ce genre de sage (de bêta) est dangereux par-dessus tout. C'est pourquoi il faut expliquer l'homme à l'homme, et encore et encore l'expliquer.

La Lumière, 9 mai 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

1939 SM2 CXLI « Non à la guerre »

1786

En ce Palais Bourbon, qui bourdonne de joie, j'attends que les lois et procédures vont bientôt descendre, et recouvrir, et attrister, finalement endormir. Les sauvages représentants du peuple seront alors civilisés et maniables. Ils diront alors à leurs électeurs : « Que voulez-vous ? Nous étions des enfants et nous ne savions pas ». Voilà ce que c'est que de travailler un peu à côté de la résistance.

L'idée de changer ce qui ne va pas en changeant les lois est, en effet, tout à fait enfantine. C'est que les lois promulguées ne sont pas pour cela appliquées. Quelquefois, elles ne sont pas applicables. Il faudrait rendre enfin populaire que le plus pressant travail des députés n'est pas de changer les lois, mais de surveiller l'application des lois existantes, ce qui est agir par des hommes, sur des hommes, contre des hommes. Et si on s'aperçoit pour commencer que le ministre ne peut agir sur les hommes qui lui doivent obéissance, alors le piquer et l'aider, jusqu'à nommer s'il le faut une petite commission d'enquête. Tout cela hardiment et même brutalement. J'estime fort utile la terreur, quand elle se répand dans de grands bureaux, comme militaires, diplomatiques et financiers ; et si la guillotine (pas bien méchante) qui révoque, rétrograde, ou simplement déplace, montre sa silhouette au bout des couloirs, ce sera parfait. Dès lors, il suffit du ton, et que le ministre exprime qu'il veut être obéi, et non pas entendre une leçon. Voilà ce qu'il y a à prendre des tyrannies ; et c'est l'art de commander ; ce qui est sans contrôle dans les tyrannies, mais n'exclut nullement le contrôle propre aux démocraties. Si même on regardait bien, on apercevrait que dans beaucoup de cas le contrôle et le renforcement de l'autorité sont une seule et même chose.

Je conclus en répétant pour la centième fois quelque chose que je crois vrai, c'est qu'il ne s'agit pas de changer les institutions, mais plutôt de changer les hommes. Daladier, au Six Février, avait tous les pouvoirs suffisants. Il en a usé. Il a signé des ordres très judicieux. Les ordres n'ont pas été exécutés. J'aimerais que cette histoire soit élucidée par quelqu'une de ces petites et très jacobines commissions d'enquête, fort redoutées de messieurs les grands administrateurs. Mais sur ce sujet, j'aime mieux raconter deux histoires prises dans Saint-Simon, et qui m'ont instruit beaucoup. La première est la disgrâce subite - et sans paroles - de la princesse des Ursins qui, rentrant en Espagne, fut simplement enlevée et reconduite à la frontière. Vous pensez bien qu'elle criait ; mais les exécuteurs avaient été fort bien choisis, sourds, indifférents, inflexibles et fort pressés. L'autre histoire est celle du tout-puissant Villeroy, expédié à Dijon par le régent.

C'est à propos de cette seconde histoire que Saint-Simon, qui y fut mêlé, insiste beaucoup sur ce qu'il appelle la mécanique de la chose ; tel homme pour le bras droit, tel pour le bras gauche, tel pour l’épée, tel pour les jambes, tels pour la chaise et le carrosse, tel enfin pour commander le tout. Aussi cette exécution se fit-elle promptement et sans aucun tumulte. De telles actions n'excluent pas le contrôle ; au contraire elles le rendent possible. Et, si l'on regardait mieux par là, on apercevrait que la plus grave maladie de notre République, c'est l'importance incroyable qu'ont prise certains chefs d'administration, qui siègent à la fois au-dessus des ministres et au-dessus des lois. Le redouté Caillaux connaît bien ces arrogants subalternes : et il pourra donner quelques bons conseils à nos jeunes ministres pleins de feu et de naïveté. C'est ainsi que je prévois un renforcement des pouvoirs. Seulement ces choses-là doivent se faire tout de suite et sans bruit.

*La Lumière*, 16 mai 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVIII

BAAA 96 (jamais repris en recueil)

1787

La démocratie, ce n'est pas principalement l'élection. Le contrôle est ce qui définit la démocratie ; le contrôle qui suffit par la lumière même, mais qui finalement exerce la sanction du refus de concours. En quoi les représentants du peuple, si bien nommés, sont comme un peuple que le pouvoir est obligé d'entendre. Quant aux pouvoirs, ils ne sont pas élus. Il faut bien regarder en face cette vérité si simple, qu'un général n'est pas élu, qu'un ingénieur des Ponts et Chaussées n'est pas élu, qu'un préfet de police n'est pas élu. Et c'est tout naturel.

Le pouvoir des ministres est ambigu. Il se compose de deux parties qui se combattent. Par exemple, en un général qui est ministre de la guerre, le pouvoir de contrôle est presque effacé ; le pouvoir d'ordonner envahit tout l'homme, par une habitude de général qui ne peut se perdre ; ainsi le peuple n'exerce pas le contrôle, son privilège et sa sauvegarde. Alors le ministre parle au nom de l'armée aux représentants du peuple assemblés, au lieu qu'il devrait parler à l'armée (à l'État-Major) au nom des représentants. C'est pourquoi un militaire en ce poste ne convient pas. Il signifie toujours que le peuple est trompé, c'est-à-dire trahi. C'est comme si l'on mettait au poste de ministre des Finances le plus compétent des directeurs ; c'est que le plus compétent des directeurs n'est nullement élu par le peuple ; il est choisi par ses égaux, d'après l'opinion des bureaux, qui se moque du peuple et ne cache même point ses sentiments. Or, les bureaux se contrôlent eux-mêmes ; ce n'est plus contrôle.

Les ministres, qui souvent essaient d'obtenir aussi, par l'acclamation des bureaux, le diplôme de directeur des directeurs, se trouvent ainsi vacillants à leur poste, entre le pouvoir de contrôle, qui est leur principal, et le pouvoir d'ordonner, qu'ils partagent nécessairement avec des compétences inamovibles. Or, le vrai ministre, celui qu'on ne voit pas souvent, est surtout un homme énergique, qui exige que le commun bon sens puisse finalement décider. Et décider, faisons-y bien attention, ce n'est pas décréter au nom des finances, ou de l'armée, ou de l'éducation ; c'est décréter toujours au nom de l'ensemble et sous le regard de l'opinion. Voilà pourquoi il importe que les députés et ministres restent du côté du peuple.

Si, au contraire, les ministres s'appliquent à prendre des opinions de grands bureaucrates, et à passer devant les Hauts Messieurs leur doctorat de haute politique, alors on peut dire qu'ils ont sauté la barrière, ayant charge désormais de se tourner vers les représentants du peuple et de leur faire comprendre que ce que le peuple demande n'est pas possible pour le moment. Il se peut alors que les représentants, désireux d'être ministres ou sous-ministres, apprennent à leur tour le grand art de refuser, j'entends de refuser à l’électeur, ce qui est la même chose que ne rien refuser à l'administration. Par exemple, il est clair que l'immense peuple des fantassins demande la permission de mourir de maladie. Or, dans la République renversée à laquelle je pense, tout l'art politique consiste à refuser une telle chose, en donnant de persuasives raisons. Disons que c'est par la chose militaire que la République se perd, car toutes les administrations imitent le ton et le style militaires. Ce qui est important à savoir, c'est que l'esprit démocratique ne cesse de remonter cette pente et de refouler ce refoulement, exigeant des raisons claires et des comptes limpides, réveillant la résistance dans les députés par une continuelle impulsion et surveillance, et poussant même jusqu'au ministre, ce qui est lui rappeler qu'il est ministre, c'est-à-dire, pour une part encore, représentant du peuple, ce qu'il oublie ordinairement.

Les deux mêmes pentes se retrouvent dans le plus haut personnage de la République selon qu'il se considère comme le plus haut des chefs de bureaux ou comme le mieux informé et le plus clairvoyant des citoyens. C'est comme il voudra, et la constitution lui permet l'un et l'autre. Qu'il contresigne les décisions des compétences, alors peu à peu on verra s'établir une étrange tyrannie qui est en réalité une oligarchie d'irresponsables, et cela sous l'apparence d'une irréprochable république. Au contraire, qu'il use de son pouvoir de contrôle, de conseil et de refus, pouvoir immense, il ne peut aussi s'appuyer que sur la commune opinion, qu'il ne manquera pas d'interroger assidûment par des moyens d'observation qu'il dépend de lui d'étendre et de fortifier. Si c'est un homme laborieux et perspicace, la République ira son train. Sur ces régimes si différents, les lois constitutionnelles projettent leurs ombres indifférentes.

Encore une fois il faut dire que tout dépend des hommes, et que des lois nouvelles ne peuvent rien contre nos maux. À l'électeur de choisir et de surveiller, car c'est de lui seul que peut venir l'effort qui ne cesse de remonter la pente contre ambition, avarice et vanité, passions vivaces qui sont et seront. Alors les électeurs porteront et pousseront leurs amis sans jamais se fier à eux. J'avoue que ce régime est fatigant pour l'esprit ; mais aussi je ne vois pas d'autre moyen de s'épargner le fléau de la guerre, avec toutes les suites.

*La Lumière*, 23 mai 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLIX

1788

Dans un pays où la démocratie est liée organiquement à la terre, aux ateliers, enfin au peuple réel, il n'y a jamais que deux partis ; comme on voit maintenant chez nous, et c'est très bien ainsi. Et vogue la galère ! Déjà elle part bien. Car enfin les électeurs de gauche, sous des noms différents, sont des radicaux, qui veulent remède tout de suite, et sans fracas, une chose après l'autre. Un électeur communiste, chez nous, c'est un homme qui a été déçu par les socialistes ; et un électeur socialiste, c'est un homme qui a été déçu par les radicaux. Mais les principes radicaux suffiraient à tous, si on les appliquait. Car, qui peut marquer les limites du radicalisme à gauche ? D'après cette vue, qui est celle du citoyen, il est naturel que le socialisme enferme le centre de gravité des forces de gauche. Aussi tout est correct, jusqu'à présent.

 Correct, jusqu'à ce que le regroupement du Parlement sur lui-même fasse de nouveau prévaloir les oppositions doctrinales, par l'effet de l'esprit discuteur, sans compter les ambitions, les intrigues, enfin tout l'ancien jeu. J'entends parler de la discipline des partis, et je crains pour l'unité, toujours menacée par la tête ; au lieu que l'unité serait assurée si chacun des députés de gauche ne se sentait lié qu'à ses électeurs, mais alors bien lié, ou pour mieux dire délié et rendu à sa condition de citoyen choisi pour contrôler les pouvoirs et déjouer leurs ruses.

 Il faut répéter, quoique tout le monde le sache, que les vrais pouvoirs ne sont ni élus ni sujets à réélection. Ce sont les grands corps, dont l'administration militaire est le modèle ; la diplomatie, ses bureaux, ses habitudes, ses secrets ; la finance, avec les puissants intérêts qui y introduisent et maintiennent leurs mandataires ; enfin tous les bureaux, grands et petits, qui toujours considèrent le ministre comme un passant qui ne sait rien, et dont on peut gravement se moquer. Ce qui arrive, et que le citoyen ne comprend pas toujours, c'est que les ministres prennent volontiers le parti des bureaux contre la Chambre. Ils achètent ainsi leur réputation d'hommes d'État. Dès lors ils jouent sur les groupes et sous-groupes ; ils appâtent pour les ambitieux. Les habiles de la tribune retrouvent leur succès de théâtre. Et il faut avouer que cette comédie est passionnante. Seulement l'unité est fêlée, gercée, parcourue de lignes de rupture. Et c'est alors qu'apparaissent de nouveau les ombres vénérables que l'on nomme radicalisme, socialisme, communisme ; car les purs, se sentant émiettés, se regroupent et cela fait de la place pour les voltigeurs qui attendent l'occasion et quelquefois la manquent. C'est alors que le Parlement vit de sa vie propre et séparée. L'électeur n'y comprend plus rien. Au terme il s'effraie quelquefois d'apercevoir que les électeurs de tous les partis sont dupés comme lui-même. Il s'effraie d'un accord qui va tout détruire, et, par l'excès même, ressusciter l'antique tyrannie. Nous avons passé ce moment-là, et nous n'y voulons plus revenir. Que faire donc ?

 Réveiller les élus de gauche ; les mordre aux jarrets (tout amicalement) ; leur rappeler qu'il n'y a que deux partis, les blancs et les bleus, et, par cette hardie simplification, rendre les trahisons impossibles, ou du moins scandaleuses. Seulement, il n'y a que l'électeur qui puisse faire entendre cette voix-là. Au temps de Combes, et par l'activité des provinces, les députés se trouvaient vivement rappelés à leur devoir de soutenir Combes sans s'arrêter aux nuances. En ce temps-là, radicalisme et socialisme ne firent qu'un. Certainement il faudra inventer quelque *Vigilance* de ce genre-là. Le mot existe déjà, et la chose va arriver à l'existence.

De quoi s'agit-il ? D'une sorte de referendum permanent. En chaque commune on juge le député. Des hommes dévoués traduisent la cause en termes de bon sens. Remarquer qu'il importe que ces hommes dévoués soient absolument sans ambition, et qu'on ne puisse jamais dire d'eux qu'ils préparent leur candidature. Cette précieuse espèce existe partout dans nos provinces, n'en doutez pas. Tous ensemble, ainsi organisés en groupes d'amis, ils ne demandent qu'à réélire tous les huit jours par acclamation leur député ; mais ils sont prêts aussi à l'inquiéter, à le rappeler à lui-même par une rumeur de blâme, qui suffira. Soyez tranquille, elle suffira.

Bon. Mais la rumeur ou l'acclamation, par où passeront-elles ? Au temps de Combes un délégué prenait le train. Il y a aussi des journaux sûrs ; les lecteurs de ce journal ne peuvent l'ignorer. Mais il entre dans le programme d'une *Vigilance* de faire entendre à leurs fidèles journaux la rumeur populaire. Car il faut se rappeler que c'est par les têtes, et souvent par les meilleures têtes, que l'unité se défait. En somme, faire résonner ce cri : « Il n'y a jamais que deux partis ». Quel bonheur de revenir à cette simplification admirable ! Seulement dites-vous bien que l'unité des gauches est toujours à refaire, et toujours menacée par la coalition des inamovibles, qui, elle, ne cesse jamais de se moquer du peuple, et quelquefois ouvertement, sauf dans les rares moments comme celui que nous traversons, où la terreur règne, par l'unité retrouvée. Que cette petite terreur, qui ne tue personne, que cette petite terreur dure quatre ans, voilà mon souhait.

*La Lumière*, 30 mai 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, L

1789

« La même femme, oui la même, me dit le médecin, je l'ai vue dévouée au chevet de ses enfants, jusqu'à me transporter d'admiration ; et la même, oui, la même, je l'ai vue filer avec un amoureux, laissant mari, enfants et tout. Un ange et un diable vivaient ensemble en elle. Ou quoi dire ? »

« Je dirais plutôt, lui répondis-je, que les mêmes nerfs, les mêmes fibres et le même cœur ont fait ces deux actions par un facile changement, comme la même main s'ouvre en amie ou se ferme en poing ».

« Il est vrai, dit-il en suivant l'idée, que nos émotions, même opposées en apparence, se ressemblent beaucoup si l'on considère la nature humaine réelle. L'homme n'a pas deux cœurs, et le cœur n'a qu'une manière de battre, que ce soit enthousiasme, anxiété ou colère ».

« Mais, ajoutai-je, quelles différences seulement, d'après les situations ! Un homme couché n'a pas peur de la même manière qu'un homme debout, ou qu'un homme qui court ».

« Quelle différence, alors, dit-il, du bon au méchant ? Une différence de situation peut-être. On imagine bien un patron de barque brutal, irritable, et prompt à châtier le mousse. Le même sera sublime dans un sauvetage ».

« Vous fûtes, lui dis-je, médecin aux armées ; vous ne faisiez que raccommoder des embrochés, des éventrés, des transpercés. Or vous, le même, si d'aventure vous vous étiez trouvé soldat, qu'auriez-vous fait, sinon embrocher, éventrer, fusiller ceux qui portaient un certain uniforme ? Médecin, vous ne connaissiez plus que des hommes blessés ».

« N'importe qui soldat, dit-il ; n'importe qui médecin. Et quelle variété dans les médecins ; bilieux, sanguins, nerveux ou comme on voudra. Tous d'accord pour ne point connaître d'ennemis ».

« Rappelez-vous, lui dis-je, ce *Faust* dontnous parlions hier ».

« Marguerite, interrompit-il, Marguerite, la même au lit, la même versant l’opium à sa mère, la même devant la Vierge, la même devant Dieu. Toute sauvée, et toujours à sauver ».

« Mieux, lui dis-je, Faust amoureux et Faust seul dans les bois et les montagnes. Le même homme ».

« Et par-dessus tout, ajoutai-je, Méphisto qui se moque des trois ; le même homme qu'eux en Goethe. Et combien d'autres ! Tous les rôles possibles par l'unique fibre de Goethe ! Le pédant c'est lui, l'amoureux c'est lui, le diable c'est lui. En un tournant de son corps, tous paraissent, comme des éclats surprenants d'un même cristal ».

« J'étais hier au théâtre, dit-il, admirant les jeux de Pierrot, Colombine et Arlequin. J'admirais, et tout m'est clair maintenant. Le théâtre divise l'homme en ses divers rôles. L'abbé c'est toi, le tranche-montagne c'est toi, le Léandre c'est toi, l'Arnolphe c'est toi. Ce sont des moments de toi et de tout homme. Ces rôles tu peux les jouer tous ; tu les joues tous en une journée, en un matin, avant que le coq ait chanté trois fois ».

« Le même homme, dis-je, est mon ami et mon ennemi. Un moment nous nous comprenons ; et puis il tourne un peu ; je ne le reconnais plus ; il ne me reconnaît plus. Sagesse et folie ensemble, quelquefois dans la même phrase. Le très sage déraisonne. Le très fou me fait comprendre soudain quelque idée. Ce monstre est mon frère ».

« Je dois vivre, dit-il, en paix avec mon frère. Mais comment vivre en paix avec mon frère ? Et c'est pourtant bien toujours lui, mon frère et mon semblable. On peut retourner cette idée mille fois, pendant des mois et des années, à chaque fois elle paraîtra plus neuve et plus jeune ».

« Oui, lui dis-je, à la condition qu'elle apparaisse une fois, comme Dieu. Une fois, et sans avertir. Je comprends bien ce qu'ils appellent révélation. C'est une chose très ordinaire. C'est la pensée ».

« Oui, dit-il, c'est la pensée. Mais quoi de nos affaires humaines ? N'en voyez-vous pas maintenant le difficile et presque l'impossible ? »

« Du moins, lui répondis je, je le vois. Je sais où m'y prendre. Le premier je m'en accuse. Je sais ce qu'il faut délier en moi. Je sais avec qui je dois faire la paix, et c'est toujours moi. Suprême ressource, j'invoque Méphisto qui se moque, Méphisto qui n'est pas loin. Méphisto qui est moi ».

« Toujours, dit-il, nous gagnerons la paix ; jamais nous ne l'aurons. L'éternelle comédie ne cessera jamais de courir au drame ; et l'éternel esprit ne cessera de détourner quelque poignard, par savoir et rire. Surtout regarder droit, et ne pas fuir ».

*La Lumière*, 6 juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LI

1790

« Sommes-nous balancés selon une loi éternelle, dit-il, chacun des extrêmes effrayant tour à tour le centre peureux ? Sommes-nous ramenés à gauche par l'impudence des droites, et puis ramenés à droite par l'imprudence des gauches ? Gagnons-nous pour perdre, et perdons-nous pour gagner ? »

« Je soupçonne, dis-je, qu'il n'est point d'équilibre qui ne soit mouvement et balancement. Je soupçonne que le contraire appelle le contraire, à ce point qu'on a toujours vu la politique radicale faite par les modérés de la droite, et la politique de la droite faite par les modérés de la gauche. Mais voir tout à fait clair en cette duperie essentielle, c'est ce que je ne puis ».

« Peut-être, dit-il, parce que vous grossissez les différences. Entre un radical modéré et un réactionnaire modéré, il n'y a pas un violent contraste. Au reste, entre un homme et un homme, il n'y a de violents contrastes que par les passions, qui toujours exagèrent. Et je crois que vous pouvez, sans grand risque de vous tromper, vous mettre à la place d'un royaliste, d'un fasciste, d'un communiste, et les comprendre tous jusqu'à très bien jouer leurs personnages. Leurs enthousiasmes, leurs indignations, leurs hésitations, leurs perfidies sont en nous tous. Qui ne s'alarme quand l'ordre économique est troublé ? Mais qui ne s'irrite de la justice boiteuse ? Qui ne redoute la guerre dévastatrice ? Mais qui ne rêve d'abattre les tyrans ? Nous sommes tous partagés entre tête, thorax et ventre pour dire sommairement, et selon cette loi que le ventre commande à tout, quoiqu'indigne. Pouvez-vous peser les sentiments et les jugements d'un homme qui meurt de faim ? Au-dessus du ventre, mais dépendant de lui, règne la colère, toujours hésitante entre la peur et l'héroïsme. Et là-dessus, quoique dépendant de tout l'inférieur, l’héroïque tête se mêle encore de comprendre, de délibérer, de décider, toujours à grand risque. C'est ce qui fait comprendre, dans chaque élément humain, les inévitables remous qui tantôt se compensent et tantôt s'ajoutent ».

« N'espérons donc pas, dis-je, une marche simple des affaires, ni un seul décret appliqué comme nous l'avons voulu quand nous serions des millions ensemble à le vouloir. La masse n'obéit jamais à la pensée de la masse. Si vous voulez transporter l'eau dans un vase plein, l'ondulation revient contre votre mouvement. Combien plus onduleuse est la masse d'hommes ».

« Mais, dit-il, revenez à vous-même, à vos propres mouvements d'humeur, à vos résolutions sans effet, au tourbillon de vos idées, qui semblent ne vivre que d'instabilité, de doute, de négations. Quelles précautions préalables et quel lieu tranquille si l'on veut essayer de penser juste ! Ainsi n'accusons point ».

« Je comprends bien, lui dis-je, qu'il s'agit de faire régner le bon sens, et que c'est si simple, et que c'est si difficile. Depuis que ce gouvernement neuf et raisonnable a pris le pouvoir, j'aperçois comme possibles quelques changements de grande portée, mais qui ne montreront de fruits visibles, qu'après deux ou trois ans peut-être. Qu'est-ce que cela fait à l'ouvrier si l'orgueilleux administrateur est renvoyé aux pouvoirs occultes qui l'ont élevé et le conduisent ? Le citoyen mécontent dira que c'est toujours la même chose. Et le citoyen pacifiste dira que c'est toujours la même chose, si pour un milliard refusé aux armements, il en faut donner deux. Mais qui soupçonne les profondes ruses de l'administration ? L'administration elle-même les ignore. Elle est tout ingénue. Elle se prend toujours comme le centre du monde. Or cela l'homme d'État peut l'apprendre ; mais comment le ferait-il comprendre aux citoyens, qui croient qu'une volonté gouverne l'État comme elle gouverne une main. Sans compter une défiance trop justifiée, beaucoup d’hommes publics inclinent d'eux-mêmes à servir les forces réelles. Et voilà qui explique assez deux effets inverses. Le prolétaire a l'idée, si naturelle, de se servir lui-même, et aussi de mettre à l'épreuve le socialiste gouvernant. Aussitôt le citoyen moyen, hier socialiste de bonne intention, se sert aussi lui-même, semant une panique plus redoutable que le danger même. C'est ainsi que le parti de gauche s'écartèle, ce qui remet l'espoir au cœur des modérés, encore tout meurtris. Déjà, les impérieux et les brutaux guettent la vague de retour, qui viendra peut-être jusqu'à eux. Et toutefois il ne faut pas oublier que la province amortira ces oscillations. J'avoue que je craindrais un peu le chef bien parisien ; car on n'observe bien la province que si on en est. Mais le présent chef n'est pas homme à négliger un conseil ; et quant aux députés, ils sont encore provinciaux pour quelque temps. J'espère que cette oscillation, d'ailleurs prévisible, se réduira en une sorte .de tremblement avertisseur ».

« Et, dit-il, mon cher, l'avertissement préalable signifie qu'il y a un excès d'injustice quelque part, rendu plus sensible aux victimes par ces milliards de prélèvement qui sont comme affichés partout. Cette lumière crue n'a pas brillé en vain. Les gros messieurs de qui dépend le premier apaisement se trouvent ainsi en cause, et sommés devant l'opinion. C'est une belle préface au travail de patience. Tout compte fait, il faut peut-être un galop de passions pour mettre seulement la raison au trot ».

*La Lumière*, 13 juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LII

1791

Jamais je ne reconnaîtrai la souveraineté de l'Italie sur l'Éthiopie. Et je ne suis pas le seul. On trouverait aisément pas mal de millions d'hommes dans le monde qui pensent de même. Et simplement parce qu'ils sont soucieux, comme je suis, de ne pas confondre le droit et le fait. On devient possesseur par l'action de prendre ; la possession est un fait. On devient propriétaire par un arrangement avec celui qui avait auparavant droit sur la chose. En me demandant de reconnaître le fait comme un droit, vous me demandez une faute de vocabulaire.

L'Important me regarde ici et me dit : « Qui vous demande quoi que ce soit ? Et que croyez-vous être ? Les puissances reconnaissent entre elles leurs limites, qui sont de force ou d'intérêt, l'opinion des hommes n'y change rien ».

Justement, je suis un homme, comme on dit si bien à la guerre. Et certes, on ne demandait pas l'avis des hommes pour les jeter au massacre. Et c'est même sur ce régime que s'est modelé le fascisme. Après avoir vécu tant de mois sous le régime militaire, comment les chefs peuvent-ils être assez sots pour revenir au système absurde où l'on demande aux poulets s'il leur plaît d'être mangés ? Voilà pour le fascisme. Mais cet excès instruit. Le système opposé se développe et s'affermit, dans lequel l'homme se mêle de donner son avis, et le chef, qu'il le veuille ou non, suit l'opinion du grand nombre, et l'on voit même mieux si le chef est attentif à ce que l'opinion soit libre pour tous, et reconnaît spontanément, comme un homme libre qu'il est, qu'il ne peut rien que par l'opinion. J'ai la chance et le bonheur d'être citoyen d'un pays libre. Mon opinion, quand je serais seul à l'avoir, est évidemment une toute petite chose, mais invincible. Tant qu'il me plaira d'avoir cette opinion, il sera faux que l'opinion contraire soit celle de l'unanimité des citoyens. Si nous sommes dix millions à penser la même chose, alors la terre tremble.

L'Important hausse les épaules : « Personne ne tremble de ceux que vous voudriez faire trembler. Faites marcher des divisions motorisées (c'est la mode du jour) ; alors oui, vous pourrez faire trembler le conquérant. Mais qu'est-ce qu'une opinion qui n’est qu'opinion ? »

Je ne réponds jamais à l'Important, mais je réfléchis à moi tout seul et je me dis, premièrement, qu'une force armée risque toujours de ne pas suffire ; sur mer, il faut compter avec la tempête, sur terre, avec d'autres accidents, partout avec les difficultés de ravitaillement, soit en munitions, soit en vivres. C'est jouer une terrible partie, et un furieux ne craint rien. Ceux qui voudraient armer la Société des Nations, ont-ils jamais pensé sérieusement à cette supposition, la Société des Nations vaincue ? Et je me dis aussi qu'une opinion est une chose redoutable, en ce sens que la force ne peut rien contre l'opinion. Même le tyran soupçonne jusqu’à ses gardes, car il ne peut rien contre une opinion secrète. Alors que peut-il contre une opinion qui court le monde ? Je dis qui court le monde, parce que je me représente une Société des Nations menacée, émigrant de pays libre en pays libre, et toujours l'Éthiopien à sa place, et y représentant un roi exilé. Pourquoi non ? Il suffit que quelques millions d'hommes soient aussi obstinés que moi, à penser ce qui leur semble bon et juste. Attention ! Les puissances d'esprit font beaucoup de bruit, réveillent beaucoup d'hommes. Et qui sait ce qu'il y a derrière des visages ? La tyrannie craint toujours l'esprit. Elle voudrait le tuer partout. Mais quelle entreprise !

Je ris de l'argument du tyran, qui est que bien des conquérants avant lui ont fait de même. Pourquoi ne pas invoquer Alexandre ou César ? Les temps ont changé et changent encore maintenant. Il fut un temps où les esprits s'inclinaient devant la force. Alors il était plus facile de plaider le droit de se défendre, ou le droit du trafic, ou les services rendus ; mais encore fallait-il plaider. Et maintenant le juge ne dort plus. Des millions de têtes le tiennent éveillé. Des millions de têtes nient le droit du plus fort, parce qu'il est injuste, et au fond parce que le droit du plus fort est un non-sens. Que faire contre cela ? Le tyran ne peut changer les notions communes. Et de plus en plus ces notions brillent dans le ciel des hommes, bien au-dessus des fumées. On les enseigne partout. Et convenez que jamais la politique de la force ne fut plus éclatante et plus effrontée.

Par ces réflexions, j'essaie d'habituer mon lecteur à cette idée, qui lui est venue plus d'une fois, c'est que la Société des Nations pourrait bien ne prétendre un jour qu'à un pouvoir moral (dire le droit !) et qu'à ce moment elle ne risquerait pas tant d'être ridicule ; bien mieux, qu'à ce moment-là elle cesserait de pouvoir être ridicule, puisqu'elle ne pourrait plus être vaincue.

*La Lumière*,20 Juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LIII

1939 SM2 CXLIV « Le fait et le droit »

1792

Le ministère ne manque pas de travail. Hier, j'entendais un petit patron de banlieue me dire qu'on ne pouvait traiter ses quatre ouvriers comme les mille et plus de Citroën et de Renault, et qu’enfin il était ruiné comme patron et réduit à la condition d'ouvrier de lui-même, condition qu'il n'a d'ailleurs jamais abandonnée, car il a toujours travaillé de ses mains. Sur quoi je lui disais que, sûrement, le gouvernement s'occuperait de régler raisonnablement des situations comme la sienne. Alors il me répliqua que Blum n'avait pas les cent têtes qu'il faudrait pour veiller à tout, étudier tout, comprendre tout, régler tout. Je lui répondis que si ; que Blum avait cent têtes et plus, et que le gouvernement tournait comme une usine. Il s'en alla en se parlant à lui-même. Et moi aussi je me parlais à moi-même ; car la vue d'un homme indigné m'avait rendu[es] plus sensibles les difficultés de l'heure.

On fit confiance à Combes aussi longtemps qu'il le voulut bien. De même on fera confiance à Blum, et c'est lui-même qui dira s'il veut s'en aller. Du moins, je pense ainsi et je ne suis pas le seul. La discipline de gauche ne fait pas difficulté pour moi. Il n'y a rien de mieux à faire et nous sommes guéris, j'espère, de balayer les ministres à leur première faute ; car c'est le moyen d'avoir des ministres qui ne pensent rien et n'osent rien. Si j'étais député, c'est maintenant que je dirais, comme cet Anglais, qu'un discours pourra bien changer mon opinion, mais non pas mon vote. Et c'est ainsi que, sans rien changer au règlement ni à la Constitution, on peut avoir un Parlement tout neuf.

Ce soutien ferme, et même obstiné, a pour condition que les chefs et le chef puissent être éclairés de toute manière. Aussi je n'entends pas pourquoi on me demanderait, au nom de la discipline des gauches, de plier aussi mes opinions. Il n'y a rien de plus bête qu'un troupeau d'hommes qui ont juré de penser tous la même chose ; et la bêtise, en ce moment, est le seul danger vraiment redoutable ; je n'ai pas l'impression que ce ministère de cerveaux (j'ose le nommer ainsi) soit régi par un dogmatisme quelconque ; mais, au contraire, je crois que tous ces bons et hardis travailleurs sont appliqués à former chacun leur idée d'après leur propre jugement ; c'est, en tout cas, ce qu'ils peuvent faire de mieux. Et les députés de même. Ainsi il y aura grande variété d'opinions et abondance de bons conseils. Le pouvoir n'aura qu'à arbitrer et sera sûr de n'avoir rien ignoré des solutions possibles. Il n'y a point de mystère là-dedans, ni aucune contradiction. Chacun de nous, avant de prendre parti pour son propre gouvernement intime, forme d'abord beaucoup de thèses qui ne s'accordent pas entre elles, mais qui épuisent à peu près la question. C'est après cela qu'il décide sans regret, et s'en tient à ce qu'il a décidé. Blum a, entre autres maximes, celle-ci, qu’on ne peut choisir tout ce qui offre quelque avantage, mais qu'il faut finalement sacrifier beaucoup et renoncer beaucoup. Cela est d'un sage et définit un genre de volonté qui ne va pas errer, après le choix, encore d'un parti à l'autre. Et voilà comment l'intelligence, toujours en éveil, toujours difficile pour elle-même, s'accorde pourtant avec l'action. J'ai connu à la guerre un bon nombre d'intellectuels et je ne les ai pas trouvés plus hésitants que d'autres.

C'est pourquoi on ne me persuadera pas de demander mon propre avis à mon voisin. Cela c'est la mauvaise méthode. Bien loin de la conseiller à mes amis de gauche, connus ou inconnus, au contraire, je voudrais communiquer aux électeurs cette résolution de tout examiner, et de tout soumettre à leur sens propre. Au reste, ils le font bien plus qu'on ne croit. Ce qui leur manque plutôt, c'est la volonté ou le moyen de faire parvenir leurs conseils jusqu'à leur député, qui peut-être déjà se laisse endormir par le poison bien connu que les anciens font respirer aux nouveaux. Je donnais, pour commencer, l'exemple d'un petit entrepreneur (quatre ouvriers) ; il faut que d'autres exemples, concernant les artisans et les paysans, circulent partout et arrivent jusqu'aux pouvoirs. De même, comme je disais l'autre jour, il faut que la question de la Défense nationale soit enfin étudiée et secouée, non pas entre militaires (car ils sont là pour obéir), mais entre parlementaires et ministres. Et c'est pourquoi il m'arrive, non pas sans avoir écouté plus d'un conseil, d'opposer à l'éternelle thèse de l'offensive motorisée celle de la défensive stricte, la seule qui ait l'approbation du citoyen-soldat. Et je ne le fais que pour secouer tous les genres de vrais croyants, dont on dirait qu'ils ne savent que passer d'un despotisme à un autre. Je sais que la République est difficile à faire et à maintenir, mais je sais aussi que nous sommes un bon nombre qui avons juré de la faire et de la maintenir.

*La Lumière*, 27 juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

BAAA 96 (jamais repris en recueil)

1793

On dit Révolution ; on dit Socialisme ; on dit Communisme. Moi je ne vois que radicalisme en cette politique nouvelle. On dira que les questions de mots n'importent guère. Mais si ! Elles importent notamment au regard de l'opinion étrangère, qui ne sait de la France que Paris et les journaux de Paris. De là à dire que le communisme de Blum répond à celui de Staline, il n'y a pas loin. J'aimerais mieux que l'on comprît la structure des deux pays, les révolutions qui leur sont propres à chacun, et les institutions qui résultent de leurs situations. Or il est connu que la France est radicale. Il est connu que l'électeur qui vote pour le socialiste est un radical mécontent des élus radicaux ; sans compter que l'alliance électorale nécessaire a reporté encore sur l'étiquette socialiste ou communiste une importante masse radicale. Aussi vous verrez que l'esprit radical va se manifester de plus en plus.

Non pas pour rompre l'union, comme l'impriment trop vite ceux qui l'espèrent, mais pour rappeler au moins deux principes radicaux, chers à la masse des électeurs de gauche. Le premier est le principe de liberté, ou le droit à la dissidence, qui convie les citoyens à une continuelle critique ; et le deuxième est l'organisation du suffrage universel après le vote, et pendant toute la législature, de façon que le député puisse toujours être touché par une remarque, ou par un effet dans l'expérience, effet qu'il risque d'ignorer. Sans cette fraternité active entre électeurs et élus, il n'y a plus de République. Or je ne sais pas si la République ainsi entendue est essentielle pour tout socialisme et pour tout communisme, car j'ai quelquefois soupçonné ces sévères amis de la justice de préférer la justice à la liberté. Toujours est-il que le radicalisme, c'est la République même. Il y a peut-être une Raison d'État dans le Socialisme ou dans le Communisme ; il n'y en a point dans le radicalisme. Le radicalisme joue loyalement le jeu du suffrage et de l'égalité. Cela mène loin, ou plutôt cela mènera loin ; ce rouge-là est un fier rouge.

J'entends qu'on crie : « Les Soviets partout ! » Mais s'il y a un pays où les libertés sont premièrement municipales, c'est bien le nôtre. Et c'est surtout dans les petites communes de nos campagnes qu'il faut voir l'égalité s'établir, et le budget épluché sans façons. La paysannerie, par la nature même des travaux, par les mœurs, et par le costume, s'oppose aux classes, par une simplicité de ton, par un mépris de l'oisiveté et du luxe qui est commun à tous. L'enfant de bourgeois qui a passé d'heureuses vacances chez le grand-père paysan n'oublie jamais une égalité presque agressive, qui là-bas est la règle. Nous tenons beaucoup à nos petites mares et non sans raison, parce que c'est la vie municipale qui est chez nous l'école de la politique. Et ce n'est toujours pas notre jugement provincial qui excusera le grand industriel qui risque un million au jeu. L'injustice de ces inconcevables profits apparaît alors devant la vie sobre et un peu avaricieuse du paysan et de l'artisan. Il n'y a donc point de difficulté, aux yeux du radical de province, à limiter ici le droit d'accumuler et de dissiper. Mais pourquoi vouloir appliquer les mêmes règles à un atelier de cinq ou dix ouvriers, où le patron, vêtu comme eux, manie comme eux le pinceau ou le rabot ? Ou bien à la ferme, où le maître se trouve le premier avant le jour à l'étable et à l'écurie ? De telles prétentions, plus scolastiques que pratiques, n'épouvantent même plus le radicalisme paysan. Il sait que le bon sens sera juge. Il sait que la République sera municipale, quand le monstrueux centre, où le luxe gouverne, sera ramené à la raison par une représentation plus équitable. Mais voilà encore une cause d'erreur, pour l'étranger et même pour l'homme d'administration, qui considère surtout Paris. Sans compter que le Paris des lettres, des arts, et des millions, ne manque pas d'éblouir le radical nouvellement débarqué. Il faut savoir que l'électeur radical n'est ni séduit ni ébloui ; qu'il prétend que les règles s'accordent aux situations, et que la France soit gouvernée comme l'est le bourg et la petite ville.

Ainsi la grande politique n'a pas plus de chances au temps de Blum qu’au temps de Combes. Je remarque que les principes abstraits et proprement subversifs ne sont jamais invoqués quand les vieux remèdes suffisent, les vieux remèdes que les radicaux n'ont jamais pu employer (par exemple choisir des administrateurs fidèles, et non pas traîtres ; tenir en main les chefs de l'armée ; écarter du pouvoir les âmes vénales et connues comme telles), et ils n'ont pas pu les employer, par cette gloire qui allait aux traîtres, et par l'ironie qui accablait les fidèles. Il est sûr que la vague socialiste et communiste a rendu aux radicaux leur âme toute lavée. Car, ayant fait examen d'eux-mêmes, ils ne voient pas qu'aucune justice leur fasse peur, ni qu'aucune égalité les étonne. Et un de ces jours vous les verrez rappeler aux socialistes et communistes les principes de simple humanité effacés quelquefois par l'ivresse d'organiser. Et l'arrangement se fera très bien.

*La Lumière*, 4 juillet 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

BAAA 96 (jamais repris en recueil)

1794

Il est vrai que, depuis la conquête de l'Éthiopie, les militaires connaissent mieux le pouvoir des nouvelles armes. Car représentez-vous une troupe en marche attaquée par des avions, et suffoquée par des nappes de gaz irrespirable, de gaz caustique, de gaz qui empoisonne dès qu'il s'insinue jusqu'à la peau ; et imaginez que les combattants se rendent compte qu'en abattant les avions ils n'en reçoivent que mieux les gaz, et de plus près. Concevez maintenant que le terrain qui a reçu les gaz soit dangereux encore assez longtemps de façon que l'on n'ose plus se reposer, ni dormir, ni faire la soupe aux environs du champ de bataille. Quelle terreur partout ! Quelles nuits dans les villes, quand on sait déjà qu'une nuée d'avions silencieux pourront descendre jusqu'à soixante mètres sans être entendus ! Quelle vanité du courage, et quelle fuite partout. En vérité, il suffit d'oser être méchant autant qu'on peut l'être pour conquérir à coup sûr, et régner sur la terre. Et je ne compte même pas ce qu'on inventera après chaque jour de pratique. On comprend déjà, d'après l'emploi des diffuseurs de gaz, comment les choses peuvent se faire plus simplement et plus promptement qu'on ne croyait.

Tel est le rêve du conquérant, mais rêve aussitôt gâté par ceci qu'il ne peut point d'emblée empêcher que l'adversaire riposte par les mêmes moyens, ce qui rendra la terreur égale partout, et les désastres plus étendus selon les masses de troupes acheminées vers les points de rupture. Supposons les diffuseurs de gaz opérant par milliers d'avions au-dessus de la célèbre armée Nivelle, entassée dans deux ou trois vallées. Cette offensive, qui d'ailleurs fut arrêtée tout net, aurait été préalablement vaincue avant son premier coup de canon. On dira qu'alors la guerre se fera entre avions au-dessus d'un désert. Possible. Mais cela n'empêchera pas la destruction des villes, ni la panique des deux côtés ; car le ciel est vaste, les moteurs seront de plus en plus silencieux, et la vitesse croissante des appareils facilitera les surprises. En sorte que, d'après ces anticipations très raisonnables, ce qu'on peut prédire c'est la défaite de tous les belligérants, et des pertes proportionnelles à la densité des masses humaines armées ou non. Les réflexions de ce genre sont de nature à rafraîchir l'enthousiasme guerrier. Car, que peut le plus fier courage contre un nuage de gaz ? Bien mieux, des réflexions du même genre, et bien plus précises, doivent changer beaucoup les dispositions des chefs militaires, qui ont toujours vécu sur cette idée que la force des armées dépend surtout d'un entraînement moral, et d'un fanatisme méthodiquement cultivé. Quant aux chefs d'États, tyrans ou non, violents ou non, ils ne pourront plus se représenter le mouvement irrésistible de l'invasion, car cette fois l'invasion devra attendre ; et on peut penser que le vainqueur sera celui qui aura le moyen de se refaire très loin de ses frontières, et d'attendre que les téméraires des deux parts soient anéantis.

Pareillement sur mer, où les désastres doivent être aussi égalisés, par l'effet des mines, des sous-marins, et des hydravions, qui auront bientôt détruit les gros navires. Et, comme cela est connu et prévu, le plus fort ne se privera point non plus des moyens qui rendront le faible si redoutable ; en sorte que les deux partis seront promptement paralysés et vaincus. En sorte que faire la guerre ce ne sera pas seulement accepter un risque mais délibérément préparer massacres et désastres pour son propre pays, maux très certains, et qui n'empêchent pas que l'issue reste incertaine. De moins en moins la guerre paiera ; de plus en plus il faudra la payer très cher, et pour commencer, et à coup sûr. Cette nouveauté des effets n'est nullement cachée, ni difficile à comprendre ; elle sera évidente aux soldats comme aux chefs, aux peuples comme aux tyrans. Il y a longtemps que les sages physiciens et chimistes prédisent que la puissance des armements empêchera les guerres. Et peut-être s'est-on moqué d'eux entre 14 et 18 ; mais c'est qu'aussi les nouveaux armements furent à peine essayés. Jusqu'à l'expérience italienne, l'usage des gaz était limité par le risque qu'une saute de vent retournât le poison contre ceux qui le lançaient. Mais puisqu'on peut maintenant lancer de haut un gaz lourd, la méthode est trouvée, et aucune troupe, d'aucun côté, ne tiendra contre les gaz. Il faudra même effacer la notion de troupe, et disperser les forces en marche sur d'immenses étendues, ce qui changera la discipline et mille autres choses. Voilà sommairement pourquoi un nouvel Alexandre peut partir vers les Indes par Babylone, mais ne peut même pas concevoir qu'il conduise un corps d'armée de Cologne à Paris. Il faudra d'immenses destructions de part et d'autre avant qu'on puisse former cet extravagant projet. En sorte qu’il n’est pas absurde de dire que les amis de la paix finiront par avoir raison.

*La Lumière*,11 Juillet 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LVI

1939 SM2 CXLV « La guerre ne paie plus »

1795

« On n'a pas bien compris, dit le vieux lion (je le nomme ainsi quoiqu'il ne soit pas tant vieux, parce qu'il est tout couturé de la guerre, et d'ailleurs au-delà de toute crainte), on n'a pas bien compris, là-haut, ce que c'est que le Français pur, pur à force de mélange, si bien établi dans son être qu'il permet à un chacun d'être comme il est, et même qu'il l'aime ainsi. Ce Français a fait la guerre comme vous et moi, absolument sans croire qu'il résulterait jamais de cette folie quelque chose de bon ; il a supporté cela comme une peste et un cauchemar qui n'en finissaient pas ; il a jugé les chefs lointains d'après les chefs proches ; il a jugé les grands projets comme les petits ; il a jugé les premiers d'école, les chefs de promotion, les brevetés, les inventeurs, les journalistes, et tous les faiseurs de boniments et marchands de remèdes. En revanche il a jugé l'exécutant inconnu ; il l'a trouvé sublime en des moments, et toujours supérieur à son rang et à son destin ».

« Vrai, lui dis-je, car on avait le temps d'examiner, et l'on n'était point aveuglé par le souci de se pousser soi ; il s'agissait seulement d'obéir et de mourir ; c'est une terrible position mais entièrement bonne pour l'esprit ».

« Si bonne, reprit le vieux lion, qu'à la longue on a fini par comprendre le chef lui-même, à la lumière, si je puis dire, de l'exécutant. Et le chef était bien notre frère et notre semblable, mais engagé à fond dans une entreprise de vanité ».

« Oui, lui dis-je, comparable à ce malheureux inventeur qui s'est jeté de la tour Eiffel avec son parachute au dos, et qui est tombé comme une pierre sous les yeux des officiels. Il tremblait, il était sûr de mourir, mais il ne pouvait plus reculer ».

« Il avait trop parlé de son parachute, dit le vieux lion ; parlé au lieu d'y penser. Je les vois tous, les chefs d'action et de pensée, pendant la guerre et depuis ; je les vois tous sautant en aveugles après avoir trop parlé et trop peu pensé. Je me trompe ; ils ne sautent point et ils font sauter les autres. Mais je les estime assez pour les croire désespérés jusqu'à leur mort. Car ils ne font pas autre chose qu'essayer ou faire essayer un parachute de leur invention, et dont ils ont tant parlé ! Aussi reviennent maintenant de nouveaux rêves qui ressemblent aux anciens, des avions à obscurcir le ciel, des divisions motorisées, des feux foudroyants, enfin toute la puissance qui plaît à penser ; et sans qu'ils aient jamais pensé aux forces antagonistes ».

« Comme ces ingénus, lui dis-je, qui pensaient à la nouvelle offensive, première ou dixième, disant qu'on irait d'un bond coucher ici, et puis déjeuner là, et qu'on prît bien garde surtout aux villages minés ; mais le vieux soldat savait dire que malheureusement l'ennemi s'y opposerait, ce qui faisait rire tout le monde, car on oubliait ce détail ».

« Braves gens ! dit le vieux lion, et belles disputes, et admirable liberté des esclaves. Mais chez les chefs il n'y avait que des clans qui avaient juré ; et l'on n'y pensait que pour plaire au chef, et ainsi se pousser soi-même. Or le Français pur a pris alors un dégoût des chefs, et des adjoints, et des courtisans, et des propagandistes ; et ce dégoût, il l'a gardé, et il l'enseigne, et il se fait croire ».

« Car, interrompis-je, la confiance est plus forte que jamais, et l'amitié plus pure que jamais, et l'égalité plus sainte que jamais. Mais comment les pontifes pourraient-ils comprendre cela ? »

« Eh oui, dit le vieux lion. Ils reprennent en leurs discours cette confiance, cette amitié, cette égalité ; ils les invoquent pour que l'on fasse grâce à leurs systèmes inhumains ; mais nous ne croyons pas à leurs systèmes. Nous repoussons la tyrannie, surtout pédante, d'où qu'elle vienne ; et si nous préférons un professeur de salut à un autre, c'est à cause de cette foule de camarades purs que nous voyons derrière lui, et qui ne croient à rien qu'à leur propre jugement. Voilà toute l'affaire. Nous sommes avec les hommes libres, et ils savent bien que cela signifie quelque chose ».

« Cela signifie, dis-je, qu'on suivra d'amitié, oui, même les sottises, et qu'ainsi nous sauverons les sottises et les braves sots avec, les braves sots qui n'ont point douté de l'éternel fantassin ».

« Car, dit-il, c'est vrai ; la politique n'est qu'une question d'honneur humain et d'estime humaine. Qui montre, seulement dans le ton, le moindre mépris de l'homme de troupe, celui-là est jugé à toujours ; mais à qui sent l'amitié universelle de ceux qui ne prétendent rien, à celui-là tout est permis, même de promettre la lune, ou d'essayer de marcher sur la mer. Nous les attendons, ces frères téméraires et abstraits ; nous les attendons, assis sur notre motte de terre, au milieu des laboureurs, des forgerons, et des charpentiers, tous assurés de la durée de leurs œuvres, et d'une fraternité sans fêlure. Et sachez bien que les essais de la fraternité coûteront encore cent et mille fois moins que les essais de la haine, dont nous ne voulons plus, dont nous nous moquons, que nous bravons. Et voilà pourquoi il y a un serment à gauche, un serment sans condition, et pour tout dire une conspiration ouverte contre les maîtres. Ce sentiment suffit, et la nature fera presque tout le reste ; car la terre et la forge et le village sont toujours en place, et bourdonnent tranquillement de travail ».

Cet homme défiant et difficile, mais fidèle à l'éternelle révolte, c'est avec lui qu'il faut travailler.

*La Lumière*, 18 juillet 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LVII

BAAA 96 (jamais repris en recueil)

1796

Il faut être né ennuyé pour avoir envie de voler comme les oiseaux. Mais on ne se méfie jamais assez des poètes d'opérette, ni des moyens mussoliniens, qui sont ceux des militaires en tous pays. Voici qu'un besoin nouveau a été créé, et nourri, et enflé, et finalement imposé à tous. Sans le moindre profit, sans apport de bonheur, ni de pensée, mais en revanche tout plein de maux connus et inconnus. Sans compter le petit massacre quotidien, auquel on ne fait même plus attention, voici en perspective les destructions de villes, vieillards, femmes et enfants asphyxiés, aveuglés, brûlés. C'est déjà plus qu'une perspective ; et, ce qui est pire que tout, nous voyons naître, avec ces terribles moyens, une cruauté nouvelle qui résulte de leur usage même. Car quelle pitié pouvez-vous attendre d'un homme qui ne voit pas les effets, et qui risque sa vie là-haut ? Je me souviens qu'au temps où l'homme essayait ses ailes mécaniques, un paysan de Touraine prétendit plaider contre ceux qui survolaient son champ. Mais personne n'y fit attention. C'était pourtant, à ce que je crois, le dernier geste d'un droit ancien, aujourd'hui mort. Je conclus que, si j'étais Jupiter, je foudroierais de nouveau Icare.

Je ne suis pas Jupiter ; aussi je prends le péril aérien comme il est. Je me demande ce qu'il en sera. L'avion sera-t-il le roi des batailles ? On pourrait le croire d'après l'exemple italien ; mais je crois que cette expérience est trompeuse, par ceci que l'Éthiopien n'usait point des mêmes armes. Si les forces de l'air avaient été égales des deux côtés, le front aérien se serait stabilisé aussi ; il n'y aurait eu que d'effroyables destructions, mais seulement la nuit, et des batailles d'aigles dans les nuages. Et encore est-il que les Éthiopiens n'auraient pu riposter sur les villes italiennes, sans quoi ils auraient eu l'avantage de cibles plus larges. À considérer les conditions ordinaires de la guerre, il faut dire que l'avion ne peut pas avancer ni occuper. Il frappe, il riposte, mais il revient à son nid. Et comme le grand nombre n'y est pas nécessaire il serait plutôt la plus puissante réponse du faible au fort. Donc, arme défensive, malgré l'apparence. Sans compter que les grandes masses, villes ou armées, sont alors les plus vulnérables.

Si avec cela les peuples menacés étudient à fond toute la défensive possible d'après les moyens modernes, le fort et l'arrogant se trouvera arrêté net par un système étudié de tranchées et d'abris de canons et de mitrailleuses, et n'aura que la ressource de jeter des bombes sur les villes, offense atroce, génératrice de colères, et qui sera rendue à coup sûr. Cela ne peut manquer de changer beaucoup la guerre, et peut-être de la rendre aussi improductive que féroce. Toutefois, en attendant qu'on s'en aperçoive, la vie humaine sera plus que jamais une vile monnaie que nos messieurs jetteront par poignées sur le tapis vert. La guerre sera plus inhumaine que jamais. Et quel remède ? demande le citoyen. Il fallait donner raison au paysan tourangeau. Mais à quoi bon revenir sur le passé ? Ne rêvons pas.

Je cherche à deviner quel changement favorable résultera de l'arme nouvelle. Je vois que le pouvoir de nuire en sera augmenté. Pour tous, pour l'agresseur comme pour l'attaqué. On sera sûr de se venger, et même les moyens nouveaux ne seront pas tellement coûteux, si on les compare aux canons, aux cuirassés, aux sous-marins. L'avion est un moyen économique de lancer une bordée d'obus à longue portée. Ainsi l'agresseur ne pourra plus compter sur un premier coup assommant ou paralysant. Douloureux oui, mais de nature à susciter une vengeance prompte. Je compare l'attaque nocturne par avions à un coup de boxe qui ne ferait que mal, sans gêner la riposte ; ce serait donc se frapper soi-même à coup sûr. Dans la boxe cela ne se trouve point ; mais dans les coups les plus sauvages de la guerre nouvelle, il n'y a point de parade contre la riposte. Cela ne touchera peut-être pas beaucoup les hommes d'État, que je vois toujours téméraires et inflexibles. Mais les grands chefs réfléchiront, en présence de ruines et de massacres dont ils savent qu'ils auront d'autant plus large part qu'ils étaleront plus de villes prospères sous les étoiles. Joignez à cela que les Quartiers Généraux seront connus (ils le sont toujours), et peut-être visés (ils ne l'étaient jamais) par l'aviation du peuple attaqué, soutenue par l'indignation, et peu disposée à jouer le noble jeu. Et le noble jeu, comme j'en ai vu cent fois la preuve, consiste d'abord dans une convention bien respectée de ne jamais tirer sur le commandement. Tout se réglait sur le dos des fantassins. Cette fois-ci (que les dieux l'écartent !) les grands chefs et les civils auront leur part. Et c'est une petite chance de plus pour le fantassin.

5 Mai 1936 (SM2)

Feuilles Libres, 10 mai 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, LVIII

1939 SM2 CXLII « L'arme nouvelle »

1797

Je lis, comme tout le monde, ceux qui raisonnent de diplomatie. La conduite de l'Angleterre depuis la menace méditerranéenne est appréciée diversement. L'un estime que l'Angleterre a eu peur d'engager le combat si loin de ses bases, étant d'ailleurs mal soutenue, et contre un ennemi qui déployait une rare et sauvage violence dans le défi. - Peu vraisemblable, écrit un autre. L'Angleterre était maîtresse d'un nœud vital de la guerre d'Éthiopie ; elle avait à peine à combattre ; elle étranglait l'adversaire, au prix de quelques torpillages. Elle sauvait ses intérêts en Éthiopie et la route des Indes. - Ou bien faudrait-il croire à quelque arrangement secret, dès longtemps conclu entre puissantes sociétés pour exploiter les richesses voisines du Haut-Nil ? La vraie diplomatie est entre les capitaux plutôt qu'entre les Nations. Vous devinez le développement. - C'est ici que s'approche l'homme qui sait tout, et qui écrit, si je puis dire, pour le tuyau de l'oreille du lecteur : « Vous n'y êtes pas, murmure-t-il. La vraie raison c'est que la puissante Angleterre s'est relâchée depuis la grande guerre, comme si elle avait cru que c'était la dernière des guerres. En sorte que, comparant son armement à celui des dangereux aventuriers, elle se trouvait presque désarmée ; il faut du temps pour réparer les effets de cette sorte de somnolence. Et c'était une chose que l'Italie savait ; d'où cette imprévisible hardiesse, et cette offense au lion britannique non punie ». - Je me suis permis de résumer en quelques lignes un lourd paquet d'articles, et c'est pour exprimer mon étonnement.

Nul écrivain de diplomatie n'a eu l'idée que l'Angleterre, tout compte fait de l'opinion publique très éveillée et de l'opinion privée de quelques ministres, avait hésité tout simplement devant le grand massacre, qui risquait de s'étendre. Qu'enfin le véritable pacifisme, doctrine presque obligée dans une démocratie, paraissait pour la première fois à la table des puissances. Et que l'Angleterre n'avait pas eu peur, et, chose plus rare, n'avait point eu peur d'avoir l'air d'avoir peur. Que ses regards avaient pénétré (il suffit d'y penser) jusqu'aux hommes réels et bien vivants (quelques milliers) que le moindre commencement de guerre condamnait à la mort, à toutes sortes de souffrances, à la mutilation, à la cécité par les gaz, à l'empoisonnement pour toujours. Belle jeunesse de tous pays, l'espoir de l'humanité, est-ce donc un crime de penser à vous donner quelques années encore d'heureuse vie ?

L'homme d'État qui est touché par cette idée, qui ose la voir en face, certainement retardera l'attaque, gagnera du temps, attendra l'attaque directe de l'adversaire. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler de guerre préventive, même en vue de l'anéantissement des méchants et d'une paix durable. Trop heureux au contraire de gagner jour après jour. Dans le fait, voilà pas mal de jours de gagnés, par cette patience du puissant roi des vagues ; et pour la confusion de tant de méchants prophètes. Et puisse cet esprit d'humanité descendre aussi chez nous selon le vœu du peuple ! Des nations qui n'attaquent point, qui n'essaient pas de faire peur, qui n'ont pas peur, qui s'organisent intérieurement selon la fraternelle justice, cela peut étonner les monstres. D'autant qu'il n'y a pas de monstres, je veux dire de peuples monstres ; et qu'en tout cas il n'y a point de tels furieux qu'ils n'examinent pas le risque. L'homme a vaincu les bêtes par un courage tranquille et presque immobile. Mais ce n'est pas encore cela que je voulais dire.

Je voudrais demander comment sont faits ces hommes qui écrivent de politique étrangère, puisque la vraie raison de la paix, et la seule, ne leur vient jamais à l'esprit. Pour eux les hommes que l'on a en réserve sont comme les navires, les canons et les obus que l'on a en réserve, et qui sont faits pour servir. Les hommes aussi sont des instruments ; on les jette au gouffre pour un avantage ; on les dépense sans compter dès qu'on les a. Telle est l'idée de ces écrivains qui se disent réalistes et qui ne sont ni des généraux, ni des hommes d'État, mais dont le métier est de voir ce qui est. Comment leur esprit s'est-il obscurci jusqu'à ignorer tranquillement ce que c'est que la guerre, quand des centaines de volumes l'ont dit de façon que l'homme moyen ne puisse pas oublier ? Voilà ce qui m'étonne.

Feuilles Libres, 10 juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

1939 SM2 CXLIII « La vraie raison de la paix »

1798

Je demande la permission de traiter de la Proportionnelle. C'est un sujet qui n'est pas actuel et qui ne le sera pas avant la fin de la législature. Mais j'y trouve une occasion d'analyser d'un certain côté nos apparences politiques ; car beaucoup seraient proportionnalistes s'ils ne craignaient les conséquences. Or ce n'est pas ainsi qu'il faut juger la Proportionnelle.

La représentation proportionnelle est la plus redoutable machine de guerre contre la République, et le fut toujours, et toujours le sera. Pour le comprendre, il faut rester citoyen et juger de sa place ; car les députés, même les plus sûrs, ont là-dessus des illusions qu'on peut dire professionnelles. Il n'en est peut-être pas un qui, un jour où l’autre, ne se soit plaint de l'électeur, si ignorant, si borné dans son village, si incapable de comprendre la haute politique. Dans le fait, et par une contagion qui passe des bureaux aux ministres, des ministres aux commissions, des commissions aux séances, la haute politique se traduit naturellement par la tyrannie des brevetés, par le déficit, par la menace de guerre, par la guerre enfin. Je me demande s'il est un député qui ne doive confesser à son lit de mort, comme Louis XIV : « J'ai trop aimé la guerre ». La guerre, c'est-à-dire les grands projets, le passionnant jeu d'échecs, l'ivresse de jouer avec quatre millions de soldats et cinquante milliards de rente. Toute la politique du citoyen consiste à s'opposer à cette politique-là. Et autant qu'il peut s'y opposer, la République est quelque chose.

Observez comme nous sommes empêtrés de corps d'élite qui se recrutent eux-mêmes. Le recrutement est médiocre et cultive un genre d'infatuation, comme on voit aux Académies, aux Sorbonnes et dans toutes les administrations. Or ce mal se développerait là justement où doit se trouver le remède, si on laissait les députés se recruter eux-mêmes, désigner les hommes d'État, exclure les indignes. Il se formerait, et il se forme en effet un esprit de corps et un monument d'inégalité, par des élections recommencées, qui rendent impuissant celui qui résiste aux partis. Or j'entends bien qu'il faut des partis. Les partis sont, comme les gouvernements, un mal nécessaire, et dont il faut limiter les effets. Tant que les partis sont eux-mêmes subordonnés aux électeurs, et rompus en morceaux tous les quatre ans, cela peut aller. Si au contraire les partis se constituent à l'intérieur d'eux-mêmes, choisissent les candidats et pèsent sur les élections, c'est alors que nous pouvons enterrer notre argent et graisser nos godillots. Pour moi je ne suis point si sûr qu'un député socialiste soit tellement républicain ; un électeur socialiste, oui. Quant aux ministres socialistes, n'en parlons pas, mais pensons-y toujours. Remarquez que ces réflexions ne peuvent plaire à l'ambitieux. Et qui n'est pas ambitieux ?

Il ne s'agit point de révolution. Tout au plus de mettre le soulier sur la jante, par le moyen de l'interpellation familière, faite au député quand il revient aux champs. Il n'est jamais sourd à cette opinion toute franche, et c'est de là qu'il revient pour interpeller à son tour les ministres, qui eux ne connaissent que les bureaux et la grande presse. Oui, la grande presse agit à coup sûr, elle agit sur les ministres et sur les députés ; elle leur fait tout croire ; elle a bien failli leur faire croire que le 6 février était une date historique et l'affaire Stavisky une affaire d'État ! Seulement, l'électeur ne croit rien du tout de ce que dit la grande presse. Heureux si dans les heures critiques, et en l'absence de son député, il peut lui envoyer un camarade sûr, chargé de refaire pour la millième fois le discours du Paysan du Danube.

Or supposons les partis constitués, avec leurs bureaux et leurs listes d'ancienneté, les plus dociles désignés pour le ministère, et les jeunes attendant leur brevet, que viendra faire le paysan ? « Mon cher, dira l'étudiant de politique, je ne me mêle pas de décider seul ; je m'en tiens à la discipline du parti ». Il n'ajoute pas, mais il pense, que sa réélection dépend du parti ; et au reste il ne s'en plaint pas. Il est plus facile de se faire donner l'investiture par le parti que de suivre de près les misères et les inquiétudes d'un arrondissement, et finalement d'être approuvé des bonnes femmes. Je comprends que les partis relèvent la position du député, et rabaissent le citoyen.

Ces choses bien considérées, il reste à l'ami de la Proportionnelle à dire ceci : « Bon ou mauvais, c'est premièrement juste, et je ne veux pas en entendre plus long ». Assurément, s'il suffit de compter les forces et de donner tout pouvoir au parti le plus fort, oui, il est juste de ne pas oublier un seul des fantassins de l'urne. Oui. Seulement il n'est point vrai que le nombre ait le droit de tout faire, et la justice n'a rien à voir ici. On préfère le nombre, parce qu'il y a toutes chances pour que le nombre, ceux qui travaillent et qui aiment la paix, gouverne selon le droit. Ce n'est qu'une chance ; mais encore à la condition que le nombre ne soit pas maître pour quatre ans, que la pluralité puisse sur divers sujets se défaire et se refaire, et qu'enfin les électeurs puissent toujours se faire entendre. Car c'est le bon sens, aux prises avec le travail et les difficultés de l'heure, qui est le remède à toute tyrannie, et aussi bien à la tyrannie du nombre, qui, surtout par ses représentants une fois comptés, se croirait le maître de l'État. Heureusement notre République s'est constituée autrement, et commence à vivre pour elle-même, et non pour l'agrément des brevetés d'administration.

Feuilles Libres, 25 juin 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

1799

Ces jours-ci, en mes rêveries politiques, dont j'espère seulement que quelques-uns y trouveront occasion de réfléchir, je pensais à un genre de traître que je connais bien, puisque j'en suis. Je pensais à celui qui refuse impôt ou diminution de traitement. Ce n'est qu'un. Combien reprendraient leur dix pour cent, s'ils pouvaient ! Combien rabattraient de leur revenu déclaré, s'ils pouvaient ! Je me borne à ceux qui ne peuvent, dont je suis. Laissons les fraudeurs réels, dont je suppose que les principaux sont des ennemis de toute République, ou pour mieux dire des gens qui refusent d’en être. Frauder, c'est refuser la coopération. C'est traiter l'État comme un être prodigue et malfaisant, mais qui est le plus tort. C'est une manière sournoise de lui faire la guerre. Ainsi ferions-nous à l'égard d'un tyran. Nous n'irions pas contribuer volontairement à la construction de nouvelles prisons.

Il n'est pas besoin de chercher longtemps pour découvrir un paysan réputé millionnaire et qui s'inscrit comme pauvre sur la liste des assujettis à l'impôt. Au reste il vit comme un pauvre ; il pousse sa brouette de fumier. D'après les signes extérieurs, nul ne le supposerait riche. Or, ce paysan souvent ne comprend pas la République ; il n'y croit point. Il sait pourtant bien réclamer un pont, ou une belle route, ou une école ; mais il ne croit pas que les impôts, mieux nommés contributions, n'ont d'autre objet que de construire et d'entretenir ces choses d'usage commun ; sans compter les gendarmes dont il ne sent pas les bienfaits, parce qu'il s'est habitué à une sécurité admirable. En quoi nous penserons qu'il n'est pas juste. Mais lui refuse de penser. Il ne veut pas payer, et c'est tout ; il attend qu'on le force, et c'est autant de gagné, se dit-il.

Quand on pense aux marchés de guerre, à la guerre, aux gros traitements, aux millions de jetons de présence, et comment l'État républicain laisse aller ces choses, on excuserait le refus de payer ; on y pencherait soi-même. Mais c'est dire enfin : « Je subis le gouvernement et la Constitution ; je ne veux pas les reconnaître, quels qu'ils soient ». Le fond de ceux que nous nommons réactionnaires, c'est de préférer un gouvernement qui s'impose, et envers lequel ils n'aient pas de devoir. « Parbleu, dira quelquefois le paysan, je comprends bien ; on veut que je coopère ; et si je coopère, il sera simplement honnête que je paye selon la commune loi. Non ! Non ! Prenez ce que vous pourrez. Et moi je cache ce que je puis cacher ». C'est refuser la République. Et si ce n'est pas la République, c'est n'importe quoi. Fascisme, Empire, Monarchie, où le mal est limité seulement par la force des résistants.

Tous ceux qui veulent et espèrent la République veulent au contraire un État qui soit à tous, ou mieux qui fasse coopérer tous avec tous, sous le contrôle de tous. En cet État, je ne dis pas que le refus de concours soit hors de raison ; car il faut toujours une suprême ressource, et cette menace ne doit jamais être absolument levée. Mais, d'autre part, il est injuste de refuser de payer (et recevoir moins c'est encore payer), en alléguant que l'État ne sait pas faire payer ses ennemis. Le subside des pauvres et demi-pauvres est justement ce qui permettra à l'État de forcer les riches. Il faut sortir de ce cercle ; et croire à la République, c'est croire qu'on peut sortir de ce cercle.

On sait qu’imiter les voleurs, et prendre excuse de ce qu'il y a des voleurs, ce n'est point juste. Mais le sait-on bien ? A-t-on bien considéré la loi de coopération ? Je vois plutôt une fureur trop prompte, et un geste de garder d'abord ses propres sous, ce qui n'est que naturel. C'est recevoir le plus qu'on peut et payer le moins possible. La justice demande un peu plus. La justice ne s'établira pas par un refus de tous à l'imitation des injustes. C'est très mal partir. Disons que c'est vraisemblablement pourquoi la République est toujours en danger ; c'est que ses amis ne tirent pas moins sur elle que ses ennemis. Ses amis ne veulent point faire les frais d'une coopération qui serait assez libre et forte pour chasser d'elle les mauvais payeurs. Chasser d'elle ? Que signifie ? Tout simplement refuser les routes, la police, l'hygiène aux mauvais payeurs. C'est pourtant le droit ; car routes, police, hygiène coûtent cher. Mais bah ! Tous suivent les maximes du riche, et la République a pour ennemis tous ses sujets. Je crois que cette fausse position use les courages.

Il n'est point dit que la République sera d'abord une bonne affaire. Il n'est point dit qu'elle le sera jamais. Supposons-la purgée, par émigration, de ceux qui veulent en profiter sans payer ; il restera une pauvreté libre. Or, ce calcul de gagner le plus possible n'est pas au fond des cœurs ; mais il monte quelquefois à la surface comme une écume. Car quoi de plus clair ? Si nous jugeons que l'usine nous exploite, nous refusons concours. Seulement n'oublions pas que la République est toute aux travailleurs ; c'est notre usine à tous.

*Vigilance*, 8 juillet 1936

*Feuilles Libres (Journal d’Alain)*, n° 3 - Dixième année (nouvelle série), 15 août 1936, XLVII

# *Feuilles libres (Journal d’Alain)*, Nouvelle série, Dixième Année, n°4, 15 décembre 1936

1800

Il y a un violent contraste entre le paysan qui arrondit son domaine et le maître d'une grande entreprise qui participe de haut à des industries, à des banques, et qui touche en jetons de présence, pour une seule année, de quoi payer les terres de dix paysans. Quel rapport entre l'ouvrier qui s'ennuie et s'épuise dans une sorte de grande caserne, et le maître lointain qui n'a jamais touché un marteau ? Ce sont deux espèces d'hommes, ennemis déjà par le costume ; et il y a plus d'une ressemblance entre le pouvoir industriel et le militaire, qui tous deux agissent par sous-officiers. Le contre-maître connaît la peine des hommes ; mais il n'est point libre de ralentir le rythme inhumain ; il est lui-même tenu par d'autres, ingénieurs, ou chefs de service, qui ne sont encore que les délégués du pouvoir. Et, comme le général en chef fait avancer le fantassin qui ne le connaît que de nom, ainsi un pouvoir encore plus caché, fait d'un conseil de grands usuriers, donne ou retire le travail, embauche ou débauche, réduit les salaires, et jette des chômeurs au désespoir d'après des combinaisons et des projets qui sont profondément secrets. La propriété individuelle couvre tant bien que mal des institutions si profondément différentes. Ceux qui spéculent abstraitement d'après de telles notions ne peuvent que se tromper. Il y a deux types de propriétés et deux capitalismes.

Au temps des foins ou de la moisson, vous ne distinguez pas le maître et l'ouvrier ; ils sont maigres l'un et l'autre, et recuits de soleil ; d'un même mouvement ils précipitent le travail, si la pluie menace ; à bien regarder le maître est celui qui se donne le plus de mal, et c'est par là qu'il pousse les autres. Hors des menaces du ciel, le travail se fait selon un rythme balancé qui convient au corps humain ; au reste tout est tempéré par le cheval et le bœuf, qu'il faut ménager, tout est tempéré par la terre ; car, quelque culture que l'on entreprenne, il faut attendre ; l'impatience humaine ne peut avancer l'époque de la moisson. Les longues nuits de l'hiver invitent au repos, ou bien à cette demi-paresse de la veillée. D'où se forme l'esprit paysan, toujours adhérent à la nature, sans être jamais entraîné par des combinaisons abstraites. Le champ qu'il désire, il le voit chaque jour ; il y voit des travaux ; cette richesse nouvelle sera une occasion de se fatiguer davantage. L'oisif n'est jamais celui qu'on envie ; et l'ouvrier agricole, qui rêve d'avoir son champ à lui, ne cesse de voir son modèle, les pieds dans le fumier comme lui-même. Ici l'égalité est présente et sensible. Et l'inégalité n'irait pas loin si le prêteur, l'avide prêteur, ne venait troubler l'ordre des travaux.

On conçoit une politique qui définirait la propriété légitime, ou tout au moins favorisée, qui la définirait par cette condition que le maître soit vêtu comme l'ouvrier et fasse le même travail que l'ouvrier. L'artisan de village, menuisier, charpentier ou forgeron, est formé sur le modèle paysan, étant lui-même à demi paysan. Il faut attendre pour avoir une porte, que le menuisier ait fait sa moisson. Tout villageois, maître ou ouvrier, possède un petit commencement de jardin, de basse-cour, de clapier. Nul ne se sépare tout à fait de l'antique travail qui nourrit l'homme. Les villes sont faites de villages. Les peintres, les maçons, les ébénistes sont tous vêtus de même, et le patron est debout le premier. La fortune est liée au travail ; on le voit ; l'exemple est devant les yeux. Ainsi est fait le monde des hommes pour le principal. Et le législateur devrait travailler d'après nature, ayant toujours sous les yeux cette éternelle structure, toujours paysanne au fond. La partie d'usines et de logements ouvriers est au contraire monstrueuse, comme l'est aussi la partie orgueilleuse et fortifiée où se loge le rentier.

On ne changera jamais l'ordre des besoins. On a longtemps vécu sans autos et sans phonos ; on n'a jamais vécu sans pain, sans volaille, sans troupeaux. Le grand désordre humain, si l'on y pense bien, c'est l'immense entreprise qui rassemble premièrement des signes monétaires, et de là se porte à ce qui est nouveau, à ce qui donnera pour un temps court des profits démesurés, comme on a vu pour les cycles au commencement, ou pour le cinéma, ou pour la radio. On comprend que ce genre d'industrie attire d'abord les ouvriers et transforme même les fils de paysans en ouvriers. Tout cela est téméraire et hors nature. On peut prévoir que par la production folle, la concurrence, et la saturation du marché, on verra les habiles s'en retirer, la petite épargne ruinée et le paysan transformé en chômeur. Toute politique raisonnable serait donc rustique. Il me semble que cette idée circule dans le monde entier.

« 25 juillet 1936 » (EH2)

*La Lumière*, 25 juillet 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXII

1938 EH XLI « La structure paysanne »

1801

La vertu, comme dit Aristote, est toujours un milieu entre deux extrêmes. C'est ainsi que la civilisation vraisemblablement trouve son équilibre entre deux extrêmes, qui sont maintenant réels et présents sur la grande table de jeu. D'un côté la tyrannie, qui est inhumaine non seulement par les supplices, mais par un usage très sauvage de la raison et de la vertu. On est effrayé des vérités que peut dire un tyran, et de l'usage qu'il en fait. Par exemple il loue la famille et les beaux enfants autour du foyer ; mais on sait pourquoi ; c'est là qu'il fait pousser les cadavres qui marquent le chemin de toutes ses entreprises. Et pareillement l'égalité et la justice qu'il veut entre ses sujets, ce n'est qu'esclavage commun et commune misère, et le même refus à tous de tous leurs droits. Ainsi la raison est continuellement tordue en raison d'État, l'enthousiasme en colère, la joie de vivre en ivresse de violence. Et comme il n'est point laissé d'espoir, comme les dissidents sont aussitôt enlevés et assommés, il se fait un consentement insondable et une rageuse acclamation. Cela ne peut finir ; cela va aux derniers excès, aux dernières contorsions ; au sang et au massacre comme on voyait dans l'ancien Mexique. Cette ivresse est comme l'ivresse du vin ; on en fait une vie, un jugement, presque un bonheur. Voilà l'un des extrêmes. Et, à bien écouter, dans le moindre discours d'un de nos fascistes cette ivresse est déjà toute.

Voici l'autre extrême. C'est l'extrême du droit, qui veut en tous les mêmes droits, le même travail, le même repos. C'est une usine des droits absolus. Et l'idée vient de l'usine même, qui, par son volant principal, impose à tous l'uniformité mécanique. Ces grandes et abstraites organisations se règlent par bureaux. L'intelligence n'y est qu'un plat métier. Tout va par un conseil de spécialistes ; ce n'est point un homme qui règne, c'est le savoir ; à cela près qu'il faut une redoutable police, si l'on veut que l'homme obéisse au savoir. Car l'homme est naturellement poète, chanteur, danseur, et on ne sait quoi encore, sans compter le dangereux rire, et le temps perdu, ce dieu de l'homme, ce dieu des dieux. C'est pourquoi la rationalisation est odieuse ; mais il la faut pourtant dans l'immense usine des usines. C'est ainsi que la ruche humaine produit sans fin, comme le tyran conquiert sans fin ; on peut préférer la ruche ; mais ce n'est pourtant qu'une perfection désespérée, et une négation de la tyrannie, qui ressemble à la tyrannie ; car n'importe qui y sera le contre-maître tout puissant, celui qui pointe et punit ; en haut comme partout le métier porte l'homme.

Devant ces déserts d'homme, on envie une paysanne qui chante à son enfant au bord du fossé ; on envie les fêtes, aussi variées que les saisons et les lieux. On envie la patriarcale existence, où le pouvoir se divise selon les âges, où les travaux vont du même pas que le bœuf, où le blé pousse et mûrit selon sa loi, en sorte que le métier n'entraîne jamais l'homme selon sa propre impatience. Ici la nature tempère les travaux ; les nuits, courtes ou longues, mesurent le repos ; la veillée d'hiver et les feux de la Saint-Jean d'été raniment la rêverie. On peut rire de ce tableau idyllique ; car les diables ne sont pas loin ; il y a souvent de la brutalité dans le pouvoir du père ; et l'imitation de l'animal a de troubles conséquences. Mais le village et son conseil des anciens, la petite ville où sont les gendarmes, et la capitale de région où sont les gardes mobiles et les juges, tout cela, pourvu que l'ouvrier reste artisan, et que tous, même l'usurier, touchent assez à l'agriculture, mère des hommes, tout cela peut faire une paix des champs et une justice des villes, l'une et l'autre à la mesure de l'homme. Et c'est là, je pense, que le législateur doit regarder ; car le droit est né des bornes agricoles et du mur mitoyen. Et c'est le juge de paix qui sait changer les lois, car il les applique. Je suppose que c'est, au fond, ce que la province veut dire quand elle vote contre la caserne et l'usine, deux institutions si évidemment plus fortes que l'homme. Et de qui donc l'homme est-il esclave, si ce n'est de l'homme ?

*La Lumière,* 1er août 1936

*Feuilles libres –* Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXIII

1802

C’est l'antique inégalité qui est en cause. C'est pour elle et contre elle que l'on se bat. D'un côté une armée d'officiers, c'est-à-dire le pouvoir militaire, ou bien disons le pouvoir tout court, car le pouvoir absolu ne peut être que militaire. De l'autre côté, des hommes qui ont laissé la mine ou l'usine, et qui combattent pour l'égalité des droits ; c'est l'égalité. Cette guerre est infatigable, parce qu'elle sait très bien ce qu'elle veut. Le haut militaire veut conserver sa position royale, qui s'est toujours moquée du peuple, à proprement parler. Le duc de Villeroy montrait la foule au petit Louis XV et lui disait : « Ce peuple est à vous ». C'est dans le même sens que l'officier dit : « Mes hommes ». L'Espagne est neuve à la liberté ; d'un côté les pouvoirs d'hier sont ingénus et sans ruse ; ils ne savent pas reprendre par manœuvre ce que le vote populaire semble leur avoir enlevé. Et, devant cette chose admirable, la révolte des chefs, le peuple Espagnol n'a pas le choix.

Chez nous le pouvoir se joue aux échecs ; les joueurs sont patients ; ils poussent une pièce tous les huit jours. Notre guerre civile ressemble à la partie tranquille des guerres de Turenne, où l'on gagnait plus d'une bataille sans un coup de feu, par une marche bien dissimulée, et en se montrant où l'on n'était pas attendu. Notre partie, depuis le 6 février, s'est jouée entre trois masses, les pouvoirs insurgés, la police et les hommes du peuple ; et tout ce qui n'était pas la police a manœuvré de façon à n'avoir pas la police contre soi. Très sagement. Supposez les insurgés (les pouvoirs) attaquant ; le peuple se trouvait par cela même avec la police ; mais, au rebours, il était encore plus évident que le peuple, s'il s'armait et s'élançait, ferait l'union de la police et de l'armée des tyrans ; cette union était même plus naturelle que l'autre, et c'est par là qu'on a vu périr plus d'une République. Cette situation étant bien comprise, on a vu plus d'une finesse de part et d'autre, et une patience étonnante.

J'admire le parti des tyrans ; je le crois très habile ; administrativement il n'a pas perdu autant que nous l'avions espéré. Et convenons qu'il n'est pas facile de renvoyer sur un simple soupçon, et contre tant de déclarations loyalistes, quand tant de soucis s'élèvent. La méthode des bureaux est de surmener les ministres. Au reste, tyrans des bureaux et tyrans de la rue jouent sur la guerre et sur la menace de guerre, qui font revenir intact le pouvoir absolu du général et même du capitaine ; sans compter que, par ce tumulte de défense, si aisément entretenu, on se débarrasse aisément des journaux et même des partis ; c'est que la guerre pèse démesurément, en regard des prétentions de la liberté. Cela n'est pas neuf. Il y a des siècles que le petit nombre gouverne par ces mêmes causes.

Ils pouvaient donc attendre, et même ils le devaient. Le centre de gravité de notre guerre des rues, qui n'a pas lieu, c'est l'organisation militaire. Les gardes sont des soldats, nourris, habillés, exercés et ravitaillés par les soins des sergents et adjudants. Cette mécanique est très dangereuse ; elle exécute les ordres ; elle est soutenue par l'armée, c'est-à-dire par les canons et avions ; nulle formation d'amateurs, de droite ou de gauche, ne pourrait tenir contre. Au lieu qu'en Espagne, les deux partis se battent selon leur inspiration, avec l'idée de punir et de se venger, mais sans moyens pour occuper. Un témoin me disait : « C'est une guerre Vénézuélienne ». Je lisais ces temps-ci des récits de la Commune ; j'y retrouvais des traits qui sont dans tous, et qui sans doute représentent exactement ce que fut l'armée insurrectionnelle ; ce n'était nullement une armée ; c'étaient des hommes résolus que la curiosité et l'humeur poussaient ici et là ; nul ne connaissait son poste, ni son rang, ni son serre-file. L'armée de métier qu'ils avaient contre eux devait les vaincre. C'est un fort paradoxe que les armées organisées puissent se passer si bien d'enthousiasme. Les pouvoirs y sont si bien distribués que personne n'a jamais à délibérer. Le vin, le bœuf, les cartouches et les obus arrivent ; la force s'accumule et exerce une terrible pression. Les amateurs, ceux qui n'ont pour eux que le plaisir de se battre, ne peuvent pas tenir contre le sergent, le cahier des rapports et le compte des munitions.

*La Lumière*, 8 août 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXIV

1803

Honneur aux radicaux ! C'est mon refrain, que l'élite de gauche ne comprend guère, mais que l'électeur comprend très bien. Au temps de ma jeunesse, on attelait l'apprenti comme un bourricot à une voiture où l'on entassait les outils, les planches, les briques, les bouteilles. Et hue donc ! Il y avait seulement cette différence avec le bourricot que l'apprenti se fouettait lui-même. Or, il y eut des indignations et des réclamations. L'homme n'aime point voir l'homme attelé ; encore moins le garçon à peine sorti de l'école. Et bientôt ce genre d'attelage fut défendu ; on ne le voit plus. Or, cette réforme n'est pas spécifiquement socialiste ; elle est radicale. Le radical est un homme qui prétend que l'on respecte l'homme. Et je conviens qu'en ce sens tous les socialistes sont d'abord radicaux. Cela ne veut point dire que les radicaux soient socialistes.

Je suppose maintenant qu'au marché l'homme qui aura accaparé les choux-fleurs les affiche à vingt francs la pièce. On les aura pour rien ; car ce prix étant une sorte d'injure, la boutique à choux-fleurs ne pèsera pas lourd. Et le préfet, qui a charge de l'ordre, qui n'aime point ces petites émeutes-là, et qui ne peut les blâmer, s'arrangera autrement, fera poursuivre les accapareurs, ou taxera le chou-fleur. Cela non plus n'est pas socialiste, quoique les socialistes l'approuvent. Cela est radical. L'idéal des échanges, se dit le radical, c'est l'égalité entre acheteur et vendeur ; la libre enchère traduit cette égalité ; l'accaparement est une prise de pouvoir ; une injustice à la fois et une injure ; les deux mots sont cousins germains.

Autre chose à présent ; on sait que les ouvriers d'usine travaillent comme des machines et n'ont de congé qu'à leurs propres frais. On sait aussi que le chef d'usine reçoit plusieurs millions par an ; on se fait maintenant quelque idée des profits de ces grands usuriers qui, par la banque, participent à toutes usines. Chacun d'eux reçoit des millions seulement en jetons de présence. Cela a marché longtemps ; cela ne devrait pas être, parce que la dépendance de l'ouvrier éclate, parce que le despotisme du banquier et de l'usurier pèse sur tous, ce qui est aussi une injure à l'homme. Là-dessus, on décide de diminuer les heures de travail sans diminuer les salaires. Aux frais de qui ? Aux frais des millionnaires intéressés, naturellement. Est-ce socialiste ? On veut le croire, parce qu'il s'agit d'usines, et que la propriété de l'usinier se trouve limitée par la loi. Mais regardez bien ; ce qui est interdit, et, en fait, seulement gêné, c'est que l'homme soit propriétaire de l'homme. Et ce cas ne diffère point de celui de la charrette à bras. Le radical est fidèle à ses principes, et le socialiste est fier d'être radical.

Qu'arrive-t-il après cela ? Il arrive que les marchands de chaussures, et les marchands de boudin, et les marchands de chemisettes, jouent tranquillement de l'étiquette. C'est comme s'ils disaient : « Vous pensez bien que nos gros messieurs ne feront pas les frais de la réforme, et que tous les prix vont monter ». Au reste, ils n'ont pas seulement l'air de le dire ; ils le disent. Scandaleuse, cette opinion. C'est comme si l'on affichait : « L'injustice est éternelle, elle changera seulement de nom ». Le radical se met en colère et regarde son ami le socialiste, présentement attelé à la grande charrette à bras. Mais le socialiste ne réagit pas vite. N'est-ce pas parce qu'il se dit : « Les mesures de police sont de ridicules et petites mesures. Nous ferons bien mieux. Nous ferons l'usine nationale » ? En tout cas, le socialiste est ici moins vif que le radical. Il dort dans les brancards. Allons, socialiste, sois radical !

Il y a autant à dire pour la honteuse comédie de l'impôt. Il n'est pas spécifiquement socialiste de poursuivre les fraudeurs. Non, cela est radical. Simplement les citoyens doivent être considérés comme égaux devant la loi. Mais va-t'en voir ! Le socialiste se moque et dit : « Mon cher radical, vous vous rendez ridicule. Il est impossible d'arriver à tirer au clair les revenus. Oseriez-vous seulement afficher les traitements et retraites, par commune et par quartier ? Non, les revenus sont sacrés comme la propriété elle-même. Laissez-nous faire ; quand tout sera à l'État, et tout réglé sur l'heure de travail, ces inconvénients seront oubliés ». Le radical se dit que c'est brûler une ville pour cuire un œuf. Les choses en sont là.

*La Lumière*, 15 août 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 – LXV

1804

Notre cher Tardieu a écrit pour les instituteurs une vraie homélie de chanoine. On sait que les instituteurs sont retournés à leur vieux péché de rébellion, disant pour faire bref : « Non ! nous ne voulons pas mourir pour Tardieu et Compagnie ». Là-dessus, notre chanoine (il est né premier ministre comme on naissait chanoine) leur dit avec bonne humeur : « Mais comment ? N'êtes-vous pas morts déjà une fois ? Sur la liste des morts de la Grande Guerre, l'instituteur abonde, et non pas le docile et le consentant, mais au contraire le socialiste, l'internationaliste, l'anarchiste ; je le sais, j'ai consulté leurs fiches, ces rebelles ont couru plus vite que les autres, plus vite que moi. Alors je leur dis : « Soyez donc sincères avec vous-mêmes. Quoi ? vous refusez le bénéfice de vos actes ? Quoi ? ayant acquis bonne réputation, vous ne voulez point de cette réputation ? Quel puéril orgueil ! C'est comme si vous refusiez la Légion d'Honneur ».

Notre cher Tardieu est né premier ministre ; il a toute la naïveté de l'emploi. Je le nommais chanoine. C'est qu'on voit bien qu'il n'a pas confessé les gens. Un peu de lumière donc pour notre cher Tardieu l'aveugle-né. Que ceux qui ont su mourir ne soient point ceux qui se vantaient d'abord de le faire, ce n'est pas l'exception, Monsieur le Ministre, c'est la règle. Comme c'est la règle que ceux qui ont juré et encore juré de mourir pour la patrie soient revenus de là-bas avec leurs quatre membres et leur bonne humeur. Cela ne vise pas notre cher Tardieu ; il est au-dessus de ces piques. On sait que les hommes d'État meurent dans leur lit. Pour ma part, je comprends très bien que si l'on s'est mis à la disposition de la Patrie, corps et âme, on lui offre jusqu'à son déshonneur, et qu'on s'élance vers l'arrière, et même outre-Atlantique, dès que le service le demande. Et ce serait une sorte d'orgueil, en vérité, de choisir l'éclatant sacrifice. Même au front, sachez-le bien, même à ce que l'on nomme le front, pour un million d'hommes au péril, il en faut deux millions pour ravitailler ceux-là, les enterrer s'il y a lieu, les guérir si c'est possible, et les fusiller si c'est nécessaire. Le vrai héros se résigne à cette tâche de gendarme et de convoyeur. Un chanoine devrait comprendre ces choses-là. Il les comprend.

Il comprend moins le mauvais soldat, l'innombrable mauvais soldat, l'homme d'élite, l'homme des mutineries, celui qui se moque des hommes d'État et des généraux, mais qui estime les braves, sans se tromper d'un cheveu ; celui qui a compris tout de suite que la guerre est une duperie, mais qui court cependant à la pointe du danger. Puisque d'autres y sont, se dit-il, je suis avec eux. Et dans la catastrophe, que faire d'autre ? C'est ainsi qu'ils meurent, pour le camarade, pour l'honneur de l'homme, et pour leur propre cœur. Très bien pour le chanoine. Seulement il y a encore une petite chose à dire, c'est que ceux qui en sont revenus démolis, et ceux qui les écoutent et les suivent, craignent autant la récompense que la mort même.

Serrant de plus près cette idée, ils se demandent quelle fut donc la faute, quel fut l'aveuglement qui jeta tant d'hommes en cette horrible affaire d'honneur. N'est-ce pas justement cette belle assurance des chanoines de politique, qui décrètent une guerre comme un impôt ou un emprunt, et qui immolent des millions d'hommes avec bonne humeur ? Ces gens étant ce qu'ils sont, si effroyablement insensibles, il est bien imprudent d'avoir cédé à la vertu de courage ; il est encore plus imprudent de jurer d'avance à Monsieur le Chanoine tous les *oui* qu'il voudra. Au contraire, il faut réveiller un peu cet homme content de lui et content des morts. Il faut être méchant citoyen par étude et disputer chaque cadavre à l'ordonnateur. Les raisons ne manquent pas ; il suffit d'y penser ; nous avons juré d'y penser. Nous avons juré de ne pas vous être agréables. En suivant ce devoir austère, nous obtenons un ou deux ans de vie pour dix millions d'hommes. Cela vaut bien la très petite peine de braver les yeux de feu, les grandes dents et l'aigreur de tant de bons repas, quand Monsieur le Chanoine gronde.

*La Lumière*, du 22 août 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXVI

1939 SM2 CXLVII « Le mauvais soldat »

1805

Mon ami le communiste ne cesse pas de me larder, comme un homme d'épée qu'il est. « Faudra-t-il que l'évolution vous écrase avant de vous persuader ? Que diable, soyez de votre temps. Ce n'est pas parce que nous avons au pouvoir un gouvernement petit-bourgeois que vous refuserez de percevoir les irrésistibles forces qui l'ont poussé. Que signifient ces usines et ces magasins occupés par les travailleurs, sinon que cette forme d'industrie et de vente centralisées ne peut plus dépendre de quelques milliardaires cachés ; que le moment est venu pour les esclaves de reprendre en main ces instruments de despotisme, et de les manœuvrer eux-mêmes pour le bien-être de tous. Il faut céder à cette transformation universelle, qui, de l'excès même du capitalisme, fait sortir le socialisme organisé. Et n'avez-vous pas honte d'invoquer les poules et les lapins, quand les pylônes d'électricité annoncent bien clairement l'usine agricole, les rendements merveilleux, l'excédent de luxe et de loisir qui va servir à tous et transformer l'homme ? »

« Doucement, lui dis-je. Laissez-moi interpréter les choses à ma mode. Je conviens avec vous de ceci, que la grande usine et le grand magasin sont des monstres sans nom et sans visage, où le travail est inhumain, et pour des profits démesurés dont nous n'avons que faire. Et la révolte des esclaves signifie, à mes yeux, que le système de la société anonyme doit disparaître. Cet immense commerce, cette publicité sans pudeur, cette production intempérante ne me paraîtraient pas plus raisonnables, quand la République se substituerait aux quelques banquiers qui donnent maintenant l'impulsion à ces métiers fous. Et je vais vous dire ce qui m'inquiète, en ce système où l'État fait tout le commerce ; c'est que l'État aura trop d'argent, et fera des sottises comme tous ceux qui ont trop d'argent. Le pouvoir n'est pas bon ; je hais les pouvoirs ; je soupçonne naturellement ceux qui exercent le pouvoir. Je veux la République émiettée en cantons et en communes. Je veux une monnaie de plomb. Je trouve tout à fait injuste que le riche puisse s'envoler avec ses milliards. J'estime, pour parler autrement, que ces milliards rendus indépendants du travail qui les a produits, sont une plaie et comme une saignée de nos échanges. Et comment voulez-vous que les échanges tournent, et ferment leur cercle bienfaisant, si les trois quarts au moins des valeurs échangeables manquent à l'appel ? Donc au diable le carnet de chèques, au diable les tantièmes, au diable les jetons de Suez, armes des tyrans. Au diable, pour tout dire, ces bienfaiteurs et organisateurs qui ont le pouvoir de nous rendre heureux à leur mode ! Oui je me mets en révolte, et c'est très sérieux ».

« Je reconnais, dit-il, l'anarchiste, l'éternel ennemi de l'ordre ; et je vous dis encore une fois que la Révolution se fera par l'ordre et non autrement, par la discipline, et non autrement ; par l'empire des savants et techniciens, et non autrement ».

« Voilà bien, lui dis-je en m'échauffant, les bêtises de Sorbonne. Je voudrais que l'on me cite un cas où l'entreprise ne périt point par son étendue même. Ces énormes administrations, bureaucratiquement gouvernées, sont le désordre même. Et quant à l'ordre, vous le trouverez si vous le cherchez où il est, loin des absurdes villes. L'un laboure, l'autre élève le bétail ou la volaille ; l'autre construit, charpente, forge, menuise ; les échanges forment un cercle promptement fermé ; les pères de famille gouvernent ; le vagabond est suspect ; mais aussi il n'y a point de pauvres, et le four banal a du pain pour tout le monde. Lisez là-dessus Giono ; entendez le fantassin indigné et l'heureux paysan, car c'est le même homme. Considérez les fumées et les maisons bien tassées qui ont la couleur de la terre ; l'ordre est là ; il renaît tous les matins. Il s'agit seulement de ne le point troubler. Et par quoi est-il troublé, sinon par votre impalpable monnaie et par vos riches sans métier ? Et sachez bien que le prétendu anarchiste a des textes de loi en réserve, que les soviets locaux (que nous appelons conseils municipaux) approuveraient à l'unanimité. Par exemple qu'il est interdit à un homme de diriger une entreprise qu'il ne peut surveiller par lui-même. Ou encore qu'il n'est permis d'employer des salariés qu'à celui qui fait le même travail qu'eux. Que les fonctions de police et d'instruction ne recevront jamais par tête d'homme que le salaire moyen du travailleur. Que la publicité est absolument interdite sur le territoire de la République, mesure qui assainira la presse. Et autres projets de loi auxquels je ne tiens pas plus qu'à ceux-là ; car je ne suis point législateur et veux seulement vous montrer que l'intelligence s'évade très bien de vos dilemmes et de vos thèses sorbonniques. Retenez seulement que la campagne serait riche sans la dette publique et la guerre, fruits naturels de la tyrannie exercée par la société sur l'individu ».

*La Lumière*, 29 août 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXVII

1806

Depuis les plus fameux discours de Briand, je n'ai rien lu dans les documents publics, qui vaille à beaucoup près, la noble réponse de Léon Blum à Maurice Thorez. Ce dernier, s'offensant d'une conversation et d'un déjeûner avec le chef de l'économie allemande, nous a rappelé le dangereux Poincaré, toujours prompt à envoyer les autres à la mort et à la gloire. En revanche admirez, dans la réponse de Léon Blum, le ton et la manière qui sauveront, je l'espère bien, des millions de vies. L'homme qui écrit ainsi, l'homme qui pense ainsi est au-dessus des passions et au-dessus d'un genre d'applaudissement. Il a pesé les hommes et la situation, il ne promet rien et gouverne au plus près. Il ne médite point sur ce qui arrivera dans dix ans ; non, mais il reconnaît devant lui son chemin d'homme, et il le suit. Encore demain, encore après-demain : ce que je crains seulement de cette sagesse un peu hautaine, c'est qu'elle nous laisse là à la première intrigue.

Que le peuple veille !

Il me plaît d'examiner, puisque je passe maintenant de la confiance jurée à la confiance heureuse, comment ce rare politique a mûri. Le trait le plus marquant, et qui résulte d'une longue opposition sans espérance, c'est l'absence totale d'ambition. Mais une certaine culture, presque inconnue dans le monde politique, a soutenu ici l'expérience. Au temps où nous lisions Barrès, il fut de ceux qui jugèrent que ce style et cet homme ensemble représentaient tout le mal possible. Blum fut stendhalien ; cette contre-épreuve signifie quelque chose, car on ne peut aimer à la fois *Colette Baudoche* et *le Rouge et le Noir*. Deux politiques, deux styles, l'hypocrisie et son contraire, il faut choisir, et il faut choisir au son. Le goût, surtout au jeune âge, est plus sûr que la raison. Barrès s'est ouvertement moqué du peuple et s'est moqué de ses propres opinions, ce qui est pire. N'empêche qu'il a régné sur la Chambre par une élégance affichée ; et les députés n'avaient pas lu le *Jardin de Bérénice*. Les destins, les gloires, les hontes de l'homme, tout cela éclate dans les livres ; ailleurs, ce n'est que poussière et bruit, comme dans les mêlées de l'*Iliade* ; et encore est-ce l'*Iliade* qui nous éclaire cette confusion des dieux et des hommes.

Le massif Jaurès, qui savait aussi les grands livres, fut un bon maître par le sens rustique qu'il avait du grand et du petit. Cet homme riait toujours à quelque beau poème ; tel était son mépris. Blum grandit sous ce murmure ; il se fit un souffle alexandrin ; cette majesté est un bon guide dans les incertitudes. On a dit que l'Affaire Dreyfus fut l'épreuve magistrale, qui de bon goût fit vertu. Mais quelles extravagances aussi du jugement, quelles folies honorées, quelles fuites du bon sens, et à jamais ! Jaurès fut le guide en cet enfer ; et l'invisible guide, c'était le poète.

Une autre grande ombre, un autre guide, ce fut Lucien Herr, le fameux bibliothécaire de l'École Normale, socialiste né, et ayant compris toutes choses au monde. Nul ne fut moins enchaîné à la doctrine ; nul ne sut mieux prendre un grand parti dans les petites occasions. Non moins prompt et non moins sûr que Jaurès à juger les hommes, à prévoir les trahisons et les arrangements, il disait que la civilisation est campée sur une mince surface au-dessus de l'abîme humain, et qu'il fallait voler au secours, d'abord et toujours, par grands moyens et par petits moyens. On cite de lui ce jugement, prononcé dès les premiers jours de la mobilisation : « Quatre ans de guerre, trente ans de misère ». Il dit à Millerand, président de la République, en une circonstance mémorable : « Je ne serre point la main aux renégats ». Ce Lucien Herr fut un maître exigeant, méprisant, clairvoyant, redouté. C'est là que Blum apprit la ligne droite des pensées, et l'art d'y rapporter toutes les actions.

Au reste, la politique l'ennuya toujours un peu, mais c'est une de ses maximes, je suppose, qu'il faut faire ce qu'on fait. Certes, il ne prévoyait pas que le plus redoutable des métiers le prendrait tout. Quel regard à ses livres ! Et quelle promesse d'y revenir ! Pour moi, je reconnais, en cette tête émergeante, l'esprit innombrable qui, chez nous, juge dans le silence, et dont on nous dit toujours : « Ce n'est rien. La France est autre, et nos Messieurs de l'Académie le savent bien ». C'est faux ; et cette France qui lit et réfléchit, et regarde au loin, et ne croit rien, celui qui voudra l'attacher y perdra son licou.

Nulle peur, assez de colère, beaucoup de mépris, et un livre sous le bras, tel est l'homme de la paix. Nous en avons bien un petit million.

*La Lumière*, 5 septembre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXVIII

1807

 « Non, je ne me résignerai pas à cela ; j'ose même dire que je ne permettrai pas cela ». Ainsi parlait le Haut Directeur des Affaires Étrangères, et cela, c'était l'orientation imprimée aux négociations par le Ministre et le Conseil entier des ministres ; cela, c'était la mise à la retraite d'un certain nombre de vieux traîtres bien connus, chose qui concerne et ne devrait concerner jamais que les bureaux.

« Car, poursuivait cet homme indigné, que sommes-nous, sinon un de ces Grands Corps qui se recrutent eux-mêmes, comme sont l'Académie, l'Armée, la Marine et la haute Université ? Toutes ces élites, qui forment l'élite, sont juges d'elles-mêmes, et examinent les candidatures en toute souveraineté. Imagine-t-on un chef de l'armée qui se verrait imposer un adjoint sans valeur militaire ? Et par qui imposé ? Par un civil à qui huit mille voix n'ont pas pu donner la compétence militaire. Eh bien ! que sommes-nous, sinon l'état-major des armistices, trêves, négociations et traités ? Nous sommes les techniciens de ces choses, nous formons d'autres techniciens, nous désignons les meilleurs. Qui pourrait les désigner ? Enfin, c'est insensé de vouloir que les Polytechniciens soient choisis par le charcutier et le boulanger ! Non pas, mais par des Polytechniciens. Et le charcutier par le charcutier. Et le boulanger par le boulanger. Permettez-moi ces comparaisons vulgaires, puisque le plus simple bon sens semble avoir perdu le nord. Donc, et très évidemment, il appartient à nous de nous promouvoir, à nous de nous déplacer, à nous de congédier ceux d'entre nous qui font voir un peu de fatigue. Nous, je veux dire nous tous ; car les techniciens de la négociation forment un corps qui veille jalousement sur son propre honneur, et il se fait une opinion infaillible que le directeur interprète au mieux, sous peine, s'il se trompe, de perdre aussitôt tout ce que l'on nomme autorité, autorité qui est du Grand Corps, non de lui ».

Il reprit haleine, et les auditeurs imaginaires hochaient la tête avec la gravité diplomatique. « Vous jugez maintenant, continua-t-il, si je suis disposé, quand il s'agit de la politique de la France, qui est notre œuvre, notre honneur et notre bien, à obéir à de brillants improvisateurs qui tiendront six mois, qui tiendront un an, mais qui, enfin, peuvent tomber demain. Maintenant, permettez-moi ici de remonter jusqu'aux principes. Sous le nom de République, qui certes en vaut un autre, il a été sous-entendu que l'art de gouverner serait dans l'avenir ce qu'il fut toujours. Sous ce rapport, l'Armée, la Marine, la Finance ont tenu aussi ferme que nous. La nouvelle née, l'Aviation, pourrait nous servir de modèle, ce qui prouve que la nature des choses se manifeste ici. Qui a donné le Tonkin à la France ? Certes, le Parlement n'en voulait pas. Autant à dire du Maroc. Mais, Messieurs, les militaires, marins et diplomates, en présence des difficultés, ont agi en techniciens ; ce qu'il fallait faire a été fait ; le Parlement n’avait qu'à suivre. Il a suivi. Vous savez bien qu'il n'est pas difficile de choisir et de soutenir un président de commission qui n'existe que par les bureaux ; il sait alors ce qu'il nous doit. Quant à l'opinion, nous la manions par les journaux, qui attendent tous (vingt contre un) dans nos antichambres, et les communiqués que nous dictons sans les signer font trembler les ministres. Quant au fond, je le répète que s'il faut choisir entre l'Angleterre et l'Italie, c'est nous qui saurons choisir, et que c'est nous aussi qui savons s'il faut deux ans de caserne ou trois pour appuyer notre politique. Car qui donc connaît les hommes et les intérêts ? Qui donc démêle les intrigues ? J'ai remarqué il y a trois jours que le ministre confondait Jacques et Arthur. Et quant à reconnaître les voix au téléphone, là-dessus je l'attends ».

Ce discours était fait à un élégant bureau, de style XVIIIe, qui en avait entendu bien d'autres. Ce qui fut dit au ministre était un peu différent. « Vous ne me demandez pas, Monsieur le Ministre, si j'approuve ou si je désapprouve. Cela n'est point dans mon rôle, et je me vante de n'avoir jamais fait de politique. Ici, entendre c'est obéir. À vous de montrer la fin, à moi de chercher les moyens. Je suis votre ingénieur. Je vous ferai un pont ou une digue, selon vos ordres et selon mon métier ». Cependant, le ministre se disait : « Double jésuite ! Quel incident vas-tu faire naître ? Comme je voudrais connaître le nom du subalterne qui fait tout ici, afin de le mettre en ta place. Et encore il faut savoir s'il obéirait mieux. Il y a du fanatisme partout. Cela est bien touchant, mais il est dangereux de s'en laisser toucher ». Ce monologue est aussi ancien que l'autre.

*La Lumière*, 12 septembre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXIX

1939 SM2 CXLVIII « Fanatisme »

1808

Ces vues anticipées sur un conflit immense qui partout sur la planète opposera fascisme à communisme me paraissent en effet des rêveries. Il ne peut y avoir d'armées fascistes, ni d'armées communistes, sinon dans l'imagination des chefs. N'importe quelle formation, quand elle consisterait en quatre hommes et un caporal, enferme en elle l'opposition entre le chef et la plèbe, si du moins le caporal commande. La plèbe ne cesse de réfléchir sur l'origine des pouvoirs et sur l'égalité des droits. Le chef, petit ou grand, ne cesse de redouter ce genre d'enquête et d'y mettre fin par des châtiments prompts et terribles. Toutefois cette politique ne peut s'avouer. On ne peut entraîner un peuple à une guerre, qui a pour fin de le rendre esclave. Il faut au contraire que l'on annonce qu'on veut le rendre libre et heureux, ce qui suppose une opposition entre ce pays-là et n'importe lequel des autres. Une alliance, une sainte alliance entre des pays fascistes, pour la seule conservation du pouvoir absolu, ne peut être formulée aux peuples. Bref, la mystique fasciste ne peut être internationale qu'aux yeux des chefs. Si tout était tiré au clair, l'armée fasciste universelle n'aurait que des chefs.

Ces choses doivent paraître en Espagne ; et même plus qu'on ne le dit ; car, du moment qu'il ne s'agit que d'une guerre d'esclaves, l'union sacrée n'est plus possible. Par exemple tout bateau était aux tyrans si cela dépendait des officiers ; mais comme le pouvoir n'est pas une chose mystérieuse et surnaturelle, les esclaves doivent résister ; le moins qu'il puisse arriver c'est qu'ils obéissent mal ; les chefs se méfient des hommes, telle est la situation fasciste. Et au contraire la situation communiste est telle que les hommes se méfient des chefs ; car, en communisme, tout est commun, la liberté, l'égalité, le courage, le danger ; d'après cette règle on peut faire une guérilla de volontaires ; mais on ne peut point faire la grande guerre, avec états-majors protégés, obéissance passive, résignation à ne pas comprendre, attaques à découvert, et exécutions pour l'exemple. La guerre est fasciste, et il n'y a que les chefs qui aiment la guerre.

Je ne vois qu'une exception, c'est l'aviation. Chacun a pu remarquer que, dans l'aviation, l'autorité est surtout sur soi-même, comme il arrivait pour les héros d'autrefois. Quant au pouvoir sur autrui, il périt dans le combat ; chacun fait la guerre à lui tout seul, selon son adresse et selon son courage. L'État-Major protégé n'a plus de sens alors ; il ne peut juger un fuyard supposé, quand il est si facile d'invoquer un arrêt d’essence ou d'huile. L'armée de l'air ne peut connaître l'obéissance passive. En revanche l'action militaire est brillante et tout de suite décisive ; et les intervalles de repos sont humains et même agréables. Il est naturel que les exécutants tiennent en mépris le commun des hommes, ceux qui rampent sur la terre ; il me semble qu'ils inclineront au fascisme. Mais d'un autre côté il est évident que l'aviation ne peut ni conquérir ni occuper ; elle rendra une guerre atroce, elle appellera des vengeances, mais elle ne finira pas la guerre.

Telles sont les réflexions que ne peut manquer de faire le chef fasciste qui considère le désordre actuel de l'Espagne. Le moins qu'il puisse penser, c'est que cette guerre n'est pas correctement menée ; que c'est une guerre de mutins ; qu'un peuple a essayé de nier l'axiome fondamental, qui est que, quelle que soit la constitution, les militaires sont les maîtres. Une mutinerie est une sorte de guerre, oui, mais c'est une guerre à la guerre. Ces choses devraient finir promptement par négociation et finesse ; or la cruauté va justement contre. Au fond, le chef communiste pensera à peu près de même, car, essayant de se représenter la victoire totale du peuple, il ne sait comment il pourra reconstruire une nation. C'est-à-dire qu'il se sent devenir fasciste par le seul exercice du pouvoir ; ainsi la même opposition qui se fait dans le parti des chefs entre la plèbe et les chefs se retrouve aussi dans le parti communiste. Chaque cellule, dans les deux partis, se décompose et délivre les éléments dont elle est faite. D'où l'homme sérieux, l'homme qui veut construire après avoir détruit, vient toujours à conclure qu'il ne faut jamais mettre en question la légitimité des pouvoirs ; et qu'il faudrait des guerres nationales pour resserrer en tous pays les liens de l'obéissance et du commandement. On ne demande plus alors pourquoi on se bat ; on obéit parce que c'est l'ordre, et on pense régulièrement que c'est le pouvoir qui a raison. Ce regroupement des corps et des pensées, c'est le fascisme même. Je voudrais conclure que le fascisme est battu d'avance quand il combat pour lui-même parce qu'il manque alors de soldats ; en revanche quand il combat pour quelque autre cause, et par exemple s'il met en avant la patrie ou la race, alors il est assuré d'être vainqueur, même s'il est vaincu, comme l'exemple allemand le fait voir. Que le fascisme désire changer la guerre civile en guerre nationale, cela se comprend ; mais que les peuples acceptent et même acclament ce genre de guerre, ce serait folie.

*La Lumière*, 19 septembre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXX

1939 SM2 CXLIX « Guerre civile et guerre nationale »

1809

Qui sait ce que veulent les Polonais ? Que craignent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Avec nous ou avec l'Allemagne ? L'homme le plus perspicace se trompe là-dessus dix fois par jour. Or, de ces hésitations, je veux faire constance et durée. Quoi de plus constant que cette pesanteur qui ne cesse d'appuyer une poutre contre l'autre ? Je lui confie ma maison et mon repos. Parce que les Polonais ne savent pas de quel côté ils vont tomber, je sais très bien où ils tomberont. Je n'ai qu'à voir ces paysans qui vont au marché en poussant leur vache. La vie continue. Mariage et naissance vont toujours leur train. Qu'il y ait de l'incertitude dans les grandes affaires, cela ne nuit pas aux petites. Et toutes les fois que le gouvernement ne sait plus que faire, cela me décide à gruger mes pommes et à labourer mon champ. Je crains les grandes entreprises, bien heureux si elles se trouvent contrariées ; elles font toit au-dessus de nos têtes ; et sous cet angle nous pouvons méditer et former notre avenir. Je souhaite, pour tout dire, que les grandes forces se contrarient ; c'est ce que je nomme la paix.

De grandes nations entretiennent leurs citoyens dans une continuelle alarme. On devine où ils vont se jeter. Cela serait dangereux si la grande nation était seule contre d'autres paisibles, mais il n'en est rien. Toutes les nations sont de grandes nations, qui aboient en tirant sur la chaîne. On sait ce qu'elles veulent ; elles le disent ; elles le crient. Cependant rien ne bouge. C'est qu'il n'y a pas un mouvement de l'une d'elles qui ne gêne sa voisine. Évidemment, il est avantageux de tenir les clefs de la mer intérieure ; mais il faudrait les tenir seul ; si nous sommes tous à les tenir, alors le cuirassé observe le cuirassé, et la felouque passe avec son heureux chargement d'oranges et de pastèques. Ces craintes, ces armements, ces soupçons, cela fait une sorte de pont qui laisse passer les pacifiques marchands.

Il est clair que l'Europe Centrale est à prendre. Ces petits pays ne cherchent qu'à vendre et qu'à acheter. Ils n'ont point de grandes ambitions ; ils essayent de vivre et de gagner un jour après l'autre. Belle occasion pour les grands politiques de leur donner l'ambition et les beaux projets ; mais voyez comme l'intrigue vient buter contre l'intrigue. C'est à qui les servira ; c'est à qui les persuadera. Eux écoutent des deux côtés, et ils ont bien raison. Cependant, les deux jaloux se font les gros yeux en essayant de sourire. Ils n'ont point de projets, si ce n'est de contrarier l'autre. Où est le mal ? Les deux poutres butent l'une contre l'autre ; voilà encore un abri pour les pasteurs ou pour les marchands. Cela tiendra-t-il ? Je sais seulement que plus on appuiera et plus l'abri tiendra. J'aime tant la paix que j'en jouis tout de suite. Je la prends comme elle est, au lieu de la fabriquer comme je la voudrais. La force des désirs, la constance dans les projets, la permanence des intérêts, voilà mon abri ; voilà la paix d'aujourd'hui et de demain. Qu'il n'arrive rien, voilà mon souhait. Aussi je ne toucherais pas à une seule pièce de l'édifice, quand je le pourrais. Au reste, je ne le puis point ; voilà encore un avantage dont je rends grâce aux dieux.

On me tire à droite, on me tire à gauche ; on me montre un ennemi qui fait l'ami, et là un ami qui fait l'ennemi. Attendez ! Laissez-moi revêtir le masque de l'indifférence. Je n'y ai aucun mal ; je suis réellement indifférent ; je concède aux uns que je ne veux pas suivre les autres ; tous sont mécontents, et voilà ce qui me rend content. Si je plaisais aux uns, je serais donc en guerre avec les autres ? Au lieu que je reste immobile, comme le dieu Terme. On se moque ; mais je suis le droit par la constance, et le bienfaiteur, par ne rien penser du tout. Cependant les troupeaux paissent et s'accroissent ; les marchands me font leurs offres ; un peuple heureux essaye de vivre ; il connaît son bien ; il le poursuit. Il n'a pas besoin qu'on lui montre le but et les moyens ; il y va tout droit. L'ordre s'établit et se conserve sous le désordre ; l'ordre est précisément la seule chose que le gouvernement n'ait pas à vouloir. L'ordre c'est la moisson, c'est le regain de l'herbe, c'est la procession de Mesdames les vaches ; c'est le commerce du lait et du beurre ; c'est la forge et l'établi ; c'est l'école aussi, et la marmaille en sarrau noir, et c'est Monsieur le notaire qui dresse état de toutes ces choses en double expédition. L'ordre est beau, et le gouvernement est perturbateur, par sa folie de projets. Voilà ce que je pense, moi, le bon roi d'Yvetot. Et voici mes plans, c'est que je n'ai point de plans. J'installe ma paix d'un jour comme une tente à toujours. Et je trinque à vos santés.

*La Lumière*, 26 septembre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXI

1939 SM2 CL « Paix d'un jour, à toujours »

1810

 « Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est le plus beau spectacle du monde que ce Roi des Rois (quelle rencontre de noms !) qui n'a plus de lieu au monde, ni aucune garde de force, et qui trouve refuge dans le sanctuaire des lois non écrites ? Croyez-vous que le sanctuaire de Delphes, en son temps, ait jamais fait parler les dieux aussi souverainement, aussi dignement ? Il se trouve donc que notre siècle incrédule a bâti le temple du droit ? N'admirez-vous point cette puissance sans puissance, à laquelle vient se heurter la force peut-être la plus cynique qui fût [*sic*] jamais ? Qui pouvait s'attendre à cette résurrection de l'esprit ? Il est donc vrai que la force ne termine point tout ? Il est donc vrai que la brutalité de l'empoigne n'est pas la mesure du droit ? Il est donc vrai que le droit a quelque part sa mesure ? Mais où ? Et quelle mesure ? Enfin répondez quelque chose, et rendez compte de ce miracle ».

« Je ne crois point aux miracles, dit le vieux diplomate. Je pèse les faits. L'opinion est un fait. Nous nous y heurtons, comme à un mur. Remarquez l'autorité de la thèse cynique. Nous sommes tous plus ou moins formés à l'école du Grand Frédéric, qui poussait d'abord ses troupes si bien rangées, et qui faisait avancer ensuite ses juristes, chargés d'accorder le droit avec la force. Et ces maximes furent appliquées avec bonne humeur, je dirais même avec jovialité, de façon qu'à seulement les mettre en doute on passait pour un nigaud. Les nigauds ont leur tour. Il faut que ce raisonnement des despotes manque par quelque côté. Il faut que l'opinion soit bien obstinée. Quels frais de publicité n'a-t-on pas faits ! Quels abois dans la presse payée ! Enfin, disait-on, voilà un souverain ! César est revenu. César n'a pas peur des mots. Il rédige d'immenses affiches en toutes couleurs, où se trouve paraphrasé le discours du loup à l'agneau. C'est à peine si l'on entend les faibles réponses de l'innocent. Il s'en faut de bien peu que l'on prenne pour droit la force non douteuse. Toutefois, ce pas presque invisible, on ne l'a pas franchi. Toute la colère s'y met, toute la menace possible, l'insulte même, et toutefois rien n'avance. L'agresseur en est toujours au même point, de demander une investiture dont il proclame qu'il n'a nul besoin. Que venez-vous faire ici ? Telle est la question. Mais lui veut plaider et gagner. Je ne crois pas qu'on ait jamais affirmé d'une manière plus éclatante que l'opinion est reine du monde ».

« Le fait est, reprit l'autre, que le Tribunal des Nations ne peut reculer, tant sa position est forte. Un empire qui a mille ans d'âge, on dira que c'est une très vieille injustice. Mais la longue sagesse des juges en décide autrement. Ils ne sont point dans l'abstrait ; ils ne cherchent pas dans le ciel des idées quelque séparation entre le juste et l'injuste. Non. Ils se tiennent dans les faits. La coutume leur paraît digne de considération ; ils sont disposés à prendre la paix comme un témoin suffisant du droit. Où il n'y a point de violence, c'est le consentement qui donne la règle. Et la règle des règles est donc que la violence doit s'excuser elle-même d'avoir changé ce qui était. Cette position est inviolable ; car personne n'aura l'idée de soutenir que le droit se reconnaît à la violence même. Il faut d'autres titres, ou, plus simplement, il faut des titres. C'est sur cet étroit terrain que la raison est campée. Qui l'en délogera ? En vérité, il est beau de voir la fureur du lion se dépenser dans le vide et s'efforcer de garder ce que personne ne lui dispute. « Ce que j'ai, je veux l'avoir », tel est le dernier cri du tyran. Et la réponse est que l'on n'a pas à lui donner ce dont il s'est moqué lui-même. Que peut demander à l'arbitre celui qui refuse l'arbitre ? Ils ne sont pas du même monde, et l'arbitre tourne la tête ».

« Je conviens, dit le diplomate, que ce refus est une grande chose, et vraiment digne de ce que les papes avaient rêvé. Et quel besoin d'un pape ? La force de l'arbitre est tout entière en ceci, qu'il ne peut être autre que ce qu'on veut qu'il soit. Aussi voyez comment le roi des rois n'eut qu'à paraître, et appuyé, si l'on peut dire, sur toute sa faiblesse. C'était dans le moment même où toute la violence et toute la menace soufflaient partout sur la terre. Chacun était prêt à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme-là. Et pourtant toutes les intrigues vinrent périr devant l'énoncé même : « De quoi s'agit-il ? Que veut cet homme fort ? Que veut cet homme faible et abandonné ? » Tout fut réglé d'un regard. Il y a des situations qui sont plus fortes que les hommes, et des pièces qui élèvent les acteurs ».

*La Lumière*, 3 octobre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXII

1811

Nos oreilles ont fini par entendre une leçon qui ne sera pas perdue ; c'est la leçon des milliards. Je ne sais pas quelles réflexions elle inspirera à ceux qui élèvent des poulets ; toujours est-il qu'on y pensera. Soyez-en sûrs. Cet éclair qui a brillé sur nos têtes a illuminé, dans un court instant, trop de choses, pour qu'on puisse jamais oublier cette éblouissante vision. Le saint des saints a livré son secret. La pensée suivra comme elle pourra. Mais ne croyez pas qu'elle oublie jamais ces unités glorieuses et écrasantes. Qu'est-ce donc alors qu'un poulet ? Qu'est-ce que cet atome de valeur ? Et qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce que le travail d'un homme ? Qu'est-ce qu'une journée d'homme ? Une question n'attend pas l'autre. Un jour nouveau a éclairé les marchés, les merveilleux marchés où l'on vend du travail d'homme. Car que vendrait-on d'autre ? Un poulet, un bœuf, un cochon, c'est travail d'homme. Le blé est travail d'homme. La toile est travail d'homme. Tous ces hommes qui ont conduit leur vache à la foire, avec l'idée de gagner peut-être cent francs sur le marché, ces hommes-là ont le droit de savoir ce qu'on appelle un milliard, et si ce milliard est bien fait de francs, de véritables francs, de ceux qu'on gagne en travaillant.

Pour moi, j'aurais caché dans les profondeurs cette étrange chimie qui, d'une substance d'hommes, d'une fatigue d'hommes, d'une usure d'hommes, finit par faire un léger papier d'un milliard, soyeux et maniable, et que l'on lance sur une table de jeu. Vous dites que c'est un million, et non un milliard, que le fameux Citroën perdait à Deauville. Ma foi, je n'y fais pas de différence. Million ou milliard, c'est tellement loin d'un poulet, d'un œuf, d'un bœuf, de toutes nos valeurs réelles, que je crois rêver devant le spectacle d'un homme qui tient dans sa main tous les trésors de cent marchés : n'est-ce pas comme s'il se jouait de tant de soins, de tant d'heures attentives, de tant de soucis, et de tant d'hommes poudreux le long des routes ? N'est-ce pas comme s'il disait : « Tous ces hommes, tous ces travaux, tous ces trésors de patience et de prudence, j'en fais ce que je veux, je les échange, je les risque. Et qu'en pourrais-je faire ? Mettez-vous à ma place ? Je ne puis même pas dépenser ce million. La terre labourée m'arrête, la vache se tourne et montre ses cornes ; toute la masse des richesses s'oppose à mon geste. Je porte un million ; cela pèse ; cela frotte. Mais j'ai changé les lois naturelles ; je suis dieu ; je lance un million comme une boulette de papier qui rebondit. J'en amuse mon chat. Sautez, les bœufs et les vaches ! Sautez, laboureurs ! Sautez, pêcheurs, vous qui, après une nuit glacée, rapportez peut-être trente francs de profit ! Sautez tous les travaux ! Sautez toutes les machines ! Et sautez aussi toutes les pensées. Car je vous défie bien de penser ce million selon l'arithmétique des francs et des centimes. Donc j'ai perdu un million. Un autre homme l'a gagné. Calculez après cela, mes petits amis, le prix de revient d'un chapeau ou d'un parapluie. Alors oui on calcule à un centime près. C'est le moment de l'avarice. Mais ensuite on calcule à un million près, et il arrive que l'on se trompe d'un million. Quelle importance cela peut-il avoir quand un soudain éclair fait voir la table de jeu, et le million passant d'une main à l'autre. L'heure de travail ne pèse pas lourd. Et voilà ce que j'en fais, moi ».

Ces histoires frappent dur. Le fait est que les mauvais journaux ne se lassent pas de les raconter. Le paysan les épelle, l'ouvrier y retrouve sa propre aventure. Quoi ? Il est donc vrai que dix-huit milliards sont payés chaque année en jetons de présence ? Il est donc vrai que l'industrie des prêteurs a prélevé ce léger profit. Sur quoi ? Aux dépens de quoi ? Sur le travail ; aux dépens du travail ; on n'en peut point douter. Là-bas au village, le travail traîne péniblement le profit. Mais aussi, le soleil luit pour tous, et le plaisir de bavarder et de raconter, et le temps d'une bouteille. Nul voleur ne pourrait enlever seulement une journée de travail sur toutes ces heures prudemment mesurées. Mais au contraire le travail d'usine, on comprend bien ce que c'est. On comprend ce que c'est que la machine, et la chaîne, et les secondes avidement comptées. Car l'ouvrier a gagné bientôt sa subsistance ; et c'est ce que prouve l'existence au village ; mais l'ouvrier n'a pas encore gagné les dix-huit milliards de Messieurs les prêteurs. Presque toutes leurs journées s'y emploient ; c'est à cette fin que les machines ronflent, et que l'homme court avec la machine. Ainsi s'égrènent les comptes de l'homme. C'est donc pour cela qu'on a inventé cette folle manière de produire et cette vitesse exténuante. L'usine fabrique des produits, oui ; mais l'usine fabrique surtout des profits ; l'usine égrène les milliards à distribuer ; l'usine presse les hommes, et tire d'eux cette monstrueuse puissance, qui n'a point de sens, ni de mesure, qui ne correspond ni aux besoins, ni aux désirs, ni même aux ambitions, si ce n'est qu'un fou, d'une main distraite, jette la peine des hommes sur le tapis. Certes, c'est une chose qu'il valait mieux ne pas dire, mais enfin, elle est dite.

*La Lumière*, 10 octobre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXIII

1812

À l'Université Populaire de Montmartre, le camarade qui avait charge de penser se nommait Tortelier. Il avait au front les bosses de l'orgueil. Qui lui avait délégué le pouvoir de nous juger indignes ? Je ne sais ; mais ce pouvoir ne lui fut jamais contesté. Il en usait selon la plus noble amitié. Il restait ordinairement debout, comme quelqu'un qui s'en va, comme quelqu'un qui méprise, et qui a trop à dire. Je l'ai toujours considéré comme un Archange qui avait pour mission de dénoncer toutes les trahisons. Et qu'étions-nous donc, rhéteurs de ce temps-là, sinon d'honorables traîtres qui cherchaient quelque arrangement entre l'état de fonctionnaire et la pensée libre ? Mais lui nous saisissait la main, avec les trente deniers dedans. « Vous l'avez donc cru, camarades, ou plutôt vous vouliez le croire, qu'il y a des bons pouvoirs et des mauvais ? Que la police, par ses tristes moyens, peut quelquefois aller à bonne fin ? Et que le tyran ne pense pas toujours à assurer et à étendre son pouvoir ? Et moi, je vous dis, au contraire, que la moindre parcelle de pouvoir corrompt tout l'homme, et que les puissants sont jugés à jamais. Entendez bien qu'ils ont raison à jamais, montrant autant d'aveux et autant de faux témoins que besoin est. N'ont-ils pas une armée ? Et à quoi sert donc une armée ? Apprenez à ne pas juger à deux fois. Si vous ne comprenez pas, d'une seule vue, ce que je vous dis maintenant, vous ne comprendrez jamais rien de rien ».

Ce sont des fumées ; j'ose dire de nobles fumées. L'homme pensait, c'est-à-dire qu'il faisait comme à la hache une entaille pour marquer le vrai. D'un côté le pouvoir et tous les avantages, de l'autre le pur jugement. Cette méthode n'est point méprisable ; elle vise justement où nous manquons. Au lieu de retracer les vieilles règles, tant de fois piétinées, elle marque le dangereux passage où nous commençons à plaire aux pouvoirs. Autrement nous ne nous tromperions guère ; et il n'y a peut-être point d'erreur au monde qui ne consiste à passer sans s'en apercevoir cette limite de douane. Craignons donc de penser avec le Prince, telle est la suprême règle des pensées. Impures, voilà ce qu'elles sont, et à cause de cela, fausses. Sans oser croire que ce soit si simple, j'ai trouvé quelquefois que c'était simple en effet. Il n'y a qu'à refuser au pouvoir toute entrée dans nos pensées. Ainsi se tenait l'Archange, debout et l'épée à la main, sur la frontière même, et observant tous nos mouvements. Nous étions jeunes, et nous avions quelques bijoux faux à passer en contrebande, comme le droit, la loi, la discipline, la raison elle-même. Mais nous n'osions point. C'est un bel âge que celui de la pudeur.

D'où s'élèvent tous ces souvenirs ? C'est que la pensée a des aventures. Nous autres, qui avons juré de penser droit, il nous arrive d'avoir à juger les trônes et les dominations. Ce n'est pas qu'ils le demandent ; mais plutôt ce sont leurs ennemis qui sont las d'être leurs ennemis. Bref, je ne sais qui m'a posé sur les genoux le grand dossier, le grand procès, et enfin la mise en accusation d'une puissance, la plus jalouse, la plus secrète, la plus rusée, la plus féconde peut-être qui soit. Il s'agit de ces Messieurs des Soviets. Excusez du peu ! Les voilà donc sur la sellette. Accusé, levez-vous ! Donnez vos preuves et toutes les lumières possibles sur ce massacre des Seize, dont vous nous répondez. Et dites-nous d'abord s'il fut, car nous ne savons même pas cela. Mais qui donc tient ces assises ? Celui qui veut. Où cela ? Dans les nuages, au ciel, hors de tout lieu. Tout sera dit, nous le jurons, quand ce ne serait que pour la gloire de dire. Cette confrérie des Invisibles n'est pas sans majesté. Je n'en ris point. Elle me rappelle l'engagement que l'ai pris de ne rien respecter au monde que mon frère l'homme libre ; me voilà donc sommé d'être juge des juges. Il faut payer maintenant en pensées libres. C'est alors que ressuscitent de mes souvenirs les hommes au noble front. Ils furent mes vrais juges, je m'en aperçois bien à présent. Ils s'avisaient quelquefois de me mépriser. Au nom de qui ? Au nom de moi-même. Ce sont les plus beaux moments. Eh bien, mes précieux amis, qu'allez-vous dire ? Je vous fais juges des juges.

C'est ainsi qu'un pauvre diable d'anarchiste fut mon maître, et l'est encore. J'entends déjà sa réponse et son fier refus. Mais j'en voudrais aussi imiter le ton. Surtout avoir au cou le foulard mal roulé, comme une corde de pendu ; et avec cela répandre l'inexprimable mépris. Je vous jugerai, dirait l'homme, d'après votre propre idée. N'êtes-vous pas de tous les pouvoirs les mieux gardés ? N'êtes-vous pas de ceux que sauve le moindre doute ? N'êtes-vous pas toujours sur le point d'avoir raison ? N'êtes-vous pas sur le seuil de la justice et de la paix ? N'est-ce pas cette fois pour demain ? Mais aussi c'est bien pour cela que toute pensée qui ne me sépare point solennellement de vous, je la refuse. Je n'écouterai seulement pas vos avocats, qui sont les mieux payés du monde. Je ne donnerai pas un regard à vos faits qui ne sont point des faits, ni à vos doctrines qui n'essaient même pas d'être vraies, ni à vos circonstances atténuantes, qui sont sans doute les plus belles que l'on ait vues. Ni à vos ruses, ni à vos franchises. C'est déjà trahir que de vous entendre.

*La Lumière*, 17 octobre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXIV

1813

L'honneur ouvrier, si jaloux de majesté humaine, a une contre-partie dans le devoir. Toutefois, ce dernier mot est moins noble que l'autre, et je ne l'écris qu'avec précaution. C'est que l'esprit militaire, qui est partout dans l'industrie, entend très mal le devoir. Pour comprendre tout à fait la fausse noblesse qui se montre ici, il faut lire la plus belle étude peut-être de Pierre Hamp (dans *Il faut que vous naissiez*...), qui a pour objet les choses et les hommes d'une gare de triage. C'est là que l'on surprendra, et que l'on voudra admirer, l'esprit d'organisation et de commandement qui, ayant étudié les problèmes sur plans et horaires, ne cesse de demander l'obéissance pure et simple ; et ce genre de devoir serait irrespirable pour le subalterne. Seulement les choses ne se passent pas ainsi s'il y a des retards et des encombrements ; sur quoi les hommes (les hommes !) bondissent, et les meilleurs ouvriers de la chose, quand le train arrivant a seulement montré ses étiquettes, savent déjà comment il faudra le disloquer, de façon à regagner une minute ou deux. Ici périt la discipline extérieure. Ici se montre une autre discipline, et l'honneur joue à plein, l'honneur sans récompense, on voudrait dire l'honneur sans honneur. Car ces éclairs du génie inventeur semblent tout naturels aux compagnons. Quant au pouvoir, il ignore cette vertu libre, ce devoir envers soi, il ne s'y fie jamais. L'idée vertébrale des ingénieurs, en ce temps-ci, est qu'on peut dépasser de bien loin la bonne volonté par une surveillance chronométrique organisée, compte tenu de la respiration, de la détente des muscles, de l'attitude, enfin de tout. L'ouvrier voudrait repousser cet esclavage. Et, en effet, quelque chose périt dans cette obéissance, c'est l'âme, c'est le devoir envers soi.

Tout le commandement d'un côté, toute l'obéissance de l'autre, ce n'est pas égalité. L'honneur de l'ouvrier y périt ; l'honneur du maître aussi, car il n'est pas compris et ne veut pas l'être ; il n'est pas reconnu comme homme, de même qu'il ne reconnaît pas son semblable dans l'ouvrier. De là des mœurs sauvages, et une guerre toujours en perspective. C'est à la guerre, et dans les rangs de la troupe, que l'on découvre cette haine à l'égard des chefs, chose violente et à peine supportable, à quoi on n'aime pas à penser dans la suite. Le fait est que la contrainte la plus brutale se jette d'abord sur l'homme, même avant de savoir ce qu'il va faire et ce qu'il peut faire, et la mauvaise volonté est d'abord supposée. C'est pourquoi un genre de moquerie et de mépris accueille toujours le zèle : « Ne vous vantez pas de votre bonne volonté. Elle est à moi et c'est moi qui en dispose ». Cette remarque, qui s'exprime quelquefois dans un regard, est ce qui jette l'homme tout à plat. Dans cet état de défaite, il n'est capable de rien de bon. Cela m'éclaire l'industrie ; et je me moque du rendement obtenu par une infatigable contrainte, quand je pense au rendement caractéristique des actions libres.

Le sauvetage, tel qu'il se pratique sur toutes les côtes, est un parfait exemple d'action libre, de devoir, d'honneur. Ici, nul n'est forcé. Le seul geste de la mauvaise volonté ferait qu'on se trouverait remplacé aussitôt dans la glorieuse équipe. Gloire intérieure, ce qui fait que l'éloge extérieur est toujours ridicule. Mais vous voyez pourtant qu'il n'y a rien de plus décoré qu'un sauveteur. Cela fait l'éloge de ceux qui décorent, car ils admirent et ils envient cette vertu libre, sur laquelle ils n'ont pas de prise. Et les autres, les décorés, sont fort polis, mais un peu étrangers à la chose. Disposés, je le comprends, à accepter beaucoup de sous-préfets, de préfets, d'amiraux, et de ministres, par le sentiment qu'ils ont de leur pure liberté. Nous sommes ici dans le domaine de la grâce, et il n'est point d'homme que la grâce ne touche, la grâce toujours sans contrainte aucune, ce que le mot gratuit exprime encore mieux ; mais convenons que c'est à nous de savoir ce que nous disons. Les mêmes moments et les mêmes héros dans la mine (voyez encore là-dessus Pierre Hamp), lorsqu'il s'agit de sauver les hommes. Alors, par la violence même de la situation, l'action qui importe, celle qui dépasse l'ordinaire et même l'extraordinaire, cette action est libre et reconnue telle. Les chefs sont élevés alors au rang des hommes. Ici se trouve l'égalité, ici l'honneur, ici le devoir. C'est de là qu'il faut les transporter à d'autres cas ; car nous avons grand besoin de ce sublime pour notre ordinaire. La vie humaine est trop amère si partout elle nie l'homme. C'est pourquoi les discours des chefs font horreur ; le devoir est souillé de contrainte ; c'est comme si on levait le fouet en attendant l'action volontaire.

Les enfants là-dessus devraient nous instruire, car d'eux-mêmes ils seront raisonnables et avec bonheur ; mais il faut d'abord qu'ils jouissent de leur droit de ne pas l'être. Et dans la pratique du gouvernement des enfants, cela se traduit par des engagements tacites continuellement renouvelés. Les enfants ne se laissent pas tromper par un système, quel qu'il soit, de liberté dirigée. Il leur faut un vrai recul et comme une profonde respiration de liberté. Pour bien jouer cette partie, et toute partie humaine, il faut seulement penser les notions droites, ce qui est repousser du pied une métaphysique d'actionnaire ou de général. On ne doit rien aux autres ; on ne doit qu'à soi-même. Tel est tout honneur, même l'honneur d'aimer.

*La Lumière*, 24 octobre 1936.

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXV

1814

Qui ne pense à l'Espagne ? Le jeune dit : « Vous voyez bien qu'il faut combattre pour la liberté. On voudrait la paix, on ne l'a point ». Le vieux répondit : « On se lasse de leur tirer sur la bouche ; on les laisse galoper ; après tout je galoperais encore avec eux. Mais c'est trop simple aussi de faire le héros ; la liberté veut plus de ruse. Il faudrait un Tibère ou un Louis XI pour gagner à coup sûr ces parties-là ». Le jeune dit : « Ruse, c'est lâcheté ». – « Savoir, répondit l'autre. La patience est un courage aussi. Nos amis Espagnols auraient mieux fait d'affaiblir en divisant. Je suppose qu'il fallait nommer ce Franco à quelque grand poste, au centre même des provinces sûres, l'entourer d’hommes disciplinés et le cueillir sans avertissement. Vous direz qu'on ne pouvait pas savoir qu'il conspirait ; je réponds qu'un Gouvernement doit tout savoir. On lit de ces récits dans l'Histoire ; on n'en profite guère. On aime mieux se battre ; c'est assez noble ; mais, sans compter les massacres certains, où l'on perd les meilleurs hommes, c'est toujours trop risquer. Car pensez qu'on peut être vaincu, de sorte qu'après tant de maux on tombe dans le pire de tous, l'esclavage, les supplices, et tous les droits perdus pour vingt ans au moins.

« Vous me direz que la liberté ne peut pas être vaincue. Tous ceux qui vont se battre se croient déjà vainqueurs. Ce que je dis maintenant offense le courage, et pourtant il faut le dire. L'issue ne dépend pas tant du courage que nous appelons noble ; elle dépend plutôt d'ignobles hasards ; l'armement, les cartouches, la nourriture, le vin, la paye, tout cela agit étrangement. Dans le fait on arrive à faire la guerre en enrôlant n'importe qui. Cette amère vérité était connue autrefois, où l'on levait des chevau-légers comme on achète des artichauts ou des tomates ; et souvent celui qui les avait levés et équipés les vendait à quelque autre chef. Qui s'occupait de l'opinion de ces soldats ? Et pourtant c'étaient de bons soldats. Les Marocains qui ont passé en Espagne sont des hommes qui n'espèrent que la haute paye et les pillages ; ils seront bons pourtant à l'assaut, et traiteront comme des ennemis personnels ceux qui leur tireront dessus. Cela est vite fait. Eh bien, camarades, n'est-ce pas une dérision que le sort de l'humanité (car on ne peut moins dire) dépende du nombre de ces pillards qu'on aura pu enrôler, exercer, transporter ? Que feront les vertus républicaines contre quelques sacs d'or ? La guerre a cela de terrible que les justes raisons n'y ont aucune puissance. Il n'est que d'avoir le nombre et l'organisation. Je sais bien que le sort en est jeté ; mais je regrette que tout se joue là-bas aux dés ».

 - « Avons-nous le choix ? », dit le jeune. Et le vieux répondit : « La patience trouve souvent passage. Ici, en France, on a senti plus d'une fois la guerre civile toute proche, jusqu'à la désirer presque, pour en finir une bonne fois. J'aime pourtant cette politique d'attente, qui, malgré tant de provocations, a su éloigner l'heure terrible et user l'adversaire. Si j'étais le maître, j'userais encore et toujours de ruse et d'intrigue. Non, certes, je ne jouerais pas aux dés la liberté et ses précieux défenseurs. Qui sait attendre, il finit par vaincre sans avoir beaucoup risqué. Et, ma foi, je jouerais le même jeu sur le grand échiquier ; et surtout si les violents se battaient entre eux, c'est alors que chaque jour de paix gagné vaudrait une victoire. Napoléon remettait tout en question à chaque bataille ; il le savait, et il ne pouvait faire autrement. Aussi qu'a-t-il duré ? La guerre est une duperie. On croit avoir gagné et, dans le moment où l'on gagne, on a perdu les plus braves. Seulement je vois qu'il n'y a plus de politique ; il n'y a qu'une jeunesse ardente qui veut prendre le feu avec la main. Tout se ramène à ceci : faire la preuve qu'on n'est pas un lâche. Or je sais que cette preuve ne vaut que lorsqu'on est mort ou mutilé. Le tyran peut rire de nous, lui qui fait avancer son premier rang en le faisant piquer par le second, et le second par le troisième. Donnez-lui seulement un réservoir d'hommes et quelques milliards. Il vous faudra l'imiter ; et vous savez bien qu'après un mois de guerre la tyrannie régnera sur vous aussi, les droits de l'homme seront abolis, la force sera reine et la liberté sera ridicule. Essayez donc de comprendre pourquoi, depuis tant de siècles, la liberté est toujours battue. Évidemment par la défaite, et encore mieux par la victoire.

*Feuilles Libres*, 10 septembre 1936

*Feuilles libres* (Journal d’Alain) – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXVI

1815

Quatorze milliards ! On voudrait avoir quelque idée de ces travaux, des salaires qui seront payés par ce moyen, du prix de chaque chose, et enfin de l'usage qui sera fait de tant d'argent. Car nous soupçonnons qu'il y aura une marge de profit qui ira aux bonnes volontés, c'est-à-dire à ceux qui consentiront à ne pas savoir ; sans compter la publicité, qui est aussi quelque chose, et qui consiste principalement à faire que rien ne soit imprimé qui puisse inquiéter l'opinion. Tout cela rapportera quelque chose aux journaux et aux journalistes.

Or, suivre ces dépenses-là de poche en poche jusqu'au moment où elles seront payées à quelqu'un ; pouvoir dire que voilà mille ouvriers qui ont travaillé un an et vécu un an, et que voilà un administrateur qui a touché un million, c'est la même chose qu'examiner le prix de chaque pièce et de le comparer au prix qu'on paiera. Évidemment quatorze milliards, c'est beaucoup pour une mise en défense ; mais trois cent mille francs, c'est beaucoup aussi pour une mitrailleuse ! On a parlé des fortunes scandaleuses que font les fournisseurs de guerre. Mais il faudrait les prendre au nid ; leur dire : « Vous avez payé tant de salaires, et, sur chaque franc de salaire, il se trouve que vous gagnez deux francs ! » Tous ces calculs sont faciles à faire, et il s'agit seulement de savoir quel écart il y a entre le prix d'une journée payée et le prix d'une journée vendue. Je paie l'ouvrier cinquante francs, je le revends cinq cents francs. Halte-là ! Ces quatre cent cinquante francs iront où ? Dans votre poche ; or c'est beaucoup trop. Posons en règle que sur un salaire réel de cent francs le patron touchera cinq francs. C'est alors bien facile de savoir ce qui aura été payé en salaires sur ces quatorze milliards, et ce qui a été retenu en bénéfices. Mais quoi ? Publier les prix de revient ? Faire connaître à l'Europe nos finesses de fabrication, nos bureaux d'études, nos coûteuses expériences ? Cela ne se fait point.

De même il faudrait surveiller la multiplication des grands postes et des hauts grades. Je suis sûr que le prix de revient d'un général va monter comme une fusée. Je prévois des indemnités énormes, et des frais de manœuvres à époumoner. Et que voulez-vous que je dise si ces dépenses ont pour but principal d'époumoner le voisin ? Quatorze milliards, c'est un direct. Tout est publicité là-dedans. Il ne s'agit pas tant de savoir ce que j'ai que ce que j'ai payé. Si j'ai fait le gros sacrifice, tout est prouvé, je sais mourir. Et qu'importe après cela les petits comptes, les ridicules comptes ? On sait que je me ruine, et c'est tout ce que je voulais faire savoir. Et les trois cent mille francs pour une mitrailleuse font une salve étonnante de pièces de vingt sous. L'ennemi en est tout dérouté, lui qui ne paye que trois mille francs la même pièce. C'est ainsi que les héros d'Homère autrefois commençaient par des injures. Nous autres, nous commençons par des prix de revient ! L'effet est le même. L'ennemi en reste mort. Il reçoit les milliards dans l'estomac.

Mais bien plus ; si les milliards sont votés par l'unanimité, avec enthousiasme, sans contrôle, ce n'en est que mieux. Ce sont des signes d'Union Sacrée. Comme si l'on publiait que tous les hommes au-dessus de cinquante ans ont juré de combattre ; ou bien que tous les présidents vont se priver de leurs cigares ; ou bien que la ration de foin est doublée au capitaine. Le piaffement d'un cheval n'importe pas moins que la masse d'un char d'assaut. Et si les avions en l'air obscurcissent cinq pour cent de la lumière solaire, quel effet moral ! Si même on publiait que chaque avion est payé trois fois plus qu'il ne coûte, le plus positif des banquiers d'outre-Rhin pourra se dire : « Faut-il qu'ils aient envie de nous verser leurs gaz et leur feu grégeois ! Ils en ont oublié de gagner de l'argent ! » Ces merveilles portent la terreur. Et le fait est qu'il faut qu'un peuple soit absolument aux mains de ses militaires pour qu'on lui tire quatorze milliards sans douleur. Preuve qu'ils ont tous résolu de mourir pour les maréchaux. Et voilà l'arme dangereuse, la mitrailleuse de trois cent mille francs !

*Feuilles Libres*, 25 septembre 1936

*Feuilles libres (Journal d’Alain)* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXVII

1816

J'ai rencontré par hasard le R. P. Philéas, qui m'a dit d'emblée : « Nous voilà l'un et l'autre vieux, et craquant des articulations ; mais je vous vois toujours jeune, et à soutenir des naïvetés sur le gouvernement du peuple par le peuple.

– Patience, lui répondis-je ; les résultats premiers ne sont que d'hier. Une sorte d'égalité, c'est l'égalité des droits, s'établit entre employeurs et employés ; la masse du peuple applaudit ; les milliards capitulent ; n'est-ce pas le signe que la puissance appartient maintenant aux amis du peuple ?

– Je prétends, dit-il, qu'il n'en est rien. Et je le prouve. Il n'y a pas un citoyen sur mille qui soit disposé à faire la guerre pour un intérêt de toute façon lointain, sans compter que l'issue serait incertaine. Du moins je le suppose, et je vois que nous sommes d'accord. Eh bien ! Organisons donc quelque plébiscite sur la guerre et la paix, comme ont fait les Anglais. Supposons évident, d'après les résultats, que les fantassins français ne consentent à mourir que pour la défense de leurs frontières.

– Il n'est point, lui dis-je, de doute sur ce sujet-là ; et les électeurs qui ont voté pour la paix entendaient bien la paix par la paix, et non point la paix par la guerre.

– Très bien, dit-il, et ne disputons plus là-dessus. Voyez pourtant comment le gouvernement a parlé, ce gouvernement qui se vante de ne pouvoir rien que par le libre suffrage des paysans et des ouvriers. Il a prononcé d'après la tradition et d'après les bureaux. Ayant jugé que jamais situation ne fut plus périlleuse que celle de l'Europe Centrale, il y jette, on peut le dire, ses fantassins comme prime aux gardiens de l'ordre, et les charge de mourir pour les incidents quels qu'ils soient. On jurerait que fantassins et citoyens ne sont pas les mêmes hommes.

– Mais, interrompis-je, attendez aussi la réaction du Parlement et de l'opinion.

– Réaction ou non, reprit-il, je parie que les députés ne souhaitent que d'oublier les électeurs ; je parie que, pour ceux qui touchent un peu au pouvoir, quand ce ne serait que par le désir, c'est déjà fait. Et quant aux ministres, ils sont rois et successeurs des rois ; ils n'y peuvent rien. Que les armées soient faites de mercenaires ou de citoyens, cela ne change rien ni au commandement, ni à l'obéissance. Il faut que le roi, élu ou non, agisse selon sa force. Et le plus étonnant est qu'il sera acclamé. Oui, par ce même peuple qui le blâmerait si l'on allait au vote.

– J'avoue, lui dis-je, qu'il y a quelque chose qui m'étonne, dans la relation du citoyen au chef. Et c'est dire que les foules ne jugent pas comme les individus, ni les foules rangées par quatre comme les foules inorganisées. Les passions se déchaînent dans les foules ; les passions sont enchaînées et orientées dans les armées comme est le feu dans l'âme des canons. La raison ne fait voir qu'un faible éclair tous les quatre ans. Mais nous travaillons à changer tout cela.

– Je vois, dit-il, que vous ne changez rien. Je vois que l'opinion que vous nommez raisonnable n'arrive jamais à pénétrer jusqu'aux pouvoirs. Et laissez-moi vous dire comment j'interprète la chose. C'est que tout pouvoir est sacré, et oint d'un invisible chrême, et investi d'une mission. Vos ministres riront peut-être de ce que je dis là. Riront-ils bien ? Riront-ils longtemps ? Voilà la question. Je les vois plutôt sérieux, et même tristes, comme au reste sont les éminents militaires et administrateurs qui représentent la continuité des pouvoirs. C'est quelque chose d'être chef, et je n’y vois pas de quoi rire. Mais selon l'Église tout s'éclaire ; et il est évident pour nous qu'un pouvoir en vaut un autre, et que l'élection est un fait aussi naturel que l'hérédité ; chose que vous ne pouvez comprendre, parce que vous mettez les pouvoirs trop haut. Au regard du saint, qu'est-ce qu'un pouvoir, sinon toute la sagesse possible qu'on puisse attendre des passions ? Ce n'est jamais beaucoup. Et, par exemple, la paix organisée par les pouvoirs, ce n'est point la paix. Il ne serait pas juste que ce fût la paix. La seule paix, comme vous savez quand vous voulez savoir, c'est la paix de l'âme. Où elle règne, les pouvoirs sont inutiles. Aussi les pouvoirs n'ont jamais charge que de paix impossibles. Et c'est comme une leçon de morale en grandes images, qui signifie qu'ignorance, convoitise et colère ne peuvent jamais composer quelque produit qui ressemble à la paix véritable. Vous êtes livré, mon cher, à vos propres contradictions.

– Il y a longtemps, lui dis-je, que je m'instruis en votre compagnie ; mais non pas tout à fait comme vous voudriez. Car si le pouvoir aveugle l'homme, et par des causes que je puis comprendre, je ne vise pas mal en prétendant découronner le pouvoir, j'entends le soumettre en tout temps au contrôle de ceux qui ne sont rien et qui ne veulent rien être.

– Mais, dit-il, il y a des siècles de siècles que l'insuccès de ces tentatives prouve une autre vie.

– Et, répondis-je, le succès, après tant de siècles, prouvera que l'autre vie, la vie des sages et des modestes, est ici-bas, et de tout temps promise aux hommes de bonne volonté ».

Nouvelle Revue Française, 1er août 1936.

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXVIII

 1939 SM2 CXLVI « La république devant l'église »

1817

Les répétitions et échos ne cessent de menacer le malheureux écrivain. Si j'écris de guerre, j'ajouterai qu'un tel ne s'en soucie guère ; et naguère va se glisser dans la phrase suivante. C'est comme les *mais* ; il y en a un de bon sur quatre, les autres ne sont que des échos dont on cherche vainement le sens. Sur quoi l'écrivain s'irrite ; quoi de plus naturel pourtant que de répéter le même mot ou le même cri ? Cette résonance est propre au langage, et vient d'un certain pli des organes parleurs. Quand je viens d'imaginer telle suite de sons articulés (ce qui est les prononcer tout bas), le pli n'est pas tout de suite défait ; c'est comme le sourire à un ami, il en reste encore assez pour l'indifférent. Ainsi nous rimons sans le vouloir ; telle est la sotte nature ; et c'est d'elle pourtant qu'il faut que le langage prenne ce reste d'alarme nécessaire pour intéresser. Il faut donc que je surveille cette sottise et que je limite les dégâts. Mais comment faire si en même temps je m'intéresse à mes passions ? Je porte un explosif. D'où cette peur de ce qui va suivre, qui fait le supplice du timide.

C'est une raison pour qu'on s'irrite aisément de parler ou d'écrire. Serait-il vrai de dire que la méchanceté est naturelle dans le langage spontané ? On n'ose aller jusque-là. Toutefois il y a bien des exemples d'écrits mécontents et misanthropes, qui au fond ne sont que grossiers, comme ceux qui jurent pour se donner du courage. Et de là vient qu'on dit un méchant écrivain ; ce double sens est admirable. La voix qui s'élève fait peur à tous, et d'abord à celui qui parle. C'est qu'on n'est pas maître de ce qu'on va dire, attendu qu'on ne sait même pas ce qu'on va dire, dès que l'on pense en parlant. Telle est l'impolitesse pure ; et au contraire la politesse consiste à ne pas surprendre, donc à réciter ce que tout le monde dit. Je suppose que les propos plats d'un courtisan sont moins des signes de sottise que des préparations très rusées. Il faut, se dit-il, que j'accoutume les autres à ma voix, et que je m'y accoutume moi-même. Là-dessus je conclus une fois de plus qu'il faut se méfier des sots, car il n'y a point de sots.

Où vais-je ? À ceci que le langage porte naturellement autour de lui une étrange fumée de discorde. Les fous menacent, et la raison de la menace c'est qu'ils parlent sans précaution. La contre-épreuve de cette idée est que le silence calme les passions, et le bréviaire encore-mieux, qui est une parole absolument réglée par le livre. Le récit a presque les mêmes vertus parce que l'événement même est sa règle, et que l'homme n'y met rien de soi. Et ce qui est le plus aimé, c'est un récit connu, qui ne prend à la gorge qu'au moment prévu et désiré. Le conteur a découvert le noble usage des mots.

La poésie est le plus ancien récit, et je croirais bien que c'est la poésie qui nous a d'abord consolés du langage. Le temps du discours y est tracé d'avance et divisé d'avance ; les mots sont comptés. Ce beau langage ne remord pas. Aussi l'a-t-on bien nommé le langage des Dieux. L'homme qui récite des vers prend le ton de Dieu, qui est le ton impassible. Et comment non, puisque l'avenir est réglé, déjà passé ? Cela est arrivé, dit l'homme divin, mais c'est fini. Ou plutôt c'est le mouvement du poème qui dit cela. D'où j'ai compris que l'expression poésie dramatique fait pléonasme ; le tragique ne peut être dit qu'en vers. Écoutez comme les vers mettent l'égalité entre toutes choses ; grande ou petite, la chose ne compte pas ses pieds, elle est dans le cortège, et le cortège n'attend personne. C'est pourquoi l'antithèse brille si naturellement dans le poème ; c'est que les deux termes deviennent équivalents par l'impartiale mesure. Alors le langage est du parti de l'homme, et non pas parmi ses ennemis. D'où la sérénité du récitant. Toutefois[[1873]](#footnote-1874) cela même lui permet d'oser, pourvu que la majesté du vers ne soit pas offensée. On descend aux enfers, on ose tout dire, car une grande paix est comme étendue d'avance. Tout est d'avance passé et dépassé. Le miracle de la poésie c'est l'avenir passé, la seule chose contre quoi nul Dieu ne peut rien. Tel est le modèle du langage. Mais je veux dire, en revenant à mon commencement, que les poètes qui riment se ramènent encore plus près de la sotte nature, puisqu'ils reprennent jusqu'au balbutiement, dont ils font une règle ; c'est jouer avec ses propres diables, et faire danser l'animal. Victoire étonnante sur soi ; invasion de nature, cet absurde écho de la rime ; mais nature aux ordres, et vivifiant la raison. Cette épaisseur de matière dans les vers rimés ne peut être égalée. Voilà comment je comprends que les vers réguliers sont les plus beaux, et que, parmi les vers réguliers, les vers rimés sont les plus beaux, s'ils sont beaux.

« 1er septembre 1936 » (PAE)

Nouvelle Revue française, 1er septembre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXIX

 1939 PAE CI « La nymphe écho »

1818

J'aime le communiste ; il est dévoué, juste et raisonnable. II me rappelle le Sorbonnard d'il y a trente ans, qui fondait la Coopérative du logement et du ménage, afin de s'épargner l'odeur de cuisine. Cette espèce d'homme a soif de perfection. Pour mon compte, je souhaiterais plutôt que l'odeur de cuisine fût agréable. Aussi je ne rêve jamais d'un grand fourneau commun pour les sept étages, ni de trente poulets dans trente plats, et circulant comme le gaz et l'eau. Si nous avons une cuisine puante et inhumaine, c'est une faute contre la cuisine plutôt que contre l'homme. Et le remède n'est point de sacrifier dix minutes sur douze heures à la cuisine, ce qui fait un être humain sur cent altéré de fumée et de friture ; mais bien plutôt il faut souhaiter une cuisine aimable, et chacun y occupant assez de temps pour apprendre à aimer la condition humaine comme elle est. C'était le roi ou le fils de roi, aux temps Homériques, qui immolait la victime, la découpait, embrochait et salait les morceaux ; et tout cela ensemble, Jupiter, sacrifice, et rôti de bœuf, faisait un art de manger. Un art !

« Cela, dit le communiste, c'est l'horrible passé. L'art n'a rien de commun avec les nécessités animales. L'art est une évasion.

- Un congé payé, lui dis-je. Et je vois bien que vos laides et ennuyeuses usines, et vos gigantesques maisons de vente, où l'on s'use les jambes, les yeux et la cervelle, rendent nécessaires ces sortes de croisières où l'on voyage comme dans un rêve, sans avoir à se soucier d'autre chose que du beau qui se présente. (Et vous avez dix minutes pour le regarder, ce qui, d'après le laboratoire de Psychologie, suffit amplement au citoyen moyen). Cela est louable ; mais pourquoi n'essayez-vous pas de couper la grande usine en mille ateliers ? Quelle est la fin des travaux abstraits et ennuyeux, et mesurés à la seconde, sinon d'augmenter les profits du maître invisible ? Or vous supprimez ce maître invisible ; supprimez aussi l'usine, le grand magasin, la vacherie motorisée, toutes ces grandes machines qui tuent l'homme. Et on verra peut-être alors que les congés payés n'étaient qu'une corvée de plus, supportable seulement parce que les patrons en devenaient jaunes de bile. S'il n'y a plus de patrons, où est le plaisir ?

- Vous vous moquez, dit le communiste, et c'est bien votre manière. Toutefois vous ne pourrez tenir contre une publicité bien organisée. Le laboratoire de Psychologie a établi qu'au rythme de quinze images par heure un préjugé ne dure pas plus de deux mois. C'est pourquoi je me donne la peine de vous répéter ce que vous savez bien, mais que vous ne croyez pas encore. Le profit des patrons, en effet énorme et scandaleux, nous le transformons en loisir pour tous. Et qu'importe que je passe deux heures par jour à m'occuper de choses matérielles, qui sont viles et ennuyeuses ? Il me reste quatorze heures pour me cultiver, pour faire ce que je voudrai, pour découvrir mon génie, pour créer de la beauté et d'abord de la liberté. Le bagne sera court.

- C'est bien ce que je craignais, lui répondis-je. Courte cuisine, et court repas, c'est tout ce que mérite une telle cuisine. Et après cela nous bâillerons aux espaces vides, cherchant le beau et le vrai. Je ne sais que dire du vrai, si ce n'est le vrai d'un travail. Mais pour le beau, je sais qu'il ne fut jamais inventé hors du travail, et que le métier et la matière y font plus que ce que le Laboratoire de Psychologie nomme jeu et inspiration. L'architecture ne fut jamais un jeu ; et l'inspiration vint au maçon, non à l'architecte. Suivez les règles du métier, et les maisons seront bien percées ; au contraire les pensées d'architecte feront des murs mal percés ; on ne voit que cela. Regardez par la fenêtre, mon cher communiste ; prenez cette minute sur ce congé payé ; vous verrez dix villas toutes manquées, qui portent la marque de l'architecte, et une maison de pêcheur qui n'est point manquée et qui est belle. L'art des jardins se soutient par les exigences des plantes, qui veulent toutes leur part de terre, d'eau et de soleil ; telle est la vraie peinture ; et vous comprenez bien que cette haie verte n'a pas été peinte en un jour ; au lieu que l'autre peinture est aisément folle, et ne revivra, comme la sculpture, qu'en se collant strictement au métier d'architecte. Supposons un génie dramatique ; je lui souhaite d'être régisseur de la scène plutôt que spectateur. Et je vois que les métiers font merveille, depuis le tailleur de médailles jusqu'au costumier. Heureux l'homme s'il trouve du plaisir à son métier ; plus heureux, s'il y trouve des pensées. L'oisiveté est folle et stérile, qu'elle soit de quinze jours ou de toute l'année. Je rêve d'un peuple d'artisans heureux, qui prennent vacances toutes les cinq minutes, pour suivre de l'œil quelque oiseau, ou pour remarquer le trou de la belette. Vous haussez les épaules. Et moi, pour le temps où ces épaules seront libres de fardeau, je vous annonce l'ennui socialiste ».

Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1936

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 – LXXX

1819

Le faune barbouillé de mûres s'amuse à faire galoper un peu les vaches. Encore mieux galopent les nymphes porteuses de lait, qui sautent le ruisseau de pierre en pierre ; car il n'est pas bon d'être regardé à travers les ronces ; et voici que fume le toit, et la paix d'automne. Voici que les vaches reviennent, en bon ordre et procession. On va compter maintenant le prix de la génisse, et le pâturage que l'on veut vendre, et la laine qu'il faut acheter, et l'impôt que, bien sûr, on ne veut pas payer. Tout ce précieux ordre ira au marché demain. On verra des poulains mal bridés, des carrioles grinçantes, et déjà de vieilles autos rouillées, des bicyclettes à secousses, et toujours la procession des vaches, qui rappellent à tous les lois non écrites. Vous aurez là vingt mille marchands et acheteurs, tous occupés de gagner sur le voisin ; et les yeux gais sous les coiffes, et le métrage des toiles et cravates. Cela est aussi sérieux que l'enfant qui revient de classe, chargé de son sac, et sautant à cloche-pied. Il n'y a rien qui manque dans ce mouvement de peuple, pas même la coiffe de la cathédrale, éternelle par-dessus les temps. Quoi encore ? Des guérisseurs, des prophètes, des marchands d'herbe de sympathie. Tout ce qui ferme le cercle humain, le cours des âges et des travaux. Les troupeaux rêvent sur la grand' place comme au pâturage. Chacun a sa place, sa fonction et son gain. Le mendiant promet de paradis ce qu'il veut. Les banques sont ouvertes et Crédit fait deux ou trois cents francs d'affaires. Les promesses circulent vite ; chacun les passe au voisin ; tout sera réglé ce soir en honnête monnaie. C'est ainsi que les travaux et les échanges se suffisent à eux-mêmes. La ville prélève un juste droit de deux centimes, prix des poteaux, des chaînes, et des tentes. Autant de semaines, autant de marchés. À chaque fois se boucle la ronde des marchandises, et des écus. Un mariage danse parmi la foule ; une ruée d'enfants se bousculent, sans aucun souci de ce qu'ils feront demain, car tout est tracé. Les chants s'élèvent, et l'étrange saveur du retour. Faune dort sur ses sabots fendus ; chien aboie à la lune.

« Quatorze milliards, se dit la bonne femme. Qu'est-ce que c'est bien que quatorze milliards ? Qu'est-ce qu'un milliard ! C'est mille millions. Combien de vaches pour un million ? Combien d'heures de faux ou de charrue ? Quand chacun dans cette foule donnerait cent francs, oui cent francs pour respirer, nous n'aurions pas un milliard en dix ans. Que de journées vaines, que de choses récoltées et fabriquées et tout cela brûlé comme des fanes de pommes de terre. Et seulement pour n'avoir pas de mauvais rêves ! » Ainsi pense la bonne femme, qui vient de faire l'énorme dépense d'une sucette de dix sous. Et c'est pourtant vrai qu'il y a des hommes qui gagnent leur vie à empoisonner la vie des autres. Il y a nécessité d'assurer l'ordre. Songez donc que ces petites rondes que vous faites ce n'est point l'ordre. Si vous ne payez pas les gardiens, ils vous empêcheront de dormir ; ils feront tourner dans votre tête toutes les pièces de cuivre et toutes les bêtes à cornes, sans compter la mare aux lavandières et les rayons de lune. Vous sauterez de frayeur à entendre les gardiens, les pauvres gardiens qui diront : « Nous autres gardiens, nous ne sommes plus rien. Monsieur l'amiral attend son mois, et les retraités vont demander leur pain de porte en porte. Tout cela parce que vous ne voulez point payer le prix de la paix. La paix c'est le marché, c'est le juste prix, c’est le sommeil sans rêves. Et le prix de la paix c'est quatorze milliards tout rabattu. Pas un sou de moins ! À moins, nous ne pouvons pas. Et je vous avertis que nous laissons tomber toute la paix sur votre dos. Gare dessous ! »

Mais voyons : Tout va. Où est le défaut ? Où est la fissure ? Où est ce grand manque que vous dites ? Partout où il faut un notaire, il s'en trouve un ; le petit clerc rêve à ses manches de lustrine. La vache reviendra en chaussures et en suif. Chacun aura son profit certain. Que vous faut-il encore ? - Quatorze milliards ! - Attendez ! Pour combien d'années ? - Pour tout de suite. Pour hier. Car tout cela est déjà dépensé et usé. Jugez des gardiens et de ce beau travail qu'ils vous font ! C'est aussi une prétention incroyable de vouloir vivre sans gardiens. Vous vous mettez vingt mille en tas, et vous croyez que la preuve est faite, et que l'ordre humain n'a pas besoin de nous. Or en une minute vous saurez ce que nous pouvons faire. En incendies, vapeurs et explosions nous ferons courir ces solennelles vaches, et toute la ville sentira le cuir brûlé, vous pouvez en être sûrs ! Et vous courrez après vos cochons, je vous l'annonce. Et vous chercherez dans les cendres le produit de vos maigres journées. Dérisoires journées, si vous comptez bien. Triste métier que d'accumuler sou sur sou. Triste métier que de conduire trente vaches ! Il nous en faut cinq cents. Et ainsi de tout ; car, comme vous savez, les hommes sont méchants et fous ; cette dangereuse espèce tonne sur terre et sur mer ; et le tonnerre coûte gros. Quatorze milliards. Vous ne saviez pas que vos misérables fourmilières valaient tant d'argent.

Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1936.

*Feuilles libres* – Nouvelle série – Dixième année – N°4 – 15 décembre 1936 - LXXXI

1. Marcellin Berthelot (1827-1907), chimiste et homme politique, fut sénateur inamovible de 1881 à 1907, ministre de l’Instruction publique en 1886-87 et des Affaires Étrangères en 1895-96. Son fils André (1862-1938) fut député de Paris de 1898 à 1902 et sénateur de Paris de 1920 à 1927. Philippe (1866-1934), diplomate, sera secrétaire général des Affaires Étrangères de 1920 à 1933. [↑](#footnote-ref-2)
2. Musique, Humanité *LP*; pas de majuscule en PAE [↑](#footnote-ref-3)
3. Je m’aperçois… peut-être ? *add PAE* [↑](#footnote-ref-4)
4. d’homme *LP*, *CCP*; d’hommes *SM1* [↑](#footnote-ref-5)
5. Le Jugement *LP*, *CCP*; Ce jugement *SM1* [↑](#footnote-ref-6)
6. *Émancipation* ne va pas à la ligne. [↑](#footnote-ref-7)
7. Observez… c’est un *EH*; L'ordonnateur des Pompes funèbres est un *LP* [↑](#footnote-ref-8)
8. Ministre *LP*, *EH1*; roi *EH2* [↑](#footnote-ref-9)
9. selon les parentés et selon les dignités *add EH2* [↑](#footnote-ref-10)
10. Il reçoit… humeur *add EH* [↑](#footnote-ref-11)
11. agit *EH*; vit *LP* [↑](#footnote-ref-12)
12. i om EH2 [↑](#footnote-ref-13)
13. Réel ; le plomb… persuade *EH*; réel. Les robinets n'entendent point le beau langage.*LP* [↑](#footnote-ref-14)
14. Mais le geste *LP*, *EH1*; Le geste *EH2* [↑](#footnote-ref-15)
15. D’avance… fondre *add EH* [↑](#footnote-ref-16)
16. Cet air… ne point plaire *EH*; Volontairement faux, dirait-on. *LP* [↑](#footnote-ref-17)
17. Aussi d’un cordonnier… et qui *LP*, *EH1*; Il *EH2* [↑](#footnote-ref-18)
18. montrait LP, EH1 ; montrait, car il n’avait pas son pareil pour imiter les vieux meubles *EH2* [↑](#footnote-ref-19)
19. quelque apparence *LP*; une apparence *EH* [↑](#footnote-ref-20)
20. près de ses chevaux ; enfin… si loin *EH ;* près de ses chevaux, quand *LP* [↑](#footnote-ref-21)
21. mais non *LP*; non *EH* [↑](#footnote-ref-22)
22. La bourgeoisie… qu’un maître emploie *add EH2* [↑](#footnote-ref-23)
23. par de tels regards *LP*, *EH1*; par des regards impérieux *EH2* [↑](#footnote-ref-24)
24. Silencieux, Universel, Général, Compréhension, Extension *LP*; *pas de majuscule en PAE* [↑](#footnote-ref-25)
25. il y a une manière *LP*; il y a manière *PAE* [↑](#footnote-ref-26)
26. Cette occasion… est modèle *LP*; *om PAE* [↑](#footnote-ref-27)
27. Résurrection Pascale *LP*; résurrection pascale *PSR* [↑](#footnote-ref-28)
28. Résurrection *LP*; résurrection *PSR* [↑](#footnote-ref-29)
29. Romains *LP*; romains *PSR* [↑](#footnote-ref-30)
30. L’Esprit *LP*; l’esprit *PSR* (dans tout le propos). [↑](#footnote-ref-31)
31. Romaine *LP*; romaine *PSR* (dans tout le propos, comme Romain / romain). [↑](#footnote-ref-32)
32. la Force *LP*; la force *PSR* [↑](#footnote-ref-33)
33. Ne vouliez-vous pas *LP*; Ne voulez-vous pas *sic PSR* [↑](#footnote-ref-34)
34. Justice *LP*; justice *PSR* [↑](#footnote-ref-35)
35. La récompense… dans celle-ci *add PSR* [↑](#footnote-ref-36)
36. que je veux mon salut *PSR*; que je le veux *LP* [↑](#footnote-ref-37)
37. que je vous retrouve, après *PSR*; que je vous retrouve après *LP* [↑](#footnote-ref-38)
38. Nécessité *LP*; nécessité *PSR* [↑](#footnote-ref-39)
39. Utopie *LP*; utopie *PSR* [↑](#footnote-ref-40)
40. Pédant *LP*, *PSC*; pédant *PSR*; *de même que* Détourneur(s) / détourneur(s)*,* Esprit / esprit*,* Idées / idées*,* Raison / raison, Folle / folle *et* Majesté / majesté *dans tout le Propos.* [↑](#footnote-ref-41)
41. Et, au rebours *LP*, *PSC*; Au rebours *PSR* [↑](#footnote-ref-42)
42. coutume. Et par *LP*, *PSC*; coutume ; et par *PSR* [↑](#footnote-ref-43)
43. Certes il y a *LP*, *PSC*; Certes, il y a *PSR* [↑](#footnote-ref-44)
44. Telle est aussi… de ce nom *add PSR* [↑](#footnote-ref-45)
45. voit *LP*; comprend *SM1* [↑](#footnote-ref-46)
46. attend encore… de toute façon *LP*; va enfin paraître sous le titre de *Mars ou la Guerre jugée*. Non sans avoir rencontré quelques résistances, peut-être officielles ; au reste je n’en sais rien. Résistances qui devaient de toute façon être vaines *SM1* [↑](#footnote-ref-47)
47. je reprendrai *LP*; je reprendrai plus d’une fois *SM1* [↑](#footnote-ref-48)
48. d’autre *LP*; d’autres *SM1* [↑](#footnote-ref-49)
49. Oracle, Antiquité, Grecque, Univers, Delphique : *pas de majuscule en EH* [↑](#footnote-ref-50)
50. tout cet univers *EH*; tout ensemble, *LP* [↑](#footnote-ref-51)
51. Toutefois *EH2*; Et toutefois *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-52)
52. Aller à l’oracle… personnage divin *add EH2* [↑](#footnote-ref-53)
53. non plus que *EH*; non plus *LP* [↑](#footnote-ref-54)
54. Allemande *LP*; allemande *CCP* [↑](#footnote-ref-55)
55. À part L’Église et Anciens, PSR supprime toutes les majuscules aux substantifs, que conserve PSC [↑](#footnote-ref-56)
56. Heureusement, pénétrées *PSR*; heureusement pénétrées *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-57)
57. Et, d’un autre côté, l’élite *PSR*; Et d’un autre côté l’élite *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-58)
58. et des organisateurs *LP*; des organisateurs *PSC, PSR*  [↑](#footnote-ref-59)
59. Cette recherche de l’Universel *LP*; ce sentiment de l’Universel *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-60)
60. puissance. Mais c’est *LP*; puissance ; mais c’est *PSC, PSR* [↑](#footnote-ref-61)
61. pour cette éclipse de l’autre semaine *LP*; pour une éclipse *PSC, PSR* [↑](#footnote-ref-62)
62. ombre ; et qui *LP*; ombre, et qui *PSR* [↑](#footnote-ref-63)
63. Quand la coïncidence… baptême *add* PSR [↑](#footnote-ref-64)
64. Art, Cinématographique, Magie, Univers, Merveilleux, Opéra, Théâtre, Monologue : *pas de majuscule en PAE, EH1* [↑](#footnote-ref-65)
65. prudente *LP*, *EH1*; prudence *PAE* [↑](#footnote-ref-66)
66. se retrouva *PAE*; se retrouve *LP* [↑](#footnote-ref-67)
67. Raison, Socialisme, International, Combat, Ange, Bête, Cri, Vraies, Algèbre, Cœur, Droit, Juste, Sentiment, Pensée, Musique, Espéranto, Ido *LP*; *pas de majuscule en PAE* [↑](#footnote-ref-68)
68. ce tramway *LP*; le tramway *Émancipation* [↑](#footnote-ref-69)
69. Avril *LP*, *EH1*; avril *EH2* [↑](#footnote-ref-70)
70. Soleil, Chance, Déesse, Prolétaire, Paysan, Dieux : *pas de majuscule en EH* [↑](#footnote-ref-71)
71. Lui-même *EH2*; lui *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-72)
72. Bien plus *EH*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-73)
73. en chacun *om EH2* [↑](#footnote-ref-74)
74. L’idée de justice… législateur né *add EH* [↑](#footnote-ref-75)
75. Quand ils s’accordent… à la baisse *add EH2* [↑](#footnote-ref-76)
76. Mais *LP* Toutefois *EDR* [↑](#footnote-ref-77)
77. Août *LP*; l’Août *EDR* [↑](#footnote-ref-78)
78. Mais que pouvaient-ils faire *LP*; Mais que pouvaient faire les Politiques *EDR* [↑](#footnote-ref-79)
79. Mais *LP*; Alors *SM1* [↑](#footnote-ref-80)
80. d’homme-dieu *LP*; d’Homme-Dieu *PSR* [↑](#footnote-ref-81)
81. Volonté *LP*; volonté *PSR* [↑](#footnote-ref-82)
82. Foi *LP*; foi *PSR* [↑](#footnote-ref-83)
83. Et il est bien sûr… retraite *add PSR* [↑](#footnote-ref-84)
84. de donner… Idée *LP*; de donner, d’une grande et solide idée, *PSR* [↑](#footnote-ref-85)
85. il n’apercevrait… espérances *add PSR* [↑](#footnote-ref-86)
86. Aussi, par réflexion *PSR*; Aussi *LP* [↑](#footnote-ref-87)
87. Sagesse, Dieux, Mathématique, Pédant, Humanité, Catholicisme, Droit, République, Science, Paganisme, Christianisme : *pas de majuscule en EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-88)
88. Seulement *eH1, PSR*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-89)
89. Ce mouvement… caporale *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-90)
90. Comme on l’a remarqué… enchanteurs *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-91)
91. il faut… réveil *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-92)
92. sans volume, qui… Art creux *EH1*, *PAE*; sans volume. Creux *LP* [↑](#footnote-ref-93)
93. Sociologues, Représentations Collectives, Assemblée, Chose, Cérémonie, Spectacle, Cinématographique, Écran, Printemps : *pas de majuscule en EH1, PAE* [↑](#footnote-ref-94)
94. vraisemblablement *EH1*, *PAE ;* sans doute *LP* [↑](#footnote-ref-95)
95. De l’année quinze *add SM1* [↑](#footnote-ref-96)
96. ces hommes *SM1*; les hommes *LP* [↑](#footnote-ref-97)
97. Mais le Système *LP*; Or le système *SM1* [↑](#footnote-ref-98)
98. La discipline… puis une autre *add EH2* [↑](#footnote-ref-99)
99. quelques traits *sic CCP* [↑](#footnote-ref-100)
100. Méthode, Esprit Humain, Soleil Tête Polytechnique, Dieux : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-101)
101. l’homme ; tout entier *LP*; l’homme, tout entier *PSR* [↑](#footnote-ref-102)
102. que, *LP*, *PAE*; que *PE* [↑](#footnote-ref-103)
103. Et c’est *LP*, *PE*; C’est *PAE* [↑](#footnote-ref-104)
104. plus, *LP*, *PAE*; plus *PE* [↑](#footnote-ref-105)
105. Mais *LP*, *PE*; Toutefois *PAE* [↑](#footnote-ref-106)
106. mais *LP*, *PE*; cependant *PAE* [↑](#footnote-ref-107)
107. Et il *LP*; Il *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-108)
108. gruppeto PAE ; groupe LP ; groupe PE [↑](#footnote-ref-109)
109. ils sont soucieux *om LP* [↑](#footnote-ref-110)
110. Progrès *LP*; progrès *VE* [↑](#footnote-ref-111)
111. Volonté *LP*; volonté *VE* [↑](#footnote-ref-112)
112. Dompteur*LP*, dompteur *VE* [↑](#footnote-ref-113)
113. jugement ; mais *LP*, *PAE*; jugement, mais *PE* [↑](#footnote-ref-114)
114. Critique(s), Beau, Juger, Politique, Physique, Géométrie, Grandeur, Stoïcien, Infiniment, Petits : *pas de majuscule en PAE* [↑](#footnote-ref-115)
115. Beethowen *LP*; Beethoven *PE, PAE* [↑](#footnote-ref-116)
116. Shakespeare ; mais *LP*, *PAE*; Shakespeare, mais *PE* [↑](#footnote-ref-117)
117. flottant ; puis *LP*; flottant, puis *PE* [↑](#footnote-ref-118)
118. Beethowen *LP*; Beethoven *PE* [↑](#footnote-ref-119)
119. L’histoire… rois de force add PAE. Pas de saut de paragraphe en LP, PE. [↑](#footnote-ref-120)
120. ensemble, et *LP*, *PAE*; ensemble et *PE* [↑](#footnote-ref-121)
121. Courage, Victoire : pas de majuscule en PAE [↑](#footnote-ref-122)
122. Et pourtant *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-123)
123. Seulement *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-124)
124. Toutefois *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-125)
125. Juste au péristyle… des foules *add PAE* [↑](#footnote-ref-126)
126. ces LP, SM1 ; ses Émancipation [↑](#footnote-ref-127)
127. Système *LP*; système *Émancipation*, *SM1* [↑](#footnote-ref-128)
128. plus *LP*, *CCP*; pas *EDR* [↑](#footnote-ref-129)
129. La commémoration... ramène *LP*, *PE*; La commémoration a ramené *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-130)
130. Épopée, Jalousie, Vengeance, Gloire, Éthique, Fatalité, Ombres, Nécessité, Jugement, Liberté, Destin, Platonicienne, Justice, Dantesque : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-131)
131. Je suis *LP*, *PE*, *LIT*; Je veux suivre *PSC* [↑](#footnote-ref-132)
132. arrangements, *LP*; arrangements *PE*, *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-133)
133. près, *LP*, *PSC*, *LIT*; près *PE* [↑](#footnote-ref-134)
134. « J’aimerais mieux… ombres. » *LP*, *PE*, *PSC*; J’aimerais mieux être un valet de ferme, dit-il. *LIT* [↑](#footnote-ref-135)
135. mortes. *LP*; mortes ! *PE*, *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-136)
136. prématurément ; *LP*, *PSC*, *LIT*; prématurément, *PE* [↑](#footnote-ref-137)
137. jouait ; *LP*, *PSC*, *LIT*; jouait, *PE* [↑](#footnote-ref-138)
138. J’aurais… formule *PAE*; C'est à peu près ce que je voudrais dire de *La mort de Sparte*, *LP* [↑](#footnote-ref-139)
139. Fatalité *LP*; fatalité *PAE* [↑](#footnote-ref-140)
140. J’ai voulu dire… nos idées *add PAE* [↑](#footnote-ref-141)
141. deux ans *LP*, *SM1*, *CCP*; quatre ans *Émancipation* [↑](#footnote-ref-142)
142. Et peut-être *LP*, *SM1*, *CCP*; Et peut-être que *sic Émancipation* [↑](#footnote-ref-143)
143. aussi om Émancipation [↑](#footnote-ref-144)
144. entre les pensées *LP*, *SM1*, *CCP*; entre les deux pensées *sic Émancipation* [↑](#footnote-ref-145)
145. quoi qu’il *sic CCP* [↑](#footnote-ref-146)
146. Volonté, Peur, Sage : pas de majuscule en EH1 [↑](#footnote-ref-147)
147. Frivolité *LP*; frivolité *PAE* [↑](#footnote-ref-148)
148. Pourtant *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-149)
149. Or, le *VE*; Mais le *LP* [↑](#footnote-ref-150)
150. par deux ou par trois *LP*; par deux ou trois *CCP* [↑](#footnote-ref-151)
151. Breton, Marseillais *LP*, *SM1*; breton, marseillais *CCP3* [↑](#footnote-ref-152)
152. dû *LP*, *SM1*; pu *CCP* [↑](#footnote-ref-153)
153. éprouvent *sic CCP* [↑](#footnote-ref-154)
154. ces jours-ci *om VE* [↑](#footnote-ref-155)
155. Volonté, Constitution, Sagesse : *pas de majuscule en* VE [↑](#footnote-ref-156)
156. Or, *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-157)
157. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-158)
158. Chance : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-159)
159. Au contraire, *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-160)
160. ou guerre ? *sic VE* [↑](#footnote-ref-161)
161. La superstition… impondérables *add VE* [↑](#footnote-ref-162)
162. Vertige *LP*; vertige *EH1* [↑](#footnote-ref-163)
163. Vouloir *LP*; vouloir *EH* [↑](#footnote-ref-164)
164. Toute maladie… devant ses pensées *add EH2* [↑](#footnote-ref-165)
165. toutefois *EH*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-166)
166. Nous commençons… Or *EH*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-167)
167. Cérémonie, Temps, État, Pontifes : *pas de majuscule en EH*. Avril, Mai, Juin : *pas de majuscule en EH2* [↑](#footnote-ref-168)
168. Politiquement ; ce tendre esprit *LP*; politiquement. Ce tendre esprit *EH* [↑](#footnote-ref-169)
169. et dans *EH*; dans *LP* [↑](#footnote-ref-170)
170. La lune écrit… et les désirs *add EH2* [↑](#footnote-ref-171)
171. Signe *LP*; signe *PAE* [↑](#footnote-ref-172)
172. Voilà *CCP* [↑](#footnote-ref-173)
173. Faits *LP*; bâtis *EDR* [↑](#footnote-ref-174)
174. pourtant *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-175)
175. C’est mon étonnement… par mes émotions *add VE* [↑](#footnote-ref-176)
176. s’insurgeant *SM1*; s’insurgent *LP* [↑](#footnote-ref-177)
177. souvent *CCP* [↑](#footnote-ref-178)
178. élégants *LP*; élégants, *PE* [↑](#footnote-ref-179)
179. Août *LP*; août *PE* [↑](#footnote-ref-180)
180. silvestre *LP*; sylvestre *PE* [↑](#footnote-ref-181)
181. poète, *LP*; poète *PE* [↑](#footnote-ref-182)
182. résonnance *LP*; résonance *PE* [↑](#footnote-ref-183)
183. Égyptiennes, Bourru, Emporté, Distrait, Moqueur, Glorieux, Beau, Juste, Magasin : *pas de majuscule en PAE* [↑](#footnote-ref-184)
184. Hélas !... et la ligne *add* PAE [↑](#footnote-ref-185)
185. la sic LP, CCP ; le EDR [↑](#footnote-ref-186)
186. la *CCP*; le *LP*, *EDR* [↑](#footnote-ref-187)
187. Par les journées chaudes d’août *EH2*; par ces journées chaudes *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-188)
188. nutrition auxquels… Flairer *EH2*; nutrition ; flairer *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-189)
189. Si nous rapportons… humain, *EH2*; En d’autre termes *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-190)
190. D’après cela… on comprend pourquoi *EH2*; C’est pourquoi *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-191)
191. en Silésie *LP*; *om* EH [↑](#footnote-ref-192)
192. Voilà à quoi… un tyran *add EH2* [↑](#footnote-ref-193)
193. que l’on célèbre ces temps-ci *om PSC, PSR* [↑](#footnote-ref-194)
194. Socratiques, Force, Justice : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-195)
195. et comme jeté *LP*; et jeté *VE* [↑](#footnote-ref-196)
196. À quel point *VE*; comme *LP* [↑](#footnote-ref-197)
197. Allant *VE*; Et, allant *LP* [↑](#footnote-ref-198)
198. seulement *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-199)
199. de bien dormir *VE*; de dormir *LP* [↑](#footnote-ref-200)
200. Fidélité, Obéissance, Ordre Humain *: pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-201)
201. néanmoins *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-202)
202. subordonnée… de société *VE*; subordonnée aux deux autres *LP* [↑](#footnote-ref-203)
203. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-204)
204. et que l’objet manque seulement *VE*; mais que l’objet manque *LP* [↑](#footnote-ref-205)
205. dirais *LP*; dirai *VE* [↑](#footnote-ref-206)
206. se priverait *LP*; se privera *SM1* [↑](#footnote-ref-207)
207. sublime, *LP*, *PAE*; sublime *PE* [↑](#footnote-ref-208)
208. bassons ; il *LP*, *PAE*; bassons. Il *PE* [↑](#footnote-ref-209)
209. violons *LP*; Violons *PE*; nos seigneurs les violons *PAE* [↑](#footnote-ref-210)
210. Il est sain… meilleur symbole *add PAE* [↑](#footnote-ref-211)
211. applaudissements, *LP*, *PAE*; applaudissements *PE* [↑](#footnote-ref-212)
212. Je faisais… au sérieux *add PAE* [↑](#footnote-ref-213)
213. L’Humanité *LP*, *PE*; L’humanité *LIT* [↑](#footnote-ref-214)
214. deux choses ; *LP*, *LIT*; deux choses, *PE* [↑](#footnote-ref-215)
215. beau ; *LP*, *LIT*; beau, *PE* [↑](#footnote-ref-216)
216. lourde, *LP*, *LIT*; lourde *PE* [↑](#footnote-ref-217)
217. La librairie *LP*, *LIT*; le libraire *PSC* [↑](#footnote-ref-218)
218. Libre, Penseur, Importances, Jugement, Dernier, Roi : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-219)
219. Un Jugement Dernier *LP*; Un jugement dernier *PSC* [↑](#footnote-ref-220)
220. revient *LP*, *LIT*; revient ici *PSC* [↑](#footnote-ref-221)
221. dite ; mais *LP*; dite. Toutefois *PSR* [↑](#footnote-ref-222)
222. de foi, mais toujours *LP*; de foi ; au contraire, toujours *PSR* [↑](#footnote-ref-223)
223. L’astronome… comme il est *add PSR* [↑](#footnote-ref-224)
224. Pourtant *LP*, *PAE*; Pourtant, *PE* [↑](#footnote-ref-225)
225. Mais *LP*, *PE*; Toutefois *PAE* [↑](#footnote-ref-226)
226. de cuivre *LP*; de cuivre, *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-227)
227. Et je vois… au contraire *PAE*; Mais *LP*, *PE.* [↑](#footnote-ref-228)
228. Voir LP 40, *Libres Propos*, Première Série, 1ère année, n°6, 14 mai 1921 [↑](#footnote-ref-229)
229. Catholicisme, Universel, Esprit, Science, Fraternité, Paix *sans majuscule in PSR* [↑](#footnote-ref-230)
230. réelle ; chacun *LP*; réelle, chacun *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-231)
231. Église mêlée… irréligion *add PSR* [↑](#footnote-ref-232)
232. D’où il ne faut point dire *LP*, *PSC*; Il ne faut point dire *PSR* [↑](#footnote-ref-233)
233. ses *LP*, *PAE*; sur ses *PE* [↑](#footnote-ref-234)
234. assez clair *LP*, *PAE*; clair assez *PE* [↑](#footnote-ref-235)
235. alchimistes ; mais *LP*; alchimistes. Mais *PE*; alchimistes, mais *PAE* [↑](#footnote-ref-236)
236. Si l’on ne se met… je ne puis croire *PAE*; Je ne puis croire *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-237)
237. Goethe *LP*, *PAE*; Goethe, *PE* [↑](#footnote-ref-238)
238. Mais, *LP*, *PAE*; Mais *PE* [↑](#footnote-ref-239)
239. poétique ; ce n’est… lyrique. *PAE*; poétique. *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-240)
240. douter *LP*, *PAE*; douter, *PE* [↑](#footnote-ref-241)
241. murailles *LP*; murailles, *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-242)
242. Car l’amour… orné *add EH* [↑](#footnote-ref-243)
243. Jusque dans le détail… pas tout à fait homme *add EH2* [↑](#footnote-ref-244)
244. L’École *LP*; L’école *EH* [↑](#footnote-ref-245)
245. Puissances, Humanité, Pouvoir Spirituel, Paix : *pas de majuscules en PSR* [↑](#footnote-ref-246)
246. pas plus *SM1*; plus *sic LP* [↑](#footnote-ref-247)
247. Catholicisme, Catholique, Universelle, Foi, Sagesse, Bonne Volonté : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-248)
248. raison ; donc *LP*; raison. Donc *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-249)
249. confiance, toujours *LP*; confiance, et toujours *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-250)
250. et par le jeu des passions *PSC*, PSR ; et des passions *LP* [↑](#footnote-ref-251)
251. Les œuvres faites… soupçonnés d’envie *add EH2* [↑](#footnote-ref-252)
252. terre. Le même homme *EH1*; terre ; le même homme *LP*, *EH2* [↑](#footnote-ref-253)
253. Bref les hommes… sorciers mécontents *add EH2* [↑](#footnote-ref-254)
254. trouvent un chemin *EH1*; passent *LP*, *EH2* [↑](#footnote-ref-255)
255. Fidélité *LP*; fidélité *EH* [↑](#footnote-ref-256)
256. chimique *om CCP* [↑](#footnote-ref-257)
257. volontiers penser… déshonneur à *om CCP !* [↑](#footnote-ref-258)
258. en ce mois de mars *SM1 om LP* [↑](#footnote-ref-259)
259. la sic PE [↑](#footnote-ref-260)
260. Mais chacun *LP*; Chacun *PE* [↑](#footnote-ref-261)
261. côté *LP*; côté, *PE* [↑](#footnote-ref-262)
262. côté *LP*; côté, *PE* [↑](#footnote-ref-263)
263. et qui attend *LP*; et attend *PE* [↑](#footnote-ref-264)
264. quelqu’un *LP*; quelqu’un, *PE* [↑](#footnote-ref-265)
265. justice, *LP*; justice *PE* [↑](#footnote-ref-266)
266. culte *LP*; culte, *PE* [↑](#footnote-ref-267)
267. Spirites, Théosophes, Nécessité, Mécanique : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-268)
268. et même *LP*; et *PSR* [↑](#footnote-ref-269)
269. mais *LP*; en revanche *PSR* [↑](#footnote-ref-270)
270. ordonné ! *PSR*; ordonné. *LP. Cf* patience ! *et* balance ! [↑](#footnote-ref-271)
271. L’intérieur de l’homme… crois rien *add EH* [↑](#footnote-ref-272)
272. Inconscient : pas de majuscule en EH [↑](#footnote-ref-273)
273. Bref le dedans… du spectateur *add EH2* [↑](#footnote-ref-274)
274. le marteau… c’est *om CCP* [↑](#footnote-ref-275)
275. une heure *LP*; une heure, *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-276)
276. toutefois *LIT*; mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-277)
277. Liseur, Humanité, Dieux, Humanité : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-278)
278. Or *LIT*; Mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-279)
279. livres ; toute *LIT*; livres. Toute *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-280)
280. ici *om LIT* [↑](#footnote-ref-281)
281. Beethowen *LP*; Beethoven *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-282)
282. or *add LIT* [↑](#footnote-ref-283)
283. croire » ; c’est *LP*, *LIT*; croire », c’est *PE* [↑](#footnote-ref-284)
284. l’assentiment, *LP*, *LIT*; l’assentiment ; *PE* [↑](#footnote-ref-285)
285. et ne discipline point le corps *add LIT* [↑](#footnote-ref-286)
286. Au contraire *LP*, *LIT*; Au contraire, *PE* [↑](#footnote-ref-287)
287. qu’ils y cherchent *LP*, *LIT*; qu’ils cherchent *PE* [↑](#footnote-ref-288)
288. Cet incendie *LP*; Un incendie *PB 1928* [↑](#footnote-ref-289)
289. Télémaque, PSC ; Télémaque LP [↑](#footnote-ref-290)
290. comme on le comprend *LP*; comme on comprend *PSC* [↑](#footnote-ref-291)
291. force d’esprit *LP*; force de l’esprit *PSC* [↑](#footnote-ref-292)
292. aucune LP ; autre *CCP* [↑](#footnote-ref-293)
293. Le premier Propos du n°19 est numéroté à tort CXCVIII au lieu de CXCVII ; d’où, pour la Première Année, une différence de numérotation jusqu’au Propos 364 (CCCLXV) [↑](#footnote-ref-294)
294. les *EH*; ces *LP* [↑](#footnote-ref-295)
295. Je trouvai le prolétariat *EDR*; Le prolétariat *LP* [↑](#footnote-ref-296)
296. Ressources, et nous nous trouvâmes *LP*; ressources ; ainsi nous fûmes *EDR* [↑](#footnote-ref-297)
297. pourtant *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-298)
298. Y a-t-il *VE*; Mais y a-t-il *LP* [↑](#footnote-ref-299)
299. justement de celles *LP*, *LIT*; justement celles *PE* [↑](#footnote-ref-300)
300. De même *LP*, *LIT*; De même, *PE* [↑](#footnote-ref-301)
301. Pouvait-il *LIT*; Mais pouvait-il *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-302)
302. Humanité *LP*, PE *;* humanité *LIT* [↑](#footnote-ref-303)
303. Chacun *ECO*; Mais chacun *LP* [↑](#footnote-ref-304)
304. Sicilienne : pas de majuscule en VE3 [↑](#footnote-ref-305)
305. Sud *VE*; sud *LP* [↑](#footnote-ref-306)
306. L’on *EH2*; Et l’on *LP* [↑](#footnote-ref-307)
307. Importants, Timides ; pas de majuscule en EH2 [↑](#footnote-ref-308)
308. L’histoire réelle… chocs terribles *add EH2* [↑](#footnote-ref-309)
309. Mais *LP*; Au contraire *PSR* [↑](#footnote-ref-310)
310. Ainsi… procédés *add PSR* [↑](#footnote-ref-311)
311. Considérons bien… du serpent *PSR*; Les Dieux sont là-haut ! *LP* [↑](#footnote-ref-312)
312. En réalité, *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-313)
313. Eh bien, *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-314)
314. C’est comme *VE*; Comme *LP* [↑](#footnote-ref-315)
315. Or *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-316)
316. Espace, Temps : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-317)
317. des *LP*, *PSC*; de *PE* [↑](#footnote-ref-318)
318. Dieux, Beauté, Sagesse : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-319)
319. à leur tour, *LP*; à leur tour *PE*, *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-320)
320. à purifier… intérieur *add PSR* [↑](#footnote-ref-321)
321. ainsi changé en idée *add PSR* [↑](#footnote-ref-322)
322. L’anthropomorphisme… notre forme *add PSR* [↑](#footnote-ref-323)
323. Mais *LP*; Toutefois *PAE* [↑](#footnote-ref-324)
324. D’où l’on peut… en tout cas *PAE.* Mais *LP* [↑](#footnote-ref-325)
325. se garde… et *add PAE* [↑](#footnote-ref-326)
326. L’action… sentiments *add PAE* [↑](#footnote-ref-327)
327. et à répéter *LP*; et répéter *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-328)
328. Toutes ces remarques… attributs de l’homme *add PSR* [↑](#footnote-ref-329)
329. Méditerranéen, Nord, Sud : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-330)
330. De 1919 (*Note CCP*) [↑](#footnote-ref-331)
331. il y a à peine *sic CCP* [↑](#footnote-ref-332)
332. envié *Lp*; envie de *sic CCP* [↑](#footnote-ref-333)
333. d’ailes *CCP* [↑](#footnote-ref-334)
334. persuader, comme *LP*, *SM1*; persuader ! Comme *CCP* [↑](#footnote-ref-335)
335. aussitôt *LP*; aussi tôt *SM1* [↑](#footnote-ref-336)
336. Idées, Raison, Nature, Homme, Foi, Volonté, Espérance, Positif : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-337)
337. le prouver ; toute preuve *LP*; le prouver, parce que toute preuve *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-338)
338. S’accorder… car *add PSR*; au dehors. Mais *LP*; au dehors ; mais *PSC*; au dehors. [↑](#footnote-ref-339)
339. de cette négation *PSC*, *PSR*; de la négation *LP* [↑](#footnote-ref-340)
340. L’obligation de croire… que l’autre *add PSR* [↑](#footnote-ref-341)
341. Russe : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-342)
342. Pas de saut de paragraphe en LP [↑](#footnote-ref-343)
343. et non point le rejeter *om EH* [↑](#footnote-ref-344)
344. Là-dessus *P*, *PAE9*; Là-dessus, *PE* [↑](#footnote-ref-345)
345. emphatique ; *LP*, *PAE*; emphatique, *PE* [↑](#footnote-ref-346)
346. toutefois *PAE*; mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-347)
347. encore *PE*, *PAE*; mais encore *LP* [↑](#footnote-ref-348)
348. Beethowen *sic LP*; Beethoven *PE*, *PAE*. Même chose pour les autres occurrences. [↑](#footnote-ref-349)
349. C’est la musique… sentiments, mais *PAE*; Mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-350)
350. extérieur, *LP*, *PAE*; extérieur *PE* [↑](#footnote-ref-351)
351. seulement musique *LP*, *PAE*; seulement la musique *PE* [↑](#footnote-ref-352)
352. Foi, Espérance, Charité, Inventeurs, Réformateurs, Misanthropie, Révolution Chrétienne : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-353)
353. Se croire libre… quoi qu’il arrive *add PSR* [↑](#footnote-ref-354)
354. Ainsi *LP*; C’est pourquoi *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-355)
355. qu’ils peuvent *LP*; qu’ils le peuvent *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-356)
356. stupide ou frivole *LP*, *PSC*; stupide et frivole *PSR* [↑](#footnote-ref-357)
357. et aussi un genre de foi *add PSR* [↑](#footnote-ref-358)
358. Et le *LP*, *PRC*; Le *PSR* [↑](#footnote-ref-359)
359. dès que l’on prétend vouloir, *add PRS* [↑](#footnote-ref-360)
360. Cet amour… que la vie *add PSR* [↑](#footnote-ref-361)
361. la commune pensée *LP*; la pensée commune *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-362)
362. Géomètre, Histoire, Universelle, Humanité, Sud, Nord, Astronomie, Nordiques, Sudistes , Équatoriales : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-363)
363. Humanité, Société : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-364)
364. Société *LP*; société *PSC* [↑](#footnote-ref-365)
365. Sans cette méthode… et *PSR*; Et *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-366)
366. Humanité, Homme Enchaîné, Académie : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-367)
367. banderole *EH2*; banderolle *EH1 (les deux fois)* [↑](#footnote-ref-368)
368. Quelqu’un … était un vers *add EH* [↑](#footnote-ref-369)
369. Suggestion *LP*; suggestion *EH* [↑](#footnote-ref-370)
370. Il faut entendre… ce qui vient des autres *add EH2* [↑](#footnote-ref-371)
371. Beaucoup de grands hommes… en défense *add EH2* [↑](#footnote-ref-372)
372. Toute *LP*, *EH1*; tout *EH2* [↑](#footnote-ref-373)
373. Et c’est déjà… nous avertit *add EH* [↑](#footnote-ref-374)
374. en garde ; au lieu *EH*; en garde. Au lieu *LP*, *EH2* [↑](#footnote-ref-375)
375. discours de M. Briand *SM1*; discours français *LP* [↑](#footnote-ref-376)
376. un homme raisonnable *LP*; un homme de Sorbonne *SM1* [↑](#footnote-ref-377)
377. Illusion… agréable *add SM1* [↑](#footnote-ref-378)
378. Saharien, Sociologue, Sibériennes, Égyptiens : *pas de majuscule en EH2* [↑](#footnote-ref-379)
379. Aux pôles *EH2*; au pôle *LP* [↑](#footnote-ref-380)
380. L’historien… adaptation *add EH2* [↑](#footnote-ref-381)
381. Magie *LP*; magie *EH2* [↑](#footnote-ref-382)
382. Nous jouons ainsi… par des cris *add EH2* [↑](#footnote-ref-383)
383. Socialiste, Christianisme, Bien, Coopérative, Idée, Chrétienne, Valeurs, Socialisme, Pharisaïsme, Évangéliste, Évangélisme, Catholique : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-384)
384. que j’ai connus, et qui *LP*; que j’ai connus qui *PSC*; qui *PSR* [↑](#footnote-ref-385)
385. selon le chrétien *add PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-386)
386. L’Évangéliste *LP*; L’évangéliste *PSC* [↑](#footnote-ref-387)
387. Il fait appel… d’armée *add PSR* [↑](#footnote-ref-388)
388. Nous en sommes… cette union *add PSR* [↑](#footnote-ref-389)
389. seulement *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-390)
390. On voit très bien… l’importance *add PAE* [↑](#footnote-ref-391)
391. toutefois *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-392)
392. J’ai beaucoup… les rois *add PAE* [↑](#footnote-ref-393)
393. Importance *LP*; importance *PAE* [↑](#footnote-ref-394)
394. Ces *LP*;des *S3M1* [↑](#footnote-ref-395)
395. des égards *LP*; les égards *SM1* [↑](#footnote-ref-396)
396. Roman, Magique : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-397)
397. Magique, *LP*, *LIT*; Magique *PE* [↑](#footnote-ref-398)
398. Ici au contraire *LIT*; Mais ici *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-399)
399. l’injustice d’où qu’elle vienne *LP*, *SM1*; l’injuste d’où qu’il vienne *CCP* [↑](#footnote-ref-400)
400. Noël *PAE*; la Noël *LP* [↑](#footnote-ref-401)
401. Ce qui frappe… de tous les arts *add PAE* [↑](#footnote-ref-402)
402. or *EH*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-403)
403. Moi *EH*; Mais moi *LP* [↑](#footnote-ref-404)
404. les glaces polaires… ainsi om EH1. EH2 rétablit le texte. [↑](#footnote-ref-405)
405. Nord, Sud, Barbares : *pas de majuscule en EH* [↑](#footnote-ref-406)
406. de l’Atlantide ? *EH1*; de l’Atlantide. *EH2*; de l’Atlantide de M. Benoit. *LP* [↑](#footnote-ref-407)
407. pouvoir *EH*; gouvernement *LP* [↑](#footnote-ref-408)
408. Nature : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-409)
409. Seulement *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-410)
410. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-411)
411. absentes. Ce n’est point *LIT*; absentes ; ce n’est point *LP* [↑](#footnote-ref-412)
412. et d’autant mieux… de même *LIT*; ainsi *LP* [↑](#footnote-ref-413)
413. Et cette manière… serait *LP*; Il se peut que cette manière… soit *LIT* [↑](#footnote-ref-414)
414. d’Opéra *LP*; d’opéra *LIT* [↑](#footnote-ref-415)
415. Pourtant *add LIT* [↑](#footnote-ref-416)
416. Voilà qui *LIT*; Cela *LP* [↑](#footnote-ref-417)
417. Et certes… sous la loupe *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-418)
418. Humanité, Critique, Christianisme : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-419)
419. Jésuites *PSR*; jésuites *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-420)
420. Si saint Jérôme… et de regret *PSR*; Ainsi *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-421)
421. Je veux dire… le monde entier *add* PSR. Pas de saut de ligne en *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-422)
422. Car par la lecture… délivrer autant *add PSR* [↑](#footnote-ref-423)
423. Espérance, Païenne, Chrétienne : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-424)
424. Vierge Mère *PSC*, *PSR*; vierge mère *LP* [↑](#footnote-ref-425)
425. Tant d’œuvres… se faire *PSR*; La mère nous renvoie à l'enfant ; tant d'œuvres ici s'accordent qu'il n'y a point de doute sur l'idée universelle en notre Occident. *LP*, *PSC.* [↑](#footnote-ref-426)
426. se lave ; et les *LP*, *PSR*; se lave. Et les *PSC* [↑](#footnote-ref-427)
427. l’Enfant Dieu *PSC*; l’enfant-dieu *LP*; l’enfant Dieu *PSR* [↑](#footnote-ref-428)
428. Qu’ainsi donc… Noël ! *add PSR* [↑](#footnote-ref-429)
429. Cela étonne… un clou *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-430)
430. Désarmement, Religions : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-431)
431. Au contraire, *VE*; Et au contraire *LP* [↑](#footnote-ref-432)
432. Janvier, Décembre, Homérique : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-433)
433. nous rend *VE*; aussi nous rend *LP* [↑](#footnote-ref-434)
434. Contes, Enchanteur(s), sorcière, Fée : *pas de majuscule en* EH [↑](#footnote-ref-435)
435. Certainement cet effort *EDR*; Certainement un tel effort *LP* [↑](#footnote-ref-436)
436. extérieures ; mais *LP*, *PSC*; extérieures. Or *EDR* [↑](#footnote-ref-437)
437. Et c’est pourtant ce qui importe, car *add EDR*; Car *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-438)
438. connaissaient *LP*; connaissent *SM1* [↑](#footnote-ref-439)
439. cette peur de soi qui est *PB 1928* ; la peur de soi, qui est *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-440)
440. Ainsi le fanatisme… méthode de penser *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-441)
441. est *LIT*; sera *LP* [↑](#footnote-ref-442)
442. Grand, Comique, Comédie, Moyenne, Esprit : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-443)
443. toutefois *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-444)
444. cependant *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-445)
445. toute *LIT*; mais toute *LP* [↑](#footnote-ref-446)
446. Au reste *LIT*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-447)
447. Avare *LP*; avare *LIT* [↑](#footnote-ref-448)
448. Au contraire *LIT*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-449)
449. J’irai *CCP*; J’irais *LP*, *EDR* [↑](#footnote-ref-450)
450. « Écrit en 1920 » (*Note CCP*) [↑](#footnote-ref-451)
451. tous liens *LP*, *EDR*; tous les liens *CCP* [↑](#footnote-ref-452)
452. œuvre *SM1*; œuvres *LP* [↑](#footnote-ref-453)
453. vengé. D’autres *LP*; vengé ; d’autres *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-454)
454. n’est donc point *LP*; n’est donc pas *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-455)
455. faute. Je n’en veux… épreuves *PSR*; faute ; *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-456)
456. vivants, *PSC*, *PSR*; vivants *LP* [↑](#footnote-ref-457)
457. Nous vivons… réflexion *PSR*; D’où, en retour, *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-458)
458. Géométrie, Euclidien : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-459)
459. Beethoven PAE ; Beethowen sic LP (dans tout le Propos) [↑](#footnote-ref-460)
460. toutefois *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-461)
461. l’instrument. Joue *PAE*; l’instrument ; mais joue *LP* [↑](#footnote-ref-462)
462. Cette apparition… la mélodie *add PAE* [↑](#footnote-ref-463)
463. Ce qu’il faut dire… possible *add PAE* [↑](#footnote-ref-464)
464. Entendement : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-465)
465. toutefois *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-466)
466. e qui n’est plus style *add LIT* [↑](#footnote-ref-467)
467. Voltaire *LP*, *LIT*; Voltaire, *PE* [↑](#footnote-ref-468)
468. et, *LP*, *LIT*; et *PE* [↑](#footnote-ref-469)
469. pensées *LP*; pensées, *PE*. Non pas si loin ; car les pensées, *LIT* [↑](#footnote-ref-470)
470. aussi, *LP*, *LIT*; aussi *PE* [↑](#footnote-ref-471)
471. Il faut *LIT*; Car il faut *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-472)
472. Ce bonheur *LIT*; Et ce bonheur *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-473)
473. Doctrine *LP*, *PE*; doctrine *PAE*. *Cf.* Humaniste, Bréviaire(s), Beau, Napoléoniens [↑](#footnote-ref-474)
474. passages ; mais *LP*, *PAE* ; passages, mais *PE* [↑](#footnote-ref-475)
475. Certes ce principe… les plus ordinaires *add PAE* [↑](#footnote-ref-476)
476. certainement *LP*, *PAE*; certainement, *PE* [↑](#footnote-ref-477)
477. disent le vrai *LP*; disent vrai *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-478)
478. qu’un fou *LP*, *PAE*; qu’un fou, *PE* [↑](#footnote-ref-479)
479. Pouvait-on *LP*; pourrait-on *SM1* [↑](#footnote-ref-480)
480. caractère. Or, ce n’est pas *PAE*; caractère, mais ce n’est pas *LP* [↑](#footnote-ref-481)
481. toutefois *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-482)
482. Iseult *PAE*; Iseut *LP* [↑](#footnote-ref-483)
483. Les muscles *PB 1928*; Et les muscles *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-484)
484. Présentement *LP*; Dans le même temps *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-485)
485. se déroulent *LP*; se déroulèrent *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-486)
486. ne doute point du tout qu’il soit roi *LP*; ne douta point du tout qu’il fût roi *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-487)
487. de cardinal *LP*; du cardinal *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-488)
488. Ce n’est pas dans l’esprit… ce qu’elle veut *add PSR* [↑](#footnote-ref-489)
489. Sérieux, Importance : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-490)
490. supposé ; c’est *VE*; supposé, mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-491)
491. Fanatisme, Théologie, Gravitation, Nature : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-492)
492. Un *LIT*; Mais un *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-493)
493. Toutefois *LIT*; Mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-494)
494. or *LP*, *LIT*; or, *PE* [↑](#footnote-ref-495)
495. sot. Il *LIT*; sot ; il *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-496)
496. Par analogie *LP*, *LIT*; Par analogie, *PE* [↑](#footnote-ref-497)
497. premièrement *LIT*; *d’abord* LP*,* PE [↑](#footnote-ref-498)
498. Souvent *LIT*; Et *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-499)
499. Banque, Épicerie : *pas de majuscule en ECO* [↑](#footnote-ref-500)
500. règles. J’y avais mis *ECO*; règles ; j’y avais mis *LP* [↑](#footnote-ref-501)
501. ceci *ECO*; quelque chose *LP* [↑](#footnote-ref-502)
502. grand. En cela *ECO*; grand ; en cela *LP* [↑](#footnote-ref-503)
503. toutefois *ECO*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-504)
504. Faites *ECO*; Faites maintenant *LP* [↑](#footnote-ref-505)
505. américaine *ECO*; Américaine *LP* [↑](#footnote-ref-506)
506. Écoutez *ECO*; Mais écoutez *LP* [↑](#footnote-ref-507)
507. où je suis né *om ECO* [↑](#footnote-ref-508)
508. sa PB 1928 ; la LP, PB 1925 [↑](#footnote-ref-509)
509. tourner PB 1928 ; secouer LP, PB 1925 [↑](#footnote-ref-510)
510. Balzac *LP*, *LIT*; Balzac, *PE* [↑](#footnote-ref-511)
511. Culture, Culte, Sérieux : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-512)
512. Romaines *LP* ; Romaines pour le Pape nouveau *PE*; vaticanes *LIT* [↑](#footnote-ref-513)
513. De nouveau *LP*; une fois de plus *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-514)
514. I3l *SM1*; mais il *LP* [↑](#footnote-ref-515)
515. décidés, *LP*, *PAE*; décidés *PE* [↑](#footnote-ref-516)
516. costume *LP*, *PAE*; costume, *PE* [↑](#footnote-ref-517)
517. précaution *LP*, *PAE*; précaution, *PE* [↑](#footnote-ref-518)
518. Le visage humain… aux curieux *add PAE* [↑](#footnote-ref-519)
519. Telle est… faire vivre *add PAE* [↑](#footnote-ref-520)
520. Au fond *LP*, *PAE*; Au fond, *PE* [↑](#footnote-ref-521)
521. Ce qui m’intéresse *LP*, *PAE*; Ce qui m’intéresse, *PE* [↑](#footnote-ref-522)
522. en *LP*, *PAE*; à *PE* [↑](#footnote-ref-523)
523. C’est assez dire… immense assemblée. *add PAE* [↑](#footnote-ref-524)
524. Soleil : pas de majuscule en VE. [↑](#footnote-ref-525)
525. lune ; je vois *VE*; lune, mais *LP* [↑](#footnote-ref-526)
526. pourtant *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-527)
527. Magie : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-528)
528. restent *LP*; demeurent *PSR* [↑](#footnote-ref-529)
529. La physique… jamais assez *add PSR* [↑](#footnote-ref-530)
530. La politesse… Car *PSR*; Et *LP* [↑](#footnote-ref-531)
531. leur église *EDR*; l’église *LP* [↑](#footnote-ref-532)
532. et leur *EDR*; et la *LP* [↑](#footnote-ref-533)
533. en ce temps *LP*; dans les temps *VE* [↑](#footnote-ref-534)
534. Et *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-535)
535. C’est *VE*; Et c’est *LP* [↑](#footnote-ref-536)
536. Spirites, Magie : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-537)
537. qu’un effet… et *add VE* [↑](#footnote-ref-538)
538. un jour ou l’autre *VE*; dans quelque temps *LP* [↑](#footnote-ref-539)
539. , de sorte… surnaturelle *add VE* [↑](#footnote-ref-540)
540. L’œil humain… dire quoi *add VE* [↑](#footnote-ref-541)
541. choses *VE*; chiens *sic LP* [↑](#footnote-ref-542)
542. Dans le bois *LP*, *PB* 1925 ; Au bois *PB 1928* [↑](#footnote-ref-543)
543. aussi LP, PB 1925 ; ainsi PB 1928 [↑](#footnote-ref-544)
544. Philosophes, Civils, Pseudo-sphère, États-Majors, Espace, Géomètres, Spectroscopes, Continuité, Nature, Quanta, Atomes, Einsteiniens, Trièdres, Temps, Civils, Humiliation, Patrie : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-545)
545. remise *LP*, *PSC*; portée *PSR* [↑](#footnote-ref-546)
546. expliquer cette action *PSC*, *PSR*; l’expliquer *LP* [↑](#footnote-ref-547)
547. Sciences, Science, Religion ; *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-548)
548. Cette logique… inconvenance *add PSR* [↑](#footnote-ref-549)
549. Rhétorique *LP*; rhétorique *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-550)
550. Ah, *LP*, *LIT*; Ah ! *PE* [↑](#footnote-ref-551)
551. Aussi *LIT*; Et *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-552)
552. ici, *LP*, *LIT*; ici *PE* [↑](#footnote-ref-553)
553. C’est *LIT*; Et c’est *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-554)
554. pensée. Les beaux-arts *LIT*; pensée ; et les beaux-arts *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-555)
555. par citations. Cela *LP*, *PE*: par citations ; cela *LIT* [↑](#footnote-ref-556)
556. c’est la preuve *LIT*; c’est un signe *LP*, *PA* [↑](#footnote-ref-557)
557. Signe *LP*, *PE*; signe *LIT* [↑](#footnote-ref-558)
558. reconnaît *LP*; voit *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-559)
559. comme les *LIT*; qui sont *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-560)
560. Heureusement il y a *LIT*; Mais il y a heureusement *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-561)
561. au contraire *add LIT* [↑](#footnote-ref-562)
562. point *LIT*; point du tout *LP*, PE [↑](#footnote-ref-563)
563. De même que *LIT*; Comme *LP*, PE [↑](#footnote-ref-564)
564. au couchant *VE*; vers le couchant *LP* [↑](#footnote-ref-565)
565. La Vierge, Jupiter, Vénus, le Scorpion, Saturne, l’Épi, le Taureau, Mars : *en italique VE* [↑](#footnote-ref-566)
566. Puisqu’il *VE*; Comme il *LP* [↑](#footnote-ref-567)
567. Ouest, Est, Astrologie, Astronomie : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-568)
568. et qui immobilisait tout *PB 1928*; et qui était cause de tout *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-569)
569. Juge, Catholicisme, Paix, Réconciliateur, Catholique, Savoir, Culture : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-570)
570. vivait *SM1*; vivaient *LP* [↑](#footnote-ref-571)
571. Ancien, État, [↑](#footnote-ref-572)
572. Mais *LP*; Toutefois *PSR* [↑](#footnote-ref-573)
573. car si l’on n’avait point… vécu triste *PSR*; car il faut savoir ses lettres. Mais qui pense aux lettres ? *LP* [↑](#footnote-ref-574)
574. L’être le plus brutal… de les maudire *add VE* [↑](#footnote-ref-575)
575. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-576)
576. On a… des larmes *add VE* [↑](#footnote-ref-577)
577. Guerre *LP*; guerre *VE* [↑](#footnote-ref-578)
578. Mais choisit-elle… gourmandise *om LP add EH* [↑](#footnote-ref-579)
579. Timocratique, Ploutocratique, Démocratique, Tyrannique, Amour, Courage, Raison : *pas de majuscule en* EH [↑](#footnote-ref-580)
580. comme il dit *LP*; comme il l’appelle *EH* [↑](#footnote-ref-581)
581. Ce qu’on y trouve de politique *EH2*;Cette politique *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-582)
582. Ainsi *LP*, *EH1*; Aussi *EH2* [↑](#footnote-ref-583)
583. ses *LP*; les *EH* [↑](#footnote-ref-584)
584. Sans compter… livrées aux forces *add EH2* [↑](#footnote-ref-585)
585. Cependant… choisir *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-586)
586. Je viens… soyons polis *om PB 1928* [↑](#footnote-ref-587)
587. Il faut être déjà *LP*, *PSC*, *PSR*; il faut déjà être *PE* [↑](#footnote-ref-588)
588. Au contraire *LP*, *PSC*; Au contraire, *PE*, *PSR* [↑](#footnote-ref-589)
589. En ce temps-ci *LP*, *PE*; au temps des primevères *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-590)
590. Nus. Quelque chose *LP* LP*, PE*; nus ; quelque chose *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-591)
591. Et *LP*, *PSC*, *PSR*; Et, *PE* [↑](#footnote-ref-592)
592. Et il *LP*, *PE*; Il *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-593)
593. Sibyllin, Homme, Signe : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-594)
594. et *LP*, *PSC*, *PSR*; et, *PE* [↑](#footnote-ref-595)
595. sacrifié aux jours *LP*, PE ; sacrifié, aux jours *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-596)
596. Et Frazer *LP*; Frazer *PSC*, *PE*, *PSR* [↑](#footnote-ref-597)
597. évident, *LP*, *PSC*, *PSR*; évident *PE* [↑](#footnote-ref-598)
598. Car la *LP*, PE *;* La *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-599)
599. et la *LP*, *PE*, *PSC*; la *PSR* [↑](#footnote-ref-600)
600. Id. [↑](#footnote-ref-601)
601. et la science, réflexion *LP*, *PE*; et la science enfin fut réflexion *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-602)
602. Il n’y a… pascale *add PSR* [↑](#footnote-ref-603)
603. Jupiter, l’Épi de la Vierge, la Madeleine : *en italique VE* [↑](#footnote-ref-604)
604. Ouest, Est : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-605)
605. Fortes, Têtes, Mathématique, Euclidiennes, Imaginaires, Non-Euclidiens : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-606)
606. seront *EH1*; sont *PAE* [↑](#footnote-ref-607)
607. Il n’est point de plaideur… que l’acclamation *add EH1*, *PAE* [↑](#footnote-ref-608)
608. L’orateur *EH1*, *PAE*; L’Orateur *LP* [↑](#footnote-ref-609)
609. Idée, Ambition, Colère, Peur, Justice, Idole, Sicilien, Rapport : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-610)
610. Seulement *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-611)
611. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-612)
612. Mais *LP*; Pourtant *PSR* [↑](#footnote-ref-613)
613. saisie *sic CCP* [↑](#footnote-ref-614)
614. Mais *EH*; et *LP* [↑](#footnote-ref-615)
615. Ou si… trompé *add EH1*, *om EH2* [↑](#footnote-ref-616)
616. Mais considérez *EH*; Mais considère *LP* [↑](#footnote-ref-617)
617. personne, au lieu que *EH*; personne. Mais [↑](#footnote-ref-618)
618. Chimie, Sociologie : pas de majuscule en EH [↑](#footnote-ref-619)
619. Raison, Univers, Monde, Temps, Espace : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-620)
620. Juste, Homme, Nécessité : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-621)
621. Et cela… qu’à soi *add VE* [↑](#footnote-ref-622)
622. On pourrait… heureuse *add VE* [↑](#footnote-ref-623)
623. Univers, Raison : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-624)
624. Non ; bien plutôt *VE*; Non, mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-625)
625. Détourneurs, Perturbateur : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-626)
626. ni seulement *VE*; ni même *LP* [↑](#footnote-ref-627)
627. d’y reconnaître *VE*; d’y voir seulement *LP* [↑](#footnote-ref-628)
628. mais *LP*; néanmoins *PSR* [↑](#footnote-ref-629)
629. mais *LP*; toutefois *PSR* [↑](#footnote-ref-630)
630. mais *LP*; seulement *PSR* [↑](#footnote-ref-631)
631. moment ; car l’autre… son attention *VE*; moment. *LP* [↑](#footnote-ref-632)
632. vouloir ; et qui oublie… égard à lui *VE*; vouloir. *LP* [↑](#footnote-ref-633)
633. toutefois *SM1*; mais *LP*, *CCP* [↑](#footnote-ref-634)
634. silence ; et *LP*; silence. Aussi *EDR* [↑](#footnote-ref-635)
635. Lorsqu’Alexandre *LP*, EH1. Lorsque Alexandre *EH2* [↑](#footnote-ref-636)
636. Hommes Indifférents *LP*; hommes indifférents *EH*. *Même chose pour* Pensée, Pindarique (sauf *EH2*), Penseur, Paix, Guerre [↑](#footnote-ref-637)
637. Pour qu’elle se passe de nous *LP* ; pour qu’elle passe de nous *EH* [↑](#footnote-ref-638)
638. Je me souviens… une résistance *add EH2* [↑](#footnote-ref-639)
639. Remarquez… un doute fort *add EH* [↑](#footnote-ref-640)
640. Le même penseur… raisonnement *add EH2* [↑](#footnote-ref-641)
641. très bien. Voilà *EH*; très bien ; et voilà *LP* [↑](#footnote-ref-642)
642. conservât *EDR*; gardât *LP*, *SM1*, *CCP* [↑](#footnote-ref-643)
643. russe. Puisqu’il *sic CCP* [↑](#footnote-ref-644)
644. annulée *EDR*; arrêtée *LP*, *SM1*, *CCP* [↑](#footnote-ref-645)
645. toujours *del EDR* [↑](#footnote-ref-646)
646. dit le Huron *add PSR* [↑](#footnote-ref-647)
647. Dieux, Intelligence, Soleil, Pain, Bienfaiteur : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-648)
648. habits LP, PSC ; vêtements PSR [↑](#footnote-ref-649)
649. idées ; il m’a *LP*; idées. Il m’a *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-650)
650. comprendre. Mais *LP*; comprendre ; mais *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-651)
651. Jaimerais dire… sagesse *add PSR* [↑](#footnote-ref-652)
652. Bienfaiteur *PSC*; bienfaiteur *LP* [↑](#footnote-ref-653)
653. et *EDR*, SM1; ou *LP* [↑](#footnote-ref-654)
654. fort *EDR*; forts *LP*, SM1 [↑](#footnote-ref-655)
655. je ne le compte point *om LP*, *SM1* [↑](#footnote-ref-656)
656. Politique *LP*; politique *VE* [↑](#footnote-ref-657)
657. gouvernées ; je *EDR*; gouvernées. Or je *LP* [↑](#footnote-ref-658)
658. ou bien EDR om LP [↑](#footnote-ref-659)
659. controverser *sic LP*; controverses *EDR* [↑](#footnote-ref-660)
660. Muets *LP*; muets *VE*. *Id* Ingénu [↑](#footnote-ref-661)
661. composé ; bien plutôt *EH1*;composé, mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-662)
662. Partout le visible… sur les preuves *add EH1* [↑](#footnote-ref-663)
663. Franc-Maçon, Mystères, Frivolité, Française, Religion, Romantique, Germanique, Midi : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-664)
664. de sorte *EDR*; en sorte *LP* [↑](#footnote-ref-665)
665. chacun de ces partis *EDR*; chacun des partis *LP* [↑](#footnote-ref-666)
666. à l’égard des nôtres *add EDR* [↑](#footnote-ref-667)
667. puissance *EDR*; puissante *LP* [↑](#footnote-ref-668)
668. toutes des pensées d’objets *VE*; toutes des objets *LP* [↑](#footnote-ref-669)
669. Le moindre signe… déception *add VE* [↑](#footnote-ref-670)
670. beaucoup ; le respect *VE*; beaucoup, mais le respect *LP* [↑](#footnote-ref-671)
671. Celui qui pense… guerre *add VE* [↑](#footnote-ref-672)
672. ce serait… car *add VE* [↑](#footnote-ref-673)
673. Majestés *LP*; majestés *VE. Id* Tolérance, Autre, Ésopique. [↑](#footnote-ref-674)
674. La moindre pensée… à soi [↑](#footnote-ref-675)
675. Union sacrée *CCP* [↑](#footnote-ref-676)
676. des *LP*, *CCP*; les *SM1* [↑](#footnote-ref-677)
677. 2 août *SM1*; 3 août *sic LP*, *CCP* [↑](#footnote-ref-678)
678. de métier *LP*, *SM1*; du métier *CCP* [↑](#footnote-ref-679)
679. que nous ne sommes *LP*, *EDR*; que nous sommes *SM1* [↑](#footnote-ref-680)
680. De se pousser *LP*, *EDR*; de pousser *SM1* [↑](#footnote-ref-681)
681. un mensonge… moment difficile *add EH1* [↑](#footnote-ref-682)
682. *Pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-683)
683. Lénine *sic LP*; Lévine *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-684)
684. Rostow *sic LP*, *LIT*; Rostov *PE* [↑](#footnote-ref-685)
685. Au contraire *LP*; Au contraire, *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-686)
686. roman ; *LP*, *LIT*; roman, *PE* [↑](#footnote-ref-687)
687. Confessions *LP*, *LIT*; Confessions, *PE* [↑](#footnote-ref-688)
688. Nous mimons l’acteur… revient au même *om LIT* [↑](#footnote-ref-689)
689. machines ; *LP*, *LIT*; machines, *PE* [↑](#footnote-ref-690)
690. Roman *LP*; roman, *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-691)
691. Ce décret… le chat *add PSR* [↑](#footnote-ref-692)
692. Occidental, Christianisme : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-693)
693. tels animaux *PSC*, *PSR*; les animaux *LP* [↑](#footnote-ref-694)
694. Ce n’est donc pas… et la tâche *PSR*; La tâche *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-695)
695. Et non pas la nature *add PSR* [↑](#footnote-ref-696)
696. Au fond. *LP*, *PSC*; au fond. C’est-à-dire… qui porte Dieu *add PSR* [↑](#footnote-ref-697)
697. Tout y est clair… sans fin *add EH* [↑](#footnote-ref-698)
698. que de changements ! Contre lesquels *EH*; que de changements, contre lesquels *LP* [↑](#footnote-ref-699)
699. Par ces causes… les rivages *add EH* [↑](#footnote-ref-700)
700. Goethe était déjà… en voyage *add EH2* [↑](#footnote-ref-701)
701. mais aussi *PSR*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-702)
702. Réforme *PSR*; réforme *LP* [↑](#footnote-ref-703)
703. Il me semble… résolutions *add PSR* [↑](#footnote-ref-704)
704. Il est pourtant connu… aux objections *add PSR* [↑](#footnote-ref-705)
705. Il n’y a pas *PSR*; Il n’y a pourtant point *LP* [↑](#footnote-ref-706)
706. Au reste le trait… de religion, et *PSR*; Et *LP* [↑](#footnote-ref-707)
707. la victoire ; et nos prêtres *LP*; la victoire, et nos prêtres *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-708)
708. Et ce système *LP*; Bien mieux, ce système *EDR* [↑](#footnote-ref-709)
709. Il n’y a point… combat *add EH2* [↑](#footnote-ref-710)
710. bien dirigé *LP*; dirigé *EH* [↑](#footnote-ref-711)
711. au sic LP ; du PE, PAE [↑](#footnote-ref-712)
712. et, *LP*, *PAE*; et *PE* [↑](#footnote-ref-713)
713. Insaisissable *LP*, *PE*; insaisissable *PAE* [↑](#footnote-ref-714)
714. mêler *LP*, *PAE*; joindre *PE* [↑](#footnote-ref-715)
715. Humanité *LP*; humanité *VE. Id* Polytechnicien, Politesses, Musique, Architecture, Dessin, Culte, Revenants, Religion. [↑](#footnote-ref-716)
716. Il est beau… du soleil *VE.* J'avais environ sept ans quand les familles allaient en promenade pour voir la comète, aussi tranquillement que l'on va à la musique ou au cirque. *LP* [↑](#footnote-ref-717)
717. D’un côté *VE*; Ainsi d’un côté *LP* [↑](#footnote-ref-718)
718. contemplera *VE*; contemple *LP* [↑](#footnote-ref-719)
719. ne s’accordait *SM1*; ne s’accorde *LP* [↑](#footnote-ref-720)
720. néanmoins *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-721)
721. non pas *EH*; mais non pas *LP* [↑](#footnote-ref-722)
722. Grécité *LP*; grécité *EH* [↑](#footnote-ref-723)
723. Qui n’aime pas… géomètre ? *add EH* [↑](#footnote-ref-724)
724. Ce qui est envié… nobles ambitions *add EH2* [↑](#footnote-ref-725)
725. Le Fatalisme *LP*; Le fatalisme *EH* [↑](#footnote-ref-726)
726. les anciens *LP*; les Anciens *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-727)
727. Mémoire, Humanité, Signe : *sans majuscule dans* *LIT* [↑](#footnote-ref-728)
728. Et sans doute *LP*, *LIT*; Et, sans doute, *PE* [↑](#footnote-ref-729)
729. car om PE ; et *LIT* [↑](#footnote-ref-730)
730. pour mieux dire *LIT*; mais, pour mieux dire *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-731)
731. seulement *LIT*; mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-732)
732. bien au contraire, tonique *LIT*; mais au contraire tonique *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-733)
733. humain *LP*, *LIT*; humain, *PE* [↑](#footnote-ref-734)
734. Un signe *LIT*; Mais un Signe *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-735)
735. bien cachée, bien humaine aussi *om LIT* [↑](#footnote-ref-736)
736. Se souvenir… le prophète *add PSR* [↑](#footnote-ref-737)
737. Oui les heureux… le donner *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-738)
738. Dès que la chose… que d’espérer *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-739)
739. L’Hérédité *LP*; L’hérédité *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-740)
740. encore, *LP*, *LIT*; encore *PE* [↑](#footnote-ref-741)
741. Inconscient, Hérédité :*pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-742)
742. éléments ; je ne crois pas *LP*, *PE*; éléments. Je ne crois pas *LIT* [↑](#footnote-ref-743)
743. Mais il en nourrit pourtant *LP*; Il en nourrit pourtant*PE*; Il en nourrit néanmoins *LIT* [↑](#footnote-ref-744)
744. bien plutôt *LIT*; mais plutôt *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-745)
745. pourtant *LIT*; mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-746)
746. ensemble ; mais au vrai *LP*; ensemble ; au vrai *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-747)
747. gouvernants *LP*; souverains *EDR* [↑](#footnote-ref-748)
748. alors que le plaisir *PB 1828*; mais le plaisir *LP*, PB 1925 [↑](#footnote-ref-749)
749. terre ; *LP*, *PSC*, *PSR*; terre, *PE* [↑](#footnote-ref-750)
750. pensées ; *LP*, *PSC*, *PSR*; pensées, *PE* [↑](#footnote-ref-751)
751. Politesse, Anciens : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-752)
752. neuf ; *LP*, *PSC*, *PSR*; neuf, *PE* [↑](#footnote-ref-753)
753. penser *LP*, *PSC*, *PSR*; penser, *PE* [↑](#footnote-ref-754)
754. bonnet. Car l’ancienne foi *LP*; bonnet ; car l’ancienne foi *PSC*, *PSR*;bonnet. L’ancienne foi *PE* [↑](#footnote-ref-755)
755. Vouloir ; mais *LP*, *PE*; vouloir. Mais *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-756)
756. Ces siècles… l’enfant suffit *add PSR* [↑](#footnote-ref-757)
757. Mais… l’épingle *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-758)
758. Mais *LP*; Seulement *PSR* [↑](#footnote-ref-759)
759. Mais la cause *LP*; La cause *PSR* [↑](#footnote-ref-760)
760. Honneur, ennui, Homme, Patrie : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-761)
761. Selon mon opinion… sur son cheval *add PSR* [↑](#footnote-ref-762)
762. Revue Militaire, Humanité, Effervescence, Violence, Frivolité, Comédie, Tragédie, Esprit, Fatalité, Drame : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-763)
763. Dieu *PSR*; dieu *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-764)
764. Et en effet… les conversions *add PSR* [↑](#footnote-ref-765)
765. Fatalité *LP*; fatalité *EH*; Dieux *LP*, *EH1*; dieux *EH2* [↑](#footnote-ref-766)
766. Sagesse limitée… contre chose *add EH*;l’instinct, sagesse *EH1*; l’instinct. Sagesse *EH2* [↑](#footnote-ref-767)
767. Darwinien *LP*, *EH2*; darwinien *EH1* [↑](#footnote-ref-768)
768. Il y a donc… suffiront *add EH2* [↑](#footnote-ref-769)
769. en *LP*, *PAE*; dans *PE* [↑](#footnote-ref-770)
770. forts, *LP*, *PAE*; forts *PE* [↑](#footnote-ref-771)
771. Toutefois *PAE*; Mais aussi *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-772)
772. montre ; *LP*; montre, *PE* [↑](#footnote-ref-773)
773. César. *LP*; César ; *PE*, PAE [↑](#footnote-ref-774)
774. Antolycus *sic LP*; Autolycus *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-775)
775. de danse *PAE*; de la danse *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-776)
776. patience *LP*, *PAE*; patience, *PE* [↑](#footnote-ref-777)
777. que l’on *LP*, *CCP*; qu’on *Émancipation* [↑](#footnote-ref-778)
778. nous voulons *LP, SM1*; nous devons *Émancipation* [↑](#footnote-ref-779)
779. et surtout ceux *LP*, *SM1*; et surtout ce *sic Émancipation* [↑](#footnote-ref-780)
780. quand je leur fais large place *LP*, *SM1* ; quand je leur fait place *sic Émancipation* [↑](#footnote-ref-781)
781. supprimerait *EDR*; supprimera *LP*, *SM1* [↑](#footnote-ref-782)
782. il est vrai que *LP*; il faut seulement dire que *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-783)
783. mouvement du ciel *PSC*, *PSR*; mouvement de la terre *LP* [↑](#footnote-ref-784)
784. Il est clair… marquer le refus add PSR. Pas de changement de paragraphe dans LP. [↑](#footnote-ref-785)
785. et comme on voit *om EDR* [↑](#footnote-ref-786)
786. d’abord… ensuite *LP, Émancipation* ; peut-être… peut-être *VE* [↑](#footnote-ref-787)
787. Mais les éditeurs… livres *LP*, *Émancipation*; Livres *VE* [↑](#footnote-ref-788)
788. ils furent… indociles *add VE* [↑](#footnote-ref-789)
789. point LP, VE ; pas Émancipation [↑](#footnote-ref-790)
790. a imprimé… la marque *VE.* a marqué ces livres redoutables de la marque *LP, Émancipation* [↑](#footnote-ref-791)
791. et VE ; mais LP, Émancipation [↑](#footnote-ref-792)
792. aisément ? *LP*, *VE*; aisément ! *sic Émancipation* [↑](#footnote-ref-793)
793. puissance *VE*; force *LP*, *Émancipation* [↑](#footnote-ref-794)
794. Oui, ta propre… la nommer respect *add VE* [↑](#footnote-ref-795)
795. en plein jour qu’il fait nuit *VE*; en plein jour « il fait nuit » *LP*, *Émancipation* [↑](#footnote-ref-796)
796. quelque chose. Mais *LP*; quelque chose ; mais *PE*, *PSC* [↑](#footnote-ref-797)
797. d’avance *LP*, *PSC*; *om PE* [↑](#footnote-ref-798)
798. Car selon *LP*, *PSC*; Car, selon *PE* [↑](#footnote-ref-799)
799. revenons *LP*; revenons, *PE*, *LIT* [↑](#footnote-ref-800)
800. c’est pourquoi *PE*, *LIT*; aussi *LP* [↑](#footnote-ref-801)
801. mais les machines *LIT*; mais aussi les machines *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-802)
802. Au contraire *LP*, *LIT*; Au contraire, *PE* [↑](#footnote-ref-803)
803. et *LIT*; mais *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-804)
804. idée *LP*, *LIT*; idée, *PE* [↑](#footnote-ref-805)
805. Théâtre : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-806)
806. De même *LP*, *LIT*; De même, *PE* [↑](#footnote-ref-807)
807. déjà ruinés *LP*, *CCP*; ruinés déjà *Émancipation* [↑](#footnote-ref-808)
808. que l’on *LP*, *CCP*; qu’on *Émancipation* [↑](#footnote-ref-809)
809. un monstre d’un moment *EH1*; un monstre, mais d’un moment *LP* [↑](#footnote-ref-810)
810. Bel ami *EH1*; Mais, bel ami *LP* [↑](#footnote-ref-811)
811. la pleine paix *LP*; *om EH1* [↑](#footnote-ref-812)
812. Moi-même là-dessus *LP*; *om EH1* [↑](#footnote-ref-813)
813. Au contraire *LP*, *PAE*; Au contraire, *PE* [↑](#footnote-ref-814)
814. en action *LP*, *PAE*; en action, *PE* [↑](#footnote-ref-815)
815. À vrai dire… on comprend qu’il est difficile *PAE*; C’est pourquoi il est difficile *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-816)
816. En réalité… mouvements add PAE. Pas de changement de paragraphe en LP, PE [↑](#footnote-ref-817)
817. La musique… un même trait *add PAE* [↑](#footnote-ref-818)
818. Bref… par grâce *add PSR* [↑](#footnote-ref-819)
819. par l’imitation… sans nom *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-820)
820. Métaphore *LP*, *PE*; métaphore *PAE. Id.* Grenouilles, [↑](#footnote-ref-821)
821. Bien en arrière *PAE*; bien au-delà *LP*, *PE* [↑](#footnote-ref-822)
822. Il est vrai… la poésie *add PAE* [↑](#footnote-ref-823)
823. mais plutôt *LP*; bien plutôt *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-824)
824. bien mieux *LP*; bien mieux, *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-825)
825. un tombeau, *LP*, *PAE*; un tombeau *PE* [↑](#footnote-ref-826)
826. Pyramides, *LP*, *PAE*; Pyramides ; *PE* [↑](#footnote-ref-827)
827. pierres *LP*, *PAE*; pierres, *PE* [↑](#footnote-ref-828)
828. ne fit qu’achever *PE*, *PAE*; ne fit sans doute qu’achever *LP* [↑](#footnote-ref-829)
829. Mais *LP*; Mais, *PE*, *PAE* [↑](#footnote-ref-830)
830. Tout est mystérieux… La métaphore *PAE*. Ainsi la métaphore *LP*, *PE (pas de saut de paragraphe).* [↑](#footnote-ref-831)
831. l’autre *LP*, *PAE*; l’autre, *PE* [↑](#footnote-ref-832)
832. donc *om PE* [↑](#footnote-ref-833)
833. Le héros… de majesté *add PAE* [↑](#footnote-ref-834)
834. Pourtant *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-835)
835. Par une surveillance… la bouche *add PAE* [↑](#footnote-ref-836)
836. je crois aussi *PAE*; mais je crois aussi *LP* [↑](#footnote-ref-837)
837. aussi LP, SM1 ; om Émancipation [↑](#footnote-ref-838)
838. Toutefois SM1 ; Mais LP, Émancipation [↑](#footnote-ref-839)
839. cette *LP*; la *PE, EH1*, *PAE* [↑](#footnote-ref-840)
840. bref *LP, EH1*, *PAE*; bref, *PE* [↑](#footnote-ref-841)
841. Musique, Habitude : pas de majuscule en EH1, PAE [↑](#footnote-ref-842)
842. Musique règle… des athlètes *add EH1* [↑](#footnote-ref-843)
843. donc add EH1, PAE [↑](#footnote-ref-844)
844. haine *LP*, *PAE*; haine, *PE, EH1* [↑](#footnote-ref-845)
845. corps, *LP, EH1*, *PAE*; corps *PE* [↑](#footnote-ref-846)
846. mais au contraire *LP, EH1*, *PAE*; mais, au contraire, *PE* [↑](#footnote-ref-847)
847. Pyramide *LP*, *PE*; pyramide *PAE* [↑](#footnote-ref-848)
848. voir *LP*, *PAE*; voir, *PE* [↑](#footnote-ref-849)
849. Sur les hauts lieux *LP*; Sur les hauts lieux, *PE*; Temple *Émancipation* [↑](#footnote-ref-850)
850. Temple *LP*, *Émancipation*, *PE*; temple *PAE* [↑](#footnote-ref-851)
851. nullement vers ce mort énigmatique *LP*, *Émancipation*, *PE*; car ne c’est point le tombeau énigmatique *PAE* [↑](#footnote-ref-852)
852. leur champ, leurs bijoux *LP*; leur champ et leurs bijoux *Émancipation* [↑](#footnote-ref-853)
853. Relativité *LP*; relativité *VE*. *Id* Temps [↑](#footnote-ref-854)
854. ; enfin… non de l’homme *add PSR* [↑](#footnote-ref-855)
855. C’est pourquoi ces métaphores *PSC*, *PSR*; Et ces métaphores *LP* [↑](#footnote-ref-856)
856. Et j’ai *LP*; J’ai *EDR3* [↑](#footnote-ref-857)
857. Sois donc au troupeau *LP*; Sois au troupeau *EDR* [↑](#footnote-ref-858)
858. et il avait grand besoin d’être raffermi *om LP* [↑](#footnote-ref-859)
859. et *LP*; enfin *EDR* [↑](#footnote-ref-860)
860. Par exemple *LP* *PAE*; Par exemple, *PE* [↑](#footnote-ref-861)
861. seulement, *LP*, *PAE*; seulement *PE* [↑](#footnote-ref-862)
862. Ce qui est jugé… nous les faisons *add PAE* [↑](#footnote-ref-863)
863. L’orateur et le poète… mesurée et balancée *add PAE* [↑](#footnote-ref-864)
864. écritures *LP*, *PAE*; écritures, *PE* [↑](#footnote-ref-865)
865. aujourd’hui *LP*; maintenant *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-866)
866. Où donc *LP*, *SM1*; où donc est *CCP* [↑](#footnote-ref-867)
867. Mais au contraire l’humeur *LP*, *PB 1925*; Bien au contraire, l’humeur *PB 1928* [↑](#footnote-ref-868)
868. mais plutôt c’est le congé *PB 1928*; mais plutôt le congé *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-869)
869. je crois que c’est plutôt *PB 1928*; mais c’est plutôt *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-870)
870. Coopération… chez les abeilles *add EH* [↑](#footnote-ref-871)
871. L’histoire humaine… Dodone *add EH2* [↑](#footnote-ref-872)
872. Hier encore… Pour moi *PSR*; Et *LP* [↑](#footnote-ref-873)
873. Sans doute… Ces vieux *PSR*; Les vieux *LP* [↑](#footnote-ref-874)
874. Plus évidemment… penser du tout *EH* [↑](#footnote-ref-875)
875. L’instinct… technique *add EH2* [↑](#footnote-ref-876)
876. Estuaires. Car… Par exemple *EH*;estuaires ; et par exemple *LP* [↑](#footnote-ref-877)
877. Marxisme *LP*, *EH1*; marxisme *EH2* [↑](#footnote-ref-878)
878. Comme Tolstoï *EH*; Comme veut Tolstoï *LP* [↑](#footnote-ref-879)
879. je suis vous *LP*; je suis à vous *EDR* [↑](#footnote-ref-880)
880. Ces *LP*; Nos *PSC* [↑](#footnote-ref-881)
881. après *LP*; et après *Émancipation* [↑](#footnote-ref-882)
882. un peu. *LP*; un peu ! *Émancipation* [↑](#footnote-ref-883)
883. En fait Marcel Éric Audemard d’Alançon (1874-1917), chef de cabinet du général Nivelle de décembre 1916 à mai 1917. [↑](#footnote-ref-884)
884. Vous verrez… le spectateur *add PAE* [↑](#footnote-ref-885)
885. le possible. Selon *VE*; le possible ; car selon *LP* [↑](#footnote-ref-886)
886. Supposons *VE*; Mais supposons pourtant *LP* [↑](#footnote-ref-887)
887. Or *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-888)
888. premièrement. Le monde *LIT*; d’abord ; le monde *LP* [↑](#footnote-ref-889)
889. en quelque sorte *LIT* ; comme *LP* [↑](#footnote-ref-890)
890. réunit tous les arts *LIT*; les réunit tous *LP* [↑](#footnote-ref-891)
891. à la fois *LIT*; ensemble *LP* [↑](#footnote-ref-892)
892. Ombres *VE*; ombres *LP* (id*.* *plus bas*). [↑](#footnote-ref-893)
893. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-894)
894. Univers *LP*; univers *VE* [↑](#footnote-ref-895)
895. seulement *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-896)
896. Cependant *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-897)
897. Double *LP*; double *VE*; *id* Autre [↑](#footnote-ref-898)
898. LE laboureur *ECO*; Mais le laboureur *LP* [↑](#footnote-ref-899)
899. plus *ECO*; encore plus *LP* [↑](#footnote-ref-900)
900. Il *ECO*; Car il *LP* [↑](#footnote-ref-901)
901. bien ; il s’agit *ECO*; bien, mais *LP* [↑](#footnote-ref-902)
902. JE vous propose *ECO*; Mais voilà *LP* [↑](#footnote-ref-903)
903. non plus *ECO*; non *LP* [↑](#footnote-ref-904)
904. Toujours *EDR*; Mais toujours *LP* [↑](#footnote-ref-905)
905. Et c’est pourquoi… j’en voudrais un *add EH1* [↑](#footnote-ref-906)
906. Quelle avance… la faire sonner ! *add EH1* [↑](#footnote-ref-907)
907. Qui est mieux… qu’une machine ? *add EH1* [↑](#footnote-ref-908)
908. N’est-il pas… font pensée ? *add EH1* [↑](#footnote-ref-909)
909. que l’on n’est *LP*, EH1 *; que l’on est* EH2 [↑](#footnote-ref-910)
910. Plus facile… d’après la noix *add EH1* [↑](#footnote-ref-911)
911. toutefois *LIT*; mais *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-912)
912. Un éclat, puis un autre *LP*, *LIT*; un éclat puis un autre *PSC* [↑](#footnote-ref-913)
913. plus rude ; il faut *LP*, *LIT*; plus rude, car il faut *PSC* [↑](#footnote-ref-914)
914. refaire ; non pas *LP*, *LIT*; refaire, non pas *PSC* [↑](#footnote-ref-915)
915. De là *LIT*; D’où *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-916)
916. et disons *LIT*; et même *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-917)
917. Cela *LIT*; Mais cela *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-918)
918. celles *sic LP*; celle *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-919)
919. seulement *LIT*; mais *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-920)
920. puni. L’infatuation *LP*; puni ; l’infatuation *PSC*, *LIT* [↑](#footnote-ref-921)
921. Socratique *LP*, *CCP*; socratique *VE*. *Id* Coutume, Delphien, Égyptien, Fraternité, Droit. [↑](#footnote-ref-922)
922. sots *CCP* [↑](#footnote-ref-923)
923. donnent *VE*; donnent encore *LP*, *CCP* [↑](#footnote-ref-924)
924. L’administration *ECO*; L’Administration *LP* [↑](#footnote-ref-925)
925. malheureusement *ECO*; mais malheureusement *LP* [↑](#footnote-ref-926)
926. Je vis *ECO*; Mais je vis *LP* [↑](#footnote-ref-927)
927. Toutefois *PAE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-928)
928. mort ; il *PAE*; mort, mais *LP* [↑](#footnote-ref-929)
929. dans la suite *PAE*; mais dans la suite *LP* [↑](#footnote-ref-930)
930. Aussi *PAE*; Mais aussi *LP* [↑](#footnote-ref-931)
931. il faut y renoncer *EDR*, *SM1* ; il y faut renoncer *LP* [↑](#footnote-ref-932)
932. de soi sur soi *PSC*, *PSR*; sur soi *LP* [↑](#footnote-ref-933)
933. C’est tout à fait… de l’homme *add PSR* [↑](#footnote-ref-934)
934. l’irrévocable. Son art *LIT*; l’irrévocable ; son art *LP* [↑](#footnote-ref-935)
935. Vallée *LP*; vallée *LIT* [↑](#footnote-ref-936)
936. Bien plutôt *LIT*; mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-937)
937. un autre. Tous *EDR*; un autre ; mais tous *LP* [↑](#footnote-ref-938)
938. dès que le citoyen *EDR*; dès qu’il *LP* [↑](#footnote-ref-939)
939. banderole ; l’humeur *LIT*; banderolle ; ainsi l’humeur *LP* [↑](#footnote-ref-940)
940. mais *LIT*; car *LP* [↑](#footnote-ref-941)
941. Il y a *LIT*; Mais il y a *LP* [↑](#footnote-ref-942)
942. Cortèges, cour… l’esprit règne *om LIT* [↑](#footnote-ref-943)
943. l’approche, et jusqu’à son valet, *LIT*; l’approche et même son valet *LP* [↑](#footnote-ref-944)
944. lui-même *LIT*; mais lui-même *LP* [↑](#footnote-ref-945)
945. Pieux, Piété, Filiale, Paix, Romaine : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-946)
946. pensaient-ils *add PSR* [↑](#footnote-ref-947)
947. Ce n’est pas… il a raison *add PSR* [↑](#footnote-ref-948)
948. Car il n’y a pas… selon nous *add PSR* [↑](#footnote-ref-949)
949. elle est *PSR*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-950)
950. Toutefois *PSR*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-951)
951. Entendez-moi… le métier *add PAE* [↑](#footnote-ref-952)
952. J’en viens *PAE*; Mais j’en viens *LP* [↑](#footnote-ref-953)
953. Sur quoi *PAE*; Mais sur quoi *LP* [↑](#footnote-ref-954)
954. la patience *PAE*; cette patience *LP* [↑](#footnote-ref-955)
955. Perspectives. Si vous voulez… c’est ainsi que l’être *PAE*; perspectives ; l’être *LP* [↑](#footnote-ref-956)
956. c’est ainsi que *add PAE* [↑](#footnote-ref-957)
957. s’entr’ouvre. D’autres énigmes *PAE*; s’entr’ouvre ; mais d’autres énigmes *LP (sans changement de paragraphe)* [↑](#footnote-ref-958)
958. L’architecture… humaines *add PAE* [↑](#footnote-ref-959)
959. Au contraire, la projection *PAE*; Mais au contraire la projection *LP* [↑](#footnote-ref-960)
960. étonnants *PAE*; étonnante *LP* [↑](#footnote-ref-961)
961. du mois d’août *add PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-962)
962. Humanité, Été : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-963)
963. Dieu *PSR*; dieu *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-964)
964. Cette seule image *LP*; Cette simple image *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-965)
965. Ici se trouve… peut s’appliquer *add PSR* [↑](#footnote-ref-966)
966. je ne m’amuse *LP*; je ne m’abuse *Émancipation* [↑](#footnote-ref-967)
967. Et il faut… fantastique *add EH1*, *LIT* [↑](#footnote-ref-968)
968. On voudrait dire… le monde *add EH1*, *LIT* [↑](#footnote-ref-969)
969. toutefois *LIT*; mais *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-970)
970. métaphore ; bien plutôt *EH1*, *LIT*; métaphore, mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-971)
971. C’est que Pascal… l’esprit même *add EH1* [↑](#footnote-ref-972)
972. autre *EDR*; autrement *LP*, *CCP*, *SM1* [↑](#footnote-ref-973)
973. mais non point *LP*; non point *EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-974)
974. Carthaginois, Août : pas de majuscule en EH1, PSR [↑](#footnote-ref-975)
975. Peut-être… qu’Agamemnon *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-976)
976. Agamemnon se couvre la tête *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-977)
977. Encore une fois… tant de maux *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-978)
978. Mais *LP*; Encore *SM1* [↑](#footnote-ref-979)
979. Mais *LP*; Et *SM1* [↑](#footnote-ref-980)
980. Mais *LP*; Toutefois *SM1* [↑](#footnote-ref-981)
981. Essayez *SM1*; Mais essayez *LP* [↑](#footnote-ref-982)
982. Ce lieu commun *SM1*; Mais ce lieu commun *LP* [↑](#footnote-ref-983)
983. Mais c’est *LP*, *PB 1925*; C’est *PB 1928* [↑](#footnote-ref-984)
984. Un peu LP, SM1, Émancipation ; Un petit sic CCP [↑](#footnote-ref-985)
985. qualité *sic CCP* [↑](#footnote-ref-986)
986. le malheur […] et ce consentement *PB 1928*; le malheur, mais elle n’efface point, elle ne couvre point un fond d’allégresse ; et ce consentement *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-987)
987. un état des choses *LP*, PB 1925 *; un état de choses* PB 1928 [↑](#footnote-ref-988)
988. Ce n’est rien… touchaient trop *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-989)
989. Réel *LP*, *SM1*; bel *CCP* [↑](#footnote-ref-990)
990. Temps *LP*; temps *VE* [↑](#footnote-ref-991)
991. orageuses. Méconnaissable. Laid *LP*; orageuses, méconnaissable, laid *EH1*, *PAE* [↑](#footnote-ref-992)
992. Tout être… premier mouvement add EH1, PAE (pas de retour à la ligne en PAE) [↑](#footnote-ref-993)
993. un état des choses *LP*, *SM1*, *CCP*; un état de choses *Émancipation* [↑](#footnote-ref-994)
994. toutefois *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-995)
995. l’être ; une supposition aussi *VE*; l’être, et une supposition de même *LP* [↑](#footnote-ref-996)
996. toutefois *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-997)
997. pourtant *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-998)
998. de la même manière *VE*; ainsi *LP* [↑](#footnote-ref-999)
999. *LP* désir. LP 644 corrige la coquille. [↑](#footnote-ref-1000)
1000. mais qu’il *EH2* [↑](#footnote-ref-1001)
1001. comme des sentiers *EH2* [↑](#footnote-ref-1002)
1002. L’usine… ses actions add EH. Pas de saut de ligne en LP [↑](#footnote-ref-1003)
1003. L’anthropomorphisme… constante *add EH* [↑](#footnote-ref-1004)
1004. Ainsi… les croyances *add EH2* [↑](#footnote-ref-1005)
1005. le sera *VE*; l’est *LP* [↑](#footnote-ref-1006)
1006. d’autres VE ; d'autres, et une erreur d'impression a fait qu'on l’aura difficilement saisie LP. Le propos du 9 octobre (LP642) comportait une coquille en son dernier paragraphe (« désir » à la place de « décor »). [↑](#footnote-ref-1007)
1007. Or, il y a pis *VE*; Mais il y a pis, et c’est ce que j'avais voulu dire *LP* [↑](#footnote-ref-1008)
1008. Le décor… changements *VE*; Aussi j'avais voulu écrire que le décor y est naturellement sans rapport avec la pièce. Le décor, et non point le désir, quoique ce mot fasse aussi une espèce de sens ; et cette fortuite erreur représente assez bien ces changements *LP* [↑](#footnote-ref-1009)
1009. ce que dit *LP*, *CCP*; ce que vous dit *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1010)
1010. subordonnant *sic CCP* [↑](#footnote-ref-1011)
1011. Les tyrans… ne respecte point *add LIT* [↑](#footnote-ref-1012)
1012. Il ne prend… ou patrie *add LIT* [↑](#footnote-ref-1013)
1013. il *LIT*; le comte *LP* [↑](#footnote-ref-1014)
1014. pensées ; car l’envers… Notre auteur *LIT*; pensées. Cet auteur *LP* [↑](#footnote-ref-1015)
1015. Elle ne sait point… cette parenté *add LIT* [↑](#footnote-ref-1016)
1016. Tous ces hommes… les pensées *add LIT* [↑](#footnote-ref-1017)
1017. Temps *LP*; temps *VE* [↑](#footnote-ref-1018)
1018. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1019)
1019. On trouve… aux usages *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1020)
1020. Quelle plus puissante… à lui-même ? *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1021)
1021. attention, comme *EH1, PSR*; attention. Comme *LP* [↑](#footnote-ref-1022)
1022. L’homme de même… toute la terre *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1023)
1023. Importance *LP*; importance *HE1, PSR* [↑](#footnote-ref-1024)
1024. Un Égyptien… joue l’éternel *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1025)
1025. Égyptien *LP*; égyptien *EH1*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1026)
1026. Non pas seulement… et refaire *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1027)
1027. ce qu’il dit… guère moins *PSR*; ce qu'il dit, craignant de déplaire à des hommes « dont l’autorité ne peut pas moins *LP* [↑](#footnote-ref-1028)
1028. la guerre ; oui, même *EDR*;la guerre, et même *LP* [↑](#footnote-ref-1029)
1029. Maintenant *PAE*; mais *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1030)
1030. Un homme qui cherche… pas si méchants *add PAE* [↑](#footnote-ref-1031)
1031. LP gros. Coquille signalée LP 1/3/18 [↑](#footnote-ref-1032)
1032. or *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1033)
1033. et *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1034)
1034. passions, la même *LIT*; passions et la même *LP* [↑](#footnote-ref-1035)
1035. plus d’une fois *LIT*; souvent *LP* [↑](#footnote-ref-1036)
1036. Au contraire, *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1037)
1037. mais d’abord un roman… C’est donc *PAE*; mais d’abord un roman qui se tienne par soi. C’est *LP* [↑](#footnote-ref-1038)
1038. Au lieu que *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1039)
1039. Une meilleure *SM1*; Mais une meilleure *LP* [↑](#footnote-ref-1040)
1040. Déjà *SM1*; Mais déjà *LP* [↑](#footnote-ref-1041)
1041. Toutes les fois… de Minerve *add EH2* [↑](#footnote-ref-1042)
1042. Il ne faut pas… de négligence add EH2. Pas de saut de paragraphe en LP [↑](#footnote-ref-1043)
1043. assez *EH1*, *PAE*; bien *LP* [↑](#footnote-ref-1044)
1044. aussi bien *PAE*; même *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1045)
1045. Au reste… ce qui est accessoire *add EH1* [↑](#footnote-ref-1046)
1046. veut EH1, PAE ; sent LP. Coquille, signalée LP 1/3/18 [↑](#footnote-ref-1047)
1047. s’ils ne se juraient *LP*; s’ils ne juraient *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1048)
1048. le chef *EDR*; ce chef *LP* [↑](#footnote-ref-1049)
1049. Et c’est souvent… la faute de l’autre *add PB 1928* [↑](#footnote-ref-1050)
1050. et l’a faite sienne *PB 1928*; et la fait sienne *LP*, *PB 1925* [↑](#footnote-ref-1051)
1051. s’y trouvent décrits *LIT*; s’y trouve décrit *sic LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1052)
1052. car, par l’affaiblissement… morts paraissent *add EH*, *LIT* [↑](#footnote-ref-1053)
1053. Ce sont bien *EH*, *LIT*; Et ce sont bien *LP* [↑](#footnote-ref-1054)
1054. Et cette mythologie… de nos pensées *add EH*, *LIT* [↑](#footnote-ref-1055)
1055. Nécromancie : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-1056)
1056. adroitement *LIT*; bien *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1057)
1057. en est à ignorer *LIT*; ignore encore *EH1* [↑](#footnote-ref-1058)
1058. Et, encore une fois… récit fantastique *add EH1, LIT* [↑](#footnote-ref-1059)
1059. alors *add EH*, *LIt* [↑](#footnote-ref-1060)
1060. L’arc-en-ciel *LIT*; L’arc-en-ciel même *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1061)
1061. car cela aussi *LIT*; car cela même, *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1062)
1062. Espérance : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-1063)
1063. poèmes PSR ; poètes *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-1064)
1064. Je pense… ce poème *add PSR* [↑](#footnote-ref-1065)
1065. j’entends… ce qui est om EH1 ; EH2 rétablit le texte. [↑](#footnote-ref-1066)
1066. Univers : pas de majuscule en EH [↑](#footnote-ref-1067)
1067. toujours *EH*; encore *LP* [↑](#footnote-ref-1068)
1068. Théologie, Géométrie, Géomètre, Palais, Mesures, Socialiste, Thomiste, Justice, Justes, Suffisance, Machine : *pas de majuscule en PSR* [↑](#footnote-ref-1069)
1069. « Une vérité… éternel » sans guillemets LP ; entre guillemets PSC, PSR [↑](#footnote-ref-1070)
1070. Il est toujours permis… peut se risquer *add PSR* [↑](#footnote-ref-1071)
1071. pensé *PSC*, *PSR*; pensée *LP* [↑](#footnote-ref-1072)
1072. d’abord *add PSR* [↑](#footnote-ref-1073)
1073. et ce tableau des contes *PSC*, *PSR*; et ce tableau *LP* [↑](#footnote-ref-1074)
1074. La croix… l’oublier *add PSR* [↑](#footnote-ref-1075)
1075. alors add PSR [↑](#footnote-ref-1076)
1076. lui-même, *PSC*, *PSR*; lui-même ; *LP* [↑](#footnote-ref-1077)
1077. toutes ces choses ; *LP*; toutes ces choses, *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1078)
1078. et pour l’autre ! *PSC*, *PSR*; et pour l’autre. *LP* [↑](#footnote-ref-1079)
1079. Toutefois… bon diable *add PSR* [↑](#footnote-ref-1080)
1080. Libre, Pensée, Christianisme, Juste : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-1081)
1081. individuel *LP*; individuel, *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1082)
1082. Il faut *LP*, *Émancipation*; Il est clair qu’il faut *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1083)
1083. d’abord… les autres *LP*; d’abord, et coûte que coûte sauver les autres *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1084)
1084. mais LP, Émancipation, PSC ; toutefois PSR [↑](#footnote-ref-1085)
1085. trop peu savoir. Il faut *LP*, *PSC*, *PSR*; trop peu savoir, il faut *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1086)
1086. la plupart… Seulement *add PSR* [↑](#footnote-ref-1087)
1087. qui préserve *LP*, *Émancipation*; qui préserverait *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1088)
1088. dans ces feuilles *LP*; dans ce journal *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1089)
1089. formules *LP* formidables *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1090)
1090. Éloquence, Logos, Discours, Philosophie, Avocats, Livre, Journal, Presse, Rhétorique : *pas de majuscule en EH1*, *PAE* [↑](#footnote-ref-1091)
1091. Sans doute… la même faute add EH1. Pas de saut de ligne en LP. [↑](#footnote-ref-1092)
1092. droit *LP*; droite *EH1*, *PAE* [↑](#footnote-ref-1093)
1093. Voilà que *PAE*; Mais *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1094)
1094. De même… la transition *add EH1* [↑](#footnote-ref-1095)
1095. pourtant *om PAE* [↑](#footnote-ref-1096)
1096. Or, dit le livre, *PSC*, *PSR*; Or *LP* [↑](#footnote-ref-1097)
1097. est LP, PSC, PSR ; et sic Émancipation [↑](#footnote-ref-1098)
1098. Ancienne, Loi, Docteurs, Paix : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-1099)
1099. c’est ainsi que Claudel le nomme *add* PSC*,* PSR [↑](#footnote-ref-1100)
1100. Ce n’est pas… parabole *add PSR* [↑](#footnote-ref-1101)
1101. la plus effrayante *SM1*; mais la plus effrayante *LP* [↑](#footnote-ref-1102)
1102. Dieu PSR ; dieu LP, PSC (dans tout le Propos) [↑](#footnote-ref-1103)
1103. Chopin *PAE*; il *LP* [↑](#footnote-ref-1104)
1104. J’oserai dire *PAE*; Mais j’oserai dire *LP* [↑](#footnote-ref-1105)
1105. Une telle épreuve… nature humaine *add PAE* [↑](#footnote-ref-1106)
1106. Dieu PSR ; dieu LP, PSC (dans tout le Propos) [↑](#footnote-ref-1107)
1107. Enfant-Dieu *PSR*; enfant dieu *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-1108)
1108. aussi ; car le beau *LP*; aussi. Car le beau *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1109)
1109. rassemble ; éveil *LP*; rassemble. Éveil *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1110)
1110. Il faut donc… miroir de l’esprit *add PSR* [↑](#footnote-ref-1111)
1111. Qui croit *LP*; Qui croit seulement  *PSC*, PSR [↑](#footnote-ref-1112)
1112. Mais *PSC*, *PSR*; Car *LP* [↑](#footnote-ref-1113)
1113. Sévère règle… de l’apparence *add PSR* [↑](#footnote-ref-1114)
1114. violents ; toujours *EH2*; violents, mais toujours *LP* [↑](#footnote-ref-1115)
1115. et *EH2*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1116)
1116. c’est pourquoi *EH2*; et c’est pourquoi *LP* [↑](#footnote-ref-1117)
1117. Pourtant *EH2*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1118)
1118. malades ; toujours *EH2*; malades, mais toujours *LP* [↑](#footnote-ref-1119)
1119. Homérique, Juif, Absolue, Volonté, Existence : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-1120)
1120. Abraham. Mais je trouve *LP*; Abraham ; mais je trouve *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1121)
1121. Écrasante. De temps en temps… biblique *PSR*; écrasante, qui *LP*, *PSC* [↑](#footnote-ref-1122)
1122. vraie ; car *LP*; vraie, car *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1123)
1123. Mais plutôt *LP*; Bien plutôt *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1124)
1124. les *CCP* [↑](#footnote-ref-1125)
1125. puissant *CCP, SM1* ; puissants *LP* [↑](#footnote-ref-1126)
1126. c’est *VE*; mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1127)
1127. Toutefois *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1128)
1128. au-dessus *VE*; au-dessous *sic LP* [↑](#footnote-ref-1129)
1129. bien plutôt *VE*; mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-1130)
1130. or *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1131)
1131. et *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1132)
1132. Palatinat et Ruhr *LP*, *Émancipation*; le Palatinat et la Ruhr *CCP* [↑](#footnote-ref-1133)
1133. qui s’assied *EH1*; qui s’asseoit *LP*; qui s’assoit *PAE* [↑](#footnote-ref-1134)
1134. C’est Voltaire… un moment *add PAE* [↑](#footnote-ref-1135)
1135. Cette retenue… inflexible *add EH1*, *om* PAE [↑](#footnote-ref-1136)
1136. L’univers *EH1*, *PAE*; L’Univers *LP* [↑](#footnote-ref-1137)
1137. anglaise *EH1*, *PAE*; Anglaise *LP (comme ci-dessous* Allemande*,* Française*,* Romaine) [↑](#footnote-ref-1138)
1138. et c’est seulement *VE*; mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1139)
1139. En revanche *VE*; Mais en revanche *LP* [↑](#footnote-ref-1140)
1140. Contes, Arabes, Prose : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-1141)
1141. Universel, Esprit, Grand, Programme : *pas de majuscule en* PSR [↑](#footnote-ref-1142)
1142. se délivre ; et qu’au contraire *LP*; se délivre, et qu’au contraire *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1143)
1143. Et il faut *LP*; Il faut *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1144)
1144. revient, lorsqu’il *LP*; revient lors qu’il *PSC*; revient lorsqu’il *PSR* [↑](#footnote-ref-1145)
1145. les sages, car *LP*; les sages. Car *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1146)
1146. de saintes et vénérables *LP*; de saintes et de vénérables *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1147)
1147. vous déciderez que *LP*; vous déciderez encore une fois que, *PSC*, *PSR* [↑](#footnote-ref-1148)
1148. Humanisme, Homme, Universel : *pas de majuscule en* EH1, PSR [↑](#footnote-ref-1149)
1149. revenir, comme *LP*; revenir ; ainsi EH1, *PSR* [↑](#footnote-ref-1150)
1150. L’homme est médiocre… juge le juge. *add E1, PSR* [↑](#footnote-ref-1151)
1151. Avant de mépriser… son corps lui pèse *add EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1152)
1152. arbitre ! *EH1, PSR*; arbitre. *LP* [↑](#footnote-ref-1153)
1153. à nos affaires ! EH1, *PSR*; à nos affaires. *LP* [↑](#footnote-ref-1154)
1154. Ce n’est pas *EDR*; Ce n’est point *LP* [↑](#footnote-ref-1155)
1155. Utopie, Grandeurs, Individualité, Société : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-1156)
1156. il pense ; les deux *LP*; il pense, et les deux *LIT* [↑](#footnote-ref-1157)
1157. Au contraire il la reprend, *LP*; Au contraire, il la prend *LIT* [↑](#footnote-ref-1158)
1158. pas *LP*, point *LIT* [↑](#footnote-ref-1159)
1159. toutes nos idées ; et la superstition *LP*; toutes nos idées. La superstition *LIT* [↑](#footnote-ref-1160)
1160. fortuites. Presque *LP*; fortuites ; mais presque *LIT* [↑](#footnote-ref-1161)
1161. Cependant *LIT*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1162)
1162. aussitôt *LIT*; mais aussitôt *LP* [↑](#footnote-ref-1163)
1163. mûrissent *LIT*; mûrissent sous mon regard, *LP* [↑](#footnote-ref-1164)
1164. Adieu *LIT*; Adieu toujours *LP* [↑](#footnote-ref-1165)
1165. Mon univers *LIT*; Ainsi mon univers *LP* [↑](#footnote-ref-1166)
1166. Ainsi chaque moment *LIT*; Ainsi chaque moment de ma pensée *LP* [↑](#footnote-ref-1167)
1167. Temps, Roman : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-1168)
1168. non ; seulement *LIT*; non, mais seulement *LP* [↑](#footnote-ref-1169)
1169. plutôt *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1170)
1170. mais aussi *LP*; aussi *PAE* [↑](#footnote-ref-1171)
1171. Toutefois *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1172)
1172. non pas *PAE*; mais non pas *LP* [↑](#footnote-ref-1173)
1173. cela *PAE*; mais cela *LP* [↑](#footnote-ref-1174)
1174. la droite ; non pas *PAE*; la droite, mais non pas *LP* [↑](#footnote-ref-1175)
1175. et LP ; est sic PAE [↑](#footnote-ref-1176)
1176. Toutes les fois… je pense au *LIT*; Comme je pensais à ces flèches d'esprit, sans aucune puis­sance, que tous les poètes du monde lancent maintenant contre le Dictateur Espagnol, je vins à relire par rencontre le *LP* [↑](#footnote-ref-1177)
1177. comprends *LIT*; compris *LP* [↑](#footnote-ref-1178)
1178. par une comparaison… armure *add LIT* [↑](#footnote-ref-1179)
1179. fait LIT *; dit* LP [↑](#footnote-ref-1180)
1180. Force ne s’en laisse… chacun comprend *add LIT* [↑](#footnote-ref-1181)
1181. en l’homme cloué *add LIT* [↑](#footnote-ref-1182)
1182. Alors *LIT*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1183)
1183. Miracle… humains *add LIT* [↑](#footnote-ref-1184)
1184. rossant le commissaire *om LIT* [↑](#footnote-ref-1185)
1185. toutefois *LIT*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1186)
1186. Nécessité *LP*; nécessité *LIT* [↑](#footnote-ref-1187)
1187. Dit l’homme *add LIT* [↑](#footnote-ref-1188)
1188. toutefois *EH2*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1189)
1189. Cependant *EH2*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1190)
1190. toutefois *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1191)
1191. Soleil *LP*; soleil *VE* [↑](#footnote-ref-1192)
1192. Et quelle… ses remarques *add VE* [↑](#footnote-ref-1193)
1193. L’Éternel *LP*, L’éternel *LIT* [↑](#footnote-ref-1194)
1194. Sagesse et Musique *LP*; sagesse et musique *LIT* [↑](#footnote-ref-1195)
1195. qui est la sienne *add PAE* [↑](#footnote-ref-1196)
1196. Aussi *PAE*; Mais aussi *LP* [↑](#footnote-ref-1197)
1197. ce que le corps propose *add PAE* [↑](#footnote-ref-1198)
1198. Éternuement… peur *add EH* [↑](#footnote-ref-1199)
1199. Or *EH*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1200)
1200. Jansénisme *LP*; jansénisme *EH (*id *plus bas)* [↑](#footnote-ref-1201)
1201. pensée, car c’est *EH*; pensée. Et c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1202)
1202. Si ce n’est… revenir *EH2*; Mais revenir *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1203)
1203. Qu’il soit permis… de nous instruire *add EH2* [↑](#footnote-ref-1204)
1204. Le droit des femmes… pour la santé *add EH* [↑](#footnote-ref-1205)
1205. La santé… des sociétés *add EH2* [↑](#footnote-ref-1206)
1206. pas *PAE*; point *LP* [↑](#footnote-ref-1207)
1207. sans comprendre *PAE*; mais sans comprendre *LP* [↑](#footnote-ref-1208)
1208. description ; l’une et l’autre… il faut *PAE*; description. Il faut *LP* [↑](#footnote-ref-1209)
1209. par *PAE*; comme par *LP* [↑](#footnote-ref-1210)
1210. Quand, dans le moment… par l’homme *add PAE* [↑](#footnote-ref-1211)
1211. fidélité, et c’est *EDR*; fidélité ; c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1212)
1212. P3assions ; non point *VE*; passions, mais non point *LP* [↑](#footnote-ref-1213)
1213. cela *VE*; mais cela *LP* [↑](#footnote-ref-1214)
1214. Or *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1215)
1215. Euclidien / Euclidiens *LP*; euclidien / euclidiens *VE*; *id* Triangle [↑](#footnote-ref-1216)
1216. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1217)
1217. et *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1218)
1218. Conseiller, Comptes *LP*; conseiller, comptes *VE.* [↑](#footnote-ref-1219)
1219. Au contraire *VE*; Mais, au contraire *LP* [↑](#footnote-ref-1220)
1220. Affaire… éclatantes *add ECO* [↑](#footnote-ref-1221)
1221. Palais *LP*; palais *ECO* [↑](#footnote-ref-1222)
1222. Selon *ECO*; Ainsi, selon *Lp* [↑](#footnote-ref-1223)
1223. Chemins *LP*; chemins *ECO* [↑](#footnote-ref-1224)
1224. Les formes bibliques… chute de pensées *add PAE* [↑](#footnote-ref-1225)
1225. Ces formes… ces lignes *PAE*; Ces arts *LP* [↑](#footnote-ref-1226)
1226. Toutefois *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1227)
1227. Continuellement *VE*; Comme il était continuellement *LP* [↑](#footnote-ref-1228)
1228. Mathématique *LP*; mathématique *VE. Id.* Conseiller, Rapporteur, Conseillers, Physicien. [↑](#footnote-ref-1229)
1229. Il faut donc… mais, à *EH2*; À *LP* [↑](#footnote-ref-1230)
1230. Finesse *LP*; finesse *EH2* [↑](#footnote-ref-1231)
1231. Oui, il y a… rêverie socialiste *add EH2* [↑](#footnote-ref-1232)
1232. on gagne du temps *SM1*; on gagne temps *LP* [↑](#footnote-ref-1233)
1233. Cependant *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1234)
1234. ainsi *EH*; aussi *sic LP* [↑](#footnote-ref-1235)
1235. Mais plutôt… s’étend *add EH* [↑](#footnote-ref-1236)
1236. Vouloir *LP*; vouloir *EH*. *Cf.* Générosité, [↑](#footnote-ref-1237)
1237. En effet, l’ordre… ensemble *add EH2* [↑](#footnote-ref-1238)
1238. le pouvoir *EH2*; ce pouvoir *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1239)
1239. Toutefois *PAE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1240)
1240. de travers *PAE*; de traverse *LP* [↑](#footnote-ref-1241)
1241. dans un dessin *PAE*; dans un beau dessin *LP* [↑](#footnote-ref-1242)
1242. d’échecs - car qui donc fut pleinement homme ? – *LP*; d’échecs, car nul n’est pleinement homme, *EH* [↑](#footnote-ref-1243)
1243. Oui, après… infatigable espérance *add EH* [↑](#footnote-ref-1244)
1244. Il y a donc une pensée féminine… de la nature, l’homme *add EH2. Pas de saut de ligne en* LP*,* EH1 [↑](#footnote-ref-1245)
1245. et *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1246)
1246. sophistique. Il faut *VE*; sophistique, mais il faut *LP* [↑](#footnote-ref-1247)
1247. Au contraire *VE*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1248)
1248. Saint *LP*; saint *VE*; *id* Théologie, Thomiste, Force, Théologie. [↑](#footnote-ref-1249)
1249. ou *VE*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1250)
1250. Enfant-Dieu, Dieu *VE*; enfant dieu, dieu *LP* [↑](#footnote-ref-1251)
1251. Temps : pas de majuscule en EH1, LIT [↑](#footnote-ref-1252)
1252. rebattus. J’en conviens *LP*, *EH1*; rebattus ; j’en conviens *LIT* [↑](#footnote-ref-1253)
1253. Un mouvement… d’une autre *add EH1*, *LIT* [↑](#footnote-ref-1254)
1254. bien plutôt *LIT*; mais bien plutôt *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1255)
1255. est *EH1*, *LIT*; est dit *LP* [↑](#footnote-ref-1256)
1256. Quelquefois… des ses machines *add EH1*, *LIT* [↑](#footnote-ref-1257)
1257. sur l’espace et non *LIT*; sur l’espace, non *LP*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1258)
1258. La nature… invincible *add EH* [↑](#footnote-ref-1259)
1259. donne courage *LP*; donne du courage *EH* [↑](#footnote-ref-1260)
1260. plus secrète encore *EH*; plus secrète *LP* [↑](#footnote-ref-1261)
1261. Il faut que… ne promet rien *add EH* [↑](#footnote-ref-1262)
1262. revenant *EH*; regardant *LP* [↑](#footnote-ref-1263)
1263. Il est prouvé… et en fait rien *add EH* [↑](#footnote-ref-1264)
1264. En somme… hautaine justice *add EH2* [↑](#footnote-ref-1265)
1265. Il faut l’apprendre *PB 1928*; il faut apprendre *LP*, PB 1925 [↑](#footnote-ref-1266)
1266. ce qu’il a fait *LP*, *PB 1925*; ce qu’il fait *PB 1928* [↑](#footnote-ref-1267)
1267. indéterminés *LP*; indéterminées *SM1* [↑](#footnote-ref-1268)
1268. Jules Lachelier *(NdE)* [↑](#footnote-ref-1269)
1269. On aimera… persécution *add PSR* [↑](#footnote-ref-1270)
1270. Générosité *LP*; générosité *PSR* [↑](#footnote-ref-1271)
1271. éclairs SM1 ; éclats Émancipation ? [↑](#footnote-ref-1272)
1272. Les plus jeunes *SM1*; Les moins jeunes *Émancipation ?* [↑](#footnote-ref-1273)
1273. ne doute *SM1*; ne joue *Émancipation ?* [↑](#footnote-ref-1274)
1274. et l’Anglais *Émancipation ?* et que l’Anglais *SM1* [↑](#footnote-ref-1275)
1275. évaluer *SM1*; deviner *Émancipation ?* [↑](#footnote-ref-1276)
1276. raisonneurs *SM1*; consommateurs *Émancipation ?* [↑](#footnote-ref-1277)
1277. vois Émancipation ; crois LP, EDR [↑](#footnote-ref-1278)
1278. chaudières Émancipation [↑](#footnote-ref-1279)
1279. Mais ce Émancipation [↑](#footnote-ref-1280)
1280. d’observer ; bien plutôt *EH*; d’observer, mais plutôt *Émancipation*, *EH2* [↑](#footnote-ref-1281)
1281. Au moment même… de son esprit *add EH* [↑](#footnote-ref-1282)
1282. Il est clair que… Montaigne *add EH2*; Par exemple il *Émancipation*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1283)
1283. Il est à croire *VE*; Il est encore à croire *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1284)
1284. Stoïciens *Émancipation*; stoïciens *VE* [↑](#footnote-ref-1285)
1285. Cependant le commerce *EO*;Le commerce *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1286)
1286. ainsi Émancipation ; aussi SM1 [↑](#footnote-ref-1287)
1287. qu’ils Émancipation [↑](#footnote-ref-1288)
1288. nivelée *Émancipation*, *EH1*; nivelé *EH2* [↑](#footnote-ref-1289)
1289. et à rester *Émancipation*, *EH1*; et à nous tenir *EH2* [↑](#footnote-ref-1290)
1290. mal ; Émancipation ; mal, EH [↑](#footnote-ref-1291)
1291. Il est de pratique… la paix extérieure *add EH2* [↑](#footnote-ref-1292)
1292. prend Émancipation ; reçoit PAE [↑](#footnote-ref-1293)
1293. architectural par la *Émancipation*; architectural car c’est la *PAE* [↑](#footnote-ref-1294)
1294. nous Émancipation [↑](#footnote-ref-1295)
1295. et pour célébrer… *add PAE* [↑](#footnote-ref-1296)
1296. dirait-on *PAE*;croirait-on *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1297)
1297. mais Émancipation [↑](#footnote-ref-1298)
1298. dans Émancipation [↑](#footnote-ref-1299)
1299. et Émancipation [↑](#footnote-ref-1300)
1300. Et encore… comme en tout être *add SPS* [↑](#footnote-ref-1301)
1301. Quelle que soit… suprême de l’effort *add SPS* [↑](#footnote-ref-1302)
1302. Malgré la datation de *EH2*, ce propos est une réécriture de celui qui parut dans la revue *Émancipation* le 25 juillet 1925 (832). Du Propos de l’Émancipation, Alain n’a vraiment conservé que le troisième paragraphe. [↑](#footnote-ref-1303)
1303. Mais on peut… signes d’eux-mêmes *add EH2* [↑](#footnote-ref-1304)
1304. et notamment… pinson *add EH2* [↑](#footnote-ref-1305)
1305. par des mouvements… permission *add EH2* [↑](#footnote-ref-1306)
1306. Darwinisme, Darwiniens *Émancipation*; darwinisme, darwiniens *VE. Id* Grande, République, [↑](#footnote-ref-1307)
1307. butent *VE*; buttent *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1308)
1308. là-bas *add VE* [↑](#footnote-ref-1309)
1309. Cependant *ECO*;Mais *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1310)
1310. Toutefois *ECO*;Mais *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1311)
1311. , au Maroc om *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1312)
1312. Seulement… font leur miel *add EH* [↑](#footnote-ref-1313)
1313. Fort bien… de l’homme *add EH2* [↑](#footnote-ref-1314)
1314. recherches. De l’autre *Émancipation*; recherches, de l’autre *LIT* [↑](#footnote-ref-1315)
1315. communiquer ; la danse *Émancipation*; communiquer La danse *LIT* [↑](#footnote-ref-1316)
1316. et la musique *Émancipation*; la musique *LIT* [↑](#footnote-ref-1317)
1317. secrets ; *Émancipation*; secrets, *LIT* [↑](#footnote-ref-1318)
1318. Transposition *Émancipation*; transposition *LIT* [↑](#footnote-ref-1319)
1319. pas Émancipation [↑](#footnote-ref-1320)
1320. utile VE ; bon Émancipation [↑](#footnote-ref-1321)
1321. elle s’allonge sic Émancipation [↑](#footnote-ref-1322)
1322. Mais il est vrai *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1323)
1323. On comprend… du bœuf et de l’âne *add EH2* [↑](#footnote-ref-1324)
1324. Si l’on demande… de là *add EH2* [↑](#footnote-ref-1325)
1325. peut-être *add VE* [↑](#footnote-ref-1326)
1326. Que l’homme… plus d’une porte *add EH* [↑](#footnote-ref-1327)
1327. fait *Émancipation*; accepte *EH* [↑](#footnote-ref-1328)
1328. Il faut choisir… le choix bon *add EH2* [↑](#footnote-ref-1329)
1329. Et certes… n’écrit point *EH2*;Ceux-là n’écrivent point. *Émancipation*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1330)
1330. échange. Mais *Émancipation*; échange ; mais *EH* [↑](#footnote-ref-1331)
1331. Mais s’il *Émancipation*; S’il *EH* [↑](#footnote-ref-1332)
1332. l’appât. Telle est *Émancipation*; l’appât ; telle est *EH* [↑](#footnote-ref-1333)
1333. Ce qu’il importe… d’un droit *add EH2* [↑](#footnote-ref-1334)
1334. On *ECO*; Enfin on *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1335)
1335. *Add EH.* Et puisque toute chose a deux anses, *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1336)
1336. je trouve *Émancipation*; j’aperçois *SM1* [↑](#footnote-ref-1337)
1337. choses *sic NAF* [↑](#footnote-ref-1338)
1338. Mai, Printemps, Mahométisme : *pas de majuscule en* EH1, PSR [↑](#footnote-ref-1339)
1339. espérer. Or cette opinion *Emancipation*; espérer ; or cette opinion *EH1* ; espérer ; or, cette opinion *PSR* [↑](#footnote-ref-1340)
1340. les saisons. On connaît *Emancipation*; les saisons ; on connaît *EH1, PSR* [↑](#footnote-ref-1341)
1341. Théodicée *Émancipation*; théodicée *EH* [↑](#footnote-ref-1342)
1342. Il est bien remarquable… de la terre *add EH2* [↑](#footnote-ref-1343)
1343. ou sont détruits *om Émancipation* [↑](#footnote-ref-1344)
1344. en or add Émancipation ? [↑](#footnote-ref-1345)
1345. L’exemple de l’accident… épouvante le plus *add EH* [↑](#footnote-ref-1346)
1346. Son mal familier… près du malheur *EH2*;Sans compter que, prenant parti, il ne sentait plus cette humiliation de l’attente qui ne peut rien. *Émancipation, EH1* [↑](#footnote-ref-1347)
1347. Même le théâtre… ridicule à côté *add EH1, PAE* [↑](#footnote-ref-1348)
1348. était EH1, PAE ; est Émancipation [↑](#footnote-ref-1349)
1349. M. Briand *Émancipation*; Briand *SM1* [↑](#footnote-ref-1350)
1350. essaiera *Émancipation*; tentera *EH* [↑](#footnote-ref-1351)
1351. Car, sans compter… il faudrait *EH2.* Il faudrait *Émancipation*, *EH1* [↑](#footnote-ref-1352)
1352. ainsi leur méchanceté… retrouver *SE .* et c’est ce que le commun langage nous enseigne énergiquement, car méchant veut dire littéralement qui tombe mal. C’est donc *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1353)
1353. en leur foyer *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1354)
1354. Univers, Raison, État, Universelle : *pas de majuscule en VE.* [↑](#footnote-ref-1355)
1355. d’où vient que *ECO*; aussi *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1356)
1356. pour souder om Émancipation [↑](#footnote-ref-1357)
1357. C’est pourquoi *ECO*; Aussi *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1358)
1358. sera renvoyé *ECO*; se jettera *Émancipation* [↑](#footnote-ref-1359)
1359. annonnant *sic* Émancipation [↑](#footnote-ref-1360)
1360. cette *LP* [↑](#footnote-ref-1361)
1361. montrent *ECO*;montre *LP* [↑](#footnote-ref-1362)
1362. on *ECO*;mais on *LP* [↑](#footnote-ref-1363)
1363. Par hasard *ECO*;Mais par hasard *LP* [↑](#footnote-ref-1364)
1364. en revanche *ECO*;mais en revanche *LP* [↑](#footnote-ref-1365)
1365. se faire sans mauvaise intention *ECO*;se faire de bonne foi *LP* [↑](#footnote-ref-1366)
1366. Au reste… l’hérétique *add SPS* [↑](#footnote-ref-1367)
1367. À celui… accès de foie *add SPS* [↑](#footnote-ref-1368)
1368. Car par l’unité… qu’il est laid ! *add SPS* [↑](#footnote-ref-1369)
1369. laissées *LP*, *SM1* [↑](#footnote-ref-1370)
1370. va LP ; om SM1 [↑](#footnote-ref-1371)
1371. cherchent *LP* [↑](#footnote-ref-1372)
1372. Mais non *LP* [↑](#footnote-ref-1373)
1373. Peut-être *SPS*;Et peut-être *NRF, LP* [↑](#footnote-ref-1374)
1374. de tout son corps ; l’oreille *NRF*, *LP* [↑](#footnote-ref-1375)
1375. Magie : *pas de majuscule en ECO* [↑](#footnote-ref-1376)
1376. aussi *ECO* ; ainsi *LP* [↑](#footnote-ref-1377)
1377. Finances *Lumière* [↑](#footnote-ref-1378)
1378. nourritures *Lumière*; nourriture *LP*, *SM1* [↑](#footnote-ref-1379)
1379. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1380)
1380. victime *om LP* [↑](#footnote-ref-1381)
1381. mouvements *LP* [↑](#footnote-ref-1382)
1382. poli sic LP ; polis Lumière, SM1 [↑](#footnote-ref-1383)
1383. ce mouvement plastique *LP* [↑](#footnote-ref-1384)
1384. Et c’est ici… vains souhaits *add SPS* [↑](#footnote-ref-1385)
1385. , je puis gouverner *POL*; *om LP*, *Lumière* [↑](#footnote-ref-1386)
1386. (ce qui fait qu’on) le suit *LP*, *Lumière* marche avec lui *POL* [↑](#footnote-ref-1387)
1387. difficiles, et la guerre *LP*, *Lumière* difficiles en sorte que la guerre *POL* [↑](#footnote-ref-1388)
1388. d’avance ; non *LP*, *Lumière*; d’avance. Non *POL* [↑](#footnote-ref-1389)
1389. agit, mais uni *LP*, *Lumière*; agit, uni *POL* [↑](#footnote-ref-1390)
1390. Pour LP ; Par Lumière, SM1 [↑](#footnote-ref-1391)
1391. au lieu que *PL*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1392)
1392. une telle ruse *PL*; cette ruse *LP* [↑](#footnote-ref-1393)
1393. On voudrait… vieillisse *add* *EH2* [↑](#footnote-ref-1394)
1394. Il ne sait plus… y penser *add EH2* [↑](#footnote-ref-1395)
1395. ne point choquer *LP* [↑](#footnote-ref-1396)
1396. Et si *VE*; Et même si *LP3* [↑](#footnote-ref-1397)
1397. n‘est pas *VE*;n’était pas *LP* [↑](#footnote-ref-1398)
1398. que cette assemblée *LP* [↑](#footnote-ref-1399)
1399. qui la composent *LP* [↑](#footnote-ref-1400)
1400. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1401)
1401. branches *sic LP* [↑](#footnote-ref-1402)
1402. de nouveau hommes *LP*, *Lumière*; de nouveaux hommes *SM1* [↑](#footnote-ref-1403)
1403. pourtant *POL*; surtout *LP* [↑](#footnote-ref-1404)
1404. pas *POL*; point *LP* [↑](#footnote-ref-1405)
1405. s’accordait à elle-même *LP*, *Lumière*; s’accordait-elle à elle-même ? *SM1* [↑](#footnote-ref-1406)
1406. Je dirais même… rien d’autre *add PE* [↑](#footnote-ref-1407)
1407. Il n’y a point… que l’airain *add PE* [↑](#footnote-ref-1408)
1408. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1409)
1409. sic toutes éditions [↑](#footnote-ref-1410)
1410. Et Platon prend bien soin de dire *LP* [↑](#footnote-ref-1411)
1411. Mais bien plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-1412)
1412. l’auteur *LP* [↑](#footnote-ref-1413)
1413. Ainsi ce qu’il montre *LP* [↑](#footnote-ref-1414)
1414. comme de modèle *LP* [↑](#footnote-ref-1415)
1415. J’en ai vu l’exemple en un bon violoniste, qui se donna de la colère et du souci, bien inutilement, jusqu’au jour où il prit le parti de confier son fils à un maître indifférent et payé. J’ai remarqué aussi qu’une grand-mère fort instruite n’arriva jamais *LP* [↑](#footnote-ref-1416)
1416. j’entends *LP*; je veux dire *POL* [↑](#footnote-ref-1417)
1417. bien peur *LP* [↑](#footnote-ref-1418)
1418. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1419)
1419. mais tout métier *LP* [↑](#footnote-ref-1420)
1420. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1421)
1421. Or *POL*; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1422)
1422. dans les fils *LP*; dans des fils *POL* [↑](#footnote-ref-1423)
1423. seulement *POL*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1424)
1424. solidement *POL*;bien *LP* [↑](#footnote-ref-1425)
1425. sic LP [↑](#footnote-ref-1426)
1426. Cette situation… contre elle *add EH2* [↑](#footnote-ref-1427)
1427. Et pourquoi… faute sur faute *om EH2* [↑](#footnote-ref-1428)
1428. afin *POL* ; seulement afin *LP* [↑](#footnote-ref-1429)
1429. sortait *POL* ; sortait à peine *LP* [↑](#footnote-ref-1430)
1430. Suivant ces réflexions… sans le savoir *add EH* [↑](#footnote-ref-1431)
1431. peut l’espérer *LP*; a le droit de l’espérer *POL* [↑](#footnote-ref-1432)
1432. La passion… leur opinion *add EH2* [↑](#footnote-ref-1433)
1433. des affaires *POL*; les affaires *LP* [↑](#footnote-ref-1434)
1434. ET *LP* [↑](#footnote-ref-1435)
1435. Mais peut-être *LP* [↑](#footnote-ref-1436)
1436. Mais il *LP* [↑](#footnote-ref-1437)
1437. Cet être *LP* [↑](#footnote-ref-1438)
1438. CLX *LP* [↑](#footnote-ref-1439)
1439. des schistes *LP* [↑](#footnote-ref-1440)
1440. cette horreur des guerres *LP* [↑](#footnote-ref-1441)
1441. Kutusof LP passim ; Koutousof *LIT* [↑](#footnote-ref-1442)
1442. destin *LP*; dessin *LIT* [↑](#footnote-ref-1443)
1443. avant de croire. Plus d’une fois *LIT*; avant de croire ; et plus d’une fois *LP* [↑](#footnote-ref-1444)
1444. savait *LP*; connaissait *LIT* [↑](#footnote-ref-1445)
1445. qui ne peut *LP*; ne peut *LIT* [↑](#footnote-ref-1446)
1446. librairies *LP*; librairie *LIT* [↑](#footnote-ref-1447)
1447. aussi *LP*; encore *LIT* [↑](#footnote-ref-1448)
1448. voulu. *LP*; voulu ? *LIT* [↑](#footnote-ref-1449)
1449. changé *LP* [↑](#footnote-ref-1450)
1450. point *LP*; pas *LIT* [↑](#footnote-ref-1451)
1451. Il n’y a point… Chacun *EH2.* Et même chacun *LP* [↑](#footnote-ref-1452)
1452. que, par un effet… le mépris *EH2.* que le mépris *LP* [↑](#footnote-ref-1453)
1453. On ne croirait… débonnaires *add EH2* [↑](#footnote-ref-1454)
1454. Le sexe fort… cet autre ordre *SPS*;Cet autre ordre *LP* [↑](#footnote-ref-1455)
1455. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1456)
1456. humaine, qui *LP* [↑](#footnote-ref-1457)
1457. Ce qui manque… de l’esprit *add* EH [↑](#footnote-ref-1458)
1458. rien n’est *LP* [↑](#footnote-ref-1459)
1459. Je ne siffle point… sont pressés *add PAE* [↑](#footnote-ref-1460)
1460. pensées *LP* [↑](#footnote-ref-1461)
1461. elle-même ? (…) de soi ? *LP* [↑](#footnote-ref-1462)
1462. ne suffit *LP* [↑](#footnote-ref-1463)
1463. Cela… racontés *add EH* [↑](#footnote-ref-1464)
1464. Ces remarques… c’est *PAE* C’est *LP* [↑](#footnote-ref-1465)
1465. encore *om LIT* [↑](#footnote-ref-1466)
1466. très bien *LP* [↑](#footnote-ref-1467)
1467. chatouillons. Telle *LP* [↑](#footnote-ref-1468)
1468. et le peuple *sic LP* [↑](#footnote-ref-1469)
1469. Quand je vais *LP* [↑](#footnote-ref-1470)
1470. gammes ; au lieu qu’à raisonner *EH2* ; gammes ; mais, à raisonner *LP* [↑](#footnote-ref-1471)
1471. Tel *EH2*;Et tel *LP* [↑](#footnote-ref-1472)
1472. c’est que *EH2*;mais c’est que *LP* [↑](#footnote-ref-1473)
1473. On s’étonnera… ce genre d’épreuve *add EH* [↑](#footnote-ref-1474)
1474. Toutefois qu’ils *ECO*;Mais qu’ils *LP* [↑](#footnote-ref-1475)
1475. l’omnibus. Scandale ? Bien au contraire *ECO*; l’omnibus. Mais, au contraire *LP* [↑](#footnote-ref-1476)
1476. C’est ainsi… et cependant *EH* Et cependant *LP* [↑](#footnote-ref-1477)
1477. et *EH* mais *LP* [↑](#footnote-ref-1478)
1478. Manger… critique *add EH* [↑](#footnote-ref-1479)
1479. de religion… toute violence *EH* de religion. Mais cet homme qui lit *L’Écho de Paris*tout en faisant la guerre aux cornichons, c’est lui que je crains. *LP* [↑](#footnote-ref-1480)
1480. Plume… l’oiseau *add SE* [↑](#footnote-ref-1481)
1481. Et il est vrai… à grands pas *add PAE* [↑](#footnote-ref-1482)
1482. Idée, Hegélien, Capitalisme, République, Marxisme : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-1483)
1483. sens *LP* [↑](#footnote-ref-1484)
1484. Il n’y a… miroir *add EH2* [↑](#footnote-ref-1485)
1485. bien mieux *LP* [↑](#footnote-ref-1486)
1486. et que je vois *LP* [↑](#footnote-ref-1487)
1487. et qu’alors on *LP* et qu’on *LIT* [↑](#footnote-ref-1488)
1488. ce qu’il veut ; il choisit *LP*; ce qu’il veut. Il choisit *LIT* [↑](#footnote-ref-1489)
1489. une vue *LP*; vue *LIT* [↑](#footnote-ref-1490)
1490. mais c’est nous *LP*; c’est nous *VE* [↑](#footnote-ref-1491)
1491. Mais *LP* Toutefois *VE* [↑](#footnote-ref-1492)
1492. Mais *LP* Or *VE* [↑](#footnote-ref-1493)
1493. Grand Romantique : *pas de majuscule en LIT*. *Cf* Être [↑](#footnote-ref-1494)
1494. En d’autres termes… civilisation *add EH2* [↑](#footnote-ref-1495)
1495. Quelle est donc… la plus haute qui soit *add EH2* [↑](#footnote-ref-1496)
1496. Soit que… soit que.. soit qu’il *LP* [↑](#footnote-ref-1497)
1497. au monde en ce qu’il entend *LP* [↑](#footnote-ref-1498)
1498. Nature, Soleil : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-1499)
1499. Après la colère… avoir raison *add EH2* [↑](#footnote-ref-1500)
1500. Et, certes *EH2* Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1501)
1501. Variations, et suffisantes *LP* variations suffisantes *EH2* [↑](#footnote-ref-1502)
1502. Et les beaux-arts *LP* Les beaux-arts *EH2* [↑](#footnote-ref-1503)
1503. l’inspiration, mais *LP* l’inspiration ; seulement *EH2* [↑](#footnote-ref-1504)
1504. Seulement le difficile… ainsi l’idée *SE* Mais c’est devant ses pieds qu’il faut regarder ; l’idée *LP* [↑](#footnote-ref-1505)
1505. le repentir… sans violence *add EH2* [↑](#footnote-ref-1506)
1506. Je veux dire… bon sourire *add EH2* [↑](#footnote-ref-1507)
1507. Ajoutons *VE*;Mais, ajoutons *LP* [↑](#footnote-ref-1508)
1508. le *LP*; la *VE* [↑](#footnote-ref-1509)
1509. Ce Propos vise probablement Tardieu, dont le numéro précédent des *Libres Propos* (voir Sottisier, pp. 551-552) reproduisait des passages de son intervention à la Chambre. [↑](#footnote-ref-1510)
1510. Platon, en son *Gorgias* *LP* [↑](#footnote-ref-1511)
1511. Il reste *ECO*;Mais il reste *LP* [↑](#footnote-ref-1512)
1512. qui brandit *sic LP* [↑](#footnote-ref-1513)
1513. Mais, quand *LP* [↑](#footnote-ref-1514)
1514. l’idolâtrie, et le *LP* [↑](#footnote-ref-1515)
1515. mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1516)
1516. Et c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1517)
1517. Chefs, Section : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-1518)
1518. creux *VE*;vieux *LP* [↑](#footnote-ref-1519)
1519. toutefois *VE*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1520)
1520. alors *om* *LP* [↑](#footnote-ref-1521)
1521. mais elle *LP* [↑](#footnote-ref-1522)
1522. Toutefois… Une fois *LIT*;Mais une fois *LP* [↑](#footnote-ref-1523)
1523. heureuse ; même *LP*; heureuse, jusque *LIT* [↑](#footnote-ref-1524)
1524. Mais d’après *LP* [↑](#footnote-ref-1525)
1525. honneur *LP*; bonheur *POL* [↑](#footnote-ref-1526)
1526. Homme, Volant : pas de majuscule en VE [↑](#footnote-ref-1527)
1527. Néanmoins *VE*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1528)
1528. mais j’ai remarqué, vous *LP*; mais j’ai remarqué que vous *POL* [↑](#footnote-ref-1529)
1529. mais je voudrais *LP*; toutefois je voudrais *POL* [↑](#footnote-ref-1530)
1530. Et si *LP* [↑](#footnote-ref-1531)
1531. Et *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1532)
1532. Bon. Seulement essayez *ECO*;Bon. Mais essayez seulement *LP* [↑](#footnote-ref-1533)
1533. regrettable. Toutefois *ECO*; regrettable, mais *LP* [↑](#footnote-ref-1534)
1534. le dire. Ils *ECO* ; le dire ; ils *LP* [↑](#footnote-ref-1535)
1535. la vraie *ECO*; mais la vraie *LP* [↑](#footnote-ref-1536)
1536. J’étais amené ces jours à penser aux Soviets *EH1*; J’étais amené à penser *EH2* [↑](#footnote-ref-1537)
1537. et om LP [↑](#footnote-ref-1538)
1538. Certes ce beau génie… selon l’amour *add EH* [↑](#footnote-ref-1539)
1539. hier *om ECO* [↑](#footnote-ref-1540)
1540. et qui *ECO* [↑](#footnote-ref-1541)
1541. Or *ECO* [↑](#footnote-ref-1542)
1542. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1543)
1543. abstraite. Et il faut bien toujours commencer *LP* [↑](#footnote-ref-1544)
1544. mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1545)
1545. eux-mêmes. Ce qui est juste *LP* [↑](#footnote-ref-1546)
1546. et, sil *LP* [↑](#footnote-ref-1547)
1547. pas *LP* [↑](#footnote-ref-1548)
1548. gourmandise, mais au contraire privation *LP* [↑](#footnote-ref-1549)
1549. Qui sait ? *om LIT* [↑](#footnote-ref-1550)
1550. l’Importance *LP*; l’importance *LIT* [↑](#footnote-ref-1551)
1551. mais *LP*; or *POL* [↑](#footnote-ref-1552)
1552. encore *LP*; seulement *POL* [↑](#footnote-ref-1553)
1553. dont les puissances, bien loin de s’ajouter, se neutralisent *ECO*;dont les puissances sont bien loin de s’ajouter, mais plutôt se neutralisent *LP* [↑](#footnote-ref-1554)
1554. Je me souviens… représentatit *PSR*; Cette affiche fait penser. Elle représente *LP* [↑](#footnote-ref-1555)
1555. La religion de l’humanité… peut-être impossible *add PSR* [↑](#footnote-ref-1556)
1556. frapper *LP* foudroyer *SE* [↑](#footnote-ref-1557)
1557. Mais on nous conte *LP*; On nous raconte *POL* [↑](#footnote-ref-1558)
1558. bien entendre *LP* [↑](#footnote-ref-1559)
1559. Pourtant non *ECO*;Mais non *LP* [↑](#footnote-ref-1560)
1560. surtout *ECO*;mais surtout *LP* [↑](#footnote-ref-1561)
1561. reparaîtraient *ECO*; reparaîtrait *sic LP* [↑](#footnote-ref-1562)
1562. L’homme qui sait vendre… ne peut aider *add SPS* [↑](#footnote-ref-1563)
1563. On ne peut… un désespoir *add SPS* [↑](#footnote-ref-1564)
1564. Si le pouvoir *LP* [↑](#footnote-ref-1565)
1565. du trop croire *LP* [↑](#footnote-ref-1566)
1566. ces vertus mêmes, s’il les a *LP* [↑](#footnote-ref-1567)
1567. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1568)
1568. et *ECO* ; om LP [↑](#footnote-ref-1569)
1569. marsupiau *LP* [↑](#footnote-ref-1570)
1570. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1571)
1571. toutefois *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1572)
1572. encore *ECO*;mais encore *LP* [↑](#footnote-ref-1573)
1573. il est *LP* [↑](#footnote-ref-1574)
1574. tremblent *LP* [↑](#footnote-ref-1575)
1575. Qu’est-ce que… marécage *add EH2* [↑](#footnote-ref-1576)
1576. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1577)
1577. Il faut bien… passions anglaises *add EH* [↑](#footnote-ref-1578)
1578. Pardon *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1579)
1579. irrité ; du moins *ECO*; irrité ;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1580)
1580. Seulement *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1581)
1581. qui *ECO*;mais qui *LP* [↑](#footnote-ref-1582)
1582. Capitalisme *LP*; capitalisme *ECO* [↑](#footnote-ref-1583)
1583. quand on est trop disposé… et au contraire, *om LP* (*sic*). ERRATUM *LP NS, 5e Année, n°1, janvier 1931, p.52* [↑](#footnote-ref-1584)
1584. Tu n’as pas aimé… coups de fourche *om PSR*; pas de saut de paragraphe en *LP* [↑](#footnote-ref-1585)
1585. Où est pourtant… l’autre parti *add SPS*. *LP* commence le dernier alinéa à « L’autre parti » [↑](#footnote-ref-1586)
1586. Marxistes, Hégélien(s), Logique, Nature, Humanité : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-1587)
1587. L’acheteur en gros, par exemple *ECO*;L’acheteur, par exemple *LP* [↑](#footnote-ref-1588)
1588. Cependant *ECO*;Mais aussi *LP* [↑](#footnote-ref-1589)
1589. Or, ici, vous n’avez *ECO*;Or vous n’avez *LP* [↑](#footnote-ref-1590)
1590. par l’État. Mais ici *ECO*; par l’État. Ici *LP* [↑](#footnote-ref-1591)
1591. décret. Cependant *ECO*;décret ; cependant *LP* [↑](#footnote-ref-1592)
1592. guichet ; tout le monde est heureux. Néanmoins *ECO*;guichet. Tout le monde est heureux. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1593)
1593. qui règle *LP*; qui règlent *POL* [↑](#footnote-ref-1594)
1594. ce qu’on dit. Comme aussi *LP* [↑](#footnote-ref-1595)
1595. quelquefois *sic LP* [↑](#footnote-ref-1596)
1596. en om LP [↑](#footnote-ref-1597)
1597. Le tort… désaccord même *add EH2* [↑](#footnote-ref-1598)
1598. en ce sens *LP* [↑](#footnote-ref-1599)
1599. est bien froide *LP* [↑](#footnote-ref-1600)
1600. vous *LP* [↑](#footnote-ref-1601)
1601. clocher tout en pierre, telle *ECO*;clocher, tout en pierre comme *LP* [↑](#footnote-ref-1602)
1602. Seulement *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1603)
1603. toutefois, au fond *ECO*;mais au fond *LP* [↑](#footnote-ref-1604)
1604. Il faut *ECO*;Mais il faut *LP* [↑](#footnote-ref-1605)
1605. vifs sic LP [↑](#footnote-ref-1606)
1606. vendu ; seulement chacun compte vendre *ECO*; vendu ;mais chacun compte bien vendre *LP* [↑](#footnote-ref-1607)
1607. point ; seulement *ECO*;point, mais *LP* [↑](#footnote-ref-1608)
1608. Or, *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1609)
1609. préserve *sic LP* [↑](#footnote-ref-1610)
1610. pièce de monnaie *ECO*; pièced’or *LP* [↑](#footnote-ref-1611)
1611. seulement *POL*; mais *LP* [↑](#footnote-ref-1612)
1612. On dit *ECO*;On lit *LP* [↑](#footnote-ref-1613)
1613. de vendre ? Sans compter *ECO*;de vendre ; sans compter *LP* [↑](#footnote-ref-1614)
1614. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1615)
1615. produit *ECO*;assuré *LP* [↑](#footnote-ref-1616)
1616. elle *ECO*; mais elle *LP* [↑](#footnote-ref-1617)
1617. vous n’achetez pas le chanteur *ECO*;nous ne l’achetez pas *sic LP* [↑](#footnote-ref-1618)
1618. Nous *ECO*;Mais nous *LP* [↑](#footnote-ref-1619)
1619. lumière *ECO*; lumières *LP* [↑](#footnote-ref-1620)
1620. Qu’enseigne-t-on *ECO*;Mais qu’enseigne-t-on *LP* [↑](#footnote-ref-1621)
1621. ainsi le nomment les marchands d’illusion *ECO*; *om LP* [↑](#footnote-ref-1622)
1622. et qui *ECO*;mais qui *LP* [↑](#footnote-ref-1623)
1623. je dirai même *LP*; je dirai, bien mieux *POL* [↑](#footnote-ref-1624)
1624. C’est qu’il n’y a pas *ECO*;Car il n’y a pas *LP* [↑](#footnote-ref-1625)
1625. de *POL*; le *LP* [↑](#footnote-ref-1626)
1626. préparent *sic LP* [↑](#footnote-ref-1627)
1627. C’est si facile ! C’est si vite fait ! C’est si agréable ! *LP* [↑](#footnote-ref-1628)
1628. à côté… le moment *EH2*;à côté ; c’est le moment *LP* [↑](#footnote-ref-1629)
1629. mais c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1630)
1630. du beau mot : jugement *LP*; du beau mot de jugement *ECO* [↑](#footnote-ref-1631)
1631. Mais Platon *LP* [↑](#footnote-ref-1632)
1632. où les deux astres… en opposition ?où ils sont en conjonction *LP* [↑](#footnote-ref-1633)
1633. râfler *LP* [↑](#footnote-ref-1634)
1634. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1635)
1635. seulement *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1636)
1636. Elle *LP*;l’Allemagne *ECO* [↑](#footnote-ref-1637)
1637. Mais *LP*; Et *ECO* [↑](#footnote-ref-1638)
1638. Or *POL*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1639)
1639. Clémenceau *LP* [↑](#footnote-ref-1640)
1640. dans ces gestes *LP* [↑](#footnote-ref-1641)
1641. les trains militaires, la fleur au fusil *LP* [↑](#footnote-ref-1642)
1642. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1643)
1643. seulement *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1644)
1644. seulement *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1645)
1645. Terreur, Physicienne, Sociologique : *pas de majuscule en* ECO. [↑](#footnote-ref-1646)
1646. laissera *ECO*;donnera *LP* [↑](#footnote-ref-1647)
1647. toujours ! Celui *ECO*; toujours.Mais celui *LP* [↑](#footnote-ref-1648)
1648. Il est vrai que tout le monde *ECO*;Mais tout le monde *LP* [↑](#footnote-ref-1649)
1649. or *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1650)
1650. je crois *ECO*;mais je crois *LP* [↑](#footnote-ref-1651)
1651. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1652)
1652. laissés *LP* [↑](#footnote-ref-1653)
1653. râfle *LP* [↑](#footnote-ref-1654)
1654. Et peut-être *LP* [↑](#footnote-ref-1655)
1655. certes *om LP* [↑](#footnote-ref-1656)
1656. de jeu ; c’est passer *LP* [↑](#footnote-ref-1657)
1657. que l’être est un, ou que l’un est l’être *LP* [↑](#footnote-ref-1658)
1658. ce grand être *LP* [↑](#footnote-ref-1659)
1659. Et *VE*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1660)
1660. Pourtant *VE*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1661)
1661. Suisse *LP*; suisse *VE* [↑](#footnote-ref-1662)
1662. de l’élite *LP*; d’élite *POL* [↑](#footnote-ref-1663)
1663. trembleraient *POL*;tremblent *LP* [↑](#footnote-ref-1664)
1664. Maréchal, Empire, Franc-Tireur, Socialiste, Homme, Hégélianisme, Marxisme, Pragmatisme : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-1665)
1665. N’importe quel… pour être long *add SPS* [↑](#footnote-ref-1666)
1666. Socrate tendait… sentir encore *add SPS* [↑](#footnote-ref-1667)
1667. Et en effet… ses démarches *add MIN* [↑](#footnote-ref-1668)
1668. Je considère… celui qui pense *add SE* [↑](#footnote-ref-1669)
1669. il *LP* Hegel *SE* [↑](#footnote-ref-1670)
1670. Qu’arrive-t-il ? *LP* Quant à l’avenir… de nations *SE* [↑](#footnote-ref-1671)
1671. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1672)
1672. mais non pas *LP* [↑](#footnote-ref-1673)
1673. D’où enfin une concurrence *ECO*;D’où une concurrence *LP* [↑](#footnote-ref-1674)
1674. Cependant *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1675)
1675. Seulement *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1676)
1676. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1677)
1677. cela *ECO*;mais cela *LP* [↑](#footnote-ref-1678)
1678. Remarquez *ECO*;Mais remarquez *LP* [↑](#footnote-ref-1679)
1679. Platonisme, Idée, Art, Religion, Philosophie, Marxistes, Hégéliens, Aristotélisme : *pas de majuscule en VE* [↑](#footnote-ref-1680)
1680. Je veux… d’Apollon *add MIN* [↑](#footnote-ref-1681)
1681. Au bas du Propos XVI, *LP* indique : « Ces 5 derniers Propos ont paru dans *La Lumière* », ce qui semble inclure ce Propos XII ; mais il n’indique que quatre dates, ce qui exclut celui-ci, qui a donc bien été écrit spécifiquement en réponse à l’enquête de *L’Étudiant socialiste* (1926-1937, « *Organe mensuel de l’Association générale des étudiants socialistes* »), et n’a pas été publié par *La Lumière*. [↑](#footnote-ref-1682)
1682. toutefois *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1683)
1683. Seulement *POL*;Mais aussi *LP* [↑](#footnote-ref-1684)
1684. JE crois *LIT*;Mais je crois *LP* [↑](#footnote-ref-1685)
1685. Toutefois l’un *LIT*;Mais l’un *LP* [↑](#footnote-ref-1686)
1686. Breton : *pas de majuscule en LIT* [↑](#footnote-ref-1687)
1687. Car, à chaque fois… les gens *add EH2* [↑](#footnote-ref-1688)
1688. Où en sont-ils *LP* [↑](#footnote-ref-1689)
1689. sociologiste *LP* [↑](#footnote-ref-1690)
1690. mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-1691)
1691. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1692)
1692. Hegel, j’essaie seulement de *ECO*;Hegel, mais j’essaie de *LP* [↑](#footnote-ref-1693)
1693. pas. Je dis plus *ECO*;pas. Mais je dis plus *LP* [↑](#footnote-ref-1694)
1694. et d’un cylindre *LP*; ou d’un cylindre *VE* [↑](#footnote-ref-1695)
1695. et il est même évident *LP*: très évident *POL* [↑](#footnote-ref-1696)
1696. Oustric *LP*; Oustrics *POL* [↑](#footnote-ref-1697)
1697. rabattre *POL*;réduire *LP* [↑](#footnote-ref-1698)
1698. Je suppose… qui assombrit l’homme *add PSR* [↑](#footnote-ref-1699)
1699. C’est le sort… De même c’est *PSR*; Et c’est *LP* [↑](#footnote-ref-1700)
1700. Ces nuances… à Dieu *add PSR* [↑](#footnote-ref-1701)
1701. Rumination… de la liberté *add PSR* [↑](#footnote-ref-1702)
1702. contemplateurs. Ce grand monde et ce petit homme *LP* [↑](#footnote-ref-1703)
1703. de ce qu’il est et de ce qu’il n’est pas *LP* [↑](#footnote-ref-1704)
1704. Ce résultat *ECO*; Mais ce résultat *LP* [↑](#footnote-ref-1705)
1705. Toutefois *ECO*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1706)
1706. plumes. Pour *ECO*;plumes ; mais pour *LP* [↑](#footnote-ref-1707)
1707. seulement *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1708)
1708. cependant *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1709)
1709. il *LP* [↑](#footnote-ref-1710)
1710. et même y offrait *LP* [↑](#footnote-ref-1711)
1711. Toutefois… Admire *MIN* Mais admire *LP* [↑](#footnote-ref-1712)
1712. Tout se passe… Champs-Élysées d’esprit *add MIN* [↑](#footnote-ref-1713)
1713. À vrai dire… demi-dieux *add EH* [↑](#footnote-ref-1714)
1714. La perfection… dans le monde *add MIN* [↑](#footnote-ref-1715)
1715. et *ECO*;mais *LP* [↑](#footnote-ref-1716)
1716. Raisonnons *ECO*;Mais raisonnons *LP* [↑](#footnote-ref-1717)
1717. N’est-ce pas *ECO*;Mais n’est-ce pas *LP* [↑](#footnote-ref-1718)
1718. De cette sorte… de leur dieu *add PSR* [↑](#footnote-ref-1719)
1719. Cette vérité existante… et les hommes de foi *LP* Les hommes de foi *SE* [↑](#footnote-ref-1720)
1720. ainsi… Doumer POL ; *om LP* [↑](#footnote-ref-1721)
1721. Ici *ECO*;Mais ici *LP* [↑](#footnote-ref-1722)
1722. Ce récit fameux… l’admiration *add PSR* [↑](#footnote-ref-1723)
1723. Le tracé *LP* [↑](#footnote-ref-1724)
1724. C’est ainsi… l’insulte *add EH2* [↑](#footnote-ref-1725)
1725. Ici se meut… frapper sur l’être *add MIN* [↑](#footnote-ref-1726)
1726. Encore plus *LP* [↑](#footnote-ref-1727)
1727. neuve… plus proche *MIN*;neuve ; mais je considère l’exemple le plus proche *LP* [↑](#footnote-ref-1728)
1728. ainsi *LP* [↑](#footnote-ref-1729)
1729. nettoyage de cîmes *LP* [↑](#footnote-ref-1730)
1730. nettoyé *sic LP* [↑](#footnote-ref-1731)
1731. Ce qui rend… l’ironie *add EH* [↑](#footnote-ref-1732)
1732. mais ces temps *LP* [↑](#footnote-ref-1733)
1733. Chance, Faveur et Fortune *LP*; chance, faveur et fortune *EH2* [↑](#footnote-ref-1734)
1734. conduit *LP* [↑](#footnote-ref-1735)
1735. Toutefois *VE*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1736)
1736. D’ailleurs *VE*;Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1737)
1737. ou *VE*;et *LP* [↑](#footnote-ref-1738)
1738. Il n’y a point… ne me trompe *SE*; Notre étonnement nous fait croire que la lune paraît plus grosse à l’horizon ; notre étonnement, mais non point les humeurs de notre corps ; la lune ne paraît pas plus grosse à l’horizon ; elle apparaît la même sur les fils du réticule, la même en son apparence ; et cet exemple irritant doit être pris comme modèle privilégié de l’imagination, si redoutable et si redoutée *LP* [↑](#footnote-ref-1739)
1739. Nous croyons… bouger tout *add SE* [↑](#footnote-ref-1740)
1740. Descartes doit… lui est confié *add MIN* [↑](#footnote-ref-1741)
1741. Qui essayera *LP* [↑](#footnote-ref-1742)
1742. des nouveaux moyens *LP* [↑](#footnote-ref-1743)
1743. Nous ne pouvons…trop permis *add SE* [↑](#footnote-ref-1744)
1744. comme *LP* [↑](#footnote-ref-1745)
1745. Et c’est aussi *LP* [↑](#footnote-ref-1746)
1746. l’homme d’État *POL*; l’Homme de l’État *LP* [↑](#footnote-ref-1747)
1747. il était *ECO*;il est *LP* [↑](#footnote-ref-1748)
1748. que l’on sache *POL*; de savoir *LP* [↑](#footnote-ref-1749)
1749. en état *ECO*;en situation *LP* [↑](#footnote-ref-1750)
1750. Économique *LP*; économique *ECO (*id. *plus bas*). [↑](#footnote-ref-1751)
1751. Mais plutôt *LP* [↑](#footnote-ref-1752)
1752. mais bien plus tôt *sic LP* [↑](#footnote-ref-1753)
1753. souvent. Il est *LP* [↑](#footnote-ref-1754)
1754. Mais qui voit… en Dieu *add PSR* [↑](#footnote-ref-1755)
1755. et *ECO*;et même *LP* [↑](#footnote-ref-1756)
1756. Et je suis assuré *ECO*;Je suis même assuré *LP* [↑](#footnote-ref-1757)
1757. ne soit elle-même *LP* [↑](#footnote-ref-1758)
1758. maisons ; et que l’équipe *LP* [↑](#footnote-ref-1759)
1759. et qu’il soit *LP* [↑](#footnote-ref-1760)
1760. dans ce bureau même [↑](#footnote-ref-1761)
1761. L’idée *POL*;Et l’idée *LP* [↑](#footnote-ref-1762)
1762. Mais*LP* [↑](#footnote-ref-1763)
1763. les passions s’y mettent *LP* [↑](#footnote-ref-1764)
1764. Où *LP*; Or *POL* [↑](#footnote-ref-1765)
1765. Défense Républicaine *sans majuscule en POL*. *Cf plus bas* République, Républicains [↑](#footnote-ref-1766)
1766. aussi *om* POL [↑](#footnote-ref-1767)
1767. si l’enthousiasme l’emporte, c’est l’enthousiasme *POL*; et l’enthousiasme l’emporte ; c’est l’enthousiasme *LP* [↑](#footnote-ref-1768)
1768. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1769)
1769. R. P. *LP* [↑](#footnote-ref-1770)
1770. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1771)
1771. Il est vrai… signe de force *add PSR* [↑](#footnote-ref-1772)
1772. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1773)
1773. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1774)
1774. mais *LP* [↑](#footnote-ref-1775)
1775. valeur *sic LP* [↑](#footnote-ref-1776)
1776. La frivolité… qu’il explique *SE* Il ose encore, non moins que l’ancien esprit métaphysique, désertique par l’étendue. *LP* [↑](#footnote-ref-1777)
1777. et telle est *LP* [↑](#footnote-ref-1778)
1778. étonnez *sic LP* [↑](#footnote-ref-1779)
1779. de la démocratie ; c’est une erreur sur *POL*; *om LP* [↑](#footnote-ref-1780)
1780. La joie… comme on dit *add SPS* [↑](#footnote-ref-1781)
1781. Aussi le serpent *LP* En revanche, le serpent *SPS* [↑](#footnote-ref-1782)
1782. Ainsi… de la géométrie *add SPS* [↑](#footnote-ref-1783)
1783. de calme ; il est donc utile de se prier soi-même *sic LP* [↑](#footnote-ref-1784)
1784. Je veux dire… ne sentent rien *add SPS* [↑](#footnote-ref-1785)
1785. voleurs *sic LP* [↑](#footnote-ref-1786)
1786. et *LP*; car *POL* [↑](#footnote-ref-1787)
1787. Univers *LP*; univers *VE* [↑](#footnote-ref-1788)
1788. bande *LP* [↑](#footnote-ref-1789)
1789. fait *om LP* [↑](#footnote-ref-1790)
1790. pesé ? [↑](#footnote-ref-1791)
1791. Esprit Humain *LP*; esprit humain *VE* [↑](#footnote-ref-1792)
1792. Nous les sentons… ne devrait pas être *add EH2* [↑](#footnote-ref-1793)
1793. le sic LP [↑](#footnote-ref-1794)
1794. Mais ils sont… des pensées *add SPS* [↑](#footnote-ref-1795)
1795. debout ; notre *VE*;debout, et notre *LP* [↑](#footnote-ref-1796)
1796. Cette analyse… notre liberté *add MIN* [↑](#footnote-ref-1797)
1797. et qui *LP* [↑](#footnote-ref-1798)
1798. du *LP* [↑](#footnote-ref-1799)
1799. Au même titre… son ami *om SM2* [↑](#footnote-ref-1800)
1800. Mais *LP* Toutefois *SE* [↑](#footnote-ref-1801)
1801. On trouve ici… immense tableau *add SE* [↑](#footnote-ref-1802)
1802. est om LP [↑](#footnote-ref-1803)
1803. aux rôles *LP* [↑](#footnote-ref-1804)
1804. Ce volume propose aussi (pp. 351-353) l’*Abrégé de politique* daté du 12 juillet 1934 [↑](#footnote-ref-1805)
1805. Vous comprendrez… sa propre sagesse *add MIN* [↑](#footnote-ref-1806)
1806. Ce numéro des *Libres Propos* reproduit également (pp. 457-463) l’étude *Gobineau romanesque*, parue dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er février 1934. L’étude est datée de « mars-avril 1933 ». [↑](#footnote-ref-1807)
1807. Et il est tel… Et vainement *LP*; Vainement *SE ?* [↑](#footnote-ref-1808)
1808. commandant *LP* [↑](#footnote-ref-1809)
1809. Trompeuse mémoire ! Je voudrais… Seulement *SE*; Trompeuse mémoire. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1810)
1810. À la racine… patricienne *add MIN* [↑](#footnote-ref-1811)
1811. celle *sic LP* [↑](#footnote-ref-1812)
1812. poser *LP* [↑](#footnote-ref-1813)
1813. À vrai dire… Hugo lui-même *add MIN* [↑](#footnote-ref-1814)
1814. Eutyphron *sic LP* [↑](#footnote-ref-1815)
1815. mais *LP*; pourtant *MIN* [↑](#footnote-ref-1816)
1816. leçon. Car *LP* [↑](#footnote-ref-1817)
1817. essaye *LP* [↑](#footnote-ref-1818)
1818. mais au contraire *LP*; tout au contraire *MIN* [↑](#footnote-ref-1819)
1819. En effet… attribut *add MIN* [↑](#footnote-ref-1820)
1820. Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1821)
1821. mais *LP*; seulement *MIN* [↑](#footnote-ref-1822)
1822. mais *LP*; toutefois *MIN* [↑](#footnote-ref-1823)
1823. se font… même manière que *add MIN* [↑](#footnote-ref-1824)
1824. mais *LP*; bien *MIN* [↑](#footnote-ref-1825)
1825. mais *LP*; cependant *MIN* [↑](#footnote-ref-1826)
1826. d’esprits *PAE*; d’esprit *Lumière*, *LP* [↑](#footnote-ref-1827)
1827. Là-dessus *PAE*; Mais là-dessus *Lumière*, *LP* [↑](#footnote-ref-1828)
1828. mais au contraire *LP*; tout au contraire *PSR ?* [↑](#footnote-ref-1829)
1829. Mais *LP*; Toutefois *PSR* [↑](#footnote-ref-1830)
1830. Temporel, Spirituel : pas de majuscule en PSR [↑](#footnote-ref-1831)
1831. l’instinct *LP* [↑](#footnote-ref-1832)
1832. Seulement *EH2* ; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1833)
1833. simplement *EH2*;seulement *LP* [↑](#footnote-ref-1834)
1834. Toutefois *EH2* ; Mais *LP* [↑](#footnote-ref-1835)
1835. Il faut aussi *LP* Il faut encore *SE* [↑](#footnote-ref-1836)
1836. mais *LP*; cependant *PSR* [↑](#footnote-ref-1837)
1837. mais *LP*; seulement *PSR* [↑](#footnote-ref-1838)
1838. Mais alors *LP*; Alors *PSR* [↑](#footnote-ref-1839)
1839. Mais *LP*; Pourtant *PSR* [↑](#footnote-ref-1840)
1840. mais *LP*; toutefois *PSR* [↑](#footnote-ref-1841)
1841. mais *LP*; cependant *PSR* [↑](#footnote-ref-1842)
1842. Mais au contraire *LP*; Au contraire *PSR* [↑](#footnote-ref-1843)
1843. Je voulais… paradis *add PSR* [↑](#footnote-ref-1844)
1844. d’êtres *sic LP* [↑](#footnote-ref-1845)
1845. raisonnable *LP* [↑](#footnote-ref-1846)
1846. Cette défense se fait *sic LP* [↑](#footnote-ref-1847)
1847. Imagine-t-on… est le courage *add SE* [↑](#footnote-ref-1848)
1848. Mais *LP*; Toutefois *MIN* [↑](#footnote-ref-1849)
1849. une amour profonde *LP* un amour profond *MIN* [↑](#footnote-ref-1850)
1850. Sans doute… par délicatesse *add MIN* [↑](#footnote-ref-1851)
1851. semble *LP*; paraît *SM2* [↑](#footnote-ref-1852)
1852. perdu *sic LP* [↑](#footnote-ref-1853)
1853. massacrent *sic LP* [↑](#footnote-ref-1854)
1854. Revenant *LP*; En pensant *SE* [↑](#footnote-ref-1855)
1855. nous *om LP* [↑](#footnote-ref-1856)
1856. le dangereux athlète *om LP* [↑](#footnote-ref-1857)
1857. Penser qu’on pense… même pas pour soi *add SE* [↑](#footnote-ref-1858)
1858. enfin étaient plus *LP* enfin, plus *SE* [↑](#footnote-ref-1859)
1859. connaissances *LP*; consonances *SE* [↑](#footnote-ref-1860)
1860. qui a juré… roi du troupeau *add SE* [↑](#footnote-ref-1861)
1861. Mais pourquoi *LP* [↑](#footnote-ref-1862)
1862. et au reste *LP* [↑](#footnote-ref-1863)
1863. est donc *LP* est tout *SM2* [↑](#footnote-ref-1864)
1864. L’homme est… part du poète *add EH* [↑](#footnote-ref-1865)
1865. l’Art Vendredi, LP ; l’art PAE (dans tout le Propos). [↑](#footnote-ref-1866)
1866. lien *LP* lieu *PAE* [↑](#footnote-ref-1867)
1867. du vrai om LP add PAE [↑](#footnote-ref-1868)
1868. fourmi *om LP* [↑](#footnote-ref-1869)
1869. bien om EH2 [↑](#footnote-ref-1870)
1870. si l’on *LP* si on *SM2* [↑](#footnote-ref-1871)
1871. Et cela *LP*; Cela *SM2 ?* [↑](#footnote-ref-1872)
1872. de *Marianne LP* de la presse *SM2* [↑](#footnote-ref-1873)
1873. Mais *LP*; Toutefois *PAE* [↑](#footnote-ref-1874)